



**HAL**  
open science

# Une guerre oubliée ? Histoire et mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine

Eric Coudray

► **To cite this version:**

Eric Coudray. Une guerre oubliée ? Histoire et mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine. Histoire. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2022. Français. NNT : 2022MON30045 . tel-04165225

**HAL Id: tel-04165225**

**<https://theses.hal.science/tel-04165225>**

Submitted on 18 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# THÈSE

Pour obtenir le grade de  
Docteur

Délivré par **Université Paul-Valéry Montpellier 3**

Préparée au sein de l'école doctorale 58 LLCC  
Et de l'unité de recherche EA 4424 CRISES

Spécialité : **Histoire contemporaine**

Présentée par **Éric Coudray**

**Une guerre oubliée ?**  
**Histoire et mémoires combattantes  
françaises de la guerre d'Indochine**

Soutenue le 16 décembre 2022 devant le jury composé de

M. Jean-François MURACCIOLE, Professeur, Université Paul-Valéry Montpellier 3	Président du Jury
Mme Julie D'ANDURAIN, Professeure, Université de Lorraine Metz	Rapporteure
Mme Jenny RAFLIK GRENOUILLEAU, Professeure, Université de Nantes	Rapporteure
M. Pierre JOURNOUD, Professeur, Université Paul-Valéry Montpellier 3	Directeur de Thèse
Mme Alya AGLAN, Professeure, Université Paris I Panthéon-Sorbonne	Examinatrice
M. Michel BODIN, Professeur d'histoire-géographie retraité	Invité



**UNE GUERRE OUBLIÉE ?  
HISTOIRE ET MÉMOIRES  
COMBATTANTES FRANÇAISES  
DE LA  
GUERRE D'INDOCHINE**



“On ne revient jamais d’Indochine”  
(Jacques Allaire)

“ On répondra à tout”  
(André Laperle)

À mes parents qui regardent d'en haut...

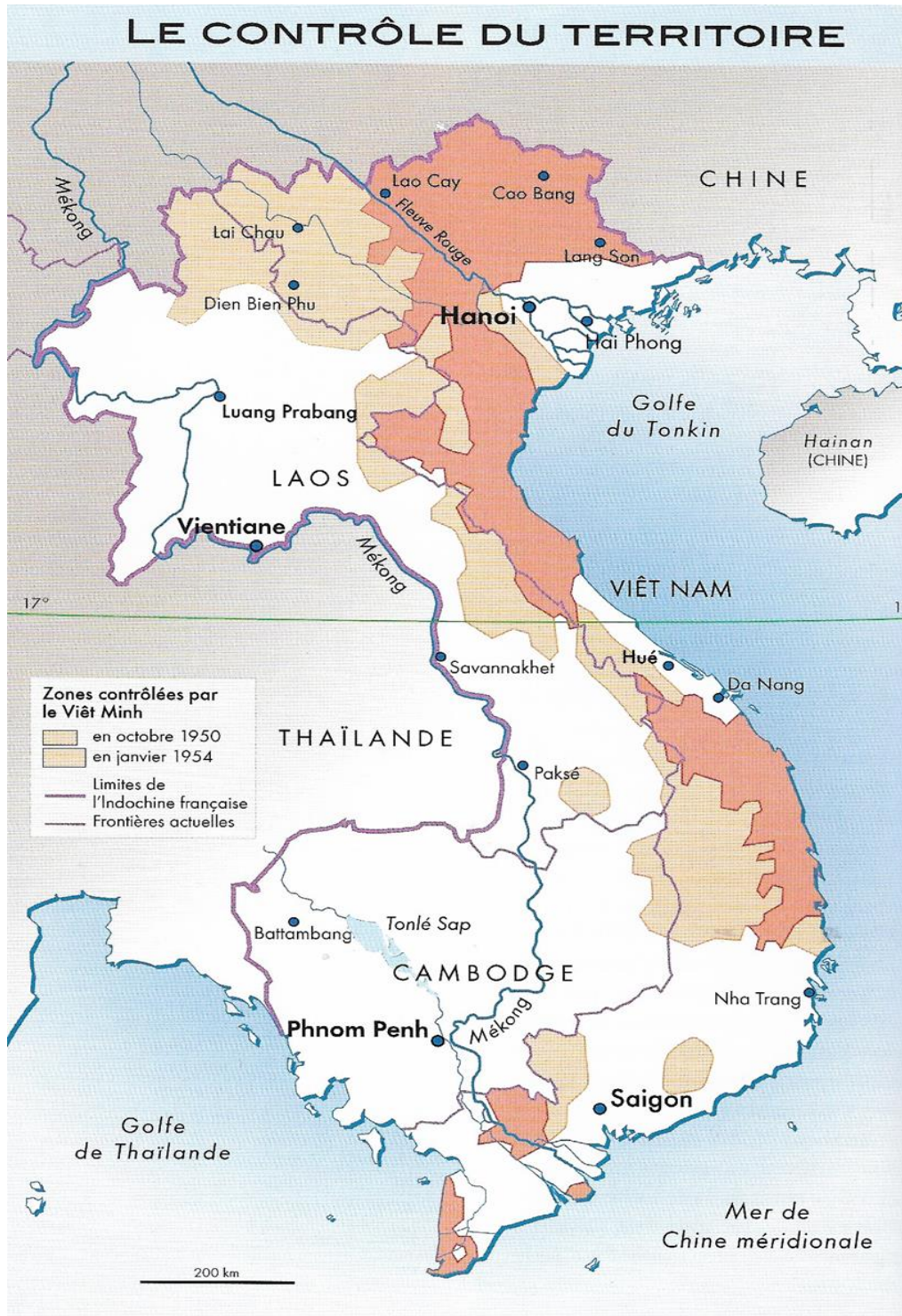
À André Laperle, le premier de mes témoins, qui m'a ouvert sa porte, livré ses souvenirs, donné sa confiance, son amitié ; et à travers lui, à tous les combattants d'Indochine pour que l'on se souvienne d'eux ...

À ma compagne et mes enfants, qui m'ont supporté tout au long de ce travail qui m'éloignait d'eux...



# Carte de l'Indochine

Source : Hugues Tertrais, Atlas des guerres d'Indochine, 1940-1990, Paris, Autrement, 2004, p. 26.



# Sommaire

**Introduction ..... 6**

**Première partie Des mémoires en exil : l'historien face aux anciens combattants de la guerre d'Indochine..... 52**

Chapitre 1 Les mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine : anatomie du travail de recherche sur une mémoire encore vivante..... 53

Chapitre 2 L'affirmation d'une « guerre oubliée » : le résultat d'une concurrence victimaire ou le signe d'un angle mort des mémoires collectives ? ..... 178

Chapitre 3 Un conflit lointain, méconnu, mais générateur de recherches historiques et mémorielles renouvelées ..... 270

**Deuxième partie Une mémoire polarisée par une guerre cruelle et fascinante..... 371**

Chapitre 4 « Se souvenir des belles choses » : vivre une aventure humaine hors normes en « Indo » ..... 373

Chapitre 5 Vivre l'histoire dans un corps expéditionnaire mal adapté à une guerre asymétrique..... 702

Chapitre 6 Combattre jusqu'au bout : les récits constitutifs d'une mémoire blessée ..... 1012

**Troisième partie Une mémoire intranquille : l'ancien combattant à la recherche de reconnaissance et d'apaisement depuis le retour d'Indochine ..... 1293**

Chapitre 7 Revenir d'Indochine : une difficile sortie de guerre ou comment évacuer les traumatismes d'une défaite ..... 1295

Chapitre 8 Continuer le combat dans le champ mémoriel : la difficulté de porter une mémoire à contre-courant ..... 1498

Chapitre 9 L'avenir du passé ? Des mémoires combattantes partiellement apaisées en voie d'historicisation ..... 1758

**Conclusion..... 1861**

# Introduction

« Cette guerre d'Indochine fut une guerre comme on n'en verra jamais plus<sup>1</sup>. » (Pierre Latanne)

Guerre d'Indochine... Indochine. Et si ce mot porteur d'images exotiques, ces trois syllabes évocatrices de voyage lointain, si cette sonorité avait été le tout premier envoûtement du soldat en partance comme celui du lecteur passionné, devenu aujourd'hui doctorant<sup>2</sup> ?

La guerre d'Indochine, de 1945 à 1954, n'a pas suffisamment influé sur le cours de l'histoire de France, ni, par la suite, sur le plan mémoriel et c'est probablement là son grand tort. Elle a surtout marqué l'armée française et ses contingents coloniaux, les civils présents en Indochine, mais très peu l'opinion publique métropolitaine, tant le conflit est apparu lointain et secondaire dans les problèmes de l'Après-Seconde Guerre mondiale. Il demeure pourtant très important en tant qu'acte fondateur des territoires d'Indochine, le Cambodge, le Laos, le Vietnam. Il amorce d'autres guerres « décoloniales<sup>3</sup> » ou « guerres de décolonisation », constitue la première étape de la disparition d'une éphémère Union française, héritière de l'Empire colonial. Cette guerre lointaine terminée par une défaite inattendue, apparaît comme une humiliation d'un si haut niveau que les gouvernements successifs vont longtemps écarter sa mémoire. De ce fait, elle s'est vue désignée en des termes assez peu flatteurs qui expriment les rancœurs des combattants, la position de ses opposants et sa place de mémoire négative : guerre oubliée, guerre ignorée<sup>4</sup> ; guerre invisible<sup>5</sup> ; sale guerre<sup>6</sup> ; guerre orpheline<sup>7</sup> ; guerre morte<sup>8</sup> ; guerre maudite<sup>9</sup> ; guerre sans fin<sup>10</sup>, sont les qualificatifs les plus connus. Mettre ces mémoires combattantes en valeur, ou du moins, les faire davantage émerger, les analyser pour les intégrer dans l'histoire de la guerre d'Indochine, est un défi passionnant que je me propose d'entreprendre dans cette thèse, en recourant à une analyse rigoureuse, épurée au maximum des dérives politiques et des ressentis personnels. Cette introduction en présente les principaux enjeux tout en définissant les limites et les termes clés de

---

1 Extrait d'un courriel de Pierre Latanne, reçu le 19 novembre 2018. Pierre Latanne, sous-lieutenant ORSA du 5<sup>ème</sup> BPVN, est blessé et fait prisonnier à Dien Bien Phu le 8 mai 1954.

2 « Le mot "Indochine" et les belles histoires de mon oncle n'étaient pas étrangers à cette décision de partir » (Henry Clemens, extrait du questionnaire sur sa mémoire d'Indochine, reçu le 19 mars 2017).

3 Le terme décolonial est souvent employé dans ma thèse, mais il n'a pas de rapport avec le courant de pensée qui s'est construit en Amérique latine sur une décolonialité du savoir, du pouvoir dans le monde actuel. Ce terme est l'utilisation simple d'un adjectif inverse et non politisé de guerre coloniale.

4 Sauveur Verdaguer, *Cette guerre ignorée*, titre du recueil de souvenirs rédigés à l'intention de sa famille, date inconnue. Médecin-capitaine au BT 3 (Bataillon Thaï n°3), en 1954.

5 Pierre Vermeren, *Le choc des décolonisations*, Paris, Odile Jacob, 2015, 332 p. ; p. 24.

6 Marcel Cachin, « La guerre du Vietnam, une sale guerre », *L'Humanité*, 21 janvier 1948.

7 Hélié de Saint Marc, *Indochine, notre guerre orpheline*, Paris, Les arènes, 2000, 96 p.

8 Jean-Pierre Dannaud, *Guerre morte*, Saigon, Paris, Société asiatique d'éditions, 1954, 181 p.

9 Fernand Gambiez, Préface, dans Jacques Suant, *Vietnam 45-72*, Paris, Arthaud, 1972, 320 p. ; p. 7.

10 Pierre Ferrari, *Une guerre sans fin*, Paris, éditions Lavauzelle, 195 p.

ce sujet. La première idée est de rappeler que la guerre d'Indochine est un phénomène très complexe, bien davantage qu'un conflit classique, comme le souligne Pierre Latanne cité plus haut, par ses limites chronologiques, ses acteurs, ses caractéristiques particulières. La seconde doit aborder les mémoires, les définir, poser le problème de leur lien avec l'histoire. La question de l'ego-histoire doit ensuite être posée. En quoi ce sujet s'inscrit-il dans mon parcours ?

Enfin, il faut définir les limites de ma thèse, expliquer l'intention et les choix qui aboutissent à sa forme actuelle, expliquer le plan, celui d'un long travail sur un vaste sujet, dont la complexité est à la fois une part majeure de l'identité mémorielle du conflit et de sa difficulté d'exister.

## Une guerre de neuf ans aux multiples angles

« C'était une guerre de trop. Neuf ans de guerre inutile, de guerre pour rien. Un vrai gâchis !<sup>11</sup>. »  
(Jacques Allaire)

De quelle guerre s'agit-il ? La question peut paraître étonnante, mais un fait historique de cette importance doit être restitué dans un temps plus long.

## Un long conflit

« Décret n°57-1003 du 9 septembre 1957 portant fixation de la date légale de cessation des hostilités en Indochine et en Corée. Le Conseil des ministres entendu, décrète : Art 1<sup>er</sup> – La date légale de cessation des hostilités prévue à l'article 6 de la loi n° 46- 991 du 10 mai 1946 est fixée au 1er octobre 1957<sup>12</sup>. »

La guerre d'Indochine<sup>13</sup> met aux prises l'Union française, c'est-à-dire, d'un côté la France et son empire<sup>14</sup> et de l'autre, la République démocratique du Vietnam (RDV), aidée du mouvement Khmer Issarak<sup>15</sup>, au Cambodge, et du Lao Issara<sup>16</sup> (libre) puis Pathet Lao, au Laos. Ce sont des alliés, par ailleurs, très rarement évoqués, voire dépréciés, dans l'historiographie comme dans les mémoires combattantes. Le Vietminh<sup>17</sup> a proclamé l'indépendance du Vietnam le 2 septembre 1945 et fondé la RDV. Son président, Ho Chi Minh, est reçu comme un chef d'État par le

---

<sup>11</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Jacques Allaire, le 23 octobre 2019. Lieutenant au 6<sup>e</sup> BPC en 1954.

<sup>12</sup> *Journal officiel de la République française. Lois et décrets* (version papier numérisée) n° 0214 du 14 septembre 1957.

<sup>13</sup> Par souci de simplification et par le fait que j'évoque le conflit vu du côté français, dans l'historiographie française, je le désignerai ainsi tout au long de cette thèse, et sans guillemets.

<sup>14</sup> Appelés officiellement départements et territoires d'Outre-mer, Territoires et États associés en 1946.

<sup>15</sup> Fondé en 1940 et composé tout autant de Khmers communistes que de non-communistes.

<sup>16</sup> Gouvernement révolutionnaire plus que mouvement politique, créé en 1945 par le prince Phetsarath Rattanavongsa qui le dissout en octobre 1949 et forme en août 1950 un mouvement communiste allié de la RDV, le Pathet Lao.

<sup>17</sup> Le Vietminh est une contraction de « Viet Nam đoc lap dong minh Hoi » ou « Ligue pour l'indépendance du Viêt Nam » ou « Front pour l'indépendance du Viêt Nam », organisation politique vietnamienne créée en 1941, qui regroupe le PCI et des mouvements nationalistes comme le VNQDD (Parti nationaliste vietnamien). Mais cette ligue est dissoute en 1951, alors que la guerre d'Indochine n'est pas terminée. Les Français continuent toutefois de désigner l'adversaire sous le nom de « Viet » ou « Vietminh », y compris dans les textes officiels, jusqu'à aujourd'hui.

gouvernement Gouin le 2 juillet 1946 à Paris. Mais les combats ont déjà commencé et la difficulté première est de situer le point de départ d'une guerre qui n'est pas officiellement déclarée.

### **Un conflit difficile à baliser du début...**

« On croit généralement que la guerre d'Indochine a débuté le 19 décembre 1946 avec les événements d'Hanoi. Pourtant, depuis la soirée du 24 septembre 1945 où les premiers coups de feu furent échangés dans les rues de Saïgon, les hostilités n'ont jamais cessé entre le corps expéditionnaire français et le Viet-minh<sup>18</sup>. » (Yves Gras)

C'est un conflit paradoxal dont les limites chronologiques font débat alors qu'elles semblent coulées dans un moule historique dans lequel chacun se fonde. Les conflits classiques ont une chronologie très cadrée avec une déclaration de guerre, une première journée de guerre reconnues de tous, pour finir par un armistice et un traité de paix ; le 3 août 1914, le 3 septembre 1939 sont, pour la France, des dates fixées sans grande difficulté. C'est plus compliqué pour l'Indochine, conflit asymétrique sans déclaration de guerre officielle ni discours d'appel aux armes jusqu'au 21 décembre 1946.

Cette guerre débute en septembre 1945 dès le retour des soldats français, dans les premiers affrontements directs entre eux et l'APV (Armée populaire du Vietnam) ou des soldats autochtones peu structurés. Mais ce point de détail suscite des analyses divergentes dans l'historiographie du conflit, entre 1945 et 1946, la guerre étant plus violente à partir du bombardement d'Haiphong le 26 novembre 1946 et l'insurrection d'Hanoi<sup>19</sup> le 19 décembre suivant. Le général Yves Gras, dès le début de son ouvrage sur la guerre d'Indochine, date le conflit très exactement du 24 septembre 1945 ; quelques pages plus loin, du 23. Le 23 septembre 1945, à Saïgon, le général Gracey autorise le colonel Jean Cédile à réoccuper les bâtiments des services publics, l'arsenal de Saïgon. « Ce 23 septembre (1945), la guerre venait de commencer, mais cela, nul ne le savait encore » écrit Yves Gras<sup>20</sup>. Il est suivi par Yves Benot : « Ne faudrait-il pas dater le début de la guerre du Vietnam de ce 24 septembre où le pouvoir impérial français et le nouveau pouvoir vietnamien se heurtent pour la première fois ?<sup>21</sup>. » Jacques Dalloz avance avec réserve en utilisant les finesses de la langue française : « il ne serait pas inconsidéré de faire commencer le conflit indochinois à ce 23 septembre 1945<sup>22</sup>. » Obligé d'évacuer le centre de Saïgon, le Comité du Nam Bô<sup>23</sup> proteste et lance un appel à la grève et à l'insurrection générale. Le lendemain, un massacre d'Européens et de métis de la Cité Heyraud est provoqué par une émeute assez peu homogène constituée de Vietminh, de Caodaïstes et de nationalistes<sup>24</sup>. En

---

<sup>18</sup> Général Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1979, 600 p., p. 41.

<sup>19</sup> Dans la thèse, les noms vietnamiens sont écrits à l'occidentale dans l'écriture la plus simple qui soit : entre autres, Saïgon, Hanoi, Haiphong.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 41 et p. 51.

<sup>21</sup> Yves Benot, *Massacres coloniaux. 1944-1950*, Paris, La Découverte, 1994, 203 p. ; p. 71.

<sup>22</sup> Le prodrome est un moment précurseur, signe avant-coureur de la guerre proprement dite. Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine*, Paris, Seuil, 1987, 316 p. ; pp. 74 et 82.

<sup>23</sup> L'organe représentant le PCI sur le territoire de la Cochinchine française.

<sup>24</sup> Le Front national vietnamien, dirigé par le nationaliste Pham Van Bach, à cette date, est secoué par beaucoup de tensions et la situation est incontrôlable.

2011, Pierre Journoud cite l'amiral d'Argenlieu qui « déclara solennellement au correspondant du *Monde* que la guerre d'Indochine avait commencé » à la suite de ce massacre<sup>25</sup>. Mais il existe une date encore plus précoce, probablement le vrai commencement du conflit. Les 7 et 8 septembre 1945, des équipes de commandos Jedburgh de la Force 136 sont assaillies, au Laos, par des « Annamites », dirigés par « des officiers japonais »<sup>26</sup> et des conseillers militaires américains de l'OSS<sup>27</sup>. Lors de ses conversations avec Erwan Bergot, qui a raconté cet épisode dans son livre, *Les héros oubliés*<sup>28</sup>, Michel Bodin se rappelle<sup>29</sup> que l'ancien d'Indochine situait ces premiers combats en août 1945. De nombreux ouvrages historiques, y compris dans l'historiographie anglo-saxonne, ont pris pour titre *La guerre d'Indochine 1945-1954*, officialisant l'année 1945 en tant que départ du conflit, comme l'ont fait Jacques Valette, Hugues Tertrais, Pierre Journoud, Laurent Césari ; mais sans toujours insister sur des moments précis pour en justifier le principe.

Plusieurs historiens situent le début, avec prudence et nuances, entre le 20 novembre et le 19 décembre 1946. La première année serait-elle une nouvelle *drôle de guerre* ? Pour Philippe Franchini, 1945-1946 est une année de « guerre en pointillés »<sup>30</sup>. Le 21 décembre 1946, l'appel radiodiffusé d'Ho Chi Minh est « le signal de la guerre sur tous les fronts »<sup>31</sup>. Jacques Dalloz parle de celle-ci comme d'un *prodrome*. La guerre est définitivement lancée, *ouverte*, sans espoir de retour à la paix. Le 19 décembre 1946 est longtemps restée comme la seule date de la guerre entre la France – L'Union française, le CEFEO (Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient) – et la RDV. Stein Tonnesson l'affirme en parlant des « vêpres tonkinoises »<sup>32</sup>. Cette date est bien pratique lorsque l'on veut affirmer que c'est Ho Chi Minh qui a engagé le conflit. D'autres historiens, tel Alain Ruscio, la font partir du bombardement d'Haiphong le 20 novembre 1946, ce qui donne un angle différent puisque les Français auraient ouvert les hostilités. Le dictionnaire paru en octobre 2021 explique que la nuit du 19 décembre 1946 « marque le début de la guerre d'Indochine »<sup>33</sup>. En 2016, Christopher Goscha situe cette nuit comme le « début d'une guerre coloniale à grande échelle » (« Full-scale colonial war started that evening in Hanoi »<sup>34</sup>) après une période antérieure qualifiée de « marche à la guerre »<sup>35</sup>.

Les mémoires combattantes ont tendance à infirmer ou modifier certains points d'une histoire complexe. Les premiers soldats du CEFEO arrivant en Indochine signalent que les combats contre

---

<sup>25</sup> Pierre Journoud, *De Gaulle et le Vietnam (1945-1969). La réconciliation*, Paris, Tallandier, 2011, 543 p. ; p. 42.

<sup>26</sup> Jean Sassi, *Opérations spéciales. Vingt ans de guerres secrètes*, Paris, Nimrod, 2009, 336 p. ; pp. 124-131. Capitaine commandant les maquis du Haut-Laos au GCMA-GMI en 1954

<sup>27</sup> Office of Strategic Services, agence de renseignement américaine, créée en 1942.

<sup>28</sup> Erwan Bergot, *Les héros oubliés*, Paris, Grasset, 1975, 389 p. Lieutenant à Dien Bien Phu (mortiers lourds)

<sup>29</sup> Conversation téléphonique de l'auteur avec Michel Bodin le 22 mai 2020.

<sup>30</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine. De la conquête française à 1949*, Paris, Tallandier, 2011, 666 p., p. 345.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 541.

<sup>32</sup> Stein Tonnesson, *Vietnam 1946 : how the war began*, Berkeley, University of California Press, 2009, 361 p.

<sup>33</sup> Ivan Cadeau et al (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, Paris, Perrin, 2021, 1000 p. ; p. 475.

<sup>34</sup> Christopher Goscha, *The Penguin History of Modern Vietnam*, Londres, Allen Lane, Penguin Book, 2017, 633 p. ; p. 220.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.236.



un ennemi mal défini se produisent dès le départ, en septembre et octobre 1945. La reconquête de My Tho, dans les environs de Saigon dès le 25 octobre 1945 est une véritable opération de guerre pour le 2<sup>ème</sup> Groupement blindé du colonel Massu et les commandos<sup>36</sup>. Dans ses mémoires, chacun a sa propre version basée sur son expérience personnelle. D'après Jean Slezarski, soldat au I/6<sup>ème</sup> RIC en 1945<sup>37</sup>, le bataillon se heurte assez vite à une violente opposition armée : « On dit que la guerre a commencé en 1946. Ce n'est pas vrai, c'est archifaux. La guerre, pour moi, a commencé à Nha Trang, en 1945. Quand on a débarqué le 19 novembre, ça se bagarrait déjà ! On a eu des morts<sup>38</sup>. » Jean-Pierre Dannaud a écrit : « J'ai connu la guerre d'Indochine du dedans [...] (Elle) commença le 12 septembre 1945, quand j'ai débarqué comme lieutenant à Saigon<sup>39</sup>. » Pendant un an, les pertes du CEFEO se montent à 3 500 tués et autant de blessés<sup>40</sup>. Ce n'est pas pourtant pas une vraie guerre, classiquement déclarée. En fait, elle ne le sera jamais ; ni classique ni déclarée. Le 19 décembre 1946, Ho Chi Minh change de stratégie et se lance sans retour, à l'échelle de toute l'Indochine, dans un conflit qui existe déjà, de fait, par intermittence, depuis plus d'un an.

D'autres dates ont été proposées. Si l'on écarte les escarmouches entre l'armée française et le Vietminh, créé en 1941, Jacques Suant signale des combats en octobre 1944 « avec Ho Chi Minh en personne<sup>41</sup> ». Des auteurs citent le 9 mars 1945, date de l'agression japonaise. C'est en tout cas, comme le dit Pierre Montagnon, « le dernier jour de l'Indochine française »<sup>42</sup>. Le général Valluy l'affirme en 1967 dans son seul témoignage écrit sur l'Indochine : « Les affaires d'Haiphong (novembre) et d'Hanoi (décembre) n'ont pas été vraiment le début d'une guerre. Certes elles représentent des péripéties particulièrement aiguës, mais l'ère des affrontements ouverts depuis mars 1945 n'avait jamais été close<sup>43</sup>. » Mais le 9 mars 1945 entre dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale, non dans celui de la guerre d'Indochine. Ivan Cadeau a écrit *La guerre d'Indochine 1940-1956* pour en marquer le temps long, depuis la guerre franco-japonaise jusqu'au départ du CEFEO. Aucune date ne lui paraît décisive. Citons enfin la médaille commémorative de la campagne d'Indochine datée du 16 août 1945<sup>44</sup>. Cette contradiction entre 1945 et 1946 n'est pas clairement tranchée pour nombre de vétérans et d'historiens.

### ...à la fin...

« Un certain nombre de types, des chefs de maquis, ont été purement et simplement été abandonnés ! Moi je me demandais ce que j'allais faire, et c'est Jean Sassi qui m'a exfiltré (de son maquis du

---

<sup>36</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix*, Paris, Robert Laffont, 1971, 387 p. ; p. 49.

<sup>37</sup> 1<sup>er</sup> bataillon du 6<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale.

<sup>38</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski à son domicile de Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>39</sup> Jean-Pierre Dannaud, « préface », dans Pierre Ferrari et Jacques Vernet, *Une guerre sans fin*, Panazol, Lavauzelle, 1984, 195 p. ; p. 9.

<sup>40</sup> Général Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 159.

<sup>41</sup> Jacques Suant, *op. cit.*, p. 62.

<sup>42</sup> Pierre Montagnon, *L'Indochine française 1858 – 1954*, Paris, Tallandier, 2016, 380 p. ; p. 245.

<sup>43</sup> Jean Valluy, « Indochine octobre 1945 – mars 1947 », *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> novembre 1967, 87 p., pp. 15-38 ; p. 16 ; 1<sup>er</sup> décembre 1967, pp. 356-375.

<sup>44</sup> Décret n° 53-722 du 1<sup>er</sup> août 1953. Cette date marque la prise de contrôle d'Hanoi par le Vietminh au lendemain de la capitulation du Japon annoncée à la radio par l'empereur Hiro-Hito.

Nord-Laos, NDA). C'était en février 1955. » (Jean-Michel Vernière<sup>45</sup>)

Si la date du début du conflit peut légitimement prêter à confusion, sa fin officielle ne peut en aucune manière être datée du 21 juillet 1954, date de la signature des accords de Genève que l'histoire semble avoir retenue<sup>46</sup>. Le cessez-le-feu n'intervient, en effet, que quelques jours plus tard, en décalé selon les territoires ; le 27 juillet au Tonkin, le 1<sup>er</sup> août en Annam, le 6 au Laos, le 7 au Cambodge et le 11 août en Cochinchine, date officielle ultime et théorique de la fin du conflit. Des témoignages de nombre de combattants attestent qu'ils se sont battus après le 21 juillet 1954, y compris en 1955. De vifs combats ont eu lieu jusqu'aux derniers jours de cessez-le-feu. Le sergent Jacques Bouthier commande une compagnie de supplétifs entre Nam Dinh et Phu Ly dans le delta du Tonkin. Le 27 juillet, il accroche des éléments de l'APV dans la nuit, et subit un combat à une heure du matin, perdant cinq tués et un blessé grave<sup>47</sup>. Des prisonniers de l'Union française meurent dans les camps de la RDV jusqu'à leur libération en septembre 1954, deux mois après ces accords. Au Nord-Laos, le sergent Vernière, du GMI<sup>48</sup>, ne quitte ses partisans méo<sup>49</sup> que parce que le capitaine Sassi vient en personne l'exfiltrer en février 1955<sup>50</sup>. D'autres chefs de maquis combattent encore à cette date, et, sans doute, bien après. Le CEFEO est dissous le 28 avril 1956, et des soldats français sont morts, victimes directes ou collatérales, jusqu'au départ des derniers contingents en septembre 1956 dans des accidents, des attentats, ou pris dans les combats de la guerre des sectes. Le décret du 9 septembre 1957 fixe la fin officielle des deux conflits de Corée et d'Indochine au 1<sup>er</sup> octobre 1957. La guerre d'Algérie a presque trois ans d'existence.

## Un conflit multiple et complexe : la guerre d'Indochine, une guerre inclassable ?

« Rétablir la souveraineté française dans les territoires de l'Union indochinoise<sup>51</sup>. » (Charles de Gaulle)

La complexité du conflit, à savoir sa nature, ses différents aspects et l'éloignement de ce théâtre d'opérations extérieures si particulier peuvent expliquer la méconnaissance de la guerre d'Indochine par le plus grand nombre des Français.

### Pourquoi ce conflit ?

« Le colonisateur le plus habile n'efface pas le sentiment national quand il existe<sup>52</sup>. »

---

<sup>45</sup> Sergent au GCMA-GMI (Nord-Laos), de 1953 à 1955.

<sup>46</sup> Cet accord, d'abord daté du 20 juillet à minuit, n'est en fait signé que le 21 juillet, au vu du nombre de pages à parapher, de 4 heures du matin à plus de midi.

<sup>47</sup> Témoignage écrit de Jacques Bouthier, reçu le 28 septembre 2018. Affecté au 1<sup>er</sup> BCCP, puis au 1/22<sup>ème</sup> RIC, sergent au Groupement mixte indochinois, au 1/23<sup>ème</sup> RIC puis au 19<sup>ème</sup> RMIC.

<sup>48</sup> GMI : Groupement Mixte d'intervention, ex-GCMA (Groupe de commandos mixtes aéroportés) depuis 1953.

<sup>49</sup> Aujourd'hui, le terme employé n'est plus méos mais hmongs.

<sup>50</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, à son domicile de Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>51</sup> Lettre de mission du 14 août 1945. Pierre Journoud, *De Gaulle et le Vietnam, op. cit.*; p. 28.

<sup>52</sup> Pierre Messmer, *Les blancs s'en vont. Récits de décolonisation*, Paris, Albin Michel, 1998, 303 p. ; p. 53.



Dans les mémoires des soldats d'Indochine, cette question sur l'origine du conflit se pose depuis 1954, avec bien plus d'acuité que les causes mêmes de la défaite, qu'ils ont fort bien comprises. Il faut distinguer les causes lointaines des causes proches de ce qui est, au départ, une guerre de reconquête et qui devient ensuite, une guerre de décolonisation. Mais quel est le sens exact du mot *décolonisation*<sup>53</sup> ?

Pour Bernard Droz, en 2006, « la décolonisation peut s'entendre au sens large comme l'ensemble des réponses contestataires de l'ordre colonial, ou au sens étroit comme la phase ultime de ce mouvement, celle de sa liquidation<sup>54</sup>. » La décolonisation est donc, soit l'opposition continue ou non d'une partie d'un peuple colonisé dès l'invasion de son territoire par un pays dominant qui l'occupe, soit sa libération, sous forme de guerre ou d'action politique, qui lui donne l'accès à l'indépendance. L'historien valide le choix entre temps long ou temps court de son histoire. Si l'on accepte la définition d'un temps court, la Seconde Guerre mondiale constitue *l'accélérateur des particules d'indépendance* que nourrissent nationalistes et communistes en Indochine depuis quarante ans pour les premiers, vingt pour les seconds. Le colonisateur a perdu la face en métropole devant les Allemands en 1940, en Indochine devant les Japonais en 1940 et 1945, et le pouvoir colonial est vidé de sa substance politique et militaire lors du coup de force japonais de mars 1945.

Mais il convient de *dilater* le temps et donc l'analyse de la décolonisation sur un temps plus long, un trend d'opposition, certes discontinu, mais effectif, amorcé dès les premiers temps de la colonisation. C'est le sens adopté par Pierre Singaravélou, pour qui « la décolonisation commence au premier jour de la colonisation »<sup>55</sup>, c'est-à-dire, pour l'Indochine, en 1858, par la prise des forts de Tourane. La conquête dure de trente ans, jusqu'en 1887 selon Philippe Franchini à plus de quarante ans selon Michel Bodin pour qui celle du Tonkin « semble achevée »<sup>56</sup> en 1902. Les Français pensent la conquête terminée grâce à la réussite de la pacification. Mais la violence de la conquête et l'injustice ethnique, sociale du système colonial, ont « levé des forces qui devaient tôt ou tard se retourner contre lui »<sup>57</sup>. Les causes lointaines de la décolonisation sont déjà en germes depuis une conquête coloniale d'une grande brutalité dont la soumission plus ou moins rapide des souverains du Cambodge en 1863, de l'Annam en 1883 puis du Laos en 1893 n'atténue pas le souvenir. Cette violence marque le *péché originel* de presque toute la colonisation française en général. Il semble intéressant d'étudier cette hypothèse d'une volonté de décolonisation précoce, au départ non organisée, décousue, diffuse, qui n'atteint certes pas une population fataliste ni une élite en partie

---

<sup>53</sup> Pour l'analyse de ses sens successifs, Guy Pervillé, *De l'empire français à la décolonisation*, Paris, Hachette, 1991, 255 p. ; pp. 4-16.

<sup>54</sup> Bernard Droz, *Histoire de la décolonisation*, Paris, « Points », Seuil, 2006, 385 p. ; p. 8.

<sup>55</sup> Pierre Singaravélou, Karim Miské, Marc Ball, *Décolonisations*, Paris, Seuil, 2020, 230 p. ; p. 14.

<sup>56</sup> Michel Bodin, *Les Français au Tonkin 1870-1902, une conquête difficile*, Paris, Soteca, 297 p. ; p. 277.

<sup>57</sup> Bernard Droz, *op. cit.*, p. 8. Il cite également, dans cette idée, André Nouschi, *Les armes retournées. Colonisation et décolonisation françaises*, Paris, Belin, 2005, 447 p. Par contre, André Nouschi oublie consciencieusement l'Indochine.

liée à la France, mais qui semble débiter dès l'installation du colonisateur<sup>58</sup>. La colonisation française tente de développer et de moderniser l'Indochine, mais en choisissant de favoriser les espaces les plus rentables. Les progrès réels dans les domaines de la santé, de la production économique, ne pourront jamais contrebalancer l'infériorisation systémique que provoque la toute-puissance d'un appareil colonial dirigé de Paris, basé sur le statut de l'indigénat et sur un développement partiel dévolu à ses seuls intérêts. L'agitation intellectuelle et un ensemble de révoltes diverses, qui tiennent parfois de la jacquerie paysanne, secouent périodiquement l'Indochine de 1885 à 1939 et montrent une opposition inconstante mais réelle à la tutelle française. Si aucune ne déstabilise le système colonial, elles provoquent une réponse dure du pouvoir qui nécessite les interventions des unités militaires, la création de la Sûreté générale par Albert Sarraut en 1917 et un appareil judiciaire répressif. Phan Chau Trinh et Phan Boi Chau sont les premiers opposants les plus connus. Le mouvement Can Vuong, l'insurrection de 1908<sup>59</sup> échouent, mais le nationalisme vietnamien est né. Ce mouvement s'alimente des bouleversements en Extrême-Orient, des succès du Japon qui bat la Russie en 1905 et de la révolution chinoise de 1911. Si les « coups de tonnerre dans un rêve bleu »<sup>60</sup> sont restés, par la suite, épisodiques, ils ont semé les graines de la révolte, nourrissant les futurs chefs de l'indépendance massivement passés par le bagne de Poulo Condor. La création du VNQDD, parti nationaliste vietnamien en 1927, celle de l'Association de la jeunesse révolutionnaire communiste par le futur Ho Chi Minh, en 1926, puis celle du Parti communiste du Vietnam en 1930<sup>61</sup> montrent une opposition politique plus organisée qui va trouver son expression dans les années 1930. Après les attentats de 1929, la mutinerie nationaliste de Yen Bay en 1930 est le signal d'une décennie troublée par les grèves, les manifestations, des révoltes localisées mais nombreuses de 1930 à 1932, des mouvements de grèves en 1936-1937 qui donnent lieu, pour chacune, à une répression violente, écrasant le VNQDD en 1930. « Toutes ces luttes ont existé », écrit encore Pierre Singaravélou. « Toutes ont échoué. Toutes ont ensemencé l'avenir<sup>62</sup>. » À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine, territoire que l'imaginaire colonial, dynamisé par une exposition coloniale réussie en 1931, montre solide, riche et pacifiée, apparaît fragile, peu développée et ébranlée par les crises économiques et sociales des années 1930. Cette situation de crises larvées aurait pu durer longtemps sans la Seconde Guerre mondiale, la défaite et l'occupation de la métropole par l'Allemagne en 1940-1944, de l'Indochine par le Japon de 1940 (1940 au Tonkin, 1941 pour l'occupation de toute l'Indochine) à 1945.

---

<sup>58</sup> Vaste débat historiographique toujours ouvert : quand commence la décolonisation ? Ce peut être en 1800, avec la guerre des esclaves et l'indépendance d'Haïti, au moment de la colonisation de chaque territoire qui génère des guerres, lors de la guerre du Rif en 1925, ou en 1943-1945 en Syrie et au Liban.

<sup>59</sup> Marie de Ruy, « Chapitre I : l'Empire (1858-1954) », dans Benoit de Tréglodé (dir.), *Histoire du Vietnam de la colonisation à nos jours*, Paris, éditions de la Sorbonne, 2018, 295 p. ; pp. 40-42.

<sup>60</sup> Citation d'un militaire français après la révolte de 1930, dans Pierre Montagnon, *L'Indochine française 1858-1954*, Paris, Editions Pygmalion, Flammarion, 2004, 381 p. ; réédition, Texto, Tallandier, 381 p. ; p. 194.

<sup>61</sup> Daniel Hémerly, *Ho Chi Minh. De l'Indochine au Vietnam*, Paris, Gallimard, 1990, 192 p. ; p. 68.

<sup>62</sup> Pierre Singaravélou, Karim Miské, Marc Ball, *op. cit.*, p. 14.

Les causes proches de la guerre d'Indochine sont à chercher dans cette inversion du rapport de forces entre celle du colonisateur et celle d'une puissance asiatique, le Japon, qui va l'humilier puis l'anéantir. Selon la tradition, les Français perdent, aux yeux de la population autochtone, le « mandat du ciel<sup>63</sup> ». La population se divise entre le soutien aux Français et celui aux autorités japonaises. Le 9 mars 1945, les unités françaises sont pourchassées, anéanties aux yeux de tous. L'effondrement d'une administration française qui « s'évapore<sup>64</sup> » le 9 mars 1945, selon le mot de Pierre Journoud, et la capitulation du Japon le 16 août 1945, provoquent une vacance du pouvoir dans lequel s'installe un Vietminh audacieux qui proclame l'indépendance du Vietnam en fondant la RDV, le 2 septembre 1945, espérant empêcher le retour des Français<sup>65</sup>. Quand les Français reviennent en Indochine par la volonté du général de Gaulle et l'action du général Leclerc, ce dernier s'aperçoit très vite, après sa chevauchée en Cochinchine et en Annam, qu'une solution militaire par la force est illusoire. L'intransigeance de l'amiral d'Argenlieu et celle de Georges Bidault, sont pour beaucoup dans l'impasse des conférences de Dalat et de Fontainebleau en 1946. Pham Van Dong et Giap ont la certitude d'une confrontation armée avec la France. Ho Chi Minh s'en persuade avant de quitter Paris le 16 septembre 1946. Son interview par David Schoenbrun, le 11 septembre précédent, est très claire à ce sujet : « Nous allons devoir nous battre<sup>66</sup> », lui répond-t-il. Cette guerre est voulue des deux côtés par les *faucons* du CEFEO et de l'APV, les plus résolus d'en finir avec un ennemi qui, de chaque côté, place ses pions pour entrer en guerre et qui trahit les accords signés, notamment ceux du 6 mars 1946. Il est dommage pour la paix que les deux chefs militaires de l'APV et du CEFEO, le général Giap et le général Valluy, aient eu cette résolution belliqueuse, le premier en ne voyant que cette solution pour chasser les Français, le second parce qu'il est persuadé d'une victoire militaire face à un adversaire très inférieur. Si l'indépendance est un objectif clair du côté de la RDV, les nationalistes se divisent : certains restent dans la « Ligue pour l'indépendance du Vietnam » en assumant un conflit, malgré la violence des communistes à leur égard, d'autres suivent une voie modérée qui les amènera plus tard à intégrer la République autonome de Cochinchine en 1946, puis l'État du Vietnam de Bao Dai pour obtenir une indépendance progressive et négociée. Les bases d'une guerre civile s'affirment ainsi dès le départ.

Le rôle de la France dans le déclenchement de la guerre d'Indochine est bien plus simple. Elle vient juste de sortir, épuisée et amère, du second conflit mondial, en vainqueur incomplet, et veut reconquérir son bien colonial sans parler d'indépendance, pensant que l'envoi d'un corps expéditionnaire formé des troupes d'élite de la Libération et dirigé par l'ancien chef de la 2<sup>e</sup> DB

---

<sup>63</sup> Concept politique et social d'origine chinoise repris par Paul Mus, dans *Vietnam, Sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952, 377 p. ; p. 31. Il dit également « mandat céleste ». Le « ciel » choisit celui qui va diriger le Vietnam.

<sup>64</sup> Pierre Journoud, « Les guerres coloniales des “ soldats perdus ” 1945-1962 », Hervé Drévilion et Olivier Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France, tome 2 : De 1870 à nos jours*, Paris, Perrin 2018, 720 p. ; p. 493.

<sup>65</sup> Les souverains du Vietnam (Bao Dai le 11 mars 1945), du Cambodge (Sihanouk le 12 mars) et du Laos (Sisavang Vong le 8 avril) ont, une première fois, proclamé l'indépendance de leur pays.

<sup>66</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 133.

sera une formalité. Il est convenu de restaurer l'ordre sans conserver le même système colonial qu'avant 1939, mais l'ignorance est totale des événements récents, des conséquences du 9 mars 1945 et des mouvements politiques apparus depuis le début de la guerre.

La reconquête de l'Indochine apparaît au général Leclerc ainsi qu'à la population de Métropole comme le terme logique de la Libération de la France, donc de son empire. Aucun parti n'est opposé à ce retour par les armes. Pierre Vermeren souligne qu'il y a même un consensus politique sur ce point, PCF compris, du moins au départ : « Au Parlement et dans les forces politiques françaises, le consensus politique existe pour sauver ce qui reste de la puissance française. Celui-ci prépare la dramatique décolonisation française. Puissance ruinée, occupée, humiliée et assiégée depuis 1940, la France n'entend plus céder un pouce de sa souveraineté<sup>67</sup>. » Les esprits ne sont pas enclins à accorder une indépendance tous azimuts aux colonies françaises. Il faut également rappeler que la conférence de Brazzaville, en janvier-février 1944, n'a jamais eu pour objet d'accorder une indépendance aux colonies françaises, mais de leur assurer un nouveau statut, dans une *Fédération française* qui s'appelle ensuite l'*Union française*.

La déclaration du 24 mars 1945 sur l'Indochine rejette « toute idée d'autonomie, toute possibilité d'évolution hors du bloc français de l'Empire, toute constitution, même lointaine, de self-government dans les colonies »<sup>68</sup>. La raison majeure de la reconquête militaire décidée par de Gaulle réside donc dans la volonté obsessionnelle de conserver la grandeur de la France. L'armée de libération de la France étant apparue comme une simple force d'appoint pour les alliés en 1944-1945, le prestige de la victoire en est atténué ; le général Leclerc, doit « rétablir la souveraineté française dans les territoires de l'Union indochinoise<sup>69</sup>. » Cette idée fixe de grandeur sauvegardée par la *recolonisation*, ancrée dans l'esprit des dirigeants du GPRF (Gouvernement provisoire de la République française) en 1945, les conduit l'année suivante à mépriser ceux de la RDV, en qui les autorités françaises ne veulent pas voir une force politique crédible<sup>70</sup>. Le général de Gaulle et Georges Bidault ont humilié Ho Chi Minh, le premier en refusant de le recevoir pendant son séjour en France et le second, en l'isolant volontairement au troisième rang, lors du défilé du 14 juillet 1946. Thierry d'Argenlieu n'est probablement pas le bouc émissaire<sup>71</sup>, ni l'unique responsable du déclenchement du conflit, mais son initiative de permettre la création de la République autonome de Cochinchine le 1<sup>er</sup> juin 1946, attise les braises d'un affrontement ouvert puisque, désormais, la revendication d'un

---

<sup>67</sup> Pierre Vermeren, *Le choc des décolonisations*, op. cit., p. 26.

<sup>68</sup> Déclaration publiée au JO le 25 mars 1945. En ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000000571302> (Consulté la dernière fois le 9 mars 2022).

<sup>69</sup> Jean-Christophe Notin, *Leclerc*, Paris, Perrin, 621 p. ; p. 349.

<sup>70</sup> Il est vrai, toutefois, que rien de tangible n'annonçait un renouveau des liens entre la France et l'outre-mer indochinois. Outre le discours de Brazzaville, le programme du CNR, qu'a dirigé Georges Bidault, expédie la question coloniale en une ligne, réclamant simplement « une extension des droits politiques, sociaux et économiques des populations indigènes (L'indigénat ne serait donc pas supprimé !) et coloniales ». « Mesures à appliquer dès la libération du territoire », Programme du CNR, 15 mars 1944 ; <https://www.reseau-canope.fr/cnr/d/document/2558> (Consulté la dernière fois le 9 mars 2022).

<sup>71</sup> Biographie nuancée de Thomas Vaisset, *L'amiral d'Argenlieu : le moine-soldat du gaullisme*, Paris, Belin, 2017, 595 p.

Vietnam libre par la RDV devient caduque. Aucun compromis ne peut, dès lors, aboutir. La violence de l'APV s'étend par provocations et embuscades, au nord comme au sud, jusqu'à la fin de 1946. Le 23 novembre à Haiphong, les canons de la marine française tirent sur un quartier de la ville, à la suite d'une embuscade sur les soldats français le 20. La trêve qui s'ensuit n'est qu'un simple répit avant l'insurrection du 19 décembre 1946.

La question « Pourquoi ce conflit ? » suscite chez nombre d'anciens combattants un intense débat, historique et mémoriel. Pierre Desroche, ancien chef de section puis commandant d'unité au 1<sup>er</sup> bataillon Thaï l'a répété à chaque entretien : « Je n'arrête pas de me demander comment on en est arrivé à ce conflit. Cela m'obsède. J'essaie de trouver la raison dans les livres. On aurait pu éviter cette guerre. Elle ne s'imposait pas<sup>72</sup>. » La RDV est prête à une guerre longue et totale, à l'inverse de l'état-major du CEFEO, alors bercé d'illusions.

### « Guerre d'Indochine » ou du Vietnam ?

Cette guerre est également complexe par son nom. Si « guerre d'Indochine » est l'appellation officielle dans la mémoire combattante et une grande partie de l'historiographie, elle se voit complétée et parfois remplacée par d'autres appellations.

Elle a déjà l'avantage, par rapport à la guerre d'Algérie qui a attendu trente-sept ans après sa fin pour être, officiellement, ainsi qualifiée<sup>73</sup>, d'être appelée *guerre d'Indochine* dès 1947. Toutefois, pour Pierre Brocheux, « Il n'y eut pas de déclaration de guerre...les Français parlent d'opérations de police ou de pacification<sup>74</sup>. Pour Robert Bonnafous, « on ne veut pas reconnaître à l'adversaire la qualité de belligérant », en parlant du « Viet Minh<sup>75</sup>. » Dans les souvenirs de la plupart des vétérans, l'appellation de *guerre* est immédiate dans leur esprit. Mais cette guerre non déclarée n'atteint pas la métropole, qui s'en désintéresse.

La guerre d'Indochine concerne le Laos, le Cambodge et les trois entités administratives du Vietnam que sont la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin. En réalité, la mémoire et l'histoire se concentrent sur le Vietnam, en particulier sur le Tonkin. À raison, car le Laos et surtout le Cambodge sont relativement épargnés par la guerre ; à tort, car des combats s'y sont également déroulés. Dès les premières lignes de son ouvrage, Yves Gras assure que « la guerre d'Indochine a été essentiellement une guerre du Vietnam [...]. Le Cambodge et le Laos, demeurés fidèles à la France, n'y furent mêlés que de façon marginale et limitée<sup>76</sup>. » Il n'y a « (pratiquement) pas de guerre », assure, plus

---

<sup>72</sup> Entretiens de l'auteur avec Pierre Desroche, à son domicile de Chambéry, le 2 mars 2017 et le 5 juillet 2018.

<sup>73</sup> Loi n° 99-882 du 18 octobre 1999.

<sup>74</sup> Pierre Brocheux, « Les prisonniers français du Viet Minh : rééducation improvisée ou « crime contre l'humanité » programmée ? », *Europe Solidaire Sans Frontières*, Contribution présentée au 3e congrès du Réseau Asie-IMASIE, Paris, 26-27-28 septembre 2007, T3, A14, Prisonniers de guerre dans l'Asie orientale du 20e siècle. En ligne : <http://europe-solidaire.org/spip.php?article10539> (Consulté la dernière fois le 9 mars 2022).

<sup>75</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du Corps expéditionnaire français en Extrême Orient dans les camps Viet Minh 1945-1954*, Montpellier, CHMEDN, 1985, 367 p. ; p. 23.

<sup>76</sup> Yves Gras, *op. cit.*, Introduction, p. 13.

prudemment, Alain Ruscio, qui évoque plutôt une « histoire des relations franco – vietnamiennes<sup>77</sup>. » On pourrait dire que l'on commémore l'Indochine pour ne parler que du Vietnam<sup>78</sup>. Mais la situation se complique dès lors que l'on étudie le conflit sur un temps plus long que celui de la guerre *française*. Les liens avec la guerre américaine du Vietnam et avec l'intervention chinoise au Vietnam en 1979, répondant à l'invasion du Cambodge par ce dernier l'année précédente, amènent des recompositions sémantiques et historiques. La guerre d'Indochine, son appellation française initiale, se voit parfois appelée *première guerre d'Indochine*, comme l'écrivent François Joyaux en 1979<sup>79</sup>, Alain Ruscio<sup>80</sup>, Pierre Journoud<sup>81</sup> et Hugues Tertrais tant la continuité entre les deux conflits, « français » et « américain » peut apparaître flagrante. Ce dernier est donc parfois appelé *deuxième guerre d'Indochine*. Philippe Franchini publie en 1998, *Les guerres d'Indochine*<sup>82</sup>. Bernard K Gordon, de l'Université du New Hampshire, parle même, dès 1986, de « troisième guerre d'Indochine<sup>83</sup> » pour l'intervention chinoise de 1979, concept récusé par Pierre Brocheux, le Laos n'étant pas impliqué<sup>84</sup>. Pierre Naville emploie, dès 1949, l'expression de *guerre du Vietnam* et non *d'Indochine* puis en 1966, de « seconde guerre du Vietnam<sup>85</sup> », rejoint en cela par Paul Mus en 1952<sup>86</sup>, Philippe Devillers en 1967<sup>87</sup>, tout comme, plus récemment, Hubert Védrine<sup>88</sup> et Daniel Roussel dans *L'Humanité Dimanche* en 2013<sup>89</sup>, lors du décès du général Giap. La mémoriographie, c'est-à-dire la manière d'écrire la mémoire à travers les autobiographies, recueils et autres supports, est, à ce sujet, bien plus simple. Les anciens ne parlent que de l'Indochine ou de « l'Indo », même s'ils n'ont combattu qu'au Vietnam proprement dit. Cette thèse n'évoque que la guerre d'Indochine, de 1945 à 1954, non seulement pour reprendre leur expression mais parce que ce conflit s'est effectivement déroulé dans les cinq territoires, quel que soit son importance au Vietnam et notamment au Tonkin.

## Un conflit difficile à classer : diversité typologique de la guerre d'Indochine

La complexité se poursuit lorsqu'il s'agit de classer la guerre d'Indochine dans un type de conflit

<sup>77</sup> Alain Ruscio, *La guerre française d'Indochine*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1992, 278 p., p. 16.

<sup>78</sup> Christopher Goscha, *Indochine ou Vietnam ?*, Paris, Vendémiaire, 2015, 189 p.

<sup>79</sup> François Joyaux, *La Chine et le règlement du premier conflit d'Indochine (Genève 1954)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, 467 p.

<sup>80</sup> Alain Ruscio, *La première guerre d'Indochine (1945-1954)*, Paris, L'Harmattan, 1987, 286 p.

<sup>81</sup> Pierre Journoud, « Paris, Hanoi et Pékin, trois colloques pour revisiter Dien Bien Phu, Genève et les relations franco-vietnamiennes depuis 1954 », *Communisme*, n°80/81/82, 2004 ; p 143.

<sup>82</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine, T1 De la conquête française à 1949, T2 De 1949 à la chute de Saigon*, Paris, Pygmalion éditions, 1988, 437 p. et 452 p.

<sup>83</sup> « The Third Indochina Conflict », *Foreign Affairs*, volume 65, n° 1, 1986, pp. 66-85.

<sup>84</sup> Pierre Brocheux, compte-rendu de l'ouvrage de Gilles Férier « *Les trois guerres d'Indochine*, Lyon, PUF, 1994 » ; *Revue Française d'Histoire d'outre-mer*, 1995, n° 309, p. 537.

<sup>85</sup> Pierre Naville, *La guerre du Vietnam*, Paris, éditions de la revue Internationale, 1949, 253 p. ; « Guerre et révolution », *Tribune Socialiste*, n° 307, 22/12/1966.

<sup>86</sup> Paul Mus, *Vietnam, Sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952, 373 p.

<sup>87</sup> Philippe Devillers, « La politique française et la seconde guerre du Vietnam », *Politique étrangère*, vol. 32, n° 6, 1967.

<sup>88</sup> Hubert Védrine, *Le temps des chimères (2003-2009)*, Paris, Fayard, 2009, 447 p.

<sup>89</sup> Daniel Rousselle, « Le général Giap, stratège de la liberté, est mort », *L'Humanité Dimanche*, 4 octobre 2013.

puisqu'elle est *multiple*, à la fois guerre coloniale dans la première année 1945-1946, guerre de décolonisation, guerre d'indépendance, guerre civile (RDV contre État du Vietnam de Bao Dai) et conflit périphérique de la Guerre froide.

On aurait donc tort de considérer que ce conflit ne fut *que* colonial. Si une pacification déjà mise en place pendant la conquête coloniale s'est poursuivie jusqu'à la fin de la guerre, d'autres enjeux et d'autres aspects sont venus la transformer et complexifier son analyse. Elle débute par une reconquête coloniale par les troupes du général Leclerc ou « guerre de recolonisation<sup>90</sup> » avec un CEFEO qui n'est pas l'armée nationale comme lors des deux conflits mondiaux. La guerre déclarée par cette reconquête logique – réaffirmer la souveraineté de la France – mais d'un autre âge, prend d'entrée la forme d'une guérilla, la guerre du pauvre. Elle débute dès le débarquement du 5<sup>ème</sup> RIC (Régiment d'infanterie coloniale) le 12 septembre 1945, dès les premiers affrontements entre parachutistes de la Force 136 et le *Vietminh* ou les *rebelles* (que l'on ne sait pas appeler autrement) le même mois et en octobre suivant entre eux et le groupement de la 2<sup>e</sup> DB. Elle dure jusqu'à la fin des combats en 1955 entre l'APV et les maquis du GMI. Cette guérilla se double d'une guerre classique, moderne entre le CEFEO et le corps de bataille de l'APV qui se structure d'abord en bataillons en 1948, en régiments en 1950, et en divisions à partir de Vinh Yen au début 1951, et ne cesse de se renforcer. L'APV s'organise en plusieurs strates ayant chacune une tactique élaborée et construit méthodiquement, sous l'autorité politico-militaire de la RDV, une guerre idéologique, révolutionnaire, en trois phases (guérilla, guérilla et guerre conventionnelle, bataille finale de Dien Bien Phu). Mais le conflit se complique également d'une guerre civile en 1949, dans les faits, fin 1945 début 1946 avec le recrutement des premiers supplétifs ; puis entre la RDV et l'État du Vietnam, nouvellement créé avec une armée nationale Vietnamienne (ANV), sous l'autorité de Bao Dai. L'affrontement se termine officiellement en 1975. Jusqu'à la fin, les gouvernements français ont déclaré éviter l'internationalisation du conflit. Pourtant, ces bonnes résolutions connaissent deux accroc majeurs. Le *Containment*<sup>91</sup> du président américain Truman l'incite à aider matériellement la France à partir de 1947, aide qui ne cessera de croître jusqu'en 1954. Le soutien politique de l'URSS et militaire de la Chine à la RDV, en 1950, va permettre de développer l'APV, de l'entraîner, de fournir des armements, des équipements ; une aide matérielle qui culmine à Dien Bien Phu. Cela classe donc la guerre d'Indochine dans les conflits périphériques de la Guerre froide.

Elle est également une guerre de décolonisation puisque le colonisateur affronte des peuples qui luttent pour leur indépendance. La France en a déjà connu à Haïti, en 1802, et dans le Rif en 1925,

---

<sup>90</sup> Ivan Cadeau, François Cochet et Rémy Porte, dans le dictionnaire de la guerre d'Indochine de 2021, se posent la question d'une guerre de « recolonisation » en 1945, telle qu'elle peut être perçue à cette date. Ivan Cadeau et al (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, p. 10. Christopher Goscha parle de « second french colonial conquest » ou de « reconquest ». Christopher Goscha, *The Penguin History of Modern Vietnam, op. cit.*, p. 215.

<sup>91</sup> « L'endiguement » de l'expansion soviétique par une politique américaine agressive en 1947.

cette première guerre de décolonisation du XX<sup>e</sup> siècle « conscientisée, pensée comme telle<sup>92</sup> », selon les mots de François Cochet. L'armée française a ensuite tenté de réprimer les révoltes de Syrie et/ou du Liban en 1925-1927 puis en 1943 et 1945. La réussite des revendications et des révoltes contre le mandat français ont mené les mouvements nationalistes<sup>93</sup> et les premières institutions libres de ces deux territoires à l'indépendance. La Seconde Guerre mondiale représente l'accélérateur majeur de ce processus. Avec toutes ces caractéristiques accumulées dans un même conflit, l'Indochine est une exception dans les guerres de décolonisation<sup>94</sup>, comme dans la globalité des guerres. C'est la raison pour laquelle Pierre Latanne, parle d'une « guerre comme on n'en verra jamais plus<sup>95</sup> », menée implacablement. Si l'histoire admet peu à peu les particularités d'une guerre complexe puisque totale, les combattants les ont distinguées très tôt. Le même Pierre Latanne a écrit :

« Difficile de la qualifier. Elle a eu des aspects de guérilla, de guerre de jungle, de guerre moderne avec un front, car à Dien Bien Phu, elle a ressemblé à celle de 1914-1918 avec tranchées face à face, encerclements, sorties de tranchées au top (à défaut de sifflet) comme celle du 18 avril du PA Huguette 696, des patrouilles, des reconnaissances, des embuscades, des mines, des snipers, de l'artillerie, et même des orgues de Staline début mai 1954. Ce fut un assortiment complet<sup>97</sup>. »

La mémoire des combattants d'Indochine nourrit l'histoire et la complète, à partir du moment où l'on veut bien en comprendre la nécessité. Mais cette complémentarité n'est pas toujours sereine.

## L'histoire, la mémoire et l'oubli de la guerre d'Indochine : l'enjeu de leur lien indissociable.

« Longtemps, la mémoire des acteurs a pesé lourdement sur l'écriture de l'histoire de cette période. Les mémoires ont toujours une dimension subjective. Elles fonctionnent comme un discours de légitimation, de sorte qu'elles sont à la fois rappel d'événements et miroir déformant. L'historien ne peut ni les dédaigner ni s'y soumettre<sup>98</sup>. » (Benjamin Stora)

Le lien entre histoire, mémoire et oubli, avec ses logiques et sa référence - hommage au travail de Paul Ricoeur qui l'a clarifié est, certes, l'enjeu de cette thèse, mais il est, de manière plus générale, celui d'une meilleure compréhension historique du conflit grâce à l'utilisation des mémoires de ceux qui y ont participé, depuis celles des anciens commandants en chef jusqu'aux plus humbles militaires du rang, sans oublier celle des témoins qui ont suivi la guerre de plus ou moins loin. Il

---

<sup>92</sup> François Cochet, conférence sur « Les guerres des années folles 1919-1925 », *Les Rendez-vous de l'Histoire de Blois*, 8 octobre 2021.

<sup>93</sup> Le Bloc nationaliste en Syrie, le Destour au Liban.

<sup>94</sup> Jean-Louis Dufour et Maurice Vaisse, *La guerre au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette supérieur, 2013, 238 p. ; pp. 151-154.

<sup>95</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Latanne, reçu le 19 novembre 2018.

<sup>96</sup> Une course éperdue des survivants d'Huguette 6 pour regagner les lignes françaises à travers celles de l'ennemi, que Pierre Latanne a vécue.

<sup>97</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Latanne, *Ibid.* Les citations des vétérans sont reproduites telles quelles, sans correction.

<sup>98</sup> Mohammed Harbi, Benjamin Stora, *La guerre d'Algérie. 1954-2004. La fin de l'amnésie*, Paris, Robert Laffont, 2004, 728 p. ; p. 10.



faut donc jongler entre ces réalités, en apparence contradictoires, que sont une histoire proposant un récit du passé au plus près de la réalité du moment et des mémoires individuelles faites de souvenirs, mais également d'oublis dus à l'éloignement des faits et à un *tri sélectif* plus ou moins maîtrisé ; des mémoires collectives émanant de la société ou d'un groupe social, de ses « cadres sociaux ». Par conséquent, chacun intervient à son niveau, historien « professionnel », historien « amateur », anciens combattants et leur entourage, autres passionnés du conflit, pour proposer sa lecture de la guerre d'Indochine. Ce mélange rend les analyses plus compliquées, surtout si, comme le souligne Benjamin Stora, un « discours de légitimation » de certains vétérans déforme la mémoire transmise en une parole victimaire, revendicatrice pour obtenir davantage d'audience et de reconnaissance. Lorsque l'on apprend avec passion une histoire comme cela fut mon cas, à travers l'enseignement en école primaire puis à la lecture des livres, avec toute la confiance mise envers une analyse rédigée et adoubee par la publication des ouvrages historiques, on est loin d'imaginer le mécano complexe qui donne, au final, des récits historiques contestés jusque dans leur sens propre, quelques années plus tard.

## Histoire et mémoires combattantes de la guerre d'Indochine : une association qui ne va pas toujours de soi

« Rien de nouveau : les historiens connaissent depuis toujours la force de cette conflictualité entre histoire et mémoire<sup>99</sup>. » (Barbara Lefebvre)

Les mémoires des combattants de l'Union française permettent davantage d'expliquer, de l'intérieur, ce que fut la guerre d'Indochine, l'un des plus longs conflits que la France ait eu à connaître ; de conserver un caractère humain à son histoire, de savoir ce qu'il s'est passé au niveau du terrain et de mesurer les doutes, les joies, les souffrances des soldats du CEFEO. Mais cette association est complexe, du fait même de la difficulté de construire une histoire rigoureuse sur la base d'un savoir savant, scientifique et d'un domaine émotionnel, instable, parfois hostile à l'analyse historique et aux historiens, qui s'attache à certains des gardiens de mémoires. La complexité de ce lien est de comprendre leur nature complémentaire et leurs dangers d'utilisation – de confrontation – souvent dus à une défense du passé et des institutions militaires, aux dérives politiques et à une amertume revendicatrice.

## Deux concepts différents et complémentaires pour un même enjeu : une histoire juste du conflit

« La mémoire est dans l'histoire. Telle est la première leçon qu'il faut garder à l'esprit. » (Denis Peschanski)

---

<sup>99</sup> Barbara Lefebvre, « Crimes de guerre, crimes contre l'humanité, crime de génocide : de la confusion notionnelle à l'instrumentalisation mémorielle », dans Jean-Pierre Rioux (dir.), *Nos embarras de mémoire*, Panazol, Lavauzelle, 2008, 204 p. ; p. 29.

Comprendre le sens et l'importance de ces deux concepts majeurs est la base absolue, dans la thèse comme dans ma fonction d'enseignant ; et la première difficulté. La seconde est d'admettre leur complémentarité « naturelle », leur interaction, tout en traçant un bornage nécessaire pour définir leurs limites respectives, qui évoluent en fonction de l'analyse voulue et de l'objectif que l'on s'assigne.

Le lien qui les unit est, de toute manière, bien plus important que les conflits d'usage qui les séparent. Il faut considérer que l'histoire et la mémoire sont toutes les deux tournées vers le passé dont elles tirent un récit. Elles sont toutes deux dans la même « simultanéité temporelle »<sup>100</sup>, comme l'écrit Philippe Barrière. Elles représentent « ce qui a été, n'est plus, (font) référence à des événements et se développe(nt) selon un temps linéaire »<sup>101</sup> tout en étant aussi anciennes l'une que l'autre. Il faut se rappeler que l'inventeur occidental de l'histoire, Hérodote, rédige une *Histoire*<sup>102</sup> au sens d'« enquêtes », au milieu du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., résultat de ses recherches et des voyages effectués pour se rendre compte, sur place, des événements relatés, de leur géographie, des caractéristiques ethnologiques des populations concernées. Il parcourt le monde méditerranéen et ses alentours pour se nourrir du savoir et de la mémoire des témoins qui ont vécu, en particulier, les guerres médiques contre les Perses.

L'histoire est donc un savoir savant, un récit du passé qui se veut rigoureux et critique. Il s'agit d'un ensemble de connaissances et d'analyses des faits dont les historiens tirent un récit permettant d'approcher au plus près la réalité du moment et non à l'aune du présent. La nécessaire contextualisation de l'analyse historique du passé doit permettre de mieux le comprendre en tant que « réalité du passé historique<sup>103</sup> » sans le ramener systématiquement à une vue trop contemporaine des événements, dans le but de comprendre le présent par le passé et d'envisager l'avenir. L'histoire s'appuie sur un ensemble de sources très diverses qu'il faut croiser pour être certain de leur chronologie, de leur sens, de leur véracité et pouvoir reconstruire le passé avec un maximum d'exactitude dans un récit précis, l'emploi et la citation de sources variées étant l'une des différences majeures entre les historiens et les amateurs d'histoire. Mais elle ne se réduit pas à un récit construit pour l'éternité sur une liste de faits et de personnages. Elle s'appuie aussi sur les évolutions de l'analyse historique et de l'historiographie, sur la découverte progressive d'autres documents et témoignages, sur l'ouverture des archives et les changements sociaux qui multiplient les angles de vue. L'histoire étudie les discours successifs tenus sur le passé, qui permettent de mieux comprendre et de hiérarchiser l'interprétation des faits au fil du temps, contribuant à

---

<sup>100</sup> Philippe Barrière, *Formes et usages du passé : Grenoble et ses après-guerre (1944-1964)*, thèse d'histoire soutenue en 2000 à l'Université Lumière Lyon 2. En ligne : [http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2000/barriere\\_p/download](http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2000/barriere_p/download) (Consulté la dernière fois le 18 novembre 2021).

<sup>101</sup> Philippe Joutard, « introduction », *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris, La Découverte, 2013, 240 p. ; La découverte / Poche, 2015, p. 13.

<sup>102</sup> Hérodote est désigné comme le « père de l'histoire » dès le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., par Cicéron, entre autres, voire le « père de la géographie » pour ses voyages et ses descriptions.

<sup>103</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit, tome 3 : Le temps raconté*, Paris, éditions du Seuil, 1985, 432 p. ; pp. 203-227.

construire la société d'où l'historien est lui-même issu. Pour Lucien Febvre, « L'histoire ne présente pas aux hommes une collection de faits isolés. Elle organise ces faits. Elle les explique »<sup>104</sup>, sur une trajectoire, un temps plus long.

La mémoire, comme l'assure Denis Peschanski, fait partie intégrante de l'histoire puisqu'elle en est l'une de ses sources, par le témoignage des acteurs des faits, qui se souviennent de ce qu'ils ont vécu. Elle est « cette faculté humaine de retenir les éléments du passé qu'on appelle souvenirs. À ce titre, tout rapport au passé repose sur la mémoire »<sup>105</sup>, à commencer par celle de l'historien lui-même, ce qui en fait le premier moteur de ses recherches. Elle est construite sur un ensemble d'images, de sensations (olfactives, sonores), de sentiments qui, selon le mot de Ricoeur rendent « le passé présent » et même vivant dans le présent de celui qui a vécu des événements passés. Comme l'histoire ne se réduit pas à une chronologie des faits, la mémoire ne se réduit pas aux souvenirs, qui sont les rappels de moments vécus dans sa vie. Ils appartiennent à sa mémoire individuelle et se réactivent dans la remémoration<sup>106</sup>. Elle peut se définir :

« De manière large comme la manière dont des sociétés, des groupes et des individus se représentent le passé. Son étude constitue un champ de recherche historique relativement récent, qui s'intéresse donc, principalement à travers les productions culturelles et les pratiques mémorielles, aux représentations du passé dans son ensemble, ou de tel personnage ou événement spécifique<sup>107</sup>. »

Histoire et mémoires sont donc construites dans un présent afin de l'expliquer, de lui trouver une cohérence grâce à l'étude du passé. Paul Ricoeur, au terme d'une vie de recherche sur le travail de l'historien, sur l'historicité des faits, des pensées et sur le rôle des mémoires, reprend, au début des années 2000, la formule de Saint Augustin, définissant les mémoires comme « le présent du passé », selon lequel « Le présent du passé, c'est la mémoire, le présent du présent, c'est la vision »<sup>108</sup>. Le présent s'éloigne pour devenir le passé, dont l'acteur se remémore dans un autre présent, parfois bien plus tard, de manière voulue ou accidentelle. Il voit, vit, puis se souvient. Dans *Histoire et vérité*<sup>109</sup>, en 1955, Ricoeur réfléchissait déjà à ce lien « passé-présent », considérant que « le passé est le passé de son présent », ce qui rend le travail de l'historien, issu de ce présent, plutôt subjectif. La notion de « mémoire » diffère de celle de « souvenir » en ce que la première ne se réduit pas au second, qui est la première étape de son long parcours au fil de l'existence de l'acteur des faits étudiés, il apparaît néanmoins comme l'un de ses synonymes les plus utilisés.

L'oubli, enfin, est un compagnon identifié à la mémoire du fait du tri de souvenirs effectué volontairement ou accidentellement à tous les âges de la vie du combattant d'Indochine. Il apparaît de plus en plus envahissant à mesure que le conflit s'éloigne. Le lien entre passé et présent est

---

<sup>104</sup> Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1953, 458 p. ; p. 437

<sup>105</sup> Philippe Barrière, *op. cit.*, p. 10.

<sup>106</sup> Cf. *infra*, p. 56 et suite

<sup>107</sup> André Loez, « Mémoire », dans Petit répertoire critique des concepts de la Grande Guerre, *CRID 14-18*, décembre 2005, 14 p. ; p 6. En ligne : [http://crid1418.org/espace\\_scientifique/textes/conceptsgg\\_01.htm](http://crid1418.org/espace_scientifique/textes/conceptsgg_01.htm) (Consulté la dernière fois le 26 août 2022).

<sup>108</sup> Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XI, Chapitre XIV, Paris, Garnier Flammarion, 1964, 384 p. ; p. 269.

<sup>109</sup> Paul Ricoeur, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, 266 p.

central dans les notions d'histoire et de mémoire, conjointement tournées vers ces deux pôles. Toutes deux sont postérieures à l'événement et se construisent à distance dans « un présent évolutif » en s'appuyant sur des données mémorielles bousculées par l'oubli, l'appropriation de connaissances données par les premières analyses historiques et les premiers récits mémoriels, individuels ou collectifs, et par le regard – ou l'absence de regard – de la société de l'époque considérée. La profusion des mémoires et leur confusion avec l'histoire tendent les rapports entre les historiens, qui défendent leur liberté, l'universalité de l'histoire, leur rigueur dans sa mise en récit, et les groupes mémoriels, qui défendent leur place dans l'histoire en tant qu'acteurs d'une réalité vécue. Le troisième acteur de cette confrontation est l'État qui peut s'emparer des mémoires pour donner sa lecture d'une histoire nationale positivée, capable de s'imposer à tous. Une histoire juste est pourtant l'objectif de tous, dans la mesure où elle doit retracer le passé avec un maximum d'exactitude pour être intelligible et permettre de comprendre le présent. Mais histoire et mémoire ont chacune leur identité, leur fonctionnement, leurs lacunes et leurs limites, qui s'exaspèrent ensuite dans les conflits d'usage que leur utilisation mutuelle, l'une permettant de construire l'autre et l'une finissant par s'opposer à l'autre, peut provoquer. Aucune des deux n'est source de vérité exhaustive et il faut admettre qu'elles sont efficaces dans leur complémentarité en tenant compte du fait qu'elles constituent « deux voies d'accès au passé obéissant à deux logiques différentes », qui sont « le caractère personnel, passionné » de la mémoire et l'exigence de « vérité, ce rapport scientifique et universel » de l'histoire<sup>110</sup>. Les historiens peuvent employer la mémoire pour affiner l'histoire en se gardant de leurs lacunes respectives, du danger qu'elles peuvent représenter l'une pour l'autre. Mais ils ne veulent pas que des groupes mémoriels et que l'État leur imposent leur propre lecture et les incitent voire les forcent à les adopter.

### **La mémoire contre l'histoire ? La réalité d'un intérêt nouveau pour les mémoires malgré ce lien conflictuel**

« La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente. » (Pierre Nora)

Le lien naturel entre histoire et mémoire peut exaspérer chacun de leurs « gardiens » concernés. Le résultat est la publication de nombreux articles et ouvrages depuis les années 1970, pour distinguer l'une comme l'autre, soit pour les opposer, soit pour valoriser leur interaction positive. Il a fallu plus de trente ans pour apaiser ce lien. Les affrontements feutrés à coups d'articles et d'ouvrages savants ont eu pour effet de dynamiser les études théoriques sur la mémoire, leur usage, leur fonctionnement. Les mémoires collectives deviennent un sujet d'études, qui proviennent surtout d'historiens, entre autres Pierre Nora, François Hartog, Denis Peschanski, Henry Rousso et Philippe Joutard, mais également de chercheurs en sciences politiques (Marie-Claire Lavabre),

---

<sup>110</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, op. cit., p. 17.

en littérature (Marianne Hirsch), en psychologie (Serge Moscovici, Jérôme Viaud) et en linguistique (Marie-Anne Paveau), de neuropsychologues (Francis Eustache), de sociologues reprenant ou non Maurice Halbwachs (Roger Bastide, Sarah Gensburger) et de philosophes (Michel Foucault, Paul Ricoeur). Mais cette multiplication des angles de vue ne s'est pas produite sans débats conflictuels. Les années 1990, dans un contexte d'affrontements, y compris judiciaires, sur la Seconde Guerre mondiale, entre mémoires et histoire et même entre historiens, dans celui également troublé du début des années 2000 sur les mémoires de la guerre d'Algérie, témoignent d'une incompréhension mutuelle et d'un raidissement des positions, à coups de combats législatifs<sup>111</sup>, de discours politiques exacerbés, de pétitions, d'ouvrages et de grands articles, soulignant leurs différences et la complexité d'utilisation des mémoires, du fait de leurs particularités face aux rigueurs de l'histoire. Mais les polémiques et leur expression éditoriale ont permis de mieux comprendre chacun des deux concepts.

Dans les premières lignes de son ouvrage monumental, *Lieux de mémoire*, Pierre Nora explique, dans un jeu de comparaison alternant les défauts potentiels et naturels de la mémoire face aux qualités de l'histoire, les dangers de privilégier la première face à la rigueur de la seconde. Il exprime directement ce qui provoque la méfiance « naturelle » de l'historien devant la profusion envahissante des mémoires, mais également, au détour d'une critique, l'attrait des témoignages pour la construction de l'histoire, son côté vivant (« la mémoire est la vie »), ses élans dynamiques (ses « revitalisations »). Sa première phrase est une synthèse largement développée ensuite :

« La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations<sup>112</sup>. »

Il oppose à la mémoire une histoire exclusivement tournée vers un passé qui doit être contextualisé et non influencé par le présent ; une histoire en tant que « reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus », une « représentation du passé ». Même incomplète et contestée, « elle appelle analyse et discours critique », se démarque de la politique et de la religion, étant une « opération intellectuelle et laïcisante ». Elle n'a pas cette fragilité des mémoires qui consiste à être « sous influence » politique, sociale, communautaire des groupes mémoriels et à se soumettre à un danger d'interprétation du passé par le présent.

Les groupes mémoriels ou la mémoire elle-même trient les faits sous un angle personnel et émotionnel, pour constituer une analyse artificiellement reconstruite selon leurs besoins et leurs objectifs : « Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que de détails qui la

---

<sup>111</sup> La loi du 23 février 2005 « portant reconnaissance de la nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés » institue, entre autres, par le biais de son article 4, l'obligation d'un enseignement qui reconnaisse une colonisation positive (« le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord »). Une lecture combattue par la pétition « Liberté pour l'Histoire » lancée notamment par Pierre Nora.

<sup>112</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, I, *op. cit.* ; passage cité dans Robert Comeau, « un devoir d'histoire », *Bulletin d'histoire politique*, n° 4, 1996, pp. 3-5. En ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/bhp/1996-v4-n4-bhp04830/1063560ar/> (Consulté la dernière fois le 9 mars 2022).

confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopant, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censure ou projections ». L'oubli, la partialité sont autant dangereux que des interprétations gravées dans le marbre ; quand « La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours ». L'histoire est nuance (« l'histoire ne connaît que le relatif ») quand la mémoire est « absolue »<sup>113</sup> (« La mémoire est un absolu »). Il insiste enfin sur la diversité des groupes mémoriels et des mémoires collectives qui les font exister (« La mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective, et individualisée ») face à une histoire universelle qui « appartient à tous et à personne »<sup>114</sup>. Ce jugement à la hache permet de comprendre que certains historiens sont d'une méfiance presque disproportionnée face à ce qu'une partie d'entre eux considèrent comme leur « ennemi » : « La mémoire est toujours suspecte à l'histoire dont la mission vraie est de la détruire et de la refouler<sup>115</sup>. »

Mais plutôt que de s'en passer, un nombre croissant de chercheurs préfèrent se saisir des apports de la mémoire tout en gardant une certaine distance face à ses abus. Pour Marie-Claire Lavabre, la « vision partielle et partielle<sup>116</sup> » que l'on attribue à la mémoire pour la discréditer fait partie de son identité, sans qu'elle s'en scandalise pour autant. Marc Bloch et Henri Bergson, d'ailleurs, considèrent comme normales les *résonnances sentimentales* qu'un événement, des couleurs, des sons ou des événements proches provoquent dans le jugement de chacun, historien compris, d'autant qu'elles permettent utilement, par ailleurs, de prolonger leur mémoire. L'intrusion des sentiments ressentis est logique et « c'est nous prêter une faible maîtrise de nos nerfs »<sup>117</sup>, écrit Marc Bloch, que de penser que l'historien est incapable de s'en abstraire lui-même.

De plus, les critiques adressées à la *partialité* des mémoires ne doivent pas occulter les lacunes de l'histoire. Pour être idéalement regardée comme une science à distance de toute influence extérieure et valorisée comme telle, l'histoire peut être sujette à de sévères difficultés, comme de retrouver l'enchaînement exact des faits, d'en comprendre le sens. Or les sources ne sont pas toujours suffisantes. La société change de structure et de regard sur son passé et le décalage entre le temps des faits et le temps de l'histoire doit rendre l'historien très prudent et très modeste. C'est la raison pour laquelle Pierre Nora explique que « l'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus »<sup>118</sup>. Mais elle n'est pas pour autant déconnectée du présent, dont l'historien est le produit. Il étudie l'histoire avec sa formation et son statut d'homme

---

<sup>113</sup> *Ibid.* « Absolue » par la quantité potentiellement importante d'éléments retenus par la mémoire.

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> *Ibid.*

<sup>116</sup> Marie-Claire Lavabre, « La “mémoire collective” entre sociologie de la mémoire et sociologie des souvenirs », *HAL SHS / Science politique*, 2016, 13 p. ; p. 4. En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01337854/document> (Consulté la dernière fois le 12 décembre 2021).

<sup>117</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949, 110 p. ; réédition 1993, 291 p. ; p. 91.

<sup>118</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire, I. La République*, Paris, NRF/Gallimard, 1984, p. XIX-XX.

du présent. Le cadrage plus équilibré des deux concepts et une adaptabilité des historiens à l'étonnante ascension des mémoires ont permis, depuis les années 1990, de mieux comprendre leur utilité pour et dans l'histoire, davantage acceptées par leurs apports manifestes dans la connaissance de deux périodes majeures de l'histoire : l'apport inestimable de *l'ère du témoin* dans l'histoire de la Shoah ; celui des témoignages des *Poilus*, de leur expérience combattante dans l'histoire de la Première Guerre mondiale. Elles apparaissent plus intégrables à l'histoire, davantage encadrées par la lecture critique des sources que par une méfiance instinctive.

La mémoire devient alors « l'un des objets possibles de l'histoire », comme le dit Benjamin Stora, désireux d'éteindre une guerre histoire-mémoires : « Nous le savons, la mémoire n'est pas l'histoire. Si la mémoire n'est pas l'histoire, du moins la mémoire est-elle l'un des objets possibles de l'histoire<sup>119</sup>. » Un objet inclusif dans l'histoire, sous toutes ses formes ; un objet de recherches à part entière. Si la mémoriographie n'a pas encore le lustre de l'historiographie au sens de l'histoire de la fabrication de la mémoire et de son écriture, elle devient un sujet d'étude d'une grande diversité. Mais les mémoires ne sont pas toujours reçues ni écoutées par une société en perpétuel changement. C'est pourquoi les vétérans contactés évoquent le plus souvent leur conflit comme une « guerre oubliée », expression qui devient l'un des qualificatifs identitaires de la guerre d'Indochine et la base de revendications diverses.

## L' affirmation récurrente d'une guerre oubliée : quand la mémoire critique la construction et la diffusion de l'histoire

« C'est d'abord et massivement comme une atteinte à la fiabilité de la mémoire que l'oubli est ressenti. Une atteinte, une faiblesse, une lacune. La mémoire, à cet égard, se définit elle-même, du moins en première instance, comme une lutte contre l'oubli<sup>120</sup>. » (Paul Ricoeur)

L'oubli est un phénomène aussi complexe que la mémoire, qui peut survenir en tant que défaillance, dysfonctionnement de la mémoire et qui peut aller jusqu'à un effacement des traces redouté par les acteurs de l'histoire, pour lesquels il est un danger. Mais il est dans le même temps un phénomène naturel de la mémoire qui ne peut être une parfaite et durable hypermnésie et qui effectue un tri permanent, inconscient ou conscient des souvenirs que le vétéran ne veut pas retenir ou qu'il cherche à évacuer. Cette notion d'oubli a toujours été présente dans la mémoire.

## La place de l'oubli dans la mémoire : une dualité naturelle et salutaire

« La mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli<sup>121</sup>. » (Tzvetan Todorov)

---

<sup>119</sup> Benjamin Stora, « Entre histoire, mémoire et images : les années algériennes », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°35, 1992, pp. 93-96. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/xxs\\_0294-1759\\_1992\\_num\\_35\\_1\\_2572](https://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1992_num_35_1_2572) (Consulté la dernière fois le 10 mars 2022).

<sup>120</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 537.

<sup>121</sup> Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995 ; réédition Paris, Arléa, 2018, 60 p. ; p. 14.

Dès son prologue, Hérodote en fait un enjeu de la recherche et de la connaissance historiques « pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés »<sup>122</sup>. Hésiode évoque, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Mnémosyne, déesse de la mémoire, mère des mots et du langage qui « enfanta les Muses, pour être l'oubli des maux, la trêve aux soucis »<sup>123</sup>. Léthé, fille d'Eris, déesse de la discorde, est une nymphe qui représente l'oubli. Le poète associe donc mémoire et oubli, toutes deux représentées en sources proches à l'entrée des Enfers. Boire celle de Léthé provoque l'amnésie quand celle de Mnémosyne permet de conserver ou retrouver ses souvenirs et d'accéder à une vie supérieure.

Depuis vingt-sept siècles, la mémoire et l'oubli sont des compagnes inséparables conjointement étudiées par des philosophes, des historiens, des sociologues, des neuropsychologues tel Francis Eustache, qui explique que « nous prenons conscience de son importance (de la mémoire, NDA) et de sa complexité quand elle est prise en défaut, lors d'oublis plus ou moins gênants qui surviennent dans la vie quotidienne »<sup>124</sup>. Leur opposition apparente est donc aussi naturelle que peut l'être la complémentarité de l'histoire et de la mémoire. Comme Tzvetan Todorov, le neuropsychologue constate qu'ils « répondent en fait aux mêmes objectifs, car l'oubli est indispensable au bon fonctionnement de la mémoire »<sup>125</sup>. Il l'épure, la rend lisible en hiérarchisant les souvenirs et en évacuant les faits sans importance, ou – provisoirement, toutefois – ceux que l'esprit veut oublier. Philippe Joutard définit quatre formes d'oubli : celui des « faits et des événements considérés comme insignifiants, “non mémorables” », un tri sélectif naturel et quotidien ; l'oubli des faits que recouvre « un événement estimé fondateur qui éclipse tous les autres », à l'instar des images cinématographiques de et sur la guerre du Vietnam qui, dans la mémoire collective, prennent la place de celles d'Indochine ; « l'oubli-occultation, le refus de se souvenir de ce qui gêne, de ce dont on a honte », des souvenirs de guerre trop durs à évoquer, mais qui reviennent périodiquement sous forme de cauchemars ; enfin, l'oubli de « ce qui n'est pas conforme à l'identité que le groupe s'est forgée », des souvenirs que la mémoire collective du groupe peut supplanter, évacuer puisque celle-ci est répétée comme la seule vérité<sup>126</sup>. L'ancien combattant, comme tout acteur d'un événement, pratique le premier tri mémoriel hiérarchisant les faits mémorables et ceux qui ne le sont pas, consciemment ou non selon les cas, puisque certains faits disparaissent lorsqu'ils sont secondaires et routiniers. L'événement fondateur qui éclipse d'autres souvenirs l'amène à privilégier la mémoire de Dien Bien Phu jusqu'à l'obsession, comme tout vécu plus intense, plus difficilement « digérable » ou supportable que les autres (les camps de prisonniers de la RDV, la mort des camarades). C'est le type d'oubli qui dessert les mémoires d'Indochine, celles de l'Algérie ou du Vietnam les

---

<sup>122</sup> Hérodote, *Histoires*, *op. cit.*, Livre I p. 13.

<sup>123</sup> Pierre Sineux, « Préface : Mnémosyne et Léthé », dans Francis Eustache, *Mémoire et oubli*, Paris, éditions Le Pommier, 2014, 160 p., p. 7.

<sup>124</sup> Francis Eustache, *Mémoire et oubli*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>126</sup> Philippe Joutard, *op. cit.*, pp. 263-264.



recouvrant partiellement. Les deux dernières concernent davantage les mémoires collectives et les vétérans taisent leurs désaccords et les mauvais souvenirs plutôt qu'ils ne les oublient. C'est, du moins, ce qui m'est apparu dans les témoignages et les entretiens. La mention de l'oubli par certains anciens combattants qui souhaiteraient que leur guerre soit connue et célébrée, est, en général, associée au reproche d'une absence, à une plainte envers les « créateurs institutionnels d'oubli » (partis politiques, enseignants, État), voire à une tendance victimaire.

Pourtant, l'oubli est logique et salutaire. La mémoire a des failles qui ont pour origines un éloignement temporel qui brouille le souvenir. Mais pour Ricoeur, l'oubli permet d'atteindre une mémoire apaisée. De fait, les vétérans eux-mêmes, dans un premier temps, ont choisi de ne pas parler de leurs mémoires les plus blessées, les plus traumatiques. Ils ont pratiqué l'oubli d'une partie de leur passé pour garder ou retrouver un équilibre psychologique qui ne puisse affecter ni leur présent, ni leur avenir. Depuis leur retour d'Indochine, il est logique que le temps s'éloigne, que la mémoire décline, y compris celle d'un conflit marquant. Ses acteurs disparaissent et, avec eux, la possibilité pour ceux qui restent d'évoquer leurs souvenirs. La société fait en permanence un tri dans sa mémoire collective entre ce qui l'a marquée et ce qui ne l'a pas transformée. La mémoire de la guerre d'Indochine, marquée par l'indifférence de la Métropole, a donc peu de chance d'être connue. Il est également logique que l'oubli soit salutaire devant les dangers de l'hypermnésie. Un pays ne peut construire une mémoire hypermnésique et se souvenir de tous les faits historiques sous peine de n'en comprendre aucun en profondeur, d'autant que les guerres n'ont pas manqué au XX<sup>e</sup> siècle. Doit-il les commémorer tous ? Les guerres, les batailles, les fêtes, les moments de joie collective ? Un programme d'histoire doit-il être une liste d'événements à célébrer, de peuples et de héros à admirer ? Si l'État écoute tous les groupes mémoriels, le calendrier n'y suffira pas. David Rieff, journaliste américain, a couvert les guerres en ex-Yougoslavie, le Rwanda après le génocide. Il a publié, en 2018, *Éloge de l'oubli, la mémoire collective et ses pièges*<sup>127</sup>. Il constate, en Bosnie, que le souvenir des guerres anciennes se prolonge dans une mémoire négative entretenue par un nationalisme revanchard ; l'hypermnésie de la haine, autour d'une histoire instrumentalisée pour exalter l'un et rabaisser l'autre. En Serbie, la propagande situe les combats comme la suite logique de la défaite du *Champ des merles* à Kosovo Polié en 1389 et de la chute de l'Empire byzantin en 1453. L'abus d'une mémoire victimaire et/ou conflictuelle conduit à réfléchir à l'utilité même de la conserver.

La réfutation de l'oubli accompagne la volonté d'imposer une mémoire. Ainsi, le devoir de mémoire est-il un choix personnel pour ne pas oublier un proche ; son héros. Au niveau d'un pays, vouloir se souvenir de toutes les mémoires amène à une saturation qui dilue et réduit le souvenir à une cacophonie de groupes mémoriels reprochant à l'État un oubli sélectif. Le souci d'exister dans les mémoires peut ensuite tourner à l'accusation de complot visant à occulter la sienne, celle de

---

<sup>127</sup> David Rieff, *Éloge de l'oubli, la mémoire collective et ses pièges*, Paris, Premier Parallèle, 2018, 222 p.

l'événement et du corps social qui l'anime. Or la mémoire nationale est celle qu'organise l'État par ses politiques mémorielles selon le reflet de la société du moment qui accepte ou non de se souvenir. Le public clairsemé ou dense lors de certaines commémorations est un révélateur de l'importance ou non de la mémoire pour une localité ou un pays. L'éloignement dans le temps, la répétition des commémorations a tendance à lasser, d'autant plus si le groupe social et les familles n'ont pas de *résonance affective* avec telle ou telle mémoire.

### **L'Indochine, guerre oubliée ?**

« On était "oublié" pendant. Comment pourrait-on ne pas être oublié aujourd'hui ? » (Pierre Caubel)

L'Indochine est une guerre particulière dont le manque d'empreinte mémorielle dans la société suscite des rancœurs et des incompréhensions chez ceux qui l'ont vécue, dans leur famille et chez des passionnés qui l'ont inscrite dans leur propre mémoire. Mais des questions doivent se poser, pour elle comme pour tout événement pour lequel est réclamé un devoir de mémoire, devant l'emploi *profusionnel* de l'idée d'oubli. Existe-t-il réellement un « trou de mémoire »<sup>128</sup> concernant la guerre d'Indochine dans la mémoire collective française, comme l'a énoncé Benjamin Stora ? Est-il naturel que l'oubli s'installe à son propos ? Faut-il même se souvenir de la guerre d'Indochine ? Comment en parler ? La guerre d'Indochine est-elle réellement une guerre « oubliée » ?

Dès le début de mes recherches, ce mot « oubli » s'est imposé dans la parole et les écrits des anciens combattants d'Indochine, dans les publications historiques, dans les médias, alors même qu'un grand nombre d'articles, d'autobiographies, d'ouvrages historiques et mémoriels remplissaient la bibliographie de cette thèse. La raison de cette explication ressassée est que l'oubli est devenu un concept, une part d'identité des mémoires puis de la guerre elle-même, un constat collectif répété à l'envi depuis des dizaines d'années puisque bien des combattants l'affirmaient déjà, comme l'atteste Pierre Caubel<sup>129</sup> cité plus haut, *pendant* le conflit. L'isolement qu'ils ont ressenti dans un territoire éloigné de leur pays s'est ajouté au sentiment de ne pas être soutenu par leur propre gouvernement, pour former ensuite une rancœur tournée vers une société toute entière, accusée de se désintéresser de leur combat. La société métropolitaine n'a pas voulu se souvenir d'un conflit qui, répétons-le, ne l'a pas marqué. Les médias l'évoquent peu. Les historiens eux-mêmes parlent d'oubli, considérant que peu d'entre eux s'y sont intéressés, par rapport aux autres conflits du XX<sup>e</sup> siècle.

Pour une partie des vétérans et des passionnés de ce conflit, l'oubli est une faute dont l'origine peut être en partie rejetée sur l'influence du parti communiste qui aurait pesé pour que la société s'oppose à la guerre d'Indochine par mauvaise conscience d'avoir à combattre un peuple dressé

---

<sup>128</sup> Benjamin Stora, « Commentaire », dans Pierre Journoud et Hugues Tertrais (dir.), *1954-2004, La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, Paris, SFHOM, 2004, p. 251.

<sup>129</sup> Lieutenant Caubel, pilote au Groupe de Bombardement 1/25 Tunisie à Cat-Bi.

pour son indépendance dans une « sale guerre ». Cette mauvaise conscience d'une guerre décoloniale, qui plus est perdue, serait, encore aujourd'hui, la raison de son *occultation*, un oubli volontaire du conflit dans l'histoire enseignée. Il serait organisée par des enseignants majoritairement de gauche, soupçonnés d'idéologie apatriotique et anticolonialiste, voulant minorer ou rejeter la guerre d'Indochine, dans un oubli politisé en permanence. Cette accusation d'oubli volontaire est contestable, comme celle de « trou de mémoire », employée par Benjamin Stora et Delphine Robic-Diaz pour le cinéma. Dien Bien Phu, absente de la mémoire collective ? *La 317<sup>ème</sup> section*, une absence de film ? Pourquoi ne pas parler de « rareté », « manque » ou « insuffisance », ce qui soulignerait que l'histoire et les mémoires d'Indochine sont parfois bien connues d'une partie de la société au lieu de soumettre l'idée d'une amnésie intégrale ? Il est toutefois rare que le mot d'oubli émane d'historiens spécialisés. Jean-François Lecaillon le note pour la guerre de 1870-1871 : « Comment expliquer que cette guerre soit si oubliée ? La question est régulièrement posée aux historiens de la guerre de 1870-1871. Elle l'est de façon si récurrente qu'elle en devient presque agaçante, d'autant plus que les spécialistes n'ont pas l'expérience d'un tel oubli : ils baignent dans le sujet<sup>130</sup> ! » Le terme est assez pratique pour attirer l'intérêt. Il est probablement plus noble et plus vendeur, grâce à la polémique suscitée, de parler d'oubli au lieu d'expliquer le manque d'intérêt que la guerre d'Indochine a suscité pendant son déroulement en Métropole, et dont la méconnaissance se poursuit logiquement depuis. Dans ce cas, l'oubli n'est-il pas surjoué, alors que ce conflit ne peut appartenir au même niveau mémoriel que les guerres mondiales et la guerre d'Algérie ? Cette thèse essaie d'expliquer que ce terme d'oubli apparaît plus ou moins abusif, du moins surévalué. Peut-on parler d'oubli, quand la guerre d'Indochine suscite un nombre important d'ouvrages, de biographies, d'autobiographies, d'études universitaires qui sont à portée de tout lecteur malgré leur moindre importance par rapport aux productions portant sur les autres grands conflits du XX<sup>e</sup> siècle ? La société n'a pas appris dans le détail l'existence de la guerre d'Indochine. Diffuser davantage les mémoires de la guerre d'Indochine dépend de la trace qu'une société veut conserver du conflit, de son message ; de l'usage qu'elle veut en faire. Comme l'a écrit Tzvetan Todorov, « La mémoire est nécessaire, mais il faudrait ajouter aussitôt : “en vue de faire quoi ?” »<sup>131</sup>.

## Réaliser une thèse sur la guerre d'Indochine : genèse et sens

« Une thèse doit servir, être utile et [...] elle ne doit pas rester sur une étagère<sup>132</sup>. » (Paul-Etienne Kauffmann)

---

<sup>130</sup> Jean-François Lecaillon. En ligne : <http://memoiredhistoire.canalblog.com/archives/2019/02/05/37078516.html> (Consulté la dernière fois le 13 novembre 2021).

<sup>131</sup> Alain Finkielkraut, Richard Marienstras, Tzvetan Todorov, *Du bon usage de la mémoire*, Genève, édition du Tricorne, 2000, 47 p., p. 13.

<sup>132</sup> Lucien Devôge, « Université de Rouen : « une thèse doit servir et être utile », *Tendance Ouest*, 29 mars 2015. Interview de Paul-Etienne Kauffmann, à propos de son exercice « Ma thèse en 180 secondes », le 12 mars 2015.

Une nouvelle thèse sur la guerre d'Indochine doit avoir un sens et une utilité : apporter un nouvel éclairage, une autre lecture de cette partie d'histoire de la France et réaliser un bilan d'étape de l'historiographie et de la mémoriographie du conflit, au moment où les acteurs et témoins de la guerre d'Indochine disparaissent les uns après les autres. Lier les mémoires avec l'histoire du conflit n'est pas nouveau ; étudier les mémoires sur l'ensemble du conflit l'est davantage sans avoir à découper son histoire *en tranches*, selon le mot de Jacques Le Goff. Cette thèse peut permettre, par ses apports, de clarifier certains points du conflit, peut-être de susciter de nouvelles recherches en prenant le chemin des mémoires qui peuvent élargir notre horizon repère.

## L'ego-histoire comme point de départ et fil conducteur ?

« Nous attendons par conséquent de l'histoire qu'elle fasse accéder le passé des sociétés humaines à cette dignité de l'objectivité. » (Paul Ricoeur)

La question m'est revenue à chaque début d'entretien avec les anciens d'Indochine, ravis de voir un apprenti historien s'intéresser à leur passé : « pourquoi avez-vous choisi ce sujet de la guerre d'Indochine ? », à quelques variations près. La plupart du temps, ma réponse est restée vague : « Je ne sais pas vraiment. » C'est l'Indochine qui s'est imposée à moi, sans raison consciente, faisant partie de ma vie pour des raisons inexplicables. J'aime à dire que certains désirs reviennent de manière cyclique, au moment où on ne les attend pas, pour finir par s'imposer et donner, finalement, une cohérence à sa vie. L'exercice troublant d'ego-histoire va jusqu'à l'intime, mais il permet d'expliquer les raisons de s'intéresser à ce sujet, incitant à des analyses et des choix particuliers.

## Un sujet qui me poursuit depuis près de quarante ans

« Pourquoi avez-vous choisi ce sujet de la guerre d'Indochine ? »

Il est probablement nécessaire de revenir un peu en arrière. Cette thèse est sinon l'aboutissement, du moins l'expression d'une passion jamais assouvie pour tout ce qui concerne l'histoire en général, l'armée, le monde colonial, la colonisation, la décolonisation et en particulier l'Indochine. Rien, dans mon histoire familiale, ne me prédispose à cet intérêt d'autant plus mystérieux que personne ou presque, dans mon entourage proche, n'a été mêlé de près ou de loin à un quelconque engagement dans le conflit indochinois. Seule exception, éphémère mais peut-être décisive, le souvenir de mon parrain, Fernand Priet. Résistant dans un maquis de Saône-et-Loire, engagé volontaire en 1944, il a dû partir pour l'Indochine en 1946-1947. Je l'ai peu connu, et il n'en a parlé qu'une seule fois en ma présence, de manière très lapidaire. Ce mutisme, synonyme de mauvais souvenir, fut tel qu'il n'a laissé aucune trace, lettre, témoignage de ce qu'il a vécu, ce que

m'a confirmé son frère en début de thèse<sup>133</sup>. Sans faire d'ego-histoire artificielle, c'est à dire construite pour la circonstance, la passion de l'histoire a totalement sublimé mon enfance mêlant les discussions familiales et les récits de mon grand-oncle, l'abbé François Douhères, ancien résistant, à qui je dois beaucoup car il a transmis son appétit pour l'histoire à mon frère et à moi-même. Là sont mes seules certitudes. Ma passion pour l'Indochine doit trouver d'autres sources, qui sont, cette fois, du ressort de l'hypothèse.

Soumis aux dernières années d'un enseignement de l'histoire de France sous forme de roman national, avec ses belles gravures et le rappel nostalgique de la puissance française, ces récits d'une *belle histoire* m'ont enchanté, jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'elle était en partie fausse. Composée de gloire et de patriotisme, j'en ai découvert peu à peu, sinon les mensonges, du moins les exagérations. Il me reste de cette désillusion une hostilité certaine et une méfiance instinctive pour ce genre d'histoire manipulée. Sont venues s'ajouter aux récits sur la conquête de l'Indochine les photos de paysages extraordinaires de jungle, de rizières peuplées de paysans au drôle de chapeau conique. Les beaux livres des années cinquante, leurs cartes des colonies françaises et leurs photographies paisibles en noir et blanc, les noms exotiques égrenés au fil de cette recherche inconsciente m'ont frappé, comme m'ont, plus tard, submergé d'émotion la poésie et la dureté de la condition humaine dans les ouvrages de Pierre Schoendoerffer et d'Hélie de Saint Marc.

Ce sujet de plus en plus envahissant s'est retrouvé dans plusieurs étapes de ma vie, en particulier dans mon mémoire de maîtrise sur *Le courant communiste en Côte-d'Or face aux guerres coloniales de 1945 à 1954*, réalisé à l'Université de Bourgogne en 1994, grâce auquel j'ai pu rencontrer des militants et qui a nourri mon intérêt pour les mémoires comme pour les entretiens. Cette essentialité des mémoires – que personne n'avait pris la peine de recueillir à l'époque – pour comprendre la place de ce conflit, ou sa méconnaissance, dans la société française de l'époque et celle d'aujourd'hui, l'impopularité des guerres de décolonisation, m'ont amené à considérer les mémoires comme un élément indispensable de l'histoire. La contradiction entre des mémoires militantes individuelles plus hétérogènes qu'on ne le pense chez des communistes et une mémoire collective au contraire très concentrée sur l'idée d'un bloc de luttes précoces et engagées du parti et des militants dans les guerres coloniales, m'ont permis de comprendre l'écart entre ces deux types de mémoires qu'il s'agit de confronter, et les dérives d'une reconstruction mémorielle *pour l'histoire*. Tous ces éléments apportent leur part de vie, leur intérêt et leur complémentarité pour la synthèse historique. Ces situations m'ont également permis d'être confronté à ce mélange de confiance et de méfiance du militant ou du militaire qui a vécu l'histoire envers un jeune étudiant, peut-être opposé à ses idées, qui n'a pas connu les événements qu'il aborde et n'est donc pas capable de les comprendre. Remonter les réseaux de témoins m'a donné l'impression d'effectuer

---

<sup>133</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Armand Priet, le 12 octobre 2016.

une enquête, permettant de compléter les témoignages des uns par celui des autres. Il existe d'autres sources d'intérêt qui m'ont influencé dans cette recherche de témoignages. La curiosité à l'égard du témoignage combattant avait déjà émergé à la fin de mon adolescence, à la faveur d'une expérience aussi inattendue qu'émouvante. Un été, pendant un repas amical, un ami de mes parents, Pierre Bayot, a livré son expérience de combattant d'Algérie comme il ne l'avait jamais fait auparavant, pendant des heures, du moins m'a-t-il semblé, le temps semblant suspendu dans ces moments d'immersion dans un passé vieux d'une vingtaine d'années et resté fermé jusqu'alors. À cette occasion, nous avons tous énormément appris de sa vie de jeune homme jeté dans une guerre inconnue, une guerre au quotidien avec ses peurs et ses doutes. En filigrane, nous avons perçu le poids de ce passé difficile sur sa personnalité, peut-être sur sa famille. Ce moment de témoignage m'a marqué et a renforcé mon intérêt pour les mémoires combattantes. Il est probablement lié à la logique du présent travail.

J'ai ensuite pu vivre une autre expérience très différente à l'armée, lors de mon service militaire puis dans la réserve, dans un corps social où la mémoire de la guerre d'Indochine m'est apparue comme un marqueur très présent. La guerre d'Indochine m'a poursuivi jusqu'au nom de ma promotion d'officiers de réserve, qui s'appelait « repli d'Hoa Binh<sup>134</sup> » en 1988, à l'École du Train de Tours, évocation qui faisait l'éloge de cette arme ayant contribué à éviter une nouvelle RC 4, en 1952. L'armée française garde très présente la mémoire d'un conflit, certes, perdu, mais plein d'enseignement militaire, suscitant l'admiration pour une geste très patriotique. Les années 1980 voient les Américains célébrer la guerre du Vietnam sous forme de multiples opus de Rambo<sup>135</sup> de plus en plus violents et décomplexés, de *Retour vers l'enfer*<sup>136</sup> et *Portés disparus*<sup>137</sup> vengeurs. Au même moment, la guerre d'Indochine émerge lentement des mémoires comme un souvenir source de mystère et de fierté pour les uns, d'un passé colonial révolu pour les autres, dans une période de production littéraire combattante très intense et de méfiance du communisme, attisée par une fin de Guerre froide surprenante. En effet, si la menace soviétique reste présente dans l'Alliance atlantique, les pays de l'Est s'ouvrent au tourisme. Gorbatchev réforme le régime communiste, noue des contacts avec le Bloc occidental tout comme la Chine et Vietnam entrant dans une économie socialiste de marché. Ce contexte a probablement incité les vétérans à *ouvrir* leur mémoire combattante et à s'exprimer sur un conflit resté douloureux.

---

<sup>134</sup> La bataille de Hoa Binh débute par une opération décidée par de Lattre pour reprendre cette ville aux mains de l'APV, le 10 novembre 1951. De Lattre décédé, les servitudes trop lourdes de cet abcès de fixation de l'APV incitent le général Salan à ordonner son évacuation, le 25 février 1952. Cette retraite du dispositif (opération *Arc-en-ciel*, menée par le colonel Gilles) est si réussie qu'elle est presque considérée comme une victoire par les Français, alors qu'elle marque l'échec d'une des rares phases offensive du CEFEO depuis 1950.

<sup>135</sup> Ted Kotcheff, *Rambo* (titre original : *First Blood*), Anabasis Investments, États-Unis, 1982, 93 mn : les symptômes post-traumatiques d'un ancien des forces spéciales de la guerre du Vietnam. Quatre opus suivront.

<sup>136</sup> Ted Kotcheff, *Retour vers l'enfer*, États-Unis, Paramount Pictures, 1983, 105 mn : le sauvetage d'un soldat de l'US Army resté prisonnier depuis la guerre du Vietnam, grâce à une équipe formée par son père, colonel.

<sup>137</sup> Joseph Zito, *Portés disparus*, États-Unis, Cannon Group, 1984, 101 mn. Autre film sur un retour de vétérans au Vietnam pour délivrer des prisonniers américains. Deux autres films de ce type suivront.

## Objectivité et subjectivité des choix liés à mon parcours

« On n'est pas des héros, on n'a pas de révélations ou de récits fracassants à faire<sup>138</sup>. » (René Laroche)

L'envie d'une thèse fondée sur des mémoires s'est formalisée au cours du stage sur l'histoire et les mémoires des guerres<sup>139</sup> organisé à Grenoble en avril 2016 par Philippe Barrière et Gil Emprin. Elle s'est matérialisée par mail dans un échange avec Pierre Journoud en juillet suivant, qui a recentré l'idée initiale et accepté de me prendre comme doctorant. Toutes ces considérations, cette histoire personnelle, les encouragements de ces personnalités dynamiques et bienveillantes sont probablement les autres moteurs de mon désir de thèse, qui ont motivé le présent sujet. Ce travail est porté par la volonté de mieux connaître et faire connaître les mémoires combattantes, dont je tente modestement l'analyse et la synthèse pour qu'elles soient ensuite, à leur tour, utilisées, critiquées, augmentées par d'autres recherches. Suis-je pour autant objectif ? Peut-on l'être ?

Certainement, en partie du moins, dans la mesure où mon histoire familiale n'est pas du tout mêlée à l'armée ni aux guerres décoloniales et qu'aucun héritage ne m'impose de justifier ou de réparer quelque passé culpabilisant que ce soit. Ne pas avoir vécu les événements apporte recul et neutralité. Philippe Joutard explique que « l'histoire, récit du passé, instaure d'entrée de jeu une distance ; dans la très grande majorité des cas, l'historien n'a pas vécu le passé qu'il décrit » et que « sa démarche l'oblige à prendre du recul »<sup>140</sup>. Ne pas être impliqué dans cette histoire et ces mémoires m'aide, mais n'écarte pas le risque de manque d'objectivité. Une analyse historique ne peut être totalement exempte de parti-pris face à l'événement, aux acteurs ou à l'historiographie qui ont construit mon mode de pensée, ma compréhension du passé, peut-être mes intuitions et influencé l'apprentissage scolaire reçu. Paul Ricoeur ménage bien l'équilibre entre l'objectivité et la subjectivité dans le rapport entre l'histoire et la vérité. Cet extrait me paraît suffisamment essentiel pour être cité malgré sa longueur :

« Nous attendons de l'histoire une certaine objectivité [...]. L'objectivité ici doit être prise en son sens épistémologique strict : est objectif ce que la pensée méthodique a élaboré, mis en ordre, compris et ce qu'elle peut ainsi faire comprendre [...]. Nous attendons par conséquent de l'histoire qu'elle fasse accéder le passé des sociétés humaines à cette dignité de l'objectivité [...]. Cette attente en implique une autre : nous attendons de l'historien une certaine qualité de subjectivité, non pas une subjectivité quelconque, mais une subjectivité qui soit précisément appropriée à l'objectivité qui convient à l'histoire. Il s'agit donc d'une subjectivité impliquée, impliquée par l'objectivité attendue. Nous pressentons par conséquent qu'il y a une bonne et une mauvaise subjectivité, et nous attendons un départage de la bonne et de la mauvaise subjectivité, par l'exercice même du métier d'historien<sup>141</sup> ».

La subjectivité de l'historien réside ici dans le fait de ne pas glorifier une histoire ni des mémoires qui ont parfois besoin d'héroïsme pour se sentir vivantes, ni de rentrer dans ce jeu douloureux qui

---

<sup>138</sup> Entretien avec Mme et M. René Laroche, chez eux à Saint Vit, le 27 août 2018. Sergent au RICM

<sup>139</sup> Philippe Barrière et Gil Emprin, formateurs académiques, *Guerres : histoire, mémoires, enjeux, enseignement*, Grenoble, 28-29 avril 2016.

<sup>140</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires*, op. cit., pp. 14-15.

<sup>141</sup> Paul Ricoeur, *Histoire et Vérité*, Paris, Seuil, 1955, 266 p. ; pp. 23-24

consiste à survaloriser ce conflit ou un personnage parce qu'on l'étudie et pour le sortir de son isolement mémoriel. « Il est possible que vous ayez le sentiment de trahir vos interlocuteurs en n'allant pas dans leur sens », m'a-t-on dit. Le recueil de témoignages ne m'oblige pas à aller dans le sens de leur analyse ni, d'ailleurs, dans le sens contraire. Chacun doit être relié à un contexte particulier et à une histoire objective ; encore faut-il les connaître. Mais finalement, la tâche ne m'a pas semblé si malaisée. Contrairement aux craintes de plusieurs dirigeants associatifs qui redoutaient parfois les excès mémoriels des vétérans interrogés, je n'ai pas eu à subir d'envolées héroïques sur leur action en Indochine. Le fait de m'être adressé à d'anciens cadres subalternes ou deuxièmes classes de ce conflit évite les justifications tendancieuses, le déni de l'échec. Les vétérans m'ont paru souvent critiques de leur propre action en Indochine. C'est ainsi que je l'ai ressenti.

Je tiens donc à ma part de subjectivité. L'enjeu est qu'elle altère le moins possible l'analyse de cette étude. La partie modestement militaire de ma vie m'a rendu compréhensif envers les excès d'opinion et de la radicalité de certaines positions du milieu militaire à l'égard du monde politique et du monde enseignant et conscient des responsabilités d'un cadre qui doit décider, dans un contexte violent, du sort d'un prisonnier, d'un village, d'un réseau. Cela ne me projette pas dans une approbation ni une dénonciation de la violence des combattants d'Indochine. Finalement, il faut savoir rester modeste et réaliste. Je ne me sens ni plus ni moins qualifié, ni plus perspicace pour autant. Il faut savoir se méfier de soi-même.

Cet exercice d'égo-histoire peut apparaître ici fastidieux, mais il permet aujourd'hui d'aborder cette recherche avec confiance et de subir les difficultés d'un tel sujet avec une relative sérénité, personne ne m'ayant forcé à m'y précipiter. Mon métier d'enseignant du Secondaire m'amène à vulgariser plus qu'à conceptualiser et mon souci du détail, ma reconnaissance envers les anciens combattants qui ont livré leurs sentiments m'ont incité à un long travail pour valoriser, comprendre, historiciser leurs témoignages. Cette thèse me permet enfin de satisfaire mon envie et mon besoin d'écriture, qui reste l'une des passions de mon existence et une motivation qui m'a permis d'aborder mes journées de rédaction avec toujours autant d'envie pendant six années. Faire une thèse sur un sujet politisé, contester une appellation aussi ancrée dans les lettres et les esprits que *la guerre oubliée* me rappelle sans déplaisir qu'une thèse, comme toute analyse historique, n'est pas, par nature, un exercice irénique.

## Les apports de ma thèse : les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine, un nouvel angle d'étude

« Il faut mettre les témoignages au cœur de la thèse. » (Julien Mary)

Après l'exercice impudique de parler de soi et de son existence pour expliquer comment son parcours de vie amène à passer des années de sa vie à élaborer une thèse, vanter les mérites de celle-ci est un autre moment compliqué. Une histoire ne s'écrit pas toujours ; elle se transmet à



l'oral, en visuel, en sensations, en imagination, s'analyse en pensée. Mais sa mise en récit, son analyse n'est jamais complètement aboutie ; elle se renouvelle sans cesse. J'ai la prétention d'apporter ma vision du conflit et mes analyses du moment, d'après des matériaux qui ne remettent pas en cause une mise en récit de la guerre d'Indochine, mais la nuancent, l'affinent et, parfois, participent à la compléter.

### **Une histoire totale de la guerre d'Indochine centrée sur les mémoires des combattants et de leurs descendants**

Mon entrée en thèse a nécessité un engagement maximum pendant six années, à partir du socle que représentent les travaux historiques qui ont précédé, les échanges avec le monde combattant, mes lectures et les intentions de départ.

L'enjeu est de sortir d'une histoire militaire déjà en partie défrichée et de centrer cette étude sur cette dualité nécessaire, complémentaire, interactive, de l'histoire et des mémoires combattantes. Cela permet d'expliquer le point de vue des acteurs de terrain et d'éviter une histoire *aérienne* du conflit réalisée comme un bilan d'exercice d'état-major. La prise en compte de ces mémoires recueillies pendant plus de cinq ans amène d'elle-même une relecture des événements, un recadrage de certaines erreurs, parfois répétées depuis l'analyse historique originelle. Cette histoire d'un conflit liée voire construite à partir des témoignages de ses acteurs est, à mon sens, le premier apport de ma thèse dans le renouvellement des études sur la guerre d'Indochine : donner une vraie place aux mémoires pour étudier l'ensemble du conflit, et non plus une bataille, une personnalité, un corps de troupes ou une arme particulière.

Une thèse n'est pas seulement la synthèse de l'existant ; elle s'en sert pour rappeler l'importance des études précédentes, parfois leurs lacunes. C'est ce que j'ai tenté de réaliser en associant ma réflexion aux thèses, articles ou ouvrages d'historiens, de médecins, de cinéastes, journalistes, sociologues pour explorer d'autres espaces du conflit que le simple affrontement militaire. Cette diversité est un second apport. J'ai également cherché à étudier d'autres supports que les archives historiques avec les témoignages et les entretiens, à utiliser d'autres vecteurs comme Internet et les réseaux sociaux, la littérature combattante, les romans et les bandes dessinées ; les films, documentaires et webdocumentaires.

L'ambition est surtout de réaliser une *histoire totale* du conflit dans tous ses aspects, au moyen d'une *mémoire totale*. Lucien Febvre, Fernand Braudel et Marc Bloch ont développé le concept d'histoire totale en ajoutant à l'histoire politique, l'histoire économique, sociale, culturelle qui explore tous les domaines pour une analyse du passé plus complète. S'inspirant de ce concept, cette thèse veut éviter une analyse simplement politique et militaire. Une mémoire totale n'a pas d'objectif hypermnésique mais suit le même intérêt de prendre en compte tous les témoignages de combattants et pas seulement celui des chefs, personnalités connues et anciens des troupes d'élite. Cela suppose d'utiliser tous les types de mémoires, individuelles et écrites par les questionnaires,

individuelle et orale grâce aux entretiens, collective, nationale avec l'étude des commémorations, de leur genèse, des discours officiels et des monuments. Je me sers des mémoires des épouses et veuves pour compléter celle des militaires d'Indochine. La post-mémoire, celle des descendants, enfants, petits-enfants des vétérans, me paraît un nouvel axe de recherches à explorer, certains d'entre eux voulant relayer la mémoire de leur ascendant dans diverses publications et sur les réseaux sociaux, sources de nombreux et récents renseignements utiles.

Un autre objectif est d'éviter l'escamotage de domaines évités par choix ou par dédain, d'étudier ceux qui sont relégués dans les limbes mémorielles pour leur absence de vécu combattant et parfois marginalisés par les vétérans eux-mêmes, soucieux d'une mémoire de guerre centrée sur leurs combats et sur des unités plus prestigieuses censées être plus *représentatives* de leurs sacrifices. Ainsi l'utilisation des mémoires d'Indochine permet-elle de combler le manque d'intérêt des recherches pour la sociologie, la vie, les sentiments, les actions de tous les types de combattants en dehors de Dien Bien Phu qui représente trop souvent l'alpha et l'oméga d'ouvrages déjà parus. La thèse peut pallier le manque d'intérêt pour l'étude des voyages des soldats du CEFEO en bateau ou en avion, qui sont pourtant des parcours initiatiques des mémoires d'Indochine ; l'absence de recherches sur le vécu des combattants depuis le retour d'Indochine jusqu'à aujourd'hui, sur leurs difficultés de se réinsérer, de livrer leur mémoire, comme si seul le conflit importait, en dédaignant finalement l'humain.

### **Une « subaltern study » ? Les mémoires « d'en bas »**

De fait, les mémoires combattantes, jusque-là parent pauvre de l'histoire, se sont faites une place et un nom à partir du colloque sur *La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, en 2003, dont les actes sont publiés en 2004<sup>142</sup> et depuis *Paroles de Dien Bien Phu*<sup>143</sup> en 2004. Jusque-là, à l'exception de Michel Bodin qui n'a pas été suivi, intégrer la mémoire des anciens d'Indochine dans la recherche et dans l'histoire du conflit n'était pas un sujet, sauf pour Pierre Journoud et Hugues Tertrais qui en lancent le mouvement dans le contexte des cinquante ans de cette bataille. De nombreux combattants, des plus connus aux anonymes, ont publié leur autobiographie depuis Roger Delpy en 1949, mais cela n'a pas déclenché, dans le monde universitaire, l'intérêt d'en faire une base de réflexion ni un objet d'études. Depuis 2003, le lien histoire - mémoires est devenu un objet d'histoire, mais cela reste rare et se découpe *par tranches*. On écrit souvent pour combler un manque. Rédiger ma thèse répond au besoin personnel d'une synthèse générale que j'avais envie de lire sur la guerre d'Indochine, et que je n'ai pas trouvée dans les mémoires fragmentées utilisées dans les thèses précédentes ; à celui de valoriser ces mémoires combattantes, de leur

---

<sup>142</sup> Pierre Journoud, Hugues Tertrais *1954-2004, la bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, Paris, SFHOM, 2004, 257 p.

<sup>143</sup> Pierre Journoud, Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, Paris, Tallandier, 2004, 413 p. Réédité dans la collection *Texto* en 2012 et 2021.

donner une cohérence globale. Le plaisir de mes premières années d'enfance à écouter les anciens combattants de 14-18 et de 39-45 raconter *leur* guerre s'est prolongé au fil des entretiens avec les vétérans d'Indochine dont la plupart n'avaient jamais témoigné auparavant. Cela permet de constituer une sorte de banque de données mémorielles de la guerre d'Indochine par la transmission de la *mémoire d'en bas*.

Elle représente effectivement une forme de *subaltern study*, à la différence que je ne pars pas de la société de base indigène, mais des couches inférieures du CEFEO, de l'expérience de jeunes hommes souvent sans grades ou petits gradés pendant ce conflit, la plupart inconnus des précédents ouvrages. Leur mémoire se situe au niveau du terrain, de la base arrière, à celui de la cale des navires voguant vers l'Indochine ou revenant en Métropole. Peu de vétérans interrogés sont sortis de Saint-Cyr et certains n'ont jamais participé à aucune des batailles valorisées à longueur d'articles ou d'ouvrages. Leurs souvenirs complètent les mémoires de l'élite du CEFEO, commandants en chef ou seigneurs de guerre comme Bigeard, et les mémoires déjà *vivantes*, reconnues du conflit, celles des vétérans souvent interrogés comme Jacques Allaire. Mais le cœur de cible reste les combattants de base, y compris ceux des unités délaissées comme les mécanos de bases aériennes ou des personnels d'intendance, les sous-officiers d'état-major ou le personnel du génie. L'apport de cette *mémoire d'en bas* à la *mémoire des chefs* déjà publiée et à celle des *héros* survalorisés m'apparaît comme un recentrage sur une mémoire plus juste, plus modeste et moins clinquante, de vécu du conflit. Elle peut permettre de construire une *histoire juste*, laquelle poursuit son chemin à la lumière des archives progressivement ouvertes et des témoignages de plus en plus sollicités ; une histoire juste, apolitique et apatriotique.

### **La thèse : un élément d'une « chaîne de valeur ajoutée » dans une histoire et une mémoire toutes deux totales**

Elle doit représenter un angle d'étude à équidistance des excès de mémoires, entre héroïsation et critique de leur parcours, entre opérations militaires et vie du soldat en Indochine, entre la mythologie d'un engagement patriotique et le départ à l'aventure d'une jeunesse avide d'ailleurs. Une simple reproduction littérale de leurs récits de guerres et de paix juste exhumés pour les valoriser est insuffisante. La plupart des vétérans ont accepté un point de vue différent sur bien des sujets qui leur tenaient à cœur : pourquoi la guerre d'Indochine n'est pas un sujet dans l'enseignement scolaire ; pourquoi il est difficile d'en parler ; pourquoi on ne peut plus accepter une histoire à l'ancienne, faite de héros et de bons sentiments coloniaux et pourquoi elle n'est pas, à mon sens, une guerre oubliée. Cette thèse est aussi une étape sur le long parcours d'un dialogue entre historiens et anciens d'Indochine qui connaît trop de trous d'air. Analyser les productions écrites en mêlant l'étude d'ouvrages historiques à celle de la littérature combattante est un élément important. Les historiens étudient le conflit en techniciens. S'éloigner des mémoires donne peu de *souffle* à l'analyse qui s'établit à une haute altitude du conflit. L'histoire parle des commandants

en chef, des stratèges concepteurs des opérations les plus importantes, de l'attitude du politique et du militaire. Cela n'empêche pas de remarquables ouvrages comme ceux d'Yves Gras et Ivan Cadeau. La littérature combattante, qui a séduit tant de passionnés du conflit, possède ce souffle qui a manqué à bien des études, mais elle privilégie le sens du mythe à la rigueur historique. Elles partent et parlent des hommes, de leur vie, au niveau du terrain. Qu'est-ce que l'histoire, aujourd'hui, sans la mémoire des hommes qui l'ont faite ? Qu'est-ce que la mémoire seule sinon un discours sans repères ni continuité. A un niveau certes modeste, puisqu'elle ne porte pas sur des centaines ou plus d'un millier de témoignages comme ont pu le réussir Jean-Charles Jauffret ou Michel Bodin, ma thèse propose donc une analyse centrée sur cent vingt-deux mémoires combattantes de base. Cette étude des mémoires, de toutes les mémoires possibles, est nécessaire. Plus tard, il viendra d'autres chercheurs qui les exploreront davantage. Mais les mémoires seront alors historicisées et n'auront plus l'avantage d'être *vivantes*.

La thèse apporte une explication sur la répétition de la notion de *guerre oubliée*, qui ne me paraît pas pertinente. Pour celui qui a bien voulu chercher et s'informer, la guerre d'Indochine est révélée et suivie par la presse pendant son déroulement, puis par des ouvrages autobiographiques, historiques, par des films d'auteur et des ouvrages historiques, qu'ils apparaissent ou non en nombre restreint. Il s'agit davantage d'un conflit lointain qui n'intéresse pas la société, et qui, de ce fait, apparaît méconnu, qu'une guerre oubliée. Cette lecture du conflit complète les précédentes comme *Paroles de Dien Bien Phu* qui a créé un angle de recherche élargi par cette thèse. Elle fonctionne comme *une chaîne de valeurs ajoutées* des étapes de construction de l'histoire et des mémoires de la guerre d'Indochine, de la formation du soldat acteur de l'histoire à ses ressentis de vétéran, témoin privilégié du passé. L'analyse rassemble différents types de mémoires à valeur interne faite de mémoires individuelles et collectives, et à valeur externe constituée de leurs relais : la post-mémoire familiale, amicale, diffusées dans des ouvrages ou sur des réseaux sociaux, la mémoire nationale des *fêtes de guerre*<sup>144</sup> et des commémorations. Étudier la mémoire sur un temps long incluant le conflit et la période de leur vie qui a suivi leur retour, permet de remarquer que la mémoire commence non pas après, mais pendant le conflit, dès 1946, en portant sur tous les types de situations rencontrés et rapportés par des combattants revenus d'Indochine. Beaucoup d'ouvrages négligent la période post-guerre d'Indochine, s'intéressant seulement à celle du conflit, qui s'arrête rarement au traité de paix. Les ultimes combats se terminent en 1955 et se poursuivent, dans les âmes, jusqu'à la mort des vétérans qui les ressentent intimement toute leur vie.

C'est la grande force des reporters de guerre, des articles puis des ouvrages de Lartéguy et Bodard de l'avoir évoqué très tôt dans tous ses aspects, malgré le côté parfois romancé de leur argumentaire. Ils ont compris qu'une guerre n'est pas seulement une succession d'opérations militaires ; elles ne sont qu'un aspect de la vie de ces militaires dont les mémoires individuelles

---

<sup>144</sup> Expression employée par Rémi Dalisson, *Les guerres et la mémoire*, Paris, CNRS éditions, 2013, 333 p. ; p. 63.

évoquent tout autant les anecdotes du quotidien en Indochine, leurs impressions, leurs sentiments que le récit plus guerrier. Michel Bodin, en introduction d'un de ses ouvrages fondateurs d'une étude historique et sociologique associant les mémoires à l'histoire, explique avec raison que :

« De multiples ouvrages et d'innombrables articles ont décrit les combats, les activités militaires et l'ambiance de guerre en Indochine, mais très peu se sont attachés à la description des conditions de vie du soldat, comme si elles constituaient des pages moins glorieuses de la campagne. Leur analyse participe non seulement à la connaissance du quotidien des combattants, mais aussi à la compréhension de l'ambiance de guerre<sup>145</sup>. »

Cette analyse, vingt-cinq ans plus tard, conserve toute sa pertinence. Et pourtant plusieurs des aspects du conflit se sont vus écartés par les écrivains combattants et les chercheurs. Michel Bodin a étudié de très nombreuses caractéristiques du conflit en utilisant à la fois les archives et les témoignages sans compléter son immense travail par l'étude des mémoires. Elles n'ont pas de place centrale parce que les années 1990 ne sont que le début du *temps des mémoires* d'Indochine. Depuis quelques années, les historiens utilisent davantage les témoignages pour appuyer leurs analyses et compléter l'histoire. C'est le but de cette thèse. Malgré sa longueur, due à cette stratégie de départ, elle se veut un exercice de mémoire totale et d'histoire totale qui, toutefois, n'atteindra jamais l'exhaustivité puisqu'une partie des combattants d'Indochine ont emporté, certains en le souhaitant et d'autres n'arrivant pas à s'exprimer, leurs mémoires dans la tombe. Nous sommes encore dans le deuxième temps de la mémoire après *le temps du Souvenir* dans l'échelle définie<sup>146</sup> par Serge Barcellini, président du Souvenir français, celui du *témoignage*. Il faut en profiter. Nous entrons progressivement dans le troisième et ultime temps, celui de l'*Histoire*. L'écriture de la guerre d'Indochine n'est pas terminée. Chacun, historien, vétéran, associations, institutions, apporte sa part à l'édifice. Il en va de même pour les mémoires qui bénéficient des intérêts convergents du monde combattant, de la politique mémorielle et de la recherche. Par conséquent, il en résulte un travail de synthèse long et dense, articulé autour d'un maximum de témoignages, liant l'histoire et les mémoires combattantes sur l'ensemble du conflit indochinois. Devant un objectif aussi ambitieux et une quantité importante de documentation écrite et orale recueillie grâce aux recherches, il a fallu faire des choix sur la forme comme sur le fond.

## Que faire ? Les choix et leur prolepse

Depuis que ce sujet s'est dessiné grâce à Pierre Journoud en 2016, il a fallu faire des choix sans que le compromis entre le nécessaire et l'idéal ne vienne déséquilibrer l'ensemble. Cette partie concerne l'explication de mes intentions, des choix qui m'ont paru indispensables sans pour autant apparaître comme une prolepse convenue et prudente. Chacun sera juge.

---

<sup>145</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1998, 270 p. ; pp. 5-6.

<sup>146</sup> Serge Barcellini, « Intervention de Serge Barcellini, Président Général », *Le Souvenir français - Délégation générale des Hauts-de-Seine*, 8 août 2016. En ligne : <http://www.souvenir-francais-92.org/2016/08/intervention-de-serge-barcellini-president-general.html> (Consulté la dernière fois le 12 décembre 2021).

## Quelles limites se donner ? Le fond et la forme, des choix

Trouver un sujet, savoir pourquoi on le fait, comprendre ce que la thèse peut apporter à la compréhension de la guerre d'Indochine ne constituent que le début de l'aventure. Il faut se donner un cadre et des limites, de temps, de vie ; choisir le fond et la forme du sujet, sachant que les choix de départ peuvent voler en éclat devant la réalité des recherches.

### **Le choix d'un travail très long, au risque de se perdre**

Ce sujet est donc volontairement lourd, long et peut paraître dispersé, donnant l'impression de ne pas avoir réussi à choisir sa « piste Ho Chi Minh » comme le dit Pierre Journoud. J'en accepte ici le risque, celui d'un grand nombre de témoignages donnant une moins grande lisibilité à l'analyse finale. Or ce choix est assumé par le simple fait qu'une thèse basée sur l'analyse de souvenirs que les combattants n'ont pas eu, pour la plupart, l'opportunité d'évoquer auparavant, et recueillis pendant plus de cinq ans pour construire une synthèse sur l'ensemble du conflit, ne peut se limiter à l'éventualité de les publier par la suite ou de gonfler exagérément les annexes. Ils doivent être, en grande partie, insérés dans cette thèse dont ils constituent le noyau dur.

En général, réaliser une thèse signifie raccourcir à l'essentiel ses analyses, puis de *vivre* de ses recherches pendant des années en les déclinant au fur et à mesure dans des articles et ouvrages successifs. Mais ce qui vaut pour un étudiant de vingt-cinq ans n'est pas spécialement l'objectif d'un doctorant qui en a trente ans de plus et voit son avenir de recherches plus restreint. Plusieurs phrases m'ont marqué et m'ont conforté dans ce choix ; celle de Frédéric Rousseau, directeur de thèse de Julien Mary qui, lors de la soutenance de ce dernier fin 2017, a expliqué que la longueur de son étude – 1460 pages – était, certes, considérable, mais que, justement, une thèse était l'occasion unique d'une production très dense, si le doctorant en ressentait la nécessité, qui ne se représenterait certainement plus ensuite dans sa vie de chercheur<sup>147</sup> ; celle de Julien Mary, qui m'a recommandé de faire des témoignages des anciens combattants le cœur de mon travail. Il m'a fallu réduire un premier jet long de près de 2 600 pages, sans pour autant sacrifier tous les témoignages aussi longs soient-ils. La construction discursive d'une réponse de vétéran interrogé sur son passé ou son manque de structure, s'il revit un épisode tourmenté de son séjour, son sens du détail à soixante-dix ans de distance, ses digressions quand un souvenir lui revient soudain, montrent la richesse de sa propre recherche mémorielle. Si la citation est appropriée et rend l'explication compréhensible, claire en elle-même, l'analyse en est écourtée, car elle peut être redondante. Il m'est arrivé de garder une citation très longue, car on peut, au-delà de la précision, reconstituer le

---

<sup>147</sup> Cela ne m'a pas pour autant incité à écrire davantage mais m'a conforté dans l'idée qu'il ne fallait pas penser à la souffrance du jury devant la masse de l'analyse à évaluer, mais à la logique même de cette analyse, au besoin, en la développant au maximum.

trajet mental d'un souvenir, sa composition, le phrasé et l'émotion du témoin. Elle permet d'expliquer comment vit une mémoire jusque-là enfouie, qui mène le vétéran jusqu'à l'intime. Ce n'est pas, de ma part, en toute conscience, une absence de volonté de trancher entre ce qui est cité et ce qui doit être écarté, mais le souhait de laisser la parole à ceux qui ont vécu ce conflit pour comprendre la réalité de leur mémoire et non juste en faire une caution pour valoriser mon travail. Dans une explication, un seul exemple n'est pas toujours suffisant. Je pourrais mettre la majeure partie des témoignages en annexes. Mais pour avoir emprunté plusieurs thèses en prêt entre bibliothèques (PEB) ou être allé en consulter sur place, je me suis aperçu que les annexes volumineuses, soit ne sont jamais ouvertes, sont déclarées perdues ou bien ne sont pas envoyées du fait du coût lié à leur poids. Ce constat m'a décidé à ne pas abandonner tous les témoignages à la poussière des étagères. J'assume donc le choix de voir ma thèse critiquée pour la trop grande succession de témoignages, si cela permet de davantage valoriser la mémoire des anciens combattants d'Indochine, de leur donner un espace de vie, de comprendre leur diversité.

### **Les limites du sujet**

La première délimitation du sujet est d'essayer de bien le formuler. Or, Kathryn Edwards a déjà soutenu une thèse en 2010 sur les mémoires de la guerre d'Indochine<sup>148</sup>.

Outre le choc de découvrir une thèse sur un thème très proche de celui que j'étais en train de construire, l'utilisation de *mal jaune* dans son titre m'a contrarié dans un premier temps, m'interdisant de le reprendre dans le mien. Cette expression me paraissait très importante et par là-même, intéressante à valoriser chez les anciens d'Indochine. Heureusement, cette thèse datait de dix ans et la chercheuse dirigée par Éric Jennings, devant logiquement faire des choix, n'a pas pu balayer tout le sujet. J'ai, en outre, laissé tel quel, dans le titre, ce lien étroit et parfois conflictuel entre histoire et mémoires puisqu'il est au centre de mes recherches, entre singulier et pluriel pour attester du rôle désormais admis des différentes mémoires dans une construction ou reconstruction de l'histoire du conflit.

Mon sujet n'est pas *l'histoire de la guerre d'Indochine*. C'est la raison pour laquelle je ne fais pas de présentation de l'histoire et de la géographie du conflit en introduction ou en début de développement. Ils existent dans les souvenirs des vétérans français concernant leurs premières sensations à l'arrivée et certaines situations de combat dans leur vécu des différentes phases de la guerre. J'ai expliqué, en présentation, les différences d'appellation entre guerre d'Indochine et guerre du Vietnam. Il m'a été facile de conserver *guerre d'Indochine* puisqu'il est le terme employé par les autorités politiques et les médias de l'époque, et surtout celui des combattants aujourd'hui vétérans. Les limites chronologiques ne sont pas compliquées à trouver pour un sujet

---

<sup>148</sup> Kathryn Edwards, *Le Mal jaune. The memory of the Indochina war in France 1954-2006*, thèse de doctorat d'histoire soutenue à l'Université de Toronto en 2010.

de ce genre. Elles vont de 1945<sup>149</sup> jusqu'à la veille de l'envoi de la thèse au jury, sans pour autant s'interdire des retours vers une période antérieure, notamment en introduction, puisque l'histoire et les mémoires doivent s'inscrire dans un temps long, celui de la colonisation autant que de la décolonisation. La fin du conflit en 1954-1955 pour les maquis du GMI n'est que le second départ de ces mémoires, tous les combattants revenus d'Indochine devenant des vétérans. Les mémoires poursuivent leur cours tant qu'il reste un vétéran d'Indochine à interroger, l'un de ses discours et de ses écrits à découvrir dans les archives familiales. Les commémorations, les ouvrages historiques participent ensuite à l'historicisation de cette mémoire. La thèse doit donc intégrer l'actualité de ces mémoires en 2021-2022 et celle des recherches historiographiques qui ont commencé avec Pierre Naville, auteur de *La guerre du Vietnam en 1949*<sup>150</sup>. Enfin, j'ai rajouté au titre, en milieu de parcours, cette expression de *guerre oubliée* qui en fait l'ouverture sous forme interrogative. Je m'en suis déjà expliqué. J'ai donc posé la question dans le titre pour pouvoir répondre par la négative dans la première partie de la thèse et expliquer plus précisément mon analyse. Passée la délimitation du sujet, il a fallu faire des choix plus techniques.

### **Des choix techniques de vocabulaire, d'expression, de mise en forme**

Concernant l'expression écrite qui m'est personnelle, j'ai, très vite, fait le choix du *je* en lieu et place du *nous*. Il peut déplaire puisque la forme depuis longtemps arrêtée d'une rédaction de thèse enjoint le doctorant à utiliser un *nous* formaliste. Le *je* peut passer pour de l'arrogance et incarner un haut niveau d'égoïsme. Je prends, toutefois, le risque de l'employer, parce que je ne supporte pas le *nous*, qui me donne l'impression de me croire multiple, un « nous d'autorité et de majesté<sup>151</sup> » dit Paul Ricoeur, pour qui le *je* permet d'assumer un argument.

Il me paraît, ensuite, nécessaire de conserver le vocabulaire spécifique lié à la colonisation de l'Indochine (Cochinchine, Annam, Tonkin) plutôt que d'utiliser *sud*, *centre* ou *nord* du Vietnam, par souci d'exactitude historique puisque ces termes sont employés officiellement, le plus souvent, de 1945 à 1954 dans le CEFEO, en dehors du nom officiel de Vietnam qui existe dans le camp de Bao Dai comme dans celui d'Ho Chi Minh. L'emploi des mots du temps colonial permet de mieux parler du passé, d'autant qu'ils sont toujours employés par les vétérans et leur famille. J'ai expliqué que la presque totalité des anciens parle toujours de *guerre d'Indochine*. Je l'appelle, parfois, *conflit indochinois*. J'évoque à un moment les retours des vétérans en *ex-Indochine* et les *populations de l'ex-Indochine* par facilité, lorsque l'argumentation parle de plusieurs des pays qui en ont fait partie tout en rappelant le sens important de ces retours pour les anciens combattants : revenir sur les lieux du conflit pour retrouver symboliquement leur passé et arriver à « boucler la

---

<sup>149</sup> Je me suis déjà expliqué en début d'introduction, sur la pertinence de 1945 comme date de début du conflit.

<sup>150</sup> Pierre Naville, *La République du Vietnam*, Paris, Édition de la Revue internationale, 1949, 253 p.

<sup>151</sup> Il garde toutefois le « nous » « quand (il) espère entraîner à (sa) suite » le lecteur. Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., « Avertissement », p. III.



boucle mémorielle ». Il est plus compréhensible de parler d'*Indochinois* lorsqu'il faut évoquer l'ensemble des populations de ce territoire, réservant les termes de *Cambodgiens*, *Laotiens* et *Vietnamiens* pour les populations spécifiques de ces territoires et reprenant les noms employés à l'époque pour les minorités – et qui existent toujours – quand il y a lieu. Quelques anciens utilisent parfois l'ancienne dénomination d'*Annamites*<sup>152</sup> plutôt que *Vietnamiens*, comme Pierre Desroche. Bien entendu, je respecte leur choix et le garde dans les citations. Le vocabulaire militaire de l'époque et les noms d'unité sont également conservés et, en général, expliqués, sauf omission<sup>153</sup>. J'emploie le mot *indigènes*, nom ou adjectif, pour les unités locales, encore que les mots *supplétif* ou *partisan* soient plus courants dès 1945. *Indigène* est souvent employé pendant la guerre d'Indochine bien que la Constitution de 1946 l'ait officiellement supprimé. Je lui préfère le terme plus général d'*autochtones*.

Plus compliquées d'utilisation sont les dénominations de *vétéran*, de *Viet*, de *Vietminh*. Les expressions *ancien combattant*, *ancien combattant d'Indochine* sont parmi les plus employées dans ma thèse, ce qui apparaît logique ; parfois au sein d'une même page. Les répétitions étant agaçantes et maladroitement, j'ai voulu diversifier cette terminologie. Je ne peux rien faire pour éviter la répétition du mot *Indochine*, à moins de ne citer que la région concernée quand je le peux. Pour les deux autres, j'ai utilisé les termes de *vétéran* d'Indochine, *ancien* d'Indochine et *ancien d'Indo*. En France, l'État, par le rôle officiel de l'ONAC, donne le nom officiel d'*anciens combattants*, depuis 1926, à ceux qui en remplissent les critères, désignant ceux qui ont combattu et survécu. Il a donc une base légale, statutaire unique, que privilégient l'ONAC et les associations combattantes. Ils considèrent que l'on peut être *vétéran* de n'importe quelle activité, sportive ou professionnelle. Ce qui n'empêche pas, apparemment, de parler des *vétérans* de plusieurs guerres lorsqu'ils se font rares. Aujourd'hui, dans de nombreux pays, qu'ils soient anglo-saxons ou autres, *vétéran* est le terme officiel et désigne tous les anciens combattants. Rare, parmi les présidents d'associations ou d'organismes combattants, est la position de Francis Agostini, président de l'Union Fédérale des anciens combattants et victimes de guerre du département et ancien d'Indochine, qui a créé et animé le site Internet des combattants des Bouches-du-Rhône, *vétérans de Provence, Vétérans.fr*<sup>154</sup>. Ce terme est, certes, plus populaire qu'officiel, mais l'employant souvent dans ma thèse, je pense qu'il ne prêterait pas à confusion et que l'on ne verra pas dans *vétéran* un ancien tennisman. De même, *ancien d'Indochine* ne concerne ici que les anciens combattants et non les civils, les *Français d'Indochine*.

Le mot *Viet* qui affleure dans le langage des vétérans est conservé dans les citations. Il apparaît

---

<sup>152</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>153</sup> Cf. *infra*, en fin de thèse, les acronymes, p. 1992-1999.

<sup>154</sup> Site Internet officiel de l'Union Fédérale des Anciens Combattants et Victimes de Guerres des Bouches du Rhône, lié à la coordination des combattants du département. En ligne : <http://www.veterans.fr> pour tous les conflits de 1870 aux OPEX récentes et <http://www.veterans.fr/memoire-combattante/indochine> pour le conflit qui nous intéresse ici.

plutôt comme la réduction de *Vietminh*, ne concernant que l'ennemi, que celle de *Vietnamien*. Ils l'employaient à l'époque du conflit et ils ont d'ailleurs, pour quelques-uns, continué à employer en Algérie. Il n'est pas irrespectueux – du moins pour ceux qui l'ont employé devant moi – mais va plus vite à prononcer, par habitude.

En outre, je n'emploie que très peu *Vietminh*, sauf pour citer les anciens combattants qui l'utilisent encore ou l'organisation politique des premières années de guerre. En effet, ce mot évoque le mouvement politique mis en place en 1941 pour lutter contre la France et accéder à l'indépendance. Bien qu'incluant un temps les nationalistes du VNQDD, il est considéré comme un mouvement communiste et ne dure que jusqu'en 1951. Or, depuis le 2 septembre 1945, Ho Chi Minh a fondé la RDV, République démocratique du Vietnam. Le 6 mars 1946, la RDV est reconnue de fait lors de la signature des accords du 6 mars 1946 et le président Ho Chi Minh reçoit un accueil de chef d'État à Paris en juin 1946. Les vétérans ont parfaitement le droit d'utiliser *Vietminh* puisque c'était déjà le cas à l'époque du conflit. Mais je ne suis pas de leur génération ni de leur groupe social. Aujourd'hui, avec le renouvellement de nos connaissances historiques et soumis à une neutralité scientifique, ce terme est inadéquat et volontairement réducteur, empreint de sens et de crispation politiques<sup>155</sup>. En 1947, la RDV, en guerre contre la France, a un président, un gouvernement, une capitale<sup>156</sup> ; elle est reconnue en 1950 par la Chine et par l'URSS. Je parlerai donc alternativement, selon l'analyse, de la RDV (comme Julien Mary dans sa thèse) ou de l'APV, son armée, au lieu du *Vietminh*.

Potentiellement plus critiquable encore est le terme de *décolonial*. Il n'est pas dans mon intention de souhaiter absolument me distinguer par cette terminologie ou de vouloir à tout prix créer un précédent épistémologique. Ainsi ai-je pris l'habitude, dans ce travail, de parler de *guerres décoloniales*<sup>157</sup>. Je trouve en effet logique d'en parler pour les *guerres de décolonisation*, puisque l'expression de *guerres coloniales* existe pour évoquer la conquête ou la reconquête des territoires que l'on veut coloniser. Les termes de *décolonialisme* ou *décolonialité*, utilisés depuis dix ans, existent en tant que volonté de dénoncer l'emprise continue du pouvoir colonial et aujourd'hui néocolonial sur le mal-développement, la société, la culture des pays qui l'ont subie pendant des siècles. Cette expression très politisée, d'origine latino-américaine relaie les études post-coloniales (Edward Saïd, Franz Fanon), qui en seraient l'origine<sup>158</sup> mais qui, en fait, n'ont pas le même sens. Je ne conteste ni leur contenu, ni leur pertinence mais je pense utile de parler de *guerres décoloniales* en tant que terminologie historique débarrassée des scories politiques.

Quant à la mise en forme de ma thèse, j'ai dû faire face à une multiplicité d'exemples, donnés par les divers guides, conseils et chartes éditoriales édités par les universités, mais qui, en fait ne vont

---

<sup>155</sup> Ivan Cadeau, *Cao Bang 1950*, Paris, Perrin, 2022, 394 p. ; pp. 167-168.

<sup>156</sup> Thai Nguyen, jusqu'en 1954, du moins quand Ho Chi Minh et les dirigeants s'y trouvent.

<sup>157</sup> Le préfixe « dé », qui ne sont pas coloniales, qui en sont l'inverse des « guerre coloniales ».

<sup>158</sup> Ces penseurs n'ont jamais, à ma connaissance, parlé le langage « décolonial ».

pas dans le détail de rédaction et présentent des règles différentes les unes des autres. Je pensais naïvement, au départ, que les thèses étaient structurées exactement par les mêmes règles typographiques dans toutes les universités et dans toutes les thèses. Leur lecture m'a démontré que les initiatives individuelles étaient la seule règle, en dehors de celle d'une mise en page structurée et compréhensible. Devant tous les modèles contradictoires employés par les thèses lues, je me suis donc attaché à respecter les principales règles de sauts de ligne, alinéas puis j'ai construit, sans autre prétention que l'unité de mon travail.

### **Les choix liés aux difficultés rencontrées en cours de route**

D'autres choix ont dû être faits au fur et à mesure de la construction de thèse, dans des domaines très différents, pour répondre aux difficultés de cette recherche si particulière. Si j'ai expliqué pourquoi ma thèse est longue en nombre de pages, je dois maintenant spécifier les raisons pour lesquelles elle a duré six ans, de septembre 2016 à août 2022. Ce temps long qui dépasse les trois années requises pour un doctorat, n'est pas dû à un changement de sujet ou à des hésitations sur son objectif ou son sens. Étant professeur d'histoire-géographie au lycée Gabriel Fauré d'Annecy et doctorant à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, assurer les deux activités, sans parler de la vie familiale, n'a pas été simple. Ces tâches parallèles ont davantage renforcé ma motivation qu'elles ne l'ont perturbée, mais je n'ai pas pu dégager suffisamment de longues périodes de recherches et de rédaction me permettant d'aller plus rapidement. Je ne m'en plains pas, c'est un constat.

La question des mémoires est passionnante, mais il s'agit d'un labyrinthe formé par une typologie complexe, nantie d'un vocabulaire particulier qu'il n'est pas facile de maîtriser. L'analyse sociologique des anciens combattants contactés n'est pas aussi approfondie que je l'aurais souhaité. Ils ne sont pas tous joignables et leurs réponses au questionnaire étant le plus souvent incomplètes, j'ai réalisé une prosopographie avec les moyens du bord sur un petit panel de cent-vingt-deux témoins. Les analyses sociologiques de Michel Bodin, pour la guerre d'Indochine et de Jean-Charles Jauffret pour la guerre d'Algérie sont d'un autre niveau. Il a fallu, en parallèle de ce travail sociologique, préparer, mener et ensuite faire la synthèse des questionnaires et entretiens pour constituer un ensemble de sources primaires de ces *mémoires d'en bas* qui sont la base et le cœur de ma thèse ; lier ce groupe de témoins aux personnages plus connus, décédés ou encore vivants qui ont déjà réalisé leur autobiographie, pour ne pas m'isoler sur le seul panel formé depuis 2016. En effet, les témoignages de Marcel Bigeard, d'Hélie de Saint Marc, constitués trente ou quarante ans auparavant, composent une mémoire, sans doute plus maîtrisée, mais contenant une vision d'ensemble du conflit qui a ensuite influencé les mémoires des vétérans contactés. Il est pour moi indispensable d'associer ces deux temps de mémoires, qui ne forment pas une énième

histoire de la guerre d'Indochine mais en affinent la connaissance, sans se noyer dans une succession de micro-histoires au service d'une macro-histoire.

Une autre difficulté, complexe, est de garder un recul sur la mise en récit du témoignage, sa capacité réaliste ; sa sincérité. D'une part, les entretiens sont justement des moments de sincérité, car les réponses doivent être rapides et directes. Si l'émotion peut diminuer l'efficacité du témoignage par ses digressions sentimentales, son manque de cadrage chronologique, l'oubli des noms et de termes exacts, elle permet de vérifier, si besoin était, l'authenticité des récits et des sentiments dans l'attitude du témoin. Elle me paraît être le résultat d'une confiance mutuelle qui a permis, à mon sens, d'éviter les reconstructions mémorielles et les plaidoyers *pro domo* que j'ai pu, par ailleurs, trouver dans quelques questionnaires. Ceci étant, je dois garder une optique, un recul d'historien qui me permet d'utiliser les témoignages des anciens d'Indochine sans nécessairement épouser leurs positions ; j'espère qu'ils le comprendront au risque de déplaire à ceux qui m'ont fait confiance et se sont livrés sans compter.

Négliger des témoignages, des personnalités, du moins sur la majeure partie de la construction de ma thèse est particulièrement frustrant. Mais les déplacements sont chronophages pour atteindre des vétérans peu familiarisés à Internet et peu désireux de s'exposer par téléphone. J'ai fait le choix de ne pas privilégier en premier lieu les témoins connus et encore vivants qui ont écrit des livres autobiographiques et se sont déjà plusieurs fois exprimés, comme Geneviève de Galard, Valérie André<sup>159</sup>, voulant valoriser ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion de témoigner de leur guerre, de leur mémoire, ce qui a pris tout presque tout mon temps pendant les deux premières années. Cela ne m'a pas empêché de citer leur autobiographie pour participer à l'analyse des mémoires *de tous les types* de combattants d'Indochine ; ni, par ailleurs, d'interroger des témoins qui ont publié leurs souvenirs comme le général Guy Simon<sup>160</sup> et encore moins de rencontrer à plusieurs reprises Jacques Allaire qui s'est déjà beaucoup exprimé sur le sujet. J'ai considéré, pour ces deux cas particuliers, qu'ils n'avaient pas encore livré toutes leurs vérités.

Je dois ensuite expliquer pourquoi je restreins cette thèse aux mémoires combattantes *françaises*. Pascal Blanchard m'a dit, lors d'une discussion que nous avons eue aux *Rendez-vous de l'Histoire* de Blois d'octobre 2017, que l'inclusion de témoignages d'anciens soldats issus des colonies, serait un apport important de ma thèse. Mais j'ai très vite déchanté par rapport à cet axe de recherches, par manque de contacts. J'avais l'intention première d'inclure les mémoires des soldats et des populations de l'Union française de l'époque dans *les mémoires combattantes*, titre initial : celles des vétérans vivant aujourd'hui dans l'ex-Indochine, celles des tirailleurs et goumiers de retour dans leur pays du Maghreb et d'Afrique subsaharienne ; les minorités asiatiques expatriées dans d'autres pays après 1954, 1975 et 1979, en Amérique du Nord et en Guyane pour les Hmongs, après les différents exils de *Boat People*. Cela paraissait être une bonne idée. Comment les oublier

---

<sup>159</sup> Et cela même si je manquais de témoignages féminins.

<sup>160</sup> Lieutenant au 22<sup>ème</sup> RIC en 1951.

puisqu'ils constituent la majorité des effectifs du CEFEO ? Mais je me suis vite aperçu de la vanité de mes intentions et j'ai recentré mon étude sur des mémoires plus métropolitaines, déjà très prenantes. Cela supposait d'obtenir des contacts pour communiquer à distance ou de réaliser des déplacements compliqués. Mes contacts avec l'ONAC à l'étranger et avec plusieurs ambassades de France ne m'ont pas donné d'espoir par rapport à des vétérans dont l'espérance de vie, plus basse qu'en Métropole a réduit leur nombre précocement. La mémoire combattante de l'Union française semble aujourd'hui très compromise car il semble qu'il soit trop tard pour l'étudier, les combattants n'étant pas recensés avec exactitude et la plupart étant morts.

Je ne suis pas non plus parvenu à trouver suffisamment de combattants d'Indochine ayant séjourné au Cambodge et au Laos, affectations jugées moins dangereuses et surtout moins denses en effectifs métropolitains. Dans une période de parité, je n'ai recueilli qu'un seul témoignage direct de combattante, celui de Geneviève Laperle-Maudry<sup>161</sup>, les autres contacts entrepris n'ayant pas débouché sur une réponse de leur part. Mon panel de témoins, toutefois, apparaît assez diversifié entre les divers armes et corps du CEFEO d'où sont issus les témoins.

Enfin, si ma bibliographie inclut des études étrangères, en général anglo-saxonnes, je n'ai pas eu le temps de réellement les découvrir et les utiliser à l'exception de la thèse de Kathryn Edwards. C'est un axe de recherche à part entière, dans l'optique d'une histoire mondiale de la guerre d'Indochine, qui fait partie du vaste potentiel d'études futures que j'ai volontairement négligé dans cette thèse. Quant aux travaux des historiens vietnamiens, cambodgiens, laotiens, leurs ouvrages me (nous) sont malheureusement inaccessibles, car très peu sont traduits. Toutefois, les comptes-rendus comme ceux du site Internet *mémoires d'Indochine*, qui sont un lien extraordinaire entre les cultures françaises et celles du Sud-est asiatique, au nom de la « veille scientifique »<sup>162</sup> et du partage du savoir, comme les ouvrages traduits en français, seront cités lorsque cela est possible. Mais les archives et ouvrages en vietnamien restent pour moi du domaine de l'impénétrable ! D'où le choix restreint de mémoires combattantes « françaises ».

## Problématiques et plan proposé

Pour rendre ce sujet compréhensible, il a fallu déterminer et expliquer les enjeux posés par ce sujet dès les premières recherches. Ils imposent une logique dans les problématiques qui en émergent. Tout d'abord, pourquoi étudier *des* mémoires combattantes et non *une* mémoire combattante ? Une fois posé le problème de leur nature et de leur diversité, les mémoires combattantes françaises permettent-elles à l'histoire de la guerre d'Indochine d'être plus complète, plus compréhensible, plus proche de la réalité de ce qu'elle fut et de celle des soldats qui l'ont vécue ? Pourquoi cette histoire et ces mémoires n'ont-elles pas atteint le niveau de connaissance et de reconnaissance des

---

<sup>161</sup> Secrétaire d'état-major à l'EMIFT de Saigon en 1950-1953.

<sup>162</sup> Mémoires d'Indochine : objectifs et missions ; <https://indomemoires.hypotheses.org/17>

autres grands conflits du XX<sup>e</sup> siècle ?

Un plan s'est imposé à moi presque dès le départ, à l'automne 2016, du moins dans ses grands traits, avant d'être sérieusement amendé. Il s'organise en trois parties, répondant à trois ensembles de problématiques. Pour analyser l'évolution d'un conflit, retracer le fil d'une histoire et des mémoires, un plan thématique intégral ne suffit pas davantage qu'un plan purement chronologique. Il faut se résoudre à utiliser un plan mixte, plus compréhensible. C'est la raison pour laquelle la première partie explique l'état des lieux des mémoires, y compris combattantes, de leur étude et d'un éventuel oubli. La seconde porte sur l'expérience de vie et de guerre des soldats du CEFEO en France et en Indochine qui permet la fabrication de la mémoire, étudiée dans une troisième partie, laquelle analyse cette construction mémorielle depuis leur retour définitif d'Indochine jusqu'à aujourd'hui. Ces deux dernières parties suivent donc un fil chronologique.

Pourquoi les mémoires sont-elles plurielles et à la fois complémentaires et rivales ? De quoi les mémoires sont-elles le nom ?

Cette première partie, et, en particulier, le premier chapitre, est donc vue sous un angle méthodologique, à travers une analyse de la formation et de l'évolution du concept de mémoires, de ses apports et de ses abus. En premier lieu, les mémoires sont devenus des objets et, ici, des sujets d'étude particulièrement complexes qui imposent de comprendre leur typologie, leur intérêt pour ceux qui les détiennent et les diffusent, ou non, pour ceux qui les recueillent et pour la population qui les accueille, ou pas, dans leur propre mémoire individuelle.

Peut-on en réaliser une typologie explicite des différentes mémoires ou est-ce une succession complexe propre à chaque individu ? Comment se forment-elles ? Avec quels matériaux, quelles sources, quel processus cognitif ? Comment évoluent-elles dans le temps après le retour d'Indochine ? Cela impose de préciser davantage ce que représentent des mémoires plurielles, adaptées à de multiples situations sous un nom différent. Sans trop s'éloigner du sujet, il faut rappeler comment elles naissent et se transforment et quelles interactions les lient. Il convient ensuite de comprendre les nombreux conflits d'usage que ces interactions peuvent déclencher, y compris vis-à-vis de l'histoire et des historiens, mais également d'évoquer les nouvelles utilisations des mémoires. Ce chapitre est complété par leur *anatomie*, c'est-à-dire les caractéristiques de ma recherche, dans le recueil, l'utilisation et l'intérêt des témoignages, vu comme un résultat d'enquête permettant de retrouver, d'interroger les acteurs du conflit à l'écrit et à l'oral par des entretiens et des questionnaires. J'extrait de cette enquête une sociologie des mémoires combattantes, une prosopographie des soldats d'Indochine interrogés.

Assiste-t-on à une construction de la mémoire ou à une construction de l'oubli depuis 1946 et les premiers retours ? Peut-on parler de « trou de mémoire » pour ce conflit dans l'historiographie et dans les mémoires collectives de la société ?

Les deux autres chapitres s'attachent à ce concept de *guerre oubliée*. Le second chapitre constate que l'oubli est une réalité normale pour celui qui veut se souvenir ; il fait partie de la construction

de la mémoire. Le troisième chapitre a pour but de prouver cette dernière réalité en démontrant par phases chronologiques, l'importance de *l'état de l'art* historiographique et mémoriographique sur la guerre d'Indochine, depuis Pierre Naville et Roger Delpey en 1949, et la variété des sources qui infirment l'oubli.

La deuxième partie répond aux questions suivantes : de quoi est constitué le vécu des anciens d'Indochine, lié au conflit, depuis leur engagement jusqu'à la fin de leur séjour en Indochine ? Peut-on identifier les mêmes phases de participation au conflit et de vécu des événements qui puissent ensuite permettre la construction de mémoires pour chaque combattant d'Indochine ? Pourquoi s'engager et partir en Indochine ? La mémoire des combats est-elle la seule qui surnage ? Quelle est la place des autres mémoires ? Quelle est celle des armes de soutien, des unités combattantes négligées ? Les vétérans ont-ils globalement un bon ou un mauvais souvenir de leur(s) séjour(s) ? Cette deuxième partie valorise leur récit qui donne les éléments de construction des mémoires combattantes, les bons et les mauvais souvenirs.

Le quatrième chapitre explique le bilan *globalement positif* de ce parcours, ce qui les a enchantés et participe aujourd'hui à la nostalgie de cette période ; leurs motivations pour s'engager dans l'armée, leur formation puis leur départ pour l'Extrême-Orient ; cette traversée initiatique ou leur transfert rapide jusqu'en Indochine ; leur arrivée, leurs combats, leurs moments de joies et de repos ; leurs découvertes de populations, de paysages magnifiques et dangereux ; la solidarité des frères d'armes.

Le cinquième chapitre de cette partie se focalise sur l'analyse d'une guerre particulière et cruelle par des typologies de combattants, de guerres dans la guerre, par les phases historiques vécues sur le terrain et le manque d'adaptation du CEFEO. Le sixième chapitre explique les caractéristiques de l'engagement maximum dans cette guerre lointaine, les peines et les souffrances des combattants. Cette seconde partie est constituée de la majeure partie des témoignages contenus dans cette thèse ; chacun a pu raconter « sa » guerre, livrer ses impressions, ses sentiments, mais pas seulement. Les anciens combattants ont beaucoup lu, ont cherché des réponses.

La troisième et dernière partie analyse leur existence des combattants devenus vétérans, depuis leur retour d'Indochine et la fin du conflit, la construction effective et la diffusion des mémoires combattantes individuelles et des mémoires collectives. Il importe d'expliquer comment les vétérans ont vécu, supporté ce retour, puis comment ils ont transmis ou non leur mémoire, à leur famille, à un public plus large. L'ont-ils pu ? L'ont-ils voulu ? Quels en ont été les obstacles ? Comment la post-mémoire s'est-elle formée ?

C'est l'objet d'un septième chapitre sur la difficile sortie de guerre des combattants d'Indochine et la place des mémoires de ce conflit tout au long de leur vie. Le chapitre suivant explique les difficultés, notamment pour le milieu associatif combattant, de porter ces mémoires à contre-courant du discours politique et d'une société davantage tournée vers celles des autres grands conflits du XXe siècle. Comment ces mémoires ont été supplantées par celles des autres guerres,

y compris celle de la guerre d'Algérie ? Il faut expliquer pourquoi elles sont décalées ou très secondaires dans les politiques de mémoires, dans l'enseignement, parmi le « grand public ». Ensuite, les problèmes se posent, à plusieurs niveaux, pour l'acteur du conflit qui choisit ou non de témoigner. Le neuvième et dernier chapitre fait un constat plus actuel, celui de ces six dernières années à partir du début de mes recherches et de la construction de ma thèse. Il fonctionne comme un bilan d'avenir de ce passé singulier, qui distingue les vétérans de ce conflit des autres guerres et les perspectives nouvelles de diffusion de ces mémoires.

Malgré les remontées acides de mémoires, les non-dits et les manques, les mémoires combattantes semblent plus apaisées aujourd'hui au moment où elles s'historicisent.



## Première partie

# Des mémoires en exil : l'historien face aux anciens combattants de la guerre d'Indochine

« Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoires – et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués<sup>163</sup>. »

---

<sup>163</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, éditions du Seuil, 2000 ; réédition Points Essais, 2003, 695 p. ; Avertissement p. 1.

# Chapitre 1 Les mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine : anatomie du travail de recherche sur une mémoire encore vivante

« Il n'était pas possible de se dispenser des témoignages écrits et oraux des anciens des FTEO ; eux seuls apportent des indications sur " l'air du temps ", l'ambiance de guerre, les convictions ou les impressions des combattants que les rapports sur le moral déforment pour d'innombrables raisons<sup>164</sup>. » (Michel Bodin).

C'est une histoire d'hommes et de femmes envoyés à dix mille kilomètres de chez eux, à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, pour combattre un ennemi inconnu dans une guerre hors normes. En 1997, Michel Bodin publie *Soldats d'Indochine*<sup>165</sup>. Il réalise la première grande étude sociologique – et, à ce jour, la seule – sur les soldats du CEFEO. Par la suite, d'autres historiens ont abordé ce sujet en le ciblant sur des groupes bien particuliers. Mais la mémoire reste un sujet rare. Robert Bonnafous<sup>166</sup>, puis Nicolas Séradin<sup>167</sup> et Julien Mary<sup>168</sup> ont réalisé une thèse sur les prisonniers du CEFEO dans les camps de la RDV, à travers les mémoires individuelles et collectives, leur mise en récit. En 2003, Pierre Journoud et Hugues Tertrais écoutent les « paroles de Dien Bien Phu »<sup>169</sup> de leurs témoins. Hugo Génin a étudié le récit anthropologique des parachutistes qui ont combattu à Dien Bien Phu d'après plusieurs témoignages<sup>170</sup>. Pierre Carles, en 1982, a publié une analyse générale des armées de la IV<sup>ème</sup> République<sup>171</sup>.

Travailler sur les mémoires des combattants d'Indochine ne peut se résumer uniquement aux autobiographies, biographies et conversations diverses déjà utilisées dans des ouvrages précédents, qui conservent, par ailleurs, toute leur valeur testimoniale. De l'aveu même du vétéran déjà sollicité auparavant, cet organe curieux, organisé mais inconstant qu'est le cerveau donne un témoignage à un instant T et, quelques années plus tard, peut livrer une autre interprétation, susciter un autre souvenir. L'ancien combattant cultive sa mémoire, l'entretient en continuant à s'informer sur sa guerre, à se confronter à une mémoire collective elle-aussi évolutive. Ainsi, des témoins

---

<sup>164</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats, Indochine 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 9.

<sup>165</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1997, 239 p.

<sup>166</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du CEFEO dans les camps Viet Minh 1945-1954*, thèse de l'Université Paul-Valéry de Montpellier, mai 1985, publiée à Montpellier, CHMED, 1986, 368 p.

<sup>167</sup> Nicolas Seradin, *Les anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine face à leur passé : Stratégies mémorielles et écriture de l'histoire*, thèse d'histoire contemporaine, soutenue à l'Université de Nantes en 2015.

<sup>168</sup> Julien Mary, *Réparer l'histoire : les combattants de l'Union française prisonniers de la République démocratique du Vietnam de 1945 à nos jours*, thèse d'histoire contemporaine, soutenue à Montpellier en 2017.

<sup>169</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, *op. cit.*

<sup>170</sup> Hugo Génin, *Mémoire de captivité des soldats français de Dien Bien Phu : Entretiens et récit anthropologique*, thèse de doctorat en anthropologie, soutenue en 2007 à l'Université de Nice-Sophia-Antipolis.

Hugo Génin, *La mémoire des parachutistes à Dien Bien Phu : 13 mars-7 mai 1954 : entretiens et récit anthropologique*, Panazol, Lavauzelle, 2004, 225 p.

<sup>171</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, *op. cit.*

connus du milieu des historiens de la guerre d'Indochine, tels Jacques Allaire, Pierre Latanne ou André Laperle<sup>172</sup> ont-ils évolué dans leur mémoire individuelle et nuancé leur analyse dans une approche différente de la compréhension du conflit depuis leur retour, dans une mise en abyme sociale. Les concepts de mémoires, dans la diversité de leurs usages, et le lien histoire - mémoires présenté en introduction, doivent être précisés pour rendre ce travail compréhensible et logique. Ensuite, il convient de distinguer la méthode et les approches entreprises pendant cette thèse dans la recherche et la sollicitation d'un témoin, l'utilisation d'un questionnaire, la réalisation d'entretiens ; constater leurs résultats, les réactions des vétérans, les atouts et les lacunes des témoignages Il faut enfin réaliser une prosopographie des témoins de façon à pouvoir comprendre leur parcours et en définir des logiques d'identité, de mémoire en fonction de leur propre histoire. L'occasion est belle de lier entre elles histoire, mémoire, sociologie, anthropologie dans un nécessaire croisement d'angles. La sociologie permet de distinguer la position des combattants dans la société après 1945, situation peu considérable en Métropole mais souvent avantageuse en Indochine. Elle permet de caractériser leur identité, leur recrutement, leurs motifs à d'engagement, leur âge, leur situation familiale que la prosopographie classe pour mieux comprendre ensuite la diversité des mémoires combattantes. L'anthropologie se préoccupe de l'Homme. Elle permet de comprendre les enjeux du conflit à l'époque de leur choix, les étapes, les objets voire la structure de leur mémoire. La socio-histoire mêle ces deux domaines pour expliquer le positionnement de leur mémoire, indispensable pour comprendre les hommes et leur histoire.

## 1. Étudier les mémoires combattantes d'Indochine, un mécano d'une grande complexité

« Si je pense, personnellement, avoir tiré un trait sur la partie négative de cette période, mon subconscient reste en alerte et je fais encore des cauchemars. » (André Boissinot)

Présentées en introduction, les mémoires doivent être *décortiquées* dans cette partie avant de passer à l'explication des recherches concernant les témoignages par lesquels les acteurs de la guerre d'Indochine ont livré leur mémoire. Pour l'historien, l'anatomie des mémoires est une étude chirurgicale qu'il faut apprendre *sur le tas*, passer de l'historiographie à la mémoriographie, de la sociologie aux neurosciences, pour expliquer comment les mémoires se sont formées.

### 1.1 La fabrication de la mémoire : « de quoi se souvient-on quand on se souvient ? »

« De quoi au juste se souvient-on quand il faut se souvenir ?<sup>173</sup> » (Hélie de Saint Marc)

---

<sup>172</sup> Soldat au 1<sup>er</sup> BCCP en 1949-1951.

<sup>173</sup> Hélie de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, Paris, Perrin, 1995, 331 p. ; réédition 2002, Tempus, p. 13.

Cette phrase d'Hélie de Saint Marc apparaît sur la première page de ses mémoires, expliquant ses difficultés au début de leur rédaction. Que tirer des souvenirs du passé ? Que retenir, surtout lorsqu'il *faut* se souvenir et que la mémoire est dense ? Sa question se rapproche de celle que posent les vétérans au moment de commencer l'entretien : « Alors, que voulez-vous savoir ? », tant leurs souvenirs sont nombreux. Il apparaît tout d'abord nécessaire de confronter ici les avancées scientifiques sur le fonctionnement de la mémoire à celle que fabrique le combattant puis vétéran d'Indochine depuis la première étape liée au conflit jusqu'à son retour et depuis ce retour. Comment la mémoire se crée-t-elle et s'alimente-t-elle ? De quoi et quand l'ancien d'Indochine se souvient-il ?

### 1.1.1 La fabrication de la mémoire : la science et la réalité du combattant

« Les lignes du passé bougent perpétuellement. » (Hélie de Saint Marc)

La mémoire n'est pas statique. Notre vie rajoute et supprime des éléments qui surgissent ensuite d'une remémoration accidentelle sortie de nulle part pour une odeur, un mot, un bruit, évoquant une situation précise, qui sont gardés, *classés* selon leur importance, leur originalité, leur sens dramatique. Elle les rend compréhensibles, les rattachant à d'autres remémorations, construisant une ligne d'événements chronologiques. La mémoire individuelle nourrit une micro-histoire qui se reconnaît dans un plus vaste ensemble. Le processus de la mémoire est scientifiquement répété de la même façon, à l'infini de la vie consciente ; mais pas sans limites ni de manière linéaire. Au quotidien, le mouvement de mémorisation rajoute sans cesse des informations, des sensations, des images et en retranche d'autres, plus secondaires, pour *faire de la place*. La connaissance du fonctionnement scientifique de la mémoire est récente, en constante recherche pour comprendre ce mystère : comment se souvient-on ?

#### 1.1.1.1 La mémoire à la lumière des avancées des neurosciences : la technique de fabrication

La mémoire est un réseau de systèmes interactifs au fonctionnement spécifique, reconnu depuis les études de psychologie expérimentale d'Herman Ebbinghaus, publiées en 1885. Cette mémoire des corps et surtout celle des sens ont constamment intéressé la recherche et permis d'établir une typologie précise, de définir des fonctions au sein d'un *schéma mnésique*.

Ce processus récemment identifié d'une *mémoire associative* met différentes mémoires en réseaux. Francis Eustache propose, avec Béatrice Desgranges, une approche cognitive du fonctionnement de la mémoire, un modèle MNESIS de la mémoire humaine<sup>174</sup>, une « architecture des systèmes de mémoire » à court et long terme, liés entre eux et que toute personne utilise, y

---

<sup>174</sup> Modèle **néo-Structural Inter-Systémique** de la mémoire humaine : Francis Eustache (dir.), *Mémoire et oubli*, op. cit., p. 45.

compris le soldat d'Indochine pendant sa préparation, ses trajets, son séjour et jusqu'à la fin de sa vie. La mémoire immédiate est formée par les impressions, les images, les sensations d'une situation que le combattant vit ; elles sont captées, traduites, codées par les *mémoires perceptives*. On parle d'une mémoire *perceptive* ou *sensorielle*, inconsciente, puisqu'elle regroupe les souvenirs de cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, des *perceptions* qui sont ensuite interprétées. Plus l'émotion est grande, meilleur sera le début d'*encodage*. Les vétérans affirment se souvenir parfaitement de l'odeur du nuoc mam et de celle des cadavres de Dien Bien Phu, du bruit des combats, de la vue inquiétante des lucioles une nuit de garde, chacun de ces éléments sensoriels étant rattachés à un lieu, une situation bien précise, parfois une date lorsqu'elle les a marqués. Ces souvenirs partent vers la *mémoire sémantique*, celle des connaissances acquises, pour les stocker, les classer, en faire, justement, des connaissances, les relier à des faits ou les déstocker par un tri. C'est elle que l'on sollicite pour retrouver un savoir.

Le souvenir personnellement vécu, stocké, identifié, prend un sens dans la *mémoire épisodique*, aboutissement des deux précédentes dans le processus d'encodage et de reconnaissance du souvenir dans le temps. Elle le récupère, le transmet avec les lieux, les dates, le contexte pour le renvoyer ensuite en sémantisation. L'individu peut alors récupérer les informations pour une remémoration ou constater la progression de l'oubli. Elle renseigne une mémoire *procédurale* qui en tire des automatismes, des savoir-faire ou *procédures* permettant rapidement, inconsciemment, la répétition des gestes, d'identification dans le classement des souvenirs, accompagnant ensuite de *nouvelles mémoires perceptives* et précisant la *mémoire épisodique*. Cette interaction entre les mémoires et leur processus répété forment une *mémoire de travail* à court terme, qui permet, liée à la mémoire procédurale, l'entretien d'une mémoire à long terme en décidant de stocker ou pas des informations récupérables. Mais le trajet du souvenir n'est pas à sens unique et ce stockage n'est pas statique ; il fonctionne à coups de remémorations qui reconstruisent perpétuellement la mémoire et que l'arrivée d'autres souvenirs bouscule. La maladie, l'afflux de nouvelles informations, la distance de plus en plus grande avec la phase d'encodage atténuent les souvenirs et accroît leur effacement. La perte des informations, synonyme d'oubli, est nécessaire dans le processus de mémoire.

#### 1.1.1.2 ... et pour le combattant d'Indochine

Ce que vivent les combattants en Indochine leur donne une *mémoire sensorielle* constituée de toutes les *sensations* du corps et des sens possibles, visuels, olfactifs, auditifs, gustatifs, tactiles. André Loez évoque à la fois « la mémoire des corps » des combattants de 1917 qui peut ensuite concerner toutes les périodes et les conflits, et une mémoire des sens issue de « l'adaptation des sens au conflit » et qui permet de « reconstruire un “paysage sensible” cohérent ». Il se sert donc d'une

mémoire qui retient « le vacarme et les répits, les visions et les odeurs<sup>175</sup> », le toucher et les gestes qui sont souvent, mais pas uniquement, traumatiques. Ce sont les éléments qu'Hélie de Saint Marc et que chaque vétéran essaient de rassembler lorsqu'ils décident de transmettre leur mémoire.

Les combattants d'Indochine ont donc, consciemment ou inconsciemment ajouté dans leur mémoire, des odeurs de jungle, de rizières, de brûlis, la sensation de l'humidité de l'air et la température chaude de la pluie de mousson, les bruits les plus inquiétants du combat ; s'y ajoutent les rires de leurs camarades, le corps des congais<sup>176</sup> et les gestes du combat, les slogans des commissaires politiques répétés sans cesse, la douleur des blessures, entre autres exemples. Tous ces sens, devenus souvenirs, construisent le *paysage sensible* du vétéran de la guerre d'Indochine et, par conséquent, leur mémoire individuelle. Il faut enfin noter que, par un phénomène d'appropriation de la mémoire du vétéran nourrissant leur propre imaginaire, les générations plus jeunes, passionnées par ce conflit, et celles de la post-mémoire tentent de retrouver les sensations du soldat par le rêve, le voyage sur les lieux du conflit, la reconstruction historique, au risque de se laisser eux-mêmes envahir par ce paysage et ce personnage.

Peut-on distinguer des étapes dans le processus mémoriel des combattants puis vétérans d'Indochine ? Vivre un quotidien *mémorable*, c'est-à-dire caractéristique du vécu constitue une mémoire du lendemain et des jours d'après qui va finir par s'installer durablement grâce au courrier, pour Guy Simon qui veut expliquer sa vie, ses impressions dans les lettres à son père<sup>177</sup> et grâce au journal de bord, Pierre Cesca<sup>178</sup> ne voulant rien oublier de son quotidien, ni des journées les plus marquantes. Au fil des mois et des années, d'autres images et sensations reviennent et s'ajoutent aux précédentes ou les remplacent dans une mémoire de longue durée, triant sans relâche les souvenirs devenus représentatifs du séjour du combattant. Cette liste de souvenirs tend à se restreindre dans le temps, soumise à l'arrivée d'autres souvenirs plus récents. Certains d'entre eux perdent leur intérêt et tombent dans l'oubli.

Les étapes de cette vie de combattant sont constituées d'une chaîne de souvenirs classés davantage par une logique de situations que par une chronologie qui a tendance à devenir incertaine, ce que montrent les digressions d'un entretien et que le plan de cette thèse essaie de reconstituer. Dans les échanges, par leurs réponses au questionnaire ou dans des textes qu'ils ont rédigés, les vétérans montrent les étapes d'assemblage de leur mémoire d'Indochine. La première base d'information se construit *avant leur départ*, dans une première mémoire qui a pu leur servir dès le début du séjour. Elle est imprégnée du territoire par son histoire, sa culture tous deux acquis

---

<sup>175</sup> André Loez, « Le bruit de la bataille. Le paysage sensible du combattant sur le Chemin des Dames, dans Nicolas Offenstadt (dir), *Le chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004 ; réédition Paris, collection Tempus, Perrin, 785 p. ; p. 296.

<sup>176</sup> La congai (con gai « jeune femme ») est la compagne autochtone du combattant d'Indochine.

<sup>177</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine (1951-1956)*, Paris, Lavauzelle, 1995, 324 p.

<sup>178</sup> Pierre Cesca, *Journal de marche, Indochine : 1953-1955*, Saint-Jean-des-Mauvrets, Pierre Cesca, 1993, 167 p.

grâce à la mémoire familiale, aux informations préalablement glanées à l'école, dans la presse, à leur caserne ou sur le bateau à destination de l'Indochine. Beaucoup de soldats du CEFEO ne sont pas dans cette situation mais une partie d'entre eux ont déjà mémorisé un savoir.

La seconde étape concerne *le vécu au cours du séjour*, où le combattant vit des faits dont sa mémoire retient les plus marquants, brutaux ou joyeux. C'est la *mémoire du conflit*, construite par les expériences et sensations enregistrées jusqu'à son terme, la fin du séjour. Ces images, ces sentiments, ces sons accumulés pendant six mois par Henri Clémens ou durant quatre ans par André Laperle, emplissent leur mémoire qui se construit au retour en Métropole ou en Afrique du Nord, dès le congé de fin de campagne, une fois le conflit terminé et pour le restant de leur vie.

La dernière étape concerne *la vie d'après* l'Indochine. La mémoire se construit au fur et à mesure des remémorations et des oublis, se diffuse ou non, selon la volonté du vétéran d'en parler ou pas, selon les sollicitations qui lui sont faites. Elle s'effiloche lentement par la suite pour se restreindre, à moins que la volonté de les écarter et de regarder surtout l'avenir l'ait déjà minimisée. La vie active, sociale, professionnelle et familiale est une longue et dense période qui laisse peu de moments propices pour interroger sa mémoire d'Indochine. Il faut du temps, de la réflexion ou un moment particulier pour la diffuser, comme un anniversaire, un discours entendu ou prononcé dans une association combattante, la chute de Saïgon en 1975, l'affaire Boudarel, ou le sentiment d'urgence de transmettre ses souvenirs. La plupart des vétérans attendent le moment plus calme de la retraite professionnelle pour trier leurs archives, rechercher des camarades perdus de vue, participer à une activité associative et mettre leur mémoire en récit ; ou poursuivre leur mutisme. Pendant ce temps long de l'après-guerre d'Indochine, leur mémoire du conflit se confronte à d'autres mémoires individuelles : celles de la guerre d'Algérie, de leur vie active, des événements familiaux, des voyages, qui modifient, consciemment ou non, la hiérarchie des souvenirs. Ce que les *combattants*, devenus au retour des *vétérans* du conflit considéraient comme essentiel dans leurs souvenirs a pu se modifier devant d'autres souvenirs apparaissant plus importants, qui finissent par écarter les premiers. Hélié de Saint Marc a l'art de la formule pour préciser cette évolution de la place des souvenirs, de leur interprétation dans une mémoire sans cesse en mouvement : « Autour du même événement, les années ajoutent ou retranchent des émotions, des réflexions qui en changent la nature. Les lignes du passé bougent perpétuellement<sup>179</sup>. » Dans un autre livre, il revient sur ce souvenir qui « mélange en permanence les émotions du moment et les images du passé. Tout se reconstruit perpétuellement. L'esprit travaille comme le bois d'une fenêtre avec le temps. Le Vietnam est un pays imaginaire à force de souvenirs vrais »<sup>180</sup>. La construction mémorielle est donc une reconstruction incessante de l'intime. Chaque vétéran a *sa* mémoire de *sa* guerre d'Indochine. Mais l'acteur du conflit qui se souvient est également influencé par les mémoires des autres. Les mémoires collectives historiques, sociales, militaires se construisent dans le même temps et leur

---

<sup>179</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, op. cit., p. 13.

<sup>180</sup> *Id.*, *Indochine, notre guerre orpheline*, Paris, Les Arènes, 2000, 96 p. ; p. 90.

confrontation avec la mémoire individuelle du combattant peuvent modifier celle-ci en lui donnant des faits, des explications, un cadre. La mémoire collective crée un récit qui supplée une mémoire nationale, au départ absente. Les apports de connaissances, d'analyses et de sens au travers des conversations, des réunions, des ouvrages de leurs pairs et des conférences d'historiens ou de vétérans, *peuvent* développer, nuancer, parfois transformer cette mémoire individuelle, amenant les vétérans à une analyse différente de celle de leur retour d'Indochine. Si chacun conserve ses souvenirs spécifiques dans sa propre mémoire, les commentaires plus généraux témoignent d'une mémoire collective restée très opposée au communisme. Dans les années 1960-1970, la guerre du Vietnam provoque des vagues de pacifisme et d'anticolonialisme, ajoutées jusqu'à la fin des années 1980 à une guerre froide persistante, donnant aux mémoires combattantes collectives une ligne anticomuniste centrant les mémoires sur les cruautés de l'APV, des commissaires politiques et les camps de prisonniers. La défense de la colonisation, dans les années 2000, lie les mémoires combattantes à différentes influences qui peuvent se retrouver dans les échanges avec l'historien.

Que garde le vétéran dans sa mémoire, au bout de tant d'années ? Il conserve en lui tout ce qui l'a frappé, les meilleurs souvenirs qui ont enchanté son séjour, pour ceux qui en ont, les moments de fraternité avec les camarades et la population, les rires et les pleurs, les combats victorieux ou perdus, les sorties en ville. Ce sont des moments de plaisir ou de soulagement qu'il associe à sa jeunesse, à son insouciance et qui peuvent se mythifier au cours des années quand le quotidien est plus sombre, plus ennuyeux. Les souvenirs de guerre, en particulier, conservent la mémoire des épisodes les plus durs du ou des séjour(s), celle des combats, des morts, des blessures, des échecs, des exécutions provoquées par l'ennemi ou par sa propre unité. Ceux qui ont connu la captivité dans les camps de la RDV peuvent difficilement échapper aux traumatismes tant la souffrance est restée profonde malgré l'éloignement du conflit. Par conséquent, les souvenirs de joie intense, d'émerveillement voisinent avec la peur, la haine, la rancœur envers l'ennemi, envers ses chefs, son propre pays et ceux qui le dirigent. La mémoire est formée des actes et de sentiments les plus forts, plus sensibles dans leur vécu pour en assurer la pérennité.

Comme elle s'attache à des souvenirs sensoriels d'une certaine brutalité, elle permet de comprendre leur silence et leur douleur face aux remontées des mémoires d'Indochine. Certains vétérans ont choisi et, apparemment, réussi à retenir les souvenirs les plus souriants ou à positiver ceux qui peuvent l'être malgré leur noirceur et à écarter – sans les oublier – les plus sombres de leur mémoire. Ils n'apparaissent pas si nombreux. Hélié de Saint Marc à propos de l'Algérie et Jean-Michel Vernière, à propos de l'abandon des Hmongs après 1954 ont dû réaliser un travail sur eux-mêmes pour atteindre une mémoire apaisée qui donne l'avantage de vivre sans être chargé



d'une mémoire émotionnelle pesante pouvant attrister le présent<sup>181</sup>. Saint Marc a beaucoup réfléchi sur son passé, sur la manière de le *penser*, sur ce qu'il a apporté à sa vie, évoquant son *récit intérieur* dans un dépouillement de soi pour lequel il a forcé sa pudeur. Il se livre à une introspection douloureuse dont il a eu besoin pour apaiser sa vie. Ce travail agit comme une cure psychanalytique qui fait ressurgir les éléments inconscients de la mémoire, associés à ceux bien conscients déjà exprimés. On comprend pourquoi bien des vétérans n'ont pas envie de réaliser cet exercice dérangeant qui peut déséquilibrer leur vie. Tous les livres de Saint Marc, comme ceux de Bigeard, reviennent de manière obsessionnelle sur leur passé douloureux et l'amertume de voir leur pays ignorer cette période dont eux-mêmes tirent les grands enseignements de leur vie. Leurs derniers ouvrages formulent un intéressant bilan de vie qui donne une idée de ce que peuvent également penser bien des vétérans. Bigeard passe en revue l'actualité internationale de ces quarante dernières années, revient sur Dien Bien Phu, sur les peuples rencontrés dans cette époque de sacrifice au service de la France et sur la mort de ses camarades, que ce soient ceux qui sont tombés au combat ou ceux tombés dans l'oubli. Il les compare, parlant de lui à la troisième personne, aux dirigeants actuels, qui sont, dans son esprit, plus médiocres, c'est-à-dire plus oublieux du passé. Il compare *sa France*<sup>182</sup> plus patriote et plus unie, du moins dans son souvenir, lequel a sa part d'illusion voire de fantasme, au pays déclinant qu'il ne reconnaît plus aujourd'hui.

Leur remémoration du passé a été facile ou plus compliquée, certains moments étant plus fertiles et précis que d'autres pour le retrouver dans son sens originel. Quels éléments peuvent déclencher une remémoration ? Quand se souvient-on quand on se souvient ? Des périodes plus calmes dans des affectations plus statiques, plus isolées aussi laissent le temps de réfléchir. Le temps de commandement de Bigeard à Madagascar lui permet de commencer l'écriture de *Pour une parcelle de gloire*<sup>183</sup>, paru en 1975. La retraite permet de trier ses souvenirs, ses archives. Celle de Jacques Massu, en 1969, lui donne le temps d'écrire sa *Vraie bataille d'Alger*<sup>184</sup>, parue en 1971. Hélié de Saint Marc s'est régulièrement souvenu des moments forts de l'Indochine tout au long de sa vie puisque, comme la déportation, ces épreuves l'ont peu à peu construit. Sa réflexion a déjà pu se mettre en ordre pendant sa réclusion à la prison de la Santé puis à celle de Tulle pendant cinq ans, mais il avait encore un parcours professionnel à (re)construire. Il a publié ses souvenirs à partir du moment où sa mémoire s'est enfin apaisée, se rendant compte qu'il devait absolument témoigner pour les autres : « Je ne voulais pas que ces souvenirs disparaissent avec le dernier d'entre nous. J'ai voulu rassembler tout ce qui, en moi, avait résisté au temps<sup>185</sup>. » Cette volonté s'est surtout

---

<sup>181</sup> Quand j'ai appelé Jean-Michel Vernière pour solliciter son témoignage, il m'a répondu que c'était impossible car il était encore indigné qu'aucune instance internationale n'ait aidé les Hmongs, pourchassés par le Vietnam et le Laos. Un an plus, tard, plus apaisé, il a accepté de répondre au questionnaire.

<sup>182</sup> Marcel Bigeard, *Adieu ma France*, Monaco, éditions du Rocher, 2006, 252 p.

<sup>183</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, Paris, Plon, 479 p.

<sup>184</sup> Jacques Massu, *La vraie bataille d'Alger*, Paris, Plon, 1971, 391 p.

<sup>185</sup> Hélié de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, Paris, Les Arènes, 1999, 204 p. ; p. 11.

déclenchée au début des années 1980 lorsqu'il est agressé dans les rues de Lyon après avoir participé à une réunion publique sur la bataille d'Alger<sup>186</sup>. Sa fin de vie active, en 1988, a sonné le début d'un moment long de calme familial et personnel, favorisé la durée de réflexion nécessaire pour transformer le *récit intérieur* en récit public. Les sollicitations de Laurent Beccaria pour rédiger son mémoire de DEA, en 1987, sur Saint Marc ont participé à cet éveil, matérialisé par l'ouvrage *Hélie de Saint Marc*<sup>187</sup> rédigé par les deux hommes en 1988 et par ses *Mémoires*<sup>188</sup>, en 1995. Le moment de la retraite est donc un déclencheur pour tous les vétérans, couplé à d'autres événements.

La remémoration peut être provoquée par les sollicitations de leur famille, des enfants et petits-enfants ou par la prise de conscience qu'il convient de leur laisser une trace écrite pour combler les éventuels *blancs* d'une post-mémoire ignorante de leur parcours, une fois les vétérans disparus. La maladie est parfois un signal d'alerte qui voit la fin de vie se profiler avec le danger d'une disparition de la mémoire. Les événements extérieurs, l'affaire Boudarel, le succès des mémoires combattantes plus connues, un entretien avec un dirigeant associatif, un éditeur ou un historien peuvent également se transformer en déclencheurs. Des moments plus banals de vie quotidienne, plus ou moins accidentels, peuvent faire ressurgir les souvenirs avant leur publication ou pendant des entretiens : ceux des moments de soif, éprouvés lors de longues marches, de fortes chaleurs en temps de sécheresse ou de pluies diluviennes de mousson en font partie. Dans les premiers temps du retour ou sur place en Indochine, le tonnerre peut s'assimiler à des tirs d'artillerie. André Laperle a raconté un de ces épisodes de remémoration qu'il assimile lui-même à un « psycho-traumatisme » : « J'étais à Saïgon, je rejoins ma fiancée à l'époque, et on va au cinéma ; au cinéma, un film de guerre ! Il y a eu une dégelée d'artillerie dans le film et je me suis baissé ! Ça m'en a rappelé une qu'on avait pris vers la Rivière rouge ! Et ça revient encore<sup>189</sup> ! » Revoir ses albums photos, évoquer ses souvenirs avec son conjoint ou un camarade d'Indochine sont des moments de remémoration assez courants. Le cinéma, avec un film comme *La 317<sup>ème</sup> section* ou *Dien Bien Phu* en fait logiquement partie. Le souvenir se transmet et devient pour la famille, un moment de remémoration particulier. Les moments les plus cités par les témoins sont les cérémonies et le restaurant asiatique ou un plat familial vietnamien, propices à de beaux souvenirs olfactifs et visuels qui deviennent ceux de la famille. Mais cela peut arriver de manière encore plus inopinée, sans qu'il y ait une cause précise. Les insomnies sont l'occasion de remémorations plus nombreuses, que racontent Hélie de Saint Marc et d'autres vétérans, le plus souvent des cauchemars qui illustrent les pires moments de la mémoire d'Indochine. André Laperle a retenu que le combat du Ba Vi qui l'a le plus marqué, « (lui) revient assez souvent quand (il) ne dor(t) pas ou

---

<sup>186</sup> *Id.*, *Mémoires. Les champs de braises*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>187</sup> *Id.* et Laurent Beccaria, *Hélie de Saint Marc*, *op. cit.*, 316 p.

<sup>188</sup> *Id.*, *Mémoires*, *op. cit.*

<sup>189</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

ainsi de suite. Pourquoi le cerveau se branche là-dessus on n'en sait rien. [...]. Ça revient toujours pareil »<sup>190</sup>. Pour André Boissinot, c'est le combat de Dak Doa, son souvenir le plus dur, même s'il considère sa mémoire comme apaisée : « Si je pense, personnellement, avoir tiré un trait sur la partie négative de cette période, mon subconscient reste en alerte et je fais encore des cauchemars. [...]. Je ne fais pas forcément des cauchemars, mais lorsque je ne dors pas, je pense beaucoup à Dak Doa et parfois je pleure dans mon lit<sup>191</sup>. »

Il existe, en outre, une *géographie de la mémoire*, officielle et collective pour une part, personnelle pour celle du vétéran d'Indochine. Il faut donc distinguer deux types de lieux de mémoires : des lieux de remémoration individuelle des vétérans, lieux personnels où le combattant se souvient ; des lieux de mémoires publics, dédiés à cette mémoire d'Indochine. Ces lieux de mémoire, c'est-à-dire de mémorialisation puisqu'ils sont faits pour cela et de remémoration individuelle, se complètent, s'entrechoquent, se superposent, entretenant les mémoires collectives et individuelles. La mémorialisation est un terme ambigu qui va de celle d'un vécu pour un individu à son sens le plus collectif, celui qui s'attache davantage à ce terme en ce moment, lorsqu'une structure historique ou politique, collectivité territoriale ou État, choisit de valoriser un fait important, au moyen d'un musée, d'une commémoration, d'un mémorial, d'un monument, d'un lieu du souvenir devenant lieu de mémoire locale ou nationale. Mais d'autres lieux sont sources de remémoration individuelle particulière au combattant ; militaires comme son ancien poste, un lieu d'embuscade, de combat ; pacifiques, en ville dans le souvenir d'un moment de grâce comme à Hanoi avec les images du pont Doumer, de l'hôtel Métropole, du lieu de leur base arrière. Les remémorations peuvent être joyeuses ou déstabilisantes. Ainsi Jean Slezarski est-il revenu au Vietnam avec sa fille « pour faire un circuit des endroits où il était allé pendant la guerre. Et quand il est arrivé sur le pont Paul Doumer, ma fille m'a dit qu'il était pris de tremblements devant des “visions” des horreurs qu'il avait vues. Il se revoyait sur le pont à l'époque de toutes ces horreurs<sup>192</sup> », c'est-à-dire les cris des Européens assassinés lors de l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946, que les soldats n'ont pu sauver. Ces lieux de mémoires personnels sont logiquement fort nombreux. Il serait vain d'en dresser une liste, d'autant qu'il existe à la fois des lieux de mémoire où se situent les événements remémorés et des lieux *propices à une remémoration*. Dans ses livres, Hélié de Saint Marc évoque ceux de sa vie récente qui incitent à la remontée des souvenirs du passé par leur beauté ou la ressemblance d'un lieu, d'un son, d'une odeur. Ils se produisent surtout en Provence où il a une résidence. Le repos, les paysages, les nuits étoilées semblent inciter aux souvenirs. Dans cet endroit pour lui sensible, le paysage, « miroir de notre perception intérieure » lui rappelle selon leur consistance, les « étranges montagnes de la Haute Région »<sup>193</sup>. Les randonnées

---

<sup>190</sup> *Ibid.*

<sup>191</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017. Lieutenant au 2<sup>ème</sup> Bataillon de Corée en 1953-1954.

<sup>192</sup> Entretien de l'auteur avec Annie et Jean Slezarski chez eux, à Nîmes, le 25 octobre 2017.

<sup>193</sup> Hélié de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, *op. cit.*, p. 55.

solitaires où il éprouve sa forme physique lui rappellent, dans une mise en abyme décevante, l'évolution de sa résistance physique, du capitaine inépuisable d'Indochine au retraité septuagénaire. La nuit évoque celles de ses veilles sous tous les ciels de sa vie. Toute cette mémoire revient très souvent au même sujet, aux paysages, populations et nuits de Talung, cette vallée de la frontière de Chine où il a laissé une partie de ses illusions, en abandonnant les villageois ralliés.

Existe-t-il, enfin, une *géographie du témoignage* ? Le terme est probablement surévalué. Mais au cours des entretiens réalisés, les anciens d'Indochine et quelques personnalités extérieures, soucieux de se mettre dans leurs meilleures conditions, c'est-à-dire dans un milieu de confiance, ont choisi un lieu permettant de *mettre en scène* leur mémoire. Une grande partie des entretiens se sont passés chez eux, pour éviter les déplacements. Dans ce cas, l'entretien s'est déroulé dans leur salle à manger, plus confortable et néanmoins marquée par des éléments montrant l'importance de leur mémoire d'Indochine : la présence d'objets et de décoration asiatiques ramenés de leur séjour, leur bibliothèque remplie d'ouvrages sur le conflit. Nombre d'entre eux m'ont reçu dans leur bureau, lieu intime rempli d'objets de mémoire accrochés au mur qui permettent sans mal une remémoration quotidienne. Jacques Allaire passe tous les jours devant le message que Bigeard lui adressé le 7 mai 1954 à Dien Bien Phu pour lui donner l'ordre de cesser le combat. Des photos, un drapeau pris à l'APV dans le bureau du colonel Desroche, des piles d'archives et de livres chez André Laperle attestent d'un passé militaire et d'un présent mémoriel très actifs. D'autres m'ont reçu dans des lieux familiers où ils ont leurs habitudes. André Geraud m'a emmené au quartier Frère de Lyon où il a les siennes et le général Guy Simon au Cercle National des Armées, à Paris. Emmanuel Dufour, directeur de l'ONACVG<sup>194</sup> de Moulins m'a permis de rencontrer, dans ses locaux, Christian Fritz, président de l'ADAI<sup>195</sup> et des vétérans d'Indochine de l'Allier avec l'aide de Jean-Claude Rouvière. Le président de l'UNP<sup>196</sup> - Béarn, Jean Péré m'a fait rencontrer des figures de son association, Maurice Mandavit<sup>197</sup>, Achille Muller<sup>198</sup> au restaurant de Pau où les anciens combattants se réunissent habituellement. J'ai ensuite pu converser avec Joseph Koeberlé, ancien du 3<sup>ème</sup> BPVN<sup>199</sup> en Indochine, au musée des parachutistes de Pau. Chacun a choisi pour lieu d'entretien, un lieu de remémoration pratique, parfois symbolique de leur parcours.

## 1.2 La multiplicité des mémoires : un phénomène de mode ?

« Aujourd'hui, tout est mémoire<sup>200</sup>. » (Philippe Joutard)

---

<sup>194</sup> Office national des anciens combattants et victimes de guerre, créé en 1916 ; porte ce nom depuis 1946.

<sup>195</sup> Association départementale des anciens et amis de l'Indochine de l'Allier, ex ANAI de l'Allier.

<sup>196</sup> Union nationale des parachutistes, créée en 1963.

<sup>197</sup> Sergent au 23<sup>ème</sup> RIC en 1949-1951.

<sup>198</sup> Lieutenant au 43<sup>ème</sup> RIC en 1953-1954.

<sup>199</sup> Bataillon de parachutistes vietnamiens, créés en 1951.

<sup>200</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, op. cit., p. 9.

Cette réflexion de Philippe Joutard, apparaît comme provoquée par l’emballement médiatique, social, politique pour les mémoires. Il en a même fait la première phrase de son ouvrage majeur *Histoire et mémoires, conflits et alliance*. Les mémoires sont portées par une envie collective de se souvenir pour se construire ou, du moins, pour comprendre certaines caractéristiques de son identité. La mémoire individuelle est le point de départ du concept ; la mémoire collective tente de se structurer au sein des multiples groupes sociaux. Cette envie prend aussi sa source dans le besoin d’être reconnu par les autorités de l’État et des collectivités territoriales et parfois, du monde universitaire. Cette notion de mémoire, ajoute Philippe Joutard, a « un caractère flou et polysémique [...] qui se décline au pluriel beaucoup plus qu’au singulier »<sup>201</sup>. C’est la raison pour laquelle il convient d’insister sur la multiplicité des mémoires que valorisent les mémoires individuelles et les mémoires collectives. Cette diversité pose le problème de la compréhension des différentes déclinaisons du mot *mémoire* dans une polysémie à la fois naturelle et revendicative, dont la richesse crée le sentiment de son omniprésence alors que ce sont les historiens qui se sont attachés à créer « de multiples locutions formées avec lui », pour reprendre Sébastien Ledoux qui a tenté d’expliquer la « construction socio-sémantique du mot mémoire »<sup>202</sup>.

### 1.2.1 Mémoires individuelles, mémoires collectives, mémoire nationale

« Nombre d’historiens voient dans l’emploi inflationniste du terme, dans ses acceptations les plus variées, un simple effet de mode, amené à disparaître bientôt<sup>203</sup> » (Philippe Joutard).

Certains historiens ont vu l’éclosion des mémoires comme un phénomène de mode, comme le signale Philippe Joutard sans y adhérer lui-même, et estiment que l’intérêt grandissant pour cet autre type de retour sur le passé en fait un concurrent de l’histoire. Mais leur méfiance est tempérée par le fait que l’histoire travaille dans la durée alors que les phénomènes mémoriels, surtout ceux venant d’initiatives présidentielles, ne dépassent pas l’aune d’un mandat ou d’une vie ; que les groupes mémoriels, tour à tour valorisés, ne sont pas immortels. Toutefois, l’inclusion des mémoires dans l’analyse historique les officialise, les humanise, en diversifie les approches et rares sont les ouvrages historiques à ne pas faire aujourd’hui référence aux mémoires. Le *phénomène de mode* semble s’être installé naturellement et durablement dans l’historiographie.

Si la passion pour la mémoire reste aléatoire, du moins sur un plan médiatique qui se complaît dans les temps courts, la terminologie créée pour elle est destinée à durer, par la magie des articles spécialisés et des ouvrages de sociologues, d’anthropologues, de psychologues, de philosophes ou d’historiens, qui expliquent le concept et ses utilisations, rendant cette « floraison sémantique »

---

<sup>201</sup> *Ibid.*, pp. 12-13.

<sup>202</sup> Sébastien Ledoux, « Les historiens face aux nouveaux usages du mot mémoire », *Mots, les langages du politique*, 2013, n° 103, pp. 137-144.

<sup>203</sup> Philippe Joutard, *op. cit.*, p. 10.

assez complexe. « Le vocabulaire de la mémoire circule maintenant entre des sphères de nature différente, scientifique, politique, sociale, médiatique<sup>204</sup> », écrit Marie-Claire Lavabre. Les types de mémoires se sont tout autant multipliés par leur diffusion scientifique que par leur reconnaissance dans tous les champs possibles, classifiés, identifiés par un adjectif adapté. Pour comprendre les variations sur ces thèmes mémoriels, il faut en passer par une étude lexicologique simplifiée qui transforme l'étude de la mémoire en celle *des* mémoires, pluriel plus adapté et adopté pour cette présente étude. Il faut « être armé de la définition des mots les plus utiles : commémoration, devoir de mémoire, lieu de mémoire, repentance et déni »<sup>205</sup>.

La distinction entre les deux principales mémoires commence assez tôt grâce à Maurice Halbwachs, qui établit une nette séparation entre les mémoires et l'histoire, entre mémoire individuelle et mémoire collective ; mais c'est surtout la première des deux, logiquement identifiée comme celle de l'individu qui se souvient, qui apparaît la plus représentative. Pour Philippe Joutard, « dans les années 1950, la mémoire, au sens classique du terme, est mémoire individuelle »<sup>206</sup>. Il considère, d'ailleurs, qu'« au sens strict du terme, il n'existe de mémoire qu'individuelle »<sup>207</sup>. C'est l'individu qui se souvient, qui construit sa mémoire intime avec ses ressentis, ses oublis, ses silences ; verbalisée ou tue, cette mémoire se nourrit ensuite des mémoires des autres, des lectures d'ouvrages historiques et mémoriels et peut ensuite participer à la mémoire collective quand des dirigeants, des auteurs, se décident à la mettre en récit. La mémoire collective ou mémoire à l'échelle d'un groupe, s'appuie donc sur les mémoires individuelles et le contexte du moment pour construire un récit général qui, à terme, nivelle ces dernières en ne retenant que les éléments communs pouvant servir un discours cohérent, le plus souvent positif et affirmer une lecture normative, voire identitaire d'un fait donnant une plus grande lisibilité aux mémoires. Traiter de l'existence du *mal* jaune comme d'une attitude commune à tous les anciens d'Indochine impose l'idée d'une mémoire homogène frappée de nostalgie, la rendant volontairement très différente des autres guerres. Or si beaucoup d'anciens d'Indochine en sont *atteints*, ce n'est pas le cas de tous. Les mémoires collectives sont un assemblage artificiellement construit de mémoires individuelles et non un sentiment général ni une mémoire *naturelle* ; elles expriment un discours maîtrisé, plus politique, plus officiel qui exprime une ligne de pensée et une grille de lecture de l'histoire.

Maurice Halbwachs, en 1925, distingue les mémoires collectives des mémoires individuelles à travers ce qu'il appelle *Les cadres sociaux de la mémoire*<sup>208</sup>. Philippe Joutard souligne que son autre livre majeur sur ce sujet, *La mémoire collective*<sup>209</sup>, paru en 1950 après la mort de son auteur

---

<sup>204</sup> Marie-Claire Lavabre, « Paradigmes de la mémoire », *Transcontinentales* n° 5, 2007, pp. 139-147. En ligne : <https://journals.openedition.org/transcontinentales/756> (Consulté le 20 novembre 2021).

<sup>205</sup> Philippe Joutard, *op. cit.*

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>208</sup> Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, 370 p.

<sup>209</sup> *Id.*, *La mémoire collective*, Albin Michel, 1997, 297 p.

à Buchenwald, « n'avait pas à l'époque eu beaucoup d'échos »<sup>210</sup> et n'émerge réellement que dans les années 1970. Ces mémoires collectives sont, pour Pierre Nora, liées aux groupes mémoriels dont elles sont l'expression et l'identité, ce qui aboutit à les multiplier : « La mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective, et individualisée<sup>211</sup> ». Mais ces groupes ne sont pas les seuls à multiplier l'emploi du concept de mémoire en le découpant par domaines d'application ; les chercheurs participent à son extension.

Les mémoires collectives pèsent sur l'historien et sur la construction de son étude, ou son absence d'intérêt pour la question, car lui-même est pris dans le contexte du moment. Ainsi le résistancialisme a-t-il favorisé une lecture héroïsante de la résistance et de la France Libre aux dépens de celle d'une France de Vichy collaboratrice que peu d'historiens ont contesté jusqu'à la *bombe* qu'a représenté le livre de Robert Paxton<sup>212</sup> en 1973. La guerre d'Indochine une fois terminée est de même historicisée pour la première fois par un Franco-Américain, Bernard Fall<sup>213</sup>, en 1961. Il utilise des mémoires individuelles de combattants, alors qu'elles ne sont pas encore un sujet pour les historiens français. Mais les guerres de décolonisation sont alors aussi impopulaires que l'histoire-bataille est devenue passiste. La défaite, à laquelle s'ajoute celle, plus politique, de la guerre d'Algérie, la fin de l'empire colonial et la lassitude devant la répétition des études militaires après deux guerres mondiales et vingt-trois ans de guerres ininterrompues de 1939 à 1962, ont éloigné l'intérêt des chercheurs, pendant un temps, vers des sujets plus culturels, ethnologiques et politiques. Aucune mémoire n'est durablement statique. La mémoire individuelle – la mémoire dans son ensemble – évolue au fil de l'oubli, des remémorations, c'est-à-dire des souvenirs qui surgissent *accidentellement* ou non quelques années plus tard, mais également dans des discussions de l'ancien combattant avec ses compagnons d'armes, avec sa famille, par ses lectures d'ouvrages historiques, d'autobiographies et des publications de son association. Les mémoires collectives influencent les vétérans en donnant un sens aux événements vécus et surtout en comblant les *blancs* des mémoires individuelles, c'est-à-dire les événements qu'ils n'ont pas directement vécus pendant leur séjour ou qu'ils ont oublié, mal compris, et dont la connaissance complète la mémoire de l'individu. Les vétérans vont donc s'approprier la mémoire collective de leur unité, de leur corps, de leur groupe associatif national ou local. Il arrive d'ailleurs que les acteurs du conflit critiquent cette mémoire, du moins sa prise de parole médiatique, lorsqu'elle tombe dans l'excès. Plusieurs vétérans m'ont signalé avoir quitté leur association devant le discours plus associatif qu'unitaire et plus agressif que sciemment consensuel.

---

<sup>210</sup> Philippe Joutard, *op. cit.*, p. 12.

<sup>211</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire, I, op. cit.* Passage cité dans Robert Comeau, « un devoir d'histoire », Bulletin d'histoire politique, n° 4, 1996, pp. 3 à 5 ; pp. 4-5. En ligne : <https://www.erudit.org/en/journals/bhp/1996-v4-n4-bhp04830/1063560ar/abstract/> (Consulté le 8 février 2022).

<sup>212</sup> Robert Paxton, *La France de Vichy 1940-1944*, Paris, éditions du Seuil, 1973, 375 p.

<sup>213</sup> Bernard Fall, *Street without Joy, Indochina at war, 1946-1954*, Harrisburg, Stackpole, 1961, 322 p.

Une forme plus institutionnalisée de mémoire collective, à vocation unitaire, est la mémoire nationale. S'il existe un récit national adopté à l'occasion d'une commémoration, d'un discours présidentiel, le vétéran se sent concerné, surtout si cette mémoire valorise son action. L'ensemble des mémoires individuelles, synthétisées par la mémoire de son groupe, celle de l'armée, de son arme et de son unité, diffusées, adoptées et adaptées par son association ou sa section locale, contribuent à faire évoluer la sienne. Un récit affiné et affirmé officiellement par l'État, provoque un sentiment d'appartenance qui peut former, s'il y a consensus, une mémoire nationale suivie. Encore faut-il que le récit *global* donné par les historiens coïncide avec celui de l'État et celui des associations combattantes. Il faut rappeler que la mémoire nationale se construit au moment de la formation d'un État ou d'un nouveau régime politique, l'idéal étant de justifier l'un et l'autre par le récit historique. La France se forme au Moyen Âge en valorisant sa dynastie capétienne puis en reliant les différentes dynasties dans une même histoire. Le récit des mémorialistes, chroniqueurs et historiens en agrège d'autres, en partie magnifiés, structurant une histoire - mémoire permettant de construire une France identifiée à la monarchie et surtout à son roi. Ernest Lavisse a continué dans cette voie en identifiant la France à la République sur la base d'une histoire patriotique nourrie d'une mémoire positive pour rehausser le prestige de l'État-nation. Cette histoire-mémoire, dont, selon Philippe Joutard, « l'une de ses formes les plus achevée [...] est le roman national, récit destiné à expliquer aux citoyens d'une nation et prioritairement aux enfants, le passé », permet de justifier « l'existence de celle-ci, ainsi que sa réussite exceptionnelle, tout en lui prédisant un grand avenir »<sup>214</sup>. Elle est aujourd'hui employée avec davantage de prudence dans la politique mémorielle. Ce n'est certes plus un *roman national* mais un *récit national* qui conserve les traces du précédent, avec ses commémorations, ses journées d'hommages aux discours exprimant un certain niveau d'emphase patriotique et la valorisation des figures emblématiques d'une histoire prestigieuse. Une mémoire nationale donne un sens au passé du pays, un sentiment d'unité qui doit s'exprimer dans des positions communes à tous et un récit que l'enseignement est censé refléter dans les programmes successifs. Le ministère de l'Éducation nationale signale les journées d'hommage à utiliser pour transmettre une histoire et/ou une mémoire aux classes, valoriser le rôle d'un personnage, avec une somme de documentation donnant le sens et le ton de ce récit. Il en va de même pour le Concours national de la Résistance et de la Déportation dont l'évolution est symptomatique d'un récit national plus équilibré dans son sens comme dans sa pédagogie. Mais il y a loin entre l'intention du sommet de l'État et sa traduction au niveau d'une salle de classe. Si la lecture de la Première Guerre mondiale se reconnaît globalement dans un récit national, la Seconde l'est plus tardivement, à l'image d'une histoire moins *glorieuse* que la Première et d'une nation très divisée sur le sujet. Les multiples mémoires, la fin du résistancialisme ont atténué les rôles magnifiés de la Résistance et de la France libre.

---

<sup>214</sup> Philippe Joutard, *op. cit.*, p. 101.



Les guerres de décolonisation ne peuvent répondre à une mémoire unitaire. Si un récit national existe dans les discours officiels, il provoque régulièrement les polémiques, le sommet de l'État ayant tendance à se modifier tous les cinq ou dix ans. La mémoire nationale de la guerre d'Indochine apparaît donc comme une mémoire collective identifiée à la nation, au pays, à travers le récit structurant adopté en particulier par les présidents Giscard d'Estaing, Mitterrand, Chirac, le Premier ministre Édouard Philippe et les ministres des Anciens combattants à chaque cérémonie d'hommage aux combattants d'Indochine, en particulier le 8 juin, depuis 2005. Sur le fond, le récit exprime la reconnaissance de l'État pour le sacrifice et le courage des soldats du CEFEO, discours de moins en moins porté sur la gloire et l'héroïsme et de plus en plus sur le *travail* plutôt que le *devoir* de mémoire. Les discours officiels, les cérémonies, les décorations, les publications des organismes d'État, sous l'autorité du ministère des Armées comme l'ONAC-VG<sup>215</sup>, le Secrétariat général pour l'administration (SGA) et ses vecteurs de mémoires, programmes scolaires compris, constituent, en pratique, une mémoire nationale divergente, donc encore peu audible.

### 1.2.2 Cadres sociaux et mémoires collectives : à chaque groupe sa mémoire collective

« Il me semblait avoir encore quelque chose à dire<sup>216</sup> » (Hélie de Saint Marc)

Chaque groupe ou cadre social possède *sa* mémoire collective. La thèse utilise davantage que le concept de *cadres sociaux de la mémoire collective* d'Indochine, l'expression de *mémoires collectives combattantes* d'Indochine. Elles sont construites par les associations combattantes, par l'armée (laquelle se décline ensuite en mémoires collective de chaque corps et unité), et par la *mémoire collectives* de chaque groupe social concerné, à savoir les écrivains combattants, la famille (la post-mémoire). L'Éducation nationale, à travers l'enseignement, délivre – ou non – une histoire sous forme de lecture analytique du conflit en utilisant les mémoires des acteurs du conflit. Elles imprègnent, ou pas, la mémoire collective sociale et influencent les mémoires individuelles des combattants autant que celles de leur famille, post-mémoires comprises.

Les *cadres sociaux* des mémoires sont identifiés, théorisés par les deux ouvrages, cités plus haut, de Maurice Halbwachs. Ce sont les groupes sociaux dans lesquels vit le vétéran, qui influencent ou construisent, de manière formelle ou non, une mémoire collective « particulière », parfois « nationale » si la lecture de l'événement fait – globalement – l'unanimité, c'est-à-dire quand le récit national est adopté par adhésion franche, par apprentissage (scolaire ou personnel) ou par habitude. La mémoire collective au sens strict est *sociale* et l'on peut considérer qu'il s'agit du souvenir, de la lecture globale d'un événement passé qui va se transmettre sur plusieurs

---

<sup>215</sup> L'ONAC-VG ne s'occupe pas seulement de l'action sociale envers les anciens combattants et leur famille. Il coordonne les actions mémorielles au niveau de chaque département, fait le lien entre l'Éducation nationale et le monde combattant, propose des expositions historiques, des actions mémorielles.

<sup>216</sup>Hélie de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, *op. cit.*, p. 17.

générations, ou pas, puisque la mémoire collective de la guerre d'Indochine, par exemple, est vague, faible écho du désintérêt marqué d'une population métropolitaine éloignée du conflit dans tous les sens du terme et dont elle a du mal à se souvenir puisqu'elle n'a pas voulu pas le connaître. Elle apparaît donc fragmentée en mémoires collectives des groupes sociaux, militaires et politiques.

Celles-ci sont évolutives, du fait de l'oubli progressif, des travaux renouvelés d'historiens, du regard social (phases d'intérêt ou non, changement de paradigme sur le sujet) ou politique et varient selon l'objectif que se donne la partie dirigeante du groupe mémoriel. Après 1945, les institutions en reconstruction, les mouvements politiques, ont influé sur les mémoires par leurs discours, par la survalorisation d'une mémoire résistancialiste déjà évoquée. Mais depuis *le moment Paxton* en 1973 et l'émergence des autres mémoires de la Seconde Guerre mondiale (celle de Vichy, des prisonniers, des déportés, des « Malgré-Nous »), depuis le choc des procès Papon et Touvier et les apports des travaux d'historiens, le discours officiel change de ton et le récit national est moins héroïsant pour devenir plus conforme au souci de *vérité historique*. En 1995, Jacques Chirac admet la part sombre de l'État français dans sa participation à la Shoah dont l'officialisation était attendue. La mémoire nationale de la guerre d'Indochine a émergé avec le discours de Valéry Giscard d'Estaing en 1980 qui rend hommage aux combattants d'Indochine en parlant de gloire et d'héroïsme, mais qui reste finalement assez sobre. Celui de Jacques Chirac en mai 2004, rendant hommage aux combattants de Dien bien Phu a littéralement investi la voie héroïsante avec une tonalité plus émotionnelle qu'historique et réaliste. C'est, du moins, ce qu'en ont gardé des vétérans de cette bataille. Le *devoir de mémoire* très valorisé pour celui de la Shoah et de la Seconde Guerre mondiale, s'atténue dans les discours officiels sur l'Indochine en devenant *travail de mémoire*<sup>217</sup> lorsqu'il est complexe et trop peu consensuel pour en imposer un récit.

Chacun des cadres sociaux a donc une mémoire à géométrie variable qui peut même se subdiviser en plusieurs mémoires collectives. Ainsi, dans la mémoire combattante, les associations combattantes ne sont-elles pas toujours d'accord sur la lecture de tel ou tel fait du conflit, ni sur l'objectif, les méthodes, le discours visé. Elles expriment la logique d'une mémoire plus ciblée, plus restreinte et parfois plus revendicative, avec un discours particulier. L'Association des anciens de Dien Bien Phu est principalement axée sur la bataille, l'ANAPI (Association nationale des anciens prisonniers internés déportés d'Indochine), sur les camps de prisonniers. L'ACUF (Association des combattants de l'Union française) a, un temps, délivré un discours très politique axé sur la défense de la Nation contre le communisme. Le GNCI (Groupement national des combattants d'Indochine) est davantage porté sur son rôle social envers les vétérans.

De même, la mémoire de l'armée se subdivise-t-elle en mémoires collectives spécialisées et discrètes d'une mémoire d'Indochine souvent structurante des corps qui s'y sont illustrés comme

---

<sup>217</sup> Dans les discours d'Edouard Philippe, en particulier le 8 juin 2019 : « Cette guerre nous oblige à poursuivre le travail de mémoire ». Cf. *infra*, Annexe 16 p. 1906.

les parachutistes, la légion étrangère, l'infanterie de marine, les goumiers, les commandos du Nord-Vietnam voire l'ALAT (Aviation légère de l'armée de terre), rejetant involontairement dans l'ombre les autres armes et corps. Toutes ces unités de l'armée relatent une histoire, conservent une mémoire dont la base est semblable mais qui porte sur différents épisodes, batailles, attitudes, réussites que n'évoquent pas ou peu les autres mémoires militaires d'Indochine. La mémoire collective de l'institution militaire et du monde combattant a été très influencée par la littérature combattante qui représente un autre cadre, culturel, social, historique et distille une mémoire d'abord plus glorieuse, héroïque, enveloppée de mal jaune dont elle a largement contribué à répandre l'idée, puis plus troublée, plus réaliste, à l'image d'Hélie de Saint Marc.

Tous les acteurs (les combattants du CEFEO) et spectateurs (la société métropolitaine) d'un événement ne se retrouvent pas dans une mémoire collective homogène. Cela se complique lorsque l'on s'aperçoit qu'il existe, au fil des entretiens réalisés avec les vétérans, des divergences de description, d'interprétation des mémoires collectives et non un seul sens, ce que laisse penser le discours de nombre d'associations combattantes qui se désignent chacune pour l'incarner. De fait, les mémoires combattantes d'Indochine sont différentes des mémoires diplomatiques, politiques, sociales, culturelles du conflit en ce qu'elles se polarisent sur les faits de guerre et de captivité. Depuis les années 1980 et la montée en puissance de la mémoire de la Shoah, on évoque également la *mémoire historique*. Il s'agit de la connaissance du passé, d'un fait historique que les autorités politiques, les historiens donnent comme nécessaire pour comprendre des faits et périodes encore sensibles dans la société et en tirer des leçons ; une sorte de sélection historique basée sur des témoignages, des images de références pour, la plupart du temps, traiter d'un fait dramatique comme la dictature de Vichy en France ou de Franco en Espagne, l'attitude des gouvernements, de la société face à la persécution et à la déportation des juifs, Elle peut aboutir à des lois mémorielles et fait donc l'objet d'une méfiance des historiens envers un rôle trop directif de l'État voire d'une hostilité certaine à l'encontre de possibles récupérations politiques.

La mémoire combattante s'attache fort logiquement, en tout premier lieu, aux mémoires individuelles de « ceux qui ont combattu » ; ce qui peut sembler simple, mais ne l'est pas. Le combattant a un statut issu, au départ, du droit international, et appliqué avec quelques variantes, par les armées nationales. Il est celui de personnes autorisées à utiliser la force en situation de conflit armé international, quitte à être reconnu après coup, comme l'ont été nombre de résistants, combattants sans uniformes, légalement incorporés dans l'armée française à la Libération. C'est un soldat ou un *guerrier* qui se bat, seul ou en groupe, contre un *ennemi*.

Les combattants français d'Indochine sont intégrés dans un CEFEO pluri-ethnique, aux côtés de ceux qui combattent dans les unités des États associés. Mais contrairement à un cliché répandu, un combattant ne « combat » pas forcément les armes à la main. En effet, Geneviève de Galard, infirmière convoyeuse de l'air et le cameraman Pierre Schoendoerffer en sont l'illustration car ils en ont le statut de combattant sans s'être réellement *battus*. Ce sont des combattants « désarmés »,

de même que les religieux, l'ensemble des personnels de santé, de la presse aux armées, ce qui ne les a pas empêchés, comme les deux personnages cités, de montrer du courage *au feu* et de recevoir la croix de guerre des TOE<sup>218</sup>.

Ce sont donc des mémoires combattantes plurielles qui sont très diversifiées, qu'elles soient individuelles ou collectives, car leurs différences, parmi ces dernières, concernent l'événement vécu comme les mémoires combattantes très spécifiques de Dien Bien Phu, le corps de troupes et l'arme, le lieu, au Tonkin ou d'ailleurs. Elles montrent des *expériences combattantes* très différentes d'une année, d'une unité ou d'un espace à l'autre ; l'expérience dans une unité de choc ou dans les corps de soutien, celles de la guerre de postes, les mémoires d'un séjour isolé au Laos ou beaucoup plus dangereux à la frontière de Chine. En dehors de leurs souvenirs de guerre ou de paix pendant leur séjour, ceux de l'aller-retour en bateau ou en avion, les mémoires combattantes analysent également les pratiques mémorielles des acteurs de cette bataille : leur forme, leur contenu, leur évolution depuis leur retour ; leurs vecteurs de mémoire, la place que ces mémoires individuelles ont ou n'ont pas dans la mémoire collective.

Les combattants les ont-ils suffisamment exprimées ? Jean-Charles Jauffret distingue les anciens combattants comme des « hommes-mémoires » marqués par des souvenirs qui sont en eux, à vie, mais, parmi eux, les « hommes-silence »<sup>219</sup> n'ont jamais pu ou voulu les partager.

Il existe bien d'autres formes de mémoires et d'autres interprétations pour inclure ce terme majeur dans la lecture des traces individuelles ou collectives d'un événement. Dans la typologie mémorielle, le concept est utilisé, précisé, découpé pour en souligner la diversité de structure, d'expression. Il identifie les sens de la mémoire, leur caractère, leur profondeur, leur image, leur identification ce qui peut expliquer l'inégalité de leur diffusion et donc de leur empreinte dans la société au vu des obstacles rencontrés. Il serait difficile d'oublier, à ce stade de la thèse, la mémoire qui *habite*, en quelque sorte, certains lieux chargés d'un passé que les acteurs de l'histoire valorisent et que l'État officialise comme espace de la mémoire historique par le rituel des commémorations.

La *géographie de la mémoire* est la spatialisation d'une action mémorielle dynamique. Il s'agit donc d'une mémoire des faits et des acteurs identifiée par une *mémoire des lieux* choisis pour leur sens, leur popularité, leur sensibilité grâce aux traces historiques (ruines entretenues, tranchées, blockhaus), et mémorielles (monuments aux morts, mémoriaux). Elle *popularise* la mémoire. Ce sont des espaces où les acteurs ont vécu et incarné des événements historiques. Ils sont valorisés par l'historien pour la compréhension des faits et par l'autorité politique dans un schéma d'identification qui construit la mémoire nationale, devenant ainsi des lieux de mémoire collective, à supposer que le fait historique soit marquant et jugé *digne d'intérêt patriotique*. L'action

---

<sup>218</sup> Les théâtres d'opérations extérieures, qui sont en dehors de la Métropole.

<sup>219</sup> Jean-Charles Jauffret, *La guerre d'Algérie. Les combattants français et leur mémoire*, op. cit., p. 219.

commémorative relève de cette spatialité de la mémoire, puisqu'elle dépend d'une politique mémorielle nationale (une journée d'hommage au mémorial de Fréjus), régionale ou départementale (commémorations devant un monument des soldats du département ou de la région, morts en Indochine) ou locale. Cette action est dirigée par les autorités politiques, ministre des anciens combattants, préfet, maire et les autorités militaires avec les chefs de corps, commandant militaire ou délégué militaire départemental. Elle agit spatialement dans la remémoration collective et la réactivation annuelle des mémoires combattantes. Les cérémonies, les publications, et dans le meilleur des cas, les médias et l'Éducation nationale augmentent la visibilité de ces lieux qui s'inscrivent alors davantage dans les générations suivant l'événement valorisé, dans une mémoire collective du lieu lié à celle de l'événement dans un cadre régional ou national plus officiel. Pierre Nora a très tôt orienté ses recherches dans le processus de popularisation des mémoires, au début des années 1980, sur ce nouveau concept, recherches qui ont abouti à un ouvrage monumental, paru de 1984 à 1992 et réédité depuis, intitulé *Les lieux de mémoires*. Mu par une volonté encyclopédique impossible à satisfaire, qui aboutit par ailleurs à des choix contestables par l'oubli de nombre d'autres lieux dignes d'y figurer, l'originalité du concept est de ne pas se circonscrire aux espaces où des faits historiques dignes d'intérêt ont eu lieu mais de s'étendre à d'autres repères. Sont valorisés dans son ouvrage comme *lieux*, des objets matériels (monuments, drapeaux), des symboles (chants, fête nationale), des institutions, des personnages, des événements (l'exposition coloniale de 1931), des ouvrages, des paysages, des coutumes, des langues, des *singularités* françaises ; tout ce qui a marqué, un temps ou définitivement, la société française et, finalement, en forme l'identité.

La popularisation des lieux de mémoire est d'un intérêt majeur pour celle-ci car ils incarnent l'histoire et donnent ainsi une empreinte supplémentaire à la mémoire collective concernée, une *mémoire sensible*<sup>220</sup> par la valorisation de paysages spécifiques, de lieu de combats, d'expression sociale, construisant une mémoire visuelle qui stimule d'abord l'intérêt des populations de la région représentée et s'inscrit dans une trame historique qui en souligne l'identité. Philippe Barrière, déjà cité pour son travail sur Grenoble, identifie cette ville et ses environs comme un *espace-mémoire*<sup>221</sup> plutôt que comme un *lieu de mémoire*, c'est-à-dire un territoire marqué par plusieurs grands moments historiques, vivifiés par un vrai « besoin de mémoire collective » local permettant de retrouver une unité et d'apaiser les traumatismes. Toute une mémoire s'organise dans le prestige de *territoires compagnons de la libération*, d'une *capitale des maquis* puis *capitale de la Résistance*. L'espace-mémoire se subdivise en *zones mémorielles*, valorisées par les actions mémorielles de la ville, du monde associatif, de l'État, utilisant les monuments et les commémorations créer à la fois une empreinte mémorielle et une mise en récit historique durable.

---

<sup>220</sup> André Loez, *op. cit.*

<sup>221</sup> Philippe Barrière, *Formes et usages du passé, op. cit.*, p. 279.

Cependant, pour une guerre d'Indochine lointaine dans la distance comme dans les esprits, ce genre d'empreinte s'avère difficile à inscrire dans la mémoire collective de la société. La force du lieu de mémoire tient lieu *d'empreinte nationale*, un lieu de vie des métropolitains, connu, vécu. Aucun lieu de mémoire situé à dix mille kilomètres ne peut être aussi sensible pour un Français, à part l'évocation d'un nom comme Dien Bien Phu parce qu'il est exotique sans qu'il s'y rattache une image précise, une émotion particulière, excepté pour les combattants et leur famille. Il n'existe, dans les mémoires combattantes d'Indochine, aucun lieu de mémoire sur le sol métropolitain en dehors des *lieux de mémoire artificiels* créés par les associations et les autorités politiques ; aucun musée spécifique. Dien Bien Phu n'est pas plus mentionné dans *Les lieux de mémoire* de Pierre Nora que d'autres champs de bataille tels que la RC 4 ou Nasan puisqu'ils n'ont pas fondamentalement bouleversé la société française ; pas plus que les grands acteurs du conflit ou que son territoire indochinois devenu étranger, coupé de la France en 1956, date de séparation politique avec la France et de départ des derniers soldats du CEFEO dissous. Les lieux de mémoire les plus emblématiques restent au mieux dans le territoire métropolitain, au pire en Europe. Il fallait probablement une limite géographique à la sélection des lieux de mémoire de Pierre Nora ; elle n'est pas forcément pertinente.

Il reste donc des *lieux de mémoire artificiels* en Métropole, recomposés par les politiques mémorielles. Il s'agit de plaques portant mention des combattants morts en Indochine sur les monuments nationaux, la première étant celle apposée sous l'Arc de triomphe en 1955 (« Aux combattants d'Indochine, la Nation reconnaissante »). Il s'agit également des mémoriaux : Notre-Dame de Lorette, qui accueille le 8 juin 1980 la dépouille du soldat inconnu d'Indochine et le Mémorial des guerres en Indochine à Fréjus, inauguré en 1993. Ce mémorial est un lieu emblématique, marqué d'émotion pour les nombreux témoins qui l'ont visité depuis 1993 et qui peuvent se recueillir devant le *mur du souvenir* à la recherche des noms des camarades décédés, dans la nécropole, dans le *jardin du souvenir*, devant la tombe du général Bigeard ou dans l'espace didactique réservé aux explications et expositions sur le conflit. Tous sont des lieux de mémoire combattante douloureux. Ils existent en ex-Indochine. Ainsi le *monument Rodel* de Dien Bien Phu est-il le seul monument français devenu officiel après la mort de son constructeur. Les autres sont des lieux de combat contenant peu ou pas d'éléments du conflit : les collines de Dien Bien Phu avec les carcasses de chars, les blockhaus de la ligne de Lattre ou de Dong Khé, le piton de Bernard de Lattre à Ninh Binh, la cuvette de Co Xa. La mémoire combattante collective de la guerre d'Indochine dispose d'une centaine de monuments aux morts du conflit devant lesquels se recueillent les combattants et les associations lors de la cérémonie du 8 juin, en particulier. L'hommage aux « combattants d'Extrême-Orient » inclut ceux de Corée.

Peu de monuments existent en ex-Indochine. Des *chemins de mémoire*, parcours reliant les champs de bataille, cimetières et stèles ont pu être créés pour la guerre de Corée, en collaboration avec le

gouvernement sud-coréen et publiés par une brochure *Corée Les chemins de mémoire*<sup>222</sup> en 2013, puis par un ouvrage *Lieux de mémoire du Bataillon français de l'ONU en Corée*<sup>223</sup> en 2018. Toutefois, aucun travail semblable n'a pu être réalisé pour la guerre d'Indochine en lien avec le gouvernement vietnamien. Les chemins de mémoire sont les parcours organisés dans le cadre du devoir de mémoire par les services de l'État, les vétérans en individuel ou par les associations combattantes et depuis peu, par les agences de voyages attirées par ce nouveau créneau du tourisme de mémoire combattante.

L'inflation du terme de *mémoire* en tant qu'objet de recherches, de productions éditoriales provient de ses multiples utilisations mais représente moins *une mode* qu'une prise de conscience de sa place centrale dans la société, ce qui, en définitive, souligne l'importance du fonctionnement de l'humain, de son rôle dans tous les domaines de la connaissance et du souvenir. Chaque fait engendre une grande diversité de mémoires. Le duo mémoire individuelle - mémoire collective, la mémoire nationale construite par l'État, sont des synthèses émotionnelles qui essaient de former un tout. Mais des mémoires fragmentées, différenciées, qu'elles soient, entre autres, locales, régionales ou nationales ont émergé depuis le regain d'intérêt populaire des années 1970. Les recherches distinguent des mémoires *historiques, sociales, culturelles, anthropologiques, juridiques* ou *économiques*. L'historien décide, pour sa recherche, s'il convient de réaliser la synthèse d'une *mémoire totale*, qui les réunit toutes pour l'événement étudié, ou *partielle*, sur un temps chronologique, sur un territoire, un groupe social ou un type de mémoire restreints. Les cadres sociaux comme la famille, l'armée, les milieux politiques, religieux, l'Éducation nationale lui fournissent les bases, la première d'une post-mémoire qui appartient aux descendants du possesseur de mémoire, les autres d'une mémoire particulière à leur statut, à leur esprit, à leur héritage complexe. Ce travail donne un angle particulier dans la lecture mémorielle de l'événement, au moyen d'analyses et de mises en récit. Le dernier cadre social cité, celui de l'Éducation nationale, a sa propre mémoire et donne un autre type de lecture qui peut s'imposer aux générations successives par son caractère obligatoire et impose, au gré des programmes et de l'évolution des mentalités, une mise en récit particulièrement critiquée lorsqu'elle s'oppose à celles de son propre passé et aux autres mémoires. Elle est aujourd'hui accusée, par des mémoires et des post-mémoires combattantes, de ne pas laisser de place à l'histoire des soldats d'Indochine, par les politiques, d'être *de gauche, décolonialiste* ou, à l'inverse *néo-colonialiste*, pas assez ou trop *nationale*, trop laïque ou complaisante envers les religions. Les programmes scolaires, universitaires, et leurs utilisateurs, peuvent ensuite se retrouver aux prises avec des guerres de

---

<sup>222</sup> ANAAFF/ONU (Association nationale des anciens et amis des forces françaises de l'ONU), *Corée. Chemin de mémoire 2007-2013*, 2013, 52 p. En ligne : [brochure-chemin\\_de\\_mémoire.pdf](#) (Consulté la dernière fois le 19 mars 2022).

<sup>223</sup> Ambassade de France en République de Corée, *Lieux de mémoire du Bataillon français de l'ONU en Corée*, 2018, 84 p.

mémoires déconcertantes et agressives, notamment sur la colonisation et la décolonisation. Selon les sujets, plus polémiques pour les mémoires d'Algérie que pour celles d'Indochine, l'historien est confronté à un choix qui peut prêter le flanc à une critique à l'avance décourageante, aboutissant parfois à publier une histoire et/ou une mémoire consensuelle plus aseptisée, omettant volontairement les éléments sources de querelles et de débats épuisants, comme le communisme, la torture, voire les mémoires combattantes elles-mêmes.

Au fil de la construction des mémoires collectives et des commémorations nationales, des objets, au sens matériel du mot, sont devenus parfois des *objets de mémoire*, c'est-à-dire qu'elle n'est pas seulement le rappel d'un fait, d'un sens. La mémoire englobe *tout ce qui évoque* ce souvenir. Les vétérans s'attachent à des photographies, des couvre-chefs (casquettes connues du 8<sup>ème</sup> ou du 6<sup>ème</sup> BPC, chapeau de brousse, béret de couleur particulière), des décorations (croix de guerre des TOE-Indochine), des aliments (Vinogel, nuoc mam, Pho), des armes (la MAT 49), des carnets et journaux de bord qui alimentent les archives privées ou publiques, les salles de musées et salles d'armes. Les monuments (monuments aux morts, mémorial de Fréjus) sont tout autant des *lieux* que des *objets* de mémoires autour desquels se construisent des *moments mémoire* qui peuvent être personnels ou publiques par l'action commémorative. Ils rappellent des dates institutionnalisées (7 mai, 8 juin), le souvenir des amis disparus, des combats ; des prises d'arme, celles du temps de l'Indochine au stade Mangin d'Hanoi ; les conflits en Afrique ou en Asie et ceux d'un temps encore plus ancien.

Par conséquent, chaque niveau d'utilisateur de la mémoire choisit consciemment ou non de privilégier un angle de lecture des sources, des mémoires et un ou plusieurs type(s) de mémoire (s). L'historien, le passionné, le militaire, le vétéran décident, de même, s'ils s'attachent à une histoire sans mémoires ou à une histoire-mémoire écrite, orale ; de privilégier ou non les autobiographies rédigées ou les témoignages recueillis en entretien ; ou s'ils tentent la gageure de les réunir dans une même étude. Le chercheur, dans le domaine militaire, doit savoir s'il en revient à une mémoire strictement militaire, une *mémoire-bataille*, ou s'il intègre des faits stratégiques, tactiques, d'une action jouée au niveau d'un état-major plus que du terrain. Une mémoire officielle, institutionnalisée et élaborée au sein d'une politique de mémoire dirigée par l'État ou des collectivités territoriales n'est pas pour autant une *mémoire publique*, qui valorise un groupe social susceptible de demander une reconnaissance, ou un *public mémoriel* sensibilisé par ses traumatismes. Les associations, combattantes ou non, les cadres sociaux mentionnés sont des *porteurs de mémoires* qui auront pour objectif de les transmettre pour éviter l'oubli grâce à des *vecteurs de mémoires* écrits (tout type de publications), visuels (télévision, cinéma, documentaires) et oraux (chansons, radio)<sup>224</sup>. Mais certains groupes porteurs sont, pour certains d'entre eux, incités

---

<sup>224</sup> Cf. *infra*, chapitres 8 et 9.



à publier et communiquer sous l'injonction morale d'un devoir de mémoire, dans l'idée qu'une société *doit* connaître une histoire et des mémoires très précises, par une mise en récit et une lecture de tels ou tels événements.

Ces dernières années, les sujets mémoriels auparavant écartés voire méprisés pour le faible nombre d'acteurs engagés ou leur rôle jugé secondaire, sans intérêt, ont pris de l'importance du fait même de l'oubli relatif dans lequel les études historiques les avaient laissées. En effet, émergent davantage la mémoire des troupes indigènes, celle des femmes, qu'elles soient militaires du CEFEO à travers les exemples emblématiques (Geneviève de Galard) ou de certaines prostituées des BMC (bordels militaires de campagne), érigées en modèles de bravoure. Celle des congais reste attendrie mais discrète car elle n'apparaît, au mieux, pas très morale aujourd'hui, au pire, raciste et colonialiste, et les vétérans préfèrent s'en souvenir sans s'épancher sur le sujet. En effet, était-ce de la prostitution, une coutume jugée naturelle dans les temps coloniaux et vue comme naturelle autant qu'utile par les jeunes indochinoises ? Le sujet est toujours sensible ; il apparaît très polémique aujourd'hui. Il a toutefois une existence historique grâce à François Guillemot et Agathe Larcher-Goscha<sup>225</sup> en 2014 et, plus récemment, les travaux collectifs dirigés entre autres par Pascal Blanchard<sup>226</sup> en 2018. Les mémoires combattantes des armes et corps moins prestigieux, les armes de soutien en particulier (artillerie, génie, matériel, intendance, transports) commencent à être défrichées ou attendent encore les historiens qui les étudieront. Ce sont des formes de *mémoires subalternes*, non du fait de la modestie sociale – du grade inférieur – ou de l'infériorité ethnique des combattants mais parce que l'étude des guerres ne vaut souvent que par celles des troupes les plus prestigieuses. Cette inégalité des traitements mémoriels rejoint la distinction *mémoire des dominants* contre *mémoire des dominés*, qui a longtemps fait privilégier, pour les mémoires combattantes d'Indochine, celle des troupes d'élite, des grands chefs, des plus grandes batailles, celle de Dien Bien Phu écrasant toutes les autres.

La guerre d'Indochine étant une défaite politique et militaire, il convient de rappeler qu'elle a eu longtemps, aux yeux du pouvoir politique, l'image d'une histoire et d'une mémoire négatives. Les mauvaises mémoires ou les *malmémoires* (mémoires négatives, méprisées et, de ce fait, absentes) sont probablement troublantes, humiliantes dans un premier temps, pour l'image de la nation, parfois pour celle du combattant. Les mémoires traumatiques sont les plus difficiles à supporter, à gérer et leur oubli apparaît presque comme un soulagement, même si les souvenirs des violences, des camps de prisonniers, de la peur sont probablement parmi ceux qui ne disparaîtront pas. Dans ce cas, l'effacement de certains faits, une mémoire insistant plutôt sur les enseignements les plus profitables et les réussites, peuvent aboutir à une mémoire plus positive ou positivée sur tel

---

<sup>225</sup> François Guillemot et Agathe Larcher-Goscha, *La colonisation des corps de l'Indochine au Vietnam*, Paris, Vendémiaire, 2014, 445 p.

<sup>226</sup> Collectif, Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boetsch, Dominic Thomas, Christelle Teraud, *Sexe, race & colonies*, Paris, La Découverte, 2018, 544 p.

épisode, tel acteur du conflit et donnent l'impression d'une issue plus favorable ou d'une morale qui peut servir dans l'avenir. Mais cela ne signifie pas pour autant une « mémoire heureuse » si l'on prend l'expression dans le sens de Paul Ricoeur qui la voit comme un objectif plus qu'une réalité, comme un *horizon d'attente*, pour reprendre le concept de Reinhart Koselleck<sup>227</sup>. Un tel objectif ne peut être que l'expression d'une mémoire apaisée, réconciliée, davantage dans le pardon que dans la culpabilisation, qui permette d'aller au bout de la *quête vériditive* pour obtenir une reconnaissance des mémoires et une histoire plus juste. C'est une lutte permanente pour opposer cette quête aux mémoires *empêchées* ou bloquées par les blessures et les maladies, manipulées par l'idéologie, le pouvoir, ou *abusivement commandées* pour reprendre les termes de Paul Ricoeur, *obligées* par un devoir de mémoire pesant, en partie imposé par les commémorations face au travail de mémoire et à celui du deuil.

La complexité de ce concept de mémoire devenu indispensable à la compréhension de l'histoire impose à un président comme à un historien une grande prudence sur la terminologie, l'analyse, la publication d'article, d'ouvrage, le discours. L'État s'est paré d'un silence mémoriel complet pendant vingt-cinq ans sur la guerre d'Indochine, d'une « amémoire discursive »<sup>228</sup> au sens où l'entend Marie-Anne Paveau, jusqu'au transfert des restes du soldat inconnu d'Indochine à Notre-Dame de Lorette. Cette initiative et celles des années 1980-1990, chacune marquée par un discours fondateur d'une mémoire devenue officielle n'est pas apparue dans un contexte d'effacement de mémoire, d'amémoire complète. Les associations combattantes ont pu se créer, se réunir dans des cérémonies qu'elles ont elles-mêmes instituées (le 7 mai, pour l'Association des anciens de Dien Bien Phu) et des ouvrages concernant la guerre d'Indochine ont pu être publiés à rythme régulier. Il n'a existé ni grand silence mémoriel ni amémoire du conflit mais un long silence des autorités politiques que les vétérans n'ont pas oublié. Les problèmes concernant leur usage ou leur *mésusage* sont préoccupants, sources de méfiance et de polémique.

### 1.3 Histoire et mémoires : de nombreux conflits d'usage

« Ce phénomène (la force du moment-mémoriel, NDA) se caractérise essentiellement par l'irruption de la mémoire dans l'ensemble des sphères de la société générant une « commémorite » aiguë, une (sur)patrimonialisation du passé et surtout un appel à un devoir de mémoire court-circuitant les opérateurs critiques du travail de l'historien. La mémoire s'empare, au détriment de l'histoire, de la totalité de l'espace représentationnel du passé : elle se place devant l'histoire comme mode de gestion du passé<sup>229</sup>. » (Mélicca Simard-Morin et Patrick-Michel Noël)

---

<sup>227</sup> Jacques Guilhaumou, « Reinhart Koselleck et le temps historique », dans Régis Bertrand, Maryline Crivello, Jean-Marie Guillon, *Les historien et l'avenir*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2014, 306 p. ; p. 27.

<sup>228</sup> Il s'agit d'un effacement conscient ou inconscient de la mémoire ; terme créé par Marie-Anne Paveau pour les discours (« amémoire discursive »).

<sup>229</sup> Mélicca Simard-Morin et Patrick-Michel Noël, « Les représentation du passé : entre mémoire et histoire », *Conserveries mémorielles*, n°9, 2011. En ligne : <https://journals.openedition.org/cm/808> (Consulté la dernière fois le 16 janvier 2022).

Le caractère polysémique de la mémoire, signalé par Marie-Claire Lavabre en 2000, est le fait de comporter plusieurs sens, plusieurs contenus, plusieurs domaines d'étude et d'interprétations, que ce soit de la part d'un État, d'un groupe social, d'une association combattante ou simplement, de celui qui se souvient<sup>230</sup>. Sa mise en récit dépend de son interprétation et des influences qui l'ont marquée ; du contexte politique, social, culturel de sa construction, des remémorations ; autant dire, le risque d'une vaste cacophonie de termes, de définitions et de lecture des mémoires. L'État et les groupes mémoriels mettent en scène une représentation de la mémoire qui peut mettre l'histoire mais également la *mémoire juste* en danger. La longue citation ouvrant cette partie me paraît très importante dans son bilan des trente dernières années de réflexion et d'ouvrages sur cette irruption des mémoires dans l'intérêt de la société pour *ses passés*. Pour les auteurs, les commémorations, la mémoire elle-même semblent plus actives, plus démonstratives que l'analyse historique qu'elles risquent de suppléer dans le cœur d'une société davantage attirée par le spectacle que l'étude écrite. L'*inflation mémorielle* peut détourner l'histoire et constituer un trop-plein de cérémonies désertées faute de lisibilité par une société et des groupes mémoriels sur-sollicités.

### 1.3.1 L'inflation mémorielle et commémorative : la mémoire supérieure à l'histoire ?

« Les commémorations sécularisées ont remplacé, dans le temps calendaire, la célébration des saints. La société française n'est pas sortie de l'ère mémorielle et commémorative, encore moins de son apaisement. » (Johann Michel)

Les commémorations nationales, décidées par l'autorité publique et célébrées jusqu'à l'échelon local, constituent l'occasion de se souvenir, de célébrer le souvenir d'un événement historique important dans la construction plus ou récente d'une nation. L'objectif est de faire connaître les acteurs, leur rôle, leurs luttes et valoriser un moment fondateur de l'histoire nationale, de l'histoire locale pour qu'ils ne tombent pas dans l'oubli. De manière exceptionnelle, le bicentenaire de la Révolution en 1789, le cent-cinquantième anniversaire de la guerre de 1870 et le centenaire de la Première Guerre mondiale de 2014 à 2018, ont nécessité des missions sur plusieurs années pour organiser l'événement dans le cadre gouvernemental. Le problème actuel réside davantage dans l'inflation mémorielle d'un trop grand nombre de journées d'hommage et d'une focalisation sur les guerres par une société tournée vers la paix.

#### 1.3.1.1 Une surenchère dépassée : l'obsession mémorielle ou la mémoire de guerre survalorisée ?

« Sur les douze célébrations nationales officielles, huit commémorent une guerre<sup>231</sup>. » (Rémi Dalisson)

---

<sup>230</sup> Marie-Claire Lavabre, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, 2000, n°7, pp.48-51 ; p. 51. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/criti\\_1290-7839\\_2000\\_num\\_7\\_1\\_1560](https://www.persee.fr/doc/criti_1290-7839_2000_num_7_1_1560) (Consulté la dernière fois le 27 janvier 2022).

<sup>231</sup> Rémi Dalisson, *Les guerres et la mémoire*, op. cit.

À quoi une mémoire de guerre peut-elle servir ? À se souvenir simplement des personnes qui ont donné leur vie pour leur pays ? Pour en tirer quelles leçons ? Comment unir une société, des dizaines d'années plus tard autour d'un passé belliqueux ?

Essentiellement liées aux conflits, les journées commémoratives se révèlent trop nombreuses pour être lisibles dans une politique de mémoire efficace, dans laquelle la société puisse se reconnaître. Comprendons-nous ce que nous fêtons ? Cette inflation commémorative<sup>232</sup> est un versant plus polémique de la mémoire nationale du fait que, finalement, la nation semble davantage incitée à s'unir autour des exploits guerriers du passé que pour célébrer la paix. Il existe plusieurs niveaux de commémorations nationales. Les journées de commémorations nationales annuelles sont les plus importantes, une « mémoire festive nationale »<sup>233</sup>. Les anniversaires ou commémorations historiques sont proposées par l'Institut de France depuis 2021.

La première catégorie est de loin la plus marquante puisque les autorités de l'État en président une bonne partie. Elle concerne une quinzaine de cérémonies nationales dont douze « fêtes de guerre » comme l'exprime Rémi Dalisson<sup>234</sup>, organisées par le ministère des Armées. Le site Internet de ce dernier en annonce onze pour ensuite en fixer douze. Leur rôle est de commémorer « la mémoire des faits d'armes des grands hommes, des combattants et le sacrifice des victimes civiles ou militaires des guerres » en incitant l'Éducation nationale à s'en emparer pour que « Les jeunes générations (soient) associées à ces cérémonies ». Le but est très clair : « Leur participation est l'un des vecteurs de transmission et de réflexion sur les valeurs républicaines<sup>235</sup>. »

Elles concernent Jeanne d'Arc et la guerre de Cent ans (8 mai fête nationale de Jeanne d'Arc et du patriotisme depuis 1920), la Première Guerre mondiale (11 novembre, commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918 depuis 1922 puis hommage rendu à tous les morts pour la France depuis 2012). Cinq concernent la Seconde Guerre mondiale : la commémoration de la victoire de 1945 chaque 8 mai, depuis 1953<sup>236</sup> ; la journée nationale du souvenir des victimes et des héros de la Déportation depuis 1954 chaque dernier dimanche d'avril ; la journée nationale commémorative de l'appel de Londres du général de Gaulle, le 18 juin depuis 2006 ; la journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux « Justes » de France le 16 juillet ou le dimanche qui suit, depuis 2000 ; depuis 2014, chaque 27 mai, la journée nationale de la Résistance. Le 11 novembre et le 8 mai sont des jours fériés. Le 8 juin représente, depuis 2005, la journée nationale d'hommage aux « morts pour la France » en

---

<sup>232</sup> L'expression est d'André Kaspi, qui a dirigé en 2007-2008 la Commission sur la modernisation des commémorations publiques, dans un rapport remis en 2008 au président Sarkozy.

<sup>233</sup> Rémi Dalisson, *op. cit.*, p. 281.

<sup>234</sup> *Ibid.*

<sup>235</sup> Cérémonies nationales, Mémoire, *Site Internet du ministère des Armées*, mise à jour le 21 avril 2018. En ligne : <https://www.defense.gouv.fr/memoire/memoire/ceremonies/ceremonies-nationales> (Consulté la dernière fois le 17 janvier 2022).

<sup>236</sup> Supprimée par Valéry Giscard d'Estaing en 1975, elle est rétablie par François Mitterrand en 1981.

Indochine. Enfin, la guerre d'Algérie est concernée par deux commémorations entre lesquelles l'État hésite selon les présidences, le 5 décembre depuis 2003 et le 19 mars, depuis 2012. Elle est le cadre historique de la journée nationale d'hommage aux Harkis et autres membres des formations supplétives, chaque 25 septembre depuis 2003. Le ministère a rajouté la journée d'hommage à Jean Moulin, chaque 17 juin depuis 2020<sup>237</sup>. Celui rendu aux combattants d'Indochine est très isolé parmi des autres conflits.

Les « fêtes de paix » ne sont finalement que trois : le 1<sup>er</sup> mai, jour férié, fête du travail depuis 1941 et 1946 ; le 10 mai, commémoration de l'abolition de l'esclavage depuis 2006, et le 14 juillet, fête nationale plus importante que toutes, depuis 1880<sup>238</sup>. L'ensemble de ce souvenir collectif valorisé et fêté pour rendre hommage aux citoyens qui ont œuvré pour la patrie apparaît logique pour constituer une part d'identité de la nation en reliant le présent au passé. Mais la prééminence des fêtes de guerre par rapport aux fêtes de paix pose question. Faut-il se souvenir des guerres ? La France s'est-elle surtout construite par les guerres ? Pourquoi s'en souvenir davantage que les initiatives de paix et les fêtes sociales ? Leur inflation dans ces trente dernières années est préoccupante car à trop construire d'hommages pour satisfaire les groupes mémoriels, l'État peut en noyer l'intérêt de chacun par leur trop grand nombre.

Il fait l'effort ostensible de ne pas apparaître seul pour créer le souvenir officiel. Fondé par l'Institut de France, duquel il dépend, *France Mémoire* est un service qui a pour mission, au niveau national, de proposer des dates anniversaires, de diffuser les connaissances historiques, de fournir une documentation pédagogique ; c'est-à-dire soixante-trois anniversaires historiques en 2021, seulement cinquante-deux dates anniversaires en 2022, « sur des personnages, des œuvres et des événements marquants de l'histoire de France »<sup>239</sup>. Son site Internet donne donc une liste et une « plateforme de ressources » accessible à tous ceux qui veulent « étendre leur culture historique ou mieux saisir les enjeux d'un débat mémoriel dans la France actuelle »<sup>240</sup>.

Toute cette inflation passée et présente des commémorations constitue la raison pour laquelle fleurissent les expressions d'« obsession commémorative », d'« obsession mémorielle » qui finissent par se retourner contre la logique du souvenir collectif. C'est dans ce contexte que l'abus de mémoire peut se manifester, selon le discours présidentiel et la puissance des groupes mémoriels. Les années 1990 ont marqué l'entrée dans une « ère des commémorations », un « élan de commémoration mémorielle », qui se sont mués, selon Pierre Nora quand il en signale les excès, en

---

<sup>237</sup> Il faut rajouter des cérémonies nationales oubliées : le 2 novembre, depuis 1919, en hommage aux « héros morts pour la patrie » en 14-18.

<sup>238</sup> Le 9 mai, journée de l'Europe est la fête de l'Union européenne et non une cérémonie nationale.

<sup>239</sup> Inutile de vouloir trouver une quelconque référence à la guerre d'Indochine dans ces deux listes.

<sup>240</sup> Calendrier 2022 de France Mémoire. Le service des anniversaires et commémorations historiques, publié le 15 octobre 2021. En ligne : [https://www.institutdefrance.fr/wp-content/uploads/2021/10/CP-France-Memoire\\_Calendar\\_2022-compresse-min-1-1.pdf](https://www.institutdefrance.fr/wp-content/uploads/2021/10/CP-France-Memoire_Calendar_2022-compresse-min-1-1.pdf) (Consulté le 16 janvier 2022).

une « boulimie commémorative », voire en une « obsession commémorative »<sup>241</sup>. Son analyse est proche de la « commémorite aiguë », signalée par François Dosse, mais aussi par Mélissa Simard-Morin et Patrick-Michel Noël qui s'inquiètent de voir les cérémonies favoriser une « mémoire émotionnelle obligée », plus intéressante pour le citoyen qu'une histoire plus rigoureuse, « un appel à un devoir de mémoire court-circuitant les opérateurs critiques du travail de l'historien. La mémoire s'empare, au détriment de l'histoire, de la totalité de l'espace représentationnel du passé »<sup>242</sup>. Marie-Claire Lavabre parle plutôt de « manie commémorative »<sup>243</sup>, moins inquiétante pour l'histoire. L'abus de commémoration ne signifie pas qu'il soit inutile de rendre hommage à tous les groupes mémoriels, militaires et civils qui le méritent, mais cela multiplie les cérémonies, et, par là même, l'obligation de se souvenir.

Les anciens combattants s'obligent à participer à un maximum d'entre elles, puisque le devoir de mémoire fait partie de leur identité collective mais plusieurs des témoins rencontrés confient, à demi-mot, leur fatigue et leur manque de disponibilité. Les vétérans essaient de suivre cette inflation de cérémonies, auxquelles il faut rajouter le 6 juin 1944 et le 7 mai 1954. Les anciens d'Indochine ont longtemps dirigé des associations ou des sections et peinent à suivre toutes les commémorations nationales. Celles d'avril à juin sont trop nombreuses et rapprochées ; le dévouement a ses limites. Serge Barcellini, président du Souvenir français, s'est, de son côté, inquiété d'une mémoire commercialisée et dépréciée de la mémoire accentuant, banalisant une « inflation du sacré républicain » :

« Hier, c'était le temps du souvenir. Un temps où la majorité des femmes et des hommes qui se rassemblaient le 11-Novembre étaient des acteurs directs ou des proches descendants de l'événement commémoré. Ce temps du souvenir se développait en marge de l'économie marchande. Au souvenir a succédé la mémoire. Les cérémonies ont cédé la place aux programmes commémoratifs résultats d'une longue addition de colloques, expositions, conférences, soirées théâtrales, projections de films, inaugurations de stèles, etc. Les salles du souvenir se sont transformées en musées, historials ou mémoriaux, les lieux de pèlerinage en centres de tourisme de mémoire, les voyages scolaires en entreprises de visites. Les publics accueillis ont évolué<sup>244</sup>. »

Le premier problème est ici une surenchère de moyens et de lieux, activée par cette liste de cérémonies nationales donne l'impression d'un éparpillement, la sensation de « trop plein mémoriel » émise par Ricoeur. Elle amène à choisir entre les dates que le président de la République va valoriser par sa présence aux dépens des autres. Certaines mémoires étant encore *vivantes* du fait de l'activité d'anciens combattants peuvent, dans ce cas, se sentir lésées voir oubliées. Cela accentue la concurrence des mémoires qui peut même se muer en *guerre des mémoires*, chacune luttant pour sa version des faits, son importance supérieure aux autres mémoires et sa volonté de

---

<sup>241</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire, tome 3 : Les France. De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, 1034 p. ; p. 977 (1ère « ère » et 3ème citations « boulimie »), p. 998 (4ème citation « obsession »), p. 1001 (2ème citation « élan »).

<sup>242</sup> Mélissa Simard-Morin et Patrick-Michel Noël, *op. cit.*

<sup>243</sup> Marie-Claire Lavabre, « usages du passé, usages de la mémoire », *op. cit.*, pp. 485-487.

<sup>244</sup> Serge Barcellini, « Souvenir, mémoire et marché », *Le Monde*, 11 novembre 2008. En ligne : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2008/11/11/souvenir-memoire-et-marche-par-serge-barcellini\\_1117264\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2008/11/11/souvenir-memoire-et-marche-par-serge-barcellini_1117264_3232.html) (Consulté la dernière fois le 21 octobre 2021).

l'imposer. Tout cela ne concourt pas, comme l'écrit Johann Michel, à leur apaisement. Cette concurrence se vérifie également sur le terrain entre les territoires qui veulent s'emparer de cette manne que représente le tourisme de mémoire combattante pour en faire une activité pérenne et finalement lucrative : « La mémoire est devenue concurrentielle. Hier, Verdun résumait la Grande Guerre. Aujourd'hui, l'ensemble des sites du front de l'ouest revendique leur part de marché. À l'ouest, le front touristique s'est éveillé ! Ypres, Arras, Péronne, Compiègne, Meaux, Craonne, Suippes, l'Hartmannswillerkopf<sup>245</sup>. »

Les collectivités ont raison de valoriser l'histoire et les mémoires des populations, des figures historiques locales mais la mémoire apparaît progressivement comme un marché dans lequel les lieux de mémoires se font concurrence. Le président du Souvenir français constate aujourd'hui la baisse de fréquentation de ces lieux devenus trop nombreux :

« Animés par les collectivités territoriales, conseils régionaux, conseils généraux, communautés de communes, ces éveils se traduisent par la mise en œuvre de politiques à finalité touristique dont la conception, confiée à des entreprises privées imaginatives, justifie les budgets à investir par l'espérance des chiffres de visiteurs dont la croissance est projetée de manière exponentielle. Chacun de ces projets s'appuie sur la création de comités scientifiques créateurs, à leur tour, de colloques et de publications.

À coup de millions d'euros, le tourisme de mémoire est entré dans l'ère de l'espérance économique. Dans le domaine de la mémoire, l'offre croît en effet beaucoup plus vite que la demande. Les statistiques entraînent la confusion entre les visites gratuites des champs de bataille et des nécropoles américaines et celles payantes des musées et des mémoriaux. La concurrence qui sur-sollicite l'offre conduit inexorablement à la crise. Il est temps de repenser le marché de la mémoire<sup>246</sup>. »

Il estime enfin que les cérémonies sont, dans cette situation, plus profitables dans l'incitation au souvenir, moins national et davantage au niveau local quand seule la commune est concernée et pour les familles : « Je crois personnellement beaucoup à la micro-mémoire, un peu comme il y a une micro-histoire. Sauf qu'il faut faire attention que cette micro-mémoire puisse remonter intelligemment vers le haut. Sinon, on va avoir un émiettement mémoriel. Voilà l'enjeu. Quand on parle de Verdun, c'est une généalogie, c'est la famille, les gens qui recherchent le grand-père ou l'arrière-grand-père. [...]. On ne porte plus la nation, on porte sa micro-histoire<sup>247</sup>. » Les grandes missions anniversaires comme celle du centenaire de 14-18 et la mémoire familiale sont probablement plus efficaces qu'un tourisme de mémoire, avec lequel la mémoire d'Indochine ne peut lutter au vu de l'éloignement de son cadre. L'autre souci est la *sacralisation républicaine* des soldats et civils morts pendant les conflits par le vecteur commémoratif. Il est juste de se souvenir de leur courage, de leur sacrifice. Mais en faire des héros, des martyrs comme piliers de la politique mémorielle revient à en faire un roman épique alors que les cérémonies du souvenir à l'égard des poilus de la Grande Guerre venaient du regret de leur absence éprouvé par leur famille et leurs compagnons d'armes. La République laïque a tendance à se substituer au sacré religieux en donnant à quelques mémoires et lieux de mémoires soigneusement choisis, une *sacralité patriotique*, sanctuarisant la mémoire des morts par une

---

<sup>245</sup> Serge Barcellini, « Souvenir, mémoire et marché », *op. cit.*

<sup>246</sup> *Ibid.*

<sup>247</sup> Serge Barcellini, « Les commémorations étaient faites pour les survivants », *Ouest-France*, 11 novembre 2018.

mémoire discursive parfois héroïque et une mémoire monumentale visible. C'est ce que dit Johan Michel en écrivant : « Les pouvoirs publics créent un nouveau cérémonial en souvenir des morts pour la patrie. Alors que l'Église disposait du quasi-monopole du sacré mortuaire, les pouvoirs républicains inventent, surtout après la Première Guerre mondiale, des sanctuaires civiques dont la sacralité n'est plus adossée à la liturgie chrétienne<sup>248</sup>. » Les associations combattantes et les groupes mémoriels adhèrent à ce genre de politique qui les valorise, mais les anciens combattants, en entretien, ne sont pas toujours dupes. Les héros sont leurs camarades disparus. Même les grandes figures des conflits ne trouvent pas toujours grâce à leurs yeux. Dans une République qui recherche la paix après 1962 et pour une population qui veut la trouver dans la musique, la mode et une libération des mœurs, cette tendance a du mal à passer.

### 1.3.1.2 La mémoire supérieure à l'histoire ? Des représentations du passé concurrentielles

« La mémoire prémunit l'histoire contre la tentation du déterminisme » (François Dosse).

Les historiens peuvent observer avec méfiance la mise en scène des commémorations comme une nouvelle façon de valoriser les mémoires en perpétuant un récit national plus ou moins arrangé. Elles peuvent supplanter l'analyse historique voire l'intérêt pour l'histoire. Le risque, différent en fonction de l'objectif et des discours présidentiels, est que la commémoration, l'émotion, la fierté du souvenir nationalisé prennent le pas sur la réalité historique et la transforment.

Or il convient de maintenir une distance entre, d'un côté une mémoire et une histoire commémorées, et, de l'autre celles qui ont besoin de recul, d'apaisement, de rigueur. La mémoire en général et les commémorations en particulier doivent être précédées, accompagnées et suivies d'un cadre historique, d'une connaissance et d'une raison supérieures à l'exaltation d'un fait ou d'un groupe mémoriel survalorisé. Pour Mélissa Simard-Morin et Patrick Noël, « La mémoire s'empare, au détriment de l'histoire, de la totalité de l'espace représentationnel du passé : elle se place devant l'histoire comme mode de gestion du passé »<sup>249</sup>.

La mémoire n'a pas besoin de célébration pour être utile. Philippe Barrière explique que la mémoire est un atout pour la connaissance historique si elle reste à sa place ; « si sa réputation mémorielle, qui n'en finit pas de la signaler comme étant à part, ne précède pas la simple connaissance historique de cette exceptionnelle qualité ; si la mémoire ne devance pas l'histoire »<sup>250</sup>. Le danger, pour certains historiens, est d'avoir à constater les cas où « la mémoire a pris la place de l'histoire »<sup>251</sup> et que, pour ceux qui la défendent – pour le monde combattant en ce qui concerne cette thèse – la première prévaut sur la seconde, en devenant une sorte de récit officiel de l'histoire de la guerre

---

<sup>248</sup> Johann Michel, « Chapitre I. Le régime mémoriel d'unité nationale », dans *Gouverner les mémoires*, 2010, pp. 19-68. En ligne : <https://www.cairn.info/gouverner-les-memoires--9782130572398-page-19.htm> (Consulté la dernière fois le 17 janvier 2022).

<sup>249</sup> Mélissa Simard-Morin et Patrick-Michel Noël, « Les représentations du passé : entre mémoire et histoire », *op. cit.*

<sup>250</sup> Philippe Barrière, *Formes et usages du passé*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>251</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires*, *op. cit.*, p. 10.



d'Indochine. Elle est justifiée par leur vécu personnel, les récits d'autres combattants et la lecture assidue d'une littérature combattante valorisant les soldats d'Indochine aux dépens, parfois, d'une vérité historique plus terne. Elle est surtout basée, pour nombre de vétérans, sur le précepte selon lequel « seuls ceux qui l'ont vécue peuvent savoir »<sup>252</sup>. Sans doute conscients du caractère versatile de la mémoire ou par respect pour la science historique, aucun ancien d'Indochine n'a voulu comparer, en entretien, les deux domaines dont il a autant besoin l'un que l'autre ; l'un pour se souvenir, l'autre pour trouver une explication. Mais cela ne l'empêchera pas de se fier d'abord à son propre vécu, au souvenir qu'il en garde, et à l'analyse de l'événement ou de son propre ressenti, qu'il en a fait sur le moment plutôt que qu'à celle d'un chercheur qui n'a pas vécu la guerre d'Indochine et interfère avec la sienne ; sans parler d'une méfiance d'ordre politique envers les enseignants qu'une partie du monde combattant ressent encore aujourd'hui.

Cela amène une partie des vétérans non pas à inclure leur mémoire dans l'histoire mais à emprunter celle-ci pour en faire un repère dans une suite de mémoires fusionnées au sein d'un discours collectif, le plus souvent verbalisé par les associations combattantes. Dès lors, l'irruption de l'historien est déconsidérée. Il est certain qu'une fois définis, ces deux domaines apparaissent aussi fusionnels qu'antinomiques, par leurs sources, les discours, leur contenu, leur objectif. Le niveau de rigueur scientifique exigé par l'histoire semble à des années-lumière d'une mémoire basée sur l'émotion, malgré la volonté des vétérans de comprendre, qui les a amenés à beaucoup lire sur leur conflit, mais en se cantonnant surtout aux ouvrages historiques des historiens-combattants comme Yves Gras et Robert Bonnafous. Ils considèrent sans doute que « la mémoire des témoins des événements est le plus beau matériau de l'histoire »<sup>253</sup>.

La crainte du « tout est mémoire » donne l'impression à l'historien de ne pas pouvoir avancer ni présenter sa recherche sans se heurter à un groupe mémoriel. Le fait de publier un travail historique sans utiliser les mémoires peut ajouter à la critique de son analyse de fond, jugée incomplète sans leur apport. Marie-Claire Lavabre signale au passage que les historiens de années 1970 constatent le phénomène de mémoires mais n'en sont pas conscients au départ et ne l'envisagent pas ; d'où peut-être, le sentiment d'être ensuite dépassés par le phénomène. Lorsqu'ils le réalisent, comme pour Pierre Nora, c'est pour opposer les deux concepts. Pourtant l'historienne assure que l'intégration des mémoires est bien le résultat de « l'activité réflexive des historiens sur leur discipline », les mémoires collectives permettant entre autres, de forger une ou des identité (s) dont l'identité nationale, sur la base des études historiques. Les « lieux de mémoire » sont devenus un sujet de recherche grâce à l'essor des mémoires ou en réaction envers elles. L'existence d'une mémoriographie montre que la mémoire fait bien partie de l'histoire et que si des historiens sont inquiets des dérives des mémoires collectives, ils ne doivent pas en empêcher les apports.

---

<sup>252</sup> Phrase répétée de très nombreuses fois devant moi par des vétérans, un peu décourageante pour un chercheur, et qui mesure la limite de la confiance accordée aux historiens, par ailleurs souvent suspectés – à l'image de l'Université – de « gauchisme ».

<sup>253</sup> Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 409 p.

Si c'est néanmoins le cas, est-ce par arrogance, par sentiment de supériorité de l'histoire et de l'historien sur tout autre usage et mise en récit du passé ? L'histoire est-elle pour autant opposable à la mémoire du fait d'une fiabilité intellectuelle de la première sur la seconde ? Existe-t-il une arrogance de « ceux qui savent » face à une mémoire par nature incomplète et dispersée ? Il devient pourtant difficile d'arguer d'une supériorité de l'histoire face à la mémoire, de faire prévaloir sa plus grande simplicité, son unité, son universalité, face aux complexités mémorielles et sa plus grande fiabilité face à la partialité de sa rivale. Parlant d'une comparaison courante selon laquelle « La mémoire est partielle, l'histoire globale voire totale », Philippe Barrière se pose la question d'une certaine arrogance des historiens : « Qui sait même si le mépris, ou au moins une certaine condescendance hautaine des historiens pour la mémoire, ne se profilent pas derrière cette complaisante équation<sup>254</sup> ? » Il préfère penser que la mémoire est d'une « indéniable utilité »<sup>255</sup>, sans parler de supériorité ou d'infériorité. Voir la mémoire supplanter et transformer l'histoire apparaît comme un cauchemar. Mais celle-ci est-elle si fiable ?

Olivier Taïeb rappelle la question de la remémoration d'après Walter Benjamin, dans un article<sup>256</sup> publié en 2019. Ce dernier estime que « L'histoire n'est pas seulement une science ; elle est une forme de remémoration. Ce que la science a constaté, la remémoration peut le modifier »<sup>257</sup>. Plus tard, André Green constate l'évolution de la mémoire qui se confronte à d'autres événements postérieurs, permettant une prise de conscience changeant la lecture du passé, parfois le sens du passé. Il s'agit donc d'une « mémoire transformatrice », après-coup, qui transforme le passé et qui « déborde ici de beaucoup la remémoration consciente »<sup>258</sup>. Dans ce cas, le présent permet de comprendre le passé à la lueur des conséquences de ce passé ou de remontées de souvenirs postérieures aux événements qui permettent de mieux le comprendre. L'un des rôles de la remémoration – de la mémoire – est de transformer le passé, du moins le sens du passé. C'est là qu'intervient la célèbre phrase de Walter Benjamin, d'une mémoire « tenue de brosse à contresens le poil trop luisant de l'histoire »<sup>259</sup>, laquelle peut être modifiée dans son analyse, à la lumière des événements du présent. Il critique l'inaffabilité présumée de l'histoire. Mais considérer la remémoration comme transformatrice du sens du passé à la lumière du présent, n'est-ce pas là le danger du *présentisme*, selon François Hartog ? Sommes-nous aujourd'hui égarés entre Walter Benjamin et François Hartog, baladés comme une boule de flipper, rebondissant entre ces deux et d'autres bumpers, essayant de trouver la voie d'une histoire juste ?

---

<sup>254</sup> Philippe Barrière, *op. cit.*, p. 11.

<sup>255</sup> *Ibid.*

<sup>256</sup> Olivier Taïeb, « Enfance berlinoise vers 1900 de Walter Benjamin. Une enfance remémorée selon la théorie de l'après-coup de Freud », *anthropology and materialism*, n° 4, 2019. En ligne : <https://journals.openedition.org/am/948> (consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>257</sup> Walter Benjamin, *Paris, capitale du XX<sup>e</sup> siècle*, 1937, réédité Paris, Cerf, 1997, p. 489.

<sup>258</sup> André Green, *Le temps éclaté*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2000, 271 p. ; p. 45.

<sup>259</sup> Walter Benjamin, *Écrits français*, pp. 423-455. Paris, Gallimard, coll. Folio essais 2003, p. 438. Cette réflexion daterait de 1940.

La manipulabilité de la mémoire est une éventualité qui contredit la rigueur et la crédibilité de l'histoire. Mais l'histoire n'est-elle pas elle-même manipulable par le pouvoir politique ou par une école historique qui peut choisir tel angle d'analyse et en écarter d'autres. La complexité même de l'histoire la force au découpage par phases chronologiques entre spécialités et spécialistes. Elle est ainsi déclinée en de multiples histoires, histoire économique, sociale, culturelle, politique, militaire qui toutes ont une réelle importance mais tendent à rendre plus ardue la synthèse d'analyse d'un fait ; au point que, se voulant universelle, c'est-à-dire s'adressant à tous, elle s'adresse surtout aux spécialistes de l'histoire pour un débat technique de haute volée plus qu'à une diffusion pédagogique. Elle culmine, dans ce présent sujet, avec l'histoire-mémoire, qui n'est pas l'histoire de la mémoire, mais, selon Gérard Noiriel, une forme d'histoire au sens de récit, de discours « normatif, qui juge les acteurs du passé en dénonçant les uns et en réhabilitant les autres », [...], qui met en scène, le plus souvent, des victimes et des coupables ». On la trouve donc essentiellement dans les commémorations, pour « sauver de l'oubli des événements ou des communautés »<sup>260</sup>.

L'analyse historique dépend de beaucoup de facteurs qui dépassent le cadre technique d'une étude. Elle est fonction de l'ego-histoire de celui qui la réalise et de sa formation, si l'on considère que l'historien est souvent le spécialiste d'un type d'histoire et non un généraliste, lequel sera d'ailleurs critiqué pour son absence apparente d'étiquette. Le spécialiste d'histoire religieuse ou militaire n'a pas nécessairement la même analyse d'un fait que l'historien du monde moderne ou d'histoire contemporaine. L'histoire de la guerre d'Indochine, selon qu'elle provient d'un titulaire d'une thèse d'histoire militaire, ancien ou actuel militaire de carrière comme Ivan Cadeau, d'un spécialiste civil de la guerre d'Indochine comme Michel Bodin, ou d'un spécialiste des conflits et processus de paix dans l'Asie pacifique après 1945, comme Pierre Journoud, présentera également des différences, sans parler des contrastes de génération. Mais ce sont certainement ces diversités d'approches, de générations, d'histoires et de mémoires plus que la question d'une spécialité qui font la richesse d'une analyse autant que sa complexité. Si l'historien se veut plus fiable dans la réalisation d'un récit historique que peuvent l'être des témoins plus engagés, du fait de sa formation et de ses recherches, il ne doit pas oublier que l'histoire ne s'adresse pas seulement aux historiens mais à un public plus large qui ne doit pas se sentir déconnecté par toutes ces spécialités scientifiques. Les mémoires apportent un vécu plus réaliste, qui ramène le fait historique au niveau du terrain, de l'expérience vécue ; elles *humanisent* l'histoire.

Si la mémoire peut se révéler indispensable à l'histoire pour comprendre l'action et la mentalité de ses acteurs, l'historien est-il pour autant obligé d'inclure la mémoire dans son analyse ? Il est possible de l'écarter selon l'angle d'analyse historique recherché. Ainsi une étude globale du conflit comme l'a réalisée le général Gras, celle d'une opération militaire menée au

---

<sup>260</sup> Gérard Noiriel, « De l'histoire-mémoire aux "lois mémorielles" », *Études arméniennes contemporaines*, n° 15, 2012, pp. 35-49. En ligne : <https://journals.openedition.org/eac/433> (Consulté la dernière fois le 20 janvier 2022).

niveau d'un état-major que Michel Grintchenko a choisie pour analyser l'opération Atlante<sup>261</sup> ne disqualifient pas les ouvrages par le simple fait que les témoignages des militaires n'apparaissent pas. Elle ne sert pas à prendre position, ni à se soumettre à un récit mémoriel pour apaiser leurs rancœurs et leurs traumatismes. Son premier rôle est de comprendre le passé, pour en tirer une analyse, une critique, un récit. Benjamin Stora, confronté aux mémoires troublées de la guerre d'Algérie, a écrit que « l'histoire ne sert pas à guérir les mémoires blessées », constatant par ailleurs, pour l'avoir personnellement vécu, que même si de nombreuses études ont concerné depuis l'histoire et les mémoires de ce conflit, « cela ne guérit pas les souffrances d'un groupe »<sup>262</sup>. Il faut donc trouver une position d'équilibre, utiliser les mémoires comme appoint dans l'analyse comme dans la construction du récit historique en vérifiant les sources, sans verser de la vie des héros aux exigences de victimes. Comme le dit encore Benjamin Stora, « l'historien ne peut ni les dédaigner ni s'y soumettre ».

Même si les historiens sont, depuis les procès Papon et Touvier des années 1990, de plus en plus amenés à témoigner pour évoquer le contexte et expliquer la situation de l'époque, l'histoire ne sert pas, selon lui, à judiciaireiser, à revendiquer, voire à commémorer. En somme, l'histoire prend position sur des événements en les expliquant mais n'a pas à obéir à des pressions teintées de politique et d'identités mémorielles. François Dosse, après avoir constaté en 2009 qu' « entre histoire et mémoire, le fossé n'en est pas pour autant comblé » et que cette méfiance existe toujours envers les mémoires estime que si mélanger ou isoler ces deux reconstructions du passé reste néfaste, utiliser les mémoires pour affiner l'histoire reste essentiel :

« On peut éviter l'impasse à laquelle conduit une trop grande séparation, mais aussi le recouvrement des deux notions. À la valeur d'expertise de l'historien et valorisant le statut de la vérité dans sa recherche pour faire pièce aux négationnistes, laissant à la mémoire la fonction de la fidélité, on peut se demander ce que vaudrait une vérité sans fidélité ou une fidélité sans vérité. C'est par la médiation du récit qu'une articulation peut être réalisée entre ces deux dimensions<sup>263</sup>. »

Philippe Joutard développe cette idée d'une « alliance nécessaire<sup>264</sup> » entre elles : « j'affirme qu'il ne faut pas les opposer mais les articuler ». Il explique, dans le sillage de Ricoeur, que « la mémoire prémunit l'histoire contre la tentation du déterminisme », dans la diversité des vécus que distillent les mémoires individuelles. Plus loin, il parle de la mémoire comme pouvant « fournir un fil d'ariane » à une histoire qui « ne peut pas être la résurrection intégrale du passé » sans les témoignages ; elle rend le passé plus « intelligible » à hauteur d'homme et « fait entendre d'autres voix qui éclairent des fragments de réalités passées »<sup>265</sup>. Par conséquent, la mémoire comble les vides laissés par une histoire se voulant parfois trop universaliste.

---

<sup>261</sup> Michel Grintchenko, *L'opération Atlante. Les dernières illusions de la France en Indochine*, Paris, ISC - Economica, 2008, 700 p.

<sup>262</sup> Benjamin Stora, « L'histoire ne sert pas à guérir les mémoires blessées », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2007/1 n° 85, BDIC, p 10-13 ; <https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2007-1-page-10.htm> (Consulté la dernière fois le 19 juin 2022).

<sup>263</sup> François Dosse, « Se réapproprié la mémoire par l'histoire », *Cahiers français*, n° 303, juillet-août 2001, p. 1.

<sup>264</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, op. cit., p. 253.

<sup>265</sup> *Ibid.*, pp. 260-261.

Le rôle de la commémoration, c'est-à-dire la volonté de célébrer le souvenir d'un événement majeur ou d'une personnalité qui a marqué la société est essentiel, au niveau national ou local pour comprendre son histoire, réactiver la mémoire et inversement ; pour que la société rassemblée ressente le présent comme une continuité du passé, sans déterminisme exagéré. Assister à une commémoration permet d'être soudés dans une même nation, un même espace. Elle a, selon l'expression de Philippe Barrière, un « pouvoir de condensation »<sup>266</sup> du lien entre passé, présent et avenir, *confondus* dans une même trajectoire temporelle.

### 1.3.2 La victimité des groupes mémoriels ou la mémoire élégiaque : une notion pesante d'endettement de la société

« Le “ régime victimo-mémoriel ” de la Shoah sert de paradigme pour tous ceux qui s'engouffrent dans la voie du devoir de mémoire » (Esther Benbassa)

L'auto-victimisation des groupes mémoriels est un autre conflit d'usage entre histoire et mémoire quand ceux-ci s'en servent pour revendiquer un droit supérieur aux autres, un devoir de mémoire sur leur passé ou celui de leurs aînés dont ils défendent l'action, du fait de leurs souffrances. Plus celle-ci est élevée, plus la société devrait imposer la nécessité de s'en souvenir puisqu'elle a la chance de vivre en paix du fait du sacrifice de ces aînés. Le devoir de mémoire, dans ce cas est *l'obligation* de se remémorer un passé plus qu'un autre parce que la société a une dette envers ceux à qui elle doit sa liberté. Cette notion d'*endettement* de la population dans un souvenir rendu obligatoire sacralise une mémoire lourde dont il faut poser la question de l'utilité ; celle de vivre perpétuellement dans la mémoire d'un passé victimisé, élégiaque, c'est-à-dire plein de tristesse, parfois de regret. Faut-il transmettre à chaque génération la souffrance des précédentes au point d'inciter à l'honorer, voire à la revivre, au risque de transmettre dans le même temps la rancœur voire la haine<sup>267</sup> ? Existe-t-il une échéance du souvenir des guerres ou doit-on commémorer cette victimité pour l'éternité ? Est-ce une revendication des vétérans d'Indochine ?

Il n'est pas question de nier la souffrance d'une société, de combattants envoyés en guerre par leur gouvernement. Il faut toutefois rappeler que les faits s'éloignent dans le temps. Les prisonniers de l'Union française ont connu l'expérience d'une captivité comme le pire moment de leur existence, un traumatisme impossible à évacuer sauf à tenter de l'oublier par tous les moyens, ce qui s'est révélé, dans la plupart des cas, impossible. Les combattants d'Indochine, dans leur ensemble, ont souffert loin de chez eux dans l'amertume progressive d'un désintérêt de leurs propres compatriotes pendant et depuis le conflit. Le fait de leur répondre qu'ils se sont engagés

---

<sup>266</sup> Philippe Barrière, *op. cit.*, p. 281.

<sup>267</sup> Chaque président a une vision personnelle de l'utilité de la mémoire sur la cohésion sociale. Le président Sarkozy, en 2008, envisageait « de confier la mémoire d'un des 11 000 enfants français victimes de la Shoah » à chaque élève de CM2. Projet heureusement abandonné en 2008 sous la pression de personnalités comme Serge Klarsfeld car les élèves de Primaire sont trop jeunes pour supporter la responsabilité et l'émotion d'une mémoire dramatique. La « thématique des enfants victimes », est utile dans la compréhension de l'histoire de la Shoah, mais d'un usage délicat.

et sont responsables de ce choix, qui constitue une des premières critiques entendues lors de leur retour, n'est pas pertinent du fait que rares sont ceux qui connaissaient réellement les données et la réalité du conflit à l'époque. Leur disparition inéluctable et la défaite mémorielle que constitue la méconnaissance de leur action accroissent leur rancœur d'une victimité non reconnue. Or, les associations de vétérans ont obtenu une reconnaissance de la part du pouvoir politique, l'apogée en étant une journée d'hommage aux morts pour la France en Indochine, chaque 8 juin depuis 2005. Cependant, plusieurs d'entre elles continuent de transmettre une mémoire victimisée, dans leurs discours et sur les réseaux sociaux, affirmant la nécessité d'un devoir de mémoire s'imposant à la société. Il serait anormal qu'une société ne se souvienne pas de la souffrance des siens dans le passé. Ce besoin de reconnaissance veut s'insérer dans le sillage de la politique mémorielle de la Shoah, *La référence en termes de combat pour la mémoire des victimes*. Esther Benbassa parle de « régime victimo-mémoriel » de la Shoah comme modèle pour les autres mémoires se sentant lésées et explique que cette attitude victimaire sert surtout de construction d'identité aux groupes mémoriels revendicatifs, de visibilité aux yeux de la société :

« Ainsi la reconnaissance de la souffrance autorise-t-elle la construction identitaire du groupe souffrant. Victimité et souffrance sont dès lors les deux points d'appui des demandes qui se font jour, et qui imposent à tous les membres de la nation un devoir de mémoire. Le « régime victimo-mémoriel » de la Shoah sert de paradigme pour tous ceux qui s'engouffrent dans la voie du devoir de mémoire, tandis que les combats pour la suppression des discriminations restent à l'arrière-plan<sup>268</sup>. »

Cette revendication, le ton et l'objectif d'une mémoire victimisée posent problèmes. D'une part, vouloir peser sur une politique mémorielle suppose un lobbying dont les anciens d'Indochine n'ont jamais disposé du fait du faible nombre de vétérans et de civils rapatriés en Métropole. Plus tard, les populations issues de l'ancienne colonie et en grande partie issues des Boat People dans les années 1970-1980, n'ont jamais revendiqué quoi que ce soit des mémoires d'Indochine. D'autre part, la pression exercée sur le pouvoir politique détenteur de la politique mémorielle, sur l'enseignement, sur la société dans son ensemble, aboutit à une succession de revendications de plusieurs groupes mémoriels qui, finalement, ne se satisfont pas toujours des gestes de l'État pourtant important après 1980. Des personnalités comme William Schilardi ou Michel Chanteux se contentent de l'œuvre accomplie et de cette reconnaissance obtenue malgré leurs retards et leurs lacunes, estimant probablement, avec réalisme, que l'État n'ira, de toute manière, pas au-delà. D'autres veulent imposer une visibilité plus grande de leur mémoire par une attitude plus engagée du sommet de l'État et de ses institutions. Ainsi les gestes d'Édouard Philippe, lors de sa visite à Dien Bien Phu en 2018 et de la cérémonie du 8 juin 2019, ont-ils provoqué des reproches, ne serait-ce que par l'absence d'« accusation des crimes du Vietminh »<sup>269</sup> et le regret d'une reconnaissance trop tardive. La revendication de l'ANAPI pour la reconnaissance du terme de

---

<sup>268</sup> Esther Benbassa, « Préface », dans Johan Michel, *Gouverner les mémoires*, Paris, PUF, 2010, 224 p. ; pp. 9-15.

<sup>269</sup> Témoignage de plusieurs acteurs associatifs.

déportés pour les prisonniers des camps de l'APV était aussi importante depuis 1985 que le statut des prisonniers en lui-même, voulant les aligner sur les victimes de la barbarie nazie pour dénoncer l'équivalence de nocivité de la RDV communiste avec celle du régime hitlérien et valoriser la comparaison Ho Chi Minh - Hitler. Mais la loi de 1989 a aligné les droits des anciens prisonniers sur ceux des déportés sans leur donner le même terme.

Jusqu'à quelle époque faut-il se souvenir des souffrances passées ? Où arrêter le curseur dans la remontée du temps ? Le terrifiant génocide du Rwanda, plus proche de nous, est un exemple intéressant puisque le pouvoir politique du président Kagamé, en partie issu du peuple Tutsi massacré en 1994 par les Hutus, a décidé d'un apaisement total de cette mémoire. Il a mis en place une politique de mémoire basée sur le pardon et la réconciliation qui passe par la commémoration du génocide et par le *vivre à nouveau ensemble*, au niveau local entre anciens génocidaires et victimes ou enfants des victimes. Rémi Korman parle toutefois d'une mémoire certes enseignée mais progressivement « démobilisée », « euphémisée » et finalement « normalisée »<sup>270</sup> par la réconciliation nationale, c'est-à-dire un oubli partiel pour un avenir social consensuel.

Toute proportion gardée entre la mémoire d'un génocide et celle d'un conflit décolonial, les vétérans ne souhaitent pas tous être les objets d'une victimisation. Le mot même semble excessif. Une partie d'entre eux ont gardé cette mémoire pour eux et n'ont pas souhaité la partager. Les témoins rencontrés ont presque tous le même discours, celui d'éviter l'héroïsme du souvenir autant que l'élégie de la mémoire, désirant être davantage reconnus par la société grâce à une histoire du conflit plus largement enseignée et diffusée. Mais certains sujets de la guerre d'Indochine sont encore tendus voire inflammables, soixante-dix ans après les faits, ce qui pose la question de l'apaisement des mémoires, du pardon subordonné à une victimité affichée et de la persistance de la politique dans cette mémoire. La moindre allusion officielle adressée à la mémoire d'Ho Chi Minh, à celle du général Giap a soulevé par le passé un tollé de protestation de la part des associations de vétérans et de soutien au monde combattant, ce qui ne va pas dans le sens d'un apaisement. C'est également ce qui concerne le communisme en France, que ce soit le rôle du PCF, des dockers de Marseille, d'Henri Martin ; également les camps de prisonniers français ou de l'Union française de la RDV, celle-ci étant soupçonnée de crimes contre l'Humanité ou de génocide envers les combattants du CEFEO. Les domaines les plus sensibles dans les relations entre le monde universitaire et le monde combattant à propos de l'Indochine portent sur ces camps de prisonniers et la cruauté du *Vietminh*. Un historien contredisant la thèse de Robert Bonnafous se voit de toute façon critiqué, même si les recherches récentes contredisent certains points de cette analyse datant de 1985. La rancœur transmise à la post-mémoire, dont une partie est parfois plus

---

<sup>270</sup> Rémi Korman, « La politique de mémoire du génocide des Tutsi au Rwanda : enjeux et évolutions », *Droit et Cultures*, n° 66, 2013, pp.87-101. En ligne : <https://journals.openedition.org/droitcultures/3162?lang=en#bodyftn2> (Consulté la dernière fois le 22 janvier 2022). Cette politique ne satisfait pas tous les Rwandais.

revendicative et victimaire que les mémoires combattantes elles-mêmes, s'oppose à un apaisement des analyses historiques et des mémoires. Or il est douteux que cette question mémorielle avance, soit valorisée et mieux connue tant qu'existera cette attitude de victimité tenue comme similaire entre la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Indochine, entre le régime hitlérien et celui d'Ho Chi Minh. Constater un oubli partiel ou un exil des mémoires de captivité d'Indochine voire du conflit apparaît logique. Une nation ne peut vivre perpétuellement dans les blessures du passé ni se sentir *endettée* vis-à-vis de soldats d'une guerre de décolonisation d'une portée difficilement comparable à celle de la Seconde Guerre mondiale.

L'équilibre des mémoires est un souci central et permanent pour l'État comme pour les enseignants. Les mémoires combattantes d'Indochine sont centrées sur l'impuissance d'un pouvoir politique qui a perdu la guerre et la colonie indochinoise, l'opposition et l'atonie d'une société noyautée par le PCF. La captivité inhumaine dans les camps de la RDV devient, dans les années 1980, une image de victimité bien plus lisible dans la société voulant susciter, en même temps qu'une reconnaissance de l'horreur vécue, un mouvement compassionnel similaire à celui de la Shoah. Mais la place est déjà prise par celle-ci. Elle concerne six millions de civils massacrés en Europe dans un conflit qui a bouleversé les nations par son caractère génocidaire sur des civils. La victimité des prisonniers français<sup>271</sup> de la RDV engagés dans un conflit lointain, aussi épouvantable soit-elle, pèse peu dans une telle mise en abyme, quel que soit le poids des images de prisonniers rescapés squelettiques, affichés par l'ANAPI. Marie-Anne Paveau parle des excès d'une mémoire – pensant à celle d'Algérie pour les rapatriés – qui ne garde que la douleur :

« L'oubli est nécessaire à l'élaboration d'une mémoire praticable, ouvrant sur une histoire elle aussi praticable. Mais quand la formulation même des choses est rendue impossible par le trauma, qui fait retour dans l'existence par les chemins bien rodés qui sont les siens, alors l'oubli lui-même est bloqué. Tous les grands conflits du monde ont provoqué cette chose-là, ce silence habité de paroles non dites, d'un passé non vécu qui se manifeste cependant par de la douleur<sup>272</sup>. »

La victimité d'une mémoire basée sur la douleur, le reproche d'un oubli volontaire du conflit et l'endettement mémoriel des générations suivantes à l'égard de ceux qui se sont antérieurement sacrifiés pour leur liberté, est difficilement acceptable dans la durée par une population vivant dans la paix et l'espoir d'un avenir meilleur. Cette notion semble surtout déjà lourde à assumer pour une jeune génération, face à la mémoire civile de la Shoah. Celle de la guerre d'Indochine, qui se bat pour sa survie, est issue d'un conflit impopulaire et lointain qui ne peut bénéficier d'un devoir de mémoire analogue. Les générations qui ont suivi les conflits du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas spécialement envie de sentir une telle surcharge de dette morale cumulée par un passé très guerrier – l'obligation de se souvenir, de commémorer – sur leur existence.

---

<sup>271</sup> Chiffre très discuté, 21 220 soldats, qui mélange encore disparus et prisonniers de guerre de l'Union française, hors autochtones.

<sup>272</sup> Marie-Anne Paveau, « Discours et mémoire 5. Démémoire discursive et amémoire (in)volontaire », *La pensée du discours*, 2013. En ligne : <https://penseedudiscours.hypotheses.org/12318> (Consulté la dernière fois le 22 janvier 2022).



À cette *dette* évoquée face au sacrifice des aînés, Paul Ricoeur préfère le terme d'« héritage », qu'il prend bien soin de distinguer de la « culpabilité<sup>273</sup> ». S'il ne semble pas le ranger dans la catégorie des *abus de mémoire*, son utilisation par les groupes sociaux soucieux de rappeler leur victimité peut toutefois s'en charger, d'autant plus si la politique mémorielle en reprend les principes. Il semble que l'endettement des générations vivant en périodes de paix soit devenu un cheval de bataille de la mémoire officielle, attachée au devoir de mémoire. La politique mémorielle s'empare de cette injonction morale, plus ou moins répétée selon les périodes, à des moments où sentiment national, mémoire nationale voire identité nationale semblent en déclin. La politique mémorielle est essentiellement entrée dans cette voie aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Le nombre élevé des tués de 1914-1918, mis en avant par des créations monumentales (ossuaires, monuments aux morts) et par des cérémonies nationales (11 novembre, jour férié dès 1922), a créé un culte des morts sans précédent dans l'histoire républicaine, qui enjoint à la société de se souvenir du sacrifice des aînés pour la liberté dont elle profite.

Un siècle plus tard, on peut lire dans l'avant-propos du numéro hors-série des *Chemins de la Mémoire* intitulé *Commémorer*<sup>274</sup> que « Commémorer, c'est faire le lien entre un passé remémoré, un présent porteur d'espoir et un avenir éclairé par l'engagement de nos aînés », si tant est que l'on puisse distinguer les raisons d'engagements des soldats dans les guerres du XX<sup>e</sup> siècle, trop hâtivement explorées. Cette politique d'hommage qui « doit mesurer la puissance évocatrice d'un lieu et tisser le lien intergénérationnel indispensable à toute société » doit « nourrir l'esprit de citoyenneté des plus jeunes d'entre nous et les sensibiliser au respect de notre patrimoine de pierre et des valeurs défendues hier et aujourd'hui, parfois jusqu'au sacrifice ultime, celui de sa vie »<sup>275</sup>. Si l'apprentissage du respect et des valeurs semble intéressant dans la société actuelle, il est souhaitable de préciser lesquelles, celle-ci ayant changé depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. En outre, il n'est pas sûr que sensibiliser la jeunesse au « sacrifice suprême », valorisé avant 1914, soit en adéquation avec l'histoire enseignée des conflits et la pensée d'une société de paix du XXI<sup>e</sup> siècle. La société de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et celle du XXI<sup>e</sup> siècle ne sont pas seulement redevables aux militaires. Ils n'ont, d'ailleurs, pas tous choisi de se sacrifier mais ils sont morts pour défendre leur patrie. Sont-ils pour autant les modèles à suivre ? Les luttes politiques, sociale et culturelles ont, en permanence, combattu pour la liberté, parfois contre le pouvoir politique en place. La défense de la liberté n'est pas l'apanage exclusif des combattants.

Le président Sarkozy, nous l'avons vu, a déjà expérimenté, en 2008, ce décalage entre le pouvoir politique qui lie l'injonction du souvenir à une identité nationale tournée vers le passé, dans cette logique d'endettement moral. Si la politique mémorielle impose les mémoires traumatisées des groupes maltraités par le pouvoir politique, les mémoires d'une guerre et parfois l'oubli, elle peut

---

<sup>273</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 108.

<sup>274</sup> Ministère des Armées, « Commémorer », *Les Chemins de la Mémoire*, octobre 2020, 83 p.

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 5.

traumatiser les générations suivantes par une culpabilité qui n'est pas indispensable pour comprendre l'histoire de la Nation. Les jeunes sont censés, dans ce cas, en supporter le poids moral, prenant en charge le souvenir dans des commémorations et des discours voire par des engagements patriotiques. Si la pensée d'un souvenir comme d'une reconnaissance à l'égard des aînés est acceptable pour les deux guerres mondiales pendant lesquelles les Allemands ont occupé le territoire national, supprimé la liberté de la population au sein de laquelle des résistants ont trouvé la force de lutter pour la retrouver, il est difficile de convaincre la société actuelle d'une même démarche pour y inclure le combat du CEFEQ, à 10 000 kilomètres de la France, face à une volonté d'indépendance. Les vétérans d'Indochine estiment avoir lutté contre le danger communiste en défendant une possession française, donc la France. Une partie d'entre eux justifient, d'ailleurs, cet objectif en observant, *a posteriori*, les méfaits d'une dictature communiste qui, selon eux, subsiste toujours au Vietnam. Mais cette reconnaissance de dette concerne une France impériale qui n'était pas *la France*, d'autant que l'Indochine n'en fait déjà plus partie<sup>276</sup> puisqu'elle s'est transformée en États associés de l'Union française, dès 1949 (1953 pour la Cambodge), auxquels la France a apporté une aide coûteuse. Cette notion d'endettement répétée dans une mémoire officielle entre probablement dans la catégorie des abus de mémoire imposant une lecture exemplaire du passé à une histoire déjà complexe à transmettre.

### 1.3.3 L'abus de mémoires : une question phare du début du XXI<sup>e</sup> siècle

« L'us comporte la possibilité d'abus<sup>277</sup>. » (Paul Ricoeur)

Chacun, élève, citoyen, chercheur, politique peut « faire mémoire »<sup>278</sup> comme le dit Paul Ricoeur. Il estime que l'abus de mémoire est une hypothèse logique dès lors qu'il y a usage de celle-ci : « l'exercice de la mémoire, c'est son usage ; or l'us comporte la possibilité de l'abus » qui menace la « quête véridative » – « la visée véridative »<sup>279</sup> selon son mot – d'une *mémoire juste*, l'objectif ultime. Cela signifie que, s'il est juste de *faire mémoire*, il n'est pas pensable de vouloir l'imposer excessivement par un activisme associatif et une politique mémorielle d'État trop tournée vers un passé violent. Ricoeur parle de « possibilité d'abus » tout en soutenant sa logique presque omniprésente dès lors qu'il y a « us » c'est-à-dire usage de la mémoire. La nature de la mémoire renferme ses propres excès, son exercice les développe et les transforme en abus sous forme de *mémoire privilégiée* ou *dénaturée*.

Les dangers liés à ces conflits d'usage entre histoire et mémoires sont à l'ordre du jour au tout

---

<sup>276</sup> Elle se transforme, d'ailleurs, en France d'Outre-mer dans les années 1950 pour faire oublier la *colonisation*.

<sup>277</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 68.

<sup>278</sup> *Ibid.*

<sup>279</sup> *Ibid.*

début du XXI<sup>e</sup> siècle devant l'inflation de ceux-ci et les débats houleux, historiques, politiques, judiciaires tout autant provoqués par leur interprétation que par leur place nouvelle dans la société. Cela a provoqué une succession régulière d'ouvrages et articles plus ou moins rudes. Cette période est dominée par Paul Ricoeur, philosophe, qui, en 2000, parle des « abus », terme également employé par Tzvetan Todorov en 2004 et Marie-Claire Lavabre qui préfère le terme de « mésusages ». Jean-Pierre Rioux a employé le mot « embarras » en 2008, après avoir considéré en 2006 que « la France (perdait) la mémoire »<sup>280</sup>. Des historiens comme Denis Peschanski<sup>281</sup> et Barbara Lefebvre vont plus loin, le premier en parlant de « perception de conflictualité », la seconde de « conflictualité entre histoire et mémoires », c'est-à-dire que leurs différences conduisent les historiens, l'État et les groupes mémoriels à des pics de tension, des échanges houleux, des écrits vengeurs voire une judiciarisation de leur opposition.

La crise de 2005 issue de la mémoire de la colonisation imposée par l'État, en a agité le spectre et confirmé ce risque d'abus. Le constat d'une mémoire en tant que passion sociale perturbatrice de l'histoire *empoisonne* les rapports entre histoire et mémoires du fait de la méfiance mutuelle des autorités politiques, du monde combattant et du monde enseignant, secondaire et universitaire. L'un des objectifs de cette thèse est justement de constater les usages des mémoires d'Indochine dans l'histoire du conflit, ses apports et ses dangers, sources d'incompréhension entre le monde combattant qui, parfois, les survalorise et s'en fait le chantre exclusif, et les chercheurs qui se méfient de ses débordements.

Paul Ricoeur définit les abus comme les excès d'une *mémoire empêchée*<sup>282</sup>, blessée, malade, bloquée, impossible à exprimer. Elle part des mémoires individuelles pour se transmettre à la mémoire collective d'un groupe, d'une société. La *mémoire manipulée*<sup>283</sup> l'est pour des raisons idéologiques par un parti, un État, lorsqu'il s'agit de privilégier une mémoire, une lecture et de construire une mémoire identitaire ; de manipuler la mémoire pour faire de même envers la société et lui construire une identité orientée. La *mémoire obligée*<sup>284</sup>, enfin, est l'obligation de se souvenir. « commandée », « abusivement commandée », elle peut être celle d'un devoir de mémoire trop affirmé et exclusif. Tzvetan Todorov, précédant Ricoeur sur cette notion, a reconnu le concept d'*abus* en lui donnant plusieurs sens sur lequel ces deux intellectuels sont globalement d'accord<sup>285</sup>. Il redoute les *abus de mémoires*<sup>286</sup> lorsqu'ils deviennent trop envahissants pour la liberté et la recherche d'une justesse d'analyse historique, surtout s'ils sont l'expression d'un État qui cherche à réécrire

---

<sup>280</sup> Jean-Pierre Rioux, *La France perd la mémoire*, Paris, Perrin, 2006 ; réédition Tempus 2010, 304 p. Jean-Pierre Rioux (dir), *Nos embarras de mémoire*, Panazol, Lavauzelle, 2008, 202 p.

<sup>281</sup> « Depuis des décennies, le couple histoire/mémoire a été (et reste) perçu comme conflictuel » : Denis Peschanski, « Repenser les MEMORY STUDIES », dans Francis Eustache (dir), *Mémoire et oubli*, Paris, Éditions Le Pommier, 2014, 159 p. ; p. 73.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 575.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 579.

<sup>284</sup> *Ibid.*, pp. 575 et 585.

<sup>285</sup> Tzvetan Todorov, *Les abus de mémoire*, Paris, Arléa, 1995, 61 p.

<sup>286</sup> *Ibid.*

l'histoire dans un sens patriotique, à la diffuser par l'intermédiaire d'une information et d'un enseignement eux-mêmes maîtrisés dans ce but. C'est ce qu'ont tenté les totalitarismes, mais finalement, le danger existe aussi en démocratie. Celui d'une mémoire pouvant être *menacée* dans sa liberté d'expression, menacée d'effacement par le pouvoir politique, maquillée. La mémoire peut être *manipulée* par la loi, par la propagation de la haine dans un but de revanche que peut contenir un culte excessif d'une mémoire valorisée par une politique commémorative *sacralisée*. Les mémoires comparées doivent être analysées, mises sur un pied d'égalité et ne pas servir à un groupe social ou contre lui ; être préservées de l'oubli sans recouvrir le présent pour détourner l'attention de difficultés et ainsi accuser une mémoire, un fait, un peuple. Accepter le travail de l'historien permet de dépasser une victimisation excessive de certaines mémoires vivantes et d'éviter un *devoir de mémoire* trop pesant.

Les abus sont potentiellement nombreux et issus d'une dérive dans l'utilisation comme dans la conception des mémoires. Il faut d'abord en comprendre le sens, les usages possibles et ses dérives, les « usages et mésusages de la notion de mémoire »<sup>287</sup>, selon le mot de Marie-Claire Lavabre. Les excès d'emploi des mémoires ne les remettent pas en cause en elles-mêmes. L'historienne souligne dans le même temps l'impossibilité de se passer désormais de la mémoire, son mésusage ne devant pas en diminuer l'intérêt pour l'histoire. Plusieurs conflits d'usage existent, non pas sur l'utilité des mémoires mais sur les dérives d'une utilisation politique, nationale au sens de nationaliste, d'une volonté victimaire de signaler la primauté de sa souffrance par une mémoire blessée et un abus de mémoire qui, sur les mémoires d'Indochine, combattantes ou non, est assez facile, étant donné qu'elles sont méconnues. L'*abus de mémoires*, pour elle, est surtout un mauvais usage, un « usage abusif ou détourné »<sup>288</sup>, un détournement de leur sens par une lecture orientée à usage politique. En dehors d'une intrusion politique de l'État, les historiens considèrent parfois que le problème vient de l'influence des témoignages, des discours des anciens combattants et des associations pour influencer l'écriture de l'histoire. Benjamin Stora estime que « longtemps, la mémoire des acteurs a pesé lourdement sur l'écriture de l'histoire de cette période [La guerre d'Algérie, NDA] »<sup>289</sup>. De fait, l'histoire scientifique et son héritière, l'histoire enseignée du conflit, soulèvent des objections, parfois, des tempêtes, de la part de ceux qui l'ont vécue et pensent être les gardiens du temple mémoriel. Une analyse qu'ils n'ont pas faite peut se voir rejetée du simple fait que ceux qui construisent l'histoire ne l'ont pas eux-mêmes connue. Cette réflexion, plusieurs fois entendue et lue, aboutit même, chez certains vétérans, à ne pas lire les ouvrages historiques publiés sous ce prétexte, sauf ceux émanant des historiens combattants d'Indochine. Revenir sur leur analyse peut

---

<sup>287</sup> Marie-Claire Lavabre, « usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, 2000, n° 7, pp. 48-57. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/criti\\_1290-7839\\_2000\\_num\\_7\\_1\\_1560](https://www.persee.fr/doc/criti_1290-7839_2000_num_7_1_1560) (Consulté la dernière fois le 2 février 2022).

<sup>288</sup> Selon la définition du Larousse, consulté la dernière fois le 5 décembre 2021. Ce terme n'est pas encore accepté par tous les dictionnaires.

<sup>289</sup> Mohammed Harbi, Benjamin Stora, *La guerre d'Algérie. 1954-2004. La fin de l'amnésie*, op. cit., p. 10.

devenir un crime de lèse-majesté déconnecté de leur réalité, du moins de celle exprimée. Ce rejet est un abus qui la privilégie à l'histoire scientifique alors qu'elle en constitue un apport.

L'amertume de la défaite transforme la mémoire en argument de défense de la Nation par les gardiens de l'honneur du CEFEO et de la France contre les communistes ou la gauche qui influencent les médias et l'enseignement. Cette rancœur de beaucoup d'anciens combattants conteste déjà la réalité d'une défaite militaire, qui n'est que politique et à cause de laquelle les Français ont été chassés du Nord-Vietnam en 1954, puis du Sud-Vietnam en 1956. La méconnaissance de leur mémoire apparaît depuis comme une « défaite mémorielle »<sup>290</sup> tout autant que la persistance d'une dictature communiste au Vietnam depuis 1954. La mémoire collective peut être rancunière. Mais jouer la mémoire contre l'histoire peut se retourner contre la première, en la déconsidérant. D'où, pour les historiens, un danger à se laisser envahir par une émotion mémorielle, par compassion pour des anciens combattants qui ont effectivement souffert de la guerre et du désintérêt qui a suivi, par filiation ou amitié. La post-mémoire s'apparente parfois à une revendication des exploits paternels. Les réseaux sociaux sont remplis de ce genre de réflexions approximatives et parfois violentes, témoignant d'une absence de recul certaine et d'une politisation de la mémoire.

Cette amertume des vétérans devant la méconnaissance – pour eux, l'oubli volontaire – de leur mémoire par la faute de ceux qui s'opposent à une évocation de leur guerre, fonctionne peu à peu, pour ceux qui s'en laissent convaincre, comme un *paradigme obsessionnel* qui établit un modèle d'analyse : celui de la mémoire combattante d'une guerre d'Indochine unie voire construite contre le communisme, critiquée et refusée par un monde universitaire et une Éducation nationale « de gauche », vecteurs de l'anticolonialisme, selon une grille de lecture conservée des années 1960-1970. Or tous les anciens ne sont pas d'accord avec cette analyse. Les mémoires combattantes d'Indochine et, en particulier, la mémoire collective du conflit, celle que les associations et parfois l'État essaient de synthétiser et de proclamer, évoluent dans un sens défensif et accusateur : défendre les mémoires, le passé, amène progressivement à défendre l'œuvre coloniale ce qui, depuis les années 1980, est patent. C'est sur ce point que la mémoire collective peut déformer des mémoires individuelles parfaitement conscientes que le CEFEO ne défendait pas la France parce que *l'Indochine n'était pas la France*. Nombre de vétérans pensent que la lutte pour l'indépendance, pour être encadrée et organisée par une RDV communiste, n'était pas seulement causée par un objectif politique mais également par un siècle d'injustices économiques et sociales produites par le système colonial. De fait, la mise en récit des mémoires combattantes d'Indochine, à l'orée des années 1980-1990, poursuit la guerre contre l'ennemi communiste par d'autres moyens, plus culturels (littéraires et discursifs) et judiciaires. C'est le cas des ouvrages de combat *post-anti-soixante-huitards*<sup>291</sup> ; du monde combattant uni face au documentaire d'Henri de

---

<sup>290</sup> Le terme est de Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, op. cit., p. 341.

<sup>291</sup> *Le Poison rouge* d'André Bruge, *L'enjeu*, publié par l'ACUF en 1971.

Turenne en 1984 et à Georges Boudarel dans les années 1990, puis face à la critique de la colonisation en 2005 ; face aux éloges d'Ho Chi Minh et Giap par l'autorité politique en 2013 et 2018.

Est-ce pour autant une « tyrannie des mémoires » ? Probablement pas parce que les mémoires d'Indochine ne sont pas dominantes face à l'histoire. Intégrées ou pas aux études historiques, elles ne les empêchent pas et ne s'imposent ni à une mémoire nationale ni à une histoire enseignée concernant la colonisation et la décolonisation. L'affrontement de 2005 sur l'obligation d'intégrer une histoire coloniale orientée vers la défense de la colonisation française et diffusée par les programmes scolaires, a fait reculer le pouvoir politique qui est ensuite entré dans une nouvelle atonie mémorielle sur ce sujet. Les éléments de programme de lycée traitant de la colonisation, de la guerre d'Indochine en 2018-2019 permettent de commencer une analyse sans insister sur un devoir de mémoire colonial. L'abus de *mémoires colonialistes* a été évité et les sujets de colonisation et décolonisation sont traités, même a minima.

Toutefois, la nécessité d'une histoire enseignée et d'un récit national équilibrés, véridiques, ne signifie pas que l'on soit à l'abri d'un retour du *roman national*. La célébration nationale de la mémoire de chaque soldat français mort pour la France au Mali par le cérémonial des Invalides en est-elle l'expression ? Les programmes politiques favorables à un récit national exaltant la fierté d'une histoire *positivée* du pays deviennent plus nombreux. L'histoire devrait donner à une jeunesse désorientée par le terrorisme la fierté de son pays pour mieux s'unir et combattre l'ennemi. Eric Zemmour, polémiste devenu candidat à l'élection présidentielle de 2022, estime que l'on « doit voir l'histoire en fonction des intérêts de la France »<sup>292</sup>, c'est-à-dire gommer tout questionnement sur la complexité de l'histoire, éviter les heures sombres, dont l'étude est assimilée à une repentance coupable pour l'honneur du pays. Cette idée est acceptée par ses soutiens. Certaines associations combattantes ou de soutien à l'armée veulent ainsi lutter non plus contre le communisme mais contre le terrorisme et par extension, l'islamisme. Un texte de l'ASAF (Association de soutien à l'armée française) insiste sur la notion d'hommes *illustres* comme exemples à suivre, « notamment des soldats » qui redonnaient de la fierté à la Nation et dont une histoire patriotique rappellerait que les générations actuelles ont cette fameuse dette envers eux :

« Cette très longue Histoire constitue un héritage commun à partager et à s'approprier, mais aussi à enrichir et à transmettre. [...] combien de personnages remarquables par leur courage, leur savoir, leur talent, leur générosité, leur vision, leur caractère nous sont offerts en exemple ! Ils sont source d'inspiration. Au moment où l'on s'interroge sur les raisons pour lesquelles des jeunes basculent dans le terrorisme, ne serait-il pas temps de proposer, non des modèles mais des références ? [...]. Mis en avant dans notre enseignement et par des productions audiovisuelles, ils pourraient contribuer activement à rassembler les Français par la fierté qu'ils éprouveraient et le besoin profond qu'ils ressentiraient de dépasser leurs intérêts immédiats pour servir la communauté nationale<sup>293</sup>. »

---

<sup>292</sup> Eric Zemmour, *Face à l'info*, CNews, 23 octobre 2019. « On regarde l'histoire de France du point de vue de la France », ajoute-t-il le lendemain.

<sup>293</sup> Association de Soutien à l'Armée Française, ASAF, La rédaction de la Lettre d'information, décembre 2016, [WWW.asafrance.fr](http://WWW.asafrance.fr).

Cet article voit le passé, en particulier le passé guerrier, comme un ciment national de vertus et de valeurs basées sur des « références » militaires, une sorte de renouvellement de contrat de l'histoire lavissienne au service d'une jeunesse en quête d'idéal, qui doit suivre l'héritage des « grands anciens ». Pour ne pas choquer, il est mis l'accent des « exemples » à donner, des « références », « sources d'inspiration » et « non des modèles ». À ce stade, la différence entre « modèles » et « références » semble ténue. Parler d'une histoire qui ne doit pas être « instrumentalisée, ni détournée » et la réduire à la valorisation d'une nouvelle vie des « hommes illustres » et d'un passé guerrier comme vertu éducative semble très contradictoire. L'étude des mémoires combattantes montre au contraire que les anciens ne se voient jamais comme des exemples. La guerre d'Indochine semble entrer dans ce genre d'enseignement à la gloire de personnages quasi parfaits (« courage », « savoir », « talent », « générosité », « vision », « caractère »). Faut-il alors faire une histoire valorisant le courage du héros de Dien Bien Phu, abandonné de tous, à l'heure où les survivants refusent eux-mêmes ce qualificatif ? Ce combattant est-il nécessairement un héros, à l'ancienne, c'est-à-dire un surhomme, mi-homme, mi-dieu alors que le soldat apparaît aujourd'hui plus humanisé avec ses qualités et ses défauts<sup>294</sup> ? Des héros, les rats de la Nam Youn, les unités qui se sont en partie débandées, les collines désertées par les combattants assommés par l'artillerie ? Le manque de nuance de ce retour au roman national semble affligeant : C'est « l'histoire-autoroute », écrit Nicolas Offenstadt. « Il [Le roman national, NDA] réduit la circulation à la trajectoire linéaire la plus directe, sans obstacles véritables, et peu importe le réseau viaire dans son ensemble. La métaphore n'est pas seule facilité, là encore, elle dit bien l'appauvrissement qu'implique un récit unique ». À l'inverse, « Le récit historique dans sa véritable puissance est celui qui sait nouer ces tensions, peser chacun des pôles et les articuler »<sup>295</sup>.

L'abus de mémoire peut également provenir d'une vision idéale de la société actuelle habitée par les mémoires. Le numéro hors-série *Commémorer*<sup>296</sup> de la revue *Les chemins de mémoire*, explique les raisons d'organiser un système de commémorations, pour valoriser la place des mémoires dans une politique mémorielle faite de cérémonies à fort enjeu social. Parler d'une *passion* française pour la mémoire combattante, en particulier pour « honorer les anciens combattants qui se sont illustrés dans les conflits contemporains » et « rendre hommage aux soldats tombés pour la France », semble excessif dès lors que les associations constatent une absence croissante de public voire une désertification de cérémonies commémoratives. Il existe probablement des *moments de passion* pour connaître le passé familial, local, patrimonial et des fragments d'histoire pour lesquels les individus se sentent concernés. Mais cela ne va pas plus loin. D'autre part, cette

---

<sup>294</sup> Nicolas Seradin, « Du soldat-héros au soldat-humanisé », *Inflexions*, *op. cit.*, p. 188.

<sup>295</sup> Nicolas Offenstadt, « Roman national : Non, à l'histoire-autoroute », *Le Monde*, 19 mars 2018. En ligne : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/03/19/nicolas-offenstadt-non-a-l-histoire-autoroute\\_5272966\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/03/19/nicolas-offenstadt-non-a-l-histoire-autoroute_5272966_3232.html) (Consulté la dernière fois le 29 janvier 2022).

<sup>296</sup> Ministère des Armées, « Commémorer », hors-série octobre 2020, *op. cit.*

présentation constate l'importance de les valoriser « à l'heure de la disparition des acteurs et témoins de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre d'Algérie », oubliant, comme souvent, ceux de la guerre d'Indochine. Faut-il en conclure que celle-ci n'appartient pas à une commémoration valorisante ? Enfin, l'enjeu de transmettre une « éducation patriotique » grâce aux commémorations est discutable pour un historien soucieux que l'histoire ait pour objectif d'expliquer le passé pour comprendre le présent sans dérives politiques. Or, la politique mémorielle actuelle, relayée par cette revue, admet vouloir « renforcer le sentiment patriotique, valoriser les lieux [...], éduquer la jeune génération et transcender les conflits anciens pour construire avec les alliés et adversaires d'hier un avenir de paix <sup>297</sup> ». Si l'objectif final (« un avenir de paix ») est louable, « transcender » la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie, ou tout autre conflit, aboutit à les survaloriser.

Ces conflits portent, au contraire, une « mémoire *divisive* »<sup>298</sup>, selon l'expression de Kathryn Edwards, une mémoire négative, qui touche en particulier celles des guerres de décolonisation ou et celles des sombres périodes de l'histoire de France, sources de polémiques et de désunion. Elle s'oppose à une politique mémorielle visant à l'unitarisme, qui propose des commémorations à des dates parfois contestées (guerre d'Algérie) et un récit national pour rassembler les Français autour de leur histoire ; il est parfois absent. De manière générale, à partir du moment où la mémoire est utilisée pour être diffusée par quelques autorités ou groupe que ce soit, par un seul individu, ou par l'État, elle apparaît malléable quand l'émotion et l'exaltation du passé remplacent une explication historique moins spectaculaire.

#### 1.3.4 Devoir ou travail de mémoire ? À la recherche de l'équilibre pour une mémoire juste

« Cette guerre nous oblige à poursuivre le travail de mémoire. Parce qu'une grande nation, c'est une nation qui regarde son histoire en face. Sans altération, ni réécriture. Qui sait reconnaître ses erreurs, et ses mérites, en tirer les leçons. Pour savoir. Pour avancer » (Édouard Philippe)

Le *devoir de mémoire*, surtout critiqué pour l'obligation de diffuser une mémoire et d'en donner un sens particulier, heurte une partie des historiens par le manque de liberté de débattre, le devoir de tous penser la même chose même s'il s'agit d'éviter le négationnisme concernant la Shoah.

Né dans les années 1980, ce concept est devenu source de méfiance dès le vote de la loi Gayssot en 1990, renforcée par la loi du 23 février 2005<sup>299</sup>. Les recherches universitaires et les programmes scolaires devaient valoriser « le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, et accorde[r] à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit ». Les lois mémorielles vitrifient une vérité qui empêche le débat et peut couper les ailes des recherches. Cette intrusion politique dans la

---

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>298</sup> « A divisive war ».

<sup>299</sup> Un amendement semblable avait déjà été présenté dans un projet de loi le 11 janvier 2004 mais refusé par la commission des affaires culturelles de l'Assemblée nationale



lecture, la recherche et l'enseignement de l'histoire est le type même dénoncé quelques années plus tôt, d'une mémoire à la fois *manipulée* et *obligée*, qui impose une lecture historique au détriment d'une mémoire juste et d'une histoire équilibrée, *véritative* pour satisfaire un groupe social, les rapatriés d'Afrique du Nord et le monde combattant, importants groupes électoraux. Une partie de l'impopularité de la mémoire auprès des historiens, la méfiance qu'elle suscite et certains des *abus de mémoire* qu'ils ont pressentis, sont causés par le *devoir de mémoire*. Johann Michel établit une distinction nette entre le *droit au souvenir* et le *devoir de mémoire* :

« “Le droit au souvenir” des “morts pour la patrie” s’inscrit dans le cadre du registre mémoriel d’unité nationale, avec pour objectif de glorifier la France. Le “devoir de mémoire” des “morts à cause de la France” s’inscrit dans un régime mémoriel que l’on se propose d’appeler victimo-mémoriel, régime pouvant déboucher sur une logique de la repentance<sup>300</sup>. »

Le *droit au souvenir* est libre même s'il est favorisé. Le *devoir de mémoire* impose, oblige à célébrer un fait, un groupe social dans un cadre d'analyse intangible et accusateur. C'est-à-dire qu'il impose la mémoire à l'histoire qui ne peut apporter sa raison, sa rigueur, ses explications, ce qui permet toutes les dérives. S'il nomme des victimes dont il doit célébrer la mémoire, c'est pour trouver les coupables de cette victimité. En cela, le devoir de mémoire diffuse la haine qui peut, par sa répétition, se transmettre à travers les générations, ce que l'on constate en ex-Yougoslavie. De plus, il peut arriver que l'État soit l'un de ces coupables des crimes dénoncés. Depuis 1995, la France, par la voix de son président, Jacques Chirac, a ajouté au devoir de mémoire de la Shoah, la reconnaissance de la participation de la France à ce génocide ; celle de son rôle dans la traite des noirs, crime contre l'humanité. Le devoir de mémoire aboutit donc parfois à l'inverse d'une valorisation de la nation et de son cadre politique, c'est-à-dire à l'évocation de ses fautes, de ses crimes. C'est soi-disant pour protéger l'honneur de la France que l'accusation de repentance est née, s'opposant à un devoir de mémoire *négatif* pour l'histoire du pays.

Les vétérans lui sont favorables pour valoriser le devoir de *leur* mémoire car cela signifie pour eux sa survie, plus de visibilité dans la société et dans l'histoire. Mais, cela signifie alors que chaque groupe mémoriel devrait être valorisé, et, par conséquent, se voit déçu, se sent oublié en se rendant compte qu'il n'en sera rien. C'est l'une des origines des guerres de mémoires. Ni l'État, ni l'enseignement ne peuvent fonctionner par une inflation de devoirs de mémoire successifs, sauf à découper l'année en de multiples célébrations pour donner autant d'exemples à suivre à la jeunesse française.

Institutionnaliser un devoir de mémoire par les programmes scolaires, les commémorations et légiférer sur une explication historique peut être salutaire pour éviter un négationnisme dont il faut protéger la société. Il suppose la reconnaissance d'un fait, le danger qu'il réapparaisse (la guerre,

---

<sup>300</sup> Johann Michel, « Chapitre II : Le régime victimo-mémoriel de la Shoah », dans *Gouverner les mémoires*, Paris, PUF, 2010, 224 p. ; pp. 69-118. En ligne : <https://www.cairn.info/gouverner-les-memoires--9782130572398-page-69.htm> (Consulté la dernière fois le 29 janvier 2022).

l'extermination) mais aussi la réconciliation et l'unité de la nation. Cependant, il doit rester extrêmement rare car ce genre de méthode qui contraint la société à penser est une pente glissante vers la dictature. Les lois mémorielles font gagner du temps à l'historien et à l'enseignant mais elles suppriment tout échange, tout débat sur les limites de la mémoire et les dangers d'un discours officiel sans nuance.

Or, le devoir de mémoire risque de tourner en *culte de la mémoire* puisqu'en l'imposant, le pouvoir politique lui dédie une supériorité dans l'histoire face aux autres mémoires et une valeur d'exemple sur les citoyens, « un appel à un devoir de mémoire court-circuitant les opérateurs critiques du travail de l'historien. La mémoire s'empare, au détriment de l'histoire, de la totalité de l'espace représentationnel du passé : elle se place devant l'histoire comme mode de gestion du passé »<sup>301</sup>. D'autant qu'il faut rester modeste. À quoi sert-il dans le long terme ? Il n'empêche pas de nouvelles tragédies ni la suspicion de favoritisme à l'égard d'un groupe ethnique, d'une religion, d'un groupe social. Les cérémonies du souvenir entre 1918 et 1939, basées sur la tragédie des soldats tués et de la douleur des familles de chaque côté du Rhin, n'ont pas empêché la Seconde Guerre mondiale. Le risque, explique Philippe Barrière, est le danger d'une « célébration inconditionnelle du culte de la mémoire. Si elle est définitivement figée dans la posture incantatoire du devoir social de mémoire, la mémoire peut priver d'agir ». Les dérives d'un devoir de mémoire peuvent être dangereuses (revanchardes, inutiles, paralysantes), d'autant que la mémoire, même valorisée par le passé, a parfois échoué : « les horreurs de la Grande Guerre n'ont pas empêché Auschwitz, qui n'a pas évité à l'humanité la tragédie du Rwanda<sup>302</sup>. » Le *devoir de mémoire* de la Shoah n'a pas empêché l'antisémitisme de réapparaître. Par son capital d'émotion, le *devoir de mémoire* dénonçant une réelle tragédie aboutit à sensibiliser ceux qui l'apprennent, rendant l'explication rigoureuse, impartiale et nuancée plus difficile puisque la victime est nécessairement source de compassion et ceux qui n'ont pu empêcher la tragédie deviennent objets de culpabilité. En effet, si la tragédie est arrivée, l'arrestation et la déportation des juifs, c'est que l'État, la population n'ont pas pu l'empêcher. Nous sommes donc endettés par ce sacrifice et cette culpabilité ; la commémoration devient un moment douloureux, répété chaque année qui met en tension les groupes mémoriels, certains étant valorisés et d'autres non. Cet ensemble vitrifie le souvenir et les sentiments que le devoir impose, attise les rancœurs des autres mémoires et les infériorise, donnant une hiérarchie et une lecture mémorielle qui s'imposent à l'histoire. Il déclenche, par sa répétition sur d'autres tragédies, une histoire négative capable d'amplifier la culpabilité de la société, déclenchant sur un autre versant la critique d'une repentance exagérée.

Parfois, il exagère le courage pour en faire un héroïsme ayant valeur d'exemple pour les générations suivantes, allant jusqu'à exacerber les sentiments et travestir, en partie, l'histoire. Jusqu'au 8 juin 2019, le discours le plus marquant d'un président de la République à propos des

---

<sup>301</sup> Méliissa Simard-Morin et Patrick-Michel Noël, « Les représentation du passé : entre mémoire et histoire », *op. cit.*

<sup>302</sup> Philippe Barrière, *Formes et usages du passé*, *op. cit.*, p. 26.

combattants d'Indochine est celui de 2004, célébrant l'héroïsme de ceux de Dien Bien Phu. Il survalorise ceux qui y ont participé parce qu'ils ont trop longtemps attendu – cinquante ans – un vrai discours célébrant leur courage, réduisant le conflit à sa dernière bataille en oubliant son vrai sens, qui est d'être une des plus grandes défaites militaires ayant hâté l'abandon de l'Indochine.

Les historiens et les enseignants se donnent un *devoir d'histoire*. Antoine Prost a utilisé ce concept en 1996 parlant du rôle de l'historien : « L'histoire ne doit pas se mettre au service de la mémoire », ajoutant plus loin, « Si nous voulons être les acteurs responsables de notre propre avenir, nous avons d'abord un devoir d'histoire »<sup>303</sup>. Or, il semble que le *devoir d'histoire* ou le *travail d'histoire* soient plus positifs que le devoir de mémoire chez une partie des vétérans. D'abord, parce qu'en l'historicisant, elle lui donne une place dans la lignée des faits et en ce sens, la protège de l'oubli. L'histoire rigoureuse et juste de la guerre d'Indochine comble une mémoire qui ne peut bénéficier d'un devoir et finira par s'effacer à la mort de ses acteurs. L'histoire finit toujours par utiliser les mémoires car elles sont d'un apport très intéressant pour comprendre ce que les acteurs ont fait, de quelle manière et pour quelles raisons. C'est la raison pour laquelle la mémoire d'Indochine doit rester un travail, travail de mémoire pour les acteurs, la post-mémoire, l'armée, la politique mémorielle ; travail d'histoire pour l'enseignement, la recherche, l'objectif étant d'unifier une mise en récit la plus équilibrée possible pour être juste. Chaque groupe ou instance doit avoir cet enjeu de mémoire juste. A défaut, le risque est d'entretenir une polémique qui finit par lasser et devient contre-productive. Une mémoire apaisée est bien plus efficace. C'est le sens du discours d'Édouard Philippe en 2019 : « Cette guerre nous oblige à poursuivre le travail de mémoire. Parce qu'une grande nation, c'est une nation qui regarde son histoire en face. Sans altération, ni réécriture. Qui sait reconnaître ses erreurs, et ses mérites, en tirer les leçons. Pour savoir. Pour avancer<sup>304</sup>. » Ce grand discours d'une haute personnalité de l'État emploie cette notion de *travail de mémoire* pour la première fois, remplaçant celle de devoir de mémoire, davantage employée par les ministres des Anciens combattants d'avant 2012.

L'injonction envahissante du *devoir de mémoire*<sup>305</sup> qui concerne surtout les périodes de conflits traumatiques, de mémoires blessées et de moments de sacrifice de la société, *oblige* la recherche historique et les mémoires. L'utilisation du concept de *travail de mémoire* est rapidement valorisée par les historiens pour s'y opposer puisqu'il ne joue sur aucune pression extérieure et s'apparente, d'après Marie-Claire Lavabre, au « travail de deuil pour atteindre la "juste mémoire" »<sup>306</sup>. En 2022, ce concept est préféré par les historiens et par les autorités de l'État pour la nécessité de rester au plus

---

<sup>303</sup> Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, 330 p. ; p. 306.

<sup>304</sup> Édouard Philippe, Premier ministre français, discours du 8 juin 2019, journée d'hommage aux morts pour la France – Hôtel National des Invalides – Paris.

<sup>305</sup> Sébastien Ledoux, *Le devoir de mémoire*, Paris, CNRS éditions, 2016, 367 p. L'auteur a publié une étude approfondie du devoir de mémoire issue de sa thèse, dirigée par Denis Peschanski et soutenue en 2014.

<sup>306</sup> Marie-Claire Lavabre, « La "mémoire collective" entre sociologie de la mémoire et sociologie des souvenirs ? », HALSHS, 2016. En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01337854> (Consulté le 20 mars 2022).

proche de la quête de vérité, grâce aux recherches. Les associations combattantes gardent cette revendication de devoir de mémoire, qui est davantage leur mission que celle des enseignants et de l'État, lesquels ne peuvent toutes les célébrer. Le but du GNCI (Groupement national des combattants d'Indochine) est « La mémoire, l'information, le devoir, et après, les droits...qui sont attaqués tous les jours...Pour beaucoup de Français, les anciens combattants sont des gens favorisés ou des budgétivores...mais ce n'est que la juste reconnaissance de ce que nous avons fait pour la France, dans des endroits où personne n'allait ». Le sens de ce devoir est déjà, dans l'esprit des dirigeants, de l'imposer à leur propre association, en premier lieu, pour rendre hommage aux camarades disparus : « Pour moi, c'est faire vivre la mémoire. Le devoir, on l'a à la naissance ; on me l'a appris quand j'étais gamin. Tous les 11 novembre, mon père m'emmenait au monument aux morts. J'ai dû être marqué par cette déformation et je suis toujours pour la défense de la mémoire... Il faut le transmettre à nos jeunes qui ne sont pas plus mauvais qu'on ne l'était ce qu'ont fait leurs anciens<sup>307</sup>. » Le *devoir de mémoire* reste donc le domaine privilégié des associations combattantes.

Certaines mémoires restent plus difficiles que d'autres à historiciser, du moins tant que les vétérans sont vivants : les mémoires et post - mémoires coloniales resurgissent pour demander des comptes à l'État pour ses erreurs, une reconnaissance plus élargie. La sérénité peut venir d'un dialogue réfléchi entre protagonistes d'une mémoire *vivante* et d'une histoire *savante* ou d'une disparition des acteurs de l'événement vécu. Les anciens combattants restent très amers quant à la reconnaissance tardive de l'État. Aucun geste ne soulagera vraiment une partie des vétérans et des populations les plus touchées comme les Harkis.

Mais le temps joue en faveur de l'histoire et de l'historicisation des mémoires. Le *travail d'histoire* peut alors s'exercer en prenant le relais du travail de mémoire qui ne disparaît pas mais s'insère dans l'histoire sans polémiques inutiles. Le témoin doit être convaincu par l'historien, surtout pour des mémoires qu'il sent dévalorisées ou oubliées, que « l'histoire est leur plus gros atout pour ne pas être niées »<sup>308</sup> ; que leur mémoire gagne à être historicisée.

## 2. Solliciter un témoignage, le RETEX<sup>309</sup> de cette thèse : problèmes et méthodes

« Le témoignage est une question qui prend en cette fin de siècle une actualité engageant le futur, bien au-delà du champ professionnel des historiens et de ceux qui ont ou se donnent pour mission d'écrire l'histoire. Elle est au cœur du problème de la possibilité même de l'écriture de l'histoire, pour aujourd'hui et pour demain. Le témoignage constitue un enjeu décisif quant à la lisibilité et à l'interprétabilité du passé, qui constituent les conditions de la pensée face à un double danger :

---

<sup>307</sup> André Laperle, « Le Groupement national des anciens combattants d'Indochine était en congrès dans les Alpes du Sud », *Fréquence Mistral*, 23 octobre 2015. En ligne : [https://www.frequencemistral.com/Le-Groupement-National-des-Combattants-d-Indochine-etait-en-Congres-dans-les-Alpes-du-Sud\\_a2067.html](https://www.frequencemistral.com/Le-Groupement-National-des-Combattants-d-Indochine-etait-en-Congres-dans-les-Alpes-du-Sud_a2067.html) (Consulté la dernière fois le 3 février 2022).

<sup>308</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires*, op. cit., p. 274.

<sup>309</sup> Le RETour d'EXpérience.

l'amnésie généralisée qui vide la pensée de toute historicité, les passions patrimoniales et identitaires<sup>310</sup>. » (Philippe Joutard)

Cette thèse est d'abord et avant tout une enquête<sup>311</sup>. Elle en est la nature même. La nécessité d'un apport de la mémoire à la construction de l'histoire, quelles que soient les incertitudes et les dérives, apparaît clairement d'autant que la mémoire vivante décline. Il faut trouver les contacts, recueillir les informations, les intégrer à une réflexion historique, avec certaines précautions pour ne pas déséquilibrer l'histoire du conflit ni le travail de l'historien. Ce qui suit sert de *RETEX*, de *retour d'expérience* personnel. Il a pour objectif d'expliquer en détail comment cette enquête s'est réalisée pour obtenir des témoignages oraux et écrits de la part de vétérans à la fois ravis et parfois bouleversés par des souvenirs très anciens. Ce RETEX n'omet pas les réussites et les erreurs d'un voyage passionnant dans les mémoires du passé, qui n'atteindra jamais l'exhaustivité.

## 2.1 Rechercher, trouver des témoins et acteurs d'un conflit vieux de 70 ans

« Les témoignages des anciens d'Indochine, mais on a déjà fait tout ça ! » (un éditeur égocentrique)

S'adapter est la seule vraie conduite à tenir. Le premier intérêt de cette enquête est de retrouver les témoins d'un conflit qui a commencé soixante-dix ans plus tôt ; de préférence, des anciens combattants qui n'ont pas ou qui ont peu témoigné de leur passé pour ne pas remettre ses pas dans les parcours mémoriels déjà effectués. Les obstacles sont liés à l'éloignement des vétérans, leur discrétion, la potentialité de leur refus de livrer leur souvenir. Que leur demander ? Dans quel ordre, sous quelle forme ? Comment organiser la recherche ?

### 2.1.1 Première étape : s'organiser et penser la recherche

« L'historien, en évitant le surplomb, écoute le témoin sans donner le sentiment de le juger. » (Philippe Joutard)

La première étape est de déterminer dans quel genre d'enquête un apprenti historien doit entrer, quelle catégorie de témoins approcher mais également quel *professionnel de l'histoire* incarner. Il est facile d'identifier les historiens passés et actuels concernés par la guerre d'Indochine et d'étudier leurs ouvrages, leur technique car ils ne sont pas si nombreux. Il est également plus facile aujourd'hui, sur la base des ouvrages théoriques sur les mémoires, sur les types de témoignages et de supports employés jusque-là, de définir un panel de vétérans, de construire des questionnaires et de préparer des entretiens, tout en s'adaptant aux personnalités et aux circonstances rencontrées.

---

<sup>310</sup> Jean-François Chiantaretto et Régine Robin (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire. Décade de Cerisy 21 juillet 2001 - 31 juillet 2001*, Paris, L'Harmattan, 2003, 482 p.

<sup>311</sup> Pour cette partie du chapitre qui porte sur la méthode de mon travail sur les mémoires des combattants, on voudra bien me pardonner, à nouveau, la pratique du « je ».

Ce type d'enquête est complexe à définir mais il est logique, dès le début dans cette thèse, de privilégier l'oralité, le contact en présentiel avec les vétérans et responsables d'associations combattantes pour obtenir davantage qu'une simple mémoire écrite, travaillée et retravaillée, au point de gommer les aspérités de celle-ci. S'appuyer uniquement sur les témoignages des ouvrages d'Amédée Thévenet et de Bigeard, les citations de ceux de Georges Fleury et de Roger Bruge, les études de Michel Bodin, Pierre Journoud, Hugues Tertrais et Guy Léonetti serait de la simple paraphrase, sans aucun apport utile. Ils apportent un éclairage déjà utilisé. Une thèse ne peut se restreindre à une simple synthèse de l'existant. Interroger Geneviève de Galard et Valérie André qui sont très connues, ont déjà été interviewées et ont écrit un livre, est moins prioritaire que de rechercher et interroger ceux qui n'ont pas couché leur mémoire dans un ouvrage publié. Il faut rechercher d'autres témoins pour renouveler les mémoires. Encore faut-il les trouver. C'est la seconde étape, minutieuse, une vraie enquête semée d'embûches comme celles, surprenantes, du lien de certaines associations avec leurs propres adhérents et ou leur volonté de trier les témoignages, voire de ne pas laisser approcher le chercheur pour les *protéger*. Il faut donc compter sur le carnet d'adresses des anciens rencontrés, celui des historiens et documentalistes partageurs, l'aide des ONAC départementaux pour trouver des contacts et, pour finir, surfer sur Internet pour aborder des vétérans connectés ou leur famille. Cette recherche n'a jamais été décourageante mais elle produit des effets inattendus, comme le fait de découvrir qu'un vétéran n'est pas décédé comme un autre le pensait ou la surprise de voir arriver, une fois la liste des contacts fermée pour cause de phase de rédaction de thèse, des listes entières demandées deux ans auparavant. La troisième étape, une fois les témoins approchés, est de les convaincre de témoigner, ce qui n'a pas été aussi compliqué que de les trouver, la période se prêtant à une nécessité pour eux de faire connaître leur mémoire. Enfin vient le moment du témoignage, questionnaire et/ou entretien, des moments et des supports pour relever les éléments utilisables et en faire la synthèse. Mais cela réclame, sans que ce soit une surprise, beaucoup de préparation en amont, de la vigilance, de la patience et beaucoup de connaissances ; de la modestie, de l'humilité pour faire confiance au témoin et le convaincre de la probité de cette recherche. Il faut donc *penser* sa position de chercheur pour trouver sa place et la conserver. Elle fait partie de cette première étape d'organisation, pour éviter « le surplomb, (écouter) le témoin sans le juger »<sup>312</sup>, c'est-à-dire prendre du recul tout en se mettant au niveau du témoin pour chercher à le comprendre et non apparaître comme l'expert, voir le juge qu'il redoute. Il n'est pas toujours facile, au départ, *de composer une attitude*, c'est-à-dire de trouver la distance avec le témoin. Lui faire confiance quant à la véracité de son témoignage n'empêche pas de se méfier d'une possible partialité ou d'une confusion dans les souvenirs altérant la mémoire réelle. Il faut être conscient que les réponses des vétérans, les témoignages bruts *ne constituent pas le passé* ; ils en éclairent un espace, celui d'une expérience individuelle. C'est

---

<sup>312</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires*, op. cit., p. 274.

l'analyse que l'historien en fait qui reconstruit le passé. « Le passé n'est plus conservé en mémoire grâce à la tradition orale ou écrite, mais reconstruit par une démarche critique<sup>313</sup> » a écrit Hélène Wallenborn. Cela lui demande non seulement d'acquérir des connaissances mais de garder une objectivité qui n'ait rien de compassionnelle. Une fois cette attitude pensée, comment l'enquête s'est-elle réalisée ?

### 2.1.2 Trouver les sources d'informations

« On répondra à tout<sup>314</sup>. » (André Laperle)

La première source d'informations est celle des historiens qui ont défriché le terrain mémoriel. Des vétérans déjà interrogés servent de premier contact, par téléphone, lettre ou par courriel, comme première approche. Le chercheur novice ne reçoit pas une liste entière ou très rarement. À lui de se débrouiller ; il doit faire ses preuves. La liste des témoins issus des sources orales citées dans la bibliographie des ouvrages parus (*Paroles de Dien Bien Phu* d'Hugues Tertrais et Pierre Journoud, *Les hommes de Dien Bien Phu*<sup>315</sup> de Roger Bruge) et des thèses, celles données à la fin des documentaires sur le conflit sont essentielles car c'est à partir de là que se construisent les contacts. Une fois cette mise en route effectuée, il faut aller à la recherche d'autres noms, de préférence inconnus, pour approfondir le contenu et confirmer la démarche prise par la thèse par la découverte de vétérans moins accessibles, dans tous les sens du terme, qui auraient d'autres expériences et d'autres ressentis à exprimer.

La seconde source passe par la prise de contact avec les associations d'anciens combattants aux niveaux local, départemental, régional voire national s'il existe toujours. C'est un moment particulier de la recherche qui passe par une débauche de courriels, courriers et conversations téléphoniques suscitant une première interprétation des réponses faites par les dirigeants associatifs locaux, régionaux et nationaux. En effet, une fois le dirigeant sollicité, tout dépend de sa disposition, vétéran d'Indochine ou non, à l'égard du chercheur en général et des historiens en particulier. Le choix de ne pas faire passer de message dans les publications du milieu combattant est le résultat d'une lecture du retour d'expérience de Michel Bodin amenant à penser, à tort ou à raison, que les réponses seraient rares par le biais d'une petite annonce dans la revue associative que, d'ailleurs, aucun dirigeant ne m'a proposé de faire. Appeler directement les témoins potentiels et les dirigeants d'associations, d'amicales qui pourraient donner des contacts voir inciter directement leurs adhérents à témoigner m'a paru une tactique plus efficace que d'attendre d'hypothétiques réponses par retour d'annonce. L'approche locale s'est avérée plus

---

<sup>313</sup> Hélène Wallenborn, « Les attitudes de l'historien face aux témoins », *Bulletins de l'AFAS. Sonorités*, n° 4, mai 2002, pp. 25-34. En ligne : <http://journals.openedition.org/afas/2421> (Consulté la dernière fois le 5 février 2022).

<sup>314</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle à Annecy dans les locaux de la France Mutualiste, le 3 novembre 2016.

<sup>315</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 1999, 615 p.

qu'enrichissante avec la rencontre d'André Laperle, ancien d'Indochine et d'Algérie, dirigeant, en 2016, du GNCI, qui m'a donné, tout comme d'autres dirigeants départementaux, Francis Barbier dans l'Ain, Robert Boutin pour les Alpes du sud et Hervé Léonard en Savoie, les noms de plusieurs anciens. André Laperle a résumé son état d'esprit à l'égard de ma sollicitation, dès le départ, par une expression encourageante : « On répondra à tout<sup>316</sup>. » La sympathie mutuelle et immédiate qui s'est dégagée dès notre premier entretien, la confiance qu'il a mise en un chercheur inconnu a été déterminante pour la suite. Henri Mazoyer, dirigeant de la FAITOE (Fédération des anciens d'Indochine et des théâtres d'opérations extérieures) d'Annecy, a également facilité la connaissance de plusieurs anciens de la région d'Annecy. Les rencontres, par tache d'huile, ont ensuite pu être élargies aux régions lyonnaise et bourguignonne ainsi qu'aux environs de Montpellier, pôle d'attache universitaire de la thèse.

Les autres associations, l'ANAI (Association nationale des anciens et amis de l'Indochine) et l'ANAPI (Association nationale des anciens prisonniers d'Indochine), du moins leurs versions régionales ou départementales, ont eu peine à trouver des anciens combattants valides ; c'est ce qu'il m'a été répondu. Dans certains départements, à l'initiative des responsables dynamiques ou davantage persuadés d'un lien nécessaire avec la recherche universitaire, les contacts peuvent être très positifs. Il faut, pour cela élargir aux amicales et associations combattantes plus généralistes. Deux exemples m'ont particulièrement fait avancer. Jean Péré, fils d'un ancien d'Indochine et président de l'UNP 64 à Pau m'a d'abord envoyé une liste de dix-huit vétérans d'Indochine avec des précisions sur leur cursus. Il m'a ensuite consacré une journée sur place pour permettre de rencontrer et interroger plusieurs anciens d'Indochine, passant par la visite du musée des parachutistes et apportant tout un dossier sur son père, officier de la garde indochinoise. Dans l'Allier, grâce à Jean-Claude Rouvière, lui aussi fils d'un ancien de ce même corps, à Christian Fritz président de l'ADAI 03 (Association Départementale des Anciens et amis de l'Indochine de l'Allier) et au directeur de l'ONAC Emmanuel Dufour, une réunion s'est organisée autour de trois vétérans d'unités différentes, la journée se poursuivant à Noyant d'Allier, ancien village de rapatriés d'Indochine et lieu de commémoration du conflit. Cette expérience est restée rare, plusieurs responsables assurant par exemple, que des anciens avaient déjà donné des entretiens mais qu'ils n'avaient pas été compris et, déçus de l'utilisation de leur témoignage, ne souhaitaient pas recommencer. En résumé, ces vétérans ont eu le sentiment que, de toute manière, la guerre d'Indochine expliquée par les historiens et les journalistes n'était pas en leur faveur. C'est du moins ce que plusieurs dirigeants départementaux m'ont signifié ou ont laissé entendre, sans me donner pour autant les coordonnées des vétérans cités pour vérifier cette information.

La Fédération Maginot encadre de nombreuses associations dans des *groupements*, 278<sup>317</sup> pour être exact, dont plusieurs sont aujourd'hui exsangues ; mais elle leur assure un cadre juridique et

---

<sup>316</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>317</sup> Au 5 février 2022, 228 encore existants, les numéros des groupements dissous ayant été conservés.



un soutien essentiel en les réunissant. L'association ne donne pas forcément de contact mais reste très intéressée par le lien recherche - association de vétérans ; son secrétaire général Daniel Standaert, m'a même convié à une réunion sur les commémorations prévues en mai 2019 au niveau présidentiel. Les amicales et les associations régimentaires sont une mine de renseignements. À la différence des associations d'anciens combattants plus anciennes, leurs listes semblent à jour et leur réactivité immédiate. Le général Jean-Gabriel Collignon, président des anciens du RICM<sup>318</sup>, a envoyé très tôt une liste d'une trentaine d'anciens d'Indochine du régiment, devenu depuis 1958, Régiment d'Infanterie Chars de Marine. L'amicale des anciens du 1<sup>er</sup> RPIMA *Qui ose gagne*, en la personne de Patrick Champenois, l'association *La Koumia* relayant la mémoire des goums marocains m'ont également donné des contacts ; de même pour les associations liées aux décorations, telles la « L'association des membres de la Légion d'honneur DPLV » (Décorés au Péril de Leur Vie), aux blessures graves comme les *gueules cassées* à l'UBFT (Union des Blessés de la Face et de la Tête). Mais beaucoup de sections appartenant aux associations combattantes, notamment l'UNP, l'ACUF, l'ANAI et l'ANAPI, m'ont répondu qu'elles n'avaient plus d'anciens d'Indochine dans leur rang ou plus en état de répondre ; de même pour l'ANAAF, l'« Association Nationale des Anciens et Amis des Forces Françaises de l'ONU » qui regroupe les survivants du bataillon français de Corée, lequel a poursuivi sa campagne en Indochine, en 1953-1954.

Le monde associatif combattant n'est pas uni sur la question de laisser chercheurs et historiens interroger des vétérans. Une méfiance non dissimulée<sup>319</sup> a pu accueillir ma demande de contacts. Ainsi cette responsable d'association, étonnée et limite indisposée que je connaisse son mail - pourtant marqué sur le site Internet de son association - qui l'a refusée d'entrée alors que la principale critique envers la recherche universitaire est *d'oublier* la guerre d'Indochine. Cette réflexion apparaît contradictoire lorsque l'on sollicite sans retour positif une institution qui se plaint de ne pas être entendue et refuse de fait, que l'on s'y intéresse. Le motif est, bien entendu, politique : « Le choix de votre sujet me semble dangereux dans le monde du politiquement correct où nous vivons. [...] La vérité n'est pas bien vue du monde enseignant, et mes anciens parlent en vérité »<sup>320</sup>, ce qui a marqué le premier et dernier contact. Seuls les vétérans connaîtraient la vérité et les historiens ne feraient que la déformer. De fait, ces vétérans disparaissent avec leur mémoire sans l'avoir exprimée ni surtout confrontée à d'autres mémoires. Le *graal absolu* est de recevoir de ces associations à caractère national des listes de contacts. Un membre de l'ANAPI a relayé, par amitié, la liste des anciens prisonniers de la région ou de leur veuve, mais de manière officieuse. On peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles des listes de contacts ne peuvent être que rarement mises à disposition des chercheurs. Il est logique de penser que la réticence des

---

<sup>318</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, de 1915 à 1958. Aujourd'hui, Régiment d'Infanterie - Chars de Marine.

<sup>319</sup> Méfiance parfois confirmée par les réponses de plusieurs vétérans dirigeants associatifs à la question n°138 de mon questionnaire : Vous méfiez-vous de ce genre de questionnaire ? Du travail d'un universitaire ?

<sup>320</sup> Extrait d'un courriel reçu le 27 avril 2017.

associations à donner des contacts est de ne pas pouvoir contrôler leur témoignage qui pourrait critiquer la guerre, l'armée et dont les historiens tireraient profit dans un discours anticolonialiste. Mais, en réalité, il arrive que ces listes n'existent pas. Les associations savent qui cotise, mais avec retard et, en dehors du chiffre global des adhérents, du montant annuel des cotisations, le reste est souvent approximatif. Elles ne peuvent donner une liste d'adhérents à jour, encore moins les répartir par conflits qu'ils ont traversé, ou savoir qui est en état de répondre aux questions mémorielles et qui ne l'est pas. Quand Michel Chanteux envoie la liste – réduite à une cinquantaine de noms – des adhérents de l'Association des Anciens de Dien Bien Phu, en 2019, c'est en précisant qu'il ne sait pas si tous sont encore en vie. Ce n'est pas un manque d'organisation ni de la phobie administrative. Rares sont les volontaires pour s'en occuper dans les associations et les retours des adhérents plus ou moins en forme. Le bénévolat d'une direction d'association est assuré par des vétérans qu'il est difficile de remplacer, qui s'épuisent à la tâche, devant déjà la représenter dans les nombreuses commémorations sans avoir le temps de mettre une liste à jour.

L'Office National des Anciens Combattants est un intermédiaire indispensable au vu de sa mission auprès du monde combattant ; encore faut-il qu'il en soit suffisamment proche pour donner des contacts autres que l'annuaire des associations combattantes. La moitié des ONAC-VG, tous contactés par courriel sur leur site Internet, m'ont donné une réponse positive, souvent chaleureuse, intéressée et, parfois, un ou plusieurs contacts directs de très grande valeur. Dans ce cas, non seulement j'ai eu droit aux coordonnées du vétéran mais parfois à un bref résumé de son parcours indochinois. Le directeur de l'ONAC de l'Indre, Patrick Dreier, a directement contacté René Maillolchon, citoyen de Châteauroux pour avoir son accord préalable. L'autre moitié des ONAC n'a, soit pas donné de réponse, soit juste une liste des associations tirée d'Internet.

Les anciens combattants eux-mêmes participent ensuite à cette chaîne de contacts en donnant les noms de vétérans proches d'eux, même si parfois, ils sont réticents du fait des problèmes de santé de ceux-ci, de leur silence ou parce qu'ils n'ont, à leur avis, rien de plus à apporter : « Untel, inutile, il vous dira la même chose que moi ! », ai-je parfois entendu. Ou bien la phrase déjà donnée par les dirigeants associatifs : « Untel, il n'a rien fait en Indochine ! ». L'âge les a éloignés des retrouvailles occasionnelles d'anciens de leur unité, certains ont perdu tout contact ou n'ont pas été informé du décès de leur camarade de combat. Tous ne se connaissent pas forcément, même à l'époque du conflit au sein de la même unité. Toutefois, leur aide a été précieuse et j'ai pu nouer des relations très riches grâce aux contacts personnels d'un ancien d'Indochine, avec la surprise de trouver dans leur carnet d'adresses des vétérans d'unités et de parcours très différents, que j'ai déjà interrogés à l'autre bout de la France sans savoir qu'ils se connaissaient comme François Péchou d'Annecy et de Guy Ménage, de Bayonne, tous deux liés par leur passé d'enfants de troupe.

L'entourage des anciens d'Indochine a souvent donné un important coup de main pour favoriser un entretien, taper la réponse au questionnaire, servir de relais - Internet pour transmettre

un message ou renvoyer une réponse à la demande du vétéran. Il est également arrivé de trouver un contact au détour d'une banale conversation avec le familier d'un ancien d'Indochine. C'est ce qui s'est passé avec deux collègues de lycée. Ainsi François Stalder apprenant l'objet de ma thèse : « Ah ? L'Indochine ? Mais mon beau-père l'a faite. Il serait heureux d'en parler ». Patricia et François Stalder se sont ensuite attelés à retrouver son journal de bord et les documents de son séjour pour relayer la mémoire de Bernard Prin qu'ils ont longtemps ignorée du fait de son propre silence<sup>321</sup>. Lorsque le vétéran décède, le contact ne s'arrête pas là puisque le rangement de sa maison permet de retrouver des documents et de nourrir la post-mémoire de la famille comme la thèse du doctorant. Ni Marie-France Chevalier ni moi n'avons eu le temps d'aboutir à temps à la réussite de l'entretien prévu avec Martial Chevalier, l'ami et secrétaire de Bigeard pendant quinze ans. Cela ne l'a pas empêchée de me transmettre ses rares écrits et des détails qui ont finalement répondu à de nombreuses questions pour que la mémoire du père ne s'éteigne pas. Dans l'entourage des anciens combattants, souvent liés aux amicales, on peut également trouver des passionnés qui compilent des sources, des contacts et des archives avec une grande connaissance des unités, des matériels et des combattants qu'ils vont en général exprimer sur internet. C'est le cas de Lionel Vautaret à Annecy, dont les connaissances et la documentation sont impressionnantes. Leur passion, liée à l'exotisme de ce conflit lointain, à son déroulement hors normes, à sa fin dramatique et à leur propre passage dans un corps de troupe sensible à cette guerre, les a rapprochés des vétérans avec lesquels ils se sont liés d'amitié. En entretien ou sur Facebook, je suis souvent surpris de la profondeur de leur savoir et de leur volonté constante de recherche. Inconnus dans le milieu historien mais connus des passionnés sur Internet, Gérard Grand, Lionel Vautaret, Daniel Prak, « Raff Raff », entre autres, peuvent reconnaître sur une photo présentée par un descendant de vétéran d'Indochine, un type de navire, d'unité, d'équipement, une opération militaire ou des personnages et surtout partager ces renseignements dans leurs groupes Facebook. Ils n'ont pas de prétention autre que simplement diffuser une explication, montrer des documents, les sources et leur localisation. Trouver ou donner un contact, rendre accessibles une banque de photographies, une bibliographie et d'autres liens montre la richesse de leur travail.

Internet permet un partage de connaissances plus efficace, rapide, via les réseaux sociaux, les sites et les blogs. Le réseau est encore assez peu cité dans la bibliographie des ouvrages historiques dans la partie *sitographie*. Or le chercheur ne peut plus omettre la richesse des contacts sur Internet sans passer à côté d'une source devenue essentielle, puisque certains anciens d'Indochine, des membres de leur famille, leurs amis publient des commentaires, des photos et parfois des extraits de journaux de bords, d'interviews. Plus d'une vingtaine de contacts avec des vétérans d'Indochine ou leur fils ont accepté de témoigner grâce aux réseaux sociaux.

---

<sup>321</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin et sa famille, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.

Il est d'ailleurs dommage de constater que très peu d'historiens disposent d'un blog ou interviennent régulièrement sur un site Internet. Le coût d'un ouvrage historique, son manque de couverture médiatique amène à surtout toucher des amateurs éclairés en nombre de plus en plus restreint et une population intellectuelle ; le savoir se diffuse trop peu. Leurs idées, leurs ouvrages en seraient dynamisés, surtout s'ils le mettent à jour régulièrement. Trop peu d'interventions d'historiens concernent les réseaux sociaux pour modérer ou modifier des prises de position erronées. Mépris, lassitude envers le manque de fiabilité d'Internet ou les dérives des commentaires parfois insultants ? Probablement pas ou pas seulement. Le côté énergivore et chronophage d'une fréquentation des réseaux sociaux, de la mise jour d'un blog dissuadent des chercheurs surchargés par un agenda de plus en plus rempli d'en créer un. Au XXI<sup>e</sup> siècle toutefois, l'outil de recherche et le diffuseur de savoir que représente ou peut représenter Internet semblent indispensables pour intervenir dans un débat public ; un débat envers un public moins universitaire et plus profane pour éviter le cloisonnement dans un entre-soi confortable mais pas assez tourné vers la transmission universelle du savoir. Cette lacune fait partie des raisons pour laquelle ce savoir universitaire est confiné et apparaît arrogant aux yeux d'un monde combattant méfiant qui se réfugie lui-même dans le sien. Cela n'est pas donné à tout le monde de s'abonner à une revue spécialisée coûteuse. Internet doit davantage devenir un instrument de diffusion pédagogique du savoir savant. Il faut donc souvent surfer sur Internet pour trouver des articles valorisant des anciens, lors d'une remise de décoration ou une cérémonie telle le 8 juin. Le nom de la commune et celui de l'impétrant évoqués dans l'article trouveront un intérêt si le nom du second est dans l'annuaire. La lecture de journaux, qui reste une actualité utilisable, participe également aux recherches<sup>322</sup>.

Enfin, il faut évoquer plus précisément, les contacts trouvés dans les sources des ouvrages et thèses publiés. La participation des vétérans d'Indochine à des recherches valorisées ensuite par des documentaristes, des historiens ou des auteurs faisant œuvre d'historien, est mentionnée dans les bibliographies accessibles. Il est donc essentiel d'élargir ses propres listes de contacts en relevant leur nom en fin de thèses, de documentaires et d'ouvrages, dans la liste des remerciements<sup>323</sup>, des crédits photographiques<sup>324</sup> ou dans la bibliographie, rubrique « sources orales »<sup>325</sup> ou « présentation des témoins »<sup>326</sup>. Même si leurs coordonnées ne sont pas mentionnées

---

<sup>322</sup> Les problèmes liés aux réseaux sociaux, leurs « mésusages » sont étudiés ainsi que la vogue de cyber-historiens. Philippe Rygiel, « Écriture de l'histoire et réseaux numériques », *Regards croisés sur l'Internet*, *Presses de l'enssib*, 2011 ; pp. 102-104. En ligne : <https://books.openedition.org/pressesenssib/1941?lang=fr> (Consulté la dernière fois le 4 octobre 2022).

<sup>323</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, ; sources et remerciements pp. 607-611.

<sup>324</sup> Guy Léonetti (dir.), *Lettres de Dien Bien Phu*, Paris, Fayard, 2004, 506 p. « Remerciements » pp. 9-10 ; « Crédits photographiques » pp. 501-502.

<sup>325</sup> Laure Cournil, *Dien Bien Phu : des tranchées au prétoire 1953-1958*, *op. cit.* ; « Sources orales » pp. 485-486.

<sup>326</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, Texto, Tallandier, 2012 ; « présentation des témoins » pp. 27-29, en début de livre.

par discrétion, ces renseignements sont stimulants. Jérôme Santelli, concepteur d'un magnifique webdocumentaire sur la RC 4<sup>327</sup> s'est appuyé sur le témoignage de nombreux témoins interrogés sur leur vécu de cette bataille dramatique. Il m'a envoyé leurs coordonnées ainsi que celles des anciens d'Indochine qui n'avaient pas voulu y participer. Ce geste élégant et amical m'a énormément servi. Enfin, il ne faut pas omettre une nécessité un peu macabre, qui peut sembler inélégante : il est bon de s'assurer avant d'engager un contact, dans les avis de décès, que le vétéran est toujours de ce monde. Cela évite un moment désagréable pour la famille comme pour le chercheur de se voir répondre qu'il est décédé depuis des années. Les recherches pour contacter les anciens d'Indochine sont une étape importante et déjà difficile, les convaincre de témoigner en est une autre. Beaucoup ont accepté, avec gentillesse, par envie de remonter le cours de leur mémoire et par devoir de mémoire envers ceux qu'ils ont laissé *là-bas*. D'autres ont refusé. Chacun a ses raisons, toutes autant valables.

## 2.2 Convaincre les anciens combattants de témoigner

« Personnellement, c'est la première fois que je m'épanche sur ce sujet, mes propres enfants n'en savent pratiquement pas grand-chose<sup>328</sup>. » (Roland Py)

La difficulté fait partie de l'intérêt de la recherche. Au demeurant, les dirigeants d'association tout autant que certains enseignants m'avaient prévenu du fossé existant entre vétérans, associations ou individualités et le milieu universitaire, de relations parfois d'une franche hostilité. Le bonheur de constater l'inverse pour un grand nombre de contacts a stimulé la recherche. Les hommes de cette génération des conflits décoloniaux ont, dans l'ensemble peu témoigné. Ils gardent une *mémoire modeste*<sup>329</sup> décrite par Philippe Joutard, celle de vétérans qui ont beaucoup lu sur les conflits auxquels ils ont participé, qui sont capables de se remettre en cause voire de critiquer la manière dont les autorités militaires ont dirigé cette guerre sans se restreindre à défendre une *mémoire orgueilleuse* de l'armée.

### 2.2.1 Les acceptations...

« Dépêchez-vous, je ne suis pas éternel<sup>330</sup> ! »

Leur première réaction est le plus souvent l'étonnement. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais été contactés et ne pensaient pas avoir l'occasion de le faire. Cette bonne surprise, à leurs yeux, a entraîné dans la plupart des cas une série de questions préalables : « pourquoi moi ? » et « comment m'avez-vous trouvé ? », du fait de la modestie de leur grade, parfois de leur parcours. La valorisation

---

<sup>327</sup> Jérôme Santelli, *Cao Bang RC 4*, webdocumentaire, 2014. <https://www.caobang.fr/>. (Consulté le 15 avril 2017).

<sup>328</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, 83 ans, reçu le 22 janvier 2018.

<sup>329</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires*, op. cit., pp. 273-274.

<sup>330</sup> Phrase littérale ou dans des termes approchant, plusieurs fois prononcée avec humour.

régulière des combattants de Dien Bien Phu ou de la RC 4 dans les ouvrages sur la guerre d'Indochine, ne les désignaient pas à toujours à être sollicités.

C'est alors le moment où les vétérans ont souvent beaucoup d'humour, surtout sur ce qui concerne leur âge et leur manque d'avenir, en se moquant gentiment d'une demande qui arrive tard dans leur vie (« un peu plus et je mourrais sans vous avoir parlé ! ») ou d'une sollicitation qui ne doit pas tarder à aboutir (« Dépêchez-vous, je ne suis pas éternel ! ») à un entretien prévu prochainement (« Je vous verrai donc avec grand plaisir dans x semaines, si je ne suis pas mort d'ici-là ! »). Plusieurs ont surmonté leur fatigue et les affres du retour des cauchemars pour répondre à un questionnaire qui les entraîne à retrouver leurs sentiments de l'époque, jusque dans les moindres détails, soixante-dix ans plus tard. Il a parfois fallu insister. Ainsi Jean Motreff, contacté à Montpellier, a pu difficilement lâcher, par bribes au cours de deux conversations téléphoniques, la mention de ses souffrances pour expliquer son refus premier de me répondre et ensuite décider de travailler sur le questionnaire. Elles sont résumées par cette phrase poignante, énoncée dans une conversation téléphonique après un premier refus, invoquant la trop grande difficulté de revenir sur un souvenir cruel : « J'essaierai de vous aider avec mes souvenirs mais ça va être difficile car ça été atroce, c'était l'enfer<sup>331</sup>. » Il est, hélas décédé peu de temps après.

Pourquoi ont-ils accepté ? Pourquoi Jacques Allaire, Pierre Latanne ont-ils témoigné à de nombreuses reprises pendant tant d'années ? Ils ont souvent commencé à donner une réponse dans le questionnaire envoyé<sup>332</sup>. Une partie d'entre eux comme Jacques Allaire (« Votre démarche le méritait<sup>333</sup> ») sont sensibles au fait qu'un doctorant s'intéresse à eux, ayant cette sensation d'être délaissés. Tout ce qui peut faire connaître leur passé est bon à prendre : « Pourquoi pas si ce questionnaire vous aide, et si l'on peut peut-être garder la mémoire de cette tragédie, je serai satisfait<sup>334</sup>. » a écrit Jacques Bouthier. Alexis Arette, comme d'autres, fait confiance à une nouvelle génération d'historiens, qu'il estime moins compromis avec la politique :

« Si j'ai répondu à votre questionnaire, c'est qu'il y a quelques chances pour que vous soyez un honnête homme. Ensuite, vous êtes d'une génération qui, n'ayant point vécu les événements, ne peut être dominé par la passion sectaire. Et puis tout simplement, parce qu'il faut toujours dire ce qu'on croit être la vérité, n'aurait-elle que peu de chances d'être entendue. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'une voix crie dans le désert ! [...]. Notre modernité est le boisseau mis sur la lampe afin qu'elle n'éclaire pas. Mais si je puis vous aider à le soulever, ce sera toujours avec plaisir<sup>335</sup>. »

Max Poiroux est sur la même ligne. Il répond : « parce qu'un universitaire consentait à se pencher sur cet épisode “ oublié ” dont j'avais été un modeste acteur. Sachez que les soldats “ oubliés ” sont souvent devenus “ coupables ” ! [...]. Êtes-vous celui qui rétablira la vérité<sup>336</sup> ? » Les vétérans le font également

---

<sup>331</sup> Conversation téléphonique de l'auteur avec Jean Motreff, le 14 avril 2017.

<sup>332</sup> Question n°137 : Pourquoi, finalement, avoir accepté de répondre à ce questionnaire ?

<sup>333</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>334</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>335</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>336</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

en mémoire de ceux qu'ils ont laissés en Indochine et pour lesquels ils s'assignent de témoigner ; ainsi Serge Têtu : « Je pense que les camarades que j'ai laissés en route le méritent<sup>337</sup>. » « Éviter l'oubli<sup>338</sup> » est, à ce titre, un argument déterminant. Pour d'autres enfin, c'est encore plus simple : « Pourquoi pas ? »<sup>339</sup>, « parce que vous me l'avez demandé »<sup>340</sup>, a répondu André Barrère, rarement sollicité pour témoigner ; parce que des proches le leur ont demandé ; que ce soit le président d'association combattante (« Mon président me l'a demandé<sup>341</sup> ») ou un de leurs enfants<sup>342</sup>. Michel Bassot parle de « curiosité »<sup>343</sup> devant la démarche. Plusieurs veulent « rendre service »<sup>344</sup> à un chercheur. Le défi de retrouver ses souvenirs pour pouvoir répondre à 139 questions a pu apparaître intéressant, d'autant plus dans la période ennuyeuse du COVID pour occuper un temps qui s'étire. Fouiller dans ses souvenirs a également constitué un excellent exercice de mémoire. Pierre Latanne l'a vécu ainsi, quotidiennement, pendant plusieurs semaines. Jacques Saubion a apprécié de « mettre à jour (ses) souvenirs de les trier grâce au questionnaire et [...] de (se) livrer à une véritable “introspection” »<sup>345</sup>.

Il est d'autres raisons à leur acceptation de témoigner qui existent dans la nature du premier contact. André Laperle m'a honoré de cette réponse par confiance et amitié : « J'ai tout de suite senti qu'on accrocherait bien et que vous étiez sincère<sup>346</sup>. » Le premier contact par lettre, mail ou par téléphone, est déterminant. L'explication, donnée en début de questionnaire sur la sincérité et l'apolitisme de cette thèse, a incité les vétérans à témoigner et certains présidents d'association ou d'amicale à donner eux-aussi leur confiance. Le questionnaire envoyé par courriel ou par courrier a fait office de premier contact, expliquant précisément les buts et la démarche<sup>347</sup>. Au téléphone ou lors du premier contact préalable à l'entretien, l'accumulation des quarante années de lecture d'ouvrages sur la guerre d'Indochine m'a donné une base de discussion qui a, semble-t-il, rassuré des vétérans. Mais leur acceptation est surtout liée à leurs propres convictions, à commencer par la nécessité de « servir à la mémoire collective »<sup>348</sup> et surtout le *devoir de mémoire*<sup>349</sup> ou le *travail de mémoire*, expression rare chez les vétérans, mais que prononce William Schilardi : « Je me méfie de ce genre de questions. Mais étant témoin, je me dois d'aider à ce travail de mémoire<sup>350</sup> ». Ceux qui ont un nom comme feu le général Bigeard, un grade important, une fonction dans le milieu associatif comme le général Simon, sont régulièrement sollicités. D'autres sont connus pour

---

<sup>337</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>338</sup> Plusieurs réponses de ce type m'ont été adressées.

<sup>339</sup> *Ibid.*

<sup>340</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>341</sup> Plusieurs réponses de ce type.

<sup>342</sup> Des réponses de François-Xavier Heym, Georges Laget.

<sup>343</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>344</sup> Des réponses de Guy Delplace, Louis-Jean Duclos, André Fabiano, Joseph Koeberlé.

<sup>345</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>346</sup> Extrait d'une conversation privée avec André Laperle.

<sup>347</sup> Questionnaire type adressé aux anciens combattants contactés. Annexe 1 p. 1889.

<sup>348</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>349</sup> Plusieurs réponses, dont celles, entre autres de Bernard Prin, Josef Unterlechner

<sup>350</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

témoigner avec facilité comme Jacques Allaire ou Pierre Latanne et les historiens se passent leurs contacts. Des dirigeants d'associations et d'amicales, des historiens et des anciens combattants, parachutistes ou non, en arrivent souvent à cette remarque : « Vous voulez de la matière ? Vous devriez voir Jacques Allaire<sup>351</sup> ! » De manière plus grinçante, d'autres ont assuré : « Vous ne pouvez pas éviter Jacques Allaire ! » L'exposition de ce dernier dans un film, *Dien Bien Phu*<sup>352</sup> en 1992 et dans un documentaire, *Dien bien Phu 1954. Le Sacrifice*<sup>353</sup>, en 2014, ses conférences et participations à des colloques, débats télévisés et articles qui lui sont consacrés indisposent peut-être ceux qui aimeraient d'autres mises en lumière et non une référence continuelle au même représentant de la mémoire d'Indochine. Mais les anciens combattants connus et susceptibles de tenir un micro ne sont pas si nombreux ni aussi talentueux. Beaucoup n'ont jamais été valorisés sauf par des articles de journaux locaux lors des cérémonies ou d'une remise de décoration. Les solliciter pour une recherche universitaire apparaît comme une reconnaissance de leur combat. Que l'on s'intéresse à eux, sans grade ou militaires des unités de soutien rarement mises en avant, les apaise et les sort de l'isolement dans lequel ils se sentent confinés. La guerre d'Indochine n'est pas l'apanage des troupes d'élite que soixante-dix ans de littérature héroïque ont valorisées. Or ils n'ont jamais osé, ni simplement voulu rédiger leur autobiographie sauf pour leur famille ou à compte d'auteur, à moins d'être l'objet d'un coup de cœur d'éditeurs comme Bertrand Giovanangeli<sup>354</sup> ou de Cyril Bondroit<sup>355</sup>.

Un certain niveau de méfiance a logiquement émergé aux premiers envois de questionnaires<sup>356</sup>. Les vétérans qui ont répondu favorablement sont parfois passés par un débat intérieur avant d'accepter le questionnaire ou l'entretien. Ils gardent probablement encore, même inconsciemment, une certaine vigilance jusqu'à lire la thèse. « J'ai longtemps hésité à répondre », m'a dit plusieurs fois René Laroche. Une partie de leur méfiance vient tout autant du caractère intime de certaines réponses demandées que de celle qui porte sur un milieu universitaire dans un passé très engagé contre les guerres de décolonisation et contre l'armée, conservant une image anticolonialiste. Il a fallu une rencontre et plusieurs conversations téléphoniques pour dissiper cette méfiance mais le devoir de mémoire est supérieur aux doutes. De plus, que leur passé soit étudié par un chercheur plus jeune qui n'a pas connu le conflit peut être intéressant. Joseph Koeberlé reste entre deux sentiments avant d'accepter de répondre : « Je me méfie de tous ceux qui écrivent l'histoire. Je n'ai jamais voulu participer à la rédaction d'un livre d'un auteur qui n'était jamais allé sur le terrain. Une thèse d'universitaire, c'est différent. Je pense que c'est un travail sérieux, documenté<sup>357</sup>. »

---

<sup>351</sup> Phrase récurrente que j'ai entendue régulièrement depuis 2016.

<sup>352</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu*, film français, Studio Canal, France 2 et al, 1992, 127 mn.

<sup>353</sup> Philippe Delarbre, *Dien Bien Phu 1954. Le sacrifice*. Documentaire français, prod. Didier Diaz, 2014, 83 mn.

<sup>354</sup> Patron des éditions éponymes depuis 1990.

<sup>355</sup> Fondateur d'Indo Éditions en 1999.

<sup>356</sup> Question n° 138 : Vous méfiez-vous de ce genre de questionnaire ? Du travail d'un universitaire ?

<sup>357</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.



Jacques Allaire considère qu'il a eu un dialogue libre avec les différents chercheurs, mais il garde une mémoire vigilante : « Je fais confiance aux universitaires, même si certains l'ont trahie<sup>358</sup> ». Francis Oustry fait confiance et espère que « les réponses ne seront pas détournées »<sup>359</sup>. Pierre Dissard a exprimé un souhait général en écrivant, comme Max Poiroux et Alexis Arette : « J'espère que vous êtes un “ honnête homme ”<sup>360</sup>. »

Beaucoup de témoins contactés ont répondu qu'ils n'avaient aucune méfiance envers un chercheur. Jacques Penot estime « ne rien avoir révélé de secret »<sup>361</sup> dans ses réponses. Jacques Bouthier pense, tout comme André Fabiano, que « le travail d'un universitaire peut réparer des oublis, donc, à mon avis, c'est un travail positif »<sup>362</sup>. Plusieurs ont assuré qu'ils ne se méfiaient d'autant pas qu'ils avaient des universitaires dans leur famille, à l'instar de Serge Têtu, Bernard Prin ou Robert Drouilles et de Louis-Jean Duclos, acceptent si l'étude semble utile et bien construite. Quand les doutes sur la fiabilité d'une recherche ou de leur mémoire sont trop importants, le refus vient logiquement.

### 2.2.2... Et les refus

« On ne peut pas écrire ça. Ni le dire. On le vit. » (Denis Peschanski)

Les refus, quant à eux, font partie du jeu. À moins de commencer par toute une série de rebuffades, ce qui n'augure rien de bon, il est indispensable de comprendre ce mécanisme compréhensible de la part d'octogénaires et nonagénaires qui n'ont pas été sollicités pendant longtemps et se retrouvent peu nombreux, souvent isolés, chaque 8 juin depuis 2005, pour célébrer l'hommage aux combattants d'Indochine. Se livrer à un inconnu n'est pas un exercice facile.

Les dirigeants d'associations qui ont proposé ou envoyé le questionnaire à leurs adhérents et connaissances ne m'ont pas révélé le nombre de refus, sauf un, dont la réponse m'a été envoyée, qui ne se reconnaissait pas dans les questions et se méfiait d'une telle démarche. Toutes demandes confondues, proposition de questionnaires ou d'entretiens par l'intermédiaire des associations ou par moi-même, environ la moitié des anciens d'Indochine contactés ont accepté de témoigner soit 122 témoignages. Longueur du questionnaire, fatigue devant la perspective d'un entretien, de problèmes de santé, soucis familiaux ou tout simplement la peur d'une récurrence des cauchemars ? Ce choix est totalement respectable.

La première raison, logique, est l'état fragile du vétéran, physique ou/et intellectuel. La distance avec l'événement pose une difficulté croissante. Que l'on veuille s'en éloigner ou non, un retour soixante-dix ans en arrière apparaît presque insensé à n'importe lequel d'entre nous, pour retrouver le détail d'un vécu et surtout d'un sentiment de l'époque. « C'est loin tout ça », est le réflexe

---

<sup>358</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, *Ibid.*

<sup>359</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>360</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>361</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>362</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *Ibid.*

commun à beaucoup de vétérans sollicités lors du premier contact. Heureusement pour l'historien, la guerre d'Indochine a tant marqué les combattants que les souvenirs, les odeurs, les sentiments ont, en général, survécu parmi d'autres événements marquants de la vie. Mais l'éloignement progressif de l'événement, les troubles de mémoire ont forcé une partie des anciens d'Indochine à répondre par la négative. La maladie, neurologique ou non, les séjours fréquents à l'hôpital, l'usure de l'âge ont enlevé des forces à nombre d'anciens. Xavier Du Crest de Villeneuve, rescapé de la RC 4 et du camp n° 1 m'a répondu qu'il sortait de l'hôpital, qu'il s'apprêtait à y entrer à nouveau, et n'avait pas le temps ni la force de participer à une étude sur sa mémoire. Il décèdera quelques semaines plus tard. La seconde raison, pour une partie des vétérans, est le refus de revivre encore des souvenirs traumatisants qui ne se sont pas effacés et qui remontent régulièrement ou de manière imprévue. La sollicitation d'un entretien fait partie de cet imprévu et les vétérans savent les conséquences parfois désastreuses pour leur état psychologique que comporterait un retour en arrière. « Je n'ai pas la force de repartir dans mes souvenirs d'Indochine » ont dit des vétérans, en substance, à plusieurs reprises. Ainsi ce vétéran contacté sur Facebook en 2018 qui ne souhaite pas replonger dans sa mémoire et me répond par ce message poignant : « Oui j'ai fait la guerre ; pour moi c'est toujours un honneur ! Mais il y a des choses moches que je garde pour moi et qui partiront avec moi. Je veux aussi dormir tranquille.... Tout ce noir de ma vie...<sup>363</sup>. » Le général Maurice Schmitt, ancien lieutenant à Dien Bien Phu et chef d'état-major de l'armée de 1987 à 1991 a été court et définitif. Il a déjà donné. « J'ai écrit un livre, donné des conférences, je ne peux rien dire de plus. Arrangez-vous avec tout ça. » D'autres ont déjà longuement évoqué leur guerre avec de précédentes occasions et n'ont pas envie de refaire un entretien, même si le premier n'a apparemment pas connu de publication référencée. « Je suis lessivé », m'a avoué le général de gendarmerie Louis Bernadac en avril 2017<sup>364</sup>, d'autant qu'il a pu constater le décalage d'analyse sur des événements anciens avec son interlocuteur.

La réception du questionnaire, outre sa longueur déprimante a pu d'entrée indisposer des vétérans. Mais elle pose également le problème de la réponse à donner, qui va devenir publique et peut donner des désaccords avec des camarades, atteindre la mémoire des camarades disparus, ou tout simplement critiquer l'institution militaire. Le militaire, même retraité, garde un esprit de corps viscéralement ancré dans son identité propre. Cela aboutit à un refus afin de ne pas se mettre en porte-à-faux avec les uns et les autres. Ainsi cet ancien légionnaire rescapé de la RC 4 qui, contacté au téléphone, ne souhaite pas laisser de témoignages, le sien présentant, à ses yeux, un problème majeur :

« C'est très compliqué, je ne peux pas répondre. Je me sens en désaccord sur beaucoup de sujets concernant l'Indochine, avec des associations, d'autres anciens combattants. Donc je préfère ne pas répondre. Et ce serait trop long. C'est trop dur. Le passé est le passé. C'est peut-être un témoignage perdu, mais on ne peut pas comprendre la captivité. Et tout ne peut pas se raconter. Je suis souvent

---

<sup>363</sup> Extrait d'un message adressé sur Facebook le 9 janvier 2018.

<sup>364</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec le général Bernadac le 7 avril 2017.

à contre-courant des autres. Si j'avais à répondre au questionnaire, je ferais un livre<sup>365</sup>. »

Cette réponse pose, en outre, le problème de lisibilité et de compréhensibilité du témoignage. Les vétérans de toutes les guerres ont la sensation que leurs interlocuteurs, bienveillants, informés et sensibles à ce conflit, ne peuvent comprendre le vécu d'une situation dramatique comme la captivité ou la guerre dans sa globalité ; ni comprendre vraiment l'attachement profond, qu'ils le nomment ou non le *mal jaune*, au pays et à la population de ce temps éloigné. D'où l'entre-soi d'une discussion sur leur expérience du conflit avec les autres vétérans d'Indochine, et encore, très rare en dehors de quelques anecdotes, situation qu'ils ont connue avec leur propre ascendance, muette sur la mémoire de la Première ou de la Seconde Guerre mondiale. Les anciens d'Indochine ne sont eux-mêmes pas certains de pouvoir exprimer un témoignage précis, de trouver les mots exacts, non pour décrire un fait, mais pour exprimer une sensation intime, un sentiment personnel sans en trahir l'exactitude. « On ne peut pas écrire ça. Ni le dire. On le vit<sup>366</sup>. »

Si les injures ne pleuvent plus sur eux comme au temps de leur retour d'Indochine, les vétérans n'ont pas oublié. La rancœur est généralisée devant les lenteurs de l'État à les intégrer à la politique mémorielle, devant l'indifférence ou, à leurs yeux, l'oubli de l'Éducation Nationale, du monde politique, du cinéma, des médias d'évoquer leur action. D'où les refus ou l'absence de réponse devant une sollicitation trop tardive. La méfiance envers le travail de l'universitaire se révèle plus ou moins abruptement dans certaines réponses. Plusieurs anciens combattants ont refusé en arguant l'hostilité ambiante de leur milieu associatif envers une étude menée par un représentant de l'Université, quel qu'il soit, soupçonné d'appartenir à la « pensée unique » selon les propres termes d'une responsable associative. L'université représenterait toujours une gauche anticolonialiste, défenseuse de Georges Boudarel, méprisante envers les combattants d'Indochine et d'Algérie, qui pourrait transformer un témoignage en une nouvelle charge contre l'armée. À au moins deux reprises, des anciens d'Indochine, d'accord dans un premier temps pour évoquer leur mémoire, ont signifié, au téléphone, qu'un responsable associatif ou un camarade convaincant leur avait demandé de ne pas poursuivre parce que leur témoignage serait déformé. Coincés par leur discipline et leur esprit de corps, ils se sont dérobés. C'est parfois le jeu logique des rapports témoins - historiens. Denis Peschanski évoque ses propres préventions envers les mémoires :

« Je n'étais pas le dernier à mettre en évidence les effets pervers du témoignage, pour reprendre ma terminologie (re-construction, extrapolation, re-hiérarchisation, immédiateté de l'histoire). À l'inverse, le témoin arguait de son vécu pour dénier la capacité de l'historien à connaître vraiment la réalité dont il prétendait rendre compte. Cela donna lieu à quelques affrontements homériques<sup>367</sup>. »

Tout ce travail d'approche pour convaincre les anciens d'Indochine a donc abouti de leur part à

---

<sup>365</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec un ancien d'Indochine, qui n'a pas souhaité être cité, le 27 août 2018.

<sup>366</sup> Denis Peschanski, « Repenser les memory stories », dans Francis Eustache, *Mémoire et oubli*, Paris, éditions Le Pommier, 159 p. ; p. 73.

<sup>367</sup> *Ibid.*

des témoignages sous toutes formes de sources : questionnaires, entretiens individuels, lettres, collectifs, entretiens et conversations téléphoniques, témoignages sur Internet ou par les réseaux sociaux, autobiographies publiées discrètement et offertes, témoignages écrits pour la famille, non publiés mais également donnés, textes de citations et de discours, remises de décoration, interventions dans les réunions ou dans des établissements scolaires, journaux intimes, journaux de marche et lettres à des proches, archives personnelles ou issus de leur unité prêtées ou données. Parmi toutes ces formes de témoignages, il faut expliquer la place des réponses aux questionnaires, qui constituent la base du travail de cette recherche.

### 2.3 Que demander à un vétéran d'Indochine ? Le choix d'un long questionnaire

« Du moment que nous ne sommes plus résignés à enregistrer simplement les propos de nos témoins, du moment que nous entendons les faire parler, un questionnaire plus que jamais s'impose. Telle est, en effet, la première nécessité de toute recherche historique bien conduite<sup>368</sup>. »

L'importance du questionnaire pour construire une recherche est d'amener l'historien à étoffer son analyse, à valoriser les mémoires qui peuvent à leur tour, étoffer l'histoire, sur des points très précis. Michel Bodin est le premier à effectuer une étude des combattants d'Indochine en partie basée sur des questionnaires, travail indispensable, complémentaire de celui des archives disponibles longuement dépouillées (études du SHAT puis SHD, fiches des ministères, JO), de l'étude des ouvrages déjà parus, des souvenirs des vétérans issus des entretiens et de leurs lettres<sup>369</sup>. L'une de ses premières démarches est donc de construire un questionnaire pour qu'ils répondent aux multiples questions qu'il s'est posées sur leur parcours de soldats. S'il peut apparaître rébarbatif à celui qui le reçoit, le questionnaire est indispensable pour avoir une vue d'ensemble précise sur les différents domaines abordés par une telle étude. Mais sa réalisation pose des problèmes qu'il faut rapidement résoudre. Quelles questions, combien et dans quel ordre ? Comment les organiser ? Jusqu'où aller dans l'intimité des vétérans ? Dans quelle mesure leurs réponses sont-elles fiables ?

Dans son travail pionnier, Michel Bodin a envoyé plusieurs questionnaires, comme d'autres historiens et historiennes depuis lors, sur ce conflit et bien d'autres encore. La première tâche de cette thèse a donc consisté à en construire un nouveau d'après ceux déjà réalisés, adapté aux domaines abordés sur leur expérience combattante ; de s'inspirer de la technique des prédécesseurs, sans savoir à ce moment si leurs auteurs ont obtenu beaucoup de réponses. La nécessité de réaliser une synthèse des mémoires combattantes la plus complète possible a abouti à un long ensemble de questions qu'il a fallu organiser, comprenant des questions très personnelles,

---

<sup>368</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993 ; p. 109.

<sup>369</sup> Un travail décrit dans Michel Bodin, *La France et ses soldats*, *op. cit.*, p. 8.

voire taboues sur un vécu et des ressentis datant de plusieurs dizaines d'années – comment les retrouver dans un tel écart de temps ? – pour comprendre leur mémoire d'Indochine.

En trente ans, depuis 1975, Michel Bodin a envoyé plusieurs questionnaires « à toutes les associations possibles : anciens d'Indochine (ANAI, UNACITA), amicales diverses, associations plus généralistes comme l'UNC, l'ACUF ou la fédération Maginot ou celles des grandes assurances militaires (AGPM, GMPA) » et directement aux combattants, « (tirant) sur le fil combattant par combattant. Même chose pour la Légion mais avec un questionnaire adapté »<sup>370</sup>. La multiplicité de ses efforts, effectués seul, lui ont permis de recevoir « environ 2 000 témoignages mais de valeur très variable, de quelques lignes à de véritables mémoires, mais 10 % exploitables »<sup>371</sup>. Les associations ont relayé en le publiant, un questionnaire fort de 52 questions. En 1997, le Bulletin de l'ANAI le publie, après avoir reçu « l'aval du Comité national d'entente des associations d'anciens d'Indochine »<sup>372</sup>. Ce point mérite que l'on s'y arrête puisque deux des trois paragraphes de présentation du Bulletin visent à convaincre les vétérans intéressés que les questions portant sur « les imperfections de l'armée française » ne doivent pas les heurter et que « signaler (ces lacunes, NDA) n'est pas faire le jeu de l'ennemi qui les connaît fort bien » ; ni le format les décourager. L'ANAI n'a toutefois pas pu s'empêcher de tirer du conflit, au passage, un *bilan globalement positif* en s'appuyant sur un argument tiré des retours en ex-Indochine réussis, du fait l'accueil amical des anciens colonisés : « Le bilan de notre action est favorable puisque nous avons conservé l'amitié des Indochinois. » Les rédacteurs du Bulletin voient avec justesse le bénéfice d'une meilleure connaissance de leur parcours en Indochine : « Nous avons souffert pendant des années d'être inconnus ou méconnus et nous avons choisi de nous faire connaître. » « Mon questionnaire », écrit Michel Bodin, « portait avant tout sur trois aspects : la sociologie des hommes, leur vie en Indochine et leurs impressions avant, pendant et après leur séjour<sup>373</sup> ». Il a ensuite personnalisé d'autres questionnaires, dont celui en 2005, concernant la légion étrangère et d'autres plus centrés sur le matériel, sans parler d'autres sollicitations de témoins sur des questions thématiques. Le questionnaire originel<sup>374</sup> de 1975, composé de 54 questions, est structuré en six parties entre l'identité du combattant (six questions), la vie avant l'engagement et l'engagement (dix questions), l'information et la formation préalables, ou non, du combattant sur l'Indochine (trois questions), le transfert (quatre questions), le séjour en Indochine (vingt-deux questions) et le retour/depuis le retour en Métropole (neuf questions).

Début 2017, après un premier questionnaire personnel réalisé pour cette thèse, j'ai trouvé, sur Internet, celui de Raphaëlle Branche. Un questionnaire téléchargeable de quatre-vingt-douze questions, qu'elle a envoyé en janvier 2017 pour être publié sur plusieurs sites : celui de la FNACA75 ; celui de l'Espace Parisien Histoire Mémoire de la guerre d'Algérie » (EPHMGGA), le

---

<sup>370</sup> Extrait d'un courriel de Michel Bodin, reçu le 13 février 2022.

<sup>371</sup> *Ibid.*

<sup>372</sup> Bulletin de l'ANAI, 3<sup>ème</sup> trimestre 1997, juillet-août-septembre 1997, page 10. Extrait du Bulletin envoyé par Michel Bodin, reçu par courriel le 26 février 2020. Annexe 3, p. 1896.

<sup>373</sup> Renseignements donnés par Michel Bodin ; extraits du courriel du 6 novembre 2017.

<sup>374</sup> Questionnaire envoyé par Michel Bodin, par courriel à l'auteur, le 26 février 2020. Annexe 2, p. 1894.

site publiant ensuite, sur la même page, les réponses filmées de vétérans d'Algérie. Le questionnaire est divisé en quatre parties : les éléments d'identité du combattant interrogé, le départ en Algérie, (le parcours) en Algérie, le retour<sup>375</sup>. Ce questionnaire m'a beaucoup marqué, comme ceux de Michel Bodin, par la précision et l'éventail des questions, et m'a conforté dans ma démarche. J'ai très vite résolu de le reprendre en partie et de l'adapter au « format indochinois », en gardant souvent le même intitulé de certaines questions, pensant que je ne pouvais pas mieux faire. J'ai enlevé certaines d'entre elles, gardé mes propres questions et modifié des intitulés. Toutefois, il a fallu un an pour comprendre la maladresse de mon geste, celle de m'approprier un questionnaire qui n'était pas le mien l'origine, sans demander l'autorisation à son auteur ni le signaler dans le mien. J'ai donc ensuite inséré, dans l'introduction présentant l'enjeu du questionnaire au combattant sollicité<sup>376</sup>, la mention de la « filiation directe » entre cette version et celle de Raphaëlle Branche. Ce questionnaire définitif comporte 139 questions.

Autre questionnaire-fleuve de référence, celui de Jean-Charles Jauffret créé au cours d'un long travail universitaire pour caractériser la mémoire combattante de la guerre d'Algérie. Il comprend 152 questions que je n'ai découvertes que très tardivement. J'ai enfin pu consulter un dernier questionnaire, réalisé par Maurice de Poitevin, Docteur ès Lettres et ancien professeur d'histoire-géographie. Il a publié, sur le site de la *Société d'Histoire de Revel Saint Ferréol*, en Haute-Garonne, lui-même hébergé par le site *Lauragais – Patrimoine*, un très intéressant dossier sur la guerre d'Indochine de onze chapitres et sept annexes, de la conquête de l'Indochine à Dien Bien Phu et aux causes de la défaite<sup>377</sup>. Un ensemble très documenté, fait d'extraits d'ouvrages savants, de photographies de vétérans, d'analyse personnelle et de témoignages d'anciens d'Indochine pour lequel il a constitué un questionnaire précis (Annexes V)<sup>378</sup>. Ce questionnaire comporte huit ensembles de questions : « identité du combattant », « arme (s) du combattant », « États ou régions du combattant », « types d'activités militaires », « relations du combattant avec la troupe, l'encadrement », « guerre révolutionnaire », « colonialisme, nationalisme, marxisme ». Le texte complet du dossier a été publié en 2011 par la Société d'Histoire de Revel-Saint Ferréol<sup>379</sup>.

Grâce à l'apport de tous ces questionnaires, celui entrepris pour cette thèse a pu voir le jour ; du moins ont-ils confirmé, influé sur les idées et intentions de départ. Il n'était pas destiné à être long ou court. Mais devant l'aléatoire de ne pouvoir compter, au vu de l'âge avancé des témoins, sur un délai de plusieurs mois ou années en envoyant une succession de petits questionnaires, le plus simple était de prendre le risque d'un long questionnaire, même rebutant. C'est la seule source

---

<sup>375</sup> En ligne : <http://epmga.com/2017/01/11/enquete-aupres-des-anciens-combattants-et-de-leur-famille/> (Consulté la dernière fois le 12 juin 2022).

<sup>376</sup> Annexe 4, p. 1897.

<sup>377</sup> <http://www.lauragais-patrimoine.fr/HISTOIRE/INDOCHINE/ANNEXES-5-6-7.html> (*Idem*).

<sup>378</sup> *Ibid.* Annexe 5, p. 1900.

<sup>379</sup> Maurice de Poitevin, *Quelques témoignages sur la guerre d'Indochine de 1946 à 1954 : grand Lauragais et Albigeois*, Revel, Lauragais Patrimoine, Société d'Histoire de Revel Saint-Ferréol, 2011, 169 p.

de témoignage pour les vétérans qui ne veulent pas d'un entretien ; plusieurs l'ont bien spécifié<sup>380</sup>. D'où ce choix qui a probablement découragé des vétérans par la longueur de l'ensemble. Plusieurs bons esprits, associatifs ou spécialistes divers, m'ont bien fait remarquer que 85 questionnaires renvoyés était une quantité négligeable, due à leur longueur démesurée, décourageante pour le vétéran déjà âgé ; que 139 questions étaient « un non-sens », « n'importe quoi », voire, « une idiotie ». Le tout est alors de garder le sourire. Une partie des anciens d'Indochine ont signifié que, de toute manière, ils préféraient un entretien ou bien ne souhaitaient pas du tout écrire, que le questionnaire soit long ou non. Pour d'autres encore, la difficulté et la longueur de l'exercice leur sont apparues stimulantes et a même, dans certains cas, occupé utilement plusieurs jours et soirées dans un contexte difficile ; le retour sur leur passé, même douloureux, leur a procuré un dérivatif<sup>381</sup>. Le questionnaire soumis aux vétérans comporte sept parties<sup>382</sup> : les éléments d'identité classiques et les données générales pour connaître leur grade, leur unité, leur lieux d'affectation en Indochine, leurs dates de départ et de retour (17 points) ; des éléments portant sur leur connaissance de l'Indochine, leur engagement et leur entraînement avant le départ puis le départ lui-même et le transfert vers l'Indochine (16 questions) ; leur parcours en Indochine (la partie la plus longue avec 69 questions) ; le retour (12 questions) ; leur mémoire depuis leur retour, leurs relations avec leur famille jusqu'à aujourd'hui (22 questions) ; le bilan de leur ressenti actuel sur la guerre d'Indochine (20 questions). Il est arrivé de renvoyer des questions supplémentaires à plusieurs anciens parmi ceux qui m'avaient donné des réponses longues et argumentées et qui, surtout, utilisent leur messagerie Internet, sur le sentiment de deuil, d'oubli, sur les femmes vietnamiennes ou sur la visite d'Édouard Philippe au Vietnam en octobre 2018. Les vétérans n'ont pas émis beaucoup de critiques directes sur leur longueur mais il est arrivé que plusieurs questions fassent l'objet de remarques ou d'absence de réponse plus souvent que d'autres. J'ai juste reçu des remarques étonnées sur l'accumulation de questions concernant les problèmes psychologiques du combattant de retour d'Indochine (les peurs, les cauchemars, l'alcoolisme), comme celle d'André Barrère qui écrit « D'après vos questions, on dirait que l'on revenait de l'enfer<sup>383</sup> » ou de Michel Tonnaire (« Un individu normal ne fait pas de cauchemars<sup>384</sup> »). Les problèmes incriminés expriment pourtant bien le sentiment et le vécu de beaucoup d'autres vétérans. Les questionnaires montrent que les parcours et par conséquent les mémoires des vétérans d'Indochine sont très différents ; qu'une partie d'entre eux n'en n'a pas conscience, leur vécu, leur mémoire individuelle étant leur unique référence.

---

<sup>380</sup> Question n°139 et dernière question : Accepteriez-vous, éventuellement, de réaliser un entretien pour prolonger ces questions ?

<sup>381</sup> Selon l'appréciation d'une dizaine de vétérans vivant, à ce moment, une situation compliquée.

<sup>382</sup> Annexe 1, p. 1889.

<sup>383</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>384</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.

La difficulté bien légitime de se souvenir d'un sentiment ancien est volontairement soulignée par la répétition de certaines questions. Ainsi sur la raison de « s'engager en » ou « pour » l'Indochine : à la question n° 4 (« pourquoi être volontaire pour l'Indochine ? ») s'ajoute ensuite la question n° 29 (« pourquoi alliez-vous vous battre en Indochine ? »). Certains ont répondu d'aller voir à la réponse précédente, d'autres n'ont pas répondu du tout. Mais ce qui est intéressant, ce sont justement les différentes réponses qui reviennent et que ces répétitions permettent d'approfondir. On peut alors remarquer que certaines réponses sont différentes ou plus précises la seconde fois, d'autant qu'il est demandé d'expliquer le « sentiment d'alors » puis celui d'aujourd'hui.

Il a également fallu, à l'usage, modifier ce questionnaire, surtout dans sa partie « En Indochine » qui concerne davantage un combattant de l'armée de terre. Les anciens de la marine blanche, de l'aviation et aéronavale, et de l'État-major ont évité une partie des questions qui les concernaient moins, comme l'alimentation sur le terrain ou les combats. Il n'a pas été, pour autant, utile de construire des questionnaires spécifiques à chaque corps de troupes pour garder une certaine unité mémorielle des « combattants d'Indochine ». Enfin, d'autres, remaniés quant à leur spécificité, ont été envoyés aux familles (veuve, fille, fils) pour évaluer la post-mémoire transmise par le père à ses enfants. Pour ce qui concerne Claudine Jeanpierre, l'une des filles du capitaine Jeanpierre, commandant en second du 1<sup>er</sup> BEP en Indochine, les questions ont été adaptées au prestige et au parcours de son père qu'elle n'a pas connu. Celui envoyé à Marie-France Chevalier, qui a pu parler à son père de son passé est forcément différent.

Ainsi le questionnaire est-il une base importante de contact entre le chercheur et le vétéran ou sa famille qui peut s'avérer fructueuse si l'on prend le temps de lui expliquer le sens, l'utilisation et les raisons pour lesquels il peut être long dans sa réponse ! Toutefois, l'entretien avec l'ancien d'Indochine est un exercice bien plus approfondi car rien ne vaut le contact direct qui mêle la sympathie, l'émotion, la colère et dynamise la mémoire au point de retrouver des souvenirs oubliés dans la profondeur du temps.

## 2.4 L'entretien, ou la mémoire vivante par excellence

« Je ne tiens pas à ressusciter le passé. Excusez-moi. » (François-Xavier Heym)

L'entretien apparaît comme le moment et le moyen le plus intéressant d'échanger avec le témoin qui a d'avantage *d'espace* pour s'exprimer, à l'inverse du questionnaire. En effet, le contact direct stimule sa mémoire et lui fait connaître réellement son interlocuteur, ce qui, en général, stimule également sa confiance. Les entretiens sont de deux types : l'entretien direct, face à face et le contact téléphonique. Une conversation téléphonique dure quelques minutes et est juste une prise de contact, agrémentée de quelques réflexions générales de la part de l'ancien combattant qui, parfois, s'en contente. Un entretien téléphonique est bien plus long, souvent improvisé parce



que le vétéran s'épanche et que les questions s'enchaînent. L'exercice n'est pas simple. Il faut parfaitement connaître son sujet, garder ses distances mais en même temps créer un lien, diriger la conversation tout en laissant s'exprimer son interlocuteur au maximum, en le ramenant à un fil conducteur qu'il faut avoir bien préparé.

La dernière question posée dans le questionnaire<sup>385</sup> suggère l'éventualité de la poursuivre par un entretien. Les réponses sont diverses. Comme Maurice Schmitt, directement sollicité au téléphone pour un entretien, Alexis Arette n'a pas envie de raconter à nouveau ce qu'il considère avoir déjà longuement expliqué : « Je ne vois pas ce que je puis apporter de plus à ce que j'ai déjà dit et écrit, car je me suis exprimé dans vingt ouvrages et de multiples conférences<sup>386</sup> », écrit-il. D'autres estiment leur parcours et leur mémoire sans intérêt quand ce n'est pas leur santé ou celle de leur épouse qui les empêche de s'exprimer. François-Xavier Heym, fidèle à ses principes que sa fille Véronique m'avait signalés, n'a pas l'intention de rencontrer qui que ce soit pour évoquer son passé : « Je ne tiens pas à ressusciter le passé. Excusez-moi<sup>387</sup>. » Ce genre de souvenirs, doublement négatifs<sup>388</sup>, produisent des remontées trop acides pour y revenir sans cesse. Les deux - tiers des réponses à la question 139 montrent toutefois une acceptation de principe, sous réserve que ce soit chez eux et d'être encore vivant : « Oui mais dépêchez-vous, je ne serai pas à votre disposition pendant de longues années<sup>389</sup> ! », écrit Max Poiroux. Certains sont disponibles pour un entretien de visu, d'autres par téléphone, moins long et moins prenant. Une fois les contacts pris et l'entretien décidé, il faut se préparer avec beaucoup de soin. L'entretien est le choix d'une partie des anciens d'Indochine contactés qui n'ont pas envie d'écrire ou n'ont pas envie de recommencer. « Le questionnaire, c'est fatigant et c'est casse-pieds<sup>390</sup> » m'a dit d'entrée, au téléphone, le général Vernière. « Il me semble être meilleur à l'oral qu'à l'écrit » estime Jacques Allaire<sup>391</sup>. De fait, les entretiens directs avec eux ont été bien plus fructueux qu'un long questionnaire. Ce dernier fournit donc la trame d'un entretien<sup>392</sup> en remontant à l'ambiance du moment et à la mémoire familiale pour expliquer les raisons de l'engagement, du départ en Indochine jusqu'à aujourd'hui pour comprendre l'évolution de la mémoire individuelle, sa place dans le quotidien du vétéran. Si un questionnaire a déjà été renvoyé, il n'est pas question de le reprendre, sauf pour les réponses obscures. Il est nécessaire d'éviter les questions dont les développements prendront trop de temps, les récits de guerre ou le ressenti politique, en général, voire l'Algérie malgré l'intérêt de ces

---

<sup>385</sup> Question n°139 : Accepteriez-vous, éventuellement, de réaliser un entretien pour prolonger ces questions ?

<sup>386</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>387</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>388</sup> Une guerre perdue pendant laquelle François-Xavier Heym a côtoyé des soldats vietnamiens qu'il a dû abandonner. Il a ensuite passé plus vingt ans au Vietnam de 1955 à 1975 avant d'en être chassé.

<sup>389</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>390</sup> Entretien avec le général Vernière chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>391</sup> Extrait d'un courriel envoyé par Jacques Allaire le 1<sup>er</sup> mars 2017.

<sup>392</sup> Pas les 139 questions. Il faut sélectionner les plus « utiles » et s'appuyer sur les réponses émises pour rebondir et en poser d'autres. C'est un exercice passionnant.

questions. Les réponses qui laissent entrevoir bien plus d'approfondissement, forment le fil, la trame de l'entretien ; il faut y ajouter les questions qui peuvent avoir été oubliées. L'entretien laisse s'exprimer le vétéran qui a, le plus souvent beaucoup d'anecdotes à raconter, de situations impossibles à décrire dans un écrit court et de réflexions d'autant plus intéressantes que les souvenirs les plus enfouis – les plus difficiles également – remontent à la surface dans une conversation plus intime.

La préparation de l'entretien est différente de celle du questionnaire mais, dans les deux cas, il faut bien maîtriser son sujet, connaître les faits historiques, les personnages emblématiques, les noms des territoires et des lieux de combats, les acronymes et autre langage militaire, la bibliographie qui s'y attache pour se préparer à un échange plus qu'à une suite de questions-réponses. Il faut donc connaître la guerre d'Indochine, les unités qui l'ont faite, les décisions politiques pour pouvoir réaliser cet échange, les livres que les responsables civils et militaires et les vétérans ont écrits. La culture indispensable de l'intervieweur donne de l'étoffe à un entretien et rassure le témoin, qui a pu être déjà interrogé par un étudiant dont la connaissance des faits était restreinte. Le vétéran va alors aller au plus facile et se montrer rétif à confier à nouveau ses souvenirs, ses sentiments. Parfois les rôles vont s'inverser et il faut s'y attendre. Le vétéran peut tester la connaissance de son questionneur ; l'enquêteur devient l'enquêté. « Avez-vous lu Hélie de Saint Marc ? ». « Vous connaissez le principal transporteur de troupes pour l'Indochine ? », ou « Vous savez comment on surnommait le JU 52 ? » « Savez-vous combien le CEFEO a eu de commandants en chef en onze ans ? ». « Pour vous, le début de la guerre d'Indochine, c'est quelle date ? ». Voilà quelques-unes des questions qui m'ont été posées à brûle-pourpoint pendant des entretiens. Ce ne sont pas forcément des pièges mais cela peut constituer un test. Le questionné veut savoir à qui il a à faire. Mais la plupart du temps, les questions posées semblent arriver au moment d'un *trou de mémoire* banal pour un passé si lointain, sur un nom de personnalité, une date, un nom d'unité ou de combat, et il est apprécié de donner les réponses. La confiance se gagne également ainsi. Mais elle se gagne en premier lieu lorsque les buts du doctorant et de l'entretien sont clairement énoncés. Il faut présenter ses objectifs (celui de la thèse, de l'entretien), son ensemble de questions et son propre parcours. Réaliser une thèse universitaire apparaît garant d'un certain sérieux malgré la méfiance naturelle concernant l'utilisation des réponses. Il faut ensuite immédiatement souligner l'apolitisme indispensable de cette étude et du doctorant. La suspicion envers le gauchisme supposé des universitaires, des enseignants amène parfois des questions cocasses de la part de vétérans dont beaucoup sont devenus anticommunistes. Émettre une nuance sur la colonisation, sur l'absence de l'histoire de la guerre d'Indochine dans les programmes scolaires peut étonner au point de demander, sans animosité toutefois : « Mais vous n'êtes tout de même pas communiste<sup>393</sup> ? » Dans ce cas, rappeler la neutralité politique d'une thèse est d'une urgence absolue.

---

<sup>393</sup> Remarque entendue à plusieurs reprises depuis 2016.

L'avantage du lieu familial et de la confiance qui s'installe est que l'entretien est toujours devenu une conversation amicale à deux et parfois à trois, lorsque la femme, le fils ou la fille du vétéran d'Indochine prennent part à la conversation. Ces moments restent parmi les plus agréables de ces années de thèse, quand le dialogue devient un échange dans lequel il faut soi-même se découvrir pour expliquer son travail, son état d'esprit, sa formation et des éléments de vie, à l'égal de ce que l'on réclame à son interlocuteur. La présence de la femme du vétéran, qu'elle soit discrète, d'abord éloignée puis parie prenante ou qu'elle participe à l'ensemble de l'entretien, est d'un intérêt majeur car elle peut rassurer son mari par sa présence, relancer sa réponse et intervenir quand elle veut rajouter un élément de son parcours en Indochine, de sa mémoire depuis son retour qu'elle a conservé dans la sienne et de sa propre expérience à attendre et gérer sa famille. Les moments les plus douloureux, les cauchemars, les conduites bizarres comme d'être amené à se méfier de tout promeneur devenu suspect, sont révélés par l'épouse plus que par le vétéran. La mémoire du vétéran d'Indochine, vue de l'extérieur par la personne la plus proche de lui, en sa présence ou en profitant de son éloignement, est, dans ce cas, un élément de base de l'entretien, pudique et sans sensiblerie inutile. L'épouse va parfois évoquer ses propres souffrances, en toute simplicité, parlant de la déchirure du départ, l'inquiétude devant le manque de nouvelles, la mort d'un ou plusieurs des cadres de l'unité dans le quartier, la difficulté de gérer seule les enfants et les difficultés post-traumatiques du retour. C'est à ce moment que l'on ressent toute la difficulté de la famille qui reste dans l'attente pendant vingt-sept mois, y compris la difficulté financière malgré la délégation de solde et la charge émotionnelle que dégage le vétéran dévoré par le mal jaune depuis 65 ou 70 ans. Dans ce cas précis, la phrase-type est : « il a fallu vivre avec », entre compréhension et résignation.

L'entretien en lui-même est à la croisée d'une conversation amicale, chaleureuse et d'un travail préparé avec précision qui nécessite de la concentration, une adaptation rapide aux arguments donnés pour rebondir sur une réponse ou reprendre le fil prévu ; un exercice qui révèle des apports inattendus et parfois ses propres lacunes. La nécessité d'enregistrer est vitale. Le vétéran a le droit de refuser mais, le plus souvent, il accepte sans arrière-pensée. Il est difficile de prendre des notes pendant deux, trois voire quatre heures et de garder la direction de l'entretien. Chaque mot compte surtout pour exprimer les sentiments, l'état d'esprit. Mais le travail ne se termine pas à la fin de l'entretien : il faut ensuite transcrire et renvoyer le texte de l'entretien au vétéran car il peut redouter de laisser filer son langage ou certaines confidences, de donner des jugements à l'emporte-pièce qu'il va regretter. Il est nécessaire de lui dire au début de l'entretien, pour le mettre à l'aise, que le texte ne sera pas utilisé sans qu'il l'ait corrigé. Ce que l'on perd ensuite en spontanéité du récit et du langage avec le risque de voir supprimé un argument important, se gagne en confiance. Souvent, le questionnement préparé à l'avance se rompt car le vétéran passe de souvenirs en souvenirs sans autre raison que les infidélités de sa mémoire ou une

remontée soudaine d'un élément oublié. Or, garder une chronologie de son parcours permet de conserver des repères dans l'entretien ; aller de l'enfance ou de l'engagement à aujourd'hui reste un fil logique et pratique. Il faut savoir s'adapter à son interlocuteur, ne pas être trop raide sur sa liste de questions. Au début de notre premier entretien, la réponse de Jacques Allaire à ma première question a duré près d'une demi-heure ; or j'avais plus de 80 questions. Il a fallu réduire la liste, puisqu'il avait répondu à une partie d'entre elles sans que je le lui demande, et réorganiser sur le champ le questionnement, c'est-à-dire privilégier certains thèmes plus que d'autres et laisser le reste pour une éventuelle autre occasion. Il faut également savoir poser d'autres questions imprévues car on découvre des éléments du personnage, de son vécu qu'il n'avait jamais révélés ou dont il ne se souvenait plus ; rebondir sur une idée, reformuler une question. C'est un jeu passionnant autant qu'une conversation complexe où il faut mêler le dramatique, l'humour, la charge émotionnelle et rester concentré sur la succession des thèmes envisagés. Il faut être patient, laisser la place au silence, aux hésitations, laisser le temps au vétéran de remonter dans ses souvenirs, de gérer ses émotions, de digresser puis reprendre le fil du dialogue, d'autant plus que le vétéran a été formé au devoir de réserve pendant toute sa carrière.

Le questionneur peut insister sur le jugement que le vétéran a du rôle de l'institution militaire dans son adaptation à la guerre d'Indochine et dans la défaite en 1954. Mais souvent, il sera réticent à la critiquer par esprit de corps. Il arrive d'ailleurs régulièrement que le vétéran parle par euphémisme et ne dise pas le fonds de sa pensée pour cette raison, tout comme il ne dira pas le nom de son commandant d'unité, du chef de bataillon qu'il estimait alors incompetent, qui était alcoolique voire dangereux. Dans ce cas, le trou de mémoire sera invoqué ou l'absence de nom assumée. Le colonel Desroche, à Chambéry, m'a expliqué qu'il ne voulait pas faire de préjudice au nom de l'officier incriminé à ce moment-là décédé ni, surtout, à sa famille. Aussi a-t-il parlé du colonel Constans lors d'une conférence à Chambéry, et de la panique qui a causé son départ accéléré de Langson en octobre 1950, livrant la ville sans combat à l'APV, en disant « le colonel C... ». L'auditoire connaissant le conflit a parfaitement décrypté le nom manquant, mais l'honneur de la famille dudit colonel C. reste sauf. L'autre solution consiste à demander au chercheur de ne pas citer une partie du témoignage qui peut mettre la famille du personnage en émoi. Une fois seulement, il est arrivé d'arrêter l'enregistrement, à la demande du colonel Allaire qui souhaitait que son anecdote reste privée, par amitié pour le vétéran disparu ; demande bien entendu satisfaite. Cela peut enfin arriver après coup, à la relecture du texte de l'entretien. La formation même du combattant explique cette volonté de discrétion qui reste son ADN. Parfois, l'entretien révèle des moments gênants dus à une prise de position du questionneur, aux opinions politiques actuelles ou bien à la prise de conscience du questionné de l'image que ses réponses peuvent donner de lui. Cela concerne souvent ses réponses sur la colonisation lorsqu'il en privilégie seulement les bienfaits et qui ont appelé à des nuances de la part du questionneur, sa gêne à évoquer les violences du CEFEO sur la population, qu'il a pu lui-même commettre ou laissé faire devant lui. L'évocation

virulente de Georges Boudarel fait partie des moments qu'il faut anticiper et auxquels il faut répondre avec honnêteté. Chacun reste à sa place.

Les entretiens téléphoniques sont différents mais obéissent au même principe ; toutefois, ils sont plus difficiles voire épuisantes pour l'ancien d'Indochine. Elles restent un véritable entretien que le vétéran mène de chez lui, assis, disert et rarement dérangé. Ainsi Roger Cornet m'a-t-il ainsi parlé pendant une heure et demie alors qu'il s'agissait d'une simple prise de contact. Henri Knoppik, trop éloigné pour que je puisse aller le voir, a accepté de parler pendant près de trois heures, en deux séances, malgré la fatigue, les mauvaises nuits à venir, pour témoigner de son expérience indochinoise.

Enfin, comme prévu au début de l'entretien, la transcription leur est renvoyée, quelques semaines plus tard. Au départ, ce texte est littéral y compris les répétitions, erreurs de langage, fautes diverses et en gardant les questions, y compris quand elles sont personnelles dans le feu de la conversation. Le problème, une fois la transcription terminée, est justement de lire le texte écrit d'un dialogue sans direction nette parce que les souvenirs se sont enchaînés dans le désordre, avec de nombreuses digressions, comme cela arrive dans toute discussion passionnée. Cela dilue, à mon sens, la force du propos dans une thèse et risque de faire passer le vétéran pour un parleur compulsif qu'il faut à chaque fois ramener à la raison. « Je suis un bavard » a répété le colonel Desroche lors de nos entretiens. Dès le troisième ou quatrième entretien avec les témoins du conflit, il a fallu se résoudre à recomposer chacun d'entre eux sans enlever de phrases ni modifier le propos mais en le structurant, à la manière d'un récit, avec des titres, reprenant la chronologie du questionnaire, c'est-à-dire de son parcours. Cela donne, au retour du texte de l'entretien, un ensemble moins spontané mais plus clair, auquel sont parfois proposés d'autres mots, acceptés ou non par l'interlocuteur, et après avoir supprimé des digressions pour ne garder que le sujet.

Cependant, le retour du texte de l'entretien à l'ancien d'Indochine est parfois décevant pour lui, devant la banalité de son propos pour Jacques Allaire, au point qu'il n'a pas eu la force de le corriger et devant la verveur (« la grossièreté » selon lui) de son langage. André Geraud a été déçu d'expressions qu'il a répétées pour appuyer son propos, la récurrence des mêmes phrases sur les mêmes constatations au cours de son séjour ou des tics de langage répétés qui ont ensuite été supprimés. Guy Simon dont le franc-parler ne s'embarrasse pas toujours d'un langage policé a réalisé le côté leste de certaines expressions ou de certains jugements. Il a donc corrigé l'entretien en ce sens. Ce langage, pour quelqu'un qui a connu la verveur du langage militaire pendant son service militaire, n'était en rien gênant ; il fait partie du personnage. Mais il ne faut pas indisposer l'ancien combattant en gardant des mots qu'il réprouve. Cela n'enlève pas, à mon sens, le réalisme de la mémoire et cela valorise sans le déformer le témoignage et son auteur.

Ce constat pose le problème du témoignage et de son utilisation dans une analyse générale et, plus généralement, celui de la mémoire dans la construction historique. Les critiques sur le parti pris

des témoignages de militaires de carrière ont longtemps éloigné les sources écrites et orales de celle-ci, dans une méfiance mutuelle entre vétérans et historiens. La mémoire combattante a ses limites et ses écueils. Ces témoignages doivent être strictement analysés et le croisement des sources déjà évoqué reste une nécessité scientifique dans la recherche de la réalité historique.

## 2.5 Vices et vertus du témoignage

« Je continue à ouvrir mon cœur<sup>394</sup> » (Pierre Latanne)

Les témoignages sont « les sources produites directement par les acteurs d'un événement historique, qu'on peut nommer ainsi que Jean-Norton Cru des "témoins"<sup>395</sup> en fonction de leur expérience effective des éléments relatés »<sup>396</sup>. Pour être essentiels à la compréhension de l'histoire, les témoignages des acteurs d'un événement historique ont, comme le souligne Denis Peschanski, des « effets pervers »<sup>397</sup> ; en particulier, le témoignage oral. Jusqu'à quelle limite sont-ils fiables pour l'historien ?

### 2.5.1 Eviter une méfiance systématique autant qu'une adhésion de principe

« Vous aurez le sentiment de les trahir. » (Pierre Journoud)

Le témoignage qui constitue le socle de cette thèse a été et est encore source de méfiance... à juste titre. Pour un chercheur, organiser et mener un entretien est probablement la partie la plus agréable de son étude, qui suppose des précautions d'usage face à un ensemble de témoins et de sources dont il faut être conscient des limites. Il convient donc d'être prudent et informé des lacunes du témoignage de vétéran, de la possibilité d'une reconstruction mémorielle voire d'une dérive volontaire ou involontaire de sa part. La relation chercheur – vétéran doit être basée sur une confiance mutuelle mais elle ne peut être totale car le témoignage a des vices internes hors de la volonté même de l'ancien d'Indochine.

L'IHTP a posé la question des *effets pervers* du témoignage en observant l'usage que les vétérans, les associations de vétérans et les historiens lui ont assigné tout au long des années 1990 dans le contexte d'une ère du témoin prolifique sur tous les conflits du XX<sup>e</sup> siècle et la redécouverte de Jean Norton Cru en 1993. Ce dernier a expliqué la notion de *témoin* et de *témoignage* tout en hiérarchisant, par un besoin dévorant de vérité historique lui donnant une position parfois gênante

---

<sup>394</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Latanne, reçu le 16 février 2019.

<sup>395</sup> Jean Norton Cru, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Éditions de la Sorbonne, 1929, 727 p. Réédition Presses universitaires de Nancy, 1993.

<sup>396</sup> André Loez, *Petit répertoire critique des concepts de la Grande Guerre*, CRID 14-18, décembre 2005. En ligne : [https://www.crid1418.org/doc/textes/repertoire\\_critique\\_concepts.pdf](https://www.crid1418.org/doc/textes/repertoire_critique_concepts.pdf) (Consulté la dernière fois le 15 février 2022).

<sup>397</sup> Denis Peschanski, « Effets pervers » dans *La bouche de la Vérité ? La recherche historique et les sources orales*, sous la direction de Danielle Voldman, *Cahiers de l'IHTP n°21*, 1992, 161 p. En ligne : <https://ihtp2004-siteihtp2004.ihtp.cnrs.fr/spip.php?article231&lang=fr> (Consulté la dernière fois le 15 février 2022).

de censeur qui détient la vérité, les ouvrages de ses anciens compagnons d'armes. Il s'est mis en position de juger ceux qui lui apparaissent réalistes et ceux qui ne le sont pas, selon le « critère de plausibilité<sup>398</sup> » et l'expérience – les titres de guerre – de leur auteur. D'entrée, les témoignages des vétérans, d'un nombre et d'une « richesse exceptionnelle<sup>399</sup> » après la Première Guerre mondiale, posent question, font polémique. L'IHTP avec Denis Peschanski et Danièle Voldman s'est saisi du problème. Danièle Voldman, qui coordonne l'ensemble de ces réflexions sur leur apport à l'histoire, notamment pour les sources orales, dans *La bouche de la vérité*<sup>400</sup> en 1992, revient sur le sujet dans le *Bulletin n° 75 de l'IHTP*, en juillet 2000, dans le dossier *L'histoire du temps présent, hier et aujourd'hui*<sup>401</sup>. Elle rappelle que leur apport est désormais la marque de ce temps présent, celui de *l'ère du témoin*, écrivant : « l'histoire du temps présent a eu recours au témoignage au point d'en faire une de ses marques », d'autant que les moyens de communication les publient avec plus de rapidité qu'auparavant et à l'échelle planétaire.

Quel est le but du témoignage, d'après le témoin, d'après l'historien ? Le premier veut faire comprendre les réalités de son passé, l'attitude de ses contemporains d'après l'expérience de son vécu. Pour un historien comme Denis Peschanski, il est une source normale de l'histoire, qui la complète : « L'utilisation du témoignage oral dans une recherche "classique", fondée pour l'essentiel sur les sources écrites constitue le cas à la fois le plus fréquent et le plus dangereux. Il s'agit en général de conforter une hypothèse ou de remplir un silence laissé par les lacunes de l'écrit. Il ne s'agit donc ni de mettre en série, ni de s'interroger sur un quelconque échantillonnage ; le témoignage est source d'histoire parmi d'autre, et non objet d'histoire ». Son usage ne doit pas s'arrêter à seulement « compléter les lacunes des archives publiques ou privées »<sup>402</sup>. Il enrichit l'histoire de la guerre d'Indochine, montre d'autres aspects, celle vécue au niveau du terrain ou en état-major, en situation exposée ou non. Certains sujets, comme l'expérience combattante des guerres du XX<sup>e</sup> siècle, en grand partie basée sur les souvenirs bruts, journaux de bord, lettres et ouvrages postérieurs au conflit des combattants, favorisent la tendance du témoignage à devenir plus important que les archives : « Quand il s'agit de comprendre, de reconstituer, de transcrire une expérience individuelle, l'information fournie par le témoin, de marginale devient centrale<sup>403</sup> ». Le vétéran va souvent s'appuyer, dans son intention comme dans ses lectures, sur les souvenirs de ses frères d'armes et écarter les réflexions de ceux qui n'ont pas pris part au conflit, quelle que soit la pertinence des archives analysées. Cette primauté de la mémoire sur l'histoire fait peur aux historiens qui privilégient une source écrite jugée plus fiable et moins *déformable*. Le témoignage oral apparaît potentiellement encore moins fiable que l'écrit si le témoin se laisse emporter par son récit et qu'il entraîne l'historien avec lui, sans provoquer de recul critique. Il faut toujours confronter les différentes sources à l'histoire et les

---

<sup>398</sup> Jean-Louis Jeannelle, « Pour une histoire du genre testimonial », *Littérature*, 2004, n° 135, pp. 87-117 ; p. 96.

<sup>399</sup> André Loez, Petit répertoire critique des concepts de la Grande Guerre, *Ibid.*

<sup>400</sup> Danièle Voldman, *La bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales*, IHTP, 1992, 161 p.

<sup>401</sup> *Id.*, « Le témoignage dans l'histoire française du temps présent », *Bulletin n° 75 de l'IHTP*, juillet 2000.

<sup>402</sup> Denis Peschanski, « Effets pervers », *op. cit.*

<sup>403</sup> *Ibid.*

recouper sans rejet préalable. Les sources tant orales qu'écrites demandent ce recul, qui les met au même niveau : « La différence entre l'écrit et l'oral n'était pas fondamentale pour le travail historique dans la mesure où chaque type de sources demande un traitement approprié et spécifique<sup>404</sup>. » Pour Danielle Voldman, un entretien bien mené devient une source écrite, ce qui induit les mêmes problèmes. « Du reste, souvent retranscrits, les entretiens devenaient de l'écrit. À dire vrai, cela n'allait pas sans malaise. [...]. Il n'y a en effet ni plus ni moins de raison de croire " sur parole " un texte ou une déclaration sollicitée. Aux historiens d'exercer correctement leur métier, en s'entourant des précautions habituelles et nécessaires à l'élaboration de leur raisonnement<sup>405</sup> ».

Il faut donc encadrer ces sources par des règles, dont celle de bien préparer un entretien et le confronter aux autres témoignages oraux, à la connaissance historique grâce à des archives et à une diversité de témoins qui peuvent donner un maximum de renseignements sur les mémoires combattantes. Ainsi Denis Peschanski évoque-t-il « le choix des témoins (dont) le nombre doit être suffisant, et l'échantillonnage sérieux [...], (afin) de rendre compte de la diversité du groupe visé, en sachant les contraintes qu'imposent la distance avec l'événement et la demande sociale ». Il estime que l'entretien doit être libre et construit à l'identique pour tous les témoins afin que la construction mémorielle du témoin ait un sens : « Il faut donc éviter de corseter l'entretien dans une problématique nécessairement spécifique. D'autre part, il faut recueillir au plus près l'image et le discours que le témoin construit, la construction elle-même étant porteuse de sens. [...]. Corriger les erreurs sur le moment serait s'empêcher de rendre compte de cette construction<sup>406</sup>. » L'entretien doit être bien préparé, les questions soigneusement choisies, le contexte et l'histoire de l'unité du témoin très étudiées. Denis Peschanski cite Samy Cohen : « Un bon entretien, précise-t-il, demande des journées, voire des semaines de préparation. La qualité d'un entretien dépend (du sujet et) du degré de préparation du chercheur et de sa vigilance. L'enquêté doit savoir qu'il a à faire à un spécialiste, pas à un dilettante absorbant quelques vagues généralités que les diplomates savent si bien distiller, et que ses dires seront soumis à la vérification par le biais d'autres témoignages<sup>407</sup> ».

Il reste que la source orale que devient l'entretien est souvent jugée moins fiable que l'écrit. Denis Peschanski estime que le témoignage oral sollicité bien après les faits est essentiellement une reconstruction *a posteriori* pouvant être différente du témoignage originel et reste, par conséquent, intéressante mais moins fiable que la source écrite : « Il nous semble impossible de considérer le témoignage oral sur le même plan que la source écrite. [...]. Il ne s'agit en rien de faire accroire la fiabilité apriorique de cette dernière ; est-ce utile de répéter les précautions qu'appelle son traitement ? Il ajoute : « Pour reprendre les termes d'un article très critique de Jean-Jacques Becker, elle est, à la différence de l'écrit (sauf à la marge), une archive provoquée<sup>408</sup>. Or, quelle que soit l'apparence de l'archive provoquée,

---

<sup>404</sup> *Ibid.*

<sup>405</sup> Danièle Voldman, *op. cit.*

<sup>406</sup> Une voie médiane entre un entretien libre et un entretien « corseté » est selon moi préférable.

<sup>407</sup> Denis Peschanski, *Ibid.* Samy Cohen, « Modèles conceptuels et méthodes d'enquête », dans Denis Peschanski, Michaël Pollak et Henry Rouso (dir.), *Histoire politique et sciences sociales*, Bruxelles, Complexe, 1991, p. 78.

<sup>408</sup> Concept de Jacques Ozouf.



elle a toujours le même inconvénient : elle a toujours été constituée plus ou moins longtemps après l'événement et est donc comptable de tout ce qui a été dit ou écrit *a posteriori*<sup>409</sup>. » Cela revient à dire que le témoignage est, par nature, moins fiable que l'écrit de par la distance dans le temps, l'effritement de la mémoire, sa porosité sous l'effet des lectures du vétéran, des apports de la mémoire collective, des conversations avec ses pairs. Mais le terme d' « archive provoquée » apparaît à son tour comme un jugement *apriorique* réducteur, péjoratif par nature, qui élude l'initiative du vétéran qui souhaite et fait l'effort d'apporter son témoignage face à un écrit jugé plus fiable. Or la source écrite peut être, dans certains cas, encore plus viciée, non pas par son interprétation mais par une construction d'emblée édulcorée de la vérité comme la rédaction d'un rapport sur le moral d'une unité que son chef ne veut pas trop critiquer puisqu'il en deviendrait le principal responsable au regard de sa hiérarchie ou le cas d'un rapport positif des opérations pour ne pas apparaître incompetent. Il convient peut-être d'éviter l'affirmation systématique d'une supériorité manifeste de l'écrit et d'une méfiance instinctive pour la source orale qui rejette la confiance que l'historien *peut* ressentir envers le témoin et la qualité de son témoignage. Plusieurs témoins ayant participé à l'élaboration de différents rapports d'opérations ou ayant gardé le journal de marche de leur unité m'ont signalé le manque de fiabilité des états de pertes, humaines et surtout matérielles, des descriptions des opérations, de leur résultat parfois trop valorisé<sup>410</sup>. Et que dire des *mémoires des chefs* justifiant *a posteriori* leur action, archives à l'appui. À l'inverse, le témoignage oral d'un vétéran qui veut vider son sac pour soulager une mémoire trop longtemps bridée, qui ne se préoccupe pas, au soir de sa vie, de plaire ou de déplaire à qui que ce soit, peut convaincre le chercheur de sa bonne foi. L'émotion déclenchée par les souvenirs d'actes graves qui remontent tant ils restent présents dans la mémoire ne peut être feinte à moins d'être un grand acteur. Le ressenti de l'historien, à son tour ému et convaincu par le témoignage qui justifie l'analyse qu'il en fait ensuite, semble toutefois entrer dans la catégorie des « effets pervers » de l'entretien, d'après Denis Peschanski, qui les évoque pour *les deux côtés*. Le témoin énonce une mémoire reconstruite et l'historien, dans sa transcription puis l'usage qu'il en fait, élabore à son tour un sens et une logique aux arguments qu'il structure à sa manière :

« Le témoignage oral est porteur d'une série d'effets pervers, qui jouent les uns sur l'interviewé, les autres sur l'interviewer, et donc les uns et les autres sur l'interview à décrypter. Du côté de l'interviewé, on relèvera principalement les mécanismes de (re)construction, ainsi que ceux d'extrapolation, de rehiérarchisation et d'immédiateté. La (re)construction est le processus le plus classique, dans la mesure où qui dit mémoire dit construction, opérant sous l'effet des systèmes de représentations postérieurs (sans oublier qu'il s'agit de représentations de représentations, puisqu'on traque la mémoire d'un événement perçu, déjà médié) et de leurs déterminants. La mémoire collective – souvent les mémoires de groupes – interfère au premier chef<sup>411</sup>. »

---

<sup>409</sup> Denis Peschanski, *Ibid.* Jean-Jacques Becker, « Le handicap de l'*a posteriori* », dans *Questions à l'histoire orale*, Table ronde du 26 juin 1986, p. 95.

<sup>410</sup> Aucun des trois vétérans qui m'ont fait cette réflexion sans que la question ait été posée n'a toutefois voulu être cité, ne voulant pas subir de reproches de leurs pairs.

<sup>411</sup> Jean-Jacques Becker, « Le handicap de l'*a posteriori* », *op. cit.*

Il est tout à fait probable que le vétéran ait affiné, y compris inconsciemment, son témoignage pour ne pas en livrer les aspects les plus sombres, insupportables à revivre. La mémoire collective, de la société, de l'armée, de associations combattantes peuvent influencer les mémoires individuelles. Mais cette analyse de reconstruction mémorielle ne doit pas apparaître systématique sous peine de considérer le vétéran comme une marionnette incapable de garder son souvenir originel. Dans bien des cas, la sensation du questionneur est positive – ce qui ne veut pas dire « sans recul » – sur des souvenirs précis, puisque gravés par leur dureté dans l'esprit des anciens. De même, les vétérans rencontrés ne se sont jamais mis, dans les entretiens réalisés, dans une situation d'influence sur le cours des événements et sont restés modestes sur leur propre rôle comme sur les erreurs commises. Leur « rehiérarchisation » des événements n'apparaît pas clairement affichée, à partir du moment où le questionnement est suffisamment précis. L'ancien d'Indochine est conscient qu'un épisode de guerre de poste n'est pas aussi décisif qu'une bataille ; mais les mémoires combattantes portant sur tout l'éventail des situations en évitant de se focaliser sur l'une d'elles, le danger de rehiérarchisation apparaît ici très atténué.

Il est également possible, comme le cas est envisagé par Peschanski, que le témoin ne reconnaisse pas l'interprétation, la place de son témoignage dans l'analyse que l'historien en fait : « le témoin risque de ne pas se retrouver dans le récit qu'il lira. [...], l'une des sources majeures de l'incompréhension entre l'historien et le témoin, un témoin qui souvent ne retrouve pas, dans le tableau qui est fait du passé qu'il a vécu, la réalité du passé qu'il a pour sa part perçue. Cette distance peut devenir rejet<sup>412</sup>. » Il est certain que les explications concernant l'héroïsation des récits, les raisons de la forte mortalité des prisonniers français dans les camps de la RDV, les critiques des associations combattantes ou l'éventuel manque de fiabilité de certains témoignages ne seront pas toutes bien reçues. Les témoins savent pour l'avoir déjà entendu au cours de l'entretien, que certains de leur point de vue ne sont pas ceux du chercheur. « Vous aurez le sentiment de les trahir<sup>413</sup> », avertit Pierre Journoud. C'est davantage le cas lorsque le vétéran garde la certitude que, lui ayant vécu l'histoire, l'historien qui n'a pas cet avantage ne sera pas capable de la comprendre : « Le statut d'acteur donne au témoin une posture de vérité et surtout de responsabilité. [...]. Les difficultés naissent quand le témoin, évidemment toujours acteur, est néanmoins avant tout un informateur. Il peut à bon droit, et pour des raisons variées, se sentir dépossédé de sa parole, instrumentalisée, hissée ou ravalée, c'est selon, au rang de source<sup>414</sup>. » L'entretien donne une version qui n'est pas toujours celle qu'a voulu exprimer un ancien d'Indochine quand l'émotion, la recherche des mots rendent le témoignage confus, ou qu'il regrette de l'avoir révélé par la suite. Se sentir instrumentalisé quand sa parole est insérée dans une analyse qu'il juge globalement contestable est une réalité que chaque témoin peut connaître pour des publications plutôt polémiques d'ouvrages comme celui de Marie-

---

<sup>412</sup> *Ibid.*

<sup>413</sup> Conversation de l'auteur avec Pierre Journoud.

<sup>414</sup> Danièle Voldman, *op. cit.*

Monique Robin sur les *Escadrons de la mort* en 2004 ou dans des documentaires comme celui de Pascal Blanchard sur les décolonisations en 2019<sup>415</sup>.

La question de tous ces dangers d'attitude et d'interprétation, celle de la confiance envers les témoins et envers sa propre honnêteté doit toujours être posée. Mais il n'est pas interdit d'avoir de l'empathie pour les vétérans, de vouloir faire connaître leur mémoire et dans le même temps, de garder une lucidité et un recul professionnels.

### 2.5.2 D'autres questions d'usages...

« Si je me penche sur ce passé, il conviendra de distinguer celui vécu par le jeune engagé de 18 ans en 1945 de celui de sergent-chef en 1953, breveté chef de peloton. » (Max Poiroux)

Le traitement des mémoires individuelles et collectives, pour le conflit indochinois, a des limites plus simples encore que des questions techniques et éthiques sur les relations entre témoins et historiens ou le statut du témoignage. Il faut, là encore, en être conscient.

Se lancer dans une thèse sur les mémoires combattantes d'Indochine depuis 2016 se révèle tardif puisque le nombre de vétérans d'Indochine s'amenuise, prend de l'âge (le plus *jeune* avait 81 ans) et que les personnalités les plus emblématiques ont disparu. Mais ce hasard de calendrier permet d'obtenir des témoignages plus nombreux qu'auparavant, provenant de vétérans d'un grade modeste à l'époque du conflit. Il préserve davantage d'un risque de mémoires sélectives et n'en fait pas des défenseurs acharnés de responsabilités dans la guerre qu'ils n'ont pas à justifier. Ils sont davantage susceptibles de conserver une *mémoire modeste*, plus juste que celle de leurs anciens chefs. Le déclin de la littérature combattante et le renouvellement des générations d'historiens focalisent moins l'attention sur Dien Bien Phu, sur les corps d'élite. Les sujets d'études sont plus variés. Cependant, le nombre de vétérans se réduit inexorablement et l'éloignement progressif de la guerre d'Indochine est concomitant d'une diminution de la mémoire individuelle rendant le témoignage plus incertain. Mnémosyne peut être infidèle. Une partie des vétérans contactés ont refusé de témoigner pour cette raison, par peur des carences de leur mémoire devenue, à leurs yeux, sans intérêt avec des souvenirs parcellaires et non datés. Cette absence de chronologie qui donne une continuité logique aux souvenirs désormais confus les mortifie.

Pour ceux qui ont accepté, le risque se situe dans les défaillances progressives du souvenir qui leur a régulièrement fait dire : « ne traînez pas à venir me voir !<sup>416</sup> ». Leurs notes, leurs journaux personnels ou journaux de marche, les autobiographies rédigées pour leur famille ou dans des ouvrages publiés ont également pour but de retarder l'échéance de leur propre disparition. Plusieurs ne s'en sont pas cachés. Les écrits pour la famille sont faits pour entretenir un souvenir

---

<sup>415</sup> D'après le témoignage de deux anciens en colère. Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française*, Paris, la Découverte, 2008, 453 p. Pascal Blanchard et David Korn-Brzoza, *Décolonisations, du sang et des larmes*, documentaire français, CinéTévé, 160 mn, 2020.

<sup>416</sup> Réflexion plusieurs fois entendue par l'auteur.

qui s'effiloche au fil des années, pour laisser une trace, ne serait-ce que dans l'histoire familiale. La méconnaissance du conflit par la société, les historiens, les cinéastes, déplorée par les vétérans d'Indochine est la crainte réelle que personne ne se souvienne d'eux, de leur parcours, en parallèle avec la peur de leur propre amnésie. C'est déjà une première mort. Remplir un questionnaire peut être pénible mais le vétéran a le temps de retrouver la mémoire des faits. L'entretien est plus stressant et plusieurs anciens ont confié avoir *révisé* avant notre rencontre, nourrissant une inquiétude sur leur propre capacité de mémoire qu'une santé fragile n'aide pas. Il faut voir l'agacement du vétéran quand il ne retrouve pas un nom, une date, un souvenir qui lui échappe pour comprendre sa crainte. On touche les limites d'une mémoire logiquement diminuée – destin promis à tous – des dizaines d'années après le conflit. Les ennuis de santé font le reste.

L'âge et l'effacement de la mémoire ne sont pas les seuls dangers. La confusion peut s'installer avec d'autres événements plus récents comme le mélange guerre d'Indochine – guerre d'Algérie. Comme ce sont deux conflits très différents, les erreurs sont le plus souvent bénignes ; une confusion sur un nom d'unité, de commandant d'unité ou de secteur. Pour les fidèles de Bigeard, la continuité entre le 6<sup>ème</sup> BPC et le 3<sup>ème</sup> RPC peut en provoquer quelques-unes. Il reste que retrouver les *impressions* d'antan, à soixante-dix ans de distance, est bien plus compliqué que le souvenir marquant d'un fait, d'une image. Les anciens d'Indochine s'y sont tout de même risqués car ils ont connu à leur arrivée comme à leur départ en Indochine, et à certains moments de leur séjour, des sensations précises qui les ont impressionnés et parfois même construits. Nicolas Beaupré évoque la richesse que représente « chez un même individu, l'évolution de son champ d'expérience et de ses horizons d'attentes »<sup>417</sup>. Ils sont conscients du risque de reconstruction mémorielle et du regard qui pèse sur leur témoignage.

Il est utile de relever l'évolution de leur mémoire, non seulement depuis leur retour d'Indochine mais également *pendant leur séjour*. Les vétérans savent que leurs sentiments et leur réflexion ont évolué avec la durée de leur séjour et leur passage à des grades de responsabilité. Ainsi Max Poiroux, ancien du RICM, l'écrit-il, avec lucidité et perspicacité : « Si je me penche sur ce passé, il conviendra de distinguer celui vécu par le jeune engagé de 18 ans (en 1945) de celui de sergent-chef (en 1953), breveté chef de peloton<sup>418</sup>. » D'où l'importance des questions entre les premières impressions du jeune soldat à son arrivée (Question n°20<sup>419</sup>) et celles qu'il ressent au cours du séjour ou du suivant (Question n°40<sup>420</sup>). Soixante-cinq ans plus tard, le vétéran a beaucoup lu sur le conflit, a, par ses conversations avec ses pairs, compris d'autres sens aux événements vécus, aux ressentis

---

<sup>417</sup> Nicolas Beaupré, « La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre », *Vingtième Siècle*, 2013, n° 117, pp. 166 -181.

<sup>418</sup> Extrait d'une lettre de Max Poiroux accompagnant son questionnaire, reçue le 8 août 2018.

<sup>419</sup> Questionnaire envoyé en 2018. Question n°20 : Quels ont été vos premiers sentiments en arrivant en Indochine ? Sur les paysages, les populations, la situation ?

<sup>420</sup> Question n°40 : Quels étaient vos réflexions à l'égard du paysage ? Des villages ? Du climat ?

de l'époque et sa mémoire s'en est nourrie pour probablement se transformer, insensiblement.

Mais cela ne signifie pas qu'elle soit dénaturée :

« Les réponses apportées aujourd'hui ne sont sûrement pas les mêmes qu'autrefois. Vous imaginez la difficulté d'un nonagénaire pour se remettre dans l'esprit d'un J3<sup>421</sup> de 1944. Je ne sais si les lambeaux de souvenirs que je vous livre vous seront de quelque utilité. Mon point de vue (ou mes élucubrations ?) est strictement personnel. Il ne reflète nullement celui de ma classe d'âge qui m'est totalement inconnu. Ce qui paraît important pour moi peut être dérisoire et inutile. Et puis, je connais bien le point de vue des professeurs d'histoire de ma famille : quand on est mêlé de trop près aux événements, on est mauvais juge, au regard de l'historien<sup>422</sup>. »

Dénigré pour son possible manque de fiabilité, l'engagement politique, le manque de recul des acteurs, et la possible faiblesse de son champ de vision, le témoignage a toujours intéressé les historiens, dès le départ. Les combattants, pendant et depuis le conflit, se sont exprimés et ont nourri les articles, puis les premiers ouvrages historiques des journalistes Jules Roy, Bernard Fall et Lucien Bodard. Mais il a fallu attendre plus longtemps pour trouver des témoignages chez les *historiens de formation*. Michel Bodin, à partir des années 1970 est un précurseur dans ce domaine. Il fallait de la distance, dans tous les sens du terme, entre l'historien et le témoignage sur ce conflit. L'excès de méfiance expliqué dans le point précédent a repoussé *l'intrusion* de la mémoire dans l'histoire de la guerre d'Indochine dont elle n'a jamais été complètement absente, plutôt reléguée dans la partie *récit*, une histoire *racontée* qui n'explique pas mais donne de la réalité à l'explication, sorte de preuve pour l'analyse historique et source d'intérêt pour le lecteur.

Peut-il exister une reconstruction mémorielle consciente ou inconsciente de la part du vétéran, comme le signifie Denis Peschanski, notamment dans le témoignage oral qui peut altérer la fiabilité du témoignage ? Dans la recherche de consensus actuel, on ne parle pas de *mémoire fabriquée* ou *reconstruite* mais de *mémoire maîtrisée*, terme supposé moins clivant qui suppose que l'autobiographie, le témoignage vont dans le sens de la légende si elle existe. Marcel Bigeard est toujours le centurion qui a compris la guerre mieux que les autres envers et contre sa hiérarchie, cultivant son originalité. Geneviève de Galard est toujours « la seule femme de Dien Bien Phu ». Ce faisant, la mémoire collective de l'unité, du corps de troupe, de l'armée en général et les lectures successives peuvent modifier un témoignage ou du moins, la perception d'un événement que le combattant n'a pas eue sur le moment mais que les ouvrages vont *implanter* dans sa mémoire. Pour nombre d'anciens de Dien Bien Phu, cette bataille est une erreur et a été mal conduite. Mais tous ne vont pas le dire devant un chercheur et les ouvrages *héroïsants* faisant de l'événement un mythe vont partiellement accréditer l'idée d'une garnison, où chacun a eu une conduite exemplaire, juste trahie par le pouvoir politique et vaincue par une APV alimentée et dirigée par la Chine. D'autres vont retracer le parcours des prostituées s'improvisant infirmières et que l'APV a exécuté

---

<sup>421</sup> Type de carte individuelle d'alimentation. Le J3 correspond à une femme enceinte ou à un adolescent, de 13 à 21 ans, dans les années 1941-1947.

<sup>422</sup> Extrait d'une lettre de Max Poiroux, reçue le 22 août 2018.

sauvagement sans que personne ne les ait vues à ce stade. Le sentiment que les témoignages contiennent des invraisemblances s'est avéré très rare pendant les entretiens. Mais l'absence de vantardise chez les vétérans approchés ne signifie pas que cette mémoire collective ne leur joue pas des tours. Jacques Allaire participe à des conférences, des interviews depuis des dizaines d'années. Sa mémoire est totalement maîtrisée. Ses lectures quotidiennes en sont la clé, son devoir de mémoire envers ses camarades disparus en est la signature. Quelle est la part de souvenirs exacts et de reconstruction liée à la mémoire collective ? Se peut-il qu'il y ait parfois, à son insu, un mélange de mémoires, un contresens volontaire ?

Dans l'esprit du doctorant, la question de la véracité du témoignage des anciens d'Indochine se pose régulièrement, tout comme le vétéran peut s'interroger sur l'honnêteté du questionneur à qui il se confie et qu'il ne connaît pas. Celui-ci ne va-t-il pas tronçonner, couper son récit, lui donnant un autre sens et pourrait le mettre en porte-à-faux vis-à-vis de ses camarades ? L'anticommunisme forcené de certains témoignages accentue-t-il la dureté des gardiens et des chefs de camp, transformant une captivité inhumaine en génocide organisé ? La lecture des récits de captivité par les vétérans qui ne l'ont pas connue les a engagés d'autant plus dans ce dernier sens alors que la comparaison avec les camps nazis voire certains détails décrits par des prisonniers français sont contestés par d'autres. Le clivage entre les prisonniers de 1950 et ceux de 1954 est relevé par les premiers<sup>423</sup>. Le destin de la République Démocratique du Viet Nam après 1954 devenue République socialiste du Viet Nam à partir de 1976, marquée par l'autoritarisme de la dictature, la violence politique et la fuite des *Boat People*, a convaincu nombre de vétérans de la justesse de leur combat, alors que les doutes sur le sens de la guerre d'Indochine s'accumulaient dans leur esprit pendant le conflit. Le souvenir est, en quelque sorte, *canalisé* par cette justification *a posteriori*. Il peut exister « un décalage entre le vécu de ces soldats et la reconstruction qui en a été faite, qui s'explique notamment par une volonté de légitimer ce combat et de signifier que tous ceux qui y ont perdu la vie ne sont pas morts pour rien »<sup>424</sup>. Ce risque existe. Peut-il être évité ? *Doit-il l'être ?*

La méfiance n'est pas l'apanage de l'historien. Le témoignage, dans une institution considérée plutôt fermée comme l'armée est presque contre nature et semble toujours vu avec un mélange de fierté et d'inquiétude par l'institution militaire. Or, même à la retraite, le vétéran peut se sentir gêné par une obligation de réserve qui le marque encore et la nécessité de témoigner quoi qu'il en coûte à son corps d'attache. Quant à l'armée, elle est partagée entre un conflit où elle a combattu avec honneur et courage mais dont le souvenir s'éloigne et la valorisation de son rôle actuel. L'ancien d'Indochine a parfois le sentiment de déranger les autorités militaires qui évacuent le souvenir du conflit, une guerre de décolonisation gardant une odeur de soufre malgré l'héroïsme de certains récits, car il s'agit d'une défaite. Le XXI<sup>e</sup> siècle est une ère où l'armée essaie de

---

<sup>423</sup> Louis Stien, *Les soldats oubliés*, op. cit., p. 287.

<sup>424</sup> Nicolas Seradin, *Du soldat-héros au soldat-humanisé*, *Inflexions*, op. cit., p. 188.

pratiquer une guerre « zéro mort » comme le regrette le général Pierre Caubel<sup>425</sup> dans sa lettre au général Niclot, directeur de la revue des anciens élèves de l'école de l'air, *Le Piège* :

« Là où ma tristesse se transforme en colère, c'est lorsque je constate que cet effacement se produit même au sein de l'armée de l'air ! Ainsi, en décembre 2009, à l'occasion des 75 ans de l'armée de l'air, j'étais convoqué par le CEMA, avec une cinquantaine de vieux barbons comme moi, pour écouter un "historien officiel de l'armée de l'air" nous exposer ces 75 ans d'histoire. La guerre d'Indochine (avec ses 40 000 morts du CEFEO) n'a qu'à peine été citée, Dien-Bien Phu oublié. [...]. L'Indochine y est comme par hasard passée sous silence<sup>426</sup> ! »

Michel Chanteux fait le même constat, y compris chez les parachutistes, dont la guerre d'Indochine sert pourtant de mémoire structurante tant les références au conflit sont présentes dans leur histoire, dans leurs chants : « En 2014, il y eu un défilé à l'ETAP, le chef de la 11<sup>ème</sup> DP est réceptif. Mais les jeunes militaires s'en foutent et l'armée, on les emmerde<sup>427</sup> ! » Le général Bigeard, connu pour sa verve l'était aussi pour ses excès de langage qui, autant que son désir de briller à la lumière, indisposait nombre de militaires de sa génération ou plus jeunes, pour son côté imprévisible. Cette méfiance envers le vétéran et le témoignage existe bel et bien, y compris au sein même l'armée.

Cela n'empêche pas de voir apparaître la même méfiance des vétérans envers les témoignages de certains de leurs camarades. C'est la raison pour laquelle la mémoire orale ne suffit pas, à elle seule, à expliquer la mémoire du conflit. André Laperle, mon premier témoin fin 2016, me prévient d'emblée que certains témoignages pouvaient ne pas refléter la réalité et même « raconter n'importe quoi ! »<sup>428</sup> Michel Chanteux me met en garde par rapport aux récits écrits et oraux de Dien Bien Phu : « Beaucoup radotent. Certains vont vous raconter des conneries. Il y a des témoignages dans des bouquins qui ne valent rien du tout. Untel a dit avoir combattu à Dien Bien Phu alors qu'il n'y était pas ou bien avoir été dans tous les points d'appui alors qu'on ne bougeait pas ou rarement du sien<sup>429</sup>. »

Je retrouve la même crainte du côté de Francis Agostini, pour qui certains témoignages de combattants ont le défaut d'être exagérés ou du moins, différents de la réalité : « Certains ont tout vu et tout fait. Il y a pas mal d'affabulations dans les livres d'anciens combattants. Je suis obligé de tempérer un peu les récits<sup>430</sup> ». André Boissinot, ancien du GM 100 et acteur de la bataille de Dak Doa en février 1954 m'a raconté qu'un ancien militaire avait parlé devant lui de ses exploits dans cet épisode où il n'a apparemment jamais mis les pieds. Cet excès de méfiance envers le témoignage n'est donc pas limité à l'historien :

« Méfiez-vous de ce que l'on peut vous dire maintenant. C'est fou ! [...]. Après la guerre, j'étais avec mon commandant d'unité, qui par la suite est devenu général de gendarmerie. On était dans une réunion d'Anciens combattants, et à un moment, il me demande de le rejoindre. Il y avait un petit groupe d'une quinzaine de personnes, et là, quelqu'un racontait la bataille de Dak Doa. Mon camarade Delfosse m'a demandé si je le connaissais, je lui ai répondu que non, et ma femme s'étonna de ne pas me voir réagir ; mais ça m'agaçait de voir cet « Ancien » qui s'attribuait ce fait d'armes

---

<sup>425</sup> En ligne : <http://ea58.free.fr/pierre-caubel.html>. (Consulté une dernière fois le 23 juin 2022).

<sup>426</sup> *Ibid.*

<sup>427</sup> ETAP : École des Troupes Aéroportées de Pau ; conversation téléphonique avec Michel Chanteux le 20 février 2019.

<sup>428</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle à Annecy, le 3 novembre 2016.

<sup>429</sup> Conversation téléphonique avec Michel Chanteux le 22 avril 2017.

<sup>430</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

auquel il n'avait même pas participé ! J'ai appris récemment qu'un « Ancien » prétendait avoir été décoré pour fait d'armes à la bataille de Dak Doa ; certes, il avait bien été à Dak Doa... mais deux ans avant le jour de la bataille<sup>431</sup>. »

Malgré ces dérives, les vertus du témoignage sont certaines dès lors qu'on laisse le témoin s'exprimer. La raison est simple. Les témoins ont *envie* de témoigner. Aux historiens de vérifier ensuite leur histoire. Les vétérans sont conscients qu'à quatre-vingt-dix ans passés, il s'agit de leur dernière occasion de faire connaître leur passé ; cela engage leur sincérité et les vétérans d'Indochine sont d'une génération où le sens de l'honneur est vif. Leur récit est marqué par une émotion non feinte, ressentie dans tous les entretiens, sans exception. Ils revivent des situations traumatisantes, la peur, le danger, la dureté des comportements et tout cela explique le luxe de détails qu'ils mettent parfois dans leur souvenir. Ils ont oublié ce qui ne les a pas marqués ; impossible pour ce qui concerne les morts, les blessures, les vagues d'assaut et certains ressentis du moment. Ces souvenirs ne remontent pas sitôt le retour d'Indochine. Le hasard d'un entretien peut y participer et l'on peut entendre des phrases commençant par : « Tiens, j'avais oublié... » et « Vous me refaites penser... ». C'est en particulier le cas de ceux qui ont rarement été sollicités. Parfois la mémoire remonte par accident après avoir été enfouie volontairement. René Laroche est resté marqué par son séjour mais n'en n'a pas souffert tout de suite. Un accident de moto, un peu plus tard, a réveillé les souvenirs et les images du conflit : « J'ai des pertes de mémoire terribles. Mais sur l'Indochine, je ne sais pas pourquoi. Je me revois.... Je me vois encore “ en film ”, je revois les endroits où j'étais<sup>432</sup>. » Ce sont des images qu'il peut resituer avec précision mais qui font mal. André Laperle n'est jamais retourné au Vietnam mais ses souvenirs semblent gravés à jamais :

« C'est gravé au même titre que les conneries que j'ai faites quand j'étais gamin ! Je suis servi par une très bonne mémoire ! Il y a des endroits que je revois parfaitement. Le pont où j'ai sauté, je le revois comme si j'y étais ! C'était un petit pont avec trois arêtières liés ensemble et jetés en travers de la rivière, de l'arroyo, et moi voltigeur de pointe, je me suis dit "et si c'était piégé ?". Donc je suis passé à côté, pour monter après dessus et c'est à côté qu'ils avaient piégé ces cons là !! Et boum, Laperle sur le cul !<sup>433</sup>. »

Pour une partie d'entre eux, j'ai la prétention de penser que témoigner leur a fait du bien. De manière générale, évoquer leur mémoire leur a permis de retrouver des souvenirs et de sortir du circuit fermé des conversations entre vétérans. Plusieurs d'entre eux ont été interrogés pour la première fois à l'image de René Laroche, qui a pu dévider sa mémoire d'Indochine sans effort malgré les mauvais souvenirs. Sa femme, présente pendant l'entretien, ne l'avait jamais entendu en parler ainsi. Cet entretien l'a, semble-t-il, apaisé ; c'est l'une des occasions où je me suis senti le plus utile dans ma démarche. Autres temps forts, les quelques moments où le vétéran, en début d'entretien, exprime de la fatigue, doute d'aller loin et longtemps. Je retrouve Jacques Allaire chez lui à Tours le 10 octobre 2019. Il n'est pas en forme et a failli annuler l'entretien. Il commence

---

<sup>431</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot chez lui le 26 octobre 2017.

<sup>432</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche chez lui à Saint Vit le 27 août 2018.

<sup>433</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle chez lui à Val-le-Fier le 21 décembre 2016.



doucement, la bouche sèche, d'une voix lente que je ne lui connais pas, et puis *se rallume*, s'échauffe, raconte son voyage au Vietnam avec le premier ministre Édouard Philippe qui l'a invité en novembre 2018. Il parle avec précision de l'Indochine, de l'Algérie, des anciens combattants. L'entretien dure deux heures.

Il apparaît plus en forme qu'au début. Ce sujet qui l'obsède l'a remis en selle<sup>434</sup>. Les entretiens n'ont jamais posé de réels soucis. Mais faut-il tout demander ? Faut-il tout retenir des souvenirs traumatisants, de leurs blessures psychologiques, de leurs excès de langage ? Faut-il tout dire du contenu ou de la forme des mémoires combattantes ?

## 2.6 Doit-on tout dire ? Les doutes du chercheur

« Je ne vous cacherais pas que, cette nuit, je ne vais certainement pas ou peu dormir. » (André Boissinot)

Cette recherche n'est pas simple. L'historien doit-il tout dire ? Doit-il s'autocensurer pour éviter les critiques des vétérans ou au contraire pour les préserver en évitant de publier des réflexions à brûle-pourpoint qu'ils pourraient ensuite regretter ? Doit-il insister pour obtenir un entretien en sachant que certains vétérans peuvent en ressortir troublés ? Ce sont six années de questionnement, de doutes qu'il faut affronter avec sérénité en s'adaptant à chaque obstacle.

Le doute est un compagnon insistant du début à la fin d'une thèse ou de toute autre entreprise. Il est nécessaire de douter et de prendre le temps d'affronter ses incertitudes, de perdre du temps pour rebondir ensuite ; encore faut-il tracer une limite. S'engager dans une thèse, c'est plonger dans une aventure chronophage qui, pour un passionné, se révèle riche et perturbante. C'est accepter les critiques, les impasses, les doutes sur sa propre compétence à réaliser un travail d'une ampleur pour soi inédite. Il faut en être très conscient avant de se lancer. La consultation du site Thèses.fr est à cet égard très évocatrice du temps passé et des difficultés : sauf erreur du site et des autorités universitaires qui, parfois, ne signalent pas qu'une thèse est terminée et officialisée, on peut voir certaines thèses commencées depuis plus de dix ans. Ont-elles été abandonnées, suspendues ? Problème de santé, problèmes avec le directeur de thèse, découragement du doctorant, sensation de son propre manque de compétences pour le mener à bout ? Elaborer des stratégies, garder la foi en l'utilité de son travail sont de la responsabilité du doctorant.

Mais il est difficile, au début d'une thèse, d'avoir à envisager la question de sa propre *auto-censure*. Pourtant, ce choix arrive très vite. Où placer ses propres limites ? Combien de témoignages faut-il pour se sentir satisfait, pour qu'une étude des mémoires combattantes apparaisse crédible ? Cette dernière question peut prêter à sourire mais plusieurs interlocuteurs, historiens ou associatifs en ont sous-entendu l'importance. Il faut donc se programmer pour en faire le plus grand nombre

---

<sup>434</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

possible jusqu'à la fin de la rédaction de thèse. Mais les contraintes matérielles, le temps et le coût des déplacements à réaliser dans toute la France, la disponibilité et les problèmes de santé des anciens d'Indochine, forcent à faire des choix géographiques, à privilégier sa propre région et les régions facilement accessibles avant d'envisager d'autres destinations.

Finalement, le nombre de témoignages est largement inférieur à mes prévisions d'autant que les refus ou les non-réponses atteignent 50 % des sollicitations. Il faut donc sacrifier au principe de réalité. Il faut ensuite dégager du temps pour la synthèse, la rédaction. C'est bien entendu au moment précis où il faut s'arrêter de chercher des contacts, que des listes de vétérans me parviennent. Cela génère donc un certain nombre de frustrations : le manque de temps pour aller interroger les vétérans favorables à un entretien, pour en trouver d'autres ; leur laisser la possibilité d'évoquer la suite de leur parcours militaire dont l'intérêt dépasse la seule l'Indochine. Beaucoup n'ont pas voulu ou eu le temps d'exprimer leur mémoire d'Algérie, l'intérêt ou l'exil de leurs affectations outre-mer après leur séjour ou après le putsch de 1961, leur expérience de la DGSE ou du 11<sup>ème</sup> Choc. Des mémoires peut-être perdues.

Une fois les entretiens et réponses aux questionnaires obtenus, la suite est plus frustrante encore. Que doit-on en *garder* ? Il est assez facile d'enlever toutes les parties d'entretien ou de documents envoyés par les vétérans qui parlent des autres conflits et les remarques sur l'actualité du moment. Mais pour celles qui concernent le sujet ? Le principal écueil est le suivant : faut-il intégrer tous les témoignages intéressants et faire de la thèse un énorme recueil de citations ou bien n'en garder qu'une partie restreinte pour laisser une place à ceux des d'ouvrages autobiographiques des vétérans plus anciens ? A priori, il n'y a pas de choix puisque une thèse ne doit pas devenir une *encyclopédie* de la mémoire combattante d'Indochine ni un *digest* des meilleurs récits. Les ouvrages qui les regroupent sans en faire l'explication ni le lien avec les repères de l'histoire forment une liste de sources d'un intérêt limité. Une phrase de Julien Mary m'a marqué lors d'un séjour à Hanoi : « il faut laisser de la place au témoignage ». Il faut alterner les citations courtes dans le souci d'un avis clair et définitif de son auteur et les plus longues qui expriment plusieurs sentiments à la fois ou un déroulement d'expériences. Cela a pesé sur le choix du plan, détaillant d'abord la méthodologie, les choix, la structure de témoignages avec des passages relativement courts, et dans les deux parties suivantes, un nombre bien plus important de réponses analysées. Délaisser des passages d'un entretien ou d'un questionnaire n'est pas seulement un choix d'utilité. L'autocensure concerne également les annexes qui devaient, à l'origine, comporter les entretiens et quelques questionnaires. Mais il est impossible de regrouper cinquante-trois entretiens pourtant très riches et des réponses au questionnaire qui, comme celui de Pierre Latanne, dépasse les cinquante pages dans des annexes qui en atteindraient deux mille.

Ensuite se pose la question de la censure de certains propos dits au cours des entretiens et de sa propre autocensure. L'entretien soulève le problème de l'oralité dans les mémoires. Les conversations dérivent parfois sur des réflexions très tendancieuses, pour ne pas dire complotistes, xénophobes et racistes. La plupart d'entre elles concernent la valorisation appuyée du Vietnamien industriel, fidèle (ce qui n'est pas le cas dans beaucoup de remarques sur la fiabilité du soldat vietnamien *pendant* le conflit) et discret pour mieux rabaisser l'Algérien, le Maghrébin ou simplement *l'arabe* qui représente l'inverse. Il paraît impossible de garder les insultes dans les textes des entretiens, alors que ces mots ont bien été prononcés. Cela montre également que le passé de la guerre d'Algérie ne *pass*e toujours pas. Moins graves sont les critiques sur les autres militaires, mais certaines d'entre elles, plus personnelles ou plus acerbes sont difficilement conservables en l'état dans les transcriptions.

Il faut ensuite s'autocensurer sur plusieurs points. Pendant un entretien, le vétéran interrogé en pleine émotion, voire en pleurs à l'évocation d'un souvenir, d'une image difficile à supporter ne peut être relancé pour aller au bout de son explication s'il ne le souhaite pas. Forcer aux confidences n'est pas l'objectif, d'autant que plusieurs témoins ont dit avoir connu des nuits difficiles après notre entretien. La suite des questions prévues dans le même domaine doit alors être stoppée, laissant la possibilité qu'il y revienne de lui-même, par la suite. L'autocensure concerne également les mots, non pas nécessairement insultants mais méprisants, reçus sur les réseaux sociaux, théâtre privilégié de ce genre d'échanges, non pas avec des vétérans mais avec des enfants de vétérans ou de passionnés divers du conflit. Sans surprise, le *cas Boudarel*, les camps de prisonniers de la RDV, la colonisation française en Indochine, la place des héros dans le conflit sont les sujets les plus polémiques où les insultes et les accusations peuvent très vite fuser. « Donnez-moi vos témoins » m'a dit un ex-dirigeant régional d'association combattante à la suite d'un nouvel échange brutal sur la question de l'extermination dans les camps de prisonniers. Dans sa haine du communisme, il voulait avoir les noms des vétérans qui avaient donné un jugement, selon lui, trop nuancé, sous prétexte que son père était décédé dans l'un de ces camps.

Le cas le plus sérieux et le plus problématique à gérer a été, après un entretien tout à fait sympathique avec un dirigeant associatif sur son parcours en Indochine, un brutal refus de voir son texte utilisé. Après réception de la transcription de cet entretien, il m'a donné l'interdiction formelle d'utiliser ses propos en dépit de leur grand intérêt. En effet, son témoignage était modéré et montrait un exemple de capture et de captivité inédit, assez rare. Contrairement à ses dires, j'avais signalé que j'enregistrais ses propos en vue de m'en servir pour une thèse, après sa propre correction et non pour une conversation à bâtons rompus. Le ton était tranché, accusateur, contrastant avec la chaleur de nos rencontres. Après consultation du service juridique de l'Université Paul-Valéry de Montpellier, j'ai décidé d'utiliser le texte et de citer des passages de l'entretien sans le nom du vétéran questionné. Sa volte-face a une raison probable : son expérience de captivité, moins longue et surtout moins éprouvante, le mettait en discordance par rapport à ses

camarades de captivité qui ont eu des termes plus brutaux sur leur condition de vie (génocide, extermination) et sur les commissaires politiques, ce qu'il n'a pas connu. Il a donc considéré, ou s'est vu probablement conseillé de refuser leur publication, en des termes définitifs. Considérant qu'il avait été informé de l'objectif de l'entretien, l'autocensure s'est révélée partielle.

Il faut donc accepter la méfiance de départ, les non-dits, la parole trop maîtrisée, les phrases qui ne seront pas gardées. On ne peut toutefois occulter le sentiment d'être parfois *lourd* dans ses relations avec le témoin. Insister pour savoir si le vétéran a commencé à remplir le questionnaire, si l'on peut avoir un rendez-vous demandé plusieurs semaines auparavant, s'il peut répondre aux questions posées depuis longtemps demande un peu d'obstination avec un niveau de scrupules atténué. Contacter un vétéran sur la base de l'annuaire et recevoir la nouvelle qu'il a un Alzheimer, qu'il est à l'hôpital ou qu'il vient de décéder est un moment embarrassant. Que ce soit parce que l'on passe après une précédente interview qui n'a pas forcément donné satisfaction ou parce que le vétéran est fatigué, a refusé à cause d'un cancer, prendre à nouveau contact est gênant. Pourtant le fait d'insister pour obtenir un entretien s'est le plus souvent révélé positif et les anciens combattants ont exprimé un sincère regret lorsqu'il s'est agi de refus répétés. Il arrive que le vétéran sollicité une seconde fois ne se souvienne pas de son premier refus (et se montre étonné quand on le lui révèle). L'un d'eux a été plus marquant que les autres. L'ancien militaire plusieurs fois sollicité avait finalement accepté une rencontre mais c'est sa femme, le lendemain, lors d'un coup de fil de confirmation, qui a demandé de l'annuler, le jugeant trop agité après chaque conversation sur sa mémoire d'Indochine dont il mettait, selon elle, beaucoup trop de temps à se remettre. La sollicitation s'est arrêtée là. L'entretien est « son » moment pour évoquer « sa » mémoire, « son » parcours et « sa » vision du conflit. Contredire le vétéran n'est pas utile mais on ne peut toujours aller dans son sens s'il a une lecture différente des événements ni accepter toutes ses digressions. C'est le chercheur qui mène l'entretien et non l'inverse. Il doit revenir au fil des questions qu'il va poser, sans quoi il ressortira en ayant l'impression de ne pas avoir avancé.

Faut-il également laisser le témoin s'autocensurer, au risque de dénaturer ses explications ? Dans le cas d'un entretien dont je renvoie la transcription, il est arrivé plusieurs fois que le vétéran supprime des passages qui, devant la perspective d'une lecture de ses pairs, apparaissent trop critiques, le nom d'un militaire ou d'une personnalité jugé incompétent voire alcoolique. Des mots ou expressions trop *militaires* ou/et grossières ont souvent été rayés à la relecture. Le témoin doit rester libre de ses mots et de ses choix.

Enfin, apprendre au bout de l'entretien que l'ancien sollicité va avoir des nuits difficiles peuplée de cauchemars est un retour à la réalité brutal après la satisfaction d'avoir capté et compris un moment fort. André Boissinot, ancien de Corée et d'Indochine, a eu la gentillesse de revenir en détail sur la nuit sanglante du 16 au 17 février 1954, passée dans le poste de Dak Doa que l'APV a submergé après plusieurs assauts. Revivre cette nuit qui alimente ses cauchemars a été difficile :

« Je ne fais pas forcément des cauchemars, mais lorsque je ne dors pas, je pense beaucoup à DAKDOA et parfois même je pleure dans mon lit. On peut toujours se reprocher un tas de choses, comme pour les gars que j'ai pu "piquer". C'est triste, je ne peux rien y faire, c'était la guerre, mais ça me fait mal<sup>435</sup>. »

En fait, il a connu plusieurs nuits difficiles, l'évocation ayant perturbé un équilibre toujours fragile chez les vétérans d'Indochine. « Je vais passer une mauvaise nuit après votre passage. C'est comme ça » m'a dit Louis Simoni quelques temps plus tard<sup>436</sup>. Il a eu, comme d'autres anciens, le courage de parler des souvenirs de son passé militaire, sachant combien ils vont le *remuer* ensuite, face à un doctorant ou lorsqu'une élève demande, pendant une conférence, « est-ce que vous avez tué ? » :

« Là c'est difficile. C'est très difficile, parce qu'à la guerre, on tue. Malheureusement, comme je leur dis chaque fois, que si elle me voit là, c'est que je n'ai pas été tué. Donc si je n'ai pas été tué, c'est que celui qui était en face de moi l'a été. Donc oui, j'ai tué. Que voulez-vous dire de plus dans des conditions comme ça ? Après ça vous fait gamberger. Ça fait mal<sup>437</sup> ! »

L'enquête menée pour cette thèse a donc ses règles, ses obstacles auxquels il faut s'adapter. Chaque situation doit être pensée à l'avance pour ne pas apparaître soi-même déstabilisé, pour convaincre les vétérans de sa bonne foi. Il faut ensuite une stratégie pour se mettre au niveau sur les questionnaires, les entretiens et la manière de traiter les informations. Il est enfin essentiel d'en savoir davantage sur les combattants d'Indochine contactés, leur origine, leur situation et leur âge au moment de partir en Indochine, leur grade, afin de comprendre leur parcours..

### 3. Essai d'une synthèse prosopographique des témoins sollicités

« Plus qu'un genre historique spécial, la prosopographie s'apparente à une méthode, un instrument de travail, confinant aux besoins d'établir des typologies multiscalaires pour interpréter et comparer un fait social global<sup>438</sup>. » (François Prigent)

La prosopographie est complexe dès la prononciation du mot ; elle est tirée du grec et signifie *description d'une personne* et, dans son sens élargi suggère une *biographie collective*<sup>439</sup>. Il s'agit d'une radiographie de leur identité, de leur parcours pour en tirer une synthèse sociale. C'est un outil intéressant utilisé par le passé pour étudier des groupes sociaux dans chaque période historique. Henri-Irénée Marrou<sup>440</sup> pour le Bas-Empire ou Jean Maitron pour les militants des mouvements sociaux ouvriers<sup>441</sup> ont impulsé cette technique. La biographie collective est, du moins, un outil

---

<sup>435</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>436</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>437</sup> *Ibid.*

<sup>438</sup> François Prigent, « Pour une prosopographie des militants politiques et syndicaux en Bretagne (1940-1968) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 104-105, 2011, pp. 49-56.

<sup>439</sup> Olivier Canteau, « La prosopographie : méthodes et outils », *Site Internet de l'Ecole nationale des Chartes*, 2022. <https://www.chartes.psl.eu/fr/formation-continue/prosopographie-methodologie-historique-outils-informatiques> (Consulté le 17 février 2022).

<sup>440</sup> Henri-Irénée Marrou et Jean-Rémy Palanque, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, Paris, Bibliothèque d'histoire des religions puis CNRS, 1967-2013.

<sup>441</sup> Jean Maitron et al (dir.) puis Claude Penneret, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, du tome 1 en 1964 au tome 12 en 2016, Paris, éditions ouvrières, 1964-2016.

pour étudier un groupe, sa composition, ses caractéristiques et ses évolutions. Domaine des sociologues, pour lesquels une étude du CEFEO peut s'avérer un champ d'étude intéressant, elle est devenue celui des historiens, sur ce sujet, grâce à Michel Bodin<sup>442</sup>. Les réponses des vétérans au questionnaire étant parfois très parcellaires, il faut se limiter au *champ du possible*. Les combattants d'Indochine ne forment pas un groupe, mais des groupes sociaux, professionnels, séparés par leur affectation (être affecté au Cambodge, au Laos, de 1947 à 1953 est un gage de moindre exposition aux combats), leur arme d'appartenance, leurs unités, leur grade ; leur situation familiale, leur origine géographique ; leur passage dans les camps de prisonniers de la RDV ou non ; le nombre de séjours ; leur vécu.

### 3.1 Un panel uniquement composé d'anciens combattants ?

« Quel que soit le demandeur, j'y réponds toujours avec plaisir et de façon aussi précise que possible. Sans retenue. Je ne cache rien. Je n'en rajoute jamais, au contraire. » (Pierre Latanne)

L'*échantillon* étudié est constitué de cent-vingt anciens combattants ayant accepté de participer à la thèse et non une base très élargie fournie par les archives des unités et les données de l'institution militaire. S'y rajoutent leurs familles constituées d'épouses ou de veuves et de leurs enfants, qui ont envoyé des documents personnels permettant de compléter cette étude et ont même parfois répondu à plusieurs éléments du questionnaire, connaissant la réponse par les papiers militaires, des écrits d'ordre privé, des discussions et des souvenirs engrangés dans leur mémoire. En effet, s'adresser aux seuls anciens combattants est aujourd'hui insuffisant, au vu de leur mauvaise santé et du nombre maintenant réduit de leur groupe social. Il semble nécessaire de s'appuyer également sur toutes les ressources mémorielles disponibles, à commencer par celles de leur famille. La post-mémoire est indissociable de la mémoire du vétéran puisqu'elle a vécu à son contact et permet de compléter celle-ci sur des attitudes et des récits révélateurs de son influence sur la vie du vétéran d'Indochine ; sur « l'histoire de son silence »<sup>443</sup> a écrit Raphaëlle Branche.

Dans ce cas, s'appuyer sur le témoignage des épouses ou veuves des vétérans, sur les souvenirs de leurs enfants, sur ce qu'ils ont vécu de la mémoire d'Indochine de leur mari ou père permet de comprendre la profondeur des mémoires combattantes, leur influence sur la vie des vétérans. Cela rend plus clair l'évolution de leur mémoire et de leur discours envers leurs proches, leurs souffrances également, la difficulté d'évoquer leur mémoire ou de considérer leur famille comme le meilleur interlocuteur de leur récit. Il arrive également que les épouses, qui ont écouté les récits de leur mari, en arrivent à relancer ce dernier en cours d'entretien ou à donner un aperçu de leurs souffrances mutuelles, pendant et depuis le conflit. Leurs enfants et petits-enfants, parfois

---

<sup>442</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, op. cit., pp. 75-176.

<sup>443</sup> Raphaëlle Branche, « Papa, qu'as-tu fait en Algérie ? ». Enquête sur un silence familial, Paris, La Découverte 2020, 511 p. ; p. 9.

interlocuteurs et acteurs d'une post-mémoire active quoique tardive ont, eux-aussi leur mot à dire pour parler d'une enfance particulière avec un ancien d'Indochine, dans un mutisme ambiant sur le sujet. Lorsqu'ils ont pu en parler et recueillir des confidences, ils peuvent témoigner au point que les enfants et veuves de combattants d'Indochine sont capables de répondre au questionnaire à la place de leur mari ou père ; de citer des phrases ou des réflexions précises égrenés au fil des années comme des cailloux mémoriels déposés par le vétéran pour donner des repères à sa propre mémoire de plus en plus altérée.

Du 3 novembre 2016 au 17 février 2022, cent-vingt-deux militaires anciens d'Indochine ont été interrogés sur leur parcours et la mémoire de *leur* guerre d'Indochine. Cela va d'une conversation téléphonique très rapide à plusieurs entretiens, téléphoniques ou en présentiel, avec le même vétéran, en passant par le courrier, les documents transmis, les réponses au questionnaire, les courriels. Se rajoutent un témoin civil qui a été interné dans un camp de prisonniers pendant son enfance, quatre épouses de vétérans qui ont participé activement à l'entretien avec leur mari, une veuve et deux filles de vétéran ont participé seules à un entretien ; quinze enfants d'anciens d'Indochine. Le contact a été fructueux avec plusieurs dirigeants d'associations, nationaux, régionaux et locaux, aboutissant à des conversations riches sur leur mémoire comme sur le fonctionnement des structures dont ils s'occupent. Deux anciens d'Algérie m'ont transmis leurs remarques sur des gradés ayant fait l'Indochine, sur leur perception du conflit. Christian Brincourt n'a pas vécu la guerre d'Indochine comme reporter, mais il a accompagné en 1991 un voyage de vétérans de retour, pour la première fois, à Dien Bien Phu. Son témoignage personnel et le récit accompagnant le film du reportage montre des relations, des réflexions passionnantes et éclairantes des mémoires combattantes. La guerre d'Indochine est encore une histoire d'hommes dans l'étude de sa mémoire. Si trop peu de femmes se retrouvent dans ce panel, en l'occurrence, une seule, c'est qu'il a été difficile d'en trouver. Les rares associations *féminines* telles celle de ambulancières n'ont pas donné suite aux sollicitations. Concernant les PFAT, les ambulancières, les personnels d'état-major et les assistantes sociales, il existe un champ d'étude intéressant.

Si certains vétérans ont déjà été plusieurs fois interrogés par des écrivains combattants, des historiens plus ou moins amateurs ou des passionnés, parfois dans un cadre universitaire comme Jacques Allaire ou Pierre Latanne, beaucoup d'interlocuteurs ont témoigné pour la première fois. Leurs raisons sont très diverses. La première d'entre elles, la plus courante est que personne n'est venu les solliciter. La seconde est qu'une partie d'entre eux n'ont jamais souhaité, jusque-là, être interrogés, trouvant moins éprouvant de garder leurs souvenirs pour eux, se méfiant parfois de ce qu'un historien pourrait faire de leur mémoire. Certains, voyant le terme de leur vie s'approcher, se sont décidés à écrire leurs souvenirs pour laisser une trace et contribuer au devoir de mémoire. Parfois, devant le désintérêt de leur propre famille ou leur propre impossibilité d'en parler dans un cadre familial, des vétérans ont saisi l'occasion d'un entretien pour qu'il puisse leur être transmis

plus tard. Plusieurs, sollicités pour participer à un entretien, considèrent dans le même temps que leur mémoire d'Indochine n'a pas forcément d'intérêt surtout s'ils n'ont pas effectivement combattu ou ont peu combattu. Cela a pu freiner les souhaits plus ou moins conscients de témoigner de leur passé. Un renouvellement de la recherche et de l'analyse de cette mémoire orale passe par l'ouverture à tous les témoins et tous les témoignages, y compris ceux écartés auparavant selon une logique particulière au chercheur. Il est nécessaire de faire émerger une mémoire moins connue puisque moins sollicitée, celles des *autres combattants* qui ne font pas partie des troupes d'élite, parachutistes, légionnaires, gومiers ou commandos. Reprendre contact avec certains des témoins qui ont connu d'autres enquêtes garde toutefois un grand intérêt parce que leur mémoire évolue et que les questions ne sont pas les mêmes. Pierre Latanne a envoyé ses réponses données à plusieurs autres entretiens et questionnaires précédents. La thèse lui a permis d'aborder de nouveaux points de mémoire. Il s'est beaucoup investi, comme toujours lorsqu'il est sollicité, malgré de sérieux problèmes de DMLA<sup>444</sup>, en éprouvant sa mémoire qui est encore prodigieuse, puisqu'il donne des faits précis, des dates, les noms de ses interlocuteurs et frères d'armes, voulant contribuer « à (son) modeste échelon au fameux "devoir de mémoire" que l'on nous recommande » :

« Quel que soit le demandeur, j'y réponds toujours avec plaisir et de façon aussi précise que possible. Sans retenue. Je ne cache rien. Je n'en rajoute jamais, au contraire. C'est pour moi un excellent exercice de mémoire car je ne consulte aucune note, aucune documentation. J'ai conservé en mémoire les noms, les dates, les lieux, les circonstances. Si ce que je réponds peut aider à faire mieux connaître quelques aspects oubliés ou trop rarement évoqués de ce conflit j'en serais ravi. Surtout chez un universitaire, qui est le plus apte à faire connaître ce qu'il sait aux jeunes générations<sup>445</sup> ».

Dans cette étude s'intègrent certains des témoignages à adressés à Roger Bruge, Guy Léonetti, Pierre Journoud et Hugues Tertrais, à Franck Mirmont et d'autres précisions demandées directement aux témoins. Les travaux des historiens doivent sans cesse être repris, cités, les analyses renouvelées, voire corrigées, si besoin, à la lumière de nouveaux éléments ; de même pour les ouvrages collectifs des vétérans. Plusieurs publications datent des années 1990, *les Hommes de Dien Bien Phu* de Roger Bruge, les *Lettres d'Indochine* de Bigeard. Les *Paroles de Dien Bien Phu* ont vingt ans d'âge. Amédée Thévenet a recueilli des témoignages dans *La guerre d'Indochine* il y a également vingt ans, Henri Ortholan un peu plus tard, en 2010-2011. Ces textes toujours utiles pour les mémoires combattantes sont souvent pris au début de *l'ère du témoin*. Or celle-ci a modifié son cours et de plus en plus d'anciens d'Indochine sont enclins à témoigner. Il faut donc poursuivre ce travail qui touche d'autres témoins, d'autres types de témoignages, jusqu'au dernier. Ils entrent dans cette *mémoire modeste*<sup>446</sup> dont parle Philippe Joutard et permettent de trouver des situations différentes, des unités de soutien, des territoires excentrés.

---

<sup>444</sup> Dégénérescence Maculaire Liée à l'Age.

<sup>445</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par courriel le 24 janvier 2019.

<sup>446</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, op. cit., pp. 274-275.



Tous les anciens d'Indochine, même les non-combattants ont le droit d'être témoins. Une mémoire combattante n'a pas l'obligation d'être *martyre* pour retracer une réalité cruelle ; elle peut être heureuse et – relativement – tranquille dans la relation du quotidien. « Les guerres de décolonisation représentent une étape essentielle et trop souvent négligée du processus d'émergence de la figure du témoin », analyse Jean-Louis Jeannelle, qui étudie surtout la guerre d'Algérie. L'émergence des témoins provient « du choc de la trahison », notamment ceux qui se jugent lâchés « une seconde fois dans le cas de ceux qui avaient connu l'Indochine, tel Hélie de Saint Marc », et sont « l'objet d'un refoulement partiel dans la conscience nationale et ne (sont) reparu(s) par la suite que brutalement, à l'occasion des scandales »<sup>447</sup>. Si l'on recentre sur le présent sujet, les combattants sortis de l'Indochine se sont sentis trahis, c'est-à-dire *abandonnés* sur le terrain par l'État, la IV<sup>ème</sup> République puis la V<sup>ème</sup>, avant de l'être dans l'absence de reconnaissance et de politique mémorielle. Les scandales évoqués peuvent se rattacher à ceux du documentaire d'Henri de Turenne et à l'affaire Boudarel. Les anciens d'Indochine se voient comme des témoins d'une vérité mémorielle et historique, pas des *contre-témoins* ; dans cette situation, ce sont plutôt les soldats communistes du CEFEO et ceux qui ont critiqué le conflit dans sa manière d'être mené, qui en font partie.

Concernant les témoignages, l'un des objectifs est donc, dès le départ, d'en trouver de nouveaux, mais surtout issus de toutes les formations possibles du CEFEO ayant combattu dans le plus de territoires de l'Indochine, à un niveau exempt ou pas de responsabilités. Tous ont donc été reçus et utilisés dans cette optique, avec l'idée de profiter des derniers témoins pour mettre un point final aux recherches testimoniales entreprises depuis près de soixante ans, l'espérance de vie des témoins étant comptée. L'historicisation de ces mémoires permet de construire une histoire complète, de la hauteur de l'état-major en charge de la stratégie et des tactiques pour mener cette guerre jusqu'au 2<sup>ème</sup> classe du CEFEO, au ras du terrain, au bénéfice de l'historien et du public.

La faiblesse relative du présent panel de vétérans n'est pas dans le nombre de cent-vingt vétérans interrogés car il est bien plus important qu'ils soient issus de presque tous les corps de troupes et armes représentées en Indochine, mais, entre autres, dans le nombre trop faible de femmes<sup>448</sup> référencées. Il reste, certes, quelques milliers de vétérans d'Indochine mais les difficultés de les contacter, de les convaincre, de les voir rendre leur témoignage<sup>449</sup> et de se déplacer pour des entretiens sont immenses. Pour son livre, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Roger Bruge a parcouru toute la France et envoyé de multiples courriers pendant quatre ans pour rassembler plus de cent-cinquante témoignages d'anciens combattants, celui d'une quarantaine de veuves,

---

<sup>447</sup> Jean-Louis Jeannelle, « Pour une histoire du genre testimonial », *op. cit.*, p. 106. En ligne : [https:// www.persee.fr/doc/litt\\_0047-4800\\_2004\\_num\\_135\\_3\\_1863](https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_2004_num_135_3_1863) (Consulté le 18 février 2022).

<sup>448</sup> Seule Geneviève Laperle-Maudry-Maudry a témoigné ; plusieurs autres se sont récuses pour cause de mauvaise santé.

<sup>449</sup> Une bonne trentaine de vétérans n'ont pas renvoyé leur questionnaire et n'ont donné aucune nouvelle pour des problèmes de santé ou de motivation devant cet exercice pénible.

d'enfants, frères et cousins de ceux qui sont décédés<sup>450</sup>. Même chose pour la passionnante enquête dirigée par Guy Léonetti, portant sur quatre-vingt-quinze témoignages sous formes de lettres données par les vétérans ou leur famille<sup>451</sup>. Dans les années 1990, Michel Bodin a couvert toute l'étendue des grades puisque les acteurs de la guerre d'Indochine interrogés allaient du 2<sup>ème</sup> classe au général. Ses deux mille questionnaires ont pu déboucher sur seulement un dixième de réponses précises : « Certaines réponses étaient laconiques, d'autres plus étoffées. Une réponse sur trois était décevante, et souvent il fallait relancer les personnes qui avaient répondu<sup>452</sup>. » Mais cette somme déjà considérable a été complétée par des entretiens oraux et des contacts épistolaires ou des rencontres individuelles par la suite. Une recherche de ce genre ne s'arrête jamais vraiment. Par conséquent, les réponses des vétérans sont d'un intérêt majeur et le travail de Michel Bodin reste le plus important réalisé sur les mémoires combattantes d'Indochine. En 2003-2004, Pierre Journoud et Hugues Tertrais ont tenté de contacter un maximum d'anciens combattants pour *Paroles de Dien Bien Phu*. Là encore, la recherche de témoins s'est avérée compliquée mais reste dans la logique des constats de Michel Bodin. « Vingt-six ans plus tard (après les premières recherches, NDA), l'enquête que nous avons menée auprès d'eux nous a valu près d'une centaine de réponses écrites, allant de la simple page à la centaine (mémoires généralement destinés aux enfants ou petits-enfants) et plusieurs dizaines d'enregistrements sur bandes magnétiques<sup>453</sup>. » Là encore, l'utilisation qui en est faite prime largement sur le nombre du fait d'une synthèse renouvelée des mémoires de Dien Bien Phu de plus en plus approfondies. La question n'est pas de savoir si le nombre est suffisant ou si les témoignages sont fiables mais sur la représentativité des vétérans contactés. Laure Cournil a interrogé trente-deux témoins de Dien Bien Phu pour sa thèse. Tout en regrettant de ne pas avoir pu en contacter davantage, elle explique avoir surtout voulu éviter une surreprésentation de certaines unités par rapport à d'autres, les ouvrages sur la bataille mettant surtout en avant les parachutistes et les légionnaires : « Il ne nous semble pas que l'échantillon soit déséquilibré par une surreprésentation de telle ou telle catégorie de combattants, notamment des parachutistes qui sont les témoins les plus "visibles" pour Diên Biên Phu<sup>454</sup>. » Il faut savoir que, pour ce qui concerne les anciens combattants d'Indochine, le taux de réponse est généralement bas, et il faut le relativiser car les études sont réalisées au moment où les vétérans ont des réticences à s'exprimer et que *l'ère du témoin* ne fait que commencer. Personne n'a reproché à Robert Bonnafous de n'appuyer sa thèse sur les prisonniers dans les camps « Viet Minh » que sur les réponses de vingt-sept témoins<sup>455</sup>. Il faut justement positiver le fait qu'un nombre croissant de témoignages émerge. Malgré leurs

---

<sup>450</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 607- 611.

<sup>451</sup> Guy Léonetti (dir), *Lettres de Dien Bien Phu* ; Remerciements pp. 9-10.

<sup>452</sup> Renseignements donnés par Michel Bodin ; extraits de son courriel du 6 novembre 2017.

<sup>453</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 17.

<sup>454</sup> Laure Cournil, *Dien Bien Phu : des tranchées au prétoire 1953-1958* ; Thèse de l'Université de Paris I-Sorbonne soutenue le 23 septembre 2014 ; introduction pp. 19-20.

<sup>455</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du CEFEO dans les camps Viet Minh 1945-1954*, op. cit., pp. 358-359.

hésitations, les vétérans sont davantage conscients de la nécessité de transmettre leur mémoire mais, pour un conflit trop lointain qui n'a pas concerné toute une armée française, le nombre de témoignages ne peut se comparer avec celui des anciens combattants des deux guerres mondiales et de la guerre d'Algérie, logiquement bien plus nombreux.

Le *rendement* des réponses sur la guerre d'Indochine est sans commune mesure avec les études menées auprès des anciens de la guerre d'Algérie, comme celle de Jean-Charles Jauffret, qui a créé un programme de recherches à partir de 1995 à l'Université Paul-Valéry de Montpellier 3 puis à l'IEP d'Aix-en-Provence. Dans son livre sur la mémoire combattante de la guerre d'Algérie en 2016, il rend hommage à ses étudiants qui l'ont aidé à rassembler plus de mille témoignages à partir d'un même questionnaire, « afin de réaliser un "scanner" de mémoire et comparer les vécus, laissant ensuite librement s'exprimer les anciens combattants<sup>456</sup>. » En interrogeant une grande variété de témoins, en croisant les sources et archives diverses, Jean-Charles Jauffret a identifié une mémoire globale de la guerre d'Algérie qui est très inspirante. Elle a des limites assumées, comme toute étude. La part des engagés, encore très réticents à partager une mémoire pleine de « ressentiments encore vifs malgré le temps écoulé », se limite à une trentaine de témoignages sur mille<sup>457</sup>. Plus récemment, le travail de Raphaëlle Branche sur les mémoires d'Algérie est d'autant plus important que les sujets abordés sont difficiles, en particulier sur les tortures vécues et exercées comme sur le silence familial qui entoure à la mémoire d'Algérie du combattant. L'historienne s'est appuyée sur trois cents questionnaires renvoyés et sur le témoignage de trente-neuf familles sous toutes ses formes écrites et orales, quatorze d'entre elles<sup>458</sup> ayant donné des documents personnels très précieux.

### 3.2 Croisement et diversité nécessaire des sources testimoniales

« Je suis ravi que tout ce que j'ai conservé puisse servir à quelqu'un. Je vais vous abreuver. Ce qui ne m'empêchera pas de répondre à votre questionnaire. Il me faut juste un peu de temps. J'aime fouiller dans ma mémoire et me souvenir du passé<sup>459</sup>. » (Pierre Latanne)

Cette entreprise de longue haleine est donc importante, non seulement par sa durée, le nombre et la diversité des formes de témoignage. Cela permet de varier l'exercice et de confronter les sources. Le croisement des données des ouvrages historiques et de celles provenant des archives les plus diverses, avec des témoignages anciens publiés ou non et avec les nouvelles ressources testimoniales, est une nécessité éthique et technique, autant qu'un élément de base de tout travail historique sérieux. Croiser les sources entre elles, en comparant l'entretien réalisé avec le vétéran et les réponses de son propre questionnaire préalablement rendu, est une première tâche. Les

---

<sup>456</sup> Jean-Charles Jauffret, *La guerre d'Algérie. Les combattants français et leur mémoire*, Paris, Odile Jacob, 2016, 298 p. ; pp. 12-13.

<sup>457</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>458</sup> Raphaëlle Branche, « *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ?* », *op. cit.*, p. 14.

<sup>459</sup> Extrait du courriel de Pierre Latanne, reçu le 1er septembre 2018.

croiser avec le récit historique tiré des ouvrages sur le conflit, des journaux de marche pour éviter les erreurs et oublis courants de la mémoire en est une seconde. Tout ce travail doit permettre de contribuer, au plus près de la réalité du conflit, à une histoire totale de la guerre d'Indochine en mettant en valeur des mémoires combattantes méconnues. Pierre Latanne a envoyé beaucoup de documents divers tout en répondant avec précision au questionnaire. Sa tâche représente à elle seule un « croisement de sources ». Outre le plaisir ressenti de voir ses documents intéresser un doctorant, répondre à 139 questions est un défi qui a éprouvé positivement sa mémoire.

La mémoire des combattants d'Indochine ne repose pas seulement sur la collecte de témoignages actuels écrits et oraux, même si elle représente le cœur de cette thèse. Les témoignages seuls forment un récit anthropologique passionnant mais ne doit pas se transformer en un isolat sacré entouré d'un haut mur de respect. Il est indispensable de croiser les mémoires combattantes d'Indochine des différentes périodes et de différentes formes depuis le récit autobiographique de Roger Delpy et les premiers retours d'expériences jusqu'aux témoignages les plus récents, pour en comprendre l'évolution. Beaucoup de vétérans sont décédés mais ont laissé des traces de leur mémoire, que l'on trouve dans tous les types de témoignages, pour les vétérans plus connus et les plus actifs. L'exemple type est le général Bigeard, qui a laissé une somme énorme d'interviews télévisées et radiodiffusées, de documentaires, d'ouvrages autobiographiques, des préfaces, des articles de journaux, de très nombreux discours et lettres sur sa mémoire d'Indochine. On trouve de nombreux témoignages déposés aux archives municipales, départementales, à celles du SHD et d'autres organismes institutionnels. D'autres sont déjà insérés dans les ouvrages d'historiens précités comme celui de Pierre Journoud et Hugues Tertrais, de Michel Bodin et Roger Bruge. D'autres encore ont donné des textes à leur bulletin d'association, ont participé aux ouvrages collectifs dirigés par le général Bigeard, Guy Léonetti, Georges Fleury ou Amédée Thévenet ayant pour but de rassembler les témoignages de combattants. Les vétérans ont fait et continuent à faire des discours lors de cérémonies du 7 mai et du 8 juin. Le fonds est, par conséquent, très riche si l'on reprend ces témoignages et que l'on ajoute les nouveaux aux anciens. Ce qu'il faut rappeler ici, c'est l'intérêt de cette diversité, de chacune de ces formes de témoignages et le résultat global.

Sans revenir sur le contenu et les approches des entretiens déjà évoqués, il faut rappeler ici que leur intérêt, en dehors de donner une vision individuelle d'une guerre au niveau du terrain, est d'être confrontés à l'histoire qu'ils complètent ; aux questionnaires qu'ils approfondissent. Rencontrer un vétéran est un grand plaisir mais l'entretien est un maillon de la chaîne qui permet de croiser à la fois des écrits plus ou moins précis et des paroles, plus spontanées et vivantes. Les entretiens directement liés à la guerre d'Indochine, réalisés pendant plus de cinq ans sont au nombre de cinquante-trois, la plupart du temps au domicile des vétérans. Ce ne sont pas de brèves conversations téléphoniques ou de simples visites de courtoisie, qui, par ailleurs, ont également eu lieu. C'est un ensemble de dizaines d'heures de discussions avec des vétérans dont les expériences

sont très diverses. Dans un guide collectif dirigé par Véronique Ginouvès et Isabelle Gras<sup>460</sup>, un groupe de travail a synthétisé tout une suite de conseils et recommandations pour le bon déroulement des témoignages oraux et la constitution des archives orales. L'intérêt est de rassembler des historiens avec Raphaëlle Branche, Florence Descamps et Maurice Vaïsse, des conservateurs du patrimoine, un avocat, ce qui permet de rappeler l'importance de ce travail d'organisation, de collecte des témoignages oraux mais également celle des questions juridiques. Ce guide donne de précieux éléments pour préparer et mener un entretien qui constitue, en partie, la colonne vertébrale de cette thèse.

La durée moyenne des entretiens menés dans ce cadre est de plus de deux heures. Le plus court a duré près d'une heure et demie. Le plus long est, sans surprise, le premier que j'ai eu avec Jacques Allaire, témoin régulier des historiens et des journalistes, qui se livre toujours sans compter et avec lequel nous avons échangé durant quatre heures passionnantes (six heures en deux entretiens) qui ont filé très vite. C'est un exercice dont il a (avait)<sup>461</sup> une grande habitude et auquel il prenait plaisir, préférant le contact et l'échange à la solitude d'une page. C'est un homme de parole dans tous les sens du terme, de conversation plus que de plume, selon ses propres dires. La verve, l'éloquence, l'ironie, l'émotion qui caractérisent les entretiens avec lui sont travaillées par des dizaines d'années d'interventions variées. Il restait sur le terrain qu'il avait choisi. On ressent cependant, en l'écoutant, que la plongée dans ses souvenirs reste une souffrance que la pratique orale de la mémoire n'a jamais pu apaiser. La profondeur du souvenir et la nécessité du devoir de mémoire sont, pour Jacques Allaire comme pour les autres témoins qui se sont dévoilés en entretien, des jalons exigeants. Cette sincérité se distingue dans leur regard perdu dans le vague, à leur voix émue, à un ton dénué d'emphase et à la précision de leur souvenir, dates mises à part. Certaines réflexions politiques ou sociales, attachées davantage au temps présent qu'à la période indochinoise ont pu dériver par moments. Mais l'hostilité au communisme sinon l'anticommunisme qui concerne nombre d'entretiens n'est pas fabriqué. Elle existe depuis soixante-dix ans et se manifeste lorsque les vétérans expliquent en détail les raisons de la panique d'une partie des populations qui fuient des territoires repris à la RDV dans les évacuations de Cao Bang en 1950, d'Hoa Binh en 1952, des villages catholiques et d'Hanoi en 1954, et les horreurs commises au nom de l'idéologie communiste pendant et depuis la guerre d'Indochine.

Les entretiens viennent donc, soit, compléter leurs réponses au questionnaire, soit remplacer le questionnaire que les vétérans n'ont pas voulu ou pas eu la force de remplir. Ils ont permis de détendre les vétérans et de rester entre le cordial et l'amical. Aucun retour négatif n'a succédé à l'entretien ; juste l'espoir que les paroles soient bien comprises et employées.

---

<sup>460</sup> Véronique Ginouvès et Isabelle Gras (dir.), *La diffusion numérique des données SHS : guide des bonnes pratiques éthiques et juridique*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2018, 340 p.

<sup>461</sup> Le colonel Jacques Allaire est décédé le 3 avril 2022. Je garde pourtant le présent dans mon récit.

Le questionnaire est un travail plus complexe à faire accepter par sa longueur mais plus précis - c'est l'avantage de l'écrit - et moins stressant qu'un entretien puisque le vétéran peut prendre son temps. Les vétérans contactés habitant aux six côtés de l'hexagone, l'envoi du questionnaire a suppléé à l'impossibilité de les voir tous et permis de structurer le questionnement à défaut de pouvoir en approfondir chaque élément. Il permet de structurer la pensée et le questionné peut prendre des semaines pour répondre, sans la pression de l'immédiateté ressentie en entretien. Ce qui n'a pas empêché une partie des vétérans approchés de cette manière, de répondre rapidement, soit pour se débarrasser d'une tâche fatigante, soit parce que le fait d'être sollicité sur des souvenirs de jeunesse prenants les a ravis au point de prendre plusieurs jours de suite avant de le remplir. Le manque de place pour répondre n'a pas empêché plusieurs d'entre eux d'adjoindre de nombreuses pages manuscrites pour compléter leurs réponses. C'est parfois ce manque de place frustrant entre chacune des questions, compressées en cinq pages, qui les ont incités à accepter le principe de l'entretien. Environ 160 questionnaires ont été envoyés par courrier, par courriel et par Facebook pour 85 retours positifs. Presque 50 % de refus. Il arrive toutefois qu'un refus de répondre à un questionnaire soit développé et accompagné d'une biographie sommaire, pour répondre au minimum ; des lettres qui peuvent faire plusieurs pages ! Par conséquent, dans ce cas, les refus deviennent...des témoignages au sens strict du terme, ce qui est arrivé à quatre reprises. Les plus longs à répondre, en dehors de leur manque de disponibilité et de leurs problèmes de santé, sont ceux qui ont eu du mal à replonger dans un passé douloureux et ceux qui ont répondu avec une grande précision à chaque question. Pierre Latanne a pris plusieurs mois, du 3 septembre 2018 au 24 janvier 2019 pour répondre à chacune, dans un contexte compliqué. Revenir sur son passé indochinois n'est pas, pour lui, une nouveauté, étant un interlocuteur régulier de sollicitations d'historiens et de journalistes. Ce long questionnaire est devenu autant un devoir qu'un exutoire lui permettant de penser à autre chose que les tracasseries du quotidien, d'exprimer et d'exercer sa mémoire sur l'un des grands moments de sa vie, sans pour autant rendre plus facile la difficulté de l'exercice. Avec les rajouts envoyés au fil des mois qui ont suivi les retours de ses réponses, sur un format comparable à celui employé ici, ses réponses forment un total d'une centaine de pages. Cependant, remplir un questionnaire n'est pas forcément passionnant, exercice solitaire long et, pour beaucoup, rébarbatif, ce qui a probablement découragé plusieurs dizaines de potentiels témoins. Si les vétérans ne peuvent pas ou ne veulent pas répondre, leur enfants les incitent parfois à le faire ; ou sont tentés de répondre à leur place, pour certaines des questions évoquées devant eux. C'est un travail qui peut sembler un peu aléatoire puisqu'on ne peut pas répondre à la place du témoin, mais c'est un exercice intéressant de post-mémoire, qui incite le *témoin du témoin* à explorer sa mémoire familiale et se remémorer les discussions avec son père sur son passé.

D'autres formes de témoignages plus classiques composent les courriers, courriels et conversations téléphoniques. Elles apportent de la consistance au témoignage. Dans tous ces cas, une communication même brève se révèle riche d'enseignements.

Le courrier apparaît, pour la jeune génération, comme une forme antique de conversation. Pour celle de la guerre d'Indochine, il s'agit encore du mode normal. On aurait toutefois tort de penser qu'aucun vétéran n'est ouvert à l'ère de la communication moderne. Le courrier permet, bien entendu, de renvoyer le questionnaire mais il va souvent plus loin. Certaines lettres développent des explications sur ce qui a pu être fait ou pas, sur les questions qui ne leur ont pas été posées, sur les difficultés de l'exercice, remplaçant ou accompagnant le questionnaire ; une occasion de rectifier certaines questions et d'en reposer d'autres. Une autre forme de témoignage permet également de croiser les sources sous forme de documents personnels et documents d'archives donnés par les vétérans, avec ou sans questionnaires. Cela concerne le sommaire du livre de souvenirs écrit pour la famille, des textes donnés au général Bigeard et à Amédée Thévenet pour leur livre de synthèse de témoignages ou envoyé aux archives, ainsi qu'un CV ou des états de services, bien pratiques pour comprendre le parcours d'une vie militaire. L'intention est d'étayer leur propos par des documents précis, officiels, sur leur carrière, un épisode de leur séjour, ou de suppléer à une impossibilité d'écrire ou de se voir, généralement pour des raisons de santé ou d'éloignement. Il s'agit tout d'abord des souvenirs personnels à audience strictement familiale, imprimés ou autoédités pour la famille. Cela représente vingt-cinq témoignages écrits de dix-neuf témoins, parfois extraits d'un ouvrage plus complet sur la vie du vétéran. Quatre journaux de bord ont aussi été donnés ou prêtés, avec ou non prière de ne pas en faire mention en bibliographie. Ce sont des documents émouvants, surtout lorsqu'il s'agit du document original transporté au fil des affectations et qui a visiblement souffert des différentes manipulations<sup>462</sup>. À ces documents très personnels s'ajoutent, toujours par courrier ou colis, des archives que détiennent les vétérans et dont ils pensent qu'elles peuvent être utiles. Certains d'entre eux considèrent surtout que leurs enfants et petits-enfants ne s'en serviront pas ou pourraient même s'en débarrasser, une perte pour la connaissance historique. Il s'agit d'études tactiques de leur ancien chef ou compagnon d'armes ou de documents emportés avec eux : journal de bord de leur unité ou historique des bataillons, photocopies de BQR<sup>463</sup>, synthèses personnelles d'un événement, comme le rapport du colonel Gambiez sur le combat de Ninh Binh en 1951. Ces documents sont parfois très longs mais ils ouvrent des perspectives d'études futures et renseignent sur la motivation des vétérans de faire connaître au maximum l'histoire et la mémoire de la guerre d'Indochine.

---

<sup>462</sup> J'ai une grande reconnaissance envers Roger Tochon-Ferdollet pour m'avoir prêté, un an avant son décès, son journal qui tombait en lambeaux mais représente une source de renseignements sans commune mesure avec les journaux de bord parfois réécrits et reconstruits.

<sup>463</sup> Bulletin Quotidien de Renseignement, établi par le service de renseignement de l'état-major ou par l'officier de renseignement de l'unité.

La conversation téléphonique est une simple prise de contact qui dure quelques minutes. Elle permet de préciser l'objectif de recherche de témoignages sur le conflit. Cela permet au vétéran de donner quelques renseignements sur sa carrière ou les points sur lesquels il veut insister. L'entretien téléphonique, contact direct, apprécié est bien plus prenant et fatiguant. Gérard Thieulin, ancien des bataillon Thaï, s'est plaint devant moi d'un entretien téléphonique très long dans un récent passé qui l'a épuisé ; il n'a pas souhaité recommencer<sup>464</sup>. Henri Knoppik, le 1<sup>er</sup> février et le 13 mars 2020, a accepté pendant plus de deux heures et demie (sur les deux entretiens) de revenir sur sa mémoire d'Indochine malgré l'épuisement engendré. Quand elle peut avoir lieu, cette forme d'engagement du dialogue est un très bon premier contact. La sympathie naît de la voix, du bonheur d'être sollicité, des explications directes données au préalable. Il met le sollicité sur de bons rails de collaboration, à moins que le second soit dans un mauvais jour. Si le contact s'annonce bien et que le vétéran est reposé ou tellement heureux que quelqu'un lui donne l'occasion de parler de sa mémoire qu'il est prêt à tous les sacrifices, la conversation peut durer très longtemps et prend la forme d'un entretien téléphonique. Il n'est pas rare que celui-ci dure plus d'une heure, après la réception d'un questionnaire par le vétéran qui va prendre des renseignements, expliquer son point de vue, puis commencer à raconter ses souvenirs. La difficulté, dans ce cas, est, pour le chercheur, de trouver immédiatement de quoi écrire pour prendre des notes, comme ce fut mon cas le 9 août 2018, en plein marché central de Riga, en Lettonie, mon interlocuteur, René Laroche, s'exprimant pour la première fois sur sa mémoire. A l'exception de rares réponses définitives voire agressives, la prise de contact par téléphone demeure un moment privilégié où l'émotion s'installe très vite et où l'on sent que le témoignage n'a rien de reconstruit artificiellement sur les plans directeurs d'une mémoire collective orientée.

Enfin, pour le renouvellement de la recherche, la diffusion de la connaissance, et le croisement des sources les plus diverses, le doctorant ne peut plus ignorer l'apport d'Internet, que ce soient les courriels pour des contacts réguliers ou les réseaux sociaux pour en trouver d'autres. Le courriel, comme le courrier, facilite le contact et l'envoi de réponses aux questionnaires, de documents, de questions complémentaires. Les pièces jointes ont permis de me faire parvenir des discours prononcés par une dizaine de vétérans, lors de cérémonies officielles comme celle du 8 juin, en tant que témoin ou/et responsable d'association ou à l'occasion d'une intervention en milieu scolaire<sup>465</sup>. Il ne faut plus négliger les publications sur Internet pour échanger sur les sujets les plus divers de la recherche, pour trouver des informations, des contacts et donner l'état de l'art de ses propres recherches. Plusieurs historiens sont présents sur les réseaux sociaux pour informer les contacts intéressés de leur actualité de recherche et de conférences sur leur blog ou intervenir au moment des discussions sur leur sujet favori pour échanger des analyses avec des internautes

---

<sup>464</sup> Entretien collectif à la Délégation Militaire Départementale de Moulins, le 15 février 2018.

<sup>465</sup> *Ibid.* Entretien avec Gérard Thieulin à cette occasion.



plus ou moins au fait de la recherche. Même si l'exercice est prenant et mobilise un temps certain, il n'est pas possible de l'éviter sous prétexte de craindre des discussions houleuses et stériles ou de recevoir des renseignements à la limite des *fake news*. Les sites Internet et les réseaux sociaux deviennent un nouvel espace de recherches et d'échanges qui a de l'avenir. Des groupes Facebook permettent la publication de documents privés des vétérans et échanges d'informations exprimant la mémoire testimoniale des anciens. Un nombre surprenant d'anciens sont connectés. Mais est-ce vraiment surprenant ? La curiosité n'a pas d'âge. J'ai contacté une bonne quarantaine d'anciens par ce moyen. Une dizaine m'ont répondu et donné des renseignements intéressants. Après un contact sur un groupe Facebook, la discrétion des échanges et les prises de contacts se font ensuite plus discrètement par Messenger, permettant l'envoi d'adresses et de courriels. Ces groupes Facebook<sup>466</sup> ont un intitulé précis qui dépasse bien vite le cadre du conflit indochinois pour évoquer les autres conflits ou la culture vietnamienne. Entre autres, Le groupe *Roger Vandenberghe, Guerre d'Indochine 1945-1954, Indochine française et RC 4 source documentaire, Indochine, souvenirs d'une guerre, CEFEO et combattants d'Indochine-Musée* font le même travail et reviennent sur les films de guerre, les ouvrages, des biographies de combattants, accueillant des descendants de combattants à la recherche de renseignements sur les archives permettant de mieux connaître le parcours de leur ascendant. Dans le dernier cité, l'administrateur et fondateur du groupe, Daniel Prak fait l'état de ses recherches sur la marine en Indochine pour en tirer un livre, explorant les cartons du SHD jusque-là peu ou pas utilisés en subissant parfois les excès d'un secret-défense. Comme on peut le constater, les possibilités sont immenses. Si les anciens d'Indochine s'affaiblissent et disparaissent, nombreux sont encore ceux qui peuvent répondre à des questions si l'on prend le temps de les convaincre.

### 3.3 Les origines socio-culturelles et géographiques des combattants : identité et situations individuelles avant le départ pour l'Indochine

Étudier la structure professionnelle et sociale des anciens d'Indochine rencontrés, leur identité d'hier et d'aujourd'hui permet, dans ce travail de thèse, de constater la diversité de l'ensemble, et par conséquent, de comprendre celle de leurs sentiments et prises de position. Faute de contacts dans les pays de l'ex-Union française, les témoignages concernent la même nationalité de combattants d'Indochine. Tous sont Français. Il s'agit donc surtout d'un ensemble très métropolitain, à l'exception des frères Zeganadin, issus des Français d'Indochine et de plusieurs Pieds-noirs habitant en Afrique du Nord à leur départ. Il faut également garder en mémoire que cette étude prosopographique concerne les vétérans contactés et l'analyse qui en est tirée concerne exclusivement ce groupe sans être représentative de l'ensemble des combattants du CEFEO.

---

<sup>466</sup> Cf. *infra*, pp. 365, 1856-1857.

La seule étude sociologique d'envergure sur l'ensemble des combattants d'Indochine a été réalisée par Michel Bodin en 1997<sup>467</sup> ; une étude d'importance qui porte sur les réponses et retours de questionnaires envoyés, les entretiens réalisés et un grand nombre d'archives utilisées, dans les domaines suivants : leur origine géographique, leur lieu de recrutement, leur origine socio-culturelle, l'âge des combattants, leur situation de famille. Moins précise et plus étendue sur d'autres critères, l'analyse sociologique des vétérans *qui ont accepté de répondre* porte sur leur situation à trois moments-clés : avant l'Indochine, pendant et depuis la guerre d'Indochine. Cela concerne les lieux et types de contacts, leur âge et leur origine socio-culturelle au moment de leur engagement dans l'armée (origine géographique au moment de l'engagement : milieu familial, niveau d'études, métier ou catégorie socio-professionnelle) et leur lieu d'habitation actuel. L'étude porte ensuite sur leur situation au départ vers l'Indochine, c'est-à-dire leur grade, leur lieu d'embarquement, le navire utilisé et le nombre des combattants qui ont pris un transport aérien. À ce niveau, il est intéressant de distinguer ceux qui ont l'expérience du feu et les novices de la guerre ; ceux qui se disent informés sur la situation en Indochine et ceux qui ne le sont pas. Ensuite, leur parcours en Indochine. Il apparaît nécessaire de rappeler leur arme et corps de troupes et pour ceux de la Coloniale, dans quel type d'unité exact, les territoires où ils ont été affectés en 1<sup>er</sup> séjour ; combien ils ont fait de séjour et leur durée totale ; quelles maladies ils ont signalé et combien ont été blessés et/ou captifs. Enfin, après l'Indochine, il importe de savoir combien ont quitté l'armée ou sont restés et quels grades ils ont atteint. Cette enquête se situe dans les limites des réponses sur cette partie de leur passé et de leur personnalité. En effet, les réponses sont parfois très partielles sur le début du questionnaire.

Le nombre de réponses sur l'ensemble du questionnaire varie de 26 à 116, soit un taux de réponses de 21 à 96 %. Les questions d'identité, en particulier, ont posé le problème de leur pertinence et surtout de leur caractère intrusif, amenant plusieurs vétérans à ne pas répondre du tout à un questionnaire dans lequel, certains « ne se sont pas retrouvés<sup>468</sup>. » Peut-être n'ai-je pas été suffisamment rassurant ni convaincant sur l'utilité de renseigner cette partie « identité ». D'autres ont considéré qu'il n'était pas préférable ou sans intérêt de dire où et quand ils étaient nés, où ils habitaient et habitent aujourd'hui, ou s'ils étaient mariés ou célibataires à l'époque. Une volonté dans ces quelques cas, d'anonymiser leur témoignage, de ne rien révéler, en dehors de leur nom, des détails de leur identité et de leur situation sociale ; de ne pas être recontactés. D'où un essai de prosopographie incomplet. Sur les questionnaires, il n'est pas rare de voir une case vide au niveau de ce genre de questions. Quelles sont donc les caractéristiques de ce groupe de témoins ?

Sur 122 anciens combattants interrogés, 111 ont donné leur date de naissance, qui se répartit entre 1921 et 1935 (Tableau 1), tableau réalisé en 2019.

---

<sup>467</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, op. cit., pp. 75-176.

<sup>468</sup> Réponse d'un ancien chef de bataillon contacté par l'intermédiaire de Francis Agostini.

**Tableau 1 : Nombre de vétérans interrogés par année de naissance, au moment de l'entretien et du questionnaire (sur 111 réponses)**

Années	1921	1922	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935
Vétérans	2	1	5	3	11	10	10	11	9	7	13	11	7	5	6

Les témoins ont entre 82 et 98 ans quand je les contacte, à partir de novembre 2016. On peut voir dans le tableau 1 que leur répartition s'équilibre entre ces deux extrêmes. Soixante-deux des 111 vétérans, un peu plus de la moitié (55%) sont nés dans les années 1920. Cela est représentatif d'un cycle ultime de témoignages, d'une mémoire vivante qui s'éteint progressivement et de vétérans qui veulent laisser une trace de leur expérience d'Indochine. Les plus jeunes sont nés entre 1934 et 1936, ils ont 18 à vingt ans en Indochine. Les plus nombreux se regroupent entre les années 1925-1928 et 1931-1932. En 2016-2018, les nonagénaires sont encore nombreux. En 2022, le nombre a malheureusement baissé du fait de l'âge avancé et de la COVID. Ce sont de jeunes engagés, seconde classe à sergent-chef ou sous-lieutenant et lieutenant pour les officiers. Pour ce qui concerne la répartition des contacts pas sexe, l'ensemble des vétérans contactés ne comprend malheureusement qu'une seule femme dont le témoignage est nouveau et original, Geneviève Laperle-Maudry.

L'âge d'engagement demandé est simplement l'occasion de rappeler que les engagés étaient en moyenne, très jeunes, pour les petits gradés et militaires du rang. Bien entendu, cette analyse, comme les autres de cette partie, concerne les seuls témoins abordés et ne peut être élevé à l'échelle du CEFEO, les cadres plus âgés étant déjà disparus au moment où cette thèse s'est construite. Il faut enfin souligner qu'une partie des réponses ne signalent pas leur âge, seulement celui du départ en Indochine. Pudeur ou volonté de ne pas aller jusqu'à l'intime ?

**Tableau 2 : Nombre de vétérans interrogés par âge d'engagement (sur 103 réponses)**

Années	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25
Vétérans	1	2	5	29	14	25	8	6	12	-	1

Le tableau 2 concerne l'entrée dans la carrière des futurs officiers en école de formation (Saint Cyr, Cherchell), des soldats et des sous-officiers parfois engagés très jeunes et qui, en 1945, ont continué « pour la durée de la guerre ». Les premiers l'ont été très jeunes, dans la Résistance, à l'image de Pierre Lespine engagé à 15 ans, en 1944, démobilisé à 17, de Roger Tochon-Ferdollet et de Roger Ouiste (16 ans). Beaucoup ont signé entre 18 et 20 ans, avant leur majorité, avec la signature paternelle ou en l'imitant. Ces trois âges représentant 68 des 103 réponses soit les deux-tiers d'entre elles (66 %). Après 1945, ils ont continué à s'engager avant 21 ans. C'est l'âge des premiers emplois puisque les études supérieures voire secondaires sont rares pour cette classe d'âge qui sort de contextes scolaire, économique et politique tourmentés. Les jeunes veulent éviter

le chômage de la période de reconstruction de la France dans les années 1945-1950. Les années sclérosantes d’occupation du pays ont incité ces très jeunes hommes à s’engager. Une scolarité réussie aurait-elle empêché Jean-Michel Vernière ou André Geraud de partir ? À moins de 21 ans, il faut la signature des parents pour s’engager. Certains l’ont donc imitée comme André Laperle<sup>469</sup> ; d’autres comme Henri Knoppik reviennent à la charge jusqu’à ce qu’ils finissent par accepter<sup>470</sup>. Mais nombre de familles ont également besoin que leur fils travaille et contribue aux dépenses familiales. La majorité des jeunes soldats ont été avertis que leur engagement, à partir de 1947, impliquait de partir en Indochine avec une prime, ce qui a pu influencer sur leur décision.

Dès l’été 1945, la guerre terminée, l’armée régulière démobilise les plus jeunes de ceux qui se sont engagés pour la durée de la guerre, incorporés pendant la Résistance ou dans l’armée de libération après le 6 juin 1944. Mais huit ont 18 ans au départ de Marseille (tableau 3).

**Tableau 3 : Nombre de vétérans interrogés par âge de départ en Indochine (sur 100 réponses)**

Age de départ en Indochine	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28
Vétérans	8	19	17	21	7	10	4	8	2	2	2

L’âge des combattants contactés partant en Indochine varie de 18 ans pour le parachutiste Pierre Bonny<sup>471</sup> à 28 ans pour le sergent-major François Deluermoz, engagé en 1939, ancien combattant de 1940 et résistant en 1943-1944<sup>472</sup>. Sans surprise, les plus nombreux par âge ont, à leur départ, de 18 à 21 ans (65 % du total). L’Indochine est souvent leur première affectation ; d’autres n’ont connu que quelques mois dans une unité envoyée ensuite en Extrême-Orient ou ils l’ont quittée pour être volontaire. Quatorze d’entre eux sont âgés de 25 à 28 ans. Les quatre plus âgés sont des anciens de la Seconde guerre mondiale. François Deluermoz engagé depuis 1939, fait partie du *tour de départ* en 1949. Jack Bonfils, engagé en 1940, passé par Saint-Cyr en 1945 et affecté au 1<sup>er</sup> REI en 1948, est volontaire pour l’Indochine en 1949. Henri Darré, engagé en 1941, est concerné par le *tour de départ*. Toussaint-Joseph Guidoni, engagé en 1943, est sergent aviateur rengagé en 1950. Les autres officiers en partance pour l’Indochine (André Boissinot est d’abord parti pour la Corée avant de rejoindre l’Indochine) sont sortis des écoles et ont déjà connu une première affectation ; d’où leur âge plus *avancé*.

L’implication des combattants d’Indochine en Extrême-Orient n’a pas été facile sur un plan familial. Bien qu’étant jeunes et souvent volontaires pour partir, le séjour de 26 mois en moyenne se révèle long, usant. D’après les cinquante-sept réponses sur leur statut familial (tableau 4) - tous

<sup>469</sup> Entretien de l’auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>470</sup> Conversation téléphonique de l’auteur avec Henri Knoppik, le 1er février 2020.

<sup>471</sup> Entretien de l’auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>472</sup> Entretien de l’auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier, le 6 mars 2019.

les vétérans n'ont pas répondu, n'en voyant pas l'intérêt - 71 % sont de jeunes célibataires, et très peu ont donc des enfants ; cela diminue la pression lors du séjour, la plupart étant sans attaches.

**Tableau 4 : Situation familiale des vétérans d'Indochine interrogés  
(sur 78 réponses)**

Age de départ en Indochine	Célibataires	Mariés	...Dont avec enfants...	Fiancés
Vétérans	58	15	7	5

Les jeunes découvrent, en Indochine, des distractions féminines très attrayantes quoique souvent tarifées avec d'autant plus de facilité qu'ils n'ont pas d'attaches conjugales à 18 ou 21 ans. En général, ce sont les officiers et les médecins qui, un peu plus âgés, sont mariés et pères de famille. L'âge moyen du premier enfant, après 1945, est de 23 ans pour les femmes, de 25 ans pour les hommes<sup>473</sup>. L'âge moyen de la nuptialité étant en 1950 de 22 ans pour les femmes et 24 ans pour les hommes<sup>474</sup>. Sept des militaires mariés ont déjà un ou deux enfants, culpabilisant de laisser seules les épouses pour les élever. Le départ est alors plus difficile et le séjour apparaît encore plus long. Au retour, le combattant peut s'apercevoir des dégâts occasionnés par une longue et angoissante absence. Le poids de l'éloignement familial est lourd à porter.

Le milieu social des combattants d'Indochine interrogés n'est pas homogène. Toute l'échelle sociale apparaît dans l'étude de ce groupe de témoins. Mais on peut tout de même cerner quelques tendances. Une nette différence de niveau scolaire parmi les combattants d'Indochine, visible par l'écart important entre les officiers et leurs subalternes (tableau 5).

**Tableau 5 : Nombre de vétérans interrogés par niveau d'études  
(sur 93 réponses)**

Diplômes	Sans	CEP	CAP	BEP/Brevets techniques	Bacs techniques	BAC/Niveau Bac	Etudes supérieures	Ecoles militaires	Ecole de médecine
Vétérans	2	24	7	16	7	12	10	12	3

Les engagés sont de très jeunes gens qui ont souvent arrêté les études au collège, pour un engagement précoce. Deux d'entre eux, orphelins très tôt, les ont arrêtées avant le certificat d'études. Quatre ans d'occupation allemande, une situation familiale troublée ont perturbé la scolarité de plusieurs acteurs de la guerre d'Indochine. Il est difficile et peu motivant, le conflit terminé, de se replonger dans le calme des études, d'où des soldats sans diplômes ou qui n'ont pas terminé la préparation du bac ni la poursuite des études supérieures. Les anciens résistants et les jeunes engagés à la fin de la Seconde Guerre mondiale ont souvent d'autres envies d'aventure. Ces jeunes sont dans la norme d'une société où le certificat d'études primaire (CEP) représente souvent

<sup>473</sup> Fabienne Daguët, « L'évolution de la fécondité des générations nées de 1917 à 1949 : analyse par rang de naissance et niveau de diplôme », *Population*, n° 55/6, 2000, pp. 1021-1034.

<sup>474</sup> France Prioux, L'âge à la première union en France : une évolution en deux temps, *Population*, 2003, pp. 623-644. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-population-2003-4-page-623.htm> (Consulté la dernière fois le 3 avril 2022).

le début de la vie active<sup>475</sup>, du moins jusqu'à la fin des années 1940. Certains ont poursuivi des études courtes pour avoir une formation ou satisfaire leurs parents, des études souvent techniques (CAP, BEP, BAP, BT<sup>476</sup>) sont populaires parce qu'elles donnent une formation courte et à un métier à brève échéance. Pour ceux qui se sont engagés après le conflit mondial, la nécessité de travailler, l'envie d'entrer dans l'armée sont supérieures à celle de poursuivre la scolarité ou la préparation d'une école militaire qui repousse à deux ou trois ans la perspective de partir outre-mer. La situation économique difficile et le contexte politique ont ensuite joué pour signer un contrat dans l'armée, sans forcément l'objectif d'en faire une carrière. Partir est la priorité absolue de ceux qui se sont engagés même s'ils représentent une faible minorité dans la France de l'après-guerre. D'autres préparent un concours qui officialise leur itinéraire commencé dans la Résistance, à la Libération et entrent dans les écoles militaires, Saint Cyr<sup>477</sup>, Navale<sup>478</sup> ou l'EMIA<sup>479</sup>, où ils obtiennent une formation de culture générale et des retours d'expériences sur l'Indochine de la part de leurs cadres. Quel que soit leur niveau d'études et leur orientation de départ, leur bibliothèque témoigne aujourd'hui de leur envie de comprendre le conflit une fois terminé.

**Tableau 6 : Nombre de vétérans interrogés par catégories socio-professionnelles au moment de leur engagement (sur 66 réponses)**

Métiers, activités	Apprentis, commis	Ouvriers agricoles	Ouvriers	Employés Techniciens	professions intermédiaires	Scolaires, Étudiants	Médecins
Vétérans	4	5	16	13	5	20	3

La difficulté de vivre sous l'Occupation ou dans l'après-guerre et la nécessité d'avoir de l'argent ont lancé assez tôt les jeunes dans le milieu professionnel. Même engagés à 18 ans, ils ont le plus souvent connu une expérience professionnelle avant cet âge. Le tableau 6 ci-dessus montre qu'ils occupent des métiers d'ouvriers, de commis avant de se lancer dans l'engagement militaire et l'aventure indochinoise. La plupart sont encore à l'école ou dans les études<sup>480</sup>, mais quarante-six sur soixante-dix parmi les interrogés (69 % du total) sont déjà dans la vie active avant de partir en Indochine. La plus grande partie d'entre eux découvrent l'armée sans avoir participé à la fin de la Seconde Guerre mondiale du fait de leur jeunesse. L'envie de faire sa part en allant combattre n'a pas pour autant suscité l'envie de faire carrière en intégrant une école militaire, pour laquelle il faut faire des études et passer un concours. L'armée reste la meilleure solution et ne les engage pas nécessairement toute leur vie. Jean Slezarski, René Maillochon, Roger Ouiste suivent le même chemin et ne se préoccupent plus ni d'un parcours professionnel civil, encore moins de reprendre de études. Ils sont « lancés », dit ce dernier.

<sup>475</sup> L'obligation scolaire, de 1936 à 1959, va jusqu'à 14 ans.

<sup>476</sup> Certificats d'aptitudes professionnelle, Brevets d'aptitude professionnelle, Brevets techniques.

<sup>477</sup> L'École Spéciale militaire de Saint Cyr.

<sup>478</sup> L'École Navale.

<sup>479</sup> L'École Militaire Interarmes.

<sup>480</sup> 30 % plus, probablement, la plus grande partie des 57 vétérans qui n'ont pas répondu à cette question.

Ce jeune âge des engagés et des officiers tout juste sortis des écoles, pose toutefois un grave problème ; celui d'envoyer en guerre malgré le passé tout proche de la Seconde Guerre mondiale, de jeunes engagés sans *expérience du feu* (tableau 7).

**Tableau 7 : nombre de vétérans interrogés par expérience du feu avant leur départ pour l'Indochine (Sur 116 réponses)**

Expérience du feu	Aucune	1939-1940	Résistance	1944-1945
Vétérans	101	1	10	14 <sup>481</sup>

Si le *premier CEFEO* de 1945-1946 est en grande partie composé de combattants déjà éprouvés des commandos, de la 2<sup>ème</sup> DB et de la 9<sup>ème</sup> DIC, les unités envoyées par la suite sont pour la plupart formées de *novices* y compris chez les officiers sortis de Navale et Saint-Cyr. Leur mémoire d'Indochine apparaît alors d'autant plus marquante qu'ils découvrent la guerre en arrivant. 87 % des combattants n'ont jamais combattu. Quinze combattants de la Seconde Guerre mondiale sont partis en Indochine avec une expérience du combat. Maurice Mandavit, ancien déporté, l'a connue sur le front russe avec les partisans ukrainiens. Plusieurs ont déjà fait le coup de feu contre l'ennemi, en l'occurrence les Allemands. François Deluermoz était déjà engagé en 1939 ; il a l'expérience de la guerre en 1939-1940, de la Résistance. Eugène Léonard, Pierre Desroche, André Boissinot, Jacques Allaire, Roger Tochon-Ferdollet, Pierre Lespine, Roger Ouiste, Rodolphe Tosi ont connu très jeunes – entre quinze et dix-huit ans – les maquis et, pour la plupart, les combats de la Libération. Jack Bonfils et Jean-Marie Heissat sont des combattants expérimentés des spahis de la 1<sup>ère</sup> armée du général de Lattre, marocains pour le premier, algériens pour le second. Achille Muller a combattu comme parachutiste SAS. Jean Slezarski, Max Poiroux, Ernest Morin se sont engagés pour la fin de la guerre. Ceux qui ont connu la guerre après avoir combattu dans la Résistance, à la Libération et dans la campagne d'Allemagne abordent l'Indochine avec une certaine confiance. Ils vont souvent déchanter.

Quelle est, ensuite, l'origine géographique des combattants d'Indochine rencontrés ? Leur lieu de résidence aujourd'hui ? Il n'existe pas de régions privilégiées pour l'engagement dans l'armée à la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'en 1954 d'après cette enquête restreinte au groupe dispersé de témoins. Celle de Michel Bodin, publiée en 1997 dans *Soldats d'Indochine*<sup>482</sup>, apparaît bien plus précise, du fait du nombre et de la variété (Métropolitains, Nord-Africains, Africains, légionnaires), distinguant des régions marquées par la guerre, « une France militaire » sur les frontières du nord de la France, une France des « populations vaillantes<sup>483</sup> » issues des grands centres

<sup>481</sup> Plusieurs d'entre eux sont issus de la Résistance.

<sup>482</sup> Michel Bodin, « L'origine géographique des combattants », dans *Soldats d'Indochine, op. cit.*, 1997 ; pp. 77-148.

<sup>483</sup> *Ibid.*, p 78.

urbains et de départements marqués par l'esprit des voyages (Bretagne, Corse et autres régions littorales, insulaires). Il précise la localisation des engagements sur trois dates, 1947, 1950 et 1953.

**Tableau 8 : Origine géographique des combattants avant l'Indochine<sup>484</sup>  
(sur 82 réponses)**

Régions	AURA	B-FC	Centre	Corse	GE	HDF	N	N-A	Occ	IDF	PDL	PACA	OM
Vétérans	21	5	7	1	8	1	4	9	5	9	1	4	5

La localisation géographique des vétérans rencontrés est plus modeste et orientée. Elle dépend avant tout du hasard et de la proximité géographique de mon domicile. Elle ne peut concerner que ce panel des vétérans sans en tirer une conclusion globale sur l'ensemble des combattants d'Indochine. Les deux tableaux 8 et 9 portant sur l'origine des combattants au moment du conflit et leur lieu de résidence actuel sont donc très dépendants de mon propre lieu de résidence en Haute-Savoie qui favorise les contacts et surtout les entretiens. C'est la raison pour laquelle le nombre de combattants issus d'Auvergne-Rhône-Alpes (AURA) prédomine.

**Tableau 9 : Répartition des vétérans rencontrés par lieu d'habitation actuel  
(sur 82 réponses)**

Régions	AURA	B-FC	Bret <sup>485</sup>	Centre	Corse	GE	N	N-A	Occ	IDF	PDL	PACA
Vétérans	25	4	1	5	1	2	2	11	9	8	1	13

Le présent tableau sur le lieu de résidence des vétérans suit la même logique que le précédent. Deux caractéristiques prédominent : la surreprésentation des séniors dans les régions situées au sud (Nouvelle Aquitaine, Occitanie, PACA représentent elles-aussi 40 contacts, un autre tiers de l'enquête) et l'activité des intermédiaires, les associations de vétérans et ONAC départementaux, ayant fourni ces contacts. Beaucoup d'anciens d'Indochine habitent les deux Savoie et l'Ain. Il s'est avéré facile de les rencontrer, grâce aux dirigeants du GNCI, André Laperle, Claude Barbier, Hervé Léonard, qui ont largement favorisé la recherche de vétérans. De même pour la Nouvelle Aquitaine grâce à Jean Péré, président de l'UNP des Pyrénées-Atlantiques, où le nombre d'anciens parachutistes est important, notamment entre Bayonne et Pau. Francis Agostini m'a permis de rencontrer une grande partie des vétérans cités en PACA et l'Occitanie est la région de l'Université Paul-Valéry Montpellier à laquelle je suis rattaché. Par contre, les demandes de contacts ont été infructueuses au nord de la Loire et en Bretagne.

<sup>484</sup> Cette répartition utilise les noms et limites des régions actuelles, par commodité, les régions, créées en 1960 et en 2014, n'existant pas pendant la guerre d'Indochine. Dans l'ordre, pour les abréviations, Auvergne-Rhône-Alpes, Bourgogne-Franche-Comté, Grand Est, Hauts-de-France, Normandie, Nouvelle-Aquitaine, Occitanie, Ile-de-France, Pays de Loire, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Outre-mer.

<sup>485</sup> Bretagne.



Enfin, les types de contacts et lieux de rencontre se sont déterminés en fonction des moyens techniques de communication et du choix du vétéran, du fait de l'éloignement entre le questionneur et le questionné, du problème de mobilité et de la nature de notre échange (entretien, envoi de questionnaire, de documents divers). Internet dilue la cohérence d'une répartition géographique. Quarante-et-un entretiens se sont déroulés dans un milieu privé (Tableau 10). Quarante vétérans m'ont reçu chez eux, soit par facilité, soit qu'ils aient du mal à se déplacer. Ils sont en confiance, chez eux et peuvent montrer des documents personnels, leurs albums de photos et les objets ramenés d'Indochine. C'est aussi l'occasion d'observer l'importance de leur bibliothèque. Dans la quasi-totalité des cas, celle-ci est imposante. Les vétérans ont cherché à comprendre pourquoi le sort des armes leur a été défavorable. Ce sont donc des vétérans avertis qui détaillent leur mémoire tout en connaissant bien l'histoire de leur conflit.

**Tableau 10 : Entretiens et contacts avec des vétérans selon leurs types et lieux d'entretien, sur 53 entretiens, 14 contacts téléphoniques et 140 messages (lettres-courriels)<sup>486</sup>**

Types de contact	Entretiens chez eux	Entretien chez moi	Entretiens en terrain neutre	Entretiens au téléphone	Conversation téléphonique	Courriel	Courrier
Vétérans	40	1	12	9	44	32	55

Un seul, Pierre Dissard est venu d'Issoire jusqu'à mon domicile pour évoquer son passé. Douze ont préféré un terrain neutre, par commodité<sup>487</sup> ou parce que leur famille n'aime pas, selon eux, entendre parler de ce conflit. Les problèmes de santé s'accumulant au vu de l'âge des vétérans, deux d'entre eux ont été interrogés à l'hôpital, avec beaucoup de courage et de volonté. Pierre Guillemot, comme William Schilardi ont préféré la convivialité d'un restaurant ou d'un bar pour une rencontre sympathique. De même, en avril 2018, grâce à Jean Péré, j'ai pu m'entretenir avec Achille Muller et Maurice Mandavit dans le restaurant de Pau où les anciens combattants ont leurs habitudes et avec Joseph Koeberlé au musée mémorial des parachutistes de Pau. Jean-Claude Rouvière, le directeur de l'ONAC de Moulins Emmanuel Dufour et Christian Fritz, de l'ADAI (Association départementale des amis du peuple indochinois) m'ont invité dans les locaux de l'ONAC pour rencontrer en même temps, trois vétérans, Gérard Thieulin, Pierre Lagarde et Pierre Maillet pour un entretien sur la guerre d'Indochine. Guy Simon a choisi le Cercle national des Armées à Paris, proche de son domicile. A la différence d'une simple conversation téléphonique qui est une prise de contact avec l'ancien d'Indochine, l'entretien téléphonique est bien plus long, en une ou plusieurs fois comme avec Robert Heissat et avec Henri Knoppik du fait de l'éloignement des domiciles respectifs et du contenu important des réponses à développer. Le

<sup>486</sup> Messages et contacts donnés par personne et non le total des messages passés et reçus pendant la thèse. Certains anciens ont multiplié les types de contacts et sont présents dans les trois dernières cases.

<sup>487</sup> Le premier entretien avec André Laperle et celui avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry se sont déroulés dans les locaux de la France Mutualiste d'Annecy où il avait un bureau et qui se trouvait proche de mon lycée. De même pour MM. Gabrielle et Jamain, à la Maison du Combattant toute proche.

chiffre total de quatorze contacts téléphoniques se répartit entre cinq entretiens et neuf conversations plus rapides. Enfin, trente-deux vétérans connectés ont utilisé Internet et leur courriel pour renvoyer le questionnaire ou des documents de type CV, articles, textes de mémoires privées non publiées et états de service. La majorité des autres, soit cinquante-cinq anciens d'Indochine, ont préféré le courrier pour l'aspect pratique d'envoyer des réponses manuscrites sur plusieurs pages sans perdre du temps à les scanner. Il est arrivé – ce n'est pas comptabilisé – que les courriers et courriels soient régulièrement renouvelés pour préciser un point, renvoyer d'autres documents ou répondre à d'autres questions.

Pour faciliter les recherches et valoriser la mémoire de leur ascendant, plusieurs enfants d'anciens combattants ont servi d'intermédiaire en prenant ses réponses comme Robert Heissat, Stéphanie Boulier et Pierre-Henry Laget. Jean-Claude Rouvière, Martine Guidoni ont tellement échangé avec leur père, décédé au moment de la thèse, qu'ils ont pu remplir une partie de questionnaire à l'aide de ses souvenirs, des documents écrits pour la famille, des conversations entendues. Par courriel, ils ont pu, par ailleurs, envoyer des documents très utiles pour permettre de comprendre son parcours, sa place dans ce conflit et ses sentiments, ce qui a été le cas de Jean Péré, Hervé Léonard, Christian Gouhier, Marie-France Chevalier et Martine Briant, permettant également de préciser le rôle de l'arme ou corps de troupes dans lequel leur père a combattu, que ce soient les parachutistes, la Marine fluviale, l'aéronavale ou la Garde indochinoise. Grâce au courriel ou à Facebook, les uns et les autres ont pu préciser les réponses et envoyer des documents.

Le groupe de combattants d'Indochine interrogé est donc hétérogène, sans surprise. Leur jeune âge et leurs grades à l'époque subalternes en font un panel socialement cohérent qui déroule les mêmes genres de récits et, souvent, des ressentis semblables. Ce sont de jeunes adultes déjà éprouvés par des conditions sociales complexes, par l'Occupation, qui partent en Indochine. Leur(s) séjour(s) montre(nt) ensuite des expériences et des itinéraires multiples, ce qui aboutit à des ressentis très divers. Une chose est sûre, l'expérience indochinoise va bouleverser leur vie.

### 3.4 Les expériences et les parcours au départ de Métropole

« Je suis allé partout. On était toujours à la bourre. » (Paul Gardon)

La situation militaire des vétérans interrogés est intéressante à relever. Aucun ne dépasse le grade de capitaine. Ce dernier ayant autour de trente ans en 1950, il entre allègrement, aujourd'hui dans la réalité de nonagénaire, voire de centenaire.

Le départ vers l'Indochine est une étape majeure dans une construction mémorielle unie du conflit autour des transferts maritimes, à quelques rares exceptions de combattants partis en avion. Il faut des structures importantes pour embarquer des milliers de soldats à la fois ; la liste des ports d'embarquement est toutefois réduite et la France sort ruinée de la Seconde Guerre mondiale. La

plupart des militaires partent de Marseille, dont les capacités portuaires et la présence de camps de transit permettent, malgré les destructions, d'embarquer un flux continu d'unités et d'engagés dans tout type de navires disponibles. Toulon, port militaire avec sa rade longtemps encombrée des destructions de 1942 est moins disponible. L'Afrique du Nord ne possède que trois grands ports mais ils sont finalement plus nombreux qu'en Métropole avec Oran, Mers-el-Kébir et Bizerte. Si les unités sont plus importantes à partir de Métropole, dans un premier temps, le poids des unités africaines et nord-africaines dans le CEFEO et de Légion étrangère s'accroît et avec lui, le rôle des ports nord-africains. En 1953 et 1954, le total des combattants issus d'Afrique et d'Afrique du Nord (56 055 et 53 659 engagés) est supérieur à celui des Métropolitains (53 227 et 50 243<sup>488</sup>).

**Tableau 11 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par lieux d'embarquement (sur 86 réponses)**

Ports	Marseille	Toulon	Oran	Alger/Mers El Kébir	Bizerte	Aéroport Marignane	Aéroport Orly
Vétérans	59	8	4	6	2	2	5

Marseille est le principal lieu d'embarquement vers l'Extrême-Orient et autres destinations ultramarines, les deux-tiers des témoins (68%, tableau 11) ayant emprunté ce port favorisé par l'importance de ses infrastructures. Les unités les plus septentrionales vont donc traverser toute la France pour s'embarquer sur des navires achetés ou loués, pour la plupart, à l'étranger à la fin de la Seconde Guerre, rivalisant d'inconfort à part quelques navires de croisière témoins d'un certain luxe, pour une durée variable de quinze à près de trente jours. Les combattants ont pu, parfois, partir en avion comme Geneviève Laperle-Maudry-Maudry et nombre de PFAT, des cadres isolés comme Claude Irlinger, des pilotes dont Pierre Caubel voire, en fin de conflit, de simples parachutistes très attendus comme Marcel Reybillet et Pierre Bonny.

**Tableau 12 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par moyens de transports maritimes (sur 79 réponses)**

Navires	<i>Pasteur</i>	<i>Skaugum</i>	<i>Athos</i> 2	<i>Campana</i>	<i>Arromanches</i>	<i>Félix Roussel</i>	<i>Jamaïque</i>	<i>Maréchal Joffre</i>
Vétérans	28	8	7	5	3	3	3	2

Navires	<i>André Lebon</i>	<i>Andes</i>	<i>Auriga</i>	<i>Boissevain</i>	<i>Cambronne</i>	<i>Cap Tourane</i>	<i>Ile de France</i>	<i>Kerguelen</i>
Vétérans	1	1	1	2	1	2	2	1

Navires	<i>Kontainen</i>	<i>La Boudeuse</i>	<i>Médie II</i>	<i>Nantes</i>	<i>Oregon</i>	<i>Orontes</i>	<i>Oyonnax</i>	<i>Stamford Victory</i>
Vétérans	1	1	1	1	1	2	1	1

<sup>488</sup> Michel Bodin, La France et ses soldats. Indochine, 1945-1954, *op. cit.*, p. 36.

Le manque de moyens financiers et de grands navires de transport n'ont pas permis de disposer de plusieurs transports de troupes de type *Pasteur*, lequel peut convoier 5 000 militaires, équipage compris, vers l'Indochine en autonomie et en seulement 17 jours. Un tiers des combattants interrogés (35 %, tableau 12), ont pris le *Pasteur* sur l'un des trajets ou les deux et encore davantage s'ils ont fait plusieurs séjours. Ses navettes annuelles sont donc incessantes mais insuffisantes. Le reste des combattants doit être émietté dans une flotte de transport hétéroclite de bâtiments de ligne, de navires de croisières, de cargos et d'anciens Liberty Ships souvent témoins d'une usure et d'une absence de confort très désagréables pour ceux qui les empruntent. À l'arrivée, détachements militaires, renforts isolés et unités *montent* au Tonkin ou attendent à Saigon d'être envoyés dans toute l'Indochine, en fonction de l'urgence et des moyens demandés.

Quels sont ensuite les grades, en en premier séjour, des vétérans d'Indochine interrogés ?

**Tableau 13 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par grades au début du premier séjour (sur 93 réponses).**

Grades	2 <sup>e</sup> et 1 <sup>ère</sup> classes	Caporal C / chef	Sergent S/chef	Adjudant	Sous / Lt Lieutenant	Capitaine
Vétérans	19	20	35	1	16	2

L'éventail va de 2<sup>ème</sup> classe à capitaine (tableau 13), ce qui correspond à leur tranche d'âge (dix-huit à trente ans). Trente-neuf d'entre eux (42 %) sont militaires du rangs et petits gradés (caporaux/caporaux-chef), trente-six (38 %) sont sous-officiers au début du conflit. Dix-huit (19 %) sont officiers. Cette répartition est intéressante car ce sont des militaires qui ont connu le terrain, le travail de base des unités de soutien et de combat ; une mémoire riche, par conséquent. Ils représentent un groupe de soldats et de cadres dits *subalternes*, qui n'ont pas de responsabilité majeure dans la hiérarchie militaire, donc en sont dégagés dans la victoire et dans la défaite. De ce point de vue, cela rend leur récit probablement plus fiable, sans envolées lyriques ni stratégie de haut vol et plus proche de l'expérience du soldat. 81 % des vétérans interrogés sont militaires du rang et sous-officiers en Indochine. Le sous-officier est *le nerf des unités*. Il fait le lien entre l'officier commandant l'unité et les hommes. Il organise l'unité, parfois la dirige par manque d'officiers et parce qu'un militaire français, même un MDR, vaut davantage que des cadres supplétifs. Un 2<sup>ème</sup> classe peut diriger une compagnie de partisans avec sous ses ordres, des cadres *indochinois*<sup>489</sup>. Un lieutenant joue souvent le rôle de commandant d'unité (de compagnie), avec la responsabilité d'un vaste secteur, particulièrement en Haute-Région du Tonkin. Ceux qui ont effectué un long séjour ou plusieurs ont une analyse précieuse, car ils ont vécu différentes phases

<sup>489</sup> Gilbert Reuille, 2ème classe nouvellement arrivé en Indochine en 1948, commande une section de supplétifs sur les Hauts-Plateaux d'Annam.

de la guerre. Leur mentalité, les raisons de leur engagement, leur compréhension du conflit ont évolué avec leur expérience. Ils ont changé de grade, d'unité, de fonction, d'âge. Ils ont acquis la maturité qui leur manquait peut-être à leur arrivée. L'entretien avec ce genre de témoin est, en général, plus précis, étayé. Le grade de Jacques Allaire a progressé de seconde classe à lieutenant d'active, entre 1945 et 1954. Il est parti pour défendre l'empire en 1945, reparti pour poursuivre son travail jusqu'au dernier séjour, en officier, pour l'honneur et pour rejoindre ses camarades<sup>490</sup>.

Les vétérans interrogés sont davantage partis (tableau 14) en 1948, 1952, et surtout, 1953 (23).

**Tableau 14 : Nombre de combattants par dates de départ en Indochine  
(sur 111 réponses)**

Années	1945	1946	1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954
Vétérans	8	5	7	14	10	9	10	15	23	10

Ce sont les plus âgés des vétérans, leur moindre nombre aujourd'hui est logique ; mais pas seulement. Marqués par une Seconde Guerre mondiale qu'ils viennent d'achever en Europe, les témoins des années 1945-1946 en Indochine sont peu nombreux à s'engager à l'époque. Par la suite, le nombre varie d'une année de départ à l'autre, avec quelques *pics*. 1947, année de la grande opération *Léa*, réclame plus d'effectifs. 1948 est une année *déficitaire* d'après Michel Bodin, du fait des pertes, des maladies et des retours en Métropole des premières unités arrivées pour reconquérir l'Indochine. À défaut de métropolitains arrivent davantage d'unités africaines et nord-africaines et celles des légionnaires parachutistes<sup>491</sup>, pour remplacer les premiers soldats arrivés en 1945-1946. Les quatorze témoins arrivés en 1948 appartiennent à tous les corps de troupes y compris l'intendance, l'aviation, la marine, les parachutistes, la Coloniale, les transmissions. En 1949 et 1950, la guerre est peu connue en métropole et la faiblesse des engagements s'en ressent. A partir de l'arrivée de de Lattre fin 1950, la situation se tend, les nouvelles qui parviennent sont dramatiques et les combats s'intensifient. Les engagements sont plus nombreux parmi les témoins interrogés, au courant de la situation. En 1953, les engagements et *rengagements* en second et troisième séjours sont plus importants. Les combats s'intensifient davantage et les effectifs entre 1952 et 1953, ont augmenté de 10 000 soldats (117 190 à 127 767 en 1953<sup>492</sup>). Le plus fort contingent de vétérans interrogés est arrivé à cette date en premier ou second séjour ; le troisième pour Jacques Allaire. En 1954, le siège de Dien Bien Phu suscite des vocations (Jacques Peyrat, Robert Servoz) comme pour participer au crépuscule de l'empire.

Un séjour moyen prolongé de six mois au niveau de l'armée de terre dure trente mois. C'est la raison pour laquelle 46 % des militaires du tableau 15 l'ont effectué. Il était déjà officiellement

<sup>490</sup> Entretien avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017

<sup>491</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, op. cit., p. 36. Le chiffre des effectifs des légionnaires, Africains et Nord-Africains débute en 1948.

<sup>492</sup> *Ibid.*

de 30 mois jusqu'en 1947 pour le premier séjour, de 24 mois ensuite<sup>493</sup>. Il est en fait, en moyenne, de 26 mois, temps de transport compris<sup>494</sup>. Il est forcément plus court pour les rapatriés sanitaires, les « engagés pour la durée de la guerre » du *premier CEFEO* de 1945-1946, rentrés plus tôt ou pour tout autre engagé qui finit son contrat, comme Henri Darré ; pour des militaires de l'armée de l'air. D'autres font un an et parfois moins : six mois à un an jusqu'en 1950, huit mois ensuite, pour certains appelés du contingent ayant signé un contrat pour l'Indochine pour prolonger un temps de service militaire préalable de quatre à six mois<sup>495</sup>. Des pilotes de l'armée de l'air ont fait un an mais le manque d'effectifs a souvent prolongé leur temps. Au régiment *Normandie - Niémen*, Pierre Marraud doit effectuer un séjour d'un an ; il passe seize mois en Indochine. Dans la marine, le séjour est presque aussi long. Le temps d'aller et revenir sur *La Boudeuse*, Étienne Guibal a fait vingt-deux mois d'Indochine. Les rapatriés sanitaires pour maladie et les blessés ont vu leur séjour abrégé (moins de six mois).

**Tableau 15 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par moyenne des séjours accomplis (sur 109 réponses)**

Mois et années	Moins de 6 mois	6 mois à un an	Un an à 18 mois	18 à 24 mois	24 à 30 mois	30 à 36 mois	36 mois à 4 ans	Plus de 48 mois
Vétérans	2	8	8	9	51	11	10	10

Quatre vétérans d'Indochine ont passé plus de 60 mois en Indochine, en comptant les différents séjours et les prolongations. Jacques Allaire est arrivé en octobre 1945 en Indochine et a fait trois séjours (24 mois en 1945-1947, 26 mois en 1947-1949, 18 mois en 1953-1954). Il a passé presque six ans, 68 mois en Indochine. René Maillochon a fait un premier séjour de trois ans (37 mois) de janvier 1946 à février 1949. La perspective d'un nouveau séjour calme l'envoie à nouveau en Indochine qui le mène au 3<sup>ème</sup> RIC ; une unité combattante à laquelle il lui a fallu s'adapter. Il demande à rentrer en Métropole au bout de 22 mois entre avril 1950 et février 1952. Son troisième séjour à la Mission Militaire Française, d'août 1952 à octobre 1954 (26 mois soit soixante-trois mois de conflit) l'affecte aux bataillons vietnamiens en formation. Il reviendra pour un quatrième séjour après le conflit de juillet 1955 à février 1957 (19 mois). Soit un total de 78 mois d'Indochine (six ans et demi). Jean Slezarski issu de l'Assistance Publique, est un guerrier chevronné qui ne tient pas en place et s'ennuie vite en Métropole. Il effectue un premier séjour au 6<sup>ème</sup> RIC (34 mois d'octobre 1945 à août 1947) puis un second de 32 mois au 2<sup>ème</sup> bataillon Thaï (de juillet 1948 à mars 1951) et enfin un troisième d'avril 1953 à avril 1955 (24 mois). Un total de 90 mois ; il a passé sept ans et demi de sa vie en Indochine. D'autres ont fait moins d'années mais en une seule fois ; ainsi Eugène Léonard, de la Coloniale, 50 mois de 1945 à 1949 et le parachutiste André

<sup>493</sup> Michel Bodin, *Soldat d'Indochine*, op. cit., p. 43.

<sup>494</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, op. cit., pp. 43 à 74 ; il détaille les types de séjours.

<sup>495</sup> Il n'existe aucun chiffre global sur le nombre des appelés en Indochine durant le conflit. Michel Bodin cite ceux de 425 en 1951, 2430 ou 2841 en 1952, 570 début 1954. Michel Bodin, *La France et ses soldats*, op. cit., p. 42. Ivan Cadeau et al (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, pp. 76-77 (article de Michel Bodin et François Cochet).

Laperle, 42 mois de 1949 à 1953, après plusieurs prolongations. A l'autre extrémité, la maladie ou la blessure ont affecté de nombreux militaires comme Henry Clemens, du 9<sup>ème</sup> Dragons, qui au bout de cinq mois, en 1946, doit être rapatrié sanitaire à cause d'une pleurésie ou le matelot-canonnière Guy Delplace, gravement blessé à la face au bout de 7 mois de séjour. Le sergent Pierre Thévenon, « sous-officier profondément patriote, voit s'écraser tout (son) empire utopique<sup>496</sup> » à la fin d'un séjour de six mois de combat, quand son poste est submergé par un assaut de l'APV, lui-même blessé et capturé en juillet 1954, à quelques jours du terme de la guerre.

Les différences de souvenirs sont également nettes entre vétérans d'Indochine selon leurs lieux d'affectation. La plupart ont connu plusieurs lieux de séjour en deux ans et demi (tableau 16).

**Tableau 16 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par lieux d'affectation (sur 104 réponses)**

Affectation	Tonkin	Cochinchine	Annam	Cambodge	Laos	Indochine
Vétérans	41	25	16	3	6	18

Seule l'affectation du premier séjour ou la première affectation a été retenue pour ne pas faire doublon, comme le cas des combattants qui sont intervenus dans les cinq territoires de l'Indochine<sup>497</sup> ou presque, environ un sur six des vétérans interrogés (18 réponses). Presque tous font partie de ces parachutistes envoyés comme des *pompier*s à chaque incendie. « On pouvait leur demander n'importe quoi. Il y avait le feu à droite, on envoyait les paras. Il y avait le feu à gauche, on envoyait les paras. On bouchait les trous<sup>498</sup> » comme le dit Raymond Muelle. Ces hommes ont donc sillonné l'ensemble de l'Indochine. Mais cette activité quasiment sans repos, d'autres l'ont vécue, à la légion étrangère et dans les groupes mobiles. Paul Gardon, artilleur au GM 7, lui aussi envoyé partout jusqu'en juillet 1954, se souvient bien de ce séjour quasiment sans repos : « Je suis allé partout. On était toujours à la bourre<sup>499</sup>. » Sauf exception, le « partout en Indochine » est relatif. Rares sont ceux qui sont allés au Cambodge. Si la situation détériorée au Laos, en 1953-1954, a drainé l'intervention de plusieurs unités, les combattants ont plus rarement parcouru le royaume de Sihanouk, sauf le 1<sup>er</sup> BCCP en 1950. Cela engendre une mémoire très diversifiée sur les territoires et les populations rencontrées. Les deux principaux théâtres d'opérations demeurent le Tonkin, avec 41 militaires affectés (38 % des vétérans interrogés) puisque c'est là où sévit principalement le corps de bataille de l'APV et la Cochinchine, autre grand enjeu, pour 25 autres (23 %). Plus précieux sont les témoignages sur l'Annam, bien moins dotée en unités (seize vétérans concernés soit 15 % du total), et davantage encore sur le Laos (six témoignages, soit plus de 5 %) et le

<sup>496</sup> Extrait d'une lettre de Pierre Thévenon, reçue le 11 avril 2017.

<sup>497</sup> Les « trois Ky », Cochinchine, Annam, Tonkin, auxquels on rajoute le Cambodge et le Laos.

<sup>498</sup> Extrait d'un témoignage oral. Raymond Muelle, *archives orales du SHD*, Fonds AI8Z, GR3K56-2 – 002, 6<sup>e</sup> minute.

<sup>499</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon le 18 janvier 2018.



Cambodge, souvent délaissé par les historiens (trois témoignages, 2,7 % du total). Le danger est moindre dans ces deux derniers territoires ; les combattants du CEFEO s’y font donc rares.

Les différences entre mémoires viennent également de la répartition des anciens d’Indochine par armes et corps de troupes, la moitié viennent d’unités combattantes très employées au combat rapproché pendant le conflit, qu’elles soient métropolitaines, coloniales, ou issues de la légion.

**Tableau 17 : Répartition des vétérans d’Indochine interrogés par unités combattantes (sur 57 réponses)**

Arme/ corps	ABC	Infanterie	Infanterie coloniale	Parachutistes	Commandos	Légion	GCMA
Vétérans	4	3	21	16	5	7	1

Les parachutistes et l’infanterie coloniale ou la *Coloniale* sont des troupes de choc employées à toutes les tâches en Indochine (tableaux 16), opérations pour les premiers, pacification et guerre de postes pour la seconde. Ils ont toujours été au contact de l’ennemi quelle que soit la situation de l’unité et ont également toujours eu un effectif important en Indochine, dès 1945 pour les coloniaux. Ces deux corps représentent les deux tiers de réponses (Tableau 17). La Coloniale est le corps de troupes constamment employé et affecté Outre-mer depuis sa création en 1900. Au début de la guerre d’Indochine, avec la 3<sup>ème</sup> et la 9<sup>ème</sup> DIC en particulier en 1945-1947, elle est la force principale du CEFEO au Tonkin et dans la pacification en Cochinchine. Les parachutistes, arrivés en 1946, sont également nombreux parmi les témoins. Les autres unités, moins nombreuses sur le terrain que les précédentes, sont également moins représentées dans les témoignages, en particulier l’infanterie classique, non spécialisée pour un conflit ultramarin et qui n’a envoyé que des bataillons de marche, comme celui du 43<sup>ème</sup> RI de Lille dont a fait partie Bernard Prin. Les légionnaires, pourtant nombreux pendant ce conflit, ont été moins faciles à trouver pour cette enquête, comme les commandos et les soldats de l’arme blindée. Leur nombre se réduit vite et les associations qui les représentent ne sont pas nombreuses. Les troupes d’appui et de soutien sont parfois plus importantes que celles dites *de combat*, surtout dans un corps expéditionnaire éloigné de la Métropole. Elles ne forment ici qu’un petit tiers des réponses.

Les armes du Matériel, du Train, du Génie sont sous-représentées (Tableau 18), moins dotées en effectif que les précédentes. La grande diversité des types d’unités est ici représentée par au moins un de leur membres. Chacun a pu donner de son séjour une mémoire spécifique, un récit particulier. L’aviation est représentée par deux types d’unités très différentes, celles de la marine, souvent embarquées sur un porte-avion (L’*Arromanches* sur quatre séjours d’une année de 1948 à 1954) et les Groupes de l’Armée de l’Air comme celui du régiment *Normandie – Niémen*. Les vétérans concernés ont tous tenu à rappeler cette différence, ce qui n’empêche pas un sentiment de solidarité entre unités. De même, dans l’effectif des marins interrogés (huit témoins), la plupart font partie de la *marine kaki*, embarqués sur des unités amphibies sillonnant les nombreux cours d’eau



indochinois et débarquant pour défendre ou reprendre un poste, par opposition à la *marine en blanc*, pour les marins embarqués sur des navires dits de *haute mer*. S'ils se singularisent par une expérience militaire radicalement opposée, plus engagée et dangereuse pour les premiers, plus lointaine pour les seconds, le prestige n'est pas le même. Les *marins en kaki* se sentent méprisés, selon leurs propres souvenirs, par leurs confrères marins en uniforme blanc immaculé mais les vétérans des unités de combat sont très reconnaissants pour la sûreté des transports et pour leur appui d'artillerie. Certains leur donnent tout de même un surnom peu prestigieux<sup>500</sup>. Il faut noter que tous les personnels de soutien, souvent vus par les autres comme des *planqués*, en particulier dans le Train, ont pu connaître de grands dangers car il leur arrivait, selon les besoins, de faire partie d'un convoi pour ravitailler postes et unités.

**Tableau 18 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par armes et corps de soutien et d'appui (sur 33 réponses)**

Armes / corps	Aéro-navale	Air	Artillerie	Marine	Génie	Train	Trans <sup>501</sup>	Matériel - Intendance	État - Major
Vétérans	4	8	2	8	1	2	4	1	3

Les sous-officiers d'état-major pouvaient être amenés à l'encadrer, du fait de leur grade. François Deluermoz se souvient d'en avoir encadré plusieurs en tant qu'adjudant du 4<sup>ème</sup> Bureau d'Hanoi et d'être allé dans des postes du delta pour les ravitailler ou pour participer à un état-major opérationnel. Le fait de juste conduire, aller livrer, dépanner un poste hors des villes projetait les dits *planqués* en plein danger. Le risque d'embuscade était alors maximum, comme le rappelle Henri Mazoyer, sans escorte sur les marchés autour de Saïgon pour les achats alimentaires<sup>502</sup>. Enfin, il faut signaler la présence de cadres d'unités coloniales indigènes, *l'autre Coloniale*, recrutées en Afrique du Nord, Afrique (même si on les désigne du nom générique de *Sénégalais*) y compris Madagascar et en Extrême-Orient. Les métropolitains assurent la majeure partie de l'encadrement de ces hommes dont le statut est nettement inférieur. Mais ces cadres respectent leurs hommes, leur reconnaissant des qualités d'excellents soldats, fidèles et combattifs.

**Tableau 19 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par unités coloniales « non blanches », tirailleurs et supplétifs dont ils sont cadres (sur 16 réponses)**

Troupes	Vietnamiennes	Thaïs	Supplétifs	Goumiers	Marocains	Algériens
Vétérans	5	3	1	3	3	1

<sup>500</sup> Les marins sont des « chie-dans-l'eau » pour les unités de l'armée de terre mais le prestige de la « marine en blanc », la « Royale », est bien supérieure à celui des unités amphibies.

<sup>501</sup> Transmissions.

<sup>502</sup> Entretien de l'auteur avec Henri Mazoyer, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 19 mai 2017.

Les combattants en 1<sup>er</sup> séjour ont souvent des affectations *généralistes*, en particulier dans l'infanterie coloniale. Ils sont souvent « versés » dans les unités de supplétifs et de tirailleurs en second séjour. Ils n'apparaissent donc pas ici, l'étude privilégiant la première affectation. Paul Gardon se souvient des Africains comme d'excellents soldats des RAC (Régiments d'artillerie coloniale) ; même constat pour les Vietnamiens et les goumiers dans les « unités jaunies » et dans les Tabors (Tableau 19). Pourtant, dans nombre d'entretiens avec des anciens d'Indochine extérieurs à ces unités, les qualificatifs négatifs ne manquent pas. Les Africains sont jugés puérils, inefficaces voire dangereux par leur manque de fiabilité. Les Nord-Africains ont la réputation, accrue après Dien Bien Phu, de se débander quand les cadres, officiers et sous-officiers sont hors de combat. Les Marocains ont une réputation de violence sur les villages et les autochtones, comme celle entretenue en Italie depuis 1943 et les *Maroquinades*<sup>503</sup>. Enfin, les unités vietnamiennes, appelées auparavant *annamites*, sont vues à tort, comme en 1914 et en 1940 comme des troupes susceptibles de désertion et de manque de fiabilité dans les combats classiques<sup>504</sup>. Ce cliché est signalé par de multiples auteurs à propos de Dien Bien Phu, quand le 3<sup>ème</sup> Bataillon thaï déserte la position-clé *Anne-Marie* le 16 mars 1954. Gérard Thieulin, ancien du 2<sup>ème</sup> Bataillon thaï n'en décolère toujours pas : « D'après eux, on est à foutre aux chiens ! On n'a rien foutu ! » dénonçant les écrits de Jules Roy et Pierre Langlais. En fait, les deux tiers des Thaïs du BT3 sont restés dans leur unité et se sont battus jusqu'à la fin<sup>505</sup>. Ils n'étaient « tout simplement pas adaptés à la forme de guerre livrée à Dien Bien Phu<sup>506</sup> », reconnaît Ivan Cadeau. Même reproche pour les bataillons vietnamiens, souvent commandés par des Français ; ils sont perçus comme peu motivés et de valeur inégale selon leur encadrement, ce qui vaut, si l'on est honnête, pour n'importe quelle unité engagée dans de mauvaises conditions comme le 5<sup>ème</sup> BPVN dans l'opération de dégagement de *Gabrielle*. Toutes ces unités se sont battues jusqu'au bout. Les cadres des commandos du Nord-Vietnam et des unités de l'ANV louent leur habileté et leur façon unique de se déplacer sans bruit.

Un des moments forts, dans les entretiens et sur les questionnaires est constitué par les réponses données sur les difficultés de la vie militaire en Indochine, concernant des *incidents de parcours* (Tableau 20). En effet, la maladie, les blessures, la captivité, le rapatriement sanitaire ont désagréablement gêné, modifié, voire écourté le séjour du combattant d'Indochine. 72 150 soldats d'Indochine ont été blessés<sup>507</sup>, chiffre rarement donné comme si seul le nombre de morts primait. 50 907 soldats, de plus en plus nombreux à partir de 1950, ont été rapatriés sanitaires en neuf années de guerre pour cause de maladies, accidents, ou de blessures, pour une meilleure qualité de

---

<sup>503</sup> Cf. *infra*, pp. 1051 et 1130.

<sup>504</sup> Les unités vietnamiennes n'existent pas avant 1949. Les cinq cadres cités dans le tableau appartiennent à des unités coloniales et parachutistes qui se sont transformées en unités vietnamiennes.

<sup>505</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, pp. 206-210.

<sup>506</sup> Ivan Cadeau, *Dien Bien Phu*, Texto, éditions Tallandier, 2016, 207 p. ; p. 120.

<sup>507</sup> Raymond Toinet, *Une guerre de trente-cinq ans*, Paris, Lavauzelle, 1998, 543 p. ; p. 473. Ses chiffres sont tirés du rapport Ely, *Les enseignements de la guerre d'Indochine*, Fascicule II.

soins en métropole ou pour « désengorger les hôpitaux » d'Indochine<sup>508</sup>.

**Tableau 20 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par « incidents de parcours », (sur 68 réponses)**

« Incidents »	Captivité	Blessures	Paludisme	Dysenterie	Typhus	Autres	Rapatriés
Vétérans	23	28	25	36	2	22	3

Assez peu de réponses signalent précisément, comme si cela allait de soi, les maladies subies par les combattants. Ils écrivent juste « malades » ou oui devant la question<sup>509</sup> et ne les évoquent pas en entretien. Le climat et le rythme de la guerre forment un cadre épouvantable pour un Européen ou pour tout autre militaire de l'Union française extérieur à l'Indochine. Les conditions tropicales, la mousson, les queues de typhon, la température étouffante, les marches épuisantes, le stress des combats s'ajoutent à une alimentation souvent mal adaptée, des soins insuffisants et trop peu de repos. Tout ce cocktail de raisons explique que les combattants tombent facilement malades. À côté de la désagréable borbouille presque anecdotique, beaucoup de combattants ont connu le paludisme malgré les comprimés de Paludrine et leur propre prudence. Beaucoup ont eu la dysenterie, certains même, de graves accès de typhus de brousse sans parler de l'épuisement généralisé voire de la dépression, des méfaits de l'alcoolisme et des maladies vénériennes. Dès 1947 et les opérations *Léa* et *Ceinture*, les rapports signalent des cas de soldats morts d'épuisement ou de carences nutritives comme plus tard à Dien Bien Phu. D'autres meurent de déshydratation lors de l'opération *Hirondelle* sur Langson en 1953 et une retraite accélérée par la RC 4<sup>510</sup>. Vingt-trois témoins sont passés par la captivité dont treize faits prisonniers à Dien Bien Phu. Les marches vers les camps, leurs conditions de vie sont épouvantables, qu'ils les aient subies pendant quatre ans ou quelques mois sans hygiène, parfois dans la misère physiologique, toujours avec de grandes carences nutritives. Il leur a fallu, au retour, des mois pour se soigner, au physique comme au moral même si les odeurs du camp, les souvenirs des camarades agonisants puis à enterrer laissent des traces indélébiles, à l'heure où aucun suivi post-traumatique n'existe pour eux. Ils ont parfois payé cher leur état de survivant. Beaucoup de vétérans ont été blessés en Indochine, certains plusieurs fois, notamment pour ceux qui ont connu plusieurs séjours ou qui ont été assiégés à Dien Bien Phu. Les complications liées au manque de soins pour les blessés faits prisonniers en mai 1954, provoquent de longs mois d'opérations, des années de rééducation une fois revenus en France comme pour Pierre Latanne. Blessé, souffrant d'une fracture ouverte à la jambe droite, il est brancardé, emmené sans ménagements en camion jusqu'au camp-hôpital fin mai 1954. Il s'ensuivra des années de chirurgie et de rééducation douloureuses.

<sup>508</sup> Michel Bodin, Les combattants français face à la guerre d'Indochine, *op. cit.*, p. 126.

<sup>509</sup> Question n°44 : « Avez-vous été malade ? En avez-vous gardé des séquelles ?

<sup>510</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 132.

Après le séjour en Indochine, le destin des combattants d'Indochine va basculer dans deux types de direction : rester dans l'armée ou revenir à la vie civile (Tableau 21). L'expérience indochinoise s'est révélée très dure et les combattants savent qu'un réengagement les ramènera dans un conflit qu'ils estiment parfois inutile ou sans espoir. C'est le cas, en particulier pour les premiers partis, fin 1945 et début 1946, qui voulaient partir lutter contre les Japonais et se sont retrouvés dans une reconquête coloniale. Leur mémoire est souvent amère, plus critique contre l'armée. Ceux qui se sont rengagés ou sont devenus des militaires de carrière reviennent en deuxième voire troisième séjour tout en sachant que l'issue du conflit devient douteuse. La plupart des vingt-trois anciens prisonniers de la RDV contactés (vingt sur vingt-trois) sont restés dans l'armée. Leurs souffrances n'ont pas altéré leur engagement, qui s'est souvent poursuivi par la guerre d'Algérie. Celle-ci a marqué tous les témoins rencontrés ; ceux qui l'ont faite, meurtris par une défaite de plus et ceux qui ne l'ont pas faite, pour la même raison. La fin du conflit, avec l'abandon des Harkis, l'exode des Pieds-Noirs dans l'été 1962 a fait remonter des images et des rancœurs de la guerre d'Indochine.

**Tableau 21 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par suite de carrières (sur 90 réponses)**

Vétérans qui, après l'Indochine,...	...sont restés dans l'armée	...sont partis en Algérie
Vétérans	71	40

Beaucoup de combattants de retour d'Indochine ont rempli ou poursuivi une carrière pour laquelle ils se sentaient faits (78 % des réponses) et l'ont menée pendant au moins 25 ans, seuil d'une retraite acceptable. D'autres ne se sentaient pas la fibre ou ont été dégoûtés par les violences de la guerre. Il n'est pas rare que l'Algérie fasse irruption au cours d'un entretien, comme une nouvelle étape, sinon du déclin de la France, du moins d'une trahison ultime. Cela pose question sur la complémentarité voire la fusion des deux mémoires combattantes. L'abandon de l'Algérie a-t-elle rendu celle d'Indochine encore plus insupportable, encore plus polémique ? Pour ceux qui considèrent que les anciens parlent peu de l'Indochine, il n'est pas certain que l'Algérie soit davantage évoquée. Les sous-officiers d'Indochine, qui sont peu nombreux à avoir signalé le grade atteint en fin de carrière, la poursuivent vers des lendemains très divers. La plupart arrivent au grade d'adjudant-chef ou adjudant-major, grade créé en 1972, le sommet d'une carrière de sous-officier au bout de vingt ou vingt-cinq ans de carrière qui ne nécessite pas de passer officier.

**Tableau 22 : Grades obtenus au moment de la retraite, pour les militaires de carrière (sur 26 réponses)**

Grades	Adjudant/Adj-Chef	Capitaine	Chef de bataillon	Lieutenant - colonel	Colonel	Général	Contrôleur général /Commissaire général
Vétérans	5	3	2	2	5	9	2

D'autres franchissent la frontière pour passer chez les officiers, à l'image d'André Laperle qui finit au grade de capitaine en 1975. Certains, assez rares même chez les officiers, atteignent les étoiles. Guy Ménage, sergent parachutiste à Dien Bien Phu, passe par l'école d'officiers d'active (EOA) de Saint-Maixent<sup>511</sup>, et finit général en 1989, au bout de 39 ans de carrière. Parmi les officiers, les carrières divergent à partir de l'Algérie. Pour ceux dont la carrière se poursuit sans heurts, les étoiles sont parfois au bout du parcours comme les généraux Vernière et Latanne, passés par la DGSE ou comme Pierre Caubel dans l'arme aérienne. Ceux qui participent au putsch, plus ou moins volontairement, plus par solidarité ou parce que leur unité y participe, voient leur carrière s'arrêter ou définitivement freinée, à l'image de Jacques Allaire. D'autres, déçus par la banalité d'une armée de temps de paix et chargés de famille comme Pierre Desroche intègrent la vie civile pour de nouveaux projets.

Il n'a pas été possible de réaliser une vraie étude sociologique dans plusieurs domaines par manque d'éléments. Il est trop tard pour les vétérans extra-européens d'Afrique du Nord, d'Afrique subsaharienne ou de l'ex-Indochine. Ils sont nombreux à avoir disparu et plus tôt du fait d'une espérance de vie bien plus faible qu'en Métropole, sans avoir été interrogé ni même *repérés* pour l'être. Les rares vétérans contactés d'origine indochinoise n'ont pas souhaité communiquer. Si les acteurs de la guerre d'Indochine ne seront jamais assez nombreux pour une étude doctorale, ce panel apparaît néanmoins intéressant par sa diversité d'unités, d'affectations, de témoignages.

Cette anatomie du travail de recherches réalisé montre que l'émergence des mémoires combattantes de la guerre d'Indochine est d'un mécanisme très complexe, basé sur la confiance mutuelle et la collaboration étroite, positive, entre les chercheurs, universitaires ou non et les anciens combattants. Ce lien a mis du temps à se créer parce que les historiens se sont longtemps détournés de ce conflit et parce que les vétérans, ne se sentant pas écoutés ni valorisés, ont mis du temps à évoquer leur mémoire. Il est tard mais il reste encore, pour étoffer ces mémoires combattantes, des témoins disponibles, certains d'entre eux ayant davantage envie et peut-être besoin de parler qu'il y a vingt ans, dans « l'ère du témoin ». La première étape date des années 1990 avec les premiers témoignages, la seconde, le début des années 2000, marquée par la volonté de tout type de gradés et hommes de troupe du CEFEO de livrer sa mémoire d'Indochine que Pierre Journoud et Hugues Tertrais, en particulier, ont recueillie<sup>512</sup>. S'appuyer sur les témoins survivants et leur famille, avant qu'il ne soit trop tard, pour expliquer les mémoires de la guerre d'Indochine depuis 1954, ne signifie pas avoir la prétention de construire une nouvelle histoire d'un conflit déjà balisé. La mémoire des vétérans de cette partie de XXI<sup>e</sup> siècle permet de mettre à jour cette histoire, de confirmer, nuancer des idées établies par les études précédentes.

---

<sup>511</sup> Depuis 1963, l'Ecole Nationale des Sous-Officiers d'Active (ENSOA) forme des sous-officiers de métier. L'Ecole d'Officier d'Active fermera ses portes à Saint-Maixent en 1965.

<sup>512</sup> Cf. *infra*, Chapitre 3, p. 325 et suite.

Une fois les questions techniques sur les mémoires explorées, la méthode de recherches et la sociologie effectuées, il est important d'expliquer si l'affirmation répandue d'un oubli de cette guerre d'Indochine, dont une partie des vétérans, des journalistes, des historiens ont fait une certitude, est pertinente ou non. Les témoignages, l'étude des ouvrages plus anciens utilisés dans cette thèse et une certaine dose de logique infirment, à mon sens, cette analyse trop radicale. Les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine sont moins connues, méconnues, certes, mais un grand nombre d'études très diverses ont été publiées. Les témoins n'attendent que les historiens pour en disposer et les lecteurs pour s'en informer.

## Chapitre 2 L'affirmation d'une « guerre oubliée » : le résultat d'une concurrence victimaire ou le signe d'un angle mort des mémoires collectives ?

« La guerre d'Indochine passe pour être ignorée. Les écoliers n'en savent rien, à peine les lycéens en connaissent-ils le nom. Quant aux parents, ils se souviennent tout juste de la guerre du Vietnam et de celle d'Algérie, contemporaines de leurs père et grand-père<sup>513</sup>. »

S'agit-il d'une *mauvaise* mémoire, qui concentre les effets d'une *mauvaise* conscience coloniale, décoloniale, militaire, sociale, culturelle, idéologique, ou politique ? Probablement un peu de tout cela. La guerre d'Indochine représente d'abord une défaite militaire douloureuse et, pour une partie des vétérans du conflit, injuste. Les mémoires individuelles et collectives gardent le souvenir d'une errance gouvernementale, sans but ni direction pérenne, et de l'échec d'une politique coloniale et militaire qui tournent au désastre. La distance entre le CEFEO et la société d'après-Seconde Guerre mondiale s'est agrandie de 1945 à 1954. Elle s'agrandit également entre la France et les « deux Vietnam » après cette date. La France s'éloigne ensuite d'un Vietnam communiste au nord pendant une vingtaine d'années<sup>514</sup> et d'un autre Vietnam nationaliste au sud, avec lequel les relations sont restées inconstantes jusqu'en 1975. Marquée par les impératifs et les dangers de la guerre froide, par ce sentiment de déclassement que représente la décolonisation dans la vision de sa propre impuissance, horrifiée par le drame de la guerre d'Algérie qui révèle une violence systémique dans son armée, la France sacrifie ce qu'elle a aimé, une histoire commune avec l'Indochine qu'elle n'a pas su poursuivre par d'autres moyens que le système colonial. La mauvaise conscience et l'amertume vont aller en s'amplifiant, pendant au moins une génération, dans une mémoire collective fracturée entre la volonté de construire un avenir et celle, opposée, de se souvenir.

Il est pratique de dire que la guerre d'Indochine est oubliée. Ainsi, le pouvoir politique, l'Éducation nationale, les médias deviennent-ils coupables d'un abandon mémoriel en rase campagne et le monde combattant ne cherche pas davantage à comprendre comment la mémoire en est arrivée à si peu d'écho dans la société, ni à se remettre en question. L'accusation d'oubli empêche de voir ce qui n'a pas fonctionné dans la diffusion des mémoires comme dans l'indifférence de la société pendant le conflit. Elle recèle une tonalité aussi dramatique que plaintive qui évite de se poser d'autres questions plus dérangeantes. Pourquoi cette guerre était-elle si impopulaire en Métropole pendant le conflit ? Pourquoi n'a-t-elle pas intéressé davantage la population ?

---

<sup>513</sup> Marie-Danielle Démélas, *Parachutistes en Indochine*, Paris, Vendémiaire, 2016, 384 p. ; Avertissement p. 9.

<sup>514</sup> L'ambassade de France à Hanoi s'ouvre en 1973, remplaçant la délégation générale du gouvernement français.

*Oubliée* sous-entend *volontairement oubliée*, puisque pour la majorité des vétérans contactés, le pouvoir politique cache ses faiblesses en oubliant de commémorer et même simplement d'évoquer ce conflit, en l'occultant, en l'excluant d'une politique mémorielle centrée sur les guerres victorieuses. L'oubli est-il le produit institutionnel d'un État refusant de construire la mémoire officielle d'une défaite ? Si la réponse peut être affirmative jusqu'en 1980, elle ne l'est plus depuis, Valéry Giscard d'Estaing mettant fin à vingt-cinq ans d'une difficile digestion mémorielle. Mais une mémoire, quelle qu'elle soit, n'a-t-elle pas besoin de temps pour éclore ? Les mémoires de la guerre d'Indochine sont surtout révélatrices des époques traversées par la société française après 1945. La défaite et le traumatisme de nombreux combattants les ont rendues discrètes, d'autant qu'une partie de ces derniers ont subi une autre guerre de décolonisation, en Algérie.

L'oubli est-il si étonnant dans le cas d'un conflit doublement lointain dans l'espace comme dans les esprits ? Il faut rappeler, avec Paul Ricoeur, que l'oubli accompagne la mémoire dont il est l'un des aspects et de l'accepter comme une partie nécessaire de la mémoire : « L'oubli est déploré au même titre que la vieillesse ou la mort ; c'est une des figures de l'inéluctable, de l'irréversible. Et pourtant l'oubli a partie liée avec la mémoire [...]. L'oubli est si étroitement mêlé à la mémoire qu'il peut être tenu pour une de ses conditions<sup>515</sup>. » Finalement, l'oubli de la guerre d'Indochine a-t-il une logique, une légitimité, une réalité ?

## 1. Le souvenir d'un désastre et d'un gâchis : une charge émotionnelle très pesante dans les mémoires combattantes.

« La mémoire réelle de cette guerre n'en subsistait pas moins, elle n'a jamais cessé de fonctionner, de revenir publiquement. Aucun peuple, aucune société, aucun individu ne saurait exister et définir son identité en état d'amnésie ; une mémoire parallèle, individuelle, trouve toujours des refuges lorsque les pouvoirs veulent la rendre captive, ou l'abolir<sup>516</sup>. » (Benjamin Stora)

Il s'agit ici d'expliquer comment les anciens combattants l'emploient, quelle charge émotionnelle ils lui confèrent et pourquoi des historiens reprennent cette apparente réalité. L'oubli de ce conflit pose tout d'abord la question du souvenir réel que laisse la guerre d'Indochine, dans la société qui l'a vécue et chez les vétérans. Le courage de ces derniers n'est pas en cause et c'est bien là le seul élément positif qui surnage dans l'histoire politique et militaire d'une guerre calamiteuse. Mais il ne suffit pas à faire émerger l'histoire du conflit, ni à en valoriser la mémoire. La réflexion de Benjamin Stora, qui concerne la guerre d'Algérie, joue également pour celle d'Indochine, expliquant que la mémoire ne disparaît jamais vraiment, surtout pour des conflits aussi longs. Ce n'est pas parce qu'elle apparaît inaudible que la société ne l'entend pas. Elle ressort tardivement, de manière étouffée, mais elle subsiste, si l'on veut bien lire, voir et écouter ce qui

---

<sup>515</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, éditions du Seuil, 2000, 695 p. ; p. 553.

<sup>516</sup> Benjamin Stora, *La gangrène et l'oubli, la mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1991, 368 p. ; réédité en 1998 et 2005 (citation dans cette édition La Découverte / Poche Essais p. 319).



est produit depuis la fin du conflit. Les *refuges* évoqués par l'historien ont existé. Il convient maintenant d'expliquer que cet oubli de mémoire est, en fait, le résultat d'une logique particulière, chaque événement contenant la sienne avant de penser aux interventions extérieures.

## 1.1 La logique lexicale de l'oubli : guerre « oubliée », « ignorée », « occultée » ?

« Il est si facile de vouloir oublier<sup>517</sup>. » (Pierre Pellissier)

L'oubli désigne une défaillance ou une perte de la mémoire, qui sous-entend déjà qu'il y a *mémoire*, au minimum, *souvenirs*, évocation du souvenir. Cette mémoire s'est vue progressivement réduite par la fuite temporelle, par une sorte d'amnésie progressive. Il est difficile de remettre en cause une affirmation d'oubli que répètent ceux qui croient en lui, anciens combattants, associations, journalistes, politiques et historiens. En général, le contradicteur est accusé de nier la souffrance des combattants qui se sont sentis oubliés pendant le conflit et tout au long de leur vie ; au minimum, de jouer sur les mots. Or les mots ont de l'importance. Il faut signaler quelques différences entre l'oubli collectif d'une mémoire et la sensation d'oubli que les combattants puis vétérans ont ressenti en Indochine et depuis leur retour. Il n'est pas question de nier ce sentiment d'oubli des vétérans puisqu'il leur est personnel mais juste de montrer qu'il doit être nuancé sur un plan historique. J'ai posé trois questions<sup>518</sup> aux vétérans contactés sur cet oubli qu'ils ont ressenti en Indochine et depuis leur retour ; les trois-quarts parlent d'oubli et le regrettent vivement, un peu plus de la moitié trouvant qu'il s'agit d'une injustice. Pourquoi la connaissance du conflit est-elle incertaine, se limitant essentiellement au monde combattant, aux familles concernées par la participation de leur ascendant et à des passionnés de cette histoire militaire ? La référence à l'oubli est-elle le reflet amer d'une réalité ou le signe de l'échec de sa diffusion ?

### 1.1.1 Les mots du ressentiment : l'oubli-occultation du conflit

« Une guerre que tout le monde a oubliée<sup>519</sup>. » (André Fabiano)

Le premier constat est celui du ressentiment que nombre de d'anciens d'Indochine conservent encore au plus profond d'eux-mêmes et qu'ils ne sont pas tous parvenus à évacuer. Il mène le plus souvent à la désignation des coupables de cet oubli - occultation qui les désole, puisqu'il revient à avoir souffert *pour rien* dans ce conflit, la société ne pensant plus à eux. Pierre Pellissier en parle comme d'une « aigreur »<sup>520</sup>, une amertume jamais close envers les autorités politiques qui les ont

---

<sup>517</sup> Pierre Pellissier, *Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 2004, 622 p., réédition poche Tempus, 2014, 863 p. ; p. 765.

<sup>518</sup> Question n° 125 : Vous sentez-vous "oublié" par l'Histoire en tant qu'ancien d'Indochine ? Question n° 126 : Avez-vous le même sentiment global sur cette guerre, une "guerre oubliée" ? Question n° 127 : Pourquoi, selon vous, n'en parle-t-on pas plus ? Trouvez-vous cela logique, injuste ?

<sup>519</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>520</sup> Pierre Pellissier, *Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 763.

envoyés combattre si loin sans en expliquer clairement les objectifs et dont leurs successeurs, par la suite, affectent de ne pas se souvenir.

Pour la majorité des anciens d'Indochine interrogés et lus, l'oubli serait le résultat d'une amnésie volontaire de l'État français qui ne construit pas de politique mémorielle incluant *suffisamment* les mémoires combattantes d'Indochine, ou qui l'a réalisée trop tard. De nombreux vétérans ont, en effet, disparu avec leurs tourments et cette mémoire n'a pas marqué la société française, en particulier les plus jeunes. La volonté d'oubli se serait ensuite prolongée par l'absence de référence explicite et précise dans les programmes scolaires, du moins jusqu'en 2019. C'est la raison pour laquelle le terme d'occultation, pour une guerre puis une mémoire *cachées*, apparaît comme la définition la plus proche du concept d'oubli à laquelle la majeure partie des anciens d'Indochine souscrivent. Dans cette optique, elle identifie une guerre honteuse pour le pouvoir politique, passée sous silence, qui disparaît des discours officiels. Cette volonté d'occultation est à la fois exprimée par une société indifférente à la décolonisation et par un gouvernement peu soucieux de politique mémorielle. Benjamin Stora parle plutôt d'histoire « enfouie », celle d'Indochine étant davantage enfouie que la mémoire de la guerre d'Algérie dont il est un spécialiste : « C'est bien pis pour la guerre d'Indochine. Elle est enfouie encore plus loin dans notre mémoire collective<sup>521</sup>. » Cette question n'est pas nouvelle. Nicolas Seradin, citant Didier Fassin et Richard Rechtman, auteurs en 2007 de *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime* évoque, en conclusion de sa thèse, cette notion qui lie l'Indochine et Dien Bien Phu à la liste des sujets d'une histoire « enfouie, non dite », des guerres décoloniales :

« Nous assistions, alors, en France à une relecture d'une "histoire enfouie" : La France n'échappe pas à cette logique, qui a vu se multiplier, depuis quelques années, les signes du retour d'une histoire enfouie, non dite, celle de la traite négrière et de la violence coloniale, des sanctions contre Haïti et de la torture en Algérie, de la collaboration sous Vichy et de la défaite de Diên Biên Phu, de la répression du 9 mai 1945 à Sétif et du massacre du 17 octobre 1961 à Paris, histoire occultée et douloureuse dont les victimes exigent aujourd'hui la reconnaissance et parfois la réparation<sup>522</sup>. »

Pierre Vermeren, en 2015, classe le conflit indochinois en tant que « guerre invisible »<sup>523</sup>, s'interrogeant sur son absence d'exposition. C'est effectivement un conflit *doublement invisible* du fait qu'il est très peu médiatisé, donc très peu connu en Métropole, « loin des préoccupations des Français » et compliqué, pour l'armée, par le fait que les soldats distinguent très peu un ennemi le plus souvent caché, en embuscade. Sa mémoire est d'ailleurs si peu visible que l'historien scelle son sort en moins d'une page<sup>524</sup>.

---

<sup>521</sup> Benjamin Stora, *Imaginaires de guerre. Algérie-Viet-Nam en France et aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 1997, 252 p. ; p. 34.

<sup>522</sup> Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, 452 p. ; p. 29, cité dans Eric Seradin, *Les anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine face à leur passé : Stratégies mémorielles et écriture de l'histoire*, op. cit., p. 403.

<sup>523</sup> Pierre Vermeren, *Le choc des décolonisations*, Paris, Odile Jacob, 2015, 332 p. ; p. 24. Pour lui, les guerres du Congo et des Grands Lacs de l'est africain semblent bien plus oubliées aujourd'hui, des « guerres invisibles absolues ».

<sup>524</sup> Pierre Vermeren, *Ibid. Le choc des décolonisations* sert surtout à expliquer le conflit algérien et ses conséquences jusqu'au « Printemps arabe » en 2011.

Quand Hélié de Saint Marc invente la notion de « guerre orpheline »<sup>525</sup>, il nuance l’occultation en parlant de « celle dont personne n’assume la paternité, où l’enjeu disparaît sous les polémiques et la manipulation médiatique »<sup>526</sup>. Il s’agit là davantage d’une disparition volontaire que d’un oubli. Tous les anciens n’y souscrivent pas mais la plupart admettent cette idée d’oubli volontaire. Serge Têtu, ancien des tirailleurs marocains et des Goums, n’aime pas ce terme qu’il trouve trop vague et qui peut laisser penser à une tendance normale d’un déclin du souvenir. Il préfère davantage parler de guerre « omise »<sup>527</sup>. Cela signifie là encore un sens volontaire, qui peut être acté par les institutions politiques par l’absence de discours, par l’enseignement mais également par les anciens combattants eux-mêmes qui n’ont pas envie d’en parler dans leur propre famille. Entre l’oubli et l’occultation, Sauveur Verdaguer, ancien médecin du CEFEO, parle plutôt de guerre « ignorée »<sup>528</sup>. Le terme est, dans un sens, semblable au précédent, mais l’ignorance peut apparaître à la fois comme une mise sous silence volontaire du conflit et comme une méconnaissance pure, sans idée de manipulation.

Les anciens combattants ne sont pas les seuls à parler d’oubli. Les médias actuels sont souvent adeptes de ce concept de *guerre oubliée* ou adjectif similaire. C’est également l’idée répandue dans les réseaux sociaux. Les journalistes vont d’autant plus l’employer cette idée qu’elle est accrocheuse, simple et intelligible pour comprendre le fait que personne, eux compris, ne parle de ce conflit, sauf le 7 mai pour remémorer Dien Bien Phu, et le 8 juin pour la journée d’hommage aux morts pour la France en Indochine. C’est donc lors des *anniversaires* du conflit que ce terme revient avec la régularité d’un métronome dans les articles de presse, notamment dans le compte-rendu des célébrations constatant le manque de public devant les monuments aux morts. Fils d’officier de marine en Indochine et ancien professeur d’histoire, Patrice Gélinet a fait une succession d’émissions radiophoniques, puis un livre<sup>529</sup> sous ce titre de *guerre oubliée*, qui concentrent de nombreux entretiens avec acteurs du conflit selon un fil chronologique, montrant l’évolution du conflit et l’absence de connaissances que les Français en ont aujourd’hui. Sonia Devillers, journaliste de France Inter, parle de « confiscation de l’imaginaire », de la mémoire de l’Indochine comme du conflit. Elle lance ainsi son émission *Le Grand Bain, le 22 juillet 2014*, sur le thème « Indochine, l’imaginaire confisqué », le 22 juillet 2014 : « Quelques lignes de Duras, et encore. Si vous avez moins de quarante ans, vous ne savez pratiquement rien de cette guerre qui fit disparaître à jamais l’Indochine<sup>530</sup>. » La journaliste explique ensuite que la guerre américaine du Vietnam, ses

---

<sup>525</sup> Hélié de Saint Marc, *Indochine, notre guerre orpheline*, Paris, Les arènes, 2000, 96 p.

<sup>526</sup> Hélié de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, Paris, les Arènes, 1999, 203 p. ; p. 113.

<sup>527</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>528</sup> Sauveur Verdaguer, *Cette guerre ignorée*, titre du recueil de souvenirs rédigés à l’intention de sa famille, 1992.

<sup>529</sup> Patrice Gélinet, *Indochine 1945-1954. Chronique d’une guerre oubliée*, L’Acropole, 2014, 300 p.

<sup>530</sup> Sonia Devillers, « Indochine, l’imaginaire confisqué », dans *Le Grand Bain*, France Inter, 22 juillet 2014, 39 minutes ; 00 : 15 à 00 : 24. En ligne : <https://www.franceinter.fr/emissions/le-grand-bain/le-grand-bain-22-juillet-2014> (Consulté la dernière fois le 23 octobre 2021).

reportages, ses films ont recouvert la guerre d'Indochine, « écrasée par d'autres conflits », « ensevelie »<sup>531</sup>. Elle reprend l'analyse de son premier invité, Benjamin Stora, sur cette mémoire d'Indochine « coincée entre Algérie et Vietnam », recouverte par les images de la guerre américaine et le poids des mémoires de la guerre d'Algérie. Elle parle enfin de « l'agenda des commémorations en surchauffe » en 2014, constatant effectivement que le centenaire de la Première Guerre mondiale, le septentenaire du débarquement en Normandie ont largement dépassé la faible médiatisation du soixantenaire de la fin du conflit indochinois, « remise au vestiaire »<sup>532</sup>. Éric Deroo, invité dans l'émission avec Jacques Perrin pour évoquer leur film documentaire<sup>533</sup>, relativise toutefois cet « imaginaire confisqué », parlant de « guerre relativement oubliée »<sup>534</sup>, signalant au passage quelques films plus anciens qui « ne sont pas passés à la postérité »<sup>535</sup>. La nuance apparaît importante. Ce premier tri évoquant l'oubli-occultation explique la sensation d'injustice qui caractérise une partie importante des anciens d'Indochine et ceux qui en épousent l'idée. Ils ne peuvent croire qu'un conflit aussi long et sanglant ne puisse laisser davantage de traces dans l'histoire de leur propre pays. Mais il existe pourtant d'autres sens de l'oubli.

### 1.1.2 Un oubli logique ou une logique d'évaporation mémorielle : la normalité de l'oubli

« Avec le temps, c'est inéluctable<sup>536</sup>. » (Jacques Allaire)

Le terme d'oubli n'est pas uniquement réservé au regret ou à l'animosité face à cette situation d'occultation volontaire. Fatalistes ou peu étonnés, une minorité d'anciens combattants d'Indochine estiment que ce conflit était déjà éloigné géographiquement et *en pensée* de la Métropole et qu'il disparaît logiquement aujourd'hui. Il consiste surtout en un manque de connaissances de la société française sur ce conflit, qui ne sait sans doute pas en donner les dates ni le sens ; ce qui est exact mais ne signifie pas, et c'est là la confusion, qu'il n'en existe pas de traces. Cet oubli-là n'est que partiel, dans le temps comme sur le fond. Nombre d'historiens constatent une normalité de l'oubli, sans pour autant lui donner un sens victimaire puisque tout événement connaît une logique *d'évaporation* temporelle.

Les historiens, dont le sens de la nuance et de la précision est inscrit dans l'éthique de leur métier, font attention à ne pas voir l'oubli comme une absence totale de mémoire. Il n'y a pas

---

<sup>531</sup> *Ibid.*, 17 : 37.

<sup>532</sup> Benjamin Stora fait d'ailleurs une erreur surprenante en confondant la fin de la guerre d'Indochine et la chute de Dien Bien Phu deux mois plus tôt, parlant de « cent jours seulement entre Dien Bien Phu et les Aurès, c'est-à-dire entre Dien Bien Phu (7 mai 1954) et les premiers coups de feu en Algérie (1<sup>er</sup> novembre 1954, NDA) », dans Sonia Devillers, *Ibid.*, 04 :24 à 04 :28.

<sup>533</sup> Éric Deroo et Jacques Perrin, *L'empire du milieu du sud*, film documentaire, produit par Jacques Perrin, Galatée, ECPAD, Gaumont, 2009, 85 mn.

<sup>534</sup> Sonia Devillers, *Ibid.*, 18 : 34.

<sup>535</sup> *Ibid.*, 18 : 58.

<sup>536</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

d'« amnésie », comme le dit Benjamin Stora, à propos des mémoires de la guerre d'Indochine. Si l'on trouve toujours des vétérans pour reconnaître qu'ils n'ont pas osé parler, d'autres se sont exprimés. Les correspondants de guerre ont largement écrit sur le sujet dans leurs articles puis leur production historique. Il existe, en fait, *une volonté* de mettre l'étiquette de l'oubli pour expliquer que cette histoire et cette mémoire n'ont pas beaucoup compté dans la mémoire collective et dans l'histoire du pays. Mais il est d'autres explications. Benjamin Stora parle de conflit « englouti dans la conscience française » par « l'effet de souffle »<sup>537</sup> d'une guerre du Vietnam recouvrant celle d'Indochine. La première apparaît plus spectaculaire par la profusion d'images tournées par les reporters de guerre, par sa couverture médiatique – par ailleurs, de plus en plus négative sur l'opportunité du conflit – aux États-Unis puis par ses films de guerre à gros budgets. Le Vietnam a davantage intéressé les plus jeunes et envahi *l'imaginaire* des guerres en Extrême-Orient. Pierre Pellissier ne s'étonne pas d'un certain niveau d'oubli car c'est le lot des guerres, ou autres faits lointains : « Les guerres s'oublient. Sauf pour les survivants dont elles continuent à hanter la mémoire<sup>538</sup>. » Il est logique que la société s'en éloigne et que les mémoires d'Indochine restent surtout liées à ceux qui ont vécu le conflit avant de devenir – ou pas – une référence historique et sociale. Les vétérans n'ont pas tous pour objectif de désigner des coupables d'oubli volontaire. Ils admettent la logique de l'oubli, à contrecœur. Pour Fernand Gambiez<sup>539</sup>, en 1972, il est normal que ce conflit soit marqué d'un niveau de silence et d'oubli. Pour lui, il s'agit d'une « guerre maudite », les Américains comme les Français avant eux, venant buter sur la résistance de l'APV et du Vietcong, malgré leur supériorité technique dans la guerre moderne. L'Indochine ou le Vietnam sont des lieux de défaites, intéressants à étudier, mais le mauvais souvenir qui y est attaché n'incite pas à le mémorialiser. Cela ne l'empêche pas de considérer ce conflit comme une « guerre absurde dont la réalité est encore cachée par trop de préjugés »<sup>540</sup>, ceux de la société comme ceux des vétérans. Jacques Allaire regrette que ce conflit ne soit pas davantage connu de la société<sup>541</sup>. Il considère toutefois que l'éloignement dans le temps accroît cette distance entre une Nation et son passé, comme pour chaque période historique de plus en plus reculée ; à plus forte raison pour un conflit extra-européen. La normalité de l'oubli n'est pas toujours une vraie absence, une disparition, un effacement de la mémoire, selon Paul Ricoeur. Mais l'oubli-occultation demeure le sens qui semble encore prévaloir aujourd'hui dans le monde combattant.

## 1.2 L'oubli d'une guerre : réalité ou victimisation ?

« 12 000 références bibliographiques, 263 thèses universitaires, 335 références filmographiques, dont 78 de longs métrages... Le tout en langues française, vietnamienne, cambodgienne, anglaise,

<sup>537</sup> Benjamin Stora, « préface », dans Hugues Tertrais, *Regards sur l'Indochine, 1945-1954*, Paris, Gallimard, 2015, 156 p. ; p. 11.

<sup>538</sup> Pierre Pellissier, *op. cit.*, p. 770.

<sup>539</sup> Colonel commandant le secteur à Nam Dinh en 1950, puis commandant en chef en Algérie en 1961.

<sup>540</sup> Fernand Gambiez, Préface, dans Jacques Suant, *Vietnam 45-72*, Paris, Arthaud, 1972, 318 p. ; p. 7.

<sup>541</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Jacques Allaire, le 20 février 2019.

chinoise, russe, allemande etc.<sup>542</sup>. » (Alain Ruscio)

Cette notion d'oubli justifie une absence décevante de reconnaissance pour les vétérans mais elle se change parfois en aubaine. Elle permet de déplorer une disparition pour apparaître victime d'une faute d'autrui et se donner le gant de rétablir une injustice, en oubliant des explications plus larges. Les lacunes proviennent, certes, pour la guerre d'Indochine, d'une politique mémorielle tardive, d'un refoulement de l'histoire militaire jusque-là omniprésente, du souvenir d'une *sale guerre*, étiquette qui s'attache à la guerre d'Indochine comme un sparadrap que l'on ne peut enlever. Mais les utilisateurs de l'oubli... oublient que ce sont, dès leur retour, les combattants d'Indochine qui n'ont pas voulu en parler, ou à peine entre eux, comme leurs aînés de 1914-1918. En réalité, à un moment de son existence, chaque vétéran tient sa guerre, quelle qu'elle soit, pour oubliée. C'est parfois vrai. Les vétérans d'Indochine ne sont pas les seuls à victimiser leur mémoire de guerre. Existe-t-il des conflits réellement oubliés ?

### 1.2.1 Une notion couramment employée : des exemples de « guerre oubliée »

« Ces processus de polarisation et de concurrences mémorielles ont aussi occulté d'autres coûteux engagements de l'armée française en Afrique noire [...], d'autres combats politiques [...], ou encore d'autres désengagements<sup>543</sup>. » (Pierre Journoud)

L'histoire de France est constellée de très nombreuses guerres qui ont construit – parfois affaibli – la Nation, l'État et les mémoires collectives. Pendant longtemps, l'éducation à l'histoire s'est confondue à celle d'une citoyenneté patriotique, pour que l'écolier français soit fier de son pays. Les guerres, les batailles, les héros emblématiques ont abreuvé les mémoires collectives d'une histoire militaire structurante de l'identité française, faite de gloire dans la victoire comme dans la défaite, dans les conquêtes comme dans les amputations de territoires. Elles ont rempli les programmes scolaires d'images d'Epinal, au détriment d'autres explications moins clinquantes mais réalistes des temps anciens. La génération des anciens combattants d'Indochine appartient à ce moule mémoriel, encore que l'entre-deux guerres mondiales soit une période de doutes et de remises en question dans ce domaine. Depuis les années 1980, l'histoire enseignée se détache de l'histoire-bataille et les guerres ne sont pas plus le fil rouge de programmes patriotiques qu'un « socle identitaire »<sup>544</sup>. Elles ont acquis une dimension socio-historique adaptée à la société actuelle, qui peut désarçonner une partie des vétérans des guerres du XX<sup>e</sup> siècle, eux qui ont grandi à une

---

<sup>542</sup> Alain Ruscio, *La guerre française d'Indochine (1945-1954). Les sources de la connaissance*. Bibliographie, filmographie, documents divers, Paris, Ed. Les Indes savantes, 2002, 1174 p. ; 4<sup>ème</sup> de couverture. Cette synthèse s'arrête en 2001.

<sup>543</sup> Pierre Journoud, « Guerres occultées et interventions assumées en Afrique noire », dans Hervé Drévilion et Oliver Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France, tome II De 1870 à nos jours*, Paris, Perrin, 2018, 720 p. ; p 580.

<sup>544</sup> Sébastien Ledoux, « L'histoire-bataille n'est plus un socle identitaire », *Le Monde*, 11 octobre 2013. En ligne : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/10/11/l-histoire-bataille-n-est-plus-un-socle-identitaire\\_3494382\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/10/11/l-histoire-bataille-n-est-plus-un-socle-identitaire_3494382_3232.html) (Consulté le 14 avril 2022).

époque où le *Poilu* représentait toutes les vertus d'une France victorieuse.

### 1.2.1.1 L'oubli de la guerre de 1870 et des conflits du XIX<sup>e</sup> siècle : un exemple de mémoires qui s'éloignent dans le temps

« Est venu le temps de proposer une première synthèse et de “repenser 1870” au prisme des nouvelles approches de la Grande Guerre et de la séquence des guerres industrielles entamée avec la guerre de Crimée et la guerre de Sécession. [...]. Ainsi, en s'éloignant de 1870, dans le temps comme dans l'espace, on pourra rester fidèle à la devise de ses vétérans : “ Oublier, jamais !”<sup>545</sup>. » (Résumé de l'éditeur, P. U. de Rennes, 4<sup>ème</sup> de couverture)

La guerre d'Indochine est très loin d'être le seul exemple de guerre dite oubliée. Devant tant de guerres engagées par la France, un tri mémoriel s'est effectué dans la société française comme dans l'enseignement de l'histoire. Le choix d'étudier telle ou telle guerre dans l'Éducation nationale tient à son importance dans la vie de la Nation et à son éloignement dans le temps. Certaines d'entre elles ont été importantes dans la mémoire collective mais elles disparaissent dans un passé de plus en plus passé. L'éloignement dans le temps est une première raison de l'oubli d'une mémoire sociale, militaire et même nationale.

Comparé à celui de l'Indochine, le parcours mémoriel de guerres antérieures comme celle de 1870-1871 est, à ce titre, intéressant. Elle a connu une audience particulière lorsqu'elle évoquait les provinces perdues et la reconquête comme objectif de la revanche prochaine, objectif répété jusqu'en 1918. L'Alsace-Lorraine reconquise, elle s'est vue éclipsée par l'histoire des conflits suivants, s'éloignant depuis dans le temps de manière inéluctable. François Roth et d'autres historiens de la guerre de 1870 en parlent comme d'une guerre oubliée<sup>546</sup> qu'ils s'attachent à étudier avec rigueur sans garder le voile de l'héroïsme d'antan, pour en renouveler l'analyse et en restaurer l'intérêt. Elle s'est déroulée il y a près de 150 ans et il n'existe plus d'anciens combattants pour réclamer une reconnaissance de leur combat. Mais l'histoire du conflit est connue, enseignée, et l'historiographie est assez abondante jusqu'en 1914 pour une raison simple : le conflit est non seulement récent, « la guerre par excellence »<sup>547</sup> écrit François Roth mais il concerne le territoire national. Il s'agit d'une défaite structurante de la revanche future, qui se nourrit d'héroïsme (« la division bleue » à Bazeilles, « les cuirassiers de Reichshoffen ») dans l'imaginaire des enfants, qui en apprennent les détails grâce à une propagande scolaire donnée par l'Éducation nationale récemment créée par Jules Ferry<sup>548</sup>. L'État va donc se servir de ce nouveau vecteur dans ce but, produisant pour la première fois une politique mémorielle, appuyée sur le Souvenir français,

---

<sup>545</sup> Pierre Allorant, Walter Badier, Jean Garrigues (dir.), *1870, entre mémoires régionales et oubli national*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019, 297 p.

<sup>546</sup> François Roth, *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1990, 778 p., p. 7 (« Guerre oubliée ou presque », dès la troisième phrase). Stéphane Audoin-Rouzeau, *1870. La France dans la guerre*, Paris, Éditions Armand Colin, 1989, 420 p.

<sup>547</sup> François Roth, *Ibid.*

<sup>548</sup> Souvenir précis que retrace Marcel Pagnol, dans *Le Château de ma mère*, Paris, édition de Provence, 1958, 211 p.

association créée en 1887 pour célébrer la mémoire de guerre, financer des monuments aux morts et assurer une présence aux cérémonies commémoratives.

Une fois l'objectif atteint et les provinces reconquises en 1918, au terme d'une guerre sanglante mais cette fois victorieuse et glorieuse pour le pays, la guerre de 1870 redevient une défaite humiliante qu'il vaut mieux éviter de citer. « Le chapitre est clos »<sup>549</sup>, écrit Jean-François Lecaillon. Elle garde une place dans l'histoire enseignée pour valoriser les fautes de Napoléon III mais disparaît des commémorations, recouverte par une mémoire envahissante de la Première Guerre mondiale. De 1940 à 1945, le parallèle des trahisons, des incompétences de 1870 avec celles de 1940 puis de l'État de Vichy, le désir de revanche, vont réveiller l'historiographie du conflit :

« Une résurgence d'autant plus vive que les hasards de la Seconde guerre mondiale rejouent la pièce sur les mêmes lieux (Sedan), dans le cadre d'une temporalité similaire (effondrement militaire en six semaines) et avec des circonstances provoquant des réminiscences troublantes (" trahison" d'un maréchal de France, changement de régime politique en pleine guerre, perte de l'Alsace-Lorraine)<sup>550</sup>. »

La réconciliation voulue par le général de Gaulle avec l'Allemagne met ensuite cette mémoire de guerre en sommeil, un oubli très relatif car l'historiographie, *refuge* de l'histoire et de la mémoire, s'étoffe en France comme en Allemagne. Les ouvrages de Stéphane Audoin-Rouzeau en 1989 et de François Roth en 1990 en font une étude renouvelée, le second analysant la mémoire du conflit. Jean-François Lecaillon étudie ce discours d'oubli sur la mémoire d'une guerre de plus en plus lointaine dans le temps, dont il estime qu'elle n'est « nullement oubliée, au sens où elle serait occultée, seulement remise dans les rayons de nos médiathèques ou au cœur de notre patrimoine ». Ce genre de guerre présente donc un destin intéressant dans la liste des histoires et « mémoires oubliées dont l'oubli est relatif »<sup>551</sup>, mais la guerre de 1870 peut survivre dans une mémoire régionale qui fait totalement défaut à la mémoire française de la lointaine guerre d'Indochine.

Il faut rappeler la logique d'oubli des guerres de plus en plus lointaines que sont celles de la monarchie française, les guerres doublement napoléoniennes, qui étaient très étudiées et très détaillées dans les programmes scolaires jusqu'aux années 1980<sup>552</sup>. Certaines d'entre elles subsistent parce qu'elles sont portées à bout de bras par des sociétés savantes dynamiques et par une mémoire locale qui en perpétuent le souvenir. L'Institut Napoléon, fondé en 1932, ne laisse pas de répit aux recherches sur les deux empires ni sur ses personnages emblématiques, renouvelant complètement l'approche et le contenu des études historiographiques en plus d'une diffusion passionnée et multiforme de cette période, sous la houlette de Jean Tulard à partir de

---

<sup>549</sup> Jean-François Lecaillon, *Le souvenir de 1870, histoire d'une mémoire*, op. cit., p. 185.

<sup>550</sup> Jean-François Lecaillon, « 1870, de l'oubli d'une guerre, Réalités et limites d'un silence mémoriel », blog de l'auteur *Mémoire d'histoire*. En ligne : <http://memoiredhistoire.canalblog.com/archives/2019/02/05/37078516.html> (Consulté la dernière fois le 27 avril 2022).

<sup>551</sup> *Ibid.*

<sup>552</sup> L'histoire-bataille reprend dans les années 1990 selon Laurent Henniger, « La nouvelle histoire-bataille », *Espace Temps*, n° 71-73, 1999, pp. 35-46. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/espat\\_0339-3267\\_1999\\_num\\_71\\_1\\_4066](https://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1999_num_71_1_4066) (Consulté le 26 décembre 2021).



1974 puis de Jacques-Olivier Boudon et de Thierry Lenz depuis 1999. Malgré cet effort, à l'exception de la personnalité même de Napoléon I<sup>er</sup> qui concentre les louanges et les critiques, la culture populaire de ces deux empires, a tendance à s'effiloche du fait de l'éloignement temporel. La brillance voulue des reconstitutions ne suffit pas à attirer durablement l'intérêt général pour l'évocation d'un passé aussi lointain et nostalgique, centré sur les jeux de rôles voulant redonner vie « aux deux Napoléon » et à leurs maréchaux, par le spectacle des batailles rejouées et des bals valorisant la richesse des châteaux comme des costumes. Les anniversaires, le bicentenaire de la mort de Napoléon I<sup>er</sup> en 2021, le 150<sup>ème</sup> anniversaire la guerre franco-prussienne de 1870-1871 ont, certes montré l'intérêt de la population devant les expositions et cérémonies qui y ont été consacrées. Mais le reste du temps, les conflits qui s'éloignent, guerres napoléoniennes, guerres des Temps modernes ne survivent que dans une historicisation réalisée par les spécialistes de la question, qui transpire assez peu dans l'enseignement comme dans le référentiel politique. Ils ont été très présents par le passé, dans les programmes scolaires comme dans la mémoire collective. D'autres n'ont jamais été commémorés officiellement ni médiatisés. Leur faible ampleur, leur écrasement mémoriel par un conflit proche mais également leur image parfois désastreuse et la mauvaise conscience qui s'y attache expliquent ce réel oubli. Cela n'empêche pas l'historiographie récente, plus étendue à tous les types de conflits mais plus nuancée et plus précise dans leurs implications sociales, ravive leur histoire et leurs mémoires.

#### *1.2.1.2 Des guerres « plus oubliées encore » par l'historiographie et la mémoire collective que l'Indochine*

« Les “ petites guerres ” en Indochine, en 1940-1941, contre le Japon et contre le Siam, qui restent complètement ignorées, sauf de ceux qui y ont participé. » (Benjamin Stora)

Les « petites guerres », du moins celles considérées comme telles, n'ont pas résisté à l'oubli, du fait de leur enfouissement *dans* une guerre plus connue, plus envahissante aussi et d'un désintérêt de longue durée pour des conflits jugés secondaires ou synonymes de mauvaise conscience. Il existe donc des conflits vraiment oubliés, sans littérature abondante, peu présents dans des thèses spécifiques, alors que l'Indochine a connu ou connaît ces deux apports. Le *trou de mémoire* évoqué pour l'œuvre cinématographique sur la guerre d'Indochine serait bien plus pertinent pour les conflits cités dans cette partie puisqu'il n'existe aucun film qui leur soit dédié<sup>553</sup>. Mais l'évolution historiographique s'effectue en parallèle de l'évolution sociale et l'on assiste à un regain d'intérêt sur les conflits *oubliés*. En France et, plus encore, dans les pays concernés par ces conflits « secondaires », l'historiographie récente apparaît, depuis peu, plus intéressée par ce type de conflits auxquels elle redonne une importance, et qui peut même susciter une politique mémorielle ciblée.

---

<sup>553</sup> La guerre de Corée n'est évoquée, côté français que par un film documentaire. Jacques Dupont, *Crèvecoeur*, film français, Paris, Productions René Risacher, 1955 ; réédition René Château Vidéo 1h23 mn, 2015.

Ainsi les conflits localisés faisant partie des deux guerres mondiales sont-ils moins étudiés que les grands théâtres d'opérations et ont longtemps souffert de cette disproportion d'intérêt. Leurs acteurs qui ont pu se sentir réellement oubliés. Concernant justement l'Indochine, peu d'ouvrages historiques et de thèses sont consacrés à la période 1940-1945. Benjamin Stora évoque « les “petites guerres” en Indochine, en 1940-1941, contre le Japon et contre le Siam, qui restent complètement ignorées, sauf de ceux qui y ont participé. Pourtant elles ont coûté plus de 2 000 morts français »<sup>554</sup>. Pendant quarante ans, cette partie de conflit est restée très méconnue jusqu'à la thèse de Claude Hesse d'Alzon<sup>555</sup> en 1980, publiée en 1985, complétée par l'ouvrage de Jacques Valette en 1993<sup>556</sup>. En 2012, Sébastien Verney soutient une thèse importante pour la compréhension des mécanismes politiques, militaires et culturels et sociaux dans le cadre des gouvernorats des amiraux Catroux et Decoux<sup>557</sup>. Les ouvrages postérieurs de d'Ivan Cadeau<sup>558</sup> et de Franck Michelin ont également fait date pour inclure ces guerres dans un temps plus long, celui de la guerre d'Indochine pour le premier, celle de la guerre du Pacifique pour le second<sup>559</sup>.

Autre théâtre d'opération secondaire et mauvaise conscience d'un début de guerre civile, le court conflit entre les FFL et les troupes de Vichy dans la campagne de Syrie de juin-juillet 1941 reste très peu évoqué, n'étant pas valorisant pour un pouvoir politique ni pour une armée, fracturés l'une et l'autre en deux entités très hostiles, d'obédience opposée, pendant près de trois ans. Henri de Wailly en a donc fait une « guerre occultée »<sup>560</sup>.

Les autres conflits de décolonisation n'ont pas le prestige d'une guerre d'Indochine qui véhicule des images exotiques, mystérieuses dans une nature luxuriante ou dans le miroir des rizières. Une recherche rapide permet de ne trouver que 140 occurrences dans *Sudoc* pour la « guerre du Rif », 82 pour « l'insurrection de Madagascar » en 1947 ; neuf thèses pour la première (portant directement sur ce sujet) et quatre pour la seconde<sup>561</sup>.

L'insurrection de Madagascar dure de mars 1947 à novembre 1948. Ce terme d'insurrection ne sonne d'ailleurs pas comme une guerre mais comme une révolte, alors que la définition exacte de

---

<sup>554</sup> Benjamin Stora, *Imaginaires de guerre, op. cit.*, p. 34. Stora cite un lecteur écrivant dans le courrier de *L'Express*.

<sup>555</sup> Claude Hesse d'Alzon, *La présence militaire française en Indochine : 1940-1945 : contribution en guise de préambule à l'étude des guerres d'Indochine*, Thèse d'histoire soutenue à l'Université de Montpellier en 1980 ; publiée en 1985 par le SHAT de Vincennes, 375 p.

<sup>556</sup> Jacques Valette, *Indochine 1940-1945, Français contre Japonais*, Paris, SEDES, 1993, 505 p.

<sup>557</sup> Sébastien Verney, *La Révolution nationale matrice d'une construction identitaire dans un contexte colonial : L'essor des identités nationales indochinoises des années trente au régime de Vichy*, Thèse de doctorat en Histoire moderne et contemporaine soutenue à l'École doctorale de Sciences sociales de Saint-Etienne, en 2010.

<sup>558</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, de l'Indochine française aux adieux à Saïgon, 1940-1956*, Paris, Tallandier, 2015, 620 p.

<sup>559</sup> Franck Michelin, *La guerre du Pacifique a commencé en Indochine, 1940-1941*, Paris, Passés composés. Ministère des armées, 2019, 320 p.

<sup>560</sup> Henri de Wailly, *Syrie 1941 : La guerre occultée, vichystes contre gaullistes*, Paris, Perrin, 2006, 516 p.

<sup>561</sup> Catalogue Internet du Système Universitaire de Documentation et sur tous les types de documents parus, livres, thèses, revues et autres ressources. Chiffres trouvés sur *Sudoc* et *Thèses.fr* le 8 octobre 2021. « Guerre de 1870 » représente, dans l'ordre, 4464 occurrences et 386 thèses.

ce terme révolutionnaire est « un soulèvement qui vise à renverser le pouvoir établi<sup>562</sup>. » Les journaux, à l'exception du *Monde* et surtout de *L'Humanité* se désintéressent de ce qu'ils considèrent comme une simple révolte, laquelle dure toutefois près de deux ans et détourne vers elle des renforts destinés à l'Indochine. Il faut attendre la thèse de Jacques Tronchon en 1973 pour voir une étude universitaire sérieuse sur ce sujet oublié, au sens d'une réelle occultation. Éditée en 1974, il faut attendre une seconde édition en 1986 pour trouver un écho, essentiellement à Madagascar. Elle lui redonne une vraie place, celle d'une véritable guerre menée face à des forces peu armées, portées tout autant par une volonté d'indépendance que par une colère née du travail forcé imposé par le pouvoir colonial et qui se règle par une répression sauvage qui justifie un long silence des autorités politiques. La bataille de chiffres des autochtones qui ont trouvé la mort, s'étale de 11 000 à 89 000 ; plus de 100 000 pour le haut-commissaire Pierre de Chevigné en 1949. Pour la première fois, les chiffres d'un universitaire, Jean Frémigacci<sup>563</sup>, se révèlent bien plus faibles que ceux de l'état-major de l'époque, repris par Jacques Tronchon. Mais les chiffres, finalement, importent-ils, étant le plus souvent invérifiables, comme pour le bombardement d'Haiphong et les camps de prisonniers français de la RDV ? Le drame des faits, la violence d'une répression coloniale, sont suffisamment explicites dans les témoignages des anciens insurgés et la post-mémoire de leur famille. En 2005, le président Chirac, qui est en déplacement sur l'île, qualifie officiellement cette répression « d'inacceptable<sup>564</sup> ».

Autre conflit de décolonisation, la guerre du Rif, déclenchée par Abdelkrim el-Khattabi en 1921 contre les Espagnols, en 1925 contre les Français, pour créer la République du Rif. Ce conflit dure un an, côté français, jusqu'à la reddition du chef rifain mais il faut une autre année pour détruire les dernières résistances, nécessitant l'intervention d'un puissant corps expéditionnaire commandé par le maréchal Pétain pour en venir à bout. En fait, la pacification du Haut-Atlas se poursuit jusqu'en 1934, voire 1937 pour les dernières dissidences alors que la conquête du Maroc n'a commencé qu'en 1907. Il faut attendre 1979 pour voir une première thèse évoquer ce conflit<sup>565</sup>. Mais la bibliographie française ne devient précise et dense qu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'analyse la plus récente étant celle de Julie d'Andurain en 2021<sup>566</sup>. La guerre déclenchée en Syrie en 1925, essentiellement appelée la « Grande révolte syrienne », a mobilisé une armée du Levant très renforcée pendant deux ans contre les Druzes. La révolte contre le pouvoir colonial installé à Damas prend l'allure d'une guerre de décolonisation. Peu d'ouvrages existent sur ce conflit. Enfin

---

<sup>562</sup> Dictionnaire *Le Robert*, consulté le 24 mai 2022.

<sup>563</sup> Jean Frémigacci, « L'anticolonialisme (cinquante ans après). Autour du Livre noir du colonialisme », *Afrique et histoire*, n° 1, 2003, pp. 245 à 267. Il les estime à 40 000 décès, la plupart de famine et de maladies contre les 89 000 estimés en 1948. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-afrique-et-histoire-2003-1-p.-245.htm> (Consulté le 24 mai 2022). *Idem*, La vérité sur la grande révolte de Madagascar, *L'Histoire*, n° 318, 2007.

<sup>564</sup> Monique Mas, « Pour Chirac, la répression de 1947 était "inacceptable" », *RFI*, 22 juillet 2005. En ligne : <https://savoirs.rfi.fr/fr/comprendre-enrichir/histoire/pour-chirac-la-repression-de-1947-etait-inacceptable> (*Idem*).

<sup>565</sup> Germain Ayache, *Les origines de la guerre du Rif*, thèse de doctorat d'Histoire, soutenu en 1979 à Paris I-Sorbonne.

<sup>566</sup> Julie d'Andurain, « La guerre du Rif : premiers pas vers la décolonisation, 1921-1926 », François Cochet ( dir.), *Les Guerres des années folles, 1919-1925*, Paris, Passés Composés-Ministère des Armées, 2021, pp. 167-193.

la guerre de Corée termine ce rapide éventail de conflits bien davantage oubliés que la guerre d'Indochine, liste à laquelle peut se rajouter une guerre au Cameroun, de 1955 à 1962, dont l'intitulé voire l'existence sont officiellement ignorés et que l'ouvrage collectif paru en 2011<sup>567</sup> a exhumée. Son historiographie ne fait que commencer. La guerre de Corée compte 852 occurrences dans *Sudoc* et moins d'une dizaine de thèses<sup>568</sup>. La modestie de la bibliographie et des recherches tient surtout au fait que la participation française à cette coalition des troupes de l'ONU menée par les États-Unis contre la Corée du nord puis la Chine, s'est limitée à un bataillon d'un millier d'hommes tous volontaires. Il est reconstitué à plusieurs reprises de renforts, de novembre 1950 jusqu'en octobre 1953. 3 421 soldats français y ont participé. Les articles de presse, suivis d'ouvrages d'anciens combattants de Corée (dont Jean Lartéguy) sont peu nombreux depuis soixante-dix ans, et les recherches sont récentes. Les ouvrages d'historiens comme ceux d'Ivan Cadeau<sup>569</sup> et de Pierre Journoud<sup>570</sup> en 2013, semblent assez rares en France. Par conséquent, les guerres *plus ou moins oubliées* existent bien, mais pour d'autres conflits que l'Indochine.

### 1.2.2 Le consensus pourtant presque général sur l'oubli de la guerre d'Indochine

« C'était une guerre oubliée parce qu'il trouvait que l'État français n'avait pas fait ce qu'il fallait. » (Mme veuve Lacrose, citant son mari Georges Lacrose<sup>571</sup>).

Les titres d'ouvrages sur la guerre d'Indochine font florès sur cette notion de guerre oubliée. C'est l'opinion exprimée par une majorité d'anciens combattants contactés. Ils se sentent les « oubliés de l'histoire », en particulier par les jeunes qui ne connaissent pas leur parcours, leur combat, « la génération de mon fils et de mes petits-enfants »<sup>572</sup>, écrit Jean-Paul Mouton<sup>573</sup> ; une méconnaissance de la guerre d'Indochine par les générations suivantes, qui rejoint d'ailleurs celle de la société française pendant le conflit. L'injustice de constat, à leurs yeux, provoque une amertume logique que l'on ne saurait leur reprocher.

Certains vétérans ont une manière assez poignante de l'avouer comme René Laroche<sup>574</sup> : « On ne nous aime pas<sup>575</sup>. » Jean-Louis Foulet<sup>576</sup> pense que les combattants d'Indochine ont été non seulement oubliés mais également « abusés » par les politiques qui leur présentaient la guerre

---

<sup>567</sup> Thomas Deltombe, Manuel Domergue, Jacob Tatsistsa, *Kamerun !*, Paris, La découverte, 2011, 741 p. Pierre Journoud en fait état en 2018. Pierre Journoud, « Les guerres coloniales des "soldats perdus" 1945-1962 », dans Hervé Dréviron et Olivier Wieviorka, *op. cit.*, pp. 579-583.

<sup>568</sup> Chiffres trouvés sur *Sudoc* et *Thèses.fr* le 8 octobre 2021.

<sup>569</sup> Ivan Cadeau, *La guerre de Corée 1950-1953*, Paris, Perrin, 2013, 370 p.

<sup>570</sup> Pierre Journoud (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2013, 478 p.

<sup>571</sup> Georges Lacrose était capitaine au 1/4<sup>ème</sup> RTM à Dien Bien Phu.

<sup>572</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>573</sup> Caporal dans l'armée de l'air en Indochine.

<sup>574</sup> Ancien sergent du RICM.

<sup>575</sup> Extrait du questionnaire de René Laroche, reçu le 16 août 2018.

<sup>576</sup> Maître principal dans la FAIS (Force amphibie Indochine Sud).

comme une lutte contre le communisme : « C'était la colonie qu'il fallait sauver<sup>577</sup>. » D'autres disent « trahis ». De fait, du point de vue des vétérans, l'étiquette de « guerre coloniale » qui s'y attache est catastrophique pour la mémoire collective. André Laperle, ancien parachutiste du 1<sup>er</sup> BCCP puis dirigeant de l'association d'anciens combattants, le GNCI<sup>578</sup>, en est persuadé. Il regrette la *mauvaise conscience coloniale* que véhicule ce conflit : « Nous avons été les oubliés de l'histoire et nous continuons à être les oubliés de l'histoire. Dans le milieu et le contexte actuels, la guerre d'Indochine était une guerre coloniale ; c'est très mal vu d'être colonial<sup>579</sup>. » Cette référence, ajoutée à la lourde défaite de Dien Bien Phu en 1954, accentue l'impopularité du conflit, provoquant, selon lui, une culpabilisation de l'engagement de la France qui justifierait, entre autres, l'oubli de son histoire. Historiens et anciens combattants sont, en général, d'accords sur le fait que l'État, dans un premier temps, n'a pas réalisé le travail attendu d'une politique mémorielle inexistante et que cette guerre est restée longtemps absente des programmes de l'Éducation Nationale<sup>580</sup>. Mme Lacrose se rappelle que son mari estimait que « c'était une guerre oubliée parce qu'il trouvait que l'État français n'avait pas fait ce qu'il fallait »<sup>581</sup>. La mémoire combattante française de cette guerre d'Indochine est d'abord construite sur l'incompréhension des vétérans vis-à-vis de l'attitude de leur propre patrie, oublieuse du souvenir de leur sacrifice. Certains historiens ont le même ressenti, comme Jacques Dalloz qui en fait un chapitre de son ouvrage sur la guerre d'Indochine, « Une guerre coloniale oubliée »<sup>582</sup>, idée qui va dans le sens de la position d'André Laperle, un *oubli volontaire* à cause du côté « colonial » du conflit.

Pour nombre d'historiens, cette idée d'oubli apparaît logique si l'on considère la disproportion entre le nombre élevé d'ouvrages, colloques, émissions suscitées par les deux conflits mondiaux, la guerre américaine du Vietnam, voire la guerre d'Algérie vis-à-vis de celui moins élevé sur celle d'Indochine, principalement par manque d'intérêt. Mais la nuance est davantage dans le *manque de diversité* des travaux d'historiens que dans leur absence. Présente aux *Rendez-vous de l'histoire de Blois*, en octobre 2018, Raphaëlle Branche estime qu'un conflit comme l'Indochine a besoin d'un grand nombre de travaux de recherches sur des questions diverses, négligées jusque-là quant à leur quantité et leur qualité. Elle ne parle pas d'oubli mais de « déficit de travaux », d'inégale « épaisseur historiographique » dans plusieurs domaines :

« Il y a un déficit très clair en termes de travaux sur la guerre d'Indochine et même sur la guerre de Corée. [...] On a encore besoin de travaux qui soient à la fois des travaux d'histoire sociale des combattants et une histoire du combat, du fait guerrier. Pour l'Indochine, [...], il faut quasiment tout faire. On a un énorme travail de Michel Bodin qui a fait un grand livre qui est nous donne beaucoup d'éléments en histoire sociale mais, finalement, sur les pratiques guerrières, sur le combat, sur le

<sup>577</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>578</sup> Groupement National des Combattants d'Indochine

<sup>579</sup> André Laperle, président du GNCI, au micro de "Fréquence Mistral" le 23 octobre 2015. En ligne : [http://www.frequencemistral.com/Le-Groupement-National-des-Combattants-d-Indochine-etait-en-Congres-dans-les-Alpes-du-Sud\\_a2067.html](http://www.frequencemistral.com/Le-Groupement-National-des-Combattants-d-Indochine-etait-en-Congres-dans-les-Alpes-du-Sud_a2067.html) (Consulté le 26 décembre 2021).

<sup>580</sup> Cf. *infra.*, p. 1712.

<sup>581</sup> Entretien de l'auteur avec la veuve du capitaine Lacrose, à Saint-Pierre-en-Faucigny, le 20 août 2019.

<sup>582</sup> Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Seuil, 1987, 316 p. ; p. 115

rapport à l'ennemi, sur la représentation de soi, sur la représentation de l'ennemi, sur l'immense diversité des combattants dans la guerre d'Indochine, il reste beaucoup de travaux (à réaliser, NDA). Mais l'historiographie dépend de l'espace dans laquelle elle se déploie, et en France, on a eu plus d'appétit pour la guerre d'Algérie. [...]. Sur la Première Guerre mondiale, on a des bibliothèques qui ne tiendraient pas dans cette université, sur la guerre d'Algérie, je crois qu'on aurait fait le tour assez rapidement, même s'il y a beaucoup de choses. Et sur l'Indochine, cela tiendrait dans une pièce. On a besoin de plus de travaux pour avoir plus d'exigence. [...]. Il y a aussi une question d'épaisseur historiographique<sup>583</sup>. »

Cet alignement des planètes mémorielles et historiennes sur un oubli du conflit peut également provenir de l'itinéraire personnel de chacun. La mémoire individuelle et la post-mémoire ne concernent pas seulement les vétérans. Les historiens, les journalistes et personnalités médiatiques et, de manière générale, ceux qui ont connu l'époque des guerres décoloniales sont également perméables aux incidences de leur propre parcours, du moins pour la génération des baby-boomers pendant laquelle elles se sont déroulées. Ils développent une mémoire ou une post-mémoire sensible rattachée à ce conflit. Ainsi Patrice Gélinet publie-t-il, en 2014, la synthèse des entretiens qu'il a eus avec des anciens d'Indochine au long des sept émissions réalisées sur France culture en 1990, précédée de ce souvenir personnel : « J'ai découvert ce qu'était l'histoire le 8 mai 1954. J'avais huit ans, mon père était officier de marine à Haiphong, et je me souviendrai toujours de l'émotion de ma mère entrant dans notre appartement parisien avec un numéro de France-Soir annonçant, sur toute sa une, la chute de Dien Bien Phu<sup>584</sup>. » Cette émotion se retrouve soixante ans plus tard. Plusieurs journalistes, animateurs et anciens combattants se rejoignent sur ce constat. Dans son émission de radio *Libre-Journal*, le 7 avril 2014, Roger Saboureau<sup>585</sup> diffuse un entretien sur Radio Courtoisie sous le titre « Indochine, guerre oubliée » avec comme invités deux anciens lieutenants du CEFEO, Bernard Grué, du 3<sup>ème</sup> REI, Jean Luciani, du 1<sup>er</sup> BEP et Philippe de Maleissye, contrôleur général des armées<sup>586</sup>.

L'explication préalable porte sur l'idée du titre en parlant de la disparition inexorable des témoins et du manque de médiatisation. Philippe de Maleissye est plus explicite :

« Vous avez intitulé votre émission "une guerre oubliée". Je crois qu'on ne pouvait pas qualifier cette guerre de meilleure façon. Mais il y a deux manières d'oublier. Il y a l'oubli de la mémoire parce que la mémoire est encombrée. [...]. Je crois que dans le cas de la guerre d'Indochine [...], c'est une guerre oubliée, mais parce que la deuxième façon d'oublier un événement, c'est de ne pas vouloir le retenir. Je pense que dans cette affaire, cette guerre a été oubliée mais elle a même été oubliée pendant qu'elle se déroulait. Elle a été oubliée par la Nation, elle a été oubliée en partie par ses gouvernements de 1946 à 1954, et je crois qu'aujourd'hui, si l'on en parle un peu et notamment grâce à vous, eh bien probablement que chacun peut ressentir au fond de lui-même un certain

---

<sup>583</sup> Raphaëlle Branche, « Une histoire de la guerre XIX<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècle », *Les Rendez-vous de l'Histoire*, 13 octobre 2018. En ligne <https://rdv-histoire.com/edition-2018-la-puissance-des-images/une-histoire-de-la-guerre-XIXe-XXIe-siecle> (Consulté la dernière fois le 27 avril 2022) de 12: 44 à 15:35.

<sup>584</sup> Patrice Gélinet, *Indochine, Indochine 1945-1954, chronique d'une guerre oubliée*, Paris, éditions Acropole, 2014, 301 p. ; p. 9.

<sup>585</sup> Ancien combattant d'Algérie, passé à l'OAS, en 1961 et arrêté en 1962. Animateur radio d'un *Libre Journal* à Radio Courtoisie. Passionné des conflits algérien et indochinois, il a dirigé d'autres émissions sur ce dernier en 2004 (*Reparlons encore de la bataille de Dien Bien Phu et de la fin de l'Indochine* » le 17 mai et « Les soldats oubliés qui furent prisonniers dans la guerre d'Indochine » le 4 octobre) et en 2016 (« Parachutiste en Indochine : la naissance d'une légende » le 14 novembre).

<sup>586</sup> Actuel président de l'ANAPI. Entretien disponible sur Libre Journal de Roger Saboureau du 7 avril 2014 : "Indochine, guerre oubliée" - Radio Courtoisie (Consulté la dernière fois le 27 avril 2022).

sentiment de culpabilité à l'égard de la façon dont nous tous collectivement, Nation, nous avons porté nos soldats dans la mission qui leur a été confiée par la France à cette époque<sup>587</sup>. »

Plusieurs arguments tombent juste. L'argument de mémoire « encombrée » n'est pas illogique, au vu de la somme d'événements importants et en particulier de conflits que retracent l'histoire de France. Leur hiérarchie est ensuite une question de choix que ne font pas forcément l'État ni l'Éducation Nationale, contrairement à l'explication des tenants de la guerre oubliée. Philippe de Maleissye rappelle avec justesse le caractère oublié de cette guerre *pendant* son déroulement. Il est toutefois étonnant de parler d'une culpabilisation de la société française actuelle, de la Nation, se rendant compte de l'oubli injuste des combattants d'Indochine pendant et depuis ce conflit. C'est un retournement de l'argument apposé au front des historiens à propos de leur vision de la colonisation et de la guerre coloniale qui aboutirait à culpabiliser les vétérans dont le combat a défendu un ordre colonial déclinant. Ce passionné de l'Indochine devenu dirigeant de l'ANAPI rappelle ensuite qu'enfant, il a vécu deux ans et demi au Laos et « conserve de cette période un souvenir absolument merveilleux. Je dirais que, comme gamin, j'ai été atteint par le mal jaune, comme les soldats du corps expéditionnaire avaient pu l'être en leur temps. Étant passionné d'histoire, je voulais écrire quelque chose sur ce sujet qui, probablement m'habitait<sup>588</sup>. »

Ce passage traduit une réflexion qui entre dans la logique de celle des vétérans parce que cette identité de vue naît non seulement d'un intérêt historique mais aussi d'une implication personnelle. Elle trouve son origine dans la nostalgie de l'Asie, une Asie souvent fantasmée qui trouve ensuite son aboutissement dans le récit de son livre, *La vallée perdue*<sup>589</sup>, improprement appelé « roman-vécu » qui véhicule un mélange d'héroïsme, d'amour mutuel entre Français et Vietnamiens, de guerre qui ou que justifie la fin du passage radiophonique sur la culpabilisation des Français envers les combattants d'Indochine.

Pour résumer, cette idée de guerre oubliée, en dehors des témoins eux-mêmes, existe surtout chez des personnes passionnées d'histoire et en particulier d'histoire militaire, impliquées directement ou non dans le conflit, qui regrettent que leur passion ne soit pas plus évoquée et qui victimisent des vétérans auxquels la société ne rendrait pas suffisamment hommage. Les plus vindicatifs en arrivent même à reprocher à l'État, aux médias, aux enseignants d'oublier de parler des *batailles*, qui sont en fait, le plus souvent, des combats sans aucune mesure avec celles des guerres mondiales. L'appel au devoir de mémoire systématique est, dans ce cas, abusif, parfois délirant. Se souvient-on de chaque combat de la guerre de 1870, sinon au niveau local ? Qui connaît ceux de l'expédition du Mexique, Camerone excepté ? À quel titre évoquer l'adjudant-chef Vandenberghe dans une salle de classe, au vu d'une personnalité et d'une suite d'actions très complexes qu'il est difficile d'ériger en modèle ? Il convient donc de nuancer cette affirmation, si

---

<sup>587</sup> *Ibid.*, de 9 : 21 à 10 : 44.

<sup>588</sup> Libre journal de Roger Saboureau du 7 avril 2014, <https://www.radiocourtoisie.fr/2014/04/07/libre-journal-de-roger-saboureau-du-7-avril-2014-indochine-guerre-oublie/> ; *Ibid.*, de 11 : 01 à 11 : 20.

<sup>589</sup> Philippe de Maleissye, *La vallée perdue*, Paris, Indo Éditions, 2013, 400 p.

automatiquement employée, et qui ne tient pas complètement lorsque l'on examine, en détail, les gestes effectués pour rendre un hommage légitime aux combattants d'Indochine.

### 1.3 Atténuer ou réfuter l'idée d'oubli : l'état des lieux

« Pensons-y toujours, n'en parlons jamais<sup>590</sup> » (Léon Gambetta)

Ce qui est répété n'est pas forcément une vérité. L'un des problèmes de transmission d'un savoir, qu'il soit histoire ou mémoire, est de répéter une explication comme une antienne sans en vérifier la pertinence. Il s'agit juste de nuancer cette notion d'oubli sur un plan historique. Il existe des différences logiques entre la mémoire sensible de l'ancien combattant et la réalité historique. Tous les vétérans n'ont pas la même analyse.

#### 1.3.1 Un oubli pourtant très partiel : la mémoire sensible et la perception de l'oubli face aux diffusions éditoriales et au propre comportement des vétérans

« La mémoire relève d'une approche sensible, individuelle, presque sentimentale du passé, qui abolit la caractéristique première de l'histoire historique, à savoir la mise à distance<sup>591</sup>. » (Henry Rousso)

Dans une liste des guerres du XX<sup>e</sup> siècle, la connaissance de celle d'Indochine vient effectivement loin derrière les deux guerres mondiales et le conflit algérien mais sans pour autant être absente. Certes, l'oubli concerne surtout, aux yeux des vétérans et passionnés du conflit, son manque de résonance, de connaissance dans la mémoire collective. Mais on ne peut parler d'oubli sur cette seule explication. Une mémoire sensible s'appuie sur des souvenirs de photos, de films, d'objets, de noms retenus pour des raisons très différentes. L'évocation de ce nom « Indochine », dans une partie de la société, réveille des sensations, plus ou moins vagues, plus ou moins connues d'exotisme, de jungle, de guerre, surtout le nom curieux et dramatique de Dien Bien Phu, sur la base de d'images, de faits, de mots. Une part minoritaire de la société la connaît fort bien par passion des conflits, de l'histoire militaire ou/et familiale. La plus grande partie de la population, la plus jeune, ne connaît pas du tout cette guerre lointaine dans tous les sens du terme. Mais les multiples livres parus et les efforts des associations, la politique mémorielle même tardive permettent de connaître et faire connaître ce conflit si l'on en a le souhait.

Certes, si l'on recherche, comme pour la partie précédente, les mots « Guerre d'Indochine », mis entre guillemets, sur Internet, en particulier Google et dans « Mots sujets » du catalogue *Sudoc*<sup>592</sup>, on trouve de nettes différences entre les occurrences de tel ou tels conflits. En octobre

---

<sup>590</sup> Citation retravaillée de Léon Gambetta à propos de la perte de l'Alsace et de la Moselle, qui avait dit au discours de Saint-Quentin, le 16 novembre 1871 : « Ne parlons jamais de l'étranger, mais que l'on comprenne que nous y pensons toujours ».

<sup>591</sup> Henry Rousso, « Réflexions sur l'émergence de la notion de mémoire », dans *Histoire et mémoire*, CRDP de Grenoble, 1998.

<sup>592</sup> Chiffres recueillis par l'auteur le 16 avril 2022. Entre parenthèses, le 18 octobre 2019.



2022, le résultat est de 1 968 occurrences (1 601 en 2019) pour « Guerre d'Indochine » dans *Sudoc*, 4 641 occurrences pour « guerre d'Algérie », 17 078 pour « Première Guerre mondiale » et 20 942 pour « Seconde Guerre mondiale ». Sur le moteur de recherches Google, les occurrences sont respectivement, toujours notées entre guillemets pour éviter le nombre de mots sur « guerre », « Indochine », d'environ 587 000, 6 200 000, 20 300 000 et 35 200 000<sup>593</sup>. Bien entendu, la liste de *Sudoc* comme celle de Google ne donnent pas le chiffre exact des publications. Certains ouvrages sont réédités, publiés dans plusieurs collections, répétés à plusieurs reprises. Mais cela donne, par comparaison, une idée de la hiérarchie des conflits au XX<sup>e</sup> siècle. La guerre d'Indochine est mentionnée directement ou a fait l'objet de 54 thèses depuis la thèse de Pierre Rocolle en 1967<sup>594</sup>. Sur le site thèses.fr, 118 thèses existent sur le conflit, mais il faut trier entre celles pour lesquelles le conflit est le sujet des recherches et l'ensemble des thèses qui le citent simplement. Étant logiquement moins étudiée que chacun des trois autres conflits<sup>595</sup> qui ont davantage marqué de pays impliqués, la guerre d'Indochine n'apparaît pas, ici encore, comme un sujet réellement « oublié » ; dans ce cas, il n'aurait pas généré une telle liste de publications et de recherches. « On a beaucoup écrit sur la guerre d'Indochine et sur l'armée. Une multitude d'ouvrages – histoires, mémoires, témoignages – d'innombrables articles ont narré, expliqué et analysé les événements du conflit »<sup>596</sup> a écrit Michel Bodin, il y a plus de vingt-cinq ans, avant même l'émergence d'une dynamique mémorielle, source d'une véritable floraison d'autobiographies et de webdocumentaires depuis le début des années 2000.

Certes, tous les domaines du conflit n'ont pas encore été étudiés comme les autres guerres du XX<sup>e</sup> siècle, comme le souligne Raphaëlle Branche, en particulier l'aspect sociologique d'un conflit qui nécessiterait davantage d'études universitaires. L'enseignement scolaire et la politique mémorielle de l'État ne semblent pas le valoriser davantage, mais tous ceux qui souhaitent le connaître le peuvent parfaitement depuis des années, et en détail. Il est par conséquent étonnant de se plaindre d'une guerre oubliée quand on a un grand nombre de documents en circulation, en bibliothèques ou sur Internet. Plusieurs thèses<sup>597</sup>, et non des moindres, celles de Julien Mary et Nicolas Séradin, sur le douloureux thème des camps de la RDV, n'ont pas été publiées mais sont intégralement accessibles sur Internet. Les anciens d'Indochine ne semblent pas au courant de ces études ni des évolutions de ces dernières années. Mais qui a songé à le leur dire ? D'après les témoignages, seuls Jacques Allaire et Pierre Latanne connaissent les ouvrages historiques.

---

<sup>593</sup> Chiffres de Google et de *Sudoc* dans une recherche effectuée la dernière fois le 16 avril 2022. Rappel pour la guerre de 1870 : 4 562 occurrences dans *Sudoc* et 1 130 000 sur Google.

<sup>594</sup> Au 19 octobre 2019, dans « Thèses.fr », le résultat est de 54 occurrences, mais certaines sont nettement folkloriques dans leur rapport à la guerre d'Indochine. Au 16 avril 2022, 118 occurrences. Dans ma bibliographie, ce sont 74 thèses qui l'abordent dans tous les domaines.

<sup>595</sup> En comparaison, Première Guerre mondiale (1 484 thèses recensées), Seconde Guerre mondiale (8 064 recensées), guerre d'Algérie (332 recensées) sont bien plus étudiées sur un plan universitaire.

<sup>596</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats. Indochine 1945-1954*, Paris, Editions L'Harmattan, 1996, 286 p. ; p. 7.

<sup>597</sup> En PDF sur Hal, les thèses de Julien Mary et Nicolas Séradin, sur la mémoire des prisonniers français du Vietminh, de Bénédicte Ponçot sur « Besançon à l'heure de la décolonisation », de Laure Cournil sur « Dien Bien Phu, des tranchées au prétoire » et bien d'autres encore. Consulter le site thèses.fr pour s'en assurer.

Les vétérans ont pourtant beaucoup lu sur *leur* conflit ; il suffit de contempler le nombre d'ouvrages sur ce conflit présent chez eux, l'étendue de la bibliothèque du colonel Allaire sur tout un pan de mur de son salon et le nombre de pages consacrées à la bibliographie de cette thèse sur les autobiographies et les études historiques pour s'en convaincre. Là où les vétérans ont raison, c'est que la guerre d'Indochine a plus ou moins été écartée pendant vingt-cinq ans, d'abord jusqu'en 1980 de De Gaulle à Giscard d'Estaing, puis de 2005 à 2018, de Jacques Chirac à Emmanuel Macron sur le plan de la politique mémorielle. Ils se désolent que peu de jeunes la connaissent, ne l'ayant pas ou peu vue à l'école. Pierre Journoud voit dans la période de 2005 à 2016, de Jacques Chirac à François Hollande, une volonté « d'effacement du passé comme contrainte politique<sup>598</sup>. » Pour avancer sur le plan géopolitique, garder des alliés ou en avoir de nouveaux comme le Vietnam et pour maintenir l'unité nationale, fallait-il apaiser voire effacer le passé colonial, les défaites, oublier les conflits sanglants et ainsi espérer une reprise des contacts amicaux, des contrats commerciaux et éviter les polémiques ?

Au vu du nombre d'ouvrages et d'autres types de productions, sans oublier la journée commémorative du 8 juin créée en 2005, cet oubli-là est vraiment partiel. La perception et le tri personnel de leurs souvenirs forment une mémoire sensible chez les anciens combattants, qui dépend de leur engagement dans le conflit, des épisodes vécus plus ou moins dramatiquement et de leur caractère. Cet ensemble de perceptions, très différent d'un combattant à l'autre ne sont qu'un versant de réalité qui ne se retrouve pas nécessairement chez le frère d'arme qui a vécu la même chose ; cette guerre forme des mémoires très diverses qui ne s'associent pas toutes à un sentiment de guerre oubliée.

Un point est pourtant trop rarement soulevé : ce relatif oubli résulte surtout des anciens combattants eux-mêmes. Depuis leur retour, ils n'ont pas su ni surtout voulu ou pu témoigner, pendant longtemps, de la dureté de ce conflit lointain, poursuivant la guerre en Algérie, essayant de ne pas réveiller les doubles traumatismes de ces conflits... ou leur colère d'avoir été trahis, incompris, maltraités. « Il y a dix ans, j'ai brutalement émergé de l'ombre »<sup>599</sup>, a écrit Hélié de Saint Marc, qui a accepté d'évoquer ses souvenirs en 1989. Son silence a duré presque trente ans dont six d'emprisonnement, jusqu'au moment où cette colère a disparu. Beaucoup de vétérans ont tenté de refouler le souvenir de la violence du conflit qu'ils ont subie, celle d'une reconquête coloniale brutale qui rappelle le même problème de mémoire des conquêtes coloniales un siècle plus tôt et qui restent aujourd'hui encore dans le non-dit et le non-écrit. D'autres vétérans n'ont pas jugé utile de communiquer, l'Indochine restant un « bon souvenir ». Ceux qui ont voulu ne regarder que

---

<sup>598</sup> Pierre Journoud, « France – Viêt Nam : Entre héritages de l'histoire et quête d'un nouveau souffle », *Asie - Pacifique News*, 31 août 2016. En ligne : <https://asiapacifique.fr/diplomatie-france-viet-nam-entre-heritages-de-lhistoire-quete-dun-nouveau-souffle/> (Consulté la dernière fois le 16 avril 2022).

<sup>599</sup> Hélié de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, op. cit., p. 89.

l'avenir et oublier le passé, espérant surtout évacuer les violences subies ou/et données, ont enfermé leurs souvenirs au plus profond d'eux-mêmes en voulant les effacer, parfois en vain. Une amémorie<sup>600</sup> réussie a bloqué leur parole pour le reste de leur existence ; ces vétérans-là n'en n'ont jamais parlé, dans une volonté d'oubli complet et volontaire.

C'est ce que m'ont signifié plusieurs vétérans contactés. Mais cette volonté d'amémorie ne fonctionne pas toujours. Il s'agit davantage d'un refoulement du souvenir traumatique qu'un effacement réel, somatisé ou non, qui resurgit quelques années plus tard, plus violent encore. Le massacre de Harkis, pour ceux qui y ont assisté, a réveillé le souvenir de l'abandon des populations du Tonkin de manière très brutale. D'autres ont isolé leur mémoire pour ne parler qu'entre anciens dans les associations, considérant qu'elle ne peut être comprise que par des personnes ayant vécu le même conflit. Dans ce travail de recherche, rares ont été les dirigeants d'associations ou d'amicales, dans un premier temps du moins, à communiquer les coordonnées de leurs vétérans. Les listes d'adhérents sont rarement à jour. La méfiance existe envers les historiens dont les analyses sont différentes. L'initiative de trier les types de témoignages, sous prétexte que certains sont plus intéressants et surtout plus représentatifs que d'autres, et celle de préserver la vie privée de chacun se discutent car c'est aux adhérents de décider. Tous ces choix ont leur logique, mais il ne faut pas déplorer l'oubli et en même temps, restreindre le champ des témoins par prudence. Il est donc très compliqué de synthétiser les mémoires combattantes pour affirmer que les vétérans sont d'accords sur l'occultation de leur passé en Indochine.

### 1.3.2 Diversité et nuances des mémoires combattantes à propos de l'oubli

« Certains tiroirs sont désormais presque vides. » (Hélie de Saint Marc)

Cette idée d'oubli est donc courante dans la mémoire d'Indochine, mais les vétérans n'en font pas tous forcément une affaire d'État. Le temps qui s'étire et la certitude que la guerre d'Indochine n'aura jamais l'écho qu'ils espèrent, amènent les vétérans à davantage de fatalisme que de rancœur. Pour des anciens combattants dont les plus jeunes dépassent les quatre-vingt-six ans, en 2022, le temps de l'oubli est, avant tout, celui d'un oubli mécanique : « Les triomphes du jour se sont atténués dans ma mémoire, où certains tiroirs sont désormais presque vides : j'ouvre en vain leurs poignées ; ils ne contiennent presque plus rien<sup>601</sup> », a écrit Hélie de Saint Marc. À un autre endroit, il explique : « Mes partisans ! J'ai l'impression de rechercher vos traces dans une forêt dont les arbres ont été abattus. La porcelaine de notre aventure s'est brisée<sup>602</sup>. » Ceux qui ont rédigé leurs souvenirs, publiés ou écrits pour le cercle familial, se félicitent de l'avoir fait à temps ; c'était d'ailleurs l'un de leurs objectifs.

Le temps a passé sur un conflit dont l'éloignement atténue parfois les douleurs et les rancœurs,

---

<sup>600</sup> Un effacement des mémoires.

<sup>601</sup> Hélie de Saint Marc, *op. cit.*, p. 47.

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 18.

même si les nuits sont parfois cruellement marquées d'insomnie et de cauchemars aussi épars qu'inattendus. Des vétérans estiment, par conséquent, qu'il n'est pas utile d'invoquer un oubli qui s'attache automatiquement à chaque événement qui se termine. Cette idée d'oubli n'est pas récusee ; elle a valeur de normalité, parfois de fatalité. Chez les vétérans nourris d'une culture historique souvent acquise dès la fin des conflits ou depuis la retraite, beaucoup voient en l'érosion mécanique d'une mémoire, un présent logique et un avenir funeste. En effet, qui pourra diffuser la mémoire d'Indochine après eux ?

De même, tout en affirmant l'oubli manifeste de leur parcours en Indochine, nombre d'anciens trouvent une autre logique moins tranchée que l'opposition du parti communiste, de la gauche anticolonialiste ou le manque de politique mémorielle. La plus courante est celle, entre autres témoignages similaires, de Pierre Caubel<sup>603</sup>, qui rappelle que cet oubli de leur combat existait déjà pendant le conflit : « Oui, on était “oublié” pendant, comment pourrait-on ne pas être oublié aujourd'hui ?<sup>604</sup> » Henri Darré<sup>605</sup> pense plutôt que l'accumulation de guerres et autres interventions depuis 1945 nuit à la lisibilité de cette guerre lointaine : « Bien sûr que je me sens un peu “oublié” en tant qu'ancien d'Indochine mais, je comprends bien que les nombreux théâtres d'opérations existants aujourd'hui sur la planète, effacent inexorablement les précédents, quelque soient leur importance<sup>606</sup>. » Une position partagée par Max Poiroux<sup>607</sup> (« Oui, sans doute, mais l'histoire de l'Indochine est un “détail” de faible importance<sup>608</sup>. ») et Bernard Prin<sup>609</sup> (« Mais qu'est-ce » que notre petite histoire dans l'histoire du monde ?<sup>610</sup> »). Il s'agit davantage ici d'une résignation face à l'oubli que de son acceptation.

D'autre part, une minorité d'anciens d'Indochine ne considèrent pas l'idée d'oubli pertinente aujourd'hui. Ils ne la réfutent pas ; leur position est modérée sans verser dans l'angélisme. L'oubli a existé, mais leur mémoire existe bel et bien, d'autant qu'il a fallu se battre pour en arriver là. William Schilardi<sup>611</sup>, qui préside l'Association Nationale des Combattants de Dien Bien Phu, dissocie les situations entre l'oubli passé et l'historicisation actuelle. « Nous sommes les témoins de l'histoire. » estime-t-il ; il ajoute peu après : « au début c'était une guerre oubliée, mais nous commençons à rentrer dans l'histoire<sup>612</sup>. » Sa perspicacité l'honore d'autant qu'il est l'un des rares dirigeants associatifs à s'en apercevoir, du moins à le dire.

L'étude de la politique mémorielle de l'État permet, en effet, de remarquer qu'elle est tout d'abord absente, puis discrètement présente depuis les années 1980 : les gestes de l'État depuis la création de la tombe du soldat inconnu d'Indochine à Notre-Dame-De Lorette en 1980 paraissent

---

<sup>603</sup> Officier pilote au Group de bombardement 1/25 « Tunisie ».

<sup>604</sup> Extrait du questionnaire sur sa mémoire d'Indochine, reçu le 16 août 2018.

<sup>605</sup> Un temps affecté au Théâtre aux Armées, il a combattu au 2ème BME0 (Bataillon de marche d'Extrême-Orient).

<sup>606</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>607</sup> Ancien soldat du RICM puis sergent-chef au RBCEO (Régiment blindé colonial d'Extrême-Orient).

<sup>608</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 12 septembre 2018.

<sup>609</sup> Sergent au BM/43<sup>ème</sup> RI (bataillon de marche).

<sup>610</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>611</sup> Parachutiste du 8<sup>ème</sup> BPC à Dien Bien Phu.

<sup>612</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 15 août 2018.

comblent un vide mémoriel de plus vingt-cinq ans, sans compter les parutions régulières d'ouvrages, de revues et de documentaires sur ce conflit. Les acteurs disparaissent peu à peu mais l'histoire met en valeur leurs témoignages. Conflit oublié ? Plusieurs vétérans ont, plus nettement encore, répondu par la négative, pour des raisons plutôt pragmatiques. Non ce conflit ne l'est pas. Tout d'abord, parce que l'on parle de cette guerre. Guy Delplace<sup>613</sup>, grand blessé d'Indochine et « gueule cassée » affirme : « On ne peut pas dire qu'elle est oubliée. On en parle aujourd'hui. Ce fut une guerre atroce. Les films entretiennent l'histoire de cette guerre<sup>614</sup>. » Pour Jean Goriot<sup>615</sup>, l'oubli réel n'est pas encore là, mais il veut rester prudent. Selon lui, « ça vient »<sup>616</sup>, car s'il n'y a pas encore d'oubli des combattants d'Indochine, leur disparition risque de changer la donne. Qui parlera d'eux, après eux ? Jacques Thomas<sup>617</sup>, enfin, estime que c'est le rôle des anciens et de leurs associations de diffuser la mémoire, ce qu'ils font ; à eux d'affronter l'oubli et de pallier les insuffisances de la politique mémorielle : « Un pays (son peuple) ne se glorifie pas de ses échecs. Ceux qui ont tout donné n'oublient pas ; à eux d'expliquer, se faire comprendre, conforter l'exigence du devoir<sup>618</sup>. » Même tonalité pour Pierre Dissard<sup>619</sup> : « Nous avons des associations qui pallient les déficiences de l'État<sup>620</sup> » et pour Bernard Gaudin<sup>621</sup>, « Les anciens d'Indochine œuvrent pour qu'elle (La mémoire d'Indochine, NDA) ne le soit pas<sup>622</sup> ». En fait, l'oubli de leur mémoire n'est pas une réalité complète puisque ce sont les anciens qui l'ont entretenue par leurs interventions dans les écoles, les commémorations et dans les associations.

Enfin le fait d'avoir sollicité les vétérans leur fait parfois prendre conscience que le sujet intéresse au-delà du monde combattant. Les questions adressées à Robert Drouilles<sup>623</sup> sur sa mémoire d'Indochine et l'entretien qui a suivi lui ont fait plaisir, lui qui ne l'avait encore jamais été : « L'oubli, je le ressentais jusqu'à ce jour. Je réviserai mon opinion en répondant à ce questionnaire<sup>624</sup> ! » Jacques Allaire est, entre tous, celui qui a le plus transmis sa mémoire d'Indochine sans avoir écrit son autobiographie. Il est devenu la référence mémorielle de ce conflit, du souvenir de Bigeard, celui à qui l'on fait appel pour évoquer son passé et celui de ses compagnons dans une conférence, un colloque, un documentaire. Son activité inlassable prouve à elle seule que la guerre d'Indochine suscite encore de l'intérêt. Sa liberté de parler de l'Indochine et le nombre répété de ses interventions sont là pour en témoigner.

---

<sup>613</sup> Quartier-maître sur une vedette dans les Flottilles de Vung Tau puis Nha Trang.

<sup>614</sup> Guy Deplace, membre du Conseil d'administration de l'association « L'Union des Blessés de la Face et de la Tête (UBFT) ». Extrait de son questionnaire, reçu le 10 juin 2017.

<sup>615</sup> Sergent dans un régiment de marche affecté au Cambodge.

<sup>616</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>617</sup> Lieutenant au 2<sup>ème</sup> BEP.

<sup>618</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>619</sup> Sergent au 813<sup>ème</sup> bataillon de Transmissions.

<sup>620</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1<sup>er</sup> juin 2018.

<sup>621</sup> Sergent au commando du Nord-Vietnam n° 25.

<sup>622</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>623</sup> Soldat du 72<sup>ème</sup> Bataillon colonial du Génie.

<sup>624</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

Aussi, quand je lui ai demandé s'il se sentait oublié en tant qu'ancien d'Indochine, m'a-t-il répondu en riant : « Non, et d'ailleurs, je m'en moque !<sup>625</sup> », d'autant que l'État l'honore doublement en 2018 à travers deux moments personnels, émouvants et prestigieux. Il est élevé au grade de grand-officier de la Légion d'honneur, décoré par le général Schmitt, ancien combattant de Dien Bien Phu et ancien chef d'état-major des armées, le 11 juillet 2018 aux Invalides. Puis il est invité par le Premier ministre Édouard Philippe lors de sa visite officielle au Vietnam pour être à ses côtés à Dien Bien Phu, le 3 novembre 2018, et rendre hommage, avec William Schilardi, aux combattants des deux camps. S'il existe depuis plus de soixante-dix ans une construction de l'oubli, elle n'a pas complètement abouti.

### 1.3.3 Une guerre « évanouie », une mémoire en exil ?

« La guerre d'Indochine passe pour être ignorée » (Marie-Danielle Démélas)

Plutôt que l'oubli, la guerre d'Indochine connaît plutôt l'éloignement, la torpeur, probablement l'indifférence et l'ignorance. Sa mémoire s'est vue d'abord volontairement écartée dans le chapitre « erreurs » de l'histoire de France par la mauvaise conscience d'une guerre perdue et d'une politique coloniale critiquable. Mais il suffit d'un film, d'une polémique, d'une émission télévisée ou d'un ouvrage pour signaler son existence et revenir d'un exil temporaire ; puis y repartir. Cette médiatisation discontinue ne suffit pas aux vétérans d'Extrême-Orient, mais elle permet à cette mémoire d'exister.

Benjamin Stora, dans sa préface du livre d'Hugues Tertrais, *Regard sur l'Indochine*, parle de « guerre évanouie »<sup>626</sup>. Il justifie son point de vue en expliquant certaines causes de la relégation de cette mémoire. Mémoire *évanouie* ne signifie pas *disparue* mais plutôt *en sommeil*, comme *suspendue* après 1954, reléguée derrière le problème du moment, la guerre d'Algérie. Cela signifie aussi un ou plusieurs *réveils*, qui se traduisent par des périodes où la mémoire d'Indochine revient, mais de manière tellement épisodique qu'elle ne laisse pas d'empreintes profondes. En effet, on peut considérer qu'une ou deux fois par décennie, la guerre d'Indochine imprime sa marque de manière médiatique sans laisser de grandes traces dans la mémoire des générations. Le discours du président Giscard d'Estaing en juin 1980, le rapatriement des corps en 1986, une affaire Boudarel à répétition à partir de 1991, la visite de François Mitterrand au Vietnam puis son inauguration du mémorial de Fréjus en 1993, le discours-hommage de Jacques Chirac au cinquantième anniversaire de Dien Bien Phu en 2004, la première journée d'hommage du 8 juin 2005, la visite d'Édouard Philippe sur les lieux de cette bataille en 2018 et la cérémonie

---

<sup>625</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017 et même réponse lors de l'entretien avec l'auteur à Tours le 8 août 2017. François-Xavier Heym, ancien des BMEO, « s'en moque » également mais en pensant, à l'inverse, que cette guerre est oubliée.

<sup>626</sup> Préface de Benjamin Stora, dans Hugues Tertrais, *1945-1954, Regards sur l'Indochine*, op. cit. ; p. 11.

commémorative du 8 juin 2019 qu'il a présidée, apparaissent comme ces instants de *réveil mémoriel* spectaculaires, entretenant une mémoire qui repart ensuite en exil sans être suffisamment médiatisée. D'autres occasions auraient pu être utilisées. La guerre d'Indochine, officiellement née en 1945 au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ou, par défaut, en décembre 1946 a eu soixante-dix ans et personne n'a fait l'effort de vouloir s'en souvenir. Aucun discours ni manifestation n'est venu de l'armée ni du pouvoir politique. Il faut dire que la date du début de la guerre d'Indochine n'est pas claire et que tous les efforts mémoriels sont, à l'époque, tournés vers les célébrations du centenaire de la Première Guerre mondiale ; un choix qui désavantage toujours l'Indochine. Les mémoires combattantes peuvent, par conséquent, difficilement apparaître comme celles d'une guerre oubliée, comme on le dit souvent, car l'État, le monde politique, les intellectuels, les médias, l'armée savent très bien qu'elles existent. On dira plutôt, comme l'écrit finement Marie-Danielle Démélas, citée précédemment, qu'elle « passe pour être ignorée ». Cela signifie que l'on répète qu'elle l'est et cela vaut force de loi, ce qui n'est pas forcément le cas en réalité. Mais le fait de voir le peu d'œuvres produits par rapport aux autres conflits donne une justification apparente à cette assertion qui méconnaît ce type de *guerre au loin*.

En ce qui concerne l'un des vecteurs de mémoire les plus populaires, le cinéma, force est de constater que depuis soixante-dix ans, sa créativité ne se tourne ni vers les conflits décoloniaux, ni en particulier vers la guerre d'Indochine. Et pourtant, plusieurs films majeurs ont porté sur elle. Delphine Robic-Diaz, dans sa thèse de 2007<sup>627</sup>, publiée en 2015, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français ; images d'un trou de mémoire* estime qu'il n'y a pas « déni de mémoire » mais « oubli » de la part des cinéastes :

« Si la guerre d'Algérie est une guerre sans nom, celui de la guerre d'Indochine résonne quant à lui dans le vide...Elle est à proprement parler un « trou de mémoire filmique ». Nous distinguons ici l'expression « déni de mémoire » de notre propos. Il ne s'agit pas pour le cinéma français de refuser d'entretenir le souvenir de cette guerre, il en est tout simplement incapable. Il ne la nie pas, il l'a oubliée. Elle existe seulement à la manière d'une pièce manquante. »

Elle poursuit en affirmant : « un déni de mémoire implique justement d'escamoter ce genre de lacune [...]. Un trou de mémoire, au contraire, met en lumière la disparition<sup>628</sup>. » Cela est sans doute vrai pour le manque d'initiative des cinéastes, encore que dans leur formation intellectuelle, le souvenir d'une « sale guerre » puisse fonctionner comme un déni. Où est la frontière, ici, entre un oubli-trou de mémoire, un oubli-déni et un simple manque d'envie pour le cinéma de guerre ? Delphine Robic-Diaz évoque cette absence du conflit indochinois des écrans, non pas parce qu'il n'y a pas eu de film, puisqu'il y en a eu, mais parce que par rapport aux États-Unis à propos du Vietnam ou aux films sur les guerres mondiales, leur nombre est ridiculement faible. Mais, comme toujours à

---

<sup>627</sup> Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français (1945-2006) : image(s) d'un trou de mémoire*, thèse de doctorat en Études cinématographiques, soutenue en 2007 à Paris 3.

<sup>628</sup> Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français. Images d'un trou de mémoire*, Paris, PUF, 2015, 358 p. ; p. 17.

propos d'un oubli, lequel signifie une absence, que ce soit de volonté ou de traces, ce conflit n'est *jamais* complètement absent du cinéma puisque l'on trouve des films de grande qualité, certes peu nombreux mais emblématiques, fondateurs des mémoires individuelles et même collectives de la guerre d'Indochine. Ce conflit n'a pas du tout disparu des écrans ! Il y est rare. Comment parler d'un oubli ou d'un « trou de mémoire » alors que sortent en salles, de 1957 à 1980, tous les films majeurs de la guerre d'Indochine, soit sept films en vingt-trois ans ? Parce que les autres conflits sont davantage représentés ? Ce genre de réflexion paraît excessif, comparant des conflits de niveaux différents, l'Indochine étant un conflit lointain mené par un corps expéditionnaire et non une *guerre nationale* mobilisant la population pour combattre un envahisseur. Méconnaître cette différence de nature et de contexte semble représenter une grave erreur.

Certes, les films ne sont pas nombreux mais ils ont marqué une époque, qui était pourtant celle de la disette mémorielle sur ce conflit. En fait, le cinéma fonctionnait encore sur des codes anciens, le film de guerre classique, dans un parcours chronologique où la décision se fait à la fin, belle ou dramatique. Ces sept films s'appellent *Patrouille de choc* en 1957, *Fort du Fou* en 1963, *Parias de la gloire* en 1964, *La 317<sup>ème</sup> section*, le film le plus aimé par les vétérans en 1965, *Le facteur s'en va-t-en-guerre* en 1966, *Le Crabe-Tambour* en 1977 et *Charlie Bravo* en 1980<sup>629</sup>. Claude-Bernard Aubert en réalise trois à lui seul, Pierre Schoendoerffer, deux films, devenant un réalisateur connu, bientôt oscarisé<sup>630</sup>. Cela ne ressemble pas à une *disparition*. Bien entendu, ils n'ont pas la renommée mondiale des films américains, mais ceux-ci ne sont réalisés qu'à la toute fin de cette période, à partir de 1978 et 1979. Jusque-là, les films français ont plutôt du succès et les cinéastes américains ont révélé s'en être inspirés. Ils donnent un regard intéressant sur ce conflit dont on parle peu à l'époque. Ils ne suffisent pas pour autant à en dynamiser la mémoire, mais ils sont utiles pour la maintenir à flot et contribuent, comme la littérature combattante au même moment, à justifier que cette période ne soit pas celle d'un *grand silence* mémoriel. Les images de la guerre d'Indochine restent donc plutôt présentes, dans la lignée des reportages des cinéastes du SCA, Service cinématographique des armées lors du conflit, même si leur captation mémorielle reste modeste dans la mémoire collective. Aujourd'hui, il faut être au minimum quinquagénaire pour s'en souvenir, les diffusions télévisuelles n'étant pas nombreuses. Pourtant des chaînes comme Arte rediffusent périodiquement *La 317<sup>ème</sup> section* mais il est très rare que d'autres s'y intéressent.

En définitive, cette mémoire oscille en permanence entre l'oubli véritable et la connaissance même restreinte de son passé indochinois. La culture n'est plus assénée à coups de programmes scolaires patriotiques ni de films héroïques. Le néophyte peut trouver toute sorte de supports pour connaître ce conflit. Jean-François Lecaillon affirme pour sa part : « Sur les disques durs de nos

---

<sup>629</sup> Cf. *infra*, pp. 318 et 1659.

<sup>630</sup> Il reçoit l'Oscar en 1968 pour *La Section Anderson*, un documentaire sur la guerre du Vietnam.



ordinateurs et autres types de média, la guerre de 1870 est bien enregistrée. Ceux qui veulent en connaître les circonstances n'ont que la main à tendre vers un rayon de bibliothèque ou leurs pieds à convoquer dans les salles feutrées des musées pour en découvrir l'histoire<sup>631</sup>. » Cette réflexion vaut tout autant pour la guerre d'Indochine que pour celle de 1870.

Le cas de l'Indochine ou de la mémoire déclinante des autres conflits n'est pas circonscrit à la France. Les Allemands, qui ont gagné la guerre de 1870, n'ont pas de connaissance particulière sur elle du fait de son éloignement et de la volonté de paix entre Français et Allemands. Dans le Vietnam d'aujourd'hui, la propagande d'une histoire héroïque fondatrice a beaucoup moins de poids sur les Vietnamiens, en particulier les jeunes. La guerre d'Indépendance en général, Dien Bien Phu en particulier, sont pour eux de vieilles histoires maintes fois entendues, qui n'aident pas à construire l'avenir. Sur le conflit algérien, Benjamin Stora explique que malgré une floraison de livres et de films, sans parler des polémiques à son endroit, la perception de l'oubli a existé et existe toujours : « malgré cette matière impressionnante, la sensation d'oubli a longtemps dominé. Recherche d'apaisement ou refoulement ? ». Pour lui, l'oubli est construit par un réflexe de défense des vétérans. Il ajoute qu'une « mise en scène de l'amnésie s'organise » avec une mémoire qui émerge de manière aléatoire. Plus loin : « Et l'on découvre que l'oubli [...] n'est pas absence de mémoire. Mais cette sensation d'oubli tient dans l'existence de mémoires tronquées, partielles et partiales, légendes et stéréotypes élaborés dans la crainte d'une parole vraie<sup>632</sup>. » La société a changé ; les anathèmes historiques, polémiques outrancières, critiques incessantes et victimaires agacent et éloignent les mémoires des centres d'intérêt d'une population qui voit dans les guerres de mémoires partisans, un passé « divisible ». « L'inquiétant spectacle » distingué par Ricoeur de « trop-plein » ou de « passez » de mémoires est bien plus nocif qu'une perception d'oubli<sup>633</sup>.

Comment oublier quelque chose que la société n'a pas voulu connaître ? Comment oublier un événement qui ne s'est jamais inscrit, de son vivant, dans les esprits d'une société affaiblie par la guerre ? A l'inverse de la guerre d'Algérie, la guerre d'Indochine n'a jamais été et n'est toujours pas un sujet d'actualité. L'étudier, pour un historien, est un sujet d'intérêt, une passionnante enquête, mais on ne peut attendre davantage d'une histoire et d'une mémoire en partie écartées qui sont aujourd'hui méconnues plus qu'oubliées. On ne peut oublier ce que l'on ne sait pas et, pour une partie de la société, ce qu'elle n'a pas envie d'apprendre. Cette mémoire existe, en retrait, comme le conflit l'était en 1947 ou en 1954, devant d'autres sujets d'actualité plus importants. Les programmes scolaires n'en ont pas fait état pendant trente ans, et c'est une réalité incontestable. Le tout est de savoir pourquoi et de savoir à quel moment cet « oubli » s'est mis en place. La réponse est assez simple : dès le départ. Cette ignorance concerne le « grand public », jeunes et moins jeunes d'une société qui ne se préoccupe pas du conflit et n'en connaît parfois pas

---

<sup>631</sup> Jean - François Lecaillon, « 1870-1871, de l'oubli d'une guerre », *op. cit.*

<sup>632</sup> Benjamin Stora, Guerre d'Algérie, France, la mémoire retrouvée ? », *Hommes et Migrations*, 1992, n° 1158, pp. 10-14 ; p. 11.

<sup>633</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, *op. cit.* Avertissement, p. I.

l'existence. Il existe de nombreux arguments qui expliquent sa méconnaissance de la guerre d'Indochine.

## 2. Une guerre de professionnels dans une colonie lointaine : la mémoire doublement négative d'une défaite

« Si on ne veut pas se laisser entraîner à une nouvelle guerre d'Espagne au temps de Napoléon, ou à une expédition du Mexique, il est absolument nécessaire de gagner la partie politique dans les meilleurs délais<sup>634</sup>. » (Philippe Leclerc de Hautecloque)

La raison première de ce manque de mémoire réside dans le fait qu'il s'agit d'une mémoire négative, dont le poids pèse encore sur les témoignages et sur la mémoire publique<sup>635</sup>. La mémoire négative est, selon le mot d'Henry Rousso « une mémoire qui insiste sur les responsabilités d'un pays et non pas sur ses hauts faits d'armes »<sup>636</sup>. Les défaites militaires et l'abandon des territoires, celui des populations qui s'étaient engagées aux côtés de la France sont des éléments forts de cette négativité qu'aucune gloire ou héroïsme prêté aux combattants ne peut contrebalancer. Les guerres décoloniales et en particulier celle d'Indochine sont marquées par le manque de soutien de la Nation à cette partie de son armée, qui explique un désaveu<sup>637</sup> s'amplifiant progressivement jusqu'en 1954, passant de l'indifférence à l'hostilité. Ce n'est pas l'armée française mais un corps expéditionnaire constitué de professionnels issus de tout l'empire et qui n'implique que de manière marginale une société française métropolitaine peu concernée. Ce corps hétéroclite est engagé dans un conflit lointain qu'elle juge non prioritaire dans le contexte de l'époque ; un double éloignement qui se retrouve aujourd'hui dans cette mémoire méconnue.

### 2.1 Un corps expéditionnaire composé d'engagés...

« Un militaire sur cinq se retrouve en Indochine entre 1949 et 1954, mais comme l'appelé n'y va pas, c'est en réalité le tiers des soldats de métier de l'armée de terre qui est sur ce territoire. » (Pierre Carles)

La guerre d'Indochine n'est pas une guerre nationale, qui rassemble toute une Nation contre un même ennemi, comme en 1870, en 1914, en 1939 et en 1944. Ce n'est pas une guerre populaire, source d'intérêt, de fierté, ni d'un enjeu majeur pour le pays. Elle n'est pas menée par des soldats mobilisés ou des conscrits qui peuvent entrer dans toutes les mémoires, collectives comme

---

<sup>634</sup> Philippe Leclerc de Hautecloque, *Projet de rapport au président du conseil, Léon Blum*, le 7 janvier 1947. Jean-Christophe Notin, *Leclerc*, Paris, Perrin, 2005, 621 p. ; p. 437.

<sup>635</sup> Cette mémoire, je le rappelle en suivant l'analyse de Johann Michel, est celle d'un « public mémoriel », souhaitant davantage de place pour les mémoires combattantes d'Indochine ; elle fait partie de la mémoire collective dont elle est une partie agissante.

<sup>636</sup> Henry Rousso, entretien, *Libération.fr*, 8 avril 2016. *Idem*, *Face au passé*, op. cit., pp. 251-264.

<sup>637</sup> Attesté par les sondages annuels de l'IFOP, certains articles de presse et par le témoignage des vétérans eux-mêmes.

familiales comme les guerres mondiales<sup>638</sup>, ou même comme la guerre d'Algérie pour laquelle un million quatre cent mille appelés du contingent ont combattu. De fait, le manque de soutien populaire s'explique parce le constat que ce n'est pas l'armée française qui part et combat en Indochine ; c'est un corps expéditionnaire professionnel, disparate, cosmopolite, en grande partie composé de troupes d'outre-mer, qui comprend de moins en moins de métropolitains, dont les noms ne peuplent pas les monuments aux morts<sup>639</sup> mais qui représente tout de même le tiers de l'armée de métier<sup>640</sup>.

### 2.1.1 Le CEFEO n'est pas l'armée française : une guerre de professionnels au statut particulier

« Loin de ses bases traditionnelles, le corps expéditionnaire faisait une guerre multiforme qui enfin en prenait le nom<sup>641</sup>. » (Michel Bodin).

Il s'agit donc avant tout, non d'une guerre nationale mais d'une guerre lointaine de professionnels, qui réunit des engagés volontaires et des soldats de métier – hormis quelques contingents d'appelés sous contrat – dans un corps expéditionnaire. Le CEFEO draine les troupes métropolitaines et coloniales de l'empire français contre une RDV vouée à l'indépendance.

Décidé dans son principe le 21 juillet 1943, formé dans l'été 1945 après la fin de la guerre en Europe, ce corps de troupes constitué pour intervenir hors des frontières rappelle dangereusement les précédents, créés soit pour une conquête coloniale, soit pour un soutien politique. C'est le cas, en 1867, de cette fâcheuse expédition du Mexique, que rappelle le général Leclerc ; il cite également une autre défaite encore plus douloureuse, la guerre d'Espagne de 1808 à 1813. Dès le départ, les discours officiels emploient ce même type de mots de « reconquête », de « pacification », qui sont ceux d'une guerre coloniale. Il faut rappeler que le gouvernement français qui envoie les premières unités dans cette reconquête coloniale est le GPRF du général de Gaulle<sup>642</sup>, qui veut réinstaller la souveraineté de la France dans une Indochine occupée par les Japonais, dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre du Pacifique.

D'entrée, un vocabulaire désuet fait de mots anciens, « corps expéditionnaire », « Extrême-Orient », « pacification », fleurent bon le XIX<sup>e</sup> siècle et la conquête coloniale, repères d'une époque révolue. Michel Bodin, qui emploie davantage l'appellation de FFEEO<sup>643</sup> ou de FTEO<sup>644</sup>,

---

<sup>638</sup> Je nuancerai régulièrement ce genre de propos concernant la Seconde guerre mondiale puisque la France n'a été « à peu près unie » qu'en 1939-1940 avant l'armistice et à la libération en 1944-1945, le PCF dans la première phase et les collaborateurs de Vichy dans la seconde s'excluant de la majeure partie de la Nation

<sup>639</sup> ... Ce qu'on ne saurait regretter !

<sup>640</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, Panazol, Lavauzelle, 1982, 239 p. ; p. 162.

<sup>641</sup> Michel Bodin, « Le corps expéditionnaire français à la veille de la bataille de Diên Biên Phû », *Guerres mondiales et conflit contemporains*, n° 211, 2003, pp 11-27. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2003-3-p.-11.htm> (Consulté le 5 juillet 2019).

<sup>642</sup> Gouvernement provisoire de la République française, de juin 1944 à janvier 1947.

<sup>643</sup> Forces françaises d'Extrême-Orient

<sup>644</sup> Forces terrestres d'Extrême-Orient. Les soldats de l'armée de terre sont bien plus nombreux que les forces de la marine et de l'aviation, environ 90 % des effectifs..

décrit le côté suranné de tous ces termes, comme étant « quelques mots (qui) portent en eux une signification ambiguë. S’y mêlent, en effet, l’envoûtement exotique et mystérieux de l’Asie mais aussi le souvenir d’une guerre perdue par une armée mal connue qui vécut et mourut au service de la France »<sup>645</sup>. Quand le CEFEO se forme, les engagés sont persuadés d’aller combattre les Japonais pour les chasser des possessions françaises et terminer la Libération de la France. Leclerc lance, dans son discours à Hanoi le 18 mars 1946, « Hanoi, dernière étape de la Libération ! »<sup>646</sup>, à l’égal de celle de Koufra et de Strasbourg. Ce conflit s’insère dans un contexte de décolonisation générale, d’internationalisation dans le cadre de la Guerre froide et de guerre civile entre Vietnamiens favorables ou non à l’indépendance. Mais l’étiquette demeure la même, surtout aux yeux de ses opposants, celle d’une guerre coloniale que l’on ne tarde pas à appeler une « sale guerre »<sup>647</sup>.

C’est la manière de mener cette guerre et sa justification contestable qui affectent les mémoires, y compris combattantes. La mémoire est négative car il s’agit d’une défaite face à un ennemi peu armé et dominé en 1945 qui, neuf ans plus tard, bat l’élite d’une armée occidentale prestigieuse. La violence exercée pour imposer son autorité, pacifier le pays et répondre à celle de l’APV marque les esprits des combattants ; c’est seulement pendant la guerre d’Algérie, notamment en 1957 pendant la bataille d’Alger, que l’opinion publique prendra conscience de la violence particulière des guerres décoloniales qui débutent en 1945 et de celle de ses propres troupes. Les soldats arrivant en Indochine s’aperçoivent rapidement qu’ils ne viennent pas délivrer une partie de la France mais pacifier un territoire dans lequel une partie de la population s’oppose à eux. Ceux qui ont combattu dans la Résistance ressentent souvent mal cette position d’occupant, qui était celle des Allemands face à eux peu de temps auparavant. Le fait de lutter contre le communisme et de défendre des États associés, raisons surtout données à partir de 1950 pour donner une motivation supplémentaire à la troupe, aboutit, de toute manière, à une guerre qui n’est ni nationale, ni « patriotique » et ne peut donc être soutenue de Métropole. Il faut rappeler que la France est en guerre depuis 1939 et que la société voit de moins en moins l’intérêt de prolonger une situation qui grève les finances et n’apporte rien à la reconstruction du pays.

Faire partie du CEFEO n’est pas donc pas comparable au combat de l’armée française mobilisée en 1914 et en 1939 pour défendre le territoire national ; il en émane mais s’en distingue. Il s’agit d’un corps d’armée colonial bâti sur le modèle de la conquête avec ses supplétifs, sa solde coloniale<sup>648</sup>, ses BMC<sup>649</sup>, ses longs séjours et ses maladies exotiques.

---

<sup>645</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, *op. cit.*, p. 7. On pense irrésistiblement à la tirade de Jean Gabin dans « Un singe en hiver », « à la gloire des fusiliers marins d’Extrême-Orient ! » (1 :18 :20) dont le ton et le vocabulaire désuet accroissent la drôlerie.

<sup>646</sup> Jean-Christophe Notin, *op. cit.*, p. 400.

<sup>647</sup> L’expression est employée par Hubert Beuve-Méry dans « Une semaine dans le Monde » du 17 janvier 1948 qui parle de « guerre sale ». Si l’on veut être précis, « l’inventeur » de l’expression qui a fait date est Marcel Cachin, qui inverse l’ordre des mots (« sale guerre ») dans *L’Humanité* du 21 janvier 1948.

<sup>648</sup> Une solde métropolitaine augmentée de 40%, puis, à partir de 1947, de nombreuses primes réévaluent davantage encore la solde. Michel Bodin, *Soldats d’Indochine*, *op. cit.* ; pp. 23-27.

<sup>649</sup> Bordels militaires de campagne.

## 2.1.2 Volontaires et désignés : des nuances à ne pas oublier<sup>650</sup>

« Quand j'apprends, début 1949, mon affectation en Indochine, pour laquelle je n'avais pas été volontaire, je ne bronche pas<sup>651</sup>. » (Louis-Jean Duclos)

Tous les volontaires pour l'Indochine, puisqu'il faut officiellement l'être pour entrer au CEFEO ne le sont pas. On a tendance à penser que tous les jeunes engagés et les militaires de carrière partent parce qu'ils l'ont voulu. C'est d'ailleurs une idée répandue, peu remise en cause et un reproche que leur font au retour, et même encore aujourd'hui, les opposants à ce conflit : « Il ne fallait pas y aller ! »<sup>652</sup>, sous-entendu, « On ne vous a pas forcés ». Il faut rajouter l'accusation avilissante de « mercenaires », parfois de « SS » que leur ont lancé des militants communistes ou cégétistes, que les soldats d'Indochine n'ont pas acceptée d'autant que la solde était le plus souvent peu élevée, surtout pour les militaires du rang. Même si les cas de volontariat plus ou moins forcés ne forment pas la majorité du CEFEO, ils sont de plusieurs types. Pour une partie des cadres désignés par le tour de départ, cela fait partie de leur métier mais cela ne signifie pas qu'ils soient enchantés de partir.

Beaucoup d'engagés, parmi les plus jeunes, ne se sont pas posés de questions. Soit ils se sont engagés pour partir en Indochine, soit ils ont été prévenus, dès leur engagement, que signer un contrat équivalait à être envoyés dans les territoires ultramarins. Mais certains voulaient aussi éviter la prison, à supposer qu'on leur laisse le choix<sup>653</sup>. Les parachutistes ont ainsi reçu des jeunes en situation de délinquance, délinquance légère s'entend ; « des faux délinquants comme moi » tempère William Schilardi, qui a surtout connu les fugues à répétition et la maison de correction des Baumettes, avant de devenir apprenti-coiffeur et de s'engager, volontairement, le jour de ses 18 ans<sup>654</sup>. Plusieurs anciens paras ont relevé, lors de l'entretien, ce fait qui ne concerne toutefois qu'une minorité d'engagés.

Un autre cas de volontariat plus ou moins forcé d'engagement salvateur, démontrant l'absolue nécessité de trouver des volontaires pour l'Indochine, concerne les anciens membres de la LVF, Légion des Volontaires Français ou Français de la SS. Les survivants des combats sauvages dans l'Allemagne de 1945 végètent dans des camps et veulent en sortir à tout prix, d'où l'idée de s'engager pour l'Indochine et affronter une nouvelle guerre contre des communistes, ce qu'ils savent faire. Raymond Muelle a raconté le parcours de ces anciens réprouvés au sein du BILOM, Bataillon d'Infanterie Légère d'Outre-Mer<sup>655</sup>, qui rejoint l'Indochine en décembre 1948 avant

---

<sup>650</sup> L'origine des engagements des soldats d'Indochine, leurs motivations sont étudiées au chapitre 4.

<sup>651</sup> Lieutenant au 5ème BME0.

<sup>652</sup> Phrase plusieurs fois citée par les vétérans rencontrés qui l'ont eux-mêmes entendue plus d'une fois !

<sup>653</sup> Cf. *infra*, p. 208 et p. 417.

<sup>654</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi à Paris, le 23 février 2018.

<sup>655</sup> Raymond Muelle, *Le bataillon des réprouvés*, Indochine 1949-1950, Troupes de Choc, Paris, Presses de la Cité, 1990, 270 p. Réédité sous une autre appellation, « *Le bataillon des damnés* » en 2001.

d'être dissous en juillet 1949. Les survivants sont ensuite dispersés dans d'autres unités. Partant de la même idée, nombre de prisonniers allemands de l'armée allemande veulent quitter les camps de prisonniers pour partir au grand air, peu importe où, pour éviter une captivité qui se prolonge, d'autant que des gardiens leur en promettent parfois pour quinze ans. Ils constitueraient, dès 1945, 40 à 50 % de certaines unités de la légion étrangère<sup>656</sup> ; leur part décline jusqu'en 1954.

Pour ceux qui font déjà partie de l'armée de métier, le terme de *désignés* apparaît nécessaire pour expliquer que cela fait partie de l'éventualité qui concerne tous les engagés – certains l'ayant fait dans cet objectif – inscrits dans la liste du *tour de départ colonial*, devenu, en 1948, *tour de départ opérationnel* ou bien *tour de départ TOE*<sup>657</sup>. La situation n'est pas facile lorsque l'unité entière est désignée au tour de départ. Il est alors difficile de s'y soustraire. D'autres, le plus souvent les cadres mariés, connaissent des réticences, même dans une armée de métier où la perspective d'être envoyé en Indochine fait partie des aléas envisagés. L'inquiétude des familles ne dérange pas outre mesure les jeunes engagés célibataires avides d'aventure, mais la nouvelle d'un départ prochain en Indochine, même si l'on est préparé, a *remué* nombre de militaires d'active. Cela ne les a pas empêchés de partir et de se battre avec courage. Tous, du seconde classe au commandant en chef des TFE0, ne sont donc pas volontaires ; cela fait partie des risques du métier. Plusieurs témoignages, en particulier ceux des officiers ou de sous-officiers jeunes pères de famille ou jeunes mariés, montrent qu'ils n'ont aucune envie de partir au vu de ce qui les attend en Extrême-Orient, une situation dégradée dont ils sont informés en garnison. D'autres se portent volontaires, sachant qu'ils vont forcément partir, pour obtenir un grade supérieur et être activés, comme Jacques Allaire, officier de réserve. Michel Bodin parle, dans ce cas, de « volontariat obligé »<sup>658</sup>.

Un certain nombre de cadres, officiers et sous-officiers ont toutefois refusé de partir. L'exemple d'une désignation plus ou moins acceptée voire d'un refus vient d'en haut. Pour les cas les plus célèbres, trois des quatre grands généraux français de la Seconde Guerre mondiale – période 1943-1945 – ont refusé. Leclerc ne veut pas aller en Indochine. Il souhaite être affecté au Maroc, qu'il connaît et dont il a gardé un très bon souvenir. Il se plie à l'ordre du général de Gaulle de prendre la tête du CEFEO et reconquiert l'Indochine en 1945-1946. Mais, toujours sur l'avis de De Gaulle qu'il a sollicité, il refuse par deux fois en 1947, à Léon Blum puis à Paul Ramadier, qui plus est hommes d'une gauche dont il est très éloigné, d'y retourner comme commandant en chef, certain de la nécessité d'une solution politique et de l'impossibilité du gouvernement de lui donner les moyens militaires nécessaires pour s'imposer. En 1950, le général Koenig, sollicité, réclame au

---

<sup>656</sup> Cette affirmation provient de plusieurs témoins ayant appartenu à la Légion en Indochine. Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, p. 85, parle de 38.98 % de légionnaires « d'origine germanique » d'après des archives partielles. Pierre Thoumelin affirme que la Légion en Indochine a compté 20 à 30 % d'Allemands et que des unités en comptait autour de 40 à 50 % dans ses rangs. Pierre Thoumelin, « L'ennemi utile », *Inflexions* n° 28, 2015, pp. 83-87.

<sup>657</sup> Territoires d'Outre-mer. Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, *op. cit.*, pp. 14-15.

<sup>658</sup> *Ibid.*, p. 19.

gouvernement l'envoi du contingent, condition impossible à satisfaire. Il refuse donc le commandement, ce qu'a déjà fait le général Juin au moins à deux reprises, en 1947 et en 1950, conscient que sa réputation n'a rien à y gagner. Seule l'Afrique du Nord l'intéresse et la victoire en Indochine lui apparaît sinon impossible, du moins très aléatoire<sup>659</sup>. Mais il convainc les généraux Carpentier et Navarre d'accepter ce poste compliqué. Comme tous les autres militaires de carrière, ils acceptent par devoir. Seul le général de Lattre de Tassigny accepte rapidement d'être désigné en décembre 1950, espérant écrire une nouvelle page de sa légende. Les historiens de la guerre d'Indochine rappellent régulièrement que les généraux ne se bousculent pas pour venir en Indochine et, une fois sur place, ne donnaient pas satisfaction dans une guerre démunie des repères qu'ils ont connus dans leur carrière ; d'où des commandements inespérés mais très lourds de responsabilités pour les officiers supérieurs, à l'image du colonel Gilles à Nasan en 1953 et du colonel de Castries à Dien Bien Phu.

Dès l'été 1945, le volontariat pour l'Indochine apparaît très peu convaincant et nombre de cadres, y compris d'unités prestigieuses, refusent de partir aussi loin. La 2<sup>ème</sup> DB devient un simple groupement. Massu est le seul officier supérieur à vouloir accompagner Leclerc<sup>660</sup>. La majeure partie des cadres acceptent de quitter une famille récemment constituée avec des enfants en bas-âge ou à naître, comme le lieutenant jeune marié Louis-Jean Duclos<sup>661</sup>, pour exercer le métier qu'ils ont choisi, mais cela ne dissimule pas de lourds débats intérieurs. Le capitaine Lacrose n'est pas enthousiaste, mais « il est parti sans rechigner. C'était son métier. Je ne dis pas qu'il est parti la fleur au fusil ! »<sup>662</sup> Maurice Mandavit<sup>663</sup>, 22 ans, est chargé de former des moniteurs sportifs à Antibes. Il tient *la bonne place*. Son supérieur, un sergent-chef qui a passé cinq ans de captivité en Allemagne est muté au CEFEO, ce qui l'éloigne à nouveau de sa femme et ses deux enfants pour plus de deux ans. Célibataire et généreux, Maurice Mandavit se porte volontaire fin 1948, croyant naïvement pouvoir remplacer son chef. Résultat, les deux soldats partent en Indochine en février 1949. Le premier s'en tire de justesse, le second n'en reviendra pas<sup>664</sup>. L'ambiance n'est pas toujours idéale chez les partants. Si le premier séjour se passe dans la compréhension de la « servitude et grandeur militaires »<sup>665</sup>, le départ en deuxième, voire troisième séjour devient de plus en plus difficile à supporter pour la famille et, parfois, pour le militaire sans illusion. L'ouvrage *Lettres de Dien Bien*

---

<sup>659</sup> « Accaparé par les affaires marocaines, et faisant montre de peu d'enthousiasme à l'idée d'assurer un commandement en Indochine – théâtre d'opération qu'il n'aime pas – [le général Juin, NDA] décline la proposition qui lui est faite (en novembre 1950). C'est la seconde fois qu'il refuse ». Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 311. Lucien Bodard le dit encore plus nettement dans Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine tome IV, L'aventure*, Paris, Folio Gallimard, 1967, p. 45.

<sup>660</sup> Jean-Christophe Notin, *Leclerc, op. cit.*, p. 342.

<sup>661</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>662</sup> Entretien de l'auteur avec Mme veuve Lacrose, *op. cit.*

<sup>663</sup> Sergent au 23<sup>ème</sup> RIC.

<sup>664</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit, souvenirs de Maurice Mandavit*, Orthez, Editions Alexandra de Saint-Prix, 2018, 164 p.

<sup>665</sup> Un grand livre qui passait pour être une des bibles de l'officier d'armée de métier depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle. Alfred de Vigny, *Grandeurs et servitudes militaires*, Paris, Gallimard, 1933, réédité en Folio Classique, 1992, 352 p. Publié pour la première fois dans la Revue des Deux mondes de 1833 à 1835.

*Phu*, de Guy Léonetti<sup>666</sup> montre à plusieurs reprises la lassitude et l'inquiétude des officiers parmi les plus éprouvés du fait de l'usure de ces séjours répétés.

## 2.2 ... de moins en moins homogène

« Elle (la légion étrangère, NDA) permettait de faire face aux besoins des FTEO sans trop faire appel aux Français donc sans trop émouvoir l'opinion. » (Michel Bodin)

Sur environ 500 000 soldats envoyés en Indochine pendant près de dix ans, un peu plus de la moitié, soit 280 000 Français de toutes armes, sont métropolitains<sup>667</sup>. En 1945, le CEFEO a été conçu pour être un corps de troupes professionnelles et de préférence métropolitaines, un ensemble cohérent, monolithique, renouvelable grâce aux engagements de jeunes Français. Leur indifférence va rapidement modifier l'intention de départ.

En 1945, dans les FTEO, la quasi-totalité du corps expéditionnaire est donc composée de soldats français métropolitains, soit 27 297 soldats. En 1949, ils sont encore près de la moitié, 46% (45 496 soldats). En 1954, ils constituent 42 % des FTEO en 1954, soit 50 243, près de 80 000 toutes armes confondues<sup>668</sup>. Si l'on inclut les « autochtones » réguliers (58 877 soldats), la part tombe à 28,3 %. La réalité est une crise des effectifs en Métropole qui provoque à la fois l'emploi de nombreux supplétifs, puis l'envoi de contingents coloniaux et autres « effectifs extraordinaires »<sup>669</sup>. Le général Leclerc, en 1945, voulait un corps expéditionnaire exclusivement européen. La raison avancée est que les contingents issus des colonies ne seraient pas fiables dans ce type de guerre et qu'ils pourraient même se laisser gagner par la contagion révolutionnaire d'une guerre d'indépendance engagée dans un autre territoire, colonisé comme le leur. Mais Leclerc quitte l'Indochine en juillet 1946 et les engagements métropolitains ne suffisent pas.

Si l'armée française a formé des contingents coloniaux dès la conquête de l'Algérie en 1830, les Français ne s'en sont jamais préoccupés et les acclamations qui ont accueilli les indigènes de l'armée d'Afrique en Métropole pendant les deux guerres mondiales ne signifient pas qu'ils s'y soient attachés. Mais ils ont toutefois apprécié l'aide apportée par les colonies. Même chose pour la Légion étrangère, créée à la même époque, en 1831, employée au maximum en Indochine. La popularité de ses unités pendant les défilés du 14 Juillet, qui ne s'est jamais démentie à ce jour, ne signifie pas non plus que la population métropolitaine s'y intéresse le reste du temps, une fois les lampions éteints : « Elle permettait de faire face aux besoins des FTEO sans trop faire appel aux Français donc sans trop émouvoir l'opinion. Qui se souciait, après-guerre, d'une troupe composée en majorité

---

<sup>666</sup> Guy Léonetti, *op. cit.*

<sup>667</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine 1945-1954*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>668</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, Panazol, Lavauzelle, 1982, 239 p. ; p. 162.

<sup>669</sup> Le mot est de Michel Bodin, qui a défriché ce sujet, d'après les archives de la série 10H500 et suite du SHD. Michel Bodin, *La France et ses soldats*, *op. cit.*, pp. 36 et 40, 45, 48 et 50. Hugues Tertrais, *La piastre et le fusil. Le coût de la guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, CHEFF, 2002, 620 p. Il analyse le problème des effectifs et le coût financier du conflit.



d'Allemands<sup>670</sup> ? », explique Michel Bodin. Ils se « substituaient aux Français<sup>671</sup> » écrit-il plus loin. Les engagements extra-métropolitains commencent donc par la Légion étrangère, envoyée à partir de février 1946. Elle atteindra près de 20 000 hommes en Indochine courant 1953. 72 833 légionnaires combattront en Indochine sur toute la durée du conflit<sup>672</sup>.

Le choix est plus complexe pour les contingents nord-africains et africains. D'abord réticent, le haut-commissaire Thierry d'Argenlieu accepte l'envoi de bataillons nord-africains, qui sera effectif en avril 1947. Ils seront 34 772 en 1954, près de 30 % des FTEO. Près de 123 000 serviront en Indochine pendant les neuf années<sup>673</sup>. 60 340 Africains partent en Indochine ; ils seront encore près de 19 000 en 1954, soit autant que les légionnaires (15 % des FTEO). Les contingents coloniaux se battent avec courage et efficacité dans leur grande majorité, malgré les clichés réducteurs sur leur manque d'efficacité au sein même du CEFEO, pour ne pas dire pire.

Les Français ne sont pas attirés par cette guerre au point de s'engager. Comment, dès lors, résoudre ce problème d'effectifs ? Cette lacune subsistera jusqu'à la fin. Les états-majors de Paris, Saigon et Hanoi se battent pour quelques unités, quelques centaines d'hommes. Jusqu'en 1948, il est hors de question d'employer le contingent en Indochine. Michel Bodin a trouvé, dans les cartons 10H du SHAT<sup>674</sup>, le premier texte sous forme de fiche émanant des FTEO, datée du 7 mai 1948, qui envisage cette solution pour le second semestre de 1948, devant la crise des effectifs. Il ne s'est écoulé que deux ans et demi avant que l'on s'aperçoive que les engagements de métropolitains ne sont pas suffisants, que les contingents arrivés en octobre 1945 sont déjà en partie rapatriés et que l'on ne peut plus alimenter la guerre d'Indochine. L'État permet l'envoi d'appelés à partir de 1951 mais il faut être volontaire et signer un contrat après six mois de service pour un séjour en Indochine et ainsi achever le service militaire. La mesure ne connaît pas grand succès. Elle concerne moins de 4 000 soldats. Les cadres de réserves, les EOR<sup>675</sup> souhaitant devenir professionnels peuvent signer un contrat de trois puis un an pour « se faire activer<sup>676</sup>. » Le refus du pouvoir politique de voir des appelés engagés dans ce conflit dure jusqu'en juin 1954, quand Pierre Mendès France en émet publiquement l'hypothèse pour faire pression en cas d'échec des accords de Genève, en espérant bien ne pas y être contraint<sup>677</sup>. Les gouvernements ne veulent pas utiliser le contingent, présentant les troubles provoqués par les opposants, ou par les appelés eux-mêmes,

---

<sup>670</sup> Michel Bodin, *Ibid.*, p. 44.

<sup>671</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>672</sup> *Ibid.* André-Paul Comor, *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, p. 574.

<sup>673</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>674</sup> *Ibid.*, p. 41. Carton 10H502. Anciennement Service Historique de l'Armée » dès 1919, puis divisé en plusieurs services dont le « Service Historique de l'Armée de Terre » (SHAT), il devient Service Historique de la Défense (SHD) le 17 janvier 2005 au château de Vincennes, à Paris.

<sup>675</sup> Élèves-officiers de réserves.

<sup>676</sup> Devenir officiers d'active, de carrière. Michel Bodin, *op. cit.*, pp. 41-42.

<sup>677</sup> *Ibid.*, p. 41.

refusant de partir pour une guerre lointaine dont une partie de la population ne souhaite pas se souvenir. 99 % du CEFEO reste donc constitué d'engagés.

### 2.3...Ce qui distend le lien avec la Métropole et fragilise les combattants

« Il ne fallait pas y aller ! » (Critique entendue en Métropole par plusieurs anciens d'Indochine)

Pourquoi évoquer tous ces chiffres et tous ces détails ? Pour montrer que jusque dans le manque d'engagements, la Métropole se détourne très vite de la guerre d'Indochine qui n'est pas suffisamment importante pour que des vagues entières de jeunes Français partent y risquer leur vie. En définitive, la mémoire de la guerre d'Indochine aurait une portée bien plus grande si elle avait intéressé la société pendant le conflit, s'ils s'étaient massivement portés volontaires pour défendre la France en Indochine comme cause nationale. Mais la lassitude de la guerre est durement ressentie après six ans de guerre, en 1945. Les priorités de la société à l'époque du conflit expliquent l'atonie mémorielle actuelle et l'échec d'une mémoire qu'aucun *récit national* fort de la guerre d'Indochine ne vient réellement valoriser. Ce sentiment d'oubli que ressent le combattant sur place explique l'amertume ou le fatalisme qui peut affecter aujourd'hui sa mémoire individuelle. Il faut rappeler que ce sentiment est une perception intime des soldats présents en Indochine ou de retour en Métropole, qui émerge dans leur courrier, dans leurs conversations, à la lecture de la presse métropolitaine, et devient un aspect des mémoires combattantes collectives. Ce sentiment d'abandon du pouvoir politique et d'incompréhension de la population apparaît comme la réalité perçue de l'opinion publique de l'époque par le combattant, à distance.

Il a été demandé aux soldats en partance pour l'Indochine, à partir de septembre 1945 de la défendre comme une partie de la France contre l'occupation japonaise puis contre de vagues rebelles. Mais l'Indochine n'est pas la France et beaucoup d'anciens combattants l'ont ressenti dès leur arrivée. Sur soixante-dix réponses à cette question<sup>678</sup>, les vétérans d'Indochine sont partagés sur leur opinion au début de leur séjour<sup>679</sup>. Une petite moitié déclare venir défendre la France, idée présente dès leur départ pour l'Indochine. L'autre moitié estime qu'elle n'est pas la France ou très peu. Une grande partie la voient, de toute manière, comme une colonie, un ensemble de protectorats amis ou, plus rarement, comme des pays indépendants qu'il faut venir aider, pour ceux qui arrivent à partir de 1949<sup>680</sup>.

Le manque de métropolitains dans le CEFEO oblige à le *vietnamiser*. Cela cache un manque de métropolitains, cadres ou non, qui deviennent ensuite des vétérans moins nombreux à exprimer

---

<sup>678</sup> Question n° 28 : « Pensez - vous à l'époque, que L'Indochine était la France ? »

<sup>679</sup> 32 vétérans pensent que l'Indochine était la France, 38 sont d'un avis opposé. A l'époque, peu se posaient cette question.

<sup>680</sup> L'Etat du Vietnam est théoriquement créé le 14 juin 1949, en tant qu'Etat associé de l'Union française, ce qui relativise son indépendance. Il devient la république du Vietnam le 26 octobre 1955. Le royaume du Laos est constitué le 22 octobre 1953, celui du Cambodge le 9 novembre 1953.

leur volonté de reconnaissance parmi les énormes effectifs du monde combattant des années 1960. Dès décembre 1945, avec l'aval du général Leclerc, le CEFEO s'adjoint des supplétifs *indigènes* ou *autochtones*, qu'il arme et paie mal, mais qui se révèlent indispensables. Connaissant parfaitement le pays, ils sont les yeux et les oreilles des métropolitains souvent moins habiles pour se déplacer, se camoufler et découvrir les positions de l'APV. Cette vietnamisation du corps expéditionnaire s'accélère avec le général de Lattre. Il acte le *jaunissement* des effectifs, présenté à l'époque comme un atout<sup>681</sup>. Le recours aux autochtones a peut-être permis de prolonger la guerre, représentant une solution pour pallier l'insuffisance de l'engagement français et l'irrésolution de son pouvoir politique. Il a toutefois eu pour effet collatéral d'impliquer davantage une partie de la population indochinoise contre celle engagée pour l'indépendance, alimentant une guerre civile. L'abandon des supplétifs, sur la frontière de Chine ou au Tonkin, en 1950 comme en 1954, rend cette stratégie encore plus cruelle.

Défendre la patrie en 1914 ou en 1940 contre l'invasion allemande, libérer la France en 1944, ont connu une grande résonance patriotique, donné un exemple moral, attisé des vocations, que relaie rapidement après la fin du conflit un nombre non négligeable de films, documentaires, études et supports de toute sorte. Mais cela se limite à la Métropole. De 1945 à 1954, la perspective de finir la libération en Indochine ne suscite pas une masse d'engagements. Imaginer partir pour défendre une colonie, lutter contre un communisme de guerre plutôt agressif, défendre des peuples « indochinois » partagés entre la volonté d'indépendance de la RDV, de ses alliés, et celle souhaitée par un souverain impopulaire peut apparaître attractif aujourd'hui ; surtout si les images spectaculaires de la guerre du Vietnam se mélangent de manière hasardeuse à la réflexion. Mais ce serait céder aux dangers du présentisme. À l'époque, le jeune engagé ne réfléchit pas si loin, d'autant que peu de Français peuvent se targuer de connaître les détails du conflit à l'époque, qu'ils soient militaires, géographiques ou politiques. De ce point de vue, la mémoire individuelle du combattant d'Indochine, très lucide sur ses propres lacunes de jeune engagé et sur les motivations très diverses de ceux qui partent, évite une chausse-trappe historique.

Par conséquent, ce statut de corps expéditionnaire et la composition nettement ultramarine de ses troupes ne suscitent pas suffisamment d'intérêt en Métropole, puisqu'ils impactent peu les familles des combattants d'Indochine. La distance ressentie avec la Métropole commence par l'attitude des familles au départ pour l'Indochine ou pendant le conflit. L'inquiétude des familles est très perceptible dans les témoignages recueillis. Les plus concernées s'inquiètent pour leur proche envoyé pour deux ans et demi de séjour et ne souhaitent que son retour, sans pour autant soutenir la guerre d'Indochine. Plusieurs anciens combattants interrogés répondent pudiquement dans le questionnaire : « Mes parents n'étaient pas favorables (à leur départ en Indochine,

---

<sup>681</sup> Hugues Tertrais, *op. cit.* Laure Cournil et Pierre Journoud, Une décolonisation manquée : l'Armée nationale du Vietnam, de la tutelle française à la tutelle américaine (1949-1965), *Outre-Mers*, 2011, n° 370-371, pp. 67-81.

NDA) ». Au fil des années et plus encore après la mort de de Lattre, la situation se dégrade clairement et les familles s'inquiètent davantage de voir partir ou repartir les soldats engagés. Pendant cette période, l'opposition à la poursuite de la guerre d'Indochine est sensible dans les sondages. Même dans les familles de militaires de carrière, en particulier d'officiers, cette inquiétude est d'autant plus perceptible que la guerre devient de plus en plus coûteuse, l'issue incertaine et que les mauvaises nouvelles s'accumulent au sein des quartiers militaires ou des lotissements de cadres<sup>682</sup>. Le souvenir de cette inquiétude et l'angoisse de l'attente qui a suivi restent très vifs dans les mémoires familiales soixante-dix ans plus tard. Chez les cadres comme le lieutenant Allaire, le contexte familial n'est pas très favorable à un nouveau départ :

« La nuit de Noël, quand nous avons appris que je devais rejoindre Marseille et prendre le bateau quelques jours après, alors que je ne lui avais jamais rien dit, ni même à mon épouse, mon beau-père m'a dit : “ vous êtes un assassin ! Vous épousez ma fille, vous lui faites deux enfants, et vous partez vous faire tuer en Indochine ”. Je lui ai répondu : “ Père, vous avez fait Verdun, vous n'êtes pas mort, j'ai une chance de rentrer ”, surtout qu'on n'avait pas entendu parler de Dien Bien Phu à ce moment-là. Il était furieux, parce que sa fille risquait d'être veuve dans des jours proches<sup>683</sup> ! »

Les inquiétudes sont d'autant plus grandes quand les familles ont déjà un proche en Indochine et qu'un second s'engage. Il faut alors ruser, sinon mentir : « Mon frère était de nouveau en Indochine, dans un secteur très dur (hauts plateaux du Tonkin, Pays Thaï). Je leur expliquais que je serais, étant marin, moins exposé<sup>684</sup>. » Pour d'autres encore, en particulier pour ceux dont la famille est opposée au conflit, par position politique ou pour toute autre raison, les relations peuvent se dégrader facilement. Certains en arrivent à se brouiller avec leur famille. « Mon père était fâché de mon engagement. Il était un peu rouge sur les bords<sup>685</sup> ! » écrit André Grelat. Cette distance physique puis, assez rapidement, morale et mentale ressentie par les combattants d'Indochine avec la Métropole ou l'Afrique du Nord, s'est poursuivie ensuite par la rareté des récits racontés aux familles, expliquant en partie la faiblesse et la négativité de cette mémoire. Le ressentiment mémoriel n'en sera que plus grand au fur et à mesure de la construction des mémoires. Il faut enfin expliquer la portée d'une défaite dans la négativité d'une mémoire, défaite qui a provoqué l'abandon du territoire indochinois. Les mauvais souvenirs s'en vont rapidement d'une mémoire quand le conflit est gagné. Ils subsistent bien davantage quand la guerre est perdue, que le combattant doit laisser tomber ses compagnons d'armes et qu'il rentre sans être honoré.

## 2.4 Une mémoire négative : comment diffuser l'histoire et la mémoire d'une défaite ?

« Notre guerre ne fut pas honteuse<sup>686</sup> ! » (Jean Lomer)

---

<sup>682</sup> Témoignage de Mme Lacrose, veuve du capitaine Georges Lacrose du 4e RTM, le 19 août 2019.

<sup>683</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>684</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>685</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017

<sup>686</sup> Jean Lomer, *La croisière gratuite. De Marseille à Saïgon (1953)*, ouvrage à compte d'auteur, 2017, 78 p. ; p. 3.

Cette guerre de neuf ans représente une accumulation d'inadaptations, d'impuissance, de renoncements de la France d'après-guerre, pour finir par l'une des plus grandes défaites militaires du XX<sup>e</sup> siècle avec celle de juin 1940. Il est donc difficile de l'évoquer lorsque l'on souhaite vanter les mérites d'un pays. Le recours aux héros ou aux victimes n'atténue pas le dépit. L'injustice est que les combattants d'Indochine, envoyés sans formation dans une guerre complexe et mal menée à 10 000 kilomètres de leur pays, sont souvent allés au-delà du courage et de l'abnégation. Il faut reconnaître que tout leur était hostile dans ce pays si bien que leurs séquelles sont aujourd'hui à la fois physiques et morales dans un amalgame de maladies, de souvenirs d'horreurs et d'amour pour ce pays qui les a marqués.

La France a perdu la guerre d'Indochine, et la belle histoire est souvent écrite par les vainqueurs. L'écriture héroïque du conflit fondateur de la RDV n'a pas pu déclencher de mouvement semblable en France, d'autant que les discours publics exaltent, au même moment, la Résistance pendant l'occupation et les FFL<sup>687</sup>. Ce sont des journalistes assez critiques avec une partie du commandement en Indochine pendant le conflit, à l'image de Lucien Bodard, de Philippe Devillers, de Bernard Fall et de Jules Roy, qui ont publié les premiers ouvrages historiques. La défaite est la première raison, simple, de l'absence d'une politique mémorielle *rapide* du conflit indochinois.

La réalité des faits, ceux des guerres passées, confirme qu'un pays, qu'il s'agisse de l'État, des corps intermédiaires ou de la société, est réticent à se souvenir de ses défaites. Ce n'est pas une nouveauté. La tradition en France comme dans les autres pays, est de valoriser certaines défaites devenues héroïques pour atténuer – parfois occulter – le reste de la guerre et satisfaire un besoin de fierté nationaliste. Il faut ensuite une période plus ou moins longue pour arriver à ce que l'État les célèbre et que l'historiographie étudie un conflit perdu, sauf stratégie particulière comme pour la guerre de 1870, devenue la référence pour espérer une revanche. La mémoire militaire a besoin elle aussi de référence pour clamer son identité héroïque tout en montrant les lacunes politique ou les trahisons à l'origine de ses propres défaites. C'est le cas de Waterloo qui hâte la fin du Premier Empire, des combats sanglants et surtout perdus de Sidi Brahim, Bazeilles ou celui de Camerone<sup>688</sup>, moments fondateurs de la mémoire militaire, chez les chasseurs à pied, dans « la coloniale »<sup>689</sup>, dans la Légion étrangère. Ils glorifient le courage de l'armée, d'un corps de troupes et occultent le désastre tactique, temporaire en Algérie, définitif pour les autres exemples. Mais l'exaltation

---

<sup>687</sup> Le résistancialisme, identifié par Henry Rousso. Pierre Journoud, « Dien Bien Phu : naissance et destin d'un mythe héroïque », dans Claude d'Abzac-Épezy et Jean Martinant de Préneuf (dir.), *Héros militaire, culture et société (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Villeneuve d'Ascq, Publications de l'Institut du Septentrion, 2012. Également, Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde, op. cit.*

<sup>688</sup> Sidi Brahim en 1845 à la fin de la conquête de l'Algérie, symbole adopté par les unités de chasseurs de l'infanterie, donnée en exemple, comme vertu de courage, occultant le fait qu'elle est le fruit d'une manœuvre absurde. Bazeilles, combat de la guerre de 1870, est la référence des troupes de marine et Camerone au Mexique en 1863, symbole de l'abnégation de la légion étrangère.

<sup>689</sup> Aujourd'hui les troupes de marine.

mémorielle construite artificiellement par la suite ne concerne pas les guerres auxquelles ils sont attachés : Camerone éclipse avec bonheur la sanglante et inutile campagne du Mexique, Bazeilles, la guerre de 1870, Waterloo, la campagne de 1815, Narvick, Montcornet et plus récemment Stonne, celle de juin 1940.

Dien Bien Phu va rapidement être intronisée comme paravent héroïque de la guerre d'Indochine, ce qui irrite aujourd'hui encore nombre d'anciens combattants qui n'y ont pas participé. Or elle ne sert pas qu'une partie de la mémoire collective du conflit. Dien Bien Phu a éclipsé les victoires que sont Vinh Yen, Mao Khé et Nasan. L'une des solutions pour intéresser une population métropolitaine simplement sensibilisée par l'agonie et la chute de Dien Bien Phu, dès 1954, est donc d'utiliser la fibre patriotique, héroïque qui sommeille – peut-être – en chacun d'entre nous. C'est ce qu'a réalisé Lucien Bornert, dès la fin du conflit (première édition le 14 août 1954), avec la publication de *Dien Bien Phu Citadelle de la Gloire*<sup>690</sup>, construite comme une ode au courage de la garnison et que certains vétérans ont lu et apprécié. La littérature combattante, ainsi que des éditeurs comme les *Presses de la Cité* lui ont emboîté le pas dans des dizaines d'ouvrages. La bataille de la RC 4 rejoint Dien Bien Phu dans l'héroïsme malheureux où seuls les grands chefs sont coupables. De Lattre reste, certes, une figure du fait de son passé de « Roi Jean » et de ses victoires, mais sa légende n'aurait peut-être pas été si grande sans son destin tragique de commandant en chef, de plus en plus malade au fil des mois mais qui tient par pur courage et meurt d'un cancer en pleine guerre, après avoir perdu au combat son fils unique Bernard.

Pour Nicolas Séradin, dès la fin de la guerre d'Indochine, la défaite a des vertus positives car « si elle n'a rien d'exemplaire en elle-même, elle est bien à même de fonder un héritage et de susciter des vocations héroïques »<sup>691</sup>. Il est probable que les récits des dramatiques combats de jungle, des affectations en poste dépassant le cadre du simple grade ou le suivi haletant de la bataille de Dien Bien Phu ont déclenché des engagements dans l'armée et des vocations de devenir officier : « C'est certainement pour l'essentiel aux récits des lieutenants et des capitaines d'Indochine que je dois ma vocation d'officier » a dit le général de Lapresle dans son discours inaugural lors du colloque du 30 novembre 1999 sur « L'armée française en Indochine (1946-1954) »<sup>692</sup>. Nicolas Séradin explique, dans sa description de la figure du soldat, un changement de son statut. Elle est d'abord représentée par le soldat-héros, qui a combattu jusqu'au bout. Puis les récits se font plus nuancés. Aujourd'hui, ils quittent le domaine trop éloigné de la réalité et peu crédible de l'héroïsme pour la description d'un combattant courageux, qui souffre, tient et symbolise l'abnégation du soldat d'Indochine : « À l'inverse du soldat-héros, le soldat-humanisé tend à apparaître dans une déconstruction de l'événement qui perd peu à peu de sa force idéologique. Il retrouve en quelque sorte une “pureté” émotionnelle qui lui

---

<sup>690</sup> Lucien Bornert, *Dien Bien Phu Citadelle de la Gloire*, Paris, Documents du monde, 1954, 174 p.

<sup>691</sup> Nicolas Séradin, « Indochine : du soldat-héros au soldat-humanisé », *Inflexions*, n°23, 2013, pp. 187-199.

<sup>692</sup> Bertrand de Lapresle, « Introduction », dans Maurice Vaïsse (dir), *L'armée française en Indochine (1946-1954)*, Bruxelles, éditions Complexe, 2000, 363 p. ; p. 13.

redonne une place parmi la communauté des humains<sup>693</sup>. » À la fin du XXe siècle, la guerre est considérée comme néfaste et n'est plus source de modèle social ni de construction nationale. La victimisation et les traces d'humanité chez le soldat deviennent plus intéressantes que des pages d'héroïsme suranné. Aujourd'hui, une guerre est étudiée de manière plus critique, ce qui amène une partie de la population, attachée à l'histoire de sa jeunesse ou en recherche de fierté nationale, à la voir comme une forme de repentance. En effet, l'héroïsme autrefois valorisé est remplacé par la critique de l'incompétence, de l'inadaptation militaire et politique, du coût humain qu'il a servi à cacher. C'est également le cas pour les deux guerres mondiales. Dans un premier temps, la bataille des frontières en 1914, les échecs de 1915 ont cédé la place à Verdun, victoire française incontestable et héroïque ; la Somme est une défaite...britannique. La guerre de 1939-1945 commence à Bir Hakeim et aux actes de résistance plus prestigieux que juin 1940. Il faut attendre les années 1990 avant de voir une production historiographique importante sur la campagne de France de 1940, supplantée par celle de la Libération en 1944-1945. L'exemple vient d'en haut, du président qui définit la politique mémorielle. De Gaulle a bien marqué, en 1964, son intérêt mémoriel – et les commémorations ont donc suivi le même chemin – pour les combats de la Libération, pour le 15 août 1944, premier jour du débarquement en Provence de la 1<sup>ère</sup> armée du général de Lattre, préféré à celui du 6 juin 1944 en Normandie, une affaire presque exclusivement anglo-saxonne, le commando Kieffer excepté. Le résistancialisme est également passé par là ; Jean Moulin a effacé le maréchal Pétain pendant que les généraux Juin, de Lattre et Leclerc rejettent Gamelin et Weygand dans l'ombre coupable de la défaite. Plus récemment, le déclin de l'histoire-bataille a suscité d'autres lectures des conflits. Les programmes scolaires n'illustrent plus les glorieuses victoires et préfèrent valoriser les souffrances de l'expérience combattante et de l'arrière au quotidien. Un tollé venant du monde combattant et des milieux politiques qui lui sont proches a d'ailleurs accueilli les nouveaux programmes de 2019 au lycée, où l'étude de la bataille de la Somme remplace celle de Verdun, dans une optique plus européenne que nationale.

Toutefois, la bataille fait un discret mais surprenant retour, sans toutefois connaître le niveau de valorisation ancien. Dans ces nouveaux programmes d'histoire, elle est illustrée par les études de Waterloo en Première technologique, de La Somme en Première générale et technologique, du 6 juin 1944 en Terminale. Les décès survenus au cours des OPEX<sup>694</sup> de la « 4<sup>ème</sup> génération du feu » depuis 1963 (773 morts en avril 2022) sont aujourd'hui l'objet d'hommages nationaux aux Invalides, presque disproportionnés en temps de paix, mais qui valorisent les sacrifices de l'armée. Ils ne suffisent pas à occuper le terrain mémoriel et recouvrir ces guerres perdues mais, de toute manière, ce n'est plus l'objectif d'un État ou d'une société. Les associations combattantes comme

---

<sup>693</sup> Nicolas Séradin, *op. cit.*

<sup>694</sup> 773 morts de 1963 au 19 avril 2022. « Militaires décédés en Opération extérieures » (1963 à nos jours), *Mémoire des hommes*, 2022. En ligne pour une recherche individuelle : <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=47&titre=militaires-decedes-en-operations-exterieures-1963-a-nos-jours-> (Consulté le 19 avril 2022).

les historiens ne permettent plus un tel *exil* de mémoires qui apparaissent moins négatives mais intéressantes à étudier voire à valoriser. Les combats annexes, comme la bataille des Alpes en juin 1940 et les campagnes perdues à l'instar de celle de juin 1940 retrouvent un écho, s'inscrivent dans une politique mémorielle, une mémoire locale et une historiographie conséquente, surtout s'il y a un anniversaire à la clé, comme en 2020. Mais cela reste le cas pour un conflit national. La commémoration de la bataille de la RC 4 n'a pas eu lieu pour autant en octobre 2020<sup>695</sup>.

Jusqu'aux années 1970, l'autre problème du CEFEO est qu'il a connu peu de grandes batailles au sens militaire du mot, celles mêlant des dizaines ou des centaines de milliers de combattants dans les guerres antérieures. Les plus décisives ont été de lourdes défaites : celle de la RC 4 en octobre 1950, première défaite française en Indochine et premier vrai événement médiatisé depuis la reconquête de 1945-1946, et celle de Dien Bien Phu de mars à mai 1954 qui signe la fin à court terme de ce conflit. Justificatives de la faiblesse tactique du CEFEO et de la défaite finale, elles ont supplanté dans la mémoire collective de réels succès, comme l'opération *Léa* en 1947, ceux de la période de Lattre, comme Vinh Yen, Mao Khé, la bataille du Day ; Nghia Lo et Nasan sous le commandement de Salan. Certes, ces victoires incontestables sont, le plus souvent, des succès tactiques défensifs et ont eu moins de portée stratégique que Dien Bien Phu. Ils ne réjouissent pas durablement une opinion qui souhaite une décision rapide. Même le service de propagande créé par de Lattre n'y peut rien.

Le général Leclerc avait prévenu que la solution était politique. La citation de son rapport au gouvernement, qu'il n'a d'ailleurs pas envoyé sous cette forme<sup>696</sup>, rappelle les erreurs militaires et politiques passées dans les guérillas des époques napoléoniennes que les gouvernements de l'époque n'auraient jamais dû provoquer. Le parallèle qu'il fait en Indochine avec l'expédition d'Espagne, et surtout celle du Mexique, de 1861 à 1867, est saisissant de réalisme. Celle-ci est une expédition lointaine, sans but majeur autre que de contrer un gouvernement défavorable aux intérêts économiques français, après une campagne d'Italie coûteuse en moyens et en hommes. Le corps expéditionnaire se retrouve seul à soutenir un gouvernement dirigé par un empereur autrichien fantoche qui se voit contesté par une grande partie de la population mexicaine entrée en rébellion pour le chasser. Le corps expéditionnaire est mal organisé, mal soutenu par une opinion publique peu informée qui se demande ce que ses troupes font si loin. Cela se termine par un piteux retrait au moment où le danger prussien devient inquiétant sur le Rhin. Que de parallèles avec l'Indochine ! De fait, en 1947, Leclerc, bouillant conquérant de 1945-1946, a compris l'inanité de ce conflit avant tout le monde et l'a signifié. Il est pourtant le premier et le seul<sup>697</sup> à avoir estimé

---

<sup>695</sup> 2020 est le 80<sup>e</sup> anniversaire de juin 1940. Personne ne s'est par contre soucié, en 2020, de rendre hommage à la bataille de la RC 4 trop lointaine ni en 2021, au parcours du général de Lattre en Indochine et à ses victoires.

<sup>696</sup> Jean-Christophe Notin, *op. cit.*, pp. 437- 438.

<sup>697</sup> Le général de Lattre de Tassigny, quatre ans plus tard, ne le dira pas avec autant de force, pour autant qu'il soit prouvé qu'il l'ait réellement pensé.



que la France n'avait pas les moyens militaires de reconquérir et contrôler ce territoire. De fait, la mémoire des anciens combattants voit en Leclerc le seul chef militaire à avoir eu une vision politique à long terme clairvoyante, ce qui est paradoxal quand on sait qu'il se jugeait lui-même mal préparé dans ce domaine<sup>698</sup>. La défaite de la RC 4 et celle de Dien Bien Phu apparaissent donc comme plus humiliantes encore que celles de Sedan en 1940 car elles sont causées par d'anciens « coolies armés » méprisés depuis toujours, les fils des tirailleurs tonkinois qui n'avaient pas été jugés suffisamment fiables pour être massivement engagés au feu en 1914-1918. Signes du déclin définitif de l'empire colonial français, elles sont également vues comme le signe du déclin tout court de la puissance française, dans la continuité de juin 1940.

Yves Gras compare Cao Bang à « ce que Bailen avait été pour la guerre d'Espagne, Valmy pour la Révolution française »<sup>699</sup>, voyant en cela la première étape de la victoire pour la RDV et le signe annonciateur de la défaite pour la France. Au moment de Dien Bien Phu, la presse et les hommes politiques évoquent le souvenir de Verdun, puis de Camerone au destin plus funeste, à mesure que la situation se complique<sup>700</sup>. L'issue fatale modifie les références au passé. Alain Ruscio reprend la citation de Ferhat Abbas, estimant que Dien Bien Phu est « le Valmy des peuples colonisés »<sup>701</sup>. Comment, dans ces conditions, valoriser la mémoire d'une guerre perdue que les anciens combattants voient eux-mêmes comme inutile ? Comment espérer que la commémoration du 8 juin qui rappelle le courage, à juste titre, des combattants d'Indochine devienne populaire, alors que son histoire rappelle tant d'erreurs politiques et militaires ? La France ne célèbre pas ses défaites. Aucun officiel de haut rang ne s'est déplacé au bicentenaire de la bataille de Waterloo en juin 2015. La guerre de 1870-1871 n'a plus de valeur commémorative. Cette forme de culte guerrier passe aujourd'hui pour un geste nationaliste en direction d'un passé guerrier révolu et chaque politique s'attache à ne pas en être accusé. L'époque des commémorations semble d'ailleurs en net déclin aujourd'hui. La mort de vétérans, l'érosion des effectifs des associations combattantes en sont les raisons. Est-ce également dû à une construction de l'oubli significative d'un changement de mentalité et de références de la société française ? Les anciens combattants en seraient-ils, en définitive, les victimes ? Il n'est pas facile, pour les vétérans de construire leur mémoire individuelle sur l'indifférence de la société.

### 3. L'indifférence de la population dès le début de la guerre d'Indochine

« Tout allait donc bien jusqu'au 8 mai 1954, quand les Français ont découvert la guerre d'Indochine le jour où ils venaient de la perdre<sup>702</sup>. » (Patrice Gélinet)

---

<sup>698</sup> Pierre Journoud, *De Gaulle et le Vietnam (1945-1969)*, *op. cit.*, pp. 40-41.

<sup>699</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 354. Bailen fut la première défaite de la « grande armée » napoléonienne, en 1808 en Espagne.

<sup>700</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, Paris, Tallandier, 2004, pp. 297 à 299

<sup>701</sup> Alain Ruscio, « Dien Bien Phu vu du Tiers Monde », *Le Monde diplomatique*, juillet 2004, p. 21.

<sup>702</sup> Patrice Gélinet, *Indochine 1945-1954*, *op. cit.*, p. 10.

La guerre d'Indochine ne réussit pas à s'inscrire dans la mémoire collective parce qu'elle n'a pas intéressé les Français pendant son existence, ce qui donne une logique à sa mise à l'écart. Cette indifférence, laissant ouverte la plaie des vétérans depuis leur retour, est combattue par une construction de véritables mythes qui se développent pour contrebalancer l'effet désastreux d'une double défaite, celle du conflit et de la connaissance de leur mémoire.

### 3.1 Une indifférence logique : une guerre sans buts, qui n'est pas nationale

« Déconcertante époque où la France, à peine sortie d'une guerre mondiale, se retrouvait plongée dans une guerre "froide" et s'imposait le fardeau de deux guerres coloniales ! Etrange destin d'une population qui aurait voulu consacrer toute son énergie à la reconstruction économique et se voyait contrainte à un effort militaire dont elle se fut bien passée ! Décevante démarche d'un esprit public qui, désireux d'effacer le souvenir de cinq années terribles et de bannir la guerre et l'oppression de l'homme par l'homme, aboutit à la confusion des valeurs, à la négation des normes antérieures, à l'accroissement de l'esprit du matérialisme<sup>703</sup> ! » (Pierre Carles)

Cette indifférence apparaît comme un manque d'intérêt face à une guerre lointaine et, progressivement, elle se mue en incompréhension devant des enjeux bien plus importants. Pourquoi poursuivre une guerre pour un territoire si lointain alors que la France sort d'une guerre péniblement gagnée et très destructrice, y compris sur un plan moral ? La guerre est rapidement vue comme inintelligible par une partie progressivement plus importante de la population française, qui peine à comprendre son utilité, alors qu'elle apparaît de plus en plus coûteuse, financièrement et humainement parlant, en pleine période de reconstruction. Les vétérans sont blessés par cette hostilité croissante, eux qui pensaient être reconnus pour leur professionnalisme et leur courage, à l'instar de leurs aînés. Mais il faut en comprendre la logique dans un temps plus long de l'histoire coloniale de l'Indochine. La fierté des Français de voir la couleur rose des colonies s'étaler sur le planisphère des dictionnaires et des planisphères est davantage liée à l'idée qu'à la réalité d'une France impériale. La population ne s'est jamais passionnée pour cette occupation très éloignée, dans tous les sens du terme du territoire national, comme de ses propres préoccupations. L'indifférence face à la mémoire d'Indochine en est le prolongement.

#### 3.1.1 Un intérêt tardif pour l'empire colonial : une empreinte trop fragile

« L'empire resta pour les Français ce qu'il était pour l'essentiel avant 1914, un mythe de compensation. » (Charles-Robert Ageron)

Les Français ont-ils été pénétrés de *l'idée coloniale* ? En dehors de circonstances particulières qui montrent une opinion satisfaite de voir la présence française sur tous les océans et continents de la planète<sup>704</sup>, gage de puissance et de prestige au niveau mondial, l'empire colonial est un beau

---

<sup>703</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, Panazol, Lavauzelle, 1982, 239 p. ; p. 227.

<sup>704</sup> Ce que l'on peut encore lire et entendre de nos jours dans les discours sur nos territoires ultramarins.

livre d'images que l'on feuillette et qui peut rendre fier d'être Français. L'intérêt pour les colonies s'arrête avec la Seconde Guerre mondiale après avoir surtout intéressé les Français pendant les années 1930. Jusque-là, elle n'a suscité que peu d'échos en Métropole. Après 1945, l'intérêt se disperse. Dix années seulement d'un intérêt pour la *Grande France*, apogée fugace et tardive d'un empire colonial qui n'a jamais attiré un flot massif de Français venant de Métropole, à l'exception des colonies de peuplement algérienne et néo-calédonienne.

Pour Jules Ferry, coloniser était le moyen compensatoire de rendre sa puissance à une France diminuée par la défaite de 1871, sur les plans géopolitique, géoéconomique et géoculturel pour employer des termes très actuels. Il s'agissait aussi de ne pas se laisser distancer dans *la course aux colonies* engagée avec les autres puissances européennes, pour contrer la puissance coloniale déjà existante du Royaume-Uni ; de profiter du désintérêt bismarckien pour tout ce qui ne concerne pas l'équilibre politique européen et en faire éventuellement un atout supplémentaire pour préparer la revanche. Malgré les efforts du parti colonial et de l'État, les historiens s'accordent pour estimer que le succès d'une culture coloniale est tardif et que la décennie des années 1930 constitue à la fois le début et l'apogée d'une conscience impériale. Michel Winock estime que cette politique coloniale ne suscite que peu d'écho en Métropole avant cette période : « C'est encore dans les années 1930, on l'a vu, que l'opinion commence à s'intéresser aux colonies et à apprécier la *Grande France*. Même si les spécialistes discutent aujourd'hui du sens à donner à l'événement, rappelons que l'Exposition coloniale de 1931, au bois de Vincennes, attira 33 millions de visiteurs<sup>705</sup>. » L'ouvrage collectif dirigé par Pascal Blanchard analyse la progressivité de la pénétration de la culture coloniale, après les temps de l'imprégnation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est suivi par le temps de l'affirmation de la pénétration de cette culture coloniale dans la société française après la Première Guerre mondiale. Les Français s'aperçoivent de l'importante aide apportée par les troupes coloniales dans le conflit. Cela suscite davantage d'intérêt, y compris celui des programmes scolaires. Enfin vient le temps de l'apogée, dans les années 1930 avec comme point d'orgue, le succès de l'exposition coloniale de 1931. Cet ouvrage analyse l'empreinte coloniale dans la société et les moyens de propagande institutionnels, culturels, utilisés pour en justifier l'importance. Sandrine Lemaire, dans sa thèse<sup>706</sup> soutenue en 2000 a, par exemple, démontré l'importance d'un relais institutionnel de cette propagande coloniale, l'Agence économique des colonies. Mais si la culture coloniale s'installe dans les mentalités, elle n'est pas suffisante pour se transformer durablement en culture impériale ; l'idée va tout de même pénétrer la société pendant dix à quinze ans avec un certain succès.

---

<sup>705</sup> Michel Winock, « Une République très coloniale », *revue L'Histoire*, n° 302, octobre 2005. En ligne : <https://www.lhistoire.fr/une-r%C3%A9publique-tr%C3%A8s-coloniale> (Consulté la dernière fois le 10 octobre 2021). En fait 33 millions d'entrées pour environ neuf millions de visiteurs, les visiteurs y étant allés plusieurs fois.

<sup>706</sup> Sandrine Lemaire, *L'agence économique des colonies, instrument de propagande ou creuset de l'idéologie coloniale en France (1870-1960)*. Thèse de l'Institut Universitaire européen, soutenue en 2000 à Florence.

L'exposition de 1931 donne à ceux qui en connaissent l'existence, la sensation de maîtriser l'empire colonial, de dominer une partie du monde grâce à l'unité impériale entre le pays et ses colonies. Mais c'est une idée intellectuelle plutôt éphémère qui ne convainc pas la population de partir s'y installer. Le pays n'est pas sauvé par les colonies lors de la crise économique qui survient la même année et des critiques se font jour en Métropole comme en Outre-mer, terme remplaçant progressivement à partir de 1934 celui de colonies<sup>707</sup>. Si le fait colonial est étudié à l'école primaire depuis 1902, ce sont seulement les nouveaux programmes scolaires de 1925 qui participent à la connaissance des conquêtes coloniales et à la légitimation de la mission civilisatrice de la France, de l'importance des colonies dans la victoire en 1918. Ils font bien état d'inégalités entre Français et indigènes, mais avant la guerre de 1914-1918<sup>708</sup>. La propagande peut alors se diffuser.

Charles-Robert Ageron explique le lien entre la culture coloniale et la culture impériale, quand les Français, le pouvoir politique et la population, comprennent la *destinée impériale* du pays. Mais il ajoute que cela compromet toute réforme puisqu'il ne faut pas déséquilibrer cette nouvelle puissance et que cet empire est davantage un « mythe de compensation », un réconfort devant les périls croissants dans cette décennie qu'une réalité profonde dans les consciences :

« En 1938-1939, l'Empire paraît bien avoir été considéré par une partie de l'opinion comme “ une affirmation de notre force ” et un instrument de puissance permanente de la France, “ deuxième puissance coloniale du monde ”. Mais cette prise de conscience est trop tardive pour que le pays ait exigé et obtenu la mise en œuvre d'une véritable politique impériale. De fait l'empire colonial resta pour les Français ce qu'il était pour l'essentiel avant 1914, un mythe de compensation. De même que la conquête d'un vaste domaine colonial avait servi à faire oublier la défaite de 1870 et à écarter le spectre de la décadence, de même le mythe d'un Empire français peuplé, riche et loyaliste, fut surtout utilisé comme un stimulant trompeur pour redresser une opinion défaitiste<sup>709</sup>. »

En fait, l'Empire colonial n'a jamais été développé pour donner à la France cette puissance qu'elle n'avait plus depuis 1871. Son poids est une illusion qui s'impose en 1940 lorsque le gouvernement s'aperçoit que l'Empire est une coquille vide de forces, d'industries et de matériel.

La notion d'Empire, critère de puissance, de recours dans la défaite, perdure pourtant tout autant à Vichy qu'à Londres, dès 1940, de Gaulle prenant l'Empire comme base de départ :

« C'est la Seconde Guerre mondiale, surtout, qui accrédite l'importance de l'empire, “ la carte impériale ”. D'un côté, le régime de Vichy célèbre “ l'épopée coloniale ” et cet empire grâce auquel “ la France conserve une chance de compter parmi les grandes nations ”. De son côté, la France libre joue stratégiquement la carte de l'empire. [...]. “ Sans l'empire”, déclarait Gaston Monnerville devant l'Assemblée consultative le 25 mai 1945, “la France ne serait aujourd'hui qu'un pays libéré. Grâce à son empire, la France est un pays vainqueur ”<sup>710</sup>. »

C'est surtout cet argument liant Empire et puissance de la France qui l'incite à reconquérir l'Indochine en 1945, pour conserver sa prééminence.

---

<sup>707</sup> En 1934, « l'École coloniale » devient « l'École nationale de la France d'Outre-mer ».

<sup>708</sup> Albert Malet, Jules Isaac, *Histoire contemporaine depuis le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle*, philosophie-mathématiques, Paris, Hachette, 1930, p. 393.

<sup>709</sup> Charles-Robert Ageron, « La perception de la puissance française en 1938-1939. Le mythe impérial », *Revue Outre-Mers*, 1982, n° 254, 1982, pp. 7-22. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/outre\\_0300-9513\\_1982\\_num\\_69\\_254\\_2331](https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1982_num_69_254_2331) (Consulté la dernière fois le 27 octobre 2021).

<sup>710</sup> Michel Winock, « Une République très coloniale », *op. cit.*

Cette nouvelle culture est-elle pour autant, dans le même temps, valorisée par une littérature spécifiquement *coloniale* qui puisse intéresser la société française et relayer la propagande de cette *Grande France* ? Il est difficile de le savoir avec précision un siècle plus tard. Le mythe colonial apparaît puissant à distance dans la littérature car de grands noms apparaissent. Il l'est probablement, en partie, mais davantage dans une invitation au voyage qu'à une autosatisfaction patriotique de la grandeur impériale française. Il n'existe pas de Kipling français pour s'en faire le chantre<sup>711</sup>. Les grandes signatures sont au contraire assez critiques sur les réalités du système. Pierre Loti a beaucoup écrit sur l'Orient en général, peu sur l'Indochine : *Le pèlerin d'Angkor*<sup>712</sup> exalte le voyage, les civilisations orientales, l'exotisme. Ses articles sur les guerres coloniales, en particulier le bombardement d'Huế en 1883, rassemblés dans *Trois journées de guerre en Annam*, ne glorifient pas la colonisation mais son dégoût de ces actions violentes. Claude Farrère officier de marine, a servi sous les ordres de Loti. Il critique la société de Saïgon, peint « une colonisation déliquescence, en proie aux vices et aux tentations des terres asiatiques »<sup>713</sup>, dans *Les civilisés*<sup>714</sup> roman sur l'Indochine qui obtient le prix Goncourt en 1905. Par la suite, les trafics et les méfaits racontés par Albert Londres, la pauvreté des Français d'Indochine dans les romans de Jean Hougron et les souvenirs d'enfance de Marguerite Duras ne suffisent pas à contrebalancer les écrits de Francis Garnier et les envolées colonialistes d'Albert Sarraut. Les déconvenues judiciaires rencontrées par André Malraux feront de lui un amoureux blessé de l'Asie qui n'écrira jamais de chef d'œuvre sur l'Indochine. Ce rendez-vous manqué de la société française à l'égard de l'Indochine se retrouve également, en partie, dans les enquêtes de l'IFOP, qui montrent l'indifférence puis l'hostilité à un conflit sans fin.

### 3.1.2 L'opinion publique et la guerre d'Indochine : une hostilité progressive de la société française

« On était “oublié” pendant, comment pourrait-on ne pas être oublié aujourd'hui ? » (Pierre Caubel).

L'attitude de l'opinion à l'égard de la guerre d'Indochine pendant le conflit est le domaine des sondages de l'Institut français d'opinion publique ou IFOP, publiés de 1945 à 1954<sup>715</sup>. Ils ont été étudiés en particulier par Alain Ruscio et Serge Tignères, en plusieurs occasions<sup>716</sup>, en parallèle

---

<sup>711</sup> Pierre Loti est plus critique et Pierre Mille, méconnu.

<sup>712</sup> Pierre Loti, *Le pèlerin d'Angkor*, Paris, Calmann-Lévy, 1912, 234 p.

<sup>713</sup> Guillaume Sbalchiero, « Goncourt oubliés : Claude Farrère 1905 », *L'Express*, 27 janvier 2012 ; En ligne : [https://www.lexpress.fr/culture/livre/goncourt-oublies-1-claude-farrere-1905\\_1075233.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/goncourt-oublies-1-claude-farrere-1905_1075233.html) (Consulté, la dernière fois, le 22 avril 2022).

<sup>714</sup> Claude Farrère, *Les civilisés*, Paris, Flammarion, 84 p.

<sup>715</sup> Synthèse des sondages publiés en 2014 par l'IFOP (Institut Français d'Opinion Publique fondé en 1938) dans « Collectors n°29 de mai 2014 ». En ligne : <https://www.ifop.com/publication/ifop-collectors-n29-1945-1954-la-guerre-dindochine/> (Consulté la dernière fois le 23 décembre 2021).

<sup>716</sup> Serge Tignères, *La guerre d'Indochine et l'opinion publique française entre 1954 et 1994 – histoire et mémoire*, Thèse de l'université de Toulouse 2 Jean Jaurès, 1999 ; Alain Ruscio et Serge Tignères, *Dien Bien Phu, Mythes et réalités 1954-2004, cinquante ans de passions françaises*, Les Indes Savantes, 2005, 414 p. ; Alain Ruscio,

avec l'étude de la presse. Sans être l'élément exhaustif de l'étude de l'opinion publique, c'est un baromètre régulier, avec des questions renouvelées chaque année pendant dix ans qui permettent de relever la température de l'opinion, la considération que portaient les Français interrogés sur ce long conflit avec une précision intéressante. Il montre une complexité dans l'attitude des Français sur ce sujet.

Le conflit n'est pas toujours impopulaire, pas plus que les soldats qui y sont envoyés. L'attitude des sondés est, dans le détail, particulièrement inconstante selon les événements du moment, comme la reconquête du territoire par légendaire général Leclerc, la défaite humiliante de la RC 4 et les victoires de de Lattre et, enfin, le dramatique siège de Dien Bien Phu. Elle devient progressivement hostile à partir de 1947.

L'indifférence puis cette hostilité de l'opinion à distance sont essentiellement dues au fait que ce conflit lointain ne débouche sur rien de définitif ni de concret. La guerre s'enlise et devient de plus en plus problématique dans un pays qui veut profiter de la croissance économique. L'Indochine devient vite un *boulet* que ce soit dans les domaines politiques, économiques et sociaux dont personne ne voit la fin. Comme souvent, l'intérêt de l'opinion publique et celle des Français en général ne dépasse pas les frontières : « Traditionnellement, l'opinion publique française ne se sent pas très concernée par les événements se passant hors de l'hexagone<sup>717</sup> », souligne Alain Ruscio. C'est encore plus vrai en 1945. Mais pour ce qui concerne l'Indochine, les raisons de l'indifférence de la population sont liées au poids d'une guerre jugée disproportionnée pour un pays relevant d'une Seconde Guerre mondiale qui a atténué sa puissance et ses forces vives.

La libération de la France, de 1944 jusqu'en mai 1945, a accumulé les destructions, dans les régions de combat, sur les objectifs stratégiques. Elle a directement touché une population devenue parfois sans abri en Normandie, en particulier, avec des villes à reconstruire entièrement (Le Havre, Saint-Lô). La situation économique préoccupante et la persistance des tickets de rationnement font partie des priorités absolues de la population française. La guerre du Pacifique, dont la conclusion est signée, au nom de la France par le général Leclerc, le 2 septembre 1945, est la fin du conflit. Pour la Métropole, après six ans de guerre et près de soixante millions de morts dans le monde<sup>718</sup>, cet événement apparaît presque anecdotique. Le retour d'un million de prisonniers, celui des déportés rescapés des camps de concentration et des centres de mises à mort, les souvenirs d'une occupation traumatisante, d'une guerre civile sans pitié entre régime de Vichy

---

« L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954). Sondages et témoignages », Vingtième Siècle, 1991, n° 29, pp. 35-46. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/xxs\\_0294-1759\\_1991\\_num\\_29\\_1\\_2336](https://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1991_num_29_1_2336) ; Alain Ruscio, « L'incroyable ignorance des colonies de la part de l'opinion française », site Internet Histoire coloniale et postcoloniale, 14 octobre 2018 ; en ligne : <https://histoirecoloniale.net/L-incroyable-ignorance-des-colonies-de-la-part-de-l-opinion-francaise-par-Alain.html> (Consultés la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>717</sup> Alain Ruscio, « L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954) Sondages et témoignages », article cité, p. 37.

<sup>718</sup> Ce chiffre, en constante réévaluation, n'est pas plus stable que celui des pertes civiles et militaires de la France en 1939-1945 soit 600 000 morts, remis en question aujourd'hui, ni celui des pertes de la guerre d'Indochine.

et la résistance, pèsent lourdement dans la balance mais laissent espérer une reconstruction matérielle, morale rapide du pays et de sa société.

La reconquête de l'Indochine étant estimée facile, surtout avec le héros de Koufra et Paris à sa tête, la population ne s'en préoccupe pas. Par la suite, la prolongation de cette guerre apparaît peu compréhensible, inintelligible pour la population. La fameuse croissance que l'on nomme aujourd'hui *Les Trente glorieuses*, censée commencer en 1945, connaît un départ poussif avec un accroissement du niveau de vie souvent inférieur aux pays voisins. Dans la liste des obstacles au développement et au bien-être, la guerre d'Indochine apparaît vite dispendieuse et déjà considérée comme inutile. Ceux qui s'intéressent à l'actualité internationale constatent, de plus, que le Royaume-Uni accorde l'indépendance au joyau de son empire, l'Inde et le Pakistan, en 1947, et les Pays-Bas à l'Indonésie en 1949. Comme pour l'après-guerre à partir de 1919, mais sans nécessairement revivre des *années folles*, la population française veut reconstruire son environnement et son mental, profiter de la vie, oublier les horreurs de la guerre. Les plus jeunes veulent partir, changer de cadre de vie, mais aussi danser, étudier et ne plus penser à la guerre, sauf pour ceux qui s'engagent pour voir du pays, vivre l'aventure ou faire « leur guerre » en Indochine. Ce refus partiel de la guerre né d'une amnésie volontaire face à un avenir plus radieux est une réalité qui dessert une expédition trop lointaine.

L'indifférence puis le rejet de ce conflit se déroule en plusieurs temps, d'après les sondages. L'intention première du GPRF est de reconquérir la colonie indochinoise par l'envoi d'une force armée en octobre 1945. « 2<sup>ème</sup> DB », « général Leclerc », « défense de l'empire », sonnent comme la Libération de Paris, donc d'une Indochine assimilée à un morceau de France occupée. La *libération* de l'Indochine devient donc brièvement populaire car le nom de Leclerc y est associé. Mais la Seconde guerre mondiale terminée, il faut bien parler d'une *reconquête coloniale*. En septembre 1945, 63 % des Français pensent que « l'Indochine française sera laissée à la France », contre 12% opposés à cette idée et un quart d'abstention<sup>719</sup>. C'est une approbation confortable de la politique de reconquête...encore non effectuée et dont les sondés pensent qu'elle sera facile. En janvier 1947, second sondage, un mois après « les événements d'Hanoi » du 19 décembre 1946, qui, d'ailleurs, ne se terminent qu'en février suivant. L'*agression* du Vietminh contre les civils et les unités du CEFEO dans toute l'Indochine, filmée par le Service cinématographique des Armées, projetée dans les actualités cinématographiques, semblent justifier la réponse encore positive pour garder l'Indochine dans le camp français. Mais elle est moindre qu'en 1945 et la question a changé ; ce n'est plus « ...restera à la France », mais « ...restera dans l'Union Française » qui vient d'être créée. Une affirmation plus *colonialiste* eut-elle atténué le soutien de la Métropole ? 58 % répondent oui et encore 12 % non (« L'Indochine ne restera pas dans l'Union Française »), avec encore

---

<sup>719</sup> Synthèse des sondages publiés en 2014 par l'IFOP, *Ibid.*

plus d'indécis (30 %). En juillet 1947, le sondage sur les moyens d'action en Indochine est encore plus mitigé. 42 % des sondés veulent rétablir l'ordre (37 % sans négocié), 15 % négocié avec le Vietminh, 22 % abandonner l'Indochine avec 21 % d'indécis. Moins de deux ans après le début de la reconquête, c'est le même chiffre entre 37 % qui veulent négocié ou partir contre 37% pour le seul recours à la force. Les Français s'aperçoivent que la guerre est bien là, à l'autre bout du monde, et qu'elle est partie pour durer. De 1947 à 1949, les buts de guerre apparaissent moins faciles à distinguer, donc à accepter. La guerre qui recommence sous une autre forme à l'autre bout du monde, la violence relatées par les articles de presse, les pertes de plus en plus lourdes, le spectre d'un gouffre financier changent la donne. Ce conflit devient très vite impopulaire, d'autant que ces arguments sont relayés par une opposition active, une très influente presse communiste, par les mouvements progressistes et les manifestations de la CGT à partir de 1947.

En juillet 1949, nouveau sondage, avec d'autres questions et propositions. « Négocié », « rétablir l'ordre puis négocié » disparaissent au profit d'un plus radical « abandonner l'Indochine », « faire la paix en réservant des avantages ». Il n'y a plus que 19 % des sondés pour le seul recours à la force, moitié moins que deux ans plus tôt ; « arrêter la guerre, reconnaître l'indépendance du Vietnam » et « abandonner l'Indochine » recueillent à eux deux 49 % des réponses montrant la progression d'une volonté d'arrêter la guerre. Pourtant les Français semblent encore hésitants. Dans un autre sondage, 76 % de la population interrogée par l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques) ne sait pas vraiment ce qu'est l'Union française, 19% ne peuvent citer un territoire français d'outre-mer mais 81% affirment que « la France doit garder ses possessions »<sup>720</sup>. Ces réponses en disent long sur la méconnaissance des colonies et de la politique coloniale. Le conflit intéresse peu mais de là à vouloir l'indépendance, il y a un pas à franchir trop important pour une population qui croit à la défense des intérêts français, justification relayée par les milieux politiques et la majeure partie de la presse française. 1949 est donc une bascule dans la guerre d'Indochine. Sur le terrain, les soldats du CEFEO constatent que l'APV s'est renforcée, que la victoire militaire devient aléatoire. En France, la population souhaite, sans forte majorité puisqu'il y a encore un quart d'indécis, arrêter la guerre d'Indochine.

Le nouveau but de guerre, de 1949 à 1954 est d'aider le jeune État du Vietnam, État associé de l'Union française et lutter contre le danger communiste. Proclamer l'indépendance du Vietnam, en 1949, revient à ne plus défendre le but initial, l'Empire français ou l'Union française, ce qui provoque, au mieux, le désintérêt dans un pays toujours en reconstruction. En 1950, il vient à peine d'en finir avec les tickets de rationnement, de retrouver son niveau de vie de 1939 mais il ne distingue plus d'enjeu *national* à un conflit qui soutient de lointains États associés. Pourquoi le poursuivre dès lors que l'intégrité nationale n'est plus menacée ? Cette aide apparaît longue, coûteuse, face à un ennemi désormais soutenu par l'URSS et la Chine. Ce qui semblait une courte

---

<sup>720</sup> Alain Ruscio et Serge Tignères, op.cit., pp. 14-22



promenade militaire contre les Japonais se révèle à la longue un fardeau qui lasse la population métropolitaine.

Si l'on synthétise les sondages jusqu'en 1954, les tenants du rétablissement de l'ordre sont 27 % en octobre 1950, au moment des combats de la RC 4, 32 % pour envoyer des renforts (+ 5 % pour garder le CEFEO en l'état, retrouvant le niveau de 1947) pendant les victoires de de Lattre, pour descendre à 15 % en mai 1953 et...7 % en février 1954, *juste avant* la bataille de Dien Bien Phu. Les partisans de la fin de la guerre (« arrêter la guerre », « négocier avec le Vietminh », « abandonner l'Indochine »<sup>721</sup>) passent de 42 % en octobre 1950, à 50 % en mai 1953 et à 60 % en février 1954. Neuf ans après le début de la guerre, le résultat s'est inversé. Les indécis sont toujours restés supérieurs à 20 %, atteignant même 37 % en avril 1951. La défaite joue sur l'ego national et, au sondage de septembre 1954, ils sont deux fois plus nombreux, soit 15 %, à ne pas vouloir l'abandon de l'Indochine pour 41 % en faveur de l'indépendance hors Union Française, une coupure définitive avec la France. Mais 44 % restent indécis, rassemblant ceux qui le sont en toute conscience et ceux qui sont bien trop las ou indifférents pour répondre.

L'autre enseignement de ces sondages est le niveau d'information de la population sondée et la position des électeurs des grands partis. On pourrait penser que le désintérêt des Français est total et épidermique à propos de la guerre d'Indochine. Être indifférent ou hostile ne signifie pas s'en désintéresser totalement puisque la France est engagée dans une guerre. En mai 1953, 78 % des sondés regardent « régulièrement » ou « de temps en temps » les nouvelles de la guerre d'Indochine, surtout les hommes (91 % contre 67 % aux femmes), davantage les moins de 60 ans (80 %) que les plus de soixante-cinq (69 %), ceux qui ont fait des études (70 à 89 %, de Primaire à études supérieures) que ceux qui n'en n'ont pas fait (49 %), et, à part égale (88 %) les électeurs communistes et ceux du RPF (Gaullistes). En février 1954, 68 % des sondés lisent la presse ; ceux qui ne la regardent jamais passent à 32 %<sup>722</sup>. « L'opinion s'attache volontiers à ce qu'il lui plaît ; elle croit également que ce qui est durera toujours, elle n'anticipe pas sur l'avenir<sup>723</sup> », analyse Yves Gras. Peut-être, mais la population sondée de 1945 à 1954 finit par ne plus croire à l'intérêt de garder l'Indochine. Le fait que la population actuelle ne s'intéresse pas spécifiquement à la guerre d'Indochine est dans cette ligne directe d'un conflit estimé inutile, à l'époque et plus encore aujourd'hui, par une partie des anciens combattants eux - mêmes.

L'opinion publique s'éloigne de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre en général et de celle d'Indochine en particulier. Cette dernière devient aussi impopulaire que la notion de guerre elle-même. La faute à qui ? Ou plutôt à quoi ? À la paix. La paix est devenue la référence morale, sociale d'une société qui n'aspire qu'à elle. L'expérience douloureuse de deux guerres mondiales

---

<sup>721</sup> « Faire appel à l'ONU, aux Américains » n'est pas très clair et ne peut être assimilé à une volonté de paix franche.

<sup>722</sup> Synthèse des sondages publiés en 2014 par l'IFOP.

<sup>723</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p. 13

en vingt ans et surtout l'extrême dureté de la dernière ont démontré que la guerre est une souffrance inutile, une violence absurde, le mal absolu. Ce n'est pas un manque de patriotisme ou de citoyenneté.

L'Indochine éloigne la société de l'armée elle-même qui s'engage dans un conflit sans fin. C'est une « guerre du soldat inconnu » écrit Jean-Pierre Dannaud<sup>724</sup>. Dès 1946, défendre la France dans les rizières du Tonkin ou de Cochinchine n'apparaît pas logique. L'engagement dans une guerre n'apparaît pas prioritaire comme en 1939<sup>725</sup>. « Le peuple divorçait ainsi de plus en plus de ce qui aurait dû être son armée, sans que les pouvoirs publics entreprissent rien pour limiter cette divergence<sup>726</sup> », a pu écrire Pierre Carles. Mais pour la limiter, il eût fallu que l'État mît fin à la guerre. Or, jusqu'en 1950, l'issue de la guerre apparaissait encore favorable quand on est loin du terrain.

Cette attitude rend les militaires encore plus déterminés à gagner en Algérie et à ne pas abandonner ce territoire alors français. Pour les témoins interrogés, ils n'ont senti l'inutilité de cette guerre que longtemps après. La société l'a considérée bien plus tôt. Une partie de la population a retrouvé une culture du pacifisme, née en 1918 des horreurs de la guerre. Leur souvenir et les affres d'une troisième guerre mondiale, en 1950, sont d'autant plus d'actualité que la propagande du PCF, à partir de 1949, les rend plus sensibles. Cette action, pendant et depuis la guerre d'Indochine, a amené les combattants puis vétérans d'Indochine à se focaliser sur le rôle néfaste des communistes contre leur guerre. Il n'est certes pas négligeable sur l'impopularité du conflit. Mais les métropolitains dans leur ensemble ont vécu six ans de guerre sur leur sol et ne veulent pas d'un conflit éloigné de leurs préoccupations. Défendre l'empire colonial, en 1945, rassure en tant que symbole de puissance d'une France affaiblie mais le travail, le pain, la reconstruction sont des soucis bien plus urgents et importants<sup>727</sup>. Comme le conflit est lointain, l'indifférence est plus forte que la critique de la guerre. Le PCF, au plus fort de « l'affaire Henri Martin », n'est pas parvenu à élargir la protestation, ce parti politique suscitant une grande méfiance dans une guerre froide où l'URSS fait peur. Mais huit ans après la reconquête par Leclerc, l'Indochine est toujours en guerre. Le 1<sup>er</sup> février 1954, une femme meurt dans une rue de Paris, déclenchant l'appel de l'abbé Pierre qui émeut toute la France ; le pays peut alimenter une guerre inutile, puisqu'il ne peut pas gagner, se bat pour d'autres États en Indochine alors que les Français les plus pauvres sont sans logis et meurent de froid dans leur propre capitale. Il y a là matière à impopularité et incompréhension pour ce conflit qui peut encore durer dix ans sans plus de solution.

Les militants communistes ne forment pas le seul groupe social hostile à la guerre. C'est oublier que le terme de « guerre sale » est venu du *Monde* sous la plume d'Hubert Beuve-Méry, qu'une partie des catholiques et des protestants sont opposés au système colonial et à ce conflit contre

---

<sup>724</sup> Jean-Pierre Dannaud, *La guerre morte*, op. cit..

<sup>725</sup> Je parle des engagements volontaires et non de la mobilisation.

<sup>726</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, op. cit., p. 228.

<sup>727</sup> René Girault, *Être historien des relations internationales*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998 ; p. 229.

lequel s'inscrivent des publications comme *Témoignage Chrétien*. Les personnalités d'une gauche éclectique, « progressiste » comme Claude Bourdet, allant parfois jusqu'au gaullisme, à l'image de David Rousset, font partie de cette opposition. En 1949, Louis Jouvet et André Gide signent une pétition réclamant des négociations avec la RDV et la fin de la guerre d'Indochine. En 1954, l'idée de continuer la guerre en Algérie n'a rien de populaire. La révélation des tortures exercées par l'armée française puis le putsch d'Alger de 1961 vont hâter la procédure de divorce entre la Nation et son armée. En 1962, le cessez-le-feu signe la fin de l'état de guerre<sup>728</sup> en Métropole, vingt-trois ans après le début de la Seconde Guerre mondiale en 1939. La société française, a envoyé des troupes pour combattre pendant ces vingt-trois ans, soit la période de conflits la plus longue de toute l'histoire contemporaine<sup>729</sup>. Lassée de tant de guerres coûteuses, lestée d'un grand nombre de vétérans traumatisés par leur propre guerre, la France, plus encore qu'en 1945, veut surtout entendre parler de paix. Que ce soit dans l'Éducation Nationale ou plus généralement dans la société, la culture de guerre cesse d'exister et la jeunesse renâcle même au service militaire. La guerre n'est plus regardée comme formatrice de citoyens dont le sacrifice est la valeur ultime. Il en va de même, à cette époque en Allemagne, et bien plus tard, au Vietnam même.

Le choix mémoriel et éducatif de privilégier les deux guerres nationales de 1914-1918 et 1939-1945 a recouvert les guerres de décolonisation. Puis la question algérienne est devenue plus brûlante au début des années 2000, sa proximité géographique et son empreinte sociale rejetant la guerre d'Indochine dans le groupe des guerres lointaines sans intérêt. La déconnexion due aux distances avait déjà touché population et gouvernements dans le passé, avant l'Indochine : au XVIII<sup>e</sup> siècle, la perte du Canada, au XIX<sup>e</sup> siècle, celle, provisoire, des Antilles sous Napoléon, la vente de la Louisiane et l'indépendance, au XX<sup>e</sup> siècle, de la Syrie et du Liban ; enfin, les comptoirs indiens, de 1950 à 1954. Le coup de grâce du lien entre armée et Nation vient en 1997 avec la suppression du service militaire. Une très faible minorité de Français revêtent l'uniforme et s'intéresse au fait militaire, ne passant plus dans la salle d'honneur au moment des classes pour relier sa vie de caserne aux exploits des aînés, parfois exaltés dans les chants scandés en essayant de marcher au pas. L'Indochine n'est pas une cause majeure de ce divorce, réel ou fantasmé. Aujourd'hui, les décès de soldats, liés à de lointaines OPEX, n'émeuvent que sur le moment mais, bien vite, le « que fait-on au Mali ? » rejoint le « que fait-on en Indochine ? » d'antan.

### 3.2 L'inintelligibilité de la guerre d'Indochine : des médias et des groupes sociaux sans influence ni convictions

« Cela s'est passé sur une autre planète, qui n'intéressait personne<sup>730</sup>. » (François-Xavier Heym).

---

<sup>728</sup> Ce point est au centre des polémiques dans le monde combattant.

<sup>729</sup> Avec une paix intermédiaire de 1802 à 1804, les guerres de la Révolution et de l'Empire n'ont duré ensemble qu'environ 21 ans.

<sup>730</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

L'étude de l'opinion publique de Métropole contribue à expliquer le manque de soutien de la population au CEFEO. Le désintérêt des médias, presse écrite et radio, persiste de manière irrégulière pendant ces neuf années. L'Indochine ne fait que rarement les gros titres, en dehors de quelques périodes marquantes : le début de la reconquête en octobre 1945 avec l'emblématique Leclerc, l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946, la défaite de la RC 4 en octobre 1950 et l'arrivée du général de Lattre dans la foulée et ses victoires claironnées par la propagande qu'il a lui-même mise en place, et enfin, la dramaturgie de la chute de Dien Bien Phu en mai 1954. Cette inconstance des médias qui s'éveillent surtout lors des événements dramatiques, y compris aujourd'hui, explique sa réalité de *guerre invisible* en Métropole, puisqu'elle apparaît *illisible* dans un conflit sans front, sans ennemi visible ou localisable, dans opération décisive ni but de guerre compréhensible. Mais elle n'est en rien aidée par des groupes sociaux peu actifs, des partis politiques obnubilés par le contexte européen et des communautés plutôt fatalistes devant une guerre sans fin qui se déroule « sur une autre planète », comme le dit François-Xavier Heym.

Comment s'intéresser à une guérilla qui donne une litanie quotidienne d'attaques de postes, d'opérations qu'il faut recommencer ensuite ? La presse se divise entre celle qui relaie force rodomontades contre l'ennemi communiste et celle d'opposition à la guerre, avec *L'Humanité* en proue, qui tire à boulets rouges sur le conflit et ses dirigeants. Or, les Français se sont probablement et progressivement sentis trompés par les discours officiels relayés par une grande partie de la presse. Pierre Journoud et Hugues Tertrais rappellent, par exemple, que le discours officiel était assez arrogant quant à la solidité du camp retranché de Dien Bien Phu sur lequel le corps de bataille vietminh allait, à coup sûr, se casser les dents. Le tract, diffusé en janvier 1954, relayé par la presse, se terminant par le « Venez, je vous attends » du colonel de Castries défiant Giap, en est l'illustration<sup>731</sup>. Ce propos martial d'un officier d'élite d'une armée occidentale prestigieuse, la dramatisation préconstruite du siège par les médias, la confiance dans la puissance matérielle française ont persuadé l'opinion que la victoire était envisageable, sinon proche, à plusieurs reprises, peut-être synonyme de résolution du conflit. Comme lors des combats de la RC 4 en 1950, l'abattement a succédé à la stupeur devant l'agonie héroïsée des meilleures troupes du CEFEO, dans une guerre qui, désormais, ne peut plus être gagnée.

Les Français ont surtout attendu une solution venant du pouvoir politique qui n'a pas su réellement que faire, redoutant constamment une défaite humiliante comme celle de la RC 4. Il n'est pas anodin de voir aujourd'hui ce même pouvoir politique particulièrement discret dans sa politique mémorielle tant il voit dans ce conflit l'expression d'un *désastre d'État*. Mais ils ont également attendu en vain une solution militaire qui apparaissait logique. Comment une armée à nouveau victorieuse en 1944-1945 après le désastre de 1940, commandée par les grands chefs de l'armée

---

<sup>731</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 173. Voir aussi Pierre Journoud, « Dien Bien Phu : naissance et destin d'un mythe héroïque », op. cit.

de libération, n'arrive-t-elle pas à se défaire d'une bande de brigands, de bandits, tels qu'on les présentait fin 1945 ? Comment des bandits auraient-ils pu se transformer en armée victorieuse ? Les soldats du CEFEO se sentent lâchés par leur gouvernement qui, lui-même, ne se sent pas soutenu et la population de Métropole, de son côté, se sent trahie par une armée qui n'a pas réussi à gagner, par un régime qui change trop souvent de tête dirigeante et par des médias finalement peu fiables ; un mélange curieux d'interactions négatives et d'amertumes accusatrices.

En dehors du PCF et de la CGT, valorisés par *L'Humanité*, aucun groupe de pression n'a réellement drainé la population française de métropole pour influencer sur la guerre d'Indochine. Les quelques milliers d'Indochinois présents en métropole pendant le conflit n'ont, justement, pas constitué de groupe de pression qui auraient pu leur permettre de revendiquer avec force des droits pour l'indépendance de la RDV ou de l'État du Vietnam. La communauté d'ex-Indochine ou qui en est originaire, ne semble pas encore résolue à construire une mémoire spécifique à l'égale de celle des Harkis, qui puisse peser sur la politique mémorielle. Sur place, les Français d'Indochine n'ont en rien pesé sur le conflit, ne disposant pas ou plus de relais majeurs en Métropole, le parti colonial ayant disparu. Pendant la guerre d'Indochine, les commentaires des vétérans envers les Français d'Indochine ne sont pas toujours tendres, même s'ils sont peu à en avoir côtoyés. Il est vrai qu'ils sont en nombre réduit et que, de manière générale, rares sont les Français installés dans tout l'empire qui ont su trouver grâce aux yeux des civils et des militaires arrivant de France. Les militaires ne se mélangent pas avec les familles françaises locales qui habitent, non dans une base arrière, mais dans un quartier français. Certaines, au départ, affichent de la méfiance à l'égard du « soldat français 45 »<sup>732</sup> – lequel les a parfois rangés dans la catégorie des « collabos » des Japonais, – pour le trouver ensuite inutile et gênant. Ce sentiment semble surtout se ressentir en Cochinchine avant l'offensive de Nguyen Binh en 1950. Il montre, aux yeux d'une partie des civils, que le métropolitain ne comprend rien à la colonie, ni aux Français d'Indochine. De leur côté, les militaires des TFEO sont parfois choqués par le racisme des « petits blancs », l'affairisme et l'arrogance des plus riches qui constituent l'une des caractéristiques d'une colonie ; d'où une réticence à défendre ce monde colonial à l'ancienne. Les combattants se reportent sur d'autres raisons pour justifier la guerre. Mais la défense de l'empire n'étant plus un objectif suffisant, la mémoire ne peut même pas bâtir un mythe de l'Indochine, si ce n'est pour désigner le *mal jaune* qui a touché beaucoup de combattants. À partir de 1954, la défaite a bâti des mythes, comme après chaque guerre perdue.

Au retour définitif d'Indochine, les Français expatriés se sentent ou sont réellement déclassés sur un plan économique et social, parfois montrés du doigt comme « d'affreux colons » qui ont mérité leur sort. Les conjoints, les familles vietnamiennes expatriées sont déphasées dans un pays

---

<sup>732</sup> Le soldat du CEFEO arrivant de Métropole en 1945.

qu'ils ne connaissent pas et qui ne les (re)connaît pas. Ils choisissent le travail et le silence, ce qui correspond à leur nature ou à celle que l'imaginaire colonial de « l'Asiatique » leur attribue. Les ex-Français d'Indochine ne constituent pas d'association de rapatriés formant un groupe de pression exigeant et les Vietnamiens ne cherchent pas de publicité. Les milliers de réfugiés asiatiques se dispersent dans d'anciens camps militaires de Sainte-Livrade, Bias et Noyon deux ans après la fin du conflit. La honte de leur condition de quasi-internés durera des dizaines d'années, occultant leur existence jusqu'aux travaux, encore aujourd'hui peu connus, de Pierre-Jean Simon et Ida Simon-Barouh, en 1981<sup>733</sup>. Personne ne se bat pour rappeler la mémoire du conflit et ses dommages collatéraux<sup>734</sup>. L'Association des Rapatriés d'Indochine ne date que de 2003 et celle des Eurasiens de Paris, de 2005. Leur influence semble très faible sur le plan national. Le premier texte donnant un statut aux rapatriés date de 1961 mais ce sont les rapatriés d'Algérie, plus puissants et organisés qui en tireront profit et constituent des associations représentant un électorat influent, notamment dans le sud de la France. Les Harkis, au départ méprisés et relégués dans des villages semblables à Noyant<sup>735</sup> ont eux aussi constitué un groupe de pression qui a obtenu des résultats, des excuses, un hommage et, le 20 septembre 2021, la demande de pardon de la part du président Macron<sup>736</sup>. Les Français d'Indochine étaient moins de 40 000 dans les années 1940 ; la plupart sont rentrés en Métropole mais le fait qu'il n'existe aucun chiffre fiable à ce sujet est éclairant sur la difficulté à faire exister la mémoire de ces déracinés d'Extrême-Orient, trop discrets face au poids écrasant des 900 000 rapatriés d'Algérie, de 90 000 Harkis dans les années 1960 et des 400 000 immigrés algériens en France en 1962. C'est peut-être la raison pour laquelle le soldat inconnu d'Algérie est inhumé en 1977 à Notre-Dame de Lorette, trois ans avant celui de la guerre d'Indochine !

Ce manque d'intelligibilité de la guerre d'Indochine pendant une longue période, de 1954 au début des années 1980, les silences des vétérans et des communautés déracinées, ne sont pas étrangers aux difficultés de la société française actuelle de comprendre la mémoire combattante de ce conflit, ce qui laisse ouverte une blessure que certains vétérans ne peuvent refermer aujourd'hui encore.

### 3.3 ...ce qui se révèle blessant pour les combattants puis anciens combattants...

« L'indifférence, la désaffection, le mépris voire l'opprobre dont ils ont été – ou se sont sentis – victimes de la part de la nation et des gouvernements » (Ivan Cadeau).

Cette indifférence généralisée est, pour les anciens combattants pendant et depuis cette guerre,

---

<sup>733</sup> Pierre-Jean Simon, *Rapatriés d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1981 et Ida Simon-Barouh, *Rapatriés d'Indochine, 2ème génération*, Paris, L'Harmattan, 1981. Ces deux chercheurs du CNRS ont vécu une année en 1965 au camp de Noyant pour étudier cette population particulière.

<sup>734</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, pp. 518-519 et Dominique Rolland, *Petits Vietnams. Histoire des camps de rapatriés d'Indochine*, Elytis édition, 2010, 142 p.

<sup>735</sup> En 1962, ils ont pris la place des rapatriés d'Indochine, dispersés ailleurs, au camp de Bias.

<sup>736</sup> Mustapha Kessous, « Emmanuel Macron demande « pardon » aux Harkis en reconnaissant leur « singularité dans l'histoire de France », *Le Monde*, 21 septembre 2021.

tout autant blessante que le souvenir de leurs sacrifices. Elle révèle un changement d'époque dont ils subissent davantage les conséquences que les combattants de la Seconde Guerre mondiale, lesquels bénéficiaient du prestige de la libération du sol national. L'opposition des communistes français à la guerre d'Indochine existe toujours dans leur mémoire politique comme une lutte victorieuse contre le colonisateur, ce qui alimente la rancœur persistante que les vétérans conservent par-devers eux.

Les combattants d'Indochine, du moins ceux qui sont arrivés à Saigon le 16 octobre 1945 et à Hanoi le 18 mars 1946 ont connu la même liesse, le même triomphe des populations survoltées par leur libération, qu'ils avaient savourée en Métropole un an auparavant. Mais venant principalement des Français d'Indochine, cette atmosphère a très peu duré. Quelques grands moments ont suivi, mais les défilés dans les deux grandes villes, les prises d'armes au stade Mangin, à Hanoi, ont rapidement révélé la même fracture coloniale, la joie des Français et de ceux des autochtones qui les soutiennent, face au silence ou à l'absence de ceux qui les combattent. En Métropole, Ivan Cadeau relève avec justesse cette « indifférence, la désaffection, le mépris voire l'opprobre dont ils ont été – ou se sont sentis – victimes de la part de la nation et des gouvernements »<sup>737</sup>. La seule réaction de Métropole réellement perceptible par les vétérans se trouve être l'engagement des communistes. Le discours hostile du PCF est d'autant plus humiliant que c'est un régime communiste qui les a vaincus, ce qui accroît encore leur détresse et pour certains, leur haine. Ils n'ont d'ailleurs pas connu seulement l'indifférence. Leur retour, pour une partie des témoignages, a plutôt bien fonctionné, dans de belles retrouvailles familiales. Pour d'autres, « les boulons de l'aller se sont retrouvés au retour »<sup>738</sup>, et plusieurs ont senti une hostilité ambiante, comme Charles-Henry de Pirey et William Schilardi<sup>739</sup>.

La presse communiste n'a pas constamment critiqué les combattants d'Indochine, ni pendant le conflit, prenant parfois leur défense pour des raisons économiques et sociales, ni à leur retour, réservant ce traitement aux chefs militaires et politiques. Mais les insultes, sur le terrain métropolitain, de « mercenaires » ou « défenseurs des plantations Michelin », entendues à de trop nombreuses reprises, réapparaissent toujours, par automatisme, à force d'avoir été serinées dans les cellules locales et lues dans les journaux. La répétition de ces « éléments de langage » n'est pas nouvelle et ils subsistent longtemps après la fin du conflit dans les mémoires communistes comme dans les mémoires combattantes, toujours antagonistes soixante-dix ans plus tard, tout comme subsistent, dans la mémoire des prisonniers du Vietminh, les slogans anticolonialistes récités lors des cours d'éducation politique. Le titre de *L'Humanité* du 22 juillet 1954, « Grande joie en France », au lendemain des accords de Genève, passe mal auprès des combattants, d'autant que « des mairies

---

<sup>737</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 25.

<sup>738</sup> Extrait du questionnaire de Charles-Henry de Pirey, reçu le 24 novembre 2018. Il se souvient des dockers de Marseille, lanceurs de boulons et autres projectiles, lors de son embarquement et lors de son retour.

<sup>739</sup> Extrait du questionnaire sur sa mémoire d'Indochine, reçu le 15 août 2017.

communistes, à cette occasion, pavoisent »<sup>740</sup>. Le vainqueur célébré par le PCF et la CGT est la République Démocratique du Vietnam, fondée le 2 septembre 1945. On imagine le sentiment des vétérans d'Indochine, déjà rentrés en France. Le rappel constant dans les colonnes de *L'Humanité*, des atrocités commises en Indochine par « les anciens SS et miliciens engagé dans la Légion »<sup>741</sup>, rejoint celui des lettres de soldats citées régulièrement pour dénoncer « des carnages plus terribles qu'à Oradour-sur-Glane »<sup>742</sup>. Les soldats d'Indochine apparaissent donc comme des criminels, bien que les articles usent parfois d'une dialectique compliquée séparant les soldats (« nous ne les insultons pas, nous défendons leur honneur, leur santé morale et leur vie ») et « les gouvernants...les vrais responsables de crimes commis là-bas »<sup>743</sup>. Les tortures, les allusions aux méthodes de la Gestapo sont également citées dans les dénonciations de la « sale guerre ». Les anciens combattants ne les ont pas oubliées.

Ce qui les a également meurtris, toujours à l'égard des communistes, c'est que leurs manifestations, leurs insultes, les articles de presse n'ont connu en apparence aucune censure, sauf exceptions. Certes, Raymonde Dien est-elle condamnée à un an de prison ferme pour « complicité de détérioration de matériel susceptible d'être employé pour la Défense nationale »<sup>744</sup> après s'être couchée sur les voies à la gare Saint-Pierre-des-Corps le 23 février 1950, devant un train transportant des blindés pour l'Indochine. Au même moment, Henri Martin, marin, second-maître mécanicien est arrêté le 14 mars 1950 et condamné à cinq ans de réclusion et à la dégradation militaire pour des distributions de tracts à l'Arsenal de Toulon et pour « propagande hostile à la guerre d'Indochine ». Mais l'État, malgré un arsenal de lois répressives, ne censure pas souvent *L'Humanité* ni la presse d'opposition à la guerre et n'interdit pas le PCF. Il n'arrête pas ses dirigeants par rapport à la seule guerre d'Indochine<sup>745</sup>, laissant députés et sénateurs condamner ce conflit et le corps expéditionnaire, sans vraiment réagir, à l'inverse des défaitistes et des pro-allemands des deux guerres mondiales qui se sont retrouvés derrière des barreaux, voire exécutés<sup>746</sup>.

Ce constat incompréhensible pour les vétérans d'Indochine, signifie qu'il ne s'agit pas d'une vraie guerre et que le gouvernement, les lois, la population ne sont pas en leur faveur. Parmi les discours et slogans issus du PCF les plus souvent cités par le monde combattant, il existe celui qui concerne les collectes de sang, lesquelles ne doivent pas être données aux combattants d'Indochine, les hôpitaux devant ensuite se justifier de ne pas le faire : « la collecte publique de sang ne soit jamais

---

<sup>740</sup> Alain Ruscio, *Les communistes et la guerre d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1985, 422 p. ; p. 309.

<sup>741</sup> *Ibid.*, p. 367.

<sup>742</sup> Texte émanant d'une lettre d'un soldat du CEFEO, Paul X, publié par *L'Humanité*, le 22 décembre 1949 ; cité dans Alain Ruscio, *op. cit.*, p 369.

<sup>743</sup> *Ibid.*

<sup>744</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>745</sup> Jacques Duclos, André Stil ou Alain Le Léap sont emprisonnés à causes des manifestations violentes contre la venue du général Ridgway à Paris, en 1952.

<sup>746</sup> Des mandats d'arrêt ont été lancés contre plusieurs communistes comme Léo Figuères qui a rencontré les autorités de la RDV en 1950, a vu un mandat d'arrêt lancé contre lui pour « démoralisation de l'armée et de la nation ». Il est resté dans la clandestinité pendant trois ans jusqu'à la fin du conflit.



destinée aux blessés d'Indochine qui peuvent crever<sup>747</sup> », auraient dit des députés communistes à l'assemblée. L'autre, citée par Roger Delpey<sup>748</sup>, concerne les colis de Noël, à Anzin, le 18 novembre 1950 : « A Noël un député suggéra qu'un colis de Noël soit envoyé aux combattants d'Extrême Orient. » En fait, c'est une femme, conseillère municipale communiste d'Anzin<sup>749</sup> qui refuse le principe d'envoyer un cadeau aux combattants du CEFEO, en ajoutant : « Le seul cadeau qu'ils méritent, c'est douze balles dans la peau ! » Elle est condamnée à deux mois de prison avec sursis.

Une autre blessure, plus intime, ressentie par les militaires de retour d'Indochine, est de constater que la vie a continué sans eux dans leur famille ou leur village et que personne ne parle de leur conflit. Leur sentiment est celui d'une injustice compréhensible, mais ce n'est pas la première fois qu'un combattant le ressent. Il a existé dans chaque guerre. Les soldats en permission pendant la Première Guerre mondiale se sont plaints, avec amertume, de l'atmosphère de plaisir et d'insouciance qui régnait à Paris. Fin 1944, les soldats de la I<sup>ère</sup> armée et leurs chefs ont protesté du manque de volontaires et d'un pays redevenu indifférent, pensant que la libération signifiait la fin de la guerre. Les prisonniers, de retour de plusieurs années de réclusion dans les camps allemands en 1919 et en 1945, ont également constaté qu'ils avaient été remplacés dans le travail de la terre et parfois dans leur couple. Les appelés du contingent en Algérie se sont ennuyés et leurs transistors leur ont rappelé cruellement que les jeunes de leur âge profitaient au même moment de l'irruption du twist, du rock dans leurs loisirs. C'est la raison pour laquelle, pendant la guerre du Vietnam, les autorités américaines ont choisi de limiter un *tour* au Vietnam à un an, considérant qu'un éloignement long diminuait leur efficacité. Qu'il s'agisse d'une réalité contenue dans la mémoire individuelle de l'ancien combattant d'Indochine ou la reconstruction d'une mémoire collective, le sentiment d'abandon est donc ancien, accentué par les milliers de kilomètres de distance. Beaucoup de combattants d'Indochine l'ont perçu ainsi. Fin 1954, ceux qui rentrent d'Extrême-Orient trouvent une France d'autant plus déconnectée de la guerre d'Indochine que le conflit algérien commence le 1<sup>er</sup> novembre 1954. Aucune cérémonie majeure n'accueille le retour des unités d'Indochine.

Mais ce sentiment d'abandon que beaucoup ressentent apparaît, au contraire, pour Éric Deroo, une construction mythologique pour plaindre le vétéran d'Indochine. Dans son mémoire de master, Pierre-Yves Clerc cite ce chercheur et cinéaste, interrogé par Dominique Foulon pour *Carnets du Vietnam*<sup>750</sup> qui parle de ce sentiment d'abandon comme d'une véritable mythologie :

« C'est (au moment de Dien Bien Phu) que naît cette mythologie. [...] L'image de ce soldat abandonné des siens. Pathos que développent encore aujourd'hui les anciens qui disent qu'à la fin, ils menaient leur propre guerre, que le gouvernement se foutait d'eux, que la France était peuplée de communistes, que l'on crachait à la gueule des blessés quand ils débarquaient ... Alors, ils menaient

---

<sup>747</sup> Je n'ai pas trouvé de trace officielle de ces paroles.

<sup>748</sup> Roger Delpey, *Nam Ky*, Givors, André Martel, 1951, 253 p. ; p. 248.

<sup>749</sup> Une militante communiste que les témoignages successifs intronisent députée.

<sup>750</sup> Éric Deroo, « retour sur une bataille » dans « Il y a cinquante ans : Dien Bien Phu », *Carnets du Vietnam*, n°4, février 2004, pp. 16-19.

leur propre guerre, pour l'honneur, pour venger les camarades morts, pour reprendre le flambeau, pour l'aventure aussi<sup>751</sup>. »

Des témoignages issus des mémoires combattantes attestent toutefois que ce sentiment d'abandon existe dès le début de la guerre d'Indochine, d'autant plus chez les jeunes combattants de 1945 qui sont passés des hourras de la Libération au silence ou aux injures du retour deux ans plus tard :

« Soldats de la France, mais déjà “ mercenaires ” glorifiés sans mesure par les uns, injuriés par les autres, rejetés par ces outrances mêmes hors du cadre de la nation, non pas oubliés mais abandonnés à une aventure qui ne serait plus jamais celle de la France tout entière ; condamnés bientôt au destin de personnages “ hors-série ”, victimes finalement des mythes de compensation qu'ils s'étaient forgés pour justifier devant les autres et envers eux-mêmes le rôle qu'on leur faisait jouer<sup>752</sup>. »

Le combattant qui ne reçoit pas assez de munitions, de vivres ni d'informations se sent toujours abandonné de ses supérieurs. Devenu vétéran, il peut se raccrocher à d'autres mythes.

### 3.4 ...sans pouvoir se raccrocher à un mythe indochinois peu ou pas partagé par la Métropole

« On oublie trop souvent que, depuis la défaite de Sedan, et jusqu'au début des années 1930, le pays est en “ guerre coloniale ” permanente » (Pascal Blanchard).

Existe-t-il aujourd'hui une passion française pour l'Indochine ? L'afflux de touristes dans les pays de l'ex-Indochine depuis l'ouverture du pays dans les années 1990, est-il explicable par la nostalgie de la colonisation indochinoise ? Il faut déjà se demander si l'Indochine a réellement passionné la société française dans son ensemble auparavant ; or il semble que non, hormis en de rares occasions comme l'exposition coloniale de 1931, qui a remporté un vif succès, mais surtout à Paris. Le problème des mythes est que l'on ne peut plus s'y accrocher dès lors qu'ils s'effondrent devant la réalité historique. D'où une accusation régulièrement assénée aux historiens de les briser par frustration, anticolonialisme ou dans une volonté politique de critiquer la guerre d'Indochine. Mais le constat est que l'exotisme de *la perle des colonies* n'est pas partagé par la société de Métropole qui ne comprend pas plus cette fascination, ce *mal jaune* pour l'Extrême-Orient que l'intérêt d'un conflit perdu de neuf ans. La construction du mythe exotique de l'Indochine dans les années 1930 rejoint ce mythe de compensation déjà évoqué.

Pour une partie des anciens d'Indochine qui sont affectés par le deuil de ce conflit, le besoin de mythes, de légendes ou de figures légendaires, de gloire, est impératif pour les uns, utile ou superflu pour d'autres ; non pour se vanter mais pour combler ce qu'ils considèrent comme un vide, l'absence de reconnaissance de l'État à leur égard, d'une mémoire collective de la société reconnaissant leur combat ; parfois l'absence de ce pays qui les a fascinés dans leur vie.

---

<sup>751</sup> Pierre-Yves Clerc, *Malgré la défaite, Dien Bien Phu, naissance d'un mythe*, mémoire de séminaire IEP Lyon, sous la direction de Julien Fragnon et François Guillemot, soutenu le 3 septembre 2013 à Lyon 2, p. 116

<sup>752</sup> Claude Paillat, *Dossier secret de l'Indochine*, Paris, Presses de la Cité, 1964, 407 p. ; avant-propos p. 7.

Un mythe est ici une forme d'imaginaire, idéalisant des faits réels, des personnages magnifiés qui rehaussent avec force un événement historique. Une légende concerne davantage des figures humaines, de grands soldats dont la personnalité, les actes se transmettent au sein d'une unité, du CEFEO ou au fil des générations. Les légendes participent à la construction d'un mythe plus vaste. La vie de Bigeard, son charisme, ses succès sont devenus légendaires, mais ils ont une base factuelle. Ses tactiques sur le terrain, la conduite courageuse du lieutenant Brunbrouck, la bataille des cinq collines, la charge des hommes du capitaine Bizard évacuant Huguette 7 font partie des épisodes si étonnants qu'ils sont devenus légendaires, construisant le mythe d'une bataille de Dien Bien Phu faite uniquement de héros et de gloire. Il fallait bien l'élever à ce rang pour éviter de justifier une défaite aussi humiliante. Si Lucien Bornert a contribué à construire ce mythe en 1954, Erwan Bergot est revenu à davantage de réalisme en 1979, dans *Les 170 jours de Dien Bien Phu*<sup>753</sup>. Aujourd'hui, on parle plutôt de bataille emblématique, terme plus neutre et propice à toutes les explications, positives et négatives. Toutefois, cette construction idéalisée, compréhensible tant la défaite est insupportable, reste employée dans le monde combattant. Le mythe apaise les blessures, atténue la défaite mais n'a pas d'épaisseur historique et rend la mémoire dangereusement décalée. Le discours de Jacques Chirac pour le cinquantenaire de Dien Bien Phu en 2004 en est un exemple, aux yeux d'un historien rigoureux. Il est très lyrique, à l'ancienne, sur l'aspect mythique de la bataille, surtout en comparant Dien Bien Phu à Roncevaux, récit d'une bataille idéalisée au point d'être inventé. Mais il a ému des anciens d'Indochine et leur famille par sa dimension nationale et sa symbolique, c'est-à-dire la reconnaissance par l'État et la Nation de leur courage. L'héroïsation dépasse l'histoire, la débanalise, donne du spectaculaire et du prestige quand la réalité apparaît négative (une défaite) ou a peu de relief. Valmy est une canonnade qui a suffi à décourager des Prussiens trop prudents en septembre 1792. Elle est devenue le succès majeur de la République bien plus que Fleurus, pourtant plus décisive, deux ans plus tard. L'héroïsation du désastre de Waterloo permet depuis deux siècles de publier une quantité vertigineuse d'ouvrages, essayant d'expliquer une défaite jugée incompréhensible ; sans cette dramatisation héroïque, peut-être n'en parlerions-nous plus aujourd'hui ? La bataille de Bouvines, supposée fonder l'unité, voire marquer la naissance de la France, et la victoire de Marignan, symbole de l'héroïsme français valorisent la figure du héros emblématique, Mathieu de Montmorency pour la première, Bayard pour la seconde. Elles mettent en valeur celle d'un roi-chevalier courageux, respectivement Philippe-Auguste et François I<sup>er</sup>, représentant un royaume uni autour de son chef. Pour moins souffrir d'une défaite et/ou démontrer la continuité de la gloire dans l'histoire d'un grand pays et d'un grand peuple, il faut donc héroïser les combats et les soldats, dans une construction mémorielle entourée de mythes, c'est-à-dire d'idées simples, tranchées, définitives qui unifient, ici, dans une même histoire glorieuse, les combattants d'Indochine à celle de leur pays.

---

<sup>753</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1979, 320 p.

Plus le traumatisme est lourd, plus l'histoire doit rester belle : le mythe se sert de la jeunesse et du sacrifice des combattants, à l'image de Vandenberghe et de Rusconi trahis par leurs hommes, du lieutenant Brunbrouck qui sauve Dien Bien Phu sur le point de s'effondrer. Le héros est jeune, hors normes, rebelle à ses chefs, insolent, adoré de ses hommes, redouté de ses ennemis ; s'il meurt, sa légende en est grandie puisque ce n'est pas par sa faute, mais par trahison, par lâcheté de ses chefs ou sous le nombre de l'ennemi et toujours dans une attitude héroïque. Le mythe doit avoir en contre-poids un ennemi identifié, celui d'une seule opposition. Or les communistes français étaient bien opposés au CEFEO et à la guerre d'Indochine, mais ils étaient rejoints par un certain nombre de mouvements, d'intellectuels et une partie de la société. Il faut un ennemi mortel à haïr. Cela reste donc le PCF, représentant d'un système communiste responsable d'après une partie du monde combattant d'extermination, voire de génocide dans les camps de prisonniers de la RDV, au point de le rendre pire que les crimes nazis.

La fabrication du mythe ne touche pas que les combats. Il prend aujourd'hui, pour les plus nostalgiques des temps anciens, la forme d'une colonisation positive qui, selon ses défenseurs, amènerait aujourd'hui les Vietnamiens à regretter la présence française. Si les mythes font long feu, les légendes plaisent et ont la vie dure, surtout lorsque l'on ne fait pas de recherches pour s'assurer de leur crédibilité. Elles sont alors une aubaine pour les réseaux sociaux, avides de sensationnel. La nostalgie de la puissance coloniale française fait écho à un mythe tenace, celui de la paix française qui règne sur les colonies jusqu'aux insurrections de Syrie et du Liban, de Madagascar, souvent tues, et aux guerres de décolonisation d'Indochine et d'Algérie qui éclatent dans un ciel serein. Les problèmes auraient surtout commencé en 1945. Toutefois, lorsque l'on étudie les conflits du XIX<sup>e</sup> et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les conflits coloniaux ou décoloniaux reviennent souvent. Pascal Blanchard, l'a expliqué : « On oublie trop souvent que, depuis la défaite de Sedan, et jusqu'au début des années 1930, le pays est en “ guerre coloniale ” permanente<sup>754</sup>. » Cette « paix française » est déjà une illusion. Les chefs de la Grande Guerre se sont formés et ont construit leur prestige sur les combats sanglants de la conquête coloniale, qui se termine au Maroc en 1912. Celle de l'Indochine se termine entre 1891 et 1902, la conquête s'étant étalée sur plus de quarante ans, de 1858 à 1902 selon Michel Bodin, avec beaucoup de difficultés<sup>755</sup>, à 10 000 km d'une Métropole déjà indifférente à l'époque. Ce désintérêt pour les affaires d'Indochine n'est donc pas né en 1945.

Un autre mythe est celui de l'Indochine désigné comme la « perle de l'Empire », « de l'Asie » ou « de l'Orient », selon les slogans inventés et déformés. Elle est une invention publicitaire d'origine méconnue, qui aurait, attisé, probablement dans les années 1930, un engouement de

---

<sup>754</sup> Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire et Nicolas Bancel, *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, éditions du CNRS, 2008, 766 p. ; p. 11.

<sup>755</sup> Michel Bodin, *Les Français au Tonkin, une conquête difficile (1870-1902)*, Paris, Ed SOTECA, 2012.

littérature, une fascination intellectuelle, un réel sentiment amoureux de la part de nombre de ses visiteurs, des civils et militaires affectés et aujourd'hui d'une partie des anciens combattants, tout en constituant un pôle d'exploitation économique non négligeable. La citation de l'Indochine en tant que « perle » ou de « plus beau joyau de l'empire » reste mystérieuse. Philippe Héduduy en reprend le terme dans le titre d'un de ses ouvrages<sup>756</sup>, le rendant nostalgique, vibrant comme une saga coloniale et patriotique. Qui a décidé de ces étiquettes ? En fait, ce slogan est décliné en de multiples variantes. Saïgon est la « perle de l'Extrême-Orient », à moins que ce ne soit Angkor, Vientiane ou Phnom Penh, « nommée perle de l'Asie dès les années 1920 », comme le répètent certains sites Internet de tourisme sans en citer la provenance. En fait, ces appellations n'ont jamais vraiment connu de créateur avéré. Marguerite Duras, de son vrai nom Marguerite Donnadiou, a même donné dans cette veine. Dans un ouvrage de propagande coloniale publié en 1940<sup>757</sup>, Philippe Roques et elle parlent non d'une perle mais de « la plus belle des colonies françaises », sachant que la native de Gia Dinh ne connaît que cette partie de l'empire et encore, surtout la Cochinchine ; un livre qu'elle ne tardera pas à désavouer. Ses opinions personnelles seront davantage évoquées dans *Un barrage contre le Pacifique* et iront à l'encontre de cette propagande coloniale.

La colonie s'est sans doute elle-même autocélébrée par ces slogans. Il faut rappeler le rôle des affiches exhibant l'exotisme indochinois entre les deux Guerres mondiales, qui ne va pas plus loin qu'un fantasme de voyage et d'aventures (Figures n° 1 et 2).

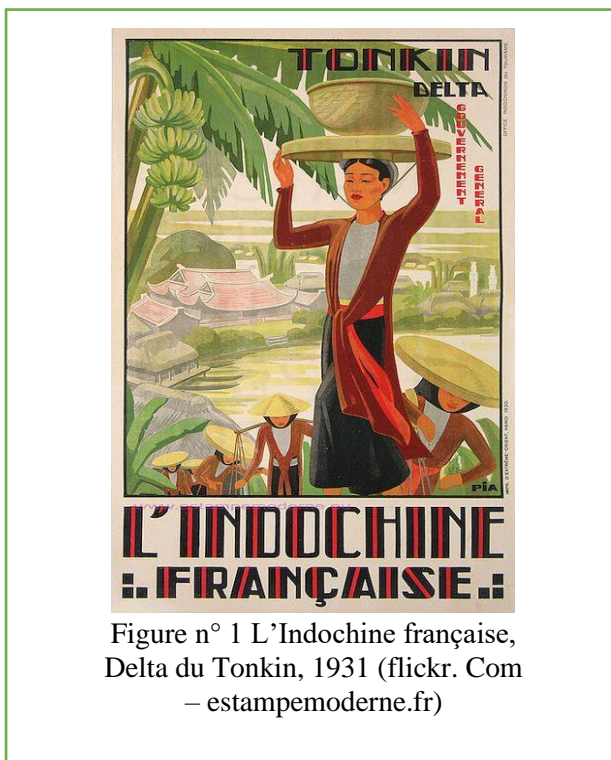


Figure n° 1 L'Indochine française, Delta du Tonkin, 1931 (flickr. Com – estampemoderne.fr)

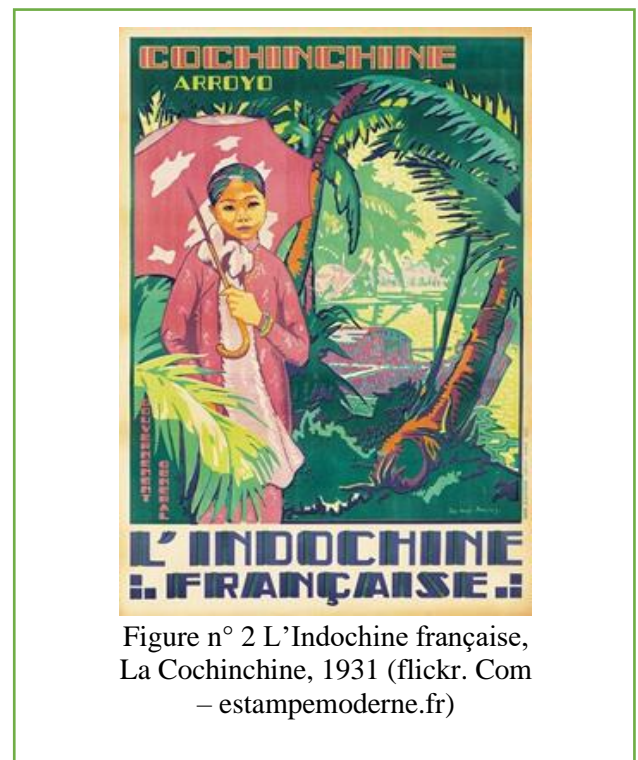


Figure n° 2 L'Indochine française, La Cochinchine, 1931 (flickr. Com – estampemoderne.fr)

<sup>756</sup> Philippe Héduduy, *Histoire de l'Indochine, la perle de l'empire 1624-1954*, Paris, Albin Michel, 1998, 472 p.

<sup>757</sup> Philippe Roques et Marguerite Donnadiou, *L'empire français*, Paris, Gallimard, 1940, 233 p. ; p. 116.

L'affiche est une forme d'art qui a une fonction politique, sociale pour frapper les imaginations et vanter un « colonialisme positif » dans une activité de loisirs ou de commerce. La présence féminine est indispensable pour alimenter les fantasmes et rendre l'Indochine attractive. Les vétérans se souviennent de quelques-unes de ces affiches, mais ils ont davantage été marqué par les affiches militaires d'engagement que par ces impressions exotiques. Toute cette publicité n'a semble-t-il pas eu beaucoup d'effet migratoire ou touristique, cette dernière activité étant réservée à quelques privilégiés. C'est une diffusion commerciale pour attirer le tourisme aristocratique et l'expatriation des jeunes métropolitains, à qui l'on promet des paysages magnifiques de jungle et de rizières, de ruines anciennes (Angkor), de sites uniques (la baie d'Along), de fleuves et montagnes. Le tableau serait incomplet sans les femmes lascives ou danseuses en costumes traditionnels. Au début des années 1930, le gouvernement Général d'Indochine commande des affiches touristiques à une famille de peintres, les Ponchin. La plupart des affiches connues sont attribuées à Jos Henri Ponchin<sup>758</sup>. Publiées à partir de 1931 par l'Imprimerie d'Extrême-Orient<sup>759</sup>, elles montrent les clichés, les fantasmes, les préjugés de toute une époque coloniale.

À rebours, l'image des populations autochtone a souffert pendant la construction de la très mythique Indochine. Jusqu'à l'arrivée du CEFEO, l'image du *jaune*, est réduite à un cliché répandu et n'évolue pas. Bien des anciens combattants ont su se rapprocher de certaines des populations, qu'ils ont appris à respecter et à apprécier en vivant parmi elles. Mais la soi-disant *race jaune* a longtemps eu contre elle, dès le début de la colonisation, l'imaginaire négatif du *péril jaune*, constitué de visages grimaçants, fourbes (fourberie qu'ils partageraient avec les peuples colonisés arabo-musulmans dans l'imagerie coloniale), maladivement passionnés par le jeu, soumis et peu intelligents, d'une couleur inventée par la colonisation elle-même pour singulariser la supériorité de la vraie couleur, les *blancs*. Le Vietnamien peut être agressif, dominateur, eu égard à sa résistance à l'arrivée des Français ; le Cambodgien et le laotien seraient indolents et peu combattifs<sup>760</sup>. Certains de ces clichés ont été confirmés par plusieurs vétérans d'Indochine à propos des contingents de l'Union Française en particulier. Mais un vrai respect général a existé pour les qualités humaines et combattantes de tous ces peuples d'Indochine qui se servaient admirablement du terrain, jugeait-on alors, si on les utilisait bien. Les bataillons classiques, les Thaï, Laotiens ou autres peuples n'étaient pas faits pour les tranchées de Dien Bien Phu ou les bases aéroterrestres, dressées contre les attaques de l'APV. Du moins les combattants d'Indochine, contredisant la littérature coloniale, ont-ils, pour la plupart, respecté à leur juste valeur militaire, leurs adversaires et leurs alliés d'Indochine. Les états-majors ont longtemps considéré que les Indochinois n'étaient

---

<sup>758</sup> Jos Henri Ponchin (1897-1981) a suivi son père, le peintre Antoine Ponchin, en Indochine de 1925 à 1931.

<sup>759</sup> Figures 1 et 2, tirées du site Internet Alain R. Truong Vietnam (<https://alaintruongdotcom.wordpress.com/2016/09/04/jos-henri-ponchin-1897-1962-lindochine-francaise-la-cochinchine-1931/>).

<sup>760</sup> Une grande partie de ces clichés apparaissent dans des ouvrages scolaires et d'autres, plus culturels, avant 1939 et sont en partie cités dans l'article de Pierre-Jean Simon, « L'Indochine française : bref aperçu de son histoire et des représentations coloniale », *Hommes et Migrations*, 2001, pp. 14-22.

pas de bons combattants ; une pensée très ancrée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et qui sera celle des combattants français au tout début de la guerre d'Indochine. C'est l'une des raisons pour lesquelles le commandement français, en 1946, est certain d'écraser cette petite armée populaire vietnamienne qui ne peut pas égaler les vainqueurs de l'Allemagne et de l'Italie.

Dans le climat actuel, politisé, de peur des migrants, de méfiance devant les populations africaine et nord-africaines en France, du danger supposé des religions et de leur non-assimilation, on oublie, en général, que l'immigration massive des Boat People en France à partir de 1975 a fait ressortir la vieille peur du *péril Jaune* qui date du tout début du XX<sup>e</sup> siècle quand le Japon inquiétait. Aujourd'hui, les vétérans vantent le travail, le sérieux, et d'une manière ambiguë, la discrétion des peuples vietnamiens, ce qui amène systématiquement, ensuite, des réflexions moins sympathiques sur d'autres immigrations. Chaque époque nourrit son péril. L'apparition de la COVID venue d'Asie et en particulier de Chine a parfois ravivé le *péril jaune* au détriment des Français d'origine indochinoise.

Malgré toute la propagande coloniale sur l'Indochine, la colonie n'est pas devenue un pays de cocagne, attractif et fantasmagique au point de s'y installer. Elle est une colonie d'exploitation comme les autres, qui ne fait pas toujours rêver les « colons » sur place. Dirigée par un gouverneur et constituée de protectorats complexes<sup>761</sup>, l'Indochine, qui excite tant de fantasmes à distance, n'a, en réalité, jamais suscité un engouement particulier ni un appel d'air pour une colonisation restée somme toute très légère de la péninsule, le nombre de Français d'Indochine ayant atteint un maximum de 34 000 selon Pierre Brocheux et Daniel Hémerly<sup>762</sup>, de 36 000, selon Jacques Dalloz<sup>763</sup>, citant le recensement de 1937. Ce faible peuplement constitué de métropolitains et de natifs montre le manque d'enthousiasme pour cette terre lointaine dès sa colonisation. Le climat, souvent jugé épouvantable, en est l'une des causes. Les visiteurs ne repartent pas tous séduits. De passage en Indochine en mission en juillet 1934, heureux de revoir sa sœur Simone qui y est installée, Saint-Exupéry juge « la Cochinchine moche et plate, les réceptions officielles mortelles, l'atmosphère coloniale étouffante » et Angkor le déçoit. Seule une nuit passée au contact exclusif de la nature en pleine jungle, à la suite d'une panne d'hydravion, l'enchanté<sup>764</sup>.

Enfin, le *mal jaune* fait-il écho au mythe de la colonie indochinoise qui aurait fasciné tous ceux qui l'aurait approchée, avant, pendant et depuis la guerre d'Indochine ? Ou est-ce juste un mythe construit par la colonie elle-même pour attirer une population métropolitaine qui n'a jamais été vraiment touchée par cet emballement intellectuel ? Aujourd'hui, bon nombre d'anciens d'Indochine, une moitié des vétérans interrogés, parlent de *mal jaune*, de leur nostalgie de cette

---

<sup>761</sup> Quatre protectorats dans une Fédération indochinoise, puis, en 1949, une Fédération d'États associés de l'Union française.

<sup>762</sup> Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *Indochine : la colonisation ambiguë 1858-1954*, Paris, La Découverte, 2004, 447 p. ; p. 178.

<sup>763</sup> Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Seuil, 1987, 316 p. ; p. 21.

<sup>764</sup> Eric Deschodt, *Saint-Exupéry*, Paris, Jean-Claude Lattès, 396 p. ; p. 200.

*perle de l'Asie* qui les a marqués à vie. Mais tous ne sont pas tombés sous un charme aussi intense. Le *mal jaune* est une expression de Jean Lartéguy qui, pour être considérée par des vétérans comme l'expression de leur mal être, prolonge un mythe que peu de métropolitains ont connu ou qui ne touche plus. Aurait-on construit, à dessein, *un mythe du mythe* indochinois ?

Pierre Loti, André Malraux, Marguerite Duras, Roland Dorgelès sont des écrivains populaires. Leur œuvre a probablement participé à la construction de cette mythologie asiatique. Mais cette fascination est intellectuelle, romanesque. Les colonies apparaissent prestigieuses pour l'ego national, avec des nuances importantes. Chez les écrivains, l'heure n'est pas seulement à la fascination des paysages, des temples et des femmes. Pierre Loti est passé de mode dans les années 1930. Il a été remplacé par Andrée Viollis qui dénonce la colonisation avec *Indochine SOS*, publié avant la Seconde Guerre mondiale<sup>765</sup>. En 1950, Marguerite Duras n'est pas tendre avec la société coloniale dont elle fait partie puisqu'elle est née en Cochinchine mais à la marge, dans la pauvreté des petits colons floués par l'administration coloniale elle-même<sup>766</sup>. Les sept romans de la *Nuit indochinoise* de Jean Hougron ne racontent pas autre chose dans une photographie de la colonie peu prestigieuse et finalement réaliste à l'époque, que plusieurs anciens combattants ont aimé même si le conflit est surtout un arrière-plan décoratif. Plus tard, les journalistes de la guerre d'Indochine publient des livres passionnants sur le conflit. Lucien Bodard, publie trois tomes sur l'Indochine de 1963 à 1967 qui sont des succès d'édition. Mais aucun des Max Clos, Brigitte Friang, Lucien Bodard, Philippe Devillers n'a été dupe de l'issue du conflit ni n'a apprécié le système colonial qui y régnait encore, d'où un regard des vétérans sur ces écrivains très mitigé aujourd'hui, malgré leur respect. Paul Bonnecarrère et Jean Lartéguy ont eu une fascination à la fois pour l'Indochine et pour les combattants français. Leurs livres se sont bien vendus jusqu'aux années 1980 puis cette fascination militaire de l'Asie a lassé. Il reste que pendant longtemps, les romans sur l'Indochine ont trouvé un lectorat<sup>767</sup> et des éditeurs. Calmann-Lévy, Domat, Gallimard ont publié Loti, Hougron, Marguerite Duras ; idem pour les journalistes anciens correspondants de guerre, Fayard publiant Bonnecarrère, Presses de la Cité – Pocket, Lartéguy, Gallimard et Grasset, Lucien Bodard. Les éditeurs ont ensuite délaissé ce créneau de l'exotisme des combats, du *mal jaune*. L'héroïsme et l'exotisme ont du mal à se vendre aujourd'hui.

Les anciens combattants d'Indochine ont vécu avec certains de ces mythes qui, lorsque les mémoires se sont construites dans la douleur après le retour définitif d'Indochine, ont probablement pu l'apaiser, en partie. Malgré la nostalgie qui s'attache à lui, le *mal jaune*, notion créée par Lartéguy en 1962, a mis un nom sur le lien viscéral qui s'attache à l'Indochine qu'ils ont

---

<sup>765</sup> Andrée Viollis, *Indochine SOS*, Paris, Gallimard, 1935, 252 p.

<sup>766</sup> Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, 1950.

<sup>767</sup> Le comité d'Issy-les-Moulineaux du Souvenir Français a recensé les écrivains de l'Indochine, connus ou non. En ligne : <http://www.souvenirfrancais-issy.com/2016/08/les-ecrivains-d-indochine-1-les-romanciers.html> (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).



connue à travers leur passé, jusque dans leur quotidien. Ce mélange de tristesse et de souvenirs joyeux joue souvent un rôle particulier dans leur vie. Il permet de maintenir intacte et présente cette mémoire d'Indochine, comme une force positive soumise à une charge émotionnelle parfois envahissante. Si l'histoire du conflit ne dédaigne pas l'existence du *mal jaune*, sauf à expliquer qu'il ne concerne pas tous les vétérans, elle est plus restrictive des autres mythes.

L'Indochine ne hante pas tous ceux qui l'ont connue, contrairement à l'idée que les anciens eux-mêmes ont répandue, mais ils se reconnaissent dans les livres et les films de Pierre Schoendoerffer qui alimentent ce sentiment mêlant confusément la beauté des paysages<sup>768</sup>, l'exotisme tropical, l'ennemi invisible, une population souriante et mystérieuse, l'aventure de combats dangereux et fascinants. L'histoire est plus froide, sans doute, que leur mémoire mais également plus réaliste quand elle *recadre* les lacunes temporelles ou les erreurs des témoignages. Philippe Joutard explique que « la mémoire, passé du présent abolit la distance temporelle, l'histoire la rétablit »<sup>769</sup>. Pierre Journoud, en 2012 et 2016, publie deux articles importants quant aux mythes concernant Dien Bien Phu et sur les relations franco-indochinoises. En 2012, il analyse la genèse, les raisons et les périodes de valorisation du mythe héroïque de Dien Bien Phu<sup>770</sup>. En 2016, il explique les héritages d'une histoire et d'une mémoire communes entre France et Vietnam, ses réalités de relations douloureuses, constantes mais aussi ses mythes ; celui d'un lien demeuré permanent et fraternel entre les Français et les Vietnamiens, assez illusoire dans un pays qui s'est construit sur la bataille de Dien Bien Phu et sur la condamnation du système colonial ; celui d'une relation privilégiée factice ou celui d'une indifférence mutuelle.

L'indifférence de la société française, pendant et depuis la fin de la guerre d'Indochine a surpris les combattants devenus vétérans du conflit. Ils considèrent qu'ils ont été envoyés par leurs gouvernements et qu'ils ont exercé leur métier du mieux qu'ils pouvaient, ce qui, en soit, *aurait dû* leur valoir un minimum de respect et de reconnaissance. Entre temps, leur retour, qu'il intervienne en 1946 ou en 1954, est un moment complexe entre le bonheur d'avoir survécu à cette guerre implacable, de revoir les siens et tout cet ensemble négatif lié à l'abandon des populations indochinoises, à la défaite, aux souffrances endurées pour rien. Tout cela crée un *deuil de l'Indochine* qui va accompagner une partie des vétérans jusqu'au terme de leur existence.

#### 4. Les mémoires face au deuil et aux silences : le deuil, « lieu de mémoire » ?

« Deux choses me frappaient en ce début des années quatre-vingt : d'une part, le peu de traces apparentes qu'une histoire aussi énorme avait laissées de visibles et de tangibles. Et, d'autre part, le poids que la guerre d'Algérie faisait porter sur l'expérience coloniale tout entière, la volonté d'oubli,

---

<sup>768</sup> Tel cet extrait du *Crabe-Tambour* (9'30) repris dans *Là-Haut* (48'46), d'un parcours sur une rivière perdue dans le brouillard qui l'illustre bien, jusqu'à se retrouver dans la couverture de ma thèse.

<sup>769</sup> Philippe Joutard, *op. cit.*, p. 16.

<sup>770</sup> Pierre Journoud, « Dien Bien Phu : naissance et destin d'un mythe héroïque », *op. cit.*

le deuil dont elle était l'objet. Le deuil ! Le deuil colonial, voilà ce qui me paraissait le vrai lieu de mémoire à saisir. Il faut ne rien comprendre à l'histoire de la France pour ignorer le poids tragique de ce deuil brûlant dans notre conscience nationale, encore aujourd'hui plus de quarante ans après la fin de la guerre d'Algérie. Le deuil, sujet magnifique en soi, tentative difficile : comment rendre positif un sujet négatif<sup>771</sup>. » (Pierre Nora).

Une partie des anciens combattants d'Indochine considèrent la perte de l'Indochine, en 1954, comme un deuil. La douleur ressentie par la défaite, par la mort de leur camarade, par l'abandon des populations autochtones accompagne celle du sentiment de déclin d'une France puissante, impériale. C'est un deuil intime, personnel, presque familial lorsque l'on considère la solidarité entre combattants, qui reste souvent présent jusqu'à la fin de leur vie. La fin du monde qu'ils ont connue est la partie coloniale du deuil. D'autres vétérans ne l'avouent pas parce qu'ils ne l'ont pas ressenti ainsi ou parce que cette blessure intime ne se détaille pas. Le deuil n'est pas l'oubli ; il empêche ce dernier d'exister. Il constitue une partie de la mémoire individuelle du vétéran, la partie blessée, douloureuse, négative que ne partage pas une société soulagée de la fin du conflit. Il s'agit aussi du manque physique de ce territoire et de cette population que les anciens ne peuvent plus retrouver pendant près de trente ans jusqu'aux retours qui ont comme vertu d'apaiser en partie la triste fin du conflit. Le travail de deuil est un travail de mémoire, qui a permis à celle d'Indochine de survivre dans la discrétion, la pudeur. Cela explique le mutisme long de beaucoup d'anciens combattants dès leur retour, ce qui a altéré la diffusion de la mémoire. Les vétérans préfèrent souvent accuser l'État de négligence mémorielle et la population, d'indifférence. Mais ce sont les acteurs de cette guerre terrible, à l'instar des anciens combattants des autres guerres et des sociétés traumatisées une fois la paix revenue, qui refusent d'en parler. Il convient de faire une distinction entre la notion de deuil, d'une part, qui, pour une partie importante des vétérans ne s'efface pas et qui peut être étudiée jusqu'à aujourd'hui, et d'autre part le silence de ceux-ci, qui dure pendant une bonne trentaine d'années dans la mémoire collective des combattants d'Indochine et s'atténue ensuite. Le silence des vétérans participe à l'*évanouissement* de cette mémoire.

#### 4.1 La notion de deuil : la mémoire d'Indochine ou le deuil inachevé

« Les anciens d'Indochine n'ont pas fini leur deuil. C'était leur jeunesse, ils se battaient pour leur pays, leur camarade. Non, le deuil n'est pas fini. » (Jacques Allaire).

Le deuil, qui vient du latin « douleur », est souvent une épreuve personnelle. Celui des vétérans est également collectif, liée à l'humain, la perte d'être(s) cher(s), comme celui des camarades de l'unité tués au combat ou qui concerne les minorités abandonnées. Il est aussi le deuil d'une époque, une épreuve liée au moral, au psychologique, au patriotique, que ce soient la guerre, le territoire, les colonies, la liberté, mais aussi sa jeunesse perdue ainsi que ses illusions. Notion

---

<sup>771</sup> Pierre Nora, *La pensée réchauffée. Réponse à la pensée tiède*, Paris, Seuil, 2005, 136 p. ; p. 120.

psychologique et sociale, il provoque un sentiment de tristesse et de souffrance auxquels s'ajoutent, selon les cas, la colère, la dépression. Le chemin pour sortir du deuil ou, du moins, l'atténuer en est une étape et atteindre la « délivrance » est la fin du deuil, une acceptation de la perte initiale, qui amène la résilience.

#### 4.1.1 L'absence de deuil national pour la guerre d'Indochine et de moyens pour le surmonter

« Nous, on n'avait pas de cellules psychologiques. On n'est pas mort. Mais on souffre. » (Louis Simoni).

Le problème pour sortir de son deuil personnel, est qu'il ne peut pas se faire rapidement s'il n'y a pas deuil national. Un deuil individuel et collectif encadré, partagé par la Nation, voulu par l'État qui le manifeste par des cérémonies emblématiques, peut l'atténuer. Aux lendemains de la Première Guerre mondiale, la participation massive aux commémorations du conflit a pu, en partie, atténuer le deuil individuel, familial par la solidarité des sentiments et la reconnaissance du juste sacrifice des soldats. Rien de tel de 1954 à 1980.

La chute de Dien Bien Phu est vécue dans la stupeur d'une impensable défaite. Les accords de Genève ne règlent que l'aspect politique du conflit et se déroulent dans une atmosphère d'attente et de choc compassionnel du pays le 8 mai 1954. La guerre d'Algérie éclate pendant le retour de la majeure partie des soldats d'Indochine et recouvre une guerre qu'il faut vite oublier. L'urgence de la situation ne va pas favoriser une réflexion susceptible d'évoquer les douleurs immédiates des soldats revenus chez eux. Pour ceux qui ont quitté l'armée avant la fin du conflit ou obtenu un congé de fin de campagne, le manque de dialogue avec la structure familiale, qu'il en émane ou qu'il soit causé par les vétérans eux-mêmes, a reporté à plus tard ce travail de deuil. Personne n'imagine vraiment sa nécessité, d'autant qu'il s'ajoute à ceux des conflits précédents. Le problème est que ce deuil est multiple et chaque combattant le ressent de manière particulière, dès la fin de son séjour indochinois ou dès la fin officielle de la guerre. Ce peut être le deuil de ses camarades tués ou blessés, de ceux qu'il a laissés, supplétifs ou prisonniers. Le deuil de la victoire ; avoir souffert pour voir l'ennemi triompher. Le deuil de sa jeunesse, celle de ses illusions de combattre comme l'ont fait les aînés des guerres mondiales. Le deuil d'une France victorieuse, puissante qui se recroqueville sur la Métropole et ses « poussières d'Empire » ; celui du second empire colonial. Le deuil de l'armée, lorsque le combattant choisit de démissionner ou lorsqu'il y est *poussé*. Tous ces deuils, au sens propre comme au figuré, petits ou grands deuils intimes, peuvent cohabiter au sein de la même personne, dans une accumulation pesante d'amertumes sans solution.

Beaucoup de vétérans l'ont donc connu sous des formes très diverses, même s'ils sont rares à employer ce mot. L'analyse est compliquée ; on touche à l'intime. Même les témoins qui ont

facilement répondu aux questions ont du mal à en parler. Plusieurs connaissent ou ont connu un deuil par étapes, qui a influencé la diffusion ou non de leur mémoire individuelle. En 1969, le psychiatre Elizabeth Kübler-Ross a identifié cinq étapes de deuil : le choc et le déni, puis la colère, la négociation ensuite, l'étape de la dépression et la de douleur, enfin l'acceptation, qui participent à la reconstruction du patient. Pour importante que ce soit cette classification, née des expériences de la praticienne, cette théorie ne représente pas nécessairement ce qu'ont vécu les acteurs de la guerre d'Indochine. Au cours des entretiens, aucun vétéran n'a manifesté un déni de la défaite et de l'abandon de l'Indochine. L'une comme l'autre est aujourd'hui incontestable, mais il a pu exister après le retour pour s'effacer ensuite, à l'image d'Henri Navarre ou d'Henri-Jean Loustau. Le premier l'exprime froidement, en responsable militaire qui s'est accroché, après Dien Bien Phu, à l'espoir d'un meilleur bilan parce qu'il reste des moyens de lutte sur le papier. Il n'a jamais pensé que le conflit était perdu. Le second, persuadé d'une lutte vitale jusqu'à la dernière étincelle de combat, ne veut pas laisser les communistes l'emporter. Peu de vétérans en sont à penser que le CEFEO pouvait gagner après Dien Bien Phu. Mais le choc de la défaite a été tellement dévastateur qu'il a pu les amener dans un premier temps à cet espoir fantasmé.

Si le mot *deuil* n'est pas souvent prononcé, les réponses sont peu équivoques pour ceux qui souffrent encore. Il faut dire qu'aucun moyen adapté, au niveau national, n'a été mis en place pour permettre aux combattants de le gérer. « Nous, on n'en n'avait pas de cellules psychologiques. On n'est pas mort. Mais on souffre<sup>772</sup>. » L'entretien fait partie de ces moments où les *remontées d'Indochine* rappellent justement que le deuil n'est pas terminé. « Je ne vous cacherais pas que, cette nuit, je ne vais certainement pas ou peu dormir<sup>773</sup> » m'a dit, de son côté, André Boissinot. La douleur n'est pas quotidienne, mais les évocations de l'Indochine sont marquées d'un retour brutal de souvenirs dus à un deuil inconstant mais persistant, le plus souvent géré grâce à l'éloignement des faits et la poursuite de la vie personnelle.

Il fait partie de la vie de Jacques Allaire, impressionnant par l'intensité de sa mémoire d'Indochine devenue quotidienne, puisqu'il assure penser chaque jour à ce conflit, à ceux qui ont disparu, feuilletant chaque jour l'un des nombreux livres de sa bibliothèque : « Les anciens d'Indochine n'ont pas fini leur deuil. C'était leur jeunesse, ils se battaient pour leur pays, leurs camarades. Non, le deuil n'est pas fini »<sup>774</sup>. Ses camarades d'Indochine lui manquent, tout comme cet état d'esprit qu'à ses yeux les parachutistes avaient réussi à créer. Le deuil des autres est devenu le sien.

Francis Agostini, président de la Coordination des anciens combattants et victimes de guerre des Bouches-du-Rhône, reste très marqué par son séjour. Il parvient à s'en exprimer longuement :

« Je ne pense pas personnellement avoir fait le deuil de la guerre d'Indochine et je crois également que certains de mes amis encore vivants notamment ceux des Commandos Nord Vietnam ou anciens parachutistes ne l'ont pas fait. Nous avons été très marqués par cette guerre à la fois dans nos corps et nos esprits. Comment oublier lors d'une guerre les moments dramatiques que l'on a connus ? Je

---

<sup>772</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>773</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>774</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

ne suis jamais passé de l'acceptation de ce deuil à la résilience de cette guerre, pas plus que mon père d'ailleurs, qui, lui avait effectué trente mois, en plaine des Joncs, en Cochinchine<sup>775</sup>. »

Son ami Louis Simoni va plus loin car les questions font remonter des souffrances, qu'aucune résilience ne peut évacuer. Dans sa réponse, les majuscules soulignent toute l'intensité des sentiments, presque soixante-dix ans après les faits :

« NON, on ne peut pas faire ni le Deuil ni la Résilience. Je le dis régulièrement, un Ancien Combattant, soldat a été aux ordres. La majeure partie, nous étions jeunes même pas 20 ans. Nous avons sacrifié notre jeunesse car nous avons la conviction d'aller aider une population avide de liberté et démocratie, persécuter par un régime venu de l'est.

NON, impossible de faire le deuil quand on se souvient et que l'on revoie dans son esprit les événements, les combats meurtriers et que vos meilleurs copains tombent à vos côtés mort ou invalide pour le restant de sa vie. NON, pour la résilience, comment accepter l'abandon d'une population restée sur le bord du chemin et laissée à la merci d'une horde de fanatiques anti - démocratie.

NON, en mon âme et conscience je ne peux ni faire le deuil de cette guerre et oublier toutes ces familles oubliées sur la route, comme les Boat People<sup>776</sup>. »

Ces anciens d'Indochine ont fait un séjour qui a suffi à les marquer à vie. Tous sont meurtris par une violence de guerre dont ils ne se sont pas complètement remis. D'autres militaires, comme René Laroche, Jean Slezarski et Hélie de Saint Marc, ont participé, sur plusieurs séjours, aux combats les plus engagés. Ils ressentent, non le regret de la défaite elle-même mais l'humiliation des camps de prisonniers ou le sentiment d'avoir trahi les populations, leurs partisans abandonnés. Cette résilience ne peut exister tant que le Vietnam reste un pays communiste autoritaire, signe le plus décourageant de leur propre défaite.

Peut-on se remettre d'une telle expérience ? Une partie des vétérans interrogés ont réussi, selon leur dire, à mettre leur deuil de côté, qu'ils l'aient surmonté ou finalement nié. Bien que lui aussi très marqué par son séjour et surtout par deux ans de captivité, Robert Schuermans parle plus de regrets que de deuil, qu'il ne semble ressentir ; mais est-ce le bon mot pour ce qu'il éprouve ?

« En ce qui concerne nos réactions [...], ce qui dominait, c'étaient surtout les regrets de tant de vies gâchées de morts gratuites bien plus qu'un deuil. Le plus pénible c'est le rejet auquel nous fûmes confrontés, un rejet que nous ne comprenions pas. Lors de ma traversée de Marseille en camion, les insultes et les poings levés ont été une épreuve que la joie du retour a eu bien du mal à surmonter<sup>777</sup>. »

Pour d'autres anciens comme Bernard Gaudin, les mauvais souvenirs sont devenus secondaires et la vie d'après a permis de rebondir. Ce qui ne l'empêche pas de comprendre les traumatismes de ceux qui ont peut-être davantage souffert :

« Pour ma part je n'ai aucun sentiment de deuil, et je n'ai aucun sentiment de résilience. Pour moi cela fut une expérience enrichissante. J'en suis revenu transformé grâce au contact de nos partisans, de la vie aventureuse, de nos missions réussies de ce pays si attachant qui vous fascine. Je ne peux faire une croix sur cette expérience. Mais attention, ceux qui veulent oublier sont peut-être ceux qui ont beaucoup souffert. Les grands blessés à vie ! Les prisonniers, les torturés, ceux qui ont été conspués au retour par les communistes français et enfin ceux dont le courage n'a pas toujours été reconnu !! Cela n'a pas été mon cas<sup>778</sup>. »

---

<sup>775</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>776</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, *op. cit.*

<sup>777</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre-Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>778</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

Cette notion de deuil à géométrie variable permet de mieux comprendre la réaction des vétérans d'Indochine, qui ne sont pas des esprits chagrins vivants dans la nostalgie de leur passé et le regret d'être oubliés, mais des hommes et des femmes qui ont *fait avec*. Dien Bien Phu et les défaites type RC 4, les camps de prisonniers, les exactions vécues et/ou commises constituent un deuil irrépressible que d'autres combattants ont pu éviter. Ceux qui sont tombés dans l'alcool et n'ont pas su atténuer leurs cauchemars sont partis les premiers. On pense au quartier-maître Babourg, décrit par Pierre Schoendoerffer dans *Le Crabe-Tambour*, symbole de l'ancien d'Indochine qui n'a jamais pu oublier son poste perdu dont il était le maître et qui n'a jamais pu s'adapter à une trop triste Métropole. « Il avait été un homme »<sup>779</sup> et n'a jamais pu surmonter la fin de cette époque. Son deuil est un manque, celui d'une jeunesse utile devenue fantasmée. À l'époque, ce passage a pu paraître caricatural. Les anciens m'ont pourtant décrit *plusieurs Babourg* qu'ils ont connu. Souvent, dans les entretiens avec les vétérans, l'émotion affleure sur le souvenir de leurs camarades. Jean Slezarski n'a jamais oublié ceux qui sont tombés à côté de lui ni les supplétifs que son chef l'a obligé à abandonner. Sa voix devient plus forte, son poing tape sur la table. Le reste, la défaite, l'abandon de l'Indochine sont très secondaires. La captivité est le type même de mémoire traumatisée dont on peut se demander comment les survivants ont fait pour s'en sortir ensuite. Cela paraît invraisemblable, surtout pour ceux qui, capturés sur la RC 4 en 1950, sont restés deux ou quatre ans dans les camps de la RDV. Les souffrances quasi quotidiennes éprouvées pendant toutes ces années composent, sans doute, un deuil impossible à évacuer devant le souvenir de tous ceux qui sont morts sous leurs yeux de détresse physiologique.

#### 4.1.2 Le « deuil colonial » existe-il chez les vétérans ?

« Le terme colonial est devenu péjoratif<sup>780</sup>. » (Max Poiroux).

Il arrive que le souvenir encore brûlant de la défaite en Indochine et de tout ce qui a suivi, l'abandon, les blessures, la captivité les fassent réagir vivement sur les mémoires d'Indochine et plus sûrement, de l'Algérie. Mais est-ce un vrai « deuil colonial » ? La notion, créée par Pierre Nora, est complexe. S'agit-il uniquement d'un deuil collectif ou pense-t-il à un deuil individuel ? Sans doute les deux. Mais dans ce cas, est-ce un déni basé sur la tristesse de voir l'œuvre coloniale française critiquée y compris dans son propre pays ? Probablement. Le deuil comme regret ou honte de pratiques coloniales basées sur la violence et l'inégalité systémiques, créée par la « République des droits de l'Homme » ? Peu de vétérans semblent l'accepter, leur combat étant lié à la colonisation, qu'ils le veuillent ou non. Les moments de deuil reviennent, pour une partie

---

<sup>779</sup> Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe-Tambour*, Paris, Grasset, 1976, 316 p. ; p. 25.

<sup>780</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

d'entre eux, dans leur mémoire individuelle, comme des ressacs<sup>781</sup> d'un combat lié de fait à la colonisation et à la décolonisation.

Ceux qui y ont poursuivi leur carrière militaire après l'Indochine ont pris une seconde gifle avec un abandon encore plus cuisant, au moment où ils pensaient avoir militairement gagné. La fin de l'Algérie française, qui n'apparaissait pas comme une colonie bien que les caractéristiques politiques (gouvernorat, lobby colonial, inégalités électorales) et sociales (statuts inégalitaires entre population musulmane et européenne<sup>782</sup>, minorité de la population européenne) l'identifient comme telle, n'a pas créé un nouveau deuil. La défaite amplifie celui de l'Indochine, celui d'une France puissante, humaniste, généreuse envers ses colonisés qui accentue un déclin de la France existant depuis 1940 ; trois guerres ou moments de guerres perdus en vingt-deux ans. Ce deuil a surtout généré de la rancœur envers les autorités politiques qui leur ont, selon certains vétérans, volé leur victoire. Mais l'Algérie ne leur manque pas ; ni le souvenir du conflit, du territoire et de sa population qu'ils ne veulent pas revoir. Leur sentiment est à l'inverse du deuil consacré par le manque d'Indochine pendant des dizaines d'années, jusqu'au retour pour ceux qui l'ont pu ou voulu. Beaucoup de vétérans sont retournés en ex-Indochine, sur le lieu de leur séjour et ont réellement découvert le pays. Pour ceux-là, le deuil est achevé, en grande partie grâce à la gentillesse de la population, malgré la vision d'un régime communiste vietnamien persistant. Aucun de mes témoins n'a souhaité retourner en Algérie. Les raisons sont nombreuses : la méfiance envers l'Islam, le souvenir de populations – arabo-musulmane et pied-noire – moins bien considérées que celles d'Indochine, la mémoire d'une guerre plus diffuse injustement perdue rendent le souvenir du conflit plus amer. Il s'exprime en termes plus acerbes que celui d'Indochine. Il est certain qu'une partie d'entre les vétérans ont du mal à accepter que la France ait perdu son empire donc sa puissance et des populations, des territoires qu'elle était venue *civiliser*, puisque c'est l'idée encore répandue ; que les membres du CEFEO se soient donc battus pour rien, pour défendre cet empire. Mais le regret de l'empire colonial ne m'a pas semblé être leur regret premier car la plupart d'entre eux considèrent, des années après, que le mouvement de décolonisation qui s'est amorcé après 1945 avec la guerre d'Indochine était inéluctable. Leur regret est plutôt qu'il ait fallu une guerre pour le réaliser. Toutefois, pour les Asiatiques qui ont dû partir en catastrophe et rejoindre la France, pour se voir ensuite relégués dans des camps comme à Sainte-Livrade ou Noyant-sur-Allier, le deuil de leur patrie a dû sembler long. Ces populations se sont senties ballotées entre deux territoires et deux identités. Pendant des dizaines d'années, en France et dans les territoires ultramarins comme la Guyane pour les Hmongs, la discrétion des communautés de l'ex-Indochine, arrivées pour la plupart après 1978, ne s'est pas démentie. Seules les inaugurations

---

<sup>781</sup> « Les ressacs de la colonisation », selon les mots de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *La fracture coloniale*, Paris, La Découverte, 2005. Edition de poche, 2006, Introduction p. 17.

<sup>782</sup> Français musulmans puis de souche nord-africaine, Français de souche européenne.

de stèles en hommage aux combattants Hmong morts pour la France tiennent lieu de manifestation mémorielle, là où ces communautés vivent.

Le deuil provoque donc de la tristesse, la nostalgie d'un temps révolu positivé qui n'est pas exempt de moments de souffrance. C'est aussi la définition du *mal jaune*<sup>783</sup>. Serait-il, lui aussi, une forme de deuil, d'où sa forte prégnance chez bien des vétérans ? Il apparaît comme le souvenir de jeunesse des combattants qui sortent de l'adolescence, pour les jeunes engagés du moins et atteignent le niveau de responsabilité d'adulte synonyme de pesanteurs inconnues jusqu'alors, en signant, parfois le jour de leur dix-huit ans, l'engagement qui va les conduire en Indochine. Il est celui d'une population et d'un paysage fascinants malgré les combats, la méfiance, les maladies. Pour ceux qui le ressentent, c'est-à-dire exactement la moitié des anciens interrogés sur ce point, c'est un souvenir très nostalgique qui va jusqu'à donner le sentiment « d'être encore là-bas ». Ceux qui refusent cette étiquette ressentent le manque et la nostalgie de ce territoire, des compagnons rencontrés, de cette partie de leur vie, ce qui finalement s'apparente à ce *mal* comme une forme de deuil jamais disparu. Jacques Allaire répète, entre ironie et émotion, qu'il n'a pas le *mal jaune* puisqu'il « y est encore, tous les jours »<sup>784</sup> ; ce qui signifie qu'il en a les stigmates. Conserver, soixante-dix ans après, le sentiment qu'une partie de son être est resté en Indochine peut également affecter la famille. « On fait un ménage à trois, mon mari, moi et l'Indochine<sup>785</sup> », estime l'épouse de Jacques Allaire.

Les échanges avec les anciens d'Indochine, également anciens d'Algérie montrent qu'il s'agit d'un deuil multiforme qui dépasse la simple nostalgie avec une multitude de nuances. Pour Louis Simoni, « Lartéguy disait que le Mal Jaune, c'est une sorte de nostalgie. En ce qui me concerne je dirais plutôt un Mal-Être<sup>786</sup>. » Il explique ensuite qu'il provient de l'abandon des populations au communisme, de la chute de l'œuvre coloniale française et du manque de courage des gouvernants pensant leurs combats. « C'est cela qui a développé en nous un ressenti de dégoût et d'amertume, et comme le dit Lartéguy une immense nostalgie et un cafard moral. Cet abandon inadmissible nous a énormément affecté<sup>787</sup>. » Plus tard, le manque de réactivité mémorielle de l'État, l'absence d'une politique mémorielle pendant vingt-cinq ans, ont accru leur deuil, l'ont prolongé.

En fait, ils ont ressenti plusieurs étapes successives de deuil. La première de quitter l'Indochine avec le sentiment du devoir accompli mais sans réussite puisque l'ennemi s'est renforcé ; à la fois un soulagement et un arrachement. La seconde est la défaite militaire et politique en 1954 qui signifie l'abandon d'un territoire et de sa population, en partie au communisme après un siècle de colonisation, d'intérêt, parfois d'amour. La troisième est d'avoir été mal accueilli sans cérémonie

---

<sup>783</sup> Cf. *infra*, p. 1335 et suite.

<sup>784</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire et son épouse, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>785</sup> *Ibid.*

<sup>786</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni.

<sup>787</sup> *Ibid.*



nationale, dans le silence de la défaite et parfois sous les injures et les projectiles ; le deuil d'une union nationale qui n'a jamais eu lieu pendant ce conflit et qui les isole du reste de la société. Puis d'être envoyé, pour une partie d'entre eux en Algérie pour une nouvelle désillusion. La cinquième étape est représentée, à mon sens, par les événements successifs de la guerre américaine, de la chute de Saïgon en 1975, de la venue des Boat People qui font remonter des souvenirs douloureux alors qu'aucune politique mémorielle n'est encore consacrée aux vétérans d'Indochine. La dernière, pour ceux qui l'ont connue a amené une partie d'entre eux à la résilience et à la paix : les livres d'Hélie de Saint Marc ou de littérature combattante, une politique mémorielle tardive qui a connu son apogée en 2004 et 2005 puis un pic de reconnaissance nationale en 2019, ajouté à leur retour en ex-Indochine ont apaisé certaines mémoires. Ce n'est pas le cas de tous. Certains n'y ont pas résisté, ont connu une dépression et sont encore soignés. Plusieurs vétérans m'en ont parlé à demi-mot. Soixante-cinq ans après la défaite, ce passé ne passe toujours pas, tout comme d'autres événements de l'histoire vécus avec intensité. La place du deuil dans leur mémoire, pour ceux qui l'éprouvent, existe bel et bien depuis la fin de leur séjour. Il participe à la difficulté de diffuser cette mémoire et a pu inciter les vétérans au silence.

#### 4.2 Le silence des anciens d'Indochine freine l'éveil de la mémoire mais ne constitue pas « un grand silence »

« Il peut sembler naturel que, la guerre terminée, l'oubli s'installe. [...]. Il faut repartir, panser ses plaies, ne pas s'abandonner au désespoir et à la culpabilité, trouver des raisons de vivre. Ceux qui ont subi la guerre [...] affrontent la surdité d'un monde qui préfère oublier leurs souffrances. Certains se taisent, d'autres cherchent les mots qui leur manquent pour décrire ce qu'ils avaient vécu<sup>788</sup>. »  
(Benjamin Stora)

En effet, cette période douloureuse qui ouvre ou non un deuil de l'Indochine, ne les incite pas à en parler. Ce que dit ici Benjamin Stora à propos de l'Algérie, vaut également pour l'Indochine ou tout autre conflit, expliquant, en partie, le délai plus ou moins long de l'émergence d'une parole rare des v t rants et d'une diffusion compliqu e des mémoires combattantes. C'est l'une des caractéristiques de celles d'Indochine, dès le passage de la guerre à la paix, de l'histoire à la fin de l'histoire, de leur participation à leur mémoire. Elle n'a émergé que tardivement, pour des raisons très compréhensibles, même si certains préfèrent charger l'état de ce silence mémoriel qu'ils ont, en fait, eux-mêmes contribué à construire pendant plus d'une génération.

Un refoulement des mémoires individuelles a existé, les premières années, chez une partie des combattants interrogés, qui se montrent encore aujourd'hui peu diserts et ont souvent des réponses monosyllabiques dans les questionnaires. Mais cela n'est peut-être que circonstanciel – l'écueil

---

<sup>788</sup> Benjamin Stora, Guerre d'Algérie, France, la mémoire retrouv e ? », *Hommes et migrations*, 1992 né 1158, pp. 10-14. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/homig\\_1142-852x\\_1992\\_num\\_1158\\_1\\_1891](https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1992_num_1158_1_1891) (Consulté la dernière fois le 27 avril 2022).

d'un long questionnaire qui appelle finalement à des réponses courtes – et se révèle loin d'être systématique. En tout cas, cela ne diffère pas fondamentalement des silences de combattants qui ont précédé ce conflit. Les soldats d'Indochine ont, pour la plupart, vu leur père ou leur oncle refuser de parler de leur expérience au feu pendant la Première Guerre mondiale. Ceux qui s'attendaient à des récits héroïques et formateurs ont souvent été déçus : « Les grands anciens de 14-18 n'en parlaient qu'entre eux » se souvient René Aguillon<sup>789</sup>. Le deuil évoqué plus haut, cumulant les défaites indochinoise et algérienne peut expliquer, en partie, un silence d'autant plus profond des militaires de ces deux conflits ; un double refoulement très pesant s'ensuit.

La plupart sont longtemps restés silencieux, envers leur entourage, sur leur parcours en Indochine, en dehors des détails de leur vie concernant la population, les villes, le paysage ou les menus aspects plutôt souriants d'un séjour hors norme. Il est rare que le fonds du problème ait été abordé. Ajoutons que nous parlons d'une génération qui n'a pas l'habitude de s'épancher, comme celles qui l'ont précédée, surtout pour ce qui concerne les sentiments profonds. La famille est déjà heureuse de les revoir sans se lancer dans des récits de guerre violents avec tous ses ressorts intimes. « L'épreuve de la séparation surmontée, nous considérons tacitement que l'exercice du métier militaire ne donnait pas lieu aux commentaires<sup>790</sup> » se rappelle Max Poiroux. Pour Serge Têtu, « Les différences de vie étant telles entre l'Indochine et la France, que je n'avais aucune envie d'en parler et personne ne m'y a incité<sup>791</sup> ». Les trois-quarts des vétérans d'Indochine contactés m'ont assuré ne pas avoir eu envie de parler à leur retour, exception faite, un peu plus tard, de leurs conversations entre anciens combattants, une fois entrés dans une association. « Non, c'était trop dur<sup>792</sup> », reconnaît Lucien Cortaix, ancien de l'Aéronavale. Les souvenirs trop difficiles à faire passer font qu'un mutisme s'installe sauf pour quelques bribes de vie. D'autres ont honte de ce qui s'est passé, de la défaite, d'avoir été fait prisonnier, des violences qu'ils n'imaginaient pas et ne peuvent décrire, finissant par les euphémiser. Sans se montrer honteux, Louis-Jean Duclos<sup>793</sup> est réticent à évoquer des faits qui « offensaient le droit de la guerre et la morale sociale », y ajoutant « certains aspects peu recommandables en guerre »<sup>794</sup>.

La culpabilité du survivant, pour ceux qui l'ont connue, est un mécanisme terrible, destructeur, qui pèse sur beaucoup de vétérans de toutes les guerres. Celle éprouvée en Indochine s'explique, en partie, par le fait que les morts sont nombreux, souvent sans trace de sépulture, et de nombreux disparus ou enterrés à la sauvette sur leur lieu de décès n'ont jamais pu être ramenés en Métropole. Henri Ortholan rapporte le propos d'un ancien d'Indochine et d'Algérie, interrogé pour l'occasion

---

<sup>789</sup> Ancien du RACM, Régiment d'artillerie coloniale du Maroc. Extrait du questionnaire de René Aguillon, reçu le 2 septembre 2017.

<sup>790</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>791</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>792</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>793</sup> Lieutenant au 5<sup>ème</sup> BMEO.

<sup>794</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

par un adjoint au maire de sa commune de Cambrai. Son langage est bref, militaire, et c'est apparemment la première fois qu'il s'exprime sur son passé :

« Revoir tout ce passé, et se dire que mes camarades sont là, et toi tu as de la chance, t'es un veinard, tu as 80 ans, tu es encore en vie, puis nous, on a vingt ans, on est mort, 20 ans, 23 ans. J'avais 23 ans. Alors ça, je ne peux pas l'encaisser, et puis je ne veux pas y remettre les pieds, parce que moi, j'ai passé quatre ans et demi de ma jeunesse là-bas. J'ai peut-être de bons souvenirs avec mes copains, mais j'en ai de très mauvais au combat, et je ne veux pas revivre ça<sup>795</sup>. »

Pour d'autres encore, la puissance électorale du PCF, leur entourage professionnel ou personnel favorable à la paix sont, selon eux, les causes de leur difficulté à en parler. « Le communisme était trop présent partout, le silence était préférable - n'oubliez pas la une de *L'Humanité* " Pas une goutte de sang pour les blessés d'Indochine<sup>796</sup> ». Pour ceux qui ont connu les camps de prisonniers de la RDV, c'est encore plus compliqué. Le traumatisme est trop grand. Revenir sur cette expérience de captivité, déjà douloureuse pour un militaire qui l'a vécu comme une honte, à l'instar de Jacques Allaire qui avait même pensé se suicider pour l'éviter, est difficile à gérer, surtout devant des proches. Et pour quel auditoire ? Il arrive que le dialogue soit plus simple, tout en restant rare, avec un père lui-même ancien combattant, mais les anciens de la Première Guerre mondiale sont, eux aussi, trop marqués par la violence de leur guerre pour pouvoir l'exprimer. Le dialogue ne peut donc se révéler un exercice facile. Dans ce cas, que raconter de plus que les banalités d'une vie outre-mer ? Comment traduire, les sentiments éprouvés par le combattant ? « Ce qui restera toujours intraduisible, c'est l'ambiance de la vie de tous les jours, des combats, et par-dessus tout, cette solidarité entre légionnaires de tous grade<sup>797</sup> » estime Bernard Grué. Joseph Koeberlé le dit d'une autre façon, plus directe : « Rien à dire aux proches qui ne pouvaient comprendre ce qui se passait là-bas<sup>798</sup>. »

Ce mutisme provoque des tensions et de l'incompréhension dans la famille quand il n'affecte pas carrément la vie sociale. Pour Robert Drouilles, il s'agit d'une incompréhension mutuelle quand personne ne leur demande rien, ce qui peut renforcer l'amertume ou conforter le mutisme, même soixante-dix ans plus tard, devant l'indifférence d'une famille qui ne demande pas au vétéran de se raconter. Donc il se tait, non sans amertume : « Non, je n'en parle pas souvent, je n'ai pratiquement jamais d'auditoire. Donc non d'une manière générale. Pour moi, l'épisode Indochinois de mon existence est terminé. Je n'en parle pratiquement plus<sup>799</sup> ». Max Poiroux va encore plus loin puisque son aversion à en parler a fait du vide autour de lui : « Cette attitude a mis fin à des relations civiles<sup>800</sup> ». Ensuite, une partie des militaires repartent assez vite pour l'Algérie et les préoccupations mémorielles passent loin derrière une guerre à mener et une famille à laisser une nouvelle fois, même si l'ancien

---

<sup>795</sup> « Regards d'un parachutistes », dans Henri Ortholan, *Indochine 1946-1954. Témoignages inédits*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2011, 255 p. ; p. 168.

<sup>796</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>797</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Grué, reçu le 16 juillet 2018.

<sup>798</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>799</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>800</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*

d'Indochine se doute déjà plus ou moins consciemment qu'une nouvelle guérilla à l'issue douteuse l'attend.

Toutefois, le silence ressenti par leurs proches ou leur cercle professionnel – hors milieu militaire – ne signifie pas qu'il n'existe aucun témoignage avant les années 1980 ou qu'il n'y ait pas volonté de s'exprimer publiquement. Il ne s'agit pas d'un grand silence puisque plusieurs vétérans n'hésitent pas à parler de l'Indochine dans leur famille ni à publier leurs souvenirs. Mais ils peuvent se heurter à des refus ou des incompréhensions. Soit les éditeurs le refusent pour ne pas connaître d'échec éditorial, sur le récit d'une *sale guerre*. Le silence relatif des anciens d'Indochine rencontre parfois celui, prudent voire peureux, des éditeurs. Alexis Arette, ancien commando d'Indochine au verbe haut et à la plume acérée, propose un roman à un éditeur dès son retour en 1953, racontant ce qu'il a vécu. L'ouvrage est refusé avec le commentaire : « Ce n'est pas votre talent qui est en cause, mais la guerre d'Indochine qui n'intéresse personne<sup>801</sup>. » Il le publiera trente ans plus tard. Charles-Henry de Pirey, revenu d'Indochine lui aussi en 1953, écrit lui aussi le manuscrit de *La route morte* sur les combats de la RC 4, mais, dit-il, « aucun éditeur n'a pris le risque dans les années 1954-1955 de publier ce manuscrit “ trop chaud ”, et il a été remisé dans une vieille cantine durant près de 50 ans<sup>802</sup> ». Plusieurs acteurs de la guerre d'Indochine, écrivent leurs souvenirs dès leur retour et s'autocensurent, gardant leur manuscrit, leurs carnets, pour eux, pensant qu'il est trop tôt pour en parler. Amédée Thévenet commence à rédiger ses souvenirs à partir de 1952, avant de les remiser pendant plus de quarante ans. *Goulags indochinois* est publié en 1997. Le quart seulement des vétérans interrogés ont répondu par l'affirmative à la question « En avez-vous parlé ? » et ont raconté *certain*s souvenirs dès leur retour d'Indochine. Mais, ajoute tout de suite Jacques Thomas, ancien lieutenant au 2<sup>ème</sup> BEP, « pas de place pour les digressions politico-sentimentales » ; il reste un certain mutisme « sur les camarades laissés là-bas »<sup>803</sup>. De toute manière, très rares sont ceux à avoir parlé de tout sans restriction.

Toutefois, si la publication des mémoires individuelles reste plutôt l'exception pendant trente ans, elle existe très tôt grâce à des auteurs qui atteignent, ou ont déjà, une notoriété certaine. Roger Delpey, se sentant *poussé* par ses camarades restés en Indochine, le fait très vite en racontant son expérience au sein du bataillon de marche du 151<sup>ème</sup> RI, de 1946 à 1948, dans *Soldats de la boue*, premier succès éditorial concernant la guerre d'Indochine. Il faut ensuite attendre Jacques Massu en 1974 et Marcel Bigeard en 1975 pour lancer le mouvement des autobiographies.

Le deuil et le silence ont pu s'atténuer avec le temps. Les retours en ex-Indochine, depuis les années 1990, ont également beaucoup compté pour y parvenir. Néanmoins, il a parallèlement fallu s'habituer à une absence globale de reconnaissance qui ne peut s'appuyer sur une mémoire

---

<sup>801</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>802</sup> Extrait d'une lettre – CV d'Henry de Pirey, reçu le 24 novembre 2018.

<sup>803</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

nationale ni sur un véritable récit national du conflit. Pendant un siècle, l'histoire enseignée s'est résumée à l'école Lavissienne, de 1884 jusqu'au début de années 1980, c'est-à-dire à une histoire tournée exclusivement vers celle de la France, qui joue sur l'affect et l'amour de la patrie. Elle se donne<sup>804</sup> comme objectif patriotique de rassembler les citoyens et futurs citoyens autour d'une fresque exaltant le parcours de la Nation, dans une héroïsation partant des Gaulois jusqu'à une limite sans cesse repoussée dans le temps. Mais le *Petit Lavis* et ses successeurs ne s'intéressent qu'à une histoire événementielle, chronologique, politique et militaire dont tous les aspects sombres sont gommés. C'est celle qu'ont apprise les futurs combattants d'Indochine, une forme de roman national dont l'appellation est postérieure à leur expérience scolaire mais qui a sévi longtemps, notamment sur le rôle positif de la France pendant la colonisation.

Les historiens de l'Ecole des Annales dès les années 1930, ont critiqué cette histoire linéaire, parsemée de dates et de grands hommes, qui néglige les autres formes d'histoire. Après 1945, le résistancialisme exalte la Résistance et les Français libres. La critique se développe dans les années 1960-1970 avec l'apparition d'autres faits et d'autres lectures sur l'Occupation allemande, sur l'esclavage colonial ; une histoire moins centrée sur la France, moins prestigieuse, qui accueille l'histoire économique, culturelle, sociale. La guerre d'Indochine, trop récente, n'en fait pas partie. Devant les critiques envers une histoire devenue, de fait, nationaliste plus que nationale, le *roman national* est transformé en *récit national*, qui reste très proche du premier et ne s'en distingue que grâce à son élargissement historiographique, sans utiliser autant d'imageries légendaires. Mais chacun des deux types de récit est prêt à édulcorer l'histoire pour ne pas atteindre l'honneur du pays, suivant en cela Renan qui affirme : « L'oubli, et même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger<sup>805</sup>. » Cette conception assumée d'une histoire inféodée à l'intérêt supposé de la Nation amène l'autorité politique à la moduler à sa guise. Le récit national est une histoire montrant la fabrication de l'identité nationale, la spécificité de la culture française, la grandeur de la France dans une civilisation occidentale fondée sur une base chrétienne. Cette histoire reste patriotique et érige en ennemi la *repentance* qui touche en fait toute critique jugeant le rôle parfois négatif de la France, essentiellement dans le domaine de la colonisation, la traite des Noirs, et dénonçant le danger du multiculturalisme. Les tenants de ce récit national imposent d'apprendre une histoire fondée, comme le roman national, sur l'amour de la France, la fierté de son pays pour conserver une nation unie, réconciliée autour de son histoire, comme aux États-Unis. Pour Éric Deroo, les films américains remplacent souvent une histoire enseignée plus réduite, par son côté spectaculaire et la fierté d'être américain dans l'action. « Le récit national, pour les Américains, c'est Hollywood<sup>806</sup>. »

---

<sup>804</sup> Je mets cette explication au présent car elle existe encore dans certaines écoles privées hors contrat.

<sup>805</sup> Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une Nation ? », conférence à la Sorbonne du 11 mars 1882. En ligne : <https://mjp.univ-perp.fr/textes/renan1882.htm> (Consulté la dernière fois le 28 mai 2021).

<sup>806</sup> Sonia Devillers, « Indochine, l'imaginaire confisqué », *op. cit.* Intervention d'Éric Deroo, 18 : 14.

La guerre d'Indochine peut en faire partie en opposant la lutte contre le communisme vietnamien supporté par le communisme français et international face à l'héroïsme du CEFEO et de ses grands hommes, à la critique des milieux politiques qui ont abandonné les combattants et provoqué la défaite. Toutefois, il n'existe pas – pas encore – de récit national de ce conflit enseigné à tous les niveaux scolaires. La guerre est, en général, enseignée comme un conflit de guerre froide, annonciateur de la guerre du Vietnam. Aucun manuel scolaire ne dévoile un récit détaillé semblable aux autres. De même, il n'existe pas de mémoire nationale suffisamment claire de la guerre d'Indochine pour s'imposer à tous et fabriquer une mémoire sociale collective attachée à sa survie. La politique mémorielle de l'État a créé le mémorial des guerres d'Indochine de Fréjus en 1993 et la « Journée d'hommage aux morts pour la France en Indochine » en 2005. Plus d'une centaine de monuments aux morts d'Indochine existent sur le territoire, mais cette guerre lointaine où assez peu de métropolitains sont morts ne constitue pas une mémoire nationale, valorisée par les discours présidentiels qui ont rarement – et tardivement – porté sur l'essentialité de ce conflit. Par conséquent, le deuil persistant de l'Indochine est l'émanation d'un passé qui ne passe toujours pas, pour une partie des vétérans d'Indochine ; soit parce que les souvenirs sont encore difficiles à supporter et que la douleur existe toujours ; soit parce que la reconnaissance obtenue du pouvoir politique n'est pas celle d'une nation plutôt indifférente qui méconnaît ce conflit spécifique. Pourtant, si les gestes de la politique mémorielle d'État apparaissent encore trop discrets au regard du nombre de vétérans, la mémoire combattante collective d'Indochine et les mémoires individuelles existent, sont reconnues par l'État, comme par une partie de la population française.

## 5. Une mémoire trop discrète aux yeux des anciens combattants, et pourtant présente

« Non on ne peut pas dire qu'elle est oubliée. On en parle encore aujourd'hui. Ce fut une guerre atroce. Les films entretiennent l'histoire de cette guerre. » (Guy Delplace).

Cette mémoire combattante de la guerre d'Indochine existe parce qu'elle est portée par les associations d'anciens combattants. Mais elle est recouverte par celle d'autres conflits. Benjamin Stora estime qu'elle est « engloutie dans la conscience française » et « coincée entre deux gros blocs mémoriels de la Seconde Guerre mondiale et de l'Algérie »<sup>807</sup>.

### 5.1 Une mémoire certes recouverte par les conflits postérieurs...

« La guerre du Vietnam et la guerre d'Algérie ont passé cette période à la trappe<sup>808</sup>. » (Jacques Bouthier)

---

<sup>807</sup> Benjamin Stora, « Préface », dans Hugues Tertrais, *op. cit.*

<sup>808</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

Un dernier argument dans la liste des raisons qui ont éloigné cette mémoire de la lumière et de la médiatisation, est le fait qu'elle a été recouverte par des mémoires de guerres postérieures, plus emblématiques, plus impliquantes pour la Nation, et davantage mises en scène. Ce concept de mémoire recouverte vient de Benjamin Stora, qui n'est pas seulement l'historien de la guerre d'Algérie. Il l'étudie sur un temps long de la mémoire, avec ses évolutions et sens successifs, face à la concurrence des mémoires.

En effet, le souvenir du conflit indochinois est aussitôt évincé par une autre guerre française de décolonisation, la guerre d'Algérie, qui commence moins de trois mois après le cessez-le-feu en Cochinchine d'août 1954, le 1<sup>er</sup> novembre 1954, au moment où les combattants d'Indochine arrivent en Métropole et en Afrique du Nord. Personne ne soucie, d'ailleurs, après 1954, ni du contingent français qui subsiste en Indochine et ne part de Saïgon qu'en avril 1956, ni des premiers rapatriés d'Indochine qui arrivent en France. La société, l'État, l'armée, ne veulent pas subir une autre défaite ; l'Algérie a donc, selon le mot de Benjamin Stora, « en grande partie recouvert, en essayant d'effacer ce qui a constitué une défaite dans une mémoire collective »<sup>809</sup>, celle de la guerre d'Indochine. La guerre d'Algérie a tout de suite capté l'attention des médias par son enjeu dramatique et drainé tous les efforts des anciens combattants d'Indochine devenus le fer de lance de l'armée française en Algérie, pendant les huit années de guerre, obnubilés par la nécessité de gagner.

La mémoire de la guerre d'Algérie, a, dans son ensemble, recouvert celle de l'Indochine pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le caractère national des départements algériens s'explique par la proximité géographique, ethnique, historique depuis 1830, par la prolongation administrative de la Métropole vers l'Algérie qui constitue trois de ses départements, où vivent près d'un million de citoyens français. L'enjeu de la sauvegarder est autrement plus important qu'une lointaine colonie indochinoise peu « francisée ». Le poids mémoriel d'acteurs plus nombreux du nouveau conflit touche toutes les catégories de population, y compris, cette fois, les rappelés, les appelés et leur famille. Ils ont formé une armée française en Algérie et non un corps expéditionnaire. Depuis, la masse des vétérans d'Algérie, les revendications des Harkis, le poids de l'immigration algérienne forment des moyens de pression mémoriels et médiatiques impressionnants au regard d'une mémoire de territoires situés dans la lointaine Asie avec lesquels les relations étaient et sont restées distendues. La guerre d'Algérie a, de plus, débordé sur la Métropole puisque la guerre s'y est également déroulée, aux moyens d'attentats, de manifestations réprimées, comme celle, emblématique, du 17 octobre 1961. Par comparaison, en dehors des débats parlementaires houleux et de rares manifestations en faveur des combattants, comme celle du 4 avril 1954, les Français n'ont jamais vécu la guerre d'Indochine sur le sol de la Métropole. Le Viet est devenu le Fell,

---

<sup>809</sup> Benjamin Stora, « Commentaire », dans Pierre Journoud et Hugues Tertrais (dir.), 1954-2004, *La bataille de Dien Bien Phu, entre histoire et mémoire*, op. cit., p 252.

même si des anciens d'Indochine continuent à dire le *Viet* en Algérie. Henri Alleg a remplacé Henri Martin, le Bigeard de la bataille d'Alger a supplanté celui de Dien Bien Phu. On parle encore d'opérations mais aucune vraie bataille ne s'y déroule. Les pertes, moins lourdes qu'en Indochine<sup>810</sup>, sont toutefois plus marquantes car elles touchent les jeunes hommes qui effectuent leur service militaire. Enfin, les médias parlent désormais ouvertement, à partir de 1957, de l'emploi de la torture par l'armée française.

La confusion entretenue entre l'Indochine et la Algérie est d'autant plus logique que l'on retrouve les mêmes acteurs emblématiques, les officiers d'Indochine, qui ont pris un grade de plus. Le Salan proconsul d'Alger puis chef de l'OAS éclipse le commandant en chef du CEFEO qui a eu la lourde charge de succéder à de Lattre. L'opprobre envers son action dans le putsch, dans la clandestinité, conclue par un procès infamant puis une incarcération de six ans impactent la connaissance de ses succès en Indochine. Le colonel Bigeard, celui du 3<sup>ème</sup> RPC et de l'école de contre-guérilla de Philippeville, éclipse le capitaine, commandant puis lieutenant-colonel Bigeard de la Haute région et le chef du 6<sup>ème</sup> BPC, le manœuvrier affûté de Tu Lé et de Dien Bien Phu. Les médias ne parlent plus que du combat d'Agounenda, de la bataille d'Alger et de son implication dans la torture. Le général Aussaresses, qui ne s'est pas spécialement signalé en Indochine où il a néanmoins combattu, est supposé y avoir appris les techniques de la torture qu'il aurait ensuite utilisées en Algérie. La mémoire structurante des parachutistes d'Indochine, est recouverte elle-aussi par les violences de la bataille d'Alger qu'ils ont gagnée. Les récompenses sont, enfin, plus nombreuses en Algérie, l'armée attribuant trois fois plus de médailles militaires qu'en Indochine (38 000 contre 12 000)<sup>811</sup>.

Ce recouvrement de mémoire est d'autant plus étouffant que quelques années après la fin de la première guerre d'Indochine éclate la deuxième, dite *guerre du Vietnam*. En effet, la guerre américaine du Vietnam débute officiellement en 1965 mais elle a commencé au début des années 1960 avec l'arrivée de milliers de conseillers techniques de l'armée américaine engagés auprès de l'armée sud-vietnamienne dans les combats contre des *Vietcong* liés au Nord-Vietnam. Elle constitue à la fois une douloureuse remontée de mémoire pour les acteurs de la guerre d'Indochine et un écran spectaculaire, un « effet de souffle »<sup>812</sup> dit Stora, qui rabaisse celle-ci à une « guerre du pauvre »<sup>813</sup>, selon Jean-Pierre Dannaud, au vu de ses faibles moyens comparés à ceux des Américains. Les commentaires américains sont depuis 1946 jusqu'au Têt en 1967, pleins de commisération pour l'armée française. Les difficultés que rencontrent l'armée la plus puissante du monde sur une seule moitié du Vietnam se chargent vite de réviser ce jugement.

---

<sup>810</sup> Elles sont toutefois de niveau équivalent pour ce qui est des Métropolitains, entre 20 000 et 25 000 tués.

<sup>811</sup> <https://www.legiondhonneur.fr/fr/p/la-medaille-militaire/86>.

<sup>812</sup> Benjamin Stora, « préface », dans Hugues Tertrais, *Regards sur l'Indochine*, op. cit. ; p. 11.

<sup>813</sup> Jean-Pierre Dannaud, *Guerre morte*, op. cit.



Pour les anciens combattants français, les noms résonnent douloureusement car ils sont les mêmes lieux de souffrance. Les combats dans Hué et Saigon, la bataille de Khe Sanh en 1968, vue comme un possible Dien Bien Phu pour les Américains, puis la guerre au Cambodge en 1970 et la bataille de Kontum en 1972 sont de tristes télescopages mémoriels, qui culminent avec la chute de Saigon en 1975 et la fuite des *Boat People* ensuite. Alain Ruscio et Serge Tignères, qui consacrent un chapitre entier de leur livre à la guerre du Vietnam et à ses conséquences sur les années 1960, estiment que la guerre américaine « suscite l'émergence d'une nouvelle vision de la guerre d'Indochine » et « qu'elle fait découvrir la guerre française aux spectateurs à travers des reportages sans concessions »<sup>814</sup>. Toutefois, pour le grand public, et en particulier les jeunes, la profusion de reportages, de photographies montre une réalité de la guerre plus impressionnante<sup>815</sup>, qui investit chaque foyer grâce à la télévision, au point de gommer le souvenir d'une guerre antérieure, plus lointaine et moins clinquante. Les films américains remplacent, par leur côté spectaculaire, les images plus réalistes des films français sur l'Indochine, d'autant que ceux-ci sont rares et à petit budget. *Les bérets verts*, *Deer Hunter*, *Apocalypse Now* et la série des *Rambo* ont eu bien plus d'impact et amènent davantage de spectateurs au cinéma que *La 317<sup>ème</sup> Section*, *Le Crabe-Tambour*, et *Dien Bien Phu*<sup>816</sup>, pour finalement recouvrir leur mémoire cinématographique. Toutefois, depuis plusieurs années, les films hollywoodiens sur la guerre du Vietnam ont tendance à se tarir.

## 5.2 ...Une histoire peu ou pas enseignée : la focalisation des anciens combattants sur l'œuvre coloniale de la France et la guerre d'Indochine...

« On ne construit rien de durable sur l'injustice<sup>817</sup>. » (Ferhat Abbas).

L'histoire enseignée aujourd'hui ne glorifie ni la guerre, ni les héros, ni la grandeur de la France. Elle essaie de comprendre les fondements de notre civilisation depuis l'Antiquité, les logiques des guerres, des périodes de paix, de la colonisation, de la décolonisation et d'en tirer un récit équilibré et réaliste. A-t-elle oublié la guerre d'Indochine ? Elle l'a peu transmise, se référant davantage à l'Algérie.

### 5.2.1 Une histoire enseignée de moins en moins militaire

« C'est désormais sur ces conflits de notre âge qu'il faut faire porter les éclairages de notre

---

<sup>814</sup> Alain Ruscio/Serge Tignères, *op. cit.*, pp. 253-300 ; p. 253.

<sup>815</sup> Le documentaire de Pierre Schoendoerffer, *La section Anderson*, primé d'un oscar en 1968, l'illustre remarquablement.

<sup>816</sup> Ils firent pourtant un « beau score » : *La 317<sup>ème</sup> section* (1 653 827 entrées), *Le Crabe-Tambour* (1 290 726), *Dien Bien Phu* (915 807). *Indochine* (3 198 663) eut plus de succès mais il parle de l'Indochine de l'entre-deux guerres. Les derniers films de Schoendoerffer eurent moins de succès : *Là-Haut*, *L'honneur d'un capitaine*. Source Allo Ciné.

<sup>817</sup> Ferhat Abbas, *Autopsie d'une guerre*, Paris, éditions Garnier, 1980, 346 p.

enseignement<sup>818</sup>. » (Tristan Lecoq, Inspecteur général de l'Éducation nationale)

Les mentalités ont changé et l'explication de l'histoire avec elles. Aujourd'hui, sans être élitiste ni antimilitariste, il est douteux que la culture historique s'arrête longuement sur un conflit lointain et désormais ancien, qui n'a pas l'influence d'une guerre mondiale puisqu'elle n'a pas transformé l'existence de la nation ni de la société.

Pendant une trentaine d'années après son dénouement, la guerre d'Indochine apparaît trop récente pour être un sujet d'histoire à l'école ou à l'université. Par la suite, le manque d'intérêt pour une étude militaire, le sujet difficile d'une guerre de décolonisation et le poids plus important des autres guerres ne suscitent pas le besoin de l'inclure dans les enseignements scolaires et universitaires. D'autre part, depuis 2001, les conflits liés au terrorisme apparaissent primordiaux. Comme l'estime Tristan Lecoq, étudier les conflits « de notre âge » devient pertinent pour comprendre, entre autres, le parcours historique récent de notre pays et celui de nos anciennes colonies.

Un nombre important d'anciens combattants estiment qu'il faudrait *remettre* la guerre d'Indochine dans les programmes d'histoire. Ils l'ont souvent exprimé ou suggéré lors des entretiens ou dans des articles, pour ce qui est du monde associatif. Certains d'entre eux disent, en entretien ou dans les revues associatives, que l'institution scolaire a « retiré la guerre d'Indochine des programmes scolaires ». En fait, elle n'y est jamais entrée avant 1983, est ensuite restée en pointillés selon le bon vouloir des enseignants à l'exhumer et ne bénéficie d'une mention explicite que dans les programmes de 2019<sup>819</sup>. L'histoire enseignée est une affaire de choix conceptuels et pédagogiques des historiens, de la société plus que du pouvoir politique. Que retenir de notre passé ? Quelle lecture de l'histoire transmettre aux jeunes générations ? L'histoire de France est une succession d'événements dont il faut dégager une synthèse ; l'histoire militaire en fait moins partie aujourd'hui. C'est un choix de société, sinon de civilisation. Aujourd'hui, la guerre n'est plus, ou beaucoup moins, une référence positive, mêlant l'histoire au patriotisme pour *formater* une jeunesse fière de son pays. Longtemps, l'histoire a chanté les exploits de la France et de son peuple, valorisant son héroïsme, sa grandeur parmi les autres nations, inspirant un modèle pour les générations présentes et à venir : celui de « mourir pour la patrie, un sort digne d'envie<sup>820</sup> », de « venger » ou de « suivre » les « glorieux aînés »<sup>821</sup>. La III<sup>ème</sup> République est devenue le chantre de cette histoire belliqueuse jusque dans son hymne national.

Les écoliers de jadis, c'est-à-dire d'avant 1945, apprenaient un roman national très militaire, c'est-à-dire la liste des victoires et des défaites de Napoléon I<sup>er</sup>, s'arrêtaient sur Bouvines et la guerre de

---

818 Tristan Lecoq, « Enseigner la guerre », *Éducation à la défense et à la sécurité nationale*, 9 septembre 2016. En ligne : <https://defense.ac-versailles.fr/spip.php?article49> (Consulté le 27 octobre 2021).

819 Les programmes successifs. Cf. *infra*, p. 1735-1741.

820 « Le chant des Girondins », écrit en 1846 et adopté comme hymne national sous la II<sup>e</sup> République.

821 Idée issue du dernier couplet de la Marseillaise, dit « couplet des enfants », rajouté au chant initial.

Cent Ans, sur les conquêtes coloniales et sur les batailles de la Grande Guerre. Des kilomètres de noms de batailles et de traités étaient enseignés dès l'école primaire. A partir de 1957 et surtout des années 1970, les élèves apprennent une histoire bien moins militaire malgré son importance jusqu'à la libération de Paris et au 8 mai 1945. Elle apparaît de moins en moins comme une succession de batailles glorieusement gagnées ou perdues par la faute d'un dirigeant non républicain (Napoléon I<sup>er</sup> en 1815, Napoléon III en 1870) ou de généraux mal inspirés (Bazaine, Gamelin) mais elle intègre l'étude sociale, politique, culturelle d'une guerre, d'une période. Une classe ne constitue pas l'antichambre de l'école de guerre.

Une histoire enseignée en partie basée sur la guerre n'est pas un gage de connaissance acquise. Le fait colonial est une partie relativement importante des programmes à partir de 1925, mais l'étude de la presse depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le sondage national de novembre-décembre 1949, réalisé en pleine guerre d'Indochine et analysé par Alain Ruscio, montrent que les Français restent, en fait, assez ignorants de l'empire colonial<sup>822</sup>. En 1949, 28 % des sondés peuvent citer cinq possessions françaises outre-mer, 19 % aucune. Et encore ne leur demande-t-on pas de les localiser. Un tiers d'entre eux seulement cite l'Indochine en guerre depuis quatre ans. Dès 1945, le résistancialisme écarte juin 1940 et l'État collaborateur de Vichy. En 1954, passée l'émotion d'une défaite humiliante à Dien Bien Phu, la guerre d'Indochine s'efface derrière les priorités des Trente Glorieuses et bientôt d'un nouveau conflit plus important puisqu'il concerne le territoire national, en Algérie. Une grande partie des anciens combattants comptent davantage, à l'avenir, sur le renouveau de l'ancien modèle de l'enseignement de l'histoire qu'ils ont eux-mêmes connu.

D'autre part, si la guerre d'Indochine est épisodiquement étudiée à l'école, il n'est pas sûr que ce soit dans le sens que souhaitent les acteurs de la mémoire et de la post-mémoire de ce conflit. Le problème n'est pas seulement celui de la forme (faut-il en parler ? Sous quel thème ?) mais également celui du fond (comment analyser ce conflit ? Qu'en dire ?). Un fait doit être évoqué à la hauteur de son influence dans l'histoire de la nation. Alors posons-nous ces questions. Dans les événements qui ont fait la France, comment situer la guerre d'Indochine ? En quoi a-t-elle participé à la construction de la France ? L'a-t-elle renforcée ? Affaiblie ? A-t-elle changé le cours de son existence, de son régime politique ? A-t-elle modifié la société en profondeur ? C'est la guerre d'Algérie qui a indirectement causé la chute de la IV<sup>ème</sup> République, non celle d'Indochine qui l'a fragilisée. A l'heure du choix des thèmes et des programmes scolaires retenus, depuis 1945, la guerre d'Indochine n'a pas vraiment de place et, si l'on sait dans quel chapitre elle peut s'insérer (Guerre froide, décolonisation), il n'est pas sûr que la succession d'échecs politiques et militaires qui l'ont marquée et que le terme de *guerre inutile* répété par les vétérans interrogés pour la

---

<sup>822</sup> Alain Ruscio, « L'incroyable ignorance des colonies de la part de l'opinion française », Histoire coloniale et postcoloniale, 14 octobre 2018. En ligne : <https://histoirecoloniale.net/L-incroyable-ignorance-des-colonies-de-la-part-de-l-opinion-francaise-par-Alain.html> (Consulté la dernière fois le 28 octobre 2021).

qualifier, aille dans la logique d'un conflit valorisé et valorisant ; d'une diffusion plus grande de son histoire. On peut donner comme responsables de cette sélection des faits historiques et d'éléments mémoriels, les enseignants, les journalistes, les gouvernants, mais c'est la société qui a changé, la manière de faire réfléchir les jeunes générations, de leur faire étudier l'histoire pour comprendre le monde hier et celui d'aujourd'hui. Aujourd'hui, l'histoire n'est plus influencée par la valeur patriotique d'un engagement citoyen automatiquement militaire, que l'on citerait en modèle positif après la victoire ou pour en plaindre la substance héroïque, sacrificielle dans la défaite. L'écolier et le collégien, le lycéen et l'étudiant sont tributaires du contexte actuel, de cette éducation de la paix, à la paix et de cette histoire simplement expliquée dans tous ses domaines, pour connaître celle de son pays dans un cadre mondial. Mais certains sujets posent des problèmes d'interprétation encore non résolus dans la sphère sociale. C'est la raison pour laquelle la colonisation et la décolonisation, sujets de plus en plus abordés dans l'histoire, génèrent immédiatement des flots de critiques sur leur place et leur sens. L'Indochine en fait modestement partie.

### 5.2.2 Le « bilan globalement positif » de la colonisation ou comment naviguer en histoire entre les écueils de la repentance, de la glorification et de la critique

« Sous prétexte qu'elle aurait permis de construire des routes, des écoles et des hôpitaux, certains exigent des enseignants qu'ils présentent le bilan « positif » de la colonisation. » (Alain Gresh)

Comment aborder la colonisation, les guerres coloniales, les guerres de décolonisation ? Comment les enseigner sans une recherche approfondie de connaissances, sans esprit critique en évitant les nombreux clichés existants ? Pour cela, il convient de trouver une explication la plus équilibrée possible. L'historien et l'enseignant doivent éviter de nombreux écueils : celui de tomber dans la critique systématique d'une histoire coloniale, synonyme unique d'oppression qui se retrouverait aujourd'hui dans une colonialité pesant sur les pays en développement et les populations d'origine immigrées, fustigeant une décolonisation imparfaite ; celui d'une histoire trop apatriotique qui flagellerait la France en permanence ; celui d'une gloire malheureuse qui a privé la France de sa puissance par la faute des politiques et des communistes alors qu'elle a apporté la civilisation à des colonies qui en étaient dépourvues.

Avant de réaliser « l'œuvre coloniale française », il a fallu envahir, détruire, massacrer, imposer un Code de l'indigénat trente ans après avoir supprimé le Code noir et l'esclavage<sup>823</sup>. Le Second Empire engage la colonisation de la Cochinchine en 1858 et la III<sup>ème</sup> République poursuit ses conquêtes, créant une « République coloniale », bien éloignée de celle des droits de l'homme puisqu'elle établit l'indigénat et le travail forcé.

---

<sup>823</sup> Le Code noir est définitivement supprimé en 1848.

Ainsi la colonisation, les guerres de conquêtes coloniales puis les guerres de décolonisation connaissent-elles d'entrée un destin historiographique tourmenté et contrarié, évoquant instantanément, selon les sensibilités, l'hagiographie et la gloire d'une France impériale puissante, les droits et devoirs des « races supérieures » à disposer des « races inférieures<sup>824</sup> » pour leur bien et par le travail forcé, enfin les révoltes et les « sales guerres ». Sujet complexe entre tous ! Les manuels scolaires actuels n'évoquent plus l'héroïsme du sergent Bobillot ou l'audace du capitaine Marchand. Finies les grandes figures de la colonisation, au moment où on déboulonne à nouveau, après une première vague de destruction lors de l'indépendance, leurs statues dans des colonies devenues indépendantes, voire en France. L'héroïcité devient impopulaire, la guerre inutile, le héros dépassé voire néfaste vue d'une période dans laquelle la citoyenneté est basée sur la recherche de l'égalité, de la paix, de l'intégration des populations étrangères. Les programmes scolaires n'évoquent jamais dans le détail les conquêtes de l'Indochine ni la révolte de Madagascar en 1947.

Les acteurs de la guerre d'Indochine se trouvent donc, d'autant plus en décalage avec cette nouvelle vision de l'histoire, plus mondialisée et moins glorieuse pour le pays, qu'ils ont connu à l'école une histoire patriotique citant ou glorifiant l'œuvre coloniale. Cela fait partie de leur étonnement devant ce qu'ils considèrent souvent comme une démission de l'État et devant une idéologie « gauchiste » des enseignants. Toute une frange de la population, des historiens, des vétérans, les « déclinistes », les nostalgiques du « temps béni des colonies » se réfugient derrière des paravents de l'histoire coloniale, résultat consciemment assumé d'un tri sélectif des meilleurs apports de la France à l'Indochine. Ils sont très perméables à l'apparence des créations françaises en Indochine ou ailleurs et vont vanter le pont Doumer et les grands viaducs « Eiffel », l'École Française d'Extrême-Orient, l'Institut Pasteur et le docteur Yersin, version asiatique, mais moins connue, du docteur Schweitzer<sup>825</sup>. Tout cela existe et il n'est pas question de dire que la France n'a rien construit en Indochine. De même, des gouverneurs comme Alexandre Varenne et Albert Sarraut, ont eu une réflexion parfois teintée d'humanisme sincère, de réalisme. Des Français d'Indochine se sont mélangés avec les indigènes en une mixité ethnique, un métissage que l'on ne retrouve pas dans les colonies britanniques. Mais le bien-être d'une population colonisée passe-t-il par la construction d'un pont et de routes ou par la fin d'un statut régressif et humiliant ?

Faut-il sans cesse rappeler l'œuvre coloniale de la France en Indochine pour atténuer la honte d'en avoir été chassé en 1954, par Ho Chi Minh et la RDV au nord puis, l'année suivante au sud, par Ngo Dinh Diem, président de la République du Vietnam ? Faut-il défendre l'honneur de la France en évoquant perpétuellement ses bienfaits matériels et sanitaires en Indochine ou mettre également

---

<sup>824</sup> Extrait du discours de Jules Ferry à l'Assemblée nationale, le 28 juillet 1885. En ligne : <http://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-moments-d-eloquence/jules-ferry-28-juillet-1885> (Consulté le 27 avril 2022).

<sup>825</sup> Cf. *infra*, p. 610 et 1068.

sur la table des connaissances, ses excès et ses lacunes ? Faut-il, en résumé, enseigner une histoire lavissienne pour que les écoliers soient fiers de leur pays ou une histoire du passé au plus près du réel ? Chaque élément doit être replacé dans son contexte et dans l'intention initiale ou progressive du colonisateur.

Alain Gresh, en 2014, étudie cette affirmation d'une *colonisation positive* qui veut contrebalancer une hiérarchie coloniale fondée sur la contrainte, les inégalités et l'infériorité raciales des indigènes que personne ne peut nier. « Sous prétexte qu'elle aurait permis de construire des routes, des écoles et des hôpitaux, certains exigent des enseignants qu'ils présentent le bilan " positif " de la colonisation », dans la lignée de la proposition de loi de 2005. Il explique que dans les pires régimes totalitaires, il a existé de progrès matériels, en URSS comme dans l'Allemagne nazie ; doit-on les glorifier pour cela ? « Certes, des routes et des chemins de fer ont été construits, mais pour permettre l'exploitation des richesses au profit de la Métropole. D'autre part, aucun historien ne prétendra que le nazisme a joué un " rôle positif " parce qu'il a bâti un important réseau d'autoroutes<sup>826</sup>. » Tirthankara Chanda évoque à son tour, en mai 2021, cette analyse très déséquilibrée en parlant du « triptyque routes-écoles-hôpitaux »<sup>827</sup>, qui occulte toute réflexion sur les discriminations sociales, ethniques dans les colonies, lesquels sont parmi les principaux déclencheurs de la volonté d'indépendance des peuples colonisés. Ces deux analyses reprennent, en fait, l'argumentaire de Ferhat Abbas et d'Aimé Césaire, qui prévenaient déjà les Français de l'inanité de cette comparaison entre le matériel et l'humain. L'autonomiste algérien devenu indépendantiste, faute d'initiative de la France pour donner plus de droits aux Algériens, signifiait déjà : « Que m'importe qu'on mette l'électricité dans ma maison si ma maison n'est pas à moi<sup>828</sup>. » Aimé Césaire, dans son *Discours sur le colonialisme*, en 1955, a expliqué pourquoi il est inutile de comparer les apports matériels de la colonisation aux Indigènes face à leur rabaissement social :

« On me parle de progrès, de " réalisations ", de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes. Moi je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées. On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer. Je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la danse, à la sagesse. Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme<sup>829</sup>. »

A l'opposé, il n'est pas question d'éluder les apports d'une colonisation que des organismes et des grands personnages ont obtenus, sans oublier que cela ne faisait pas partie d'un plan général

---

<sup>826</sup> Alain Gresh, « La colonisation a aussi eu des aspects positifs », *Le Monde Diplomatique, Manuel d'histoire critique*, 2014, 178 p. ; p 114-115. En ligne : [https://www.monde-diplomatique.fr/publications/manuel\\_d\\_histoire\\_critique/a53241](https://www.monde-diplomatique.fr/publications/manuel_d_histoire_critique/a53241) (Consulté la dernière fois le 27 avril 2022).

<sup>827</sup> Tirthankara Chanda, L'enseignement de la guerre d'Algérie en France : entre histoire et mémoire, *RFI .fr*, 8 mai 2021. En ligne : <https://www.rfi.fr/fr/afrique/20210508-l-enseignement-de-la-guerre-d-alg%C3%A9rie-en-france-entre-histoire-et-m%C3%A9moire> (Consulté la dernière fois le 27 avril 2022).

<sup>828</sup> Marc Ferro, *L'aveuglement. Une autre histoire de notre monde*, Paris, Tallandier, 2015, 304 p.

<sup>829</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 63 p., 1950. Réédition, Paris, Présence africaine, 2004, 92 p. ; pp. 23-24.

humaniste de développement de la colonie. Auguste Pavie, explorateur et administrateur a fixé les frontières du Laos, a aidé le général Pennequin à pacifier le Haut-Tonkin et amené pacifiquement la création du protectorat du Laos. Le secteur de la santé a réellement joué un grand rôle dans l'évolution de l'Indochine. Le docteur Alexandre Yersin a eu un vrai souci de développer le pays et de soigner les plus humbles. Des campagnes de vaccinations ont été menées pour empêcher les épidémies et c'est surtout la désorganisation générale de l'administration anéantie par les Japonais et leur manque de réaction qui amènent la famine de 1945<sup>830</sup>.

Mais le résultat de la politique de développement de l'Indochine concerne davantage son économie et la place de la France dans le commerce mondial plutôt que le bien-être de sa population et son éducation à l'autonomie. La colonie d'exploitation a des exigences économiques et commerciales, qui ne valorisent que la partie utile et exploitable du territoire, deltas, ports, grandes villes et voie ferrée vers la Chine. Le reste du pays garde une apparence séculaire sans grande empreinte coloniale et en particulier, sans présence administrative. Dans la synthèse de son ouvrage *L'Indochine française de 1858 à 1954*, Pierre Montagnon déclame dans le chapitre 24 « Ce qui reste », une vibrante ode de la colonisation française en Indochine, avec une anaphore basée sur le « qui a ? », désignant la France comme source de tous les bienfaits, tout en assurant curieusement, puisque c'est ce qu'il va justement de faire : « Oh, il ne s'agit pas de lancer un cocorico gaulois » avant de longuement l'entreprendre<sup>831</sup>.

Dans ce cas, à quoi sert d'énumérer une succession d'apports qui ont surtout développé une colonie afin de l'exploiter et d'amener des richesses à la France lorsque l'on sait que le statut de colonisé a maintenu jusqu'à la guerre d'Indochine la population, élites comprises, à un niveau d'infériorité sociale, raciale et économique, sans aucune chance de progresser ni de s'administrer seule ? Le progrès matériel est très inférieur au niveau d'abaissement et de considération que subit le colonisé, relégué à ce rang officiel d'indigène, dont la suppression en 1946 arrive trop tard. Qu'est-ce que le pont Eiffel face à l'humiliation ethnique des colonisés et l'arrogance des dominants ? A quoi cela sert-il d'exhiber la poignée de fils de bonnes familles vietnamiennes passés par l'Université d'Hanoi puis par des études poursuivies en France pour, au retour, leur proposer des emplois très inférieurs à leur diplôme sous prétexte que le Français doit garder les fonctions les plus prestigieuses ? Cette attitude les a guidés vers le nationalisme. Lors d'un entretien, le général Guy Simon a expliqué le cas édifiant du grand père vietnamien de son épouse, qui montre l'impasse dans laquelle se retrouvent des Vietnamiens même fortunés, alors que des possibilités d'apparaître à égalité avec le colonisateur pouvaient leur être offerte, par leurs seuls mérites :

« Le grand-père de ma femme en est le parfait exemple. Son arrière-grand-père était mandarin à Thu Dau Mot, au nord de Saïgon. Il a envoyé son fils faire des études en France. Le fils est revenu docteur en droit, au bout de sept ans. Il est allé se présenter au juge de paix de Thu Dau Mot, qui était un gendarme ordinaire, et lui a demandé s'il pourrait avoir une place correspondant à ce qu'il pourrait

---

<sup>830</sup> Cette famine fait entre 400 000 et deux millions de victimes, en comptant celles du choléra et du typhus qui se mettent de la partie.

<sup>831</sup> Pierre Montagnon, *L'Indochine française 1858-1954*, op. cit., pp. 340-341.

faire. Le gendarme lui a dit : “Écoutez, on va mettre une chaise au pied de l’escalier et vous vous assiérez dessus !”. Beaucoup de famille sont devenues communistes à cause de cela. L’arrière-grand-père a dit : “Tu repars en France et tu fais d’autres études”. Il est reparti, il est revenu au bout de sept ans, 14 ans d’études en France, docteur en pharmacie et là, l’arrière-grand-père lui a racheté la plus grande pharmacie de Saïgon, en face de l’hôtel Continental. Dans le domaine privé, on pouvait ; dans le domaine public, il n’y avait pas moyen de se pousser ! »

Mme Simon confirme cette expérience : « Ce qui est arrivé à mon grand-père, c’est impressionnant. Il arrive et on lui dit : “ tu n’as qu’à te mettre là, le nha quê ”. Son père ne l’a pas très bien pris et c’est là qu’il l’a envoyé faire des études de pharmacie<sup>832</sup>. » Si l’on ne peut réduire la colonisation à cet exemple, il n’est pas douteux que c’est ce manque de lucidité et l’arrogance ethnique sinon raciale des pays colonisateurs qui ont poussé une partie des populations autochtones à se soulever. Ce n’est pas un hasard si les Français admirés au Vietnam aujourd’hui sont les rares qui se sont spécifiquement préoccupés de la population, les médecins Albert Calmette et Alexandre Yersin, ainsi qu’un missionnaire, Alexandre de Rhodes. L’opéra d’Hanoi et ce fameux pont Eiffel ne sont pas suffisants pour contrebalancer les lacunes sociales et humaines de la colonisation ni l’humiliation ressentie dans les colonies.

À ce titre, il ne faut pas oublier le grand discours de justification de Jules Ferry le 28 juillet 1885, l’homme qui a relancé la conquête de l’Indochine en parlant de civiliser une population, après avoir affirmé l’inégalité des races et les objectifs économiques, géopolitiques prioritaires de la colonisation. Les historiens ont pourtant expliqué les initiatives belliqueuses des amiraux successifs à la tête de la colonie qui vont dépasser les prescriptions gouvernementales, et surtout de certains de leurs subordonnés, comme Francis Garnier, lequel en profite pour lancer des troupes au Tonkin afin de soutenir Jean Dupuis, un trafiquant d’armes sans aucun scrupule. Henri Rivière est allé bien au-delà des consignes de son commandant en chef, lequel lui rappelait que le gouvernement ne voulait « à aucun prix faire une guerre de conquête »<sup>833</sup>. Dans chaque nation colonisatrice, la réalité souvent sanglante des conquêtes coloniales va bien au-delà des intentions plus modérées, conçues dans une stratégie élaborée loin du terrain.

Un exemple d’éblouissement intellectuel qui cache la réalité de la colonisation en Indochine ? L’année 1931. C’est le temps de l’exposition coloniale à Paris, grand succès touristique et apogée du sentiment colonial en Métropole. Tout va bien dans la colonie, vivant sans soucis grâce à la générosité de la France et chaque média s’extasie des huit millions de visiteurs éblouis. Au même moment, en Indochine, les complots nationalistes qui fleurissent depuis février 1929 débouchent sur une insurrection. Des manifestations, des grèves ouvrières et mouvements de toute sorte se poursuivent à la suite de la révolte de la garnison de Yen Bay un an plus tard. Cela provoque une spirale de violences, de répression, d’exécutions à la guillotine par l’administration, les interventions de la garde indigène, de la légion étrangère et de l’aviation qui bombarde des villages

---

<sup>832</sup> Entretien de l’auteur avec le général Guy Simon et Madame Simon, à Paris, le 4 avril 2019.

<sup>833</sup> Pierre Montagnon, *op. cit.*, p. 90.



suspects. Daniel Hémerly parle pour l'année 1930, d'« une centaine de grèves, plus de 400 manifestations paysannes<sup>834</sup> » qui surprennent le gouvernorat et...le Parti communiste indochinois, lequel ne s'attendait pas à un mouvement d'une telle ampleur et qui va en profiter. Les récoltes sont mauvaises, la violence paysanne grandit.

Ajoutons que l'économie coloniale s'effondre dans la crise mondiale, que le sous-développement de la soi-disant *Perle de l'empire*, notamment des zones rurales, subsiste quand il ne s'accélère pas dans une récurrence de disettes. « Pour le Vietnam, les années 1931 et 1932 sont celles de la première grande répression de masse du XX<sup>e</sup> siècle » conclut Daniel Hémerly<sup>835</sup>. Albert Sarraut, fervent colonialiste et ancien gouverneur de l'Indochine, en arrive même à écrire en 1931 : « Telle est la situation, et il ne servirait de rien d'en farder la vérité. La crise de la colonisation partout est ouverte. Le problème est posé<sup>836</sup>. » En 1945, il n'est pas résolu. Voilà ce que cachent les paravents du « triptyque routes-écoles-hôpitaux » qui déséquilibre une analyse nettement plus sombre. Ce sont des occultants très efficaces. Certains vétérans sont dans cette seule lecture du « côté positif de la colonisation » même si elle ne fait pas partie de leur combat. Ils ont pourtant été nombreux à penser, à leur arrivée, que l'Indochine « n'était pas la France » et à voir qu'elle n'avait pas été suffisamment développée, surtout dans les régions excentrées. Mais cette positivité de la colonisation, n'est pas pour eux une pensée unique ou un déni des hiérarchies sociales en Indochine. Elle sert surtout de baume pour atténuer le sentiment d'inutilité de leur sacrifice. Ils sont agréablement surpris par l'attitude des populations lors de leur retour au Vietnam. L'accueil chaleureux des Vietnamiens, Cambodgiens, Laotiens d'aujourd'hui, les incite à penser que les ex-colonisés restent sensibles à l'empreinte française. Cela s'explique peut-être également par le comportement plein d'humilité, de respect et d'amour du pays, des vétérans français. Mais cela ne signifie pas que le carcan colonial français et l'absence de réelle égalité soient regrettés.

Malgré son apparition dans les programmes dans les années 1980, la guerre d'Indochine n'est donc que très peu ou mal traitée et l'institution scolaire, sur ce sujet précis, ne joue pas pleinement son rôle de porteuse d'histoire et vecteur de mémoires. Elle ne prend que des « morceaux choisis » emblématiques qui, souvent, peuvent rassembler les Français. Mais on aurait tort de sombrer dans une analyse plaintive. Les mémoires combattantes d'Indochine sont désormais présentes. Peut-on parler de mémoire retrouvée ? Objectivement, elle existe davantage qu'avant 1983, mais cela est plus fonction de l'initiative individuelle des enseignants que des oublis des programmes. Il n'existe pas de formation généralisée aux questions de colonisation et surtout de décolonisation de

---

<sup>834</sup> Pierre Brocheux – Daniel Hémerly, *Indochine, la colonisation ambiguë 1858-1954*, *op. cit.*, p. 308.

<sup>835</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>836</sup> Albert Sarraut, ancien Gouverneur Général de l'Indochine en 1911-1914 et 1917-1919, ministre des Colonies en 1920-1924 et 1932-1933 ; *Grandeur et servitude coloniales*, Paris, 1931 ; p. 219. Cité, entre autres, par Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *Ibid.*, p. 310 ; par Dino Costantini, *Mission civilisatrice, le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*, Paris, Edition de La Découverte, 2008, 288 p. ; p. 71. En ligne : <https://www.cairn.info / mission-civilisatrice--9782707153876-p.-71.htm> (Consulté le 27 décembre 2021).

l'Indochine, hors quelques initiatives académiques. Les enseignants intéressés par celle-ci en parlent plus longuement ; mais souvent, la guerre d'Indochine reste moins connue que celle d'Algérie et en reste aux généralités dans le cours. Nombre de manuels parus depuis 2019 gardent d'ailleurs la date de 1946 comme début du conflit. Nicolas Bancel et Daniel Denis avancent une explication intéressante, celle de la contradiction difficilement compréhensible entre une histoire coloniale enseignée de l'œuvre civilisatrice, généreuse de la France que les colonisés auraient acceptée sans broncher, et du résultat des guerres et de l'abandon précipité des colonies, sans parler du ressentiment post-mémoriel latent des anciens peuples colonisés sur le sujet. Pour eux, cette contradiction est à la source de l'occultation de cette histoire.

« Les discours véhiculés par les manuels scolaires rendent plus intelligibles le choc provoqué par les décolonisations et leur oubli rapide : les jeunes Français ont intégré l'idée d'une France essentiellement généreuse, faisant le "bien" aux colonies, établissant une société où règnent la paix et la collaboration entre colons et colonisés. Dès lors, les décolonisations apparaissent comme un phénomène inexplicable et rapidement occulté<sup>837</sup>. »

Cette contradiction est, en tout cas, une difficulté pour les enseignants qui s'ajoute à la sensibilité de la question coloniale voire au tabou et aux polémiques générées en 2003-2005, qui les inciteraient plutôt à glisser sur le sujet, voire à ne pas le traiter du tout. Leur propre éducation scolaire et universitaire en la matière peut se révéler être une morne plaine vide de tout repère, l'université n'étant pas prodigue en enseignement du fait colonial : « Sur la question de l'histoire coloniale ou des immigrations, par exemple, quelques professeurs peuvent aller au-delà des programmes. Mais très vraisemblablement, ces initiatives restent très localisées et ponctuelles<sup>838</sup>. »

Par conséquent, la référence à l'oubli de la guerre d'Indochine apparaît, pendant un temps, une réalité lorsque la politique mémorielle est absente et que les éditeurs refusent les manuscrits autobiographiques des combattants. Ces raisons ajoutées à une histoire moins militaire que dans les décennies antérieures expliquent la méconnaissance du conflit. L'idée d'oubli accrédite celle d'une guerre que l'on croit dédaignée, peu étudiée. Mais au-delà d'un enseignement parcellaire sur ce sujet, les livres, thèses, témoignages se multiplient depuis trente ans et la contredisent.

Cette guerre d'Indochine semble au contraire plus étudiée aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été, y compris dans les programmes de lycée, et parallèlement à une recrudescence de thèses, d'ouvrages sur ce sujet, les mémoires combattantes trouvent plus de place dans une « ère du témoin » assez riche en productions. La mémoire reste discontinue. Les mémoires individuelles ont éclos sur le tard mais elles ont survécu contre vents et marées.

---

<sup>837</sup> Nicolas Bancel et Daniel Denis, « Le rôle central des manuels scolaires », dans le chapitre « Eduquer : comment devient-on « Homo Imperialis » », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire (dir.), *Culture impériale 1931-1961. Les colonies au cœur de la République*, Paris, les éditions Autrement, 2004, 276 p. : p. 97.

<sup>838</sup> Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, *La fracture coloniale*, Paris, éditions La Découverte, 2005 ; édition de La Découverte/Poche, 2016, 315 p., p. 99.

## Chapitre 3 Un conflit lointain, méconnu, mais générateur de recherches historiques et mémorielles renouvelées

« Il y a un déficit très clair en termes de travaux sur la guerre d’Indochine [...]. Il faut quasiment encore tout faire [...]. En France, on a eu plus d’appétit sur la guerre d’Algérie<sup>839</sup>. » (Raphaëlle Branche)

Le fait de parler d’une guerre davantage étudiée et de citer Raphaëlle Branche sur le « déficit [...] de travaux sur la guerre d’Indochine » peut paraître très contradictoire et assez étonnant vu le peu d’audience que la mémoire de ce conflit semble rencontrer. Or, s’il n’a, effectivement, pas généré en France une historiographie savante aussi importante que celle des guerres mondiales, la documentation disponible apparaît considérable et les témoignages de plus en plus nombreux. C’est ce qu’affirme le long travail de synthèse réalisé par Alain Ruscio et Serge Tignères, recensant, jusqu’en 2002, toutes les références bibliographiques françaises et étrangères sur la guerre d’Indochine et constatant qu’elles dépassent le chiffre de 12 000 références en France et dans le monde. Il a fallu le temps d’une génération – ou d’une carrière active - pour déclencher un mouvement de publication de mémoire combattante testimoniale de la guerre d’Indochine, le temps pour le vétéran de *digérer* son histoire et de construire sa mémoire. Si la guerre en elle-même n’est pas toujours bien documentée dans de nombreux domaines comme l’affirme Raphaëlle Branche pour le manque d’études sociologiques du CEFEO, d’autres sont mieux défrichés. Laure Cournil estime que Dien Bien Phu bénéficie à elle seule :

« D’une énorme bibliographie, d’un film et de documentaires, ainsi que des archives en quantité importante. Elle est sans doute devenue l’une des batailles les plus étudiées du second XX<sup>e</sup> siècle français, et ce d’autant plus lors des grandes dates anniversaires, notamment les anniversaires décennaux qui sont toujours l’occasion de commémorations plus importantes<sup>840</sup>. »

Certes, l’histoire et les mémoires de ce conflit se signalent par une vitalité moindre que les autres conflits, inconstante selon les périodes, mais il faut réagir par catégories de conflits sans mélanger les genres. Les vingt-cinq premières années d’historiographie et de mémoriographie combattantes qui l’ont suivi peuvent paraître inexistantes au vu de la proximité d’un conflit souvent traumatisant pour ses acteurs, sans aucune politique mémorielle ni geste symbolique de l’État pour les valoriser. On croit cette période teintée d’amnésie, désertée de publications sur ce conflit, du fait que les vétérans sont toujours en activité et coincés dans une période de deuils, de refoulement de mémoire. Or, les mémoires combattantes émergent rapidement avec Roger Delpy. Le retour dans

---

<sup>839</sup> Raphaëlle Branche, *Une histoire de la guerre XIX<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècle*, colloque de Blois, 13 octobre 2018, 12’35 – 13’35. En ligne : [www.rdv-histoire.com/edition-2018-la-puissance-des-images/une-histoire-de-la-guerre-xixe-xxie-siecle](http://www.rdv-histoire.com/edition-2018-la-puissance-des-images/une-histoire-de-la-guerre-xixe-xxie-siecle). (Consulté la dernière fois le 3 avril 2022)

<sup>840</sup> Laure Cournil, *Diên Biên Phu. Des tranchées au prétoire. 1953-1958*, thèse de doctorat en histoire de l’Université de Paris I, soutenue en 2014 ; p. 6.

l'actualité du général Bigeard, qui sort ses mémoires en 1975<sup>841</sup>, connaît un franc succès. C'est le début d'une autre ère, celle du *retour du refoulé*, une anamnèse d'abord discrète dans le contexte du début d'une politique mémorielle de l'État. Plus tard, les années 1990 marquent le début d'une période intense de publication des mémoires combattantes ; une *ère du témoin* qui devient, à l'image de la reconnaissance médiatique d'Hélie de Saint Marc, une référence et un accélérateur de mémoire au moment où les vétérans peuvent retourner en ex-Indochine. De 1992 à 2005, la politique mémorielle témoigne d'un nouvel intérêt de l'État pour ce conflit lointain. Les associations d'anciens combattants sont au faite de leur puissance malgré leur insuccès dans l'affaire Boudarel. On peut alors penser que cette période faste va ancrer la guerre d'Indochine dans la mémoire nationale et même atteindre une existence officielle dans l'enseignement et dans la société. Mais la dernière période d'étude, depuis 2005, confirme la méconnaissance mémoire. La politique mémorielle de l'État rentre dans un long sommeil malgré ses gestes forts en 2018 et 2019 et les anciens d'Indochine disparaissent, les plus emblématiques étant Bigeard, Schoendoerffer et de Saint Marc. Cette phase se révèle prolifique pour la mémoire testimoniale, liée à des ouvrages, des thèses, des documentaires, qui voit éclore des mémoires subalternes. Tout au long de ces phases se crée un ensemble de sources et de bibliographie de plus en plus riches, tant sur le plan des mémoires que de l'histoire savante, qui dénie que cette guerre soit oubliée.

## 1. Avant 1975, un conflit qui suscite un intérêt historique et mémoriel non négligeable

« Les livres sur la guerre d'Indochine racontent souvent une chanson de geste épique<sup>842</sup>. » (Hélie de Saint Marc)

La publication d'ouvrages historiques, de romans, d'articles sur la guerre d'Indochine est sans commune mesure avec celle de chacune des deux guerres mondiales, voire de la guerre d'Algérie qui la dépassent largement. Toutefois, il serait injuste d'en ignorer l'importance.

### 1.1 Une mémoire combattante embryonnaire qui débute pendant le conflit (1950-1954)

« Une guerre étrange, en vérité<sup>843</sup>. » (Roger Delpey)

Parler du silence gardé par la plupart des vétérans d'Indochine depuis leur retour ne signifie pas que personne ne se soit exprimé. Les récits sont rares, leur sphère souvent restreinte, mais ils expriment la volonté de diffuser le souvenir de leurs frères d'armes et de faire connaître leur

---

<sup>841</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, Paris, Plon, 1975, 480 p.

<sup>842</sup> Hélie de Saint Marc *L'aventure et l'espérance*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>843</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, Givors, André Martel, 1949, 253 p. ; réédition 1951, 286 p. ; p. 21.

combat. Roger Delpey est le premier écho de la mémoire combattante d'Indochine. D'autres combattants relatent leur expérience et couvrent à peu près tous les genres, du roman historique à la compilation de lettres et au récit de leur séjour dans diverses unités combattantes.

### 1.1.1 Les premiers témoignages publiés : Roger Delpey

« Il m'a semblé que, ne pas essayer de faire connaître ce qui a été fait en Indochine et ce qu'on y a vu, c'est laisser se perpétuer un état de chose qui est un véritable défi au bon sens. C'est aussi faire injure à la mémoire de ceux dont on a fait si bon marché de la vie<sup>844</sup>. » (Roger Delpey).

Les premiers combattants reviennent en Métropole à partir de 1946. Ils ne songent pas à écrire ni publier leur expérience, parce qu'il s'agit, soit de malades et blessés souvent bouleversés par un séjour si différent de ce à quoi ils s'attendaient, soit d'anciens résistants partis combattre les Japonais qui se sont retrouvés en position d'occupant face à la résistance d'une APV<sup>845</sup> en formation, et en gardent parfois une mauvaise conscience. Les tout premiers livres concernent la fin de la Seconde Guerre mondiale en Indochine, les retours d'expériences des maquis de la Force 136 comme *L'Indochine ne répond plus*<sup>846</sup> du chef de bataillon Ayrolles. Le mérite de raconter sa guerre d'Indochine revient en premier à Roger Delpey, en 1949, le début d'une série d'autobiographies combattantes trop souvent négligée.

Il est le premier soldat revenu d'Indochine à ouvrir la liste des écrivains-combattants du conflit en rédigeant un ouvrage autobiographique sur son séjour pour alerter la population sur les événements dramatiques qui s'y déroulent. Il a vingt ans quand il arrive en Indochine avec le bataillon de marche du 15-1, le 151<sup>ème</sup> régiment d'infanterie. Il embarque à Marseille le 14 janvier sur l'*Athos II* et arrive le 11 février suivant à Saigon. De retour en Métropole, il publie *Soldats de la boue* en 1949<sup>847</sup>, ouvrage qui alterne témoignage personnel, témoignages écrits et oraux de ses compagnons du bataillon. Il s'agit d'un journal de marche rythmé au fil des jours, de février à août 1947 et complété par des réflexions politiques, la description de l'organisation du Vietminh, des détails techniques sur le matériel, l'armement.

Le succès du premier *Soldat de la boue*, est tel que l'éditeur, André Martel, écrit qu'il a « atteint en dix-huit mois un tirage de 100 000 exemplaires<sup>848</sup> ». Cela incite Delpey à poursuivre l'évocation de cette guerre, pour arriver à une véritable série. Le second tome intitulé *Nam-Ky* (« Pays du Sud », nom de la Cochinchine pour les Vietnamiens à l'époque), est publié en 1951. Il reprend le journal de marche de Delpey en juin 1947 et justifie ce second ouvrage comme le premier : « De nombreux camarades d'Indochine, de nombreux amis m'ont fait valoir, avec raison, que l'évolution des événements et la marche du temps appelaient un indispensable complément à mon carnet de route puisque, hélas, la

---

<sup>844</sup> Roger Delpey, *Idem*, pp. 9-10.

<sup>845</sup> Armée populaire vietnamienne, fondée en 1944 par Giap et Ho Chi Minh.

<sup>846</sup> Léopold-Henry Ayrolles, *L'Indochine ne répond plus*, Saint-Brieuc, Les Presses Bretonnes, 1948, 285 p.

<sup>847</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, Maisons des Ecrivains, 1949, 255 p.

<sup>848</sup> Deuxième de couverture de Roger Delpey, *Nam-Ky*, Givors, André Martel, 1951, 253 p.

lutte n'est point finie<sup>849</sup> ». Il mêle dans un fourre-tout les tactiques du Vietminh, les paroles des combattants de son bataillon, ses morts, des articles de journaux et le rôle nocif des communistes.

Plusieurs autres tomes suivront, qui sont davantage de la littérature combattante, c'est-à-dire de récits romancés de ses combats ou de ceux de ses camarades, alors que les deux premiers apparaissaient plus structurés et documentés. Ils sont le plus souvent présentés par des couvertures dessinées comme celles de romans d'aventures, montrant le soldat d'Indochine en postures de combat pleines de dangers (Figures n° 3 et 4).

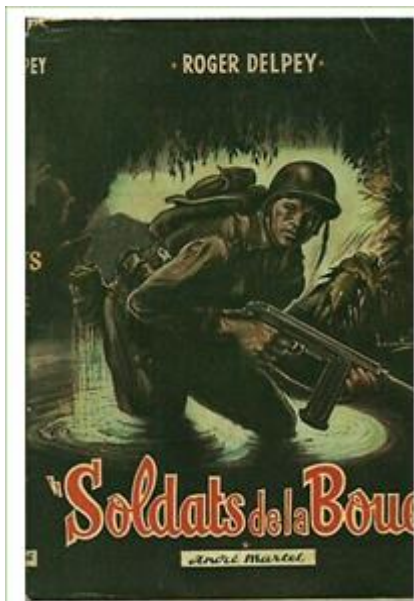


Figure 3 - Soldats de la boue, 1950 (collection personnelle)

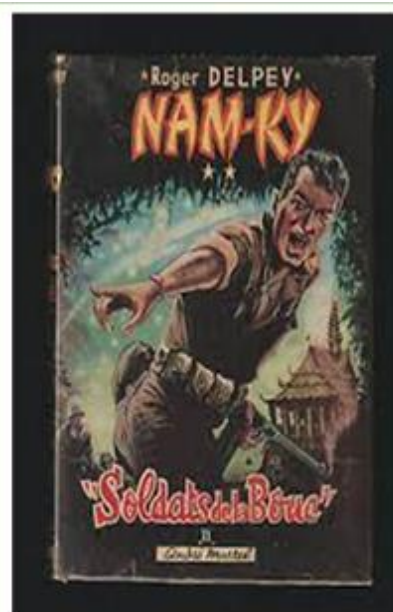


Figure 4 – Nam-Ky, 1951 (collection personnelle)



Figure 5 - SOS Tonkin, 1954 (collection personnelle)

Celle de *SOS Tonkin*, plus travaillée, montre la complexité du conflit : un visage de soldat harassé est entouré de symboles et de visages, la guerre civile représentée par un soldat de l'ANV<sup>850</sup> au-dessus du drapeau de l'État du Vietnam, un autre, plus résolu, d'un soldat de l'APV avec son casque marqué d'une étoile rouge. L'Indochine est transpercée d'un poignard recouvrant un point d'interrogation et l'écusson du CEFEO, avec la croix de Lorraine et l'ancre de marine, le tout sous un titre dramatique (Figure n° 5) pour illustrer l'évolution dramatique de la guerre. À partir de la fin 1951, la série d'ouvrages est de plus en plus romanesque, avec des couvertures dignes des romans d'espionnage de l'époque, formant une collection dont le titre s'inspire du premier, *Soldats de la boue*. Roger Delpey devient correspondant de guerre et poursuit son évocation du conflit. En 1952, paraît le troisième ouvrage, *Glas et tocsin*<sup>851</sup>, puis *Parias de la gloire*<sup>852</sup> en 1953 et le

<sup>849</sup> *Ibid.*, pp. 14-15.

<sup>850</sup> L'Armée nationale vietnamienne, alliée du CEFEO, créée par l'État du Vietnam de Bao Dai.

<sup>851</sup> Roger Delpey, *Glas et tocsin*, André Martel, 1952, 249 p.

<sup>852</sup> Roger Delpey, *Parias de la gloire*, André Martel, 1953, 103 p. Un film éponyme en est tiré en 1964.

dernier, le tome 5 de la liste, *SOS Tonkin*<sup>853</sup> en 1954. Ce genre d'ouvrages, qui a tendance à vieillir, a pourtant connu plusieurs rééditions, en deux tomes ; en poche dans les éditions *Karolus* en 1961, *J'ai lu* en 1969, *Jacques Grancher* en 1992 et 2004. Delpy écrit encore quelques livres sur l'Indochine, dont deux sur Dien Bien Phu. A mesure qu'il s'éloigne du temps de son expérience indochinoise, la description du soldat d'Indochine devient plus héroïque. D'après Nicolas Séradin, *Le soleil se lèvera*, en 1959, exprime une admiration pour le soldat-héros, un style souvent utilisé par la littérature combattante portant sur ce conflit<sup>854</sup> :

« Des écrivains combattants ou des grands reporters ont poursuivi le travail, magnifiant la figure du soldat-héros à un point tel que dans son roman *Le Soleil se lèvera*, écrit en 1959, Roger Delpy, ancien combattant et correspondant de guerre, présente les parachutistes comme des êtres venus d'un autre monde : « Je regarde tous ces jeunes hommes que les casques, les harnachements et les armes brillantes transforment en êtres d'un autre monde<sup>855</sup>. »

Il reste, dans la bibliographie du conflit, le premier militaire d'Indochine à exprimer son expérience et pour les vétérans, une première référence incontournable.

### 1.1.2 Des récits de combattants réalistes et diversifiés : un éclairage à faisceau large sur le conflit

« Ce jeune soldat est exemplaire. Il n'y a pas de haine, mais des indignations ; pas de mépris – ce comble de la vulgarité – mais de constantes interrogations chez ce garçon aux yeux de qui "l'Empire" était une fin, mais pour qui le rebelle était d'abord un homme<sup>856</sup>. » (*Le Monde*)

Une petite trentaine d'ouvrages sont publiés pendant les années de guerre jusqu'en été 1954. Plusieurs le sont par une maison d'édition nouvelle, *France - Empire*, créée en 1945 par le résistant et futur patron du CNPF, Yvon Chotard<sup>857</sup>. Elle est spécialisée dans la Seconde Guerre mondiale, la Résistance et se voue à la défense de l'idée impériale, de la grandeur de la France. Les publications évoquent de nombreux sujets parfois très romancés pour plaire au public.

Ces ouvrages sont l'œuvre d'officiers de marine fluviale, de parachutistes, de médecins mais également d'officiers généraux et chefs de corps qui donnent à cette première mémoire écrite et publiée d'Indochine, un éclairage très large sur la diversité des types de combats. Les premiers livres écrits pendant le conflit adoptent le style des *Soldats de la boue*, avec le même genre de couvertures dessinées que pour des romans d'aventures, adaptées à l'Indochine. Deux chefs de corps de la marine kaki<sup>858</sup>, Robert Kilian (*Fusiliers-marins d'Extrême-Orient*<sup>859</sup>), le commandant

---

<sup>853</sup> Roger Delpy, *SOS Tonkin*, André Martel, 1954, 286 p.

<sup>854</sup> Nicolas Séradin, Du soldat - héros au soldat - humanisé, *Inflexions, op. cit.*, p 188.

<sup>855</sup> Roger Delpy, *Le Soleil se lèvera*, Paris, Société nouvelle des éditions Valmont, 1959, p. 15.

<sup>856</sup> « "Lettres d'Indochine", par Guy de Chaumont-Guitry, mort pour la France », *Le Monde*, 9 août 1952.

<sup>857</sup> Elle a cessé d'exister en 2013.

<sup>858</sup> Il s'agit d'un corps de la marine spécialisé dans les patrouilles sur les fleuves et cours d'eau, structuré en « Dinassaut » à partir de 1947. Un concept créé par la France, repris ensuite par les États-Unis.

<sup>859</sup> Robert Kilian, *Les fusiliers marins en Indochine : la Brigade marine du Corps expéditionnaire d'Extrême-Orient, septembre 1945-mars 1947*, Paris, Berger-Levrault, 1951, 256 p. Il est Capitaine de Vaisseau, a commandé la Force amphibie d'Indochine de 1945 à 1947.

de Brossard (*Dinassaut*<sup>860</sup> en 1952) et Jacques Mordal, ancien médecin de marine, embarqué sur le porte-avions *Arromanches* en Indochine avec *Marine Indochine*<sup>861</sup>, relatent leur expérience. Le général Chassin, ancien commandant de l'aviation française en Indochine, de 1951 à 1953, raconte son temps de commandement, remontant à 1940 pour évoquer l'évolution de son arme dans *Aviation Indochine*<sup>862</sup>. Il publie un ouvrage avec Raymond Chauchetier, lequel ajoute ses clichés concernant l'armée de l'air pendant le conflit (*Ciel de guerre en Indochine*<sup>863</sup> en 1953). Enfin, Roger Le Sage raconte ses exploits au 3<sup>ème</sup> BCCP<sup>864</sup>, pour les parachutistes, dans *Go... !* en 1954<sup>865</sup>. Tous ces livres valorisent voire glorifient l'action du CEFEO mais ils veulent montrer que l'Indochine est différente de la Seconde Guerre mondiale, laquelle monopolise la mémoire combattante pendant les années 1950. Les ventes décollent surtout avec le premier récit de Dien Bien Phu, *J'étais médecin à Dien Bien Phu*, du médecin-commandant Paul Grauwin en 1954<sup>866</sup>, porté par le drame médiatisé du « Verdun de l'Asie », quelques mois après les accords de Genève, au moment où les derniers combattants du GMI<sup>867</sup> sont encore dans les maquis d'Indochine. Il fait grande impression à sa sortie car le commandant Grauwin, quoique moins connu que Geneviève de Galard, bénéficie de l'aura de Dien Bien Phu, où il a marqué les esprits par son esprit de décision dans le tri des blessés dans le camp retranché et de négociation auprès de ses geôliers. Dans l'historiographie et la mémoire collective des anciens d'Indochine, c'est l'un des livres les plus connus à ce jour d'un officier très respecté. *L'opération Indochine*<sup>868</sup>, en 1953, est centré sur les caractéristiques du conflit et sur la bataille de Vinh Yen en 1951. Pierre d'Esneval dit « Jacques Dinfreville », officier d'état-major qui a commandé le GMNA<sup>869</sup> en 1949-1950, reprend l'angle d'analyse de Roger Delpy avec beaucoup plus de mysticisme pour exalter le sacrifice des combattants d'Indochine, défenseurs de la chrétienté occidentale. Sa dédicace, « Aux chevaliers d'Extrême-Orient », évoque la « jeunesse ardente et désintéressée », « les seigneurs de la rizière et de la jungle », et assène : « Prenez comme blason le manteau de pourpre sanglante – plein de crachats – et la croix ou Pierre fut crucifié la tête en bas » avec un récit qui se veut réaliste et qui, déjà parle de l'oubli de la Métropole : « Votre croisade aura été la croisade du silence et de l'oubli<sup>870</sup>. » Cette étiquette de « croisé » sera reprise par Jules Roy pour valoriser le courage de ses compagnons d'

---

<sup>860</sup> Maurice-Raymond de Brossard, *Dinassaut*, Paris, France-Empire, 1952, 316 p. Il est capitaine de corvette et commande la « Dinassaut », c'est à dire la 1<sup>ère</sup> Division navale d'assaut.

<sup>861</sup> Jacques Mordal, *Marine Indochine*, Paris, Amiot – Dumont, 1953, 231 p.

<sup>862</sup> Lionel-Max Chassin, *Aviation Indochine*, Paris, éditions Amiot-Dumont, 1954, 243 p.

<sup>863</sup> Raymond Chauchetier et Lionel-Max Chassin, *Ciel de guerre en Indochine*, Saigon, édité à Saigon par le Commandement de l'air en Extrême-Orient, 1953, 106 p.

<sup>864</sup> 3<sup>ème</sup> bataillon de parachutistes coloniaux.

<sup>865</sup> Roger Le Sage de Vilhoët, *Go !*, Paris, France – Empire, 1954, 319 p. Des exploits apparemment très romancés si l'on en croit Robert Schuermans qui ne l'a pas croisé au 3<sup>ème</sup> BCCP et trouve certaines situations décrites d'un manque de réalisme catastrophique.

<sup>866</sup> Paul Grauwin, *J'étais médecin à Dien Bien Phu*, Paris, France – Empire, 1954, 382 p.

<sup>867</sup> Groupement mixte d'intervention, ex-GCMA, unité de commandos qui agit sur les arrières de l'ennemi.

<sup>868</sup> Jacques Dinfreville, *L'opération Indochine*, Paris, Les Editions Internationales, 1953, 184 p.

<sup>869</sup> Groupement Mobile Nord-Africain.

<sup>870</sup> Jacques Dinfreville, *Ibid.*, pp 7-9.



armes<sup>871</sup>.

Guy De Chaumont-Guitry, sergent au 1<sup>er</sup> BMEO (Bataillon de marche d'Extrême-Orient), est tué en 1948. Ses *Lettres d'Indochine*, regroupant celles envoyées à ses parents, sont publiées en 1951 pour témoigner elles-aussi du combat du CEFEO<sup>872</sup>. Ce livre est important à plusieurs titres. Il montre, en pleine guerre d'Indochine, pendant la période De Lattre où l'espoir d'une victoire semble renaître, l'inanité de la guerre de pacification pratiquée en Cochinchine. C'est, dans cette première période, l'un des rares témoignages critiques sur la guerre. C'est également le premier exemple, concernant ce conflit, de production mémorielle épistolaire. Est-ce à cause du ton critique ou du sujet lui-même que ce livre passe presque inaperçu dans les livres sur la guerre d'Indochine ? Ou bien parce que le style est si recherché et la réflexion si profonde que l'on pense à une reconstruction *a posteriori* ? Ou seulement parce qu'il a été tué en Indochine ?<sup>873</sup> Les extraits des lettres du lieutenant Jacques Le Guen s'arrêtent en novembre 1953, lorsqu'il est tué au Tonkin, peu avant la fin de son séjour<sup>874</sup>. Dans l'ouvrage que sa famille publie, sont ajoutés des extraits de ses citations, de témoignages de ses camarades et de son carnet de route. Comme un journal de bord et bien mieux qu'un rapport à sa hiérarchie, malgré le fait qu'il ne semble pas totalement réaliste, le jeune officier ne voulant pas effrayer sa famille et gardant par conséquent un ton optimiste, les lettres du combattant deviennent un objet de mémoire et apparaissent comme une nouvelle source mémorielle et historique.

Avant les accords de Genève en 1954, des ouvrages encore plus polémiques sont publiés, mais leur empreinte mémorielle apparaît trop peu marquée malgré la puissance de leur contenu. Le premier témoignage sur les camps de prisonniers français de la RDV émerge dès 1953. *Quinze mois prisonnier chez les Viets*<sup>875</sup> est un livre écrit par l'un des premiers prisonniers de la RC 4 libérés par l'APV à partir de juillet 1951<sup>876</sup>, Claude Goëldhieux. Fait prisonnier en octobre 1950 pendant la bataille de la RC 4, il est libéré début 1952. Son récit reproduit tout son parcours de sa capture à la libération, sans plainte ni agressivité contre ses geôliers. Plusieurs anciens prisonniers rencontrés pendant cette thèse ont validé ce premier témoignage des camps de la RDV, qui a les honneurs des éditions Julliard. Le témoignage sans détour, sobre, n'élude pas l'horreur des camps qu'il a connus. Le Lieutenant Xavier du Crest de Villeneuve est libéré après deux ans de captivité donne une interview au correspondant du *Monde*, Max Clos, dont l'article paraît le 10 septembre

---

<sup>871</sup> Jules Roy, *Bataille dans la rizière*, Paris, Gallimard, 1953, 365 p.

<sup>872</sup> Guy de Chaumont-Guitry, *Lettres d'Indochine, de Rhin et Danube à la plaine des Joncs*, Paris, éditions Alsatia, 1951, 222 p.

<sup>873</sup> On se méfie, probablement à tort, des textes trop lucides qui réfléchissent sur le conflit en cours. Ou bien sur les livres de provenance inconnue comme le *Journal d'un inconnu*, ouvrage lui-aussi intéressant mais dont le parcours rocambolesque laisse songeur. L'exemplaire original a été envoyé aux éditions Bordessoules par une dame qui l'aurait retrouvé lors d'un déménagement dans ses propres affaires, et qu'elle ne connaissait pas

<sup>874</sup> Jacques Le Guen, *Jacques Le Guen, mort pour la France, extraits de lettres*, publiées par Anne Le Guen, Paris, 1956, 144 p.

<sup>875</sup> Claude Goëldhieux, *Quinze mois prisonnier chez les Viets*, Paris, Julliard, 1953, 245 p.

<sup>876</sup> De juillet 1951 à juillet 1952, quatre convois de prisonniers libérés. Cf. *infra*, pp. 1141, 1189-1190.

1952 en Métropole. Cet article est mal accueilli par l'état-major qui ne souhaitait pas que le sujet soit évoqué. Cette initiative lui coûte sa carrière. Le grand public est-il au courant de la dureté de ces camps grâce à ces informations ? Probablement pas, mais le sujet est publié. Autre livre évoquant des sujets difficiles, celui de Philippe de Pirey, *Opération gâchis*<sup>877</sup> montre dans un style enlevé les difficultés d'une guerre vécue dans un bataillon parachutiste. Il dénonce une « sale guerre<sup>878</sup> » qui lui a fortement déplu.

Enfin, cette période voit également la parution des premiers livres des chefs politiques et militaires d'Indochine justifiant leur action, déplorant soit le manque d'engagement dudit « monde libre » comme le général Jean Marchand dans *Le drame Indochinois*<sup>879</sup>, soit les erreurs d'appréciation du 9 mars 1945, que décrit le général Sabattier, dans *Le destin de l'Indochine*<sup>880</sup> en 1952. Commandant les forces françaises d'Indochine jusqu'en août 1945, il justifie ses décisions au moment du coup de force japonais de mars 1945. Pendant cette période et jusqu'à l'arrivée de son remplaçant, le haut-commissaire Thierry d'Argenlieu, il voit le développement du Vietminh, son installation au Tonkin et l'inaction, les erreurs du GPRF. Son livre est à charge contre De Gaulle. Par conséquent, ces mémoires ne semblent pas obtenir beaucoup d'audience mais elles ne sont ni censurées ni absentes, alors que le conflit existe toujours.

### 1.1.3 La guerre d'Indochine, cette inconnue ? Des sources de connaissances et d'analyses variées et éclectiques dans la première partie des années 1950.

« Pour Pierre Naville, rien ne peut arrêter la marche en avant du peuple vietnamien<sup>881</sup>. » (Alain Cuenot).

Pour un conflit que l'on dit caché aux Français de Métropole ou rarement évoqué, les ouvrages et articles qui suivent en apportent le démenti. Le fait d'être relayé par les articles de presse ou des ouvrages politiques signifie simplement qu'ils n'ont jamais suscité de grands débats en dehors de l'Assemblée nationale ni même un intérêt dans la population. Ils représentent aujourd'hui un ensemble de sources et d'analyses variées, que les Français ont pu lire ou non.

Les ouvrages politiques et les initiatives marquées d'idéologies favorables à tel ou tel camp touchent toutes les sensibilités. Les plus polémiques sont ceux des communistes, majoritairement favorables à l'indépendance du Vietnam à partir de 1950, à sa victoire et à la fin de la guerre d'Indochine. Ils s'expriment surtout à coup d'articles dans *L'Humanité*, de manifestations engagées et d'actions clandestines, mais aussi d'envois de militants au Vietnam même. Le

---

<sup>877</sup> Philippe de Pirey, *Opération gâchis*, Paris, La Table Ronde, 1953, 265 p.

<sup>878</sup> Je garde les guillemets de cette citation de Marcel Cachin, proche de celle d'Hubert Beuve-Méry, « guerre sale ».

<sup>879</sup> Jean Marchand, *Le drame indochinois*, Edition Jacques Peyronnet, 1953, 246 p.

<sup>880</sup> Gabriel Sabattier, *Le destin de l'Indochine, souvenirs et documents (1941-1951)*, Plon, 1952, 466 p.

<sup>881</sup> Alain Cuenot, « Pierre Naville, la Nouvelle Gauche face aux Guerres d'Indochine et de Corée (1946-1954) », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°244, 2011, pp 11-128. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2011-4-p.-111.htm#no1> (Consulté la dernière fois le 4 novembre 2021).

journaliste Pierre Courtade s'y rend en secret en 1952 et en revient avec un roman réaliste, appellation qui a surtout pour but de lui éviter les ennuis judiciaires d'un témoignage direct, *La rivière noire*<sup>882</sup>. Mais on sait peu de choses de son séjour, à l'inverse de Léo Figuères, qui relate son expérience et publie ses notes<sup>883</sup> en 1950. Auparavant, le sociologue Pierre Naville avait rédigé en 1949, une analyse précoce, *La guerre du Vietnam*<sup>884</sup>, issue de ses articles publiés dans la très anticolonialiste *Revue internationale*, qui analyse la situation sociale, les échecs à venir de la *solution Bao Dai* et, déjà, les questions militaires dont il va devenir un spécialiste<sup>885</sup>. Le grand combat idéologique reste la mobilisation contre la guerre d'Indochine qui commence en 1950 et s'amplifie à l'occasion de « l'affaire Henri Martin », du nom de ce militant communiste, second-maître du CEFEO en 1945-1947. En désaccord avec cette guerre, il a voulu démissionner, sans résultat. Arrêté en mars 1950 à Toulon, pour propagande anti-guerre et complicité de sabotage<sup>886</sup>, il est condamné, le 20 octobre suivant, à cinq ans de réclusion. Le PCF, dans sa lutte contre la « sale guerre », en fait un martyr, un ancien résistant persécuté pour son combat, ce qui donne, dans les médias, une image du conflit inverse de celle que souhaitent la plupart des soldats d'Indochine. Une grande campagne de propagande démarre en fin d'année 1950. Elle draine l'action militante pour sa libération et s'élargit aux intellectuels qui prennent fait et cause contre la guerre. Picasso et Jean-Paul Sartre mettent leur notoriété à son service, le second par un livre<sup>887</sup>, jusqu'à la libération du marin, gracié le 2 août 1953. C'est un relais inespéré pour le PCF mais il reste très isolé dans son action<sup>888</sup>.

Cette « sale guerre » le devient-elle surtout, pour la population métropolitaine, lors des révélations de Jacques Despuech ? Cet ancien fonctionnaire de l'Office Indochinois des Changes, récemment remercié, révèle une corruption connue des gouvernements successifs quant aux trafics sur la piastre, monnaie en cours en Indochine et frappée par la Banque éponyme. Le trafic est révélé en 1950 mais n'intéresse personne. Despuech l'explique davantage dans *Le trafic des piastres*<sup>889</sup>, trois ans plus tard et affirme que le Vietminh en profite également. Le scandale financier est énorme et dessert l'image de cette guerre. A l'autre extrémité de l'échiquier politique, l'écrivain nationaliste Antoine Rédier publie, en 1954, une ode à la gloire des soldats du CEFEO, *Debout les vivants!*<sup>890</sup>, truffé de bons sentiments, comme le chapitre « fougue et gentillesse du combattant français », qui

---

<sup>882</sup> Pierre Courtade, *La rivière noire*, Paris, Les Editeurs Français Réunis, 1953, 204 p.

<sup>883</sup> Léo Figuères, *Je reviens du Vietnam libre*, Paris, Impression centrale, 1950, 231 p.

<sup>884</sup> Pierre Naville, *La guerre du Vietnam*, édition de la Revue internationale, 1949, 178 p.

<sup>885</sup> Voir Alain Cuénot, Pierre Naville, *La nouvelle Gauche face aux guerres d'Indochine et de Corée (1946-1954), Guerres Mondiales et conflits contemporains*, 2011/4, n°244, p 111-128.

<sup>886</sup> Il n'a provoqué aucun sabotage mais le monde combattant le considère toujours comme un saboteur.

<sup>887</sup> Jean-Paul Sartre et Collectif, *L'affaire Henri Martin*, Paris, Gallimard, 1953, 295 p.

<sup>888</sup> Le terme est employé par Alain Ruscio dans son livre, *Les communistes français et la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1985, 422 p. ; p. 266.

<sup>889</sup> Jacques Despuech, *Le trafic des piastres*, Paris, édition des Deux-Rives, 1953, 168 p.

<sup>890</sup> Référence au « debout les morts ! », lancé par l'adjudant Péricard en 1915, relayé par Maurice Barrès.

donne le tempo du livre<sup>891</sup>. Plus modéré dans son analyse, Jean Sainteny, le négociateur des premières années, livre son vécu des échanges politiques en 1953, au moment où il ne semble plus possible de gagner une guerre mal entamée. Il mêle histoire et mémoire personnelle dans un livre majeur, *Histoire d'une paix manquée*, un ouvrage sans concession sur les occasions perdues d'éviter définitivement une guerre, en 1946<sup>892</sup>.

Enfin, peu de livres sont l'œuvre de correspondants de guerre, pendant la guerre elle-même. Ils n'en ont pas encore le temps. C'est un genre inauguré par Jean-Michel Hertrich, qui va produire des témoignages en trois dimensions : un roman, *La fin des dieux blancs*<sup>893</sup>, en 1945, une description sans concessions de la reconquête de l'Indochine qu'il a suivie comme correspondant de guerre, dans un témoignage, *Doc-Lap ! l'indépendance ou la mort*<sup>894</sup>, en 1946, et une nouvelle, *La justice du fumeur d'opium*<sup>895</sup>, en 1947. C'est sur la base de son expérience de journaliste dans l'État-major du général Leclerc en 1945-1946 que Philippe Devillers écrit l'un des livres les plus remarquables sur l'Indochine pendant la guerre, *Histoire du Viet-Nam de 1940 à 1952*<sup>896</sup>, en distinguant les causes de la guerre avec l'objectif d'une explication au plus juste<sup>897</sup>. Pour ceux qui n'ont pas publié d'ouvrage, leurs articles sont particulièrement nombreux dans la presse, les grands noms du journalisme émergeant à *France-Soir* (Lucien Bodard), *Le Figaro*, *Le Monde* (Max Clos, Georges Chaffard, Philippe Devillers), à *Paris Match* (Jean Lartéguy, Jean Roy, René Vital) ; localement, à *Indochine Sud-Est asiatique* (Brigitte Friang) et à *Paris-Saigon* (Jean Lacouture). Il est étonnant, aujourd'hui, de rencontrer des réflexions selon lesquelles la population de Métropole n'était pas informée sur la guerre d'Indochine, lorsque l'on peut lire des articles qui ont fait la Une de ces grands journaux et magazines. En dehors de *L'Humanité*, le journal *France-Soir* de Pierre Lazareff tirait à un million d'exemplaires en 1950. En 1948, Lucien Bodard est bombardé « envoyé spécial en Indochine » et ses articles seront publiés très régulièrement, parfois plusieurs fois par semaine et souvent dans les premières pages, racontant des épisodes vécus ou non, qui dissèquent le conflit car il l'a, à l'époque, compris mieux que quiconque. Cela n'empêche pas la population française de s'y intéresser de moins en moins.

Qui d'autre se préoccupe des combattants d'Indochine ? L'État ne se distingue pas encore par une politique suffisamment active qui aiderait à la connaissance du conflit et à la reconnaissance du rôle de ses acteurs. Comme pour les conflits précédents, il publie des lois concernant le statut des combattants d'Indochine et leur valorisation par les décorations. On peut citer la loi du 18

---

<sup>891</sup> Antoine Rédiér, *Debout les Vivants ! Nos morts d'Indochine et de Corée vous parlent*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1954, 260 p.

<sup>892</sup> Jean Sainteny, *Histoire d'une paix manquée, 1945-1947*, Paris, Amiot Dumont, 1953, 260 p.

<sup>893</sup> Jean-Michel Hertrich, *La fin des dieux blancs*, Paris, Jean Vigneau éditeur, 1945, 275 p.

<sup>894</sup> Jean-Michel Hertrich, *Doc-Lap ! l'indépendance ou la mort*, Paris, éd. Jean Vigneau, 1946, 287 p.

<sup>895</sup> Aucune référence précise trouvée.

<sup>896</sup> Philippe Devillers, *Histoire du Viet-Nam de 1940 à 1952*, Paris, Seuil, 1952.

<sup>897</sup> Compte-rendu de ce livre par Georges Castellán, *Annales*, 1953, 8-2, pp. 282-288. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1953\\_num\\_8\\_2\\_2179\\_t1\\_0282\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1953_num_8_2_2179_t1_0282_0000_1) (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

juillet 1952 pour l'obtention de la carte du combattant<sup>898</sup> ; le décret n°53-722 du 1<sup>er</sup> août 1953 crée la médaille commémorative de la campagne d'Indochine<sup>899</sup> ; celui du 24 décembre 1954 aligne les combattants d'Indochine et de Corée sur les dispositions des combattants de la guerre 1939-1945<sup>900</sup>.

Les associations de vétérans mettent en place des dispositifs d'aide sociale aux combattants pour les soutenir, pour obtenir un statut, des aides pour un logement et jeter les bases d'un groupe de pression. L'Association des anciens du CEFEO, créée en 1947, entre « dans une sorte de phénomène d'autodéfense devant les difficultés morales et matérielles qu'ils rencontraient à leur retour en Métropole où rien n'avait été prévu »<sup>901</sup> d'après le site de l'ACUF, qui lui succède en 1956. Les institutions associatives émergent lentement. Leur combat est d'abord social mais ils donnent l'alerte à la fois sur le manque d'échos de leur combat et le dénuement des soldats au retour.

Il est donc nécessaire d'affirmer, malgré la faible quantité d'ouvrages produits de 1945 à 1954, la richesse et la diversité de cette mémoire de la guerre d'Indochine alors que le conflit se termine. Cette mémoire se met en place grâce à des anciens combattants de retour d'Indochine et aux journalistes, qui, tous, livrent leur expérience dans la presse, puis dans des livres ou dans des films..

## 1.2 Une période postérieure au conflit marquée par la construction d'une mémoire combattante précoce (1955-1975)

« Les acteurs des guerres de décolonisation s'exprimèrent abondamment tout au long des conflits et durant les deux décennies qui suivirent<sup>902</sup>. » (Jean-Louis Jeannelle)

De 1955 à 1975, l'intérêt s'éveille pour un conflit désormais terminé, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le temps offre le recul nécessaire à une analyse d'ensemble plus apaisée, plus profonde, rendant son étude possible. De plus, le contexte de la guerre d'Algérie puis celui de la guerre du Vietnam réactivent la mémoire de la guerre d'Indochine et les souvenirs personnels des vétérans, dont une grande partie a quitté l'armée. La réflexion de Jean-Louis Jeannelle, est peut-être un peu trop enthousiaste de penser les témoignages « abondamment » répandus, notamment sur ce conflit, mais si beaucoup d'acteurs du conflit se sont tus, d'autres ont publié leur souvenir. Le *grand silence* n'existe pas davantage que pour la Shoah. Pour certains vétérans, se taire est inconcevable. Le temps leur semble venu de construire ou d'affiner une mémoire combattante collective d'Indochine, de la faire connaître, sauf pour ceux toujours en activité, à l'armée ou dans

---

<sup>898</sup> La loi n° 52-833 du 18 juillet 1952 étend au profit des combattants d'Indochine et de Corée le bénéfice des dispositions relatives aux combattants de la guerre de 1939-1945 pour obtenir la carte du combattant.

<sup>899</sup> Décret n° 53-722 du 1<sup>er</sup> août 1953 portant création d'une « médaille commémorative de la campagne d'Indochine ».

<sup>900</sup> Décret du 24 décembre 1954 portant application de la loi n° 52-833 du 18 juillet 1952 faisant bénéficier les combattants d'Indochine et de Corée de toutes les dispositions relatives aux combattants de la guerre 1939-1945.

<sup>901</sup> « Historique », *Site Internet de l'ACUF*. En ligne : <http://www.acuf.fr/historique.php> (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>902</sup> Jean-Louis Jeannelle, « Pour une histoire du genre testimonial », *Littérature*, n° 135, 2004, pp 87-117 ; p 106. En ligne : [https://www.jstor.org/stable/41705035?seq=1#metadata\\_info\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/41705035?seq=1#metadata_info_tab_contents) (*Idem*).

d'autres secteurs professionnels. L'époque est encore au refoulement des mémoires d'Indochine, accru par la nouvelle défaite que représente la guerre d'Algérie, le divorce entre une partie de l'armée et de Gaulle et avec une société de paix et de contestation dans les années 1960.

### 1.2.1 Des institutions plus ou moins présentes dans la sphère mémorielle

« La Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs pourra être décernée aux ressortissants français ou membres de l'Union française qui, avant la date de promulgation du présent décret, ont obtenu une ou plusieurs décorations des États associés en récompense de leur comportement au combat au cours des opérations qui se sont déroulées en Extrême-Orient. » (Décret n° 55-1485 du 14 novembre 1955).

L'État poursuit ses habituelles initiatives législatives de sortie de guerre sans produire de politique mémorielle officielle. Les trois présidents de la V<sup>ème</sup> République qui se succèdent pendant cette période veulent une France tournée vers l'avenir sans les déchirements d'un passé révolu, sur lequel l'oubli doit tomber. Les associations combattantes se structurent et veulent, au contraire, éclairer leur passé.

Ces actions législatives de sortie de guerre s'occupent habituellement de créer des statuts ajoutant l'Indochine à la longue liste des conflits. Tout juste remarque-t-on, un an après la fin du conflit, le décret du 14 novembre 1955 autorisant les combattants français qui ont reçu les décorations des États associés, Cambodge, Laos, Vietnam, à recevoir la prestigieuse « Croix de guerre des TOE », théâtres d'opérations extérieurs<sup>903</sup>. En 1957, le décret du 9 septembre fixe la date légale de cessation des hostilités en Indochine et en Corée au 1<sup>er</sup> octobre 1957<sup>904</sup>. Mais il n'y a pas de cérémonie organisée par le pouvoir politique, même pour Dien Bien Phu en 1964 ni en 1974 ; un silence radio, sans reconnaissance officielle de l'État, qui ne sera jamais vraiment digéré par les vétérans. Ils ont le sentiment justifié que leurs souffrances, leur sacrifice ne sont pas reconnus à leur juste valeur.

L'ACUF, Association des combattants de l'Union française, remplace, en 1956, l'Association des anciens du C.E.F.E.O. Elle intègre tout de suite les vétérans d'Afrique du Nord en s'engageant nettement pour l'Algérie française, d'autant que le général Salan est l'un de ses présidents d'honneur depuis 1955. Cet engagement, jusqu'en 1962, lui coûte cher : « Elle paya très cher sa fidélité à la France et à son idéal. Décimée, privée d'un grand nombre de ses responsables, elle n'en continua pas moins son œuvre » selon son site officiel<sup>905</sup>. Les généraux Gracieux, Mirambeau, les colonels Gardes, Trinquier, Bole du Chaumont, impliqués dans le combat pour l'Algérie française, pour certains dans l'OAS, deviennent successivement présidents de l'ACUF. Son combat pour la

---

<sup>903</sup> Décret n° 55-1485 du 14 novembre 1955 autorisant les titulaires de certaines décorations des États associés à recevoir la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs.

<sup>904</sup> Décret n° 57-1003 du 9 septembre 1957 portant fixation de la date légale de cessation des hostilités en Indochine et en Corée au 1<sup>er</sup> octobre 1957.

<sup>905</sup> Site Internet de l'ACUF, *op. cit.*

défense des supplétifs des guerres de décolonisation et autres actions devient bien plus politique après les événements de mai 68, en faveur du « renouveau de l'esprit civique<sup>906</sup> » en France. La publication du très anticommuniste *L'enjeu*<sup>907</sup>, un livre de « lutte efficace contre toutes les forces subversives », combat également « pour la défense des valeurs de la famille, de la Cité, de la patrie »<sup>908</sup>. 1956 apparaît d'autant plus comme l'éclosion du mouvement associatif combattant avec la création du GNCI et de l'UNACITA<sup>909</sup>. Il s'étoffe encore avec la naissance de l'ANAI en 1964<sup>910</sup>, qui va se révéler très investie dans le domaine mémoriel, mais plutôt à partir des années 1970. Ces innovations sont à double sens. Elles illustrent la volonté de défendre les intérêts des anciens combattants et les quatre associations font preuve d'une vitalité certaine. Mais ce qui atténue leur influence, dont elles pourraient disposer en termes de visibilité et de moyen de pression sur les gouvernements, est que, d'entrée, elles se balkanisent, s'éparpillant en de trop nombreux groupes dont la voix, de ce fait, ne porte pas suffisamment.

### 1.2.2 L'éclosion précoce de la « mémoire des chefs »

« Depuis 1945, [...], notre armée soutient des combats qui se révèlent vains. [...] divers gouvernements et régimes qui se succèdent [...] se rient de ses souffrances et abandonnent les territoires pour lesquels ils ont donné l'ordre de combattre » (Pierre Boyer de Latour).

Le conflit terminé, la mémoire combattante de la guerre d'Indochine s'étoffe largement à partir de 1954. C'est d'abord le « temps des chefs » très dense en publications, autobiographies et articles, qui voit les généraux d'Indochine justifier leurs actions et des officiers supérieurs chercher à comprendre pourquoi ils ont perdu.

Les anciens commandants en chef du CEFEO<sup>911</sup>, les généraux Valluy, Blaizot, Carpentier, Salan, Navarre, Ely sont de la même génération, nés en 1895 et 1899. Ils ont débuté leur carrière à Saint-Cyr, ont combattu pendant la Première Guerre mondiale, et connu une brillante carrière. Mais tous se sont vu reprocher, de manières diverses, de ne pas avoir agi suffisamment pour gagner la guerre d'Indochine ou de ne pas avoir pris la décision radicale de conseiller l'arrêt des hostilités. Carpentier et Navarre, en particulier, ont été remplacés à leur poste à cause d'une défaite retentissante, le premier, celle de la RC 4 en octobre 1950, le second à cause de Dien Bien Phu, en mai 1954. Ely est considéré comme le *liquidateur* de l'Indochine. Jean Valluy a fait bombarder Haiphong le 20 novembre 1946, que certains voient comme l'une des causes de la guerre

---

<sup>906</sup> *Ibid.*

<sup>907</sup> ACUF, *L'enjeu*, Paris, éditions ORAC, 1971, 167 p.

<sup>908</sup> Site Internet de l'ACUF, *op. cit.* ; ACUF, *L'enjeu*, *Ibid.*

<sup>909</sup> Groupement National des Combattants d'Indochine et l'Union Nationale des Anciens Combattants d'Indochine, des TOE (théâtres d'opérations extérieures) et d'Afrique du Nord.

<sup>910</sup> Historique rapide visible de l'ANAI sur le site de l'ANAPI, <https://www.anapi.fr/ANAI/www.anai-asso.org/NET/document/anai/historique/index.html>. Rémi Dalisson, *Les guerres et la mémoire*, Paris, CNRS éditions, 2013, 332 p., p. 252.

<sup>911</sup> Le général Leclerc est mort dans un accident d'avion le 28 novembre 1947 et le général De Lattre de Tassigny est mort de maladie le 11 janvier 1952.

d'Indochine. Roger Blaizot et Raoul Salan n'ont pas eu un bilan jugé suffisant, malgré des succès tactiques. Presque tous ont eu à cœur de se défendre dès les années 1960, formant une « mémoire des chefs », à l'exception des généraux Blaizot et Carpentier, publiquement muets sur le sujet, tout comme le général de Castries après Dien Bien Phu. Jean Valluy a publié plusieurs livres, mais aucun sur ce conflit lui-même, son intérêt se portant surtout sur la défense de l'Europe, de la civilisation occidentale et sur la Première Guerre mondiale. L'incident d'Haiphong n'a jamais cessé de revenir comme un mauvais souvenir ; il a juste défendu son action fin 1967 dans deux articles de la *Revue des Deux-Mondes*<sup>912</sup>, la situant dans le cadre strict des ordres de Thierry d'Argenlieu et dans le contexte d'une RDV menaçante qui a pris l'initiative de la guerre. Raoul Salan<sup>913</sup>, Henri Navarre<sup>914</sup> et Paul Ely<sup>915</sup> ont tous trois produits des autobiographies ou des ouvrages justifiant positivement leurs actions, y compris les échecs, les renoncements en rejetant classiquement la faute sur le pouvoir politique et parfois sur leurs subordonnés. Comme pour Jean Valluy, c'est une mémoire partielle mais logique de la part de responsables qui ont spécifié ne pas avoir eu le choix au moment de leur prise de décision. Négliger l'angle d'analyse de ceux qui sont également des anciens combattants à un niveau supérieur serait néfaste pour la compréhension de cette période. Ils sont pourtant souvent absents des différentes études, à l'exception d'Henri Navarre qui bénéficie du renom de Dien Bien Phu et qui continue de penser que cette défaite n'empêchait pas de poursuivre la guerre. Paul Ely fait de son expérience indochinoise un tome de ses mémoires, comme Raoul Salan. Chef d'état-major général de l'armée en 1954, dernier commandant de la guerre d'Indochine pendant les derniers mois, son analyse est davantage géostratégique que les autres et il est le seul à penser que la guerre d'Indochine ne pouvait pas être gagnée.

Au niveau des commandants de chacun des cinq territoires<sup>916</sup> d'Indochine, les témoignages de généraux ou amiraux responsables de la pacification ou à la tête d'une arme particulière, n'ont pas manqué non plus. Le général Nyo a eu la responsabilité de la Cochinchine de 1946 à 1948 où il a mis en place la pacification ; les Français repartent presque un siècle en arrière pour contrôler les campagnes, y compris celles qui sont proches de Saïgon. Il faut recommencer à zéro. Il ne publie pas son expérience, mais collabore à la revue des Troupes de Marine *Ancre d'Or* pour quelques articles<sup>917</sup>. Le général Boyer de Latour, autre colonial, lui a succédé, en Cochinchine. Il publie en

---

<sup>912</sup> Jean Valluy, Indochine octobre 1945-mars 1947, *Revue des Deux-Mondes*, novembre 1967, *op. cit.*

<sup>913</sup> Raoul Salan, *Mémoires, tome 1, le sens d'un engagement, juin 1899- septembre 1946*, Paris, Presses de la Cité, 1970, 442 p. ; *tome 2 le Vietminh, mon adversaire octobre 1946-octobre 1954*, 1971, 479 p. ; Indochine rouge : le message d'Ho Chi Minh, Paris, Presses de la Cité, 1975, 189 p.

<sup>914</sup> Henri Navarre, *Agonie de l'Indochine (1953-1954)* ; Paris, Plon, 1956, 345 p. *Le temps des vérités*, Paris, Plon, 1979, 461 p.

<sup>915</sup> Paul Ely, *L'armée dans la Nation*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1961, 195 p. ; *Mémoires, tome 1 : l'Indochine dans la tourmente*, Paris, Plon, 1964, 365 p.

<sup>916</sup> Cochinchine, Annam, Tonkin, Cambodge, Laos.

<sup>917</sup> Général Nyo, « Chronologie commentée des événements de la guerre d'Indochine de 1940 à 1955 », *Revue Ancre d'Or-Bazeilles*, n° 87 à 148, juillet 1967 à juillet 1973.



1962, *De l'Indochine à l'Algérie, le martyre de l'armée française*<sup>918</sup>, à la fois son expérience et son analyse de l'évolution de l'armée française de l'Indochine à l'Algérie. Il donne le ton<sup>919</sup> dès la première page de son avant-propos, parlant d'une « décadence française » qui date de 1940, et explique le « martyre » de l'armée : ses « souffrances », ses « sacrifices », son « chemin de croix », les « traîtres de l'intérieur », le « calvaire »<sup>920</sup> de l'armée. Le passage indochinois est intéressant car le général Boyer de Latour est connu pour avoir accentué la pacification de la Cochinchine en multipliant l'engagement de partisans locaux et en construisant des réseaux de tours qui ont gêné l'APV. D'autres vétérans moins connus ont témoigné de leur passé.

### 1.2.3 Plusieurs types de publications, témoins de l'intérêt pour ce conflit et d'un besoin de témoigner

« Alors, qui conduit la guerre ? Eh bien, personne. Comment une opération comme celle de Dien bien Phu est-elle sur le point de se déclencher ? Un peu au hasard. » (Jules Roy).

On peut distinguer rapidement quatre groupes : les anciens combattants plutôt critiques sur ce conflit et la manière dont il a été mené ; d'autres portés par une mémoire du conflit plus patriote ou tout simplement désireux de la faire connaître ; le témoignage sous d'autres formes, ceux du roman, de « mémoire romancée » ; la recherche, grâce à Pierre Rocolle.

#### 1.2.3.1 *Des mémoires combattantes tous azimuts : l'exploration amplifiée des différents vecteurs de mémoires*

« Rares ont été les conflits menés avec une si grande dissymétrie, sinon une si apparente inégalité des moyens, et, où finalement David devait mettre en échec un Goliath impressionnant. » (Jacques Suant).

Dix ans après la fin de la guerre d'Indochine, les anciens combattants font remonter leur passé indochinois douloureux, d'autant que la guerre d'Algérie a accru le traumatisme et souligné les convergences entre les deux conflits par une mémoire critique qui déclenche des polémiques et ne passe pas inaperçue. Elle se diffuse largement pendant les années 1960, du fait de sujets très différents permettant d'explorer davantage de corps, d'unités, de situations de guerre, grâce à des vétérans qui n'appartiennent pas tous, cette fois, au corps des officiers. Leur désaccord avec le pouvoir politique, leur participation au putsch d'Alger, à l'OAS ou simplement le dégraissage des cadres provoquent la mise à l'écart de nombre d'entre eux après 1961 ; plusieurs vont profiter de cette retraite militaire pour écrire leurs souvenirs, voire devenir écrivains combattants.

---

<sup>918</sup> Pierre Boyer de Latour, *De l'Indochine à l'Algérie, le martyre de l'armée française*, Paris, Les Presses du mail, 381 p.

<sup>919</sup> *Ibid.*, citation, p. 17.

<sup>920</sup> *Ibid.*, Avant-propos, p. 10.

Jules Roy est resté vingt-six ans dans l'armée dans des fonctions très diverses comme pilote de bombardier en 1943-1945, directeur de l'information dans le CEFEO, fonction dont il démissionne en 1953 pour protester contre la torture et les massacres qui s'y produisent en partie, selon lui, par la faute de l'engagement français. Dix ans plus tard, *La bataille de Dien Bien Phu*<sup>921</sup>, est le premier du genre à revenir sur cette bataille qu'une pléiade de successeurs en tout genre va analyser dans ses moindres aspects à partir de 1963. Cette défaite le hante, en particulier l'enchaînement d'erreurs et d'improvisations qui a coûté beaucoup de vies humaines. Il est le premier, depuis la mission du capitaine Belmont le 8 juin 1955, qui devait préparer un rapatriement des corps<sup>922</sup>, à revenir sur le site. Il en fait un livre très critique sur Cogy et Navarre, sur les buts de guerre (« dans quelle croisade... ? ») la guerre elle-même (« Alors, qui conduit la guerre ? Eh bien, personne. Comment une opération comme celle de Dien bien Phu est-elle sur le point de se déclencher ? Un peu au hasard<sup>923</sup>. »). Ce livre est l'un des premiers ouvrages historiques sur la guerre d'Indochine, ou du moins sur son épisode le plus connu. Il est une référence sur la question malgré des erreurs de détail et un certain parti pris, davantage livre d'histoire que de mémoire, encore qu'il s'appuie sur de nombreux témoignages de combattants, ce qui rend le livre très réaliste. D'autres ouvrages ont toutefois été négligés par les bibliographies savantes comme *L'Homme à l'épée* dans lequel il juge sévèrement le conflit : « Je n'ai pu que m'abstenir de participer à une guerre jugée imbécile dans ses causes et abominable sur les champs de bataille<sup>924</sup> », *Les belles croisades* en 1959 où il rappelle que les tortures ont bien commencé en Indochine et non en Algérie et que la justification des guerres devient difficile dans ce vingtième siècle où l'on ne s'embarrasse pas de grands principes pour faire la guerre (« De toute façon, il ne peut plus y avoir de guerres justes<sup>925</sup>. »). Il écrit même une pièce de théâtre, *Le fleuve rouge* en 1957<sup>926</sup>, qui oppose, dans un poste éloigné de tout, deux officiers à la veille d'une attaque de l'APV. Mal reçue par la critique, elle s'enfonce rapidement dans l'oubli.

Les autres anciens combattants qui écrivent pendant cette période reviennent, comme Jules Roy, sur un ou plusieurs épisodes qui a marqué au plus profond, à la fois leur vie et l'historiographie du conflit. La même année, Pierre Langlais publie *Dien Bien Phu*<sup>927</sup>, revenant sur « sa » bataille puisqu'il l'a de fait dirigée dès les premiers jours. Ce livre est à contre-courant de la ligne militaire suivie à l'époque, à savoir ne pas en parler ou alors de manière héroïque. Il est conforme à son personnage, à une époque où il est encore en activité et vient d'accéder au rang de général de brigade. Le style est direct, vivant et l'émotion perce lorsqu'il parle du sacrifice de ses hommes. Jacques Massu, colonel au moment du retour des Français en Indochine, à la tête du

---

<sup>921</sup> Jules Roy, *La bataille de Dien Bien Phu*, Paris, Julliard, 1963, 623 p. ; réédité en livre de poche, Julliard, 1972, 540 p. ; p. 30.

<sup>922</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 1999, 614 p. ; pp. 13-29.

<sup>923</sup> Jules Roy, *op. cit.*, p. 42.

<sup>924</sup> Jules Roy, *L'Homme à l'épée*, Paris, Gallimard, 1957, 252 p. ; p. 201.

<sup>925</sup> Jules Roy, *Les Belles Croisades*, Paris, Julliard, 1959, 281 p. ; p. 90.

<sup>926</sup> Jules Roy, *Le fleuve rouge : 3 actes*, Paris, Gallimard, 1957, 232 p.

<sup>927</sup> Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*, Paris, France-Empire, 1963, 270 p.

groupement blindé de la 2<sup>ème</sup> DB, est précieux pour évoquer le général Leclerc qu'il admire et qu'il a voulu suivre où qu'il aille. Son action lors de cette phase délicate et violente de reconquête montre bien les débuts du conflit. Comme la plupart des auteurs militaires, il publie ses souvenirs au moment de sa retraite, en 1974<sup>928</sup>. Jean-Julien Fonde et Jean Ferrandi comptent dans la bibliographie de la guerre d'Indochine. Le premier, adjoint à l'état-major de Leclerc en 1945-1946, décrit, comme Massu, la reconquête de l'Indochine et le souci de Leclerc d'éviter une guerre qu'il ne pourra pas empêcher. C'est un ouvrage important pour comprendre l'escalade progressive dans une guerre inarrêtable, par un témoin dont la vision n'est pas seulement guerrière mais aussi politique et humaine<sup>929</sup>. Jean Ferrandi effectue deux séjours en Indochine, en 1945-1947 au 2/23<sup>ème</sup> RIC et en 1950-1954, au 2<sup>ème</sup> bureau de la ZOT<sup>930</sup> où il rassemble des renseignements sur l'APV pour préparer et évaluer les opérations. Son livre, *Les officiers français face au Vietminh 1945-1954*<sup>931</sup> est la première étude militaire et sociologique du CEFEO, puisqu'elle montre l'adaptation, ou plutôt le manque d'adaptation des cadres à un nouveau type de guerre, de commandement et d'ennemi. Comme Jean Julien Fonde, c'est également un témoignage intéressant d'officier de terrain de la reconquête de l'Indochine, puisque les récits des vétérans évoquent davantage les années 1950 que cette période mouvante de guerre effective mais non déclarée. Il fait le portrait de ses chefs, plus laudateur pour Salan, dans le cabinet duquel il a exercé, que pour Navarre. Jacques Suant, enfin, est très probablement, pour un connaisseur de la guerre d'Indochine, l'écrivain combattant le moins cité. On sait juste qu'il a été officier en Indochine dans les troupes coloniales et qu'il a effectué deux séjours comme commandant d'unité dont l'un à SENO, base au nom acronymique<sup>932</sup> du Laos, si l'on en croit la longue préface du général Gambiez dans *Vietnam 1945-1972*. Celui-ci donne la valeur du livre en une phrase, celle de « démonter le mécanisme et de présenter les différents aspects d'une guerre absurde dont la réalité est encore cachée par trop de préjugés<sup>933</sup>. » C'est un ouvrage rarement cité mais important, sur les plans tactique et stratégique car il n'est pas une autobiographie mais un ouvrage historique qui étudie aussi la guerre américaine du Vietnam jusqu'en 1972. Passé à la retraite comme colonel, Jacques Suant a d'abord cédé à la tentation de l'autobiographie par le biais d'un roman, *Rizières de sang*<sup>934</sup>.

La littérature combattante n'est pas absente, dans un genre mêlant analyse historique, témoignages et créativité romanesque très dialoguée pour rendre plus attractive cette guerre fascinante que les vétérans ont connue et dont ils veulent restituer la lettre comme l'esprit. Les

<sup>928</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, Paris, Plon, 1974, 323 p.

<sup>929</sup> Jean-Julien Fonde, *Traitez à tout prix !*, Paris, éditions Robert Laffont, 1971, 389 p.

<sup>930</sup> Il est au 2<sup>e</sup> bataillon du 23<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie coloniale puis au 2<sup>e</sup> bureau de la Zone Opérationnelle du Tonkin.

<sup>931</sup> Jean Ferrandi, *Les officiers français face au Vietminh, 1945-1954*, Paris, Fayard, 1966, 317 p.

<sup>932</sup> Son nom est un acronyme issu des points cardinaux, Sud, Est, Nord, Ouest.

<sup>933</sup> Jacques Suant, *Vietnam 45-72*, Paris, Arthaud, 1972, 318 p. ; préface du général Fernand Gambiez, Préface en forme de postface pour la fin d'une guerre maudite », p. 7.

<sup>934</sup> Jacques Suant, *Rizières de sang*, Paris, Arthaud, 1970, 217 p.

deux auteurs les plus connus de la guerre d'Indochine, pour cette première période jusqu'en 1975, sont Erwan Bergot, pour sa fécondité littéraire et Jean Pouget, pour ses deux grands témoignages, l'un sur le camp n°1 et l'autre sur Dien Bien Phu. Ces deux anciens officiers parachutistes ont marqué l'historiographie de ce conflit en mêlant l'histoire au roman. Erwan Bergot, ancien du 6<sup>ème</sup> BPC du commandant Bigeard, officier de la légion en Indochine puis en Algérie, a publié une quarantaine d'ouvrages, romans, biographies, histoires de batailles et d'unités en à peine trente ans de 1964 à 1993. Les deux tiers concernent directement ou indirectement la guerre d'Indochine, une dizaine étant écrits lors cette première phase, de 1964 à 1975. Parmi eux, *Deuxième classe à Dien Bien Phu*, en 1964<sup>935</sup>; est le premier ouvrage dans lequel Bergot se livre, non pas en racontant sa bataille mais celle des soldats qu'il a connus *au ras du sol*, dans un roman en partie autobiographique. Jean Pouget, ancien soldat d'Indochine et d'Algérie, démissionnaire de l'armée comme Erwan Bergot (ce dernier en 1961, Pouget en 1962), a écrit très tôt deux ouvrages marquants. *Nous étions à Dien Bien Phu* en 1964, est un ouvrage précoce plein de ressources, comme ceux de Pierre Langlais et Jules Roy puisqu'il est publié dix ans seulement après les faits. Il mêle ses deux expériences de la bataille ; le récit de sa préparation comme aide de camp du général Navarre, *généchef*<sup>936</sup> du CEFEO et le combat des derniers jours du camp retranché à la tête d'une compagnie de parachutistes. *Le Manifeste du camp n°1* est un remarquable ouvrage, le meilleur roman historique ou récit romancé sur les prisonniers français du de ce camp pour officiers, qui sont rassemblés depuis la fin 1950, où figurent des personnages réels dont les noms ont été changés. C'est l'un des romans les plus lus par les vétérans, l'équivalent littéraire du film *La 317<sup>ème</sup> section* dans les mémoires combattantes.

Enfin, comment ne pas évoquer, dans cette veine à la fois historique, mémorielle et romanesque, l'ex-caporal-chef du SCA (Service Cinématographique des Armées), devenu le romancier et cinéaste Pierre Schoendoerffer ? En effet, chaque film est précédé voire annoncé par un roman. L'un comme l'autre confirment sa volonté d'être surtout un *porteur de mémoires* d'Indochine. Pourtant, il est un romancier de hasard. Il propose un synopsis à plusieurs producteurs de cinéma qui le refusent. Faute de mieux, il en fait un roman, *La 317<sup>ème</sup> section*<sup>937</sup>. C'est lorsqu'il est publié en 1963 que le producteur Jacques de Beaugard accepte de produire le film. Bénédicte Chéron écrit, très justement, que « la 317<sup>ème</sup> section est un film fondateur<sup>938</sup> », pour sa carrière comme pour les mémoires combattantes d'Indochine, suite au succès du premier roman. Les vétérans placent ce livre et ce film dans leur panthéon personnel. Chaque vétéran se rappelle une ou plusieurs figures qu'il a connues pendant son séjour à travers ces personnages, à commencer par eux-mêmes. Schoendoerffer a réussi ses romans comme ses films ; il a réveillé la mémoire des anciens, les a

---

<sup>935</sup> Erwan Bergot, *Deuxième classe à Dien-Bien-Phu*, Paris, La table ronde, 1964, 328 p.

<sup>936</sup> « Général en chef ». Jean Pouget, *Nous étions à Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1964, 448 p.

<sup>937</sup> Pierre Schoendoerffer, *La 317<sup>ème</sup> section*, Paris, La table ronde, 1963, 253 p.

<sup>938</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer*, Paris, CNRS éditions, 292 p. ; réédition CNRS, Biblis poche, 2015, 296 p. ; p 61.

reconnus, valorisés. Quelqu'un a parlé d'eux, enfin. *L'adieu au roi*<sup>939</sup>, son second roman en 1969, reçoit le prix Interallié, la même année. Il est pourtant, lui aussi, le fruit du hasard. Si son documentaire *La section Anderson*, tourné en 1966, lui a valu l'oscar du meilleur documentaire en 1967 et une diffusion record à la télévision, son film de l'année précédente, *Objectif 500 millions* n'a pas marché. Schoendoerffer met donc en chantier un nouveau roman. Bien que l'action se passe à Bornéo avec des héros australien et anglais, l'inspiration reste l'Indochine. « C'est en Indochine que j'ai connu, à trois reprises, “ des rois ”, trois Français. J'ai transposé<sup>940</sup>. » Là encore, plusieurs anciens combattants d'Indochine se revoient dans une situation semblable de seigneur d'un fief dont ils sont les seuls maîtres ; le colonel Desroche, de Chambéry, lieutenant sur la Rivière Noire<sup>941</sup>, et d'après Patrick Jeudy, les exemples d'Hélie de Saint Marc à Talung, de Sassi au Laos<sup>942</sup>.

D'autres vétérans font de l'Indochine un beau chapitre de leurs souvenirs de guerre comme Pierre Sergent<sup>943</sup>, en 1972, qui raconte l'histoire du 1<sup>er</sup> BEP en Indochine puis du 1<sup>er</sup> REP en Algérie. D'autres mènent une analyse rigoureuse, sans fioritures ni « licence littéraire »<sup>944</sup> en remplaçant leur expérience dans des études tactiques sur les guerres asymétriques avec Albert Merglen qui commande le 2<sup>ème</sup> BEP en Indochine et fait partie du Service Action du SDECE<sup>945</sup>. Deux cas à part se distinguent des précédents par leur sujet original. Jacques Despuech, l'auteur du *Trafic des Piastres*, est un ancien fonctionnaire de l'Office Indochinois des Changes devenu journaliste. Il rencontre, pendant la Conférence de Genève, en juin 1954, un combattant de l'APV, membre de la délégation vietnamienne, Ngo Van Chieu. Il va utiliser les notes et le journal de bord de ce dernier pour les publier dans le *Journal d'un combattant Vietminh*<sup>946</sup>, une rareté puisqu'aujourd'hui encore, les témoignages de combattants de l'APV connus en France sont extrêmement rares. En 1957 paraît un autre témoignage atypique, celui d'un aumônier militaire, ancien prisonnier de la RDV, avec *Soutane noire et béret rouge*<sup>947</sup>. Le père Jeandel était l'un des aumôniers des troupes aéroportées en Indochine. Il raconte le calvaire de sa captivité dans le camp de prisonniers de 1952 à 1954. Il détaille la rééducation politique, son efficacité, la torture physique et morale qui mettent en avant la dangerosité du communisme, en pleine guerre d'Algérie.

---

<sup>939</sup> Pierre Schoendoerffer, *L'adieu au roi*, Paris, Grasset, 1969, 299 p.

<sup>940</sup> Préface de *L'adieu au roi*, citée dans Bénédicte Chéron, *Ibid.*, p. 112.

<sup>941</sup> Entretien avec l'auteur le 2 mars 2017.

<sup>942</sup> Bénédicte Chéron, *Ibid.*

<sup>943</sup> Pierre Sergent, *Je ne regrette rien*, Paris, Fayard, 1972, 403 p.

<sup>944</sup> Avec la licence poétique le poète se donne le droit de changer l'orthographe des mots. La « licence littéraire » est due à l'imagination de l'écrivain qui change des faits, en rajoute d'autres.

<sup>945</sup> 2<sup>ème</sup> Bataillon Etranger de Parachutistes en 1953 ; Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage, DGSE aujourd'hui. Le général Merglen a eu une carrière singulière entre l'action commando et la thèse de doctorat en 1973, sur *Les Forces allemandes sur le front de l'Ouest en septembre 1939*. Ses livres les plus connus qui comprennent des récits, entre autres, de la guerre d'Indochine sont : Albert Merglen, *La guerre à la française*, Grenoble, Arthaud, 1967, 189 p. et *La guerre de l'inattendu*, Grenoble, Arthaud, 1966, 237 p.

<sup>946</sup> Ngo Van Chieu, traduction Jacques Despuech, *Journal d'un combattant Vietminh*, Paris, Seuil, 1955, 230 p.

<sup>947</sup> Paul Jeandel, *Soutane noire et béret rouge*, Paris, Editions de la Pensée moderne, 1957, 218 p.

### 1.2.3.2 Le monde de la recherche s'éveille : tirer les leçons du conflit

« C'est progressivement que, dépassant l'étude des institutions et des opérations qui constituait l'essentiel de ses objectifs de travail, l'histoire militaire s'est insérée dans le mouvement général de rénovation des sciences historiques. » (André Martel).

Les vétérans ne se cantonnent pas aux romans et aux essais historiques ou mémoriels. Plusieurs participent à la recherche universitaire et à celles, purement militaire, dans les domaines tactique et stratégique. Les premiers historiens du conflit sont de anciens d'Indochine devenus universitaires ou des journalistes marqués par cette expérience.

Des officiers dépassent le cadre de leur commandement pour réfléchir aux expériences qu'ils ont vécues plus ou moins directement et entamer des études militaires qui peuvent les mener à l'Université. Un premier vétéran d'Indochine aborde le domaine universitaire pour encadrer et faciliter ses recherches sur Dien Bien Phu. Le colonel Pierre Rocolle réalise le seul travail universitaire des années 1960-1970 sur la guerre d'Indochine. Sa thèse, *Préparation et conditions de la bataille de Dien Bien Phu*<sup>948</sup>, en 1967, est la première étude du genre et la seule thèse sur la guerre d'Indochine jusqu'en 1980. C'est « la » référence concernant cette bataille, jugée plus technique et donc plus fiable que l'ouvrage de Jules Roy.

Dans l'objectif de réaliser une synthèse stratégique et tactique de la guerre d'Indochine, la recherche militaire se renouvelle à l'orée d'une guerre d'Algérie qu'il faut absolument gagner en utilisant les méthodes de contre-guérilla apprises en Extrême-Orient. Ainsi le général Ely regroupe-t-il les rapports et analyses envoyées par 1400 officiers rentrant d'Indochine dans *Les enseignements de la guerre d'Indochine*, une longue réflexion de près de 500 pages classée *très secret-défense*. Mais ce rapport ne sera publié qu'en 2011 (tome 1) et 2012 (tome 2)<sup>949</sup>. Des officiers supérieurs s'attellent à théoriser la contre-guérilla, comme les colonels Trinquier et Lacheroy, le commandant Fossey-François et le Bureau de la guerre psychologique<sup>950</sup>, ainsi que des officiers subalternes comme les capitaines Hogard et Souyris. Ils utilisent leurs expériences en Indochine pour étudier les techniques qui ont bien fonctionné côté français et aussi du côté de l'APV ou du moins, côté communiste. Il faut, en effet, inclure les ouvrages de Mao Zedong et les expériences des guerres en Chine que David Galula, attaché militaire à Hong Kong, a observées de 1952 à 1956. Cela ne forme probablement pas, contrairement à ce qui est avancé aujourd'hui, une véritable doctrine, une « école française » de guerre contre-révolutionnaire, les officiers

---

<sup>948</sup> Pierre Rocolle, *Préparation et conditions de la bataille de Dien-Bien-Phu*. Thèse de doctorat de 3e cycle à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Lille, 1967, sous la direction de Marcel Emerit.

<sup>949</sup> Paul Ely, *Les enseignements de la guerre d'Indochine*, Vincennes, SHD. Tome 1 2011, 339 p. ; tome 2, 2012, 134 p. Deux tomes présentés par le commandant Ivan Cadeau.

<sup>950</sup> Fondé en 1952, réactivé en 1955. Albert Fossey-François, *La Guerre psychologique en Indochine de 1945 au "cessez-le-feu"*, Paris, Presses du Bureau de la guerre psychologique, 1955, 204 p.

n'ayant pas conscience d'en former une. Mais les centres d'études militaires étrangers, qu'ils soient étatsuniens ou argentins se sont emparés de l'idée. Le colonel Trinquier, après son aventure au Katanga et sa mise à la retraite, rédige en 1961, *La guerre moderne*, considéré à tort ou à raison comme le premier manuel de guerre contre-révolutionnaire, de techniques contre-insurrectionnelles, voire anti-terroristes<sup>951</sup>.

Depuis 1954, se succèdent des articles sur la guerre en Indochine dans des revues militaires qui en feront une large diffusion, du moins à l'échelon de l'armée : la *Revue de Défense Nationale*, celle du *Centre d'études asiatiques et africaines (CEAA)*, dirigé par Charles Lacheroy, la *Revue des Forces terrestres* et la *Revue militaire d'information*. Chacun peut trouver une grande diversité de conférences et d'articles sur les méthodes de guérilla communistes (« La guerre dans la foule » et « Stratégie et tactique du communisme »)<sup>952</sup>, ou vietnamiennes (Conférence de Charles Lacheroy, intitulée « Action vietminh et communiste en Indochine ou une leçon de guerre révolutionnaire »<sup>953</sup>), sur les adaptations localement réussies de contre-guérilla (« Guerre révolutionnaire et pacification », « un procédé efficace de contre-guérilla »<sup>954</sup>.) dans les guerres de décolonisation.

Le phénomène militaire n'est pas absent de l'Université. La guerre devient un objet d'études pour tous les domaines qu'elle implique. Si peu d'historiens s'intéressent spécifiquement au conflit indochinois, les universités ne restent pas inactives en histoire militaire. Le *Centre d'histoire militaire et d'études de défense nationale* de Montpellier (*CHMEDN*) est créé en 1968 par André Martel, spécialiste d'histoire militaire et membre de la Commission de la Première Guerre mondiale. Il ne se focalise pas seulement sur la guerre pour les aspects tactiques et stratégiques mais aussi sur les problèmes polémologiques pour sortir « enfin des ornières d'une histoire-bataille ou d'une histoire-boutons de guêtres périmées »<sup>955</sup>. Cette phrase provocatrice ne signifie pas qu'elles aient disparues. André Martel considère que ce n'est pas une révolution, juste une évolution « progressive » et qu'elle « s'est (seulement) insérée dans le mouvement général de rénovation des sciences historiques »<sup>956</sup>. Il est certain que, dès les années 1950, les recherches sont riches d'études sur les sociétés militaires dont Raoul Girardet semble le précurseur<sup>957</sup> en 1953. Il faut d'ailleurs constater qu'il fait le lien entre l'Université et l'armée en enseignant, au cours de sa carrière, à Sciences Po Paris, à l'ENA, mais également à Saint-Cyr et à Polytechnique. Dans la même période,

---

<sup>951</sup> Roger Trinquier, *La guerre moderne*, Paris, La Table Ronde, 1961, 196 p.

<sup>952</sup> Jean Nemo, « La guerre dans la foule », *Revue de Défense Nationale*, juin 1956, p. 728 ; Jacques Hogard, « Stratégie et tactique du communisme », *Revue des Forces Terrestres*, octobre 1953, p. 53.

<sup>953</sup> Charles Lacheroy, « Action vietminh et communiste en Indochine ou une leçon de guerre révolutionnaire », *SDFUM*, Paris, 1955, 13 p.

<sup>954</sup> Jacques Hogard, « Guerre révolutionnaire et pacification », *Revue des Forces terrestres*, octobre 1956, pp. 25-29 ; André Souyris, un procédé efficace de contre-guérilla », *Revue de défense nationale*, juin 1956, p. 688.

<sup>955</sup> André Martel, « Le renouveau de l'histoire militaire en France », *Revue historique*, Tome 245, Fascicule 1 (497), janvier-mars 1971, pp. 107-126 ; p. 107.

<sup>956</sup> *Ibid.*

<sup>957</sup> Raoul Girardet, *La société militaire dans la France contemporaine : 1815 -1939*, Paris, Plon, 1953, 328 p.

le sociologue Gaston Bouthoul, crée la Polémologie ou « science de la guerre »<sup>958</sup> qui permet de s'intéresser au rôle social de la guerre grâce aux études historiques mais aussi aux domaines économiques, démographiques et culturelles d'un conflit. La sociologie permet d'étudier les populations, leur adaptation au conflit même dans des conditions forcées. Ainsi Pierre-Jean Simon, après avoir passé l'année 1965 dans le village de Noyant-sur-Allier qui accueille des rapatriés d'Indochine depuis 1956, soutient-il en 1972 une thèse<sup>959</sup> sur leur adaptation pour donner un autre éclairage, non sur la guerre qui les a menés en plein Bourbonnais, mais sur le choc de leur arrivée, loin de leur pays d'attache. Dans les années 1970, enfin, les créations du *Centre d'Études des Politiques de Défense (CEPODE)* de la Sorbonne en 1971, puis la *Fondation pour les Études de Défense Nationale (FEDN)* en 1972, lient l'université et le ministère de la défense.

La décolonisation, dans son ensemble, n'a pas immédiatement suscité l'intérêt d'un milieu universitaire en partie hostile au système colonial. Se voulant différente de son aînée d'avant-Second Guerre mondiale, l'Université française s'est ouverte à d'autres recherches depuis 1945, d'autres types d'histoire en se défiant d'une glorification des événements et des hommes, de l'histoire coloniale en particulier ; une structure adaptée aux sujets de son temps sans pression de l'État et de ses institutions, à commencer par l'armée. Initialement, la colonisation est vue comme une vieille histoire. La chute du système colonial permet l'émergence de pays, de nations, de civilisations méprisées et peu étudiées. Les civilisations anciennes sont déjà mises à jour par l'enseignement supérieur et les instituts dans les colonies, comme des objets de prestige. Mais ce sont les sciences sociales, l'étude des populations dans leur structures anciennes et récentes, les nouveaux régimes politiques qui suscitent de l'intérêt. Il n'existe plus de chaire d'histoire du fait colonial au Collège de France à partir de 1946<sup>960</sup>. Même lorsqu'elle a existé, « la place accordée à l'Indochine n'était pas déterminante<sup>961</sup> », malgré la présence d'Edmond Chassigneux, spécialiste de l'Indochine et notamment du Tonkin. Rappelons toutefois que l'orientaliste Paul Mus a longuement détenu une chaire des civilisations de l'Extrême-Orient de 1946 à 1969. L'Indochine n'a pas suscité autant de vives polémiques, de prises de position, de manifestations ou de pétitions à l'Université que les guerres d'Algérie et du Vietnam. Ce conflit, vu du milieu intellectuel, était l'apanage de l'armée de métier, qui combattait contre la volonté d'indépendance d'un territoire dans une guerre de décolonisation. Seule l'affaire Henri Martin a, un temps, réveillé l'intérêt du monde universitaire, sans approche concertée.

---

<sup>958</sup> Gaston Bouthoul, *Traité de sociologie. Les guerres, éléments de polémologie*, Paris, Payot, 1951, 550 p.

<sup>959</sup> Pierre-Jean Simon, *Un village franco-indochinois en Bourbonnais : aspects de la colonisation et de la décolonisation de l'Indochine orientale : étude d'ethno-sociologie*, Thèse de sociologie soutenue en 1972 à l'Université Paris-Descartes.

<sup>960</sup> Une chaire d'histoire coloniale a existé de 1921 à 1946 avec Alfred Martineau puis Edmond Chassigneux.

<sup>961</sup> Evelyne Combeau-Mari, Oïssila Saaïdia / Laurick Zerbini, *La construction du discours colonial : l'empire français aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Kharthala, 2009



Les premières recherches publiées par des historiens de l'Université sont pourtant précoces puisque Paul Mus écrit son premier ouvrage sur les aspects sociaux, culturels, politiques de la guerre d'Indochine en 1952 et non l'aspect militaire<sup>962</sup>. Parachuté en 1946 au Tonkin, conseiller politique de Leclerc puis de Bollaert, partisan d'une paix en Indochine, qu'il exprimé dans des articles de *Témoignage Chrétien* et dans un petit livre précurseur, *Le Vietnam chez lui*<sup>963</sup>, également en 1946, il est aussi chercheur, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et directeur de cette chaire de civilisations d'Extrême-Orient au Collège de France. Après la guerre d'Indochine et jusqu'à la parution de son livre posthume sur Ho Chi Minh en 1971<sup>964</sup>, ses ouvrages, articles et cours aux États-Unis, notamment au département *Asie du Sud-Est* de l'université de Yale<sup>965</sup> sont unanimement respectés. Pendant trente ans, d'autres travaux universitaires concernant l'Indochine et les pays de la péninsule ont été publiés. Outre Paul Mus (EFEO, EPHE, Collège de France) et Pierre Naville (Centre d'études sociologiques), il faut ajouter André Masson (Cité internationale universitaire de Paris) et son *Que sais-je*<sup>966</sup>, réédité plusieurs fois depuis 1960. Philippe Devillers (IEP Paris, CNRS, Cornell), commence un parcours atypique dans la recherche sur l'Asie du Sud - Est de 1959 à 2010. Journaliste devenu professeur et membre du *CERI (Centre de Recherches et d'Etudes Internationales)* à Sciences Po, publie l'un des rares livres universitaires sur le conflit à l'époque, *Vietnam : de la guerre française à la guerre américaine* en 1969, son autre ouvrage de référence, dix-sept ans après le précédent<sup>967</sup>.

Tout un noyau d'enseignants - chercheurs dont des membres ou sympathisants du PCF, se fédèrent à l'Université Paris VII autour de Jean Chesneaux<sup>968</sup>. Il s'agit, entre autres, de Georges Boudarel, Daniel Hémerly, Pierre Brocheux. Comme Paul Isoart à l'Université de Nice, ils manifestent le souci de ne pas seulement s'attacher aux aspects militaires mais de comprendre les liens entre les traditions, le nationalisme, la culture et les mouvements d'indépendance qui ont créé le Vietnam. Dans un style plus prudent et pédagogique, Henri Grimal<sup>969</sup> s'attache à comparer les décolonisations britanniques et françaises.

### 1.2.3.3 Les journalistes et les politiques à l'assaut de la guerre d'Indochine : « L'histoire sans historiens », une bibliographie dense et fondatrice

« Comme je me souviens de l'année noire 1954<sup>970</sup> ! » (Lucien Bodard).

<sup>962</sup> Paul Mus, *Vietnam, sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952, 373 p.

<sup>963</sup> Paul Mus, *Le Vietnam chez lui : grandeurs et malentendus d'un dialogue interculturel*, Paris, éditions Paul Hartmann, 1946, 60 p.

<sup>964</sup> Paul Mus, *Ho Chi Minh, le Vietnam, l'Asie*, Paris, Seuil, 1971, 250 p.

<sup>965</sup> Paul Mus, *op. cit.* / Paul Mus, *Le destin de l'Union française*, Paris, Seuil, 1954 / Paul Mus, *Hô Chi Minh, le Vietnam, l'Asie*, Seuil, 1972 ; voir l'article de Laurent Dartigues, « Le Vietnam de Paul Mus : grandeurs et malentendus d'un dialogue interculturel », dans *Moussons* n° 5, 2002, pp. 49-71.

<sup>966</sup> André Masson, *Histoire du Vietnam*, « Que sais-je », n° 398, Paris, PUF, 1960, 128 p.

<sup>967</sup> Philippe Devillers et Jean Lacouture, *Vietnam : de la guerre française à la guerre américaine*, Paris, Seuil, 1969, 429 p.

<sup>968</sup> Jean Chesneaux, *Contribution à l'histoire de la nation vietnamienne*, Paris, Éditions sociales, 1955, 322 p.

<sup>969</sup> Henri Grimal, *La décolonisation, 1919-1963*, Paris, Armand Colin, 1965, 408 p.

<sup>970</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine tome 1 : l'enlèvement*, Paris, Gallimard, 1963, 462 p. ; p. 9.

Les reporters et correspondants de la presse française et internationale se sont immergés dans l'Indochine en guerre. Comme beaucoup de combattants, ceux qui ont connu la Seconde Guerre mondiale sont fascinés par ce territoire, un conflit hors normes et ceux qui le font. Leurs articles ont régulièrement informé les lecteurs dans les grands quotidiens de l'époque. Après la fin des guerres de décolonisation, ces reportages servent à construire une œuvre très diversifiée, historique, sociologique, des ouvrages ou des romans historiques, parfois à mi-chemin entre les deux, que beaucoup de combattants citent encore. Leur œuvre accompagne une mémoire politique bien présente qui se justifie de ses erreurs plus que de ses réussites.

Mendès France n'est pas forcément mal vu de tous les vétérans. Il incarne, selon les personnalités, une double image, celle de « l'homme de la paix en Indochine » ou celle du « bradeur de l'Indochine<sup>971</sup>. » Peu ont lu ses ouvrages qui commencent à paraître tôt, en 1955<sup>972</sup>, retraçant son court et pourtant très marquant passage au pouvoir sur le plan de la décolonisation. Il a mis fin à la guerre d'Indochine à Genève en juillet 1954 et a subi le début de la guerre d'Algérie le 1<sup>er</sup> novembre suivant. Mais s'il se trouve des anciens d'Indochine agacés de l'avoir vu réclamer la fin de la guerre d'Indochine après la bataille des frontières d'octobre 1950, les anciens prisonniers lui sont reconnaissants de les avoir sauvés, grâce aux Accords de Genève. C'est lui qui demande à Jean Lacouture et Philippe Devillers de rédiger un livre sur la fin de la guerre d'Indochine. Munis des archives de l'ex-président du conseil, ils publient leur ouvrage en 1960, auquel Philippe Devillers rajoutera un petit texte en 1974<sup>973</sup>. Les années 1950 et 1960 voient les principaux responsables de l'époque aborder la guerre d'Indochine dans leurs souvenirs, que ce soient Édouard Frédéric-Dupont<sup>974</sup>, Joseph Laniel<sup>975</sup> ou ceux, plus tard, qui l'évoquent dans leurs mémoires, comme Georges Bidault, ancien ministre des affaires étrangères qui a « ouvert » la Conférence de Fontainebleau en 1946 et celle de Genève en 1954<sup>976</sup>, puis Vincent Auriol<sup>977</sup>. Les personnalités politique, particulièrement détestées, sont rarement citées par les vétérans. Toutefois, s'il est un politique qui déclenche l'ire de beaucoup d'entre eux, en 1954 comme aujourd'hui, c'est François Mitterrand. Son opposition à la guerre d'Indochine construite sur le tard avec ses discours, ses livres des années 1950<sup>978</sup>, lui ont donné une image d'*anticolonialiste* que son attitude ferme de ministre de l'Intérieur le 1<sup>er</sup> novembre 1954 n'a pas adoucie.

---

<sup>971</sup> ... Si j'en crois les différents témoignages recueillis.

<sup>972</sup> Pierre Mendès France, *Gouverner c'est choisir, tome I : Sept mois et dix-sept jours juin 1954-février 1955*, Paris, Julliard, 1955, 381 p.

<sup>973</sup> Philippe Devillers et Jean Lacouture, *La fin d'une guerre d'Indochine 1954*, Paris, Seuil, 1960, 381 p. Philippe Devillers, *op. cit.*, *Revue française de Science Politique*, Paris, CERI, 1974, pp. 295-308.

<sup>974</sup> Édouard Frédéric-Dupont, *Mission de la France en Asie*, Éditions France-Empire, 1956, 350 p.

<sup>975</sup> Joseph Laniel, *Le drame indochinois*, Paris, Plon, 1957, 140 p.

<sup>976</sup> Georges Bidault, *D'une résistance à l'autre*, Presses du siècle, 1965, 382 p.

<sup>977</sup> Vincent Auriol *Mon septennat 1947-1954*, Gallimard, 7 volumes, 1970-1971.

<sup>978</sup> François Mitterrand, *Aux frontières de l'Union française*, Paris, Julliard, 1953, 220 p. ; *Présence française et abandon*, Paris, Plon, 1957, 240 p.

Plus nombreux sont les journalistes et correspondants marqués par une guerre qu'ils ont vécue intensément, à s'y intéresser quelques années après son terme. Il est temps pour eux, dans les années soixante, de revoir leurs articles attachés à l'événement et de faire une synthèse plus approfondie sur l'ensemble d'un conflit, auquel font écho les deux guerres suivantes, l'Algérie et le Vietnam. S'ils restent marqués par ce dernier, l'Algérie est passionnante pour un ancien journaliste correspondant en Indochine parce qu'il peut relever les prolongements de l'une à l'autre. Ce parallèle et la censure qui pèse, cette fois, sur la presse à propos de l'Algérie les incitent à d'abord écrire sur la guerre d'Indochine, vue comme une première étape de la décolonisation. Les années 1960 sont donc la période faste pour les récits historiques plus ou moins romancés, et des romans tout court sur l'Indochine, rédigés par des journalistes correspondants de guerre en Indochine, entre autres Paul Bonnacarrère, Jean Lartéguy, Bernard Fall et Lucien Bodard. Lucien Bodard est la star des correspondants de guerre en Indochine, le grand reporter de *France-Soir*. *La guerre d'Indochine*<sup>979</sup> est un ouvrage unique, très détaillé, d'une profondeur historique certaine, ajoutant aux récits des combats et des rencontres de tout type, de nombreux témoignages et sources personnelles. L'ouvrage sort en trois tomes, de 1963 à 1967. Chaque tome, au-delà de ses erreurs factuelles dont se gaussent tous ses détracteurs comme le général Navarre, lequel l'appelait *Lucien Bobard*, est une démonstration implacable qui recouvre la période 1945 - 1951 avec des allusions à l'ensemble de la guerre. Les passages les plus impressionnants sont probablement dans le premier tome, *L'Enlèvement* où il analyse la montée en puissance du Vietminh et l'impossibilité des Français de la contrecarrer, partant du triste lendemain de Dien Bien Phu à Hanoi, le 8 mai 1954, pour ensuite expliquer la période 1949-1950 et *L'Aventure* où il explique le début du parcours du « Roi Jean » en Indochine en 1951. Mais ces analyses rigoureuses, détaillées peuvent être rebutantes et ses erreurs passent mal. Pourtant, cette guerre est vécue autant dans les bouges et les tripots que dans les états-majors et sur le terrain grâce aux témoignages insérés dans les différents tomes. Malgré sa dénomination, sa nature d'ouvrage historique est contestée, une partie des sources étant romancées. Mais il permet de comprendre ce conflit qui reste si particulier et surtout l'atmosphère qui règne partout par ses descriptions et ses analyses d'Asiate.

Les vétérans lui préférèrent, le plus souvent, Jean Lartéguy et Paul Bonnacarrère, sans se rendre compte que leurs propres sources sont, elles-aussi, en partie romancées. Jean Lartéguy est ce personnage de baroudeur qu'il décrit dans ses romans. Les anciens d'Indochine admirent en lui le Jean-Pierre Lucien Osty, l'officier FFL des commandos d'Afrique, le capitaine baroudeur de Corée blessé à la bataille de Crèvecoeur. Il est davantage des leurs que *Lulu le Chinois*, à qui ils reprochent plus de statisme, sans toujours comprendre que les renseignements venaient à lui grâce à de multiples « petites mains » ou « petites oreilles ». Au début des années 1960, les romans de

---

<sup>979</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine*, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1963-1967. *Tome 1 : L'Enlèvement*, 1963, 457 p. *Tome 2 : L'Humiliation*, 1965, 603 p. *Tome 3 : L'Aventure*, 1967, 827 p.

Lartéguy, *Les Centurions*<sup>980</sup>, paru en 1960, *Le Mal Jaune*<sup>981</sup> en 1962, frappent l'imaginaire des vétérans. Beaucoup retrouvent leur vécu, leurs pensées, c'est-à-dire la dureté des combats sans fin et sans victoire des professionnels de la guerre pour le premier, sous l'autorité d'un chef hors pair, admiré de ses hommes, le colonel Raspéguy. Le second roman décrit la nostalgie de l'Indochine qui n'en finit pas de peser sur leur mémoire, à travers celles d'Hanoi et de Saïgon.

Les années 1960 sont fastes avec la parution de *l'autre* grand roman historique qu'est *Par le sang versé*<sup>982</sup> de Paul Bonnacarrère, Son troisième ouvrage, *La guerre cruelle*<sup>983</sup>, publié en 1972, n'est pas une suite mais on retrouve quelques caractères communs au personnage précédent<sup>984</sup>, un lieutenant impossible à contrôler, le « lieutenant Bernis », qui lui ressemble et le « colonel Oster », qui revient plusieurs fois dans des moments-clés d'une guerre d'Algérie retravaillée à la gloire de la légion étrangère, ce roman commençant dans les combats de la RC 4 et la réclusion tragico-comique des personnages-clés dans un camp du Vietminh, à l'image des *Centurions*. Cette guerre n'a pas passionné que les journalistes français. Le franco-américain Bernard Fall, installé aux États-Unis, est un nom qui surnage à l'époque des années 1960, car il est le premier à avoir analysé l'ensemble de la guerre d'Indochine, autant en historien qu'en journaliste, interrogeant des témoins. Ses personnages rencontrés, interviewés, sont bien réels dans *Street Without Joy. Indochina at war* en 1961, traduit en 1965<sup>985</sup>. Ses autres ouvrages portent sur la République du Nord-Vietnam et son idéologie<sup>986</sup> dès 1954, sur Dien Bien Phu<sup>987</sup> en 1966. Comme Robert Capa, tué en 1954 pour avoir marché sur une mine, il meurt sur le terrain en 1967 en accompagnant une patrouille de Marines. Le journaliste, romancier et ancien du MI6, Graham Greene, écrit un roman d'espionnage en 1955, *The Quiet American*, sur fond de guerre d'Indochine, située en 1952<sup>988</sup>.

Tous ces ouvrages oscillent donc entre le genre journalistique à bases d'anecdotes, de personnages rencontrés, souvent romancés pendant ce conflit, le roman et le genre historique, d'où leur succès d'édition car ce mélange des genres en fait un tout plus attractif qu'un ouvrage universitaire rigoureux mais parfois terne pour un public séduit par l'aventure d'une guerre.

---

<sup>980</sup> Jean Lartéguy, *Les Centurions*, Paris, Presses de la Cité, 1960, 415 p.

<sup>981</sup> Jean Lartéguy, *Le Mal Jaune*, Paris, Presses de la Cité, 1962, 499 p.

<sup>982</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, Paris, Fayard, 1968, 459 p.

<sup>983</sup> *Idem*, *La guerre cruelle*, Paris, Fayard, 1972, 429 p.

<sup>984</sup> Le lieutenant Mattéi, du 3<sup>ème</sup> REI.

<sup>985</sup> Un livre réédité plusieurs fois. Bernard Fall, *Street Without Joy. Indochina at war, 1946-54*, Stackpole, 1961 ; traduction française *Indochine 1946-1962. Chronique d'une guerre révolutionnaire*, Paris, Robert Laffont, 1962, 377 p. ; *Guerre d'Indochine - France 46/54 - Amérique 57...*, Paris, Éditions J'ai lu, coll. L'Aventure aujourd'hui, 1965, 447 p. Les points de suspension indiquent que le conflit n'est pas terminé.

<sup>986</sup> Bernard Fall, *The Vietminh Regime* ; traduction française : *Le Vietminh, la république démocratique du Vietnam, 1945-1960*. Préface de Paul Mus, Paris, Armand Colin, 1960, 379 p. Critique de Philippe Devillers, qui trouve meilleure l'édition originale, dans *Revue Française de sciences Politiques*, 1961, 11/2, pp. 477-480. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/rfsp\\_0035-2950\\_1961\\_num\\_11\\_2\\_392628\\_t1\\_0477\\_0000\\_001](https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1961_num_11_2_392628_t1_0477_0000_001) (Consulté 1 dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>987</sup> Bernard Fall, *Hell in a Very Small Place. The Siege of Dien Bien Phu*, New York, J.B. Lippincott Company, 1966, 515 p. Trad. *Dien Bien Phu, un coin d'enfer*, Paris, Robert Laffont, 1968, 575 p.

<sup>988</sup> Le MI6 est le service de renseignement britannique. Graham Greene a, à ce titre, connu un passage mouvementé en Indochine, accusé d'être un espion, en 1951. *The Quiet American*, Londres, Book Society Edition - Heinemann, décembre 1955. *Un Américain bien tranquille*, traduction Marcelle Sibon, Paris, coll. Pavillons, Paris, Robert Laffont, 1957, 349 p. ; réédition 10-18, 2003

Le journalisme d'investigation ne prétend pas apparaître comme un genre littéraire ou une œuvre historique. Il cherche à comprendre les ressorts de ce conflit indochinois, en révéler les secrets et trouver les responsables. La vogue des *Carnets secrets* et des *Documents confidentiels* sert l'histoire de la décolonisation : de Jean-Raymond Tournoux à Claude Paillat, les informations s'accumulent. C'est par le biais de cette méthode pointilliste que Georges Chaffard a voulu apporter sa contribution à une histoire qui s'écrit à mesure qu'elle se déroule<sup>989</sup>. Ces journalistes recherchent les processus de décision, interrogent les témoins dans une démarche à la fois d'enquêteur et d'historien, créant un genre d'historiographie journalistique insérée dans le cadre de *L'histoire immédiate*<sup>990</sup> utilisée par Jean Lacouture, qui en fait une collection. Une histoire, une écriture à *chaud* qui, dans le cas de l'Indochine, est représentée par des journalistes qui ont vécu les événements, interrogé des réseaux de témoins, utilisé des archives pour comprendre *l'histoire secrète* du pouvoir et des événements. Mais ils se veulent davantage journalistes qu'historiens. C'est ce type même de journalisme d'investigation teinté d'histoire que les historiens et les vétérans acceptent mal tant à cause de l'engagement des auteurs, de leur manque de recul, de leur goût pour des secrets qui peuvent servir de caution ou de rejet des politiques. Ce que Vincent Quivy appelle d'une manière très critique « L'histoire sans l'historien »<sup>991</sup>.

Jean Lacouture, en particulier est, aux yeux de plusieurs vétérans rencontrés, l'intellectuel *gauchiste* dont ils se sont toujours méfiés, ne lui pardonnant pas son goût passé pour Ho Chi Minh et ses premières réactions enthousiastes devant l'entrée des Khmers rouges à Phnom Penh en 1975<sup>992</sup>. Georges Chaffard qui se décrit comme un « flâneur salarié »<sup>993</sup>, a abordé les guerres sur un temps relativement long, *Les carnets secrets de la décolonisation* sur l'Algérie et l'Indochine<sup>994</sup> en 1965 et sur *Les deux guerres du Vietnam* en 1969<sup>995</sup>. Claude Paillat, en 1950, est un jeune reporter en Indochine pour *Paris Match*. « Il sait fouiner » dit le biographe de Lucien Bodard, Olivier Weber. « Il recueille information sur information, gagne la confiance des officiers<sup>996</sup> ». Le secret le passionne. C'est lui qui présente à Bodard le capitaine Mattéi dont Bonnecarrère a fait son héros et qui s'épanche au retour de la RC 4, lui qui a failli être sacrifié en attendant, dans son poste de Na Cham, les rescapés des colonnes Charton et Le Page. C'est Paillat qui permet à son illustre aîné de rencontrer d'autres survivants et de s'appropriier ses informations quand il est lui-même expulsé

---

<sup>989</sup> Jean Lacouture, « Les carnets secrets de la décolonisation », *Le Monde*, 16 juillet 1965. En ligne : <https://www.lemonde.fr/archives/article/1965/07/16/les-carnets-secrets-de-la-decolonisation21801841819218.html> (Consulté la dernière fois le 4 novembre 2021).

<sup>990</sup> « Je tiens à préciser que je ne suis pas l'inventeur du concept d'histoire immédiate », dit Jean Lacouture, la formule étant due à l'éditeur du Seuil Paul Flamand. Lu dans Guy Pervillé, « Qu'est-ce que l'histoire immédiate ? », *Cahiers d'histoire immédiate*, GRHI (groupe de Recherche en Histoire immédiate) n° 37-38, Toulouse, juillet 2010.

<sup>991</sup> Vincent Quivy, « Le journalisme : histoire sans historien », *Communication et Langages*, 1994, n° 102, pp. 79-92.

<sup>992</sup> Explication lue et entendue dans plusieurs témoignages de vétérans d'Indochine.

<sup>993</sup> Mot cité dans Rober Gauthier, livres du mois, *Le Monde Diplomatique*, mai 1965, p. 5.

<sup>994</sup> Georges Chaffard, *Les carnets secrets de la décolonisation*, tome 1 Paris, Calmann Lévy, 1965, 346 p., tome 2, 1967, 439 p.

<sup>995</sup> *Les deux guerres du Vietnam*, de Valluy à Westmoreland, Paris, La Table Ronde, 1969, 459 p.

<sup>996</sup> Olivier Weber, *Lucien Bodard, un aventurier dans le siècle*, Paris, Plon, 1997, 1021 p. ; p. 523.

d'Indochine. Il accumule toute sa vie des dossiers, des témoignages, des archives dont il se sert pour faire dix ans plus tard, son *Dossier secret de l'Indochine*<sup>997</sup> : « Ce livre se veut et n'a pas d'autre ambition que d'apporter sur la guerre d'Indochine un témoignage vécu par les principaux officiants du drame : hommes politiques ou généraux<sup>998</sup>. » L'auteur ne sous-estime pas le témoignage des hommes de terrain, mais il s'agit là de définir des responsabilités au plus haut niveau. Ce n'est donc pas un genre mémoriel ni journalistique qui plait aux vétérans. Citons également, dans cette recherche, Jean-Raymond Tournoux, qui évoque la guerre d'Indochine dans *Secrets d'État* en 1960, à propos de Dien Bien Phu et de l'ACUF<sup>999</sup>. Un peu plus tard, dans les années 1970, c'est Jacques-René Doyon qui se signale par un sujet aussi douloureux et peu abordé que les déserteurs du CEFEO ralliés au Vietminh. Il n'est pas un correspondant de guerre d'Indochine mais de celle du Vietnam, pour *Combat* et *Le Figaro*. Il n'a pas forcément le goût du secret mais s'intéresse à un tabou. Lui aussi apporte sa recherche de témoignages, sa rigueur et son analyse dans un domaine que l'armée et les vétérans ne souhaitent pas évoquer. *Les soldats blancs d'Ho Chi Minh*<sup>1000</sup> passe donc rapidement pour un ouvrage pro - communiste, d'autant que Jacques-René Doyon interviewe des déserteurs amnistiés en 1966 qui vivent paisiblement en France. C'est toutefois un ouvrage sur un sujet neuf qui fait référence car il n'a pas connu beaucoup de successeurs<sup>1001</sup>. Pierre Accoce, journaliste médical à *l'Express* publie *Médecins à Dien Phu* en 1972, dix-huit ans après l'ouvrage du commandant Grauwin qui avait été le premier à écrire sur le corps médical pendant cette bataille, mais dont le livre était apparu très autocentré. Pierre Accoce rend hommage au travail de l'ensemble du corps médical de la bataille et diminue Grauwin, qui a eu le tort d'être libéré par l'APV, le 13 mai 1954 avec deux médecins pendant que les autres prenaient le sentier de la captivité, pour valoriser le chirurgien Jacques Gindrey, plus représentatif à ses yeux<sup>1002</sup>.

#### 1.2.3.4 Une aide essentielle pour les mémoires combattantes d'Indochine : le cinéma, entre le romanesque et le réalisme

« Si la guerre d'Algérie est une guerre sans nom, celui de la guerre d'Indochine résonne quant à lui dans le vide. Elle est à proprement parler un trou de mémoire filmique<sup>1003</sup>. » (Delphine Robic-Diaz).

Ce domaine est représenté par la formule de « trou de mémoire cinématographique », élaborée par Delphine Robic-Diaz à propos de l'Indochine, qui en a fait le titre de sa thèse puis d'un ouvrage<sup>1004</sup>. J'ai déjà expliqué qu'à mon sens, cette idée est contestable car le « vide » est parsemé de films rares mais emblématiques ; un « vide » par conséquent partiellement rempli au vu de la

<sup>997</sup> Claude Paillat, *Dossier secret de l'Indochine*, Paris, Presses de la Cité, 1964, 407 p.

<sup>998</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>999</sup> Jean-Raymond Tournoux, *Secrets d'État*, Paris, Plon, 1960, 496 p.

<sup>1000</sup> Jacques-René Doyon, *Les soldats blancs d'Ho Chi Minh*, Paris, Fayard, 1973, 521 p.

<sup>1001</sup> Jusqu'à l'ouvrage d'Adila Bennedjai-Zou et Joseph Confavreux, *Passés à l'ennemi*, Paris, Tallandier, 2014, 288 p.

<sup>1002</sup> Pierre Accoce, *Médecins à Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1972, 241 p.

<sup>1003</sup> Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français : images d'un trou de mémoire*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>1004</sup> *Ibid.*

qualité des productions, qui ne s'inscrivent pas durablement dans la mémoire collective de la société française mais impressionnent le monde combattant et les passionnés du conflit qui voient cette période comme fondatrice de leur mémoire collective. Jusqu'en 1975, en une vingtaine d'années, une douzaine de films sont réalisés sur ce conflit ou son implication directe ; quatre d'entre eux étant particulièrement marquants. Les films hollywoodiens sur le Vietnam ne sont, à cette époque, pas si nombreux puisque le début officiel de l'intervention américaine au Vietnam ne date que de 1965. Par contre, la masse d'images engrangée par les reporters, opérateurs de l'armée et autres médias civils et militaires a fourni le matériau de nombreux documentaires, sortis depuis plus de cinquante ans<sup>1005</sup>. Les images ont régulièrement informé la population américaine au fur et à mesure du conflit, finissant par la dresser contre lui.

Les films ne montrent pas tous une suite de combats et de violence. Delphine Robic-Diaz les a classés en films de guerre, films policiers et à suspense, mélodrames et comédies. La catégorie la plus importante pendant les vingt premières années, est naturellement celle des films de guerre. Ce sont les États-Uniens qui ouvrent la liste avec *Jump into hell*<sup>1006</sup> de David Butler en 1955, le premier film de guerre sur la guerre d'Indochine. Il est censé évoquer la bataille de Dien Bien Phu mais prend beaucoup de libertés avec le sujet. Deux ans plus tard, le film de Samuel Fuller, *Porte de Chine*<sup>1007</sup>, raconte un raid commando juste après la fin du conflit. Les deux films emploient des Anglo-Saxons pour jouer des combattants français et s'intéressent aux légionnaires, aux parachutistes. Mais dans ces deux cas, on ne retrouve pas l'esprit ni les faits de la guerre d'Indochine, de réalisme encore moins. Dix ans plus tard, Mark Robson réalise en 1966 *Les Centurions*<sup>1008</sup>, film particulièrement attendu car il est tiré du best-seller de Jean Lartéguy, un des romans-clés dans la construction mémorielle des vétérans d'Indochine qui, de plus, est centré sur un chef de corps, le colonel Raspéguy ressemblant à Marcel Bigeard par son comportement résolu et sa méfiance pour la hiérarchie militaire et politique. Malgré son succès aux États-Unis, il déçoit en France, probablement à cause de ses invraisemblances. Pour Bigeard, c'est une « une véritable catastrophe » mais le film lui « relève le moral<sup>1009</sup> », à une époque où sa notoriété est en panne.

Les années qui suivent *Jump into hell* sont françaises. En sept ans, cinq films évoquent la guerre d'Indochine avec des films qui ont marqué la mémoire des vétérans. *La 317<sup>ème</sup> section* est le film adapté de son propre roman éponyme par Pierre Schoendoerffer en 1965. Après un tournage épique au Cambodge avec les aléas voulus par le cinéaste d'un raid dans la jungle filmé en continu pour que le rendu soit au plus près de la réalité, il est un grand succès. C'est le meilleur film sur la guerre d'Indochine, pour les anciens combattants et bien des historiens, du moins ceux qui ont exprimé une idée. Il reste un pilier de la mémoire des vétérans. *Patrouille de choc* est le premier

---

<sup>1005</sup> Le documentaire de Ken Burns, *The Vietnam War*, en 2017, a connu une diffusion internationale.

<sup>1006</sup> David Butler, *Jump into Hell (Dans l'enfer de Dien Bien Phu)*, 1955, États-Unis, 93 minutes.

<sup>1007</sup> Samuel Fuller, *China Gate (Porte de Chine)*, 1957, États-Unis, 97 minutes.

<sup>1008</sup> Mark Robson, *Lost Command (Les Centurions)*, 1966, États-Unis – France, 129 minutes.

<sup>1009</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 418.

film de Claude-Bernard Aubert qui est également l'auteur du scénario, en 1957. Le cinéaste débutant a exercé en Indochine pendant cinq ans comme reporter. Il raconte la vie dans un poste avant qu'il soit submergé par une attaque de l'APV. C'est du moins la version de *Patrouille sans espoir*<sup>1010</sup>, avant que la censure n'incite à changer le titre en *Patrouille de choc* et de donner une fin plus positive. En pleine guerre d'Algérie, la destruction d'une unité française est intolérable ! En 1966, le cinéaste signe un second film, très différent, un cinéma de guerre avec des moments dramatiques, d'autres sentimentaux et d'autres encore, plutôt comiques, avec *Le facteur s'en va-t'en guerre*<sup>1011</sup>. On y remarque le massacre d'une colonne d'unités en retraite. Comme l'action se passe en Annam après Dien Bien Phu, elle peut être une allusion au GM 100 en 1954. Mais les séances qui évoquent le camp de prisonniers, les discours du commissaire politique sur la clémence d'Ho Chi Minh apparaissent un brin décalés par rapport à la réalité de l'époque. Toutefois, le but du film n'est pas la réalité historique. *Fort du Fou*<sup>1012</sup>, de Léo Joannon et *Parias de la gloire*<sup>1013</sup> d'Henri Decoin, sortent presque en même temps. Ils sont réalisés par des cinéastes éprouvés. Le premier en 1963, porte, lui aussi, sur un poste assiégé par l'APV et finalement abandonné par les troupes françaises en repli dans le Tonkin. Le second, en 1964, est tiré d'un roman éponyme sur l'Indochine, cette fois écrit par Roger Delpey ; il raconte l'histoire d'un soldat qui retrouve dans un poste isolé de la plaine des Joncs, un des nombreux Allemands engagés dans la CEFEO, qui a tué son frère des années plus tôt. Bien que parfois partiels, voire caricaturaux comme *Fort du Fou*, montrant des colonialistes et des hommes venus par hasard, pour fuir leur passé ou leur quotidien ennuyeux, aucun de ces films n'est vraiment à la gloire de l'armée.

Les autres productions sont de la catégorie dramatique. En 1955 sortent deux films, *Le rendez-vous des quais* de Paul Carpita et *La mort en fraude*, de Marcel Camus. Ils ont tous les deux comme caractéristique d'avoir été censurés. Paul Carpita est membre du PCF et fils de docker. Il réalise un film<sup>1014</sup> mettant en scène une histoire sentimentale sur fond de grève de dockers contre la guerre d'Indochine. Son film est interdit et le restera trente-cinq ans, jusqu'en 1990. *La Mort en fraude*<sup>1015</sup> a plus de chance. Tiré du roman de Jean Hougron<sup>1016</sup>, il n'est interdit que dans les colonies et autres territoires ultramarins. Enfin, *Un Américain bien tranquille*<sup>1017</sup>, de Joseph Mankiewicz sort en salles en 1958. Il porte sur les écrans le roman de Graham Greene paru en 1955, son seul intérêt étant le cadre de la guerre d'Indochine et la vie à Saïgon.

La télévision apporte peu à la diffusion de la mémoire d'Indochine; peu de films sur le sujet ont diffusés et encore moins de production de téléfilms. En 1974, un feuilleton télévisé intitulé *Les*

<sup>1010</sup> Claude-Bernard Aubert, *Patrouille de choc*, France, Films Ajax, 1957, 85 mn.

<sup>1011</sup> Claude-Bernard Aubert, *Le facteur s'en va-t'en guerre*, France, 1966, 95 minutes.

<sup>1012</sup> Léo Joannon, *Fort du Fou*, France-Italie, CICC et al, 1963, 85 minutes.

<sup>1013</sup> Henri Decoin, *Les Parias de la gloire*, Italie-Espagne-France, Paris-France films, 1964, 98 minutes.

<sup>1014</sup> Paul Carpita, *Le rendez-vous des quais*, France, Réalisations cinématographiques de Marseille, 1955, 75 minutes.

<sup>1015</sup> Marcel Camus, *La Mort en fraude*, Intermondia films, France, 1957, 105 minutes.

<sup>1016</sup> Jean Hougron, *Mort en fraude*, Domat, 1953, 259 p. Grand Prix du roman de l'Académie française en 1953.

<sup>1017</sup> Joseph Mankiewicz, *The Quiet American*, 1958, États-Unis, 120 minutes.



*douze légionnaires*<sup>1018</sup>, tiré d'un scénario de Paul Bonnacarrère qui en fera un livre<sup>1019</sup>, reprend l'idée du film américain *Les douze salopards*, sorti sept ans plus tôt. Il s'agit d'un commando formé de légionnaires durs, expérimentés, qui est engagé dans une opération dangereuse en Afrique contre des mercenaires, les « affreux », référence à la guerre civile au Katanga. La différence avec le film américain est une pauvreté de moyens telle que les scènes évoquant les pays les plus exotiques (Indochine, Afrique) sont tournées dans le sud de la France, de manière très visible avec des acteurs déjà âgés. Le feuilleton raconte le parcours des légionnaires depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la guerre d'Algérie avant de montrer l'ultime raid. Diffusé en 1976, il ne laisse pas de traces impérissables.

Mais la télévision et la radio proposent parfois des surprises. Marcel Bigeard, devenu général en 1967, revient dans les médias. Jacques Chancel l'invite dans son émission de radio, *Radioscopie*, le 8 novembre 1974<sup>1020</sup>. La légende de Bigeard est en pointillés. Les reportages de Lartéguy, les articles favorables à ce militaire hors normes qui réussit ses combats même dans les défaites et n'hésite pas à sortir du rang de la « Grande Muette », l'ont mis dans l'actualité pendant la guerre d'Algérie. Mais depuis quinze ans, un temps mis à l'écart par la hiérarchie militaire, il n'apparaît plus que de loin en loin. Dans cette émission, on découvre un Bigeard hostile à la guerre et marqué à vie par l'Indochine, par Dien Bien Phu. Il est invité par Bernard Pivot à *Apostrophes*<sup>1021</sup> le 14 mars 1975, où il se retrouve face à Georges Brassens et Charles Hernu pour un débat feutré.

Par conséquent, cette phase de la mémoire combattante d'Indochine n'est pas marquée d'oubli mais par l'absence de politique mémorielle publique. Elle apparaît prestigieuse aux yeux des anciens combattants car vétérans, journalistes, universitaires, romanciers, cinéastes ont produit des études et des œuvres qui comptent beaucoup dans leurs mémoires. L'exemple est venu des anciens combattants eux-mêmes qui ont mis en scène leurs souvenirs ou ceux qui leur ont été racontés, à l'image de Pierre Schoendoerffer et d'Erwan Bergot. Cette période n'est pas ou pas encore celle des « contre-témoins » de Jean-Louis Jeannelle. Il estime que « la guerre d'Indochine avait suscité une première vague d'écrits de protestation » contre le pouvoir qui les aurait « trompés »<sup>1022</sup>.

Après 1975, cette mémoire commence à s'extérioriser davantage jusqu'à l'ouverture du Vietnam au tourisme et au *réveil* de l'État en 1980. Cette phase est également celle d'une explosion de la mémoire collective. Elle se révèle au grand public, devenu sensible à son identité, son passé, avec l'éclosion d'une mémoire patrimoniale qui redécouvre le territoire français et un intérêt pour une mémoire plus sociale, historique du passé.

---

<sup>1018</sup> Bernard Borderie, *Les douze légionnaires*, série télévisée produite par Antenne 2 et Télécip, filmée en 1974 et diffusée en 1976 en 13 épisodes de 30 minutes.

<sup>1019</sup> Paul Bonnacarrère, *Les douze légionnaires*, Paris, Fayard, 1974, 350 p.

<sup>1020</sup> Jacques Chancel, *Radioscopie*, émission radiophonique, 8 novembre 1974, 52 : 35 mn.

<sup>1021</sup> Bernard Pivot, *Apostrophes*, émission télévisée, 14 mars 1975, archives de l'INA, 60 mn.

<sup>1022</sup> Jean-Louis Jeannelle, *op. cit.*, p 108.

## 2. De 1975 à 1992, la construction de l'histoire et de la mémoire de la guerre d'Indochine : le retour du refoulé ?

« Dans la plupart des cas, l'anamnèse s'inscrit dans une séquence elle aussi comparable d'une situation à l'autre. Elle succède souvent à une période d'amnésie, en tout cas d'un moment historique où le souvenir du crime ou du conflit a été plus ou moins occulté, plus ou moins tu, une fois la gestion immédiate de la sortie de guerre ou de la sortie de conflit terminée<sup>1023</sup>. » (Henry Rousso)

Ces dix-sept ans, de 1975 à 1992 marquent une grande phase mémorielle en forme d'anamnèse pour la mémoire collective. Elle change de rythme dans la découverte historique et mémorielle du conflit, à partir de 1975 jusqu'aux premiers retours en ex-Indochine des vétérans, touristiques cette fois, à la faveur de l'ouverture du Vietnam en 1992. Les conflits, massacres et exodes des années 1975 -1980, le trentenaire de Dien Bien Phu, la fin de la guerre froide ont sensibilisé l'opinion publique, ressuscité la mémoire des combattants qui voient dans l'exode des Boat People à partir de 1975 la confirmation politique de la justesse de leur guerre contre le communisme, ce qui les incite à raconter leur guerre ou à en faire l'histoire. Cette phase est à la fois marquée par l'ouverture des archives du conflit, qui profite aux historiens et aux documentaristes, par la fin de carrière des lieutenants de Dien Bien Phu et l'apparition des seules polémiques qui aient vraiment révélé le conflit à une partie de la société. Les mémoires d'Indochine sortent d'une discrétion logique qui se rapproche de ce que Freud appelle *le retour du refoulé* dans un temps psychanalytique, qui consacre l'émergence à la conscience des souvenirs les plus difficiles, même les plus traumatiques, dont les vétérans n'ont pas voulu ou pu parler, même à leur famille, et qui apparaissent pour que leurs compatriotes les connaissent.

### 2.1 Une historiographie profonde, rigoureuse ou le début des grandes manœuvres universitaires

« Les livres sur l'Indochine sont nombreux et variés. Les militaires ont écrit leurs souvenirs, les politiciens ont exprimé leur sensibilité. Quelques auteurs de gauche ont cru nécessaire de faire l'apologie de la trahison<sup>1024</sup>. » (Robert Bonnafous).

L'histoire de la guerre d'Indochine dans son ensemble est étudiée en profondeur et avec une rigueur scientifique dépassant le regard du journaliste et la créativité inventive de l'écrivain comme Lucien Bodard. La deuxième partie des années 1970 est révolutionnée par le livre de John Keegan<sup>1025</sup>, qui ne se contente pas de la guerre vue des états-majors, mais fait d'un récit de la guerre

---

<sup>1023</sup> Henry Rousso, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle*, n° 94, 2007, pp. 3-10 ; p. 9. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2007-2-page-3.htm> (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>1024</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du corps expéditionnaire français en Extrême Orient dans les camps Viêt Minh. 1945-1954*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Paul-Valéry de Montpellier, en 1985. Il publie cette thèse en livre sous le même titre, Montpellier, Centre d'histoire militaire et d'études de défense nationale (CHMEDN), *Etudes Militaires* n° 18, 1985, 367 p. ; p. 6.

<sup>1025</sup> John Keegan, *The Face of Battle : A study of Agincourt, Waterloo, and the Somme*, Londres, 1976 ; trad française, *Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont Pocket, Agora, 1976, 324 p.

ou de la bataille, une histoire vécue, perçue par les combattants. Les livres qui suivent, écrits par des historiens et historiens-combattants sont souvent plus classiques, techniques. Mais la méthode développée par les journalistes Bernard Fall, Lucien Bodard et Jules Roy qui ont mêlé histoire et mémoire va imprégner le domaine historiographique en fin de période.

### 2.1.1 Une historiographie savante, renouvelée et fondatrice

« L'Indochine l'habitera et l'inspirera toujours. Elle restera à jamais son sujet de prédilection » (Philippe Gras, évoquant son père, le général Yves Gras).

De nouveaux historiens apparaissent, militaires comme le général Yves Gras, chercheurs indépendants comme Jacques Dalloz, Alain Ruscio. Leurs ouvrages sont de plus en plus fouillés et précis, sans éléments romancés ; plus d'histoire et moins de mémoire dans un premier temps.

Pendant dix ans, des ouvrages de références donnent un vrai démarrage à une historiographie plus rigoureuse, renouvelée. L'un des ouvrages les plus importants sur le conflit reste le livre du général Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*<sup>1026</sup> publié en 1979. Tout juste auréolé de son rôle dans l'intervention victorieuse du 2<sup>ème</sup> REP à Kolwezi<sup>1027</sup> et voulant consacrer sa retraite à l'écriture, cet ancien commandant de compagnie du 7<sup>ème</sup> BCCP en Indochine, ne mêle à aucun moment sa propre mémoire aux faits. Mais sa compréhension de la guerre qu'il a faite et le souvenir des erreurs qu'il a mal vécues lui permettent de donner une analyse froide, rigoureuse et aussi impartiale que possible, n'hésitant pas à critiquer l'institution militaire et abordant les connexions politiques, diplomatiques autant que les opérations. A ce jour, son ouvrage demeure l'un des accomplis et cités sur cette guerre<sup>1028</sup>, autant par le monde combattant que par les historiens. Elle est également décrite et analysée par des historiens *civils*, qui ne sont plus forcément d'anciens journalistes ou militaires, acteurs ou témoins du conflit. Les années 1980 voient émerger deux grands historiens du conflit, même si leurs publications ne sont pas toutes tournées vers ce seul conflit.

Jacques Dalloz, historien et enseignant publié en 1987, *La guerre d'Indochine*<sup>1029</sup>, ce livre devenant également une référence ; il ne se limite pas à la question militaire, à l'histoire-bataille. Il n'évade aucun sujet à défaut de tous les développer, de l'opinion publique indifférente en Métropole

---

<sup>1026</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit. ; édition mise à jour en 1992.

<sup>1027</sup> Le colonel Yves Gras, chef de la mission militaire française à Kinshasa, organise l'intervention du 2<sup>ème</sup> REP à Kolwezi au Zaïre en mai 1978.

<sup>1028</sup> Extrait de l'allocution de son fils Philippe Gras le 12 janvier 2006 lors des obsèques de son père, pour rappeler sa carrière et son attachement à l'Indochine ; « (*L'Indochine*) sera la passion de sa vie. En Indochine, il fit tout ce qu'un capitaine pouvait y faire : les paras, le poste en haute région, le groupement mobile avec un bataillon indigène, le bataillon Muong. Avec eux, il gagne la Légion d'Honneur au combat en 1952, il a trente ans. L'Indochine l'habitera et l'inspirera toujours. Elle restera à jamais son sujet de prédilection. Il la quittera en 1953, avant le désastre final. Cela lui épargnera d'être aspiré par la cuvette de Dien Bien Phu ». Il a également combattu à Madagascar et en Algérie. Lien sur le site de la 1<sup>ère</sup> DFL, devenu indisponible.

<sup>1029</sup> Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine*, Paris, Seuil, 1987, 314 p. Critique d'Isabelle Cordonnier dans *Politique étrangère*, 1987, 52-2, pp. 512-513 ; à lire dans *Persée*, [https://www.persee.fr/doc/polit\\_0032-342x\\_1987\\_num\\_52\\_2\\_3682\\_t1\\_0512\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/polit_0032-342x_1987_num_52_2_3682_t1_0512_0000_3) (Consulté le 29 juin 2022).

jusqu'à la question du chiffrage des prisonniers du Vietminh non rendus en 1954. Bernard Droz estime cet ouvrage important « sur ce sujet, que la production historique avait trop longtemps traité en termes idéologiques, hagiographiques ou anecdotiques », rappelant un peu plus loin que ce livre a été traduit en anglais, ce qui est rare, et qu'il « demeure un ouvrage de référence par la maîtrise de l'information et la rigueur de l'exposé »<sup>1030</sup>. Dalloz publie un peu plus tard une courte étude sur *Dien Bien Phu*<sup>1031</sup> en 1991.

Alain Ruscio, docteur en histoire contemporaine, commence une belle carrière d'historien prolifique, passionné, engagé, avec six ouvrages en six ans sur l'Indochine. Le premier livre sur le conflit date de 1983 dans l'ouvrage collectif *Les guerres de la France au XX<sup>e</sup> siècle* ; Alain Ruscio rédige l'un des dix tomes, celui consacré à l'Indochine<sup>1032</sup>. Puis il explore les liens entre la CGT et ce conflit<sup>1033</sup> et enfin le rôle des communistes français et la guerre d'Indochine<sup>1034</sup>. Il publie également *Dien Bien Phu* en 1987<sup>1035</sup> et analyse à nouveau le conflit dans son ensemble avec *La Première guerre d'Indochine, la même année*<sup>1036</sup>. Il boucle une décennie très vietnamienne avec *Vietnam, L'histoire, la terre, les hommes* en 1989, livre qui réunit des textes d'auteurs différents sur l'histoire et la culture de ce pays<sup>1037</sup>. Inutile de dire que ses prises de position, ses critiques envers la guerre coloniale et ceux qui l'ont menée, la valorisation du camp des opposants et l'analyse communiste des hommes et des faits relatifs à cette guerre n'en font pas un des auteurs préférés des anciens d'Indochine. Cette première partie de sa carrière est plutôt orientée mais il ne faut pas oublier la rigueur de ses recherches qui en font un spécialiste respecté de ce conflit, et de la décolonisation en général, avec *La Décolonisation tragique (1945-1962)*<sup>1038</sup>.

Les vétérans peuvent préférer son opposé politique, Philippe Héduy, rappelé en Algérie, journaliste d'extrême-droite, et ses deux livres sur l'Indochine. *La guerre d'Indochine 1945-1954*<sup>1039</sup>, préfacé par le général Salan, est un ouvrage composé de nombreux témoignages de vétérans et agrémenté de photographies du conflit. Deux ans plus tard, il publie une *Histoire de l'Indochine* en deux tomes, de 1624 à 1954<sup>1040</sup>, très nostalgique d'une histoire coloniale qui défend l'idée d'une France impériale ayant développé et civilisé « la perle de l'Empire ». Cet angle d'analyse est bien plus prisé par les vétérans. Philippe Franchini, enfin, est un électron libre. Il est de cette génération qui n'a pas vécu la guerre d'Indochine mais qui en a ressenti l'influence

---

<sup>1030</sup> Bernard Droz, A la mémoire de Jacques Dalloz, *Outre-Mers, La loi de 1905 et les colonies*, 2005, pp. 348-349 ; pp. 331-334. En ligne [https://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2005\\_num\\_92\\_348\\_4182](https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2005_num_92_348_4182) (*Idem*).

<sup>1031</sup> Jacques Dalloz, *Dien Bien Phu*, Paris, La documentation française, 1991, 96 p.

<sup>1032</sup> Alain Ruscio, *Les guerres de la France au XX<sup>e</sup> siècle*, tome 5 *La guerre d'Indochine*, Paris, Edilec, 1983, 190 p.

<sup>1033</sup> Alain Ruscio, *la CGT et la guerre d'Indochine*, Montreuil, Institut CGT d'histoire sociale, 1984, 117 p.

<sup>1034</sup> Alain Ruscio, *Les communistes et la guerre d'Indochine*, *op. cit.*

<sup>1035</sup> Alain Ruscio, *Dien Bien Phu : la fin d'une illusion*, Paris, l'Harmattan, 1987, 124 p.

<sup>1036</sup> Alain Ruscio, *La Première guerre d'Indochine*, Paris, l'Harmattan, 1987, 286 p.

<sup>1037</sup> Alain Ruscio, *Vietnam, L'histoire, la terre, les hommes*. Paris, L'Harmattan, 1989, 433 p.

<sup>1038</sup> Alain Ruscio, *La décolonisation tragique, 1945 – 1962*, Paris, Messidor, 1987, 251 p.

<sup>1039</sup> Philippe Héduy, *La guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris SPL, 1981, 358 p.

<sup>1040</sup> Philippe Héduy, *Histoire de l'Indochine*, Paris, SPL, 1983 ; tome 1 : *la conquête, 1624-1885*, 1983, 165 p. ; tome 2 : *le destin, 1885-1954*, 1983, 354 p.

lorsqu'il est revenu vivre au Vietnam de 1965 à 1975. Ses deux livres sur les guerres d'Indochine<sup>1041</sup>, Indochine et Vietnam, sont une somme qui connaît un succès d'édition et de réédition succédant à un ouvrage plus personnel, *Continental Saigon*, où il mêle la saga familiale, celle de son père qui tenait cet hôtel devenu mythique, et sa propre vie à la tête du même hôtel lors de son retour<sup>1042</sup>.

Le système colonial continue d'être étudié d'une manière parfois politisée dans certaines universités, mais les anciens d'Indochine n'en font pas polémique car les ouvrages publiés sont peu lus ou ne le sont pas. Les tensions vont redoubler au moment de l'affaire Boudarel, en 1991. L'université Paris VII reste marquée à gauche sous la houlette de Jean Chesneaux. Georges Boudarel, devenu universitaire à Paris VII, spécialiste du Vietnam, publie un livre sur le général Giap en 1977<sup>1043</sup>. A l'Université de Nice, Paul Isoart, professeur de droit, publie *L'Indochine française 1940-1945*<sup>1044</sup> et Pierre-Richard Feray, *Le Vietnam au XX<sup>e</sup> siècle*<sup>1045</sup> ; c'est à Nice que se crée le *Centre d'études et de recherches de l'Asie orientale contemporaine* (CERAC) en 1979 avec sa revue *Approches*. D'autres historiens, moins marqués politiquement, étudient désormais la colonisation et la décolonisation, portant un regard critique sur le rôle de la France, grâce à Charles-Robert Ageron, universitaire à Tours puis à Paris XII, devenu un spécialiste et directeur de thèses incontournable sur le sujet. Robert Frank joue le même rôle sur les relations internationales. Il dirige, de 1990 à 1994, l'*IHTP* (Institut d'Histoire du Temps Présent), unité de recherches du CNRS créée en 1978<sup>1046</sup>. L'impulsion donnée par ces grands historiens permet d'organiser les premiers colloques sur la guerre d'Indochine. Non seulement ils mettent en lumière ce conflit si particulier dans le cadre de la décolonisation, mais leur impulsion permet aussi de rapprocher les historiens, l'armée et les acteurs des conflits en mettant l'accent sur les témoignages. Charles-Robert Ageron contribue au colloque de l'Institut Charles De Gaulle sur *De Gaulle et l'Indochine* les 20-21 février 1981, qui donne des éclairages sur bien des sujets, dont le *projet Vinh San*, que le chef du GPRF voulait installer sur le trône du Vietnam en 1945<sup>1047</sup>. Ageron organise ensuite le colloque de l'IHTP sur la décolonisation en octobre 1984<sup>1048</sup>, qui explique l'évolution de l'empire français entre 1936 et 1956, s'arrêtant à cette date, faute d'archives

---

<sup>1041</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine*, Paris, Pygmalion, 1988 ; *tome 1 : des origines de la présence française à l'engrenage du conflit international*, 1988, 437 p. ; *tome 2 : de la bataille de Dien Bien Phu à la chute de Saigon*, 1988, 452 p.

<sup>1042</sup> Philippe Franchini, *Continental Saigon*, Paris, Olivier Orban, 1977, 287 p.

<sup>1043</sup> Georges Boudarel, *Giap*, Paris, éditions Atlas, 1977, 192 p.

<sup>1044</sup> Il présente des textes d'historiens comme Claude Hesse d'Alzon et Pierre Brocheux, dans le cadre des « Travaux et recherches de l'Institut de la paix et du développement de l'Université de Nice » ; Paul Isoart, *L'Indochine française 1940-1945*, PUF, Paris, 1982, 244 p.

<sup>1045</sup> Pierre-Richard Feray, *Le Viêt-Nam au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1979, 272 p.

<sup>1046</sup> IHTP, Historique, *Site Internet*. En ligne : <https://ihtp2004-siteihtp2004.ihtp.cnrs.fr/spip.php?rubrique241&lang=fr> (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>1047</sup> Gilbert Pilleul, *Le Général De Gaulle et l'Indochine, 1940-1946*, Paris, Plon, 1982, 272 p.

<sup>1048</sup> Charles-Robert Ageron (dir.), *Les chemins de la décolonisation de l'empire colonial français (1936-1956)*, Paris, éditions du CNRS, 1986, 564 p.

exploitables. Un autre colloque, sous la direction de Guy Pédroncini évoque, en octobre 1990, *Leclerc et l'Indochine*<sup>1049</sup>.

Cette dynamique nouvelle alliée à l'ouverture des archives sur la fin de la guerre d'Indochine en 1984 encourage toute une série de recherches sur l'Indochine et de thèses qui succèdent à celle de Pierre Rocolle en 1967, au rythme de presque une thèse par an pendant les années 1980. Ce mouvement qui converge vers les études coloniales et post-coloniales, en France comme à l'étranger, marque l'arrivée d'une nouvelle génération d'historiens nés après la Seconde Guerre mondiale, qui vont apporter un nouvel angle d'analyse et d'intérêts. Elle se mêle à celles plus anciennes d'anciens combattants qui voient dans la recherche universitaire un cadre et une légitimation de leurs recherches, sinon de leur combat. Dans une dizaine de thèses soutenues pendant cette phase, on peut remarquer, en 1980, celle du colonel Claude Hesse d'Alzon, qui ouvre la série, portant sur la période précédant la guerre d'Indochine et qu'il intitule *Préambule à l'étude des guerres d'Indochine*<sup>1050</sup>. Deux ans plus tard, Stein Tonnesson soutient à l'université d'Oslo une thèse sur le déclenchement de la guerre d'Indochine<sup>1051</sup>, un point de vue intéressant mais qui s'oriente plutôt à parler des provocations françaises comme un piège tendu à la RDV, provoquant l'insurrection du 19 décembre 1946, ce qui est contestable pour une partie des historiens et pour les anciens combattants français. Philippe Devillers soutient une thèse<sup>1052</sup> en 1983 à la Sorbonne, comparant une décolonisation négociée en Indonésie et une guerre de décolonisation en Indochine. L'année suivante, en 1984, Alain Ruscio étudie le côté politique avec *Les communistes français et l'Indochine (1944-1954)*<sup>1053</sup> et analyse le rôle du seul parti politique favorable à l'indépendance. Pour les vétérans, la plus importante est celle du colonel Robert Bonnafous, sous la direction d'André Martel en 1985, qui porte sur les camps de la RDV qu'il a lui-même subi. Association et anciens combattants s'appuient toujours sur elle, en dépit des inflexions marquées par les thèses postérieures.

La thèse de Michel Bodin en 1991 sur les FTEO<sup>1054</sup> du corps expéditionnaire met en valeur celui qui va devenir le grand spécialiste de la guerre d'Indochine. A cette date, il a déjà publié plusieurs articles dans la *Revue Historique des Armées*, sur le CEFEO et sur les troupes africaines en

---

<sup>1049</sup> Guy Pédroncini (dir.), *Leclerc et l'Indochine (1945-1947)*, Paris, Albin Michel, 1992, 433 p.

<sup>1050</sup> Claude Hesse d'Alzon, *La présence militaire française en Indochine 1940-1945 : contribution en guise de préambule à l'étude des guerres d'Indochine*, thèse d'histoire contemporaine, soutenue à l'Université Paul-Valéry de Montpellier, en 1980.

<sup>1051</sup> Stein Tonnesson, *The outbreak of the war in Indochina 1946*, thèse d'histoire, soutenue à l'Université d'Oslo, 1982 ; elle est publiée cinq ans plus tard : Stein Tonnesson, *1946, déclenchement de la guerre d'Indochine. Les Vêpres tonkinoises du 19 décembre*, Paris, L'Harmattan, 1987, 272 p.

<sup>1052</sup> Philippe Devillers, *Conflits de décolonisation en Asie du Sud-Est : Indochine et Indonésie*, Thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université Paris-Sorbonne en 1983.

<sup>1053</sup> Alain Ruscio, *Les communistes français et l'Indochine (1944-1954)*, thèse de doctorat en Histoire soutenue à l'Université Paris I-Sorbonne, en 1984.

<sup>1054</sup> Forces Terrestres d'Extrême-Orient. Michel Bodin, *Le corps expéditionnaire français en Indochine 1945-1954 : le soldat des forces terrestres (1945-1954)*, Thèse de doctorat en Histoire, soutenue à Paris I-Sorbonne en 1991.

Indochine<sup>1055</sup>. Cette thèse est essentielle à plus d'un titre. Elle présente un autre angle de la guerre d'Indochine, celui du terrain, centrée sur les combattants. L'historien utilise les archives les plus variées, jamais dépouillées auparavant, comme les rapports moraux des chefs de corps, mais également de nombreux témoignages écrits et oraux sur la base de questionnaires envoyés aux anciens combattants à partir de 1978, qui nourrissent ses recherches. Il devient, depuis cette date, le seul historien exclusivement attaché à la guerre d'Indochine, à laquelle il consacre la quasi-totalité de ses recherches. Se servir de toutes les sources disponibles permet d'écrire une histoire totale<sup>1056</sup>. Les réponses des anciens combattants sont toutefois souvent vagues. Le traumatisme est encore trop pesant et il existe peut-être une certaine méfiance envers les universitaires. Mais l'histoire et les mémoires de la guerre d'Indochine trouvent là un nouvel élan sous le label universitaire. Michel Bodin, par ailleurs, fait partie des historiens<sup>1057</sup> qui, d'entrée, datent le début du conflit de 1945, et non de 1946. Citons ensuite les thèses qui analysent la participation des différentes populations au conflit indochinois Yao Kouassi<sup>1058</sup>, Annie Françoise Roulet<sup>1059</sup> et Pierre Bègue<sup>1060</sup>. Laurent Césari l'étudie plutôt sous l'angle de la politique internationale à partir des rapports entre les États-Unis et la France pendant ce conflit, de 1945 à 1957<sup>1061</sup>.

### 2.1.2 De nouveaux axes de recherche : l'étude d'un passé plus proche

« L'analyse des mémoires collectives peut et doit devenir le fer de lance d'une histoire qui se veut contemporaine » (Pierre Nora).

Le début des années 1980 est, de tout manière, une période faste pour les études militaires et stratégiques. Il est temps de dépasser le tropisme de la Seconde Guerre mondiale et d'ouvrir les organismes et comités, les revues, à d'autres sujets plus récents qui n'empêchent pas un minimum de recul propice à l'analyse, dans le contexte d'une guerre froide qui s'essouffle puis disparaît.

Le *Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale* en est le premier exemple. Structure prolifique qui a défriché un champ considérable, il doit s'ouvrir à d'autres conflits et d'autres domaines pour se renouveler, sous l'impulsion d'Henri Michel, favorable à une « histoire immédiate ». Créé en 1951, il est intégré en 1978 à une nouvelle structure, l'*IHTP* (Institut

---

<sup>1055</sup> Michel Bodin, « Inadapté ou inadaption ? Le corps expéditionnaire en Extrême-Orient », *RHA*, n° 3, 1979, pp. 231-252 ; Michel Bodin, « Les troupes africaines en Indochine », *RHA* n° 4, 1989, pp. 17 à 26.

<sup>1056</sup> « Mon questionnaire portait avant tout sur trois grands aspects : la sociologie des hommes, leur vie en Indochine et leurs impressions avant, pendant et après leur séjour. J'ai envoyé ou fait envoyer et distribuer environ 1700 questionnaires avec un rendement de moins de 10 % ». Courriel de Michel Bodin, reçu le 6 novembre 2017.

<sup>1057</sup> Yves Gras, Alain Ruscio, Philippe Héduy.

<sup>1058</sup> Yao Kouassi, *La participation militaire de l'Afrique noire à la guerre d'Indochine (1947-1955)*, thèse de doctorat en histoire soutenue à l'Université de Paris I – Sorbonne en 1986.

<sup>1059</sup> Annie Françoise Roulet, *Un aspect des rapports franco-vietnamiens : la formation de l'armée vietnamienne, 1948-1954*, thèse de doctorat en Histoire soutenue à l'Université de Strasbourg 3 en 1988.

<sup>1060</sup> Pierre Bègue, *Les populations autochtones dans la guerre d'Indochine (1946-1954)*, Thèse de doctorant en Histoire, soutenue à l'Université de Nice en 1989.

<sup>1061</sup> Laurent Césari, *La France, les États-Unis et l'Indochine, 1945-1957*, Thèse de doctorat en Histoire, soutenue à l'Université Paris 4 en 1991.

d'Histoire du Temps Présent), au moment où les lois de 1978 et 1979 facilitent l'accès aux archives en réduisant les délais et permettent d'envisager l'ouverture à une histoire plus récente. De nouvelles revues et d'autres organismes permettent d'alimenter les recherches et les publications, notamment avec le *Centre d'histoire militaire et d'études de défense nationale de Montpellier* (CHMEDN) déjà cité, le *Centre d'études des politiques de défense* (CEPODE) de la Sorbonne et la *Fondation pour les Études de Défense Nationale* (FEDN). Ajoutons dans le sillage des études sur la guerre américaine du Vietnam, les publications universitaires de l'université de Berkeley avec la revue *Indochina Chronology* à partir de 1982 et la création de l'*Institute of East Asian Studies* en 1978. L'Université de Yale, à partir de 1983, crée le *Vietnam Forum*. Au sein de la Texas Tech Université, le Vietnam Center, depuis 1989, classe tout type de documentation écrite et oral comprenant des sources sur la guerre d'Indochine. Les Postcolonial Studies pratiquent une recherche basée sur la transdisciplinarité qui ne peut que conforter certains des historiens français engagés dans les études de la colonisation et de la décolonisation dans la même démarche. Les historiens américains n'ont, d'ailleurs pas attendu la guerre du Vietnam pour étudier l'Indochine. Les ouvrages d'Ellen Joy Hammer de la Stanford University<sup>1062</sup> et de Georges Armstrong Kelly<sup>1063</sup>, passé par Stanford, Harvard et le MIT, en font foi.

Dans ce renouvellement historiographique conforté par de nouvelles lois, de nouvelles générations d'historiens et leur intérêt pour de nouveaux sujets, il convient de rappeler l'importance du lien entre mémoire et histoire qui se tisse dans les années 1970. La question des mémoires est d'autant plus prisée qu'elle devient, au même moment, un concept à la mode. Philippe Joutard<sup>1064</sup> a montré l'engouement des Français pour un passé patrimonial et l'appropriation par les historiens de ce lien matérialisé dans le livre *La Nouvelle Histoire*. Pierre Nora, dans l'article « mémoire collective », assure : « L'analyse des mémoires collectives peut et doit devenir le fer de lance d'une histoire qui se veut contemporaine<sup>1065</sup>. » Il s'agit d'un ouvrage de 1978 qui montre l'évolution et l'intégration rapides du concept dans la manière de concevoir une histoire élargie puisqu'il n'apparaissait pas, quatre ans plus tôt dans *Faire de l'histoire*<sup>1066</sup> des mêmes Le Goff et Nora. Les deux historiens confirment leur intérêt pour ces questions, le premier en publiant, en 1978, *Histoire et Mémoire*<sup>1067</sup>, le second, ce qui reste son œuvre majeure, *Les lieux de mémoire*, tomes publiés entre 1984 et 1992<sup>1068</sup>, dans laquelle, d'ailleurs, la guerre d'Indochine ne figure pas ou peu. Mais ces ouvrages, écrits par les grands historiens de leur temps, légitiment un axe de recherches qui se révèle fructueux,

---

<sup>1062</sup> Ellen Joy Hammer, *The struggle for Indochina*, Stanford, Stanford University Press, 1954, 342 p.

<sup>1063</sup> Georges Armstrong Kelly, *Lost soldiers : the French Army and Empire in crisis : 1947-1962*, Cambridge, The MIT Press, 1965, 404 p.

<sup>1064</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris, éditions La Découverte, 341 p. ; édition La Découverte/poche, 2015, 342 p., p. 21.

<sup>1065</sup> Jacques Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz-CEPL, 1978, 574 p. ; p. 401.

<sup>1066</sup> Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, 3 volumes, Paris, Gallimard, 1978, 763 p.

<sup>1067</sup> Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Folio histoire, 1988, 416 p.

<sup>1068</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoires*, Paris, Gallimard, 3 tomes : *tome 1 La République*, 1984, 720 p. ; *tome 2 La Nation*, 1986, 672 p. ; *tome 3 Les France*, 1992, 1040 p.



contribuent à l'idée de faire émerger des études subalternes grâce aux témoignages d'acteurs d'un épisode historique, d'une micro-histoire.

## 2.2 Des mémoires qui s'amplifient grâce à la littérature combattante

« Après avoir longtemps été négligé par les historiens, malgré sa profusion, le témoignage combattant occupe désormais une place centrale dans le renouvellement de l'historiographie de la Grande Guerre par l'histoire culturelle ou sociale et dans les polémiques qui l'accompagnent. Il semble être définitivement passé du "statut d'élément illustratif" à celui d'élément constitutif de l'histoire<sup>1069</sup>. » (Nicolas Beaupré).

Les anciens d'Indochine ne restent pas tous repliés sur leurs souvenirs. La phase de *retour du refoulé*<sup>1070</sup>, que reprend Henry Rousso, existe bel et bien. Ils veulent évoquer la mémoire de ceux qu'ils considèrent comme des « héros oubliés », leurs camarades de combat qu'ils ont laissé derrière eux et auxquels ils veulent rendre hommage en témoignant, sans spécialement valoriser leur propre rôle. Cette période est le départ d'une bibliographie impressionnante de la biographie des soldats emblématiques d'Indochine, d'une riche littérature combattante que l'historien, d'après Jean-Jacques Becker et Nicolas Beaupré pour ce qui est de la Première Guerre mondiale, peut insérer dans la construction de l'histoire avec les précautions d'usage. Cela peut s'envisager pour la guerre d'Indochine, grâce au croisement des sources.

### 2.2.1 L'âge d'or de la littérature combattante et de l'autobiographie justificatrice

« Je sais bien qu'on tire peu profit de l'expérience des autres. Tout de même, certaines choses doivent être dites. » (Jean-Jacques Beucler)

Les années 1975-1992 sont une période faste pour ces écrivains combattants des guerres de décolonisation comme Erwan Bergot, Pierre Sergent, tous deux lieutenants en Indochine, Georges Fleury, ancien commando en Algérie, qui allient l'histoire, la mémoire des combattants, la biographie, le roman. Les anciens combattants adhèrent avec reconnaissance à cette œuvre qui élargit leur propre savoir, les plonge dans le milieu qu'ils ont connu, sans l'opprobre ni les critiques des milieux plus hostiles à l'armée et aux conflits de décolonisation qui les ont atteints.

Ces écrivains, professionnels de la guerre, ont su rendre vivantes, une fois les conflits passés, leur histoire et leur mémoire grâce à une plume alerte qui met en scène les combats dans un paysage fascinant ayant la vertu de frapper l'imagination du public et lui faire réellement *vivre* la guerre. C'est tout d'abord une période faste pour des éditeurs comme les *Presses de la Cité* qui exploitent

---

<sup>1069</sup> Nicolas Beaupré, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », dans *Vingtième Siècle*, n°112, 2011, pp 41-55. En ligne : <https://www.cairn.info/journal-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2011-4-p.-41.htm#re1no1> (Consulté le 5 juin 2022).

<sup>1070</sup> Si cette formulation dérange les vétérans d'Indochine, je leur présente par avance toutes mes excuses pour cet usage d'une formule largement employée par les historiens de la mémoire.

cette veine populaire prolifique et imagée dans l'air du temps. Des dizaines de livres, souvent édités en poche, avec des couleurs vives dans les collections *Troupes de choc* ou *Frères d'armes*, constituent une littérature populaire, surtout lorsqu'elle évoque des figures connues comme Bigeard, les corps d'élite, des batailles emblématiques. C'est l'âge d'or de la biographie combattante et de l'histoire des unités de choc en Indochine. La liste des écrivains de guerre est peu impressionnante par leur nombre ; elle l'est par celle de leur production littéraire.

L'un des plus représentatifs et créatifs de cette période est Erwan Bergot, qui poursuit son œuvre sur les combattants d'Indochine et d'autres conflits débutée en 1964, avec pas moins d'une douzaine de livres en seize ans sur ce seul sujet, toujours dans la même veine, en mêlant rigueur des faits, galerie de personnages et dialogues romancés. Mais l'intérêt de cette abondante littérature, outre son succès auprès des vétérans et d'un plus large public, est sa diversité. En effet, son tropisme indochinois lui permet de créer deux suites romanesques, *Les sentiers de la guerre*<sup>1071</sup> en 1981-1983 et *Sud Lointain*<sup>1072</sup>, en 1990-1991, de trois tomes chacune, construisant une même fresque amenant de jeunes gens courageux à guerroyer, dans le doute et l'héroïsme. La première suite les conduit de la seconde Guerre mondiale à l'Algérie, une aventure destinée à finir mal comme les conflits évoqués. La seconde fresque met en scène de jeunes pionniers des colonies, en Indochine au cours du XX<sup>e</sup> siècle entre les guerres et les révoltes. Ces deux romans sont un peu la synthèse des deux amours d'Erwan Bergot, la fraternité de l'armée et la fascination de l'Indochine. Ses autres ouvrages explorent les autres genres, comme la biographie (*Bigeard* en 1988), l'autobiographie elle-aussi romancée avec le très noir *Convoi 42* en 1986, cette terrible marche, d'après celle qu'il a vécue, en mai-juin 1954 de Dien Bien Phu au camp n°1 ; l'histoire des unités (*Bataillon Bigeard* en 1976, *Commandos de choc en Indochine* en 1975, *Gendarmes au combat, Indochine 1945-1955* en 1985 ; les batailles avec *La bataille de Dong Khé* en 1987. Dans un ouvrage plus historique, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, en 1979, il fait revivre le tout début de la bataille dans sa compagnie de légion, où l'on compte les premiers morts du 13 mars 1954<sup>1073</sup>. Tout se mélange dans le style Bergot : des faits réels, leur analyse, des sentiments, des anecdotes, des dialogues sans doute inventés, des analyses historiques. C'est une méthode dynamique et variée qui plaît à un public plutôt familial du domaine militaire.

Pierre Sergent est moins prolifique qu'Erwan Bergot mais il est très souvent cité par les vétérans comme l'un des leurs, qui a réussi à *en parler*. Lui aussi s'essaie à la suite romanesque de la guerre d'Indochine avec *Les voies de l'honneur* en trois tomes, de 1987 à 1990<sup>1074</sup>, l'itinéraire d'un saint-cyrien de la défaite de juin 1940 à la fin de la guerre d'Algérie, en passant par l'Indochine et par

---

<sup>1071</sup> Erwan Bergot, *Les sentiers de la guerre*, Paris, Presses de la Cité, tome 1 : *les sentiers de la guerre*, 1981, 295 p. ; tome 2 : *Frères d'armes*, 1982, 316 p. ; tome 3 : *Le flambeau*, 1983, 299 p.

<sup>1072</sup> Erwan Bergot, *Sud Lointain*, Paris, Presses de la Cité, tome 1 : *Le courrier de Saigon*, 1990, 602 p. ; tome 2 : *La rivière des parfums*, 1990, 547 p. ; tome 3 : *Le maître de Bao Tan*, 1991, 509 p.

<sup>1073</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1979, 344 p.

<sup>1074</sup> Pierre Sergent, *Les voies de l'honneur*, Paris, Presses de la Cité, tome 1 : *les voies de l'honneur*, 1987, 313 p. ; tome 2 : *la Revanche*, 1989, 283 p. ; tome 3 : *le coup de grâce*, 1990, 278 p.

Dien Bien Phu. Une écriture très patriotique qui se ressent également dans ses ouvrages sur les unités tel le 2<sup>ème</sup> BEP qu'il a connu comme jeune lieutenant<sup>1075</sup>. Son livre le plus surprenant est l'histoire d'un légionnaire rallié à l'APV dont le parcours est original dans sa bibliographie<sup>1076</sup>.

Raymond Muelle, comme plusieurs de ses camarades écrivains combattants de cette période, a quitté l'armée après le putsch d'Alger, à la fin de la guerre d'Algérie, écœuré d'être radié pour sa proximité avec l'OAS. Mais il a eu le temps, avec deux séjours en Indochine, ses expériences dans les parachutistes, la légion-parachutiste, le SDECE, de glaner expériences et documentation. Il fait l'historique de plusieurs unités parachutistes<sup>1077</sup> et de celle, moins commune, du BILOM, le bataillon d'infanterie légère d'outre-mer, formé en 1948-1949 par des volontaires français, anciens SS et des volontaires français dans la LVF fait prisonniers en 1945<sup>1078</sup>. L'auteur garde une certaine complaisance pour eux parce qu'ils ont été courageux et qu'ils ont assumé leurs choix.

Dans la liste des écrivains de guerre, anciens d'Indochine, Alain Gandy (Alain Gandelin dans le civil) est l'un des seuls écrivains combattants de cette époque à avoir connu une carrière complète qui ne se soit pas arrêtée à cause du putsch d'Alger. Mais son parcours est original : d'abord trente-six ans dans les parachutistes puis dans la cavalerie, comme officier saint-cyrien. Après avoir été exclu pour raisons disciplinaires, il se rengage comme sous-officier dans la légion étrangère, de 1959 à 1980. La retraite venue, poussé par Erwan Bergot, il a tiré de ses vies militaires plusieurs livres sur l'Indochine et ses autres guerres avec des récits et romans sur la légion<sup>1079</sup>, la cavalerie<sup>1080</sup>, et une biographie de Salan en 1990<sup>1081</sup>. Il est décédé en 1986. La guerre subversive passionne Roger Trinquier<sup>1082</sup> dont les livres sur cette guerre nouvelle, moderne font foi. Il compile ses souvenirs en 1978 dans une autobiographie désabusée, rarement citée, en 1978, *Le temps perdu*<sup>1083</sup>. Son premier commandement en Indochine au sein du 2<sup>ème</sup> BCCP<sup>1084</sup> et ses engagements pour la contre-guérilla avec le service Action du SDECE et le GCMA lui donnent également la matière d'un livre en 1976<sup>1085</sup>. Ce sont ces expériences d'une guerre sans limites qui l'amèneront à un engagement du même type en Algérie, réutilisant les techniques apprises ou subies en Indochine.

---

<sup>1075</sup> Pierre Sergent, *Paras-Légion. Le 2e BEP en Indochine*, Paris, Presses de la Cité, 1982, 253 p.

<sup>1076</sup> Pierre Sergent, *Un étrange monsieur Frey*, Paris, Fayard, 1982, 348 p.

<sup>1077</sup> Raymond Muelle, *Le premier bataillon de choc en Indochine, 1947-1948*, Paris, Presses de la Cité, 1985, 312 p. ; *Bérets rouges en Indochine : la demi-brigade SAS, février 1946-juin 1948*, Paris, Presses de la Cité, 1986, 333 p.

<sup>1078</sup> Raymond Muelle, *Le bataillon des réprouvés, Indochine 1949-1950*, Paris, Presses de la Cité, 1990.

<sup>1079</sup> Alain Gandy, *La dernière rafale*, Paris, Presses de la cité, 1985, 279 p. ; *Légion étrangère cavalerie. Le Royal Etranger*, Paris, Presses de la Cité, 1985, Poche, 316 p. ; *La légion en Indochine*, Paris, Presses de la Cité, 1988, 191 p. ; *la grande aventure du 1er REC*, Paris, Presses de la cité, 1991, 221 p.

<sup>1080</sup> Alain Gandy, *L'escadron*, Paris, Presses de la Cité, 1983, 199 p. ; un récit sur des spahis qui gardent une plantation en Indochine, en 1948. Alain Gandy, *Spahis*, Paris, Presses de la cité, 1987, 278 p.

<sup>1081</sup> Alain Gandy, *Salan*, Paris, Perrin, 1990, 438 p.

<sup>1082</sup> Né en 1908, il est sorti sous-lieutenant de Saint-Maixent en 1933 et a été affecté au Tonkin avant la Seconde Guerre mondiale. Il a atteint le grade de colonel avant, comme bien d'autres, de voir sa carrière stoppée pour son hostilité à la politique de De Gaulle. Absent lors du putsch d'Alger, c'est son action au Katanga qui le met sur la touche.

<sup>1083</sup> Roger Trinquier, *Le temps perdu*, Paris, Albin Michel, 1978, 442 p.

<sup>1084</sup> Roger Trinquier, *Le premier bataillon de bérets rouges, Indochine 1947-1949*, Paris, Plon, 1984, 259 p.

<sup>1085</sup> Roger Trinquier, *Les maquis d'Indochine*, Paris, éditions Albatros, 1976, 261 p.

Marc Bertin, en 1991, se rappelle avoir été un officier pilote qui vole au quotidien en Packet C 119 sur Dien Bien Phu<sup>1086</sup>. Pierre Darcourt, Paul Vanuxem et Henri de Brancion participent davantage à cette mémoire historique pour des sujets qui les ont marqués, dans lesquels ils ont évolué mais sans écrire leurs mémoires ; le premier avec la biographie de Bay Vien, un chef de secte des Binh Xuyen devenu un général très convenable de Bao Dai et l’allié du CEFEO<sup>1087</sup> et le second avec l’épopée de De Lattre en 1951, dont il a été l’un des *colonels d’armée*<sup>1088</sup>. Henri de Brancion, enfin, publie un ouvrage sur une unités mythique d’Indochine, *Le commando Bergerol*, en 1988<sup>1089</sup>.

Respecté pour ses livres, ses films et documentaires, on pourrait croire que Pierre Schoendoerffer a vaincu ses démons indochinois grâce au succès. Il doit toutefois s’appuyer sur la publication préalable d’un roman, pour le proposer comme scénario et en faire, ensuite, un film. *Le Crabe-Tambour*<sup>1090</sup>, en 1976, n’est pas centré sur l’Indochine, mais ce conflit est le révélateur qui explique la carrière de l’officier-marinier Willsdorff en Algérie, frère de l’adjudant de La 317<sup>ème</sup> section. La guerre d’Indochine est ici l’élément structurant de la vie de Schoendoerffer, qui le transmet à ses personnages. En 1981, *Là-haut*<sup>1091</sup> est son dernier roman concernant la guerre d’Indochine. Mais il mettra treize ans pour le transformer en film. L’histoire est bien plus complexe que les précédents, touchant non plus une évacuation de poste ou la vie d’un commandant de LCVP<sup>1092</sup> mais un cinéaste qui disparaît pour sauver un ancien compagnon d’armes au Laos, sur fonds de services secrets. Le personnage central, Henri Lanvern, rejoint des situations et des personnages recyclés des romans précédents ; une œuvre finale qui complète la fresque *schoendoerfferienne*. Un autre ancien d’Indochine, Édouard Axelrad, administrateur colonial transformé par De Lattre en directeur de la branche presse du SPI<sup>1093</sup>, décrit l’histoire de prostituées vietnamiennes<sup>1094</sup> de l’enfance d’une dénommée Chinh jusqu’à Dien Bien Phu. C’est le début de la légende des prostituées vietnamiennes de cette bataille, qui nourrit aujourd’hui quelques échanges polémiques sur leur existence et sur leur sort, sur lesquels les archives sont inexistantes et les témoignages fragiles, après la chute du camp retranché.

Les récits de guerre tiennent une place de grande importance, surtout pour les combats les plus difficiles, en particulier les défaites. A la différence des auteurs précédents, plusieurs anciens sont les hommes d’un seul livre sur une expérience d’une telle intensité qu’elle justifie leur incursion éphémère dans le milieu littéraire, soit parce qu’ils n’ont pas l’intention de devenir

---

<sup>1086</sup> Marc Bertin, *Packet sur Diên Biên Phu*, Paris, PUF, 1991, 156 p.

<sup>1087</sup> Pierre Darcourt, *Bay Vien, le maître de Cholon*, Paris, Hachette, 1977, 417 p.

<sup>1088</sup> Paul Vanuxem, *Le général vainqueur : le destin exemplaire de De Lattre en Indochine, 1951*, Paris, SPL, 1977, 206 p.

<sup>1089</sup> Henri de Brancion, *Commando Bergerol. Indochine 1946-1953*, Paris, Presses de la Cité, 1988, 251 p.

<sup>1090</sup> Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe-Tambour*, Paris, Grasset, 1976, 332 p.

<sup>1091</sup> Pierre Schoendoerffer, *Là-haut*, Paris, Grasset, 1981, 349 p.

<sup>1092</sup> LCVP : Landing Craft, Vehicle, Personnel (LCVP), engin de débarquement américain qui a servi en Indochine sur les cours d’eaux.

<sup>1093</sup> SPI, Service de Presse et d’Information.

<sup>1094</sup> Édouard Axelrad, *Marie Casse-Croûte*, Paris, Lattès, 1985.

écrivain, soit parce qu'ils ont pu *vider leur sac*, sans vouloir aller plus loin. Pierre Charton, l'un des vaincus de la RC 4 en 1950, revient sur cet épisode qui lui a coûté quatre ans de captivité et a hâté la fin de sa carrière<sup>1095</sup>. Gérard Santelli raconte ses souvenirs du bataillon de Corée qui se dissous dans le désastre du GM 100 en 1954, et de sa participation dans tous les combats, selon lui « inutiles », qui, en Algérie, mettent fin à son engagement militaire<sup>1096</sup>. D'autres rédigent un ouvrage sur leur unité, comme Jean Le Chatelier sur le 27<sup>ème</sup> BTA<sup>1097</sup>. Albert Spaggiari est un cas à part. Le rocambolesque malfaiteur du « casse » de la Société Générale de Nice en 1976, se réfugie à l'étranger et profite de sa notoriété pour publier ses mémoires, comprenant ses souvenirs d'engagé en Indochine dans les parachutistes du 3<sup>ème</sup> BCCP<sup>1098</sup>. Son livre n'est pas inintéressant même si l'on suppose que tout n'est pas exact ; en effet, l'auteur, extraverti et inventif, avait 17 ans lors de son engagement, et a commencé son séjour en prison. Mais la violence du conflit, la déshumanisation des combattants des deux bords et la vie du soldat hors opération semblent souvent crédibles, le tout dans un langage imagé.

D'autres écrivains combattants n'ont pas fait l'Indochine. Peut-être l'ont-ils regretté. Georges Fleury et René Bail ont opéré en Algérie, mais la première guerre française de décolonisation les a marqués au point d'en faire une partie de leur bibliographie. Ancien commando en Algérie, Georges Fleury est l'un des écrivains les plus féconds sur la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie, vingt-huit ouvrages (cinquante au total sur divers sujets) en quarante ans. D'une curiosité universelle, il peut aussi bien s'intéresser aux guerres de décolonisation qu'à la pêche à pied et à la SPA. Il faudrait tout un chapitre pour en faire l'analyse. Disons simplement qu'il a écrit, pendant cette période, deux types d'ouvrages sur l'Indochine : des biographies sur des personnages, en général des sous-officiers qui ont guerroyé en Indochine et en Algérie ; d'autre part, l'histoire d'unités comme le 1<sup>er</sup> Régiment de chasseurs parachutistes<sup>1099</sup> et les fusiliers-marins commandos<sup>1100</sup>. Il compose chez Grasset sept biographies de personnages en huit ans, deux officiers et cinq sous-officiers emblématiques, des « bêtes de guerre », la plupart parachutistes ou commandos. L'un est un officier qui va régner sur plusieurs commandos vietnamiens, Jean-Louis Delayen ; il est *Le Baroudeur*<sup>1101</sup>. Vont suivre *Le Guerrier*<sup>1102</sup>, le capitaine Raphanaud, commandant du train blindé « La Rafale », en 1981, *Le Para*<sup>1103</sup> concernant René Leguéré en 1982, *Le Commando*<sup>1104</sup> avec Pierre Pihan, membre du commando François en 1951 ; enfin, en 1983, *Le*

---

<sup>1095</sup> Pierre Charton, *RC 4 : Indochine 1950, la tragédie de l'évacuation de Cao Bang*, Paris, Albatros, 1975, 223 p.

<sup>1096</sup> Gérard Santelli, *Cessez-le-Feu*, Paris, Fernand Lanore, 1977, 165 p.

<sup>1097</sup> 27<sup>ème</sup> Bataillon de Tirailleurs Algériens. Jean Le Chatelier, *Le 27<sup>e</sup> BTA : Indochine 1949 – 1954*, Vincennes, SHD, 1987, 53 p.

<sup>1098</sup> Albert Spaggiari, *Faut pas rire avec les barbares*, Robert Lafont, 1977, 306 p.

<sup>1099</sup> Georges Fleury, *Le 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs parachutistes. Tome 2 : les bataillons d'Indochine*, Paris, Lavauzelle, 1984, 112 p.

<sup>1100</sup> *Idem*, *Fusiliers - marins et commandos : baroudeurs de la Royale*, Paris, Copernic, 1980, 167 p.

<sup>1101</sup> *Idem*, *Le Baroudeur*, Paris, Grasset, 1979, 428 p.

<sup>1102</sup> *Idem*, *Le Guerrier*, Paris, Grasset, 1981, 437 p.

<sup>1103</sup> *Idem*, *Le Para*, Paris, Grasset, 1982, 393 p.

<sup>1104</sup> *Idem*, *Le Commando*, Paris, Grasset, 1983, 301 p.

*sous-off*<sup>1105</sup>. Lucien Péréra et son commando de partisans, en 1986. Il complète ce cycle avec des ouvrages similaires comme *Adieu Sergent*<sup>1106</sup> sur le sergent René Collard, de la brigade Fabien en 1944 à Dien Bien Phu, en 1984 et *Donnez-moi la tourmente*<sup>1107</sup> en 1987, sur la carrière de Roland Barra, chef du commando Vandenberghe en 1952, titre extrait de la prière du parachutiste. René Bail, engagé dans la Marine, a participé aux opérations les plus dures du conflit algérien pendant sept ans, la plupart du temps comme photographe, ce qui lui a donné l'envie de faire l'histoire des unités combattantes d'intervention qu'il a côtoyées ; l'écrivain d'une guerre brutale, très engagée. Il fait forcément la part belle aux unités de la marine avec l'histoire des commandos - marine<sup>1108</sup> et celle de l'aéronavale en Indochine<sup>1109</sup>. Il reste fasciné par l'Indochine et se sert de son talent de photographe pour bien illustrer ses ouvrages sur le sujet. Ce qui ne l'empêche pas de rendre également hommage à l'un des bataillons algériens qui a beaucoup souffert à Dien Bien Phu, le 5/7<sup>ème</sup> RTA, en 1990<sup>1110</sup>.

Les mémoires de guerres ne traitent pas seulement de sujets purement militaires. Avant la thèse de Robert Bonnafous, les anciens combattants d'Indochine ont parlé du sujet le plus délicat, les camps de prisonniers de la RDV. Cette évocation reste toutefois discrète, jusqu'à l'affaire Boudarel. Jean-Jacques Beucler, député de Haute-Saône et ancien de ce camp n° 1 pendant quatre ans de 1950 à 1954, devient secrétaire d'État dans le gouvernement Barre en 1977, auprès du ministre de la Défense puis aux anciens combattants, un passage d'un an très bref. Le député et futur ministre a livré ses souvenirs de captif du communisme Vietminh dans un petit livre *Quatre années chez les Viets*. Il estime que « certaines choses doivent être dites<sup>1111</sup> », au moment où le programme commun de la gauche peut permettre de propulser la gauche au pouvoir avec les élections législatives de 1978 ; d'où un court récit, qui « aidera peut-être les naïfs qui s'égareront »<sup>1112</sup>, dans le communisme en particulier. René Moreau, administrateur de la France d'outre-mer en mission consulaire à Vinh, est capturé par le Vietminh en décembre 1946. Ce civil, qui a le triste privilège de détenir le record de captivité en Indochine, huit ans de geôle, publie son témoignage en 1982<sup>1113</sup> ; il obtient le prix Vauban décerné par l'IDHEN. Son statut particulier de civil en captivité, son rang<sup>1114</sup> font de ce livre un témoignage à part. D'autres anciens prisonniers parviennent également à publier leur témoignage, en particulier les anciens sous-officiers, sur

---

<sup>1105</sup> *Idem, Le Sous-Off*, Paris, Grasset, 1986, 360 p.

<sup>1106</sup> *Idem, Adieu Sergent*, Paris, Grasset, 1984, 346 p.

<sup>1107</sup> *Idem, Donnez-moi la tourmente*, Paris, Grasset, 1987, 288 p.

<sup>1108</sup> René Bail, *Corsaires en béret vert : commandos marine*, Paris, Presses de la Cité, 1976, 311 p.

<sup>1109</sup> *Idem, Les pingouins d'Indochine, l'aéronavale de 1945 à 1954*, éditions maritimes et d'outre-mer, 1979, 375 p.

<sup>1110</sup> Le 5<sup>e</sup> bataillon (bataillon de marche) du 7<sup>e</sup> Régiment de tirailleurs algériens. René Bail, *Dernier baroud à Dien Bien Phu*, Paris, éditions Jacques Grancher, 1990, 253 p.

<sup>1111</sup> Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, Les Lettres du Monde, 1977, 94 p. ; p. 13.

<sup>1112</sup> *Idem*, dédicace p. 2.

<sup>1113</sup> René Moreau, *huit ans otage chez les Viets, 1946-1954*, Paris, Pygmalion, 1982, 313 p.

<sup>1114</sup> Administrateur civil, il a terminé sa carrière ambassadeur du Burundi de 1976 à 1979. René Moreau est mort deux ans après la sortie de son livre.

d'autres camps. René Mary publie *Les Bagnards d'Ho Chi Minh* en 1986. Il estime que l'« on a beaucoup parlé du camp n°1, on a surtout beaucoup écrit sur la vie menée par les officiers, adjudants-chefs et adjudants détenus par les Viets. On s'est beaucoup moins préoccupé des camps où pourrissaient mélangés sous-officiers et hommes de troupe, et pourtant ! »<sup>1115</sup>. Il est vrai que les livres de Jean-Jacques Beucler, Albert Stihlé ou Jean Pouget ont surtout évoqué ce camp très dur mais moins défavorisé du fait de la présence de médecins. Le livre de René Mary aborde de nombreux aspects de cette captivité : l'alimentation, les travaux harassants, les discours politiques mais également un fait rarement mis en avant, la libération en 1952-1953, de centaines de prisonniers du CEFEO, ce qui n'a pas empêché la mort de milliers d'autres captifs, résultat d'une rétention entre le goulag et le camp japonais de prisonniers occidentaux.

L'affaire Boudarel, survenue en 1991, amène d'autres publications, celles des anciens prisonniers du camp 113, dont il est pendant un an l'instructeur politique. C'est l'occasion à ne pas rater, Georges Boudarel jouant le rôle dans tout le pays, de bourreau et traître, vilipendé dans tous les reportages. Marc Charuel écrit le premier ouvrage<sup>1116</sup> d'une liste d'études et de témoignages publiés dans l'émotion des débuts de l'affaire, qui empêche tout recul sur l'analyse des faits. Trois livres de vétérans sortent simultanément, en 1991 pour servir d'accusation contre lui. Claude Baylé<sup>1117</sup> et Thomas Capitaine<sup>1118</sup> publient leur expérience en chargeant Boudarel et son *lavage de cerveau*. Le second livre rassemble plusieurs témoignages accusateurs et complète le réquisitoire des vétérans<sup>1119</sup>. Claude Baylé retrace également son vécu dans le camp 113. Cette affaire joue le rôle d'un accélérateur dans la mémoire collective des camps du Vietminh, d'une tribune pour les anciens prisonniers et l'ANAPI.

Les années 1980 et le début des années 1990 représentent un second temps la « mémoire des chefs » ou des « mémoires dirigeantes », au sens d'autobiographies. La perspective de fin de vie se rapprochant dangereusement, les anciens chefs veulent justifier leurs faits et gestes pendant le conflit. Le général Navarre avait publié en 1956 une justification de son action à la tête du CEFEO. Il récidive en 1979 avec une autobiographie intitulée *Le temps des vérités*<sup>1120</sup> qui couvre son entrée au Service de Renseignement en 1938 jusqu'aux Accords de Genève en 1954. Comme dans le premier ouvrage, il charge les décideurs politiques et ne bouge pas d'un iota sur le bilan de son action, regrettant surtout qu'on ne l'ait pas laissé aux manettes. Mais il reconnaît également certaines erreurs. Thierry d'Argenlieu, qui est accusé régulièrement par beaucoup d'historiens et de vétérans d'avoir pesé sur le déclenchement de la guerre d'Indochine, est décédé au Carmel de

---

<sup>1115</sup> Pierre Charton, Préface p. 11, dans René Mary, *Les bagnards d'Ho Chi Minh*, Paris, Albin Michel, 1986, 272 p.

<sup>1116</sup> Marc Charuel, *L'affaire Boudarel*, Monaco, éditions du Rocher, 1991, 233 p.

<sup>1117</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, Paris, Perrin, 1991, 274 p.

<sup>1118</sup> Thomas Capitaine, *Deux ans de captivité dans les camps du Vietminh, Captifs du Vietminh, les victimes de Boudarel parlent*, Paris, Union nationale inter-universitaire, Centre d'études et de diffusion, 1991, 62 p. Récit en ligne : <http://archives.chez.com/captif.htm> (Consulté le 29 juin 2022).

<sup>1119</sup> Cf. *infra*, p. 1205.

<sup>1120</sup> Henri Navarre, *Le temps des vérités*, Paris, Plon, 1979, 461 p.

son ordre en 1964. Mais il avait eu le temps de rédiger un « texte justificatif » avant sa mort. Sa famille publie ce texte en 1985<sup>1121</sup> et rajoute des documents pour en constituer une chronique. Jules Roy publie ses mémoires et persiste dans l'idée que la guerre d'Indochine aurait dû être évitée par l'octroi de l'indépendance dès le départ et qu'elle n'a été qu'une succession inutile de violences épouvantables. Il revient, en particulier, sur sa démission du CEFEO en 1953, justifié par cette raison<sup>1122</sup>. Jean-Jacques Beucler, sa vie politique terminée, demeure actif dans les milieux anciens combattants. Retiré à Nice, il publie en 1991, ses *Mémoires*<sup>1123</sup>, dans lesquels il revient sur son parcours indochinois et sur l'affaire Boudarel. Celle-ci donne un coup de pouce à leur publication, le livre portant un bandeau, « L'homme qui a démasqué Boudarel », sur un ton de roman d'espionnage.

On ne peut passer sous silence les mémoires assez précoces d'autres dirigeants du temps de la guerre d'Indochine ou de la période Decoux qui apportent leur lot de justifications souvent intéressantes, critiquant les politiques employées. Claude de Boisanger, rattaché au Gouvernorat général de l'Indochine et à l'amiral Decoux en tant que conseiller diplomatique, est resté au premier plan de 1941 à 1945. Son titre évocateur, *On pouvait éviter la guerre d'Indochine*<sup>1124</sup> recense les erreurs fatales à la paix, l'absence de remise en cause du système colonial, l'effacement du gouvernement général en 1945 devant l'amiral d'Argenlieu, entre autres. Georges Gauthier, ancien résident supérieur du Cambodge, puis secrétaire général du Gouvernement Général de l'Indochine en 1945 et enfin haut-commissaire de la République Française au Vietnam en 1953, a vécu toute cette période de 1940 à 1953 en tant que responsable politique et acteur de premier plan. Il revient sur la fin de l'Indochine française<sup>1125</sup>. En 1979 sortent les mémoires de l'empereur Bao Dai, *Le dragon d'Annam*<sup>1126</sup>, sur lequel personne ne se faisait d'illusion, tant l'empereur, tout à tour conseiller théorique d'Ho Chi Minh et maître sans passion d'un État national vietnamien créé de toute pièce par les Français, a du mal à justifier son manque d'intérêt pour les pratiques du pouvoir. Jacques Raphael-Leygues, enfin, est commissaire principal de la marine en Indochine de 1945 à 1950, puis conseiller de l'Union française et chargé de négociations secrètes avec la RDV et les nationalistes comme Diem entre 1952 et 1956. Il rédige *Pont de lianes*<sup>1127</sup> en 1976, pour évoquer les différentes tractations sur lesquelles on apprend beaucoup. A ce titre, ce livre est l'un des plus importants pour comprendre le conflit à travers ce, que l'auteur appelle une « chronique des occasions manquées »<sup>1128</sup> et l'échec final. L'appellation de « guerre

---

<sup>1121</sup> Thierry d'Argenlieu, *Chroniques d'Indochine 1945-1947*, Paris, Albin Michel, 1985, 467 p.

<sup>1122</sup> Jules Roy, *Mémoires barbares*, *op. cit.*

<sup>1123</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires*, Paris, France-Empire, 1991, 264 p.

<sup>1124</sup> Claude de Boisanger, *On pouvait éviter la guerre d'Indochine*, Souvenirs 1941-1945, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 1977, 159 p.

<sup>1125</sup> Georges Gauthier, *Hanoi au soleil de sang. La fin de l'Indochine française*, Paris, Société de Production Littéraire, 1978, 367 p.

<sup>1126</sup> Bao Dai, *Le dragon d'Annam*, Paris, Plon, 1979, 381 p.

<sup>1127</sup> Jacques Raphael-Leygues, *Pont de lianes*, Paris, Hachette, 1976, 286 p. Il devient ensuite député, vice-président de l'Assemblée nationale, ambassadeur en Côte d'Ivoire.

<sup>1128</sup> *Idem* ; Avant-propos p. 19.



oubliée » n'a jamais trouvé aussi peu de sens que dans ce rappel d'une bibliographie très riche, d'une grande diversité de sujets, d'auteurs et de positions sur ce conflit qui ne montre pas une mémoire collective homogène entre guerre inutile et mémoire héroïque. L'histoire et la mémoire du conflit s'enrichissent également d'autres vecteurs de connaissances.

### 2.2.2 D'autres vecteurs d'histoire et de mémoire au secours de la connaissance du conflit indochinois

« La guerre d'Indochine n'est pas totalement absente du cinéma de fiction, mais elle y occupe une place réduite<sup>1129</sup>. » (Bénédicte Chéron)

L'histoire et les mémoires s'écrivent donc dans des cadres très variés de nombreux ouvrages historiques, indépendants ou universitaires, de littérature combattante. Des autobiographies expriment des mémoires plus ou moins justificatrices de leur action passée. Mais on ne saurait oublier qu'elles interviennent à travers d'autres vecteurs nouveaux ou déjà employés qui s'emparent de ce sujet mystérieux de l'Indochine.

Preuve de l'intérêt nouveau pour l'Indochine dans les milieux artistiques, la bande dessinée explore une mémoire sous un angle littéraire et graphique. Faire une BD sur la décolonisation sous l'étiquette de « sale guerre » n'était pas gagné d'avance. Ce n'est pas encore une vague créative car elle est encore peu fournie et tardive jusqu'en 1992, mais elle existe et diversifie un peu cette production mémorielle pour un public différent. La première BD sur la guerre d'Indochine paraît en 1990 avec un premier tome, *Les oubliés d'Annam*. Le second tome paraît un an plus tard<sup>1130</sup>. Franck Giroud construit un scénario d'actualité sur une enquête policière pour retrouver un Français rallié au Vietminh qui a disparu pendant la guerre d'Indochine. L'actualité du retour des cercueils en France, en 1987 l'a probablement inspiré. Christian Lax met cette histoire originale et cette mémoire en dessin. En 1990 toujours, une autre BD paraît sur la guerre elle-même, *Une épopée française*<sup>1131</sup>, de Jan Bucquoy pour le scénario et Erwin Sels comme dessinateur. Elle ne connaît qu'un seul tome et peut être critiquée sur des détails techniques mais l'histoire apparaît vraisemblable.

Les médias ne sont pas encore porteurs du sujet. La radio n'est pas un vecteur nouveau de mémoires et, en dehors d'émissions d'information, s'intéresse peu à ce sujet méconnu. Mais une suite d'émissions tout à fait originale permet de reconstituer une trame mémorielle et un survol historique du conflit grâce à l'interview d'acteurs emblématiques du conflit. En 1990, l'émission *Chronique d'une guerre oubliée (Indochine, 1945-1954)*, sur France Culture, en 1990, dure une

---

<sup>1129</sup> Bénédicte Chéron, « Cinéma et guerre d'Indochine », dans Ivan Cadeau et al, *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, op. cit. p 231.

<sup>1130</sup> Lax-Giroud, *Les oubliés d'Annam*, Paris, Dupuis, tome 1 1990, 56 p., tome 2 1991, 56 p.

<sup>1131</sup> Jan Bucquoy et Erwin Sels, Sonja L'Hoest, *Une épopée française, tome 1 : Indochine*, Glénat, 1990, 46 p. Il n'y aura, en fait, qu'un seul tome.

semaine. Dirigée par Patrice Gélinet, réalisée par Christine Bernard-Sugy, elle permet, en sept émissions d'entretiens et d'extraits sonores divers, de réaliser un grand travail de mémoire orale en conviant des dizaines de témoins et acteurs de la guerre d'Indochine à s'exprimer en entretien direct, appuyés par les archives audios qui existent déjà. C'est une série documentaire radiophonique dont l'initiative reste aujourd'hui d'une énorme importance car elle permet de sauvegarder une mémoire combattante et civile du conflit. Elle revient rapidement sur la colonisation dans une première émission sur « Saïgon, la perle de l'Empire » (13 août 1990), puis réalise cinq émissions sur la guerre proprement dite : « Hanoi, 2 septembre 1945, la proclamation de l'indépendance » (14 août 1990) ; puis « Haiphong, Chronique d'une guerre oubliée » (15 août 1990), « Cao Bang, octobre 1950 : le désastre de la RC 4 » (16 août 1990), « Vinh yen, Janvier 1951 : l'année De Lattre » (17 août 1990) et « Dien Bien Phu, le 7 mai 1954 » (20 août 1990). Une dernière émission, le 21 août 1990, est réalisée sur « Genève, 20 Juillet 1954 : fin de la guerre ». C'est une couverture médiatique sans précédent car elle s'inscrit comme un feuilleton dans une durée limitée, pas assez long pour lasser mais attractif par son découpage et ses interventions. Cette parenthèse mémorielle a permis de rassembler des témoins peu sollicités d'ordinaire, collaborant à un travail dont Patrice Gélinet fait un devoir de mémoire.

Sur le plan cinématographique, le *trou de mémoire* constaté par Delphine Robic-Diaz s'est-il en partie comblé ? En fait, le cinéma et la télévision restent toujours discrets sur le sujet. Il existe moins de films que pendant la période précédente mais on peut distinguer des œuvres intéressantes sur le plan mémoriel. Delphine Robic-Diaz parle de guerre d'Indochine « portée disparue », dans le cinéma français, de « mémoire privée », avec une quinzaine de films qui en parlent réellement sur une cinquantaine qui l'évoquent ne serait-ce que par allusion. La question est toujours de savoir à partir de quel seuil on peut décider que la mémoire est suffisamment évoquée et à partir de quel niveau on peut constater une « disparition », dès lors que des œuvres existent tout de même ? Bénédicte Chéron parle plutôt de « place réduite »<sup>1132</sup> dans le cinéma, ce qui semble un constat plus approprié. Il est vrai que, pendant cette période de dix-sept ans, de 1975 à 1992, face à la production hollywoodienne sur la Seconde Guerre mondiale (quinze films), la guerre du Vietnam (douze films) et à celle, française, sur la guerre d'Algérie (huit films), l'impression est effectivement celle d'un sujet sous-développé avec cinq films. Toutefois, on trouve, dans cette petite liste, des films remarquables qui ont marqué les anciens combattants.

*Le Crabe - tambour*<sup>1133</sup>, de Pierre Schoendoerffer sort en 1976. C'est un grand succès en salle, qui revient subtilement sur la guerre d'Indochine, parcours difficile et dramatique pour l'officier de marine Willsdorff, avec une poésie pleine de finesse et de nostalgie, servie par l'exceptionnalité des images marines et des huis clos de Raoul Coutard, autre ancien d'Indochine. Il attire plus d'un million deux cent mille spectateurs. Mais c'est le seul réel succès de cette période. Cinq ans plus

---

<sup>1132</sup> Bénédicte Chéron, *op. cit.*

<sup>1133</sup> Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe-tambour*, France, 1977, 120 minutes.

tard, *L'Honneur d'un capitaine*<sup>1134</sup> raconte le procès d'un professeur accusant un officier tué en Algérie d'avoir été, avant de mourir, un tortionnaire. Outre que Raoul Coutard n'est plus le chef-opérateur et que le film n'a pas la saveur esthétique ni poétique des précédents, le film reprend des images de ceux-ci et n'a pas la même créativité ni la même fluidité que les films précédents. Peut-être est-ce volontaire du fait de la dureté du sujet. A l'arrivée, le film attire trois fois moins de spectateurs que le précédent, avec 418 000 entrées. En 1980, Claude-Bernard Aubert, sort le film *Charlie Bravo*<sup>1135</sup>, un film dérangeant puisqu'il met en scène un raid effectué en zone ennemie pour délivrer une infirmière française. Le commando massacre tous les villageois du lieu où elle est détenue sur ordre de son chef, le lieutenant Brissac et va subir ensuite la vengeance de l'ennemi. C'est un film dur, sans concession sur la violence de la guerre, sans aucune poésie dans une nature elle-même hostile. Peut-être est-ce la raison de son moindre succès mais cela ne signifie pas pour autant que ce film ne soit pas objectif. On parle beaucoup moins de *Poussière d'empire*<sup>1136</sup>, réalisé en 1983 par le franco-vietnamien Lam Lé. Il est vrai qu'il n'a pas vécu la guerre d'Indochine comme les précédents. La première partie du film se passe en Indochine et est centrée sur l'éloignement d'un combattant Vietminh qu'attend sa femme, la seconde partie se passant en France. La guerre d'Indochine n'y est évoquée qu'indirectement. Enfin, en 1991, *L'Année de l'éveil*<sup>1137</sup>, de Georges Corbiau, d'après le roman éponyme de Charles Juliet, évoque peu le conflit mais deux personnages principaux s'y retrouvent, l'un y laissant la vie.

La télévision s'est jusque-là peu manifestée sur la guerre d'Indochine. Toutefois, plusieurs documentaires l'expliquent dans des genres très différents, de 1975 à 1992. La série documentaire d'Henri de Turenne, en 1984, sur l'Indochine et le Vietnam est très critiquée par le monde combattant. Mais polémique<sup>1138</sup> ou pas, ce documentaire est le premier consacré à l'histoire de Indochine. Il intègre la guerre qui y a mis fin, et c'est déjà un point important, car il brise un silence assourdissant sur ce thème. L'ECPAD, en 1987, produit un documentaire sur la fin de la guerre d'Indochine et *Dien Bien Phu. Le sacrifice*<sup>1139</sup> avec ses images d'archives, à la manière d'un journal, très *schoendoerfferien*. Une belle réalisation qui, tout comme le titre, accentue le côté dramatique de la situation. La même année, d'ailleurs, Patrick Jeudy réalise son premier sujet sur l'Indochine, *Récits d'Indochine. Dien Bien Phu*<sup>1140</sup>.

Il faut enfin rappeler que la télévision permet de relayer une seconde polémique, lancée au cours d'un colloque au Sénat, le 23 février 1991, par Jean-Jacques Beucler contre Georges Boudarel, universitaire et ancien commissaire politique adjoint du camp 113 sous l'autorité de l'APV. Elle a peu de portée, dans l'ensemble, sur l'opinion publique mais divise profondément le monde

---

<sup>1134</sup> Pierre Schoendoerffer, *L'Honneur d'un capitaine*, France, 1982, 110 minutes.

<sup>1135</sup> Claude-Bernard Aubert, *Charlie Bravo*, France, 1980, 94 minutes.

<sup>1136</sup> Lâm Lé, *Poussière d'empire*, France, 1983, 105 minutes.

<sup>1137</sup> Georges Corbiau, *L'année de l'éveil*, France, Capricorne productions et al., 1991, 102 minutes.

<sup>1138</sup> Cf. *infra*, pp. 323-324, 1559-1561.

<sup>1139</sup> Bernard Orcel, *Le Sacrifice*, France, documentaire, ECPAD 1987, 14 mn.

<sup>1140</sup> Patrick Jeudy, *Regards d'Indochine. Dien Bien Phu*, France, documentaire, La Sept, 1987, 52 mn.

universitaire et dégrade les rapports entre elle et les associations d'anciens combattants. Une émission rassemble même, dans un débat frontal, quatre protagonistes. D'un côté, Jean-Jacques Beucler et Wladyslaw Sobanski pour représenter la mémoire des anciens du camp 113, de l'autre, Robert Boudarel, ainsi que Jean Robert, qui se retrouve involontairement co-accusé d'être son kapo à l'époque. C'est un débat brutal. En 1992, l'affaire n'en n'est qu'à son début.

### 2.3 Les débuts tardifs d'une politique mémorielle stimulée par la réémergence des associations d'anciens combattants et par les polémiques.

« Seul subsistera pour vous, pour vos anciens combattants, et pour les générations futures, le symbole de ce qui fut et de ce qui demeure une grande aventure pour la France ». (Valéry Giscard d'Estaing, 7 juin 1980, à propos de la guerre d'Indochine).

Les grands vecteurs de mémoire institutionnels impriment un démarrage très important qui sort la mémoire combattante d'un oubli officiel. C'est le seul aspect acceptable d'une affirmation de guerre oubliée. L'État oublie *volontairement* l'Indochine jusqu'en 1980. Les événements accélèrent parfois les remontées de mémoires et déclenchent une réaction en chaîne inattendue de politique mémorielle, de recherches, de témoignages qui profitent à la guerre d'Indochine. Le retrait des troupes américaines en 1973, les images traumatisantes de la chute de Saïgon en 1975, les vagues de Boat People qui se pressent hors du Vietnam pour rejoindre, la plupart du temps les pays occidentaux, et l'horreur du mécanisme génocidaire des Khmers rouges au Cambodge accélèrent l'éveil mémoriel des vétérans d'Indochine. C'est la preuve qu'ils n'ont pas démérité, au vu de la déconvenue d'une armée américaine très supérieure au CEFEO, mais encore plus dépassée sur une moitié de Vietnam. La violence concentrationnaire des systèmes communistes vietnamien et khmer rouge apporte, à leurs yeux, la preuve de la pression insupportable du communisme, qu'ils ont subie dans les camps de prisonniers.

#### 2.3.1 L'État prend enfin des initiatives pour construire une mémoire officielle de la guerre d'Indochine

« Devant les troupes rassemblées dans la cour d'honneur des Invalides, notre Patrie accueille, face au drapeau, le soldat inconnu d'Indochine. Il est mort pour la France ! [...]. Avec lui se ferme une page glorieuse de notre histoire. [...]. Elle est aussi l'œuvre de nos soldats et de nos marins, ceux de la conquête comme ceux du corps expéditionnaire : aux côtés de leurs frères indochinois, ils ont donné, dans la paix comme dans la guerre, le meilleur de leur courage et de leur foi. [...]. Lorsque les temps se seront apaisés, l'histoire pourra juger l'œuvre de ceux qui ont accompli en Indochine une grande tâche. [...]. En ce jour de souvenir, je ne retiens que la souffrance et la gloire » (Valéry Giscard d'Estaing).

L'État prend plusieurs initiatives qui vont apaiser les anciens d'Indochine et faciliter le travail des chercheurs, universitaires ou amateurs. De plus en plus sensibilisé par les questions de mémoires en général, qui émergent dans les années 1970, il se prend à investir une politique de

mémoire au profit de celle de la guerre d'Indochine après vingt-cinq ans de surdité et d'oubli volontaire.

En 1979, pour la première fois, se dessine une ébauche de politique mémorielle publique et de facilitation des recherches. Trois lois vont, en effet, permettre d'ouvrir davantage les archives aux recherches. En 1978, les lois 78-17 de 1978 et 78-753 sur la protection des archives, des personnes et le libre accès aux documents administratifs. Les lois 78-18 et 79-587, en 1979, raccourcissent les délais d'accès aux archives et posent les principes de « droit à la mémoire », de « droit de savoir » et la « transparence administrative »<sup>1141</sup>. Celle de 1983 permet de décentraliser ces mesures dans les collectivités territoriales à la suite des lois Defferre<sup>1142</sup>. Mais c'est sur l'action mémorielle que le pouvoir politique est surtout attendu.

L'État prend en main la mémoire officielle des guerres de décolonisation avec la valorisation du soldat inconnu d'Algérie en 1977, puis en 1980, de celui d'Indochine. Le président Giscard d'Estaing lève ainsi le tabou de la question coloniale tout en restant dans un registre de continuité héroïque entre la conquête coloniale, justifiant dans un souffle épique l'empreinte de la France en Indochine, et « la souffrance et la gloire » militaire des combats, une « grande aventure de la France »<sup>1143</sup>. Tout en célébrant en 1980, aux Invalides, le soldat inconnu à la veille de son inhumation à la nécropole de Notre-Dame de Lorette, aux côtés des soldats inconnus de la seconde guerre mondiale et de la guerre d'Algérie, le président Giscard d'Estaing réhabilite à la fois le combattant d'Indochine (« courage », « foi »), dans une guerre que l'on ne considère plus comme « sale » mais comme « une page glorieuse de notre histoire », et la colonisation de l'Indochine. L'État se retrouve donc dans la même lecture du conflit que les associations d'anciens combattants, reliant les combats de la conquête coloniale à cette guerre de décolonisation, comme le début et la fin de « l'œuvre coloniale française »<sup>1144</sup>. En cela le pouvoir politique essaie de se réhabiliter lui-même pour faire oublier le retard de sa politique mémorielle.

Les gouvernements successifs nouent un dialogue actif avec la plupart des associations combattantes, d'autant plus que la première cohabitation les rapproche d'hommes politiques

---

<sup>1141</sup> La loi n° 78-17 du 6 Janvier 1978 relative à l'informatique, aux fichiers et aux libertés établit pour les personnes physiques un droit d'accès et de rectification aux fichiers nominatifs qui les concernent. Ce droit est, en revanche, dénié aux tiers puisque la loi vise à protéger l'individu et sa vie privée. La loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 pose, quant à elle, le principe du libre accès aux documents administratifs, assorti de dérogations tendant à protéger certains droits fondamentaux, tels que la protection de la vie privée. Enfin, la loi n° 79-18 du 3 janvier 1979 sur les archives établit les délais aux termes desquels les archives peuvent être librement consultées, consacrent le « droit à la mémoire » et le « droit de savoir ». La loi n° 79-587 du 11 juillet 1979 relative à la motivation des actes administratifs et à l'amélioration des relations entre l'administration et le public marque également une étape importante dans le renforcement de la transparence administrative. Elle prévoit une motivation obligatoire pour les décisions administratives individuelles défavorables ainsi que celles qui dérogent aux règles générales fixées par la loi et le règlement. En ligne : <https://www.senat.fr/rap/107-146/107-1461.html> (consulté la dernière fois le 7 mai 2022).

<sup>1142</sup> Loi du 3 janvier 1979 sur les archives, intégrée par la loi de 2004 au Code du Patrimoine. Loi du 22 juillet 1983 sur la répartition des compétences sur les archives entre l'État et les collectivités territoriales

<sup>1143</sup> Discours du président Giscard d'Estaing aux Invalides le 7 juin 1980. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/133579-message-aux-armees-de-m-valery-giscard-destaing-loccasion-des-cerem>, ( *Idem*) et Rémi Dalisson, *op. cit.*, p. 255.

<sup>1144</sup> *Ibid.*

acquis à des initiatives mémorielles de poids. Ainsi, à partir de 1984, la question du rapatriement des corps des militaires français inhumés au Vietnam devient-il réalité ; un accord est signé le 2 août 1986 entre le Vietnam et le premier ministre Jacques Chirac. Les dépouilles sont transférées en France à partir du mois d'octobre suivant. Le site choisi pour accueillir ces dépouilles dans une nécropole est Fréjus sur l'emplacement du camp Galliéni et les travaux débutent en 1988. C'est ensuite un gouvernement de gauche, le gouvernement Rocard, qui accède, en 1989, à une proposition de loi élaborée par le député Jean Brocard, aidé dans son élaboration par André Laperle. Il crée une loi sur le statut de « prisonnier du Vietminh », promulguée en décembre 1989<sup>1145</sup> pour laquelle il a fallu quatre ans d'intense lobbying, exercé entre autres par une nouvelle association, l'ANAPI. Fondée en 1985, elle veut défendre les anciens prisonniers français et réclame ce statut jusque-là non reconnu par la loi. Le contexte est favorable, les prisonniers français des camps de la RDV bénéficiant d'un écho universitaire, grâce à la thèse du colonel Bonnafous, et politique grâce à des personnalités de tout bord. Pour Rémi Dalisson, toutefois, « ce surgissement des mémoires de la colonisation, parfois violent, conduit à une nouvelle guerre des mémoires<sup>1146</sup>. » Son action ou son inaction, n'est pas seulement critiquée par les anciens combattants. Elle apparaît également dans des travaux du couple Simon-Barouh<sup>1147</sup> à propos des villages de rapatriés d'Indochine. On a souvent parlé de ceux des rapatriés pieds-noirs et Harkis, mais s'il y a une mémoire complètement oubliée dans les années 1980, c'est sans doute celle des rapatriés d'Indochine, depuis 1954.

### 2.3.2 La montée en puissance des associations combattantes dans le combat mémoriel

« Les associations d'anciens combattants (ou de vétérans selon les terminologies nationales) poursuivent généralement deux buts principaux : d'une part, obtenir la reconnaissance de droits matériels en regard du sang versé ou du risque pris [...], d'autre part se situer sur le registre de la mémoire, voire de la morale<sup>1148</sup>. » (François Cochet)

L'État et les associations de vétérans sont donc sur la même longueur d'onde, ou presque, pendant la décennie des années 1980. Cependant, l'hostilité à la personnalité même de François Mitterrand, traité de « gauchiste anticolonialiste<sup>1149</sup> » ne facilite pas les relations, en dépit des personnalités - tampon plutôt appréciées que sont Charles Hernu, le ministre de la défense et Jean Laurain, ministre puis secrétaire d'État aux anciens combattants. La méfiance mutuelle reste grande. Le milieu associatif combattant a eu beaucoup de mal à dialoguer avec, au mieux, un « État socialiste », au pire, un « État socialo-communiste » pendant la première partie du premier septennat de François Mitterrand. Pourtant, le dialogue s'instaure peu à peu.

---

<sup>1145</sup> Loi n° 89-1013 du 31 décembre 1989 sur l'historique de cette loi. En ligne : <https://anapi.fr/?p=831> (*Idem*).

<sup>1146</sup> Rémi Dalisson, *les guerres et la mémoire*, op. cit., p. 240.

<sup>1147</sup> Ida Simon-Barouh, *La population enfantine d'origine indochinoise à Noyant d'Allier : étude d'ethno-sociologie*, thèse de doctorat en ethnologie, soutenue en 1978 à Paris 7, EHESS. Pierre-Jean Simon.

<sup>1148</sup> Ivan Cadeau, François Cochet, Rémy Porte (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, op. cit., p. 70.

<sup>1149</sup> Forme d'injure ou de reproche, selon les cas, plusieurs fois entendues lors des entretiens.

Les initiatives de l'État, les polémiques, les adhésions nombreuses dynamisent les associations d'anciens combattants, dont les effectifs d'adhérents atteignent leur apogée, ce qui leur donne un poids progressivement important auprès des politiques et des gouvernements. Les associations spécifiques à l'Indochine déjà créées auparavant, l'*ACUF*, l'*ANAI*, le *GNCI*, l'*UNACITA* et la *FAITOE*<sup>1150</sup>, rejointes par d'autres amicales et associations forment un groupe si émiétté et dispersé, qu'il faut en passer par une nouvelle structure, existant déjà localement pour la plupart des associations : les *Comités d'Entente des anciens combattants* au niveau local et, au niveau national, le *Comité d'Entente des anciens d'Indochine*. L'efficacité semble assurée par ce dernier, créé sur l'initiative de l'*ANAI* en 1984 et présidé par le général Guy Simon, puis par le délégué général Jean-Jacques Beucler avec André Laperle comme secrétaire général. Il regroupe rapidement seize associations et fédère leur action demandant la création d'une proposition de loi sur le statut des déportés et prisonniers d'Indochine, d'assurer les pensions et les retraites des anciens combattants français et autochtones, la naturalisation des rapatriés d'Indochine, le rapatriement des corps d'Indochine. Ce dernier est envisagé en 1981. L'*ANAI* parle de « promesse » du président Mitterrand, qui aboutit en 1986<sup>1151</sup>.

Pour poursuivre dans la lecture de cette balkanisation d'associations d'anciens combattants d'Indochine, citons encore l'*UNC*, qui est à droite de l'échiquier politique Union des Combattants formée en 1918, l'*ARAC*, Association Républicaine des Anciens Combattants, créée en 1917 et classée à gauche. Plus spécialisées sont la Fédération des Troupes de marine (*FNAOM-ACTM*, *Fédération Nationale des Anciens d'outre-mer et Anciens Combattants des Troupes de marine*), depuis 1929, l'*UNP*, Union Nationale des Parachutistes, créée en 1963 mais reconnue « d'utilité publique » en 1978, l'Union des blessés de la face en 1921, et bien d'autres. Les anciens d'Indochine, à titre individuel, s'affilient à plusieurs d'entre elles. Il faut parfois adhérer à des fédérations - cadres qui apportent un soutien, une unité rassurante. Plusieurs associations se regroupent au sein de l'*UFAC*, Union Fédérale des Anciens Combattants, mais aussi de la *Fédération Maginot*, reconnue d'utilité publique en 1933. Les associations et amicales d'anciens combattants sont de plus en plus nombreuses et surtout, plus étoffées. Les plus jeunes combattants d'Indochine ont cinquante ans dans le milieu des années 1980. Le temps de la retraite a sonné et tout naturellement, ils veulent retrouver la fraternité vécue entre soldats, avoir des nouvelles de leurs anciens camarades, parler de l'Indochine à ceux qui l'ont connue. Toutes les associations voient leurs effectifs progresser durant cette période. Les dirigeants changent dans les années 1980 et sont souvent des anciens d'Indochine. Ils vont donner une voix plus audible, plus pressante aussi et plus efficace aux associations. André Laperle dirige le *GNCI* et Guy Simon l'*ANAI*. Une *Amicale*

---

<sup>1150</sup> Fédération des Anciens d'Indochine et des Territoires d'Outre-Mer.

<sup>1151</sup> Bulletin de l'*ANAI*-2e trimestre 1985. En ligne : [https://www.anapi.fr/ANAI/www.anai-asso.org/NET/img/upload/1217\\_Bulletin19852.pdf](https://www.anapi.fr/ANAI/www.anai-asso.org/NET/img/upload/1217_Bulletin19852.pdf) (Consulté le 28 décembre 2021).

*des anciens combattants de Dien Bien Phu* est créée en 1975, les réunions informelles entre les anciens s'effectuant depuis 1955 et surtout à partir des années 1960 avec, à leur tête, le général Langlais. D'amicale, elle devient Association Nationale des Combattants de Dien Bien Phu. Cette période voit également la création d'une nouvelle association, celle de l'ANAPI<sup>1152</sup>, en 1985. Son but spécifique consiste à encadrer, donner un statut et une audience aux anciens prisonniers des Japonais en 1945 et à ceux de l'APV en 1946-1954. Elle parvient à son but seulement quatre ans plus tard, avec cette loi de décembre 1989 sur le statut de prisonnier du Vietminh<sup>1153</sup>, qui était l'objectif majeur de sa fondation et de son action. La loi ne donne toutefois pas satisfaction aux prisonniers français des Japonais.

Enfin, il faut un lieu de mémoire emblématique pour mieux transmettre celle d'Indochine. C'est ce que devient progressivement Fréjus, pendant cette période, avec la construction du Musée des Troupes de Marine en 1981, et surtout la décision de créer un mémorial à Fréjus, lieu de mémoire des troupes coloniales. Sur la demande de la plupart des associations d'anciens combattants, le rapatriement des corps de militaires tués en Indochine se fait plus massif en 1986 et 1987 et c'est en 1986 que l'accord se fait sur une nécropole nationale à Fréjus, sur la base d'un monument créé en 1983. Cette double action de politique mémorielle s'effectue grâce au président Mitterrand mais, selon les anciens, plutôt sous l'impulsion de Jacques Chirac, premier ministre de cohabitation. La construction commence en 1987. Le mémorial s'appelle *Mémorial des guerres en Indochine*, puisqu'il regroupe également les noms des morts et disparus des combats de 1940 et de 1945 contre les Japonais.

L'action des associations d'anciens combattants obtient donc plus de visibilité, de lisibilité et retrouve une unité lors des polémiques citées plus haut. Elles illustrent surtout le décalage progressif sur les questions liées de colonisation et de décolonisation.

La série documentaire d'Henri de Turenne, produit, en six épisodes, une *Histoire du Vietnam*<sup>1154</sup>. Elle suscite un énorme tollé des associations de vétérans, considérant que le réalisateur prend parti pour le Vietminh et ne valorise pas le corps expéditionnaire. Trois des six épisodes, de plus de 50 minutes chacun, sont consacrés à l'Indochine de 1900 à 1954 ; les trois suivants couvrent la période 1954-1975. Il s'agit donc d'un travail considérable, qui ne va pas dans le sens d'une défense absolue de l'œuvre française en Indochine. De Turenne revient sur les raisons de la guerre d'indépendance (*épisode deux : la guerre oubliée 1945-1952*) et de la défaite de Dien Bien Phu (*épisode trois Dien Bien Phu 1953-1954*), pose le problème sous d'autres angles que la défense de

---

<sup>1152</sup> Association Nationale des Anciens Prisonniers Internés Déportés d'Indochine.

<sup>1153</sup> La loi 89-1013, votée les 15 et 18 décembre au Sénat et à l'Assemblée à l'unanimité après deux ans d'efforts, signée le 31 décembre 1989 par le président Mitterrand.

<sup>1154</sup> Henri de Turenne, *Histoire du Vietnam*, France, Antenne 2, six épisodes, 1984 ; *documentaire 1 : la perle de l'empire (1900-1945)*, 58 mn ; *documentaire 2 : la guerre oubliée (1945-1952)*, 58 :42 mn ; *documentaire 3 : Vietnam : Dien Bien Phu (1953-1954)*, 54 :40 mn ; *documentaire 4 : Vietnam : Oncle Sam Contre Oncle Ho (1954-1967)*, 57 :42 mn ; *documentaire 5 : Vietnam : En Direct De Saïgon (1967-1970)*, 55 :03 mn ; *documentaire 6 : Vietnam : Adieu Saïgon (1970-1975)*, 58 :36 mn.



l'empire français, à savoir le mouvement de décolonisation à une échelle continentale puis planétaire. Mais le ton de ces échanges entre Henri de Turenne et les associations ne servent pas une meilleure compréhension du conflit, qui ressemble à un sac de nœuds autour d'opinions contradictoires politisées et divisives. Un ouvrage collectif de défense de la colonisation française en Indochine, *Indochine, alerte à l'Histoire*<sup>1155</sup>, dénonce ces attaques et aligne les arguments soulignant la diversité de la réussite coloniale pour contrer le récit de ce documentaire.

En 1991, l'affaire Boudarel va donner une exposition de premier plan aux associations de vétérans. Georges Boudarel a bénéficié de la loi d'amnistie de 1966. Introduit, soutenu par Jean Chesneaux, il est devenu enseignant à l'Université Paris VII, puis maître de conférences. Il ne se cache pas mais n'a apparemment jamais évoqué son passé indochinois ni son rôle d'instructeur politique au camp 113 de prisonniers français de la RDV avec ses collègues. Il est devenu un spécialiste de la politique du Vietnam mais n'aborde pas, on devine pourquoi, la guerre d'Indochine. Il a publié trois livres qui ne sont pas hagiographiques sur le parcours du Vietminh, sur Giap et sur la vie politique de la RDV. Il publie des articles, une petite biographie d'Ho Chi Minh en 1980<sup>1156</sup> et *La bureaucratie au Vietnam*<sup>1157</sup> en 1983, un ouvrage très critique sur la nature autoritaire du régime communiste qui l'a déçu, notamment dans la répression des intellectuels. L'ouvrage majeur, *Cent fleurs éclosent dans la nuit du Vietnam*<sup>1158</sup>, dénonce le manque de démocratie de la RDV dans l'Après-guerre d'Indochine et la répression des opposants lors des purges de 1955-1956.

La mise en accusation de Georges Boudarel dans le camp 113 par Jean-Jacques Beucler au Sénat le 13 février 1991, lors d'un colloque sur « L'actualité vietnamienne » a déjà été citée. Il est vrai que cette affaire provoque un déclic, une remontée brutale de mémoires traumatisées, celles des anciens captifs qui n'avaient pas pu les exprimer jusque-là. Boudarel publie son autobiographie cette même année, dans lequel il explique son rôle, mais les vétérans qui attendent des excuses pour son action au camp 113 en sont pour leur frais<sup>1159</sup>. Il y a eu trop de violence verbale dès le départ. Mais pouvait-il en être autrement sur un sujet aussi sensible pour les anciens prisonniers ? Amnistié en 1966, Georges Boudarel pense qu'il n'a pas de sang sur les mains, n'ayant jamais provoqué la mort directe d'un prisonnier et n'étant pas le chef du camp 113. Il estime alors qu'il n'a pas à s'excuser et vit mal les insultes du monde combattant et d'une partie du monde politique. Les anciens d'Indochine, de leur côté, ne supportent pas l'existence publique d'un « traître » qui n'a jamais demandé le pardon pour la torture psychologique qu'il leur a infligée, un crime qui, selon eux, a causé des centaines de morts. Pire encore, il est devenu professeur d'Université au vu

---

<sup>1155</sup> ASO, IASE, ANAI (collectif), *Indochine, Alerte à l'Histoire. Ni opprobre. Ni oubli*, 1985, Paris, publication par les trois organisations, 418 p.

<sup>1156</sup> Ce n'est pas un livre de Boudarel mais un chapitre de quatorze pages, d'un ouvrage collectif. Georges Boudarel, « Ho Chi Minh », dans Georges Fischer (dir), *Hommes d'État d'Asie et leur politique*, Paris, Université Descartes, 1980, 207 p.

<sup>1157</sup> Georges Boudarel et al, *La bureaucratie au Vietnam*, Paris, l' Harmattan, 1983, 260 p.

<sup>1158</sup> Georges Boudarel, *Cent fleurs éclosent dans la nuit du Vietnam : communisme et dissidence (1954-1956)*, Paris, éditions Jacques Bertin, 1991, 301 p.

<sup>1159</sup> Georges Boudarel, *Autobiographie*, Paris, Jacques Bertoin, 1991, 435 p.

de tous. Si l'affaire Boudarel suscite aujourd'hui encore l'indignation des vétérans, elle a servi de mégaphone aux associations pour illustrer leur combat et lancer une procédure judiciaire contre lui pour « crimes contre l'humanité ». Le problème est que l'issue judiciaire était courue d'avance et que personne ne le leur a signalé, ce qui a coûté extrêmement cher aux associations.

On le voit, cette période qui va de 1975 jusqu'en 1992, est une phase d'éveil mémoriel pour la guerre d'Indochine comme pour les anciens combattants qui constatent un regain d'intérêt des historiens et de l'État pour leur passé. Les mémoires combattantes commencent à s'exprimer et les actions contre Boudarel comptent parmi les déclencheurs de cet éveil. La période qui suit est prolifique pour l'histoire et les mémoires de la guerre d'Indochine.

### 3. De 1992 à 2005, l'apogée de la mémoire de la guerre d'Indochine : l'ère du témoin

« Même si la vérité est parfois décevante, brutale, même si elle n'est pas toujours bonne à dire, elle est due au lecteur<sup>1160</sup>. » (Charles-Henry de Pirey)

L'année 1954 représentait la fin de la guerre d'Indochine ; celle de 1975, la fin des guerres au Vietnam. 1992 représente l'ouverture du Vietnam au monde, favorisant un tourisme mémoriel dont le cinéma français bénéficie cette même année avec trois films importants sur l'Indochine. 1993 représente le début d'une politique mémorielle marquante, par l'importance des gestes présidentiels pour apaiser les mémoires. Les recherches se multiplient y compris du côté universitaire. Ces treize années attestent d'un véritable éveil des mémoires combattantes d'Indochine, à l'image d'Hélie de Saint Marc qui livre la sienne avec beaucoup de profondeur et d'humanité. Les acteurs de la guerre d'Indochine n'hésitent plus à témoigner. Jean-Charles Jauffret parle même d'une *mode*, pour évoquer « la prospection de la mémoire militaire coloniale »<sup>1161</sup>. Si cette *ère du témoin*, ouverte au plus haut niveau politique par l'État et au niveau culturel par le cinéma marque l'apogée de la mémoire de la guerre d'Indochine, de 1992 jusqu'à la journée d'hommage aux combattants d'Indochine en juin 2005, elle ne comble pas la méconnaissance de leurs mémoires, et apaise mal leur ressentiment sur le retard de cette politique mémorielle

#### 3.1 Une politique mémorielle enfin conforme aux vœux des anciens combattants : des gestes au plus haut niveau

« Nos troupes ont assumé avec abnégation les missions qu'elles avaient reçues de la République, missions qu'elles n'ont pas eu à définir, mais à exécuter. » (François Mitterrand, 11 octobre 1986)

---

<sup>1160</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte : RC 4-1950. Mémoires*, Paris, Indo Editions, 2003, 252 p. ; p. 14.

<sup>1161</sup> Jean-Charles Jauffret, Compte rendu, *Outre-Mers. Revue d'histoire*, n° 303, 1994, p. 210.

Les événements s'accélèrent à partir de 1992 et l'on passe très vite, sous l'impulsion des présidents Mitterrand puis Chirac à une reprise de contacts avec les pays de l'ex-Indochine et une construction de la mémoire collective dans un contexte lié à l'ouverture du Vietnam. C'est le début d'une période mémorielle bouillonnante.

### 3.1.1 Des gestes présidentiels de grande ampleur pour la diffusion des mémoires

« La nation tout entière veut vous dire sa fidélité et son infinie reconnaissance<sup>1162</sup>. » (Jacques Chirac)

Les présidents Mitterrand et Chirac sont sensibles à l'histoire d'une décolonisation qu'ils ont vécue, le premier comme ministre, tardivement opposé à la guerre d'Indochine et le second comme officier en Algérie. Ils comprennent l'importance des mémoires et la nécessité de certains gestes, poursuivant la construction d'une politique mémorielle rendant hommage aux combattants.

En 1993, deux événements majeurs réconcilient en partie les anciens combattants avec un État jugé démissionnaire sur le plan mémoriel. L'ironie de l'histoire veut que le principal acteur de ces deux événements soit le président François Mitterrand, ministre dans le gouvernement de Pierre Mendès France accusé d'être un « bradeur » en la stoppant. Du 9 au 12 février 1993, Mitterrand entreprend la première visite officielle d'un chef d'État français au Vietnam et la seconde au Cambodge, succédant à celle de De Gaulle en 1967. Il reconnaît que la guerre fut « atroce », employant le terme d' « erreur »<sup>1163</sup> et sa visite privée du site de Dien Bien Phu, souhaitée par les associations d'anciens combattants, est empreinte d'émotion. Une semaine plus tard, l'inauguration du mémorial de Fréjus est une étape majeure dans la construction mémorielle, devant, cette fois - ci, celle de la guerre d'Algérie. Ce lieu dédié valorise la mémoire *des guerres* en Indochine en regroupant les restes de 24 000 militaires et civils décédés entre 1940 et 1954 et en gravant les noms de 35 000 morts pour la France dans ce territoire lointain. L'État crée donc un *lieu de mémoire* de la guerre d'Indochine et de celle contre les Japonais, permettant de célébrer le souvenir des unités et des acteurs de ces conflits, désormais reconnus. François Mitterrand, le 16 février 1993, exprime aux vétérans, dans un discours concis, « la reconnaissance de la Nation »<sup>1164</sup>. Toutefois, le quarantième anniversaire de Dien Bien Phu, en 1994, n'est marqué par aucun geste de l'exécutif, comme s'il estimait en avoir fait suffisamment.

L'arrivée au pouvoir de Jacques Chirac va prolonger le processus mémoriel et marquer son apogée. Le nouveau président est sensibilisé à la fois par son intérêt pour la *chose militaire*, pour l'histoire des conflits, pour leur mémoire et par son amour de l'Asie. Son discours de 1995 sur la

---

<sup>1162</sup> Allocution de Jacques Chirac le 7 mai 2004. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/142392-allocation-de-m-jacques-chirac-president-de-la-republique-pour-la-com> (Consulté la dernière fois le 28 mai 2022)

<sup>1163</sup> Conférence de presse de François Mitterrand à Hanoi, le 10 février 1993. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/136112-conference-de-presse-de-m-francois-mitterrand-president-de-la-republiq> (*Idem*).

<sup>1164</sup> Discours de François Mitterrand à Fréjus. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/136907-francois-mitterrand-16021993-memorial-des-guerres-en-indochine-frejus> (*Idem*).

responsabilité de l'État français dans la Shoah marque le début d'une quête de sens mémorielle et d'une forme de réhabilitation du rôle de la France par la reconnaissance de ses erreurs, non par une *repentance* mais par un devoir de mémoire ainsi institutionnalisé. En quelques années, à travers les commémorations, les lois, ses voyages officiels et ses discours, Jacques Chirac établit une politique mémorielle sans précédent.

Ses deux voyages au Vietnam, en 1997 et 2004, n'ont toutefois pas été très marqués ce domaine. Mais sa commémoration du cinquantenaire de Dien Bien Phu, est illustrée par un discours fort le 7 mai 2004 suivi par la création de la journée d'hommage national aux morts pour la France en Indochine, le 8 juin 2005. En fait, sur tous ces sujets, Jacques Chirac accède aux demandes très diverses des associations d'anciens combattants auxquelles il semble attaché. Le ministère de la défense, de son côté, comprend l'importance de structurer la mémoire des conflits. Il réorganise les archives en créant le *SHD (Service Historique de la Défense)*. Ce dernier les numérise, en partie, et en fait bénéficier de nouveaux vecteurs, des sites internet dédiés à la mémoire. *Mémoire des hommes*, en 2003, met à disposition du public les fiches des morts pour la France de la Première Guerre mondiale puis en 2005 celles des morts de la guerre d'Indochine. *Les chemins de la mémoire*, dédié aux enseignants d'histoire en 2004, recense les lieux de mémoire des conflits. Mais c'est de l'ancien adversaire que viennent des bouleversements inattendus de ce début de période.

### 3.1.2 Des gestes de réconciliation au Vietnam : les premiers « retours en Indochine »

« Je suis retourné au Vietnam il y a une quinzaine d'années. [...]. On a été formidablement reçu<sup>1165</sup> ! » (Roger Ouïste, en 2017).

Le Vietnam s'ouvre à l'économie de marché en 1986, sous l'impulsion du VI<sup>ème</sup> Congrès du Parti communiste vietnamien et change de Constitution en 1992. Il accepte de renouer des liens avec les États - Unis, de revenir sur un passé commun très tumultueux mais, semble-t-il, apaisé. La France, et en particulier les vétérans d'Indochine, vont en profiter très vite, les retours dans ce territoire qui les a fascinés étant bien plus faciles que dans la période précédente. Cela ouvre une période faste qui voit se renouer des liens d'amitiés entre États, entre vétérans des deux bords et provoquer un intérêt touristique auquel les Français vont se montrer sensibles.

Cette période de réformes dite du *Doi Moi* ou *Renouveau*, initiée en 1986, est une ouverture qui transforme l'idéologie communiste traditionnelle en place par un rapprochement entre le socialisme et de l'économie de marché, qu'expérimente la Chine de Deng Xiao Ping depuis 1979. Cette nouvelle politique ne s'accompagne pas pour autant d'une libéralisation politique, mais l'ouverture au monde et la renaissance de la propriété privée vont créer un tourisme de masse<sup>1166</sup>.

---

<sup>1165</sup> Entretien avec Roger Ouïste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>1166</sup> 15.5 millions de touristes internationaux au Vietnam en 2018 ; 18 millions en 2019 d'après la Banque mondiale. En ligne : <https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/ST.INT.ARVL?locations=VN> (Consulté le 8 mai 2022).

250 000 touristes viennent visiter le Vietnam en 1990, décrétée *Année visite du Vietnam* par le pouvoir. Ils sont 440 000 touristes en 1992 et 1 300 000, trois ans plus tard<sup>1167</sup>. Parmi eux, les anciens combattants, qui faisaient déjà, depuis plusieurs années, le voyage en solo ou avec les associations de vétérans, reviennent d'autant plus volontiers que les obligations, dont celle de visiter le mausolée d'Ho Chi Minh ne sont plus indispensables. D'autre part, des agences de tourisme vietnamiennes, parfois dirigées par d'anciens combattants d'Indochine et du Vietnam, facilitent les contacts entre les anciens combattants des deux guerres.

Leurs retours en ex-Indochine vont se multiplier. Le général Bigeard revient quarante ans après, en 1994, un an après la visite du président Mitterrand qu'il a refusé d'accompagner. Le colonel Jack Bonfils organise un voyage, dans le cadre de l'ANAPI, sur les différentes routes coloniales et à Dien Bien Phu, en novembre 1994. Les visites vont ensuite se succéder. A partir de 1998, des anciens camps de prisonniers sont visités par les vétérans. Mais le grand souvenir est celui de 1999, organisé pour 294 personnes divisés en quatre groupes. Un *voyage de l'amitié* scelle des liens forts avec des agences de voyage dont celle de Tran To Nga et surtout avec des anciens combattants vietnamiens. Le 17 mars 1999 à Dien Bien Phu, une cérémonie rassemble plusieurs centaines de vétérans en présence, pour la première fois, d'un officiel français, le secrétaire d'état aux anciens combattants, Jean-Pierre Masseret<sup>1168</sup>. Cette période montre donc l'importance des liens renoués, aboutissement d'un processus politique lancé avec la RDV, qui ont permis, par des contacts diplomatiques soutenus, de réouvrir l'ambassade de France à Hanoi le 6 juin 1973<sup>1169</sup>. Elle représente aussi une autre vision de la mémoire de la guerre d'Indochine.

Cette ouverture du gouvernement vietnamien permet à trois cinéastes français connus de tourner des films qui ont marqué la population de cette période et qui ont connu un succès réveillant, en partie, cet attrait pour les pays de l'ex-Indochine en général et leur histoire en particulier.

### 3.2 1992-2005 : L'Indochine, un sujet « porté disparu » retrouvé en une année ?

« La France et le Vietnam entretiennent une relation profonde à travers les siècles. Les années 90 du XXe siècle ont marqué le retour de la France au Vietnam, à travers les films<sup>1170</sup>. » (My Linh Dinh)

On trouve toujours aussi peu de films sur l'Indochine coloniale comme sur la guerre d'Indochine, pendant cette période. Pourtant, de 1992 à 2005, et en particulier en 1992, plusieurs films contribuent à entretenir leur mémoire. Des producteurs prennent le risque financier de tourner sur place. Il s'agit, en effet, de l'une des raisons de la pauvreté filmographique sur ce conflit, faire un film coûteux sur un sujet qui risque de « ne pas trouver son public ». Ce conflit

---

<sup>1167</sup> Les Français, ces dernières années, ont participé à cet essor avec un peu plus de 250 000 visiteurs en 2017.

<sup>1168</sup> Denis Augustine, dans *ANAPI, notre histoire 1985-2003*, Paris, éditions Atlante, 2004, 379 p. ; pp. 145-149.

<sup>1169</sup> voir <https://vn.ambafrance.org/Presentation-historique-du-site-de-l-Ambassade> (Consulté le 8 mai 2022).

<sup>1170</sup> My Linh Dinh, « L'image du Vietnam dans le cinéma français des années 1990 », dans *Hanoi-Paris*, 2020, pp. 983-994.

n'étant pas populaire dans les mémoires, peu de producteurs s'engagent à le financer. Dans cette configuration, les documentaires tournés pour une diffusion télévisée ou sur Internet sont financièrement bien plus raisonnables, appuyés sur les chaînes qui les produisent et les diffusent.

### 3.2.1 L'audiovisuel et le cinéma nouveaux supports d'une mémoire d'Indochine

Les films tournés en 1991-1992 ont, pour certains, connu un grand succès et sont restés dans les mémoires, ouvrant une période faste pour la mémoire de la guerre d'Indochine et la mémoire coloniale de ce territoire. Davantage que la triste polémique de l'affaire Boudarel, le cinéma réussit à enrichir d'images et de récits la mémoire collective, amorçant le retour d'un intérêt pour l'Indochine. Le Do Moi favorise la créativité cinématographique et la recherche documentaire qui permettent à une société française en recherche de son passé, de mettre des images sur la vie pendant la colonisation, les passions amoureuses, les luttes décoloniales, Dien Bien Phu.

Trois films majeurs par leur sujet et leur qualité cinématographique sortent en 1992. Régis Wargnier, fils d'un vétéran d'Indochine, tourne *Indochine* qui attire près de trois millions deux cent mille spectateurs, un film<sup>1171</sup> mu par une mémoire nostalgique mais implacable, dans le contexte des premières révoltes de 1930. Le film se montre critique sur la colonisation, entre une Sureté générale répressive, dirigée par Guy Asselin (Jean Yanne), des Français venus de Métropole (que représente Vincent Perez dans le film) qui découvrent l'oppression coloniale et des Vietnamiens entre révolte et fatalisme. La révolte surgit violemment dans la vie de Camille, jeune héritière protégée par le personnage de Catherine Deneuve et l'interroge sur sa condition. Elle bascule dans la résistance et devient plus tard négociatrice aux accords de Genève en 1954. Le sujet de la guerre d'Indochine remue suffisamment Régis Wargnier pour qu'il en fasse un élément de son film suivant, *Une femme française*<sup>1172</sup>, mais sans insertion d'images de guerre ; juste celles d'un retour pénible de soldats français bloqués à l'aéroport et les conséquences familiales de la trop longue absence d'un officier. Ces deux films sont des cartes postales mémorielles non négligeables.

L'ouverture du Vietnam, le rapprochement entre anciens combattants des deux camps permettent à Pierre Schoendoerffer de réaliser *Dien Bien Phu* avec de nombreux figurants provenant de l'armée vietnamienne ; il réalise 915 807 entrées<sup>1173</sup> en salle. Des militaires français vont jouer le rôle de leurs grands anciens, fondateurs de la mémoire structurante des parachutistes, avec des soldats de l'APV ; un choc mémoriel pour nombre de spectateurs. En effet, ces soldats vietnamiens, dans le film, jouent à la fois le rôle des combattants communistes et celui des soldats

---

<sup>1171</sup> Régis Wargnier, *Indochine*, film français, Bac films, 1992, 159 minutes.

<sup>1172</sup> Régis Wargnier, *Une femme française*, TF1 Productions – UGC, film français, 1995, 100 minutes.

<sup>1173</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu*, film français, Studio Canal, France 2 et al, 1992, 127 mn. *Idem*, *Dien Bien Phu 1954/1992, De la bataille au film*, Paris, Éditions Fixot-Lincoln, 1992, 160 p.

honnis d'une ANV alliée à la France et vue comme « fantoche » quarante ans auparavant. Le cinéaste donne son propre rôle de reporter - cameraman à son fils Ludovic Schoendoerffer. Ce film ne laisse toutefois pas des souvenirs impérissables aux anciens qui l'ont vu.

Les autres films, *L'Amant*<sup>1174</sup>, et, un an plus tard, *L'odeur de la papaye verte* entretiennent également une mémoire particulière à chacun de l'Indochine française<sup>1175</sup>. Ils ne font pas référence à la guerre d'Indochine bien que le premier se déroule à Saïgon dans les années 1950. Mais tous font de 1992-1993 une année particulièrement riche vis-à-vis du Vietnam. Au début des années 2000, plusieurs films se déroulent dans le contexte de la guerre d'Indochine. Si *Un Américain bien tranquille*<sup>1176</sup>, en 2003, est une copie bien pâle du film de 1958, l'attention se focalise davantage sur un téléfilm *Leclerc, un rêve d'Indochine*, sujet alléchant qui ne laisse pas de traces et surtout sur le dernier film de Pierre Schoendoerffer, *Là-haut*<sup>1177</sup>, inspiré de son roman éponyme. Le film déçoit. Diminué par des problèmes de production, visiblement sans moyens, le sujet dérouté et reprend, outre les mêmes acteurs ici vieillissants, les mêmes thèmes, voire les mêmes images que ses films précédents. Le sujet apparaît comme le film testamentaire d'un pilier de cette mémoire d'Indochine qui l'a hanté jusqu'au bout.

### 3.2.2 L'ère du documentaire : un vecteur de mémoire plus efficace que le cinéma ?

Les documentaires se spécialisent dans un format général de 52 minutes. Ce sont précisément des films documentaires dont la réalisation est de plus en plus soignée. Ils sont produits en partie pour la télévision, mais certains documentaristes commencent à s'en détacher et se livrent à une production professionnelle indépendante. Tous ne sont pas diffusés régulièrement mais ils sont aujourd'hui accessibles sur Internet et participent à la mémoire de la guerre d'Indochine. Moins polémiques que celui d'Henri de Turenne, ils utilisent bien davantage encore les témoignages, les images de l'ECPAD et des archives privées.

La télévision reste un moyen de diffusion important. Elle est également le reflet d'un intérêt bien plus important pour l'histoire coloniale et celle de la décolonisation. Il faut également rappeler que les chaînes sont plus nombreuses à partir des années 1980. Au tout début de cette décennie, Danielle Rousselier présente, pour Antenne 2, un documentaire intitulé *Vietnam, la première guerre (1945-1954)*<sup>1178</sup>, en deux épisodes. C'est un film sur la guerre avec des paroles de paix, des images d'archives et des images plus récentes du Vietnam de 1991. L'année suivante, Alain Sédouy produit une série de huit épisodes sur *L'Histoire oubliée* des soldats coloniaux ; l'un d'eux

---

<sup>1174</sup> Jean-Jacques Annaud, *L'amant*, film français, Renn Productions, 1992, 115 minutes. 3 156 124 entrées.

<sup>1175</sup> Tran Anh Hung, *L'odeur de la papaye verte*, film français, Les Productions, Lazennec, 1993, 104 minutes..

<sup>1176</sup> Philippe Noyce, *The quiet American*, film américain, Mirage Entreprises, 2002, 100 minutes.

<sup>1177</sup> Pierre Schoendoerffer, *Là-haut, un roi au-dessus des nuages*, film français, Vision Distribution, 2004, 100 minutes.

<sup>1178</sup> Danielle Rousselier, *Vietnam, la 1ère guerre (1945-1954)*, 1) *Doc Lap* - 2) *Le Tigre et l'Éléphant*, France, documentaire, Paris, Atelier Bleu-INA-Antenne 2, 1992 ; 2 X 52 mn.

porte sur *Les parachutistes indochinois*<sup>1179</sup>, avec la collaboration avec Éric Deroo. Celui-ci est le maître d'œuvre de nombreuses réalisations dans cette décennie. D'abord, *Le piège indochinois*<sup>1180</sup>, sur le début de la guerre d'Indochine, vue côté français. Puis, Patrick Barbéris tourne trois documentaires, produits en 2004, pour le cinquantenaire de Dien Bien Phu et de la fin du conflit : *Combattre pour l'Indochine*<sup>1181</sup>, mélange d'archives, de témoignages, en particulier sur la RC 4, les camps de la RDV, Dien Bien Phu, puis *France-Vietnam 1945-1946. Un impossible accord*<sup>1182</sup> et enfin, *Regards croisés sur l'Indochine* avec Jérôme Kanapa<sup>1183</sup>. L'autre grand documentariste, qui fait ses premières armes au début des années 1990, est Patrick Jeudy. Il réalise *Les quatre lieutenants français*<sup>1184</sup> en 1994, une saga fiction de quatre jeunes officiers qui se termine tragiquement en Indochine et dix ans plus tard, *Dien Bien Phu, le rapport secret*<sup>1185</sup>, qui n'a rien d'une fiction puisqu'il évoque la commission Catroux, en 1955 laquelle analyse la défaite. Ces deux derniers documentaires sont parfois cités par les vétérans pour leur côté passionnant, surtout le premier, dans lequel chacun peut reconnaître une figure de son passé. Entre temps, Patrick Jeudy a réalisé un documentaire sur Héli de Saint Marc, *Un homme d'honneur*<sup>1186</sup>, en 1996, à partir de nombreux témoignages sur ce soldat emprisonné dans les années 1960 devenu, au fil des années, la référence de la mémoire des guerres de décolonisation.

Les autres documentaires sont très différents. A celui sur le retour de Marcel Bigeard au Vietnam<sup>1187</sup>, s'ajoutent des réalisations originales par leur diversité, sur des sujets difficiles et peu traités, en l'espace de trois ans. En 2001, Xavier de Lauzanne réalise *Retour sur la RC 4*<sup>1188</sup>, une défaite que l'on évoque peu dans cette époque tout entière tournée vers Dien Bien Phu, dont le cinquantenaire approche. En 2002, Adila Bennedjai-Zou et Joseph Confavreux sortent *Ralliés*<sup>1189</sup> sur les déserteurs de l'armée française qui passent à l'APV, laquelle les nomme ainsi. Plusieurs déserteurs témoignent dont des Marocains au parcours atypique, Albert Clavier et deux autres militaires engagés en Indochine. Deux officiers du CEFEO, Jacques Allaire et Pierre-Alban Thomas, font part de leur commentaire. Le sujet rebondit en 2004, Hervé Penot tournant un documentaire sur le seul Albert Clavier<sup>1190</sup>. En 2003, la journaliste Marie-Monique Robin réalise

<sup>1179</sup> Alain de Sédouy, *Les soldats oubliés : les parachutistes indochinois*, France, documentaire, France 3, 59 mn, 1992.

<sup>1180</sup> Éric Deroo, *Le piège indochinois*, 1 - Le Temps des illusions (1940-1945) - 2 - L'Enlèvement (1946-1949), France, documentaire, FR3, 1995, 2X52 mn.

<sup>1181</sup> Patrick Barbéris, Éric Deroo, *Combattre pour l'Indochine*, France, documentaire, Zadig Productions – France 5, 2004, 52 mn.

<sup>1182</sup> Patrick Barbéris, Éric Deroo, *France – Vietnam 1945-1946. Un impossible accord*, France 5, documentaire, 2004 ; 52 mn.

<sup>1183</sup> Patrick Barbéris, Éric Deroo, Jérôme Kanapa, *Regards croisés sur l'Indochine*, France 5, documentaire, 2004, 9X26 mn.

<sup>1184</sup> Patrick Jeudy, *Les quatre lieutenants français*, France, documentaire, Canal + - Transeurop films, 1994, 60 mn.

<sup>1185</sup> Patrick Jeudy, *Dien Bien Phu, le rapport secret*, France, documentaire, France 3, 2004, 57 mn.

<sup>1186</sup> Patrick Jeudy, *Un homme d'honneur*, France 2, la Cinquième et Planète, 1996, 52 min.

<sup>1187</sup> Jean-Claude Criton, *Bigeard : ma guerre d'Indochine*, documentaire français, Carrère Vidéo et Lucien Salles, 1999, 52 minutes.

<sup>1188</sup> Xavier de Lauzanne, *Retour sur la RC 4*, France, documentaire, Aloest Productions, 2001, 52 mn.

<sup>1189</sup> Adila Bennedjai-Zou et Joseph Confavreux, *Ralliés*, France, documentaire, Momento !, 2002, 52 mn.

<sup>1190</sup> Hervé Pernot, *Albert Clavier ou la vie en rouge*, France, documentaire, La Cité Films, 2004, 52 mn.



*Escadrons de la mort, l'école française*<sup>1191</sup>, issu de ses recherches et de son livre très controversé<sup>1192</sup>, sur une *école française de la torture*, qui partirait d'Indochine, en passant par l'Algérie, et qui aurait diffusé son expérience jusqu'aux États-Unis et en Amérique Latine. Dans ce domaine audiovisuel, la période est donc favorable pour évoquer l'histoire et la mémoire de la guerre d'Indochine. Les anciens combattants d'Indochine n'ont pas tous *refoulé* leur mémoire du conflit. Les années 1990-2000 forment un contexte propice aux témoignages de toutes sortes.

### 3.3 La mémoire positive : *l'ère du refoulé* devient *l'ère du témoin* dans le contexte d'une intense activité bibliographique

« Ma guerre d'Indochine n'est pas La Guerre d'Indochine, mais le récit d'un homme qui se souvient de cette tragédie avec émotion<sup>1193</sup>. » (Marcel Bigeard).

*L'ère du témoin* commence réellement dans les années 1990, grâce à une sorte de rapprochement des planètes au moment même où ce concept se voit théorisé par l'ouvrage fondateur d'Annette Wieviorka, en 1998<sup>1194</sup>, à propos de la Shoah. La parole des vétérans d'Indochine se libère et ne s'est plus arrêtée depuis, tout en restant moins connue que celle des rescapés du génocide. Dans cette période faste, la grille d'analyse mémorielle mise en place par Henry Rousso s'apparente à la quatrième phase<sup>1195</sup>, celle de l'anamnèse où l'on voit une mémoire d'Indochine reconnue par les chefs d'État, commémorée et régulièrement citée, mais sans l'hypermnésie sur la Shoah, davantage soutenue par la politique mémorielle de l'État. Les anciens d'Indochine vont davantage chercher à témoigner, à publier leurs souvenirs. Les historiens, universitaires ou non, les utilisent davantage pour compléter l'analyse historique en lui donnant un sens plus humain et plus attractif. Cet apport de la mémoire à l'histoire devient essentiel.

#### 3.3.1 Les hérauts de la guerre d'Indochine dans une période favorable aux mémoires

« Plus que jamais, je crois à la force des témoignages » (Hélie de Saint Marc).

La mémoire combattante d'Indochine voit apparaître ou se poursuivre une série d'autobiographies exceptionnelles par leur profondeur. Cette génération de témoignages sonde les âmes, analyse l'évolution de la mémoire et de l'oubli et ne se limite pas aux faits de guerre. Il ne s'agit pas seulement de privilégier les *émotions positives*, mais de parvenir à les gérer, à retrouver les souvenirs pour construire sa mémoire, se construire soi-même et s'apaiser ; essayer de rendre une mémoire plus fluide pour être active dans la construction historique et retrouver ainsi son

---

<sup>1191</sup> Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française*, France, documentaire, Idéale Audience/Arte France, 2003, 60 mn.

<sup>1192</sup> Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française*, Paris, La Découverte, 2004, 452 p.

<sup>1193</sup> Marcel Bigeard, *Ma guerre d'Indochine*, Paris, Hachette, 1994, 160 p. ; extrait de la 4<sup>e</sup> de couverture.

<sup>1194</sup> Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, 200 p.

<sup>1195</sup> Deuil inachevé, refoulement, retour du refoulé, hypermnésie du souvenir.

passé. Le général Bigeard demeure le héraut, un transmetteur majeur de cette mémoire mais il n'est plus le seul à être médiatisé.

Ses livres sur l'Indochine sortent plutôt après 1988, à la suite de sa retraite politique. Quand il revient au Vietnam, quarante ans après l'avoir quitté, Marcel Bigeard retrouve beaucoup de souvenirs émouvants. Il est tout entier immergé dans la mémoire d'une guerre très engagée dans laquelle il a perdu beaucoup d'hommes qu'il n'a jamais oubliés. Au retour, il publie *Ma guerre d'Indochine*<sup>1196</sup> en 1994, ainsi qu'une vidéo sur ce pèlerinage mémoriel, dans lequel les vétérans d'Indochine apprécient l'émotion du célèbre général lors de sa rencontre avec Rolf Rodel devant le monument à Dien Bien Phu<sup>1197</sup> que celui-ci a construit de ses mains. Dans tout ce qu'il fait, Bigeard fait « du Bigeard » avec sa gouaille, sa sensibilité et son langage direct, donnant une suite à *Pour une parcelle de gloire*<sup>1198</sup> puis relayant d'autres témoignages<sup>1199</sup>. Dans les années 2000, son message se brouille avec les polémiques de la guerre d'Algérie. Il finit par lasser.

Un autre ancien d'Indochine va alors lui succéder dans un rôle de héraut d'Indochine, plus sensible encore et pacifique. Il s'agit d'Hélie Denoix de Saint Marc. Il n'était pourtant pas le plus attendu. Ancien résistant et déporté à Langenstein-Zwieberge, ex-officier de la légion étrangère-parachutiste en Indochine puis en Algérie, il est surtout connu pour avoir dirigé le 1<sup>er</sup> REP (1<sup>er</sup> Régiment étranger de parachutistes) lors du putsch d'Alger en 1961. Arrêté, il passe six ans de prison à Tulle. En 1988, Laurent Beccaria, son petit-neveu, tire de sa vie une biographie qui a eu beaucoup de succès, l'apothéose étant, à cette époque, d'être invité le 5 mai 1989 à *Apostrophes*, l'émission littéraire de Bernard Pivot, qui le fait connaître<sup>1200</sup>. Le livre et l'émission reçoivent un excellent accueil. La parole de Saint Marc est fluide, précise, imagée et sans rancœur déplacée. Pour lui, le temps est venu de témoigner directement. En neuf ans, il va publier quatre ouvrages, avec la collaboration de Laurent Beccaria. Ses mémoires, *Les champs de braises*, parues en 1995<sup>1201</sup>, évoquent sa vie militaire aventureuse et son parcours dans le civil, une vie très remplie d'un homme fidèle à ses engagements. *Les sentinelles du soir*<sup>1202</sup> en 1999, racontent des personnes et des moments de vie qui reviennent le visiter jusque dans ses nuits, d'où ce nom poétique. Elle s'ouvre sur une lettre d'un ancien partisan de son fief de Talung, devenu depuis 1950 son principal cauchemar. En 2000, son livre s'appelle *Indochine, notre guerre orpheline*<sup>1203</sup>, soulignant par cet

---

<sup>1196</sup> Marcel Bigeard, *Ma guerre d'Indochine*, Paris, Hachette - Carrère, 1994, 160 p.

<sup>1197</sup> Jean-Claude Criton, *Bigeard : ma guerre d'Indochine, op. cit.*. Rencontre de Bigeard avec Rodel de 43 : 30 à 45 : 05 mn.

<sup>1198</sup> Marcel Bigeard, *De la brousse à la jungle*, Paris, Hachette - Carrère, 1994, 285 p.

<sup>1199</sup> Marcel Bigeard, *Lettres d'Indochine*, Paris, éditions n°1, tome 1, 1998, 273 p. ; tome 2, 1999, 261 p. Marcel Bigeard, *Paroles d'Indochine*, Monaco, éditions du Rocher, 2004, 305 p.

<sup>1200</sup> Jean-Luc Léridon, *Apostrophes*, Le Sable et la Pierre. La Guerre, archives vidéo, France, volume 2-6, production Antenne 2, 1989, 164 minutes. « La Guerre », diffusion le 5 mai 1989, 83 minutes. <https://www.ina.fr/video/CPB89005364>.

<sup>1201</sup> Hélie de Saint Marc, *Mémoires : les champs de braises*, Paris, Perrin, 1995, 331 p.

<sup>1202</sup> Hélie de Saint Mac, *Les sentinelles du soir*, Paris, les arènes, 1999, 204 p.

<sup>1203</sup> Hélie de saint Marc, *Notre guerre orpheline*, Paris, édition Les arènes, 2000, 95 p.

adjectif qu'elle est « une guerre sans père, sans nom et sans reconnaissance »<sup>1204</sup>. De nombreuses photographies illustrent le texte d'Hélie de Saint Marc. Non seulement ses publications sont des succès d'édition mais elles agissent comme un déclic pour de nombreux anciens. Elles montrent l'exemple et les incitent à témoigner à leur tour, donnant un souffle nouveau aux mémoires combattantes. Les vétérans comprennent qu'il n'est pas nécessaire d'être connu ni d'être historien pour écrire sur le conflit. Chaque mémoire compte pour comprendre la guerre d'Indochine. C'est la raison pour laquelle Geneviève de Galard, adoubée héroïne de Dien Bien Phu en 1954, publie *Une femme à Dien Bien Phu* presque cinquante ans plus tard, en 2003<sup>1205</sup>. Il est intéressant de comprendre que c'est Hélie de Saint Marc qui la convainc de le faire en voyant l'évolution mémorielle. En 1954, il écrit à Geneviève de Galard : « Nos camarades n'ont besoin ni d'articles ni de films. L'histoire les jugera<sup>1206</sup>. » En 2000, pourtant, il l'incite au contraire à écrire ses souvenirs en disant « plus que jamais, je crois à la force des témoignages »<sup>1207</sup>. Tous ces livres sont appréciés du monde combattant puisque la volonté de témoigner incite à une *ère du témoin* très prolifique sur ce conflit méconnu.

### 3.3.2 Des mémoires très nombreuses : une volonté nouvelle de témoigner

« Le colonisateur le plus habile n'efface pas le sentiment national quand il existe. » (Pierre Messmer)

Les acteurs de la guerre sont, pour une partie d'entre eux, enchantés de voir l'ouverture du Vietnam au tourisme et ils sont nombreux à retourner dans ce pays qui les a tant marqués. Mais cela ne suffit pas ; il faut poursuivre le travail de résilience, témoigner pour atténuer le *mal jaune*, expression inventée par Jean Lartéguy, dont certains romans sont réédités sous ce titre évocateur *Le mal d'Indochine*<sup>1208</sup>. L'exemple d'Hélie de Saint Marc et *l'affaire Boudarel*, qui a scandalisé les vétérans, jouent un rôle de levier pour diffuser les mémoires. Les témoignages sont plus nombreux pendant cette période car les vétérans comprennent qu'une fois disparus, les mémoires combattantes feront de même. Ils veulent donc laisser une trace pour en éviter l'effacement.

Il est impossible de citer tous les témoignages d'anciens d'Indochine qui fleurissent à partir des années 1990<sup>1209</sup>. Dans le panel étudié, certains vétérans n'hésitent plus à donner une tonalité plus critique, et c'est là une différence majeure avec les périodes précédentes. Plusieurs vont publier des ouvrages très bien écrits, documentés et sans concession sur les erreurs militaires, humaines et sans chercher à systématiquement *charger* les seuls hommes politiques. Ils retracent une ambiance, un contexte qui équilibre une mémoire d'Indochine jusque-là encore très héroïsée.

---

<sup>1204</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>1205</sup> Geneviève de Galard, *Une femme à Dien Bien Phu*, Paris, Les Arènes, 2003, 288 p.

<sup>1206</sup> *Idem*, *op. cit.*, édition France Loisirs, 2003, p. 11.

<sup>1207</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>1208</sup> Aux éditions Omnibus.

<sup>1209</sup> *Cf. infra*. Bibliographie p. 1950.

Pierre Messmer publie ses mémoires<sup>1210</sup> et persiste dans l'idée que la guerre d'Indochine aurait dû être évitée par l'octroi de l'indépendance dès le départ, qu'elle n'est ensuite qu'une succession de violences épouvantables, d'autant qu'il affirme, dans un second livre, que « le colonisateur le plus habile n'efface pas le sentiment national quand il existe »<sup>1211</sup>. Dans un genre très différent de récit de guerre, le général Guy Simon publie en 1995 ses *Chroniques de Cochinchine (1951-1956)*<sup>1212</sup>, passionnantes à plus d'un titre car il s'agit des lettres envoyées par le jeune officier à son père pendant ses deux séjours, le dernier se terminant au départ du CEFEO, début 1956. Il peint jour après jour un vrai témoignage de terrain, avec ses enthousiasmes et ses déconvenues sans rien cacher, muni d'une franchise rare et d'un caractère affirmé. Ils ne lui valent pas que des commentaires positifs de ses pairs. Interrogé sur ce point, il répond sans hésitation :

« On m'a beaucoup critiqué pour mon livre, [...], lui-même très critique sur deux sous-officiers sur trois et un général sur deux ! Ou plus encore ! Mes critiques portaient sur les généraux ; sur les sous-officiers, à cause de l'alcoolisme. [...]. (Sur sa phrase du livre, « on a perdu la guerre mais on l'a mérité ») Je tenais mon père au courant de ce qui se passait. Je n'ai pas changé d'avis par rapport au ton des lettres. Les lettres sont reproduites intégralement. [...]. Je n'ai touché à rien. Les gens qui n'ont pas émis de critiques sur la stratégie du CEFEO n'ont pas été à des postes tactiques ou ne sont pas restés assez longtemps pour avoir une vue exacte<sup>1213</sup>. »

Contrairement à Guy Simon, Charles-Henry de Pirey a quitté l'armée en 1957, après l'Indochine. Réchappé de justesse du désastre de la RC 4 en octobre 1950, il évoque ce douloureux combat dans *La route morte*<sup>1214</sup>, un des livres les mieux écrits et les plus réalistes sur cet épisode. Il l'a d'ailleurs rédigé en 1954, mais finissant sur un épilogue très critique et pacifiste, « aucun éditeur n'a pris le risque, dans les années 1954-1955, de publier ce manuscrit "trop chaud" et il a été remis dans une vieille cantine durant près de 50 ans »<sup>1215</sup>. Ce livre est loué par bien des vétérans. Il réalise, la même année, un second ouvrage sur un autre sujet récurrent et emblématique du conflit, la biographie de l'adjudant-chef Vandenberghe. Là encore, il oublie toute hagiographie patriotique pour ne s'occuper que des faits, des souvenirs de ses proches et expliquer ses erreurs personnelles de chef moins vigilant sur le recrutement de son commando d'anciens de l'APV<sup>1216</sup>. Paul Aussaresses, plus connu et controversé, pris dans la polémique sur la torture en Algérie au début des années 2000, profite-t-il de cette notoriété particulière pour sortir ses souvenirs de services spéciaux ? Cela montre la continuité de son combat depuis la Seconde Guerre mondiale et apporter son témoignage sur l'Indochine, sa découverte d'une guerre particulière<sup>1217</sup>.

Les vétérans publient les récits afférant à leur corps de troupe, ce qui permet de connaître une histoire et de mémoires plus complètes sur des armes ou des unités peu étudiées auparavant.

---

<sup>1210</sup> Pierre Messmer, *Après tant de batailles : Mémoires*, Paris, Albin Michel, 1992, 462 p.

<sup>1211</sup> Pierre Messmer, *Les blancs s'en vont : récits de décolonisation*, Paris, Albin Michel, 1998, 303 p. ; p. 53.

<sup>1212</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine (1951-1956)*, Paris, Lavauzelle, 1995, 324 p.

<sup>1213</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Simon, au Cercle National des Armées, à Paris, le 4 avril 2019.

<sup>1214</sup> Charles – Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit.

<sup>1215</sup> *Ibid.*, Nota, p. 222.

<sup>1216</sup> Charles-Henry de Pirey, *Vandenberghe : le commando des Tigres noirs*, Paris, Indo Editions, 2003, 175 p.

<sup>1217</sup> Paul Aussaresses, *Pour la France ; services spéciaux 1942-1954*, Monaco, éditions du Rocher, 2001, 271 p. Mais il réserve son témoignage sur la torture en Indochine pour les archives orales, plus discrètes, du SHD.

L'intérêt ne réside pas dans l'originalité mais dans la précision, dans la motivation de publier et dans l'émotion. C'est le cas d'Henri de Brancion pour l'artillerie<sup>1218</sup>, avec trois ouvrages, Gérard Brett, à deux reprises, sur les supplétifs vietnamiens<sup>1219</sup>, sujet difficile sur des soldats qu'il a fallu abandonner en 1954. Le passé de Raymond Muelle au service Action de la DGSE l'incite aux études de contre-guérilla, à travers quatre ouvrages sur les commandos en Indochine<sup>1220</sup>.

Les anciens prisonniers du Vietminh poursuivent le récit de leur captivité et des événements qui les y ont mené, avec difficulté, par devoir, tant le sujet est difficile à évoquer. Norbert Héry<sup>1221</sup> et Louis Stien<sup>1222</sup>, prisonniers sur la RC 4 en 1950 relatent sans concession leur calvaire de quatre années d'internement. Amédée Thévenet, libéré plus tôt, reprend son propre récit de 1952 et l'étoffe de ceux de ses camarades dans *Goulags indochinois*<sup>1223</sup>, un des ouvrages les plus complets sur le sujet. Son titre assimile le système carcéral de la RDV au goulag soviétique, ce qui est inexact dans la nature de camp de prisonniers politiques de ce dernier, mais qui s'apparente bien au fonctionnement de la captivité en Indochine. Le même Amédée Thévenet, comme Bigeard avec *Lettres d'Indochine*, publie *La guerre d'Indochine par ceux qui l'ont vécue*<sup>1224</sup>, compilant les témoignages de nombreux compagnons d'armes qu'ils les lui ont envoyés en 2001, pour que leur mémoire ne s'oublie pas. Ces deux anciens coordonnent une somme importante de documents de première main, qui se révèlent très utiles pour une analyse historique. Mais le récit le plus inattendu est celui d'un officier vietnamien du CEFEO puis de l'Armée nationale vietnamienne, Huynh Ba Xuan<sup>1225</sup>, fait prisonnier en 1953, libéré après vingt-trois ans d'emprisonnement en 1976. C'est un récit sans haine, précis, instructif sur la captivité des Vietnamiens prisonniers de la RDV. L'originalité de cette période est que ce ne sont plus seulement les officiers qui publient leurs récits. Une profusion de publications mémorielles reflète, depuis les années 1990, la motivation des sous-officiers et militaires du rang, de relater à leur tour leur guerre à l'aide de leur journal de bord. Ainsi Pierre Cesca publie-t-il le journal de marche de son séjour en Indochine, de 1953 à 1955<sup>1226</sup>. Comme les lettres de Guy Simon, ce témoignage de sous-officier, encore rare à l'époque, vaut pour sa réalité quotidienne de la guerre au niveau du terrain. Le journal de bord publié en

---

<sup>1218</sup> Henri de Brancion, *Dien Bien Phu : artilleurs dans la fournaise*, Paris, Presses de la Cité, 1993, 297 p. *Idem*, *Retour en Indochine du Sud. Artilleurs des rizières (1946-1951)*, Paris, Presses de la Cité, 1999, 359 p. *Idem*, *Tonkin (1946-1954) : artilleurs parmi les fantassins et les blindés*, Paris, Presses de la Cité, 2002, 404 p. Il a combattu en Indochine de 1951 à 1954.

<sup>1219</sup> Gérard Brett, *Les supplétifs en Indochine 1951-1953*, Paris, L'Harmattan, 1996, 317 p. *Idem*, *La tragédie des supplétifs : la fin des combats*, Paris, L'Harmattan, 1998, 264 p.

<sup>1220</sup> Raymond Muelle, *Services spéciaux, armes, techniques, missions : GCMA, Indochine, 1950-1954*, Paris, Crépin-Leblond, 1992, 125 p. ; *Idem*, *Commandos et maquis, Service Action en Indochine, GCMA, Tonkin, 1951-1954*, Paris, Presses de la Cité, 1993, 261 p. ; *Idem*, *Combats en pays Thaï*, Paris, Presses de la Cité, 1999, 214 p. ; *Idem*, *Commandos et forces spéciales : Indochine 1944-1954*, Panazol, Lavauzelle, 2000, 123 p.

<sup>1221</sup> Norbert Héry, *Tu-Binh, 1446 jours au camp n°1*, Panazol, Lavauzelle, 1994, 255 p.

<sup>1222</sup> Louis Stien, *les soldats oubliés*, Paris, Albin Michel, 1993, 332 p.

<sup>1223</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, Paris, France-Empire, 1999, 409 p.

<sup>1224</sup> *Idem*, *La guerre d'Indochine par ceux qui l'ont vécue*, Paris, France-Empire, 2001, 629 p.

<sup>1225</sup> Huynh Ba Xuan, *Oublié 23 ans dans les goulags Vietminh*, Paris, L'Harmattan, 2004, 265 p.

<sup>1226</sup> Pierre Cesca, *Journal de marche, Indochine : 1953-1955*, Saint-Jean-des-Mauvrets, Pierre Cesca, 1993, 167 p.

1998 par un autre ancien sous-officier, Roger Verbeke<sup>1227</sup> apparaît, au premier abord, très déroutant, plus encore que les ouvrages précédemment cités. Son témoignage sur un quotidien répétitif, usant, vide d'événements guerriers, n'élude rien de ses sentiments, de ses colères et de son ennui, de ses faits et gestes insignifiants et sans aucun prestige. Mais l'intérêt est justement de montrer que ce conflit n'est pas une succession de faits guerriers d'anthologie pour l'ensemble du CEFEO. Pour ceux qui ont lu Erwan Bergot et Pierre Sergent, il s'échappe de ces nouveaux témoignages sur le quotidien de la guerre un côté rébarbatif et sans éclat. Mais au fil de leur lecture, on se rend compte de leur richesse, celle de montrer le quotidien réel des combattants d'unités traditionnelles, passant sans transition d'un moment sans relief à un combat d'une violence inattendue, ce qui est l'un des caractères de ce conflit. Ils sont la marque d'une mémoire méconnue qui n'est ni glorieuse ni historique mais juste humaine, au niveau du combattant de base.

Enfin, il faut signaler que cette recrudescence de témoignages est favorisée par les éditeurs qui s'attachent davantage à l'émergence des mémoires de vétérans d'Indochine. Ainsi Indo Éditions publient-elles, en 1998, le premier livre de leur fondateur, Cyril Bondroit, sur le parcours du 3<sup>ème</sup> BCCP<sup>1228</sup>. Le jeune éditeur remplit son travail de post-mémoire en évoquant le parcours du bataillon de son père, caporal-chef, avec qui il a trop peu parlé. Comme d'autres, plus nombreux dans cette période, il intègre les témoignages de quatre-vingt-quatre survivants de cette unité. Ce premier travail de mémoire l'incite, par la suite, à publier d'autres témoignages, notamment sur ces combats de la RC 4 où le bataillon de son père a disparu<sup>1229</sup>, puis sur toute la guerre d'Indochine. Cette maison d'édition familiale, fondée en 1999, est la seule qui soit spécialisée dans la guerre d'Indochine et l'autobiographie des combattants<sup>1230</sup>.

Cette ère du témoin va dans le sens des associations de vétérans qui s'emploient à un devoir de mémoire permanent. Les années 1990 constituent pour elles une apogée. Leur travail pour aider les anciens combattants et les réfugiés de l'ex-Indochine à obtenir des indemnités, à survivre financièrement est considérable. Les associations participent au financement de projets que ce soient la construction de monuments aux morts, d'écoles au Vietnam. Elles ont œuvré pour le rapatriement des corps du Vietnam, pour le Mémorial de Fréjus et pour financer l'action judiciaire contre Georges Boudarel, laquelle se poursuit jusqu'en 2003, pendant douze ans de procédures. Mais elles se sont logiquement divisées par leur nombre et, dans les années 1999-2001, par les polémiques concernant l'affaire Boudarel, dont l'action est jugée coûteuse et inefficace par nombre de vétérans. Ces divisions, les affaiblissent au moment même où les effectifs diminuent, où les anciens connus ou inconnus disparaissent. Les associations atteignent un effectif

---

<sup>1227</sup> Roger Verbeke, *Indochine*, Paris, éditions du Panthéon, 1998, 203 p.

<sup>1228</sup> Cyril Bondroit, *3<sup>e</sup> BCCP Indochine 1948-1950*, Paris, Hexagone, 1998, 704 p.

<sup>1229</sup> Georges Longeret, Jacques Laurent, Cyril Bondroit, *Les combats de la RC 4. Face au Vietminh et à la Chine : Cao Bang, Lang Son, 1947-1950*, Paris, Indo Editions, 2004, 517 p.

<sup>1230</sup> 40 titres au total pour cette maison dirigée par Ariane et Cyril Bondroit au 28 décembre 2021.

d'adhérents maximum dans les années 1990. L'amicale devenue, en 1993, l'Association nationale des combattants de Dien Bien Phu compte, en 1994, 1701 inscrits dont 1195 anciens combattants. Elle est pourtant dissoute dix ans plus tard et redevient une amicale. Le GNCI a compté jusqu'à environ 6 000 membres ; l'ANAI, 9 000 membres en 1995. Héritière du *Souvenir indochinois* et du *Comité national d'entraide* aux boat people, elle est, à cette époque, très active sous la présidence du général Guy Simon. Mais, comme le dit son site Internet, « une décroissance s'amorce<sup>1231</sup> ». L'ACUF a lutté, dans les années 1960-1970, sur un terrain plus politique, voulant « privilégier son action pour le renouveau de l'esprit civique dans notre pays », à l'écart des autres associations. Enfin, l'ANAPI, créée en 1985, participe, par sa fondation, à la fragmentation du monde associatif combattant. Fondée et dirigée par les anciens prisonniers du Vietminh, elle a réussi à peser sur la création de la loi sur le statut des prisonniers français du Vietminh en 1989 et à faire reconnaître le statut de déportés-résistants à des prisonniers français des Japonais en Indochine, en 1945<sup>1232</sup>. L'ANAPI est plus efficace que ses consœurs sur le plan de la communication. Voulant affirmer son combat pour soutenir ces anciens prisonniers à la mémoire traumatisée, l'association sort deux livres, l'un sur son parcours associatif, *ANAPI, notre histoire 1985-2003*<sup>1233</sup> et l'autre, sur des témoignages de captifs, *Les soldats perdus*<sup>1234</sup> qui regroupe vingt-sept récits de vétérans. Mais le plus surprenant pour les vétérans est l'apport des historiens dans les années 1990, l'histoire militaire qui se nourrit aussi d'autres domaines, sociologiques, diplomatiques et mémoriels.

### 3.3.3 ... dans le contexte d'une nouvelle historiographie

« Ses objectifs politiques (de la guerre d'Indochine, NDA) sont maintenant bien connus, car l'ouverture des archives a nourri les études universitaires, sans lesquels il ne peut être écrit d'histoire sérieuse<sup>1235</sup>. » (Jacques Valette).

Les anciens militaires continuent donc de s'approprier une partie de l'histoire et des mémoires de la guerre d'Indochine avec Georges Fleury, Raymond Muelle, René Bail, Roger Bruge, inoxydables témoins et écrivains des guerres d'Indochine et d'Algérie. Mais cette fois, les écrits universitaires, les recherches des historiens professionnels dépassent les publications des écrivains combattants, lesquels font eux-mêmes, parfois, œuvre d'historiens.

L'intérêt des historiens qui dominent cette période ne porte pas exclusivement sur l'armée ou même sur le Sud-Est asiatique. Certes, les exilés n'oublient pas leurs racines. Pierre Brocheux,

---

<sup>1231</sup> Site Internet de l'ANAI, créé en 2006, rubrique « L'ANAI-Historique » ; [www.anai-asso.org/NET/document/anai/historique/index.htm](http://www.anai-asso.org/NET/document/anai/historique/index.htm) (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>1232</sup> En 2016, deux prisonniers français ont pu obtenir ce statut de « mort en déportation », en 1945 : Agnès-Albert Aly et Onésime-Faustin Vernes.

<sup>1233</sup> ANAPI, *ANAPI notre histoire 1985-2003*, op. cit.

<sup>1234</sup> ANAPI, *Les soldats perdus, prisonniers en Indochine 1945-1954*, Mémoires, Paris, Indo Editions, 2005, 486 p.

<sup>1235</sup> Jacques Valette, Introduction, dans Henri Ortholan, *Indochine 1946-1954*, op. cit., p. 9.

natif de Cholon, dirige une étude qui lie les conflits d'Indochine<sup>1236</sup>. Il garde un œil critique sur la colonisation française en Indochine, analysée dans un ouvrage rédigé avec Daniel Hémerly<sup>1237</sup>. Après ses deux tomes sur les guerres d'Indochine, Philippe Franchini publie à nouveau deux ouvrages<sup>1238</sup> sur l'Indochine et sur le Tonkin. Le premier étudie *Les mensonges de la guerre d'Indochine* ; bien qu'apportant peu d'éléments nouveaux, il reste son ouvrage le plus engagé à ce jour, montrant les marchés de dupes et la propagande des deux côtés jusqu'aux « mensonges de la paix » de Genève en juillet 1954<sup>1239</sup>. Toute une série d'ouvrages d'historiens spécialistes des conflits de décolonisation sont publiés avec une qualité et une précision qui en font des références incontournables sur la compréhension du conflit. Alain Ruscio et Michel Bodin, réalisent dès cette période une œuvre majeure.

Alain Ruscio a dirigé une recherche exceptionnelle, recensant tous les ouvrages parus jusqu'en 2001 sur la guerre d'Indochine pour publier *La guerre française d'Indochine (1945-1954). Les sources de la connaissance*<sup>1240</sup>. Avec l'aide de plusieurs spécialistes comme Serge Tignères, Alain Ruscio classe « 12000 références bibliographiques, 263 thèses universitaires, 335 références filmographiques, dont 78 de longs métrages. Le tout en langues française, vietnamienne, cambodgienne, anglaise, chinoise, russe, allemande... »<sup>1241</sup>, de 1945 à 2001. C'est un livre de référence qui a pour seul défaut de s'arrêter en 2001 !

Il faut ensuite rendre à Michel Bodin l'hommage qu'il mérite. Non seulement, il est le seul à étudier spécifiquement la guerre d'Indochine sur tous les domaines possibles<sup>1242</sup>, mais sa pratique très précise des sources et des archives est renforcée par les témoignages écrits et oraux. Il poursuit dans cette voie en associant la mémoire à l'histoire, les archives publiques et privées dans quatre ouvrages, de 1996 à 2000. L'intérêt de son premier livre, *La France et ses soldats*<sup>1243</sup>, en 1996, est d'analyser la diversité des unités du CEFEO, la question récurrente des effectifs et les réactions de la Métropole, que ce soient l'opinion publique et l'attitude des partis politiques. *Soldats d'Indochine*<sup>1244</sup>, en 1997, est une approche prosopographique du corps expéditionnaire sur les origines géographiques, socio-culturelle, la situation familiale et l'âge des combattants. Mais Michel Bodin insiste également sur les causes de leur départ, leurs motivations et leur formation, des sujets essentiels pour comprendre ensuite les problèmes d'efficacité du CEFEO. En 1998, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*<sup>1245</sup> est centré sur le quotidien du séjour des

---

<sup>1236</sup> Pierre Brocheux (dir.), *Du conflit d'Indochine aux conflits d'Indochine*, Bruxelles, éditions Complexe, 2000, 178 p.

<sup>1237</sup> Pierre Brocheux, Daniel Hémerly, *Indochine, la colonisation ambiguë*, Paris, La découverte, 2001, 447 p.

<sup>1238</sup> Philippe Franchini (dir.), *Tonkin 1873-1954, colonie et nation, le delta des mythes*, Paris, éditions Autrement, 1994, 166 p. ; *Idem*, *Les mensonges de la guerre d'Indochine*, Paris, France Loisirs, 2003, 478 p.

<sup>1239</sup> *Ibid.*, p. 433.

<sup>1240</sup> Alain Ruscio, *La guerre « française » d'Indochine (1945-1954). Les sources de la connaissance. Bibliographie, filmographie, documents divers*, Paris, Les Indes Savantes, 2002, 1174 p.

<sup>1241</sup> *Ibid.*, 4<sup>e</sup> de couverture.

<sup>1242</sup> Michel Bodin a, heureusement pour moi, laissé de côté les questions mémorielles !

<sup>1243</sup> *Idem*, *La France et ses soldats. Indochine, 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1996, 286 p.

<sup>1244</sup> *Idem*, *Soldats d'Indochine 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1997, 239 p.

<sup>1245</sup> *Idem*, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1998, 270 p.



soldats de l'Union française en Indochine, leurs impressions, leurs problèmes de santé, les types de guerre rencontrés et les pertes. Il aborde également le retour des désormais anciens combattants d'Indochine. Ces ouvrages ne sont pas exhaustifs mais ils constituent un point de départ pour de nombreuses études. A ce travail considérable s'ajoutent l'étude des Africains dans la guerre d'Indochine<sup>1246</sup> et de très nombreux articles dans la *Revue historique des Armées*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*<sup>1247</sup>. Il est, enfin, le premier à sortir un *Dictionnaire de la guerre d'Indochine* avec 123 entrées<sup>1248</sup>.

Dans le même temps paraissent d'autres ouvrages de référence tout aussi précis pour les historiens d'aujourd'hui. Jacques Valette rejoint Yves Gras et Jacques Dalloz en publiant une nouvelle *Guerre d'Indochine*<sup>1249</sup> relativement courte mais précise et très rigoureuse, en 1994. Hugues Tertrais est le premier à aborder le volet financier et politique<sup>1250</sup>, très éclairant sur le coût disproportionné de ce conflit. Concernant l'armée, l'ouvrage le plus complet est celui dirigé par Maurice Vaïsse sur *L'armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954)*, actes du colloque du CEDH en 1999<sup>1251</sup>. Cet ouvrage majeur est riche de ses nombreux contributeurs et de leur apport, entre des analyses d'historiens parmi lesquels Michel Bodin, Laurent Césari, Hugues Tertrais, et des témoignages d'anciens combattants avec Maurice Schmitt, Alain Bizard, entre autres. C'est une belle base de départ pour des recherches qui s'éloignent au maximum d'une histoire de preux et de héros, laquelle n'est pas terminée si on lit l'introduction du général de Lapresle<sup>1252</sup> déjà cité.

Les recherches s'intéressent à d'autres domaines. Le livre de Laurent Césari, *L'Indochine en guerres 1945-1993*<sup>1253</sup>, apparaît très précieux pour une histoire diplomatique de ce conflit entre le Vietnam et les puissances étrangères, dans la continuité de trois guerres. Pierre Labrousse analyse la structure, l'idéologie du Vietminh et définit son efficacité comme une raison de la victoire de l'APV en 1954. Son livre *La méthode Vietminh*<sup>1254</sup>, parue en 1996, a renseigné les vétérans qui l'ont lu et qui ont, semble-t-il, appris beaucoup de cette organisation implacable. Benjamin Stora s'intéresse, dans les années 1990, à la guerre d'Indochine dans un temps plus long de décolonisation, liant ce conflit à celui d'Algérie, son sujet de prédilection. Son année passée à l'Ecole Française d'Extrême-Orient d'Hanoi en 1996-1997 est une bonne immersion pour réfléchir

---

<sup>1246</sup> *Idem*, *Les Africains face à la guerre d'Indochine 1947- 1954*, Paris, L'Harmattan, 2000, 240 p. Michel Bodin, [www.michel-bodin.com/ouvrages.html](http://www.michel-bodin.com/ouvrages.html).

<sup>1247</sup> <http://www.michel-bodin.com/articles.html>. (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>1248</sup> Michel Bodin, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Economica, 2004, 319 p.

<sup>1249</sup> Jacques Valette, *La guerre d'Indochine*, Evry, PUF, 1994, 180 p.

<sup>1250</sup> Hugues Tertrais, *La piastre et le fusil - Le coût de la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, CHEFF, 2002, 620 p.

<sup>1251</sup> Maurice Vaïsse (dir.), *L'armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954) : Adaptation ou inadaptation*, Bruxelles, éditions Complexe, 2000, 363 p.

<sup>1252</sup> *Ibid.*, p 14.

<sup>1253</sup> Laurent Césari, *L'Indochine en guerres 1945-1993*, Paris, Belin, 1995, 315 p.

<sup>1254</sup> Pierre Labrousse, *La méthode Vietminh 1945-1954*, Lavauzelle, 1996, 391 p.

aux *imaginaires de guerre*<sup>1255</sup> qui expliquent comment les mémoires se construisent sur les conflits d'Indochine, d'Algérie et du Vietnam en France et aux États-Unis. Dans un tout autre genre, Marc Lemaire publie sa thèse de 1991 sur *Le service de santé militaire dans la guerre d'Indochine*<sup>1256</sup>. Pendant cette période faste sur l'analyse de la guerre d'Indochine, on peut trouver des synthèses intéressantes et courtes. *Les trois guerres d'Indochine*<sup>1257</sup>, de Gilles Férier permet de lier la guerre d'Indochine avec les deux conflits postérieurs sur une plus large période, ceux du Vietnam avec les États Unis et de la République du Vietnam avec la Chine. D'autres ouvrages choisissent également une certaine sobriété d'analyse, comme celle de Yves-Marc Ajchenbaum<sup>1258</sup>, la revue *Historia* avec un ouvrage collectif constitué des articles parus dans un *Historia spécial n° 28* en 1994<sup>1259</sup>, un *Que sais-je ?* sur le temps long des conflits en Indochine, depuis le Moyen Âge, publié par Nicolas Regaud et Christian Lechervy en 1996<sup>1260</sup> et un petit livre de Marc Ripert, *Histoire de la guerre d'Indochine*<sup>1261</sup> en 2004. Pierre Pélissier se signale davantage dans l'étude biographique, elle-aussi populaire, des généraux de Lattre<sup>1262</sup> et Massu<sup>1263</sup>. De même, il publie un ouvrage sur les promotions de Saint Cyr concernées par les guerres de décolonisation, intéressant mais dont Jean-Charles Jauffret critique la méthode au niveau des sources orales, fort peu historiques (« Un ouvrage très grand public qui flatte la mémoire militaire sans la restituer dans sa plénitude<sup>1264</sup>. »)

Le mouvement de recherche est marqué par un nombre de thèses jamais atteint auparavant ; vingt-trois en douze ans<sup>1265</sup>. *Le trou de mémoire universitaire*, constaté dans les années 1960-1980 est largement comblé par les doctorants qui étudient tous les axes de recherche, preuve d'une revitalisation de l'intérêt, trop rarement soulignée, pour ce conflit. Les militaires y participent largement. Un ancien d'Indochine se signale par une thèse moins connue peut-être que celle de Pierre Rocolle et Robert Bonnafous. Raymond Toinet étudie le conflit<sup>1266</sup> comme le prolongement de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la fin de la guerre du Vietnam. Un positionnement intéressant, l'analyse des deux guerres de 1945 à 1975, comme Jacques Suant quelques années plus tôt. Les autres thèses ont l'avantage de couvrir un large éventail de sujets, que la guerre

<sup>1255</sup> Benjamin Stora, *Imaginaires de guerre. Algérie-Vietnam, en France et aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 1997, 252 p.

<sup>1256</sup> Marc Lemaire, *Le service de santé militaire dans la guerre d'Indochine : le soutien santé des parachutistes, 1944-1954*, Paris, L'Harmattan, 1997, 367 p.

<sup>1257</sup> Gilles Férier, *Les trois guerres d'Indochine*, Lyon, PUF, 1994, 168 p.

<sup>1258</sup> Yves- Marc Ajchenbaum, *Indochine 1946-1954, de la paix manquée à la sale guerre*, Paris, Librio, éditions J'ai Lu, 2004, 92 p.

<sup>1259</sup> Collectif, *La guerre d'Indochine 1945-1954*, éditions Taillandier, 1999, 216 p.

<sup>1260</sup> Nicolas Regaud et Christian Lechervy, *Les guerres d'Indochine, du Xème au XXème siècle*, Paris, « Que sais-je ? », PUF, 1996, 127 p.

<sup>1261</sup> Pierre Ripert, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Maxi Livres, 2004, 124 p.

<sup>1262</sup> Pierre Pélissier, *De Lattre*, Paris, Perrin, 1998, 603 p.

<sup>1263</sup> Pierre Pélissier, *Massu*, Paris, Perrin, 2003, 438 p.

<sup>1264</sup> Pierre Pélissier, *Saint-Cyr : génération Indochine-Algérie*, Paris, Plon, 1992, 459 p. Jean-Charles Jauffret, « Comptes Rendus », *Outre - Mers*, 1994 n°303 , p. 210. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/outre\\_0300-9513\\_1994\\_num\\_81\\_303\\_3206\\_t1\\_0210\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1994_num_81_303_3206_t1_0210_0000_1) (Consulté le 16 février 2022).

<sup>1265</sup> Cf. *infra*, Bibliographie, p. 1936.

<sup>1266</sup> Raymond Toinet, *Etude d'une guerre de trente-cinq ans : Indochine-Vietnam, 1940-1975*, Thèse de d'histoire soutenue à l'Institut Catholique de Paris en 1995.

d'Indochine soit directement étudiée ou dans le cadre des guerres de décolonisation ; quelques-unes sur l'aspect militaire.

Les armes et unités restent des sujets logiques pour un conflit : Hubert Granier<sup>1267</sup> et Fabienne Doucet<sup>1268</sup> pour la marine, Jean-Paul Pace<sup>1269</sup> pour les commandos du Nord-Vietnam, Philippe Gras<sup>1270</sup> pour l'armée de l'air, Mireille Nicoud<sup>1271</sup> pour la légion étrangère. Michel David, professeur à Saint-Cyr et à Saint-Maixent, soutient une thèse sur les maquis d'Indochine, sujet de plus en plus traité à partir de cette période après avoir senti le souffre des trafics supposés du GCMA pendant de nombreuses années<sup>1272</sup>. On aurait pu s'attendre à ce que Michel Grintchenko, fils d'un vétéran d'Indochine et officier de l'ALAT<sup>1273</sup>, fasse une thèse sur sa spécialité d'origine, les troupes de marine. Mais il choisit d'étudier l'opération *Atlante*<sup>1274</sup>, première grande opération franco-vietnamienne en 1954. Son étude d'état-major nuance ce point de vue en distinguant d'abord les aspects positifs. Paul Villatoux<sup>1275</sup> étudie la question très importante de l'action psychologique, qui va largement influencer sur l'orientation de la guerre d'Algérie. Important est également le rôle, dans le conflit, des communautés religieuses française (Sabine Rousseau<sup>1276</sup> sur les chrétiens français) et vietnamienne (Thi Lien Tran sur les catholiques vietnamiens<sup>1277</sup>) et de cette opinion publique dont se plaignent tant les combattants d'Indochine, analysée par Serge Tignères<sup>1278</sup>. La biographie reste un genre étudié qui ne porte toutefois qu'indirectement sur cette guerre. En témoigne le parcours de deux personnages centraux de la guerre d'Indochine dont la carrière est longue, Marius Moutet<sup>1279</sup> et Georges Bidault en 1994<sup>1280</sup>. Les autres thèses touchent à

---

<sup>1267</sup> Hubert Granier, *Le rôle de la Marine Nationale durant les conflits de la décolonisation de 1942 à 1962*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'université Paris-Sorbonne en 1995.

<sup>1268</sup> Fabienne Doucet, *La marine française en Indochine durant la guerre 1945-1954 : coopération avec l'armée de terre*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université de Nantes, en 1999.

<sup>1269</sup> Jean-Paul Pace, *Les commandos du Tonkin (1951-1954) : contribution à l'histoire des Commandos des Forces Terrestres du Nord Viêt Nam juillet 1951- novembre 1954*, thèse de doctorat en Histoire militaire et études de défense, soutenue à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, en 2000.

<sup>1270</sup> Philippe Gras, *L'armée de l'air française dans le conflit indochinois (1945-1954)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'université de Reims - Champagne – Ardenne, en 1998.

<sup>1271</sup> Mireille Nicoud, *L'emploi de la Légion étrangère en Indochine 1945-1955*, thèse de doctorat en histoire militaire, soutenue à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, en 1997.

<sup>1272</sup> Michel David, *Les maquis autochtones face au Viet-Minh 1950-1955*, Thèse de doctorat d'histoire militaire et études de défense, soutenue à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, en 2001.

<sup>1273</sup> Aviation Légère de l'Armée de Terre. Elle n'est créée qu'en 1954. Le général Grintchenko commande l'ALAT de 2016 à 2019.

<sup>1274</sup> Michel Grintchenko, *L'opération Atlante, les dernières illusions de la France en Indochine*, Thèse de doctorat d'histoire des doctrines stratégiques, soutenue à l'EPHE (Ecole Pratique des Hautes Études) de Paris, en 2003.

<sup>1275</sup> Paul Villatoux, *La guerre et l'action psychologiques en France (1945-1960)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, en 2002.

<sup>1276</sup> Sabine Rousseau, *L'engagement de chrétiens français contre les guerres d'Indochine et du Vietnam (1945-1975)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université Lyon II, en 1998.

<sup>1277</sup> Thi Lien Tran, *Les catholiques vietnamiens pendant la Guerre d'indépendance, 1945-1954 : entre la reconquête coloniale et la résistance communiste*, thèse de doctorat en histoire du XXème siècle, soutenue à l'IEP Paris, en 1997.

<sup>1278</sup> Serge Tignères, *La guerre d'Indochine et l'opinion publique française entre 1954 et 1994 -mémoire et histoire-*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université de Toulouse-2, en 1999.

<sup>1279</sup> Jean-Pierre Gratien, *Marius Moutet, De la question coloniale à la construction européenne*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'université de Paris I-Panthéon Sorbonne, en 2004.

<sup>1280</sup> Jacques Dalloz, *Georges Bidault : la politique française à l'épreuve de la guerre*, thèse de doctorat en histoire du XXème siècle, sur travaux, soutenue à l'IEP Paris, en 1994.

l'économie, à la politique et à la diplomatie. Hugues Tertrais<sup>1281</sup> étudie la place de la guerre d'Indochine dans l'évolution de la France d'Après-Seconde guerre et notamment le coût économique, financier du conflit. Plusieurs thèses portent sur les relations sino- françaises (thèses de sciences politiques de Xing Qu<sup>1282</sup> et de Hua Lin<sup>1283</sup>), sino-vietnamiennes (thèse de droit public de Thierry Dahan<sup>1284</sup> sur les relations entre la V<sup>ème</sup> République et la RDVN) et le caractère plus régional, asiatique, que national de la guerre d'Indochine, avec la thèse de Christopher Goscha<sup>1285</sup>. Les thèses dont les sujets sont plus politiques étudient les positions des différents médias, partis et mouvements pendant le conflit, à l'image de Frédéric Turpin<sup>1286</sup> sur le gaullisme et l'Indochine, d'Yves Têtart<sup>1287</sup> sur le journal *France Observateur* et le courant de pensée anticolonial, de Pierre Grosser<sup>1288</sup> sur le déclin des relations franco-indochinoises dans les années 1950 et sur les caractéristiques politiques du parti nationaliste vietnamien avec la thèse de François Guillemot<sup>1289</sup>. Le mouvement ascendant des colloques consacrés à l'Indochine et à la décolonisation en général s'est poursuivi. En septembre - octobre 1993 se tient, à la Baume-lès-Aix, un colloque international sur *les décolonisations comparées*, organisé par, entre autres, l'IHTP et de l'IHPOM<sup>1290</sup> sur des différentes accessions à l'indépendance des pays africains et asiatiques. Il attire un nombre important d'historiens d'Europe, d'Amérique du Nord et d'Afrique. Charles-Robert Ageron et Marc Michel coordonnent les travaux qui, globalement, admettent l'idée de « l'inévitabilité de la décolonisation »<sup>1291</sup>. Il est rappelé que la singularité de l'accès à l'indépendance en Indochine est non une négociation politique mais l'impact d'une victoire militaire des indépendantistes sur le terrain qui laisse la France sans solution à court terme, cas unique dans ce mouvement de décolonisation. Deux ans plus tard, l'Institut d'Histoire du Temps présent organise, les 6 et 7 février 1995, un colloque sur *Les deux guerres d'Indochine : guerre française (1945-1954) et*

<sup>1281</sup> Hugues Tertrais, *Le coût de la guerre d'Indochine 1945-1954*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université Paris I - Panthéon Sorbonne, en 1998.

<sup>1282</sup> Xing Qu, *Relations franco-chinoises de 1949 à 1955*, thèse de doctorat de Sciences politiques, soutenue à l'IEP Paris, en 1992.

<sup>1283</sup> Hua Lin, *Les relations sino - françaises au Vietnam 1945-1946*, *Idem*, en 1994.

<sup>1284</sup> Thierry Dahan, *La Ve République et le Vietnam 1959-1976*, thèse de doctorat de Droit Public, soutenue à l'Université de Nice, en 1998.

<sup>1285</sup> Christopher Goscha, *Le contexte asiatique de la guerre franco-vietnamienne : réseaux, relations et économie (d'août 1945 à mai 1954)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'École pratique des Hautes Etudes de Paris, en 2000.

<sup>1286</sup> Frédéric Turpin, *Le gaullisme et l'Indochine (1940-1956)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université de Paris IV Paris-Sorbonne, en 1999

<sup>1287</sup> Yves Têtart, *France observateur, 1950-1964 : histoire d'un courant de pensée intellectuel*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'IEP Paris, en 1995.

<sup>1288</sup> Pierre Grosser, *La France et l'Indochine (1953-1956) : une « carte de visite » en « peau de chagrin »*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'IEP Paris, en 2002.

<sup>1289</sup> François Guillemot, *Révolution nationale et lutte pour l'indépendance au Vietnam : l'échec de la Troisième voie "Dai Viet" - Dai Viet Quoc Dan Dang (1938-1955)*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, soutenue à l'École Pratique des Hautes Etudes de Paris, en 2003.

<sup>1290</sup> Institut d'histoire des pays d'outre-mer (IPHOM) de l'université de Provence.

<sup>1291</sup> Charles-Robert Ageron et Marc Michel (éd), *L'ère des décolonisations : sélection de textes du colloque « Décolonisations comparées »*, Aix-en-Provence, 30 septembre-3 octobre 1993, *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 85, n°321, 4<sup>e</sup> trimestre 1998, pp. 84-86, compte-rendu critique de Leland Conley Barrows.

*guerre américaine (1954-1975)*<sup>1292</sup>. Dirigé par Charles-Robert Ageron et Philippe Devillers, il invite les spécialistes de l'époque à réfléchir sur l'état des lieux de leur spécialité (avec, entre autres, Michel Bodin sur le moral dans le CEFEO, Hugues Tertrais sur l'impact économique des deux guerres) mais pose également le problème « d'unité et de discontinuité des deux guerres<sup>1293</sup> ». Enfin, le colloque du CEHD (Centre d'études d'histoire de la Défense) étudie L'armée française en Indochine (1946-1954): adaptation ou inadaptation, les 30 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 1999, sous la direction de Maurice Vaïsse, qui réunit des vétérans d'Indochine et des historiens du conflit.

En dehors de la sphère universitaire, les ouvrages sur l'Indochine connaissent un certain succès mais sont moins nombreux, les écrivains habituels, diversifiant leur champ d'intérêt ou disparaissant les uns après les autres. Deux livres sont à retenir, pour des raisons très diverses. Georges Fleury s'éloigne de la littérature combattante avec *La guerre en Indochine*<sup>1294</sup>, un gros ouvrage sur les opérations militaires, tourné vers la vie des soldats du CEFEO pendant ces opérations, d'après les rapports, journaux de marche et les nombreux témoignages recueillis. Dans la bibliothèque des vétérans, il est souvent en bonne place. C'est l'inverse de celui que Jean-Luc Einaudi publie, en 2001 sous un titre assez curieux, *Vietnam ! La guerre d'Indochine, 1945-1954* ; un livre engagé, qui défend Georges Boudarel et revient ensuite sur les violences du CEFEO en Indochine, d'après les témoignages de plusieurs engagés. Ce livre est d'autant plus mal ressenti par les anciens combattants et les associations que l'affaire Boudarel vient de se clore avec l'arrêt définitif des procédures<sup>1295</sup>. Leurs accusations sur son rôle criminel n'aboutiront jamais alors que celles sur la torture en Algérie redoublent d'intensité au début des années 2000, avec la publication du livre de Paul Aussaresses sur son parcours algérien<sup>1296</sup>. Ce contexte douloureux pour les vétérans ravive les blessures, les amène à une réfutation en bloc des accusations de violences systémiques de l'armée française dans les guerres de décolonisation, à l'image du *Livre blanc* paru fin 2001<sup>1297</sup>. Le problème est que cela déclenche un réflexe épidermique des associations et de nombre de vétérans, se jugeant attaqués dans leur honneur ainsi que celui de l'armée, par des historiens et des journalistes assimilés au communisme. Le débat est donc vicié.

Dans la littérature combattante, on retrouve Raymond Muelle, pour une synthèse du conflit en collaboration avec René Bail, dans *Guerre d'Indochine 1945-1954*<sup>1298</sup>, lequel poursuit la publication de livres sur les troupes de choc incluant les faits de guerre en Indochine (*Commandos-*

---

<sup>1292</sup> [https://www.persee.fr/doc/outre\\_0300-9513\\_1998\\_num\\_85\\_319\\_3651\\_t1\\_0160\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1998_num_85_319_3651_t1_0160_0000_1).

<sup>1293</sup> Charles-Robert Ageron, Philippe Devillers, *Les guerres d'Indochine de 1945 à 1975, Cahiers de l'IHTP*, n° 34, juin 1996.

<sup>1294</sup> Georges Fleury, *La guerre en Indochine*, Paris, Plon, 1994, 689 p.

<sup>1295</sup> Jean-Luc Einaudi, *Vietnam ! La guerre d'Indochine*, Paris, Le Cherche-Midi, 2001, 262 p.

<sup>1296</sup> Paul Aussaresses, *Services spéciaux en Algérie 1955-1957 : mon témoignage sur la torture*, Paris, Perrin, 2001, 197 p.

<sup>1297</sup> Ouvrage collectif, *Le Livre Blanc de l'armée française en Algérie*, Paris, éditions Contretemps, 2001, 208 p.

<sup>1298</sup> Raymond Muelle et René Bail, *Guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Trésor du Patrimoine, 2004, 200 p.

*marine au combat*<sup>1299</sup>). Les commandos restent représentatifs d'une forme de guerre qu'affectionnent toujours les amateurs du genre ; c'est le cas avec le livre de Jean-Pierre Pissardy, spécialiste des parachutistes, sur les *Commandos du Nord-Vietnam 1951-1954* en 1999<sup>1300</sup>. Les combats de la RC 4 en 1950 reviennent toujours sur la scène des publications, exactement comme pour Dien Bien Phu. Les auteurs restent étonnés par une telle accumulation d'erreurs qui ont présidé à cette opération, la première des deux grandes défaites de la guerre d'Indochine. Marc Dem<sup>1301</sup>, qui passe des ouvrages fantastiques et des écrits chrétiens à la RC 4 et Serge Desbois<sup>1302</sup>, ancien médecin attaché à la légion en Algérie, en font l'état dans deux ouvrages, en 2003 et 2004. Ce dernier, de l'aveu de plusieurs anciens de la RC 4, est considéré comme l'un des meilleurs sur le sujet par sa minutie et son absence d'héroïsation des combattants, qui n'ont certainement pas démerité mais qui « n'ont pas besoin de passer pour des héros, plutôt pour des malchanceux d'avoir eu des chefs aussi nuls<sup>1303</sup> ».

Toutefois, la veine romanesque qui plaisait tant aux anciens combattants, puisqu'ils avaient l'impression de s'y retrouver, a tendance à disparaître. La mort de Pierre Sergent en 1992, Erwan Bergot en 1993 ou l'arrêt de leur oeuvre (Jean Lartéguy, mort en 2011, ne publie rien après 1995) ne sont pas suivies d'un renouvellement du genre. Il finit peut-être par lasser, à moins que la disparition des combattants des guerres du XX<sup>e</sup> siècle, lectorat fidèle, n'en soit la cause première. Dernier élément, et non le moindre, qui permet de clore cette période faste pour la mémoire de la guerre d'Indochine, la célébration du cinquantenaire de la bataille de Dien Bien Phu s'accompagne d'une grande quantité d'hommages, de livres, comme s'il s'agissait de la dernière fois.

### 3.4 2004 : l'ultime pic de mémoire d'un « passé encore présent » ?

« Il fallait solder le cinquantenaire de la bataille de Dien Bien Phu et des accords de Genève qui avaient mis fin à la guerre d'Indochine, accorder – pour la première fois au niveau du président de la République, grâce à l'action de l'Association nationale des combattants de Dien Bien Phu, dissoute peu après – l'hommage de la nation aux anciens combattants<sup>1304</sup>. » (Pierre Journoud).

L'approche du cinquantenaire de la bataille de Dien Bien Phu, en 2004 est d'autant plus inspiratrice de recherches, de livres et divers témoignages que la plupart des anciens combattants estiment qu'il s'agit probablement de leur dernière occasion de figurer dans cet anniversaire décennal de la bataille. Pierre Journoud, issu d'une nouvelle génération d'historiens, en est bien

---

<sup>1299</sup> René Bail, *Commandos-marine au combat*, Paris, Grancher, 2003, 357 p.

<sup>1300</sup> Jean-Pierre Pissardy, *Commandos Nord-Vietnam 1951-1954*, Paris, Indo Editions, 1999, 338 p.

<sup>1301</sup> Marc Dem, *Mourir pour Cao Bang : Le drame de la route coloniale n° 4*, Paris, Albin Michel, 2004, 254 p.

<sup>1302</sup> Serge Desbois, *Le rendez-vous manqué des colonnes Charton et Le Page, Indochine-RC 4 1950*, Paris, Indo-Editions, 2003, 152 p.

<sup>1303</sup> Conversation téléphonique avec un ancien combattant de la RC 4, se jugeant « à contre-courant » des positions des associations d'anciens d'Indochine mais ne souhaitant pas provoquer de polémique.

<sup>1304</sup> Pierre Journoud, « France-Vietnam : Entre héritages de l'histoire et quête d'un nouveau souffle », *Indomémoires*, OpenEditions, 31 août 2016. En ligne : <https://indomemoires.hypotheses.org/23491?mcsckid=4c85de00d16811ecbb563b9deb44b4ed> (Consulté la dernière fois le 9 mai 2022).

conscient. Il est temps de solliciter les mémoires avant leur historicisation. Les vétérans sont prêts à ces échanges et à « accompagner les colloques des historiens contemporanéistes qui s'étaient engagés, eux aussi de façon inédite, dans une fructueuse coopération scientifique. Ce temps fort, à l'évidence le dernier en présence d'un si grand nombre de témoins, fut dominé par un esprit de compréhension, de respect et de dignité »<sup>1305</sup>. Ce moment charnière de 2004-2005 annonce une flambée exceptionnelle des mémoires, tout en étant, dans le même temps, un chant du cygne.

Le cinquantenaire de la bataille de Dien bien Phu est préparé par les associations dans le cadre bienveillant d'un État décidé à le commémorer avec éclat. Cet hommage officiel tant attendu par les vétérans comble un retard d'une quarantaine d'années ; du moins répare-t-il une absence particulièrement mal vécue jusqu'aux années 1980. Mais ce geste est-il vraiment celui d'une réparation qui solde les comptes entre l'État et les vétérans ? Les anciens d'Indochine sont encore nombreux et ce point de repère mémoriel a suscité une très intense publication d'ouvrages historiques et mémoriels sans précédent. Le lien entre l'État et les associations de vétérans est fort, grâce à la volonté de compromis du président Chirac et de son ministre, Hamlaoui Mekachera, ancien sous-officier de tirailleurs algériens des guerres décoloniales. Le 7 mai 2004, Jacques Chirac prononce un discours plein de force<sup>1306</sup> aux Invalides. Il personnifie « la République rassemblée autour de ses soldats (qui) honore aujourd'hui dans ce haut lieu nimbé de gloire militaire ». Il salue la mémoire de tous les anciens d'Indochine, et assure que « la nation tout entière veut (leur) dire sa fidélité et son infinie reconnaissance ». L'ode qui se poursuit va plus loin dans l'explication quasi-mythologique d'une tragédie inscrite dans l'histoire de France, subie par des *héros* abandonnés de tous :

« La farouche résistance de ce camp retranché s'est élevée au rang d'un légende, au rang d'un mythe. Aujourd'hui, le nom de Dien Bien Phu est devenu le symbole même de l'honneur militaire défendu jusqu'à l'extrême limite des forces humaines. Ainsi, il y a cinquante ans, à des milliers de kilomètres de leur patrie, dans une vallée oubliée du Haut-Tonkin, les hommes de Dien Bien Phu ont écrit avec leur sang une nouvelle geste qui renoue, par-delà les siècles, avec l'héroïsme de la chanson de Roland.<sup>1307</sup> »

Le vocabulaire du discours est certes très emphatique ; il fallait un souffle épique et le discours monte crescendo dans les tours de l'héroïsme. Pour un historien, le caractère *légendaire, mythique* d'une épopée de Dien Bien Phu, relève de la construction d'un imaginaire éloigné de l'historicité de cette bataille dans un discours politique verbeux. A travers les termes soulignés, la bataille de Dien Bien Phu, s'éloigne, en quelque sorte, de Michel Bodin et Pierre Journoud pour être célébrée par un nouvel Eginhard, auteur chargé de rédiger un récit héroïque sur Roncevaux pour atténuer le désastre, attribué à la trahison plus qu'à l'erreur de l'empereur Charlemagne<sup>1308</sup>. Le discours

---

<sup>1305</sup> *Ibid.*

<sup>1306</sup> Discours de Jacques Chirac le 7 mai 2004 aux Invalides. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/142392-allocation-de-m-jacques-chirac-president-de-la-republique-pour-la-com> (*Idem*).

<sup>1307</sup> *Ibid.*

<sup>1308</sup> Je ne suis pas certain que les auteurs du discours aient compris que cette comparaison des deux défaites, faite pour éluder celle de Dien Bien Phu, s'appuie sur une bataille de Roncevaux plus légendaire que réelle.

atteint son but, en ce sens que chaque ancien combattant de Dien Bien Phu, et probablement d'Indochine, peut se sentir ému et reconnu pour son sacrifice malgré les années de silence de l'État et l'indifférence de la population. Ce temps fort de la mémoire combattante et de la politique mémorielle de l'État est destiné à clore le chapitre de la mémoire de la guerre d'Indochine, au moment où les anciens combattants disparaissent plus vite. Il faut satisfaire leur demande et solder les comptes d'une attitude de l'État très oublieuse du besoin de reconnaissance des anciens d'Indochine. Autant en faire l'occasion d'un hommage de grande ampleur avant l'historicisation des mémoires. L'hommage appuyé est le fait du chef de l'État. Il n'en existe pas d'un niveau plus élevé. Dans la continuité mémorielle, en 2005, l'idée d'une journée d'hommage aux combattants d'Indochine devient officielle par le *décret n° 2005-547 du 26 mai 2005*, instituant une journée nationale dédiée aux *morts pour la France en Indochine*, le 8 juin de chaque année<sup>1309</sup>. L'objectif est de rendre hommage à tous les combattants, en particulier les *morts pour la France*. Pour les vétérans, c'est la journée du souvenir de leurs camarades morts sur le terrain, de leurs combats et la reconnaissance officielle de la guerre, d'où leur émotion intense chaque année.

Voir la bataille de Dien bien Phu assimilée à un mythe, le fait n'est pas nouveau. C'est ce que relèvent Alain Ruscio et Serge Tignères en publiant *Dien-Bien-Phu, mythes et réalités. Cinquante ans de passions françaises, 1954-2004* dans lequel ils étudient longuement le rôle des médias, de l'opinion publique ainsi que toutes les publications historiques, littéraires, politiques pendant et depuis la guerre d'Indochine jusqu'en 2003<sup>1310</sup>.

C'est une oeuvre majeure, fouillée, pleine de références et de sources qui n'étudie pas la guerre mais la manière de la relater et de la célébrer. Elle contribue à analyser, à travers Dien Bien Phu, la réalité engagée du concept de mémoire d'une guerre coloniale. En 2004, Alain Ruscio note, dans sa contribution sur *L'historiographie française et Dien Bien Phu*<sup>1311</sup>, que de juin 1954 à octobre 2003, soixante-treize livres portent exclusivement sur Dien Bien Phu dont presque un tiers publié dans les années 1990 (soit vingt-trois ouvrages), ainsi que 351 références en langue française comprenant les films, articles, revues, colloques. Il observe ensuite qu'en un an, de fin 2003 à début 2005, pas moins de treize ouvrages émanant d'anciens combattants, d'universitaires et d'historiens amateurs portent sur Dien Bien Phu. Il relève, par ailleurs, que depuis le début des années 1990, une partie de ces publications est plus « hostile au Vietminh » (à l'inverse des publications des années 1970), hostilité due selon lui à la « victoire de la guerre froide » des Occidentaux et au déclin puis à la chute du communisme, « les vainqueurs d'hier...(refluant) honteux ou impuissants »<sup>1312</sup>. Le problème réside alors dans l'interprétation des angles d'analyse pris par les

---

<sup>1309</sup> <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000448881/> (*Idem*).

<sup>1310</sup> Alain Ruscio, Alain, Serge Tignères, *Dien-Bien-Phu, mythes et réalités. Cinquante ans de passions françaises, 1954 - 2004* ; Paris, Les Indes Savantes, 2005, 413 p.

<sup>1311</sup> Alain Ruscio, « L'historiographie française et Dien Bien Phu » dans Pierre Journoud, Hugues Tertrais *1954-2004, la bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, *op. cit.*, p. 222.

<sup>1312</sup> *Ibid.*, p. 223.



ouvrages parus. Alain Ruscio considère que les études, autobiographies et témoignages des militaires (46 ouvrages sur 73) sont un peu trop triomphants, parlant même un peu plus tard de publications « révisionnistes » voire « négationnistes » rédigées par des historiens « solidement réactionnaires »<sup>1313</sup> sur ce conflit. Pierre Brocheux, marqué par l'affaire Boudarel, pense comme Alain Ruscio que cette ère du témoin présente quelques dangers : « Parallèlement à cette multiplication des publications visant à amplifier et populariser cette expérience indochinoise, on assista à la revitalisation du mythe Indochine entendu comme ensemble de représentations idéalisées du passé, fusion parfaite de mémoire et d'idéologie à travers des livres et surtout des films, notamment *l'Amant*, *Indochine* et *Diên Biên Phu*<sup>1314</sup>. »

Faut-il croire en cette fusion des témoignages dans une mémoire idéologique nostalgique de la colonisation ? On pourrait le penser à travers les écrits de certains vétérans, mais ce n'est pas généralisable à tous ni toutes. Beaucoup se tiennent le plus loin possible d'une mythologie colonialiste et pour le dire en termes politiques, d'une idéologie d'extrême-droite, dans lesquels ils se trouvent déjà trop facilement étiquetés par une partie des médias et des historiens. S'il n'existe pas de *guerre de mémoires* à proprement parler, les débats étant rares ou feutrés mais rarement polémiques, les influences politiques restent très différentes dans cette mémoire, à travers le vocabulaire, les expressions vis-à-vis du Vietminh et de l'État du Vietnam ou des membres du CEFEO et la lecture de la guerre.

Les différences d'analyse s'apaisent lorsque les propos laissent la place à l'échange et à des études équilibrées. Le contexte est alors favorable ; il est l'occasion de rapprocher les deux camps, le Vietnam et la France, les anciens combattants, les militaires et les historiens, l'histoire et la mémoire, dans le contexte d'une politique mémorielle assumée. Un colloque fondateur du lien histoire-mémoire de ce conflit est organisé dans cet esprit sous le patronage de Robert Frank à Paris les 21 et 22 novembre 2003, puis à Hanoi et à Pékin, en avril 2004, sur l'histoire et la mémoire de Dien Bien Phu. L'historien débute en rappelant que cinquante ans plus tôt, les parachutistes français sautaient sur Dien Bien Phu. La publication des vingt-trois interventions d'historiens, de militaires vietnamiens et français est dirigée par Pierre Journoud et Hugues Tertrais<sup>1315</sup>. Ce colloque et la publication qui suit constituent une base dans l'étude de la mémoire du conflit. Celle-ci se voit désormais associée à l'histoire, pour justement marquer son importance dans la construction historique, en valorisant l'importance des témoignages. En 2004, les deux historiens poursuivent dans cette voie en profitant du « passé encore présent », souligné par Pierre Journoud, avec *Paroles de Dien Bien Phu*, constitué de témoignages de vétérans regroupés, analysés et situés

---

<sup>1313</sup> Alain Ruscio, Autour d'un anniversaire : Dien Bien Phu, en 2004 in Cahiers d'Histoire, "Relectures d'histoire coloniale", n° 99, 2006 ; pp. 9 à 29

<sup>1314</sup> Pierre Brocheux, La mémoire contre l'histoire : retour sur l'affaire Boudarel (1991-1997) et les anciens combattants du corps expéditionnaire français en Indochine, *Europe Solidaire sans Frontières*, 1991, <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article31001> (Consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>1315</sup> Pierre Journoud, Hugues Tertrais 1954-2004. *La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, op. cit.

dans le temps historique pour le cinquantenaire de la bataille<sup>1316</sup>. Les historiens ont pour objectif de rapprocher la France et le Vietnam dans leurs recherches, pour construire une histoire complète, au plus près de la réalité du moment. Ils permettent d'échanger sur leurs mémoires du conflit, pensant qu'il y a des passerelles entre celles d'un combattant français et d'un combattant vietnamien ayant connu les mêmes souffrances. Il est encore temps de les solliciter pour que l'histoire de la guerre d'Indochine s'enrichisse par leur mémoire. Ces ouvrages renouvellent l'étude de la guerre d'Indochine dans le contexte d'un anniversaire de Dien Bien Phu, en 2004, commémoré et mis en valeur par les médias comme il ne l'a jamais été. Les années 2003-2005 sont donc fastes pour la mémoire combattante d'Indochine puisque l'État et l'Université sont, semble-t-il, allés au maximum de leur rôle respectif de porteur et de vecteur de mémoires.

Toutefois la période de 1992 à 2005 est également très riche pour d'autres mémoires, combattantes ou non ; pour la mémoire de la guerre d'Algérie que Benjamin Stora défriche ; pour la théorisation du concept de mémoire, avec la réédition des ouvrages de Maurice Halbwachs, en 1997<sup>1317</sup>, le travail d'Henry Rousso sur *La hantise du passé*<sup>1318</sup> en 1998 et celui de Paul Ricoeur. Les vétérans d'Indochine poursuivent la publication de leurs mémoires sur cette bataille qui a marqué leur vie. Raymond Muelle rappelle les combats de l'opération *Pollux* dans l'évacuation si difficile de Lai Chau à Dien Bien Phu<sup>1319</sup>. Paul Bourry, officier légionnaire sur la colline *Béatrice* avant la bataille, cherche les raisons de la défaite<sup>1320</sup>. André Mengelle a été parachuté à Dien Bien Phu au cours de la bataille pour prendre un commandement dans les chars. Ce remarquable récit<sup>1321</sup> de l'action des *cavaliers blindés* du camp retranché permet de voir la bataille sous un autre angle, celui d'une unité qui est intervenue tout au long de la bataille sans être autant mise en valeur que les corps d'élite. Il évoque aussi le cadre d'*Isabelle* alors que la plupart des ouvrages n'étudient que la position centrale de Dien Bien Phu, occultant ainsi la bataille dans un secteur, certes, complémentaire du secteur central, mais intéressant dans sa conception, son commandement et son rôle ultime les 7 et 8 mai 1954. Il est bien difficile d'admettre une défaite quand on estime que les conditions étaient réunies pour gagner ou parce que l'on pense que les soldats du CEFEO ont été trahis sans reconnaître que les militaires ont une grosse part de responsabilité. Pierre Pélissier<sup>1322</sup> produit une étude précise de cette bataille en 2004, en s'aidant des témoignages et de toutes les sources disponibles, mais cela reste une étude très *militaire* qui place, dans les premières responsabilités de la défaite, la nation, pour son manque de soutien. D'autres ouvrages sont plus

---

<sup>1316</sup> Pierre Journoud, Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, Paris, Tallandier, 2004, 413 p.

<sup>1317</sup> Cf. *supra*, p. 65.

<sup>1318</sup> Henry Rousso, *La hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998, 143 p.

<sup>1319</sup> Raymond Muelle, *Combats en pays Thaï. De Lai Chau à Diên Biên Phu, 1953-1954*, Paris, Presses de la Cité, 1999, 214 p.

<sup>1320</sup> Paul Bourry, *Dien Bien Phu. Pourquoi ? Comment ? Et après ?*, Dijon, éditions Cléa, 2004, 297 p.

<sup>1321</sup> André Mengelle, *Diên Biên Phu. Des chars et des hommes*, Paris, Lavauzelle, 1996, 399 p.

<sup>1322</sup> Pierre Pélissier, *Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 2004, 614 p.

nets et n'assument pas la défaite, parlant de trahison<sup>1323</sup>, d'incompétence<sup>1324</sup>, de succès stratégique ou d'une quasi-victoire qui se voit sabotée<sup>1325</sup>.

D'autres publications concernent Dien Bien Phu en 2004. René Bail<sup>1326</sup>, Jean-Pierre Bernier<sup>1327</sup>, Éric Deroo<sup>1328</sup> font partie des écrivains ou historiens captivés par l'attraction d'une tragédie sans cesse réécrite dans ce déferlement d'ouvrages-anniversaire. Dans un genre très différent, il est indispensable de citer Roger Bruge<sup>1329</sup>, qui a fait un énorme travail sur la mémoire de cette bataille en allant interroger le plus d'acteurs possibles de Dien Bien Phu et en recueillant leurs récits pendant quatre années. Pour ceux qui ont trouvé la mort pendant la bataille ou depuis leur retour, il a contacté leur famille pour étudier leurs archives privées, leurs lettres tout en privilégiant les entretiens. Dans la construction de la mémoire combattante de la guerre d'Indochine, son livre garde la trace de centaines de témoignages. On peut alors espérer que cette explosion de mémoires, appuyées par les recherches et les productions historiques va s'accroître après 2005, encadrée et dynamisée par un État redevenu actif sur le devoir de mémoire.

#### 4. Depuis 2005, le paradoxe d'un déclin de la mémoire collective et de l'émergence de la mémoire individuelle : un conflit de plus en plus étudié à l'apogée des témoignages.

« Tout a été dit et très bien dit sur ces 57 jours d'enfer. [...]. Peu de défaites ont à ce point marqué les esprits ; et d'une manière aussi différente dans le temps. Il y a d'abord eu le temps de la stupeur. De l'ingratitude et de l'oubli volontaire des contemporains. Puis, il y a eu le temps, plus long, plus progressif, "à hauteur d'hommes" des témoignages. Celui des récits. De la littérature et du cinéma. Le temps de la recherche historique qui se poursuit<sup>1330</sup>. » (Édouard Philippe)

Le discours d'Édouard Philippe, le 8 juin 2019 marque un hommage appuyé aux combattants d'Indochine. Mais il intervient après un long silence des plus hautes autorités de l'État, depuis la commémoration de Dien Bien Phu en 2004 et la création, le 26 mai 2005, de la journée nationale d'hommages aux morts pour la France en Indochine. Le pouvoir exécutif estime probablement avoir payé la dette de son silence jusqu'en 1980 et qu'il convient désormais de privilégier l'avenir au passé, d'autant que la nouvelle génération des chefs d'État n'a pas connu de conflits. L'intérêt mémoriel retombe rapidement après une *ère chiraquienne* riche en gestes mémoriels. Quatorze longues années plus tard, les mots d'Édouard Philippe à Dien Bien Phu puis aux Invalides apaisent les anciens d'Indochine et leur famille. Toutefois, si la grille d'analyse mémorielle d'Henry

---

<sup>1323</sup> Roger Delpy, *Dien Bien Phu. Histoire d'une trahison*, Paris, Editions Grancher, 2004, 286 p.

<sup>1324</sup> Alain Griotteray, *Dien Bien Phu, pourquoi on en est arrivé là*, Monaco, éditions du Rocher, 2001, 162 p.

<sup>1325</sup> André Galabru, *La victoire avortée : Diên Biên Phu, printemps 1954*, Saint-Cloud, Atlante Éditions, 2004, 222 p.

<sup>1326</sup> René Bail, *Dien Bien Phu, un combat pour l'impossible*, Paris, Lavauzelle, 2004, 259 p.

<sup>1327</sup> Jean-Pierre Bernier, *Il y a 50 ans, Dien Bien Phu*, Paris, Michel Lafon, 2003, 156 p.

<sup>1328</sup> Éric Deroo et Pierre Vallaud, *Dien Bien Phu*, Paris, Tallandier, 2003, 144 p.

<sup>1329</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 1999, 614 p.

<sup>1330</sup> Discours d'Édouard Philippe aux Invalides le 8 juin 2019, <https://www.vie-publique.fr/discours/270261-edouard-philippe-8062019-guerre-dindochine> (Consulté le 20 juillet 2020).

Rousso identifie une phase d'hypermnésie dans la mémoire de la Seconde guerre mondiale, en particulier sur le rôle de Vichy, force est de constater qu'elle n'a jamais existé pour la mémoire d'Indochine. Sa phase initiale, celle du deuil, est toujours ouverte soixante-dix ans plus tard pour une partie non négligeable des vétérans. Ceux-ci poursuivent toutefois leur devoir de mémoire dans un bel effort de diffusion autobiographique.

#### 4.1 Un nouveau silence partiel de l'État à propos de l'Indochine

« Cela n'efface pas l'Histoire et les pages tumultueuses mais la relation entre la France et le Vietnam – même si elle a pu être douloureuse – est restée affectueuse. » (François Hollande)

Le silence présidentiel qui suit l'année 2004 est difficile à digérer. Jacques Chirac a, en partie, rattrapé le retard d'une politique mémorielle jugée insuffisante par les vétérans. Cependant de 2007 à 2022, les présidents successifs, Nicolas Sarkozy, François Hollande, puis Emmanuel Macron, malgré leur intérêt personnel pour l'histoire et les mémoires du XX<sup>e</sup> siècle, gèrent à minima cette politique publique sur l'Indochine, sans qu'aucune intervention officielle du chef d'État n'apparaisse pour répondre au sentiment de considération espéré par la quasi-totalité des anciens combattants, en reconnaissance de leur sacrifice.

##### 4.1.1 Une politique mémorielle atone jusqu'en 2018-2019

« Je ne suis pas venu pour évoquer le passé ». (François Hollande)

La mémoire officielle suit le parcours inverse de la mémoire individuelle. L'État se détourne à nouveau de la guerre d'Indochine pour deux raisons : les mémoires se concentrent essentiellement sur les deux conflits mondiaux<sup>1331</sup> et sur la guerre d'Algérie, aux dépens de la guerre d'Indochine. D'autre part, la disparition des acteurs emblématiques de ce conflit semble sonner le glas de cette mémoire qui reste méconnue. Résolument tournés vers l'avenir et accaparés par les deux conflits mondiaux dont la positivité mémorielle est davantage porteuse d'exemple, par la guerre d'Algérie dont la mémoire s'impose d'elle-même dans l'actualité, Nicolas Sarkozy, François Hollande et aujourd'hui Emmanuel Macron n'ont jamais honoré de leur présence la journée de commémoration du 8 juin. Jacques Chirac l'a créée, mais ne s'est pas distingué par un nouveau discours de 2005 à 2007. Ce seul geste aurait eu beaucoup de sens pour les vétérans qui n'ont pas de demande excessive. Bien que coscénariste d'un téléfilm sur Leclerc en Indochine, en 2003<sup>1332</sup>, le président Sarkozy suit, d'après Henry Rousso, une politique de « marketing mémoriel<sup>1333</sup> » qui ne peut s'encombrer d'une défaite militaire et politique. Pour donner de la fierté

---

<sup>1331</sup> Le 11 novembre et le 8 mai sont des jours fériés. Les deux conflits mondiaux sont porteurs de valeurs, ce qui n'est officiellement pas le cas des deux autres guerres.

<sup>1332</sup> Avec Jean-Michel Gaillard, *Leclerc, un rêve d'Indochine*, téléfilm français réalisé par Marco Pico en 2003.

<sup>1333</sup> Henry Rousso, *Face au passé*, *op. cit.*, p. 108

aux Français et notamment aux jeunes, le plateau des Glières est plus prestigieux que la plaine de Dien Bien Phu. François Hollande n'a pas profité de *l'Année France-Vietnam 2013-2014*<sup>1334</sup> pour revenir sur un passé qu'il n'a pas souhaité raviver. Sa visite d'état au Vietnam en septembre 2016 est tournée vers l'avenir. Tout juste a-t-il cité « le général Giap, héros de votre résistance » devant les étudiants de l'université d'Hanoi. Il a parlé d'« épreuves », d'une histoire faite de « pages tumultueuses »<sup>1335</sup> et commencé son discours devant le secrétaire général d'Ho-Chi-Minh -Ville par un définitif « Je ne suis pas venu pour évoquer le passé »<sup>1336</sup>. Des « tumultes » ! Pas une seule fois l'expression *guerre d'Indochine* n'a été prononcée, pour bien signifier que le sujet est clos et le passé bien enterré.

#### 4.1.2 Le chef du gouvernement supplée l'absence du président : Édouard Philippe et la mémoire d'Indochine

« Le Vietnam que je porte en moi est un pays imaginaire à force de souvenirs vrais. À l'inverse, ces images-là n'ont pas bougé avec le temps. Elles enferment des éclats de vérité qui ne trompent pas. »  
(Édouard Philippe, citant Hélie de Saint Marc le 8 juin 2019)

Emmanuel Macron s'est d'entrée mis à dos une partie des anciens combattants pour ses propos sur le *crime contre l'humanité* qu'était la colonisation, dans une visite officielle de candidat à la présidence en Algérie, en 2017. Pire encore, il a estimé que la France devait des excuses pour ces gestes « à l'égard de celles et ceux vers lesquels nous avons commis ces gestes<sup>1337</sup> ». Il a relancé la polémique de 2005 dont les braises sont « mal éteintes ».

Le fait que le candidat du mouvement *En Marche !*, devenu président de la République, n'intervienne pas dans les commémorations du 7 mai et du 8 juin n'a pas davantage amélioré son image auprès des associations et des vétérans. Peut-être est-ce la raison pour laquelle son premier ministre, Édouard Philippe, a pris le relais mémoriel. Mais les anciens d'Indochine attendaient surtout ce geste fort de la présidence elle-même, à l'égal de celui de 2004. L'implication du chef du gouvernement en 2018 et en 2019 n'a pas seulement ému les vétérans. Les mots ont été forts dans ces deux occasions<sup>1338</sup>. En novembre 2018, il est le second haut personnage de l'État à se rendre à Dien Bien Phu, vingt-cinq ans après François Mitterrand, accompagné de vétérans emblématiques, Jacques Allaire et William Schilardi. Il a fleuri les monuments français et

---

<sup>1334</sup> <https://www.pro.institutfrancais.com/fr/offre/annee-france-vietnam-2013-2014>.

<sup>1335</sup> « Cela n'efface pas l'Histoire et les pages tumultueuses mais la relation entre la France et le Vietnam – même si elle a pu être douloureuse – est restée affectueuse ».

<sup>1336</sup> Déclaration de M. François Hollande, Président de la République, sur les relations franco-vietnamiennes, à Hô-Chi-Minh Ville le 7 septembre 2016. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/200309-declaration-de-m-francois-hollande-president-de-la-republique-sur-les> (consulté la dernière fois le 17 février 2022).

<sup>1337</sup> Entretien d'Emmanuel Macron à la chaîne de télévision algérienne Echourouk News, le mardi 14 février 2017.

<sup>1338</sup> <https://www.vie-publique.fr/discours/27261-edouard-philippe-8062019-guerredindochine> (Consulté le 20 juillet 2020).

vietnamien et a rendu hommage à la mémoire des combattants des deux camps<sup>1339</sup>. Le 8 juin 2019, une cérémonie invite un certain nombre de vétérans dans la cour d'honneur des Invalides, pour le soixante-cinquième anniversaire de la bataille et de la fin du conflit. Le discours d'Édouard Philippe démarre sur une citation d'Hélie de Saint Marc. Il renoue en partie le fil qui s'est défait depuis la période du cinquantenaire de Dien Bien Phu par l'hommage qu'il leur rend. Mais il ne semble pas que des liens de confiance entre les anciens combattants et le pouvoir politique aient été rétablis après quatorze ans d'abstinence partielle du sommet de l'État.

## 4.2 Les rancœurs des associations et la crainte d'une disparition de la mémoire liée à leur propre déclin

Les gestes mémoriels de l'État, les colloques et les ouvrages qui diffusent l'histoire et la mémoire de la guerre d'Indochine n'apaisent pas tous les vétérans et encore moins les associations. Ces mémoires intéressent peu la société française et le nombre d'anciens d'Indochine diminuant inexorablement, associations et anciens combattants sont très pessimistes sur leur pérennité.

### 4.2.1 L'influence déclinante des associations combattantes

Depuis 2005, une partie des vétérans, notamment le pôle associatif, continuent d'exprimer leur rancœur envers l'État, l'Éducation Nationale et les médias, sans considérer l'éloignement, dans tous les sens du terme, du conflit indochinois comme une cause logique de la minoration de *leur* conflit. Le spectre de la disparition de leurs mémoires combattantes hantent les mouvements associatifs dont les effectifs deviennent squelettiques.

Le débat violent sur la colonisation au début des années 2000, le décès sans condamnation de Georges Boudarel fin 2003 n'apaisent pas les tensions que l'on remarque aujourd'hui encore dans certains commentaires, discours et attitudes des vétérans et passionnés du conflit. La colonisation devient un sujet qu'il vaut mieux éviter, d'où une prudence peut-être excessive de l'exécutif devant la perspective de nouvelles guerres de mémoires. Les guerres coloniales et décoloniales font partie du lot, d'où le silence présidentiel et la survivance, quelle que soit sa réalité ou son irréalité auprès du monde combattant, du concept de *guerre oubliée*. Ces guerres ne sont décidément pas populaires. La période actuelle, depuis 2005, apparaît donc confuse, instable sur ces questions mémorielles. Les prises de position ont tendance à rapidement partir dans un discours verbal sans compromis par communiqués interposés, mais il faut admettre que l'écho rencontré se tait rapidement. Les associations d'anciens combattants ont-elles encore un discours porteur ? On peut craindre une portée de plus en plus restreinte.

---

<sup>1339</sup> En ligne : [https://www.lemonde.fr/politique/article/2018/11/03/a-dien-bien-phu-edouard-philippe-veut-regarder-le-passe-de-facon-apaisee\\_5378451\\_823448.html](https://www.lemonde.fr/politique/article/2018/11/03/a-dien-bien-phu-edouard-philippe-veut-regarder-le-passe-de-facon-apaisee_5378451_823448.html) (*Idem*).

Ces dernières années voient les effectifs des associations combattantes décliner tout comme leur poids auprès des autorités. Leur audience auprès de la société est devenue faible, l'ancien combattant n'ayant plus le prestige d'antan. La dernière guerre date de soixante ans et leur intérêt est plus historique que mémoriel. Comment les guerres d'Indochine (ou d'Algérie) pourrait-elle apparaître comme des exemples éducatifs pour la jeunesse ? Les rares polémiques, dont l'affaire Boudarel, n'ont pas d'effet sur une diffusion des connaissances. Elles se sont déclenchées sur des décisions importantes ou des attitudes marginales de l'exécutif. À la mort du général Giap en 2013, les associations combattantes ont fustigé le communiqué de Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères, qui lui rend hommage en des termes trop élogieux<sup>1340</sup>. Les polémiques reprennent, sans toutefois déclencher de tempête à leur avantage ou peser sur les actes et décisions, que ce soient en 2012<sup>1341</sup>, le passage du 5 décembre au 19 mars pour la journée à la mémoire des victimes de la guerre d'Algérie<sup>1342</sup> ou la dédicace d'Édouard Philippe en novembre 2018 à l'égard d'Ho Chi Minh<sup>1343</sup>. Ces réactions donnent une image raide, plaintive des associations dont la mémoire est souvent plus négative que positive, ce qui peut les isoler davantage.

#### 4.2.2 Un contexte difficile : la disparition inexorable des vétérans d'Indochine.

« Dans les années 1990, on était 6 000 au GNCI. Aujourd'hui, on est 73<sup>1344</sup>. » (André Laperle).

Le contexte est compliqué parce que les grandes figures de la guerre d'Indochine disparaissent. Elles ont longtemps constitué des repères prouvant, plus ou moins, la vitalité des mémoires combattantes, *mémoriellement* identifiables par un récit accepté et un dynamisme personnel, une présence médiatique. Bigeard et Saint Marc symbolisaient deux mémoires, celles des conflits d'Indochine et d'Algérie, la seconde prenant, le plus souvent, le pas sur la première à la fin des années 1990. Les figures disparues ne peuvent être remplacées, les anciens combattants s'éteignent, fragilisant la survie de leur mémoire.

Roger Delpy, le premier écrivain-combattant de la guerre d'Indochine, est mort en 2007, Jean Pouget en 2009, ainsi que Jean Sassi. Le général Bigeard s'éteint à Toul, le 18 juin 2010. Pierre Schoendoerffer disparaît le 14 mars 2012, Hélie de Saint Marc le 26 août 2013. Henri Martin et Amédée Thévenet meurent, le premier en 2015, le second en 2016 ; Jacques Allaire en avril 2022, comme Jacques Perrin qui a incarné au cinéma un jeune officier d'Indochine. La liste

---

<sup>1340</sup> Cf. *infra*, pp. 1553-1556.

<sup>1341</sup> Communiqué du 13 octobre 2012. [www.souvenir-francais-92.org/article-communique-special-du-comite-d-entente-des-associations-patriotiques-111215388.html](http://www.souvenir-francais-92.org/article-communique-special-du-comite-d-entente-des-associations-patriotiques-111215388.html)

<sup>1342</sup> Loi n° 2012-1361 du 6 décembre 2012 relative à la reconnaissance du 19 mars comme journée nationale du souvenir et de recueillement à la mémoire des victimes civiles et militaires de la guerre d'Algérie et des combats en Tunisie et au Maroc. En ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000026733612/> (Consulté la dernière fois le 29 décembre 2021).

<sup>1343</sup> Communiqué de l'ANAPI, le 10 novembre 2018.

<sup>1344</sup> Entretien avec André Laperle chez lui, à Rumilly, le 4 novembre 2021.

s'allonge inexorablement. Les écrivains combattants et les grands témoins d'Indochine quittent une scène mémorielle déjà vampirisée par les deux grands conflits mondiaux du XX<sup>e</sup> siècle et la mémoire d'Indochine décline d'autant. Son historicisation progressive lui permet d'être connue avec plus de précision, peut-être plus de médiatisation mais dans un sens que les vétérans ne valident pas forcément, un conflit décolonial perdu prêtant, par nature, le flanc à la critique. Ils n'ont toutefois pas le choix. De plus, les associations combattantes manquent de bénévoles pour gérer leur administration, la construction du bulletin, pour pallier l'épuisement et la disparition des cadres fondateurs. Elles sont obligées de dissoudre leur structure nationale et de (re)devenir soit des amicales (celle des « combattants de Dien Bien Phu » en 2005), soit des structures régionales comme l'ANAPI, départementales comme l'ANAI et ses déclinaisons. Leur bulletin de liaison, quand il subsiste, a de plus en plus de mal à être publié<sup>1345</sup>.

Les associations de vétérans d'Indochine n'ont pas pu ou su gérer le tournant des années 1960 et plus encore, celui du XXI<sup>e</sup> siècle, en ce sens que leur balkanisation en plusieurs mouvements et leur manque de communication moderne les ont isolées et rendues bien moins audibles. Les regrouper dans un Comité national d'entente était la moins mauvaise solution, mais il ne peut avoir le poids d'un groupe de pression uni en une seule association. Or leur nombre ne décroît pas, alors qu'il semblerait logique de les voir se regrouper, les effectifs devenant infimes dans la plupart d'entre elles<sup>1346</sup>. Lorsque l'on consulte la liste des associations concernant la guerre d'Indochine, on peut distinguer les mêmes six grandes associations déjà citées, l'ACUF, l'ANAI, l'ANAPI, le GNCI, la FAITOE, l'UNACITA. Pour ce qui est aujourd'hui un critère de visibilité absolue, Internet et les réseaux sociaux, trois ont un site Internet mais aucun n'est régulièrement à jour, ni ne dispose d'un réseau social, unique et réactif, qui alimenterait une information pluri - mensuelle. Cet éparpillement est inefficace et ce manque de lisibilité dessert l'information sur leur activité et les actions de mémoire. Il leur est difficile, malgré l'écran du Comité d'Entente qui communique peu lui-même, de parler d'une voix unique, d'effectuer un lobbying efficace.

D'autres associations et amicales, pour lesquels l'Indochine est une mémoire essentielle, restent centrées sur leur spécialité (arme, unité) et partagent cette mémoire comme elles le peuvent, selon la disponibilité des bénévoles. C'est le cas de l'UNP, des amicales des anciens du camp 113, des anciennes unités ayant participé à la guerre d'Indochine comme le RICM ou *Qui ose gagne* chez les parachutistes, les Amis Du Musée Indochine Et Gendarmerie En Indochine (AMIGEI), le Comité de Mémoire de l'Indochine (CMI) 1940-1945 et 1946-1954 et des promotions de Saint-Cyr concernées par ce conflit et ses acteurs, entre d'autres. Les dirigeants nationaux, départementaux se sont beaucoup investis dans leur tâche, mais tout cela donne une impression d'éparpillement, dont ils ne sont pas forcément responsables, qui dilue leur combat ou leur devoir

---

<sup>1345</sup> En janvier 2022, le dernier *Maolen* paru sur le site est le n° 122, celui du 1er semestre 2021.

<sup>1346</sup> Il semblerait que l'effectif précis des adhérents de chaque association ne soit pas à jour, ou pas consultable, c'est-à-dire pas à porter à la connaissance d'un chercheur.



de mémoire. Il faut contacter, non pas le siège national d'une association, puisqu'il n'y en n'a plus mais chaque fédération, association départementale ou section. Ce que les associations ont gagné en coûts et de restructurations, elles l'ont perdu en termes d'information et d'influence. Les associations d'anciens combattants se sont ouvertes aux OPEX et aux missions extérieures, pour la plupart d'entre elles ; même chose pour le Comité d'Entente des anciens d'Indochine en 2019. Les dirigeants de ces associations, à partir des années 2010 et plus encore, depuis 2020, ne sont plus de la génération des combattants d'Indochine ou même d'Algérie ; les anciens d'Indochine doivent passer la main. En 2020, ceux-ci quittent des responsabilités longtemps détenues. André Laperle responsable de la section d'Annecy jusqu'en 2019, ancien dirigeant national du GNCI comme Francis Agostini, longtemps dirigeant de l'UFAC-VG<sup>1347</sup> des Bouches-du-Rhône sont allés au bout de leur dévouement et de leurs forces. Michel Chanteux, à 89 ans, reste à la tête de l'Amicale des anciens de Dien Bien Phu. Tous se demandent ce qu'il en sera de la mémoire d'Indochine une fois qu'ils seront disparus. La mémoire d'Indochine va-t-elle suivre le sort de ses anciens dirigeants ?

### 4.3 ... Mais qui n'empêche pas la diffusion de la mémoire individuelle : l'ère du témoin, de l'apogée à la fin des mémoires vivantes

« On ne dira pas que la guerre d'Indochine (1946-1954) obsède nos contemporains. Elle est nulle part quand la guerre d'Algérie est partout. Aussi il est remarquable qu'elle ait inspiré à deux anciens lauréats du prix Goncourt la trame de leur nouveau livre » (Pierre Assouline).

L'histoire de la guerre d'Indochine est aujourd'hui davantage étudiée et diffusée par différents supports comme la bande dessinée, les documentaires, par Internet. Les mémoires individuelles des anciens combattants ou des Asiatiques exilés poursuivent leur diffusion au moment où la mémoire collective décline faute d'un soutien de l'État, à nouveau très éloigné d'un conflit qu'il honore chaque année sans s'engager davantage.

#### 4.3.1 Elle dynamise les derniers feux des mémoires combattantes...

La perspective de la fin de vie et voire de la fin de leur mémoire dynamise les publications des vétérans, au crépuscule d'une vie changée par l'Indochine. Ils se sentent apaisés ou plus fatalistes devant une mémoire officielle de l'État portée par la journée du 8 juin, et restent dans un sentiment d'urgence de témoigner.

Le contexte est favorable à l'épanchement des mémoires individuelles depuis les années 2010, bien que les grands acteurs médiatiques disparaissent. À côté de ces figures tutélaires apparaissent

---

<sup>1347</sup> Union Fédérale des Anciens Combattants et Victimes de Guerres des Bouches du Rhône

des vétérans connus ou non, qui prennent le relais, aidés dans leur tâche par des sociétés d'éditions dévouées à la mémoire de la guerre d'Indochine, par l'émulation créée par les efforts d'écriture des uns et des autres. Peut-être sont-ils aussi rassurés par le sentiment d'être davantage respectés depuis 2004 ? Les témoins qui ont prêté ou donné leur production personnelle rédigée à l'intention de leur famille, se sont pour la plupart mis à les écrire dans les années 2000. Le temps a passé, les blessures les plus importantes se sont souvent refermées ou atténuées. Certaines questions sont posées par les enfants et les petits-enfants ; il est donc urgent de raconter, soit l'ensemble de leurs souvenirs comme Roger Ouiste, Pierre Desroche ou Pierre Latanne, soit le point d'orgue de leur séjour comme Pierre Bonny à propos de Dien Bien Phu. Ce dernier avait déjà accepté de témoigner dans *Paroles de Dien Bien Phu* en 2004<sup>1348</sup>. Presque quinze ans plus tard, il a récidivé pour cette thèse afin de faire connaître les mémoires d'une bataille qu'il ne peut oublier.

Les autobiographies et ouvrages collectifs de mémoires sont encore plus nombreux que dans la période précédente. Les ouvrages les plus marquants sont ceux de combattants qui mettent dans leur récit une sensibilité qui ne les a pas quittés, dans un épisode de la guerre d'Indochine qui les a marqués à vie. André Boissinot<sup>1349</sup>, ancien de Corée et du GM 100, fait toujours des cauchemars du siège de Dak Doa en 1954. Marcel Compe<sup>1350</sup> a vécu son « désert des Tartares » à Sam Neua, au Laos, jusqu'à ce que surgisse l'APV redoutée, obligeant son unité à une retraite improvisée jusqu'à l'anéantissement. Les camps de la RDV ont pu être étudiés de l'intérieur par les anciens captifs Alexandre Le Merre<sup>1351</sup>, Amédée Thévenet<sup>1352</sup>, et Jacques Vollaire<sup>1353</sup>, chacun apportant sa vérité, détaillant son parcours. L'ouvrage peut parfois servir à justifier son attitude comme celui d'Yves de Sesmaisons<sup>1354</sup> accusé, comme Beucler avant lui, d'avoir négocié avec ses geôliers pendant sa captivité.

Les récits de vie de poste, que l'on pensait auparavant sans intérêt auparavant sont des récits d'aventure dont le quotidien n'est jamais routinier. Dominique de la Motte a publié, en 2009, un captivant *De l'autre côté de l'eau*<sup>1355</sup>, un livre étonnant de justesse et de franchise qui a beaucoup plu aux vétérans, aux historiens et que Stéphane Audoin-Rouzeau a préfacé. C'est l'adieu au roi à Tay-Ninh en Cochinchine, d'un jeune officier responsable de son commando de partisans vietnamiens, récit réfléchi, structuré, sans concessions sur la vie d'un poste. Alexandre Le Merre a vécu son aventure au milieu des partisans en pays Thaï et celle-ci se termine dans un camp de prisonniers<sup>1356</sup>. Ceux qui se refusaient à raconter leur séjour en Indochine, comme Jean Sassi, s'y

---

<sup>1348</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *op. cit.*

<sup>1349</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie. De Chemillé à Dak Doa.*, Paris, Indo Editions, 2008, 192 p.

<sup>1350</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'impossible oubli*, Paris, éditions du Panthéon, 2013, 256 p.

<sup>1351</sup> Alexandre Le Merre, *La clémence de l'Oncle Hô : un mensonge meurtrier*. Indochine 1952-1954, Paris, Indo Editions, 2011, 209 p.

<sup>1352</sup> Amédée Thévenet, *J'ai survécu à l'enfer des camps Vietminh*, Paris, France-Empire, 2006, 223 p. *Idem*, *Mourir pour l'Indochine : carnets de guerre et de captivité 1946-1954*, Valence, éditions du peuple libre, 2014, 382 p.

<sup>1353</sup> Jacques Vollaire, *Deux ans de Ka Nha. Textes et dessins de Jacques Vollaire*, Paris, Indo Editions, 2011, 48 p.

<sup>1354</sup> Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous*, Paris, Economica, 2011, 206 p.

<sup>1355</sup> Dominique de la Motte, *De l'autre côté de l'eau*, ParisTallandier, 2009, 168 p.

<sup>1356</sup> Alexandre Le Merre, *Lieutenant en pays Thaï*, Paris, Indo Editions, 2008, 208 p.

sont finalement résolus. Des Jedburghs en 1945 aux GCMA puis GMI dans les maquis du Laos, il explique un étonnant parcours. En 2009 et 2011, il publie deux livres de souvenirs<sup>1357</sup> sur sa guerre de commando sans cesse en mouvement. Le récit de Gilbert Reuille<sup>1358</sup> est si étonnant qu'on a peine à croire que tout soit vrai. Militaire du rang désigné chef d'une section de partisans en Annam, puis caporal-chef responsable d'une compagnie de partisans catholiques du Tonkin, il combat sur les arrières de l'APV et se tire des situations les plus inextricables. Les batailles les plus connues, celles de la RC 4 et de Dien Bien Phu sont cesse analysées par les historiens et le témoignage de ceux qui y ont combattu est toujours intéressant. On ne cesse de découvrir des éléments nouveaux dans les mémoires. Bernard Grué a combattu jusqu'au bout à Dong Khé en 1950. Son récit<sup>1359</sup> tranche parmi les autres, sur cet épisode et sur la vie au camp n°1. Lucien Le Boudec est commandant d'unité 6<sup>ème</sup> BPC. S'il fait le récit de sa vie de 1923 à 1954, ses mémoires s'arrêtent à Dien Bien Phu<sup>1360</sup>, moment-clé de sa vie où il est plusieurs fois blessé et fait prisonnier. Les mémoires se diversifient assez pour concerner d'autres vétérans discrets jusque-là du fait de la position politique de leurs auteurs, opposés à la guerre d'Indochine pendant leur séjour. Ce sont des récits exceptionnels comme celui publié par Pierre Alban-Thomas, dans *De la résistance à l'Indochine*<sup>1361</sup>. Il revient sur cette époque douloureuse où un officier communiste doit partir combattre en Indochine dans une guerre qu'il désapprouve et qu'il poursuit tant bien que mal. C'est également le cas d'un autre officier communiste, Jean Brugié<sup>1362</sup>, aidé par Isabelle Sommié. Ils s'expriment en tant que militaires qui ont essayé de faire une guerre juste, en rapport avec leurs convictions. Encore plus singulières sont les mémoires d'Albert Clavier<sup>1363</sup>. Il a déserté le CEFEO et rallié l'APV. Son récit est donc unique quel que soit son sentiment personnel sur son acte, porté par ses convictions personnelles et politiques contre son propre pays.

A l'opposé, l'anticommunisme et la méfiance envers les historiens suspects de *déviance gauchiste* quant à leur analyse historique de la colonisation et, particulièrement, de la guerre d'Indochine, attisent une littérature héroïque et polémique dont les représentants sont Alan Sanders et Paul Rignac. Le premier reste sensible aux héros baroudeurs de l'Indochine<sup>1364</sup>; le second, plus polémiste qu'historien, sort toute une série de livres sur les *mensonges* des historiens et de certains médias à propos du colonialisme et de la guerre d'Indochine, en plus d'une biographie sur une famille de négociants bordelais installés en Indochine, les Guionneau, jusqu'à la fin de la présence

---

<sup>1357</sup> Jean Sassi, *L'âme d'un guerrier. Carnets (1941-1962) du colonel Sassi*, Paris, éditions Nimrod, 2011, 336 p. ; Jean Sassi, *Opérations spéciales, vingt ans de guerres secrètes*, Paris, éditions Nimrod, 2009, 350 p.

<sup>1358</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, Paris, éditions LBM, 2010, 178 p.

<sup>1359</sup> Bernard Grué, *L'espoir meurt en dernier : guerre et captivité en Indochine avec la légion étrangère (1949-1954)*, Monaco, éditions du Rocher, 2014, 192 p.

<sup>1360</sup> Lucien Le Boudec, *Elevé à la Dignité – Mémoires 1923-1954*, Panazol, Lavauzelle, 2013, 544 p.

<sup>1361</sup> Pierre-Alban Thomas, *De la résistance à l'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 2010, 326 p.

<sup>1362</sup> Isabelle Sommié et Jean Brugié, *Officier et communiste dans les guerres coloniales*, Paris, Flammarion, 2005, 434 p.

<sup>1363</sup> Albert Clavier, *De l'Indochine coloniale au Vietnam libre : je ne regrette rien*, Paris, Les Indes Savantes, 2008, 205 p.

<sup>1364</sup> Alan Sanders, *Trente baroudeurs de l'Indochine française*, La Chaussée d'Ivry, Atelier Fol'Fer, 2015.

française<sup>1365</sup>. Jacques Chancel<sup>1366</sup>, plus consensuel, relate tardivement un parcours étonnant, dramatique et mondain selon la période de son séjour. Soixante ans après les faits, le témoignage du transmetteur Joseph Crampes, sorti de l'école de transmissions de Montargis est difficile à exprimer pour un journaliste animateur de télévision pourtant connu par sa façon mais que la guerre a tant marqué qu'il a attendu la fin de sa vie pour la décrire. La recrudescence d'autobiographies, de chroniques, de journaux de bord alimente les mémoires individuelles, stimule la recherche, suscite des vocations d'historiens.

Les militaires et anciens militaires gardent la main sur l'histoire de la guerre d'Indochine. Ainsi Georges Fleury, en 2011<sup>1367</sup>, a-t-il abandonné la littérature combattante et poursuivi son exploration historique du conflit. Michel Grintchenko, à propos de l'opération Atlante en 1954<sup>1368</sup> et Ivan Cadeau, sur Dien Bien Phu<sup>1369</sup>, ont exploré la stratégie militaire et les obstacles tactiques. Henri Ortholan, ancien saint-cyrien officier du génie, coordonne avec Bernard Giovanangeli et *La Sabretache*, une société d'histoire militaire assez ancienne, un ouvrage de vingt-et-un témoignages inédits de quinze anciens combattants d'Indochine, en 2011, pourvu d'une bonne iconographie<sup>1370</sup>. Les biographies mettent en scène des figures secondaires du conflit qui deviennent emblématiques. Georges Fleury explore la vie de Pierre Guillaume, le vrai *crabe-tambour* dont s'est inspiré Pierre Schoendoerffer pour son film éponyme. Indo Éditions se fait une spécialité, ces dernières années, de mettre en avant les figures des *centurions* des guerres de décolonisation, notamment ceux issus du mythe 1<sup>er</sup> BEP comme Louis Martin<sup>1371</sup>, Roger Faulques<sup>1372</sup> et le colonel Jeanpierre<sup>1373</sup>. Il relaie les autobiographies de Jean Cornuault<sup>1374</sup>, Bernard Cabiro<sup>1375</sup> et Jean Luciani<sup>1376</sup>. Cyril Bondroit assume ses choix<sup>1377</sup> et publie ce qui l'intéresse sans se soucier des modes et du qu'en dira-t-on, depuis 1998. Quarante livres émergent aujourd'hui dans son catalogue, l'intérêt résidant dans une liste éclectique qui comporte des ouvrages de première importance. Entre autres, le

---

<sup>1365</sup> Paul Rignac, *Les mensonges de l'anticolonialisme : contre-enquête*, Paris, Indo-Editions, 2007, 239 p. *Idem*, *La guerre d'Indochine en questions*, Paris, Indo-Editions, 2009, 143 p. *Idem*, *La désinformation autour de la fin de l'Indochine française, 1940-1945*, Anet, Atelier Fol'Fer, 2013, 226 p. *Idem*, *Une vie pour l'Indochine : Claude Guionneau*, Paris, Indo, 2012, 189 p.

<sup>1366</sup> Jacques Chancel, *La nuit attendra*, Paris, Flammarion, 2013, 368 p.

<sup>1367</sup> Georges Fleury et Gérard Brett, *Nous les combattants d'Indochine (1940-1955)*, Paris, éditions François Bourin, 2011, 408 p.

<sup>1368</sup> Michel Grintchenko, *L'opération Atlante. Les dernières illusions de la France en Indochine*, Paris, Institut de Stratégie Comparée, 2008, 700 p.

<sup>1369</sup> Ivan Cadeau, *Dien Bien Phu, 13 mars-7 mai 1954*, Paris, Tallandier, 2013, 206 p.

<sup>1370</sup> Henri Ortholan, *Indochine 1946-1954. Témoignages inédits*, éditions Bernard Giovanangeli et La Sabretache, Paris, 2011, 255 p.

<sup>1371</sup> Marc Dupont, *Louis Martin*, Paris, Indo Editions, 2019, 256 p.

<sup>1372</sup> Marc Dupont, *Faulques : L'homme aux mille vies 1924-2011*, Paris, Indo Editions, 2017, 224 p.

<sup>1373</sup> Daniel Sornat, *Vies et mort d'un grand légionnaire 1912-1958*, Paris, Indo Editions, 2012, 256 p.

<sup>1374</sup> Jean Cornuault, *Du sabre à la toge. Itinéraires d'un parachutiste*, Paris, Indo Editions, 2015, 148 p.

<sup>1375</sup> Bernard Cabiro, *Cabiro : une vie de guerres*, Paris, Indo Editions, 2017, 656 p.

<sup>1376</sup> Jean Luciani et Philippe de Maleyssié, *Qui es-tu ? Où vas-tu ?*, Paris, Indo Editions, 2016, 252 p.

<sup>1377</sup> Entretien avec l'éditeur, à Paris, dans sa librairie L'Indo-Chineur, le 22 février 2018.

rapport d'un médecin du camp n° 1<sup>1378</sup>, des autobiographies de vétérans qui seraient inconnues sans cet éditeur et, fait rare, des livres rédigés par l'ancien adversaire : celui du responsable vietminh de ce camp, Ky Thu<sup>1379</sup> et celui d'un vainqueur de la RC 4 en 1950, le colonel Dang Van Viet<sup>1380</sup>. Ce contexte porteur d'une bibliographie riche incite à la post-mémoire. Etienne Segrétain, fils de Pierre Segrétain, publie *Au champ d'honneur*<sup>1381</sup>, un portrait de son père, ancien chef du 1<sup>er</sup> BEP, qui est mort avec son bataillon lors de la bataille de la RC 4, en octobre 1950. L'intention est de rappeler le souvenir de cette unité d'élite et de son chef, rejeté dans l'ombre par le prestige de son adjoint d'alors, le capitaine Jeanpierre. L'ouvrage le plus étonnant est probablement celui d'Hélène Erlingsen, qui évoque la mémoire de son père et son oncle, sous-officiers en Indochine, Kléber et Clovis Creste. Elle a non seulement interrogé les membres de sa famille et compulsé les papiers militaires des deux engagés, mais elle a fait un gros travail d'archives, de connaissances historiques précises, pour allier histoire et mémoire de la guerre d'Indochine dans un livre tout à fait hors du commun. Ce travail de post-mémoire s'est mué en recherche journalistique pour se terminer en un travail d'historienne et expliquer « L'histoire de deux soldats, patriotes à en mourir, qui ont cru tout ce qu'on leur a dit et qui, au risque de leur vie, ont dû partir très loin »<sup>1382</sup>.

Les ouvrages historiques, comme pour la période 1992-2004, restent nombreux et portent sur tous les domaines d'un conflit désormais bien traité<sup>1383</sup>. La biographie est attractive et appréciée des éditeurs. Les historiens ne sont pas en reste puisqu'Alain Ruscio publie une biographie faite d'entretiens avec le général Giap<sup>1384</sup> en 2011 et sort des textes (lettres, discours, poèmes) d'Ho Chi Minh en 2019<sup>1385</sup>. Jacques Valette étudie le parcours indochinois du général Salan. Ses deux livres traitent de son rôle au début de la guerre d'Indochine<sup>1386</sup> et de ses combats en Haute-région du Tonkin et au Laos en 1952-1953<sup>1387</sup>. Des ouvrages favorisent une iconographie soignée. Patrick Buisson publie un livre agréable à lire en 2009, avec beaucoup de photos, pour certaines peu connues, prise par les reporters et photographes du SCA et un DVD<sup>1388</sup>. En 2019, Guy Léonetti publie un ouvrage de témoignages et de photographies sur Bigeard<sup>1389</sup>. Le livre le plus important

---

<sup>1378</sup> Médecin-Capitaine Georges Armstrong, *Rapport du 3e BCCP durant sa captivité au camp n°1 et au camp-hôpital 128 au nord-Tonkin de 1950 à 1954*, Paris, Indo Editions, 2015, 132 p.

<sup>1379</sup> Ky Thu, *Refermer le passé douloureux*, Paris, Indo Editions, 2015, 300 p.

<sup>1380</sup> Dang Van Viet, *Souvenirs d'un colonel Vietminh*, Paris, Indo Editions, 2006, 288 p.

<sup>1381</sup> Etienne et Franck Segrétain (homonyme du premier), *Au champ d'honneur. La vie et la mort du chef de bataillon Pierre Segrétain du 1er BEP, 1909-1950*, Paris, Indo Editions, 2010, 279 p.

<sup>1382</sup> Hélène Erlingsen, *Soldats perdus. De l'Indochine à l'Algérie, dans la tourmente des guerres coloniales*, Paris, Bayard, 719 p.

<sup>1383</sup> Pour un survol plus complet des publications sur ce conflit, Bibliographie p.

<sup>1384</sup> Alain Ruscio, *Une vie. Vo Nguyen Giap*, Paris, Les Indes savantes, 2010, 116 p.

<sup>1385</sup> Alain Ruscio, *Ho Chi Minh : écrits et combats*, Montreuil Le temps des cerises, 2019, 395 p.

<sup>1386</sup> Jacques Valette, 1945, *Le général Salan dans le piège indochinois*, Association des amis du général Salan, Sceaux, l'esprit du livre, 2009, 134 p.

<sup>1387</sup> Jacques Valette, *Salan contre le Vietminh*, Association des amis du général Salan, *Idem*, 2011, 161 p.

<sup>1388</sup> Patrick Buisson, *La guerre d'Indochine*, Paris, Editions Albin Michel, 2009, 255 p.

<sup>1389</sup> Guy Léonetti, *Avec Bigeard, de Tu Lé à Dien Bien Phu*, Paris, Giovanangeli Bernard, 2019, 286 p.

des années 2010 sur l'ensemble du conflit est celui d'Ivan Cadeau, en 2015<sup>1390</sup>. Son angle d'étude est intéressant parce qu'il part de 1940 pour expliquer les causes du conflit indochinois par la désagrégation de l'Indochine française sous la pression japonaise et le boulevard qui s'offre au Vietminh en 1945 pour s'imposer. Il arrête la chronologie non au retour des prisonniers après les accords de Genève mais au départ du CEFEO en 1956. En octobre 2021, il dirige avec François Cochet et Rémy Porte, la construction d'un énorme dictionnaire de la guerre d'Indochine<sup>1391</sup> élaboré pendant plusieurs années et réalisé grâce à quarante-six contributeurs pour près de 900 entrées. Cependant, dans aucun de ces deux ouvrages n'est faite une place suffisante aux mémoires combattantes ; elles n'ont même aucune entrée dans le dictionnaire qui privilégie les mémoires communiste et nationaliste.

Les autres recherches se positionnent à nouveau sur les unités, armes et services du CEFEO, comme les services secrets<sup>1392</sup>, les goumiers<sup>1393</sup>, les aviateurs<sup>1394</sup>, les parachutistes<sup>1395</sup>. Sur ce dernier sujet, on aurait pu penser que tout avait déjà été dit. Mais Marie-Danielle Démélas combine le double exploit de réaliser un travail d'historienne sur un sujet connu en renouvelant l'analyse, avec des archives peu utilisées comme les rapports sur le moral des commandants d'unités et des témoignages nouveaux. Cette étude satisfait les anciens combattants ravis d'un travail universitaire sur un de leurs sujets de prédilection. Les derniers ouvrages sont ceux de journalistes, de sociologues ou d'historiens, qui traitent de sujets difficiles rarement abordés, apportant des témoignages précis. Patrice Gélinet regroupe les passages les plus marquants de ses chroniques, déjà citées, sur France Culture, certains très inédits<sup>1396</sup>. Jean-Marc Binot aborde pour la première fois les rapports ambigus entre les combattants et les femmes *indochinoises*, sur les BMC mais aussi sur les fameuses congais<sup>1397</sup>. Joseph Confavreux et Adila Bennedjai-Zou publient un livre d'après leur documentaire sur les déserteurs ou *ralliés* du CEFEO<sup>1398</sup>, qui a moins déclenché l'ire des associations de vétérans que celui de Doyon sur *Les soldats blancs d'Ho Chi Minh* quarante ans plus tôt, signe que les temps changent. Enfin, les rapatriés sont étudiés à deux reprises, plus de trente ans après le couple de sociologues, Pierre-Jean Simon et Ida Simon-Barouh : d'abord par un article de Gilles Manceron<sup>1399</sup> puis par une ethnologue, Dominique Rolland<sup>1400</sup>, en 2010. C'est

---

<sup>1390</sup> Ivan Cadeau, Ivan, *La guerre d'Indochine, de l'Indochine française aux adieux à Saigon 1940-1956*, Paris, Tallandier, 2015, 667 p.

<sup>1391</sup> Ivan Cadeau, François Cochet et Rémy Porte (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*

<sup>1392</sup> Jean-Marc Le Page, *Les services secrets en Indochine*, Paris, Nouveau Monde, 2014, 522 p.

<sup>1393</sup> Daniel Sornat, *Les goumiers marocains dans la bataille, 1948-1952*, Seichamps, Esprit du Livre, 2009, 192 p.

<sup>1394</sup> Jean-Pierre Simon, *Les aviateurs en Indochine 1945-1957*, Bernard Giovanangeli Editeur, 2016.

<sup>1395</sup> Marie-Danielle Démélas, *Parachutistes en Indochine*, Paris, Vendémiaire, 2016, 378 p.

<sup>1396</sup> Patrice Gélinet, *Indochine 1945-1954 : chronique d'une guerre oubliée*, Paris, Acropole, France Culture, 2014, 300 p.

<sup>1397</sup> Jean-Marc Binot, *Le repos des guerriers : les bordels militaires de campagne pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014, 307 p.

<sup>1398</sup> Joseph Confavreux, Adila Bennedjai-Zou, *Passés à l'ennemi. Des rangs de l'armée française aux maquis Viet-Minh*, Tallandier, 2014, 285 p.

<sup>1399</sup> Gilles Manceron, 1956-2006 : rapatriés d'Indochine, 50 ans d'oubli, *Hommes et Libertés* n° 135, juillet-septembre 2006

<sup>1400</sup> Dominique Rolland, *Petits Vietnams, histoire des camps de rapatriés d'Indochine*, Bordeaux, Elytis, 2010, 142 p.

un vrai sujet oublié, car les Français ignorent, pour la plupart, que leur pays a accueilli à plusieurs reprises des rapatriés de ses colonies déchues, les *Indochinois* précédant les Harkis.

Les ouvrages sur les batailles restent focalisées sur Dien Bien Phu, à l'approche du soixantième anniversaire et, suscite encore des publications, mais aucun souffle nouveau ne les accompagne, comme si tout avait déjà été dit. Ivan Cadeau en 2013, Frédéric Guelton<sup>1401</sup> en 2014, se sont replongés dans l'étude de cette bataille, avec une orientation iconographique pour le second. En 2015, Franck Mirmont (nom de plume de Patrick de Saint-Exupéry) interroge six combattants dont cinq ayant combattu à Dien Bien Phu sur leur parcours et leur mémoire, y compris celle des camps où ils ont passé leur captivité jusqu'en septembre 1954. Des itinéraires déchirants fait de blessures et de souffrance<sup>1402</sup>. Pierre Journoud, enfin, synthétise toutes ses recherches effectuées depuis vingt ans pour *Dien Bien Phu : la fin d'un monde*<sup>1403</sup>, une approche très différente des ouvrages précédents sur ce sujet. Il laisse une grande place à la mémoire et ne se limite pas à une lecture franco-française. Ce type d'étude totale apparaît comme un nouvel axe de recherches. Des passionnés se muent en historiens pour évoquer à nouveau cette bataille. Jean-Luc Ancely, avec *Le dieu blanc est mort à Dien Bien Phu*, étudie cette bataille comme la fin d'une époque, qui rejoint sur cette idée son essai sur Waterloo, publié quatre ans auparavant<sup>1404</sup>. Après Dien Bien Phu, Ivan Cadeau étudie une autre bataille, qui ne peut être que l'autre grande défaite dont il dissèque les causes lointaines et les impacts sur le conflit. *Cao Bang 1950*<sup>1405</sup>, publiée en juin 2022.

Les autres genres explorent un conflit qui reste toujours mystérieux. La littérature populaire ne concerne pas seulement les romans historiques ou militaires mais également l'univers de la bande dessinée, qui s'est engagé dans celui de la guerre d'Indochine depuis les années 1990. La quinzaine d'albums parus depuis 2005 insiste sur la difficulté de choisir un camp et de légitimer une guerre dont on ne comprend plus le sens<sup>1406</sup>. C'est le cas, en 2011, du parcours d'Albert Clavier<sup>1407</sup>, de la *Concubine rouge* de Clément Baloup et Mathieu Jiro en 2012<sup>1408</sup>. Enfin, dans un genre plus épique, citons la BD *La Rafale*<sup>1409</sup> de Cothias et Ordas, sur une histoire romancée d'un des trains blindés du Sud-Annam et une BD rare sur Dien Bien Phu, sujet dont ne se sont, curieusement, jamais emparés les auteurs, excepté Gloris et Le Saec en 2013<sup>1410</sup>. Dien Bien Phu est

---

<sup>1401</sup> Frédéric Guelton, *La bataille de Dien Bien Phu*, Soteca, 2014 ; 100 p.

<sup>1402</sup> Franck Mirmont, en collaboration avec Heinrich Bauer, Jean Carpentier, Jean Guêtre, Pierre Latanne, Bernard Ledogar, Jean-Louis Rondy, *Les chemins de Diên Biên Phu*, Paris, Nimrod, 2015, 576 p.

<sup>1403</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu : la fin d'un monde*, Paris, Vendémiaire, 2019, 472 p.

<sup>1404</sup> Jean-Luc Ancely, *Le dieu blanc est mort à Dien Bien Phu : la tragédie indochinoise 1945-1955*, Wavre, éditions Mols, 2019, 359 p. Il avait écrit auparavant *Idem, Waterloo : la marche à l'abîme*, Bruxelles, Le Cri, 2015, 333 p.

<sup>1405</sup> Ivan Cadeau, *Cao Bang. Premier désastre en Indochine*, Paris, Perrin, 394 p.

<sup>1406</sup> Bibliographie p. . Vingt-cinq BD depuis 1990 selon le site Internet Cases d'Histoire en avril 2021..

<sup>1407</sup> Maximilien Le Roy, *Dans la nuit, la liberté nous écoute*, Bruxelles, Le Lombard, 2011, 183 p.

<sup>1408</sup> Clément Baloup et Mathieu Jiro, *La concubine rouge*, Paris, Gallimard, 2012, 105 p.

<sup>1409</sup> Patrick Cothias et Patrice Ordas, *La Rafale*, Mâcon, Bamboo Edition, collection Grand Angle. *Tome 1 : Les rails rouges*, 2012, 49 p. ; *Tome 2 : Les traverses de Song-Lap*, 2013, 48 p. ; *Tome 3 : Terminus Saigon*, 2014, 48 p.

<sup>1410</sup> Thierry Gloris et Erwan Le Saec, *La grande évasion, Dien Bien Phu*, Delcourt, 2013, 64 p.

le centre de la BD de Dobbs et Mr Fab en 2020<sup>1411</sup> revisitée sous l'angle des services secrets. Passée la période faste des Lartéguy et Bonnecarrère, le roman s'empare à nouveau de l'Indochine. Peu de productions littéraires mais d'une grande variété. Le soldat jeté en pleine bataille pour rejoindre ses camarades à Dien Bien Phu dans un combat sans espoir, est forcément, pour les vétérans rencontrés, un beau sujet. Philippe de Maleyssie et Arnaud de La Grange s'en sont inspirés<sup>1412</sup>. Alex Jenni fait passer le parcours tourmenté de Victorien Salagnon par l'Indochine, dans *L'art français de la guerre*<sup>1413</sup> en 2011, qui obtient le prix Goncourt. Les autres romans parlent de recherche, mais pas celle du combat ; la recherche d'une identité perdue comme Françoise Cloarec<sup>1414</sup> et Yanne Rebescheni - Descaire<sup>1415</sup>, la recherche en pleine guerre d'un sniper Vietminh dans le roman d'un jeune auteur de vingt-cinq ans, Jérémie Guez<sup>1416</sup> et celle d'un amour follement aimé avec Marc- Alexandre Oho Bambe dans le poétique *Dien Bien Phu*<sup>1417</sup>, dont il lit ou récite des passages pendant ses spectacles de slam, sous le nom de Capitaine Alexandre. Cette approche mémorielle fait partie d'un genre de diffusion très novateur. Hasard du calendrier, regain d'intérêt pour ce conflit ? Début 2022, paraissent coup sur coup deux romans concernant l'Indochine. Comme le dit Pierre Assouline, « On ne dira pas que la guerre d'Indochine (1946-1954) obsède nos contemporains. Elle est nulle part quand la guerre d'Algérie est partout. Aussi il est remarquable qu'elle ait inspiré à deux anciens lauréats du prix Goncourt la trame de leur nouveau livre »<sup>1418</sup>. *Une sortie honorable*, d'Éric Vuillard<sup>1419</sup>, est un récit curieux résumant la guerre d'Indochine par épisodes, de 1928 à 1954 plus un récit de la chute de Saïgon en 1975, à travers une galerie sans concession de portraits de militaires (De Castries, Navarre), de banquiers, de politiques, un inspecteur du travail dont il imagine les dialogues et les pensées à partir de faits réels, de phrases citées, de personnages emblématiques. Au même moment, la guerre d'Indochine est l'un des décors de *Le grand monde*<sup>1420</sup>, roman publié par Pierre Lemaître, prix Goncourt 2013, qui se passionne pour ce conflit après avoir travaillé sur la Grande Guerre. La saga de la famille Pelletier passe par la Cochinchine en 1948 à travers le trafic des piastres et une guerre cruelle des deux côtés.

Les vecteurs de mémoires que sont l'audio-visuel et Internet sont d'un intérêt majeur depuis 2005. Le cinéma ne donne toutefois plus de chefs d'œuvre sur la guerre d'Indochine. Pierre Schoendoerffer et Claude-Bernard Aubert<sup>1421</sup> ont disparu de la planète cinématographique. Les six

<sup>1411</sup> Dobbs et Mr Fab, *Dien bien Phu : Vietnam 1954*, coll. Rendez-vous avec X, Grenoble, Glénat, 2020, 56 p.

<sup>1412</sup> Philippe de Maleyssie, *La vallée perdue : Dien Bien Phu, Indochine 1954*, Paris, Indo Editions, 2013, 400 p. Arnaud de la Grange, *Le huitième soir*, Paris, Gallimard, 2019, 157 p.

<sup>1413</sup> Alex Jenni, *L'art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011, 633 p.

<sup>1414</sup> Françoise Cloarec, *De père légalement connu*, Paris, Phébus, 2014, 160 p.

<sup>1415</sup> Yanne Rebescheni-Descaire, *Recherche matricule 10-16 à Dien Bien Phu*, Paris, éditions le Sémaphore, 194 p.

<sup>1416</sup> Jérémie Guez, *Le dernier tigre rouge*, Paris, 10/18, 2014, 240 p.

<sup>1417</sup> Marc-Alexandre Oho Bambe, *Dien Bien Phu*, Paris, éditions Sabine Wiespiesser, 2018, 221 p.

<sup>1418</sup> Pierre Assouline, *La République{des livres}*, 5 février 2022.

<sup>1419</sup> Eric Vuillard, *Une sortie honorable*, Paris, Actes Sud, 2022, 204 p.

<sup>1420</sup> Pierre Lemaître, *Le Grand Monde*, Paris, Calmann-Lévy, 2022, 592 p.

<sup>1421</sup> Pierre Schoendoerffer a arrêté les tournages après l'échec de *Là-Haut* en 2004 avant de décéder en 2012 ; Claude-Bernard Aubert s'est lancé dans le film pornographique, puis a quitté le cinéma en 1990, et est décédé en 2018.



films tournés sur la fin de la guerre d’Indochine, depuis 2005, ne peuvent satisfaire les vétérans, mais restent intéressants. Deux des films-documentaires critiquent la guerre et le colonialisme, le premier dans une recherche d’identité familiale<sup>1422</sup>, le second avec le portrait d’une marocaine prostituée pour le CEFEO<sup>1423</sup>. On reste loin de l’épopée schoendoefferrienne. Pourtant, deux téléfilms sont intéressants dans les années 2010. *Saigon, l’été de nos 20 ans*<sup>1424</sup> raconte le parcours de trois jeunes français engagés en Indochine. *Soldat blanc*<sup>1425</sup> évoque le début du conflit, le travail des commandos et la recherche d’un rallié par un soldat d’élite. *Ciel rouge*<sup>1426</sup>, en 2017 et *Les Confins du monde*<sup>1427</sup>, en 2018 font un flop, décevant les quelques vétérans qui se sont déplacés par une histoire trop éloignée de leur réalité et de leurs mémoires, individuelle et collective. Ces deux films ne sont pourtant pas inintéressants, sur le plan esthétique comme sur les thèmes abordés. Le premier raconte une histoire d’amour en une Vietminh et un soldat du CEFEO qui déserte, un sujet qui ne peut plaire aux anciens d’Indochine. Le second, annoncé comme un scénario tiré de la vie de l’adjudant-chef Vandenberghe apparaît, au vu des digressions avec la réalité, assez obscur, malgré de très belles séquences.

La veine documentaire apparaît bien plus riche, dans cette dernière période. En quinze ans, environ quarante documentaires détaillent ou évoquent la guerre d’Indochine, ciblant un parcours personnel, une bataille, un corps social<sup>1428</sup>. Les plus marquants sont ceux concernant le conflit dans son ensemble avec des images d’archives peu connues, de nouveaux témoignages. C’est le cas de la série *Apocalypse* en 2019<sup>1429</sup>, sur la colonisation et sur la guerre elle-même<sup>1430</sup>, de *Fragments d’Indochine*<sup>1431</sup> réalisé par l’ECPAD. Le conflit est très présent dans deux documentaires événements de Pascal Blanchard<sup>1432</sup> et de Pierre Singaravélou<sup>1433</sup> sur les décolonisations, présentés sur les chaînes publiques en 2020. D’autres valorisent classiquement des personnalités déjà connues, Hélié de Saint Marc<sup>1434</sup>, devenu la figure emblématique de ce conflit, Pierre

---

<sup>1422</sup> Fleur Albert, *Le silence des rizières*, Film documentaire, France, La Huit, TV10 Angers, 2006, 90 mn.

<sup>1423</sup> Dalila Ennadre, *J’ai tant aimé*, France, Maroc, Film documentaire, Aya films, 2008, 52 mn.

<sup>1424</sup> Philippe Venault, *Saigon, l’été de nos vingt ans*, France, téléfilm, Cinétévé, France télévisions, 2011 ; 2 X 95 mn.

<sup>1425</sup> Eric Zonca, *Soldat blanc*, France, téléfilm, breakout films, Canal +, 2014, 145 mn.

<sup>1426</sup> Olivier Lorelle, *Ciel rouge*, France, film, Mille et une productions, 2017, 91 mn. Un peu plus de 3000 entrées.

<sup>1427</sup> Guillaume Nicloux, *Les Confins du monde*, France, film, Les Films du Worso, 2018, 103 mn. 48 003 entrées seulement.

<sup>1428</sup> En dehors des documentaires cités ici, une quinzaine d’autres le sont par le site Internet Film-documentaire.fr. En ligne : [https://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w\\_liste\\_key/630](https://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_liste_key/630) (Consulté la dernière fois le 11 mai 2022).

<sup>1429</sup> Isabelle Clarke et Daniel Costelle, *Apocalypse : la guerre des mondes 1945-1991*, France, documentaire, 2019, 4X52 mn. Épisode 1 : la grande rupture 1945-1946 ; épisode 2 : l’escalade de la peur (1947-1949) ; épisode 3 : Le monde tremble (1950-1952) ; épisode 4 : la conquête (1953-1955).

<sup>1430</sup> Éric Deroo et Jacques Perrin, *L’empire du Milieu du Sud*, documentaire, Galatée films, 2009, 86 mn.

<sup>1431</sup> Pascal Roussel, *Fragments d’Indochine*, DPMA/ECPAD, Productions film, juin 2019, 12 mn.

<sup>1432</sup> Pascal Blanchard et David Korn-Bzoza, *Décolonisations. Du sang et des larmes, épisode 1 : 1931-1954 la fracture*, France télévisions, Cinétévé, 2020, 81 mn.

<sup>1433</sup> Karim Miské, Pierre Singaravélou et Marc Ball, *Décolonisations, épisode 2 La libération*, Arte, 2019, 53 mn.

<sup>1434</sup> Alain de Sédouy, *Le dernier engagement d’Hélié de Saint Marc*, documentaire, Édition ECPAD, 2008. Georges Mourier, *Servir ? - Hélié de Saint Marc*, Édition À l’image près, 2008, 52 min. Marcel Feraru, *Hélié de Saint Marc, témoin du siècle*, documentaire, Secours de France, 2019, 52 mn.

Schoendoerffer<sup>1435</sup>, Geneviève de Galard<sup>1436</sup> et, bien sûr, Marcel Bigeard<sup>1437</sup>. Tous les sujets sont abordés : le début du conflit<sup>1438</sup>, les camps de prisonniers de la RDV<sup>1439</sup>, les reporters du Service cinématographique des Armées<sup>1440</sup>, le rôle des femmes dans le CEFEO<sup>1441</sup>, les maquis oubliés du Laos<sup>1442</sup>, les rapatriés d'Indochine<sup>1443</sup>. Les batailles ne sont pas absentes avec des documentaires poignants sur la RC 4 et Cao Bang<sup>1444</sup>, Dien Bien Phu avec le témoignage de Jacques Allaire<sup>1445</sup>. L'engagement des soldats, notamment des officiers, est enfin raconté dans *Nos soldats perdus d'Indochine*, en prenant appui sur les films amateurs du lieutenant Le Boudec<sup>1446</sup>.

Enfin, il ne faut pas oublier Internet, qui devient progressivement un vecteur de mémoire d'Indochine grâce aux webdocumentaires, produits pour ce type de support dans les années 2010, à l'image de Jérôme Santelli sur Cao Bang en 1950<sup>1447</sup>. En 2019, l'Université Paris 1 produit celui d'Aladin Farré et Louis de Coppet sur les prémices de l'indépendance du Vietnam, dont la proclamation mène à la guerre d'Indochine<sup>1448</sup> ; une occasion de découvrir des témoignages de Français et de Vietnamiens qui ont vécu cette période agitée. Internet diffuse ces documentaires et des archives privées qui émergent grâce à Facebook. En 2022, dix groupes Facebook portent sur le conflit, deux sur Dien Bien Phu, deux sur le CEFEO, quatre sur le conflit, un sur la mémoire des camps (*Camps du Vietminh, camp des rapatriés en France*), un de reconstitution ; trois sur l'Indochine française. Les vétérans interviennent, corrigent les commentaires, évoquent leur parcours et les descendants de ces vétérans publient des photos, des documents, engageant un travail de mémoire tout à fait intéressant, nécessaire à l'historien. Cela s'accompagne parfois de prises de position très tranchées, en faveur de la colonisation ou radicalement opposées, sur la direction de la guerre ou ses différents aspects, sur le rôle des communistes.

#### 4.3.2 .... Et inspire la recherche universitaire

La recherche universitaire poursuit son regain d'intérêt pour l'Indochine. Colloques, thèses, masters cernent de multiples sujets, notamment dans le domaine de la mémoire. Même si le mot

---

<sup>1435</sup> Raphaël Millet, *La sentinelle de la mémoire*, documentaire, Nocturnes Productions, 2011, 60 mn.

<sup>1436</sup> Laurent Bergers et Claire L'Hoër, *L'Ange de Dien Bien Phu*, documentaire, Label Image, 2021, 52 mn.

<sup>1437</sup> Marcela Feraru, *Indicatif Bruno : Bigeard dans l'oeil des médias*, documentaire, Supermouche Productions, France 3, 2014, 52 mn.

<sup>1438</sup> Didier Deleskiewicz, *La guerre d'Indochine a commencé*, Les carnets d'Histoire parallèle, Arte, 2003, 26 mn.

<sup>1439</sup> Marcela Feraru, *Face à la mort, le témoignage des prisonniers d'Ho Chi Minh*, ECPAD, 2008, 87 mn.

<sup>1440</sup> Cédric Condom, *Filmer la guerre d'Indochine*, Kilaohm Productions, Histoire TV, 2009, 52 mn.

<sup>1441</sup> Philippe Fréling, *Indochine, quand les femmes entrent en guerre*, documentaire, Kami Productions, 2021, 52 mn.

<sup>1442</sup> Thierry Mauvignier et Christophe Guyonnaud, *Les oubliés du Laos ou les maquis d'Indochine*, documentaire, Trelys Productions, 2008, 50 mn.

<sup>1443</sup> Marie-Christine Ciourtès et My-Linh Nguyen, *Rapatriés d'Indochine, les oubliés*, documentaire, Jean-Luc Millan – GAD, 2017, 52 mn.

<sup>1444</sup> Bernard Georges et Jérôme Santelli, *Cao Bang, les soldats sacrifiés d'Indochine*, documentaire, France 5, CinéTévé, 2014, 53 mn.

<sup>1445</sup> Philippe Delarbre, *Le Sacrifice. Dien Bien Phu 1954*, documentaire, Jupiter Communications, 2015, 83 mn.

<sup>1446</sup> René Jean Bouyer, *Nos soldats perdus d'Indochine*, CinéTévé, FR3 2014, 59 mn.

<sup>1447</sup> Jérôme Santelli, *Cao Bang-RC 4*, Webdocumentaire, <https://www.caobang.fr/>.

<sup>1448</sup> Aladin Farré et Louis de Coppet, *Indochine en quête d'Indépendance*, webdocumentaire, L'histoire par la vidéo, Université Paris I Panthéon – Sorbonne, 2019, 52mn. En ligne : <https://webdoc-indochine.univ-paris1.fr/> (Consulté la dernière fois, le 7 novembre 2021).

*mémoire* n'apparaît pas explicitement dans les titres des ouvrages sur la guerre d'Indochine, elle est omniprésente et il est très rare de ne plus la rencontrer. La crédibilité d'un historien semble désormais passer par elle.

De nouvelles générations d'historiens apparaissent lors de ces colloques, encouragées et encadrées par des généralistes de l'histoire contemporaine curieux de tout, comme Robert Frank ou des spécialistes de l'histoire coloniale comme Charles-Robert Ageron. Elles renouvellent l'étude de la guerre d'Indochine en privilégiant une histoire globale et en explorant de nouvelles approches. Les recherches universitaires se développent, les colloques deviennent plus nombreux et les universités proposent des axes de recherches sur l'Asie du Sud-Est, les guerres de décolonisation, la mémoire de la guerre. Pascal Blanchard va plus loin en étudiant la mémoire coloniale dans son ensemble, l'impact le plus souvent négatif de la colonisation sur les sociétés, les discours, les imaginaires. Comme beaucoup d'historiens de sa génération, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, il se démultiplie dans une activité de recherche à géométrie variable, utilisant tous les supports et vecteurs d'études historiques possibles, dirigeant des ouvrages collectifs, encadrant des colloques, participant à l'élaboration de documentaires, de productions iconographiques, d'expositions en restant très présent à la télévision, devenant une référence incontournable, ce qui lui est d'ailleurs reproché. Cette génération d'historiens dépasse de très loin l'histoire et la mémoire militaires d'un seul conflit pour s'intéresser à la colonisation, à la décolonisation, à leur influence sur les sociétés actuelles, sous tous leurs aspects. On peut seulement regretter que dans sa série *Frères d'armes*, coproduite avec Rachid Boucharab et relatant le parcours de cinquante combattants issus des colonies dans toutes les guerres contemporaines, aucun n'ait représenté la guerre d'Indochine.

Une douzaine de colloques s'organisent sur la guerre d'Indochine depuis 2005. Plusieurs d'entre eux abordent les questions de mémoires, un angle d'analyse bien plus développée que dans les années 1990. Ainsi Pierre Journoud poursuit-il le travail commencé en 2003-2004 sur l'histoire et la mémoire de Dien Bien Phu. En 2008, dans le cadre du laboratoire CRISES (Centre de recherches interdisciplinaires en sciences humaines et sociales) de l'université Paul-Valéry de Montpellier 3, il organise ensuite un colloque sur *La mémoire de Dien Bien Phu en France et au Vietnam : la construction d'un mythe héroïque et ses limites*<sup>1449</sup>. En 2009 se tient un autre colloque sur *les prisonniers du Vietminh*, avec, notamment, Julien Mary<sup>1450</sup> qui rédige sa thèse sur le sujet.

---

<sup>1449</sup> Pierre Journoud, Colloque "La Fabrique de l'événement", 1954-2004, *La mémoire de Dien Bien Phu en France et au Vietnam : la construction d'un mythe héroïque et ses limites* ; C.R.I.S.E.S. Université Paul-Valéry Montpellier 3, 2008.

<sup>1450</sup> Colloque « La Fabrique du regard » organisé à l'UPV-Montpellier 3 : Julien Mary, « Prisonniers du Vietminh : fabrique d'un regard historico-traumatique et sanctuarisation d'une mémoire oubliée », 2009.

D'autres colloques se tiennent sur la violence de guerres avec l'ENS de Lyon en 2009<sup>1451</sup>, sur le lien entre la colonisation et le Vietnam actuel<sup>1452</sup>. Les universitaires ne sont pas les seuls à produire des colloques sur la guerre d'Indochine. L'un d'eux, *Mémoire d'Indochine*, est organisé le 7 juin 2010, à Dinan par le *Comité Monument d'Indochine*, avec des militaires, des anciens d'Indochine, sans la présence d'universitaires civils. En 2014, pour le soixantenaire de la bataille, deux colloques, impliquant conjointement les structures universitaires vietnamiennes et françaises, sont encadrés par l'Académie des sciences du Vietnam, le 5 mai, puis par l'Université des sciences sociales et humaines de Hanoi, les 6 et 7 mai, avec Pierre Journoud, dont l'objectif est de rapprocher les recherches et les institutions des deux pays pour un travail conjoint. Après plusieurs missions et conférences à Hanoi, il renouvelle l'expérience du colloque vietnamo-français organisé par l'Université des sciences sociales et humaines de Hanoi, avec la collaboration de l'Université Paul-Valéry de Montpellier 3, à Hanoi en mai 2019. Le thème est *Dien Bien Phu, de la « bataille-monde » à la réconciliation franco-vietnamienne*, renouvelant l'approche et les chercheurs, avec des historiens vietnamiens, anglo-saxons et français de plusieurs générations échangeant sur ce sujet. Le renouvellement de générations amène celles qui ne sont pas nées pendant les guerres de décolonisation à s'intéresser, par curiosité ou intérêt familial, à ce sujet encore peu traité à l'Université et c'est ainsi que de nombreuses études sortent sur la guerre d'Indochine sous forme de mémoires de Master 1 et 2, effectués sous la direction de Jean-François Muracciole de 2007 à 2009 puis de mémoires et de thèses dirigées par Pierre Journoud, depuis 2016<sup>1453</sup>.

Vingt-trois thèses étaient plus ou moins directement liées à la question de la guerre d'Indochine, dans la période précédente de 1992 à 2005 ; depuis, vingt-six thèses existent à ce jour, en comptant celle, canadienne, de Kathryn Edwards, thèses d'histoire, de médecine, d'anthropologie, de cinéma sur ce conflit. La liste se remplit bien pour une *guerre oubliée*. Ces nouvelles thèses portent sur les chefs militaires<sup>1454</sup> et politiques<sup>1455</sup>, sur les rapports diplomatiques pendant la guerre du Vietnam<sup>1456</sup> et sur des sujets plus militaires. Ces derniers ne sont pas forcément classiques car ils ne portent pas sur des unités ou des armes prestigieuses, mais sur les services de renseignements<sup>1457</sup>, le

---

<sup>1451</sup> Colloque « Violences de guerre. Aspects socio-culturels de la guerre en Asie au XX<sup>e</sup> siècle » ; Journée d'études, ENS-LSH, Lyon., Oct 2009, Lyon, France. Sur l'Indochine, une intervention sur la communication sur l'autopsie d'un massacre : communautés Hoa Hao et caodaïstes et stratégie politico-militaire Viêt-Minh au début de la guerre d'Indochine (Nam Bô 1947)

<sup>1452</sup> Colloque « De l'Indochine coloniale au Viet Nam actuel », 20-22 mars 2014, de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, Paris.

<sup>1453</sup> Bibliographie p.

<sup>1454</sup> Axel Rappolt, *Leclerc et l'Indochine 1945-1947*, thèse de doctorat en Histoire. Relations internationales l'Université Paris III, soutenue en 2006.

<sup>1455</sup> Maria Romo-Navarrete, *Pierre Mendès France, de l'héritage colonial à la marche vers le progrès*, Thèse de l'Université Paris IV, soutenue en 2006. Thomas Vaisset, *L'amiral Thierry d'Argenlieu : la mer, la foi, la France*, thèse de doctorat en histoire contemporaine de l'Université Paris X, soutenue en 2014.

<sup>1456</sup> Pierre Journoud, *Les relations franco-américaines à l'épreuve du Vietnam entre 1954 et 1975 : de la défiance dans la guerre à la coopération pour la paix*, Thèse de doctorat en histoire de l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, soutenue en 2007.

<sup>1457</sup> Jean-Marc Le Page, *Les services de renseignement français pendant la guerre d'Indochine (1946-1954)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'IEP Paris, en 2010.

génie<sup>1458</sup>, les supplétifs<sup>1459</sup> et même les trains blindés<sup>1460</sup>. Les batailles sont plus rarement étudiées si ce n'est sous un angle particulier comme la recherche des responsabilités de la défaite de Dien Bien Phu, par Laure Cournil<sup>1461</sup>. Le cinéma n'est pas délaissé puisque deux thèses de Delphine Robic-Diaz<sup>1462</sup> et Bénédicte Chéron<sup>1463</sup> s'y intéressent, cette dernière étudiant la personnalité de Pierre Schoendoerffer. Les prisonniers de l'Union française dans les camps de la RDV font l'objet de trois thèses. Celle d'Hugo Génin, en 2007, part de l'angle anthropologique et privilégie le récit<sup>1464</sup>. Entre 2015 et 2017, deux thèses se succèdent sur ce difficile sujet dans le domaine mémoriel avec Nicolas Séradin<sup>1465</sup> et Julien Mary<sup>1466</sup> sur un angle très différent de celle de Robert Bonnafous, première du genre. La mémoire de la guerre d'Indochine n'est pas circonscrite à la recherche française puisqu'elle est le sujet de la thèse de la canadienne Kathryn Edwards avec l'expression la plus connue et la plus marquante de la nostalgie de l'Indochine, *le mal jaune*<sup>1467</sup>. Le problème de ces études sérieuses et précises est que les éditeurs ne se bousculent pas pour les publier. Si la plupart finissent par l'être, parfois au bout de longues années - récemment, plus de six ans pour Laure Cournil - d'autres ne le sont toujours pas, comme celles de Nicolas Séradin et Julien Mary.

Enfin, les historiens anglo-saxons s'intéressent à ce conflit comme un premier acte avant la guerre du Vietnam ou pour sa singularité. Martin Windrow est davantage intéressé par le déroulement militaire de Dien Bien Phu<sup>1468</sup>. Pierre Asselin passe par l'étude du conflit pour analyser les chemins de la guerre du Vietnam<sup>1469</sup>. Frédéric Logevall et Mark Atwood Lawrence<sup>1470</sup> en font la première

---

<sup>1458</sup> Ivan Cadeau, *L'action du génie pendant la guerre d'Indochine (1945-1956). Une action entravée par le manque de moyens et une méconnaissance de l'arme*, Thèse de doctorat en histoire contemporaine de l'Université Paris 4, soutenue en 2010.

<sup>1459</sup> Pascal Ianni, *Les supplétifs dans les guerres irrégulières (Indochine, Algérie, 1945-1962)*, thèse de doctorat en histoire de l'École Pratique des Hautes Etudes en Sciences Sociales, soutenue en 2011.

<sup>1460</sup> Paul Malmassari, *Une expérience militaire "sous-estimée" : les trains blindés français de la révolution industrielle à la décolonisation : étude technique et tactique comparée*, thèse de doctorat en histoire militaire, défense et sécurité de l'Université de Montpellier Paul-Valéry, soutenue en 2007.

<sup>1461</sup> Laure Monin-Cournil, *Diên Biên Phu. Des tranchées au prétoire. 1953-1958* thèse de doctorat en histoire de l'Université de Paris I, soutenue en 2014.

<sup>1462</sup> Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français. Images d'un trou de mémoire*, Rennes, thèse de doctorat en études cinématographiques, de l'Université Paris 3, soutenue en 2007.

<sup>1463</sup> Bénédicte Chéron, *Le cinéma de Pierre Schoendoerffer*, thèse de doctorat en histoire de l'Université Paris IV, soutenue en 2010.

<sup>1464</sup> Hugo Génin, *Mémoire de captivité des soldats français de Diên Biên Phu : Entretiens et récit anthropologique*, Thèse de doctorat en Anthropologie de l'Université de Nice, soutenue en 2007.

<sup>1465</sup> Nicolas Séradin, *Les anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine face à leur passé : stratégies mémorielles et écriture de l'histoire*, thèse de doctorat en histoire contemporaine de l'Université de Rennes soutenue en 2015.

<sup>1466</sup> Julien Mary, *Réparer l'histoire : les combattants de l'Union française prisonniers français de la République démocratique du Vietnam depuis 1945*, thèse de doctorat en histoire, spécialité Histoire militaire de l'Université de Montpellier Paul-Valéry, soutenue en 2017.

<sup>1467</sup> Kathryn Edwards, *Le Mal jaune. The memory of the Indochina war in France 1954-2006*. Thèse de doctorat en histoire, soutenu à l'Université de Toronto, en 2010.

<sup>1468</sup> Martin Windrow, *The Last Valley : Dien Bien Phu and the French defeat in Vietnam*, Cambridge, Da Capo Press, 2004, 734 p. *Idem*, *Men at Arms : The French Indochina War 1946-1954*, tome 322, 2013, 109 p.

<sup>1469</sup> Pierre Asselin, *Hanoi's road to the Vietnam War*, California, University of California Press, 2013, 319 p. *Idem*, *Vietnam's American war : a history*, Cambridge, Cambridge university Press, 2018, 283 p.

<sup>1470</sup> Mark Atwood Lawrence- Frédéric Logevall, *The first Vietnam War*, Harvard university Press, 2007, 374 p.

guerre du Vietnam tout comme Shawn McHale<sup>1471</sup> quatorze ans plus tard. Charles Schrader<sup>1472</sup> s'intéresse surtout à l'organisation logistique du conflit, William Waddell<sup>1473</sup>, à la première phase des combats en Cochinchine de 1945 à 1951. Enfin, Christopher Goscha<sup>1474</sup> revient sur Dien Bien Phu comme un aboutissement d'une guerre qu'il étudie régulièrement dans ses ouvrages sur le Vietnam et l'Asie du Sud-est depuis plus de vingt ans.

Aujourd'hui, en 2022, cette guerre semble davantage étudiée qu'oubliée même s'il reste, comme tout événement historique de grande ampleur, des zones d'ombre, des secrets, des domaines peu explorés. La production d'œuvres apparaît considérable. Elle ne doit pas être évaluée à l'aune des autres conflits du XX<sup>e</sup> siècle mais à celle de sa réalité de guerre lointaine, très différente d'un conflit national proche, impliquant le territoire métropolitain et la société tout entière. Que ce soient les vétérans eux-mêmes, les historiens de formation, les historiens « amateurs » ou de simples passionnés et descendants d'anciens d'Indochine en situation de post-mémoire, beaucoup de situations, batailles, types d'unités ont été étudiées sous formes d'ouvrages, de romans, d'articles de presse. De nombreux documentaires, webdocumentaires et plusieurs films traitent directement de la guerre d'Indochine. Mais cela ne suffit pas à former une empreinte durable et profonde dans la société depuis 1945.

Raphaëlle Branche a raison de dire : « On a besoin, à certains moments, de plus de travaux pour avoir plus d'exigences<sup>1475</sup>. » Il n'y aura jamais assez de travaux pour approfondir ce que les premiers ont historiens ont abordé, pour analyser tous les domaines générés par la guerre d'Indochine, notamment au niveau sociologique, pour sortir d'une histoire trop strictement militaire. Il faut aller plus loin et historiciser les mémoires avec un éventail plus important de sujets sociaux, anthropologiques, militaires en s'aidant des mémoires captées et de celles qui restent encore à découvrir, avec les derniers survivants du conflit. Les archives non dépouillées sont encore nombreuses dans les cartons du SHD et que dire du nombre d'archives privées, iconographiques détenues par les vétérans et leur famille. Quand Michel Bodin est arrivé au SHD dans les années 1970, il a compté des centaines de cartons non encore utilisés sur le conflit. Aujourd'hui, dans ce même lieu chargé d'histoire, Daniel Prak, ex-officier né au Cambodge, s'intéresse depuis des

---

<sup>1471</sup> Shawn McHale, *The First Vietnam War: Violence, Sovereignty, and the Fracture of the South, 1945–1956*, Cambridge University Press, 2021, 304 p.

<sup>1472</sup> Charles Schrader, *A War of Logistics: Parachutes and Porters in Indochina, 1945-1954*, Lexington: University Press of Kentucky, 2015, 514 p.

<sup>1473</sup> William Waddell, *In the Year of the Tiger : The War for Cochinchina, 1945-1951*, Norman, University of Oklahoma Press, 2018, 264 p.

<sup>1474</sup> Je ne cite que certains des ouvrages d'une longue recherche consacrée à l'Indochine et au Vietnam. Christopher Goscha, *Indochine ou Vietnam ?*, Paris, Vendémiaire, 2015, 188 p. *Idem*, *Historical dictionary of the Indochina War (1945-1954) : an international and interdisciplinary approach*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2015, 564 p. *Idem*, *The road to Dien Bien Phu*, Princeton University Press, 2022, 568 p.

<sup>1475</sup> Raphaëlle Branche, *Une histoire de la guerre XIXe–XXIe siècle*, colloque de Blois, 13 octobre 2018, 14'45 – 14'48. En ligne : [www.rdv-histoire.com/edition-2018-la-puissance-des-images/une-histoire-de-la-guerre-xixe-xxie-siecle](http://www.rdv-histoire.com/edition-2018-la-puissance-des-images/une-histoire-de-la-guerre-xixe-xxie-siecle) (Consulté le 10 mai 2022).

années, à ceux des archives de la marine en Indochine dans l'intention de publier un livre<sup>1476</sup>. Il se heurte périodiquement aux restrictions sur l'interdiction de diffusion des archives classifiées « secret défense » qui ralentissent sa progression. Le travail de recherche sur la guerre d'Indochine est loin d'être achevé.

Il convient maintenant d'aborder les mémoires combattantes sur la diversité des expériences et des sentiments vécus pendant le séjour même en Indochine. Trop souvent, les études historiques sur le conflit n'abordent que le séjour proprement dit. Il paraît essentiel de partir des souvenirs recueillis dès l'enfance puis lors de l'engagement, lors des transferts aller et retour en direction de l'Indochine puis de la Métropole. L'analyse des mémoires combattantes dans un temps plus long, leur implication dans une histoire et une *mémoire-monde* peuvent nous faire comprendre leur mémoire préalable de l'Indochine - mémoire scolaire, familiale - leurs motivations à l'engagement et au départ et l'ensemble de leur vécu en Indochine. La mémoire du séjour ne renferme pas seulement les souvenirs des combats. Elle recouvre leur vie et leurs ressentis, les populations et les paysages rencontrés, les faits de guerre et de paix pour ne pas seulement s'en tenir à une mémoire militaire qui n'est pas seule à refléter toute l'étendue des mémoires individuelles et de mémoires collectives du conflit.

---

<sup>1476</sup> Daniel Prak est actif sur Facebook. Il a créé « CEFEO et combattants d'Indochine-Musée » le 24 novembre 2013. Il tient régulièrement informé les membres de son groupe de l'avancée de ses recherches au SHD.

## Deuxième partie

# Une mémoire polarisée par une guerre cruelle et fascinante

« Novembre 1945. Je foule le sol indochinois pour la première fois. Je vais passer là mes plus belles années. Ce pays me marquera à jamais. Je vais y attraper le *mal jaune*, selon l'expression de mon ami, le grand journaliste Jean Lartéguy<sup>1477</sup>. » (Marcel Bigeard)

---

<sup>1477</sup> Marcel Bigeard, *Ma vie pour la France*, op. cit., p. 98.



Cette partie est avant tout constituée des témoignages des vétérans. Elle leur est exclusivement consacrée ; elle est la leur....

L'enjeu des entretiens était de les laisser raconter *leur guerre* et de faire le lien avec la construction historique pour distinguer les nuances de leur mémoire individuelle face aux apports des mémoires collectives qu'ils ont contribué à construire et face aux analyses historiques de la guerre d'Indochine qu'ils n'approuvent pas toujours. Les trois chapitres qui composent cette seconde partie expliquent la fabrication d'une mémoire souvent blessée.

Les mémoires individuelles sont précises, hétérogènes, passant de la réflexion la plus historique au détail du quotidien, *a priori*, le plus insignifiant. Ce sont des micro-histoires qui racontent « l'exceptionnel normal » d'Edoardo Grendi<sup>1478</sup>. L'analyse historique des mémoires combattantes ne peut être réalisée sans le détail de leur souvenir. Elles méritent que cette étude leur laisse la plus grande place, d'autant que plusieurs d'entre eux n'ont jamais parlé de leur passé indochinois, même à leur propre famille. Le résultat commun de toutes les guerres est de marquer excessivement le vécu, le perçu, la vie du combattant et de son entourage. Mais sans l'histoire, les mémoires ne sont qu'une liste de souvenirs. Il s'agit donc tout autant, dans cette partie de thèse, de comprendre la guerre au ras du sol, au niveau des soldats du CEFEO que de comprendre la réalité du conflit. C'est la raison du découpage de cette partie en trois chapitres qui ne sont pas complètement chronologiques, mais qui construisent trois types de mémoires associant des événements constitutifs de ressentis très différents.

J'ai emprunté le titre à celui du très beau film de Zabou Breitman, *Se souvenir des belles choses*<sup>1479</sup>. Il me permet de qualifier ainsi la mémoire positive des combattants d'Indochine pour rappeler, dans un premier chapitre, que leurs souvenirs douloureux sont le plus souvent devancés et nuancés par les merveilleuses images d'une aventure de jeunesse à la rencontre d'un monde qu'ils ont découvert et aimé. Le volet suivant concerne le déroulement de ce conflit ; ses étapes historiques, les différents types de guerres dans la guerre, les réussites et les faiblesses d'un CEFEO qui n'a pas réussi à s'adapter – mais le pouvait-il ? – à une guerre aussi déconcertante. Le dernier chapitre est logiquement consacré au versant sombre de leur mémoire d'Indochine, encore que les drames et les dangers aient eu parfois pour effet de révéler les combattants à eux-mêmes et de souder des liens étroits avec leurs frères d'armes. Dans la mémoire des guerres, le bien et le mal, le positif et le négatif ne sont jamais très éloignés. Mais les dangers, les cruautés subies et commises ont contribué à construire une mémoire pesante, qui, au vu des souffrances éprouvées et du résultat de guerre perdue, a fait naître ce sentiment de « guerre inutile » dont ont parlé une grande partie des témoins contactés.

---

<sup>1478</sup> Edoardo Grendi, « Micro-analyse et histoire sociale », *Écrire l'histoire* n°3, 2009, pp. 67-80. En ligne : <http://journals.openedition.org/elh/944> (consulté la dernière fois le 29 juin 2022).

<sup>1479</sup> Le fait que ce film traite des problèmes de mémoires au sein d'un jeune couple n'a pas de lien conscient avec cette thèse. Zabou Breitman, *Se souvenir des belles choses*, film français, Hugo Films, 2002, 1h50.

# Chapitre 4 « Se souvenir des belles choses » : vivre une aventure humaine hors normes en « Indo »

« Et puis, il y a eu l'appel du large<sup>1480</sup>. » (Jean-Pierre Chieulet)

La guerre d'Indochine est, pour la plupart des vétérans, un *grand* souvenir, souvent un *bon* souvenir. À de très rares exceptions, ce conflit et ces pays leur ont permis de connaître, à la fois, les plus durs et quelques-uns des meilleurs moments de leur vie. Ils en parlent avec émotion et livrent une mémoire spontanée composée de camaraderie, de jeunesse au départ insouciant, de moments de grâce, d'adaptation dans une guerre où tout apparaît propre à la nouveauté et à l'excès comme le climat, l'attitude des populations autochtones, la violence, la nourriture, les femmes. Ceux qui n'ont pas voulu retourner au Vietnam veulent avant tout garder ces belles images en tête, sachant qu'ils seront déçus de ne rien reconnaître. Mais ce n'est pas une mémoire totalement enchantée. Les « belles choses » sont toujours parsemées d'images cruelles et le temps n'efface pas les horreurs d'une guerre. L'engagement est en partie motivé par l'envie de quitter une France d'après-guerre morne et sans avenir. Il les projette dans une guerre nouvelle, sans préparation, avec le seul sas d'une traversée initiatique – un passage à l'âge adulte pour une partie d'entre eux - vers l'Indochine. Il faut parfois creuser dans les mémoires individuelles pour trouver de *beaux souvenirs*. Plusieurs vétérans ont avoué qu'ils n'en n'avaient pas. La mémoire d'Indochine ne débute pas à l'arrivée des soldats du CEFEO au Cap Saint Jacques ou en baie d'Along. Il faut remonter à l'engagement pour comprendre ce qui amène un jeune homme ou une jeune femme à partir en guerre après la Seconde Guerre mondiale, à 10 000 kilomètres de son foyer. La quasi-totalité des témoignages connus et publiés émanent de jeunes Français de Métropole et d'Afrique du Nord qui découvrent l'Indochine d'octobre 1945 jusqu'en été 1954. Pourquoi s'engager dans l'armée ou poursuivre l'aventure militaire de la Libération en Indochine ?

## 1. Se préparer et rejoindre l'Indochine : une phase initiatique de la mémoire

« Notre patriotisme était évident et nullement forcé. La notion de servir était naturelle. » (Pierre Dissard)

Ce point est l'un des socles des mémoires combattantes, dont l'histoire du conflit ne parle pas ou très peu car il s'agit de l'humain et non d'une analyse politique, diplomatique ou militaire. Le

---

<sup>1480</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, à Le Cres, le 29 juin 2017.

temps et le contenu de l'histoire diffère de ceux des mémoires individuelles qui remontent assez loin dans la vie des combattants. L'histoire de la guerre d'Indochine commence à l'arrivée du CEFEO en septembre 1945, pour d'autres quinze mois plus tard. Les historiens commencent parfois leur ouvrage par un temps long *braudélien* pour expliquer les raisons anciennes menant à ce conflit si dévastateur. Dans la construction mémorielle du vétéran d'Indochine, la source de son aventure indochinoise prend forme pendant son enfance, parce que sa famille est liée à l'Indochine ou parce que la Seconde Guerre mondiale a modifié le cours de sa vie et de ses projets. Son engagement, la formation qu'il suit, son départ et la traversée jusqu'en Extrême-Orient marquent déjà sa mémoire combattante avant son arrivée en Indochine.

Pour quelles raisons les combattants d'Indochine sont-ils partis ? Pourquoi leur traversée représente-t-elle un sas initiatique pour eux inoubliable ?

## 1.1 S'engager, partir : les raisons objectives

« Mon engagement n'était nullement motivé par la volonté de conserver à notre pays tous les composants de notre empire. Ce n'était pas non plus une participation à une croisade contre l'implantation du communisme en Asie. Je me suis engagé pour courir l'aventure, strictement pour ça ; et je dois dire que j'ai été servi<sup>1481</sup>. » (Robert Schuermans)

Il est intéressant de chercher pourquoi de jeunes hommes et femmes s'engagent et partent en Indochine, alors que la France vient de d'en finir avec six années d'une Seconde Guerre mondiale longue et difficile. Je parle ici de raisons *objectives* car le discours régulièrement entendu porte sur des raisons patriotiques ; que les jeunes Français seraient partis pour défendre leur patrie, l'empire français et combattre le communisme. En réalité, le jeune engagé de 1945 ou de 1954 a connu, d'après les témoignages recueillis et ceux déjà publiés, des motivations très éclectiques.

### 1.1.1 Le contexte des départs

« J'étais conscient que la guerre était perdue pour la France. » (Jacques Peyrat)

Les circonstances des engagements et des départs sont variées et se classent en plusieurs phases de 1945 à 1954, selon les événements survenus en Indochine, la situation en Métropole. Ils peuvent suffire à motiver les engagements et les départs.

Le 15 mai 1945, De Gaulle fait savoir au président Truman que la France coopérera à la lutte contre les Japonais dans le Pacifique<sup>1482</sup>. Le CEFEO, envisagé dans son principe à l'été 1943, devient effectif le 26 mai 1945 sur décision du Comité de l'Indochine, que de Gaulle transforme en Comité de défense nationale le 4 juin. Le 7, le général Leclerc en reçoit le commandement ; il

---

<sup>1481</sup> Extrait d'une lettre à l'auteur de Robert Schuermans, reçue le 2 mai 2020.

<sup>1482</sup> Jean-Christophe Notin, *Leclerc, op. cit.*, p. 340.

est subordonné à Thierry d'Argenlieu, nommé haut-commissaire le 15 août suivant. De juin à septembre, les premières unités se constituent pour partir dans le Pacifique. De Gaulle a également décidé le 15 juin de n'envoyer que des troupes européennes, plus fiables et moins sujettes à s'imprégner d'une propagande indépendantiste ou de fraterniser avec d'autres colonisés. Deux divisions coloniales<sup>1483</sup> sont prévues pour l'Indochine. C'est ce contexte qui motive les premiers volontariats et entraîne les soldats des unités de libération de la France, engagés pour la durée de la guerre, à la terminer par la reconquête d'un morceau d'empire où les Japonais se sont montrés très cruels ; le genre d'information qui n'a pas de mal à circuler et à indigner. Ces nouvelles sont progressivement connues dans les garnisons (« Nous avons eu la relation des atrocités japonaises ; nous avons donc un devoir de reconquête<sup>1484</sup>. ») et parmi les enfants de troupes : « Un élève de ma section d'enfants de troupe avait son père prisonnier des Japonais en Indochine. Nous parlions de cela et de ce qu'allaient devenir les 46 000 Français résidant en Indochine<sup>1485</sup>. » Le Japon ayant capitulé entre temps, la reconquête passe par une opération de police pour retrouver la souveraineté et la sécurité dans l'Indochine française. « Reprendre sa place », dit Jean Julien Fonde, du groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB<sup>1486</sup>. Les premiers éléments du corps expéditionnaire atteignent le cap Saint Jacques le 14 octobre 1945 et Saigon le lendemain. Progressivement, le CEFEO étend sa reconquête de la Cochinchine jusqu'en février 1946, du Tonkin de mars à la fin de l'année 1946.

De 1946 à 1950, la guerre vue de Métropole est une abstraction. Quelques nouvelles filtrent dans la presse grâce aux correspondants de guerre. Les premiers retours des contingents arrivés en Indochine fin 1945 sont discrets. Les soldats choisissent soit de rester dans l'armée et ils ne partagent leurs souvenirs qu'avec leurs pairs, soit de quitter l'armée et s'enfoncent souvent dans un mutisme absolu. D'où des informations contradictoires. En 1946, Ernest Morin sait seulement « que la guerre se poursuivait en Indochine et qu'il fallait combattre les Japonais qui l'occupaient »<sup>1487</sup>... un an après leur capitulation ! Les engagements volontaires sont en nombre insuffisant. La reconquête semble terminée, si ce n'est quelques embuscades. Cela n'empêche pas, dans les unités, la circulation de récits terribles peu relatés dans la presse à l'époque :

« Après mon affectation au 26<sup>ème</sup> RI en 1950 à Sarrebourg, des cadres rentraient d'Indochine et nous parlaient [...] de la boucherie du 24 septembre 1945 où des dizaines de civils sont assassinés dans le quartier du port à Saigon. Il y eut, pense-t-on, 150 tués (Français, métis, Annamites) et plus de 150 personnes enlevées ou otages qui ne seront jamais retrouvés<sup>1488</sup>. »

Jusqu'en fin 1950, l'information reste rare et discordante. Ces événements drainent trop peu de volontaires dans une guerre considérée comme *sans risque* puisque la guerre est invisible. La

---

<sup>1483</sup> Les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> DICEO, divisions coloniales pour l'Extrême-Orient qui s'entraînent déjà dans le sud de la France, à base de contingents africains. Elles constituent avec des unités « européennes », la 3<sup>ème</sup> DIC, division d'infanterie coloniale, la 9<sup>ème</sup> DIC, de composition métropolitaine.

<sup>1484</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>1485</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1486</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix...*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>1487</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>1488</sup> Le massacre du quartier Heyraud à Saigon. Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

défaite de la RC 4 en novembre 1950 sonne comme un premier message d'alerte pour un conflit sur lequel l'opinion s'est assoupie. Il réveille le spectre d'une défaite, dix ans après juin 1940. Elle est un déclencheur pour Francis Agostini, qui cherche sa voie au Maroc, entre un père combattant en Indochine et un beau-père militaire de carrière : « J'ai toujours été dans une ambiance militaire. [...]. Ce qui m'a fait réfléchir sur l'Indochine à Casablanca, où j'étais étudiant, c'est l'histoire de la RC 4. Elle m'a fait prendre conscience de beaucoup de choses. [...] A un moment donné, mon beau-père m'a dit "d'arrêter mes bêtises" et de choisir un métier. Je me suis engagé<sup>1489</sup>. »

De 1950 à 1954, le contexte de guerre froide est plus violent, haché par l'opposition bruyante des militants du PCF et de la CGT à la guerre et aux États-Unis. Il suscite à la fois plus de méfiance envers ce conflit lointain mais également d'autres raisons d'engagement, plus politiques, pour défendre la France en Indochine dans le cadre d'une internationalisation du conflit. La lutte contre le communisme devient alors une raison de départ pour l'Extrême-Orient, en Corée ou en Indochine. La mort des de Lattre père et fils en 1951 et 1952, les mauvaises nouvelles d'une guerre qui n'en finit pas renforcent les oppositions à la poursuite du conflit mais motivent encore des jeunes à partir ou à repartir. Les bataillons parachutistes, en particulier, sont valorisés pour l'aventure et l'héroïsme des combats relatés par les journaux, pour leur tenue bariolée et leur béret rouge. Mais les engagements ne sont pas à la hauteur des besoins et ne suffisent pas à renforcer le CEFEO. Jacques Peyrat part en Indochine sans illusions sur l'issue de la guerre, mais cela renforce son envie de servir : « J'étais conscient que la guerre était perdue pour la France<sup>1490</sup>. » Cela motive encore des départs en été et en automne 1954. Les motivations d'engagement pour l'Indochine sont, en fait, liées à des actualités très différentes. Il faut évoquer des raisons particulières. Peut-on agréer l'hypothèse d'une génération marquée par les récits des guerres de 14-18 et de 39-45 et par une éducation patriotique valorisant les guerres coloniales et la colonisation ?

### 1.1.2 Une génération influencée par les guerres...au point de s'engager ?

« J'irai là où la France se bat. Toute mon enfance, je l'ai vécue dans l'héroïsme des poilus de 14-18. Gamin, j'ai côtoyé les grands blessés, les mutilés, les gueules cassées... Nos instituteurs disaient : "Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne". Tout ça, j'y ai cru. Ça m'a marqué<sup>1491</sup>. »

Les raisons de s'engager sont nombreuses. Elles semblent peu liées, dans les premières années, à la situation en Indochine que, d'ailleurs, la plupart ignorent. Il est intéressant de distinguer les motivations logiques liées au contexte personnel ou politique des années 1940 et 1950, et celles liées à la mémoire des guerres précédentes. Le souvenir permanent de la Première Guerre mondiale et la violence de la Seconde, peuvent-ils expliquer les choix d'une jeunesse en faveur du métier des armes ?

---

<sup>1489</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>1490</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>1491</sup> Marcel Bigeard, *De la brousse à la jungle*, Paris, Hachette/Carrère, 1994, 286 p. ; p. 23.

### 1.1.2.1 L'engagement issu d'une société marquée par les violences de guerres ? Les « enfants de la guerre »

La société de l'entre-deux-guerres est marquée par les violences de la Première Guerre mondiale. Au poids des deuils et aux souvenirs des anciens s'ajoutent ceux de la Seconde, ce qui donne la sensation aux jeunes Français d'être les enfants de la guerre. Est-ce l'effet d'une *brutalisation* de la société ? Est-ce décisif pour leur engagement ?

Outre le fait que la théorie de Georges Mosse<sup>1492</sup> est très critiquée, nuancée ou refusée par nombre d'historiens<sup>1493</sup>, les discours des anciens *Poilus*, puis des anciens de la campagne de France en 1940 et de la libération en 1944-1945, apparaissent plutôt critiques contre la guerre, voire pacifistes. En 1945, une partie de la société française sort traumatisée de la Seconde Guerre mondiale. À l'occupation allemande, à la guerre civile, aux peurs du quotidien, aux répressions, s'ajoutent les morts de la campagne de France en 1940 et de la Libération, des déportés. L'absence des prisonniers de guerre et des combattants de la France Libre, pendant cinq ans, a pesé sur la société. Leur retour et leur réadaptation sont difficiles sans oublier ceux des déportés. En 1945, les violences des deux conflits mondiaux ont accumulé beaucoup de tristesse et de tensions dans un pays blessé par leurs conséquences. Cela peut-il motiver des volontariats ? Quelques jeunes combattants s'engagent pour canaliser cette violence ou pour connaître *leur* guerre. Plusieurs anciens d'Indochine m'ont expliqué cette situation, presque ce statut d'*enfants de la guerre*, grandissant dans la brutalité d'un conflit qui les lance parfois, consciemment ou non, dans l'action, laquelle se poursuit par leur engagement dans l'armée de Libération en 1944, avant de s'embarquer pour l'Indochine. Lien le plus souvent *indirect*, il faut le préciser : la guerre ne les précipite pas tous dans l'engagement et le départ pour l'Indochine. Le terme de « conditionnement » à la guerre serait excessif, d'autant que ces guerres vécues et perçues ne provoquent pas de vagues d'engagements massifs en 1945. La gloire des Poilus sagement entretenue par la mémoire officielle, par les livres, par l'école, ne se transmet pas par les conversations familiales du fait du silence des anciens. Mais cette ambiance liée à l'angoisse de l'occupation et de l'implication des pères, des frères en 1939-1945, les violences vues et vécues forment un *bain de guerre* qui trouble de nombreux jeunes et les y habitue. Il va révolter les uns qui quittent l'armée et ne mettront pas les pieds en Indochine, en entraîner d'autres dans l'aventure, sans systématisme.

Roger Ouiste emploie cette expression d'*enfant de la guerre* qui va revenir dans plusieurs entretiens. Il est l'un des plus jeunes résistants dans la lutte contre les Allemands. La suite est le domaine du hasard et il s'avoue *déboussolé* par les rapports de violence et le bouleversement des

---

<sup>1492</sup> Georges Lachmann Mosse, *De la grande guerre au totalitarisme, : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette-Littératures, 1999, 291 p.

<sup>1493</sup> Voir Antoine Prost, Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918, *Vingtième Siècle*, janvier - mars 2004, n°81, pp. 5-20.

codes dans « cette période trouble » de fin de guerre en 1945, au point de considérer que tout aurait pu déraiser. L'engagement s'insère dans une logique de recadrage personnel :

« Je suis un enfant de la guerre. [...]. Je me suis retrouvé avec un fusil, je n'avais pas seize ans. Je me suis engagé en 1944, le 15 décembre. [...]. J'étais "parti", je n'avais pas envie de m'arrêter et je me suis engagé, à 16 ans et demi, pour la durée de la guerre. [...] A la fin de cette période trouble, nous étions une soixantaine du même âge dans le régiment<sup>1494</sup>, complètement déboussolés. Quand on arrive dans un bureau de tabac en disant « je veux tout ce qu'il y a sur l'étagère », on signe un bon... On était aussi bons pour les bonnes choses que pour les mauvaises ! Pierrot le Fou serait passé par là à l'époque, on était prêt à le suivre<sup>1495</sup> ! ».

La Libération crée une période intense de joie et de troubles difficiles à contrôler. Un témoin s'est engagé après avoir tué par accident un camarade, l'un de ces jours de fête. Revenant chez lui après un premier séjour, il comprend qu'il vaut mieux se faire oublier et repart en Indochine :

« J'avais un gros P 38. [...]. On a retrouvé un copain et une copine qui n'étaient pas pressés. J'ai dit "tu te dépêches où je te flingue ?". Il m'a dit que mon flingue n'était pas chargé. "Tu viens ou pas ?". J'ai tiré et il est mort. Je me suis retrouvé en prison, et on m'a oublié. [...]. L'épisode s'est su. [...]. A la gare, un gars que je connaissais me voit et me dit "Tu tues les copains maintenant ? Comment tu es au courant ? Tout le monde le sait !". Je suis reparti<sup>1496</sup>. »

D'autres anciens d'Indochine attestent de la continuité de cette violence, de l'atmosphère de guerre qu'ils subissent et la pesanteur de l'occupation. Sans pour autant appartenir à une famille de militaires, René Maillouchon est déjà tourné vers l'armée et les événements vont précipiter sa vocation. Il va d'incidents en drames, de Toulon en 1942, à la libération et en Algérie en 1945. L'engagement et le départ en Indochine se font presque sans réfléchir dans une époque de troubles successifs et d'envie de servir : « Je savais que le métier militaire était fait pour moi. En 1942, je suis parti à l'école des mousses à Toulon. Pour moi c'était formidable, mais ça n'a pas duré longtemps puisque la flotte s'est sabordée au mois de novembre 1942. [...]. On nous a renvoyé dans nos foyers. Ça m'avait *aiguillé*. » Plus tard, voulant rejoindre un maquis, il est arrêté par un convoi allemand :

« Le lendemain matin, interrogatoire, les autres fusillés le soir, moi jeté en taule. [...]. La Gestapo a déménagé rapidement et c'est ce qui nous a sauvé. Je m'engage en décembre 1944. Début 1945, on était à Constantine. [...] On nous a mis à garder des fermes, on n'a pas participé à la répression de la révolte de Sétif. [...]. Le peloton s'est terminé plus tôt que prévu, trois semaines avant. On était cinq ou six dirigés sur l'Indochine, d'autre sur l'Allemagne<sup>1497</sup>. »

Certains vétérans sont très conscients de l'influence de cette violence de guerre sur leur vie. Elle en est l'un des facteurs. « Je suis un enfant de la guerre » rappelle, lui aussi, William Schilardi<sup>1498</sup>, entre les récits de son père, soldat italien de 1915 -1918, son vécu personnel d'enfant d'immigrés italiens sous l'occupation. Même si cela n'est pas la cause unique de son engagement, cette ambiance brutale alourdie de xénophobie n'est pas inutile pour expliquer son parcours dans les années qui suivent et son hostilité à ce communisme qu'il va retrouver en Indochine :

« Oui j'ai été marqué par la guerre de 39-45, mais pas celle de 14-18 dont m'a peu parlé mon père à

---

<sup>1494</sup> Le groupement ou régiment « Bir Hacheim », venu des Charentes, devient le 6<sup>e</sup> RI fin 1944.

<sup>1495</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>1496</sup> Témoignage d'un ancien combattant à l'auteur.

<sup>1497</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillouchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>1498</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

cette époque-là. [...]. Mon père refusait que l'on critique la France [...]. Je ressentais cela comme une forme de lâcheté, car à mes yeux il acceptait des choses inacceptables ; Je me souviens avoir vu les communistes casser sa vitrine de coiffeur, et avoir vu mon père accepter sans se plaindre. [...]. J'ai subi les privations, l'exode de 40 et, de 42 à 44, les bombardements de la gare de triage de Trappes, du champ d'aviation de Saint Cyr l'école et de l'Ecole Militaire. [...] Au moment de mon engagement, je savais ce qu'était le communisme et les dangers du communisme<sup>1499</sup>. »

### 1.1.2.2 ... La tradition familiale et le refus de la défaite inscrit dans les gènes

Cette violence n'est pas la seule cause de l'engagement dans la résistance et, plus tard, dans une vie militaire. La tradition familiale fait partie des raisons qui en sont l'origine pour certains enfants appartenant à une « famille de traîne-sabres », comme me l'a répété Pierre Desroche<sup>1500</sup>, fils d'une lignée d'officiers, élevé au patriotisme.

Il vit le désarroi de la défaite de 1940 à Chambéry : « J'ai 16 ans. Elevé par un père patriote, un grand-père patriote, avec une haute idée de la France<sup>1501</sup>. » Révolté par l'armistice, il entre en résistance avec son frère dès 1940, intègre l'Armée Secrète. En 1943, il rejoint le maquis, participe à la libération de la Savoie en août 1944, puis de la France jusqu'au 8 mai 1945. Il écrit en 2016 : « Il est clair pour moi que je serai militaire [...]. J'ai eu la chance inouïe, d'abord de passer au travers, ensuite de vivre de tels événements. Ils étaient tragiques, mais ils se sont avérés révélateurs de ce que j'étais capable de faire et ne pas faire. Je suis entré en résistance adolescent, à seize ans ; quatre ans plus tard je suis un homme<sup>1502</sup>. » Impossible pour lui de réintégrer une vie normale. Il intègre Coëtquidan. Serge Têtu ne semble pas s'être trop posé de questions non plus. La guerre, l'ambiance militaire familiale sont les causes de son engagement. « On parlait aussi par patriotisme. Mon père, militaire de carrière, a été fait prisonnier en juin 1940. L'ambiance de cette 2<sup>ème</sup> guerre a marqué toute mon adolescence et à partir de 1943, notamment, la lutte intérieure contre l'occupant<sup>1503</sup>. » Pierre Caubel rappelle le bain familial dans lequel il vit, celui des familles de militaires où le sens du devoir, le patriotisme affleurent et influencent la jeune génération : « Oui les souvenirs de la guerre 14-18 que mon père, lui-même militaire de carrière, avait faite de bout en bout, ont peuplé mes souvenirs d'enfance. D'autre part j'ai vécu le 2<sup>ème</sup> conflit mondial comme "ado", en plus grande partie sous l'occupation à Paris. Passionné par la Résistance sans pouvoir y participer<sup>1504</sup>. » La volonté d'engagement de Francis Agostini rentre également dans la logique familiale :

« À la maison j'ai toujours entendu et notamment pendant la guerre 39-45, un de mes grands - pères parler de sa guerre de 14/18. Pendant la guerre, il écoutait l'émission " les Français parlent aux Français" à la BBC que j'écoutais aussi, vivant chez mes grands - parents à Marseille. Mon père était dans la résistance chez *Combat* à partir de février 1941, donc l'ambiance était très favorable pour ma future vocation<sup>1505</sup>. »

---

<sup>1499</sup> Extrait d'un courriel de William Schilardi, reçu le 18 avril 2020.

<sup>1500</sup> Ces qui en a amené d'autres, d'ailleurs, à s'engager dans la Milice voire la LVF.

<sup>1501</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, Editions Scripta, Gorcy, 2016, 365 p. ; p. 58.

<sup>1502</sup> *Ibid.*, pp. 132-133.

<sup>1503</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>1504</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>1505</sup> Extrait du courriel de Francis Agostini, reçu le 19 avril 2020.



Guy Simon n'a pas employé le terme d'*enfant de la guerre* à son propos, mais les explications se passent de commentaires sur le contexte et l'ambiance familiale : « Je suis né en 1926, par conséquent, j'avais 14 ans en 1940. Dans ce climat-là, il était difficile d'avoir une autre idée ! Il s'agissait de défendre la France. Mon père avait pris une balle dans la tête en Hollande à la tête des troupes de renfort ; je ne voyais pas du tout pourquoi j'aurais fait autre chose que ça<sup>1506</sup> ! »

### 1.1.2.3 ... *La culture de guerre, forme d'éducation à une vie d'engagement qui donne l'envie d'égaliser les aînés*

Nombre de vétérans ont d'abord forgé leur patriotisme dans les récits de 14-18 qui ont, selon leurs dires, influencé leur destin pour les mener, non à l'engagement dans la guerre mais à celui d'une vie militaire. Une véritable culture de guerre, à la fois consciente et ambiante, distille cette envie de briller à son tour.

Une ambiance propice émane de cette évocation familiale des guerres ou d'une des guerres comme 14-18 pour Jules Belgodère, qui lui donne le déclic de sa vie : « En 1914, un oncle, le beau-frère de ma mère est tué. Ma tante racontait que mon grand-père qui avait été avec le général de Castelnau à la chambre "bleu horizon", avait été averti en premier de ce décès. [...]. On avait l'esprit accroché à la guerre de 1914. Je ne me suis pas posé de question. J'ai préparé Saint Cyr<sup>1507</sup>. » Roger Tochon-Ferdollet vit et travaille à Annecy pendant l'occupation. On peut dire que lui aussi baigne dans la guerre :

« Je me suis engagé, influencé par l'exemple de mon papa, grande gueule cassée de 14-18 [...] ; par l'exemple de mon frère qui était parti aux Glières parce qu'il était recherché par les boches et par la milice. [...]. Je suis donc engagé pour la durée de la guerre au 1<sup>er</sup> bataillon des Glières puis je résigne un engagement pour partir dans la marine, au 4<sup>ème</sup> RFM. [...]. J'ai surtout été influencé par l'ambiance dans la maison. Tous les matins, mon papa me montrait son œil de verre et disait "voilà ce que les boches m'ont fait"<sup>1508</sup>. »

Ces témoignages directs et récents sont corroborés par de plus anciens encore, qui ont décrit ce contexte d'une culture familiale particulière :

« N'avais-je pas été nourri depuis ma plus tendre enfance des récits, épopées et faits d'armes de mes ancêtres militaires ? J'avais vécu la grande aventure de l'empire colonial français en parcourant les lettres jaunies de mes grands-pères, tous deux soldats comme moi. J'avais suivi les batailles de la Marne et de Verdun avec mon père et mes oncles, également soldats. Aujourd'hui, j'étais à mon tour lancé dans la guerre et aucune influence contraire ne semblait pouvoir m'arrêter ni me faire admettre une vie rangée<sup>1509</sup>. »

Cette culture de guerre se transmet *malgré* la discrétion des anciens combattants, par les commémorations et le souvenir pesant des nombreux morts de la Grande Guerre, entretenu par la politique mémorielle, l'école et les familles. Elle se vit dans la guerre et la résistance, dans la honte de l'exode et de la défaite de 1940, la peur de l'occupation allemande ponctuée de résistance, de répression et des bombardements et par les combats de la libération. Tout cela ne décourage

---

<sup>1506</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Simon, à Paris, au Cercle National des Armées, le 4 avril 2019.

<sup>1507</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>1508</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>1509</sup> Henri-Jean Loustau, *Les derniers combats d'Indochine. 1952-1954*, Paris, Albin Michel, 1984, 282 p. ; p. 88.

pas pour autant les témoins rencontrés de s'engager ensuite dans l'armée et de partir, pour la très grande majorité volontairement, pour une autre guerre. En effet, le halo de bravoure, d'héroïsme qui brille autour des anciens combattants, très nombreux en 1945, peut suffire à transformer un discours négatif sur l'horreur de la guerre donné par nombre d'acteurs de la Première Guerre mondiale en exemple à suivre pour se distinguer à son tour. Le respect, l'admiration de la littérature, des journaux, des cérémonies pour les combattants tués ou survivants contrastent avec le mutisme ou le discours négatif des anciens, pour, finalement, le rejeter et raffermir les énergies, avant 1939. La défaite de 1940 et l'humiliation de l'occupation allemande sont d'autant plus l'occasion d'admirer les *Poilus*, à l'image de leur chef, le maréchal Pétain, à nouveau « sauveur de la France », en 1940. « On parlait surtout de la Première Guerre mondiale pour en vénérer les épreuves, les mérites et la gloire<sup>1510</sup> », se souvient Louis-Jean Duclos. Certains le voient ainsi comme une lignée de sang qui attise le souhait de se battre à son tour, ce que souligne Alexis Arette qui veut, à son tour, inscrire son nom dans le récit familial :

« Mes oncles, l'un avait été fait prisonnier à Verdun après épuisement de munitions, Un autre y avait été gravement blessé et me disait : « Après Verdun, j'ai considéré que la vie, c'était du rabiot ! », et [...] Alexis aviateur, était tombé à Lure. Officiellement, je me nomme Jean. Mais ma grand-mère avait voulu que je prenne le nom de son fils, et l'on m'a toujours appelé Alexis. Dans la guerre de 39-45, un de mes oncles gardien de la paix fut gravement blessé lors de l'insurrection de Paris, et le dernier, commandant dans l'armée américaine, fit la campagne victorieuse de France et d'Allemagne<sup>1511</sup>. »

L'exemple de Jacques Thomas est intéressant d'une transmission de mémoire qui se diffuse non pas par les récits des anciens, mais par l'ambiance et la symbolique : les médailles, les fêtes mémorielles, les sépultures, les livres. Il fait le parallèle entre guerres mondiales et Indochine :

« 1939-1945, l'Indochine, c'était la suite normale. [...]. Mon père a fait 1914-1919. [...]. Ils en parlaient peu mais nous, les jeunes, dévorions les relations écrites, documentées et dès la scolarité, enseignants, prêtres, tous arboraient simplement leurs insignes, décorations pour les fêtes civiles, religieuses, les obsèques. Notre environnement portait au respect<sup>1512</sup>. »

L'esprit de Robert Servoz, comme de Jacques Thomas, est d'abord marqué par la foi patriotique de son temps et celle de ses instituteurs, avant de l'être par la résistance :

« Ils nous parlaient de la guerre, de la Fête Nationale. Nous étions présents aux cérémonies (présence presque obligatoire) et nous étions sensibilisés au respect des anciens combattants. Sous l'occupation, j'étais adolescent. Mon premier souci était de virer les boches. J'ai été très marqué par les fusillades de résistants et maquisards. [...]. Et pour info, mes parents étaient communistes. Mon père faisait de la résistance et permettait à des juifs de passer en Suisse. L'ensemble de ces événements m'ont incité à faire carrière chez les TAP (troupes aéroportées) pour servir mon pays<sup>1513</sup>. »

D'autres, enfin, n'ont pas besoin de récits pour que leur soient transmises les mémoires combattantes familiales. Leur évocation suffit à éveiller leur propre désir de s'engager à leur tour.

---

<sup>1510</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>1511</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>1512</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1513</sup> Extrait d'un courriel de Robert Servoz, reçu le 20 avril 2020.

Ainsi Pierre Dissard a-t-il très peu entendu parler de la guerre dans sa famille, lui dont le père a fait les deux guerres mondiales. Selon lui, il existe un lien clair entre les aînés et sa génération : « Oui, notre patriotisme était évident et nullement forcé. La notion de servir était naturelle<sup>1514</sup>. » André Boissinot termine le lycée quand il entend un capitaine para faire l'éloge des parachutistes, l'incitant à s'inscrire à la préparation militaire pour faire une carrière militaire à laquelle il se sent destiné. Il suit son envie, « bercé par les histoires de mon père relatant “la Grande Guerre” », puis par l'aventure de la résistance, aiguillé par la Préparation Militaire et le prestige de l'uniforme : « c'est ainsi que tout naturellement je suis devenu militaire et parachutiste<sup>1515</sup>. » Tout cela agit sur des jeunes qui n'ont pas pu combattre. Max Poiroux estime s'être engagé fin 1944 dans un climat de violence mais aussi « d'exaltation » :

« Etant orphelin et Pupille de la Nation (en 1940), mon adolescence marquée par la violence et les actions de la résistance sous l'occupation me commandaient de devenir soldat de métier. L'exaltation des jeunes gens était grande à cette époque. Je ne pouvais concourir pour entrer au Prytanée militaire parce que mon père n'avait jamais été soldat ». Il restait donc l'engagement comme simple soldat pour poursuivre la guerre<sup>1516</sup>. »

La guerre d'Indochine va donc aussi constituer un exutoire, un champ d'expérience, au désir de vivre la guerre à son tour, naturellement, comme ceux de la famille qui ont précédé. La référence demeure principalement celle des combattants de 14-18, surtout en 1940 quand le traumatisme d'une défaite sans gloire rappelle que 1918 sonne la revanche de 1870. Les exploits des FFL, de la résistance redonnent du prestige à ce conflit.

#### *1.1.2.4... Le refus de l'occupation et le prestige de la résistance, première étape d'un engagement militaire*

D'avantage qu'une culture de guerre, une partie des vétérans rencontrés, les plus âgés, voient surtout l'occupation allemande et la résistance marquer leur engagement, qu'ils vont être amenés à poursuivre ensuite en Indochine.

Jacques Allaire est passé par la résistance par patriotisme, avec la volonté de chasser des Allemands humiliants :

« Dans une librairie où j'étais premier vendeur, un jour, un officier allemand est rentré. J'avais mis des petites cartes pour montrer l'avance des alliés en Afrique du Nord, contre une porte. L'officier allemand découvre ça. Il me regarde d'un air méprisant en disant qu'ils n'avaient fait qu'une bouchée de l'armée française et qu'on ne s'en sortirait jamais. “Vous vous vantez”, m'a-t-il dit. J'avais dix-sept ans et je suis devenu complètement allergique aux Allemands [...]. J'ai quitté ma librairie, je suis parti dans le Maine-et-Loire, je suis entré dans une ferme. Puis j'ai rejoint un maquis et j'ai participé comme “deuxième pompe” à la libération<sup>1517</sup>. »

Enfin, Ernest Morin a 17 ans en 1944. Sa participation à une résistance qu'il effleure, l'incite à

---

<sup>1514</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>1515</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie. De Chemillé à l'enfer de Dak Doa*, Paris, Indo Editions, 2008, 192 p. ; p. 60.

<sup>1516</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>1517</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire chez lui, à Tours, le 16 mars 2017.

s'engager à 17 ans. Il est volontaire car il veut « contribuer à la libération des territoires français »<sup>1518</sup>.

Le déclic est original et témoigne du poids des événements sur certains jeunes en fin de conflit :

« En Juin 1940, lorsque des membres de l'Ambassade d'Angleterre à Paris, en retraite, cherchent à quitter la France et se trouvent à Saint-Jean-de-Luz, en partance pour rejoindre leur pays. Ils ne peuvent pas embarquer leurs archives secrètes et demandent à mon père d'en dissimuler chez nous. [...]. Arrive 1944, la France se libère et j'ai un très grand désir de servir la France en m'engageant [...]. Je demande à servir dans n'importe quelle unité, pourvu qu'elle soit combattante<sup>1519</sup>. »

De nombreux résistants s'engagent dans la I<sup>ère</sup> armée. Ils font partie des premières unités qui voguent, en septembre 1945, vers l'Indochine.

### 1.1.2.5... Ou pas... L'absence du poids des guerres dans l'engagement militaire après 1945

Aucune cause n'apparaît unique pour expliquer un tel engagement dans une vie militaire. La société de 1945 n'est pas unanimement brutalisée pour nourrir un engagement massif, une partie des jeunes ne souhaitant pas du tout partir si loin. D'autres raisons apparaissent.

D'une part, cette période de violences et d'occupation des plus angoissantes, n'appelle pas plus systématiquement la violence et l'engagement que la tradition familiale et les guerres antérieures. Pour François Péchou, cela n'a rien à voir avec le sien : « Mon père a été tué en 1940. Ça m'a marqué mais j'avais sept ans et demi. Un gamin à cet âge-là, ça marque mais pas au point de faire une carrière militaire<sup>1520</sup> ! » Quant à Pierre Lespine, il aurait bien aimé qu'on l'oublie après un engagement dans les FFI à quinze ans et avoir signé « un engagement pour la durée de la guerre plus six mois ». L'expérience du combat à la libération de la Haute-Savoie en 1944 et ceux dans le bataillon du Mont-Blanc, à 3500 mètres d'altitude en février 1945, lui ont suffi. Démobilisé en 1946, il n'a pas du tout envie de rempiler<sup>1521</sup>. Si l'on considère la faiblesse des engagements et la difficulté de trouver des volontaires pour l'Indochine pendant neuf ans, ce contexte a plus sûrement incité la société française de 1945 à *ne pas poursuivre le conflit ni soutenir une guerre lointaine en Indochine*. La peur éprouvée pendant le conflit est l'autre sentiment qui subsiste dans l'ambiance de fin de la Seconde Guerre mondiale, du moins dans les témoignages ; la peur des combats, des arrestations, des bombardements, pour soi et pour la famille exposée à la guerre. André Fabiano habitait en Tunisie. Il est resté marqué par l'absence de son père mobilisé et par les combats de libération en 1943 : « Nous étions au sortir de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, nous avons connu l'occupation allemande et les bombardements des Américains ainsi que la libération le 7 mai 1943. Mon père en 1940 avait été mobilisé, j'avais 10 ans et ça m'a forcément marqué car j'avais peur qu'il se fasse tuer<sup>1522</sup>. » Par conséquent, cette violence de guerre apparaît davantage paralysante que susceptible de déclencher un élan patriotique pour participer à la reconquête de l'Indochine. Les autorités

<sup>1518</sup> Extrait que questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>1519</sup> Entretien d'Ernest Morin pour le site de l'UNP Béarn ; <https://unpbearn.fr/les-figures.html>

<sup>1520</sup> Entretien de l'auteur avec François Péchou chez lui à Annecy, le 15 novembre 2017.

<sup>1521</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>1522</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

politiques vont rapidement s'apercevoir de l'inverse, dès le début de 1946. Les motivations de départ semblent toutes autres.

D'autre part, les témoignages et la lecture des autobiographies ne montrent pas tous des liens directs et systématiques entre l'exemple des *grands anciens*, anciens combattants des deux guerres, et l'engagement des jeunes après 1945. De nombreuses réponses au questionnaire<sup>1523</sup> évoquent davantage le silence des vétérans de 14-18 et 39-45 qu'une évocation des exploits familiaux. Au premier rang de ceux que les guerres passées n'ont pas marqués, on trouve les témoins qui n'ont pratiquement jamais entendu un souvenir familial, dans des familles peu directement impactées par les guerres. Ainsi Bernard Prin se souvient d'en avoir entendu parler « très peu car un seul de mes oncles avait fait 14-18 comme “ poilu d'orient ” »<sup>1524</sup>. D'autres, orphelins, ne sont pas sensibles à une quelconque transmission de mémoire guerrière. Dans la France rurale, le fatalisme et les exigences du quotidien peuvent prendre le dessus sur le souvenir. Jacques Thomas a rarement entendu parler de guerres dans sa famille : « Dans la France rurale, la famille n'avait pas d'état d'âme, les pères habitués à tenir leur place, faire leur devoir à la guerre comme au travail en temps de paix<sup>1525</sup>. » Pour Marcel Baarsch, le sujet n'est pas la guerre dans sa famille d'agriculteurs : « Dans ma famille il était peu question des guerres. Mon père avait fait la “ première” [...], sur le front russe jusqu'en 1919. [...]. Il faut dire que dans nos familles on parlait très peu de guerres, plutôt du foin et des vaches<sup>1526</sup>. » Quand le souvenir d'une guerre arrive dans la conversation, ce sont des réflexions très différentes que celle de l'aspect purement militaire. Le souvenir de bien des familles, pendant l'occupation, est celui des « estomacs vides ». « On parlait constamment de la guerre, mais surtout pour évoquer le retour de conditions normales de vie et de ravitaillement<sup>1527</sup>. »

Nombre d'anciens combattants des guerres mondiales n'évoquent jamais leur mémoire, murés dans leur mutisme et leurs cauchemars sauf lorsqu'ils se retrouvent entre eux. Ce fait rapproche les vétérans d'Indochine de leurs aînés des deux guerres mondiales, par leur mutisme d'après-guerre. « Les grands anciens de 14-18 n'en parlaient qu'entre eux<sup>1528</sup> », rappelle René Aguillon comme plusieurs autres témoins. La moitié de ceux que j'ai contactés m'ont répondu qu'ils ne les entendaient jamais en parler en dehors de quelques allusions, parfois en écoutant leurs conversations entre camarades de guerre, parce qu'ils en sont souvent restés traumatisés par la violence du conflit et celle qu'elle a déclenchée en eux. Les discours officiels sont patriotiques, mais pour ceux qui ont été immergés dans un conflit, ce sont surtout les souvenirs des blessures

---

<sup>1523</sup> Question n°2 : Évoquait-on les guerres mondiales dans votre famille ? Pour en dire quoi ? Question n° 3 : Votre père ou des gens de votre famille avaient-ils été soldat(s) pendant la Première ou la Deuxième Guerre mondiale ? Cela vous a-t-il marqué ?

<sup>1524</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 30 juillet 2018.

<sup>1525</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1526</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>1527</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>1528</sup> Extrait du questionnaire de René Aguillon, reçu le 2 septembre 2017.

graves, des morts, des camarades disparus qui remontent. Pas de quoi pavoiser. Gabriel Mièvre se rappelle du mutisme relatif de son père et de son état d'esprit d'ancien *Poilu* :

« Mon père avait fait la guerre de 14. Mon oncle, le frère de mon père est mort pendant la guerre, il est enterré au cimetière de Lovagny. Un 11 novembre, j'ai demandé à mon père si les boches faisaient aussi une cérémonie comme ça ; il m'a répondu " dis-toi bien une chose, c'est que les boches étaient comme nous. Ils auraient préféré être chez eux que de faire la guerre ". J'ai compris que cela ne leur plaisait pas tellement aux anciens d'avoir fait la guerre. Mon père n'en parlait jamais sauf à son copain Lavorel [...]. Ils avaient tous les deux fait les Dardanelles, ils en parlaient, moi j'écoutais<sup>1529</sup>. »

D'autres anciens de 1914 ou 1940 en parlent plus librement, le plus souvent pour en déplorer la *boucherie*, les excès, les fautes ; surtout pour démythifier le côté héroïque de leur guerre. « Oui, ils en parlaient très souvent. Mon grand-père, amputé d'une jambe, à la suite d'une grave blessure sur la Voie Sacrée, devant Verdun, vivait avec nous. Mais parler pour dire quoi ? Pour maudire les hommes politiques qui sont souvent, toujours, la cause des misères endurées par ceux d'en bas<sup>1530</sup>. » Quant au souvenir de la libération de la France, il est certes tout frais mais lui aussi marqué par les drames et l'angoisse des combats, de la résistance. Michel Bassot se souvient des conversations avec ses parents, tous les deux résistants, qui « n'en parlaient pas en bien » !<sup>1531</sup>. Les récits semblent souvent bref et amers, surtout en constatant que leur *der des ders* n'a pas empêché une Seconde guerre mondiale. « Oui, ils en parlaient comme d'une boucherie inutile<sup>1532</sup>. » On est loin du *Médecin de campagne*<sup>1533</sup>, qui voit un ancien grognard, Goguelat, évoquer ses campagnes et la légende napoléonienne, au coin du feu, devant un auditoire subjugué.

Il est fascinant de constater parfois, par les témoignages, une transmission involontaire de l'idée de guerre, de sa logique, par un non-dit qui fascine une jeune génération vivant dans le souvenir permanent d'un conflit dont les vétérans ne veulent plus (la *der des der*) mais qui les habite toujours. La société n'est sans doute pas totalement « brutalisée ». Le terme paraît excessif. Elle vit dans le souvenir de la guerre, non dans la violence transmise, mais dans ses conséquences négatives dans le silence, le deuil et le pacifisme né du rejet des guerres. Mais son rappel constant par les commémorations, les médailles, une éducation patriotique que les jeunes reçoivent à l'école, font entrer naturellement une partie de ceux-ci dans la guerre dès qu'ils le peuvent, comme un fait normal pour chaque génération. Il existe également des jeunes Français qui s'engagent spécifiquement pour l'Indochine, mêlant un intérêt lié à leur mémoire familiale à des connaissances scolaires. Toutefois, si la mémoire familiale d'Indochine est attractive, je n'ai pas distingué, chez les anciens interrogés, le souvenir d'une éducation aux colonies, d'une *empreinte coloniale d'origine scolaire*, qui ait imprimé en eux une mémoire d'Indochine.

---

<sup>1529</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre chez lui à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>1530</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>1531</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>1532</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>1533</sup> Honoré de Balzac, *Le médecin de campagne*, Paris, Mame-Delaunay, 1833, 2 volumes, 684 p. Ce passage est ensuite édité seul : Honoré de Balzac, *Histoire de l'empereur*, 1842, 120 p.

### 1.1.3 Une génération influencée par une empreinte coloniale d'origine scolaire ?

« L'Indochine, c'était la plus belle colonie de la France. [...]. Mais à l'école, on n'en parlait pas tellement. » (Bernard Gaudin).

Il a existé longtemps, dans l'école républicaine de Jules Ferry, une éducation scolaire patriotique ; mais s'est-elle également attachée à construire la mémoire structurante d'un patriotisme colonial ? Le *mythe colonial* s'est-il diffusé auprès des élèves, les incitant à s'engager pour défendre l'empire ? Ce point n'est pas simple à distinguer car il porte sur une époque encore plus lointaine. Les témoignages sont donc rares sur ce point. La tradition familiale sur l'Indochine, pour ceux dont les membres de leur famille ont voyagé et combattu en Extrême-Orient, est bien plus présente dans les mémoires, quelques jeunes baignant dans une ambiance de récits et d'objets tout autant fantastiques qui les nourrit et donnent un attrait suffisant pour partir à leur tour.

Il ne semble donc pas si clair que les jeunes collégiens et lycéens, lesquels sont peu nombreux avant 1939, aient été soumis à une *propagande coloniale* qui serait liée à leur engagement postérieur dans l'armée et en Indochine, sauf pour ceux dont les enseignants exaltent, de leur propre chef, une culture coloniale sous l'angle de l'œuvre bienfaitrice de la France. Des études parlent d'un enseignement de propagande tardif, valorisant une colonisation française humaniste qui remplissait de bienfaits les peuples colonisés. Michel Bodin inclut l'étude du rôle de l'école dans le chapitre de « l'ambiance de guerre » comme l'une des raisons d'un inégal intérêt et d'une relative ignorance de la population à l'égard de l'Indochine, pendant le conflit<sup>1534</sup>. Il estime que ce sont surtout dans les années 1930 que s'installe une propagande coloniale dans la société française : « Depuis les années trente, une certaine propagande avait créé un intérêt pour les questions coloniales et l'école avait propagé bon nombre d'idées et d'images sur les Territoires d'Outre-Mer. » Mais c'est pour ajouter plus loin que le résultat n'est pas probant : « Même si elles n'avaient pas suscité de grands engouements [...] ni même galvanisé les ardeurs, se développa l'idée d'importance de l'Empire<sup>1535</sup>. » Il cite enfin l'Exposition coloniale de 1931 qui, il est vrai, a attiré plus de huit millions de visiteurs. Mais ce succès représente l'arbre qui cache la forêt. A la même date, les incidents se multiplient dans les colonies et la critique anticolonialiste est bien plus acérée. Pour Michel Bodin, l'école « n'échappe pas » à cette propagande coloniale, de 1931 à 1945. Il cite des manuels scolaires, y compris d'école primaire, qui décrivent la conquête coloniale et « à partir de 1918, soulignent l'importance des colonies » dans la victoire contre l'Allemagne, « les retombées morales de l'œuvre civilisatrice de la France ». Mais il rappelle aussi que l'Indochine « semble être le parent pauvre moins cher au cœur des gens que l'Afrique » et que « malgré ce que nous venons de dire, la guerre commença dans l'indifférence totale »<sup>1536</sup>. A l'inverse de ce qui apparaît dans la plupart des entretiens et

---

<sup>1534</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats. Indochine 1945-1954*, op. cit., p. 149.

<sup>1535</sup> *Ibid.*, pp. 147-148.

<sup>1536</sup> *Ibid.*, p. 149.

questionnaires de cette thèse, il signale, d'après les siens que « de très nombreux membres du CEFEO nous ont déclaré avoir rêvé de l'Indochine à partir des livres d'école et des romans d'aventures »<sup>1537</sup>. Est-ce une question de générations de combattants<sup>1538</sup>, entre les témoignages des années 1970-1980 et ceux des années 2016-2022 ? La force de l'oubli ?

Hélène Erlingsen, partie sur les traces de son père et de son oncle, les frères Creste, *soldats perdus* en Indochine et en Algérie<sup>1539</sup>, va bien plus loin que Michel Bodin. Elle voit clairement un lien entre le discours colonial servi à l'école et l'engagement en Indochine : « Il faut revenir sur le rôle qu'a joué l'école républicaine dans la formation de ces adolescents qui ont grandi dans la guerre ». Elle constate l'importance de « l'œuvre civilisatrice de la France », de la conquête coloniale, dans l'argumentaire de la centaine de témoignages d'anciens combattants qu'elle a recueillis, des jeunes séduits par ce discours de l'époque, y compris des militants communistes mis en avant par l'auteur, comme Henri Martin et Henri Alleg : « Ainsi tous les soldats, mon père et mon oncle compris, ont la conviction de se battre pour la juste cause. Ils sont tous imprégnés de l'école de Jules Ferry, du charisme de leurs maîtres et de ces grandes idées livresques d'une France pacificatrice et civilisatrice<sup>1540</sup>. »

Laurence de Cock et Suzanne Citron, évoquent également l'enseignement de la colonisation comme d'une « idylle coloniale »<sup>1541</sup>, de « support de valorisation de la fierté patriotique<sup>1542</sup> » mais leurs analyses portent non sur les années 1930 mais depuis 1945, quand ce discours semble plus efficace. Nicolas Bancel et Daniel Denis parlent bien des manuels scolaires mais, par-delà le constat de leur « place centrale<sup>1543</sup> » dans l'éducation de l'*Homo imperialis* français, le survol est rapide et ne cite pas d'exemples précis. Ils signalent néanmoins avec raison, dans les manuels scolaires, l'aseptisation des conquêtes coloniales, le silence sur les révoltes et les discriminations de l'indigénat : « L'euphémisation de la violence physique et du rapport de force constitutif de l'ordre colonial au profit d'une lecture irénique de la mission civilisatrice ne caractérise pas seulement l'évolution historiographique des débuts de la colonisation. Le monde colonial des manuels postérieurs à la Seconde Guerre mondiale reste un monde de fiction<sup>1544</sup>. » Pour la période qui concerne l'éducation coloniale des générations de combattants d'Indochine, de 1918 à 1950, deux articles constituent des références. Celui de Manuela Sémidéi, *De l'Empire à la décolonisation à travers les manuels scolaires français*<sup>1545</sup>, bien que son étude, datant de 1966, soit déjà ancienne et celui de Françoise Lantheaume dans les actes du séminaire de 2010 sur l'école et la nation, *L'empire dans*

---

<sup>1537</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>1538</sup> Les témoignages recueillis par Michel Bodin datent des années 1980 et 1990.

<sup>1539</sup> Hélène Erlingsen, *Soldats perdus*, *op. cit.*, pp. 48-50.

<sup>1540</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>1541</sup> Suzanne Citron, *Le mythe colonial. L'histoire de France revisitée*, *op. cit.*, ; éditions de l'Atelier, 2017, pp. 72-78.

<sup>1542</sup> Laurence de Cock, *Dans la classe de l'homme blanc. L'enseignement du fait colonial des années 1980 à nos jours*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>1543</sup> Titre de leur étude « Le rôle central des manuels scolaires », Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire (dir.), *Culture impériale 1931-1961. Les colonies au cœur de la République*, *op. cit.* ; pp. 93-105.

<sup>1544</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>1545</sup> Manuela Sémidéi, *De l'Empire à la décolonisation à travers les manuels scolaires français*, *Revue française de science politique*, 16<sup>e</sup> année, n° 1, 1966 ; pp. 56-86.



*l'enseignement de l'histoire en France : de la promesse au fardeau*<sup>1546</sup>. Le premier article permet de comprendre l'esprit et le contenu de cette éducation au fait colonial dans lequel les vétérans ont baigné pendant leur enfance. Elle rappelle qu'il n'est pas au centre des manuels avant 1918, en particulier la conquête. L'importance des contingents coloniaux dans la victoire de la Première Guerre mondiale change la donne. L'instruction ministérielle du 20 juin 1923 étudie l'expansion de l'empire français et de son importance dans son statut de puissance mondiale de la France, dans son histoire comme dans son espace<sup>1547</sup> : « Les manuels scolaires vont [...] démontrer que la colonisation est une nécessité, comme elle est déjà un bienfait<sup>1548</sup> », les manuels de l'école libre insistant sur les conquêtes avant 1870, ceux de l'école publique sur celles de la III<sup>ème</sup> République<sup>1549</sup>. Ceux du Secondaire parlent des colonies comme une nécessité pour une France européenne en déclin et le progrès des peuples indigènes grâce à la France. En 1939, Jean Brunhes affirme que la colonisation française « n'est pas une œuvre de conquête brutale mais une œuvre de paix et de civilisation »<sup>1550</sup>. Mais ces manuels insistent davantage sur l'Afrique et en particulier l'Algérie où l'œuvre française apparaît indiscutable et est appelée à durer : « En Indochine, en revanche, le problème est plus difficile. Dans cette Métropole seconde aux antipodes de la France, notre domination est précaire, ne serait-ce qu'en raison de la distance<sup>1551</sup>. » Cette *éducation*, pour ne pas dire cette *propagande coloniale*, ne dit rien sur les problèmes, les révoltes ni l'avenir du système, sauf de rares manuels de lycée et classes préparatoires des années 1930, qui signalent des « difficultés »<sup>1552</sup>. Il existe donc fort peu de chances que les élèves aient entendu parler de l'Indochine en écoles primaire et secondaire. Il reste que l'idée est ancrée après 1918. Aujourd'hui encore, dans l'esprit de beaucoup de vétérans, « l'empire est indispensable à la grandeur française » et « la France n'est pas une nation moyenne de 42 millions d'habitants, mais un grand empire de 110 millions d'hommes »<sup>1553</sup>. En 1945, « le mythe de l'Empire, sauveur de la Métropole, est plus fort que jamais »<sup>1554</sup>. Mais les problèmes liés à l'Outre-mer et à l'Union française ne seront survolés qu'en 1961 dans le Secondaire. Françoise Lantheaume a étudié 73 manuels scolaires et les instructions officielles de 1923 à 2004. Elle distingue trois phases dans l'enseignement de l'histoire de l'empire colonial. Celle qui nous intéresse est « le temps de la promesse » du début du XX<sup>e</sup> siècle aux années 1960 ; celle d'une « plus grande France », plus riche et plus puissante. La sociologue analyse le contenu des manuels

---

<sup>1546</sup> Françoise Lantheaume, *L'empire dans l'enseignement de l'histoire en France : de la promesse au fardeau*, *Actes du séminaire scientifique international*. Lyon, Barcelone, Paris, 2010, Lyon, ENS Éditions, 2013, 516 p. ; pp. 427-434.

<sup>1547</sup> Manuela Semidéi, *Ibid.*, p. 58.

<sup>1548</sup> *Ibid.*

<sup>1549</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>1550</sup> Jean Brunhes, *La France et la France d'outre-mer*, Tours, éditions Mame, 1939, p. 80.

<sup>1551</sup> Manuel Semidéi, *Ibid.*, p. 66.

<sup>1552</sup> Révolte des Druzes et guerre du Rif pour un manuel de préparation des concours aux écoles d'officiers de 1931 et la montée du nationalisme dans un manuel de première et de classes préparatoires ; Manuela Semidéi, *Ibid.*, pp. 69-70.

<sup>1553</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>1554</sup> *Ibid.*, p. 72.

scolaires dans le contexte d'une histoire événementielle politique et guerrière, racontée aux jeunes Français :

« L'histoire enseignée très événementielle, politique et centrée sur les faits de guerre accorde une très grande place à l'histoire de France qui inclut l'histoire de l'empire colonial. Dans ce cadre, la conquête coloniale fait l'objet de récits détaillés. Elle a ses héros et ses contre-héros, ses groupes d'acteurs-types (missionnaires, colons, militaires, indigènes) [...]. Les victimes sont les soldats français morts au combat. Seuls eux sont décomptés dans les manuels. La conquête est source de bravoure<sup>1555</sup>. »

C'est probablement une histoire qui plaît aux enfants et aux adolescents, quelles que soient les époques, mais les exemples pris par Françoise Lantheaume ne concernent pas l'Indochine. Pour qui l'Indochine est-elle donc *La perle de l'empire* ? Les ouvrages scolaires étudiés sont bien plus succincts sur l'Indochine que sur l'Algérie ou même l'Afrique. Dans les manuels d'histoire de France d'école primaire, en particulier, de 1947 à 1959, les colonies, appelées progressivement territoires d'Outre-mer sont étudiées pour les conquêtes coloniales de la III<sup>ème</sup> République, mais à la portion congrue. Dans l'un d'entre eux, cela concerne quatre pages sur près de deux cents. Le chapitre ne s'intitule pas « La création de la France coloniale » mais « La création de la France d'outre-mer » et la place de l'Indochine ne concerne que quatorze lignes plus un texte de Galliéni<sup>1556</sup>. L'exotisme le dispute à l'éloignement et au faible écho d'une présence française minime en Extrême-Orient. L'Afrique *noire* et l'Afrique du Nord sont bien plus proches, davantage peuplées de Français, donc peut-être plus intéressantes pour expliquer l'action de la France. Le fait de posséder des manuels d'histoire et de géographie qui évoquent la colonisation et, en particulier, l'Indochine, ne signifie pas qu'ils aient été régulièrement utilisés ni que les programmes aient été suivis en insistant sur ce thème, notamment en école primaire. Il est possible également que leur institutrice ou leur instituteur n'ait pas été très convaincu ni exalté par cette question dans le courant pacifiste des années 1930.

Qu'en ont dit les vétérans ? Ont-ils pu s'en souvenir ? Cinq vétérans d'Indochine parmi ceux qui ont été contactés se souviennent parfaitement de cette grandeur coloniale enseignée. Ainsi Jean-Michel Vernière a-t-il passé sept ans, de 1941 à 1947, au Pensionnat Notre-Dame-de-France du Puy-en-Velay où il assure avoir été sensibilisé par ce discours :

« L'enseignement, l'ambiance générale, le scoutisme... ont joué un grand rôle dans ma formation durant cette période de guerre et d'immédiate après-guerre où le mot "engagement" prenait toute sa valeur... Oui, bien sûr, on nous parlait des anciens élèves engagés "au maquis", des colonies (l'Empire...). Le lien est donc évident entre cette formation et mon propre engagement<sup>1557</sup>. »

Il précise en entretien ce mélange de parfum d'aventure et d'engagement colonial que recèle cette éducation catholique, sans toutefois parler de cours spécifique :

---

<sup>1555</sup> Françoise Lantheaume, *L'empire dans l'enseignement de l'histoire en France : de la promesse au fardeau*, op. cit., p 429. Avant le temps de l'effacement et de la reconfiguration des années 1960 aux années 1980 et le temps du fardeau et de la repentance dans les années 1990.

<sup>1556</sup> Martial et Simone Chaulanges, *Histoire de France*, cours moyen, éditions Delagrave, 1943, pp. 179-182.

<sup>1557</sup> Extrait du courriel envoyé à l'auteur par Jean-Michel Vernière le 19 avril 2020.

« Des missionnaires qui revenaient d’Afrique, tout un tas de gens travaillant dans « l’Empire », étaient reçus. Ils racontaient leur vie là-bas, on projetait des films. J’étais emballé ! Donc, voilà comment est né l’esprit d’engagement et d’aventure. Plus la participation à des mouvements de jeunesse. Plus les lectures : Bournazel, Guy de Larigaudie, St Exupéry, Vercelet, etc...<sup>1558</sup>. »

Robert Schuermans a connu plusieurs écoles communales et paroissiales dans le Val-de-Marne, qui, à l’époque, faisait partie du département de la Seine. Il se souvient d’un instituteur anticlérical, communiste, qui a évoqué l’empire français sans « l’expliquer sous un jour défavorable » :

« Dans les écoles paroissiales, la colonisation allait de pair avec l’évangélisation qui était présenté, pour ces peuplades, lointaines comme un bienfait du ciel. Je me souviens d’une “ ligue maritime et coloniale ” qui faisait paraître un mensuel [...], dans lequel chacun des éléments de notre empire colonial faisait l’objet d’articles de fond avec chiffres, diagrammes, photos qui toutes vantaient l’œuvre civilisatrice de la France. Nous considérons que cet empire colonial était un et indivisible et il ne serait pas venu l’idée que ce dogme puisse un jour être contesté<sup>1559</sup>. »

Francis Agostini passe son enfance en Afrique où l’histoire de la conquête coloniale sert de justification à l’actualité d’une présence européenne. « Je n’ai découvert vraiment l’histoire de France dans ses détails – notamment la période après-guerre – qu’au collège à Abidjan en Côte d’Ivoire. Il faut dire que nous avons un professeur hors pair, qui nous a fait découvrir l’histoire de la colonisation. » Un peu plus tard, en Métropole, cet enseignement se poursuit : « Nous avons bénéficié d’un enseignement en Histoire contemporaine, c’est grâce à la présence d’un professeur d’Histoire, très féru, mais également il était notre formateur à la Préparation militaire d’abord élémentaire, puis Supérieure. Il connaissait en outre l’Histoire du Maroc et nous parlait souvent de l’oeuvre de Lyautey<sup>1560</sup>. » Jacques Bouthier relève simplement que « en cours, les colonies étaient enseignées comme faisant partie de notre pays »<sup>1561</sup>. Il est davantage sensibilisé par son histoire familiale. Enfin, Jules Belgodère mêle les souvenirs scolaires et les rencontres pour rappeler sa conviction de l’époque, celle d’une France généreuse dans sa colonisation : « On avait toute une culture née de l’Éducation nationale sur l’empire colonial. [...]. L’empire colonial, ça représentait une certaine France, une certaine largesse de la France ; largesse, peut-être économique à l’époque<sup>1562</sup>. »

Dans cette situation, appartenir à une nation capable de dominer une partie du monde et d’apporter la civilisation à des peuples bien moins avancés est une satisfaction qui peut aisément se comprendre, le patriotisme se nourrissant, à l’époque, de l’œuvre colonisatrice de la France comme de la victoire de 1918. Une normalité qui a dû toucher la plupart des jeunes, mais sans pour autant créer un souvenir généralisé susceptible de les envoyer défendre l’Indochine. Le fait que les anciens combattants ne s’en souviennent pas ou de manière négative, réfutant cette influence scolaire ou ne la jugeant pas assez forte pour expliquer ce lien, ne signifie pas qu’elle ne les ait pas du tout marqués à l’époque. A soixante-dix voire quatre-vingts ans de distance, il est

---

<sup>1558</sup> Entretien de l’auteur avec Jean-Michel Vernière chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>1559</sup> Extrait d’une lettre de Robert Schuermans, reçue le 2 mai 2020.

<sup>1560</sup> Extrait du courriel de Francis Agostini, reçu le 19 avril 2020.

<sup>1561</sup> Extrait d’un courriel de Jacques Bouthier reçu le 15 avril 2020.

<sup>1562</sup> Entretien de l’auteur avec Jules Belgodère chez lui à Montpellier, le 30 juin 2017.

fort possible que le souvenir ne soit plus aussi vaillant. Il reste qu'une grande partie des anciens d'Indochine contactés en ont conservé un souvenir très vague ou attestent de la faiblesse voire de l'inexistence d'un discours *colonialiste* à l'école. La tonalité sociale révèle un patriotisme, voire un nationalisme qui les marque davantage. Jacques Allaire, dont la mémoire est pourtant remarquable, avoue ne plus s'en souvenir, avec un humour grinçant : « Je ne me souviens plus si l'on valorisait les colonies ou pas à l'école. [...]. Si je m'en souvenais, c'est qu'on aurait cherché à nous intoxiquer, à nous mobiliser ou à nous démobiliser !<sup>1563</sup> » Une partie des vétérans ne se souviennent pas du tout d'une histoire coloniale qui les ait fait rêver. Jean Lomer signale juste « des connaissances scolaires »<sup>1564</sup>, sans plus. L'imaginaire de Bernard Gaudin s'est construit en dehors de l'école. « L'Indochine, c'était la plus belle colonie de la France. [...]. Mais à l'école, on n'en parlait pas tellement<sup>1565</sup>. » De même Robert Servoz se rappelle-t-il que l'empire colonial, du moins sa conquête était « parfois enseignée en classe » sans que cela l'ait vraiment marqué<sup>1566</sup>. Si André Fabiano, dans sa Tunisie natale, parle de « l'école laïque et (de) tous nos maîtres et maitresses (qui) nous ont loué les grandeurs de la France tant sur le plan histoire que pour les valeurs morales », ce n'est pas pour parler des colonies, lui qui y vit, mais pour expliquer que « s'est installé (chez lui, NDA) le désir de connaître au plus tôt ce grand pays », c'est-à-dire la Métropole<sup>1567</sup>. Enfin, l'occupation puis l'invasion de la zone libre fin 1942, les combats et les bombardements de 1944 - 1945 ont désorganisé le système scolaire. Guy Gantheret n'a pas de souvenir d'un apprentissage spécifique :

« L'enseignement n'a pas nourri mon patriotisme "colonial". Les cours d'histoire et de géographie de 1940 à 1945, dans un manuel édité par Fernand Nathan, éditeur d'origine juive mais sous le contrôle de Vichy<sup>1568</sup>, n'insistaient pas sur les territoires d'outre-mer. Nous avons eu quelques heures de cours sur ce sujet. J'étais comme tous mes camarades dans l'inconnu le plus complet... Nous savions qu'en Asie, la population était jaune, qu'en AEF ou AOF, noire, qu'en Amérique les Indiens avaient la peau rouge !<sup>1569</sup> »

Certains jeunes connaissent tout juste la position géographique de l'Indochine, comme Robert Drouilles qui explique autrement sa méconnaissance de ce territoire : « A la rentrée scolaire 1944-1945 tout était désorganisé : l'enseignement, les transports, le ravitaillement<sup>1570</sup>. » Pierre Latanne se montre plus définitif : « Je n'ai rien appris des colonies, de leur conquête à l'école. On n'en parlait pas, on s'en fichait même. [...]. Par contre, quand on voyait les cartes de l'empire français, le monde était constellé de nos colonies. On était content d'être " dans les meilleurs " »<sup>1571</sup>. » Mais il ne faut surtout pas oublier que le système scolaire sélectionne les jeunes de manière à les envoyer tôt dans le monde du travail, ce qui explique, de manière profonde, l'inconstance du lien d'imprégnation entre une

<sup>1563</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>1564</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>1565</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 2 mai 2017.

<sup>1566</sup> Extrait du courriel de Robert Servoz, reçu le 20 avril 2020.

<sup>1567</sup> Extrait du courriel d' André Fabiano, reçu le 17 avril 2020.

<sup>1568</sup> Les biens, la société d'édition de Fernand Nathan lui ont été confisqués par les autorités allemandes en 1940 et restitués à la Libération en 1944. <https://editions.nathan.fr/notre-histoire/avant-propos-notre-histoire>.

<sup>1569</sup> Extrait d'un courriel de Guy Gantheret, reçu le 14 avril 2020.

<sup>1570</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>1571</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Pierre Latanne le 21 avril 2020.

mémoire coloniale d'origine scolaire et l'engagement des jeunes pour l'Indochine. Une grande partie des écoliers terminent l'école très tôt pour trouver du travail. Au bout de sept années d'école primaire, grâce à la loi Jean Zay<sup>1572</sup>, le certificat d'études représente le plus souvent l'entrée dans la vie active. Ce que rappelle Jean Maguet : « Quand je pars, je ne sais rien du tout. Strictement rien. Je ne m'imagine même pas une seconde où se trouve l'Indochine ! Je ne connais pas la géographie, moi, parce qu'il ne faut pas oublier que j'ai commencé à apprendre le français à 8 ans et que j'ai quitté l'école à 14 ans<sup>1573</sup>. »

Cependant, il est tout à fait justifié de rappeler le *rôle patriotique* de l'école par le biais de l'histoire de France enseignée dans les années 1920-1930 et après 1945, insistant les sacrifices de la Première Guerre mondiale, l'engagement des colonies, sur l'héroïsme de la Résistance et de la Libération, ajoutés à une histoire antérieure glorieuse et fondatrice. Cela forge un idéal qui a pu, entre autres raisons, orienter des jeunes vers l'armée. Le patriotisme d'Henri Knoppik s'est ainsi construit avec les leçons d'histoire de France jusqu'à l'évocation des guerres mondiales. Né dans les années 1930, comme la moitié des vétérans contactés, il a connu l'école républicaine, l'école de la France de Vichy et celle d'après-guerre. Son amour de la patrie s'est en partie forgé dans ces écoles dont il reste le ferment, par-delà les régimes et les périodes : « C'est ce qui m'a marqué, aussi bien Napoléon que 39-40, De Gaulle et Leclerc, la 2<sup>ème</sup> DB, *division de fer-division Leclerc* et la libération » Cela fait partie des raisons de son engagement : « Je voulais faire carrière<sup>1574</sup>. » « L'enseignement a nourri mon patriotisme », assure également Robert Servoz<sup>1575</sup>. Jacques Allaire parle de cet « esprit patriotique » qui a influencé sa décision de servir :

« A l'école primaire, le maître était strict et ouvert, sensible à la patrie. On nous a donc élevé dans le sens patriotique. [...]. On avait encore la tête dans la guerre de 14-18. Je n'ai jamais vu une manifestation de l'école qui soit contraire à l'esprit patriotique. Cela m'a conduit à partir dans la résistance à laquelle j'ai pris une part très modeste. Et puis il y a eu la libération et j'ai continué la guerre en partant en Indochine<sup>1576</sup>. »

L'école ne semble donc pas avoir marqué tous les élèves d'une empreinte coloniale glorieuse. Pour certains jeunes, l'histoire familiale a eu bien plus d'influence.

#### 1.1.4 ... ou par l'histoire familiale ?

« Le mot « INDOCHINE » et les belles histoires de mon oncle ne sont pas étrangers à ma décision de m'engager<sup>1577</sup>. » (Henry Clémens)

Ceux qui ont une mémoire familiale liée à l'empire français, à la différence de la grande

---

<sup>1572</sup> La loi dite « Jean Zay », ministre du Front Populaire, en 1936, porte l'instruction obligatoire à 14 ans ; en 1959, elle sera portée à 16 ans, jusqu'à aujourd'hui.

<sup>1573</sup> Extrait du documentaire *Engagez-vous, rengagez-vous* de Stéphane Boudy, Compagnie du barrage, 2009, 46 minutes ; de 15.03 mn à 15.40 mn.

<sup>1574</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik, le 13 mars 2020.

<sup>1575</sup> Extrait du courriel de Robert Servoz, reçu le 20 avril 2020.

<sup>1576</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Jacques Allaire, le 20 avril 2020.

<sup>1577</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

majorité des combattants en partance pour l'Indochine, sont, au contraire, très pointus sur le sujet. Ils sont d'autant plus impatients de partir et c'est sans doute un attrait supplémentaire pour s'engager, mais cette mémoire coloniale familiale semble être davantage une mémoire d'aventure qu'une mémoire de guerre.

Jacques Bouthier a une longue tradition familiale liée à l'Indochine, évoquée dès l'enfance :

« En 1860, mon arrière-grand-père participe à la bataille de Palikao en Chine en tant que commandant de marine. Il reste quatre ans en Chine puis est affecté comme conseiller à la cour de l'empereur d'Annam à Hué où il resta quatre ans. Son fils, mon grand-père, inscrit maritime à la fin de son service, est resté cinq ans en Cochinchine de 1894 à 1899. Mission : assécher le delta du Mékong par des canaux d'irrigation. Mon père, officier de réserve, avait été en service au Tonkin de 1926 à 1929, chargé d'instaurer le sport dans les troupes coloniales et dans les écoles. En 1939, il a pris le commandement d'une compagnie du 4<sup>ème</sup> Régiment de tirailleurs tonkinois<sup>1578</sup>. »

En 1945, son père est « officier de réserve au CLI de Ceylan, parachuté au Nord-Laos pour combattre les Japonais »<sup>1579</sup>. Sans faire de déterminisme exagéré, on voit mal comment le jeune Bouthier aurait pu échapper à l'Indochine. Guy Simon n'a pas de souvenirs scolaires sur l'Indochine, mais elle est ancrée dans l'histoire familiale :

« À l'école, on entendait parler des colonies, c'était dans le programme, mais sans développement particulier. Je n'ai pas souvenir qu'on ait insisté sur les colonies mais [...] je n'en n'avais pas besoin moi-même car je les connaissais. [...] Mon grand-père, le général André Simon, avait commencé sa carrière au Tonkin, dans le cadre de l'élargissement de l'Annam vers le nord [...]. Il fallait faire la paix et mon grand-père a joué un rôle comme lieutenant avec un mandarin chinois<sup>1580</sup>. »

Henry Clemens est concerné par l'Indochine dont le mot a enchanté son enfance :

« Je savais que l'Indochine, vieille colonie Française, avait été occupée par le Japon, qu'il fallait réoccuper le territoire et éradiquer des éléments rebelles et communistes qui cherchaient à régner sur le pays. Mon Oncle y fut pilote d'une escadrille d'avions Voisin durant la première guerre mondiale. Démobilisé, il créa à HANOI une concession automobile, Il rentre en France en 1926 et mon enfance fut charmée de ses histoires et de sa passion pour ce pays lointain. Le mot " INDOCHINE " et les belles histoires de mon oncle ne sont pas étrangers à ma décision de m'engager<sup>1581</sup>. »

Le général de la Bollardière, cité par Michel Bodin, « raconte son attrait mystérieux pour l'Asie dont la poésie avait enchanté son enfance », l'histoire familiale étant imprégnée d'Indochine par les récits du parcours de ses ascendants (père, oncle, grand-père), engagés dans l'infanterie coloniale<sup>1582</sup>. Même histoire pour Jean-Louis Delayen, fils d'un officier de la Coloniale qu'il a suivi au Maroc et en Indochine. Engagé volontaire à 19 ans, il va *utiliser* le général Nyo de la 3<sup>ème</sup> DIC, l'ancien subordonné de son père, pour partir avec le RICM en septembre 1945 sur les traces de son passé<sup>1583</sup>. Sans être l'unique déclencheur de son engagement, c'est un terrain de connaissances qui rattache Max Poiroux à l'Indochine : « L'Indochine m'était vaguement connue par les récits enthousiastes de

---

<sup>1578</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>1579</sup> *Ibid.*

<sup>1580</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Simon, à Paris, au Cercle National des Armées, le 4 avril 2019.

<sup>1581</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>1582</sup> Jacques Pâris de Bollardière, *La bataille d'Alger, bataille de l'Homme*, Paris, De Brouwer, 1972, 167 p. ; p 50. Cité par Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine, op. cit.*, p 31.

<sup>1583</sup> Georges Fleury, *Le baroudeur, op. cit.* p. 47.

mon oncle paternel, militaire en activité, qui suscita ma vocation et fit aussi un séjour en Indochine, en 1933-1936<sup>1584</sup>. » Ces histoires familiales permettent aussi à plusieurs vétérans de comprendre ce qui anime les revendications vietnamiennes. Michel Cordelet se souvient des récits de son oncle qui avait travaillé pendant dix ans aux charbonnages du Tonkin et qui disait que « du moment où on les instruisait, ils demanderaient leur indépendance »<sup>1585</sup>. Enfin, la présence d'un membre de la famille en Indochine motive le fils, neveu ou frère cadet à faire sa part. Les récits, les photographies ramenées par son aîné ont incité Jacques Saubion à partir : « Mon frère aîné avait fait un séjour de deux-trois ans en 1949. [...]. Ce sont surtout les quelques photos ramenées qui me fascinaient<sup>1586</sup>. » Jean-Louis Foulet a, pour sa part, reçu « beaucoup d'informations sur la guerre d'Indochine, (son) frère ayant fait un séjour (1948-1951) au Tonkin dans un bataillon Thaï où il a été blessé et cité deux fois »<sup>1587</sup>. La passation d'information n'est pas systématique pour autant. François Péchou a beau voir revenir son frère, il n'en tire pas grand-chose : « Mon frère avait fait un séjour ; il était revenu en 1949 au bout de 2 ans et demi. On en a un peu parlé, mais c'est le genre de sujet qu'on évite d'aborder<sup>1588</sup>. »

Les jeunes volontaires sont envoyés à 10 000 kilomètres de la Métropole et, sauf exceptions, ils ne savent rien de l'environnement ni du conflit. La première erreur des autorités politiques et militaires est le manque de sens attribué à la guerre d'Indochine. La pauvreté d'information et de formation adaptée va la transformer en faute. La méconnaissance de l'Indochine est manifeste.

#### 1.1.5 Une méconnaissance générale de l'Indochine

« On ne savait pas grand-chose ! Ceux qui revenaient ne disaient pas grand-chose et les médias n'en parlaient pas. A 19 ans, il y a 65 ans, les jeunes étaient ignorants de ce qui se passait dans le monde ; il n'y avait pas les médias d'aujourd'hui<sup>1589</sup>. » (Paul Burgau).

Que connaissent les jeunes de l'Indochine en 1945 et pendant son déroulement ? Presque rien. Les autorités politiques et militaires ? A peine plus. Bien entendu, entre les engagés de 1945 et ceux de 1954, le contexte est très différent. Les épisodes dramatiques du 9 mars 1945 et l'agonie de l'Indochine française n'ont pas filtré dans les médias de cette époque, la colonie indochinoise étant isolée de la Métropole depuis 1940. En 1954, rares sont les engagés à ignorer ce qui s'y passe. Sur 76 réponses émanant des questionnaires<sup>1590</sup>, 41 répondent qu'ils n'en connaissent rien, pas du tout soit 53 % et 11%, un peu. Les futurs soldats d'Indochine ne savent pas bien où ils partent ni ce qui s'y déroule.

L'hostilité ou l'indifférence des Français à la *chose coloniale* n'est pas nouvelle et ne concerne

---

<sup>1584</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>1585</sup> Extrait du questionnaire de Michel Cordelet, reçu le 12 juillet 2017.

<sup>1586</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>1587</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>1588</sup> Entretien de l'auteur avec François Péchou chez lui, à Annecy, le 15 novembre 2017.

<sup>1589</sup> Extrait du questionnaire de Paul Burgau, reçu le 4 mai 2017.

<sup>1590</sup> Question n° 1 : Que saviez-vous de la guerre d'Indochine avant de partir ? Connaissez-vous des gens qui étaient déjà allés en Indochine ? Aviez-vous parlé avec eux ?

pas la seule mouvance communiste. L'école n'a pas constitué un vecteur de connaissance et de fierté patriotique pour tous les élèves de France et de Navarre sauf dans les années 1930. L'article d'Alain Ruscio sur « l'incroyable ignorance des colonies de la part de l'opinion française<sup>1591</sup> » explique, en partie, l'indifférence de l'époque. La presse, principal média des années 1940 et 1950, a informé de manière très inégale la population de Métropole. Les vétérans ont l'habitude d'affirmer que la presse ne parlait pas de la guerre d'Indochine, à l'exception des grands événements spectaculaires comme l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946, quelques pages sur la période De Lattre et le siège de Dien Bien Phu. Les références à la presse ne sont pas nombreuses, ni toujours valorisantes mais elles existent. « Je n'en connaissais que ce que la presse nous disait<sup>1592</sup>. ». « Je ne connaissais personne qui en parlait et encore moins qui avait participé à cette guerre. Je savais son existence par quelques articles paraissant dans les journaux ou quelquefois par la radio », se souvient André Grelat<sup>1593</sup>. Louis Simoni sait peu ce qui se passe en Indochine ; à 18 ans, les informations qu'il perçoit ne sont pas claires : « Nous étions au courant de ce qui se passait par les informations, depuis 1947. On s'informait quand même par la presse, mais vous savez ce que sont les informations. Elles ne rentraient pas dans le vif du sujet. Votre esprit lit la situation, mais vous ne pouvez pas l'analyser, surtout à 18 ans et demi<sup>1594</sup> ». La radio ne diffusant que de rares reportages sur l'Indochine, le média le plus utilisé est la presse quotidienne locale et régionale, dont il faut rappeler qu'elle est spécialisée dans un périmètre restreint du quotidien et ne se pique que rarement de politique étrangère. Or ce conflit, les colonies en général, ne font pas partie des affaires purement nationales mais bien des *affaires extérieures* qui ont une place très réduite dans la presse locale et se trouvent rarement en *Une* d'un journal. C'est l'explication la plus logique pour expliquer la méconnaissance de ce conflit de 1945 à 1954. Michel Bodin cite quelques numéros de *Le Journal de Dole*. « En 1946, les problèmes de l'alimentation, les prix, le désobusage et l'épuration étouffent complètement l'Indochine<sup>1595</sup>. » En 1948-1949, c'est pire : « la guerre d'Indochine disparaît complètement », deux articles mis à part. Il faut rappeler que cela correspond au *ventre mou* du conflit, une succession d'opérations locales sans intérêt pour les médias, dans l'illusion partagée par le commandement qu'il pourra détruire les maigres forces de l'APV. Lucien Bodard, dans le tome 2 de *La guerre d'Indochine, L'illusion*, écrit : « Tout est pour le mieux. On a même l'illusion de la victoire », ce qui n'est pas l'impression des combattants du CEFEO sur le terrain<sup>1596</sup> ». Il parle ensuite de ces informations comme « écrasés par la Corée » en 1950-1951. Michel Bodin retrouve, en 1953, « trois allusions » à l'Indochine ; en 1954, cinq articles lui sont consacrés dont quatre sur Dien Bien Phu : « Petit journal révélateur de l'absence

---

<sup>1591</sup> Alain Ruscio, l'incroyable ignorance des colonies de la part de l'opinion française, site Internet *Histoire coloniale et postcoloniale*, 14 octobre 2018. En ligne : <https://histoirecoloniale.net/L-incroyable-ignorance-des-colonies-de-la-part-de-l-opinion-francaise-par-Alain.html> (Consulté la dernière fois le 15 mai 2022).

<sup>1592</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>1593</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>1594</sup> Entretien avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>1595</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats, op. cit.*, pp. 155-156.

<sup>1596</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome 2 : L'illusion*, Paris, édition Folio en poche de 1973, Gallimard, 448 p. ; p. 7.



de la presse dans l'information et l'explication, *Le Journal de Dole* voit l'Indochine comme un fait divers. Ne ressortent que des faits secondaires : des attaques de petits postes, le rôle de l'artillerie en haute région tonkinoise, une victime de Dole<sup>1597</sup>. »

A l'inverse, les journaux nationaux évoquent davantage le conflit. Celui qui en parle le plus demeure, sans surprise, *L'Humanité*. Plusieurs grands reporters non communistes envoyés en Indochine rédigent des articles qui informent la société française sur une guerre hors normes. Max Clos, pour *Le Monde*, Jean Lartéguy à *Paris-Presse* sont publiés et lus. *France-Soir* attise la curiosité des lecteurs grâce aux articles de Lucien Bodard, dont les mots, le récit dramatique des aventures vécues par les soldats sont souvent exposés en *Une*. Mais le lectorat de ces grands journaux, à l'époque comme aujourd'hui, ne semble pas majoritairement composé de jeunes gens. Ce que l'on déplore aujourd'hui existe déjà en 1950 : un désintérêt des jeunes pour la presse nationale et ce n'est pas la presse régionale qui va les informer sur la situation en Outre-mer. La trace médiatique de la guerre d'Indochine existe donc à l'échelle nationale, mais elle passe presque inaperçue, le jeune Français étant, comme le souligne Paul Burgau, peu porté sur l'actualité internationale. La majeure partie des connaissances de l'engagé sur le conflit indochinois provient donc des militaires qui rentrent d'un séjour ou des coloniaux isolés de la Métropole de 1940 à 1945 qui peuvent enfin revenir chez eux. Ce qui reste très rare avant 1947. En 1951, les journaux parlent beaucoup de l'Indochine à travers les succès de de Lattre, grâce aux reporters sur place séduits par son engagement. En 1954, il est trop tard pour peser davantage sur un conflit auquel Dien Bien Phu donne un sens dramatique. La presse fait état du siège héroïque, des combats sans fin, pour ensuite en déplorer une chute inattendue avant de ne plus en parler.

Pour ceux que personne n'informe directement et qui ne lisent pas une presse très discrète sur le sujet, c'est l'ignorance complète. On peut penser que la situation géographique a pu jouer sur la méconnaissance de la guerre d'Indochine, que les jeunes des campagnes sont moins informés que ceux des villes. Certes, ceux qui vivent dans un certain isolement en province n'ont pas ce genre de préoccupations. Marcel Baarsch vit en Haute Savoie, à quelques kilomètres de la frontière suisse. Il n'a pas le loisir de s'informer : « Dans ma famille et celle de ma mère, des agriculteurs à Chens-le-Pont (à quelques pas de la frontière suisse), personne ne s'intéressait à cette "guerre coloniale", moi non plus d'ailleurs<sup>1598</sup>. » En 1948, dans la douceur de Chambord, Henri Darré sait à peine que la France est en guerre en Indochine : « Je savais seulement que l'Indochine était un conflit militaire extérieur à la France. Je ne connaissais personne déjà allé en Indochine<sup>1599</sup>. » Mais cette méconnaissance concerne aussi les jeunes des grandes villes, non par manque de médias, mais là encore par simple désintérêt ; ainsi Robert Schuermans, parisien au moment de s'engager : « Je n'avais aucune idée de

---

<sup>1597</sup> Michel Bodin, *Ibid.*, pp. 156-157.

<sup>1598</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch reçu le 27 juin 2017.

<sup>1599</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

ce que pourrait être la guerre d'Indochine lors de mon engagement<sup>1600</sup>. » Quant à ceux qui en ont connaissance, rares sont les jeunes électrisés par cette perspective de partir en guerre contre un ennemi inconnu. Maurice Mandavit, se rappelle seulement que « C'était loin ! Des anciens d'un premier séjour disaient que ce serait réglé rapidement<sup>1601</sup> ».

Quelles sont les motivations des différents combattants partant pour l'Indochine ?

## 1.2 Des différences de motivations selon les types d'engagements : les nouveaux engagés de l'après-guerre

« Les motifs de mon engagement sont difficiles à expliquer » (Alexis Arette)

L'Indochine est une guerre de professionnels. Ils sont, de fait, des *engagés* avec un statut différent. Certains signent pour partir en Indochine, la plupart savent qu'ils n'y échapperont pas, d'autres encore pas du tout. Les raisons du départ sont très différentes d'un engagé à l'autre.

### 1.2.1 Ce qu'en disent des associations d'anciens combattants : un patriotisme parfois sublimé

« La jeunesse baigne encore dans l'histoire de France, enseignée dans les écoles depuis le début du siècle, même sous l'occupation allemande après 1940 : un petit Français qui vit dans les contraintes de cette occupation, rêve de la grandeur passée de son pays ». (François Goetz)

La volonté de défendre la mémoire du CEFEO, de présenter les combattants d'Indochine comme des jeunes enthousiastes prêts à lutter pour leur patrie donne, dans ce cas, une mémoire reconstruite pour des raisons politiques pour restaurer une image jugée ternie par les accusations de mercenariat, de bras armé du colonialisme. Le patriotisme de la génération d'après-Seconde Guerre mondiale ne semble pas constituer la raison majeure de départ en Indochine. Il est l'un des moteurs, mais la réalité semble moins lyrique.

Toutes les associations n'utilisent pas ce langage et restent d'ailleurs assez vagues sur ce thème compliqué des raisons de l'engagement des jeunes. L'auteur est François Goetz, président de la FNCV<sup>1602</sup> en 1999 et ancien d'Indochine :

« Il faut se remettre dans l'ambiance de l'époque. Après le désastre humiliant de juin 1940 [...], la fierté nationale renait en 1944/1945 avec les soulèvements de la libération et l'entrée en Allemagne d'une armée française renaissante. [...]. Après la période sombre de l'occupation étrangère, au milieu des difficultés du ravitaillement et de la reconstruction, la France aspire à reprendre sa place en Europe et dans le monde : l'amour-propre d'un pays a besoin de s'alimenter, sa jeunesse de s'exalter. C'est dans ce contexte que la plupart partiront en Indochine<sup>1603</sup>.

Les plus jeunes, qui sont aussi les plus nombreux, ont manqué, en raison de leur âge, les combats devenus légendaires de leurs aînés en 1944/1945 et souhaitent les égaler. D'autres ont participé à ces combats et continuent de suivre le drapeau tricolore. La jeunesse baigne encore dans l'histoire de France, enseignée dans les écoles depuis le début du siècle, même sous l'occupation allemande après 1940 : un petit Français qui vit dans les contraintes de cette occupation, rêve de la grandeur passée

<sup>1600</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>1601</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.

<sup>1602</sup> Fédération nationale des combattants volontaires.

<sup>1603</sup> Je souligne les passages très lyriques qui généralisent une explication que plusieurs vétérans rencontrés réfutent.

de son pays. Les premières unités du corps expéditionnaire, qui débarqueront en Indochine en 1945, seront d'ailleurs constituées d'engagés « pour la durée de la guerre plus de trois mois, contre l'Allemagne et le Japon ». [...]. La France rentre chez elle. Plus tard, les motivations des engagés deviennent classiques, symbolisées par les affiches des bureaux de recrutement : le patriotisme, le prestige de l'armée française modernisée, le goût de l'aventure et des voyages, la recherche d'un métier, les récits des anciens, l'ambiance familiale, les traditions régionales. Et, quelle que soit la raison de cet engagement, il est vite sublimé après l'arrivée du jeune soldat en Indochine. La fraternité du combat, les épreuves et les sacrifices partagés, la cohésion des unités, le choc d'une vie nouvelle au milieu de populations et de régions si différentes, font que chacun est généralement heureux et fier de servir en Indochine, dans ce pays de soleil et de couleurs, où il mène une vie d'homme au service d'une cause, loin de la grisaille de son adolescence. Il n'en sera que plus désarçonné, en rentrant en France, quand il ne sentira pas les préoccupations des siens ou de ses voisins à l'unisson, ce qui, souvent, le poussera à repartir : il a parfois l'impression de faire partie désormais d'un autre monde, de là les liens qui unissent « ceux d'Indo »<sup>1604</sup>. »

Ce texte apparaît sur le site Internet de la FNCV. Même si les motivations invoquées ne sont pas erronées en elles-mêmes, l'habillage du texte est typique d'une construction mémorielle, sinon héroïsante, du moins très patriotique, « sublimée »<sup>1605</sup>. Cette interprétation est très politique de jeunes combattants « exaltés » qui veulent égaler les anciens et se jette dans la guerre d'Indochine « heureux et fier de servir ». Ce genre de raisonnement est symptomatique d'une partie seulement des responsables associatifs du monde combattant. L'histoire à l'usage de la jeunesse future se doit d'être belle, au service d'une mémoire collective artificialisée qui dessert surtout la vérité historique et, par ricochet, ceux qui ont vécu le conflit. L'écart – réel – signalé en fin de texte, entre la population et l'armée d'Indochine à l'époque ne risque pas de se réduire avec cet embellissement mémoriel. Il ne faut donc surtout pas donner d'impressions moins glorieuses. Evoquant les raisons de cette guerre, l'auteur du texte écrit d'ailleurs un peu plus loin : « A la FNCV, nous acceptons toutes les convictions, dès lors que la défense de la France n'est pas en cause »<sup>1606</sup>. » C'est fermer la porte à toute autre interprétation, généraliser des contextes et des sentiments que tous les Français ne conçoivent pas dans un roman national. Évoquer d'autres raisons serait donc antipatriotique, irrecevable. Le récit doit être corseté par un patriotisme indispensable. Cela rejoint le processus de pensée de ceux qui refusent une histoire *négative* et parlent de repentance.

Le sujet est peu abordé par les associations sauf le contexte de départ et les raisons du conflit, parfois sujet à dithyrambe. Le site Internet de l'ANAPI évoque le départ d'une jeunesse déboussolée par la défaite de 1940, « la remise en cause et la dilution de nombreuses valeurs morales dont ils avaient été imprégnés ». Les jeunes engagés en 1945 partent défendre « l'intégrité et l'œuvre civilisatrice de l'empire colonial français »<sup>1607</sup> que souhaiterait le pays unanime (« Le Droit, reconnu comme tel par tous », c'est-à-dire le gouvernement, la presse). L'article ajoute, ce qui est la base victimaire du discours associatif dans les années 1990, en pleine affaire Boudarel : « C'est aussi en

---

<sup>1604</sup> En ligne : [https://site.fncv.com/biblio/conflits/indochine/indo\\_Francois\\_GOETZ/index.html](https://site.fncv.com/biblio/conflits/indochine/indo_Francois_GOETZ/index.html) (Consulté la dernière fois le 1er janvier 2022).

<sup>1605</sup> La vision du séjour est dans ce texte « sublimée » ce qui est très éloigné des témoignages.

<sup>1606</sup> *Ibid.*

<sup>1607</sup> Ce qui, là encore, diffère de beaucoup de témoignages plus partagés sur les motivations.

cela que leur sort fut exceptionnel. Aucun peuple dans l'histoire ne s'est ainsi comporté envers ses soldats, alors qu'ils remplissaient la mission qu'il leur avait confiée<sup>1608</sup>. » Le ton est délibérément manichéen et accusateur, l'analyse historique trop tranchée. La position des vétérans est bien plus complexe.

### 1.2.2 Ce qu'en disent les témoignages : une grande diversité de motivations

« Quand on s'engage dans la légion, on s'engage à aller dans n'importe quel territoire. Quand on avait signé, on savait pourquoi. A l'époque il y avait Madagascar et surtout l'Indochine<sup>1609</sup>. » (Marcel Baarsch)

Il faut distinguer les motivations des engagés, jeunes ou moins jeunes, de 1945 à 1954, en les répartissant en cinq catégories. Premièrement, les Français qui s'engagent sans l'expérience de la Seconde Guerre mondiale, nouveaux combattants vierges de toute expérience militaire, sont les plus nombreux ; puis les engagés de l'armée de Libération pour la durée de la guerre et/ou issus de la résistance, qui ont connu la guerre ou une forme de guerre qu'ils veulent poursuivre. Ensuite, ceux qui ont signé un engagement de trois ans avec un départ en Indochine comme passage obligé, davantage conditionnés par le *tour de départ* que par le volontariat direct. Certains d'entre eux prolongent ensuite, de six mois en six mois, leur présence en Indochine, pour des raisons très diverses. Puis le groupe des militaires de carrière, officiers et sous-officiers, dont une partie sort des écoles militaires, également sujets au tour de départ. Dernier groupe, ceux qui accumulent les séjours, militaires de carrière ou « rengagés » afin de repartir, avec des motivations particulières. Si chacun a ses raisons, des tendances se dégagent et il existe une base commune de celles qui incitent un jeune Français à prendre un engagement menant à l'Indochine.

#### 1.2.2.1 Le déclic qui déclenche l'engagement

« J'étais victime des belles affiches. » (Guy Ménage)

Les motivations des nouveaux combattants peuvent paraître simples, vues de l'extérieur ; en réalité, elles ne le sont jamais, sauf lors d'un conflit national où le pays est mobilisé pour se défendre comme lors des deux conflits mondiaux.

L'enjeu d'une expédition militaire est très différent des conflits nationaux, mondiaux, quand la mobilisation concerne tous les hommes valides et qu'il faut défendre sa terre. Il n'y a pas toujours une cause première, mais tout un faisceau de raisons qui se met en place ; de manière claire pour certains engagés, pour des motifs diffus et complexes pour d'autres, qui sont parfois difficiles à distinguer pour eux-mêmes, soixante-dix ans plus tard. Cependant, il existe souvent un

---

<sup>1608</sup> Prisonniers du Vietminh – Le départ de France. En ligne : [www.anapi.asso.fr](http://www.anapi.asso.fr) (Consulté la dernière fois le 1er janvier 2021).

<sup>1609</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

*déclat*, dont certains anciens d'Indochine se souviennent parfaitement et qui hâte une décision qu'ils auraient prise quelques temps plus tard. Alexis Arette donne plusieurs raisons. L'une d'elles déclenche une volonté de partir sous-jacente et déjà bien formée :

« J'avais été trop jeune pour participer à la guerre de 39-45. Mais j'avais un réel désir de me battre. J'avais été extrêmement motivé [...]. J'ai donc été volontaire. [...]. Mais les motifs de mon engagement sont difficiles à expliquer. J'aimais une très jolie fille qui semblait bien me le rendre. Nous nous sommes disputés je ne sais plus sur quoi, et j'ai décidé de la punir tout en m'éprouvant. En fait je crois bien que je cherchais un prétexte pour partir<sup>1610</sup>. »

Jacques Bouthier a un père militaire *bloqué* en Indochine. Seul homme de la famille, il prend son rôle très à cœur jusqu'au retour du père qui reprend ses droits, situation qui va l'inciter à s'engager :

« Il y a eu une circonstance quand même, c'est qu'ils mettaient en place la PM (préparation militaire) parachutiste. [...]. J'ai été breveté pré - militaire. La deuxième année, c'est moi qui m'occupais d'installer l'armement pour les tirs, les appareils radio et les parachutes. Quand mon père est arrivé, il y a eu un heurt. [...]. Et puis quand j'ai vu "Bataillon du ciel" au cinéma, ce film m'a galvanisé. Je voulais être para. Donc c'était l'aventure<sup>1611</sup>. »

C'est le cas également, pour André Laperle, qui a l'esprit militaire et un patriotisme tendu vers un engagement futur dans l'armée. Il a déjà effectué une PMS<sup>1612</sup> mais il faut déjà avoir un travail, priorité de l'après-guerre. L'inattendu retour du titulaire de son poste, une rétrogradation humiliante à ses yeux et la rencontre d'un camarade de retour d'Indochine le poussent à s'engager, ce qui était son intention à terme :

« J'avais obtenu un diplôme de dessinateur industriel projeteur, mais j'avais la place qu'occupait avant la guerre de 39, un monsieur qui avait été mobilisé, qui avait fait la guerre mais était revenu tuberculeux ; il avait été en sana, et en 1948, un beau matin, [...], le patron m'a dit "Laperle, vous passerez au bureau. Demain, ce n'est pas la peine que vous veniez". [...]. L'homme qui était à votre poste est sorti du sana ; il est marié, il a trois enfants, ce poste est à lui et on est obligé de lui redonner". [...]. Ça m'avait vexé. Un beau jour, j'ai rencontré au bal, un collègue de mon école qui avait deux ans de plus que moi, qui était militaire et rentrait d'Indochine. [...]. Il avait des galons, des médailles, il était parachutiste. On a discuté toute la soirée. [...]. Je lui raconte mon histoire et il me dit "de toute manière, le service militaire, il faudra que tu le fasses. Tu as déjà fait la PMS ; engage - toi et au moins tu choisiras". [...]. Et je suis devenu parachutiste<sup>1613</sup>. »

Un autre élément déclencheur décisif concerne les affiches de propagande. Cela semble très secondaire. Mais Jean-Pierre Chieulet s'avoue toujours, soixante-dix ans plus tard, « très frappé par une affiche de 1945 appelant les volontaires à venir chasser les Japonais occupant l'Indochine »<sup>1614</sup> (Figure n° 6). Il précise sa pensée dans le mail qui accompagne son questionnaire complété : « Elle est mon point de départ en Indochine et elle exprime sans ambiguïté ma motivation d'arrêter mes études pendant trois ans pour partir<sup>1615</sup>. » L'affiche met en scène avec une profusion de couleurs, avec le commentaire « Français... (en lettres patriotiques bleues – blanches – rouges) tu dois délivrer

<sup>1610</sup> Extraits du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>1611</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

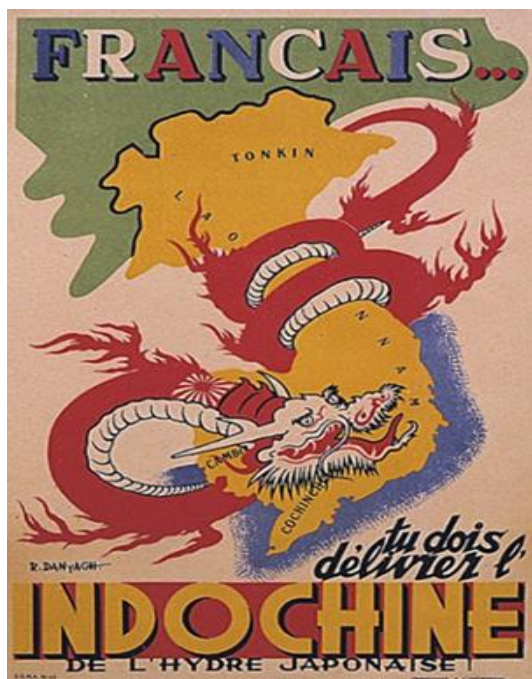
<sup>1612</sup> Préparation Militaire Supérieure.

<sup>1613</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>1614</sup> Questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, envoyé le 1er mai 2017.

<sup>1615</sup> Mail accompagnant le questionnaire, envoyé par Jean-Pierre Chieulet le 1er mai 2017.

l'INDOCHINE de l'hydre japonaise », le dragon rouge arborant le drapeau de guerre de l'armée impériale japonaise, enserrant l'Indochine (peinte en jaune bien entendu) pour l'étouffer.



**Figure n° 6 - Affiche du CFLN octobre 1943 ( Image envoyée par courriel par Jean-Pierre Chieulet, le 10 janvier 2019)**

Jean-Pierre Chieulet précise son parcours mouvementé, lors d'un entretien. Il est resté caché avec sa famille parce que son père, directeur d'école, est pourchassé comme FFI. Commencer des études aux Arts et Métiers après une jeunesse aussi déstabilisante n'est pas très motivant. L'affiche joue le rôle d'un appel qui résonne dans la vie d'un jeune Français cherchant un sens à son existence :

« En 1945, je ne sais pas trop où j'en suis [...]. Et il y a eu l'appel du large. J'avais envie de partir. Et puis l'histoire d'un de mes oncles, pendant la guerre, qui était dans la musique de la flotte et qui est resté bloqué en Chine. Tout ça a joué et puis cette affiche en couleur, qui est arrivée au bon moment ! J'ai voulu en prendre une en photo mais il n'y avait pas la couleur à l'époque, alors j'en ai fauché une. Et puis il fallait combattre les Japonais alors que Pétain avait donné l'autorisation aux Japonais d'entrer en Indochine ! Je me suis dit " je pars"<sup>1616</sup>. »

Pour Pierre Vigier, l'affiche apporte une solution : « Je me suis engagé en octobre 1951 ; j'avais 19 ans, j'avais quitté l'école deux ans auparavant. J'étais sans travail. Mon père voulait faire de moi un maçon, je n'en n'avais pas du tout envie. Et puis je voyais, ici et là des affiches " engagez-vous, rengagez-vous" pour la guerre d'Indochine, et un beau jour, je me suis dit " allez, j'y vais ! "<sup>1617</sup>. » C'est également une affiche située devant la gendarmerie qui décide Jean Maguet à s'engager, surtout pour la prime : « Un jour, je suis allé dans l'agglomération, je suis passé devant les locaux de la gendarmerie, et il y avait une grande affiche " Engagez-vous, rengagez-vous, prime d'engagement ". C'était la seule phrase, rien d'autre. Sur cette affiche, il y avait des uniformes d'armée en tout genre, aviateurs, marins, biffins. Moi, c'est la chose qui a tout déclenché. » Robert Drouilles signale également l'importance de « l'appel des

<sup>1616</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet chez lui, à Le Crès, le 29 juin 2017.

<sup>1617</sup> Extrait du documentaire « Engagez-vous, rengagez-vous » de Stéphane Boudy, *op. cit.*, 10.41 mn à 11.18 mn et de 17.20 à 18.03.

affiches de la gendarmerie pour s'engager dans l'armée coloniale »<sup>1618</sup>. Ces affiches attractives (Figure n° 7) n'ont pas toutes eu d'influence mais elles ont souvent incité au choix des parachutistes.



**Figure n° 7 : Affiche de recrutement des unités parachutistes en 1950 (Havas 1945 ; issu du Catalogue collectif de la Bibliothèque de Genève)**

William Schilardi signe son contrat le jour de ses 18 ans :

« Et là je me rappelle qu'il y avait toujours cette affiche qui était là : "bérets rouges", "commandos", "Indochine", "Corée", "engagez-vous"... comme on fait aujourd'hui. Le capitaine me voyait bien dans les parachutistes. On ne pouvait pas me prendre dans le service de presse. [...]. Je suis donc rentré chez les bérets rouges, je ne savais pas ce que c'était...parachutistes, commandos<sup>1619</sup>. »

Guy Ménage se dit, lui aussi, attiré par les belles affiches sur les parachutistes, parmi d'autres raisons : « Aller aux parachutistes, l'idée me plaisait bien ; j'étais « victime » des belles affiches ! Ça le faisait bien ! Je me souviens de cette affiche : (" ma fortune la gloire, mon domaine, la bagarre "), de très belles affiches en couleur<sup>1620</sup>. »

Au soir de sa vie, Serge Têtu s'est plusieurs fois posé la question de son engagement, preuve que cela ne tombe pas sous le sens. Il n'a pas vraiment tranché sur ce qui l'a poussé à partir. Mais l'intérêt supplémentaire de son témoignage est la réflexion qu'a probablement généré l'envoi du questionnaire quelques mois plus tôt. Il avait répondu alors, sans trop de détours mais sans expliciter sa pensée qui était en rapport avec son vécu de la Seconde Guerre mondiale : « Je suis parti en Indochine sur ma demande, pour essentiellement connaître un nouveau pays et surtout se battre sur place, compte tenu des sentiments de mon adolescence<sup>1621</sup>. » Quatre mois plus tard, sa réflexion a évolué et les raisons deviennent plus complexes. Il n'a pas trouvé une motivation, mais plusieurs, qui ont constitué le besoin de s'engager, puis de partir en Indochine et s'en est expliqué en entretien :

« C'est difficile à dire ; c'est une question que je n'arrive pas à résoudre moi-même. Qu'est-ce qui m'animait à l'époque ? On était nombreux de ma génération en 1947 à partir en Indochine pour l'aventure, et un peu plus que l'aventure, par patriotisme. En 1940, j'avais quatorze ans, j'ai suivi toute la guerre comme adolescent et à la fin, on était anti - allemand et patriote. Il y a un peu de ça,

<sup>1618</sup> Extrait d'un courriel de Robert Drouilles, reçu le 20 avril 2020.

<sup>1619</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi à Paris le 23 février 2018.

<sup>1620</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage chez lui, à Bayonne, le 14 février 2018.

<sup>1621</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018

il y a l'aventure, la camaraderie. Mais dire que tel ou tel sentiment m'animait, je ne peux pas dire<sup>1622</sup>. »

Ce sont ces arguments, intimes et profonds, qui l'ont motivé, auxquelles il faut rajouter l'ennui de l'après-guerre pour un jeune sans ressources. Ils sont semblables à ceux qui incitent Bernard Prin et bien d'autres à partir, raisons multiples et variées mais sans motivation claire, du moins soixante-dix ans plus tard : « Je n'ai jamais bien analysé là-dessus » reconnaît-il. La vie a passé et il accepte de revenir sur ce sujet compliqué dans ce dialogue familial à plusieurs voix :

Bernard Prin : « Fin 1945, j'étais étudiant, je venais de passer mon bac. C'était la fin de la guerre et je suis parti, je me suis engagé. J'ai passé un an en Autriche, en occupation, dans les chasseurs alpins. D'Autriche, on nous a rapatrié en France, je ne sais pas pourquoi, peut-être en prévision de l'Indochine, c'est possible. Je me suis engagé pour vivre, pour connaître la vie d'homme parce que j'étais “ un grand adolescent ” à ce moment. L'attrait de l'aventure ? ».

Patricia Stalder (sa fille) : « l'image de la 2<sup>ème</sup> DB ? ».

Bernard Prin : « Peut-être... connaître la vie des soldats qui sont remontés pour libérer le pays. Je n'ai jamais bien analysé là-dessus ; il y a peut-être un lien avec la guerre. Pour l'Indochine, j'étais désigné d'office, comme beaucoup d'autres, étant donné que j'étais engagé volontaire à la fin de la guerre, et que j'avais encore deux ans à faire. On a dit qu'il y avait des volontaires, il n'y en n'avait pas tellement, de vrais volontaires. C'étaient plutôt des gens dans mon cas ou bien d'anciens résistants<sup>1623</sup>. »

Plusieurs témoignages se rejoignent. Le contexte se prête à des motivations variées parmi lesquelles se dégagent l'aventure à vivre et le fait d'avoir un métier.

### *1.2.2.2 Echapper aux pesanteurs d'une sortie de guerre : « l'appel du large » ou quand l'aventure motive la majeure partie des combattants d'Indochine*

« Je ne suis pas parti en Indochine pour combattre qui que ce soit. Je recherchais l'aventure et les combats faisaient partie de cette aventure. » (Robert Schuermans)

En réalité, « L'appel du large », selon le mot de Jean-Pierre Chieulet, « l'aventure » pour Robert Schuermans, font partie des principales causes d'un engagement qui mène souvent en Outre-mer et de manière quasi-certaine en Indochine ; un idéal d'aventure pour oublier quatre ans d'occupation. C'est la principale raison évoquée dans les témoignages recueillis. On a déjà pu remarquer cette récurrence de la recherche d'une aventure lointaine, dans le faisceau des réponses précédentes ; elle est non seulement liée à la curiosité, l'envie classique de découverte d'un jeune homme mais également à l'envie de *bouger* après quatre années d'occupation privatives de libertés, de vraies vacances et de voyages qui étaient surtout de l'ordre du fantasme. De manière paradoxale lorsque l'on pense à un engagement militaire, c'est davantage cette envie de voyage en tant que plaisir d'une liberté retrouvée, que celle d'une aventure proprement guerrière.

Les engagés de l'après-Seconde Guerre mondiale, ont subi l'occupation allemande, dans la pénurie matérielle, alimentaire, sans vrais loisirs, confinés par le manque de liberté et d'espace,

---

<sup>1622</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette -sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>1623</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, sa femme, sa fille Patricia et son gendre François Stalder, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.



avec le ferme espoir que cette situation se termine vite. Ils veulent désormais changer de vie pour partir à l'aventure hors d'une Europe en ruines, profiter des opportunités pour voyager. Geneviève Laperle-Maudry a symboliquement attendu le jour de ses 21 ans pour s'engager et dépasser Montargis :

« Je voulais voyager ! C'était pour moi le moyen de le faire parce que mes moyens personnels et ceux de mes parents ne le permettaient pas et l'armée m'attirait un peu. J'ai sauté sur l'occasion quand j'ai lu sur le journal que l'on cherchait des jeunes filles pour partir en Indochine. J'ai pris mon crayon et j'ai postulé immédiatement. Huit jours après, je partais ! [...]. C'était vraiment pour voyager et aller à l'aventure ! Je voulais quitter la France, je voulais visiter le monde ! Vous savez, à 20 ans, je trouvais cela bien ; ce serait maintenant, je recommencerais<sup>1624</sup>. »

Pierre Latanne se souvient de son « envie d'aventure et d'exotisme<sup>1625</sup> », principale cause de son volontariat pour l'Indochine, d'une jeunesse confinée qui cherche à s'évader, y compris par le cinéma, citant, comme Jacques Bouthier, *Le bataillon du ciel*, un grand succès :

« On avait quinze ans à la libération, on n'avait jamais voyagé. On en avait très envie, d'autant que l'ambiance à la libération était malsaine. L'épuration, des gens arrêtés pour accusation de collaboration. Les gens étaient accusés le matin, fusillés le soir. Il y avait une telle pagaille en France à la libération et même après. J'avais d'autant plus envie de partir. Des films m'ont marqué comme *Aventures en Birmanie*<sup>1626</sup>; je rêvais de faire pareil. J'ai vu *Le bataillon du ciel*<sup>1627</sup> aussi, j'ai adoré<sup>1628</sup>. »

L'appel du lointain, mystérieux, presque inaccessible, la perspective de voyager et d'être utile en délivrant l'Indochine puis en la défendant, paraît un bon compromis, du moins au départ. C'est le cas de Jacques Penot qui s'engage aussi pour cette raison : « Par goût de l'aventure, avec le sentiment d'être utile pour une bonne cause. Aujourd'hui, je pense que c'est un gâchis<sup>1629</sup>. » « Au début, je croyais défendre un certain esprit de liberté qui m'avait été supprimé pendant quatre ans<sup>1630</sup> », se rappelle André Grelat. « J'étais jeune, je voulais voir du pays...et ça ne trahissait pas mes idées » résume Michel Cordelet<sup>1631</sup>. L'expression *voir du pays*, reprend en partie, et sans malice apparente, le slogan popularisé par les affiches de recrutement de la *Coloniale* des années 1930, « Engagez-vous, rengagez-vous, vous verrez du pays », devenu l'antienne du soldat plein d'amertume devant les vicissitudes moins idéales des réalités militaires. Moquée ou non, cette expression stéréotypée est répétée par Pierre Guillemot et Jacques Allaire. Parfois, il s'agit d'un espoir de réel « grand large ». Pour Guy Delplace, la marine ne peut que satisfaire ce genre de souhait :

« Curieux et avide de parcourir le monde, je suis tout d'abord intéressé pour partir sur la Jeanne d'Arc à la fois navire-école et bâtiment de guerre opérationnel, qui m'aurait permis de faire le tour du monde. [...]. N'ayant pas de place disponible je décide de me porter volontaire pour l'Indochine. [...]. C'est la curiosité qui m'a poussé à partir<sup>1632</sup>. »

---

<sup>1624</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>1625</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 3 septembre 2018.

<sup>1626</sup> Raoul Walsh, *Aventures en Birmanie*, film américain, Warner Bros, 1945, 142 mn.

<sup>1627</sup> Alexandre Esway, *Le bataillon du ciel*, film français, Pathé cinéma, 1947, 160 mn, film de guerre sur les SAS français en Bretagne, en juin 1944, d'après un roman de Joseph Kessel. Enorme succès avec 8.6 millions d'entrées.

<sup>1628</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Pierre Latanne, le 21 avril 2020.

<sup>1629</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>1630</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>1631</sup> Extrait du questionnaire de Michel Cordelet, reçu le 12 juillet 2017.

<sup>1632</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

Bien d'autres parlent seulement de liberté et l'aventure. « Oui, j'étais volontaire car j'avais envie d'aventure, de sentiments d'aventure et de recherche de liberté<sup>1633</sup>. » Ce sont toutes ces lectures qui m'ont donné envie d'aller voir ailleurs ! Je détestais la routine et je voyais mes copains de Tarbes ou de Rabastens préparer des examens, se marier, s'installer... L'horreur, quoi !<sup>1634</sup> » L'origine de leur vocation, l'*aventure*, ne coïncide pas toujours avec *guerre*, mais le lien apparaît attractif. Robert Schuermans l'assure avec nuance : « Je ne suis pas parti en Indochine pour combattre qui que ce soit. Je recherchais l'aventure et les combats faisaient partie de cette aventure<sup>1635</sup>. » Une partie de la jeunesse se sent *coincée* à tous les points de vue :

« Nous, les jeunes qui sommes partis en 1948, qui avions entre dix-huit et vingt ans, on sortait de l'occupation. L'occupation, pour des adolescents, ça a été épouvantable ! Comprenez, on ne pouvait rien faire. Il n'y avait rien à bouffer, pas de distractions, rien à faire, plus la menace du STO. On était trop jeunes pour le maquis, trop jeunes pour essayer de filer en Angleterre par l'Espagne. On était coincé et on ne pouvait pas bouger. Donc on avait une soif d'aventures. L'armée représentait une aventure. Je m'étais engagé avec mon copain Franck, qui habitait Salviac, et on est parti tous les deux sans vraiment aucune connotation politique. On partait à l'aventure<sup>1636</sup>. »

Le contexte les aide grandement. Les jeunes ne s'imaginent pas, même au début des années 1950, que l'aventure guerrière en Indochine soit autre chose qu'un jeu dans un pays exotique.

Le 8 mai 1945 représente donc une libération dans tous les sens du terme. Après six ans de guerre dont quatre ans d'occupation, dans « les lendemains qui déchantent »<sup>1637</sup>, il faut fuir la médiocrité du pays, du chômage, d'une société qui aspire surtout à son confort. Le contexte économique difficile de l'après-guerre n'est pas enthousiasmant pour un jeune Français. Le travail est rare et mal payé, sans grande perspective de formation ni d'avancement à court terme. Le tout dans une France en reconstruction, obligée d'utiliser des tickets de rationnement jusqu'en 1949, comme si la guerre n'était pas terminée. Pierre Bardin rappelle que « le travail manquait à l'époque »<sup>1638</sup>. L'armée assure sa place de pourvoyeuse d'emplois, où les jeunes pensent apprendre un métier avec un statut social qui reste prestigieux malgré l'humiliation de 1940. Guy Chalençon parle autant de « promotion sociale » que de voyage comme raisons d'engagement. Le militantisme semble loin de ses préoccupations, à cette époque de sa jeunesse : « A 18 ans, on ne part pas pour un idéal social ou politique à 16 000 km de la France<sup>1639</sup>. » C'est le cas de Pierre Schoendoerffer. Il n'a pas du tout l'esprit militaire mais rêve de voyages, d'aventures. Il pense concilier ce besoin avec sa passion du cinéma dans l'armée. Le seul organisme qui recrute un débutant s'appelle le Service Cinématographique des Armées (SCA). Ayant lu deux articles du Figaro qui évoquent le travail

---

<sup>1633</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>1634</sup> En ligne : <https://www.francebleu.fr/les-conversations-fecondes-de-jacques-chancel> (Consulté le 10 février 2022).

<sup>1635</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>1636</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans chez lui, à Saint-Pierre-Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>1637</sup> Expression de Philippe Buton, *Les lendemains qui déchantent*, Paris, Presses de Science-Po, 1993, 352 p.

<sup>1638</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Bardin, reçu le 26 mai 2017.

<sup>1639</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon, reçu le 20 avril 2017.

des opérateurs en Indochine, le jeune homme se porte volontaire, parce qu'il part à l'aventure et va apprendre un métier<sup>1640</sup>.

L'autre avantage de l'emploi est l'attractivité de la solde. Peut-on dire que certains membres du CEFEO sont également là pour l'argent ? Oui, très probablement pour une partie d'entre eux. Mais ce n'est pas du mercenariat. La guerre est souvent une abstraction lorsqu'elle se passe dans un pays lointain ; un séjour, c'est le temps pour eux d'économiser sur une solde régulière et de reprendre leur activité ou un projet au retour, sans forcément penser aux risques. Robert Drouilles n'a pas eu le choix. Il doit subvenir aux besoins de sa famille : « Je me suis engagé à 17 ans pour combattre les Japonais dans le Pacifique. Mais pas seulement. C'était l'été 1945. La France était encore complètement désorganisée. J'étais à charge de mes parents. Mon père ne pouvait reprendre son travail et moi, mes études. En entrant dans l'armée, je soulageais ma famille<sup>1641</sup>. » René Laroche cite également cette raison d'avoir à nourrir ses frères et sœurs et de devoir travailler. L'armée apporte un métier en même temps qu'il représente, à ses yeux, le prestige et l'envie : « Je travaillais pour mes frères et sœurs ; eux allaient à l'école, moi, à 14 ans, il fallait que je travaille ! J'ai réussi à entrer à l'école d'horlogerie et puis j'ai connu ma future épouse en usine. J'ai fait deux ans de préparation militaire, dans l'idée de partir. J'aimais l'armée, c'est tout. [...]. A l'époque, avec l'armée, j'avais un métier<sup>1642</sup>. »

La prime d'engagement motive les jeunes désargentés. Louis Simoni travaille depuis l'âge de 14 ans à Marseille. Sa famille d'émigrés italiens vit chichement. « J'ai pris la décision de m'engager pour pouvoir aider mes parents ». Il précise : « On avait une prime d'engagement. Ça me faisait rêver pour mes parents et la solde pour l'Indochine était beaucoup plus importante. Avant de partir, on nous a demandé si on voulait léguer de l'argent à la famille pour ne pas tout garder, et j'ai fait le partage, moitié à mes parents, moitié pour moi. Ça les a aidés à sortir de l'ornière. Cela a été une raison de mon engagement<sup>1643</sup>. »

Il existe aussi des circonstances qui incitent au départ. L'activité de l'entreprise dans laquelle Marcel Baarsch travaille, décroît début de 1949 ; l'engagement militaire est la solution :

« Le patron électricien qui m'employait et qui m'a appris le métier (dans le bâtiment) avait un peu moins de chantiers et moi, j'avais envie de voir un peu plus loin. N'étant pas encore naturalisé français, il me restait la Légion étrangère. [...]. Et bien entendu cela impliquait un voyage que de toute façon je n'aurais pas eu les moyens de me le payer et bien entendu, ce voyage impliquait les risques de laisser la peau, principalement à la Légion. À 18 ans je n'étais pas du tout au courant des problèmes coloniaux de l'époque et " je m'en foutais ". J'avais envie de voir du pays<sup>1644</sup>. »

C'est également pour ne pas retourner dans son ancien emploi que Marcel Reybillet s'engage. Issu d'une famille de paysans du Jura, avec dix enfants, il se retrouve ouvrier dans les chemins de fer à 16 ans. A vingt ans, il prend un blâme avant de partir au service militaire dans les parachutistes :

« A la fin de la formation, je m'engage en 1952. S'engager signifie aller en Indochine ! Il y avait des cadres qui avaient fait, les uns la Corée, les autres l'Indochine qui n'était pas encore très dure. Alors ils m'ont dit, " tu t'engages et on y va ! ". J'étais un peu désorienté et je ne voulais pas retourner aux

---

<sup>1640</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer*, CNRS éditions, 2012 ; Bibli 2015, pp. 21-23.

<sup>1641</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>1642</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>1643</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>1644</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch chez lui, à Chens-le-Pont, le 19 janvier 2018.

chemins de fer. L'Indochine, c'était l'aventure !<sup>1645</sup>. »

Pour ceux qui travaillent déjà, joindre les deux bouts est difficile. En 1951, Jean Maguet gagnait 600 francs par mois, une vie difficile de travailleur agricole, lorsque son patron décide de se passer de ses services. L'argumentaire d'une affiche le décide à s'engager :

« Je suis arrivé sur une charnière de modernisme. Les premiers tracteurs arrivaient. [...] Il y avait une grande affiche : « engagez-vous, rengagez-vous, prime d'engagement ». A l'époque, si ma mémoire est bonne, c'était 2400 ou 2600 francs. Et moi, je touchais, à ce moment-là, 600 francs de salaires par an. [...] C'était ma perspective d'avenir en France à ce moment-là. En une signature, je me faisais quatre fois mon salaire d'une année<sup>1646</sup>. »

Le contexte de l'après-1945 pèse avec ses dangers sociaux et une mauvaise ambiance, que ce soit au niveau de la situation du pays, au niveau de son environnement social ou au niveau familial. Michel Bassot estime que s'il ne s'engage pas, sa vie risque de mal tourner : « J'ignore pourquoi je me suis engagé pour l'Indochine, mais je devais quitter la France sinon je serais devenu un voyou<sup>1647</sup>. » William Schilardi pense à l'armée pour échapper à la maison de correction : « D'un tempérament fugueur, j'ai demandé mon émancipation à l'âge de 18 ans pour sortir de la maison de correction et pour rejoindre l'armée ». Mais il veut aussi faire ses preuves : « Je pense que la raison de mon départ était plutôt due à l'incompréhension de mon père devant mon désir de devenir reporter-photographe<sup>1648</sup>. » Pour beaucoup, le contexte familial qui se révèle pesant en ces lendemains de guerre avec des familles recomposées et cette envie de faire sa vie. Gérard Brett s'engage à 17 ans et demi sur un coup de tête après avoir entendu une remarque blessante de sa mère au repas du soir, sur son incapacité à trouver du travail : « Tu ne travailles pas, tu ne manges pas<sup>1649</sup> ! ». C'est aussi ce qui incite Roland Py à intégrer l'armée : « J'étais effectivement volontaire. Au retour de la guerre, mon père s'est remarié et m'a fait sortir de l'orphelinat pour intégrer son nouveau foyer. Je ne faisais pas bon ménage avec ma belle-mère. Là a surgi l'idée de m'engager dans la légion étrangère<sup>1650</sup>. » Pierre Bonny vit un contexte familial complexe. Comme il doit faire son service militaire, pourquoi ne pas s'engager ?

« Je me suis retrouvé dans l'armée parce que j'ai vécu dans une famille qui n'était pas exactement la mienne. Il y avait eu des décès et des remariages, c'était une famille recomposée et lorsque j'ai atteint l'âge de 17-18 ans, il y a eu des accrochages, des mésententes, et un jour, je suis parti ! J'ai voulu tenter ma chance. Quand on a 18 ans et qu'on n'a pas de moyens financiers, qu'est-ce que l'on fait ? On devance l'appel. [...] Mais ce que j'ai découvert par la suite, c'est que comme j'avais souscrit un engagement de trois ans, j'étais automatiquement désigné pour partir en Indochine<sup>1651</sup>. »

Guy Gantheret ne voit pas d'autre solution que l'engagement : « Je me suis engagé en juin 1946, pour des raisons surtout familiales, un différend avec mon père. A l'époque, il n'y avait pas de choix, c'était l'armée ou les mines de charbon dans l'Allier, c'est tout<sup>1652</sup>. » Enfin, en 1951, François-Xavier Heym

---

<sup>1645</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnaz-la-Montagne, le 24 mai 2017.

<sup>1646</sup> Extrait du documentaire « Engagez-vous, rengagez-vous » de Stéphane Boudy, *op. cit.* ; de 11.30 mn à 13 mn et de 17.20 à 18.03.

<sup>1647</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>1648</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>1649</sup> Cité dans Raphaël Delpard, *Les rizières de la souffrance*, Sayat, éditions De Borée, 2014, 330 p. ; p. 48.

<sup>1650</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>1651</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>1652</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-Sur-Saône, le 10 août 2017.

est déjà engagé depuis trois ans. Il est autorisé à préparer l'ESMIA, mais au fil des mois, « l'ambiance détestable » le dégoûte ; il accélère volontairement son départ :

« Je suis volontaire, en quelque sorte, car je suis dégouté de l'attitude de mes collègues qui préparaient, au lycée Hoche de Versailles, pendant l'année scolaire 51-52, l'examen d'entrée à St Cyr. Il y avait un sursis au départ pour les T.O.E. mais ils avaient la peur d'échouer, qui entraînerait un départ pour l'Indochine. Vu l'ambiance détestable, j'ai volontairement échoué. J'ai expès rendu copie blanche<sup>1653</sup>. »

### 1.2.2.3 Participer à l'effort national par patriotisme : l'appel de la grandeur et des servitudes militaires

« J'avais ce sentiment que la guerre était un examen de passage pour ma génération<sup>1654</sup>. » (Pierre Schoendoerffer)

L'engagement volontaire, en 1945 comme en 1954, est suscité par une dose de patriotisme et par un intérêt pour l'armée qui, davantage qu'une quelconque « brutalisation » née de l'occupation allemande, tient à l'envie de faire ses preuves, pour ceux qui n'ont pu combattre pendant la Seconde Guerre mondiale. L'Indochine est d'abord l'occasion de se mesurer à soi-même.

Il s'agit pour eux d'éprouver leur patriotisme, l'esprit du devoir : « J'étais volontaire pour l'Indochine par patriotisme, pour rétablir l'ordre », assure Henri Knoppik<sup>1655</sup> ; assumer « Le goût de l'armée », comme le disent, avec plusieurs de ses pairs, Guy Chalençon<sup>1656</sup>. Le manque de travail du début des années 1950 l'incite à être volontaire ; mais il ajoute : « Je me suis engagé par vocation et je suis parti en Indochine. J'ai toujours aimé l'armée<sup>1657</sup>. » Antoine Mocellin veut « faire (son) devoir de Français »<sup>1658</sup>. René Laroche parle de « devoir de militaire »<sup>1659</sup>, Jean Goriot « était volontaire et voulait servir (son) pays »<sup>1660</sup>. En 1954, Jacques Peyrat s'engage pour l'Indochine en même temps que Jean-Marie Le Pen, « pour la patrie », et « pour défendre la Nation et ses territoires », pourtant bien conscient en 1954, que « la guerre était perdue pour la France »<sup>1661</sup>. Robert Servoz s'engage « par esprit patriotique », ajoutant avec ironie « au début j'étais un fanatique »<sup>1662</sup> ! Son attitude rejoint celle des Français trop jeunes pour combattre pendant la Seconde Guerre mondiale qui veulent *faire leur part*. Ainsi Jacques Saubion, volontaire en 1951, a-t-il hâte de participer à cette aventure : « J'étais volontaire pour partir en Indochine. Les études ne m'intéressaient plus beaucoup et j'avais peur que la guerre se termine sans moi<sup>1663</sup>. » Alexis Arette s'engage en 1950. Il ne pensait pas faire carrière dans

---

<sup>1653</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>1654</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu 1954-1992, de la bataille au film*, op. cit., p. 119.

<sup>1655</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik le 1er février 2020.

<sup>1656</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon, reçu le 20 avril 2017.

<sup>1657</sup> Extrait du questionnaire de Jean Bardin, reçu le 26 mai 2017.

<sup>1658</sup> Extrait du questionnaire d'Antoine Mocellin, reçu le 18 mars 2017.

<sup>1659</sup> Extrait du questionnaire de René Laroche, reçu le 16 août 2018.

<sup>1660</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>1661</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>1662</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>1663</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

l'armée. « Mais je désirais m'éprouver, et montrer que ma génération valait celle des anciens<sup>1664</sup>. » Ce besoin d'affronter un danger effleuré pendant l'occupation devient nécessaire. Pour les jeunes Français d'origine étrangère, trop jeunes pour combattre contre les Allemands, l'argument est aussi la reconnaissance envers la France qui a accueilli leurs parents, lesquels les ont élevés dans ce sentiment. Cela participe donc au volontariat de William Schilardi :

« Mes parents sont arrivés en France en 1922, pour fuir le fascisme naissant de Mussolini. L'Italie était alliée à l'Allemagne, et enfant, j'ai subi la xénophobie des Français, qui nous traitaient de ritals. Je suis (pourtant) né à Saint Cyr l'Ecole en 1933. [...]. Étant fils d'immigrés italiens, j'étais rejeté par certains parents et certains enfants. [...]. Mes parents me demandaient souvent d'aller chercher du pain avec les tickets de rationnement, plusieurs fois des personnes dans la queue m'ont demandé repartir en arrière (" Rital, tu viens manger notre pain !") et lorsque arrivait mon tour, il n'y avait presque plus de pain. [...]. Mes parents m'ont inculqué le sens du devoir vis à vis de la France<sup>1665</sup>. »

Louis Simoni, autre fils d'immigré italien, ne subit pas les mêmes vexations dans une Marseille cosmopolite. Mais lui aussi s'engage en partie « pour remercier la France d'avoir recueilli (ses) parents en 1929 après avoir fui les exactions du fascisme de Mussolini » :

« La deuxième raison de mon engagement dans la marine, c'est que j'avais un engagement moral avec la France. Car la France avait accueilli mes parents, leur avait, tant bien que mal donné à manger. Ils ont souffert, bien sûr, pour avoir un logement. Mais j'avais ce devoir moral. C'était une autre raison de mon engagement. [...]. Moi j'étais né en France, j'étais Français. Je ne me considérais plus comme Italien<sup>1666</sup>. »

Le Suisse Marcel Baarsch s'est engagé dans la légion étrangère. Édouard Terzian est fils d'un directeur d'école arménien et francophile qui a fui le génocide de 1915 et rejoint la France en 1923. Cette histoire familiale décide de son « orientation<sup>1667</sup>. » Ce sera la résistance, Saint-Cyr, la légion et l'Indochine en 1950 : « Avec la légion, c'est le chemin le plus court et le plus rapide pour partir en Indochine. Je pense que c'est aussi la meilleure façon pour moi de payer mon tribut... devrait-il, au besoin, être celui du sang<sup>1668</sup>. »

#### 1.2.2.4 L'engagement politique : la défense de l'Indochine et la lutte contre le communisme...

« Cette guerre avait pour objectif d'éviter que les trois pays (Vietnam, Laos, Cambodge) ne tombent sous la férule communiste, ce qui malheureusement fut le cas » (Jacques Bonnetête).

Mais à côté de ces raisons pratiques ou personnelles, il existe bien, pour certains engagés, une motivation plus politique directement liée à la situation en Europe. À la volonté première de lutter en Indochine pour la conserver à la France succède la nécessité de la préserver de toute domination communiste, en pleine guerre froide.

Ce sont, la plupart du temps, des positions que défendent bien des dirigeants d'associations

---

<sup>1664</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>1665</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi à Paris le 23 février 2018.

<sup>1666</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>1667</sup> Edouard Terzian, *Grand écart. Parcours d'un Saint-Cyrien atypique*, Paris, Indo Editions, 2007, 363 p. ; p.21.

<sup>1668</sup> *Ibid.*, p. 63.

d'anciens combattants d'Indochine. La rigueur historique oblige à rappeler que la mémoire de la guerre d'Indochine reste très politisée et que les arguments avancés peuvent provenir de mémoires reconstruites dans un langage plus officiel pour rester dans la ligne de certaines associations. Notamment lorsque l'on évoque le communisme ! Ce n'est pas un reproche à l'égard des vétérans qui ont répondu aux questions. Doit-on croire en leur motivation politique comme déclencheur d'engagement alors que peu de jeunes sont, à l'époque, au courant de la situation en Indochine et de ses enjeux idéologiques ? Il est préférable de penser à leur sincérité car ils n'ont rien à gagner ni à perdre dans ce genre de travail de mémoire. Pendant les entretiens, les réponses aux questions de motivations fusent dans un langage libre, vif et sans arrière-pensées. Il existe, certes, des nuances. Le but est plutôt, à l'époque, pour certains vétérans, non de défendre une colonie, mais de défendre des États associés, ce qu'assure Francis Agostini (« J'étais volontaire par goût de l'aventure et pour défendre l'Indochine et les États associés<sup>1669</sup> »), ou leur population (« Pour protéger le peuple vietnamien, à l'époque<sup>1670</sup> ») pour Paul Burgau, les deux témoins étant des dirigeants d'associations combattantes. La défense de l'Indochine française est l'un des arguments largement évoqués. Elle est, pour une partie des combattants de l'époque, *La France* ou du moins, son prolongement en Asie. Il faut tout d'abord reprendre et conserver l'Indochine à la France. C'est l'avis de Bernard Gaudin en 1951 : « L'Indochine, c'était la plus belle colonie de la France. Et je me suis dit, à l'époque, qu'on allait essayer de la récupérer. J'y pensais beaucoup<sup>1671</sup>. » Jacques Allaire reconnaît que ces raisons ne sont pas si simples quand on a vingt ans : « Au début pour la conserver, mais je ne comprenais pas grand-chose<sup>1672</sup>. » Bernard Prin part avec son unité après l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946. Il pense « pacifier le pays », défendre ce territoire que la France a développé et « rétablir la présence française qui avait servi à ce pays à sortir du Moyen Age »<sup>1673</sup>.

La lutte contre le communisme est plus rarement invoquée dans le faisceau des motivations, pour expliquer l'engagement ou/et le volontariat pour l'Indochine. Cette raison existe ; elle vient essentiellement de vétérans qui ont connu la seconde partie de la guerre d'Indochine, à partir de 1950, quand le contexte de guerre froide est plus pesant et le caractère communiste de la RDV connu. L'argument est presque systématiquement employé par les dirigeants d'associations combattantes. André Laperle fait le lien entre cette raison et la précédente en affirmant qu'il s'engage « pour redonner à la France sa belle colonie et lutter contre le communisme »<sup>1674</sup>. André Grelat, président de la FAITOE, l'exprime plus longuement et relie son refus du communisme à celui qui l'a animé contre le nazisme sous l'occupation, détestant l'idée de dictature : « J'étais engagé volontaire donc j'ai été informé le jour de la signature du contrat, que j'aurais à effectuer un séjour d'au

---

<sup>1669</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>1670</sup> Extrait du questionnaire de Paul Burgau, reçu le 4 mai 2017.

<sup>1671</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>1672</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>1673</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>1674</sup> Extrait du questionnaire d'André Laperle, reçu le 21 décembre 2016.

moins 18 mois outre-mer, sachant bien que la destination était l'Indochine. [...]. Pour les Allemands, l'affaire semblait classée ; restaient les communistes et là, il fallait aller les chercher. Donc après réflexion, partir dans l'armée et aller en Indochine<sup>1675</sup>. » Pierre Dissard, président de section d'Arlanc (Puy-de-Dôme) à l'UNC, estime qu'à l'époque, c'était : « Pour connaître du pays et combattre le communisme, défendre l'intérêt de la France qui apportait aux Indochinois culture et bien-être. On pensait réussir. J'étais volontaire pour lutter contre le communisme (les massacres de Staline - l'oppression de la Chine avec Mao)<sup>1676</sup>. » Il ajoute un peu plus tard en entretien : « Après la guerre, il fallait lutter contre le communisme. On était très anticommunistes. Et on avait tout à fait l'impression qu'en Indochine, on défendait cette idée-là<sup>1677</sup>. » André Barrère, président départemental de l'ACUF Creuse, précise le lien entre les phases évolutives du conflit et celles des motivations pour en arriver à la volonté de lutter contre la « dictature communiste » :

« Au début, c'était pour combattre pour la liberté. Je le pense toujours aujourd'hui ; j'ai horreur des dictatures. En 1945, c'était le retour de l'armée française pour rétablir l'autorité de la France que les Japonais avaient complètement anéantie en massacrant nombre de Français. Puis a existé le rétablissement pour certains nostalgiques d'une autorité "genre colonial". Cette vision des choses n'a pas duré étant donnée la situation mondiale. En réalité, le monde était divisé en deux blocs, c'était la guerre froide. Il est vite devenu évident que cette guerre n'était pas du tout une guerre coloniale mais une guerre de défense du monde libre contre la dictature communiste<sup>1678</sup>. »

D'autres témoins, sans responsabilité associative particulière, tiennent le même discours. Raymond Zeganadin, né à Phnom Penh est, avec son frère Henri, l'un des rares témoins issus des Français d'Indochine. Leur hostilité au communisme est logiquement très importante, ayant assisté aux exactions de l'année 1945, aux attentats qui suivent et aux guerres jusqu'à la chute de Saigon en 1975. Appelé en 1948 au titre de service militaire dans la police préfectorale de Saigon, Raymond Zeganadin s'engage ensuite et ne quitte l'Indochine qu'en 1956. Il ne fait pas de mystères de ses raisons de l'époque : « A Saigon, nous étions tous prêts à en découdre avec les cocos<sup>1679</sup>, vues les atrocités commises à cette époque<sup>1680</sup>. » Idem pour Jean-Louis Foulet :

« Je ne sais pas, cela représentait l'exotisme, les voyages. Mais à aucun moment de cette époque, je n'ai fait le rapprochement avec une guerre, les risques et son objet, c'est venu progressivement. Nous devions empêcher le communisme de se développer, il fallait l'arrêter. A cette époque, nous étions "intoxiqués" par ce que représentait le communisme ; la fin des libertés, de notre culture, celle que nous pensions avoir imprimé chez les Vietnamiens<sup>1681</sup>. »

Paul Esclasse, parle lui aussi de « défense (des territoires indochinois) contre le communisme »<sup>1682</sup>, comme Pierre Piron (« Nous aidions ce pays à se construire militairement et à résister contre l'invasion de la dictature communiste<sup>1683</sup>), et Jacques Saubion : « A titre personnel, l'aventure, mais aussi pour préserver ce pays de l'emprise chinoise, siamoise et, progressivement, du communisme qui, avec Mao Tsé

---

<sup>1675</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>1676</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>1677</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi, à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>1678</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>1679</sup> Souligné dans le texte par son auteur.

<sup>1680</sup> Expression soulignée dans l'extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>1681</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>1682</sup> Extrait du questionnaire de Paul Esclasse, reçu le 9 mai 2017.

<sup>1683</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.



Toung déferlant sur la Chine jusqu'à nos frontières<sup>1684</sup>. » Sans parler d'une réelle intention idéologique sous-jacente, Michel Tonnaire ne voit pas d'autres solutions que de s'engager : « Je me suis engagé et tout était dans la logique des choses. Mettez-vous à la place d'un jeune de 18 ans, en 1952<sup>1685</sup> ! »

Mais ces raisons politiques sont minoritaires dans le panel de vétérans étudié. Chacun se défend de pensées *colonialistes*, argumentation née de la réputation de ce conflit et du slogan de *sale guerre* qui s'est ancré dans une partie de la société. Les soldats du CEFEO sont alors des *mercenaires* défendant le colonat<sup>1686</sup>. Jacques Massu, en 1974, à l'époque où ces images ont cours, tient à rappeler les valeurs des officiers du Groupement de la 2<sup>ème</sup> DB :

« Ils ne sont (pas) des prétoriens ; Ils sortent du peuple et partent secourir leurs compatriotes en grand danger. Ils vont, comme ils l'ont fait en Métropole, soutenir les droits de leur patrie, que d'autres grandes nations cherchent à évincer, et défendre l'œuvre que leurs pères ont créée. Ils ne sont pas pour autant des "colonialistes", mais de simples patriotes, [...] qui sentent combien il est nécessaire de continuer à lutter aux côtés de chefs prestigieux auquel ils doivent des heures exaltantes<sup>1687</sup>. »

Il faut également constater que les volontaires pour l'Indochine ne le sont pas tous ou ne partent pas la fleur au fusil. Ce sont les obligations du métier militaire ou un volontariat plutôt forcé pour renouveler les effectifs.

#### 1.2.2.5...*Et d'autres raisons très disparates qui ne doivent rien à l'enthousiasme de partir*

« Je suis parti en Indochine, tout simplement parce qu'on m'y a envoyé<sup>1688</sup> ! » (André Fabiano)

Cette réponse en forme de boutade d'André Fabiano rappelle qu'un militaire obéit aux ordres et qu'il suit d'abord son unité. Cette évidence doit pourtant être évoquée car, si l'on explique que *l'Indo* est une guerre de professionnels, cela ne signifie pas que chacun ait été volontaire ni que les membres du CEFEO aient compris et admis le sens de celle-ci. L'histoire épique de l'Indochine affirme que les jeunes Français se sont engagés pour combattre le communisme en Indochine. La mémoire individuelle permettent de ramener les motivations très diverses à leur juste mesure.

Une partie des jeunes engagés de la fin de la Seconde Guerre mondiale et de ceux qui ont suivi n'ont pas eu de question à se poser puisqu'ils suivent le mouvement de leur unité. C'est un *volontariat obligé* pour lequel une partie d'entre eux, seulement, s'enthousiasment. Ils s'y attendent généralement, sauf ceux de l'armée de Libération, un peu pris de cours dans l'été 1945. Un militaire est là pour servir et protéger son pays. Il ne part pas forcément pour faire la guerre par amour supposé du combat. Ainsi André Barrère, qui défend aujourd'hui la mémoire combattante d'Indochine et se dit très fier d'y avoir participé, n'était-il pas impatient de partir : « Je

---

<sup>1684</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>1685</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.

<sup>1686</sup> Ce cliché et ce terme ne sont plus employés aujourd'hui.

<sup>1687</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, op. cit., p. 238.

<sup>1688</sup> Extrait du questionnaire d' André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

m’y attendais mais je n’étais pas volontaire car il n’est jamais bien agréable de faire la guerre<sup>1689</sup> ! » Il faut également compter avec l’impétuosité de la jeunesse que l’on regrette très vite. Henry Clémens ne s’est jamais plaint d’un engagement dans l’armée qu’il désirait depuis son adolescence, mais son envie de jeune homme rêvant d’aventures l’a incité à se porter volontaire un peu rapidement :

« Désirant faire une carrière militaire, je m’étais engagé pour trois ans et avais rejoint le 25 octobre 1945, le 4<sup>ème</sup> Hussards pour y faire mes classes, affecté au Peloton d’élèves Brigadier. Fin novembre, je fis l’erreur de répondre à la demande de volontaires pour l’Indochine avant la fin du Peloton. Mon empressement à répondre à cette demande relevait certainement de l’inconscient ; du regret de n’avoir rien fait durant le récent conflit<sup>1690</sup>. »

Comme André Fabiano, beaucoup de soldats partent parce que leur unité est envoyée en Indochine. Joseph Koeberlé s’est engagé « au titre de l’école des sous-officiers de Strasbourg. A la sortie, je me suis trouvé affecté dans un bataillon de paras. Ce bataillon est parti en Indochine, et moi avec »<sup>1691</sup>. Roland Py ne s’est pas engagé dans la légion étrangère pour se poser ce genre de questions : « Un légionnaire s’engage pour mille motifs mais il s’engage surtout pour servir. Alors il ne se pose pas la question et n’a pas à s’en poser. Il va où le commandement l’envoie et il fait ce que ses supérieurs lui demandent de faire. Donc au début, je n’avais aucun sentiment bien formé<sup>1692</sup>. »

Pour d’autres, en particulier ceux effectuant leur service militaire, être volontaire pour l’Indochine est, certes, un appel de l’aventure mais en grattant un peu le vernis des raisons, on s’aperçoit que l’une des grandes motivations évoquées est déjà d’éviter l’ennui d’une vie de caserne répétitive sans intérêt et de poursuivre son engagement hors de la Métropole avec une solde plus importante. Henri Mazoyer fait son service militaire et s’ennuie en Algérie. Quand des officiers viennent demander des volontaires pour l’Indochine, il est séduit par l’envie de voyager, d’apprendre un métier aux frais de l’État ; alors, pourquoi pas l’Indochine :

« Au bout de 6 mois de service militaire en Algérie, il est venu des officiers à la caserne qui ont demandé s’il y avait des volontaires pour l’Indochine. Mais il fallait faire un engagement de 6 mois. [...]. Une fois sur place, je me suis rengagé deux ou trois fois, pour six mois puis pour un an. Je n’avais pas de métier et on était dans un “trou” dans le sud de l’Algérie...pas de perspectives, rien...alors, je me suis dit que peut-être dans l’armée, je voyagerais un petit peu [...]. C’était un peu pour l’aventure, mais je ne savais rien sur l’Indochine<sup>1693</sup>. »

Bernard Gaudin veut absolument « éviter l’instruction des bidasses peu exaltante »<sup>1694</sup>. Pour Serge Têtu, « comme militaire, la vie de caserne n’avait rien d’amusant et il était plus agréable de rejoindre de futurs camarades et de connaître de nouveaux pays »<sup>1695</sup>. Un peu plus tard, en entretien, il complète cette raison de circonstance, liée à son statut de jeune engagé au 8<sup>ème</sup> Zouaves à Rabat : « J’ai été volontaire pour l’Indochine, pour les deux séjours d’ailleurs, parce qu’en France et même au Maroc, la

---

<sup>1689</sup> Extrait du questionnaire d’André Barrère, *op. cit.*

<sup>1690</sup> Extrait du questionnaire de Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>1691</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>1692</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>1693</sup> Entretien de l’auteur avec Henri Mazoyer, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 19 mai 2017.

<sup>1694</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>1695</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

caserne, ce n'est pas ce qu'il y a de plus drôle. Je n'étais pas obligé d'y aller mais au niveau d'un petit sergent, à l'époque, qu'est-ce qu'on fait : on fait de la chaux ou une coupe de bois à longueur d'année<sup>1696</sup>. » André Jamain est à Sétif chez les parachutistes. On pourrait penser que cela répond à son désir d'aventure. Mais cela ne suffit pas. Or il faut répondre au besoin urgent d'effectifs en Indochine : « J'étais en Algérie et je faisais mon service à Sétif, en 1952, dans les parachutistes. Un lieutenant de retour d'Indochine nous a demandé ce que l'on voulait faire ensuite ; il nous a demandé si l'on serait intéressé par l'Indochine. A 19 ans on ne voulait pas s'ennuyer donc on est parti. [...]. On a signé un volontariat pour situation d'activité<sup>1697</sup>. » La fin du service militaire approchant, l'ambiance vécue dans l'armée devient si plaisante que l'idée se fait jour d'un engagement ; ainsi Jacques Penot : « Je me suis engagé à l'issue de mon service militaire, effectué dans les paras à Brazzaville, au Congo. Une ambiance formidable, avec un encadrement issu des paras SAS et anciens d'Indo<sup>1698</sup>. » Pierre Latanne commence son service dans les EOR. Il n'a pas de plan établi pour faire une carrière militaire, encore moins pour partir en Indochine. La vie militaire lui plaît et les conversations avec des anciens d'Indochine vont changer la donne :

« Ce n'est qu'au camp d'Idron que l'on nous a parlé de la guerre d'Indochine. Un capitaine instructeur nommé Bergès qui en venait, nous racontait des anecdotes qui me faisaient penser à la guerre qu'avaient menée les maquisards contre les Allemands entre 1941 et 1944. Rien de changé : tirs de harcèlements, embuscades, mines, pièges, sabotages de trains. L'armée française en Indochine était l'armée allemande en France pendant la résistance. [...]. Et en octobre 1952, peu avant que mon temps légal de service militaire ne s'achève, friand d'aventures et d'exotisme, je fis une demande pour servir en Corée (durée du séjour de 14 mois) car le séjour en Indochine de 30 mois me semblait un peu long. Le commandant du 18<sup>ème</sup> RIPC refusa ma candidature [...] et m'invita à faire une demande pour servir en Indochine qui était un peu la France. Ce que je fis. Et le 15 novembre 1952 fin de mon service légal, j'étais nommé sous-lieutenant de réserve en situation d'activité<sup>1699</sup>. »

Le hasard préside donc souvent au départ en Indochine. Charles-Henry de Pirey a 20 ans quand il résilie son sursis d'étudiant pour effectuer son service militaire. Désirant plus que tout devenir pilote de ligne, il espère intégrer l'armée de l'air et se retrouve dans une unité du Train au Maroc. Passé par les EOR, envoyé dans une unité de transport à Marrakech, il est « séduit par cette troupe attachante et “mystérieuse” qu'est le 1<sup>er</sup> Tabor marocain ». Il demande à intégrer le bataillon de marche du Tabor en formation, sachant fort bien qu'il va partir en Indochine<sup>1700</sup>.

Mais il arrive également que le départ pose plus de difficultés que prévu. Bien que les autorités militaires ne fassent pas mystère de la quasi-obligation de partir en Indochine lorsque le jeune s'engage, plusieurs témoins ont affirmé ne pas avoir été mis au courant. D'autres n'ont pas eu l'affectation souhaitée ou n'étaient pas volontaires du tout. De plus, il existe des jeunes qui s'engagent parce qu'ils n'ont pas le choix, jugés voire emprisonnés à la suite de petits actes de

---

<sup>1696</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>1697</sup> Entretien de l'auteur avec André Jamain à la maison du combattant d'Annecy, le 3 novembre 2017.

<sup>1698</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>1699</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par mail le 3 septembre 2018.

<sup>1700</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, Paris, Indo Editions, 2002, rééd 2010, 249 p. ; p. 244.

délinquance. Le problème de lien automatique entre l'engagement dans l'armée d'un jeune et son départ pour l'Indochine ne tombe pas toujours sous le sens, surtout pour un conflit lointain peu connu. Michel Bassot ne s'y attend pas : « J'étais volontaire pour la marine mais pas pour l'Indochine<sup>1701</sup> ! ». Il va néanmoins partir et passer trois ans de sa vie en Extrême-Orient. René Laroche pense, en s'engageant, être affecté près de sa fiancée dans le régiment local :

« J'avais 17 ans, en 1949. [...]. Je suis devenu EVDA (engagé volontaire par Devancement d'Appel). [...]. Grâce à mes brevets, je suis passé sous-officier, et un jour, j'ai été appelé par le capitaine qui m'a dit que, comme j'étais passé sous-officier, je partais en Indochine. Je lui ai dit que ce n'était pas mon problème, que j'étais EVDA et que je ne m'étais pas engagé. [...]. Moi, je ne voulais pas y aller. "Mais vous êtes passé sous-officier !". J'ai répondu que j'avais fini dans trois mois. "Rengagez-vous trois ans, vous verrez, vous serez bien là-bas !". [...]. J'ai accepté parce que je voulais être militaire. Voilà comment je suis parti en Indochine<sup>1702</sup>. »

André Fabiano s'engage pour découvrir la Métropole et ne pense pas du tout à l'Indochine : « Je précise qu'on était très peu informé sur ce qui se passait en Extrême-Orient. Je pensais, en m'engageant, qu'on m'enverrait en Métropole. J'avais mal choisi mon arme, celle dans laquelle je me suis engagé étant l'infanterie coloniale ! Je suis donc parti en Indochine sitôt les classes terminées<sup>1703</sup>. » Il a précisé dans le questionnaire : « Lorsque je me suis engagé, j'ignorais que j'allais partir en Indochine. C'était juste une éventualité qu'on m'avait laissée entrevoir au bureau de recrutement. Il faut savoir que lorsque l'on s'engageait, on était automatiquement volontaire pour l'Indochine<sup>1704</sup>. » Robert Drouilles a très envie de découvrir les colonies et c'est pour cela qu'il s'engage dans les troupes coloniales. Mais rien à voir avec l'envie de partir en Indochine : « Voilà pourquoi je me suis retrouvé soldat avec l'espoir de partir en Afrique. Mais cela ne s'est pas passé comme prévu et je me suis retrouvé en Indochine, où j'ai combattu pendant trois ans<sup>1705</sup>. » Ces cas délicats ne mènent pas ces jeunes engagés dans l'insoumission, du moins pour les vétérans interrogés. A cette époque, au vu du statut d'engagé, les déçus s'opposent rarement à l'autorité militaire avant le départ, comme cela a pu être le cas en Algérie.

Enfin, certains jeunes ont été forcés par leur situation de s'engager ou, un peu plus tard, de partir en Indochine. Jacques Allaire, William Schilardi et plusieurs autres anciens parachutistes ont cité le cas de jeunes arrivant au bataillon, avec l'obligation d'aller en Indochine pour éviter la prison ou la quitter. André Laperle s'est engagé chez les parachutistes en 1948. Ceux qu'il voit arriver n'ont pas son profil : « A Saint Brieuc, quand je me suis engagé chez les paras, on était deux à avoir un casier judiciaire vierge. Dans la foulée, on nous a mis garde-caisse ! C'était de la petite délinquance. De toute manière, c'était soit la maison de correction, soit l'engagement en Indochine. En 1948-1949, c'était ça. Il y en avait beaucoup<sup>1706</sup>. » Pour lui comme pour Robert Schuermans ou, plus tard, William Schilardi, il ne faut toutefois pas voir dans cet afflux de petits délinquants engagés dans les paras, l'identité de ce corps de troupes ni surévaluer leur niveau de condamnation. Il n'y a pas

---

<sup>1701</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>1702</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, *op. cit.*

<sup>1703</sup> Extrait du courriel d' André Fabiano, reçu le 17 avril 2020.

<sup>1704</sup> Extrait du questionnaire d' André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>1705</sup> Extrait d'un courriel de Robert Drouilles, le 20 avril 2020.

<sup>1706</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 12 février 2020.

d'engagement forcé et massif de voyous dans le CEFEO : « Les paras, des « mauvais garçons » ? Il a eu beaucoup de légendes. Il n'y avait pas de fripouilles. Il y avait des gars un petit peu en froid avec la justice, mais s'il y avait eu des gars avec trop de casseroles au cul, ils n'auraient pas été pris. [...] ; trois mois plus tard, ils savent exactement qui vous êtes<sup>1707</sup>. » Ce fait a existé. Il faut bien *nourrir* les opérations extérieures puisque les Français s'en désintéressent. Volontaire pour la Corée en 1950, le sous-lieutenant Boissinot voit également « un nombre non négligeable de volontaires qui avaient signé un engagement pour la Corée afin d'échapper aux prisons françaises ». Si, pour les cadres, « la sélection était relativement rigoureuse », l'armée fait feu de tout bois pour les hommes de troupes<sup>1708</sup>. Dans le documentaire que Stéphane Boudy a consacré aux vétérans d'Indochine de Dordogne, Claude Baylé, confirme que, « Passé une époque en Indochine, les renforts ne couraient pas les rues. Ils ont ratissé un petit peu dans les prisons, pour les petites peines, en disant “ tu seras amnistié si tu signes un engagement de cinq ans et que tu pars en Indo”. Ce qui fait que c'étaient des gars qui venaient un peu forcés sans un esprit militaire. Cela ne les empêchait pas de faire leur travail »<sup>1709</sup>. Plus elle manque d'effectif, moins l'armée lésine sur le recrutement. A Annecy, Jules Decollogne est compromis dans la collaboration et emprisonné en 1944. Ses biens confisqués, il obtient un recours en grâce « en échange d'un engagement en Indochine » de 1949 à 1952<sup>1710</sup>.

Il existe aussi le cas d'insoumis involontaires ! Pierre Lespine, très jeune résistant s'est engagé pour la durée de la guerre avant d'être démobilisé en mars 1946. Il pense que son temps d'armée est derrière lui, mais il n'a pas effectué son service militaire. Soutien de famille, ce ne sera pas « la prison ou la légion » mais « la prison ou les parachutistes » et l'Indochine :

« Vous allez voir comme ils sont s....! Quand j'ai eu mes 20 ans en 1949, la gendarmerie vient et je suis arrêté pour “insoumission”. [...]. On m'a amené dans les parachutistes pour me dresser. [...]. On m'a envoyé en Indochine. Je ne suis pas du tout volontaire ! Mais on me fait signer un engagement volontaire de trois ans, le temps d'un séjour en Indochine, pour me couvrir en cas de décès, pour ma femme. J'ai une femme et un gosse ! Je ne pars pas du tout de gaieté de cœur<sup>1711</sup> ! »

Il n'est pas le seul dans cette situation de jeune maquisard poursuivi par l'administration militaire qui n'a reconnu ses services que trente ans plus tard<sup>1712</sup> !

Le cas des anciens de la LVF est particulier. Volontaires pour aller combattre dans les troupes allemandes sur le front russe à partir de novembre 1941, ils font la guerre jusqu'au bout. Les survivants faits prisonniers sont encore dans des centres de détention en mai 1948, quand André Marie, ministre MRP de la justice, envoie une circulaire pour connaître le nombre de détenus « envisageant de contracter un engagement dans les unités combattantes d'Extrême-Orient afin de se racheter vis-à-vis de la nation »<sup>1713</sup>. Quatre mille candidats répondent à cette circulaire pour échapper

---

<sup>1707</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans chez lui, à Saint-Pierre-Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>1708</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie, op. cit.*, p 70-71.

<sup>1709</sup> Extrait du documentaire « Engagez-vous, rengagez-vous » de Stéphane Boudy, *op. cit.* ; de 8 mn à 8.39 mn.

<sup>1710</sup> Archives départementales de Haute-Savoie, inventaire du Fonds Decollogne, 221 J 3 à 6.

<sup>1711</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>1712</sup> C'est également le cas de Roger Ouïste, recherché pour insoumission alors qu'il combat en Indochine.

<sup>1713</sup> Leur parcours est raconté par Raymond Muelle, *Le bataillon des réprouvés ; Indochine 1949-1950*, Paris, Presses de la Cité, 1989, 271 p. ; p. 247.

à la condition carcérale, comme c'est le cas pour les prisonniers de guerre allemands depuis fin 1945, qui candidatent pour entrer dans la légion étrangère. L'avantage, pour le CEFEO, est qu'ils savent se battre et qu'ils ne seront pas suspects de contagion communiste<sup>1714</sup>.

A l'inverse de ceux qui partent contraints et forcés, il y a ceux qui ont failli ne pas partir à cause de leur âge. Les plus jeunes doivent, parfois, esquiver le refus paternel devant leur désir d'engagement, contourner l'autorité parentale défavorable à la dangerosité d'une vie militaire. Il faut donc improviser, partir en cachette ou mentir sur son âge, sur son engagement dans une unité combattante, voire fausser la signature du père pour les mineurs, à une époque où la majorité se situe à 21 ans. André Laperle a menti à son père pour pouvoir s'engager à 18 ans : « Je suis devenu parachutiste en disant à mes parents, à mon père en particulier, que j'allais dans l'artillerie. Parce que, quand je lui ai dit que j'allais m'engager, il a dit "niet". Alors j'ai fait un faux et je suis rentré comme ça dans l'armée<sup>1715</sup>. » Quant à Robert Drouilles, il n'a que 17 ans et doit faire, lui aussi, un faux pour pouvoir s'engager : « Je me suis alors engagé dans l'armée contre l'avis de mon père en imitant sa signature<sup>1716</sup>. On peut le voir, les motivations des jeunes Français sont très diverses pour s'engager dans l'armée française puis pour partir comme volontaires en Indochine. A l'examen de tous ces cas de figures, des plus enthousiastes aux plus rétifs, il est difficile de parler d'une « jeunesse (globalement) exaltée » par l'enjeu d'un départ en Indochine. Cette diversité se remarque, de manière peut-être plus surprenante, pour les combattants de la Seconde Guerre mondiale encore sous les armes quand partent les premiers contingents du CEFEO et chez les officiers et sous-officiers de carrière qui ne vont pas tarder à être inscrit pour l'Indochine.

### 1.3 Des différences de motivations selon les types d'engagements : les combattants de la Seconde guerre mondiale et les cadres sortant des écoles

« Rien ne peut m'arrêter. Ma voie est tracée, j'irai où l'Armée se bat, répondrai toujours présent<sup>1717</sup>. »  
(Marcel Bigeard)

Les cadres sortis des écoles d'officiers et de sous-officiers n'ont pas le même mental ni les mêmes obligations que leurs jeunes confrères engagés de l'après-guerre. Bien entendu, on retrouve chez eux les mêmes motivations : le goût de l'aventure, le désir de servir dans un cadre différent, une fin de guerre brutale qui laisse un peu désespérés et une camaraderie prolongée dans une autre aventure. Mais, justement, on s'attendrait à trouver chez les combattants de la Seconde Guerre mondiale qui ont connu la victoire et chez les cadres d'active, un souffle plus unanimement patriotique pour défendre l'empire, « la plus grande France ». La réalité semble plus complexe.

---

<sup>1714</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>1715</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>1716</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>1717</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.* ; p. 49.

### 1.3.1 Les raisons des combattants de la Seconde Guerre mondiale : les volontaires pour l'Indochine poursuivent la libération de la France

« J'étais "parti", je n'avais pas envie de m'arrêter<sup>1718</sup>. » (Roger Ouiste)

En 1945, les forces françaises ont libéré la France et une partie d'entre elles séjournent comme force d'occupation en Allemagne et en Autriche. Très vite, le CEFEO utilise la base de la 1<sup>ère</sup> armée comme socle de ses effectifs, à commencer par la 9<sup>ème</sup> DIC (division d'infanterie coloniale) et d'autres unités comme la 2<sup>ème</sup> DB. Mais il faut justifier la constitution de ce corps expéditionnaire qui va combattre dans le Pacifique : ce sera la reconquête de l'Indochine occupée par les Japonais, avec qui la France Libre est en guerre depuis le 8 décembre 1941.

Chronologiquement, la première raison de partir en Indochine, pour les soldats français de la Seconde Guerre mondiale sous les drapeaux à la fin de la guerre, est leur volontariat pour combattre le Japon. Les premiers départs s'échelonnent depuis Marseille et Toulon tout au long des mois de septembre et octobre 1945<sup>1719</sup>. Ce volontariat l'est plus ou moins. Dans de nombreuses unités, en 1945-1946, les soldats du rang se font un peu forcer la main. D'autres n'ont pas donné leur avis puisque toute l'unité, bataillon ou division a pour ordre de gagner l'Indochine. Il faut reconnaître qu'il est difficile pour la France de rassembler une force combattante projetable outre-mer pour toutes raisons matérielles (les transports maritimes) et humaines (les unités disponibles), deux mois à peine après la fin de la guerre en Europe. La population française est soulagée que le cauchemar se termine enfin et les lettres de démobilisation creusent des trous dans les unités sans que les engagements soient suffisants pour les combler. Pourquoi, alors, se lancer dans une autre guerre en Indochine ?

Tout d'abord parce qu'au départ, c'est la Seconde Guerre mondiale qui se poursuit. L'argument donné est de poursuivre la libération de la France sous d'autres cieux, ceux du Pacifique, puis de l'Extrême-Orient contre les Japonais qui, de plus, occupent l'Indochine. La Seconde Guerre mondiale se termine le 2 septembre 1945 dans le Pacifique. Dans ce premier échelon du CEFEO, les *Français 45*, comme on les nommera à leur arrivée en Indochine, ont donc des raisons particulières de partir. Ils terminent, même après la capitulation du Japon, en quelque sorte, la guerre mondiale en libérant une de leur pays, un bout d'empire. Les anciens maquisards *engagés pour la durée de la guerre* sont dans la suite logique de leur combat et ne voient pas d'obstacle à poursuivre cette aventure commune, cette solidarité née du maquis, poursuivie dans la 1<sup>ère</sup> armée puis dans le CEFEO. Pour ceux qu'aucune situation motivante n'attend dans la vie civile, pourquoi ne pas continuer ? Jusqu'en 1946 et au retour à Hanoi, cet aboutissement de la libération de la France reste un argument fort. Personne ne sait précisément ce qui se passe en Indochine. Début

---

<sup>1718</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Saint Saturnin-les-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>1719</sup> Le groupement de la 2<sup>ème</sup> DB commence à partir de Marseille le 10 septembre 1945 avec le commandant Dronne, la suite avec le colonel Massu le 21 septembre. Le « Pasteur » embarque une partie de la 9<sup>ème</sup> DIC en octobre 1945.

septembre en 1945, ce sera probablement une « balade de santé », une aventure de plus avec les copains puisque l'armée japonaise a capitulé. Séraphin Puthod, rescapé du maquis des Glières, combattant FTP de Haute-Savoie est à la 9<sup>ème</sup> DIC depuis l'été 1945. Il n'a pas signé de contrat mais ne refuse pas non plus de partir :

« Je n'ai rien signé du tout. Toute ma division d'infanterie coloniale est partie et moi avec. Le grade de sergent me donnait droit à une solde intéressante, j'étais libre comme l'air, j'allais voir du pays, nourri, logé, payé et pour une bonne cause. En plus, le danger n'était pas grand puisque la guerre était finie. [...]. J'étais loin de me douter de ce qui m'attendait. J'avais vingt-cinq ans et je crois que je n'étais pas encore adulte. [...]. J'étais d'ailleurs persuadé de ce que les supérieurs nous disaient : qu'on allait poursuivre le combat de la Libération, cette fois contre les Japonais qui sévissaient toujours en Indochine, terre française à libérer<sup>1720</sup>. »

Rodolphe Tosi est un jeune savoyard passé par le maquis de Chartreuse à 17 ans. Il s'est engagé pour la libération de la France, et la poursuit : « Je me suis porté volontaire. Je me suis engagé pour la durée de la guerre contre l'Allemagne et, dans le contrat, ils avaient mis aussi "pour l'Extrême-Orient". C'était la continuité. On était beaucoup de copains, on était ensemble, et on a signé ensemble. On partait à l'aventure ! On ne savait pas où on allait. [...]. On est parti avec le même idéal que pour la libération ; on était pour la France et pour la liberté<sup>1721</sup>. » Cet « idéal de libération » se poursuit pendant un an. À la 2<sup>ème</sup> DB, dont les officiers sont sollicités dès le 8 juin, et, pendant ces mois de préparation du CEFEO, le nom de Leclerc doit absolument être clamé pour que son prestige incite au volontariat. Mais paradoxalement, les officiers supérieurs ne se bousculent pas pour partir, même devant Leclerc en personne et même dans la sacro-sainte 2<sup>ème</sup> DB : « Leclerc demande alors que lèvent les mains tous ceux qui désirent partir avec lui. D'instinct, sans même réfléchir, j'ai brandi bien haut mon bras. L'idée de quitter un tel chef ne m'effleure même pas. Autour de moi, il n'y a que peu de réflexes analogues. Un second test aboutit au même résultat et je vois tout de suite que je suis le seul chef de corps désireux de poursuivre la grande aventure au-delà des mers<sup>1722</sup>. »

Les volontaires, cadres et deuxièmes classes suivent donc d'abord leur chef. L'admiration, la confiance qu'ils manifestent à son égard ne peut se terminer parce que la paix intervient. Celle-ci est beaucoup moins intéressante que l'aventure engagée dans la France Libre ou l'armée d'Afrique. Ivan Cadeau rapporte les propos de Jean Ferrandi qui reçoit, avec ses camarades d'unité de la 9<sup>ème</sup> DIC, la visite du général Valluy qui la commande, en juillet 1945 : « Ce jour-là, le général Valluy usa de toute sa séduction [...]. La veille, chacun de nous pensait que la guerre était terminée ; à présent, chacun pense qu'elle continue [...]. À l'appel du général Valluy nos hommes répondirent dans des proportions inespérées<sup>1723</sup>. » Pour ceux qui ont besoin d'action ou qui se sentent le devoir de terminer le conflit mondial, suivre son chef est une raison suffisante pour partir, de même que suivre son unité parce que l'armée est devenue sa famille et que l'on reste avec ses frères d'armes.

---

<sup>1720</sup> Robert Amoudruz, *Séraphin, d'une guerre à l'autre*, Montmélian, édition La Fontaine de Siloé, 2017, 280 p. ; pp.174-175.

<sup>1721</sup> Entretien avec Rodolphe Tosi à l'hôpital d'Albertville, le 9 novembre 2017.

<sup>1722</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, op. cit., p. 224.

<sup>1723</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 142.



C'est le cas des frères Vandenberghe, Albert et Roger, orphelins, passés de la résistance à la 1<sup>ère</sup> armée le 15 septembre 1944, qui ont trouvé dans l'armée une vraie famille. Ils la suivent puisqu'elle part : « Les deux frères ne se demanderont jamais si la guerre que la France mène en Indochine est justifiée ou non et si elle vaut le sacrifice de leur vie. [...] Ils vont maintenant combattre en Indochine parce qu'ils sont soldats et qu'on leur dit de le faire. Le reste leur importe peu. Ils se battront sur le Fleuve Rouge comme ils l'ont fait sur le Rhin<sup>1724</sup>. »

En 1945-1946, les raisons se teintent donc de patriotisme, de solidarité, de camaraderie et de besoin d'aventure pour délivrer cette lointaine partie de la France. Max Poiroux s'engage en août 1944. L'information sur l'occupation japonaise circule d'autant mieux qu'elle est une raison motivante de partir en Indochine, même si les jeunes engagés dans l'armée de libération ont rarement le choix. Les services de la 9<sup>ème</sup> DIC et la presse s'en font écho auprès d'eux : « Nous partions pour la plus riche colonie française placée sous le joug de l'armée japonaise, comme nous-mêmes nous l'étions sous l'occupation allemande. [...]. Nous n'avions jamais entendu parler de l'amiral d'Argenlieu mais nous étions vraiment persuadés qu'avec Leclerc, tout était possible<sup>1725</sup>. » « Il s'agit aussi pour la France de reprendre sa place en Indochine », affirme Jean Julien Fonde<sup>1726</sup>. « Pour moi, il s'agit de mon pays, de la France qui doit redevenir la Grande France », dit Bigeard, qui comme ses collègues, ne pense pas plus loin mais ajoute plus tard : « Nos gouvernants ont leurs raisons pour nous envoyer guerroyer si loin... tout au moins je le supposais à l'époque<sup>1727</sup>. »

L'originalité de cette libération à poursuivre en Indochine est qu'elle évolue sous l'effet de l'information donnée par les services de la 1<sup>ère</sup> armée entre les mois de juin et de septembre 1945, comme le signale Pierre-Alban Thomas. L'ennemi à affronter change, passant du statut de Japonais alliés des forces de l'Axe à celui « d'irréductibles Nippons » qui ne veulent pas cesser la guerre, puis de Japonais que suivent des « autochtones » rebelles. Pierre-Alban Thomas est entré en résistance dès 1940 dans *Le réseau du musée de l'Homme*, puis a intégré le 23<sup>ème</sup> RIC en Allemagne en 1945, en tant que sous-lieutenant. Il choisit de *se faire activer* pour partir :

« Le Japon capitule le 15 (août 1945). Les engagés pour la durée de la guerre considèrent donc caduc leur maintien sous les drapeaux, mais le commandement nous informe que des troupes nippones continuent de lutter sur plusieurs territoires d'Asie, en particulier l'Indochine où elles sont aidées par des autochtones. Notre devoir est d'aller combattre ces irréductibles. Nous nous laissons convaincre et nous ne sommes pas fâchés, selon l'expression consacrée, d'aller "casser du Jap"<sup>1728</sup>. »

Comme pour les jeunes engagés de l'après-guerre, éviter l'ennui qui s'installe est une motivation suffisante pour partir à l'aventure, ce que chacun espère trouver. La libération et la campagne d'Allemagne qui a suivi pour mettre en terre le régime nazi se sont achevées brutalement le 8 mai 1945, poursuivies par l'occupation tranquille de l'Allemagne et de l'Autriche. Les soldats sont

---

<sup>1724</sup> Charles-Henry de Pirey, *Vandenberghe. Le commando des Tigres Noirs*, op. cit. ; p. 29.

<sup>1725</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>1726</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>1727</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 49.

<sup>1728</sup> Pierre-Alban Thomas, *Combat intérieur : les cas de conscience d'un ancien FTP plongé dans les guerres de reconquête coloniale, tome 1, La résistance, l'Indochine*, Paris, MEMO, 1998, 279 p. ; L'Harmattan, 2010, p. 97.

parfois désorientés par cette fin brutale d'une aventure particulière qui les a tirés d'une vie qu'ils ne sont pas prêts à retrouver car le retour à la paix paraît finalement banal au vu de ce qu'ils ont enduré. Jacques Allaire ne se voit pas, alors, quitter l'uniforme pour se retrouver vendeur dans la librairie où il a travaillé à Paris, ni Pierre Desroche quitter quatre ans de jeu du chat et de la souris avec les services de Vichy et les forces allemandes pour reprendre de sages études à Chambéry. Comme Roger Ouïste, ils ont ce même constat que la guerre a fait d'eux des hommes et que les hommes sont devenus soldats. L'Indochine est la poursuite de l'aventure, avec cette attractivité d'inconnu et d'exotisme. Gabriel Mièvre s'est engagé dans les parachutistes en septembre 1944. Il s'ennuie à Sétif entre le secrétariat du chef de bataillon, l'école de saut et la gestion du BMC ! L'Indochine semble bien plus attractive. Il part fin 1947 avec le 2<sup>ème</sup> bataillon parachutiste de choc : « A la fin de la guerre, ils ont libéré tout le monde et moi, ils m'ont oublié. [...]. J'étais volontaire pour l'Indochine parce les copains y allaient, c'était l'aventure, je voulais voir du pays<sup>1729</sup>. » Roger Ouïste, affecté au Maroc, est passé sergent. Il va très vite s'ennuyer :

« J'ai été affecté sur ma demande au 6<sup>ème</sup> RTM qui rentrait d'Allemagne, et je me suis retrouvé dans la vie de garnison, et j'avoue que, après les l'excitation de la guerre et le travail du peloton, je tournais en rond et je m'enquiquinais un peu ! Vient la classique note de service, on demande des volontaires, et c'est comme ça que je suis parti en Indochine. [...]. On s'est retrouvé sur le *Pasteur*, direction l'Indochine<sup>1730</sup>. »

L'engouement pour l'Indochine reste limité. En dehors de quelques unités comme celles de la 9<sup>ème</sup> DIC, « il n'en n'est pas de même ailleurs, et au début août 1945, le comité de défense nationale qui a ramené à 55 000 hommes les effectifs nécessaires du CEFEO peine à les rassembler »<sup>1731</sup>. Et ce n'est pas le seul problème. À la différence des jeunes engagés de l'après-guerre, une partie des membres du CEFEO sont forcés de suivre leur unité. Partir en Indochine, pour les militaires de carrière reste une obligation dans la logique de leur métier. Ils sont les « désignés » pour l'Indochine.

### 1.3.2 Les désignés pour l'Indochine

« Certains manquaient d'enthousiasme, maladie commune à la presque totalité des combattants « expédiés » en Indochine, dans l'indifférence et souvent le mépris, mais leur moral était excellent. Ils n'étaient pas optimistes parce que trop bien renseignés par leurs camarades rapatriés mai ne craignaient pas l'avenir<sup>1732</sup>. » (Charles-Henry de Pirey)

Certains combattants de la Seconde Guerre mondiale ne sont pas volontaires. En tant que militaires de carrière, ils sont astreints au *tour de départ* pour l'Indochine à partir de janvier 1946 et, dans un délai plus ou moins bref, désignés pour partir. La plupart en sont conscients, sauf pour ceux qui se croient à l'abri et veulent se faire oublier ou pour la première vague des libérateurs de

---

<sup>1729</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>1730</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*

<sup>1731</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p. 142.

<sup>1732</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, *op. cit.*, p. 13.

l'Indochine de 1945-1946, qui n'ont pas toujours eu le choix. Pour ceux qui suivent, militaires éprouvés qui ne sont pas encore partis ou jeunes officiers sortis des écoles militaires après 1945, ils savent qu'ils seront presque automatiquement désignés pour le *tour de départ* ou *tour opérationnel* en Indochine. Mais cela ne provoque pas pour autant un enthousiasme forcené. C'est le contrat tacite de partir sous tous les cieux. Charles-Henry de Pirey semble bien résumer la situation dans le 1<sup>er</sup> Tabor en partance pour l'Indochine. Il note que, même dans une troupe éprouvée, certains cadres « manquaient d'enthousiasme, maladie commune à la presque totalité des combattants “ expédiés ” en Indochine », mais aussi, paradoxalement, « que leur moral est excellent »<sup>1733</sup>. N'oublions pas que d'autres cadres ont tout fait pour ne pas partir.

Avant d'évoquer le *tour de départ*, il faut expliquer plus précisément le cas particulier des premiers partants pour l'Indochine en 1945. Si l'on demande des volontaires à la 2<sup>ème</sup> DB et à la 9<sup>ème</sup> DIC pour combattre le Japon et les chasser d'Indochine, c'est pour finir la guerre aux côtés des Américains. Les soldats de métier ou engagé(e)s *pour la durée de la guerre*, n'ont que rarement le choix, même quand la guerre se termine, le 2 septembre 1945 à bord du « Missouri » par la capitulation japonaise. La reconquête de l'Indochine, à mi-chemin entre une reconquête coloniale et la libération de la France, soulève moins de refus dans la 9<sup>ème</sup> DIC qu'à la 2<sup>ème</sup> DB. La solidarité et les liens créés dans les unités y sont également pour quelque chose. Mais pas seulement. Franco Urbini est muté au mois de juin 1945 au 21<sup>ème</sup> RIC. Sa division est prévue pour partir en Extrême-Orient, mais le soldat de base le sait avec retard. Il reste deux mois au soldat de 2<sup>ème</sup> classe Urbini avant sa libération. Plusieurs cadres n'aiment pas son côté « emmerdeur », ce qui sous-entend ses trafics de nourriture et de matériel : « Je suis “ libérable ” dans deux mois. Mais en août 1945, l'État-Major émet une directive, affectant “ la 9<sup>ème</sup> DIC, y compris le RICM et le Groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB, à la récupération de l'Indochine et au raffermissement de notre souveraineté”, me voilà donc en passe de partir en Indochine<sup>1734</sup>. » A vrai dire, il n'est pas forcément pressé de retrouver son atelier de mécanicien de Cannes qu'il a quitté en 1941 et personne ne sait ce qui se passe en Indochine. Il suit donc le mouvement. Il attendra juillet 1947 après cinq années de guerre dont 18 mois d'Indochine, pour finir son contrat et quitter l'armée.

Pour les suivants, le *tour de départ* en Indochine pour les cadres individuels et le *tour opérationnel* pour les unités, qui partent en tant que telles ou constituent un bataillon de marche, sont instaurés par une circulaire du 27 janvier 1946, quatre mois après l'arrivée des premiers contingents français à Saïgon. « Cette méthode était la conséquence du manque de volontaires pour l'Orient et des besoins », ainsi que l'explique Michel Bodin<sup>1735</sup>. Il ne distingue pas moins de huit cas

---

<sup>1733</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>1734</sup> Franco Urbini, *La libération de la France, l'Indochine : souvenirs de guerre d'un 2<sup>e</sup> classe 1941-1947*, Paris, L'Harmattan, 2009, 150 p. ; p. 88.

<sup>1735</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine, op. cit.*, p. 14.

qui expliquent les refus et les désaccords, d'après les témoignages et les cartons d'archives du SHD : Un conflit lointain qui ne constitue pas un « danger pour la patrie », le manque d'informations et de sens du conflit, le danger, le « désir de repos » après une guerre de six ans loin de leur famille (qui expliquerait par exemple, le peu de volontaires de la 2<sup>ème</sup> DB), la faiblesse de la solde, les « facteurs personnels » (âge, famille, sympathie pour l'ennemi), la mauvaise réputation des soldats du CEFEO, leur inutilité professionnelle dans ce conflit<sup>1736</sup>. Il existe par ailleurs trois types de listes : A pour ceux qui n'ont pas effectué de séjour et seront prioritaires pour partir, B pour ceux qui ont déjà un séjour, C pour ceux qui ont fait deux séjours. Mais c'est un système par points d'une complexité qui ne peut exister que dans l'administration française !<sup>1737</sup>. » En fait, c'est encore plus compliqué. Tout dépend des besoins demandés par l'État-major de Saïgon, tant par grade et par type de corps (coloniaux, paras, légions, Africains, Nord-Africains...), que par la situation du militaire. À partir de 1946, ceux qui ont combattu et sont restés dans l'armée peuvent être appelés au titre du *tour de départ*. S'ils répondent à des critères précis, certains cadres parmi ceux qui avaient des affectations prestigieuses en Métropole ou en poste à l'étranger, qui suivaient des études (à l'école de guerre par exemple), n'ont pas été désignés avant une longue période malgré le manque permanent de cadres en Indochine, avant d'être volontaire. Ainsi, le lieutenant-colonel Lalande, légionnaire, Compagnon de la Libération, a-t-il attendu 1953 pour demander l'Indochine, non par couardise, mais parce que ses affectations successives l'ont emmené dans une brillante carrière du cabinet militaire d'Edmond Michelet en 1945, à l'École de Guerre puis à l'état-major Centre-Europe<sup>1738</sup>. Quitte à faire un temps de commandement, ce sera l'Indochine et Dien Bien Phu. Un officier d'active peut estimer, à la parution du tableau de désignation pour l'Indochine qu'il a largement le temps de s'établir puis voir ce classement changer très vite à cause des exceptions et des refus de partir. Le lieutenant Desroche, jeune marié, sorti de Saint Cyr et de l'école d'application est affecté depuis un an au 13<sup>ème</sup> BCA au sein des forces d'occupation en Autriche : « Je devais être dans les 260<sup>ème</sup>, le départ n'était pas prévu pour tout de suite. Les choses sont allées plus vite que prévu<sup>1739</sup>. » Son épouse est enceinte. Désigné pour l'Indochine, il quitte l'Autriche et part moins d'un mois après. Il précise en entretien que s'il a assumé le risque de partir en Indochine comme une étape normale de son devoir de servir, il a toujours attendu d'être désigné et n'a jamais été volontaire : « J'ai toujours été désigné. Il y avait des tours qui étaient organisés, d'ailleurs je ne pensais pas partir aussi tôt [...]. Je suis parti quand même car beaucoup se planquaient. [...] Beaucoup plus vite que ce que je croyais<sup>1740</sup>. »

Les officiers sortis des écoles militaires ont le sens du devoir et celui de l'aventure promise.

<sup>1736</sup> *Ibid.*, pp. 14-15.

<sup>1737</sup> *Ibid.*, pp. 14-18. L'ensemble des explications, exceptions comprises, prend cinq pages du livre de Michel Bodin.

<sup>1738</sup> <https://www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnons/andre-lalande>.

<sup>1739</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez*, op. cit., p. 163.

<sup>1740</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche chez lui à Chambéry, le 2 mars 2017.

Ce sont les ordres, c'est prévisible. Ce patriotisme qu'ils ont souvent depuis l'enfance et qui s'est alimenté pendant leur scolarité militaire, leur fait considérer comme normal leur départ en Indochine, tel Jean Lomer (« au début par patriotisme et par devoir de soldat. C'était le devoir de tout officier d'active de partir en Indochine <sup>1741</sup> »). Jules Belgodère a « été muté au 3<sup>ème</sup> BEP à Sétif, qui était la maintenance des paras en Indochine. J'étais volontaire pour passer le brevet para ; il y avait un esprit de corps qui se traduit dans la vie de tous les jours. Partir en Indochine faisait partie du contrat, c'était normal »<sup>1742</sup>. Pour les aviateurs comme Jacques Lafitte, « c'était la suite de l'entraînement »<sup>1743</sup>. Louis-Jean Duclos est « plus ou moins volontaire »<sup>1744</sup>. Il sait qu'il doit partir, étant officier de carrière mais le moment est mal choisi ; de même pour François Péchou, lui aussi désigné, parti « sur ordre, parce que j'ai été désigné »<sup>1745</sup> :

« Je suis parti en 1953. Je n'ai pas été "enthousiaste" mais je n'ai pas été surpris non plus. Honnêtement, je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup de gars désignés pour l'Indochine "enthousiastes" ! C'est vrai que les jeunes partaient un peu à l'aventure et il y a eu des volontaires pour partir là-bas, mettons 10-15 % grand maximum, mais tous les autres étaient désignés. Moi j'étais engagé, un engagement de cinq ans, je sortais des enfants de troupe, je savais n'importe comment que ça allait venir un jour. On s'était marié et puis j'ai été désigné pour servir en Indochine ; j'ai dû partir deux mois après le mariage et ma fille est née pendant que j'étais en Indochine<sup>1746</sup>. »

Même commentaire sur son non-volontariat de Georges Laget (« Non, mais c'était mon métier <sup>1747</sup>. »), de Michel Lagier (« Je n'étais pas volontaire. J'étais en vacances à Alger avec un camarade de promo ; nous avons été tous les deux désignés<sup>1748</sup> ! »), Francis Oustry (« J'étais militaire de carrière, je devais donc obéir aux ordres<sup>1749</sup>. »). Henri Darré est formel. Il n'est pas volontaire. Mais il doit finir son contrat d'engagement et s'attend au départ en Indochine. Il se fait une raison et reste positif : « Je ne suis pas vraiment allé me battre en Indochine. Je suis allé pour un an, ce qui devait en principe, combler le contrat d'engagement de "cinq ans ou la durée de la guerre" souscrit à la base de Châteauroux en 1941. [...]. L'idée de passer quelques temps en Indochine, me paraissait profitable afin de connaître la vie des peuples asiatiques<sup>1750</sup>. »

François Deluermoz s'y attend, lui aussi comme tous les cadres de l'armée. Marié et père de famille, il ne baigne pas dans l'euphorie, d'autant que certains de ses collègues s'arrangent, eux, pour ne pas partir : « Il fallait y aller. Je suis parti, et je suis revenu ! Il y en a, j'en connais un, qui s'est débrouillé pour ne pas partir. [...]. Tous les gens désignés ne sont pas partis. Quand j'apprends que je vais partir en Indochine, je suis marié, j'ai des enfants, ce n'est pas la joie<sup>1751</sup> ! »

---

<sup>1741</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>1742</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, lieutenant au 2<sup>e</sup> BEP, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>1743</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Lafitte, officier en chef des équipages sur l'Arromanches, reçu le 2 mai 2017.

<sup>1744</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>1745</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

<sup>1746</sup> Entretien de l'auteur avec François Péchou, chez lui, à Annecy, le 15 novembre 2017.

<sup>1747</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget reçu le 9 août 2019.

<sup>1748</sup> Extrait du questionnaire de Michel Lagier reçu le 18 avril 2017

<sup>1749</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1750</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>1751</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, réalisé chez lui à Sévrier le 6 mars 2019.

Ses explications sont intéressantes à plus d'un titre. Comme plusieurs témoins, François Deluermoz n'est pas volontaire mais ne fait rien pour éviter de partir. Il faut également rappeler qu'à son époque, fin 1949, partir en Indochine n'est pas synonyme de départ pour l'enfer. D'abord parce que les nouvelles étant rares, certaines garnisons isolées et ne connaissant personne qui soit de retour de séjour, les désignés n'ont pas l'impression de repartir en guerre (« D'ailleurs, on n'appelait pas ça " la guerre ", c'étaient des « opérations de maintien de l'ordre<sup>1752</sup>. »). Ensuite, un séjour hors Métropole est attractif pour augmenter la solde et favoriser la carrière :

« C'est bien pour les annuités, pour la retraite ! [...]. Là-bas, on était bien payé. La piastre, envoyée en France, valait, je ne sais plus si c'est 11 ou 17 francs. J'ai mis de l'argent de côté. Quand je suis rentré en France, j'avais mis un million (d'anciens francs) de côté. On faisait une délégation de solde pour l'épouse, mais après, j'ai ouvert un compte à la banque de France. Ce n'était pas automatique. Ça a commencé à Fréjus, je crois<sup>1753</sup>. »

Maurice Mandavit a connu la guerre dans les rangs de l'armée rouge en 1945 et s'est engagé dans l'armée française en 1946 pour apprendre un métier, être moniteur de sport<sup>1754</sup>. Il est volontaire « par devoir » mais considère son envoi en Indochine comme un « gâchis »<sup>1755</sup>.

Il existe aussi quelques cas de désignés certains, dès leur départ, que cette guerre est néfaste parce qu'ils en connaissent les souffrances et parce qu'elle les éloigne à nouveau d'une famille enfin retrouvée. Jean-Marie Heissat est un brillant combattant de la Seconde Guerre mondiale, mais il n'a pas envie de repartir au loin :

« Mon père venait de faire une guerre difficile et c'était le moment où il était marié avec un enfant. [...]. Il ne pouvait pas refuser évidemment et il n'avait pas du tout un esprit de désobéissance mais il n'avait pas du tout envie d'aller là-bas. A ce moment, on était en Algérie, [...]. Il se retrouve à Cherchell et pour la première fois, un logis. Et là il reçoit son affectation, en mars 1949 pour la légion. Or il n'était pas légionnaire mais la légion manquait beaucoup de cadres en Indochine. [...]. Mon père devait y aller, il y va. Mais il était désagréablement surpris qu'on le sorte de ce qu'on lui avait donné à faire depuis quelques mois, de l'envoyer dans la légion sans lui demander son avis<sup>1756</sup>. »

Etienne Poitau, lui aussi, est certain de partir. Saint-cyrien, capitaine spécialiste de la guérilla en montagne, il est passé des chasseurs alpins aux parachutistes après une guerre exceptionnelle dans la résistance, sous le nom de « capitaine Stéphane ». Il est promis à une grande carrière et n'est pas favorable à la guerre d'Indochine, surtout pour « se faire trouer la peau pour Bao Dai et pour des histoires de trafic de piastres ». Il est marié, a trois jeunes enfants, un quatrième à naître et a des problèmes de santé. « Il n'a qu'un mot à dire (pour ne pas partir, NDA). Il ne l'a pas dit<sup>1757</sup>. »

Il existe également le cas, assez peu évoqué et vraiment impopulaire chez les vétérans d'Indochine, des communistes de l'armée de métier. Aucun des témoins n'en a apparemment croisé<sup>1758</sup>. Il est

---

<sup>1752</sup> *Ibid.*

<sup>1753</sup> *Ibid.*

<sup>1754</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.

<sup>1755</sup> Robert Heissat, *Un Kosak sur le toit*, op. cit., p.118.

<sup>1756</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Robert Heissat, le 21 septembre 2019.

<sup>1757</sup> Paul Dreyfus, « Stéphane », *le capitaine à l'étoile verte*, Pris, Fayard, 1992, 414 p. ; pp. 340-341.

<sup>1758</sup> Aucune réponse positive à la question n° 61 : Comment considériez-vous, si vous en avez côtoyé, les militaires français communistes (ex-FTP) de votre unité ?

vrai que le ministère de la Défense Nationale fait très attention, une fois la Seconde Guerre mondiale terminée, à ce que les FFI en général soient les moins nombreux possibles dans l'armée. Les communistes en particulier, adhérents et sympathisants sont, pour la plupart, issus des FTP. Les officiers sont très suivis par la sécurité Militaire, d'autant plus à partir de 1947, quand le PCF devient un parti d'opposition l'année ou éclate la Guerre froide et plus encore à partir de janvier 1950, quand la Chine et l'URSS reconnaissent la République démocratique du Vietnam. La guerre d'Indochine est un conflit périphérique de la guerre froide à cette date et il faut choisir son camp entre son pays et ses convictions. Les militaires communistes ne sont pas motivés pour partir. La résistance semblait normale, légitime de même que la libération de la France, l'anéantissement du nazisme et l'occupation de l'Allemagne. Rester dans l'armée, réprimer les émeutes en Algérie, en Syrie ou à Madagascar, partir combattre le Vietminh communiste qui lutte pour l'indépendance du Vietnam ne tombent pas sous le sens. Le 26 mars 1946, la loi de dégagement des cadres est l'occasion d'écarter les éléments les plus gênants, même les plus prestigieux, à l'image de Rol-Tanguy<sup>1759</sup>. Il est, pour l'instant, difficile de savoir combien d'officiers communistes sont partis en Indochine. Apparemment, beaucoup de FFI intégrés dans l'armée n'ont pas souhaité rester et ont démissionné<sup>1760</sup>. Mais les livres de Isabelle Sommier et Jean Brugié<sup>1761</sup>, et de Pierre-Alban Thomas<sup>1762</sup> permettent de se faire une idée du cas de conscience que trois officiers ont eu en partant en Indochine. Le lieutenant Thomas part en octobre 1945 avec les premiers renforts, les lieutenants Brugié et Neveux sont désignés pour l'Indochine en 1951. La position politique du PCF est assez simple sans être publique. Il faut rester dans l'armée et donc faire partie du corps expéditionnaire. Maurice Thorez, cité par Laurent Casanova, aurait dit : « Si j'avais un fils officier, affecté en Indochine, je lui dirais : "Pars. Mais agit là-bas en communiste, fais ton travail de communiste"<sup>1763</sup> ! » Henri Rol-Tanguy y est également favorable. Lui-même, sollicité par de Lattre pour accompagner le général de Linares en décembre 1950, ne donne pas suite. André Marty est sur le même position et l'explique aux officiers communistes qu'il rencontre. En dehors d'une conversation d'André Marty avec Jean Brugié et Jacques Neveux, il semble qu'aucune consigne écrite ne soit donc donnée aux militaires communistes, ni de démissionner, encore moins de saboter le CEFEO ou de désertir. Affectés à la légion étrangère en janvier 1951, ils partent en Indochine le 1<sup>er</sup> avril suivant. Pierre-Alban Thomas partant combattre les Japonais et « délivrer l'Indochine » en octobre 1945 n'a pas tous ces tourments. Il veut être officier d'active et accepte de partir en Indochine. Toutefois, au dernier moment, il a un doute : « Une angoisse me saisit alors : et si le CEFEO était une armée de reconquête coloniale ? Et si moi, le maquisard qui ait lutté contre l'occupant de ma patrie, j'allais à mon

---

<sup>1759</sup> Henri Rol-Tanguy, un des libérateurs de Paris en août 1944, compagnon de la libération, est mis sur une voie de garage au dépôt central des isolés à Versailles, de 1952 à 1962, date de sa retraite. Comme d'autres militaires communistes actif, il n'a pas pris de carte du parti, un militaire d'active étant interdit d'activité politique.

<sup>1760</sup> Encore un type de recherche intéressant à creuser !

<sup>1761</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *Officier et communiste dans les guerres coloniales*, Flammarion, 2005, 368 p.

<sup>1762</sup> Pierre-Alban Thomas, *De la résistance à l'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 2010, 326 p.

<sup>1763</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *op. cit.*, p 117.

tour occuper un pays qui, semble-t-il, veut son indépendance ?<sup>1764</sup> » Il interroge des camarades de ses années de résistance, a des contacts à Paris avec des communistes proches de la direction, poursuit ses lectures sur l'Indochine jusqu'à son embarquement. Les trois militaires communistes partent en Indochine mener une guerre sans perdre leur âme, servir leur pays en gardant leurs convictions.

Toute la gamme de raisons évoquée précédemment pour les jeunes engagés, joue à plein pour les militaires de carrière qui sortent des écoles. L'esprit de corps, la volonté de servir, auxquels s'ajoute l'effet d'entraînement collectif, les amènent déjà à choisir le corps de troupe pour lequel chacun se sent fait. Bernard Grué, à sa sortie de l'école d'application, opte pour la légion étrangère « qui répond le mieux à mes attentes et à l'idéal que je me fais de l'armée. J'ai donc choisi l'armée d'Afrique sachant qu'elle est toujours en première ligne et pour fuir cette France qui n'en finit pas de régler ses comptes avec Vichy au nom d'un patriotisme parfois douteux, trop souvent inspiré par des arrière-pensées politiques<sup>1765</sup>. » Affecté à Sidi Bel Abbès, il découvre la légion et les plaisirs de la « bonne société » faits de soirées, fêtes et concours d'équitation mais qui ne sent pas le baroud. Il devance un départ qu'il sait certain, par émulation et amitié :

« Or mes camarades de promotion arrivés en même temps que moi (nous étions une trentaine tous très liés d'amitié) s'en vont par petits groupes pour encadrer des renforts qui partent pour l'Indochine. [...]. Quand j'apprends que mes deux meilleurs camarades de promotion sont désignés pour le prochain bateau, je demande le rapport du colonel pour le prier de me joindre à eux<sup>1766</sup>. »

Sorti de Coëtquidan et volontaire pour les parachutistes en 1949, très jeune résistant et militaire par vocation, André Boissinot liste dans ses souvenirs les raisons de son volontariat pour la Corée, sachant qu'au bout d'une année, il pourra être envoyé en Indochine. Au-delà de son désir de participer d'abord à « une guerre de tranchées et de mouvement assez prestigieuse dans le milieu militaire », à « l'aventure exceptionnelle » que la Corée représente, il se souvient de l'effet d'entraînement de ses camarades paras de Meucon qui ont fait la demande en même temps que lui, « dictée par un esprit plutôt aventurier ». Connaissant le mythe des engagements massifs pour lutter contre le communisme, il ajoute : « Certains vous indiqueraient comme raison leur désir de combattre le communisme, mais compte tenu de notre âge, je ne pense pas que ce soit vraiment le motif de notre volontariat<sup>1767</sup>. » Claude Irlinger, sorti sous-lieutenant de l'école d'infanterie de Cherchell en 1952, a demandé et obtenu le 152<sup>ème</sup> RI de Strasbourg, régiment prestigieux : « Je lui dois mon engagement militaire en Indochine. Les sous-officiers m'en parlent avec un tel enthousiasme qu'après seulement huit mois de service, je décide de m'engager comme sous-lieutenant pour y partir<sup>1768</sup>. » Pierre Caubel a hâte de servir, d'autant plus que la guerre s'étire en longueur et qu'il veut faire ses preuves : « Oui, j'ai été volontaire pour aller en Indochine. D'une part cela me donnait l'occasion de faire l'épreuve de la guerre alors que je n'avais pu participer à celle de 39-45 et cela me semblait indispensable pour un officier de

---

<sup>1764</sup> Pierre-Alban Thomas, *op. cit.*, p. 100.

<sup>1765</sup> Bernard Grué, *L'espoir meurt en dernier*, Monaco, éditions du Rocher, 2013, 189 p. ; p. 39.

<sup>1766</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>1767</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, *op. cit.*, p. 69.

<sup>1768</sup> Claude Irlinger, *Ma guerre d'Indochine*, Dijon, Edition Clea, 2008, 94 p. ; pp.14-15.



carrière<sup>1769</sup> ! »

Le même enthousiasme, l'empressement de faire ses preuves, jouent en particulier chez ceux qui ont connu une longue période d'emprisonnement pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce sont les cadres faits prisonniers en 1940 et qui ont vu leur carrière ralentie derrière les barbelés des oflags, pour ceux dont le moral n'est pas cassé, et qui ont l'envie de rattraper le temps perdu dans un autre théâtre d'opération. Achille Muller<sup>1770</sup>, parlant du turn-over dans les commandements de bataillons ou de régiments évoque ces « officiers supérieurs qui avaient été faits prisonniers par les Allemands (et qui) ont voulu, une fois libérés, s'acheter une virginité en Indochine<sup>1771</sup>. » Les plus jeunes, eux aussi confinés ou déportés pour leurs faits de résistance comme Hélié de Saint Marc goûtent la liberté retrouvée. Il passe sans transition de la pire période de sa vie, le camp de concentration de Buchenwald de 1943 à 1945, à la meilleure qui le voit sortir de Saint-Cyr et, moins d'un an plus tard, partir en Indochine avec sa nouvelle famille, la légion étrangère, en 1948 : « Les rêves de départ et d'aventures qui avaient nourri ma jeunesse étaient toujours aussi vivaces. (...). Je choisis de reprendre le fil de ma vie là où je l'avais abandonné. La chaleur et la fraternité qui unissaient ces éléments disparates de l'armée d'après-guerre me firent du bien<sup>1772</sup>. »

L'Indochine apparaît bien vite comme un accélérateur de carrière, même pour les cadres qui se sont battus tout au long de la Seconde Guerre mondiale sans être pour autant récompensés dans leur avancement. Pierre Segrétain est de ceux-là. Il totalise cinq ans de combats comme capitaine dans toutes les campagnes de l'armée d'Afrique de la Tunisie à l'Allemagne, mais aussi dans l'armée Dentz en Syrie en 1941. Déçu de la lenteur de son avancement, se sentant sur une voie de garage, il envisage son retour en unité de légion, « ce qui (le) mènerait vite en Indochine<sup>1773</sup>. » Un souhait normal pour un homme d'action. Ce qui distingue Pierre Segrétain des autres officiers, c'est qu'il va, en plus, se former au parachutisme, créneau porteur, pour devenir le chef du premier bataillon de légionnaires parachutistes (1<sup>er</sup> BEP), une occasion de « rattraper le temps perdu et pouvoir enfin démontrer sa valeur, ses capacités à mener une unité, son unité au combat<sup>1774</sup>. » Un choix de carrière bien pensé, qui passe par l'Indochine.

Les motivations, quel que soit le type d'engagé, sont donc très différentes. Il existe de multiples raisons qui n'ont rien de monolithiques ni de glorieuses, comme à chaque conflit. Ce qui peut paraître plus étonnant, c'est de comprendre pourquoi les militaires partent pour l'Indochine mais également pourquoi ils repartent en second voire troisième séjour. Cela ne tombe pas sous le sens, surtout quand ceux qui repartent sentent que l'issue du conflit ne leur sera pas favorable.

---

<sup>1769</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 20 août 2018.

<sup>1770</sup> Évadé de France en 1942, engagé dans le SAS, il est largué sur la Bretagne en juin 1944 et sur les Pays-Bas.

<sup>1771</sup> Entretien de l'auteur avec Achille Muller à Pau, le 19 avril 2018.

<sup>1772</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les Champs de braises*, op. cit. ; Tempus, 2006, p. 92.

<sup>1773</sup> Etienne Segrétain, Franck Segrétain, *Au champ d'honneur, La vie et la mort du chef de bataillon Pierre Segrétain du 1<sup>er</sup> BEP, 1909-1950*, Paris, Indo Editions, 2010, 279 p. ; p. 59.

<sup>1774</sup> *Ibid.*, p. 60.

### 1.3.3 Se rengager, repartir : d'autres motivations ?

« Sur place, on avait l'ennemi, et en rentrant en France, on avait toujours l'ennemi. Il n'avait peut-être pas les yeux bridés, mais c'était pareil sur le plan idéologique. Je dois dire que c'est ce qui explique que j'ai fait trois séjours au combat en Indochine. Quand je rentrais en France, je n'avais pas l'impression d'être chez moi. Je préférais rentrer là-bas pour retrouver les camarades, parce qu'ensemble, on était unis et motivés. » (Jacques Allaire)

Les raisons de repartir sont moins nombreuses qu'au premier et moins encore qu'au second séjour. Il faut tenter de comprendre comment la dureté d'une guerre déconcertante sous un climat épuisant et l'éloignement des familles arrivent à décourager ou non les volontaires de repartir. Les militaires français revenus d'un séjour en Indochine se divisent en trois catégories. Ceux qui démissionnent et considèrent en avoir assez fait. Une partie importante des « volontaires désignés » de 1945-1946 n'ont fait qu'un séjour et n'ont pas souhaité poursuivre, démissionnant de l'armée ou ne contractant pas de nouvel engagement. Ceux qui sont tout de suite ou très vite volontaires pour un second séjour. Ils vont choisir de repartir, une fois achevé le congé de fin de campagne qui dure quatre mois, en cumulant le temps de permissions qu'ils n'ont pas eues, le temps de retrouver leur famille et de réfléchir à la décision à prendre. Ceux, enfin, qui vont repartir plus tard, soit parce qu'ils ne souhaitent pas revenir tout de suite en Indochine et vont attendre le tour de départ, par devoir, pour l'honneur, pour retrouver leurs camarades. Quelles que soient leurs raisons, ils repartent la plupart du temps sans illusion sur l'issue du conflit.

Les raisons de ne pas repartir sont, comme celles de partir, dans la logique des choses pour les soldats de la Seconde Guerre mondiale engagés « pour la durée de la guerre ». Ils reviennent de 1946 à 1948 et considèrent qu'ils ont fait leur temps, dans une guerre qu'ils n'aiment pas, surtout pour ceux issus du maquis et qui se sont vu passer dans l'autre camp, celui de l'« occupant ». L'addition du temps de Seconde Guerre mondiale et d'un séjour en Indochine les a lassés de la guerre. L'ancien maquisard Rodolphe Tosi ne veut pas rempiler. Il fait la guerre depuis presque quatre ans et le salon de coiffure l'attend : « Le commandant Thiers m'a dit "Tosi, rengage-toi six mois et je te nomme sergent !" ». Je lui ai dit que j'en avais marre.[...]. Le "camping sauvage", je sais ce que c'est ! [...]. Moi j'en avais marre ; le climat, la guerre, 42 mois d'armée, loin de chez soi. Les Viets étaient du pays, nous on était à 13 000 km de la France<sup>1775</sup>. »

Maurice Mandavit est parti à reculons en Indochine et pourtant, il quitte l'armée « avec beaucoup de nostalgie, beaucoup de regrets<sup>1776</sup>. » Mais il sait qu'il l'a échappé belle à deux reprises, sur la RC 4 et juste avant de partir, son poste ayant été pris et son unité anéantie deux jours après son départ précipité, une fois connu son ordre de rapatriement : « Je ne sens plus du tout cette affaire d'Indochine. Je n'ai pas un jugement favorable sur le haut-commandement, ce qui fait que je décide d'arrêter et non de

---

<sup>1775</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi à l'hôpital d'Albertville le 9 novembre 2017.

<sup>1776</sup> Entretien de l'auteur avec Maurice Mandavit, à Pau, le 19 avril 2018.

rempiler ; J'ai le sentiment que sinon, ou je serai tué ou bien je finirai dans un camp Viet<sup>1777</sup> », sa hantise, lui qui est déjà passé par Auschwitz<sup>1778</sup>. »

Pour ceux qui rempilent en signant un nouvel engagement, il existe des raisons matérielles, raisonnées mais également un instinct, un besoin de repartir, difficile à réprimer dans un cadre construit par le sens du devoir et tout ce qui guide un militaire pénétré de sa mission. Nous avons vu qu'on ne part pas à plus de 10 000 kilomètres sur un coup de tête. Cette fois, l'attrait de l'aventure et la peur de l'ennui dans les casernes de Métropole ou d'Afrique du Nord jouent peu. Le sentiment d'aventure a été usé au cours du séjour par la cruauté de la guerre, du climat, les dangers divers. Les raisons de repartir semblent plus liées au besoin qu'à l'envie : le besoin de rejoindre les camarades de l'unité, les partisans, la population. Existente également la nécessité de garder l'Indochine, non à la France mais à l'abri du communisme, celle de « finir le boulot » que l'on peut également traduire par le sens de l'honneur.

Ceux qui ont le plus réfléchi à la question sont capables de trouver un grand nombre de raisons, à leur grande surprise, de revenir sur la question sans jamais s'en satisfaire et encore moins s'en vanter. Jacques Allaire en a reparlé tout au long de nos entretiens. Il a tout d'abord choisi de repartir pour faire son métier. Ses retours en Indochine - il a fait trois séjours de 1945 à 1954 - s'effectuent à chaque fois avec un galon supplémentaire, 2<sup>ème</sup> classe en 1945, sergent au second, sous-lieutenant de réserve au troisième, avec l'espoir de se faire activer. Assurer un métier aussi dangereux soit-il, s'inscrire dans une progression sociale n'est jamais négligeable pour celui qui considère que l'armée l'a sorti « du néant », précisant encore : « Je voulais m'arracher à l'extrême modestie du milieu dans lequel je vivais. Je voulais repartir en Indochine, parce qu'au fond, je voulais me reconstruire, si toutefois j'avais déjà été construit. ! [...]. "Et si vous repartiez en Indochine avec votre grade d'officier (de réserve, NDA) ?". Je suis d'accord. Je n'étais jamais vraiment rentré d'Indochine<sup>1779</sup>. » Heureux d'être admis à Saint Maixent, alors qu'il avait repris son métier de libraire, ne voyant aucune autre chance possible à l'horizon pour devenir officier, il ne fait aucune difficulté pour intégrer cette école et devenir sous-lieutenant de réserve. A nouveau sollicité pour aller en Indochine, il repart en 1952. Aujourd'hui, vu dans d'en haut et de loin, les années 1950 font partie des « Trente Glorieuses » où l'on parle avec nostalgie du plein emploi, de la progression des salaires et de l'apport du SMIG créé en 1950<sup>1780</sup>. En réalité, les salaires sont souvent bas et permettent mal de nourrir une famille. L'armée, c'est la fonction publique, au demeurant une position assez prestigieuse quand on fait partie d'un corps d'élite. Ce n'est pas négligeable. L'Indochine, c'est une destination où la solde est supérieure à celle de la Métropole, malgré sa modestie à l'époque, qui permet de mettre de l'argent de côté, à moins d'en dépenser la totalité en jeux ou en femmes. Ceux qui sont affectés

---

<sup>1777</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit*, op. cit., p 139.

<sup>1778</sup> Entretien de l'auteur avec Maurice Mandavit, *Ibid.*

<sup>1779</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>1780</sup> Salaire Minimum Interprofessionnel Garanti.

dans des postes isolés ou sont dans les unités sans cesse en mouvement ne dépendent rien. Au retour plusieurs m'ont assuré avoir pu acheter une voiture d'occasion ou utiliser leur capital pour investir dans des dépenses coûteuses. Même ceux qui partent « à reculons », comme Pierre Lespine au premier séjour, le font pour des raisons professionnelles et financières. Là encore, le galon supplémentaire et la sécurité relative en Indochine de l'emploi jouent dans la décision : « J'arrive en fin de contrat. Et ensuite, aller où ? Vous quittez l'armée, est-ce que ça va marcher dans le civil ? Il faut réfléchir à deux fois avant de quitter l'armée. Un fois que vous avez rendu votre tablier, vous ne pouvez peut-être plus y revenir. Et en plus, après, je suis admis dans les sous-officiers de carrière. [...]. C'était devenu mon métier<sup>1781</sup>. » André Laperle ne dit pas autre chose. Il a fait en sorte, non de revenir en Métropole pour repartir ensuite, mais de rester par prolongations successives, au total, quarante-deux mois d'Indochine, d'un seul tenant<sup>1782</sup> ! » La réussite, dans ce conflit cruel, est de gagner des galons, être décoré ou tout simplement survivre dans un esprit de corps solidaire et attachant, ce qui permet à des militaires qui avouent être partis comme des gamins de 19 ou 20 ans de devenir des hommes et de se construire. Les officiers de carrière contactés ont très peu répondu sur les raisons de leur nouveau départ en Indochine, et pour cause. Le tour de départ, pour eux, ne se discute pas. Cela peut se compliquer si l'on change de corps entre temps. Guy Gantheret est dirigé dans les transmissions de l'infanterie coloniale. Il revient d'Indochine en 1949, est affecté à Constantine. Il se marie et pour ne pas repartir en Indochine, se rengage dans les Transmissions métropolitaines à Alger. Mauvais choix. Il repart en 1954, de mauvaise grâce. Peut-être a-t-il aussi le pressentiment que son séjour va mal se passer :

« Mais quand je suis revenu, on m'a dit que comme je n'avais pas fait de séjour en Indochine au titre "métro", je devais repartir en Indochine. Si j'étais resté dans la coloniale, je ne serais pas reparti en Indochine et je n'aurais pas été blessé. Je n'avais pas envie de repartir : 30 mois dans la rizière, c'était l'enfer ; trente mois à Hanoi, Tourane ou Hué, je serais reparti. C'était mieux qu'en France<sup>1783</sup> ! »

Parfois, c'est tout simplement le souvenir d'une belle aventure, qui incite à repartir, surtout pour ceux, comme René Maillolchon, qui ont passé une guerre « heureuse » sans histoire, un service idéal, tranquille en Indochine en premier séjour :

« Je suis revenu en France, j'étais affecté à Epinal dans les Vosges. C'était bien mais il n'y avait plus grand chose et on s'emmerdait. On s'est dit avec un ami qu'on n'allait pas rester là et qu'on allait repartir. On est resté un peu plus d'un an à Epinal et on a demandé à repartir en Indochine ; à cette époque-là, début 1950, il n'y avait pas de problèmes. Quatre ou cinq mois après, on est reparti<sup>1784</sup>. »

La lutte contre le communisme est-elle une autre justification du retour en Indochine ? Elle ne semble pas l'être à elle seule, mais elle ne peut être contestée. Elle se couple avec la volonté de *finir le travail*, d'autant qu'à partir de 1950, gagner la guerre en Indochine apparaît compliqué. Cette raison politique de repartir en Indochine apparaît vers 1951 après la défaite de la RC 4 et

---

<sup>1781</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>1782</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>1783</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>1784</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

progresses ensuite. C'est une époque déplaisante, aux yeux de plusieurs témoins, dans la morosité et parfois l'hostilité de la population envers la guerre d'Indochine. Beaucoup de vétérans n'ont pas oublié le départ et le retour en Métropole sous les huées, les boulons des dockers et militants communistes, cégétistes de Marseille, les drapeaux rouges et les manifestations diverses. Cette ambiance de guerre froide et le caractère communiste de la RDV apportent une raison de repartir. Le caractère uniquement politique d'un engagement et d'un réengagement n'est toutefois que très rarement déterminant. C'est un argument de plus dans la lutte en Indochine : « Quand je rentrais en France, je n'avais pas l'impression d'être chez moi. Je préférais rentrer là-bas pour retrouver les camarades, parce qu'ensemble, on était unis et motivés<sup>1785</sup>. »

En 1945, porter un uniforme dans la rue était un plaisir et presque un titre de gloire pour les vainqueurs de la Libération. Quelques années plus tard, il faut conseiller aux permissionnaires de sortir sans uniforme pour éviter les ennuis. C'est le signe d'un fossé qui se creuse entre la société française et son armée. Ce désenchantement sur le manque de soutien au mieux et l'hostilité au pire, de la Métropole incite également le lieutenant Guy Simon, dès son arrivée à Marseille au retour de la Cochinchine en octobre 1953, à se porter volontaire pour un second séjour : « Que m'offre la France ? Des injures à Marseille en débarquant, des tarifs majorés pour les capitalistes d'Indochine, une grève des chemins de fer qui me bloquera au port, le refus des taxi versaillais de transporter ma cantine, l'obligation de sortir en civil si je ne veux pas me faire insulter<sup>1786</sup>. » Il repart en mars 1954. Roger Ouïste n'a pas, lui non plus, digéré, à l'époque, ce contact froid à son retour d'Indochine :

« En Afrique du Nord, tout était sous contrôle. Mais à la fin de mon 1er séjour, pendant le congé, nous sommes allés faire la bringue à Paris avec quelques camarades. On nous a interdit de prendre nos uniformes ! J'étais d'autant plus vexé que j'étais passé par Paris en 1945, et avec l'uniforme, le bistrot était gratuit, les transports, tout était gratuit ! A l'époque en 1949 à Paris, je me souviens encore des affiches " les assassins du corps expéditionnaire en Indochine", placardée dans les rues ; il y avait de l'hostilité<sup>1787</sup>. »

Pour Jacques Allaire, la France en paix apparaît comme une terre étrangère. C'est un sentiment qui a engagé les « centurions » dans une accumulation de séjours et de guerres qui les éloigne de leur pays et, dans un sens, les isole de la population. Ils vont finir par le payer en Algérie en allant jusqu'au bout d'un combat lui-aussi perdu. Cette non - compréhension mutuelle explique depuis 1954 et 1962 ce fossé entre la société française et ses soldats qui n'ont cessé de guerroyer hors de la Métropole, puis se sont tus, ce qui a entretenu le désintérêt pour ce type de guerre et de mémoire. Il faut également, pour les retours en Indochine, évoquer ce *mal jaune*, réel ou sublimé, qui s'installe et reste peu compréhensible pour ceux qui ne l'ont pas ressenti, ou ne le vivent pas, y compris par ricochet, dans leur quotidien avec un vétéran d'Indochine. « La guerre d'Indochine, on y va, on y retourne. Mais en fait, on ne revient jamais d'Indochine » répètera toute sa vie Jacques Allaire.

---

<sup>1785</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>1786</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., pp. 164-165.

<sup>1787</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste chez lui à Saint Saturnin les Avignon, le 27 juin 2017.

Mais il existe à la fois pour les jeunes engagés dont le contrat se termine et pour les cadres d'active. Cette nostalgie du pays, du danger, des combats, rejoint celle de la solidarité entre soldats. Cela fait partie, en Métropole hier comme aujourd'hui, des bons souvenirs de la plupart des vétérans ; ce besoin de rejoindre ses copains, cette solidarité qui n'existe pas ailleurs chez les parachutistes coloniaux qui m'en ont tous vanté les mérites, avec les partisans, chez les légionnaires. Jacques Allaire a tout fait pour repartir. On peut parler de persévérance assez inouïe quand on sait qu'il a passé beaucoup de temps à convaincre les médecins qu'avoir une jambe affectée par la polio ne l'empêcherait pas de faire un bon chef de groupe puis de section dans l'infanterie et chez les parachutistes. Même au besoin, en brûlant son premier carnet de santé dans un des poêles Godin de la caserne, et en circonvenant par la flatterie un infirmier pour signer le certificat d'aptitude au stage parachutiste. Il a fallu ensuite convaincre les cadres instructeurs qui voyaient bien que le sergent Allaire courait bizarrement, l'explication de garder un clou dans sa chaussure pour avoir perdu un pari les laissant perplexes ! La joie de retrouver sa famille et de retrouver parfois un enfant que l'on n'a pas vu naître, ne compense pas ce mal-être qui s'appelle déjà le *mal jaune*.

Et puis, pourquoi le cacher, certains sont devenus des « bêtes de guerre ». La tension du combat peut manquer à ceux qui s'ennuient en dehors du cadre militaire du combat. Il s'agit de militaires *faits pour la guerre*, qui la sentent, la respirent, la vivent ; une guerre qui les a construits et en dehors de laquelle ils se sentent inutiles. Marcel Bigeard est l'un des plus connus<sup>1788</sup>. Il décrit avec précision le retour de son premier séjour en septembre 1947 :

« Quelques jours à Paris. Suis abasourdi par tout ce bruit. J'ai acheté des chaussures avec deux pointures supplémentaires. Chez un pédicure, je me fais enlever une corne de deux centimètres. Ces longs mois à marcher pieds nus m'ont écrasé le pied. Je serais mieux sans chaussures dans les rues de Paris. Heureux certes mais insatisfait, je songe à mes camarades laissés dans cette jungle ingrate mais si prenante. [...]. Quatre mois de permission [A Toul, NDA] dans la grisaille de l'hiver lorrain, logé dans une petite chambre chez la belle-mère, la forme m'abandonne, paludisme, dysenterie. Un après-midi chez le coiffeur, je tombe dans les pommes. Je paie les souffrances endurées au cours de ces années de bandera où je n'ai guère soufflé. La nourriture trop riche ne me réussit pas. Il faut me réadapter progressivement. Je demande du riz à l'eau et de la viande bouillie. [...]. Décidément, la brousse, les responsabilités me manquent. La fin de la permission approche, je demande à repartir en Indochine. Je ne peux laisser mes camarades se battre là-bas ou alors il me faut quitter l'armée. [...]. Non, il n'y a rien à faire, une force me pousse à répondre présent à chaque fois que l'armée ira se battre et malgré l'objection des miens<sup>1789</sup>. »

Jean Slezarski n'a pas la notoriété de Marcel Bigeard mais il est, lui aussi, « bête de guerre<sup>1790</sup> » qui répond, toutefois, sur ses deux retours en Indochine : « Mieux valait ne pas se poser de question<sup>1791</sup>, preuve qu'il n'est pas si facile de repartir en guerre. Enfant de l'Assistance Publique, il a rejoint la 1<sup>ère</sup> armée française fin 1944 et terminé la libération du pays jusqu'à la capitulation allemande. Sans attache familiale, il est tout naturellement volontaire pour un 1<sup>er</sup> séjour, qu'il effectue au 6<sup>ème</sup>

---

<sup>1788</sup> Pour un officier, on dit plutôt un « centurion ».

<sup>1789</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., pp. 72-73.

<sup>1790</sup> « Jeune caporal d'une énergie peu commune au combat, toujours en tête de ses supplétifs », écrit le colonel Coste en novembre 1950, en signant sa citation pour son second séjour.

<sup>1791</sup> Extrait d'un courriel de Jean Slezarski, reçu le 15 novembre 2019.

RIC. Ses retours en France en 1947 et 1951, ne l'incitent pas à rester en Métropole ou à quitter l'armée, qui est devenue sa famille : « On a eu beaucoup de congés, quatre mois, beaucoup de sous, c'est la belle vie. Se réadapter, ça a été très difficile. En ce qui me concerne, l'armée c'est ma mère, mes parents. Si je n'avais pas eu l'armée, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Gangster, comme pas mal d'autres<sup>1792</sup> ! » Mais il est complexe de se réadapter après deux ans et demi de danger permanent, sous tension, où chaque Indochinois peut être un ennemi. Aller s'asseoir au restaurant, marcher dans une rue, supporter les regards, tout concourt à mettre Jean Slezarski hors de lui ou subitement méfiant. Mme Slezarski, présente à l'entretien, l'a vécu :

« Ils étaient très mal vus, quand ils arrivaient, on savait que c'était la bagarre partout. Ils étaient en rébellion contre tout, mon mari particulièrement ! [...]. Il était révolté, de par sa vie, son aventure. Il était en colère contre tout et il était extrêmement perturbé. Il voyait des ennemis partout parce que l'on marchait quelque part et tout d'un coup il me filait un coup d'épaule pour me mettre dans un coin car il avait vu une ombre ; il était toujours aux aguets. Il devait être traumatisé. Au bar je me mettais toujours en face de lui et lui, dos au mur face à la porte. Quelqu'un qui avait une drôle de tête, même s'il n'y avait rien, il n'arrivait pas à se maîtriser. Pendant son congé, il était à l'hôtel, il mangeait tout et quand il avait tout mangé, [...] il rempilait ! »

Les bagarres et les attitudes épidermiques s'accumulent, tout comme les frais de matériel cassé lors des bagarres ; plus encore au second retour :

Mme Slezarski : « Avec tout ce qu'il a vécu en plus, les sabotages et les agressions des syndicats, déjà que lorsqu'il revenait, il était rebelle et agressif. Là, c'était encore pire. Il sortait toujours en uniforme, jamais seul et il suffisait d'un regard...ou pas et il le provoquait ! Comme il était entraîné, jeune et costaud, le pauvre en face n'avait pas de grande chance. [...]. Les cafetiers étaient ravis, ils ont fait fortune avec eux ; c'était retenu sur la paie. »

Jean Slezarski : « Je ne buvais pas... ».

Mme Slezarski répond, dans cette mémoire à deux voix : « ... Oui, mais tu cassais bien...<sup>1793</sup>. »

La nostalgie du danger et de cette existence aventureuse, des responsabilités assumées, toutes choses que l'on ne peut retrouver dans une autre affectation, l'envie de retrouver les camarades, l'unité dans laquelle des liens forts se sont tissés presque comme une seconde famille, tout devient un appel à repartir. Et pourtant les contraintes familiales sont souvent fortes. Après un premier séjour, les cadres d'active qui n'étaient pas fiancés ou mariés ont fondé une famille, ont eu des enfants. Mais ils ne peuvent s'empêcher de repartir. Banalité de leur condition militaire ? Appel de l'Indochine ? Rejoindre leurs camarades ? Difficile de faire la part des choses. Tout cela se mêle et s'entremêle dans un même besoin impérieux qui s'adapte à l'actualité du moment.

Fin 1950, Roger Ouïste a fait un premier séjour dans le bataillon de marche du 6<sup>ème</sup> RTM. Entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'Indochine, il est resté éloigné de la région de sa famille pendant quatre ans. Il est en congé de fin de campagne et, comme Bigeard, finit par s'ennuyer, malgré les retrouvailles familiales : « Mes quatre mois de congés ? Je m'ennuie ! Huit jours avec quatre bons copains à faire la bringue à Paris, puis retour dans la famille...et j'ai tourné en rond<sup>1794</sup> ! » Il rentre dans son unité à l'issue d'un second congé de trois mois auquel il avait droit, quand on lui apprend

---

<sup>1792</sup> Entretien de l'auteur avec Annie et Jean Slezarski chez eux, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>1793</sup> *Ibid.*

<sup>1794</sup> Entretien avec Roger Ouïste, *op. cit.*

qu'il est muté au 17<sup>ème</sup> Tabor qui part en Indochine dans deux mois. Problème, il doit se marier.

Le problème est résolu rapidement, d'autant qu'il faut venger les Tabors de la RC 4 :

« Comme j'avais été volontaire dès le départ pour repartir à terme en Indochine et que je venais de faire connaissance de ma fiancée, cruel dilemme ! [...] J'étais colère parce qu'on avait fait des projets de mariage. Et puis je me suis plongé dans le boulot, d'autant qu'il fallait prendre notre revanche, suite au désastre de Cao Bang où trois tabors ont été décimés<sup>1795</sup>. »

Gabriel Mièvre a fait un premier séjour chez les parachutistes. Il s'est bien amusé, a vécu une belle aventure. La vie en garnison, après le congé de fin de campagne, est très ennuyeuse ; il va trouver le moyen de repartir : « Après le congé j'ai été affecté au 2/18<sup>ème</sup> RCP à la citadelle de Bayonne...mais aïe, aïe, aïe, instruire des bleus là-bas, ce n'était pas marrant du tout ! J'ai été nommé sergent-chef, je suis allé voir le commandant Lafontaine. [...] Je suis parti à la place du sergent-chef Gaillard, qui m'a invité à manger pour me remercier. Six, sept mois après être rentré d'Indochine, je repartais<sup>1796</sup> ! » Pour d'autres encore, les contraintes liées à l'éloignement d'un ou deux séjours ont fait éclater la cellule familiale. Le combattant d'Indochine rentre et ne retrouve pas sa famille qui s'est éloignée. Dans ce cas, le congé apparaît bien long et aboutit le plus souvent à un nouveau départ en Indochine vers les camarades devenus une seconde famille : « Les gars rentraient ; ils avaient une famille, des enfants, mais il arrivait que leur femme se soit remariée, n'était plus là, avait levé le pied ou elle avait vendu "tout le navire". Qu'est-ce qu'ils faisaient ? A la fin de leur congé de fin de campagne, ils retournaient en Indochine. Partir deux ans loin de sa famille, ça fait mal<sup>1797</sup>. »

Pour bien des combattants d'Indochine, les raisons qui expliquent *les* départs sont donc différentes du premier séjour mais assez nombreuses et entremêlées entre la nécessité de faire son métier, d'aider les camarades, le besoin de repartir ; des raisons qui évoluent y compris au fur et à mesure que le nouveau séjour s'effectue. Car il ne s'agit pas seulement de se demander « pourquoi repart-on ? » mais surtout « pourquoi se bat-on ? ». En deuxième et plus encore, en troisième séjour, les illusions d'une victoire sur l'APV disparaissent peu à peu. Garder l'Indochine dans l'empire ? C'est probablement terminé. Aider des pays amis ? Les combattants s'illusionnent peu sur leur capacité à résister à l'APV. Il reste à faire son métier du mieux possible, « sauver sa peau » et combattre pour l'honneur, pour ceux qui sont jetés dans les derniers combats, à perte :

« Je ne savais pas bien contre qui je combattais à mon premier, et même au début de mon deuxième séjour ; au troisième, je me battais pour que l'Indochine ne soit pas communiste. Pour qu'elle reste dans un rayon européen. Je ne sais pas si je rêvais encore à l'empire colonial. Au début, j'ai bien marché les colonies, l'empire. Mais quand j'ai sauté à Dien Bien Phu, j'ai compris qu'on allait surtout combattre pour notre peau, mais pas pour garder l'Indochine ; c'était devenu une vue de l'esprit. On ne pouvait plus la garder<sup>1798</sup>. »

Plus de la moitié des vétérans d'Indochine interrogés n'ont fait qu'un séjour parce qu'ils n'ont pas

---

<sup>1795</sup> *Ibid.*

<sup>1796</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai et le 28 août 2017.

<sup>1797</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 juillet 2018.

<sup>1798</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.



voulu poursuivre la guerre et la vie militaire, ou parce qu'ils sont arrivés à la fin de la guerre d'Indochine. Ceux qui sont repartis pour une deuxième, troisième ou comme René Maillochon pour un quatrième séjour, exerçaient simplement leur métier. Les vétérans se retrouvent également sur la question de la formation accordée aux contingents partant en Indochine. Le constat est alors sans appel. Le CEFEO est un corps expéditionnaire pauvre, mal soutenu, la plupart du temps sans formation spécifique pour l'Indochine, qui cumule les lacunes.

#### 1.4 Se préparer : un corps expéditionnaire pauvre, mal formé et peu soutenu

« Il eut fallu, en tout cas, pour obtenir un résultat quel qu'il soit, que nous eussions une politique indochinoise<sup>1799</sup>. » (Henri Navarre)

Le CEFEO n'a jamais bénéficié d'un grand soutien pour combattre en Indochine. Beaucoup de vétérans critiquent le manque d'engagement des gouvernements successifs, l'indifférence ou l'hostilité de leur propre peuple, souvent à juste titre. Il paie, en 1954, l'ambiguïté de buts de guerres dépassés ou trop vagues et le manque de moyens dont disposait la France dès 1945 pour alimenter ce conflit. Il subit également les conséquences d'un manque de formation et d'information qui apparaissent aujourd'hui assez ahurissants lorsque l'on pense à ce corps expéditionnaire constitué de bric et de broc. Il amalgame, de l'été 1945 à fin 1954, tout type d'effectifs, de matériel (armement, uniformes, transports), de structures. L'armée recycle des tactiques héritées des guerres coloniales, amalgamées à celles plus adaptées aux guerres européennes des campagnes de 1943-1945, celles de l'armée d'Afrique et des FFL dans un grand mélange d'improvisation sans mesurer les capacités de l'ennemi, et ce, jusqu'au bout.

Cette faute est politique, dans la mesure où le politique commande le militaire, et, comme le dit Henri Navarre, il aurait fallu que l'exécutif de la IV<sup>ème</sup> République eût une « politique indochinoise » engagée pour gagner en mettant les moyens ou stopper le conflit. Mais la faute est également militaire quant au manque de formation de ce corps expéditionnaire et à sa direction.

##### 1.4.1 Le grand point de faiblesse de l'armée française en Indochine : un CEFEO mal informé...

« Ce qui est très dur, c'est qu'en France, nous avons été au-dessous de tout pour former nos soldats. On a fait tuer beaucoup de monde parce qu'on n'avait pas appris leur métier aux jeunes de l'armée. Ça je l'ai écrit et ça ne m'a pas attiré que des remerciements ! C'est la faute du gouvernement et du commandement<sup>1800</sup>. »

Rares sont les vétérans d'Indochine à considérer leur adaptation à la guerre d'Indochine comme réussie, du fait d'un manque de préparation dont, malheureusement, les exemples dans l'histoire sont nombreux. Leur courage et leur faculté d'adaptation ont pu leur permettre de

---

<sup>1799</sup> Henri Navarre, *L'agonie de l'Indochine*, op. cit., p. 16.

<sup>1800</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, à Arles, le 26 octobre 2017.

survivre et de s'imposer mais nombre d'échecs et de pertes sont dus au manque de formation technique, psychologique, culturel du CEFEO à son arrivée en Indochine. Rien n'est généralisé, conceptualisé ni durablement mis en place, tant en formation qu'en information, de 1945 à 1954. Tout se passe comme si la conquête coloniale avait été oubliée. Les réussites existent souvent au niveau des décisions individuelles des chefs de corps, qui ont organisé un entraînement pas toujours estampillé « Indochine ». Ces lacunes apparaissent logiques en 1945-1946 puisque la guerre n'est pas officielle et personne ne sait vraiment ce qui l'attend. Elles se poursuivent jusqu'en 1954, hormis des innovations très pertinentes qui doivent être rapportées, mais qui ne sont pas généralisées. Ajoutons que la précipitation d'envoyer des unités dans l'urgence comme en novembre 1950 ou en mars 1954 a régulièrement coupé court à ces mêmes initiatives. Beaucoup d'acteurs de cette guerre ont insisté sur ce manque d'anticipation et d'organisation de l'armée.

#### *1.4.1.1 Le manque d'information des engagés : l'oubli du temps des conquêtes coloniales ?*

« A quoi avaient servi les expériences du passé ? » (Michel Bodin)

Dès le départ, l'information ne se structure pas pour faire profiter les membres du CEFEO sur le départ, d'un minimum de renseignements sur le pays, sa population, ses coutumes ; sur ce qu'il convient de faire ou surtout, de ne pas faire. En 1945, du général Leclerc jusqu'au plus humble des 2<sup>ème</sup> classes, peu de soldats connaissent l'Indochine. Aucun ne peut prévoir ce qui les attend, croyant juste trouver face à eux une armée japonaise qui a capitulé. Pourquoi l'armée française n'informe-t-elle pas suffisamment toutes ses troupes en partance pour l'Indochine, jusqu'en 1954 ?

En 1945, la France n'est pas prête à reconquérir l'Indochine et son armée n'en a pas les moyens nécessaires. Ces problèmes sont l'un, politique, l'autre, militaire. L'exécutif, trop instable, n'a pas de buts de guerre adaptés aux circonstances, pour suivre une politique qui soit suffisamment engagée pour gagner la guerre ou la stopper. Le CEFEO s'use dans une adaptation inconstante à un type de guerre mal pensé. Le politique et le militaire se rejoignent dans cette improvisation permanente. Sur le terrain, le combattant fait ce qu'il peut. Dans la lancinante reprise de *l'oubli* de la guerre d'Indochine, il en est un que l'on cite rarement. Il semble, en étudiant les mémoires des uns et des autres, que l'armée française a oublié les campagnes militaires en Indochine, ne les retrouvant une fois le conflit commencé que pour tenter de juguler la menace de l'APV dans une guerre de pacification dont, de toute manière, les règles ont changé. Les officiers qui ont lu des textes de Lyautey, Galliéni, ou d'Auguste Pavie ont des connaissances théoriques non négligeables mais à titre individuel. Les techniques de combat en milieu colonial ne sont pas enseignées dans les écoles militaires. Les coloniaux ayant connu la vie de garnison d'Indochine parlent surtout, avec nostalgie, des femmes, du climat et du joli temps des colonies. Aucune information officielle n'est généralisée au niveau de tous les combattants.

Pourtant, la mémoire militaire de la conquête coloniale de l'Indochine existe et les rapports, les ouvrages militaires la retraçant ne manquent pas, à l'époque. La France débute la conquête en 1858. Elle se termine en 1902 selon Michel Bodin, avec la pacification définitive du Tonkin. Dans sa conclusion de son ouvrage, il fait un lien avec la guerre d'Indochine, un demi-siècle plus tard, constatant que les problèmes réapparaissent : « A quoi avaient servi les expériences du passé<sup>1801</sup> ? » Le CEFEO se retrouve *en l'air*, peu informé, mal préparé à un environnement pourtant connu depuis près d'un siècle malgré une expérience militaire qu'aucun texte de base n'enseigne aux premiers éléments qui débarquent en Indochine : « Ce qui est intéressant, c'est que les Français sont en Indochine depuis 1858, ils ont bien vu les problèmes. Mais après, il y a eu la campagne du Tonkin à partir de 1882-1883, et on a oublié les problèmes de 1858. En 1914, ça bouge un petit peu et le général Noguès dit : “ on a tout oublié !”. On retrouve le questionnement. Et en 1945, on a oublié les campagnes précédentes<sup>1802</sup>. » Dans sa contribution à l'ouvrage collectif de Maurice Vaïsse sur l'adaptation de l'armée française en Indochine, il est de ceux qui critiquent cette lacune avec précision :

« Inadaptées aux conditions du combat, les troupes du corps expéditionnaire ne pouvaient pas ne pas l'être. Pourtant, en dépit de la guerre et des connaissances du milieu indochinois, on a le plus souvent l'impression d'une armée envoyée au combat sans préparation (parfois même la plus élémentaire). La campagne commença dans la précipitation et, de ce fait, peu de choses furent faites pour bien préparer les hommes aux théâtres d'opérations indochinois<sup>1803</sup>. »

Le rapport Ely ne fournira une synthèse du conflit qu'en 1955, trop tard pour changer quoi que ce soit et, d'ailleurs, restera confidentiel. Il est surprenant de penser que toute l'expérience du combat dans les colonies indochinoises depuis 1858 n'ait pas fait l'objet d'instructions écrites renouvelées et surtout enseignées, généralisées à tous les corps de troupes en partance pour l'Extrême-Orient avec un programme adapté aux spécificités des corps de troupes et à leurs spécialités techniques. En réalité, les ouvrages existent bien mais la plupart des témoins interrogés assurent ne pas en avoir entendu parler ni avoir eu ce type de document entre les mains.

Un *Manuel à l'usage des troupes employées Outre-Mer* du ministère de la guerre, en deux parties, rédigé par une commission présidée par le général Mangin, est publié par l'éditeur Charles Lavauzelle à partir de 1923. Il pouvait s'avérer utile mais il semble avoir disparu des esprits et des écrits<sup>1804</sup>. Ce qui concerne l'Indochine est dans la seconde partie, fascicule III, section 1, édité en 1927. Il est renouvelé en 1950, et constituera la base du TTA 166<sup>1805</sup> à partir de 1960. Mais limité dans son contenu aux guerres de conquêtes et à la pacification, les exemples datant du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle, il sert peu jusqu'en 1949. Le CEFEO aurait pu ainsi disposer d'un bagage intellectuel, technique, tactique énorme, certes incomplet puisque l'émergence de l'APV est

---

<sup>1801</sup> Michel Bodin, *Les Français au Tonkin*, *op. cit.*, p. 279.

<sup>1802</sup> Entretien de l'auteur avec Michel Bodin à Dôle le 24 octobre 2019.

<sup>1803</sup> Michel Bodin, « L'adaptation des hommes en Indochine (1945-1954), dans Maurice Vaïsse (dir.), *L'armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954)*, *op. cit.*, pp. 111 - 136 ; pp. 125-126.

<sup>1804</sup> Ce manuel est à nouveau publié en 2018 par Hachette. Aucun témoin n'a noté ni évoqué son existence, ni signalé ou écrit qu'il l'avait lu !

<sup>1805</sup> TTA 166 : Manuel à l'usage des forces employées outre-mer.

récente. Aucun des contemporains présents en Métropole jusqu'en 1946-1947 ne peut se prévaloir d'en avoir compris son éclosion, ni d'avoir envisagé la progression de l'APV. Le manuel de 1923-1927<sup>1806</sup> qui se partage entre l'Indochine et Madagascar porte pendant 300 pages sur l'organisation des troupes en Outre-mer, les éléments géographiques, religieux, ethniques, et fait le point sur les ennemis. Mais ce sont les « bandes » chinoises et annamites ! Les opérations couvrent une quarantaine de pages. L'hygiène et la médecine... trois pages. Dans les annexes, l'annexe trois consacre neuf pages aux « Conseils aux militaires envoyés en Indochine »<sup>1807</sup>, l'annexe quatre, cinq pages sur le combat de Nui-Lang en 1909<sup>1808</sup>, exemple tactique dépassé.

Les soldats du CEFEO vont s'en remettre au hasard des rencontres, au système D (débrouillardise) du combattant français lui permettant de s'adapter depuis toujours à toutes les situations<sup>1809</sup>, à l'initiative de chefs de corps qui ont compris ce type de guerre et de l'encadrement des camps de Fréjus ou de Meucon. A partir de 1949, l'armée édite plusieurs documents très fouillés, ouvrages et livrets sur la guerre d'Indochine. Michel Bodin a étudié ces différentes publications de l'armée depuis 1945<sup>1810</sup>. Il identifie deux manuels plus importants que les autres (Figure n° 8). Le principal s'intitule *Manuel à l'usage des combattants d'Indochine*<sup>1811</sup>, en deux tomes, Parus en août et décembre 1949, puis en un tome, en 1950<sup>1812</sup>. Cette initiative, contemporaine du conflit en cours, montre qu'il y a bien eu une intention de formation à la guerre d'Indochine. Le problème ne se situe pas, cette fois, dans son contenu datant de la conquête, mais dans la faible trace qu'il laisse dans les mémoires, du fait que presque personne ne se souvient l'avoir eu entre les mains ni l'avoir utilisé. Dès lors que ces brochures ne sont pas fournies à tous les cadres partants et qu'elles sont classées *Confidentiel*, l'intention n'est pas suivie d'effet. Par conséquent, « son tirage resta néanmoins limité et nombreux furent ceux qui ne l'ouvrirent pas<sup>1813</sup>. »

---

<sup>1806</sup> Ministère de la guerre, *Manuel à l'usage des troupes employées outre-mer*. Deuxième partie. Fascicule 3. Section I. Indochine. Section II. Madagascar. En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3719714.image> (Consulté la dernière fois le 20 mai 2022). Sommaire pp. 9-15.

<sup>1807</sup> Ce sont surtout des conseils sur le domaine administratif, les congés, le linge mais aussi sur la manière de se comporter avec les domestiques. *Ibid.*, p. 287.

<sup>1808</sup> Manuel à l'usage des troupes employées outre-mer. Deuxième partie. Fascicule 3. Section I. Indochine. Section II. Madagascar. *Ibid.* p. 295.

<sup>1809</sup> Les défaites qui ont émaillé certaines des nombreuses guerres entreprises ont pourtant démontré la faillite d'une organisation défailante et d'une mauvaise anticipation de la guerre à venir.

<sup>1810</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, *op. cit.*, pp. 194-196.

<sup>1811</sup> FAEO (Forces armées d'Extrême-Orient), *Manuel à l'usage des combattants d'Indochine*, Tome 1 août 1949 : 342 pages. Tome 2 décembre 1949 : 131 pages, Paris, CSFEO (Commandement supérieur des forces terrestres d'Extrême-Orient).

<sup>1812</sup> *Ibid.*, Paris, 1950, 482 p.

<sup>1813</sup> Michel Bodin, « L'adaptation des hommes en Indochine (1945-1954) », *op. cit.*, p. 127.



Figure n° 8 - Manuels du combattant d'Indochine à partir de 1949 (Photo Livre Rare Book 2018).

Ce manuel de 1949 comporte onze titres. Il est plutôt bien structuré et est destiné aux cadres arrivant en Indochine et qui ont besoin d'entraîner leur unité à un conflit nouveau plein de surprises. Le Titre I traite du sens de la guerre (« Notre mission en Indochine »), le second présente l'Indochine (« Histoire sommaire de l'Indochine » ; « Le terrain » qui précise la géographie de l'Indochine, le climat, la végétation, la population ; « L'Indochine économique » ; enfin, « l'organisation politique et militaire » du pays). Le titre III termine en quelque sorte la présentation en évoquant « L'adversaire » et parlant de la structure du Vietminh et de ses « procédés de combat ». Cela constitue le Tome 1. Les titres suivants, inclus dans le Tome 2, précisent ce qui concerne la guerre en elle-même avec « Le combat », (le plus long, en quinze chapitres), « L'instruction ». Le titre VI évoque « le Service de Santé », les premiers soins. Les titres suivants portent avec une grande diversité sur « Le Service de l'Intendance », « l'État Civil aux Armées », « Le rôle des bases en Indochine », « Le Génie, constructions et travaux » et enfin, « Le Service Social dans l'Armée », onzième et dernier titre. Le manuel est complété par un Guide sur la santé et l'hygiène des troupes des FTEO<sup>1814</sup>, de petit format, que certains témoins se souviennent avoir parcouru sur le *Pasteur*. Enfin, un *Manuel de Brousse Indochinoise*, de 134 pages, est édité un peu plus tard en 1953. Il semble conçu avec l'aide du GCMA, pour la contre-guérilla.

L'autre document étudié par Michel Bodin est une brochure intitulée *Guérilla*, « confidentielle » à usage interne, publiée par le 2<sup>ème</sup> bureau du CEFEO<sup>1815</sup>. Sa couverture est moins sommaire que le *Manuel à l'usage du combattant d'Indochine* qui, lui, a un aspect très réglementaire. Les couvertures ressemblent à celles des ouvrages de Roger Delpey, *Soldats de la boue*. La brochure

<sup>1814</sup> FTEO, *Guide et conseils élémentaires d'hygiène pour les FTEO*, Direction des services de santé des FTEO, 1951, 45 p. ; réédité 1952, 49 p.

<sup>1815</sup> *Guérilla*, CSFTEO, Etat-major, 2<sup>e</sup> bureau, Paris, 11 exemplaires de 1947 à 1950.

n° 7 (Figure n° 9) montre une très curieuse carte touristique de l'Indochine avec les rochers de la baie d'Along, les temples d'Angkor ou la cathédrale de Saigon.



La brochure n° 9 montrant la figure cruelle, presque cadavérique du combattant de l'APV, son casque surmonté d'une étoile, au-dessus d'un village qui semble brûler (Figure 9). Ces numéros de *Guérilla* sont publiés à partir de janvier 1947 jusqu'en 1950, en brochures ou livrets<sup>1816</sup> qui comportent plusieurs dizaines de pages de descriptions. Chaque livret étudie un aspect du conflit, sur l'organisation du Vietminh, les études de cas tactiques diverses comme les embuscades, les coupures de route et les conseils pour les éviter. Ils montrent des dessins, des caricatures, des slogans. Le numéro 2 de mars 1947 comporte 64 pages, le numéro 4 de juillet-août 1947, 80 pages, avec un contenu comprenant des comptes-rendus d'opérations et des documents ennemis saisis par le 2<sup>e</sup> bureau. Onze numéros seront publiés, d'après le forum *La guerre d'Indochine*<sup>1817</sup>.

Si le manuel de 1949 a laissé quelques souvenirs, cette brochure *Guérilla* n'en n'a suscité aucun, que ce soit dans les témoignages recueillis pour cette thèse ou dans les ouvrages publiés. Elle représente une lecture qui ne semble pas avoir provoqué un intérêt durable dans le quotidien déjà épuisant d'un combattant qui utilise son temps libre au repos et à de sorties plus réjouissantes. De toute manière, les documents écrits théoriques d'une certaine densité de pages ont dû rester dans les cantines militaires pour ceux qui les ont reçus. Dans ce cas, il doit s'agir des cadres, officiers et sous-officiers mais une infime partie des témoins les ont cités sans préciser si eux-mêmes les avaient utilisés. Seul Jacques Bouthier, parlant de son transfert sur le *Pasteur* en 1949 avec le 1<sup>er</sup> BCCP, évoque les conférences de son officier citant *Manuel du combattant*.

<sup>1816</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, op. cit., pp. 194-195.

<sup>1817</sup>En ligne : <https://laguerreenindochine.forumactif.org/t206-fao-manuel-a-l-usage-des-combattants-d-indochine> (Consulté la dernière fois le 9 janvier 2022).

Par conséquent, l'effort fait pour instruire les militaires en partance pour l'Indochine est resté trop limité pour être considéré comme satisfaisant et le déficit de connaissances et de formation des soldats du CEFEO est resté l'une de ses lacunes les plus incompréhensibles jusqu'à la fin du conflit.

#### *1.4.1.2 L'information au cours de la guerre : une évolution de 1945 à 1954. Une information discontinuée...*

« Nous en étions restés aux formules de la colonisation. » (Michel Bodin)

Pour la première partie du conflit et jusqu'aux premiers combats subis par les combattants, cette lacune apparaît logique au vu de la complexité d'un conflit qui évolue rapidement entre 1947 et 1950, tant au niveau de l'ennemi qui se transforme progressivement en force démultipliée et compétente, qu'au niveau d'un type de guerre qui n'a bientôt plus rien à voir avec une pacification de type colonial. Le questionnaire demande si les partants pour l'Indochine ont été informés, « briefés<sup>1818</sup> » avant leur départ. Quarante-deux vétérans ont reconnu ne pas avoir eu d'informations contre vingt-huit qui se souviennent du contraire.

Si l'Indochine est un objectif flou pour les premiers éléments du CEFEO fin 1945, il ne semble pas normal que cette lacune devienne institutionnelle jusqu'en 1954. Pour ceux qui vont la relever, aucune information ne semble être donnée en 1947 et 1948, alors que les premiers retours ont eu lieu en 1946, pour les rapatriés sanitaires, mais également des éléments des troupes françaises d'Indochine, rescapés du coup de force japonais de 1945. Ces deux épisodes, pourtant riches d'expériences, semblent passés sous silence.

La situation politique est mal connue jusqu'en octobre 1945, l'isolement de l'Indochine tenue à l'écart de la France Libre par le discipliné général Decoux ne permet pas de comprendre les nouveaux enjeux avant le 9 mars 1945. A partir de cette date et jusqu'en décembre 1946, la situation vue de la Métropole reste trouble et l'ennemi, passant du « Japonais » au « bandit » puis aux « rebelles » est peu lisible. Toutefois, dans les unités du CEFEO qui se préparent en septembre 1945, des informations circulent et des conférences sont organisées, notamment au niveau de la 9<sup>ème</sup> DIC et de la 2<sup>ème</sup> DB. Dans celle-ci, le Groupement Massu, du nom de son chef, le lieutenant-colonel Jacques Massu, est formé officiellement le 1<sup>er</sup> septembre 1945, regroupant des volontaires de toutes les unités de la division. Il précise seulement : « Nous apprenons ainsi les conditions politiques de la lutte qui va nous être demandée<sup>1819</sup>. » La 9<sup>ème</sup> DIC est théoriquement constituée de *coloniaux*. Elle ne regroupe, en fait que des Européens de la Métropole et d'Afrique du Nord. Quelques cadres, affectés en Indochine avant la guerre, ignorent le Vietminh et les combats de

---

<sup>1818</sup> Question n° 14 : Vous a-t-on briefé sur l'Indochine ? Sur ce qui vous attendait là-bas ? Ou en avez-vous parlé avant le départ ou avec des « anciens » sur le bateau ?

<sup>1819</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, op. cit., p. 229.



1940 ou de 1945. « Ils participent à des stages sur l'Extrême-Orient, concernant le milieu géographique, économique et humain, mais on ne disait rien sur les erreurs à ne pas commettre lors des contacts avec les autochtones<sup>1820</sup>. »

Pourtant, ces conférences organisées dans les garnisons en Allemagne, en particulier à la 9<sup>ème</sup> DIC où le chef de corps, le général Valluy jeune général de division et vieux colonial qui a servi au Maroc, en Syrie et en Chine, veut préparer ses cadres au maximum :

« On envoya dans les bataillons des spécialistes chargés de faire des causeries sur la géographie, sur les coutumes de l'Orient, et sur des rudiments de prophylaxie coloniale. En juillet 1945, on organisa à Baddürrheim une école de cadres qui fonctionna à partir du 5 août pour les sous-lieutenants, les lieutenants et les sous-officiers n'ayant pas fait de séjour outre-mer ; 12 causeries dont 4 sur l'Indochine devaient préparer aux colonies<sup>1821</sup>. »

De conférences prolongées sont signalées en septembre pour les officiers mais les témoins rencontrés par Michel Bodin ont jugé ces *stages* peu adaptés à une réalité que personne n'est capable d'évaluer. Jean Ferrandi est l'un des rares à évoquer cette lacune (« de l'improvisation », écrit-il) dans ses souvenirs de la 9<sup>ème</sup> DIC : « Nous en étions restés aux formules de la colonisation », ajoutant « Les choses qu'on essayait de nous apprendre alors étaient particulièrement entachées d'erreurs<sup>1822</sup>. » « On ne trouve aucune trace de mise en condition psychologique<sup>1823</sup> » relève encore Michel Bodin, rappelant que le CEFEO en formation part pour une guerre contre le Japon, une guerre moderne.

Je n'ai pas trouvé trace d'une information régulière sur les navires à destination de l'Indochine ou avant le départ. Cela dépend des initiatives des chefs de corps qui se donnent cet objectif. Chez les parachutistes, des informations ont été données, que ce soit au 1<sup>er</sup> RCP en 1947 selon Ernest Morin, au 3<sup>ème</sup> BCCP en 1948 (« notre chef de commando, le capitaine Bigeard, qui avait déjà effectué un premier séjour, nous avait touché deux mots de la vie et des combats en Indo<sup>1824</sup>. »). Jacques Bouthier et André Laperle l'assurent en 1949 pour le 1<sup>er</sup> BCCP, en 1950 ; de même pour Alexis Arette en 1951, pour Joseph Koeberlé, Jacques Thomas en 1952, enfin pour Jacques Penot, William Schilardi, Robert Servoz 1953-1954. Les légionnaires Roland Py et Josef Unterlechner ont également été informés comme les coloniaux à Fréjus.

Certains chefs de bataillon ont mené ou fait mener, de leur propre initiative, des causeries sur la santé, les dangers divers, l'ennemi. Deux témoignages seulement parlent d'une série de conférences très poussées pendant le même voyage sur le *Pasteur* en 1949. Jacques Bouthier et André Laperle appartiennent tous les deux 1<sup>er</sup> BCCP, sans être du même groupe de commandos.

---

<sup>1820</sup> Michel Bodin, « L'adaptation des hommes en Indochine (1945-1954) », *op. cit.*, p. 126.

<sup>1821</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, *op. cit.*, p. 180.

<sup>1822</sup> Jean Ferrandi, *Les officiers français face au Vietminh*, Paris, Fayard, 1966, 311 p. ; p. 28.

<sup>1823</sup> Michel Bodin, *Ibid.*

<sup>1824</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.



Le premier se souvient qu'un manuel<sup>1825</sup> était chaque jour la lecture de base du conférencier :

« Sur le bateau, le *Pasteur*, on avait un livre avec toute la conduite à tenir vis à vis des populations, de l'ennemi, des prisonniers, des blessés ; c'est vrai que c'était suivi quand même ! Et pendant une heure tous les jours, un officier ou un gars qui connaissait le pays, prenait un chapitre du livre comme " conduite à tenir avec la population ", dans les villages, avec les personnes âgées. Ne jamais toucher un enfant sur la tête [...], parce que ça attire le mauvais Ma Kouï sur lui<sup>1826</sup>. »

André Laperle est également marqué par l'interdiction de toucher la tête d'un enfant et d'autres détails, dans des conférences qui durent toute la traversée :

« Notre bataillon, et en particulier, ma compagnie, tous les jours, les après-midis, avait un apprentissage sur la langue du pays, sur le comportement vis à vis de la population, ce qu'il ne fallait pas faire, ce qu'il ne fallait pas dire, parce que c'était très important. Moi je me souviens d'un truc qui m'avait choqué au départ, il ne faut jamais toucher la tête d'un enfant. [...]. On passait en revue tous les comportements, la façon de manger, de leur parler et ainsi de suite...mais en étant très respectueux. Moi je vois, on a eu tous les jours, tous les jours, pendant les dix-sept jours de voyage une instruction là-dessus et chaque fois un thème : la religion, le respect, les temples bouddhistes...qui était Bouddha et le pourquoi. [...]. Disons qu'on ne s'est pas ennuyé !<sup>1827</sup>. »

Jacques Thomas part sur l'*Athos II* en avril 1951 avec un détachement de légionnaires - parachutistes formés à Sétif. Lui aussi parle d' « exposés pour les cadres et légionnaires, sur la mission en Indochine, l'historique, la langue... »<sup>1828</sup>. En 1953, sur le *Médie II*, Francis Agostini évoque surtout des « conversations » :

« Sur le bateau il y avait des gens qui avaient déjà fait un séjour, qui nous ont déjà parlé un petit peu de l'Indochine encore que... Ils nous ont déjà parlé de la guérilla car c'est ce qui se passait au premier séjour. Ce n'était pas encore le vrai combat. Mais ceux qui avaient débarqué à Saigon en 1946 avaient déjà connu des combats de rue. [...]. Ce n'étaient pas des conférences, c'étaient des conversations orientées [...]. Les officiers sur le pont réunissaient des groupes de 30 à 40 et évoquaient la guérilla qu'ils avaient connue. On a débarqué à Saigon en 1953 et les échos sont remontés de manière plus intense, si je puis dire<sup>1829</sup>. »

Mais quand les conférences se tiennent, elles ne sont pas toujours à la hauteur. Sur le « Maréchal Joffre », le lieutenant Pierre Desroche est déçu : « On nous faisait des conférences sur l'Indochine. C'étaient des vieux colonels qui regrettaient l'Indochine [...]. Alors on écoutait ça et on se disait : " Mais ils ne sont pas à la page"<sup>1830</sup>. »

L'information n'est pas plus organisée au fil des années, mais elle circule plus librement, au gré des initiatives et des conversations avec les engagés de retour d'Indochine. A Pau ou à Meucon, il s'agit plutôt, pour les commandants d'unités en formation, de former un outil efficace, de créer un esprit de corps et d'effectuer un entraînement commando qui se révélera essentiel sur le terrain, comme les légionnaires-parachutistes qui passent par Sétif où le 3<sup>ème</sup> BEP fait la maintenance des BEP en partance pour l'Indochine. Les nouvelles d'Indochine, souvent dramatiques, circulent à partir de fin 1950. Les récits font office de conseils. Mais l'entraînement a ses limites. Il est

---

<sup>1825</sup> Peut-être est-ce le livret « La question indochinoise » ? *Michel Bodin, op. cit.*, p. 194.

<sup>1826</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>1827</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>1828</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1829</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini chez lui en Arles, le 6 avril 2017.

<sup>1830</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

difficile, dans les conditions climatiques de Métropole et d’Afrique du Nord, de préparer les hommes au climat tropical, chaud et humide de l’Indochine et à ses variations au Tonkin. Il reste que l’information sur ce point, même théorique, passe mal. La succession de vaccins que les partants ont à subir montre pourtant que ce qui les attend peut s’avérer compliqué en termes de santé. L’information circule également au hasard des rencontres ou dans les camps de transit ou les camps de l’infanterie coloniale de Fréjus, bien plus incubateurs de *mal jaune* et de souvenirs de coloniaux qui ravissent les jeunes. Toute une vie s’organise dans plusieurs lieux entre les partants pour l’Indochine ou Madagascar, les retours en Afrique, entre camps d’entraînements et camps de transit dans un turbulent mélange. Les récits d’Indochine pour les engagés d’avant-guerre sont très colorés. Ils ont l’avantage, pour ceux qui les entendent de les faire rêver. Guy Gantheret, 1<sup>ère</sup> classe au 6<sup>ème</sup> RIC fin 1946, ne se souvient pas d’une information officielle et organisée : « Au Centre d’Instruction des Troupes Coloniales (CITDM) de Fréjus, j’ai connu quelques militaires ayant servi en Indochine avant 1940, ils ne cessaient pas de nous décrire l’Indochine comme le paradis sur terre, je n’en doutais pas un instant<sup>1831</sup>. » Un élément est certain. Aucune information n’est généralisée à l’ensemble du CEFEO.

#### 1.4.1.3 ...absente pour une grande partie du CEFEO

« On a eu tous les jours, tous les jours, pendant les 17 jours de voyage une instruction là-dessus. »  
(André Laperle)

Le manque d’information est criant pour la plupart de témoins alors que l’expérience coloniale pouvait déjà prévenir les engagés de problèmes climatiques, des maladies, des différences ethniques et de la nécessité de respecter les usages des cultures indochinoises. Rien n’est organisé. A partir de 1949, le Vietminh est connu, les tactiques de l’APV également. Bien des morts auraient pu être évités par une information précise.

Dans les écoles comme à Saint Cyr, il ne semble pas qu’il y ait eu de conférences sur l’Indochine, de « causeries » comme disent les vétérans. Jules Belgodère était à Coëtquidan au début du conflit. Il souligne ce manque : « Cela se passait entre 1946 et 1948. On ne parlait pas de la guerre d’Indochine ; c’était de la formation de base, un peu comme au service militaire. Plus tard, à la légion, il y avait des vieux lieutenants qui rentraient d’Indochine, mais les jeunes vivants entre eux, l’information était très marginale<sup>1832</sup>. » Dans nombre d’unités, c’est l’expérience de guerre qui prévaut. Même les officiers supérieurs se trouvent démunis. Roger Ouiste appartient au bataillon de marche du 6<sup>ème</sup> RTM en 1948. Le recrutement n’est pas suffisant ; il faut mélanger tirailleurs marocains et goumiers pour pouvoir constituer l’unité. Le jeune sergent a combattu dans la résistance et jusqu’à la fin de la guerre. Il n’est donc pas un bleu et ses tirailleurs ont de

---

<sup>1831</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>1832</sup> Entretien de l’auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

l'expérience : « J'avais une formation militaire solide, me retrouver au milieu des tirailleurs ou des goumiers ne me posait pas de problème. Beaucoup avaient fait la guerre. Mon adjoint, qui aurait pu être mon père, avait une batterie de décorations ! ». Et pourtant, bien qu'il ait eu des informations sur l'Indochine, au départ de la 9<sup>ème</sup> DIC en septembre 1945, il n'en sait pas plus deux ans et demi plus tard alors qu'il part relever les premières unités ; ce qui n'est pas rassurant. « On est arrivé sans avoir eu d'information sur l'Indochine, avant le départ ou sur le bateau. Les chefs non plus ; pour avoir parlé à l'adjoint du commandant du bataillon, il découvrirait aussi ! Ça a été le saut dans l'inconnu<sup>1833</sup>. » Jacques Saubion pense que le minimum aurait dû être fait : « Une information ? Hélas non. Aucun renseignement sur le climat, l'hygiène à suivre, les relations avec la population. On eut pu nous apprendre quelques mots, quelques phrases, l'essentiel de nos troupes étant des tirailleurs algériens et marocains<sup>1834</sup>. »

Sur les navires durant le transfert vers l'Indochine, le temps ne manque pas pour informer les nouveaux membres du CEFEO. Le sous-lieutenant de réserve Pierre Latanne part en décembre 1952. Il n'a pas eu l'occasion d'être informé sur l'Indochine et, dans l'insouciance de la jeunesse, ne s'en soucie pas : « Personne ne m'a briefé sur la guerre d'Indochine avant le départ. Il n'y avait aucune raison. Aucun des officiers embarqués avec moi sur le *Jamaïque* n'était allé en Indochine. Ils allaient tous la découvrir<sup>1835</sup> ». L'ennui peut se concevoir, pas l'absence d'informations sur un conflit de mieux en mieux connu des autorités militaires qui aurait dû se faire pendant ces longs moments de désœuvrement. Bernard Grué le constate quelques soixante ans plus tard : « nous aurions pu avoir quelques conférences destinées à nous initier à la guerre si particulière que nous allions faire et au pays dans lequel nous allions passer quelques années ». Désabusé sur l'état de la préparation de l'armée à la guerre et surtout à l'imprévoyance de ses chefs, il ajoute « que tout cela est léger ! Nous partons en Indochine comme si nous changions de garnison<sup>1836</sup> ». Marcel Compe aurait bien aimé une « information cinématographique plus adaptée aux méthodes de combat du Vietminh<sup>1837</sup> ».

Comme Bernard Grué, André Geraud ne comprend pas cette lacune :

« Je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas fait. On avait le temps de nous briefer, surtout qu'il y avait une salle de cinéma, enfin une grande salle de spectacles qui faisait peut-être 300 places. On nous passait des films mais pas beaucoup, chacun à notre tour car on était 5 000 ! Ils avaient beau donner 3 ou 4 séances par jour... [...]. C'est dingue, pas d'information, rien, rien...on aurait pu nous mettre sur le pont, nous faire une petite conférence, "faites ci, faites ça". Le premier combat que j'ai fait en Indochine, rien que déjà pour aller au Laos, on ne savait pas du tout ce qu'il fallait faire si on était attaqué ! Nous, les services (santé, intendance, transmissions), on était des bureaucrates pas censés se battre. [...]. Je ne comprends pas que pendant 17 jours on nous laisse comme ça alors qu'on aurait été ravi, pas toute la journée, mais on nous aurait fait des petites conférences d'une demi-heure, une heure, ça aurait été bénéfique !<sup>1838</sup>. »

Le manque d'informations serait déjà préoccupant s'il n'était pas accompagné d'un manque de

---

<sup>1833</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste chez lui, à Saint Saturnin-les-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>1834</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>1835</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 5 septembre 2018.

<sup>1836</sup> Bernard Grué, *L'espoir meurt en dernier*, op. cit., p. 49.

<sup>1837</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'impossible oublié*, op. cit., p. 40.

<sup>1838</sup> Entretien avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

formation au conflit, bien plus dramatique pour la vie des combattants d'Indochine.

#### 1.4.2.... Et mal formé : aucune préparation pour les deux-tiers des témoins

« Il n'y a pas eu de formation spécifique sur l'Indochine ou pas assez. Même chez les paras. Quelques conférences, assez peu. Pas de formation sur le plan psychologique, sur le plan idéologique. Alors qu'en face de nous, on se battait pour un idéal ; pour l'indépendance. Et on n'a pas su nous former pour résister à l'idéologie adverse<sup>1839</sup>. » (Jacques Allaire)

C'est le règne de l'improvisation permanente, du *système D* tout au long du conflit. L'armée française de 1939 vit sur la victoire de 1918 et ne s'en est pas remise. Les restrictions de budget et d'effectifs ont fait le reste. L'armée française de 1945 est en cours de réorganisation et de dégraissage d'effectifs. Elle est pauvre en matériel, qui est celui, disparate, des FFL, de l'armée d'Afrique et des équipements fournis par ses alliés anglo-saxons. Jusqu'en 1954, le CEFEO mène un conflit sans grands moyens, sans buts de guerre clairement affirmés, sans études stratégiques. Quand tout cela redescend au niveau du combattant, il apparaît sans formation de niveau national. Les commandants en chef auront beau en réclamer davantage, il n'y a pas de moyens pour la guerre d'Indochine. Mais il n'y a pas de *pensée* non plus, ni de conceptualisation d'un entraînement pour une armée plus efficace. Le combattant apprend des rudiments et cela suffira bien dans un premier temps. La guerre se chargera, sur le terrain, d'endurcir les combattants qui s'adapteront d'eux-mêmes. Pas besoin d'entraînement ajoutent plusieurs témoignages ; la guerre en tient lieu. Mais nombre de militaires du CEFEO paient de leur vie ce manque de formation.

##### 1.4.2.1 Aucune formation : le sentiment que les classes suffisent ou l'urgence du moment ?

« Non, c'était l'inconnu<sup>1840</sup> ! » (Claude Jubault)

« Rien », « non ». Les réponses sont nombreuses et lapidaires<sup>1841</sup>. Aucune formation spécifique pour beaucoup de témoins interrogés, les deux-tiers environ, quelles que soient les années et les corps de troupe. Mais cela n'est pas surprenant. Comme se battre fait partie du métier militaire, il n'y a pas besoin de formation ; d'où des réponses qui notent « sans objet » sur la question d'une « formation spécifique », assortie du commentaire : « J'étais militaire de carrière » !

Les formations sont cloisonnées. En dehors des troupes coloniales et des parachutistes, celles concernant l'Indochine ou, du moins, une mise en condition physique, n'existent pas. Chaque corps organise celle de sa spécialité, ce qui signifie que les unités de soutien n'ont pas de formation...à la guerre. Les mécaniciens - avions, les marins, les tringlots (combattants du Train),

---

<sup>1839</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2020.

<sup>1840</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>1841</sup> Question n°10 : Avez-vous eu une formation militaire spécifique avant le départ ? (ex CITPM de Fréjus, Meucon...)

n'ont, pour ce qui concerne les jeunes engagés, que leurs classes pour apprendre leur métier. Guère plus. Le néophyte apprend l'ordre serré, les grades, les gestes, participe à des exercices de tir comme dans toutes les casernes de Métropole et d'Afrique du Nord. Les officiers sortent de Saint-Cyr ou de l'école d'application, les sous-officiers ont fait le peloton à Strasbourg ou à Saint-Maixent. Personne n'évoque des exercices liés à l'Indochine. André Grelat le regrette : « Je venais de faire le peloton à Saint Maixent. Rien de spécifique concernant le combat en Indochine. Pas de causerie, pas de démonstration quelconque pour se préparer au combat de brousse, pas de spécification sanitaire [...]. Le thème du peloton étant basé sur l'entraînement physique ; là, on avait la forme<sup>1842</sup>. » Michel Varlet se souvient d'une « ambiance de préparation d'embarquement, des vaccinations<sup>1843</sup>. » Louis Simoni passe, comme tout engagé dans la marine ou presque, par le camp d'Hourtin, fait le même genre de réponse, « une ambiance de jeunes recrues avec un matériel dérisoire<sup>1844</sup> » et y revient en entretien :

« Un mois après je suis descendu à Toulon et embarquer sur le cuirassé « Lorraine », qui faisait bateau-école. Je suis resté encore pendant un mois, un mois et demi. Et là, on m'a dit : “ vous êtes engagé, maintenant, vous pouvez partir en Indochine ! ”. [...]. Il n'y a pas eu de formation pour l'Indochine ; aucune. J'étais juste un marin spécialité *canonnier*, engagé volontaire et on a dit qu'on avait besoin d'hommes là-bas<sup>1845</sup>. »

Les spécialistes, mécaniciens - avions, pilote de chasse ou de bombardement, ne reçoivent pas de formation physique, n'étant pas destinés à de savantes manœuvres terrestres. Pierre Piron note au passage qu'il n'a eu : « aucune formation spécifique. J'étais mécanicien-avions, le travail était le même qu'en France, avec un emploi du temps beaucoup plus chargé<sup>1846</sup>. » Enfin, pour une partie des combattants d'Indochine, le manque de formation est dû à l'urgence de la situation. Affecté au 1<sup>er</sup> bataillon de marche du 43<sup>ème</sup> RI le 24 décembre 1946, Bernard Prin reçoit son ordre de mission « comme cadeau de Noël » et part dans l'urgence de l'insurrection d'Hanoi :

« On est partis très rapidement, parce qu'ils avaient besoin de renforts. Il faut bien se mettre dans l'idée qu'on allait en renfort pour dégager le quartier sino-annamite d'Hanoi. C'est pour cela qu'on nous a envoyé directement à Gia Lam, au camp d'aviation d'Hanoi. On n'a pas eu de formation, rien du tout, on est partis directement le 8 janvier 1947. Si bien qu'on s'est formé sur le terrain. Il fallait bien... Il fallait réfléchir à : “ comment réagir ? ”<sup>1847</sup>. »

Au moment de la *période De Lattre*, Francis Oustry se rappelle qu'en 1951, « le besoin de renforts pour l'Extrême-Orient a fait que nous n'avons pas fait de stage dans un camp avant notre départ<sup>1848</sup>. » Même impératif pour Roger Ouïste après la bataille de la RC 4. L'entraînement est réduit au strict minimum : « On a juste fait deux ou trois manœuvres avec le 17<sup>ème</sup> tabor, mais sans thème particulier, pour la cohésion<sup>1849</sup> » ; sans plus de formation qu'en 1948. Les engagés sont souvent en deuxième séjour, et là, « On est des anciens, à la limite, on roule des mécaniques<sup>1850</sup> ».

---

<sup>1842</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>1843</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

<sup>1844</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>1845</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>1846</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>1847</sup> Entretien avec Bernard Prin, chez lui au Creusot, le 23 août 2018.

<sup>1848</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1849</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*

<sup>1850</sup> *Ibid.*

À partir de 1950, l'ennemi est mieux identifié. Au niveau des combattants d'Indochine, pourtant, l'information n'est pas toujours relayée. Il suffit de dire « les Viets » ou « le Vietminh » sans aller plus loin<sup>1851</sup>. Peut-être que les combattants revenant d'Indochine auraient été un peu moins traumatisés de savoir pourquoi il existait des « volontaires de la mort » qui, en Indochine comme en Corée, se sacrifiaient pour les vagues d'assaut successives, avant de le découvrir sur le terrain ; de savoir pourquoi on les accueillait si mal en France. On peut donc affirmer qu'il n'a existé aucune formation spécifique pour l'Indochine qui soit généralisée à tout le CEFEO en partance. Celle qui a existé dans certains corps ne semble pas suffisante ni adaptée à un tel conflit mais du moins a-t-elle servi à ceux qui l'ont suivie, ne serait-ce que sur le plan physique.

#### 1.4.2.2 Une ébauche de formation : les spécificités d'une mise en condition adaptée...ou absurde ?

« Ils n'étaient pas formés pour ce type de guerre car ils sortaient d'une guerre conventionnelle<sup>1852</sup>. »  
(Ernest Morin)

Michel Bodin a précisé les ébauches de formation et leurs lacunes pour le combattant en partance pour l'Indochine. Il s'agit d'un des points essentiels qui expliquent les problèmes d'adaptation des unités et des combattants dans la guerre d'Indochine. En dehors des témoignages qui constituent toujours le centre de cette thèse, il est donc important de s'appuyer sur l'étude principalement développée dans la troisième partie de *Soldat d'Indochine*, intitulée « la préparation des hommes<sup>1853</sup>, à partir de documents d'archives de la série 10 H du SHD et de centaines de témoignages<sup>1854</sup>.

En 1945, l'improvisation est la clé de la formation des premiers partants qui doivent se battre contre les Japonais. Il faut rappeler que les unités qui entraînent les volontaires pour l'Indochine sont prévenues tardivement et qu'il faut tout organiser presque du jour au lendemain, au début de l'été 1945. Les troupes coloniales qui en sont le fer de lance se composent à ce moment « d'une 9<sup>ème</sup> DIC déplumée et d'une 3<sup>e</sup> DIC à peine créée<sup>1855</sup>. » En juin 1945, les unités en pause depuis un mois reprennent un entraînement adapté à la végétation de la Forêt Noire. Si le rodage physique s'avère intéressant, rien de concret n'en sort sur ce qui les attend : « Dans les domaines de la guerre en forêt, de l'action contre des fortins et de l'endurance<sup>1856</sup>. » Plus tard, des cadres de plus en plus expérimentés forment les unités les plus soucieuses de leur entraînement, les parachutistes, les légionnaires puis légionnaires – parachutistes à partir de mai 1948. Les coloniaux passent par le camp de Fréjus. Si les expériences des combats de la Seconde Guerre mondiale, celle des écoles

---

<sup>1851</sup> Ce dernier terme est d'ailleurs toujours employé, y compris par des historiens, alors qu'il ne correspond pas à une identité officielle.

<sup>1852</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>1853</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, *op. cit.*, pp. 177 à 209, pour ce qui concerne la formation en France.

<sup>1854</sup> *Ibid.* Voir ses notes du chapitre, pp. 205 – 209.

<sup>1855</sup> Jean-Christophe Notin, *Leclerc*, *op. cit.*, p. 342.

<sup>1856</sup> Michel Bodin, « L'adaptation des hommes en Indochine (1945-1954) », *op. cit.*, p. 126.

de commandos et camps de SAS, se conjuguent en 1945 pour former un premier CEFEO plutôt efficace puisqu' aguerri quoique sans référence coloniale, l'absence de formation structurelle est en partie atténuée par la suite, grâce à un encadrement de retour d'Indochine à partir de 1947<sup>1857</sup>. Des sous-officiers et officiers vont se servir de leur vécu indochinois pour former leurs hommes au combat de nuit, à l'embuscade tendue ou subie et parfaire l'entraînement physique de leurs hommes. Mais cela ne suffit pas. Même le 6<sup>ème</sup> BPC, *bataillon Bigeard* en 1952, que le général Gilles considérera comme le meilleur outil sur le terrain, s'est limité, en Métropole, à un entraînement commando poussé sur le physique pour obtenir un esprit de corps.

La plupart des vétérans qui ont répondu au questionnaire ont trouvé leurs cadres compétents<sup>1858</sup> mais plus par rapport à leur expérience de la Seconde Guerre mondiale, ce qui est logique. C'est ce que soulignent Ernest Morin, repensant à ses stages de 1947 (« Ils n'étaient pas formés pour ce type de guerre car ils sortaient d'une guerre conventionnelle<sup>1859</sup> ») et Jean Goriot, gardant de bons souvenirs de leur encadrement, mais surtout sur l'expérience des combats de la Libération : « Tous les officiers avaient fait la guerre<sup>1860</sup> » en 1948. D'autres sont plus circonspects sur leur niveau de 1945 et 1947, dans une armée qui tente de se réorganiser avec les moyens dont elle dispose et qui a dû amalgamer les FFL, l'armée d'Afrique, les évadés, les FFI, la formation militaire de ces derniers laissant souvent à désirer. Il faut donc comprendre que ce n'est pas seulement une question de formation, mais de formateurs dans une armée par ailleurs très hétérogène. C'est ce que l'on retrouve dans les souvenirs de Max Poiroux, parti en premier séjour en 1945. Il ne peut pas exister de formation adaptée à un conflit que l'on ne soupçonne pas, avec les *nouveaux cadres* issus de la résistance : « Les officiers étaient peu présents ; les sous-officiers étaient aussi incompetents que nous dans la guerre qui nous attendait. Les cadres du GEP/RICM étaient en majorité issus des FFI et manquaient eux-mêmes de formation<sup>1861</sup>. » Bernard Prin, en 1946, doit partir en Indochine ; il lui reste deux ans de contrat. L'encadrement est nettement disparate, mais surtout peu expérimenté :

« Dans le lot, forcément, il y avait des anciens qui avaient combattu en France, en Allemagne, mais pour la plupart, personne n'avait combattu. Les officiers avaient tous fait la guerre, beaucoup avaient été prisonniers en Allemagne ; en général, ils finissaient leur carrière. Notre commandant était un brave type un peu rondouillard, vraiment gentil, qui finissait sa carrière pour être lieutenant-colonel et prendre sa retraite. Mais on avait aussi des jeunes officiers qui sortaient des écoles militaires, des anciens de Saint Cyr et Cherchell; des médecins qui étaient sortis de l'école de santé militaire et qui avaient eu une formation<sup>1862</sup>. »

Guy Gantheret est plus sévère. En été 1946, affecté pour ses classes au camp de Fréjus, il aurait pu bénéficier d'une bonne formation de la part de coloniaux expérimentés. Mais non :

---

<sup>1857</sup> Ceux de 1946 sont des rapatriés sanitaires ou les premiers partants qui ont fini leur contrat « pour la durée de la guerre » et remplissent très rarement.

<sup>1858</sup> Réponses à la question n°12 : Vos cadres étaient-ils « compétents » (par rapport au type de guerre en Indochine) ?

<sup>1859</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>1860</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>1861</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>1862</sup> Entretien avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.

« Nous faisons nos classes à la 1<sup>ère</sup> compagnie avec un encadrement totalement incompetent. [...]. Nos instructeurs étaient des officiers issus des maquis et les sous-officiers étaient pour la plupart des vieux briscards ayant combattu durant la seconde guerre mondiale. Certains se sont battus contre les Japonais qui occupaient l'Indochine à partir de 1941. Beaucoup de ces soldats souvent âgés, sans aucune instruction, avaient participé au maintien de l'ordre au Liban ou au Maroc dans les années 30. [...]. Des sergents et sergents-chefs ayant 1 ou 2 ans de service dont les galons avaient été souvent parachutés étaient censés nous instruire mais ex-FTP, ils ne connaissaient strictement rien au métier militaire même si quelques-uns avaient combattu jusqu'à l'armistice<sup>1863</sup>. »

Entre deux séjours et au fur et à mesure du conflit, les jugements se nuancent. Henri Darré est première classe au Régiment de marche du Tchad, issu de la 2<sup>ème</sup> DB en 1948. Il va « subir un entraînement à Melun, dispensé par des sous-officiers de la coloniale lesquels avaient déjà séjourné en Indochine », ce qui ne l'empêche pas, au regard de son expérience en Indochine les mois suivants, de les estimer après-coup « moyennement compétents » puisqu'il s'agissait sans doute de cadres déjà anciens. Mais du moins, cet ancien de la résistance et des FFL est-il « briefé sur ce qui (l') attendait là-bas » : « Cet entraînement me laissant comprendre que le type de guerre en Indochine, était bien différent de celui que j'avais enduré, dans la Résistance et également dans la 1<sup>ère</sup> division Française Libre<sup>1864</sup>. » Roger Ouïste voit une différence entre 1948 et 1950 dans l'entraînement précédent son nouveau départ, lui qui évolue avec des goumiers expérimentés qui ont rempli : « Oui, ça a évolué entre temps. Au premier séjour, l'encadrement, officier et sous-officiers, était compétent mais sans formation spécifique. Au second séjour, 50% de l'encadrement était "récidiviste"<sup>1865</sup>. » René Laroche, engagé dans l'ABC au 6<sup>ème</sup> Dragons de Besançon va suivre l'entraînement précolonial du camp de Fréjus. Le physique ne l'impressionne pas, mais l'encadrement ne lui semble pas aussi formé que cela, et cela se passe en 1952 : « À Fréjus, les personnes qui nous entraînaient, n'étaient jamais allé en Indochine, n'avaient pas fait les TOE ! Et nous, on ne savait pas<sup>1866</sup>. »

Pour Jean-Louis Foulet, toutefois, l'expérience d'une guerre différente amène les cadres à réfléchir au nouveau type de théâtre d'opérations qui les attend, sa propre formation datant de 1953. Son souvenir est donc nuancé : « Oui les cadres étaient compétents. Beaucoup avaient fait la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. Certes ce n'était pas la même guerre. Cependant ils étaient conscients des risques d'une guerre coloniale dans un pays avec une végétation hostile<sup>1867</sup>. » Chez les parachutistes, l'encadrement est jeune et déjà expérimenté. Mais tous les cadres n'ayant pas encore *fait l'Indochine*, cela reste aléatoire :

« On faisait l'instruction encadrés par des anciens qui avaient fait la campagne de France. Nos cadres, étaient des gens tous décorés qui avaient de la bouteille physiquement ; mon sergent était un ancien SAS qui avait été en Angleterre, avait sauté à Arnhem. Mais ceux qui n'avaient pas fait l'Indochine y allaient en raisonnant sur le type d'une guerre en Europe. Il y avait aussi dans ces cadres-là des gens qui avaient fait un séjour en Indochine et qui se reparaient pour un deuxième séjour<sup>1868</sup>. »

L'expérience commando vécue en France, en Hollande entre 1943 et 1945 est instructive et utile en vue d'une guerre qui réclame une grande forme physique et des actions de commando, de raids

---

<sup>1863</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>1864</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu les 26 juin et 16 juillet 2018.

<sup>1865</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*

<sup>1866</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, *op. cit.*

<sup>1867</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>1868</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.



dans une nature hostile face à un ennemi insaisissable. Achille Muller, ancien SAS, survivant du commando envoyé en Bretagne le 5 août 1944 et de la campagne de France, est instructeur. Il encadre des unités parachutistes pour l'Indochine et il forme les jeunes à la guérilla et au coup de main, à l'esprit commando. Il faut signaler que tous les témoins contactés n'ont pas répondu à cette question sur la compétence de leurs cadres. Tout d'abord parce que ce type de souvenirs s'estompe vite, à moins d'avoir été marqués par des cadres instructeurs particulièrement brillants ou, au contraire, d'un niveau improbable. Ensuite parce qu'il existe, pour certaines questions, une gêne à critiquer l'institution militaire et ceux qui l'ont servie.

#### *1.4.2.3 Selon les corps de troupes, des camps d'entraînement marquants mais sans grands moyens : les avis divergents de leurs utilisateurs sur les camps de Fréjus*

« Le camp de Caïs en 1945, c'était à la belle étoile. Un bordel innommable ! » (René Maillochon)

D'autres moyens de formation ont existé. Des camps d'entraînement, de perfectionnement ont fonctionné, selon la spécialité des engagés. Le seul qui garde une spécificité proche du combat colonial est le CIP de Fréjus. Mais l'efficacité est douteuse sur la durée de la guerre, par manque de moyens et de suivi dans l'intention de formation. Il reste que les combattants d'Indochine en ont souvent apprécié les bénéfices, quelles que soient leurs critiques et faute de mieux.

Le centre d'instruction précolonial (CIP) de Fréjus a connu plusieurs vies et plusieurs noms. Il présente des visages multiples selon le contingent envoyé. En 1913, le ministère de la guerre décide d'y implanter un camp d'instruction et de transit pour les conscrits de la région qui va, de fait, servir pour la formation des troupes coloniales. Il ne prend réalité qu'en 1915. En 1918, il existe seize camps différents regroupant 40 à 45 000 hommes. Le choix du site résulte de plusieurs facteurs favorables : un climat méditerranéen agréable avec notamment un hiver moins rude qu'ailleurs en Métropole, la présence des chemins de fer pour favoriser les déplacements de troupes, la proximité du port de Marseille, lieu principal de débarquement des contingents venant des colonies, un « terrain communal très étendu et peu urbanisé (qui) ménageait de grands espaces de manœuvres aux militaires<sup>1869</sup>. » En outre, le ministre de la Guerre de l'époque, le général Galliéni, ancien de la Coloniale, possède une résidence à Fréjus<sup>1870</sup>. Le camp de Fréjus reprend ses fonctions de centre de transit et d'instruction en 1940 et en 1944 après le débarquement en Provence. Il devient tardivement un vrai centre de perfectionnement au combat colonial, vers 1949. Michel Bodin a décrit le processus de création de ces camps et les programmes d'entraînement, d'après les cartons d'archives explorés au Service Historique de l'Armée de Terre à Vincennes<sup>1871</sup>.

---

<sup>1869</sup> Laurent Miribel, Les camps de troupes coloniales de Fréjus-Saint-Raphaël durant la première guerre mondiale, mémoire de maîtrise de la faculté des lettres de Nice, 1996. Résumé du mémoire : <https://www.departement06.fr/documents/Import/decouvrir-les-am/rr145-troupes.pdf>, 30 p.

<sup>1870</sup> Il est d'ailleurs enterré à Saint-Raphaël.

<sup>1871</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine, op. cit.*, pp. 183-189.

Le 16 novembre 1944 est mis en place à Puget-sur-Argens le *CROCEFEO*<sup>1872</sup> ou *Centre de rassemblement et d'organisation du corps expéditionnaire*. Un an plus tard, il devient le *CRMCEFEO* ou *Centre de rassemblement des militaires du corps expéditionnaire français d'Extrême – Orient* destiné à l'Indochine. Le centre d'instruction précolonial s'est d'abord appelé *GITM*, *Groupement d'Indochine du centre d'instruction des Troupes coloniales* en Métropole, puis *Centre d'instruction des troupes coloniales en Métropole (CITCM)* en 1948. En 1949, l'appellation de *CIP*, *Centre d'instruction précoloniale* devient officielle mais celle de *GITCM*, *Groupement instruction des troupes coloniales en Métropole* lui succède rapidement et brouille certains souvenirs. Des notes de service de 1947 commencent à fixer des programmes d'entraînement précis, d'abord au camp dit *de jungle* de Caïs puis d'autres sites. Les formations, les séances sont très précisément décrites dans différentes notes<sup>1873</sup>. Plusieurs camps où se répartissent les centres d'instruction et d'entraînement. existent donc dans celui *dit de Fréjus* : le camp marin d'Eaux-vives-Argens<sup>1874</sup> pour les exercices de traversées de l'Argens et ceux de débarquement, le camp Galliéni, le camp de la Lègue (devenu camp colonel Lecocq), le camp Robert, le camp de Caïs, le camp Destremau.

Tous cela est précis, carré, organisé. Les témoignages sont un peu différents mais la plupart parlent d'efficacité et d'entraînement physiquement dur, d'exercices de débarquement sur la côte, de franchissement de cours d'eau (l'Argens), de tyroliennes. Le matériel utilisé et l'encadrement apparaissent de valeur inégale selon les souvenirs. Malgré tous les exercices, la *spécificité Indochine* a du mal à s'ancrer dans les esprits. La formation reste surtout physique, parfois technique, rarement psychologique. Les stages ont une durée très variable, un mois en moyenne, de quinze jours à six semaines. André Barrère se rappelle qu'en 1950 : « Il y avait une bonne ambiance mais peu de matériel<sup>1875</sup>. » René Laroche, qui fait partie de l'ABC, intègre le centre à la même époque. Il se souvient d'un entraînement poussé : « Je suis parti à Fréjus, j'ai fait un mois de commando au camp Destremau. Enfin, j'ai vu après qu'ils appelaient ça "commando". Parlons plus de stage. C'étaient des franchissements de rivières, marches de nuit, tirs à balles réelles. [...]. Ce n'était pas si dur que ça ! Mais on ne nous disait pas ce qu'on allait trouver en Indochine<sup>1876</sup> ! » Max Poiroux en parle comme d'un entraînement classiquement militaire qui n'a de *colonial* sauf « l'information relative aux maladies tropicales : paludisme, choléra, maladies vénériennes. Remarque : nous étions physiquement très entraînés par la méthode naturelle de l'EPM<sup>1877</sup> : courir, sauter, lever, porter, lancer<sup>1878</sup>. » Tous ces témoins ne semblent pas en garder un mauvais souvenir. Jean Slezarski se met en condition pour un second séjour, en 1948. La rudesse de l'entraînement répond à sa soif de sortir du banal :

---

<sup>1872</sup> L'armée a toujours eu une passion pour les acronymes, en particulier les plus compliqués.

<sup>1873</sup> *Ibid.* pp. 186-188. Notes que l'on trouve dans les (séries) 10H1061 et surtout 10H1078 du SHD de Vincennes.

<sup>1874</sup> Camp marin qui sert encore aujourd'hui au 21<sup>ème</sup> RIMA pour ses exercices de combat amphibie.

<sup>1875</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>1876</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, *op. cit.*

<sup>1877</sup> L'entraînement physique militaire ; Michel Goya, « un élément indispensable à la mission », *Inflexions n°19*, 2012/1, p. 53.

<sup>1878</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

« On est envoyé au camp de Fréjus, au camp de Caïs, une caserne assez pauvre et on s'est entraîné. Là ça commence à être intéressant. On fait des exercices de bateau, de traversée sur l'Argens, ça pète de partout. On fait des tyroliennes, la roulette est à un bout et de l'autre bout, il y avait un arbre et il fallait bien se lâcher car sinon on se placardait contre l'arbre... On se lâchait dans l'Argens et si tu ne savais pas nager... Heureusement les autres étaient là pour te récupérer. C'était un entraînement commando. Les anciens n'avaient pas forcément fait l'Indochine mais c'étaient des anciens qui avaient fait la guerre, la libération de la France<sup>1879</sup>. »

Les parachutistes coloniaux y font également des stages. Yves Benentendi est envoyé avec le 3<sup>ème</sup> BCCP au camp de Caïs en 1948 après avoir défilé sur les Champs-Élysées le 14 juillet, premier bataillon para à avoir bénéficié de cet honneur :

« Au camp, situé à l'écart de la ville de Fréjus, dans les hauteurs, j'ai donc parfait mon apprentissage de soldat parachutiste avec mes copains. On était dans une nature proche de celle qui nous attendait en Indochine. Chaleur et parfois trombes d'eau. Constructions de radeaux de fortune, exercice de tir, techniques de survie et de combat (close combat), franchissement de cours d'eau, escalades épuisantes, technique de camouflage, maîtrise des armes, corps à corps avec et sans armes de défense. Avec le sentiment de tout savoir, nous étions fins prêts pour partir affronter l'ennemi<sup>1880</sup>. »

Présent au même bataillon, Robert Schuermans émet plutôt un commentaire sarcastique :

« On est descendu à Fréjus pour le stage marin qui a duré trois semaines. Ils essayaient de nous faire faire le côté aquatique, si l'on peut dire. On a passé nos nuits à essayer de passer la rivière par tous les moyens possibles, sans bateau, sans rien du tout. On se débrouillait, avec des toiles de tente... des conneries ! Ça ne correspondait pas à grand-chose, si ce n'est se faire bouffer par les moustiques<sup>1881</sup>. »

En 1951, René Aguillon passe « une quinzaine de jours à Fréjus, avec des exercices d'attaques de convois, des embuscades dans une bonne ambiance et avec un matériel adapté<sup>1882</sup>. » Petit à petit, selon les équipes de formateurs, le stage devient plus technique. Deux témoignages portant sur l'année 1953 en témoignent. Guy Chalençon décrit surtout un stage précolonial, ponctué de « marches, tir, combat, encadré par des anciens d'Indochine<sup>1883</sup>. » Jean-Michel Vernière est au 1<sup>er</sup> régiment de spahis à Trèves. Il s'y plaît mais pour lui qui avait rêvé des méharistes, l'Allemagne respire moins l'aventure. Le stage au CIP est riche de découvertes sur une autre façon de faire la guerre :

« Ce stage de cadres commandos était à Fréjus, encadré par de « vieux » briscards de la guerre de 40 du style Maloubier et compagnie. On nous a formé, pas spécialement pour l'Indochine. On nous a appris le sabotage, tout un tas de choses comme ça. Je marquais dans un cahier comment saboter une locomotive, un bateau. Ce n'était pas branché sur l'Indochine, mais un peu quand même parce que certains ont été amenés à le faire là-bas<sup>1884</sup>. »

Toutefois, cet entraînement poussé et le désordre ambiant des premières années rappellent de mauvais souvenirs à d'autres jeunes engagés, des conditions de vie précaires, des brimades. En 1945, le désordre est général et le CROCFEO n'est organisé que sur le papier. René Maillochon est jeune engagé à l'époque et ce n'est pas l'entraînement qui retient son souvenir :

---

<sup>1879</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>1880</sup> Yves Benentendi, *Autobiographie. Épopée d'un soldat parachutiste français durant la guerre du Vietnam 1948-1952*, 223 p.

<sup>1881</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans chez lui, à Saint-Pierre-Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>1882</sup> Extrait du questionnaire de René Aguillon, reçu le 2 septembre 2017.

<sup>1883</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon, reçu le 20 avril 2017.

<sup>1884</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, *op. cit.*

« Le camp de Caïs en 1945, c'était à la belle étoile. Un bordel innommable ! On était des milliers là-bas. On n'a jamais vu de patron, les gars partaient dans leur famille, revenaient pour le jour de la paie... [...]. On n'était pas informé sur l'Indochine ; il y avait pourtant des anciens qui la connaissaient. Mais on n'a rien eu du tout et on n'a jamais vu personne. D'ailleurs on ne voyait jamais les officiers<sup>1885</sup>. »

Pour d'autres, c'est plutôt la rigueur de l'entraînement qui laisse des traces amères. C'est le cas d'André Fabiano qui suit un stage instructif mais physiquement et moralement très dur au CITC de Fréjus pendant plus d'un mois, entre février et avril 1950, juste avant d'embarquer :

« C'est un mauvais souvenir pour moi car l'entraînement y était très dur. Nous logions dans des baraquements volontairement vétustes pour nous obliger à dormir dans des conditions difficiles. Nous avons appris la guérilla, la contre guérilla, la manipulation d'explosifs. On nous a soumis à ramper sous des tirs de mitrailleuses pour nous habituer au claquement des balles, on nous a appris à descendre des parois rocheuses à la corde de rappel, on nous a fait pratiquer la roulette de parachutiste et effectuer beaucoup de parcours de risques et du combattant. On nous a également appris à traverser des rivières sur des madriers flottants et à traverser sur des ponts de singes<sup>1886</sup>. »

Mais aucun des anciens du camp de Fréjus ne garde un souvenir aussi mauvais que Guy Gantheret. Le stage est aussi dur que dans les récits qui précèdent mais le sien dure six mois et se passe dans des conditions d'improvisation et de pauvreté de moyens propres à ce lendemain de Seconde Guerre mondiale. Il raconte un très long stage de juillet à décembre 1946, destiné à faire les classes et attendre une affectation. Les conditions de vie sont désastreuses :

« Au camp de Fréjus, il n'y avait pas de formation pour l'Indochine. C'était inimaginable. [...]. Nous étions entassés dans des baraques " Filliot " ou en planches, sans chauffage, sans vitres [...]. La nourriture était non seulement exécrable mais réduite à sa portion la plus congrue, la boule de pain était partagée entre 4 ou 8 hommes selon les livraisons de la boulangerie de l'Intendance située au carrefour de la N47 et de la D4 soit une dizaine de kilomètres à parcourir 2 à 3 fois par semaine [...]. Le transport des boules de pain s'effectuait avec des brouettes même sous la pluie. Quant au chauffage, il y avait un poêle à charbon pour 50 ou 60 personnes, nous avions droit à une brouette de charbon par jour que nous allions chercher à l'Intendance. La viande fraîche était rare, nous percevions des boîtes de corned-beef d'origine américaine dont le contenu aurait été sans doute mangeable si cette viande avait été cuisinée, ce qui n'était pas le cas. »

L'entraînement est physiquement très dur et sans rapport avec une guerre en milieu indochinois :

« L'entraînement consistait principalement au démontage et au remontage de toutes les armes employées par tous les belligérants durant la seconde guerre mondiale, à l'exception des armes soviétiques ; fusils, PA, PM, FM, mitrailleuses, mortiers. [...]. Marches forcées hebdomadaires de 30 kilomètres environ sans nourriture ni eau pour juger de notre résistance ! Cela nous a conduit à voler la nuit des melons ou des pastèques dans les champs. [...]. Une passerelle dite de " jungle " avait été jetée au-dessus de l'Argens sauf que cette dernière ne correspondait en rien à celles d'Indochine. Il y avait la " roulette ", exercice stupide et dangereux qui consistait à s'élancer du haut d'un sapin vers le sol au moyen d'une roulette fixée à un câble dont le bout était attaché au pied d'un arbre. Il fallait sauter au moment opportun, c'est-à-dire avant de s'écraser à vive allure contre le tronc ; on ne compte plus les victimes dirigées sur l'hôpital militaire de Fréjus<sup>1887</sup>. »

L'insurrection d'Hanoi en décembre 1946 envoie Guy Gantheret avec le II/6<sup>ème</sup> RIC en Indochine. Michel Bodin conclut par un jugement sévère, d'après la synthèse des témoignages recueillis et des rapports sur ces activités d'un système D récurrent plus qu'une vraie formation :

---

<sup>1885</sup> Entretien avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>1886</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 14 juillet 2018.

<sup>1887</sup> Extrait du questionnaire de 64 pages de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

« Ce n'étaient pas les stages dans le Centre d'instruction précoloniale (CIP) de Fréjus qui apportaient de vraies connaissances sur le TOE car, en plus, beaucoup de désignés ne suivaient pas sérieusement ces formations, selon le principe du " on verra bien sur place ". D'ailleurs beaucoup les jugeaient folkloriques et sans réelle utilité. [...]. Le CIP n'apporta donc pas les solutions que réclamait le commandement en chef en Indochine. L'entraînement y était limité : des groupes y tirèrent à la carabine faute de munitions, d'autres ne lancèrent pas de grenades car les habitants des environs protestaient et il n'y avait jamais d'exercices de nuit pour ne pas gêner les pêcheurs du Var<sup>1888</sup>. »

#### 1.4.2.4 Les corps d'élite : une formation au physique et à l'esprit de corps

« Meucon, c'était de la formation parachutiste, commandos spéciaux, ce n'était pas de la rigolade, et on tirait à toutes les armes. » (Francis Agostini)

Les troupes d'élite, en Indochine, sont généralement composées de trois grands corps qui jouent le rôle de force de frappe : les parachutistes, la légion et les goumiers. Leurs forces sont entraînées pour avoir à la fois une forme physique optimum, un grand sens du terrain et de la discipline ainsi qu'un esprit de corps qui ne fait pas craindre le danger. Les unités de parachutistes coloniaux créés 1947 et la légion -parachutiste à partir de 1948, mêlent les atouts des deux corps d'origine. Chacun a sa propre formation.

Deux camps d'entraînement reviennent régulièrement dans les propos écrits et dans les entretiens : Pau et surtout Meucon. L'entraînement poussé permet aux parachutistes de se confronter à un entraînement physique et moral, à une solidarité qui leur seront utiles et constitueront à la fois des unités d'élite en Indochine. Le camp de Meucon est situé en Bretagne, la terre d'élection des marins qui peut surprendre par rapport à une tradition parachutiste. Elle accueille les paras de Vannes, de Saint Briec pour des stages à l'issue desquels les brevetés coiffent le béret rouge. La formation est dure car c'est l'école de la volonté qui forme le mythe du parachutiste. Francis Agostini a son explication sur cette tradition parachutiste bretonne :

« Dans la nuit du 4 au 5 juin 1944, ce ne sont pas les Américains qui ont débarqué en premier, ce sont les parachutistes français du Commandant Bourgoin. La Bretagne est donc devenue le symbole des parachutistes. Meucon était un grand terrain d'aviation allemand pendant la guerre. Il y avait encore toutes les installations souterraines qui existaient à Meucon. En 1963, j'ai amené à l'inspecteur du matériel pour lui montrer ces installations souterraines où l'on pouvait stocker des munitions, de l'essence. Il y avait l'école de saut, [...], l'école de commando. C'était de la formation parachutiste, des commandos spéciaux, ce n'était pas de la rigolade, et on tirait à toutes les armes<sup>1889</sup>. »

André Laperle se souvient de ce camp qui l'a marqué comme un lieu d'apprentissage de la vie militaire et de la vie tout court : « Je me suis engagé à St Briec, j'ai rejoint le 1<sup>er</sup> BCCP, qui était en formation, au mois de mai 1949, à Meucon, et je suis parti en Indochine après les stages commando, parachutiste, outre-mer. [...] mais au point de vue dureté des classes, il fallait marcher, courir, garde-à-vous - repos et il fallait être très respectueux des règles. J'y ai appris beaucoup de choses<sup>1890</sup>. » André

<sup>1888</sup> Michel Bodin, « L'adaptation des hommes en Indochine (1945-1954), *op. cit.*, p. 126.

<sup>1889</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, à Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>1890</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.

Boissinot se souvient d'un confort très sommaire mais il est ancien élève de pensionnat rodé aux rigueurs diverses et le week-end, comme tout officier marié, est logé à l'extérieur :

« Au camp de Meucon, il y avait beaucoup de baraquements [...] en bois dans lesquels se trouvaient 25 châlits pour dormir. J'y étais déjà passé comme 2<sup>ème</sup> classe pour effectuer les six sauts en parachute afin d'obtenir le Brevet qui me faciliterait une intégration éventuelle dans une Unité de Parachutistes. En 1948, c'était encore l'époque des tickets de rationnement. C'était pour le moins sommaire, mais à l'époque on ne le savait pas, nous trouvions cela normal<sup>1891</sup>. »

Cette formation exigeante s'adresse à des jeunes âgés majoritairement de 17 à 20 ans que la vie sous l'occupation puis dans une après-guerre économiquement et socialement difficile a souvent endurcis : « A nous, des gamins [...], nos chefs, avec l'expérience de la guerre, parviennent à imposer n'importe quoi<sup>1892</sup>. » André Boissinot décrit une formation exigeante dans le froid de l'automne 1952, l'entraînement au saut en parachute qui fait abandonner plusieurs recrues et à la marche commando finale : « Tout ce cirque constitue une bonne préparation pour l'Indo. Nous savions dès notre arrivée au camp que cette formation nous conduirait là-bas pour y sauter d'un avion sur un ennemi redoutable ! Pour moi, aucun problème, au contraire<sup>1893</sup> ! » Pierre Lespine arrive contraint et forcé à saint Brieu au 1<sup>er</sup> BCCP. Son passé de FFI ne plaide pas en sa faveur. Mais il se prend au jeu et l'entraînement physique, l'esprit de corps l'amalgament rapidement aux paras :

« Dans les parachutistes, l'accueil, c'est "à coups de pieds dans le cul, bandes de FFI !" Il faut se mettre au niveau des autres, [...]. On n'était pas apprécié, surtout des sous-officiers. Mais il se crée une camaraderie. [...]. Pour moi qui étais « fifi » (FFI) et qui venait des chasseurs alpins, les parachutistes, c'était quelque chose de nouveau, et en plus un « truc commando », sauter en parachute. J'ai marché droit devant<sup>1894</sup>. »

Affecté au *bataillon Bigeard*, ce 6<sup>ème</sup> BPC caserné à Saint Brieu, Henri Knoppik se souvient des marches et du froid de l'hiver 1951 en Bretagne : « Bigeard nous a testé par des marches, il fallait suivre ! Tous les matins, c'était 5-6 km de courses. Le camp de Meucon, c'était un ancien terrain militaire allemand, avec des baraques en bois. On piquait du bois pour se chauffer la nuit ; il faisait froid<sup>1895</sup>. » Les témoignages sont à l'unisson. Ils signalent « l'excellente ambiance » (Robert Schuermans<sup>1896</sup>), une « ambiance survoltée » (Joseph Koeberlé<sup>1897</sup>), une « très bonne ambiance, solidaire, très fraternelle. Un entraînement commando très poussé, parachutiste et débarquement sur les plages. On nous inculquait un état d'esprit para » (William Schilardi<sup>1898</sup>) ; un « très bon esprit de corps » selon Robert Servoz<sup>1899</sup>. Meucon est le début de leur aventure indochinoise. Toutefois, l'Indochine ne bénéficie toujours pas d'une préparation spéciale. Pierre Bonny ne fait pas ses classes à Vannes ou à Pau mais à Mont-de-Marsan. Il ne distingue rien de spécifique sur l'Indochine et reste sur sa faim :

---

<sup>1891</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>1892</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>1893</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>1894</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>1895</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik, réalisé le 1er février 2020.

<sup>1896</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>1897</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>1898</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>1899</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017

« Je n'ai eu aucune précision, aucune formation, aucun discours, rien concernant spécifiquement l'Indochine ! Je dirais qu'à cet égard la préparation des troupes qui allaient affronter le Vietminh était quasiment inexistante. C'était une formation classique comme dans toute garnison avec le maniement d'armes et le tir au fusil, archi-classique, mais rien concernant la spécificité de cette guerre d'indépendance, de cette guerre du peuple, dont les recrues auraient pourtant eu tellement besoin<sup>1900</sup>. »

Les autres corps d'élite reçoivent des formations plutôt généralistes en Afrique du Nord. Les unités s'activent également pour pousser l'entraînement et fournir des contingents à cette Indochine dévoreuse d'effectifs. Chacune le fait sans concertation ni organisation standard, avec les moyens du bord. Les goumiers sont un corps spécial, des guerriers fournis par les tribus marocaines, réparties en goums (compagnies), regroupés en tabors (bataillons) de trois à quatre goums chacun. Roger Ouiste, qui en a fait partie, explique que « c'est l'armée du Sultan (du Maroc, NDA). A l'époque, le sultan ne voulait pas que les goumiers quittent le Maroc ; il les avait "prêtés" pour faire la guerre en Italie et en Allemagne mais en 1946, il, voulait les garder<sup>1901</sup>. » Les recrues s'amalgamant aux anciens des campagnes d'Italie et de France, la formation se fera sur le terrain en Indochine. Charles-Henry de Pirey se souvient d'un camp d'entraînement décalé au niveau de la formation, à son arrivée au 1<sup>er</sup> Tabor en mai 1950, « dans ce monde fermé qu'est un Tabor<sup>1902</sup> » :

« Depuis 15 jours (mai 1950), nous subissons l'entraînement dit "précolonial". [...] Les Vietminh nous sont présentés comme de mauvais plaisantins qui, perchés dans les arbres de la jungle, visent spécialement les officiers avec des armes disparates ou, au cours de raids nocturnes, creusent sur les pistes des chausse-trappes tapissés de bambous aiguisés sur lesquels s'empaleront nos éclaireurs de pointe. Nos instructeurs, excellents mais un peu en retard, nous parlent beaucoup des snipers et des Du Kich (villageois armés) mais peu des régiments réguliers ennemis en formation le long de la frontière chinoise. Nous nous faisons ainsi une opinion absolument fautive sur la force de notre adversaire. Cela nous incite à garder une certaine sérénité<sup>1903</sup>. »

En 1950, la guerre d'Indochine a changé de physionomie et l'instruction donnée est encore centrée sur la tactique de guérilla éparse de l'APV alors que le CEFEO affronte également des unités régulières, notamment sur la RC 4. Ce camp d'entraînement se révèle tactiquement « hors sol ».

La légion a sa maison - mère dans l'ouest de l'Algérie, à Sidi-Bel-Abbès depuis plus d'un siècle<sup>1904</sup> quand arrivent, au DCRE (Dépôt Commun des Régiments Etrangers), les légionnaires qui arrivent à l'instruction et vont se retrouver envoyés en Indochine. Marcel Baarsch, en 1949, fait partie de ceux-ci. Il va connaître à la fois la formation militaire classique et celle de radio-télégraphe, celle-ci plus adaptée à l'Indochine sur le plan matériel :

« Des sous-officiers qui étaient mes instructeurs avaient déjà fait un séjour en Indochine mais on n'avait pas le temps d'en parler. [...] À Sidi Bel Abbès, j'ai fait en même temps la formation radio et la formation militaire. A l'issue d'un séjour de deux semaines à la " CP 3 " la compagnie de passage des jeunes engagés à la Légion, nous sommes passés devant un officier en vue de

---

<sup>1900</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>1901</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, *op. cit.*

<sup>1902</sup> Charles-Henry de Pirey *La route morte*, *op. cit.*, réédition 2010, *op. cit.*, p. 21.

<sup>1903</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>1904</sup> Depuis 1842. Le DCRE accueille depuis 13 octobre 1933 les nouveaux engagés et les plus anciens, en attente d'affectations. Jean Michon, « Sidi-Bel-Abbès : capitale légionnaire », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°237, 2010/1, pp. 25 à 38.

l'affectation ultérieure. Comme j'avais déclaré que ma profession était électricien (sans préciser que je n'étais qu'apprenti) l'officier m'a demandé si j'étais intéressé par la spécialité de radiotélégraphiste. N'ayant à vrai dire pas encore réfléchi, j'étais d'accord et j'ai été affecté au CIT (Centre d'instruction des Transmissions) à Sidi Bel Abbès. [...]. La formation de spécialité était nettement plus intense, entraînement à la lecture au son (morse) et mise en œuvre du matériel, des appareils US plus anciens que ceux utilisés en Indochine plus tard mais en bon état. Exercices de réseau radio, y compris en partie avec du matériel français de 1939/40. [...]. Les sous-officiers instructeurs radio, déjà des anciens d'Indochine [...], étaient très compétents et sérieux<sup>1905</sup>. »

Roland Py, engagé le jour de ses 18 ans en juin 1953, fait « deux mois de formation militaire propre à la légion étrangère, complète autant que faire se peut et rigoureuse, dans le contexte où nous allions combattre ». Sans être entraîné pour l'Indochine en recevant sa formation militaire, il est informé de la situation sur place, mais pas par les anciens « qui n'en parlaient pas<sup>1906</sup> ». Le principal centre d'instruction est installé à Mascara<sup>1907</sup>. Raymond Muelle, lui-même ancien d'Indochine, évoque ce camp lorsque le chef de bataillon Jeanpierre le commande de 1951 à 1954 :

« Les exigences grandissantes de la guerre en Indochine à laquelle la légion étrangère apporte une très importante contribution nécessitent l'envoi de renforts destinés aux unités engagées. [...]. Ces besoins permanents d'effectifs relativement instruits ont transformé les unités d'instruction en entreprises quasi industrielles de formation. En sept semaines, le bataillon d'instruction de Mascara distribue aux volontaires une formation élémentaire de premier degré. D'atelier en atelier, les légionnaires fraîchement incorporés doivent assimiler les rudiments techniques de leur métier. Heureusement, une bonne partie des cadres instructeurs ont déjà servi en Extrême-Orient. Leurs connaissances sont précieuses<sup>1908</sup>. »

Si le chef de bataillon Jeanpierre pousse à un entraînement très physique, il ne peut rien pour le climat ni la végétation qui ne ressemble en rien à l'Indochine. Mais, selon Muelle, « les capacités d'adaptation de la légion sont illimitées<sup>1909</sup>. » La *méthode Pénicaud*, du nom du colonel du 1<sup>er</sup> régiment étranger de 1950 à 1953 qui l'a créée, est appliquée plus ou moins selon l'encadrement, à partir de 1949 à la légion. Elle est fondée sur un apprentissage méthodique et répété de gestes, d'exercices pendant sept semaines en moyenne, puis d'une instruction précise sur le tir, les entraînements physiques, le combat avec, à Saïda, la construction d'un poste typique de ceux du Vietnam<sup>1910</sup>. Cette méthode est-elle efficace ? Est-elle suivie ? Aucun témoignage ne semble l'attester ni la contredire. On en revient toujours au même constat. La formation dépend de la compétence du commandant d'unité, ce qui ne sous-entend pas qu'elle soit acceptée. La dureté du commandant Jeanpierre n'a pas engendré que des éloges. De son côté, la légion-parachutiste forme des unités dans sa base arrière de Sétif, dans le nord-est algérien. Une unité est créée au sud de Sidi-Bel-Abbès après appel au volontariat parachutiste dans la légion le 13 mai 1948 ; le 1<sup>er</sup> BEP naît le 1<sup>er</sup> juillet de la même année. Mais l'école de saut, à Philippeville (aujourd'hui Skikda), est éloignée,

---

<sup>1905</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>1906</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>1907</sup> Il y a d'autres compagnies d'instruction disséminées dans tout l'est algérien à Saïda, Bedeau, Méchéria, le Kreider, <sup>1908</sup> Raymond Muelle, *Lieutenant-colonel Jeanpierre, soldat de légende*, Sceaux, L'esprit du Livre, 2008, 255 p. ; p. 147.

<sup>1909</sup> *Ibid.*

<sup>1910</sup> Michel Bodin, « L'adaptation des hommes en Indochine (1945-1954) », *op. cit.*, p. 127.



dans l'est algérien. C'est la principale raison qui fait désormais de la cité proche de Sétif le camp d'attache des légionnaires - parachutistes. Le paysage est monotone et :

« N'apporte guère de ressemblance avec le relief et le tapis végétal indochinois. [...]. Difficile, en dehors du tir et de la marche, de mener une instruction type « jungle ». Fort heureusement, la zone côtière et son épais maquis méditerranéen sont à quelques lieues. La broussaille kabyle, avec ses lentisques et ses bruyères, procure largement de quoi s'initier aux difficultés de la progression et du combat en terrain couvert. Très vite, le peloton d'élèves-gradés s'installera à Djidjelli (80 kilomètres au nord de Sétif). Les dénivelées rappellent celles de la haute région tonkinoise et la végétation ne le cède en rien à l'herbe à éléphants<sup>1911</sup> ».

Une unité nommée 3<sup>ème</sup> BEP stationne à Sétif depuis novembre 1949 et constitue l'unité administrative qui fournit des renforts aux BEP engagés sur place avec, comme à Meucon, une école de saut, une école commando et même une école *de brousse* dont Jacques Peyrat signale que « la formation était excellente<sup>1912</sup>. » Ce sont, soit des compagnies, par exemple la compagnie du lieutenant Loth envoyée en renfort du 1<sup>er</sup> BEP le 21 septembre 1950 qui se joint au 3<sup>ème</sup> BCCP pour recueillir les rescapés de la RC 4 et disparaît dans les combats trois semaines plus tard<sup>1913</sup>, soit des bataillons constitués pour l'Indochine qui prennent, une fois arrivés sur place, le nom de l'unité remplacée. Cela se produit en mars 1951, à la suite du désastre de la RC 4 qui a anéanti le 1<sup>er</sup> BEP, et en mai 1954, quand le 3<sup>ème</sup> BEP envoyé après Dien Bien Phu prend le nom du 2<sup>ème</sup> BEP anéanti. Comme à Meucon, si les conditions d'entraînement ne sont pas liées à la guerre d'Indochine, l'esprit de corps et l'entraînement physique plaisent aux nouveaux légionnaires-parachutistes. Jules Belgodère en garde un très bon souvenir :

« Il y avait un esprit de corps qui se traduisait dans la vie de tous les jours. Partir en Indochine faisait partie du contrat, c'était normal. J'étais au peloton d'élève - gradé à Djidjelli, avec un lieutenant ancien. [...]. Moi j'étais un sous-lieutenant sans expérience. Ça donnait un sentiment de confiance, c'est évident. L'unité (le 2<sup>ème</sup> BEP) avait un très bon esprit ; il n'y avait pas de friction<sup>1914</sup>. »

Les unités de légion, parachutistes ou non, et de parachutistes, se sont avérées efficaces en Indochine et redoutées par l'APV. Mais une meilleure formation, généralisée et institutionnalisée par l'armée, aurait rendu ces contingents encore plus efficaces.

#### 1.4.2.5 D'autres formations plus classiques des armes et corps en Métropole

« Nous étions des pionniers. » (Jean Goriot)

Enfin, les anciens d'Indochine signalent leur formation pour toutes les armes et corps moins prestigieux qu'ils estiment efficaces, surtout pour les armes techniques dans les corps de soutien.

Plusieurs témoins viennent des transmissions. Ils sont souvent passés par l'école de Montargis mais certains ont complété leur formation par des stages. Pierre Dissard s'est engagé dans les

---

<sup>1911</sup> Pierre Montagnon, *Les parachutistes de la légion*, Paris, éditions Pygmalion, 2005, 357 p. ; p ?

<sup>1912</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>1913</sup> Pierre Montagnon, *op. cit.*

<sup>1914</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

transmissions en octobre 1949, plus par rapport au train direct entre Montargis et Clermont-Ferrand, lieu d'habitation familiale, que par idéal. Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : « Je ne l'ai jamais regretté<sup>1915</sup>. » Techniquement, sa formation, bien au point, est efficace :

« Il y avait comme spécialités, le téléphone, la radio et le téléimprimeur. J'ai fait le téléimprimeur, pendant neuf mois, opérateur et mécanicien. Comme on était censé partir en Indochine, on nous a envoyé dans l'armée américaine, en stage sur les matériels américains, parce que toute l'Indochine en était équipée [...]. J'ai fait quatre mois à côté de Nuremberg, à Alsbach, dans une école américaine. On a été très bien formés, très bien instruits. »

Toutefois, il rajoute : « Mais on n'a absolument pas eu de formation pour l'Indochine. Je vois maintenant les militaires qui partent quatre mois en OPEX, il faut voir comment on les briefe [...] ! C'était pareil quand je suis allé en Algérie. [...]. Là, on n'a eu aucune instruction particulière, juste une instruction sur les matériels qu'on allait trouver là-bas ; ça c'était intéressant<sup>1916</sup>. » En 1948, Jean Goriot est un sergent spécialiste des transmissions dans un régiment de marche de l'infanterie coloniale. Il ne fait pas de stage à Montargis mais les transmissions connaissent une grande « pauvreté matérielle » en 1948 : « Nous étions des pionniers<sup>1917</sup>. » En 1948 toujours, Jacques Chancel, 17 ans, passe quatre mois à l'école des transmissions de Montargis par « envie de bouger, d'aller voir ailleurs ». Il en reste un passage très court de son livre de souvenirs sur cette école « qui prépare ses élèves à une fonction de communicant et permet dans le même temps d'accomplir le service militaire<sup>1918</sup> ». Mais il a peu d'intérêt pour la technique de transmissions : « J'ai du goût pour les relations humaines mais pas le moindre talent pour la mécanique : l'obligation de tenir nos engagements me condamne à monter et démonter des appareils téléphoniques, des postes de radio, pour obtenir un titre d'ingénieur des communications quelque peu frelaté, mais qui nous flatte<sup>1919</sup>. » Ajoutons, pour être complet, que son passage n'a laissé aucune trace dans les souvenirs de son contemporain à cette école, André Géraud, qui en a discuté avec un de ses amis présent à Montargis comme lui en 1948, à la sortie du livre de Jacques Chancel. Il en parle comme d'un affabulateur qui décrit un roman plus que de réels souvenirs soixante ans plus tard, avec un luxe de détails suspects<sup>1920</sup>. A la même époque, Jean-Pierre Chieulet s'engage dans la marine, avec un intérêt marqué, dès le départ, pour les transmissions :

« Je me suis engagé dans la marine fin 1947. Comme je ne voulais pas être un simple troufion porte-fusil, j'ai voulu passer un examen de radiotélégraphiste, de radar et de chiffre, ce que j'ai fait à Porquerolles pendant 6 ou 7 mois ; j'ai été reçu et je suis parti. Je suis aussi allé à Lacanau, pour apprendre à tirer sur les rames ; c'est tout ce que j'y ai appris<sup>1921</sup> ! »

L'école de détection de Porquerolles, de 1947 à 1952 forme des radio - télégraphistes, qui sont envoyés au camp des Bormettes, à La Londe-les Maures, non loin de l'école. Celle-ci garde la

---

<sup>1915</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>1916</sup> *Ibid.*

<sup>1917</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>1918</sup> Jacques Chancel, *La nuit attendra, op. cit.*, p 28.

<sup>1919</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>1920</sup> Conversation téléphonique de l'auteur avec André Géraud, le 2 juin 2020.

<sup>1921</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui au Cres, le 29 juin 2017.

formation des *détecteurs*, militaires embarqués sur les navires et dans les sous-marins. Pas de *spécialité Indochine*. Jean-Pierre Chieulet embarque peu après sur l'Arromanches à Toulon :

« Après une formation classique à Lacanau de 2 ou 3 mois, ceux qui avaient opté pour la formation “radar, radiotélégraphiste” (très peu nombreux) avons été dirigés sur l'école de formation technique située sur l'île de Porquerolles. La formation s'étalait sur 6 mois, la qualification se faisait sur la qualité et la vitesse de la “manipulation” et de la connaissance des codes (nombreux, erreur proscrite). Ceci se passait dans un bon climat et avec de bons profs et du matériel de qualité. Cette période de formation fut pour moi, satisfaisante ; étude du matériel, et ma qualité/vitesse de transmissions en morse car je ne voulais pas être second. Ce dont je me souviens, c'est que nous fûmes cinq volontaires retenus pour l'Indochine sur environ 30/40 élèves, ce qui pour nous cinq, signifiait que nous choisissons la “marine kaki” (les commandos, de son vrai nom « Force Amphibie Indochine ») et non la marine dite “blanche” en mer<sup>1922</sup>. »

D'autres ont choisi l'arme du génie. L'école d'application est à Angers, mais pour Robert Drouilles, qui s'engage à 17 ans en 1945, il n'en n'est pas question : « Dans mes choix, j'avais demandé la marine ou le génie. La marine pour l'aventure et le génie par gène familial ! On étudie les explosifs, les ponts, le montage des ponts, le déminage<sup>1923</sup>. » Il est envoyé à Grenoble au Centre d'opération du génie, le COG 514 qui devient le 4<sup>ème</sup> régiment du Génie, recréé le 1<sup>er</sup> janvier 1946. Le *Précis des unités du génie de 1793 à 1993* explique : « Fin août 1945, sont rassemblés au COG 514 à Grenoble, destinés à constituer le 73<sup>ème</sup> Bataillon du Génie, des artilleurs, des fantassins, des cavaliers, des marsouins... On y trouve même des sapeurs<sup>1924</sup>. » Le matériel est pauvre, l'unité doit être dotée de matériel anglais mais va utiliser, en attendant, celui d'une autre unité plus favorisée. Robert Drouilles se rappelle la pénurie de matériel dans l'armée française de 1945, « un matériel très pauvre et périmé à l'exception d'éléments de “Pont Bailey” américain que nous avons montés et remontés sans cesse<sup>1925</sup>. » Une fois la formation terminée, il sait qu'il part pour l'Extrême-Orient pour répondre à son envie d'aller voyager outre-mer pour fuir un pays où il a passé plusieurs années en pension, à Paris sous l'occupation « en crevant littéralement de faim » : Mais mis à part celle sur le génie, lui non plus ne bénéficie d'aucune autre formation ni information sur l'Indochine, encore moins sur la pratique du terrain : « Aucun officier, aucun cadre n'avait encore mis les pieds en Indochine donc on ne savait rien, on n'a été formé sur rien et il n'y avait sans doute pas un homme sur dix capable de la situer sur une carte ! On est arrivé en Indochine comme ça et on a tout appris, tout découvert sur place<sup>1926</sup>. »

Les témoins des autres corps ne constatent pas tous un équipement pauvre mais, là encore, une absence de formation spécifique. Peu, en dehors des officiers, sont passés par l'ABC et ont eu de formation pour l'Indochine. Seul Claude Jubault, engagé en 1944 pour trois ans, bénéficie d'un entraînement avec un RCCC (régiment colonial de chasseurs de chars) à Mulheim, en Allemagne,

---

<sup>1922</sup> Courriel de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 5 juin 2020.

<sup>1923</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>1924</sup> Capitaine Giudicelli – major Dupire, *Précis des unités du Génie de 1793 à 1993*, 2008. Cité dans <https://laguerreenindochine.forumactif.org/t900-73-bataillon-du-gene> (Consulté la dernière fois le 21 mai 2022).

<sup>1925</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>1926</sup> *Ibid.*

où il découvre davantage la vie en caserne que les rudiments d'une guerre outre-mer<sup>1927</sup>. Affecté au RICM, il est envoyé en Indochine après un passage au camp de Fréjus. En 1949, l'armée se penche sur la question, organise le *CICAB*, le *Centre d'instruction colonial de l'arme blindée* à Tarascon et crée en 1950 le RBCEO, le Régiment blindé colonial d'Extrême-Orient.

A l'État-major, enfin, les militaires sur le départ peuvent compter sur le personnel féminin, les AFAT (Auxiliaires féminines de l'armée de terre), pour assurer ce travail spécifique. Corps civil auxiliaire de l'armée créé en 1944, renommé PFAT (Personnel féminin de l'armée de terre) en 1946<sup>1928</sup>, il devient en 1951 un corps militaire, ce qui signifie que les femmes deviennent pour la première fois, par statut, militaires de carrière. Geneviève Laperle-Maudry, engagée volontaire en 1950, à 21 ans, se souvient d'une préparation rigoureuse, pour sélectionner le personnel adéquat. Ces tests, effectués juste avant l'engagement, permettent une double sélection : intégrer le personnel féminin dans l'armée et envoyer en Extrême-Orient les effectifs demandés. Elle semble très bien s'être acclimatée à cette nouvelle vie puisqu'elle rêvait de partir :

« On prend le train à Paris, on fait une sélection, parce qu'il y a les transmissions, les plieuses de parachutes, les état - majors...plusieurs formations. [...]. On n'était pas encore engagé : on nous étudie ! [...]. Ça ne dure pas longtemps, une quinzaine de jours et après on va en stage à Margival, si le premier stage à Paris s'est bien passé. Là c'est un peu plus militaire. [...]. On rampe, on court, on saute (mais pas en parachute !), on fait des exercices physiques et moraux parce qu'on fait beaucoup de tests psychologiques. [...]. Et puis vous passez des visites médicales, gynécologiques. Ils ont même été jusqu'à chez mes parents, mes grands - parents et chez une tante, pour voir ce que j'étais ! [...]. Chez les voisins aussi pour faire des enquêtes de moralité, voir ce que je faisais. En 1945, ils n'avaient personne, donc ils ont pris un peu n'importe qui pour faire une "armée française féminine"...des filles parfois sans grande morale ! A l'époque de mes 20 ans, en 1950, on nous a fait venir pour ce stage de huit jours, on était plus de 100 filles ! Et ils en ont gardé 45 ! Il venait de tout. Et après ce stage, j'ai fait un séjour d'un mois dans les bureaux, avant de partir en Indochine, et comme je n'avais pas été mal notée, comme d'autres, on a signé l'engagement. [...]. J'étais sténo - dactylo, un peu comptable. [...]. J'ai pris les bureaux, dans les états - majors<sup>1929</sup>. »

La formation est là-encore davantage technique, propre à l'arme et au corps de troupe concerné. Une fois la formation militaire achevée, qui consiste souvent en un rassemblement de l'unité pour se connaître et donner une cohésion, il faut rejoindre l'Indochine.

## 2. Rejoindre l'Indochine : la grande traversée

« Ah le Pasteur ! Comme j'ai aimé et admiré ce bateau ! » (Maurice Mandavit)

Parmi leurs meilleurs moments, les vétérans d'Indochine citent souvent la grande traversée jusqu'en Indochine. En fait, c'est davantage un souvenir *marquant* qu'un *bon* souvenir pour une partie d'entre eux. Mais, avec le temps, même les avanies de l'inconfort et du climat deviennent, par rapport à ce qui les attend, une « belle époque ». Pour la jeune génération de l'après-guerre qui

---

<sup>1927</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>1928</sup> Catherine Bertrand, « A l'origine de la féminisation des armées », *RHA*, n°272, 2013 ; pp. 61-74. En ligne : <https://journals.openedition.org/rha/7784> (Consulté la dernière fois le 9 janvier 2022).

<sup>1929</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

n'a jamais voyagé, une traversée en bateau ou un voyage en avion sur une aussi longue distance apparaît comme une parenthèse hors du commun, par la découverte de paysages jamais observés en Europe et de populations très exotiques. Rejoindre l'Indochine, c'est d'abord rejoindre l'embarquement, l'occasion d'un trajet parfois déconcertant, certes, mais non dénué d'intérêt. En quoi ce début d'aventure indochinoise est-il particulier dans leur mémoire ?

## 2.1 Rejoindre l'embarquement

« Marseille fut d'abord, dans la longue histoire des conflits du vingtième siècle, le point d'arrivée et le point de départ de millions de combattants. » (ONAC des Bouches-du-Rhône)

S'entraîner en vue de partir en Indochine, apprendre les rudiments du combat en Métropole, tout cela est assez vague et impersonnel, pour ceux qui n'ont pas encore vu le feu. Recevoir l'ordre de départ et se mettre en route jusqu'à l'embarquement à destination d'une terre inconnue est une étape synonyme du vrai début de l'aventure indochinoise.

### 2.1.1 Recevoir l'ordre de mission : la diversité des sentiments

« Au fond de moi, j'avais un petit sentiment national qui s'agitait et je me sentais fier de ma décision. » (Pierre Latanne)

Pour les engagés de cette époque, il existe plusieurs cas de figures : certains d'entre eux n'ont pas de grands souvenirs, ou tout simplement la mémoire fait défaut. C'est le cas pour Bernard Prin et Jacques Saubion (« je ne m'en souviens plus, j'en ai sans doute été ravi<sup>1930</sup> »). Le fait n'est pas assez marquant ou bien ils n'en ont pas reçu, vu que toute l'unité partait, comme Ernest Morin (« Je n'ai pas reçu d'ordre de mission. J'ai suivi mon régiment qui s'y rendait<sup>1931</sup>. »). Il est d'autres cas : ceux qui en gardent le souvenir d'une grande normalité, l'ordre étant attendu. D'autres encore ont ressenti une grande satisfaction et même de la fierté de partir en guerre comme leurs aînés. Pour les derniers, c'est surtout la négativité de leurs propres sentiments qui domine.

Le sentiment majeur des engagés devant la nouvelle de leur départ pour l'Indochine semble très positif, à la fois comme un acte attendu et la satisfaction de partir pour une aventure souvent souhaitée. La plupart des militaires concernés par leur affectations dans le CEFEO ayant déjà été informés de la forte probabilité de partir en Extrême-Orient, ce genre de sentiments est dans la logique de leur engagement. La « normalité » est donc un terme qui revient plusieurs fois dans les témoignages. D'où la récurrence de situations et sentiments communs utilisant ce terme : « une désignation normale sur la liste établie dans l'unité<sup>1932</sup> », « la logique des choses<sup>1933</sup> », « rien de spécial, le

---

<sup>1930</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>1931</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>1932</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>1933</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.

destin », commentaire plus fataliste de François Péchou<sup>1934</sup>. Dès lors que le militaire sait que son engagement impose de partir plus ou moins rapidement en Extrême-Orient, la surprise est rare. Pour la majorité des témoins contactés, une grande satisfaction est souvent la règle, à la réception de l'ordre de mission. La joie est intense devant une grande aventure rêvée voire la curiosité de vivre, à son tour, une guerre. Les termes « contents », « heureux », « satisfaction » se répètent à de nombreuses reprises. Ils évoquent sobrement le moment où le départ devient enfin réel après plusieurs mois ou semaines d'attente. Pour ceux qui développent un peu plus leur réponse, ce n'est pas le sentiment heureux de partir en guerre mais le fait d'avoir une échéance précise qui rend le départ et la perspective de voyager à l'autre bout du monde bien réels : « J'étais volontaire donc heureux<sup>1935</sup> » se souvient Jean Goriot. Guy Delplace attend ce moment avec impatience : « Je savais que je devais partir. J'attendais mon ordre de mission. Lorsque l'ordre de mission tombe, je suis heureux de partir, avec le sentiment d'être un baroudeur. Mon rêve devient réalité<sup>1936</sup>. »

François-Xavier Heym se dit « sans regrets » en quittant le 5<sup>ème</sup> RI basé en Allemagne pour le climat tropical d'Indochine<sup>1937</sup>. » André Grelat se souvient même du contexte dans lequel il apprend la nouvelle : « J'ai reçu mon ordre de mission alors que j'effectuais un raid en haute-montagne, avec ma section de chasseurs pour faire des essais concernant les rations pour la survie à haute altitude. Je n'ai pas été plus surpris que cela. Je dois même dire que je commençais à m'impatienter de ne pas avoir encore été appelé. J'ai donc reçu cet ordre de mission avec plaisir<sup>1938</sup>. » Le parachutiste Joseph Koeberlé ressent surtout le soulagement de cesser des entraînements éreintants : « Pas d'ordre de mission, tout le bataillon est parti. Finies les galères de l'entraînement dans les commandos paras<sup>1939</sup>. » Le sentiment qui accompagne cette joie s'apparente au désir de faire ses preuves, de servir et s'affirme dans une fierté patriotique pour une partie des départs : « Nous étions contents de partir, avec la notion de servir la France<sup>1940</sup>. » André Laperle utilise lui aussi ce terme de « fierté », tout comme Pierre Latanne :

« Fin novembre 1952, je reçus l'ordre d'embarquer le 14 décembre 1952 sur le paquebot *Jamaïque* des Chargeurs réunis, quai de la Joliette à Marseille. Ma mère était catastrophée et pleura. Mon père bouda en maugréant mais il s'adoucit par la suite. Je réalise aujourd'hui qu'il y avait de l'inconscience de ma part mais au fond de moi, j'avais un petit sentiment national qui s'agitait et je me sentais fier de ma décision<sup>1941</sup>. »

L'ordre de mission apporte parfois de la contrariété mais les jeunes engagés ont 18 ans, 20 ans, et comme le dit Francis Oustry « l'insouciance prit le dessus ». Ce n'est pas le départ en Indochine lui-même qui contrarie le futur soldat du CEFEO mais la date de départ. Plusieurs militaires se sont mariés ou sont en passe de l'être. Ils ne refusent pas de partir, au contraire. Mais

---

<sup>1934</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

<sup>1935</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>1936</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>1937</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>1938</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>1939</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>1940</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>1941</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par mail le 3 septembre 2018.

le moment est mal choisi. Pierre Caubel se souvient d'un changement désagréable : « Mon ordre de départ était prévu depuis longtemps, il ne m'a donc pas suscité de réaction particulière. Toutefois, l'avancement ultérieur de la date de départ a été une mauvaise surprise pour moi-même et pour ma fiancée<sup>1942</sup> ! » Roger Ouiste doit se marier courant 1951. Fin 1950, il revient de permission au Maroc en ayant laissé sa fiancée en Métropole et apprend son départ dans un mois. Il retourne en Métropole voir sa fiancée, et « soixante-sept ans plus tard, on est toujours ensemble<sup>1943</sup> » ! Louis-Jean Duclos vient de se marier. Il ressent plutôt « un sentiment de contrariété d'avoir à laisser derrière moi après cinq mois de mariage une épouse enceinte ». Francis Oustry ne s'attendait pas non plus à partir et là, c'est le départ pour la guerre, la vraie ; ce n'est plus de l'entraînement. Il ne l'envisage pas sans appréhension : « La surprise fut grande, j'avoue avoir eu un pincement au cœur car à vingt ans, bien que l'on soit initié au combat théorique, il y a la crainte et la nostalgie de quitter la France. Toutefois, nous étions quatre anciens enfants de troupe dans le même cas et l'insouciance prit le dessus<sup>1944</sup>. » Quant à Guy Gantheret, il est surtout contrarié car il veut « l'Indo » et reçoit l'ordre de partir à Madagascar : « J'étais déçu, sans plus. Le 19 décembre 1946, le Viet - Minh se soulève en Indochine causant d'importantes pertes humaines, ce qui provoque l'annulation des embarquements prévus pour Madagascar au profit de l'Indochine<sup>1945</sup>. »

Enfin, il existe des engagés plus ou moins volontaires qui marquent leur désarroi lorsque le départ apparaît certain. J'ai cité Maurice Mandavit qui voit son départ comme « un gâchis<sup>1946</sup>. » André Fabiano, lui, manque d'enthousiasme ainsi que sa famille : « A la réception de mon ordre de mission je n'ai pas ressenti un grand enthousiasme car j'étais alors au courant par ceux qui en revenaient et qui étaient affectés à mon régiment. Ma famille était inquiète de me voir partir<sup>1947</sup>. »

Ce départ est un moment brutal où l'on se rend compte de ce qu'implique sur un plan familial, à savoir le danger d'un tel « voyage ».

### 2.1.2 L'attitude des proches ; la difficulté de laisser sa famille derrière soi

« On ne peut empêcher les parents de se faire du souci. » (Paul Gardon)

Partir en guerre et laisser sa famille à l'arrière fait partie de l'exercice depuis la nuit des temps des conflits. Ce qui ne signifie pas que cela soit facile. Pour l'Indochine, ce n'est pas la mobilisation générale, acceptée pour défendre le pays, mais un engagement volontaire, qui doit durer vingt à trente mois, à 10 000 kilomètres. Pour les jeunes gens, c'est parfois un moment de culpabilisation lorsqu'ils se rendent compte à quel point leur décision implique leur famille en quittant le nid métropolitain. Mais toutes ne marquent pas leur inquiétude. Ce sont des familles de

---

<sup>1942</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>1943</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui à Villeneuve - Lez - Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>1944</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1945</sup> Extrait d'un courriel de Guy Gantheret, reçu le 18 avril 2020.

<sup>1946</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.

<sup>1947</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

militaires, elles ont déjà connu ce genre de situation, en 1914 et 1940. La pudeur de ce temps et la volonté de ne pas étaler ses sentiments, de ne pas fragiliser le jeune engagé font que les adieux sont brefs, souvent tristes avec de rares discours.

L'angoisse ne s'exprime pas dans les familles de militaires de carrière qui s'y attendent, ce qui n'empêche pas leurs tourments. Dans les familles de militaires de carrière, ce moment du départ est connu, accepté. Il peut être triste mais elles ont appris à gérer les paroles, les gestes, les attitudes, quels que soient leur sentiment. C'est ce que laissent transparaître de nombreux témoignages. On se trouve, là encore, dans une certaine « normalité » des sentiments. Pour Louis-Jean Duclos, « Les proches ont considéré que cela faisait partie des inconvénients du métier<sup>1948</sup>. » François-Xavier Heym répond : « Non, normal pour un militaire et fils de militaires<sup>1949</sup>. » Achille Muller, ancien SAS et parachutiste de la France Libre, se rappelle simplement que son épouse a accepté qu'il parte<sup>1950</sup>. Cela n'empêche pas l'inquiétude devant le danger et les années d'éloignement. Ainsi Jean Lomer en garde-t-il un mauvais souvenir : « mon épouse était très attristée devant l'obligation d'une séparation de l'ordre de trente mois<sup>1951</sup>. » Chez Francis Oustry, enfin, la situation est calme : « Quant à mes proches, mon père étant militaire, les seules recommandations qu'ils me firent fut de bien faire attention à moi, de ne pas faire d'imprudences<sup>1952</sup>. »

Il est donc rare que s'étalent les angoisses ou les reproches. La famille Delplace laisse partir un jeune de 18 ans, en 1952, à un moment où chacun sait que la guerre d'Indochine fait rage :

« A la maison, mes parents, mes frères et sœurs n'ont pas de démonstration inutile et futile. Pour ne pas verser dans le sentimentalisme, chacun fait preuve de pudeur. Mon père se remémore sans doute le laps de temps où il fut militaire dans les zouaves en 39-45 et fait prisonnier à Dunkerque pendant trois ans puis déporté dans un camp (stalag en Allemagne)<sup>1953</sup>. »

Robert Drouilles ne faisait pas mystère des raisons économiques qui l'ont en partie poussé à s'engager dans l'armée. La logique étant acceptée, le départ en est facilité : « C'était pour eux un grand soulagement<sup>1954</sup>. » Dans la famille de Jacques Thomas comme dans d'autres, les parents comprennent le choix de leur fils : « Les proches étaient préparés. Ma mère sait qu'elle a un fils qui a fait un choix de vie. Je comprends ce qu'elle a ressenti, ayant perdu son fils aîné, engagé à 21 ans, MPLF (mort pour la France) à 22 [...]. Mes proches ont compris les conséquences de mon engagement<sup>1955</sup>. »

Les parents de Joseph Koeberlé ne font qu'un commentaire : « sois prudent ! »<sup>1956</sup>. Michel Tonnaire, de son côté est étonné par la question : « non, pourquoi en faire ? C'était mon choix<sup>1957</sup>. » Quant à Jacques Bouthier, l'histoire familiale est imprégnée de l'Indochine. Son père, militaire sur place,

---

<sup>1948</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>1949</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>1950</sup> Extrait du questionnaire d'Achille Muller, reçu le 27 octobre 2017.

<sup>1951</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>1952</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1953</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>1954</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>1955</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>1956</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>1957</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.



est défavorable au choix de son fils d'y partir. Mais cela s'arrête là : « J'ai été volontaire [...] malgré l'opposition de mon père à son retour en 1948. Les commentaires de mes parents se bornèrent à des conseils ; ma mère insistant sur le respect dû aux habitants de ce magnifique pays cher à la famille<sup>1958</sup>. »

D'autres familles sont mortes d'inquiétude lors de la réception de l'ordre de départ pour l'Indochine. Elles ne peuvent la cacher devant le départ pour une guerre lointaine d'un fils souvent très jeune. Les anciens d'Indochine qui admettent cette difficulté parlent en particulier de leur mère. Les mamans montrent davantage leur inquiétude que leur mari, qui se doit d'afficher une certaine rectitude comme chez Bernard Gaudin : « mon père m'a donné des conseils, ma mère a eu des inquiétudes<sup>1959</sup>. » Ce partage des tâches se retrouve aussi chez Alexis Arette qui retrace l'atmosphère du moment et évoque à la fois celle de sa famille et celle de son village : « Quand je pris ma décision, ma mère fut désolée. Mais mon père, malgré sa tristesse me dit : “ Si tu crois que tu dois le faire, il faut le faire, sinon tu le regretteras toute ta vie ! ”<sup>1960</sup>. » Pierre Latanne se souvient d'avoir mis ses parents devant le fait accompli : « Ma mère fut anéantie et me demanda si j'avais bien réfléchi. Je m'efforçai de la consoler et de la rassurer. Mon père resta abasourdi car il n s'attendait pas à une telle décision de ma part. [...]. Au fond, il était assez fier<sup>1961</sup>. » Philosophe, Paul Gardon estime la situation logique : « On ne peut empêcher les parents de se faire du souci<sup>1962</sup>. » Plus neutre, le sentiment des parents est qualifié de *défavorable* par Henry Clémens et André Laperle.

La tristesse des familles est surtout la perspective d'une mort possible doublée d'une impossibilité de se recueillir facilement dans un cimetière comme lors des guerres précédentes. Les souvenirs retracent donc succinctement une situation douloureuse. D'après Michel Bassot, ses parents et amis le voient déjà mort : « mes proches ont pensé ne plus me revoir<sup>1963</sup>. » Il faut dire qu'il part en mai 1953 et que les nouvelles d'Indochine ne sont pas bonnes. André Grelat se souvient de l'ambiance dans sa famille entre un père communiste et une mère qui le voit mort : « Dans ma famille proche, mon père était un peu fâché (il était un peu rouge sur les bords) et maman catastrophée. Elle me voyait déjà entre quatre planches<sup>1964</sup>. » Le souvenir des guerres passées et de leur cortège de désolation n'est pas loin dans l'inquiétude montrée au départ des jeunes militaires : « mes parents étaient inquiets et tristes, notamment une arrière-grand-mère qui avait déjà vu trois guerres depuis 1870<sup>1965</sup>. » Pour ceux qui ont déjà un fils en Indochine, l'inquiétude ne peut que doubler et devenir insupportable, à l'image de la famille de Jean-Louis Foulet : « Mes parents n'étaient pas très contents. Mon frère était de nouveau en Indochine, dans un secteur très dur (hauts plateaux du Tonkin, pays thai)<sup>1966</sup>. »

---

<sup>1958</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>1959</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>1960</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>1961</sup> Extrait d'un courrier de Pierre Latanne, reçu le 6 septembre 2018.

<sup>1962</sup> Extrait du questionnaire de Paul Gardon, reçu le 19 avril 2017.

<sup>1963</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>1964</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>1965</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>1966</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

Une fois les jeunes militaires sortis de leur permission précoloniale ou, du moins, de leurs adieux à leur famille, reste à gagner la ligne de départ. Ce moment devrait être banal, organisé et sans intérêt à l'évocation. La France vit une après - guerre assez pauvre en matériel, désorganisée par les destructions d'infrastructures. Il faut gagner le sud de la France pour s'embarquer. Les transferts sont donc compliqués et le souvenir des derniers moments en Métropole n'est pas idyllique. Pour d'autres, l'urgence accélère le processus.

### 2.1.3 Un trajet long, de plus en plus compliqué et parfois cocasse...ou un départ très rapide

« On m'a prévenu la veille que j'y allais. On ne prend pas de gants pour vous le dire à l'armée, vous savez ! » (Geneviève Laperle-Maudry-Maudry).

Rejoindre le port ou l'aéroport ne forme pas nécessairement un grand souvenir pour tous, mais il représente le début de l'aventure indochinoise après l'ordre de mission et une partie des soldats d'Indochine doivent vivre des situations particulières de tensions, notamment le blocage par des manifestations d'opposants au conflit, ou de cocasseries dont ils peuvent rire aujourd'hui. Une fois effectuées « les vaccinations obligatoires pour un séjour en Asie : anti - typho - paratyphoïdes, anti - cholériques, anti - varioliques et anti - tétaniques<sup>1967</sup> », l'unité ou le détachement rassemblé gagne l'embarquement en camion ou en train, effectuant parfois un long parcours, notamment pour ceux qui viennent de Bretagne, d'Allemagne ou d'Alsace à destination de la Provence. D'autres partent individuellement. L'aventure peut commencer.

Les premières années, l'improvisation et la faiblesse des moyens de transport donnent un côté *bétaillère* aux transhumances militaires vers les ports de Provence. Les premiers à rallier l'embarquement sont les troupes coloniales stationnées en Allemagne en septembre 1945. Au 21<sup>ème</sup> RIC, Franco Urbini fait le trajet par voie ferrée entre l'Allemagne et le camp de Mazargues à Marseille, « mon camion amarré sur un wagon plat que précèdent trois wagons à bestiaux où sont entassées les affaires personnelles de quelques officiers peu scrupuleux<sup>1968</sup>. » Ce n'est pas son trajet personnel qui est étonnant mais le contenu du train affrété pour emmener les unités coloniales au camp précédant l'embarquement. En fait, il s'agit du pillage résultant de six mois d'occupation de l'Allemagne. Un véritable caravansérail se crée donc à l'arrivée en gare d'Arenc à Marseille, illustrant la pauvreté matérielle du CEFEO :

« Les proxénètes marseillais [...] nous achètent tout ce que nous avons à vendre. Puis ils viennent, équipés de camions de déménagement, s'emparer des pianos, des frigidaires allemands et d'une multitude d'objets de valeur contenus dans les trois wagons des officiers, denrées aussitôt revendues sur le marché noir marseillais contrôlé alors par monsieur Jean, le "grand parrain" de la ville<sup>1969</sup>. »

Un luxueux bus Mercedes réquisitionné en Allemagne doit être, lui aussi, embarqué pour

---

<sup>1967</sup> Michel Bodin, *Les combattants face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 11.

<sup>1968</sup> Franco Urbini, op. cit., pp. 90-91.

<sup>1969</sup> *Ibid.*, p. 91.

l'Indochine. A titre personnel, Franco Urbini emporte une moto Triumph, des « salaisons et pommes de terre que, nous autres hommes du rang, rapportons pour nos familles, et je peux offrir à mes parents de la charcuterie et des harmonicas allemands<sup>1970</sup>. » Dans son premier livre *Soldats de la boue*, Roger Delpey raconte en détail le départ de son bataillon de marche du 151<sup>ème</sup> RI en Alsace, le 4 janvier 1947, et son transport d'Altkirch à Marseille en passant par le camp de Sathonay près de Lyon avant d'embarquer le 14 janvier suivant. Cela prend dix jours dont trois de transport ubuesque par voie ferrée, dans lequel rien n'est prévu pour la troupe. La distribution de matériel, par ailleurs incomplet, ressemble à une foire d'empoigne et le logement fait davantage penser à celui d'un troupeau que d'une troupe<sup>1971</sup>. En 1948, Robert Schuermans, partant de Saint Briec, doit rejoindre Pau avant de prendre son congé précolonial ; ensuite, ce sera le camp de Fréjus avant d'embarquer à Marseille ; un chemin tortueux sans logement en dur prévu à l'avance. Chaque unité se débrouille avec ce qu'elle a : « On est parti le bataillon entier, le 3<sup>ème</sup> BCCP. (...). On a mis deux jours pour descendre à Pau, par train. Il fallait laisser passer les trains, alors on nous bloquait dans une gare de marchandises pendant 15 ou 18 heures. Rien n'était prévu pour nous ; du reste, on logeait sous des tentes<sup>1972</sup>. »

On pourrait penser que l'organisation s'améliore au fil des années. Ce n'est pas toujours le cas. Les moyens manqueront jusqu'en 1954, compliqués par les menaces de manifestation et autres peurs de sabotage des transports, mais aussi par la vétusté du matériel routier et ferré. En décembre 1952, le sous-lieutenant Pierre Latanne doit rejoindre Marseille depuis la maison familiale de Lourdes. Ce n'est pas le plus long des parcours pour un isolé et il n'est pas aussi inconfortable qu'en camion mais cela reste une expérience malaisée dans sa mémoire : « Des wagons en bois de 3<sup>ème</sup> classe, très inconfortables et mal chauffés, bruyants. Une porte donnant sur l'extérieur par compartiment, un bruit d'enfer, un froid de canard l'hiver, des arrêts à soubresauts et des freins mugissants<sup>1973</sup>. » Pierre Marraud, pilote du groupe *Normandie - Niémen* à Rabat-Salé, est en partance pour l'Indochine. L'escadrille doit aller se former sur *King Cobra* à Bizerte. Elle traverse longuement l'Afrique du Nord en train d'Ouest en Est, constatant l'insuffisance du réseau ferré. Le personnel de l'escadrille embarque pour l'Indochine sur un bateau : « On est donc allé à Bizerte pour se faire transformer sur *King Cobra*. [...]. On a pris le train ! On a mis huit jours ! [...]. A Bizerte, on a embarqué sur le *Champollion* en groupe, toute l'escadrille<sup>1974</sup>. »

Aucun témoin n'a évoqué de manifestations des opposants à la guerre d'Indochine pendant leur parcours vers Marseille ou Toulon. Celles-ci deviennent violentes à partir de 1950, moment où le PCF met en place des actions spectaculaires comme le 24 février à Saint-Pierre-des-Corps, où des manifestants entourent un train qui transporte, entre autres, du matériel militaire pour l'Indochine.

---

<sup>1970</sup> *Ibid.*

<sup>1971</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, *op. cit.*, pp. 54 à 66.

<sup>1972</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans chez lui, à Saint-Pierre-Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>1973</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par courriel le 3 septembre 2018.

<sup>1974</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud, chez lui à La Ravoire, le 3 juillet 2018.

Raymonde Dien se couche sur la voie pour empêcher le train de partir et est arrêtée, début d'une *affaire Raymonde Dien*, mise en musique par le PCF contre les guerres en Extrême-Orient.

Pour d'autres, le départ est très rapide. Il arrive également que l'urgence bouscule le volontaire pour l'Indochine en l'amenant à partir dans un délai très court. C'est principalement pour cette raison qu'une partie des renforts pour l'Indochine utilisent des transports aériens plus longs qu'aujourd'hui mais bien plus confortables et rapides qu'un transfert maritime. Cela est coûteux pour le budget et il y a l'obstacle de faire des escales dans des pays hostiles à la guerre d'Indochine, voire à la France, d'où la double impossibilité de faire transiter des unités entières dans ces vols civils. Il faut donc faire en urgence les séries de vaccins, fabriquer de fausses identités, de faux papiers et transformer les médecins militaires ou les parachutistes en hommes d'affaires et planteurs coloniaux. Ce mensonge d'État étonne les militaires, par ailleurs ravis d'un voyage court et relativement confortable, malgré l'interdiction de descendre aux escales. Geneviève Laperle-Maudry-Maudry est prise au dépourvu par l'urgence du départ :

« On m'a prévenu la veille que j'y allais. On ne prend pas de gants pour vous le dire, à l'armée, vous savez ! "Madame demain vous partez pour l'Indochine". "Mais, je ne suis pas prête, je n'ai pas préparé mes affaires". Je n'avais pas de tenue ; il n'y en avait pas pour les PFAT, c'était l'armée de 1950 ! Alors une fille m'a prêté son béret, j'ai trouvé une jupe provenant d'une dame qui faisait une taille bien plus grande que moi. C'était l'armée de l'époque. Et j'ai pris l'avion pour Saïgon<sup>1975</sup>. »

#### 2.1.4 Dans le sud de La France, des camps de transit pour l'Indochine et des villes plus ou moins hostiles

« A Marseille quand ils voyaient un militaire, c'est qu'il partait en Indochine. » (André Geraud)

Il reste une épreuve pour les candidats à l'Extrême-Orient. Attendre l'embarquement dans l'un des camps du sud de la France. Pour les unités, les détachements ou les isolés qui prennent le bateau, il est rare que cela se fasse à la descente du camion. Il faut pour cela une conjonction favorable et une organisation au millimètre : qu'il n'y ait pas de grève ou de blocages, que le navire soit en état, qu'il ne soit pas déjà saturé de troupes. Des camps sont concentrés autour de deux lieux d'embarquement, Toulon et Marseille ; autour d'Oran et Alger en Afrique du Nord. Le transfert se fait depuis ces camps de transit comme ceux de Sainte Marthe et de Mazargues à Marseille ou depuis le camp d'instruction de Fréjus, d'où partent directement les unités en fin de stage précolonial. Ces camps sont spartiates et restent peu salubres jusqu'à la guerre d'Algérie.

Le transfert précédant l'embarquement passe tout d'abord par la découverte du Sud-Est, peu connu, à une date où le tourisme de masse ne fait que débiter. Les futurs combattants d'Indochine n'ont, de toute manière, pas le temps d'aller se baigner. Ils vont surtout passer un temps d'attente plus ou moins long dans des camps militaires ; et au mieux, pour certains, passer quelques heures à visiter Marseille. Grand port de Méditerranée, interface entre la Métropole et les colonies depuis

---

<sup>1975</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry, *op. cit.*

1830 et la conquête de l'Algérie, redynamisé par l'ouverture du canal de Suez en 1867, Marseille est la « Porte d'entrée en Europe et en France, l'ouverture vers “ l'empire français d'outremer” et les théâtres d'opérations extérieurs, Marseille fut d'abord, dans la longue histoire des conflits du vingtième siècle, le point d'arrivée et le point de départ de millions de combattants<sup>1976</sup>. »

La ville de Marseille est concernée par la guerre d'Indochine dès les premiers envois de contingents en septembre 1945. Des centaines de milliers de militaires passent par cette ville pendant plus de dix ans, jusqu'au retour définitif des dernières unités du CEFEO en 1956 et la situation se renouvelle pendant la guerre d'Algérie jusqu'en 1962. Le groupement de la 2<sup>ème</sup> DB met trois jours à arriver par huit trains spéciaux depuis la région parisienne. Son chef de corps, le colonel Massu, note : « Cinq camps ont été préparés pour l'accueillir en le morcelant. Nos ambulancières sont installées au couvent !<sup>1977</sup>. » Très vite la situation se tend entre les militaires qui veulent sortir se détendre et les Marseillais. Massu constate les dégâts : « La permanence du PC quelque peu malmenée » et « la mise à sac du *Chantilly*, boîte de nuit de haut luxe, par mes “enfants de chœur” ! » Pour assouplir la situation jusqu'à l'embarquement, il ne va pas négocier avec les dirigeants locaux du PCF mais avec ceux du « milieu », notamment avec « un caïd tout puissant du “milieu” pour éponger les dégâts et éviter les suites fâcheuses de ces comportements<sup>1978</sup>. » Le groupement de la 2<sup>ème</sup> DB, faute de navires disponibles, effectue un départ échelonné du 10 septembre à fin octobre.

Même si les Marseillais sont habitués à voir déambuler de nombreux militaires dans des tenues très diverses, qui finissent presque par faire partie du paysage, ceux-ci ont rarement l'impression d'être bien accueillis. Une partie des anciens d'Indochine considèrent que la puissance du PCF et la présence de très nombreux dockers assimilés à une CGT hostile à la guerre d'Indochine sont à l'origine de cette mauvaise attitude envers les militaires en transit. Leur influence a très certainement joué mais ce n'est pas la seule raison. A la différence de Toulon, emblématique port de guerre entièrement tourné vers l'activité militaire, Marseille est une ville plus libre et plus réactive, sentiments peut-être accentués par les souffrances et les destructions encore visibles en 1945. La guerre n'est pas ici une image, c'est un mauvais souvenir. Pas pour tout le monde, toutefois. Visitant la ville en 1949, André Géraud n'a pas le souvenir d'une hostilité marquée, mais le Marseillais en sait plus que lui :

« Ce qui était assez marrant, c'est que moi j'étais monté, pendant les journées où on était libre, à Notre-Dame de la Garde. Il y avait des longues-vues, je regardais, j'étais en uniforme [...] et on en était très fier ! A Marseille quand ils voyaient un militaire, c'est qu'il partait en Indochine. Là il y avait un gars qui m'a dit “vous partez en Indochine ? Vous voulez savoir sur quel bateau vous allez partir, vous voulez que je vous montre ?”. [...] Nous on ne le savait pas, personne ne nous avait rien dit ! Il a braqué la lunette sur le *Pasteur*<sup>1979</sup> ! »

---

<sup>1976</sup> ONACVG des Bouches du Rhône, *Par-delà l'horizon*, Au fil de la mémoire n°3. En ligne : [http://www.bouches-du-rhone.gouv.fr/content/download/2029/12027/file/ Par%20del%C3%A0%20l%27horizon.pdf](http://www.bouches-du-rhone.gouv.fr/content/download/2029/12027/file/Par%20del%C3%A0%20l%27horizon.pdf) (Consulté le 21 mai 2022).

<sup>1977</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, op. cit., p 238.

<sup>1978</sup> *Ibid.*, pp. 238-239.

<sup>1979</sup> Entretien de l'auteur avec André Géraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

Le camp de Sainte Marthe est le moins méconnu des camps militaires vers l'Indochine. Centre de transit de l'armée pendant un siècle, entre la Métropole et les territoires d'Outre-mer, il a accueilli beaucoup de militaires et d'unités en partance et au retour ; et pas seulement l'armée française. En 1923, il accueille 500 réfugiés grecs de Smyrne et regroupe les prisonniers de guerre allemands de 1944 à 1946. Ancien domaine viticole réquisitionné par l'armée pour sa proximité du port de Marseille, de la voie ferrée et pour l'étendue du terrain disponible (23 ha), il est organisé en 1915 comme celui de Fréjus. Là s'arrête la comparaison car il n'a pas de vocation d'entraînement mais de transit vers le front français ou pour l'armée d'orient. En 1934, le DIM ou *Dépôt des isolés métropolitains* est créé pour ceux qui partent ou reviennent d'Outre-mer sans leur unité. Il est réquisitionné par les Allemands fin 1942 et retrouve sa fonction en 1944, après le débarquement en Provence. Il peut, théoriquement, accueillir jusqu'à 20 000 hommes.

Les souvenir de ce camp<sup>1980</sup> sont assez vifs dans la mémoire des combattants d'Indochine, mais il faut être juste. Si les vécus sont plutôt désagréables, leur séjour est bref, quelques jours au plus, et, par rapport aux conditions de vie et de logement pendant l'occupation, l'épisode est plus fâcheux qu'horrible. Il est conservé dans le rayon des lacunes imputables à une armée disposant de peu de moyens, limitée ou négligente dans son organisation des transports. Jean Lomer, passé par ce camp en 1953, en fait la première étape de son petit livre qui décrit sa *croisière* jusqu'à Saïgon : « Le camp Sainte - Marthe symbolisait la rigueur militaire dans la construction. Etabli à flanc de colline, il était desservi par une allée principale centrale tracée suivant la ligne de plus grande pente, bordée d'arbres de bonne taille malgré un sol aride, les camps militaires n'étant pas en général établis sur des terres fertiles<sup>1981</sup>. » Il décrit des bâtiments militaires classiques, les contingents de retour d'Indochine, notamment ceux d'Afrique noire qui dilapident leurs économies auprès de commerçants *levantins*<sup>1982</sup> en achetant des gadgets inutiles. Les officiers isolés comme Jean Lomer logent en ville ; ils rencontrent d'autres commerçants aguicheurs, une prostitution nourrie par les militaires français et américains.

Ce qui indispose dans ce camp Sainte-Marthe, pour lequel manquent des témoignages positifs, c'est d'abord la densité de troupes diverses au départ et de retour d'Outre-mer, alimentant l'impression de désorganisation. Pierre Bardin en garde « un mauvais souvenir parce qu'il y avait trop d'unités dans le camp, légionnaires, tirailleurs africains, tirailleurs nord-africains<sup>1983</sup>. » Jacques Penot fait partie du 1<sup>er</sup> BPC en partance en juin 1953. Son bataillon ne se désunit pas au milieu des détachements et des isolés : « c'était un peu la pagaille pour les renforts ; nous les unités constituées, étions plus disciplinées<sup>1984</sup>. » Jean Ferrandi qui y passe en octobre 1945, est horrifié : « Beaucoup plus

---

<sup>1980</sup> Historique du camp Sainte - Marthe réalisé par le major Thomeï pour le site « monsieur -légionnaire.org ». En ligne :[https://www.monsieur-legionnaire.org/images/Historique\\_du\\_camp\\_de\\_Sainte%20Marthe\\_1915-1990.pdf](https://www.monsieur-legionnaire.org/images/Historique_du_camp_de_Sainte%20Marthe_1915-1990.pdf) (Consulté la dernière fois le 21 mai 2022).

<sup>1981</sup> Jean Lomer, *La croisière gratuite, op. cit.*, p 12-14.

<sup>1982</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>1983</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Bardin, reçu le 26 mai 2017.

<sup>1984</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018

destinée à un camp de concentration qu’au cantonnement de troupes, c’était le règne de la puanteur<sup>1985</sup> ». L’hygiène est la préoccupation principale des militaires en transit. André Barrère, en 1950, se souvient d’un camp « désagréable, peuplé de poux, de morpions, une mauvaise hygiène<sup>1986</sup> » où l’on note même, venant des usines Ricard à l’est du camp, la présence d’un « égout, appelé “ canal Ricard ”, qui traversait en grande partie le camp à ciel ouvert en véhiculant une eau non traitée et nauséabonde et qui contribuait à transmettre la leishmaniose aux chiens du chenil sans parler de la propagation des moustiques<sup>1987</sup>. » François Péchou a passé deux jours avec le bataillon de marche du 5<sup>ème</sup> RTM dans ce « camp de passage ». Ancien enfant de troupes habitué au côté spartiate du confort militaire, son souvenir est moins amer : « On est partis en train jusqu’à Marseille et on n’a pas embarqué directement ; on a passé 36 heures au camp de Sainte Marthe en attendant d’embarquer sur le *Pasteur*. Un camp militaire avec des lits à étages, le minimum du confort, comme dans les camps de manœuvre. J’ai connu pire<sup>1988</sup>. » Pour quelques heures ou quelques jours, les militaires font peu de commentaires. Plus le séjour est long dans ce camp, plus le commentaire se noircit. Serge Têtu est obligé de rester un mois avant d’embarquer : « En 1946, au moment où les troupes d’Afrique du Nord rentraient d’Allemagne et prenaient le bateau. (...), je suis resté près d’un mois. J’en ai un très mauvais souvenir notamment de l’hygiène : un couchage plein de punaises et une nourriture à peine suffisante. On ne mangeait que des feuilles de chou ! C’est tout ce que j’ai eu. Là, j’ai eu faim<sup>1989</sup> ! » Même sentiment chez Francis Oustry en 1950 : « Nous avons été mis au camp Ste Marthe en attendant le départ, et notre séjour dura quinze jours au milieu des punaises et de la saleté [...]. Nous étions 800 sous-officiers de tous grades, ce qui, en raison de la saleté, provoqua une mini-révolte. La nourriture était infecte<sup>1990</sup>. » On peut aussi prendre les choses du bon côté et voir avec curiosité l’expérience d’un camp hors normes. Jean Lomer, en 1953, garde « un souvenir assez amusant du camp en raison d’un mélange de partants et de “rapatriés” d’Indochine dont beaucoup d’Africains au comportement plein de surprises<sup>1991</sup>. Jusqu’à la fin de la guerre d’Indochine, Sainte-Marthe gardera cette réputation de fourmilière insalubre, ce camp qui n’a finalement jamais été autre que provisoire. Si peu d’historiens de la guerre d’Indochine parlent avec précision de ce camp, Jean-Charles Jauffret cite des témoignages édifiants et comparables sur ce sujet dans son livre sur la mémoire des combattants français de la guerre d’Algérie. Les expressions des jeunes conscrits promis à l’Algérie emploient des termes que leurs aînés ont prononcés quelques années plus tôt : « Immense foutoir », « grosse pagaille », « sinistre merdier », « organisé pour l’ennui, énorme souk d’une caserne qui se fait et se défait tous les jours au rythme des départs et des arrivées », « usine déshumanisée<sup>1992</sup>. »

<sup>1985</sup> Jean Ferrandi, *op. cit.*, pp. 29-30.

<sup>1986</sup> Extrait du questionnaire d’André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>1987</sup> Extrait du site « monsieur - légionnaire.org », *op. cit.* (Consulté la dernière fois le 14 février 2022).

<sup>1988</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

<sup>1989</sup> Extraits du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018 et d’un entretien réalisé chez lui à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>1990</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 mai 2018.

<sup>1991</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>1992</sup> Jean-Charles Jauffret, *La guerre d’Algérie. Les combattants français et leur mémoire*, *op. cit.*, p 58-59.

Un autre camp cité est celui de Mazargues. En 1945, des milliers d'hommes de nationalités très diverses, travailleurs des colonies, anciens déportés juifs de toute nationalité, soldats coloniaux attendent à Marseille de s'embarquer pour retourner dans leur pays ou dans les colonies. Parmi eux, des Vietnamiens de plus en plus impatients de repartir après la Seconde Guerre mondiale<sup>1993</sup>. Ils sont dans plusieurs camps situés vers Mazargues, un quartier au sud de Marseille, qui est juste un village à cette date. Le camp dit *indochinois* est le camp de Mazargues et il existe aussi un camp Lyautey à proximité, vers les Baumettes, qui est peut-être davantage cité par plusieurs militaires partant en Indochine. Mais le témoignage qui suit parle clairement des camps de transit comme celui du Grand-Arénas, puisqu'il évoque les baraques en forme de tonneaux (plutôt de demi-tonneaux) conçues par Fernand Pouillon en 1945<sup>1994</sup>, pour loger cette mosaïque humaine, plus des unités militaires et des prisonniers allemands. Henry Clémens, engagé en octobre 1945, rejoint le camp. Il fait partie du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs qui part en échelons depuis janvier 1946 :

« Avec un de mes camarades je pris le train pour Marseille ou nous étions affectés à la base arrière du 1<sup>er</sup> Chasseurs, au Camp de Mazargues. Nous étions logés dans des baraques de béton semi cylindriques mal chauffées, mal nourris, en instance d'un embarquement qui tardait à venir, Je me souviens être allé déterrer des pommes de terre dans un champ alentour et me mettre à quatre pattes dans le fût vide d'un tonneau de graisse animale pour en gratter le peu qui restait, Cela permettait de faire des frites. Dans l'attente, nous occupions divers emplois : garde de prisonniers allemands, patrouilles en ville, surveillance de bordels etc. [...]. Très vite, nous avons reçu un équipement tropical : casque colonial en liège, lunettes noires à élastique, chaussures basses légères et notre dotation en cigarettes de troupe pour le voyage. [...]. Enfin, fin mars 1946 le grand jour arriva<sup>1995</sup>. »

Peu avant lui, Robert Drouilles, venant de Grenoble où il a reçu une formation en génie, passe également au camp de Mazargues :

« Nous passons par le camp de Mazargues avant d'embarquer de novembre 1945 à début janvier 1946. C'est un camp qui avait été construit pour les réfugiés espagnols, il a été détruit depuis. Ça été ensuite utilisé pour les Indochinois amenés en France, puis un camp (de transit) pour les camps de la mort. C'était plus que rudimentaire ! Des voûtes de béton fermées par deux portes, des châlits à l'intérieur, une cinquantaine d'hommes dans chaque baraque, c'était tout ! Pour se chauffer, un mauvais poêle à charbon, que l'on faisait chauffer avec...du TNT puisqu'on en avait !<sup>1996</sup>. »

Max Poiroux arrive au camp des Arénas à Mazargues début octobre 1945. Il va rester un mois avant de partir début novembre 1945, comparant les belles conditions de logement en Allemagne à « l'inconfort absolu », aux « baraquements de bois vétustes, laissant passer l'air froid<sup>1997</sup>. » Les trois témoignages sont concentrés sur la période entre octobre 1945 et mars 1946. Les troupes qui partent reconquérir l'Indochine sous le commandement du général Leclerc mettent des mois à arriver, du fait du manque de navires pour les acheminer ; en particulier la 3<sup>ème</sup> DIC qui arrive progressivement en Indochine début 1946. Par la suite, les envois de troupes sont plus réguliers.

---

<sup>1993</sup> Liêm – Khê Luguern, *Les « Travailleurs Indochinois » : étude socio-historique d'une immigration coloniale (1939-1954)*, Thèse de doctorat en histoire et civilisation de l'EHESS, soutenue à Paris en 2014.

<sup>1994</sup> Une des grands architectes de la reconstruction des villes en France en 1945, et en particulier de celle de Marseille et qui a conçu le camp de Mazargues.

<sup>1995</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>1996</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>1997</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.



Mazargues reste un camp de transit mais n'accueille plus les partants du CEFEO. Le camp Sainte-Marthe suffit à la peine. Les futurs combattants d'Indochine y reçoivent leur équipement, armement compris, s'ils ne l'ont pas déjà perçu au départ de leur caserne ; un équipement plus ou moins adapté à leur destination. Yves Benentendi, parachutiste au 3<sup>e</sup> BCCP, donne le détail :

« Un sac à dos avec des chaussures, un habit de sortie (cravate, chemise), des sous-vêtements, des couverts (gamelle, bidon et quart américain), le béret rouge, des affaires de toilette, des vêtements militaires (treillis, guêtres), des cordages, des moustiquaires ; le tout consigné sur une fiche détaillée, et nos affaires personnelles. En plus de ce paquetage, une mitrailleuse et un PM40, des munitions, la tenue para que nous portions sur nous et un casque colonial<sup>1998</sup>. »

On peut remarquer, jusqu'en 1950, la présence du casque colonial, sur lequel les coloniaux ne tarissent pas d'éloges quant à sa légèreté et son utilité sous un soleil de plomb, même s'il rappelle un peu trop l'époque coloniale. Les parachutistes, en particulier, ne l'aiment pas et s'en débarrasseront à la première occasion. Un fois passée l'attente dans les camps militaires ou directement à l'arrivée des camions dans le port de Marseille, l'embarquement peut commencer.

## 2.2 S'embarquer : le départ vers l'inconnu

« En quittant le camp Sainte-Marthe, chacun avait admis la coupure avec la vie d'avant entraînée par cet embarquement vers un destin accepté, même s'il était plein d'inconnu<sup>1999</sup>. » (Jean Lomer)

Cette phase, issue de la mémoire d'Indochine, paraît sans relief *a priori*, comme toutes celles qui n'évoquent pas les combats en Indochine ; elle est donc peu marquée dans l'historiographie du conflit. Mais elle n'a, en fait, rien de banal. D'abord parce qu'elle représente le début de l'aventure, le vrai départ pour l'Indochine, la coupure avec la Métropole et en un sens, avec sa prime jeunesse. Ensuite parce que les embarquements présentent des moments de grande tension qui ne sont pas dus à la distribution des places sur les bateaux. Cet épisode rappelle le comportement, aux yeux des combattants, antipatriotique, des dockers, militants communistes et cégétistes de Marseille. Les militaires ne s'y attendent pas et en sont restés marqués ; peut-être davantage au retour au vu des souffrances endurées pendant le séjour. Là encore, les mémoires ne sont pas tranchées sur une seule vision des événements. En effet, beaucoup de combattants du CEFEO interrogés ont pu partir tranquillement, sans subir d'incidents.

### 2.2.1 Les ports d'embarquement pour l'Indochine : Marseille, Toulon, Afrique du Nord

« Marseille n'aime pas le soldat qui, paraît-il, le lui rend bien<sup>2000</sup>. » (Roger Delpey)

L'embarquement d'un flot continu de militaires pour l'Extrême-Orient, isolés, en détachement ou par bataillons entiers impose d'utiliser des navires à forte capacité de transport, de plusieurs

---

<sup>1998</sup> Yves Benentendi, *op. cit.*, p. 21.

<sup>1999</sup> Jean Lomer, *La croisière gratuite de Marseille à Saïgon (1953)*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>2000</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, *op. cit.*, p. 60.

centaines à plusieurs milliers de passagers, pour nourrir la guerre. Cela suppose des structures portuaires importantes, des camps militaires à proximité et des réseaux de transport routiers, ferrés suffisants. En Métropole, seuls Marseille et Toulon réunissent ces critères. Les premières années, la majeure partie des unités et militaires isolés ou en détachement désignés pour l'Indochine sont en Métropole et en occupation, en Autriche et en Allemagne. Il est donc logique que 85 % des témoins qui ont répondu sur ce point aient pris les ports de Provence. Les trois - quart d'entre eux sont passés par Marseille, le principal port d'embarquement à destination de l'Indochine.

Ses capacités portuaires font de Marseille le principal port français de Méditerranée. Les travaux successifs de 1833, 1847 jusqu'en 1859 sont contemporains des missions vers ce que l'on appelle déjà le Vietnam et dynamisent un trafic maritime qu'ont déjà développé la colonisation de l'Algérie, grâce à l'arrivée du chemin de fer depuis Paris en 1857 et aux traités de libre - échange. L'Algérie et l'Indochine ont fait une partie de la fortune de Marseille qui vit bien du commerce colonial, du transport de marchandises et de celui des passagers. Toutefois, la Première Guerre mondiale, la crise économique de 1929 et surtout les combats de la Seconde Guerre mondiale affectent puis détruisent tout autant le commerce que les infrastructures du port. Quand les premiers renforts pour l'Indochine embarquent en septembre 1945, le port se relève doucement de ses ruines. D'où des embarquements très étalés dans le temps faute d'infrastructures et de transports suffisants. Il faut attendre 1948 pour voir les dernières épaves quitter le port et que se reconstituent en partie la flotte dépendante de Marseille. Dès 1947, plus de 800 000 passagers peuvent transiter par le 1<sup>er</sup> port français de Méditerranée ; 80% d'entre eux vont ou viennent de l'Union française<sup>2001</sup>. Les militaires pour l'Indochine en sont la plus grande partie.

Un peu plus de 10% des témoins passent par le port de Toulon, port militaire. Les navires des compagnies civiles restent à Marseille, sauf à être déroutés sur Toulon pour éviter les grèves des dockers. L'agrandissement du port de Toulon est contemporain de celui de Marseille mais dure plus longtemps. C'est seulement en 1900 qu'il devient une base militaire de la flotte française plus qu'un simple arsenal. En 1945, presque 50 % de la ville de Toulon est détruite par les bombardements alliés de 1943-1944 et la rade est encombrée des épaves de la flotte française sabordée le 27 novembre 1942. En 1947, le port militaire fonctionne presque normalement et la guerre d'Indochine redynamise l'activité militaire. L'aéronavale embarquée sur les porte-avions prêtés par les Alliés lui donne une autre orientation.

Les ports d'Afrique du Nord concerne environ 14% des anciens interrogés qui ont embarqué pour l'Indochine. En Afrique du Nord, les départs se concentrent entre Oran, c'est-à-dire Mers-El-Kébir, et Alger ; plus rarement Bizerte. La plupart des navires font escale pour prendre des militaires, des détachements, des unités entières, en venant de Marseille. Cela concerne les unités de légion de Sidi Bel Abbès, de goumiers et de tirailleurs marocains qui passent par Oran. Les

---

<sup>2001</sup> Vieil article de Louis Pierrein, Le port de Marseille, *L'information géographique*, volume 14, n°3, 1950, pp. 103-108.

unités de tirailleurs algériens s'embarquent, en général, à Alger. Deux témoins embarquent à Bizerte. Jacques Thomas, légionnaire-parachutiste venant de Sétif et Pierre Marraud, pilote de chasse

venant de la base aérienne proche sont partis de ce grand port tunisien.

Mais il a fallu trouver suffisamment de navires pour le transport lui-même. C'est l'équation la plus compliquée : transporter des dizaines puis des centaines de milliers de soldats, aller et retour, pendant presque dix ans, de Métropole en Indochine, avec une flotte de transports militaires réduite à néant par la guerre. Il a fallu, là encore, improviser.

### 2.2.2 L'affrètement des navires pour l'Indochine, des moyens de transport disparates et longtemps insuffisants

« Il s'agissait d'abord de transporter 70 000 hommes et leur matériel à 14 000 kilomètres de la Métropole. Le tonnage nécessaire faisait défaut<sup>2002</sup>. » (Yves Gras)

Le général Gras est l'un de ceux qui en parlent le mieux dans son ouvrage sur la guerre d'Indochine. Georges Chaffard y fait allusion. Ivan Cadeau est précis sur les unités du CEFEO en partance fin 1945. La plupart des historiens s'en tiennent aux mises en place et aux opérations des unités à leur arrivée en Indochine. Les mois de septembre et octobre 1945 sont des moments d'affrontements dramatiques en Cochinchine. L'embarquement et la traversée de France en Extrême-Orient ne présente aucun intérêt historique. Seule la mémoire s'en saisit.

La constitution du CEFEO relève d'une grande improvisation, mais les premières unités du corps expéditionnaire sont assez rapidement prêtes. Il en va tout autrement du transport maritime nécessaire au vu de l'importance des effectifs. La flotte française a beaucoup souffert de la Seconde Guerre mondiale. Outre la campagne de Norvège, l'opération de Dunkerque et l'agression de Mers El Kébir en 1940, il faut compter avec le sabordage de Toulon et les pertes de l'opération *Torch* en novembre 1942. Sous le commandement des FNFL (Forces navales françaises libres), les pertes sont plus modérées. Un grand nombre de navires de ligne aux noms prestigieux et de navires de transport ont également été détruits par les marines allemande et italienne en mer ou capturés à Toulon et Bizerte. La marine française, en 1945, n'est que l'ombre de celle de 1939 qui était la quatrième sur le plan mondial<sup>2003</sup>. En 1945, la marine française n'est pas en mesure de fournir de grands navires de transport, que ce soient des paquebots ou navires plus modestes pouvant contenir de centaines d'hommes. Pour Yves Gras, le problème est encore plus complexe, la guerre n'étant pas terminée dans le Pacifique. Les unités du corps expéditionnaire sont, comme les navires, dispersés partout dans le monde :

---

<sup>2002</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 44.

<sup>2003</sup> Après celles du Royaume-Uni, des Etats Unis et du Japon.

« Le seul retour en Cochinchine présentait d'énormes difficultés. Les troupes françaises déjà à pied d'œuvre en Extrême-Orient ne représentaient qu'une faible avant-garde : le 5<sup>ème</sup> RIC et le commando de marin du commandant Ponchardier, environ 1500 hommes au total. Le corps expéditionnaire était éparpillé sur des milliers de kilomètres, dans le midi de la France, à Madagascar, en Afrique du Nord, attendant des bateaux encore dispersés sur toutes les mers du globe<sup>2004</sup>. »

La flotte française étant incorporée aux marines anglo-saxonnes sous commandement américain, la marine ne peut libérer ses unités, le conflit se terminant le 2 septembre 1945 en baie de Tokyo :

« Tous les bateaux de commerce français appartenaient depuis 1942 à un pool naval interallié d'où il n'était pas possible de les retirer instantanément. Comme le temps pressait, les premières unités furent embarquées sur des navires de la Marine nationale transformé en transport pour la circonstance. Pour le reste, il fallut attendre que le centre de répartition du " pool " accordât des bateaux, américains et britanniques pour la plupart. C'est pourquoi l'acheminement du corps expéditionnaire fut extrêmement lent. Il dura six mois, de septembre 1945 à mars 1946, et 145 navires dont une douzaine seulement battant pavillon français, y participèrent<sup>2005</sup>. »

Les États Unis et le Royaume Uni, malgré leurs propres pertes, vont suppléer aux lacunes de la marine française. Les alliés vont fournir des *Liberty Ships*, prêter des unités de leur marine désormais trop corpulente, maintenant que la guerre est terminée, pour transporter les avions et le matériel de guerre, les passagers militaires et civils. Rejoignent l'Indochine des membres de l'administration coloniale, des familles des militaires en poste en Extrême-Orient ou qui s'y rendent, des Indochinois confinés en France pendant les six ans de conflit mondial, les AFAT, sans oublier les prostituées des BMC qui suivent les unités auxquelles elles sont attachées. Ce mélange perdurera jusqu'à la fin, du moins sur certains des navires les moins inconfortables.

Au fil des années, globalement, la noria des navires est mieux organisée. Mais les témoignages montrent davantage l'entassement d'un bétail dans des navires souvent rendus inconfortables par la chaleur, le manque de matériel et l'usure de l'équipement. A partir de décembre 1946 et de l'insurrection d'Hanoi, il faut accélérer l'envoi de renforts à destination du Cap Saint-Jacques, de Saïgon, de Tourane et d'Haiphong pour tenter d'éteindre l'incendie. La noria de navires de transport devient plus régulière, entre l'envoi de troupes, le rapatriement des isolés et unités en fin de séjour, et les rapatriements sanitaires qui sont nombreux. Les compagnies comme le dit Jean Lomer, « s'étaient fait une spécialité de ce genre de transport et avaient été aménagés en conséquence<sup>2006</sup>. » L'armée affrète des navires civils pour des missions qui vont s'échelonner sur onze années jusqu'en avril 1956. Si la participation des compagnies maritimes civiles au conflit leur permet d'être d'autant plus aidées par l'État, le transport des unités vers l'Indochine ne leur assure pas pour autant une grande rentabilité. Mais l'accumulation de leurs pertes dans les deux conflits mondiaux est telle qu'elles n'ont pas le choix et ce n'est pas la Marine nationale qui peut assumer cette mission à elle seule.

---

<sup>2004</sup> Yves Gras, *Ibid.*, p. 47.

<sup>2005</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>2006</sup> Jean Lomer, *op. cit.*, p. 17.

Les navires appartiennent principalement à trois compagnies maritimes : La *Compagnie générale Transatlantique*, les *Messageries maritimes*, les *Chargeurs Réunis*. D'après André Bragagnolo<sup>2007</sup>, ancien officier mécanicien en Indochine, ils regroupent trente-deux paquebots et huit cargos *Liberty Ships*. La *Compagnie des messageries maritimes* ou *Messageries maritimes* est marseillaise, fondée en 1851. Bien que diversifiant ses destinations, elle est plutôt tournée vers l'Extrême-Orient, de Marseille à Haiphong puis de Marseille à Yokohama<sup>2008</sup>. Elle groupe d'entrée les deux activités, le transport du fret et des passagers à partir de 1854 avec des paquebots mixtes : l'*Athos II*, à partir de 1927 sur la ligne entre Marseille et le Japon, passant par l'Indochine avec ses autres « frères de ligne », le *D'Artagnan* et l'*Aramis*, le *Maréchal Joffre*, le *Président Doumer*, le *Félix Roussel*, le *Georges Philippar*, le *Jean Laborde*. La plupart serviront pour l'Indochine mais la guerre a détruit la moitié des navires de la compagnie, avariés ou torpillés en mer au sein du *pool* allié ou coulés dans la rade de Marseille au moment de la Libération d'août 1944. Fin 1945, la compagnie se sert des navires « survivants » pour assurer le transport militaire vers l'Indochine. En 1951, elle lance la construction aux chantiers navals de La Ciotat, de *sisterships* (navires d'une même série, modèles identiques), *Vietnam*, *Laos*, *Cambodge*, affectés à la « Ligne de l'Extrême-Orient » et qui serviront également mais partiellement de transports de troupes. Mais les *Messageries maritimes* doivent affréter, c'est-à-dire louer à une compagnie étrangère d'autres navires comme les *sisterships* norvégiens *Skaugum* et 1950 et le *Skaubryn*, à partir de 1953. Cela n'empêche pas les pannes et les retards. Début 1954, Pierre Guillemot ne peut pas partir en Indochine :

« On devait partir sur le *Cambodge*, un cargo mixte des *Messageries Maritimes*, c'est-à-dire qui transporte passagers et matériel, mais il a eu des ennuis et on est restés un mois à Toulon, en attendant qu'ils le retapent. On était là, en attente, au 5<sup>ème</sup> dépôt de l'équipage de la Flotte, et on n'a pas bougé. Comme il y avait je ne sais combien de mecs qui n'avaient rien à foutre, ils nous ont fait repeindre la coque du Béarn<sup>2009</sup> ! »

Les *Chargeurs Réunis* sont créés au Havre en 1872, qui, avant 1939, dessert surtout l'Amérique du Sud et l'Afrique puis l'Indochine, mêlant transports de marchandises et créant des croisières, utilisant cargos et paquebots, avant de s'intéresser au transport aérien<sup>2010</sup>. La ligne de l'Indochine n'est que l'une des cinq lignes de la compagnie. Mais la guerre l'a laissé exsangue et les navires d'avant-guerre, usés par les convois et leur utilisation intensive pendant la Seconde Guerre mondiale ne font pas long feu comme le *Cap Tourane* qui accumulent les avaries de 1948 à 1952 avant d'être démolis, ou le *Cap Saint Jacques*<sup>2011</sup>. Parfois, l'État affrète des navires de la compagnie de navigation *Paquet*, créée à Marseille en 1858, son nom définitif datant de 1913. Elle ne

---

<sup>2007</sup> André Bragagnolo, *Transports de troupes vers l'Indochine. 1945-1954*, éditions André Bragagnolo, à compte d'auteur, 1999, 80 p.

<sup>2008</sup> En ligne : <https://www.messageries-maritimes.org/> (Consulté la dernière fois le 21 mai 2022)

<sup>2009</sup> Entretien avec Pierre Guillemot dans un café de Poisy, Haute – Savoie, le 19 novembre 2017.

<sup>2010</sup> Jean Beaugé et René-Pierre Cogan, *Histoire maritime des Chargeurs Réunis et de leurs filiales françaises*, Paris, Barré et Dayez, 1984, 604 p.

<sup>2011</sup> [http://www.maquettes-marmar.net/fichemaq/cap\\_tourane/tourane.html](http://www.maquettes-marmar.net/fichemaq/cap_tourane/tourane.html).

desservait pas l'Indochine mais l'Afrique du Nord et en particulier le Maroc, la mer Noire, le Sénégal. Elle a beaucoup souffert des deux guerres mondiales. Exceptionnellement, certains de ses navires comme le *Médie II* en 1953, sont utilisés faute d'autres disponibilités. Enfin, la *CGT* ou *Compagnie générale Transatlantique*, fondée en 1855 par les frères Pereire, amis de Napoléon III, privilégie d'abord l'Amérique du Nord avant de diversifier ses destinations et ses activités, conservant le souvenir des plus grands paquebots comme le *Normandie* et le *France*. La guerre d'Indochine reste une activité qui ne cadre d'ailleurs pas avec le tonnage des grands paquebots ; ainsi *L'Ile-de-France* dont Jean Lomer rappelle que :

« Son tirant d'eau était tel qu'à pleine charge il ne pouvait sans risque emprunter le Canal de Suez et, pour quelques voyages, les touristes habillés en kaki ont contourné l'Afrique en passant au large du Cap de Bonne Espérance. A la fois sur le plan de la durée du voyage et sur celui de l'économie, l'utilisation de ce bateau n'apportait que des désavantages et fut abandonnée très rapidement<sup>2012</sup>. »

Des cargos de la Seconde guerre mondiale sont davantage utilisés comme transport de matériel. En 1945, les *Liberty Ships*, construits sur plusieurs modèles standardisés en un temps rapide, pour un faible coût, présentent l'avantage d'être très nombreux en 1945 et deviennent vite inutiles (2710 ont été construits de 1941 à 1945). Par conséquent, en 1946, les États-Unis en livrent 75 à la France. Les *Chargeurs Réunis* en ont douze (treize selon d'autres sources) avec des noms de villes du Nord et du Nord-Est de la France comme le *Gérardmer*, le *Montbéliard*<sup>2013</sup>. Les Messageries Maritimes en reçoivent dix-neuf, et leur donnent des noms de villes et de régions plus variés comme l'*Oyonnax* ou le *Vercors*. La *Compagnie générale Transatlantique* en garde trente-deux qui régénèrent un peu les pertes du conflit mondial et la compagnie Paquet, trois. Changer de nom, les franciser n'apporte pas le confort pour autant. Ceux qui étaient plutôt des cargos que des paquebots ont été transformés en transports de troupes et ils ont exercé leur tâche à partir de 1949<sup>2014</sup>. Ils sont toutefois restés en partie ce qu'ils étaient, des navires construits à la hâte d'une manière efficace pour servir le plus vite possible en temps de guerre et en dehors de toute considération de confort, d'où des traversées parfois dantesques.

La Marine nationale assure un rôle plus secondaire dans le transport des troupes en d'Indochine. Toutefois elle n'en est pas absente, surtout dans les premiers temps. La noria est assurée, en particulier, par les porte-avions qui effectuent des missions de plusieurs mois à un an pour constituer une base d'envol de chasseurs appuyant les troupes au sol, pour apporter des avions de remplacement aux bases aériennes terrestres d'Indochine et les ravitailler. Des renforts en personnel, par détachement ou isolés, prennent également ce mode de transport particulier. Le

---

<sup>2012</sup> Jean Lomer, *La croisière gratuite de Marseille à Saigon*, op. cit., p 17.

<sup>2013</sup> Jean-Yves Brouard, *Les Liberty Ships*, Grenoble, Glénat, 1993, 315 p.

<sup>2014</sup> Pour aller plus loin, tous les navires ont leur fiche sur des sites Internet. On peut citer « Les navires français avant 1970 », une liste de 1881 navires tenue par Yvon Perchoc sur le site « marine-marchande.net » (<https://www.marine-marchande.net/Perchoc/Navires-Perchoc.html>), ceux des Messageries Maritimes donnés sur le site « messageries-maritimes.org » (<https://www.messageries-maritimes.org/>).

porte-avions *Béarn*, premier du genre créé en France n'a jamais connu de réelle activité opérationnelle mais sert en 1945-1946 pour transporter des avions à destination de l'Indochine<sup>2015</sup>. Très rapidement, la grande pauvreté de l'infrastructure militaire incite les gouvernements à demander le prêt de porte-avions qui seront basés à Toulon et participeront aux transports vers l'Extrême-Orient. Le *Dixmude*, livré en 1945 par les Américains qui s'en débarrassaient avec ses avaries, est réparé par la marine française et sert lui aussi de transport d'avions pour l'Indochine avant de participer à l'évacuation du Tonkin fin 1954. Loué pour cinq ans en 1946, puis acheté au Royaume-Uni, l'*Arromanches*, ex-*Colossus*, ne se contente pas d'emmener des avions en Indochine. Ceux-ci effectuent, de manière intensive et à partir de la piste d'envol, à partir de 1951, des missions de combat, embarquant des flottilles d'avions qui appuient les troupes, bombardent voire larguent du napalm. Ce porte-avions effectue plusieurs missions de quelques mois à une année, en 1948-1949, en 1951-1952, 1952-1953 puis une dernière mission d'une année en 1953-1954. Les porte-avions *Lafayette*, ex-*Langley* et *Bois-Belleau*, ex *Belleau Wood*, prêtés par les États-Unis à la France pour tenir son rang en cas de guerre avec l'URSS dans le cadre de l'OTAN, participent au conflit en 1953 et 1954 pour le premier, en 1954 pour le second. Les flottilles aériennes, en nombre insuffisant, restent sur place et transitent d'un porte-avions à l'autre en fin de mission. D'autres bâtiments, la plupart du temps de type léger puisque la marine française n'a pas à craindre une marine ennemie, partent de Métropole pour *croiser* sur les côtes d'Indochine avec leur équipage. Étienne Guibal est médecin sur l'avis *La Boudeuse* :

« On est allé chercher l'avis à Bizerte, on l'a armé, on est revenu à Toulon pour compléter l'armement et on est partis en Indochine le 15 novembre 1948. Le voyage était différent selon qu'on partait par unité de la marine ou sur le *Pasteur*. [...] Beaucoup de mes camarades sont partis sur le *Pasteur*, sur des cargos, des transports de troupes ; ils voyageaient, faisaient des escales par ci par là. Nous on était dans un équipage, entre nous<sup>2016</sup>. »

Des croiseurs sont également employés en 1945 comme transport de troupes comme le *Gloire*, le *Suffren* en septembre 1945. Mais plusieurs navires de guerre ajouteront à cette fonction de transport, des missions de guerre pour appuyer les troupes comme le *Triomphant* au débarquement d'Haiphong le 6 mars 1945<sup>2017</sup> ou le *Duguay-Trouin* qui intervient à la bataille de Mao Khé en mars 1951<sup>2018</sup>.

Quelques centaines de marins vont enfin bénéficier d'un voyage plus original lorsqu'ils ont pour mission de récupérer des bâtiments aux États-Unis, en Californie, et de les convoier jusqu'en Indochine. C'est une mémoire d'Indochine elle - aussi hors normes par rapport à ce que l'on étudie d'habitude. Les marins partent en avion les réceptionner aux États-Unis et, généralement, traversent la Pacifique de San Diego à Saïgon avant de partir au combat. Bernard Gouhier, quartier-

---

<sup>2015</sup> <http://avions-de-la-guerre-d-algerie.over-blog.com/tag/porte-avions/> (Consulté la dernière fois le 21 mai 2022).

<sup>2016</sup> Entretien avec Étienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>2017</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 96. Episode également raconté par Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 53.

<sup>2018</sup> *Ibid.*, p. 400-401.

maître mécanicien, participe à l'un de ces voyages d'un genre particulier (Figure n° 10). Il part d'Orly le 30 septembre 1952 avec 57 hommes d'équipages pour les États - Unis, atterrit à New York. Il note tout, aucun détail ne lui échappe des conversations, des repas, de la circulation en ville ni le très bon accueil des Américains.

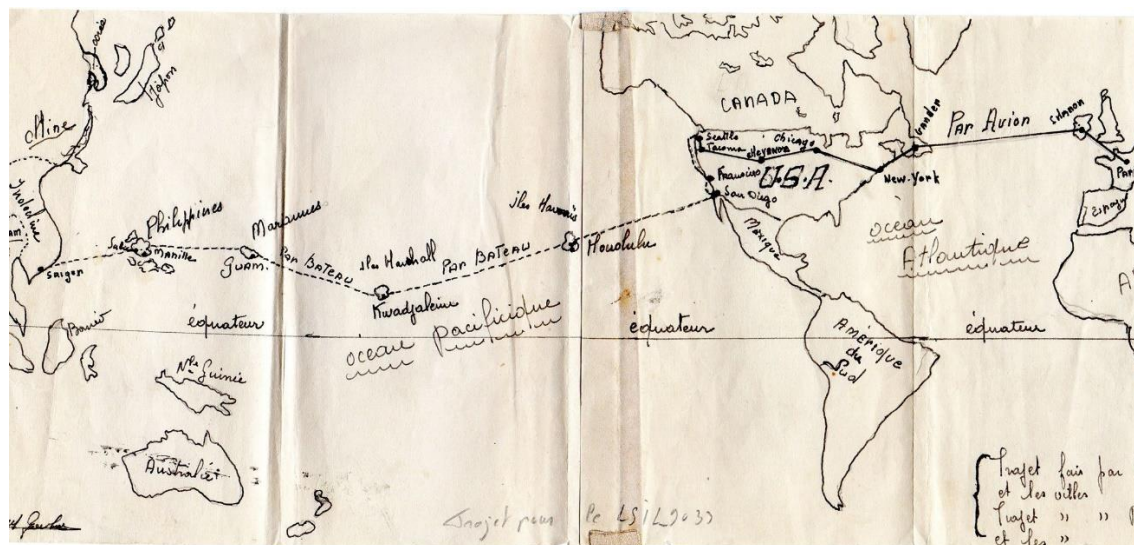


Figure n° 10 – Extrait du carnet de bord, « Mes souvenirs », de Bernard Gouhier (Collection personnelle de son fils Christian Gouhier).

Les escales le mènent au dépôt de la marine de Seattle, à San Francisco et enfin San Diego. Les marins français ont le temps de faire du tourisme. Ce n'est que le 5 janvier 1953, après trois mois d'un séjour très agréable, qu'il embarque pour Saïgon sur le *LSIL 9033* (*Landing Ship Infantry Large* ou grande péniche de débarquement), ex – *LSIL 871* de l'US Navy, transféré à la marine française. Il traverse le Pacifique en reliant les bases américaines, atteint Guam, les Philippines puis Saïgon. A peine débarqué en Indochine, le 9 mars 1953, il repart le 12, muté vers un autre bateau, un *LST* nommé *Golo*<sup>2019</sup>.

C'est également le cas des équipages de navires utilisés par une dizaine de Dinassaut<sup>2020</sup> sur les Mékong et le Fleuve Rouge et leurs affluents. Chacune est composée de bâtiments armés pouvant patrouiller, transporter et appuyer des troupes très diverses, ravitailler et parfois porter secours aux postes menacés. Ce sont des engins de débarquements de conception américaine, à fond plat et à faible tirant d'eau, très utilisés pendant la guerre du Pacifique, ils le sont également en Indochine et ils se montrent très efficaces même si l'étrécissement de certains cours d'eau les met en danger. Le rythme des marées et le risque d'embuscades rendent leurs missions très dangereuses. Ils sont dénommés *LCI*, *LCM*, *LCT*, *LCVP*, *LSIL* ou *LST*<sup>2021</sup>.

<sup>2019</sup> Carnet de bord scanné et envoyé par Internet par Christian Gouhier le 12 juillet 2019.

<sup>2020</sup> Divisions Navales d'asSAUT qui peut regrouper une dizaine de navires.

<sup>2021</sup> <http://flottille.amphibie.free.fr/indochinehistoire.htm> ; un autre site s'occupe d'expliquer la structure et les missions des LST, <http://lst.france.free.fr/>.



### 2.2.3 Des situations différentes à l'embarquement

« On a embarqué sur le Pasteur, mais à l'époque on était protégés par les CRS parce qu'on se faisait insulter par les syndicats bien connus. » (André Laperle)

Dans les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine, les situations, les ressentis sont très variés. Les uns ont subi les insultes, ou l'indifférence, rarement les encouragements, d'autres, les honneurs de leur hiérarchie. Les uns sont partis de Marseille sans problème quand les suivants doivent être protégés par les forces de l'ordre.

#### 2.2.3.1 Marseille, lieu d'opposition à la guerre d'Indochine

« Nous aurions tant désiré sentir vibrer un peu plus de cette France que nous aimions et qui était prête à nous renier. » (Roger Delpey)

L'opposition à la guerre d'Indochine, en grande partie animée à Marseille par la CGT et le PCF n'a pas été permanente du début de la guerre à la fin. Marseille est-elle une ville communiste, radicalement opposée à la guerre d'Indochine de 1945 à 1954 ? La réalité n'est pas si simple. Ville communiste, non. Mais l'opposition s'est montrée violente par intermittence, à partir de 1947 et plus en continu à partir de la grève générale de 1950.

De 1945 à 1947, le maire communiste Jean Christofol dirige Marseille, à la tête d'une liste d'union de la gauche, le *Rassemblement Démocratique*. Un gaulliste lui succède jusqu'en 1953, Michel Carlini, le RPF totalisant 1% des voix de plus que le PCF avec 38% des suffrages et ce sera ensuite le long règne municipal du socialiste Gaston Defferre de 1953 jusqu'en 1986, qui dirige la ville avec les partis du centre et de la droite (MRP, CNI). Aux élections législatives, les communistes approchent de la majorité des 13 sièges en obtenant cinq puis six d'entre eux de 1946 à 1958 avant de perdre les élections en 1958 avec seulement deux sièges. Si Marseille n'est pas politiquement une ville communiste, la puissance des effectifs militant et celui de la CGT, dans l'industrie et chez les dockers, en fait des instruments de luttes sociales et politiques efficaces qui s'opposent aux guerres de décolonisation d'Indochine puis d'Algérie. Alain Ruscio explique que le PCF, dans son positionnement politique, est favorable à une négociation avec la RDV, seul interlocuteur légal et que la guerre est impossible à gagner parce que trop coûteuse, contraire à la tradition humaniste des révolutions. Georges Chaffard rappelle qu'après l'insurrection d'Hanoi le 19 décembre, le général Leclerc doit repartir en Indochine pour une mission d'évaluation de la situation. A cette occasion, il reçoit à l'hôtel *Le Continental* :

« Des visiteurs et de nombreux messages de sympathie émanant de toutes les tendances politiques. Communistes compris. Pour les amis de Maurice Thorez, alors vice-président du Conseil et donc, en principe, solidaire de la politique du gouvernement, l'ancien chef de la 2<sup>ème</sup> DB est le général qui, lors de la libération de Paris, a mêlé sa signature à celle du colonel FTP Rol -Tanguy. [...]. Il est l'homme que Ho Chi Minh a qualifié un jour de chic type<sup>2022</sup>. »

---

<sup>2022</sup> Georges Chaffard, *Les deux guerres du Vietnam*, op. cit. p. 66.

Mais il faut attendre début 1947 pour lire et entendre la critique d'une guerre qui est ouverte depuis décembre 1946 et les actions se développent progressivement jusqu'en 1949. Le discours de Marcel Cachin à l'assemblée en tant que doyen des députés dénonce une « guerre coloniale », qui sera appelée ainsi pendant huit ans avec les mots « injuste », « réactionnaire ». C'est surtout à partir de janvier 1947 qu'apparaissent les pancartes de « paix au Vietnam », en particulier le 9 février 1947<sup>2023</sup>. A Marseille « paraissent avoir été organisées les initiatives les plus importantes », note Alain Ruscio avec prudence et c'est en janvier 1947 que les « premiers refus d'embarquement de matériel à destination de l'Indochine sont signalés ». L'historien cite le premier vétéran à en expliquer le détail, à savoir Roger Delpy<sup>2024</sup>. Celui-ci relate effectivement le voyage en train et l'embarquement le 14 janvier 1947. Le train arrive sur le quai et les ennuis commencent : « Notre bataillon chargé, surchargé, fit en ville un passage manifestement critiqué. Nous courbions trop l'échine sous le poids de notre barda, pour avoir plus encore la possibilité de la ployer sous celui des « mots » de certains fils de la Canebière<sup>2025</sup>. » Le bataillon va au camp Sainte-Marthe. Le lendemain, il est transporté en camions jusqu'à l'*Athos II*. « Des équipes de dockers se sont relayées jour et nuit pour transporter et ranger dans ses immenses cales des tonnes de matériel et de munitions<sup>2026</sup>. » C'est par la suite que se situe l'épisode repris par Alain Ruscio : les refus d'autres groupes de dockers d'embarquer le matériel, la détérioration de véhicules, la présence de « forces de police exceptionnelles » mobilisées pour garder le quai jusqu'au départ. Deux phrases de Delpy montrent sa déception devant les conditions houleuses de ce départ : « Il nous faut donc quitter la France, pays de liberté, sous la protection de gardes mobiles armés » puis un peu plus loin, « Nous aurions tant désiré sentir vibrer un peu plus de cette France que nous aimions et qui était prête à nous renier<sup>2027</sup>. » Certains dockers travaillent à l'embarquement, d'autres non, il y a des cris, des insultes, des violences sur le matériel, mais de la part de combien de personnes ? Il n'y a pas unanimité des Marseillais ni de tous les dockers<sup>2028</sup> contre l'Indochine.

Pour intermittentes qu'elles soient, ces actions de contestation de la guerre d'Indochine n'en mobilisent pas moins des hommes et des femmes, militants politiques, syndicaux, membres des associations compagnonnes de route du PCF, mêlant la revendication économique et la lutte pour la paix en plusieurs occasions. Le 12 juin 1949 au parc Chanot, à l'occasion de la « fête de la paix », Lucien Molino, de l'UD-CGT lance un appel pour que « plus un seul bateau ne puisse mener de troupes combattre au Viet-Nam<sup>2029</sup>. » Des comités d'action pour la paix au Vietnam se créent et

---

<sup>2023</sup> Alain Ruscio, *Les communistes et la guerre d'Indochine, 1944-1954*, op. cit. pp. 160-166.

<sup>2024</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>2025</sup> Roger Delpy, *Soldats de la boue*, op. cit. p. 60.

<sup>2026</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>2027</sup> *Ibid.*, pp. 68-69.

<sup>2028</sup> Un peu plus tard, ceux de la CGT-FO, nouvellement créée en 1948 ne suivront pas ce mouvement.

<sup>2029</sup> Jean-Claude Lahaxe, *Les communistes à Marseille à l'époque de la guerre froide 1948-1954*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006, 300 p. ; pp. 103-186. En ligne : <https://books.openedition.org/pup/902>. (Consulté la dernière fois le 21 mai 2022).

dès le 2 novembre 1949, des affrontements se déroulent sur les quais, les dockers refusant « d'embarquer des camions de l'armée » sur le *Montbéliard*. La grève nationale qui suit le 7 novembre est l'occasion de manifester à nouveau sur les quais. Mais une fois le discours terminé, les dockers qui ont débrayé reprennent le travail. Les luttes seront à nouveau vives en janvier 1950, le *Pasteur* étant paralysé par une grève des dockers et une occupation du navire, délogée par les CRS. Alain Ruscio, qui relate ces différents épisodes, signale que « Marseille est complètement bloquée » le 10 janvier 1950 par une grève générale. [...]. Il y a clairement « la volonté de Maurice Thorez et de Benoît Frachon de faire de Marseille un exemple » après leur entrevue avec Lucien Molino au Comité central du PCF les 9 et 10 décembre 1949<sup>2030</sup>. Mais cela ne fait que ralentir le mouvement des départs et agacer un peu plus les combattants. Le *Pasteur* peut partir le 11 janvier. De 1950 à 1953, les luttes pour libérer Henri Martin et Raymonde Dien, contre les guerres de Corée et d'Indochine redoublent d'intensité. Certains vétérans d'Indochine gardent encore en mémoire les scènes, les objets et les mots lancés contre eux.

### 2.2.3.2 *S'embarquer entre les gardes mobiles et sous les insultes des manifestants.*

« Il y avait le parti communiste qui nous balançait des œufs et des tomates sur la tronche quand on est monté sur le bateau » (Pierre Guillemot)

Ce qui suit est resté gravé dans les mémoires de tous les soldats d'Indochine qui ont connu ce moment difficile. De sorte qu'il est difficile de connaître la fréquence de ces incidents qui heurtent tant les soldats qui ont le sentiment de partir en guerre pour leur pays sans être soutenu par lui. Il est également compliqué, pour les vétérans aujourd'hui, d'oublier cette offense, peut-être cette *trahison* qu'ils ont parfois pu à nouveau mesurer au retour. Elles ont nourri leur anticommunisme, leur amertume, voire leur haine, entretenue par la violence de la guerre et celles engendrées au Vietnam puis au Cambodge, produisant boat people et génocide. Tout cela s'exprime presque systématiquement dans la plupart des témoignages.

Ce sentiment douloureux d'incompréhension est celui des combattants fin 1945, devant l'hostilité première qu'ils décèlent dans les mots, les gestes et les regards. Il est d'autant plus amer que ce sont peut-être les mêmes personnes qui ont acclamé la 1<sup>ère</sup> armée délivrant Marseille en août 1944 qui ont ces mots et ces regards pour la 9<sup>ème</sup> DIC qui embarque moins de dix-huit mois plus tard. Dès les premiers départs en septembre 1945 et non comme il est souvent dit en 1947 ou 1950, sans aucun mot d'ordre national, le PCF n'étant pas hostile par principe au retour en Indochine, certains communistes marseillais et membres de la CGT montrent leur opposition aux militaires de la 2<sup>ème</sup> DB : « plus graves sont les heurts avec certains extrémistes dont notre croisade choque les principes » écrit Jacques Massu, qui ne peut négocier avec les dirigeants politiques et

---

<sup>2030</sup> Alain Ruscio, *Les communistes et la guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 252-253.

syndicaux comme avec les caïds du « milieu » : « Je ne puis régler aussi facilement ce genre de divergences qui me causent, par ailleurs, des difficultés matérielles préoccupantes<sup>2031</sup>. » Le CEFEO parvient néanmoins à embarquer sans réels encombres de septembre 1945 à mars 1946, pour les opérations de reconquête, du moins. Si l'on ne peut affirmer que les luttes contre la guerre d'Indochine commencent en 1945, les incidents sont bien présents dès les premiers départs, en septembre 1945. Cela se remarque juste sous forme d'insultes. Les boulons viendront plus tard. Le 1<sup>er</sup> décembre 1945, Michel Varlet embarque avec des unités du 6<sup>ème</sup> RIC et du RACM sur le *Boissevain* : « la population marseillaise nous traitait de “ SS de De Gaulle ” et éventuellement nous agressait<sup>2032</sup>. » Il y a donc bien un début d'opposition très précoce mais encore rare et inorganisée à Marseille contre la guerre d'Indochine. Cette opposition se durcit progressivement à partir de 1947 avec la mise en place d'actions par la CGT de Marseille, les actions se font plus nombreuses en 1947 et surtout à partir de 1949. André Géraud se souvient à la fois de la protection des gardes mobiles en pleine nuit et de la violence des altercations en 1949 :

« On a eu des problèmes à l'embarquement plus qu'au débarquement. On a embarqué à 4 heures du matin, de façon à éviter les manifestations. Mais ils étaient là quand on est arrivés. Tout Marseille le savait, il n'y a que nous qui n'étions pas au courant ! On venait de Sainte Marthe en convois parce qu'on était nombreux, et là il y avait un cordon de gardes mobiles, pas de CRS à l'époque, et qui faisaient un grand arc de cercle ; les camions militaires nous déposaient, on rentrait dans cet arc de cercle. Il n'y avait pratiquement que des femmes ! “ Assassins ”, “ vous allez tuer nos frères vietnamiens ”... C'étaient des communistes à l'époque ! C'était bizarre surtout que nous, on ne savait pas du tout ce qu'était l'Indochine. [...]. Il y avait plusieurs centaines de personnes qui criaient<sup>2033</sup> ! »

La même année, André Laperle embarque avec le 1<sup>er</sup> BCCP. Les parachutistes n'oublient pas de visiter le local du PCF : « On a embarqué sur le *Pasteur*, mais à l'époque on était protégés par les CRS parce qu'on se faisait insulter par les syndicats bien connus. D'ailleurs dans les bataillons parachutistes, il était de tradition en quittant la ville où on était instruit, nous à St Briec, de faire un coup commando sur le parti communiste. C'était un peu un test<sup>2034</sup>. » Dans la même unité, Pierre Lespine n'est pas près d'oublier les conditions de départ sur lesquels il est prévenu :

« Des problèmes à l'embarquement ? Je pense bien ! On a embarqué sous une pluie de boulons ! Des pluies de boulons ! On passe au camp de Sainte-Marthe (à Marseille). C'est là qu'on nous a dit qu'on allait prendre des boulons sur la gueule, qu'il fallait être vigilant et qu'il ne fallait rien dire. Il fallait faire le dos rond et ça n'allait pas durer longtemps, le temps de l'embarquement<sup>2035</sup>. »

Pierre Piron parle également de jets de boulons en 1950 : « Nous avons comme consigne, pour rejoindre le bateau, de courir le long des murs des bâtiments pour éviter les jets de gros boulons lancés par les dockers communistes. Le même accueil nous attendait 18 mois après<sup>2036</sup>. » Au 6<sup>ème</sup> BPC en 1952, Henri Knoppik et Guy Ménage en partance sur le *Skaugum*, s'en souviennent encore. Le second estime qu'« il y avait bien 2000 personnes sur le *Skaugum*. C'était moins grand que le *Pasteur*. A

---

<sup>2031</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, op. cit., p. 239.

<sup>2032</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

<sup>2033</sup> Entretiens avec André Géraud, à Lyon, au quartier Frère puis chez lui, le 27 février 2017.

<sup>2034</sup> Entretien chez André Laperle chez lui, à Val-de-Fier le 21 décembre 2016.

<sup>2035</sup> Entretien avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>2036</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

l'embarquement, il y avait des dockers qui gueulaient, qui nous insultaient<sup>2037</sup>. » Le premier raconte qu'auparavant, « avant d'arriver à Marseille, la CGT a barbouillé des inscriptions sur le train barbouillé pendant qu'on dormait : “ à bas les colonialistes, les impérialistes ”. On a attendu au camp Sainte Marthe pendant sept ou huit jours que le Skaugum soit en état. On est partis, mais on était encadrés à l'embarquement, les CRS tout autour<sup>2038</sup>. »

Les solutions peuvent être la rapidité et la surprise. Louis Simoni est marin et s'embarque rapidement pour éviter les heurts : « Il y avait beaucoup de manifestations anti-Indochine à Marseille, avec insultes sur les quais à l'encontre des militaires au moment de l'embarquement. Nous les marins, on est arrivés au dernier moment on nous a embarqués vite, vite. Mais nous savions ce qui se passait<sup>2039</sup>. » L'indifférence est également une bonne défense. Les CRS ou les gardes mobiles tiennent régulièrement les manifestants à l'écart du quai ce qui n'empêche pas les militaires de les entendre à l'embarquement et de constater qu'il faut des forces de l'ordre pour les protéger de leurs propres compatriotes : Jacques Penot parle d'une « poignée de braillards aux couleurs du PCF et de la CGT, mais assez éloignés de nous<sup>2040</sup>. » Pierre Guillemot part début 1954 :

« J'ai embarqué à Marseille, je suis parti juste avant Dien Bien Phu, il y avait le parti communiste qui nous balançait des œufs et des tomates sur la tronche quand on est montés sur le bateau. Les CRS étaient là, on recevait aussi des injures mais on s'en foutait, pour la plupart. A 18 ans, la politique, c'est loin de vous à part quelques-uns qui s'y intéressaient. On voulait foutre le camp et qu'on ne nous emmerde pas<sup>2041</sup>. »

Les vétérans, comme Guy Chalençon, restent marqués par la violence de ces manifestations, alors que la guerre dure depuis plus de huit ans : « La traversée de Marseille de nuit, le port gardé par les gardes mobiles, une pancarte sur une grue “ assassins ”, des dockers qui nous lançaient des billes de plomb avec des lance-pierres<sup>2042</sup>. » Édouard Polato part dans l'été 1954. Son départ est rude même s'il n'en est pas impressionné pour autant. Se faire traiter d'*assassin* par ses compatriotes n'a toutefois rien d'apaisant : « J'ai embarqué à Marseille aux cris d'*assassins, bandes d'assassins, libérez nos enfants !* Ils jetaient des cailloux sur le bateau. La dernière fois qu'on a repris le *Pasteur* pour partir en Afrique du Nord, c'était derrière deux rangées de CRS<sup>2043</sup>. »

William Schilardi a droit à la version atténuée, moins violente mais agaçante tout de même, les sifflets : « J'embarque à Marseille sur le Campana. Je n'ai pas eu de problème au départ, juste des sarcasmes ; les bérets rouges, à l'embarquement, on était sifflés<sup>2044</sup>. »

Il arrive toutefois régulièrement que des navires soient bloqués par les grèves ou que les dockers refusent de charger des marchandises, d'en débarquer, sans menaces, mais cela rend le départ incertain. L'attente est alors déstabilisante, ce qui peut amener des situations cocasses comme celle

---

<sup>2037</sup> Entretien avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>2038</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik le 13 mars 2020.

<sup>2039</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>2040</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>2041</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Guillemot dans un café de Poisy, Haute – Savoie, le 19 novembre 2017.

<sup>2042</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon, reçu le 20 avril 2017.

<sup>2043</sup> Entretien de l'auteur avec Édouard Polato, chez lui, à Saint-Alban-Leyse, le 19 août 2019.

<sup>2044</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

de Pierre Desroche, forcé de faire plusieurs aller-retours entre Marseille à Chambéry, où son épouse le croit déjà parti : « Je quitte Marseille pour l'Indochine le 7 janvier 1949 alors que mon épouse est enceinte. Le départ a été très pénible. Les mineurs s'étaient mis en grève à la fin de 1948 et le pays est toujours paralysé. [...]. Il a fallu faire pas mal d'allers et retours avant que je puisse embarquer. » Il rajoute en entretien avec son humour et sa gouaille : « Ça devenait horripilant parce que on attendait à Fréjus, et on nous disait : “ rentrez chez vous et on vous téléphonera pour revenir ”. On revenait, on attendait puis à un moment on nous disait “Retournez chez vous et on vous rappellera ”. Et à chaque fois que je revenais, ma femme me disait : “ Encore ? ”. J'ai fini par embarquer<sup>2045</sup>. » Ces actions se poursuivent jusqu'à la fin de la guerre d'Indochine.

Ces épisodes ont marqué la plupart de ces tout jeunes hommes qui pensent partir défendre, sinon leur pays, du moins une partie de son empire. Cela reste une incompréhension devant un tel déchaînement de violences, verbales ou physiques, qu'ils attribuent souvent à la faiblesse des gouvernements devant l'influence du parti communiste français. Mais il apparaît dans les témoignages que cela ne concerne qu'une partie des départs. Même à Marseille, les manifestations sont intermittentes.

### 2.2.3.3...*Mais d'autres embarquements sans souci, même à Marseille !*

« Sur le quai, pas de vivats de foule ni d'encouragements. » (Guy Delplace)

Marseille n'est pas le port en ébullition permanente, presque en révolte à chaque départ de bateau en Indochine. Certains partants ont eu la chance de passer entre les manifestations et autres mouvements d'humeur de la population, et même de ceux des dockers. En fait, les deux-tiers de mes témoins assurent ne pas avoir rencontré de manifestation d'humeur, positive ou négative à l'embarquement. Ce résultat ne donne pas une statistique généralisable à l'ensemble du CEFEO, ni du conflit, mais il constitue un élément intéressant pour affiner la réalité de l'histoire.

La réputation « rouge » du port de Marseille et les mauvais souvenirs ne doivent pas faire oublier le caractère épisodique de ces manifestations. Je n'ai pas trouvé de militant de l'époque pour m'expliquer pourquoi cela avait concerné certains départs et retours, et pas l'ensemble d'entre eux. Les départs étaient-ils trop nombreux pour une action continue de blocage et de manifestations ? Les sanctions de la direction ou la protection systématique des départs devenaient-elle trop pesantes ? Il n'existe pas de réponse claire. En tout cas, il faut affirmer que *des* départs se sont bien passés, sans affrontements ni insultes. Jusqu'en 1950, les actions sont déclenchées par les sections locales des syndicats et du PCF, sans mot d'ordre national pour une action dans la durée. De 1950 à 1952, les actions sont systématiques puisque protester contre la guerre d'Indochine permet une convergence des luttes de la Guerre froide, de dénoncer le poids

---

<sup>2045</sup> Entretien avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

de la guerre sur les problèmes intérieurs économiques et sociaux, c'est-à-dire de relier l'argumentaire entre une guerre qui coûte cher et les problèmes économiques, les bas salaires et le chômage comme lors du rassemblement du 18 octobre 1953. Mais cela ne marche pas systématiquement comme le constatent le journal *La Marseillaise*, le secrétariat du PCF et le Bureau politique devant l'échec de la grève du 28 avril 1954. Le front des luttes est trop vaste et les militants s'épuisent dans des actions incessantes. C'est probablement la raison de l'inconstance des mouvements épisodiques contre ce qu'ils nomment la « sale guerre » d'Indochine, selon le mot de l'époque, en plus du fait que les dockers ne peuvent pas multiplier les grèves pour des raisons salariales.

Cela n'empêche pas des départs pour l'Indochine de bien fonctionner, dans un premier temps. Personne ne sait qu'une guerre a commencé. Début 1946, Robert Drouilles part même en musique, fait unique dans les témoignages : « Aucune difficulté. La fanfare de la flotte qui nous a interprété, entre autres, la marche de la Légion au départ du bateau. (“ Tiens, voilà du boudin ! ”)<sup>2046</sup>. » Ne pas connaître de difficultés ne signifie pas que les militaires soient sûrs d'être bien accueillis. Henri Darré, en 1948, est presque surpris de ne rien subir, étant prévenu de ce qui pouvait l'attendre : « Bien que la presse fasse état de manifestations de la part des partis de gauche, nous n'avons eu aucune difficulté au moment de l'embarquement<sup>2047</sup>. » D'autres enfin, pensent qu'ils ont plutôt eu de la chance, comme Robert Schuermans, qui sait bien que cela ne se passe pas toujours de manière sympathique et répond : « pas ce jour-là<sup>2048</sup> », ou Serge Têtu, qui profite en 1947, d'une vague de départs des unités nord-africaines de la Libération : « Un embarquement dans l'indifférence totale en raison notamment du fait qu'embarquaient en même temps les unités nord-africaines rapatriées d'Allemagne<sup>2049</sup>. » Par la suite, à partir de 1949, les actions contre le conflit sont plus nombreuses. Et pourtant, plusieurs témoins n'ont pas subi d'embarquement perturbé et ce, malgré un contexte de plus en plus tendu. En mai 1952, le climat est à l'apogée des luttes de dockers, de celles pour libérer le quartier -maître Henri Martin, des manifestations contre la guerre de Corée ; mais pas dans la mémoire de Guy Delplace, qui parle d'indifférence : « Sur le quai, pas de vivats de foule ni d'encouragements. C'est quasi anonyme que je monte sur le pont du paquebot militaire Pasteur [...] lequel m'engloutit dans ses entrailles de quelques 200 mètres de long<sup>2050</sup>. » Guy Chalençon ne se souvient « d'aucune manifestation d'encouragement ou d'hostilité<sup>2051</sup> ». Francis Agostini, a même la joie de croiser son père sur les quais en 1953 : « Quand j'ai pris le bateau, c'était en détachement de renfort ; on l'appelait PS3. On est partis de Quimper pour embarquer à Marseille. On n'a pas eu de manifestation. J'ai une photo où l'on voit mon

---

<sup>2046</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>2047</sup> Extrait du questionnaire de Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>2048</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>2049</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>2050</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2051</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon reçu le 20 avril 2017.

père sur le quai qui rentre d'Indochine et qui vient me saluer avant mon embarquement<sup>2052</sup>. »

La menace d'une réponse à la hauteur de la violence potentielle est d'ailleurs dissuasive. Certains anciens se souviennent bien des manifestations ou de sensations d'hostilité mais leur attitude paraît décourager les manifestants du fait du nombre et l'incident est vite évacué. Alexis Arette et Pierre Latanne sont dans les parachutistes. Pour eux, c'est nettement dissuasif : « Il n'y eut aucune manifestation hostile : les dockers communistes n'étaient point belliqueux à l'idée d'en découdre avec des parachutistes<sup>2053</sup>. » La même année François Péchou s'embarque, mais avec les tirailleurs marocains cette fois et il ne se laisse pas impressionner : « À Marseille, les dockers se sont toujours opposés aux militaires qui partaient aussi bien qu'à ceux qui arrivaient. Au départ, les dockers essayaient de nous bloquer, d'empêcher l'embarquement, mais face à une trentaine de tirailleurs marocains, baïonnettes au canon... On ne prêtait pas attention aux insultes, ça faisait partie du folklore<sup>2054</sup> ! » En 1952, René Maillochon n'est pas inquiet : « On n'a pas eu de problèmes avec les dockers parce qu'ils se méfiaient ; on ne débarquait pas à cinquante ! Dans des cas comme ça, tout le monde leur serait rentré dans le tas<sup>2055</sup>. » A Toulon, où la sécurité militaire est présente, l'embarquement est plus calme, sauf exception.

#### 2.2.3.4 Toulon, port militaire pour un embarquement sans encombre

« Nous avons été embarqués à Toulon où nous avons été applaudis. » (Jacques Bouthier)

Toulon est le port d'embarquement le plus pratique puisqu'il est sous contrôle d'une garnison nombreuse dans une ville qui vit de l'activité militaire. Mais encore faut-il gagner le port !

En effet, cela ne signifie pas pour autant une adhésion totale de la population civile de la ville et des alentours à la guerre d'Indochine. Le second maître Henri Martin rentre d'Indochine en décembre 1947. Il commence à distribuer des tracts à partir de juillet 1949 dans la base militaire. Il en parle autour de lui, laisse des tracts ostensiblement un peu partout dans les lieux publics ou les jette par des fenêtres<sup>2056</sup>. Pour les coloniaux qui viennent de finir leur stage et partent directement des camps de Fréjus pour l'Indochine, le fait qu'ils soient installés dans le paysage et que la population semble habituée à l'activité qui s'y déroule n'empêche pas les moments de tension. André Fabiano note que « la population était hostile »<sup>2057</sup>. Guy Gantheret part sans encombre de Fréjus, mais à pied, dans le doute. Est-ce un refus délibéré de les transporter ?

« En mars 1947, Toulon avait été choisi à la place de Marseille, par suite d'une concentration trop importante de manifestants hostiles à cette guerre (CGT, PCF et autres). Nous avons effectué le trajet Fréjus/Toulon à pied soit environ 100 kilomètres ; personne n'a jamais su pour quelles raisons nous n'avions pas pris le train alors que nous longions la voie ferrée où circulaient des wagons vides<sup>2058</sup>. »

---

<sup>2052</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>2053</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>2054</sup> Entretien de l'auteur avec François Péchou chez lui, à Annecy, le 15 novembre 2017.

<sup>2055</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>2056</sup> Alain Ruscio, *Les communistes français et la guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 267-268.

<sup>2057</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2058</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 34 juillet 2017.



A cette date, la tension est perceptible à Marseille comme à Toulon. Bernard Prin la ressent en voyant les précautions prises à l'occasion de son propre départ : « On nous a fait embarquer à l'arsenal de Toulon justement à cause des risques d'hostilité de la part des communistes (de Marseille). Directement nous n'avons rien vu de cette hostilité. Nous avons embarqué aussitôt arrivés car le train qui nous voiturait était à quai<sup>2059</sup> ! » En avril 1950, André Fabiano est le seul militaire embarquant à Toulon qui évoque des manifestations violentes. Henri Martin vient d'être arrêté le mois précédent : « Il y a eu de très grandes manifestations d'hostilité à notre départ, embarquement entre deux cordons de gendarmes depuis la gare jusqu'à l'entrée de l'arsenal afin de contenir une population qui nous criait des insultes et nous jetait toutes sortes d'objets<sup>2060</sup>. » Jean-Louis Foulet, qui part en 1953, se souvient plutôt de précautions, ce qui montre que même à Toulon, les autorités se méfient : « Lorsqu'il y avait un départ important de militaires, marins ou autres, souvent le train quittait l'arsenal de Toulon pour rejoindre la gare SNCF, afin d'éviter d'éventuels manifestants contre la guerre d'Indochine et éviter les jets de pierres, crachats etc. et direction Marseille<sup>2061</sup>. La méfiance envers une SNCF noyauté par la CGT et le PCF amène des explications difficilement vérifiables. En 1950, elles nourrissent toutes les rumeurs : « Il y avait de l'hostilité à Fréjus. La CGT voulait faire sauter le train<sup>2062</sup>. »

Mais les militaires en partance trouvent l'occasion de belles surprises. Guy Gantheret n'a pas oublié l'hommage de la centaine de prisonniers de guerre allemands qui, en 1947, travaillent au déblaiement des destructions de la ville, au dégagement des épaves du sabordage de 1942 de la rade de Toulon mais également au déminage du terrain. Ils saluent ceux qui vont combattre : « Les seuls à s'être exprimé sont les prisonniers allemands qui nous ont salué "à la française" au départ, au garde à vous dans leurs vieilles capotes toutes usées<sup>2063</sup>. » Jacques Bouthier, en 1949, embarque à Toulon, préféré à Marseille, ce qui lui permet d'être applaudi, un geste qui n'aurait certainement pas existé, à la même époque, dans les Bouches-du-Rhône<sup>2064</sup>. » Quant à Jean-Pierre Chieulet, embarqué sur le porte-avions *Arromanches*, il bénéficie d'un concert d'une chanteuse en 1947 qui déride l'atmosphère : « la veille de l'appareillage, nous avons eu droit à un tour de chants d'Edith Piaf qui était pour moi une sombre inconnue<sup>2065</sup>. » Cette tension ou cette violence à l'embarquement n'existe donc pas en permanence à Marseille et Toulon, et pas du tout en Afrique du Nord, autre lieu de départ.

### 2.2.3.5 Partir d'Afrique du Nord, un grand moment

« On n'a pas eu de manifestations en Afrique du Nord. En Algérie, tout était sous contrôle. » (Roger Ouïste)

Marseille et Toulon ne sont pas les seuls départs pour l'Indochine. Les territoires nord-

---

<sup>2059</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2060</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, *op. cit.*

<sup>2061</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2062</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>2063</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>2064</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>2065</sup> Extrait d'un courriel de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 5 juin 2020.

africains, Maroc, Algérie, Tunisie envoient des norias d'unités jusqu'en fin 1954. L'avantage, pour les combattants d'Indochine est qu'ils n'ont pas eu à s'angoisser de troubles au départ. C'est même parfois un grand moment de fête ou d'hommage.

Les embarquements se font à principalement à Mers El Kébir, l'un des deux grands ports et bases de la marine d'Afrique du Nord avec Bizerte. Les unités venant du Maroc s'embarquent à Oran et transitent par Mers El Kébir avant de partir en Indochine, sur le *Pasteur*, depuis Marseille. Il faut rentabiliser les traversées en entassant les unités ! Roger Ouiste part donc deux fois en Indochine depuis Mers El Kébir, avec les tirailleurs marocains puis les goumiers, et à chaque fois, sans aucun problème : « On n'a pas eu de manifestations en Afrique du Nord. En Algérie, tout était sous contrôle<sup>2066</sup>. » En 1949, André Grelat a même droit « à une fantasia superbe de la part des troupes marocaines présentes sur le port. Inoubliable<sup>2067</sup> ! » Le légionnaire Marcel Baarsch embarque à Oran. Lui non plus ne se souvient pas « de manifestation à l'embarquement sauf la présence de la Musique de Sidi Bel Abbès pour jouer lors du départ du bateau<sup>2068</sup>. » D'autres ont également droit à la présence de fanfares, d'un public chaleureux, d'une organisation rigoureuse voire d'un officier prestigieux, parfois du commandant en chef de leur territoire. A Casablanca, le sous-lieutenant Charles -Henry de Pirey, du 60<sup>e</sup> Goum Marocain, assiste à la venue du général Juin, Résident Général de France au Maroc avec une cohorte d'officiers supérieurs et de personnalités pour que le bataillon lui soit présenté et pour porter un toast en leur honneur. Le lendemain, fanfare au départ de l'unité. A la gare de Casablanca, embarquement pour Alger, nouvelle fanfare, distribution de thé et gâteaux secs par le service social des armées et présence du général commandant la X<sup>ème</sup> région militaire qui les salue avec son état-major. Puis le Goum monte sur le *Pasteur* à Mers-el-Kébir au son de la fanfare et en présence du général Monclar, compagnon de la libération, adjoint au commandant des troupes en Algérie, qui vient voir « ses » légionnaires. Charles-Henry de Pirey est inépuisable sur les anecdotes de cet embarquement. La veille, la dernière soirée est partagée entre les adieux lugubres des cadres mariés à leur famille et l'insouciance des jeunes officiers sans attaches qui écumant les boîtes de nuit. Le lendemain, « au brouillard matinal s'ajoute un brouillard cérébral plus épais encore »<sup>2069</sup>.

Ernest Morin embarque avec le 1/1<sup>er</sup> RCP sur l'*Athos II*, en janvier 1947 ; un grand moment : « Nous avons reçu des encouragements. Au moment de larguer les amarres, plusieurs centaines de personnes s'étaient rassemblées sur le quai de départ, dont le général Schlessler, commandant la division d'Alger ainsi que la musique des Tirailleurs. La population présente a chanté " Ce n'est qu'un au revoir..."<sup>2070</sup>. » Le 25 avril 1951, le sous-lieutenant Jacques Thomas prend le bateau à Bizerte, après avoir suivi cinq mois de formation au camp de Sétif. Il se souvient d'un « départ après la prise d'armes avec le

---

<sup>2066</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouiste, donné le 27 juin 2017.

<sup>2067</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2068</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2069</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p. 29.

<sup>2070</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

général commandant supérieur de Tunisie (le général Molle à cette date) et une revue<sup>2071</sup>. »

L'embarquement est donc un moment important des mémoires dont on voit que le côté « combattant » ne concerne pas que le vécu en Indochine ni uniquement des faits de guerre. Plus grandioses et marquants encore sont les souvenirs de traversées en direction de l'Indochine, la plupart des militaires étant partis par bateau. La « grande traversée » est un sas d'entrée dans la guerre d'Indochine, dans l'âge adulte pour les plus jeunes et le début d'une aventure hors normes.

### 2.3 Une place essentielle dans les mémoires combattantes mais « un trou d'histoire » : le voyage de Marseille à Saigon

« C'était parti pour un mois de traversée. Je me sentais à la fois enthousiaste, nostalgique et inquiet<sup>2072</sup>. » (Pierre Latanne)

La traversée vers l'Indochine, est, à mon sens, un moment important trop peu évoqué dans les ouvrages sur le conflit. Il est pourtant essentiel dans les mémoires, pour des jeunes qui ne sont jamais partis de Métropole et sortent d'une occupation allemande sombre et sclérosante. Les navires les plus rapides arrivent dix-sept jours après être partis de Marseille ou d'Oran ; les autres mettent jusqu'à quarante jours, souvent pénibles. Le terme de *croisière* étant trop ironique, vu les conditions de transport pour la plupart des combattants, je garderai le terme de *traversée*. Elle représente, dans la réalité de la guerre et dans les mémoires, un sas entre deux mondes ; ceux de la paix et de la guerre, la fin de la jeunesse des combattants, de leur innocence, de leurs illusions aussi. C'est un sas entre l'Europe en difficulté, qui panse des plaies béantes en 1945 et se reconstruit et une Indochine inconnue, exotique, d'entrée enchanteresse puis terrible, qui va marquer à vie la quasi-totalité des engagés. C'est également un sas climatique entre les climats tempérés de la France et celui, tropical, étouffant, de l'Indochine. C'est enfin le reflet de la hiérarchie sociale, militaire et, pour employer un terme d'époque, racial.

L'un des navires, le *Pasteur*, est même devenu un objet<sup>2073</sup> de mémoire de la guerre d'Indochine à lui seul. La traversée est loin d'être une parenthèse enchantée pour tous.

#### 2.3.1 La traversée, un sas entre la Métropole et l'Indochine :

« La traversée, c'était un voyage initiatique<sup>2074</sup>. » (Charles-Henry de Pirey)

Le sens initiatique de cette traversée réside dans le caractère définitif de cet engagement pour l'Indochine. En larguant les amarres, le navire transporte les troupes vers le danger, dans un monde inconnu, celui des territoires outre-mer, celui de la guerre, et de tous les rêves d'une jeunesse qui

---

<sup>2071</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2072</sup> Pierre Latanne, *souvenirs écrits pour sa famille*, ouvrage privé non publié. Extrait reçu le 8 septembre 2019.

<sup>2073</sup> Objet matériel symbolique du conflit, objet d'étude, objet de mémoire.

<sup>2074</sup> Entretien avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon-de-Provence, le 20 septembre 2019.

ne sait pas bien ce qui l'attend, surtout dans les années 1945-1950. Pour les plus anciens, officiers supérieurs, acteurs de la Seconde Guerre mondiale, c'est une autre aventure, une de plus, du métier qu'ils ont choisi ; mais il faut quitter une famille vue entre guillemets pendant des années.

### 2.3.1.1 *Un élément fondateur et formateur des mémoires : entre excitation et déchirure, la conscience d'une autre vie qui commence*

« Adieu Vieille Europe, que le diable t'emporte. » (Chants de la Légion Étrangère)

Les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine ne commencent pas à l'arrivée en Indochine ni aux premiers combats, de même que celles de la Seconde Guerre mondiale ne commence pas le 10 mai 1940. La traversée est un passage de la vie des anciens, une partie de leur mémoire d'Indochine.

Les engagés ressentent souvent le sentiment, en voyant le littoral métropolitain s'éloigner, de laisser son passé derrière soi et d'ouvrir une nouvelle page de sa vie. « Larguées les amarres, c'est le cap vers l'inconnu...<sup>2075</sup> », a écrit Robert Heissat d'après les souvenirs de Maurice Mandavit, nostalgique et inquiet. On peut donc considérer, pour ceux dont c'est le premier séjour, que ces trois ou quatre semaines fonctionnent mentalement et physiquement comme un sas entre l'Europe et l'Asie, entre la paix retrouvée de la France et la guerre cruelle qui commence en Indochine. Tous en prennent plus ou moins conscience au fur et à mesure qu'ils quittent « la vieille Europe », selon la formule mainte fois employée par les nostalgiques de l'Indochine comme Pierre Schoendoerffer qui en fera un fil conducteur dans plusieurs films et romans, « Adieu vieille Europe, que le diable t'emporte<sup>2076</sup>. » Cela peut devenir agaçant de retrouver cette phrase comme un mantra, mais est-elle irréaliste ? La traversée, c'est le début réel, matériel, corporel, intellectuel de l'aventure. Ils sont partis pour un voyage de plusieurs semaines qui les mène loin de leur giron familial. Chacun ressent, au-delà de son excitation devant une aventure exceptionnelle par la distance, le dépaysement, le danger prévisible, un pincement au cœur quand les côtes s'éloignent. Maurice Mandavit ne part déjà pas de gaieté de cœur. En 1949, il sait que la guerre fait rage en Indochine : « Pendant longtemps, appuyé au bastingage, j'ai regardé s'estomper les rivages de la France, ne pouvant m'empêcher de penser que peut-être je ne les reverrais pas<sup>2077</sup>. » Pierre Latanne se souvient de ces « moments que l'on sent exceptionnels et inoubliables. On sait en les vivant qu'ils resteront toujours gravés dans la mémoire. Mon départ de Marseille pour ce long voyage en fut un<sup>2078</sup>. Il les détaille longuement.

L'embarquement, le 14 décembre 1952, réserve déjà des sentiments mélangés : « Sur le quai, je

---

<sup>2075</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2076</sup> Phrase reprise dans plusieurs chants militaires mais qui provient d'un dialogue de film, *Le Sergent X*, de Wladimir Strijewsky en 1931, qui raconte l'histoire d'un légionnaire partant en Algérie.

<sup>2077</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>2078</sup> Pierre Latanne, *op. cit.*

pensais que la veille encore à la même heure, j'étais encore à Lourdes. Cette fois, c'était le bon départ. Je pensais aussi à ce que je quittais : Lourdes, la maison, les copains. Je me sentais partagé entre la crainte de l'avenir et l'attrait du voyage et de la découverte qui finalement prit le dessus<sup>2079</sup>. » Vers 17 heures, le *Jamaïque* lève l'ancre :

« Il faisait gris et frais. La douce luminosité du matin n'avait pas tenu ses promesses. Je m'étais joint aux quelques officiers embarqués et nous nous étions regroupés sur le pont supérieur, accoudés au bastingage pour ne rien perdre des manœuvres du départ, les yeux rivés sur le panorama de Marseille et du port dominé par Notre-Dame de la Garde. [...]. Comme pour inviter les attardés à se presser, la sirène du bateau mugit à plusieurs reprises en variant la durée de ses appels pour terminer par une longue plainte prolongée. La passerelle fut retirée et le bateau tracté par des remorqueurs décolla lentement du quai dans un nouveau mugissement de sirène qui déchira l'air et nos cœurs. Ces adieux sonores au port de Marseille marquaient le signal du vrai départ<sup>2080</sup>. »

C'est un moment étonnant, fait de désir de partir à l'aventure et d'angoisse, de doute, plus encore qu'à l'embarquement puisque le départ est cette fois matérialisé :

« Je réalisai soudain ce coup de folie qui m'avait conduit sur un bateau avec des gens que je ne connaissais pas, en partance pour une guerre dure et lointaine que tout le monde critiquait et laquelle je n'avais qu'une faible chance de revenir. Statistiquement, deux chances sur trois de rentrer. Accoudé au bastingage, j'eus le temps d'apercevoir les îles du Frioul et la masse sombre et inquiétante du Château d'If dont les contours brumeux s'estompaient déjà dans la fraîcheur du soir tombant qui voilait d'un halo d'humidité le scintillement des premières lumières de Marseille. Nos regards se portèrent sur Notre-Dame de la Garde qui semblait veiller sur la ville. On disait que tous les marins qui quittent le port de Marseille en partance pour un long voyage n'ont d'yeux que pour elle jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'horizon. [...]. Voyant graduellement s'éloigner l'horizon clignotant de lumières sur toute son étendue et qui s'éteignaient progressivement, je ressentis une impression d'isolement avec le sentiment de chavirer dans un autre monde. [...]. Je me sentais à la fois enthousiaste, nostalgique et inquiet. Le cadre et les acteurs que nous étions étaiens en place<sup>2081</sup>. »

Ce mélange d'angoisse devant un avenir insaisissable, une terre mystérieuse, une mort possible et l'excitation de l'aventure se matérialisent au fur et à mesure de l'éloignement puis de la disparition du littoral. Le jeune homme quitte son monde connu et va vers l'inconnu. Et il laisse les siens.

Quitter sa famille sur le quai est un déchirement. Certains proches ont pu accompagner les soldats jusqu'au quai. Cela rend le moment encore plus difficile. Il reste ancré dans la mémoire. Peu de témoignages directs le concernent, toujours à l'écrit car la pudeur et l'émotion sont difficiles à exprimer en entretien. Ceux qui ont connu la Seconde guerre mondiale et qui ne laissent pas de famille derrière eux sont plutôt heureux de partir et ne se souviennent pas toujours d'une quelconque angoisse. Ceux qui n'ont jamais quitté leur famille ou ceux qui sont mariés ne partent pas sans tourments. Le volontariat, le sens du métier, la conscience professionnelle ou l'envie d'aventures, n'empêchent pas la culpabilisation de laisser sa famille, femme et enfants en particulier, derrière soi. Il s'agit d'une coupure familiale très longue. L'embarquement marque donc la rupture effective avec *la vie d'avant*, surtout si la famille est présente, ce qui est souvent le cas en Afrique du Nord. « Il y a des moments que l'on sent exceptionnels, où le temps semble s'arrêter

---

<sup>2079</sup> *Ibid.*

<sup>2080</sup> *Ibid.*

<sup>2081</sup> *Ibid.*

pour encourager la mémoire à ne jamais oublier » écrit Jean-Jacques Beucler, que sa jeune femme a tenu à « accompagner jusqu'au bout. L'expression est exacte : la vie se déroule comme une ficelle, on arrive parfois à un bout. Il faut franchir la coupure, trouver un autre début et entamer une autre pelote<sup>2082</sup>. Le quai de gare ou le quai du port sont des lieux terribles où cette prise de conscience devient lourde de sens. Marcel Bigeard a toujours plus ou moins consciemment *cherché* la guerre depuis septembre 1939. Il s'est toujours porté volontaire par sens du devoir, patriotisme et également parce que *vivre la guerre* lui plaît. Il connaît sa femme, Gaby, depuis longtemps. En six ans de guerre, il va la quitter six fois. À chaque fois, elle le rejoint et il repart, volontaire ou désigné pour une autre mission. Deux ans de vie commune en six ans. Nombreux sont ceux qui n'ont déjà pas eu cette chance, notamment pour les FFL de 1940. Le couple se sépare sur un quai à Marseille en septembre 1945 : « Heureux de partir mais déchiré à nouveau de laisser à nouveau Gaby seule sur le quai du port. Embarquement sur un vieux rafiot, le *Skaugoum*. Gaby s'estombe au loin... Quelle chienne de vie, et cet enfant qui va naître<sup>2083</sup>. »

Une « chienne de vie » qu'il a souhaitée et qui le fait culpabiliser en même temps. Au départ du second séjour, en 1948, Gaby étant une fois de plus présente à l'embarquement de son mari avec leur fille : « Période toujours pénible. Prélude d'un page à tourner pour en ouvrir d'autres sur l'inconnu. Et encore Gaby sur le quai du port avec Marie-France, et bien d'autres épouses, mères, sœurs, qui ne se doutent guère que la presque totalité de cette belle jeunesse, en pleine forme, ne reviendra pas. [...] alors qu'il ferait si bon continuer à s'aimer dans la paix<sup>2084</sup>. » En juin 1952, le chef de bataillon Bigeard repart une troisième fois en Indochine ; cette fois, sa famille reste à quai de garde à Saint Briec : « Epouses, parents sont là. Brutalement, je mesure qu'à nouveau Gaby et Marie - France vont rester seules. Tout s'écroule, c'était trop beau, trop complet. Nous étions si bien ensemble et cette fois Gaby ne pourra pas rejoindre le Tonkin où tout va mal. Ne suis-je pas égoïste de sacrifier les miens depuis de si longues années<sup>2085</sup> ? »

Cette rupture est marquée par un voyage plus long que tous ceux qu'ils ont pu effectuer jusque-là, à destination de l'Indochine.

### 2.3.1.2 La noria de garnisons flottantes pendant onze ans : la découverte d'un « sas climatique »

« Le recours aux navires de guerre compense l'indigence du tonnage disponible<sup>2086</sup>. »

La noria chargée des membres du FFEO va se poursuivre pendant onze ans jusqu'en 1956. Plusieurs navires, à l'image du *Pasteur*, seront utilisés de bout en bout, grâce à leur exceptionnelle capacité de transport. D'autres auront déjà du mal à revenir d'un premier voyage. Tout est

---

<sup>2082</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>2083</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>2084</sup> *Ibid.*, p. 75. Les deux bataillons transportés, le 3<sup>ème</sup> BCCP auquel il appartient et le 1<sup>er</sup> BEP « seront engloutis dans l'affaire de Cao bang » fin 1950. Il y aura peu de survivants.

<sup>2085</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>2086</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix*, *op. cit.*, p. 12.

compliqué, long, ennuyeux mais l'utilité de cette lenteur est de se familiariser avec des changements climatiques intenses qui secouent corps et esprit entre l'Europe et l'Asie du Sud-Est. À partir de septembre 1945, le CEFEO part avec les moyens du bord, c'est-à-dire essentiellement avec la Marine nationale.

Les documents qui peuvent permettre à des chercheurs d'approfondir ce domaine sont nombreux et de plus en plus accessibles. Les sources fiables se trouvent dans les archives de la Marine Nationale au SHD de Vincennes (sous-séries BB4 et BB5) mais également dans les SHD décentralisés de Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et surtout de Toulon. Les archives concernant les compagnies maritimes civiles se retrouvent au Havre, celles des *French Lines et compagnies*. Outre les témoignages écrits et oraux, les autobiographies connues, on peut avoir recours, de plus en plus, à Internet. Plusieurs sites ou blogs s'occupent de faire des fiches sur chaque navire militaires et civils et de donner des renseignements précis sur un thème particulier. En dehors du site des *Messageries Maritimes*, on trouve d'autres renseignements sur celui des anciens *Cols Bleus*<sup>2087</sup>. Pour répondre aux demandes des enfants et petits-enfants de combattants d'Indochine, un site tourné vers la généalogie, *Geneanet.org* a même créé un forum *transports de troupes guerre d'Indochine CEFEO* pour échanger des informations, donner des précisions à ceux qui le demandaient pour jalonner le parcours de leur père ou grand-père en Indochine et le visualiser. De février 2019 jusqu'à décembre 2021, 75 courriels<sup>2088</sup> permettent de glaner des renseignements précis. Le site *entreprises coloniales.fr*, enfin, répertorie tout type d'entreprises liées au transport de troupes mais va au-delà des précisions sur les bâtiments. Il regroupe une somme de comptes rendus de réunions, d'assemblées générales, d'articles de journaux jusqu'aux menus du *Félix Roussel* en décembre 1950<sup>2089</sup>.

En septembre et octobre 1945, croiseurs et porte-avions sont littéralement réquisitionnés pour transporter l'avant-garde du CEFEO depuis la Métropole, ce qui n'empêche pas le corps expéditionnaire d'être obligé de partir en plusieurs échelons pendant six mois. Jean Julien Fonde part avec les premiers contingents comme commandant dans le groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB, au sein d'une flotte en apparence assez impressionnante, ce qui ne l'empêche pas de constater que « le recours aux navires de guerre compense l'indigence du tonnage disponible<sup>2090</sup>. » De fait, les glorieux survivants d'une flotte française marquée par le suicide de Toulon sont chargés au-delà de leur capacité de matériel de guerre et de troupes. Les hommes sont *serrés comme des sardines*, les véhicules sont sur les ponts et cet ensemble de bric et de broc, résultat du système D à la française, va lentement glisser vers l'Indochine. Tout cela, en plus de la mission et de l'atmosphère

---

<sup>2087</sup> <https://www.anciens-cols-bleus.net/t3584p609-operations-de-guerre-indochine-tome-1>. Échanges d'informations de 2008 à 2012 (Consulté la dernière fois le 22 mai 2022).

<sup>2088</sup> En ligne : <https://www.geneanet.org/forum/viewtopic.php?f=130&t=619605#p1482670> (*Idem*).

<sup>2089</sup> [https://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Messageries\\_maritimes-Indochine.pdf](https://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Messageries_maritimes-Indochine.pdf). (*Idem*).

<sup>2090</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix, op. cit.*, p 12.

de libération, contribue à donner à cette reconquête un parfum d'épopée que soulignent vétérans et historiens.

Dans la première vague de renforts, le groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB se répartit sur les croiseurs *Gloire*, *Suffren* et le porte - avions sans avions *Béarn*. Il se glisse, parmi les unités de la marine, un paquebot des Messageries Maritimes, le *Ville de Strasbourg*, « bourré de jeeps, camions, blindés et munitions, éclate avec 500 passagers de plus que sa capacité normale de 300 », tout comme le « volumineux transport porte-avions *Béarn*<sup>2091</sup> » au départ de Toulon. Le *Ville-de-Strasbourg* est le premier navire de renforts à partir pour l'Indochine depuis Marseille le 10 septembre 1945, au grand soulagement du colonel Massu. Le 21 septembre, le *Béarn* appareille, puis le croiseur auxiliaire *Quercy*, en fait un cargo armé qui part le 23. Le 22 septembre, c'est au tour du *Gloire*. Lents et surchargés, les navires mettent du temps à arriver à Saigon, sans parler des pannes comme celle du *Suffren* immobilisé à Singapour. Le *Ville-de-Strasbourg* doit passer 38 jours en mer, sa vitesse étant « à l'allure d'une bicyclette<sup>2092</sup> » écrit Massu. Le *Gloire* double tout le monde et arrive à Saigon le premier, le 15 octobre 1945<sup>2093</sup>. Le *Béarn* arrive le 21 octobre chargé des matériels roulants, des unités de 2<sup>ème</sup> DB et des *Rochambelles*, les infirmières aux ordres de Suzanne Massu, femme du chef de corps. Ils sont engagés dans la première opération militaire pour dégager les abords de Saigon, reconquérir Mytho et Cantho dès le 25 octobre. Le reliquat de la 2<sup>ème</sup> DB part sur le *Pasteur* avec la 9<sup>ème</sup> DIC le 27 octobre 1945, arrivant en second échelon à partir du 16 novembre. Les coloniaux s'embarquent sur une flottille de cargos et paquebots parmi lesquels des cargos américains convertis en transports de troupes comme la série des *Victory Ships*, plus récents (1944-1945) et plus rapide que leurs aînés, les *Liberty Ship* : Le *Taos Victory*, appartenant à l'*US Merchant Marine* part le 1<sup>er</sup> novembre, le *Pachaug Victory* le 31 octobre, le *Winchester Victory* le 2 novembre. Tous mettent un peu plus de trois semaines pour gagner l'Extrême-Orient. En novembre 1945, il s'agit des paquebots *Asia*, *Bételgeuse* ; en décembre le *Boissevain*, le *Johan de Witt* et l'*Arundel Castle*. Mi-janvier 1945, la 9<sup>ème</sup> DIC est enfin intégralement en place en Indochine, deux mois après le débarquement de ses premières unités à Saigon. Dans l'océan Indien, le CLI ou Corps Léger d'Intervention basé à Ceylan est devenu le 5<sup>ème</sup> RIC. Il est transporté par le contre-torpilleur *Le Triomphant* jusqu'en Indochine où il débarque avec le commando Ponchardier le 30 septembre 1945. Le 12, une compagnie avait déjà été aérotransportée à Saigon, première unité française à revenir en Indochine. A cette date, les Jedburgh français de la Force 136 parachutés sur le Laos et la Cochinchine, combattent déjà l'APV et des déserteurs japonais.

Au *sas personnel* entre la vie familiale et la vie d'adulte combattant que constitue le départ en Indochine pour un séjour d'un à deux ans et demi, s'ajoute un *sas* plus physique qui concerne le

---

<sup>2091</sup> *Ibid.*, pp. 12-13.

<sup>2092</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, *op. cit.*, p. 240.

<sup>2093</sup> *Ibid.*, pp. 11 à 29.



corps du militaire envoyé en Indochine : le *sas climatique*. Ceux qui prennent l’avion pour gagner l’Extrême-Orient passent en quelques jours de l’automne ou de l’hiver européen au climat tropical, un climat d’une humidité étouffante propre à se sentir défaillir. Le voyage maritime est, au contraire, l’occasion de prendre conscience de cette difficulté pour s’y soumettre progressivement : « Durant ces trente jours, on a bien senti les changements de climats entre les zones désertiques et les paysages verdoyants du climat tropical<sup>2094</sup> » estime Pierre Piron. Cette progressivité leur est donc bénéfique et c’est le grand avantage de la traversée malgré sa longueur et son ennui par rapport au transport aérien. Ils connaissent la chaleur relative, lorsqu’ils traversent une mer Méditerranée plutôt clémente au niveau des températures, malgré une première chaleur importante en été. Arrivés au début du canal de Suez, ils traversent un désert au climat aride, abordent le “four” climatique que constitue Djibouti puis se familiarisent avec les tropiques dans les escales de l’océan Indien. Ceylan et Singapour, pour ceux qui y descendent, sont déjà un avant-goût de Saïgon. Le corps prend le temps de s’y habituer sans ressentir de choc climatique. Arrivant en mer de Chine après dix-huit jours de traversée, Roger Verbeke constate que « la température est supportable », les passagers étant habitués « à la moiteur et à la sueur en permanence, de jour comme de nuit<sup>2095</sup>. » Ces semaines sont pour eux inoubliables, tout comme le navire qui les transporte. Aucun de ceux dont se souviennent les vétérans d’Indochine, ne laisse de traces dans l’histoire du conflit indochinois comme le *Pasteur*. Il a droit aux honneurs en étant décoré, objet de livres et articles dédiés. Aucun vétéran n’ignore son nom.

### 2.3.1.3 Un marqueur des mémoires combattantes d’Indochine : le *Pasteur*.

« Le bateau des « bagnards d’Indochine », le navire le plus hué du port de Marseille, l’entreprise de pompes funèbres la plus prospère de France, le gros *Pasteur*, mouille paisiblement en rade de Mers-El-Kébir<sup>2096</sup>. » (Charles-Henry de Pirey)

Dans les mémoires combattantes, le *Pasteur* a une place à part. Il est le navire le plus connu, le plus emprunté par les combattants d’Indochine. Il en est presque mythique, devenant un *objet de mémoire* du conflit qui n’existe plus puisqu’il a coulé en 1980 pendant son dernier voyage dans l’océan Indien. Même s’ils l’ont parfois détesté au temps de leur rencontre, en particulier pour son inconfort, les vétérans s’en souviennent avec émotion.

« Ah le *Pasteur* ! Comme j’ai aimé et admiré ce bateau ! ». Maurice Mandavit se fait très lyrique sur ce navire pas comme les autres, « symbole d’une époque », auquel il consacre deux pages dans ses souvenirs sur celui qui fut « un des rouages essentiels des départs de troupes vers l’Extrême-Orient et de leur rapatriement en France ». Il rappelle que c’était, avant-guerre, un paquebot transatlantique

---

<sup>2094</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>2095</sup> Roger Verbeke, *Indochine, op. cit.*, p 17.

<sup>2096</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte, op. cit.*, p 31.

construit en 1938 ; « une vitrine du savoir-faire et d'une qualité à la française<sup>2097</sup> ». Il n'y a pas que les hommes qui reçoivent des décorations ; c'est également le cas de villages, de villes et de navires, comme lui. Il a été doublement décoré, fait inhabituel pour un navire : Le *Pasteur* a obtenu la croix de guerre 1939-1945 le 6 octobre 1947 et la croix de guerre des TOE le 28 janvier 1952. Il termine sa carrière de transport de troupes en novembre 1956, rapatriant les unités de Suez jusqu'en Algérie. Désarmé, il passe entre plusieurs mains avant de devenir *Filipina Saudia I* et être envoyé à Taïwan pour être démolie. Il finit par couler lors d'une tempête dans l'océan Indien le 9 juin 1980, une fin qui a plus de classe que celle d'une obscure mise à la ferraille. Il est le plus rapide des navires de transport de troupes pour l'Indochine, capable de faire le voyage Marseille - Saïgon en 17 jours, autosuffisant en nourriture et en charbon. Il s'arrête rarement aux escales, sauf pour un problème médical ou une nécessité administrative : « De Marseille où on était parti, on a fait trois escales, à Djibouti, à Colombo, et une troisième escale (Singapour) mais on ne descendait pas à terre. C'est au retour que l'on est descendu. A l'aller, seul le vagemestre avait le droit. Il ramassait le courrier et allait le poster, il vendait des timbres à bord<sup>2098</sup>. » Pour traverser le canal de Suez, le *Pasteur* doit se faire *petit*. Pendant la traversée, André Géraud se dit que la quille devait être proche de racler le fond. Jean-Jacques Beucler pense plutôt que sa quille a justement été réduite pour éviter l'incident<sup>2099</sup>. Paquebot de luxe, il pouvait confortablement transporter 751 passagers en 1939<sup>2100</sup>, près de 5000 soldats et marins<sup>2101</sup> à partir de 1945, c'est-à-dire 4000 à 4500 militaires plus environ 500 personnels d'équipage. 4700 militaires sont transportés à son premier voyage, en octobre - novembre 1945. Il est une « gigantesque caserne flottante<sup>2102</sup> ». C'est une véritable ville qui nécessite des sens de circulation précis et une organisation rigoureuse. Roger Ouïste en reste éberlué :

« On embarque sur le *Pasteur*, à Mers El Kébir en 1948. [...]. Dans le bar de 3ème classe, il y avait encore de magnifiques sculptures sur bois [...]. Nous étions 4500 à bord avec plein d'unités différentes, Marocains, Algériens, Tunisiens, légionnaires, un élément de l'arme blindée aussi. [...]. Le *Pasteur* était plus rapide, il mettait 17 jours. Et les autres, les plus petits bateaux, l'*André Lebon* sur lequel était parti mon frère, c'était 27 jours, le *Félix Roussel* sur lequel je suis revenu, c'était 23 jours. Il y en a qui passaient par le cap de Bonne-Espérance, alors ceux-là mettaient 45 jours ! Il y avait des escaliers pour monter, d'autres pour descendre, 11 ponts ! Une compagnie faisait la circulation sur le bateau ! Le *Pasteur* était très haut, il roulait en permanence, même à l'arrêt<sup>2103</sup> ! »

Le *Pasteur* a gardé quelques attraits anciens d'un paquebot de luxe : « Nous nous attablons au fumoir. Seules ses grandes dimensions et les plaques de cuivre “ Réservé aux premières classes ” rappellent le souvenir du luxueux paquebot, aujourd'hui rabaissé au rang de transport de troupes<sup>2104</sup>. » La promiscuité

---

<sup>2097</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit*, op. cit., p 122-123.

<sup>2098</sup> Entretien avec André Géraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>2099</sup> *Ibid.*

<sup>2100</sup> Jean-Yves Brouard, *Le Pasteur 1938-1980*, éditions JYB-aventures, 2005, 264 p.

<sup>2101</sup> Michel Bodin, *Le Pasteur, Un rouage essentiel des transports de troupes dans la guerre d'Indochine (1945-1956), Guerres mondiales et conflits contemporains 14-18 et Indochine*, n°216, p 59-69, 2004/4, p 60. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2004-4-page-59.htm> (Consulté la dernière fois le 14 janvier 2022).

<sup>2102</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires*, op. cit., p. 107.

<sup>2103</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, chez lui, à Saint-Saturnin-les Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>2104</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p 32.

est pesante et étonnante : « Je me souviens à bord du *Pasteur* des conditions rudimentaires de voyage. Certains le décriront comme une “ véritable tour de Babel”, d’autres comme une “cour des miracles”. Sur le *Pasteur*, il y avait la légion, des régiments nord-africains (tirailleurs algériens je crois) car on a fait escale à Oran<sup>2105</sup>. » Quand le moral est trop bas ou la lucidité trop aigüe, les commentaires sur ce bateau emblématique changent de sens et le chargent d’une tonalité dramatique. Ainsi Marcel Bigeard, en juin 1952, connaît-il la dégradation de la situation en Indochine. Il décèle peut-être déjà l’issue fatale des combats, pense à son précédent voyage avec le 3<sup>e</sup> BCCP, anéanti sur la RC 4 : « Le paquebot *Pasteur* sur lequel j’embarquais il y a trois ans et qui ne cesse de voguer vers la mort avec ses cargaisons<sup>2106</sup>. »

Ce navire symbole de la guerre d’Indochine a droit à son timbre en 1941, à un livre spécifique, de Jean-Yves Brouard en 2005<sup>2107</sup>. Michel Bodin lui a consacré un article dans *Guerres Mondiales et conflits contemporains* ; il estime qu’il a transporté environ 500 000 hommes, régulièrement surchargé avec deux « pics » à 5201 et 5173 passagers en 1948, à raison de six voyages allers et retours annuels :

« Sa notoriété parmi les Anciens d’Indochine lui confère une place à part dans la mémoire collective des combattants des TFEO tout autant que ses caractéristiques. De 1945 à 1956 sur la ligne d’Indochine, il fut un des rouages essentiels des départs vers l’Extrême-Orient et des rapatriements vers la France ou l’AFN. [...]. C’était une caserne flottante où se côtoyèrent toutes les unités et toutes les composantes de l’Armée française<sup>2108</sup>. »

On comprend alors que chaque vétéran d’Indochine lui ait gardé une place dans sa mémoire individuelle et qu’il soit devenu un élément de la mémoire collective.

#### 2.3.1.4... Des paquebots de luxe des Messageries Maritimes ou d’autres compagnies...

Fin 1945, devant la pénurie de navires, l’État affrète plusieurs navires de compagnies maritimes civiles, françaises et étrangères, ce qui signifie qu’il les loue. Ces navires réservent des surprises de tout type que les jeunes Français découvrent avec délice ou sans joie.

Ils font l’apprentissage du luxe et des coutumes étrangères, anglo-saxonnes et scandinaves, pour l’alimentation en particulier. Robert Drouilles embarque en janvier 1946 sur un paquebot de luxe de la *Royal Mail Lines*. Il en garde un excellent souvenir puisqu’il y trouve du chocolat :

« Le voyage, pour moi, a été formidable et puis, il y avait de tout à bord ! Jusqu’à du chocolat, des bouquins...C’était un bateau anglais qui s’appelait *Andes*. Il avait été transformé en transport de troupes, mais c’était un bateau qui faisait Southampton – Rio de Janeiro, avant la guerre. Mobilisé ensuite, il pouvait transporter 5000 à 6000 hommes. Il était de la même classe que le *Pasteur* et on a voyagé en parallèle, sauf qu’il est un peu plus rapide ; il est arrivé en Indochine un jour avant<sup>2109</sup>. »

---

<sup>2105</sup> *Ibid.*

<sup>2106</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>2107</sup> Jean-Yves Brouard, *op. cit.*

<sup>2108</sup> Michel Bodin, *Le Pasteur*, *op. cit.*

<sup>2109</sup> Entretien de l’auteur avec Robert Drouilles, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

Pour Max Poiroux, sur le *SS Orontes*, le problème en soi n'est pas que le navire soit britannique, mais que la cuisine le soit : « C'était un bateau de l'*Orient Line*, anglais, avec des repas à l'anglaise, moutons anglais de Nouvelle-Zélande, porridge, thé...<sup>2110</sup>. » Guy Gantheret, en mars 1947, a la chance de partir sur un énorme paquebot rival du *Pasteur*, l'*Ile de France*, qui a transporté un demi-million d'hommes pendant quatre ans et a, lui aussi, reçu la croix de guerre pour son action :

« Même si nous étions 6 000 à bord de l'*Ile de France*, j'en garde un très bon souvenir. Ce navire réquisitionné par la Grande-Bretagne durant la guerre était remarquablement aménagé y compris par la présence d'une chapelle. [...]. Mon détachement prenait son petit déjeuner à 12 heures, son déjeuner à 17 heures et son dîner vers 23 heures, seuls les officiers et les sous-officiers supérieurs prenaient leurs repas aux heures normales. La nourriture était d'origine anglaise et excellente, le thé remplaçait le vin<sup>2111</sup>. »

Pierre Marraud et ses copains de Normandie-Niemen embarquent à Bizerte en novembre 1948 sur le *Champollion*, un paquebot de luxe superbement décoré mais qui a aussi servi de transport de troupes et d'émigrés juifs pour la Palestine. Il en garde un souvenir ravi : « On a mis trois semaines pour aller en Indochine, en passant par le canal de Suez, en faisant escale à Ismaïlia, Aden, Singapour. En bateau, ça vaut la peine. C'était intéressant. Un beau voyage<sup>2112</sup>. » François Deluermoz fait partie d'un détachement de sous-officiers. Partir sur un paquebot, c'est la grande vie : « J'ai embarqué sur l'*André Lebon* début 1950. Mais attention, nous, ce n'était pas un bateau militaire. On était des pachas. Quatre à table, on mangeait bien. J'avais gardé les menus dans ma cantine, en Indochine ! [...]. On n'était pas que des militaires ; il y avait des civils<sup>2113</sup>. » Bernard Gaudin prend lui aussi ce paquebot en 1950 et en garde un très bon souvenir, surtout pour un sous-officier de 20 ans :

« Je suis parti sur l'*André Lebon*, un paquebot ancien mais qui avait de beaux restes. Là on a eu beaucoup de chance c'était une véritable croisière ! Nous les Sous-officiers, étions en seconde. On avait de superbes cabines de trois Sous-Officiers, il fallait s'habiller pour dîner le soir, en tenue et cravate. C'était formidable ! On était des touristes<sup>2114</sup> ! »

### 2.3.1.5... Et le comble de l'inconfort : les « vieux rafiot » et les Liberty Ships

Les navires nés avant 1930 et les *Liberty Ships* ne brillent pas par leur confort. Ceux-ci ont été bâtis à la chaîne, en moyenne en un mois et demi (entre neuf mois pour les premiers à 4 jours, pour le record !), pour des traversées de l'Atlantique en quelques jours.

Le souvenir de Marcel Baarsch reste celui d'un certain inconfort dont il s'est arrangé dès le début de la traversée :

« Beaucoup ont voyagé sur le *Pasteur*. A Oran nous avons embarqué sur le *Oyonnax*, un bateau des *Chargeurs réunis*, un ancien « Liberty » américain. [...]. Ils avaient fait des structures sur le pont pour loger la cuisine, les WC et tout ça. C'était un cargo fait pour le transport de matériel des États-Unis vers l'Europe. Il n'y avait pas de cabines pour la troupe ; étant 2ème classe à l'époque, j'étais dans la cale mais elle était aménagée avec des couchettes [...] relativement confortables<sup>2115</sup>. »

<sup>2110</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2111</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2112</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud, chez lui à La Ravoire, le 3 juillet 2018.

<sup>2113</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier, le 6 mars 2019.

<sup>2114</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>2115</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

Les engagés sont jeunes et souvent issus de milieux populaires. Ils s'adaptent et relativisent. Les premiers arrivés prennent les moins mauvaises places, comme Marcel Baarsch, en fonction de l'aération.

Les souvenirs peuvent être beaucoup plus désagréables. L'inconfort de la cale ne concerne pas seulement le couchage mais également l'hygiène, aller aux toilettes et se laver. Dans une cale d'ancien *Liberty Ship* ou sur le *Pasteur*, l'hygiène se réduit à une succession de robinets qui envoie avec irrégularité de l'eau salée. Il existe également des douches, en nombre insuffisant, toujours à l'eau salée. Dans ce cas, les chanceux ont obtenu un savon spécial qui est censé nettoyer la peau plus efficacement avec ce genre d'eau. Difficile d'appliquer les règles de l'hygiène. Cela reste anecdotique pour les anciens d'Indochine. Ils ne s'étendent pas sur l'inconfort qui, de toute manière, n'a pour eux que peu d'intérêt. Il y a bien plus important, le voyage, la découverte, une forme d'évasion, le passage encore marqué de paix avant la guerre. Mais ce qui est important, c'est de comprendre que les différences mémorielles sont souvent fonction du grade et de l'unité dans laquelle on se trouve. La traversée montre une composition socio-spatiale intéressante qui ne laisse pas les mêmes souvenirs à tous.

### 2.3.2 Une « croisière gratuite » ? Des ressentis très différents sur l'entassement sélectif des forces françaises d'Extrême-Orient en mer

« Presque toutes les troupes embarquées à son bord (il s'agit du *Pasteur*) sont destinées à la zone frontière. Il y a là essentiellement des légionnaires et des Goumiers mais aussi des tringlots, des Artilleurs, des Cavaliers, quelques hommes des Troupes Coloniales et un capitaine vétérinaire. Toutes les armes et toutes les races, par petits et gros détachements...<sup>2116</sup>. »

J'ai emprunté ce terme de « croisière gratuite », un brin provocateur, à Jean Lomer, ancien du CEFEO qui a fait un séjour de 1953 à 1954. Saint-Cyrien de la promotion *Garigliano*, il est sorti sous-lieutenant en 1951. Deux ans plus tard, officier du génie, il se retrouve lui aussi sur le *Pasteur*. Ce début de son aventure indochinoise l'a à la fois amusé, enchanté, marqué au point d'en faire un petit ouvrage de 78 pages, sous ce titre ironique, soixante – cinq ans plus tard<sup>2117</sup>.

Plusieurs autobiographies de vétérans ont insisté sur ce passage de la paix retrouvée à la guerre. Jean Julien Fonde est de la première traversée en septembre-octobre 1945 ; son récit est très précis. Pierre Latanne a consacré plusieurs pages à cette traversée dans ses souvenirs personnels et y est longuement revenu dans son questionnaire. André Geraud, Guy Gantheret et Roger Ouiste également. Mais ce qui est ancré dans les mémoires n'est pas forcément connu.

---

<sup>2116</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p 35.

<sup>2117</sup> Jean Lomer, *La croisière gratuite de Marseille à Saïgon (1953)*, op. cit.

### 2.3.2.1 Des mémoires différentes et différemment marquantes

« Quittant mon monde rural, tout ce qui défilait devant mes yeux était découverte<sup>2118</sup>. » (Robert Servoz)

Ce voyage est très loin dans le temps des souvenirs et il faut avoir une très bonne mémoire pour se rappeler des images et des sentiments<sup>2119</sup>. André Boissinot me signale d'entrée que les souvenirs sont parfois lus dans des livres : « J'ai lu des bouquins où le narrateur se rappelle même des numéros du ou des bateaux qu'il a croisé il y a 60 ans ! J'ai un ami (Jean Lomer, NDA) qui a raconté son voyage avec tellement de détails que je lui ai dit qu'il me racontait des blagues et que ce n'était pas possible qu'il se souvienne de tous ces détails ; par contre, il faut reconnaître qu'il a vraiment une mémoire extraordinaire<sup>2120</sup>. »

Les vétérans qui ont fait plusieurs voyages en début et fin de séjour ont également tendance à mélanger les souvenirs. Soixante ou soixante-dix ans après, c'est logique. Cela génère des mémoires imagées, très diversifiées selon les conditions de vie. L'inégalité de la condition de vie militaire est une marque du système. Plus on avance en grade, plus on est privilégié dans son quotidien, son hébergement, sa liberté. Il faut être au minimum sergent-chef, « sous-officier supérieur » (adjudant, adjudant-chef) ou avoir la chance de naviguer sur un paquebot de luxe pour avoir un minimum de confort. Le pire n'est pas seulement d'être logé dans la cale mais plutôt de *rester* dans la cale car la circulation sur les grands navires est restreinte. A certains moments, les troupes coloniales non-européennes (unités nord-africaines, légion, tirailleurs *sénégalais*) sont mêmes interdites de paraître sur le pont. Les sentiments de frustration se superposent, qui rendent cette parenthèse peu enchantée. Mais est-ce le temps qui abolit les mauvais souvenirs ou le romantisme de retrouver la mémoire de sa jeunesse ? Ou bien est-ce le côté merveilleux de quitter l'Europe pour de nouvelles découvertes, pour l'aventure ? Cette traversée, en dépit des lenteurs et des avanies reste une bon voire un formidable souvenir pour beaucoup de vétérans. Les expressions reviennent dès le départ de la question écrite ou orale, ou même sans que j'aie à la poser. Un « grand souvenir » pour Jules Belgodère<sup>2121</sup> et Pierre Miot<sup>2122</sup>, « excellent souvenir malgré l'inconfort<sup>2123</sup> » pour Guy Ménage, un « très bon souvenir<sup>2124</sup> » pour Jean-Pierre Chieulet et William Schilardi<sup>2125</sup>. C'est vraiment le côté aventureux qui laisse le souvenir positif : « J'en garde une impression très positive, je ne partais pas faire la guerre mais à la découverte d'un nouveau monde<sup>2126</sup> », écrit Jacques

---

<sup>2118</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2119</sup> Question n° 16 : Ce voyage vous a-t-il laissé de grands souvenirs par rapport aux conditions du voyage ?

<sup>2120</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 27 octobre 2017. L'ami en question est Jean Lomer. Deux vétérans ont gardé leur ticket d'entrée dans le navire et me l'ont montré.

<sup>2121</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>2122</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Miot, reçu le 30 novembre 2017.

<sup>2123</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>2124</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>2125</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2126</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

Bouthier. Ce sentiment est d'autant plus confirmé quand le jeune engagé de 1945 ou 1954 n'a pas lui-même voyagé en dehors de son habitat natal : « C'était un voyage impressionnant pour un jeune jamais sorti de son village. De la beauté partout<sup>2127</sup>. » Robert Schuermans laisse un commentaire similaire, considérant que c'était « un voyage formidable si l'on considère que pendant quatre ans d'occupation, les voyages étaient très limités<sup>2128</sup>. » Jacques Peyrat « allait avec enthousiasme vers l'inconnu<sup>2129</sup>. » Moins laudateurs mais pourtant positifs sont les témoignages qui évoquent une bonne ambiance comme Guy Delplace (« Ce voyage fut une croisière agréable. J'avais l'impression de partir en vacances<sup>2130</sup> »), Pierre Dissard (« Un voyage agréable<sup>2131</sup> »), Joseph Koeberlé (« que de bons souvenirs<sup>2132</sup> »).

D'autres sont beaucoup moins enthousiastes dans leurs commentaires, se rappelant surtout l'inconfort ou/et l'ennui de plusieurs semaines de voyage. Henri Darré se rappelle peu de détails et assure que justement, « ce voyage ne m'a pas laissé de souvenirs car il n'avait rien à voir avec une croisière touristique<sup>2133</sup>. Les vétérans déplorent l'entassement (« Peu de souvenirs du voyage en lui-même. Trop de monde sur les ponts du *Pasteur* pour pouvoir lier connaissance<sup>2134</sup> », souligne André Grelat). Les voyages les plus longs sont pour d'autres de véritables « tueries », chargées d'ennui. Francis Oustry a passé un mois sur le *SS Cap Tourane*, paquebot des *Chargeurs Réunis* en fin de vie, en 1951, « trente jours de traversée dans des conditions déplorables. Les plus mauvais souvenirs de mon séjour en Indochine sont certainement mes traversées sur ces maudits bateaux<sup>2135</sup>. » Claude Jubault effectue plus de cinq semaines (« Ces quarante jours de traversée ne m'ont laissé que de mauvais souvenirs<sup>2136</sup> ») en allers-retours cumulés, mais ce n'est pas mieux. Marcel Compe débarque à Saïgon un mois après son départ d'Alger : « De cette période en mer, je ne garde pas le meilleur souvenir...cet univers pourtant majestueux, magnifique et imprévisible que j'aime, m'apparaît ennuyeux voir hostile<sup>2137</sup> » écrit-il. « C'est trop long ...24 jours<sup>2138</sup> ! », est le seul commentaire d'André Jamain. La longueur désespérante du trajet n'est pas seulement due à la lenteur du navire. Tous les engagés des FFEO ne sont pas ardents au départ. Pour Maurice Mandavit, « l'ambiance est lourde<sup>2139</sup> » et il ne parle pas seulement de la chaleur. Franco Urbini reconnaît lui aussi qu'à bord, « l'enthousiasme ne règne pas<sup>2140</sup> » et cela se situe en décembre 1945 ! Terminons en rappelant qu'une petite partie

---

<sup>2127</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>2128</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>2129</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>2130</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2131</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>2132</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>2133</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>2134</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2135</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2136</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>2137</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'impossible oubli*, op. cit., p. 39.

<sup>2138</sup> Extrait du questionnaire adressé par André Jamain le 31 mai 2017.

<sup>2139</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.

<sup>2140</sup> *Ibid.*

des témoins ne s'en souvient pas parce que cela remonte à plus de 70 ans pour les plus anciens ! D'autres traversées sont venues s'ajouter à celle du séjour en Indochine, portant la confusion sur certains souvenirs. François-Xavier Heym est retourné en Indochine en tant que civil et a fait plusieurs aller-retours. Honnête, il ne garde donc plus de souvenir de son premier voyage : « Je suis repassé plusieurs fois par le canal de Suez (en 1952, 1954 et 1955), mes souvenirs sont flous<sup>2141</sup> ! » L'entassement des militaires des FFEO dans les navires demeure le point noir de leur mémoire. Ils s'y adaptent parce qu'ils sont jeunes et qu'ils comprennent les nécessités du moment. Mais certains remarquent que cela reflète une hiérarchie sociale et même ethnique très prononcée.

### 2.3.2.2 L'entassement sur le navire pour l'Indochine : une mille-feuille, qui reflète les hiérarchies sociales et coloniales de l'époque

« C'est long, plus de vingt jours dans les cales surchauffées, et puantes. » (Max Poiroux)

La plupart du temps, les témoins parlent d'un entassement, que le navire puisse emporter 400 ou 4000 militaires. Pour des soucis de rentabilité, d'efficacité, les transports maritimes regroupent les unités et les *isolés* souvent au-delà de leur capacité normale et font plusieurs embarquements ; par exemple à Marseille puis à Oran et parfois à Bizerte, prenant les unités et les détachements au passage. Ensuite, ils les superposent, au sens propre du terme. Michel Bodin, dans son étude du *Pasteur*, souligne l'organisation militaire du paquebot, tout en expliquant que les autorités ne s'embarrassent pas des règlements en vigueur ni d'un sens aigu de l'équité comme de l'hygiène.

Les renforts doivent arriver au plus vite en Indochine et la France ne peut offrir à ses troupes un voyage d'agrément : « Pour faire face aux besoins du corps expéditionnaire, elles n'hésitaient donc pas à dépasser les capacités du grand paquebot et donc à outrepasser les normes officielles<sup>2142</sup>. » Comme dans les paquebots de croisière de cette époque, où la 1<sup>ère</sup> classe occupe les superstructures et les classes les plus pauvres restent en dessous du niveau de flottaison, les militaires du rang de toutes unités occupent la cale. Les troupes coloniales s'entassent tout au fond du fond du navire dans des conditions d'hygiène dont on pense qu'ils les supporteront au vu de leur habitude de la misère. Ils sont parqués entre eux. Je n'ai jamais lu ni entendu de témoignages évoquant la promiscuité, dans une même cale, entre troupes *européennes* et troupes *issues des colonies*, la base de la répartition restant la répartition par unité. Il n'existe pas de tels regroupements dans une même cale. L'armée française sépare les ethnies ou nations en unités regroupées par territoires, qu'il ne faut pas mélanger sous peines de bagarres qui peuvent, parfois, être mortelles. Dans la cale mais sur un niveau moins inférieur (le niveau D ou E selon les navires), on trouve la troupe *européenne*, la légion, laquelle est d'ailleurs interdite de sortie lorsque le navire passe dans le canal de Suez sous peine d'assister à des désertions de *légionnaires sauteurs*. Les militaires du rang et 1<sup>ères</sup> classes

<sup>2141</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>2142</sup> Michel Bodin, *Le Pasteur. Guerre Mondiales et conflits contemporains*, op. cit.



sont accompagnés de sous-officiers jusqu'au grade de caporal-chef, parfois de sergents faute de place en cabines et rarement de sergents-chefs. Il existe plusieurs niveaux de cale ou du moins, de *ponts inférieurs*. Les sous-officiers sont groupés en cabines de quatre à douze, parfois plus selon les moyens du navire concerné. On entre ici dans les ponts intermédiaires, rarement le ou les ponts supérieurs. Les officiers occupent les ponts supérieurs dans des cabines plus ou moins grandes selon leur grade. Chaque catégorie hiérarchique, militaires du rang, sous-officiers et officiers, a son réfectoire ou son mess, son bar, ses lieux de repos (cabines ou cales), ses toilettes sur des ponts séparés. Aucune de ces catégories ne doit se mélanger. La nourriture est correcte ou délicieuse pour les officiers, bien plus terne pour les autres. Les hommes ragent régulièrement en voyant, sur les ponts supérieurs ou en salle à manger, les officiers s'amuser avec les PFAT ou de belles civiles, en s'imaginant bien davantage.

Cette répartition par grades ne donne toutefois pas lieu à récrimination. On reste dans la normalité d'une hiérarchie militaire, ce que souligne André Laperle :

« Il y avait une barrière très marquée entre les grades. La nourriture était celle des hommes du rang, ce qu'on était...on était des hommes de troupe. On n'avait pas accès au bar des officiers. On n'avait pas accès au bar des sous-officiers ; on avait une espèce de cantine où on pouvait acheter des choses pour ceux qui avaient gardé de l'argent de leur paye, mais c'était très net, la séparation entre grades. Et puis on ne cherchait pas à se mélanger ; il y avait une distance qui s'était créée au départ et qu'on respectait ; c'était la règle et il n'y avait pas de discussion<sup>2143</sup>. »

Mais d'autres ne sont pas de cet avis. Alexis Arette découvre un monde inconnu, loin de ses Pyrénées natales, fait de mauvaises surprises, d'ennui, voire pire :

« Nous avons un sentiment de frustration, car la troupe n'avait accès qu'au pont inférieur, le pont supérieur étant réservé aux officiers en jolie tenue, et à quelques passagères élégantes [...]. Le plus pénible, c'est que la troupe ne pouvait se doucher qu'à l'eau de mer, ce qui nous laissait constamment poisseux. Nous n'eûmes aucune activité organisée, aucune conférence, aucun divertissement, aucun contact avec l'équipage. Les cales où nous dormions sur lits superposés étaient puantes<sup>2144</sup>. »

Cela donne donc une hiérarchie sociale sur les paquebots pour les « isolés » ou ceux qui sont en détachement, une hiérarchie militaire dans les autres cas, dues à la fois au hasard des capacités du navire et à une ségrégation socio-spatiale bien règlementée. Par voie de conséquence existent des souvenirs de traversée très hétéroclites allant du mauvais souvenir (ou de l'absence de souvenir) à celui d'une merveilleuse *croisière*. Ces différences jouent sur les navires militaires comme sur les paquebots de luxe. Pierre Latanne observe cette micro-société confinée en milieu maritime :

« Je constaterai sur le bateau que la sacro-sainte des trois classes que l'on retrouvait partout en France était respectée. Elle existait déjà dans les trains et dans l'armée (officiers, sous-officiers et troupe). Sur le *Jamaïque*, il y avait aussi trois niveaux : le pont supérieur était réservé aux hauts-fonctionnaires, officiers, diplomates, magistrats, administrateurs, patrons ou encore voyageurs fortunés qui voyageaient pour le plaisir vers l'Inde ou Angkor. C'était l'élite. En 2<sup>ème</sup> classe sur le pont inférieur, on trouvait les petits fonctionnaires, les employés, les jeunes recrues de sociétés, des assistants de plantations, des sous-officiers et quelques étudiants indochinois de familles fortunées de retour de France où ils effectuaient leurs études. Enfin, dans les profondeurs de la 3<sup>ème</sup> classe et

---

<sup>2143</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>2144</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

les cales, la piétaille, la troupe de base et quelques aventuriers apatrides ou des orientaux chinois, indiens ou malais peu fortunés<sup>2145</sup>. »

On remarque au passage que les étudiants indochinois même riches n'ont pas droit au pont supérieur, ce qui confirme l'injustice ethnique du système colonial. Le problème est que ces inégalités, logiques dans un domaine militaire, se retrouvent dans les accès sélectifs aux différents ponts. Si la troupe accepte de ne pas se retrouver au même niveau que les civils et les officiers, la réglementation de la circulation sur les ponts et parfois l'interdiction de les atteindre et de se promener très mal vécue. Cela donne des militaires du rang qui tournent en rond, ruminent leur inconfort ; sans parler des troupes coloniales qui ne montent pas du tout à l'air libre, mais cela ne semble pas déranger grand monde. Les unités européennes ne sont pas mieux loties. Ainsi en 1945 pour les premiers renforts, Jacques Allaire ne voit pas du tout la mer. Que l'on n'aille pas lui parler de *croisière*. A chaque séjour, il monte en grade et donc *en ponts* :

« Un jour (le 12 octobre 1945), on embarque à Marseille sur l'*Orontes* qui était assez particulier. Tous les soldats étaient logés dans les cales. Moi j'étais soldat, pas officier, je n'ai pas vu la mer de Marseille à Saigon sur ce voyage ! On avait le droit de monter de temps en temps, mais on n'avait pas le droit d'aller en première. On avait des hamacs qu'on accrochait au plafond. Dans la journée, on vivait dans la cale, on couchait dans la cale et on mangeait dans la cale ! De temps en temps, certains d'entre nous trichaient et prenaient l'escalier pour aller voir la mer<sup>2146</sup>. »

Les officiers n'ont pas ce genre de problèmes. Ils peuvent voir la mer du pont supérieur et disposent d'une cabine en général confortable mais rarement individuelle. « C'est une vraie croisière sur le *Pasteur*. Les officiers étaient favorisés, on était en 1<sup>ère</sup> classe, un bon restaurant, un ou deux par cabines je ne sais plus<sup>2147</sup>. » Il faut bien allouer quelques privilèges au grade. Aucun officier ne saurait se retrouver dans la cale avec ses hommes. Les cabines sont collectives, les officiers sont parfois serrés, mais rien de commun avec le fond du navire ; de toute manière, cette génération ne se plaint pas pour si peu. Les cabines individuelles sont réservées aux officiers supérieurs, le ou les chefs de corps ayant droit à une cabine plus vaste, avec ou sans leur adjoint, et à quelques invités. Sur les paquebots de luxe, les officiers, même les sous-lieutenants ont droit sur le pont supérieur, à des cabines de deux ou trois places qui les met au-dessus des civils de 2<sup>ème</sup> classe ou classe économique, logés en-dessous et en dortoirs. Sur la plupart des autres navires qui ont oublié le luxe, être officier donne un privilège qui n'apporte pas forcément de confort. Dans le souvenir de Jean Brugié, seul le commandant du bataillon a droit à une cabine confortable. Les officiers subalternes se partagent des cabines parfois très rudimentaires et étroites à quatre couchettes « construites sur le pont », deux fois deux couchettes superposées avec un hublot, un lavabo sans toilettes, ce qui n'évoque pas vraiment un traitement de croisière<sup>2148</sup>. Cette description des « paquets d'eau » ou de « paquets de mer » frappant les hublots se retrouve dans plusieurs témoignages pour

---

<sup>2145</sup> Souvenirs de Pierre Latanne ; texte reçu le 8 septembre 2018.

<sup>2146</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 13 mars 2017.

<sup>2147</sup> Entretien de l'auteur avec Louis – Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>2148</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *Officier et communiste dans les guerres coloniales*, op. cit., p 124.

des officiers ou des sous-officiers qui, sur le pont ou un niveau inférieur, s'agacent vite des mouvements de la mer, lancinants et violents qui, de plus, ne permettent pas d'aérer l'espace clos<sup>2149</sup>. Pierre Desroche découvre la grande cabine collective qui loge 18 officiers, certains vieux navires ayant peu de cabines. On entasse aussi les officiers, mais à un pont supérieur. Si l'entassement est sélectif, les officiers ont accès à des lieux protégés comme la bibliothèque, le bar, le restaurant :

« Le *Joffre* était un bateau français mais qui avait été changé en *trooper*. On est partis de Marseille et on est allé à Oran où on a pris un bataillon de légion et un bataillon de Marocains. Donc le bateau était surchargé. Nous étions 200 - 250 officiers sans affectation. Nous on était à 18 dans une cabine. Mais les hommes étaient dans les cales de 400, sur trois étages. Quand la mer n'était pas bonne, c'était affreux<sup>2150</sup>. »

Partir sur un même navire peut donc donner des témoignages très variés selon le grade ; sans parler de l'affectation en Indochine, de l'unité combattante ou pas, les traversées sont des moments de vécu éclatés. Ainsi le paquebot *Athos II* est-il le sujet de témoignages très différents à quelques temps d'intervalle. Guy Gantheret était parti en 1947 sur le grand paquebot *Ile de France*, un grand souvenir. Il déchanté lors de son deuxième séjour, en partant sur un *Athos II* bien plus rudimentaire : « Quant à l'*Athos II*, rien de particulier si ce n'est que, faute de places, les sous-officiers étaient logés dans les cales avec la troupe<sup>2151</sup>. » Très différent est le témoignage du lieutenant d'artillerie André Roux. Il est vrai que lui est officier et a droit aux privilèges dus à son grade : « En juillet 1951, nous embarquons sur le bateau séparément. Je suis le seul des quatre (de ses amis, NDA) sur l'*Athos II*, paquebot des *Messageries maritimes*. Les lieutenants y sont à six par cabine de première classe. Ce n'est pas triste : repas de qualité, bar, bibliothèque, tables de bridge, chaises longues. [...]. Trois semaines de rêve avant Saïgon<sup>2152</sup>. » Pourtant, la même année sur le même navire, Jacques Thomas juge le navire trop vieux. Les lieutenants logent dans des cabines de deux à quatre officiers, la troupe restant dans la cale ; la toilette se fait avec des douches d'eau salée mais avec « un savon adapté<sup>2153</sup>. » Tout est dans le détail.

Les sous-officiers à partir de sergent-chef sont entassés au pont inférieur, mais la plupart du temps, dans des cabines collectives, entre eux. Les situations sont très diverses, toutefois. Même s'ils ont ressenti un certain inconfort, leur commentaire est aujourd'hui atténué, connaissant le sort de ceux des leurs qui sont dans la cale ! Ce qui ne signifie pas que leurs conditions de logement soient confortables. Sur le *Pasteur*, Michel Bodin décrit des conditions peu enviables : « Les sous-officiers n'avaient pas de meilleures conditions ; ils étaient souvent regroupés dans des dortoirs pour 30. [...]. Ils avaient droit à des couchettes superposées, alors que la troupe dormait sur des paillasses ou dans des hamacs<sup>2154</sup>. » Les remarques sur cet entassement hiérarchisé sont nombreuses. Elles déplorent que

---

<sup>2149</sup> Roger Verbeke, *Indochine, op. cit.*, p. 11.

<sup>2150</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>2151</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2152</sup> En ligne : [https://artillerie.asso.fr/basart/article.php3?id\\_article=1536](https://artillerie.asso.fr/basart/article.php3?id_article=1536) (Consulté la dernière fois le 22 mai 2022).

<sup>2153</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2154</sup> Michel Bodin, *Le Pasteur, Guerre Mondiales et conflits contemporains, op. cit.*

la troupe soit mal logée dans des conditions d'insalubrité parfois indignes, alors que les sous-officiers sont dans des cabines : « Nous les sous-officiers, on avait une cabine à quatre sur le pont. La troupe était à fond de cale, c'était affreux ; en Mer Rouge avec la chaleur et ensuite la tempête, ça ne devait pas être triste<sup>2155</sup> ! » René Laroche va même jusqu'à dire, qu'en comparaison de leurs hommes, son impression est de « partir en vacances<sup>2156</sup>. » Dès lors, être dans une cabine de six, par rapport au fond de cale est un luxe : « On était à l'étroit dans une cabine de six dans quelques mètres carrés, mais avec un luxe formidable, une salle de bains ! Ceux de l'arme blindée étaient dans les cales, depuis Marseille. On était tous jeunes, on avait sympathisé et on leur prêtait la douche de notre cabine. Cela faisait des histoires avec l'équipage<sup>2157</sup>. » D'autres se retrouvent dans d'immenses dortoirs. Paul Gardon n'est pas heureux de partager son dortoir avec autant de collègues, « 52 sous-officiers de maréchal-des-logis-chef à adjudants dans une pièce immense<sup>2158</sup>. »

Enfin, la cale est réservée aux hommes de troupes, petits gradés voire sous-officiers subalternes ; une fournaise. Reprenons Michel Bodin :

« En théorie, six ponts étaient attribués aux militaires en fonction de leur grade ; ainsi les hommes de troupe et les sous-officiers se répartissaient les compartiments des ponts A, C, D, E et F. Ceux-ci dormaient dans d'immenses cales qui servaient aussi de réfectoires, une fois les hamacs pliés ou les matelas déplacés. Certains cantonnements pouvaient recevoir 250 hommes comme le compartiment E9, d'autres avaient été conçus pour 120 embarqués comme la cale A9<sup>2159</sup>. »

Les soldats du rang ont droit à l'inconfort. C'est la règle. Arriver dans une cale de plus de 100 places et découvrir que l'on dormira trois ou quatre semaines sur un hamac provoque un étonnement qui se transforme en calvaire sauf à arriver dans les premiers et choisir sa place. André Geraud se rappelle parfaitement son compartiment, le D8 :

« On était là avec notre paquetage, on allait embarquer...il y avait 5000 personnes donc ça a duré un moment. Les cantines qui étaient métalliques étaient déjà parties, on ne voyageait pas avec, on les a retrouvées en Indochine...avec écrit en gros notre matricule. On avait juste notre sac marin et un petit baise-en-ville, on embarquait et là on nous donnait un ticket, [...]. On descendait, D8 bâbord c'est à droite, on voyait les compartiments, c'était dans les cales ; on rentre, c'est grand, il y a des tables, des bancs scellés, on se dit que ce sera bien, des hamacs enroulés, des matelas empilés. Et puis je regarde sur le mur, 128 personnes ! Il y avait une dizaine de matelas, le reste c'étaient des hamacs. [...]. J'ai laissé le hamac, j'ai pris un matelas et bien m'en a pris parce que je l'ai mis entre les rangées, entre bancs et sièges, c'était perpendiculaire aux flancs du bateau. Juste au-dessus, il y avait les bouches d'aération. Dans le canal de Suez, la nuit, j'étais bien aéré<sup>2160</sup> ! »

Cela dépend des navires. La cale du paquebot britannique *Andes* où loge Robert Drouilles est probablement moins inconfortable que d'autres : « On est dans des cabines de 50 personnes, sur des hamacs. Ça n'est pas très rigolo surtout que les hamacs étaient à touche-touche ! On mangeait bien, on repassait autant de fois qu'on voulait d'autant qu'on ne connaissait pas du tout le système de cafétéria<sup>2161</sup> ! »

---

<sup>2155</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé au musée des parachutistes de Pau, le 19 avril 2018.

<sup>2156</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>2157</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Saint - Saturnin – les Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>2158</sup> Extrait du questionnaire de Paul Gardon, reçu le 19 avril 2017.

<sup>2159</sup> Michel Bodin, *Le Pasteur*, *op. cit.*

<sup>2160</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>2161</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

Au moins un point positif. Mais difficile pour Max Poiroux de trouver l'*Orontes* confortable : « A bord de l'*Orontes*, c'est long, plus de vingt jours dans les cales surchauffées et puantes. Nous devions tendre nos hamacs au-dessus des tables servant aux repas, dans notre espace de vie. [...] Personnellement, j'étais gêné par les WC collectifs<sup>2162</sup>. » Les jeunes s'adaptent. Peu ont vécu dans le luxe pendant la guerre, alors, va pour la cale. Beaucoup de témoins ont évoqué les ponts D et E. La plupart restent dans la même tonalité : « Quand je suis parti, j'étais au dernier pont, le pont E, tout en bas. On n'avait pas de hublot, rien, et on était tous là-dedans, entassés, nous dormions sur des hamacs. L'avantage, c'est que, quand on est jeune, on se démerde toujours<sup>2163</sup>. » Henry Clémens, en mars 1946, est embarqué sur un cargo hollandais, le *Kota Inten* (ou *Kotainten*), qui n'a rien de confortable. Mais les années d'occupation et sa jeunesse suffisent à tout rendre acceptable :

« Une longue traversée laisse évidemment bien des souvenirs, Sans être réellement confortables, les conditions à bord furent loin d'être désagréables, La nourriture était suffisante bien que répétitive (sardines à l'huile- bœuf en conserve- lentilles à midi ; Sardines à l'huile- mélange de bœuf en conserve et de lentilles le soir). J'étais logé dans la cale de proue transformée en dortoir avec trois étages de couchettes superposées<sup>2164</sup>. »

Faute de place, c'est l'entassement, et les sous-officiers sont logés avec leurs hommes. Pierre Piron en a fait les frais sur le *Cap Tourane* : « Nous étions une centaine de militaires de toutes armes (dont une dizaine de l'armée de l'air), logés à fonds de cale, sur des châlits. Aucun confort. J'étais déjà sergent mais nous étions dans les mêmes conditions. Repas à la gamelle, servi à un guichet de la cambuse, et en s'installant pour manger sur le pont, assis sur un rouleau de cordage, sur un mât etc...<sup>2165</sup>. » Le roulis est particulièrement horrible lorsque l'on est dans la cale. On imagine l'effet sur des militaires qui n'ont jamais pris le bateau. Sur l'ancien *Liberty Oyonnax*, il ne fait pas bon être malade : « Les tirailleurs étaient bien plus malades que nous. Ils n'avaient pas non plus la même cuisine mais ils ne supportaient pas le bateau. Ils étaient constamment dehors, ils dégueulaient dans les escaliers en essayant de sortir »<sup>2166</sup>. Idem pour Henri Mazoyer : « On était dans la cale avec des hamacs de partout mais on pouvait aller sur le pont. Le bateau tanguait, j'ai été souvent malade ! Des jeunes dans un coin jouaient au poker, je les regardais faire. On est restés comme ça pas loin d'un mois, 26-27 jours<sup>2167</sup> ! »

Les unités européennes, nord-africaines et la légion sont dans les mêmes conditions d'entassements. Les Africains également, mais en ce qui les concerne, ces *Sénégalais*<sup>2168</sup> sont l'objet de témoignages divergents : soit pour déplorer le même manque d'hygiène et la promiscuité des troupes, soit pour dénoncer un traitement particulier : ne pas sortir de la cale.

Dans tous les témoignages reçus, les Africains sont systématiquement relégués au fin fond de la cale ; parfois ils peuvent sortir, parfois non. Cela dépend des navires et des époques. Et si la

---

<sup>2162</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2163</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>2164</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2165</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>2166</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

<sup>2167</sup> Entretien de l'auteur avec Henri Mazoyer, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 19 mai 2017.

<sup>2168</sup> Nom que l'on attribuait à tous les tirailleurs d'Afrique subsaharienne.

hiérarchie militaire est respectée pour la traversée, le statut colonial l'est tout autant. Ce sont les *Sénégalais* qui ont le privilège de dormir à fond de cale, aux ponts E ou F, dans une sorte de 4<sup>ème</sup> classe. « Les voyages s'effectuaient sous le signe de la ségrégation ; on ne mélangeait pas les troupes d'origines différentes » assure Michel Bodin à propos du *Pasteur*<sup>2169</sup>. Ont-ils droit à un traitement différent des autres unités ? Dans certains cas, ils ne doivent pas se montrer du tout. Sur le paquebot *Jamaïque*, Pierre Latanne les découvre, au sens premier du terme, lorsqu'il prend le tour de permanence institué par le commandant du navire :

« C'est dans les cales sombres et nauséabondes du navire, pratiquement une 4<sup>ème</sup> classe dont j'ignorais l'existence, que je découvris quelques jours après le départ, la présence d'un contingent de tirailleurs sénégalais. Ces hommes, plus de cent, avaient été discrètement embarqués la veille du départ à l'insu des passagers civils – et payants – qui auraient pu ne pas accepter une telle promiscuité<sup>2170</sup>. »

Leurs conditions de logement sont telles qu'il en reste marqué :

« La première fois lorsque je visitai leurs installations, ce fut l'horreur. Une chaleur et une odeur insoutenables, une infection. Une atroce puanteur d'excréments et de vomissures assortie de relents de moisi. S'y ajoutait la fameuse odeur du soldat que j'avais découvertes dans les casernes paloises, faite de sueur, de linge sale et de crasse. Pas le moindre hublot sur l'extérieur dans cette immense cale puante où les hommes croupissaient à même le sol pour la plupart étendus sur d'ignobles paillasses, à moitié nus, ruisselants de sueur. Les plus gâtés étaient vautrés dans des hamacs crasseux disposés le long des flancs du bateau qui permettait des points d'accrochage. Quelques-uns accroupis devisaient entre eux, d'autres assis par terre, le dos appuyé aux parois du navire somnolaient<sup>2171</sup>. »

Il en conclut que l'on cache « dans les bas-fonds du navire ces soldats africains noirs comme l'ébène comme une maladie honteuse ». Seule, la nourriture paraît acceptable. Mais l'un d'eux meurt dans le canal de Suez, après Port Saïd, une semaine après le départ. « C'est un moment de grande émotion dont je garde un pénible et pesant souvenir ». Il faut donc procéder à la tradition, comme d'habitude en pareil cas, le mettre dans un linceul sous un drapeau tricolore et le glisser en mer. La cérémonie en grande tenue a lieu à deux heures du matin avec des chants, des danses et des discours. Il faut stopper le navire, effectuer au clairon une sonnerie aux morts et tirer une salve en son honneur. Bien entendu, tout le bateau découvre le lendemain l'*incident* et la présence des tirailleurs à bord<sup>2172</sup>. Paul Burgau, en mai 1953, part sur le *Skaugum*. Il est assez choqué de constater que 70 à 80 tirailleurs sénégalais croupissent dans la cale sans pouvoir sortir (« Ils n'ont pas vu le jour pendant 24 jours<sup>2173</sup> »). Alfred Lebreton, dans ses souvenirs, note juste que le voyage est « confortable, du moins pour les passagers de la classe "touriste" » dont il fait partie en tant qu'officier. « Mais il n'en est sans doute pas de même pour le détachement de 450 sénégalais montés à bord et logés dans les cales,

---

<sup>2169</sup> Michel Bodin, *Le Pasteur Un rouage essentiel des transports de troupes dans la guerre d'Indochine (1945-1956)*, *op. cit.*

<sup>2170</sup> Extrait des souvenirs rédigés par Pierre Latanne pour sa famille, reçus le 8 septembre 2018.

<sup>2171</sup> *Ibid.*

<sup>2172</sup> *Ibid.*

<sup>2173</sup> Extrait du questionnaire de Paul Burgau, reçu le 4 mai 2017.

certes équipées, mais sans lumières du jour<sup>2174</sup>. » Comme Pierre Latanne, il assiste à l'inhumation en mer d'un tirailleur, décédé en mer devant Colombo<sup>2175</sup>.

Leurs conditions de vie ne sont pas toujours évoquées sous un jour aussi sombre. En mai 1950, Charles-Henry de Pirey signale le mélange militaire et ethnique sur le *Pasteur*, qui regarde les civils d'Ismaïlia avec envie, spectacle qui ne remonte pas le moral des engagés : « Tous, nous nous accrochons au bastingage. Les Noirs d'Afrique, les Arabes, les Créoles des îles, les Français de l'Hexagone, soldats et officiers pêle-mêle, regardent avec envie de jolies femmes et de beaux hommes bronzés nager en riant dans le sillage du paquebot<sup>2176</sup>. » Aucun témoignage n'évoque une quelconque descente des Africains, des Nord-Africains lors des escales, ni les légionnaires. Seuls les métropolitains, cadres et soldats ont ce privilège. De toute manière, les témoignages qui évoquent les *Sénégalais* sont rares. Les quelques anecdotes vécues ne les mettent pas en valeur. On plaisante sur leur *naïveté*, leur absence de raison, leur manque de discipline à certains moments comme l'on dénonce, en Indochine et dans d'autres conflits, leur manque de fiabilité. Jeune sergent des troupes coloniales, Pierre Cesca est agacé par « ces imbéciles d'Africains...très indisciplinés », d'autant plus qu'il est sous-officier de jour (de service) dès le départ. La pagaille du repas de midi, leur mécontentement et surtout la description de « piètres soldats » faite par des camarades avant le départ y est aussi pour quelque chose<sup>2177</sup>. Tous ces militaires relégués en cales, Européens ou non, ne vivent pas dans une prison. L'époque n'est pas celle d'un confort absolu et les récriminations sont rares. Certains parviennent même à trouver des combines pour faire une traversée plus acceptable.

### 2.3.2.3 Les combines et la « débrouille » pour une meilleure traversée

« On était toute une bande de copains, on avait à boire à volonté et on était avec des AFAT très sympathiques. On a fait un très beau voyage ! » (Gabriel Mièvre)

Que ce soit pour dormir dans un lieu plus agréable, éviter les corvées ou avoir quelques privilèges, la traversée demande de la débrouillardise et un sens aigu de l'opportunisme.

Pour tous les soldats qui ont le droit de monter ou pour lesquels l'accès au pont n'est pas interdit, la seule solution pour éviter la puanteur d'une cale insalubre est de le rejoindre le soir et d'y dormir jusqu'au petit matin. C'est une solution très valable qui est prise par beaucoup de militaires, surtout à partir du canal de Suez où débutent les grandes chaleurs, jusqu'au terme du voyage. Mais tout le monde ne peut dormir sur le pont supérieur, surtout sur les navires contenant plusieurs milliers d'embarqués. Il faut donc se cacher. Marc Bontemps prend cette initiative dès les premières nuits en Méditerranée : « J'avais une couchette en bas, mais je n'y ai jamais dormi. Ça secouait un peu. Ma couchette était juste à l'étrave et puis, il faisait une chaleur en bas, à fond de cale ! J'ai

---

<sup>2174</sup> Alfred Lebreton, *Par soif d'idéal...et goût de l'aventure*, op. cit., p 16-17.

<sup>2175</sup> *Idem*, p 24.

<sup>2176</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p 35.

<sup>2177</sup> Pierre Cesca, *Journal de marche Indochine 1953-1955*, Pierre Cesca, 1993 ; p 15.

toujours dormi sur le pont, dans un canot de sauvetage<sup>2178</sup>. » D'autres attendent de ne plus supporter la cale pour aller sur le pont. Ils tiennent assez longtemps. Mais quand les militaires des FFEO arrivent dans l'océan Indien, il ne reste plus grand monde dans la cale la nuit : « J'étais à la cale E7 tribord, nous avions des hamacs qu'on accrochait le soir pour dormir et qu'on décrochait le matin car ce lieu servait aussi de réfectoire. Mais en arrivant dans l'océan Indien, peu d'entre nous restaient dans la cale car il faisait trop chaud et nous montions sur le pont pour y dormir<sup>2179</sup>. » Avant de dormir, les jeunes engagés passent du temps à se délecter du soleil couchant ou du spectacle des étoiles. Guy Delplace, en jeune marin, est tout simplement émerveillé de son voyage et des nuits sur le pont, qui le rendent lyrique : « Pour ma part, l'envie irrépressible de liberté et l'insouciance de ma jeunesse me laissent serein et confiant en l'avenir. Le soir lorsque le chaud des tropiques rend le corps moite je monte sur le pont pour avoir la chance de contempler quelques marsouins jouant les éclaireurs. Je dors à la belle étoile sur un hamac qui sent bon le large et au son des vagues qui claquent sur le ventre du navire<sup>2180</sup>. » Il suffit juste d'éviter le nettoyage du pont par les marins du bord, au petit matin. Le faisaient-ils parce qu'ils étaient obligés ou mettaient-ils un peu de malice voire de l'hostilité envers des militaires allant se battre en Indochine ? Difficile de démêler les impressions :

« En Mer Rouge où il faisait très chaud, on dormait sur le pont parce qu'on était en cale (j'étais dans la cale E8, on était en-dessous, trois étages en dessous comme dirait l'autre), et on ne pouvait pas y dormir car il faisait trop chaud, donc on dormait sur le pont et ces braves syndicalistes qui étaient le personnel du Pasteur nous réveillaient le matin à coups de lances d'eau car il fallait qu'ils nettoient le pont. Alors même si on était encore un peu groggy on qu'on n'avait pas dormi, allez, roulez<sup>2181</sup> ! »

Pour une partie des témoins, les marins le faisaient exprès. Cela ne fait aucun doute pour André Laperle, en 1949. Chacun garde son interprétation du geste qui est signalé de 1945 à 1954. Sur l'*Orontes*, Max Poiroux raconte le même genre de récit. On est en novembre 1945 : « Nombre d'entre nous montaient sur le pont pour dormir. Nous étions délogés à cinq heures le matin par les puissantes lances d'arrosage des matelots de pont<sup>2182</sup>. » Plusieurs n'y voient pas une marque d'hostilité. Pierre Cesca note simplement que les marins lavent le pont vers quatre heures du matin « sans s'occuper des dormeurs. La douche à l'eau de mer est gratuite<sup>2183</sup> ! ». Louis Simoni est pourtant dans la marine : « On pouvait monter sur le pont le soir nous étions mieux et au frais, on accrochait le hamac n'importe où, et le matin, à quatre heures, on se faisait arroser par les matelots du *Pasteur* quand ils nettoyaient le pont. C'était leur boulot ! [...]. Ils nous obligeaient à descendre<sup>2184</sup>. »

La débrouille permet d'obtenir des avantages. Parmi les solutions pour améliorer leurs conditions de traversée, certains engagés occupent leur temps en acceptant des tâches qui les font bien voir de l'équipage. Cela les amène à être mieux nourris et à éviter des corvées. Soit leur métier

---

<sup>2178</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>2179</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2180</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2181</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>2182</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2183</sup> Pierre Cesca, Journal d'un sous-officier de bataillon thaï, Indochine 1953-1955, *op. cit.*, p 15.

<sup>2184</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.



dans le civil les conduit à accepter des extras contre des avantages, soit ils se mettent spontanément au service de l'équipage, pour les mêmes conséquences...ou bien il s'agit du hasard des ordres donnés par leurs cadres. Jacques Bouthier hérite d'un nettoyage certes peu passionnant, mais le dédommagement qu'il en retire va enchanter une partie du voyage :

« Le voyage s'est super bien passé pour moi parce qu'il y a un membre de l'équipage qui a demandé des volontaires pour nettoyer et il me donnait un bouthéon de vin en paiement. Moi, je ne buvais pas, j'avais quatre gars avec moi qui ne buvaient pas trop ; on avait tous 18 ans. Et on revendait le vin aux sous-officiers qui n'avaient droit qu'à une bière par jour et un quart de vin sur le bateau. On est arrivé à Singapour et on a partagé l'argent. On est resté une journée à Singapour, on a débarqué avec un peu d'argent et on a fait la bringue ; on a commencé à s'habituer à la vie asiatique<sup>2185</sup>. »

Bernard Prin trouve lui aussi du travail de nuit, ce qui lui permet des moments de liberté tout en évitant les corvées des autres militaires :

« Le voyage en bateau, ça c'était très intéressant. Surtout que je travaillais à la paneterie du bateau. J'avais les loisirs la journée ; je pouvais aller quand je voulais sur les ponts. Notre job était, avec quelques camarades de ranger les pains de mie cuits sur des claies pour qu'ils refroidissent, à raison d'une fournée toutes les heures pendant douze heures. Nous étions gâtés en nourriture par le chef-boulangier. L'autre demi-journée : repos, temps libre. Comme je travaillais la nuit, j'étais parfois tout seul sur un pont du bateau, le matin, soit à l'avant, soit à l'arrière. J'aimais bien. Je voyais la mer, les poissons-volants... C'est un très bon souvenir. Le reste de la troupe avait des exercices, des rassemblements, pendant ce temps-là<sup>2186</sup>. »

Robert Servoz signale avoir travaillé aux cuisines pendant la traversée. Pierre Guillemot a horreur de s'ennuyer. Faire le service lui permet d'éviter la cale et de mieux manger :

« Il y a eu une combine [...] sur le *Cambodge*. Il y avait des légionnaires en bas et nous, les marins, on n'était qu'une cinquantaine. Un copain m'a dit : "Quand ils demanderont du personnel, tu leur dis "oui !" ". A un moment, un gars dit qu'on a besoin de volontaires. On lève la main avec mon copain. On s'est retrouvé...maîtres d'hôtel des maîtres d'hôtel ! Il fallait leur servir à manger. Pour ça, on a eu une cabine avec les civils, avec l'équipage et on a bouffé comme des goinfres. [...]. Un mois de traversée formidable. Je suis pris en photo devant le Stromboli, tout maigre et tout jeune. On ne voyait pas passer le temps. On se levait tôt le matin, avant eux pour préparer les tables, les tasses, le café. Ensuite, on nettoyait ça et on préparait le repas de midi. Entre temps, on avait le droit de se balader sur les ponts "civils", alors que les autres étaient sur la plage avant<sup>2187</sup>. »

William Schilardi est coiffeur de formation. A l'armée comme sur le *SS Campana*, c'est une activité qui permet quelques faveurs : « Pour ma part j'étais coiffeur et je coupais les cheveux régulièrement. J'avais donc un privilège<sup>2188</sup>. » Gabriel Mièvre est, sans conteste, parmi tous les témoins, le roi de la débrouille et de tous les plaisirs conjugués :

« De Sétif on a embarqué à Alger sur le *Maréchal Joffre*, beau paquebot avec des grosses cheminées carrées. On était tout le bataillon plus des tirailleurs, des légionnaires, des AFAT. La traversée, on a bien rigolé. [...]. Nous on avait une cabine, et j'avais planqué des gars aux cuisines. Quand on arrive sur un bateau, la première chose à faire, c'est d'aller se présenter aux cuisines, il y a toujours du boulot, pour cuisiner, servir les tables. Mes gars y ont donc été planqués et moi aussi ! On était toute une bande de copains, on avait à boire à volonté et on était avec des AFAT très sympathiques. On a fait un très beau voyage<sup>2189</sup> ! »

---

<sup>2185</sup> Entretien avec Jacques Bouthier chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2186</sup> Entretien avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.

<sup>2187</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Guillemot dans un café de Poisy, Haute – Savoie, le 19 novembre 2017.

<sup>2188</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2189</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

Certains peuvent donc choisir leur activité. Mais en dehors des militaires privilégiés par le hasard qui les mène dans un paquebot de luxe, pour la grande majorité, les activités sont rares ou répétitives. Les témoignages sont alors très variés, entre un ennui mortel et, pour certains comme les parachutistes, une activité toujours très dense.

#### 2.3.2.4 L'activité à bord : entre surcharge et ennui

« La vie sur le bateau c'était la vie en caserne. Réveil au clairon, lever aux couleurs tous les matins sur le pont. » (André Geraud)

Qu'ils naviguent dix-sept jours sur le *Pasteur* ou quarante-cinq jours en faisant le tour de l'Afrique, les militaires reclus sur un navire étroit et surchargé vivent entre parenthèses et leurs cadres n'ont pas les moyens, pas forcément l'envie non plus, de les occuper. Seul le *Pasteur* est assez volumineux pour avoir une salle de cinéma et permettre quelques dégrassages. Sur les paquebots de croisière où civils et militaires se mélangent relativement, selon leur grade et leur milieu social, l'activité semble plus festive. Les militaires s'ennuient au bout d'un moment, la traversée de l'océan Indien semblant très longue et très lente pendant que certains vétérans des unités parachutistes se souviennent d'avoir continué l'instruction sans relâche.

Pour les moins patients ou pour ceux qui voguent sur des navires lents, la traversée n'est pas une *croisière* ; d'abord par l'ennui qu'elle peut susciter, ensuite pour l'inconfort. Chaque jour est une découverte pour ceux qui n'ont quitté la France, pour ceux qui se nourrissent des paysages et des rencontres. Jean-Jacques Beucler, en juin 1949, met seulement dix-sept jours sur le *Pasteur*, quasiment sans escale : « Nous frôlons des lieux célèbres à divers titres : Aden, Ceylan, Sumatra, Singapour<sup>2190</sup>. » En novembre 1945, Pierre-Alban Thomas met 24 jours entre Marseille et le cap Saint-Jacques<sup>2191</sup>, avec un crochet par Alger pour y charger des fûts de vin que les *marsouins* de la Coloniale ne pourront s'empêcher de goûter. Roger Verbeke met 20 jours sur le *Pasteur* en janvier 1950 avec des escales de quelques heures à Oran, Port-Saïd, Aden et Singapour. Pierre Cesca, 26 jours sur le *Campana*, avec des escales à Port-Saïd, Djibouti et Colombo, Marcel Compe, un mois sur le *SS Jamaïque* avec des escales à Djibouti et Singapour. Aucun témoignage ne signale un tour de l'Afrique avec ses 40 ou 45 jours réglementaires. Mais les plus lents des navires ou ceux qui ont été touchés par des pannes ont égalé ou dépassé largement un mois de traversée, provoquant l'impatience et redoublant l'ennui des passagers. En avril 1951, Jean Brugié met 44 jours sur le *SS Nantes* jusqu'à Saïgon, avec deux escales à Djibouti et Singapour, temps très long pour un navire qui passe par le canal de Suez. Mais c'est un *Liberty Ship* usé. Joseph Koeberlé a droit aux ennuis mécaniques : « J'étais sur un bateau qui s'appelait l'*Auriga*. Nous étions 12 sous-officiers, soixante et

---

<sup>2190</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p 107-108.

<sup>2191</sup> Pierre-Alban Thomas, *De la résistance à la guerre d'Indochine, op. cit.*, p 106.

quelques femmes qui rejoignaient leur mari. Nous avons perdu une hélice en route, on a passé huit jours à Colombo. Résultat : 40 jours de traversée ! C'était un bateau italien, il allait tout doucement<sup>2192</sup>. » Marcel Baarsch a la malchance d'embarquer sur un ancien *Liberty Ship*. Sa traversée est un calvaire sur : « l'*Oyonnax*, un bateau des *Chargeurs réunis*, un ancien *Liberty* américain aménagé par le transporteur, sans doute pour le transport de troupes. Donc vitesse max vers les 12 nœuds. Le trajet Oran Saïgon a duré 30 jours, avec à la clé, une bonne tempête dans le golfe du Bengale<sup>2193</sup>. » Pour un officier comme Pierre Latanne du 14 décembre 1952 au 13 janvier 1953, affecté sur un paquebot de luxe, les trente jours passent plus agréablement.

On peut regarder les militaires embarqués sur des navires plus rapides comme chanceux. Mais cela ne laisse pas de bons souvenirs à tous. En effet, ceux qui mettent dix-sept ou dix-huit jours ne connaissent pas d'escale et le navire ne quitte pas la haute mer ; comme le dit un des témoins concernés, « regarder les vagues, ça lasse vite ». Les militaires se promènent, tournent en rond et attendent l'arrivée ; ils n'en gardent pas pour autant un souvenir radieux : « On pouvait aller partout sur le bateau. Mais le bateau allait vite, il était au large et ça n'a pas été une croisière. On a mis 18 jours pour arriver en Indochine. A part le canal de Suez, c'était la haute mer. Ça ne m'a pas laissé de grands souvenirs<sup>2194</sup>. » Mais on a tellement dit aux combattants une fois arrivés ou aux vétérans plus tard, que le voyage pouvait être interminable qu'ils estiment s'en être bien sortis ; ainsi Guy Ménage : « On est arrivé à Haiphong, au bout de trois semaines de voyage. C'était court finalement ; il y a des gars qui ont mis deux mois pour y aller soit parce qu'ils étaient tombés en panne, soit qu'ils avaient fait le tour de l'Afrique. Nous on était content, on pensait que ça allait durer plus longtemps !<sup>2195</sup>. » François Péchou arrive également à Haiphong ; cela rajoute juste un ou deux jours : « J'ai embarqué à Marseille. Marseille - Haiphong, 21 jours de traversée ; il en mettait 17 ou 19 pour arriver à Saïgon et après, il fallait une bonne nuit ou une journée jusqu'à Haiphong. D'autres, sur des cargos, ont mis plus longtemps<sup>2196</sup>. Le temps de trajet mis à part, les activités sont différentes selon les grades.

Les officiers, mieux logés, sont dans des conditions plus confortables, mangent mieux et n'ont, en général, pas le même sentiment d'ennui, surtout si la traversée est confortable et pleine d'agrément : « C'est une vraie croisière sur le *Pasteur*. Les officiers étaient favorisés, on était en 1<sup>ère</sup> classe, un bon restaurant, un ou deux par cabine, je ne sais plus<sup>2197</sup>. » faut surtout se distraire pour s'éviter de penser ; penser au combat qui va inévitablement arriver, aux responsabilités de mener ses hommes pour la première fois, à la famille que l'on laisse et que l'on ne reverra peut-être plus. Sur les paquebots de croisière, les officiers ont un emploi du temps chargé. Ils prennent leur repas en grand uniforme ou en civil, bénéficient d'un service soigné et fréquentent tous les lieux de la bonne

---

<sup>2192</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé au musée des parachutistes de Pau, le 19 avril 2018.

<sup>2193</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2194</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>2195</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>2196</sup> Entretien de l'auteur avec François Péchou, chez lui, à Annecy, le 15 novembre 2017.

<sup>2197</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

société : fumoir, bibliothèque, salon. Il n'est pas rare qu'ils participent à des soirées dansantes : « L'après-midi on jouait aux cartes, le soir on prenait un pot, et après on dansait avec les femmes qui étaient là " en célibataires ". Ce n'était pas mon cas, mais j'avais un tas de de copains qui draguaient tous azimuts. Nous avons fait un beau voyage<sup>2198</sup> ! » Pierre Latanne trouve tout magnifique sur le *Jamaïque*, après les trois premiers jours d'accoutumance, du moins : « Quant aux menus bi - quotidiens, ce fut Byzance. Du deux fourchettes au moins ! Quantité et qualité. Copieux, sophistiqués et variés, les repas nous changeaient agréablement de ceux de la caserne. C'était, sur le plan matériel, la vie de château. On en redemandait<sup>2199</sup>. » Toutefois, dans les bataillons comme en détachement, y compris sur les paquebots de luxe, il existe aussi les nécessités du service, distribuées par le commandant d'armes et répercutées par les commandants d'unité.

Le commandant du navire et son équipage s'occupent de son fonctionnement et d'arriver en bon état en Indochine. Il ne s'occupe pas pour autant de sa cargaison humaine, aussi disciplinée soit - elle. C'est le rôle de l'encadrement militaire des unités ou des détachements. Comme dans une caserne, la garnison improvisée doit respecter des règles. Tout le monde y passe, à son niveau. *Le Pacha*, commandant du navire, est le maître à bord. L'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé est le commandant d'armes. Il règle les relations entre marins du navire et ses unités, veille au respect des horaires, de la sécurité, de la circulation sur les plus grands navires. Il contribue à l'organisation de l'embarquement et du débarquement. En 1945, les commandant d'armes de la 2<sup>ème</sup> DB sont le colonel Massu, chef de corps sur le *Béarn*, le commandant Dronne sur le *Ville-de-Strasbourg*. Ils distribuent donc les consignes et délèguent aux commandants d'unités le choix des activités ou de la non-activité. Les cadres assurent le service sur le bateau comme dans n'importe quelle caserne. L'officier supervise, définit les activités ; le sous-officier prend le tour de garde, éventuellement se tient entre les ponts pour assurer un semblant de circulation, empêcher les militaires du rang de la cale d'accéder aux ponts supérieurs pour les laisser aux civils et aux officiers. Il faut également surveiller les moments où l'accumulation de militaires risque de dégénérer en bagarre : au réfectoire ou pendant la distribution de nourriture, pendant l'entretien du navire (cales, ponts) par les marins du bord, pendant les exercices d'évacuation, longs, statiques et répétitifs. Il faut rester en contact avec les hommes de la section, de la compagnie dans la cale ; être responsable du détachement que l'on est censé mener à Saïgon. Officiers et sous-officiers effectuent leur tour de service. Cela donne de véritables corvées, mais assez rares quand les gradés sont nombreux sur le navire :

« On prend le Pasteur avec environ 4 000 hommes à bord pour 19 jours de mer. Les officiers étaient de service, à tour de rôle ; il fallait s'en occuper et ce n'était pas drôle tous les jours. On était plusieurs officiers dans une cabine, les légionnaires dans la cale et il y avait des problèmes au moment du casse-croûte ; il fallait contrôler la distribution. Je n'ai pas tellement de souvenirs<sup>2200</sup>. »

---

<sup>2198</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot chez lui à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>2199</sup> Courriel de Pierre Latanne, *Ibid.*

<sup>2200</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

Louis-Jean Duclos n'en voit pas pour autant ses souvenirs affectés ; c'est une activité banale : « Je pars en avril 1949 en individuel comme officier détaché. On avait une vague responsabilité d'accompagnement, de gestion sur le bateau. Je crois me souvenir qu'étant officier "détaché", j'avais la responsabilité de m'informer de la bonne marche d'une partie de l'effectif, d'une section du personnel embarqué<sup>2201</sup>. » Nous avons vu que Jacques Bouthier s'occupait du ravitaillement en vin ; mais pas seulement. Il assure une partie de la subsistance en viande. Il est l'un des rares à passer le canal de Suez en camion, du moins à le longer, mais ce n'est pas pour faire du tourisme : « Moi, j'étais assez volontaire et je demandais toujours à mes gars. On nous a demandé de chercher de la viande, parce que celle qu'on avait reçue, ce n'était que du bourricot, du chameau, de la chèvre ou du mouton ! On a débarqué à Port Saïd, on a fait tout le long de la côte et on a rembarqué plus loin<sup>2202</sup>. » En fait, la corvée du cadre de permanence le ramène sans cesse au cadre de caserne qu'il a voulu quitter, avec les ennuis qui vont avec : « A l'intérieur, il y avait une discipline comme à l'intérieur d'une caserne. Je me suis retrouvé sous-officier de permanence, quand on s'est arrêté à Port-Saïd pour faire le plein de fuel. Là on s'en est vu un peu parce que les marins faisaient le fuel mais fumaient en même temps alors que c'était interdit ! Ils me répondaient : " De quoi tu te mêles ? " <sup>2203</sup>. » Jean-Marie Heissat, lui, reste concentré sur une mission complexe : escorter les punis de la légion de Sidi-Bel-Abbès à Saigon. Était-il prévenu des tentatives de désertion sur le canal de Suez ou dans l'océan Indien ? Il ressent sa mission comme un cadeau empoisonné :

« Ils lui ont collé la responsabilité des légionnaires punis, fichés, qui pouvaient faire défection alors qu'il y avait d'autres types à bord pour les encadrer et ça a rendu le voyage épouvantable parce qu'il les surveillait tout le temps ; des gars qu'il ne connaissait pas avec des sous-officiers qu'il ne connaissait pas non plus. Donc vous embarquez avec des types qui sont très délicats à manier avec des types dont vous ne savez pas s'ils vont tenir le coup<sup>2204</sup> ! »

Les cadres doivent également faire la liaison avec l'équipage qui assure la bonne marche du bateau. Les marins assurent le bon fonctionnement de leur outil de travail. Certains ont un statut militaire sur les bâtiments de la Marine nationale ; la plupart sont des équipages civils. Les marins effectuent leur travail, avec plus ou moins de zèle, plutôt bien d'après les témoignages des vétérans. Ce sont deux mondes qui se côtoient et les vrais contacts sont rares, à l'exception de ceux qui travaillent à la cuisine ou comme Bernard Prin à la paneterie (« les marins du bord avec lesquels nous travaillions étaient très sympas et pas du tout hostiles<sup>2205</sup>. ») et qui en ont gardé un bon souvenir. Pour les autres, les commentaires varient de l'indifférence à l'hostilité, rarement sur des souvenirs de bon contact ; au mieux, des signes de compréhension mutuelle. Ou bien aucun souvenir précis.

L'indifférence est déjà marquée par le fait que les marins ont beaucoup de tâches et n'ont pas le temps de lier connaissance. De manière générale, ils semblent plutôt neutres bien que certains regards ou certaines attitudes en disent long. Plusieurs commentaires les disent « distants ». Henry

---

<sup>2201</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>2202</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2203</sup> Entretien de l'auteur avec François Péchou, chez lui, à Annecy, le 15 novembre 2017.

<sup>2204</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec son fils, Robert Heissat, le 21 septembre 2019.

<sup>2205</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.

Clemens écrit que les « relations avec l'équipage étaient inexistantes ; nous étions un fret comme un autre<sup>2206</sup>. » D'autres évoquent la barrière de la langue, pour ceux qui montent sur des navires britanniques en 1945-1946 : « Nous avons peu de contact avec l'équipage britannique. Nous ne parlions pas la même langue. » En effet, le *Stampford Victory* sur lequel embarque Pierre-Alban Thomas fin octobre 1945 est un *Liberty Ship* américain « dont l'intendance est britannique et l'équipage philippin<sup>2207</sup>. » Aucun souci avec un équipage qui, de toute manière, a beaucoup à faire pour avoir le temps de nouer des relations avec les soldats français. Du moins ceux-ci ne ressentent-ils pas d'hostilité. Cet argument du travail à accomplir qui les éloigne des militaires désœuvrés se retrouve régulièrement dans les réponses des questionnaires<sup>2208</sup>.

Plusieurs vétérans ont plutôt des souvenirs négatifs sur leur mépris. Il n'est pas rare d'entendre ou de lire que les marins sont politisés, sûrement syndiqués et plus que probablement à la CGT, ce qui serait, à tort ou à raison, la raison de leur hostilité marquée. Les premiers transports voient quelques gestes jugés déplacés par le témoin qui s'étend rarement sur l'incident. Ainsi Jacques Massu note-t-il que « les incidents, d'ailleurs minimes, n'ont guère concerné que des frottements avec des éléments malhonnêtes du personnel civil du *Ville-de-Strasbourg*<sup>2209</sup> », qui appartient à la compagnie des *Messageries Maritimes* à Marseille, en octobre 1945. André Laperle, Gilbert Briant relèvent comme Robert Servoz leur appartenance à la CGT, syndicat proche du PCF, très combattif contre la guerre d'Indochine. Les adjectifs de « peu aimables », « hostiles », « antipathiques » s'accumulent à leur rencontre. André Grelat ne s'estime donc pas surpris de constater leur manque d'aide et de compréhension lors d'une tempête : « L'attitude de l'équipage était déplorable. Il existait une animosité certaine entre lui et nous. Une tempête dans l'océan Indien l'a démontré. Il ne fallait pas aller les voir pour trouver des remontants, solides ou moraux<sup>2210</sup>. » On retrouve les réflexions sur ce zèle déjà abordé des marins qui, au petit matin, arrosent le pont pour le nettoyer en réveillant et trempant les militaires qui ont dormi la nuit. Pierre Piron, n'a pas de mal à relever leur politisation ; il précise qu'il est « réveillé par les marins qui arrosaient le pont en chantant l'Internationale<sup>2211</sup>. » Plus macabre encore est le témoignage de Gilbert Reuille, à son arrivée au Cap Saint-Jacques : « Des marins du *Pasteur* nous disent au revoir et nous souhaitent un retour sur l'*Arromanches*. C'est bien plus tard que j'ai appris que le porte-avions ne rapatriait pas les vivants, mais les amis morts à 13 000 km de leur pays<sup>2212</sup>. »

Certains témoins relèvent la difficulté de leur tâche et ne se formalisent pas de leur manque de temps pour discuter ou prendre contact. Sur l'*Oyonnax*, Marcel Baarsch note que « l'attitude de marins sans aucun problème, malgré l'installation un peu rudimentaire de la cuisine, les marins (civils) avaient fait ce qu'ils pouvaient pour rendre ce voyage supportable<sup>2213</sup>. » En janvier 1950, Roger Verbeke

---

<sup>2206</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2207</sup> Pierre-Alban Thomas, *De la résistance à l'Indochine*, op. cit., p 106.

<sup>2208</sup> Question n° 16 : attitude des marins hostile ? (Un des cas abordés par cette question)

<sup>2209</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, op. cit., p 240.

<sup>2210</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2211</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>2212</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, Paris, éditions LBM, 2010, 178 p. ; p 11.

<sup>2213</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

signale une grève express des matelots du *Pasteur*, mais qui ne semble pas lié à une prise de position politique sur l'Indochine, plutôt à des revendications salariales puisqu'après une matinée de tensions, le navire lève l'ancre avec des marins « tous contents ». <sup>2214</sup> Sur l'*Athos II*, Jacques Thomas a plutôt de bons rapports avec les marins : « Une excellente ambiance sur le bateau, l'équipage fait son métier et marque une sorte de respect <sup>2215</sup>. » Les rapports entre militaires et marins ou entre militaires pendant la traversée ne sont pas les éléments les plus relevés des témoignages. Ce qui amoindrit un peu l'intérêt du voyage, c'est de constater que les navires sont des *casernes flottantes* où la hiérarchie demeure, où l'ennui règne, au vu du manque d'activités, qui pèse lourdement au bout que quelques jours seulement.

Le navire transportant des centaines ou des milliers de soldats vers l'Indochine ou au retour vers la Métropole, l'Afrique du Nord est une *garnison flottante*, une caserne sur l'eau qui n'a rien d'un tourisme balnéaire : « La vie sur le bateau c'était la vie en caserne », a écrit André Géraud. « Réveil au clairon, lever aux couleurs tous les matins sur le pont <sup>2216</sup>. » Participer aux activités, cela veut dire, sur tous les navires, effectuer des exercices d'abandons de navire. Ce qui laisse du temps aux marins du navire pour nettoyer mais ménage aux hommes, en retour, des surprises désagréables :

« On reprenait contact avec nos gars tous les matins sur le pont, pour l'exercice d'abandon et les marins du bord en profitaient pour faire une inspection (dans la cale) ; le Marocain moyen est prévoyant, et il prend tout ce qu'il trouve à manger. Les marins nettoyaient (par-dessus bord). Quand les gars redescendaient, ça faisait des histoires. Mais on y allait de toute façon deux ou trois fois dans la journée, le capitaine ne nous laissait pas faire n'importe quoi <sup>2217</sup>. »

Ce sont les cadres subalternes qui gèrent les hommes au quotidien. Seul l'exercice d'abandon du navire lui permet de voir ses hommes : « Le bataillon est au complet sur le bateau. L'espace vital est bien réduit. Que faire ? Nous voyons nos hommes une fois par jour au cours d'un exercice d'abandon du bateau <sup>2218</sup>. » André Géraud, comme d'autres, se souvient surtout des exercices matinaux sur le pont : « On se rassemblait au poste d'abandon vers les chaloupes dans lesquelles on devait embarquer en cas de naufrage, on avait chacun un gilet de sauvetage en liège, le temps de vous soutenir sur la mer en attendant que les requins viennent se régaler <sup>2219</sup>. » De son côté, avec les goumiers, Roger Ouïste déplore d'autant plus le manque d'activités qu'il implique la difficulté de gérer les humeurs entre différentes unités qui tournent en rond et finissent par se croiser, différentes nationalités pouvant avoir du mal à se supporter : « La discipline a été difficile à tenir. On restait avec nos goumiers sur les ponts parce qu'il y avait aussi des Algériens et des Tunisiens. Comme ils s'entendent tous bien [le ton est ironique, NDA], il fallait faire attention ! Pour un oui ou pour un non, les bagarres éclataient ! Je crois même qu'il y a eu un mort dans une unité tunisienne <sup>2220</sup>. » D'autres dangers, même rarissimes, n'en

---

<sup>2214</sup> Roger Verbeke, *Indochine, Idem*.

<sup>2215</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2216</sup> Entretien de l'auteur avec André Géraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>2217</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, chez lui, à Saint - Saturnin – les Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>2218</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire, op. cit.*, p 49.

<sup>2219</sup> Entretien de l'auteur avec André Géraud, *op. cit.*

<sup>2220</sup> *Ibid.*

sont pas moins réels, au sortir de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. A la limite, ils sont un dérivatif plus intéressant pour les militaires embarqués que les poissons volants et le Stromboli. En septembre 1945, Jean Julien Fonde entend soudain « un hystérique hourvari de mitrailleuses lourdes et de canons de 40 » qui fait se lever tous les militaires embarqués sur le croiseur *La Gloire*. Les marins ont tout simplement découvert une mine flottante qu'ils parviennent à faire sauter ; ce qui amène tout de même le commentaire inquiet d'un compagnon de voyage, « qu'est-ce qui se passe, la nuit, dans ces cas-là ?<sup>2221</sup> »

Mais le moment important pour un soldat français est le repas. Les témoignages sont mitigés mais, comme pour l'inconfort du couchage, les militaires sont jeunes et s'adaptent à tout, d'autant qu'ils viennent pour beaucoup de milieux populaires et que la guerre puis la reconstruction après 1945 n'ont pas constitué des périodes de bombance gastronomique, que ce soit dans leurs familles ou à l'armée. Sur le *Pasteur* en 1948, « Les menus étaient simples, pas compliqués mais en quantité suffisante, servis avec un quart de vin<sup>2222</sup>. » Sur les autres navires, la nourriture est répétitive et cela ne constitue pas un dérivatif, encore moins un plaisir comme peuvent le connaître les officiers naviguant sur des paquebots de croisière. Guy Ménage, pourtant rompu aux conditions spartiates des enfants de troupe, trouve sur le *Skaugum* en 1952, la nourriture « affreuse, et pourtant j'y suis habitué<sup>2223</sup>. » Francis Oustry signale même une grève de la faim sur le *Cap Tourane*, les militaires s'étant révoltés contre une nourriture détestable. Leur grève ne donne rien.

Pour les militaires souvent livrés à eux-mêmes pendant cette traversée, l'activité principale est le plaisir de « s'en mettre plein les yeux », de découvrir, l'Afrique, l'Asie, le monde maritime en admirant les paysages rencontrés. Pour le plus grand nombre, c'est la découverte du transport maritime et une occasion inespérée de voyager puisque la plupart ne sont jamais sortis de chez eux. Le plaisir ne dure pas toujours trois semaines. Les militaires finissent par se lasser et ne passent pas leur temps au bastingage à admirer les paysages. Mais cela reste un grand souvenir, qui marque Robert Drouilles : « Les paysages nous fascinaient : Le Stromboli, le détroit de Messine, le canal de Suez, Djibouti, Colombo.... Autant de souvenirs impérissables. La remontée de la rivière de Saïgon, que d'émotions<sup>2224</sup> ! » Certains s'extasiaient devant les paysages de la Sicile, citant parfois ce célèbre volcan des îles Éoliennes qui fume en permanence et entre parfois en éruption.

Le contexte incite les jeunes engagés à s'instruire des territoires rencontrés, mers et océan compris et à apprécier cette occasion inespérée de se reposer en découvrant des paysages et des cultures parfois fantasmées par la lecture des atlas et les récits tout autant enjolés des anciens. « Quitter le régime des unités d'instruction, c'est déjà un peu de liberté, surtout si c'est pour rejoindre l'Indochine que

---

<sup>2221</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix*, *op. cit.*, p 13.

<sup>2222</sup> Yves Benentendi, *Epopée d'un parachutiste français durant la guerre du Vietnam, 1948-1952*, *op. cit.*

<sup>2223</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>2224</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.



les anciens ont décrit comme un eldorado<sup>2225</sup> » se souvient Jean Brugié. La curiosité vient, pour le reste, de la faune marine ; les bancs de marsouins, les poissons volants, les dauphins et quelques cachalots ravissent dans un premier temps les voyageurs d'un nouveau genre. Cela ne suffit pas toujours à sortir de l'ennui.

Mais il n'y a pas que les paysages naturels ou aménagés par l'homme qui aiguisent le regard. Des femmes sont souvent à bord sur des ponts séparés des militaires. Il peut s'agir d'AFAT pour lesquels les commentaires sont rarement positifs. Sur les paquebots essentiellement civils, rarement sur le type *Pasteur*, les militaires voient les femmes des colons ou des fonctionnaires rejoindre leur mari en Indochine. Plus exotique encore, les prostituées des BMC attachées à certaines unités, se promènent sous bonne garde, ce qui n'empêchent nullement les regards, certains lazzis et les fantômes. Charles-Henry de Pirey fait « balader (les) péripatéticiennes<sup>2226</sup> » du BMC attaché au 1<sup>er</sup> Tabor. :

« Ces demoiselles de notre Bordel particulier flanquées de deux anges gardiens en armes, font sur le pont-promenade leur apparition quotidienne ; Elles sont soumises - pour éviter des drames - à la surveillance constante d'un poste de police, afin de les isoler des trois mille cinq cents mâles du navire, mais ne semblent pas si enchantées de voir leur vertu protégée avec un soin si jaloux<sup>2227</sup> ! »

Guy Gantheret a un souvenir encore plus vif au vu du nombre de femmes qui embarquent en mars 1947 sur l'*Ile-de-France* :

« Au port de Toulon, alors que nous étions tous embarqués, nous voyons arriver une dizaine d'autocars Citroën du camp de Sainte Marthe dont descendent 200 à 250 femmes en tenue militaire. Nous apprenons vite qu'il s'agit d'ex-pensionnaires de maisons closes fermées par Marthe Richard. Celles-ci et probablement d'autres avaient choisi l'Indochine et servaient sous l'appellation de PFAT. Elles étaient destinées à des fonctions bureaucratiques dans les villes et auraient suivi un stage de formation de quelques jours peu de temps avant d'embarquer ; l'autre version entendue, était que le commandement ne voulait pas que les officiers soient victimes de maladies vénériennes vu leur manque d'effectif. Leurs cabines étaient placées sur les ponts supérieurs et tout se déroula sans accroc pendant deux ou trois jours puis certaines attirées par le charme de certains officiers ont succombé à la tentation du métier le plus vieux du monde. Le commandant d'Armes de l'*Ile de France*, mis au courant, plaça une garde permanente pour empêcher quiconque d'accéder à leurs cabines<sup>2228</sup>. »

Il ajoutera en entretien que c'était le cas en 1947 mais que les personnels féminins ont été triées sur le volet par la suite, ce que confirme d'ailleurs Geneviève Laperle-Maudry :

« Elles étaient des clientes du “Métropole” de Saïgon, qui était réservé pour les pilotes de ligne, haut-fonctionnaires, officiers supérieurs, et celui d'Hanoi. Elles étaient souvent la maîtresse d'un officier, et/ou d'un Chinois ou des deux qui payaient très bien, rentraient en France et démissionnaient de l'armée, plus riches que vous et moi ! Les suivantes ont très bien fait leur boulot, radios, chiffreuses et aussi celles qui avaient fait la campagne d'Italie, de France...mais leur réputation est restée<sup>2229</sup>. »

Ainsi pour la majeure partie des militaires embarqués pour l'Indochine, les activités sont réduites mais peu d'entre eux effectuent encore une instruction militaire. Les seuls à ne pas lâcher leurs

---

<sup>2225</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *Officier et communiste pendant les guerres coloniales*, op. cit., p. 124.

<sup>2226</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019.

<sup>2227</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p 35.

<sup>2228</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2229</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

unités sont le plus souvent les parachutistes qui diffusent des informations sur l'Indochine, sur le conflit et poursuivent l'instruction jusque sur le navire. Il est difficile de garder une cohésion et un entraînement dans les unités quand elles s'accumulent sur des bateaux à ponts étroits. Les chefs savent bien que leur identité et leur utilité est de ne jamais rester en place. Mais les impératifs matériels sont restrictifs et la chaleur est éreintante. Comment faire un footing quand on n'a pas la place de courir et que le thermomètre dépasse les quarante degrés ? Il reste que les souvenirs disent tous la même chose. L'entraînement continue, tôt le matin, sur le navire. Ils sont bien les seules unités à le faire aussi régulièrement ! Plusieurs vétérans l'attestent ; ils sont restés dans l'action, y compris pendant la traversée, et leur formation ne s'est pas arrêtée à l'embarquement. En 1949, André Laperle ne se souvient pas d'une coupure entre le camp de Meucon, celui de Fréjus et la traversée : « Le matin, on avait sport. Et le matin, il y avait un décrassage ; c'était en tutu, enfin en short, et on faisait le tour du Pasteur. L'après-midi ce n'était que de l'instruction<sup>2230</sup> ». Il va même jusqu'à participer à une activité fort rare, alphabétiser des tirailleurs « sénégalais » :

« On nous a donné comme consigne pour ceux qui avaient un petit bagage (j'étais de ceux-là), de faire de l'alphabétisation, à nos petits camarades africains. Et tous les jours, on nous distribuait des bouquins. Après, on nous les récupérait, ils devaient faire tous les voyages ces bouquins car ils n'étaient pas tout neuf ! Et on se retrouvait à dire à des Africains, Sénégalais, Wolof ou autres ethnies africaines, à leur apprendre que leurs grands-pères étaient des Gaulois. Mais ça passait et ça marchait très bien. On leur apprenait aussi à écrire. C'était le "B-A-Ba", "papa – maman", ainsi de suite. Les bouquins étaient bien faits mais on leur apprenait des choses qui n'étaient pas tellement vraies. Maintenant on le sait avec le recul<sup>2231</sup>. ».

Pierre Lespine n'a pas le temps de trouver le temps long : « Dans ce voyage, on ne nous laisse pas dormir. Tout le long, on fait de l'instruction générale, de l'instruction de tir, des études sur carte, la boussole. Ah non, on n'a pas le temps d'admirer le paysage. Mais comme on est sur le pont, on en voit, bien obligé !<sup>2232</sup>. » Idem pour Jacques Thomas, mais avec des temps de liberté : « On faisait du sport, de « l'aération » [...], tôt le matin avant l'entretien rituel du pont par l'équipage<sup>2233</sup>. »

Francis Agostini se souvient de « séances de sport, exercices d'alerte et d'évacuation<sup>2234</sup> », Jacques Bouthier de « démontage et remontage d'armes<sup>2235</sup>. » Yves Benentendi, dans ses souvenirs, énumère les activités de journées assez chargées : « Nous passions notre temps à faire des corvées, des exercices, des entraînements, des simulations de sauvetage en mer et d'abandon du navire, de la gymnastique sur le pont et de l'instruction militaire<sup>2236</sup>. »

Cependant, parmi les grands souvenirs qui permettent de passer agréablement le temps, on trouve les conversations qui permettent de tisser des liens entre jeunes engagés, lesquels vont parfois lier de grandes amitiés sur le navire ou, du moins, garder une cohésion commencée pendant les classes : « Ce sont les meilleurs souvenirs que j'ai pu rapporter de mon aventure indochinoise. Il régnait à

---

<sup>2230</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle chez lui, à Val-de-Fier le 21 décembre 2016.

<sup>2231</sup> *Ibid.*

<sup>2232</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>2233</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2234</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>2235</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>2236</sup> Yves Benentendi, *Epopée d'un parachutiste français durant la guerre du Vietnam, 1948-1952, op. cit.*, p. 23

bord une grande camaraderie malgré des conditions de vie qui nous faisaient comparer ce bateau à une bétailière<sup>2237</sup>. » Se promener et discuter reste le principal passe - temps des militaires embarqués. Sur les ponts se forment des groupes par affinités, origines géographiques ou hasard des rencontres. Louis Simoni se rappelle que « ce fut un voyage de connaissances ». Il suffit d'éviter les corvées : « On s'est formé un petit groupe, on était tous les jours ensemble. On évitait les couleurs parce que le *Pasteur* était considéré comme un bateau militaire, donc il y avait les couleurs le matin. On attendait que ce soit fait avant d'aller sur le pont parce qu'on voulait se détendre<sup>2238</sup>. » Dans son questionnaire, il rappelle aussi cette réalité ; c'est la jeunesse des engagés qui leur permet de rester soudés : « nous avons presque tous le même âge et malgré la promiscuité, l'ambiance était excellente<sup>2239</sup>. »

Il arrive même à des engagés de retrouver des connaissances. Les soldats de métier forment un milieu fermé, et tout au long de leur séjour, les combattants d'Indochine se retrouveront dans leurs affectations, dans des opérations sur le terrain, dans les rues de Saigon ou d'Hanoi ; puis en Algérie et jusque dans certaines garnisons après 1962. Les navires les mènent vers les mêmes destinations. Jean-Michel Vernière retrouve un camarade rencontré au camp de Fréjus avec lequel il va sympathiser : « Pendant le stage, je m'étais retrouvé avec un type bien plus âgé que moi, qui avait été en Indochine dans les bataillons disciplinaires parce qu'il avait été dans la LVF. Jugé à la fin de la guerre, enfermé à la prison de Fontevraud, je crois, et envoyé pour purger ça en Indochine dans les BILOM. Il racontait l'Indochine pendant ce stage. Et il était là sur le bateau<sup>2240</sup>. »

Chez les parachutistes, elle est un ciment particulier entre les hommes qui s'affirme dès le début au sein des compagnies, des sections, des groupes de commandos ; « surtout chez les parachutistes coloniaux » me précise régulièrement André Laperle dans nos entretiens<sup>2241</sup>. » La durée de la traversée et la promiscuité forcée créent ou renforcent ces liens grâce à la dérision, l'humour, l'insouciance de la jeunesse, qui permettent de tout supporter.

Francis Oustry fait remonter plus loin encore, dans leur enfance au sein de l'armée, la raison d'une bonne entente entre ses camarades et lui, d'autant plus entretenue par cette promiscuité de la vie en mer : « Nous étions 800 sous-officiers à bord et la camaraderie était excellente. J'avais la chance d'être avec des camarades anciens enfants de troupe venant du même corps que moi et nous faisons bande à part ayant toutefois de très bons rapports avec les autres sous-officiers<sup>2242</sup>. »

Cette cohésion, que permet la traversée, se retrouve enfin chez les marins qui rejoignent l'Indochine sur leur navire d'affectation. La traversée est alors tranquille, sans passagers et permet de créer un esprit de groupe, d'unité. Ce qui surprend les militaires de toutes armes lorsqu'ils découvrent les lieux n'étonne pas les marins pour lesquels la promiscuité est une donnée acceptée.

---

<sup>2237</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>2238</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>2239</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>2240</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>2241</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>2242</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

La cohésion est très rapide, sinon immédiate, et les servitudes du quotidien n'ont rien à voir avec l'ennui subi par nombre d'engagés pendant leur traversée. Étienne Guibal est médecin sur un aviso, nommé *La Boudeuse*. Il a failli ne pas partir, ne sachant comment faire pour se sortir d'une affectation ennuyeuse à Toulon. Il est ravi de voguer vers l'Indochine :

« J'avais 25 ans, et un mois après ma thèse, en août 1948, j'étais à Toulon au dépôt d'équipages de la flotte. [...]. Un jour, le commandant me demande ce que je fous là, célibataire à 25 ans ! "Qu'est-ce que vous attendez pour partir en Indochine ?". Moi je ne demandais que ça ! Heureusement qu'il m'a posé la question, sinon on m'aurait laissé croupir là pendant des années ! Dans les quinze jours, j'étais nommé médecin-major sur l'avis *La Boudeuse*, qui était à Bizerte. C'était le plus beau jour de ma vie ! On est allé chercher l'avis à Bizerte, on l'a armé, on est revenu à Toulon pour compléter l'armement et on est parti en Indochine le 15 novembre 1948<sup>2243</sup>. »

Comme il a, depuis, beaucoup lu sur les conditions de traversée jusqu'à l'Indochine et s'est nourri des récits des autres membres de sa famille, il pense avoir beaucoup de chances d'être parti officier sur un navire d'affectation plutôt que d'avoir connu l'entassement habituel. La traversée, sans souci ni responsabilité autre que celle d'un médecin embarqué, reste donc un excellent souvenir :

« Le voyage était différent selon qu'on partait par unité de la marine ou sur le *Pasteur*. [...]. Ça a commencé par le Stromboli, Charybde et Scylla ; il y a eu une tempête et on a dû se réfugier pas très loin de la Crète. On était reçu aux escales, Port-Saïd, Djibouti, Colombo, on faisait des escales pendant plusieurs jours et il y avait souvent des " excursions organisées". A Colombo, un car nous attendait pour promener tout l'équipage. Singapour la nuit de Noël quand tous les bateaux de la rade se sont mis à sonner à minuit, c'était assez extraordinaire. Enfin Saigon vers le 31 décembre, une quarantaine de jours en tout<sup>2244</sup> ! »

Mais cela ne peut suffire. Au bout d'un moment, les militaires sont des milliers à tourner en rond dans le navire, lassés, sauf magnifique imprévu, par un paysage lisse aux mouvements répétitifs.

### 2.3.2.5 *Un ennui qui s'allonge au fil du voyage*

« On s'est beaucoup ennuyé sur le bateau<sup>2245</sup> ! » (Francis Oustry)

Pour ceux qui ne se satisfont pas des paysages ou qui n'ont pas passé leur temps à échanger avec leurs camarades de chaînes maritimes, il reste les passe-temps d'une jeunesse à l'arrêt : jouer aux cartes, lire, dormir.

Mais rien n'est facile sur des navires vétustes et surchargés, dans un endroit clos habité par des centaines ou des milliers de jeunes engagés qui s'ennuient en même temps. Ceux qui sont sur des navires où la circulation est réglementée s'ennuient les premiers car leurs déplacements sont limités. Les grandes chaleurs, qui tombent à partir du canal de Suez et de la traversée de la mer Rouge, achèvent les plus ouverts aux voyages, chacun recherchant désormais la moindre parcelle d'ombre pour s'y réfugier et suer en silence. A part quelques activités, le reste du temps est pour certains une parenthèse inutile. On peut distinguer trois phases : une première, courte qui concerne

---

<sup>2243</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>2244</sup> *Ibid.*

<sup>2245</sup> *Ibid.*

la traversée de la Méditerranée dès le départ d’Afrique du Nord ou une fois passé le détroit de Messine, soit trois jours de haute mer. Ce n’est pas le pire. De Port-Saïd jusqu’à Djibouti, l’ennemi est la chaleur qui renforce donc le côté statique du voyageur abattu. Puis commence la dernière phase qui, mis à part de rares escales, s’effectue par l’océan Indien, en haute mer, longue et lente, quand le navire n’a pas la chance de prendre une queue de typhon pour sortir de la routine.

Les navires ne sont pas faits pour des *loisirs de masse* pour des centaines ou des milliers de militaires présents sur le bateau. Les traversées sont censées durer le moins de temps possible pour satisfaire aux besoins de plus en plus urgents du CEFEEO.. Il existe toutefois des bibliothèques sur certains navires : le *Pasteur*, dans laquelle André Geraud se sert pour passer le temps, celle de l’*Athos II* signalée par Jacques Thomas avec une salle de jeux.

« On lisait, moi j’ai beaucoup lu car il y avait une grosse bibliothèque sur le bateau. Il devait bien y avoir 2 ou 3000 bouquins. Ça suffit pour une croisière normale où il y a 500 personnes. Pour 5000, ça fait un peu juste ! Moi j’ai pu en lire trois ou quatre. Je prenais ce qu’il y avait, des livres que je n’aurais jamais lus comme *Bouvard et Pécuchet*. Les autres jouaient aux cartes, énormément, aux dames à même le pont, ils fumaient la cigarette ou la pipe. Mais il n’y avait pas de transats...<sup>2246</sup>. »

André Geraud n’est probablement pas le seul à utiliser la bibliothèque, mais les témoignages sont rares sur ce point. « Il était possible de se procurer un livre<sup>2247</sup>. » se souvient Jean-Louis Foulet. Jacques Thomas signale également l’avoir fréquentée. Jacques Saubion ne se souvient plus bien de ce qu’il a fait : « je n’ai pas le souvenir de m’être ennuyé...donc je devais lire »<sup>2248</sup>. Quant à Guy Ménage, il est un des rares à avoir pensé à emmener des livres qui permettent de mieux « tuer le temps » : « Pour ma part, je n’ai pas oublié (d’emmener des livres) et Kessel, Hemingway, Malraux, Slaughter, sont mes auteurs de parcours sans oublier quelques polars<sup>2249</sup>. » Le plus souvent, les militaires sont donc laissés dans l’inaction intellectuelle la plus totale. Tout au plus parlent-ils d’informations rapides sur la prophylaxie de base contre la malaria... ou contre les dangers d’une sexualité trop débridée<sup>2250</sup> ! Tout se passe comme si le péril jaune se réduisait aux assauts microbiens dans les bouges de Cholon !

Restent les jeux en tout genre. On trouve cette référence dans la plupart des témoignages depuis les premiers départs avec Jean Julien Fonde : « Dès le départ, ça tape partout la carte, sur une couverture, à l’air, dans les coins ombrés, à l’abri du vent<sup>2251</sup>. Les officiers participent à toutes les activités possibles : « A bord, nous avons des distractions rares mais suffisantes : jeux de pont, le bar avec les jeux de cartes et de dés, promenades sur le bateau, toujours quelque chose à voir en mer ou à l’horizon<sup>2252</sup>. » Les jeux de cartes ne sont pas dévolus qu’à la troupe, mais pas question, chez les officiers, de belote ou de bataille. Jacques Bonnetête, Pierre Desroche, Georges Laget signalent

---

<sup>2246</sup> Entretien avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>2247</sup> Extrait du questionnaire de Jean - Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2248</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2249</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>2250</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l’oubli impossible, op. cit.*, p 40.

<sup>2251</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>2252</sup> Courriel de Pierre Latanne, reçu le 30 juin 2020.

qu'ils jouent à un jeu plus noble, au bridge, pendant toute la traversée, entre officiers ou avec les civils présents sur le navire. Parmi les rares activités qu'ils découvrent fin 1945, il y a le poker. Marcel Bigeard, par ennui et pour éviter de gamberger, se prête à ce jeu auquel il n'a jamais joué. Son témoignage montre un point sensible que l'on ne soupçonne pas chez ce symbole du guerrier par excellence, qui ne se privera jamais d'avouer qu'il est un sentimental :

« Nous entamons une partie de poker qui se terminera trois semaines plus tard, à l'arrivée à Saigon et dont je serai le principal gagnant. Bon nombre d'officiers ont perdu leur solde, celles à venir. Ils en seront quittes pour me payer un bon repas à l'arrivée et on n'en parlera plus. Ce sera la dernière partie de poker de ma vie. Quel jeu de caractère, passionnant, qui m'aura évité [...] de trop penser à ce qui m'attend, mais surtout à ceux laissés en France. Chers parents, seront-ils encore vivants ? Mon enfant que je ne connaîtrai que dans deux longues années si Dieu le veut ?<sup>2253</sup>. »

Toutefois, pour un homme d'action, le temps passe trop lentement dans ce premier trajet de 1945 : « Le manque d'action sur le bateau m'a fait perdre le sommeil<sup>2254</sup>. » En 1947, second trajet. Cette fois, il mentionne surtout une superbe ambiance avec les AFAT et les chants des paras et de la légion jusque tard dans la nuit. Il ne dit rien du dernier trajet en 1952 ; c'est déjà la routine. Pour tous, du 2<sup>ème</sup> classe (ou du marin) au chef de bataillon, les jeux remplissent l'agenda et empêchent presque l'ennui total ; « les uns jouent aux cartes, les autres aux échecs, c'est monotone<sup>2255</sup> ! » Jean-Louis Foulet doit beaucoup réfléchir pour se rappeler ce qu'il a fait pendant 25 jours ; les cartes bien entendu, les corvées aussi : « Le trajet a été long, 25 jours. Une nourriture pas très bonne. Il fallait s'occuper ; à quatre nous pouvions jouer aux cartes (belote), cela permettait de ne pas penser aux mouvements du bateau. Il y avait aussi des corvées ; les postes étaient sales, il fallait faire un minimum d'efforts pour l'entretien. Il arrivait, si le temps le permettait, de voir un film<sup>2256</sup>. »

Il reste quelques séances de cinéma, pas toujours intéressantes mais il est rare de trouver ce genre d'équipement sur les navires : « Le transfert sur l'*Athos II* c'était long et pénible. On a mis 27 jours. Il y avait de temps en temps un film projeté sur le pont mais le reste du temps, on était livrés à nous-mêmes. Il n'y avait rien à faire. Il y avait un rassemblement le matin à 10 heures. C'est tout. On faisait des jeux, on se baladait sur le pont. On faisait un peu de sport pour entretenir la forme<sup>2257</sup>. » L'exercice d'abandon du navire dure plus ou moins longtemps pour les navires qui en font un rendez-vous quotidien. Il horripile les militaires mais du moins, il représente l'activité du matin. Toutefois, l'attente est très longue : « Les exercices d'abandon étaient quotidiens et duraient longtemps. La principale activité fut l'ennui<sup>2258</sup>. » « La croisière s'amuse » est la formule ironique de Marcel Compe dont le témoignage est confondant sur son caractère presque dépressif. Il reste marqué par l'ennui mortel d'une journée trop longue, un *énorme quartier libre* sans attraits disponibles sur le pont après un exercice de sauvetage quotidien devenant très lassant à force d'être répété. En même temps, au bout d'un

---

<sup>2253</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., pp. 49-50.

<sup>2254</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>2255</sup> Roger Verbeke, *Indochine*, op. cit. p 12.

<sup>2256</sup> Extrait du questionnaire de Jean - Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2257</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>2258</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

moment, on ne peut pas occuper un bataillon entier tout le long du trajet : « On avait juste le service du réfectoire pour surveiller la troupe, le nettoyage chaque jour. Il y avait des exercices d'évacuation mais seulement deux dans tout le voyage<sup>2259</sup>. »

Une semaine a passé depuis le départ et l'ennui redouble. Que faire ? Déambuler en espérant apercevoir un élément intéressant en mer pour éviter les parties de dames, de cartes ou d'échecs qui finissent par lasser et éviter de trop penser : « Nous sommes nombreux l'après-midi à nous accrocher au bastingage, à scruter l'horizon. Les poissons volants sur la mer Rouge, quelques cargos croisant à vue, certaines côtes lointaines, un point fixe sur l'eau, un débris flottant, constituent une très grande attraction<sup>2260</sup> ». Des groupes se forment et se défont à mesure que les passagers croient avoir aperçu quelque chose digne d'intérêt et puis non : « Sans un mot, nous restons plantés là jusqu'à l'heure de notre pitance...et le scénario se renouvelle souvent chaque jour qui passe. L'ennui est sombre et démoralisant<sup>2261</sup>. » Pierre Cesca est dans le même état à force de regarder la mer : « Je me saoule à regarder l'eau bouillonnante sous l'étrave ». Il continue de passer son temps en promenades sur le pont, observation des poissons volants, « lecture et rêverie<sup>2262</sup>. » Pierre Dissard n'est pas un contemplatif, surtout si c'est répétitif. Il faut donc trouver autre chose : « La mer ça va bien de voir les vagues mais au bout d'un moment, on jouait aux cartes, on se distraitait comme on pouvait <sup>2263</sup>. » Francis Oustry a lui aussi contemplé la mer sans parvenir à en faire son activité de toute la journée : « Aucune activité ne pouvait être faite. La seule distraction que nous avions était de regarder la mer (les poissons volants !) et écrire à nos proches. Il y avait bien une buvette mais elle n'était ouverte qu'une heure à 17 h<sup>2264</sup>. » André Boissinot ne veut pas non plus s'étendre sur un sujet qui n'est pas son plus grand souvenir : « Les paysages pendant le voyage, oui d'accord, mais je n'ai jamais été un contemplateur. Je ne vais pas vous raconter des histoires<sup>2265</sup>. » Chacun essaie de ne pas sombrer dans l'apathie. Roger Verbeke tatoue un copain<sup>2266</sup>.

Les officiers sont d'autant plus conscients du problème de laisser les hommes dans la non-activité que l'ennui est le principal danger, quand le militaire « gamberge » et se demande même ce qu'il fait là. S'il vient de quitter sa famille sur le quai à Marseille ou Oran, l'amertume devient dépression. Ce que redoutent les cadres arrive au bout de seulement quelques jours. L'ennui se double d'autres affections, qui dureront toutefois moins longtemps : la claustrophobie et le mal de mer. Les cabines sont petites et obscures, la cale sombre. Les odeurs diffusent une odeur « écœurante d'huile et de peinture<sup>2267</sup> » ou le renfermé. La promiscuité donne à la fois un sentiment d'irritation ou de résignation. Un mois synonyme, pour Marcel Compe, de temps perdu, de

---

<sup>2259</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>2260</sup> Marcel Compe, *Ibid.*, p. 40.

<sup>2261</sup> *Ibid.*

<sup>2262</sup> Pierre Cesca, Journal d'un sous-officier de bataillon thaï, *op. cit.*, p 15

<sup>2263</sup> Entretien avec Pierre Dissard, venu chez moi, à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>2264</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2265</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 27 octobre 2017.

<sup>2266</sup> Roger Verbeke, *Indochine, op. cit.*, p. 16.

<sup>2267</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p. 107.

promiscuité et au début, de claustrophobie et de mal de mer, « malade comme un chien, triste à pleurer<sup>2268</sup>. » Pour beaucoup, l'inaction est également l'occasion d'un retour sur soi générateur de doutes ou de regrets. Pour les soldats qui quittent fiancée, femme et parfois enfants, la séparation bien qu'attendue est rude et d'autant plus mal vécue quand le soldat s'ennuie et trouve le temps long. Roger Verbeke, en janvier 1950, aborde son séjour dans la tristesse et le regret d'avoir dû partir. Il vit mal l'éloignement de sa fiancée ; des sentiments qui ne le quitteront plus de tout son séjour : « J'étais confiant, le cœur bien gros cependant », d'autant que « le voyage en mer est long et triste ». [...]. C'est encore une page de vie qui se tourne, laissant ses joies, ses peines et ma fiancée dans l'ombre de la distance qui augmente à chaque tour d'hélice...j'évite de penser<sup>2269</sup>. » Jean Brugié, lieutenant et ex-FTP a, lui aussi, le temps de ruminer. Il ne digère pas la vexation, qu'il prend pour une menace, de son chef de corps, le colonel Olié, au moment de l'embarquement. Celui-ci, connaissant ses idées communistes, lui a serré la main mais en lui disant « adieu » au lieu d'« au revoir » comme pour ses camarades. « L'avertissement est net » dit sa biographe Isabelle Sommier. Brugié est de plus tourmenté, comme beaucoup de militaires mariés, par une séparation d'avec son épouse, « paniqué » par la pensée de l'oublier. Il s'impose dès lors de « ne plus revenir en arrière, perdre la mémoire, vivre au jour le jour » pour ne pas perdre la raison<sup>2270</sup>. La traversée façonne des mémoires très éclectiques entre ceux qui se souviennent d'une magnifique croisière, en général les officiers mieux logés et les militaires du rang qui ne sont jamais sorti de leur environnement local, et ceux qui se sont prodigieusement ennuyés. Seul point d'accord, les grandes chaleurs.

### 2.3.3 Traverser mers et océans : une découverte de tous les instants

« Les néo-aventuriers découvrent le grand tourisme marin<sup>2271</sup>. » (Jean Julien Fonde)

Après l'embarquement, le départ est, en général, très rapide et les navires de transport empruntent la route maritime la plus courte en Méditerranée, de Marseille ou Toulon jusqu'au canal de Suez, sauf ceux qui contournent l'Afrique par le cap de Bonne - Espérance. L'océan Indien puis l'Océan Pacifique sont des découvertes permanentes pour les soldats européens, en même temps que l'ennui s'accroît. Mais ce passage de leur existence demeure un grand souvenir.

#### 2.3.3.1 Traverser la Méditerranée et l'Égypte : l'entrée dans un autre monde

« Le canal c'était impressionnant, formidable. D'un côté le désert, de l'autre le paysage anglais [...]. Ça m'a marqué ! On aurait dit une frontière : d'un côté rien, de l'autre côté, tout ! » (Roger Ouiste)

L'Égypte est une terre mythique pour un Français. Elle est surtout un jalon connu sur le trajet

<sup>2268</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'impossible oubli*, op. cit., p. 40.

<sup>2269</sup> Roger Verbeke, op. cit.

<sup>2270</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, op. cit., pp. 123-124.

<sup>2271</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix*, p. 13.



de l'Indochine. Le navire s'engage dans le canal de Suez, traverse la mer Rouge et entre dans le domaine des grandes chaleurs. Tout change. Le climat, le paysage, les populations. Le jeune engagé a perdu tous ses repères. C'est la seconde étape importante dans son voyage après le départ du navire lui-même.

La traversée de la Méditerranée jusqu'à l'Égypte est un galop d'essai. Le climat n'est pas encore lourd, les premières découvertes et les premiers désagréments réservent quelques surprises au néophyte de la navigation. Ceux qui partent de Marseille ou Toulon font souvent escale en Afrique du Nord naviguent ensuite directement vers Port Saïd. Les anciens d'Indochine apprécient les mêmes curiosités, prennent des photos pour ceux qui sont pourvus d'appareils assez chers à l'époque, mais les premiers jours sont également consacrés à lutter contre le mal de mer, la Méditerranée étant sujette à de fréquents *coups de tabac* provoquant des roulis du navire très désagréables pour l'estomac. François Deluermoz commence d'ailleurs son récit en disant : « une tempête en Méditerranée, ça a déjà commencé à secouer<sup>2272</sup>. » Comme beaucoup d'autres qui ont gardé un souvenir précis de leur traversée, Guy Delplace énumère les lieux rencontrés : « La côte Corse, la Sardaigne, la Sicile, le détroit de Messine<sup>2273</sup>. » Pierre Latanne affirme qu'il y a toujours quelque chose à voir en mer ou à l'horizon, et effectivement, il essaie de consigner tout ce qu'il voit, mais les trois premiers jours sont pénibles entre mal de mer et mauvais temps et les menus qu'il apprécie sur le *Jamaïque* passent très mal : « Le bateau ne “ bougea ” réellement qu'en Méditerranée et son roulis ne dura que quelques jours. Ce fut suffisant pour nous épuiser. Un seul remède : rester couché et ne pas manger. [...]. Au bout du troisième jour, ce fut le retour au calme. Nous refîmes tous surface<sup>2274</sup>. » Les estomacs ne sont pas habitués au roulis permanent surtout en cas de tempête, fréquente en Méditerranée. Inutile d'insister longuement sur les nombreux témoignages de ces trois premiers jours après Marseille ou après Oran qui montrent des *terriens* se déplaçant de leur hamac au pont ou aux rares toilettes vite débordées. Certaines cales deviennent vite pestilentielles. Passé cette phase malodorante, les militaires du CEFEO commencent à profiter du paysage :

« Le jour déclinait. Devant nous se confondant presque avec l'aspect plombé de la mer, nous aperçûmes dans le triste éclairage de fin d'après-midi, les bandes de terre grise et austère de plusieurs îles. L'une d'elles à tribord dominée par une montagne fumante attira notre attention. On aurait dit un coin sauvage de bout du monde. [...]. La terre aperçue était une partie des îles éoliennes au nord de la Sicile. La montagne fumante n'était autre que le Stromboli qui culminait à 926 mètres<sup>2275</sup>. »

Le Stromboli marque les esprits. Alexis Arette garde « le souvenir magique du Stromboli, crachant par ses deux cratères, des feux alternés, le souvenir du ballet des dauphins, celui des poissons volants<sup>2276</sup>. » Ainsi s'expriment également, charmés par la poésie du lieu Bernard Prin, : « Un des lieux

---

<sup>2272</sup> Entretien avec François Deluermoz chez lui à Sévrier, le 6 mars 2019.

<sup>2273</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2274</sup> Pierre Latanne, extrait de ses souvenirs, texte reçu le 8 septembre 2018.

<sup>2275</sup> *Ibid.*

<sup>2276</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

inoubliables : le Stromboli sur une mer bleue et calme au matin<sup>2277</sup> » et Jean Julien Fonde : « De rares contemplatifs jettent cependant, de temps à autre, un œil distrait sur les îles antiques, chargée d'histoire et taraudées de cratères, qui choisissent les frais matins, irradiés de soleil, pour se dresser sur l'étendue d'eau à peine ridée<sup>2278</sup>. » La suite de la *croisière* méditerranéenne est plus terne car c'est le domaine de la haute mer. Rien ne vient modifier un quotidien ennuyeux après seulement trois jours, que vient heureusement bousculer l'arrivée à Port Saïd et l'entrée dans le canal de Suez.

Le canal de Suez représente la fin du monde européen, l'entrée en terre inconnue entre Afrique et Asie, dans des paysages étonnants. Sa traversée est un grand souvenir : « Le canal, c'était impressionnant, formidable<sup>2279</sup> », écrit Roger Ouïste. A partir de là, les engagés des FFEO n'ont que très peu de repères et tout est découverte, que ce soient la richesse des couleurs, des senteurs, des paysages et la misère la plus atroce. Le canal de Suez, ouvert en 1867 grâce à l'action de Ferdinand de Lesseps, devient progressivement, pendant la guerre d'Indochine, un sujet à débat et manifestations de la part du gouvernement égyptien de plus en plus nationaliste. Cela ne touche pas les soldats du corps expéditionnaire qui sont, pour la plupart, séduits par le paysage. Le désert est, à l'exception des « second séjour » et des soldats issus d'Afrique du nord, un paysage nouveau qui suscite l'intérêt au vu des lectures des amoureux du désert, Pierre Loti, Lawrence d'Arabie. La plupart des militaires embarqués pour l'Indochine sont saisis par ces paysages, ce canal rectiligne. Pour Pierre Latanne, le sens de ce passage va plus loin qu'une simple image d'aventure née d'un quelconque imaginaire : « Le franchissement du canal est un moment crucial et délicat. Son passage est marqué par un véritable rite qui est l'adoption du costume blanc et du casque colonial par les habitués de la ligne. On troque les vêtements épais de tissu sombre et chaud de l'hiver français contre des chemisettes claires au col empesé dans lesquelles on se sent soudain aérien<sup>2280</sup>. »

Mais tout le monde n'est pas séduit ! Le désert, c'est juste du sable à perte de vue ! « Dans le canal de Suez, il n'y a pas grand-chose à voir à part du sable de chaque côté !<sup>2281</sup>, estime Gabriel Mièvre. Pour Pierre Cesca, c'est un « paysage morne de part et d'autre. Que du sable<sup>2282</sup> ! ». André Barrère trouve tout cela « normal » (« voyage normal, passage normal du canal<sup>2283</sup> »). Roger Verbeke note : « Le paysage est peu varié du sable, par endroits, autour des rares habitations, des plantes et quelques arbres exotiques. Peu de cultures et pratiquement pas de pâturages », plus « quelques Egyptiens qui vont et viennent sans que l'on puisse déterminer leurs occupations », « des camps de soldats anglais ou égyptiens<sup>2284</sup>. »

---

<sup>2277</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2278</sup> Jean Julien Fonde, *op. cit.*, p. 13.

<sup>2279</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouïste, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2280</sup> Extrait des souvenirs personnels de Pierre Latanne, rédigés pour sa famille ; texte reçu le 8 septembre 2018.

<sup>2281</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>2282</sup> Pierre Cesca, Journal d'un sous-officier de bataillon thaï, *op. cit.*, p. 15.

<sup>2283</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>2284</sup> Roger Verbeke, *Indochine, op. cit.*, p. 16.

Pour les autres, c'est un moment exceptionnel. Le paysage inspire la veine poétique du lieutenant Beucler : « Le regard se perd dans le désert. le Pasteur semble glisser sur le sable... Tout à coup, nous longeons un monde de rêve palmiers et arbres à fleurs abritent de riches villas au bord d'un lac ». Il cite ensuite un navire échoué dans le canal qu'il faut dégager<sup>2285</sup>. Les anciens d'Indochine répètent les expressions et mots « grand souvenir<sup>2286</sup> », de « grande beauté<sup>2287</sup> », « le côté agréable du voyage<sup>2288</sup> », « un total dépaysement<sup>2289</sup> », « une merveille<sup>2290</sup> ». Les paysages sont magnifiques dans leur opposition entre le côté Est du canal, teinté du désert de sable et le côté Ouest plus arboré voire cultivé avec des images de champs, de villas, des garnisons ou des villages misérables. Beaucoup sont séduits par ce contraste entre les deux rives, entre les couleurs vives de l'eau du canal, le vert de la végétation et le jaune du sable. La sensation de naviguer « au milieu de la terre », tant le canal est étroit, étonne (« Dans le canal de Suez, tout le monde regardait le paysage ; naviguer au milieu de la terre, quand on ne connaît pas, ça fait drôle ! Là le soleil cognait<sup>2291</sup> »), de voyager sur le sable tellement les rives désertiques sont proches<sup>2292</sup>. » Pour Jacques Bouthier, le « canal de Suez (est) surprenant » dans son partage de paysages contrastés : « A tribord des villas dans la verdure. Il y avait des villas magnifiques. C'était surtout le côté français. Et de l'autre côté, à bâbord, le désert. C'était spécial. Les militaires anglais surveillaient le canal de Suez, en short le jour, devant des braseros la nuit<sup>2293</sup>. » Roger Ouïste s'enthousiasme à l'évocation de ce souvenir : « Le canal c'était impressionnant, formidable. D'un côté le désert, de l'autre le paysage anglais...tout juste s'il n'y avait pas du gazon ! Ça m'a marqué ! On aurait dit une frontière : d'un côté rien, de l'autre côté, tout !<sup>2294</sup>. » La rectilignité du canal facilite la navigation, avec ou sans remorqueur ; mais il était impossible de prévoir, à sa construction dans les années 1860, les mastodontes du XXe siècle. D'où quelques arrêts pour les laisser se croiser, et quelques frayeurs pour les plus gros navires tels le *Pasteur* et *l'Ile de France*, qui animent un peu le voyage : « On était loin de la croisière ! Sur le canal de Suez, il y a un endroit qui s'appelle Ismaïlia, où les bateaux se croisaient. Le Pasteur était un gros paquebot et il y avait un endroit où on ne pouvait pas se croiser ; donc on s'arrêtait là<sup>2295</sup>. » Marc Bontemps souligne également les croisements de navires, parfois à quelques mètres près : « On était content de voir le canal de Suez. C'était assez agréable parce qu'on voyait les gens à 20 mètres. Il n'était pas large le canal de Suez ! Du reste les bateaux ne pouvaient pas se croiser. Le matin, ça allait d'Ismaïlia pour eux qui venaient de la Méditerranée, au lac Amer et de l'autre côté, ils venaient de Suez jusqu'à ce lac et on se croisait là<sup>2296</sup>. » Robert Drouilles a lui aussi remarqué des endroits plus larges que d'autres où les

<sup>2285</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p. 107.

<sup>2286</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Bardin, reçu le 26 mai 2017.

<sup>2287</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.

<sup>2288</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>2289</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019 et de celui de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2290</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>2291</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Guillemot dans un café de Poisy, Haute – Savoie, le 19 novembre 2017.

<sup>2292</sup> Extrait des souvenirs personnels de pierre Latanne, rédigés pour sa famille ; texte reçu le 8 septembre 2018.

<sup>2293</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>2294</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, chez lui, à Saint - Saturnin - les Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>2295</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle chez lui, à Val-de-Fier le 21 décembre 2016.

<sup>2296</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

bateaux se rangent lorsqu'ils doivent croiser un convoi ou un bateau *montant* : « Sur le canal de Suez, [...] il y a des élargissements par endroits par que les uns se rangent quand les autres passent<sup>2297</sup>. » Mais les élargissements ne suffisent pas. En janvier 1947, l'énorme paquebot *Ile-de-France* se fait surprendre par l'étroitesse et le peu de profondeur du canal. Il n'y reviendra pas : « La traversée du canal de Suez a été périlleuse, l'Ile de France n'avait jamais emprunté cette voie sauf en janvier 1947 et nous étions 6.000 à écouter les hauts parleurs nous enjoignant de passer de bâbord à tribord durant toute la durée du voyage de Port-Saïd à Suez ; la quille du navire raclant le fond du canal<sup>2298</sup>. » La même expérience se retrouve sur le *Pasteur* en 1948, mais lui reviendra traverser le canal jusqu'en 1956 :

« Le *Pasteur* n'avait pas fait beaucoup de voyages, ça devait être la 1ère fois pour le capitaine ; il était en tête du convoi et il s'est mis en travers à Port-Saïd ! On s'est échoué, et pendant trois heures, on n'a fait que courir d'un bord à l'autre ; telle compagnie devait passer à bâbord, telle compagnie à tribord pour équilibrer le bateau et le sortir de là. C'était la partie la moins marrante ! Dans le lac Amer, une escadre anglaise arrivait en face, le *Pasteur* a dû se ranger et s'est encore échoué<sup>2299</sup>. »

C'est un danger confirmé par plusieurs témoignages, ceux de Jacques Bouthier (« Dans le canal de Suez, le *Pasteur* était limite<sup>2300</sup> ») et René Laroche (« Le *Pasteur*, c'était le plus gros bateau, on touchait presque le fond ; ça remuait de partout<sup>2301</sup> »). A Ismaïlia, le spectacle cité par Charles-Henry de Pirey, celui de résidents sans doute européens d'un niveau social suffisant pour faire de la plage et du nautisme, donne un spectacle réconfortant et l'image d'un bonheur dont ils s'éloignent :

« Nous passons à hauteur de cette perle du désert qu'est Ismaïlia. [...]. Des parasols rayés jettent leur ombre sur la plage encombrée de corps qui brunissent. Les bateaux de plaisance nous donnent la chasse dans une gerbe d'écume blanche. Leurs équipages nous font des signes amicaux. Qu'ils semblent heureux de vivre ces gens ! Toute jalousie écartée, leur joie nous assombrit sans que nous voulions nous l'avouer<sup>2302</sup>. »

Suez résonne dans la mémoire familiale de Louis-Jean Duclos : « Le canal de Suez, ça m'a marqué parce que j'avais un arrière-grand-père qui y avait été ingénieur et une grand-mère était née à Suez. Donc j'avais des souvenirs de famille, ni plus ni moins<sup>2303</sup> ». Les navires mettent entre une quinzaine d'heures et la journée entière, à petite vitesse, pour parcourir le canal.

Suit la mer Rouge. Bien entendu, le spectacle est ravissant mais la chaleur plombe littéralement le jeune métropolitain qui entre dans le *sas climatique* d'une manière assez rude. A la sortie du canal de Suez, la mer Rouge se profile après la traversée du golfe de Suez. Les 300 kilomètres du golfe de Suez et les presque 2000 kilomètres de la mer Rouge vont mener lentement les membres du corps expéditionnaire vers l'océan Indien ; ce qui rend Guy Delplace songeur : « Sorti du canal de Suez le bateau reprend sa vitesse de croisière pour entrer dans la mer rouge si bleue... pour m'emmener plus loin, toujours plus loin<sup>2304</sup>. » Entre Port Saïd au début du canal de Suez et Djibouti qui marque

---

<sup>2297</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>2298</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2299</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*

<sup>2300</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2301</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, *op. cit.*

<sup>2302</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>2303</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>2304</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

la fin de la mer Rouge près de 2400 kilomètres plus bas, les navires ne font pas escale ; pas d'occasion de descendre à terre, de se désaltérer et rien d'autre à faire que regarder les rives désertiques.

Sur le canal de Suez et en Mer Rouge, les jeunes métropolitains découvrent « les grandes chaleurs ». A l'entrée du canal, plus encore au sud à celle de la Mer Rouge et jusqu'en Indochine, ils souffrent de la chaleur. Une chaleur sèche parfois attisée par les vents de sable ; une chaleur moite la nuit. Si les paysages, généralement, les enchantent, la chaleur les abat ; de la cale aux ponts supérieurs, aucun endroit ne les met à l'abri du grand abattement qui les saisit. Seule la nuit leur permet de trouver un peu de douceur. C'est là que les militaires vont venir en grand nombre dormir à la belle étoile sur le pont de leur navire. Les beaux paysages peuvent encore les émouvoir mais la recherche de l'ombre et de la fraîcheur est bien plus importante. Les témoignages changent alors d'objet ; finies les remarques sur les beaux paysages. La chaleur, pour Francis Oustry devient obsédante :

« Que dire des magnifiques paysages découverts ou des scènes pittoresques de Port Saïd, d'Aden, de Colombo, du détroit de Malacca où des abords de Singapour, quand on a la chemise collée par la sueur ? Combien de fois n'a-t-on pas exploré les coursives à la recherche d'un endroit isolé, tranquille et ventilé ? Tant de choses étaient défendues comme de descendre à terre, de boire une boisson fraîche, tandis que d'autres, échappant aux interdictions, pouvaient profiter paisiblement de cette traversée ? ».

Les soldats restent prostrés, de la cale au pont supérieur : « La chaleur était insupportable et nous ne pouvions pas faire autre chose que de rester sur le pont, serrés comme des sardines<sup>2305</sup>. » Détail pittoresque donné par Yves Benentendi après l'escale de Djibouti, par 40 degrés et plus : « Nos baskets caoutchoutées fondaient sur la tôle brûlante du pont. Nous étions en short et tee-shirt jusqu'à la fin du voyage<sup>2306</sup>. » Cette chaleur oppressante, ajoutée au manque de confort des navires, assombrit l'humeur et, plus tard, quelques souvenirs qui en deviennent peu attractifs : « Le voyage en bateau, ce n'était pas mal, sans plus. C'était juillet-août quand on a passé le canal de Suez, sous un soleil de plomb ; il fallait voir ! Je n'en garde pas un bon souvenir<sup>2307</sup>. » Aucun militaire ou presque n'avait jamais vécu de pareilles chaleurs en Métropole. Henri Knoppik se rappelle que « sur le *Skaugum*, ex-baleinier, nous avons subi, en Mer Rouge des 50° ; on allait dormir sur le pont<sup>2308</sup>. » Au même bataillon, le sergent Ménage insiste d'abord, avec humour, sur le destin singulier d'un « bateau des mers du Nord affecté en transport de troupes pour l'Indochine. La ventilation est tombée en panne en Mer Rouge ; vous feriez faire ça à des gens maintenant, ça passerait au Tribunal International<sup>2309</sup> » !

Les combattants d'Indochine connaissent aussi d'autres moments agités ou cocasses, pendant leur voyage. La Méditerranée n'était pas une mer calme. En Mer Rouge, les incidents météorologiques

---

<sup>2305</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2306</sup> Yves Benentendi, *Epopée d'un parachutiste français durant la guerre du Vietnam, 1948-1952* ; mémoires écrites pour sa famille, p. 26.

<sup>2307</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, venu chez moi, à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>2308</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik, le 14 mars 2019.

<sup>2309</sup> Entretien avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

sont de l'ordre de la tempête, dans l'océan Indien, du cyclone, dans le Pacifique, du typhon. Il faut donc prendre ses précautions : « Grosse tempête en Mer Rouge, énorme ! Il a fallu mettre des cordes tout autour pour ne pas être projeté à la mer, parce que les vagues passaient par-dessus. On allait au restaurant, on mangeait et si on avait le temps de revenir à la cabine, s'étendre, ça allait ; sinon il fallait recommencer à manger !<sup>2310</sup>. » Mais au moins un vétéran se souvient d'avoir réussi à supporter la chaleur. En huit jours de canal de Suez et de Mer Rouge, les plus résistants à la chaleur ont eu le temps de s'habituer. Jacques Bouthier estime aussi que leur tenue les a aidés : « La chaleur était supportable grâce aux tenues anglaises, short et chemisette<sup>2311</sup>. » Il parvient à exprimer d'autres souvenirs que la chaleur écrasante. La mer Rouge ne longe pas seulement les rivages de l'Égypte et du Soudan mais aussi ceux de l'Arabie. Jacques Bouthier observe « l'ensemble des militaires musulmans rassemblés sur bâbord et priant au large de La Mecque » à hauteur de Djeddah. Il se souvient aussi « du phare de Guardafui, perdu en plein océan à la sortie du Golfe d'Aden<sup>2312</sup>. » Quant à Bernard Prin, son travail à la paneterie du bateau lui permet de finir tôt le matin et d'en goûter la fraîcheur : « Avec la brise marine, il ne faisait jamais très chaud, et le petit matin, seul sur le pont promenade, je goûtais la fraîcheur du large en contemplant l'océan<sup>2313</sup>. » Francis Agostini a plutôt gardé des souvenirs cocasses qui lui donnent le sourire, longtemps après, car son bateau, le *Médie II* n'incite pas au discours mémoriel : « Dans le canal de Suez je m'aperçois que j'ai des morpions. C'est l'infirmier qui me l'a dit, moi je me demandais bien ce que c'était. Il m'a badigeonné au DDT pétrole. Voyez ça, en mer Rouge. Ça commençait à me brûler, j'ai voulu prendre une douche. Mais les douches, c'était de l'eau salée... Il faut bien rire un peu, voilà ce qui m'a marqué<sup>2314</sup>. »

Ce qu'attendent surtout les militaires, ce sont les escales. Port Saïd et Djibouti remplissent ce rôle mais elles peuvent s'avérer décevantes. Il arrive aussi que les navires ne s'arrêtent pas ou que les militaires n'aient pas le droit de descendre. Le spectacle, même du bord, reste le principal dérivatif dans cette étape de la traversée.

### 2.3.3.2 Un voyage ponctué d'escales : la découverte d'autres cultures dans un temps arrêté

« Je vois encore les images de Port-Saïd, avec tous ces gens venus autour du bateau pour vendre un tas de bricoles-souvenir...j'étais ébloui ! Le canal de Suez... Pour un gamin de 20 ans, c'était une ouverture extraordinaire<sup>2315</sup>. »

Une escale, au sens propre et matériel du mot, est le fait de s'arrêter, de descendre ou monter « l'échelle » pour le ravitaillement ou autre nécessité, qui n'inclut pas systématiquement la possibilité pour une troupe embarquée d'elle-même descendre à terre. Elle conserve toutefois, dans ce cas, un net potentiel de curiosité, comme à Port-Saïd. Que les militaires embarqués descendent

<sup>2310</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé au musée mémorial des parachutistes de Pau, le 19 avril 2018.

<sup>2311</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>2312</sup> *Ibid.*

<sup>2313</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2314</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>2315</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, *op. cit.*

ou pas, l'escale est une expérience en soi, un dérivatif à la répétitivité du quotidien. Elle est également un élément de mémoire, l'ouverture extraordinaire de l'esprit des jeunes Français confrontés à un autre monde, « une autre culture » comme le dit Jean-Michel Vernière. Pour Pierre Latanne, elles « jouent un grand rôle dans la traversée et confirment les rêves et en engendrent de nouveaux. Elles permettent aussi à l'Européen de se rassurer sur sa supériorité sur ces races primitives et inorganisées découvertes au hasard des escales<sup>2316</sup>. » De fait, les terres colonisées donnent l'image d'un temps arrêté sur des civilisations très anciennes et une pauvreté pluriséculaire.

Les escales devraient être un soulagement. Enfin pouvoir se dégourdir les jambes, se mêler à une foule énorme mais sans la vision constante des uniformes ; découvrir d'autres univers, d'autres couleurs, d'autres odeurs. La sensation de voyage, au sens de découvertes des cultures, débute parfois lors de ces escales de quelques heures. Les témoins en gardent un souvenir contrasté selon les incidents survenus ou sur le fait de ne pas pouvoir descendre. Avant l'océan Indien, les ports situés aux extrémités du canal, Port-Saïd au début, Suez au bout, sont rarement des lieux d'escales pour les militaires du rang. Vers la fin de la mer Rouge, le port français de Djibouti a représenté une escale pour près de la moitié des témoignages. La plupart du temps, les *embarqués* ne débarquent pas. Ils voient les escales depuis le navire, surtout quand l'urgence de leur arrivée en Indochine se fait sentir. Descendre aux escales dépend de beaucoup de facteurs. En dehors du cas relativement rare de l'incident mécanique et du débarquement de militaire malade à hospitaliser, le ravitaillement est, de loin, la cause majeure d'un arrêt rapide. Pour Maurice Mandavit, l'escale « permettait (surtout) au bateau de se ravitailler, surtout en eau potable<sup>2317</sup>. » Une grosse *cylindrée* autonome comme le *Pasteur* demande peu d'escales. Les besoins en nourriture, en eau potable ou en énergie sont de l'ordre de l'autonomie complète sur des navires de ce type, très peu nombreux. Il était suffisamment vaste pour entreposer tous ses stocks mais il a fallu utiliser tout l'espace sans aucune exception pour y parvenir. Plusieurs témoignages signalent que la piscine du *Pasteur* était remplie de stock de nourriture, en particulier les pommes de terre. Cela ne l'a pas empêché de faire, à chaque voyage, une ou deux escales très courtes. Roger Verbeke n'en signale qu'une seule, à Singapour. Pour les autres navires, les divers besoins réclament, en moyenne, quatre « arrêts » par traversée : « On n'a pas fait beaucoup d'escales à l'aller, le tourisme, c'était surtout au retour. On a fait direct Oran–Suez, On a fait quelques arrêts pour faire du mazout mais sans descendre<sup>2318</sup>. »

Parmi d'autres raisons de s'arrêter, il faut faire monter le pilote qui guidera la traversée sur le canal, les autorités administratives, parfois des marchands à Port Saïd, pour faire passer le temps et s'arrêter pour récupérer les légionnaires qui ont déserté le bateau en sautant dans le canal mais ont été arrêtés par les Britanniques et remis aux autorités du bateau à Suez. Enfin, l'ennui

---

<sup>2316</sup> Extrait des souvenirs personnels de Pierre Latanne, rédigés pour sa famille ; texte reçu le 8 septembre 2018.

<sup>2317</sup> Robert Heissat, *op. cit.*, p. 119.

<sup>2318</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Saint - Saturnin-les Avignon, le 27 juin 2017.

mécanique est toujours à redouter, car rester plusieurs jours et ne pas pouvoir descendre est encore pire. Le spectacle des commerçants sur leur barque dans une chaleur devenue étouffante, finit par lasser. Pour Pierre Guillemot, c'est un calvaire : « On est resté dix jours à Suez parce que le tableau électrique a cramé. Là on s'est fait chier parce qu'on n'avait pas le droit de sortir. Des felouques venaient et vendaient des trucs à travers les hublots mais c'était interdit de descendre et il commençait à faire très chaud. On en avait marre à la fin<sup>2319</sup>. »

Escales rares, donc, et courtes, si tant est que les militaires puissent descendre. Cela peut-être quelques minutes pour celui qui participe à un chargement ou à un déchargement ; ou bien, le geste d'un marin du bord qui l'invite à se dégourdir les jambes ; rarement pour plus d'une demi-journée. Les anciens cadres signalent une journée entière pour une escale à Ceylan. Mais souvent, les soldats ne descendent pas, ce qui évite les risques de retards, de désertions ou d'attentats. En outre, des vétérans signalent que l'interdiction de descendre est liée à l'hostilité des Egyptiens ou de certains de leur groupes politiques qui ont obtenu l'indépendance en 1922 mais se sentent sous occupation britannique. En 1951 comme en 1953 au moment de la proclamation de la République d'Égypte, les relations sont tendues à cause du canal de Suez dont l'accord Anglo-Egyptien a été dénoncé. Les manifestations sont violentes et les Français qui partagent avec les Britanniques l'exploitation de ce canal sont mal vus. L'escale technique de Port Saïd n'était déjà pas particulièrement longue ; les militaires français ne descendront pas, par sécurité.

Port-Saïd est, en général, le premier point d'amarrage depuis Marseille ou Oran, cinq jours après le départ, pour les formalités d'entrée dans le canal. Regarder les marchands depuis le bateau reste donc la distraction de l'arrêt à Port Saïd, un souvenir majeur, surtout s'ils montent à bord. De très nombreux témoignages relatent le même épisode ; les militaires ne pouvant descendre à terre, le souk se tient dans les eaux du port entre le bateau français et les barques des commerçants, et lorsque le commandant de bord l'admet, sur le pont supérieur de son navire, comme le décrit Pierre Latanne. La vente de cigarettes, fruits, de confiseries, entre autres produits proposés se voit parfois agrémenté d'objets plus prestigieux comme des services à thé mais c'est surtout au voyage de retour que certains militaires succombent à cette tentation plus onéreuse. Henry Clémens l'a également vécu en 1946 : « A Port- Saïd les vendeurs locaux envahirent traditionnellement les ponts et proposèrent diverses sucreries orientales et nous refîmes le plein de cigarettes<sup>2320</sup>. » Cela fait partie des dérivatifs sympathiques dans un voyage d'autant plus long que l'on ne peut pas descendre du bateau. C'est l'entrée dans le monde de la sollicitation, du marchandage que les militaires vont retrouver en Indochine comme en Algérie :

« Ce qui était agréable, c'est qu'on voyait arriver à chaque arrêt un tas d'embarcations ; c'étaient des vendeurs qui vendaient leurs produits. Ils ont toujours été corrects. Ils envoyaient une corde ; on essayait de l'attraper et ensuite on la faisait passer d'un pont à l'autre. Au bout, il y avait un panier. D'en haut, on disait ce qu'on voulait et ils nous disaient que ça valait tant. Non, non, alors, on

---

<sup>2319</sup> Entretien avec Pierre Guillemot dans un café de Poisy, Haute – Savoie, le 19 novembre 2017.

<sup>2320</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.



palabrait, on faisait baisser le prix. Le prix baissait parce que c'était le marchandage normal. On mettait l'argent dans le panier et on faisait monter la bouteille ou je ne sais quoi. Il y en a qui achetaient des services à thé. Les escales se passaient comme ça<sup>2321</sup>. »

Certains signalent la présence d'un illusionniste et amuseur local, surnommé « Gali Gali », qui fait des numéros sur le pont de certains navires. C'est en fait un homme de cabaret et acteur assez connu. Il distrait à plusieurs reprises les soldats du CEFEO de passage<sup>2322</sup>. Parfois, les échanges se passent moins bien. Les transactions coûtent cher, la marchandise montant moins vite que l'argent n'est descendu, voire pas du tout. En 1948 pour Roger Ouïste, l'expérience s'est mal terminée. Les sommes perdues ne sont toutefois que rarement importantes : « L'arrivée à Port-Saïd, ça vaut son pesant d'or. Les marchands venaient, il y avait 100-200 barques autour du bateau, qui montaient n'importe quoi dans des paniers ! On met son argent dans le panier, et ils montent la marchandise. En général, ça se passait bien ; mais moi je me suis fait avoir, j'ai voulu acheter une montre, je l'attends encore !<sup>2323</sup>. » La même chose arrive à Guy Ménage en 1952 : « Le moment le plus marquant pour un jeune, c'était le passage du canal de Suez. Ça n'était pas très large, et il y avait tous les marchands. On a découvert l'histoire des paniers. Ils envoyaient leur marchandise dans le panier et vous mettiez votre argent ; ça faisait des histoires. Il y en a qui coupaient les ficelles quand les paniers passaient !<sup>2324</sup>. »

Ceux qui ont pu descendre n'ont pas toujours connu un meilleur sort, ce qui console ceux qui sont restés à quai : « On s'est arrêté à Port-Saïd où on a passé la nuit parce qu'il y avait des heures pour entrer dans le canal de Suez. Moi je ne suis pas descendu ; la plupart de ceux qui sont descendus se sont fait piquer leur pognon<sup>2325</sup>. » Port-Saïd est donc un point de passage qui a marqué, plutôt positivement malgré quelques déveines, les esprits des vétérans par son spectacle et ses tumultes, même s'ils en ont peu profité. Toute autre apparaît l'escale de Djibouti. Le souvenir est plutôt celui d'un four solaire et d'un temps arrêté.

Djibouti, autrement dit *la Côte française des Somalis* est la dernière terre d'Afrique et la seule française, depuis 1896, que les militaires à destination d'Indochine pourront voir. Ce port est la tête de pont du commerce routier et ferré vers l'Éthiopie. Le moins que l'on puisse dire est qu'ils n'en gardent pas un excellent souvenir. C'est Djibouti qui rassemble une partie importante des souvenirs de plus grande chaleur, pour ceux qui y font escale. Les témoignages sont édifiants : « Impossible de dormir tellement il fait chaud. On dirait que le rafiot a emmagasiné toute la chaleur qui étreint la mer Rouge<sup>2326</sup>. » « Une chaleur de 50 degrés », raconte Jack Picot. « Heureusement, nous avons revêtu notre tenue coloniale : casque en liège, short, chemisette, mi-bas, chaussures<sup>2327</sup>. » Marcel Compe est heureux de ne pas être affecté à Djibouti : « La chaleur est terrible, insupportable. Il semble

<sup>2321</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>2322</sup> Les témoignages sur Internet évoquent cet artiste et son fils qui lui a succédé. En ligne : <http://uim.marine.free.fr/equipages/escales/amandine-suez.htm> (Consulté la dernière fois le 16 janvier 2022).

<sup>2323</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*

<sup>2324</sup> Entretien avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>2325</sup> Entretien avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>2326</sup> Pierre Cesca, *Journal d'un sous-officier de bataillon Thaï*, *op. cit.*, p 15.

<sup>2327</sup> Danielle Ropars, Ils y étaient, ils racontent. Indochine 1947-1954, *op. cit.*, p 51.

qu'il n'y a pas d'arbres ni d'ombrage dans le coin, seulement des cailloux sur un sol désertique et ingrat. La mer Rouge seule rafraîchit cet endroit peu accueillant à l'époque<sup>2328</sup>.

Djibouti reste dans les mémoires comme la sienne, une escale sans grand intérêt. Les souvenirs qui sont accolés à ce port sont rarement flatteurs. Certains jeunes engagés ont lu Henri de Monfreid à l'époque, mais combien savent qu'il s'y est installé avant la Première Guerre mondiale, pour le négoce, mille activités et trafics comme celui des armes et du hachich. Mais seule la lecture reste enchanteuse. Les rares activités possibles sont d'aller à la poste prendre le courrier ou envoyer une lettre, aller au mess et surtout de se réfugier sous un ventilateur en absorbant des litres de cognac-soda glacés : « Visite de la ville grouillante et bruyante avec un arrêt au *Palmier en zinc*, café célèbre de la route coloniale<sup>2329</sup>. » Francis Agostini se souvient que « à l'escale de Djibouti, un cuisinier est mort d'insolation. On est resté 24 heures à Djibouti, le temps de voir toutes les saloperies de la ville et il y en avait<sup>2330</sup>. » Les anciens d'Indochine gardent en mémoire, outre une chaleur écrasante, la découverte d'une grande misère et le réconfort du bar où chacun vient littéralement s'effondrer pour être à l'ombre et se désaltérer. Le *Palmier en zinc*<sup>2331</sup> est le bar - dancing qui sert de point de rencontre connu, légèrement huppé, des Français civils et militaires. Un vrai palmier en zinc trône devant sa terrasse. La bière est fraîche et elle est, comme le Pastis, préférable à une eau saumâtre. Cela ne suffit pas à rafraîchir les militaires asséchés : « Nous ne pouvons éviter de nous arrêter au *Palmier en zinc*, célèbre café – dancing, connu de tous les militaires en garnison ou faisant escale à Djibouti, pour y consommer une boisson rafraîchissante. Dans la grande salle, suspendu au plafond, un ventilateur agite mollement ses longues pales sans parvenir à brasser un air surchauffé<sup>2332</sup>. »

La ville est déserte jusqu'en milieu d'après-midi, les bars étant fermés pour cause de trop grande chaleur. Ce que voit Pierre Guérineau ne l'incite qu'à en repartir : « Cette courte escale dans la fournaise de Djibouti nous a permis de faire un tour de ville en taxi, de passer devant l'hôtel Peltier, d'aller prendre un verre au *Palmier en zinc* et de remonter à bord en nous disant d'un commun accord : pourvu qu'on n'échoue jamais dans un pays pareil !<sup>2333</sup>. » François Deluermoz découvre les premiers trafics de piastres, monnaie d'Indochine qu'il ne connaît pas :

« On a fait escale à Port-Saïd, Djibouti ; on allait à la poste pour savoir si on avait reçu du courrier. Mais à Djibouti, il n'y avait rien ! Une petite poste, la misère... Quand le bateau faisait escale, il y avait un tas de gars qui venaient pour nous vendre des machins. Il y en a qui ont fait des affaires, avec les piastres, à 11 ou 12 francs. En France, elles en valaient 17. On pensait que c'étaient des faux mais il y en a qui en ont acheté. C'étaient des vraies, je ne sais pas où ils les prenaient<sup>2334</sup>. »

Mais beaucoup découvrent également la misère, l'insécurité et ne se risquent pas au-delà des limites de la ville. Alfred Lebreton dispose d'une escale pour la matinée. Il veut en profiter. Lui et

---

<sup>2328</sup> Marcel Compe, *Sam Neua*, op. cit., p. 41.

<sup>2329</sup> Robert Heissat, op. cit.

<sup>2330</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>2331</sup> Le bar – restaurant « Le palmier en zinc » existe toujours à Djibouti. Mais l'établissement qu'ont connu les combattants d'Indochine a été détruit lors du terrible attentat de 1977.

<sup>2332</sup> Alfred Lebreton, *Par idéal... et goût de l'aventure*, op. cit., p. 19.

<sup>2333</sup> Pierre Guérineau, souvenirs personnels intitulés « Saïgon », texte reçu le 24 juin 2017.

<sup>2334</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier le 6 mars 2019.

ses camarades vont rapidement constater la différence entre quartiers « indigène » et européen, jugeant vite la ville sans intérêt :

« A cinq nous louons un énorme taxi qui nous dépose en ville. A première vue, celle-ci nous semble triste et écrasée de chaleur. Seules les rues principales sont bitumées. Les maisons sont poussiéreuses. Les quartiers indigènes où nous nous engageons ont un aspect misérable et sale. De loin, nous avons aperçu un minaret, en forme de pain de sucre. [...]. Puis nous revenons vers la ville européenne. En son centre, une grande place, où jaillit une fontaine donnant une impression de fraîcheur, est pratiquement désertée. [...]. Ne trouvant pas beaucoup d'intérêt à la visite, nous retournons au bateau pour le déjeuner<sup>2335</sup>. »

Jean Brugié arrive en 1951 à Djibouti avec de belles images coloniales en tête. La réalité est décevante. Il est l'un des rares à aller en périphérie de la ville avec son alter ego Jacques Neveux. Ils ne voient que : « La misère la plus criante : des hommes couchés par terre, manifestement sous-alimentés, des gamins couverts de plaies et de mouches autour de leurs yeux atteints de trachome. Des passantes les injurient<sup>2336</sup>. » Jacques Neveux essaie de filmer avec sa caméra ; Jean Brugié se fait voler ses lunettes. Comme eux, Alexis Arette est loin de chez lui et aborde un monde inconnu, qui lui montrent la différence entre ses Pyrénées natales et ce que l'on appelle déjà à l'époque, le *Tiers Monde*<sup>2337</sup> : « Les escales me firent toucher du doigt ce que je ne connaissais que par les livres. A Djibouti un petit indigène me vola prestement sur mon nez mes lunettes de soleil. Nous apprîmes la prudence. La vision des villages de pêcheurs, sans la moindre verdure, nous fit prendre conscience, combien nous étions favorisés en France !<sup>2338</sup>. » Djibouti, c'est un temps colonial ancien, un temps arrêté depuis l'avant-guerre. Les escales sont donc un agrément à ce voyage qui, pour une partie des militaires embarqués, devient long, éprouvant de chaleur et d'inconfort. Rencontrer la population est rare. Des témoignages croient voir dans certains gestes venus des rives ou des navires croisés un encouragement ou un mauvais présage de ce qui les attend.

A terre, ou lorsque la terre est proche, les soldats du CEFEO reçoivent des marques d'hostilité ou d'encouragements. Les populations sont-elles informées que les troupes sont françaises et qu'elles vont guerroyer en Indochine ? Les Egyptiens de part et d'autre du canal de Suez ont-ils des réflexes *anticolonialistes* envers tout européen en uniforme ? Il est peu probable qu'ils connaissent la nationalité et des missions des militaires transportés. Les souvenirs sur ce point ne sont pas nombreux mais ils ont eux aussi, à leur échelle, marqué les esprits.

Les gestes inamicaux n'affectent pas le moral des troupes ; ils étonnent tout au plus, comme André Laperle au passage du canal : « La population était critique ; on les voyait, il nous faisait des bras d'honneur et ainsi de suite<sup>2339</sup>. » Paul Burgau, à 19 ans, évoque même des gestes peu rassurants : « A Port Saïd, les habitants nous faisaient des signes : une main pour couper la tête, un autre pour indiquer

---

<sup>2335</sup> Alfred Lebreton, *Par soif d'idéal...et goût de l'aventure*, p. 19.

<sup>2336</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *op. cit.*, pp. 126-127.

<sup>2337</sup> Concept inventé par Alfred Sauvy dans un article de « L'Observateur », le 14 août 1952.

<sup>2338</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>2339</sup> Entretien de l'auteur chez André Laperle chez lui, à Val-de-Fier le 21 décembre 2016.

l'Extrême-Orient<sup>2340</sup>. » Ce type de comportement est même signalé pour ce qui concerne les troupes britanniques. Étaient-elles coloniales ou britanniques ? « De chaque côté du canal, en plusieurs endroits, des campements de l'armée britannique dont certains éléments nous faisaient des gestes très inamicaux<sup>2341</sup>. » René Laroche se souvient bien de gestes de la part des troupes britanniques, mais pas inamicaux pour autant : « On a fait le canal de Suez en 24 heures. On voyait les postes anglais sur le canal ; ils nous faisaient signe<sup>2342</sup>. » D'autres signes sont plus émouvants. Jules Belgodère en a été témoin : « Dans le canal de Suez, vers Bou Hanifia, il y avait un couvent de religieuses françaises. Le navire se signale à elles par trois coups de sirènes, pour saluer mais par contre, sur les bastingages, les légionnaires, les tirailleurs ont fait des bras d'honneur ! Les religieuses répondaient en saluant avec des mouchoirs blancs<sup>2343</sup>. » De même Jacques Saubion ne peut oublier des voix dans la nuit : « En traversant le canal de Suez, dans la nuit, des voix françaises, provenant du personnel technique d'Ismaïlia, nous criaient : “bon voyage, bonne chance”<sup>2344</sup>. »

Plus spectaculaire est le comportement de certains légionnaires refusant d'aller en Indochine pour une nouvelle guerre. Plusieurs témoins parlent des *légionnaires sauteurs* dans l'eau, depuis les navires. Beaucoup de vétérans se souviennent encore - mais l'ont-ils vraiment vécu ou lu - de ces désertions qui concernent presque exclusivement des légionnaires. Épisode marquant et troublant par la folie du geste, les déserteurs prennent énormément de risques pour se soustraire à la guerre. Pour quelles raisons des légionnaires fuient-ils au tout début de leur voyage ? Le font-ils par écœurement de la guerre, la plupart venant de l'armée allemande en 1945-1950, ou parce que l'engagement à la légion était juste une échappatoire aux camps de prisonniers où ils croyaient rester de nombreuses années. Ont-ils compris que leur engagement signifiait un départ quasi certain pour se battre encore ?

André Fabiano est le seul à se souvenir d'une tentative très précoce au niveau du détroit de Messine, pourtant terriblement dangereux : « Dans le détroit de Messine quelques légionnaires se sont jetés à l'eau pour désertir ; pas dans le canal de Suez car nous étions confinés à cause des tensions existant au Moyen-Orient<sup>2345</sup>. » La plupart des désertions se produisent surtout dans le canal de Suez où la rive est facile à gagner à la nage, mais c'est terriblement risqué justement du fait de l'exiguïté du passage. Dès l'arrivée à Port Saïd, les légionnaires, en unité ou en détachement, sont consignés dans la cale. En effet, dès les premiers voyages, en 1946, elles sont à cet endroit régulières sinon nombreuses. Paul Bonnacarrère le signale au 3<sup>ème</sup> REI début avril 1946 dans son célèbre livre *Par le sang versé* : « Ce passage deviendra par la suite le lieu de prédilection des déserteurs. A chaque traversée d'un transport de troupes, des dizaines d'hommes sauteront par-dessus bord dans l'espoir d'atteindre la rive

---

<sup>2340</sup> Conversation téléphonique avec Paul Burgau, le 13 avril 2017.

<sup>2341</sup> Extrait du questionnaire de Guy Gantheret, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2342</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>2343</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>2344</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2345</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

égyptienne. Vingt pour cent seulement y parviendront, les autres surpris par les remous, périront noyés ou broyés<sup>2346</sup>. » Toutefois, il n'existe aucune source sérieuse qui puisse parler de dizaines de désertions à chaque traversée puisque les autorités ont pris, à chaque fois, des mesures pour interdire la sortie des légionnaires de leur cale. « Des dizaines », « vingt pour cent » ? Les témoignages écrits et oraux ne dramatisent pas autant mais évoquent, la plupart du temps, quelques *sauteurs*, souvent rattrapés par les Britanniques mais pas « à chaque transport de troupes ». En dehors du fait qu'il ne cite jamais ses sources et que l'exagération, à l'instar d'un Lucien Bodard, ne lui fait pas peur, Bonnacarrère a raison d'insister sur la dangerosité de l'endroit qui n'empêche pas la prise de risque désespérée. Ces désertions sont rapportées par plusieurs témoins comme Henry Clémens en 1946 (« Durant la traversée du canal, les dortoirs des Légionnaires furent fermés pour empêcher d'éventuelles évasions d'anciens membres de la Wehrmacht et de la Waffen SS<sup>2347</sup> ») et André Laperle en 1949 (« On a eu des déserteurs. Il y avait deux compagnies de légion à bord, sept ou huit bonhommes ont sauté quand on a traversé l'Égypte et qui ont déserté »<sup>2348</sup>). Charles-Henry de Pirey fait une description presque poétique d'une tentative sur le *Pasteur* :

« La nuit est à peine tombée que les sirènes sonnent l'alarme : cinq légionnaires sont passés par-dessus bord et s'enfuient à la nage vers les rives désolées du Sinaï. Ils ont peut-être prévu ce jour depuis l'instant où ils ont signé leur engagement à Sidi-Bel-Abbès... à moins qu'ils ne se soient jetés dans l'eau tiède à la poursuite d'un mirage de bonheur, un instant silhouetté parmi les sables surchauffés<sup>2349</sup>. »

Quant à Francis Oustry, il se souvient que si la tentative des légionnaires de son navire réussit, c'est malgré les tirs – volontairement imprécis ou non – de leurs cadres : « Le passage du canal de Suez fut émaillé par la désertion de deux légionnaires qui plongèrent dans le canal. Des sous-officiers de la légion tirèrent sur eux avec, je crois, l'intention de les laisser filer, car malgré les tirs de PM, ils réussirent à atteindre le rivage<sup>2350</sup> ». Si certaines tentatives réussissent, ce n'est pas le cas de toutes. Marcel Baarsch est légionnaire. Il ne connaît pas pour autant les motivations de ses collègues. Il rappelle à cette occasion qu'une partie des déserteurs ont été repris et ramenés à bord par les Britanniques : « La seule chose qui m'ait marqué un peu c'est que des légionnaires ont sauté à l'eau dans le canal de Suez pour s'évader. On a vu qu'ils avaient rejoint la rive mais on les a retrouvés à la sortie du canal car les Anglais les avaient ramenés. Ils ont terminé le voyage dans la cale. Peut-être qu'ils n'avaient pas envie d'aller au casse-pipe<sup>2351</sup>. »

Guy Chalençon rappelle la fin bien plus dramatique de certains déserteurs dans le canal : « Des légionnaires sautaient du bateau dans le canal de Suez pour rejoindre la berge où ils étaient attendus pour encadrer l'armée égyptienne. Sur trois hommes, un seul a réussi, les deux autres sont morts, pris par l'hélice<sup>2352</sup>. » D'autres tentatives, bien plus risquées encore, ont lieu dans l'océan Indien. La

---

<sup>2346</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, Livre de poche, 1968, p 12.

<sup>2347</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2348</sup> Entretien de l'auteur chez André Laperle chez lui, à Val-de-Fier le 21 décembre 2016.

<sup>2349</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, *op. cit.*, p 35.

<sup>2350</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2351</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

<sup>2352</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon, reçu le 20 avril 2017.

distance jusqu'au rivage, les eaux infestées de requins, font de ces tentatives des échecs dans tous les témoignages recueillis et lus. Il est très difficile, pour un bateau lancé à pleine vitesse dans l'océan, de faire demi-tour pour aller les secourir, ce que les autorités du navire n'envisagent même pas, sauf dans certains cas. Sur le *Maréchal Joffre* en début 1949, Pierre Desroche signale une tentative au large de Singapour, de quelques légionnaires :

« Les légionnaires présents étaient souvent d'anciens prisonniers allemands, auxquels on avait dit qu'ils allaient être prisonniers pour cinquante ans, sauf s'ils s'engageaient dans la légion. Au passage de Port-Saïd et du canal de Suez, ils ont été confinés dans les cales, avec interdiction de monter sur le pont. Mais à l'approche de Singapour, certains ont déserté en se jetant à l'eau, ce qui était malheureux dans des eaux infestées de requins. Le commandant des légionnaires a bien demandé au Pacha du *Trooper* de s'arrêter et de retourner les chercher, mais il faut deux kilomètres à un navire de cette taille pour faire demi-tour, c'était sans espoir pour ces malheureux<sup>2353</sup>. »

La tentative vécue sur le *Pasteur* par Jules Belgodère, lieutenant de légion, amène à maintenir en cale les légionnaires de son unité jusqu'à la fin du voyage : « Je raconte souvent qu'un jour, la table était en général, généreusement servie, à un moment, ça ne bougeait plus. Qu'est-ce qui se passe ? On a eu l'explication. Un légionnaire a sauté, et on est tenu de maintenir pendant tant d'heures les autres légionnaires dans la cale. Le type, d'ailleurs, n'a pas dû faire long feu, vu le nombre de requins dans le coin »<sup>2354</sup>. Idem pour Louis Simoni, mais cette fois, devant les îles Maldives, pour une autre tentative désespérée : « Ce qui m'a marqué, ça a été le passage des îles Maldives. C'étaient des petites îles avec des palmiers qu'on voyait du pont, et ce jour-là, trois légionnaires ont sauté à la mer. On les a juste regardés parce que le bateau ne pouvait pas s'arrêter. On les a vus partir à la nage, et tout d'un coup, on n'a plus vu personne.<sup>2355</sup> » Au contraire, le navire qui transporte Robert Boutin a le temps de faire demi-tour : « Huit légionnaires allemands abandonnent le bateau au large de petites îles qui semblaient paradisiaques. Demi-tour du bateau pour les récupérer, puis fonds de cale pour le reste du voyage<sup>2356</sup>. » Tous ces événements ou incidents ne font pas avancer plus vite les navires de transport pour l'Indochine mais ils constituent d'autres souvenirs que les paysages et les poissons volants. Une fois terminée la navigation sur la mer Rouge s'ouvre l'océan Indien pour les militaires des FFEO. Ils franchissent une nouvelle étape, celle d'une dernière traversée directe pleine de découvertes et une première immersion en Asie.

### 2.3.3.3 Dans l'océan Indien, les esprits se tournent vers l'arrivée

« Pour quelqu'un qui sort de son petit bled, c'était quelque chose !<sup>2357</sup>. »

Djibouti a acté la fin de la mer Rouge. Le golfe d'Aden s'ouvre sur l'océan Indien. Il reste entre une et deux semaines de navigation, escales comprises. Les sentiments oscillent entre le ravissement d'un nouvel espace maritime magnifique, des îles jugées paradisiaques, des escales

---

<sup>2353</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, op. cit., p 163-164.

<sup>2354</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>2355</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>2356</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>2357</sup> Entretien avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, à Le Cres, le 29 juin 2017.

pleines de sensations et un ennui, un inconfort devenant parfois insupportables, une inquiétude croissante à mesure que l'on s'approche du Cap Saint-Jacques.

L'océan Indien est, selon les moments, une mer d'huile teintée de couleurs changeantes avec des couchers de soleil magnifiques ou un géant en furie quand les engagés pour l'Indochine découvrent les typhons. La faune aquatique est à elle seule une source d'étonnement qui parsème les témoignages de ceux qui n'ont jamais voyagé. Comme pour les traversées des précédentes étendues d'eau, le ravissement ne dure qu'un temps et ne suffit pas à meubler les interminables journées de navigation. Mais cela reste une trace mémorielle. Les vétérans en font une description enthousiaste longtemps après. La palme de l'attraction revient aux dauphins et aux poissons volants. Dans l'océan Indien, les jeunes engagés recensent et s'amuse des requins, du moins ceux qui sont visibles. Les poissons volants passent en rafales et tombent parfois sur le pont. Il ne manque que les dauphins. Ils accompagnent également les militaires dans un ballet distrayant. Maurice Mandavit est subjugué par le spectacle d'un océan qu'il découvre comme les autres : « De temps en temps, des bandes de dauphins bondissaient sur l'eau, accompagnant de leurs éclaboussures les bords du bateau. Je les regardais avec ravissement. La nuit, la lune était éclatante, le ciel tout étoilé et les poissons volants éclairaient de traînées phosphorescentes la surface de l'eau<sup>2358</sup>. » Alexis Arette est également impressionné par la faune et, plus désagréablement, par les caprices météorologiques : « Je garde le souvenir celui des poissons volants, et d'une trombe dans l'océan indien<sup>2359</sup>. » Comme les autres, Bernard Prin garde en mémoire le plaisir de découvrir les paysages des îles rencontrées sur le trajet et observées de loin jusqu'à l'arrivée : « L'île de Socotra et ses plages de sable blanc qui de loin semblaient couvertes de neige, les atolls vert-émeraude des Maldives, la nuit étoilée et le parfum de Trincomalée, [port du littoral ouest de Ceylan, NDA], le mouillage du Cap Saint-Jacques<sup>2360</sup>. »

Sur le pont du bateau, les hommes s'extasient, s'ennuient, réfléchissent. Le terme du voyage approche. Que vont-ils trouver à l'arrivée ? Les jeunes engagés en premier séjour s'inquiètent peu, guidés par l'insouciance de la jeunesse. Ceux qui reviennent en second ou troisième séjour savent que ce sera de plus en plus dur. Au bout de deux semaines de voyage, les sentiments se mêlent ; les doutes font place à une certaine introspection. De jeunes hommes, qui pour certains ont déjà connu la guerre en Europe, se laissent envahir par des sentiments où la rêverie l'emporte. Sur le *Stampford Victory* en octobre 1945, un coucher de soleil en face de Sumatra provoque l'admiration des passagers, qu'apprécie à sa juste valeur Pierre-Alban Thomas : « Scène touchante que ces guerriers, qui, pouvant se transformer en tueurs, savent aussi être romantiques ou touchés par la grâce<sup>2361</sup>. L'ancien FTP se laisse aller au lyrisme dans un océan Indien enchanteur qui a comme principal avantage un climat moins chaud et plus humide que la fournaise de la Mer Rouge ; d'où des stations

---

<sup>2358</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit*, op. cit., p 119.

<sup>2359</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>2360</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2361</sup> Marcel Compe, op. cit., p. 42.

prolongées sur le pont et des pensées poétiques : « La mer, aux reflets d'émeraude dans la journée, se pare successivement, dès que l'astre atteint la ligne d'horizon, de tons dorés, orangés, écarlates, puis de teintes purpurines qui passent au carmin foncé avant de laisser place aux ténèbres<sup>2362</sup>. »

D'autres ont des réflexions plus politiques. Pierre Desroche passe au large de l'Inde. Il est sur le *Maréchal Joffre* avec le lieutenant Wilfrid Boone, un ami d'enfance. Le 15 août 1947, l'Inde a obtenu son indépendance sur décision du gouvernement britannique ; ce qui leur donne, deux ans plus tard, matière à réflexion :

« Il [le lieutenant Boone, NDA] est beaucoup plus avancé que moi en matière de réflexion géopolitique et c'est avec lui que je discute de cette guerre. Nous étions quelques officiers à réfléchir et à nous dire que nous allions nous battre en Indochine, alors qu'en Inde, devant les côtes de laquelle nous étions en train de passer, les Anglais avaient déjà quitté leur colonie deux ans plus tôt. Nous nous demandions si les Anglais ne s'étaient pas montrés plus intelligents. On s'interrogeait. Même si un jeune lieutenant qu'on envoie se battre ne peut qu'être content car il va faire son métier en vrai, cela ne l'empêche pas de réfléchir<sup>2363</sup>. »

Pour ceux qui sont isolés ou en détachement sur des navires de croisière, il est temps d'en profiter. Dans l'océan Indien, les loisirs, quand il en existe, sont d'autant plus appréciés qu'ils risquent d'être les derniers. Henry Clémens se souvient de moments agréables : « Les soirs, étaient souvent organisés des matchs de boxe sur un ring monté sur le pont arrière. Etant assez bon en dessin, j'étais souvent sollicité pour graver à la pointe du couteau des visages de congais sur les quarts de mes condisciples<sup>2364</sup>. » Le temps d'une soirée spectacle ou de plusieurs sortes de fête du bord mélangeant civils et militaires, ou lors du *passage de la ligne* de l'Equateur que peu semblent avoir atteinte, les militaires en transit assistent à leurs dernières soirées avant l'Indochine et témoignent déjà d'une certaine nostalgie, comme pour se rappeler que les jours de guerre arrivent.

Ainsi Charles-Henry de Pirey décrit-il dans ses souvenirs plusieurs soirées qui voient des militaires de la légion ou des Goumiers assurer un spectacle qui ressemble à un chant du cygne. Lorsqu'il écrit les pages qui relatent cet épisode, l'ancien officier ne peut s'empêcher de superposer ces images de bonheur, de partage et celui des cadavres des combats de la RC 4, citant un chœur de légionnaires anciens de la Wehrmacht, un goumier et ses chants berbères, un ancien chanteur de Harlem, John, devenu légionnaire de 2<sup>ème</sup> classe, qui fait une sorte d'adieu<sup>2365</sup>.

Mais parfois rien n'y fait, soirées plus ou moins mondaines ou bancs de dauphins joueurs, la sensation d'ennui s'accroît : ceux qui n'ont pas eu le droit de descendre ou bien n'ont pas fait d'escale ; ceux que l'inconfort et la nourriture répétitive de caserne sur l'eau lassent ou ceux qui restent en vase clos avec les quelques militaires de leur détachement. Les souvenirs de Jacques Thomas oscillent entre intérêt et ennui : « On boit les paysages, on reste rarement seul, chaque jour ressemble au précédent. Nous poursuivons nos entretiens entre officiers, chacun a son passé, sa famille. On

---

<sup>2362</sup> Pierre-Alban Thomas, *De la résistance à l'Indochine*, op. cit., p. 113.

<sup>2363</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, op. cit., p. 164.

<sup>2364</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2365</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., pp. 36-38.



commente des nouvelles via la radio du bord<sup>2366</sup>. » Les mêmes images de haute mer jour après jour finissent par fatiguer ; c'est toujours la même chose et les hommes ne sont pas tous du genre contemplatif : « Comme on n'a pas fait d'escale [ça a été un voyage direct], les paysages c'était de loin, de voir Aden et ainsi de suite ; de voir des paysages mais ça s'arrêtait là<sup>2367</sup>. »

Ceux qui ont laissé femme et enfants, fiancée ou marraine de guerre, ont des coups de cafard à répétition, se demandant une fois de plus s'ils ont fait le bon choix de partir. Les premiers jours du départ, la chaleur oppressante de la mer Rouge, l'ennui avaient déjà suscités ces noires pensées.

Les tensions finissent par s'exacerber, sur des détails comme sur des points importants comme l'ordinaire. Franco Urbini, en janvier 1946 sur le *Johan de Witt* dont le commandant est néerlandais, l'équipage philippin et le cuisinier africain signale, lui aussi, qu'« à partir de Trincomalee, la nourriture à bord – à l'origine anglaise et de qualité, mais en quantité insuffisante – devient plus abondante, à la suite d'une sorte de rébellion<sup>2368</sup>. » Il reste les dernières escales pour changer d'air, même du haut du navire, et prendre son mal en patience en observant ce continent inconnu des militaires français qui s'appelle l'Asie. Au bout de quelques jours de navigation dans l'océan Indien, la première escale apparaît pour les navires les plus lents dont les capacités de ravitaillement sont limitées : Aden puis Ceylan ; Singapour ferme la liste des escales et annonce l'Asie du Sud-Est et l'arrivée en Indochine.

Aden reste un souvenir fugace pour quelques vétérans d'Indochine. La colonie britannique d'Aden ne regroupe que le port et ses proches environs. Ceux qui y relâchent ont, la plupart du temps, évité l'escale de Djibouti, proche de 200 kilomètres. Les témoignages ne sont donc pas si nombreux. A Aden comme plus loin à Ceylan et à Singapour, certains bateaux passent au large, d'autres s'arrêtent juste le temps de se ravitailler sans descente à terre. Pour ceux qui le peuvent, ce sont la plupart du temps des officiers ou des sous-officiers. La troupe elle-même n'a pas toujours cette possibilité, ne serait-ce que par la différence de solde ; la descente se limite alors à se dégourdir les jambes. Quant à la légion et les troupes coloniales de l'Union française, elles n'ont, quant à elles, pas la possibilité de descendre à terre, leurs cadres exceptés. Comme pour Ceylan ou Singapour, les commentaires évoquent le contraste entre les quartiers européens et ceux des autochtones. Franco Urbini, en janvier 1946, pendant le ravitaillement en carburant, regarde le port avec ses jumelles « d'artilleur allemand » et « distingue très bien les passagers des rares voitures automobiles, les gens faméliques qui marchent dans la rue, les bourricots exsangues, la misère qui rappelle certaines villes marocaines<sup>2369</sup>. »

Plus nombreux sont ceux qui vont aborder Ceylan pour un nouveau ravitaillement. Cette escale semble d'ailleurs plus longue car les engagés du CEFEO bénéficient d'une journée que les officiers

---

<sup>2366</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2367</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle chez lui, à Val-de-Fier le 21 décembre 2016.

<sup>2368</sup> Franco Urbini, *La libération de la France, l'Indochine, op. cit.*, p. 94.

<sup>2369</sup> *Ibid.*, p. 93.

et sous-officiers en particulier, vont occuper à des visites et virées dans l'intérieur de l'île. Les navires s'arrêtent régulièrement sur l'île de Ceylan, à Colombo même ou dans le port de Trincomalee. La colonie britannique existe depuis 1796. Elle accède à l'indépendance en 1948. Cela n'empêche pas les militaires français de descendre à terre sans aucune hostilité de la part de la population. Les bateaux peuvent faire le plein de carburant, d'eau potable, entre autres. Plusieurs vétérans ont raconté y avoir passé une journée d'excursion, dans un ordre colonial très britannique qui ne cache toutefois pas la misère des populations.

C'est la première terre d'Asie qu'ils rencontrent. Ils font connaissance avec de nouveaux types de population, de nouvelles cultures, une accumulation de couleurs, de senteurs ; une nourriture riche et exotique, la beauté des femmes, le pousse - pousse. Ceylan est une escale très appréciée pour tous ceux qui ont pu descendre à Colombo. Jean-Michel Vernière n'en revient pas : « On s'est arrêté à l'escale de Colombo, qui m'a beaucoup marqué. On est descendu et on a est allé boire un coup dans un hôtel magnifique, sur une terrasse avec des serveurs hindous, pieds nus, glissant silencieusement pour nous servir... Le petit jeune auvergnat que j'étais, étais sidéré par tout ça. Et ensuite, ça a été Saïgon<sup>2370</sup>. » Pierre Cesca, qui s'est beaucoup ennuyé, est subjugué par la beauté des femmes : « Mes rêves d'enfant se réalisent » écrit-il, pensant à toutes les lectures de son enfance, créatrices de rêveries<sup>2371</sup>. Cette sortie est d'autant plus appréciée qu'elle est, pour beaucoup, leur première escale. Francis Oustry écrit : « Aux escales, nous ne pouvions pas descendre, nous privant de voir le paysage. Les seules escales où nous avons eu le droit de descendre furent Djibouti pendant deux heures et Colombo qui, je puis le dire, m'enchantait par sa beauté et la gentillesse des autochtones<sup>2372</sup>. » Les cadres se rendent à l'intérieur du pays, à Kandy ou dans les plantations de thé, découvrent un paysage nouveau, celui des cultures en terrasses, patientes, ordonnées à flanc de montagne : « On a fait une visite au Sri Lanka, une escale de 24 heures à Colombo. Je me rappelle avoir fait un tour organisé dans les collines, dans les plantations de thé ; c'était très intéressant<sup>2373</sup>. » Les autres restent à Colombo pour profiter de la ville que découvre Pierre Dissard :

« A Colombo, au Sri Lanka, on est descendu du bateau, une journée à peu près. Avec les copains, on rentre en ville, on voit *Hôtel de France*, avec un drapeau français. On va aller manger là. Et on a mangé *indien*. C'était la première fois. Le plus marrant, on descend du bateau, et il y avait des « pousses » ; c'était la première fois qu'on en voyait. « Bordel, monsieur, bordel, monsieur ? ». [...]. J'ai préféré aller visiter un marché où ils vous proposaient des ananas. La bonne femme a épluché l'ananas ; ils coupaient et on mangeait comme cela. Je n'ai jamais mangé d'ananas aussi bons. [...]. Le goût de cet ananas était incroyable<sup>2374</sup>. »

Gabriel Mièvre en a gardé un souvenir plus original qui ravit son humour noir : « Au 2<sup>ème</sup> séjour, pendant qu'on était à Ceylan, ils ont cramé leur président [en fait, le premier ministre Senanayake en 1952]. Avec le bois qu'ils ont mis, on avait de quoi chauffer toute une ville !<sup>2375</sup> » Les témoignages, sinon

---

<sup>2370</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, *op. cit.*

<sup>2371</sup> Pierre Cesca, *Journal d'un sous-officier de bataillon Thaï*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>2372</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2373</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>2374</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>2375</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

dissonants, du moins différents insistent sur des images moins enjôleuses. Les témoins ont été marqués par des scènes qui viennent en partie recouvrir la découverte d'une Asie simplement magnifique et révéler un double visage parfois terrible. Ainsi ce témoignage d'un haut-savoyard accostant en novembre 1945 est-il discordant. La population de Ceylan, à la sortie de la Seconde Guerre mondiale souhaite l'indépendance. Les Français sont des Européens en uniforme, colonisateurs eux aussi, qui se rendent en Indochine pour la réoccuper. Cela fait donc écho à leur propre combat. De fait, il signale dans une lettre à sa famille, une certaine hostilité des habitants envers l'aide des Britanniques aux Français qui fait écho à leur envie d'indépendance, qu'ils obtiennent en février 1948 :

« Tout va toujours très bien. Nous sommes arrivés à Colombo dimanche matin. C'est un grand port où étaient ancrés de nombreux navires en particulier un porte avion et un sous-marin. La côte basse de Ceylan nous offrait sous le soleil éclatant une délicieuse et reposante vision de bien-être, de beauté avec la végétation luxuriante des palmiers et autres essences tropicales. Ça change avec les côtes d'Afrique et d'Arabie. Malheureusement bien que nous soyons arrêtés tout un jour à Colombo, nous n'avons pu descendre à terre, les Anglais ne nous l'ayant pas permis pour éviter des complications avec la population indigène qui est très mécontente de l'aide que l'Angleterre nous apporte pour nos opérations en Indochine. Les Anglais ont pas mal de difficultés à Ceylan et aux Indes où grèves et manifestations éclatent à tout moment. Les hindous voudraient nous voir perdre l'Indochine pour s'autoriser de cet exemple et pouvoir à leur tour réclamer leur indépendance<sup>2376</sup>. »

Les paysages sont superbes mais la misère choque d'autant plus les jeunes Français, comme Guy Ménage en 1952, qu'elle voisine avec l'opulence et la propreté des quartier européens : « La deuxième escale est à Colombo. On a eu une journée là-bas. Il y avait une pauvreté qui m'a frappé ; une pauvreté incroyable, c'était sale ! A côté de ça, vous aviez les quartiers anglais, verts, très propres...le jour et la nuit<sup>2377</sup> ! »

Après Ceylan, escale faite ou non par les navires destinés à l'Indochine, la dernière d'entre elles est Singapour. Une étape intéressante car les cultures, les populations ressemblent davantage encore ce que les militaires français vont trouver en Indochine. Les soldats du CEFEO découvrent là ce qui est pour beaucoup *la vraie Asie*, différente de l'Asie du Sud entrevue à Ceylan et à des années - lumière du Moyen Orient pour Aden. Singapour est le dernier point d'accostage possible avant le cap Saint-Jacques, le premier contact effectif avec l'Asie du Sud-Est. Le choc est merveilleusement brutal. Les découvertes et les impressions, jointes à celles ressenties à Ceylan, donnent déjà un bel avant-goût de l'Indochine. Les navires traversent longuement le détroit de Malacca en longeant l'île de Sumatra. Ils n'y font pas escale, la base de Singapour étant la base navale sur la route de l'Asie du Sud-Est, mais elle laisse une impression durable à beaucoup d'observateurs. La jungle des flancs montagneux de l'archipel indonésien est luxuriante, semble impénétrable et très peu peuplée. Passer au large reste un merveilleux spectacle qui change avec la vaste mer d'huile qu'est l'océan Indien : « Longer les rivages verdoyants de Sumatra fut un

---

<sup>2376</sup> Témoignage de Jean Baud, « Un Getois en Indochine 1945-1946 ». En ligne : [https://www.lesgets-mairie.fr/img/os\\_document/319-la-vie-getoise-n37-2006.pdf](https://www.lesgets-mairie.fr/img/os_document/319-la-vie-getoise-n37-2006.pdf) (Consulté le 16 janvier 2022).

<sup>2377</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

enchantement reposant pour nos yeux lassés du scintillement continu de la mer<sup>2378</sup>. » Mais ce que voient les premiers militaires français arrivant à Singapour, c'est déjà un aspect de la guerre avec les épaves laissées par les bombardements japonais en 1941 puis ceux des alliés sur la base navale et le port de commerce jusqu'en mars 1945, les Britanniques ne réoccupant le territoire qu'en septembre de la même année (« L'état du port de Singapour était impressionnant avec toutes les épaves de vaisseaux coulés<sup>2379</sup> »). Les traversées suivantes, dès 1947, n'offriront pas le même spectacle et les vétérans gardent des impressions bien plus positives de cette escale.

L'escale laissent entrevoir une population grouillante et affairée, à Singapour ; des odeurs envoutantes, des visages nouveaux, des sensations encore plus étourdissantes qu'à Ceylan. Les couleurs vives, chatoyantes, sont une belle découverte pour les jeunes métropolitains. On la retrouve dans plusieurs témoignages, ainsi que la sensation de foule, presque oppressante : « A Singapour, escale très colorée, nous sommes happés par la foule dense et grouillante. Un dépaysement total nous envahit, distrayant et pittoresque, devant ces petites vaches sacrées déambulant souverainement dans les rues, réglant la circulation entrelacée et bruyante<sup>2380</sup>. » Les soldats des FFEO font connaissance avec les sampans et les jonques, avec les ethnies malaises, chinoises, ainsi que les fruits exotiques, bananes, ananas et les noix de cocos inconnues en Europe à cette époque. Cependant, comme pour ceux qui sont descendus à l'escale de Ceylan et de Djibouti, la misère extrême les choque ; une misère telle qu'on ne l'imagine pas dans une France certes appauvrie par la guerre, mais pas réduite à un tel sous-développement :

« Nous sommes descendus à chaque escale et nous avons découvert avec étonnement les villes telles que Port-Saïd, Suez, Djibouti, Aden, Singapour et Colombo avant d'arriver au Cap Saint Jacques en Indochine. Chaque escale avait son charme même si les ports du Moyen-Orient étaient moins attractifs que ceux sous contrôle de la Grande Bretagne en Asie. A Singapour ou Colombo, je fus très choqué de voir au petit matin des autochtones ramasser des morts allongés sur les trottoirs et les entasser dans des carrioles tirées par deux vaches. J'ignore si les décès étaient dus à la malnutrition ou à des maladies ou vraisemblablement les deux causes<sup>2381</sup>. »

En conséquence, cette expérience importante sur le plan mémoriel des traversées vers l'Indochine, peu évoquée dans l'histoire et les mémoires publiées de la guerre d'Indochine, reste un élément important de celles-ci, sans faire toutefois partie des souvenirs majeurs. Cela permet de rappeler que tous les combattants d'Indochine ne sont pas partis en bateau pour cette longue traversée. Une minorité a construit une autre base de souvenirs avec les transferts aériens, bien plus rapides mais moins importants encore sur le plan mémoriel.

#### 2.3.3.4 *Pour une minorité, la douceur et la rapidité du transport aérien*

« On a eu de belles escales, on était choyés, on descendait dans des hôtels chics avec plusieurs étoiles. On ne connaissait rien alors on ouvrait de grands yeux ! » (Geneviève Laperle-Maudry-Maudry).

---

<sup>2378</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2379</sup> *Ibid.*

<sup>2380</sup> Marcel Compe, *op. cit.*, pp. 41-42.

<sup>2381</sup> *Ibid.*

Les témoignages sont peu nombreux sur les transferts aériens vers l'Indochine. D'abord parce qu'ils sont coûteux. Ensuite parce que les moyens techniques supposent quelques longueurs que ne soupçonne pas le voyageur d'aujourd'hui, qui met, en vol direct, une douzaine d'heures pour relier Paris à Ho Chi Minh Ville. Ces militaires sont-ils des officiers dont l'importance est réclamée d'urgence en Indochine ou des militaires favorisés par leur hiérarchie ?

Les personnels militaires qui bénéficient de ce moyen de transport rapide sont d'une grande diversité. On trouve toute la hiérarchie des officiers, de sous-lieutenant à général en chef, mais également des sous-officiers et même des militaires du rang dont la présence est, quel que soit le grade, toujours très attendue. Les témoignages recueillis concernent surtout la seconde partie du conflit, les années 1950-1954. Le 15 décembre 1950, le général De Lattre de Tassigny, commandant en chef du CEFEO et haut-commissaire en Indochine, décolle d'Orly pour Saigon avec une partie de son état-major. Après la défaite de la RC 4 en octobre et sous la pression de l'APV sur Hanoi, sa présence est indispensable ; trois semaines de traversée pour un officier général sont inenvisageables. Il atterrit deux jours plus tard à Saigon, le 17 décembre 1950. Si le retour peut s'effectuer sans risque sur un navire, l'officier supérieur qui part sans unité et l'officier général sont sans surprise la première clientèle du transport aérien. Plus surprenants sont les exemples de Marcel Reybillet et Pierre Bonny. Tous les deux sont parachutistes. Le premier est sergent, le second caporal-chef. Il s'agit là de *partances coloniales*, c'est-à-dire de détachements de renfort commandés par l'urgence de la situation. En entretien, Marcel Reybillet se souvient de ces circonstances un peu particulières :

« C'était en janvier 1953. Il y avait eu pas mal de casse en Indochine, ils ont demandé des volontaires et nous étions 16 sous-officiers, des sergents, à se porter volontaires. Depuis Saint Briec, quand on était volontaire pour partir, on nous envoyait à Paris, pour les vaccins et se préparer à partir en avion. On est resté peut-être une semaine là-bas pour les faire. On a pris l'avion à Paris en février 1953, pour arriver 48 heures après en Indochine. Ça pressait !<sup>2382</sup>. »

Pierre Bonny se rappelle, lui aussi, que le temps presse pour des renforts de parachutistes, en 1953 :

« Je vous prie de m'excuser, ce sont de souvenirs qui tout de même ont soixante-trois ans et quelquefois j'hésite un petit peu ! J'étais à Vannes et les parachutistes qui étaient en partance pour l'Indochine ont été regroupés à Vannes ; et le ministère a organisé des partances coloniales et comme cela devait être pressé j'imagine, on nous a fait faire le voyage en avion, et non pas en bateau. J'appartenais à la partance coloniale n°3<sup>2383</sup>. »

Dans la liste des personnels qui ont droit au transport aérien vers l'Indochine, on trouve également des médecins tel Sauveur Verdaguer, des PFAT qui sont réclamées comme convoyeuses de l'air ou personnel d'état-major. C'est le cas de Geneviève Maudry-Laperle, qui a opté pour l'état-major. Elle ravie de découvrir autant de choses en si peu de temps, à 20 ans : « On a eu de belles escales, on

---

<sup>2382</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnaz-la-Montagne, le 24 mai 2017.

<sup>2383</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

était choyés. [...] C'était incroyable, sensationnel, dès le départ de Paris ! Je découvrais et j'étais contente de découvrir, ça me plaisait ! Je suis arrivée à Saigon à Noël 1950, j'étais emballée<sup>2384</sup> ! »

Pierre Caubel a demandé une affectation dans un groupe de bombardement, ce qui implique de partir en Indochine. Après neuf mois de formation, il part pour Saigon par avion en mai 1953, seul. Mais on trouve également des officiers d'unités d'infanterie. Claude Irlinger est sous-lieutenant au 152<sup>ème</sup> RI. Il est volontaire pour l'Indochine et part du Bourget le 21 décembre 1953. Dans ses mémoires, il détaille son voyage, ce qui nous permet de savoir qu'il voyage en compagnie de vingt-trois personnes, six de l'armée de l'air et dix-sept PFAT de 25 à 35 ans<sup>2385</sup>. Il passe par de multiples escales pour arriver à Saigon le jour de Noël, le 25 décembre 1953, après quelques ennuis divers.

Il ne faut toutefois pas s'imaginer que le transfert en avion vers l'Indochine est paradisiaque. Les avions de ligne les plus rapides, en 1950, des *Constellation*, mettent environ trente heures pour un trajet Paris-Saigon<sup>2386</sup>. Sauveur Verdaguer prend un *Super-Constellation*, l'avion le plus rapide du moment dans les compagnies civiles et met un peu plus de 40 heures avec escale entre Paris et Saigon. Cela peut monter à 50 heures pour une série plus longue d'escales et, à cette époque, les incidents et diverses pannes ne sont pas rares. Jean-Paul Mouton a gardé des souvenirs très précis, même s'ils datent de 1954. Il a gardé tous ses documents, comme André Geraud qui a gardé son billet de numéro de cale sur le *Pasteur* : « Je suis parti avec un DC 6 de la TAI<sup>2387</sup> dont j'ai encore l'attestation de vol, le N° 007096, Vol N°949. Total des heures de vol, 23 H00 dont 10H00 de nuit, pour 11570 Kms. Nous avons fait une première escale au Caire- sans descendre bien entendu et une deuxième escale à Karachi, puis arrivée à Tan Son Nhut à Saigon<sup>2388</sup>. » Il met 48 heures pour arriver à Saigon, temps d'escale compris. Il s'agit là d'un vol très court avec seulement deux escales. La TAI avait d'abord acheté des *J-52* allemands qui pouvaient à peine faire un Paris-Londres. Elle a dû investir dans des *Douglas C4* en 1947 et des *Douglas C6* en 1953, plus performants<sup>2389</sup>. Outre ses lignes africaines, elle dispose d'une ligne Paris-Hanoi qu'ont emprunté nombre de combattants d'Indochine, avec des escales à Le Caire, Karachi, Saigon et parfois Tunis, Damas et Bangkok. Pierre Bonny connaît plusieurs escales de quelques heures qui sont essentiellement techniques : « On a fait différentes étapes, Le Caire, Karachi, Calcutta, Singapour, et Saigon<sup>2390</sup>. »

Geneviève Maudry-Laperle suit un parcours semblable, mais plus long puisqu'elle a fait plusieurs escales et elle a dormi dans de beaux hôtels sur le trajet, pour son plus grand plaisir : « On descendait

---

<sup>2384</sup> Entretien avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry, réalisé dans les locaux de « France Mutualiste » à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>2385</sup> Claude Irlinger, *Ma guerre d'Indochine*, Dijon, éditions Clea, 2008 ; p. 11.

<sup>2386</sup> Le record de la TAI est de 20 heures en 1953.

<sup>2387</sup> La TAI ou « Transports Aériens Intercontinentaux », est une compagnie aérienne créée en 1946 qui fusionnera pour former UTA en 1963.

<sup>2388</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>2389</sup> Enligne : <https://sites.google.com/site/essai228/aviation-civile/compagnies-a%C3%A9riennes-a-z/t-a-i-transports-a%C3%A9riens-intercontinentaux?authuser=0> (Consulté la dernière fois le 29 mai 2022).

<sup>2390</sup> Entretien avec Pierre Bonny, *op. cit.*

dans des hôtels chics avec plusieurs étoiles. On ne connaissait rien alors on ouvrait de grands yeux ! Les filles avec qui j'étais et moi nous étions plutôt de milieux modestes, on n'avait jamais vu tout cela ! J'aime autant vous dire qu'on était enchantées<sup>2391</sup> ! »

Claude Irlinger a donc un parcours légèrement différent dû à la nature de son avion et à son appartenance. Il s'arrête à Brindisi, Beyrouth, Bahrein, Karachi, Rangoon, avant d'arriver à Saïgon. Mais il vole sur un *Stratoliner*, un avion militaire quadrimoteur de l'armée de l'air, qui a besoin d'un ravitaillement en carburant plus fréquent qu'un *Douglas*. Il doit d'ailleurs rajouter Marseille à cette longue liste, son avion perdant de l'huile et manquant de tomber en mer<sup>2392</sup>. L'avion est moins confortable et sûr qu'un *Douglas*. Lui et les autres passagers se retrouvent, apparemment par accident, à Rangoon la nuit de Noël 1953, sans visa. Ils passent la nuit entre une pagode bouddhiste et un mess d'officiers anglais qui les accueillent d'autant plus volontiers qu'ils ont remarqué la présence de nombreuses PFAT parmi les passagers<sup>2393</sup>. La palme du voyage plein d'incidents revient à Pierre Caubel. Il intègre l'équipage qui mène un *Dakota* jusqu'en Indochine. Il suit donc une voie semblable aux compagnies civiles. Partant du Bourget, il passe également par Karachi. Mais son *Dakota*, fraîchement révisé de fond en comble pour le départ en Indochine (« c'est sans doute pour cela qu'il n'a cessé de tomber en panne tout au long du trajet<sup>2394</sup> », écrit-il ironiquement), ne cesse d'avoir des pannes à répétition. Il met près de trois semaines pour toucher au but ! Parti le 19 mai, il arrive à Saïgon le 7 juin 1953. L'une des pannes l'amène à se poser en plein désert en Irak près d'une station de pompage d'un oléoduc britannique. Grâce au vin et au pastis entreposés dans l'avion et destinés aux mess de l'armée de l'air en Indochine, il fête dignement, avec la petite colonie anglo-française de ce coin perdu, le couronnement de la reine Elizabeth II. (« Jamais pareille cérémonie n'aura été autant arrosée au pastis par des sujets du roi (sic) d'Angleterre expatriés dans les territoires de l'empire britannique<sup>2395</sup>. »). La répétition des escales, les incidents voire le stress de l'accident, le fait de ne pas pouvoir descendre à Karachi ou Calcutta, territoires hostiles, rendent le voyage fatigant, même s'il l'est bien moins que le trajet maritime. Le service à bord des appareils civils est sans commune mesure avec la nourriture du réfectoire et les relations parfois houleuses avec l'équipage sur le *Pasteur*. Personne ne s'est plaint de ce voyage rapide et plutôt confortable. L'arrêt de Karachi voit, à plusieurs reprises, des passagers français stupéfaits de se voir recouverts de DDT par des Pakistanais méfiants qui les laissent tout de même sortir de l'avion, pour les cantonner dans l'aéroport avant de repartir. Toutefois, le *sas climatique* n'existe pas sur un transport aérien de 30 ou 50 heures. Dans ce cas, le choc est brutal pour Marcel Reybillet en janvier 1953 : « Il faisait – 6° à Paris et 40° à Saïgon, un beau contraste<sup>2396</sup> ! »

---

<sup>2391</sup> Entretien avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry, *op. cit.*

<sup>2392</sup> Claude Irlinger, *Ma guerre d'Indochine*, *op. cit.*, pp. 11-12.

<sup>2393</sup> *Ibid.*, pp. 16-17.

<sup>2394</sup> Extrait des mémoires de Pierre Caubel, écrits pour sa famille ; texte reçu le 7 août 2018.

<sup>2395</sup> *Ibid.*

<sup>2396</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, *Idem.*

L'autre grande caractéristique du transfert aérien, à part sa rapidité, est le fait d'avoir besoin de faux passeports ; en somme, se cacher d'être un soldat français ! Pour un militaire, voyager en civil peut se concevoir. Mais voyager sous une fausse identité, avec ces faux papiers, relève du roman d'espionnage à la Ian Fleming. C'est pourtant ce qui s'est passé pour les combattants du CEFEO en transport aérien international, pour partir et revenir d'Indochine. Dans un sens, les militaires concernés ont plutôt mal vécu cette hypocrisie. D'un autre côté, les enjeux de la guerre froide les dépassent et il n'existe pas d'autre choix. Ils en sourient aujourd'hui. « Toute la partance coloniale avait été invitée à se déguiser en tenue civile<sup>2397</sup> », se rappelle Pierre Bonny. Comme tous les autres, il est en civil pour ne pas déplaire aux gouvernements qui soutiennent la RDV dans sa lutte pour l'indépendance ; en particulier les pays décolonisés et nouvellement indépendants comme le Pakistan et l'Inde. Ils interdisent le survol de leur pays par des militaires français. Il faut donc ruser. Personne n'est dupe mais les apparences sont sauvées :

« Je fis rapidement connaissance de plusieurs officiers qui avaient reçu comme moi la consigne de revêtir la tenue civile ; en effet, une escale était prévue à Calcutta, et les autorités indiennes refusaient le droit aux militaires français de transiter par leur territoire. Cette interdiction avait ainsi contraint l'autorité militaire à nous doter de faux passeports mentionnant des professions très honorables mais fantaisistes, établis par ses soins et que la sécurité militaire récupérait à Saïgon<sup>2398</sup>. »

Les services inventent n'importe quelle activité professionnelle, surtout très éloignée de l'armée. René Maillochon revient en avion de son dernier séjour ; il le constate avec un certain agacement : « C'était n'importe quoi. Il fallait voyager en civil ; moi j'avais une carte indiquant que j'étais cuisinier ou pâtissier<sup>2399</sup> ! » Une seule fois en neuf ans, un bataillon constitué fait le voyage en avion pour l'Indochine. Il s'agit du 7<sup>ème</sup> BPC, en avril 1954 au moment où la bataille de Dien Bien Phu fait rage. La réserve de bataillons parachutistes fond à vue d'œil. Il est en formation à Quimper, mais il avance son départ. La situation est suffisamment critique pour justifier son envoi par *Globe Master* américains, fait rarissime. Édouard Terzian, lieutenant affecté au PC du bataillon, relate cet épisode dans ses souvenirs. Comme pour les autres transferts aériens, les parachutistes doivent partir en civil et il faut plusieurs centaines de tenues, que l'intendance envoie en vrac. Terzian voit donc, début avril, « dans la cour de la caserne, [...] le grand déballage », un véritable « marché aux puces ». Pour la troupe, c'est une compétition pour l'accoutrement le plus loufoque<sup>2400</sup>. » Le bataillon en civil rejoint Orly par camions depuis Quimper. « Triste départ » écrit Terzian, sans l'habituel défilé en uniforme toujours prestigieux, qui donne du tonus. Cinq *Globe Master* de la 322<sup>ème</sup> US décollent le 20 avril 1954 et doivent faire des escales au Caire, à Dharan, à Karachi, à Colombo et à Bangkok avant d'arriver à Tourane le 23. Jusqu'à Colombo, interdiction de descendre ou de manière rapide sous escorte armée. L'accueil des Britanniques est plus cordial à Ceylan. Mais les équipages

---

<sup>2397</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, *Idem*.

<sup>2398</sup> Extrait des mémoires de Sauveur Verdagner, « Une guerre ignorée », rédigées pour sa famille. Texte reçu par courrier le 7 décembre 2018.

<sup>2399</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>2400</sup> Édouard Terzian, *Le grand écart*, *op. cit.*, p. 113.



américains sont très froids et aucune nouvelle ne circule sur Dien Bien Phu. Mauvais signe. Désabusé, Terzian se demande « comment une nation comme la France peut se lancer dans une guerre, en espérant la gagner, ou tout au moins, en espérant obtenir une issue favorable, alors qu'elle n'est même pas capable d'acheminer un bataillon vers l'Indochine sans l'aide de l'aviation américaine<sup>2401</sup>. »

Qu'ils partent par bateau ou en avion, le transfert des militaires vers l'Indochine montre le principal problème militaire, logistique et social qui affecte ce conflit. C'est une guerre lointaine que la population française ne voit pas, dont elle a peu de nouvelles et qui affecte peu les jeunes métropolitains. La difficulté des transports, comme celle de trouver assez d'effectifs, illustre celle de vouloir garder une colonie avec des moyens insuffisants. Sur un plan mémoriel, ces transferts ont, pendant quelques jours ou quelques semaines, représenté un passage entre la France (Algérie comprise) et l'Indochine qui a permis aux militaires du CEFEO de s'adapter à la chaleur des tropiques, à penser à ce qui les attendait. Mais quelle que soit leur acclimatation, quasi absente en transfert aérien, ils arrivent sur une autre planète dans un contexte très dangereux.

### 3. Une arrivée plus ou moins brutale dans un autre monde

« J'ouvre un carnet de route que j'alimenterai durant une bonne partie de mon séjour de tous les faits et impressions intéressants. » (Pierre-Alban Thomas)

Tous les navires chargés de soldats et de matériels arrivent au Cap Saint-Jacques, porte maritime de Saigon, avant de gagner les territoires plus au nord, en Annam ou au Tonkin, pour une partie d'entre eux. Les militaires français touchent enfin au terme. En 1945 comme en 1954, l'impression demeure la même : celle d'arriver dans un nouveau monde. À la découverte d'un exotisme inconnu se mêle un sentiment d'inquiétude, inaugurant une tension qui ne les quittera plus. Les mémoires combattantes restent marquées par une arrivée qui provoque immédiatement un étonnement, une fascination pour un pays enchanteur qui se révèle très vite dangereux.

#### 3.1 Les premières impressions du combattant d'Indochine

« Quand on est arrivé, c'est comme si on était sur Mars<sup>2402</sup> » (Pierre Guillemot).

Pierre Guillemot résume la situation la pensée de nombre de combattants arrivant en Indochine. Il est très loin de chez lui et a perdu tous ses repères. Il est intéressant de fixer les premières impressions des combattants d'Indochine, marqués d'entrée par un afflux complexe de sentiments et d'images entremêlés résultant de la guerre, du paysage, des populations. Pour une partie des vétérans, le choc de l'arrivée est brutal du fait de ce dépaysement complet.

---

<sup>2401</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>2402</sup> Entretien avec Pierre Guillemot, dans un café de Poisy (74), le 19 novembre 2017.

### 3.1.1 Changer de planète

« Dernière escale au Cap Saint-Jacques avant de remonter la rivière de Saigon : sur le pont, calme, chaleur, nous y sommes ; on se tait, on regarde<sup>2403</sup> ! » (Jacques Thomas)

Atteindre le Cap Saint-Jacques marque donc le début de l'aventure indochinoise proprement dite, après avoir longé l'île de Poulo-Condor ou Poulo Condore. L'arrivée comporte plusieurs étapes, puisqu'une partie des combattants d'Indochine vont continuer sur Saigon, les autres *montent* en Annam et au Tonkin pour terminer en baie d'Along et à Haiphong. Les isolés ou les militaires en détachement vont alors attendre leur affectation à Saigon pendant que les unités gagnent leur lieu de déploiement, parfois à la sortie de Saigon pour s'acclimater au pays et à la guerre. Plusieurs témoins déclarent l'avoir aussitôt rencontrée, en remontant la rivière de Saigon sous les coups de fusil. Ensuite, gagner le lieu d'affectation constitue une aventure en soi. Les premiers contacts sont surprenants et constituent un moment important de la mémoire d'Indochine.

#### 3.1.1.1 Les premiers contacts visuels de l'Indochine : Poulo-Condor et le cap Saint-Jacques

« C'est aussi dès ce cap que nous sommes effectivement entrés dans la peau de ce nouveau personnage : le soldat du corps expéditionnaire que nous étudions depuis un mois<sup>2404</sup>. » (Roger Delpey)

Il existe toujours des éléments cocasses en histoire, comme le fait que la première terre d'Indochine aperçue par les militaires du CEFEO en arrivant soit l'île-bagne colonial de Poulo Condor, située à environ 180 kilomètres du Cap Saint-Jacques. A l'époque, ils n'en sont pas choqués car il est rare qu'ils soient au courant de son existence.

Il est aujourd'hui tout aussi rare que les témoins évoquent sa présence et que mention soit faite de ce bagne qui reste une tache dans l'histoire coloniale de la France. A ce titre, on oublie toujours de l'évoquer pour se concentrer sur les apports de la France. Elle est la mauvaise conscience de la colonisation en Indochine, un symbole de répression et, autre ironie du destin, une des principales écoles de lutte anticoloniale. C'est un lieu pratique pour le bannissement et l'emprisonnement au vu des distances du littoral et de Saigon, et plus encore, de Hué, à l'époque de la cour des empereurs d'Annam. Théoriquement, l'île est déjà à la France. Le traité de Versailles du 28 novembre 1787 donne la souveraineté de l'île et du port de Tourane à Louis XVI sur l'intervention de l'évêque, monseigneur Pigneau de Behaine. Il n'est pas appliqué ; l'éloignement et la Révolution en sonnent le glas<sup>2405</sup>. L'occupation de la Cochinchine par les Français débute en 1858 ; quatre ans plus tard, ils utilisent cette île comme bagne, créé par décret le 1<sup>er</sup> février 1862, administré par le ministère

---

<sup>2403</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2404</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, op. cit., p. 90.

<sup>2405</sup> <http://philippepoisson-hotmail.com.over-blog.com/article-32103214.html>. Blog de Philippe Poisson, ancien membre de l'administration pénitentiaire(Consulté le 18 janvier 2022).

de la Marine jusqu'en 1911 quand il passe sous contrôle du ministère de la justice. Le Second Empire délocalise les bagnes en créant ceux de Cayenne, Poulo Condor, de Nouvelle-Calédonie à la place de Rochefort, Brest et Toulon. La République poursuit avec la création de ceux de Phu Quoc, Obock, Libreville, Ndjolé et Nosy Lava en 1911, à Madagascar<sup>2406</sup>.

Les navires transportant les troupes en Indochine passent à proximité de cette fameuse île-prison de l'Indochine<sup>2407</sup>, où sont passés des milliers d'Indochinois et la plupart des dirigeants du PCI, au bagne n° 2 (les deux autres, le n°1 était pour les « droits communs » et le n° 3 pour les criminels)<sup>2408</sup>. Elle devient une école de formation improvisée de la lutte pour l'indépendance du Vietnam pour les nationalistes et les communistes emprisonnés, du fait de la dureté de l'univers carcéral et de la mortalité du bagne ; un « lieu de rencontre » des révolutionnaires, une « université rouge » dit Daniel Hémerly<sup>2409</sup>. Pham Van Dong y passe sept ans de 1929 à 1936, année où les prisonniers politiques sont libérés. Mais le pénitencier continue à fonctionner sans discontinuer. Transmise par l'administration française à celle du Vietnam en 1953, elle devient le pénitencier de la République du Vietnam jusqu'en 1975 puis un camp de rééducation de la RDVN, probablement jusqu'en 1993. Son existence est peu connue. Ainsi Albert Londres a-t-il fait connaître le bagne de Cayenne mais il n'a pas eu le temps d'enquêter et de publier sur Poulo Condor.

Les ouvrages demeurent assez rares sur le sujet mais ces dernières années ont vu un frémissement de l'intérêt pour ce lieu. Le premier, Jacques Brulé, ancien officier de légion étrangère qui en fut le directeur en 1947-1948, a publié une brochure restée confidentielle. Jean-Claude Demariaux<sup>2410</sup> en 1956, son fils Maurice Demariaux<sup>2411</sup> en 1999 en retracent l'histoire. Trois universitaires se saisissent ensuite du sujet de la justice et de l'emprisonnement en Indochine : Peter Zinoman<sup>2412</sup> en 2001 et Adrien Blazy en 2012, qui publie une thèse analysant l'organisation de la justice en Indochine française<sup>2413</sup>. L'article de Daniel Hémerly, cité précédemment est une longue et importante contribution à l'histoire du bagne, en 2008. Les références sont peu nombreuses dans les mémoires des anciens d'Indochine. Pierre Guillemot cite son existence en entretien comme un point de passage à l'arrivée en Indochine (« On a 80 km, je crois, pour arriver à Saigon. On passe

---

<sup>2406</sup> Vincent Ricouneau, Histoire du bagne de Poulo Condor, Site Internet *Village de la Justice*, 24 janvier 2020. <https://www.village-justice.com/articles/histoire-bagne-poulo-condore-par-vincent-ricouneau,33566.html> (Consulté la dernière fois le 18 janvier 2022).

<sup>2407</sup> Il existe également cinq pénitenciers assimilables à des bagnes en Indochine, à Son La, Cao Bang, Phong Saly, Buon Ma Thuot et Lao Bao.

<sup>2408</sup> Daniel Hémerly, Terre de bagne en mer de Chine : Poulo Condore (1862-1953), *Europe Solidaire Sans Frontières*, janvier 2008 ; <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article 8969>.

<sup>2409</sup> *Ibid.*

<sup>2410</sup> Jean-Claude Demariaux, Les Secrets des îles Poulo-Condore : Le grand bagne indochinois, éditions Peyronnet, 1956, 287 p.

<sup>2411</sup> Maurice Demariaux, *Poulo Condore, archipel du Vietnam*, Paris, L'Harmattan, 1999, 264 p.

<sup>2412</sup> Peter Zinoman, *The Colonial Bastille. A History of Imprisonment in Vietnam, 1862 -1940*, University of California Press, Berkeley, 2001, 351 p.

<sup>2413</sup> Adrien Blazy, *L'organisation judiciaire en Indochine française, 1858-1945*, Thèse d'histoire du droit et des Institutions de l'Université de Toulouse I, 2012.

d'abord près de l'île de Poulo-Condor, l'ancien bagne, ensuite on rentre dans ce fameux delta »<sup>2414</sup>). Jean Brugié évoque également ce moment :

« Au large, ils aperçoivent la sinistre île-prison indochinoise de Poulo Condor ; à cette occasion, les polémiques entre officiers reprennent. Les va-t-en-guerre déclinent les mêmes idées ; les combattants du Viet-minh ont quand même assassiné des Français dans des conditions atroces ; ils sont peu civilisés, leur combat ne se fonde sur aucun patriotisme, puisque ce sont des communistes, asiatiques de surcroît<sup>2415</sup>. »

Mais ce point est éloigné des préoccupations de l'arrivée. C'est la fin d'un voyage qui est ou paraît très long aux militaires embarqués et toutes les pensées se concentrent sur l'arrivée prochaine.

Le Cap Saint-Jacques constitue le dernier arrêt après Ceylan ou Singapour. Les soldats du CEFEO recueillent les premiers renseignements et le trafic se réorganise. L'ancienne Vung Tau est devenue Cap Saint-Jacques par la décision du gouverneur en 1895. Elle reprendra son nom vietnamien en 1955. Il faut plus de 100 kilomètres de route pour atteindre Saigon du cap Saint-Jacques ; il est donc plus facile et moins dangereux de remonter les cours d'eau. Des centaines de milliers d'hommes du CEFEO prennent ce chemin. C'est encore, pendant le conflit, un lieu de vacances des Saigonnais, une station littorale agréable, un centre de repos militaire pour les nerfs et les corps usés. Mais pour le combattant d'Indochine, le Cap Saint-Jacques est surtout une porte d'entrée de leur mémoire d'Indochine, la fin du voyage et le début du séjour ; la première vraie terre d'Indochine qu'ils abordent.

C'est un vrai cap qui s'avance dans la mer de Chine méridionale. Les navires venus de Métropole et d'Afrique du Nord accostent à cet endroit accessible aux navires les plus grands, comme le *Pasteur* ou *L'Île-de-France*, qui poursuivent vers le Tonkin, ou repartent en Métropole avec les militaires en fin de séjour, les blessés et autres rapatriés sanitaires. Les troupes passant par Saigon, qu'elles aillent au Cambodge, au sud du Laos et de l'Annam ou en Cochinchine sont donc souvent obligées de descendre du navire, dont le tirant d'eau est trop fort pour remonter jusqu'à Saigon. Des chalands, des barges servent uniquement à gagner Saigon par les méandres d'un fleuve sage, improprement appelé *rivière de Saigon*. Le *Saint-Michel*, l'*Alexandre de Rhodes*, l'*Île d'Oléron* sont parmi ces petits navires qui se chargent de conduire les militaires à Saigon. Le cérémonial est toujours le même, pour les navires de ligne qui reprennent leur route :

« On ne pouvait pas remonter la rivière de Saigon, alors au cap Saint-Jacques, on débarque sur un bateau, l'*Alexandre de Rhodes*, et un autre ; c'étaient des bateaux sans cabines, mais c'était assez grand, je n'ai pas compté, on devait être 300 par bateau. Ce n'était pas très long, 15-20 km ; dès qu'on a eu embarqué, l'*Alexandre de Rhodes* s'en va, un coup de sirène pour dire au revoir au *Pasteur* qui répond par deux ou trois coups de sirènes et on remonte la rivière de Saigon<sup>2416</sup>. »

Seuls les navires inférieurs à la classe du *Pasteur* peuvent la remonter. Pas besoin d'arrêt ou de transbordement. Mais il faut suivre la marée montante. Certains passent donc une partie de la

---

<sup>2414</sup> Entretien avec Pierre Guillemot, *op. cit.*

<sup>2415</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *Officier et communiste dans les guerres coloniales, op. cit.*, p 127-128.

<sup>2416</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

journée à attendre ; ou de la nuit, comme Guy Simon arrivant le 2 mars 1951 vers 22 heures :

« Le bateau a jeté l'ancre. Par mesure de sécurité, on ne remonte pas une rivière de nuit. Comme les marées sont, en ce moment, à midi et à minuit, il a fallu attendre le lendemain midi. Le Cap Saint-Jacques est, d'ailleurs équipé pour nous protéger. Il possède des établissements français, dont une petite base aéronavale. Un navire de guerre nous a gardés toute la nuit<sup>2417</sup>. »

Guy Delplace débarque directement au port du Cap Saint-Jacques où il est affecté. « De mes tous premiers instants en Indochine, je me souviens du phare, gardien de cette jolie station balnéaire. Mais pas le temps de m'attarder à faire du tourisme<sup>2418</sup>. » Il est affecté à la flottille n°7 qui patrouille dans le secteur.

Le Cap Saint-Jacques représente davantage qu'un simple arrêt technique ou un adieu au *Pasteur*. Comme l'a souligné Roger Delpy, le militaire embarqué devient effectivement *combattant d'Indochine* au Cap Saint-Jacques, la rivière de Saïgon étant jugée dangereuse. Il est aussi le premier et dernier endroit de paix que les soldats rencontrent en Indochine, car, si l'on excepte un sauvage massacre de militaires et de civils français par l'APV le 22 juillet 1952, il ne se passera jamais rien dans la station littorale. Passé cet endroit, la remontée vers Saïgon est exposée aux tirs de l'APV qui a fait suffisamment de victimes pour que l'on force les nouveaux arrivants à rester prudemment sous le pont supérieur. Le 14 octobre 1945, Jean Julien Fonde arrive avec les premiers renforts en Indochine sur le croiseur *Gloire* : « Le cap Saint-Jacques et la longue silhouette grise du *Richelieu* sortent de la brume » par une mer « méchante et creuse ». Il ajoute ce que ressent probablement tout militaire excédé par des semaines de navigation qui atteint son but : « Maintenant, chacun revit. [...]. Vers 16 heures, avec la marée montante, la *Gloire* se lance à bonne allure dans l'estuaire du Song Soirap<sup>2419</sup>. » Pierre-Alban Thomas, un mois plus tard, a aussi cette sensation de commencer quelque chose d'important. Il note : « J'ouvre un carnet de route que j'alimenterai durant une bonne partie de mon séjour de tous les faits et impressions intéressants<sup>2420</sup>. »

Le transbordement est l'occasion d'anecdotes savoureuses comme celle que raconte André Laperle, encore agacé par la distribution de casques coloniaux jugés déshonorants par les parachutistes très attachés à leur béret rouge :

« Avant le transbordement, on a eu des casques coloniaux (vous voyez le casque colonial !), et au moment de quitter le *Pasteur* et de passer sur les petites barges qui allaient nous faire remonter la rivière de Saïgon, tout le monde a foutu le casque à la flotte ! Autour du *Pasteur* flottaient des casques coloniaux que les pêcheurs venaient récupérer pour aller les vendre ! Mais nous on avait un béret rouge, il n'était pas question de porter un casque ; faut pas rigoler, non ?<sup>2421</sup> »

Enfin, pour les officiers isolés et les détachements de renforts, c'est souvent l'heure de l'affectation ou du choix de leur territoire d'affectation (non de leur unité précise). Des cadres d'état-major, officiers et sous-officiers, montent à bord des navires arrêtés au large du cap, donnent des postes

---

<sup>2417</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 19.

<sup>2418</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2419</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix*, op. cit., p. 21.

<sup>2420</sup> Pierre-Alban Thomas, op. cit., p. 117.

<sup>2421</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

préparés à l'avance ou donnent le choix à ceux qui ne sont pas prévus dans les listes. Pierre Desroche, sur le *Maréchal Joffre*, fait partie des officiers en détachement auxquels on demande leur souhait. Lui qui aime l'ordre et l'organisation rigoureuse est défavorablement impressionné :

« C'était lamentable. On est donc là au cap Saint Jacques...on s'arrête et on voit des chaloupes arriver avec les gars du 1er bureau (la gestion du personnel), et ils montent à bord. Ils prennent des pancartes et dans la grande salle à manger, ils les mettent sur des tables : “ Cambodge ”, “ Laos ”, “ Cochinchine ”, “ Annam ”, “ Tonkin ” et on se présentait. On allait où on voulait. [...]. Tout de suite j'ai eu l'impression que c'est la pagaille. Ce n'est pas sérieux<sup>2422</sup> ! »

C'est le premier temps de l'affectation. Début 1949, la chose est encore possible puisque c'est aussi le temps de *l'illusion* comme le dit Lucien Bodard et le CEFEO gère la guerre sans faire de grandes offensives. Le Tonkin n'est qu'une destination parmi d'autres. De début 1951 à juillet 1954, le nord du Vietnam absorbera la plupart des effectifs. Pierre Desroche ne connaît pas l'Indochine ; il n'a pas d'idée préconçue : « Nous arrivons dans la salle et Boone déclare qu'il n'y a qu'un secteur intéressant, c'est le Tonkin : “ viens avec moi, on va au Tonkin ”. Va pour le Tonkin, donc. Nous n'étions pas nombreux à faire ce choix, car l'endroit était celui où l'on se bagarrait le plus<sup>2423</sup>. »

Il faut ensuite quitter l'estuaire et commencer la montée vers Saigon. La première vision des paysages d'Indochine, les premières impressions visuelles, olfactives et les premiers coups de feu.

### 3.1.1.2 Remonter la rivière de Saigon : le vrai début de l'aventure indochinoise

« La remontée de la *rivière de Saigon*, c'est un souvenir impérissable » (Robert Drouilles)

Pourquoi avoir appelé ce fleuve la *rivière de Saigon* ? Mystère. Il faudrait être spécialiste en hydronymie. Elle fait partie de l'extrémité nord du delta du Mékong et constitue bien un fleuve qui prend sa source au sud-est du Cambodge. Mais cet enchevêtrement de cours d'eau fait qu'on a du mal à reconnaître telle rivière d'une autre. En fait, c'est le Dong Nai (ou Donnai pendant la période française), né au nord de Bien Hoa, qui se divise en deux cours d'eau, lesquels se jettent dans la mer de Chine méridionale, entourant le Cap Saint-Jacques : le Soi Rap à l'ouest, que remontent la plupart des navires chargés de militaires du CEFEO et la Long Tau à l'est. La rivière de Saigon proprement dite est l'affluent du Dong Nai qui traverse Saigon. Je garde l'appellation que les combattants d'Indochine ont utilisée pour plus de simplicité.

Cette navigation à marée montante est une petite aventure qui leur fait surtout découvrir par la vue, l'ouïe et l'odorat, le milieu naturel indochinois, perturbé parfois par les troupes de l'APV leur souhaitant une bienvenue dangereuse. Le fouillis de cours d'eau, de marécages, de végétation leur profite. Il faut cinq à six heures, à petite vitesse pour rallier Saigon depuis le Cap Saint-Jacques ou, du moins, l'entrée de l'estuaire du Soi Rap. Les militaires ont le temps d'observer le paysage, de découvrir ce premier visage de l'Indochine, à moins qu'ils aient l'ordre de descendre au pont

---

<sup>2422</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>2423</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez*, *op. cit.*, pp. 164-165.

inférieur pour se protéger des tirs ennemis. Jean Julien Fonde, en 1945, est surtout impressionné par la forêt de palétuviers :

« D’abord lointaine et sombre, la rampante forêt de palétuviers, nourrie du marais alluvionnaire submergé, se referme peu à peu sur la masse liquide, épaisse et limoneuse, que fend le puissant navire [le croiseur *Gloire*, NDA], négociant avec aisance les virages serrés des méandres. Loin sur l’arrière, les ailes argentées du sillage éclatent sur l’inextricable enchevêtrement des sombres racines tourmentées. Parfois, dans le fouillis végétal, comme une tache de lèpre, apparaît une paillote et un appontement de fortune ».

La remontée se termine au sud de Saigon : « Subitement, après un tournant, sur la rive bâbord d’une boucle spacieuse de la rivière, surgissent les réservoirs gris-argent de l’avant-port du Nha Bé. Le frémissement sourd des machines cesse, le croiseur s’immobilise, au calme. Des gouttes de sueur perlent aussitôt sur les visages<sup>2424</sup>. » Les jeunes engagés ressentent vivement ce paysage nouveau, qui ne ressemble à rien de ce qu’ils connaissent ou de ce qu’ils ont peut-être lus. Roger Delpy décrit également cette arrivée le 11 février 1947 et cette remontée de rivière, après un mois de navigation, est lente car l’*Athos II* est lourd, large, à la limite de s’échouer. Il met environ sept heures pour faire 50 kilomètres à l’intérieur des terres : « Les eaux vertes sont, ce matin, plaquées par un brouillard couleur de cendre, qui ne se dissipera que vers sept heures, au moment où nous nous engagerons dans la rivière de Saigon qui relie la mer à la ville<sup>2425</sup>. »

Il dépeint un milieu très différent de la France ; une avalanche de découvertes, de sentiments les traversent, lui et ses camarades et ces images resteront longtemps très présentes à l’esprit de tous les vétérans :

« Il faudrait un réel talent pour dépeindre les multiples impressions que nous ressentîmes à la vue de ce pays, de cette Cochinchine marécageuse qui, depuis notre départ obsédait notre esprit et que nous abordions les yeux grands ouverts, avides de tout voir, de tout découvrir immédiatement. [...]. C’est l’eau de la rivière d’abord qui nous déçoit par sa teinte jaunâtre et terreuse contrastant étrangement avec la luxuriante végétation et les bouquets de cocotiers penchés vers elle. Ce sont les sampans remontant le courant qui nous amusent de leur incroyable chargement de bananes et de noix de coco. Et ce sont leurs occupants que nous détaillons : silhouette caractéristique de l’asiatique, pantalon et veste légère, chapeau conique à l’ombre duquel clignotent deux petits yeux bridés<sup>2426</sup>. »

Alfred Lebreton, comme ses compagnons d’armes, s’étonne de l’étendue surtout liquide de cette extrémité très peu peuplée du bassin du Mékong. Peu ou pas d’endroits au sec, pas de routes visibles, quelques rares habitations qui ne peuvent même pas constituer un village : « Sur les rives, je ne vois que des marécages, contenus par la digue, des broussailles, parfois une paillote<sup>2427</sup>. » L’enchevêtrement de végétation et de cours d’eau donne une richesse impressionnante au milieu naturel. C’est ce qui séduit chaque nouvel arrivant. Robert Boutin, lui, se souvient de l’odeur unique rencontrée à cet endroit, « un parfum épicé de l’air, respiré lors de la remontée sur Saigon, jamais retrouvé par la suite<sup>2428</sup>. »

---

<sup>2424</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix*, op. cit., pp. 21-22.

<sup>2425</sup> Roger Delpy, *Soldats de la boue*, op. cit., p. 89.

<sup>2426</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>2427</sup> Alfred Lebreton, op. cit., p. 25.

<sup>2428</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

Ce qui ajoute à l'excitation est que le danger n'est pas absent ; cela donne un côté aventureux à cette remontée, qui marque les esprits. Robert Drouilles ne ressent pas de danger en janvier 1946 ; les forces nationalistes et communistes n'ont pas eu le temps d'organiser des embuscades le long de la rivière de Saïgon, ayant déjà à subir un début de pacification coûteux pour leurs effectifs. La navigation n'en n'est que plus apaisante :

« C'est un souvenir impérissable : c'est l'air, l'ambiance, de la mangrove, des palétuviers. C'est très plat mais après trente jours de mer, ça vous fait un choc ! Et surtout de voir ça au ras de la flotte ! Sur le bateau, on dominait tout mais il n'a pas pu remonter la rivière, donc ils nous ont amené dans des barges de débarquement, au ras de l'eau [...] ! Il n'y avait pas de danger ; la 9<sup>ème</sup> DIC était arrivée avec Leclerc et a fait le ménage, donc c'était calme<sup>2429</sup>. »

Des militaires en approche de Saïgon n'auront bientôt plus cette chance et devront se dissimuler pour échapper aux tirs épars venant des rives toutes proches. Les autres soldats poursuivent en Annam et surtout au Tonkin. S'ils doivent rallonger un ou deux jours à leur parcours depuis la Métropole, ils bénéficient toutefois d'une arrivée bien plus spectaculaire encore, en baie d'Along.

### 3.1.1.3 « Monter au Tonkin » et traverser la baie d'Along : le ravisement du néophyte

« Baie magnifique que cette baie d'Along au site naturel exceptionnel. (Maurice Mandavit)

De septembre 1945 à mars 1946, le soldat d'Indochine va essentiellement en Cochinchine. Il n'aborde éventuellement le Tonkin que depuis le 6 mars 1946 avec le débarquement d'Haiphong. Progressivement, Haiphong devient le terme ultime des traversées maritimes et le Tonkin représentant le secteur le plus dangereux, le plus dévoreur d'effectifs.

Du Cap Saint-Jacques à Haiphong, les navires poursuivent leur route depuis Marseille ou Oran, à moins que de plus petites unités qui se consacrent au transport de troupes sur cette ligne aient pris le relais. Longer le littoral indochinois n'est pas forcément de tout repos. Il n'y a pas lieu de craindre un bombardement ou un torpillage ennemi, mais la nature demeure capricieuse et certains vétérans ne l'ont pas oubliée. Maurice Mandavit a fait l'expérience d'une queue de typhon à bord du *Pasteur*, en mars 1949 :

« Dans la soirée, les vagues avaient grossi et bien que pensant qu'on ne risquait pas, en principe, de couler, je n'étais pas du tout rassuré : c'était mon premier ouragan. Je n'en menais pas large... Tout le monde à bord était malade et c'était contagieux... Pour tenir le coup, je me rendis à la cafétéria et tentai de me caler l'estomac en mangeant. Alors je me remplis la panse et ouf, je tins le coup<sup>2430</sup>. »

Alfred Lebreton a eu le même souci de roulis et un mal de mer comme il n'en n'avait pas connu depuis le départ ; fort incommode quand on est de service dans la cale, chargé de contrôler la troupe. Jeune officier jusque-là chanceux qui a voyagé tranquillement, il connaît cette fois les soucis et l'ennui d'une *caserne flottante* pendant trois jours : « Monter et descendre les échelles pour

---

<sup>2429</sup> Entretien avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>2430</sup> Témoignage de Maurice Mandavit dans Robert Heissat, *op. cit.*, pp. 120-121.



aller surveiller la propreté des cales occupées par les détachements de troupe, assister à la bonne distribution des repas, veiller à la restitution, après nettoyage, des ustensiles à la cuisine. [...]. A bord, c'est la caserne, avec ses rassemblements, ses exercices d'abandon [...] généralement pénibles en raison de leur durée<sup>2431</sup>. » Le *Gascogne* qui le transporte étant plus léger que les navires transcontinentaux, il accoste directement à Haiphong : « Je découvre un port encombré de navires divers, des charbonniers surtout, en raison de la proximité des mines de Hongay, et de nombreuses jonques circulant en tous sens<sup>2432</sup>. » Rares sont ceux qui s'arrêtent au passage, mais cela arrive ponctuellement. Jean Slezarski avec un bataillon du 6<sup>ème</sup> RIC, débarque en novembre 1945 à Nha Trang pour en reprendre possession :

« Arrivés au cap Saint-Jacques, direction le Centre-Annam, Nha Trang, et puis on a quitté le *Pasteur* pour aller sur le cuirassé *Richelieu*. Il y avait aussi le *Fantasque* et le *Triomphant*. Et on a débarqué sur des barges en ne sachant pas comment on allait être reçus par les Japonais. Total, on a été bien reçus, comme il faut, par un bataillon complet de Japonais qui nous attendait<sup>2433</sup>. »

L'objectif est essentiellement Haiphong : la ville est à l'extrémité du delta du Fleuve Rouge et en constitue la porte d'entrée maritime. Cependant, elle est l'inverse du Cap Saint-Jacques. Le delta étant moins marécageux, plus habité et moins aquatique que le Soi Rap, les voies terrestres sont plus nombreuses. Haiphong est facilement accessible ce qui l'a aidé à se transformer en port et base navale d'Hanoi. Le transfert d'une ville à l'autre se fait donc par voie terrestre, à l'inverse de Saigon. Mais il est tout autant difficile d'approcher Haiphong que Saigon. Il est nécessaire de faire un transbordement de troupes pour les plus gros navires ; le *Pasteur*, là non plus, ne peut opérer de débarquement direct. Avant d'arriver à Haiphong, les navires longent ou traversent la baie d'Along. La photo du *Pasteur* dans la baie d'Along est expressive d'une certaine grandeur (Figure n° 11).



Figure n° 11 - L'arrivée du *Pasteur* en baie d'Along (photographie extraite du site <http://www.lauragais-patrimoine.fr/>).

<sup>2431</sup> Alfred Lebreton, *Ibid.* pp. 25 et 27.

<sup>2432</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>2433</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

C'est un ravissement, une sidération pour la plupart des combattants d'Indochine qui ne s'imaginaient pas rencontrer un tel paysage : un enchevêtrement de milliers d'îlots, pitons calcaires recouverts de végétation émergents de l'eau, souvent entourés de jonques à voiles multicolores. « Il y avait des barges qui nous attendaient et un des conducteurs de barge nous dit "C'est la première fois que vous arrivez ? Eh bien je vais vous faire faire un tour de la baie d'Along"<sup>2434</sup>. » Le ton des commentaires est, par conséquent, dithyrambique, à l'époque et aujourd'hui : « Baie magnifique que cette baie d'Along au site naturel exceptionnel. [...] Féerie calcaire aux centaines d'îles et d'îlots émergeant de la mer aux eaux turquoise ! [...] Comment ne pas être émerveillé par ce paysage marin remarquable ? Je fus tout de suite sous le charme<sup>2435</sup>. » Roger Ouïste en reste encore enthousiaste : « L'arrivée en baie d'Along a été formidable ! Et on a eu une chance inouïe, on a vu du soleil, alors qu'il y a souvent de la brume ! Ça a été l'émerveillement ! Ça m'a marqué aussi ! Il y a une marée très lente avec peu d'amplitude<sup>2436</sup>. » Louis Simoni enfin, garde une certaine nostalgie de ce premier contact avec l'une des merveilles de ce monde : « On est arrivé au cap Saint-Jacques, on a laissé beaucoup de militaires, et après le *Pasteur* est reparti vers le Tonkin jusqu'en baie d'Along. C'était magnifique, surtout à notre époque. Maintenant, c'est différent. C'était un vrai dépaysement. On a embarqué sur une pinasse, un cargo, je ne sais quoi, à rade. [...]. Les marins, nous sommes allés à la BNH, la Base Navale d'Haiphong<sup>2437</sup>. » Là se termine, pour de nombreux mois ou deux ans et demi, l'épisode du transfert de troupes vers l'Indochine. L'arrivée, c'est surtout la découverte du pays et de la guerre. Les combattants sont à 10 000 kilomètres de chez eux. Ils vont *apprendre l'Indochine*, ses richesses, ses dangers.

### 3.1.2 Changer de dimensions : émerveillements... et baptême du feu

« Je ressentais un sentiment d'émerveillement en découvrant l'Indochine, ses couleurs, ses parfums, sa population...tout était nouveau pour nous. » (Robert Schuermans)

Une accumulation de sensations, de regards, de rencontres va les assaillir et il faut tenter de démêler ces premiers jours en Indochine pour comprendre à quel point ces premières impressions marquent la mémoire du combattant d'Indochine. Les sensations premières sont un mélange d'émerveillement, d'étonnement, de découvertes. Dans les jours qui suivent – et nous nous limiterons ici aux premiers jours d'installation avant une affectation ou un déploiement plus long – la guerre reprend souvent ses droits et le sentiment dévie sur le désarroi, la méfiance voire la peur devant un conflit nouveau.

#### 3.1.2.1 Un premier sentiment surtout rempli d'émerveillement

« Le sentiment de découverte permanente. » (François Péchou)

---

<sup>2434</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>2435</sup> Robert Heissat, *op. cit.*

<sup>2436</sup> Entretien avec Roger Ouïste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>2437</sup> Entretien avec Louis Simoni chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

Longtemps après, les anciens d'Indochine qui peuvent encore témoigner ont un net souvenir de leurs premières impressions. Le contraste est tellement saisissant par rapport à leur vécu et aux références métropolitaines qu'elles sont restées dans les mémoires. La suite confirmera ou infirmera certaines d'entre elles.

Le moindre détail, la moindre odeur, le moindre bruit sont sources de nouveauté, d'où des commentaires qui témoignent d'un étonnement dans chaque domaine rencontré. Les soldats du CEFEO ont l'impression d'arriver sur une autre planète. Comme le dit Robert Schuermans, « tout était nouveau pour nous<sup>2438</sup>. » Le premier sentiment du combattant d'Indochine, quand il pose le pied sur la terre indochinoise est le soulagement ; celui de quitter enfin un navire inconfortable et de retrouver la terre ferme. Certains sont impatients de faire leurs preuves. Pour ceux qui arrivent fin 1945, le but est de reconquérir cette dernière partie de France – du moins le croient-ils – et de terminer la libération du pays. Plus tard, ceux qui leur succèdent veulent servir leur pays. À l'exception de ceux qui ont déjà connu les colonies, la guerre, voire l'Indochine, les militaires du CEFEO ont tout à découvrir de ce *nouveau monde* asiatique dont ils ne connaissent au mieux que des images et des récits déjà anciens. Ils sortent d'une guerre et d'une occupation longue, sclérosante, carcérale, bloqués sur le territoire métropolitain, sans loisirs ni avenir facile. La profusion de couleurs, d'odeurs nouvelles, de nourriture exotique, la beauté des paysages et des femmes les marquent à jamais. Les témoignages sont donc très forts, très positifs quant au fait d'être au seuil d'une belle expérience. L'éventail des sentiments va de la prudence à la satisfaction et de la curiosité à l'émerveillement.

Dans un premier temps, les jeunes engagés métropolitains oublient même qu'ils arrivent dans une guerre, à supposer qu'on le leur ait dit car tous ne le savent pas, notamment fin 1945 et parfois jusqu'en 1949. Certains parlent davantage d'opérations de police, de maintien de l'ordre contre des *brigands*, des *rebelles*. Les plus jeunes s'en soucient peu et restent dans une sorte d'insouciance qui leur fait d'autant plus s'émerveiller de ce paradis qu'ils ont atteint, à l'image de Jacques Allaire (« Des sentiments très forts. C'était merveilleux, extraordinaire<sup>2439</sup> ! ») et Michel Bassot (« des paysages magnifiques, des populations accueillantes ; on était indifférent à la situation<sup>2440</sup> »). Ils ont vingt ans et profitent de leurs découvertes. A l'inverse, Achille Muller, ancien SAS pendant la Seconde Guerre mondiale a « vite compris les difficultés politiques à venir » et ne se fait pas beaucoup d'illusions mais il ajoute : « J'ai aimé ce pays dès mon arrivée<sup>2441</sup>. » La plupart n'hésitent pas à parler d'un « émerveillement », de « complet dépaysement », de sentiments de « découverte permanente<sup>2442</sup> »,

---

<sup>2438</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>2439</sup> Entretien avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 8 août 2017.

<sup>2440</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 10 octobre 2018.

<sup>2441</sup> Extrait du questionnaire d'Achille Muller, reçu le 27 octobre 2017.

<sup>2442</sup> Extrait, entre autres, du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

« enthousiasmante<sup>2443</sup> » et d'un « étonnement permanent<sup>2444</sup> » ; des expressions répétées à plusieurs reprises. Robert Boutin parle d'un « pays enchanteur<sup>2445</sup> », Bernard Gaudin éprouve d'entrée une grande admiration pour ce pays<sup>2446</sup>, André Jamain est « séduit par le pays et la population<sup>2447</sup>. » Jacques Peyrat se rappelle « une immense surprise et un profond étonnement devenu de l'attachement<sup>2448</sup>. » D'autres sont plus mesurés, parlant de « satisfaction d'être là<sup>2449</sup> », de « curiosité<sup>2450</sup> », de « sentiments très agréables<sup>2451</sup> », d' « un monde tout à fait nouveau<sup>2452</sup>. »

Parmi les rares personnes qui ne goûtent pas leur arrivée avec le même enthousiasme, il y a surtout ceux auxquels on ne laisse pas le temps d'emmagasiner des sensations et que l'on envoie immédiatement en poste puis en opérations. Ainsi Francis Oustry, est-il jeté très vite dans la guerre : « Débarqué à Haiphong, l'arrivée n'est guère enchanteresse. Pas le temps de visiter, de prendre contact avec la population ». Il traverse Haiphong pour gagner « la base arrière du 21<sup>ème</sup> RIC dans un poste à deux kilomètres de la ville », puis se retrouve « chef d'une patrouille de Tho et Nung en baie d'Along, sans aucune formation<sup>2453</sup>. »

Quels éléments ont pu d'entrée les captiver pour qu'ils s'en rappellent encore ? La question qui leur est posée<sup>2454</sup> leur demande « quelles ont été vos premières impressions en arrivant ? », avec des propositions : « les paysages ? » ; « La population ? » ; « La situation ? » pour les aider devant une probable confusion de souvenirs ou leur absence sur ce point. Les paysages sont évoqués en premier pour suivre l'ordre de la question ; la population tellement différente dans sa physiologie, ses coutumes, son attitude est très abondamment citée. D'autres réponses évoquent les odeurs, le climat, des éléments étonnants en venant de France. Ce qui fascine le plus, au vu des commentaires, ce sont les paysages et la population.

### 3.1.2.2 La découverte du paysage et des « odeurs d'Indochine »

« La présence de l'eau partout. » (Robert Drouilles)

Il est logique que le paysage les fascine en premier. La remontée de la *rivière de Saigon* et l'arrivée en baie d'Along sont leurs premières images, magnifiques, de l'Indochine. Ces lieux qui précèdent Saigon et Haiphong construisent leurs premières impressions, les premiers sentiments « positifs ». D'autres le seront moins.

---

<sup>2443</sup> Extrait, entre autres, du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>2444</sup> Extrait, entre autres, du questionnaire d'André Laperle, reçu le 21 décembre 2016.

<sup>2445</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>2446</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>2447</sup> Extrait du questionnaire d'André Jamain, reçu le 31 mars 2017.

<sup>2448</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>2449</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>2450</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2451</sup> Extrait du questionnaire de Félix Franel, reçu le 24 août 2018.

<sup>2452</sup> Extrait du questionnaire de Michel Cordelet, reçu le 12 juillet 2017.

<sup>2453</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2454</sup> Question n°20 : Quels ont été vos premiers sentiments en arrivant en Indochine ? Sur les paysages ? Les populations ? La situation ?

Le décor est stupéfiant, tellement différent de ce qu'ils connaissent de la Métropole et de l'Afrique du Nord. Ce sont des paysages « magnifiques, tels que mes parents me les ont décrits<sup>2455</sup> » dit Jacques Bouthier ; des paysages « éblouissants<sup>2456</sup> », des cultures impressionnantes par leur abondance et leur luxuriance. Bien qu'étant parisien et peu adepte des tâches agricoles, Henry Clémens s'intéresse tout de suite à la partie aménagée de la nature et au travail de l'homme, « aux rizières, aux plantations d'hévéas<sup>2457</sup>. » Dans l'avion qui l'emmène de Saïgon à Hué, Louis-Jean Duclos distingue une « forêt immense<sup>2458</sup> ». « La présence de l'eau partout<sup>2459</sup> », pour Robert Drouilles, est elle-aussi source d'étonnement avant de devenir une difficulté tactique majeure qui se retrouvera autant en Cochinchine que dans le delta du Tonkin. Ceux qui découvrent la baie d'Along après l'arrivée en Indochine comme Roland Py, parlent de « paysage magnifique », « grandiose », « époustouflant », d'un « éblouissement », d'un « cadeau » dès l'arrivée<sup>2460</sup> ; pour Jacques Penot, une « merveille<sup>2461</sup>. » Au Cap Saint-Jacques, Guy Delplace tombe sous le charme « des paysages magnifiques, des lever et couchers de soleil ; du paysage de lagune-cocotiers fabuleux<sup>2462</sup>. » Mais ces premières impressions ne sont pas seulement visuelles, elles sont aussi auditives, olfactives et, pour ce qui est du climat, épidermiques ! La végétation qui les entoure les ravit d'autant plus que cela succède à plusieurs semaines de mer avec une succession d'odeurs peu agréables. Dès la remontée de la rivière d'Haiphong et dans les jours qui suivent, Pierre Piron est marqué par « des odeurs fortes de fleurs et d'arbres » délicieuses. Roland Py parle d'un « festival de couleurs et d'odeurs inconnues<sup>2463</sup>. » Toutefois, ce qui peut les rebuter est ce qui apparaît à certains soldats comme un « péril olfactif », l'odeur de nuoc mam : « Est-ce que vous savez comment on fait du nuoc mam ? Il faut ces grandes jarres et en bas, il y a une petite cannelle comme un fût : en dessous vous mettez une couche de poisson, une couche de sel, une couche de poisson, une couche de sel et ainsi de suite jusqu'en haut...de l'eau... c'est de la saumure et au bout d'un certain moment, on ouvre le robinet. [...]. Quand j'étais au Cambodge, dans un endroit, on savait qu'on arrivait dans un village parce que ça sentait ça ! Ça a un parfum bien marqué<sup>2464</sup> ! » Pierre Dissard le repère dès son arrivée. Il est omniprésent en Indochine dont il est un repère mémoriel : « Une odeur incroyable, parce que dans toutes les rues, vous avez des gens qui bouffent un bol de riz avec du nuoc mam. On le sent partout ! La découverte totalement nouvelle du pays, l'odeur du pays<sup>2465</sup>. »

La richesse de ce milieu tropical surprend les jeunes Français par sa quantité impressionnante de

<sup>2455</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>2456</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalénçon, reçu le 20 avril 2017.

<sup>2457</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, *Idem*.

<sup>2458</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>2459</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *Idem*.

<sup>2460</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2461</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>2462</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2463</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, *Idem*.

<sup>2464</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>2465</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

Fruits qu'ils ne connaissaient que par les livres et qu'ils découvrent avec d'autant plus de bonheur que les fruits sont rares en France dans les années de reconstruction après 1945 : « La nourriture est abondante, avec notamment des fruits inconnus : les ananas, les mangues, les mangoustans, les lychees, les bananes à profusion, tous les fruits, c'était le bonheur total<sup>2466</sup> ! » reconnaît Robert Drouilles. Jacques Saubion est « séduit par la végétation de bananiers, palmiers d'eau, aréquiers, cocotiers<sup>2467</sup>. » Rodolphe Tosi, en novembre 1945, découvre avec grand intérêt le riz, les fruits exotiques mais il faut faire attention à l'hygiène du lieu :

« On arrive au port de Saigon ; il est au bout de la rue Catinat, c'est très proche. On nous débarque et le bataillon est dirigé sur Gia Dinh, notre cantonnement, à 3 ou 4 km de Saigon. Je m'en rappellerai toujours ; il y avait longtemps que je n'avais pas mangé du riz. J'en prends deux louches et je m'assieds dans un coin. Il y avait plein de machins noirs dans le riz. C'étaient les mouches ! Je les ai balancées, mais ce n'était pas la faute des cuisiniers. Dans une pièce, dès qu'il y avait un fil, on ne le voyait pas, il était recouvert de mouches ; donc ça tombait dans la gamelle ! On n'allait pas jeter la nourriture ! Moi j'aimais bien les fruits donc j'achetais des bananes. J'ai découvert des fruits ; je n'aurais jamais pensé qu'ils pouvaient exister ! En Cochinchine, on vivait beaucoup sur le pays ; il y avait beaucoup de fruits, et moi [...], je me suis régalé<sup>2468</sup>. »

Parallèlement, ainsi que l'exprime Pierre Dissard, « Tout ça sous un climat très chaud mais très lourd, parce que ce n'est pas un climat sec, mais très humide, donc un 50° lourd, c'est quelque chose !<sup>2469</sup> » Le climat les surprend par son influence sur leur physique, les organismes, cette combinaison de chaleur et d'humidité, différente selon les saisons et surtout les territoires. Là encore, la première sensation n'est pas désagréable, d'autant qu'ils l'ont expérimentée à Colombo ou à Singapour, pour ceux qui sont descendus aux escales. Mais ce climat, qui est au départ l'objet d'une curiosité positive, va devenir l'un des ennemis du soldat métropolitain au cours de son séjour, avec parfois autant de cruauté que l'ennemi. D'entrée, comme tant d'autres en Cochinchine, Louis-Jean Duclos écrit : « Première sensation : la moiteur tropicale<sup>2470</sup> », pour qualifier ses premières impressions sur le sol indochinois ; « chaleur et humidité<sup>2471</sup> » pour Jean-Louis Foulet ; « une chaleur étouffante<sup>2472</sup>. » Roger Delpy parle de « chaleur d'étuve<sup>2473</sup> ». Pierre-Alban Thomas a la sensation d'étouffer une végétation si dense que le lieu en est sombre, contribuant au malaise ambiant :

« Notre impression est l'étouffement. Au lieu des vastes espaces que nous espérions, nous sommes plongés au sein d'une végétation luxuriante, dans un fouillis inextricable de paillotes, de villas, d'arbres fruitiers, et d'arbustes plantés très près les uns des autres. Ajoutez à cela une atmosphère lourde et humide et l'impression qu'une quantité d'yeux vous épie<sup>2474</sup>. »

Ce qui agace et surprend Max Poiroux, enfin, n'est pas tant la chaleur qu'une faune nombreuse et bruyante de pays tropical, à commencer par les insectes qui pullulent et les bruits des animaux en

---

<sup>2466</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>2467</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2468</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, à l'hôpital d'Albertville, le 9 novembre 2017.

<sup>2469</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>2470</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>2471</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2472</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2473</sup> Roger Delpy, *Soldats de la boue*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>2474</sup> Pierre-Alban Thomas, *De la résistance à l'Indochine*, *op. cit.*, p. 119.

permanence : « A la tombée de la nuit, nous sommes assaillis par les moustiques. L' « Insect Repellent » [produit anti-insectes] étendu sur la peau ne suffit pas à nous protéger. Plus tard, nous percevons des moustiquaires de tête pour monter la garde. Les bruits d'animaux, d'insectes volants ou rampants nous déconcertent et nous effrayent la nuit<sup>2475</sup>. » Ces bruits permanents et nouveaux perturbent les premières nuits, et surtout, les premières gardes de nuit !

### 3.1.2.3 Une population étonnante à plus d'un titre

« Les pousse-pousse, les chapeaux coniques, les jolies filles, c'était vraiment très pittoresque. »  
(Louis-Jean Duclos)

Plus encore, peut-être, que la végétation et le climat, l'étonnement d'une génération cloîtrée six ans dans la *Vieille Europe* porte sur la découverte des populations d'Indochine.

Arrivant à Saigon ou à Haïphong, ils les découvrent avec une grande curiosité dès leur arrivée puis apprennent à les connaître<sup>2476</sup>. En descendant du navire ou de l'avion, les membres des FFEO ne connaissent que ce que l'on a pu leur apprendre, c'est-à-dire pas grand-chose. Les Asiatiques sont assez rares en Métropole à l'époque, à part des étudiants peu nombreux, de rares unités arrivées début 1940 et quelques milliers de travailleurs venus en renfort à la même date pour être ensuite regroupés dans des camps. L'école n'a qu'exceptionnellement permis de détailler leur vie et leurs caractéristiques sauf pour en retenir des clichés : que leur « race » est jaune ; qu'ils sont habiles, fidèles mais impénétrables dans leurs sentiments affichés, ce qui peut les rendre inquiétants. Dans les états-majors, la qualité guerrière des annamites est mal considérée. La notion de *péril jaune*, qui apparaît dans les livres depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle comme dans la bande dessinée<sup>2477</sup> est inférieure au *péril rouge* des communistes. A l'arrivée, les combattants remarquent deux populations qui se mélangent peu. Les Indochinois autochtones et les Français d'Indochine. Concernant la première, ils ne distinguent, d'entrée qu'une *population indochinoise* ; petit à petit, avec les affectations, les opérations, l'apport des supplétifs et autres combattants autochtones, ils apprennent à distinguer les différentes ethnies, sauf pour ceux qui restent isolés dans des bases et dans les bureaux. Ils distinguent également une population blanche et métissée peu nombreuse, celle des Français d'Indochine et de leur famille, mélangée ou non aux autochtones. Les commentaires sont généralement très positifs voire élogieux sur la population asiatique qu'ils découvrent. Beaucoup de témoignages parlent de contacts « faciles avec la population<sup>2478</sup>. » Le

---

<sup>2475</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2476</sup> D'où deux questions éloignées l'une de l'autre sur leurs premières impressions sur elle (question n°20), les relations avec cette même population (questions 75 à 77).

<sup>2477</sup> En 1935, le *Lotus Bleu*, cinquième album d'Hergé oppose le sympathique Tchang aux manigances des Japonais, symboles du « péril jaune ». De 1946 à 1949, sort, dans le *Journal de Tintin*, la BD des aventures de « Blake et Mortimer », d'Edgar P. Jacobs, intitulée « Le secret de l'espadaon » qui illustre bien « le péril jaune », une troisième guerre mondiale déclenchée par « l'empire jaune ».

<sup>2478</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, *op. cit.*

Vietnamien (les militaires ne gagnent le Cambodge ou le Laos qu'au bout de quelques jour ou quelques semaines) est vu comme « courageux au travail<sup>2479</sup>. » La population indigène est « animée<sup>2480</sup> », active, derrière un étal, par terre, pour vendre sa marchandise ou devant un pousse-pousse. Elle paraît « gentille »<sup>2481</sup>, paisible, aux métropolitains qui se rappellent qu'ils sont dans un pays en guerre. Elle ne donne pas l'impression d'entrée de ressentir l'abattement ou la résignation des Français sous l'occupation. Elle donne plutôt un « sentiment de bien-être : pas d'hostilité, des applaudissements » à l'arrivée des unités du CEFEO<sup>2482</sup> (on parle ici de 1951) ; « le sentiment d'un pays en paix avec une population sympathique » dit Robert Drouilles<sup>2483</sup>. Les vétérans se souviennent encore d'une population - parfois idéalisée par la mémoire - d'un « caractère propre à l'Asiatique, la population calme, difficile à émouvoir, toujours le sourire, fataliste<sup>2484</sup>. » Louis-Jean Duclos découvre une population très différente de celle de Métropole, mais aussi de celle d'Afrique du Nord : « On est sorti un petit peu, et j'ai le souvenir d'avoir été complètement dépaycé par ce type d'humanité ! Je connaissais un peu l'indigénat de l'Afrique du Nord, si je puis dire, mais là c'était vraiment surprenant : les pousse - pousse, les chapeaux coniques, les jolies filles, c'était vraiment très pittoresque<sup>2485</sup>. » L'étonnement des métropolitains demeure également l'innombrabilité de cette foule dans les villes et sur les marchés : « une véritable fourmilière<sup>2486</sup> », « une population grouillante », avec « ses us et ses coutumes, dont il est difficile de faire le portrait tant il y a d'ethnies différentes<sup>2487</sup>. »

Plusieurs témoignages parlent d'entrée d'amour, de coup de foudre pour cette population. Un sentiment immédiat, ou presque, pour la population indochinoise, sous-entendue ici, asiatique : « J'ai tout de suite aimé les diverses populations rencontrées et leur accueil le plus souvent agréable<sup>2488</sup> », reconnaît Henry Clémens. Le souvenir, à l'évocation de cette population attachante, est parfois très ému. Alexis Arette a voué une amitié immédiate du tout début de son séjour à la fin de la guerre et encore aujourd'hui : « J'ai immédiatement eu un très fort rapport émotionnel avec ce pays et ses gens, et j'ai été heureux de servir dans des unités mixtes du bataillon, et uniquement Vietnamiennes dans les Commandos. J'ai été ému aux larmes en les quittant<sup>2489</sup>. »

Dans ces évocations de sentiments ressentis soixante-dix ans plus tôt et qui s'apparentent à des déclarations d'amour, on trouve encore deux catégories distinctes que cite Robert Drouilles : « J'ai vu en arrivant beaucoup d'enfants joueurs et rieurs et tant de jolies filles ». Les enfants et surtout les femmes ont instantanément subjugué les jeunes métropolitains par leur beauté et leur apparence

---

<sup>2479</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>2480</sup> Extrait du questionnaire de Louis – Jean Duclos, *op. cit.*

<sup>2481</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Guillemot, reçu le 10 juillet 2017.

<sup>2482</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>2483</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>2484</sup> Extrait du témoignage de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2485</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>2486</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *Idem.*

<sup>2487</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2488</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2489</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.



innocence. Ce sont, bien entendu, les secondes qui sont les plus décrites, mais les enfants ont une place spéciale. Les femmes, après plusieurs semaines de claustration dans un univers masculin – si l'on excepte quelques PFAT – provoquent, dès l'arrivée des unités, de fortes bouffées de désir. Leur apparence juvénile, leur habits chatoyants, un physique si différent des Européennes, tout concourt à les intégrer dans les premiers souvenirs d'Indochine. La beauté des femmes fascine les jeunes et moins jeunes engagés du CEFEO et au point que certains vont, d'ailleurs très vite y succomber, que les relations soient tarifées ou non. Pierre-Alban Thomas en fait l'amusante expérience. A l'arrivée à Saigon, des bateaux s'agglutinent devant le *Stampford Victory* et les autres navires ancrés un peu partout. Il pense aux canots de Port-Saïd, mais s'aperçoit qu'il n'en n'est rien et c'est sa première image de la population d'Indochine :

« Un spectacle insolite s'offre à nous. Des barques semblent collées aux flancs d'un navire de guerre dont quelques hublots ouverts permettent des échanges entre des matelots enfermés dans les cales et des femmes perchées sur leur sampan. Intrigués par la présence prolongée des donzelles agrippées aux hublots, nous prenons nos jumelles et que découvrons-nous ? [...]. Un commerce plus original, celui, en échange de quelque monnaie, de semence mâle, retenue par les matelots durant leur séjour en mer, que des bouches expertes s'ingénient à faire jaillir ! Première image, assez peu banale, des rapports entre militaires et population autochtone<sup>2490</sup>. »

Jacques Saubion remarque immédiatement « la beauté des femmes dans leur tenue traditionnelle, leur silhouette si fine<sup>2491</sup>. » Quant à Jacques Bouthier qui retrouve l'Indochine de son enfance, les paysages sont très beaux, bien entendu, mais il est, entre-temps devenu un homme : « Retrouver les paysages, c'était merveilleux. Quand on a débarqué à Saigon et qu'on prenait les GMC pour aller à Lai Thieu, on voyait toutes ces jolies femmes et on avait les yeux au bout des bâtons<sup>2492</sup> ! » Au départ, les jeunes métropolitains ont confiance en cette absence apparente d'hostilité et pensent que leur venue est acceptée par la population, d'autant plus pour ceux qui arrivent en 1945-1946, en *aveugles* : « Ce que j'ai ressenti en arrivant, c'est que la population est très sympathique, souriante, mais après ça a vite changé. On était tous un peu naïfs, il faut bien le dire, on ne sentait pas la haine chez les gens. Aucune perception de sentiment de rejet de la population<sup>2493</sup>. »

D'autres témoignages sont plus nuancés. Certains signalent également une certaine méfiance à leur égard, qui parfois devient mutuelle et le fait que, très vite, les rapports changent. Certains termes évoquent cette nuance dans « la douceur apparente des indigènes<sup>2494</sup> », dont « les applaudissements [ne sont] peut-être pas sincères<sup>2495</sup> ». Robert Boutin pense que « la population, en fonction de notre attitude et des services que l'on pouvait leur apporter, était correcte, souriante et prêt à rendre service<sup>2496</sup>. » Cependant, les militaires les plus marqués par la violence de la Seconde Guerre mondiale, par celle de l'occupation, à l'instar de Max Poiroux, se méfie instantanément : « la

---

<sup>2490</sup> Pierre-Alban Thomas, *op. cit.*, p. 117.

<sup>2491</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2492</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2493</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>2494</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2495</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>2496</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, *op. cit.*

population était silencieuse, furtive et, *a priori*, hostile<sup>2497</sup>. » Très vite engagé en opération après son arrivée en octobre 1945, il n'a, au départ « aucun contact avec la population aperçue ». Toutefois, il rencontre souvent le contingent japonais proche de leur cantonnement et s'étonne de cette population si différente des Européens, qu'il ne connaît pas : « Surprise également de voir ces soldats dénudés au corps dépourvu de poils et au « zizi » de petite taille, prendre leur douche à l'aide d'une demi-noix de coco emmanchée, plongée dans une jarre<sup>2498</sup>. »

Il se trouve enfin, dans quelques témoignages écrits et oraux et dans plusieurs livres, des réflexions sur les premières impressions à l'égard des Français d'Indochine, que découvrent les métropolitains à partir de fin 1945. Deux caractéristiques permettent de qualifier, à cette date, le sentiment de la population française : leur enthousiasme ou leur indifférence envers les métropolitains du CEFEO, après le soulagement logique de les voir arriver pour apaiser une situation devenue pour eux très dangereuse. Ces derniers, en retour, les voient de manière très diverse. Les cadres se retrouvent au bar ou au restaurant avec eux, peuvent nouer de belles relations ou rester distant à l'égard de ceux qui demeurent des *colons*. Les militaires du rang les côtoient peu mais observent parfois un comportement qu'ils réprouvent envers les autochtones et s'en émeuvent. Jean-Louis Foulet livre son ressenti à l'arrivée : « Quand on arrive en Indo, surtout dans une grande ville, on constate la “distance”, le manque de chaleur de la part de Européens vis à vis des Vietnamiens. C'était parfois choquant. Certains Européens étaient agressifs, méchants, incorrects, se croyant supérieurs, dominants<sup>2499</sup>. » Pierre-Alban Thomas le remarque également à plusieurs reprises. Il est d'abord déçu de ne pas arriver sous les applaudissements des Français, lui qui vient de faire 10 000 kilomètres pour venir délivrer l'Indochine. Ensuite, dès le déchargement des navires surchargés d'hommes et de matériels fin 1945, certains sont choqués par les mauvais traitements des vieux coloniaux envers les coolies, utilisés comme dockers. Il arrive que des Français d'Indochine qui ont vécu dans la peur des massacres subis dans l'été 1945 veuillent se venger et en chargent les militaires fraîchement arrivés. La rencontre avec un consommateur encore révolté par le massacre de la Cité Heyraud deux mois auparavant (« J'espère que vous allez matraquer les “niascs”. Ils ne méritent que ça<sup>2500</sup>. ») a du mal à passer. Mais la tension peut dégénérer. Ainsi la fouille d'un quartier de Gia Dinh quelques jours plus tard, provoque-t-elle la violence verbale et physique envers la population vietnamienne de la part d'une unité française, qui révulse le sous-lieutenant Thomas. Les expériences sont multiples par-delà le choc de l'arrivée.

#### 3.1.2.4 La ville indochinoise: premiers pas à Saigon et Hanoi

« L'Européen n'y est pas dépaysé, il s'y reconnaît dans les avenues et les architectures des quartiers qui lui sont réservés (Thibault Leroy).

---

<sup>2497</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2498</sup> *Ibid.*

<sup>2499</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2500</sup> Pierre-Alban Thomas, *op. cit.*, pp. 118 à 121.

Dans un pays qui passe pour *la perle des colonies*, Saigon représente *la perle de l'Indochine* ou de *l'Extrême-Orient*. Tous les militaires des FFEO n'en ont pas gardé le sentiment mais l'expression est reprise à l'envi. Globalement, le fait d'arriver dans une ville prestigieuse avec un centre européen et de voir la profusion de couleurs, d'activités, de vie, donne de belles impressions.

Saigon ressemble à une ville de Métropole, au grand étonnement des combattants d'Indochine. Elle est, selon l'expression de Thibault Leroy « L'expression d'un triomphe colonial » :

« L'Européen n'y est pas dépaycé, il s'y reconnaît dans les avenues et les architectures des quartiers qui lui sont réservés. Par les récits des voyageurs, Saigon acquiert rapidement l'image d'une ville lascive, d'atmosphère joyeuse, tout empreinte de légèreté et de charme. Capitale économique de l'Indochine française, c'est aussi une ville de fractures : le centre urbain est européen et ses périphéries sont indigènes<sup>2501</sup>. »

Pour ceux qui bénéficient d'un quartier libre dès leur arrivée, la ville sort des normes et des repères de leurs connaissances mais cadre parfois avec ceux de leur imaginaire. Le centre apparaît familier avec sa cathédrale, ses immeubles haussmanniens, mais les quartiers indigènes comme le quartier chinois de Cholon expriment une tout autre ambiance que les dangers rendent encore plus attractive. C'est pour beaucoup, une « belle ville », séduisante par ce mélange d'identités française et asiatique. Jean-Louis Foulet résume en peu de mots son attirance pour cette ville particulière : « Saigon était une grande ville beaucoup de gens vivaient dans leur petit bateau (des sampans) sur la *rivière de Saigon*. Des belles constructions, la poste, l'hôtel de ville, de belles avenues bordées de cyclo-pousses ou de moto-pousse. C'était en fait notre meilleur moyen de transport<sup>2502</sup>. » Marcel Compe passe à Saigon, au début de son séjour. Ce sont les quartiers populaires en retrait du centre français qui l'attirent par leur exubérance et le faible coût des soupes chinoises : « J'aime le fond bruyant et joyeux de la ville animée et colorée, les petits commerces à tous les coins, le concert des klaxons et des trompettes dans l'enchevêtrement des cyclopousses, les troupes grouillantes d'enfants et de jeunes filles exubérantes, l'odeur des épices ou de soupe chinoise dans les quartiers en retrait des grandes avenues me surprennent et m'envoûtent<sup>2503</sup>. » Louis-Jean Duclos, plus familiarisé avec l'Afrique du Nord, apprécie également cette ville particulière : « Saigon, ça ressemblait à une ville française avec la rue Catinat qui descendait vers la rivière, les palaces, les antiquaires et à l'extérieur une ville plus indigène<sup>2504</sup>. » Si l'on détaille par quartiers, les souvenirs commencent par la description du port. Les navires arrivent par le sud et s'arrêtent à la « pointe des blagueurs », dont Pierre Latanne n'a pas oublié le nom. Avec ses camarades officiers, il profite du temps d'attente de leur prochaine affectation pour déambuler. Ses impressions débutent par la foule, le bruit, une fois le navire au port : « A l'arrivée, une impression de foule bruyante et de pagaille. Des cris, des bras agités. Dès la passerelle installée des porteurs

---

<sup>2501</sup> Thibault Leroy, Saigon, une ville européenne ?, *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, Sorbonne Université, 2020. En ligne : <https://ehne.fr/fr/node/12477/> (Consulté le 19 janvier 2022).

<sup>2502</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, *Idem*.

<sup>2503</sup> Marcel Compe, *Sam Neua l'oubli impossible*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>2504</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

vietnamiens un peu dépenaillés (nous disions “coolies”) furent autorisés à monter à bord pour prendre nos cantines en charge sur leur dos et les déposer dans un des camions militaires qui nous attendaient rangés sur le quai ». Les premières promenades accentuent cette sensation d’une activité perpétuelle : « Beaucoup de monde sur les trottoirs, beaucoup d’étalages en plein air. Les chapeaux coniques en paille me fascinaient ; il y en avait des quantités, surtout portés par les femmes. Et puis le marché, indescriptible de cris, d’agitation, de profusion de marchandises ». Les quartiers les plus intéressants sont ceux qui attirent de jeunes audacieux comme « le fameux “parc aux buffles” (un gigantesque bordel réputé), le “Grand monde” (une fabuleuse maison de jeu grande comme un stade), les ruelles des quartiers grouillants de monde et peu engageants...mais à trois, en uniforme et bien décidés, on osait. » Enfin, le centre plus français, avec « la poste signée Eiffel, la cathédrale, les quartiers commerçants, les belles avenues comparables à celles de nos grandes villes françaises. Le temps passa vite<sup>2505</sup>. »

Un autre officier, Guy Simon, décrit ses impressions de son arrivée dans ses lettres à son père, en mars 1951, d’autant que son ordre d’affectation traîne en longueur. Il ressent « une impression favorable » devant ce « un premier contact fort agréable<sup>2506</sup> ». Lieutenant arrivé seul, sans pression, il ne connaît pas le rush d’une unité vers un camp ou un poste en périphérie. Effectivement, ses premières heures sont idéales : « Les pavillons français et vietnamiens flottent au mât des Messageries Maritimes » [on est en mars 1951, NDA]. Le quai, jeune et blanc, était ombragé par de grands arbres verts, comme la place de la gare d’une sous-préfecture. Dans le fond, le bâtiment de la Douane proposait ses barrières blanches ». Le logement pour officier est plus confortable que le camp Petrus-Ky :

« Le centre d’accueil de la base de Saigon est un hôtel particulier au milieu d’un jardin en fleurs. [...]. Un bar et un restaurant permettent de refaire ses forces sans aller jusqu’au mess de garnison, une blanchisserie lave mon linge en 24 heures, des douches me lavent moi-même, deux fois par jour tellement je transpire. Je me promène en short toute la journée, en pantalon et chemise blanche (tenue civile) ; le soir en pyjama dans le jardin d l’hôtel tant que je le désire. Mais qu’il fait chaud<sup>2507</sup> ! »

Passé ce moment, il décrit précisément, sur plusieurs pages, une ville qu’il a le temps de parcourir, son affectation traînant en longueur. Les quelques extraits cités ici constituent une source de première main qui libère l’imaginaire du lecteur et de l’historien et permet de déambuler avec lui<sup>2508</sup> : « La ville est très intéressante. La partie française a beaucoup d’allure, les quartiers chinois et annamites sont curieux et l’ensemble est gigantesque puisque Saigon-Cholon rassemble trois millions d’habitants<sup>2509</sup> ». La partie française du centre, en particulier les beaux quartiers qu’il parcourt en premier, le séduit : « On ne peut pas se figurer la beauté des maisons françaises. L’architecture diffère peu de celle employée sur la Côte d’Azur pour les grandes villas ; terrasses et arcades foisonnent. Mais le tracé est plus grandiose car le terrain ne manque pas ; chaque habitation domine un jardin splendide<sup>2510</sup> ».

---

<sup>2505</sup> *Ibid.*

<sup>2506</sup> C’est la raison pour laquelle ses descriptions prennent place ici. D’autres constats plus tard, *Cf. infra*, pp. 608-612.

<sup>2507</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine, op. cit.*, pp. 19-20.

<sup>2508</sup> Ce qui est le but puisqu’il écrit à son père et lui raconte ses déambulations fort bien décrites.

<sup>2509</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>2510</sup> *Ibid.* p. 20-21.

Il suit ensuite le quadrillage géométrique du centre et ses artères qui constituent l'identité d'une belle ville coloniale, avec la rue Catinat, citée par tous les témoins :

« Les grandes artères sont dignes de leurs riverains. Il y a des arbres partout, [...] des parterres fleuris. Le boulevard Norodom est comparable à l'avenue du Bois par sa largeur, ses plantations et presque sa perspective : il relie le palais du Roi Jean à la Pépinière locale [...]. La rue Catinat aligne des magasins somptueux, que rehausse encore la tenue des vendeuses annamites<sup>2511</sup>. »

Il décrit enfin les quartiers indigènes. Là, son récit est différent car si le centre, d'identité très française, le séduit, ce n'est pas l'architecture qui l'étonne dans ces quartiers mais son activité, la vie quotidienne, les populations, leurs habitudes. Le quartier de Cholon représente « la moitié de la superficie totale et les 2/3 de la population », entièrement « peuplé de Chinois ». Guy Simon détaille l'activité tardive : « Vers dix heures du soir, tout le monde est dans la rue » sur les trottoirs. « Il n'y a plus un pouce de trottoir de libre » puisque les gens s'agglutinent pour manger devant des cuisines roulantes : « Les repas dans la rue et les pousse-pousse sont les deux curiosités majeures de Saigon<sup>2512</sup>. » Pour un Français arrivant de Métropole, le premier abord est un peu gênant mais il les étonne : « les pousse-pousse représentent une industrie nationale ; ils sont tellement nombreux qu'on peut admettre que la moitié de la population pousse l'autre<sup>2513</sup>. » C'est un vrai rêve éveillé. Toutefois la guerre reste présente : « La guerre est proche. Ce soir, j'ai dîné au son du canon<sup>2514</sup>. »

Hanoi, tout proportion gardée avec Saigon, étonne également les soldats du CEFEO à leur arrivée. Le centre des deux grandes villes apparaît aussi développé, parfois plus riche que des villes ou des établissements de Métropole alors qu'ils les pensaient misérables. C'est le sens du témoignage de Guy Gantheret en 1947. Il ne connaît rien de l'Indochine. Après l'insurrection d'Hanoi et les combats qui ont fait rage, les unités sont logées dans des bâtiments abandonnés pendant les deux mois de folie guerrière. Il a la chance et la surprise de loger dans des lieux prisés de la capitale et dans un établissement bien plus beau que son propre lycée ligérien :

« Je fus très surpris de découvrir des bâtiments modernes, des terrains de sport, une piscine, un zoo. Même si les Japonais, au cours de leur occupation, avaient saccagé les lieux, j'étais loin de me douter de la différence qui existait entre la France métropolitaine et ses colonies comme j'ai pu le constater. J'ai également logé au lycée Albert Sarraut d'Hanoi ; rien de comparable avec le lycée Jean Puy à Roanne, d'une vétusté incroyable<sup>2515</sup>. »

### 3.1.2.5 Aborder la guerre : une acclimatation instantanée ?

« Affecté dans un poste en pleine brousse, ma première vision fut six têtes de partisans fichées sur des bambous. Alors mon sentiment ! » (André Grelat)

Une partie des militaires des CEFEO mettent un certain temps à approcher la guerre. Pour les

---

<sup>2511</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>2512</sup> *Ibid.*

<sup>2513</sup> *Ibid.* Ce moyen de transport ancestral s'est, en fait, adapté en devenant « cyclo-pousse » au moyen d'un vélo dans les années 1930, grâce à l'ingénieur Pierre Maurice Coupeaud.

<sup>2514</sup> Guy Simon, *Ibid.*

<sup>2515</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

autres, l'engagement est immédiat. C'est le cas des premiers renforts en octobre 1945. Ils le ressentent par la vision des dommages infligés à la population, aux bâtiments et aux FFEO mêmes.

Aussi curieux que cela paraisse pour un conflit aussi long et dur, plusieurs militaires affirment être arrivés dans un territoire en guerre sans qu'il l'ait vraiment remarqué. La Cochinchine, après une vague d'attentats et de combats sporadiques, est progressivement pacifiée par l'action des généraux De Latour et Chanson et par le ralliement du Binh Xuyen de Bay Vien en 1948. Saigon devient une ville bien moins dangereuse à partir de 1950. Quant à ceux qui vont subir la guerre assez vite, le désordre et le manque d'information sont tels qu'ils ne savent rien, comme en Métropole. Robert Drouilles arrive en Indochine début 1946. Il est vite happé par la beauté du pays et de la population, sans remarquer spécialement de signes de guerre, faisant partie des trop nombreux engagés en Indochine qui n'ont eu aucune information sur ce conflit : « J'arrive sans aucune connaissance de la situation politique<sup>2516</sup>. » Un an plus tard, Bernard Prin vit la même situation. Il va trouver la guerre au Tonkin, un peu plus tard :

« A l'arrivée, à Saigon, nous avons été surpris. La Cochinchine, à ce moment-là, c'était calme. On voyait la guerre de loin, on n'était pas concerné. On est resté deux jours (avant de monter au Tonkin) à Cholon, presque dans la campagne et on a vu vivre les gens. Ça nous a surpris ; on a découvert des tas de choses. On était cantonné au marché de Cholon, dans le marché couvert. Au réveil, le matin, je me promenais et je voyais vivre les gens normalement, comme ils vivaient d'habitude, le long d'un arroyo<sup>2517</sup>. »

Robert Boutin arrive dans « un pays enchanteur » en 1952, voit « des habitants courageux au travail », mais ce qu'il ne voit pas, c'est la guerre, du moins dans les premiers jours<sup>2518</sup>. Le ravisement d'une Indochine en paix mis à part, d'autres combattants ont surtout trouvé la négligence. Roger Delpey, qui a vivement critiqué le « bordel ambiant » au départ de la France, le retrouve à Saigon après son débarquement en Indochine, où rien n'est prévu pour les recevoir :

« Dans la cour de la caserne Martin des Pallières, nous devions déceler au bout de quelques minutes les premiers symptômes de cet état grave résultant d'une certaine négligence – c'est le moins qu'on puisse dire – que nous ne connaissons que trop. [...]. Il est trop commode de dire que le soldat est râleur par principe. Reconnaissons que trop souvent, on ne tente pas d'éviter ce qui peut corroder l'esprit et le moral d'une troupe<sup>2519</sup>. »

Seule l'arrivée du courrier évite à l'officier de casernement de se retrouver avec une révolte sur les bras. Mais ce qui est plus grave et que Delpey dénonce, c'est le manque d'informations à l'arrivée. Il n'a, certes pas encore vu d'ennemi ni de signes de guerre à son arrivée ; mais de toute manière, cela ne s'arrange pas à Saigon :

« Les premiers temps, je pensais que de ce passage à Saigon, nous allions pouvoir tirer profit de conférences, d'exposés, d'exercices spéciaux qui, déchirant les voiles de notre ignorance, nous feraient entrevoir les mouvements essentiels d'une mécanique dont nous allions devenir l'un des

---

<sup>2516</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>2517</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.

<sup>2518</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, *Ibid.*

<sup>2519</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue, op. cit.*, p. 92.

rouages. Tels que nous avons quitté la France, tels nous allions nous retrouver en brousse et en rizières<sup>2520</sup>. »

André Geraud se doute bien que la guerre existe mais déplore également de ne rien savoir. Arrivant en 1949, il sort dans Saigon sans savoir ce qu'il faudrait faire ; même chose pour prendre une garde au camp Petrus Ky. Seuls les anciens donnent quelques informations :

« Le simple truc qu'on nous avait dit au départ, "vous êtes en opération de police et vous ne serez pas armé" [...]. Aucune consigne de faire attention dans les rues de Saigon ; on avait quartier libre, on sortait comme on voulait, sans demander au poste de garde qui ne nous demandait rien, où on allait ; on rentrait, on sortait comme d'un magasin ! [...] Le seul truc où on sentait la guerre, c'était quand vous alliez au cinéma et qu'une grenade explosait parce que ça arrivait de temps en temps. [...] La nuit, on entendait une bombe, une explosion, en ville. On ne savait pas pourquoi<sup>2521</sup>. »

André Grelat regrette également que personne, à l'arrivée, ne les briefe sur un plan militaire. Le système D à la française, c'est l'expérience au contact des anciens suppléant le manque de préparation. Quatre ans après le début du conflit, ce dernier est inquiétant :

« Nous savions qu'il y avait des populations différentes en fonction de leur religion, de leur situation géographique ou de leurs ethnies. Mais cela, nous l'avons su au contact des anciens, et non d'une façon officielle. Donc au fur et à mesure de l'avancement en temps de notre séjour. [...] Enfin que croire de ce que nous racontaient les gens ?<sup>2522</sup>. »

Pour tous ces témoins, l'acclimatation instantanée à la guerre n'existe pas car le hasard leur a évité de la rencontrer au tout début. Mais ils s'estiment souvent mal préparés et mal informés au début de leur séjour. La plongée dans la guerre qui les attend est d'autant plus dure.

Pour une partie des vétérans, les toutes premières sensations de guerre se vivent sur la rivière de Saigon dès l'arrivée, au vu des précautions prises. Au terme du voyage, à Saigon et Haiphong, les signes de guerre, parfois horribles, caractérisent d'entrée ce qu'est une guerre coloniale ou de « décolonisation » : une cruauté sans limites. Ce à quoi les combattants assistent les marquent mais cela renforce également leur vigilance et, probablement, leur résolution. Les premiers renforts à Saigon le 15 octobre 1945 ne mettent pas longtemps à connaître la guerre. Dix jours plus tard, ils sont engagés dans la première opération de la guerre. Max Poiroux, arrivé en novembre 1945 se sent isolé et épié à Gia Dinh et connaît l'état de tensions face à un ennemi inconnu mais nombreux et *a priori* soutenu par la population : « La situation ? Nous étions conscients de la faiblesse de nos effectifs en face des Viets, mais nous étions mieux armés. Nous nous déplaçons sans arrêt pour faire croire à la population que nous avons la situation en main, ce qui était éloigné de la vérité<sup>2523</sup>. » Certains s'émeuvent, d'autres non. Jacques Bouthier, en 1949, sait qu'il arrive dans un pays en guerre. Il a vécu l'occupation. Il a donc connu pire : « On arrive dans une situation de guerre, mais 39-45 nous avait blindé<sup>2524</sup>. » Les villes que les militaires visitent en arrivant ne sont pas forcément plus sûres que

---

<sup>2520</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>2521</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>2522</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2523</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2524</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

les campagnes. Jean-Louis Foulet, en arrivant à Saigon, remarque que « La plupart des restaurants avaient leurs vitres protégées par des grillages pour les jets de grenades<sup>2525</sup>, que Pierre Piron subit dès son arrivée : « Mon premier soir à Saigon, il arrive un attentat dans un restaurant où je me trouvais. Des grenades sont lancées par la fenêtre : deux morts, plusieurs blessés... je suis indemne<sup>2526</sup>. » Les violences laissent augurer un conflit particulier dans un territoire dangereux. Même pour des anciens de la libération de la France, le choc est parfois rude à l'arrivée. Franco Urbini arrive au Cap Saint-Jacques le 5 janvier 1946, après un mois de traversée. Il remonte sans dommages la rivière de Saigon et aperçoit en débarquant les effets d'une guerre qui dure déjà depuis cinq mois : « Depuis la passerelle du *Johan de Witt*, nous voyons d'ailleurs un spectacle horrible : deux AFAT françaises sont empalées sur des bambous émincés, entre le bateau et le quai<sup>2527</sup>. » Robert Drouilles arrive à Saigon au même moment. S'il ne remarque pas encore de situations de guerre, il reçoit le récit du massacre des métis et des Français restés dans un quartier de Saigon qu'habitait une classe moyenne assez protégée et qui a payé de sa vie la réoccupation des lieux administratifs de la ville par les troupes françaises, le 23 septembre 1945. Le lendemain, la vengeance d'une horde très disparate de Binh Xuyen, de Vietminh, de droits communs a tué et enlevé plus de 300 personnes :

« Nous arrivons dans la cité Héraud, là où il y a eu un massacre terrible quelque mois auparavant. C'était un genre de lotissement et on était affecté dans des villas. On était arrivés depuis, peut-être deux jours, un officier de marine est venu nous voir en nous disant “ voyez, c'est là où j'habitais, ma femme et mes enfants ont tous été massacrés”. Terrible cette histoire<sup>2528</sup> ! »

Dans les semaines qui suivent son arrivée, André Grelat assiste d'ailleurs à un comité d'accueil particulier : « Affecté dans un poste en pleine brousse, ma première vision fut six têtes de partisans fichées sur des bambous. Alors mon sentiment ! Cette vision m'a un peu refroidi sur les rapports que j'aurai dans l'avenir avec la population<sup>2529</sup>. » Quand René Laroche arrive au Cap Saint-Jacques, le lendemain de l'attaque du centre de repos de la station le 23 juillet 1952, où l'APV a tué vingt-et-une personnes, hommes, femmes et enfants. Le coup est rude. Ce ne sera pas le dernier :

« Quand je suis arrivé, on a été secoué par ce que, la veille, le centre avait été attaqué et ils avaient massacré tout l'hôpital, tout le centre de repos, les blessés, les soldats. Ils les ont poignardés au couteau en arrivant et ils ont tout massacré. On est arrivé le lendemain à trois avec nos gros sabots mais c'était trop tard de toute façon. Mais on n'a rien vu, c'était tout nettoyé<sup>2530</sup>. »

Certains de ses camarades voient également des exactions du corps expéditionnaire, dans une guerre où tous les coups sont permis. Bernard Prin voit les stigmates de la guerre pendant son premier transfert en camions, une fois arrivé au Tonkin : « La situation saute aux yeux quand on voit le long des routes, les villages détruits et les morts qui traînent dans les rizières<sup>2531</sup>. » Roger Ouiste arrive dans « un pays ravagé par la guerre ». Comme d'autres, il ne sait rien de la situation, ni lui ni personne

---

<sup>2525</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2526</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>2527</sup> Franco Urbini, *La libération de la France, l'Indochine, op. cit.*, p. 94.

<sup>2528</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>2529</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2530</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>2531</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.



de sa hiérarchie. Il file directement sur Tourane. Mais en débarquant, en 1947, il remarque surtout les effets de la guerre dans la peur que son unité inspire à la population :

« Lorsque nous sommes arrivés à Tourane, la ville avait été reprise de vive force, peu de temps auparavant, par un bataillon de la légion... et ils n'avaient pas fait de cadeau ! Il y avait des puits mais il ne fallait pas aller chercher de l'eau dedans ! Lorsque nous sommes arrivés, on débarque et pour montrer notre force, on défile dans la ville avec les tirailleurs en tenue de parade, en chèche blanc ; chèche blanc, képi blanc... Les Vietnamiens ont fichu le camp de la ville ! Tout le monde est parti, de peur que ça recommence<sup>2532</sup> ! »

Plus la guerre avance et plus les unités sont engagées juste après leur arrivée, sans préparation ! François Péchou fait partie du bataillon de marche du 5<sup>ème</sup> RTM ; les goumiers et les tirailleurs marocains, en général, au vu de leur réputation, ne sont pas longtemps laissés de côté avant d'être engagés. Sans surprise, après le débarquement en baie d'Along, son unité file sur Vietri, vit une très rapide acclimatation et connaît un « engagement opérationnel dès les premiers jours<sup>2533</sup>. » Marcel Reybillet arrive à Saigon en février 1953. L'entrée en guerre avec le 8<sup>ème</sup> BPC est quasi immédiate : « On arrive dans un camp à Saigon pour s'équiper. Mais très vite on est envoyés dans notre unité, moi au 8<sup>ème</sup> BPC, cinq jours après...et huit jours après, on faisait notre premier saut en opération, en Cochinchine<sup>2534</sup>. » Ce premier contact établi, les militaires du CEFEO se lancent dans une guerre cruelle qui peut, paradoxalement, leur rappeler après coup de bons souvenirs.

### 3.1.3 Un début du séjour actif et déjà pesant

« “Je vous donne la meilleure section du bataillon”. On a beau avoir mauvais caractère, quand on vous dit ça, on pense qu'on n'est peut-être pas le plus mauvais chef de section ! » (Jacques Allaire)

Bien que le séjour ait officiellement commencé avec le transfert maritime, il devient réel dès le débarquement. Commence alors celui qui mène au lieu d'affectation, qui peut constituer une entrée dans la guerre ; le moment de la première garde, de la première embuscade, du premier combat. Les pesanteurs que ressentent très vite des membres du CEFEO ne sont pas seulement liées à l'éloignement familial mais au côté déconcertant de la guerre qui impose une tension permanente. Le danger est partout. Où est l'ennemi ? Qui est l'ennemi ?

#### 3.1.3.1 La première affectation en Indochine

« “Alors, vous êtes content de venir au bataillon ? ”. “ Je dois vous dire que j'ai tout fait pour ne pas venir, mon commandant” » (Jacques Allaire à Bigeard)

Passés les premiers jours se dessine la destination finale de tout militaire arrivant en Indochine, en isolé, en détachement ou en unité. Or les affectations peuvent être, d'entrée, tranquilles ou dangereuses.

---

<sup>2532</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>2533</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

<sup>2534</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnax-la-Montagne, le 24 mai 2017.

Dans ce cas, le hasard guide la conduite des hommes qui subissent la guerre. Les unités vont là où on les affecte et les militaires suivent le mouvement. Le chef de corps peut faire en sorte d'acclimater la sienne mais son choix ne fait pas toujours l'unanimité. Les détachements vont rapidement renforcer les unités de leur arme ou de leur corps pour lesquels on les a fait venir. Les *isolés* sans affectation, notamment les officiers, vont l'attendre avant d'aller combler les vides. Ceux qui n'arrivent pas avec leur unité vont prendre leur mal en patience et attendre de voir leur nom sur une liste et connaître leur destination. Les sous-officiers et militaires du rang logent dans des camps inconfortables qui leur laissent un vif souvenir, comme le camp Petrus Ky de Saigon. D'autres sont logés plus confortablement, que ce soient les PFAT comme Geneviève Laperle-Maudry ou les officiers, tel Louis-Jean Duclos au camp des Mares. La plupart des arrivants sont assez vite affectés, les aviateurs et les marins, à une base où leur venue est très attendue. Jean-Pierre Chieulet arrive à Saigon et cela se passe rapidement, dans les règles : « À Saigon, on arrive au quartier de la marine, à la base navale, sur le bord du fleuve. Dès le lendemain de notre arrivée, on a été convoqués et attribués, par ordre alphabétique, à de petites unités flottantes sur le Mékong<sup>2535</sup>. » Pierre Marraud se sent chanceux ; il arrive avec *l'escadrille Normandie-Niemen* à Saigon, à la bonne période, sous la houlette de Félix Brunet, un grand chef :

« On est arrivé à Saigon en novembre 1949, il n'y avait rien mais ils nous attendaient, avec toute une hiérarchie en place, le groupe tactique pour toute la Cochinchine (le GTS), commandé par un ancien chasseur, qui s'appelait Félix Brunet. C'est un personnage avec ses coups de gueule et tout ! C'était un grand chef, oui, mais je l'ai vu foutre des baffes. Les premières sensations sont bonnes. On était bien au niveau du climat même s'il est assez lourd en Cochinchine. Il faut dire qu'on est arrivé en novembre, à la bonne période ; là le climat est bon. Quand on va au Vietnam, on l'a su après, il faut bien choisir la période, sinon on crève de chaud<sup>2536</sup>. »

Pour beaucoup d'autres combattants, c'est une attente qui se prolonge dans des camps de transit confortables pour les officiers, moins pour les sous-officiers et les militaires du rang. Ils attendent quotidiennement de lire leur nom sur une des listes placardées dans un lieu qui n'incite pas à la douceur des vacances. A Saigon, le plus connu et le plus détesté est le camp Petrus Ky<sup>2537</sup>, ce camp de transit « réputé pour ses conditions innommables », rappelle Michel Bodin<sup>2538</sup>. L'attente paraît d'autant plus longue que ce camp n'a rien de confortable :

« Quand on a débarqué à Saigon, au camp Petrus-Ky, [...], on nous traitait comme des larbins. On couchait à la belle étoile. Heureusement, on avait des moustiquaires. C'était primordial ! Je me rappelle des rassemblements. On attendait une affectation. J'ai attendu quinze jours. Je vous raconte quelque chose ; ça me revient au fur et à mesure. On ne restait pas au camp la journée ; on n'avait rien à y faire. Il n'y avait pas de corvées, balayer ou éplucher de patates. On était tous des cadres. On allait manger à Saigon. Je ne sais même pas s'il y avait un mess. On fichait le camp et on revenait pour le rapport, à cause des affectations<sup>2539</sup>. »

---

<sup>2535</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>2536</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud chez lui, à La Ravoire, le 3 juillet 2018.

<sup>2537</sup> Petrus Ky ou Petrus Truong Vinh Ky était un érudit vietnamien du XIXe siècle, bien mal honoré par un camp aussi malsain.

<sup>2538</sup> Michel Bodin, « Le plaisir du soldat en Indochine (1945-1954) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 222, 2006/2, pp. 7 à 18.

<sup>2539</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier, le 6 mars 2019.

Pour Guy Gantheret, « Le camp Petrus Ky à Saigon, c'était pareil que le camp Sainte-Marthe, les moustiques en plus. On couchait dehors<sup>2540</sup> » ; idem pour André Geraud :

« Voilà notre première impression, on a traversé les rues pour monter au camp Petrus-Ky, la base comme le camp Sainte Marthe à Marseille. On nous dirige vers des bâtiments, on dort sur des châlits, pour un temps... indéterminé ! Ils ont quand même trouvé le moyen de nous faire monter la garde, les sergents comme chefs de poste. J'ai passé une journée sans aucune consigne ! Je ne savais pas du tout ce qu'il fallait faire ! Que faire si on était attaqués ? [...]. Mais c'était la même chose en France, je l'ai vu à Montargis<sup>2541</sup>. »

Marcel Compe a également vécu cette attente en mars 1952, pendant une dizaine de jours, dans ce camp « de sinistre réputation », où le service est commandé par un adjudant-chef qui « règne en maître absolu » et les traite « comme des chiens galeux ». « Nous sommes consternés », écrit-il. Il se console en découvrant la vie à Saigon « malgré une solde qui a fondu en mer entre escales et premières virées dans la ville<sup>2542</sup>. » La lenteur est fonction de l'indécision de l'état-major ou des services concernés pour trouver une affectation à certains cadres. Ainsi Guy Simon en fait-il l'amère expérience à son arrivée à Saigon, en mars 1951. Il attend onze jours avant de recevoir son ordre d'affectation, résultat d'un désaccord entre états-majors. « Grandeur et servitude du pouvoir absolu », écrit Guy Simon, résigné<sup>2543</sup>.

Il arrive que certains militaires veuillent se planquer et, à l'inverse, que la première affectation ne plaise pas à celui qui recherche l'aventure. Francis Agostini refuse de se voir affecter dans une *planque*. Il préfère le baroud :

« On a rejoint Saigon, le camp Pétrus Ky où nous avons attendu les premières affectations. Je suis nommé à la BAPS, Base Aéroportée Sud. Pas question pour moi de rester dans une base. [...] J'étais volontaire pour les commandos du Nord Vietnam. J'avais déjà contacté le commandant Fourcade et j'étais décidé. Il m'a dit " très bien, tu fais tes bagages et tu pars dans 24 heures". 24 heures après, j'ai pris un Dakota et direction Hanoi<sup>2544</sup>. »

C'est ensuite un transfert vers l'affectation reçue, qui permet de rajouter un souvenir particulier. Le sous-lieutenant Jacques Allaire, à son troisième séjour, combine les deux difficultés à lui tout seul : être affecté dans une unité qu'il souhaite, obtenir un poste lié à ses compétences. C'est un officier expérimenté, « de caractère », donc peu facile à manier. Dans un premier temps, on lui propose une unité d'infanterie (« les longues capotes » dans son langage imagé), les tirailleurs, à lui qui a tout donné pour devenir parachutiste et n'est revenu en Indochine qu'à la condition d'être activé et affecté dans les parachutistes. Il réussit à être affecté au 5<sup>ème</sup> BPC. Une fois le séjour du bataillon terminé, le général Gilles l'affecte au 6<sup>ème</sup> BPC du commandant Bigeard, déjà prestigieux après sa retraite de Tu lé en 1952 l'année précédente. Allaire n'est pas heureux de se retrouver dans un bataillon commandé par un chef de bataillon qu'il estime trop porté sur la publicité de ses

---

<sup>2540</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017

<sup>2541</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>2542</sup> Marcel Compe, *Sam Neua l'oubli impossible*, op. cit., p. 46.

<sup>2543</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 22.

<sup>2544</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, à Arles, le 26 octobre 2017.

faits d'armes et de ses demandes de décorations. Leur première rencontre n'est pas facilitée par l'attitude d'Allaire qui l'a maintes fois racontée :

« Je demande le bureau du commandant Bigeard. Je rentre, je le salue, il me regarde [...]. Il me dit “ c'est vous, Allaire ? ”. “ Oui c'est moi ! ”. “ Alors, vous êtes content de venir au bataillon ? ”. “ Je dois vous dire que j'ai tout fait pour ne pas venir, mon commandant ”. Il me regarde, surpris, puisque tout le monde rêvait d'aller au 6. “ Pourquoi ? ”. “ Parce qu'on ne parle que de vous, mon commandant alors qu'on est six bataillons de paras ! ”. [...]. “ Je rejoins un bataillon d'élite, vous faites beaucoup de sport, moi je ne suis pas un athlète ”. “ Bon, Allaire, ça suffit. Je vous donne la meilleure section du bataillon ”<sup>2545</sup>. »

Une fois affecté en compagnie, au bout de dix jours, il ne s'entend pas avec son commandant d'unité (« il me prenait pour un gars qui sortait de la crèche »). Fin psychologue, le commandant Bigeard l'envoie alors suivre un stage de formation de chef de section de mortiers. A son retour, il l'affecte à ce poste où Jacques Allaire donnera toute sa mesure. André Geraud est dans une autre difficulté. Il pensait naïvement pouvoir suivre un cursus d'élève - officier en Indochine. Il apprend son affectation au Laos.

« Avant de partir, on est à Saigon. Et on a un lieutenant qui nous prend séparément en nous demandant nos souhaits pour votre séjour. [...]. En France, j'avais voulu faire l'école d'officiers et on m'avait dit que je pourrais en Indochine car il y avait une filiale de Coëtquidan ! [...]. Moi j'ai dit, “peut-être l'école de Dalat” ! [...]. Il me regarde en rigolant. “Vous savez, cela fait deux ans que c'est supprimé !” Alors le lieutenant réfléchit, les transmissions, il y aurait Saigon même. [...]. Rester à Saigon, je voulais voir du pays quand même. [...]. Tous les matins, j'allais voir le tableau pour voir si j'étais désigné. Il y avait des listes de noms, et l'affectation ; un jour “ Cambodge ”, “ Saigon ” [...]. Un beau jour, j'arrive et je vois “ Laos ”...et il y avait mon nom ! Et on n'était pas nombreux, car il y avait très peu de militaires au Laos<sup>2546</sup> ! »

Jean-Michel Vernière, de son côté, a demandé le GCMA pour connaître une expérience de guerre originale, en sortant des sentiers battus. Mais une fois muté, la réalité n'est pas celle qu'il espérait. Il se retrouve bien au GCMA mais à l'état-major, « gérant de la popote ». Le temps lui paraît long :

« J'étais heureux d'être ailleurs et d'aborder quelque chose que je voulais, l'aventure ; et dans l'armée, quelque chose de spécial. Je suis passé à l'état-major du GCMA. On m'a fait signer des papiers et on m'a envoyé au Cap Saint Jacques pendant quelques mois. [...]. J'ai demandé à être affecté en unité opérationnelle. J'ai eu ma première punition : “ sous-officier au caractère jeune et fier ”. Je considère ça comme une citation<sup>2547</sup> ! »

Ce genre de volontariat pour aller au combat n'est pas rare. En 1952, André Jamain est affecté au Centre Annam, à Tourane. Il est volontaire en situation d'activité et pourrait échapper aux combats. Mais il veut être actif. Il refuse les bureaux : « On est arrivé à Saigon puis j'ai été transféré à Tourane. On a voulu me mettre dans un bureau, à l'habillement, j'ai refusé car je m'ennuyais ; et je me suis retrouvé dans les largages après avoir signé un nouveau volontariat pour les unités combattantes ; donc j'ai signé deux fois car les services militaires en situation d'activité n'avaient pas le droit de participer aux combats<sup>2548</sup>. »

---

<sup>2545</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>2546</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>2547</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, *op. cit.*

<sup>2548</sup> Entretien de l'auteur avec André Jamain dans les locaux de la France Mutualiste à Annecy, le 3 novembre 2016.

Souvent, le hasard fait que la *réaffectation* convienne mieux au jeune militaire, malgré les dangers. C'est le cas pour Jean-Pierre Chieulet est envoyé sur un LCM en tant que fusilier - marin - radio dans la *marine kaki*. Il parcourt le Fleuve Rouge et la Baie d'Along, participe aux dégagements de poste, aux interceptions de bateaux suspects. Le poste radio est lourd à porter, c'est une fonction dangereuse, cible des snipers, et cela lui va<sup>2549</sup>. Jacques Bouthier montre par hasard à son commandant d'unité qu'il connaît la langue vietnamienne. Il devient donc son radio :

« Quand j'étais petit, je parlais vietnamien avec mes copains à l'école de maman où il n'y avait que des Vietnamiens, enfin "annamites", à part une dizaine de petits européens. Et puis j'ai complètement occulté cette langue. Quand je suis revenu (en Indochine, NDA), on a débarqué du *Pasteur* pour aller sur un bateau qui nous amenait à Saigon, [...]. Le long de la coupée, il y avait des petits vietnamiens qui vendaient des photos de femmes à poil, des cigarettes... Moi, instinctivement, la notion de la langue m'est revenue, je les ai envoyés balader. Le capitaine m'a demandé si j'avais fait un séjour alors que j'étais jeune ; je lui ai dit que j'avais vécu ici avec mes parents, que je parlais un petit peu. [...]. "Vous serez mon radio"<sup>2550</sup>. »

Dans ses souvenirs, cela donne : « J'en ai bavé ». Il doit porter un lourd poste SCR 300 et rester proche de son commandant d'unité. Le jour où celui-ci, le capitaine Roger, est abattu, Jacques Bouthier est également blessé et devient inapte TAP. Marc Bontemps est chauffeur du chef de bataillon du 5<sup>ème</sup> BPC et il n'a pas le choix ; une circulaire administrative le tire d'affaire : « J'étais chauffeur du commandant donc moi j'avais touché une jeep. [...]. Je l'ai été les trois premiers mois et puis il y a eu une note de De Lattre comme quoi il ne devait plus y avoir de chauffeur européen. [...]. Donc j'ai demandé à aller en commando. Je n'étais pas parti en Indochine pour conduire des voitures<sup>2551</sup> ! »

Être affecté dans une unité relève donc parfois d'un concours de circonstances. Les cadres, en particulier les officiers, ont pu demander un territoire, comme le Tonkin ou le Laos. Une fois arrivé sur place, l'état-major les met là où les besoins se font sentir, quand un officier part ou vient d'être tué à son poste, ou bien, s'il n'y a pas de besoin particulier, il bénéficie du hasard, voire dans un « placard ». Pierre Desroche a choisi le Tonkin. La suite est plus compliquée et le récit, savoureux :

« On arrive, donc, à l'état-major du Tonkin à Hanoi. Il se passe un incident parce que là aussi arrivent les officiers, on était tous réunis, on devait être une quinzaine à peu près et il y avait les affectations qu'on voulait. Moi comme j'étais le plus jeune en grade, je me servais en dernier et le dernier c'est le 6<sup>ème</sup> bataillon de commandos laotiens [...]. On nous dit "rangez-vous" et le général Koch qui commandait le Tonkin va passer et vous vous présenterez en donnant votre affectation. Et donc, à la fin, le dernier et je lui dis 6<sup>ème</sup> commando laotien et il commence à m'engueuler. "Vous êtes en premier séjour ici et vous vous planquez !" [...]. Me traiter de planqué ? Un Desroche ? Donc je pique un rut, comme on dit à l'armée, et je dis au général que je ne veux plus de cette affectation et que j'en veux une autre ! [...]. Il me dit "voilà un télégramme qui vient d'arriver, le lieutenant Geillon du 1er bataillon thaï vient d'être tué. La place est libre". Tout ça n'était pas sérieux !<sup>2552</sup>. »

En Cochinchine, la situation paraît plus tranquille. Des zones de guérilla sont actives, mais rien de commun avec le Tonkin ! René Maillochon participe à la formation des BMEO. Muni de tous ses permis, il est versé dans le transport et participe peu à une guerre « pas terrible » :

<sup>2549</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>2550</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2551</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>2552</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

« Je suis arrivé en Indochine, on était encore des gamins mais la guerre n'était pas très ouverte, notamment en Cochinchine. On a traîné un peu partout et on a formé des bataillons, des BMEO, sous le général Bourgund ; moi j'ai été affecté sans le vouloir à la section de transports, parce que j'étais le seul à avoir mon permis de transport à l'époque. [...]. C'est vrai que c'était très agréable parce que la guerre n'était pas terrible et pour un gamin de 19-20 ans, conduire un 3.5 tonnes, j'étais fier !<sup>2553</sup>. »

Il vit une guerre d'Indochine tranquille pendant trois ans. La guerre finira par le rattraper au Tonkin, tout comme René Laroche qui est, au départ, « planqué » :

« Je suis arrivé à Saigon et de là, après, il y a eu un tri, si l'on peut dire. Et moi j'ai été désigné pour repartir au Cap Saint-Jacques, dans un centre d'instruction, le Centre d'Instruction de l'Arme Blindée d'Extrême-Orient (CIABO). Moi j'étais plutôt au service auto. Plutôt un administratif. [...]. En Cochinchine, j'étais en vacances. Ce sont mes meilleurs souvenirs. Les pires c'est le Tonkin. J'ai fait seize mois au cap Saint Jacques. Je suis tombé dans le bain tout de suite. [...]. Il n'y avait pas d'accrochage. [...]. On allait se baigner en mer de Chine <sup>2554</sup>. »

Si la guerre d'Indochine n'est pas fraîche et joyeuse, il existe des *coins tranquilles* que les vétérans ne désavouent pas, parce qu'ils ne sont pas tous partis la fleur au fusil pour trouver la guerre cruelle qui, en général, a fini par les toucher ensuite. Il est juste, de parler de ce hasard des affectations, de ses cocasseries, car cela fait partie de ce conflit.

Enfin, il ne suffit pas d'être affecté. Encore faut-il gagner le poste. En Indochine, cela n'est pas toujours simple, surtout pour la haute région du Tonkin et le Nord-Laos. Si ce transfert n'est pas toujours dramatique, il ne manque pas d'être pittoresque. Dans le long trajet qui le mène au Laos, à Vientiane, André Géraud peut continuer de déceler les problèmes majeurs d'un conflit auquel les militaires nouvellement affectés sont mal préparés, mal armés, n'ayant pas même une consigne pour le trajet :

« Je prends mon paquetage et là on nous donne un fusil, on embarque dans les camions, à 4 heures du matin [...]. Moi c'était un vieux fusil de la guerre de 1914, un Lebel modifié 1916, des cartouches, certaines déjà un peu percutées, le canon était crasseux, je ne pouvais pas ouvrir la culasse qui était coincée. [...]. Alors on prend le fusil sur l'épaule et on embarque dans un camion plein de jerrycans et de bidons d'essence ! [...]. On a mis quatre jours pour faire 200 kilomètres après Saigon, sur les 1000 qu'il faut pour aller au Laos. On a traversé un bout du Cambodge. [...]. À un moment, on était en avant-dernière position dans le convoi, tout d'un coup on a entendu deux détonations. Qu'est-ce qu'on fait ? On se met à l'abri...mais sous le camion ! On ne nous avait pas dit qu'en cas d'attaque du convoi, on devait se disséminer de chaque côté de la route et chaque côté, surveiller le côté opposé. On n'avait pas appris ça ; pour nous, c'était sous le camion. Il suffisait d'une grenade dessus et on était transformé en son et lumière ! On n'a pas vu le moindre Viet, c'étaient deux pneus qui avaient éclaté ! [...]. (A Savannakhet), j'ai pu monter dans la chaloupe à vapeur, 600 km à faire. Toutes les quatre heures, on s'arrêtait pour charger le bois pour la chaudière. On a mis six jours pour arriver à Vientiane. [...]. Fin du périple ! J'avais calculé qu'entre le moment où j'avais embarqué à Marseille et l'arrivée à Vientiane, il s'était passé trois mois. L'armée à Bourbaki ! On en rigole mais c'était dramatique<sup>2555</sup> ! »

Le légionnaire Marcel Baarsch est affecté sur la RC 4 en 1949 et participe à un convoi qui le mène à Langson. Comme pour André Geraud, ce convoi est peu protégé :

---

<sup>2553</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>2554</sup> Entretien de l'auteur avec Mme et M. René Laroche, chez eux, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>2555</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

« On est arrivé à Saigon, [...] j'ai appris que j'étais destiné au 3ème REI. Donc il fallait repartir en bateau jusqu'à Haiphong, qui est au sud de la baie d'Ha Long. On a mis trois jours pour y aller. [...]. Donc c'est là où on nous attendait avec des camions pour aller à Langson. Ce tronçon de la RC 4 n'était pas encore dangereux, les Viets n'étaient pas là ; c'était calme, on n'a rien eu, on n'a vu personne. Mais on était quand même des militaires et on devait pouvoir se défendre. On nous a donc donné des Mauser, des fusils allemands et cinq cartouches. [...]. Arrivés à Langson, on nous les a repris et ils devaient certainement faire le retour pour rester dans les camions<sup>2556</sup>. »

Dans le delta du Tonkin, les unités *montantes* vont en train de Haiphong à Hanoi. La situation s'est dégradée en 1952, car Guy Ménage se rend compte que les mesures de sécurité sont plus nombreuses : « On a débarqué normalement, sans problèmes, et rejoint Hanoi par le train. Là il y avait des mesures de sécurité, une petite locomotive avec un wagon pour éviter les mines ; une escorte pour assurer la sécurité le long des voies<sup>2557</sup>. » Après ces moments d'installation plutôt calmes, la guerre reprend ses droits et survient très vite. Mais ce ne sont pas seulement les combats qui plongent les militaires débarqués de Métropole dans la guerre. L'ambiance de guerre les atteint dès les premiers jours dans des moments anodins de la vie du soldat comme la garde de nuit.

### 3.1.3.2 *Les surprises de la guerre : les toutes premières expériences de combat*

« Le Vietminh était déjà implanté. Ils faisaient du mal, se cachaient dans les cocotiers et nous flinguaient à bout portant. Nous on n'était pas au courant. » (Jean Slezarski)

Cette guerre va apporter ses lots de surprises du premier au dernier jour du séjour des combattants d'Indochine. Ils vivent la guerre et la ressentent, pour certains, sans discontinuer avec des périodes de tension qu'une partie d'entre eux connaissent dès le départ avec les embuscades, les opérations, les ouvertures de route qui les mettent face à l'ennemi très rapidement. La nervosité éprouvée dans la traversée d'un village ou lors d'une garde de nuit sont des moments qui les mettent rapidement dans cette ambiance. Comme souvent, pour chacune de ces occasions qui construisent leur expérience au feu et leur mémoire combattante, les soldats d'Indochine vivent un mélange d'émerveillement devant le paysage traversé et de crainte devant les dangers pressentis.

En ville, c'est un long moment d'ennui où ils entendent le bruit des gens qui s'amuse et qui vivent sans contraintes. Dans les campagnes, c'est le silence entrecoupé de bruits peu rassurants. En Indochine, ils sont nombreux et d'origine inconnue. Sachant que l'APV est maître dans l'art de la surprise, personne n'est rassuré. Pour une mission anodine de garde de nuit qui, la première fois, les effraie, les soldats d'Indochine, une fois de plus, manquent d'informations qui puissent les prévenir des situations inattendues. Max Poiroux, peu de temps après son débarquement, est nommé responsable de la relève des soldats japonais à Gia Dinh en novembre 1945. Personne ne prévoit ce qui peut se passer. Les Japonais vont profiter de son inexpérience :

« Je suis étonné d'avoir été désigné comme caporal de relève de la garde du chef de corps du RICM, dans une villa occupée par un détachement japonais. Garde conjointe avec eux. J'ai beaucoup appris

<sup>2556</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

<sup>2557</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

au cours de cette première nuit indochinoise, en dépit de ma “ trouille ”. L’approche silencieuse, comme des chats, des sentinelles japs surgissant à l’improviste à travers la végétation arbustive de cette résidence. Je les soupçonne d’avoir testé notre sang-froid. Souvenirs inoubliables pour un garçon de mon âge<sup>2558</sup>. »

Un peu plus tard, les Japonais partis, ces situations se répètent et dégènèrent :

« Les premières nuits furent mouvementées. Les jeunes comme moi tiraient sous l’effet des hallucinations, sur tout ce qui était supposé nous attaquer. [...]. Les Viets cherchaient des armes, en 1945. Comme chacun était responsable de la sienne, il valait mieux la garder sur soi en dormant, la bretelle passée autour du bras. Une nuit, un camarade fit entendre sa lourde Thomson. Un corps était étendu à ses pieds. Le matin, quand nous le vîmes, les fourmis rouges se gorgeaient de son sang<sup>2559</sup>. »

Roger Ouiste est présent au sud de Tourane. Il apprend la nuit indochinoise, plus inquiétante et moins romantique que celles décrites par Jean Hougron :

« La nuit, c’est infernal, il y a les crapauds-buffles. On était à la lisière de la ville, il n’y avait pas vraiment de forêt, plutôt une végétation dense. On s’est installé pour dégager le sud de la ville, et le premier soir, une fantasia...les lucioles ! Je connaissais les verts luisants, mais je ne savais pas qu’il existait des vers luisants...volants ! Les tirailleurs ont eu la trouille, ils se sont dit qu’ils étaient attaqués, donc ça a été la fantasia ! [...]. C’est toujours pareil, il y en a un qui commence à tirer, une deuxième et puis un troisième...Ils étaient crispés, ils tiraient dans tous les sens ! Ça a dû durer une heure et cette nuit-là, on a utilisé une unité de feu, la dotation de munitions pour trois jours de combat ! C’est vous dire<sup>2560</sup> ! »

Pierre Lespine n’en revient toujours pas lorsqu’il en parle. La première nuit en Indochine est une expérience où il est difficile de se maîtriser : « On est tout de suite dans le bain. Vous venez de France, tout change en Indochine. Pour la garde, la nuit, les lucioles, le bruit des bêtes sauvages. Les lucioles, on pense que ce sont des Viets qui arrivent avec des flambeaux<sup>2561</sup>. » Également au 1<sup>er</sup> BCCP, André Laperle se souvient de sa propre garde de nuit à Lai-Thieu ; de son « premier mort » en Indochine :

« On avait autour de notre cantonnement, de notre point d’appui, un réseau de barbelés dans lequel on a rajouté, sur les conseils de notre lieutenant, des gamelles vides, de façon à si on touchait que ça fasse du bruit. Il y avait un endroit où se tenait la sentinelle, de nuit. Et moi mon premier mort, c’est un cochon qui s’était paumé là-dedans ! [...]. La nuit ce n’est pas l’Europe ! Du bruit tout le temps...il y a les fourmis rouges, les crapauds buffles, tout un tas de bruits qu’on n’a pas en France. Les crapauds buffles, faut les entendre la nuit ça chante mais alors ça fait un bruit terrible ! Un petit coup de vent dans les palmiers, ça ne fait pas un bruit comme chez nous<sup>2562</sup>. »

Les combattants d’Indochine sont souvent engagés très vite après leur arrivée, c’est-à-dire dès octobre 1945. Jean Julien Fonde participe à la première opération le 25 octobre 1945. Le groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB rencontre dès les premiers kilomètres ce que va subir le CEFEO tout au long de la guerre d’Indochine : l’absence de surprise qui permet à l’APV, avant chaque opération, de préparer le terrain, les sabotages de ponts et coupures de route ou *touches de piano*, faites avec le concours forcé ou non de la population environnante qui stoppe la progression des camions et blindés. Les combattants subissent la mort de camarades descendus par des snipers

---

<sup>2558</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2559</sup> *Ibid.*

<sup>2560</sup> Entretien de l’auteur avec Roger Ouiste, *op. cit.*

<sup>2561</sup> Entretien de l’auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>2562</sup> Entretien de l’auteur avec André Laperle, chez lui, à Val-de-Fier, le 21 décembre 2016.



ennemis invisibles, le silence d'une population qui veut éviter les ennuis<sup>2563</sup>. Ils doivent se méfier d'une nature pleine de dangers, du travail des paysans, complices de l'APV ou non, qui travaillent la terre sans se soucier de la guerre avant, peut-être, de tendre des embuscades.

Jean Slezarski débarque directement à Nha Trang en novembre 1945. Lui aussi est engagé contre des Japonais qui refusent de capituler, contre des éléments de l'APV ou assimilés. La situation est vite instable avec des unités japonaises dont les Français ne savent pas si elles vont se battre comme elles en ont la consigne, aux côtés des Français pour rétablir l'ordre ou passer à l'ennemi : « Leur bataillon était discipliné. Ils nous aidaient alors que c'était une force occupante ; on a fait des opérations avec eux, ce que les gens ne comprennent pas<sup>2564</sup> ! » À Saigon, Rodolphe Tosi est également engagé au plus pressé dans la reconquête de la Cochinchine pour prendre l'APV de vitesse. Mais cela donne des opérations à rallonge contre un ennemi insaisissable que les troupes coloniales ne cessent de poursuivre : « On part en opération soi-disant pour 4 jours, on est revenu deux mois après<sup>2565</sup> ! » Une dure école de guerre, surtout pour les anciens résistants ayant connu le même genre d'expérience mais en situation inversée, ce qui leur pose question. Plus tard, l'engagement est rapide et massif lorsque les opérations exigent une mise en action immédiate comme lors de l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946. Quand Bernard Prin arrive d'Haiphong, un mois de combats s'est déroulé. Son unité est prévue pour attaquer le dernier quartier encore aux mains de l'APV début février 1947 mais celle-ci s'en exfiltre après deux mois de combats :

« Quand on est arrivé à Haiphong, on était dans une zone où la légion était en train d'opérer, de nettoyer le coin. Alors forcément il y avait des villages qui flambaient, des morts partout, les bois détruits. En opération, les tirs des mitrailleuses lourdes mettaient le feu aux paillotes. Il faut aussi savoir que les Viets brûlaient les villages pour ne pas laisser de traces. [...]. On se préparait à attaquer le quartier sino-annamite quand les Viets sont partis. Donc après, on a été disséminé pour dégager les alentours d'Hanoi<sup>2566</sup>. »

Très vite, il apprend comme les autres à se méfier des déserteurs japonais qui sont passés, après la capitulation du Japon, dans les rangs de l'APV : « Au début, l'occupation japonaise était terminée mais on craignait les tireurs d'élite, les snipers, qui étaient de très bons soldats, des fanatiques, des officiers qui commandaient plus ou moins, à ce moment-là, le Vietminh [...]. On en trouvait souvent dans les embuscades. [...]. Ils étaient implantés dans différents secteurs en guerre<sup>2567</sup>. » Il arrive aussi que les opérations « tombent dans le vide » et fassent fiasco, comme cela arrive au 15-1 de Roger Delpey en février 1947, n'occasionnant que des marches dans la boue qui l'ont marqué et quelques rares arrestations. Néanmoins, au bout de quelques semaines d'acclimatation, les expériences de guerre commencent à s'accumuler. Les nouveaux arrivants sont engagés en fonction des besoins et des événements. C'est le cas au début 1951, au moment des contre-offensives conçues par de Lattre ou lors du siège de Dien Bien Phu, les éléments débarqués sont jetés au feu sans préavis. Certaines

---

<sup>2563</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix !*, *op. cit.*, pp. 39 à 49.

<sup>2564</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, *op. cit.*

<sup>2565</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, à l'hôpital d'Albertville, le 9 novembre 2017.

<sup>2566</sup> Entretien avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.

<sup>2567</sup> *Ibid.*

unités sont faites pour l'action immédiate : les parachutistes, la légion, les goumiers, les commandos du Nord-Vietnam et la marine en kaki. Bernard Gaudin a demandé le Tonkin. Il s'est laissé persuader d'aller aux commandos du Nord-Vietnam et ne le regrette pas, mais l'engagement est immédiat :

« Comme j'avais demandé les commandos, j'ai été affecté au commando 25. Je n'ai pas choisi, il y avait une place. Je suis arrivé un soir, accueilli par les sous-officiers et le lieutenant Besnard. Il m'a dit : " tu tombes bien, parce que, dans trois jours, on part en opération ". Je lui ai dit que je n'y connaissais rien. Il m'a dit : " ne t'en fais pas, pour le moment, tu vas être entre double avec un sous-officier français qui commande une section, ce que tu feras dans quelques mois ". Et on est partis. La première mission, j'appréhendais un peu parce que c'était un premier contact. C'était une mission de renseignement puisque les commandos faisaient avant tout des missions de renseignement. Il fallait arriver de nuit, en silence, dans un village, s'installer, écouter et voir ce qui se passait. Ça a commencé comme ça<sup>2568</sup>. »

Chez les « marins en kaki », Louis Simoni est tout de suite mis dans le bain : « Les marins, nous sommes allés à la BNH, la Base Navale d'Haiphong. Le lendemain, on nous a tous appelés ; les uns derrière les autres, on nous a donné notre affectation. L'on m'a affecté sur le LCT 9065, à bord l'on m'a nommé pointeur tireur sur un canon de 40 mm Bofor et puis, " démerde-toi " ! ». Très vite au contact, il expérimente la sensation du combat, la peur et, comme les autres, en prend l'habitude :

« Les premières opérations, c'est très surprenant. [...]. Je parle comme je le ressentais moi ! Tout le monde ne le ressent peut-être pas pareil. Moi la première fois, je me demandais ce qui arrivait. J'entendais les explosions, jusqu'au moment où c'était un peu plus près, et alors là, j'avais une certaine sensation, pas de peur mais d'appréhension. Dans le midi, on dit qu'à ce moment-là que l'on « fait de l'huile ! ». Celui qui dit n'avoir jamais peur ou une certaine crainte, ce n'est pas vrai. Même le plus courageux. Je vais vous dire que si vous entendez siffler une balle, vous avez l'impression qu'elle est pour vous. Mais en réalité, quand vous l'entendez siffler, elle est passée donc elle n'est pas touchée, vous êtes tranquille. C'est après que vous avez des réactions. Certains ne parlent pas, d'autres ouvrent une bouteille de bière pour certainement oublier ce qui vient de se passer, qui parlent trop ou qui disent n'importe quoi et d'autre se taisent et ne parlent pas ou restent stoïques et font comme si rien ne s'était passé. Ça ne dure pas, une question de deux ou trois minutes. C'est la réaction normale. Ça va très vite puis on retourne au boulot<sup>2569</sup>. »

L'organisation des combats suscite des réflexions chez les officiers et dans la troupe. Il faut devenir efficace, apprendre une autre guerre, une autre tactique. Cette réflexion se fait de la part des combattants subalternes, mais peu au plus haut niveau. Bigeard n'hésite pas à raconter son premier échec en Cochinchine. Le combat de Chodem, où son unité est bloquée dans la rizière par le feu de l'ennemi en abordant un village, reste pour lui fondateur dans la mise au point de ses techniques de guerre et de sa connaissance de l'ennemi : « Désormais je dois être plus méfiant et prendre ces petits Viets au sérieux ; l'expérience s'acquiert ici dans le sang, dans la souffrance. [...]. Je sentais déjà confusément que nous pourrions être plus souples, plus efficaces, mieux adaptés au terrain et à l'ennemi<sup>2570</sup>. » En 1952, Bigeard prend son temps pour former son 6<sup>ème</sup> BPC à cette guerre particulière qu'il connaît très bien : il engage son bataillon avec prudence dans le delta du Tonkin pour soutenir les postes, monter des embuscades :

---

<sup>2568</sup> Entretien avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>2569</sup> Entretien avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>2570</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 51.

« Soixante jours d'une adaptation prudente et rationnelle, à une guerre qui n'est pas nouvelle pour la plupart mais que chacun veut un peu oublier pour mieux réapprendre son rythme et ses méthodes de combat. Je prends des risques calculés, moins jeune chien qu'à mes précédents séjours, je suis bien décidé à durer, éviter les pertes au maximum, ne rien laisser au hasard<sup>2571</sup>. »

Guy Ménage, sergent à l'époque, précise et approuve la tactique réussie de son chef pour entraîner son bataillon au début du séjour : « Bigeard a été très fort dès le début. On n'est pas allé tout de suite en opération. On a commencé la formation de façon à bien entraîner nos hommes. On a essayé toutes les armes, au fur et à mesure qu'on touchait l'armement, [...] dans un champ de tir à 10 km d'Hanoi. [...]. Bigeard, petit à petit, a formé sa boutique<sup>2572</sup>. »

## 3.2 Un merveilleux et dangereux paradis

« Je me disais qu'il n'était pas possible que la guerre puisse se faire dans un tel paysage paradisiaque. » (Ernest Morin)

L'Indochine fascine les soldats de l'Union française. Mais les premières réflexions passées, après quelques mois de séjour, vivre dans la nature est à la fois un enchantement pour les sens et un danger extrême car l'APV sait s'y cacher. Lorsqu'ils regardent les beautés de la nature, c'est souvent pour voir s'il n'y a pas des combattants averses. Les questions ont presque tendance à agacer les vétérans. « Oui, mais on n'est pas venu pour admirer le paysage » m'a-t-on parfois répondu. Marcel Bigeard et d'autres chefs résolus ont remarquablement maîtrisé la nature du pays, ses montagnes, ses deltas, sa jungle. Il a également fallu *apprendre la population* de l'Indochine mais qui a pu réellement pénétrer son esprit ? Une population d'un pays en guerre est-elle *maîtrisable* ? La plupart des vétérans en gardent une grande nostalgie. Il a fallu qu'ils y retournent en touristes pour regarder un décor merveilleux, non comme le repaire d'un ennemi insaisissable. Dans cette partie, il convient d'analyser la mémoire des vétérans d'Indochine avec ce mélange de merveilleux et d'hostile, entre l'admiration du regard et la méfiance des sens, en décrivant le paysage et le combat, intérieur et extérieur que chacun tente de gagner en surmontant sa peur.

### 3.2.1 Une nature déconcertante, indissociable du conflit dans les mémoires combattantes, qu'il faut apprendre à maîtriser

« Moi quand il fallait "ouvrir la route", je ne l'ouvrais pas. Je restais dessus toute la nuit. » (Pierre Desroche)

Dans un aussi vaste territoire représentant une fois et demie la superficie de la France métropolitaine, peuplé de seulement 25 millions d'habitants, l'Indochine est un espace très rural, très inégalement aménagé, où la nature est souvent reine. Les éléments naturels plus sauvages sont difficilement pénétrables et étonnent à la fois les soldats d'Afrique du Nord peu habitués à une

---

<sup>2571</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>2572</sup> Entretien avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

couverture végétale dense et à un climat aussi humide, et les métropolitains déconcertés par une flore aussi luxuriante. Les territoires peuplés et aménagés sont différemment dangereux car l'APV les connaît, les piège et s'y cache, surgissant sans prévenir des lieux que son art du camouflage a toujours parfaitement su utiliser. On peut distinguer deux types d'éléments naturels dans cette guerre, qui allient l'esthétisme et les dangers d'une guérilla. Les villes avec leur quartier européen et les milieux ruraux anthropisés donnent l'impression d'une sécurité qui se révèle parfois trompeuse. C'est pourquoi Michel Bodin parle de « guerres différentes selon les milieux » en distinguant les combats dans la rizière, dans les marécages, dans la jungle, « dans la paille<sup>2573</sup> ».

### *3.2.1.1 Des obstacles naturels inoubliables pour les soldats du CEFEO : le climat et l'eau, bases d'une nature magnifique et hostile*

« La nature du sol semble avoir prêté son concours aux adversaires pour multiplier les obstacles » (Roger Delpey).

Les paysages sont dangereux car peu maîtrisables pour ceux qui n'ont pas été élevés dans ce territoire et bien connus par une population qui est devenue progressivement une complice, de gré ou de force, des forces de l'APV. Celles-ci s'y réfugient pour être « comme des poissons dans l'eau », dans un cadre peuplé, accessible aux combattants d'Indochine mais qui ne sauront pas toujours faire la différence entre un milieu calme donc ami et un milieu nuisible d'où l'ennemi va surgir. Beaucoup de combattants français ou africains, fonctionnant à l'intuition et ayant appris à lire cet espace, se méfient et évitent les situations dangereuses. Mais ils n'arrivent pas toujours à s'en sortir. Le danger accentue le sentiment de faiblesse, celui d'être, comme le pense Roger Delpey, écrasé par des milieux unanimement hostiles qui fonctionnent comme des pièges<sup>2574</sup>.

Le climat tropical est à l'image du pays : très dur, envahissant, d'une chaleur bienfaisante puis insupportable. Il couvre ce territoire de plus de 700 000 km<sup>2</sup> avec des différences selon le relief et la latitude. Dans les souvenirs des anciens combattants, le climat participe au mythe de l'Indochine avec toute sa violence et ses excès, selon les territoires qu'ils traversent. Une fois le premier contact avec ce climat éprouvant effectué, dans une chaleur et une humidité stupéfiante de pesanteur sur l'homme, les combattants d'Indochine s'adaptent, bougent, changent de territoire. Leurs impressions s'affinent mais le climat reste une sorte d'ennemi car on ne peut durablement s'habituer aux excès d'une chaleur trop débilitante, à une mousson violente avec ses pluies diluviennes. Toutefois, les excès climatiques font partie du séjour et des souvenirs qui se polissent parce que les vétérans relativisent. Ils s'y sont habitués et finalement, n'en sont pas morts. L'ennemi était bien plus dangereux. « Éprouvant » reste le mot le plus employé dans les témoignages, sans surprise. Les organismes subissent la permanence de cette combinaison chaleur-

---

<sup>2573</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 161-163.

<sup>2574</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, op. cit., p. 143.

humidité élevée prévisible et attendue, et l'amplitude thermique constatée au Tonkin entre des nuits fraîches voire froides qui transpercent les treillis, et des journées brûlantes. Étienne Guibal, naviguant du Cambodge au nord du Tonkin, a testé les variations de climat de l'Indochine :

« Dès l'arrivée, des paysages extraordinaires, mais le climat était dur. Il était lourd à Saigon, où nous étions sous le 17<sup>ème</sup> parallèle ; climat assez débilitant, ciel gris, un temps pénible dans la journée. Il faisait bon le matin et le soir. Nous étions avantagés par rapport à ceux qui étaient continuellement à Saigon, nous respirions l'air du large ! En ce sens nous étions privilégiés ! Au Tonkin par contre, il y avait un semblant d'hiver. A Saigon nous étions en short ; à Haiphong, on supportait la tenue de drap. Ceux d'Hanoi tenaient mieux le coup au niveau climat. Voilà les grandes lignes<sup>2575</sup> ! »

Le climat tropical est globalement chaud et humide toute l'année avec une nette frontière vers Tourane et Hué, au centre de l'Annam. Celui de Cochinchine, du Cambodge et de la moitié sud de l'Annam, est probablement le plus pénible. Le combattant d'Indochine est toujours exposé à une forte chaleur en Cochinchine et au sud Annam, avec de fortes pluies d'été entre mai et octobre, torrentielles de juin à septembre. Le combattant qui arrive à cette période est *étouffé* par la chaleur et trempé en quelques secondes. Certains combattants s'y sont habitués ou se souviennent s'y être habitués. A l'inverse, Pierre Dissard parle d'un « climat très dur, pas d'humidificateurs, seulement des ventilateurs<sup>2576</sup>. » C'est également un mauvais souvenir pour Jean Paul Mouton : « J'ai connu à Tourane un climat chaud et lourd, la saison des pluies à Saigon, dans les deux cas un climat pénible<sup>2577</sup>. » La mousson qui apporte des pluies chaudes, transformant en quelques secondes un homme sec en une éponge trempée par une pluie torrentielle et une sueur collante. La violence d'un typhon qui inonde les rues, les rizières et noie les personnels et les matériels étonne. Jacques Peyrat est « surpris par la chaleur et la pluie intense de la mousson » dont l'intensité et la durée sont une première pour lui<sup>2578</sup>. Pierre Piron, dans sa base de Bach-Mai à Saigon, trouve le climat « très pénible durant la mousson, dans le sud (90-95 % d'humidité avec 35°), provoquant des irritations cutanées (bourbouille, dartres) »<sup>2579</sup>. Il le supporte davantage à Tourane, mais surtout parce que la base est proche de la mer et qu'il peut s'y baigner. Les pluies arrivent souvent en fin de journée. Jean-Jacques Beucler l'écrit avec humour : « Nous réglons nos montres sur le déluge qui nous submerge d'un seul coup chaque jour à 18 heure précises<sup>2580</sup>. »

Les régions montagneuses de la cordillère annamitique, du Haut-Laos et du Tonkin bénéficient d'une altitude qui rafraîchit les températures. Le nord de l'Indochine connaît deux saisons qui permettent au combattant de ne pas subir toute l'année un ennuyeux climat perpétuellement chaud et humide. Mais ce climat a ses influences locales et les nuances restent complexes. Après les pluies d'été, les mois de septembre et octobre sont plus secs et très changeants avec une grande amplitude thermique. Un hiver existe de novembre à avril,

---

<sup>2575</sup> Entretien avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>2576</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>2577</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>2578</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>2579</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>2580</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p. 109.

apparemment très supportable au Nord-Ouest. De novembre à janvier, il est frais ou froid, avec du crachin, des pluies, une ambiance de brumes ; les températures peuvent descendre assez bas<sup>2581</sup>. Le climat reste toutefois humide presque toute l'année en plaines, une « humidité constante qui accentue encore l'impression de froid l'hiver<sup>2582</sup>. » Lucien Cortaix estime que « le climat n'est pas trop dur au Tonkin<sup>2583</sup>. » Les militaires venant de Cochinchine sont surpris des différences thermiques et le sont davantage encore en haute région. Francis Oustry a bien compris excès des deux saisons : « Le climat, au Tonkin, était fait de deux saisons principales, les grosses chaleurs avec la saison des pluies et l'hiver, où l'on supportait bien d'être bien couverts<sup>2584</sup>. » Bernard Prin ne se juge pas plus favorisé d'être au nord dans un climat tropical atténué, la saison sèche comme la saison humide restant toutes les deux très chaudes : « Malheureusement, il fallait aussi supporter la chaleur sèche durant l'été et le temps lourd et humide pendant la mousson où la pluie diluvienne ne refroidit pas les nuits sans sommeil à cause de la chaleur. Nous passions de la brume matinale fraîche au soleil de plomb la journée jusqu'au soir et la fraîcheur de la nuit<sup>2585</sup>. » Serge Têtu garde le même souvenir. Au nord comme au sud, pour un Européen, la mousson reste souvent l'élément le plus pénible : « Le climat sensiblement égal en Annam et au Tonkin sauf, dans ces derniers territoires, plus froids en période hivernale. Le côté désagréable était la période de la mousson où une petite pluie fine tombait nuit et jour sans arrêt pendant plusieurs semaines<sup>2586</sup> ».

Cette chaleur continuelle force à beaucoup s'hydrater, chose compliquée en opération, à prendre des traitements contre les maladies et affections qui en découlent et mène à l'hôpital (ou à la morgue) des soldats pour des motifs d'insolation, de déshydratation. Jean-Jacques Beucler estime qu'il faut sept litres pour abreuver un combattant par jour et que la seule solution pour lui éviter l'insolation est parfois de se « tremper, tout habillé, dans le fleuve Rouge<sup>2587</sup>. » Ajoutées à des opérations incessantes pour les unités d'intervention et les groupes mobiles en particulier, à une alimentation inadaptée et à un stress permanent, ces difficultés physiques et physiologiques font perdre beaucoup de poids aux combattants.

Les éléments du climat, du relief, sont connus, photographiés, illustrés et constructeurs de mémoire combattante collective. Mais l'Indochine est aussi, peut-être surtout, le « pays de l'eau ». Elle est omniprésente, bienfaisante et terrible pour les hommes, notamment les soldats du CEFEO. La multiplicité des cours d'eaux signifie un grand nombre de barrières et de servitudes, qui gênent d'autant plus une armée classique, lourde, prisonnière de sa logistique et de son matériel, à l'exception des supplétifs et des commandos qui les utilisent. pense au littoral. Le Mékong et le

---

<sup>2581</sup> Températures basses en Indochine, c'est-à-dire que les températures avoisinaient 12° !

<sup>2582</sup> Michel Bodin, *Les Français au Tonkin 1870-1902*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>2583</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

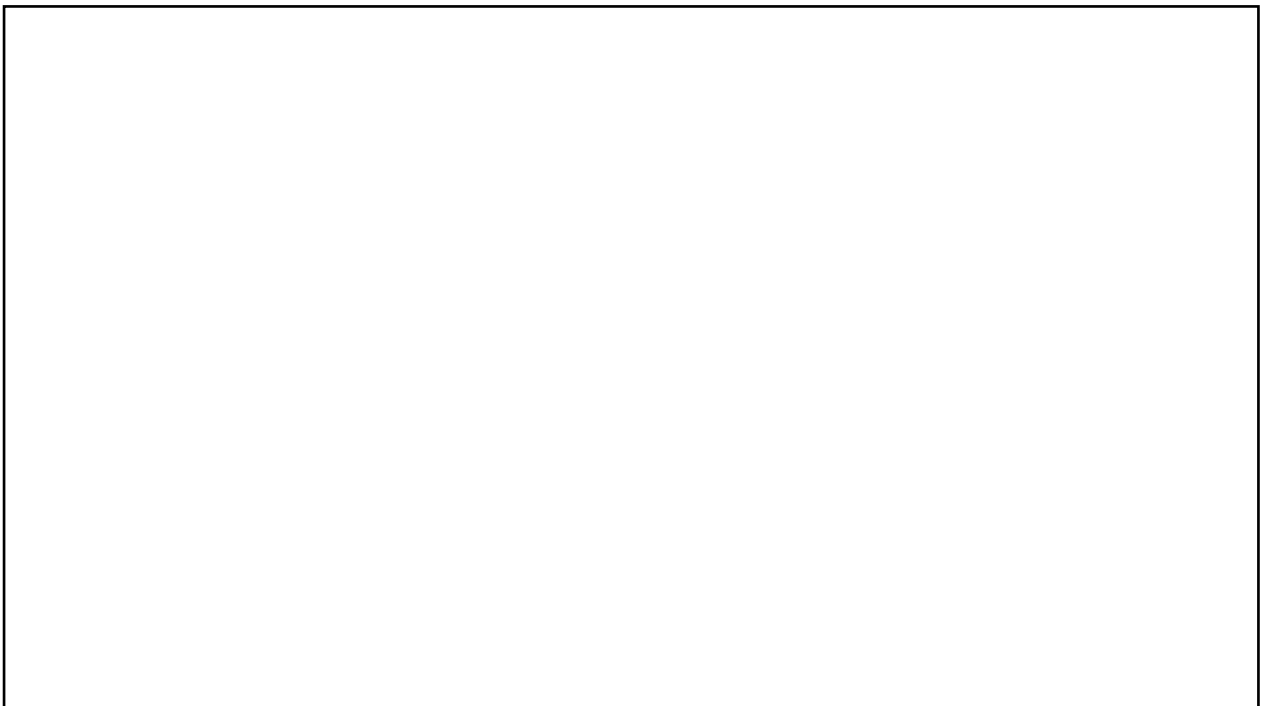
<sup>2584</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018 .

<sup>2585</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2586</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>2587</sup> Jean-Jacques Beucler, *op. cit.*, p. 113.

Fleuve Rouge sont des fleuves énormes, difficiles à contrôler, qui inondent et découpent les territoires en de multiples réseaux hydrographiques, affluents et défluent compliqués à traverser. Le premier traverse la Chine, le Laos, le Cambodge, trois territoires qui constituent l'essentiel de son bassin et se jette dans la mer de Chine du Sud en Cochinchine. C'est dire si ce fleuve est vital pour le transport, la culture du riz et des céréales, l'alimentation, l'irrigation, qu'il faut à tout prix contrôler. Ce qui signifie également qu'il crée des servitudes dont va se charger la marine française en particulier la marine « kaki ». Mais il ne faut pas oublier les autres fleuves tout aussi importants quoique moins longs : le Tonlé Sap au Cambodge, formé d'un lac et du fleuve proprement dit. Le Fleuve Rouge vient lui aussi de Chine et se termine, comme le Mékong, en delta. Les deux deltas sont d'une importance stratégique vitale pour le CEFEO. Le bassin du Mékong forme presque la moitié de la Cochinchine à lui tout seul, avec quatre « bras » qui le mènent à la mer. « Le sud, c'est le delta du Mékong, neuf bras, de très nombreux arroyos, une végétation luxuriante, beaucoup de couleurs » écrit Jean-Louis Foulet<sup>2588</sup>, qui l'a parcouru pendant près de trois ans. Le Bassac est l'un d'eux, une rivière, large et vaste, arrosant Phnom Penh au Cambodge et venant se jeter dans la mer de Chine du Sud. Il s'ouvre sur une région humide en direction de la pointe de Camau, le Transbassac. Le fleuve draine et entoure une zone de marécages, un sol coupé de multiples cours d'eaux appelés arroyos, se subdivisant en petites rivières ou « rachs », où les rives sont étroites, la végétation débordante. La figure n° 12 montre les dangers de ce territoire mi-terre mi-eau qui constitue un des repaires de l'APV et rend la pacification très compliquée.

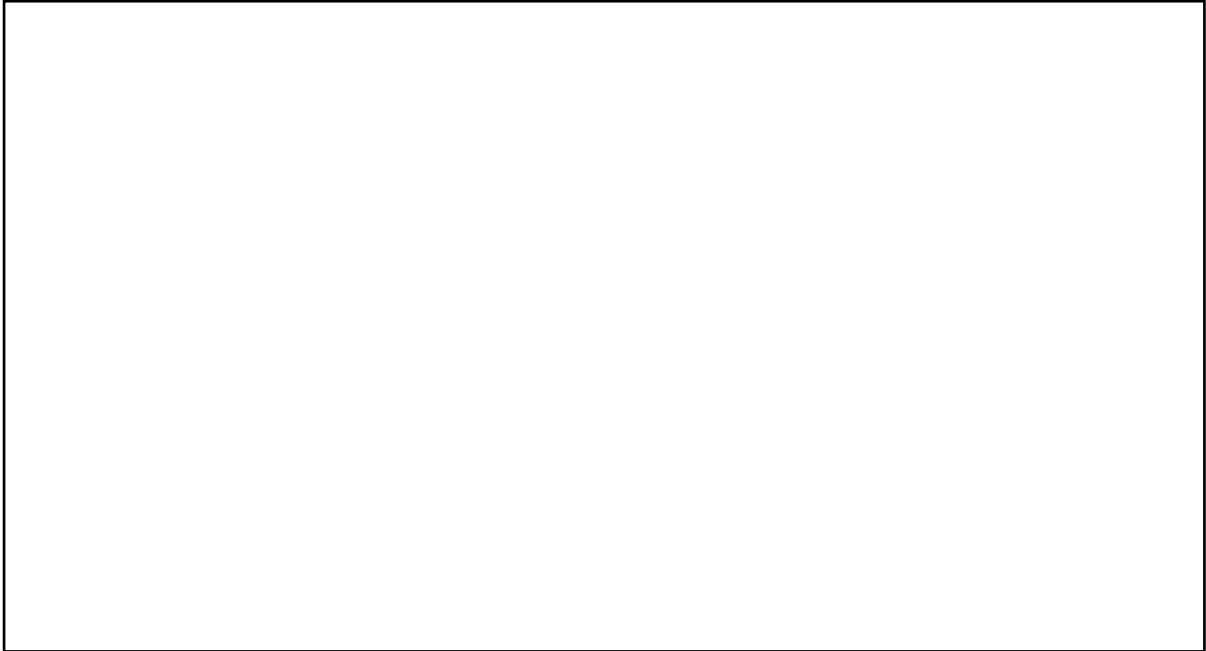


**Figure n° 12 : L'Opération Seine I sur le Song-Bé, octobre 1953 au Cambodge  
(Photographie de Jacques Surel, issue du site de l'ECPAD)**

---

<sup>2588</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

Dans les arroyos, les flottilles amphibies d'Indochine sud ou FAIS patrouillent, transportent, ravitaillent et vont porter secours aux postes attaqués. Ils permettent aux unités de débarquer sur n'importe quel point du delta, aux commandos marine de faire des raids payants. On peut le voir sur les deux figures qui suivent ; les rives sont proches, les cours d'eau étroits. Les embuscades peuvent surgir à tout moment, les herbes touchant le bateau pendant sa progression (Figure n° 13).



**Figure n° 13 : L'Opération Seine I, idem.**

(<http://archives.ecpad.fr/operation-seine-1-sur-le-fleuve-song-be-avec-le-2rmc-et-le-5e-rsm/>)

Sur la figure n° 14, les commandos débarquent dans un petit cours d'eau qui semble presque à sec.



**Figure n° 14 : le commando Jaubert dans un rach du delta du Mékong, fin 1949**  
(photographie issue du site des commandos marine  
<http://cdojaubert.canalblog.com/archives/2007/12/20/11684632.html>)



Ceux qui l'ont vécu ont parfois le sentiment de jouer leur aventure à pile ou face malgré le sérieux de leur préparation. Eau toute aussi magnifique et dangereuse, les torrents du Laos et du Haut-Tonkin, dans les zones montagneuses ont marqué les vétérans pour leur spectacle et leur goût bienfaisante qui les a désaltérés en opération, mais leur puissance leur a également coûté des vies. Pour traverser une rivière tumultueuse, il fallait bien quelqu'un pour aller de l'autre côté, tendre une corde, une *ligne de vie*. Georges Fleury, dans *La guerre en Indochine*, donne à plusieurs reprises des exemples de noyades dans les traversées de torrents, sur les ponts mal entretenus qui s'écroulent sous le poids des jeeps, la dualité d'une nature surprenante et inquiétante.

Enfin, parler du « pays de l'eau » ne signifie pas s'exonérer du problème de servitudes posé par les littoraux, plus de 3800 kilomètres de long dont 85% au Vietnam et 15% au Cambodge. Bien entendu, le CEFEO ne peut pas craindre d'affrontements avec une marine de la RDV inexistante mais il doit surveiller les actions sur le littoral qui sont potentiellement nombreuses. L'APV tente, en permanence, de s'infiltrer pour faire du trafic d'armes partout y compris dans les îles de la baie d'Along. Les littoraux sont donc bien surveillés. Les caprices du climat rendent certaines situations dangereuses mais l'air marin rend les températures plus supportables. Les littoraux sont également des endroits merveilleux au regard des combattants d'Indochine. Guy Delplace profite des plages du littoral au hasard d'une patrouille, en rentrant au Cap Saint-Jacques puis à Nha Trang, où les plages sont très belles, puis à Réam au Cambodge :

« Imaginez l'eau turquoise et sa faune marine qui palpite, les kilomètres de plages vierges non foulées par l'homme sur lesquelles vous échouez sur un lit de sable blanc... En bon nageur que je suis, dès que j'en ai la possibilité, je me laisse porter par les flots et ramasse des coquillages. Plaisirs simples de marin qui remplit la vie du militaire que je suis ! Si occupé, que je ne prends pas le temps d'écrire à ma famille<sup>2589</sup> ! ».

Dans cette partie du Cambodge, les dangers sont quasi inexistantes en dehors d'une trop forte insolation ou l'arrivée d'un typhon. Ailleurs la nature peut être bien plus menaçante.

### 3.2.1.2 Des dangers multiples : la flore et la faune, des éléments déconcertants

« La compagnie disparut dans un grand froissement de ces herbes à éléphants, acérées comme des lames couteaux et qu'écrasait la chaleur du jour. » (Bernard Fall)

Dans cette place particulière qu'occupe la nature dans les mémoires combattantes, d'autres éléments du décor ont été l'objet de sueurs froides, de drames et de tensions importantes, déjà présentes dans l'imaginaire mais bien réelles dans le vécu des combattants d'Indochine. Des situations de cauchemars éveillés à l'époque et nocturnes aujourd'hui. L'Indochine est un territoire où la végétation est luxuriante peut cacher mille dangers.

Depuis Kipling et son fameux *Livre de la jungle* en 1894, ce dernier mot désigne tout ce qui

---

<sup>2589</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

concerne la forêt tropicale et que la géographie a adopté. Les combattants parlent de *jungle* et de *brousse*, rarement de *forêt*. Techniquement, la jungle représente une forêt tropicale dense, épaisse, humide dans un enchevêtrement d'arbustes, d'arbres qu'il est difficile de pénétrer. En fait, la forêt tropicale englobe les autres ensembles forestiers comme la *savane* et la brousse. Cette dernière regroupe des buissons, arbustes et plantes diverses. Elle est bien plus clairsemée. Mais l'exotisme et la sonorité du mot employé amène souvent à mélanger ces mots de *jungle* et de *brousse* qui sont devenus de l'argot y compris militaire. Tous évoquent la difficulté d'y pénétrer et de progresser<sup>2590</sup>, de fouiller à la recherche d'ennemis, de camps, de caches ; la difficulté de se faire ravitailler et même de se repérer : « La végétation envahissante est pleine de surprises », note Jean-Jacques Beucler qui voit un Tabor entier se perdre dans la jungle et ajoute « il tournerait sans doute encore, si la tête de la colonne n'avait fini par rencontrer la queue<sup>2591</sup>. » Elle peut se révéler fantastique et donner l'impression d'arriver au paradis. C'est ce que ressent Guy Delplace en arrivant pour une mission au Cambodge ; La mer, la brousse, un « Eden » :

« Au Cambodge, c'est la brousse dans laquelle nous sommes ravitaillés non pas par des corbeaux, mais par bateaux. Mais quelle brousse ! Un Eden pour le jeune épris d'Ailleurs ! Une mer de cocotiers qui tend en offrande ses fruits vers le ciel ; à ses pieds, un labyrinthe de végétation luxuriante. Au détour de ce vert impénétrable et inextricable pour les novices que nous sommes, le cri de quelques aras. Des baraques de bambous construites sur pilotis, recouvertes de feuilles de latanier signalent la vie d'un village<sup>2592</sup>. »

Bernard Prin a beaucoup parcouru la moyenne région du Tonkin, non sans dangers. La jungle sur les collines restent de très belles images : « En moyenne région, de qui me reste, ce sont les collines recouvertes d'arbres et leurs couleurs au soleil couchant sur la Rivière Claire ou ses affluents<sup>2593</sup>. » Ernest Morin a vécu cette poésie du paysage ; les opérations n'ont pas altéré sa sensibilité à l'époque :

« Le paysage, lui, était parfois monotone (les rizières) parfois sublime, (la jungle). Des lieux féériques dans la jungle, par exemple un ruisseau venant de je ne sais où, entouré de milliers de papillons multicolores, des oiseaux de toutes formes au plumage varié, des cascades, des rochers. Je me disais qu'il était impossible que la guerre puisse se faire dans un tel paysage paradisiaque<sup>2594</sup>. »

Les tirailleurs marocains et les goumiers sont faits pour aller partout, de préférence dans les endroits difficiles, aux yeux de l'état-major qui les envoient combattre sans relâche. Les tirailleurs regardaient-ils le paysage avec admiration ou faisaient-ils juste la guerre en professionnels sans y prêter attention ? Serge Têtu a beaucoup marché avec eux pendant ses deux séjours ; d'abord au Centre - Annam puis au Tonkin pour finir sur la RC 4 fin 1950. La beauté des paysages était « indubitable » selon lui, surtout ceux « constitués de forêts hautes et majestueuses ». Le Haut-Tonkin lui est toutefois resté en travers de la gorge.

---

<sup>2590</sup> Marcel Compe dans son livre sur Sam Neua et les témoignages de la bataille de la RC 4 sont clairs sur ce point : les progressions au coupe-coupe sont lentes et éreintantes.

<sup>2591</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>2592</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, *op. cit.*

<sup>2593</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2594</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

Les vétérans n'ont pas tous retenu les attraits de la jungle indochinoise dans leur mémoire. Non qu'ils n'aient pas la forêt tropicale, mais parce qu'ils en ont souffert ; que l'APV en surgissait brusquement et s'y réfugiait, et qu'il fallait aller la chercher. Au nord du Delta, le relief est constitué de collines ou de montagnes comme le Ba Vi qui sont couvertes de forêts jusqu'à Thai Nguyen, Yen Chau et Son-La. Au-delà se trouve la haute région. Jacques Thomas se souvient bien de ces massifs et de ces forêts où il a manœuvré avec le 2<sup>ème</sup> BEP ; il est donc moins sensible à leurs attraits dans ses souvenirs : « Une moyenne région différente, couverte, où la pénétration est difficile et la progression pénible<sup>2595</sup>. » Il a souvent fallu attendre le retour en ex-Indochine, le tourisme dans la paix retrouvée pour commencer à apprécier les paysages sans s'inquiéter de savoir ce qui pourrait en sortir. François Péchou se rappelle qu'il « n'avait pas le temps d'y réfléchir. L'important était d'éviter les pièges et les mines<sup>2596</sup>. » Max Poiroux n'a pas gardé de réels bons souvenirs avant son retour : « J'ai vu les paysages sans vraiment regarder. Ce n'est que plus tard, au cours d'une randonnée avec les anciens que j'ai pu m'imprégner de la splendeur de sites qui m'étaient totalement inconnus<sup>2597</sup>. »

Cette jungle apparaît également, dans la mémoire combattante et dans l'imaginaire des passionnés d'Indochine sur des relief isolés, que l'on appelle des *pitons rocheux*. Ils peuvent exister en haute région, comme dans le delta sur ces pics karstiques que la guerre a pu faire passer à la postérité avant que le tourisme de masse ne le fasse de manière plus apaisée et plus attrayante. Les pitons couverts de jungle sont un exemple de relief synonyme de refuge inexpugnable du combattant Vietminh, de danger ; une image très présente dans l'imaginaire de la mémoire combattante collective et dans une certaine mythologie de l'Indochine. Les FFEO s'en servent pour les postes, comme jalons de protection le long des routes coloniales. Ces pitons sont regardés avec méfiance car s'ils sont parfois inatteignables pour les soldats de l'Union française, ils ne le sont pas pour l'APV qui s'en servira comme base d'attaque à la moindre occasion. Ces traces géologiques de formations karstiques, roches calcaires déchiquetées par l'érosion, le plus souvent recouvertes de jungle, sont devenues des clés mémorielles de la guerre d'Indochine. Les clichés de l'époque en noir et blanc montrent des rochers menaçants au-dessus de la RC 4, menaçants parce que leur sens est dramatique. Des écrivains combattants, des journalistes, des cinéastes vont valoriser plusieurs d'entre eux qui vont devenir des repères d'épopée littéraire, après avoir servi de lieux d'affrontements cruels. C'est le cas pour les pitons autour de Dong Khé, décrits par Erwan Bergot<sup>2598</sup>, comme le *Na Kéo*, où les combats ont été sanglants en 1950 (Figure n° 15).

---

<sup>2595</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2596</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

<sup>2597</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2598</sup> Erwan Bergot, *La bataille de Dong Khé*, op. cit., p. 171 et suite.



**Figure n° 15 – Les abords sud du Na Kéo (Photographie de Jean-Luc Martin, issue du blog <http://indochine-images.blogspot.com/2014/05/les-combats-du-na-keo.html>).**

Même chose pour les cotes, pitons ou montagnes qui entourent la base de Dien Bien Phu comme la *cote 781*. l'échec de sa reprise par le 1<sup>er</sup> BEP le 3 mars 1954, filmé par Pierre Schoendoerffer (Figure n° 16) a sonné un premier glas pour les Français à dix jours du début de la bataille.



**Figure n° 16 – La cote 781 (Extrait du film de Pierre Schoendoerffer, issu ... de multiples références documentaires).**

Plus tard, les récits mettent en valeur les collines aux noms de femmes, *Béatrice*, *Gabrielle* ou les *Eliane*, tombées l'une après l'autre jusqu'au 7 mai 1954.

Certains *rochers*, moins élevés, passent à la postérité comme ceux de Ban Cao où Paul Bonnacarrère a situé le poste du capitaine Mattéi ou de Ninh-Binh qui surgissent dans la mémoire de la bataille du Day. Aujourd'hui, des passionnés et des vétérans vont au pied du *rocher de Ninh-Binh* où le fils du général De Lattre a trouvé la mort le 30 mai 1951 (Figure n° 17). Ce lieu est

suffisamment emblématique des combats pour être devenu un lieu de mémoire, de tourisme de mémoire et la couverture du dictionnaire de la guerre d'Indochine paru fin 2021<sup>2599</sup>.



**Figure n° 17 – La reprise du rocher de Ninh-Binh (Guy Defives/Georges Liron/ECPAD/Défense).**

Dans la mémoire de Marcel Baarsch, les paysages du Haut Tonkin, ce sont « des rizières autour des villages » mais surtout ces « montagnes calcaires en moyenne de 600 à 700 mètres, pas très élevées mais suffisamment quand il fallait monter au sommet<sup>2600</sup>. » Plus au sud, aux abords de la RC1, Jacques Saubion garde le souvenir des « paysages superbes en toute saison, grandioses dans la zone des calcaires, véritables « baies d'Ha Long terrestres<sup>2601</sup>. »

Autre élément d'une flore déconcertante, l'herbe à éléphant ou *Tran* parsème les collines des moyenne et haute région du Tonkin et les hauts plateaux d'Annam. Comme pour *la jungle* à propos des forêts, *l'herbe à éléphant* est un nom pratique généralisant toutes les formes d'herbes dans la savane indochinoise, qu'on imagine servant de déjeuner à d'hypothétiques pachydermes rarement visibles. Elle a la particularité d'être assez haute, assez jolie dans un paysage de collines et de plateaux, piqueté de quelques arbres. On peut juger cet endroit moins dangereux puisque plus visible sur une distance assez lointaine mais les herbes peuvent être hautes et dissimuler, comme les rizières, des unités entières de l'APV sans que les soldats du CEFEO s'en doutent...ou presque. Bernard Fall en a donné une description précise et imagée de la « mort du GM 100 », en juin 1954, sur la RC 14 : « La route sort de la forêt proprement dite [...] et s'engage en direction de l'ouest dans une petite plaine couverte de broussaille et d'épaisse herbe à éléphants, haute par endroits de deux mètres ». Il rapporte le dialogue, réel ou inventé, entre les officiers du bataillon de marche du 43<sup>ème</sup> RIC, qui permet de montrer le danger de cet élément naturel inquiétant. Le capitaine Léouzon aurait dit :

<sup>2599</sup> Ivan Cadeau, François Cochet, Rémy Porte, *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.* ; image de couverture.

<sup>2600</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2601</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

« Ce coin m'inquiète. Le lieu idéal si les Viets ont l'intention de nous tomber dessus. Il offre d'excellents plans de feu, de bonnes voies de repli pour regagner la jungle, et il leur assure le meilleur couvert que l'on puisse trouver contre l'observation aérienne<sup>2602</sup>. » Bernard Fall continue sa description en montrant la progression d'une compagnie dans cette herbe à éléphants : « La compagnie disparut dans un grand froissement de ces herbes à éléphants, acérées comme des lames couteaux et qu'écrasait la chaleur du jour. Telle une mer aux vagues vertes, l'herbe et les buissons avaient en quelques secondes avalé la petite colonne<sup>2603</sup> (Figure n° 18). » L'embuscade est dévastatrice, l'ennemi n'ayant pas été détecté.



**Figure n° 18 - Progression des éléments du 1/RMC<sup>2604</sup> dans le “Tran” (herbe à éléphant) lors d’une patrouille de reconnaissance. (Photographie de Raymond Varoqui, issue du site de l’ECPAD)**

Cette herbe à éléphants est également citée lors de l'opération *Pollux* par Erwan Bergot et dans les récits de Jean-Louis Rondy, Pierre Latanne dans *Les chemins de Dien Bien Phu* dans la reconnaissance des unités parachutistes au nord-est de Dien Bien Phu pour récupérer les unités de partisans en retraite, le 11 décembre 1954. Les unités doivent se frayer un chemin dans ces herbes et font du 200 mètres à l'heure : « Il faut se frayer un chemin au coupe-coupe, franchir des crêtes invisibles noyées sous des mers d'herbes à éléphant qui peuvent atteindre deux mètres de haut. Dans de telles conditions, seul le premier qui voit l'autre peut tirer avant de disparaître aussitôt dans les herbes afin d'échapper aux tirs de riposte<sup>2605</sup>. » Les parachutistes *accrochent* les unités de l'APV et bientôt, les tirs, les bombardements au napalm enflamment le Tran, piégeant les combattants des deux côtés. Pour Pierre Latanne, le cauchemar ne s'arrête pas là. Il faut retourner sur les lieux le lendemain, ramasser les corps et les enterrer<sup>2606</sup> ; macabre et écœurante mission que n'a jamais oubliée le vétéran. L'odeur de chair grillée, les cadavres noircis, la prière du père Chevalier ne le quitteront jamais, pas plus que cet endroit, le *Pou Ya Tao*, qui reste en lui, l'un de ces « lieux de mémoire

<sup>2602</sup> Bernard Fall, Indochine 1946 1962, chronique d'une guerre révolutionnaire, *op. cit.*, p. 219.

<sup>2603</sup> *Ibid.* Le GM100 commence là son agonie le 24 juin 1954.

<sup>2604</sup> 1<sup>er</sup> bataillon du Régiment Mixte du Cambodge.

<sup>2605</sup> Frank Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>2606</sup> *Ibid.*, pp. 212-217.

tragiques » qui le hantent<sup>2607</sup>.

La faune est un autre danger, très rarement citée dans les études concernant ce conflit. Les vétérans n'y pensent guère sauf au détour d'une anecdote qui évoque leur rencontre inopinée avec l'un des éléments d'une très riche faune tropicale qui a ses légendes et provoque autant de peur que de curiosité. L'éléphant est très rarement apparu dans les témoignages ; il n'y avait pas beaucoup de risques de les voir surgir de « son herbe ». Par contre, ils ont servi pour le transport de quelques patrouilles mais les photos qui en restent semblent davantage faites pour un reportage que pour une action efficace. Le tigre est davantage cité car ses bruits, la peur des villageois qui l'entendent autour de leur maison et quelques rencontres inopinées ont agrémenté les souvenirs de plusieurs combattants d'Indochine. Mais le plus souvent, ils repèrent ses traces car l'animal est aussi craintif que craint, ou entendent son feulement. Hélié de Saint Marc écrit que ses villageois l'appellent *Ong Cop*, « Monsieur Tigre », et l'entendent la nuit, « attirant vers lui les angoisses des amis comme des ennemis, rapprochés pour un temps dans la même crainte et le même respect<sup>2608</sup>. »

La multiplicité des reptiles et des scorpions dans le milieu tropical, animaux dangereux s'il en est, a longtemps alimenté les fantasmes mais à la marge car on trouve, là encore, assez peu de témoignages les concernant. Les combattants, peu familiarisés avec cette faune différente de la Métropole en avaient peur mais moins que de l'ennemi et faisaient très attention dans leur progression en jungle ou en milieu marécageux. Les mauvaises surprises ont donc été assez rares, mais il ne l'était pas de trouver un serpent ou un scorpion dans ses chaussures ou autour du feu, un lendemain de bivouac. C'est en Cochinchine que Pierre Cesca en signale le plus dans son journal, dans la région du Cap Saint-Jacques. Le chef de son unité, le capitaine Pierre Desroche n'en garde, lui, pas beaucoup de souvenirs. D'autres font connaissance avec les serpents au bord des rivières où ils se baignent ou sur les pistes. Si leurs compagnons indochinois les découvrent avant eux, il sera un met de choix au repas. En dehors du Bodoi, les ennemis majeurs sont ces animaux petits et plus irritants que dangereux, le moustique et la sangsue.

Serge Têtu le fait remarquer avec humour : « Les pires ennemis étaient les moustiques et les sangsues en franchissement de rivières<sup>2609</sup>. » Le moustique est le compagnon fidèle et indésirable de la guerre d'Indochine. Il est répandu dans presque toutes les régions d'Indochine et ses différentes variétés ne vivent pas pour le plaisir de l'homme. La présence de l'eau dans ce pays fournit d'innombrables zones de diffusion de ce vecteur de maladies comme le paludisme, dont les combattants vont beaucoup souffrir. Les rares conférences ou documents que les militaires ont pu recevoir parlaient autant de ce problème sanitaire, des moustiques et des maladies vénériennes que du problème politique. La perception de moustiquaire est l'une des premières nécessités et la prise de quinine

---

<sup>2607</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par courriel le 21 décembre 2018.

<sup>2608</sup> Hélié de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, op. cit., p. 50.

<sup>2609</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

en est une autre. Mais la pauvreté des moyens matériels adéquats, de médicaments, la difficulté de les utiliser, font du paludisme une maladie très répandue : « Les moustiques sont féroces. C'est toujours difficile de jaillir de la moustiquaire lorsque l'alerte se produit, alors on renonce à la protection. D'ailleurs, on n'arrive jamais à rendre étanche l'ensemble lit de toile et moustiquaire. Au bout d'un moment, il y a autant d'insectes dedans qu'au dehors<sup>2610</sup>. » Les soldats de la Haute Région du Tonkin, les prisonniers des camps de la RDV se souviennent en particulier des maringouins, petits moustiques peuplant leurs nuits.

L'animal qui agace plus qu'il ne menace reste la sangsue. Les combattants découvrent ce fléau à la première saison des pluies et s'y résignent car rien ne peut arrêter un animal qui s'insinue partout, quelles que soient les précautions. Ils ne s'en rendent compte que trop tard une fois leur sang bien pompé par ce vampire d'un genre tropical, qu'ils apprennent à brûler avec la cendre de leur cigarette pour s'en débarrasser. Au bout de quelques heures, certains en sont couverts et la seule angoisse est de ne pas en sentir entrer une dans son anus ou dans sa verge<sup>2611</sup> car la complication est bien pire :

« On traversait les rizières avec de l'eau jusqu'à la taille ! On ramassait des sangsues, des toutes petites sangsues de rien du tout, et vous aviez beau avoir un battle-dress, un pantalon, de bonnes chaussures, il fallait les enlever. On traversait la rizière, on arrivait dans la brousse ; il suffisait de quitter le pantalon, il fallait les enlever une à une avec un mégot en feu, il ne fallait pas les arracher ! Seul endroit difficile, quand elles étaient sur les parties sensibles de l'homme ! Je peux vous dire qu'on entendait des hurlements<sup>2612</sup> ! »

Cette nature a un double visage ; ces paysages naturels ambivalents dans les mémoires combattantes sont plus inquiétants que ceux maîtrisés par l'homme. Il y est souvent invisible et c'est ce qui inquiète au premier chef. Mais les milieux anthropisés ont également leur beauté et leurs dangers, du fait même que l'homme est présent, souvent visible et qu'en aménageant patiemment son terrain, il a davantage pu le piéger.

### 3.2.2 Le paysage aménagé par l'homme tout autant dangereux que la nature sauvage : les dangers des milieux aménagés et anthropisés

« Un bataillon qui s'enterre pendant une nuit sans laisser une trace qui pourrait les faire repérer. C'étaient certainement les meilleurs fantassins du monde. » (Pierre Desroche)

La nature peut être considérée comme dangereuse par les soldats du CEFEO car ils ne la connaissent pas, à l'exception des soldats nés en Indochine. Dans le même temps se développe en lui une sorte de fascination pour la nature profonde, débordante qui vient contrebalancer l'impression permanente du danger qu'elle suscite. Mais les milieux occupés, aménagés par l'homme n'en sont pas moins hostiles car, dans certains milieux plus urbanisés, parmi une population en apparence paisible, le combattant d'Indochine peut baisser sa garde. Les rizières, les

---

<sup>2610</sup> Raymond Muelle, *1er Bataillon de choc en Indochine 1947-1948, op. cit.*, p. 40.

<sup>2611</sup> Le cas est rapporté par Marcel Compe, *Sam Neua, op. cit.*, pp. 133-134.

<sup>2612</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.



villages sont des milieux connus, peuplés mais terriblement dangereux car ils sont difficiles à aborder et les combattants ne savent pas de quel côté penche le cœur de ceux qui y vivent et y travaillent. Les routes et les villes ont été construits et développés dans la nature pour occuper l'espace, développer les relations, le commerce et mieux contrôler le pays, dès le début de la pacification en Cochinchine. Leur contrôle est vital mais inconstant. Rares sont les lieux complètement et durablement maîtrisés en 1954 en Indochine.

### 3.2.2.1 L'Indochine des rizières et des villages : une carte postale qui cache de nombreux pièges

« J'étais paysan, et j'ai aimé de suite les villages dans la rizière qui étaient d'une remarquable propreté. » (Alexis Arette)

Dans toutes les parties de l'Indochine, qu'elles soient en plaine ou en terrasses, les rizières sont l'élément familier de l'Indochine ; de larges étendues piquées et repiquées de riz qui alimentent tout le territoire et aussi la guerre. Son entretien est aussi vital que son contrôle ; personne ne se risque à les abîmer. Mais outre sa beauté esthétique, ses couleurs changeantes, son paysage en miroir et sa population qui parcourt les champs, la rizière est un espace potentiellement très dangereux à découvert.

Malgré les sourires, le cliché ci-dessous illustre bien les problèmes du combattant d'Indochine (Figure n° 19). La patrouille est engagée dans une rizière inondée qui impose une progression pénible, à la merci des pièges qui peuvent se retrouver sous l'eau ou sur les diguettes qui séparent les champs. Avec de l'eau jusqu'à la ceinture, les vêtements mouillés par l'eau, la sueur et la chaleur, le poids des armes pour ceux qui ont des armes collectives et parfois la pluie, la tension causée par le danger, on comprend que le sourire est surtout pour le photographe, Pierre Ferrari.



**Figure n° 19 : progression dans une rizière inondée du Bui Chu, octobre 1953  
(Photographie de Pierre Ferrari, issue du site de l'ECPAD)**

Le premier qui s'appuie sur un bâton pour s'équilibrer ou/et chercher des obstacles sous l'eau, reste concentré. Cette image semble montrer des combattants maîtrisant la situation et souriants ou goguenards, au premier abord ; elle ne rend pas compte de leur vulnérabilité et de leur épuisement.

Comme le rappelle Roger Delpey :

« Le contact de l'eau surprend désagréablement, elle entre dans le battle-dress, par l'échancrure du cou, s'infiltré dans les poches et prend possession des chaussures. Elle fouette aussi les douleurs intestinales des indisposés de la nuit et fait monter aux lèvres de tous un goût âcre. [...]. Les vêtements boueux, trempés, collent à la peau, les munitions semblent s'être alourdies tout autant que les corps mués par les jambes qui ne se déplacent qu'avec peine, les chaussures raclant les pierres du chemin<sup>2613</sup>. »

Plus sobrement, William Schilardi se souvient des fatigues liées aux progressions harassantes dans ces milieux pesants : « le crapahut dans la jungle et dans les rizières étaient difficiles<sup>2614</sup>. » Les soldats ennemis savent s'adapter à tous les milieux, d'une manière qui a surpris les combattants du CEFEO. Plusieurs vétérans ont écrit ou raconté l'anecdote du « Viet qui se cache sous l'eau en respirant avec un bambou » ou autre tige creuse pour échapper aux patrouilles ou attendre son heure pour frapper. Le danger demeure quelle que soit la saison. Pierre Desroche se souvient d'une embuscade début 1954, dans une rizière sèche dont le soldat de l'APV est devenu le maître :

« A un moment où j'étais en opération en appui avec un escadron de chars *Chaffee*, on a été appelé à la radio. Les *Sénégalais* ouvraient la route un peu plus loin et ils ont été attaqués par tout un bataillon Vietminh. Ce bataillon Viet était enterré dans une rizière sèche, tout la terre de leurs trous mise dans les haies du village d'à côté, où ils avaient mis un FM. Quand les Sénégalais se sont mis en route, les Viets sont tous sortis de la rizière pour attaquer. Des combattants formidables ! Un bataillon qui s'enterre pendant une nuit sans laisser une trace qui pourrait les faire repérer. C'étaient certainement les meilleurs fantassins du monde<sup>2615</sup>. »

Dans cette configuration, les digues et les diguettes constituent les seules voies d'accès aux villages dont l'utilisation par une troupe est tellement évidente que ces chemins sont régulièrement piégés. Il faut les suivre en marchant dessus à vue d'un tir ennemi, les longer en contrebas, dans la rizière souvent inondée, ou les franchir ; dans tous les cas, une progression lente qui oblige de s'exposer aux tirs d'un ennemi caché dans la végétation ou dans le village proche. D'où également une autre hantise que celle de l'embuscade pour le combattant à cet endroit, celle des mines. La peur est peut-être plus forte car c'est le bas du corps qui « trinque » et ceux qui ont vu leurs camarades mourir de l'explosion d'une mine en sont restés traumatisés.

Les villages peuvent devenir de véritables forteresses. Beaucoup de choses étonnent les combattants d'Indochine en zone rurale. Les paysages, les villages posés sur la rizière ou dans les clairières, leur propreté, et le fait qu'en une seconde, cet univers de paix très beau puisse basculer

---

<sup>2613</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, op. cit., p. 156.

<sup>2614</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2615</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

en enfer. Ils ne savent jamais ce qu'ils vont trouver derrière la haie de bambous. Au tout début, si les villages intéressent les combattants d'Indochine qui les visitent, c'est parce qu'ils sont différents de ceux de leur campagne et surtout propres, ce qui ne laisse pas de surprendre le futur agriculteur Alexis Arette (« J'étais paysan, et j'ai aimé de suite les villages dans la rizière qui étaient d'une remarquable propreté<sup>2616</sup> ») et André Grelat (« Même dans ces zones-là, j'ai été frappé par la propreté qui y régnait<sup>2617</sup>. »). Ernest Morin est encore plus précis et tout autant admiratif :

« J'ai toujours remarqué avec plaisir que ces villages étaient toujours bien entretenus, même s'il n'y avait jamais de bitume ou de tout à l'égout. Les rues étaient balayées par les habitants eux-mêmes, les eaux usées recueillies dans de grandes jarres et ensuite répandues comme engrais dans les champs. Une anecdote : Devant l'église de Ké Sat, (entre Hanoi et Langson) une grande jarre était posée et les habitants (hommes et femmes) venaient uriner sans gêne. Les femmes, debout comme les hommes, retroussaient une jambe de leur pantalon et se soulageaient sans fausse pudeur. Une propreté que l'on ne trouve pas toujours en notre belle France<sup>2618</sup>. »

Jean-Louis Foulet, lui, est plus sensible au sens de la famille qu'il discerne dans ces lieux : « Les villages, je dirais, se ressemblent avec les cagnas posées sur le sol sur pilotis. Ce que l'on ressent devant ces villages, c'est qu'il existe une vraie vie de famille, respect des anciens et culte du souvenir avec, presque toujours à l'entrée de la maison, dehors ou dedans, un petit autel<sup>2619</sup>. » Les descriptions apparaissent presque idéalisées. Très peu comme Jean Goriot parlent de la pauvreté de ces villages (« c'était une campagne très pauvre !<sup>2620</sup> »). André Fabiano se rappelle juste « des villages lacustres très typiques dans le delta du Fleuve Rouge<sup>2621</sup>. » Les descriptions admiratives n'omettent pas l'élément esthétique potentiellement dangereux, la ceinture de bambous qui entoure le village : « Quand on s'attache à un pays, le paysage ne peut être que beau et c'est ce qui s'est produit pour moi. Les villages, bien qu'entourés de bambous étaient bien entretenus, les cagnas étaient faites, pour la plupart, d'une seule pièce, servant de cuisine et de chambre<sup>2622</sup>. » Bernard Prin la cite également : « J'ai toujours été admiratif devant certains paysages du Tonkin. Dans le delta du Fleuve Rouge, région plate par excellence, les petits villages émergeaient des rizières avec leur ceinture de bambous ou un tombeau avec son flamboyant en fleurs<sup>2623</sup>. » Les villages qui parsèment toute l'étendue de l'Indochine sont plus ou moins étendus, peuplés, mais peuvent être facilement mis en défense. Ce sont des objectifs de guerre. S'ils sont derrière une haie, une rangée de bambous, derrière une rizière, ils peuvent devenir de véritables forteresses qu'il est alors difficile de prendre. C'est ce que découvrent les combattants d'Indochine d'autant que les villages peuvent changer de camp depuis la visite précédente, ou être contrôlés et forcés d'accueillir les soldats de l'APV alors qu'ils étaient considérés comme « amis ». Ernest Morin, à nouveau, a des souvenirs un peu mêlés, de villages en paix et de signes de guerre :

« Les villages, qu'en dire ? Une suite de constructions en bambous et chaume., peu de constructions en dur, pas d'étages. De belles petites églises dans les villages un peu plus importants. Sur les murs

<sup>2616</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>2617</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2618</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>2619</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2620</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>2621</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2622</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2623</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2017.

des maisons, beaucoup de graffitis anticolonialistes, fraîchement peints. Des « Viet Nam Doc Lap » c'est-à-dire « Viet Nam indépendant ». Nous les lisions sans états d'âme. Le commissaire politique du coin faisait son boulot. La guerre continuait<sup>2624</sup>. »

Les films et séries venus des États-Unis ont plaqué sur la dangerosité des villages lors de la guerre du Vietnam, des images de tunnels cachant des unités entières, des stocks de nourritures et les villages - zippo incendiés en représailles qui ont marqué le public au point d'empiéter sur la mémoire d'Indochine, entretenant une certaine confusion. Pendant la guerre d'Indochine, rares ont été les témoignages sur de véritables réseaux de tunnels sous les villages, plus ou moins entretenus par le soutien de ceux-ci à l'APV. Ils ont existé mais sans systématisme. Les villages sont plutôt des bases d'affrontement, des refuges pour celle-ci et les FFEO connaissent bien la fausse sécurité des beaux villages indochinois.

### 3.2.2.2 *Les villes indochinoises, une relative sécurité*

« Les passages dans ces villes me créaient une drôle d'impression, ambiance irréelle de paix et de vie facile. » (Jean Lomer).

A la différence des villages, à la fois lieux d'une grande beauté dans le paysage et potentielles bases de l'APV, la description des villes indochinoises, grandes et petites est rarement empreinte de souvenirs de danger, de méfiance, d'insécurité permanente, en dehors d'événements particuliers comme l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946 ou les attentats de Saigon. Qu'ils aient trouvées ces villes *mixtes* française et indigène belles ou pas, les combattants d'Indochine les ont appréciées pour leur architecture des quartiers européens, du centre de la ville et la paix ressentie.

Il convient de rappeler que Saigon, prise par les Français en 1859, est la capitale de la Cochinchine française de 1859 à 1886, puis de l'Indochine de 1887 à 1901, dont elle est le cœur politique et économique, avant d'être supplantée par Hanoi en 1902. L'urbanisme en Indochine est donc établi dès le départ d'après une conception européenne, la nouvelle ville étant construite dès 1861 sur des plans que fait tracer l'amiral Bonard, premier gouverneur de Cochinchine. La découverte de la vie dans les villes par les combattants<sup>2625</sup> leur donnent une impression rassurante car elle évite le total dépaysement qui les saisit à l'arrivée, dans la nature et dans les zones rurales. Cela se ressent dans les grandes villes mais aussi dans les plus petites. Les combattants s'en rendent compte lorsqu'ils reviennent en ville. Les témoignages séparent bien les quartiers : le vrai Saigon est le centre français où les travailleurs sont autochtones. « Saigon ? », écrit Louis-Jean Duclos, c'était « une grande ville coloniale européenne, les pousse-pousse en plus<sup>2626</sup>. »

La ville est pensée pour devenir un centre administratif, regroupant le siège de l'autorité coloniale (palais du gouverneur ou de l'administrateur, Hôtel de ville), un centre de commandement militaire

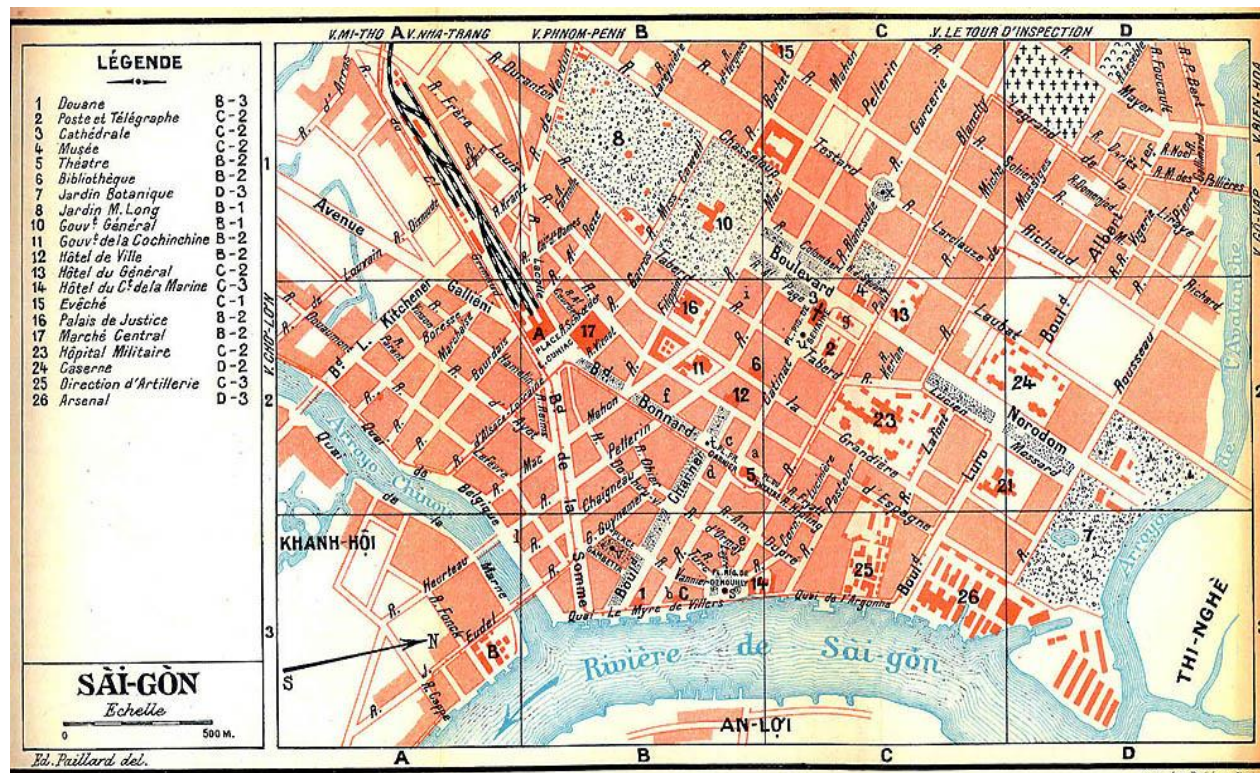
---

<sup>2624</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, *op. cit.*

<sup>2625</sup> Cf. *supra* p. 573.

<sup>2626</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

(port de guerre, base navale, citadelle, arsenal, garnison) et un lieu de diffusion de la culture française dans ce qu'elle a de monumental (théâtre, opéra), de reposant (jardin botanique), d'instructif (lycées, université d'Hanoi), de culturel (Evêché, cathédrale) et d'utilitaire (rues commerçantes comme la rue Catinat, poste, hôpital, port maritime).



**Figure n° 20 : plan de Saïgon vers 1928**  
(plan du guide Madrolle, issu du site Internet « L'Indochine Coloniale »)

Ce petit espace établi en quadrillage doit d'abord réunir les qualités d'autorité politique et militaire, pour la première phase d'occupation et devenir ensuite un lieu de paix, d'échange où l'autorité reste centrale mais qui doit frapper l'imaginaire et devenir le décor des bienfaits d'une nouvelle civilisation ; celui d'une Indochine soumise, sécurisée, valorisée par la France. Elle doit donc s'imposer et faire rêver pour que le peuple conquis s'y rallie, à commencer par Saïgon (Figure n° 20) et Hanoi. Les bâtiments sont comme un catalogue du savoir-faire, de la culture donc de la puissance de la France. Certains retrouvent des caractéristiques de leur région et se sentent un peu chez eux ; comme la cathédrale de Saïgon en briques rouges importées de Toulouse.

Les quartiers « autochtones », ou « indigènes » sont mis en périphérie et séparés d'un centre très français, au tracé géométrique, dilués entre les quartiers européens comme à Hanoi. Le marché, les plaisirs c'est le quartier ou la ville indigène comme la ville *chinoise* de Cholon. A Saïgon, cet urbanisme conserve les principes séparatistes de la colonisation puisqu'elle montre une mixité dans les activités, non dans l'habitation. Mais plusieurs anciens d'Indochine m'ont expliqué qu'ils avaient apprécié, visité les deux types de quartiers qui avaient chacun leurs particularités, leur ambiance, leur richesse. Ainsi Jacques Saubion : « La ville indigène, grouillante, des échoppes minuscules, cuisine à même le trottoir où l'on mange à toute heure du jour et de la nuit, même des cuisines mobiles de soupes vietnamiennes : pâtes, poulets et crevettes...délicieuses ! Des maisons minuscules, faites

de bric et de broc, sujette aux incendies. [...]. Je ne me souviens plus du sol des rues, en terre battue souvent<sup>2627</sup>. Comme Jacques Saubion, Roland Py garde un excellent souvenir du quartier indigène : « En ville, toutes les activités étaient sur les trottoirs : coiffeur, pharmacien, restaurations ; c'est un marché permanent avec ses odeurs et ses couleurs<sup>2628</sup>. » La soupe chinoise, vendue par des marchands ambulants dans les deux types de quartiers, reste le souvenir le plus ému des vétérans et un marqueur mémoriel comme le nuoc mam. Le marché est apprécié pour son animation, ses couleurs et est également beaucoup moins cher ; pour les militaires du rang dont la solde est limitée, c'est appréciable :

« Je me souviens de la rue Catinat, sa piscine, ses cinémas, sa gastronomie locale. Le marché très coloré avec ses cages pleines de serpents, les déplacements en « boîtes d'allumettes » (voitures couvertes avec deux bancs latéraux tirées par un petit cheval et faisant usage de taxi collectif pour 8 personnes) car les pousse-pousses et les cyclo-pousses étaient trop onéreux pour ma faible bourse<sup>2629</sup>. »

Les combattants se retrouvent dans les mêmes rues du centre, qui regroupent les bars, les cinémas, les dancings, retrouvant là une certaine sérénité. Pour ceux qui ont surtout combattu en régions isolées, c'est la surprise du bruit, de la circulation, de la civilisation qu'ils retrouvent, un peu déstabilisante, mais très *française* et ils en ont besoin. Saigon connaît une expansion urbaine sage :

« Les Vietnamiens ne semblaient pas trop contaminés par le “modernisme”. En dépit d'un climat très humide et débilitant avec des pluies diluviennes qui pouvaient durer des jours, une circulation grouillante à base de cyclo ou moto-pousses, de vélos et motos de tout calibre, on avait néanmoins le sentiment d'être en terre française. D'ailleurs l'architecture du centre-ville, avec quelques bâtiments administratifs ou militaires, évoquaient beaucoup certaines villes moyennes de chez nous, de même que les quartiers résidentiels, quoique nettement plus “aérés” et verdoyants<sup>2630</sup>. »

Ce schéma de ville se retrouve dans les plus petites villes *provinciales*, encore que Saigon et surtout Hanoi donnent également cette impression, leur centre ne semblant pas très élargi (Figure 20). Les petites villes de la RC 4 que Marcel Baarsch parcourt ont toujours quelques avenues droites, des bâtiments européens en leur centre pour valoriser et contrôler la ville :

« Les villes comme Langson, Dong Dang, datant de la conquête du Tonkin, ont un peu la structure des petites villes de province. En 1950, lors de mon séjour, il était visible qu'elles n'avaient eu que des dégâts limités lors de la prise de l'Indochine française par les Japonais. Nous savions que ce n'était pas “la France” mais une colonie et ce terme n'était pas péjoratif à l'époque, essentiellement mis en valeur par les réalisations de la France notamment pour l'infrastructure et l'urbanisation<sup>2631</sup>. »

Louis-Jean Duclos fait un jeu de comparaison malgré son « expérience limitée des villes », étant affecté dans des postes : « Tourane, c'était comme la Baule. Phan Thiet ? Un bourg colonial à l'algérienne, rivière et nuoc mam en plus<sup>2632</sup>. » Les petites villes, occupées par les unités qui rayonnent autour, proches des combats ont une atmosphère est plus militaire, le danger étant plus présent,

---

<sup>2627</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2628</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2629</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>2630</sup> Pierre Guérineau, *souvenirs personnels* intitulés « Saigon », texte reçu le 24 juin 2017.

<sup>2631</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2632</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, *op. cit.*



surtout dans le delta du Tonkin. « L'ambiance dans les petites villes comme Vietri, .... était, par contre, combattante<sup>2633</sup> » note Jean Lomer.

Parmi les villes, celle qui reste un moment d'état de grâce pour tous ceux qui l'ont connue, est Dalat : « Dalat est une station climatique particulièrement appréciée, dans un cadre qui évoque quelque peu, si l'on peut dire, nos Préalpes, pour ce qui est du relief et de la végétation de conifères<sup>2634</sup>. », écrit Pierre Guérineau. C'est « la » ville de paix de l'Indochine, la station climatique dont l'emplacement est conseillé au gouverneur Paul Doumer par Alexandre Yersin, le découvreur du bacille de la peste et grand (vaccinologue) de l'Indochine, à la toute fin du XIXe siècle, en 1897. Son urbanisme se développe surtout à partir des années 1920, faisant l'objet d'études et de réalisation très savantes, de plusieurs architectes réputés dont parle Eric Jennings dans *Imperial Heights*<sup>2635</sup>. Le climat rappelle la Suisse avec ses conifères, ses prairies et son climat tempéré, les villas de Bao Dai, les hôtels en font une station touristique européenne. La cathédrale, les villas donnent un aspect très français qui font penser, selon les témoignages, à la Savoie, la Normandie, le Pays basque ! Elle a sa gare et son aéroport. Une réalisation française hors norme en Indochine dont Jean Decoux, gouverneur de l'Indochine pendant l'occupation japonaise, pensait faire une capitale administrative plus reculée et plus sûre. Les conférences de 1946 tenues avec la délégation de la RDV menée par Giap, lui auraient donné un retentissement international si la guerre avait pu être évitée. Sa garnison et l'école d'officiers vietnamiens créée par De Lattre en 1951 lui assurent une sécurité relative. Des combattants qui sortent des camps de prisonniers de la RDV y ont fait un séjour très apprécié pour recouvrer la santé.

L'insécurité des villes en Indochine a pu s'installer mais pour des périodes relativement courtes. Les témoignages parlent le plus souvent de détente, de balades sans armes en ville, en respectant quelques consignes de prudence. Mais la guerre n'est jamais loin. Le danger est en périphérie dans les quartiers indigènes mal contrôlés et dès les zones rurales de la périphérie :

« Les quartiers du centre sont toujours tranquilles ; à partir de six heures du soir, tous les Français s'y promènent en civil, font des courses et boivent des citronnades à la terrasse des cafés. Plus on marche vers la campagne, plus les rues deviennent dangereuses. Certains arrondissements sont interdits toute la nuit, d'autres à partir du couvre-feu (1 heure du matin). Enfin, les quartiers suburbains servent d'états-tampons ; les terroristes s'y montrent en liberté. Inutile de vous dire que je n'ai pas été les visiter<sup>2636</sup>. »

Jean Lomer confirme cette limite de sécurité géographique à Hanoi : « Je n'ai pratiquement pas vécu en ville. Les passages dans ces dernières me créaient une drôle d'impression, ambiance irréelle de paix et de vie facile alors que l'insécurité se montrait dès la sortie de l'agglomération<sup>2637</sup>. » Mais selon les périodes de la guerre et, d'après une partie des témoins, en permanence dans certains quartiers

---

<sup>2633</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>2634</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Guérineau, reçu le 24 juin 2017.

<sup>2635</sup> Eric . Jennings, *Imperial Heights*, California, University of California Press, 2011, 343 p ; p 113 s.

<sup>2636</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., pp. 21-22.

<sup>2637</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, op. cit.

indigènes, des rues restent des coupe-gorges et il ne faut pas être seul pour aller voir les filles ni même utiliser les cyclo-pousses qui peuvent s'avérer dangereux, des combattants en quartier libre ayant été poignardés par le cyclo placé juste derrière lui. La nature, les villes sont donc, comme tout ce qui est expliqué dans cette partie du *souvenir des belles choses*, des éléments de mémoires combattantes ineffaçables, dépaysants et sources d'angoisses, de dangers pour nombre d'entre eux. La mémoire des populations rencontrées ne fait pas exception, d'autant qu'en Asie du Sud-Est, plus qu'en Algérie un peu plus tard, le rapport des combattants à la population est particulier : une forte attirance des premiers pour les seconds, beaucoup de respect, des liens mais également de la méfiance, des sentiments très mélangés qui, plus tard, font partie d'un délicieux imaginaire recréé.

### 3.3 Une population exotique : de la confiance à l'hostilité

« J'ai vraiment découvert un peuple qui incarnait une civilisation »<sup>2638</sup>. (Jacques Allaire)

Les populations que l'on appelle encore des *annamites*, dans les années 1940, sont en fait très diverses par leur origine, leur comportement, leur langue mais le pouvoir politique affecte d'imposer une unité trompeuse sous le nom d'*Indochinois*. Les combattants d'Indochine sur eux, apprennent, en général, à les connaître, à les reconnaître en fonction de leur diversité ethnique, mais dans un contexte particulier de guerre qui les sépare en deux camps potentiels, de soutiens ou d'adversaires de la France. Une méfiance plus importante pèse davantage sur les Vietnamiens, vus comme « ambitieux », voulant « dominer toutes les races<sup>2639</sup>. » Mais les vétérans ont gardé un bon à excellent souvenir de la population de leur poste, de la ville et de leur relation avec leur congai. Retrouver cette population quelques dizaines d'années plus tard dans les circonstances plus paisibles d'un retour en ex-Indochine, a le plus souvent conforté le côté positif de leur jugement.

#### 3.3.1 La place des populations d'Indochine dans les mémoires combattantes

« Seuls des Vietnamiens d'une cinquantaine d'année savent encore des bribes à propos de la guerre d'Indochine » (Jean-Claude Rouvière).

Les anciens combattants d'Indochine ont aujourd'hui un réel attachement, une sensibilité à leur égard que certains d'entre eux ont mis en avant dans leurs ouvrages et, sur un plan plus pratique, en finançant des écoles, en restaurant des églises et en aidant les anciens combattants vietnamiens à obtenir, sur place, une retraite. Ils recherchent la compagnie des générations postérieures à la guerre d'Indochine dans des associations de rapatriés, de Hmongs ou de Vietnamiens en France jusque dans l'amitié de restaurateurs *asiatiques* de leur ville. Ces

---

<sup>2638</sup> Jacques Allaire, « Une expérience indochinoise ». Entretien avec Jacques Allaire, Propos recueillis par Guillaume Roy dans *Inflexions*, n°34, 2017, pp. 95-99. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-inflexions-2017-1-p.-95.htm> (Consulté la dernière fois le 13 octobre 2021).

<sup>2639</sup> *Encyclopédie géographique du XXe siècle*, Paris, Fernand Nathan, 1950, 430 pages ; p. 72.



populations leur laissent, le plus souvent, un grand souvenir. Est-ce le contact qu'ils ont eu à l'époque ? Est-ce celui qu'ils ont manqué par la faute de la guerre et qu'ils essaient de rattraper ensuite ? Ce point concernant la mémoire des sentiments à l'égard de la population apparaît l'un des plus complexes de cette thèse.

### *3.3.1.1 Parler de ses sentiments envers les populations soixante-dix ans plus tard*

Comme dans l'ensemble de la question mémorielle, le travail du temps donne sur la population un sentiment bien plus complexe à analyser que le souvenir des combats car il touche à l'humain, et en particulier à une population qu'aucun vétéran ne pouvait réellement connaître et comprendre à l'époque car elle extériorisait peu ses sentiments, par nature et par peur. Il est donc difficile de faire la part des choses, de ce que le combattant ressentait réellement à l'époque car bien des éléments postérieurs ont pu faire évoluer ces sentiments : l'oubli pur et simple, l'oubli partiel qui sélectionne les souvenirs et atténue les plus négatifs, les expériences postérieures avec les populations de l'ex-Indochine et avec celles qui ont émigré vers la France.

C'est, dans le même temps, la partie de la mémoire la plus maîtrisée des mémoires combattantes d'Indochine car elle est un objet majeur de réflexion du vétéran depuis son retour d'Indochine. Si la mémoire des relations entre militaires du CEFEO, la solidarité, la camaraderie apparaissent comme un aspect positif non surévalué mais bien réel et éprouvé à l'époque de la guerre, celle des populations a pu connaître diverses versions avant d'apparaître comme apaisée, valorisée, bien plus en faveur de ces populations une fois les hostilités terminées. Cela fait partie, dans les mémoires combattantes, des rencontres fortes du séjour. Plusieurs vétérans ont évoqué la différence entre ce qu'ils en ont pensé à l'époque et qu'ils en ont pensé après leur retour en « Indochine » des dizaines d'années plus tard<sup>2640</sup> ; comment ils ont évolué dans leurs sentiments. Il est important de rappeler que ce qu'ils en ont appris par leurs lectures, par l'histoire postérieure à 1954 de ces populations, par l'évolution de leur mémoire a pu nuancer ou transformer celle-ci. La connaissance du système communiste, qu'ils connaissaient peu ou pas à l'époque de la guerre, leur a montré pourquoi les civils ne réagissaient pas à leur passage ou faisaient des sourires de circonstances. Coincés entre une organisation politique de la RDV très menaçante via les comités d'assassinat dans certaines régions et la force impressionnante du CEFEO, bras armé du colonisateur considéré au départ comme le plus fort malgré son écrasement par les Japonais, le mieux était de ne pas réagir du tout, tout en sauvant les apparences. Certains combattants l'ont compris à cette époque en liant ce qu'ils voyaient de leur comportement à celui qu'eux-mêmes ont eu pendant l'occupation allemande. Aussi les soldats français ont-ils, au-delà de leur méfiance envers les populations civiles d'Indochine, marqué une certaine compréhension, ainsi que s'en

---

<sup>2640</sup> Question n° 76 : Quelles relations aviez-vous avec les populations civiles en Indochine ? Comment les considériez-vous ?

souvient Jacques Thomas : « Ils vivaient sous la contrainte, notre souvenir de la période 1940-1944 : “méfiez-vous, taisez-vous, des oreilles ennemies écoutent”. D’où ce comportement de la population envers nous<sup>2641</sup>. »

Certains soldats de l’Union française n’avaient pas d’idées préconçues sur ces populations que la propagande coloniale et les croyances de l’époque avaient pu leur présenter comme une race inférieure (« les jaunes », « les gniacs ») vivant sous une tutelle française bienveillante au sein de laquelle ils vivaient heureux. À la question n°76, Jacques Allaire répond les avoir considérés « comme des êtres humains<sup>2642</sup>. » Cette empathie s’est renforcée après la guerre d’Indochine avec l’actualité criminelle des Khmers rouges et la venue des Boat People qu’ils ont souvent pu aider, individuellement ou par le biais des associations. Les discussions qu’ils ont pu avoir avec eux ou à leur retour en tant que touristes, notamment avec les plus anciens de la population vietnamienne, ont conforté leur rancune envers le communisme et justifié *a posteriori* leur combat. Du point de vue des vétérans, le pouvoir de la RDV a trahi la confiance de la population qui a l’a suivi pendant la guerre d’Indochine, dans une dictature sans pitié depuis 1954 et, pour le sud du Vietnam, depuis 1975. Certains m’ont affirmé que des Vietnamiens ou des Laotiens exprimaient des paroles de regrets sur la période française (« Ils nous regrettent là-bas ! » m’a-t-on signifié), au vu des souffrances connues après la guerre d’Indochine, notamment du fait de cette dictature communiste qui aurait fait pire que la colonisation française. Ces réflexions sont-elles sincères ? De circonstance ? Jean-Claude Rouvière, fils de combattant d’Indochine, part tous les ans vivre plusieurs mois au Vietnam. Il considère que cette appréciation relève « d’un gentil et imaginaire folklore » et que « seuls des Vietnamiens d’une cinquantaine d’année savent encore des bribes à propos de la guerre d’Indochine » ; moins encore, de la colonisation. La politesse d’accueil des Vietnamiens existe « pour tous les étrangers, car ce n’est nullement l’apanage des seuls Français » et ceux qui entendent des témoignages d’un regret du *temps des Français* « ne prendront pas un cas isolé pour la règle générale ni leurs chimères pour des réalités<sup>2643</sup>. » Les appréciations positives, de l’époque ou d’aujourd’hui, doivent être tempérée par les témoignages du temps du conflit insistant sur le fait que les combattants n’arrivaient pas à savoir réellement ce que les populations rencontrées pensaient d’eux, de leur combat, s’ils étaient hostiles ou pas ; sur le fait que certaines leur étaient ouvertement hostiles. Cela paraît plus conforme avec la situation d’une population dans un territoire en guerre, confrontée à une armée *coloniale* - Les métropolitains du CEFEO et plus encore, des contingents africains et nord-africains - qui fouille, menace, fait peur, face à une armée de libération qui effectue un gros de travail de propagande, qui galvanise...fouille, menace et fait peur. Mémoire réelle, mémoire maîtrisée voire reconstruite ou signe d’un souvenir qui s’éloigne ?

---

<sup>2641</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2642</sup> Question n° 76 : Quelles relations aviez-vous avec les populations civiles en Indochine ? Comment les considériez-vous ? Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>2643</sup> Extrait du courriel de Jean-Claude Rouvière, reçu le 14 février 2022.

Cet exercice n'est simple pour aucun vétéran, de quelque camp que ce soit, surtout devant un tiers qui va citer leurs *jugements* sur les populations, que liront ensuite leur descendance ou d'autres anciens d'Indochine.

Le questionnaire et l'entretien sont des occasions de connaître leurs réflexions sur le rôle et le comportement des principaux peuples d'Indochine et leurs rapports avec eux ; de faire la différence entre population des villes et celle des campagnes ; de parler de leurs rapports avec les femmes<sup>2644</sup>. Ils ont été affectés dans des territoires différents, parfois excentrés, et ont identifié les différences entre un Khmer, un Laotien, un Vietnamien du sud et un Vietnamien du Nord ou *Tonkinois*. Ils ont vu le fossé qui sépare ces populations des minorités, montagnardes ou non. Plusieurs combattants ont épousé des autochtones ou des Françaises d'Indochine. Ils ont souvent gardé un excellent souvenir de leurs camarades autochtones employés dans leurs unités de l'Union française ou dans l'armée de ces territoires indochinois, devenus des États associés. Mais pour un chercheur, il est toujours prudent de vérifier que le parcours du combattant d'Indochine correspond bien à ce qu'il *a pu* ressentir pendant son ou ses séjour(s).

### *3.3.1.2 Un lien mémoriel complexe envers les populations d'Indochine d'hier à aujourd'hui : le regret et le jeu des comparaisons*

Ce n'est pas un simple lien entre le temps du conflit et celui du souvenir. L'écart temporel entre eux justifie l'évolution de leur sentiment envers ces populations d'Indochine. La succession des conflits qu'ils ont connus, d'Indochine et d'Algérie en particulier, donne des expériences très différentes de leurs relations avec les populations autochtones lors de ces deux guerres, comparées volontairement ou non au comportement social visible ou ressenti de leurs descendants dans la France d'aujourd'hui. L'admiration envers celles d'Indochine existait-elle à l'époque ou bien s'est-elle amplifiée au contact de celles d'Algérie ? Peut-elle être magnifiée par le regret d'avoir été contraint à les abandonner, de 1950 à 1954, puis de quitter l'Indochine ? Le regret voire le remords sont-ils des additifs modificateurs de la mémoire ? Dans quelles limites ?

Les combattants ont souvent eu le sentiment d'abandonner et donc de trahir les populations d'Indochine, surtout celles qui leur avaient fait confiance au jeu des retraits successifs de régions de moins en moins contrôlées, la frontière de Chine, la Haute Région, pour finalement être obligés de quitter le nord de l'Indochine en voyant la panique des populations qu'ils ne pouvaient sauver. Hélié de Saint Marc a écrit des pages magnifiques sur « sa » et sur « la » guerre d'Indochine, en particulier sur les populations et son rapport avec elles. Des paroles de paix, de résilience, qui témoignent de ses sentiments d'alors envers les populations rencontrées au cours de sa vie : la

---

<sup>2644</sup> Questions n° 75. Disiez-vous les termes "Viets", "jaunes", "niac/niaque/niaquoué"...ou autre terme ? Le(s) dites-vous toujours ? N° 76. Quelles relations aviez-vous avec les populations civiles en Indochine ? Comment les considériez-vous ? N° 77. Vous méfiez-vous de la population en opération ?

population allemande, bourreau conscient ou non des camps de concentration qu'il a connus ; même chose, plus tard, envers les populations d'Indochine et d'Algérie et leur attitudes à l'encontre ou en faveur des Français. Il a expliqué le chemin parcouru par sa réflexion personnelle qui l'a amené, dans la dernière partie de sa vie, à parler de ses regrets, de ses remords, de ses déceptions, à pardonner à tous ceux qui lui avaient causé des souffrances, à éprouver ses deuils. Pour être clair, l'humanisme d'Hélie de Saint Marc, en lequel beaucoup de vétérans se reconnaissent, son acceptation des imperfections, de la cruauté des hommes, sont liés à sa propre personnalité mais également à ce qu'il considère comme ses fautes, ses lâchetés, ses erreurs qui lui font relativiser, pour apaiser ses souffrances, les mauvaises décisions et ne garder que les souvenirs d'empathie pour croire encore en l'homme. Ses sentiments de honte dans l'abandon des familles de Talung en 1950, dans l'évacuation du Tonkin en 1954 et, plus tard, à distance, devant l'abandon des Harkis lui reviennent sans cesse, en pensée et dans ses livres. Cette conduite est sincère, magnifique dans son expression car ses discours et ses ouvrages parlent de paix et de fraternité humaine avec autant de conviction que *Terre des hommes*, de Saint-Exupéry. Elle pose également le problème des relations avec les populations civiles en temps de guerre dans l'application des ordres reçus pour un militaire.

On a loué Jack Bonfils pour avoir recherché le contact avec les anciens combattants de l'APV dans les années 1990 et l'humanisme d'Amédée Thévenet qui, lui aussi, est passé par les camps de prisonniers en Indochine et a eu des paroles de pardon, de paix pour ses anciens geôliers<sup>2645</sup>. Mais d'autres anciens ont critiqué ces attitudes comme des faiblesses.

Le temps, le regret, l'embellissement des souvenirs peuvent magnifier celui des populations d'Indochine. Leurs souffrances, celles vécues par des Hmongs poursuivis par les gouvernements vietnamiens et laotiens depuis 1975 peuvent augmenter l'empathie à leur égard. La mémoire se nourrit de tout, de l'*avant*, du *pendant* et du *depuis*. Ainsi l'image des Asiatiques en général et des Indochinois en particulier était-elle ambiguë au temps même de la guerre d'Indochine : des « jaunes » ou « niaqués », des femmes très belles pour ne pas dire *faciles*, des gens fidèles mais aux sentiments impénétrables, un peuple que la colonisation aurait protégé en lui donnant une civilisation, un territoire qui est ou non la France. Le discours des années 1930 et 1940, au plus fort de la propagande coloniale et de l'œuvre coloniale de la France, mettait les peuples coloniaux, y compris indochinois, en situation d'infériorité ; ce qui est constaté lors des expositions coloniales. Le regard que les vétérans portent aujourd'hui sur les populations immigrées issues des différentes colonies, en particulier d'Indochine et d'Algérie peut nuancer ces sentiments d'alors, mais dans quelles proportions ?

---

<sup>2645</sup> Deux choses qui leur ont été reprochées par des dirigeants d'association, le premier pour avoir trahi en se rapprochant de l'ennemi, le second par charité chrétienne.

Aujourd'hui, au jeu des migrations connues depuis les Trente Glorieuses, au fil des différents sociaux, religieux que les Français peuvent éprouver envers les populations étrangères venues s'installer en France, la mémoire d'Indochine s'est forcément modifiée. Les violences faites sur ou par ces populations, la défaite et en particulier la fin de la guerre d'Algérie peuvent influencer sur la mémoire des vétérans et modifier, même à la marge, le discours sur les populations d'Algérie et d'Indochine. C'est ce qui ressort, indirectement ou directement des conversations, qui dévient souvent sur l'Algérie. Impossible d'arrêter le vétéran à ce moment de l'entretien, d'abord parce que la guerre d'Algérie est digne d'intérêt, ensuite parce que les deux guerres décoloniales sont liées. Il est arrivé à plusieurs reprises, comme cela est expliqué dans la première partie sur l'anatomie de la mémoire, que la comparaison soit tranchée et au bout d'un moment très manichéenne sur les populations de l'Algérie et de l'Indochine, au profit exclusif de ce dernier et dans des termes, parfois, qu'il aurait été préférable ne pas entendre. Les Vietnamiens (les autres peuples d'Indochine n'ont pas eu ce privilège) sont alors décrits comme ayant une religion de paix (le bouddhisme, pour faire oublier les communistes athées et établir un contraste avec l'Islam), un sens aigu du travail et une habileté hors normes, beaucoup de courage dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils sont surtout loués pour leur discrétion et leur fidélité (en oubliant alors les unités autochtones qui ont abandonné leur chef et l'ambiguïté décrite de leurs sentiments). Cette vision idéalisée s'oppose volontairement à celle sur les « Algériens ». Le peuple algérien est décrit comme musulman dans le sens négatif du mot (une religion de violence), des gens pour partie malhonnêtes, faux qui frappaient dans le dos, violents puisqu'ils égorgeaient les Français et ceux qui les soutenaient. Ces quelques témoignages (environ 10% de mes contacts) sont surtout liées à une rancœur du temps des guerres décoloniales, qui contribue à valoriser les uns pour rabaisser les autres ; un principe des vases communicants qui, dans ce cas, montre un travestissement du passé. Or « gniacs » et « jaunes » n'étaient pas des expressions valorisantes pendant le conflit. Les vétérans, impliqués ou pas en Algérie, ont plus mal vécu encore la défaite politique d'une guerre qu'ils estiment avoir gagnée. D'une certaine façon, ils ne le supportent pas. Les Algériens n'ont donc pas gagné ce conflit ou l'ont volé ; ou bien c'est de Gaulle qui a trahi le siens. Les Vietnamiens ne sont toutefois pas valorisés au point d'avoir le mérite de leur victoire en Indochine, puisque pour nombre de vétérans, c'est à cause de la faiblesse et de la trahison du personnel politique français que la guerre a été perdue<sup>2646</sup>. Il est intéressant de remarquer que les violences subies par le CEFEO, sont davantage le fait *du communisme*, responsable de la cruauté de la guerre que de la population. La comparaison ne s'arrête pas là puisqu'elle concerne les générations suivantes, jusqu'à aujourd'hui. Une partie des vétérans louent ce qu'ils pensent être les qualités des Vietnamiens de France ou des Français d'origine vietnamienne. Ils estiment qu'ils sont discrets, ne posent pas de problèmes de religion, sont reconnaissants de l'accueil de la France,

---

<sup>2646</sup> Encore que plusieurs vétérans refusent de parler de « défaite ».

qu'ils ne sont jamais délinquants ou arrêtés pour délinquance, qu'ils sont calmes et s'assimilent sans bruit, posant d'autant moins de problèmes d'intégration que leurs enfants ont les meilleurs résultats scolaires. A l'inverse, l'immigration maghrébine serait une invasion, la religion musulmane prône la violence et le communautarisme ; les fils d'immigrés ont de mauvais résultats scolaires, critiquent la France et connaissent la délinquance, la prison. Ces paroles, parfois entendues en entretien, reprennent un texte qui circule régulièrement sur les réseaux sociaux, exhibés par des sites Internet d'extrême-droite comme « Riposte Laïque » ou « Français de souche » ou par des membres de groupe Facebook, qui est tout à fait dans cette comparaison de peuples colonisés au profit des « Asiatiques ». La raison qui l'inclut dans mon étude est que ce texte violent serait attribué à « un médecin (ou à un chirurgien) de Dien Bien Phu », rajout destiné probablement à lui donner une touche plus noble, historique et « prophétique ». Or ce texte émane de Jacques Guillemain, ancien officier de l'armée de l'air, sur le site de *Riposte Laïque*, publié le 27 octobre 2017<sup>2647</sup>.

Les vétérans sont tous respectables pour leur passé mais il faut rapporter avec franchise des idées parfois très...déséquilibrées d'une minorité d'entre eux, sur les peuples coloniaux qu'ils ont connus. Inutile d'en dire plus. La quasi-totalité des vétérans ont des paroles bien plus apaisantes, dépourvues de politique. Il reste que la mémoire combattante est compliquée quand elle touche à l'humain, au souvenir, aux rancœurs et à la politique.

### 3.3.2 Indochinois ou Annamites ? Les différentes populations d'Indochine dans le souvenir des vétérans d'Indochine

« On n'était pas les bienvenus. » (Geneviève Laperle-Maudry-Maudry)

Les Indochinois sont d'origine, de nature et de comportement, différents et complexes. Les vétérans ont parfois du mal à s'y retrouver mais certains d'entre eux ont acquis, sur place et dans leurs lectures postérieures au conflit, de grandes connaissances sur les populations rencontrées.

#### 3.3.2.1 « Annamites » ou Vietnamiens : l'ethnie dominante des plaines

Les vétérans parlent parfois d'*Annamites* pour employer un terme assez ancien, d'*Indochinois* pour désigner la population dans sa globalité pendant la guerre, mais comme la plupart ont surtout servi au Vietnam actuel (Cochinchine, Annam et Tonkin selon les noms de l'époque coloniale), ils parlent davantage des *Vietnamiens*, qui constituent avec près de 19 millions d'habitants en 1937 (20 millions sur les 27 millions d'Indochinois en 1950), 75 % de la population autochtone. Christopher Goscha a étudié cette dualité des termes dans son ouvrage de 1995

---

<sup>2647</sup> Jacques Guillemain, « Entre les Asiatiques et les Africains du nord, c'est le jour et la nuit », *Riposte Laïque*, 27 octobre 2017. En ligne : <https://ripostelaique.com/entre-les-asiatiques-et-les-africains-du-nord-cest-le-jour-et-le-nuit.html> (Consulté la dernière fois le 16 juillet 2022).

*Vietnam or Indochina*, traduit en français en 2015<sup>2648</sup>, leur complexité polysémique, en fonction des périodes et de l'intention que l'on prête à leur emploi.

Les vétérans ont appris des termes anciens à l'école, dans leurs lectures, dans les journaux avant-guerre ou du moins, avant leur séjour en Indochine. Celui d'*Annam* est donné par les Chinois pour parler du *Sud pacifié*, son sens premier au VII<sup>ème</sup> siècle ; il désigne le territoire du Vietnam actuel. A partir de 1802, Gia Long devient empereur du *Viet Nam*, ou *pays des Viet du Sud* ; mais en Europe, on parle d'*Annam*, terme qui jusqu'en 1883-1884, se confond avec *Vietnam*. On parle d'ailleurs, lors des premières conquêtes de l'empereur d'*Annam* plutôt que de celui du *Viet Nam*, et des *Annamites*. Pierre Loti écrit ses trois articles sur les affrontements de 1883 avec ces noms d'*Annam* et d'*Annamites*<sup>2649</sup>. La confusion vient ensuite des Français. Dans les premiers temps de conquête de la Cochinchine en 1858 et son annexion sous ce nom en 1862, ils occupent le centre du Vietnam par le traité de 1884. Ce sera le Protectorat français d'*Annam*. En 1887, l'Union indochinoise regroupe les quatre territoires d'*Annam*, de Cochinchine, du Tonkin et du Cambodge. puis intègre le Laos en 1893. On parle donc du terme officiel d'Indochine. En 1946, une tentative de créer une Fédération indochinoise aboutit à une coquille vide. La guerre donne un temps de survie mémorielle à ce nom d'Indochine puisqu'elle se passe dans les cinq territoires de cette et se dit d'autant plus aujourd'hui que les combattants puis les gouvernements l'ont employée, mais aussi parce que cela la distingue de la guerre *américaine* du Vietnam. Les combattants dès 1945 puis les vétérans parlent souvent d'« Indo ». Ce sont essentiellement les nationalistes qui parlent alors de *Vietnam* à partir de 1930, l'*Annam* apparaissant comme un terme colonialiste. Mais ce n'est pas si simple et Christopher Goscha rappelle qu'« avant 1945, de nombreux nationalistes vietnamiens utilisaient en fait ces mots *Annam* et *Annamites* dans leurs écrits patriotiques, les préférant parfois même à tout autre<sup>2650</sup>. » Quant à *Indochine*, il reste employé malgré son côté désuet et la mauvaise volonté des États associés dans la Fédération indochinoise dans un sens qui demeure colonialiste à leurs yeux. L'Indochine reste enfin un projet qu'Ho Chi Minh ne dédaigne pas, car, bien qu'ayant fondé la République Démocratique du Vietnam le 2 septembre 1945, il garde en tête le projet de regrouper au sein d'une Fédération les cinq territoires.

Les bataillons constitués d'autochtones d'Indochine sont très tôt nommés bataillons de tirailleurs « Annamites » (1879), « tonkinois » (1884), « Indochinois » et le restent jusqu'en 1945<sup>2651</sup>. Ils sont officiellement dissous en novembre 1945. A cette date, les autochtones recommencent à être recrutés mais d'abord comme supplétifs. Il faut attendre septembre 1946 et 1947 pour que soient constitués trois Bataillons thaïs et 1947-1948 pour former les Bataillons de marche d'Extrême-

---

<sup>2648</sup> Christopher Goscha, *Indochine ou Vietnam ?*, Paris, Vendémiaire, 2015, 189 p.

<sup>2649</sup> Pierre Loti, « Trois journées de guerre en Annam », *Le Figaro*, 28 septembre, 13 et 17 octobre 1883.

<sup>2650</sup> Christopher Goscha, *Vietnam ou Indochine*, *op. cit.*, pp. 8-9.

<sup>2651</sup> Un bataillon cambodgien est créé en 1902, quatre bataillons de chasseurs laotiens en 1945-1946. Les Laotiens étant considérés comme un peuple pacifique, les autorités militaires en ont inclus dans les différentes unités annamites ou tonkinoises mais n'ont jamais créé de « tirailleurs laotiens ».

Orient ou BMEO et les Bataillons de marche indochinois ou BMI. Ils sont tous à encadrement européen au départ, comme les unités de garde indochinoise, ex-garde indigène. Parmi ceux des combattants qui ont servi en Annam, la plupart préfèrent employer les noms des minorités ou celui de Vietnamiens, plutôt que des Annamites d'Annam.

Les anciens d'Indochine parlent des *Viets* pour parler des combattants de l'APV mais peuvent également le dire pour les civils. Cette rétraction du terme, dans leur esprit, n'est pas affectueuse ni méprisante. Elle est assez mal prise et estimée comme telle par certains historiens. Le 25 février 2012, dans un débat animé par Benoit Duquesne sur *Dien Bien Phu, le rapport secret*, le documentaire de Patrick Jeudy, Alain Ruscio dit « qu'il ne l'aime pas<sup>2652</sup>. » Pierre Desroche parle d'*Annamites* pour des raisons historiques : « Je n'ai pas fait la guerre aux Vietminh, j'ai fait la guerre aux *Annamites*. Ce sont les peuples du delta qui se sont répandus sur l'ensemble du Vietnam. Il y a toujours eu une animosité entre les montagnards du Tonkin et les Annamites (« le peuple du centre »). Un commissaire politique (un Cambo en Thaï) qui venait de l'autre côté du fleuve faire de la propagande était qualifié d'Annamite, pas de Vietminh<sup>2653</sup>. »

Que pensent les combattants des FFEO des Vietnamiens, malgré ces confusions ? Difficile à dire, mais ce sont, malgré leurs différences entre les trois territoires du nord, du centre ou du sud, des populations jugées plus résolues que les Cambodgiens et les Laotiens. Jacques Bouthier, qui connaît bien le Vietnam par son histoire familiale et a épousé une Vietnamienne, pense que l'histoire a rapproché les Français et les Vietnamiens : « On s'entendait bien avec les Vietnamiens. Les Japonais appelaient les Vietnamiens : “ les Français d'Asie ”. Cela veut dire qu'il y avait une connotation entre les deux<sup>2654</sup>. » Ceux qui ont connu la Cochinchine et le Tonkin, estiment que, globalement, ceux du nord sont plus froids ou plus fermés et que ceux du sud, qui seraient, comme les méridionaux de Métropole. Hanoi garde une image d'austérité et Saigon celle d'un tourbillon de vie : « Ce n'était pas le même esprit entre le sud et le nord ; si je voulais comparer avec la France, je dirais que Saigon c'était Marseille et Hanoi, Dunkerque pour le Tonkin.<sup>2655</sup>. »

La considération des autorités françaises pour les Vietnamiens a-t-elle influé sur les relations entre peuples d'Indochine ? Christopher Goscha estime que « les stéréotypes occidentaux influencèrent également la manière dont les colonisés se perçurent entre eux durant la période coloniale<sup>2656</sup>. » Certaines haines sont probablement davantage pluriséculaires qu'issues de la colonisation. De fait, les Vietnamiens sont regardés par les autres peuples comme un peuple arrogant : « les Annamites n'aiment pas les Cambodgiens » écrit Guy Simon pour qui chacun (peuple, secte, groupes religieux) déteste cordialement l'autre, ce qui se traduit dans le CEFEO par une « rivalité à tous les

---

<sup>2652</sup> Patrick Jeudy, *Dien Bien Phu, le rapport secret*, débat présenté après la projection du documentaire par Benoit Duquesne sur Public Sénat, dans « Le débat » le 25 février 2012.

<sup>2653</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez*, *op. cit.*, p. 171.

<sup>2654</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2655</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>2656</sup> Christopher Goscha, *Vietnam ou Indochine*, *op. cit.*, p. 97.



échelons<sup>2657</sup>. » Les Français ont nettement privilégié le Vietnam et les Vietnamiens, en Cochinchine et au Tonkin du moins, en peuplant les villes principales, en construisant infrastructures et services de santé, aux dépens des autres territoires moins proches et jugés moins importants ; d'où une proximité avec la population et *l'élite bourgeoise* vietnamienne, un métissage et une attention qui mettent d'autant plus en valeur la société vietnamienne des deux territoires cités, accentuant un sentiment de hauteur envers les autres ethnies ou territoires et attisant la rancœur – le nationalisme ? – de ceux-ci. Mais cela n'empêche pas certains Français d'Indochine, quel que soit leur niveau social, de traiter toutes les populations d'Indochine avec mépris et d'avoir des relations tendues en temps de paix comme en temps de guerre.

Les combattants d'Indochine rencontrés ont globalement apprécié cette population dont ils chantent souvent les louanges aujourd'hui. Jacques Penot se souvient de « gens courageux, aimables, agréables à vivre<sup>2658</sup>. » Bien entendu, les opérations militaires, les différences de vie entre villes et campagnes faussent cette unanimité qui n'est pas à négliger envers une population dont ils se sont méfiés en temps de guerre. A Saigon, Geneviève Laperle-Maudry est non seulement une militaire mais une femme occidentale. Cela génère de la part des Vietnamiens des sentiments contrastés envers elle, qu'elle ressent très vite :

« Dans les bus où on ne pouvait pas s'asseoir car c'étaient des commerçants qui partaient vendre avec des paquets partout... et on n'était pas les bienvenus... J'y suis allé une fois, j'ai entendu des réflexions, pas en français mais je voyais bien les regards ! Je n'ai pas recommencé ! On trouvait des pousses francophiles qui ne vous faisaient pas de misère. D'autres ne voulaient pas prendre des Français, ils faisaient un signe. »

Une fois logée en couple au centre de Saigon, rue de Champagne, les relations restent complexes : « On a sympathisé avec certains ; d'autres nous regardaient de travers car on était des envahisseurs de leur pays, je trouvais cela tout à fait normal. Mais personne ne nous a jamais attaqué. Je me suis promené toute seule, dans des endroits parfois dangereux. Vous savez, à 20 ans, on risque tout ! Je voulais voir<sup>2659</sup> ! »

### 3.3.2.2 *Les Laotiens... Bo Pen Yang !*

« Le Laotien est un paysan et un chasseur inné. Ce n'est pas un guerrier. » (Marcel Compe)

Les Laotiens sont entre un million et un million deux cent mille en 1945 pour 236 000 kilomètres carrés. Le Laos est le territoire le moins peuplé d'Indochine et le moins dense, avec six habitants au kilomètre carré. Le relief, composé de la chaîne annamitique et des hauts plateaux, a gêné l'implantation d'une population qui reste centrée sur une agriculture de montagne et un commerce compliqué, dans un pays sans littoral. Son moindre intérêt stratégique a donc préservé les Laotiens de la guerre pendant longtemps.

---

<sup>2657</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 23.

<sup>2658</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>2659</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à Annecy le 9 mai 2017.

Pour ceux qui ont connu les Laotiens pendant la guerre d'Indochine, deux sentiments subsistent : un grand respect pour l'art de vivre de la population, leur gentillesse et un manque d'illusion sur les capacités militaires des unités autochtones. Le premier contact est souvent le *Bassi*, cérémonie de bienvenue que les villages (les *Bans*) mettent un point d'honneur à organiser :

« Autour de jarres remplies d'un certain mélange qui se boit très aisément (riz fermenté, sucre, alcool). L'aspiration est obligatoire avec un tuyau de roseau. Impossible d'y échapper car il y a un niveau qui prouve l'absorption. [...]. Des femmes âgées circulent avec des cuvettes contenant du sang de buffle frais mélangé avec un hachis d'herbe. Une seule cuillère par récipient, il faut y passer et en reprendre avec un grand sourire, mais que ne ferait-on pas au nom de la diplomatie<sup>2660</sup>. »

Tout le monde doit y passer, du caporal au commandant en chef ; Salan connaît cette « cérémonie où l'on offre du bonheur à celui qu'on reçoit en lui souhaitant tout sorte de félicité » qu'il évoque dans ses mémoires sans évoquer le côté alcoolisé<sup>2661</sup>. Parfois, la cérémonie est périlleuse :

« Nous sommes toujours reçus avec l'encadrement par le chef du village. Il nous offre traditionnellement “ la Jarre ”, alcool d riz fermenté additionné d'eau tiré d'une jarre avec une longue pipette de bambou flexible. Une sorte de bière de riz au goût aigrelet, légèrement alcoolisée et très rafraîchissante. Nous goûtons au riz après le poulet ou le porcelet rôti au menu le soir, toujours suivis par le “ chum ”, alcool de riz à 50° au moins. Une rude épreuve que celle d'avalier d'un coup ce breuvage au rythme de notre hôte. Notre accoutumance à la culture laotienne du Nord Laos prend ainsi ses contours et par certains aspects sous une forme sympathique mais difficile. Il faut pouvoir encaisser 2 ou 3 verres à moutarde de “ chum ” coup sur coup au signal du Chef de village. “SUN ! SUN ! SUN !”, sans refuser surtout<sup>2662</sup>. »

Ce genre de coutumes ne peut que rendre les relations agréables. Toutefois, la menace de l'invasion vietminh en 1953 tend les relations à Sam Neua quand la population se rend compte du danger et du fait que les Français ne peuvent les protéger. Les pacifiques laotiens deviennent agressifs. Pour les quelques militaires qui sont passés par le Laos ou y ont été affectés en poste, le Laotien n'est pas un Indochinois comme les autres. Il est l'objet des récits les plus sympathiques pour son côté doux, pacifique, attachant. Raoul Salan l'a connu en 1924. Il se rappelle un peuple « épris de tolérant, de liberté, fidèle dans ses amitiés ; d'un naturel pacifique, il a le goût de la mesure<sup>2663</sup>. » André Geraud se souvient de très bons contacts avec la population à Vientiane : « On les fréquentait davantage que les colons ! C'est pour ça que je suis vraiment attaché au Laos, c'est que c'est un peuple pauvre mais gentil, qui se contente de peu<sup>2664</sup>. » Marcel Compe a vécu une petite année à Sam Neua, dans région très isolée au Nord-est du Laos. Vivant au milieu de la population, il a eu le temps d'observer ses mœurs et l'importance de l'expression *Bo Pen Yang* ou *Bo Peniang* est plusieurs fois citée comme représentative de l'état d'esprit ambiant : « “ Bo Peniang ” est l'expression qui revient le plus pour expliquer le détachement, “ symbole de tolérance et de la placidité du laotien (qui) caractérise admirablement son tempérament ”. Elle signifie :

---

<sup>2660</sup> *Ibid.*

<sup>2661</sup> Cérémonie chez le résident supérieur de Vientiane en 1924, décrite par Raoul Salan *Mémoires, Fin d'un empire, tome 1*, Presses de la Cité, p 37 ; photo d'un « Basi » prise le 11 avril 1952 à Vientiane dans Raoul Salan, *Mémoires, Fin d'un empire, tome 2*, p. 224.

<sup>2662</sup> Marcel Compe, *op. cit.*, p. 50.

<sup>2663</sup> Raoul Salan, *Mémoires : fin d'un empire, tome 1, op. cit.*, p. 40.

<sup>2664</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

« ce n'est pas grave, cela ne fait rien, tant pis »<sup>2665</sup>. » Marcel Compe vante le côté pacifique de ce peuple attachant, mais ne donne pas cher de leurs qualités militaires. « Le Laotien est un paysan et un chasseur inné. Ce n'est pas un guerrier<sup>2666</sup>. » Son collègue Robert Gallet parle de son « arrivée au pays du sourire<sup>2667</sup>. » Il ajoute lui aussi que, « par tradition, le Laotien est pacifique<sup>2668</sup>. »

Il existe une presque unanimité des témoignages écrits et oraux pour dire que la guerre a laissé le Laos dans une paix relative de sa reconquête en 1946-1947 jusqu'à novembre 1952. La poussée de l'APV a commencé à cette date pour devenir très forte en avril 1953. Les commentaires des vétérans sont mitigés sur leur valeur militaire de leurs hommes. C'est un euphémisme ! Robert Gallet et Marcel Compe ont tous les deux participé à la retraite de Sam Neua en avril 1953, où la colonne Maleplate a volé en éclat lorsque l'APV l'a encerclée. Cet épisode tragique a définitivement classé les soldats laotiens dans la case des coureurs de brousse incomparables mais incapables de tenir une position, qui se débandent pour finalement désertir. La même accusation est proférée à l'égard des Thaïs. Il faut éviter tout jugement rapide et rappeler le courage de ceux qui se sont battus lors des invasions du Laos en 1953 et 1954, en défendant leur terre contre l'APV. Ce sont, d'après les témoignages, des soldats aussi courageux que les autres mais qui ne sont pas forcément fiables devant la pression d'une unité constituée. Il faut toutefois relativiser. André Geraud n'est pas aussi catégorique, mais cela dépend de leur mission et de leur exposition à l'ennemi : « Moi je les considérais comme de bons soldats. Des collègues en poste, isolés à raison d'un Européen pour 20 soldats laotiens, ont dit qu'ils se faisaient tuer pour ne pas abandonner leur chef. Ils nous étaient très attachés ; il y a eu aussi des désertions ! Au Laos, il y avait des Vietminh mais peu nombreux, pas toujours fanatiques<sup>2669</sup>. » Cela dépend donc, comme souvent, du commandement, de la formation et du type de combat. Robert Gallet nuance également le propos dans ses souvenirs pour parler des Méos du Laos qui comblent, selon lui, la lacune guerrière des populations des plaines : « Les Laotiens des vallées sont beaucoup plus indolents que les occupants de sommets qui ont la fibre guerrière. Nous pouvons faire confiance aux Méos pour interdire la pénétration d'un quelconque envahisseur<sup>2670</sup>. »

### 3.3.2.3 Les Cambodgiens : quelques rares témoignages

Les Cambodgiens sont entre 3 et 4 millions en 1945 ; une population khmère, avec des influences indienne, chinoise, vietnamienne. J'ai trouvé assez peu de témoignages sur les Cambodgiens. Seuls quelques vétérans les citent dans leurs ouvrages parce qu'ils ont été affectés au Cambodge comme Henry-Jean Loustau ou parce qu'ils y sont passés.

---

<sup>2665</sup> Marcel Compe, *Sam Neua*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>2666</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>2667</sup> Témoignage de Robert Gallet dans Marcel Compe, *Ibid.*, p. 167.

<sup>2668</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>2669</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, *op. cit.*

<sup>2670</sup> Témoignage de Robert Gallet, *Ibid.*, p. 170.

Étienne Guibal, basé en Cochinchine, s'y rend en permission ; il constate des différences :

« Phnom Penh c'était une ville beaucoup moins militarisée que Saïgon, et l'intérêt c'était d'aller en car à Angkor. J'y ai passé une journée, les temples n'étaient pas dégagés du tout ; c'était (féérique). Les Cambodgiens étaient un peu différents des Vietnamiens, peut-être encore plus francisés, un petit peuple indépendant. On était du dernier bien parce que Sihanouk avait fait ses études en France. C'était presque la France, Phnom Penh<sup>2671</sup>. »

Marcel Compe traverse la Cambodge sur 300 kilomètres en avril 1952. Sur le chemin du Laos, il est beaucoup moins séduit par ce royaume et ses habitants. L'odeur permanente du nuoc mam, les poissons du Mékong, « gigantesques et effrayants », le Mékong lui-même, « boueux, chargé de courants hostiles » lui déplaisent. Les Cambodgiens lui apparaissent « la mine renfrognée et sombre [...] ne suggèrent pas le contact » et « ne cachaient pas l'antipathie qu'ils éprouvaient à notre endroit ». Il finit par les comparer aux buffles de Sam Neua et à « leur regard féroce » avant de conclure en regrettant cette comparaison (« Bizarre ce cliché caricatural »), pensant, comme le font souvent les vétérans, à la référence postérieure des Khmers rouges qui ont envahi les mémoires<sup>2672</sup>. Cette référence dramatique mais postérieure au conflit brouille l'image qu'ils gardent de ce peuple. Pendant la guerre d'Indochine, Henry-Jean Loustau constate une dégradation de la situation au Cambodge en 1952, qui va en progressant jusqu'en 1954. La faute en est, selon lui, aux rebelles Khmers-Issarak et à l'APV, tous deux actifs dans des régions frontalières du Laos et au centre du pays. L'attitude fantasque, inconstante du roi Sihanouk, de plus en plus hostile à la France, accroît également l'agressivité des unités cambodgiennes et d'une partie de la population contre les troupes françaises<sup>2673</sup>. D'où des commentaires peu amènes.

#### 3.3.2.4 *Des minorités souvent alliées aux Français*

Les minorités d'Indochine sont des peuples d'une autre origine que la population dominante vietnamienne, khmer, laotienne et qui sont chacune en moins grand nombre qu'elles. Les recensements quinquennaux, à partir de 1921, parlent d'une mosaïque de cinquante-quatre groupes ethniques en Indochine ; c'est-à-dire cinquante-trois minorités !<sup>2674</sup> A l'exception de la minorité chinoise, installée depuis des siècles un peu partout en Indochine, elles sont souvent situées dans une région, un milieu naturel bien précis. De manière générale, leur aspiration à la liberté et l'hostilité mutuelle envers la majorité de la population située en plaine leur font préférer les montagnes, avant que la guerre ne les dissémine dans des unités qui s'éloignent de leur région d'origine pour partir dans les zones où elles sont affectées, dans un territoire plus sûr. Elles s'y sentent alors déracinées.

---

<sup>2671</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>2672</sup> Marcel Compe, *op. cit.*, p. 48.

<sup>2673</sup> Henri-Jean Loustau, *Les derniers combats d'Indochine*, *op. cit.*, pp. 89-90.

<sup>2674</sup> Benoit de Tréglodé (dir.), *Histoire du Vietnam de la colonisation à nos jours*, Paris, éditions de la Sorbonne, 2018, 295 p. ; p. 186.

La constance de ces minorités est leur relation difficile pour ne pas dire la haine ou le mépris qui les sépare de la majorité vietnamienne de la population. C'est souvent le ferment utilisé par le commandement français pour les employer à son profit et disposer de bases sûres en Haute Région du Tonkin ou sur les plateaux montagnards d'Annam. Cette haine est due en partie, d'après les témoignages qui l'explique, à l'arrogance et au mépris des Vietnamiens, en particulier, *ceux des plaines* donc du delta du Tonkin ou du Mékong, envers des peuplades qu'ils jugent *sauvages* ou inférieures, comme une partie des Français. Les minorités veulent surtout que le pouvoir, l'administration les laissent vivre tranquillement selon leurs coutumes. A ce titre, le pouvoir colonial est resté moins sourcilieux que la RDV car les minorités vivant dans des régions qu'il est difficile de contrôler, il vaut mieux faire du commerce avec elles plutôt que chercher à les contraindre. Des liens d'amitié se sont également créés entre des Français d'Indochine et des minorités et, pendant la guerre d'Indochine, entre des officiers et des chefs locaux. Les relations amicales entre le capitaine Sassi et le chef des *Méos*, Touby Lyfoung, en 1954-1955 ont permis de rendre l'action des maquis Méos et du GCMA plus efficace. La RDV est donc une menace qui a incité les *Méos* ou *Hmongs* à faire alliance avec la France, mais aussi les Nungs de la frontière de Chine, les *Thaïs* de la Haute Région tonkinoise, autant par défiance du communisme que pour des raisons ethniques.

L'ethnie *Muong* est la plus représentée dans le Vietnam d'aujourd'hui. Traditionnellement, elle habite au nord du Tonkin dans la région d'Hoa Binh et au sud du delta du Fleuve Rouge. Jacques Bouthier, connaisseur des peuples de l'Indochine en rappelle l'histoire :

« Francis Garnier a remonté le Mékong, il a été attaqué par des pirates, mais il était défendu par des Muongs. Après, il y a eu un accord pour que la France délimite vraiment la frontière avec la Chine. Un des rois du Laos, celui de Luang Prabang, a demandé à faire la même chose avec le Siam. C'est Garnier qui s'est chargé de prendre contact. Il voulait bien, mais il a voulu qu'une province soit réservée aux Muongs, qu'ils arrêtent d'être un peu partout. Et le Xien Kouang entre le Laos, le Vietnam et la Chine, qui a été théoriquement choisi pour être le territoire des Muongs. C'est grâce à Garnier. Et ils ne nous ont jamais lâché. Muongs ou Hmongs. Ils sont onze clans. Ils ne sont pas bouddhistes. Ce sont des Mongols. Ils ont mis 700 ans à traverser la Chine. Ils sont nombreux. Ils détestaient les Tonkinois, les Chinois. Ils s'entendaient bien avec les Thaïs et les Birmans. Avec les Laotiens, léger, léger<sup>2675</sup>. »

Pendant la guerre d'Indochine, ils ont donc fourni des hommes, un appui pour combattre les communistes vietnamiens détestés en haute région, grâce à l'appui du général Alessandri qui permet la création du 1<sup>er</sup> bataillon Muong en 1950 et d'un second en 1951. Ils font partie du GM 3 du lieutenant-colonel Vanuxem que l'on nommera parfois un « groupement Muong<sup>2676</sup> ». Ils restent fidèles à la France jusqu'à leur dissolution pour former des unités de l'ANV.

Les *Thaïs* ou *Tai* (et non pas *Tay*, une autre ethnie) sont l'un des éléments importants de ce kaléidoscope ethnique qui compose la population d'Indochine. D'origine chinoise, ils dominent le nord du Tonkin et sont ethniquement, culturellement et géographiquement proches des peuples de

---

<sup>2675</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2676</sup> Georges Fleury, *La guerre en Indochine, op. cit.*, p.482.

la Chine plus que de Thaïlande. C'est un peuple qui vit des cultures le plus souvent en terrasses, de riz, de légumes, de coton. Organisés en fédération à partir de 1950, ils jouissent d'une certaine autonomie en échange de leur défense de la haute région contre l'APV. Ils ont participé à tous les combats de la Haute Région, de Son La à Lai Chau et Lao Kay en passant par Dien Bien Phu, au sein de commandos, mais ils sont également la seconde ethnie à avoir eu ce *privilège* de constituer des bataillons entiers, BT1 et BT2 en 1946-1947, le BT3 en 1949<sup>2677</sup>. L'une de leurs sources de richesse est l'opium, contrôlé par Deo Van Long, chef de la fédération, à Lai Chau (Tonkin).

Les Hmongs sont un peuple des montagnes, celui que les vétérans d'Indochine citent le plus car ils les ont rencontrés maintes fois dans leurs affectations au GCMA ou en Haute Région ou au Nord-Maos où ils ont aidé, ravitaillé le CEFEO et ont constitué des unités avec les Français. Ils sont également des agriculteurs de montagne, éleveurs mais ils deviennent « officiellement », avec les Thaïs, producteurs d'opium sous l'administration Decoux qui les y encourage après les avoir réprimés pour ce qui devient un trafic d'État, qui donne de l'importance à leurs chefs de clans, comme Touby Lyfoung à Xien Khouang (Laos). Montagnards farouchement attachés à leur liberté, ils se distinguent par leur localisation, leurs costumes, leur exploitation du pavot qui nécessite une altitude élevée et leurs maisons en bois le plus souvent à même le sol qui les distinguent des maisons à pilotis d'autres minorités. Mais il est assez difficile, pour les combattants d'Indochine de distinguer les Hmongs noir, rouge, blanc ou de toutes les couleurs ! Ils ne sont pas constitués en bataillons mais participent, à la formation de maquis dans les unités du GCMA puis GMI et parfois de *colonnes*, comme celles de l'opération *D (Desperado)*, rassemblées par le capitaine Sassi pour recueillir, en mai 1954, les évadés de Dien Bien Phu.

Mais toutes les minorités ne sont pas alliées des Français. D'autres Hmongs ont servi de coolies pour aider au transport de matériel de l'APV pendant la bataille de Dien Bien Phu et ont formé, dès 1945, des groupes favorables à la RDV avec le rival de Touby Lyfoung, Faydang Lobliayao, le *Hmong rouge* du Pathet-Lao. Jean-Michel Vernière qui a connu les Méo dans son maquis du GCMA au Nord-Laos, relativise leur fidélité :

« Les Méos étaient pour la France parce qu'ils étaient d'abord contre les Annamites, position qui existe peut-être toujours mais pas de la même manière. Il y avait une animosité flagrante, une haine des Annamites qui prenaient les Méo pour des sauvages. [...]. Donc ils vivaient dans leurs montagnes, " peuple des nuages ". Ils étaient contre les Annamites, donc, contre les Viets. Ça a été la motivation des maquis puisqu'ils étaient contre les Viets, donc contre le communisme. C'était, en gros l'idée des maquis. Étaient-ils vraiment pour la France ? C'est vite dit ! Leur chef, Tou By, et d'autres chefs, ont été arrosés, convaincus, avec des barres d'argent ; c'était important pour eux, pour faire des bijoux entre autres, et ce sont ces chefs qui ont donné l'ordre à leurs tribus de marcher avec nous. [...]. On leur aurait dit de faire autre chose, ils auraient fait autre chose. C'étaient des montagnards, des chasseurs, c'était leur truc. Il était hors de question de faire du combat classique comme dans les règlements. C'étaient vraiment des types faits pour le maquis finalement. Pas plus. La retraite de Sam Neua, je n'y étais pas mais ce n'était pas dans leur rôle ni leurs capacités<sup>2678</sup>. »

---

<sup>2677</sup> Voir le très beau livre de Michel David et Louis-Marie Regnier, *Les Bataillons thaïs en Indochine*, Dinan, Le pays de Dinan, 2010, 191 p.

<sup>2678</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

Les Moïs sont des tribus du Laos, de l'Annam, du Nord de la Cochinchine et du Cambodge, qui vivent sur des hauts plateaux, que l'on appelle selon les territoires, Méo, Mnong, Kha ou Phnong (au Cambodge). Ils sont considérés eux aussi comme des *sauvages* (« Moi ») par les Vietnamiens, qui est donc pour des derniers un terme péjoratif. Comme d'autres minorités, ils sont agriculteurs, amoureux de leur liberté et de leur indépendance, et pratiquent les cultures de riz, patates douces sur les rizières, (la culture de brûlis) et l'élevage. Ils comptent parmi les minorités les plus pauvres et sont restés animistes. Dalat fait partie de leurs territoires. Eux non plus n'ont pas constitué d'unités type bataillons mais ont constitué ou appuyé des maquis du GCMA. Ils sont assez proches d'une autre minorité, les Rhadés, minorité des haut-plateaux de l'Annam et du Laos, dont on connaît peu de choses exceptés qu'ils sont cousins des Indonésiens et autres Malaisiens. Eux se sont partagés entre le soutien au Français et celui à la RDV.

Enfin, les Nungs sont une minorité relativement connue des vétérans d'Indochine car ils en ont parfois eu dans leur unité. Ils étaient installés à la frontière de Chine, au nord-est du Tonkin jusqu'à la zone côtière. Eleveurs, agriculteurs, ils cultivent le riz en plaine ou en terrasses. Ils ont servi dans les maquis du GCMA mais le plus connu des Nungs est le colonel Vong A Sang. Lucien Bodard a même consacré des pages de sa guerre d'Indochine, amusé par son côté *pirate*, constituant des bataillons de *Becs d'Ombrelle*, aux côtés de la France. Jacques Bouthier reste attaché aux différences entre des ethnies proches à tout point de vue et considère déjà comme préalable la dispersion sur le territoire : « Attention, les Nungs ne sont pas des Muongs, qui habitaient de l'autre côté et que l'on appelait les *Touaregs de l'Asie* ! les Nungs étaient à la frontière de Chine, Cao Bang, Langson, alors que les Muongs sont à Lao Kay, Phong Saly, et même sur les cinq territoires, un peu esclaves<sup>2679</sup>. » Les familiers de la RC 4 ont enfin tendance à regrouper les Nungs et les Thôs. Ceux-ci sont une autre minorité d'agriculteurs qui vit au nord de l'Annam, au nord de Vinh, région occupée par l'APV depuis septembre 1945, et sur la frontière de Chine, qui a fourni nombre de combattants des deux côtés. A Talung, Hélié de Saint Marc a vécu avec ses partisans Thô, un peuple « qui vivait depuis toujours avec la violence des éléments et la menace perpétuelle de la mort. Sa gaieté était éphémère et précieuse [...]. La nature prévenait les Thôs de ces illusions qui sont les nôtres<sup>2680</sup>. »

Sur un plan militaire, l'avis général est le même pour ce qui concerne quasiment tous les peuples d'Indochine. Ils ont une remarquable connaissance de la nature et un grand sens de l'orientation, avec une résistance physique et une adaptabilité étonnantes au climat, à l'alimentation et à l'ennemi. Le constat de leur manque de fiabilité dans une guerre moderne se fait toujours dans des opérations où leur conduite a été jugée décevante, ce qui occulte le fait que l'organisation et la conduite de celles-ci par le commandement français ont été défaillantes, ne

---

<sup>2679</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2680</sup> Hélié de Saint Marc, *L'aventure et l'espérance*, op. cit., p. 117.

serait-ce qu'en confiant à ces unités des missions pour lesquelles elles ne sont pas faites. Pourtant, les cadres, qui connaissent leurs limites, le savent parfaitement mais le commandement a pu néanmoins se faire des illusions, en dépit de tout bons sens. L'apogée de la critique porte sur le manque d'efficacité et de fiabilité des bataillons thaïs à Dien Bien Phu, se basant, en fait, sur l'attitude du seul BT 3 dont *une partie* abandonne sa position sur la colline d'Anne-Marie, le 16 mars 1954, devant la pression physique et psychologique de l'APV, fragilisant ainsi le dispositif et rendant la piste d'aviation inutilisable. Ces unités ne sont pas adaptées à une mission de garde statique d'une position, ce qui a déjà été constaté – et oublié – dans la défense de Nasan quand, le 30 novembre 1952, des unités des BT2 et BT3 ont perdu les collines 22 bis et 24 qui ont dû être reprises le lendemain. Mais il est plus rarement rappelé que les compagnies restantes du BT3 et que l'autre bataillon Thaï, le BT2, se sont très bien battus à Dien Bien Phu, jusqu'au 7 mai 1954.

### 3.3.2.4 Deux minorités étrangères mais dominantes en Indochine : les Chinois et... les Français

« Les Chinois monopolisent les ventes de marchandises en Indochine. Tous les circuits semblent passer entre leurs mains. » (Roger Verbeke)

L'Indochine est, de fait, dominée par deux minorités : les Chinois au niveau du commerce, les Français au niveau politique et économique, grâce au pouvoir colonial dont ils disposent, aux droits qui les avantagent.

La minorité chinoise, plus nombreuse, domine le commerce local. Cette diaspora est très importante, à tous les points de vue, en Indochine. Elle se révèle d'ailleurs indispensable aux soldats du CEFEO. Dans la mémoire des anciens d'Indochine, les Chinois sont des maîtres dans l'art du commerce qui fournissent *absolument tout* ce dont les militaires ont besoin, même les marchandises les plus incongrues, des médicaments introuvables comme la pénicilline aux armes. Ils louent leur capacité à faire des affaires mais ce succès et leur attitude est souvent source de méfiance. Les Chinois semblent s'être implantés au cours de leur occupation de l'Indochine depuis le III<sup>ème</sup> siècle avant JC mais l'immigration chinoise s'est surtout développée au XVII<sup>ème</sup> siècle. Ils fondent Bien Hoa et plusieurs localités de Cochinchine, en particulier Cholon. Leur communauté est autonome et le pouvoir colonial se sert d'elle pour les questions économiques et commerciales<sup>2681</sup>. Ils sont environ 320 000 au recensement de 1937, presque dix fois plus nombreux que les Français, les deux-tiers au Vietnam (la moitié des Chinois habitent Saigon-Cholon en 1928<sup>2682</sup>), un tiers au Cambodge et quelques-uns au Laos<sup>2683</sup>. Ils sont installés en particulier dans des rues les plus commerçantes formant un quartier d'une localité. Ainsi Cholon

---

<sup>2681</sup> Laurent Gédéon, « Cholon : une petite Chine au cœur de Saigon, GIS Asie, août 2018. En Ligne : <http://www.gis-reseau-asie.org/fr/cholon-une-petite-chine-au-coeur-de-saigon> (Consulté la dernière fois le 23 janvier 2022).

<sup>2682</sup> Benoit de Tréglodé (dir.), *op. cit.*, p. 35.

<sup>2683</sup> Ils sont 400 000 selon Emmanuel Ma Mung, *La Diaspora chinoise, géographie d'une migration*, Paris, Ophrys, 2000, 176 p. ; p. 69.



(*Le grand marché*), ville proche de Saigon qui l'intègre en 1956, est-elle appelée la *ville chinoise* mais ce peut être trompeur : ce terme colonial signifie aussi *ville indigène* ou *ville asiatique*. Ils ne maîtrisent pas seulement le commerce de marchandises, mais aussi les jeux qui brassent un argent considérable. Roger Verbeke les rencontre régulièrement autour de son poste de Langson. Il reconnaît leur distinction et leur sens des affaires : ils sont « bien habillés pour le pays », « monopolisent les ventes de marchandises en Indochine. Tous les circuits semblent passer entre leurs mains<sup>2684</sup> ». André Laperle se souvient de l'étonnement devant des Chinois à Lai Thieu qui régissent le village en étant capables de vendre n'importe quoi :

« Il y avait beaucoup de Chinois. Là où étaient logés les officiers, c'était une villa qui avait été réquisitionnée, nous on était dans un grand hangar, on tenait à 150 dedans donc vous voyez. Il avait été une manufacture de tabac. Les officiers logeaient chez monsieur Lee mais là c'était une sacrée villa ! On voyait bien que c'était un Chinois. C'était le patron du coin parce qu'à Lai Thieu, le gros truc, c'étaient les porcelaines, les pots, la poterie... il y avait de très jolies choses, des jarres, et surtout c'étaient des jarres pour faire du Noc Mam...des grandes jarres comme des fûts<sup>2685</sup>. »

Mais cette importance mercantile des Chinois, au regard des besoins des populations d'Indochine en général et de ceux du CEFEO en particulier, leur attire beaucoup de critiques sur leur attitude jugée *asiatique* dans le mauvais sens du terme à l'époque, dissimulatrice et donc hypocrite, sur l'opacité de leurs sources et de leurs moyens d'approvisionnement. Une partie des produits sont fabriqués en Chine d'après ceux d'origine, médicaments compris. Cela génère un sentiment de méfiance puisque des soldats soupçonnent des liens ou des arrangements avec l'APV. Roger Verbeke, à Langson en 1950, se méfie de leur apparente amabilité : « Ils sont presque humbles, mais on peut deviner sous cette attitude de mise le sourire de satisfaction du sournois qui parvient à donner le change, à cacher sa vraie nature<sup>2686</sup>. L'évocation des Chinois laisse également un sentiment négatif à ceux qui ont côtoyé les unités nationalistes de Lu Han, la 93<sup>ème</sup> division au Laos et la 53<sup>ème</sup> armée en particulier, pendant la reconquête du Tonkin, début 1946. Les soldats du général Leclerc se sont heurtés à eux à Haiphong le 6 mars 1946 et ont attendu pendant plusieurs mois que les troupes chinoises le quittent. Le souvenir des menaces, des barrages, du *racket* et des pillages systématiques des troupes nationalistes du Guomindang laissent un mauvais souvenir aux Français comme aux Vietnamiens.

Les Français d'Indochine, enfin, demeurent depuis le début de la conquête l'une des minorités les plus faibles. Paradoxalement, en dehors de certains officiers et de soldats qui ont ou retrouvent de la famille, les combattants les côtoient peu. Leurs souvenirs sont majoritairement *tièdes* sur ces Français d'Indochine qui sont si peu nombreux dans le paysage indochinois. Les chiffres ne sont d'ailleurs pas simples à trouver car ils mélangent souvent les Français d'origine, de citoyenneté, les métis des familles mixtes. Le chiffre de 42 000 en 1937 est donc parfois ramené à 35 000<sup>2687</sup>

---

<sup>2684</sup> Roger Verbeke, *op. cit.*, p. 30.

<sup>2685</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>2686</sup> Roger Verbeke, *Ibid.*

<sup>2687</sup> Christopher Goscha, *The Penguin History of Modern Vietnam*, Penguin Random house UK, 2017, 633 p. ; p. 169.

ou 34000<sup>2688</sup> en 1940. Leur domination est totale sur le pays, politique, sociale, culturelle. Mis à part quelques négociants, planteurs, bourgeois en tout genre des métiers de l'administration, les Français d'Indochine sont rarement riches, ce qui est, d'ailleurs le cas dans toutes les colonies. Une grande majorité de *petits blancs* et Français métissés composent cette colonie. Ils ne sont pas systématiquement des *colons* qui écrasent les indigènes de sa richesse. Les témoignages de vétérans montrent que les relations avec les Français d'Indochine ont été très ambiguës ; certains d'entre eux ont entretenu de bonnes voire très bonnes relations avec cette population particulière puisqu'à la fois ultra-minoritaire mais dominante, attachée à son pouvoir, très éloignée des métropolitains en mentalité. En 1945-1946, les Français qui composent le CEFEO sont accueillis comme des libérateurs. Les jeunes soldats ont une très bonne cote auprès des Français d'Indochine qu'ils viennent défendre. Marcel Bigeard arrive au Tonkin en mars 1946 avec les troupes qui libèrent le territoire au grand soulagement des Français, menacés depuis mars 1945. Les officiers « songent davantage à dégager qu'à travailler » et fréquentent les bars où ils rencontrent : « De jeunes Françaises adorables comme elles le sont outre-mer, bronzées, musclées, sportives, des métisses, produit franco-vietnamien, fines de trait, douces, affectueuses, très jolies. » Les officiers mariés, comme les autres, « arrivent à se placer », dit-il. Avec sa franchise habituelle, il avoue qu'il a, comme bien d'autres, écorné le contrat de mariage à cette époque<sup>2689</sup>. Sans aller jusque-là, des vétérans ont entretenu de bonnes relations avec ceux qu'ils sont venus défendre et bien des remontées mémorielles à leur égard sont aujourd'hui positives. Bernard Prin se souvient d'un bon accueil (« Nous avions de très bonnes relations avec les civils français qui nous recevaient fréquemment<sup>2690</sup> »). Lucien Cortaix parle de « de civils très gentils »<sup>2691</sup>. Michel Cordelet estime qu'« ils faisaient leur travail. Certains sont rentrés en France, d'autres sont restés. Nous avions de bonnes relations<sup>2692</sup>. » Francis Agostini est plus précis dans l'analyse de ces relations car il les distingue selon l'échelle sociale. Les Français bourgeois des villes ont davantage de relations avec les officiers :

« Ils ne recherchaient pas vraiment le contact avec nous. Ailleurs en Indochine, les colons faisaient bande à part ! Les soldats s'en fichaient un peu ! Mais les officiers eux les fréquentaient. A Vientiane, il y avait le Bungalow, la maison où les colons se réunissaient, y compris les petits colons ! Eux, c'est comme en France, des petits commerçants qui tenaient un café... Mais il y avait aussi les familles de riches colons, les femmes qui s'habillaient en parisiennes, les enfants à l'école française de Saïgon. Là c'est un monde à part, on ne s'y mêle pas, à part les officiers, les généraux<sup>2693</sup>. »

Le hasard des rencontres dans un territoire en guerre mis à part, les militaires du rang n'ont pas de raison de fréquenter la société coloniale. Mais cela arrive, lorsque des membres de la communauté française exprime leur reconnaissance pour ces jeunes soldats venus de Métropole. Henri Darré se rappelle avoir eu : «... De très bonnes relations avec les civils en Indochine. Il faut savoir qu'en

---

<sup>2688</sup> Benoit de Tréglodé (dir.), *op. cit.*, p. 33.

<sup>2689</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p 54.

<sup>2690</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2691</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu 8 octobre 2018.

<sup>2692</sup> Extrait du questionnaire de Michel Cordelet, reçu le 12 juillet 2017.

<sup>2693</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017

Cochinchine plus de la moitié des autochtones aimaient la France. Je me souviens d'avoir fait la connaissance d'un Français « Alexandre » parti en Indochine au cours des années 1904, a fait sa vie et fondé une famille à Soc Trang. J'ai appris beaucoup avec cet homme, qui était devenu un *magnat* du riz, qui aimait l'Indochine et les Indochinois<sup>2694</sup>. » La plupart du temps, ce sont les officiers supérieurs et généraux qui se retrouvent dans les restaurants et clubs que fréquentent également les couches supérieures de cette population française.

Cependant, plusieurs témoignages sont très négatifs concernant leur attitude d'une partie d'entre elle face aux soldats et aux populations autochtones. Si l'on ne peut qualifier une population de raciste, les réactions de ce genre étant propres à chaque personne et non à un groupe ethnique en particulier, plusieurs vétérans dénoncent cette attitude due à l'arrogance d'une population française noyée dans 98% d'une population autochtone soumise, ne serait-ce que par son statut d'indigénat. Tous les témoignages ne sont pas à l'unisson. Les métissages attestent d'ailleurs d'un amour des Français pour la population de ce territoire, à un niveau que l'on ne trouve pas dans les autres colonies européennes où les populations ne se mélangent pas du tout. Mais ce *racisme colonial* a existé et des combattants l'ont observé ; il est donc légitime d'en parler ici. Jean-Louis Foulet et Pierre-Alban Thomas en particulier, ont remarqué une distance et, parfois entendu des réflexions d'un racisme très marqué envers les populations indigènes dès leur arrivée. Il est sans doute alimenté par le système colonial, amplifié par la peur des massacres et des agressions survenus depuis mars et surtout août 1945, quand les nationalistes et communistes du Vietminh prennent possession des villes, à la suite de l'effacement des Japonais qui ont capitulé. Cette peur a provoqué des réactions en chaîne, violentes de part et d'autre, que l'on peut retrouver tout au long du conflit comme chez certains Français d'Algérie après novembre 1954, sans que ce soit le cas pour toute la population. Geneviève Laperle-Maudry-Maudry habite avec son mari en plein Saigon dans un quartier qu'elle dit *mélangé*. Le racisme envers les indigènes la choque :

« On était dans un quartier plus mélangé ; il n'y avait pas beaucoup de Français. Moi ça me déplaisait, mais à l'époque, tout le monde disait "bougnoles" en parlant des Vietnamiens. On l'employait tous. En Indochine, tout le monde disait ça ! Dans notre esprit d'européen de l'époque, c'était tout de même un peu "sous-homme" ! Ce sont des gens comme tout le monde mais en 1950, nous Français, nous étions les occupants ; ils ne nous aimaient pas tellement<sup>2695</sup>. »

Ce terme de *bougnoles* est également cité par Roger Delpey, qui narre un récit glaçant d'un légionnaire parlant d'une agression dont il a été victime de la part des *bougnoles*, ainsi qu'il appelle, comme d'autres, les Vietnamiens qui ont failli le tuer<sup>2696</sup>. D'autre ont aussi ressenti ce mépris pour les *jaunes*. Jacques Thomas, parlant des Français d'Indochine se dit « surpris par leur mépris et leur racisme<sup>2697</sup>. » Habitué à la population française implantée au Maroc, Louis-Jean Duclos retrouve au Vietnam « la bonne conscience coloniale et l'inconscience politique » de ce genre

---

<sup>2694</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>2695</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>2696</sup> Roger Delpey, *Soldats de la boue*, op. cit., p. 61.

<sup>2697</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

de population<sup>2698</sup>. Guy Simon a la *dent dure* envers les Français de Saïgon mais pas seulement pour leur mépris envers la population autochtone : « Je ne veux pas médire des vrais colons, mais les civils français de Saïgon m'ont bien rappelé ceux d'Allemagne. Seul compte le profit : l'argent roule, l'égoïsme sue ». Et il termine avec cette phrase terrible : « C'est quand même triste que la France ne soit représentée extra-muros que par ses déchets<sup>2699</sup>. » Gabriel Mièvre parle également d'une rencontre avec un Français qui lui a ôté l'envie de poursuivre sa connaissance du milieu colonial :

« En ville, on avait l'impression d'être en France, mais les Français d'Indochine n'aimaient pas tellement les militaires. La rue Catinat était, au début, interdite aux militaires, avant la guerre, et c'est Leclerc qui a changé ça ; il l'a dit au gouverneur, il n'était pas content. Un gars de Sillingy, Eugène Falconnat, y avait passé cinq ans avant 1914, lui aussi m'avait raconté ça ! Mais autant en Algérie, on était reçu chez les pieds-noirs, autant en Indochine, pas question ! On devait aller à la concession, je tombe sur un Français pour lui demander où elle était, il me regarde et me dit "je ne suis pas le syndicat d'initiative"<sup>2700</sup> ! »

D'autres combattants du CEFEO n'ont pas de bonnes ou de mauvaises relations avec les Français d'Indochine : ils ne les connaissent pas, soit parce qu'ils sont en poste dans des régions isolées où les Français se font encore plus rares, soit parce les deux groupes ne souhaitent pas se fréquenter. André Geraud pense que lui et ses camarades « ne recherchaient pas vraiment le contact avec (eux)<sup>2701</sup>. » François-Xavier Heym ne se souvient d'« aucun contact donc d'aucun sentiment avec les Français d'Indochine<sup>2702</sup> », tout comme Bernard Gaudin (« on voyait très peu les Français d'Indochine<sup>2703</sup> »). Jean-Louis Foulet qui parle, lui, de *colons* (« Aucun contact avec les « colons<sup>2704</sup> »). Les vétérans valorisent souvent ces populations d'Asie, y compris en leur opposant d'autres peuples colonisés. Mais il faut nuancer ces témoignages très contrastés où la confiance se transforme en méfiance selon les lieux et les événements.

### 3.3.2.5 *Des sentiments très contrastés des anciens d'Indochine pour ces populations autochtones*

« Dans ce pays, on ne peut se fier à personne. » (Jean-Jacques Beucler)

Difficile, dans un territoire soumis à une guerre cruelle, de faire confiance à une population certes belle, ingénieuse, souriante, en apparence paisible qui peut très vite se muer en troupe cruelle tendant une embuscade sanglante ou en provoquant des attentats dans des cinémas. La mémoire d'aujourd'hui est sensible. Une affection s'est créée pour ces populations ; mais, à l'époque, comment savoir de quel côté elles penchent ?<sup>2705</sup>

« Comment distinguer, parmi eux, l'ennemi de l'ami ? », se demande Jacques Allaire. Pour les

---

<sup>2698</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>2699</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine, op. cit.*, pp. 23-24.

<sup>2700</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 28 août 2017.

<sup>2701</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>2702</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>2703</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>2704</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2705</sup> Question n° 77 : Vous méfiez-vous de la population en opération ?

soldats du CEFEO, la méfiance est la conduite de base pour survivre. Les témoignages abondent donc sur la chaleur humaine ressentie par les anciens combattants de la part de cette population en général souriante, parfois amicale. Ce bilan *globalement positif* doit toutefois être nuancé car cela dépend beaucoup des populations rencontrées, des circonstances, et de souvenirs très sélectifs. La mémoire est sur ce point sujette à caution. La réflexion de Jacques Allaire illustre une constante, du moins en opération, sinon durant tout le séjour<sup>2706</sup>. Il est rare que ceux qui sont souvent en intervention ou qui restent dans leur base ou leurs bureaux aient le temps de concevoir des relations avec la population, en dehors du boy de service et de l'éventuelle congai. Souvent en opérations ou dans la base navale, Louis Simoni avoue avoir eu « très peu de relations » avec la population<sup>2707</sup>. Jean Goriot (« Pendant mon séjour, très rares occasions de voir des civils. C'était le début des transmissions dans l'armée et j'étais toujours occupé avec mon matériel et mon équipe de soldats<sup>2708</sup> ») et Serge Têtu (« Au second séjour, nous n'avions pas de relation particulière avec la population, étant en permanence opérationnels<sup>2709</sup> ») sont dans la même situation. Il faut encore pouvoir souffler pour créer des relations, ce qui n'est pas leur cas. En poste, écrit Louis-Jean Duclos, « Nous avons des relations rares faute d'interlocuteurs francophones. Eux attendaient que ça passe<sup>2710</sup> ».

Certains combattants ont dit être restés sur leur garde pendant tout leur séjour. C'était pour eux la seule chance d'en repartir vivant. Cela signifiait de rester poli mais prudent, méfiant devant les sourires d'une population<sup>2711</sup>, d'un village, d'un cyclo-pousse qui pouvaient très bien, par conviction, par contrainte, provoquer une catastrophe. La guerre est cruelle parce que ceux qui la font le deviennent. Les paysans peuvent être des Du Kich, alterner travaux des champs et embuscades : « Paysans le jour, soldats la nuit<sup>2712</sup> », dit Bernard Gaudin. « Nous ne savions jamais à qui nous avions à faire<sup>2713</sup>, » écrit André Fabiano. « Dans ce pays, on ne peut se fier à personne », affirme Jean-Jacques Beucler. « L'enfant est un agent de liaison, le pauvre vieillard, digne de pitié, pose des pièges<sup>2714</sup>. » Robert Drouilles, très vite, n'a aucune illusion : « Les relations sont bonnes en apparence en Cochinchine ou au Tonkin mais c'est sans illusions, Ceux qui nous faisaient bonne figure le jour étaient les mêmes qui attaquaient notre poste la nuit. Je considérais nos tirailleurs comme des frères mais j'avais beaucoup de méfiance pour la population en général »<sup>2715</sup> Les gardes et la surveillance des points de passages sont des moments en apparence tranquilles. Il faut rester concentré pour fouiller les véhicules, parfois les populations et distinguer d'éventuels suspects. C'est l'occasion pour les combattants d'observer la population, seul réel intérêt dans un moment qui peut être très long avant

---

<sup>2706</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>2707</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>2708</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>2709</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu reçu le 17 mars 2018.

<sup>2710</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>2711</sup> « On se méfiait beaucoup. Par idéologie ou par crainte des représailles Viet, ce sont eux qui tiraient la ficelle qui faisait sauter la bombe sur notre passage ». Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>2712</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>2713</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2714</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>2715</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

d'être relevé. Roger Verbeke relate une longue garde de neuf heures sur la RC 4, au cours de laquelle il contrôle les autochtones et leurs « véhicules ». Il ressent un mélange de pitié devant la misère de leurs vêtements, d'ironie devant « le même air d'ahurissement que la majorité arbore », d'incompréhension devant ceux qui « ne peuvent pas ou ne veulent pas essayer de comprendre le bien être que leur apporterait un peu de civilisation » ; un sentiment de respect, enfin, devant leur dignité. Mais il reste lucide : « J'avais la sensation que nous ne pouvions pas nous fier entièrement à eux car, malgré leurs courbettes et les sourires qu'ils exécutaient devant nous, qui pourrait savoir ce qu'ils pensaient réellement<sup>2716</sup>. » C'est pourquoi Georges Laget affirme avoir volontairement entretenu « le moins de relations possible par crainte des trahisons<sup>2717</sup>. » On sent dans le témoignage de François-Xavier Heym cette méfiance, ou cette distance puisque la population sert à faire la guerre : « Nous n'avions aucun contact particulier avec les populations civiles en Indochine (il s'agit des Montagnards des Hauts Plateaux du Centre Viêt Nam) sauf faire acte de présence, obtenir des renseignements ou, rarement, réquisitionner de la main d'œuvre comme je l'ai fait pour tailler une route à flanc de montagne<sup>2718</sup>. » En opération dans une zone amie et plus encore, dans une « zone à Viets », la méfiance est d'autant plus de mise que les militaires des FFEO savent que, de gré ou de force, la population renseigne leurs adversaires :

« Les seules relations étaient occasionnelles pendant les opérations quand il nous arrivait de traverser un village ou d'y bivouaquer. C'étaient alors des relations méfiantes. Jamais de brutalités ni d'interrogatoires " musclés ". Je me souviens très en détails d'un village situé dans la plaine des Jarres au Laos qui s'appelait Muong Phan. Nous l'avons traversé vers onze heures du matin le 16 avril 1953. Un village mort, désert, pas une âme qui vive, pas un animal, pas un aboiement de chien. Rien. Toutes les maisons fermées. J'aurais dû me méfier. [...]. Nous continuons à cheminer jusqu'à un promontoire verdoyant proche, arboré, petite colline en pente douce. On s'installe au sommet et soudain, j'aperçois dans la plaine opposée à notre chemin d'accès une colonne de Viets armés en uniforme vert progresser vers nous. Je donne l'alerte en tirant moi-même un coup de carabine US sur les hommes de la tête de colonne Viet. Et ce fut soudain un feu d'enfer, surtout de la part des Viets qui firent un ravage. Car il y en avait tout autour que nous n'avions pas vus. Il était évident que les villageois de Muong Phan les avaient vus, et savaient qu'ils nous attendaient. D'où ce silence de mort dans le village lors de notre arrivée<sup>2719</sup>. »

Le village vide est l'une des hantises des combattants en opération. La population disparaît pour éviter des violences, des fouilles, des interrogatoires, des représailles la confrontation imminente de deux camps. A d'autres moments, comme le souligne encore Pierre Latanne, les visages sont fermés. Et quand les civilités sont ostensibles, l'accueil agréable, il faut s'efforcer de rester sur ses gardes. Cette situation peut être provoquée par la peur de l'APV infiltrée au sein d'un village : « Très souvent bien que reçus avec force civilités dans les villages. Nous devons nous méfier car souvent les Viets y vivaient comme des poissons dans l'eau avec la population qu'ils terrorisaient<sup>2720</sup>. » Dans les champs, que penser des paysans qui travaillent et regardent passer, sans émotion apparente, les militaires ?

« Le paisible villageois dans sa rizière était pour nous, un agent de renseignements. Très souvent, un combattant régional dont l'arme était cachée tout près. Ce n'était pas systématique. J'ai gardé en mémoire ce gardien de buffles, un adolescent, surpris et effrayé par l'arrivée des chars, qui se réfugia

---

<sup>2716</sup> Roger Verbeke, *Indochine, op. cit.*, p. 29.

<sup>2717</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>2718</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>2719</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par courriel le 24 octobre 2018.

<sup>2720</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

au fond de la mare, avec son bambou respiratoire. Après quelques heures, au bord de l'épuisement, il surgit, le corps recouvert de sangsues. Il fallut du temps pour les faire tomber<sup>2721</sup>. »

Il faut donc se méfier de chaque population, les interroger, au risque de se mettre à dos des paysans eux-mêmes méfiants devant la possible brutalité des militaires : « En opération, la prudence fait que l'on se méfie de tout le monde. De plus, au Tonkin la population était déjà anti-française, au mieux, réservée à notre égard<sup>2722</sup>. » Dans les zones rurales, y compris celles qui sont pacifiées, les ennemis apparaissent rarement, mais les populations, les villages ne sont jamais sûrs.

Plusieurs anciens d'Indochine m'ont pourtant affirmé avoir instauré un dialogue voire une confiance, à savoir qu'ils avaient pu l'accorder à des villageois au prix d'une longue et patiente suite d'échanges de matériel, une aide en vivres, en médicaments. Une incessante activité doit amener des résultats qui rassurent la population, au point qu'elle accepte les militaires des FFEO puis commence à collaborer avec elles, et permettent d'engager des partisans du village qui feront l'impossible pour défendre leur famille. En poste, André Grelat tisse un réseau de relations en se servant de ses partisans car les populations sont leur famille : « En principe, de bonnes relations, surtout quand nous étions en poste avec les villages alentours. [...]. J'avais sous mon commandement des partisans et leurs familles vivaient virtuellement à nos côtés. Cela ressemblait à l'armée d'Ost. En fait, les civils n'étaient pas nos ennemis et je n'avais pas de ressentiments particuliers contre ces populations »<sup>2723</sup>. Au minimum, les combattants comprennent leur dilemme et les bonnes relations sont de fait le résultat d'une compréhension mutuelle. Les Français savent que les villageois sont pris entre deux feux, les villageois savent que les Français veulent être avertis du danger. Robert Boutin l'a bien compris : « Nous avons d'excellentes relations avec la population civile que nous fréquentions, mais il faut préciser que c'était avec des gens dont nous avons besoin et réciproquement<sup>2724</sup> ! » Faire confiance à la population, c'est espérer qu'elle va avertir les soldats des FFEO. Jacques Bouthier s'efforce d'être *réglé* et de donner confiance ; ce qui est payant, de même que parler la langue :

« Il y avait toujours de la méfiance envers la population. Au Tonkin, quand j'étais avec ma compagnie de partisans, on arrive dans un village où on nous a dit qu'il y avait des Viets. J'envoie des groupes un peu partout [...]. Je demande le chef de village. Il arrive en prenant son temps et je lui demande de nous donner à manger [...]. On s'est bien tenu, comme il faut, on a fouillé le village sans rien casser. Moi j'étais assez dur avec mes gars là-dessus. Je reviens deux jours après. Le chef de village arrive en courant, en me demandant si je veux à manger. Je lui dis, pareil. Il me dit en vietnamien, en dehors de mon interprète [...] : « sergent, tu regardes sous la pierre, il y a un papier pour toi ». Il y avait un plan avec trois Viets camouflés dans une maison. Pourquoi ? Parce qu'au départ il y avait eu un petit truc ; j'avais été urbain, si je puis dire, et il y avait une ouverture. Il ne faut pas grand-chose parfois. Et on a récupéré les trois mecs<sup>2725</sup>. »

En 1953, au Laos, les soldats français savent que la paix touche à sa fin. Mais ils font confiance à

---

<sup>2721</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2722</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>2723</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2724</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>2725</sup> Entretien avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

la population pour les avertir d'une arrivée de l'APV qui ne pardonnera pas à un village de ménager les *Phalang* (les Français) et de recevoir d'eux des soins, du sel : « La confiance règne, et toutes les activités qui paraissent anormales sont signalées dans un rayon de plusieurs jours de marche. Les diverses ethnies ont un point commun, c'est la haine du Vietminh<sup>2726</sup>. »

Cette relation de confiance amène souvent les cadres à venir dans les villages des secteurs calmes seuls et sans armes pour en assurer les chefs de villages malgré leur méfiance permanente. Alexis Arette a une autre raison de les comprendre ; lui aussi est issu du monde rural et a connu l'occupation allemande. Cela le rapproche des populations : « J'étais paysan. C'est ainsi, que, malgré les ordres de détruire les stocks de riz, quand nous pénétrions en terre ennemie, je n'ai jamais pu me résoudre à obéir. Sans doute il ne resterait aux paysans que ce que les viets leur laisseraient, mais sans cela c'était la famine et la mort pour eux<sup>2727</sup> ! » Cette compréhension n'empêche pas la prudence et finalement, la population en zone d'opération est, pour lui, la seule digne d'intérêt car elle a peur. Max Poiroux est dans le même état d'esprit. Il n'a pas de relations avec la population, mais il les comprend, dans le souvenir de l'occupation : « Nous n'avions aucune relation avec la population. Nous la considérons avec compassion. Personnellement, j'avais souffert de la guerre dans mon enfance et je savais que les opérations, les tirs d'artillerie en particulier, provoquaient la mort, la souffrance<sup>2728</sup>. » Bernard Prin, infirmier, apporte son concours et soigne les populations avec lesquelles les contacts s'améliorent, même pour une durée courte (« Les autochtones, nous les aidions de notre mieux au point de vue sanitaire<sup>2729</sup> »). Gilbert Reuille, deuxième classe sans aucune expérience est nommé chef de poste du PK 19, fort de vingt-trois partisans d'Annam, sur la route d'An Khé à Pleiku. Il choisit de refaire l'instruction de ses hommes, de les entraîner et de produire une incessante activité en rayonnant autour de son poste ; de distribuer du sel et le produit de la chasse récolté au cours des patrouilles. Cela met les chefs de village en confiance ; l'un d'eux finit par lui amener la tête de deux Du Kich qui passaient par son village. Pourquoi ? Pour « faire un geste » et que le Français « soit sûr de son amitié »<sup>2730</sup>. De cadeaux en embuscades réussies, Gilbert Reuille réussit à monter une unité de supplétifs et à pacifier sa région ; mais cela tient à un fil, celui de son chef. Au moindre insuccès ou lorsque le chef de poste est tué, blessé ou en fin de séjour, tout est à recommencer et l'assurance des villageois tient sur ce mince équilibre. Se relâcher est impossible.

Selon le territoire et l'époque concernée, les relations peuvent être bonnes. Une partie importante de la Cochinchine est pacifiée quand l'activité offensive de Nguyen Binh connaît des échecs à la fin de l'année 1950. Pendant trois ans, la pacification est une réussite dans certaines zones et des liens peuvent davantage se construire entre soldats français et Vietnamiens. Jusqu'en 1953, les vétérans ont gardé de bons souvenirs de leurs relations avec les locaux. Ensuite, la

---

<sup>2726</sup> Témoignage de Robert Gallet dans Marcel Compe, *Sam Neua l'oubli impossible*, op. cit., p. 171.

<sup>2727</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>2728</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2729</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2730</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, op. cit., p. 27.



situation se détériore partout. Dans une grande partie de l'Annam et surtout au Tonkin, par contre, la situation est toujours restée tendue, même en Haute Région, longtemps préservée par le soutien des minorités au CEFEO. On a également présenté les villages catholiques comme des havres de paix où l'on pouvait faire confiance aux villageois. C'est en partie vrai jusqu'au début des années 1950, mais selon les territoires, comme sur le Day en 1951, l'infiltration de l'APV a fait exploser cette belle quiétude et les catholiques, clergé compris, peuvent jouer double jeu. Gabriel Mièvre l'a constaté pendant ses deux séjours :

« Il y avait des catholiques vietnamiens de notre côté, mais il y en avait aussi chez le Vietminh. Tous les villages catholiques n'étaient pas forcément francophiles. Il y avait beaucoup d'espagnols dans le clergé vers Nam Dinh. L'évêque s'appelait Monseigneur Gomes Da Silva. On a tué un de ses curés à la sortie de Nam Dinh ; il paraît qu'il allait soigner des blessés Viets mais est tombé dans une de nos embuscades. Il n'avait qu'à nous le dire, on l'aurait laissé aller<sup>2731</sup>. »

En ville, la pression n'est pas la même qu'en campagne. Malgré des attentats, la pression sur les militaires du CEFEO est bien moins présente et les congais peuvent même jouer un rôle d'intermédiaire entre Vietnamiens et militaires. Après toute une série d'attentats à Saigon, la situation s'améliore et des liens peuvent alors se créer entre Français et Vietnamiens. Hanoi et Haiphong sont, elles-aussi, plutôt calmes. Pierre Caubel le ressent, entre chaque mission : « Un sentiment réciproque de "bien vivre ensemble", une insouciance apparente et générale de la population urbaine, bienveillante et toujours souriante ! ». Les combattants nouent en particulier des relations avec les commerçants proches des bases : « J'avais de très bonne relation avec la population. Des gens charmants qui aimaient les Français. On ne peut pas parler d'amis mais de contacts amicaux avec le personnel des petites " gargotes"<sup>2732</sup>. » C'est un sentiment partagé, entre autres, par William Schilardi (« De bonnes relations avec les populations civiles et ma fiancée était eurasienn<sup>2733</sup> ! ») et Robert Servoz (« Les relations étaient bonnes. Je les respectais<sup>2734</sup>. »). Jean-Paul Mouton le confirme mais, comme les autres, reste sur ses gardes, même après le conflit : « A Tourane comme à Saigon, mes relations étaient bonnes avec les civils. Vivant en dessous du 17<sup>ème</sup> parallèle. Nous avions de bonnes relations mais ne parlions pas du conflit. Nous sortions toujours en petits groupes (2 ou 3) et nous étions vigilants<sup>2735</sup>. » Cela reste une guerre. La méfiance perturbe les relations avec les Indochinois que la mémoire peut ensuite idéaliser. Le même idéal porte sur la femme vietnamienne. Beaucoup de combattants d'Indochine sont fascinés par les femmes de l'Extrême-Orient. Elles restent l'un des très grands souvenirs de leur séjour et une part du mythe qui entretient les mémoires d'Indochine.

### 3.3.3 La femme « indochinoise » et l'amour, objet de fascination pendant le conflit, véritable mythe mémoriel aujourd'hui

« Sans doute aurait-il été plus aisé de parler des menus plaisirs du quotidien des militaires, de la cuisine asiatique riche et variée qui faisait oublier la monotonie des popotes réglementaires, de

<sup>2731</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 28 août 2017.

<sup>2732</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2733</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2734</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2735</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

l'alcool, voire des plaisirs de l'opium (peut-on d'ailleurs encore en parler comme de réels agréments ?) ou du contact avec les populations dans le cadre de la pacification. Mais le commerce avec les femmes prend une place à part<sup>2736</sup>. » (Michel Bodin)

Si les paysages, les odeurs, la guerre sont des piliers des mémoires combattantes d'Indochine, générant chez les vétérans des souvenirs et des sentiments très variés, le point sur lequel tous s'accordent, c'est la beauté de ces femmes dites « vietnamiennes » mais qui habitent dans les cinq territoires d'Indochine, qui a réellement *frappé* les soldats du CEFEO. Elle garde depuis, dans la mémoire, une place mythique, c'est-à-dire au sens premier du mot, un souvenir si merveilleux que la femme tient la place d'une déesse de beauté, d'une héroïne ou d'un démon car cette beauté apparaît presque surnaturelle, attirant les hommes comme les sirènes fascinaient Ulysse. Peu l'ont exaltée mais leurs récits sont parfois épiques, du moins par rapport à leur vie de couple en France. L'aspect vraiment légendaire ou du moins, grossi, est que tous les combattants n'ont pas succombé aux Indochinoises, étant restés fidèles à leur femme ou à leur fiancée...ou bien qu'ils parce qu'ils n'ont pas eu le temps, ni l'argent ni l'occasion d'y succomber. Mais du moins ont-ils eu le temps d'observer ces créatures restées merveilleuses dans leur mémoire, que ce soit dans la rue, le temps d'une danse, voire d'une passe tarifée. D'autres ont *pris* une femme comme congai. La femme indochinoise a donc une place unique dans les mémoires combattantes.

### 3.3.3.1 Un sujet évoqué depuis longtemps dans la littérature mais avec discrétion en entretien

« L'histoire des conflits n'a d'yeux que pour la stratégie. [...]. La vie quotidienne du soldat est considérée comme un art mineur. [...]. Que dire alors de la sexualité du combattant, bien souvent occultée ou abordée seulement sous l'angle des viols et exactions. » (Jean-Marc Binot)

Comme le dit Jean-Marc Binot, le premier à écrire un livre sur le BMC<sup>2737</sup> en Indochine, le sujet est jugé secondaire puisqu'il n'a rien de politique ni de militaire. C'est donc un à-côté historique dans la guerre d'Indochine. Pour l'histoire, la femme n'a pas d'influence dans et sur la guerre et n'a donc pas d'intérêt. Mais elle est un sujet à part entière dans la littérature coloniale, dans la littérature combattante, qui reste très important dans la mémoire des anciens d'Indochine, qu'ils lui aient succombé ou pas. C'est un repère culturel du conflit, qui garde une réalité dans la vie du combattant d'Indochine éloigné des siens et un imaginaire connu nourrissant un fantasme récurrent, celui d'une beauté fascinante et d'un talent sexuel supposé de la femme asiatique.

Ce domaine est, en fait, assez méconnu. Il s'est exprimé dans une littérature coloniale déjà dépassée pendant la guerre d'Indochine. On trouve par la suite des allusions ou des récits dans les romans de Jean Lartéguy, d'Édouard Axelrad comme dans les livres de Lucien Bodard, qui

---

<sup>2736</sup> Michel Bodin, « Le plaisir du soldat en Indochine (1945-1954) », *Guerre mondiales et conflits contemporains*, n°222, 2006, pp. 7-18. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2006-2-page-7.htm> (Consulté le 26 janvier 2022).

<sup>2737</sup> Bordel militaire de campagne. Jean-Marc Binot, *Le repos des guerriers. Les BMC pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014, 309 p.

évoquent tous cette fascination pour les femmes indochinoises, pour leur corps ; les congais et l'existence des BMC. Roger Delpey, le tout premier, les a évoquées en 1950. Erwan Bergot, en 1979, parle pour la première fois des fameuses prostituées de Dien Bien Phu sur lesquelles se posent depuis toutes sortes de légendes et qui ont inspiré l'idée d'un livre à Jean-Marc Binot. Lucien Bodard parle de tout dans son œuvre sur la guerre d'Indochine, y compris des relations sexuelles des patrons de l'état-major, comme les généraux Cogny et de Linarès. Ce dernier se montre, sans se cacher, dans les bars et les clubs d'Hanoi, au bras d'une superbe vietnamienne dont chacun sait, journaliste ou soldat, qu'elle est sa maîtresse. Lucien Bodard vend la mèche dans son ouvrage sur la guerre d'Indochine en ironisant sur une tirade de De Lattre qui trouve que la guerre et l'amour épuisent de Linarès<sup>2738</sup>. Deux témoins ont confirmé cette liaison, voyant leur général en galante compagnie dans un restaurant où ils se sont rendus. Dans la même période et toujours sous la plume de Bodard, il se raconte partout avec un certain mépris, y compris dans le bureau du général de Lattre, que le colonel Cogny a besoin d'une maîtresse au quotidien pour exciter son sens de la guerre : « Cogny, qui n'est bon à rien sans ses quatre coups par jour<sup>2739</sup>. » Édouard Axelrad, administrateur à Cao Bang, s'est servi de son expérience et de son imagination dans un roman qui a connu beaucoup de succès, *Marie casse-croûte*, paru en 1985, où il évoque le sort d'une jeune vietnamienne, vendue à un Chinois, qui devient prostituée, maquerelle, tenancière de bistrot pour finir avec *ses filles* dans la bataille de Dien Bien Phu<sup>2740</sup>. Pour nombre de vétérans et passionnés du conflit, ce genre d'ouvrage n'est pas littéraire. Il est devenu historique, ce qui, d'ailleurs, pose un problème sur l'historicité des prostituées de Dien Bien Phu. *L'ère du témoin*, qui commence dans les années 1990 a produit une littérature combattante qui a évoqué les turpitudes sexuelles et les aventures amoureuses des soldats du CEFEO.

Mais il faut attendre le début du XXI<sup>e</sup> siècle pour voir le sujet de la sexualité en Indochine connaître un intérêt dans le domaine des recherches. Anne Hugon a dirigé un ouvrage collectif sur les femmes dans le système colonial en 2004<sup>2741</sup>, qui évoque cette femme vietnamienne dans son rôle politique et dans celui de la soumission. Sophie Dulucq, qui y a participé, a poursuivi ce travail en 2008 dans le livre *Les mots de la colonisation*<sup>2742</sup> qui explique le rôle des congais et la prostitution en Indochine puis, en 2016, dans un article des *Cahiers de Framespa*, sur le corps et la colonisation aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles<sup>2743</sup>. Le journaliste Jean-Marc Binot publie un ouvrage centré sur le sujet des BMC en 2014, s'appuyant sur des témoignages difficilement obtenus et sur

---

<sup>2738</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine : l'épuisement*, op. cit., p. 364.

<sup>2739</sup> *Ibid.*, p. 365.

<sup>2740</sup> Édouard Axelrad, *Marie casse-croûte*, Paris, éditions Jean-Claude Lattès, 1985, 503 p.

<sup>2741</sup> Hugon, Anne (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale : Afrique, Asie, XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Karthala, 2004, 240 p.

<sup>2742</sup> Sophie Dulucq, Jean-François Klein, Benjamin Stora (dir.), *Les mots de la colonisation*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008, 127 p.

<sup>2743</sup> Sophie Dulucq, Caroline Herbelin, Colette Zytynicki, *La domination incarnée-corps et colonisation (XIX<sup>e</sup>- XX<sup>e</sup> siècle)*, Les Cahiers de la Framespa, n° 22, 2016. En ligne : <https://journals.openedition.org/framespa/3949> (Consulté la dernière fois le 23 janvier 2022).

les livres déjà parus mais sans les archives du SHD, indisponibles<sup>2744</sup>. La notion du corps avait déjà été étudié dans un colloque en 2007 à l'ENS de Lyon, évoquant non spécifiquement le sujet de la sexualité des combattants d'Indochine mais l'histoire plus intellectuelle des corps en Indochine et au Vietnam. François Guillemot et Agathe Larcher-Goscha l'ont dirigé ainsi que la publication de l'ouvrage collectif qui a suivi en 2014<sup>2745</sup>. Ce sujet est enfin étudié par l'étude des rapports de domination du système colonial dans l'ouvrage dirigé par Pascal Blanchard *Sexe, race et colonies* en 2018<sup>2746</sup>.

La femme qu'elle soit congäi ou prostituée dans un BMC existe dans l'esprit des vétérans plus que dans les écrits et les témoignages. Le soldat revenu d'Indochine avec ses tourments parle peu de son ou ses séjour(s) et encore moins de sa vie sexuelle, surtout lorsqu'il fonde une famille. Même si certains en parlent à leur épouse, le sujet des congäis et des prostituées ne fait pas partie des souvenirs évoqués en famille. Ils seront plus nombreux dans les livres des années 2000. Aujourd'hui, leurs réflexions sont empreintes de discrétion sur ce sujet et je ne l'ai pas intégré dans mon questionnaire pour ne pas gêner les vétérans. En entretien, la question a été parfois soulevée sauf si leur femme est présente ou s'ils ne veulent pas dire qu'ils y ont succombé. Pour ne pas apparaître *égrillard*, les vétérans n'en n'ont, le plus souvent, pas parlé d'eux-mêmes, sauf s'ils sont en confiance, dans le fil de la conversation. Pour la plupart, ce ne sont donc que des allusions souriantes qui ne doivent pas venir perturber l'essentiel du sujet. Pour d'autres, l'œil s'allume et survient une réflexion émue, « Ah, les femmes... » ; sans plus. En fait, le sujet est source de polémiques, pas seulement familiale. Pour les opposants au conflit, les soutiens de la RDV ou les féministes, le soldat utilise les femmes comme des prostituées. Dans ce cas, c'est un sujet pervers, sexuel, sans doute l'expression d'un racisme colonial. Bien que le système soit bien rodé à leur époque, celui de la con gäi ou *jeune fille*, compagne des militaires passant d'un combattant à l'autre, il peut se révéler irrespectueux pour la femme vietnamienne. Si cette *tradition* a bien existé, les raisons sont plus ambiguës. Mieux vaut donc, dans un premier temps, oublier le couplet sur la femme *indochinoise facile*, « faite pour le sexe », issu d'une mythologie du temps colonial. Plusieurs vétérans, peu nombreux, en ont parlé librement et ont été heureux de le faire, sans que je le leur demande. Gabriel Mièvre a parlé de ses fréquentations féminines pendant ses deux séjours en toute liberté et d'autres ont évoqué le plaisir des congäis ou des prostituées sans honte.

### 3.3.3.2 La femme « vietnamienne », une beauté qui éblouit les vétérans soixante-dix ans plus tard

Les femmes de cette partie d'Asie sont, d'après eux, d'une beauté sans pareille, inégalable.

---

<sup>2744</sup> Jean-Marc Binot, *op. cit.*

<sup>2745</sup> François Guillemot et Agathe Larcher-Goscha, *La colonisation des corps de l'Indochine au Vietnam*, Paris, Vendémiaire, 2014, 445 p..

<sup>2746</sup> Pascal Blanchard (dir), *Sexe, race et colonies. La domination des corps du XVe siècle à nos jours*, avec Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Dominic Thomas, Christelle Taraud, Paris, La Découverte, 2018, 544 p.

Elle les a stupéfiés dès leur arrivée. C'est une tempête sous un crâne. Même les soldats mariés ou *promis* ont du mal à contrôler leurs sens. La beauté physique est aussi enchanteresse pour les métropolitains et Français d'Afrique du Nord que la grâce de leurs déplacements, de leurs danses.

Les vétérans vantent les caractéristiques de cette beauté qui les a fascinés dès leurs premières rencontres avec ces femmes : leurs cheveux longs et très noirs, des traits du visage d'une grande finesse, leurs yeux bridés que les métropolitains n'avaient jamais vus auparavant, un corps fin, longiligne, habillé sans découvrir de parcelles du corps ; des danses langoureuses, des poses lascives, des démarches souples. Robert Gallet assiste à la cérémonie du Bassi pour la première fois en 1952. Des jeunes filles nouent autour des poignets des brins de laine symboles de chance. « Il ne faut les enlever sous aucun prétexte...certaines de ces filles ont les traits particulièrement fins. Nous vivons un rêve<sup>2747</sup>. » Les combattants, éloignés de chez eux et en proie tout autant à l'ennui qu'aux tourments d'une guerre stressante et sans pitié, ont besoin de tendresse, de réconfort, comme dans toutes les armées et dans toutes les guerres. Le repos du guerrier a aussi ses nécessités. L'amour fait donc logiquement partie de ses obsessions que renforcent la durée du séjour pour les forces terrestres, trente longs mois à passer en Extrême-Orient. Certains cas ont été cités de trahison volontaire des congais ou de prostituées qui ont attiré le soldat dans un guet-apens, réel objectif des relations entreprises par des femmes liées à l'APV. On a même parlé des *brigades d'amour d'Ho Chi Minh* comme d'une organisation structurée qui envoyait des jeunes femmes pour piéger les militaires des FFEO. Mythe ou réalité, certainement moins organisé sur le papier que son appellation militaire, ce terme a été employé parfois par des témoins mais en rapportant des on-dit ou des lectures sur ce point assez inventives. Guy Gantheret a parlé en entretien d'une trahison de prostituée entre rumeurs et témoignage :

« Le sexe, là-bas, c'était de la folie ! Mais des camarades m'ont dit que les Viets, en 1950, avaient envoyé des femmes en Chine se faire inoculer la syphilis, elles ne savaient sans doute pas ce que c'était, pour ensuite aller dans les maisons closes pour l'inoculer ensuite aux soldats français. Si vous aviez la syphilis dans l'armée, vous étiez déjà puni, et il y en avait pour sept ans de traitement, à l'époque. Le seul hôpital qui la traitait, s'occupant aussi de l'opium, de la lèpre, était celui de Chô Quan. La syphilis, c'était un péché mortel ! Ça faisait partie des "brigades d'amour" du Vietminh. Un sergent qui a déserté à Ha Dong, il est parti avec un FM 24-29. Il tenait l'armurerie de la compagnie et on le voyait avec une prostituée très belle, eurasiennne d'ailleurs. I était fou amoureux, il voulait se marier avec elle et il est parti avec. Elle, elle est revenue, c'est comme ça qu'on l'a su. [...]. Elle a été arrêtée, envoyée à Hanoi et je ne sais pas ce qu'elle est devenue<sup>2748</sup>. »

Toutefois, une partie des combattants d'Indochine ne succombe pas aux charmes de l'Extrême-Orient. Plusieurs témoins l'ont écrit et assuré. D'autres n'en n'ont pas parlé, non pour cacher ce point mais parce que la question ne s'est pas posée. Certains d'entre eux étaient déjà mariés ou fiancés avant leur départ. Ils ont donc fait en sorte de ne pas trahir leur conjointe restée à les attendre, malgré les tourments de la chair, que ce soient avec des congais ou des prostituées, au

---

<sup>2747</sup> Témoignage de Robert Gallet dans Marcel Compe, *op. cit.*, p 170.

<sup>2748</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

risque de se faire chamber par leurs camarades moins sourcilleux sur le sujet. Le courrier était donc très attendu car il constituait le seul moyen d'exprimer et de recevoir la tendresse de la lointaine épouse ou fiancée. Comment ont-ils tenu, lorsque cela a été le cas ? Par leur volonté, par la foi religieuse, la force du contrat de mariage, par la peur d'attraper une maladie sexuellement transmissible ou d'avoir un enfant illégitime à l'insu de leur plein gré, ou encore la crainte qu'une telle aventure soit connue chez eux. Ce qui les a aidés est également un engagement militaire tellement intense qu'ils n'ont pas le temps de souffler. Le rythme des opérations, les responsabilités ne leur laisse pas souvent de loisirs à Hanoi ou Saïgon. Il est beaucoup plus difficile de résister lorsque les soldats ont une affectation relativement tranquille dans une ville d'Indochine, en particulier les officiers sollicités par les Français d'Indochine ou par les diverses mondanités.

D'autres dérivatifs les ont aidés à *tenir* avec plus ou moins d'efforts pour éviter des contacts sexuels avec les autochtones, qui, de toute manière, ne les enchantaient pas pour les raisons invoquées plus haut. Comme dans les précédents conflits, plusieurs ont eu une marraine de guerre, en particulier ceux qui avaient déjà connu la Seconde Guerre mondiale ; c'est-à-dire une jeune femme, présentée par leur entourage ou accidentellement rencontrée, avec laquelle ils entretiennent une correspondance assidue, se confiant davantage qu'avec leur famille. Cet échange plus ou moins suivi et les sentiments nés avec la distance, dans un grand besoin d'affection, ou bien les sentiments exprimés avant le départ pour l'Indochine, ont permis à Pierre-Alban Thomas et Guy Gantheret de conserver leurs sens, épousant, au retour, leur chère marraine. Enfin, le compagnon du soldat reste l'onanisme ; que le combattant ait sa chambre ou qu'il soit en dortoir ne semble pas avoir constitué un souci. On peut imaginer facilement qu'aucune question n'a été posée à ce sujet et qu'aucun vétéran n'en n'a parlé. Le seul à avoir évoqué sans aucun problème la question est Roger Verbeke<sup>2749</sup>, qui raconte absolument tout de son séjour dans son journal de bord devenu un livre. Il parle régulièrement de sa pratique de la masturbation lorsqu'il pense à sa fiancée et que l'ennui le guette ou bien pour évacuer la déception de relations tumultueuses avec sa hiérarchie. Il semble que ses activités intimes aient été une réussite puisqu'il se marie au retour sans avoir apparemment *fauté*.

Quels types de relations intimes les soldats du CEFEO connaissent-ils avec les femmes pendant ce conflit ? Ils connaissent quelques aventures ponctuelles avec des Françaises d'Indochine mais ce sont surtout celles avec les femmes *indochinoises* qui prédominent. Au minimum, ils vont dans des dancings et les bars où des call-girls vont leur servir à boire et danser avec eux, avec interdiction d'aller plus loin. Les call-girls sont là pour les faire boire, en particulier tout ce qui est coûteux comme le champagne, pour leur faire dépenser un maximum dans le feu de

---

<sup>2749</sup> Roger Verbeke, *Indochine, op. cit.*

l'action. Plus abordable, même pour des militaires du rang puisque l'offre est importante, est la satisfaction des besoins sexuels dans les BMC. L'organisation est quasi industrielle, taylorisée dans ceux des grandes villes, presque *familiale* dans les BMC de leur unité. Entretenir une congai coûte un peu plus cher puisque c'est une relation qui peut durer autant que dure l'affectation. C'est la plus rêvée et la plus fantasmagorique des relations intimes en Indochine, idéalisée avant et depuis la guerre. Profitant d'occasions inattendues, les jeunes engagés vivent des aventures libres et sans lendemains. J'ai cité Marcel Bigeard début 1946 à Hanoi et les officiers qui se *plaçaient* pour avoir une fiancée avec laquelle ils ont parfois fini par se marier. Mais c'était surtout une pause dans la guerre, agréablement vécue, qui n'a apparemment pas existé pour les anciens contactés. Les plaisirs tarifés, celui des call-girls et des prostituées pour être précis, sont expliqués en détail par Jean-Marc Binot dans son ouvrage sur les BMC d'Indochine. On peut y trouver un détail, un nom de BMC qui sont attachés à un camp (Petrus Ky, Galliéni à Saigon), à une petite garnison, ou à une unité comme celles des Tabors qui ont chacun le leur, certaines Indochinoises ne tenant pas à faire des passes avec des soldats des colonies africaines et nord-africaines.

Jean-Louis Foulet n'évade pas la question et revient avec humour sur cette question de la sexualité qui reste l'une des préoccupations du soldat au repos. Il a besoin d'évacuer ses fatigues, ses souffrances et de trouver le réconfort, même s'il sait qu'il n'y a pas de sentiments à attendre : « Les jours de repos, c'est lessive et propreté du bateau ou de l'engin. Et puis, il ne faut pas le cacher, les filles, c'était facile. Dans les grandes villes, il existait des bordels (BMC) ; là c'était filles et boissons. BMC ordinaires pour la troupe, étoilés pour les officiers (à Tourane)<sup>2750</sup>. » *Le repos du guerrier*<sup>2751</sup> est un cliché plutôt viril à l'époque ; une détente agréable, peu coûteuse. La première fois, il faut aux jeunes engagés qui n'ont pas été élevés dans l'idée de ce genre de loisir, le soutien de toute leur bande pour oser se rendre au BMC. C'est alors le cocktail « les cinémas, les boîtes, les bars, les filles » avec des soldes qui ne sont pas mirifiques<sup>2752</sup>. Les vétérans parlent parfois du *Parc à Buffles*, qu'ils l'aient fréquenté ou pas à Cholon, un bordel monté comme une entreprise industrielle avec des centaines de prostituées dont les combattants profitaient par bordées entières.

Jacques Thomas, qui fait partie des parachutistes, soldats prestigieux aux yeux de la gent féminine, évoque les dancings, entre autres distractions, et les sollicitations liées à son uniforme : « Les repos étaient toujours courts, toujours des changements d'activité et être prêts à intervenir. Il fallait toujours laisser ses coordonnées pour être joint en cas d'alerte (deux fois le cas). Les distractions en ville d'Hanoi, c'étaient les restaurants, le dancing, les invitations d'une population féminine importante<sup>2753</sup>. »

L'analyse des relations intimes en Indochine se dessine parfois plus classiquement avec la vie de couple officielle qui naît ou se poursuit en Indochine. Les jeunes engagés sont rarement en

---

<sup>2750</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2751</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>2752</sup> D'après les extraits de plusieurs questionnaires de Michel Cordelet, Guy Chalencón, Jean-Louis Foulet, Robert Servoz, Lucien Cortaix.

<sup>2753</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

couple lorsqu'ils arrivent en Indochine. Ils ont 18 à 20 ans et ne sont pas encore installés dans une vie à deux, sauf à de rares exceptions. Être marié est davantage le cas chez les officiers et chez les médecins, du fait de leurs longues études. Michel Bodin, dans son analyse sociologique sur 7958 combattants d'Indochine, a trouvé 78% d'officiers mariés, en très grande majorité sans enfants (« Les lieutenants fondaient un foyer à la sortie des écoles<sup>2754</sup>. »). Les sous-officiers ne sont que 52 % à l'être, étant plus jeunes, disposant de moins de moyens financiers et ne voulant pas laisser une femme seule pendant un probable séjour outre-mer. Les militaires du rang le sont très rarement, sauf, remarque Michel Bodin, en cas de deuxième ou troisième séjour, la solde plus élevée jouant un rôle dans leur choix<sup>2755</sup>.

Pour ceux qui le souhaitent parmi les officiers, encore faut-il pouvoir faire venir leurs femmes en Indochine. C'était le cas avant 1939 dans les troupes coloniales mais la situation est plus dangereuse en Indochine à partir de 1945. De plus, faire venir les épouses revient cher au ministère de la France d'Outre-Mer qui prend en charge une partie du voyage. Il semble toutefois que plusieurs centaines d'officiers et sous-officiers aient fait venir leur femme en Indochine après 1946<sup>2756</sup>. Certaines d'entre elles ont dû s'engager pour partir en Extrême-Orient, comme Geneviève Guérineau, pour dix-huit mois, afin de suivre son mari Pierre Guérineau, médecin assistant, comme secrétaire médicale, recevant un grade fictif d'adjudant-chef. Arrivés à Saigon, ils s'aperçoivent que rester ensemble... : « N'était pas acquis d'avance, car il n'était pas exceptionnel que des ménages soient séparés, en fonction des nécessités de service. Nos postes successifs nous ont valu une sorte de chassé-croisé<sup>2757</sup>. » Ils sont mutés dans deux hôpitaux de la périphérie de Saigon et se retrouvent en ville dans un appartement de deux-pièces désigné sous le nom de *compartiment*. Ils peuvent déjeuner ensemble à la popote de l'hôpital Grall et dîner le soir chez eux ou bien : « Au "Cercle Sportif", club très huppé jadis, avec piscine cours de tennis, restaurant, salle de lecture, bibliothèque, salon de bridge etc... C'était un havre de paix et de détente, un peu anachronique dans le contexte de cette époque troublée et d'un pays en guerre, mais bien apprécié après des journées éprouvantes dans l'étuve saïgonaise<sup>2758</sup>. » Leur séjour se poursuit de manière agréable jusqu'au bout, sans problèmes d'insécurité dans cette partie d'Indochine. Leur seule difficulté, contrepartie d'un agréable séjour en couple, est d'être éloignés de leur famille, d'être absents lors des drames familiaux, d'être séparés de leur fils Patrice, resté chez ses grands-parents. D'autres médecins réussissent à faire venir leur épouse comme René Hanz dont la femme prend un poste d'infirmière à Saigon, Jean Thuriès, dont l'épouse travaille au lycée Sarraut, en novembre 1953<sup>2759</sup>.

Pour les femmes de militaires davantage engagés dans les combats, le séjour n'est pas facile pour elles au vu du danger, des représailles possibles et surtout de l'attente de leur conjoint. En 1949,

---

<sup>2754</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, op. cit., p. 169.

<sup>2755</sup> *Ibid.*, pp. 170-171.

<sup>2756</sup> *Ibid.*, pp. 171-173.

<sup>2757</sup> Pierre Guérineau, *Saigon*, texte extrait de ses souvenirs personnels, reçu par courrier le 24 juin 2017, 9 p., p. 3.

<sup>2758</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>2759</sup> Dicateurs Thuriès, Hanz, Aulong, *Dien Bien Phu : trois médecins racontent*, op. cit., pp. 110-111 et 151.



Gaby Bigeard avertit son mari par télégramme qu'elle arrive à Saigon. Lui est en Haute Région. Elle fait « le forcing. Rien ne l'arrête. Elle se débrouille et réussit à rejoindre Son La où, militairement, les épouses ne sont pas admises<sup>2760</sup>. » Lui s'en tient à une attitude stricte et *se force* à ne la voir qu'une fois tous les 45 jours pour ne pas affecter son rythme effréné de combat et ne pas se sentir favorisé par rapport à ses hommes. Le couple profite des rares moments de repos, comme des deux semaines d'une permission exceptionnelle en baie d'Along. Sa femme est présente lors des coups durs qui l'affectent (blessure, mise à pied en mars 1950 pour avoir dénoncé un trafic de piastres et d'opium). Il se retrouve chef du BMI, Bataillon de marche indochinois et Gaby vit dans une villa d'Hanoi, protégé par un groupe de combat du bataillon. Dans son style habituel, Bigeard ne cache rien des joies et des peines, de sa vie de famille retrouvée en pleine guerre ni de sa vie sexuelle : « C'était peut-être notre meilleur temps<sup>2761</sup> », écrit-il. Mais elle ne pourra revenir lors de son troisième séjour, au Tonkin « où tout va mal<sup>2762</sup>. » Certains couples, enfin, se sont constitués en Indochine ; entre autochtones et soldats français et entre soldats français, les PFAT étant présentes, essentiellement dans l'administration militaire et les états-majors. Le couple Laperle en est un exemple d'autant qu'ils se connaissaient déjà de vue, étant tous deux de Montargis. Ils se sont retrouvés en Indochine, André Laperle dans les parachutistes, Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à l'EMIFT (État-Major Interarmées des Forces Terrestres de Saigon) :

« Dans un restaurant pas très loin du centre de Saigon [...], je reconnus, à une table avec des amis, deux garçons de Montargis : Marcel Costrejean, dont la mère était laveuse, puis André Laperle. [...]. Vers la fin du repas, André Laperle vint vers moi et me demanda si je voulais bien venir faire une photo dehors avec ses copains. [...]. André me demanda de lui donner mon adresse afin de m'inviter un jour, ce que je lui accordai bien sûr. [...]. Par la suite, nous nous revîmes évidemment, mais comme il repartait pour le Tonkin dans peu de temps, nous avons décidé d'échanger du courrier. [...]. Un soir, la gardienne du camp, m'appela pour me faire part qu'un jeune parachutiste voulait me voir. [...]. Nous avons donc passé un bon moment ensemble, et il m'apprit qu'il restait à Saigon définitivement, ayant réussi à avoir une affectation. [...]. Dorénavant ma vie changea. Nous nous voyions souvent tous les deux et forcément, l'amitié se changea en amour tout court. Il me demanda en mariage, bien sûr je m'y attendais, aussi je lui fis part de mon consentement<sup>2763</sup>. »

Ajoutons, pour retracer l'ambiance du moment, que cette belle histoire de mariage entre sous-officier d'état-major et militaire du rang parachutiste ne plaît pas à tous :

« Cette chose ne plut pas à mes supérieurs hiérarchiques. Ils ne comprenaient pas qu'un sous-officier féminin, puisse accepter le mariage d'un jeune homme au demeurant ni sous-officier, ni officier. Tout simplement un homme de troupe première classe, parachutiste. Je fus convoquée au bureau du commandant de ma section. Bon accueil tout de même, mais me faisant remarquer le peu de grade de mon futur. Je suppose qu'il devait penser que je méritais mieux<sup>2764</sup>. »

Avec leurs épouses, légitimes ou non, les combattants d'Indochine tentent de passer un séjour éprouvant le mieux possible, dans un milieu géographique et culturel déstabilisant et éloigné de la

---

<sup>2760</sup> Marcel Bigeard, Pour une parcelle de gloire, *op. cit.*, p. 84.

<sup>2761</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>2762</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>2763</sup> Geneviève Laperle-Maudry-Maudry, extrait de ses souvenirs personnels, « Parcelle de mémoire. Montargis – Saigon » ; texte reçu par courriel le 27 avril 2017.

<sup>2764</sup> *Ibid.*

Métropole.

Le dernier point sur les femmes et l'amour pendant ce conflit est un peu plus sensible, car il concerne les relations avec les congais. De nombreuses relations de ce genre ont existé de 1945 à 1956, pendant le temps d'existence du CEFEO. Étaient-elles, comme il est souvent écrit, des filles *faciles*, faites pour la sexualité avec les combattants ou était-ce des relations plutôt contraintes ? La mémoire des vétérans appuie la première réponse, mais la question reste posée.

### 3.3.3.3 Un sujet plus sensible et tendancieux aujourd'hui : des femmes corvéables soumises à un esclavage sexuel ?

« Un certain nombre de femmes annamites attirées par le lucre cédèrent aux instances de nos militaires, tandis que d'autres furent séduites par la sécurité qu'offrait le compagnon européen aux mœurs plus sociables. » (Jean-Claude Rouvière)

Si les congais ne sont pas un idéal recherché par les combattants d'Indochine, encore qu'elle rentre, pour certains d'entre eux plus informés, dans cet imaginaire de la beauté asiatique envoûtante et accessible, ils sont assez nombreux à y succomber au niveau des cadres officiers et sous-officiers. Bien entendu, il n'existe aucune statistique sur ce point et aucun contrat n'est signé. Plusieurs vétérans contactés et interrogés l'ont admis sans fausse pudeur. C'est une jeune voire très jeune fille qui est, soit proposée par un camarade qui retourne en Métropole à moins qu'il ne soit tué, soit par leur père. Des témoignages expliquent les caractéristiques de leur vie intime à 10 000 kilomètres de la Métropole avec des femmes d'une autre mentalité que la leur. Les Vietnamiennes étaient -elles consentantes, c'est-à-dire libres de choisir cette vie ?

Dans la littérature et dans les témoignages, elles *passent* d'un soldat à un autre. Si c'est un officier, elles peuvent espérer avoir un appartement où elles peuvent venir et dont elles peuvent s'occuper. Parfois, c'est le soldat qui se déplace chez elle ou chez sa famille. Contre rétribution, elle le reçoit quand il revient d'une opération, lui prépare à manger et lui assure une vie sexuelle bien remplie. Gabriel Mièvre s'est étendu en détail sur cette vie qu'il a affectionnée, avec un grand sens d'organisation et de débrouillardise, pour préciser les situations, presque des *statuts* :

« "Congai" ça veut dire jeune fille. Pendant les quartiers libres, on allait voir nos nanas. On avait chacun nos jeunes filles dans notre quartier, on était bien ; on allait se baigner au grand lac, faire du bateau, on allait boire l'apéritif. Il y avait les fiancés et les maris. Le mari payait et le fiancé baisait à l'œil. Au début, les maris étaient surtout des aviateurs, ils venaient deux fois par semaine et le reste du temps, on s'occupait de leurs nanas, nous les fiancés. On avait tous des "copines" ! Et puis il y avait les petites putes qui n'étaient pas mal ! Ce sont des bons souvenirs ! C'était le bon temps, on en reparle souvent avec les copains. C'était notre jeunesse, c'étaient nos copines<sup>2765</sup>. »

William Schilardi ne pense pas fonder une famille mais profiter de tout ce que le séjour en Indochine peut lui apporter, sans pour autant chercher à penser ni à la guerre, à son issue ou au statut des congais : « Les jours de repos, j'étais avec ma fiancée, que j'ai connue à Saigon en arrivant. Du

---

<sup>2765</sup> Entretien avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai et le 28 août 2017.

repos, des loisirs, du jeu et ma fiancée<sup>2766</sup>. » *Fiancées* ou *copines*, certaines d'entre elles se partagent entre plusieurs soldats. Il faut rajouter les prostituées des BMC et autres dancings. Une partie des combattants d'Indochine parviennent à connaître une vie sexuelle débridée entre deux opérations qui rend le séjour très attractif.

Pourquoi mènent-elles cette vie, changeant allègrement de partenaires. Voyaient-elles surtout l'aspect financier ? Le voyait-on pour elles ? Était-ce le domaine de leur père, leur famille, un souteneur vietnamien, un souteneur français d'Indochine ou du CEFEO ? En d'autres termes, pour reprendre une expression affirmative plusieurs fois assénée en entretien, *aimaient-elles ça ?* suffisamment pour devenir une maîtresse à plein temps ou servir de call-girl attirée ? Les avis sont très partagés. Une partie des vétérans pensent plutôt que le sexe les attirait autant que l'argent ou le prestige d'une situation de maîtresse attirée d'un cadre français, qu'elle consent ou recherche. Les femmes sont-elles volontaires et consentantes ? Gabriel Mièvre pense que oui : « On avait confiance dans la population, on dormait dans leur cagna. Quand on a repris Ha-Dong, on a rassemblé tout le monde, la Dinassaut est arrivée. Nous on en avait marre, depuis tôt le matin, le soir on était ko. On a dormi dans la même cagna avec des bonnes femmes, des nhaqués, et il y avait deux-trois minettes. On s'en est occupé, c'était très agréable !<sup>2767</sup>. » Certains parleront de violences, de viol. Lui affirme que non.

Pour d'autres, les congais et les prostituées n'ont pas le choix, et la femme indochinoise n'est pas davantage faite ou attirée par le sexe, la vie facile, l'argent que les autres femmes de ce monde. La famille de Jacques Bouthier a vécu en Indochine, qui fait partie de son histoire familiale et lui-même a épousé une Vietnamiennne. Sa sensibilité est donc différente des autres :

« Les troupes qui arrivent de France sont nombreuses et souvent d'origine métropolitaine, sans connaissance des habitudes des troupes sur place. Ils arrivent dans un pays en guerre ou la famine est latente. Le besoin de survivre incite, aidé dans cette misère, par la Mafia Corse et une secte, les Binh Xuyen, qui participent par l'attrait de l'argent, les menaces et la force. Le recrutement est aisé dans un milieu pauvre. Néanmoins ces jeunes femmes sont très mal vues par la société bourgeoise des villes. Il n'est pas évident qu'elles soient de "mœurs légères" mais leur tenue, surtout dans le Sud, sont affriolantes et la souplesse de leur démarche attire l'œil et les jeunes soldats tout juste sortis de la guerre en Europe se laissent facilement séduire. Que cela soit une attitude naturelle je n'y crois pas, plutôt une nécessité. Le besoin de manger ou d'aider sa famille est vital<sup>2768</sup>. »

Jean-Claude Rouvière explique que les femmes, reines, concubines, femmes du peuple ont toujours été soumises à l'homme et que la colonisation a poursuivi cette domination, amenant un métissage dès le début de la conquête coloniale et plus encore, de la guerre d'Indochine :

« Un certain nombre de femmes annamites attirées par le lucre cédèrent aux instances de nos militaires, tandis que d'autres furent séduites par la sécurité qu'offrait le compagnon européen aux mœurs plus sociables, respectueuses et constantes, que celles des hommes qui les avaient dominées jusque-là, pères, frères, amants, concubins ou maris. Ainsi naquirent des unions, officialisées ou non, qui fondèrent des familles soudées pour la vie ; et avec le temps, celles-ci firent si bien tache d'huile,

---

<sup>2766</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2767</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai et le 28 août 2017.

<sup>2768</sup> Extrait d'un courriel de Jacques Bouthier, reçu le 29 novembre 2018.

que nombreux furent les enfants eurasiens issus de ces métissage<sup>2769</sup>. »

Pour ce qui est de la prostitution, elle a existé comme partout, pas plus avec la femme vietnamienne que partout ailleurs dans les colonies et en Métropole. Quant au caractère de *femme facile*... :

« Partout où il y eut des hommes esseulés, des femmes firent commerce de leurs charmes ; ceci est valable pour les militaires [...] et ce n'est pas demain que ça disparaîtra, quitte à créer des BMC (bordels militaires de campagne). Toutes les garnisons du Corps expéditionnaire d'Extrême-Orient en furent pourvues ! Alors, dire que la femme annamite était vénale et facile, j'invite ceux qui le pensent à aller les voir travailler partout où ça force : rizières, mines de charbon, travaux routiers, salines, portage du bois de chauffe, portefaix à Ha Noi dès quatre heures du matin<sup>2770</sup> ! »

Parler d'une Vietnamiennne, Cambodgienne ou Laotienne comme d'une femme vénale et facile apparaît dans le domaine du fantasme colonial de la femme asiatique, asséné tout au long de la colonisation, qui la voit vantée comme la plus experte des peuples colonisés pour les relations sexuelles. Une culture populaire métropolitaine vante la vie avec elles ; au premier rang de laquelle *Ma petite Tonkinoise* de Henri Christiné et Vincent Scotto en 1906, que le chansonnier Polin rend célèbre et qui fixe, en Métropole, l'image de la femme vietnamienne. Dans une version *féminine* que chantent Mistinguett et Joséphine Baker, les paroles ne semblent pas d'un racisme scandaleux et les expressions sont des allusions sexuelles pour éviter des termes trop bruts. Les répétitions de syllabes sont écrites pour être drôles à une oreille métropolitaine (« une annana, une annana, une annamite » ; « ma tonkiki, ma tonkiki, ma tonkinoise »). Dans une autre version *masculine* plus longue que chante Maurice Chevalier, les allusions persistent mais les paroles vont plus loin et taillent la réputation des Vietnamiennes au service d'un Français arrivé de Métropole : « C'est le paradis des p'tites femmes » qui « sont belles et fidèles et je suis devenu l'chéri d'une petite femme du pays qui s'appelle " mets-là au lit " ! » L'histoire se termine par le départ du Français en Métropole. Pour Alain Ruscio, le but est « de faire s'esclaffer nos aïeux aux dépens des " indigènes " » et de ridiculiser la jeune Vietnamiennne<sup>2771</sup>.

La femme en Indochine a toujours tenu une grande place en Indochine, y compris pendant le colonat, avec cette vision extatique d'une femme jeune, aux traits purs, au corps longiligne et une autre vision plus polémique, d'une jeune fille faite pour l'amour, le sexe. Pour ceux qui ne sont pas *encongayés*, les permissions et les temps de repos sont des moments de détente qu'ils passent seuls à se reposer ou en groupe, et prendre du bon temps comme si c'était le dernier.

#### 4. Des moments de détente : les loisirs dans une guerre au bout du monde

« Etant en poste au début et en unité d'intervention ensuite, le tourisme n'était pas dans mon programme. » (André Grelat)

---

<sup>2769</sup> Extrait d'un courriel de Jean-Claude Rouvière, reçu le 2 février 2019.

<sup>2770</sup> *Ibid.*

<sup>2771</sup> Alain Ruscio, *Que la France était belle au temps des colonies. Anthologie de chansons coloniales et exotiques françaises*. Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, 517 p. ; p. 78.

Il n'est pas besoin d'expliquer longuement pourquoi les moments de détente sont parmi les meilleurs souvenirs des combattants d'Indochine. Engagés très jeunes et harassés par une guerre épuisante, ils ont besoin de retrouver la paix, de se défouler, de s'amuser, de manger une nourriture française ou de ne rien faire. La plupart du temps, ces loisirs du bout du monde se vivent en groupe, la solidarité étant le lien le plus fort qui peut leur faire oublier l'éloignement de leur famille avec leurs amis. La solde est rarement suffisante mais les jeunes des années d'après-Seconde Guerre mondiale n'ont pas de gros besoins. Ce point nous permet de distinguer les différentes mémoires sur les possibilités offertes de temps de repos pour laisser souffler les hommes après de durs engagements. Les visites de villes ou de sites ont pu avoir lieu au début ou à la fin du séjour des combattants d'Indochine, c'est-à-dire en attente d'affectation ou de bateau pour la France. Cette analyse permet également de *visiter*, par les témoignages, les lieux importants de l'Indochine française ou des États associés.

#### 4.1 Visiter, faire du « tourisme » ? La question qui fâche face aux réalités d'autres mémoires

« Je n'avais pas de permissions, c'est une question stupide. Quant à faire du tourisme, encore une question stupide ; on était militaire 24 heures sur 24. » (Michel Tonnaire).

L'un de mes questions originelles demandait : « Avez-vous pu faire du “tourisme”, vous promener ? » ; avec des guillemets pour le mot « tourisme », sachant bien que leur activité est la guerre. Réalisant ma maladresse, quelques réponses acerbes plus tard, la question s'est transformée en « Avez-vous pu “ visiter ” certains lieux lors de vos jours de repos ? » et « quels lieux vous ont laissé un vif souvenir<sup>2772</sup> ? » La transformation de la question n'a pas évité d'autres réponses ironiques, que je retranscris ici. Or plusieurs vétérans m'ont répondu qu'ils avaient bien eu une ou plusieurs permissions et avaient pu se promener à leur guise lors des quartiers libres. Pour l'avoir lu dans plusieurs ouvrages, certains soldats d'Indochine ont pu visiter la cathédrale de Saïgon, prendre des photos du Pont Doumer ou se baigner, pour ceux affectés à Nha Trang ou en baie d'Along. Cela remet en perspective la diversité des mémoires du fait de situations personnelles ou collectives (la vie des unités en particulier) très différentes.

##### 4.1.1 Pas le temps de visiter : « les militaires 24 heures sur 24 »

« Quand on fait du « tourisme » sac au dos, on n'a guère le temps d'admirer le paysage. » (Jacques Penot)

Ma question sur le *tourisme*, les *visites* et les permissions a tout de même indisposé plusieurs

---

<sup>2772</sup> Question n°19 : Avez-vous pu « visiter » certains lieux lors de vos jours de repos ? Quels lieux vous ont laissé un vif souvenir ?

vétérans qui m'ont d'abord signifié qu'ils n'avaient pas ou si peu de temps de repos, qu'ils n'avaient pas eu le loisir de *visiter* l'Indochine autrement que l'arme au poing ; ce qui est compréhensible. Ils estiment déjà ne pas être suffisamment entendus. Alors les traiter de *touristes* ! Cette réaction fait remonter une double rancœur qui explique la réponse courroucée de Michel Tonnaire : celle adressée aux *planqués* de Saigon ou Hanoi, qui à leurs yeux ne sont pas de vrais combattants et qui ont effectivement pu passer du temps dans les bars après 17 heures, aller au restaurant voire bénéficier de permissions. La seconde rancœur porte sur tous ceux qui écrivent sur la guerre d'Indochine sans l'avoir vécue, ne peuvent la comprendre réellement et emploient des mots ou émettent des idées estimées par les vétérans, au mieux, saugrenues.

La question est tout d'abord traitée avec ironie par ceux qui étaient *exilés* dans un poste loin des centres urbains ou sans cesse sur la brèche dans les unités d'intervention, toujours au contact de l'ennemi, leur laissant peu de temps pour souffler. Plusieurs témoignages vont donc se moquer gentiment de la question sur le *tourisme de guerre* du fait de l'absence de permissions. Le temps libre a néanmoins permis d'aller photographier tel ou tel site proche de leur casernement. Dans les commandos du Nord-Vietnam, Francis Agostini n'a pas connu de moments suffisamment longs pour visiter les lieux qu'il a parcourus : « On n'avait pas de permission, mais assez de temps libre entre les opérations. J'ai fait du tourisme de guerre au Tonkin<sup>2773</sup>. » Les commandos du Nord Vietnam et les commandos marine se relayaient dans des opérations régulières et ciblées, souvent assez courtes mais très engagées et répétées pour obtenir des renseignements sur l'ennemi ou créer l'insécurité sur ses arrières. Des temps très forts entre lesquelles ils avaient le temps (et la nécessité) de souffler mais en restant la plupart du temps dans leur base. Les parachutistes, quant à eux, vivent des opérations en général plus longues que des raids mais ils ont souvent le même type de réponses. « Pompiers de l'Indochine », on les envoie rapidement d'un endroit à un autre pour *sauver les meubles*, rétablir des situations compromises. Jacques Allaire n'a pas le temps d'être un touriste aux 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> BPC (« On n'avait pas de permissions. J'ai visité tout l'Indochine, mais pas en touriste<sup>2774</sup> ! »), comme Robert Servoz, lui aussi au « 6 » (« Pas de repos, pas d'excursion<sup>2775</sup> »). La Coloniale est également très sollicitée, dès les tous premiers temps de ce conflit, pour toutes les missions de pacification ou d'affrontement direct possibles et le repos est rare. C'est ce que signalent André Fabiano au 6<sup>e</sup> RIC (« Aucun lieu visité, j'ai été très peu en repos<sup>2776</sup>») et Guy Chalençon, engagés dans d'incessantes escortes de convois (« Un tourisme particulier, participation aux convois Saigon – SENO et Saigon – Cap Saint Jacques<sup>2777</sup> ») ou Francis Oustry, sergent au 21<sup>ème</sup> RIC puis instructeur dans l'encadrement de la MMF/GVV<sup>2778</sup> : « J'ai passé trente mois sans un seul jour de congé, jour et nuit ;

---

<sup>2773</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>2774</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>2775</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>2776</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2777</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon, reçu le 20 avril 2017.

<sup>2778</sup> La « mission militaire française auprès du gouvernement vietnamien » pour encadrer l'ANV.

comme mes camarades, je devais être disponible<sup>2779</sup> ». Il ne faut pas oublier les unités intégrées dans les GM, les groupes mobiles, qui sont eux aussi sans cesse sollicités, en particulier les soldats des unités d'appui comme Paul Gardon dans l'artillerie coloniale (« Non, pas de visites, le GM 7 s'est battu aux quatre coins de l'Indochine<sup>2780</sup> »). Les goumiers sont également sans cesse sollicités, du fait de leur réputation et de leur professionnalisme. Ils n'ont donc pas de jours de repos programmés, étant sans cesse en mouvement : « Nous n'avions pas de jours de repos spécifiques. La troupe sous nos ordres nécessitait une présence permanente. Il y avait toujours quelque chose à faire. Il nous restait des moments de détente à la popote<sup>2781</sup>. » Dans les unités ou les armes plus statiques, la disponibilité est permanente et il est rare de dépasser le quartier libre d'une soirée, le reste du temps étant consacré à la remise en état ou à l'entretien du matériel. Ainsi les militaires des transmissions sont-ils en écoute permanente et dépassent souvent l'horaire réglementaire des 3X8 : « En France, on a eu droit à un mois de "permission de départ colonial", et au retour, rattrapage des jours de permissions que nous aurions dû avoir durant notre séjour. En Indochine, ni permission, ni repos hebdomadaire, travail en 3x8 sans interruption<sup>2782</sup> », écrit André Geraud.

De même, être statique dans une mission de garder un poste, quelle que soit la région y compris ceux qui sont peu éloignés des villes, est tellement prenant du fait de l'insécurité et du manque de cadres, que le sous-officier ou le militaire du rang ne vient en ville que le temps d'une liaison rapide ou pour contrôler le ravitaillement. André Grelat en a fait l'expérience : « Je n'ai eu aucune permission. Etant en poste au début et en unité d'intervention ensuite, le tourisme n'était pas dans mon programme. Oui j'ai vu des lieux formidables, mais au cours des combats où j'étais envoyé en opération. Jamais je n'ai eu l'occasion d'en admirer en "villégiature"<sup>2783</sup> ».

#### 4.1.2 D'autres mémoires : le souvenir d'un temps bref utilisé pour visiter ce paradis exotique

« Saigon, « une très jolie capitale du sud du Vietnam, avec une population chaleureuse. C'est un excellent souvenir. » (Guy Delplace)

Sans parler de réel tourisme, encore que quelques chanceux aient eu le temps d'en faire à la fin de leur séjour ou parce que la guerre se finissait, certains combattants d'Indochine ont pu utiliser leurs brefs moments de calme et de repos pour visiter des lieux qu'ils voulaient fixer dans leur mémoire. Ce temps *volé* au repos peut se limiter à des visites de quartiers à Hanoi, Hué ou Saigon (il s'agit donc bien là de visite, voire de tourisme), à des temps de baignade, de pêche ou juste de promenade dans ou autour de lieux où il y a toujours quelque chose à voir comme faire le tour du petit lac d'Hanoi. Ce temps se distingue des sorties en ville qui sont plus régulièrement dans une détente différente pour s'amuser boire, manger.

---

<sup>2779</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2780</sup> Extrait du questionnaire de Paul Gardon, reçu le 19 avril 2017.

<sup>2781</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouïste, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2782</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>2783</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

Se promener et visiter certains quartiers de ville est une activité dont certains vétérans se souviennent. L'aspect pratique est qu'ils y stationnent pour une durée plus ou moins longue. Le quartier libre se transforme donc en découverte passionnante à un rythme enfin redevenu plaisant : « Je n'ai pas fait vraiment de tourisme mais me suis souvent promené autour des lieux où je séjournais. Les villes de SAIGON, CHOLON, NINH HOA et ses environs NHA TRANG-BUON MA THUOT<sup>2784</sup> », a écrit Henry Clémens pour la première moitié de 1946, avant la guerre ouverte. Les villes de Saigon et d'Hanoi sont les principaux lieux visités par ceux des combattants qui le peuvent, même si ce *tourisme* se limite à quelques rares heures : « Du tourisme, un peu à Hanoi, essentiellement le quartier de la gare, pour ceux qui connaissent », se souvient Marcel Baarsch<sup>2785</sup>. Plusieurs signalent leur promenade autour du Petit Lac (Hoan Kiem), le *lac de l'épée restituée*, avec son pagodon sur l'îlot de la tortue, lieu enchanteur hier et aujourd'hui, envahi de brume au petit matin. Serge Têtu évoque les « lacs d'Hanoi » en général, incluant le « Lac de l'ouest » (Ho Tay aujourd'hui), lui aussi émergeant de ses brumes matinales avec sa pagode Tran Quoc<sup>2786</sup>. En dehors des nombreuses heures qu'elle consacre au travail d'état-major et qui peuvent se prolonger selon la gravité des opérations en cours, Geneviève Laperle-Maudry organise parfaitement son temps de détente, préférant la découverte des lieux colorés et pleins de vie :

« Les jours passant, je m'étais faite à ma petite vie paisible. Bureau la journée, travail le dimanche matin, ou lorsque je n'allais pas au bureau le dimanche matin, je me rendais en un coup de cyclo-pousse à la cathédrale, voir les paroissiennes endimanchées. C'était un spectacle très beau. Il y avait beaucoup de personnes de toutes nations diversement habillées mais toujours de façon très colorée. Je me régalaïs de ce spectacle. Mes après-midis de dimanche le plus souvent je restais à la chambre à bouquiner<sup>2787</sup>. »

Ernest Morin préfère lui aussi le calme, la promenade. Il apaise sa soif de curiosité dans la découverte des quartiers populaires où la vie de la population autochtone l'enchantait : « Je ne fréquentais pas les bars ou les tripots pour y boire du *chum* ou à jouer aux cartes avec les prostituées du coin. Je préférais flâner dans les rues animées du vieux quartier d'Hanoi, avec ses boutiques et ses artisans caractéristiques. Le luxe suprême était de revenir en pousse-pousse<sup>2788</sup>. » Il cite plusieurs lieux qui lui ont plu à Hanoi. Il commence négativement sa réponse (des « jours de repos avaient lieu à Hanoi où il n'y avait pas grand-chose à voir. »), pour ensuite parler de plusieurs endroits plaisants (« ...hormis le vieux quartier chinois, le Petit Lac, le pont Doumer, etc...<sup>2789</sup> »). Maurice Mandavit, sans mettre plus de détails, se rappelle avoir visité « Haiphong, Hanoi, Vat-Chay, Hongay, Moncay<sup>2790</sup> », c'est-à-dire se promener dans la ville, à défaut de parcourir la baie d'Along. Enfin, Francis Oustry profite d'un stage pour visiter la ville (« J'ai pu visiter Hanoi au cours d'un stage commando. Logés à la citadelle,

---

<sup>2784</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017, avec ses mots laissés en majuscules.

<sup>2785</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2786</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>2787</sup> Geneviève Laperle-Maudry, « Montargis-Saigon », dans *Parcelle de mémoire*, extrait de ses souvenirs personnels, reçu par courriel le 27 avril 2017.

<sup>2788</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>2789</sup> *Ibid.*

<sup>2790</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.



nous avons la possibilité de sortir le soir et de visiter<sup>2791</sup> »). Il existe donc, parfois, un *tourisme* improvisé mais réel, sans permission ni jour entier de congé.

Saigon est également un lieu de visites et de délasserment certain pour le soldat d'Indochine qui le vit avec un grand sentiment de sécurité, surtout après la période d'attentats de 1948 à 1950. Guy Simon a mis à profit sa longue période d'attente d'affectation pour visiter, prendre des notes et envoyer ses observations dans des lettres à son père. Basé en Cochinchine, il a pu revenir à plusieurs reprises. Guy Delplace a pu flâner dans Saigon, « une très jolie capitale du sud du Vietnam, avec une population chaleureuse. C'est un excellent souvenir<sup>2792</sup>. » Pierre Guérineau arrive même à se promener avec sa femme non seulement à Saigon, mais à l'extérieur de la ville quand les menaces d'attentats sont conjurées : « Nous avons circulé un peu, le dimanche, lorsque nous n'étions pas de garde, à distances raisonnables, dans le delta du Mékong ou vers certains villages, en particulier à Tu Do Mot où plusieurs ateliers d'artisans nous avaient attirés et d'où nous avons rapporté quelques objets statuettes, laques...<sup>2793</sup>. » Enfin, Jacques Thomas a profité du repos entre les opérations avec le 2<sup>e</sup> BEP pour visiter plusieurs endroits. C'est Hué qui lui laisse les meilleurs souvenirs : « J'ai pu visiter Hanoi entre deux opérations ; surtout le Tonkin, centre et sud Annam, Cochinchine, en mission dans ces zones, renfort au commandement local. Des souvenirs dans chacun. Mais j''ai été plus impressionné par la visite des tombeaux des anciens empereurs d'Annam, près de Hué<sup>2794</sup>. » Même grand souvenir pour Roland Py, parmi ses pérégrinations militaires en Indochine : « J'ai eu l'opportunité de visiter au Laos, Vientiane, Luang Prabang. Au Vietnam, Haiphong, Hanoi, Hué en Annam avec la vallée des Tombeaux où sont enterrés les empereurs d'Annam. Puis le cap Saint-Jacques<sup>2795</sup>. » Jean-Paul Mouton, enfin, a le temps de découvrir Tourane et de « visiter le musée Cham<sup>2796</sup>. » Enfin, en dehors des capitales et des grandes villes, Dalat est un centre très agréable fait pour la détente et la villégiature. Louis-Jean Duclos y est passé : « Une semaine de permission. J'avais fait la connaissance d'un administrateur et de sa femme. Devenu résident à Djiring, province de Dalat, celui-ci m'a invité à passer une semaine chez eux. Tout était paisible. J'ai eu un aperçu du genre de vie de la population locale, les Mois des Hauts Plateaux et j'ai visité Dalat, une station résidentielle européenne<sup>2797</sup>. » Mais la plupart du temps, ce sont des circonstances particulières ; du repos forcé pour cause d'usure ou de blessure et le retour des camps de la RDV. Rejoindre Dalat, c'est se promener au milieu des conifères dans un paysage montagnard très dépaysant ; Pierre Piron a apprécié ce lieu : « Durant mon séjour (Saigon-Tourane-Hanoi), j'ai pu bénéficier d'un " stage de repos " à Dalat, dans le Centre Annam, à 1500 mètres d'altitude. Climat sensiblement comme en France. Très jolie région, relativement calme à cette époque<sup>2798</sup>. » Robert Boutin, comme d'autres, va soigner ses blessures et pas seulement prendre du repos. Une

---

<sup>2791</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>2792</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2793</sup> Extrait des souvenirs personnels de Pierre Guérineau, reçus par courrier le 24 juin 2017.

<sup>2794</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2795</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2796</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>2797</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>2798</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

convalescence idéale, par deux fois : « Les lieux à visiter, j'ai pu le faire à la suite de mes blessures : Dalat, Cap Saint Jacques. Dalat m'a laissé un souvenir impérissable, ayant pu voir celle qui, un an plus tard, allait devenir ma compagne pendant 60 années et me donner cinq enfants<sup>2799</sup>. » Enfin, Joseph Koeberlé, après le camp de prisonniers, y passe quelques jours en « cure de désintoxication politique. C'était un très bon souvenir après avoir été privé de tout durant dix mois<sup>2800</sup>. »

Être envoyé au repos pour se reposer comme à Dalat, au Cap Saint-Jacques ou en baie d'Along permet de se ressourcer et parfois de visiter. Mais la santé réclame du statisme. Comme le rappelle Max Poiroux, le repos ne suppose pas de faire réellement du tourisme. « Les missions ne nous laissaient jamais le loisir de faire du tourisme. Le centre de repos de Doson accueillait les plus fatigués pour une durée d'une dizaine de jours. Ce n'est pas nous qui en décidions<sup>2801</sup>. » Dans ces lieux très agréables, à la presqu'île de Doson près d'Haiphong, des centres de repos sont là pour permettre aux soldats des FFEO de se remettre d'une période difficile et leur éviter un effondrement. Tous les soldats fatigués et usés par la guerre n'ont pas pu, loin de là, en bénéficier mais certains ont eu cette chance. En baie d'Along, les visites des rochers, la navigation en jonques et les baignades remontent le moral et le physique des combattants. Beaucoup d'entre eux, affectés au Tonkin, ont traversé la baie d'Along. Mais c'était à l'arrivée. Ceux qui y étaient affectés ont pu profiter de la beauté du paysage mais ils étaient en mission ou juste en repos de quelques heures. Pierre Caubel, proche de la baie puisqu'affecté à Haiphong passe trois jours délicieux de découverte des îles et surtout de la vie de la famille locale : « J'ai passé deux ou trois jours en baie d'Along sur la jonque d'une famille tonkinoise. Splendeur du site et seul contact particulier avec la population locale<sup>2802</sup>. » Bigeard y a passé deux semaines de permission, congé exceptionnel donné par le colonel Lajoix pour réparer ses ennuis avec sa hiérarchie et lui éviter une démission sur un coup de tête. André Barrère a lui aussi passé « 15 jours en baie d'Along, pour une convalescence, un excellent souvenir<sup>2803</sup> ! » Alexis Arette s'est reposé dans « la baie d'Along ou nous fûmes deux semaines au repos après des combats éprouvants qui m'a laissé la vision la plus proche du Paradis<sup>2804</sup>, comme Michel Bassot, passé par le centre de repos de la presqu'île de Doson.

Robert Schuermans insiste sur le fait que ce n'est pas une permission ni du tourisme : « Evidemment pas de permission. En août 1949, nous avons fait un séjour d'une vingtaine de jours au camp de repos de Vat Chay sur la baie d'Along. Notre unité était constamment sur la brèche tout au long de notre séjour ; il ne fut pas question de tourisme<sup>2805</sup>. » Au Cambodge, Michel Varlet a pu se reposer dans les délices de la station huppée de Kep, mais il n'a pas participé pas à la vie mondaine. Pendant les opérations, les temps de repos, mêmes minimes, permettent parfois d'admirer le paysage, les temples et de les

---

<sup>2799</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>2800</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>2801</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2802</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>2803</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>2804</sup> Extrait du questionnaire de Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>2805</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

visiter, pendant un moment de relâchement. Robert Drouilles, un brin ironique, ne parle pas de tourisme ni de permission : « A proprement parler, on n'en n'a jamais eu. Mais cela ne m'a pas manqué. Nos voyages en opérations me suffisaient largement<sup>2806</sup>. » Toutefois, il a pu visiter dans les temps calmes d'une opération, découvrir « les ruines d'un immense temple type Angkor, lors d'une incursion en pays Siamois sur la rive droite du Mékong<sup>2807</sup>. » Roger Ouïste a pu, au passage, visiter « La Cité Interdite à Hué, la baie d'ha Long<sup>2808</sup>. » William Schilardi parle également de visite des villes traversées pendant les opérations : « J'ai visité, mais plutôt lors de nos opérations. Vifs souvenirs de Saïgon, de l'Annam (Hue), du Tonkin (Hanoi), du Cambodge (Phnom Penh), du Laos (Ventiane, Lang Prabang)<sup>2809</sup>. »

Mais le meilleur moment pour visiter est de pouvoir bénéficier de quelques jours avant l'embarquement ou le décollage, en fin de séjour, car cela signifie également que le danger est écarté. Le soldat d'Indochine n'a plus de pression, est libre, dispose de l'argent qu'il n'a pas eu le temps de le dépenser du fait de la succession des opérations, comme Jacques Saubion qui en profite : « Une seule permission de fin de campagne, à Hué. Mes trois ans de séjour excédant la durée légale de congés de quatre mois à prendre en France, j'ai passé le dernier mois à Hué et un peu à Tourane. Le souvenir de la pêche dans les canaux avec les grands balanciers, installés à la pointe des sampans. La citadelle<sup>2810</sup>. » D'autres ont profité, tout simplement, de la fin de la guerre. Les combats ont cessé et jusqu'en avril 1956, à l'exception de tensions nées du conflit entre Diem et ses opposants, l'absence d'activité militaire et de danger permettent aux combattants de visiter le pays. Jean-Louis Foulet multiplie les visites : « A la fin 1954 et 1955, j'ai visité Hué, Angkor au Cambodge. Là, nous avons embarqué à bord d'un Nord-Atlas, direction Siem Reap et Phnom Penh<sup>2811</sup>. » François Péchou reste quelques temps après le cessez-le-feu dans une Hanoi crépusculaire mais qu'il peut enfin visiter. Certains de ces militaires ont pu, par ailleurs fixer ces moments de paix par des photographies qui constituent aujourd'hui un repère de mémoire très apprécié.

#### 4.1.3 Fixer les souvenirs de guerre : une grande richesse iconographique et un pilier de la mémoire individuelle

« C'est une question à côté de la plaque ! » (Michel Tonnaire)

Regarder aujourd'hui des photographies d'Indochine, dérouler le fil des souvenirs en feuilletant des albums, permet de garder une mémoire de plus longue durée, de l'entretenir, même si les noms des personnes présentes sur ces images ou les noms des lieux s'évaporent dans l'oubli. Elles sont précieuses en confirmant par l'instantané une situation de guerre, le bonheur d'être avec des camarades dans des lieux parfois sublimes qui enchante les vétérans. Plus banales qu'une photo

---

<sup>2806</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>2807</sup> *Ibid.*

<sup>2808</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouïste, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2809</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2810</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2811</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

de reportage de guerre quand le combattant ne peut se permettre de photographier les combats, tout à sa fatigue et au relâchement de sa tension nerveuse, elles sont précieuses dans le choix des sujets, l'intention de l'auteur transparaissant dans la volonté de fixer des images qu'il veut garder. Elles sont une grande source documentaire sur la guerre d'Indochine encore peu explorée, en dépit de quelques livres de photographies très connus et appréciés comme ceux de Jean-Pierre Dannaud, *Guerre morte. Il y avait une guerre d'Indochine*<sup>2812</sup>, de Pierre Ferrari avec *Une guerre sans fin*<sup>2813</sup>, et d'expositions appréciées.

Un appareil photo est un achat très coûteux dans la France d'après-guerre. Une grande partie des soldats du CEFEO n'ont pas les moyens de s'offrir ce luxe et n'assimilent pas le départ en Indochine à un reportage-photo, synonyme de vacances et de détente. Comme pour la question sur le tourisme, la question « avez-vous pris des photographies<sup>2814</sup> » a reçu son lot d'incompréhension. Des vétérans, soixante-dix après, ne comprennent même pas que l'on puisse leur poser une question qui en revient presque à nier leur professionnalisme, les assimilant à des journalistes ou des vacanciers et non à des militaires. Ce sentiment, dans les premières lectures des réponses, est assez étonnant en retour, sachant que nombre de combattants l'ont fait, argument conforté par certaines des réponses, quand il ne s'agit pas de films pris par une caméra, à l'instar du lieutenant Le Boudec, officier parachutiste du 6<sup>ème</sup> BPC, en 1953-1954. Il renvoie également au sentiment que, pour les anciens d'Indochine, les vrais combattants ne peuvent pas avoir eu le temps de prendre des photos en pleine guerre ou de visiter. Dans l'hétérogénéité d'un corps expéditionnaire et les différences de mémoires individuelles, l'acceptation de leurs différences est parfois niée par ceux qui ont connu un engagement profond et total et ne veulent pas laisser penser qu'il se sont distraits. Il est même assez drôle de voir des réponses inverses de vétérans entre le « C'est une question à côté de la plaque !<sup>2815</sup> » de Michel Tonnaire et le « oui, évidemment<sup>2816</sup> » de Pierre Caubel. Sur 69 réponses (tous les vétérans n'ayant pas répondu à toutes les questions), les deux tiers (47 sur 69) m'ont dit avoir pris des photos pendant leur séjour, ou à leur second séjour, l'idée ne leur étant sans doute pas venue au premier mais la nécessité de se souvenir de leur parcours s'imposant finalement au second, d'autant que la solde a parfois augmenté entre temps. Le coût exorbitant d'un appareil photo est le premier argument pour signaler qu'il était, au départ, impossible d'en acheter un, notamment pour un militaire du rang ou pour un sous-officier jusqu'à la fin des années 1940. La plupart des réponses vont dans ce sens. « Non, on n'avait pas d'appareil photo, les salaires étaient trop bas<sup>2817</sup> », écrit François Péchou. Jacques Bouthier et Henri Darré rappellent à la fois le coût d'un appareil mais aussi celui des pellicules et du développement : « Les salaires perçus par les

---

<sup>2812</sup> Jean-Pierre Dannaud, *Guerre morte. Il y avait une guerre d'Indochine*, Paris, édition Georges Lang, 1954, 181 p.

<sup>2813</sup> Pierre Ferrari et Jacques Vernet, *Une guerre sans fin. Indochine, 1945-1954*, Panazol, Lavauzelle, 1984, 195 p.

<sup>2814</sup> Question n°22 : En Indochine, avez-vous pris des photographies ?

<sup>2815</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.

<sup>2816</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>2817</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

militaires et, en particulier par la troupe, ne permettaient pas beaucoup d'être en possession d'un appareil photographique. D'autre part, les pellicules coûtaient fort cher<sup>2818</sup>. » Robert Schuermans et Ernest Morin ajoutent à cet argument financier le fait que les appareils supportent mal l'humidité du climat et la sueur permanente du corps des hommes ; des conditions majeures de détérioration d'un éventuel matériel : « Malheureusement, je n'ai pu prendre de photos sur place, les appareils étant chers pour des soldes moyennes et certains modèles supportant mal le climat<sup>2819</sup>. » « Non, je n'avais pas un sou en poche, les appareils photos étaient rares donc chers. De plus le climat très humide ne permettait pas la conservation des pellicules. Et puis comment préserver un appareil photo au fond d'un sac marin trimballé de cantonnement en cantonnement<sup>2820</sup>. »

Un autre argument est que les anciens combattants ne voient pas à quel moment ils auraient pu s'en servir et, sur ce plan, trouvent incongru de laisser penser qu'ils le pouvaient. C'est l'état d'esprit de Jacques Allaire, qui répond à la question en écrivant « Jamais, j'avais d'autres choses à faire<sup>2821</sup> ! », son activité de parachutiste ne lui laissant pas de temps disponible. Heureusement, les combattants d'Indochine ont pu obtenir des clichés grâce au photographe du bataillon, lorsqu'il y en avait un, ou grâce à des camarades qui avaient un appareil. Bernard Prin l'a vivement regretté. Il en a tout de même quelques-unes mais il lui manque de ne plus revoir les visages et les paysages qui l'ont tant marqué : « Je n'avais pas d'appareil photos. Les photos que j'ai pu avoir me viennent surtout de nos officiers, ou de mes collègues. J'ai regretté vivement le manque d'appareil<sup>2822</sup>. »

Une partie des vétérans ont rassemblé des collections d'une grande richesse que l'occasion des entretiens permet d'admirer. Plusieurs anciens combattants ont possédé un appareil, y compris des militaires du rang dont la solde est peu élevée. Comme le lieutenant Le Boudec, Jacques Thomas, bien qu'étant affecté à un bataillon parachutiste sans cesse sur la brèche, se sert de tous les moyens à sa disposition : « Oui, j'avais mon appareil personnel, une ordonnance et le service photos du 2<sup>e</sup> BEP<sup>2823</sup> ! » L'objet de leurs photos est en général toujours centré sur la vie quotidienne et non sur les combats, à l'exception d'Alexis Arette qui s'efforce de prendre aussi des scènes de guerre, car elles font partie de son univers : « J'ai pris pas mal de photos, parfois horribles. Je les regarde parfois pour me prouver que j'ai bien fait ce que d'autres n'auraient pas osé faire<sup>2824</sup>. » Pour les autres, ce sont essentiellement des photos de camarades de la même unité (Pierre Bardin, Joseph Koeberlé, Jean-Paul Mouton, François-Xavier Heym et bien d'autres), de paysages (André Geraud, Maurice Mandavit, Louis-Jean Duclos, Michel Lagier, Paul Esclasse, Roger Ouiste), les deux temps forts de leur quotidien en dehors des combats, c'est-à-dire des scènes, des lieux, des personnes qui montrent *les belles choses* de leur séjour et leur attachement à ce territoire magnifique. Certaines

---

<sup>2818</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>2819</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>2820</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, *op. cit.*

<sup>2821</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>2822</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2823</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2824</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

réponses sont plus précises comme celles de Roger Ouiste sur des photos de « réunions d'autochtones sur les marchés<sup>2825</sup> », de Pierre Bardin, avec des photos de *filles*, de copains<sup>2826</sup>, d'André Geraud pour des photos « de monuments<sup>2827</sup> », ou « des photos de temples<sup>2828</sup> » pour Michel Lagier. François-Xavier Heym prend surtout en photos ses supplétifs pour ne pas les oublier (« surtout des photos de mes hommes. Je commandais une section, 40 hommes<sup>2829</sup> »). William Schilardi ne prend pas des photos pour lui mais pour des reporters dont Lucien Bodard et des photographes qui ne sont pas autorisés à suivre le 8<sup>e</sup> choc, son bataillon ; il n'en garde pas d'exemplaires : « J'ai été le négrier de certains photographes. Les photos n'étaient pas pour moi<sup>2830</sup>. »

Une fois les photos prises, encore faut-il les développer. Si le bataillon a un photographe plus ou moins officiel comme le 2<sup>ème</sup> BEP ou le 3<sup>ème</sup> BPVN, cela se passe facilement. Sinon, il faut compter sur les magasins locaux, de Saïgon, Hanoi mais aussi Nam-Dinh pour Louis Simoni. Toutefois, le résultat peut s'avérer décevant. Soit parce que l'appareil photo, le moins cher possible, ne permet pas une qualité suffisante, soit parce que le développement est pénalisé par un manque de technique du développeur ou un matériel de qualité moyenne (« Sur un papier de mauvaise qualité, beaucoup n'ont pas résisté<sup>2831</sup> »). Jacques Saubion a une explication plus technique : « Les photographies étaient mal développées sur place et d'autre part, ce ciel livide, irréel, où le bleu n'apparaissait presque jamais. Je me suis fait envoyer une cellule photoélectrique (un posemètre) qui a changé du tout au tout ma photo<sup>2832</sup>. » Malheureusement pour une partie d'entre eux, leur trésor photographique, appareil photo et photographies, a pu être perdu, au cours de circonstances dramatiques comme il en a existé lors de ce conflit pas comme les autres. Il en reste quelques-unes à André Grelat, « le reste a été brûlé lors de l'attaque de (son) poste qui a été totalement détruit<sup>2833</sup>. » Raymond Zeganadin ne les a pas perdus lors des combats de la guerre d'Indochine, mais pendant la fin de la guerre entre dans le Nord et le Sud-Vietnam, en 1975 (« Hélas, elles ont été perdues lors de la débâcle<sup>2834</sup> »). Serge Têtu a tout perdu dans la bataille de la RC 4 (« Oui, dans l'affaire Cao-Bang. Les photographies et appareils m'ont été pris par les Viets<sup>2835</sup> »), comme Joseph Koeberlé, pris dans le combat de Ban Hin Siu en 1954 et dont les cantines ont été dispersées, comme cela est arrivé régulièrement pour les soldats « disparus » au combat (« Je les ai stockées dans ma cantine qui a disparu quand j'ai été fait prisonnier. Mes souvenirs ont disparu. Quand on l'a retrouvée, elle était pratiquement vide<sup>2836</sup> »). Francis Oustry a perdu sa caméra pendant un combat (« J'avais une caméra

---

<sup>2825</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouiste, reçu le 27 juin 2017.

<sup>2826</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Bardin, reçu le 26 mai 2017.

<sup>2827</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>2828</sup> Extrait du questionnaire de Michel Lagier, reçu le 18 avril 2017.

<sup>2829</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>2830</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2831</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalénçon, reçu le 20 avril 2017.

<sup>2832</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2833</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2834</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>2835</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>2836</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

super 8, je prenais des prises de vue de combat mais un jour, au cours d'un décrochage, j'ai perdu ma caméra dans la rizière<sup>2837</sup> »). Robert Drouilles a bien pris des photos en Indochine, mais, par deux fois, le sort lui a été funeste : « J'avais pris de nombreuses photos (avec un appareil 6x9 noir et blanc) Malheureusement je l'avais sur moi lorsque j'ai été capturé au Tonkin en 1947. Il a été détruit, à coups de talon, par un de nos ravisseurs. » Il se rachète un appareil, mais une seconde fois, ses photos disparaissent et il ne le constate qu'à son retour : « Mon stock de pellicules impressionnées depuis mon départ de France, toutes ces photos ont disparu, je suppose détruites ou dérobées par mes sœurs<sup>2838</sup>. »

Les combattants d'Indochine qui ont pu prendre des photos les envoient parfois à leur famille, à leur femme ou fiancée, pour leur montrer leur quotidien, une vision de la guerre plutôt acceptable puisqu'elle ne montre pas l'âpreté de leurs combats. Donc ce sont des images recevables et non choquantes d'elles-mêmes, des paysages, des lieux de vie et non de guerre, des camarades. « J'ai réussi à en obtenir qq tirages que je faisais parvenir à ma mère. J'ai toujours ces photos de ma jeunesse sur lesquels figurent tant de copains aujourd'hui disparus<sup>2839</sup> », écrit Robert Schuermans, ému à chaque fois qu'il les regarde. Plusieurs les ont mises dans leur ouvrage de souvenirs personnels comme Jean Lomer : « J'ai pris des photos sur place et les ai développées à Hanoi. Certains sont parus dans mon témoignage *Indochine 1954*, d'autres relatives à la traversée sont dans mon second ouvrage<sup>2840</sup>. » Quant à André Grelat, il ne souhaite pas que ses photographies soient publiées, le témoignage étant trop personnel : « De toute façon, je n'en n'avais envoyé à personne. J'en ai fait un album ; il restera à mon épouse et à mes enfants. Je ne suis pas partisan de les faire voir à autrui, car ces photos sont une partie de mon histoire et elle en concerne que moi et eux<sup>2841</sup>. » Des trésors iconographiques sont donc en possession des anciens d'Indochine et de leur famille. L'un des enjeux de ces prochaines années est de les rassembler. Davantage que des gros ouvrages indigestes, les livres iconographiques sont des diffuseurs des mémoires d'Indochine tout à fait lisibles et visibles.

Le tourisme n'est donc pas de mise pour la très grande partie des combattants d'Indochine qui ont parfois réussi à se reposer et visiter quelques lieux quand ils le pouvaient. Plus faciles et pratiques sont les quartiers libres en ville qui permettent des sorties susceptibles de leur faire oublier, l'espace d'un soir, une guerre sans merci.

## 4.2 Sortir en ville : oublier les pesanteurs d'un long séjour

« C'était une gigantesque cité des jeux, au cœur de Cholon, la ville chinoise, qui grouillait de monde toutes les nuits. » (Pierre Guérineau)

---

<sup>2837</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2838</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>2839</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, *op. cit.*

<sup>2840</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017. Son second témoignage s'intitule : « *une croisière gratuite entre Marseille et Saïgon* », *op. cit.*

<sup>2841</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, *op. cit.*

Pour des militaires en quartier libre, les loisirs sont le seul attrait d'une ville de garnison, qui présente aussi l'avantage d'être assez sûre, l'insécurité commençant dans les quartiers périphériques et en zone rurale. Saïgon et Hanoi sont les deux plus grandes villes, ce qui multiplie les possibilités d'activités. Pour ceux qui ont une petite solde, il s'agit surtout de se promener et d'utiliser un *pousse*. Dans d'autres villes plus petites, les loisirs offerts sont plus réduits, ainsi Marcel Baarsch à Langson. C'est l'occasion de s'alléger du fardeau de la guerre, quelles que soient les possibilités. Il s'agit des rituels d'une soirée en ville : restaurant ou bar, cinéma et jeux.

#### 4.2.1 Une sortie entre copains : les virées en ville

« C'était bien connu que les unités de combattants ne restaient jamais longtemps et il y avait des bagarres terribles. » (René Maillolchon)

La sortie en ville, c'est en bande ou du moins à plusieurs, pour vivre plus intensément cette solidarité entre copains et occulter les images noires des combats vécus jusque-là. Rares ont été les témoignages de sorties volontaires en solitaire, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité. La sortie existe peu en pleine journée, du fait de la température étouffante et des activités militaires à réaliser (recomplètement de l'équipement, entretien de l'armement). La virée du soir, c'est le quartier libre rapide dans des quartiers où les militaires sont sûrs de trouver des lieux de détente.

##### 4.2.1.1 Des loisirs simples et accessibles

« La ville de Haïphong n'offrait d'autres possibilités que de flâner à la terrasse d'un café et de boire une BaBaBa. » (Pierre Caubel)

A l'exception des militaires dont la base arrière est au centre-ville, il faut d'abord prendre le *pousse*, le *pousse-pousse*, qui à l'époque est plutôt le *cyclo-pousse*, plus moderne. C'est la tradition, peu coûteuse, pratique pour aller se détendre. La suite est traditionnelle pour des jeunes en détente ou des officiers de sortie, en fonction des budgets des uns et des autres.

Les cyclo-pousses le savent, les militaires ont besoin d'eux. Ils sont assez nombreux à l'époque dans les villes et attendent en cohortes devant les camps ou les bases arrière, le moment d'être utilisés. Le moyen de transport est exotique, moins coûteux qu'un taxi et plus pratique qu'un bus. Le prendre à plusieurs permet de réduire encore le coût déjà très modique. Il est rare que les jeunes soldats se fassent escroquer, ils ont en général été informés au préalable et les cyclo-pousses ont besoin de gagner leur vie donc de gagner leur confiance. Il est assez courant que les militaires en quartier libre reconnaissent le *pousse* qu'ils prennent habituellement. Il arrive aussi que les jeunes ne paient pas la course ; plusieurs ont dit que, parfois, le paiement se réduisait à « un coup de pied au cul » au Vietnamien qui réclame son dû ; mais ce cas n'est pas souvent signalé. Les AFAT ou PFAT à partir de 1946 le prennent aussi à plusieurs par crainte d'être agressées, ce qui ne fait pas peur à Geneviève Laperle-Maudry-Maudry pour ses rares sorties en solo :



« On travaillait tout le temps, il n’y avait pas de dimanche ; enfin, là où je travaillais, on avait un dimanche de liberté tous les mois ! Alors [...] j’en profitais : je prenais un “pousse” le matin et je faisais tout Saigon, [...]. Ils pédalaient ! Et ce n’était pas cher, on donnait ce qu’on voulait mais il fallait que ce soit raisonnable ! Après on s’étonnait que j’y sois allée ! Mais on ne m’avait pas dit d’éviter certains endroits [...]. Il y avait beaucoup de pousses et pas beaucoup de voitures, mais des vélos à outrance. Des bus où on ne pouvait pas s’asseoir car c’étaient des commerçants qui partaient vendre avec des paquets partout [...]. C’était très enrichissant<sup>2842</sup>. »

Une fois trouvé le cyclo-pousse pour le prix d’une ou deux piastres - à pied quand les piastres sont comptées au plus juste - la première direction est le bar où les engagés ont leurs habitudes ou le BMC. Dans certains lieux de garnisons, ce sont les seules possibilités de détente. Pour ceux qui sont en poste, peu importe, cela change toujours les idées : « Quand on est en poste et que le poste où l’on se trouve est géographiquement pas trop loin d’un centre, on descendait boire une bière. Sinon, rien. En intervention, le repos n’existait pas<sup>2843</sup> » écrit André Grelat. Il existe une hiérarchie entre les bars, due au prestige et surtout au coût des consommations. A Saigon, les plus prestigieux sont ceux des hôtels comme le *Continental*, rue Catinat, qui sélectionne sa clientèle d’officiers, de journalistes, d’hommes d’affaires. Le militaire du rang peut s’y rendre mais sa solde risque d’y passer. A Hanoi, le bar du *Métropole*, rue Henri Rivière, a les mêmes caractéristiques. Les autres établissements très prisés sont à Saigon, le *Cercle sportif*, le *Bar de France*. D’autres sont davantage ancrés dans la mixité sociale. « Les bars de la Pointe des Blagueurs, le Tabarin de la place du Marché ou le célèbre Arc-en-ciel à Cholon, ne désemplissaient pas<sup>2844</sup>. » A Hanoi, la rue Paul-Bert, du Petit Lac à l’Opéra offre beaucoup de possibilités. Les unités ont parfois leur bar attiré, en particulier chez les officiers. Le *Normandy*, tenue par un eurasienne nommée ou surnommée *Betty* est le lieu prisé des officiers parachutistes, un bar que Pierre Schoendoerffer a reconstitué dans son film *Dien Bien Phu*. Celui de l’hôtel *Splendid* a plutôt les faveurs des officiers du BEP.

Les boissons sont souvent les mêmes mais leur diversité dépend de la solde. Le vin est cher ou/et parfois mal conservé. Il peut être plus désagréable au goût que coûteux. Le pastis a, selon la tradition, des vertus thérapeutiques mais il semble peu consommé en ville et parfois arrangé à la mode indochinoise, surtout dans les garnisons plus isolées. Pour ceux qui ont plus de moyens, le cognac, le cognac-soda est davantage commandé dans les bars qui font office de clubs. La bière est la boisson du soldat. La bière 333, la *BaBaBa*, est fabriquée au Vietnam et peu coûteuse :

« Nous étions parfaitement libres de nous répandre, même jusqu’à des heures tardives, dans les cafés de la ville et y boire la bière locale. La ville de Haïphong n’offrait d’autres possibilités que de flâner à la terrasse d’un café et de boire une BaBaBa (La *bière 333*, en vietnamien : *ba ba ba*, la *bière* aux trois “trois”). A souligner l’absence totale de menace d’attentat, en ville<sup>2845</sup>. »

Enfin, le cinéma est lui-aussi un délassément peu coûteux à l’époque, qui permet de garder un lien

---

<sup>2842</sup> Entretien de l’auteur avec Geneviève Laperle-Maudry à Annecy le 9 mai 2017.

<sup>2843</sup> Extrait du questionnaire d’André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>2844</sup> Extrait d’une lettre du capitaine de frégate Guy Tandonnet du 3 octobre 1950, issue du site Internet *Lauragais Patrimoine* regroupant des témoignages d’anciens d’Indochine ; [http://www.lauragais-patrimoine.fr/HISTOIRE/INDOCHINE/INDOCHINE-CHAPITRE-4-5-6.html#\\_ftn5](http://www.lauragais-patrimoine.fr/HISTOIRE/INDOCHINE/INDOCHINE-CHAPITRE-4-5-6.html#_ftn5).

<sup>2845</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

avec la France, en pensant que le film qu'ils voient est aussi regardé en Métropole. Il est moins cité que les bars et les restaurants, mais ce n'est pas seulement à cause des attentats qui y ont eu lieu. Le fait est surtout cité pour Saigon dans la période 1948-1950 avec des grenades jetées depuis les balcons mais cela n'a pas découragé les militaires. Si quelques noms de cinémas surnagent à Saigon ou Hanoi, il n'en est pas de même pour les noms de films qui sont projetés et qui ont peu marqué les vétérans. Ce qui est certain, c'est que les vétérans aiment, comme tout le monde à l'époque, les actualités qui précèdent les films et montrent les nouvelles du monde et surtout de la France ; celles de leur guerre d'Indochine étant moins appréciées au vu du commentaire souvent trop positif à leur goût. Les films de guerre ne sont pas, eux non plus, d'un grand intérêt pour ceux qui apprécient de penser à autre chose. Dans ce cas, les productions américaines, plus distrayantes et spectaculaires, sont plus appréciées des soldats d'Indochine, qu'ils soient déjà cinéphiles ou non : « Il m'arrivait de visionner deux films de suite. J'ai pu voir ainsi les plus grands films de l'époque, car les productions américaines nous arrivaient aussi vite, sinon plus qu'en France<sup>2846</sup>. »

#### 4.2.1.2 D'autres distractions, en poste ou en ville

« Cholon, c'était une gigantesque cité des jeux, au cœur de Cholon, la ville chinoise, qui grouillait de monde toutes les nuits. » (Pierre Guérineau)

Les distractions sont multiples en Indochine ; il manque surtout le temps et parfois l'argent aux combattants pour en profiter. Certaines sont des plaisirs simples comme la baignade, la promenade. D'autres sont plus conformes au cliché de l'Asie du Sud-Est comme le jeu et l'opium.

Les soldats d'Indochine apprécient de se baigner en rivière ou en mer pour se détendre près de leur poste, après les combats ou les raids menés sous un soleil de plomb. Mais assez peu sont basés sur les littoraux, à Nha Trang ou dans la baie d'Along. Pour ceux qui en sont proches, à Haïphong, pour ceux qui passent des moments de repos imposés à l'unité, la plage est un atout majeur qui permet avec régularité d'allier le sport, le farniente dans un décor de rêve, Pierre Bardin a eu la chance d'être affecté à Tourane, Nha Trang et Phan Thiet. La plage est donc une activité très régulière. Jean-Paul Mouton, lui aussi à Tourane, prend plaisir à ces « baignades en mer de Chine et le farniente sur cette très belle plage<sup>2847</sup> » et Guy Delplace, avant sa blessure, passait les rares moments de repos à nager et ramasser des coquillages<sup>2848</sup>. A Haiphong, Pierre Caubel et Pierre Dissard ont l'occasion d'aller dans la baie d'Along, sur une jonque pendant trois jours pour le premier, « à Doson, à la plage une après-midi de temps en temps » pour le second<sup>2849</sup>. Pour ceux qui se baignent en rivière ou qui en sont proches, baignade et farniente riment avec toilette et hygiène. Ce sont encore des moments de solitude, de pêche parfois, de rires et de fraternité avec les partisans

---

<sup>2846</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>2847</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>2848</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2018.

<sup>2849</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

ou les hommes du poste et l'occasion de rencontres moins réjouissantes. Sur les plateaux Montagnards d'Annam, Gilbert Reuille commande le PK 19 et se lave dans la rivière mais manque de subir une grave mésaventure, voyant arriver sur lui un énorme serpent, « une bestiole dont la tête fait au moins mes deux mains côte à côte ». Il a le réflexe d'aller chercher sa Sten, le courage de retourner dans l'eau et finalement le blesser. Il faut le sortir de son terrier pour l'éliminer au coupe-coupe. « Il a la grosseur d'un double-litre et près de sept mètres de long<sup>2850</sup> », écrit-il.

D'autres réjouissances typiques de l'Extrême-Orient et d'une vie de corps expéditionnaire sont relatées par les vétérans, en ce qui concerne les jeux, les fêtes et l'opium. Les jeux sont une autre activité de détente dans deux circonstances : les jeux de cartes ou de société que les soldats pratiquent déjà sur leur navire pendant la traversée jusqu'en Indochine, dans le lieu fermé et parfois ennuyeux du poste, et les jeux locaux, populaires, qui deviennent coûteux et représentent parfois une addiction. Ils se pratiquent dans un tripot local, souvent chinois, ou dans un lieu immense, le *Grand Monde* à Cholon près de Saïgon. Les militaires des FFEO jouent pour l'argent à moins qu'ils ne se contentent simplement de regarder le spectacle étonnant de blancs et d'asiatiques hypnotisés par un gain souvent illusoire. La solde des militaires n'étant pas très élevée, elle peut se voir augmentée par la chance mais beaucoup verront assez vite que l'on perd souvent. Si peu de vétérans ont succombé au jeu, plusieurs ont décrit ce *Grand Monde*, une attraction en soi :

« C'était une gigantesque cité des jeux, au cœur de Cholon, la ville chinoise, qui grouillait de monde toutes les nuits. Autour des tables de jeux, de toutes sortes et de tous niveaux, ils côtoyaient le cyclo-pousse qui venait jouer les quelques piastres de sa recette journalière et le riche Chinois qui mettait en jeu des dizaines de milliers de piastres. Il y avait aussi nombre d'attractions, de théâtres, de restaurants où nous avons fait connaissance avec la vraie cuisine chinoise. [...] De quoi oublier un temps que l'on vivait dans un pays en guerre<sup>2851</sup> ! »

Les fêtes de village occasionnelles comme le Bassi au Laos sont des occasions de côtoyer les populations locales, des personnalités différentes du milieu militaire. D'autres, populaires et à dates fixes comme la fête du Têt, représentent d'autres moments de détente et de plaisir collectif. Les fêtes de la bonne société ne sont pas désagréables si l'on a des relations. Jacques Bouthier, en Indochine, parvient à contacter un cousin de son père et qui l'introduit dans un monde qui sait s'amuser : « J'avais un cousin de mon père journaliste, Lucien Bodard, qui m'a accueilli et m'a présenté à un jeune journaliste radio, Jacques Chancel, donc c'étaient humour, détente et festivités, sans oublier les copains hospitalisés pour des visites<sup>2852</sup>. » Le théâtre aux armées amène à Henri Darré des rencontres très enrichissantes :

« Je n'ai pas vraiment eu de jours de repos mais mon affectation au Théâtre Aux Armées m'a permis, d'une part, d'être invité au Palais du Roi du Cambodge (Norodom Sihanouk), en tant que chef d'orchestre du Sextette Rythmique du T.A.A. et, d'autre part, de participer aux émissions à Radio-Saïgon, ainsi que dans les principaux dancings de Saïgon, principalement dans la fameuse boîte de nuit de Saïgon/Cholon « Le Chalet » où, la clientèle était composée des riches Chinois de Cholon et

---

<sup>2850</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, op. cit., p. 27.

<sup>2851</sup> Pierre Guérineau, « Saïgon », extrait de ses souvenirs personnels, reçu par courrier le 24 juin 2017.

<sup>2852</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

également de la haute volée des États-Majors de l'Armée Française. Ces différents endroits m'ont évidemment laissé quelques assez bons souvenirs<sup>2853</sup>. »

L'opium, enfin, est un plaisir plus mythique que courant, que des soldats d'Indochine ont parfois goûté, mais sans écho direct de la part des témoins rencontrés. Mauvaise conscience, absence de souvenirs, absence d'addiction ou même de contacts avec la drogue ? Tout est possible. C'est surtout un plaisir pour ceux qui ont une affectation statique, donc rares dans le panel de témoins. Un des seuls à en parler est Henri Mazoyer : « Un jour un des fournisseurs nous invite dans sa famille, on goûte à beaucoup de plats et, à la fin, on a fumé de l'opium. C'est la seule fois où j'en ai fumé, je n'en n'ai jamais regoûté après. Les Américains, quand ils étaient au Vietnam, en ont beaucoup consommé<sup>2854</sup> ! » En Haute Région, l'occasion est, peut-être, plus facile d'en fumer avec les minorités qui la cultivent. Mais c'est davantage le plaisir visuel de la beauté des champs de pavot que l'opium lui-même qui fait impression lors des témoignages :

« Les Méos, Muongs et toutes les minorités cultivaient le pavot dans la montagne. Eux-mêmes en consommaient pour calmer leur faim. Il paraît que l'opium supprime toutes les envies dont la faim. C'était joli, la première fois que j'ai vu les champs de pavot c'était à Tsin Ho, dans une cuvette comme à Dien Bien Phu – on a d'ailleurs failli faire Dien Bien Phu – toute la montagne alentours était bleue ! Du jour au lendemain. Un beau matin, la montagne était bleue, on se demandait pourquoi et ce sont les coolies qui nous l'on dit<sup>2855</sup>. »

L'opium est surtout le fait des *vieux coloniaux* qui sont sur un rythme de consommation d'avant-guerre ; c'est ce qu'en disent aujourd'hui les vétérans ! Eux auraient plutôt eu tendance à se méfier de cette addiction. Jacques Bouthier suit les conseils de son père qui lui a interdit l'opium :

« Je n'ai jamais fumé d'opium. Quand on était à la frontière de Chine, chez les Muongs que je commandais, j'avais 85 commandos avec moi, je dépendais de Lao Kay, qui était quand même à 300 km, et on avait un bataillon Viet en permanence à proximité. [...]. Et par moments, c'était serré, serré avec les Viets ! Alors j'avais deux Lolo, une minorité du Nord, dans mon groupe, qui nous emmenait dans les montagnes où il y avait des Lolo. Les Viets n'y allaient jamais. Ce qui est marrant, c'est qu'il y a cinq ou six endroits où on allait, les chefs de villages, les vieux, se rassemblaient le soir dans une paillote pour parler de ce qu'ils allaient faire le lendemain, le mariage de la fille [...]. Ils fumaient une ou deux pipes, pas plus. Et moi, la première fois, ils m'en ont offert une ; j'ai dit que je ne fumais pas. Alors j'avais, dans chaque village, une pipe à eau. Ils s'étaient passé le mot ! Je n'ai jamais touché à l'opium<sup>2856</sup>. »

Au Laos, André Geraud l'a expérimenté mais n'en n'a pas gardé un grand souvenir :

« Moi j'ai essayé une fois pour voir, pour fumer l'opium, je ne sais plus si c'était à Saigon ou Vientiane. Mais c'est dégueulasse et ça ne fait rien du tout ; aucun effet ! J'ai voulu voir, tout essayer. Alors c'est marrant car vous êtes couché, une fille qui vous machine la boulette d'opium et la met dans la pipe. Moi j'ai fumé la pipe un moment, je croyais que c'était pareil. Mais non ! Vous aspirez deux fois et ça y est votre boulette étaient fumée ! Mais il y avait des gens qui en étaient à leur 3ème ou 4ème pipe ! Eux étaient dans l'extase<sup>2857</sup>. »

Cependant, certains y succombent, temporairement, par habitude ou par ennui. Jean-Louis

---

<sup>2853</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>2854</sup> Entretien de l'auteur avec Henri Mazoyer, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 19 mai 2017.

<sup>2855</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>2856</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>2857</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

Delayen raconte dans ses souvenirs, relayés par Georges Fleury, qu'il a fumé de l'opium pour apaiser une crise de paludisme. Il en devient consommateur, jusqu'à sept pipes par jour, « quantité négligeable pour un véritable opiomane<sup>2858</sup> », écrit Fleury.

Enfin, la détente prend parfois l'aspect d'un nécessaire exutoire à la tension du moment...les bagarres. Curieusement, presque aucun témoin n'en n'a parlé. Peut-être aussi parce qu'ils n'en ont pas connu plus que cela, à Saint-Brieuc ou Saïgon. René Maillolchon les a évoquées : « C'était bien connu que les unités de combattants ne restaient jamais longtemps et il y avait des bagarres terribles. Il faut reconnaître qu'on avait du fric, on le touchait, on s'en foutait, on picolait pas mal. Si on passait devant un capitaine d'état-major qui nous houspillait parce qu'on ne le saluait pas, c'était la bagarre assurée. La police militaire ronflait<sup>2859</sup> ! »

Les combattants d'Indochine n'ont pas eu droit à toutes ces tentations. Pour beaucoup, en postes ou en unités d'intervention, la base arrière est une illusion et le repos, un simple mot. Les temps de loisirs en Indochine peuvent être très distrayants lorsque les combattants en disposent, ou très calmes, essentiellement régénérateurs, les temps de repos justifiant leur nom.

#### 4.2.2 Les délices des jours de repos

« On n'avait pas de “ jours de repos ”, seulement des heures ou de courts moments. » (Max Poiroux)

En dehors des choses de l'amour, BMC et congais déjà évoqués, le moral est entretenu par des activités basiques comme la nourriture qui constitue la majeure partie des souvenirs, le sport, le sommeil, de manière assez répétitive mais surtout irrégulière, les militaires étant souvent réduits à se reposer et reconditionner le matériel au cantonnement. Ce n'est pas un temps passionnant mais il permet de souffler, de retrouver une santé correcte, de donner des nouvelles à sa famille.

##### 4.2.2.1 Retrouver un équilibre alimentaire

« La nourriture, c'était riz, pain, sel ou rations conditionnées. » (Max Poiroux)

La nourriture est, en général, le grand plaisir d'un Français, qui n'est pas un cliché. Celui des soldats d'Indochine est, sur ce plan, un peu bousculé et plus restreint, surtout en opération. Mais sauf isolement complet et impossibilité de parachutage, le combattant tient à son alimentation, y compris européenne, quel que soit l'endroit. Elle joue sur le physique et le moral, mais elle n'est pas souvent adaptée à cette guerre, ce qui peut engendrer de grosses erreurs<sup>2860</sup>.

Le décor et le contenu changent selon que le combattant est au mess ou au réfectoire, dans la

---

<sup>2858</sup> Georges Fleury, *Le baroudeur*, op. cit., pp. 93-95.

<sup>2859</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>2860</sup> Question n° 32 : Quelle était votre alimentation en base arrière ? Était-elle "locale" ou française ?

rue ou au restaurant. Ce domaine reste très important dans la mémoire individuelle, aux dépens des autres loisirs moins marquants. Rares sont ceux qui n'y font pas spécialement attention. Guy Delplace le rappelle, dans le souvenir d'une jeunesse dynamique qui s'adapte : « La nourriture n'était pas importante pour nous. Nous étions portés par notre élan. Parfois le café, c'était une soupe chinoise<sup>2861</sup>. » Au repos, les combattants se restaurent dans deux types d'endroits, au cantonnement ou à l'extérieur, c'est-à-dire au restaurant ou dans la rue. La nourriture des établissements et des cantonnements de l'armée n'est pas toujours des plus variées ni des plus gastronomiques. Il existe toute une hiérarchie entre l'ordinaire des militaires du rang, le mess des sous-officiers, celui des officiers et le cercle militaire où déjeunent des officiers supérieurs. Chacun de ces endroits dépend de l'organisation et de la compétence de celui qui en est l'intendant.

Il faut signaler l'improvisation des premières années. Ce qui est édifiant, c'est que, pour les premiers renforts en 1945-1946, chaque unité se débrouille. La nourriture est très aléatoire, le cuisinier n'en n'a pas la formation et surtout, les unités sont sans cesse en mouvement pour reconquérir l'Indochine et affronter l'APV. Les unités n'ont pas de base arrière ; elles changent sans cesse de cantonnement et il n'existe pas de vrai mess. Max Poiroux se sent donc un peu décalé pour répondre à cette question : « La nourriture, c'était riz, pain, sel ou rations conditionnées ; le Vinogel provenant de l'intendance et vivres frais achetés sur place (fruits, légumes). Un « cuisinier » était désigné, aidé par une corvée de pluches. Les repas étaient donc à la fois d'origine française ou locale<sup>2862</sup>. »

Tout au long du conflit, une place importante échoit à l'approvisionnement conditionné, venant pour partie de France ou de plusieurs parties du monde pour la viande, et des marchés des environs pour ce qui est frais. Henri Mazoyer a travaillé à l'*ordinaire* pendant six mois, entre deux missions d'aide-chauffeur dans des convois. Il explique comment il organisait son activité :

« J'ai été muté à Hanoi, et pendant six mois, je me suis occupé de l'ordinaire. J'ai tellement bien fait mon boulot que mon capitaine m'a dit que l'on mangeait mieux à l'ordinaire qu'au mess des officiers. [...]. Moi je vendais la viande congelée, qui venait d'Amérique du Sud, à un marchand et j'achetais de la viande fraîche, qui était meilleure. J'avais des cuisiniers, surtout algériens, qui travaillaient bien. Un jour mon capitaine s'étonne qu'il reste de l'argent. Il fallait dépenser plus ! »

Henri Mazoyer, comme ceux qui organisent l'intendance n'a pas de budget démesuré mais jongle entre le faible coût des marchés locaux et les vivres qu'il reçoit.

« Alors je me suis mis à acheter des choses dont je n'avais pas l'habitude comme des oranges, et j'améliorais toujours un peu plus l'ordinaire. La nourriture de l'ordinaire était locale. Je voyais les fournisseurs de légumes qui faisaient connaître le poisson, alors j'achetais du poisson frais, et c'est pour cela qu'on mangeait beaucoup mieux qu'au mess ! Il y avait une deuxième cuisine pour le mess des officiers, tenue par un ami à moi. [...]. Parfois, je prenais les cuisiniers, deux prisonniers, un GMC, et on allait à côté de Saigon sur un marché, on achetait 80 - 90 poulets, on les plumait et c'était autre chose que la viande congelée ! Les prisonniers, les PIM, on les surveillait un peu mais ils étaient calmes. [...]. On était à l'extérieur de Saigon, pas de surveillance, rien, mais ça s'est toujours bien passé ! 1948, c'était encore le début de la guerre<sup>2863</sup> ! »

---

<sup>2861</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>2862</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018. Question n°34 : Vos souvenirs sur les boîtes de ration ? Sur le Vinogel ?

<sup>2863</sup> Entretien de l'auteur avec Henri Mazoyer, *op. cit.*

Sur cet ordinaire de garnison, les avis divergent. La hiérarchie entre mess et ordinaire est rarement évoquée, et il faut rappeler que le plus gradé des contacts interrogés était capitaine, ne se rendant pas ou peu dans des cercles et les mess d'officiers supérieurs. Ceux-ci devaient disposer d'une nourriture plus fine. Un mess bien tenu ne donne pas l'impression d'être en Indochine : « À Cat-Bi aussi bien qu'à Haïphong où nous logions dans un hôtel réquisitionné, le mess ou le restaurant nous alimentaient comme en Métropole<sup>2864</sup>. »

Pour ce qui concerne les mess plus modestes et l'ordinaire dans des camps ou les bâtiments des bases arrière, la nourriture est, à quelques rares exceptions près, entre mixte (franco-vietnamienne) et française : « française et locale », « mixte », « française et de temps en temps locale » pour la majeure partie des réponses à cette question. En fait, cela consiste en des plats métropolitains faits avec des aliments congelés ou frais locaux, du riz et des légumes locaux ; de la viande (poulets, canards, porcs). Un bœuf bourguignon est cuit avec du riz local et la viande provient soit du marché, dans le meilleur des cas, ou est issue des viandes congelées achetées en Nouvelle-Zélande et en Argentine. Le mouton est souvent réservé aux troupes nord-africaines. Il provient surtout de Nouvelle-Zélande et ne récolte pas que de bons souvenirs (« cuisine traditionnelle militaire sauf excès de moutons surgelés venant de Nouvelle Zélande<sup>2865</sup> » dit Serge Têtu, sous-officier de Tabor), surtout s'il est parachuté en zone d'opération. La chaîne du froid est alors inexistante ! Mais les vétérans ne se plaignent pas trop de la nourriture pour autant, même répétitive et standardisée, ni de la récurrence du riz. « L'alimentation militaire que j'ai connue en Indochine, se bornait en gros, de poulet et de riz<sup>2866</sup>. » écrit Henri Darré. Les Français des années 1940 et 1950 ont rarement connu le luxe alimentaire et les produits indochinois (fruits, légumes, riz) apparaissent succulents. Geneviève Laperle-Maudry-Maudry ne fait pas la difficile (« On allait dans les mess ; on y mange très bien et de tout, français, vietnamien<sup>2867</sup> »). Ernest Morin est un brin plus nuancé (« [la cuisine] tentait de se rapprocher de ce que l'on pouvait manger en France. Le riz revenait quand même souvent<sup>2868</sup>»). En poste, dans un mess de bataillon ou dans les unités plus petites, des militaires jouent le rôle de *popotier*, avec parfois des renforts vietnamiens, PIM ou supplétifs. Chaque groupe à sa *popote*. Serge Têtu explique qu', il y a, « en base arrière, la popote du goum pour les cadres (six Européens) et popotes individuelles par tribu pour les goumiers<sup>2869</sup>. » Le résultat n'est pas forcément mauvais, mais on sent, là encore quelques réserves : « La première année, les repas étaient préparés par la popote locale. [Les soldats] auraient voulu qu'ils ressemblent à la cuisine de chez nous. Nous avions de la viande, des légumes, des fruits locaux (bananes, ananas, mandarines). La base de l'alimentation était le riz, pratiquement à tous les repas<sup>2870</sup>. » La proximité d'un marché se révèle très profitable : « Le mess du bataillon était à la cité

---

<sup>2864</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>2865</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>2866</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*

<sup>2867</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry, *op. cit.*

<sup>2868</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, *op. cit.*

<sup>2869</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>2870</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, *op. cit.*

universitaire d'Hanoi, l'alimentation était française, et les produits provenaient du marché chinois<sup>2871</sup> », écrit Jacques Thomas, lieutenant au 2<sup>ème</sup> BEP.

En baie d'Along, commandos du Nord-Vietnam, et commandos marine ont leur base arrière. Les unités de choc apportent un soin particulier à leur base arrière et à leur nourriture :

« Nous étions nourris par la marine et “royalement” nourris en base arrière. C'était remarquable : de grosses caisses de viande surgelées, souvent en provenance d'Argentine. À l'Île Rousse, beaucoup de poissons. On allait pêcher à l'explosif, on remontait des barracudas...Nos Chinois raffolaient de ça, un barracuda coupé en tranches et fris, c'est un délice ! Et on avait des frigos, des groupes électrogènes ; la base était remarquablement organisée. [...]. Donc nous et nos Chinois, nous ne mangions pas n'importe quoi<sup>2872</sup> ! »

Au commando de Montfort, Roger Tochon-Ferdollet mange bien parce que les cuistots se débrouillent avec les produits locaux. Les plats sont français, ce qui lui évite de rechercher la nostalgie de la nourriture du pays dans un restaurant qui dépasse ses moyens :

« Dans la marine, on a toujours été favorisé par une nourriture bien préparée, variée. Nous avons nos cuistots et une spécialité maître-commis qui s'occupait des vivres. Le nôtre nous gâtait, dans la mesure de ses possibilités aussi. Mais c'était de la nourriture française. D'ailleurs, moi, je n'ai jamais goûté à la soupe chinoise. Ce n'était pas nécessaire, il y avait ce qu'il fallait chez nous<sup>2873</sup>. »

Les restaurants ont l'avantage de changer des rations en opération, d'une nourriture de mess lourde et répétitive, et de se détendre les papilles dans un cadre moins militaire, parfois très Français. Mais ils ne sont pas donnés, ce qui fait qu'une partie du CEFEO se regroupe devant les échoppes vietnamiennes ou les restaurants locaux qui sont bien moins coûteux. Ils le sont encore trop pour les militaires du rang et la perspective de manger encore du riz n'est pas enthousiasmante. Pour les officiers et les militaires plus en fonds, il reste les *vrais restaurants*, ceux qui assurent une cuisine française à base du steak-frites très attendu dans un territoire où la viande n'est pas présente partout ou bien est composée de buffle, poulet ou canard, et où le riz est omniprésent : « Au repos la grande majorité de mes camarades se précipitaient dans les restaurants de facture européenne, pour retrouver le Beefsteak et la purée mousseline<sup>2874</sup> » écrit Alexis Arette. C'est le summum gustatif en Indochine. Au bout de quelques mois de vie en poste ou d'opérations, les combattants d'Indochine se damneraient pour du bœuf, un vrai steak ou une viande en sauce et de vraies pommes de terre, en frites ou en purée, pourvu que ce ne soit pas des patates douces. En dehors de la famille et de la paix, voilà ce qui manque le plus. Manger une nourriture française rapproche, au goût et en pensée, de la Métropole et de la famille.

C'est parfois le seul loisir que s'accordent les officiers et sous-officiers pour qui le repos est rare entre deux interventions, comme Jacques Allaire (« Nous fréquentions surtout les restaurants en ville<sup>2875</sup> »), ou, plus éloigné en poste mais revenant en ville le temps d'une mission, à l'image de

---

<sup>2871</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2872</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>2873</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>2874</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2018.

<sup>2875</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.



Jean Lomer (« Au cours de liaisons avec la base arrière, le plaisir d’aller prendre un bon repas dans un restaurant<sup>2876</sup> »). Ce sont des témoignages que confirment surtout les officiers. Toute une kyrielle de noms de restaurants reviennent régulièrement dans les témoignages écrits, les livres, les articles, plus que dans les entretiens où les noms s’échappent vite. A Saigon, « les restaurants - *Le Colibri*, *le Cintra* ou *la Bodega* - étaient complets tous les soirs. Il est vrai que la cuisine indochinoise était particulièrement appréciée par les Européens, en particulier la soupe chinoise, le poulet au gingembre ou aux pâtes spéciales<sup>2877</sup> ». Le restaurant *Le Perroquet*, dans l’hôtel Continental est, comme son nom l’indique, un endroit des plus courus pour les renseignements. A Hanoi, en dehors du *Splendid*, le restaurant très côté de l’Hôtel Métropole permet de passer du bar à table pour des repas qui valent surtout pour le cadre prestigieux et sa clientèle ainsi qu’au le *Café de la paix*. Les amateurs fréquentent le restaurant tendance marseillaise de *La Bouillabaisse* ou parisienne de *Chez Marcel*. Pierre Piron parle en gourmet du vin qui lui a manqué, comme à d’autres combattants : « Les occasions de restaurant en ville permettaient de se refaire le palais avec nos bons vins (mais très chers)<sup>2878</sup>. »

Dans la rue, le combattant désargenté trouve toutes les nourritures de l’Indochine. L’idéal, sauf pour les médecins affolés par le risque bactérien, se trouve en pleine rue avec des autochtones accroupis à même le trottoir, devant une soupe (le phô) qui laisse de grands souvenirs et représente, comme le nuoc mam, un objet de mémoire du conflit. Elle reste le moins coûteux, le plus goûteux des plats locaux, la *Madeleine de Proust* de la guerre d’Indochine, une soupe chinoise ou tonkinoise, aujourd’hui plat national vietnamien, pour laquelle le vétéran garde souvent un souvenir ému. Alexis Arette se démarque très vite des autres pour ne s’attacher qu’à la nourriture locale : « J’avais d’autres mœurs, et je vivais dans la rue de soupes chinoises, de Nems et de bananes<sup>2879</sup>. » Les témoignages sur les soupes se révèlent nombreux : « A la base arrière, les soupes My locales étaient appréciées<sup>2880</sup> ; « A Soc-Trang, nous faisons appel assez souvent, aux soupes chinoises locales<sup>2881</sup>. » La dernière image qu’Hélie de Saint Marc emmène du Vietnam, est celle d’une soupe avalée sur le trottoir avec la vendeuse, « une vieille femme droite, maigre au visage ridé » et un cyclo-pousse qui s’arrête à côté de lui pour en manger aussi. Il voulait « respirer Hanoi avant de la quitter » et part sur une « rencontre entre deux sourires<sup>2882</sup> » avec ses voisins d’un soir. De son côté, Ernest Morin rappelle son principal avantage, son coût modique : « Si j’avais quelques piastres, je me payais une soupe chinoise ou un poulet au curry chez le vendeur du coin<sup>2883</sup>. »

André Grelat signale tout de même que ces plats communs ne conviennent pas à tous les organismes : « L’alimentation locale était partagée par beaucoup et il ne fallait pas s’en plaindre. Encore

---

<sup>2876</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>2877</sup> Extrait d’une lettre du capitaine de frégate Guy Tandonnet du 3 octobre 1950.

<sup>2878</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>2879</sup> Extrait du questionnaire d’Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>2880</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>2881</sup> Extrait du questionnaire d’Henri Darré, *op. cit.*

<sup>2882</sup> Hélie de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braise*, *op. cit.*, pp. 40-43.

<sup>2883</sup> Extrait du questionnaire d’Ernest Morin, *op. cit.*

fallait-il avoir un bon estomac et aimer les plats relevés<sup>2884</sup>. » Quant à Geneviève Laperle-Maudry-Maudry, elle en rappelle les dangers pour un Européen : « Il y en avait beaucoup des gens qui vendaient des soupes. Moi je n’y allais pas et les filles non plus parce que c’était plus ou moins sale. Mon mari ça ne le gênait pas mais c’est peut-être pour cela aussi qu’il a eu des dysenteries<sup>2885</sup>. »

La raison pour laquelle les vétérans fréquentent les restaurants vietnamiens aujourd’hui, est qu’ils sont tombés amoureux (d’autres sont écœurés à vie) du riz sous toutes ses recettes, et de l’odeur de cette cuisine exotique. La nourriture, les sorties au restaurant, la nourriture restent de très bons souvenirs et sont un amalgame mémoriel de lieux inoubliables, de population locale affable et de saveurs délicieuses. Les combattants, toutefois, n’ont pas tous connu les délices d’une base arrière.

#### 4.2.2.2 ... Mais un repos éphémère et une base arrière plus que provisoire

« En unité combattante, la réalité de la guerre, c’était tous les jours y compris la nuit<sup>2886</sup>. » (François Péchou).

Ceux qui ne quittent pas longtemps leur ouvrage guerrier font partie d’au moins trois catégories de combattants : ceux qui sont en poste, les unités toujours sur le qui-vive en zone menacée par l’APV et les unités d’intervention. Dans ces trois cas, soit la base arrière...n’est pas à l’arrière et se réduit à un petit espace entouré de dangers ; soit elle n’existe pas puisque le repos se trouve, quand c’est possible, dans des lieux toujours différents, parfois dans des bâtiments réquisitionnés d’où les soldats partent vite, soit encore sous tente.

Il faut, dans ce cas, éviter de parler de *jours de repos* en Indochine. C’est tout d’abord la durée qui ne doit pas faire illusion. On peut penser que ce sont les parachutistes qui n’ont pas eu de temps pour réellement souffler, étant toujours sur la brèche. C’est partiellement vrai car ils ont tout de même eu des pauses entre les opérations ; celles-ci ne concernant parfois que des groupes de commandos et non l’ensemble du bataillon, comme au 3<sup>ème</sup> BCCP jusqu’en 1950. Pour les autres unités comme les coloniaux et d’autres unités de choc, les repos se comptent en heures ! Max Poiroux est formel : « On n’avait pas de “jours de repos”, seulement des heures ou de courts moments<sup>2887</sup>. » Antoine Mocellin, du commando Conus et René Laroche du RICM ont le même souvenir. Pour d’autres, c’est surtout le fait de cumuler plusieurs tâches ou des fonctions jugées essentielles qui les empêche de profiter d’un repos mérité. Claude Jubault se rappelle avoir été « toujours de service ; en plus infirmier et gérant de la “popote”<sup>2888</sup> ! » Les infirmiers comme lui et Bernard Prin sont alors *prêtés* à des hôpitaux proches qui manquent de personnel, ou à des unités pour les mêmes raisons, certaines repartant en opération ; ou tout simplement l’obligation de suivre

---

<sup>2884</sup> Extrait du questionnaire d’André Grelat, reçu le 16 août 2018.

<sup>2885</sup> Entretien avec Geneviève Laperle-Maudry – Maudry, *op. cit.*

<sup>2886</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 8 août 2018.

<sup>2887</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2888</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

le médecin, car les soins ne s'arrêtent pas aux opérations : « Nous n'avions pas de jours de repos, car nous devons aider le médecin-capitaine, pour les visites à l'infirmerie, le matin (pansements, piqûres, traitements), et la journée visite avec le toubib des postes disséminés aux alentours<sup>2889</sup>. » Autres militaires trop peu nombreux au vu des pertes, les radios. Soit leur petit nombre leur fait prendre des gardes d'une durée supérieure aux 3X8 requis, comme André Geraud, dont les seuls congés se limitent à des séjours à l'hôpital du fait de la surcharge de travail (« Je n'avais pas de jour de repos, en dehors de deux brèves périodes d'hospitalisation pour les nerfs<sup>2890</sup> ») ; soit ils sont obligés de repartir avec une autre unité qui manque de radios qui sont, comme les cadres, des cibles de choix : « Soit j'étais en veille radio ou alors j'avais une affectation temporaire dans les commandos parachutistes qui étaient sans spécialistes radio ; mais pas de vrai repos<sup>2891</sup> » écrit Jean-Pierre Chieulet.

Beaucoup d'unités étaient trop sollicitées pour avoir une vraie base arrière, un cantonnement fixe ; on parlera donc de « cantonnement provisoire ». Cela concerne surtout les unités coloniales et les tirailleurs. Arrivé fin 1945 avec le RICM, Max Poiroux est toujours en intervention en Cochinchine, puis au Tonkin. La question sur les activités en base arrière le fait sourire : « Curieuse question...Il n'y eut jamais de base arrière pour nous<sup>2892</sup>. » Dans son second séjour, Serge Têtu est sergent de gومiers. Il n'a pas eu le temps de se poser :

« On a eu plusieurs bases arrière, des paillotes réquisitionnées dans des villages. On est arrivé, ça avait déjà été occupé, vidé. C'était à chaque fois dans les environs d'Hanoi ; on en a eu plusieurs fois dans les environs de Ha Dong, à une trentaine de km de Hanoi. Ce coin-là était tranquille, il y avait une telle densité de troupes qu'il n'y avait pas beaucoup de Viets armés. Ça n'a pas duré, trois ou quatre mois. [...]. Les bases arrière, c'était deux nuits, maximum ! Il était temps que le séjour se termine. On était tous à bout de forces. On n'avait jamais de repos. On revenait une nuit ; parfois on ne dormait même pas une nuit entière<sup>2893</sup>. »

Sergent lui aussi, dans un bataillon algérien cette fois, Jacques Saubion a surtout connu des temps de repos sur place, en pleine opération : « Quelques fois, on nous mettait au repos dans un village vietnamien vidé de ses occupants, ou même en pleine rizière sèche. Il fallait glaner les tiges sèches pour faire une litière ? D'autre fois, c'était repos sur place dans la rizière, la forêt. On en profitait pour nettoyer le linge, rendre visite aux copains des autres compagnies<sup>2894</sup>. »

La guerre n'est, de toute manière, jamais réellement absente, même au repos. D'abord parce qu'il y a des alertes et que certaines unités sont rappelées au milieu d'un quartier libre. Dans ce cas, des patrouilles et des cadres de l'unité prennent leur jeep et vont écumer les bars et autres lieux de plaisir pour ramener les militaires à leur base arrière. Les parachutistes connaissent une veille opérationnelle mais, à plusieurs reprises, des alertes les ont surpris en pleine détente. D'autre part, l'entraînement est permanent dans certaines unités, que ce soit l'entraînement physique, le

---

<sup>2889</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2890</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>2891</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>2892</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*

<sup>2893</sup> Entretien avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>2894</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

recomplètement du matériel et des personnels qu'il faut former rapidement, les sauts d'entretien chez les parachutistes et les tours de garde ou obligations de service. Les vétérans l'expriment différemment mais c'est la même idée, que ce soit chez les parachutistes avec Jacques Allaire (« Nous préparions le retour au combat<sup>2895</sup> »), André Laperle (« Au repos, c'était entretien des armes et instruction (topographie, armement)<sup>2896</sup> ») et Jacques Thomas (« En dehors des actions sur le terrain surtout le Tonkin, le delta humide, la moyenne région couverte, plus saine, le refuge vietminh à proximité de la Chine, nous faisons de l'instruction militaires (pertes, renforts à former), une longue préparation opérationnelle<sup>2897</sup> »). Idem chez les coloniaux comme Francis Oustry (« Les jours de repos étaient consacrés à l'exercice, à l'entretien des armes, à l'amélioration du poste, et surtout la protection toujours mise en évidence<sup>2898</sup> ») et Serge Têtu (« Des jours de repos rares et profitables à la remise en état de retour d'opérations<sup>2899</sup> »). Certaines bases arrière sont partagées entre plusieurs bataillons qui s'y rendent par roulement ou s'y entassent, comme au *Séminaire* d'Hanoi.

En base arrière, pour ceux qui en connaissent, le repos permet également, en dehors des remises en état et entraînements, de s'occuper de choses matérielles non guerrières, le linge, le courrier, la lecture, sans jamais complètement décrocher des exigences militaires. Le repos n'est qu'un stade intermédiaire entre deux phases de guerre, à partager avec les activités de détente. Le cantonnement est déjà un logement particulier. Des officiers ont le droit à un logement en ville ou sur leur lieu de travail (base aérienne, hôpital, centre de transmissions, camp d'état-major). Quelques cadres, officiers ou sous-officiers mariés ou *encongayés* évitent de rester avec leur unité. Mais pour les autres, c'est au mieux un camp, une caserne, un quartier plus ou moins confortable, près du centre-ville, pratique et reposant. C'est le cas, par exemple, à Hanoi, du 6<sup>ème</sup> BPC au *Séminaire* en 1952, du *Protectorat* pour le 3<sup>ème</sup> BCCP, près du Grand Lac. Pour d'autres, comme le 27<sup>e</sup> BTA de Jacques Saubion, c'est la toile de tente. A l'extérieur des villes, d'autres sont bien mieux logés. Francis Agostini l'a évoqué pour les commandos marine, qui sont les rois du monde avec leur base arrière, ce relatif confort, à l'instar des parachutistes, compensant l'engagement extrême et les pertes de ce type d'unité :

« Doston, c'était notre base arrière de commandos marine. On a fait trois bases. Nous étions d'abord à L'Île-Rousse, en Baie d'Halong. On a reçu l'ordre de partir alors qu'on avait des cantonnements magnifiques. Seulement ça gênait la marine pour nous récupérer parce qu'il y a la marée. On n'embarque pas comme ça dans la baie d'Halong. On est ensuite aller à Haiphong dans l'usine Briffaud. Abominable, mais ça n'a duré que trois semaines. On a déménagé sur Doston<sup>2900</sup>. »

Que faire en dehors des sorties et des exercices militaires ? Les temps de repos sont fonction, soit des initiatives de l'unité si elle organise au maximum le temps de repos ou si elle relâche la pression et laisse une liberté de plusieurs jours à ses militaires harassés. Bien entendu, pour ceux qui sont

---

<sup>2895</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>2896</sup> Extrait du questionnaire d'André Laperle, reçu le 21 décembre 2016.

<sup>2897</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 21 décembre 2016.

<sup>2898</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 mai 2018.

<sup>2899</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>2900</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

en affectation *fixe* à Hanoi ou Saigon, il n'est pas rare qu'ils disposent du dimanche presque chaque semaine. Chez les paras, Ernest Morin en garde un très bon souvenir sur le plan de l'hygiène retrouvée : « Je consacrais mon temps à entretenir mon corps et mes vêtements. Quel bonheur de prendre une vraie douche avec un morceau de savon et d'enfiler du linge propre après des semaines passées avec les mêmes vêtements !<sup>2901</sup> ». Le sport est à la fois une détente simple et un entretien nécessaire pour garder la condition physique après une opération ou en vue d'une nouvelle. Certains ont le culte du sport, en particulier dans le commandos marine et dans certaines unités parachutistes. Le capitaine puis commandant Bigeard impose l'exercice physique avant tout, entre deux opérations, au 6<sup>ème</sup> BPC où l'exercice physique est quotidien, lui-même et tous les cadres participant au footing ou à la marche commando ; ce qui a permis à son bataillon, ironiquement surnommé par les autres unités le « bataillon Zatopek », du nom du champion tchécoslovaque de course de fond, de résister à l'épuisement lors de la retraite de Tu Lé. En période de repos, le sport plus classique entretient également la forme ; des parties de volley, de football sont régulièrement pratiquées. Michel Lagier consacre du temps au sport, sur les bases aériennes (« du sport comme la pétanque, le basket, le foot, le hand<sup>2902</sup> »). Robert Schuermans donne une liste à ses yeux sans surprise de ses loisirs classiques de militaire désargenté : « Les jours de repos, nous faisons tout ce que font les soldats, coincer la bulle, jouer aux cartes, faire des parties de volley-ball dans la cour du protectorat et le soir, si nous étions suffisamment en fonds, une virée à Hanoi<sup>2903</sup>. » Étienne Guibal, en bon médecin rend visite à ses malades et ses blessés dans les hôpitaux, fait du sport avec ses collègues<sup>2904</sup>.

Le repos, c'est également ne rien faire. Une partie de combattants, épuisés ou plus solitaires, sortent peu, se reposent au sens premier du terme et ce sont eux qui apprécient le plus ces moments où ils essaient de se retrouver. Sauf dans les postes où la tension ne peut pas se relâcher, la première envie est de dormir pour récupérer. C'est un moment personnel très banal, mais certains vétérans ont pensé à le signaler. L'éreintement dû au temps consacré aux opérations militaires, aux gardes pour les chirurgiens, aux journées et nuits de réparations, de réarmement pour les mécanos des bases aériennes, des temps de veille pour les transmetteurs), rend la récupération indispensable d'autant que le climat renforce la fatigue : « Du repos complet. Notre travail était exténuant par le degré d'humidité et la chaleur<sup>2905</sup> » se souvient Pierre Piron ; « Dormir se reposer, se détendre<sup>2906</sup> » écrit Georges Laget ; « dormir<sup>2907</sup> », disent Pierre Miot et Pierre Dissard (« rien, on dormait<sup>2908</sup>. »).

Les autres formes de repos se passent dans le calme d'une lecture, d'une promenade ou de rencontres intéressantes ; toute activité qui permet de s'évader du climat de guerre ambiant. La

---

<sup>2901</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, *op. cit.*

<sup>2902</sup> Extrait du questionnaire de Michel Lagier, reçu le 18 avril 2017.

<sup>2903</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>2904</sup> Extrait du questionnaire d'Étienne Guibal, reçu le 30 juin 2017.

<sup>2905</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, *op. cit.*

<sup>2906</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>2907</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Miot, reçu le 30 novembre 2017.

<sup>2908</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

lecture est un petit moment de plaisir que partagent bien des combattants au repos pour tout type d'évasion intellectuelle, que ce soit un roman, un hebdomadaire type *Caravelle* ou *Paris-Match*, ou les exemplaires du *Monde* que Pierre Desroche se fait parachuter en haute - région. Lors des sorties, les rencontres sont d'autant plus passionnantes lorsqu'elles sont le fruit du hasard, qu'elles concernent les habitants ou d'autres militaires dont la conversation est enrichissante :

« Je me souviens de conversations et échanges avec un autre sergent-chef de mon âge, chef d'un commando de quartier [...]. Le terrain de jour et de nuit était son domaine. Officier de renseignements, il savait tout, entretenant des yeux et des oreilles, sur les dernières incursions du Vietminh [...]. Nos conversations furent passionnantes. C'était un mélomane averti, connaissant Chopin et l'un de ses interprètes de l'époque, Alfred Cortot. Ça nous changeait des disques distribués par la fondation de la générale De Lattre de Tassigny dont le tube le plus populaire, chez nos soldats, était “ la complainte du hareng saur”<sup>2909</sup>. »

La culture tient donc une place importante dans un repos total et apaisant. Comme Henry Clémens et bien d'autres, Louis-Jean Duclos apprécie de « ne pas faire grand-chose, à part bouquiner peut-être, se cultiver et écrire un peu ». Cela passe aussi par l'apprentissage des langues du secteur ; ainsi le jeune officier retrouve-t-il « les tirailleurs de (sa) section avec lesquels (il) apprenait leur dialecte (rhadé, jarai)<sup>2910</sup>. ». Enfin, il arrive que le soldat d'Indochine au repos ait le temps et la constance de tenir un journal de bord qui a plusieurs utilités majeures : se confier lorsqu'il ne peut pas le faire envers ses camarades ou dans son courrier, construire des souvenirs et les garder par écrit pour ne pas les oublier, conserver une certaine lucidité sur le fil de sa vie. Tous ne l'ont pas fait bien que souhaitant garder des traces pour les jours futurs où ils voudront revenir sur leur passé ; beaucoup l'ont regretté d'après les témoignages recueillis. Mais le temps manque et surtout l'énergie. Pour ceux qui sont perpétuellement en bivouac, garder des affaires au sec est un défi qui exclut ce genre de passe-temps. Quitte à écrire et construire des souvenirs, Guy Simon arrive à faire les deux en écrivant des lettres très précises à son père, ancien militaire, pour lui raconter sa vie, choisissant de ne jamais édulcorer son récit dans lequel il peut se permettre de se confier et de ne pas omettre de détails, même ses propres échecs. D'où des lettres d'une franchise et d'une précision remarquables sur le quotidien de l'officier, source capitale pour retrouver les caractéristiques, l'ambiance, la pensée d'un officier en poste. En tant qu'infirmier, Bernard Prin voit des horreurs et ne peut mettre cela dans une lettre ; il le confie donc à son journal, ce qui lui permet de confirmer une mémoire restée, au demeurant, excellente et constitue un surprenant retour sur le passé pour sa fille Patricia et son gendre François Stalder qui le découvrent avant l'entretien : « Un exemple, j'en ai ramené un qui avait reçu une balle dans la tête ; il avait la moitié de la tête arrachée. Quand on arrive, on *bloque* ! Mais je ne mettais pas ça dans mes lettres. A mes parents, je mettais souvent “ on est parti en opération, on a eu tant de blessés ”, mais c'était anonyme. J'ai mis le principal dans mon journal, surtout les situations qui m'ont frappées »<sup>2911</sup>.

---

<sup>2909</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*

<sup>2910</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>2911</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.

Si les combats en sont la partie la plus intense de la mémoire du combattant d'Indochine, les meilleurs souvenirs se passent avec les camarades en base arrière ou en sortie, par le rire, la solidarité et l'amitié que les photographies ou le journal de bord peuvent évoquer bien plus tard. Par conséquent, ces moments de détente font partie d'une mémoire positive, qui contribue à magnifier et frapper de nostalgie le souvenir de la guerre d'Indochine comme un pendant nécessaire à celui, dramatique, de la guerre. Mais bien que la vie en Indochine soit souvent peu coûteuse, les soldes, même celles de officiers, ne sont pas élevées à l'époque et il est difficile de concilier le financement de la vie de famille restée en Métropole ou en Afrique du Nord et les délices de l'Extrême-Orient. Les combattants avaient-ils les moyens de se détendre ?

#### 4.2.3...sans faire de folies : une solde rarement suffisante

« On se faisait tuer pour 30 euros par mois ! » (Guy Gantheret)

Si l'on veut considérer que certains des engagements ont eu pour motivation la solde donnée à ceux qui combattaient en Extrême-Orient, les témoignages montrent qu'elle est peu élevée et que les dépenses, malgré un coût de la vie très bas en Indochine, les dépenses devaient inclure l'entretien de la famille restée en Métropole ou en Afrique du Nord.

A cette époque, le jeune engagé qui en fait une raison ne rentre pas dans la carrière militaire pour bien gagner sa vie, mais pour gagner davantage que les métiers sans formation. Les quelques avantages ne permettent toutefois pas des dépenses élevées pour les loisirs. Les témoins contactés étant souvent d'anciens 2<sup>ème</sup> classe, de petits gradés ou des officiers subalternes en Indochine, pour lesquels la solde apparaît assez basse. Elle sert à faire vivre leur famille lorsqu'ils sont mariés et pères de famille, voire leurs parents, frères et sœurs quand ils doivent subvenir à leurs besoins. Mais elle est bien davantage encore. Elle est aussi la récompense de leur engagement extrême, loin de leur famille. Elle peut être l'objet du volontariat s'il y a une prime d'engagement, et parce qu'une solde outre-mer apparaît plus avantageuse pour un chargé de famille. Pour les paysans, les ouvriers ou ceux qui, sans formation spécifique, ne trouvent pas de travail, elle est une bouée de sauvetage. Mais dans l'armée de la IV<sup>ème</sup> République, les soldes ne sont pas élevées. Guy Gantheret, qui est sergent-chef, considère ne pas toucher pas grand-chose. Il précise qu'il reçoit « 360 piastres par mois, trente euros aujourd'hui ; quand on avait mangé une fois en ville et qu'on avait acheté notre dentifrice, il ne restait plus rien. On se faisait tuer pour 30 euros par mois<sup>2912</sup> ! » Le seul avantage est de ne pas pouvoir utiliser sa solde quand le militaire est isolé pendant des mois en poste ou par des opérations successives sans base arrière pour aller faire des virées en ville ; donc pas d'argent à dépenser : « en opération, on ne dépensait pas beaucoup ; il n'y avait rien à dépenser, à

---

<sup>2912</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

part les soupes vietnamiennes sur le trottoir d'un village<sup>2913</sup> ! » Les plus grandes économies sont réalisées par ceux qui sont restés quatre ans captifs dans les camps de la RDV et qui, maigre consolation, ont touché leurs arriérés de solde. Jean-Jacques Beucler a expliqué, lors de sa libération, à ses gardiens sidérés, qu'il va toucher « beaucoup, beaucoup », l'équivalent d'une « 203 Peugeot » et qu'un officier supérieur comme le colonel Charton pourrait, avec ses quatre années de solde, « en aligner vingt-trois devant sa maison ». Commentaire de Beucler : « Nos gardiens ne rient pas<sup>2914</sup>. » Les captifs non plus, les économies ne pouvant réparer l'horreur qu'ils ont connue.

Les écarts de solde sont conséquents. Elle est plus élevée en Indochine qu'ailleurs pour essayer de renforcer les effectifs. Tout un système de primes est institué à partir de 1948. Les primes d'engagement sont attractives, de 8 000 francs pour trois ans à 16 000 pour cinq ans dans la Coloniale, en 1948. La prime de prolongation de séjour en Indochine peut atteindre 60 000 francs pour les adjudants, 45 000 pour les sergents, sergents-chefs, 34 000 pour les MDR à partir de 1949<sup>2915</sup>. Guy Gantheret explique que : « Les soldes étaient calculées en fonction des méridiens. Elle était revalorisée si vous étiez au Tonkin, plus qu'au Cambodge. Au Tonkin, un 2<sup>ème</sup> classe avait 180 piastres, 170 en Annam, 150 en Cochinchine, 140 au Cambodge. Allez comprendre<sup>2916</sup> ! ». Les militaires du rang sont peu payés. Roger Tochon-Ferdollet en garde un vif souvenir : « J'ai commencé avec le pompon et sans galon. Je touchais 110 piastres ; il fallait 20 piastres pour acheter une plume de stylo, 5 piastres pour un ananas, 5 piastres pour un déplacement en pousse<sup>2917</sup>. Quand j'avais payé le papier à lettres, il ne restait plus grand chose<sup>2918</sup> ! » Reste l'avance : « Je touchais le reste de la solde en liquide ; pour la troupe, à chaque quinzaine, pour les officiers et sous-officiers, tous les mois. Ça se faisait à la base arrière. Quand on n'avait plus d'argent, on allait voir le trésorier du régiment de secteur où nous étions, et s'il était sympa, il nous avançait de l'argent<sup>2919</sup>. » L'autre solution est le crédit, une reconnaissance de dette qui se fait dans des bars tenus par des autochtones, par le biais du *cai but* ou *ké bout*, en attendant la solde. En 1950, Roger Verbeke, stationné à Langson, est payé deux mois après son départ de Marseille. Il est chanceux, d'autres combattants ont attendu bien plus longtemps, surtout ceux qui sont isolés dans des postes de haute région du Tonkin ou du Nord Laos. « Nous avons été payé hier, aussitôt après l'arrivée des feuilles de cette fameuse solde<sup>2920</sup>. » De nombreux militaires en profitent alors pour écumer les lieux de plaisirs des villes indochinoises, le BMC local, mais ils sont également nombreux à placer leur argent ou à envoyer des mandats à leur famille « car quand cela nous prend,

---

<sup>2913</sup> *Ibid.*

<sup>2914</sup> Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>2915</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, *op. cit.*, pp. 39-40.

<sup>2916</sup> Entretien avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>2917</sup> Ce sont les prix d'après ses souvenirs. Entre les chiffres varient ici de deux à cinq piastres dans leurs témoignages.

<sup>2918</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>2919</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>2920</sup> Roger Verbeke, *Indochine*, *op. cit.*, p. 32.



nous dépensons l'argent très vite<sup>2921</sup>. » surtout quand les soldats sont jeunes, 18 à 20 ans. André Laperle évoque le système que son chef, le lieutenant Bataille, a institué pour sa section :

« Quand on a touché notre première paie, il nous a obligé faire une délégation de solde, c'est-à-dire que la moitié de notre solde est versée sur un livret d'épargne militaire et on n'y touche pas ; de façon à ce qu'on ait quatre sous quand on rentre en France. Il l'a imposée à tout le commando ! J'ai continué par la suite quand j'ai changé d'affectation, cette délégation de solde et j'ai été bien content de la trouver en rentrant en France ! J'ai acheté une voiture, une vieille voiture d'occase mais je n'aurais pas pu autrement, parce qu'on avait quand même tendance à dépenser tout ! Et puis quand on était opération deux ou trois mois, on ne touchait pas à la solde ! On ne touchait que quand on rentrait au cantonnement. Donc on touchait un paquet de fric ; mais [...], le reste était déjà placé<sup>2922</sup>. »

Guy Gantheret précise les types de livrets qui permettent de virer un argent qui, sinon, part vite dans différents loisirs : « Le livret 600, c'était le taux de la caisse d'épargne, on n'y touchait pas pendant tout le séjour ; même si on avait besoin, il ne fallait pas y toucher. Par contre le livret 800, en Indochine, on pouvait jongler avec, retirer de l'argent, en remettre, envoyer un mandat<sup>2923</sup> ». Les soldes sont donc ponctionnées pour faire des économies mais également parce qu'il faut donner de l'argent à la famille. Michel Bodin explique les solutions élaborées par le décret de 1948 pour une délégation d'office ou volontaire de la solde, de la prime d'engagement, des allocations perçues à différents bénéficiaires, famille (conjoint, ascendants, descendants), familles adoptives ou tiers<sup>2924</sup>. Personne ne s'en plaint, sauf l'adjudant François Deluermoz qui doit envoyer sa délégation (la moitié de ses 60 000 anciens francs mensuels) à son épouse qui, certes, élève seule ses enfants, mais qui mène la grande vie et le trompe notoirement. Guy Gantheret a tout de suite fait une délégation de solde à sa femme mais celle-ci a eu du mal à subvenir à ses besoins au vu des retards de paiement :

« Pour les délégations de solde, ça n'a existé qu'au 2<sup>ème</sup> séjour en 1952-1953 ; heureusement, car certaines épouses n'avaient rien. Là, même si un sous-officier déléguait trop peu, l'officier comptable prenait l'initiative de déléguer "tant". Moi à l'époque, sergent-chef, marié, un enfant, c'était 50 000 anciens francs par mois, que mon épouse a touché six mois après. En attendant elle n'avait rien. S'il n'y avait pas les parents et les beaux-parents, il n'y avait rien du tout<sup>2925</sup>. »

La prime d'engagement pour l'Indochine a permis aux jeunes d'aider leur famille avant de leur déléguer une partie de solde ; une fierté pour eux de pouvoir le faire. Ainsi Louis Simoni :

« On avait une prime de départ, une prime d'engagement. Ça me faisait rêver pour mes parents et la solde pour l'Indochine était beaucoup plus importante. Avant de partir, on nous a demandé si on voulait déléguer de l'argent à la famille pour ne pas tout garder, et j'ai fait le partage, moitié à mes parents, moitié pour moi. Ça les a aidés à sortir de l'ornière<sup>2926</sup>. »

Une fois ces délégations faites, les dépenses sont limitées : « En repos en base arrière, on s'octroyait une sortie entre copains en ville mais ma solde étant amputée au  $\frac{3}{4}$  par une délégation que j'envoyais à ma mère au décès de mon père, je n'avais pas de grands moyens<sup>2927</sup>. »

---

<sup>2921</sup> *Ibid.*

<sup>2922</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>2923</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>2924</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine, op. cit.*, pp. 173-174.

<sup>2925</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>2926</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>2927</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

Pendant ces moments où les combattants parviennent à se reposer, certains d'entre eux, marqués par le conflit, ont également besoin de *se poser*, de réfléchir à ce qu'ils vivent, à ce qu'ils font, à ce qu'ils sont devenus. Comme ils sont souvent jeunes et que cela peut noircir leur tableau intime, tous n'ont pas éprouvé ce besoin dérangeant, ou ne s'en souviennent plus. Le temps des loisirs en Indochine est également celui d'un certain niveau de réflexion.

### 4.3 Pour une partie des combattants, le temps de la réflexion : supporter la guerre

« Nous avons dansé de joie à l'idée que les Viets attaquaient ! Dansé de joie parce qu'on était sûr de les écraser. » (Brigitte Friang à Dien Bien Phu)

Plusieurs anciens combattants, ont écrit leurs observations sur place pendant le conflit ou bien plus tard en rédigeant leurs souvenirs, comme Hélié de Saint Marc. Il est plus facile de mettre des mots et d'ordonner ses idées avec du recul, une fois le conflit terminé. Peut-être est-ce alors une mémoire reconstruite, poétisée longtemps après dans des ouvrages comme *Les sentinelles du soir* ou *Les champs de braises*, irréalisables dans l'instant. Les soldats sont obligés de s'immerger dans ce conflit et d'éviter, le plus souvent possible, de penser. Il me paraît intéressant de comprendre comment ils ont pu supporter ce conflit long et éprouvant, et parfois l'aimer ; ce qui les a fait tenir et ce qui, aujourd'hui, est intégré dans des souvenirs de *belles choses*, non parce que le conflit était une *belle chose*, mais parce qu'ils ont tenu bon. Comment ont-ils pu supporter la pression de ce conflit lointain et si engagé ?

#### 4.3.1 Aimer la guerre ou juste essayer de la supporter ?

« Entre plusieurs routes, je préfère la plus escarpée<sup>2928</sup>. » (Hélié de Saint Marc).

La guerre d'Indochine a provoqué beaucoup d'incompréhension de la part de la population de Métropole qui ne voyait pas pourquoi des hommes et des femmes s'engageaient pour aller faire la guerre si loin, à l'inverse d'un combattant, qui défend sa terre, sa famille lors des guerres mondiales. Ce sentiment perdure encore aujourd'hui, cette idée que le soldat d'Indochine aime la guerre pour aller la chercher si loin et n'a pas à se plaindre ensuite. Plusieurs anciens d'Indochine ont entendu : « on ne vous a pas forcé à y aller », ce qui est, on a pu le voir, discutable. Les combattants d'Indochine ont-ils aimé cette guerre ? Comment ont-ils appris à la supporter ?

##### 4.3.1.1 Aimer se battre ? La raison du possible.

« Ceux qui prétendent aimer la guerre ont dû la faire loin du carnage des champs de bataille, des cadavres épars et des femmes éventrées. La guerre est un mal absolu. (...). C'est l'horreur du monde » (Hélié de Saint Marc).

---

<sup>2928</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, op. cit., p. 329

Cette question un peu provocatrice ne l'est pas tant que cela, tant la guerre inspire un mélange de dégoût et de fascination pour ceux qui l'ont faite, parfois pour ceux qui l'étudient, la rejouent en reconstitution et sont férus d'histoire militaire. Selon le sentiment de bien des vétérans, celui qui ne l'a pas faite ne peut la comprendre ; ce qui est vrai, mais seulement en partie. L'analyse de leurs sentiments envers la guerre ne doit pas être occultée. L'histoire est parfois injuste pour les hommes qui font la guerre, qu'elle les exalte ou les accuse. La mémoire permet d'explorer ces sentiments exprimés par les vétérans eux-mêmes pour comprendre la guerre.

Peut-on aimer la guerre ? Les vétérans d'Indochine l'ont-ils aimée ? Ce n'est pas si simple. Le discours social peut forcer à le nier. Il peut apparaître honteux de répondre par l'affirmative. La guerre engendre, pour celui qui la fait, une grande diversité de sentiments selon les situations rencontrées à l'époque du conflit qui se mue aujourd'hui, en fierté, en honte ou juste par la satisfaction du travail accompli. Les réponses des vétérans sollicités par plusieurs questions donnent un ensemble assez complexe qui ne tranche pas dans un seul sens. Certains ont aimé la guerre pour les moments d'exaltation, la sensation de risque, le sentiment de protéger les populations, la solidarité avec ses camarades ; mais aussi certaines sensations du combat. L'horreur d'une guerre, avec ses morts, ses souffrances, la captivité ne peuvent être vus positivement. Mais Brigitte Friang qui a côtoyé les combattants et les chefs du conflit indochinois estime que « Si les hommes détestaient la guerre autant qu'ils veulent bien l'afficher, il est fort probable qu'il y aurait moins de conflits ». Elle a pu, sur le terrain, apprécier ce mélange de sentiments qui font la complexité de l'âme humaine, ayant connu la guerre comme résistante, puis comme reporter engagée. Le militaire de carrière, en Indochine ou ailleurs, fait la guerre avec l'espoir d'être au niveau des grands anciens et de faire sa part, avec ardeur ou avec prudence, pour ensuite se familiariser avec son quotidien sans en aimer les tragédies qui le révulsent. Hélié de Saint Marc, rescapé des camps de concentration, est parti en Indochine plein de curiosité : « Jeune lieutenant, j'attendais l'épreuve du feu avec ce mélange d'appréhension et de curiosité naturel aux jeunes soldats<sup>2929</sup>. » Mais c'est, au départ, leur jeunesse qui leur fait aimer l'idée de la guerre ou sa normalité pour toutes les générations, bercés dans leur enfance par les célébrations des anciens combattants, les récits des anciens, l'attrait d'une aventure nouvelle. Une fois au feu, par-delà la peur, la griserie d'une troupe qui réagit au commandement, « l'odeur de la poudre » comme cela se disait auparavant, le risque pris au combat sans réfléchir (« Dans le feu des combats, on ne se pose pas de questions<sup>2930</sup> ») amène des *satisfactions*. Cette jeunesse des engagés d'Indochine permet de ressentir une tension à laquelle ils se sont habitués et qui a parfois rendu le congé en France si ennuyeux. Combattre, c'est risquer sa vie, provoquant cette montée d'adrénaline que rien ne peut remplacer, sauf, peut-être,

---

<sup>2929</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>2930</sup> *Ibid.*, p. 135.

les sports où un risque existe. Ce mélange de sentiments confus et superposés est d'autant plus clair au sein d'une armée de temps de paix où le militaire s'ennuie car l'aventure est terminée. Nombre de démissions, dans les années 1960, proviennent de cet ennui.

Si Hélié de Saint Marc a employé les mots pour dire toute sa haine de la guerre, il a aimé l'aventure qu'elle lui a procuré dans sa vie et qu'il n'aurait pas et n'a jamais retrouvé ailleurs. C'est la contradiction majeure chez beaucoup de combattants. La guerre est d'abord une aventure pour ceux qui ont choisi la vie militaire, non pour donner la mort ou la recevoir mais cela fait partie du contrat. Ceux qui la vivent mais n'en font pas leur métier, comme Saint Exupéry, civil dans l'âme, affirment davantage leur dégoût : « la guerre n'est pas une aventure. C'est une maladie. Comme le typhus<sup>2931</sup> », a-t-il écrit. Mais il n'était pas militaire et son exigence de liberté en détestait l'esprit. Il avait pu vivre pacifiquement l'aventure en se battant contre les éléments aériens, en contrôlant (plus ou moins !) son avion de reconnaissance, sans donner la mort tout en la risquant. Certains anciens d'Indochine, révoltés par les violences de guerre n'ont pas renouvelé leur engagement ; ils sont dans cette ligne. La phrase d'Hélié de Saint Marc citée plus haut dans *L'aventure et l'espérance*<sup>2932</sup>, porte sur les pires images des combattants et en particulier de l'auteur, la mort des hommes qu'il a connus ; celle de l'adjudant Bonnin qu'il compare à un preux chevalier mort de la façon la plus horrible, les jambes déchiquetées par une mine ; celle du capitaine Hamacek. Les images de napalm, de bombardements, de civils, en particulier de femmes et d'enfants tués, blessés ou désespérés, sont souvent des images insupportables pour les combattants. André Laperle et André Jamain, chacun de leur côté, lors des entretiens réalisés, m'ont rapporté leur horreur à la vue des cadavres brûlés, racornis par le napalm dans des villages ou sur un lieu de combat. Le combattant ne peut pas aimer ce visage de la guerre qui tue les innocents ; mais il aime l'aventure et l'adrénaline du combat.

Pour nombre de soldats, au bout de quelques combats, un phénomène joue parfois inconsciemment, qui donne à l'attente de l'affrontement une touche particulière, même si aucun des témoins rencontrés n'a parlé *d'envie*. S'ils n'aiment pas la guerre en elle-même, ils en recherchent, en apprécient des moments bien précis, grisants, parmi ceux qui précèdent les combats ou leur succèdent. Quand l'attente du combat est trop longue, stressante, ennuyeuse, la certitude de son déclenchement ressemble à une délivrance, et peut être accueillie avec joie, surtout si le combattant pense l'emporter et survivre. C'est le sentiment qui prédominait à Dien Bien Phu, avant le 13 mars 1954. Brigitte Friang rapporte ses propres sentiments éprouvés devant la perspective d'un affrontement si longuement attendu, le 23 janvier 1954, quand elle et des combattants ont appris que l'attaque de l'APV était pour le lendemain : « On avait fait une fiesta et à un moment, le téléphone a sonné. On était dans les blockhaus sous terre. On nous a dit "ils attaquent ce

---

<sup>2931</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, Paris, La Pléiade - Gallimard, 1953, pp. 271-272.

<sup>2932</sup> Hélié de Saint Marc, *L'aventure et l'espérance*, *op. cit.*, p. 135.

soir”. Vous n’imaginez pas. Nous avons dansé de joie à l’idée que les Viets attaquaient ! Dansé de joie parce qu’on était sûr de les écraser !<sup>2933</sup>. » Le 13 mars 1954, le bombardement puis les combats ont détruit cette joie et cette confiance pour entrer dans un enfer qui a duré près de deux mois. Après les combats, le succès, le bonheur d’être en vie apparaissent à la fois comme un soulagement et une joie qui rend volubile, les nerfs se relâchant, ou muet. C’est à nouveau Hélié de Saint Marc qui a pu mettre des mots sur des sentiments peu exprimables. C’est la raison pour laquelle il est, à juste titre, souvent cité et aimé des vétérans pour avoir parlé en leur nom de ce qu’ils n’ont souvent pu exprimer. Il parle de cette joie connue après les combats dont il sort vivant parce que la vie peut continuer, dans une guerre qu’il juge par ailleurs haïssable. Détester la guerre n’empêche pas que le combattant connaissent des moments de joie dans la guerre, qu’il a recherché pendant son séjour, car il faut bien en trouver pour survivre.

Une question demande aux vétérans s’ils ont connu « des moments de joie *intense*<sup>2934</sup> » pendant le conflit. Est-ce l’effet d’une remontée de souvenirs plutôt triste ou parce que cela n’a réellement pas été le cas, quant au degré « intense » ? Ont-ils oublié des sentiments certes très anciens ? Est-ce parce qu’une question antérieure leur demandait quels avaient été leurs meilleurs souvenirs et qu’ils considéraient avoir déjà répondu ? Deux d’entre eux ont répondu : « Je ne crois pas<sup>2935</sup> » et « Je ne me souviens pas de tels moments<sup>2936</sup> ». Seules vingt-huit réponses correspondent à cette question dont seize sont positives. Les douze réponses négatives oscillent entre le « non » lapidaire et l’explication rapide. Les réponses positives nuancent l’intensité, tel Jacques Thomas qui parle de joie mais « intense, non ». Quatre vétérans ont connu des moments de joie liées au combat lui-même quand il est une réussite après un grand danger : Toussaint Joseph Guidoni se souvient de « l’exaltation de la réussite de (ses) missions, le plaisir de voler<sup>2937</sup> » et Jacques Saubion après « certains combats de contacts rapides ». Jacques Thomas évoque lui aussi « les actions réussies », les siennes, « celles des autres unités du bataillon (2<sup>ème</sup> BEP, NDA) et des autres bataillons paras coloniaux et métré, de la légion étrangère<sup>2938</sup> ». Le sentiment de victoire après une lutte disputée est une joie mêlée de soulagement d’être vivants pour nombre de combattants. Mais il faut, pour cela, que le succès soit net. Les pertes importantes en suppriment le plus souvent le côté joyeux. Alexis Arette vit aussi ces moments exaltants mais, dans son esprit, rien ne surpasse celui où il est blessé : « Contrairement à tout ce qu’on pourrait penser, j’ai connu une étrange Joie alors que j’ai été blessé, en voyant mon sang rougir l’herbe. J’ai eu le sentiment puissant que je venais de payer mon dû à cette terre, et que mon sang payait pour le sang répandu<sup>2939</sup> ». Robert Servoz et William Schilardi apprécient simplement les

---

<sup>2933</sup> Brigitte Friang, *Archives orales du SHD de Vincennes*, page 9 GR3K104-1 006.

<sup>2934</sup> Question n°53 : Avez-vous eu des moments de joie intense ? Lesquels ou quand ?

<sup>2935</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>2936</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2937</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>2938</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2939</sup> Extrait du questionnaire d’Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

ravitaillements quand la faim et la soif deviennent dramatiques, le second citant plusieurs de ces moments de joie intenses en cours ou en fin d'opérations : « Lorsque l'on nous a largué de l'eau dans le désert de l'Annam (Phan Thiet, Qui Nhon), en arrivant à la fin de l'opération Hironnelle (Langson 1953), après une marche forcée de 80 km , sans nourriture, sans eau et dans la jungle (un homme est mort d'avoir bu de l'eau de mer, à ma connaissance seul mort de l'opération)<sup>2940</sup>. » Il est, par ailleurs, l'un des trois anciens captifs avec Alexis Muller et Serge Têtu à citer le jour de leur libération du camp de prisonniers, comme moment de joie intense d'avoir survécu, mêlée de souvenirs atroces et de marches difficiles pour arriver au recueil. Revoir des soldats captifs ou portés disparus est une joie intense pour Jacques Peyrat quand les « légionnaires, officiers, sous-officiers de Dien Bien Phu<sup>2941</sup> » reviennent en base arrière. Jean-Louis Foulet se dit très heureux de retrouver à la sortie de l'hôpital son frère qui a été blessé et un copain qui a survécu. Pierre Desroche, Francis Oustry et Maurice Mandavit citent la joie de savoir que le général de Lattre arrive en Indochine, synonyme de grand espoir pour eux et bien d'autres combattants.

Pour nombre d'entre eux, toutefois, la joie intense se ressent surtout quand la paix intervient. Roland Py, Lucien Cortaix et Ernest Morin, connaissent leur moment le plus heureux du conflit à l'annonce du cessez-le-feu, synonyme, pour eux, de survie à une guerre dont l'issue apparaissait dramatique ; pour le second, le jour du départ est ce moment-clé. Ernest Morin est plus précis dans ce mélange d'émotions : « Je crois que mon meilleur souvenir a été l'annonce de mon retour en France après deux années de séjour, plaisir teinté de mélancolie de devoir quitter ce pays enchanteur, exécration et divin à la fois<sup>2942</sup>. » Jacques Bouthier compile plusieurs moments de joie intenses et très diverses à l'arrivée et au départ en fin de séjour de l'Indochine : à la fois la curiosité de découvrir l'Indochine, de vivre l'aventure et à la fin, celle d'avoir lui aussi survécu. Mais c'est surtout son mariage et la naissance de sa fille en 1951, vécus en Indochine qui demeurent les meilleurs moments de joie.

Des rappels nostalgiques du pays natal peuvent être des moments joyeux. Ernest Morin a le souvenir de moments tout à fait banals (« Personnellement, mes souvenirs les meilleurs sont ceux qui aujourd'hui peuvent paraître dérisoires ») mais qui lui ont provoqué un plaisir immense dans Hanoi : « Avoir entendu, alors que je marchais dans la rue à Hanoi, une chanson venant d'un appartement voisin. Cette chanson, interprétée par Charles Trénet, avait pour titre "Douce France". C'est vrai qu'elle nous paraissait douce la France à ce moment-là ! » D'autres moments anodins, matériels, apportent leur lot de très agréables surprises : « Par exemple, tomber sur une plantation de mandarines dans la région de Vietri au Tonkin ou sur une fabrique de sous-vêtements en coton à Nam Dinh, toujours au Tonkin. Faire une provision de vitamines C dans un cas et avoir des sous-vêtements neufs dans l'autre.<sup>2943</sup> » Michel Bassot, qui a mal vécu ce conflit se souvient simplement des moments de fête (de « beuveries ») où

---

<sup>2940</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>2941</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>2942</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>2943</sup> *Ibid.*

l'esprit peut s'évader, les soucis s'évacuer, celles de « Noël et de la Sainte-Barbe<sup>2944</sup>. »

Faire la guerre en Indochine puis évoquer sa mémoire, c'est parler un langage à part qui est, sinon un autre bon souvenir, du moins le repère d'un temps et d'une mémoire indissociables. La mémoire d'Indochine transparait donc dans un langage particulier, militaire, technique, augmenté de mots plus imagés, issus du Vietnamien ou d'autres langues d'Indochine. Cela fait partie, depuis, d'une mémoire discursive spécifique hors de portée du profane.

#### 4.3.1.2 *Les mots de la guerre d'Indochine* » : un langage hors de portée du profane mais un jargon usuel répandu

« La pensée d'un homme est dans son langage<sup>2945</sup>. » (Robert Pinget)

La guerre d'Indochine a suscité un langage que seuls les vétérans et passionnés du conflit comprennent. Cela les soude. Leur cohésion, leur remémoration sont aussi une histoire de langage. Il y a celui que l'on conserve et celui que l'on reprend, de l'armée, de la colonisation que le vétéran garde dans le sien jusqu'à aujourd'hui, les mots se transformant en repères mémoriels. Il faut connaître la guerre d'Indochine dans son verbe pour mieux en approcher l'esprit.

Sans chercher aucunement à méjuger les soldats d'Indochine qui n'ont pas voulu ou eu le temps d'apprendre les langues employées en Indochine, il faut reconnaître que le simple fait de l'avoir tenté de le faire pour connaître davantage ces milieux et ces populations qu'ils protègent ou combattent et qui les attirent, est un atout. À leur décharge, ce sont des langues orientales qui nécessitent des années d'études pour maîtriser les nuances, en particulier les tons. Les combattants se sont donc limités, pour la plupart, à un jargon mêlant le français et le vietnamien ou les langues locales, n'ayant pas le temps de faire plus. Il en va de même pour les Indochinois qui, quoiqu'en disent les thuriféraires de l'école dans les colonies, sont nombreux à ne pas parler le français, moins encore en s'éloignant des deltas.

Une question s'attarde sur leur maîtrise de la langue vietnamienne, les dialectes et quels sont les mots qui leur restaient aujourd'hui<sup>2946</sup>. La presque totalité des vétérans ont répondu qu'ils connaissaient quelques mots, mais pas la langue. D'autre part, les combattants affectés dans les bases ou en ville n'avaient pas à apprendre le vietnamien, là où tout le monde, ou presque, parle français. Ceux qui ont été affectés sur les plateaux montagnards où chaque dialecte est différent n'ont pas pu vraiment les apprendre. Francis Oustry le reconnaît : « J'avoue que je n'ai pas fait d'efforts pour apprendre le vietnamien<sup>2947</sup>. » Max Poiroux s'est découragé devant ce genre de

---

<sup>2944</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018. Sainte Barbe est la patronne des artilleurs.

<sup>2945</sup> Robert Pinget, article du Figaro Littéraire, 29 septembre 1962 ; cité dans Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, op. cit., p. 185.

<sup>2946</sup> Question n° 38 : Quels mots "indochinois ou dérivés des langues de l'Indochine utilisiez-vous à l'époque ? (comme "bep", "cagna") ? Avez-vous appris le vietnamien ou des dialectes ?

<sup>2947</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

difficultés ; se limitant aux mots usuels : « Impossible faute d’envie, de temps, de moyens, sans relation suivie avec la population locale. Dès cette époque, je préparais mes cours en vue d’entrer dans une école d’officiers<sup>2948</sup>. » Bernard Prin, également, n’a pas le temps d’apprendre : « Je n’ai pas appris de dialectes au cours de mon séjour. Nous connaissions quelques mots dont un souvent entendu : “ chêt ” (mort)<sup>2949</sup>. » Pierre Latanne le regrette également mais il n’y avait aucun moment pour se poser et apprendre cette langue si changeante de ce que les Français connaissaient : « Je n’ai pas appris le vietnamien. Je le regrette bien mais c’était mission impossible. Il aurait fallu les livres, un enseignant permanent, du temps<sup>2950</sup>. » Comme le dit Alexis Arette, qui a cherché au maximum à s’immerger dans ce milieu complexe, apprendre des mots vietnamiens a pour but l’efficacité du commandement plus que l’intérêt : « Bien sûr, la plupart de nous en étaient amenés à un jargon Franco–Vietnamien assez réduit. Mais la plupart de nos tirailleurs parlaient un jargon français convenable. Ce qui était strictement utilitaire<sup>2951</sup>. » André Fabiano a répondu avoir appris « tous les mots usuels étant donné [qu’il était] presque tout le temps avec des partisans<sup>2952</sup>. »

Certains combattants d’Indochine parlent ou comprennent mieux la langue vietnamienne. C’est le cas des frères Zeganadin déjà cités, nés à Phnom Penh. Jean-Louis Delayen et Jacques Bouthier ont une histoire familiale liée à l’Indochine. Ils ont appris d’autant plus vite la langue qu’ils l’ont entendue pendant leur enfance. En général, des mots leur sont revenus de manière fortuite. « J’ai appris très vite la langue vietnamienne<sup>2953</sup> » écrit Jacques Bouthier. Mais pour ses camarades, ce n’est pas si simple. Il faut donc se limiter au vocabulaire utilitaire : « On a tous appris phonétiquement des mots déformés et adaptés à la sauce française<sup>2954</sup> » écrit Pierre Latanne.

Des mots vietnamiens, laotiens, cambodgiens ont été employés pour simplifier les ordres avec les partisans et autres supplétifs et les rapports avec les soldats des États associés ou parler à la population. Le premier vocabulaire nécessaire concerne la nourriture comme *an com* (« manger du riz ») ou celui qui la fait, le *bep* c’est-à-dire le « cuisinier » plus ou moins improvisé. Il est indispensable de connaître *pho* pour demander une « soupe », *nuoc* c’est-à-dire « eau », *uong nuoc* pour « boire de l’eau » ; la glace ou *nuoc da*. Le *nuoc mam* est pour la fameuse sauce au poisson que l’on peut estimer délicieuse ou infecte et qui est l’accompagnement idéal pour le riz, plein de protéines et qui, pour nombre de Français, empeste l’air des campagnes. Pour les boissons, *Bia* signifie « bière ». La boisson du CEFEO, du moins pour les officiers, était un *gnac-soda* ou « cognac – soda ». Un *berzé gnoc da*, au mess du camp des Mares, était un « berger avec de l’eau et des glaçons », le « Berger Blanc » étant un apéritif apprécié comme le Ricard aujourd’hui » précise Pierre

---

<sup>2948</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>2949</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>2950</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par courriel le 19 septembre 2018.

<sup>2951</sup> Extrait du questionnaire d’Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>2952</sup> Extrait du questionnaire d’André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>2953</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>2954</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *op. cit.* Dans cette partie, ne connaissant pas la langue vietnamienne, je me limiterai à citer les mots écrits dans les questionnaires.



Latanne<sup>2955</sup>. Il est également utile, dans les rapports hiérarchiques, de connaître le nom commun de *xep* ou *sep* pour « chef » que les partisans et supplétifs préfèrent à des noms de grades compliqués. Dans les conversations, l'utilité concerne l'argent (*yatt* pour « piastres »), *bao nhieu* pour « combien ». « L'ardoise » qui récapitule l'argent que l'on doit dans un bar est le *khé-bout*. Les habits se limitent surtout au *Ke Cuan* (le « pantalon »). Voilà le minimum de connaissances donné par les vétérans d'Indochine, pour l'essentiel de ce qui est matériel.

Désigner des personnes, en parler, quelle que soit l'expression et la personne désignée, permet de gagner du temps, à défaut d'être pertinent car il n'est pas sûr de bien situer ses interlocuteurs vietnamiens ou autres et de ne pas employer une expression fautive ou péjorative. La *con gai* ou *co gai*, déjà citée, qui signifie « fille » est employé, non pas pour une personne de sexe féminin (*cô* pour « mademoiselle », *con* pour « enfant »), mais pour une fille ou une femme que l'on a à son service, pour ne pas dire sa « compagne » officieuse. Le *nhà quê* signifie plus « pouilleux » ou « rustre » que « paysan ». Même si ce mot devenu un nom est complètement généralisé à l'époque, et sans arrogance faute d'en savoir le sens exact pour les métropolitains fraîchement arrivé, il a un sens à la fois vietnamien et colonialiste. Pierre Latanne estime que lui et ses camarades ne disaient « jamais les « jaunes » ou autre mot péjoratif. Par contre, tous les civils que nous rencontrions au cours des opérations étaient pour nous des « nhaqués » et les maisons des « canhas » (comme on disait couramment "mechta" en Algérie) Ce sont des mots oubliés dans nos conversations entre anciens. Mais « nhaqué » n'a, je crois, rien de péjoratif. C'est un paysan<sup>2956</sup>. » Les lieux, en dehors des noms propres sont parfois devenus des mots utilisés en France dans l'argot militaire comme « cagna » (*cah nha* ou *nha o*, « maison » ou « abri »).

Un homme très maigre peut se dire *cay tam* ou « cure-dents » dit Jean-Louis Foulet, qui pouvait encore « compter jusqu'à neuf et dire phonétiquement plusieurs mots<sup>2957</sup>. » Les expressions du langage, la politesse (*chào* pour « bonjour », *cam on*, « je vous remercie », *thot* pour « bon »), l'ordre d'aller plus vite (*di di* pour « allez ! allez ! », *mau len* pour « vite », « dépêchez-vous ! », que soldats français du CEFEO et combattants de l'APV ont souvent employé pour des prisonniers ou des coolies) et en guerre, la situation courante de dire ou entendre dire *chet*, « mort ». Les Vietnamiens, plus que les Laotiens et Cambodgiens, comprenaient davantage le français et avaient leur jargon à eux. « Toutes les demandes commençaient par « c'est moyen » : « c'est moyen sortir ce soir ? », « c'est moyen changer de chaussures ? », « c'est moyen avoir rations », que l'on entendait à longueur de journée<sup>2958</sup>. »

Les anciens noms de territoires ou de guerre, créés ou adaptés du vietnamien au tout début de la colonisation, sont encore très employés. Ils n'ont que très peu bougé en un siècle et sont encore

---

<sup>2955</sup> *Ibid.*

<sup>2956</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 19 septembre 2018.

<sup>2957</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>2958</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *op. cit.*

employés aujourd'hui en France, par facilité et par nostalgie. C'est seulement à partir de 1953 que la Cochinchine se transforme en « Sud-Vietnam » et, avec la plus grande partie de l'Annam (« le Centre-Vietnam »), devient le « Vietnam ». Mais les militaires disent toujours le « Tonkin » et ne parleront, au mieux, du « Nord-Vietnam » qu'après 1954. Le Siam est peu à peu remplacé par le nom de « Thaïlande » dans les années 1930, officiellement ; mais il faut attendre le début des années 1950 pour le voir se répandre en Indochine. Quelques vétérans parlent encore des « Annamites » mais tous disent « Viet », pour parler de l'ennemi quel que soit, d'ailleurs, son origine. Ils disent « Vietminh » pour parler de l'organisation politique, de l'armée populaire vietnamienne, davantage que Vietnamiens. Aujourd'hui, les plus rétifs à changer ce lexique estiment que les « vrais Vietnamiens », de 1949 à 1975, sont ceux de la République du Vietnam, et non une RDV usurpatrice.

Le langage radio rajoute des appellations curieuses. Pierre Latanne se souvient de ses premières écoutes à la radio pour parler du Vietminh :

« A la radio, on employait le mot “vélomoteur” en raison des initiales : VM = vietminh. Et je me souviens de mon étonnement quand en février 1953 j'ai entendu ce mot la première fois à la radio opérationnelle “Allo, Bleu 3 de Bleu autorité, nous avons repéré des traces de vélomoteurs. Ouvrez l'œil”. Je m'étais demandé ce que venaient faire des vélomoteurs dans ce coin perdu des hauts plateaux du Centre Annam<sup>2959</sup>. »

Les militaires ont construit ou adapté un langage technique, opérationnel parfois entré dans le langage courant. Il comporte une succession de termes militaires, d'argot et d'acronymes qui se voit répété pour la plus grande détresse de ceux qui n'ont pas de famille militaire, n'ont jamais lu d'ouvrages de ce domaine ni effectué de service militaire, supprimé voici plus de vingt-cinq ans. Ce délicieux langage passe par toute une série de lettres et de codes qui se transmettent de règlements en écoles militaires depuis des générations, pour tromper l'ennemi ou faciliter les communications radio ; un *langage TTA*<sup>2960</sup> !

Il existe, tout d'abord, un vocabulaire qui met en image la forme de combats et que les combattants ont, sinon créé, du moins employé à cette période. Les progressions ont souvent des allures de course en montagne sur des montagnes, des pics envahis de forêts, les *pitons* ou *cote* de la Haute Région, par exemple ; il faut donc *pitonner* sans cesse pour reprendre des positions élevées, pacifier le territoire avec de fortes dénivellations. Cette progression lente et difficile comme celle d'un « crapaud » est devenue un *crapahut* ; « crapahuter » commence à avoir un sens au début des années 1960, que l'on attribue aux élèves de Saint-Cyr, nourris des récits de l'Indochine et de l'Algérie. Un vétéran a assuré que c'était par référence à l'Indochine et ses marches en haute Région, dans la jungle et les montagnes. Le *chouff* est, lui, un héritage de la coloniale en Algérie : « Les voltigeurs de pointe, c'était le terme qu'on employait, fallait qu'ils chouffent sérieusement. “Chouff”

---

<sup>2959</sup> *Ibid.*

<sup>2960</sup> Issus des manuels de règlement « TTA » ou « TouTes Armes ».

c'était arabe, les Vietnamiens, c'était "loucsi", "tu regardes"<sup>2961</sup>. » La *pacification*, enfin, provient d'un lointain langage militaire qui évoque la conquête de l'Indochine. A vérifier, elle rappelle les conceptions tactiques des généraux Pennequin, Galliéni, Lyautey pour étendre la conquête et contrôler les territoires et a beaucoup été employée en Indochine et en Algérie.

D'autre part, l'armée ne serait pas ce qu'elle est sans ses acronymes, assez nombreux à l'époque pour désigner une fonction, un corps, voire un lieu. Le corps expéditionnaire qui garde la vieille expression d'« Extrême-Orient » est bien entendu, le *CEFEO*, souvent cité. Mais ceux qui le composent sont des *TFEO* (« troupes françaises d'Extrême-Orient »), des *FFEO* (« Forces françaises d'Extrême-Orient »), rarement les *FAEO* (« forces armées d'Extrême-Orient ») et selon leur arme, des *FTEO* (« forces terrestres d'Extrême-Orient »), *FMEO* (« forces maritimes d'Extrême-Orient ») ou *FAEO* (« françaises aériennes d'Extrême-Orient »)<sup>2962</sup>. Le lexique présent dans tous les ouvrages sur le conflit donne bien d'autres acronymes militaires de forces militaires plus localisées. Ainsi *SENO* était-il un camp retranché, une base aéroterrestre importante au Laos, visant à protéger la plaine des Jarres ; petit aéroport des années 1930, la base a été aménagée au début de 1953 pour protéger les incursions de l'APV avec des moyens de plus en plus considérables et appuyer des raids pour l'affronter. *SENO* vient des quatre points cardinaux « Sud », « Est », « Nord », « Ouest », ce qui ne traduit pas une inventivité guerrière ou liée à l'environnement local. La plupart du temps, ce sont des organismes ou des territoires au nom allongé qui bénéficient d'un acronyme formé d'initiales. L'*EMIFT*, (« État-major interarmes des forces terrestres ») à Saigon, a déjà été cité. A Dien Bien Phu, De Castries dirigeait non pas, la base de Dien Bien Phu mais le *GONO*, « Groupement opérationnel du Nord-Ouest », acronyme dont les soldats se sont bien moqués ; un an auparavant, le colonel Gilles commandait le *GOMRN*, le « groupement opérationnel de la moyenne Rivière Noire » ! Les commandants en chef en Indochine ou dans les cinq territoires ne font pas exception ; on parle alors de *COMSUP* ou « commandant supérieur », *généchef* ou « général en chef ». Sur le terrain comme dans les services, les prisonniers de l'APV sont des *PIM*, « prisonniers Internés Militaires » ; le *PIM* devient rapidement mot d'usage courant. Les *AFAT* ou *PFAT*, déjà citées sont des acronymes qui s'attacheront à toutes les femmes de l'armée quel que soit leur statut. Les matériels ne sont pas exempts d'acronymes. Ainsi, la marine en kaki en est remplie avec les *LST*, *LCA*, *LCT*, *LCM*, *LCVP* ; noms américains puisqu'ils ont créé ces engins pour la guerre du Pacifique.

Les cadres ont parfois aimé leur indicatif ; ils en ont fait une identité. Les indicatifs radio font partie des langages de l'armée, dus à des initiatives personnelles ou à un règlement strict. Rareté absolue, les prénoms personnels ou choisis, sont usités chez les parachutistes. Ainsi le commandant Bigeard était-il *Bruno* depuis son parachutage dans les maquis de l'Ariège en 1944 ;

---

<sup>2961</sup> En phonétique ! Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>2962</sup> Sur Internet, voir <https://www.memorialgenweb.org/memorial3/glossaire/index.php?abrev=F> (Consulté la dernière fois le 5 juin 2022).

il appelait ses adjoints « au bigophone » selon son expression, par des prénoms, *Hervé*, *Polo* ou *Bernard*. Langlais à Dien Bien Phu est *Le gars Pierre*. Mais la grande tradition est plutôt celle des couleurs. Noir appelle bleu, cela donne *bleu de noir*, l'indicatif d'Alexis Arette devenu le titre de ses souvenirs d'Indochine, *On m'appelait bleu de noir*<sup>2963</sup>. Certains chefs étaient désignés par l'indicatif *Soleil*. L'alphabet phonétique en cours dans l'armée aujourd'hui est celui de l'OTAN, qui date de 1956. Le Vietminh se dirait aujourd'hui *Victor Mike* plus que le *Vélo Moteur* de Pierre Latanne, comme le Vietcong était appelé *Victor Charlie* pendant la guerre du Vietnam. En 1950, ce serait plutôt *Victor Marcel*, comme le précise Pierre Carles dans l'armée de la IV<sup>ème</sup> République<sup>2964</sup>.

Les militaires des FFEO emploient toute une série d'expressions personnifiant ce conflit ; des expressions employées parfois sans y penser. *Indo* est un diminutif de la colonie et du conflit, un raccourci presque sentimental, nostalgique, familier pour ceux qui l'ont vécu et pour ceux qui en sont passionnés. Avoir *fait l'Indo*, aller en *Indo* est typique de ce conflit, bien que ce diminutif ait existé avant la Seconde Guerre mondiale. Pour la plupart des vétérans contactés, on disait *guerre d'Indochine* très tôt à partir de 1947<sup>2965</sup>, même si certains sont partis avec un discours sur le *maintien de l'ordre* et autres *opérations de police* jusqu'en 1949.

Dans le registre des noms d'usage, on trouve aussi les surnoms donnés par les hommes à leurs chefs, du sous-officier au général en chef. Ils peuvent être respectueux ou non, selon la cote du chef en question, de son prestige. Thierry d'Argenlieu est souvent montré du doigt voire détesté, à l'inverse du général Leclerc, car beaucoup de vétérans considèrent que sa raideur à appliquer les ordres de fermeté face à Ho Chi Minh a été l'une des causes du conflit. Sa morgue en grande tenue, l'apparat ostensible lié à ses fonctions de haut-commissaire a plusieurs fois donné cette expression, *Tiens lieu d'argenterie*, une contrepèterie assez négative<sup>2966</sup>. D'autres le sont également mais dans une version plus ironique ; ainsi le général Cogy, commandant en chef au Tonkin en 1954, était surnommé *Coco la sirène*, puisqu'il était souvent encadré, dans ses déplacements en voiture, par des motards au son d'une sirène d'ambulance. Plus respectueusement, le général Salan, était surnommé *Le Mandarin*<sup>2967</sup>, par référence à son air sérieux, mystérieux qui le faisait ressembler à un intellectuel, et qui en dehors de l'aspect nécessairement martial du chef, était surtout le résultat de sa propre timidité.

Enfin, des expressions ont fait florès jusqu'à aujourd'hui. L'une d'elles est rattachée à la guerre d'Indochine ; il s'agit de Dien Bien Phu. Que cela fasse plaisir ou non, Dien Bien Phu est devenue l'expression type d'une défaite voire d'un désastre militaire sans appel qui a cassé le moral du CEFEO et a hâté la fin de la guerre d'Indochine. Cette bataille est devenue depuis 1954 une

---

<sup>2963</sup> Alexis Arette, *On m'appelait bleu de noir, Chroniques d'Indochine*, Biarritz, éditions Atlantica, 1997, 320 p.

<sup>2964</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus, op. cit.*, p 186.

<sup>2965</sup> Réponses à la question n° 13 : « Disait-on à l'époque « guerre d'Indochine » ?

<sup>2966</sup> Rappelée par le colonel Pierre Desroche au cours de l'entretien du 2 mars 2017.

<sup>2967</sup> Le surnom de de Lattre, « Le roi Jean » date de la Seconde Guerre mondiale.

référence : la dernière bataille et l'une des plus grandes défaites militaires de l'armée française, défaite militaire décisive, comme l'était Waterloo, qui met fin à un état de domination politique et militaire déclinante. Il est le signal d'une décolonisation encouragée, la victoire d'une armée inférieure techniquement qui obtient son indépendance, du moins plus de liberté et fait plier une puissance. Pour Gérard Chaliand, c'est une victoire militaire absolue pour la RDV : « Dans le contexte des mouvements de libération nationale dirigés contre une puissance industrielle, les victoires militaires ont été rarissimes. En réalité, seul Dien Bien Phu peut être retenu<sup>2968</sup>. » A l'inverse, elle devient ensuite l'expression politique ou militaire d'une détermination sans faille devant une hypothèse de défaite ou de lâchage politique, diplomatique. L'expression devient « Il n'y aura pas de Dien Bien Phu », pour signaler que tous les moyens seront mis pour gagner et qu'il n'y aura pas de recherche de négociations. C'est ce que dit De Gaulle en mars 1960 (« Il n'y aura pas de Dien Bien Phu en Algérie »), pour assurer qu'il n'avait pas l'intention de faire la paix ni de diminuer les moyens militaires...ou alors que, vu la faiblesse de l'ALN, il ne pouvait y avoir de défaite militaire de ce type ! Qui a dit que Dien Bien Phu, dans ces conditions, était une bataille oubliée ?

#### 4.3.1.3 Aimer les honneurs : des récompenses qui remontent le moral

« Si je la porte (la cravate de commandeur, NDA), c'est pour mes copains, pour ceux qui y sont restés. » (Jean Slezarski)

L'appartenance à une arme ou à un corps prestigieux comme la légion ou les parachutistes, visible par un béret de couleur particulière, les médailles arborées, les blessures et le grade sont des arguments qui ont du prestige auprès d'un public. Pour les vétérans, ce sont des marques de courage, de service de son pays, une part de leur identité personnelle, qui font partie d'une plus large identité collective, d'une reconnaissance de leur engagement, de leurs sacrifices en Indochine. Ce sont des motifs de satisfaction et d'honneur aux yeux du combattant puis du vétéran, que l'on peut trouver superficiels mais qui ne le sont pas aux yeux de ceux qui se sont battus. En Indochine, la citation, la médaille sont appréciées. Elles consolent, récompensent, aident à supporter un conflit difficile et méconnu de son vivant. Même soixante-dix ans plus tard, une nomination au Journal Officiel même tardive fait très plaisir à celui qui en bénéficie.

La première récompense de l'officier, voire du soldat est d'appartenir à un corps ou une arme, à une unité marquée d'un grand prestige. Autant dire que ces *détail identitaires*, reconnaissables à l'écusson à la couleur du couvre-chef sont parfois source de tensions voire de bagarres lors des sorties en ville, au vu de la rivalité modérée que l'on constate toujours chez les vétérans aujourd'hui. Ajoutons que ces différences sont alimentées par les corps de troupes ou unités eux-mêmes. Appartenir à une unité de la légion est pour beaucoup un *graal* pour sa réputation

---

<sup>2968</sup> Gérard Chaliand, *Une histoire mondiale de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 2005 ; « poches », 2014, 413 p. ; p. 374.

professionnelle, l'histoire de ce corps d'élite créé en 1831 le signalant dans toutes les campagnes de l'armée française. L'uniforme, le képi blanc pour les hommes, noir pour les cadres *en jettent* car il personnifie la force, la solidité au combat et l'engagement jusqu'au bout. Mais il y a des unités plus prestigieuses ou particulières que d'autres : le 5<sup>ème</sup> REI était *le* régiment de légion en Indochine en 1945 ; la 13<sup>ème</sup> DBLE, *le* régiment FFL marqué par Bir Hakeim et la croix de la libération. Les BEP enfin sont une nouveauté créée en 1948, des légionnaires - parachutistes aux bérets verts, à double tradition, formant une élite faite pour les grands chocs avec l'ennemi. Les parachutistes sont, en Indochine, considérés comme des nouveaux venus dans l'élite. C'est en Indochine qu'ils vont vraiment eux aussi construire leur légende malgré leurs exploits précédents dans les SAS. La rivalité se situe au niveau de la couleur du béret qui est bleu pour les « métro », les parachutistes métropolitains comme ceux du 1<sup>er</sup> RCP, amarante pour les parachutistes coloniaux. En 1951, tous les bérets parachutistes sont rouges, ou presque, sur décision du général de Lattre qui n'apprécie pas cette rivalité. Cela n'empêche pas André Laperle, du 1<sup>er</sup> BCCP en Indochine, de dire aujourd'hui que l'esprit de corps des parachutistes coloniaux est bien meilleur, bien plus solidaire que celui des autres.

Les autres armes ou corps peuvent être prestigieux par leur technicité et l'audace dont ils font preuve pour les unités de chasse dans l'aviation, par leur histoire pour la marine classique, *en blanc* et pour la cavalerie, mais la guerre d'Indochine ne les a pas tous marqués du sceau du prestige quels que soient leurs exploits sur le terrain. Les commandos marine au béret vert, les commandos du Nord-Vietnam en béret noir et les GCMA sont de création encore trop récente à l'époque du conflit pour avoir autant de prestige que les précédents. Les anciens de ces unités en sont très fiers aujourd'hui et leurs actions sur les arrières de l'ennemi leur assure désormais un prestige post-Indochine très apprécié. Les récompenses sont une autre source de fierté.

Que pensent les combattants et aujourd'hui vétérans d'Indochine des décorations ? Aucun ancien d'entre eux, par modestie, ne s'étend sur ces récompenses. Mais très peu les négligent, que ce soient les siennes ou celles des autres, qu'il les estime ou qu'il les critique. Le général Bigeard, un des officiers les plus décorés sinon le plus décoré de l'armée française, aimait à rappeler le mot de Napoléon qui en parlait comme des « hochets », ajoutant que « cela ne coûtait pas cher à l'État » ; ce qui ne l'a jamais empêché de porter avec une certaine volupté bien compréhensible son volumineux *placard* de décorations, tout comme le général Salan. Il citait d'ailleurs avec respect, celles des autres, le nombre de leur citations dans ses propres ouvrages.

Au cours d'un entretien, un ancien d'Indochine ne connaissait que vaguement le nom d'un vétéran dont je citais le nom, installé comme lui à Nîmes, mais il a très vite dit : « Ah, oui, celui qui a la cravate de commandeur ! ». Jean Slezarski, puisqu'il s'agit de lui, n'est pas peu fier, en tant que sous-officier, d'être commandeur de la légion d'honneur, fait assez rare. Mais il ne s'en vante pas car elle n'est pas seulement une fierté personnelle : « Si je la porte, c'est pour mes copains, pour ceux

qui y sont restés » assure-t-il avec une conviction émue dans la voix<sup>2969</sup>. Comme la plupart des anciens rencontrés, il conserve tous ses témoignages de satisfaction et ses citations ; elles restent dans une pochette à l'intention de ses enfants et ne sont pas exhibées sur le mur. D'autres le font. Ils peuvent se sentir légitimement fier des *témoignages* de reconnaissance de leurs supérieurs ou de l'État, sans pour autant se vanter d'un passé glorieux. Aux États-Unis, les cadres affichent jusque dans leur bureau, les diplômes, les récompenses et les photos prises avec des personnalités emblématiques ; les moindres signes d'auto - satisfaction. Dans les récits autobiographiques, signaler une décoration est assez courant : « Ce 1<sup>er</sup> mai fêtera mon travail avec un peu de rouge, puisqu'il me rapportera la légion d'honneur », écrit sobrement Jean-Jacques Beucler, après avoir évoqué le fait d'armes qui a sans doute influé sur cette nomination, rien moins que la destruction d'une « compagnie Viet<sup>2970</sup>. » La modestie atténuée le fait mais, sur le moment ou longtemps après, le plaisir reste. Comme la citation, la décoration est donc le témoignage d'une action courageuse, du moins méritante et accorde un prestige immédiat de la part de ceux qui la remarque.

Les décorations paraissent nombreuses dans l'armée française. Mais les chancelleries étant discrètes sur les chiffres, il est difficile de savoir s'il y en a eu beaucoup ou pas en Indochine par rapport aux autres conflits. Comme les citations, elles sont une récompense espérée, même secrètement, un objet de convoitises et, la nature humaine étant ce qu'elle est parfois, une cause de jalousie entre les hommes et surtout entre les unités. Plusieurs vétérans ont dit ne pas s'en être soucié ; d'autres ont avoué leur plaisir et certains, au soir de leur vie, espérait encore obtenir celle qui leur manquait. Au vu des sacrifices fournis, personne ne peut le leur reprocher. Décorations ou citations, ce sont les officiers qui demandent des récompenses pour leur hommes, mais cela n'est pas toujours accepté et reste soumis à des aléas telles que l'unité et son chef soient bien vus de la hiérarchie, que cela ne dépasse pas un quota sauf exploit exceptionnel. Certains ont été déçus d'avoir eu de leur chef direct une promesse de médaille ensuite oubliée ou non officialisée. A l'inverse, les quatre centaines de décorations obtenues en 1952 par le bataillon Bigeard après la retraite de Tu Lé sont mal passées auprès des autres unités. Jacques Allaire a évoqué sans concession, devant moi, cette distribution de médailles que Bigeard demandait pour ses hommes, mais avec de la nuance et de l'émotion. C'était une récompense pour rendre hommage au courage de ses hommes dans une manœuvre exceptionnelle :

« Il aimait bien être au premier rang, ramasser des bananes, les décorations, et souvent, je lui disais, “vous savez, mon commandant, il y a six mois que je suis chez vous, je n'ai jamais récolté autant de bananes qu'avec vous”. Il me répondait “Allaire, c'est la moindre des choses, les bananes ne coûtent pas cher au gouvernement, c'est gratuit, ça vaut 15 francs, donc c'est normal ! Si on veut faire marcher, courir des gars, il faut les récompenser à leurs justes mérites. Je suis peut-être plus généreux qu'un autre mais en tout cas les gars marchent bien et ils le méritent”<sup>2971</sup>.

---

<sup>2969</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, *op. cit.*

<sup>2970</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p. 118.

<sup>2971</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

Les vétérans disent tous leur fierté de leurs décorations car ils estiment les avoir méritées. Durant notre entretien, Pierre Lespine est allé chercher sa veste assortie de ses nombreuses décorations pour me les montrer. Roger Tochon-Ferdollet n'a pas de complexe à les évoquer : « J'ai une vingtaine de décorations, mais il y en a beaucoup que je ne porte jamais ; tout le monde les a ! Même la médaille militaire. Maintenant on la donne aux gendarmes qui ont vingt-cinq ans de services ! Mais les décorations, les citations, ça fait énormément plaisir parce que c'est du vrai, c'était mérité. Si j'avais été planqué, je n'aurais pas toutes ces décorations<sup>2972</sup> ! » La plus prestigieuse est toujours *la rouge*, c'est-à-dire la légion d'honneur, qui récompense une action particulièrement éclatante. Les anciens combattants l'ambitionnent tous quand ils ne l'ont pas déjà eue sur le terrain. Ceux qui l'ont eue ambitionnent un grade supérieur qui va de Chevalier à Grand-croix. Presque chaque année, on trouve dans le contingent de légions d'honneur distribuées, des anciens de la guerre d'Indochine. Certains sont membres de la prestigieuse association des *DPL*, l'association des *Décorés au péril de leur vie*. La médaille militaire est considérée comme la « légion d'honneur des sous-officiers », la troisième après la précédente et l'ordre de la Libération. Mais elle est très appréciée de tous car elle est exclusivement militaire, à la différence des deux autres. Cependant, elle a été rarement distribuée en Indochine, 12 000 médailles contre 38 000 pour la guerre d'Algérie<sup>2973</sup>. La croix de guerre des TOE, enfin, récompense le courage du soldat sur le terrain. Décoration distinguée de la croix de guerre 14-18, elle concerne tous les soldats décorés hors Métropole dans les *TOE* ou *Théâtre d'Opérations Extérieures* depuis le 30 avril 1921 en général, depuis 1945 pour celle concernant la guerre d'Indochine. Elle est accompagnée de citations pour des combattants mais également des personnalités comme Brigitte Friang et Pierre Schoendoerffer qui ont fait preuve de courage *au feu*. La médaille commémorative de l'Indochine enfin, officialise le fait d'y avoir participé, pour au moins trois mois de campagne entre 1945 et août 1954. C'est moins une récompense, toutefois, qu'une sorte d'attestation décorative pour avoir fait partie du CEFEO, que le militaire ait été remarqué ou pas. La médaille coloniale est moins prestigieuse mais elle existe depuis 1894. Même si on l'appelle médaille *coloniale*, elle a changé pour devenir médaille *d'outre-mer* depuis 1962. Ceux qui ont fait la guerre d'Indochine ont une agrafe *Extrême-Orient* et non *Indochine*, qui concerne les années 1920 -1930.

Les citations données en Indochine sont des marques essentielles de reconnaissance de l'État envers ses combattants, de satisfaction des supérieurs envers leurs hommes. Lors des entretiens ou joints à l'envoi du questionnaire complété, j'ai pu lire le détail des citations pour comprendre en quoi elles sont un réel plaisir, une fierté pour le combattant, qu'elle arrive après un acte courageux ou pour *l'ensemble de son œuvre* des derniers mois. Les textes sont souvent impressionnants sur l'attitude exemplaire de l'impétrant. Prise à l'ordre de l'unité jusqu'à celui du corps

---

<sup>2972</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>2973</sup> Source : la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur . En ligne : <https://www.legiondhonneur.fr/fr/page/la-medaille-militaire/86> (Consulté la dernière fois le 5 juin 2022).



expéditionnaire et de l'armée française, les citations montent en gamme selon que le courage est digne d'être cité jusqu'à l'acte de bravoure exceptionnel sauvant de nombreuses vies. Les étoiles et les palmes qui les accompagnent passent de bronze à argent puis vermeil. Lors des cérémonies ou simplement lors d'une sortie en (grand) uniforme, ces palmes donnent une hiérarchie entre militaires, qui dépasse le grade puisqu'une deuxième classe peut recevoir une croix de guerre des TOE en Indochine quand un officier peut ne pas l'avoir eue. Dans les ouvrages autobiographiques des vétérans et ceux des passionnés, la mention du nombre de citations, palmes ou *bananes* n'est jamais oubliée. Ainsi peut-on citer les grands chefs, de grade supérieur ou non qui en ont obtenu le plus. Le général Bigeard en a obtenu 27 tout comme le colonel Raphanaud. Le général de Castries en a obtenu 21. Comme pour les décorations, la fierté d'en décrocher une, est tempérée par le fait de ne pas en avoir eu à chaque acte méritant, un quota plus ou moins chiffré étant donné à chaque unité et leur proposition étant donné par le chef de corps, son état-major ou le commandant d'unité. Parfois, il suffit d'être bien ou non avec l'un de ces personnages pour en obtenir... ou non. C'est ce qu'a raconté un témoin, sous-officier parachutiste, qui officiait, à un moment, dans la fonction de secrétaire du bataillon, me disant : « les citations, c'est moi qui les donnais ! (Du moins, qui les proposait en faisant une liste, NDA) ». Je n'ai pas osé lui demander combien il en avait lui-même. Certains n'ont eu que la promesse. Francis Agostini, dans la panique de l'opération *Auvergne* en juin 1954, paie la désorganisation générale :

« Je me souviens quand je revois sur le mur (où sont affichées ses décorations, NDA), ma croix de guerre TOE avec palme. Il y avait 10 ou 15 jours qu'on était rentré à Dason, notre base arrière, quand on voit arriver un capitaine vietnamien tout joufflu qui veut voir notre capitaine. Il voulait décorer tout le commando. Il avait une caisse pleine de "croix de la vaillance" Parce qu'on avait ramené le TDKQ, aucun général vietnamien ne voulait nous décorer. Il nous a dit qu'il nous enverra les papiers plus tard. On ne les a jamais reçus donc cette médaille n'est pas homologuée, je ne peux pas la porter. On était en pleine débandade et on n'a jamais eu le texte de la citation<sup>2974</sup>. »

D'autres n'ont pas eu son scrupule et arborent parfois des médailles que l'on peut acheter aujourd'hui. Les combattants ont toujours critiqué l'abus pour ceux qui, à leurs yeux, ne les méritaient pas. Plus un militaire monte en grade, plus il est à l'état-major et plus sa citation sera critiquée pour son absence de prise de risque sur le terrain. C'est l'une des raisons pour lesquelles voir des officiers débarquer sur un terrain d'opération, comme Dien Bien Phu ou Nasan, les ont dérangés ; non seulement pour l'obligation de faire une prise d'armes et de perdre du temps mais aussi devant la perspective de voir « tomber des *bananes* » dans la serviette en cuir d'un officier d'état-major descendu d'avion, venu non pour combattre mais justifier ses jours de terrain.

Jean Thuriès, médecin à Nasan en 1953, déplore que « pour une journée passée au "front", toute cette faune se (fasse) octroyer une citation, il suffit de secouer le bananier<sup>2975</sup>. » Si la *banane* est le terme argotique pour la citation, *Secouer le bananier* signifie quémander et obtenir sans effort une ou

---

<sup>2974</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, à Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>2975</sup> Docteurs Thuriès, Hantz, Aulong, *Dien Bien Phu : trois médecins racontent*, Paris, éditions italiques, 2004, 271 p. ; p 50.

des citations. Francis Agostini est plus ironique que scandalisé : « Il y avait un tas de gens qui étaient à l'arrière, comme trésoriers, vagemestre ; il est arrivé souvent, notamment en Indochine, que l'on "balance" à ces gens de l'arrière une "citation - paquetage" pour qu'ils rentrent avec quelque chose. Mais ce sont des gens qui ont fait un séjour tranquille pour la plupart. Ce ne sont pas des cas généralisés<sup>2976</sup>. » Francis Oustry comme nombre de vétérans d'Indochine, est fier de sa croix de guerre, de sa citation et honteux que les décorations aient été distribuées indûment aux « planqués » :

« J'ai eu honte de ma hiérarchie. Honte du déclenchement d'opérations au cours desquelles, à 100 m du poste, les mortiers, les canons de 105, les armes automatiques se mettaient à tirer et que des officiers d'état-major, des sous-officiers planqués à Hanoi venaient "secouer le bananier" ; opérations qui ne duraient que trois ou quatre heures. Ces messieurs repartaient à Hanoi ayant décroché leur croix de guerre. Nous, nous retournions à nos bases avec colère et dégoût<sup>2977</sup>. »

Mais les combattants sont heureux d'avoir été distingués, une décoration récompensant avant tout le travail bien fait. Toutefois, l'honnêteté sur le moment ne paie pas toujours. Rescapé de la retraite de la RC 4 en octobre 1950, Maurice Mandavit refuse une citation, considérant que la fuite qui a laminé sa section réduite à sept hommes ne la justifie pas. Soixante ans plus tard, cet acte de droiture l'empêche d'être décoré à sa juste valeur. Achille Muller qui participe à l'entretien reconnaît : « Il a refusé d'être cité en disant : " pourquoi être cité quand on a perdu ? ". Résultat : il n'a pas la médaille militaire et je ne peux pas lui obtenir la légion d'honneur ! J'ai fait toutes les démarches, cela n'a pas abouti<sup>2978</sup>. » La remise des décorations lors des prises d'armes et les défilés sont des moments importants de la vie militaire, qui prennent encore plus de place, et peuvent être vues de deux façons par le combattant d'Indochine (ou d'ailleurs). C'est, pour les uns, une occasion de repos perdue ponctuée par une attente toujours longue avant la prise d'arme proprement dite, avec un chef qui remet mécaniquement des décorations sans flamme ni intérêt pour eux, par un temps étouffant de chaleur ou perturbé par la pluie et sans une foule qui applaudit. Pour le commandement militaire, c'est une occasion de montrer ses muscles, sa puissance, son esprit de corps par sa prestance et les décorations exhibées pendant le défilé, impressionner les médias et la foule et donc, par ricochet, l'ennemi d'en face. Une troupe ne défile pas à n'importe quel endroit. Il faut un lieu qui ait la place requise, une avenue pour défiler à vue des rangées de spectateurs ou un espace assez vaste pour regrouper une troupe et un public ; si possible un endroit au centre de la ville et chargé d'une histoire ou d'une fonction politique. De Lattre a fait défiler, par défi, de nuit, au Petit Lac, le 19 décembre 1950, les troupes dans Hanoi pour les remotiver et montrer à Giap qu'il l'empêcherait de prendre la ville. A Hanoi, le stade Mangin<sup>2979</sup> dans la Citadelle, et la promenade, le long du Petit Lac, sont des lieux de prises d'armes très utilisés pendant huit ans.

---

<sup>2976</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, *Ibid.*

<sup>2977</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>2978</sup> Entretien avec Maurice Mandavit et Achille Muller, le 19 avril 2018, dans un restaurant de Pau.

<sup>2979</sup> Aujourd'hui terrain vague dans la citadelle.

Enfin, parmi les récompenses du soldat d'Indochine, l'avancement est peut-être plus encore attendu que la décoration. Il peut refléter la valeur du cadre ou de l'activité fournie pendant le séjour, mais cela signifie beaucoup plus encore pour un militaire marié et père de famille : une solde qui augmente. Le déroulement de carrière se ressent également d'un possible manque de reconnaissance qui amène moins de motivation et, parfois, l'envie de démissionner. La promesse d'avancement peut être liée à celle de l'activation, toute aussi importante. Une partie des cadres sont envoyés en Indochine dans le prolongement du service militaire, ou de la réserve. Or, pour envisager une carrière militaire, il faut être de l'armée d'active. Le sous-lieutenant de réserve Jacques Allaire, sollicité pour un troisième séjour, l'a accepté parce qu'on lui a fait miroiter son activation en tant que lieutenant, une affectation dans les parachutistes et pour poursuivre une activité militaire plus passionnante que le métier de libraire. Libéré du camp n°1 en septembre 1954, il a la joie d'être en même temps *activé*, promu lieutenant et décoré de la légion d'honneur.

#### 4.3.2 Supporter la guerre par tous les moyens : l'aventure humaine

« Mes meilleurs souvenirs, ce sont les opérations avec la camaraderie, ce don de soi, cette entraide. »  
(Guy Ménage)

Si de jeunes combattants sont partis avec des rêves de gloire, la tonalité particulière de la guerre en Indochine, la cruauté rencontrée, subie et produite, la longueur et l'usure du séjour les ont émoussés. Survivre est devenu l'objectif avoué ou non avoué, qui produit chez eux un certain étonnement d'y être parvenu après en être passé par des situations souvent dramatiques. La chance, leur étoile, leur destin, leur ont permis de survivre et de supporter la guerre, puis son souvenir. Ils citent surtout la camaraderie, la solidarité entre camarades de l'unité et les liens indissolubles créés dans le danger pour expliquer comment ils ont pu tenir de chez eux. L'Indochine les a changés : ils ont mûri et ont appris à se connaître eux-mêmes.

##### 4.3.2.1 Nouer des liens indissolubles : la solidarité des combattants

« La guerre ne me plaît pas. Seule la camaraderie et le contact humain sont une joie, un réconfort. »  
(André Lalande).

A la question posée sur leurs meilleurs souvenirs en Indochine, la plupart des vétérans contactés ont répondu que c'était la camaraderie, la solidarité, les amis qui les avaient marqués à vie. Dans les unités où l'esprit de corps s'est forgé ou lorsqu'une amitié s'est créée pendant le séjour, l'un et l'autre sont devenus indissolubles, au-delà de la mort. Elles survivent dans la mémoire, sur les photos ou dans une amitié encore partagée aujourd'hui.

Sur leurs meilleurs souvenirs en Indochine<sup>2980</sup>, certains ont répondu « aucun » mais un tiers a

---

<sup>2980</sup> Question n° 42 : Quels sont vos meilleurs souvenirs de cette période ?

reconnu que la camaraderie de leurs frères d'arme restait la chose la plus importante du séjour. Elle transcende les rapports quel que soit le corps et l'unité puisque l'on trouve cette réponse quelle que soit l'arme<sup>2981</sup>. Cela peut concerner les rapports dans l'unité avec des camarades français ou autochtones. André Lalande, vétéran de la Seconde guerre mondiale, Compagnon de la Libération, est aidé par sa foi religieuse et cette solidarité, quasi-familiale, qu'il ressent avec ses hommes et ses camarades de promotion de Saint-Cyr : « La guerre ne me plaît pas. Seuls la camaraderie et le contact humain sont une joie, un réconfort<sup>2982</sup>. » Dans le livre de Roger Bruge, les lettres des combattants à leurs proches citent très souvent, dans l'inquiétude ambiante comme en février - mars 1954 à Dien Bien Phu, les liens qui unissent les officiers et sous-officiers entre eux, dans chaque unité, chaque compagnie. Chacun peut s'épancher sur cette camaraderie qui soutient les hommes et les femmes puisque cela existe aussi pour Geneviève Laperle-Maudry à l'EMIFT ou pour Geneviève de Galard au sein des convoyeuses de l'air. Sur le terrain, ces amitiés donnent confiance, rendent les combats plus efficaces entre camarades qui se connaissent par cœur et fêtent ensuite, avec un bonheur encore plus intense, une opération réussie.

*Les liens du sang* ne sont pas une vaine expression puisque ces *fraternités d'armes* se créent dans la souffrance et le danger. Il arrive aussi que les liens du sang soient familiaux et que les combattants d'une même famille se retrouvent en Indochine. C'est le cas dans les familles de militaires qui voient des fratries, des cousinages se retrouver sur le même théâtre d'opération, quand ce n'est pas le lien père-fils. Au sommet de la hiérarchie militaire indochinoise, les exemples connus et dramatiques ne manquent pas avec les De Lattre, Gambiez, et Leclerc, père et fils ; ces trois exemples voient les lieutenants disparaître, du vivant de leur père pour les deux premiers. Les frères Vandenberghe, Albert et Roger arrivent ensemble en 1947 avec le 1/ 49<sup>ème</sup> RI puis au 6<sup>ème</sup> RIC, séparés ensuite dans des unités différentes. Albert meurt au combat en juin 1948, Roger en janvier 1952. A Montpellier, Étienne Guibal a confirmé la présence de trois autres membres de sa famille en Indochine : son cousin Bernard Guibal au 5<sup>ème</sup> Cuirassiers, son frère Jean Guibal au 2<sup>ème</sup> Spahis marocains et Jules Belgodère, lieutenant au 2<sup>ème</sup> BEP. Il perd son frère tué en 1950 et son cousin, Bertrand Coffinières, enseigne de vaisseau sur Dinassaut, en 1954.

Les liens du grade existent aussi. Une fraternité s'installe souvent entre militaires de grades équivalents, en particulier dans les unités coloniales et chez les parachutistes. Les relations de grade sont souvent très formelles mais là encore, l'éloignement et le type particulier de guerre vécu en Indochine amène les soldats à resserrer les liens par-delà les impératifs de liens d'autorité. C'est la grande réussite de Bigeard et de quelques chefs de corps d'avoir formé, à 10 000 km de la

---

<sup>2981</sup> D'après les questionnaires : A l'état-major (Pierre Dissard), dans la « marine kaki » avec Louis Simoni, Jean-Louis Foulet, avec Georges Laget, Michel Bassot en base navale, Max Poiroux dans les chars, André Grelat chez les tirailleurs, Guy Ménage, Alexis Arette, Gilbert Briant, Jacques Bouthier et André Laperle dans les parachutistes, Claude Jubault au RICM, Francis Agostini dans les commandos, Pierre Guérineau à l'hôpital de Saïgon, Lucien Cortaix et Paul Burgau dans l'aéronavale et Jean Lomer dans le génie.

<sup>2982</sup> Extrait d'une lettre du 24 mars 1954 à sa femme citée dans Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 196.

France, une *seconde famille*, autour du fanion du bataillon, en toute circonstances. Cette cohésion s'est formée avec le bataillon, en Bretagne et s'est resserrée dans les combats (Figure n° 21).



**Figure n° 21 L'esprit de corps : les officiers du 6<sup>ème</sup> BPC autour de Bigeard en 1952<sup>2983</sup>  
(Collection Bigeard)**

Les épreuves ont soudé chaque homme avec sa section, son commando, son bataillon ; entre grades et par-delà les grades, avec ses cadres et son chef de section : « Au 1<sup>er</sup> BCCP, on a tout fait ensemble ; arrivés « bleu », les classes, le stage. D'ailleurs, quand on nous a remis notre béret rouge, on a été breveté à Meucon, mais c'est quand on a eu fini la marche de 80 km qu'on a eu le droit de le porter<sup>2984</sup> ! »

#### 4.3.2.2 Croire en sa chance

« Fort bien, mais a-t-il de la chance<sup>2985</sup> ? » (Napoléon Bonaparte)

La citation est connue de l'empereur qui croyait en son étoile et se préoccupait, au-delà de la bravoure montrée sur le champ de bataille et de ses compétences, du capital chance de ses futurs généraux. Dans une guerre, la mort peut venir à n'importe quel moment. Les combattants ont mille exemples de ce qui les a épargnés. C'est souvent la grande loterie de la guerre, mais rien n'est plus hasardeux que la mort ou lui échapper. Chaque combattant a conscience de sa chance et reste ému par ceux dont le sort a été inverse. Il l'appelle différemment, chance, hasard, destin ou étoile ; Or, être un survivant n'est pas si simple ; la culpabilité peut le ronger.

L'affectation est - elle une loterie qui décide d'entrée de son destin ? Certains ont tendance à le croire, tant la chance les a épargnés dès le début du séjour sans qu'ils ne fassent rien ou au contraire parce que leur réaction face à l'imprévu les a sauvés. Le lieutenant Muelle a droit à un

<sup>2983</sup> Tirée de Guy Léonetti (dir.), *Mémorial Indochine 1945-1954*, *op. cit.*, p. 136.

<sup>2984</sup> Entretien avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>2985</sup> Une citation très souvent répétée de Napoléon qui croyait en son étoile et, si l'on en croit Jean Tulard, le demandait quand il s'agissait de promouvoir un officier.

coup de pouce du destin, du hasard ou de la chance quand il est affecté en 1949 au 1<sup>er</sup> BEP. Le général Gaultier, qui commande la légion, l'affecte aussitôt au 2<sup>ème</sup> BEP. Commentaire de Raymond Muelle bien plus tard : « Ça m'a évité de disparaître sur la RC 4<sup>2986</sup> ! » Il arrive donc qu'une affectation non souhaitée puisse tout de même sauver la vie de combattants chanceux ! Le premier jour tumultueux de Pierre Desroche au Tonkin, refusant avec éclat, devant le général Koch, l'affectation au 6<sup>ème</sup> BCL est en réalité un heureux hasard. En effet, souligne-t-il en entretien et dans son livre des souvenirs, « pas plus de 6 mois après, le 6<sup>ème</sup> bataillon de commandos laotien a disparu dans la plaine des Jarres, alors il (le général Koch, NDA) m'a sauvé la vie<sup>2987</sup> ! » Jean-Pierre Chieulet a vu l'ordre alphabétique le préserver lors des affectations à la Base Navale de Saigon :

« Dès le lendemain à Saigon, tous les cinq nouveaux furent convoqués et affecté par ordre alphabétique sur un petit engin de débarquement (LCI, LCM). Ma grande chance fut que mon nom commençant par « C », je passais donc derrière « Beauregard », un toulousain. Beauregard a été affecté à un petit LCM qui a appareillé le lendemain et est tombé dans une embuscade. Beauregard est mort, il n'a rien vu ! Heureusement je m'appelle Chieulet, je suis passé après lui (sur la liste) ! Quand un ami disparaît comme ça, on rentre immédiatement dans la guerre<sup>2988</sup>. »

Pierre Piron a échappé aux grenades le premier soir de son arrivée dans un cinéma de Saigon, et René Laroche, de son côté, est arrivé au Cap Saint-Jacques pour sa première affectation en juillet 1952, le lendemain du massacre orchestré par l'APV.

Au cours du séjour, les occasions d'être tué sont multiples et comme l'a répété Jacques Allaire, « On était souvent sur le fil ». Les combattants ont compté avec la chance pour échapper à une mine, un tir ou une embuscade dans laquelle ils auraient dû se retrouver et probablement périr. Robert Schuermans n'a pas eu la chance d'échapper à la capture sur la RC 4 en octobre 1950 mais il en a bénéficié auparavant :

« J'ai eu énormément de chance dans la vie [...]. Trois fois de suite sur des mines. Les Viets m'aimaient bien parce que j'étais le plus grand et ils aimaient bien me tirer dessus. Mais je n'ai pas eu une égratignure, rien du tout ! Le 29 décembre 1949, le jour de mes 21 ans, on marchait sur une digue le long du canal des Rapides. Il y avait une ficelle qui courait sous la terre et le gars qui était en contrebas tirait dessus. J'étais évidemment le plus grand et ça a dû lui plaire, car au moment où je passais, il a tiré sur la ficelle et c'est le caporal derrière moi qui a tout pris dans le ventre. Ce n'était pas mon heure. Une autre fois, on avait monté la garde toute la nuit sur une mine ; [...], le format bouteille de champagne ! Des démineurs sont passés avec leur " poêle " et ils ont dit : " Mais, vous avez monté la garde là<sup>2989</sup> ? »

Également sur la RC 4, Marcel Baarsch est doublement chanceux. La première fois parce que c'est son chef de section et non lui, dont c'était l'habitude, qui part pour l'opération *Bayard* avec le lieutenant-colonel Le Page, pour rejoindre la colonne Charton. Il évite ainsi quatre ans de captivité. Ensuite, mobilisé comme renfort, aucun ordre ne vient le précipiter dans une bagarre sans retour tant elle s'annonce mal, ce qui le sauve :

---

<sup>2986</sup> Raymond Muelle, *Archives orales du SHD* – Fonds AI8Z – GR3K56 -2 002, 39'.

<sup>2987</sup> Entretien avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>2988</sup> Entretien avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>2989</sup> Entretien avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

« Le lendemain, Constant, je pense, ou un de ses sous-fifres a eu l'idée bizarre de former une section pour la parachuter (Dong Khé). [...]. L'État-major a envoyé un sous-officier à la CCR, au 1er bataillon et à la compagnie de transport et à la CRALE pour essayer de recruter des volontaires. Le fils Constant a écrit qu'on était une centaine de gars ; ce n'était pas vrai ! Je me rappelle qu'on était dans un local de l'aérodrome ; on était une vingtaine ! [...]. Mais on est dans un état où on ne pense plus ! La seule solution était d'être parachutés sur le terrain de Dong Khé, pour donner un coup de main. Mais on aurait fait quoi avec 10 000 Viets dans le coin ? On avait un paquetage réduit pour sauter, aucune formation parachutiste<sup>2990</sup>. »

Heureusement, l'opération est décommandée. Pour d'autres, c'est un problème de santé qui les sauve. Pierre Lespine est l'ordonnance du Lieutenant Danjaume, un chef de section du 1<sup>er</sup> BCCP. Le 10 décembre 1951, il n'est pas avec son lieutenant mais avec le PC pour un problème d'œil. Sa compagnie tombe dans une énorme embuscade à Xon Sui dans le Ba Vi :

« Et en plus du " palu " et de la dysenterie, j'ai eu le trachome ! J'avais le pus qui me dégoulinait le long des joues ; c'est ce qui m'a sauvé la vie au Ba Vi. J'aurais dû être mort. Au lieu d'être avec Danjaume, puisque j'étais son ordonnance, eh bien, je suis resté en base arrière de la colonne, à l'infirmerie du bataillon. Moi, j'ai eu de la chance, c'est sûr ! [...]. Il est mort debout contre un arbre. [...]. J'ai tout de même été soulagé d'avoir été absent, car ils sont presque tous morts. Il n'y a eu que trois survivants<sup>2991</sup>. »

René Maillochon, lui, se dispute avec son chef de section et, ne voulant plus lui obéir, demande à rejoindre le commandement d'un poste pour éviter un échange plus violent :

« J'ai eu une chance inouïe. [...]. Je suis allé voir le lieutenant, et on s'est engueulé ! [...]. Deux jours après, un télégramme arrive, le poste de Dao Tu avait été pris, nettoyé quinze jours avant et le commandement voulait le reprendre [...]. On nous rassemble le matin, on demande des volontaires et moi je réponds au lieutenant, présent, j'y vais. [...]. Je suis parti à Dao Tu. Résultat quinze jours après, la compagnie se fait nettoyer à Bi-Cho pendant que moi je suis sur mon piton<sup>2992</sup>. »

Guy Gantheret est blessé par une mine au passage d'un pont. La légion le sauve doublement ; d'abord en le sortant de l'eau, ensuite grâce à un infirmier, ancien chirurgien de la Wehrmacht, qui lui donne les premiers soins alors que le médecin le pensait condamné. Il parvient à survivre<sup>2993</sup>.

Le hasard peut se nicher à n'importe quel moment du séjour, y compris à la fin du séjour. Un départ un peu anticipé, imprévu, peut sauver la vie ; ce qui transforme le hasard en chance ou en miracle. Ainsi, Maurice Mandavit est-il un homme plutôt chanceux qui a échappé plusieurs fois à la mort, à Auschwitz, à Brest-Litovsk, puis en Indochine sur la RC 4. Il s'en est encore fallu de peu début 1951, quand il est affecté au poste de Dong Lê Bac, toujours au Tonkin. Le cœur n'y est plus. Il sent que le Vietminh se renforce et qu'il va être tué ou fait prisonnier s'il reste. Impossible pour lui, ancien déporté, d'être à nouveau prisonnier. Il décide de ne pas rempiler. Son dossier revient signé, il part le lendemain pour Haïphong juste au moment de l'offensive de l'APV.

« Mon ange gardien fit un nouvel effort [...]. C'était une attaque massive du Vietminh, la grande offensive ! Avant de quitter le Tonkin par avion militaire pour Saigon, j'apprends que mon poste, Dong Lê Bac a été enlevé par un assaut gigantesque. Entièrement détruit, il n'y a aucun survivant ! [...]. Mais comment se plaindre ? J'ai perdu tous mes camarades et pourtant, je suis vivant !<sup>2994</sup>. »

---

<sup>2990</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens – sur – Léman, le 19 janvier 2018.

<sup>2991</sup> Entretien avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>2992</sup> Entretien avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>2993</sup> Entretien avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalons-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>2994</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit, op. cit.*, p. 141.

Au terme de son second séjour où il a échappé plusieurs fois à la mort, Gilbert Reuille apprend « l'arrivée de l'équipe d'un comité d'assassinat avec un commissaire politique et des Du Kich armés. Ils sont venus pour moi et attendent le moment propice pour me capturer<sup>2995</sup>. » C'est dire l'efficacité de ses actions. Or la fin de son séjour arrive. Il essaie de prolonger de six mois, sans résultat. Son remplaçant ignore ses conseils de prudence et meurt dans un attentat une semaine plus tard, « à sa place ». Par conséquent, la chance peut permettre au combattant de prolonger son existence, l'aider à supporter les horreurs de la guerre et rentrer en Métropole. Les vétérans qui étaient très jeunes à l'époque disent ne pas penser à la mort tant ils vivent dans l'inconscience de la jeunesse, ne pensant même pas être touchés. Ce qui est certain, c'est qu'être confronté au danger pendant tout un séjour leur a permis de se mesurer à soi-même et donc de se découvrir.

#### 4.3.2.3 *Se mesurer à soi-même*

« L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle<sup>2996</sup>. » (Antoine de Saint Exupéry)

S'il n'a pas aimé la guerre, à l'image de nombre de ses frères d'armes, le combattant devenu vétéran a aimé l'aventure de la guerre, qui rapproche les combattants et permet à l'homme de se connaître, en se mesurant aux moments les plus compliqués, à ses adversaires comme à soi-même, comme le souligne Saint-Exupéry. Hélié de Saint Marc a appris de ses qualités, des limites de son corps et de son mental, dans la guerre plus que dans la paix ; dans la résistance, la déportation, les guerres de décolonisation, puis une nouvelle captivité et lors de sa difficile réinsertion sociale.

La guerre d'Indochine est une école de courage très différente des autres expériences de la vie, dans laquelle l'existence peut se terminer au moindre attentat, loin de ses repères. C'est ce qu'ont éprouvé la plupart des combattants d'Indochine, plus encore que dans les conflits classiques, en se confrontant à la violence, à la mort, mais également à l'éloignement des siens, aux pesanteurs du climat, à une guérilla sans front déconcertante. Les engagés d'Indochine étaient souvent de tout jeunes hommes. Ils ont mûri et appris sur eux, sur les hommes, la société, la politique. Ce séjour a marqué tous les soldats en continu ou par à-coups, dans tous les milieux et presque tous les territoires, dans des situations très dissemblables, Même pour les officiers supérieurs, le temps de commandement du général de Lattre ou la direction d'un Groupe Mobile sont des périodes d'intranquillité et de tension qui les ont affectés ou grandis. Dans certains endroits de l'Indochine, les routes les plus anodines sont restées ou devenues des lieux très dangereux où chaque soldat du CEFEO, quel que soit son grade et son affectation, a risqué sa vie. Pierre Dissard n'est pas resté en état-major trente mois. Envoyé à la base de Cat Bi dans des missions d'appui aérien ou dans un poste qui manquait d'un radio, il a risqué sa vie jusqu'aux

---

<sup>2995</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, op. cit., p. 177.

<sup>2996</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes*, Paris, NRF, 1939, 218 p. ; p. 5.



séances de coiffure où un PIM jouait du rasoir, le sergent Dissard se laissant faire avec un revolver posé sur les genoux<sup>2997</sup>. Si la guerre d'Indochine revient rarement dans sa vie, elle reste un grand souvenir qui le distingue des autres anciens.

La guerre a demandé à tous, au combat, en écoute radio épuisante, en parcours de transport dangereux, en pression à l'état-major, un dépassement de soi, c'est-à-dire d'aller au-delà de ce que l'on se croit capable de faire si l'on prend le temps de réflexion. Le sens du devoir, la volonté du travail bien fait, l'entraînement les ont formés ; leur esprit de corps, leur courage personnel, leur solidarité, les traditions de leur arme leur ont permis d'aller au-delà d'eux-mêmes. La question n°54 du questionnaire leur demandait s'ils avaient connu des moments d'ardeur, parfois même "insensée", de dépassement de soi.<sup>2998</sup> Certains ont répondu qu'un chef devait montrer l'exemple<sup>2999</sup>, pour lancer l'assaut<sup>3000</sup>, qu'un simple soldat devait aller chercher un camarade blessé (« Oui pour aller chercher des copains<sup>3001</sup> ») parce que la solidarité prime sur le sens du danger et qu'il faut bien mener jusqu'au bout une mission qui met des vies en jeu. A Dien Bien Phu, les aviateurs, quel qu'ils soient, ont pris d'énormes risques dans les avions de transport, de bombardement, de chasse, « pendant certaines missions d'attaques au sol<sup>3002</sup> » sous le feu intense d'une DCA imprévue. Jacques Penot, le 7 janvier 1954 vers SENO au Laos, par son obstination et son courage, a « réussi à passer à travers un détachement Vietminh avec un radio et un groupe de combat encerclé dans la forêt<sup>3003</sup>. » Joseph Koeberlé, avec sincérité et ironie, rappelle qu'« il fallait toujours se dépasser pour mener cette vie ; ce n'était pas Koh Lanta<sup>3004</sup> ! » Mais plusieurs, sinon tous, réfutent l'adjectif *insensé* ; car si l'action paraît l'être, vue de l'extérieur, la réflexion n'est jamais totalement absente et risquer sa vie a justement du sens. Ce qui aboutit à la réflexion d'Alexis Arette : « Je n'ai pas cherché à m'expliquer ces réactions ». L'ardeur et les risques vus comme *insensés* peuvent devenir une normalité assumée en temps d'une guerre elle-même peu judicieuse. Ces sentiments de danger, de devoir et de peur maîtrisée, ont généré des sentiments qui sont liés au dépassement de soi. Même éphémères dans le feu des combats, ils ont permis aux combattants, de mieux se connaître et de se mesurer avec leur propre nature. C'est sans doute la raison pour laquelle les anciens combattants sont souvent fort modestes car tout cela n'a souvent tenu qu'à un fil et n'apparaît que comme un travail bien fait. Pierre Dissard estime avec simplicité : « Je faisais mon travail le mieux possible<sup>3005</sup>. » Paul Esclasse ramène son courage à une dimension normale : il s'agit « juste remplir la mission le

---

<sup>2997</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>2998</sup> Question n°54 : « Avez-vous eu des moments d'ardeur, parfois même "insensée", de dépassement de vous ? A quelles occasions ? »

<sup>2999</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>3000</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>3001</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>3002</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Lafitte, reçu le 2 mai 2017.

<sup>3003</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>3004</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>3005</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, *op. cit.*

mieux possible<sup>3006</sup>. »

Par conséquent, la guerre d'Indochine a laissé beaucoup de souffrances mêlées à d'excellents souvenirs. Les vétérans ont parfois un besoin *charnel* de se souvenir des beaux moments, synonyme de nostalgie, de satisfaction du travail bien réalisé. Il est intéressant de constater que la plupart d'entre eux, tout en regrettant la forme, l'issue du conflit et parfois même sa pertinence, ont aimé ce conflit pour ce qu'il leur a apporté dans leur vie, puisque se confondent leur jeunesse, l'amour de ce pays, l'amitié vécue dans leur unité. Pour l'analyse historique, ce conflit *inhumain à taille humaine*, sans intervention de gigantesques moyens sophistiqués, reste assez fascinant, hors normes dans un territoire lointain dont les combattants ignoraient tout. Ils ont cherché à s'adapter à tous les obstacles, appréciant les beautés pleines de danger du paysage et apprenant à aimer une population dont il fallait dans le même temps se méfier. Mais dans cette guerre cruelle qui a duré neuf ans, malgré les efforts des soldats, le CEFEO n'a pas réussi à gagner une guerre trop éloignée, dans tous les sens du terme, d'une logique européenne sur un sol inadapté à une armée moderne. Le *souvenir des belles choses* s'estompe souvent, lors des remémorations, devant le poids des souffrances vécues.

---

<sup>3006</sup> Extrait du questionnaire de Paul Esclasse, reçu le 9 mai 2017.

# Chapitre 5 Vivre l'histoire dans un corps expéditionnaire mal adapté à une guerre asymétrique

« Tant que nous tiendrons en Indochine, nous resterons une grande puissance. Si nous gagnons la partie, nous serons vraiment l'un des grands. Si nous échouons, au contraire, nous serons "l'homme malade" de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. » (Jean de Lattre de Tassigny)

Ce chapitre explore le domaine militaire des mémoires françaises de la guerre d'Indochine. Chaque combattant a vécu « sa » guerre de manière différente en fonction de son unité, de sa fonction dans l'unité, de son activité, de sa localisation, des événements vécus, ce qui donne des expériences très variées. Etudier les souvenirs de guerre des combattants français permet de comprendre leur mémoire individuelle et de constituer l'essentiel d'une mémoire combattante collective. On constate assez vite qu'il existe non pas une mais *des* guerres d'Indochine et *des* mémoires. C'est pourquoi la première partie parle de « plusieurs guerres dans la guerre ». Il faut bien des unités d'intervention et d'autres plus statiques, mais également des corps de soutien, des infirmiers, des cuistots, une intendance, des transports pour alimenter la guerre et des états-majors pour la diriger. Leur témoignage est tout autant recevable. Beaucoup d'ouvrages et de littérature combattante ne se sont focalisés que sur les unités de choc et sur les batailles emblématiques. Or, nombre de militaires de ce corps expéditionnaire n'ont connu ni les unes ni les autres et ont donc tendance à penser, en toute humilité, que leur parcours n'a rien d'intéressant. Les expériences les moins guerrières ont attiré régulièrement, de la part de camarades plus engagés dans le conflit, parfois devant moi, des réflexions du type : « Untel ? Il n'a rien fait, il était dans la marine. Tel autre a passé son temps à conduire un camion et jouer aux cartes en base arrière<sup>3007</sup>. » C'est la raison pour laquelle certains vétérans ne témoignent pas, plusieurs d'entre eux ayant dit, en préalable : « Je ne vois pas ce que j'aurais d'intéressant à vous raconter. » Or tout est intéressant dans l'expérience de guerre d'un combattant. Il a fallu attendre soixante ans après la fin de la Première Guerre mondiale pour publier les carnets de Louis Barthas<sup>3008</sup> et renouveler l'histoire du conflit par les mémoires modestes.

Etudier les différentes situations de guerre, sort de leur obscurité des hommes, des femmes, des unités, dont la mémoire est souvent écartée, dans le but de réaliser une histoire et une mémoire totales. Ce chapitre permet également de comprendre quelles sont, d'après leur vécu de combattants, les différentes phases du conflit de 1945 à 1955. Enfin, grâce à leurs témoignages, la question de l'adaptation du corps expéditionnaire se clarifie. Le CEFEO, les combattants ont fait

---

<sup>3007</sup> Réflexion d'un ancien d'Indochine un jour d'entretien, entendue à plusieurs reprises avec quelques variations de vocabulaire mais allant dans le même sens.

<sup>3008</sup> Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier (1914-1918)*, Paris, F. Maspero, 1978, 555 p.

ce qu'ils ont pu pour s'adapter à une guerre lointaine, hors normes et d'un type nouveau. Mais à l'exception de vraies réussites locales, individuelles, dues au courage des combattants et au talent de certains chefs, l'armée française n'a pas pu réellement s'y adapter, contrairement à ce que pensent nombre de militaires aujourd'hui<sup>3009</sup>.

Quelles guerres les combattants d'Indochine ont-ils vécues en Indochine ? En quoi leurs expériences témoignent-elles d'une guerre hors normes ? En quoi le souvenir de leurs expériences militaires contribue-t-il à construire une mémoire souvent douloureuse, inoubliable et complexe ?

## 1. Plusieurs guerres dans la guerre d'Indochine :

« Il y a plusieurs guerres dans une guerre<sup>3010</sup> ! » (André Laperle)

Le sens premier de l'appellation de combattant est de se battre. Ceux qui ont souvent affronté l'ennemi ont une nette tendance à considérer qu'eux seuls sont *les combattants*. Et pourtant le statut de combattant d'Indochine va à tout membre du CEFEO, quelle que soit son expérience. Il faut être, en quelque sorte, *anobli* en risquant sa vie *au feu* pour réellement le devenir. Mais la plupart, sinon la quasi-totalité des soldats d'Indochine ont effectivement risqué leur vie et ont reçu l'estime de combattants éprouvés, sans avoir tiré un coup de fusil, dans les personnels de santé ou chez les reporters comme le médecin-pilote Valérie André ou le caméraman du SCA Pierre Schoendoerffer, *adoubés* pour leur courage. En écrivant « Plusieurs guerres dans la guerre », j'emprunte cette réflexion à André Laperle pour prendre en compte toutes les expériences et pouvoir expliquer ce conflit indochinois si particulier. La mémoire d'un pilote de King Cobra est intéressante puisqu'elle diffère de celle de l'officier du 1<sup>er</sup> BEP. Elle évoque la guerre avec un autre regard ; la mémoire du mécano qui quitte peu la base tout en appartenant à la même unité que « son » pilote, est très rarement publiée. La mémoire totale est le sens des recherches actuelles.

Il faut distinguer trois grandes catégories si l'on veut bien composer une synthèse des guerres pratiquées en Indochine : les *opérations*, élément le plus connu et le plus prestigieux d'une guerre, qui ne manque pas d'ouvrages en tout genre ; la *guerre des postes*, moins évoquée mais toute aussi dangereuse dans sa réalité de « forteresse assiégée »<sup>3011</sup>. Ces deux types de guerre très courantes en Indochine sont évoquées en parallèle dès le début de partie et constituent la majeure partie de l'historiographie et de la mémoriographie du conflit.. Mises à part elles, *la guerre au quotidien* concerne toute autre fonction, combat, situation, soutien que peuvent vivre jour après jour les combattants, parfois moins exposée mais tout autant indispensable. Elle doit être valorisée car elle

---

<sup>3009</sup> C'est le ton et une partie de l'argumentation contenue dans l'ouvrage dirigé par Maurice Vaïsse, *L'armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954): adaptation ou inadaptation ?*, *op. cit.*

<sup>3010</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>3011</sup> « De petits Dien Bien Phu » selon l'expression de Lucien Bodard.

constitue une expérience intéressante expliquant la complexité, peut-être, la vérité moins spectaculaire de ce conflit. Cela concerne les femmes en guerre, les « liaisons dangereuses » et les transports dans une guerre sans front, les transmissions et autres expériences d'appui et de soutien, pour finir par les expériences les plus connues, celle des troupes de choc et celle de la *guerre en marges*. Dans chaque catégorie de guerre pratiquée, les témoignages distinguent des types d'actions, des expériences, des ressentis particuliers.

## 1.1 Se battre, les deux formes majeures de guerre en Indochine : participer à des opérations et garder un poste

« Nos souffrances sont payées par le bonheur des hommes dévalant du poste où ils sont restés isolés trop longtemps. » (Jean-Jacques Beucler)

Les deux types de guerre d'Indochine les plus connus consistent à garder un poste et à participer à des opérations. Chacun a sa singularité. Garder un poste est une action d'apparence plutôt statique pour un petit groupe, avec une mission, un déroulement, des dangers locaux. Cela suppose, en fait, une intense activité pour ne pas se laisser étouffer par l'adversaire, en rayonnant autour du poste, en organisant des embuscades, des patrouilles et des raids pour l'aérer. La vie en poste prend sa source dans la pacification d'une guerre coloniale, toujours d'actualité dans ce genre de situation. Guy Simon, Dominique de la Motte ont très bien décrit ce type de guerre dans leurs souvenirs, Roger Delpey et Lucien Bodard également. L'autre grande action, plus prestigieuse, pendant la guerre d'Indochine, est la participation à des opérations défensives ou offensives, en unités et en groupes mobiles, dans des combats connus par leur dureté et leur portée, voire dans de véritables *batailles* mêlant plusieurs milliers ou dizaines de milliers de combattants. Ces deux types d'action concernent à la fois une guérilla ou guerre asymétrique et une guerre moderne entre grandes unités, à partir de 1951 qui donnent à ce conflit cette identité singulière de guerres dans la guerre. Ces expériences ont donc permis aux soldats d'Indochine de construire des mémoires combattantes riches, diversifiées qu'ils sont à la fois heureux et troublés de restituer.

### 1.1.1 Participer à des opérations

« Les batailles existent-elles encore ? » (Thierry Widemann)

Chaque membre du CEFEO a pu participer à une ou plusieurs opérations en Indochine, même en soutien, c'est-à-dire à une action militaire planifiée au niveau de l'organisation des unités, des moyens, des horaires, menée sur des objectifs précis. Il faut reconnaître le mérite des chefs militaires et de leur état-major qui se sont succédé à la tête de l'Indochine ou de l'un des cinq territoires. Ils ne sont pas restés statiques et ont monté des centaines d'opérations, de l'échelle locale pour assurer les convois, ravitailler villes et postes, patrouiller pour contrôler des territoires

avec une compagnie, jusqu'à de grandes opérations comme *Léa* en 1947, *Mouette* et *Castor* en 1953, qui ont nécessité l'intervention de plus de 10 000 combattants. Sont-elles de vraies batailles ou des combats ?

#### 1.1.1.1 Opérations ou batailles ? La notion de bataille dans une guerre asymétrique

Le relief des guerres, leur connaissance sont assurées par celle des batailles, que des générations d'élèves ont apprises quand elles semblaient décisives et qui ont donné une tonalité à chaque conflit. Que sont les opérations, terme privilégié en Indochine ? Les affrontements entre le CEFEO et l'APV sont-ils des *combats* ou des *batailles* ? Faut-il un résultat décisif, un nombre minimum de combattants ou d'unités pour parler de *bataille* et non de *combat*, qui est sa version plus réduite ? Pourquoi davantage parler d'opérations que de *batailles* ?

Tout d'abord cette appellation d'*opération* est officialisée par un plan fixant des objectifs, des étapes, l'emploi de troupes et un nom de code imagé, dirigée par un officier coordonnateur de plusieurs unités de choc et d'appui. Les opérations offensives signifient que l'intention est de *chercher l'ennemi*. Dans un premier temps, le but du CEFEO est double, reconquérir et pacifier le territoire autour de Saïgon grâce à la première opération importante, *Moussac*, en octobre 1945 ; contrôler le territoire de moyenne et haute et lancer des offensives coordonnées à plusieurs bataillons pour détruire l'APV (*Léa* en octobre 1947). La dernière opération, *Myosotis*, en Centre-Annam le 17 juillet 1954, est une retraite qui étrille les restes du GM 100.

Mais faut-il pour autant parler de *batailles* ? Peuvent-elles d'ailleurs exister encore au XXe siècle, après une Seconde Guerre mondiale qui a mobilisé des centaines de milliers d'hommes pour certaines batailles comme Stalingrad ou Le débarquement en Normandie ? Thierry Wiedemann se pose la question (« Les batailles existent-elles encore ? ») devant l'emploi des mots « des opérations, des manœuvres et des combats ? » La bataille est une « concentration de forces dans un espace précis appelé champ de bataille, et ce, pendant un temps relativement bref<sup>3012</sup>. » Mais il rappelle qu'au vingtième siècle, les batailles peuvent être plus longues, durer des semaines ou des mois (Bataille d'Angleterre) sur de vastes terrains d'opérations « dilatés » ou sur des surfaces plus réduites par des *combats* ou par des « opérations de police » (Bataille d'Alger). En fait, une *bataille* existe quand on accorde à cet affrontement un objectif et des moyens importants, une dramatisation et une médiatisation d'envergure<sup>3013</sup>, ce qui correspond davantage à la seconde phase de la guerre d'Indochine. Il faut attendre octobre 1950 pour réaliser et subir, sur la RC 4<sup>3014</sup>, la première vraie bataille du conflit. Celle dite *du Tonkin* fin 1950-début 1951 oppose les deux corps de bataille du

---

<sup>3012</sup> Thierry Wiedemann, « La bataille », dans Laurent Henniger et Thierry Wiedemann, *Comprendre la Guerre, histoire et notions*, Paris, Perrin, 2012 ; Poche, 228 p. ; p. 101.

<sup>3013</sup> *Ibid.*, pp. 102-103.

<sup>3014</sup> En octobre 1950, elle aurait opposé 30 000 soldats de l'APV à 6 000 du CEFEO.

CEFEO et de l'APV à Vinh Yen, Mao Khé et sur le Day. Les communiqués de guerre de la période de Lattre, par l'intermédiaire du SPI réorganisé, doivent la faire connaître, valoriser de vrais affrontements. Or *bataille* est un mot connu des populations de Métropole qui, peut-être, les touche davantage car il rend le conflit lisible et les tient en haleine. Dien Bien Phu, dramatisé et vécu comme un moment décisif du conflit oppose plusieurs dizaines de milliers d'hommes pendant deux mois de mars à mai 1954 ; bataille en termes d'effectifs, de lutte acharnée et enjeu crucial de victoire pour les deux camps. Mais elle n'est pas que récits militaires.

John Keegan, en 1976<sup>3015</sup>, a révolutionné l'étude de la bataille en proposant une lecture au niveau des combattants, ce que l'on retrouve lors des entretiens en étudiant l'atmosphère des combats, de la peur, des bruits, des odeurs, les mémoires, que l'on retrouve plus tard dans l'ouvrage collectif dirigé par Nicolas Offenstadt sur la bataille du *Chemin des Dames*<sup>3016</sup>. La guerre d'Indochine est donc une guerre asymétrique davantage parsemée de combats à plus ou moins petits effectifs (à l'échelle de compagnies ou de bataillons) que de grandes batailles. Les combattants et vétérans de la guerre d'Indochine continuent donc de parler d'*opérations*.

#### 1.1.1.2 Les opérations défensives et de contre-offensives répondant à celles de l'ennemi

A partir de 1951, de grandes opérations sont improvisées pour contrer une attaque plus ou moins attendue de l'ennemi mais dont ne sait pas, la plupart du temps, à quel endroit précis elle va frapper. Les offensives de l'APV ont surtout commencé fin 1950, quand elle a pu former et utiliser un corps de bataille. Le CEFEO est, dorénavant, presque toujours sur la défensive. La réactivité du général de Lattre puis celle du général Salan ont permis d'obtenir des victoires qui ont redonné le moral au CEFEO, stoppé la menace de l'APV sans pouvoir résoudre le conflit.

Dans ce cas, l'état-major regroupe des forces ou les disperse à plusieurs endroits, même après le déclenchement de la première attaque, qui peut être un leurre. Les opérations de défense qui ont tourné en véritables batailles rangées à Vinh Yen en janvier 1951 et à Mao Khé en mars suivant, se sont déroulées sur le même mode. Les renseignements montrent que l'ennemi va attaquer mais l'endroit est mal défini. L'état-major et le combattant sur le terrain savent que « ça sent mauvais », mais ne peuvent définir la teneur de la menace. Au moment de Vinh Yen, l'EMIFT et le GM 3 qui y stationne sont surpris, le groupe mobile manquant de peu d'être intégralement détruit et le poste pris. L'autre offensive, à Mao Khé en l'absence du général De Lattre, a encore consisté en une attaque de poste, lui aussi proche de tomber mais qui a résisté avec acharnement, très vite soutenu par une débauche de moyens. Dans les deux cas, le général De Lattre a confié la défense à un

---

<sup>3015</sup> John Keegan, *The face of battle*, New York, Viking Press, 1976, 354 p. ; traduction *L'Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont, 1976, 324 p.

<sup>3016</sup> Nicolas Offenstadt (dir.), *Le chemin des Dames*, Paris, Stock, 2004, 500 p.

officier de confiance, les colonels Vanuxem puis Redon dans le premier cas, le colonel Sizaire dans le second, leur donnant rapidement tous les moyens interarmées disponibles en les concentrant l'ennemi. Dans ces deux batailles, la supériorité technique d'une armée moderne a gagné sur un corps de bataille sans soutien aérien ni naval<sup>3017</sup>, ni artillerie suffisante. Mais les combattants ont souffert pendant ces affrontements d'une violence inédite. Yves de Sesmaisons, fait prisonnier à Vinh Yen, a sans cesse repensé à cette opération : « Plus une journée s'écoula par la suite, sans que les souffrances dues à mes blessures ne me rappellent les souvenirs de ces quatre journées de durs combats<sup>3018</sup>. »

La bataille de Mao Khé est une seconde victoire indiscutable mais qui, comme à Vinh Yen, ne peut être exploitée par une contre-offensive décisive, les unités du CEFEO courant le risque d'une embuscade dans le massif du Dong-Trieu. « Les résultats étaient dans l'ensemble décevants. L'ennemi s'était partout dérobé et son potentiel restait intact », écrit Yves Gras qui estime que ces batailles « ne résolvaient rien, ne terminaient rien<sup>3019</sup>. ». La bataille du Day est encore plus dramatique, à tout point de vue. Elle va coûter très cher et les soldats ont la sensation d'être passés tout près d'un désastre, les pertes ayant été lourdes et l'APV semblant de plus en plus forte. Les renseignements ont failli, le dispositif français a été surpris le 28 mai 1951. Malgré le succès tactique d'une défense réussie et le constat que le corps de bataille ennemi a échoué à pénétrer en force dans le delta, cette victoire française reste incomplète. Elle empêche Giap, pendant trois ans, d'attaquer un delta du Tonkin trop favorable au CEFEO, le chef de l'APV ne voulant pas se faire étriller une nouvelle fois.

C'est le cas fin 1952 avec Nasan. Elle est la dernière victoire de la France en Indochine. C'est une bataille défensive qui tente d'arrêter un ennemi qui déferle du pays Thaï rapidement conquis, par la RP 41.

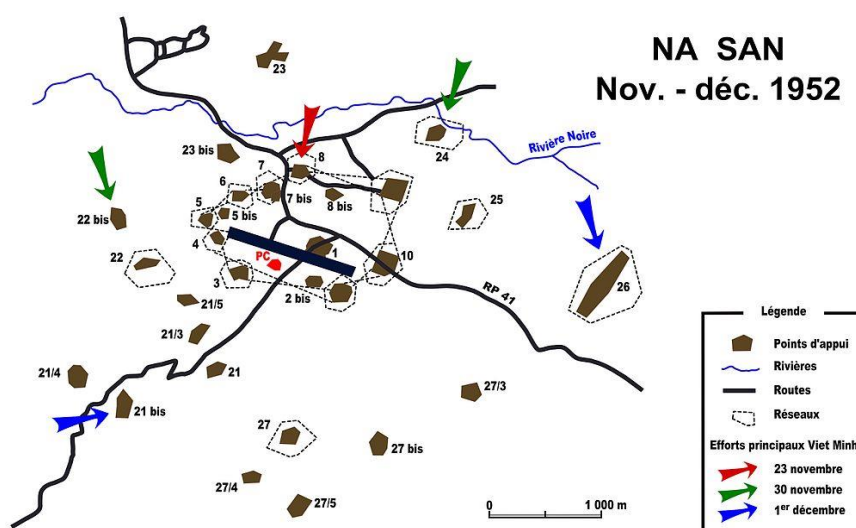


Figure n° 22 : Double rangée de points d'appui, camp de Nasan, décembre 1952 (schéma tiré d'Alain Gandy, *La Légion en Indochine*, p. 102)

<sup>3017</sup> La marine du CEFEO est intervenue dans la bataille de Mao Khé en utilisant au maximum le delta et ses canaux

<sup>3018</sup> Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous. 1951-1952*, op. cit., p. 9.

<sup>3019</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 402-403.



Les unités – 15 000 hommes – mettent en défense la ville elle-même et les villages, les collines autour. L'organisation est ici un *hérisson* : le PC et l'état-major au centre du dispositif, au milieu d'une plaine ou au sommet d'une colline avec l'antenne chirurgicale, l'artillerie et une piste d'aviation pour ravitailler l'ensemble. Mais à la différence de Dien Bien Phu, et ses centres de résistance étirés en longueur, la position se structure en deux cercles autour de la piste d'aviation avec plusieurs anneaux de collines où les points d'appui se protègent mutuellement. Le tout entouré de barbelés et défendu par une forte artillerie (Figure n° 22). Il faut attendre l'assaut de l'APV. Quand les assauts ennemis se brisent sur les positions, comme à Nasan et que les collines perdues sont reprises, c'est une victoire, Giap s'étant retiré. Mais elle est sans lendemain puisqu'il faut battre en retraite pour aller renforcer le delta du Tonkin.

Le colonel Gilles, qui a mené cette bataille avec maestria, a bien prévenu ses supérieurs : « ne me remettez jamais dans une telle situation ! » Elle donne l'illusion de la pertinence des camps retranchés en territoire ennemi et n'empêche pas la haute région d'être conquise par l'APV. Ce succès occulte, en fait, un nouvel abandon, celui du pays Thaï.

A l'inverse d'une opération destinée à parer une attaque de l'APV, les états-majors du CEFEO ont élaboré des opérations offensives pour essayer d'influer sur le sort de la guerre.

#### 1.1.1.3 L'offensive : des opérations nécessitant une lourde logistique

De l'opération *Moussac*, déjà citée, en octobre 1945 jusqu'à l'opération *Atlante* en janvier 1954, plusieurs opérations portent une marque délibérément offensive avec un but stratégique net. Ce sont des opérations connues qui aboutissent plus ou moins à des *batailles*.

La première, déclenchée par le général Leclerc le 15 octobre 1945, a eu pour but de dégager et aérer Saïgon en contrôlant le delta du Mékong. *Lotus*, qui permet de reprendre Hoa Binh, porte du delta en pays Muong en 1952, *Castor* qui réimplante le CEFEO en pays Thaï en novembre 1953 et *Atlante* en Annam, en janvier 1954. D'autres offensives visent plutôt à détruire l'APV. L'opération *Léa* en octobre 1947, doit à la fois réoccuper la zone de la frontière de Chine, la moyenne région et décapiter l'état-major et les bases de l'APV. Elle n'atteint pas son objectif et aboutit à une dilution des affrontements sans résultat net, malgré la reconquête d'une partie du Tonkin. L'APV et le CEFEO s'attribuent tous deux la victoire. Le rêve d'une vraie bataille qui mettrait fin à la guerre s'est ensuite évanoui jusqu'à Dien Bien Phu en 1954. L'accent est alors mis sur des opérations très ponctuelles qui sont plus des combats face à un ennemi qui se sent inférieur en effectifs, en équipements, en armement et qui finit par se dérober. Pendant plus d'un an, à partir de 1952, elles se limitent à des raids réalisés pour détruire des dépôts ennemis.

L'offensive entraîne souvent une organisation interarmées savante sur le plan tactique, l'intervention de tous les moyens militaires, fluviaux ou/et maritimes, aériens, roulants (les chars)

en plus des parachutistes, des commandos et de l'artillerie et de l'infanterie, dans une force composite de plusieurs milliers d'hommes. Un effectif nombreux, sur plusieurs jours, nécessite alors une logistique très lourde. C'est souvent le premier problème qui empêche les FFEO de s'adapter réellement à un conflit asymétrique car l'effet de surprise est rare et les moyens disproportionnés par rapport au résultat attendu.

Le premier enjeu est de préparer une opération sans donner l'éveil. Le général Gilles organise ses opérations (*Hirondelle*, *Mouette*, *Castor*) avec une grande minutie, enferme un petit état-major dans une villa avec le colonel Ducournau, muni des consignes strictes et un personnel limité pour les préparer<sup>3020</sup>. Mais d'après de nombreux témoignages de vétérans, la présence de mouchards jusque dans les bureaux d'état-major, l'indiscrétion de militaires engagés et l'impossibilité de cacher les moyens réunis amènent souvent les soldats de l'APV à être informés du but et du déroulement de l'opération avant les unités du CEFEEO.

Les concepteurs des opérations les font débiter par des sauts d'unités parachutistes ou des coups de main des commandos pour ouvrir *une brèche* dans le dispositif ennemi puis foncer pour occuper l'objectif avec des unités de cavalerie blindée, des légionnaires et l'infanterie coloniale. A Hoa Binh puis à Dien Bien Phu, ce sont des unités parachutées accompagnés de commandos ou de supplétifs, rejointes par des unités plus classiques.

Il faut projeter les unités sur des axes plus ou moins longs et menacés par un ennemi informé qui attend les unités engagées, sabote ces axes et tend des embuscades. Ainsi pendant la savante opération *Léa* en octobre 1947, le groupement C du Lieutenant-colonel Communal, qui passe par la rivière Claire et le Song Gam, met-il dix jours à atteindre son objectif, Tuyen Quang, en comptant les embuscades, les obstacles et la décrue du fleuve. Le groupement B du colonel Beaufre met cinq jours pour aboutir à son objectif, les routes étant détériorées par des coupures et destructions de ponts. Le groupement aéroporté A tombe sur Bac Kan et rencontre le vide<sup>3021</sup>. Or, on s'aperçoit très vite que ce genre d'opération, basé sur un schéma occidental, n'obtient pas de succès décisif. Serge Têtu qui a combattu lors de deux séjours en Indochine en est persuadé aujourd'hui comme à l'époque, après le drame de la RC 4 en 1950 : « Les opérations à niveau important étaient toujours sans résultat<sup>3022</sup>. L'offensive réoccupe des villes comme Cao bang en 1947, Hoa Binh en novembre 1951 qui réclament ensuite une chaîne de servitudes et sont finalement abandonnées.

L'état-major concentre ensuite des unités sur les routes coloniales (RC3 et RC 4 en 1947, RC6 en 1952) ou bâtissent des bases, infrastructures lourdes, statiques pour la chaîne de ravitaillement. Or, si l'objectif initial, la prise d'une position, est souvent un réel succès, les unités de l'APV ne sont jamais détruites. Elles se sont retirées lors de la première phase offensive. Elles se reconstituent et

---

<sup>3020</sup> Henri Le Mire, *Épervier, Le 8e Choc à Dien Bien Phu*, Paris, Albine Michel, 1988, 320 p. ; p. 99.

<sup>3021</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 188 à 194.

<sup>3022</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

restent à l'affut, dans la montagne, à l'abri et surplombent les routes, les postes, les rivières, portant l'insécurité à n'importe quel moment, en attaquant une base ou un convoi.

Le problème est que l'offensive s'arrête et qu'elle devient une bataille défensive à haut risque, l'initiative initiale étant ensuite laissée à l'ennemi qui encercle la position. Dien Bien Phu est isolée progressivement pendant quatre mois avant d'être attaquée. Cao Bang et la RC 4 tiendront pendant trois ans avant d'être emportées par l'ennemi. Comme Hoa Binh et Léa, l'opération *Atlante*, menée avec d'énormes moyens en plusieurs phases, est une vraie offensive. Elle est claironnée comme une initiative visant à réoccuper une région d'Annam acquise à l'APV depuis 1945, par des forces franco-vietnamiennes. On parle de demi - victoire (ce terme, à lui seul, est un aveu), en découpant l'opération par phases, dans le meilleur des cas, ce qui atténue l'effet négatif d'une initiative qui a globalement échoué<sup>3023</sup> puisqu'il faut évacuer cette région pendant la bataille de Dien Bien Phu et que les combattants voient, comme à chaque fois, l'ennemi se réinstaller derrière eux. Ni l'armée, ni l'administration vietnamiennes n'ont réussi à s'imposer de manière crédible et durable. Les retraites qui signent la dernière phase d'une opération offensive sont des batailles à elles seules, catastrophiques quand elles sont improvisées, réussies quand elles sont bien organisées.

#### *1.1.1.4 Retraites et évacuations de dispositifs : les opérations les plus difficiles*

Une retraite peut-elle être transformée en victoire ou comme un succès, signe d'une autosatisfaction plus modeste ? Même dans le cas où se réalise en une évacuation sans heurt, qui ramène hommes et moyens en zone contrôlée et sûre, il est difficile de clamer que l'ennemi a été vaincu lorsque l'on lui laisse le terrain. Ceux qui ont connu une retraite en Indochine en garde de l'amertume et le souvenir d'une peur permanente de tomber entre les mains de l'ennemi.

C'est une opération dangereuse, aléatoire, souvent coûteuse (pertes humaines, matériel détruit ou laissé sur place). Ces évacuations se font par des groupes mobiles entiers qui *démontent* une opération (*Arc en ciel* à Hoa Binh en février 1952), ou qui évacuent une région (l'opération *Auvergne* en juin 1954). Elles peuvent s'effectuer par le retrait de plusieurs unités qui se rejoignent et s'unissent pour rejoindre la zone contrôlée par le CEFEO. Enfin, c'est une grande unité qui évacue une base comme le GM100 à An Khé en juin - juillet 1954. Certaines d'entre elles ont été menées avec clairvoyance et méthode, d'autres plus improvisées et tardives ont tourné au désastre. Les deux premières sont présentées comme des succès et cela n'est pas usurpé car l'APV n'a pas réussi à anéantir les colonnes en retraite. Mais elles ont connu de durs accrochages, subi des pertes et leur image reste, à tort ou à raison, davantage comme une reculade précipitée et organisée que

---

<sup>3023</sup> Michel Grintchenko, *L'opération Atlante. Les dernières illusions de la France en Indochine*, Paris, éditions Economica, 2008, 700 p.

comme un succès, qui se résume surtout par le soulagement d'un repli réussi sans trop de casse. De là à être une victoire...

Il s'agit toujours, au départ, d'une déception. La prise d'Hoah Binh, en novembre 1951, est présentée comme un début de reconquête des territoires perdus sur l'APV. Trois mois plus tard, il faut évacuer. Le constat est souvent le même. Les troupes tiennent à Hoa Binh mais les servitudes sont énormes (logistique, unités, matériels) pour tenir les positions en absorbant les réserves, c'est-à-dire les groupes mobiles, qui ne peuvent intervenir pour contrer d'autres menaces, comme les infiltrations dans le delta du Tonkin. D'autre part, tenir la position à Hoa Binh ou n'empêche pas l'APV de mener des attaques coûteuses, des embuscades ni de contourner la position. Il faut donc la quitter. Pour ne pas être pris au piège, ce doit être une retraite surprise, bien menée avec intervention permanente de l'artillerie et de l'aviation pour appuyer les troupes au sol. La retraite d'Hoa Binh est « aujourd'hui un classique du genre que l'on donne en exemple dans les écoles de guerre » a écrit Yves Gras<sup>3024</sup>, qui lui consacre près de trois pages tant son organisation s'est révélée performante et menée avec décision par le colonel Gilles, devant une APV surprise.

Si aujourd'hui, les ouvrages valorisent le succès technique de l'opération, son résultat ne peut apparaître positif aux yeux de tous les combattants. « Ils en ont bavé sur la RC6. Il a fallu évacuer et ça ne s'est pas très bien passé<sup>3025</sup> », reconnaît Charles -Henry de Pirey. Pour une opinion publique et un gouvernement, c'est la trahison de l'esprit du général de Lattre qui en vantait l'audace ; surtout après avoir présenté l'opération de départ, *Lotus*, comme une victoire qui déstabilisait l'ennemi. En fait, il l'avait montée comme une « opération communiqué » pour montrer qu'il avait l'initiative. Yves Gras a bien compris l'impact psychologique de cette offensive conclue par une retraite :

« Néanmoins, un repli est toujours un repli, même si sa réussite technique est admirable. La parfaite exécution de l'évacuation d'Hoa Binh ne pouvait masquer tout ce que le bilan de l'opération avait de négatif. L'opinion publique avait vu dans l'offensive de novembre un succès important et tout avait été fait pour l'en persuader. Obnubilée par l'expérience des deux guerres mondiales, elle se représentait la victoire ou l'échec sous le seul aspect d'un gain ou d'une perte de terrain. Dans cette optique, l'annonce de l'évacuation d'Hoa Binh produisit une impression fâcheuse, voire catastrophique. La seule tentative de passer à l'offensive contre le Viet-Minh aboutissait à une retraite<sup>3026</sup>. »

S'il ne l'évoque pas encore, le combattant n'est pas loin d'avoir le même diagnostic. Cette manœuvre réussie solde « l'ère » qui représentait un espoir de se sortir du conflit par une victoire, sous les ordres d'un chef emblématique. Sa mort suivie de cette évacuation donne l'impression d'une « impasse », selon le mot d'Yves Gras.

Un autre grand chef en Indochine, le colonel Vanuxem est, lui aussi parvenu à replier tout le dispositif avancé du delta du Tonkin durant l'opération *Auvergne*, en juin 1954, avec méthode et

---

<sup>3024</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 452.

<sup>3025</sup> Entretien avec Charles-Henry de Pirey, *op. cit.*

<sup>3026</sup> Yves Gras, *op. cit.*, pp. 453-455.

un maximum d'appuis. On en parle, là encore, comme d'un brillant succès, si tant est qu'une retraite puisse en constituer un. Elle a permis de sauver des populations, surtout les villages catholiques, du nord et de l'ouest du delta du Tonkin de l'avance de l'APV et de replier les moyens militaires autour d'Haiphong. Le CEFEO lui a infligé de lourdes pertes. Mais au niveau des combattants, ce repli devient une fuite un peu honteuse, du moins par endroits, vers le lieu de recueil que l'on est soulagé d'atteindre. Francis Agostini ramène, par son témoignage, à une sombre réalité du terrain. Les succès décidés par les états-majors ne le sont pas toujours dans le détail : « L'opération Auvergne, une réussite ? Attention ! C'est ce qu'on a dit. Les forces armées vietnamiennes qui étaient dans la région et qui avait remplacé les milices catholiques, ont connu la débandade<sup>3027</sup>. » Les unités vietnamiennes, les TDKQ en particulier, volent en éclat devant l'avance de l'APV qui crée une panique sans nom ; des soldats désertent, des unités se débandent et un énorme matériel, fourni par les Américains, est abandonné, les commandos du <nord-Vietnam récupérant ce qu'ils peuvent :

« L'armée vietnamienne a laissé des pièces de 105 et des GMC remplis d'obus de 105 intacts Ça s'est mieux passé sur Nam Dinh. Là où il y avait des unités françaises, même à Ninh Binh, Ils ont fait sauter ce qu'ils ont pu. [...]. Mais on a abandonné beaucoup de matériel. Ça a été pareil à Langson, à Lao Kay, à Lai Chau. On parle à bâtons rompus mais ce sont des choses qui marquent<sup>3028</sup>. »

Les autres opérations de retraite, la RC 4 en 1950, Sam Neua en avril 1953 et An Khé en juin - juillet 1954, sont des défaites, sinon des désastres, qui sont glaçants au vu du nombre d'erreurs commises. Seule la RC 4 surnage dans l'actualité de l'Indochine car sa fin est si désastreuse que l'APV, constituée en corps de bataille, menace le delta du Tonkin et qu'il faut en urgence réagir pour conjurer un sort bien plus funeste encore pour le CEFEO. Les mécanismes sont les mêmes, en commençant par une opération qui semble organisée mais qui apparaît, en fait, comme une improvisation du fait d'être éloignée des contingences du terrain, décidée à contre-temps par des itinéraires connus de l'ennemi, sans les moyens d'*Arc en ciel* ni d'*Auvergne*, et commandées par des officiers valeureux mais dépassés par l'exercice. Dans la succession d'erreurs, la première est la sous-estimation de l'ennemi dont l'état-major ne soupçonne ni la vitesse, ni le sens tactique. Ces erreurs peuvent, à la limite, se concevoir pour la retraite de la RC 4 en octobre 1950 malgré les avertissements répétés des unités de plus en plus accrochées depuis une année ; la tactique et le nombre des forces employées ont pu surprendre par leur ampleur, le corps de bataille de l'APV apparaissant regroupé pour la première fois. Dans les trois cas, la prise de décision est tardive car l'ennemi est déjà averti et se déplace bien plus rapidement que des unités trop lourdes puisque motorisées : la colonne Charton en 1950, celle du GM100 en 1954 ou d'unités de garnison statiques trop peu entraînées à une course de vitesse pour échapper aux embuscades comme la colonne Maleplate à Sam Neua, en 1953. Les unités de l'APV sont très vite en place sur des

---

<sup>3027</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, à Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>3028</sup> *Ibid.*

itinéraires connus puisque peu nombreux qui constituent autant de coupe-gorges. Le 16 avril 1953, au village de Ha Muong, cette lourde et lente colonne Maleplate est désintégrée au premier choc. La suite n'est qu'une fuite éperdue par petits groupes dans les montagnes pour rejoindre la plaine des Jarres. Le problème du GM 100, en juin 1954, est tout simplement visible sur la photographie de cette colonne, forte de 240 véhicules sans espace entre eux, étirée sur huit kilomètres dans une brousse clairsemée sans protections, nourri une certaine incompréhension envers les décisions de cette opération *Églantine* (Figure n° 23). Les embuscades meurtrières sur tout le parcours de ces trois opérations désastreuses, qui multiplient les pertes et les prisonniers dans les rangs des FFEO prennent les unités au piège, y compris celles qui viennent les secourir, les 400 soldats du 3<sup>ème</sup> BCCP et du renfort du 1<sup>er</sup> BEP, jetés seuls au secours des colonnes Charton et Le Page, sur la RC 4 en 1950, au milieu de plusieurs milliers de soldats de l'APV qui l'anéantissent. Les restes du GM100 et le GM 42, en juin-juillet 1954, subissent les affrontements sur les axes de la RC14 qui durent jusqu'au 17 juillet 1954.



**Figure n° 23 : La colonne du GM100, départ du convoi d'An Khé  
(issu du site Internet « à la gloire du bataillon de Corée<sup>3029</sup> »)**

Il en résulte une humiliation majeure pour le CEFEO et une rancœur des survivants qui en veulent au commandement pour longtemps. Les opérations décrites ici sont souvent montées par un état-major ayant le regard trop rivé sur les axes routiers et soumis aux pesanteurs d'une logistique mal

---

<sup>3029</sup> En ligne : <http://ex.bataillon-coree.fr/index.php/fr-fr/ guerre-d-indochine/articles-et-temoignages/43-l-operation-eglantine?showall=1> (Consulté la dernière fois le 5 février 2022).

adaptée au terrain depuis 1945. D'autres types d'opérations ont été plus payantes car plus rapides, faites pour surprendre l'ennemi, détruire ses infrastructures et se replier aussitôt. Ce sont de vrais succès qui augmentent, à l'époque, la confiance des troupes, mais qui n'apportent pas de décision.

#### 1.1.1.5 Des opérations importantes sous forme de raids

Ces opérations, qui mobilisent plusieurs milliers d'hommes avec une logistique légère en une durée très limitée ne peuvent envisager des résultats aussi importants qu'une *bataille* et encore moins changer le cours de la guerre. Mais elles sont minutieusement préparées en état-major et font partie d'un plan plus général : mener des raids destructeurs porte l'insécurité chez l'ennemi, le désorganiser en détruisant les infrastructures sur ses arrières (*Lorraine* fin 1952, *Hirondelle* ou *Mouette* en 1953), affaiblir ou anéantir une unité (*Camargue* en 1953 contre le régiment 95) et prouver que le CEFEO peut frapper partout. Parfois, ces opérations constituent des opérations de *déception* pour capter l'attention de l'adversaire et occulter une autre opération en cours. Il faut de la fulgurance. Parachutistes et commandos ont donc participé à tous les raids.

L'opération *Lorraine*, en octobre - novembre 1952 est un raid brillant sur les arrières de l'APV qui a permis de détruire de grands dépôts de matériel autour de Phu Doan, au nord du delta du Tonkin, près de la Rivière Claire. Mais elle a surtout permis d'éviter aux forces ennemies d'arriver du pays Thaï sur un camp de Nasan en pleine installation. Le décrochage des groupes mobiles à la fin de *Lorraine*, le 17 novembre 1952, a failli mal tourner et a causé des pertes des deux côtés. L'opération *Hirondelle* dure trois jours du 17 au 20 juillet 1953 et consiste en une opération aéroportée qui saute sur Langson, pour détruire les dépôts du matériel venu de Chine ; les 2000 parachutistes et légionnaires se retirent ensuite par la RC 4 jusqu'à Tien Yen sur le littoral. Un autre type d'opérations est assurée plus régulièrement par les raids des commandos, marine ou du Nord-Vietnam, qui *ouvrent* une opération plus importante ou provoquent l'insécurité en territoire ennemi. L'opération *Aréthuse*, au début de l'opération *Atlante*, est déclenchée par les commandos sur le littoral et neutralise les défenses. Sergent aux commandos 32 puis 15, dans les commandos du Nord-Vietnam, Francis Agostini mène « des actions de commandos derrière les lignes Viet et débarque en zone Viet (Annam)<sup>3030</sup> » ; des actions de renseignement ou de destruction :

« On a fait des débarquements en Annam, ce n'était pas de la rigolade. Parfois, on ne tombait sur rien ; mais à d'autres moments, on tombait sur des Du Kich, des francs-tireurs si vous voulez ; les pauvres types, on en a exécuté quelques-uns. [...]. Quand on débarquait à minuit ou une heure du matin, on liquidait les postes de guet au poignard, aucun coup de fusil, pour que les autres commandos puissent débarquer tranquillement le matin. On prenait les billets Ho Chi Minh, les bières locales. On détruisait les réserves de nuoc mam, on empoisonnait les réserves de paddy puisqu'elles étaient envoyées pour ravitailler les divisions Viet. On nous donnait une fiole et avec une ou quelques gouttes, ça empoisonnait une marchandise importante. On détruisait les jonques de haute mer et c'est pour ça que chaque fois, on débarquait avec des quantités importantes d'explosifs [...]. Il nous est arrivé d'aller détruire une voie de chemin de fer qui longeait la RC1<sup>3031</sup>.

<sup>3030</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>3031</sup> *Ibid.*

Pour nombreuses qu'elles soient en neuf ans de guerre, toutes ces opérations, mûrement réfléchies, sur la base de renseignements étudiés pendant des mois, ne forment pas le plus grand ensemble d'opérations. Les opérations locales sont moins prestigieuses pour des actions limitées, pas assez spectaculaires pour être mises en lumière, mais très nombreuses en neuf ans.

#### 1.1.1.6 L'opération locale, plus modeste avec peu de moyens, mais répétée au plus près du terrain

« Opérations, coups de main sur renseignements, dégagements de postes attaqués, ouvertures de route » (Jacques Bouthier)

Limitées à une ou plusieurs petites unités, que ce soient des sections, des compagnies ou des commandos de supplétifs, décidées par un chef de secteur ou simplement par un chef de poste, elles ont concerné davantage de combattants et constitué bien plus de souvenirs pour les soldats qui ont été régulièrement impliqués. Elles permettent de dégager un poste, de rechercher une unité de l'APV, d'obtenir des renseignements. Elles sont moins connues mais tout autant intéressantes.

Le quotidien est harassant pour les unités d'intervention locales, formées de détachements de plusieurs postes ou de supplétifs recrutés par une unité de secteur. Les soldats de l'APV, Du Kich et régionaux en particulier, ne se reposent jamais et sont toujours en mouvement pour harceler ou détruire postes et patrouilles. Beaucoup de chefs de postes et de commandants d'unités ont compris qu'il fallait tenir le même rythme, et en particulier, mener des actions de nuit, point faible de nombreux postes des FFEO qui laissent l'APV libre de les menacer une fois le soleil couché. Tout cela amène Alexis Arette à écrire : « Le quotidien, c'était ou les opérations ou le repos<sup>3032</sup> » sans avoir de temps pour autre chose. Cette exigence maintient un niveau d'activités important pour les unités statiques qui se dédoublent et forment des commandos de supplétifs menés par un encadrement métropolitain minimum, spécialisés dans la recherche de l'ennemi dans tous les milieux environnants pour les sécuriser. Jacques Bouthier énumère ses nombreuses activités, « opérations, coups de main sur renseignements, dégagements de postes attaqués, ouvertures de route », au sein du commando de tirailleurs indochinois du 1/22<sup>ème</sup> RIC. Parler vietnamien est déterminant pour son intégration : « Ma connaissance de la langue a été utile pour me faire admettre et les cadres indochinois ayant été formés au CLI avaient connu mon père (utile aussi). Le commando participe aussi à des activités plus importantes en liaison avec d'autres unités, en particulier pour les servitudes que sont les ouvertures de routes : « Une fois par semaine, je participais à l'ouverture de route de Dalat ou du Cap Saint Jacques et j'ai également assuré la protection du train *La Rafale*. Les accrochages étaient nombreux<sup>3033</sup>. »

La collecte de renseignement sur l'ennemi est une activité vitale pour évaluer sa menace, garder le lien avec la population pour éviter qu'elle ne *bascule* dans le camp adverse ou, du moins, qu'elle ne le renseigne ni ne l'héberge trop souvent. Le reste du temps, le but est de rechercher l'ennemi

---

<sup>3032</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>3033</sup> *Ibid.*



et le détruire. André Grelat encadre un commando de partisans rattaché à son unité de tirailleurs marocains. Son activité est inlassable et il rappelle qu'en dehors des combats proprement dit, protéger la population reste aussi important que la sécurité des postes elle-même : « J'ai pratiqué toutes les actions que les troupes sont appelées à faire : destruction d'unités ennemies, protection de villages, attaque de bases VM, reconstruction de villages, ravitaillement dans des zones tenues par l'ennemi et qui manquaient de vivres pour seulement subvenir à leurs besoins<sup>3034</sup>. »

Guy Simon a noté, dans ses chroniques tirées des lettres envoyées régulièrement à son père, le caractère répétitif d'opérations avec peu de moyens, la fragilité des unités qu'il faut remotiver sans cesse, un ennemi qui se dérobe et que l'on repère une fois qu'il est passé, quand ce ne sont pas ses propres troupes qui le laissent traverser leur secteur, à la grande fureur de leur chef ! En Cochinchine, il est rare qu'il y ait affrontement car, dans ce jeu du chat et de la souris qui fait parfois peu de victimes, l'ennemi détecte souvent ses mouvements, surtout quand lieutenant Simon doit traverser une rivière pour pénétrer en territoire ennemi. Chaque accrochage, chaque tué ou prisonnier devient un événement. Les opérations locales de Gilbert Reuille lors de son premier séjour sur les plateaux montagnards d'Annam sont apparemment efficaces dans la consolidation de son dispositif et dans ses raids pour détecter les régionaux ou Du Kich qui se présentent près de son poste. Au Tonkin, en second séjour, il multiplie à un rythme élevé, dans des conditions dangereuses, les raids chez l'ennemi. Ce n'est pas le jeu du chat et de la souris mais une *roulette russe* à laquelle il réussit à survivre. Une fois le renseignement obtenu sur tel ou tel passage de groupe ou d'unités, il faut regrouper des forces sans trop dégarnir les postes et partir de nuit. La suite est une recherche du groupe adverse puis une mise en place silencieuse avant un combat le plus bref possible pour assurer un retour tout autant périlleux. Plus l'unité regroupe de supplétifs connaisseurs de la région, capables de parcours discrets, plus l'opération est réussie. C'est une guerre usante, avec des satisfactions rares, à un échelon local qui, aux yeux du commandement, n'a pas de relief. Elle montre le visage quotidien d'une guerre qui ne consiste pas seulement en opérations ou en batailles emblématiques.

Ces opérations locales sortent donc du quotidien très répétitif de l'Indochine de la pacification, qui est celui d'un poste ou d'un réseau de postes, dont il faut assurer la vie pour contrôler et sécuriser une zone bien définie. C'est un travail encore plus obscur que des opérations locales, sans publicité ou très peu, sans espoir de décorations puisque peu spectaculaires. Pourtant, c'est l'un des aspects importants de la guerre d'Indochine et l'un des plus dangereux.

### 1.1.2 Garder un poste : les dangers des « petits Dien Bien Phu »

« Il ne faut pas oublier non plus le travail des chefs de postes qui ont permis le maintien de la présence française en Indochine. Quel rôle souvent ingrat de ces chefs de postes. » (Maurice Mandavit)

---

<sup>3034</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

C'est une expérience vécue par beaucoup de combattants des FFEO, par tout type de militaires, du 2<sup>ème</sup> classe au commandant de compagnie, avec d'autant plus d'intensité que le soldat français n'est pas juste acteur de la vie du poste ; le plus souvent, il la dirige. Il est rare que le chef de poste le tienne pendant tout son séjour. En général, une mutation vient l'en arracher – arracher car, alors, quitter ses hommes et ses habitants est un déchirement puisqu'il s'y est attaché – pour lui en confier un autre ou le rattacher à une unité plus régulière. Il se peut aussi qu'il ait été blessé, qu'il soit tombé malade et évacué, ou tué. Il faut rendre hommage à leur rôle obscur, ce qu'on fait des écrivains comme Lucien Bodard ou des vétérans comme Maurice Mandavit :

« Il ne faut pas oublier non plus le travail des chefs de postes qui ont permis le maintien de la présence française en Indochine. Quel rôle souvent ingrat de ces chefs de postes. [...]. Il fallait être bâtisseur le jour et guerrier la nuit. Ne jamais relâcher la surveillance, car sous ses ordres, le chef de poste avait des Vietnamiens pas toujours acquis à la France, renseignant parfois le Vietminh. [...]. Le moindre relâchement pouvait conduire au drame. Il faut donc saluer tous ces chefs de poste qui tenaient parfois 27 mois dans des conditions morales et matérielles vraiment difficiles<sup>3035</sup>. »

Dans toute l'Indochine, la « guerre des postes » s'intensifie à partir de 1949 de manière coûteuse. Les postes sont autant de « petits Dien bien Phu<sup>3036</sup> » qui luttent pour leur survie. C'est la pacification, c'est-à-dire à une guerre coloniale déjà vécue au XIX<sup>e</sup> siècle, usante et angoissante, pour laquelle le combattant n'a reçu aucune formation.

#### 1.1.2.1 Un type de guerre très éprouvant

« La guerre des postes est une partie d'échecs. Elle exige des nerfs d'acier, une pensée qui ne s'arrête jamais<sup>3037</sup>. » (Lucien Bodard)

Implanter un poste, en confier la garde à une unité comme, en 1947, celles du 15-1 de Roger Delpey puis à des partisans, relève d'une pacification qui est une technique de guerre coloniale. Le poste contribue à pacifier la région en lien avec d'autres pour contrôler en réseau cette fameuse tache d'huile que le colonel Pennequin a mise en place à partir de 1888<sup>3038</sup>. Mais « le Viet » est bien plus dangereux, plus patient que son aïeul allié aux Pavillons noirs chinois et cette « recette » devient moins performante avec des moyens de guerre modernes. L'autre aspect colonial est que le métropolitain prend le pas sur l'autochtone quel que soit son grade ; ainsi le 2<sup>ème</sup> classe Gilbert Reuille arrivé de Métropole et sans expérience prend-t-il le commandement du PK (poste kilométrique) 19, avec sous ses ordres, un sergent et deux caporaux vietnamiens<sup>3039</sup>.

La situation du poste requiert de l'implanter selon les règles ou le déplacer si l'environnement se dégrade, d'entretenir continuellement des défenses, creuser le point d'appui, densifier le réseau

---

<sup>3035</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit*, op. cit., p 141-142.

<sup>3036</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine*, Tome 1, op. cit. ; p. 17.

<sup>3037</sup> *Ibid.*, « La guerre de postes » pp. 81-86, suivi de « Flamme dans la nuit » pp. 86-94

<sup>3038</sup> Jean-François Klein, *Pennequin, le "sorcier de la pacification"*, Paris, Hémisphères éditions, 2021, 527 p.

<sup>3039</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, op. cit., p 19.

de barbelés ou de bambous. Quand Gilbert Reuille est affecté au PK 19, le poste est déjà construit :

« Le poste est construit en rondins de bois en double cloisons remplies de terre et de pierres entre les deux ; par endroits, des meurtrières pour permettre le tir. Il se compose de deux étages ce qui permet de coucher à notre emplacement de combat. Comme défense extérieure autour du poste, des fléchettes de bambous de différentes grandeurs plantées dans le sol, sur la route, à chaque extrémité du pont, des barrières “ hérisson ” toujours en fléchettes de bambou. Ces villages sont construits à flanc de montagne et à proximité d’un cours d’eau<sup>3040</sup>. »

Un poste est construit avec les moyens du bord ; en bois assez régulièrement, rarement en pierre peu disponible, en briques si la région en produit comme dans le delta du Tonkin, au pire en boue séchée. Mais l’élément à tout faire reste le bambou, qui est très dur et résiste bien à tout type de projectile d’un rang modeste. Les postes sont entourés de barrières en bambous dressés vers l’extérieur avec une extrémité brûlée et affutée, parfois augmentées de *ribard* (barbelés). Cela ne suffit pas toujours à arrêter l’assaillant :

« Pour prendre un poste, [...] ils faisaient d’abord marcher des buffles devant, pour faire exploser les mines, ensuite marchaient devant les coolies, pas armés ou alors avec des bengalores pour faire sauter les blockhaus, pour enlever le plus possible de mines et les combattants ne venaient qu’après pour prendre les “forts”. Quand on se trouve derrière un mur avec une mitrailleuse, [...], c’est sûr, le lendemain il y a plein de cadavres. Ils n’avaient pas toujours le temps de les ramasser<sup>3041</sup> ! »

Au Nord-Laos en janvier 1952, devant la menace d’une invasion de l’APV, le sergent Robert Gallet reçoit l’ordre d’aménager un point d’appui pour l’armée nationale Lao qui vient en renfort.

Il choisit l’emplacement et utilise son expérience de chef de poste avec des paroles optimistes :

« Tout sera enterré, y compris les tranchées de communication de ce futur point d’appui. Ceci à l’inverse de ce que l’on rencontre habituellement avec des tours vulnérables. Je donne libre cours à mon imagination dans le domaine de la défense, avec les enseignements tirés de mon premier séjour. Je suis dans mon élément et serai certainement comblé<sup>3042</sup>. »

Pierre Desroche est, lui aussi, favorable au poste enterré. Il a connaissance du danger de ceux dont les toits sont faits en paille de riz et qui sont brûlés au moindre tir de mortier au phosphore ; de la faiblesse d’un poste en hauteur avec bâtiment de plusieurs étages ou des tours. Quand il doit se replier sur Nghia Lo, il crée un nouveau poste à Lang Chang entre Fleuve Rouge et Rivière Noire. Il décide de le construire en bambou et en bois avec plus de tranchées que de murs : « On fait tout avec le bambou, les maisons, son lit, des outils, les défenses autour du poste. [...]. Cette fois, j’ai décidé qu’on ne ferait pas des murs, mais des tranchées »<sup>3043</sup>. La soute à munitions est invisible pour éviter d’être une cible apparente : « Elle est creusée dans le sol et recouverte de troncs qu’on camoufle et protège d’une couche de terre<sup>3044</sup>. » Les troncs sont si gros et lourds que le jeune lieutenant s’écrase deux disques vertébraux en voulant en soulever un. Il en souffrira toute sa vie.

En Cochinchine, Guy Simon est dans un environnement plus organisé et peuplé. Il faut dire qu’il est à 30 kilomètres de Saïgon. Rien à voir avec le Fleuve Rouge : « Il ressemble à un ancien

---

<sup>3040</sup> *Ibid.*

<sup>3041</sup> Entretien de l’auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 28 juin et le 25 octobre 2017.

<sup>3042</sup> Témoignage de Robert Gallet dans Marcel Compe, *Sam Neua*, *op. cit.*, p 169.

<sup>3043</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, *op. cit.*, p. 186.

<sup>3044</sup> *Ibid.*

sanatorium au milieu des bois. Grande clairière dans une plantation d'hévéas. Il bénéficie d'un hôpital superbe et de jolie villas, bâties par des planteurs et réquisitionnés depuis. » Envoyé à Trang-Bom sur la route de Bien Hoa, il découvre un poste élaboré : une enceinte extérieure de barbelés « auquel sont accrochés des boîtes de conserves vides qui carillonnent quand on les frôle », une enceinte intérieure en briques sur une face « et en rondins sur les trois autres. Les rondins horizontaux sont maintenus en place par des arbres vivants : les kapokiers. » Des bambous pointus apparaissent au sommet des murs et le poste comporte trois tours. Les guetteurs qui y veillent la nuit « frappent périodiquement sur le gong pour montrer au gradé de quart qu'ils ne sont pas endormis<sup>3045</sup>. » Quant aux bâtiments du poste, ils sont « en bambou tressé, recouvert d'herbe à paillette (appelée tranh) en guise de toit<sup>3046</sup>. »

Vivre dans le poste est déjà une difficulté en soi pour ceux qui arrivent de Métropole. L'inconfort est au rendez-vous. Bien sûr, il existe une hiérarchie dans le logement des métropolitains qui ont une pièce ou une cabane à l'écart des autochtones. Mais les conditions sont spartiates, l'hygiène incertaine et le gradé est exposé à toutes les intempéries, éventuellement à toutes les agressions. Le tour de garde est également un stress de tous les instants, d'autant plus si l'on est isolé en pleine nature. C'est l'un des moments les plus difficiles que ce soit à Langson ou dans un poste de haute région, en particulier la garde de nuit. La tension des premières nuits, déjà évoquée, constitue la première épreuve pour un *bleu* venant d'arriver en Indochine. La découverte des bruits par les soldats inexpérimentés, vite affolés déclenche des pétarades au moindre son suspect. Ce manque de sang-froid de départ se prolonge pendant longtemps, d'autant plus que le souvenir de soldats enlevés et martyrisés hante les esprits. Il faut garder le poste en sécurité mais surtout, ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi. Roger Verbeke, à Langson, constate à l'oreille, la régularité des tirs irraisonnés : « Il est à présent 19 h 30 et nous allons sans doute, dans peu de temps, entendre les coups de feu qui ouvrent la nuit [...]. Les gars tirent souvent, facilement, avec peu de raisons, sans qu'il y ait de dangers réels, précis, uniquement pour avertir qu'ils sont prêts à toute éventualité et qu'ils veillent, et aussi pour vérifier leurs armes<sup>3047</sup>. »

Le poste est comme une île dans un océan hostile. La nuit amplifie les bruits les plus divers et peut faire croire à des déplacements de troupes ennemies. Les soldats de l'APV, en particulier les locaux, en profitent pour venir harceler régulièrement les sentinelles et maintenir un état de tension permanent, surtout si les garnisons n'ont pas les effectifs ni l'habitude pour faire des sorties de nuit. Une nuit, Roger Verbeke, qui note le moindre événement et s'avère très précieux ici, est réveillé par une fusillade qui s'arrête « comme c'était venu, brutalement. » Il pense que « Les Viets sont venus tester (leurs) réactions. C'est assez souvent le cas [...] pour amener les soldats à se tirer dessus entre eux. » A distance, il est agacé d'entendre la nervosité des sentinelles, perçue d'après les très

---

<sup>3045</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p 27-28.

<sup>3046</sup> *Ibid.*

<sup>3047</sup> Roger Verbeke, *Indochine*, op. cit., p 23.

nombreux et répétitifs bruits de culasse<sup>3048</sup>. Trois jours plus tard, c'est l'attaque d'un poste avec de gros moyens qui trouble la nuit de la garnison<sup>3049</sup>.

Autre nécessité pour la vie d'un poste, se familiariser avec la population qui vit autour, voire dedans. Il faut que le gradé et ses adjoints éventuels s'accoutument à elle et inversement. Il est indispensable de comprendre leurs conversations, leurs demandes, c'est-à-dire apprendre quelques mots rapidement, avoir un traducteur fidèle avec soi, savoir interpréter leurs gestes et déceler leur angoisse, leurs attentes. Garder un poste demande donc beaucoup de psychologie et les militaires affectés se retrouvent seuls dans cette fonction dangereuse. Francis Oustry détaille ses nombreuses missions qui ne s'arrêtent pas à la sécurité du secteur : « Mon quotidien était de m'occuper de mes supplétifs, et de leurs familles, de recevoir les civils pour les soins dont ils avaient besoin, de patrouiller dans les villages pour prendre contact avec eux, discuter avec les chefs de village ; de circuler sur les marchés pour me faire connaître et essayer de leur faire comprendre que je ne leur voulais aucun mal<sup>3050</sup>. » Il faut surtout lier connaissance avec les personnages importants, à commencer par les chefs de villages. Si le poste est situé dans ou à proximité d'un village, le secteur en comprend d'autres, parfois très éloignés de plusieurs heures de marche, notamment dans les régions de plateaux et montagnes. Il faut donc sans cesse s'y montrer, apporter des cadeaux utiles comme le sel dans les régions reculées et avoir une attitude composée de pression et de cordialité. Idem pour le curé dans les villages catholiques, principal personnage d'une région, qui peut contredire l'attitude et même les ordres du chef de poste. Gilbert Reuille, qui doit imposer son autorité, amadou le sien en lui demandant de former une milice chrétienne dont il prendra la tête<sup>3051</sup>. Le prêtre est ravi, d'autant qu'il va pouvoir être armé. Dans cette situation, arriver dans un village déserté par sa population ou bien voir un chef de village nerveux, les visages fermés est le signe que l'ennemi est proche et menaçant. Chaque chef de poste doit apprendre à lire ces changements d'attitude. Au mieux bénéficie-t-il, dans le meilleur des cas, de conseils de son supérieur qui les a affectés là ou de ses adjoints autochtones. Lorsque Gilbert Reuille apprend du capitaine de secteur d'An Khé où il a été affecté qu'il va encadrer une section de supplétifs dans un poste. Il lui objecte ses lacunes mais la réponse est lapidaire dans le pur style de commandement, celui du « Je ne veux pas le savoir » : « Capitaine, je ne suis que deuxième classe et je ne connais absolument rien au vietnamien. » Ce à quoi il lui est répondu : « Vous apprendrez<sup>3052</sup> ! ». Heureusement, le passage des consignes avec le partant, qui reste une semaine avec lui pour le familiariser à la tâche, lui permet de prendre des renseignements. Il va rapidement s'adapter. A son second séjour, il remarque qu'une hauteur domine le poste d'où l'adversaire peut observer ses moindres faits et gestes et anéantir sa garnison par des tirs automatiques. Mais personne ne s'en est soucié avant lui. Il va forcer civils et militaires

---

<sup>3048</sup> *Ibid.* p 33.

<sup>3049</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>3050</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>3051</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, *op. cit.*, pp. 101 - 104.

<sup>3052</sup> *Ibid.*, p. 17.

à le défricher, l'occuper et construit une annexe de poste pour le sécuriser<sup>3053</sup>. Il faut également s'occuper du logement des familles des partisans qui ne veulent s'éloigner d'eux, de leur confort tout relatif et de leur sécurité. La fidélité de ces derniers et leur motivation sont à ce prix.

Dans la quiétude temporaire d'une affectation éloignée de la guerre, par exemple au Nord-Laos, les postes sont perchés sur une colline et entouré de défenses puisque c'est l'habitude depuis la conquête coloniale. Mais certains sont en plaine, dans une *cuvette* dès lors indéfendable entourée de montagnes, ce qui est le cas pour Marcel Compe à Sam Neua, où la garnison de chasseurs laotiens est encadrée par « une vingtaine de français, officiers et sous-officiers<sup>3054</sup> », sans souci depuis 1947. Il existe une citadelle avec des miradors au-dessus du centre du village qui contient le poste d'état-major, les services administratifs du bataillon, le bureau du commandant et les casernements. Mais elle ne domine le village que de quelques mètres. Il n'existe pas réellement d'ouvrages défensifs et les collines toutes proches ne sont pas fortifiées avant que la menace de l'APV ne devienne probable en janvier 1953.

Marcel Compe qui s'occupe du garage loge parmi les dernières maisons du village, dans un abri typique avec « des panneaux tressés en « Keffen » [...] et recouvert d'un toit de chaume [...]. Ma sécurité était toutefois relative, la nuit<sup>3055</sup> », étant à l'écart, susceptible d'une agression qui reste toutefois peu probable. De toute manière, où qu'ils se trouvent en Indochine, les postes de l'époque coloniale faits pour des troupes armées de fusils et ceux fait après 1945, « à la Dubout », en torchis, bambous ou même briques deviennent exposés à partir du moment où l'APV dispose de canons et de mortiers. En 1949, il faut repenser leur construction ; elle ne le sera à un niveau élevé qu'en 1954, au moment où le général Ely compile les lettres et rapports des anciens d'Indochine pour en tirer, bien trop tard, ses « enseignements. »

Pour chaque garnison ou chef de poste, il ne suffit pas de le garder. Il sert à pacifier un territoire. Il fait donc en permanence *l'aérer* et en sortir pour ne pas être isolé des autres postes, au milieu d'une population qu'il faut contrôler.

### 1.1.2.2 Aérer le poste et contrôler un secteur

« Notre mission : la garde du pont, les ouvertures de route les jours de convoi et les patrouilles dans les villages montagnards<sup>3056</sup>. » (Gilbert Reuille).

Les missions d'un poste sont donc multiples. Mais le poste n'est là que pour contrôler la route qui la relie au dispositif du secteur et un autre poste ; il doit le faire entre les deux, pour la rizière, le plateau ou la montagne avec ou sans jungle.

---

<sup>3053</sup> *Ibid.*, pp. 99-102.

<sup>3054</sup> Marcel Compe, *Sam Neua l'oubli impossible*, op. cit., p. 71.

<sup>3055</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>3056</sup> Gilbert Reuille, *Ibid.*, p. 19.

Le contrôle du secteur attribué au poste suppose des patrouilles incessantes qui augmentent le risque d'embuscades, mais il n'y a pas de choix possible car il faut éviter d'être progressivement isolé et coupé d'une population qui demande des résultats, de la sécurité pour avoir confiance. L'activité est donc incessante :

« J'ai passé le séjour dans un poste, tenu par un adjudant. Moi j'étais l'adjoint. On n'a pas le temps de s'ennuyer en poste ! Il faut consolider la défense du poste en permanence, sans moyens, avec des aréquiers, une sorte de cocotier très long et haut alors, pour faire des barricades, c'était l'idéal. [...] On faisait ça, les patrouilles quotidiennes. C'était dangereux mais les Viets n'étaient pas très nombreux car c'était une région de catholiques. [...]. On avait une vingtaine de partisans ».

Mais même dans une région plutôt calme avec des catholiques fidèles à la France, le séjour reste tendu, à la merci d'une attaque et de la crainte d'être fait prisonnier :

« On était toujours en alerte. Une partie d'entre nous dort, une partie veille. On n'a pas eu d'attaques, pendant que j'y étais. Mais on n'est jamais tranquille. Ce n'est pas qu'on ait peur, mais on n'a pas de tranquillité. [...] A l'époque, en Centre-Annam, il n'y avait pas d'unités Viet constituées, de manière militaire. Mais ils étaient plus dangereux, ils ne faisaient pas de prisonniers, ou bien s'ils en faisaient, j'aime autant vous dire que, les pauvres, ils auraient préféré être morts avant<sup>3057</sup>. »

Le rythme, pour une mission pourtant statique sur le papier, est, de fait, incessant. Il faut toujours montrer de l'activité, non seulement pour ne pas ankyloser la garnison, mais également pour montrer sa présence, sa force, localiser l'ennemi, le maintenir lui-même en éveil. « La vie en poste, écrit Claude Jubault, ce sont des patrouilles continues et des embuscades<sup>3058</sup> », « des patrouilles de jour comme de nuit<sup>3059</sup> », assure François-Xavier Heym. Guy Simon sait d'entrée que la mission est double : « une partie des effectifs tient les postes, l'autre partie chasse à l'homme dans les forêts<sup>3060</sup>. » Pour le chef du poste, c'est un stress permanent que ce soit l'inquiétude de la sortie où il est probable de rencontrer l'ennemi et celle de l'attente derrière le rideau de bambous.

Il faut donc être aussi roué que les combattants de l'APV, aussi doué pour déceler leur camouflage, avoir le sens du combat ou être accompagné de partisans et autres supplétifs pour détecter et affronter une embuscade. Il faut également de la chance. On trouve parfois des témoignages sur des militaires français faits pour ce type de guerre, qui l'ont pratiquée au maquis et se font prendre par excès de confiance ou par malchance en jouant, cette fois, le rôle de l'occupant. Les amateurs de l'histoire des maquis des Alpes de 1942 à 1944, connaissent le capitaine Stéphane. Ce saint-cyrien dont le vrai nom est Etienne Poiteau, devenu chasseur alpin, a littéralement créé une tactique de guérilla en montagne faite de déplacements incessants dans tout le Dauphiné et d'embuscades qui lui ont valu, en 1943 et 1944 de mystifier les Allemands à de nombreuses reprises, d'aider à la libération de Grenoble sans jamais se faire prendre, avec un minimum de pertes. guérilla, l'embuscade sont ses domaines de compétence ; et pourtant il va en mourir. Affecté aux commandos du Nord-Vietnam, il en visite deux dans le secteur de Bac Ninh, le 4 avril 1952. Pressé

---

<sup>3057</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>3058</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>3059</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>3060</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 24.

de rentrer à Hanoi, il décide de repartir en jeep alors que la nuit va tomber. Il ne méprise pas l'adversaire mais personne ne sait pourquoi il enfonce ses propres règles de prudence. Il tombe dans une embuscade sur la RC 1 juste après son départ. Gravement blessé ; il décède dans la nuit<sup>3061</sup>.

Enfin, parmi les pires craintes du chef de poste, se trouve celle des pièges, pour lesquels les Vietnamiens et autres peuples des cinq territoires ont beaucoup de talents. Mener une *guerre du pauvre* incite à une imagination parfois très élaborée mais déroutante de simplicité et de rusticité pour créer des engins de morts. La perversité de ce type de guerre est surtout de blesser l'adversaire si gravement ou de manière si choquante, que cela tétanise son unité et encombre les hôpitaux de blessés dont les traumatismes physiques et moraux sont, ensuite, difficiles à traiter :

« C'est une chose que je n'ai connue qu'en Indochine. J'ai entendu parler des fosses hérissées de bambous tranchants mais je ne l'ai pas vu, heureusement. Par contre j'ai vu souvent le piège à pied. Il s'agit d'une planchette de la taille d'un pied avec un ou deux hameçons ou harpon, le piège caché sous la terre sur une piste. Le pied qui s'y pose élimine un combattant. Impossible de retirer nous-mêmes l'hameçon, direction l'hôpital à dos de mulet pendant plusieurs jours. Le piège fut ensuite amélioré en posant dessous une grenade dégoupillée<sup>3062</sup>. »

Quand ce ne sont pas les bambous ou les hameçons, ce sont les clous. C'est la raison pour laquelle il faut parfois éviter la piste, mais cela ralentit de beaucoup la progression : « On évitait de prendre les pistes existantes parce que les trois-quarts du temps, elles étaient piégées. [...] Quand vous ne faites pas gaffe, vous marchez et vous percez le pied avec les clous qu'ils avaient enfoncé<sup>3063</sup>. » Certains combattants des FFEO sont eux-mêmes doués pour les pièges ; du moins ont-ils appris au contact de leurs partisans. C'est un jeu incessant, dangereux, mais attractif pour certains vétérans :

« J'ai beaucoup travaillé avec les explosifs. Dans les postes, on ne pouvait pas sortir tous les soirs, on n'était pas suffisamment nombreux. Alors certains soirs quand on pouvait anticiper le trajet des Viets, on allait mettre trois ou quatre mines. J'adorais ça. On allait les mettre le soir et le matin, on allait les retirer. Le jeu des Viets était de se mettre derrière une levée de terre pour se camoufler et nous attaquer. Alors certains soirs, j'allais y mettre cinq ou six mines. Un matin, mes mines étaient parties. Heureusement, un gars avec moi voyait plus clair, les Viets les avaient déplacées ! Je les ai redéplacées. On a pris des risques, mais on aimait ça<sup>3064</sup> ! »

### 1.1.2.3 L'un des pires moments : l'ouverture de route

Il existe un autre danger encore plus détesté par les postes près des routes et les unités chargées de leur protection : l'ouverture de route. Elle présente plusieurs dangers à elle seule : l'embuscade et les pièges le long d'un axe ou les convois et les patrouilles sont attendus. Il permet de maintenir un lien avec l'extérieur et de ravitailler toute une région mais avec une régularité si dangereuse que les soldats ont l'impression de jouer à une roulette russe.

---

<sup>3061</sup> Récit de Paul Dreyfus, « *Stéphane* » le capitaine à l'étoile verte, Paris, Fayard, 1992, 414 p. ; pp. 379-387.

<sup>3062</sup> Extrait d'un courriel de Jean Slezarski, reçu le 25 juillet 2017.

<sup>3063</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>3064</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.



Le ravitaillement est l'une des obsessions des garnisons de poste, concernant le courrier tant attendu, la nourriture, le vin, le matériel, les munitions. La liste est longue et il faut maintenir le cordon ombilical nécessaire à sa survie militaire, physique et mentale : « Nos souffrances sont payées par le bonheur des hommes dévalant du poste où ils sont restés isolés trop longtemps. Le convoi leur apporte courrier, produits frais, « pinard », médicaments, munitions et - ce dont ils manquent le plus - des poignées de main amies<sup>3065</sup>. » Mais l'ouverture de route est un piège potentiel dont chacun est conscient sans pouvoir l'éviter, et ce, de l'aveu même de bien des combattants, parce qu'ils sont *attendus* par l'ennemi. Le début du convoi est long à se mettre en place, puisqu'il intègre des camions civils, donnant l'alerte au départ de cet exercice attendu, qui se répète à heures et à jours plus ou moins fixes pour éviter les embuscades mais qui concerne toujours les mêmes axes. De plus, il faut dégarnir la chaîne de postes d'une part de son effectif pour qu'un convoi passe sous protection dans les endroits les plus exposés. Il faut marcher des heures pour sécuriser un lieu dangereux qui devrait être sûr puisqu'il est dans un territoire marqué comme contrôlé, en s'exposant volontairement. Très régulièrement, la patrouille ou le convoi tombe dans une embuscade. Il faut devoir se battre et admettre les pertes pour permettre à d'autres de passer sans encombre. Ensuite, il faut pouvoir rentrer au poste sans encombre, et pour le convoi, repartir à vide en sens inverse. Parfois ce sont des ouvertures de pistes et non de routes ; ce qui est encore plus difficile parce que les blindés et autres véhicules ne peuvent pas tous passer : « La route n'existait pas, il fallait des véhicules pour la piste...et des unités pour surveiller la piste ! Parce que les Viets n'étaient pas fous, un convoi qui se forme, s'ils avaient du monde, ils savaient très bien l'attaquer. On n'avait pas assez de monde pour sécuriser les pistes<sup>3066</sup>. »

De 1947 à 1950, le corps de bataille de l'APV s'est tout simplement entraîné par l'attaque des convois sur la RC 4 et sur les dizaines de petits postes à faible effectif qui la jalonnent. La RC 4 est le type même d'ouverture de route ultra-dangereuse qui mobilise d'importants effectifs pour traverser le territoire frontalier d'une Chine perméable aux troupes de l'APV et ravitailler des postes isolés dont on se demande, à la longue, si leur rôle est indispensable. Il faut créer des garnisons et des dizaines de postes sur 116 kilomètres, de Langson à Cao Bang, un gouffre à effectifs, pour sécuriser les ouvertures de la RC 4. Cela va durer deux ans et demi, de la reconquête de Cao Bang par le colonel Beaufre lors de l'opération Léa en octobre 1947 jusqu'en juin 1950, la RC 4 étant déclarée fermée au-delà de That Khé. Les postes kilométriques immobilisent de bonnes troupes comme le 3<sup>ème</sup> REI et n'empêchent pas les destructions de convois, de plus en plus attaqués, les assauts de plus en plus sanglants et les centaines de soldats morts pour qu'ils passent. En janvier 1948, un convoi accompagné de blindés est détruit sur la RC 4. Le calvaire de ces convois va s'amplifier. Après la prise de Dong Khé, l'état-major mettra fin à cette incongruité militaire en prenant une décision d'évacuer trop tardive, contraire à toutes les règles de prudence,

---

<sup>3065</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p. 116.

<sup>3066</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

qui précipite la funeste bataille de la RC 4. Pour les vétérans, les souvenirs restent cauchemardesques, ce genre de combat hantant encore leur mémoire. Il est devenu la servitude type, dangereuse et répétée, sur un terrain favorable à l'ennemi : « Le terrain se prête à merveille aux embuscades. Il faut occuper les hauteurs, parfois en déloger les Viets par des escalades où la ruse le dispute à l'audace ». Il existe de rares moments de satisfaction, un convoi sans heurt, « le cri triomphant des premiers parvenus au sommet console de bien des peines<sup>3067</sup> ».

Les ouvertures de route sont non seulement très stressantes mais la difficulté est renforcée par l'activité et le génie destructeur de l'ennemi, qui invente ou modernise la technique des *touches de piano*. Il bénéficie pour cela d'une main d'œuvre considérable, celle des villages environnants, patriotes volontaires ou coolies forcés : « La main d'œuvre vietminh est maîtresse dans l'art des " touches de piano ", ces tranchées astucieusement disposées en quinconce pour interdire le passage des véhicules tout en permettant la circulation des piétons<sup>3068</sup>. » Ce système ralentit le convoi et accroît encore le danger, avec des pièges variés, des mines dispersées partout. Les soldats du CEFEO combattent ces dangers par tous les moyens, y compris en dressant des chiens pour repérer les pièges. Mais même eux peuvent commettre des erreurs :

« J'ai fait des ouvertures de route ; le danger, c'étaient les mines et les embuscades. La route était dangereuse parce qu'il y avait la forêt vierge d'un côté et des anciennes plantations abandonnées d'hévéas de l'autre. Donc une végétation assez importante. Moi j'ai un bon camarade, qu'on m'avait affecté, un Français, qui était conducteur de chien de guerre. Son chien était formidable, mais il était vieux et ils l'ont rappelé au chenil. On lui en a donné un autre et il l'a dressé avec nous, dans le poste. Par erreur, plusieurs fois, il lui a fait ramener des pièges. Et un jour, le chien s'est retourné, et mon copain est mort. C'est moche, ça. C'était une erreur de sa part<sup>3069</sup>. »

Ces véritables cauchemars en appellent d'autres pour ceux qui sont en poste. Tous les vétérans ne se souviennent pas de les avoir vécus, certains étant restés dans des territoires peu menacés.

#### 1.1.2.4 Les hantises et la solitude de la vie en poste

L'éventail des obsessions d'un chef de poste est assez large. Lucien Bodard les a abordées dans un texte tendu par la dramaturgie du récit, « La guerre des postes »<sup>3070</sup>, dans son ouvrage « La Guerre d'Indochine » citant des exemples de chutes de poste avec ce mélange passionnant d'invention et de faits réels qu'il a recueilli de la bouche des combattants rencontrés ou invités à sa table. La trahison est la principale angoisse du militaire enfermé dans son poste, surtout si sa garnison est composée d'autochtones. Mais il en est d'autres : être surpris par l'arrivée d'un ennemi peu visible, être isolé des autres postes par la pression de l'APV et les voir attaqués par l'ennemi sans rien pouvoir tenter au risque de mettre en danger son propre poste ; et enfin, évacuer le poste, ce qui le force à abandonner ses supplétifs et la population qui l'ont accepté.

---

<sup>3067</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p. 115.

<sup>3068</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>3069</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>3070</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, Tome 1, op. cit.* ; p. 81.

Cette « guerre des postes » est insignifiante à l'échelle de l'Indochine. C'est la raison pour laquelle elle apparaît peu dans les mises en récit historiques ; mais elle prend beaucoup de place dans les mémoires de ceux qui l'ont connue.

« Pour les Français enfermés dans les postes, la trahison est une hantise<sup>3071</sup> » a écrit Lucien Bodard. Même s'il a parfois tendance à dramatiser les situations pour que ses articles soient percutants, il faut reconnaître que dans les zones exposées à l'activité de l'APV, la tension persiste tout au long de la mission de ceux qui les gardent. Lorsque la garnison est composée de soldats d'une unité régulière, qu'elle soit Thaï ou laotienne, la trahison est moins facile qu'avec des supplétifs. Du moins est-ce l'avis le plus courant des vétérans ; d'autres, plus attachés au souvenir de leurs partisans ne sont pas aussi affirmatifs. Pierre Desroche a pris le commandement du poste de Lang Lom ; il a une section de tirailleurs Thaï du BT1 et une autre de partisans, également Thaï. Leur haine est telle pour les *gens des plaines*, les Annamites, qu'il n'a rien eu à craindre. Mais c'est plus compliqué lorsque le poste est gardé par des partisans sans traducteur et que l'on ne comprend pas ce qu'ils disent. Gilbert Reuille, dans son poste des Hauts-Plateaux du sud de l'Annam, ne parle pas la langue de ses vingt-trois partisans vietnamiens<sup>3072</sup>. Il apprend son rôle, rend aussi des services à la population et les prévient qu'il les punira s'ils aident l'adversaire. Il fait confiance à un ancien tirailleur pour recruter des partisans. Mais cela ne garantit rien. « La seule crainte à avoir, ce sont les infiltrations communistes<sup>3073</sup> », écrit-il.

C'est le premier motif de tension. Lorsque l'état-major du secteur demande des volontaires pour diriger un poste, celui qui accepte se trouve avec une garnison dont il ne connaît rien. René Maillochon accepte de prendre un poste qui vient d'être pris et brûlé. Les trois mois qui suivent sont très tendus, son sommeil étant rare et haché de réveils brutaux :

« Quand je suis arrivé à Dao Tu, il n'y avait pas de chemin ; c'était une compagnie de légion qui nous a amené avec des coolies qui transportaient tout un barda. Le poste fumait encore. Le capitaine de la légion m'a dit qu'ils allaient mettre le plus possible de barbelés, c'est tout ce qu'il pouvait faire. Il n'y avait rien du tout. Je faisais venir de l'eau du village, des filles avec leur balancier. J'avais peur qu'on nous empoisonne. C'était facile. Alors, à l'entrée, deux gars les obligeaient à en boire pour éviter ça. J'étais tout seul européen avec 60 partisans vietnamiens dont je n'étais pas sûr parce que je ne les connaissais pas. Il y en a qui ont fait du bon travail, d'autres non. Je ne dormais pas de la nuit, je fumais deux paquets de cigarettes par jour. Ça a duré trois mois<sup>3074</sup>. »

Lucien Bodard en fait une épopée. Il raconte tous les moyens employés pour assassiner le chef d'un poste, l'empoisonnement au datura, les femmes, la « corruption des supplétifs ». Il a, dit-il « assisté au travail d'un chef de poste : « J'ai vu un caporal rallier un village classé pro-Vietminh, puisque le seul moyen de survivre est de convaincre les nha-qués de se rallier à lui<sup>3075</sup>. » Le récit se conclut dans le plus pur style de l'écrivain journaliste, c'est-à-dire mal. Le caporal est tué dans une embuscade

---

<sup>3071</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>3072</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, *op. cit.*, p 19.

<sup>3073</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>3074</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>3075</sup> Lucien Bodard, *op. cit.*, pp. 94-95.

après avoir rallié le village. Épisode réel ou inventé, sa conclusion est toutefois pertinente sur la réussite d'un chef de poste face à un danger « qui se reconstitue toujours » : « ce n'est chaque fois que la réussite d'un homme qui finalement meurt ou s'en va<sup>3076</sup>. » Mais il est d'autres dangers comme celui de voir brutalement arriver un ennemi jusque-là peu actif qui va surprendre le poste.

Pour les postes, même les plus reculés et, au départ, moins menacés, la quiétude relative ne peut durer éternellement. Personne n'a mieux décrit cette situation digne du roman de Buzzati<sup>3077</sup>, que Marcel Compe. Ses souvenirs sont peu connus, peu lus car l'édition de son ouvrage est restée discrète comme l'est l'ancien d'Indochine en général. Mais il contient des passages impressionnants ; en particulier sur l'attente de l'ennemi dont l'arrivée est jugée inéluctable par une partie de la garnison. Fin 1952, Sam Neua, au nord du Laos, est longtemps considéré comme une planque. La comparaison avec le roman de Buzzati s'arrête à l'état d'esprit du lieutenant Drogo, avide de gloire et de combats contre l'ennemi du nord. Les militaires du poste laotien ne l'attendent pas avec l'espoir du baroud mais avec une certaine angoisse, ou, du moins un fatalisme teinté d'ironie. Très vite après son arrivée en avril 1952, dans ce havre tranquille où l'APV n'est pas revenu depuis 1947, Compe prend le pli des anciens en tournant ses regards vers le nord à chaque fois qu'une arrivée de l'APV est évoquée. Le souci est de savoir quand, et si la garnison aura le temps de la détecter pour s'échapper, le site de Sam Neua étant indéfendable. Mais il ne fait aucun doute que cela arrivera et ce passage est d'autant plus poignant pour lui à l'écriture, que l'on pressent qu'il va se terminer dans le drame :

« Il ne s'est jamais rien passé à Sam Neua. Si bien qu'il nous arrivait de plaisanter sur la possibilité d'une menace quelconque. De notre popote, lorsque l'ambiance était chaude, certains tendaient le bras pointant le doigt vers les collines tout autour de la cuvette à 360 ° pour désigner virtuellement les casques de latanier de milliers de viets, à défilement des crêtes, s'apprêtant à dévaler vers la Nam Sam. Notre sort n'était même pas évoqué tant il était réglé d'avance. C'étaient des galéjades fréquentes qui nous faisaient rire jaune, peut-être le cœur serré. Ce que je prenais pour une douce ambiance coloniale n'était en réalité qu'une attitude de circonstance, de diversion, dans l'attente d'un événement grave encore inconnu mais latent<sup>3078</sup>. »

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la hantise ne porte pas seulement sur une trahison ou un assaut inopiné contre son poste mais le danger qu'il peut exister lorsqu'un convoi est attaqué tout près ou que le poste voisin l'est à son tour. Que faire dans ces deux cas ? La décision, sauf ordre supérieur, est laissée à l'appréciation du chef de poste qui est moralement obligé d'intervenir mais cela met son propre poste en péril. Les garnisons sont rarement importantes et le dégarnir peut être fatal. Il n'est pas rare que les régionaux ou les réguliers attirent la garnison dans une sortie pour porter secours, piège le détachement envoyé, ce qui facilite ensuite la prise du poste. Son chef peut choisir de rester en place et, dans ce cas, assiste impuissant à l'attaque du poste ou

---

<sup>3076</sup> *Ibid.*, p. 98. Pour l'intégralité de l'épisode avec ce chef de poste, pp. 95-98.

<sup>3077</sup> « Le désert des tartares », de Dino Buzzati, aurait pu être lu par les combattants d'Indochine. Paru en Italie en 1940, il est traduit et publié en français en 1949. Mais aucun de mes témoins ne l'a cité en référence. Il n'en n'est pas moins juste pour tous les militaires stationnés en bordure d'une zone ennemie. Seule la fin peut différer...

<sup>3078</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'oubli impossible*, op. cit., pp. 71-72.

du convoi ou à son écrasement, qui lui laisse la culpabilité de ne pas avoir bougé. René Maillochon a eu la chance de se brouiller avec son chef de section qui l'envoie prendre le commandement d'un poste proche de celui de Bi Cho, que sa compagnie occupe. Lorsque celui-ci subit un assaut massif deux semaines plus tard, il lui est impossible de bouger de nuit avec ses partisans vietnamiens face à des centaines d'assaillants :

« Je n'ai jamais eu beaucoup de problème dans le poste. Par contre les Viets ont liquidé ma compagnie, que j'avais lâchée. D'où j'étais perché, j'étais à 500-600 mètres à vol d'oiseau de ma compagnie. Mon copain qui était radio, on se parlait de temps en temps. A un moment, il m'annonce que le lieutenant s'est fait tuer, et j'ai dit "et toi ?" "Moi maintenant, je vais faire sauter mes postes, c'est fini". Ils étaient encerclés, ça a commencé à 9 heures du soir jusqu'à 5 heures du matin. Nous on ne pouvait pas faire grand-chose, on ne savait pas combien, mais il n'y en avait qu'une dizaine qui sont venus nous emmerder ; il a quand même fallu sortir du poste deux ou trois fois. J'ai eu une belle citation là-dessus. C'est dur ! A ma compagnie, ils étaient 220 ; seuls deux hommes ont pu être récupérés. Ils y sont tous passés !<sup>3079</sup>. »

La dernière des hantises dans la vie en poste est celle qui reste gravée à vie en mêlant les regrets, la honte, la culpabilité et la rancœur envers le commandement. Il s'agit de l'évacuation d'un poste, qui laisse sur place la population du village et parfois même des partisans. La politique d'évacuation des régions les plus exposées a commencé assez tôt, devant l'impossibilité de les tenir toutes, du fait de l'insuffisance des effectifs du CEFEO. Le 15 juin 1949, le général Revers termine son inspection de l'Indochine et recommande, entre autres, d'évacuer les axes de la RC3 et du nord de la RC 4 jusqu'à That Ké. Le général Blaizot signe une directive en ce sens pour évacuer ces axes en septembre 1949. Son adjoint, le général Alessandri qui doit exécuter ce retrait est en désaccord avec son chef et veut garder toute la RC 4. Fin 1949, la RC3 est évacuée. Il se produit déjà des scènes qui vont se répéter des années jusqu'en 1954, puis jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie. Les vétérans gardent toujours l'impression d'un grand gâchis et surtout d'une incroyable répétition d'erreurs, de reculs qui laisse sur le carreau des autochtones qui les soutenaient. De fait, les impliquer les condamne en cas de défaite ou de retrait, l'autorité militaire et politique s'en lavant les mains. Francis Agostini, qui a vécu plusieurs évacuations n'a pas oublié son dialogue avec le colonel Simon , qui montre la récurrence du traumatisme ressenti :

« Il y a eu des choses terribles. Je ne sais pas si vous avez lu l'histoire du colonel Simon au 3<sup>ème</sup> REI. Il était du côté de Bac Kan (sur la RC 3, NDA), il avait ouvert une route, pacifié la région. Ils avaient fait des bâtiments pour la population, les légionnaires ; ils avaient fait des jardins comme seule la légion peut le faire. Il a fallu tout abandonner. Un jour j'ai rencontré le général Simon à Marseille et il m'a raconté cet épisode. C'était un sacré combattant, Compagnon de la Libération, mais je sentais à sa voix qu'il l'avait vécu comme une trahison. Il racontait que, quand les GMC sont partis, les gens s'accrochaient avec leurs mains sur les ridelles des camions<sup>3080</sup>. »

En juin 1950, la partie de That Khé à Cao bang n'est plus ravitaillée que par air. Au-delà de Cao bang, les évacuations ont commencé début 1950. C'est à cette période que se situe l'évacuation de Talung, qui obsèdera Hélié De Saint Marc jusqu'à sa mort. En février 1950, son chef, le lieutenant-

---

<sup>3079</sup> Entretien avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>3080</sup> Entretien avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

colonel Charton, arrive sans préavis avec un convoi « à moitié vide » : « J'ai cru à une inspection. C'était une opération de repli. [...]. En restant, nous risquions d'être submergés par le nombre. Il fallait faire vite, très vite pour éviter une embuscade au retour<sup>3081</sup>. » Saint Marc s'absorbe dans cette tâche matérielle sans trop avoir le temps de réfléchir (« Sonné, je me suis raccroché aux tâches immédiates »). Les camions emmènent les légionnaires de l'encadrement, les partisans et leur famille. Mais il laisse les villageois ; ceux des villages environnants apprennent la nouvelle et s'agglutinent devant les camions. « J'ai vu ceux que je n'avais pas voulu voir, auxquels je n'avais pas voulu penser. » Le convoi part. Comme ce sera le cas à Langson un an plus tard et jusqu'en Algérie en 1962 avec les Harkis, il raconte lui aussi « les mains qui s'accrochent aux ridelles des camions » et sur lequel les soldats frappent pour les faire décrocher. « Ils savaient que sans nous, ils étaient promis à une mort certaine. » Il a ensuite connaissance des massacres qui ont touché ces villages « collaborateurs » des Français après son départ. Personne ne parle dans les camions, tous ont conscience de cette honte d'abandonner ceux qui leur ont fait confiance et ont apporté leur aide. « Secoué par les cahots de la piste, je fermais les yeux de douleur et de honte. » Hélié de Saint Marc ne cessera de repenser à leur abatement, leurs regards. Il en parle dans chacun de ses livres, comme un remords lancinant « qui ne s'atténuera jamais. » Il prononce souvent les mots d'« abandon », de « trahison », de « honte », de « désastre. » Il se reproche aussi d'avoir été trop « investi », de ne pas avoir eu « la froideur d'un professionnel sans états d'âme<sup>3082</sup>. » Revenant quarante ans plus tard au Vietnam, il n'a pas eu la force de revoir Talung et cette population à laquelle il n'a jamais cessé de penser et qui a modifié le cours de sa vie l'incitant, entre autres raisons du même genre, à se lancer dans le putsch d'Alger en 1961 pour éviter d'autres renoncements : « Je n'ai pas pu. [...]. Je craignais de croiser, dans le regard des vieillards, ou pis, dans les questions des enfants, un souvenir dont, quarante ans après, la simple évocation suffit à troubler mon regard et faire trembler ma main<sup>3083</sup>. »

A l'extrême-nord du Tonkin, à la frontière chinoise entre Ha Giang et Lao Kay, Jean Slezarski est dans le poste de Hoang Su Phi en septembre 1950 : « Je revois ce poste à la frontière de Chine. Tous les matins, on voyait les troupes communistes chinoises qui montaient le drapeau<sup>3084</sup>. » Il commande des groupes de partisans Méo. Le capitaine Paul Bazin lui demande de sortir en opération avec son groupe et de le rejoindre. Devant la pression de l'APV, il faut, en fait, évacuer :

« Un jour j'ai reçu la mission de sortir avec un groupe et d'aller faire une opération et en fin de compte, c'était une évacuation ! Arrivés au lieu de rendez-vous, le capitaine dit "non, on évacue !" J'ai dit qu'il fallait que je retourne détruire mes papiers, récupérer ceux qui restent encore là-bas. Il m'a répondu que les Chinois y étaient peut-être déjà, peut-être les "pirates chinois", pas les Viets ! »

Cet entretien s'est transformé ce jour-là en dialogue à trois voix. Il n'a rien caché de ses campagnes

---

3081 Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braise*, op. cit., p. 122.

3082 *Ibid.*, pp. 123-125.

3083 *Ibid.*, p. 126.

3084 Entretien avec Annie et Jean Slezarski, chez eux, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

ni de ses mauvais souvenirs à sa femme. Peut-être que les lui raconter l'a aidé. Annie Slezarski, présente pendant l'entretien, rapporte cette souffrance persistante : « Il en a gardé un souvenir horrible, le souvenir le plus difficile, abandonner des gens, lâchement sacrifiés ! Ils n'ont décidé de sauver que les Français ! » Le capitaine lui a tendu ce piège, sachant qu'il n'accepterait pas d'abandonner ses partisans. Il lui interdit donc de revenir dans le poste et constitue une colonne qui passe en Chine, ce que Jean Slezarski appelle « Ma campagne de Chine » : Résultat, « On les a laissés tomber<sup>3085</sup>. » Comme tous ceux qui ont vécu le drame de ces évacuations, Jean Slezarski garde longtemps après des regrets, voire la honte devant une trahison qu'il a lui-même subie.

Les angoisses ne sont pas les seuls tourments de cette vie de reclus dans une région plus ou moins isolée. Pour le chef du poste européen, la solitude est une compagne dont l'influence devient progressivement très difficile à supporter. Le sous-lieutenant de réserve Alfred Lebreton, qui a rejoint le 1/6<sup>ème</sup> BTA en octobre 1952, connaît plusieurs affectations en poste au Tonkin mais celle qui l'a le plus marqué est celle de Co Lieu, en août 1953, « un poste perdu au bord du Fleuve Rouge [...], un poste pour « moine soldat » ou pour « condottière<sup>3086</sup> », gardé par une centaine d'hommes. Comme pour les *Chroniques de Cochinchine* de Guy Simon, ce témoignage a l'avantage de raconter un quotidien qui passe sans engagement héroïque, dans la solitude et parfois dans l'ennui, qui n'est pas exempt de dangers, où le jeune officier ne rencontre pas souvent l'ennemi. Il avait déjà connu ce sentiment de solitude dans un poste précédent mais il avait pu se lier avec un autre Français, jeune caporal - radio. A Co Lieu, il est le seul Européen et responsable du poste ; il doit veiller à tout. L'ennemi harcèle le poste par « des tirs ou par des slogans afin de saper le moral de la garnison » [...]. « Les chefs hiérarchiques sont loin » et viennent rarement, ce qui lui donne l'impression d'être isolé et de ne pas maîtriser la situation dans un secteur plutôt calme ou, malgré tout, « les opérations se révèlent aléatoires » face à des adversaires qui « font preuve d'un grand courage et d'intelligence dans les combats qu'ils livrent. »

Mais ce qui le marque le plus est ce ressenti d'isolement à géométrie variable, une solitude personnelle et une responsabilité qui l'incitent à toujours se « tenir sur ses gardes » avec de jeunes supplétifs ; *solitude du cœur* puisque le courrier est irrégulier, souvent en retard et que « les nouvelles ne sont pas toujours rassurantes ». Il cite les problèmes de santé de son père, les difficultés du quotidien, les grèves en Métropole. Il ressent fortement une « solitude spirituelle » sans « visite de *Padre* auquel il peut confier son trouble et ses réflexions sur le sens de la vie, ni s'ouvrir sur les tourments intimes et puiser dans des paroles amicales un réconfort utile pour poursuivre la mission sans défaillances [...] pour ne pas vivre comme une bête<sup>3087</sup> » ; une « solitude intellectuelle » enfin, sans lectures, sans journaux avec seulement les communiqués de *Radio Hirondelle* pour s'informer sur la situation en Indochine et dans le monde. Sans surprise, ces moments de solitude se ressent

---

<sup>3085</sup> *Ibid.*

<sup>3086</sup> Alfred Lebreton, *Par soif d'idéal...et goût de l'aventure, op. cit.*, p 79.

<sup>3087</sup> *Ibid.*, p. 81.

surtout le soir, « lorsque je me retrouve seul avec moi-même, que je ressasse toutes ces pensées<sup>3088</sup>. » Heureusement, il participe à chaque sortie, patrouille hors du poste, ce qui lui évite un ennui complet et sa mission dure moins de deux mois avant une nouvelle mutation. Toutes ces situations *classiques* de la guerre d'Indochine, opérations, garde de poste ne peuvent fonctionner qu'avec une multitude d'actions de combat et de soutien qui constituent autant d'expériences qui doivent être expliquées ici.

## 1.2 Vivre différents types de guerres d'Indochine : des actions et des témoignages très différents qui diversifient les mémoires

« A quelques variantes près, nous avons tous vécu cette histoire. Tous nous avons souffert. »  
(François Casta)

La majorité des ouvrages parus portent sur les mêmes sujets, les mêmes combats. Il en est de même pour tous les conflits. Le choix est donc, ici, d'évoquer le plus d'expériences possibles et de partir du ou des témoignage(s) obtenu(s). Chaque expérience s'ajoute aux précédentes pour reconstituer le puzzle des mémoires combattantes d'Indochine. Il n'a pas toujours été possible d'obtenir des souvenirs directs pour chaque situation ce qui amène à recourir aux autobiographies et autres textes de vétérans déjà parus. Ce sont d'autres guerres dans la guerre, des témoignages très différents qui témoignent de la diversité des mémoires combattantes d'Indochine.

### 1.2.1 Être une femme dans la guerre : une mémoire féminine différente du regard de l'époque

« Cette guerre n'aurait pas eu un caractère vraiment français si les femmes n'y avaient pas joué un grand rôle<sup>3089</sup>. » (Bernard Fall)

Il peut paraître étonnant de commencer par les femmes combattantes dans la guerre d'Indochine tant leur place est limitée. C'est volontaire. Elles ne sont pas absentes du souvenir des combattants. Leurs mémoires personnelles restent rares par modestie et parce que les combattantes n'ont pas été nombreuses. Seule l'héroïsation et la médiatisation de quelques-unes les a sauvées d'un oubli total de l'histoire du conflit. Les chiffres sur les femmes ayant combattu en Indochine tournent autour de 2000<sup>3090</sup> selon Elodie Janeau, de 684 le 1<sup>er</sup> mai 1948 à 2181 le 1<sup>er</sup> mai 1954 selon Michel Bodin<sup>3091</sup>. Elles n'accèdent officiellement à un *théâtre d'opération* que depuis 1938. Si la Première Guerre mondiale a valorisé leur rôle à l'arrière dans le monde du travail, la Seconde leur a donné des lettres de noblesses militaires. Certaines d'entre elles, infirmières en particulier,

---

<sup>3088</sup> *Ibid.*, pp. 81-82.

<sup>3089</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1962, op. cit.*, p. 132.

<sup>3090</sup> Elodie Janeau, Les « mortes pour la France » et les « anciennes combattantes » : l'autre contingent de l'armée française en guerre (1940-1962), *Histoire @ politique*, 2012, n° 18, pp. 144-161.

<sup>3091</sup> Michel Bodin, L'engagement des femmes durant la guerre d'Indochine 1945-1954, *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 198, juin 2000, pp. 137-149 ; p. 143.



ont poursuivi leur carrière commencée pendant la Seconde Guerre mondiale en Indochine, comme les *Rochambelles* de la 2<sup>e</sup> DB. Il faut commencer par expliquer la mémoire connue et au combien maîtrisée que la singularité de quelques « héroïnes » a hissées sur un pavois qu'elles n'ont pas forcément souhaité. Puis le rôle des autres femmes combattantes évoquées dans quelques mémoires plus individuelles.

#### *1.2.1.1 Une mémoire de et à propos des femmes longtemps minorée*

Aucune femme n'a joué un rôle essentiel – malgré leur valeur individuelle réelle et la citation de Bernard Fall – dans cette guerre. Mais elles ont fait leur place. Plusieurs sont connues, soit par leur activité hors norme (Valérie André, médecin et pilote d'hélicoptère), leurs publications (Brigitte Friang, reporter de guerre), soit par « accident » (Geneviève de Galard, convoyeuse de l'air restée à Dien Bien Phu).

Il faut garder à l'esprit que le regard posé sur elles par les vétérans est bien plus ambigu à l'époque, dans le contexte d'après-guerre où leur rôle social reste très secondaire, relégué à des tâches d'appoint, à la hauteur des compétences féminines supposées *naturelles* qu'on leur attribue ; des commentaires qui n'ont pas tous disparus. En 1999, Jean-Claude Sanchez, de l'UNP, en parle en ces termes : « De tous temps, les femmes ont été aux côtés de l'homme dans les bons et les mauvais moments pour l'assister et le seconder<sup>3092</sup>. » Cette réflexion sur l'*auxiliarité* de la femme apparaît comme un compliment aujourd'hui très dépassé. Mais il est réaliste sur la conception masculine de son rôle en Indochine. Elles apparaissent donc, aux yeux des combattants, soit comme des saintes, des héroïnes, soit des mamans qui apaisent, rassurent et dorlotent, ou enfin comme des *PPO* selon le mot de l'époque, des « paillasses pour officiers », chez quelques vétérans qui se souviennent surtout de quelques exemples de mœurs particulières finalement assimilables à celles des femmes autochtones.

#### *1.2.1.2 Un rôle souvent méconnu, mais des personnalités valorisées*

Geneviève de Galard, de Valérie André ou de Brigitte Friang ont été valorisées à l'époque de la guerre d'Indochine, par rapport aux autres femmes reléguées à un rôle plus obscur. Elles ont chacune une place particulière dans la mémoire collective du conflit, manifestant un courage réel pour lequel elles ont été décorées, y compris de la croix de guerre des TOE et ont fini au sommet ou presque de la hiérarchie des décorations, grand-croix de la légion d'honneur pour les deux premières, grand-officier pour Brigitte Friang. Leur compétence, reconnue à l'époque, a probablement fait avancer le rôle des femmes dans la société. Elles ont décrit leur expérience dans un ou plusieurs ouvrages et ont été médiatisées. Mais sont-elles considérées comme des exceptions

---

<sup>3092</sup> Jean-Claude Sanchez, « Les convoyeuses de l'air », *Debout les Paras*, n° 168, 1999.

ou comme de dignes représentantes des femmes combattantes de ce conflit ? Existe-t-il un si grand décalage entre l'image de l'époque et les mémoires combattantes aujourd'hui ?

Geneviève de Galard a commencé une carrière médiatique à Dien Bien Phu, par accident. Son avion accidenté le 28 mars 1954 et détruit le lendemain, lui a permis de devenir « la seule femme », du moins, la seule militaire de l'armée française dans cette bataille. Elle est infirmière diplômée d'état en 1950, convoyeuse de l'air sur concours en 1952 et volontaire pour l'Indochine en 1953. De mars à mai 1954, elle apporte avec courage son expérience et son aide à l'infirmerie du camp retranché auprès du médecin-commandant Grauwin. Elle a enchanté le quotidien des combattants blessés et soignés dans des conditions infâmes, qu'elle a elle-même supportées, avec le sourire et une classe certaine, quelles que soient les circonstances. Le colonel Langlais, chef effectif de la garnison de Dien Bien Phu a reconnu son courage dans son livre sur la bataille<sup>3093</sup> et l'a proposée pour la légion d'honneur. Pierre Latanne, qui lui a « fourni des textes » pour servir à son ouvrage, l'a rencontré après la chute du camp retranché, le 10 mai 1954 : « Geneviève de Galard s'activait avec le sourire, d'un blessé à l'autre, avec plus de paroles de réconfort que de soins. C'est là que j'ai fait sa connaissance<sup>3094</sup>. » Elle a été libérée le 24 mai suivant, devenant très vite une héroïne. « L'ange de Dien Bien Phu », surnom que la presse lui a donné. Elle est invitée par le Congrès des États-Unis pour célébrer l'héroïsme des combattants d'Indochine. Elle se retrouve dans une hallucinante prestation du *Ticker-tape parade*, le défilé sous une pluie de confettis dans Broadway à New York, que seuls une poignée de personnalités assimilées à des héros emblématiques des États Unis ou de la démocratie occidentale ont pu connaître. Geneviève de Galard a été décorée de la Medal of Freedom par Eisenhower le 29 juillet 1954. Elle est honorée à chaque manifestation importante des anciens combattants. Un vent de sympathie des vétérans d'Indochine, auditeurs du colloque sur le général Bigeard en 2017<sup>3095</sup>, l'a accueillie à son arrivée dans la salle de l'école militaire : « Ah, il y a Geneviève<sup>3096</sup> ! » Cette mise en lumière qu'elle a acceptée au nom des combattants de Dien Bien Phu n'a pas été du goût de tous et « ne fait pas l'unanimité » chez tous les vétérans<sup>3097</sup>. Elle n'était pas une combattante au sens propre du mot, n'a pas partagé la captivité des soldats, tout comme le commandant Grauwin qui a été critiqué sur ce point, mais lui comme elle n'ont eu aucun poids dans la décision de leur libération. Elle est devenue le symbole du courage de Dien Bien Phu qui l'a menée au plus haut grade de la légion d'honneur quand des combattants de base ne l'ont pas eue. Elle est toutefois restée d'une grande discrétion, se mettant en dehors de l'actualité après 1954 pour vivre sa vie de famille. J'ai cité déjà son refus d'écrire des mémoires : « Je ne souhaitais pas alimenter la publicité dont j'avais été l'objet en 1954 après Dien Bien Phu. Elle m'avait paru

---

<sup>3093</sup> Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*, *op. cit.*, pp. 180-181.

<sup>3094</sup> Courriel de Pierre Latanne, reçu le 9 septembre 2018.

<sup>3095</sup> Colloque « Bigeard et l'Indochine », 26 novembre 2016, Paris, *op. cit.*

<sup>3096</sup> Témoignage personnel, étant présent à ce colloque.

<sup>3097</sup> Courriel de Guy Gantheret, reçu le 31 août 2020.

exagérée, déplacée<sup>3098</sup>. » Cette discrétion médiatique qui correspond à sa nature, puisqu'elle considère son rôle avec modestie et lucidité, sans vouloir créer de polémiques, dure pendant cinquante ans, à l'époque. Elle s'est terminée en 2003, Hélié de Saint Marc la convainquant de la nécessité d'un témoignage et du devoir de mémoire voulu par les anciens d'Indochine. Elle n'a pas refusé son statut de *seule femme de Dien Bien Phu*, qui n'est pas réel puisque plusieurs anciens de Dien bien Phu affirment avoir été soignés par des prostituées. Mais cela correspond à une vision exclusivement française, métropolitaine, très classique qui distingue une vraie française, militaire, des prostituées indigènes :

« Un jour, il n'y a pas si longtemps, en septembre 2015, j'en ai parlé avec Geneviève de Galard. [...] Elle était la mieux placée pour savoir. Mais elle est montée sur ses grands chevaux et m'a dit qu'elle n'avait jamais vu à Dien Bien Phu d'autres femmes qu'elle. Elle tient beaucoup à ce privilège qui lui a valu d'être élevée à la dignité de grand-croix de la légion d'honneur dans des délais records. Elle tenait à rester le seul " ange de Dien Bien Phu " »<sup>3099</sup>.

Mais ces critiques portent davantage sur l'exigence de vérité que sur la personne de Geneviève de Galard, qui reste très bien accueillie et respectée dans les cérémonies militaires. Sa position s'est d'ailleurs modifiée sur ce point.

Valérie André-Santini a connu une longue et exceptionnelle carrière. C'est également la singularité de son rôle et le courage qu'elle a montré qui lui ont valu cette notoriété. Elle est la première femme médecin à piloter un hélicoptère qui permet, pour la première fois, des évacuations sanitaires dans des conditions de dangerosité certaines. Ses exploits au feu lui ont valu une belle carrière et lui ont permis ensuite d'être à nouveau pionnière, lorsqu'elle est devenue *la première générale* de l'armée française en 1976. Elle a raconté son parcours dans deux ouvrages, *Ici Ventilateur*<sup>3100</sup> sur l'Indochine et plus tard, sa carrière dans *Madame le général*<sup>3101</sup>. Elle a fait l'objet d'une biographie<sup>3102</sup> et d'un documentaire<sup>3103</sup>. Elle est diplômée en médecine en 1947, reçoit son brevet de parachutisme en 1948, se porte volontaire pour l'Indochine où elle devient médecin militaire. Pendant un premier séjour en hôpital à Mytho et Saïgon ; elle se spécialise en chirurgie de guerre, là encore, choix peu commun et, à son retour en France en 1949, passe le brevet de pilote d'hélicoptère. Elle revient en second séjour en octobre 1950 et tiendra jusqu'en avril 1953 à un rythme effréné entre les missions, les entraînements et les opérations chirurgicales, effectuant près de 130 missions à la limite de ses forces et sauvant plus de 160 blessés. Ceux qui l'ont vue dans des circonstances parfois acrobatiques, exposées, pour sauver un blessé en limite de sécurité, ou qui ont été sauvés par elle lui en sont restés reconnaissants, à la fois pour ses compétences, mais également pour son courage et son sang-froid. Jacques Bouthier, blessé à Vinh Yen est évacué en

---

<sup>3098</sup> Geneviève de Galard, *Une femme à Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>3099</sup> Témoignages d'un ancien combattant en été 2018.

<sup>3100</sup> Valérie André, *Ici, Ventilateur !*, Paris, Calmann-Lévy, 1954, 229 p.

<sup>3101</sup> Valérie André, *Madame le Général*, Paris, Perrin, 1988, 248 p.

<sup>3102</sup> Martine Gay, *Femmes dans un ciel de guerre*, tome 2 : Valérie André seule a bord pour sauver des vies, JPO éditions, 2020, 145 p.

<sup>3103</sup> Jean-Pierre Brouat, *Madame Le Général*, 52 mn, Histoire TV – ECPAD, 2017.

hélicoptère. Il en garde beaucoup de respect pour celle qui est, à l'époque, un cas unique dans le CEFEO :

« Quand j'ai été blessé au crâne, Valérie André m'a pris avec son petit hélico ; elle ne prenait que les blessés du crâne, avec les paniers extérieures. Moi je faisais mes petits 60 kilos, à peine. Un Vietnamien qui avait été blessé aussi, qui avait pris une balle dans la tête, était encore plus petit que moi ; alors on lui avait mis des briques, enfin, des pierres ! Et, en cours de route, on nous a signalé un adjudant de la légion. Elle a regardé la blessure, pas le galon ou la race. On était plus blessé que le petit Vietnamien. Elle a descendu le petit Vietnamien pour prendre le légionnaire ; c'est moi qui ai pris les briques sur le ventre ! C'est une femme bien Valérie André<sup>3104</sup> ! »

Valérie André est la seule des trois femmes emblématiques du conflit étudiées ici, à être restée dans l'armée, suivant une brillante carrière dans le service de santé des armées jusqu'au grade de général de division.

Brigitte Friang est décédée en 2011. Reporter de guerre, elle arrive en Indochine en 1951 après avoir été l'attachée de presse d'André Malraux. Elle n'est pas militaire ni même journaliste quand elle devient reporter pour le magazine *Indochine-Sud-Est-asiatique*. Mais très vite, elle fait davantage que côtoyer l'armée, qui l'adopte du fait de son courage physique. Son statut de reporter de guerre ne l'empêche pas de revêtir l'uniforme et de sauter en opération avec les unités, comme lors de l'opération *Castor*, avec le 5<sup>ème</sup> BPVN, le 21 novembre 1953 ou de participer à l'opération *Régate* au Laos, un mois plus tard. Sur les photos, on la voit toujours en tenue militaire. Elle a témoigné avec distance sur les événements, avec la lucidité de ceux qui voient les événements en liberté, notamment dans *Regarde-toi qui meurs*<sup>3105</sup>. Un récit sans concession qui raconte un vécu hors du commun avec son engagement dans la résistance, sa blessure et sa déportation à Ravensbrück qui constituent tout le début de cet ouvrage. La suite est un chassé-croisé passionnant entre ses différentes vies dans les guerres d'Indochine et du Vietnam, dans celles du Proche-Orient. Elle a dû se battre pour s'imposer, sauter en opération mais n'a pas réussi à rester à Dien Bien Phu devant le refus du général Navarre. Mais pas seulement. Les vétérans ont peut-être oublié aujourd'hui qu'elle leur a aussi fait de l'ombre : « Un lieutenant-colonel parachutiste qui jusqu'alors m'avait beaucoup aidée, tentera un jour d'empêcher que je sois parachutée. En vain au reste. Il avouera au photographe Daniel Camus, "vous comprenez, si Brigitte saute trop souvent, cela diminue le prestige des paras. Si une femme peut en faire autant qu'eux, ça remet tout en cause"<sup>3106</sup>. » Elle est citée, respectée voire admirée mais elle n'est pas du sérail et sa liberté de paroles a parfois gêné. Elle a donc un statut spécial par rapport aux deux précédentes.

Ces femmes sont donc des exceptions dans la mémoire combattante d'Indochine. Leurs actions, leur nom sont aujourd'hui mis en valeur dans des ouvrages, autobiographies comprises. Mais à l'époque du conflit, il leur a fallu se faire une place et beaucoup combattre, en premier lieu, les

---

3104 Entretien avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

3105 Brigitte Friang, *Regarde-toi qui meurs*, Paris, Robert Laffont, 1970, 450 p.

3106 *Ibid.*, p. 427.

institutions militaires, médicales, journalistiques pour accéder aux opérations. Elles ont probablement contribué à lentement changer le regard des hommes sur les compétences des femmes dans le domaine de la guerre. D'autres sont moins connues dans la mémoire collective, leur rôle étant plus ciblé, « local » et peu valorisé par les médias mais elles restent importantes dans les souvenirs individuels.

### 1.2.1.3 La mémoire des femmes : un rôle plus obscur mais essentiel pour les combattants

La conception du rôle, du travail des femmes et le regard social ont heureusement changé depuis les années 1960, y compris, mais plus tardivement, dans l'armée. Les mémoires de nombreux combattants s'émeuvent fort logiquement de l'aide que lui a apportée telle ou telle des infirmières ou assistantes sociales pendant son séjour, du courage qu'elles ont pu manifester. Mais de là à les considérer comme des combattantes, c'est autre chose. La femme en Indochine fait partie de ces combattants qui n'en sont pas parce qu'elles font partie des services et qu'elles n'ont jamais tenu une arme. Il y a ceux qui ont tiré sur l'ennemi et il y a les autres. Les femmes font partie « des autres ».

On s'étonne et on s'émeut aujourd'hui des prostituées de Dien Bien Phu qui auraient fait le coup de feu sans qu'un témoin direct ne les ait d'ailleurs vues et ait vraiment décrit cet épisode parfaitement possible mais pour l'instant légendaire. En dehors de cet exemple et de celui pris par Paul Bonnacarrère dans *Par le sang versé*<sup>3107</sup>, tout aussi aléatoire dans ce roman historique que pour les récits rapportés par conversations interposées, les femmes ne peuvent être de réelles combattantes, ce qui reste un fait souvent admis dans les mémoires militaires. Interrogé sur le rôle des femmes dans l'armée et sur les plus connues en particulier, Guy Gantheret donne un aperçu des principales tâches qui sont de la compétence dans laquelle on les utilise :

« Pendant la guerre d'Indochine, je n'ai jamais vu de femmes dans les rizières ou dans les postes et encore moins en opération. A l'époque, les femmes étaient présentes dans l'Armée de l'Air comme plieuses de parachutes au terrain de Bach Mai ou sur d'autres terrains, opératrices chevronnées dans les Trans, bien entendu infirmières ô combien dévouées dans les hôpitaux des grandes villes, convoyeuses à bord des rares DC 3 sanitaires où elles jouaient le rôle de mamans, épouses, infirmières, aides-soignantes. D'autres étaient affectées dans les états-majors comme secrétaires<sup>3108</sup>. »

Les femmes tiennent leur place dans des unités de soutien, d'appui et rarement au premier rang. Cela correspond au statut de la femme de 1945 à 1954 ; un rôle d'appoint de l'homme. Une partie des vétérans contactés ont avoué n'avoir jamais eu aucun contact avec le personnel féminin, uniquement opérationnel dans les villes et les bases. Il faut dire qu'en dehors du personnel de santé et de celui de l'état-major, il était difficile d'en croiser, à moins d'être blessé, malade ou d'être

---

<sup>3107</sup> Dans le chapitre 30, Bonnacarrère raconte l'épisode d'une embuscade en juin 1949 sur la RC 3 dans laquelle sont pris un prêtre et cinq prostituées, lesquelles auraient fait le coup de feu pour se défendre. Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, op. cit., pp. 371-372.

<sup>3108</sup> Courriel de Guy Gantheret, reçu le 3 septembre 2020.

soi-même à l'état-major. Dans ce cas, les souvenirs sont positifs voire émus car elles ont pu leur sauver la vie. Le reste du temps, les mémoires sont discrètes ou évoquent des problèmes.

On trouve très peu d'études sur les femmes dans le CEFEO. Quelques paragraphes et chiffres disséminés dans les ouvrages sur la guerre d'Indochine. Bernard Fall en parle très tôt, mais le chapitre consacré aux femmes dans la guerre d'Indochine les mélange avec les filles du BMC et les congais<sup>3109</sup>. Michel Bodin a peu écrit sur elles dans ses quatre grands livres sur ce conflit, mais il a rédigé un article important en 2000 sur l'engagement des femmes dans la guerre d'Indochine<sup>3110</sup>. Jean-Jacques Monsuez<sup>3111</sup> a évoqué leurs récits dans « Des femmes sous les drapeaux écrivent » en 2013, un article très complet qui cite plusieurs combattantes. Frédéric Pineau<sup>3112</sup> a fait un ouvrage sur les femmes « au service de la France », mais il s'arrête en 1946 ; cependant son blog est plus large puisqu'il étudie des parcours jusqu'en 1993. Eliane Brault, qui en a fait partie pendant la Seconde Guerre mondiale, a spécifiquement parlé des AFAT sous forme d'épopée<sup>3113</sup>. Les ouvrages de Geneviève de Galard, Brigitte Friang et Valérie André sont connus, cités, ce qui est logique, mais les autres parutions le sont rarement, à part dans l'article de Jean-Jacques Monsuez, le livre d'Hélène Carré Tornézy, *Infirmière en Indochine 1950-1952*<sup>3114</sup>, ce qui est dommage ; peut-être parce qu'il est épuisé.

Les commentaires des vétérans parlent en premier lieu des personnels féminins liées à la santé. Dans ce cas, ils évoquent les infirmières convoyeuses de l'air, les rares femmes médecins et les infirmières « au sol ». Les convoyeuses de l'air constituent le groupe de femmes le plus connu grâce à Geneviève de Galard et quelques autres, mises en valeur par des articles de *Caravelle* et de *Paris Match*. Leur statut est créé le 1<sup>er</sup> novembre par le colonel Alias, chef du GMMTA (Groupement des moyens militaires de transports aériens) pour s'occuper du rapatriement des blessés. Le nom même de « convoyeuses de l'air » est précisé ainsi que le concours de recrutement en 1946 qui concerne aussi les « hôtesse sanitaires ». Elles se distinguent des infirmières pilotes secouristes de l'air (structure créée en 1934) ou IPSA qui font partie de la Croix-Rouge. Elles sont une trentaine en 1954, pratiquant ce que l'on appelle maintenant des évacuations sanitaires (EVASAN) qu'elles assurent en grande partie. Le 1er juillet 1952, les convoyeuses accèdent au statut de personnel féminin de l'armée de l'air (PFAA).

Les femmes médecins sont rares et plutôt d'un statut civil. Les infirmières sont plus nombreuses,

---

<sup>3109</sup> Bernard Fall, « Journal : les femmes », dans *Indochine 1946-1962, op. cit.*, pp. 132-144.

<sup>3110</sup> Michel Bodin, « L'engagement des femmes durant la guerre d'Indochine 1945-1954 », *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 198, juin 2000, pp. 137-149.

<sup>3111</sup> Jean-Jacques Monsuez, « Des femmes sous les drapeaux écrivent », *Revue Historique des Armées*, n°272, 2013, pp. 36-50.

<sup>3112</sup> Frédéric Pineau, *Femmes en guerre tome 2*, Editions techniques pour l'automobile et l'industrie, 2015, 192 p. . En ligne : <https://femmesenuniforme.blogspot.com/2019/08/parole-frederic-pineau-mots-cles-femmes.html> (Consulté la dernière fois le 11 février 2022).

<sup>3113</sup> Eliane Brault, *L'épopée des AFAT*, Paris, éditions Pierre Horay, 1954, 238 p.

<sup>3114</sup> Hélène Carré Tornézy, *Infirmière en Indochine 1950-1952*, éditions Lavauzelle, 1999, 335 p.

dans les hôpitaux, les antennes chirurgicales, les infirmeries de bataillon parfois. Michel Bodin note qu'en 1953, on ne compte qu'une femme médecin venant des PFAT sur 384 médecins militaires des FTEO<sup>3115</sup>. Les infirmières sont arrivées avec les premiers renforts en 1945 ; les *Rochambelles* de la 2<sup>ème</sup> DB débarquent à Saïgon, dirigées par Suzanne Torres. Elles vont conduire des ambulances et sauver des vies pendant deux ans. Elodie Jauneau a étudié leur parcours dans un article en 2011<sup>3116</sup>, ainsi que celui des *marinettes*. En effet, au même moment, dans ce même groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB bien organisé à l'américaine, c'est-à-dire avec beaucoup de services, les *marinettes* sont des infirmières de la marine, du RBFM, (Régiment blindé des fusiliers marins), qui appartiennent au SFF, Service féminin de la flotte, dirigées par Cécile de Jerphanion. Robert Kilian dans un des tout premiers ouvrages de combattants en Indochine en parle avec reconnaissance<sup>3117</sup>. Les statuts ne sont jamais simples, d'autant plus quand elles sont partagées entre les personnels des trois armées. Il existe en outre des organismes particuliers comme le Corps Militaire de Liaison Administrative d'Extrême-Orient (CMLAEO). Elles ont pour la plupart servi en Indochine jusqu'en 1948.

Leur prestige est important auprès des combattants d'Indochine, surtout lorsqu'eux ou leurs camarades ont eu affaire à elles. Il faut dire qu'elles se dévouent pour les soigner quel que soit le danger et prennent souvent des risques sur le terrain. La prise de risque est synonyme de respect supplémentaire : « Le personnel féminin, les infirmières, convoyeuses étaient toutes dévouées<sup>3118</sup> » estime Jacques Bouthier. Joseph Koeberlé avait et a toujours « beaucoup d'admiration et de respect pour les infirmières<sup>3119</sup> ». Robert Drouilles n'a pas oublié qu'il leur doit la vie au prix de cent kilomètres d'odyssée dans la montagne entre Laos et Annam en 1947 jusqu'à Savannakhet :

« On n'avait pas de ravitaillement, pas de docteur, même pas de radio ! J'ai attrapé la dysenterie, et aussi le palu, c'était sérieux ! Les infirmières sont venues m'extraire de là-bas, je ne valais pas cher ! Cent kilomètres par des routes épouvantables, avec une ancienne ambulance 4X4 de l'armée américaine, et ces deux filles m'ont enveloppé dans un drap humide pour me maintenir ; elles m'ont sauvé la vie<sup>3120</sup> ! »

Pour les prisonniers de retour des camps comme Robert Servoz, leur douceur et leur sourire sont précieux : « Le personnel féminin pour moi, ce sont les infirmières rencontrées près ma libération ; un grand dévouement et beaucoup de gentillesse<sup>3121</sup>. »

D'autres assurent un travail plus officiellement administratif. Ce sont les secrétaires, les personnels d'état-major et les assistantes sociales. Tous les bataillons ne disposent pas d'assistantes sociales mais celles qui ont pu y travailler ont parfois marqué les esprits, car elles

---

<sup>3115</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 93.

<sup>3116</sup> Elodie Jauneau, « Des femmes dans la 2e division blindée du général Leclerc », *Travail, Genre et Sociétés*, n° 25, 2011, p 99-123 : <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2011-1-page-99.htm>.

<sup>3117</sup> Robert Kilian, *Les fusiliers marins en Indochine, op. cit.*, 1950.

<sup>3118</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>3119</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>3120</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>3121</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

sont sorties de leur rôle administratif pour aller sur le terrain, aider les hommes en étant également infirmières, conseillère, maman, en prenant des risques. Ainsi Geneviève Grall est-elle assistante sociale en 1948 au 5<sup>ème</sup> BCCP et femme du chef de bataillon Edmond Grall, en Indochine. Elle devient assistante sociale au 3<sup>ème</sup> BCCP en 1950. Les hommes la respectent, s’amusent de sa virilité de combattante sans peur comme des rapports supposés du couple Grall :

« Geneviève Grall a sauté [...] sur le poste de Nghia Do en février 1950. Elle a rejoint son Mari le Commandant Grall à Pa Kha, elle est restée avec nous jusqu’à la fin de l’opération et a rejoint Hanoi avec nous en avril. C’était une femme formidable, un “vrai mec”, il n’y avait pas intérêt à lui marcher sur les pieds. Elle tutoyait tout le monde et il paraît qu’avec son mari, ça bagarrait dur<sup>3122</sup>. »

Monique Danjou, est officier de l’armée et assistante sociale au 6<sup>ème</sup> RTM (Régiment de tirailleurs marocains) depuis le Maroc en 1943 ; une fonction sociale qu’elle a assuré de la campagne d’Italie à la guerre d’Algérie. Selon les nécessités, elle est aussi infirmière, confidente. Plus discrète encore est la mémoire de « La Dèche », que j’ai retrouvé dans plusieurs écrits, y compris de Guy Gantheret, et qui était assistante sociale au II/6<sup>ème</sup> RIC en 1947-1948, se mêlant aux combats :

« C’était un sacré bout de femme avec tout l’immense respect que je lui dois. [...]. La “Dèche” participait à toutes les opérations, armée de sa carabine USM 1 [...]. Nous ignorions son grade [...] ce qui ne l’empêchait pas de nous interpeller comme elle le fit à mon égard un jour que je n’arrivais plus à avancer dans la rizière avec le tube d’un mortier de 60 sur l’épaule : “Alors, petit (1 m 85) me dit-elle, qu’est-ce que tu as dans les ... ”, et de saisir le tube de mon épaule et de le porter pendant plusieurs centaines de mètres. Son surnom de la “Dèche” vient du fait qu’elle nous distribuait une grande partie de sa solde quand nous étions de retour à Hanoi car la nôtre était dérisoire. Elle était cantonnée au séminaire Saint-Joseph de Hanoi, PC du II/6<sup>ème</sup> RIC de 1946 à 1950. Je n’ai plus jamais entendu parler d’elle. Elle était une légende. Chapeau, madame<sup>3123</sup>. »

Bernard Prin se souvient aussi de son surnom et rend hommage aux autres femmes du CEFEO : « Le personnel féminin était réduit à quelques unités, mais infirmières et assistantes sociales ont donné une impression de courage et d’admiration, comme « La Dèche » ou l’infirmière improvisée Maurier<sup>3124</sup>. » André Mengelle évoque Odile, assistance sociale du 1<sup>er</sup> régiment de Chasseurs, venue à Dien Bien Phu pour être « à l’écoute de tous<sup>3125</sup> ».

Dans les états-majors, les femmes ne sont pas rares mai elles restent toujours des subalternes. En tant que secrétaires, comptables, transmetteuses, elles font un gros travail car transcrire, transmettre les ordres et assurer le travail administratif en tant de guerres est d’autant moins facile qu’il faut être disponible sous pression, lors des gardes et que les grands chefs sont proches. Le travail peut devenir bien plus tendu, surtout au moment des opérations, dans des situations qui ont marqué Geneviève Laperle-Maudry :

« A Saigon, c’est la guerre ! On fait des permanences de nuit, environ tous les quinze jours. Il y avait les BRQ, les Bulletins de Renseignements Quotidiens ; il fallait bien enregistrer ceux qui se faisaient tuer. Je n’aimais pas ça. Nous les PFAT, nous avons des permanences de nuit. Je les redoutais, car certains sous-officiers n’étaient pas des plus gracieux quand on allait travailler. A chaque fois que je

<sup>3122</sup> Extrait d’un courriel de Robert Schuermans, reçu le 8 octobre 2020.

<sup>3123</sup> Guy Gantheret, *Site Internet « Passionmilitaria »*, dossier « Les femmes dans l’armée », 5 juin 2013 et courriel reçu le 31 août 2020.

<sup>3124</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>3125</sup> André Mengelle, *Dien Bien Phu. Des chars et des hommes*, op. cit., p. 67.



me suis trouvée de permanence de nuit, j'ai eu du travail. D'abord le BRQ. La fille de permanence tapait à la machine, les renseignements urgents arrivant des différents postes, afin de les transmettre aux hautes personnalités, en l'occurrence le haut commandement. En général mes permanences de nuit se passaient bien, un petit télégramme par ci, un autre par là<sup>3126</sup>. »

Les frictions dans ces milieux clos où les personnels fonctionnent dans des espaces clos avec des chefs proches est peut-être ce qui a amené Pierre Dissard à considérer que le travail entre hommes et femmes n'était pas simple : « La coexistence au travail était très délicate : pour le travail, pour les permanences, pour les sorties<sup>3127</sup>. » En dehors de l'état-major, apparaissent les plieuses de parachutes dans les bases créées en 1949, la base aéroportée sud (BAPS) en Cochinchine à Saigon et la base aéroportée nord (BAPN à la base de Bach Mai) au Tonkin ; celles que l'on appelle aussi les « MATPARA » ou spécialistes du matériel parachutiste. Le service d'entretien des parachutes est créé au centre école des troupes aéroportées (CETAP) d'Idron, près de Pau le 16 avril 1946 au moment où les unités parachutistes sont restructurées après leurs exploits lors de la Seconde Guerre mondiale. C'est seulement en 1948 que quelques PFAT venant du centre de regroupement du personnel féminin pour l'Indochine (CRPFI) de Margival<sup>3128</sup>, sont affectées à Montauban pour vérifier les caisses de parachutes américains (« La formation se faisait sur le tas. Il n'y avait aucune norme. On s'assurait juste que les parachutes n'aient pas été attaqués par les rongeurs<sup>3129</sup> »), les aérer, les faire sécher et les plier dans des conditions matérielles rudimentaires. Envoyée en Indochine, elle contrôle l'état des parachutes à Saigon, toiles et suspentes. À la BAPN, une centaine de plieuses de parachutes travaillent sous les ordres de l'adjudant-chef Arbre dans un bâtiment en toit de tôles où la température transforme la salle en étuve :

« La salle de pliage se trouvait dans des hangars en tôle. Une année on a eu jusqu'à 75°C, en une seule journée. Pour toute tenue de travail, nous portions la blouse par-dessus le slip et le soutien-gorge. Tellement nous transpirions, que nous avions l'impression d'uriner à notre poste de travail ! Les conditions de travail étaient très dures. Et il y avait une tour de séchage<sup>3130</sup>. »

Le travail se fait donc des conditions physiques et morales parfois difficiles (« Il nous arrivait, des fois, de trouver des "morceaux de viande" collés à la voile. En effet les parachutes servaient aussi de linceul<sup>3131</sup> ! ») et à un rythme soutenu lors des opérations comme Dien Bien Phu :

« Je me rappelle du grand tableau, dans la salle de pliage, sur lequel était mentionné le nombre de parachutes à plier pour telle ou telle opération : [...] ; Pour les opérations sur Dien Bien Phu, nous plions nuit et jour. Nous tenions le coup grâce au Maxiton. Et puis un jour, il n'y a plus eu ni de parachutes, ni de parachutistes qui revenaient. Les gars avaient été fait prisonniers ou étaient morts. Parmi eux, j'avais beaucoup de copains, plus jeunes que moi<sup>3132</sup>. »

---

<sup>3126</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>3127</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>3128</sup> Elodie Jauneau, *La féminisation de l'armée française pendant les guerres (1938-1962): enjeux et réalités d'un processus irréversible*, Thèse de doctorat d'histoire contemporaine, soutenue à l'Université Paris Diderot, le 14 novembre 2011.

<sup>3129</sup> Témoignage de Georgette Vuitteney dans « Les féminines de la spécialité des matériels de parachutages et de largage », *Site Internet L'Histoire des MATPARA*. En ligne : <http://matpara.wifeo.com/paroles-de-femmes.php> (Consulté la dernière fois le 11 février 2022).

<sup>3130</sup> Témoignage d'Auguste Marot, *Site Internet L'Histoire des MATPARA*, *op. cit.*

<sup>3131</sup> *Ibid.*

<sup>3132</sup> Témoignage de Paulette Pouech-Alberge, *Site Internet L'Histoire des MATPARA*, *op. cit.*

Autre personnel féminin, plus distrayant, Marina Ceccaldi, enseignante à la faculté de Droit de Saigon et PFAT, anime des émissions seule ou avec le futur Jacques Chancel à Radio-France-Asie, en particulier « Le disque du soldat », dont tous les vétérans ne se souviennent pas car il fallait avoir du temps et une radio. Mais voilà une fonction originale qu'elle a tout de même assurée pendant six ans de 1948 à 1954 et dont parle Jacques Chancel dans son roman autobiographique<sup>3133</sup>.

Si toutes ces combattantes du CEFEO sont plutôt bien vues, les PFAT, dans leur ensemble, font l'objet de beaucoup de commentaires, à l'époque et encore aujourd'hui. Dans un milieu d'hommes attachés à la guerre, aux apparences, à un regard social hautain sur le travail des femmes et même sur leur *dangerosité* dans l'armée, s'ajoutent les mauvais exemples constatés ou vécus qui rejaillissent à vie sur tout le corps féminin, ou presque ! Cette opinion sur des femmes moins fiables a commencé dès leur entrée dans l'armée, sans remonter aux cantinières de l'époque napoléonienne. Convaincre le général Leclerc de les prendre dans la 2<sup>ème</sup> DB en 1943 n'avait déjà pas été simple. Il avait fallu qu'elles fassent leurs preuves sous ses yeux à l'entraînement<sup>3134</sup>. Les secrétaires sont attachées à un service et, sur le terrain, à un chef de corps. Cela peut amener toutes sortes de rumeurs. L'exemple le plus connu est celui de Paule Bourgeade, secrétaire du colonel de Castries. Elle a longtemps tenu le titre de « seule femme à Dien Bien Phu » avant qu'elle ne soit exfiltrée le 14 mars, au début de la bataille. Comme elle restait élégante dans les sorties accompagnant son chef, lors des visites des ministres et celles de ses supérieurs et peu visible le reste du temps hors du PC du GONO, les rumeurs sont allées bon train sur ses relations avec son chef. Un homme qui succombe aux charmes d'une femme, vietnamienne ou métropolitaine, ne scandalise pas à une époque où, même marié, le militaire « s'encongaye » assez facilement. Pour une PFAT, le regard n'est pas le même :

« Les PFAT étaient appelés “ PPO ” pour “ paillasses pour Officiers ”. Les premières qui sortaient des maisons closes de Marthe Richard arrivaient à l'état-major de Saigon. Elles étaient des clientes du *Métropole* de Saigon, qui était réservé pour les pilotes de ligne, haut-fonctionnaires, officiers supérieurs, et celui d'Hanoi. Elles étaient souvent la maîtresse d'un officier et/ou d'un Chinois ou deux qui payaient très bien, rentraient en France et démissionnaient de l'armée, plus riches que vous et moi ! Les suivantes ont très bien fait leur boulot, radios, chiffreuses et aussi celles qui avaient fait la campagne d'Italie, de France... mais leur réputation est restée<sup>3135</sup>. »

La mémoire des femmes militaires ou assimilées intégrées au CEFEO manque d'hommage et de place. Le 10 juin 2017, le préfet du Morbihan leur rend hommage à Lauzach :

« Infirmières, assistantes sociales, pilotes d'hélicoptère, parachutistes, plieuses de parachutes, standardistes, secrétaires, interprètes, convoyeuses de l'Air, ambulancières, opératrices de cinéma, journalistes... la liste des emplois tenus par les femmes, pendant la guerre d'Indochine est si longue que l'on risque d'en oublier. Elles furent de tous les combats. Certaines sont devenues célèbres, Aline Lerouge, Geneviève de Galard, Séverine Ruellan, Geneviève Grall. Beaucoup ont œuvré dans l'ombre, au chevet des blessés, des prisonniers libérés, impliquées dans leur tâche parfois ingrate, répétitive mais, pourtant, indispensable. Dans les états-majors elles ont tenu des postes normalement dévolus aux hommes avec beaucoup de conscience professionnelle. En 1954, elles étaient 2 000 sur

<sup>3133</sup> Jacques Chancel, *La nuit attendra*, *op. cit.*, pp. 58-59.

<sup>3134</sup> Elodie Jauneau, « Des femmes dans la 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc », *op. cit.*

<sup>3135</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

l'ensemble de l'Indochine. Leur engagement, leur abnégation et leur professionnalisme forcent le respect de la Patrie<sup>3136</sup>. »

Elles ont leur stèle à Versailles dans la caserne de Croÿ depuis 2003 seulement, et encore, ne renseigne-t-elle sur les PFAT décédées que jusqu'en 1951, avec 26 noms. Ajoutons pour montrer leur portion congrue dans la mémoire qu'en dehors du manque d'ouvrages qui leur sont consacrés, cette stèle incomplète est le seul monument<sup>3137</sup> sur plus de 200 consacrés à l'Indochine en France et encore, tous leurs noms n'apparaissent pas sur le Mur du Souvenir au Mémorial des Guerres en Indochine ni sur le site officiel *Mémoire des Hommes*<sup>3138</sup> ! Les souvenirs émus des anciens sur les infirmières et la valorisation des personnalités connues ne franchissent pas le seuil de la mémoire collective dans une armée qui garde un certain nombre de préjugés. La dénonciation de l'oubli, une fois encore, est très sélective dans ces institutions combattantes (armée, associations combattantes) qui le pratiquent également. Il faudra attendre 1972 pour que les femmes accèdent, dans l'armée, au même statut que les hommes. Quelles soient décriées ou encensées, les personnels féminins du CEFEO ont tenu leur place et méritent la leur dans les mémoires combattantes d'Indochine. D'autres combats, d'autres expériences émaillent le parcours des combattants d'Indochine. Dans un pays d'eau et de terres souvent mal desservies en voies de communication, la tâche de maintenir les liaisons entre les unités est essentielle. C'est une guerre peu mise en valeur du fait que les armes et unités qui en ont la charge (les transmissions, le Train en particulier) n'ont pas la chance d'être encensée par des légendes et des ouvrages spécifiques.

### 1.2.2 Maintenir les liaisons en Indochine : les difficultés de contrôler des territoires que l'ennemi maîtrise, avec les moyens du bord

« Le capitaine qui commandait cette unité disait : “ si vous voulez des décorations, il faut venir chez moi !” Mais tu y laissais ta peau ! » (Pierre Lagarde)

D'autres expériences de guerres concernent les FFEO qui assurent le trafic soit parce qu'elles font partie des unités de transport terrestre, fluvial, aérien, soit parce qu'elles le protègent, le maintiennent entre les postes, les villes. Être dans les transmissions en Indochine, que l'on appartienne à cette arme ou que l'on soit radio dans une unité est une tâche ardue sur bien des plans qu'ils soient techniques ou simplement humains, avec le danger et l'usure physique qui en découlent. Tout doit être pris en compte. Il faut également considérer la dangerosité du secteur. Les mémoires sont différentes selon qu'on est chauffeur de camion militaire en zone calme ou sur la RC 4. Mais il est rare qu'elles montrent des situations sans aucun risque.

---

<sup>3136</sup> Raymond Le Deun, *site Facebook Préfet du Morbihan*, 10 juin 2017 ; <https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:VRy4tquRy9AJ:https://www.facebook.com/prefet56/posts/c%25C3%25A9r%25C3%25A9monie-en-hommage-aux-morts-pour-la-france-en-indochine-les-soldats-mappelaie/1969654519921705/+&cd=1&hl=fr&ct=clnk&gl=fr> (Consulté le 11 février 2022).

<sup>3137</sup> Le monument consacré aux ambulancières du 25<sup>ème</sup> bataillon médical de la 9<sup>ème</sup> DIC au carré du souvenir du cimetière de Rechesy est surtout associé à la 1ère armée française et pas seulement à la guerre d'Indochine.

<sup>3138</sup> Elodie Jauneau, *op. cit.*

### 1.2.2.1 Assurer le trafic, le « salaire de la peur » des liaisons terrestres

Des milliers d'hommes ont fait partie des convois. Mais on regarde souvent l'angoisse des transportés et non celle des transporteurs. Ce souvenir est pourtant gravé dans leurs mémoires.

Ceux qui assurent le trafic en Indochine donnent des récits terrifiants, vivant parfois les plus grands cauchemars des missions de convois ou des liaisons plus individuelles, à savoir la panne en zone dangereuse et les embuscades qui attaquent le moindre déplacement. Les combattants vivent des situations très diverses selon ces différents paramètres qui décomposent les mémoires entre les expériences d'embuscades ou/et d'explosions dues aux mines, l'angoisse pendant les transports dans l'espoir qu'il ne se passera rien, ce qui est en soi un moment traumatisant, surtout après la destruction de la liaison précédente. Le convoi, dans une guerre de décolonisation comme celle d'Indochine, est particulier parce qu'il met en jeu d'un côté des « trains » de camions ou d'embarcations indispensables au ravitaillement d'un réseau de postes sur un axe unique, face à un ennemi rompu à l'embuscade, spécialiste du camouflage le long d'une nature touffue (jungle, rizières, berges non dégagées) qui permet davantage sa dissimulation. La fameuse beauté de la nature indochinoise n'apparaît pas chez ceux qui se sentent des vertus de cible.

Le personnel du train, pour les plus expérimentés, avait l'habitude d'un milieu occidental et d'un danger venant des airs, dans son expérience de la Seconde Guerre mondiale. En Indochine, il doit se méfier de tout et se spécialiser pour maintenir ces liaisons en toute circonstance sur tout type de terrain. Les unités de circulation routières arrivent avec les premiers convois fin 1945. D'autres sont créées sur place comme la 61<sup>ème</sup> CCR (compagnie de circulation routière) à Saïgon le 1<sup>er</sup> mai 1946. Avec des unités de transport et le matériel des unités classiques, encadrés par diverses unités combattantes dont celles de l'ABC, elles vont beaucoup travailler dans les cinq territoires dans un anonymat qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Quelques sites Internet seulement donnent des détails, des témoignages et de consulter des archives comme le site *CCR Indochine* qui donne de multiples éléments, témoignages, photos, cartes, tous apportés par les enfants des vétérans<sup>3139</sup>. Une unique étude concerne le Train, dont le site se sert, avec les journaux de marche des unités pour préciser leur localisation et aussi leurs missions<sup>3140</sup> : « Ses activités principales sont le contrôle et régulation de la circulation civile et militaire du Sud de l'Indochine [...] et aussi guidage et défense et sûreté des convois. Mais elle va assurer aussi des missions de reconnaissances, surveillance, informations pour le commandement, fléchage, service des gares routières, patrouille en ville, piquets d'honneurs et escortes<sup>3141</sup>. »

---

<sup>3139</sup><http://gia-vuc.com/indo/CCRINDOCHINE.htm>. (Consulté la dernière fois le 11 juin 2022). Avec en titre, « Bienvenue aux Compagnies de Circulation Routière d'Indochine. Ce site personnel a été créé en octobre 2015 pour rendre hommage aux Tringlots d'Indochine, combattants héroïques mais souvent les oubliés d'une guerre ingrate ».

<sup>3140</sup> Colonel Georges Couget, *Le train en Indochine*, autoédition Georges Couget, 1972, 234 p.

<sup>3141</sup> <http://gia-vuc.com/indo/CCRINDOCHINE.htm>, *Ibid.*

La marine fluviale, « kaki », création indochinoise, participe aux liaisons en devant maîtriser de nombreux paramètres liés à la nature (horaires des marées, niveau des cours d'eau, proximité des berges).

Maintenir la liaison, effectuer le transport du personnel et des marchandises militaires en Indochine, nécessitent une débauche de moyens qui engendre de lourdes servitudes pour sécuriser les axes routiers, ferrés, fluviaux. Tous les commandements ou presque s'y cassent les dents. Les convois existent dès le début mais c'est à partir de mars 1948 que les unités du Train assurent en grande partie l'accompagnement des convois. L'État-major crée un système de « routes gardées » par une multitude de petits postes, notamment en Cochinchine sous le commandement du général Boyer de Latour qui, dès sa prise de commandement, subit l'embuscade de Dalat en mars 1948 quand un convoi est pris d'assaut dans la première embuscade de grande ampleur de l'APV. De Latour organise une pacification basée sur un réseau dense de postes pour défendre les axes routiers. Celui-ci ordonne la construction d'un ensemble de tours de guet, espacées de d'un kilomètre, et de « tours-mères » plus importantes, distantes entre elles de cinq kilomètres, avec ouvertures de routes et circulations d'unités de partisans. Cette servitude gêne l'adversaire mais ne règle pas le problème des mines, des embuscades et immobilise trop d'effectifs. On oublie que la même technique a également été testée au Tonkin entre Haiphong et Hanoi pour sécuriser la voie ferrée, sans succès durable et sur la RC 4. Or il faut beaucoup de moyens pour protéger les camions, parfois au nombre de 200 sur les grands axes des routes coloniales comme la route de Dalat ou celle de la RC 4, avec des halftracks, voire des blindés, des véhicules privés, des camions militaires transportant du matériel, de l'alimentation ou des troupes d'accompagnement sans parler de celles qui montent sur les crêtes pour les protéger. Cette armada est si énergivore, dans tous les sens du terme pour les hommes et le matériel que, parfois, souligne Jean-Jacques Beucler pour la RC 4, « à leur arrivée à Cao Bang, les véhicules n'ayant plus assez de carburant pour regagner Langson, doivent être ravitaillés par avion<sup>3142</sup>. » Paul Bonnacarrère a également parlé de ces convois de plus en plus attaqués voire détruits dont les carcasses mettent le moral des convois suivants en berne. Les témoignages recueillis permettent de distinguer des situations différentes qui ne sont pas toutes dramatiques, mais qui montrent une autre facette des mémoires combattantes et soulignent que, même dans des conditions plutôt paisibles, le danger est toujours présent. Ainsi Pierre Lagarde est-il dans la circulation routière au Cambodge. La quiétude face à l'absence d'ennemi n'empêche pas un travail dense. Il va y passer trois ans, en comptant six mois de prolongation de séjour :

« Un premier séjour au Cambodge, on peut dire que c'étaient des vacances, parce qu'il n'y avait pas de Vietminh au Cambodge. Il y avait ce qu'on appelait les Issarak qui étaient contre le roi, mais pas contre l'armée française, donc on était à peu près tranquilles. J'étais dans la circulation et j'ai fléché tout le Cambodge, ce n'était pas compliqué d'ailleurs<sup>3143</sup>. »

---

<sup>3142</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires, op. cit.*, p. 117.

<sup>3143</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lagarde dans les locaux de l'ONAC à Moulins, le 15 février 2018.

Mais progressivement, la situation se tend et, pour le Train ou pour toute autre unité, la situation se fragilise et le danger s'accroît : « Et puis c'est boisé, il y a de la végétation...Ils n'étaient pas nombreux, les Viets mais dans une embuscade, ils avaient attaché les fusils avec des cordes pour récupérer l'arme quand le gars était tué. En 1948, à part Dalat, le Viet était léger. A partir de 1951-1952, leur force s'est vraiment formée<sup>3144</sup>. » Il détaille une mission souvent répétée ; les "vacances" deviennent très dangereuses : « Je ne sais pas si on vous a dit comment on ouvrait la route de Saigon à Phnom Penh. Les unités du Train, de la circulation routière envoyaient des motos. Les gars portaient en motos ; tu penses, quand ils arrivaient sur des mines, ça valsait ! Le capitaine qui commandait cette unité disait : " si vous voulez des décorations, il faut venir chez moi !" Mais tu y laissais ta peau<sup>3145</sup> ! »

Plus tard affecté au Tonkin, il rappelle que cela s'est passé encore plus durement, sur tous les types de liaisons et de convois, fluviaux et routiers, mais seuls ceux de Dalat en 1948 et de la RC 4 en 1950 sont réellement connus : « Le Tonkin en 1951-1954, ils attaquaient les convois comme à Dalat en 1948, des centaines de camions ! C'est pour ça que le Train a été une des armes les plus touchées après la légion<sup>3146</sup>. » Au Tonkin, les routes ne sont jamais sûres ; l'APV est trop bien implanté, les troupes, Du Kich, régionaux, réguliers sont très nombreux. Pour tous ceux qui assurent des liaisons ou des escortes, le danger est omniprésent depuis 1946 et le restera. Roger Tochon-Ferdollet, qui porte les plis au sein de la BMEO à cette date. Ce travail sportif en moto ne peut que lui plaire :

« Au Tonkin, je suis devenu motard parce que le Pacha m'a désigné. [...]. Je portais les plis de nuit comme de jour, seul, chevauchant ma Harley, jusque dans les postes les plus reculés ! Ce n'était pas simple, surtout avec les gosses de 8-10 ans qui balançaient des grenades<sup>3147</sup>. »

Gérard Thieulin a les mêmes souvenirs sur la route Haiphong-Hanoi :

« Combien de fois j'ai vu les camions sauter sur la route et la route sauter ! Et le train ! Une fois j'ai vu la locomotive et les deux premiers wagons traverser la route ! Ils avaient piqué une bombe sur la base aérienne, à Cat Bi et l'avaient piégé sous le ballast<sup>3148</sup>. »

Mais rien ne dépasse la réputation de la RC 4, route *crucelle* ou *morte*, selon les mots de Charles-Henry de Pirey, angoissante, cauchemardesque pour ceux qui l'ont empruntée en 1949 et 1950, quelle que soit la mission et l'unité. Les descriptions sont d'autant plus impressionnantes que le relief et la végétation favorisent les embuscades et que les convois ont beau être escortés, les militaires déployés le long des parties les plus dangereuses de That Khé à Cao Bang, les attaques sont de plus en plus sanglantes. Des sentiments d'impuissance et de fatalisme se glissent désormais dans l'esprit des FFEO, pressentant une catastrophe qui finit par arriver en octobre 1950 parce que l'état-major n'a pas su l'interpréter. Henri Mazoyer quitte un service de l'ordinaire sans réel danger pour retrouver sa fonction d'aide-chauffeur où il va connaître des sueurs froides. Heureusement pour lui, en 1948, l'APV n'est pas encore en place mais le danger existe déjà :

---

<sup>3144</sup> *Ibid.*

<sup>3145</sup> *Ibid.*

<sup>3146</sup> *Ibid.*

<sup>3147</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>3148</sup> Entretien de l'auteur avec Gérard Thieulin dans les locaux de l'ONAC à Moulins, le 15 février 2018.

« On était transport de troupes, de matériel, de l'armement et on faisait le ravitaillement. Les routes, souvent, étaient coupées par le Vietminh, en sillons, en "touches de piano", mais on passait quand même ! C'étaient des convois de 10-15 camions, qui faisaient souvent l'aller-retour Hanoi - Langson mais on couchait parfois sur place. On sentait la guerre sur cette route mais on se soutenait entre militaires. Plus on avançait sur la route, plus on faisait attention<sup>3149</sup>. »

Marcel Baarsch, légionnaire des transmissions à Langson, sent, comme tous ceux de la RC 4 que la confrontation est inévitable : « En 1950, les convois se faisaient attaquer. On a vu des véhicules, des GMC dans les ravins, cramés. Amener un convoi de Langson à Dong Khé, c'était une opération. Cao Bang n'était ravitaillé que par avions. A partir de janvier 1950, il n'y a plus de liaison, de convois par la route, on ne pouvait plus y aller<sup>3150</sup>. »

Par conséquent, ces soldats spécialistes des liaisons risquent leur vie comme ceux des unités de choc, en connaissant des dangers finalement similaires d'attentats ou d'embuscades, en suivant des axes terrestres qu'ils ont pour mission d'emprunter ou dont ils doivent assurer la sécurité. En Indochine, les communications sont également fluviales et littorales dans ce « pays de l'eau ».

#### 1.2.2.2 Contrôler les rivières et les littoraux : être marin « blanc » ou « kaki » en Indochine

La marine, le Train et les commandos du Nord-Vietnam se partagent la surveillance et les liaisons sur les littoraux et les cours d'eau. Il faut compter dès 1945 avec ce nouvel ennemi qu'est l'APV, qui ne ressemble à rien de connu puisque pendant la conquête lointaine de l'Indochine, ces missions n'étaient pas autant dangereuses sur le moindre terrain fluvial ou littoral ; du moins peu de témoignages nous sont-ils parvenus dans ce domaine. Il a donc fallu improviser, engager davantage le Train et la Marine comme éléments de soutien indispensables, capables d'appuyer les unités de combat et de faire le coup de feu ; mais également de se diversifier pour s'adapter au terrain sur un matériel adapté au pays.

C'est en particulier ce qui implique la marine dans des missions très diversifiées pour sillonner les cours d'eau et assurer de multiples missions. Il faut conjointement surveiller le trafic littoral et le trafic fluvial, non seulement pour qu'ils ne cessent pas, que le commerce soit assuré, que le ravitaillement des postes et des villes aux mains du CEFEO le soit également. Mais il faut également éviter que l'APV ne s'empare de ces réseaux et qu'il les utilise pour transporter son propre ravitaillement ou son armement. Là encore, ce genre de guerre est inédit pour des militaires venus d'Europe. Le trafic côtier donc est surveillé par les *deux marines*. De l'extérieur, cela peut sembler risible, mais on ne plaisante pas sur la hiérarchie entre la *marine en blanc* ou *marine blanche* et la *marine en kaki* ou *marine kaki*. On ne mélange pas les couleurs d'uniformes ni les missions : « On arrivait dans une tenue pas très jolie de la "marine kaki" et non de la "marine blanche", ce qui différencie bien les deux. [...]. On était fiers de notre tenue kaki, par rapport aux planqués qui restaient

---

<sup>3149</sup> Entretien de l'auteur avec Henri Mazoyer, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 19 mai 2017.

<sup>3150</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

en haute mer. Mais il n’y avait pas de heurts, de bagarres entre les kakis et les tenues blanches ! On avait aussi des chaussures hautes qui montaient à mi-mollet, des rangers quoi<sup>3151</sup> ! » La marine blanche a le droit de préséance. C’est la *Royale* traditionnelle avec de beaux uniformes blancs, des traditions pluriséculaires et un prestige qui ne rejaillit pas sur sa consœur bien plus engagée dans les opérations fluviales en lien avec l’armée de terre, d’où l’uniforme kaki. Jean-Pierre Chieulet n’apprécie pas la hiérarchie entre ces deux corps, dans tous les domaines : « La “marine blanche” nous choquait à l’époque ; elle envoyait une délégation bien habillée en blanc pour des obsèques. Ils avaient le piston, le clairon et nous, rien ! C’est ce qu’on acceptait le moins<sup>3152</sup> ! » Étienne Guibal, médecin sur l’avis *La Boudeuse* souligne juste les différences de mission :

« Ne pas confondre (les unités de marine, NDA) avec une Dinassaut, “division navale d’assaut”, terme déjà plus guerrier, formée de petites unités aux ordres des militaires à l’intérieur des terres, sur les fleuves et rivières ; ils intervenaient de l’intérieur. Nous on avait peu de rapport avec eux, c’était la “marine en kaki” qui travaillait avec les “biffins” essentiellement. Tout ce qui n’était pas marin était “biffin”. Nous c’était strictement la marine “en blanc”, pour une surveillance maritime<sup>3153</sup>. »

A bord, les rapports sont différents. Louis Simoni apprécie la liberté de la « marine kaki » :

« Vous savez, c’était plus convivial, moins carré que les grosses unités comme sur l’*Arromanches* ou les autres qui restaient en mer. Sur les engins, du commandant jusqu’au matelot, il y avait le respect du grade, des consignes, mais pas trop sur la tenue. On était assez libre. On avait la tenue kaki bien sûr, le chapeau de brousse que je mettais souvent, quelquefois le pompon mais je n’aimais pas trop, parce que ça ne tient pas bien. On avait le béret noir mais je ne le mettais jamais<sup>3154</sup>. »

La marine kaki assure les patrouilles côtières et les interventions à l’intérieur de l’Indochine jusqu’au bout du réseau fluvial navigable. Le trafic côtier concerne en particulier le contrôle et l’interception des jonques, sampans et autres navires transportant des marchandises pour l’APV. Guy Delplace retrace ses missions au sein des Flottilles du Cap Saint-Jacques puis de Nha Trang :

« Nous sommes ici pour y effectuer des patrouilles côtières. Nous surveillons le trafic du Viet Minh (soldat communiste fanatique très aguerris et farouche qui connaît parfaitement le terrain) et patrouillons sans relâche le littoral dans les zones où nous pensons le rencontrer. Le but ultime étant d’arraisonner toutes embarcations suspectes. Le contenu des sampans et autres jonques doit être saisi et détruit. Le premier objectif étant d’empêcher, entre autres, l’approvisionnement de l’adversaire pour le désarmer et l’affamer<sup>3155</sup>. »

C’est une tâche que mènent conjointement les deux marines. Le théâtre d’opérations va de la frontière entre Thaïlande et Cambodge au sud jusqu’à la frontière chinoise au nord. Tous naviguent dans un décor merveilleux comme celui de la baie d’Along qui peut rapidement devenir très dangereux. Il comprend les embouchures de fleuves tels le Mékong et le Fleuve Rouge, limites de la marine blanche ; au-delà, c’est la marine en kaki qui intervient, avec les commandos, pour des

---

<sup>3151</sup> Entretien de l’auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>3152</sup> *Ibid.*

<sup>3153</sup> Entretien de l’auteur avec Étienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>3154</sup> Entretien de l’auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>3155</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.



raids et des patrouilles, commandos marine<sup>3156</sup> et commandos du Nord Vietnam<sup>3157</sup>. Il est courant de devoir couler une jonque, un sampan qui a servi au transport du matériel ou de l'armement destiné à l'APV ; de capturer toute embarcation suspecte. C'est, « comme tant d'autres fois au sud du cap Trai sur la côte ouest de l'île de Phu Kuoc [...], des sampans et des jonques amarrés à quelques encablures du rivage [...] ces petits rafiots à quelques centaines de mètres semblant attendre notre visite »<sup>3158</sup>, que Guy Delplace est blessé dans une embuscade.

La marine kaki contrôle les fleuves et rivières grâce à ses engins de transport et de débarquement américains, qui rejettent au loin les canonnières de la conquête coloniale. La dangerosité de leurs patrouilles et autre parcours sur des cours d'eau est d'être très exposée aux tirs ennemis et aux caprices de la nature, soumise aux horaires de marée et autres conditions climatiques et que l'étroitesse, la présence de bancs de sables peuvent rendre particulièrement traîtres. Louis Simoni évoque ces problèmes qu'il faut gérer en opération tout en combattant :

« Sur les fleuves (le fleuve rouge) les rivières ( le Day, le Nam Dinh Gian, la Rivière Claire, la Rivière Noire) les canaux ( canal des Bambous, canal des rapides) c'était le merdier. On transportait soit les commandos, soit la troupe avec leur matériel, des chars... Nous faisons un peu tout, transporter, dégager des postes. On est à fonds plat, on est obligé de sonder pour ne pas s'échouer, avec une sonde de trois mètres de long, avec des graduations. On sondait à deux, quand le fleuve était bas ou quand il y avait des bancs de sable, on criait. Mais il fallait surveiller les rives, et quand les Viets étaient en face, il fallait arrêter de sonder, partir en courant aux postes de combat. La marée se ressentait quand même au Tonkin, jusqu'à Hanoi. Les courants étaient parfois plus forts que la vitesse du LCT. Ah, c'est tout un cirque ! On s'habitue<sup>3159</sup>. »

Les marins sont conscients des faiblesses de leurs bâtiments et usent d'une concentration extrême dans les passages les plus exigus où le moindre obstacle piégé et la moindre embuscade peut les anéantir, comme sur une ouverture de route, d'autant que le matériel ne les rend pas discret : « Le danger était permanent. Nous devons suivre les arroyos ou rachs, effectuer nos missions, soit de ravitaillement pour un poste, soit pour assurer une partie de la relève. Nos engins, munis de moteurs pétaradants, étaient très bruyants et nous étions repérés de loin, alors les embuscades étaient fréquentes<sup>3160</sup>. » Dans certains arroyos peu profonds, les berges sont si rapprochées que le contact avec l'ennemi est immédiat et les moyens de protection peu efficaces. Dans le meilleur des cas, ils ont même du mal à débarquer : « La végétation était très hostile ! On avançait souvent au coupe-coupe. On arrivait avec notre petit LCM, on "beachait", on rentrait dans la terre, on baissait l'avant pour pouvoir débarquer. [...]. Mais quand il fallait débarquer, parfois on ne pouvait même pas baisser l'avant tellement il y avait de bambous et d'arbres ! Il fallait ressortir, rechercher plus loin un autre coin<sup>3161</sup>. » La sécurité reste très aléatoire. Il faut d'abord mitrailler au jugé, débarquer ensuite, sans voir l'ennemi.

---

<sup>3156</sup> Des commandos d'une centaine de « bérets verts », de *Penfentenyo et Trepel* seulement au début du conflit, *Jaubert, François et Montfort* ensuite.

<sup>3157</sup> De 1951 à 1954, plus de 5 000 soldats répartis en quarante-cinq commandos de 100 à 120 hommes.

<sup>3158</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, *op. cit.*

<sup>3159</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, *op. cit.*

<sup>3160</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>3161</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, *op. cit.*

Mais les patrouilles ne sont pas les seules activités du quotidien. «Le quotidien», explique sobrement Jean-Louis Foulet, «c'était sur un engin ou un bateau, le travail, l'entretien bien sûr ; des missions pas toujours faciles à cause des embuscades dans la jungle, le long des rivières»<sup>3162</sup>. C'est le transport des troupes, commandos ou unités classiques pour des opérations ou des débarquements. Jean-Pierre Chieulet mentionne «l'aide aux avants postes, protéger et aider les villages en pleine brousse, en cas d'attaques»<sup>3163</sup>. » Il a beaucoup insisté, en entretien, sur l'immensité du territoire à surveiller : « On était dans le port de commerce d'Haiphong, mais on ne revenait que pour refaire le ravitaillement, le plein, quelques courses. Le Fleuve rouge, c'était comme le Mékong ; il y avait de nombreux petits canaux partout, c'était très étendu»<sup>3164</sup> ! » Son quotidien entre la baie d'Along et le Fleuve Rouge ne manque pas d'inattendu entre un débarquement pour porter secours à un village attaqué par un tigre et qui se transforme chasse au félin et d'autres bien plus dramatiques :

« Un jour on est rentré dans un village, au Tonkin, personne. Par contre, sur un bambou, il y avait la tête du chef de village. Les mouches, les moustiques, les abeilles, les vers, ça grouillait. Une autre fois, vers My Tho, on avait débarqué et on suivait un petit sentier. Dessus, on a trouvé une femme coupée en morceaux, les seins coupés à la machette et éventrée. C'était le premier mort que je voyais ! C'était dur. Vous vous demandez comment on peut en arriver là ! Et qui ? Pourquoi ? »<sup>3165</sup> »

Les unités de la *Royale*, quant à elles, patrouillent sans cesse sur tout le littoral, ce qui n'empêche pas des interventions d'appui feu ou d'arraisonnement de jonques comme la marine kaki et bien d'autres missions : « Il y avait une division d'avisos, dont "la Boudeuse", de dragueurs de mines dont la mission première était la surveillance des côtes. [...]. On était toujours sur la côte, toute la côte puisqu'on passait son temps à circuler, du cap Saint-Jacques aux côtes du Siam et en mer de Chine jusqu'à Haiphong»<sup>3166</sup>. » Au-delà cette mission classique, son témoignage est intéressant puisqu'il explique que même la marine blanche peut sortir de son rôle habituel. Il est, en effet, peu fréquent de quitter une mission de surveillance pour un arraisonnement : « Quand les jonques étaient très suspectes, on savait qu'il y avait des armes, on leur tirait dessus. On coulait la jonque, il y avait parfois des familles que l'on recueillait auparavant...c'étaient des Boat People avant la lettre»<sup>3167</sup> ! »

De même, certains navires remontent épisodiquement la partie méridionale, navigable pour eux, du delta du Mékong pour une patrouille qui impose un débarquement :

« On a rarement remonté le Mékong. [...]. De temps en temps, on mettait à terre un groupe de débarquement, une quinzaine, et il y avait toujours soit le médecin, soit l'infirmier. [...]. Nous on était protégé par les canons de "la Boudeuse", ensuite c'étaient des postes avec lesquels on communiquait, on savait très bien où ils étaient, les types autour de nous étaient armés...Une ou deux fois, ils nous ont allumés, il a fallu rembarquer rapidement, mais ils ne nous ont pas atteint»<sup>3168</sup>. »

Ils peuvent également servir au ravitaillement des postes côtiers ou de l'estuaire du delta du Mékong ou du Fleuve Rouge : « On s'occupait de postes de légionnaires, isolés tout au long de la côte ;

---

<sup>3162</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, *op. cit.*

<sup>3163</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>3164</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, *op. cit.*

<sup>3165</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, *op. cit.*

<sup>3166</sup> *Ibid.*

<sup>3167</sup> *Ibid.*

<sup>3168</sup> *Ibid.*

on allait les voir, les ravitailler, leur apporter des médicaments... On n'avait pas un rôle très guerrier ! ». Enfin, la pacification induisant des actions pour maintenir de bonnes relations entre le CEFEO et la population, Étienne Guibal se souvient d'actions bien plus paisibles que la guerre : « À mon échelon, on arrivait dans un village en baie d'Along ou ailleurs, on déployait un écran de cinéma, la population venait et on leur montrait des films. Ils étaient ravis, on discutait avec eux, on leur rendait des services. [...]. À aucun moment je n'ai perçu d'hostilité<sup>3169</sup>. » Le rythme est donc très différent d'une unité de marine kaki, ce qui vaut aux marins en blanc de se faire traiter de « planqués ». Mais les trois semaines de mission ne sont pas des sinécures : « On était basé à Saigon. On partait pour trois semaines de mission, dix jours de repos à Saigon puis à nouveau trois semaines... Quand il faisait beau ça allait, mais on ne s'arrêtait pas. Quand on trouvait un port ou un mouillage correct, on s'arrêtait<sup>3170</sup> ».

Ajoutons pour terminer le rôle d'appui feu de la marine pour des opérations côtières ou proches du littoral, pour lesquelles les batteries des navires de la *Royale* sont essentielles. Ainsi les batteries ont-elles permis l'arrêt des tirs chinois le 6 mars 1946 pendant le débarquement d'Haiphong et, plus funestes de conséquences, les tirs de la flotte le 20 novembre 1946 dans cette même ville ont permis au colonel Dèbes de maîtriser la situation. Le dernier rôle d'importance de la marine en appui feu d'une opération terrestre se situe le 30 mars 1951 à Mao Khé, en se positionnant, par ordre de de Lattre, dans les méandres du Song Da Bach depuis lequel les navires tirent sur les régiments de l'APV pour soulager le poste attaqué.

Enfin, dans cette guerre où l'eau est omniprésente, toutes les unités doivent participer à l'escorte et au contrôle de la navigation fluviale. Pierre Lagarde, affecté à une compagnie de circulation routière au Cambodge, repart en second séjour, cette fois au Tonkin. C'est là que le Train s'adapte au territoire, en partie aquatique dans le delta du Fleuve Rouge, en constituant des unités fluviales :

« Etant dans le train au Tonkin, comme il n'y avait pas beaucoup de voies de circulation, à part d'Haiphong à Hanoi, et beaucoup de fleuves et de rivières, j'étais dans les LCM. On faisait du transport de troupes, de ravitaillement. C'était dans la région du Canal de Bambous, de la Tête de vipère. On avait une armada de 13 bateaux pour escorter 50 tonnes de marchandises<sup>3171</sup>. »

### 1.2.2.3 Les liaisons aériennes : improviser et s'adapter

Enfin, les liaisons aériennes se développent progressivement pour ravitailler les villes, les bases et postes les plus éloignés de manière un peu moins dangereuse que par la route. Ils assurent ce *cordon ombilical* rendu difficilement praticable sur route en raison des risques d'embuscade.

Ainsi les postes et bases du Laos, de la haute région du Tonkin, de la frontière de Chine disposent-ils de modestes pistes d'atterrissage dès 1945, à commencer par celle construite par les Japonais en 1945 à Dien Bien Phu qu'empruntent, longtemps avant la bataille, Marcel Bigeard en 1946 quand il est affecté en haute région et Pierre Langlais en novembre 1950 pour une inspection.

---

<sup>3169</sup> *Ibid.*

<sup>3170</sup> *Ibid.*

<sup>3171</sup> Entretien avec Pierre Lagarde dans les locaux de l'ONAC à Moulins, le 15 février 2018.

Chaque poste d'une certaine importance, comme Cao Bang, Lao Kay a sa piste d'atterrissage. A partir de 1952, les camps retranchés deviennent des bases aéroterrestres comme SENO, Nasan et Dien Bien Phu, disposant d'une piste et de plusieurs appareils qui leur sont rattachés avec un contrôleur aérien, ce qui n'empêche pas des parachutages en cas de saturation du trafic. Mais tous les postes sont loin de disposer d'une piste. Plusieurs d'entre eux, menacés, reçoivent l'ordre d'en construire un comme Sam Neua début 1953 pour pouvoir être rapidement ravitaillés en matériel. Mais le site est entouré de collines et seuls quelques *Junkers 52* et *Morane* légers pourront se poser avant l'évacuation. Les autres postes reçoivent des parachutages ou des plis lestés de la part d'avions de transport. Fin 1950, Pierre Desroche, en Haute Région, reçoit un message, « une poche en toile attachée à cinq à six mètres de ruban de couleur pour qu'on le repère<sup>3172</sup> » ordonnant de détruire ses munitions en cas d'abandon du poste puis un autre menaçant du tribunal militaire tout chef de poste qui l'abandonne ; avec la signature du général De Lattre de Tassigny. C'est ainsi que Pierre Desroche apprend sa nomination et sa reprise en main de la situation. Plus régulièrement, il reçoit une fois par mois son courrier, la pile de journaux du Monde auquel il est abonné, ses vivres et ses munitions par les « Livraisons par Air ».

Elles sont organisées par des structures issues du corps des parachutistes comme le *STUP* (Section Technique des Unités Parachutistes) en 1946, créé par les premières unités parachutistes, qui disposera ensuite de quatre détachements de « livreurs par air », à Saigon, Tourane, Hanoi et Vientiane, une *SPIN* (*Section de parachutage d'Indochine du Nord*) à Hanoi et des *CRA* (*Compagnies de ravitaillement par air*), regroupant des parachutistes et des soldats du train décidément adaptables à tout type de transport. Les deux bases aéroportées, la BAPN et la BAPS ont leur propre unité plus une détachée à Vientiane et une autre à Tourane soit quatre compagnies. Une cinquième s'occupant spécifiquement de Dien Bien Phu sera provisoirement créée à Cat Bi de janvier à juin 1954<sup>3173</sup>. La *CRA* devient *CLA* (*Compagnie de livraison par air*) en 1954.

André Jamain a choisi cette affectation originale qui lui évite celle qui devait l'enfermer dans un bureau. Les parachutistes ne sont pas toujours en bataillons d'intervention. On les retrouve aussi dans les avions pour envoyer du matériel aux troupes en opérations ou aux postes isolés. Ce travail n'est pas de tout repos : « J'ai largué du matériel (des barbelés), des vivres, parfois des parachutistes. Mais quand on devait larguer vite, on était à faible altitude et parfois en larguant dans les vallées, on était à la même altitude que les cols qui les fermaient. Je ne me suis jamais crashé mais on revenait parfois avec des rangées de trous car on canardait facilement le Dakota<sup>3174</sup>. »

Enfin, les liaisons ne sont pas seulement matérialisées par des convois terrestres, par des engins de la marine et par des Dakotas ou des J52. Les transmissions sont-elles une activité moins périlleuse pour les combattants ? Le fait d'être radio n'éloigne pas le danger.

---

<sup>3172</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, op. cit., pp. 198-199.

<sup>3173</sup> *Le blog des paras-colo*.over-blog.com, « Les bases aéroportées en Indochine » ; <http://paras-colos.over-blog.com/article-les-bases-aeroportees-en-indochine-95199552.html> (Consulté la dernière fois le 11 juin 2022).

<sup>3174</sup> Entretien de l'auteur avec André Jamain, le 3 novembre 2016.

### 1.2.3 Transmettre les ordres : l'énorme importance de « l'arme qui unit les armes »

« Nous, les services (santé, intendance, transmissions), on était des bureaucrates pas censés se battre » (André Geraud).

Il existe plusieurs manières de transmettre : dans un poste de commandement très loin des combats, dans une unité sur le terrain, en Métropole auprès des états-majors généraux. L'arme des transmissions s'exerce dans plusieurs domaines comme les écoutes des radios ennemies, la transmission des ordres qui maintient le lien avec les postes et les unités sur le terrain, la localisation des postes émetteurs de l'APV. Les témoignages permettent de se faire une idée sur ce mode de liaison classique, mais dont l'exercice en Indochine ne peut pas l'être.

#### *1.2.3.1 Une tâche essentielle et une grande responsabilité pour de modestes gradés*

Les transmissions ne sont pas l'apanage de la formation et des unités de l'arme qui est, par ailleurs, une création très récente puisqu'elle date d'un décret du 4 mai 1942 et devient officielle le 1<sup>er</sup> juin suivant.

Les télégraphistes, rattachés au ministère de la guerre dès la Révolution française avec le réseau de télégraphes Chappe en 1793 qu'il contrôle et organise, sont jusque-là incorporés dans l'arme du génie. L'armée manifeste un intérêt précoce pour la TSF, matérialisée par une antenne sur la Tour Eiffel en 1903, qui émet des signaux à destination des bâtiments de la Marine nationale, et pour les écoutes des communications ennemies dès le début de la Première Guerre mondiale. Mais les transmissions militaires modernes vont prendre de l'importance grâce à la structure et au matériel américain qui va en grande partie équiper les unités françaises en 1944-1945 puis en Indochine. L'instruction se fait en grande partie sur ce matériel étranger performant à l'école des Transmissions de Montargis pour Pierre Dissard et André Geraud, un peu plus ancien dans les différents centres d'instruction comme au CIT (Centre d'instruction des Transmissions) de Bel Abbès à la légion pour Marcel Baarsch, à Porquerolles et au camp des Bormettes, à La Londe-les Maures, pour Jean-Pierre Chieulet ou tout simplement à l'école des sous-officiers de Rouffach puis de Strasbourg pour Jean Goriot.

Dans les postes de commandements territoriaux, le travail est très actif. Pierre Dissard a pour mission de « transmettre des messages et l'entretien des matériels de transmissions, d'être à la fois opérateur et dépanneur de tous les matériels courants porteurs et téléimprimeurs et d'assurer des transmissions entre les différents PC. Hanoi - Hai Duong -Ninh Giang – Haiphong<sup>3175</sup>. » Affecté dès son arrivée à une équipe radio, Marcel Baarsch n'étant pas passé par l'école de Montargis a un statut

---

<sup>3175</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

de stagiaire dans l'équipe radio de Langson, dont il détaille la structure :

« Radiotélégraphiste dans le monde des transmissions était, à l'époque, la spécialité majeure. Une équipe radio était donc composée : du matériel donc au départ un poste radio en éléments portables à installer pour l'exploitation. Nous avions des SCR 694 d'origine USA. L'équipage de deux ou trois exploitants radiotélégraphiste dont un faisant fonction de chef de poste, normalement un gradé. L'équipe radio, suivant les besoins était affecté à un poste de commandement, un gradé, un officier, pour une mission déterminée, assurer la liaison radio avec l'échelon supérieur<sup>3176</sup>. »

Ce centre de transmissions de Langson est celui de la ZFNE, Zone Frontière du Nord-Est commandée par le colonel Constans. Comme il faut toujours être disponible, Marcel Baarsch loge, comme le reste de l'équipe tout à côté du centre : « On faisait les 3X8, on prenait le service le soir ou le matin, dans le centre de transmissions à 20 m de là où on couchait. Le rez-de-chaussée était le centre [...]. Les sous-officiers et le personnel des transmissions habitaient au 1er étage<sup>3177</sup>. » Seul le capitaine, qui en est chargé et quelques sous-officiers font partie de l'arme des transmissions, les autres sont tous légionnaires : « Entre des opérations sur le terrain, nous, les radios légionnaires, prenions le service avec les sous-officiers de l'arme des transmissions, pour l'exploitation du centre de transmissions (uniquement par radio) de Langson desservant essentiellement le centre de commandement de la Zone Frontière (ZF)<sup>3178</sup>. » Le rôle de ce centre de transmission radio de Langson est très important dans un secteur stratégique où les liaisons routières sont partiellement coupées début 1950 :

« Il assurait toutes les liaisons, seul moyen pour communiquer vers l'extérieur. Soit vers l'échelon supérieur, Hanoi capitale du Tonkin, soit vers Cao bang et tous les autres points d'appui comme That Khé, Dong Dang, et Don Khe [...] sur pas loin de 200 km. La praticabilité de la RC 4 s'arrêtait à Dong Khé, donc à 30 km avant Cao Bang suite à la destruction d'un tunnel par le Viet Minh. La ville de Cao Bang, tenue par le 3<sup>ème</sup> Bataillon du 3<sup>ème</sup> REI, était desservie par voie aérienne, y compris le ravitaillement de la population<sup>3179</sup>. »

André Geraud appartient au Service des Transmission sédentaire au PC de Vientiane, au Laos. Il est très rarement en opérations mais il a de l'ouvrage. Son centre est le seul du Laos, récepteur des liaisons radios provenant de tous les postes du territoire. Il faut être en écoute permanente avec un personnel en sous-effectif : « On faisait la liaison avec les postes du Laos et avec Saigon dont on dépendait. [...]. Aux transmissions, on savait qu'on avait le Laos pour nous parce que c'était le seul poste de transmission avec l'extérieur du pays<sup>3180</sup>. » Les postes ont une certaine puissance, ce qui amène l'écoute d'informations très différentes :

« On n'était pas chargé des écoutes. Hanoi était plus loin, c'était Saigon qui dirigeait et les gars étaient mieux outillés. Les postes radio en liaison avec Saigon captaient la France à certaines heures Parfois, un opérateur me passait les écouteurs et j'entendais une charmante voix qui nous disait qu'on était exploité, qu'on devait abandonner notre unité, d'aller les rejoindre et ça finissait par "ici radio-Moscou, émission dirigée sur l'Indochine" ! Radio-Moscou avait de bons émetteurs<sup>3181</sup> ! ».

Il est toutefois conscient d'être affecté dans un territoire non prioritaire et le sentiment d'être la

---

<sup>3176</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3177</sup> *Ibid.*

<sup>3178</sup> *Ibid.*

<sup>3179</sup> *Ibid.*

<sup>3180</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>3181</sup> *Ibid.*

cinquième roue du véhicule CEFEO, avec un matériel dépassé : « On avait une permanence 24h/24, une veille au cas où il y ait un SOS. Un type avec ses écouteurs balaie les plages en permanence. Les Américains (une délégation américaine en visite) ont dit qu'eux jetaient ce genre de postes à la poubelle<sup>3182</sup>. » Mais ces petits gradés ont une énorme responsabilité ; la transmission des appels à l'aide et des ordres doit être rapide, sans délais et des vies humaines, voire le sort des opérations militaires en dépend. Au Tonkin, Pierre Dissard sait que même pour un jeune sous-officier, la pression est lourde et le problème de l'Indochine est que l'on met cette lourde responsabilité sur les épaules de jeunes gradés faute d'officiers :

« C'était un travail d'une importance capitale. Nous sergents, on détenait dans nos mains, dans notre matériel, la vie de milliers de gens. J'ai eu des responsabilités comme sergent que je n'ai peut-être pas eu comme officier. Un exemple. Un jour, j'ai été détaché du centre de Transmissions d'Haiphong, au terrain d'aviation de Cat Bi, sur le téléimprimeur qui recevait tous les messages d'intervention de l'aviation au profit des troupes engagées. J'étais là avec mon téléimprimeur et il fallait qu'il marche parce que je recevais les ordres de mission. C'est pour cela qu'on était opérateur et mécanicien parce qu'on voyait tout de suite d'où la panne venait. On engageait la vie d'une unité<sup>3183</sup> ! »

Comme Henri Zeganadin, Guy Gantheret, doit localiser les émetteurs de l'APV. Il le fait « en Gonio mobile », c'est-à-dire en camion avec du matériel de radiogoniométrie, mais il faut être à moins de 10 kilomètres, à la merci des embuscades : Il y avait deux sortes de gonios, comme actuellement. Les gonios mobiles, où on relevait à 10-12 km, pour avoir des emplacements sûrs (40 km aujourd'hui) ; et on avait dans toute l'Indochine, une chaîne de gonios fixes, du matériel américain, qui localisait toute l'Indochine, la Corée [...], et la Chine, aussi<sup>3184</sup>. » Son récit de la capture d'un émetteur ennemi montre un travail obstiné des transmetteurs :

« Il y avait un émetteur Viet à 7 km de Nam Dinh sur la RC 1 et son boulot c'était de transmettre à Phu Li, à cinquante km dans les calcaires où on ne pouvait pas aller, le trafic quotidien de la RC 1. Un sacré radio ce Viet. On part avec une section de légionnaires, on suit la RC1, une piste, puis une digue qui amène au village. On arrive, on va voir le chef de village. Comme tous, il nous dit qu'il n'y a pas de Viet ici et qu'il n'en n'a jamais vu ! [...]. On longe l'étang et un légionnaire voit un bambou sec au milieu de tous les autres ; il le soulève, l'antenne fouet vient avec. Après c'est simple, ils avaient mis un câble dans un tube pour éviter l'humidité et sous terre, il y avait un tunnel où il y avait l'émetteur. [...]. On appelle le chef de village qui prend de la main d'œuvre, qui creuse et on arrive à la salle d'émission. Inimaginable ! C'était une cave de 4 m<sup>2</sup>, l'émetteur japonais, une génératrice de SCR 284 français cassée mais le Viet avait mis un tronc d'arbre, une chaîne de vélo, des pédales et ça marchait ! Je vois le radio qui parlait français ; je lui dis : "chapeau, tu es un sacré radio !". Il me demande si je suis radio aussi, m'a dit qu'il savait être écouté mais il ne pensait pas qu'on le localiserait. Ça faisait des années qu'on connaissait sa position<sup>3185</sup>. »

Les radios vivent avec la troupe plus qu'à l'état-major, dans des situations très diverses. Leur rôle peut être décisif et ils sont très conscients des dangers comme des lacunes du commandement. Au premier séjour, Guy Gantheret est en poste dans une zone de rizière, avec une radio à faible de rayon d'action. Son poste, souvent attaqué en 1948, échappe de peu à la destruction :

« Là on était sûr d'y passer. [...]. J'avais lancé un appel en l'air avec un SCR 284 qui ne portait pratiquement pas, à trente kilomètres, mais la propagation était exceptionnelle en Indochine avec

<sup>3182</sup> *Ibid.*

<sup>3183</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>3184</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>3185</sup> *Ibid.*

l'humidité. Je me rappelle, l'indicatif de la chasse à Gia Lam, c'était FDI6 et la fréquence, 4048. Je ne les ai pas entendus mais ils m'ont entendu et quatre Spitfire sont arrivés comme dans les films, les Viets étaient dans la rizière l'arme à la bretelle pour nous prendre parce qu'on n'avait plus de munitions, et les Spits sont arrivés et les ont massacrés. Heureusement, sinon on était fichu !<sup>3186</sup>. »

Sur la RC 4, le danger grandit. Marcel Baarsch part en opération sur la frontière chinoise :

« Nous étions dans la compagnie de commandement du 3<sup>ème</sup> REI, à la section de transmissions, qui servait surtout aux transmissions de toutes les opérations. On partait avec le colonel Le Page. [...] le long de la frontière chinoise. Ma première opération comme radio, c'est le recueil des troupes chinoises de Tchang Kai Chek à la frontière, vers Poma. [...]. C'était un désordre complet<sup>3187</sup>. »

L'APV devient de plus en plus menaçante en particulier sur la partie Dong Khé-Cao bang :

« En mai, Dong Khé pris, on sentait la menace. [...] Le 25 mai 1950, je crois, je prends mon service au centre de transmissions, en service de nuit et le poste de Dong Khé a appelé ; ils se faisaient déjà bombarder par l'artillerie Viet qui leur tirait dessus. On a assuré la liaison très peu de temps. Le peu de centre de radio qu'il y avait à Dong Khé avait été ratiboisé par les Viets. [...] Le colonel Constans de la zone frontière a fait constituer une opération pour reprendre le poste de Dong Khé. Le groupement est parti le lendemain, moi j'étais dans un command-car avec un poste radio. J'étais le radio du lieutenant-colonel Le Page pour aller jusqu'à That Khé, et le lendemain on est parti pour rejoindre Dong Khé. Le poste était déjà repris par les parachutistes<sup>3188</sup>. »

Le 18 septembre 1950, Dong Khé est repris par l'APV et l'opération *Bayard* doit le délivrer.

Marcel Baarsch pointe les problèmes de logistique, les erreurs de l'opération *Bayard* :

« On m'a installé tout de suite au poste radio installé sur notre galerie et destiné à faire la liaison avec Le Page. On était deux radios. On a fait notre boulot, c'est tout. [...] Mais de toute façon, on ne pouvait pas communiquer avec Le Page. Il faut rappeler que les liaisons radio avec la colonne Le Page ne marchaient pas bien, pour la bonne raison que sa section radio avait des postes SCR 694. [...] Ils utilisaient l'antenne fouet du poste radio mais Dong Khé - Langson, il y a 100 km. Ça dépassait les possibilités de cet appareil. C'est l'une des erreurs du colonel Constans. Il aurait dû installer son PC à That Khé au lieu de rester se pavaner dans sa résidence à Langson. C'était lui le chef de l'opération ! Il aurait pu communiquer avec Le Page en phonie. Voilà ce qu'on devrait lui reprocher. Mais les liaisons par That Khé sont toujours bien passées avec Langson. Ils avaient des postes 193 fixes qui captaient les messages des 694 de la colonne Le Page qui n'était pas si loin que ça, et That Khé les a renvoyés à Langson pour arriver sur le bureau de Constans. [...] J'estime qu'il aurait dû aller à That Khé<sup>3189</sup>. »

Autre utilisation d'un radio, l'affecter ou le prêter à une unité de combat, commando ou parachutiste. Jean-Pierre Chieulet, fusilier-marin, accompagne les unités qui n'en disposent pas :

« Je suis radio sur un petit bateau, un LCM, mais ce bateau, c'est surtout pour se déplacer, et débarquer quelque part, moi avec mon gros poste sur le dos qui pesait dix kilos, et une gégène. On était fusiliers-marins plus que marins, dans un commando de fusiliers-marins, destinés à des opérations. Par exemple, un groupe de légionnaires s'était fait coincer, on est allé les dégager. On est aussi allé libérer un petit hameau. [...] Les LCM avait servi aux débarquements dans le Pacifique...ce n'était pas du tout neuf !<sup>3190</sup>. »

On peut le voir, la question du matériel, dans les transmissions comme dans tous les corps de troupes, est un autre sujet de préoccupation.

### *1.2.3.2 La question récurrente du matériel*

<sup>3186</sup> Entretien avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>3187</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3188</sup> *Ibid.*

<sup>3189</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3190</sup> *Ibid.*



Les matériels étaient très disparates. L'habillement ou l'armement, souvent américains, proviennent de la guerre du Pacifique, avec un degré d'usure certain. Le général De Lattre marque sa prise de commandement par une ouverture des magasins pour équiper le CEFEO et sollicite des Américains de manière appuyée pour lui fournir bien plus de moyens.

Beaucoup de vétérans lui rendent hommage ne serait-ce que sur ce point. Marcel Baarsch voit la différence entre 1950 et 1951 même si tout n'est pas parfait : « Les radios SCR 694 ont été remplacés par les AGRC 9 qui venaient des États-Unis, à partir de 1951. C'était le même type d'appareil mais plus moderne. Mais moi je n'ai pas changé ; le Half-Track avait des 193. Je n'ai connu que ça là-bas, avec le 694 pour les opérations à pied<sup>3191</sup>. » L'aide américaine va encore plus loin lorsque la nécessité s'en fait sentir. La distance entre Hanoi et Dien Bien Phu est de 300 kilomètres à vol d'oiseau, les liaisons radio sont sur écoute ; il faut du matériel bien plus moderne pour l'éviter :

« Il y avait une liaison radio entre Dien Bien Phu et Hanoi mais les Chinois, les Russes et les Viets écoutaient. Le chiffrement français, à l'époque le code 75, les Soviétiques étaient capables de le déchiffrer. L'armée américaine a alors fourni deux appareils AZ 13 et mon copain Emilien a été envoyé faire un stage de quinze jours aux États-Unis pour le mettre en œuvre. Un AZ 13 à Dien Bien Phu, un à Hanoi. C'est un peu comme la machine Enigma. L'AZ 13 tombe en panne. Les autorités d'Hanoi envoient mon copain Emilien le réparer. Il prend le Dakota, se pose, voit la panne ; c'était le câble qui le liait à l'émetteur qui avait été coupé par un éclat d'obus ou de mortier. Une épissure et ça refonctionne. Il doit reprendre le Dakota le lendemain mais on est le 13 mars et les Dakotas brûlent. Quelques semaines après, il est prisonnier, mais les Viets savaient qu'il y avait cet AZ 13. Mon copain, avant de se rendre, l'a détruit avec une grenade. Les Viets ont demandé qui avait fait ça ; silence radio, personne ne dit rien. Un officier Viet prend un récepteur à piles, un Zénith américain en panne, demande qui peut le réparer pour avoir des nouvelles de la France. Emilien ne voulait pas mais ses copains le pressent d'accepter ; il accepte. Les Viets l'emmènent à la frontière de Chine. L'AZ 13, c'était l'exception et personne n'en parle, même aujourd'hui sur Internet<sup>3192</sup>. »

Ce matériel flambant neuf, de haute-technologie n'est pas rare. En poste, Pierre Dissard a conscience d'opérer sur du bon matériel, par rapport aux transmissions françaises recyclées employée au départ : « On avait du matériel qui avait été saboté. Le comble, c'est que c'était du matériel français, des RG 1 qu'on avait en récepteurs, qui avaient été récupérés par les Allemands mais les ouvriers et les spécialistes français avaient saboté ce matériel destiné à l'Allemagne, et c'est nous qui en avons hérité en 1946. C'était aberrant, fou ; on avait des pannes sans arrêt ! » La situation s'améliore peu à peu :

« On ne sortait pas du poste, on tenait nos appareils pour avoir les ordres du commandement, la diffusion des comptes-rendus. On marchait en VHF, comme la télévision terre maintenant. C'était la même chose. On avait des émetteurs et des récepteurs, on marchait en téléphonie et télégraphie. C'était tout du matériel américain, vraiment solide. On avait en Indochine un téléimprimeur, le TG7 américain, mais à Montargis, on avait comme instruction, du matériel français, des SAGEM ; quelles vacheries ces matériels, à côté des matériels américains. J'aime autant vous dire qu'il était lourd et costaud ! Mais ça tenait le choc ! C'était fait pour faire la guerre<sup>3193</sup>. »

---

<sup>3191</sup> *Ibid.*

<sup>3192</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>3193</sup> Entretien avec Pierre Dissard, *op. cit.*

En Indochine, la *DGER* (*Direction générale des études et recherches*), c'est-à-dire les services secrets français, ont créé le *STR* (*Service technique de recherche*) que Jean-Marc Le Page appelle les « moines de Dalat », qui, de 1947 à 1954 vont écouter sans relâche, par « interception radio, radiogoniométrie et décryptement<sup>3194</sup> », les communications de la RDV et de l'APV.

### 1.2.3.3 Une fonction épuisante et dangereuse

Le travail effectué dans les transmissions en Indochine est clairement sous-estimé, épuisant en état-major, dangereux sur le terrain, la plupart du temps en sous-effectif.

André Geraud l'a vécu et au Laos, à Vientiane, ce qui, en soi, peut sembler synonyme de *planque* intégrale. Or cela ne correspond pas à ses souvenirs. Les raisons ? Le climat est épuisant pour tout combattant quel que soit son statut. Il ne dispose d'aucune permission et ses quartiers libres se passent au même endroit. D'autre part, en cas de tension due à une opération, une attaque massive, une méforme ou absence des collègues ou tout autre incident courant, le transmetteur poursuit sa veille radio jusqu'à ce qu'il puisse être remplacé ou l'opération terminée. Le reste du temps se passe en rapports, dépannage du matériel car le radio est multi-tâche, sans parler des liaisons et opérations auxquels ils peuvent participer en tant que sous-officier ou juste radio détaché pour sa spécialité, ce qui vient en surplus de l'activité en état-major.

Le stress le plus important, dans centre de transmissions, est de recevoir des appels de détresse et de ne rien pouvoir faire. André Geraud en garde un souvenir difficile, qui mine le moral si aucune unité ni aucune force aérienne ne peut intervenir : « On recevait aussi des messages des parachutistes, qui avaient leurs petits postes ; ils arrivaient à nous joindre et nous disaient “on est encerclé à tel endroit, envoyez des secours” ; ils n'avaient que nous comme contacts ! Donc on se disait qu'on ne pouvait pas les laisser<sup>3195</sup>. » Tout cela donne un rythme d'écoute épuisant et altère la solidité nerveuse. En plein séjour, André Geraud s'effondre nerveusement après une succession de veilles radio :

« Je suis resté tout le séjour à Vientiane pendant un an et demi ! J'ai travaillé, j'allais dire, vingt-quatre heures sur vingt-quatre excepté un séjour à l'hôpital pour les nerfs. Je me rappelle, un soir, j'arrive au bar du mess de Vientiane et je dis aux copains que j'ai l'impression que je vais mourir. Ça n'allait plus ! Cette impression de partir... Les gars ont appelé l'ambulance militaire. L'hôpital est venu me chercher. Je m'en souviendrai toujours ; je m'assois sur le bord du lit, l'infirmière et le médecin ne se sont pas affolés du tout, l'infirmière prend une cuillère à soupe de sirop de chloral, me le fait boire... et je en sais plus ce qu'il s'est passé après. Je me suis réveillé le lendemain. Ça faisait trois jours que je dormais peu et mal parce qu'il n'y avait personne pour me remplacer<sup>3196</sup>. »

Jean-Pierre Chieulet, radio chez les fusiliers – marins, basé à Haiphong, a eu très peu de repos entre ses différentes tâches de veilles radio, de patrouilles avec son unité et d'accompagnement d'autres unités dépourvues de matériel et de compétences comme les siennes. Cela lui apporte un

---

<sup>3194</sup> Jean-Marc Le Page, *Les services secrets en Indochine*, op. cit., pp. 83-92 ; p. 83

<sup>3195</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, op. cit.

<sup>3196</sup> *Ibid.*

surcroît de fatigue car il ne se relâche pas ou très peu et le transport du poste radio, de la gégène, malgré le renfort de coolies, reste épuisant :

« Moi en tant que radio, quand on revenait à la base et qu'on avait huit jours de repos, je n'avais jamais de repos ! J'étais réaffecté dans des opérations, généralement avec les parachutistes et les bérets verts. Je repartais au sol avec eux pendant huit jours parce qu'ils manquaient de radio. Les BEP me recevaient avec beaucoup de gentillesse, c'était très sympa. Les radios, à l'époque, pesant une bonne dizaine de kilos, et qu'il fallait régler ! Ça marchait au quartz à l'époque ! Et il fallait quelqu'un avec moi : des gars de mon unité se dévouaient à tour de rôle pour tourner la gégène<sup>3197</sup>. »

Mais la fatigue n'est pas le seul problème. Le risque que leur antenne les fasse repérer immédiatement par les unités ennemies en embuscade et leur proximité du chef du détachement augmentent le risque : « Les Viets aimaient bien descendre des radios car, comme il n'y avait pas de talkie-walkie ; tuer le chef c'était bien mais tuer le radio, c'était presque mieux, les unités n'avaient plus de contacts et les Viets pouvaient en faire ce qu'ils voulaient ! C'est du moins ce qu'on nous disait et ce que l'on ressentait<sup>3198</sup> ! ». Les radios subissent un pourcentage de pertes élevé pour cette raison et ils se font rares. Les unités doivent donc les former sur le tas ou les emprunter à d'autres unités.

Il existe donc peu de sinécures en Indochine, quoi qu'en pensaient eux-mêmes les combattants d'Indochine qui s'irritaient parfois de voir de jeunes militaires affectés au Laos ou au Cambodge<sup>3199</sup> ou/et de les savoir dans des postes de commandement. Or, la tension d'un conflit redescend régulièrement tous les échelons, même dans des milieux protégés du danger immédiat. L'Indochine n'est pas une guerre classique dans lequel les armes de soutien sont plus en arrière. Elles restent au contact d'un ennemi omniprésent puisque le front n'existe pas, ce qui construit des mémoires tourmentées.

#### 1.2.4 Soutenir les combattants : un rôle peu valorisé

« Les drapeaux rouges, les clameurs lors de ces assauts, la faux de l'artillerie, des mitrailleuses éclaircissant ces masses humaines. Qui peut oublier cela ? » (Paul Gardon)

En dehors du Train, du Matériel et des Transmissions, on trouve dans l'armée toute une suite de corps, d'unités qui appuient les combattants, en soutien ou en forces d'appoint, et qui deviennent décisifs lorsque le niveau d'intensité du combat se fait très élevé. Une armée moderne a besoin de toutes ses forces pour se dégager et progresser. C'est le cas de l'aviation, qui appuie les troupes au sol. Les « armes savantes », l'artillerie et le génie permettent aux combattants de stopper l'ennemi, d'aider à la progression des troupes. Il faut également soutenir le corps et l'esprit des combattants. Aussi trouve-t-on de curieux combattants qui ne manient pas le fusil mais les mots pour écouter et apaiser, comme les aumôniers intégrés au CEFEO. D'autres, reporters,

---

<sup>3197</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>3198</sup> *Ibid.*

<sup>3199</sup> Il faut se souvenir de l'apostrophe du général Koch au lieutenant Desroche affecté au nord-Laos, lui disant : «vous choisissez la planque ?».

photographes et cinéastes, manient les images en plus des mots, au sein du *Service Presse information (SPI)* et le *Service cinématographique des armées (SCA)*. Le soutien concerne enfin les services de santé, dans les villes où les hôpitaux sont techniquement d'un haut niveau d'efficacité et dans les unités terrestres ou aéroportées qui s'adaptent à tout. Sans la valeur de tous ces soutiens, très différents dans leur rôle et aujourd'hui dans les mémoires, le CEFEO n'aurait pas tenu neuf années en Indochine et les mémoires combattantes demeureraient incomplètes.

#### 1.2.4.1 Être en appui feu classique dans un conflit qui ne l'est pas : l'aviation, soutien décisif d'une armée moderne

« L'aviation est le cordon ombilical du corps expéditionnaire de la dernière partie de la guerre »  
(Philippe Gras)

Le soutien aérien est essentiel pour plusieurs raisons : d'abord par sa technicité, qui en fait une arme destructrice dont seule l'armée française peut disposer et que redoutent les soldats de l'APV. Jusqu'en 1954, leur artillerie anti-aérienne est faible et les deux dangers liés à l'arme aérienne s'appellent les parachutistes et le napalm. Dans ce conflit sur un terrain à la fois terrestre et fluvial, l'aviation est, avec l'artillerie, un appui souvent décisif. Mais elle ne peut suffire face à un ennemi difficile à identifier, qui se camoufle remarquablement, dilue son action jusqu'à disparaître, avant d'être localisé, dans un espace qui semble le protéger.

Pendant neuf années, l'appui aérien a apporté aux FFEEO une supériorité appréciée dans la défense de ses postes, pendant ses opérations, dans les cinq territoires. C'est toutefois un « serviteur perdu<sup>3200</sup> », comme l'écrit Bernard Fall, à la merci du climat et de l'usure de moyens rarement suffisants. Cette aviation se reconstruit depuis 1943 avec du matériel allié et la part dévolue à l'Indochine est restée réduite malgré l'aide américaine apportée à partir de 1951. Cela ne l'a pas empêchée de tenir sa place pendant ce conflit. La mémoire des aviateurs et des *rampants* est donc à l'unisson des autres avec un sentiment d'utilité manifeste. Il est courant d'entendre un ancien d'Indochine féliciter ces aviateurs qui ont souvent sauvé la mise aux FFEEO en opération et témoigner son admiration pour ceux qui ont risqué leur vie, notamment à Dien Bien Phu. Cette mémoire a donc, comme les autres, ses douleurs, ses amertumes, ses traumatismes en pensant aux pertes et à la détention dans les camps de ceux qui ont été abattus par l'APV.

C'est, au départ, le plaisir d'aller en Indochine, alliant le sentiment d'aventure à l'excitation de connaître une mission de guerre pour de jeunes pilotes qui n'ont pas combattu pendant la Seconde Guerre mondiale ; de voler sur du bon matériel américain. Pierre Caubel, « passionné par la résistance sans pouvoir y participer », nourri aux récits de guerre de 14 -18 de son père qui « ont peuplé (ses) souvenirs d'enfance », est volontaire pour l'Indochine : « Mon affectation en Indo était prévue dans un Groupe de Bombardement équipé d'avions B-26 Invader liés à l'arme aérienne der, l'avion le plus

---

<sup>3200</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1962, op. cit.*, p. 366.

performant de l'époque <sup>3201</sup>. » Pierre Marraud, lui aussi, est ravi de voler sur un excellent *King cobra*, sur lequel il s'est entraîné à la base de Bizerte : « Un très bon avion américain, mais l'armée française n'avait pas de quoi payer les obus ! De Saigon, on allait à Calcutta pour en acheter avec le fric du bar<sup>3202</sup> ! » La pauvreté de l'armée française a, en effet, obligé des unités à un trafic de munitions entre l'Indochine, Calcutta et Hong Kong pour armer ses avions. L'attrait du séjour pour un pilote est également qu'il ne dure qu'un an ou un peu plus selon l'intensité des missions. La séparation de Pierre Caubel avec sa fiancée est, *a priori*, moins douloureuse que pour un engagé qui part pour 30 mois. Enfin, l'entente est renforcée par la cohésion de l'unité où règne une ambiance plus légère que dans la marine, qui est « très hiérarchique » dit Pierre Marraud, affecté à l'escadrille *Normandie - Niémen*, et qui ajoute : « il y a une grande cohésion dans l'armée de l'air, dans les unités. On vit ensemble, pilotes, mécanos ; on a des mécanos attirés<sup>3203</sup>. » Basé à Tan Son Nhut, logé à côté du 2<sup>ème</sup> BEP, les sorties à Saigon sont courantes et les virées avec la légion également. Au Groupe de bombardement 1/25 Tunisie basé à Cat Bi à Haiphong, Pierre Caubel trouve la vie agréable. Il vit « un travail aérien passionnant<sup>3204</sup> ».

Selon les groupes et types d'avions, les pilotes ont des missions qui peuvent se ressembler, à savoir la reconnaissance et l'appui au sol avec des appareils capables de piquer sur l'ennemi, le chasseur *P 63 King cobra* et le bombardier d'assaut *B26 Invader*, en particulier. Ce dernier peut aussi accomplir dans ses missions, les bombardements que le pilote effectue au-devant des troupes, sur des objectifs désignés (routes, ponts, villages). Les interventions, surtout en piqué, apparaissent plutôt impressionnantes mais pas pour le tout jeune Pierre Marraud, qui, à 24 ans, plonge sur l'ennemi avec son canon de 37 mm et ses quatre mitrailleuses : « Ce genre de mission ne me faisait pas du tout peur. Il faut dire qu'avant, en formation, on avait fait l'exercice de tir en Afrique du Nord, à Bizerte. On avait pris l'habitude de regarder le viseur, de plonger etc...Jamais de crainte de quoi que ce soit<sup>3205</sup>. » Même chose pour un pilote de bombardier ; il n'y a pas de temps pour la peur : « De toute façon, en vol et en territoire hostile, on sait que l'on est "en danger". Peur ? Dans des conditions difficiles on a beaucoup de choses à faire, procédures ou autres à exécuter... On n'a pas le temps de s'arrêter sur la peur<sup>3206</sup> ! » Les avions piquent sur les troupes qui déploient des panneaux d'identification que portent chaque unité ou jettent des fumigènes pour éviter les erreurs, surtout les commandos habillés comme les soldats de l'APV : « On avait toujours un chef de patrouille et un ou deux avions avec lui. C'était parfait. On allait sur les zones et les troupes au sol qui faisaient ce qu'il fallait pour qu'on les soutienne, avec des pots de fumigène à l'avant. » La végétation, l'imbrication des combattants rendent la tâche dangereuse en guérilla :

« Assez rapidement dans l'année 1950, dans le delta en bas de la Cochinchine, nous avons eu à soutenir un bataillon de légionnaires, qui était accroché par des rebelles, près du Mékong et qui nous

---

<sup>3201</sup> Extraits du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>3202</sup> Entretien avec Pierre Marraud chez lui, à La Ravoire, le 3 juillet 2018.

<sup>3203</sup> *Ibid.*

<sup>3204</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, *op. cit.*

<sup>3205</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud, *op. cit.*

<sup>3206</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, *op. cit.*

avait appelé. Ils étaient bien accrochés et, en Indochine, ce n'est pas toujours tout plat ; vous avez des rizières mais aussi des rivières, la forêt... On ne voit rien ! Là encore, les fumigènes, et tout, et on les a dégagés. On a bien tiré, juste à l'avant des fumigènes. Il se trouve que c'était le 2<sup>ème</sup> BEP, qui était de passage avant de monter au Tonkin. A Tan Son Nhut, leur caserne était à côté de la nôtre. Ils nous ont invité [...] et on a eu des rapports excellents avec ces légionnaires<sup>3207</sup>. »

D'autres missions ont été moins valorisantes et ont représenté des échecs, comme la RC 4 en octobre 1950 et surtout Dien Bien Phu en 1954. Les aviateurs n'arrivent pas à appuyer les colonnes Le Page et Charton dans une région montagneuse sous un temps épouvantable. Une fois la défaite consommée, il faut aller bombarder les dépôts laissés intacts à Langson, en pure perte ; un mauvais souvenir pour Pierre Marraud :

« L'histoire de la RC 4, ça laissé des traces. Cao bang a été abandonnée en premier. On a appuyé les troupes, on se faisait tirer dessus par les Viets, mais ce n'était pas facile de distinguer nos hommes des Viets. Le relief est montagneux, il y a plein d'arbres et ce n'est pas facile de repérer les gens. Mais on n'a pas été gênés à Hanoi. On a pu faire quelques missions. Le colonel Constans a tout laissé et nous, on est allé bombarder Lang-Son<sup>3208</sup>. »

Philippe Gras a étudié spécifiquement les missions et l'utilisation de l'aviation en Indochine dans sa thèse en 1998<sup>3209</sup>. Un article de 2003 revient spécifiquement sur la plus difficile des interventions de l'aviation durant la guerre, qui perd 51 appareils et 80 pilotes de novembre 1953 à mai 1954<sup>3210</sup>. Cette bataille met en oeuvre tous les types d'avions de reconnaissance, transport, bombardement, chasse pour soutenir la garnison, la ravitailler, et l'appuyer dans l'attaque comme la défense. Pierre Caubel, comme ses camarades, prend beaucoup de risques avec peu de temps d'autonomie et peu de guidage au-dessus de la position, sous un feu antiaérien de la DCA dite *chinoise* jamais connu auparavant en Indochine. Assez vite, il ne se fait plus d'illusion sur le sort de la bataille : « Je faisais la mieux possible ce qui m'était demandé sans trop me poser de questions. Sans illusions cependant et, en particulier, la bataille de Dien Bien Phu m'est très vite apparue sans issue d'après les briefings de situation que nous faisions chaque jour les officiers de renseignement<sup>3211</sup>. » Philippe Gras critique la nouveauté des bases aéroterrestres à partir de 1952 et le manque de moyen de l'aviation en Indochine :

« Dans cette nouvelle philosophie du combat, l'aviation joue un rôle vital. Le ravitaillement des bases aéroterrestres devient une mission prioritaire, qui grève encore le potentiel des transports militaires et civils. L'aviation est le cordon ombilical du corps expéditionnaire de la dernière partie de la guerre, cordon que le Viêt-minh s'emploie à couper à Diên Biên Phủ. [...]. Diên Biên Phủ était au-delà de ses possibilités, compte tenu de ses moyens aériens<sup>3212</sup>. »

La mémoire s'enrichit parfois d'expériences dont les pilotes se seraient bien passés. Pierre Marraud et Pierre Caubel ont tous les deux rejoint le sol de manière imprévue, mais leur expérience

---

<sup>3207</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud, *op. cit.*

<sup>3208</sup> *Ibid.*

<sup>3209</sup> Philippe Gras, *L'armée de l'air française dans le conflit indochinois (1945-1954)*, Thèse d'histoire contemporaine, soutenue à l'Université de Reims Champagne Ardenne en 1998.

<sup>3210</sup> Philippe Gras, « Aspects du soutien aérien dans la bataille de Dien Bien Phu », *Guerre mondiales et conflits contemporains*, n° 211, 2003/3, pp. 59-76.

<sup>3211</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, *op. cit.*

<sup>3212</sup> Philippe Gras, *op. cit.*, p. 74.

s'est révélée différente. Volant sur *Hellcat*, un avion ne disposant que d'un moteur, Pierre Marraud doit se poser devant la fumée qui en sort :

« Mon chef de patrouille me dit : « Marraud, saute ! » Un avion en flammes, vu de l'extérieur, c'est embêtant, ça peut exploser. On devait être à 1000 m. Il m'a dit de couper l'essence, j'ai coupé l'essence, pour me poser. Bien sûr, le moteur s'est arrêté, j'avais coupé l'essence, ça ne marchait plus. Je me pose sur la rizière pas très loin du fleuve. Coup de chance, ça se passe bien. Je sors de mon avion, je me mets dans une touffe de jonc pour être caché des Viets ».

L'ennemi s'approche effectivement mais une chaîne de solidarité va le sauver :

« Je fais signe aux avions restés au-dessus que l'ennemi était là. Je les ai vus descendre en piqué ; j'ai cru qu'ils allaient m'attaquer et ils ont tiré juste à côté de moi. J'ai entendu les Viets gueuler. Je suis resté dans ma touffe, je n'osais pas sortir, sachant les Viets à côté. Finalement, un hélico est arrivé. J'ai ressenti cette solidarité interarmes. Quand les avions qui étaient avec moi ont commencé par avertir le PC, le chef du PC était le fameux Félix Brunet, qui est allé voir ses petits copains de l'armée de terre pour leur dire : “ j'ai un pilote au sol, il va falloir aller le chercher”. Après accord des toubibs, ils ont pris l'hélico qui appartenait au service de santé et sont allés me chercher. J'ai été paisible, relax finalement malgré les risques, parce qu'il y avait les avions au-dessus. J'ai vu le pilote de l'hélico arriver, je suis sorti de ma touffe, j'ai bondi dans l'hélico et on est parti tout de suite. Ce qui me reste, c'est cette solidarité entre les gens, entre les armes. Ils m'ont tout de suite remis en mission. Tout de suite. Je n'ai pas gardé de souvenirs particuliers<sup>3213</sup>. »

Pierre Caubel est moins *relax*. Le 26 avril 1954, il est abattu par la DCA à Dien Bien Phu, saute en parachute et est fait prisonnier avec son équipage. Il est prisonnier du 27 avril au 1er septembre 1954, mettant un mois, comme les autres prisonniers, pour rallier le camp n° 1.

Enfin, dans cette mémoire particulière, il faut évoquer les mécanos et personnels restés à la base. Si la mémoire des pilotes est plutôt connue, celle des personnels au sol, moins prestigieuse, l'est beaucoup moins, sinon pas du tout. Sans doute parce qu'ils ne sont pas officiers, ni autant exposés que ceux qui décollent pour une mission. Leur mission n'en n'est pas moins déterminante pour préparer les matériels, réparer les avions et charger les munitions. Les deux types de combattants, pilotes et mécanos se complètent bien dans un respect mutuel. Le pilote n'est rien sans le mécano et il le sait ; d'où une ambiance souvent détendue par-delà les grades. Pierre Guillemot en fait la synthèse à sa manière, sans complexe ni amertume :

« C'est vrai qu'un mécano est plus créateur qu'un pilote qui, lui, est une sorte de mathématicien dont le cerveau doit fonctionner à toute vitesse. Ils devaient avoir un esprit de synthèse extra-rapide, parce que ce n'est pas comme dans la voile où on a le temps de réfléchir pour prendre un cap. Là c'est presque de l'instinct, il faut réagir dans la demi-seconde, sans ça vous êtes foutu. [...]. Les mécaniciens, les pilotes, c'étaient tous des copains. Les pilotes, déjà, ils savaient que s'ils volaient, c'était grâce à nous<sup>3214</sup>. »

Pierre Piron est mécanicien au *Normandie-Niemen*. À la lecture de ses souvenirs, l'impression laissée diffère de celle de Pierre Marraud. En période d'opérations majeures, le travail est incessant : « L'entretien courant des avions, maintien en conditions de vol avec l'armement adéquat, prévu selon les missions (bombes, roquettes, canons). On mettait aussi deux équipes de quatre mécaniciens, en

---

<sup>3213</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud, *op. cit.*

<sup>3214</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Guillemot, dans un café de Poisy (74), le 19 novembre 2017.

alternance, de périodes courtes de repos et de présence en piste<sup>3215</sup>. » Le climat est usant, la nature surprenante : « Beaucoup d’heures de présence, d’alertes, rendues très pénibles dans la chaleur à 95-98% d’humidité. Durant la mousson, les parkings-avions sont inondés et il nous arrive de pêcher, assis sur une aile d’avion !<sup>3216</sup> » Il fait le bilan d’une période de dix-huit mois éprouvante sur les plans technique et physique, basé à Saigon, Hanoi puis Tourane en fonction des besoins :

« Septembre 1951, fin de mon séjour de 18 mois en Indochine. Impressions générales sur ce séjour : Très dures conditions de travail à cause de la météo, pas de confort, manque flagrant de moyens matériels, pas de pièces de rechanges. Une durite percée était rafistolée avec du rouleau adhésif, redressage à la main d’une hélice tordue, sur un Hellcat, et l’avion a revolé, réglage carburateur la nuit, pour trouver la bonne couleur bleue à l’échappement, réglage des vis platinées à la feuille de cigarette et...munitions sabotées en provenance directe des États-Unis<sup>3217</sup>. »

Michel Lagier rappelle également le rythme éprouvant du travail de mécano : c’est « réparation des avions, en 2 fois 12 heures, 6 jours sur 7. Adieu les 35 heures<sup>3218</sup>. » Pierre Guillemot est envoyé sur la base aéronavale de Cat Lai en Cochinchine, près de Saigon. Il s’habitue comme Pierre Piron, tant bien que mal, aux bizarreries météorologiques d’Extrême-Orient : « Jusqu’à 3 heures de l’après-midi, on n’avait pas le droit de voler. Les avions étaient posés sur le tarmac. Vous mettiez un œuf dessus, au bout de 10 mn, il était cuit. L’été, c’étaient des chaleurs abominables ! Pendant la mousson, traverser la rue, c’est comme si on sautait dans la piscine, on était lessivé ! Mais une demi-heure après, c’était tout sec. »

Il détaille ses activités précises de mécano, les relations avec les pilotes sur cette base : « On avait des petits hydravions, des avions américains et j’étais dans la maintenance des moteurs d’avions. Vous aviez “moteurs d’avions”, “mécaniciens avions”, tout ce qui est la tôle, les plans, l’hydraulique, le train d’atterrissage, “armement”, “électriciens d’équipement”. “mécaniciens moteurs” comme moi, les moteurs et les hélices<sup>3219</sup>. » Le mécano métropolitain encadre régulièrement le mécanicien supplétif local, ce que confirme Michel Bassot, lui déléguant ses compétences et des tâches : « Les supplétifs, ils faisaient tout ! Chaque mécanicien (ou chaque équipe de mécaniciens) avait un supplétif. On lui apprenait la mécanique, il nous donnait un coup de main, mais en fin de compte, ils apprenaient aussi parce que ce sont des mecs qui engrangent à la vitesse “grand V”, des types hyper-intelligents<sup>3220</sup> ! »

Comme d’autres personnels de la base, il participe à des actions plus conventionnelles. Michel Bassot, mécanicien de la base navale d’Haiphong transporte à plusieurs reprises avec « son » pilote, des commandos vers leur lieux de mission<sup>3221</sup>. Il faut, en effet, rajouter les patrouilles, voire une participation aux opérations : « La seule fois où j’ai vraiment eu la trouille, c’est quand j’ai été affecté pendant quinze jours à la Dinassaut 2. Une Dinassaut, c’étaient des petits engins de débarquement, à 5 ou 6 dessus qui remontaient ce qu’on appelle des rachs, parce que le delta est fait de millions de petits ruisseaux et les Viets se cachaient dans la végétation. Pendant quinze jours, j’ai entendu siffler les

---

<sup>3215</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>3216</sup> Pierre Piron, *Aviation, mon métier, ma passion*, blog avion-passion, 2012. En ligne : <http://avionpassion.eklablog.com/accueil-c19021249> (Consulté la dernière fois le 13 juin).

<sup>3217</sup> *Ibid.*

<sup>3218</sup> Extrait du questionnaire de Michel Lagier, reçu le 18 avril 2017.

<sup>3219</sup> Entretien avec Pierre Guillemot, *op. cit.*

<sup>3220</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>3221</sup> *Ibid.*



balles<sup>3222</sup>. » Il fait partie, à tour de rôle, de la garde de la base la nuit ; des moments également éprouvants :

« La base, c'était différent, les Viets n'avaient pas la puissance pour nous attaquer. Le fleuve Donnai coulait le long de la base, et le poste le plus exposé était le poste à essence qu'on avait mis un peu plus loin. On avait un peu la trouille qu'ils attaquent là. Et puis, il y avait les "loubings". C'étaient des bouts de terre avec de la végétation, arrachés par le fleuve et qui coulent lentement avec le courant. Les Viets se mettaient en dessous avec un tube, et vous aviez un régiment qui vous passait sous le nez ! Quand on était de garde, quand on en voyait approcher avec les jumelles, on téléphonait au "PC OBS", on disait "loubings", "ok vous pouvez y aller", et dès qu'ils arrivaient, on les mitraillait avec une 12.7 double. Quelques rafales dessus, c'est tout<sup>3223</sup>. »

Jean-Paul Mouton évoque également ces gardes, passant du « secrétariat journalier avec le Commandant Noulin à la nuit de garde autour et sur la Base Aérienne, une nuit passée avec les chants des crapauds-buffles et la MAT 49 à la main<sup>3224</sup>. » Paul Burgau, mécanicien du groupe de chasse 2/8 *Languedoc* basé à Haiphong, accompagne le jour les missions de bombardement, particulièrement sur Dien Bien Phu pour un largage de napalm. La nuit, il participe à des gardes « autour de nos logements » et se sent plusieurs fois en danger<sup>3225</sup>. Au vu du manque d'effectifs, un mécano peut même participer à une ouverture de route proche de la base :

« On ne faisait pas de patrouilles autour de la base, on était bien défendu, mais on faisait des ouvertures de routes. Ce sont les seules opérations qu'on ait faites à l'extérieur de la base. C'était là où on pouvait gagner la croix de guerre. Au bout de huit ouvertures de route, vous l'aviez. Moi je n'ai pas voulu tout faire pour l'avoir à l'époque. De Saïgon partait une équipe, de Cat Lai une autre, ils faisaient 25 km chacun, on marchait et, avec "la poêle à frire", on essayait de détecter les mines. On déminait mais cinq heures après, elle était de nouveau minée<sup>3226</sup>. »

Par conséquent, l'expression des mémoires des pilotes, engagés dans un combat technique toujours plus exposé et celles des mécaniciens, montrent une bonne ambiance qui permet au moral de tenir, des situations et des mémoires différentes par le fait, pour les seconds, de rester souvent au travail dans leur base mais on peut constater qu'il leur est arrivé de prendre des risques, ce qui les rend d'autant plus *combattants* malgré la résurgence, parfois, d'une certaine distance de leurs collègues d'Indochine à leur rencontre.

#### 1.2.4.2 Appartenir à une arme savante en Indochine : l'artilleur, « roi des batailles » ?

L'appui feu classique est constitué par l'artillerie, arme savante, nourrie des calculs effectués pour mettre en position de tir un matériel sophistiqué, pour donner un soutien indispensable aux unités au contact de l'ennemi. « Reine des batailles » pendant la Première Guerre mondiale grâce au canon de 75, elle a donné la victoire en surclassant sans toutefois détrôner, dans la hiérarchie militaire, la prestigieuse infanterie. En Indochine, l'artillerie est le domaine de la Coloniale ;

---

<sup>3222</sup> Entretien avec Pierre Guillemot, *Ibid.*

<sup>3223</sup> *Ibid.*

<sup>3224</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>3225</sup> Extrait du questionnaire de Paul Burgau, reçu le 4 mai 2017.

<sup>3226</sup> Entretien avec Pierre Guillemot, *Ibid.*

aucune unité ne vient de Métropole, seulement une partie de ses cadres. Elle intervient pour détruire l'ennemi et tenter de stopper des vagues d'assaut impressionnantes, mobile et efficace.

Son utilisation en Indochine est connue grâce à Henri de Brancion, lui-même artilleur de formation, qui y a passé trois ans de 1951 à 1954. Il a décrit l'importance de cette arme scientifique dans trois ouvrages : *Dien Bien Phu. Artilleurs dans la fournaise*<sup>3227</sup> en 1993, *Retour en Indochine du Sud. Artilleurs des rizières*<sup>3228</sup> en 1999 puis *Tonkin. Artilleurs parmi les fantassins et les blindés (1946-1954)*<sup>3229</sup> en 2002. Une thèse de Philippe Roudier est en cours pour étudier *L'action de l'artillerie durant la guerre d'Indochine 1945-1954*<sup>3230</sup>.

La tâche des artilleurs est lourde, essentielle pour les fantassins, mais peu présente dans la mémoire, voire de manière négative. En effet, associer les mots *artillerie* et *guerre d'Indochine* peut très vite faire penser au malheureux colonel Piroth qui n'a pas su – mais qui l'a démenti avant la bataille ? – prévoir une supériorité tactique de celle de l'APV à Dien Bien Phu. La défaillance de sa contre-batterie, à découvert face à un ennemi surplombant, a laissé penser, dès le premier jour, à une issue fatale pour le camp retranché et son suicide, le troisième jour de la bataille, a sanctionné une erreur collective. Mais le rôle de l'artillerie et des artilleurs dans la guerre d'Indochine dépasse cet épisode. Il faut toutefois une précision d'ordre technique. Depuis l'époque des tranchées de la Première Guerre mondiale, chaque unité est équipée d'armes d'artillerie très légère, très mobile, à savoir les mortiers de petits calibres, 60 à 81 mm, qui, par leur tirs courbes, rendent de grands services y compris dans un relief montagneux. Ils sont en général regroupés dans la « section d'armes lourdes » (qui est lourde pour l'unité d'infanterie mais pas pour l'artillerie), commandée par un lieutenant non spécialiste au départ, comme le sous-lieutenant Allaire au 6<sup>ème</sup> BPC.

L'artillerie au sens propre est l'utilisation de canons (de 57, de 75, de 105 et de 155 mm et mêmes des pièces allemandes comme le 88 et britanniques comme le 25 livres Pounder, le Bofors 40 mm) et de mortiers (de 120 mm) plus lourds, regroupés par batteries dans des unités d'artillerie qui montent jusqu'au niveau régimentaire. L'artillerie dite *de position* est inefficace dans ce conflit si mouvant aux combats dispersés face à un ennemi pas toujours repérable ; d'où une adaptation de l'arme à une mobilité indispensable, au sein de groupes eux-mêmes dits « mobiles ». Les artilleurs deviennent donc en partie fantassins voire parachutistes puisque ce conflit est le début de *l'artillerie parachutiste* qui existe toujours. Ils ne sont plus exclusivement formés dans l'arme ; ce sont le plus souvent des fantassins, parachutistes ou coloniaux formés à l'artillerie. Les régiments d'artillerie métropolitains, les RA classiques, envoient des cadres officiers et sous-officiers

---

<sup>3227</sup> Henri de Brancion, *Dien Bien Phu. Artilleurs dans la fournaise*, Paris, Presses de la Cité, 1993, 297 p.

<sup>3228</sup> Henri de Brancion, *Retour en Indochine du Sud. Artilleurs des rizières*, Paris, Presses de la Cité, 1999, 360 p.

<sup>3229</sup> Henri de Brancion, *Tonkin. Artilleurs parmi les fantassins et les blindés (1946-1954)*, Paris, Presses de la Cité, 2002, 400 p.

<sup>3230</sup> En ligne dans thèses.fr : <http://www.theses.fr/s57223> (Consulté la dernière fois le 14 février 2022).

spécialistes en Indochine, en isolés ou par détachements. Mais comme c'est un conflit outre-mer et non une guerre européenne, aucun régiment d'artillerie métropolitain classique, à ma connaissance, n'a participé à la guerre d'Indochine. Les unités d'artillerie sont donc *coloniales* avec les RAC (régiment d'artillerie coloniale). Les parachutistes (35<sup>e</sup> RALP, régiment d'artillerie légère parachutiste) et la légion (au niveau compagnie) en ont utilisés, de même que les armées des États associés.

La réputation scientifique de cette arme vient du fait qu'il faut être capable de l'entretenir, sous des climats passant de la lourde chaleur à l'humidité torrentielle de la mousson, sous la brume comme sous le soleil, dans des espaces dégagés où l'on ne voit apparemment pas d'ennemi comme dans les rizières, comme dans la jungle où l'on ne voit rien. Il faut surtout bien employer ses armes légères ou lourdes et bien calculer les coordonnées pour ne pas frapper indistinctement amis et ennemis, ne pas trop *chauffer* les canons, pouvoir les déployer à temps et les défendre. Il faut enfin détacher des observateurs d'artillerie pour régler les tirs, dans un poste ou dans les unités d'infanterie ou parachutiste, ce qui n'est pas une mince affaire.

Max Poiroux a effectué un premier séjour au RICM dès octobre 1945. Il repart en deuxième séjour de 1950 à 1953 comme sergent-chef et est affecté au RBCEO, le Régiment blindé colonial d'Extrême-Orient, créé en 1950 et pourvu de chars et de canons d'assaut, c'est-à-dire montés sur des véhicules blindés. Max Poiroux parle de son rôle et de l'emploi des canons de 105 de son unité. Il n'est pas conducteur ou servant de canon mais *officier de tir* :

« Au RBCEO, nous étions dotés de canons d'assaut de 105 aptes aux tirs à vue directs ou indirects, comme pièces d'artillerie. Les engins blindés de plus de trente tonnes sont liés aux axes de circulation, implantés dans des postes fixes. Pour mon peloton ce fut la RC1. Intéressant travail à la planchette topographique (lot 33), à l'aide du goniomètre-boussole qui permettait des travaux précis de mise en direction et de régler les tirs d'arrêt autour des postes dans un rayon de 10 km<sup>3231</sup>. »

Un rôle passionnant pour une tâche « dont la fonction était celle dévolue habituellement à un lieutenant » dit l'intéressé, qui le change du premier séjour, lui donne des responsabilités, mais il faut veiller à tout : « L'officier de tir (un super sergent-chef des troupes coloniales), devait veiller à des cadences modérées, faute de quoi le système de ventilation était insuffisant pour évacuer des gaz toxiques dégagés par ce canon de gros calibre, sous tourelle. L'équipage à la limite de l'asphyxie fut mis, une fois, hors du combat<sup>3232</sup>. » Le problème est que cette unité est tout de même statique puisque tributaire de l'axe routier, attachée à la RC 1, ce qui n'entache pas sa valeur mais limite son rôle. Paul Gardon est maréchal des logis-chef au GCAOF, Groupe d'artillerie coloniale d'AOF (Afrique occidentale française) de 1952 à 1954, une artillerie *organique* intégrée au GM 7. On le dit basé au Tonkin, mais en fait, « le GM 7 s'est battu aux quatre coins de l'Indochine<sup>3233</sup> » et ses unités, dans ces deux années, « visitent pratiquement toute l'Indochine un peu comme les pompiers visitent les lieux des

---

<sup>3231</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>3232</sup> *Ibid.* Élément ajouté dans sa lettre accompagnant le questionnaire.

<sup>3233</sup> Extrait du questionnaire de Paul Gardon, reçu le 19 avril 2017.

incendies. On ne choisit jamais les lieux des combats<sup>3234</sup>. » Au-delà du questionnaire, Paul Gardon m'a envoyé un texte écrit pour sa famille, long de vingt-neuf pages et qui s'appelle *Le groupe d'artillerie coloniale d'AOF au Groupe mobile n°7*<sup>3235</sup>. Ce groupe est très exigeant en munitions qu'il ne peut lui-même transporter. Il faut donc, pendant la bataille du Day, faire venir des engins de débarquement de la marine sur le fleuve éponyme (techniquement, un défluent du Fleuve Rouge), les arrimer « en avant des batteries pour se délester » ; mais en même temps cela les expose à des embuscades le long du fleuve et il faut donc les mettre « en convoi sous protection aérienne sérieuse. » Ce n'est pas tout. Paul Gardon précise la dangerosité et l'engagement maximum des tâches d'une batterie. Les caisses d'obus de 50 kilos et plus sont débarquées. L'objectif du chef de batterie, de l'officier de tir et de toute la batterie en plein barrage de feu « dans des cadences de tirs folles » pour « garantir la vie de nos troupes d'alors », est de trouver suffisamment de bras pour toutes les tâches : « ouvrir les caisses de bois et les containers pour extirper les douilles et les projectiles », déconditionner douilles et obus ; des opérations longues et délicates en plein tir. Elles mobilisent, sur l'aire de stockage, « le lieutenant de tir, le personnel du PC, les cuisiniers, tous les disponibles » sans cesser un tir sans lequel les unités de tête se trouveraient affaiblies<sup>3236</sup>. Le tout en réglant et reréglant les tirs en fonction des demandes de celles-ci ; en assurant des liaisons radios pas toujours audibles avec les unités au contact et leur DLO (détachement léger d'observation) artilleur, avec les autres batteries, le PC pour orienter le tir et suivre les ordres ; en se protégeant des tirs ennemis ; en forçant la voix pour hurler les ordres aux pièces. On comprend l'usure des cadres et troupes en fin de séjour.

Ce problème de dépendance de ravitaillement en nourriture et munitions se remarque encore plus après la bataille de Nasan, au tout début 1953, quand l'état-major décide d'aérer le camp. Le GACAOF se retrouve à Son La, au nord-ouest. La route est vite coupée et le brouillard s'installe. Au bout de quatre jours, le ravitaillement est stoppé. Le brouillard dure trois semaines. Les repas se limitent au riz et aux salades locales. Mais heureusement, l'APV ne vient pas attaquer le groupe car le problème de munitions reste intact. Il se renouvelle dans une opération d'aération à Chien Dong quelques temps plus tard où le ravitaillement se fait par camions Dodge 6X6 ; au terme d'une retraite effectuée à l'arrière -garde en tirant sur l'ennemi, il en reste que six coups par pièce. Quand le maréchal des logis-chef Gardon est nommé DLO, il est encore plus près du baroud. Il se retrouve au PC du GACAOF à Phat Diem en hiver 1952, où le danger est le même qu'en opération car le Séminaire qui leur sert d'observatoire et local « sert de point de repère » aux tirs de l'APV lors d'une attaque de nuit. Moindre mal, un obus ennemi qui explose les jarres de nuoc mam, répand les centaines de litres de liquide odorant dans tous les alentours.

Les assauts massifs de l'APV comme celui devant le poste de Van Bong lors de cette bataille du Day restent vifs dans sa mémoire, pour les « morts (qui) jonchaient le sol », en particulier ceux du

---

<sup>3234</sup> *Ibid.*

<sup>3235</sup> Texte de Paul Gardon, reçu le 5 février 2018.

<sup>3236</sup> *Ibid.*

5<sup>ème</sup> REI et pour « l'embuscade de plusieurs bataillons se lançant vers nous dans la rizière, alors que nous venions pour voir. Les drapeaux rouges, les clameurs lors de ces assauts, la faux de l'artillerie, des mitrailleuses éclaircissant ces masses humaines. Qui peut oublier cela ?<sup>3237</sup> » C'est là que l'on s'aperçoit qu'à suivre les unités d'infanterie du GM, se mêler à elles pour les encadrer au plus près de ses tirs, les artilleurs deviennent autant fantassin que professionnels de leur spécialité. Des *Sénégalais* ou autres ethnies d'AOF composent son unité. Les rapports sont hiérarchiques mais la fraternité règne tout de même jusque dans la mort, au moment d'évacuer une position : « Dans notre impuissance, nous avons sûrement mélangé des morceaux d'Africains et d'Européens avec une grosse motte de terre pour faire le poids. Que faire autrement ?<sup>3238</sup> »

Les artilleurs sont donc très souvent au combat. Il s'agit donc d'une mémoire qui se rapproche de celle des unités de contact qui affrontent l'ennemi en permanence.

#### 1.2.4.3 Être cavalier en Indochine : un contre-emploi dans le pays des rizières et de la jungle ?

« Le théâtre d'opérations indochinois, *a priori*, ne se prête pas à l'emploi de l'ABC » (Michel Bodin).

Toute armée moderne, à partir de la Première guerre mondiale, se doit de remplacer, en partie, ses cavaliers traditionnels par des blindés. Au pays du général Estienne, de Charles de Gaulle et de Leclerc, l'arme blindée, décisive en 1918 et en 1945 ne peut pas rester absente de la guerre d'Indochine. Pourtant au *pays de l'eau* où l'ennemi se cache dans des montagnes couvertes de jungle, dans de vastes rizières, la cavalerie aurait davantage besoin d'équidés que de blindés. De fait, cette arme noble a eu du mal à s'adapter à une guérilla invisible, à la servitude routière dont le blindé ne peut sortir et à une APV qui traverse plus vite son territoire qu'une colonne de chars.

A l'exception de quelques « pelotons montés au Sud-Vietnam et Cambodge<sup>3239</sup> », à l'ancienne, la cavalerie en Indochine s'appelle ABC, l'Arme blindée Cavalerie et est à la fois motorisée et blindée. Une guérilla est le pire des conflits pour une arme nouvelle, moderne qui a besoin d'essence, de base de matériel, d'un réseau routier en bon état avec des routes larges, des ponts solides et d'un ennemi identifié, visible et regroupé. Michel Bodin explique dès son début d'article, dans le dictionnaire de la Guerre d'Indochine en 2021, que « Le théâtre d'opérations indochinois, *a priori*, ne se prête pas à l'emploi de l'ABC » et que « Rizières, marécages, forêts, montagnes empêchent les grands déploiements de blindés<sup>3240</sup> ». Les chars sont donc inopérants sur une grande partie du territoire indochinois. C'est un problème puisque la tactique alors récente, héritée de la Deuxième Guerre mondiale, valorise les divisions blindées pour une attaque de masse. L'arme blindée cumule donc les handicaps en Indochine. Le blindé, bruyant, très visible sur une route ou une

---

<sup>3237</sup> *Ibid.*

<sup>3238</sup> *Ibid.*

<sup>3239</sup> Michel Bodin, « Cavalerie et arme blindée cavalerie », *La Guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, p. 201.

<sup>3240</sup> *Ibid.*, p. 200.

diguette (« vulnérable et aveugle<sup>3241</sup> »), est exposé aux canons de l'artillerie, au SKZ<sup>3242</sup>, aux mines et aux pannes<sup>3243</sup>. Le matériel est usé par la Libération de la France et la campagne d'Allemagne en 1944-1945. Les pièces de rechange sont un calvaire dans chaque arme du CEFEO. Ses faiblesses se repèrent dès la première opération, *Moussac*, en octobre 1945, pendant laquelle le groupement Massu de la 2<sup>ème</sup> DB fait la connaissance des coupures de routes, des « touches de piano » ; les objectifs ne sont réalisés qu'après plusieurs jours et ce sont les commandos qui prennent Mytho, à soixante-dix kilomètres du point de départ. « L'époque des grandes chevauchées blindées de la Seconde guerre mondiale est terminée<sup>3244</sup> » écrit Ivan Cadeau. Toutefois, l'état-major recommence les *chevauchées* lors de l'opération Gaur à travers l'Annam en 1946, et lors de l'opération *Léa* en 1947 quand le groupement Beaufre (« 7000 hommes, 62 blindés et 700 véhicules<sup>3245</sup> ») doit emprunter la RC 4, puis la RC3. Les véhicules mettent une semaine pour arriver à Cao Bang, devancés par...l'infanterie. L'ABC participe à toutes les opérations mais reste liée à la servitude de la route qui la met en difficultés à plusieurs reprises dans les grandes embuscades comme fin 1951 sur la RC6 et en novembre 1952 à la fin de l'opération *Lorraine*. A Dien Bien Phu, les 10 chars M 24 *Chaffee* rendent de grands services mais sont détruits les uns après les autres par les SKZ. Louis-Jean Duclos, chef de section, résume à sa manière le rôle de blindés dans les opérations qu'il mène : « On était souvent jumelé avec une compagnie de légion et il y avait quelquefois des blindés qui faisaient de la “déco”<sup>3246</sup>. »

Pourtant, comme les autres corps de troupes, la cavalerie s'est adaptée à la guerre d'Indochine. D'abord en formant les personnels et les recrues indochinoises à cette nouvelle arme et surtout à d'autres tactiques. Bernard de Boisfleury participe à la formation au Centre d'instruction de l'arme blindée de Dalat : « L'armée française a embarqué pour l'Indochine ces formations qui étaient faites de bric et de broc. Il y avait des renforts qui arrivaient plus ou moins instruits ; par conséquent, la nécessité d'avoir ce centre d'instruction est apparue. C'était agréable, à Dalat à 1500 m d'altitude au milieu des sapins ; ça changeait du delta<sup>3247</sup>. » D'autre part, le système D français invente les unités blindées en milieux humides et marin avec des *jonques blindées* et surtout les *Crabes* et les *Alligators*, « la grande innovation de la guerre<sup>3248</sup> » écrit Michel Bodin. Ces groupes d'engins amphibies interviennent partout dans les marécages et les rizières, mettant l'ennemi en insécurité. Les blindés permettent également d'escorter les convois, de rejoindre et dégager les postes attaqués, de mener des actions de reconnaissance et appuyer les bataillons des groupes mobiles avec des unités

---

<sup>3241</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1954, op. cit.*, p. 366.

<sup>3242</sup> Le bazooka ou lance-roquettes de l'APV.

<sup>3243</sup> Lors de l'embuscade meurtrière du convoi de Dalat en 1948, un engin blindé sur huit est disponible pour l'escorte.

<sup>3244</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 146.

<sup>3245</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>3246</sup> Entretien avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>3247</sup> Témoignage de Bernard de Boisfleury, *Archives orales du SHD*, 3K100, E2 (1946), page 3 ; enregistrée le 16 décembre 2005 ; auditionnée à Vincennes le 14 février 2019.

<sup>3248</sup> Michel Bodin, « Cavalerie et arme blindée cavalerie », *op. cit.*, p. 201.

coloniales (RICM, les spahis algériens et marocains), des métropolitains (1<sup>er</sup> régiment de Chasseurs), la légion (le 1<sup>er</sup> REC, les CREBLE, Compagnies de réparation d'engins blindés de la légion étrangère). Comme les autres armes décisives pendant la Second Guerre mondiale, la cavalerie n'est pas toujours valorisée dans une guérilla pour laquelle elle n'est pas du tout faite. Mais les unités de chars ont rempli leur rôle dans les batailles plus classiques contre les unités régulières, les affaiblissant par leur puissance de feu comme dans les ouvertures de route en protégeant les convois ou en retraite sur les routes coloniales.

Autre arme savante, le Génie est une arme de scientifiques mais aussi de bâtisseurs. S'ils doivent protéger leur travail et être protégés de l'ennemi, ses soldats ont besoin de matériel mais aussi de temps, d'un calme relatif. Ce sont donc là encore des mémoires particulières, peu axées sur des combats qui sont néanmoins *venus à eux*.

#### 1.2.4.4 Bâtir et reconstruire, le travail multiforme du Génie en Indochine

« Le génie, esclave de la route... » (Colonel Gazin)

Le génie doit être qualifié de *militaire* pour le distinguer des services civils. Il représente le soutien technique des unités ; dans la mobilité, pour l'offensive en sécurisant le terrain, les liaisons et dans la défense du terrain, des postes et bases en appuyant les unités.

Une activité par conséquent aussi risquée que l'artillerie, mais pas spécifiquement combattante, même si les unités doivent se défendre au besoin, poser des mines, les détecter. Le Génie ne détruit pas des vies, il les facilite, construit, répare, reconstruit. En Indochine opèrent des unités coloniales, les 72<sup>ème</sup> et 73<sup>ème</sup> bataillons coloniaux du génie. D'autre part, la légion possède ses propres unités spécialisées, les unités de génie-légion. Les cadres des unités viennent de Métropole ce qui n'empêche pas, comme les autres corps, d'avoir un recrutement local, à hauteur de 50 % des effectifs à la fin de la guerre, pour combler les manques. Des centres d'instruction sont créés pour instruire les recrues et adapter le niveau des métropolitains à un conflit d'une nature particulière, dans le centre de Thu Dau Mot où Robert Drouilles fait un stage, selon lui très instructif, de déminage<sup>3249</sup>, puis à Kien An et Sontay<sup>3250</sup>. L'action du génie se découpe en trois phases : de 1945 à 1951, rétablir et assurer les communications sur les itinéraires majeurs (routes coloniales), entre les villes et entre les postes. De 1951 à 1954, il poursuit cette action mais prend, en plus la responsabilité de la construction d'ouvrages défensifs lourds sur la ligne De Lattre, principalement en 1951 et 1952, puis dans les bases aéroterrestres comme Hoa Binh, Nasan, SENO et Dien Bien Phu. De 1954 à 1956 enfin, il s'agit de transporter les matériels du CEFEO du Tonkin

---

<sup>3249</sup> Entretien avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>3250</sup> Ivan Cadeau, « Les unités du génie de l'armée nationale vietnamienne (1951-1954) : renfort appréciable ou affaiblissement du génie du corps expéditionnaire ? », *RHA* n° 265, 2011, pp. 56 à 68.

en Cochinchine et, principalement, de les rapatrier hors d'Indochine ; d'aider à l'installation des rapatriés vietnamiens du Tonkin et des unités du CEFEO en Cochinchine et au Laos.

Peu d'études ont été consacrées à l'action du génie en Indochine et il a fallu attendre la thèse que lui a consacré Ivan Cadeau en 2010<sup>3251</sup>, publiée en 2013<sup>3252</sup>. Son titre montre d'entrée que cette arme est sous-équipée et sous-utilisée en Indochine, souffrant d'un manque d'effectifs et de moyens. Ivan Cadeau, issu de cette même arme, souligne néanmoins qu'elle s'est énormément renouvelée, au cours du second conflit mondial et en Indochine, essayant constamment de s'adapter aux nouvelles formes de guerre. Plus récemment encore, Christophe Lafaye, qui a étudié l'action du génie dans l'armée française pendant la guerre d'Afghanistan, est intervenu plusieurs fois sur son Blog et dans des conférences pour souligner ce même esprit. Comme les autres unités de soutien, le génie en Indochine assure son travail avec difficulté, au vu des conditions naturelles compliquées et d'une guerre très particulière qui a déjà obligé cette arme à changer radicalement de structure, de matériel et à s'adapter. Le théâtre d'opérations est lointain et les besoins de matériel ne sont jamais assouvis. Le matériel le plus performant est trop souvent conservé en Métropole et, de toute manière, s'use à une vitesse affolante en Indochine. Pour Christophe Lafaye, « c'est le climat qui constitue le principal adversaire des Français », expliquant :

« Dans les deltas, la vase empêche toute valorisation de ces secteurs. Ils deviennent des sanctuaires de l'insurrection. Les travaux entrepris ne peuvent avoir de caractère pérenne, la violence de la saison humide nécessitant de procéder à renforcer les ouvrages à la saison sèche. Les zones de forêts et de jungle ne sont pas propices non plus au CEFEO. Alors que le Vietminh n'est pas tributaire du bon état des itinéraires pour mener ses actions, la mécanisation des unités françaises n'est pas un gage suffisant pour assurer le succès de cette campagne militaire. La géographie commande s'impose comme une contrainte majeure<sup>3253</sup>. »

Il faut s'adapter à une guérilla d'entrée déconcertante, volontairement très destructrice des infrastructures et du matériel du CEFEO pour le ralentir, le gêner, voire l'anéantir. Ainsi les unités du génie sont-elles perpétuellement obligées de maintenir les liaisons, la progression des unités combattantes du fait des destructions de ponts, de bacs, de routes et de combler les *touches de piano* qui constituent l'une des nouveautés de cette guerre. Dès la première opération, le 25 octobre 1945 en Cochinchine, les militaires sont surpris de voir en quelques heures une route littéralement « découpée en tranches », dans la nuit précédente, par une population obligée de détruire la route qui dessert ses propres villages, pour gêner les convois de camions et de blindés appartenant au groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB, ce qui stupéfie le général Leclerc, d'après le témoignage de Jean Julien Fonde qui décrit l'action du génie : « Torses nus, les gars du génie rissent et ruissent. » Les unités du génie accompagnant le GM-2<sup>ème</sup> DB ont pourtant prévu une « énorme provision de

---

<sup>3251</sup> Ivan Cadeau, *L'action du génie pendant la guerre d'Indochine (1945-1956) : Une action entravée par le manque de moyens et une méconnaissance de l'arme*, Thèse d'histoire contemporaine, soutenue à l'Université Paris IV, école doctorale d'histoire moderne et contemporaine, le 22 octobre 2010.

<sup>3252</sup> Ivan Cadeau, *Le génie au combat*, Vincennes, SHD, 2013, 508 p.

<sup>3253</sup> Christophe Lafaye, Histoire du génie combat contemporain - épisode 3: Le génie en Indochine (1945-1954), *Blog Expérience(s) combattante(s)*, 22 mars 2019. En ligne : [https://experiencecombattantelafaye.blogspot.com/2019/03/histoire-du-genie-combat-contemporain\\_22.html](https://experiencecombattantelafaye.blogspot.com/2019/03/histoire-du-genie-combat-contemporain_22.html) (Consulté le 16 février 2022).



poutres et de madriers »<sup>3254</sup> mais cela ne suffit pas. Les plus lucides comprennent d'entrée que ce conflit sera hors normes. Le chef du génie en Indochine, le colonel puis général Gazin, sait que la route est une servitude lourde dont l'arme est « esclave »<sup>3255</sup>, et que le génie n'atteint qu'un effectif maximum insuffisant de 10 000 hommes en 1954, soit 4.8 % des effectifs du CEFEO<sup>3256</sup>. Les cinq territoires ne sont pas unis, le nord et le sud étant séparés par une zone contrôlée par l'APV depuis septembre 1945 au niveau de Vinh au Nord - Annam et qui le restera jusqu'à la fin. Il n'est donc pas facile de transporter du matériel lourd du sud au nord, de l'envoyer au Laos, territoire excentré, ni de suivre des routes coloniales dangereuses favorisant les embuscades.

Le génie a dû également se renouveler, surtout à partir de 1943, date de renaissance de l'armée française, en adoptant, en grande partie, le matériel et le comportement tactique des unités américaines, sans toutefois oublier la base, le « système D » à la française. Le savoir-faire se retrouve pour combler le manque ou la vétusté du matériel, notamment dans la pose et la détection des mines, fléau important pour le CEFEO et pour les sapeurs, notamment les mines artisanales. De plus, les unités spécialisées ne sont pas nombreuses en Indochine et sont tributaires de la stratégie définie par le commandement du CEFEO. Ivan Cadeau explique que jusqu'en 1951, le génie se concentre sur les liaisons routières, la praticabilité des infrastructures<sup>3257</sup>. Au début de cette année 1951, de Lattre décide de construire une ligne fortifiée pour défendre le delta du Tonkin d'une éventuelle invasion chinoise ; ladite *ligne de Lattre* faite de centaines de blockhaus de béton. Cette servitude très lourde, assurée matériellement par la légion qui fournit souvent la main d'œuvre, est d'autant plus compliquée que de Lattre commence à aménager les bases aéroterrestres comme Hoa Binh que le génie contribue à fortifier ou, du moins, pour lesquelles il emploie du matériel (construction de pistes d'aviation, réseaux de barbelés, casemates et blockhaus). D'autre part, les armées nationales des États associés, surtout l'ANV, lui empruntent des cadres spécialistes pour constituer elles-mêmes leurs propres unités de soutien. Cette utilisation *tous azimuts* est confirmée par Christophe Lafaye, pour qui le génie est mal utilisé par l'état-major, par manque de connaissances :

« La guerre d'Indochine met en lumière le manque de culture interarmées et interarmes au sein du CEFEO. Le génie est mal intégré à la manœuvre d'ensemble. Il a besoin de temps et d'informations pour préparer sa manœuvre. Son expertise du terrain peut même en faire un conseiller utile du commandement. Il est indispensable de lui préciser ses missions et ses délais, afin que celui-ci puisse faire coïncider le cadre tactique (effet recherché) et technique (meilleure solution à adopter). Cela induit une difficulté de planification de ses moyens et des effets à produire dans le temps. Ces aspects, liés à l'usage du génie en interarmes, sont ignorés en Indochine<sup>3258</sup>. »

Les quelques membres du Génie en Indochine lus et interrogés ont une vue particulière de la

---

<sup>3254</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix*, op. cit., pp. 39-40.

<sup>3255</sup> Expression citée par Christophe Lafaye, *Le génie en Indochine*, op. cit.

<sup>3256</sup> *Ibid.*

<sup>3257</sup> Ivan Cadeau, *Les unités du génie de l'armée nationale vietnamienne (1951-1954)*, op. cit.

<sup>3258</sup> Christophe Lafaye, *Le génie en Indochine (1945-1954)*, op. cit.

situation, de leur parcours avec souvent davantage de recul que ceux des unités combattantes. Robert Drouilles déplore aujourd'hui qu'on ne parle pas beaucoup du génie dans la mémoire du CEFEO. Il a travaillé dans presque toute l'Indochine au 72<sup>ème</sup> bataillon colonial du Génie. En effet, cette arme étant en sous-effectifs et les destructions de routes et de ponts étant nombreuses, les unités tournent un peu partout (« On a fait presque toute l'Indochine puisqu'on est aussi allé au Cambodge pour relever des ponts<sup>3259</sup> »). Il évoque davantage son action comme du travail que comme des faits de guerre :

« On travaillait, c'était l'arme du génie. De nombreuses opérations dans lesquelles nous étions en soutien pour le déminage et les franchissements. Lancer des ponts, relever les ponts détruits, refaire les routes défoncées, et surtout déminer parce que chaque fois qu'il y avait une opération importante dans le secteur, on demandait quatre ou cinq gars du génie pour déminer. Dans les ouvertures de route [...] tout le monde s'arrêtait et le génie allait voir ce qui se passait ! [...]. J'ai beaucoup appris en Indochine [...]. Construire des ponts, des routes, c'était un enseignement perpétuel<sup>3260</sup> ! »

Parfois le commentaire est plus amer. Ainsi dans le questionnaire sur le rôle du génie dans une opération : « Nous n'étions que de simples sapeurs justes bons à passer devant quand il y avait des mines ou que la route était coupée<sup>3261</sup>. » Il redoute beaucoup les embuscades :

« Les embuscades, oui, c'était un stress permanent. Un jour, on avait fait une opération et on avait laissé du matériel de pont dans la nature, et le lieutenant m'a dit de le récupérer, et je suis parti avec une dizaine de bonhommes mais c'est au retour que nous sommes tombés dans une embuscade. Ils nous ont bien laissé récupérer notre matériel de pont charger le camion et au retour, ils nous attendaient ! On a eu une chance terrible, c'est qu'ils avaient mis une bombe sur la route pour arrêter notre camion, et elle a explosé juste derrière le camion, pile à hauteur de l'arrière ! On a été couverts de terre et ils ont continué à nous tirer dessus de chaque côté pendant plusieurs kilomètres, je ne sais pas comment on s'en est sorti<sup>3262</sup> ! »

Mais il estime que ce danger est rare. Il a son explication : « La nuit, c'est toujours risqué, mais dans la journée, on était bien, sur notre chantier et il ne se passait rien. Il faut dire qu'on bénéficiait d'un statut un peu particulier. Etant dans le génie, je pense qu'ils nous voulaient moins de mal qu'aux parachutistes ou qu'aux commandos<sup>3263</sup> ! » Il n'empêche que la nuit, il vit comme tous les postes dans l'angoisse de l'attaque ; mais il y a un avantage à appartenir au génie :

« La nuit c'était toujours dangereux, surtout quand ils attaquaient le poste, c'était tangent ! Heureusement, on était très bien organisé, on était tous artificiers, on avait de l'explosif en pagaille. On avait mis des explosifs tout autour du poste, des caisses d'explosifs un peu partout ; tout cela était relié à un tableau et on pouvait faire sauter ce qu'on voulait, quand on voulait ! Heureusement parce que ça nous a bien servi ! Quand ça allait mal, on faisait sauter la caisse de dynamite, et les gars se tiraient sans insister ! En Centre Annam, à Khé San, ça nous arrivait toutes les semaines<sup>3264</sup> ! »

Jean Lomer est lieutenant au 61<sup>ème</sup> bataillon du génie, au Tonkin. Son quotidien est fait également de « participation à la construction et entretien des postes, d'ouverture de routes ; de minage et déminage ; de destruction d'ouvrages ennemis, fouilles de caches souterraines et rétablissement des communications

---

<sup>3259</sup> Entretien avec Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>3260</sup> *Ibid.*

<sup>3261</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>3262</sup> Entretien avec Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>3263</sup> *Ibid.*

<sup>3264</sup> *Ibid.*

(rail - routes)<sup>3265</sup>. » Début 1954, il reconstruit un poste à Gia Bang et en termine un autre. Mais son témoignage est court puisqu'il est fait prisonnier au bout de cinq mois de séjour, lors d'une ouverture de route pendant laquelle il est peu escorté, le 27 mars 1954. Les témoignages concernant l'action du Génie montrent des combattants exposés aux dangers habituels d'embuscades, de postes mais engagés dans un travail qu'ils jugent utile pour le pays et la population, bien que les constructions de postes, les déminages soient aussi des actions militaires appréciés des autres corps de troupes. D'autres actions de soutien sont à signaler. Le soutien n'est pas seulement matériel mais aussi intellectuel, spirituel voire ludique.

#### *1.2.4.5 Informer et distraire les combattants d'Indochine et la Métropole : les « soldats de l'image » dans la mémoire collective d'Indochine*

Autres exemples de vétérans qui ont eu le statut de combattants d'Indochine tout en étant des non-combattants sur le terrain, ceux qui informent et qui distraient : les reporters de guerre, les audacieux du *SPI* (qui aura plusieurs dénominations, celle de *Service Presse Information* datant de juin 1950) et du *SCA* (*Service cinématographique des Armées*) dont Pierre Schoendoerffer est la figure de proue. Il faut leur associer les militaires qui écrivent dans les hebdomadaires de l'armée, qui animent des émissions de radios comme Joseph Crampes, voire ceux qui jouent dans le Théâtre aux armées comme Henri Darré.

Pierre Schoendoerffer a une place à part dans la mémoire combattante « collective » de la guerre d'Indochine car il en est un vecteur majeur à lui seul, par ses films, ses livres qui s'inspirent des mémoires individuelles, la sienne et celle des autres. Son rôle sera à nouveau abordé plus loin dans la thèse. Les reporters du Service Presse Information arrivent en octobre 1945 avec le BM/2<sup>ème</sup> DB et sont dans l'entourage du général Leclerc. De 1945 à 1950, leur action est inégale :

« Les services militaires d'information en Indochine sont dès 1945 organisés en camps de presse rattachés à un détachement de propagande. Davantage structurés à partir de 1948, ils prennent successivement les dénominations de “ service presse propagande information ” (juillet 1948), “ service moral information ” (novembre 1948), “ service militaire d'information ” (février 1950) et enfin “ service presse information ” (juin 1950). Le SPI est chargé de rendre compte de l'action de l'armée française dans la péninsule indochinoise et de surveiller le moral des troupes<sup>3266</sup>. »

Il s'agit d'une forme de propagande politique et militaire pour informer les Français d'Indochine et la Métropole de l'action des forces françaises, mais aussi, dans l'esprit des reporters, de laisser une trace des combats avec des images qu'ils ne maîtrisent pas, le SPI et le SCA choisissant ce qu'il veut bien en retenir. Mais les films et les photographies, par-delà les montages et la censure, se révèlent des sources très précieuses pour l'histoire et la mémoire du conflit, notamment pour reconstruire la mémoire collective du conflit. Ils abordent des aspects militaires, bien entendu, (*La*

---

<sup>3265</sup> Extrait du questionnaire de Jena Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>3266</sup> « Nos collections : Indochine 1945-1956 », *Site Internet de l'ECPAD*, En ligne : <https://www.ecpad.fr/collections/indochine/> (Consulté la dernière fois le 17 février 2022)

bataille du Tonkin en 1951<sup>3267</sup>), mais aussi économiques, culturels (*La fête des eaux* à Phnom Penh en 1947<sup>3268</sup>), ethnographiques, religieux qui sont aujourd'hui des sources intéressantes, et ce dans les cinq territoires. Tous sont aujourd'hui consultables dans les fonds de l'ECPAD.

Le général De Lattre, comprenant la valeur de l'information que donnent les reporters, cameramen et photographes de l'armée, fait organiser un vrai pool de presse en 1951<sup>3269</sup>. Sous la direction de Jean-Pierre Dannaud, le SPI est structuré entre deux parties : militaire, dirigée par le capitaine Frois et civile, le pool dirigé par Jean-Pierre Dannaud puis Édouard Axelrad pour la partie « presse »<sup>3270</sup>. La « note pour les reporters » du commandant en chef, en juillet 1951 donne précisément la répartition des images en catégories (« action », « expression », « pittoresques »<sup>3271</sup>) Photographes et cameramen du SPI et du SCA, affiliés à l'armée, prennent beaucoup de risques et auront beaucoup de pertes, à l'image du CEFEO. Si Pierre Schoendoerffer a attiré la lumière sur lui par son oeuvre et sa médiatisation, il a toujours mis en valeur ses camarades comme le photographe Jean Péraud, son alter ego disparu lors d'une évasion en mai 1954 et le devoir absolu de mémoire envers les combattants d'Indochine. Même s'ils n'ont pas aimé tous ses films, les vétérans lui savent gré de son rôle de *héraut* du conflit, de la sincérité de ses livres et de ses films dans lesquels il voulait, en particulier dans *La 317<sup>ème</sup> section*, essayer de « pénétrer dans l'âme<sup>3272</sup> » des combattants pour la faire comprendre au public. Mais ils ont également apprécié, pour son courage, Georges Kowal, tué en opération le 20 janvier 1952 en filmant le 1<sup>er</sup> REC, régulièrement associé à Lucien Millet et Gérard Py, les autres opérateurs du SCA. Schoendoerffer a toujours dit que l'article de Serge Bromberger qui relatait sa mort dans *Le Figaro* l'avait incité à s'engager au SCA pour partir le remplacer en Indochine. Il n'est pas le seul. Daniel Camus effectue son service militaire en Indochine à partir de juin 1953 et Jean Péraud, ancien déporté, s'est engagé pour y aller. Ils sont au SPI, comme Raymond Varoqui qui, avec ses 34 ans est l'un des plus âgés. Raoul Coutard s'est assuré une grande carrière de chef-opérateur y compris dans les films de Pierre Schoendoerffer, après l'Indochine ; c'est un ancien soldat du CEFEO, qui a fait un séjour en 1946-1947 et devient photographe indépendant pour *Radar*, entre autres, puis cameraman. Pierre Ferrari n'a pas encore la trentaine en 1953 mais il est un photographe assidu des opérations. Comme pour les autres reporters, suivre les légionnaires et surtout les parachutistes est l'assurance d'avoir des images spectaculaires. Lui est connu pour son livre de magnifiques photographies de ce conflit, *Une guerre sans fin*<sup>3273</sup> et le fait qu'il a été le seul à couvrir une bataille méconnue au Laos, en janvier

---

<sup>3267</sup> En ligne : <https://imagesdefense.gouv.fr/fr/nos-collections/chronologie/1945-1962/guerre-d-indochine-1945-1956.html> (Consulté la dernière fois le 14 juin 2022).

<sup>3268</sup> *Ibid.*

<sup>3269</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 338-340 pour le récit de cette réorganisation.

<sup>3270</sup> Ivan Cadeau et al (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, pp. 505-506.

<sup>3271</sup> Delphine Robic-Diaz, *Les soldats de l'image en Indochine*. En ligne : <https://fresques.ina.fr/independances/parcours/0004/les-soldats-de-l-image-en-indochine.html> (*Idem*).

<sup>3272</sup> Pierre Schoendoerffer, *L'Express*, 3 avril 2003. En ligne : [https://www.lexpress.fr/culture/livre/pierre-schoendoerffer-je-ne-connaiss-toujours-pas-la-serenite\\_818700.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/pierre-schoendoerffer-je-ne-connaiss-toujours-pas-la-serenite_818700.html) (*Idem*).

<sup>3273</sup> Pierre Ferrari, *Une guerre sans fin, op. cit.*

1954, Ban Hine Siu. Paul Corcuff, photographe du SPI depuis 1949, suit le 6<sup>ème</sup> BPC dans la retraite de Tu Lé en 1952, ce qui lui vaut la croix de guerre TOE attestant du statut de combattant intégré des reporters du SCA et du SPI. Comme les autres, il sert d'informateur de retour d'opérations aux journalistes qui ne peuvent pas être au plus près des combats, comme Max Clos ou Lucien Bodard, contre des virées aux bars et des repas offerts au restaurant : « Comme on n'avait pas beaucoup d'argent, c'était une bonne affaire<sup>3274</sup>. » En 1953-1954, Dien Bien Phu est, non seulement, le point d'orgue de leur travail au vu des risques pris, envoyant photos et films jusque fin mars 1954. Le 7 mai, ils doivent les détruire pour qu'ils ne soient pas pris par l'APV. Jean Péraud et Daniel Camus ont pu envoyer neuf reportages photos. Autant dire que les films et les photos de la dernière bataille de l'armée française sont peu nombreux ; mais ils sont d'autant plus précieux. Daniel Camus n'a d'ailleurs jamais voulu dire qui, de Jean Péraud ou de lui, avaient pris telles ou telles photo, à de rares exceptions. Les pertes décapitent le SCA et le SPI. Le 14 mars 1954, le caméraman André Lebon est gravement blessé à la jambe et doit être amputé. Le photographe Raymond Martinoff est tué par la même mine. Daniel Camus et Pierre Schoendoerffer sont faits prisonniers et Jean Péraud est porté disparu. Le CEFEO n'est pas le seul à être affaibli. Adoubés par les combattants du CEFEO comme étant des leurs, révélateurs de leurs combats et de leurs souffrances, la mémoire des « soldats de l'image » est également *brûlée* par l'Indochine, par ce conflit si engagé et cruel, par l'indifférence de la Métropole et par les morts et les blessés de leur service comme des autres unités. Ces *soldats de l'image*, reporters-photographes et cameramen ont été unanimement appréciés des combattants d'Indochine pour leur courage à les suivre dans n'importe quelle opération.

L'information, c'est également la presse pour laquelle les reporters de guerre travaillent indirectement, fournissant des clichés et la radio. Un maximum de publicité est donné par les magazines mensuels *Caravelle* et *Indochine Sud Est asiatique* de 1951 à 1954 à des situations au quotidien ou aux exploits de la plupart des corps et unités du CEFEO. Même si ces revues ne sont pas beaucoup lues en Métropole, même si leur contenu est édulcoré et qu'ils n'ont pas vraiment le temps de lire les articles, du moins les militaires sont-ils informés de ce que font leurs camarades d'autres secteurs. De belles images appuient un propos très maîtrisé. Quelques personnalités sont employées par ces mensuels, lesquels ne laissent pas de grands souvenirs. Mutés au journal en février 1955, après le départ du 1<sup>er</sup> BEP au sein duquel ils opéraient, Jacques Peyrat et Jean-Marie Le Pen publient des articles très librement :

« *Caravelle* n'avait pas besoin de nous. Aussi notre tâche fut-elle laissée à notre initiative. Nous créâmes deux revues hebdomadaires et fûmes bientôt adoptés par l'équipe du journal. Jacques Peyrat se consacrait à la culture et aux techniques. Je me chargeai de la politique, avec pour toute équipe et tout instrument une paire de ciseaux : je lisais, découpais et collais sous le titre "Lu pour vous". J'y ajoutai un éditorial qui prit avec le temps plus d'importance. Cela me remit l'esprit à la politique<sup>3275</sup>. »

---

<sup>3274</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer, op. cit.*, poche 2015, p. 33.

<sup>3275</sup> Jean-Marie Le Pen, *Fils de la Nation. Mémoires tome 1, le temps des épreuves*, Paris, éditions Muller, 2018, 443 p. ; en format PDF, 934 p. ; pp. 385-386.

Ces revues ne semblent pas avoir marqué les vétérans qui les ont peu lus ou les ont acquis plus tard. Quelques grandes signatures comme Brigitte Friang à *Indochine Sud Est asiatique* ont davantage marqué les esprits par leurs livres que par leurs articles sur place. En revanche, ceux qui disposent de ces magazines les regardent aujourd'hui pour leur richesse iconographique qui remuent leurs souvenirs. Comme quoi un document a toujours son utilité un jour ou l'autre.

*Radio Saigon* jusqu'en 1949, *Radio France Asie* de 1950 à 1956 sont des radios officielles qui ne s'écartent pas de la tâche d'informer et de divertir le public en général et accessoirement le combattant d'Indochine, sans faire de vagues ni donner d'avis contradictoire. *Radio Saigon* retransmet des reportages, des discours comme celui de Thierry d'Argenlieu lors du premier direct le 9 décembre 1945. Le radio - reportage est essentiel pour l'état-major, s'il n'est pas trop négatif. Destinées à informer tout le sud-est asiatique et l'Extrême-Orient, car elles sont considérées comme « les voix de la France », ces radios alternent les informations et reportages, notamment en français, en anglais et laissent la place aux émissions vietnamiennes. Les informations prennent forme à raison de six à huit éditions dans chacune des trois langues et trois autres en chinois, ; d'autres encore en cantonais. René Laporte et Yves Desjacques font des reportages sur le vif à *Radio France Asie*. Ce ne sont pas de petites structures ; RFA emploie tout de même 140 personnes en 1950. Mais il convient également de distraire le soldat. René Pithon puis Joseph Crampes s'occupent de ce volet sur une radio où l'on trouve beaucoup d'émissions musicales. Le sergent de transmissions Joseph Crampes se voit confier par Jean Varnoux, patron de *Radio France Asie*, une mission de divertissement, début 1951, *Le disque du soldat*. Puis il anime des concerts, des spectacles, d'autres émissions comme *Jacques et Marina*, *Récréation* qu'il alterne avec des reportages dans lesquels il enregistre des entretiens et les bruits de la guerre. *Récréation*, en particulier, est enregistrée au cinéma Majestic de Saigon et accueille, pour le compte des blessés d'Indochine, des grands noms de la chanson<sup>3276</sup>. Blessé au cours d'un reportage, Crampes reste aveugle pendant sept mois et reste tant marqué par cette épreuve qu'il ne la racontera que soixante ans plus tard. Ce mélange d'activités au sein du CEFEO dont il fait partie, fait de mondanités, de réseaux de relations militaires et civils, de reportages de guerre apparaît unique et montre comment le très jeune Joseph Crampes devient l'adulte Jacques Chancel du petit écran, qui aura toujours le même fonctionnement. Toutes ces relations avec les plus grands seront son ADN jusqu'à la fin de sa vie. Bien que son livre tardif de souvenirs soit critiquable pour son côté *inventif* et ne constitue sans doute pas une source toujours très fiable, l'Indochine, pour lui comme pour les autres, représente l'entrée dans la vie d'adulte et dans la vie professionnelle ; ce qui le rattache aux mémoires combattantes malgré un parcours très particulier.

*Radio - Hirondelle*, encore plus confidentielle dans les témoignages, existe jusqu'en 1956 lorsque

---

<sup>3276</sup> Jacques Chancel, *La nuit attendra*, op. cit. ; Anne Merveilleux du Vignaux, *Théâtre et cinéma aux armées*, Paris, édition ECPAD, 2010, 187 pages ; p 147. En ligne : [http://saigon-vietnam.fr/radio-saigon\\_fr.php](http://saigon-vietnam.fr/radio-saigon_fr.php) (*Idem*).

Ngo Diem nationalise les radios qui deviennent monopole d'état. Elle était « la radio du corps expéditionnaire. La voix des forces de l'Union française en Indochine, (qui) est entendue trois fois par jour, matin, midi et soir [...] ; Elle ouvre et clos ses émissions par La Marseillaise. Ses programmes sont en français, vietnamien, arabe et langues d'Afrique occidentale<sup>3277</sup> ».

Enfin, il faut conclure par une institution, le *Théâtre aux armées*. Son intérêt ici est le même que ce qui précède : montrer que le CEFEO est composé de multiples éléments qui accomplissent des fonctions diverses à titre militaire, ce qui donne un type de mémoire très différent des autres. Le *Théâtre aux Armées* ou TAA est formé début 1916, sous l'initiative d'Emile Fabre, administrateur de la Comédie française, de l'écrivain Alphonse Séché, de créer des tournées d'artistes, de comédiens de théâtres pour distraire les troupes. Des galas et spectacles ont déjà eu lieu depuis la fin 1914. On date principalement du 9 février 1916 la première séance de théâtre aux armées, donc de la création de ce service culturel qui regroupe des comédiens, des chanteurs d'opéra puis des musiciens. Les professionnels viennent faire des tournées, comme Sarah Bernhardt et le chansonnier Polin. Le système repart pour un tour en 1939 ; des artistes mobilisés, à l'image de Fernandel, y sont affectés. En Indochine, quelques artistes vont donner des spectacles comme les Compagnons de la chanson ou Joséphine Baker que Joseph Crampes - Chancel accueille à Saigon. A partir de 1951, grâce à l'impulsion de Madame de Lattre femme du commandant en chef, est lancée une campagne de Noël en direction des soldats en postes que des camions du cinéma aux armées et du service social des armées vont rejoindre au Tonkin et en Cochinchine. Le général Salan permet, en 1951, de créer une troupe itinérante avec des artistes de l'armée jusque-là cantonnés à des tâches surtout militaires et à des PFAT ; le matériel est transporté dans deux GMC et parfois sur des mulets<sup>3278</sup>. Henri Darré a participé quelques mois au Théâtre aux Armées, avant d'être versé dans un 2<sup>ème</sup> BMEO bien plus engagé, connaissant ainsi après la fonction d'amuseur et musicien, celle de caporal en perpétuelle opération. Ancien résistant, ancien des FFL, engagé en 1941, il arrive en Indochine en février 1948 avec le 1<sup>er</sup> Régiment de marche du Tchad, unité de la 2<sup>e</sup> DB. Il lui reste un an de contrat à faire ; en fait, « oublié » par l'administration, il restera en Indochine pendant dix-huit mois. Il va, dans un premier temps être affecté au *Théâtre Aux Armées* à Saigon, au théâtre du 32 de la rue Taberd, dirigé par le capitaine Saron : « Artistes, acteurs, chanteurs, comiques, illusionnistes, musiciens, nous étions une cinquantaine d'hommes et de femmes », logeant sur place « avec une bonne centaine de Vietnamiens, qui étaient là pour le nettoyage du théâtre et aussi, en tant que serviteurs pour chacun d'entre nous<sup>3279</sup> ». Dans la fonction de musicien puis de chef d'orchestre, il se produit avec un camarade Jacques Lavier, de Sologne comme lui. Ils mettent au point un duo comique forçant sur le trait du patois solognot. L'activité

---

<sup>3277</sup> En ligne : <https://www.radiotsf.fr/radios-vietnam/> (Consulté la dernière fois le 14 juin 2022).

<sup>3278</sup> Anne Merveilleux du Vignaux, *Ibid.*, p. 145.

<sup>3279</sup> Henri Darré, « Le Théâtre aux armées dans la salle guerre de Saigon ou l'histoire de deux Solognots », texte reçu par courriel le 19 juillet 2018.

du « chef d'orchestre du Sextette Rythmique du T.A.A. » est intense entre la radio, le théâtre et les boîtes de nuit ou dancings. Mais parfois, la guerre s'invite jusque dans les cinémas et les dancings :

« C'était aussi à nos risques et périls, étant donné la guérilla permanente existante. [...]. C'est ainsi qu'il nous arriva, à mon collègue Mammie, guitariste Antillais et à moi-même batteur, de voir rouler plusieurs grenades, devant nous, sur une piste de danse ... par bonheur, mon guitariste avait le dos tellement large, qu'il m'a permis de me dissimuler sans risque, alors que mon pauvre Mammie avait, lui, écopé d'une multitude d'éclats. Par contre, sur la piste, plusieurs vietnamiens et vietnamiennes y avaient laissé leur vie<sup>3280</sup>. »

Cette situation « privilégiée » lui permet en outre de rester habillé en civil, de voyager jusqu'au Cambodge ; ce qui va se terminer quelques mois plus tard : « Enfin, mi-1948, la situation devenant critique à Saigon et, faute de renforts, certains services, dont le Théâtre Aux Armées, furent dissous, et leurs membres envoyés en unité combattante... Pour moi, ce fut provisoirement, le Cinéma Aux Armées d'abord et ensuite le commando du 2<sup>ème</sup> B.M.E.O., dans le Delta du Mékong<sup>3281</sup>. »

Le soutien aux armées marque insuffisamment les mémoires combattantes d'Indochine. Mais ces unités et ces hommes ont existé et cette thèse a pour vocation de les valoriser à l'égal des autres, comme pour ceux qui, à l'état-major ou à la formation militaire, *organisent la guerre*.

### 1.2.5 Organiser la guerre

« De Lattre est arrivé. Il n'y avait plus de commandement, plus rien ! » (François Deluermoz)

Il est rare d'évoquer une mémoire spécifique à l'état-major ou aux détachements de formation. Le poids de la méfiance voire du mépris qui pèsent sur eux en général et sur l'armée vietnamienne que la Mission Militaire française tente de rendre efficace, en particulier, n'incitent pas, à tort, à les évoquer. Or ce sont des mémoires intéressantes qu'il convient d'exhumer.

#### 1.2.5.1 Appartenir à l'État-major : le cœur de la guerre et de toutes les critiques

« On n'avait pas assez de grenades. Alors il a fallu aller chez le Chinois ! » (François Deluermoz)

L'état-major, en dehors de l'ennemi lui-même, est probablement la structure la plus détestée du corps expéditionnaire. Les soldats du CEFEO le charge de tous les maux et la vision des officiers en tenue soignée avec des décorations jugées imméritées, à la terrasse des bars et restaurants de Saigon ou Hanoi, les mettent régulièrement en rage. René Maillolchon le dit lui-même ; pendant les dégagements après une opération, les personnels d'état-major ne doivent pas venir chercher les combattants pour des broutilles : « Si on passait devant un capitaine d'état-major qui nous houspillait parce qu'on ne le saluait pas, c'était la bagarre assurée<sup>3282</sup>. » Mais les témoignages de Geneviève Laperle-Maudry-Maudry et François Deluermoz nous rappellent que le travail des

---

<sup>3280</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>3281</sup> Henri Darré, « Le Théâtre aux armées dans la salle de guerre de Saigon ou l'histoire de deux Solognots », *op. cit.*

<sup>3282</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.



états-majors est lourd, tendu en période d'opérations et que la quasi-absence de danger dans ce genre de fonction n'enlève pas le mérite de leur action.

Arrivée à Noël 1950 à Saigon, Geneviève Laperle-Maudry est affectée au camp des Mares, à l'EMIFT (État-Major Interarmées des Forces Terrestres), au 1<sup>er</sup> Bureau, section rapatriement, sous la direction du lieutenant Monique Chevalier. L'EMIFT est une machine de guerre qui doit fonctionner sans faillir, surtout sous le commandement d'un chef comme de Lattre : « L'EMIFT est un organisme mis en place en 1951 à l'initiative du général de Lattre de Tassigny, [...]. Placé sous le commandement du général adjoint au commandant en chef, l'EMIFT traite des questions relatives à l'organisation, à la logistique et à la conduite des opérations du corps expéditionnaire<sup>3283</sup>. » La jeune PFAT de Montargis est un peu impressionnée de ce cadre si important dans le CEFEO, d'autant qu'elle est affectée après avoir subi un nouveau test de dactylographie. Mais lorsqu'il s'agit d'un patron de l'exigence d'un général De Lattre qui semble ne jamais dormir, le climat tourne à la panique :

« Une nuit, une catastrophe me tombe dessus. Dans la nuit, le planton de service vient frapper à ma porte de la chambre de permanence pour m'avertir de me rendre au bureau de commandement. Je me rends au lieu-dit, et bien sûr, je dois taper un télégramme qui sera envoyé au haut commandement, en l'occurrence, les bureaux du Général de Lattre de Tassigny. Sachant que ce personnage intransigeant attendait ce bulletin avec impatience, je perds un peu mon sang froid, et sûrement tous les personnages à mes côtés également. [...]. Résultat, un capitaine vint vers moi un peu affolé et me dit de recommencer ce TO (télégramme officiel, NDA) "vous avez oublié un mot". Quel désastre ! je sens ces messieurs s'énerver, et ils me communiquent leur désarroi. Je recommence le T.O, encore un oubli. A la troisième récurrence je n'en peux plus, les nerfs de tous sont à vif, et tant pis pour le mot manquant, [...], ils ont envoyé le TO tel quel. [...]. Je reviens dans ma chambre, complètement déboussolée. Quelle punition vais-je avoir ? Ma fin de nuit se passe dans l'angoisse<sup>3284</sup>. »

La jeune PFAT a paniqué et le général De Lattre, n'ayant pas eu le télégramme à temps, veut que des sanctions soient prises, pour l'exemple. La cascade de réprimandes redescend jusqu'au dernier échelon : « Quel foin pour un retard ! Pourtant je pense que ce télégramme codé avait une grande importance. En attendant ma sentence, je me remis au travail le ventre un peu noué, sachant qu'un moment à l'autre la catastrophe allait me tomber dessus<sup>3285</sup>. » Elle n'évite une mutation disciplinaire que parce qu'elle est protégée par son chef hiérarchique qui connaît son travail. Cela montre, si besoin était, que la « planque d'état-major » n'existe pas pour tout le monde : « On travaillait tout le temps, il n'y avait pas de dimanche ; enfin, là où je travaillais, on avait un dimanche de liberté tous les mois. On travaillait tellement ! »<sup>3286</sup>. Souvent, ces cadres sont trop fatigués pour ressortir et leurs conditions d'hébergement restent spartiates. Cela n'empêche pas la jeune femme de se marier et de rester trente mois, après deux prolongations, alors qu'elle était partie pour dix-huit. Sa mémoire d'Indochine reste un grand moment de sa vie qui lui a permis de se construire.

Le travail en état-major est difficile, épuisant mais ces sous-officiers souvent peu nombreux sont

---

<sup>3283</sup> Ivan Cadeau, Les unités du génie dans l'armée nationale vietnamienne, *RHA, op. cit.*

<sup>3284</sup> Geneviève Laperle-Maudry, *Parcelle de mémoire*, extrait de ses souvenirs personnels, reçus par courriel, le 27 avril 2017.

<sup>3285</sup> *Ibid.*

<sup>3286</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à Annecy le 9 mai 2017.

bien soutenus, d'après plusieurs témoins :

« On avait ce qu'on appelait des BRQ. Ah, je m'en rappelle encore, tiens, bulletin de renseignements quotidien, que l'on recevait dans tous les postes de commandement pour tout le Tonkin. On mettait les téléimprimeurs en conférence, et chacun diffusait son BRQ, pour renseigner le commandement des pertes, des accrochages, tout ce qui s'était passé au point de vue engagement de nos unités. C'était très important et on en avait conscience. [...]. On avait un certain nombre de grands patrons qui venaient derrière nous, quand le message tombait sur le téléimprimeur, pour en prendre connaissance. Donc on vraiment était très soutenu par notre encadrement pour ne pas lâcher<sup>3287</sup>. »

Il reste que l'état-major marche bien quand il est bien commandé. Fin 1950, après avoir été étrillés sur la RC 4, les FFEO se rendent compte que le corps de bataille de l'APV se prépare à déferler sur Hanoi. L'affolement est à son comble. François Deluermoz en a été le témoin fin 1950 :

« Je suis resté à Hanoi, à l'état-major du secteur *Fleuve rouge* [...] dans des baraquements à l'extérieur de la citadelle d'Hanoi. [...]. De Lattre est arrivé. Il n'y avait plus d'état-major, plus de commandement, plus rien ! On se demandait si on n'allait pas être envahis par les Chinois, prisonniers et envoyés dans les mines de sel. On ne pensait même pas au Vietminh<sup>3288</sup>. »

Mais l'état-major ne reste pas toujours cloîtré dans ses locaux. François Deluermoz a fait deux types de sorties, à chaque fois assez risquée. Lors des grandes opérations se crée un état-major opérationnel. La prise de risque y est plus importante. Les gradés de l'état-major dorment au milieu des troupes qui peuvent les accueillir ; là, les obus ne font pas de différence. Début 1951, les états-majors sont réorganisés ; ce qui ne signifie pas que ceux qui les dirigent y passent leur journée : « L'état-major où j'étais, en 1951, a pris le nom de 1<sup>ère</sup> Division de marche du Tonkin, commandé par le général Baillif. J'étais sous ses ordres, mais je ne l'ai même jamais vu. Il n'était pas dans les bureaux de l'état-major ; son chef d'état-major non plus<sup>3289</sup>. » Deluermoz change de poste et passe au 4<sup>ème</sup> bureau, excédé de voir défiler des demandes d'avancement établies pour eux-mêmes par les grands lieutenants-colonels comme Gambiez et de Castries, afin de passer colonel. Il vit également une situation curieuse mais pas rare en Indochine. Il s'occupe désormais des munitions. Les unités demandent des grenades. Or, les stocks sont vides. La solution est donc de s'adresser... aux commerçants chinois. L'adjudant du 4<sup>ème</sup> bureau va les acheter et les convoient :

« On n'en n'avait pas assez. Alors il a fallu aller chez le Chinois qui en avait ! Il avait du thé. Il vendait aussi des grenades, des armements. Elles n'étaient pas en vitrine ! [...]. Ça m'est arrivé plusieurs fois, avec des unités de la légion [...]. Je me souviens, ils étaient arrivés avec leurs camions. Pour repartir, il fallait un chef de convoi. Comme j'étais au 4<sup>ème</sup> bureau, c'est moi qui ai été désigné. J'étais dans le premier camion, et les munitions suivaient. Sur la route empierrée, on était en GMC et on ne pouvait pas se croiser. De chaque côté, c'étaient des calcaires, c'était souvent plus ou moins boisé. On ouvrait les fenêtres des cabines pour pouvoir tirer avec nos chargeurs. On n'avancait pas vite ; on pouvait se prendre un coup de couteau ! Mais il y avait aussi des mines. On était toujours sur le qui-vive. Ça m'est arrivé plusieurs fois de mener des convois. Mais ça n'est pas marqué dans mes papiers. Je vous dis ce que j'ai vécu<sup>3290</sup>. »

Aujourd'hui, les vétérans de l'état-major considèrent qu'ils ont pris des risques, à leur niveau, sans

---

<sup>3287</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>3288</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier, le 6 mars 2019.

<sup>3289</sup> *Ibid.*

<sup>3290</sup> *Ibid.*

bénéficiaire de quelqu'un pour *secouer le bananier*. Ce rôle discret et peu valorisé vaut également pour ceux qui ont encadré la formation de l'ANV.

#### 1.2.5.2 Former et encadrer l'armée vietnamienne : la MMF/GVN ou la difficulté de rendre crédible une jeune armée

« Là, j'ai fait du bon travail, du bon travail ! » (René Maillolchon).

Le discrédit qui pèse, en général, sur l'efficacité de l'ANV a-t-il atteint ses cadres français ? Difficile à évaluer. Il est cependant rare de voir évoqué, par le biais des témoignages ou dans les ouvrages historiques, la Mission Militaire française près du Gouvernement vietnamien ou MMF/GVN. Il est d'ailleurs difficile de parler de l'ANV qui est toujours, selon Laure Cournil et Pierre Journoud, « le parent pauvre de l'historiographie des guerres d'Indochine [...], l'objet historiographique (ayant) sombré avec le régime sud-vietnamien en 1975 et toute une mémoire orale (ayant) disparu faute d'avoir été interrogée<sup>3291</sup>. »

L'État du Vietnam est créé le 2 juillet 1949. L'Armée Nationale Vietnamienne l'a précédée de quelques mois ; il est d'ailleurs difficile de retrouver la date officielle de sa création, qui, selon les ouvrages ou les articles, varie du 1er janvier jusqu'à la convention militaire du 31 décembre 1949, laquelle semble plus fiable. Mais il faut attendre de Lattre pour lui donner une vraie impulsion, sous le commandement d'un jeune général de 35 ans, Nguyen Van Hinh. Le problème immédiat est son encadrement et c'est au CEFEO, qui manque déjà de cadres, à le fournir. Dès 1949, « le corps expéditionnaire détache 1 000 officiers et sous-officiers, tandis que les Vietnamiens fournissent eux, 2 000 officiers et sous-officiers issus dans leur grande majorité du CEFEO », écrit Ivan Cadeau, qui poursuit : « Comme l'accroissement des formations est amené à se poursuivre, il apparaît indispensable de créer un organisme chargé de développer et d'organiser la liaison entre cette armée naissante et l'EMIFT. C'est chose faite avec la création, le 8 mars 1949, de la Mission militaire française près du gouvernement vietnamien (MMF/GVN)<sup>3292</sup>. » Elle semble efficace mais elle ne dépassera pas 5500 militaires en 1953, ce qui restera insuffisant jusqu'à la fin du conflit.

On a beau parler de commandement vietnamien ; quel que soit l'échelon, du simple sergent au général de l'ANV, l'encadrement français garde le commandement effectif des unités vietnamiennes dans beaucoup de situations et d'opérations jusqu'à la fin de la guerre d'Indochine. Le chef d'état-major de l'ANV n'a pas les coudées franches et même s'il bénéficie pour l'équipement de son armée, d'un matériel américain complet, il est rarement consulté par le haut-commandement français sur la stratégie et les opérations tactiques sur son territoire, lesquelles

---

<sup>3291</sup> Laure Cournil et Pierre Journoud, Une décolonisation manquée : l'Armée nationale du Vietnam, de la tutelle française à la tutelle américaine (1949-1965), *Outre-Mers*, 2011, n° 370-371, pp. 67-81. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2011\\_num\\_98\\_370\\_4534](https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2011_num_98_370_4534). (Consulté la dernière fois le 16 juin 2022).

<sup>3292</sup> Ivan Cadeau, « De la politique de « jaunissement » des effectifs du Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient à la création de l'armée nationale vietnamienne pendant la guerre d'Indochine », *Brennus 4.0*, avril 2019 ; [https://www.penseemiliterre.fr/ressources/30114/43/de-la-politique-de-jaunissement\\_cdt-cadeau.pdf](https://www.penseemiliterre.fr/ressources/30114/43/de-la-politique-de-jaunissement_cdt-cadeau.pdf). (*Idem*)

restent aux mains de De Lattre, Salan, Navarre puis Ely. Dans l'opération *Atlante*, son rôle fut purement consultatif. D'après le colonel Jean Leroy, le commandement de l'opération devait échoir à un général de l'ANV<sup>3293</sup>. Mais il est donné au général de Beaufort, pour une opération de reconquête conçue par le général Navarre. Les bataillons vietnamiens étaient commandés le plus souvent officiellement ou officieusement par des Français. Idem au niveau de certaines sections, comme le précise Francis Oustry, à l'époque sergent :

« Lorsque je suis arrivé en 1951, je savais qu'un jour, l'Indochine deviendrait l'État Vietnamien. A la dissolution de mon régiment, le 1/21<sup>ème</sup> RIC, j'étais muté à la Mission Militaire du nord Vietnam [...]. Le 1/21<sup>ème</sup> RIC devint 71<sup>ème</sup> BVN. Quelques temps après, je fus muté au 4/5<sup>ème</sup> REI de la légion, [...] qui devint à sa dissolution, le 75<sup>ème</sup> BVN. Les légionnaires restaient en place ; moi je fus affecté comme chef de section à la compagnie de supplétifs. Le commandement de ces unités était sous les ordres de Français. Nous avions une plaque de commandement à la place de galons et nous avions la supériorité sur les jeunes officiers vietnamiens que nous formions. Pour moi, cela ne dura pas longtemps car je pris le commandement d'un poste avec mes supplétifs<sup>3294</sup>. »

Parfois cette supériorité d'un sergent français sur un sous-lieutenant ne dure pas longtemps, seulement le temps de la formation ; parfois, celle-ci ne s'achève pas. René Maillolchon est, comme les autres, un militaire à la retraite qui vit avec ses souvenirs. Il n'a pas le mal jaune mais le souvenir cruel des combats revient bien souvent, surtout pour un militaire qui assurait la formation des unités vietnamiennes. Après un premier séjour assez tranquille comme chauffeur en Cochinchine, il revient au second séjour et est affecté au 3<sup>ème</sup> RIC au Tonkin ; complet changement d'ambiance, difficile accoutumance à une guerre déconcertante et dangereuse. Il se révèle progressivement un sous-officier courageux et prend même le commandement de sa section : « En temps normal, je ne l'aurais pas eu. Je me suis très bien accoutumé et...j'aimais ça<sup>3295</sup> ! » Retour en France, congé, réengagement et troisième séjour en Indochine. Celui qui voulait aller dans les tirailleurs marocains se retrouve dans l'armée vietnamienne en formation, en août 1952 :

« J'ai été versé dans l'armée vietnamienne qui se formait avec la Mission Militaire française. Les unités de combat étaient pratiquement formées. Aussitôt que les bataillons étaient jugés valables, ils les mettaient au combat, on les encadrait encore six mois et si ça marchait, on encadrait une autre unité vietnamienne. J'ai fait deux bataillons vietnamiens ; le premier ne valait pas grand-chose<sup>3296</sup>. »

Ce premier bataillon est pourtant entraîné par la Coloniale, mais cela ne semble pas suffisant pour lui donner une cohésion : « La qualité des unités vietnamiennes dépendait de la formation. La formation des bonnes unités n'avait pas été faite par n'importe qui. [...]. On est tombé dans un bataillon qui ne valait pas grand-chose. [...]. Quand ça a été terminé, je l'ai quitté et j'en ai repris un autre, formé par la légion<sup>3297</sup>. » René Maillolchon garde un bien meilleur souvenir du 2<sup>ème</sup> bataillon, mieux formé et plus motivé ; cela n'empêche pas les unités de l'APV de se montrer bien supérieures :

« Le deuxième bataillon était très bien. Là, j'ai fait du bon travail, du bon travail ! Je suis tombé sur des gars formidables, qui en voulaient, on s'est battu, ça a été formidable. [...]. Ils auraient tué père et mère, donc il y avait une question de formation. Il en faut une pour aller au combat. [...]. Un des

<sup>3293</sup> Colonel Jean Leroy, *Fils de la rizière*, op. cit., pp. 241-242.

<sup>3294</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>3295</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>3296</sup> *Ibid.*

<sup>3297</sup> *Ibid.*

derniers trucs qu'on ait eu en Indochine, c'était la bataille du riz en 1953. Ça a été quelque chose d'affreux dans les rizières du Tonkin, peu de gens le savent. [...]. Tous les ans, les Viets venaient parce qu'ils en avaient besoin pour les leurs. L'avant-veille, on avait déjà perdu près de 100 hommes. [...]. Le 11 novembre, deux jours après, on est parti le matin de bonne heure, on devait visiter un village assez loin. Le *Morane* était passé de bonne heure, [...] il a dit qu'il n'y avait rien vu de spécial. Alors on s'est déployé dans la rizière, trois compagnies, nous on était à gauche. Rien. Quand on est arrivé à 50 ou 60 mètres du village, il y avait un bataillon Viet en position derrière les digues. Ils nous ont allumé à bout portant, ça a été une hécatombe terrible, parce que ce n'étaient pas les épis de blé qui pouvaient nous protéger ! A certains moments, on se dit qu'on va crever. A la compagnie, on a laissé 120 et quelques morts, en l'espace d'à peine une heure ! [...]. Les gars se sont bien battus mais on a été surpris<sup>3298</sup>. »

René Maillolchon effectue tout le séjour et repart en France en octobre 1954. Il reviendra en quatrième et dernier séjour. Quant à l'ANV, elle ne réussira que très rarement à atteindre le niveau que chacun espérait d'elle, jusqu'en 1975. Cette partie se termine avec le dernier maillon de l'organisation militaire, celui des forces du maintien de l'ordre qui doivent s'adapter au conflit, ce qui génère là encore des mémoires particulières très peu connues.

#### 1.2.5.3 Encadrer la population, le rôle militaire méconnu des forces affectées aux missions de police : gendarmes et garde indochinoise

« L'administration mise en place par Decoux était encore là, on pouvait s'en servir...et on a tout balayé ! » (Jean-Claude Rouvière sur la Garde indochinoise)

Leur effectif est réduit, leur mission de départ concerne l'encadrement de la population au quotidien, le maintien de l'ordre et leur dénomination concerne davantage le maintien de l'ordre que la guerre. Par conséquent, il est rare de lire des études concernant la gendarmerie en Indochine, la Garde républicaine, c'est-à-dire une branche *a priori* prestigieuse de la Gendarmerie et, plus encore, la garde indochinoise. Pour les intéressés et pour leur famille, par contre, ces unités appartenaient bien au CEFEO et leurs membres ont pris autant de risques que les autres. Les unités de la garde indochinoise avaient la responsabilité de secteurs ; les gendarmes et les Gardes républicains étaient envoyés de Métropole pour prendre la responsabilité de postes ou servir de cadres à des unités de supplétifs, rarement de s'intégrer aux unités classiques. Il s'agit donc de mémoires individuelles de guerre de postes, de guérilla et non d'une mémoire opérationnelle qui leur aurait donné davantage de relief mémoriel.

La Gendarmerie en Indochine est la moins méconnue des trois, parce qu'elle a participé à une forme de liturgie héroïque bien dans l'esprit des années 1960-1970 au niveau de la littérature combattante, avec Lucien Bodard et Erwan Bergot. Le journaliste cite des exemples, connus ou inventés mais, du moins, crédibles de gendarmes qui gardent un poste isolé ; ainsi le sergent Belleau, à Dak To, avec ses partisans Moïs, plus exactement Sedang, qui a appris cette guerre dans la jungle et la détaille au journaliste<sup>3299</sup>. Ce dernier célèbre le courage de ces hommes qui, en

<sup>3298</sup> *Ibid.*

<sup>3299</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome 1 L'enlèvement*, op. cit., pp. 106 à 111.

Métropole, dressaient des procès-verbaux et menaient une vie classique et sont devenus, en Indochine, les plus exposés des militaires de l'Union française en étant le seul français du poste, à la merci de la moindre embuscade ou de la plus banale trahison : « Combien de fois en ai-je rencontré, à travers les étendues infinies des rizières, de ces braves gendarmes soudain tirés de leurs bonnes provinces françaises et aussitôt enfermés dans un poste avec cinquante ou cent artisans ! [...]. C'est pourtant extraordinaire combien de ces bons serviteurs de l'ordre s'adaptent à un monde qui est l'opposé de tout ce qu'ils ont connu<sup>3300</sup>. » Et d'évoquer l'histoire d'un gendarme qui débarque « en loques, hirsute et fiévreux, saute d'un misérable sampan sur le quai<sup>3301</sup> », qui raconte comment il a réussi à fuir son poste, échappant à une mort programmée. La dramaturgie de l'anecdote guerrière en Indochine est l'essence même d'un *bon papier* pour le journaliste, qui peut l'enrober de son sens de la formule. Mais cette situation n'est pas forcément erronée, car s'il brodait beaucoup et allait plus rarement sur le terrain, son réseau d'informateurs de tout grade et toute appartenance lui assurait des informations de première main. Toutefois, pour une analyse historique, la verve journalistique soumet le témoignage à une licence poétique qui rend la source difficilement utilisable. Le gendarme en Indochine est un héros qui change de vie pour passer d'un cadre métropolitain débonnaire à une guerre cruelle en milieu exotique, pour finir dans le sang. C'est également ce que fait Erwan Bergot avec son livre *Gendarmes au combat*, paru en 1985, dont l'introduction, devenue quatrième de couverture et, à ce titre, répétée partout dans toutes les présentations de l'ouvrage comme du sujet en lui-même, se met totalement dans cette ligne héroïque :

« De la pointe de Camau au sud jusqu'aux confins de la Chine, des bords du Mékong aux rivages de l'Annam, ils furent 14.000 gendarmes à servir en Indochine. Avec un lourd bilan 650 gendarmes y ont laissé leur vie et 1500 blessés. Retracer l'histoire des gendarmes en Indochine, c'est écrire celle de ces milliers de postes perdus qui "tenaient" le terrain, au contact des populations, sans liaisons, bien souvent sans armement lourd. Avec un exceptionnel courage, ces gendarmes ont donné le plus bel exemple des vertus qui sont l'apanage de leur Arme : l'obéissance, l'obstination, le sens de l'humain, le dévouement absolu. Gendarmes au combat est un superbe hommage rendu aux survivants. C'est également une belle leçon d'héroïsme<sup>3302</sup>. »

Toutefois, en dehors de cet habillage patriotique, l'auteur alterne les témoignages et les textes officiels, partant de situations vécues, y compris à partir du 9 mars 1945 contre les Japonais. Fin 2021, Édouard Ebel en fait un article<sup>3303</sup> du Dictionnaire dirigé par Ivan Cadeau. Ces gendarmes forment trois groupes, si l'on essaie de synthétiser une structure réellement compliquée, qui apparaît, de ce fait, *coloniale* : une petite partie appartient à la *gendarmerie coloniale* créée en 1861, officialisée en 1868, à laquelle appartenait Jean d'Hers, compagnon de la libération, tué le 18 mars 1945. Elle change plusieurs fois de nom pour devenir, en 1947, la *légion de gendarmerie Indochine Sud*, puis *Détachement de Gendarmerie d'Extrême-Orient* en 1952. Le seconde groupe, encadré par des gardes républicains et des gendarmes venant de Métropole fin 1945, constitue des

---

<sup>3300</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>3301</sup> *Ibid.*

<sup>3302</sup> Erwan Bergot, *Gendarmes au combat. Indochine 1945-1955*, Paris, Presses de la Cité, 1985, 269 p.

<sup>3303</sup> Édouard Ebel, « Gendarmerie en Indochine », *Guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, pp. 429-432, « Gardes », pp.421-423.

unités de forces prévôtales. Un dernier groupe, arrivé à partir de 1946, est composé de trois légions de marche dont une de la Garde républicaine qui, elles aussi, ne cessent de se restructurer et de changer de nom. On parle donc, durant tout le conflit, de gendarmes et de gardes.

Ils sont sous l'autorité de l'Inspection de la Gendarmerie en Indochine et se spécialisent dans toutes les missions militaires, se multipliant en une somme d'autres unités aux noms variés, assez déconcertante : *garde tonkinoise*, *garde montagnarde*, *escadron parachutiste de la garde cochinchinoise*, *escadrons commandos*, *groupe autonomes d'escadrilles fluviales*; avec des unités de *gendarmerie de l'air* et de *gendarmerie maritime*. En fait, une partie de ces appellations finissent par être intégrées aux armées nationales des États Associés<sup>3304</sup>. Enfin, ils fournissent les cadres des gendarmeries autochtones du Cambodge, du Laos, du Vietnam, comme pour la MMF/GVN avec les unités de l'ANV. L'ensemble compte effectivement 14 000 gendarmes sur les neuf années du conflit en Indochine, rarement plus de 3000 en même temps.

Toutes ces unités sont *jaunies*, selon le terme de l'époque, c'est-à-dire qu'elles intègrent des autochtones. Les unités n'interviennent jamais au-delà d'un effectif d'une compagnie, que l'on nomme *escadron* ; toutes les autres missions sont effectuées en solo pour diriger un poste ou par équipes de prévôtés qui assurent l'ordre dans les unités et dans leurs lieux de cantonnement. On trouve, au départ, une prévôté divisionnaire (3<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> DIC), puis celle des bases de garnison d'Haiphong et de Saigon, enfin des bases aéroterrestres ; souvent une dizaine à une vingtaine de gendarmes comme au poste prévôtal opérationnel de Dien Bien Phu. Elles ne se bornent pas à faire la discipline mais participent aux opérations, aux ouvertures de route et protection des convois et à l'encadrement au combat des unités les plus diverses comme dans le commandement des postes. A Dien Bien Phu, les dix gendarmes finissent par abandonner la régulation du camp retranché pour s'occuper du ramassage des blessés et assister les unités chirurgicales. Dix gardes républicains, de leur côté, encadrent les PIM qui ramassent les colis parachutés et transportent, eux-aussi, les blessés. Toutes ces unités ont été plusieurs fois citées à l'ordre de l'armée, en 1949 et en 1955 et ont effectivement compté 655 morts et 1500 blessés comme l'a souligné Erwan Bergot. Je n'ai pas eu accès à des témoignages directs, si ce n'est un entretien téléphonique avec Louis Bernadac, ancien lieutenant, qui arrive en 1947 avec tout l'effectif de sa légion d'intervention cantonnée en Allemagne. Il comprend rapidement que les gendarmes encadrent des recrues indigènes :

« C'est que les difficultés rencontrées pour assurer la relève des troupes déjà engagées conduisent à associer les responsables vietnamiens à l'effort de pacification en donnant à la garde indigène une dimension plus importante. C'est tout naturellement qu'il est fait appel à la gendarmerie. En effet, tous les gendarmes sont des sous-officiers, c'est-à-dire des cadres aptes à assumer des missions de commandements opérationnels<sup>3305</sup>. »

---

<sup>3304</sup> Société nationale de l'histoire et du patrimoine de la gendarmerie et Société des amis du musée de la Gendarmerie, Saint-Cyr : la gendarmerie et ses officiers en Indochine (1946-1956), *Site Internet force-publique.net* ; <https://www.force-publique.net/index.php?page=3&ch=8&ti=111&idd=1432287651> (consulté le 17 juin 2022).

<sup>3305</sup> Louis Bernadac, Un sous-lieutenant dans les rizières de Cochinchine de 1947 à 1949, *Société nationale de l'histoire et du patrimoine de la gendarmerie et Société des amis du musée de la Gendarmerie*, Site Internet force-publique.net, 2017.

Il commande un peloton de trente jeunes gendarmes et gardes français aux environs de Saigon et My Tho et recrute 200 à 300 supplétifs ou partisans vietnamiens, malgré son pessimisme sur l'issue de la guerre : « A mon arrivée, j'étais assuré que j'étais là pour rien mais cela était compensé par la qualité des contacts avec mes hommes et des contacts locaux chaleureux. Notre activité c'était tenir les postes et les ravitailler<sup>3306</sup>. » Il se souvient de relations de confiance entre les gendarmes qui encadrent les partisans, « une confiance totale, une reconnaissance<sup>3307</sup>. » Les cadres sont dispersés dans toute la Cochinchine :

« Répartis sur toute la Cochinchine, les officiers commandants de peloton prendront position dans l'une ou l'autre province avec les sous-officiers venus de France avec eux. Ils devront compléter leur unité en y insérant le petit élément de la garde cochinchinoise déjà sur place. Il leur faudra, surtout, recruter très rapidement des volontaires et les former afin de disposer d'une formation assez solide pour occuper des postes dans les villages ou sur des sites sensibles. Pour ce qui me concerne, je mettrai sur pied deux escadrons constitués de trois cents gardes de tous grade<sup>3308</sup>. »

On lui confie à lui, jeune lieutenant inexpérimenté, le contrôle de cinq à six postes pour ses cadres et partisans mais il doute de son efficacité (« Je ne me fais cependant aucune illusion : l'humble et inexpérimenté renfort que je représente, pour le moment, ne permet ni de rétablir la sécurité ni de combler tous les vides<sup>3309</sup>. »). Après être très rapidement tombé dans une sanglante embuscade, il réorganise son dispositif avec quatre postes de trois gendarmes et un escadron d'intervention sans cesse en mouvement. Ajoutons pour finir, que les gendarmes français sont parmi les derniers à quitter ce sol car leurs missions de conseillers techniques se terminent après le départ du CEFEO en 1956, au Sud-Vietnam en 1957, au Cambodge en 1970, au Laos en 1975<sup>3310</sup>.

Proche de ces missions, la Garde indochinoise est une forme de gendarmerie issue de la colonisation, une force paramilitaire qui « avait un rôle essentiel dans tous les domaines. C'était, comme la Gendarmerie en France, la “ bonne à tout faire ” mais elle était un rouage indispensable à l'administration et à l'armée », explique André Péré<sup>3311</sup>). Le 6 août 1886, un arrêté de Paul Bert crée des milices autochtones (appelées plutôt *indigènes* à l'époque) pour assurer le maintien de l'ordre, dont la dénomination change progressivement et selon les territoires : *garde civile indigène*, *garde indigène*, des gardes civils encadrés de gendarmes, puis par des coloniaux avec le nom de Garde Indochinoise en 1941, sous l'autorité directe du Gouverneur. Ces unités se mélangent dans une certaine confusion avec la gendarmerie et les gardes républicains qui encadrent de toute manière, la plupart des unités appelées *Gardes*. L'autre confusion que souligne André Péré, mais qui fait la force de l'autorité française dans la colonie est son identité administrative et militaire issue du système colonial, vu comme ancien et dépassé, que le CEFEO ne peut admettre et qui va précipiter

---

<sup>3306</sup> Entretien téléphonique avec Louis Bernadac le 7 avril 2017.

<sup>3307</sup> *Ibid.*

<sup>3308</sup> Louis Bernadac, *op. cit.*

<sup>3309</sup> *Ibid.*

<sup>3310</sup> Société nationale de l'histoire et du patrimoine de la gendarmerie et Société des amis du musée de la Gendarmerie, Saint-Cyr, : la gendarmerie et ses officiers en Indochine (1946-1956), *Idem.*

<sup>3311</sup> André Péré, *Témoignage sur l'Indochine*, 36 p., 1973.



la dissolution de la Garde indochinoise en 1947-1949. Très peu d'ouvrages parlent de ces *gardes indigènes* ou de la *Garde indochinoise* : essentiellement un vieil ouvrage d'Ernest Daufes cité plus loin et le livre de Claude Hesse d'Alzon en 1985, *La présence militaire française en Indochine (1940-1945)*, qui reprend sa thèse soutenue en 1980 à Montpellier<sup>3312</sup>. Un article du colonel Maurice Rives dans le Bulletin de l'ANAI<sup>3313</sup> complète cet ensemble. Attaché, comme Jean Péré, à la mémoire de son père qui a beaucoup donné à cette unité, Jean-Claude Rouvière, ancien président de l'ANAI Allier, a évoqué ce Vietnam où il est né et ce père qui a passé une grande partie de sa vie en Indochine, dans la Coloniale puis à la Garde Indochinoise, entre 1919 et 1947 :

« La Garde Indochinoise, était appelée « Garde Indigène » jusqu'en 1937. C'était un corps constitué paramilitaire, à formation militaire avec des grades et une hiérarchie, dans les pays de Protectorat. Il n'y en n'avait pas en Cochinchine, car c'était une colonie. Mais elle était au Laos, Cambodge, Annam et Tonkin. Les missions étaient très vastes : justice de paix, police, état-civil, maintien de l'ordre... C'est une force qui était armée. C'étaient des brigades organisées par provinces ; par exemple une brigade à Buan Ma Thuôt et cinq ou six postes autour. Nha Trang, pareil avec des postes le long de la côte. Il y avait du brigandage, des bandes de pirates, sporadiques mais qui faisait des ravages, et parfois il fallait monter de véritables opérations. Donc il fallait rassembler un maximum de gardes avec une, deux ou trois compagnies. Le chef de brigade était français et il avait comme cadres sous ses ordres des "gardes principaux" dans les postes<sup>3314</sup>. »

On appelle cette garde indigène le *corps bleu* en raison de la couleur de ses uniformes. Les gardes indigènes sont répartis dans des brigades sur les cinq territoires. Chacune est dirigée par un Inspecteur français parlant annamite et encadrée par des Sous-Inspecteurs et Gardes Principaux Européens. Une brigade provinciale rassemble 500 à 700 hommes<sup>3315</sup>. Comme Jean Péré, Jean-Claude Rouvière insiste sur la connaissance du pays de son père et des inspecteurs de la Garde indochinoise en général. L'inspecteur Germain Rouvière a mené une existence libre et riche en au contact des populations dites primitives :

« Les chefs de brigade y faisaient une carrière complète, rentrant simplement en France tous les cinq ans. Ils connaissaient parfaitement la langue, les arcanes politiques, géographiques, ethniques ; on pouvait compter sur eux. [...]. Mon père a baigné dedans toute sa carrière. Il connaissait bien le pays sur un plan géographique, mais il n'y avait pas les moyens de communication de maintenant ; les transports étaient le cheval, l'éléphant et souvent à pied. Mais il a dû avoir une vive sacrément bien remplie et intéressante parce qu'il a fait pratiquement toute sa carrière sur les Hauts-Plateaux au contact certaines ethnies minoritaires, les Rhadés, les Sedang, les Jarai<sup>3316</sup>. »

Les unités restent en général fidèles, que ce soit pendant la Première Guerre mondiale où elles assurent la sécurité dans un territoire indochinois presque vide de troupes, dans le déclenchement et la répression de la révolte de Yen Bay en 1930 et des émeutes de 1931 ou lors des attaques

---

<sup>3312</sup> Claude Hesse d'Alzon, *La présence militaire française en Indochine (1940-1945)*, Vincennes, SHAT, 1985, 375 p.

<sup>3313</sup> Maurice Rives, Le corps bleu dans la tourmente (septembre 1939 – mai 1949), *Bulletin de l'ANAI*, 1er janvier 2011, n°24, pp. 4-11 (documents transmis par Jean Péré) ; [http://www.anapi.asso.fr/SITEANAI/www.anai-asso.org/NET/img/upload/1286\\_Bulletin20111.pdf](http://www.anapi.asso.fr/SITEANAI/www.anai-asso.org/NET/img/upload/1286_Bulletin20111.pdf)

<sup>3314</sup> Entretien avec Jean-Claude Rouvière dans un café de Moulins (Allier), le 15 février 2018.

<sup>3315</sup> Ernest Daufes, *La Garde Indigène de L'Indochine Française*, Avignon, Seguin, 2 volumes, 1933-1934 ; cité sur le Site Internet de Philippe Millour, <http://philippe.millour.free.fr/Indochine/Invites/Invites.html> (Consulté le 17 juin 2022).

<sup>3316</sup> Entretien avec Jean-Claude Rouvière, *op. cit.*

japonaises en 1940 où elles assurent la couverture frontalière pour plusieurs années, luttant en même temps contre les infiltrations thaïlandaises, contre les premiers noyaux du Vietminh et de l'APV. De la mobilisation de 1939 à mars 1945, elles comptent un effectif de 23 à 25 000 hommes. En mars 1945, elles finissent par se dissoudre mais certaines tiennent le maquis et deux brigades, dont la brigade Thaï de l'inspecteur Péré se joignent à la colonne Alessandri<sup>3317</sup>. Cette brigade regagne le Tonkin au sein du groupement Quilichini en janvier 1946. D'autres unités de la Garde indochinoise du Tonkin rejoignent l'APV. Elle se reconstitue en 1946 mais pour peu de temps. Ces unités vont être engagées dans des opérations difficiles et des contrôles de secteur au même titre que d'autres unités du CEFEO qui s'occupent de pacification, comme dans l'opération *Léa* en 1947. Mais son caractère à la fois civil et militaire déplaît à l'état-major des FFEEO qui la dissout en 1949, au moment où se vont se constituer les armées nationales des États associés. Ainsi la Garde indochinoise est-elle d'abord fragmentée entre la *Garde tonkinoise*, la *Garde du Vietnam Nord*, la *Garde montagnarde* sur les plateaux montagnards du Sud indochinois, la *Garde républicaine de Cochinchine*. Elle rejoint l'armée Khmère et la *Garde nationale laotienne* en 1946. Des inspecteurs français gardent leur fonction d'encadrement et luttent contre l'APV au prix de pertes importantes, y compris celle de leur famille particulièrement visée. Jean-Claude Rouvière regrette surtout que l'outil efficace qu'était la Garde indochinoise ait été cassé comme émanation de l'administration Decoux fin 1945 :

« Entre 1946 et 1948, par leur connaissance du terrain, ils aidaient l'armée française à combattre le Vietminh. [...]. Or quand Leclerc est arrivé en Indochine, le corps léger d'intervention commandé par Thierry d'Argenlieu depuis Ceylan, avait fait passer une note auprès des officiers disant qu'ils allaient rencontrer de mauvais Français là-bas, des Pétainistes, ce genre de choses et qu'il ne fallait pas de contact. J'ai vu ce papier. L'administration mise en place par Decoux était encore là, on pouvait s'en servir...et on a tout balayé ! La Garde Indochinoise a été dissoute vers 1947 à peu près... Incroyable !<sup>3318</sup> »

Jean Péré, président de l'UNP section Béarn, entretient également la mémoire de son père, inspecteur de la Garde indochinoise, et les documents transmis permettent de reconstituer son parcours dans la Garde Indochinoise. En 1936, André Péré, instituteur, est EOR affecté au 14<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs sénégalais. Il se porte volontaire pour l'Indochine en 1938. Affecté au 9<sup>ème</sup> RIC, il commande le poste de Thanh-Thuy en 1939. Fin 1940, il entre après la réussite du concours d'entrée à la Garde Indochinoise, avec le grade de lieutenant et devient chef de la brigade de Lai Chau, forte de 550 hommes, administrant un vaste territoire, avec des pouvoirs administratifs, civils et militaires. Pendant ce temps la résistance, affiliée à la France Libre, se met en place mais elle est, de son point de vue « mal conduite<sup>3319</sup>. » La *collaboration* de l'administration Decoux lui laisse « un goût de cendre d'amertume<sup>3320</sup> » pendant longtemps mais il se demandera toujours

<sup>3317</sup> Maurice Rives, *Le corps bleu dans la tourmente* (septembre 1939-mai 1949), *op. cit.*, p 11.

<sup>3318</sup> Entretien avec Jean-Claude Rouvière, *op. cit.*

<sup>3319</sup> André Péré, *Témoignage sur l'Indochine*, *op. cit.*

<sup>3320</sup> *Ibid.*

comment elle aurait pu faire autrement avec l'occupant japonais. Prévoyant le coup de force du 9 mars 1945, le plan d'évacuation est prêt et sa brigade part de Lai Chau le 3 avril 1945. Il rejoint les restes de la colonne Alessandri, interné en Chine le 26 avril 1945 ; il prend le temps, en août 1945, de rédiger un projet de réorganisation de la Garde Indochinoise. Des hommes désertent, ne supportant plus l'attente. Il revient de Chine en janvier 1946 et se réinstalle à Lai Chau. Il crée en juillet 1946 le *Groupement de partisans de la Rivière noire*, fort de 360 Thaï et cadres français pour reconquérir la Haute Région de manière non-officielle, à ses risques et périls. Il fait jonction avec le capitaine Bigeard, chef de la 3<sup>e</sup> compagnie du bataillon autonome de Dien Bien Phu en janvier 1947. Pour Jean Péré, Bigeard ne parle pas de cet épisode dans ses mémoires parce que la Garde Indochinoise, que le « commandement n'aimait pas, celle-ci relevant uniquement de l'autorité du gouverneur<sup>3321</sup> », c'étaient des civils, des administrateurs plus que des militaires. Son père est ensuite nommé capitaine, Inspecteur principal de la Garde Indochinoise. Après son départ pour un congé en France en février 1948, il revient en juillet 1949 pour être nommé chef de District de Blao (aujourd'hui Bao Vac) dans les plateaux montagnards du sud Indochinois, en pays Maa sur la RC 20. Il repart en France en juillet 1953 après avoir lutté contre les infiltrations de l'APV, exercé son métier d'administrateur (notamment en justice coutumière, recueil de l'impôt, contrôle des douanes, curage des digues) et de militaire en contre-guérilla. Il est chargé de préparer les centres d'accueil des rapatriés d'Indochine de Sainte Livrade sur Lot, Bias, Moulins et Noyant d'Allier ; les premiers arrivent début 1954 « démunis, dans un environnement local indifférent à leur misère<sup>3322</sup> ». André Péré aura passé quatorze ans en Indochine.

Rien n'est négligeable dans ces tâches très obscures d'organisation de la guerre et d'encadrement de la population qui n'ont que très peu accroché les mémoires des combattants d'Indochine dont les gendarmes comme les gardes indochinois font partie. Face à celles des troupes de contact, il est vrai qu'elles pèsent peu. Les mémoires combattantes se nourrissent surtout des affrontements avec l'APV et d'une véritable geste de ses unités de choc.

#### 1.2.6 Affronter l'ennemi : le centre de toutes les attentions dans l'historiographie et la mémoriographie du conflit

« Il faut reconnaître qu'à la fin des combats, à court de munitions, nous n'étions plus très normaux, nous avons complètement perdu tout sens humain ! » (André Boissinot)

Analyser les mémoires des troupes prestigieuses dont l'objectif était de combattre et de détruire l'ennemi peut apparaître superflu car il s'agit là des mémoires les plus connues, largement expliquées par de multiples ouvrages souvent rédigés par ceux qui en ont fait partie. Ce n'est toutefois pas une raison pour les minimiser dans cette étude. Une grande partie des combattants

---

<sup>3321</sup> Témoignage de Jean Péré, reçu le 3 novembre 2017.

<sup>3322</sup> *Ibid.*

d'Indochine ont eu, un jour ou l'autre, à affronter l'APV ou l'un de ses alliés. Mais la mission de les affronter directement et de les détruire est resté l'apanage de corps bien précis, faits pour une guerre violente. Ils forment l'élite du CEFEO et ne peuvent faire partie d'une guerre oubliée car ils ont nourri des kyrielles d'articles de presse pendant le conflit, toute une littérature combattante ensuite, pour intéresser, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, les universitaires. La légion étrangère et la Coloniale, ont porté l'Indochine française sur les fonts baptismaux de la colonisation. Les plus récentes et les plus spécialisées sont les unités parachutistes, les *pompiers de l'Indochine*. Les commandos sont créés pour obtenir des renseignements plus que pour détruire l'ennemi par ses raids. Enfin, dernière expérience, vécue par un petit nombre de combattants et aujourd'hui de vétérans, les anciens de Corée ont fini leur séjour en Indochine, deux conflits successifs dans deux ambiances opposées.

#### 1.2.6.1 La force de frappe des parachutistes : les pompiers de l'Indochine

« Il y avait le feu à droite, on envoyait les paras ; il y avait le feu à gauche, on envoyait les paras... On bouchait les trous. » (Raymond Muelle)

C'est la plus connue des mémoires, que l'on valorise encore à longueur d'ouvrages et de réseaux sociaux, depuis une cinquantaine d'année. Elle rassure car il n'y a rien de plus réconfortant, pour parler d'une défaite militaire, que d'évoquer ceux qui ont souvent réussi à s'imposer à l'ennemi et à combattre jusqu'au bout. L'ADN des parachutistes est de fondre sur l'ennemi pour le détruire et de sauver une situation mal engagée en plein cœur de son dispositif.

Ces troupes de choc ont suscité beaucoup de romans historiques, d'ouvrages sur les unités, les grands personnages, d'autobiographies depuis les années 1970. Parmi les bibles de leur histoire, on peut trouver les livres d'Henri Le Mire<sup>3323</sup> et de Jean-Pierre Pissardy, que l'on peut consulter pour plus de détails<sup>3324</sup>. L'une des premières universitaires à réellement et spécifiquement s'intéresser à eux est Marie-Danielle Démélas<sup>3325</sup> qui a su utiliser des témoignages de vétérans, sans toutefois aborder tous les tabous. Historiquement, les parachutistes français arrivent en février et mars 1946 à Saïgon avec le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>ème</sup> bataillons de choc SAS, qui forment la demi-brigade SAS aux ordres du lieutenant-colonel de la Bollardière. Les suivants perdent leur appellation SAS pour appartenir à la demi-brigade de marche parachutiste (DBMP) le terme de SAS étant trop lié à la Seconde Guerre mondiale. Le rôle des parachutistes a changé. C'est « l'attaque et la rescousse » comme l'écrit Henri Le Mire<sup>3326</sup>, organisée en compagnies appelées *commandos*, en bataillon ou, dans certaines opérations, en groupement de bataillons parachutistes comme à Nghia Lo en 1952. Ils sont adaptés à toute mission de choc, l'assaut contre une unité ou une position ennemie avec,

---

<sup>3323</sup> Henri Le Mire, *Les paras français. La guerre d'Indochine*, Paris, éditions Princesse, SPL, 1977, 199 p.

<sup>3324</sup> . Jean-Pierre Pissardy, *Paras d'Indochine, 1944-1955*, Paris, SPL, 1982, 320 p.

<sup>3325</sup> Marie-Danielle Démélas, *Parachutistes en Indochine*, Paris, Vendémiaire, 2016, 381 p.

<sup>3326</sup> Henri Le Mire, *op. cit.*, p. 5.

parfois, un parachutage direct sur l'objectif comme à Dong Khé, en mai 1950, pour reprendre le poste, et à Dien Bien Phu en novembre 1953. Alexis Arette est au 5<sup>ème</sup> BPC avant d'opter pour les commandos ; il se souvient avoir « participé à toutes les batailles où le 5<sup>ème</sup> Bataillon fut engagé, et monté à plusieurs reprises à l'assaut<sup>3327</sup>. » Ils sont les premiers à être employés dans chaque opération car aucune unité terrestre ou fluviale ne peut désormais surprendre une APV très renseignée. Quand les avions décollent pour sauter sur Dien Bien Phu le 20 novembre 1953, tout Hanoi sait qu'une opération se prépare en haute région mais, pour une fois, personne ne sait vraiment où. Ils combattent pour faire la guérilla ou la contre-guérilla, comme le dégagement d'un poste, le ratissage d'un territoire pour trouver une unité ennemie, tel « l'insaisissable régiment 42 » comme le dit Bergot ou la recherche de renseignement pour ensuite le détruire, dans le delta du Tonkin. Le commandement ira même chercher, en mars 1954, le 6<sup>ème</sup> BPC, *Bataillon Bigeard* pour garder, pendant quelques jours, la base de Cat-Bi, attaquée par l'APV alors qu'elle est le début du cordon ombilical aérien vers Dien Bien Phu.

L'état-major s'aperçoit très vite de leur efficacité, c'est-à-dire de leur capacité à résoudre n'importe quel problème tactique par leur entraînement et leur vitesse d'exécution : « On avait absolument besoin des parachutistes en Indochine. On s'était aperçu après les opérations de 46-47 que les parachutistes étaient toujours utilisables partout, on pouvait leur demander n'importe quoi. C'était ce qu'il fallait à l'Indochine. Il y avait le feu à droite, on envoyait les paras ; il y avait le feu à gauche, on envoyait les paras. On bouchait les trous<sup>3328</sup>. » Cette situation de *bouche-trous* ou de *pompiers de l'Indochine* est lourde de conséquences. Ils apparaissent indispensables au point de ne voir qu'eux comme solution, de leur attribuer tout type de mission qui dépasse leur emploi normal. Robert Schuermans rappelle l'engagement du 3<sup>ème</sup> BCCP en 1950

« On était toujours sur la brèche. On prenait l'alerte à Hanoi. Pendant tout une semaine, réveil aux aurores, sept heures du matin sur l'aéroport de Bach Mai, on percevait nos parachutes, on formait les faisceaux et on restait dans le coin. [...] Après, une autre unité prenait l'alerte. Plusieurs fois, on a été appelé pour Nghia Do en février 1950, Dong-Khé en mai 1950. Nghia Do, on a sauté, on a repris le poste, dans la région de Lao Kay. On est rentré sur Hanoi, reparti sur Dong Khé ; là aussi, on a sauté, repris le poste, patrouillé dans le coin, fait différentes opérations. Puis on est revenu sur Langson ; on espérait rentrer, ils nous ont reparachuté sur Cao Bang, là encore on a fait des opérations dans le coin et on est rentré. Après on a eu une opération d'une quinzaine de jours au Laos à Sam Neua et après ça a été le saut sur That Khé en octobre 1950. Là, ça a été la fin du bataillon<sup>3329</sup>. »

Résultat, leur degré d'usure est au maximum. C'est la raison pour laquelle le 3<sup>ème</sup> BCCP, après deux ans de missions presque incessantes et rapatriable quelques jours plus tard ne compte plus que 270 paras épuisés et pour certains, malades, au moment d'être jeté en sacrifice sur la RC 4 en octobre 1950 : « Ce n'était pas pour rien que le séjour était plafonné à deux ans ! Le physique trinque, c'est forcé. Le *palu*, ça vous fout un gars par terre, les amibes aussi, et puis, on n'a pas arrêté<sup>3330</sup>. » Les

<sup>3327</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>3328</sup> Raymond Muelle, *Archives orales du SHD*, Fonds AI8Z – GR3K56 2 002, 6'.

<sup>3329</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>3330</sup> *Ibid.*

chefs de corps ont beau dénoncer cet usage souvent abusif de missions de pacification, rien n'y fait. Marie-Danielle Démélas note ces réactions dès l'été 1949 alors que les moyens de transport manquent pour les larguer<sup>3331</sup>. Les utiliser est alors tentant pour un commandement parfois dépassé. Le 3<sup>ème</sup> BCCP de 1948 à 1950 est une unité d'élite que le 6<sup>ème</sup> BPC a, plus tard, rejeté dans l'ombre. Robert Schuermans estime qu'ils étaient souvent meilleurs au combat que les unités de l'APV : « Nous savions tendre des embuscades, progresser sans bruit, surprendre l'adversaire et nous avons toujours rendu la monnaie de leur pièce aux Viets<sup>3332</sup>. » Le bataillon connaît son apogée en mai 1950 avec la reprise de Dong Khé :

« On a été largué à près de six heures. Ils nous ont attendus mais on est venu plus tard. D'ailleurs j'ai eu l'occasion d'en discuter avec un sous-officier, en captivité ; il m'a dit : “là vous nous avez bien eu.” Ils ne nous attendaient absolument plus. On a vraiment repris le poste au pas de charge. Ça a été certainement la plus belle opération aéroportée de toute la guerre d'Indochine<sup>3333</sup>. »

Les parachutistes sont les seuls à intervenir dans les cinq territoires. Plusieurs vétérans ont ainsi répondu « partout » à la question n° 41 sur les endroits d'Indochine où ils avaient combattu<sup>3334</sup>. Au 2<sup>ème</sup> BEP, Jacques Thomas intervient par des « actions dans le delta tonkinois, l'Annam (plaine et route du Laos depuis Hué), la Cochinchine<sup>3335</sup> », soit l'ensemble du Vietnam. Cela donne un quotidien particulier, un état d'esprit différent. Les paras ont donc un mental solide, sont sûrs de leur force et de leur utilité, s'adaptent à toutes les situations mais leurs pertes élevées peuvent les fragiliser et ils deviennent fatalistes, profitant du moment présent, des sorties, comme s'il ne devait plus y en avoir d'autres. Les témoignages parlent d'assaut, de mort, de détente en base arrière en attente de la prochaine mission, d'alertes aéroportée et de missions qui peuvent être très rapides ou durer des mois comme l'opération *Ceinture* en fin d'année 1947. La question portant sur le quotidien pendant le conflit est diversement appréciée par les vétérans parachutistes. Ernest Morin explique pourquoi : « Cette question est trop vaste pour ce qui concerne un combattant. Aucun jour ne ressemblait à un autre. La notion de quotidien n'existait pas. Aucune habitude, aucune routine. D'une heure à l'autre nous pouvions passer d'un bar à l'embarquement pour être parachuté afin de dégager un poste encerclé<sup>3336</sup>. » « Mon quotidien », écrit Joseph Koeberlé, « c'était contre-guérilla, embuscades, batailles rangées. Au deuxième séjour, dès octobre 1950, des actions à plusieurs bataillons, et à mon niveau, des combats de sections ». Jacques Thomas rappelle, de son côté que l'action des parachutistes n'était pas en solo. Elle était toujours appuyée au plus près, « toujours avec appui aérien adapté comme la chasse, le bombardement dont le napalm en dehors des agglomérations<sup>3337</sup> » qui compensait un armement léger.

---

<sup>3331</sup> Marie-Danielle Démélas, *op. cit.*, p. 103.

<sup>3332</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

<sup>3333</sup> *Ibid.*

<sup>3334</sup> Question n° 41 : « Etes-vous allés dans les trois grands territoires du Vietnam (Cochinchine, Annam, Tonkin) ? Au Cambodge, Au Laos ?

<sup>3335</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>3336</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>3337</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, *op. cit.*

Les parachutistes ont donc construit leur légende en Indochine, de 1946 à 1954, mais ils n'ont pas été les seuls à se montrer efficaces. Des unités plus classiques, plus anciennes comme la légion et la « Coloniale » ont été très utilisées.

#### 1.2.6.2 des unités d'élite classiques en Indochine : légion étrangère et « coloniale »

« Comme à Hanoi (en décembre 1946), il y avait des cadavres partout, [...] les gens passaient d'une maison à une autre. » (Jean Slezarski)

La légion étrangère et les troupes coloniales ont une longue tradition de combat dans l'histoire de l'Indochine où elles ont souvent formé une partie des garnisons. Pendant neuf ans, elles sont deux forces polyvalentes qui déclinent leurs unités et leurs actions en de multiples missions sous toutes leurs formes. C'est cette qualité qui doit surtout être précisée ici.

La légion étrangère est présente depuis la campagne du Tonkin en 1883 et ses unités ont été de tous les combats, y compris ceux, devenus légendaires, de Tuyên Quang en 1884-1885 et de Langson en 1885. Le 5<sup>ème</sup> REI, *régiment du Tonkin*, a été créé quelques mois après la révolte de Yen Bay en 1930, pour prévenir d'autres troubles. Il participe aux combats contre les Japonais à Langson en 1940 et forme la colonne Alessandri pour gagner la Chine de mars à mai 1945, revenant l'année suivante au Tonkin et au Laos. Il rejoint d'autres unités arrivées de Métropole la même année, pas moins de trois régiments, les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> REI et la 13<sup>ème</sup> DBLE. Nouvellement créée, la légion-parachutiste rejoint l'Indochine en 1948 avec le 1<sup>er</sup> BEP ; le 2<sup>ème</sup> BEP le suit un an plus tard. D'emblée forte de plus de 9 000 combattants en 1946, la légion étrangère atteint, selon Michel Bodin, un maximum de 19 479 en 1951 pour redescendre à 14 462 en 1954<sup>3338</sup>, 18 261 selon une autre source<sup>3339</sup>. Sur un effectif total de 72 833 légionnaires affectés en Indochine, le niveau des pertes, c'est-à-dire 10 483 tués de 1946 à 1954<sup>3340</sup> attestent de son emploi continu dans ce conflit. « On l'utilisa à plein » écrit Michel Bodin. « Elle permettait de faire face aux besoins des FTEO sans trop faire appel aux Français donc sans trop émouvoir l'opinion<sup>3341</sup>. » Plusieurs vétérans de la légion ont souligné, comme les parachutistes d'ailleurs, l'emploi parfois immodéré de leur corps de troupe pour ses qualités de solidité, d'endurance et de polyvalence dans les combats ; au besoin en lui demandant de *faire Camerone* (se sacrifier) pour sauver l'opération. C'est ce que pense Marcel Baarsch par rapport à son 3<sup>ème</sup> REI qui a servi à tout, fournir des garnisons pour les PK de la RC 4, faire des ouvertures de route, protéger les convois, subir les attaques de d'une APV de plus en plus dangereuse comme à Phu Tong Hoa en 1948 : « Le 3<sup>ème</sup> REI a servi à beaucoup de choses, surtout à se faire massacrer à la fin de l'année 1950<sup>3342</sup>. » La diversité de son recrutement, de

<sup>3338</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats. Indochine 1945 - 1954, op. cit.*, p. 36.

<sup>3339</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>3340</sup> *Ibid.*, p. 46. 10 283 pour Alain Gandy, *La Légion en Indochine : 1885-1955*, Paris, é, coll. « Troupes de choc », 1988, 191 p. ; p. 190.

<sup>3341</sup> Michel Bodin, *op. cit.*, p. 44.

<sup>3342</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

ses traditions et des compétences que le commandement lui a toujours réclamées, ont permis de l'employer à toutes les tâches, y compris les improvisations les plus diverses : le jaunissement de ses unités avec des Vietnamiens en bérets blancs, les constructions de ponts et routes, des blockhaus de la ligne de Lattre, la formation d'une unité pour deux trains blindés sur la base du premier, *La Rafale*, commandé par le capitaine Raphanaud, du 2<sup>ème</sup> REI, en 1948<sup>3343</sup>, les *Crabes* et *Alligators* du 1<sup>er</sup> REC à partir de 1947 ; enfin la légion - parachutiste en 1947.

Les quelques légionnaires qui ont répondu aux questions témoignent de la diversité de leur engagement et de leur sacrifice. Marcel Baarsch, radio à Langson, au 3<sup>ème</sup> REI reste dans l'unité de transmission de son régiment après la RC 4, au sein du GM 5, et fait plusieurs opérations. Bernard Grué et Jack Bonfils étaient également au 3<sup>ème</sup> REI et ont été fait prisonniers sur la RC 4 après des combats très durs et sans espoirs, le premier à Dong Khé en septembre 1950, le second un mois plus tard, lors de la tentative d'exfiltration de son unité. Les lieutenants Jules Belgodère et Jacques Thomas étaient chefs de section au 2<sup>ème</sup> BEP et ont été blessés tous les deux. Le second rappelle les pertes continues qui laisse sa section à 20 hommes au lieu de 35 du fait des nombreuses opérations. Roland Py a été directement envoyé au Laos dans la plaine des Jarres avec le 2<sup>ème</sup> REI.

Il faut également rappeler le rôle des engagés allemands dans la légion en Indochine dont ont parlé de nombreux auteurs de Lucien Bodard et Paul Bonnacarrère à Hélié de Saint Marc. Ce n'est pas une légende ni un phénomène exagéré puisque de 1945 à 1947, de nombreux anciens soldats de la Wehrmacht se sont engagés dans la légion pour échapper aux camps de prisonniers et peut-être également par goût de l'aventure ou pour poursuivre la guerre de manière différente<sup>3344</sup>. D'où une régularité des désertions pendant le transfert maritime vers l'Indochine et en Indochine même. Marcel Baarsch en a gardé le souvenir :

« Dans les années 1946-1947, il y avait beaucoup d'Allemands au 3<sup>ème</sup> REI. On proposait aux prisonniers allemands, soit un engagement à la légion, soit de rester ad vitam aeternam dans un camp. Donc beaucoup se sont engagés. [...]. En 1950, il y en avait moins. Et puis j'étais dans une section de transmissions, pas une unité de base. [...]. C'étaient déjà tous des gens bien formés, plus âgés pour moi qui avait 18 ans là-bas. Ceux que j'ai connu à cette époque-là, en arrivant à Langson, étaient Allemands, Hongrois mais plus ou moins spécialistes<sup>3345</sup>. »

Leur réputation de rigueur, d'efficacité et de discipline est louée par tous les témoins qui les ont commandés et côtoyés ; la même phrase revient : « chacun savait ce qu'il avait à faire. » Leur professionnalisme et les commandements en allemand impressionnent : « J'ai été surpris lors d'opérations communes avec le 5<sup>ème</sup> REI d'entendre les commandements donnés en allemand, que je ne parlais pas. C'étaient d'excellents soldats qui avaient été très décorés et gradés dans une vie antérieure. Un seul bonhomme commandait tout un groupe au doigt. Chacun savait ce qu'il avait à faire. C'étaient des

---

<sup>3343</sup> Alexis Neviaski, L'audace du rail : les trains blindés du Sud-Annam, *Revue historique des armées*, n° 234, 2004.

<sup>3344</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, op. cit., p. 46.

<sup>3345</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, op. cit.



soldats, de sacrés soldats<sup>3346</sup> ! » Toutefois, d'autres témoignages parlent d'une habitude de la violence qui s'exerce par eux et sur eux, tout au moins pendant la première partie du conflit.

L'autre corps, aussi ancien et polyvalent que la légion en Indochine, est la Coloniale, c'est-à-dire des troupes d'infanterie « blanche », composée majoritairement de métropolitains et des unités autochtones de toutes les colonies encadrées par des métropolitains, sauf celles d'Afrique du Nord et d'Afrique formées de tirailleurs. Elle est présente en Indochine depuis le début sous l'appellation de *troupes de marine*, l'appellation de *troupes coloniales* n'étant créée que quarante ans plus tard en 1900<sup>3347</sup>. Ces unités, à partir de 1945, n'ont plus rien à voir avec les anciens coloniaux habitués au milieu Indochinois au point d'être moqués sur leur degré de maladies et d'alcool. Les troupes coloniales qui arrivent de France sont jeunes et entreprenantes, mêlant des engagés expérimentés du CEF en Italie et de la libération de la France avec des recrues d'après-guerre. De 1945 à 1947, la décision approuvée par le général Leclerc est de n'envoyer que des troupes métropolitaines, les *coloniaux autochtones* n'apparaissant pas fiables pour une reconquête coloniale. Les premières unités font donc partie des DIC, divisions d'infanterie coloniale, de composition métropolitaine. A partir du début 1947, les besoins d'effectifs et la faiblesse des engagements en France obligent l'état-major à recourir aux unités autochtones. Force de (re)conquête et de pacification, unités d'infanterie (*Marsouins*) et d'artillerie (*Bigors*), commandos, garnisons de postes et éléments d'opérations dans les groupes mobiles, la *Coloniale* fournit des officiers et sous-officiers, des militaires du rang métropolitains, pour encadrer les autres unités, surtout autochtones. Jean Slezarski est arrivé avec le 1/6<sup>ème</sup> RIC en octobre 1945 et les combats commencent aussitôt : « On fait des opérations, on va dans la nature, on occupe le terrain<sup>3348</sup>. » Il participe à la reconquête de la Cochinchine puis à celle du Tonkin, vivant de près l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946 et la bataille qui a suivi, la reprise de Nam Dinh en 1947. Tous ces combats se déroulent dans des conditions très difficiles :

« A Nam Dinh (1947), le 2<sup>ème</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> RIC était encerclé depuis trois mois et on a été désigné pour aller le délivrer. [...]. On s'est pointé là-bas et ça s'est bagarré à Nam Dinh. Comme à Hanoi (en décembre 1946), il y avait des cadavres partout, [...] On a mis les cadavres dans l'église de Nam Dinh, on empilait les gens là parce qu'il n'y avait pas moyen de les évacuer<sup>3349</sup> ! »

Une vingtaine d'autres témoins sont issus de ces RIC et RAC (régiments d'artillerie coloniale), combattant avec des supplétifs de toute l'Indochine que beaucoup d'entre eux ont encadrés (Jean Slezarski, André Fabiano, Guy Simon, Francis Oustry entre autres), en plus des Sénégalais (en fait Africains de l'AEF et de l'AOF). Impossible de reproduire tous leurs témoignages mais la plupart, en postes ou en opération, vivent des séjours engagés au plus près de l'ennemi. Par conséquent,

---

<sup>3346</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>3347</sup> Les colonies étant supprimées en tant que telles, les troupes « coloniales » redeviennent « troupes de marine » en 1958, qui sont une arme à part entière depuis 1967.

<sup>3348</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, *op. cit.*

<sup>3349</sup> Entretien avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 25 octobre 2017.

ces unités classiques ont été employées à toutes les tâches sur l'ensemble du théâtre d'opérations, devenant des unités d'élite. Leur engagement s'est révélé maximum au prix de leur vie ou de leur santé. Mais les commandos sont d'autres acteurs importants du conflit, eux-aussi adaptés et déclinés en plusieurs corps.

#### *1.2.6.3 Des unités hors norme spécifiques à la guerre d'Indochine : les commandos*

« Je n'ai jamais pensé que je n'allais pas m'en sortir pendant ce séjour. Au contraire. » (Roger Tochon-Ferdollet)

Une guerre de décolonisation, comme toute guerre asymétrique, a besoin d'unités adaptées ou du moins, le commandement doit adapter celles dont il dispose aux missions qu'il veut leur confier. Ce qui est intéressant sur ce point, c'est la place originale des unités de commandos, qui sont créées par et pour ce conflit par des personnages qui croient en une autre tactique et trouvent des solutions, échappant pendant dix ans, aux lourdeurs du CEFEO. Cela donne des mémoires combattantes particulières, violentes, excentrées, comme leurs unités dans la guerre d'Indochine.

Dès l'été 1945, des unités spéciales vont mener des opérations par petits groupes de soldats expérimentés, mobiles qui ne peuvent peser sur le sort de la guerre d'Indochine mais donnent des résultats efficaces<sup>3350</sup>. En effet, ces unités légères font une guerre à un rythme rapide, nerveux avec des raids payants et des périodes de repos où l'entraînement reste intensif ; un quotidien hors norme, très dangereux. Plus officiels, les commandos marine et ceux du Nord Vietnam se spécialisent également dans les raids et la recherche de renseignement. La lourdeur de la reconquête puis d'une guerre oscillant sans cesse entre guerre moderne et guérilla réduisent leur rôle à des piques d'épingles sur une APV de plus en plus puissante. Mais ces commandos maintiennent une insécurité permanente sur ses arrières, bien après les accords de Genève.

Les premières actions de ce type inaugurent donc la guerre d'Indochine à travers deux structures, l'une envoyée par la Force 136, parachutés en août et septembre 1945 ; l'autre également créée à Ceylan, est constituée des commandos Conus et Ponchardier, plus la compagnie de fusiliers – marins Merlet qui agit en troisième force spéciale. Ils débarquent en septembre et octobre 1945 avec les Britanniques puis le CEFEO de Leclerc. Ces unités de choc vont contribuer efficacement à la reconquête de la Cochinchine, avant de se disperser jusqu'en 1948 ou de rentrer en France dès 1946. Leur activité est incessante, plus efficace que les formations blindées du groupement de la 2<sup>ème</sup> DB et la 9<sup>ème</sup> DIC. Chacun des chefs de ces unités légères opérant en groupes autonomes, modèle la sienne à son image, multipliant les *coups* les plus audacieux : « Le capitaine de corvette Ponchardier, coiffe une extraordinaire unité, le commando parachutiste de l'aéronavale [...], toute centrée

---

<sup>3350</sup> Comme ils dépendent du service Action de la DGER et du SOE, leurs actions plus confidentielles que les commandos Conus et Ponchardier.

sur la forte personnalité de son chef<sup>3351</sup>. » Le commando Ponchardier est en fait lui-même divisé en quatre unités. Le 25 octobre 1945, il double le groupement de la 2<sup>ème</sup> DB ralenti par vingt-quatre coupures de route, dès la première opération, pour conquérir Mytho dans un raid d'anthologie par le Mékong. Elie Tenenbaum écrit que « les commandos Ponchardier [...] s'emploient à semer la terreur chez les rebelles. En retournant contre le vietminh les tactiques de harcèlement apprises durant la Seconde Guerre mondiale, ces unités incarnent la transition de la guérilla à la contre-guérilla si caractéristiques des forces occidentales »<sup>3352</sup>. Le sujet est peu abordé mais il est ressorti en 2018 avec un livre de Michel Zannelli, d'autant plus intéressé par le sujet que son père en a fait partie<sup>3353</sup>.

Adrien Conus est également « un chef hors-série, [...], chasseur de grands fauves, c'est un caïd »<sup>3354</sup>. Il agit par la jungle ou par le fleuve comme le commando Ponchardier. Créé en mai 1945 en Allemagne, le commando Conus est fort d'une centaine d'hommes entraînés à Ceylan, qui fait des raids pour aider à la reconquête de la Cochinchine contre des Japonais et des membres du Vietminh puis au Laos avant d'être dissous en novembre 1946<sup>3355</sup>. Le premier est un raid-surprise sur Tay Ninh dès le début novembre 1945. Antoine Mocellin a fait partie du commando Conus ; il reste après sa dissolution pour un séjour de trente mois. Ses souvenirs sont ceux de « la vie d'un commando », sans cesse sollicité, « sans jour de repos de la Cochinchine, au Cambodge et au Laos », exposé aux embuscades et aux trahisons<sup>3356</sup>. Mais il n'ira pas plus loin.

La compagnie de marine du capitaine Merlet, moins connue, participe à toutes les opérations en Cochinchine, souvent avec le commando Ponchardier, à Mytho, Cantho, Vinh Long. Elle est rebaptisée *compagnie Jaubert* du nom d'un officier tué en Indochine en février 1946 puis *commando Jaubert* en 1947. Ses actions efficaces ne l'empêchent pas de tomber dans des embuscades meurtrières, les arroyos et autres rachs étant terriblement étroits et propices aux embuscades<sup>3357</sup>. Pendant que le commando Conus part pour le Laos et que le commando Ponchardier reste un temps en Cochinchine avant de repartir en France, la compagnie Jaubert monte au Tonkin en mars 1946. Son chef, le lieutenant de vaisseau Merlet y est blessé en avril et le suivant, l'enseigne de vaisseau de Montfort, est tué en novembre 1946 dans les combats d'Haiphong. En 1947, quand ces premiers commandos, du moins leurs survivants, repartent en Métropole, cinq commandos marine, de 80 à 100 hommes, ont été créés ou prolongés pour lutter contre l'APV : de *Montfort*, *Trépel*, *Jaubert*, *de Penfentenyo* et *François*, reprenant le principe des raids par petits groupes surentraînés. Ils sont les successeurs du commando Kieffer, seule force française du débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, d'autant que son chef a persuadé l'État

---

<sup>3351</sup> Jacques Massu, *Sept ans avec Leclerc*, op. cit., p. 244.

<sup>3352</sup> Elie Tenenbaum, *Partisans et centurions*, op. cit., p. 140.

<sup>3353</sup> Michel Zannelli, *Les commandos de Ponchardier. A la vie, à la mort. L'Indochine, aventure de notre jeunesse 1945-1946*, Paris, éditions Heimdal, 2018, 256 p.

<sup>3354</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>3355</sup> En ligne : <http://www.france-libre.net/adrien-conus/> (Consulté la dernière fois le 29 août 2022)

<sup>3356</sup> Extrait du questionnaire d'Antoine Mocellin, reçu le 18 mars 2017.

<sup>3357</sup> Cf. *supra*, pp. 595-596.

- major de la marine de les créer, en 1946. Les commandos marine ont beaucoup de fierté d'avoir servi dans ce corps d'élite et une mémoire assumée de ce qui a été fait ; les destructions, les éliminations, dans une guerre cruelle où il n'y a pas de place pour les sentiments. Cela n'empêche sans doute pas les regrets mais cette manière de pratiquer la guerre fait partie de leur identité. Roger Tochon-Ferdollet, sportif et volontaire pour tout défi, a fait un premier séjour. Instructeur au centre Sirocco près d'Alger, il demande les commandos marine et revient en second séjour en 1951, dans une unité qui n'a jamais combattu en Indochine. Il devient le chef du groupe de choc du commando *Montfort* en Indochine, une unité qui fait des raids de destruction. On devine la satisfaction d'avoir « bien fait son boulot », d'avoir été un bon professionnel parmi ses hommes : « Je suis volontaire pour un deuxième séjour en Indochine et je suis affecté au commando de Montfort (que j'ai bien connu parce qu'il était mon lieutenant, quand il a été tué), où j'assume les fonctions de chef du groupe de choc de 1951 à 1953. » En baie d'Along, le commando coule des jonques remplies d'armes pour l'APV :

« On faisait sans arrêt des opérations, avec le commando de Montfort. A l'arrivée, on a rejoint le Tonkin ; notre fief, c'était la baie d'Along. On était basé à Haiphong, à côté de l'arsenal. Il fallait patrouiller en bateau, arraisonner les jonques [...]. On n'avait pas le temps de regarder le paysage. Non les Viets n'occupaient pas d'îles, ils étaient sur l'eau. Ils se camouflaient, transportaient des armes. J'étais chargé de la démolition des sampans et des embarcations en cours d'opérations. On se servait de grenades pour les couler avec leur contenu, des armes, du sel, des vivres<sup>3358</sup>. »

Les raids sur le littoral ennemi, en Annam en particulier, sont des affrontements plus sérieux :

« On faisait des débarquements sur la Côte d'Annam. Là ça donnait ; c'était la guerre ! Les Vietminh contrôlait beaucoup de territoires. Nous, on affrontait toujours des réguliers. Un bataillon Viet nous est tombé dessus un soir à minuit. Résultat : un mort et deux blessés sur 80. Là on a vu les types agir, sans ordres, pas de pagaille, tout le monde faisait son boulot. Il y a juste un moment où j'ai dit de cesser le feu parce que je pensais aux munitions qui allaient manquer. A un moment, on s'était mis en carré et les Viets ont donné l'assaut, par surprise, au clairon. On en a tué des dizaines [...]. Les commandos marine étaient craints des Viets. Ils ont pris des dérouillées<sup>3359</sup>. »

Tous ces commandos ont un moral et un mental que l'on ne retrouve que dans quelques bataillons parachutistes ; ils ont ce que demandait à la population le général Leclerc le 7 octobre 1945, une « mentalité de vainqueurs<sup>3360</sup> » : « Je n'ai jamais pensé que je n'allais pas m'en sortir pendant ce séjour. Au contraire. On n'avait pas besoin de stimuler les gars. On ne pensait pas à la fin de la guerre, on était dans l'action. On ne se posait pas de question<sup>3361</sup>. » Cela rejoint le sentiment d'autres types de commandos et de combattants d'Indochine perpétuellement dans l'action. Bernard Gaudin, qui fait partie des commandos Nord-Vietnam, fait le même type de réponse : « On n'avait pas le temps de penser à l'issue de ce conflit. On était très occupé, on travaillait de nuit et le jour, on se reposait un peu. On ne faisait que du travail de nuit, toutes les nuits pratiquement<sup>3362</sup>. » Mais en dehors du commando *de Montfort*, on aurait d'ailleurs tort de considérer que toutes les actions concernent uniquement la destruction.

---

<sup>3358</sup> Entretien avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>3359</sup> *Ibid.*

<sup>3360</sup> Jean-Christophe Notin, Leclerc, *op. cit.*, p. 370.

<sup>3361</sup> Entretien avec Roger Tochon-Ferdollet, *op. cit.*

<sup>3362</sup> Entretien avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

La recherche du renseignement en fait également partie ; celle de l'ennemi, de sa force dans un territoire ne suppose pas forcément de l'affronter. C'est le cas dans les commandos du Nord-Vietnam et au GCMA.

Les commandos du Nord Vietnam sont officiellement créés le 2 juillet 1951 sous l'impulsion général De Lattre qui, en fait, regroupe ceux qui existent déjà en une organisation-cadre et en développe d'autres<sup>3363</sup>. Au-delà de ses victoires, de sa prestance utilisée pour des coups médiatiques et des actions psychologiques pour remonter le moral du CEFEO, le commandant en chef a une vision progressivement plus claire pour atteindre davantage d'efficacité. Il ne crée pas le principe des commandos supplétifs qui existaient dès le départ. Il les réorganise en quarante-cinq unités, sous un nom qui montre bien que le CEFEO se bat davantage, en 1951, pour un Vietnam que pour une colonie indochinoise, même si les chefs de la guerre d'Indochine, du sommet au niveau du commando, restent le plus souvent des militaires de l'Union française. Ces unités, au Tonkin plus qu'ailleurs, sont des bouche-trous indispensables au milieu de la pacification entre les villes, entre la ligne De Lattre et le littoral. Ceux qui combattent dans leurs rangs peuvent se fondre mieux que les métropolitains dans le paysage, d'autant qu'ils connaissent l'ennemi puisqu'ils sont du même sang et parfois issus de leur rang. Les commandos du Nord-Vietnam sont donc des compagnies autochtones, d'environ 120 hommes avec quelques cadres français, de recrues ou de *ralliés*. Ils prennent beaucoup de risques pour rechercher l'ennemi, se fondre sur ses arrières et combattre de jour comme de nuit. Avant des raids destructeurs, ils n'agissent qu'après des semaines de recherches de renseignements pour localiser l'ennemi, évaluer ses forces, ses intentions. Bernard Gaudin est venu à ce genre d'unité par goût de l'aventure :

« J'avais entendu parler de ces unités et on m'avait dit que c'était formidable, on commandait des partisans vietnamiens, on était autonomes sans règlements de caserne. [...] ; que si j'étais volontaire pour l'Indochine, j'aurais le droit de choisir mon unité. Je me suis laissé influencer un petit peu par tous ces gens-là mais j'ai rudement bien fait parce que je n'ai eu qu'à m'en féliciter pendant tout mon séjour ».

Il arrive dans le commando 25 du lieutenant Romary dont il décrit les caractéristiques :

« C'étaient des unités remarquables. Au Tonkin, il y avait 45 Commandos créés par le Général de Lattre. Moi j'ai été affecté au Commando 25. On était cinq Européens dans le commando, commandé par un officier ; c'était le Lieutenant de Romary [...]. Il y avait trois sous-officiers qui commandaient trois sections et un sous-officier de l'armée vietnamienne engagé dans les commandos, qui assurait la traduction. A la fin, je parlais vietnamien<sup>3364</sup>. »

Le sergent Bernard Gaudin exerce ensuite, par intérim, les fonctions d'un lieutenant ou d'un capitaine en dirigeant sa centaine de commandos, chose impossible dans un conflit classique. Là encore cela singularise les expériences puis les mémoires d'Indochine, le militaire du CEFEO devenant cadre exerçant des responsabilités bien supérieures à son grade. Il participe à sa première opération de renseignement trois jours seulement après son arrivée, en double de l'officier qu'il

---

<sup>3363</sup> Le commando 24 de Vandenberghe est, en fait, une création du colonel Gambiez qui a compris son potentiel.

<sup>3364</sup> Entretien avec Bernard Gaudin, *op. cit.*

va remplacer. Son témoignage donne l'occasion de comprendre la réalité d'une action de commando qui mène recherche de renseignement et combats :

« Les commandos faisaient avant tout des missions de renseignement. Il fallait arriver de nuit, en silence, dans un village, s'installer, écouter et voir ce qui se passait. Ça a commencé comme ça. Là, il ne s'est pas passé grand-chose. Mais généralement, dans ces missions de nuit, on entendait des choses et on risquait de voir passer des éléments Viet, qui faisaient des liaisons. Et on pouvait tomber aussi sur de petites usines d'armement souterraines, qui existaient dans tous les petits villages. Vous savez, le delta du Tonkin, c'est une succession de petits îlots dans l'eau. Alors, on se déplace en sampans et on navigue entre les ilots. On arrive évidemment le plus silencieusement possible, on écoute et on regarde. [...]. On n'attaquait pas les Viets quand on sentait qu'ils étaient supérieurs, mais on accrochait souvent ! [...]. Là, c'était la bagarre, l'embuscade, décidée par celui qui commandait l'opération, généralement le lieutenant<sup>3365</sup>. »

Pour cela, les commandos sont habillés l'ennemi, ce qui est risqué s'ils rencontrent une unité amie :

« Il y a certaines techniques. On était en tenue noire, le casque Viet ; on avait l'uniforme Viet. Il fallait qu'on soit confondu avec eux. [...]. Notre mission principale était de partir, ou d'être parfois parachutés, dans les lignes Viet, d'y rester, de regarder et d'écouter, camouflés, en tenue. Et on restait parfois deux ou trois jours chez les Viets. Alors, évidemment, on prenait un certain risque, parce que si on était découvert, on y passait tous. Ça ne s'est jamais produit, parce que nous avons une certaine technique qu'on avait apprise des Vietnamiens. Les partisans étaient maîtres dans cet art-là. [...]. Ils nous montraient la façon de marcher la nuit, à marcher dans l'eau sans faire de bruit. J'ai appris, grâce à eux, à me camoufler<sup>3366</sup>. »

Chaque commando a un recrutement particulier. Certains ne prennent que des ethnies ou peuples dont ils sont sûrs qu'ils sont poussés par la haine, comme le commando 32 de Francis Agostini, composé de Chinois : « Au commando 32, on avait des Chinois des troupes de Tchang Kaï-chek ; des hommes d'une sûreté formidable. L'un d'eux parlait le chinois et le vietnamien ; ça nous servait énormément lors des débarquements<sup>3367</sup>. » D'autres sont composés de minorités ethniques. Beaucoup de supplétifs veulent se venger de l'assassinat de leur famille. Ce sont des motifs qui peuvent permettre d'éviter la trahison :

« Il y avait deux sortes de recrutement : ceux qui venaient volontairement nous voir, par amitié pour la France, par patriotisme aussi, et puis par intérêt parce qu'ils étaient un peu payés. Et puis un deuxième recrutement, qui étaient les PIM, "Prisonniers, Internés Militaires." On allait dans les camps de prisonniers et on choisissait sur dossier. Bien sûr, on ne prenait pas des types dangereux, sur les dossiers car se sentait. On prenait des Vietminh qui étaient presque sur le point de se rallier. Les services de renseignement étaient remarquablement bien faits<sup>3368</sup>. »

Le commando les paie sur ses fonds propres, ceux que le commandement lui donne et ceux qu'il se crée d'une manière peu orthodoxe que tous pratiquent : « Les commandos étaient mieux payés que s'ils allaient dans l'armée régulière. On avait de l'argent. On faisait *de la paluche*, on vendait des buffles ; on avait une caisse noire. Ça permettait de les faire tenir parce qu'ils venaient aussi pour ça<sup>3369</sup>. » Une fois composés ou recomposés, les commandos passent par une phase d'entraînement plus ou moins longue. Ce qui ne signifie pas qu'ils soient tous efficaces, ce qui varie toujours et pour toutes les

---

<sup>3365</sup> *Ibid.*

<sup>3366</sup> *Ibid.*

<sup>3367</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, à Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>3368</sup> *Ibid.*

<sup>3369</sup> *Ibid.*

unités combattantes, en fonction de leur chef et des forces qui sont en face. Or Francis Agostini évoque à plusieurs reprises des situations où les commandos, trop légers et pas suffisamment rapides, le sien compris, se font déborder et accrocher par des réguliers de l'APV très efficaces : « La valeur des combattants vietnamiens dépend de l'entraînement, de la formation. Nous avons une école des commandos à Va Chai qui formaient les soldats pendant un mois. Ils tiraient à toutes les armes, ils faisaient le parcours du combattant, le pont de singe qui était énorme, des exercices de débarquement. Mais quand vous tombez sur un bataillon de Bo Dois en face, ce n'est plus pareil<sup>3370</sup>. »

Ces commandos ne sont donc pas une élite permanente capable de mener n'importe quel combat. Cela dépend également beaucoup de son chef, des circonstances, du matériel qui leur est alloué. Or il existe un turn-over, un renouvellement trop rapide de ses chefs qui sont, soit tués, blessés ou malades, soit mutés dans une autre unité. Ainsi le commando 25, de 1951 à 1953, voit-il défiler six chefs en deux ans et demi, ce qui montre également son engagement et la prise de risque de ses cadres. Le sous-lieutenant Lebreton en prend le commandement, à Ninh-Binh, en septembre 1953. Il constate, à son arrivée, que ce commando constitue « une unité bien affaiblie, pansant ses plaies. Les effectifs sont incomplets. L'habillement et les équipements laissent à désirer. L'hébergement des hommes [...] est constitué de simples paillotes, en mauvais état et mal protégées. [...]. Encadrement et hommes ne forment pas une équipe très soudée faute d'avoir eu le temps de se connaître et, surtout, de combattre ensemble »<sup>3371</sup>.

Marqué par la mort de l'adjudant-chef Vandenberghe, le commando 24 a connu plusieurs remplaçants successifs qui ne supportent pas le comparatif avec leur célèbre prédécesseur, et sa valeur a chuté en même temps que ses effectifs et son moral, et il est « resté pratiquement en sommeil tout au long de 1952 »<sup>3372</sup>. Nommé en décembre 1952, l'adjudant Barra doit prendre plusieurs mois en lui redonner fiabilité et efficacité. Le milieu combattant ou les passionnés de ce conflit admirent beaucoup l'adjudant-chef Vandenberghe (commando 24) et le lieutenant Rusconi (commando 23) qui ont élargi leur recrutement en se fiant à leur flair. Mais au-delà de l'admiration qui leur est témoignée, les anciens commandos n'hésitent pas à critiquer, toujours respectueusement, la dérive de ce type de recrutement, trop rapide, qui a abouti à la trahison d'une partie de leur unité et à la mort de ces chefs renommés. Bernard Gaudin parle autant de chance que de prudence à propos de son propre commando, pour mettre en valeur le risque encouru dans ce type d'unité :

« Ces Viets ralliés furent des combattants remarquables. Et nous n'avons pas eu de trahison contrairement à certains commandos comme Vandenberghe et Rusconi. Nous, on a eu de la chance, mais on faisait très attention. Au début, on ne parlait pas Vietnamien. Moi j'ai appris très vite, parce que ça m'intéressait beaucoup de parler leur langue. Le soir et la nuit sans rien leur dire, on se promenait dans les cantonnements avec le chef Craman qui était l'adjoint du Lieutenant et on écoutait ce qu'ils disaient. Et ça, il fallait le faire, parce que parfois, ils parlaient entre eux et ils disaient : « Bon, on pourrait peut-être partir avec les armes ! » [...] On tombait alors sur des discussions douteuses et lorsque c'était le cas, on réagissait immédiatement en expulsant du commando les

---

<sup>3370</sup> *Ibid.*

<sup>3371</sup> Alfred Lebreton, *Pas soif d'idéal...*, *op. cit.*, p. 90.

<sup>3372</sup> Georges Fleury, *La guerre en Indochine*, *op. cit.*, p. 544.

éléments dangereux. Je crois que cette précaution nous a sauvé, ce que n'a pas fait Vandenberghe, parce que c'était un combattant remarquable mais c'était le roi. Il était persuadé que rien ne pouvait se passer chez lui<sup>3373</sup>. »

Cette admiration pour les chefs de commandos du Nord-Vietnam donne des ouvrages plus ou moins équilibrés, comme celui de Jean-Pierre Pissardy<sup>3374</sup>, mais davantage leurs grandes figures, de Georges Fleury sur Jean-Louis Delayen au commando 13<sup>3375</sup>. Ceux d'Erwan Bergot et Bernard Moinet sont hagiographiques sur Vandenberghe ; celui de Charles-Henry de Pirey, apparaît plus juste<sup>3376</sup>.

### 1.2.7 Des commandos dans une tâche obscure : la Force 136 et le GCMA

« J'étais mon patron, mon petit chef de bande. » (Jacques Bouthier)

Dernier élément de ces *guerres dans la guerre*, les combattants d'Indochine qui restent dans l'obscurité puisqu'ils n'ont pas eu ou si peu les honneurs de la presse, des magazines, ni, pendant longtemps ceux de l'armée. La première raison est qu'il se sont tenus ou ont été tenus en marge du conflit, parce qu'il ne fallait pas ébruiter leur rôle et parce que les témoignages ont, dans un premier temps, été très rares. Les commandos de la Force 136 de 1943 à 1945 et ceux qui s'y rattachent, ceux du GCMA (Groupement de Commandos Mixtes Aéroportés, créés le 17 avril 1951), et plus tard GMI (Groupement mixte d'intervention le 12 décembre 1953) travaillent dans l'ombre et ne doivent pas connaître la publicité de leurs actions. Au début des années 1990, des ouvrages commencent à aborder réellement ce sujet.

#### 1.2.7.1 Les commandos immergés en Indochine : la Force 136

Ces commandos appartiennent au domaine des services secrets, du service Action de la DGER (Direction générale des études et recherches), qui a succédé, en novembre 1944, à la DGSS (Direction générale des services spéciaux), elle-même issue, en 1943, du BCRA (Bureau Central de renseignements et d'action) de Londres et du Service de renseignement installé à Alger.

Les actions liées à la Force 136 en 1944 et 1945 permettent de reprendre pied en Indochine, se terminent peu après la Seconde Guerre mondiale lorsque les unités arrivent de Métropole en octobre 1945, puis se réactivent au sein du GCMA de 1951 à 1955. Cette contre-guérilla est une dangereuse immersion militaire entre la fin du second conflit mondial contre les Japonais et le tout début de la guerre d'Indochine. Il ne s'agit pas d'un raid éclair mais d'une implantation de maquis

---

<sup>3373</sup> Entretien avec Bernard Gaudin, *op. cit.*

<sup>3374</sup> Jean-Pierre Pissardy, *Commandos Nord Vietnam 1951*, Paris, Indo Editions, 1999, 338 p.

<sup>3375</sup> Georges Fleury, *Le baroudeur*, Paris, Grasset, 1979, 432 p.

<sup>3376</sup> Erwan Bergot, *Vandenberghe, le seigneur du delta*, Paris, Balland, 1973, 327 p. ; Bernard Moinet, *Vanden, le commando des tigres noirs*, éditions France-empire, Paris, 1987, 436 p. ; Charles-Henry de Pirey, *Vandenberghe, le commando des Tigres noirs*, Paris, Indo-éditions, 2003, 175 p.



formé d'autochtones dans une zone tenue par l'armée japonaise, puis par l'APV ou ses alliés, notamment en haute région tonkinoise et au Nord-Laos.

Dès 1943, l'intention de reconstruire un lien avec l'Indochine amène à rassembler des volontaires français à Ceylan, plus ou moins rattachés à la Force 136 issue de SOE (Special Operations Executive) pour mener des actions sur les arrières des Japonais en Asie en parachutant des agents, des équipes et en créant des maquis. En 1944, des commandos français font partie dans un service de renseignement baptisé Section Française en Extrême-Orient (SLFEO) avec un service action dirigé par François de Langlade et une autre structure dans la Force 136, avec des officiers dont Jean Sassi et Bob Maloubier pour installer ces maquis envisagés C'est encore la Seconde Guerre mondiale. Des équipes de la SLFEO, dont celles de Jean Deuve au Laos, sont parachutées dès janvier et février 1945. Ils doivent affronter les Japonais. Mais ceux parachutés en août et septembre 1945 vont être combattus par des groupes de l'APV dans les tout premiers combats de la guerre d'Indochine, notamment avec l'opération Vega de juin à octobre 1945 au Laos. Michel de Bourbon-Parme et Jean Sassi ont raconté leur entraînement à Ceylan et leurs premiers combats. Le premier est parachuté vers Hué le 27 août 1945 pour une vague mission de contact. Il est fait prisonnier par l'APV pendant plus de six mois. Jean Sassi saute sur le Laos le 4 juin 1945 et prend contact avec les Méos, encore hésitants sur le parti à prendre. Il raconte dans son livre *Opérations spéciales* trois mois « d'une invraisemblable odyssée » à parcourir la jungle et les montagnes, avec des partisans recrutés sur place. C'est en août qu'il découvre que les Américains de l'OSS (Office of Strategic Service, leur agence de renseignements) sont du côté de l'APV, finançant, entraînant et installant des maquis Vietminh. Ainsi le 7 septembre 1945 son équipe et lui sont-ils attaqués par des « Annamites » encadrés par des officiers japonais et deux Américains de l'OSS. C'est le premier combat entre Français et Vietnamiens de l'APV, sans doute le tout premier de la guerre d'Indochine<sup>3377</sup>.

#### 1.2.7.2 Les commandos immergés en Indochine : le GCMA

« Le devoir de mémoire va de pair avec l'indignation. On a abandonné les maquisards ! On nous a fait mener un combat en entraînant un tas de gens et on les a trahis. » (Jean-Michel Vernière)

A partir d'avril 1951, le GCMA dont le commandement, dirigé à Saigon par le lieutenant-colonel Grall puis le colonel Trinquier en 1953, est créé pour maîtriser la haute région du Tonkin et du Laos, entretenir la fidélité et utiliser au combat les maquis et unités de minorités, qui détestent les Vietnamiens de l'APV dont l'état-major veut empêcher les infiltrations, puis l'invasion de toute la haute région. Cette manière de faire la guerre n'est devenue prestigieuse que depuis une trentaine d'années ; jusque-là, les trafics liés à l'opium rangeaient davantage les commandos du GCMA dans le rang des barbouzeries et des affaires douteuses que de Lattre détestait.

---

<sup>3377</sup> Jean Sassi, *Opérations spéciales*, op. cit., pp. 108-129.

Le GCMA puis GMI est une tentative efficace de contre-guérilla sur ces grands territoires de haute région et de Nord-Laos, avec des maquis et des compagnies autochtones encadrés par des cadres du CEFEO, d'endiguer sans grand espoir l'avancée de l'APV, à partir de 1952, au nord Tonkin et au nord Laos. Mais on aurait tort de considérer qu'ils ont toujours agi en solo, voire en « enfant perdu. » A plusieurs reprises, leur action a été appuyée et inversement, notamment par les deux unités les plus capables de travailler par commandos sur les arrières de l'APV, le 8<sup>ème</sup> choc et le 1<sup>er</sup> BPC. Les maquis du GCMA, tout comme ces deux bataillons étaient en lien avec les autres maquis de la frontière de Chine et les compagnies de partisans dont celle de Jacques Bouthier à l'est de Lao Kay, communiquant par radio et par liaisons aériennes. Ce dernier me l'a confirmé en parlant de ses contacts avec le capitaine Sassi auquel il se joint, arrivant par l'est sur Dien Bien Phu, dans l'opération « D » (comme « Desperado ») et de ses liaisons à Dien Bien Phu pour voir le capitaine Tourret du 8<sup>ème</sup> choc : « J'ai fait deux liaisons à Dien Bien Phu, avec le capitaine Tourret. Moi j'étais libre. J'étais un petit merdeux de sergent, j'étais mon patron, mon petit chef de bande. J'avais 75 à 80 km de frontière à surveiller, un terrain, des massifs où je pouvais me réfugier<sup>3378</sup>. »

Les maquis et unités du GCMA ou liées à lui effectuent des raids, contrôlent leur secteur. Ils ont permis, avec le maquis Colibri du capitaine Hébert, de protéger l'évacuation de Nasan ; de former plusieurs colonnes pour recueillir des survivants de Dien Bien Phu en mai 1954 ; de continuer à contrôler jusqu'au bout la frontière de Chine autour de Lao Kay. Comme les commandos du Nord-Vietnam, la priorité concerne la recherche de renseignements qui peuvent ensuite permettre une action plus efficace avec des unités parachutistes ou plusieurs maquis regroupés. Ainsi le renseignement sur les dépôts de l'APV à Langson a-t-il permis de déclencher l'opération *Hirondelle* en juillet 1953<sup>3379</sup>.

Après Dien Bien Phu, des maquis encadrés par le GCMA sont allées jusqu'à reconquérir des territoires à la frontière de Chine, en toute fin du conflit. C'est un baroud d'honneur qui n'aurait pas tenu contre une nouvelle offensive de l'APV. Les maquis et unités autochtones, notamment Méos ou Hmongs ont dû être abandonnés sur ordre par leur chef et cette tragédie n'a pu être oubliée jusqu'à la mort des protagonistes, d'autant que leur action s'est poursuivie pendant la guerre du Vietnam avec les Américains, qui les ont eux-aussi abandonnés. On est alors en mars 1955 et la guerre est officiellement terminée depuis plus de six mois, le GMI officiellement dissous.

Le témoignage de Jean-Michel Vernière, lié à celui de Jean Sassi, son supérieur, est le témoignage rare d'un chef de maquis hmong pendant dix-huit mois, à la fin de la guerre d'Indochine. Dans sa mémoire, cette période de commandement autonome au Nord-Laos reste extraordinaire, ce qu'il va rappeler à plusieurs reprises au cours de notre entretien et de nos

---

<sup>3378</sup> Entretien avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>3379</sup> Ouvrage collectif, *Histoire des services spéciaux français. Indochine 1944-1954*, Paris, Sophia Histoire et Collection, 2017, 48 p. ; p. 36.

échanges de courriels ou de téléphone : « Pour moi cette période a été formidable, parce que j’avais 20-21 ans et que c’était la concrétisation de mon désir de voyages, d’aventures... Toute ma jeunesse a été pénétrée de lectures, d’engagements<sup>3380</sup>. ». Il a connu une expérience militaire unique (« Cela a été une très belle période de ma vie. J’ai connu / pratiqué un “métier fantastique” dans les montagnes<sup>3381</sup> »). Mais la fin brutale de son aventure, le lâchage des Méos par les Français, puis les Américains, les poursuites et destructions faites par le pouvoir vietnamien à leur rencontre depuis, provoquent en lui une telle colère qu’il ne se risque pas, dans un premier, à faire un entretien :

« Le devoir de mémoire va de pair avec l’indignation. On a abandonné les maquisards ! On nous a fait mener un combat en entraînant un tas de gens et on les a trahis. Cet abandon de nos types malgré les promesses ne peut susciter que de l’indignation. Pauvres diables que nous avons lâchement laissés. [...]. On nous a fait représenter notre pays pour tout abandonner<sup>3382</sup>. »

Il précise encore :

«Je suis très probablement un des derniers rescapés (un « vestige » !) de cette incroyable aventure. [...]. Depuis 60 ans, cette indignation revient souvent dans mes pensées... La France a trahi nos amis Méos, mais pour mes partisans des maquis de Houei Thao et de Nong Kang, le visage de la trahison c’est le mien puisque, pour eux, j’étais porteur de la parole de la France<sup>3383</sup> ! »

Volontaire pour l’Indochine en 1952, il choisit le GCMA en arrivant en Indochine au printemps 1953, « parce que j’étais marqué par la guerre, les parachutistes, le renseignement, les maquisards, les services spéciaux...les choses un peu « ombreuses » et violentes aussi, parfois<sup>3384</sup> » ! Il commence par un stage à Ty Wan au *Centre d’instruction et de formation* (CIF) du Cap Saint-Jacques, où est basée une partie des cadres du GCMA et la formation des unités et au combat de jungle. Le GCMA puis GMI bénéficie également d’une base sur l’île de Cu Lao Ré au sud de Tourane<sup>3385</sup>. Mais cela ne le satisfait pas car la formation est purement technique et rien ne peut remplacer le terrain : « Je suis resté quelques mois au cap Saint-Jacques, le temps d’apprendre à sauter en parachute ! Les gens qui rentraient de maquis venaient un peu se reposer là. J’ai rencontré des gens qui m’ont parlé du capitaine Sassi. J’ai demandé à le rejoindre ; j’avais demandé spécifiquement l’antenne du Nord - Laos. Et j’ai été affecté chez Sassi<sup>3386</sup> ! » Auparavant, il signe une déclaration selon laquelle il n’est pas communiste<sup>3387</sup>.

Envoyé en hélicoptère à Sam Neua, il est accueilli par son supérieur direct, le lieutenant Bréhier qui l’emmène, sous la pluie, au maquis sur le Phu Chom Koup, au nord-est du Laos ; l’ensemble est commandé par le capitaine Sassi, « formé dans les SAS, un type dur ; il était extraordinaire ». Il va vivre en autonomie dans un isolement qu’il a recherché et qui correspond à ses rêves :

« Mon maquis de Houei Thao était sous les ordres de ce lieutenant qui avait deux maquis, un à Houey Tao, un autre à Pha Ty, une extraordinaire table rocheuse occupée par un maquis commandé par Le

---

<sup>3380</sup> Entretien avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>3381</sup> Entretien téléphonique avec Jean-Michel Vernière, le 3 mars 2017.

<sup>3382</sup> *Ibid.*

<sup>3383</sup> *Ibid.*

<sup>3384</sup> Entretien avec Jean-Michel Vernière, *op. cit.*

<sup>3385</sup> Collectif, *Histoire des services spéciaux français. Indochine 1944-1954*, *op. cit.*, p 38.

<sup>3386</sup> Entretien avec Jean-Michel Vernière, *op. cit.*

<sup>3387</sup> *Ibid.* Annexe 7, p. 1902.

Bellec. Je suis allé les voir une fois ou deux et pour y arriver, il fallait escalader une falaise sur des échelle de bambou qui étaient retirées la nuit pour protéger le maquis. [...]. Mon nom de code était Nestor, dans le maquis *Servan*. On avait un poste-radio avec la gégène pour produire le courant, un 694, et on était en contact avec le PC. Mais ce qui me reste comme souvenir, [...], c'était vraiment un isolement absolument complet, chez des gens dont on ne parlait pas la langue, qui ne parlaient pas la nôtre, pour des missions qu'il fallait souvent s'inventer soi-même<sup>3388</sup> ».

La vie et le décor sont spartiates ; le ravitaillement se fait par air et l'isolement est complet :

« On était ravitaillé uniquement par parachutages, au point de vue armement ou autres, et on nous ravitaillait aussi en tissus, en lait condensé, en sel, pour faire des cadeaux. Ils avaient besoin de sel. Ils étaient très friands de cadeaux. C'était de l'action psychologique. Quant à l'opium, ils le cultivaient, c'était leur moyen de subsistance. Je n'ai jamais eu de problème avec ça. [...]. ISOLEMENT, c'est le mot-clé ! Ça me fait rigoler maintenant, quand je vois nos jeunes, mes petits-fils ou d'autres, qui ne peuvent pas se déplacer sans leur ordinateur !... Là, « Rien » avec un grand « R » ! Mais ça correspondait avec ce que j'avais lu dans ma jeunesse ; l'aventure d'explorateur ! On était libre<sup>3389</sup>. »

Le but du maquis est la contre-guérilla ; empêcher le Pathet Lao, avec une centaine de supplétifs Méos, de répandre son influence, les commissaires politiques de venir « retourner » les villages contre les Français. Il doit rechercher le renseignement sur toute force qui passe dans son secteur, à commencer par les réguliers qu'il ne peut affronter seul. On s'imagine, dans ce secteur du GMI, une succession d'embuscades et de combats. Le but est, au contraire, de les éviter :

“ On avait mission d'essaimer, de former un maquis à partir d'un autre, et quand on était à peu près sûr de l'avoir formé, on nous parachutait des armes. Ça marchait un peu comme au 11<sup>ème</sup> choc, en « centaines », comme ils appelaient ça. [...]. Notre boulot, c'était surtout l'action psychologique sur les populations, plus que de tendre des embuscades. Il fallait arriver à ce que la France reste là. Donc j'ai beaucoup crapahuté dans tous les villages, pour aller voir les chefs. [...]. Je n'ai pas vraiment eu d'engagements de combat. Je n'étais pas là pour ça. Je pouvais en organiser. Je me rappelle très bien des expéditions pour aller supprimer des Can Bo (commissaires politiques.) Mon truc, c'était de l'action psychologique mais des engagements, moins, à part quelques embuscades. Mais, je l'ai dit dans un article, c'est une forme de combat qu'on ne trouve dans aucun manuel<sup>3390</sup>. »

Comme pour tout chef de poste, cette situation imprime un comportement fait de stress et de méfiance, isolés dans une région hostile :

« On était isolés, certes, mais on était quand même regardé par tous nos maquisards, et on ne devait pas donner prise à la critique, un bien grand mot mais en tout cas, ne pas être accusé de faiblesse, d'incompétence. J'étais le seul européen. [...]. Mais moi j'étais toujours sur mes gardes. C'est ce qu'on nous avait appris au GCMA. Avec moi, il y avait des Méos mais j'avais un petit groupe, le radio, un Laotien des montagnes, un Thaï, et deux trois types comme ça avec qui je pouvais parler parce qu'ils savaient deux ou trois mots de français. Je ne peux pas parler de tension permanente mais il fallait être prudent et veiller au grain. Je me méfiais quand même, surtout après Dien Bien Phu. [...]. Je me trimbalais toujours avec deux grenades. Une grenade au phosphore, au cas où on se ferait choper par le Pathet-Lao ou le Vietminh, pour le poste radio, les codes, une grenade pour moi, pour me faire sauter la gueule et ne pas être pris<sup>3391</sup>. »

L'opération *Desperado* pour recueillir les évadés de Dien Bien Phu, fin avril à début mai 1954, est pour *Nestor* la seule grande opération conjointe des maquis et un point de non-retour. Il manque

---

<sup>3388</sup> *Ibid.*

<sup>3389</sup> *Ibid.*

<sup>3390</sup> *Ibid.*

<sup>3391</sup> *Ibid.*

d'être capturé et la suite laisse augurer la fin des maquis de haute région :

« À un moment donné, à l'occasion d'un parachutage par un Dakota, les largueurs qui étaient des copains et qui généralement venaient d'Hanoi, font d'abord comme toujours un tour de reconnaissance, et m'ont dit : « tu es complètement encerclé. » Je les connaissais bien, et on parlait. C'était le seul moment où je pouvais parler par radio. Alors on s'est barré, avec le maquis que j'avais, peut-être deux cents gars<sup>3392</sup>. »

Après le retour de l'opération *Desperado* et la chute de Dien Bien Phu, la situation devient instable. Le GMI est dissous, rien ne relie plus les maquis à un commandement, si ce n'est le capitaine Sassi qui poursuit sa tâche en attendant son rappel. Logiquement, le maquis n'a plus d'ennemi depuis les accords de Genève, mais l'alter ego de Jean-Michel Vernière au Pathet Lao local, l'avertit qu'il doit déménager avant d'être éliminé :

« Après Dien Bien Phu et la Conférence de Genève, on était considérés comme des terroristes et des hors-la-loi. [...]. Moi j'ai eu une rencontre, assez homérique, avec le chef local du Pathet Lao. [...]. Il m'a dit qu'il fallait qu'on foute le camp, qu'on n'avait plus rien à faire dans cette zone, puisqu'on était au nord du 17<sup>e</sup> parallèle, sinon il s'occuperait de nous. J'ai rendu compte de tout ça à Sassi et on est resté. Le temps a passé, Dien Bien Phu, conférence de Genève, fin juillet cessez-le-feu, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1954, et on ne sait toujours pas à quelle sauce on va être bouffé ! J'ai des documents qui montrent qu'un certain nombre de types, des chefs de maquis, ont été purement et simplement été abandonnés<sup>3393</sup> ! »

Le cessez-le-feu au Laos est officiel le 6 août 1954. Jean-Michel Vernière n'est exfiltré qu'en février 1955, grâce au capitaine Sassi. Mais la rapidité de son départ fait qu'il n'a pas le temps de réellement parler à ses hommes ; le début du sentiment d'abandon ne le lâchera pas :

« Moi je me demandais ce que j'allais faire, et c'est Sassi qui est venu. Et là ça a été une chance que j'aie pu faire ce petit terrain d'aviation. Il est venu avec un Beaver de la compagnie Air Azur qui travaillait pour la CIA, et il m'a exfiltré. C'était en février 1955. [...]. Je pensais que je ne m'en sortais pas. Sassi m'a embarqué<sup>3394</sup>. »

Le GMI est dissous, pour certaines sources le 21 juillet 1954, pour d'autres, dans la « réalité officielle d'aujourd'hui », en octobre 1954. Le GMI avait fini par rassembler « 20 000 partisans armés avec 80 officiers, 214 sous-officiers et 163 hommes de troupes français<sup>3395</sup> ». Mais c'est le départ de Jean Sassi le 23 mars 1955, de son PC de Khang Khay au Laos, qui marque la fin effective de l'action des GCMA-GMI. Toutefois certains chefs ou cadres de maquis n'ont pas pu ou voulu être récupéré et ont soit été rapidement éliminés entre temps par l'APV ou le Pathet-Lao, soit sont restés pendant des mois à tenir encore le maquis. Quand se sont-ils tus ? Raymond Muelle signale, dans les archives orales du SHD, que « le capitaine Faulques était chargé de liquider les maquis et qu'il a bien reçu le message "salauds, donnez-nous des armes..." ». Il a désobéi et a largué tout ce qu'il avait. Ça reste dans une mémoire. » Il reproche à Pierre Mendès-France, comme Jean Sassi et Jean-Michel Vernière, d'avoir « lâché les maquis alors qu'ils avaient reconquis le pays Thaï »<sup>3396</sup>.

Le quotidien et les missions de ces différents combattants d'Indochine sont donc très variés parce

---

<sup>3392</sup> *Ibid.*

<sup>3393</sup> *Ibid.*

<sup>3394</sup> *Ibid.*

<sup>3395</sup> *Histoire des services spéciaux. Indochine 1944-1954, op. cit.*, p. 38.

<sup>3396</sup> Raymond Muelle, témoignage oral, *Archives orales du SHD*, GR3K56-2009-0013.

que chacun a vécu *sa* guerre d'Indochine, un conflit très particulier qui a généré de multiples expériences et tout autant de ressentis et de mémoires. Chaque unité, arme, corps, chaque région ont mené la guerre à sa manière. Les combattants affectés par la guerre des postes, les batailles de l'ère de Lattre, les parachutages, les navigations et les raids marins, aériens, fluviaux, les corps de soutien, d'appui et les troupes de choc ne peuvent former une seule mémoire combattante. Ces différentes expériences rassemblées nous permettent de mieux comprendre ce conflit, ceux qui l'ont mené ou subi et en quoi ces mémoires sont douloureuses et complexes. Les vétérans revivent ces fait et ces phases de l'intérieur avec leurs mots, leurs souvenirs, leurs sentiments, des mémoires qu'il faut rajouter à l'histoire pour qu'elle soit totale.

## 2. Participer à l'histoire, les grandes phases du conflit : une descente aux enfers vécue par nombre de combattants

« J'estime qu'il n'y a plus désormais de problème militaire en Indochine. Le succès de nos armes est complet. » (Paul Coste-Floret ministre MRP de la France d'outre-mer, Le Figaro 14 mai 1948) ».

Les faits militaires et les batailles de la guerre d'Indochine peuplent les ouvrages historiques, mais le vécu de cette histoire relève des mémoires des combattants. Le type de sujet de thèse « Histoire et mémoires » incite à lier ces deux constructions. Le début de la guerre d'Indochine, jusqu'à la bataille de la RC 4, bénéficie pas d'une historiographie inégale jusqu'en 1950. A partir de la période de Lattre, par contre, les batailles et combats sont plus connus, bien mis en valeur. Mais les témoignages sur cette phase très défrichée par l'historiographie et la littérature combattante sont nombreux et intéressants, apportant un regard sans indulgence sur les faits et les acteurs. Les vétérans qui ont fait un ou plusieurs séjours ont vécu de l'intérieur une ou plusieurs des phases de la guerre d'Indochine. Ils ont pu observer le renforcement de de l'APV et la dégradation du CEFEO. Ces différentes phases sont donc essentiellement vues à travers le regard et la mémoire des combattants d'Indochine. Il semble important de distinguer la reconquête et la pacification qui laissent l'espoir d'une victoire définitive jusqu'en 1950, la stupéfaction des revers avec déjà les alertes de la montée en puissance de l'APV et la défaite de la RC 4 ; puis les périodes liées aux initiatives des commandants en chef en trois périodes, de Lattre, Salan et Navarre en terminant par les derniers combats de la période Ely.

Comment les combattants ont-ils vu et vécu, pas à pas, ces différentes phases de combats dans la guerre ? Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

### 2.1 L'espoir d'une victoire définitive : les premières années de la guerre d'Indochine (1945-1950)

« Nous nous déplaçons sans arrêt pour faire croire à la population que nous avons la situation en main, ce qui était éloigné de la vérité. » (Max Poiroux)

Les vétérans d'Indochine remontent le fil de leur mémoire pour évoquer cette succession de combats et de batailles qui ont marqué, et, pour certains, changé leur vie. Depuis la fin du conflit, ils ont cherché dans les ouvrages qui lui sont consacrés et dans d'autres témoignages, des explications pour essayer d'en comprendre le sens, de distinguer les responsabilités, les évolutions, n'ayant eux-mêmes vécu, sur le moment, que les faits de leur secteur de guerre, difficile à relier à un ensemble cohérent. Leur ressenti premier s'est affiné, enrichi. C'est logiquement ce sentiment *vu du présent* qui émerge, ce qui peut créer un décalage ; mais une vive impression ne s'oublie pas. Jusqu'à la débâcle de la RC 4 en octobre 1950, l'espoir de gagner cette guerre d'Indochine est assuré, puis probable, possible, face à un ennemi peu outillé, en infériorité technique et parfois jugé « peu sérieux ». Il va persister pendant plusieurs années au niveau du commandement mais de moins en moins à celui du combattant. Pour plusieurs témoins, la réalité d'une guerre difficile à gagner voire ingagnable va s'imposer, incitant une partie d'entre eux à ne pas poursuivre leur activité militaire. Cette mémoire individuelle des combats garde-t-elle le même découpage et le même sens des événements que ce que propose l'historiographie du conflit ?

### 2.1.1 La reconquête coloniale : l'épopée avec Leclerc dans une guerre qui s'installe (1945-1946)

« Je vous demande d'avoir une mentalité de vainqueur. » (Général Leclerc)

La reconquête de l'Indochine par Leclerc est parfois valorisée comme une chevauchée, du fait de la rapidité de reprise en main du territoire et de son passé de cavalier. Le terme d'*épopée* apparaît même dans plusieurs ouvrages et entretiens. Ce terme héroïsant ressemble à une ode au jeune chef admiré qui poursuit son œuvre de Koufra à Hanoi, ce qu'il a lui-même affirmé pour galvaniser les esprits. Cette phase première d'une guerre qui s'avère bien réelle sur le terrain, reste liée au général Leclerc, garant du succès, bien que les soldats se rendent déjà compte des difficultés d'un combat déconcertant dans lequel ils ont peu de prise. Sa rapidité de décision, ses initiatives militaires et politiques servies par des compagnons eux-mêmes décidés et talentueux comme Sainteny, Salan et Massu, permettent de reprendre pied en Indochine et de prendre contact avec les nouveaux acteurs de la RDV. Il s'agit surtout d'une phase de guerre coloniale ou *recoloniale* dans laquelle la France reprend son bien.

#### 2.1.1.1 La reconquête de l'Indochine commence au sud

« On fait des opérations, on va dans la nature, on occupe le terrain. [...] Nous, on n'était pas au courant de ce type de guerre. » (Jean Slezarski)

Dans la première phase du conflit, la guerre d'Indochine ressemble à la conquête coloniale de 1858 à 1902, commençant au sud en Cochinchine et remontant progressivement au nord pour finir au Tonkin progressivement pacifié. La réalité de 1945-1946 est différente, à commencer par le fait

que les Britanniques, qui ont en charge du sud de l'Indochine depuis la conférence de Potsdam, acceptent de laisser les Français se réinstaller pour pouvoir eux-mêmes en finir au plus vite. Comment les combattants vivent-ils cette guerre d'un nouveau genre, qui ne ressemble en rien à la Seconde Guerre mondiale, leur référence militaire la plus récente ?

Arrivés à partir du 3 octobre 1945<sup>3397</sup>, les premiers éléments du CEFEO venus de Métropole doivent rapidement s'organiser et se préparer à la reconquête. Le 25 octobre<sup>3398</sup> est lancée la première opération de dégagement des alentours de Saigon. A partir de là, la « tache d'huile » de la pacification reprend tous les aspects d'une guerre coloniale. Les combattants ne font aucune référence à ce passé lointain. Pour eux, les choses sont simples, il faut finir le travail de libération de la France et de son empire, combattre les derniers Japonais qui s'y opposent et les « rebelles » que seuls certains chefs connaissent sous le nom de *Vietminh*, lesquels refusent le retour des Français. Il faut, « Au début, éliminer les Japonais refusant la fin de guerre<sup>3399</sup> », se souvient Jean-Pierre Chieulet ; Robert Drouilles ajoute un autre élément, combattre le « Viet-Minh naissant<sup>3400</sup> ». Il faut réoccuper le terrain, parfois avec l'aide d'anciens tirailleurs annamites qui reprennent du service, ce que font les FFEEO à coups d'opérations audacieuses et payantes mêlant les blindés du régiment de marche de la 2<sup>ème</sup> DB, les commandos et des unités coloniales débarquant progressivement. L'opération *Moussac* dégage les environs de Saigon et le delta du Mékong, à partir du 25 octobre 1945 ; l'opération *Gaur* gagne le Sud-Annam en janvier-février 1946 et une succession d'opérations menées en groupements tactiques, produisent les mêmes effets au Cambodge puis au Laos. Mais le nord du 16<sup>e</sup> parallèle est aux Chinois. Les unités débarquées sont encore peu nombreuses et il faut s'adapter à un autre type de guerre, d'affrontements auxquels les anciens des combats de la Libération ne sont pas habitués : « On fait des opérations avec les Japonais, contre le Vietminh qui était déjà implanté. Ils faisaient du mal, se cachaient dans les cocotiers et nous flinguaient à bout portant. Nous on n'était pas au courant de ce type de guerre<sup>3401</sup>. » Ils découvrent également qu'il n'est pas question de compter sur une organisation rigoureuse. La guerre d'Indochine est une recherche permanente d'adaptation à la guérilla, à l'ennemi et à la pauvreté des moyens :

« On part en opération soi-disant pour quatre jours mais on est revenu deux mois après ! On est allé jusqu'à la pointe de Cà Mau, on est resté dans la plaine des Joncs. [...] ! On a quand même eu des accrochages assez durs, j'ai eu ma première citation à Cau Cho Dem. Ma section était en tête et à ce moment-là, j'étais tireur au fusil-mitrailleur. On arrive à un carrefour d'arroyos et ça se met à tirer depuis une sorte de blockhaus en face. Instinctivement je tire mais avec le recul, je tombe. Tous à la baille, avec le fusil-mitrailleur. Après pour le retrouver, on a mis peut-être deux heures parce qu'on n'avait pas de lunettes d'abord, les arroyos sont marrons, boueux ; au fond il y a de la vase ! On a été content quand on l'a retrouvé parce que le fusil-mitrailleur, c'est la base de soutien<sup>3402</sup>. »

---

<sup>3397</sup> Les missions de la Force 136 sont déjà à pied d'œuvre et une compagnie du 5<sup>ème</sup> RIC est arrivée à Saigon, avec les troupes britanniques, dès le 12 septembre.

<sup>3398</sup> Le 24 pour Ivan Cadeau, le 25 pour Yves Gras.

<sup>3399</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet.

<sup>3400</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>3401</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>3402</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, à l'hôpital d'Alberville, le 9 novembre 2017.



Les combats sont rapides, déconcertants sous la chaleur, sous la pluie dans une atmosphère doublement étouffante de moiteur et d'insécurité. Le contact se résume parfois à un seul coup de feu qui abat un militaire français, Les premières violences contre des membres du corps expéditionnaire ou contre la population montrent d'entrée le visage d'une grande cruauté dans cette reconquête, qui ne fait pas grande différence avec celles vécues à partir de 1858. Le danger vient d'unités très éparses composées de déserteurs japonais, de membres dissidents des sectes, de nationalistes et de communistes. Elles ne sont pas toutes dépendantes de l'APV :

« Le plus souvent, pour ses attaques, les VIETS se regroupaient par forces (Si tu n'es pas avec nous c'est que tu es contre) en faisant de la population présente le gros de leurs effectifs, Ils lançaient cette masse ignorante peu armée, lances, coupes-coupes- arcs et flèches sur nos postes en encadrant les ailes de leur vraie force équipée d'armes automatiques, Dès notre riposte, cette force décrochait et laissait aux nôtres le soin de traiter le reste. Personnellement, si j'ai souvent entendu parler de ces tactiques, je ne les ai jamais connues<sup>3403</sup>. »

Aux yeux des militaires, tout cela n'apparaît pas très sérieux ; mais l'embuscade, les attentats, c'est-à-dire la « guerre du pauvre » peuvent faire mal et causent des pertes. Henry Clemens fait partie du régiment de marche du 9<sup>ème</sup> Dragons en avril 1946. Il participe à la reconquête des plateaux montagnards de Cochinchine et adapte son camion à une guerre d'embuscades :

« Nous avons relevé la partie gauche du pare-brise et j'avais bricolé un support qui me permettait, de servir le vieux FM de mon siège. La route était monotone bordée des éternelles rizières, Seuls deux incidents ralentirent notre progression. Après deux heures de route, les éléments de tête furent retardés par la résistance d'une embuscade Viet à l'orée d'un petit bois de bambous, Quand nous arrivâmes sur les lieux, trois corps, recroquevillés gisaient sur le bord de la route ; l'un d'eux portait trois impacts nets sur le ventre sans aucune trace de sang ce qui m'étonna. Une seconde embuscade nous arrêta plus longtemps, Lesage me fit mettre à terre et m'ordonna de couvrir notre flanc gauche. Allongé devant une diguette, Je vis, au bout d'un moment des mouvements à deux cents mètres environ, Je visai et lâchai une longue rafale, L'ordre de repartir arriva alors et je n'ai jamais su le résultat de ce tir<sup>3404</sup>. »

La nature première de ce conflit est simple. L'ennemi est dispersé, en embuscade, invisible et peu armé, du fait de sa faiblesse face au CEFEO. Les colonnes motorisées passent, ripostent et poursuivent sans savoir si l'ennemi a eu des pertes puisqu'il emporte le plus souvent possible les cadavres et les armes après les affrontements. Cette sensation de vide face à un ennemi qui s'évanouit dans la nature est préoccupante et augmente le sentiment d'insécurité, d'autant qu'il est clair que l'APV se renforce en armement, ne serait-ce qu'en s'emparant des armes des FFEQ tombées dans ses embuscades : « Depuis 1945, la situation évoluait très vite et une certaine insécurité se ressentait. Le Vietminh était déjà très actif mais ne disposait pas encore d'armes lourdes ni d'effectifs très importants, Ses actions étaient encore sporadiques et consistaient surtout à noyauter la population autour de ses idéaux ; Indépendance et Communisme<sup>3405</sup>. » Max Poiroux constate lui aussi le manque d'équipement des « Viets » ainsi que les appellent d'entrée les combattants français jusqu'à la fin du conflit et encore aujourd'hui : « Les Viets cherchaient des armes en 1945. Comme chacun était

---

<sup>3403</sup> Extrait du questionnaire de Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>3404</sup> *Ibid.*

<sup>3405</sup> *Ibid.*

responsable de la sienne, il valait mieux la garder sur soi en dormant, les bretelles passées autour du bras<sup>3406</sup>. » Ces actions sporadique sont nombreuses et entretiennent un climat de guerre en Cochinchine, en Annam, au Cambodge et au Laos bien avant le 19 décembre 1946. Une autre découverte est celle des combattants japonais. Leur réputation de cruauté rend méfiants les Français qui les découvrent à leur arrivée en Cochinchine ; soit en garnison ou en patrouilles puisqu'ils participent officiellement au maintien de l'ordre jusqu'à leur retour au Japon, soit parce qu'ils ont déserté et participent au combat avec l'APV : « A peine arrivé en Indochine, on se confronte aux Japonais. Un jour mon scout-car tombe en panne vers un camp japonais. Nous sommes invités à diner. C'était un temps bizarre<sup>3407</sup> ! » Jean Slezarski ne cache pas son admiration pour des soldats d'une grande efficacité :

« Mais heureusement que la guerre avec le Japon s'est terminée, parce que je ne me vois pas combattre contre les Japonais à ce moment-là ! C'étaient des guerriers, des sacrés guerriers [...]. Mais ça ne se passait pas toujours bien. Un jour, un sous-off, Théodoras, est entré dans une maison. Un Japonais lui est tombé dessus et l'a lardé de coups de couteaux. Il a été esquinté, est allé à l'hôpital, et il est mort parce qu'il était transpercé de partout<sup>3408</sup>. »

Les premiers contingents du CEFEO arrivés en renfort ont beaucoup appris au bout de quelques mois de conflit, puisqu'il s'agit d'une guerre certes non déclarée mais qui fait 630 morts<sup>3409</sup> en six mois. Malgré le peu de moyens et d'unités dont ils disposent, le sud de l'Indochine est contrôlé par les Français qui ont reconquis le terrain grâce à leur supériorité technique et une vitesse d'exécution efficace. Mais ce succès ne peut empêcher la guérilla d'exister : « Nous étions conscients de la faiblesse de nos effectifs [...], mais nous étions mieux armés. Nous nous déplaçons sans arrêt pour faire croire à la population que nous avons la situation en main, ce qui était éloigné de la vérité », résume Max Poiroux<sup>3410</sup>. En dehors des routes, des villes et des postes, le reste est à l'ennemi.. Mais les ressources de l'APV ne sont pas encore suffisantes pour représenter un réel danger partout en Indochine. Jacques Allaire, deuxième classe, passe un début de premier séjour plutôt calme :

« Je ne suis pas rentré dans une guerre abrupte, rapide. J'ai attendu longtemps avant véritablement d'avoir des combats, très difficiles. On m'a mis à la 153ème compagnie de QG [...]. Je n'ai pas vraiment vu l'ennemi de près. J'étais plus ou moins secrétaire ; j'avais des fonctions qui étaient véritablement sans danger. Je suis tombé dans une ou deux embuscades mais je n'ai pas vraiment fait un séjour de "guerrier"<sup>3411</sup>. »

Le début de la guerre est une succession d'actes terroristes en ville, organisée par un ennemi « en apprentissage » de la guérilla, pauvre en armes mais structuré et résolu :

« A Saigon, en 1945, il y avait des attentats ; une usine d'explosifs a explosé, un sabotage. J'ai eu deux ou trois camarades qui ont été assassinés parce qu'à l'époque, c'était véritablement le genre de la bataille d'Alger, au début. Le Vietminh qui était très monté, communiste, marxiste, n'avait pas les moyens de se battre en rase campagne, de faire la guerre ; il faisait des assassinats. [...]. La guerre était commencée contre le Vietminh. Il n'y avait pas beaucoup d'unités constituées en Cochinchine, elles se formaient. On a vu surtout des "guérilleros"<sup>3412</sup>. »

---

<sup>3406</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>3407</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Michel Varlet, le 25 août 2018.

<sup>3408</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, *op. cit.*

<sup>3409</sup> *Ibid.*

<sup>3410</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*

<sup>3411</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>3412</sup> *Ibid.*

Avec les accords du 6 mars 1946, les Français peuvent revenir au Tonkin tout en reconnaissant la RDV ; chaque partie a gagné. La RDV peut voir les Chinois quitter le nord du 16<sup>ème</sup> parallèle et le CEFEQ, le réoccuper. Mais cela signifie aussi qu'au bout de cinq ans, les militaires français devront quitter ce même Tonkin et que le Vietnam sera indépendant dans l'Union française. Des deux côtés, cet accord ne sera pas respecté avec une égale mauvaise foi<sup>3413</sup>.

### 2.1.1.2 Le retour au Tonkin, le point névralgique de la reconquête où tout va se jouer

« Il y avait les soldats chinois, les soldats Vietminh, des soldats français, c'était compliqué quand même. » (Jean Slezarski)

La reconquête se poursuit au Tonkin par le débarquement à Haiphong, toujours sous le commandement de Leclerc qui sait bien que le sort de son action se joue au nord avec un État vietnamien autoproclamé, la RDV, installé à Hanoi, avec lequel il va falloir négocier pour faire sa place, tout en évinçant les troupes chinoises, peu enclines à vouloir quitter le pays. La matinée du 6 mars 1946, les Français les affrontent, cas unique depuis 1885, dernière guerre franco-chinoise ; un combat rapide surtout dû au manque de coordination des forces chinoises et à leur hostilité envers des Français revenant dans une région où le pillage est fructueux.

Cette arrivée dans le port d'Haiphong fait 39 tués et une centaine de blessés côté français. Les premiers heurts en terre tonkinoise laissent d'entrée de mauvais souvenirs :

« On est arrivé en Cochinchine en janvier 1946 et en mars, on débarque au Tonkin. Ça se passe très mal. Dès qu'on s'engage dans le Fleuve rouge qui va à Haïphong, le premier bateau qui ouvrait la marche s'est fait drôlement allumer, puis les autres et nous on ne répondait pas, on avait des ordres stricts [...]. Au bout d'un moment, on a fait demi-tour et on est allé s'ancrer dans la baie d'Along ! [...]. On se déplaçait dans la baie d'Along parce que les Chinois nous tiraient dessus, quelques unités Vietminh aussi semble-t-il ! On a débarqué à Haïphong, on a pris la ville et on a planté nos tentes dans la cour de la cimenterie, pendant que la division Leclerc remontait sur Hanoi<sup>3414</sup>. »

Rodolphe Tosi éprouve les mêmes sentiments, d'autant que lui est sur un LCI sous les tirs chinois :

« Le 6 mars 1946, on débarque à Haiphong, et là ça se passe mal. L'avis (en fait un contre-torpilleur") le *Triomphant* était en tête, moi je devais être dans un bateau derrière, en 3e "ligne", et on est descendu dans une sorte de sous-marin qui transportaient toute une compagnie, un LCI (Landing Craft Infantry). Les Chinois ont allumé les premiers bateaux avec les canons de 37. Ces bateaux-là n'étaient pas blindés, ça faisait des trous, ça bougeait dans tous les sens et l'eau commençait à rentrer dedans ! On s'est dit qu'on allait mourir comme des rats dans l'eau, qu'on allait couler. Le *Triomphant* avec ses tourelles de 152 mm [...] a riposté et au bout de deux coups, a fait sauter un dépôt de munitions. Un bateau s'est échoué sur la rive d'en face, le commandant du nôtre a pu faire demi-tour. On a débarqué plus tard avec les chars légers du RICM. Là on s'est régalé parce que les Chinois n'avaient jamais vu de chars sirènes hurlantes et nous dessus par groupes de 6 ou 8, on balançait des grenades. Il y avait des Chinois qui sautaient en l'air. Une demi-heure après, on prenait le port. Les drapeaux blancs sortaient de partout. »

Le vétéran garde un très mauvais souvenir de ces encombrants alliés : « Ça ne se passait pas trop bien avec eux. Ils disaient qu'ils avaient droit à un butin de guerre : à Haiphong, il y avait des trains complets

<sup>3413</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 164-165.

<sup>3414</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, *op. cit.*

qui venaient d'Hanoi jusqu'aux quais pleins de radios, de machines à coudre<sup>3415</sup>. » Jean Slezarski voit une situation inextricable, source de grandes tensions :

« Il y avait les soldats chinois, les soldats Vietminh, des soldats français, c'était compliqué quand même. On était dans la banlieue d'Haiphong, dans une cimenterie où on était stationné et si on voulait faire un tour, pour se promener, pour aller à Haiphong même, il fallait montrer patte blanche, y aller sans arme, sans rien du tout parce que les Chinois montaient la garde ! Mais ils montaient la garde avec les Thompson sur l'épaule ! C'étaient des saloperies ces Chinois ; ils avaient fait des traits sur le sol, interdit de dépasser les traits ! Mais là ce n'était pas la guerre, on était tranquille<sup>3416</sup> ! »

Les premières semaines sont tendues avec les troupes chinoises qui ne veulent pas s'en aller malgré le traité du 28 février et la convention du 13 mars 1946, faisant obstacle aux unités du CEFEO. Elles quittent le Tonkin lorsque la récolte d'opium prend fin, en mai 1946<sup>3417</sup>. Même si, officiellement, les accords du 6 mars assurent une paix avec la RDV, la situation est localement dangereuse, ce qui amène à répéter qu'au-delà des négociations, des attitudes plus ou moins agressives et de l'absence de déclaration de guerre, le conflit est bien là, rémanent, endémique, tout simplement parce que des militaires des FFEO meurent du fait d'affrontements courts avec l'APV ou d'embuscades des milices villageoises. Robert Drouilles en fait la triste expérience en avril 1946 malgré les assurances de paix dans un secteur apparemment calme des environs immédiats d'Haiphong :

« En avril 1946, [...] on avait quitté la cimenterie et monté un poste à l'extérieur de la ville. Il faisait beau, on n'avait jamais rien eu, on voyait des villages et on a voulu aller se balader. On est parti en deux groupes, et dans le premier, ils avaient pris leurs armes. Ils ont voulu se défendre et c'est là qu'ils ont été attrapés et tués. Moi je n'avais que mon appareil photo. C'étaient des milices villageoises ; on s'est bagarré et on a réussi à sauter dans le fleuve. Moi, j'ai réussi à m'en tirer avec deux ou trois autres, mais ils ont torturé, massacré sept des nôtres. Un autre s'est caché dans les roseaux et a été repris par la marée ; on a entendu ses cris et il a pu être sauvé<sup>3418</sup>. »

A la fin de l'été 1946, les Chinois partis, l'Indochine est relativement calme et les territoires ont été réoccupés, à l'exception de la frontière de Chine sur la RC 4 après Langson et la moyenne région, aux mains exclusives de l'APV. C'est à ce moment que le général Leclerc, constatant l'inanité de ses efforts, coincé entre l'amiral d'Argenlieu et les éléments durs de la RDV tel le général Giap qui prépare l'APV à la guerre, obtient son rappel et se voit remplacé par le général Valluy. Ce dernier est bien moins disposé à l'égard d'une issue négociée. Il considère l'entourage du général Leclerc trop « progressiste », c'est-à-dire trop porté vers la paix avec la RDV et pense pouvoir rétablir l'ordre<sup>3419</sup>.

D'autre part, des embuscades surviennent régulièrement et il suffit de lire l'ouvrage de Jean Julien Fonde<sup>3420</sup>, qui préside la délégation française de la liaison franco-vietnamienne, pour comprendre l'inextricable situation au moment où le Vietminh débarrasse la RDV des éléments nationalistes

---

<sup>3415</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, *op. cit.*

<sup>3416</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, *op. cit.*

<sup>3417</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p. 115 ; commentaire confirmé par deux vétérans.

<sup>3418</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>3419</sup> Jean-Etienne Valluy, « Indochine octobre 45 – mai 47 », *op. cit.*, p. 23.

<sup>3420</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix...*, *op. cit.*, pp. 242-253, entre autres pages !

qui lui servaient de caution pour montrer une unité politique de façade. Les embuscades contre les convois et les unités françaises surviennent une première fois en juillet à Langson et Hongay, puis en août en même temps que celle de Bac Ninh le 3 août. Puis le calme revient. L'échec des conférences de Fontainebleau et de Dalat est patent en septembre et la situation se détériore de plus belle au Tonkin comme ailleurs. Quant à la Cochinchine et à l'Annam, supposés pacifiés, le transfert d'une partie des FFEO au Tonkin a allégé le dispositif français et permis aux combattants de l'APV ou aux milices locales de reprendre l'initiative. La situation, en apparence maîtrisée, se détériore partout. À la lecture des différents témoignages et ouvrages, on s'aperçoit que, pendant un an, le danger et les affrontements perdurent. C'est peut-être une « drôle de guerre » intermittente, mais des hommes tombent de chaque côté et ce n'est pas par accident ; comment nommer autrement cette longue série d'opérations de guerres et d'embuscades sporadiques, sinon *une guerre* ? Il s'ensuit une succession d'accords comme celui du 14 septembre entre Marius Moutet, et Ho Chi Minh et de ruptures d'accords dans un Vietnam où chacun se prépare au conflit en alternant les déclarations comminatoires et les gestes d'apaisement. Cette stratégie usante pour les nerfs des combattants prend fin en un mois. Les échanges de tirs et le bombardement d'Haiphong le 20 novembre 1946, les barricades érigées puis démontées et à nouveau remontées par l'APV dans Hanoi aboutissent à une insurrection très organisée à Hanoi, le 19 décembre 1946.

### *2.1.1.3 Bombardement d'Haiphong et insurrection d'Hanoi : une guerre désormais ouverte*

« Les gens passaient d'une maison à une autre, avec des trous partout si bien qu'il était très difficile de les attraper ! On a mis les cadavres dans l'église de Nam Dinh, on empilait les gens là parce qu'il n'y avait pas moyen de les évacuer ! (Jean Slezarski)

Malgré les protestations d'amitiés entre Ho Chi Minh et les gouvernements français de Blum puis Ramadier en vue d'une solution pacifique, le 19 décembre 1946 marque le début d'une guerre ouverte entre la RDV et la France. Depuis septembre 1945, le CEFEO aurait déjà perdu sept mille hommes pour reconquérir l'Indochine et s'y maintenir<sup>3421</sup>. Ce n'est pas une déclaration de guerre qui la déclare ouverte puisqu'il n'y en n'eut jamais comme dans presque toutes les guerres de décolonisation, mais l'attaque des garnisons françaises le 19 décembre par l'APV et une proclamation guerrière, l'appel à la résistance d'Ho Chi Minh, le 20 décembre 1946.

Le bombardement d'Haiphong, suite à un heurt pendant un contrôle douanier, dégénère en une bataille rangée entre FFEO et l'APV dans Haiphong, qui se termine en bombardement d'un quartier de la ville par la marine française et la certitude que la guerre est proche. Cet « incident » a pu surprendre malgré la montée de tensions. L'insurrection d'Hanoi, par contre, ne surprend pas

---

<sup>3421</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 159.

Jean Slezarski, soldat du I/6<sup>ème</sup> RIC, parce qu'ils ont été prévenus. Mais jusqu'à la veille, le relations avec des soldats de l'APV sont restées, en apparence, cordiales :

« Après Haiphong, on s'est retrouvé sur Hanoi, on s'y trouvait le 19 décembre 1946. La centrale électrique a pété, tout a pété et alors là. Je me trouvais à la centrale électrique à ce moment-là. Jusque-là on montait la garde par équipe moitié Viet - moitié française. Avec les Viets, on jouait aux cartes, aux boules... On était ami quand même. La veille, nos chefs de section nous avaient prévenu de faire attention parce celui qui allait dormir cette nuit - la nuit du 18 au 19 décembre - risquait d'avoir la gorge tranchée.... [...]. Donc tout le monde s'est méfié et ça a éclaté comme prévu<sup>3422</sup>. »

La suite est un enchaînement de combats sans merci pendant plusieurs semaines, une guérilla urbaine, où chaque maison est un bastion d'où l'ennemi peut surgir de nulle part :

« Ils nous ont sauté dessus ; on s'est bagarré et on a réussi à rejoindre la citadelle et ça a continué. [...]. A Hanoi, il y avait beaucoup de Japonais, ceux qui n'avaient pas accepté la reddition, qui étaient restés avec les Viets et qui tenaient les rues principales, et comme ils savaient tirer, il y a eu beaucoup de morts. A chaque fois qu'ils prenaient une rue en enfilade, ils bousillaient beaucoup de gens. Comme à Mossoul aujourd'hui ; d'une maison à une autre, il y a des trous, les Viets pouvaient passer sans se montrer. Ça s'est beaucoup bagarré<sup>3423</sup>. »

Cette insurrection qui relance et élargit la guerre lui laisse des plaies profondes que rien ne peut soigner, comme ne pas avoir pu sauver ceux qui l'appelaient au secours, puisque les premières victimes furent les civils, Français d'Indochine, métis et ceux qui avaient affiché leur proximité avec eux, tués dans des conditions atroces. Cette mémoire auditive et visuelle est blessée :

« Je n'ai pas honte de ce que j'ai fait mais j'ai honte de ce que j'ai vu. Des trucs invraisemblables. Au pont Doumer, une femme européenne avec les seins coupés, des têtes sur des bambous. Il y avait beaucoup de villas avec des civils. On entendait hurler dans les villas autour d'Hanoi, on ne pouvait rien faire ! On entendait " au secours, au secours " [...]. On ne peut pas s'imaginer ça ; ça reste ! Il y a des trucs pas racontables ! Ça a duré du 19 décembre jusqu'à janvier 1947<sup>3424</sup>. »

Les opérations de reconquête des quartiers se poursuivent jusqu'à février 1946 à Hanoi. Les autres garnisons françaises étant assaillies, il faut monter des opérations depuis Hanoi et Haiphong pour les dégager, sécuriser la RC 5 entre les deux villes et la RC 1 jusqu'à Langson. Il faut également penser aux garnisons assiégées au sud du delta, tout en continuant à combattre dans Hanoi. Le CEFEO essaie de faire feu de tout bois.

L'opération la plus connue est le dégagement du siège de la ville de Nam Dinh, occupée par le II/6<sup>ème</sup> RIC et investie par l'APV depuis le 19 décembre 1946. Mais le chef de bataillon Daboval, qui le commande, a de l'expérience et de l'instinct. Son unité est prête à recevoir une attaque. Le siège va durer jusqu'en mars 1947, et c'est le bataillon de Jean Slezarski qui contribue à le lever :

« À Nam Dinh en 1947, le 2<sup>ème</sup> bataillon du 6<sup>ème</sup> RIC était encerclé depuis trois mois et on a été désigné pour aller le délivrer. [...]. Comme à Hanoi, il y avait des cadavres partout. [...] Les gens passaient d'une maison à une autre, avec des trous partout si bien qu'il était très difficile de les attraper ! On a mis les cadavres dans l'église de Nam Dinh, on empilait les gens là parce qu'il n'y avait pas moyen de les évacuer ! [...]. Ils ont formé une unité de parachutistes en 1947 qui a été larguée sur Nam Dinh (le 5 janvier 1947 dans la nuit NDA). Ça a été une catastrophe inouïe. Il y a

---

<sup>3422</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, *op. cit.*

<sup>3423</sup> *Ibid.*

<sup>3424</sup> *Ibid.*

eu du vent, les paras ont été largué partout, sont tombés dans les arbres, au milieu des Viets. Certains ont été pris, promenés dans les villages pour les montrer et les gens leur crachait dessus. Nam Dinh c'était quelque chose<sup>3425</sup>. »

Le général Morlière, qui commande au Tonkin et a été très critiqué pour sa gestion basée sur la négociation poussée à bout avec la RDV, doit s'opposer au haut-commissaire d'Argenlieu qui veut évacuer Nam Dinh et aller délivrer la garnison<sup>3426</sup>. Plus au sud, Hué, Tourane sont également réoccupées par les FFEO. La satisfaction de l'état-major est d'abord d'avoir pu conserver les centres urbains et ensuite de constater la combativité autant qu'une supériorité technique des FFEO que tactique puisque les opérations de dégagement des garnisons sont souvent marquées par une coopération interarmes associant les parachutages, l'intervention des flottilles fluviales et la progression classique sur des axe terrestres.

Par contre, l'état - major ennemi s'est évaporé vers des secteurs aménagés depuis des mois et certains territoires sont déjà hors d'atteinte comme la moyenne région vers Thai Nguyen, le Nord-Annam autour de Vinh, où la garnison française se rend, qui restera à la RDV jusqu'à la fin de la guerre d'Indochine. L'APV commence à conserver des prisonniers civils, ce qu'elle fera dans une politique très critiquée au vu des conditions de captivité misérable jusqu'à la fin du conflit. Le CEFEQ au Tonkin doit combattre dans tout le delta du Fleuve Rouge, sans aucun repos en dehors d'Hanoi et d'Haiphong. Il doit en particulier sécuriser des axes de communication, la RC 5 et la voie ferrée entre les deux grandes villes. Ainsi Rodolphe Tosi participe-t-il avec le II/23<sup>ème</sup> RIC, pendant des mois, à cette activité fastidieuse face à un ennemi invisible :

« Le 20 décembre, j'étais à Hai Duong entre Hanoi et Haiphong. On faisait l'ouverture du chemin de fer d'Hanoi à Haiphong. Combien de fois ça a sauté ! On faisait aussi des ouvertures de routes. Il y avait des embuscades, les routes étaient coupées "en touches de piano". Des trous relativement profonds creusés alternativement à gauche et à droite -à quelques mètres-sur la route elle-même, rendaient impossible le passage des véhicules. Et sur plusieurs centaines de mètres<sup>3427</sup>. »

Les anciens maquisards qui composent une partie des RIC, à cette époque, sont sans illusion sur la suite tout en étant, cette fois, du mauvais côté, celui de l'occupant : « En face, il n'y avait pas d'unités. Nous, ça ne nous dépayait pas parce qu'on avait connu le maquis. Mais je me disais qu'on n'allait pas s'en sortir, militairement, justement parce que c'était comme le maquis en France. Comme je n'étais pas dans les hautes sphères, je n'allais pas jusqu'à penser qu'on allait perdre la guerre. Leclerc avait dit qu'il fallait négocier. Ça a été toute une affaire l'Indochine<sup>3428</sup>. » Que faire après cette insurrection qui marque le début d'une guerre ? Est-il encore temps de reprendre les négociations ? Les chefs militaires n'y croient plus du tout. Valluy et Salan pensent anéantir les structures de commandement de la RDV et de l'APV, en allant les débusquer dans leur repaire.

---

<sup>3425</sup> *Ibid.*

<sup>3426</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 191.

<sup>3427</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, *op. cit.*

<sup>3428</sup> *Ibid.*

## 2.1.2 Une guerre ouverte : le temps des illusions : 1947-1950

« Tout est pour le mieux. On a même l'illusion d'une victoire » (Lucien Bodard)

En février 1947, les FFE0 reprennent l'initiative dans une guerre ouverte. La guerre recoloniale se poursuit, une guérilla sauvage qui use le CEFEO, comme l'avait envisagé Ho Chi Minh. Sur le terrain, les combattants de l'Union française constatent que l'ennemi se renforce et que les affrontements sont de plus en plus durs. L'état-major se berce d'illusions, pensant que sa supériorité technique et tactique peut venir à bout d'une APV en formation et sous - équipée. Ce titre de Lucien Bodard dans *La guerre d'Indochine, L'illusion*, démontre qu'à côté de ceux qui se voilent la face (« Tout est pour le mieux. On a même l'illusion de la victoire ») il existe des militaires plus réalistes, vus comme des « prophètes de malheur (qui) annoncent des catastrophes prochaine<sup>3429</sup> ». Jusqu'en 1950, l'arrogance et l'illusion existent parmi état-major et le pouvoir politique, mais pas sur le terrain.

### 2.1.2.1 Léa et Ceinture, les grandes offensives de l'automne 1947

« La supériorité militaire des Français paraissait si grande que, dans tout le corps expéditionnaire, on présumait une victoire rapide. » (Yves Gras)

La première illusion est celle d'une victoire attendue contre l'appareil politico-militaire de la RDV, en 1947. Le général Salan est rappelé pour succéder au général Morlière, qui a réussi à rétablir la situation dans le delta du Tonkin mais qui n'a pas su éviter l'insurrection d'Hanoi. La stratégie du général Valluy est définie dans son rapport du 10 février 1947 : faire porter son effort en Cochinchine puis au Tonkin pour anéantir l'organisation de la RDV et de l'APV.

Le général Valluy veut gagner la guerre en profitant d'une RDV affaiblie qui a échoué dans son coup de force d'Hanoi et d'une APV encore peu formée et peu armée ; les étouffer dans l'œuf au moment où les Français ont encore l'avantage. La préparation est minutieuse. Le général Salan est chargé du plan devant décapiter l'état-major de l'APV et de la RDV. Les opérations doivent décider de l'issue du conflit. Les instructions données au haut-commissaire Emile Bollaert par le gouvernement Ramadier prescrit le 27 mars 1947 de réoccuper la frontière de Chine entre Lao Kay et Cao Bang<sup>3430</sup>. Salan a le vent en poupe. C'est un jeune général de division de 48 ans, que de Lattre a favorisé en le nommant à la tête de sa 14<sup>ème</sup> DI reconstituée en 1945 et en qui Leclerc a eu confiance. Ami de Valluy, il est considéré comme le spécialiste de l'Indochine, y ayant passé douze ans en deux séjours, avant-guerre. Il semble s'être lié d'amitié avec Ho Chi Minh. Fin juillet 1947, il conçoit le plan d'attaque de *Léa*, articulé en une manœuvre de trois groupements : « B » pour la colonne motorisée et blindée du colonel Beaufre gagnant Cao Bang, « C », un groupement fluvial, par la Rivière Claire, sous le colonel Communal et un groupement parachutiste, « S », du

<sup>3429</sup> Lucien Bodard, *L'illusion*, dans *La guerre d'Indochine*, tome 2, Paris, Gallimard, 1965 ; réédition 1973, p. 7.

<sup>3430</sup> Raoul Salan, *Mémoires tome 2 : Le Vietminh, mon adversaire*, op. cit., pp. 87-89.



colonel Sauvagnac pour prendre Bac Kan et surprendre les chefs de la RDV ; plus un groupement autonome du colonel Lhermitte au nord, pour occuper Lao Kay. Ils doivent boucler la frontière de Chine et détruire le maximum d'installations, d'organisation de l'ennemi dans son « réduit ». C'est brillant sur le papier mais le CEFEO n'est toutefois pas au mieux de sa forme. Il s'est affaibli par des combats usants depuis octobre 1945 et ses troupes expérimentées, comme celles de la 9<sup>ème</sup> DIC doivent repartir en Métropole après deux ans de séjour éprouvant. Il se pose donc le désormais récurrent problème des effectifs, qui subsistera tout au long du conflit et une partie des renforts ont dû se dérouter pour lutter contre l'insurrection de Madagascar. Pourtant, souligne Yves Gras, « la supériorité militaire des Français paraissait si grande que, dans tout le corps expéditionnaire, on présumait une victoire rapide<sup>3431</sup> ». L'opération *Léa* dure du 7 au 17 octobre 1947. Théoriquement, c'est une victoire française puisque les objectifs sont atteints, les axes de communication maîtrisés et la frontière de Chine réoccupée. Mais cette conception trop européenne de la guerre est peu réaliste ; les troupes qui courent après l'ennemi le savent. « Le réduit tonkinois se trouvait investi [...]. En réalité, sur le terrain, de larges intervalles de montagne et de jungle séparaient les zones effectivement tenues<sup>3432</sup> », écrit Yves Gras, qui ajoute plus loin : « De fait, dans la zone de l'opération « Léa », les forces du Viet-minh s'étaient partout dérobées. Elles disposaient d'un immense territoire montagneux et de forêts profondes pour se réfugier, et il était difficile aux troupes françaises de les poursuivre<sup>3433</sup>. » D'après Ivan Cadeau, citant le colonel Beaufré, « l'opération prouve qu'il est illusoire de chercher à détruite l'emprise Viet-minh sans occuper effectivement le terrain<sup>3434</sup>. » Pendant sept ans, pourtant, cette conception européenne des opérations sera souvent reprise. L'état-major envoie les parachutistes pour le premier choc, les blindés pour sécuriser les routes et les troupes classiques ensuite, en colmatant les brèches avec les partisans et els commandos. Cela suffit pour tenir quelques axes mais pas les territoires qu'ils traversent. Les combattants apprendront plus tard le nom et les objectifs de *Léa* :

« Nous l'avons appelée entre nous "opération d'Automne" sans bien savoir quel en était le but. Ce n'est que soixante ans plus tard que j'ai su qu'il s'agissait de l'opération *Léa*. [...]. Je faisais partie de la colonne Communal qui a remonté le Fleuve Rouge et la Rivière Claire sur les Dinassaut jusqu'à Tuyen Quang.<sup>3435</sup> »

Lui ne se pose pas la question de savoir si l'opération a réussi ou échoué ; c'est l'avantage du soldat de base qui reste au niveau de son combat sans connaître l'objectif stratégique ; ce qui ne l'empêche pas de trouver insuffisant de remonter une rivière sans contrôler les rives :

« C'était un peu incompréhensible, comme on remontait la rivière Claire sur des bateaux de débarquement, c'est qu'ils n'aient pas fait remonter l'infanterie de chaque côté de la rivière pour laisser monter les bateaux. Nous, on ne se rendait pas bien compte, sauf quand il y avait un coup de canon qui tapait dans la barge, et on est remonté comme ça en plusieurs jours, qui n'en finissaient plus d'ailleurs, jusqu'à Tuyen Quang. On était dans une Dinassaut, il y avait de gros bateaux pour le ravitaillement, les munitions, des LCT, de grosses barges de débarquement. Dans la nôtre, il y avait

---

<sup>3431</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 189.

<sup>3432</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>3433</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>3434</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 207.

<sup>3435</sup> Entretien avec Bernard Prin, *op. cit.*

50 mulets dedans, nous on était au-dessus, ce n'était pas très confortable<sup>3436</sup>.

De fait, il reste marqué par la violence des combats sur des bateaux de débarquement vulnérables en pleine rivière : « “Les marins de la Rivière Claire”, ça a concerné une section de notre unité. Ils ont chanté “la Marseillaise” pendant qu'ils coulaient. Aujourd'hui, je ne peux pas entendre “la Marseillaise” sans que ça m'émeuve. C'est évoqué dans la citation du bataillon. C'étaient des marins d'une flottille qui étaient habillés comme nous, en treillis kaki<sup>3437</sup>. » La situation sanitaire, pour lui qui est infirmier, devient problématique : « Dans l'opération *Léa*, les infirmiers ont passé tous leurs pansements et ensuite, il a fallu déchirer des chemises pour en faire, avec le peu de linge qu'il pouvait y avoir. » C'est à la fin de l'opération *Léa* qu'il rencontre le docteur Grauwin :

« C'était un colosse, un gars ouvert, joyeux. Je n'ai jamais vu un gars joyeux comme ça ! Il opérât torse nu ; il a opéré un jour et une nuit entière. Je l'ai vu à Tuyen Quang parce qu'il y avait son antenne chirurgicale [...]. C'est là que je l'ai connu parce l'antenne chirurgicale était juste en dessous de nous. Je me souviens de Grauwin appuyé sur le chambranle de sa porte ; il dormait debout ! Complètement épuisé ! Pourtant c'était une force de la nature<sup>3438</sup>. »

L'opération *Ceinture* complète *Léa* du 19 novembre au 14 décembre, en lançant dans les grands espaces entre les voies de communications, des unités essentiellement parachutistes. Raymond Muelle retrace les opérations d'octobre à décembre 1947 d'après le parcours du 1<sup>er</sup> bataillon de choc. Il n'y participe pas, mais il recueille le témoignage du lieutenant Pierre Hentic, l'officier de renseignement. Si tant est que les réflexions rapportées soient authentiques, l'ancien résistant n'est pas dupe du succès des opérations : « Le matériel détruit sera remplacé, la Chine n'est pas loin. Le bloc de l'Est remplacera plus vite le matériel de l'armée Vietminh que la IV<sup>ème</sup> République remplacera le nôtre. Nous n'avons pas vraiment cassé les Viets et déjà nos hommes sont fatigués ; il y a des mois qu'ils courent, nous avons des pertes trop importantes pour les résultats obtenus<sup>3439</sup>. »

Quand le colonel Beaufre ordonne d'organiser la région, ses références ne sont pas encourageantes : « Ça y est, [...], c'est la campagne du Maroc qui recommence, à moins que ce ne soit celle du Mexique<sup>3440</sup>. » Sur la brèche pendant plus de deux mois, les flottilles, les parachutistes et toutes les unités reviennent à leur base arrière, quand ils en ont, avec beaucoup de pertes ; les parachutistes sont « en loques », écrit Raymond Muelle et sont déboussolés, ayant du mal à se réhabituer aux rues bruyantes d'Hanoi<sup>3441</sup>. Les troupes sont épuisées et ont la sensation que, eux partis, l'APV reviendra s'installer dans la région qu'ils ont écumé pendant des semaines. Effectivement, l'APV, bien que diminuée et son infrastructure affaiblie, est toujours dans son quadrilatère, et ce ne sont pas les chaînes de postes sur les axes fluviaux et routiers qui changent quoi que ce soit à cette réalité. Pour le groupement Communal, *Ceinture* a une tonalité différente :

---

<sup>3436</sup> *Ibid.*

<sup>3437</sup> *Ibid.*

<sup>3438</sup> *Ibid.*

<sup>3439</sup> Raymond Muelle, *1er Bataillon de choc en Indochine. 1947-1948, op. cit.*, p. 182.

<sup>3440</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>3441</sup> *Ibid.*, pp. 229-230.

« L'opération *Ceinture* qui a suivi, c'était une opération de repli. On devait faire du contact avec les Viets dans le massif du Tan Dao ; c'était fictif, mais il y a eu quelques tués. Après, on est redescendu. On était obligé d'ailleurs, qu'est-ce qu'on aurait pu faire de plus là-bas ? On était coupé d'Hanoi, il fallait être ravitaillés par le fleuve, par la Rivière Claire et on n'aurait pas pu tenir longtemps. Si bien qu'ils ont décidé le repli et on est descendu à pied de Tuyen Quang à Vietri<sup>3442</sup>. »

*Léa* et *Ceinture* sont bien les premières grandes opérations du conflit auquel elles donnent une dimension de guerre moderne quand l'APV reste dans une guérilla impossible à circonscrire. « Avec l'échec de *Léa* les hostilités perdirent ce caractère d'opérations de police contre des "hors-la-loi". » Mais l'impossibilité d'avoir pu anéantir l'APV dans une bataille décisive attise les regrets, et, désormais, souligne Bernard Fall, commence « pour le CEFEO l'interminable recherche de la bataille rangée qui permettrait l'anéantissement décisif du corps de bataille ennemi<sup>3443</sup>. » Le succès apparent entretient toutefois l'illusion de pouvoir en finir avec l'APV.

### 2.1.2.2 Des illusions jusqu'en 1950 ? Le sentiment d'un durcissement des affrontements

Fin 1947, le CEFEO a reconquis de vastes territoires et l'APV, étrillée par plusieurs opérations dont *Léa*, connaît un passage compliqué ; non par l'effectif, car le recrutement, libre ou contraint, ne s'est jamais tari mais par manque d'armement et d'équipement. La guérilla reste donc la seule option. Elle va monter en puissance et les soldats sur le terrain vont le constater progressivement.

Vu de Métropole et de l'état-major de Saigon, la confiance règne. La citation du ministre Coste-Floret<sup>3444</sup> en fait foi. L'APV est techniquement très inférieure, ses chefs sont dans la nature, sans soutien et le terrain est reconquis. Pour Lucien Bodard qui est arrivé en 1948 et a couvert tout le conflit, le constat, certes plus clair vingt-cinq ans plus tard, est celui d'un « enlèvement »<sup>3445</sup> du corps expéditionnaire. Les vétérans critiquent beaucoup ses approximations, ses erreurs factuelles, mais il a les mots justes, ayant compris les enjeux de la guerre, sa complexité et ses changements de rythmes. Quoi qu'ils en disent, le personnage, ses articles, ses ouvrages, font partie de leur mémoire collective. Dans cette période d'illusions, la guerre va bientôt se terminer. Sur le terrain, le constat est tout autre et l'inquiétude gagne progressivement les esprits.

Pour les FFEQ, la pacification semble *la* solution. L'état-major du CEFEO, qu'il soit commandé par Valluy ou par son successeur, Blaizot, ressort la pacification à la Lyautey et à la Galliéni ; plutôt « à la Pennequin », selon Jean-François Klein<sup>3446</sup>). Cette vision est logique pour des officiers de la coloniale. Sauf que l'ennemi n'est plus le même qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Il a une volonté

---

<sup>3442</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, *op. cit.*

<sup>3443</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1961, op. cit.*, p. 29. Pour lui comme pour Lucien Bodard, les analyses de la tactique du CEFEO à partir de cette date fonctionnent avec cette perpétuelle vision téléologique, des inexpiables erreurs militaires conduisant indubitablement à Dien Bien Phu.

<sup>3444</sup> Cf. *supra*, p. 809.

<sup>3445</sup> C'est le titre de son premier tome de *La guerre d'Indochine*, « La guerre heureuse » étant celui de la première partie.

<sup>3446</sup> Jean-François Klein, *Pennequin, le « sorcier de la pacification »*, Paris, Hémisphères/Maisonneuve & Larose, 2021, 527 p.

idéologique, un nationalisme structuré par le communisme du Vietminh, bien plus efficace sur la population que les exactions des Pavillons Noirs. Les servitudes de la pacification, la lourdeur de la logistique, le manque d'effectifs ou de qualité d'effectifs et le manque de formation à ce type de guerre, font commettre de lourdes erreurs au CEFEO. Le sentiment de supériorité face à une armée sans uniforme, mal outillée, un peuple considéré comme peu combattif, cadrent mal avec un ennemi souvent invisible, qui attaque puis disparaît.

La pacification reste problématique dans tous les territoires. Bernard Prin voit les postes comme des cibles pratiques pour l'APV, qui attaque pour créer la psychose, prendre d'assaut le poste ou chercher à détruire les colonnes de secours parties des autres postes. Mais quoi qu'il soit, dès février 1947 et même à proximité d'Hanoi, la pacification apparaissait illusoire :

« On a été disséminé pour dégager les alentours d'Hanoi. C'est pour ça qu'on est resté presque un an à Gia-Lam. Il y avait des postes tout autour, soi-disant pour pacifier. Soi-disant. La pacification, on ne la connaît pas ! On ne pouvait pas en juger la réalité ni surtout la pérennité. Disons qu'on pouvait circuler. Mais on avait des escarmouches pratiquement tous les jours, sur certains postes, pas toujours les mêmes. D'autres étaient pratiquement attaqués toutes les nuits. Qui on avait en face, on ne savait pas très bien. C'étaient probablement les débuts des premiers bataillons Viet, parce qu'on sentait que c'était organisé. Alors, forcément, comme on était à Hanoi, on avait toutes les digues du Fleuve Rouge à surveiller et ces digues, elles étaient coupées presque tous les soirs. Ils faisaient des trous énormes dans la digue, on se demande comment. Ils faisaient des blockhaus sur les rives, si bien qu'ils pouvaient nous "accueillir"<sup>3447</sup>. »

Cette pacification est un leurre, un mot qui n'a plus grand sens à moins de rassurer pour un temps. En 1947, ce sont des tirs de snipers, quelques harcèlements. Progressivement, les Du Kich, combattants locaux, et les forces régionales s'enhardissent, se renforcent, prennent des armes aux FFEEO lors des embuscades et disparaissent. Le combattant de l'APV est avant tout invisible. Quant à la population, elle subit la pression des deux belligérants :

« J'ai rarement vu des Viets et je ne leur ai jamais tiré dessus. On savait qu'il y avait des Viets quand l'un de nous tombait et qu'il restait sur le tapis [...] mais on ne les voyait pas, si bien que les voltigeurs, la troupe, descendaient dans les villages, pour "nettoyer les villages". Après les premiers coups de feu venant de ces villages, les soldats partaient à l'assaut en tirant sur tout ce qui bougeait et procédaient à la vérification de la présence éventuelle de combattants Viet. Comme infirmiers, nous ramassions ou bien nous soignons les villageois blessés. Mais s'il y avait trop de résistance, la troupe mettait le feu au village. Souvent, au début de l'assaut, les niaks se sauvaient en ne laissant dans les maisons que les enfants et les vieillards<sup>3448</sup>. »

Gabriel Mièvre affronte les combattants de l'APV en parachutiste, c'est-à-dire souvent. A partir de 1948, il voit les choses se compliquer :

« Entre 1948 et 1950, on sentait que ça devenait plus difficile. Avant ils avaient un fusil pour trois gars et dès que l'un était tué, l'autre le prenait ! Après, ils avaient chacun leur arme...voire deux. Au premier séjour, c'étaient une compagnie locale. [...]. Après on se battait contre des unités constituées<sup>3449</sup>. »

Progressivement la situation se stabilise au Cambodge et au Laos. De 1947 à 1950, les Lao Issara sont sans appui et l'APV est trop éloignée pour leur venir en aide. « La guerre ne faisait qu'effleurer

---

<sup>3447</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, *op. cit.*

<sup>3448</sup> *Ibid.*

<sup>3449</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

le Laos », a écrit Yves Gras. Les Khmers Issarak n'ont pas, non plus, les moyens d'affronter les TFEO. Ils vont se soumettre ou se mettre en sommeil. Plus au sud, par contre, en Cochinchine, l'ennemi est multiple, nationaliste, communiste, issu des sectes, des minorités :

« Jusqu'en 1950-1951, dans le sud, ce n'était pas du tout la même chose qu'au nord ! Dans le sud, ceux qui se battaient, c'étaient plutôt des nationalistes. Tandis que dans le nord, c'était l'influence vietminh, communiste d'Ho Chi Minh. Dans le sud, Ho Chi Minh, on n'en parlait pas ! On parlait des Cao-daïstes, des Issarak au Cambodge. Eux, c'étaient les grands-parents de Pol Pot. C'était le même esprit, vous voyez ce que je veux dire ! Dans le sud, c'étaient des accrochages avec des groupes nationalistes pas encore inféodés au parti communiste<sup>3450</sup>. »

Même éloigné de ses bases du nord du Tonkin, l'ennemi n'en reste pas moins redoutable, au sud comme en Annam. La Cochinchine est dominée par la figure emblématique et terrible de Nguyen Binh, qui maintient sous le titre de « chef du comité du Nam Bo », une grande insécurité dans les villes et autour de ses bases de la plaine des Joncs, du Transsabac, propices à la fabrication d'un armement clandestin et à la guérilla. Ce sont des forces communistes et nationalistes à l'image de leur chef qui montent en puissance, surtout à partir de 1948.

Jusqu'en 1948, c'est ce temps des illusions que Lucien Bodard appelle aussi « la guerre heureuse ». L'embuscade de Dalat, minutieusement organisée le 1<sup>er</sup> mars 1948, cause plus de cent morts dont celle du colonel de Sairigné. Même danger sur la RC 4. Ces drames sonnent comme un avertissement. Même si, globalement, l'illusion dure jusqu'en 1949 pour beaucoup de combattants et jusqu'en 1950 pour le CEFEO dans son ensemble avec le désastre de la RC 4, il faut revoir la pacification. Mise en place par les généraux Nyo puis Boyer de Latour, elle couvre la Cochinchine de tours gardées par des partisans qui constituent un maillage serré du territoire. Deux ans de ce système et les efforts de ce général pénétré des principes de la guerre coloniale sont plus efficaces. L'illusion d'une victoire militaire peut alors persister. Mais comment gagner quand l'ennemi est invisible, imprévisible, que la pacification est statique et que ses bases de la pointe de Camau, de la plaine des Joncs ne sont pas entamées ? Bodard arrive à Saigon en 1948 et trouve un corps expéditionnaire à l'arrêt :

« “La “guerre heureuse”. C'est pourtant celle que j'ai trouvée quand je suis arrivé à Saigon comme correspondant de guerre en 1948. [...] Tout est figé. Le corps expéditionnaire a renoncé aux grandes “courses”, à la guerre de choc et de mouvement. [...] Désormais, c'est l'enlèvement. Ce n'est que sur la frontière de Chine, dans les montagnes au nord du Tonkin, que se poursuit la vraie guerre rouge contre les réguliers d'Ho Chi Minh. Elle est loin de tout, et on n'en parle pas. Partout ailleurs, on fait la “guerre heureuse” contre la Résistance<sup>3451</sup>. »

Sur le terrain, on peut encore trouver des territoires sans grand danger, se détendre tranquillement dans les centres urbains. La population n'est pas inquiète et les trafics en tout genre peuvent se développer. Mais quel que soit le territoire au Vietnam, l'ennemi est dangereux et monte en puissance. L'Annam est beaucoup moins cité que les deux autres régions du Vietnam. La cordillère

---

<sup>3450</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>3451</sup> Lucien Bodard, La guerre d'Indochine, tome 1 L'enlèvement, *op. cit.*, p. 51.

annamitique abrite les bases de l'APV qui contrôle déjà le nord du territoire : « La situation se dégradait également en Centre-Annam depuis l'été 1948. Par les mêmes procédés qu'au Tonkin, le Viet-Minh reprenait le contrôle de la population. La pacification reculait<sup>3452</sup>», écrit Yves Gras. Sur la frontière de Chine, dès la fin de l'opération *Léa*, la RC 4 devient une servitude dangereuse ; la première embuscade se produit le 30 octobre 1947 contre un convoi routier sur cette route, puis en décembre suivant contre un convoi qui ramène, à Langson, les blessés de *Ceinture* ; la route devient vite un élément de la mémoire collective d'Indochine, une « route sanglante ». Le ciel s'assombrit du 25 au 27 juillet 1948 avec l'assaut contre le poste du 3<sup>ème</sup> REI de Phu Tong Hoa où 102 légionnaires résistent contre 3 000 combattants d'une APV qui ne réussit pas à vaincre mais reprend l'initiative. Sa relative discrétion depuis *Léa* n'aura pas duré un an. La colonne de secours du colonel Simon, qui vient constater les dégâts, échappe elle-aussi à l'anéantissement. Pour cet officier prestigieux, l'avenir s'annonce compliqué.

Cette situation mortifère ajoutée à l'impossibilité de contrôler une zone montagneuse avec peu de moyens va demander un choix dramatique que l'état-major ne saura complètement réaliser à temps, rester ou partir de cette zone, une fois que la Chine bascule dans le camp communiste.

### 2.1.3 Le tournant de la guerre et la stupéfaction de la défaite

« 1949 marque sans aucun doute, la fin des illusions » (Michel Bodin)

Dans l'année 1949 et le début de l'année 1950, la guerre d'Indochine connaît un tournant, le CEFEO perdant l'initiative au profit d'un ennemi qui construit un corps de bataille moderne, ce que constatent les combattants d'Indochine. Yves Gras<sup>3453</sup>, Michel Bodin<sup>3454</sup> et bien d'autres historiens ont identifié cette phase comme étant celle de l'échec de la pacification, du renforcement structurel et de la montée en agressivité de l'APV et de l'apport décisif du « refuge chinois ». Ivan Cadeau le situerait plutôt en 1948 pour les deux premiers points, mais considère lui-aussi l'aide chinoise comme décisive<sup>3455</sup>. Jacques Dalloz parle de « nouvelle donne » qui va s'accélérer avec la défaite de la RC 4<sup>3456</sup>. Philippe Franchini préfère 1949 comme « tournant capital » et en fait même la césure entre ses deux tomes sur les guerres d'Indochine, du fait de « l'intervention de ces facteurs internationaux » (la victoire de la Chine communiste et la guerre froide)<sup>3457</sup>. » Ce changement de rythme de la guerre d'Indochine devient définitif avec la défaite de la RC 4 en octobre 1950, première grande défaite occidentale dans une guerre de décolonisation.

#### 2.1.3.1 Le sentiment d'un tournant : une victoire plus qu'incertaine dans un conflit plus engagé

---

<sup>3452</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 252.

<sup>3453</sup> Yves Gras, *op. cit.*, pp. 294-295.

<sup>3454</sup> Michel Bodin, « 1949 en Indochine, un tournant ? », dans *Guerres Mondiales et conflits contemporains* 2009/4, n° 236, pp. 135-154.

<sup>3455</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 204-211 et 224-227 pour 1948 ; pp. 258-267 pour 1949.

<sup>3456</sup> Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine 1945-1954, op. cit.*, p. 172.

<sup>3457</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine, tome 1 : De la conquête française à 1949, op. cit.*, p. 629.

« Au début de l'année 1949, alors que le corps expéditionnaire est engagé depuis deux ans dans ce qu'il faut bien appeler une guerre et malgré l'optimisme affiché par Léon Pignon, la situation militaire au Vietnam est dans l'impasse<sup>3458</sup>. » (Ivan Cadeau)

Les combattants des FFEO avaient déjà eu le sentiment de subir la guerre durant l'année 1948, avec des opérations souvent sans résultat probant, un danger de plus en plus pesant dans les centres urbains et sur la RC 4. Mais l'année 1949 voit un début de bascule du fait du passage de la guérilla simple à une guerre mixte, une guerre révolutionnaire à la chinoise tendance Mao, conciliant guérilla et guerre moderne. L'APV profite de l'aide de ce premier allié et de son territoire comme base d'entraînement d'un corps de bataille toujours plus étoffé.

Les combattants du corps expéditionnaire, notamment ceux de la frontière de Chine, sentent face à eux ce changement majeur. Plusieurs affrontements les mettent en position d'infériorité à un niveau de dangerosité inégalé jusque-là, y compris les parachutistes. En 1950, le corps de bataille de l'APV achève une première étape de sa construction en une armée moderne. Elle conjugue guérilla et guerre moderne en lien avec une population civile mobilisée par le discours et par la contrainte, dans une structure à plusieurs strates. Les forces de l'APV<sup>3459</sup> comportent un corps de bataille moderne constitué de régiments<sup>3460</sup>, en partie regroupés en brigades fin 1949, les autres régiments agissant de manière autonome pour pratiquer la guérilla avec davantage de moyens. Elle dispose d'unités d'artillerie, de transmissions, du génie<sup>3461</sup>. A côté de ces *troupes régulières* ou *réguliers*, subsistent des troupes *régionales*, moins armées et moins encadrées mais qui combattent en unités constituées jusqu'au niveau régimentaire, souvent redoutables puisque connaissant parfaitement le terrain. Enfin, les troupes de base, des soldats locaux d'un ou plusieurs villages environnants, qui sont formées de *Du Kich* par « petits groupes de guérilleros », partisans bien armés et de *Tu Vé*, des paysans pas toujours armés mais mobilisables et redoutés car sans pitié ; eux ne font pas de prisonniers.

Autre élément qui compte dans ce tournant, la guerre d'Indochine devient médiatique du fait de la situation de conflit de Guerre froide. En 1949, avec l'arrivée de l'armée de la RPC aux frontières de l'Indochine et l'engagement américain qui intègre le CEFEO et l'Indochine dans l'*endiguement* de la poussée communiste de l'est et du sud-est asiatique, la guerre d'Indochine devient un élément de la lutte contre le communisme mondial. La Chine et l'URSS reconnaissent la RDV en 1950. Un nouveau statut permet la création des armées dites « des États associés », essentiellement l'ANV, l'ARL (armée royale du Laos) et l'ARK (armée royale khmère), qui participent à ce front commun engageant davantage la France dans la guerre. La guerre coloniale devient à ce moment,

---

<sup>3458</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>3459</sup> *Cf. infra*, pp. 1015-1018.

<sup>3460</sup> Le régiment 174, qui prend une part décisive sur la RC 4, est créé en août 1949.

<sup>3461</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 225-227 et 283-288 ; Yves Gras, *op. cit.*, pp. 314-319 .

à la fois, une guerre décoloniale, une guerre civile, un conflit de la guerre froide<sup>3462</sup> et un enjeu de politique intérieure en France. En Métropole, cet écho politique d'un nouveau genre constitue un rebond dont se saisit le PCF. Sa position et ses actions, depuis août 1945, ont changé plusieurs fois, sans être décisives, suivant surtout la base syndicale des dockers de Marseille et des industries d'armement. A leur suite et grâce à elles, le PCF lance de grandes campagnes contre la guerre d'Indochine en mai-juin 1949 ; 1950 est l'année de Raymonde Dien et d'Henri Martin.

Le CEFEO ne reste pas inactif et si la pacification le prive d'une partie de son initiative faute d'effectifs suffisants, malgré l'arrivée de renforts dans l'été 1949, les opérations se poursuivent, avec un certain succès en deux endroits. Sous le commandement du général Blaizot puis du général Carpentier, le général Alessandri, chef de la ZOT, zone opérationnelle du Tonkin, poursuit le « nettoyage », c'est à dire la réoccupation du delta du Tonkin d'octobre 1949 à juin 1950. Théoriquement, le delta est davantage sous contrôle des FFEO, notamment la zone stratégique des évêchés dans la région de Ninh Binh. Toutefois, les troupes se dispersent et s'épuisent sur un dispositif plus étendu qui reste souvent peu contrôlable. Au 3<sup>ème</sup> BCCP, Gilbert Briant participe à l'opération *Diabolo* en décembre 1949 - janvier 1950 pour nettoyer le sud du delta du Fleuve Rouge. Il en ressort assez ironique : « C'est la grande époque de la pacification. Il faut être gentil, si on croise un paysan avec un panier de paddy et des grenades, nous devons prendre les grenades, lui donner si nous en avons des rations, un bonbon, ne pas lui botter les fesses<sup>3463</sup> ! » En Cochinchine, la plaine des Joncs, repaire et base d'attaque du Vietminh proche de Saigon depuis 1945, est en partie « vidée de sa substance » en juin 1949 par le général Boyer de Latour puis par le général Chanson qui l'isolent, l'asphyxient par le blocage des routes et des canaux avant d'envoyer des parachutistes et des unités amphibies, (les *Crabes* du 1<sup>er</sup> REC) qui « nettoient » la région. Nguyen Binh a retiré ses infrastructures plus à l'est<sup>3464</sup>. Toutefois, le danger subsiste.

En Annam, les opérations détruisent des infrastructures mais l'ennemi arrive toujours à s'échapper et il faut recommencer. Les accrochages sont de plus en plus durs, selon Roger Ouïste :

« Entre le début et la fin du premier séjour, on s'est aperçu que les Viets apprenaient à faire la guerre et ils devenaient de plus en plus agressifs. Par moments, ils n'hésitaient pas à s'engager dans des actions. La montagne qui était toute proche, était à eux. Nous on ne contrôlait que "la zone utile", par manque de moyens. De temps en temps, il y avait des grandes opérations, et le renseignement devait très vraisemblablement bien fonctionner parce que les grands chefs savaient où nous envoyer et on tombait sur [...] des bases, des hôpitaux, des cantonnements pour un nombre important de Viets. Ils commençaient à constituer toute une organisation pérenne dans toutes ces montagnes<sup>3465</sup>. »

Pour avoir accès à un autre point de la frontière chinoise, l'objectif de la campagne « Le Hong Phong » est Lao Kay, vers laquelle les Bo Dois remontent fin 1949. Ils trouvent juste avant la ville

---

<sup>3462</sup> Michel Bodin, « 1949 en Indochine, un tournant ? », dans *Guerres Mondiales et conflits contemporains* 2009/4, n° 236, pp. 135-154.

<sup>3463</sup> Gilbert Briant, *récit pour sa famille*, reçu par courriel le 14 juillet 2018.

<sup>3464</sup> Yves Gras, *op. cit.*, pp. 257-258.

<sup>3465</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*



frontière le poste de Pho Lu qui est menacé le 8 février 1950. Les parachutages et le saupoudrage de renforts par petites unités (une compagnie du 4<sup>ème</sup> RTM, un GC ou groupement de commandos du 3<sup>ème</sup> BCCP), comme l'état-major l'a toujours fait par le passé, ne suffisent plus. Non seulement le poste est pris, mais le GC doit abandonner ses morts, dont le capitaine Dubois, son propre commandant d'unité pour échapper à la Brigade 308. C'est ce que Gilbert Briant raconte du récit de ses camarades ; lui-même, malade, n'était pas de l'opération :

« Le 8 février 50, la brigade 308 avec 5 bataillons, 3 canons de 75 attaque le poste de Pho Lu situé sur la rive gauche du fleuve rouge, 30 kms au Sud de Lao Kai. Le capitaine Cazaux propose trois DZ sur la même rive ; choix intelligent soit 135 paras et non tout le bataillon sont largués à Lang-en sur la rive droite à 18 kms au Sud de Pho-Lu. Le GCI arrive en face du poste, attaque le soir mais est attendu par de nombreux vietminhs en embuscade. Tirés à bout portant le Capitaine Dubois, Le Sergent Lucas, le Caporal infirmier Herse sont tués sur le coup, l'adjudant Marquant a le dessus du crâne enlevé. Après s'être dégagé, impossible de transporter les blessés et les trois morts, il faut relayer les porteurs et cela mobilise trop d'hommes. Au vu du terrain, les morts sont abandonnés, ce qui sera très mal vu en haut lieu, mais comme le déclare le Lieutenant adjoint, il valait mieux ramener les blessés et le reste de la compagnie que d'en faire tuer d'autres<sup>3466</sup>. »

Le colonel Chavatte, commandant les troupes aéroportées d'Indochine, refuse de serrer la main des officiers de ce GC pour cet acte jugé indigne<sup>3467</sup>. Pourtant les autres soldats du 3<sup>ème</sup> BCCP sont d'accords avec le lieutenant Planet, qui devait sauver l'unité :

« Le drame à l'époque, c'est que le lieutenant Planet a pris le commandement après la mort de Dubois, et ce qu'il a fait, c'est quelque chose d'intelligent même si c'est antimilitaire. [...]. Mais quand il est rentré, il s'est fait chanter Ramona ! [...]. Planet avait pris une bonne décision. Ça aurait servi à quoi de transporter trois ou quatre morts ? Ils ne seraient pas passés, ils se seraient fait massacrer. Je reconnais que c'est un problème de les abandonner, mais enfin, un mort est un mort. Une fois le gars mort, on n'en n'a plus rien à foutre, surtout si la vie des autres en dépend<sup>3468</sup>. »

Mais l'action des parachutistes demeure efficace. A Nghia Do, près de Lao Kay, ce sont trois GC du 5<sup>ème</sup> BCCP et du 3<sup>ème</sup> BCCP qui sautent pour délivrer un poste attaqué, quinze jours après Pho Lu, le 24 février 1950. Robert Schuermans a sauté avec son GC ; un grand souvenir de saut en opération et d'efficacité du 3<sup>ème</sup> BCCP :

« Les sauts, aussi bien à Dong Khé qu'à Nghia Do, ont été les deux sauts d'opérations les plus importants. Le largage faisait à peu près 100-120 mètres, les derniers étaient dehors à 80 m et il y a 30 m de parachute. On n'avait pas le temps d'admirer le paysage. De suite, on se préparait pour le rouler-bouler. A Nghia Do, le poste n'avait pas été enlevé mais le chef de poste avait été tué. Quand on est arrivé, les gars étaient barricadés dans un coin du poste, et les Viets l'auraient enlevé dans les heures qui suivaient. On arrive au sol, on dégrafe, on laisse tout par terre. On se regroupe au pot fumigène par stick, par unités et on y va<sup>3469</sup>. »

Cette fois, leur intervention réussit, l'ennemi se retire mais le poste doit être abandonné. Ces deux combats et les reculades qui ont suivi sont le signe que le rapport de force a manifestement évolué en faveur de l'APV. A ce moment, à l'est de Lao Kay, plus au nord sur la frontière de Chine, Jean Slezarski est avec le 2<sup>ème</sup> bataillon Thaï à Hoang Su Phi. Le harcèlement de sa garnison ne

---

<sup>3466</sup> Gilbert Briant, *Ibid.*

<sup>3467</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 262.

<sup>3468</sup> Entretien avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

<sup>3469</sup> *Ibid.*

l'empêche pas d'en sortir avec ses partisans. Le poste n'est d'ailleurs pas destiné à attendre l'ennemi et un hypothétique siège, d'autant que cela ne cadre pas avec le caractère du jeune caporal qui ne tient pas en place. C'est une petite base de départ pour des opérations, un lieu de repos, de vie. Il a déjà fallu combattre pour y arriver :

« Au 2<sup>ème</sup> séjour, j'étais muté au 2<sup>ème</sup> bataillon thaï. On est parti à pied d'Hanoi pour aller jusqu'à Lao Kay ! Et on faisait l'avance à l'américaine. On tirait dans les fourrés au fur et à mesure jusqu'à Lao Kay comme ça, à pied. C'était très, très dur. [...]. On était accroché sans arrêt. [...]. Je n'ai pas de grande expérience des postes, sauf à Hoang Su Phi. On était comme toujours des combattants de première ligne ! Donc on allait dans les postes pour se reposer et quand il arrivait un coup dur quelque part, debout et on y allait<sup>3470</sup>. »

La situation n'est pas encore désespérée mais ce genre de position isolée semble sacrifiée, coincée entre une frontière de Chine dès lors hostile et un ennemi qui peut surgir à tout moment. Plus au sud, le lieutenant Pierre Desroche garde un des postes près du fleuve Rouge. Plusieurs, situés le long de ce fleuve, tombent sous les coups méthodiques de l'APV en mai 1950. Il reçoit l'ordre de porter secours à un autre poste, Pa Hom, qui va être attaqué ; il le rejoint avec ses Thaï et ses partisans plus une section de parachutistes. Il fait enlever la paille de riz des toits du poste car il a appris que l'artillerie de l'APV avait envoyé des obus au phosphore sur ceux des postes déjà emportés. Le poste n'a qu'un mortier de 81 mm mais il musèle l'unique canon ennemi et le lieutenant Desroche, à l'instinct, parvient à déclencher un *tir de fauchage* sur la vague d'assaut ennemie qui se met en place. Le poste est sauvé et il reçoit une citation<sup>3471</sup>. Mais Pa Hom succombera par la suite, comme les autres, car l'APV apprend de ses erreurs :

« Mais, et c'est ça qui est intéressant, un mois et demi après, ils remettaient ça sur le même poste, et ils l'ont enlevé, parce qu'il faut voir qu'il y a une progression chez les Viet. Giap pour ça était très bien. [...]. Sur un échec, il fallait toujours des leçons ! Ils avaient un canon mais moi avec mes mortiers, je l'avais foutu en l'air, et c'était l'école d'artillerie Viet. Ils sont tous morts ce jour-là. Giap s'est dit "maintenant on va monter le canon sur un piton, et on va tirer sur les mortiers pour commencer". C'est ce qui s'est passé. Donc les mortiers ont été bousillés et tout ça s'est mal terminé<sup>3472</sup>. »

Tous les postes du Fleuve Rouge sont pris pendant cette partie tardive de la campagne « Le Hong Phong 1 » et Lao Kay sera évacué quelques mois plus tard.

À elle seule, la RC 4 est devenu le lieu hautement stratégique du Tonkin, sinon d'Indochine, et à ce titre, de plus en plus dangereusement exposé dans l'année 1949. En 1948, les embuscades deviennent de plus en plus nombreuses et les opérations rencontrent, comme souvent, le vide. Un an plus tard, ce n'est plus du tout la même histoire. Le lieutenant Bernard Grué est arrivé début juin 1949 sur le *Pasteur* avec une vingtaine d'officiers de légion. Il est affecté, sur sa demande, au 3<sup>ème</sup> REI, à la frontière de Chine. « Nous n'avons pas choisi la facilité<sup>3473</sup> », reconnaît-il. Il intègre un

---

<sup>3470</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

<sup>3471</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, op. cit., pp. 174-184.

<sup>3472</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>3473</sup> Bernard Grué, *L'espoir meurt en dernier*, op. cit., p. 51.

convoi au début de la RC 4 à Tien Yen et gagne dans « une colonne qui va s'étirer sur plusieurs kilomètres », protégé « de loin en loin par des troupes chargées, en particulier, de "l'ouverture de route" » et qui transporte du matériel (des jeeps), les munitions, la nourriture, les filles d'un BMC et tout type de troupes, toutes les ethnies ou presque du CEFEO<sup>3474</sup>.

A partir de That-Khé, l'appréhension le gagne jusqu'à Cao Bang, premier sentiment d'une longue série. Il est finalement affecté à That-Khé. Les mots qu'il emploie sont éloquentes : « route de la mort », « coupe-gorge » (deux fois !), « chaos de rocs d'arbres et de lianes<sup>3475</sup>. » Il devient chef du poste 41 après quelques semaines d'acclimatation à ce type d'emploi. L'isolement, les embuscades, les attaques de poste, le ravitaillement sont un souci constant. Lorsque l'on lit l'ouvrage du colonel Dang Van Viet, commandant le régiment 174 de l'APV, on s'aperçoit du nombre de grandes embuscades que l'auteur nomme « batailles » dans la seconde partie de l'année 1949, notamment au niveau du col de Lung Phaï : « A partir d'août 1949, la position de nos forces armées est déjà nettement plus avantageuse sur le front Cao-Bac-Lang, en effectif comme en puissance de feu. [...]. À partir de Lang-Son, elle (la RC 4) est presque paralysée<sup>3476</sup>. » De longues années plus tard, les vétérans sont revenus, encore et encore sur la RC 4 ; sans angoisse cette fois. A cette occasion, les vétérans d'Indochine qui n'y avaient pas combattu et avaient seulement entendu parler sont stupéfaits que des chefs aient pu envoyer des convois dans ce piège. Rodolphe Tosi, muté pour des raisons disciplinaires, est revenu sur ses souvenirs d'un bref séjour :

« Je suis envoyé sur la RC 4, peu de temps avant que je rentre. J'ai fait deux fois l'ouverture de la RC 4 mais on n'a jamais été attaqué. A cette époque-là, elle n'était pas aussi meurtrière. [...]. En voyage touristique, je suis repassé par la RC 4. Je me suis dit que les chefs qui envoyaient des soldats sur la RC 4, les envoyaient à la mort. D'un côté des falaises de 200 m pleines de trous, de cavernes, de l'autre côté, la brousse [...]. Ils bloquaient les convois et c'était le tir aux lapins<sup>3477</sup> ! »

Le plan Revers doit mettre fin à ce véritable cauchemar, le chef d'état-major venu en inspection en mai 1949 recommandant l'évacuation de Cao Bang et Dong-Khé dès que possible et le resserrement du dispositif de That-Khé à Moncay. Demandée en juin 1949, l'évacuation s'effectue à temps pour Bac Kan et la RC3. Sur la RC 4, elle arrive trop tard avec des forces dispersées et bousculées seize mois plus tard, alors que le corps de bataille de l'APV est désormais formé. En décembre 1949, enfin, se produit une *invasion* attendue mais redoutable, celle des troupes chinoises nationalistes de Tchang Kai-Chek, poussées par l'armée populaire chinoise hors de son territoire. Il faut les désarmer, les canaliser et ne pas mécontenter le nouveau géant communiste pour qu'il ne pénètre pas lui-même dans le Tonkin. Cela se fait pratiquement sans incidents mais les FFEO sont dépassées par un tel afflux : « C'était un désordre complet. On ne savait pas s'il y avait des 2<sup>ème</sup> classe ou des généraux<sup>3478</sup> », se souvient Marcel Baarsch.

---

<sup>3474</sup> *Ibid.*, p 57.

<sup>3475</sup> *Ibid.*, pp. 58-59.

<sup>3476</sup> Dang Van Viet, *op. cit.*, p. 55.

<sup>3477</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, à l'hôpital d'Albertville, le 9 novembre 2017.

<sup>3478</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

Les unités nationalistes franchiront encore la frontière en d'autres points pendant deux ans<sup>3479</sup>. Au début de 1950, le danger reste pesant et les soldats des FFEO, notamment ceux de la zone frontière, sentent ce renforcement de l'ennemi. ce qui n'augure rien de bon pour la suite, les postes de la RC 4 finissant par être isolés, la route étant fermée pour éviter le carnage des convois.

### 2.1.3.2 Le désastre de la RC 4 en octobre 1950 : la fin du « temps des illusions »...

« En 1950, l'évacuation de Cao Bang a été une catastrophe ! Avec le recul, ça a été aussi une erreur. Mais enfin, on a fait beaucoup d'erreurs en Indochine » (Bernard Gaudin).

Si les combattants d'Indochine ont vécu de durs épisodes de combats avant la RC 4, des embuscades meurtrières, les trahisons, les pièges, la bataille de la RC 4 ou « bataille de la zone frontière »<sup>3480</sup> comme l'écrit Ivan Cadeau, marque ceux qui l'ont vécue et ceux qui ont lu ou entendu leur récit, jusqu'au fin fond des garnisons du Maroc ou des FFA. Il a confirmé les angoisses de ceux qui, sur la RC 4 même, voyaient la situation empirer, révélé au grand jour le manque de lucidité voire de compétence du commandement pour ce type de conflit. En manoeuvrant les unités sur la carte comme pour une opération en Europe, le commandement apparaît complètement dépassé et sur le terrain, et les unités paient cher leur erreur.

Cette première vraie bataille du conflit voit surtout disparaître des troupes d'élite et avec elles, l'illusion de leur supériorité en laquelle beaucoup de combattants ne croyaient déjà plus. Cette fois, avec la présence de la Chine comme fournisseur tactique et technique de l'ennemi, l'autre illusion, celle de gagner la guerre, s'effondre brutalement. Enfin, cette bataille précipite dans une captivité brutale, misérable, mortifère, sans équivalent antérieur, des milliers de soldats sous la responsabilité d'une RDV mal préparée à cette éventualité et qui n'a pas l'intention d'y consacrer des moyens dont elle ne dispose pas.

L'opération *Tiznit*, décidée le 15 septembre 1950, par le général Carpentier, Commandant supérieur en Indochine, est le point de départ d'une bataille peu rangée mais décisive qui part d'une volonté d'évacuer la partie nord de la RC 4 et se transforme en abandon désordonné de toute la zone frontière de la Chine. Cette bataille est, en fait, une succession d'embuscades et d'attaques frontales en vagues d'assauts inopinées dans un territoire tourmenté de part de d'autres de la RC 4. Elle est à l'image de cette guerre, associant guérilla et guerre moderne, la première du genre à voir un affrontement entre plusieurs dizaines de milliers d'hommes ; de manière disproportionnée, entre 30 000 soldats de l'APV et plus de 8 000 des FFEO<sup>3481</sup>. Ce n'est pas une bataille classique

---

<sup>3479</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, op. cit., pp. 202-206. Jules Vaudevire, *L'internement et le rapatriement des troupes chinoises du Guomindang, 1950-1953*, sous la direction d'Ivan Cadeau et Pierre Journoud, Université Paul-Valéry Montpellier 3, 2018.

<sup>3480</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 269-319.

<sup>3481</sup> 3900 hommes de la colonne Le Page, 3500 hommes pour la colonne Charton et toute une chaîne de poste, de Na Cham à la garnison de Langson.

où toutes les forces sont engagées en même temps, comme à Vinh Yen, mais un affrontement dilué de Cao Bang à Langson, sous l'autorité du chef de la zone frontière, le colonel Constans, pendant que le général Carpentier déclenche une opération-écran sur Thai Nguyen (opération *Phoque*) pour masquer l'opération *Thérèse*, l'évacuation de Cao Bang, et disperse ses moyens pour tromper l'ennemi sur la finalité de l'évacuation. La bataille s'échelonne pendant presque trois semaines, du 29 septembre au 18 octobre 1950. L'axe demeure la RC 4. Début 1950, les liaisons entre That-Khé et Cao Bang, trop coûteuses, avaient été supprimées : « En 1950, les convois se faisaient attaquer ; on a vu des véhicules, des GMC dans les ravins, cramés. Amener un convoi de Langson à Dong Khé, c'était une opération. Cao Bang n'était ravitaillé que par avions. A partir de janvier 1950, il n'y a plus de liaison, plus de convois par la route, on ne pouvait plus y aller<sup>3482</sup>. » Pour Charles-Henry de Pirey, qui arrive avec le 1<sup>er</sup> Tabor marocain et qui la découvre en mai 1950, la RC 4 est une « route morte » par le pessimisme et la peur qu'elle distille à chaque kilomètre et à cause des événements sanglants qui s'y sont déroulés :

« On est envoyés sur la RC 4. Le terme « route morte », c'est de moi. Dan Van Viet l'appelait « la route embrasée. » Elle était tellement coupée en morceaux que plus personne ne pouvait passer dessus. On avait même du mal à passer à pied dessus ! Incroyable ! Il faut voir le travail qu'ils ont fait avec les coolies. C'étaient des tranchées. On était obligés de sortir de la route pour passer sur les bas-côtés ; et là, il y avait les Viets<sup>3483</sup>. »

De plus, la division du commandement sur l'objectif à atteindre, se maintenir ou évacuer la zone, fait traîner la décision finale qui se déclenche au mauvais moment, par le mauvais axe et se voit mal commandée. Le général Revers recommandait dans son rapport, fin juin 1949, l'évacuation de la RC3 et de la partie supérieure de la RC 4. Le général Alessandri est contre l'évacuation, comme le colonel Charton, commandant de Cao Bang. La décision traîne donc un an avant d'être envisagée dans l'été 1950 après l'affaire de Dong Khé, au plus mauvais moment, celui où le corps de bataille de l'APV est prêt. Mais tous les événements ne s'enchaînent pas de manière coordonnée. La prise de Dong-Khé, le 27 mai 1950, est un coup de semonce qui stupéfie le commandement et interroge, d'ailleurs, celui de l'APV qui ne s'attendait pas à un tel succès. La reprise du poste, le même jour, par quatre compagnies parachutistes marque l'apogée de la supériorité des parachutistes et du 3<sup>ème</sup> BCCP en particulier, ce que rappelle Robert Schuermans :

« Là, le 3<sup>ème</sup> était seul sur Dong Khé et c'était une très belle opération. Les Viets, [...] ne s'y attendaient absolument pas. [...]. Quand on est arrivé avec mon commando, le 2<sup>ème</sup> commando du GC2, on a pris la côte en venant du nord ; il y avait un accès sur le côté, le GC3 était pas loin et c'est le GC1 qui se l'est payé. On est arrivé au pas de gymnastique, on a grimpé la côte, les chevaux de frise avaient été retirés, on s'est engouffré dans ce truc en tirant à tout va. Les Viets étaient en train de vider le foyer et ses réserves de bouffe<sup>3484</sup>. »

Leur réussite est celle d'un assaut foudroyant face à un ennemi occupé à piller le poste et qui n'est plus sur ses gardes contre ce genre de riposte auquel les Français ne les ont pas habitués. Dang

---

<sup>3482</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3483</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019.

<sup>3484</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

Van Viet l'avoue nettement : « nous avons commis une erreur », pensant que « s'ils (les Français) veulent reprendre Dong Khé, il leur faudra quelques jours, voire une quinzaine<sup>3485</sup>. » Mais comme il le souligne lui-même, ce succès a donné encore à l'état-major du CEFEO l'illusion de l'« inexpérience<sup>3486</sup> » de l'APV, la chute de Dong Khé paraissant *accidentelle* ; l'attaque semble un simple raid et la toute-puissance des parachutistes le rassure. Mais la chute brutale inquiète tout de même le haut-commandement et les garnisons de la RC 4. Pour Marcel Baarsch, radio à Langson, la situation se modifie dangereusement : « Dong Khé pris, on sentait la menace. C'était le poste le plus avancé avant Cao Bang et la fin des convois<sup>3487</sup>. » Arrivé sur les lieux avec le groupement Le Page, il constate les carences de la défense : « Les tirailleurs n'avaient rien fait de particulier pour la défense de Dong Khé ; ils n'avaient même pas préparé les emplacements de combat. On se demande pourquoi<sup>3488</sup> ! » Jusqu'à septembre 1950, les combattants s'observent. La seconde chute du poste de Dong Khé, le 16 septembre, est le coup d'envoi d'une bataille préparée des deux côtés. Du côté de l'APV, à la fin de la campagne coûteuse *Le Hong Phong 1* sur la haute vallée du Fleuve Rouge et Lao Kay, le régiment attaque Dong Khé sur la RC 4 pour des raisons confuses : attaquer à plusieurs endroits pour désorienter l'état-major, maintenir la pression sur la RC 4, entraîner les troupes sur un objectif plus important, impressionner l'allié chinois et les populations de la zone frontrière. En septembre 1950, par contre, les forces de *Le Hong Phong 1* transférée par la Chine pour la campagne *Le Hong Phong 2* ayant pour but d'emporter le dispositif de la RC 4, détruire les forces envoyées en secours et enfin prendre Cao Bang, objectif trop dur à saisir directement.

Les garnisons de la RC 4 et l'état-major constatent un calme trompeur avant chaque offensive de l'APV. A l'exception du combat des 26-27 mai 1950, il ne se passe pas grand-chose, hormis les patrouilles et quelques accrochages habituels. Pour Bernard Grué au 3<sup>ème</sup> REI, qui n'a pas été impacté par la prise et la reprise de Dong Khé par le 3<sup>ème</sup> BCCP en mai 1950, étant affectée au sud de la RC 4, c'est l'ennui le plus total. Aussi est-il volontaire pour la Corée, en vain. Il est ensuite envoyé prendre garnison à Dong-Khé début septembre 1950. Les combattants se sentent isolés même à Langson. Marcel Baarsch, affecté aux transmissions, rapporte qu'il n'a aucun contact avec la population ; ce vide apparaît effrayant :

« En opération, quand on arrivait dans un village, il n'y avait plus personne. Finalement, on ne s'intéressait pas bien à eux. On passait le long de la Rivière claire, on avait nos véhicules, on ne s'occupait pas d'eux. À Langson, on ne connaissait personne. Il y avait bien ceux sur les marchés, mais ce n'était pas notre problème. Nous, aux transmissions, on n'allait jamais hors de la Citadelle ou hors de Langson<sup>3489</sup>. »

Ce calme de l'été 1950 angoisse-t-il les combattants ? Pas sûr ; le soldat restant dans l'immédiat a pu se réjouir de ce temps de repos. Qui le lui reprocherait ? C'est après coup que le vétéran réfléchit

---

<sup>3485</sup> Dang Van Viet, *op. cit.*, p. 94.

<sup>3486</sup> *Ibid.*

<sup>3487</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3488</sup> *Ibid.*

<sup>3489</sup> *Ibid.*

à ce vide rencontré à l'époque, qui cache la préparation de l'attaque ennemie, juste avant ce drame que représente la RC 4. Le « calme avant la tempête », souvent décrit, n'est qu'une reconstruction mentale, mémorielle de la réalité ; « Un calme impressionnant plane sur la RC 4<sup>3490</sup> » écrit Charles-Henry de Pirey, longtemps après.

Le déclenchement de l'offensive sur Dong Khé du 16 au 18 septembre et la seconde chute du poste, précipite l'état-major dans l'embarras : faut-il parachuter une unité aéroportée comme en mai ? Mais comme le dit un ancien du 3<sup>ème</sup> BCCP qui avait repris le poste en mai 1950 : « Le BEP a essayé de reprendre Dong Khé en septembre, ils ont été largués trop loin et ils n'ont pas pu le reprendre. On les a eus une fois [Les Viets], on ne les aura pas deux fois<sup>3491</sup> ! » Cet événement imprévu précipite *Tiznit*, alors que la situation a changé et que Dong Khé qui devait être son pivot avec la rencontre de la *colonne* Charton descendant de Cao Bang et de la *colonne* Le Page montant de That Khé, est aux mains de l'ennemi. Les historiens, les ouvrages des protagonistes ont précisément relaté les faits. Le plus précis et renseigné est, d'après nombre de vétérans, l'ouvrage collectif *Les combats de la RC 4 : face au Vietminh*<sup>3492</sup>. Celui de Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, les récits de Pierre Sergent et l'analyse d'Ivan Cadeau<sup>3493</sup> ont tous largement décrit la succession d'événements dans cette bataille. Seul le vécu et la mémoire des combattants est ici retenu.

Serge Têtu, au 1<sup>er</sup> Tabor, est l'un des premiers à débiter l'opération à partir des environs de Langson. Comme les parachutistes, les Tabors sont de toutes les opérations, sans souffler : « On est parti en septembre 1950 et le 1<sup>er</sup> tabor est d'abord allé en garnison à Dong Dang, à peu près à mi-chemin entre Langson et Dong Khé. [...] On a formé la colonne Le Page<sup>3494</sup>. »

Charles-Henry de Pirey, dans la même unité, commence l'opération le 17, ralliant Na Cham depuis Dong Dang à pied en passant par les hauteurs. Les difficultés commencent donc dès le départ, avec les premières pertes. C'est en arrivant vers Dong-Khé que les combats les plus durs commencent. Le 1<sup>er</sup> BEP tente, en vain, de prendre le poste et le 1<sup>er</sup> Tabor résiste aux assauts de l'APV :

« On est arrivé sur Dong Khé et c'est une section du BEP qui a essayé d'y entrer et qui n'y est pas arrivée. Moi je me trouvais, avec les 58<sup>ème</sup> et 59<sup>ème</sup> Goums, sur le poste ouest, qui surplombait la piste d'atterrissage. Les Viets ont essayé de nous attaquer. Ils ont attaqué toute la nuit en montant la côte au coude à coude. Moi j'avais quand même trois FM dans ma section. Les deux Goums avaient tous des FM, peut-être une quinzaine sur ces gens qui montaient au coude à coude, à la trompette. On n'a pas vu la casse le lendemain mais je l'imagine ! Dans le poste, il y avait des tranchées qu'on a plus ou moins déblayées et on a eu très peu de casse. Pour nous, c'était le premier gros truc<sup>3495</sup>. »

La dérive de la colonne Le Page, du 2 au 6 octobre 1950 pour rejoindre la colonne Charton qui, elle-aussi, a dû changer d'itinéraire est, en fait, pour les unités, une lutte de chaque instant pour

---

<sup>3490</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, *op. cit.*, p 67.

<sup>3491</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

<sup>3492</sup> Georges Longeret, Jacques Laurent, Cyril Bondroit (éditeur et fils d'un soldat du 3<sup>e</sup> BCCP), *Les combats de la RC 4 : face au Vietminh*, Paris, Indo Editions, 516 p.

<sup>3493</sup> Comme Pierre Sergent, qui décrit l'action du 1<sup>er</sup> BEP dans la bataille, dans Pierre Sergent, *Je ne regrette rien*. Plus récemment, en 2022, Ivan Cadeau, *Cao Bang 1950*, *op. cit.*

<sup>3494</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>3495</sup> *Ibid.*

survivre et ne pas être encerclé par les forces galvanisées de l'APV. Les témoignages sont innombrables sur la dureté de ces combats et sur les lourdes pertes qu'ils occasionnent : « On a décroché parce qu'avant nous, devant nous, il y avait le bataillon du 8<sup>ème</sup> RTM, lui aussi de la colonne Le Page. Nous on est resté les derniers éléments protecteurs, avec des morceaux du 1<sup>er</sup> BEP, qui nous ont rejoint et du 11<sup>ème</sup> Tabor, dans le milieu de la nuit. Ils ont eu de la casse<sup>3496</sup>. »

La manœuvre change pour un nouveau point de rendez-vous à Co Xa, une cuvette qui se révèle un véritable piège mais qui apparaît à ce moment, sur la carte, un refuge synonyme de repos. Les unités le rejoignent ou disparaissent par groupes entiers : « On allait d'embuscades en embuscades avant de se faire encercler. Certains sont passés<sup>3497</sup>. » Les unités du groupement Le Page descendent dans la cuvette pendant que les unités épuisées du lieutenant-colonel Charton arrivent, elles aussi épuisées. Chacun des deux groupements pense être sauvé par l'autre, mais le premier est coincé à Co Xa pendant que le second est bloqué dans sa progression. Les deux chefs, au départ mal informés ou trop tard du but de leur mission et de leur itinéraire par le commandement, font des erreurs<sup>3498</sup> et la rapidité des unités de l'APV les condamne :

« De nuit, ça allait encore mais nous on n'avait plus d'eau du tout. On a commencé à descendre sur Co Xa. On était à l'abri dans les rochers de Co Xa, les Viets n'ont pas essayé parce que le colonel Dang Van Viet ne voulait pas faire massacrer son unité pour quelques reliquats de colonne. On devait juste s'abriter des mortiers. Mais par contre, après, « la Source » était sous le feu des mitrailleuses Viets qui la dominaient<sup>3499</sup>. »

Il faut en sortir par un passage encaissé, « La source ». Le 1<sup>er</sup> BEP se sacrifie, perd une grande partie de ses effectifs et de ses officiers. Le 1<sup>er</sup> Tabor force le passage et quelques chefs résolus arrivent à s'exfiltrer du piège ; il n'est plus question d'une manœuvre concertée. C'est un chacun pour soi qui se transforme en sauve-qui-peut :

« “La Source”, le BEP a essayé de la franchir. Quand le capitaine Feaugas a demandé où passer, le lieutenant Faulques lui a dit de suivre les cadavres du BEP. Le bataillon du 8<sup>ème</sup> RTM est passé avant nous. Les goumiers du 59<sup>ème</sup> ont chargé en chantant “la Fatiha”, parce que le lieutenant de Villeneuve le leur a demandé. C'est la sourate du Coran qui rend grâce à Dieu et c'est le chant des morts. Les entendre chanter faisait peur. Le colonel Dang Van Viet l'a dit plus tard à Feaugas. Il a fallu qu'il menace de mort ses soldats qui avaient peur et qui voulaient partir<sup>3500</sup>. »

Serge Têtu finit par être blessé et fait prisonnier comme beaucoup d'autres. Mais il mesure sa chance, en quelque sorte :

« J'avais déjà été blessé, Ma première blessure en 1948 à la jambe droite, mes 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> blessures à un bras et à une jambe sont arrivées la même journée, par des mortiers, deux fois à trois heures d'intervalle, sur les calcaires de Co Xa. [...]. Il y a eu des pertes parce que des gens ont essayé de descendre la falaise [...]. Certains sont passés mais d'autres sont tombés. [...]. Moi aussi j'ai essayé de descendre la falaise mais à un moment, je n'avais plus de prises ni d'appui. [...]. Les Viets sont arrivés un mètre au-dessus de moi, sept ou huit tous armés, et ils m'ont demandé si j'étais le colonel le Page, parce qu'ils avaient ordre de le prendre vivant. Et ils m'ont aidé à remonter ; c'est comme

---

<sup>3496</sup> *Ibid.*

<sup>3497</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Roger Cornet, le 11 juillet 2018.

<sup>3498</sup> Yves Gras, *op. cit.*, pp. 336-337 et 341-342

<sup>3499</sup> Entretien avec Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>3500</sup> *Ibid.*



ça que je m'en suis tiré. Autrement, sur le terrain, il leur suffisait de me tirer un coup de fusil et je chutais de la falaise. C'est de la chance, ça fait partie des aléas<sup>3501</sup>. »

Les deux colonnes sont anéanties. Le groupement *Rose* du capitaine Labaume et les postes encore gardés, ne recueilleront que 730 rescapés des deux colonnes sur les 7400 hommes des deux colonnes et les 414 hommes de l'ultime intervention aéroportée<sup>3502</sup>. Il reste « entre trois cents et quatre cents Goumiers, seuls rescapés de trois bataillons<sup>3503</sup> » (trois tabors soit deux mille hommes), une trentaine d'éléments du 1<sup>er</sup> BEP. La plupart des supplétifs et partisans ont disparu. En comptant toutes les unités impliquées hors les garnisons de Na Cham à Langson, il reste tout 1400 soldats de l'Union française. Dans les jours qui suivent, les garnisons de That Khé, Na Cham et autres de la RC 4, évacuent les postes, aggravant la situation des rescapés encore en fuite qui se heurtent à l'APV qui les occupent et tombent en captivité.

### 2.1.3.3... et un souvenir dramatique dans les mémoires combattantes : les postes évacués les renforts sacrifiés, une nouvelle débâcle

« Ce n'était pas une retraite mais une débandade. » (Robert Schuermans)

Le drame de cette opérations menée en dépit du bon sens ne va pas s'arrêter là. Les états-majors de Langson, Hanoi et Saigon s'affolent et cherchent des solutions tout aussi peu logiques. La solution de lancer des renforts apparaît une folie au vu de l'usure des troupes, de leur simple hétérogénéité et de leur intervention désordonnée.

Le commandement essaie de rameuter quelques renforts mais il faut faire avec les fonds de tiroirs. Il existe peu de réserves d'autant qu'il faudrait plusieurs bataillons pour porter secours aux survivants et défendre Langson. Le 3<sup>ème</sup> BCCP, l'unité d'intervention par excellence, est usé, rapatriable, et n'a plus que 294 hommes plus ou moins valides. On lui ajoute un renfort de légion - parachutiste frais mais inexpérimenté, soit 414 hommes en tout.

« On a dû rentrer de Sam Neua quelque chose comme le mercredi 4 octobre, et on a pris l'alerte le samedi 7 octobre 1950, on a été parachuté le dimanche 8 octobre sur That Ké. Le lundi 9 octobre, on aurait dû commencer à rendre nos armes ! [...]. On n'était plus opérationnels. Ça a été vraiment un concours de circonstances. [...]. On est resté là toute la journée, et vers cinq heures, ils ont envoyé un avion voir comment ça se présentait là-bas et pendant qu'il était parti, un "ponté" quelconque a dit de sauter. Et on est parti. Mais lorsque l'avion est revenu, le pilote a dit que non, il ne valait mieux pas sauter parce que la visibilité était très mauvaise. Il aurait fallu qu'il revienne un petit peu plus tôt. C'est le destin, ça<sup>3504</sup> ! »

Le bataillon, ou ce qu'il en reste, est pourtant épuisé : « Moi j'étais chef de stick, j'avais six bonshommes, alors qu'un stick, c'est quinze ! Ils nous ont donné une compagnie de renfort du 1<sup>er</sup> BEP,

---

<sup>3501</sup> *Ibid.*

<sup>3502</sup> D'après les chiffres cités par Ivan Cadeau dans *La guerre d'Indochine*, p. 303, et ceux issus du livre de Georges Longeret, Jacques Laurent, Cyril Bondroit, *Les combats de la RC 4 : face au Vietminh*, *op. cit.*. Mais il faut rappeler la vanité de donner des chiffres fiables. Charles-Henry de Pirey donne d'autres chiffres dans *La route morte*, *op. cit.*, pp. 242-243.

<sup>3503</sup> Charles-Henry de Pirey, *op. cit.*, p. 206.

<sup>3504</sup> Entretien avec Robert Schuermans, *op. cit.*

commandée par le lieutenant Loth. Ils étaient tout neuf, jamais cassés. Ils avaient un mois de séjour. Par contre, nous, on était complètement sur les rotules. On avait chopé toutes les maladies possibles, on avait des milliers de kilomètres dans les pattes, on était crevé, indéniablement<sup>3505</sup>. » Lui relève d'une dysenterie. Gilbert Briant est dans la même situation. Tous deux refusent d'être laissés en base arrière. Ils sautent sur That Khé, constatant à la fois que leur chance est en train de tourner et que la panique s'est installée sur la RC 4 :

« On a toujours dit, au "3", qu'on avait eu énormément de chance. On s'est trouvé dans des coups fourrés et on est toujours passé les doigts dans le nez, avec le minimum de pertes. Et quand on a sauté sur That Khé le 8 octobre, deux parachutes ne se sont pas ouverts ; et là on s'est dit que la baraka était en train de nous laisser choir ! [...]. À That Khé, c'était la panique. C'était tout de même une bourgade importante, comme un chef-lieu de canton ici. Tous ceux qui avaient pu passer, des colonnes Charton et Le Page, étaient là. Tous les commerçants qui portaient avaient fait une colonne, les civils, les buffles, tout le monde partait. Ce n'était pas une retraite mais une débandade<sup>3506</sup> ! »

Cela rappelle de mauvais souvenirs à Gilbert Briant : « L'évacuation ayant été décidée en rentrant la nuit dans la ville, je retrouve mes souvenirs de la débâcle de 1940, femmes pleurant, pillage des boutiques. Il paraît que le Commandant de la place a tiré l'ordre de départ des unités dans son képi<sup>3507</sup>. » Le bataillon essaie de recueillir des rescapés mais se fait déborder. Il faut évacuer la position et éviter l'encercllement. La malchance va continuer :

« Donc, le 9 octobre 1950, on est allé prendre position au pont Bascou, sur une cote qui commandait un défilé par lequel pouvaient encore passer les rescapés des colonnes Charton et Le Page. On a tenu ce piton le plus longtemps possible, on a récupéré quand même pas mal de gars qui ont réussi à passer. Après, on a redécroché, tout le monde étant censé être passé, sur That Khé. [...]. Il y avait une rivière à traverser, le Song Ky Kong pour reprendre la route (de Langson) et les Viets ont réussi à faire sauter le pont. Il fallait traverser en barques. L'unité qui était passée avant nous, c'étaient les tabors. [...]. Ils ont traversé en barques mais ils ne les ont pas toutes utilisées, et pour tout arranger, une fois de l'autre côté, ils ont laissé les barques. Une fois passés de l'autre côté, les mecs ont filé ! [...]. Tant et si bien qu'on a dû quitter That Khé vers 21 heures, on aurait dû être de l'autre côté à minuit, et on est passé à sept heures du matin... en plein jour ! Les Viets avaient contourné et nous attendaient à Déo Cat, à une dizaine de kilomètres de That Khé [...]. Là, on a vraiment été cloué sur place. Le capitaine Cazaux a demandé des instructions à Hanoi, et ils ont été absolument merveilleux. Ils nous ont envoyé un Morane qui nous a largué un message. C'était très intelligent ; comme ça les Viets savaient où on était ! Du reste, le texte du message est très connu : "abandonnez les armes lourdes et les blessés, et regagnez Langson en pratiquant la guérilla" ! Alors qu'on n'avait plus de munitions ! J'avais un P08, je crois qu'il me restait deux cartouches ! Qu'est-ce que vous voulez faire avec ça ! [...]. Après ça, Cazaux [...] a dit de tâcher de nous faufiler. On est parti par groupes. On tombait sur une embuscade, chaque groupe éclatait. Mais à force d'éclater, moi je me suis retrouvé avec deux gars qui n'étaient même pas de mon GC. Et pas de munitions. Le 15 dans l'après-midi, j'ai été fait aux pattes<sup>3508</sup>. »

Gilbert Briant, parti dans un autre groupe, se retrouve vite seul, évitant les combattants ennemis qui patrouillent, convoient les prisonniers. Il se retrouve sans nourriture, pieds nus :

« En fin de soirée, devant la pression Viet, il faut décrocher, l'ordre d'abandonner les blessés, de détruire le matériel lourd est donné. [...]. C'est le début d'une marche à la boussole dans la jungle. Il pleut, le terrain devient glissant, je dois planter mon poignard dans le sol, m'agripper à une touffe d'herbe pour ne pas redescendre. Le jeûne commence le 11 octobre au soir. Les nuits sont très noires

---

<sup>3505</sup> *Ibid.*

<sup>3506</sup> *Ibid.*

<sup>3507</sup> Gilbert Briant, *Mémoires d'un rescapé de la RC 4*, document privé reçu par courriel le 14 juillet 2018.

<sup>3508</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

et évidemment je suis aux aguets. [...]. Je suis passé devant de petits postes éclairés certainement tenus par des viets. [...]. J'ai continué vers Langson espérant trouver un bois pour me cacher ».

Il finit par trouver une unité française à Dong Dang. Seuls quatorze rescapés du 3<sup>ème</sup> BCCP et du détachement du BEP rejoignent les lignes sur les 414 parachutés le 8 octobre. La chance, leur lucidité au moment crucial les ont sauvés. Ces rescapés et ceux des deux colonnes se jugent très chanceux, comme Charles-Henry de Pirey qui estime que son 60<sup>ème</sup> Goum n'a échappé à la destruction que grâce à l'instinct extraordinaire de son chef, le lieutenant Spor. Il a suffi de simples changements de direction pendant la progression : « Sans un mot, ce vieux renard de Spor qui marche en tête comme toujours au moment des grands dangers – fi des règlements d'Écoles ! – prend à gauche pour pénétrer dans les fourrés. Tous, nous pensons la même chose : une fois de plus, *le vieux* a bien choisi ! Son flair ne l'a pas trompé<sup>3509</sup>. »

Au 23<sup>ème</sup> RIC, Maurice Mandavit est lui aussi envoyé à la rescousse des colonnes Charton et Le Page, comme toute unité disponible, à partir de Langson : « Nous avons été "remobilisés" pour partir là-haut, et quasiment être les récupérateurs de ce qui pouvait être sauvé. [...]. Nous sommes remontés en camion du Quang Yen à Langson<sup>3510</sup>. » C'est la panique dans la ville en pleine évacuation :

« Constans n'a pas été brillant. Moi j'étais révolté. C'était la panique. On brûlait les archives, on détruisait les postes radio. J'étais cantonné juste en face d'un PC radio ; ils démolissaient les postes à coups de masses. Puis [...] nous sommes remontés jusqu'au pont Bascou, qui venait d'être dynamité de nuit, alors que nous étions présents. Il était gardé, mais c'était déjà une grande pagaille. [...]. Nous avons débarqué et nous sommes partis plein ouest pour nous trouver à proximité de (Co Xa, NDA). En approchant, on entendait des bruits de combat<sup>3511</sup>. »

Au bout d'une journée de marche, ordre est donné d'évacuer la zone. La section de Maurice Mandavit est en plein dans l'axe de la poussée de l'APV. Il faut donc éviter les pistes et les routes et tenter, à pied, de gagner Sept-Pagodes à 100 km au sud de Langson. Sur trente-huit hommes de sa section, dix y parviennent :

« On allait sauver nos camarades, on allait au combat et on n'a même pas eu un coup de fusil à tirer. On a alors reçu cet ordre : "défaites-vous de tous vos effets personnels, de tout ce qui n'est pas militaire, gardez les munitions et les boîtes de ration, et repli stratégique plein sud" ! Sans carte... Moi j'avais la chance d'avoir une boussole que j'avais vissée sur un ceinturon US. D'autres avaient perdu la leur. Très vite, ça n'était plus un repli stratégique, mais une débâcle, une fuite<sup>3512</sup>. »

Rescapé d'Auschwitz, il a surtout l' « obsession de ne pas être à nouveau prisonnier » :

« Ça m'a donné des ailes ! Je me disais que si j'étais à nouveau derrière les barbelés, je ne sauverais plus ma vie. [...]. Arrivé à un autre poste, je vois que ça grouillait, que ça s'animait ; je regarde avec mes jumelles, c'étaient des militaires en tenue kaki qui hissaient les couleurs...un drapeau rouge avec une étoile jaune. Le poste qu'on était censé rejoindre était déjà occupé par l'ennemi. Un autre encore, j'envoie une estafette, le poste était abandonné mais tout était impeccable ; c'est tout juste si l'armement n'avait pas été détruit ! Le point de ralliement était au lieu-dit Sept-Pagodes, où nous attendait le commandant du bataillon. On est arrivé, trois Européens et sept tirailleurs ! Tout le reste

---

<sup>3509</sup> Charles – Henry de Pirey, *op. cit.*, p. 164.

<sup>3510</sup> Entretien avec Maurice Mandavit dans un restaurant de Pau, le 19 avril 2018.

<sup>3511</sup> *Ibid.*

<sup>3512</sup> *Ibid.*

de ma section était parti dans la nature, avait abandonné, était resté dans un village, avait vendu son fusil. Ils rentraient chez eux voir leur famille<sup>3513</sup> ! »

La panique est contagieuse. That Khé est évacuée en catastrophe et le colonel Constans pense qu'il ne peut à lui seul arrêter une offensive de l'APV, laquelle est pourtant loin d'avoir atteint Langson. Il obtient d'évacuer la place, laissant tous les dépôts de matériel et d'armement sans rien détruire :

« Seul le 1<sup>er</sup> bataillon (du 3<sup>ème</sup> REI) installé à Dong Dang et la compagnie de Mattéi à Na Cham ont pu s'en sortir à peu près intacts. Ils se sont repliés sur Langson le même jour où on est parti, eux en camion et nous, toute la compagnie de commandement, à pied. [...]. On nous a donné l'ordre de partir vers les calcaires au sud-est de Langson en nous disant de ne rien détruire et de s'en aller sans bruit. Moi ça m'a fait mal au ventre de tout laisser comme ça, j'ai tiré un coup de MAS 36 dans mon poste radio ; je me suis fait engueuler mais tant pis<sup>3514</sup>. »

Le 12 octobre, son groupe s'installe dans les calcaires au sud de Langson pour garder la liaison radio. Il peut revenir dans la ville désertée se servir en matériel et nourriture. Le 17 octobre, c'est l'évacuation définitive ; Marcel Baarsch fait partie des derniers à partir. Ils s'aperçoivent assez vite qu'ils sont vraiment seuls : l'APV n'est pas là, ils sont à pied et aucun chef ne les a attendus :

« Moi je n'étais plus radio, il n'y avait plus de radio. On est parti dans la nuit. Le matin de bonne heure, il faisait beau. Les camions emportaient essentiellement des rescapés de Dong Dang, du 1<sup>er</sup> bataillon, et des civils. C'était la pagaille, il n'y avait pas de chef. [...]. On a traversé Langson et [...] on est allé sur Loc Binh [...]. Au début de la matinée nous entendîmes une série d'explosions venant de la direction de Langson. Des grosses colonnes de fumée se transformèrent en nuages noirs et se dispersèrent. Des avions tournèrent dans le ciel. Par la suite nous apprîmes que les dépôts de carburant et de munitions de Langson étaient restés intacts et que les avions essayaient de les détruire. En exagérant sans doute les chiffres, le Colonel Viet *Dang Van Viet* me disait, lors de notre rencontre en 2000, qu'avec le matériel et les munitions pris à Langson en octobre 1950, cela avait été suffisant pour équiper une division Viet<sup>3515</sup>. »

Ils continuent dans la même solitude, en GMC cette fois jusqu'à Dinh Lap. Leur aventure s'y termine mais juste avant, dans le village de Chu :

« Au bord de la route, un groupe de personnalités, dont au moins deux généraux et un civil, s'approchèrent de notre camion et nous demandèrent d'où nous venions. Notre réponse, "de Langson et on est les derniers", stupéfia ces messieurs. Renseignements pris ultérieurement, un des généraux était Juin, général d'armée à l'époque, le civil était le haut-commissaire de France en Indochine, M. Pignon. Apparemment ces messieurs semblaient ne pas être au courant que Langson avait été abandonné aux Viets. Ce fait m'est resté particulièrement en mémoire<sup>3516</sup>. »

Plus haut sur la frontière de Chine, une autre retraite se produit, moins connue, éclipsée par la RC 4, qu'aucun livre n'a précisément décrite, celle de « l'autre frontière de Chine » : l'évacuation de Hoang Su Phi en septembre 1950, que Jean Slezarski appelle sa « Campagne de Chine » car il est impossible de gagner Lao Kay autrement qu'en passant la frontière :

Jean Slezarski : « Un dernier message est passé : "nous évacuons", je m'en rappellerai toujours. Et là on est parti en Chine, ce que j'ai appelé la "campagne de Chine", direction Lao Kay. Là il a fallu faire attention pour ne pas se faire piquer par les communistes chinois. On marchait beaucoup, on dormait très peu, et ce qui est formidable, c'est que les paysans nous donnaient du maïs pilé qu'on mettait dans les chapeaux pour manger... Avaient-ils peur ? Là, on en a bavé ! »

---

<sup>3513</sup> *Ibid.*

<sup>3514</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3515</sup> Récit joint au questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>3516</sup> *Ibid.*

Annie Slezarski : « Il était malade, il dormait en marchant. Il m'a raconté la tentation de jeter son arme, de s'asseoir. C'était la débandade et tu ne pouvais même pas porter ton arme. »

Jean Slezarski : « J'avais une dysenterie carabinée, je m'arrêtais toutes les cinq minutes. [...]. Après on est arrivé à Lao Kay et on a été mis au repos. Moi j'avais tout perdu, l'argent, les papiers. De Lao Kay, on a reçu l'ordre de se replier à Sapa, et l'aviation a bombardé les entrepôts qu'on a laissés<sup>3517</sup>. »

Tous ces renoncements ont un coût. Pour la seconde fois depuis le 9 mars 1945, l'armée française a perdu la face avec cette défaite, cette fois contre une armée vietnamienne qui est partie de quelques groupes à peine armés six ans plus tôt. La France est placée devant un choix : négocier et partir, comme le préconise Pierre Mendès France le 22 novembre 1950 ou relancer la guerre. Le choc que représente la défaite de la RC 4 pour l'opinion publique, l'armée, l'État, incite le gouvernement à choisir cette seconde solution ; le général de Lattre est nommé commandant en chef et haut-commissaire en Indochine.

## 2.2 La défaite inéluctable ? De l'espoir retrouvé à l'abandon de l'Indochine

« Alors là j'ai réuni la troupe et j'ai fait un grand discours en disant il y a un grand chef qui arrive, tout va changer. Et le moral est revenu ! » (Pierre Desroche)

Cette dernière partie couvre quatre ans de guerre, de la fin 1950 à fin 1954 jusqu'à une seconde catastrophe militaire synonyme d'abandon de l'Indochine. La période s'ouvre sur une défaite majeure, la bataille de la RC 4 et se termine sur une défaite encore plus grande, celle de Dien Bien Phu qui signe la fin de quatre-vingt-seize ans de présence française. Elle commence pourtant sur le signe de l'espoir. Leclerc mort et Juin ayant refusé, la nomination d'un autre grand chef de l'armée française de libération a pour effet d'électrifier le CEFEO. Mais De Lattre s'épuise, meurt en janvier 1952 et le corps expéditionnaire se rend compte qu'il est illusoire d'attendre une victoire sur ce front de la guerre froide. Les dernières années représentent donc une lente dégradation de la situation politique et militaire. En Métropole comme en Indochine, les gouvernements successifs ne savent pas comment oser mettre fin à la guerre.

### 2.2.1 De Lattre, début et fin du dernier espoir

« Je n'ai jamais vu un acteur réussir une entrée comme De Lattre en Indochine ». (Lucien Bodard)

Jean de Lattre de Tassigny est nommé par le conseil des ministres le 6 décembre 1950. C'est un coup de fouet pour le CEFEO, qui ravit ceux qui voulaient *un nom*, un chef prestigieux qui témoigne de la volonté du gouvernement de s'engager davantage pour chercher la victoire, ou du moins, enrayer la spirale de la défaite. En novembre 1950, l'APV *descend* sur le delta, galvanisée par sa victoire sur la RC 4. De Lattre arrive à Saigon le 17 décembre 1950. Il va incontestablement

---

<sup>3517</sup> Entretien avec Annie et Jean Slezarski chez eux, à Nîmes, le 25 octobre 2017.

galvaniser le CEFEO, battre l'APV à plusieurs reprises en repoussant ses assauts sur le delta, impliquer davantage dans la guerre le jeune État vietnamien et son armée, l'ANV et chercher à internationaliser le conflit en sollicitant davantage l'aide des États-Unis. Son action dure à peine une année, du 17 décembre 1950 à son départ le 19 novembre 1951. Il meurt à Paris le 11 janvier 1952. Cette année 1951 est l'une des plus importantes du conflit par l'empreinte que de Lattre a laissé dans l'histoire du conflit et dans les mémoires combattantes.

### 2.2.1.1 *Un coup de fouet qui relance les énergies...et la guerre*

« Le général de Lattre avait “dopé” les troupes et leur chef » (Charles-Henry de Pirey)<sup>3518</sup>

Tous les ouvrages et tous les témoignages – unanimité assez rare pour être signalée – constatent *l'effet de Lattre* sur le CEFEO, lequel avait besoin d'un électrochoc. Le nouveau commandant en chef va le lui donner, grâce à son énergie personnelle, sa technique de communication qui atteint jusqu'au 2<sup>ème</sup> classe du plus éloigné des postes et grâce à son coup d'œil tactique, certains diront « son génie militaire », qui permet de repousser à plusieurs reprises, les offensives de l'APV. Son action a également pour effet de relancer une guerre qui tourne mal et de prolonger l'hypothèque indochinoise dont les gouvernements hésitent à se débarrasser. Ils comptent sur ce chef emblématique comme un dernier espoir pour trouver une solution.

Quand de Lattre arrive à Saigon le 17 décembre 1950 puis à Hanoi le 19, il a, selon le mot qu'il aurait lancé à Jules Moch, « rien à gagner et tout à perdre<sup>3519</sup>. Mais il est volontaire pour ce nouveau grand rôle de sa vie qu'il espère depuis des mois et pour lequel il se prépare, pour mettre fin à cinq ans de disgrâce et de fonctions moins enthousiasmantes que son action à la tête de la 1<sup>ère</sup> armée, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est avant tout pour l'aventure que son cœur bat à nouveau, en plus de son patriotisme indiscutable et de son envie de commander dans ce conflit mal conduit que lui décrit sa première source d'informations, son fils Bernard. Sa nomination a soulagé les combattants du CEFEO, les milieux politiques et les chefs de l'armée française ; soulagé au point que chacun, y compris ses rivaux, détracteurs et ennemis approuvent son choix, Juin et de Gaulle compris. Le seul à le décourager en invoquant les obstacles, le manque de moyens et le danger de risquer « sa réputation et sa santé » serait François Mitterrand<sup>3520</sup>.

Il ne connaît pas l'Indochine, mais comme Leclerc, il va s'appuyer sur Salan qui en est le spécialiste et sur les officiers en qui il a confiance. Sa méthode est de frapper les esprits dès les premiers contacts pour relever les énergies dont il sent qu'elles sont défaillantes, d'après les lettres de son fils et les petits détails qu'il perçoit immédiatement comme un relâchement et le fait ressembler à un adjudant de caserne soucieux du détail. Il doit donc hausser le ton, hurler, exiger,

---

<sup>3518</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p. 218.

<sup>3519</sup> Pierre Pellissier, *De Lattre*, op. cit., p. 684.

<sup>3520</sup> *Ibid.*, p. 687.

rabrouer, renvoyer ; bref sanctionner les erreurs par des mots et des gestes spectaculaires que l'on appelle « les colères du roi Jean ». En fait, il recrée la cour de la 1<sup>ère</sup> armée à Saigon et Hanoi. Le spectaculaire fait impression, le reproche tétanise et la peur rend obéissant. L'une de ses premières colères est pour la prise d'armes de Saigon, qu'il estime ratée (« quelle pagaille<sup>3521</sup> » !); puis, le surlendemain, lorsqu'il voit les quatre étoiles de son prédécesseur, Carpentier, demeurées sur la carlingue de l'avion qu'il doit prendre. Le prestige doit frapper l'imaginaire de ses troupes, ce en quoi il a parfaitement réussi puisque les vétérans se souviennent encore du « cinéma du roi Jean » en Allemagne comme en Indochine. Il fait faire des uniformes blancs sur mesure pour lui et son entourage qui doit l'accompagner dans l'avion pour à sa descente d'avion, à Saigon, ce qui impressionne. Lucien Bodard au point d'en faire la première page de son troisième tome de *La guerre d'Indochine, L'aventure* : « Je n'ai jamais vu un acteur réussir une entrée comme De Lattre en Indochine. D'emblée, il campe un personnage du répertoire de Corneille, un Horace en moins vieux et en général à quatre étoiles, mais aussi farouche<sup>3522</sup>. » Il laisse sortir le ministre Letourneau, puis descend :

« De Lattre le mannequin même de la grandeur. Une raideur dans la tenue, une somptuosité spartiate, impérative, figolée des heures durant. Toute l'étiquette de l'arrogance. [...]. Une cravate noire rehausse l'immaculé de l'uniforme tropical. Des rangées de décorations sur la poitrine, évidemment ; L'important, c'est l'insigne de « Rhin et Danube » sur la manche gauche, deux galons jaunes des commandos de France et le liseré vert de 1<sup>ère</sup> classe de la légion. Ce sont là les vrais témoignages de sa valeur de « grand capitaine. » [...]. De Lattre s'immobilise, il s'arrête pour regarder intensément. [...]. Mais pour l'instant, pas question de séduction. Il veut être « mauvais ». Et dans cette contemplation sévère d'une seconde, il prend en charge une Indochine veule et vaincue. [...]. Lentement, De Lattre descend les degrés. Il met pied à terre. Intense et muet<sup>3523</sup>. »

Les mots sont de Lucien Bodard, mais les autres témoins ont raconté la même chose ; c'est effectivement une entrée d'acteur de tragédie qui va faire des victimes. Les prises d'armes, les discours sont faits pour impressionner et ragaillardir les combattants. Il félicite et valorise d'abord les officiers subalternes, faisant bien sentir à tous que les victoires sont acquises par le bas. Dès le premier soir à Hanoi, il fait venir les officiers à la *Maison de France* après le défilé nocturne et ses mots, cités ensuite par la presse et par les historiens, font une partie de sa légende : « L'ère des flottements est révolue. Vous n'êtes plus sur un sol mouvant. Je vous garantis que vous serez commandés. » Puis s'adressant aux officiers subalternes regroupés plus loin : « Bonsoir mes petits. Je suis venu pour vous, les lieutenants et les capitaines qui supportez le poids de la guerre<sup>3524</sup>. » Les sous-officiers sont, eux-aussi valorisés, ne serait-ce qu'à travers l'adjudant-chef Vandenberghe, très souvent flatté, décoré par de Lattre. Roger Ouiste l'a vécu après la bataille du Dong-Trieu :

« Après la troisième bagarre à Dong Trieu, j'étais devant de Lattre. Quand il est arrivé, nous on voulait tous courir après les Viets qui s'étaient retirés. De Lattre savait tout ce qui se passait. Il a rassemblé tous les cadres, les grands et les petits dans le poste de Dong Trieu, les grands chefs devant, les petits chefs derrière ! Et je le vois encore arriver avec sa canne, écartier deux ou trois colonels et dire « je ne suis pas venu pour discuter seulement avec les colonels, je veux discuter avec les sergents » ! Et au bout de la canne, il y avait ma pomme ! “ Viens ici, petit ”, et je me suis trouvé

<sup>3521</sup> Pierre Pellissier, *Salan, op. cit.*, p. 692.

<sup>3522</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome 4 : l'aventure*, Paris, Gallimard, 1967 ; Folio 1973, p. 13.

<sup>3523</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>3524</sup> Pierre Pellissier, *Salan, op. cit.*, p. 695.

nez à nez avec De Lattre ! Je n'en menais pas large ! Il nous a expliqué ce qu'il avait fait, ce qu'il fallait faire, ce qu'il ne fallait pas faire...un grand chef ! [...]. Il avait une autorité naturelle.<sup>3525</sup> »

Il ne fait pas que marquer les esprits des troupes de Saïgon et d'Hanoi. Il va faire en sorte que personne n'ignore son arrivée. « Il croit beaucoup en la valeur des symboles et c'est précisément par des symboles qu'il souhaite marquer son entrée sur la scène indochinoise<sup>3526</sup> », écrit Ivan Cadeau.

La symbolique doit, elle-aussi, frapper l'ennemi. De Lattre arrive à Hanoi le 19 décembre 1950 pour sa première prise de contact avec le Tonkin. Il veut ainsi rappeler le 19 décembre 1946 qui marque une défaite de Giap puisque si l'insurrection a éclaté, elle n'a pas réussi. Et pour bien enfoncer le clou, il fait organiser un « grand défilé d'arrivée »<sup>3527</sup>. Le soir-même, il rameute les unités qui se battent pour repousser les assauts de l'APV afin qu'elles défilent devant lui en montrant leur force et leur résolution. Les historiens, les journalistes et les témoins ont tous raconté ce faste, 5 000 soldats en uniformes usés et sales qui défilent au bord du Petit Lac. De Lattre est sur une estrade avec son état-major ; il descend au niveau des troupes en les regardant intensément<sup>3528</sup>. Tout est fait pour impressionner et être raconté ensuite, quitte à tordre un peu la réalité. Comme les unités ne suffisent pas, certaines vont défiler deux fois, comme le 1<sup>er</sup> BCCP d'André Laperle : « De Lattre, ah c'était le patron ! A Hanoi, on a défilé deux fois, dans la même soirée ! C'est-à-dire qu'on a défilé, on a repris les camions et on s'est mis au cul du défilé en changeant de dispositif pour faire croire qu'on était plus nombreux qu'on ne l'était en réalité ! Ça c'est de Lattre<sup>3529</sup> ! » Serge Têtu fait partie du défilé avec son Tabor, ou ce qu'il en reste :

« On a défilé en véhicules. C'était un coup de bluff, parce qu'il y avait Bao Dai, l'empereur d'Annam, à côté. Il a pris des risques parce qu'on était en limite du delta et il nous a fait venir de nuit, quatre-vingts kilomètres à faire. En arrivant à Hanoi, on s'est habillé dans le camion, on a défilé en camion et on est reparti. Il a pris un risque parce que si Giap l'avait su, c'était le moment pour lui d'attaquer, avec ses deux divisions<sup>3530</sup>. »

Il faut que l'ennemi sache que de Lattre a relevé le moral du CEFEO et qu'il les attend à Hanoi avec ses troupes d'élite. Il recommence l'expérience après Vinh Yen, le 6 février 1951, pour les fêtes du Têt à Hanoi, à la date qui avait été choisie pour qu'Ho Chi Minh entre dans la ville en vainqueur ; un symbole, encore. De Lattre ordonne au commandant Coustaux d'organiser un carrousel de chars pour montrer à la fois la puissance du corps expéditionnaire et l'échec de la RDV. Il n'y en aura que soixante-treize pour ce défilé mais ils passeront plusieurs fois, comme André Laperle avec son bataillon, si bien que cette nuit sera appelée « la nuit des mille chars. » Enfin, le fait de faire venir sa femme, Simone de Lattre, montre sa volonté de rester, de durer et de stopper les évacuations.

---

<sup>3525</sup> Entretien avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>3526</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 322.

<sup>3527</sup> Pierre Pélissier, *De Lattre, op. cit.*, p 695.

<sup>3528</sup> *Ibid.*, pp. 694-695.

<sup>3529</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>3530</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.



Ensuite, il veut toucher les soldats du CEFEO jusque dans les postes les plus reculés. Les états-majors transmettent très vite l'information de sa venue qui passe parfois pour une catastrophe dans les secteurs endormis que leur chef fréquente peu. De Lattre commence par inspecter les grands postes de commandement de l'Indochine pour asseoir sa prise de commandement et annonce partout sa venue, quitte à prendre ensuite quelques jours pour laisser aux états-majors le temps de s'affoler et de « nettoyer » leur zone, dans tous les sens du terme. Ainsi André Geraud, à Vientiane au Laos, s'amuse-t-il de la peur qui envahit le PC quand De Lattre s'annonce au Laos :

« Ça a été épique ! A partir du moment où on a annoncé que le général de Lattre allait monter au Laos, tout le monde était mobilisé du colonel au 2<sup>ème</sup> classe. Vérification de tout le matériel. [...]. Tous les officiers étaient impeccables [...]. Avec les transmissions, on était bien placé parce qu'on était en liaison avec Saigon et je recevais les gars de l'état-major par téléphone ou par estafette : “où il est ?” [...]. Et un quart d'heure après, ils revenaient tous avec la même question ! A un moment il est parti et on suivait la position de l'avion pour que tout le monde soit au champ de patates qui servait de terrain d'aviation ! Ça a été le branle-bas<sup>3531</sup>. »

En haute - région, le lieutenant Desroche ne reçoit que peu de messages et toujours par coolies-courrier ou par parachutages :

« Alors je suis dans mon poste de Lang Chang et arrive un King Cobra [...], qui me lance un grand flot de 8 mètres de long avec un petit truc au bout, et je lis ça : “Tout chef de poste qui quittera son poste devra avant détruire ses munitions et tout”. Ça paraît évident. Mais il y avait eu l'affaire de Lang Son. On avait laissé de quoi armer pas loin d'une division Viet. Et puis au bout d'un certain temps, repasse un avion qui me remballé un message et là je lis : “tout chef de poste qui abandonnera son poste sans ordre sera traduit devant le tribunal militaire.” Signé général De Lattre de Tassigny. Alors je dis : le voilà ! [...]. Alors là j'ai réuni la troupe et j'ai fait un grand discours en disant il y a un grand chef qui arrive et que tout va changer. Et le moral est revenu<sup>3532</sup> ! »

De Lattre va, très vite, relancer la guerre en mobilisant les énergies et les hommes ; en réorganisant ses effectifs. Sa première décision, le soir de son arrivée à Saigon, le 17 décembre est pour ordonner au général de Latour de réoccuper Dinh Lap que ce dernier vient d'évacuer. Le moral est mauvais au Tonkin. Hanoi craint l'attaque de l'APV :

« Voilà, je suis resté à Hanoi, à l'état-major du secteur “Fleuve rouge”. [...]. De Lattre est arrivé ; il n'y avait plus de commandement, plus rien ! [...]. On se demandait si on n'allait pas être envahi par les Chinois, prisonniers et envoyés dans les mines de sel. On ne pensait même pas au Vietminh. C'était mauvais pour le moral ! Il n'y avait plus d'état-major. Plus de commandement. Même les forces terrestres du Nord-Vietnam, le commandement suprême du Tonkin<sup>3533</sup>. »

Il réorganise les commandements, les états-majors et place ses hommes de confiance. Il renvoie ou change d'affectations des officiers de l'ancienne équipe qui est accusée d'avoir provoqué la défaite, parfois un simple pilote ou un officier de l'habillement. Chaque erreur est sanctionnée pour obtenir ensuite le maximum de ceux qui arrivent ou de ceux qui restent. Le 29 décembre 1950, le général Boyer de Latour est remplacé par le général Salan après l'écrasement d'un bataillon de tirailleurs sénégalais. Il représente « l'équipe Carpentier » : « Et tous les officiers ou

---

<sup>3531</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>3532</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>3533</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier, le 6 mars 2019.

sous-officiers, il y en avait quand même pas mal, qui avaient fait des petites entourloupes, allez à dégager ! Et ça s'est su vite aussi ! Alors là on a un chef<sup>3534</sup> ! ».

Il constate aussi que les unités sont mal habillées, mal équipées. Il ouvre les magasins d'intendance et les combattants d'Indochine disent encore aujourd'hui que leur équipement a radicalement changé avec son arrivée : « Ce que je vous disais au point de vue habillement, le jour où De Lattre est arrivé, on a été habillé à neuf, il y a eu des moyens inimaginables<sup>3535</sup>. »

De même pour les Goumiers : « Un épisode lamentable, au départ du Maroc au 2<sup>ème</sup> séjour, l'intendance nous avait distribué des tenues d'un vert...éblouissant, presque phosphorescent. Quand de Lattre nous a vu dans cette tenue, le pauvre intendant qui était là s'est fait engueuler alors qu'il n'y était pour rien ! Dans l'heure qui a suivi, les camions de l'intendance sont arrivés, et on a eu des tenues neutres<sup>3536</sup>. »

Mais il faut surtout à De Lattre une victoire indiscutable pour s'imposer, stopper l'avance de l'APV (campagne *Tran Hung Dao*), qui veut prendre Hanoi.

### 2.2.1.2 Des victoires militaires indiscutables

« Lorsqu'il est arrivé en Indochine au milieu d'une armée, dans une large mesure désorganisée et démoralisée par l'absence de soutien qu'elle recevait alors, il a tenu à livrer bataille tout de suite. Cette première bataille de Vinh -Yen a marqué le retournement militaire en Indochine. » (Valéry Giscard d'Estaing)

Très vite, le nouveau commandant en chef est confronté au problème des renseignements, qui ont du mal à détecter les mouvements et les intentions de l'ennemi. De Lattre va tout mettre en œuvre pour remporter ses face-à-face avec le général Giap, en rameutant les groupes mobiles organisés par Boyer de Latour, commandés par ses officiers de confiance, ses *maréchaux*, les colonels Edon, Vanuxem, Erulin, De Castries. Il va remporter, avec eux, des victoires défensives. Le CEFEO s'en tire bien. Le commandant en chef et haut-commissaire ajoute ces victoires à sa légende. Nghia Lo sera la dernière, en octobre 1951, même si c'est le général Salan, commandant par intérim, qui en est l'artisan. Indiscutablement, de Lattre commande, gagne et rétablit la confiance. La position du CEFEO est rétablie mais le résultat n'est pas encore celui espéré.

Fin décembre 1950, L'APV attaque des postes en deux endroits, autour de Tien Yen à l'est et près de Vinh Yen, à l'ouest du delta. Le 13 janvier 1951 commence la bataille de Vinh Yen proprement dite entre le GM 3 du lieutenant-colonel Vanuxem et la division 312 qui lui tend un piège et manque de peu de l'anéantir. On est loin d'un général de Lattre « qui tient à livrer bataille tout de suite<sup>3537</sup> » comme le dit Valéry Giscard d'Estaing dans un discours curieusement écrit, le 12

---

<sup>3534</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>3535</sup> *Ibid.*

<sup>3536</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, *op. cit.*

<sup>3537</sup> Discours de Valéry Giscard d'Estaing le 12 janvier 1981 lors de l'inauguration du monument en l'honneur du maréchal de Lattre de Tassigny, à Paris ; <https://www.elysee.fr/valery-giscard-d-estaing/1981/01/12/allocation-prononcee-par-m-valery-giscard-destaing-a-l-occasion-de-l-inauguration-du-monument-en-l-honneur-du-marechal-de-lattre-de-tassigny-paris-le-lundi-12-janvier-1981> (Consulté la dernière fois le 18 juin 2022).

janvier 1981. Il y est forcé ! Pendant quatre jours, les assauts des divisions 308 et 3012 et des GM se succèdent de part et d'autre sur les collines couronnant le poste. De Lattre a réagi en chef de guerre, rameutant les groupes mobiles, mobilisant les moyens aériens disponibles et transférant des renforts depuis la Cochinchine. L'aviation joue un rôle décisif en transportant les troupes, en les appuyant au sol et en larguant du napalm, massivement employé pour la première fois.

C'est la première vraie bataille rangée, au sens classique du mot, entre les deux corps de bataille, les embuscades ne jouant qu'un rôle de prologue le premier jour, à la différence de la bataille de la RC 4. Les moyens modernes jouent en faveur du CEFEO, plus habitué à ce genre de bataille et qui dispose de davantage d'appuis-feu que son adversaire. L'affaire est toutefois jugée *chaude* par les combattants qui ont bien compris que la guerre changeait de visage et qui, tous, citent le napalm comme d'une première expérience très dure sinon traumatisante : « La première grande bataille de la guerre ? Pour moi oui. Et c'est là où j'ai vu les premiers résultats du napalm, parce que j'ai vu des Viets "napalmisés"<sup>3538</sup> ! » Dans le même bataillon, au 1<sup>er</sup> BCCP, Jacques Bouthier a presque les mêmes mots : « Vinh Yen, c'était une grosse bagarre. On s'est beaucoup battu. De Lattre a fait du bon boulot, là. Il a vraiment été un maître ! Ça a été dur mais les Viets ont dérouillé<sup>3539</sup>. » Gabriel Mièvre y participe également et est lui aussi impressionné, tant par la violence de la bataille que par le napalm. Sa mémoire reste liée à l'action de sa section : donner l'assaut, résister à celui de l'ennemi, conserver la position. Il estime que son vécu n'est que peu racontable ; l'expérience d'une survie sur un espace restreint :

« J'étais à Vinh Yen en 1951, mais que vous dire ? Dans une bataille, on ne voit pas grand-chose. On tire, on affronte le régiment de la Rivière Claire. On a vu du napalm pour la première fois ; le problème, c'est que ce sont les Sénégalais qui l'ont pris en premier. Le napalm est dans un réservoir de secours, il ne tombe pas en suivant la trajectoire de l'avion, il tombe à la verticale, en feuille morte. Il ne restait plus grand-chose d'eux après<sup>3540</sup>. »

C'est une bataille décisive également pour Serge Têtu, sous les ordres d'un vrai chef :

« Perdre à Vinh Yen, c'était perdre le Tonkin, le delta qui était le grenier à riz. Les Viets y tenaient. [...] De Lattre était un chef, avec tous ses défauts. C'est le seul qui a pris la décision d'utiliser le napalm ; c'était à Vinh Yen. Pas de problème ; ou on gagne ou on perd. [...] Au moment de la bataille de Vinh Yen, De Lattre a réquisitionné l'aviation civile. Heureusement qu'il en avait les pouvoirs. Mais s'il n'y avait pas eu le napalm, je ne sais pas comment ça se serait passé ! [...] Des Marocains ont été napalmés ; on n'en parle pas. On ne peut pas en parler. C'est la guerre ! J'ai vu des cadavres brûlés par le napalm mais on était blindé à force de voir des morts ! Non pas qu'on ait été indifférents, mais ça ne vous touche pas profondément. C'est comme ça<sup>3541</sup>. »

Parmi les faits les plus marquants se détache le courage du général en chef, qui les impressionne tout autant que sa rapidité de décisions et qui vient plusieurs fois sous le feu de l'ennemi. : « Il est souvent venu sur les champs de bataille. A Vinh Yen, il a atterri sur le terrain d'aviation qui était sous le feu d'un canon de 75 ! Il faut le faire !<sup>3542</sup>. Yves de Sesmaisons est ébahi de voir un Morane posé

---

<sup>3538</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>3539</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>3540</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 28 août 2017.

<sup>3541</sup> Entretien avec Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>3542</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*

« sous le feu des mitrailleuses Viet » : « A Vinh Yen, il est venu sur le terrain nous voir ! Ça c'était important ! Et ça s'est su très vite ! De Lattre est là. Donc on n'était pas oublié<sup>3543</sup> ! » Chef de section de tirailleurs marocains du II/6<sup>ème</sup> RTM, Yves de Sesmaisons se souvient d'autant plus de Vinh Yen qu'il y a été blessé et fait prisonnier la dernière nuit du 16 au 17 janvier, lors de l'ultime attaque de l'APV. Il donne l'assaut pour reprendre la voie ferrée et cela se finit au corps à corps, à la baïonnette. « L'on se croit ramené en 14-18 », écrit-il. Il est appuyé au plus près par les chasseurs « au ras des moustaches », au point de recevoir « les douilles brûlantes de leurs mitrailleuses lourdes<sup>3544</sup>. » Installé sur un mamelon au pied de la cote 210, sa section est attaquée dans la nuit ; son ordonnance, blessé, est évacué. Il faut tenir jusqu'au jour. Des éclats de mortiers blessent de Sesmaisons qui est fait prisonnier, ce qui, reconnaît-il soixante ans plus tard, « va marquer et anéantir tant les espoirs que les perspectives de ma carrière militaire<sup>3545</sup>. »

Cette première victoire (« brillante victoire »<sup>3546</sup> écrit Ivan Cadeau) remportée par de Lattre est de bon augure, à peine un mois après sa prise de commandement. Il mobilise les services d'information pour en faire la publicité et marquer ainsi davantage les esprits, en créant un 5<sup>ème</sup> Bureau qui coordonne le SPI (Service presse information) et le SFI (Service français d'information). Mais cela n'empêche pas un sentiment diffus de s'insinuer chez nombre d'entre ceux qui y ont participé : la conscience qu'un tournant vient d'être franchi, dans la foulée d'une défaite inattendue sur la RC 4 : l'APV est devenue une vraie armée moderne, bien armée et offensive. D'autre apparaît à nouveau le sentiment que la guerre d'Indochine ne peut plus être gagnée. Désormais les opérations ne sont plus vues, jusqu'à l'opération *Castor* sur Dien Bien Phu, comme des batailles décisives : « À Vinh Yen, j'ai su que ça basculait ! [...]. Là on s'est rendu nettement compte qu'en face il y avait du sérieux ! [...]. Non, c'était une grosse bataille<sup>3547</sup> ! »

Cette première victoire défensive va être suivie de deux autres victoires du même type, de plus en plus chèrement acquises, aux prix de lourdes pertes et de combats dantesques pour les combattants. A chaque fois, plus encore lors de la bataille du Day, le commandement, bien qu'ayant détecté l'ennemi, est surpris par l'assaut de l'APV et ne s'en sort que par une réaction rapide, massive et bien structurée. Le commandant en chef désigne un colonel pour coordonner l'action de plusieurs groupes mobiles (Redon pour Vinh Yen, Sizaire pour le Dong Trieu), quand ce n'est pas le général de Linarès en personne, pour la bataille du Day. De Lattre organise la bataille au niveau interarmées, avec les appuis de l'aviation et de la marine, les canons du croiseur Duguay-Trouin pour le Dong Trieu et la marine fluviale pour le Day. L'attaque menée par des éléments des divisions 308, 312 et 316 commence le 23 mars par la chute de postes après laquelle,

---

<sup>3543</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *Ibid.*

<sup>3544</sup> Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous 1951-1952*, Paris, Economica, 2011, 206 p., ; p. 18.

<sup>3545</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>3546</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 337.

<sup>3547</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *Ibid.*

comme à Vinh Yen, l'APV attend la riposte française pour l'attirer dans un piège, dans lequel le général Salan, puis de Lattre ne tombent pas. L'offensive se poursuit le 29 mars sur Mao Khé, pivot de cette offensive autour duquel des combats acharnés durent jusqu'au lendemain puis à une nouvelle attaque les 4 et 5 avril suivant. C'est moins une bataille rangée comme Vinh Yen qu'une offensive du corps de bataille utilisant la guérilla. Une seconde victoire défensive dont l'exploitation est impossible au vu de pertes et du danger de poursuivre un ennemi qui peut réagir par une embuscade dévastatrice. Le groupement Sizaire ne peut sans danger poursuivre l'ennemi mais celui-ci est stoppé pour la seconde fois.

Roger Ouïste commande une section de Goumiers pendant cette bataille. Il n'en mène pas large. Son Tabor supporte le choc grâce à l'artillerie française qui l'encadre et au hasard qui place le 6<sup>ème</sup> BCCP en pointe, lequel affronte plus directement l'ennemi :

« Vinh Yen, Dong Trieu, ce sont des batailles, c'est le choc ! A Dong Trieu, avec mon bataillon, on a eu du pot parce que les paras sont passés devant nous et ils ont dérouillé ! C'est nous qui étions en tête mais il nous manquait un goum, le 14<sup>ème</sup>, resté derrière nous... un cafouillage. Les bateaux qui devaient le transporter se sont échoués dans les arroyos ; Dong Trieu c'est le delta, la baie d'Along est à trente kilomètres, donc la marée se fait sentir ! A marée basse, les bateaux n'avancent plus ! Le colonel Sizaire commandait l'opération, il a fait passer le 6<sup>ème</sup> BCCP devant nous. C'est lui qui a subi le 1<sup>er</sup> choc à Mao Khé ! Nous, on a eu le temps de s'enterrer autour de Dong Trieu, pour empêcher les Viets de bombarder le poste de Dong Trieu autour duquel il y avait les canons de 75, de 155. Les artilleurs ont fait un boulot formidable, en tirant toute la nuit ! Nous, on recevait les pelots de 81 Viets et on poussait avec les Goumiers et nos mortiers pour une contre-batterie... et ils n'ont pas pu tirer sur le poste. On subit les assauts au clairon. Si on n'a pas été submergés, c'est grâce aux canons... pas de distances de sécurité, ils tiraient au plus près ! Les Viets avaient réussi à s'infiltrer dans le village, et les paras ont fait du corps à corps... C'était pas de la rigolade ! Il y avait eu une énorme embuscade au pont du Song Da Bach, pour nous empêcher de rejoindre Mao Khé. Pour vous dire l'intensité des tirs, le lendemain matin, on arrive à Mao Khé, à l'origine tenu par une compagnie de Sénégalais. Ils étaient installés dans une ancienne usine, un bâtiment industriel tout en ferraille et en briques... il n'y avait plus de briques ! On se serait cru après un bombardement à la fin de la guerre<sup>3548</sup> ! ».

Serge Têtu, lui aussi sous-officier de Tabor, est impressionné par la violence des combats et l'engagement des combattants de l'APV :

« On est donc reparti sur Mao Khé, mais là, c'était plus dur pour nous que Vinh Yen. [...]. Ils ont attaqué le poste, ils en étaient aux barbelés. L'état-major a envoyé du monde tout de suite. A Mao Khé, Giap n'a pas mis assez de troupes et je crois qu'il n'a pas pensé que les renforts arriveraient aussi vite. Nous on est rentré dans le poste après en avoir dégagé les alentours. Ils avaient coupé les barbelés avec leurs « volontaires de la mort » ou avec des bengalores, des bambous pleins d'explosifs. Il y avait des bonhommes, condamnés à mort, qui allaient avec une ceinture d'explosifs, faire un trou dans les barbelés. Mais malgré tout, vous ne traversez pas comme ça. Ça ne fait pas d'ouverture, ce sont des morceaux qui sont cassés mais il faut les écarter. Donc ça ne va pas très vite pour rentrer dans le poste, quelle que soit votre détermination ! Au bout d'un moment, il y a eu trois ou quatre bataillons arrivés en renfort. C'était important, Mao Khé, c'était le débouché sur le delta. Giap voulait y arriver. Mao Khé, ce n'était pas drôle.<sup>3549</sup> »

Le SFI célèbre la victoire mais les opérations qui suivent ramène à une guérilla insaisissable et l'état-major ne sait pas quel sera le prochain objectif de l'ennemi. Enfin, l'APV, avec les divisions 308 et 304, mène une troisième offensive contre le delta, ultime assaut, les 28 et 29 mai 1951, par

<sup>3548</sup> Entretien avec Roger Ouïste, *op. cit.*

<sup>3549</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, *op. cit.*

surprise, contre les postes de Phu Ly et Ninh Binh que Bernard de Lattre rejoint. La réaction de De Lattre est rapide et les groupes mobiles actionnés par le général de Linarés, qui commande le Tonkin, terminent la bataille en 48 heures.

« J'étais dans le coup à la bataille du Day, au 1<sup>er</sup> Tabor. Il était prévu qu'on aille dégager Bernard de Lattre mais aussi le 1<sup>er</sup> Chasseurs qui était encerclé ainsi que des gens du 8e RTM et quelques gars en les délivrant des Viets. Il y avait cette chapelle où les Viets ont attaqué, Vandenberghe qui a été appelé aussi. [...]. La nuit où nous sommes arrivés, on a campé au nord de la Chapelle qui était de l'autre côté du versant du fleuve. Il y avait Vanden qui était au sud, et Bernard à l'est. En arrivant, on a appris que Bernard de Lattre avait été attaqué. [...]. Tran Dinh Vy a terminé l'assaut. C'était un sacré gars. [...]. Mais le temps que je rejoigne, ils étaient tous morts<sup>3550</sup> ! »

Les postes le long du Day n'ont rien vu venir, le secteur étant calme ; c'est ce que répond le supérieur d'André Fabiano au chef du commando *François* :

« En ce qui concerne la bataille du Day au moment de cette offensive Viet, j'étais depuis quelques mois déjà en poste à Cat Dang, comme operateur radio ; poste située sur la route de Nam Dinh à quelques kilomètres de Nin Binh. L'après-midi du 29 mai 1951, le commando *François* est passé par notre poste [...]. Le chef du commando nous fait part de son intention de prendre position dans l'église de Nin Binh. Sa question "comment est le secteur ?", nous répondons "calme sans trop de problèmes" et nous avons donc convenu d'effectuer des tirs d'arrêts avec notre pièce de 105 autour de l'église. Malheureusement, ces tirs nous ne les avons pas effectués, l'attaque des Viets ayant été si soudaine<sup>3551</sup>. »

Le commando *François* ne faisait que reprendre l'entraînement dans un secteur apparemment calme. Il donne directement dans l'offensive de l'APV :

« Le soir venu, nous sommes le chef de poste et moi en haut de la tour et nous observons dans la direction de Phat Diem, des explosions et des tirs d'armes automatiques. Nous nous posons la question de savoir ce qu'il se passe et à ma vacation avec Nam Dinh, je leur demande s'ils ont connaissance d'une opération dans ce secteur. Réponse négative de leur part et de notre poste de Nin Binh. Et puis dans la nuit ce fut l'attaque brutale et soudaine des Viets qui a surpris tout le monde. Il s'en est suivi l'anéantissement du commando *François*<sup>3552</sup>. »

Parmi les postes visés, il y a le rocher de Ninh Binh, gardé par la trop jeune unité vietnamienne du 1<sup>er</sup> Chasseurs qui a dû comme les autres « se vietnamiser » :

« Il y a eu l'attaque du rocher sur lequel se trouvait un poste tenu par des supplétifs et le lieutenant De Lattre qui a été tué, dont le corps a été ramené par la suite dans notre poste. Le commando Vandenberghe est lui aussi passé par notre poste pour se porter à l'assaut du rocher mais blessé aux jambes et ayant perdu beaucoup de monde il n'a pas pu se rendre maître de la position. Sont arrivés par la suite le GMNA et le 64<sup>ème</sup> RA qui a mis pas loin du poste ses batteries de 155 en position et commencé tous les tirs. Le 7<sup>ème</sup> RTA a pris le rocher et c'est lui qui a ramené le corps du lieutenant De Lattre dans notre poste en vue de son rapatriement. Notre pièce appuyait pendant ce temps le commando Romary a Yen Cu Ha. [...]. Le cinquième ou sixième jour de combat, un bataillon Viet a réussi à nous contourner et à attaquer le poste de Nin Xha situé entre nous et Nam Dinh et là, nos tirs ont eu toute leur efficacité. Les paras ont sauté au-dessus de notre poste et sont partis au secours du commando Romary a Yen Cu Ha. La bataille a duré plusieurs jours. Pendant cette bataille, j'ai vu des GMC remplis de cadavres qui revenaient de Nin Binh. Le service de santé avait monté un hôpital près du poste et le chirurgien opérait les blessés les plus urgents. Les ambulances faisaient le va et vient sur Nam Dinh<sup>3553</sup>. »

Le 7 juin, la bataille est terminée et les unités ennemies se retirent. Mais la surprise a joué pour

---

<sup>3550</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019

<sup>3551</sup> Extrait d'un courriel d'André Fabiano, reçu le 5 octobre 2020.

<sup>3552</sup> *Ibid.*

<sup>3553</sup> *Ibid.*

l'APV, les groupes mobiles ne les poursuivent pas et Bernard de Lattre est tué ; le coup est psychologiquement presque aussi rude qu'une défaite. C'est un succès tout de même, indiscutable, mais « partiel » selon Yves Gras qui explique que « les divisions Vietminh avaient utilisé dans leur guerre de mouvement les tactiques de la guérilla<sup>3554</sup>. » Le général de Lattre a sagement *jonglé* avec les flottilles fluviales et les commandos du Nord-Vietnam pour contourner le problème des routes coupées dans une région deltaïque très humide. Si les succès restent incomplets et les victoires sans lendemains, ce troisième échec de Giap montre que pour la défense du delta et en plaine, le CEFEO domine encore grâce à sa puissance de feu et à la mobilité de ses unités légères. Les commandos, en particulier, ont pu intervenir mais ils ont subi des pertes. Leur fluidité et la science du combat de leurs chefs ont gêné les unités de l'APV :

« Au moment de la bataille du Day, le commando Vandenberghe est engagé sur Ninh Binh attaqué par des éléments de la brigade Viet Minh 308. Romary lui, est engagé pour défendre le poste de Yen-Cu-Ha proche de Ninh Binh. Attaqué lui aussi par les mêmes éléments, le poste est défendu par 50 Hommes ; le commando lui, dispose de 40 hommes. Le Viet Minh lance ses assauts par vagues successives et finit par envahir une partie du poste. C'est alors que la décision est prise d'évacuer le poste et de se regrouper à l'extérieur afin de couper l'arrivée des renforts Viet Minh et renversant ainsi la situation. Cette ingénieuse décision a permis de tenir jusqu'au matin où l'arrivée des renforts et de l'aviation ont facilité la reprise du poste<sup>3555</sup>. »

L'expérience acquise amène à plusieurs constats. Il faut accroître le nombre de commandos qui ont combattu avec efficacité sur le Day : « A l'époque il n'y avait que quatre commandos : les commandos Vandenberghe, Rusconi, Delayen et Romary. C'est à la suite des succès remportés par ces quatre unités que le Général de Lattre a décidé d'en créer 45<sup>3556</sup>. »

Une fois de plus, l'artillerie a été décisive. Mais les postes comme Ninh Binh, Phat Diem ont été attaqués avec beaucoup d'intensité et le renseignement, basé ici sur les réseaux catholiques, ont failli. Gabriel Mièvre, à son échelon, comprend le changement dans le rapport de forces entre CEFEO et APV : « Je l'ai vu au 2<sup>ème</sup> séjour, à partir de l'opération de Phat Diem, en 1951. C'était pire, ils avaient pris de l'ampleur. On ne s'est jamais fait d'illusion. Les Viets étaient plus organisés<sup>3557</sup>. » De son côté, Giap et son état-major ont compris qu'en dehors de la guérilla permanente dans le delta du Tonkin, l'APV ne parviendrait pas à casser le dispositif français qui le protège, ni à battre les groupes mobiles sur ce terrain. Il faut donc une campagne dans les régions plus éloignées des bases aériennes, des unités d'artillerie et de la marine. Le pays Thaï est idéal pour cela.

La campagne *Ly Thuong Kiet* pour conquérir le pays Thaï commence le 25 septembre 1951. Quand la victoire reconforte le CEFEO, la guerre se rallume ailleurs et continue partout. Rien ne progresse vraiment depuis la reconquête coloniale du territoire indochinois.

### 2.2.1.3 L'avenir reste sombre : fin 1951, la guerre s'est à nouveau enlisée

---

<sup>3554</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 408.

<sup>3555</sup> Extrait du courriel de Bernard Gaudin, reçu le 5 octobre 2020.

<sup>3556</sup> *Ibid.*

<sup>3557</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, *Idem.*

« On a pris une belle branlée au Ba-Vi. Ça a été le gros coup. C'est ce qui m'a le plus marqué en Indochine. » (André Laperle)

De Lattre est venu pour sauver le corps expéditionnaire. Il a réussi sa mission. Il a cru qu'après ses victoires défensives, il pourrait reprendre l'initiative et remporter, éternel objectif et rêve illusoire, une victoire décisive qui précipiterait des négociations et laisserait face à face les Vietnamiens de chaque camp. Mais il a surtout compris que ce théâtre d'opération ne ressemblait pas à celui de ses chevauchées de la 1<sup>ère</sup> armée et que la France ne s'en sortirait pas seule. L'envie de briller une fois encore, de redevenir *le roi Jean* de 1944-1945 s'est heurté à une guerre de décolonisation sans espoir de victoire. D'où le titre de chapitre d'Ivan Cadeau dans son histoire de la guerre d'Indochine « « De l'espoir ... à la désillusion »<sup>3558</sup>, d'autant que de Lattre n'a réussi, ni à convaincre la France de s'engager à fond dans la guerre ou négocier, ni à galvaniser l'État vietnamien pour le voir prendre en charge *sa* guerre.

A l'été 1951, l'ennemi concentre ses efforts au nord, pour éviter la force de frappe des FFEO. En septembre, la division 312 envahit le pays Thaï. De Lattre est absent mais Salan assure l'intérim ; il connaît bien la région, les supplétifs et certains chefs des minorités. Le poste de Nghia Lo attaqué, les groupes mobiles sont hors de portée ; reste donc les parachutistes. Salan donne le commandement au colonel de Rocquigny, qui commande le groupement aéroporté et parachute trois bataillons parachutistes pendant que le 1<sup>er</sup> bataillon Thaï tient les postes assiégés. La division 312 est obligée de se défendre sur plusieurs côtés et finit par une retraite précipitée. L'affaire reste toutefois sérieuse et de Lattre, à son retour, dira à Salan qu'il est « un redoutable joueur de poker » tant son coup d'audace a payé<sup>3559</sup>. Jules Belgodère, lieutenant au 2<sup>ème</sup> BEP, est impressionné par la violence de ces combats qui auraient pu mal se terminer sans l'appui aérien :

« On a sauté près de Nghia Lo en 1951, après le 8<sup>ème</sup> BPC, à Gia Hoï et on s'est retrouvé sur les arrières de la division 312 qui descendait sur Nghia Lo. Ils allumaient des feux de paille et montaient à l'assaut de nuit. Là, l'aviateur qui mangeait avec nous à midi, tenait le coup jusqu'à la limite pour intervenir...La cohésion ! J'étais au PC à ce moment-là, avec le commandant Raffali, chef de bataillon. Je m'occupais des radios et il n'y avait plus de liaison avec Hanoi ; c'était la panique là-bas parce qu'ils n'avaient plus de nouvelles de nous ! Il y avait une zone magnétique, métallique au sol. Après des B26 sont passés, on a pu retrouver une liaison radio. Le toubib soignait les blessés. Raffali a prévu le décrochage du bataillon à 5-6 heures du matin. [...]. Au matin, alors qu'on avait passé une rivière et rejoint un piton pour se regrouper, on voit arriver un petit légionnaire en bas avec son fusil-mitrailleur, il avait réussi à passer. [...]. On est donc tombé sur les arrières de la 312 et elle a dû se replier. Nghia Lo a été dégagé<sup>3560</sup>. »

La tactique a payé, l'opération est audacieuse mais l'APV, comme toujours, apprend de ses erreurs. Un an plus tard, elle revient en force. Jusque-là, le moral remonte dans le corps expéditionnaire et le général Salan est considéré, à juste titre, comme un manœuvrier qui connaît le terrain, l'ennemi et s'adapte aux circonstances.

---

<sup>3558</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 321.

<sup>3559</sup> Alain Gandy, *Salan, op. cit.*, p. 190.

<sup>3560</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.



Toutefois, de Lattre a besoin d'une nouvelle victoire de prestige pour montrer au gouvernement qu'il a repris l'initiative. Plusieurs historiens et Salan racontent la genèse de l'opération *Lotus* pour reprendre Hoa Binh, apparaître comme un « général offensif » et faire taire les critiques sur son supposé immobilisme. Cette séquence ne grandit pas de Lattre qui attaque parce qu'il le faut. Salan se dit, avec de Linares, « un peu ahuris pour ne pas dire consternés<sup>3561</sup> », au moment où les opérations de « nettoyage » du delta demandent tous les moyens disponibles. Hoa Binh, est une position stratégique intéressante sur la Rivière Noire ; elle contrôle une entrée du delta. Abandonnée par le CEFEO depuis un an, la ville est sur un axe de communication important de l'APV vers le nord-Annam. A 70 kilomètres d'Hanoi, elle est reliée par la RC 6, par la Rivière Noire et reste à courte portée des bases aérienne. Mais les deux voies de communication risquent de devenir des servitudes pour le ravitaillement, source d'embuscades. L'opération débute le 10 novembre 1951 avec tous les moyens disponibles, opération désormais classique combinant attaque de groupes mobiles, de commandos, de bataillons parachutistes avec le concours de l'aviation et d'une Dinassaut. Le 14, le SPI peut annoncer une « victoire ». En fait, la réoccupation de la ville s'effectue sans réels combats, l'APV ayant évacué les lieux. « De Lattre a voulu reprendre l'initiative et a réoccupé Hoa Binh. Comme victoire, c'était du bidon ! », dira Jules Belgodère<sup>3562</sup>. Le problème qui survient ensuite, lui, ne l'est pas : se maintenir avec de gros effectifs, soit 15 000 hommes, et les ravitailler. Trois divisions de l'APV, 304, 308, 312 convergent vers la ville et la RC 6. De Lattre offre la bataille à l'APV dans une position malaisée sur le plan des voies de communication ; il ne bénéficie plus de tous les atouts du delta. En décembre 1951 et janvier 1952, la Rivière Noire et les postes de la RC 4 sont plusieurs fois attaqués : « Au Tonkin, notre dernière bataille a été Hoa Binh. On était donc dans un poste à Ao Trach et on a été changé par le 20<sup>ème</sup> Goum qui était à 30 km. Il y avait déjà eu, fin novembre - début décembre 1951, l'attaque dans une clairière, d'un convoi qui allait sur Hoa Binh...50 camions brûlés<sup>3563</sup> ! »

L'opération devient coûteuse, certes pour les deux camps, mais le risque d'usure est supérieur pour le CEFEO. André Laperle se souvient tout d'abord de la première phase : « Hoa Binh, ok, c'était un saut opérationnel, on a fait la guerre. Là on s'est rendu nettement compte qu'en face il y avait du sérieux<sup>3564</sup> ! » Le mois suivant, le 1<sup>er</sup> BCCP doit *prévenir* l'attaque de l'APV en s'aventurant sur son terrain de départ dans le massif montagneux et touffu du Ba Vi, lieu favorable à toutes les embuscades. Le bataillon s'engage sur la montagne et manque d'être anéanti par une embuscade du régiment 209 qui coupe en deux l'unité. Ce combat du Ba Vi ou de Xom Sui, est un échec pour la manœuvre de Salan qui veut désorganiser celle de la division 312. Même les parachutistes ne sont plus systématiquement supérieurs à l'APV en combat rapproché, surtout s'ils sont surpris :

---

<sup>3561</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Le Vietminh, mon adversaire*, op. cit., pp. 262-263 ; passage cité par Ivan Cadeau, op. cit., p. 362.

<sup>3562</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, *Ibid.*

<sup>3563</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, *Idem.*

<sup>3564</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, op. cit.

« Parfois si on n'a pas pris plus de raclées de la part des Viets, c'est qu'ils n'ont pas été très malins ! Ils auraient pu nous piéger bien comme il faut ! Mais au Ba Vi, ils nous ont bien eu. On est tombé sur une division, et on n'était qu'une compagnie. Les renforts ne sont arrivés que le lendemain. Comme coup d'œil, le Ba Vi, c'est un peu comme Sancerre. Le pavé au milieu de la plaine. Au Ba-Vi, j'étais dans la même compagnie que le lieutenant Danjaume, que l'on appelait le "grand serpent" tant il était grand et maigre. Ça a été une bataille dure, dure... On y avait été la veille ; c'était très vallonné, la brousse de tous les côtés, un petit thalweg, la rizière en fond, des pistes sur les côtés. Les ordres c'était qu'il fallait [...] chercher le contact. La veille il n'y a rien ; le lendemain, on y retourne. Quand nous avons été attaqués, il y avait un trou qui s'était créé entre nos sections. Ça descendait, certains avait accéléré et notre chef de section, le lieutenant Bataille n'a pas accéléré et a marché normalement. L'embuscade s'est fermée devant nous. Nous l'avons subie mais nous étions à l'extérieur. On avait les Viets dans le dos. [...]. On a pris une belle branlée. [...]. C'est ce qui m'a le plus marqué en Indochine<sup>3565</sup>. »

Le Ba Vi revient plusieurs fois dans les récits, comme dans celui de Jules Belgodère, lors de la retraite d'Hoa Binh :

« Au Ba Vi, j'ai vu la compagnie Saint Marc attaquée par des Viets, dans les calcaires, habillés avec des tenues françaises camouflées et Saint Marc s'en est sorti impeccablement. Mais on avait l'appui d'un groupement d'artillerie et sur l'arrière d'un piton rond, que nous appelions les "deux fesses", il y avait un peloton de Sherman 105 qui a voulu aider Saint Marc. Leur feu lui est tombé trop court dessus ! Le 1<sup>er</sup> BEP a rejoint par la Rivière Noire, le 2<sup>ème</sup> BEP amené le long de la cote 202 pour tenir le passage des troupes qui rentraient. La 13<sup>ème</sup> DBLE, du côté d'Hoa Binh, avait fait un massacre de Viets. On voyait passer des bulldozers qui allaient dégager le terrain<sup>3566</sup> ! »

Pour le CEFEO, l'année 1951 a marqué son rétablissement mais aucune question n'est résolue. Elle a coûté cher en dépenses financières et humaines, et l'impasse que constitue ce conflit reste entière, malgré tous les efforts de de Lattre. Pierre Pellissier et Ivan Cadeau ont fait la biographie d'un de Lattre de plus en plus nuancé, débarrassé des oripeaux d'une gloire magnifiée jusque-là et moins dominateur de l'adversaire. Même au sommet, le doute s'installe sur l'issue du conflit<sup>3567</sup>. Les vétérans sont très attachés à sa personnalité brillante, son rôle décisif au début 1951 ; un « grand chef », sans aucun doute. L'annonce de la mort du général de Lattre, le 11 janvier 1952 sonne comme le glas de l'Indochine dans l'esprit de bien des combattants. Beaucoup de vétérans voient dans sa mort le début d'une nouvelle mais définitive descente aux enfers.

### 2.2.2 Une lutte sans espoir, jusqu'au final irréversible

« Une guerre que l'on aurait pu gagner, et dont tout laisse prévoir maintenant la fin catastrophique [...]. Je ne peux plus croire à rien. » (Guy Simon)

A l'annonce de la mort de De Lattre, en janvier 1952, le moral du CEFEO s'affaisse. Après Leclerc, c'est un nouveau chef de grand prestige qui disparaît. Le général Salan lui succède. Il bénéficie d'une grande estime dans le corps expéditionnaire, mais plusieurs témoins datent leur perte d'illusion de ce triste événement. Jamais le moral ne remontera au niveau de janvier 1951.

---

<sup>3565</sup> *Ibid.*

<sup>3566</sup> Entretien avec Jules Belgodère, *Idem.*

<sup>3567</sup> Pierre Pellissier, *De Lattre*, Paris, Perrin, 1998, 604 p. ; réédition Tempus 2015, 907 p. Ivan Cadeau, *De Lattre*, Paris, Perrin, 2017, 280 p.

### 2.2.2.1 La période Salan : des succès sans lendemain et des échecs irréversibles

« Le 12 avril 1953 dès 13 heures, les portes de l'enfer s'ouvraient sur nous. » (Marcel Compe)

Le général Salan est nommé comme commandant en chef par intérim le 8 janvier 1952. Malgré un aspect plutôt réfrigérant qui vient de sa timidité, il est respecté pour son passé d'adjoint de Leclerc et de Lattre, pour la réalisation de l'opération *Léa* en 1947 et son succès de Nghia Lo en 1951. Mais il n'a pas l'aura de De Lattre et sa nomination ne dynamise pas le CEFEQ.

Deux ouvrages de Alain Gandy<sup>3568</sup> et Pierre Pélissier<sup>3569</sup> évoquent son parcours inlassable de manière très positive, pendant un an et demi jusqu'en mai 1953 et ses efforts pour déceler les intentions de Giap, pour le contrer. Il n'a pas les moyens de lancer lui-même l'offensive. Il ne commande donc pas pour gagner mais pour ne pas perdre, et s'efforce de parer les coups de son adversaire. Pour Salan, le premier problème est l'évacuation d'Hoa Binh. La position devient dangereuse, les postes de la RC 6 et de la Rivière Noire sont attaqués et il n'est pas toujours possible de les protéger ou de les secourir. Les postes de Tu Vu Notre-Dame le 10 décembre 1951, de Nam Truc le 29 décembre 1951, de Xom Phéo le 7 janvier 1952 résistent grâce à leur puissance de feu et à l'artillerie d'Hoa Binh ; les canons de 105 portent à 12 km, ceux de 155 à 15 km. C'est la méthode du colonel Gilles, qui va organiser ainsi toutes ses opérations jusqu'en fin 1953. Avancer, *encager* ses unités avec de l'artillerie, anéantir l'ennemi sous le feu, puis avancer à nouveau :

« Hoah Binh commençait à être isolé et, quand De Lattre est parti, Salan qui a commandé derrière lui, a compris qu'il fallait évacuer. A Ao Trach, on voulait élargir les positions parce qu'au bord de la route, c'étaient des bambous. On avait une centaine de « PIM », je reprends l'expression usitée, pour couper les bambous, élargir, avoir un peu plus de vision. J'étais là avec ma section à encadrer ces PIM, et j'ai vu la division Viet 308 approcher sur les collines d'en face, qui étaient couvertes d'herbe à éléphants. On les voyait parce qu'ils avaient un treillis plus clair que l'herbe ; c'est comme ça qu'on les a repérés. Quand, parfois, on parle d'inhumanité, ce n'est pas vrai pour le combattant, rarement, mais j'ai vu les quatre batteries de 105 qui se sont mises à pilonner les éléments avancés de la 308. J'aime autant vous dire que, moi de ma route, je les plaignais ! Qu'est-ce qu'ils ont pris, les pauvres ! Ça pleuvait de partout. Nos artilleurs savaient tirer au canon et ils avaient des munitions. La 308 a arrêté sa progression. Ils ont dû avoir de la casse<sup>3570</sup>. »

Serge Têtu, bloqué dans son poste, se souvient de l'attaque de Xom Phéo, avec une certaine admiration pour la légion :

« A Xom Phéo, il y avait un poste tenu par une compagnie de légion. Ils se sont fait attaquer, et le lendemain, le génie a enterré au bulldozer 600 cadavres Viets. [...]. Le capitaine qui commandait la compagnie de légion a fait tirer sur le poste, parce que des Viets avaient réussi à casser la défense et à entrer dedans. [...]. Nous, on n'a pas bougé parce qu'on a (subi) une attaque qui nous empêchait de sortir<sup>3571</sup>. »

---

<sup>3568</sup> Alain Gandy, *Salan*, Paris, Perrin, 1990, 438 p.

<sup>3569</sup> Pierre Pélissier, *Salan. Quarante années de commandement*, Paris, Perrin, 2014, 600 p.

<sup>3570</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>3571</sup> *Ibid.*

La fréquence et la violence des attaques rendent l'évacuation urgente. L'opération *Arc-en-Ciel*, organisée par le colonel Gilles, est un succès, le modèle du genre de la retraite sans casse. Mais c'est une retraite. La réoccupation d'Hoa Binh, présentée comme une victoire n'a servi à rien et entre temps, le delta est de plus en plus infiltré.

Ces différentes phases de la guerre ont montré que le général Giap apprenait de ses erreurs et ne commettait que rarement deux fois la même. Les combattants en ont bien conscience. Le constat est clair à propos de la seconde bataille de Nghia Lo, lancée en septembre 1952 avec non pas une division de l'APV, comme un an plus tôt, mais trois. Une fois de plus, les renseignements ne décèlent pas l'offensive et Nghia Lo, quoique renforcé et plus solide, est pris. Le général de Linarès commet l'erreur de lancer un seul bataillon parachutiste, le 6<sup>ème</sup> BPC du commandant Bigeard. Salan lui donne l'ordre ainsi qu' à tous les postes de se retirer sur la position de Nasan. La retraite du *bataillon Bigeard*, effectuée grâce au flair, à l'expérience de son chef et à l'entraînement physique, tactique, de son unité, lui évite une destruction complète :

« On arrive en juillet 1952 et on a sauté sur Tu Lé en octobre. Mais comme moi j'étais dans une section "jaunie" avec les Nungs, quand on a dit qu'on partait en Haute-Région du côté de Tu Lé, ils faisaient tous un peu la gueule ! "Zep, c'est pas bon la haut région !". Ils avaient déjà ramassé des raclées à Hoa Binh, à Langson, donc ils savaient que la haute région, ce n'était pas de la tarte ! On a sauté pour récupérer la garnison de Nghia Lo. Le lendemain, on est allé en reconnaissance et là on s'est fait harponner, et sérieusement ! On était en arrêt, toutes les sections de la compagnie Magnillat, on s'était installé sur des hauteurs, sur le côté gauche de la piste, et on la surveillait. Le matin, vers 9h ou 10h si je me rappelle bien, on voit arriver un gus, deux gus, et on voit les casques en latanier. Il y a eu bientôt un bataillon qui arrivait en colonne. On a ouvert le feu, on en a descendu quelques-uns ; là ils sont tombés de haut. Mais ils ont réagi avec une rapidité ! Le temps qu'on descende du piton pour rejoindre la piste et rentrer, les gars arrivaient presque sur nous. Là on l'a senti mauvais ! C'était la division 308. [...]. On attendait toujours ceux qui devaient arriver de Gia Hoï et ils sont arrivés tardivement. En plus de ça le temps s'est couvert, la brume est tombée et on ne pouvait plus recevoir d'appui aérien ni évacuer les blessés. Il a fallu les brancarder. Ça a beaucoup retardé le bataillon<sup>3572</sup>. »

Le bataillon peut décrocher mais il se sort difficilement de la vallée de Tu Lé, entamant une succession de combats, d'embuscades au pas de course, pour échapper à l'adversaire :

« La nuit est tombée, on a pu monter au col. Mais les Viets avaient installé des mitrailleuses sur toutes les hauteurs, et à chaque fois qu'on prenait un virage pour monter vers le col, une mitrailleuse tirait. Il fallait passer en courant, faire un bond... [...]. Nous on fermait la marche ; [...] on a été les derniers à laisser passer la 1<sup>ère</sup> compagnie qui se repliait, et les Viets étaient cinquante mètres derrière ! Là il a fallu abandonner les blessés ; on ne pouvait rien faire d'autre ! Il y a eu beaucoup de casse [...]. Mais la retraite était ordonnée. Une unité s'arrêtait et tirait, l'autre se mettait en place derrière. [...]. On ne s'aperçoit pas du danger. On est rodé et on ne pense qu'à une chose, faire telle ou telle action, voir où sont nos gars. On a perdu pas mal ; dans ma section, une bonne quinzaine est restée sur le terrain. On fait halte à Muong Chen mais les Viets suivaient et donc, Bigeard a dit tout de suite au chef de poste, un adjudant formidable, qu'on allait se replier et qu'il devait tenir pendant une heure...et il l'a fait avec ses partisans. [...]. On a commencé à décrocher [...] et on s'est croisé avec les Viets qui fermaient la cuvette. Ils ont cru que c'était une unité de chez eux qui se mettait en place. On est passé à travers eux, tranquille, sans un coup de feu. Incroyable !<sup>3573</sup>. »

---

<sup>3572</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>3573</sup> *Ibid.*

La célébration de son réel exploit (« beaucoup de décorations pour presque tout le bataillon<sup>3574</sup> ») cache la prise rapide d'un poste apparemment solide, Nghia Lo, et l'abandon catastrophique de cette partie de la haute région. Salan a un esprit de décision rapide. Dès le 13 septembre, le poste de Nasan est renforcé pour devenir à partir du 19 octobre une véritable base aéroterrestre destinée à stopper l'avalanche de l'APV. Un groupement commandé par le colonel Gilles se met en place. Joseph Koeberlé revient en deuxième séjour dans cette année 1952. Le contraste avec son séjour précédent est brutal ; le rapport de forces entre CEFEO et APV a changé :

« Une “vraie guerre” commençait. Ce n'était plus seulement la guérilla, et parmi les gens qui faisaient un deuxième séjour, beaucoup se sont fait tuer car ils pensaient que c'était comme avant ; qu'il n'y avait qu'à foncer dans le tas, et puis ça irait ! Mais ce n'était plus du tout pareil. C'était une guerre bien organisée. [...]. On a fait des opérations tout de suite. Pas d'acclimatation, rien du tout. On est parti directement pour recueillir les bataillons qui revenaient de Nghia Lo, dont celui de Bigeard. [...]. Les Viets déboulaient de tous les côtés, descendaient des collines, qui montaient sur les chars, par grappes et les chars nous demandaient de leur tirer dessus à l'arme légère. Comme début...ça surprend ! Mais on n'a jamais peur pendant l'action. Après, on se dit : « tiens, on a eu chaud<sup>3575</sup> ! »

Pour ceux qui comparent leur séjour, l'évolution n'est guère réjouissante. La situation s'est dégradée ; en 1951 comme en 1952 et jusqu'à la fin, ce constat est général sur le terrain.

Nasan est une victoire incontestable, pas si chèrement payée, grâce à deux raisons majeures : les qualités de chef et la méthode de combat du colonel Gilles ; le fait que le général Giap n'ait pas concentré toutes ses forces pour prendre Nasan dont il n'imaginait pas la puissance défensive. Le camp retranché est investi le 22 novembre 1952, l'attaque est déclenchée le 30 :

« J'ai fait tout Na San. J'étais dans la compagnie (du 3<sup>ème</sup> BPC) qui a repris le PA 24. C'était tout simple. Par rapport à Dien Bien Phu, c'est que les Viets n'avaient pas d'artillerie, c'est tout. Na San c'était une cuvette comme Dien Bien Phu, enfin une cuvette... une vallée assez vaste, parce qu'une cuvette de 18 km sur 8 de large... ! Nous, on avait toutes les collines autour, et les Viets n'avaient pas d'artillerie pour nous déloger, donc ils étaient obligés de monter à l'assaut, et ils en prenaient plein la figure ! C'est là, je pense, que Giap s'est dit que s'il voulait gagner la guerre, il lui fallait de l'artillerie. Après, à Dien Bien Phu, ils en avaient<sup>3576</sup> ! »

La noria aérienne n'est pas interrompue, les PA (points d'appui) restent sous contrôle grâce à la réactivité de Gilles qui contre-attaque dès la chute de la moindre position perdue. Le 7 décembre 1952, l'APV se replie, vaincue.

Si cette victoire remonte le moral du corps expéditionnaire, elle ne fait pas oublier le terrain perdu en haute région. Il faut à nouveau évacuer la base aéroterrestre et laisser cette région entre les mains de l'APV. Seules des unités du GCMA, quelques maquis Thaï et Méo et la base de Lai Chau tiennent encore. Entre temps, le pourrissement du delta se poursuit malgré de jolis coups, des opérations réussies de destructions d'unités comme les régiments 9 et 48 de l'APV lors de l'opération *Bretagne* en décembre 1952<sup>3577</sup>. Mais il semble que les FFEO subissent et doivent sans

---

<sup>3574</sup> *Ibid.*

<sup>3575</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé au musée des parachutistes de Pau, le 19 avril 2018.

<sup>3576</sup> *Ibid.*

<sup>3577</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 492.

cesse recommencer les mêmes combats sans résultat, en improvisant des opérations non pour détruire l'APV mais affaiblir ses stocks de matériel (opération *Lorraine* en novembre 1952), faire des raids (Qui Nhon en janvier 1953). Les destructions ne font que gagner quelques semaines.

Eloignées du delta, les opérations ressemblent à des roulettes russes, surtout lorsque les unités d'élite sont absentes. Ainsi à Sam Neua, au Nord-Laos en mars 1953. Comme pour Nasan, Salan accepte de livrer bataille en s'appuyant sur une base aéroterrestre, celle de SENO, où il peut compter sur l'armée aérienne et l'artillerie, vecteurs de succès. Mais pour cela, il doit sacrifier un territoire, le Nord-Laos et des unités qui livrent un combat retardateur coûteux. C'est la retraite que redoutait Marcel Compe<sup>3578</sup> et les cadres européens de Sam Neua. Elle tourne à la fuite précipitée, les unités mal entraînées lâchant pied face à un ennemi entraîné, le régiment 98. Très peu de commentaires apparaissent sur Sam Neua. Est-ce parce que cette retraite est *recouverte* par celles plus dramatiques encore de la RC 4 en 1950 et du GM 100 en 1954 ? Parce que ce combat dramatique se passe au Laos, théâtre d'opérations très secondaire ? Ou parce qu'il n'implique pas d'unités européennes ce qui fait moins de témoins et moins de mémoires exprimées ? Le livre de Marcel Compe, avec le témoignage de Robert Gallet déjà évoqué, est donc d'autant plus précieux et son odyssée, sans être emblématique de toutes celles qui sont intervenues en Indochine, est l'un des seuls grands récits de cet épisode.

« Le 12 avril 1953 », écrit Marcel Compe, dès 13 heures, « les portes de l'enfer s'ouvraient sur nous<sup>3579</sup>. » La colonne Maleplate s'improvise avec trois bataillons laotiens. Marcel Compe reçoit deux boîtes de ration et une boîte de ration de survie « dont le contenu n'a rien de gastronomique. Des pastilles à sucer et de tablettes de produits chocolatés formaient l'essentiel des repas. Mais « la progression est lente, trop lente<sup>3580</sup> », véhicules au pas, soldats à pied peu entraînés et trop chargés. Progressivement, les unités laotiennes se délitent, des combattants laissant leur fusil sur la piste, dès le premier jour de la retraite. Au 14 avril, après seulement trois jours de retraite lente, le jeune sergent et ses compagnons sont « tous à la limite de l'épuisement<sup>3581</sup>. » Le 16 avril c'est l'embuscade ; la colonne éclate et Marcel Compe se jette dans les broussailles, sans les soldats de sa section qui ont laissé leurs armes, passant « du statut de combattant à celui de gibier<sup>3582</sup>. » Des maquis Méo vont freiner des unités de l'APV et aider des militaires échappés de la colonne détruite à gagner la plaine des Jarres, que Marcel Compe atteint le 30 mai après un mois et demi d'errance.

Le général Salan, aux yeux de beaucoup de témoins, n'a pas démerité dans sa tâche de commandant en chef et a eu une stratégie défensive à la hauteur de ses moyens. Spécialiste de l'Indochine, il est remplacé par un général qui ne la connaît pas du tout, le général Henri Navarre,

---

<sup>3578</sup> Cf. *supra*, p. 727.

<sup>3579</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'oubli impossible*, op. cit., p. 93.

<sup>3580</sup> Marcel Compe, op. cit., p. 107.

<sup>3581</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>3582</sup> *Ibid.*, p. 127.

et qui est justement nommé pour cette raison, le président du conseil René Mayer disant au nouveau promu: « votre méconnaissance des choses coloniales (qui) vous feront voir la situation avec des yeux neufs<sup>3583</sup> », en espérant de lui une solution à une guerre dont il faut sortir au plus vite.

### 2.2.2.2 Navarre, un bouc émissaire malchanceux ? La fin d'une période d'illusions qui tourne au désastre

« Il nous faut à partir de maintenant devenir OFFENSIF. C'est ce que vient de décréter le général Navarre, nouveau commandant en chef en Indochine. Il affirme en outre que "maintenant, nous allons être commandés". Merci mon général... Nous vous attendions. » (Marcel Bigeard)

Cette dernière période est sans nul doute celle qui a fait couler le plus d'encre. La bataille de Dien Bien Phu qui en a été le centre a longtemps vampirisé tout l'attention depuis près de soixante-dix ans. Elle est le point Godwin des conversations sur l'Indochine. Elle recouvre donc d'autres combats et d'ailleurs d'autres défaites, moins emblématiques mais tout autant révélatrices, à leur échelle, d'un effondrement progressif du CEFEO, constat parfois contesté. Cette période est trompeuse car *l'ère Navarre* démarre plutôt bien, avec des succès, il est vrai, sans lendemains. La situation se dégrade partout, politiquement, militairement et dans tous les autres domaines, malgré une apparence de solidité qui ne fait pas illusion chez nombre de combattants.

Le général Navarre a-t-il le temps de donner une nouvelle impulsion au CEFEO, une nouvelle stratégie et de mener une guerre avec plus de succès que tous ses prédécesseurs qui n'ont pas trouvé de solution décisive ? Comme eux, il n'a pas de grande marge d'initiative. L'APV a progressé dans tous les domaines malgré quelques échecs retentissants (l'offensive sur le Laos). Le corps expéditionnaire est usé avec des militaires qui totalisent plusieurs séjours, un nombre de rapatriés sanitaires important, de moyens humains et matériels insuffisants pour un conflit de ce type. Les militaires accueillent son arrivée de plusieurs façons. Son intention manifeste d'être *offensif* pour se démarquer d'un général Salan jugé *attentiste* est plutôt bien accueillie, malgré le discours habituel de rupture avec son prédécesseur qu'avait eu de Lattre par rapport à Carpentier qui fait sourire les anciens : « Il nous faut à partir de maintenant devenir OFFENSIF. C'est ce que vient de décréter le général Navarre, nouveau commandant en chef en Indochine. Il affirme en outre que "maintenant, nous allons être commandés". Merci mon général... Nous vous attendions<sup>3584</sup> ! ». Phrases un peu moqueuses de celui qui, présent dès le début de la guerre d'Indochine, en est à son troisième séjour et son septième commandant en chef depuis 1945 alors que l'APV n'a connu qu'un seul chef, Giap. Il constate, en août 1953, que Na San est évacuée avec le désenchantement d'un guerrier qui n'a pas d'illusion sur ce nouveau changement : « Nasan a été abandonnée, ainsi que le pays Thaï noir, maintenant aux mains des Viets...Cinq années de galères pour en arriver là ! [...]. Le

---

<sup>3583</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 420.

<sup>3584</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire, op. cit.*, p. 127.

général Giap, toujours solide à son poste, va continuer à user nos généraux avant de poursuivre dans la foulée sur les étoilés américains<sup>3585</sup>. »

A ce moment de la guerre, constat qui a du mal à passer en 1953 comme aujourd'hui, les gouvernements « cherchent une porte de sortie honorable », une sortie de guerre qu'approuve la majorité de la population (65% des sondés selon l'IFOP en 1953<sup>3586</sup>). Le « plan Navarre » qui est discuté au conseil de défense nationale le 24 juillet 1954 ne suscite, au mieux, aucune remarque négative et au pire, aucune instruction précise de qui que ce soit, état-major et gouvernement. Il faut avouer qu'il ne propose rien de nouveau, la « vietnamisation » et « l'américanisation » du conflit étant déjà les buts de De Lattre.

Le *général offensif* mène des coups heureux qui ont pour but de désorganiser l'adversaire, même si les résultats font gagner quelques semaines et donnent surtout un bon coup de communication sans avancer de solution à la guerre. Ce sont des opérations de *déception*. L'opération *Hirondelle*, dirigée par le colonel Ducournau, dure trois jours du 17 au 19 juillet 1953 est menée sur les dépôts de l'APV à Langson et implique surtout trois bataillons parachutistes, le 6<sup>ème</sup> BPC, le 8<sup>ème</sup> choc et le 2<sup>ème</sup> BEP. Elle est « payante » comme disent ses chefs car les destructions opérées vont retarder le ravitaillement de l'ennemi. Sur le terrain, les combats sont rapides mais c'est surtout la marche d'exfiltration qui reste le souvenir le plus difficile avec des civils qui les suivent, qu'il faut protéger et des parachutistes qui meurent d'épuisement :

« L'opération *Hirondelle*, c'est une vraie opération aéroportée, l'opération-type. On savait par renseignement qu'il s'y trouvait des dépôts d'armes, de carburants et de munitions, Un régiment montait la garde mais il a été retiré. Les services de renseignement, là, ont bien travaillé. Quand on est arrivé, il n'y avait presque personne, juste quelques pingouins. [...]. Après que les dépôts ont sauté, il a fallu repartir pour rejoindre Pointe-Pagodes à 80 bornes ! On a quand même eu trois ou quatre gars qui sont morts de coups de chaleur et qui ont été enterrés sur place<sup>3587</sup> ! »

Mais comme Hoa Binh, bien que cette opération ait tourné en défense de base aéroterrestre durant des mois, *Hirondelle* est une « opération-communicé » dira plus tard le colonel Langlais « qui n'a pourtant pas atteint tous ses objectifs, de nombreuses armes n'ayant pu être neutralisées<sup>3588</sup>. » D'autres opérations sont des succès tangibles pour le CEFEO ; ainsi l'opération *Mouette*, dirigée en octobre 1953 par le général Gilles qui va, pour plusieurs mois, neutraliser la division 320 et éviter son infiltration du delta. Son action ruine les dépôts ennemis et leur cause des pertes. Ce succès est important. Navarre déclenche ensuite l'opération *Castor* sur Dien Bien Phu. Le *général offensif* va aller trop loin, c'est-à-dire à l'encontre de son propre plan, qui était de durer en 1953-1954, en déclenchant deux grandes opérations en même temps et non une, *Castor* pour installer le camp retranché de Dien Bien Phu, et *Atlante*.

---

<sup>3585</sup> *Ibid.*

<sup>3586</sup> En ligne : [https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/736-1-document\\_file.pdf](https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/736-1-document_file.pdf). (Consulté le 21 février 2022).

<sup>3587</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>3588</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 427.



La vallée de Dien Bien Phu est occupée par les troupes du CEFEO le 20 novembre 1953. En décembre 1953, le choix stratégique de cette base aéroterrestre est une erreur puisque l'APV est capable de l'investir, l'isoler et, dans le même temps, pénétrer dans l'État associé du Laos dont le camp est censé défendre l'accès. Décidant de ne pas s'appuyer sur la Fédération Thaïe et le poste frontière de Lai Chau, pilier de la Zone nord-ouest mais « indéfendable », le général Navarre prescrit son évacuation, toute la frontière de Chine étant dorénavant aux mains de l'APV. Au cours de l'opération *Pollux*, en décembre 1953, la garnison de Dien Bien Phu ne parvient pas à récupérer celles des petits postes et les compagnies de partisans, 2 à 3 000 hommes qui se font anéantir par la division 316. Un mois après son installation, le site devient un camp retranché isolé qui se prépare à affronter le corps de bataille de l'APV loin de ses propres bases alors que sa mission devient floue une fois *Pollux* achevé. Navarre dit « accepter la bataille du Nord-Ouest<sup>3589</sup> » que personne ne l'a mis au défi d'engager. Giap prend alors un malin plaisir à démontrer que la base aéroterrestre de Dien Bien Phu ne sert à rien. Les unités d'élite de la garnison ne peuvent atteindre les abords du camp sans de violents affrontements qui sont rarement des succès. Le 25 janvier 1954, non seulement il n'attaque pas une garnison qui l'attend de pied ferme et connaît un tel ennui (une atmosphère de « drôle de guerre ») qu'elle ne désire rien de plus que la bataille décisive, mais lui-même attaque le Laos alors que la vocation de la base était justement de l'empêcher de le faire. Le CEFEO voit une partie de ses unités d'intervention et sa flotte aérienne monopolisés par les servitudes de ce camp et les autres opérations souffrent souvent d'un manque de moyens, à l'exception d'*Atlante* qui est prioritaire. Dien Bien Phu est donc bien ce « gouffre à bataillons » redouté au départ mais aussi en moyens aériens, en munitions, en parachutes. Plus tard, un couvercle mémoriel a longtemps caché d'autres déconvenues.

Cette focalisation sur Dien Bien Phu évite, il est vrai, de reconnaître que tous les territoires sont impactés par une situation qui, malgré les communiqués rassurants, se dégrade dans les lieux jusque-là plutôt maîtrisés : au Laos, plusieurs fois attaqué, sur un axe qui doit mener l'APV au delta du Mékong ; au Cambodge où Henri-Jean Loustau signale que le roi Sihanouk veut se débarrasser des Français<sup>3590</sup> ; en Cochinchine où le lieutenant Simon, au début de son second séjour, constate la dégradation militaire et politique « d'une guerre que l'on aurait pu gagner, et dont tout laisse prévoir maintenant la fin catastrophique<sup>3591</sup> ».

Le rapport de force militaire et psychologique ne penche plus en faveur du CEFEO. Bien que l'APV échoue une nouvelle fois dans son offensive au Laos, les combats montrent l'ascendant sur les troupes d'élite françaises et vietnamiennes, en particulier les parachutistes. La prise de Thakhek, au centre du Laos, le jour de Noël 1953 force le CEFEO à déplacer un GM complet et

---

<sup>3589</sup> IPS (Instruction personnelle et secrète) du 3 décembre 1953. Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 55.

<sup>3590</sup> Henri-Jean Loustau, *Les derniers combats d'Indochine 1952-1954*, op. cit., pp. 151-175.

<sup>3591</sup> Lettre du 10 mars 1954. Guy Simon, op. cit., p.172.

un GAP (Groupement aéroporté) à SENO. Dès le 29 décembre 1953 et pendant le mois de janvier 1954, le 6<sup>ème</sup> BPC fait partie du groupement parachutiste qui nomadise à la recherche des avant-gardes de l'APV. Les villages traversés sont vides, signes de la présence ennemie. A Ban Som Hong, le 6 janvier 1954, le *bataillon Bigeard* passe à nouveau près de l'anéantissement :

« Après on est parti du côté de Ban Hin Siu. On a accroché les Viets dès le matin ; on est tombé sur un bataillon Viet en allant en reconnaissance dans un autre village. Ça a commencé. On a réussi à s'en sortir, on est revenu sur le village et la nuit, on s'est faufilé dans les lignes Viet. Au village tout le monde a reçu ses ordres pour partir de nuit plein nord, comme si on partait chez les Viets. C'est ce qui les a trompés parce qu'ils croyaient qu'on allait directement rejoindre le delta, croyant que c'était la seule solution. Non, on est rentré chez eux, des unités Viets, celles qui nous poursuivaient et celles qui descendaient sur nous se sont télescopées et se sont bagarrées toute la nuit. [...]. Une demi-heure après qu'on ait quitté le village, les Viets ont lancé l'assaut. Bigeard avait prévu qu'à ce moment-là les B 26 puisse les bombarder. Ils se sont régalés sur les colonnes d'assaut qui montaient sur le village ! Il était balaize, Bigeard un instinct extraordinaire. Mais là c'était tangent<sup>3592</sup> ! »

Le bataillon s'en sort grâce à son savoir-faire, à ses parachutistes vietnamiens qui donnent le change aux soldats d'en face et à une ruse de son chef, qui envoie en début de nuit un avion larguer des lucioles plus au nord sur un axe éloigné de celui de son exfiltration. Dans les jours qui suivent, le 3<sup>ème</sup> BPVN, bataillon parachutiste vietnamien récemment issu du 3<sup>ème</sup> BPC, aborde à son tour Ban Hine Siu le 7 janvier 1953, un poste à demi détruit à seulement 40 kilomètres de SENO. Joseph Koeberlé en a gardé un vif souvenir :

« Les Viets voulaient prendre le Laos. Le commandement a fait une base à SENO pour leur couper la route. On l'a coupée, mais qu'est-ce qu'on a dérouillé ! On est arrivé à un poste que les Viets avaient pris, Ban Hin Siu et on leur a repris, enfin, pour ainsi dire parce que, quand ils nous ont vu arriver, ils sont partis ! On a fait quelques emplacements de combat autour du poste. Mais deux jours après, ils nous attaquaient en force, à un contre sept ou huit. Là, oui, on a dérouillé, la moitié du bataillon y est passé, le 9 janvier 1954. Ils ont fait une préparation d'artillerie, la grosse surprise pour nous parce qu'on n'avait jamais reçu ça sur la gueule ! Et là, croyez-moi, on ne fait pas le mariolle ! Quand ça arrive, ça arrive ! Et ensuite les vagues d'assaut, les unes derrière les autres...là, j'ai été deux fois blessé, et après, fait prisonnier. Les Viets m'ont récupéré mais il fallait marcher<sup>3593</sup> ! »

Gabriel Mièvre a, lui, la chance de ne pas être fait prisonnier dans ce « Camerone » laotien :

« A Ban Hine Siu en 1954, on était bouclé par les Viet. On a fait Camerone. Un jour je me suis payé les servants viets d'un FM 24-/29 en 1954 à Ban Hine Siu au Laos ; ça a été repris dans une revue de guerre avec une photo grand format sauf qu'on a dit "une mitrailleuse de 30 Viet". Ils étaient cons ces viets ! Ils étaient à quelques dizaines de mètres avec le soleil derrière, le jour commençait à se lever. Je vois un cache-flamme qui monte, je prends le fusil à lunettes, une tête apparaît, je tire, la tête retombe. Ça a recommencé deux fois. Je suis ensuite allé voir ; il y avait trois gars et le FM<sup>3594</sup>. »

Les communiqués et les récits postérieurs vont surtout retenir l'évacuation de Thakhek le même jour par l'APV et l'échec global de l'offensive adverse. Fin janvier 1954, c'est la division 308 qui se lance sur les pistes du Laos. A nouveau, le fragile dispositif du Nord-Laos en direction de Luang Prabang éclate et le groupement Vaudrey doit fuir devant son avance. Les réserves des FFEO doivent être envoyées pour tenir Muong Sai. Un moment de tension qu'a vécu Jacques Penot au 1<sup>er</sup> BPC : « Une division Viet faisait percée, certainement pour éparpiller les forces [...]. Puis nous avons

<sup>3592</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, *op. cit.*

<sup>3593</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé au musée des parachutistes de Pau, le 19 avril 2018.

<sup>3594</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai et le 28 août 2017.

sauté à nouveau sur le poste de Muong Saï, Nord Laos. Des éléments de la division 308 avaient fait une percée dans cette direction. A mon humble avis, cela faisait une dispersion des forces françaises ; c'était certainement le but de Giap<sup>3595</sup>. »

Début février 1954, la division 308 attaque le II/III<sup>ème</sup> REI qui éclate sous le choc ; près de 300 légionnaires sont faits prisonniers dont le commandant Cabaribère. Le lieutenant Bonnetête fait lui aussi partie des neuf officiers capturés :

« La division Vietminh a attaqué le 31 janvier. Le bataillon, le 2/3<sup>ème</sup> REI, sans le savoir était le bataillon d'arrière-garde ; les deux ou trois autres bataillons étaient passés devant et c'est nous qui avons subi la division VM. Pendant trois jours, on n'a rien mangé. On avait des boîtes de ration, puis plus rien. J'ai découvert ce qu'étaient les cœurs de bananiers. Le premier matin, il y avait pas mal de blessés. On a essayé de les transporter mais on ne pouvait pas prendre les pistes, les Viets bouclaient tout. Le chef de bataillon a donné l'ordre de passer des ravins mais avec les blessés, c'est dur. On a dû faire deux km dans la nuit ! Et à 8 h et demi du matin, embuscade. Il y avait eu beaucoup d'évacués sanitaires dans la compagnie à cause du typhus, de leptospirose, (une maladie transmise par l'urine des rats), on était passé de 100 à 63, et le lendemain à 9h, on était à 28, en train de faire ce qu'on pouvait. Les premiers officiers ont été capturés le 1er ou le 2 février, le dernier le 3. Et à partir du 3 février, j'ai été fait prisonnier, la captivité commençait. Je venais d'avoir 22 ans en novembre. [La division 308, NDA) C'était un des meilleures divisions vietminh<sup>3596</sup>. »

Cabaribère, évadé, sera pris dans une nouvelle embuscade, tendue par trois bataillons de l'APV le 21 avril suivant, dont, cette fois, il ne réchappera pas. 1954 est sans doute une année maudite pour l'armée française mais c'est surtout, en Indochine, une année très coûteuse en cadres. Encore une fois, Dien Bien Phu est loin d'être la seule *mésaventure* du corps expéditionnaire. Sur tous les territoires, la situation se dégrade et les pertes sont lourdes. Jean Lomer a beau faire partie du 61<sup>e</sup> bataillon du génie et non d'une unité d'intervention, cela ne le protège pas davantage des coups du sort. Le 27 mars 1954, au cours d'une ouverture de route non protégée sur la RC 5, à moins de 30 km d'Hanoi, il est pris à bout de munitions. Pendant ce temps, le général Navarre, malgré la dégradation quasi générale, y compris dans le delta du Tonkin tout en *offrant la bataille* à l'APV à Dien Bien Phu, prépare une opération majeure pour réoccuper une partie d'Annam occupée depuis 1946 par la RDV. L'opération *Atlante* doit être un modèle de réappropriation de son pays par l'État vietnamien.

L'opération *Atlante* montre aurait dû être la seule de la campagne 1953-1954. Michel Grintchenko a étudié cette opération de pacification du Centre-Annam du point de vue de l'état-major. Vue d'en haut, il la qualifie de « demi-succès », parce que la première phase, du nom d'*Aréthuse* a réussi. Il est dit que les effectifs accordés à cette offensive n'ont pas desservi Dien Bien Phu ; ni les moyens aériens, ce que conclut le général Magnan, lors de la commission Catroux<sup>3597</sup>. Mais « courir deux lièvres à la fois », disperse nécessairement les efforts au moment où aucun point des cinq territoires n'est réellement sécurisé et où la base aéroterrestre du GONO

---

<sup>3595</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>3596</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bonnetête, aux Invalides, le 15 février 2019.

<sup>3597</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p 120.

est complètement investie, sur le point d'être attaquée. Certes, cela correspond au plan Navarre – 1<sup>ère</sup> année, qui parle de la pacification de la Cochinchine et de celle du Centre-Annam ; mais il était bien prévu qu'aucune offensive ne devait être menée au Tonkin. *Atlante* démarre le 20 janvier 1954 ; c'est le général de Beaufort qui la commande. C'est déjà une première anomalie, le commandement devant revenir à un Vietnamien, l'État associé étant censé réoccuper et gérer ce territoire, d'autant qu'au vu du nombre élevé d'unités de l'ANV concernées par l'opération, menées par des troupes dont Roger Bruge souligne qu'elles sont, à part le GM 100 et le GM 10, « médiocres, pour la plupart inemployables au nord<sup>3598</sup> », c'est-à-dire au Tonkin où les combats réclament des unités solides. En fait, comme d'habitude, les initiatives stratégique, tactique et le commandement sont français. L'opération doit concerner une vaste zone contrôlée par l'APV depuis 1945 de Nha Trang à Tourane ; 400 km de long sur 100 km de large. La prise de contrôle d'une telle zone, relève d'entrée d'une douce utopie. Il n'y a que trois régiments de réguliers, le 96, le 108 et le 803 mais ils sont accompagnés de nombreuses troupes régionales et locales contre près de 25 000 hommes des forces franco-vietnamiennes composés de quatre groupes mobiles. La phase de conquête du terrain, *Aréthuse*, se passe effectivement bien, d'autant que l'ennemi l'évacue en évitant le combat. Les GAMO, Groupements administratifs mobiles opérationnels s'installent au fur et à mesure pour remplacer l'infrastructure politique de la RDV et occuper réellement le territoire reconquis au profit de l'État vietnamien. Mais le CEFEO n'est pas le seul à réaliser des opérations de diversion ; l'APV en commet une dès le 27 janvier sur Kontum et Pleiku, détournant des unités d'*Atlante*, à commencer par le GM 100. Dès février 1954, la situation se détériore sur les hauts-plateaux et le GM 100 subit des pertes.

Le 13 mars 1954, le jour même de l'attaque de Dien Bien Phu, débute, imperturbable, la seconde phase d'*Atlante*, *Axelle*. Navarre choisit donc de continuer une opération qui distrait des moyens aériens et des unités parachutistes, au moment où Giap concentre les siennes sur Dien Bien Phu attaqué le même jour et où les hauts-plateaux sont en danger. Le delta du Tonkin est, lui, complètement laissé de côté alors que la division 320 a surmonté ses pertes de *Mouette*. La pression sur le camp retranché finit par faire passer *Atlante* au second rang de la stratégie Navarre, qui abandonne la troisième phase *Attila* et retire son dispositif. *Atlante* disparaît des radars, y compris historiographiques. Pour François-Xavier Heym, chef de section au 6<sup>ème</sup> bataillon montagnard qui arrive dans Qui Nhon réoccupée, c'est bien un demi-succès : « A Qui Nhon, on fouille la ville, morte, absolument déserte. On la quitte le 16 mais le 19 nous sommes ramenés en arrière, l'opération *Atlante* s'éteint sur un demi-succès car il n'y a que le Phu Yen et le sud du Binh Dinh libérés qu'on laisse, bien sûr, à l'administration et à l'armée vietnamiennes<sup>3599</sup>. » Bernard Fall l'évoque, parlant de « gâchis » : « Lancée en janvier, [...] non sans beaucoup de publicités, l'opération « Atlante » s'enlisait [...] ; ce gâchis

---

<sup>3598</sup> *Ibid.*, pp. 119-120. Même analyse pour Henry Loustau, *Les derniers combats d'Indochine, op. cit.*, p. 223.

<sup>3599</sup> « Dans l'armée », texte rédigé par François-Xavier Heym pour préciser le questionnaire, reçu par courriel le 10 mars 2017.

n'en n'absorbait pas moins toutes les réserves disponibles sur place<sup>3600</sup>. » Le général Gras est assez critique. Le colonel Leroy parle d'« échec total sur tous les plans<sup>3601</sup> ». Si le début de l'opération est mentionné, sa fin, par contre l'est rarement. Seul le colonel Sockel, à l'époque chef du GM 42 dans cette affaire, l'évoque dans un récit publié trente-huit ans plus tard : « Il ne fut plus question de poursuivre le plan Atlante qui, à ce moment, commençait lui-même à subir des revers importants, non pas sur sa partie côtière du centre, mais sur les plateaux où le GM 100 avait tout d'abord été réduit à la défensive ; puis il avait dû céder toute la région au nord de Kontum qui fut occupée aussitôt par les Viets. Cette situation devenait dramatique<sup>3602</sup> ».

Jean Slezarski en est à son troisième séjour. Il a participé à *Atlante* avant et après d'autres opérations, sauf Dien Bien Phu, bien qu'il ait été volontaire pour sauter début mai. Il n'a pas fait l'école de guerre mais, à son niveau, *Atlante* ne lui apparaît pas comme un succès : « Ça bardait. On était dans des groupements et on a fait toutes les batailles. On s'est retrouvé en Centre-Annam. On a fait l'opération *Atlante* au moment de Dien Bien Phu ; ça a duré sept mois. On dormait sous la tente. On se déplaçait sans arrêt et à chaque fois qu'on s'arrêtait, on plantait la tente. [...]. Et on s'est fait bouffer par les Viets<sup>3603</sup>. » Le général Navarre donne un satisfecit à l'opération en estimant que les deux premières phases sont des succès et que c'est juste *Attila*, la phase de maintien de la pacification qui a échoué. Or le double but de ces deux mois était d'anéantir les unités de l'APV et de pacifier définitivement la région. On peut se rassurer en parlant de demi ou de quart de succès, mais aucun des objectifs de l'opération n'a durablement réussi. Les troupes de l'ANV n'ont pas tenu, les GAMO militaro-administratifs n'ont pas bien fonctionné, les troupes françaises doivent se retirer et c'est bien à cause de Dien Bien Phu que l'opération stoppe.

Pour les troupes qui restent après l'abandon de l'opération *Atlante* en mai 1954, la situation est sérieuse. Le GM 100, créé à partir du bataillon de Corée en novembre 1954, après son transfert de Corée au théâtre d'opérations indochinois, en fait partie. Après quelques semaines d'une dure accoutumance, dans une guerre très différente, un espace sans rapport avec le front coréen avec une pénurie manifeste de moyens, le GM 100 se compose du régiment de Corée, du bataillon de marche du 43<sup>ème</sup> RIC, du commando Bergerol, d'un groupe d'artillerie et d'un escadron du 5<sup>ème</sup> cuirassiers. Un groupement mobile de plus de 3000 hommes. Après *Atlante*, pendant plus de quatre mois, il est sollicité en permanence et s'épuise en se déplaçant surtout par les routes, tombant dans des embuscades, secourant des postes attaqués, évacuant Kontum pour Pleiku<sup>3604</sup>. En février 1954, le GM100 perd des postes comme celui de Dak Doa déjà cité<sup>3605</sup>. Son commandant d'une nuit, le

---

<sup>3600</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946 – 1962, op. cit.*, p. 210.

<sup>3601</sup> Jean Leroy, *Fils de la rizière, op. cit.*, p. 242.

<sup>3602</sup> Entretien du général Jacques Sockel et du général Robert Girard avec Michel Verhaeghe, 1991, 40 p. En ligne : [a58.free.fr/MichelElBaze/complements/Generaux-Jacques-SOCKEEL-et-Robert-GIRARD-operation-Atlante-Guerre-d-INDOCHINE.html](http://a58.free.fr/MichelElBaze/complements/Generaux-Jacques-SOCKEEL-et-Robert-GIRARD-operation-Atlante-Guerre-d-INDOCHINE.html) (Consulté la dernière fois le 20 juin 2022).

<sup>3603</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>3604</sup> Bernard Fall, *op. cit.*, pp. 190-207.

<sup>3605</sup> Cf. *supra*, pp. 62 et 144.

lieutenant Boissinot, envoyé en captivité, remarque sur les chemins environnants le poste le nombre important de combattants, non repérés par les renseignements et la force de la logistique assurée par la population :

« Quand nous sommes partis sur la piste en direction des “camps de captivité” y avait une foule innombrable de combattants accompagnés de coolies qui poussaient des vélos chargés de munitions sur le cadre, des femmes qui portaient des sacs, probablement de nourriture. Face à cette ruée vers le sud, j’ai pensé immédiatement à mes camarades du GM 100 qui devraient un jour les affronter et n’avaient certainement aucune idée des forces importantes qu’ils avaient devant eux<sup>3606</sup>. »

Dès le début avril de 1954, le GM100 occupe cette fois la base d’An Khé et la RP 19 en direction de Qui-Nhon réoccupé par le CEFEO, est coupée. Après un rôle marginal dans *Atlante* qui l’a prématurément usé, le groupe mobile est maintenant isolé. Le moral n’est pas très élevé mais baisse encore davantage à partir du 8 mai, à la nouvelle de la chute de Dien Bien Phu. La retraite semble indispensable.

Enfin, il faut distinguer dans les combats de la *période Navarre*, ceux qui ont été longtemps *recouverts* par Dien Bien Phu, comme les opérations lancées trop tard en dernier recours, fin avril 1954, pour en recueillir les défenseurs évadés. L’état-major envoie quelques compagnies de supplétifs et trois « colonnes » pour cette mission, chacune isolée des deux autres dans une improvisation telle qu’elles sont souvent confondues : celle dite *colonne* « Crève-cœur » du nom du commandant des troupes au Laos en fait dirigée par le lieutenant-colonel Godard lors de l’opération *Condor* ; la *colonne* « Sassi » montée par le capitaine Sassi et ses maquis Méo encadrés par le GCMA dans l’opération *D* comme *Desperado* ; l’opération *Albatros* avec une *colonne* « Molla » sur la base de quatre commandos du lieutenant-colonel Molla. Godard dirige le plus important groupement formé, entre autres d’unités laotiennes, le 1<sup>er</sup> BPL, bataillon de parachutistes laotiens, les 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> BCL, Bataillons de chasseurs laotiens et le II/2<sup>ème</sup> REI. Pierre Lespine étant disponible pour partir au Laos, il intègre le 1<sup>er</sup> BPL :

« Je suis convoqué à la BMS, Base militaire de Saigon. C’est là que je tombe sur Godard qui me dit : “J’ai besoin d’un parachutiste, tu es parachutiste. J’ai besoin d’un chef de section, tu as le brevet de chef de section. J’ai besoin d’une comptable, tu as le brevet de comptable”. [...]. Je vais au Laos avec lui ; je suis au 1er bataillon de parachutistes laotiens Et je vais jusqu’à Dien Bien Phu. [...]. On n’en n’a recueilli aucun de la garnison. Dès que Dien Bien Phu est tombé, on nous a donné l’ordre de repli sur Savannakhet et on a reculé assez vite parce qu’on les avait au cul ! [...]. Jusqu’en août 1954, il y a des combats assez durs<sup>3607</sup>. »

De son côté, Sassi rassemble le plus de maquis possibles qui atteignent un effectif de près de 1500 hommes début mai 1954. Mais les hésitations du commandement, malgré ses demandes répétées ont beaucoup trop reporté le départ de ce groupement. Jean-Michel Vernière en a fait partie ; pour lui, un grand souvenir :

« Cette opération était vraiment une initiative de Sassi. J’ai des textes de lui où il disait qu’il était inadmissible qu’on ne fasse rien. J’ai reçu un message radio. [...]. Les maquis se sont regroupés, on

---

<sup>3606</sup> Entretien de l’auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>3607</sup> Entretien de l’auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

est parti, on a marché pendant des jours dans des conditions que vous imaginez, [...]. Et puis on est arrivé au point de rassemblement, Muong Peu, je crois. On a entendu parler de Dien Bien Phu, [...] on sait que ça va mal. Mais on n'a pas toutes les informations qu'on peut imaginer maintenant. C'était la catastrophe<sup>3608</sup>. »

L'opération doit être arrêtée car avec les quelques évadés arrivent les unités de l'APV et il faut s'exfiltrer rapidement pour ne pas être détruit. Le résultat est décevant :

« Cette opération « D » a probablement laissé davantage de souvenirs à Sassi et à quelques patrons qu'à nous. [...]. L'idée d'origine était de faire une percée avec nos mecs de façon à ce qu'un certain nombre de types puissent s'enfuir. On n'a pas fait de percée et j'ai dû recueillir trois ou quatre types dans un état lamentable. [...]. Il fallait être là, il n'y avait pas le choix<sup>3609</sup>. »

La compagnie de partisans du sergent Bouthier n'est pas au Nord-Laos mais vers Lao Kay ; elle aussi se rapproche de la base sans pouvoir faire grand-chose :

« Parallèlement à la « colonne Crève-cœur », qui venait du Laos, et les éléments que Sassi nous avait envoyés, il fallait se diriger sur Dien Bien Phu. On l'aurait fait trois jours avant, on aurait pu tenir encore. [...]. Quand Dien Bien Phu est tombé, j'ai reçu l'ordre d'arrêter ma progression, d'essayer de récupérer des prisonniers évadés, et de rejoindre Lao Kay. J'ai réussi à attaquer une colonne de prisonniers du 5<sup>ème</sup> BPVN. J'ai libéré un sergent-chef, un caporal-chef, un soldat, tous vietnamiens<sup>3610</sup>. »

Le général Navarre n'est pas un bouc émissaire pratique qui paie pour les fautes des autres ; il a déjà la responsabilité des siennes. Son péché originel est probablement de ne pas avoir cru devoir refuser sa nomination comme commandant en chef d'une Indochine, dont il ne connaissait rien. Leclerc et, plus tard, Juin et Koenig ont refusé, sachant qu'ils n'auraient pas les moyens suffisants. Il est responsable de son changement de stratégie entre un plan défensif pour 1953-1954 et la réalité des deux offensives *Atlante* et *Castor* pour des objectifs peu réalistes. Pour Dien Bien Phu, des auteurs ont parlé de l'injonction de René Mayer de défendre le Laos. Mais celui-ci était probablement indéfendable dans sa partie nord, la base de SENO étant le point d'ancrage le plus efficace. Navarre n'a pas joué la prudence et a préféré *barrer* une direction à Dien bien Phu contre plusieurs avis contraires. Arrivant en mission d'information avec le général Ely le 18 mai 1954, Salan écrira plus tard que « le corps expéditionnaire a été rapidement usé par un système opérationnel dépassant ses possibilités et ses moyens<sup>3611</sup>. » Il constate dans les rues d'Hanoi la même panique qu'en décembre 1950. Faut-il tout recommencer ?

### 2.2.2.3 Le général Ely ou « la plus grande tuile de (sa) carrière » : la liquidation de l'Indochine

« La plus grande tuile de ma carrière m'arrive ! C'est moi qui suis désigné comme responsable civil et militaire »<sup>3612</sup> (Paul Ely).

---

<sup>3608</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>3609</sup> *Ibid.*

<sup>3610</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>3611</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Tome 2 : Le Vietminh, mon adversaire, op. cit.*, p. 423.

<sup>3612</sup> *Ibid.*, p. 425.

Le général Paul Ely est l'avant-dernier commandant en chef du CEFEO, le dernier d'un CEFEO en guerre, nommé le 3 juin 1954. Le choix est curieux, car il est déjà chef d'état-major général des forces armées, premier du titre depuis 1945. Comme Navarre, il n'est pas un connaisseur de l'Indochine. L'armée française ne manque pourtant pas de généraux qui y aient commandé, Valluy en particulier. Il prend le général Salan comme adjoint, qui en a l'habitude depuis Leclerc. Il arrive pour restreindre le dispositif et pour solder le conflit, en attendant la signature d'un accord à Genève. Après Dien Bien Phu, la guerre continue plus que jamais, avec, comme après la RC 4 en 1950, ce sentiment que l'APV peut emporter tout le delta du Tonkin.

L'insécurité progresse tout au long de l'année 1954. Le dernier mois officiel de la guerre voit l'anéantissement du GM 100, une autre grave erreur tactique, du 25 juin au 27 juillet. Son décrochage s'est fait au mauvais moment, le 25 juin 1954, sans aucune protection si ce n'est un groupement qui l'attend en recueil, en long convoi lourd donc lent, sur la seule route possible. Ce qui rappelle une expérience précédente, la RC 4 quatre ans plus tôt. Cet épisode est une nouvelle preuve du constat selon lequel le CEFEO n'apprend ni de ses succès, ni de ses échecs, au contraire de Giap. Le CEFEO a mené plusieurs opérations de retraite. Toutes n'ont pas été catastrophiques mais, à chaque fois, se retirer dans une région contrôlée ou susceptible de l'être par une APV rapide et mobile demande une organisation rigoureuse du type « décrochage en perroquet »<sup>3613</sup>, du secret et de la chance. Il faut le reconnaître : seul le général Gilles l'a fait lors de l'opération *Arc-en-Ciel* en 1952. Comme pour la RC 4, le retrait du GM 100 se fait trop tard, aux dires du général Salan qui l'a préconisée un bon mois plus tôt, volonté confirmée par une directive du commandant en chef, le général Ely<sup>3614</sup>. Le général de Beaufort ne donne l'ordre que le 24 juin alors que les forces de l'APV, deux régiments, se mettent en place. Cette retraite qui tourne au massacre sera très critiquée. La formule d'Yves Gras (« pour éviter un hypothétique Dien bien Phu, on avait provoqué un très réel Cao Bang<sup>3615</sup> ») fait mouche. Pourtant, il n'y a pas de choix possible. Il semble douteux que le GM100 ait pu se maintenir à An Khé face à une attaque frontale de deux régiments. C'est ce que pense Achille Muller, ancien du GM 100, qui explique aussi pourquoi cette bataille n'a pas connu de retentissement :

« Nous avons évacué la base d'An Khé, mais de toute façon, elle était encerclée, et nous n'aurions pas su nous tirer d'affaire. Nous étions supposés couper le ravitaillement des Viets dans le Bin Dinh où ils se ravitaillaient en riz. [...]. Nous étions fort bien installés, et nous avons la possibilité de faire atterrir et décoller des avions, mais de toute façon, les deux divisions Viet nous auraient encerclé et exterminé. [...]. Si on était resté sur place, ils exterminaient le régiment de Corée et le 43<sup>e</sup> RIC en entier, comme à Dien Bien Phu. Nous étions de toute façon "refaits" ! On en a effectivement peu parlé parce que Barrou n'était pas du genre à se vanter<sup>3616</sup>. »

---

<sup>3613</sup> Un « décrochage en perroquet » signifie que les unités se retirent petit à petit sous la protection d'une autre unité qui décroche à son tour pour l'être par les premières.

<sup>3614</sup> Raoul Salan, *Ibid.*, p. 428.

<sup>3615</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 572.

<sup>3616</sup> Entretien de l'auteur avec Achille Muller dans un restaurant de Pau, le 19 avril 2018.



Le colonel Barrou va même plus loin, pensant que son groupement, sur la seule route provinciale possible, va vers l'anéantissement. Il tente de convaincre le général de Beaufort :

« Il m'avait envoyé au bord de l'Océan pour demander au général qui commandait l'opération de prendre le maquis, de ne pas partir avec nos matériels ; il a refusé. Ça a été un moment pour moi assez atroce. Mais quand je suis revenu, Barrou n'était pas étonné outre mesure, car c'était une question politique. Nos généraux n'étaient plus les maîtres de la situation. Je leur cherche des excuses mais je crois que c'est ça. Pour des raisons politiques, il ne fallait pas fuir mais prendre la route<sup>3617</sup>. »

De toute manière, le matériel entreposé à An Khé ne peut pas être emmené. Il n'est que partiellement détruit, et, le pont aérien donne l'éveil de la manœuvre future à l'APV :

« Si le pont aérien est une réussite incontestable, l'essentiel du matériel sensible et une bonne partie des civils (près de 1000 personnes) est rapatrié, le temps imparti pour évacuer tout le matériel sera trop court. [...]. Il reste des stocks importants de munitions d'essence de vivres (près de 380 tonnes). Qu'à cela ne tienne, l'aviation bombardera les dépôts après le départ des dernières unités amies. L'affaire de Lang Son semble se répéter encore une fois au profit du Vietminh<sup>3618</sup>. »

Les unités, dans un convoi trop long de plusieurs kilomètres, sont tronçonnées par l'embuscade attaquées séparément le 24 juin, perdant le tiers de leur effectif et le colonel Barrou. Le capitaine Muller perd sa compagnie du BM/43eRI et sa liberté en se sacrifiant :

« Nous savions très bien que nous allions nous faire, quelque part, étrangler. Il se trouve que c'était moi, avec ma compagnie, qui était au centre. [...]. Moi j'étais en dessous de la route, dans une espèce de ravin qui valait une tranchée, comme on disait en 14-18, et ma compagnie a réussi à résister pendant assez longtemps jusqu'à épuisement des munitions. [...]. Les ordres de la veille au soir faisaient que je devais rester sur place et tenir le plus longtemps possible. Le reste du bataillon a pu rejoindre une hauteur où ils se sont regroupés<sup>3619</sup>. »

Les restes du GM 100 rejoignent le GM 42 en recueil mais l'ensemble tombe à nouveau dans une embuscade le 28 juin. L'arrivée à Pleiku le 30 juin serait la fin du calvaire si le commandement n'envoyait pas ces unités dans une nouvelle opération, *Myosotis* pour d'autres pertes inutiles. Le général Girard, lieutenant à l'époque, est très critique sur les chefs dépassés par cette opération :

« L'opération "Eglantine" illustre bien la situation générale du Corps expéditionnaire, l'espèce de mur intellectuel et affectif qui séparait le Haut Commandant et ses inspirateurs de ceux qui œuvraient au contact de l'ennemi. Les uns drapés dans leurs certitudes et un indéclinable sentiment de supériorité face à des gens qui ne sont pas passés par nos écoles ou l'équivalent. Les autres rendus plus circonspects et pragmatiques par le contact des faits, essayant de s'adapter à un adversaire valeureux et compétent. [...]. Le Colonel Barrou alternait entre le souvenir des chevauchées marocaines et une conception stéréotypée du style Légion, bulldozer ou béton [...]. Le Général de Beaufort, je peux en témoigner, ne nous a jamais donné comme ordre que des points de destination ; aucune idée de manœuvre n'y transparait<sup>3620</sup>. »

Pour les unités qui doivent recueillir le GM 100, c'est également un cauchemar :

« Le GM 100, c'est la dernière opération qu'on a fait. Ils se repliaient des Hauts Plateaux, on est allé à sa rencontre, jusqu'au PK 22. Ils sont partis avec leurs blindés, ils sont arrivés en caleçon. Le soir je suis allé faire une patrouille avec les gars, on a trouvé trois Viets et on les a eus tous les trois ; ils nous cherchaient ! On a été les derniers à passer. Ils ont laissé leurs véhicules tout au long de la route,

<sup>3617</sup> *Ibid.*

<sup>3618</sup> Jean-François Mouragues, site Internet de l'Association des Amis du Musée des Troupes de Marine (aamtdm.net). En ligne : [https://www.aamtdm.net/images/stories/histoire/GM100% 20Indochine%201954\\_aamtdm.pdf](https://www.aamtdm.net/images/stories/histoire/GM100%20Indochine%201954_aamtdm.pdf) (Consulté la dernière fois le 20 juin 2022).

<sup>3619</sup> Entretien de l'auteur avec Achille Muller, le 19 avril 2018, *op. cit.*

<sup>3620</sup> Entretien du général Jacques Sockel et du général Robert Girard, *op. cit.*

ils se sont fait attaquer tout le long ! Nous on est passé par les sentiers tout autour mais eux sont restés sur la route<sup>3621</sup>. »

François-Xavier Heym accroche durement, lui aussi, « en ouvrant la route pour permettre le repli sur Pleiku des rescapés de la garnison d'Ankhé tombé dans une embuscade » : « Après DBP, il y a eu des opérations, il y en a toujours eu jusqu'au bout, pour évacuer les populations du Nord, mais les Viets ont laissé faire quand même. On a fini comme ça, on a évacué<sup>3622</sup> ».

Sur le plan mémoriel, ce qui est important pour les vétérans cités ici, c'est de bien rappeler que la guerre ne s'arrête pas à Dien Bien Phu et que les combats durent jusqu'au dernier jour de guerre. Après le désastre, quel que soit le territoire concerné, le ressort est cassé. Sur les hauts-plateaux d'Annam comme au Tonkin, le repli est général tant est grande la peur de provoquer un second Dien Bien Phu, ce qui amène, en fait, des catastrophes comme celle du GM 100. Les ouvrages sont partagés sur la pertinence de ces replis et de l'issue de la guerre mais force est de constater que la situation est pire qu'après la RC 4 et que la défaite inattendue de Dien Bien Phu ne peut être surmontée. D'ailleurs, il faudrait trouver un *nouveau De Lattre* et bien que le gouvernement Lanier envoie des renforts en Indochine, il n'y a plus personne pour risquer sa réputation dans un conflit sans espoir. Malgré les pertes énormes qu'elle a subies à Dien Bien Phu, l'APV, que ce soit par ses unités de réguliers ou ses combattants régionaux et locaux, est menaçante partout. Il est piquant de lire ici et là que l'ennemi n'est pas « en capacité d'envahir le delta » alors que le commandement évacue le nord du delta du Tonkin et que l'on lit les témoignages de vétérans qui parlent d'offensives et de pertes jusqu'au dernier jour de la guerre :

« La guerre n'a pas été terminée tout de suite à Dien Bien Phu. On a d'ailleurs su que Dien Bien Phu était tombé par radio. Au mois de juillet, on se battait encore, on se repliait et on avait les Viets qui nous tombaient sur le dos. On a eu des morts jusqu'au cessez-le-feu. On ignorait qu'il y en avait un ! [...]. Nous, on exécute les ordres, quoi qu'il arrive. On a su ce qui se passait par les prisonniers et les blessés Viets, parce qu'ils en avaient pas mal<sup>3623</sup>. »

S'il est affaibli, l'ennemi demande un ultime effort à ses troupes pour harceler le corps expéditionnaire, le maintenir sans cesse en état d'insécurité jusqu'aux abords d'Hanoi. René Laroche le constate avec le RICM, toujours sur la brèche. Les unités de l'APV attaquent sans cesse quelles que soient les pertes, pour lui de manière incompréhensible :

« A la fin, les Viets nous assaillaient tout le temps. A Sontay, on a dérouillé, surtout à Hong Yen. Là on a eu 2000 Viets qui nous sont tombés dessus, après Dien Bien Phu. C'était une unité Viet. Nous, on se repliait. Je ne sais pas pourquoi mais on avait du monde ;. Le 9e escadron était là et tout le régiment était là. On avait les chars, un escadron entier (ça faisait 6 ou 7 chars, des « Chaffee »), un escadron de half-tracks. On casernait là, et on avait mis des sonnettes, deux ou trois personnes pour nous avertir s'il y avait quelque chose. Mais ils n'ont pas eu le temps, ils ne les ont pas vus arriver. Sur le coup des 4-5 heures du matin, c'était leur heure, d'un seul coup, on entend des tirs, des tirs. [...]. Les chars se sont mis à tirer. Effectivement, les Viets arrivaient. Ils étaient, je ne sais pas, à 100 mètres de nous, déjà. On a reçu des coups de mortiers, il a fallu répondre. On a un groupe qui en était au corps à corps. Mais heureusement que les chars étaient là. [...]. Les chars nous ont dégagés

<sup>3621</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>3622</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>3623</sup> Entretien avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

[...]. On a ouvert le feu de partout et ils ont dû être surpris. Mais ils ont dû voir les chars arriver quand même ; c'était de la folie ! [...]. S'ils avaient été un peu plus malin, on y restait ! Les Viets étaient des gens qui se faisaient tuer pour rien, bourrés de choum même ceux de l'armée régulière, comme à Dien Bien Phu. J'ai quand même failli y rester, à peu de choses près, avant de partir. C'est comme ça à la guerre<sup>3624</sup>. »

La décision est prise de rétracter le dispositif du delta sur Hanoi ; c'est l'opération *Auvergne*, évoquée comme une victoire et il est vrai que le colonel Vanuxem, qui la dirige, organise des attaques agressives pour permettre un retrait relativement sûr jusque dans la zone d'Haiphong. Mais comme souvent, les témoignages des combattants qui les ont connus sur le terrain ont un avis plus nuancé. Les commandos du Nord-Vietnam sont présents pour ces évacuations. Francis Agostini remarque un *syndrome Langson*, avec son cocktail de panique, d'abandon de matériel, de retraite transformée en succès :

« Nous avons reçu l'ordre d'évacuer le poste cinq ou six heures avant et le capitaine a demandé à la marine de venir nous récupérer avec un LCT. La marine a refusé parce que c'était une zone d'insécurité. Mais nous avons aussi reçu l'ordre de tout détruire sur notre passage, tous les petits postes qui étaient tenus par les milices catholiques. On est parti le soir vers 17h ou 19h et tout s'est passé en pleine nuit. Je vais vous dire : on a fait sauter un poste parce qu'il y avait un canon de 75. [...]. Il y avait des réserves d'obus et de poudre avec lesquels on a fait sauter le poste. Avec mon ami le caporal-chef Auberger, on avait mis dans les musettes de nos supplétifs du TNT. On en avait beaucoup. Et au fur et à mesure que nous passions devant les postes, on les faisait sauter avec ces explosifs pour démolir ce qu'on pouvait. »

Il ne faut rien laisser à l'APV. Tout est cassé et fracassé : « On peut en sourire maintenant mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'on a laissé comme matériel à Phat Diem. [...]. A partir de Nam Dinh, ils ont fait un décrochage "en perroquet". On a eu de la chance que le fameux régiment 42 ait eu peur de s'engager. Il faut dire qu'il y avait encore des groupes mobiles assez costauds<sup>3625</sup>. »

De beaux esprits, y compris le général Navarre – mais il est vrai que, commandant en chef en 1954, il ne voulait pas partir sur un sentiment d'échec – ont estimé que le corps expéditionnaire pouvait encore durer, au début de l'été 1954. Mais les mémoires combattantes permettent de nuancer et même d'infirmier ce jugement, les vétérans estimant que la situation se détériorait partout et se félicitant que la paix les ait sauvés, leur vie restant en danger jusqu'au dernier jour. Les prisonniers de la RDV ont le même sentiment.

Le combat ne cesse que le jour du cessez-le-feu en Indochine, le 27 juillet pour le Tonkin, le 11 août en Cochinchine, dernière date sur l'ensemble des cinq territoires. Plusieurs vétérans ont évoqué cette guerre « jusqu'au dernier jour. » Au Tonkin, après avoir commandé une compagnie de partisans sur la frontière de Chine, Jacques Bouthier se retrouve évacué de Lao Kay. Il termine la guerre vers Phu Ly près de Nam Dinh avec la 250<sup>ème</sup> compagnie, 125 partisans qu'il dirige comme sergent. Il est « en tampon entre une division Viet et une division vietnamienne [ de l'ANV, NDA]<sup>3626</sup> ». En effet, depuis le début juillet, « la pression Viet était permanente, ceux-ci étant désireux de se

---

<sup>3624</sup> *Ibid.*

<sup>3625</sup> Entretien avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>3626</sup> Extrait d'un récit de Jacques Bouthier, « En patrouille sur la frontière chinoise », reçu le 19 juillet 2018.

rapprocher d'Hanoi avant la fin des hostilités<sup>3627</sup> ». Jacques Bouthier reçoit une note qui l'informe du cessez-le-feu pour le 27 juillet à 7 h. Jusque-là, il doit empêcher les infiltrations de la digue du Fleuve Rouge. Dans la nuit du 26 au 27 juillet, sa compagnie est répartie par groupes sur la digue ; ses sonnettes sont attaquées. L'unité perd cinq tués et un blessé grave, quelques heures avant la fin de la guerre.

Après avoir participé à l'opération *Atlante*, stoppée avant le terme prévu et combattu pour recueillir les survivants de la débâcle du GM 100, François-Xavier Heym estime, au Centre-Annam, que « l'armistice vint à point nommé car nous étions dans une fâcheuse posture et l'ennemi était en train de conquérir tous les Hauts Plateaux<sup>3628</sup>. » Guy Simon, en Cochinchine, parle dans ses lettres du dernier mois, des derniers combats avec philosophie et un certain soulagement, jugeant le désastre inéluctable ; ce qui n'empêche pas, de sa part, « une attitude offensive (qui) impressionne » ses adversaires<sup>3629</sup>. Il évoque, dans sa lettre du 10 juillet 1954, le désastre de la retraite d'Ankhé, se félicitant, au passage du hasard qui lui a évité « de (se) faire affecter [au 43<sup>e</sup> RIC étrillé à cette occasion, NDA] en débarquant, [et qui] vient de subir un désastre épouvantable », ce qui l'amène « à souhaiter un armistice prochain ». Le 19, il parle d'une embuscade sanglante dans son secteur de Xa-Bang, à 50 kilomètres à l'est de Saigon. Le 22, il fait un prisonnier au cours d'une opération en « zone rebelle », entend des bruits d'une attaque de poste et évoquant par ailleurs « une suspension d'armes<sup>3630</sup>. »

Le 29 juillet 1954, les accords de Genève ont été signés et les combattants d'Indochine viennent d'avoir connaissance des dates de cessez-le-feu. Les combats sont donc à éviter : « Bien que les combats ne cessent, en principe, au Sud-Vietnam, que le 11 août, dès maintenant ils se ralentissent. De notre côté, nous avons renoncé à toute action offensive et nous nous contentons de patrouiller notre territoire, sans bien savoir pourquoi, du reste, puisque nous ne devons pas tirer les premiers<sup>3631</sup>. » Cela n'empêche pas quelques escarmouches de la part de « bandes locales ». Il arrive aussi que les pertes surviennent non pas, par des combats de dernière minute, mais par des accidents ou des pièges résiduels : « Nous avons encore perdu une automitrailleuse sur une mine le 31 juillet, aux environs d'An-Loc, mais ce dernier acte de guerre est resté isolé<sup>3632</sup>. » Lucien Bodard a évoqué ces dernières heures de guerre au tout début de sa somme, « la guerre d'Indochine » avec une certaine nostalgie (« Les Français combattent bravement, même après avoir perdu la foi »). Après la date fatidique, l'ennui s'installe vite malgré un soulagement certain, devant le délitement des énergies comme de l'organisation comme si tout se relâchait en même temps.

Lucien Bodard va même, fait inventé ou « réalité vraie », passer la dernière nuit de la guerre d'Indochine dans un poste type *ligne de Lattre* ; les trois pages qu'il en tire montrent tout son art du récit et son sens de la formule. Il y trouve des officiers de la coloniale (« ils sont à bout, ils se

---

<sup>3627</sup> *Ibid.*

<sup>3628</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>3629</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 192.

<sup>3630</sup> *Ibid.*, pp. 192-194.

<sup>3631</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>3632</sup> *Ibid.*, p. 198.

réjouissent de la paix »), expliquant l'angoisse, chaque nuit, de voir le poste détruit par une attaque. Bodard décrit des hommes qui, même la dernière nuit de la guerre, dans un abri en béton « ne se sentent pas en sûreté » dans une nuit « alliée au Vietminh » et qui, parfois, tirent « contre le danger, réel ou imaginaire » : « Ce n'est pas une grande bataille, juste une hallucination causée par la crainte. Il n'y a que des accrochages secondaires mais l'on illumine et l'on bombarde *a priori* ; l'on ne « matraque » pas des Viets réels mais des Viets hypothétiques, qui pourraient donner l'assaut. On assomme la nuit<sup>3633</sup>. » Le poste ne sera ni attaqué, ni pris. Guy Simon, en Cochinchine, constate, à deux reprises, ce relâchement qui n'épargne personne : « L'ennui majeur est provoqué par la lassitude qui submerge tous les cadres français. Pendant la guerre, beaucoup vivaient sur leurs nerfs, s'efforçant à l'énergie parce qu'il vaut mieux tuer que d'être tué. Mais depuis le 20 juillet, personne ne veut plus rien faire<sup>3634</sup>. » Et quelques jours plus tard : « Quel malheur que la guerre soit finie ! Avant l'armistice, chacun savait où il allait et pouvait donner un sens à son activité. Maintenant, l'inefficacité de nos entreprises répond à l'illogisme de nos décisions, dans un climat d'efforts désordonnés<sup>3635</sup>. »

Par conséquent, ce conflit de neuf ans reste l'un des affrontements les plus longs que l'armée française, ou ses corps expéditionnaires, aient connus. Les soldats français, malgré leur expérience de la Seconde guerre mondiale – des deux guerres mondiales pour ce qui concerne les chefs du CEFEO – ont été surpris par cette guerre totale menée par leur adversaire. Cette expérience humaine donne des souvenirs très marqués dans les mémoires combattantes et des réflexions très différentes sur l'adaptation du CEFEO à cette guerre souvent déconcertante.

### 3. Le CEFEO en Indochine : une impossible adaptation à ce conflit asymétrique si éloigné des traditions de l'armée française ?

« Comment en est-on arrivé là ? » (Bernard Gaudin)

Les mémoires sont parfois si dissemblables sur le même sujet que l'on a peine à comprendre comment des vétérans ont pu vivre un même conflit en ayant des souvenirs et des analyses aussi divergentes. La mémoire militaire ne concerne pas seulement le souvenir des batailles, mais celle de l'armée, ici du CEFEO, sa place dans la guerre. Elle construit une forme d'identité militaire, sociale, humaine du corps expéditionnaire. L'enjeu actuel est de dépasser la posture épistémologique de l'historien militaire qui atténue la malheureuse finalité d'une guerre perdue en mettant essentiellement en valeur les réussites du corps expéditionnaire et celle de l'historien engagé dans la critique de l'armée, du colonialisme, qui en extrait surtout les violences et les errements. Sur l'adaptation ou non du CEFEO à ce conflit si différent des précédents, les avis divergent profondément. Les colloques sur *L'armée française en Indochine : adaptation ou*

---

<sup>3633</sup> *Ibid.*, pp. 16-19.

<sup>3634</sup> Guy Simon, *op. cit.*, p. 195.

<sup>3635</sup> *Ibid.*, pp. 201-202.

*inadaptation* ? les 30 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 1999 et celui des 21 et 22 novembre 2003 sur 1954-2004. *La bataille de Dien Bien Phu, histoire et mémoire* ont mis en lumière les efforts des historiens, des militaires et des vétérans pour échanger sur les mémoires de ce conflit et les différents logiques qui persistent dans leurs analyses. Il devient, depuis, plus facile d'échanger avec des vétérans qui ont une exigence de vérité, d'écoute et qui veulent témoigner sans s'en tenir à une défense à tout crin de leur combat et de leur institution. Mais ces débats datent un peu. Michel Bodin comme Pierre Journoud considèrent que les études militaires de la guerre d'Indochine sont peu nombreuses à l'université et qu'il existe encore bien des angles de recherches possibles et que nombre de sujets n'ont pas encore été traités. Il est donc important d'étudier, par-delà les faits de guerre, l'attitude des chefs mais également les buts et les moyens fournis par le commandement comme l'évolution du matériel, de l'armement, de l'alimentation en opération, dans sa préparation comme dans sa conduite de la guerre en Indochine. Il ne s'agit donc pas, par exemple, d'évoquer les faits tirés de l'expérience des combattants sur le terrain, déjà évoqués, mais les intentions et réalisations de l'armée, des niveaux de commandement du CEFEO jusqu'aux expériences de terrain, d'après la mémoire des soldats d'Indochine.

### 3.1 La mémoire des chefs au tamis des mémoires combattantes : du piédestal monté pour un culte excessif aux accusations d'incompétence

« J'ai servi dans plusieurs régiments ou bataillons et j'ai vu ceux qui étaient capables de bien commander et ceux qui ne l'étaient pas. Ce qui compte, c'est le chef » (Jacques Allaire).

A l'armée, le chef est décisif. Le combattant a un besoin absolu d'être commandé et d'éprouver une confiance, un respect pour son chef, qui, au-delà des automatismes et des impératifs du grade, l'amèneront à le suivre, sinon « jusqu'en enfer » comme le disent des vétérans, du moins dans des situations très risquées. En guerre, le chef peut devenir mythique, constituer un modèle, devenir un héros. À l'inverse, défait au combat, jugé incompétent ou sans charisme, il suscite l'indifférence, le mépris voire la détestation absolue. Ce sentiment est fragile et peut s'inverser rapidement. Le colonel de Castries, prestigieux commandant de groupe mobile très décoré, a déçu les combattants de Dien Bien Phu en ne tenant pas sa place pendant la bataille. L'image du lieutenant-colonel Pâris de La Bollardière, officier parachutiste compagnon de la Libération, a sombré avec son opposition médiatique à l'emploi de la torture en Algérie en 1957 et, surtout, par son militantisme pacifiste des années 1970. Il est aujourd'hui personnage « non grata » dans les mémoires combattantes alors que son nom était respecté en Indochine. La place du chef, dans les mémoires combattantes, n'est pas systématiquement fonction du grade. Les mémoires combattantes ont cet avantage, non de renverser un piédestal destiné au culte des héros parce qu'elles y sacrifient parfois ou en connaissent l'importance, mais d'en atténuer la brillance

et les excès pour rétablir une vérité plus proche du terrain, leur domaine, et valoriser des chefs plus modestes.

Quelle hiérarchie des chefs les mémoires combattantes établissent-elles entre que les vétérans continuent d'admirer ou de détester ?

### 3.1.1 Les chefs prestigieux au sommet des mémoires collectives et individuelles

« Leclerc, un seigneur, un grand chef, une volonté farouche, proche de ses hommes. Et une carrière magnifique. » (Marcel Bigeard)

Les mémoires combattantes placent, très au-dessus des autres, les généraux Leclerc et de Lattre, éphémères commandants en chef du CEFEO, le premier en 1945-1946, le second en 1950-1951. Ils ont *recouvert* les autres chefs par leur classe et leur capacité de décision militaire. Ils n'ont pas connu la défaite et ont lancé de brillantes opérations, s'investissant dans tous les domaines y compris politiques, se démarquant largement des autres officiers généraux. Mais il faut ajouter à cette quasi-unanimité Marcel Bigeard qui, du grade capitaine en 1945 à celui de lieutenant-colonel en 1954 est resté le guerrier type d'Indochine malgré les critiques sur ses travers. Il faut d'abord comprendre comment se bâtit cette hiérarchie et comment elle évolue dans les mémoires.

#### 3.1.1.1 Pourquoi cette hiérarchie de personnages dans l'histoire et dans les mémoires d'Indochine ?

« On les considérait bien quand tout allait bien ; mal quand ils se plantaient et que nous en subissions les conséquences sur le terrain. » (Joseph Koeberlé)

Dans un conflit de cette importance et de cette originalité, le personnage qui subsiste dans les mémoires l'est tout autant par la détestation ou le mépris que le vétéran lui porte que par l'admiration dont le combattant a besoin pour survivre et poursuivre sa tâche. La mémoire individuelle nuance souvent la mémoire collective, non pas pour déconstruire l'image quand ils gardent le respect du chef, mais pour en atténuer les louanges. L'exemple cité plus haut du colonel de Castries est, à cet égard, emblématique. Que faut-il à un chef pour rester dans les mémoires combattantes ? Plusieurs critères prévalent.

Diriger des hommes sans les mener au massacre suppose des compétences militaires, de l'intuition et une capacité de décision rapide. Nécessairement, un chef précédé d'une réputation flatteuse de bon ou grand chef militaire donne confiance à la troupe qui le reçoit. « Une grande partie du corps expéditionnaire ne faisait pas le poids et une partie des officiers étaient nuls. La valeur d'un régiment dépend aussi de son colonel ; s'il est nul, son régiment l'est aussi. J'ai servi dans plusieurs régiments ou bataillons et j'ai vu ceux qui étaient capables de bien commander et ceux qui ne l'étaient pas.

Ce qui compte, c'est le chef<sup>3636</sup>. » affirme Jacques Allaire. Être commandé par Leclerc en 1945 assimile le CEFEO à l'héritage de la 2<sup>ème</sup> DB. Le combattant puis vétéran d'Indochine aime les chefs qui gagnent, qui se battent courageusement et avec discernement tout en étant proche de leurs hommes et économes de leur sang. Leclerc et De Lattre sont les rares commandants en chef du CEFEO à avoir suscité l'admiration de la plupart des combattants. Peu de généraux conservent une image positive de leur action en Indochine auprès de leurs anciens soldats parce que les occasions de gagner et de briller n'ont pas été si nombreuses. Beaucoup d'entre eux, pendant le conflit, sont des colonels promus *au feu* comme Jean Gilles, qui ont pallié l'absence d'officiers généraux pour gagner leurs galons.

Bigéard reste sur ce plan *le* guerrier d'Indochine, qui réunit ces qualités. Inconnu en arrivant en Indochine, malgré ses titres de campagnes de 1940 et de la Libération, il s'impose aux yeux de ses chefs comme de ses subordonnés. La mémoire collective de l'armée, celle des parachutistes, des unités à la tête desquelles il a combattu du grade de capitaine à celui de lieutenant-colonel<sup>3637</sup>, gardent l'image d'un baroudeur intuitif fait pour la guerre, doté d'un sens du combat exceptionnel et qui a cherché à ménager ses hommes. Certains chefs savent se composer un personnage sur la base de leur attitude au feu, de leur ton, de leur style vestimentaire. Vu de l'extérieur, cela paraît puéril et l'originalité trop ostensible peut déplaire aux officiers supérieurs, mais le style du chef le distingue des autres et frappe les esprits.

Les colonels du « roi Jean » étaient admirés comme des maréchaux de l'Empire. Les observateurs, combattants et historiens relaient cette image de « cour du roi Jean ». Plusieurs étant morts au combat, leur place dans les mémoires n'a pas souffert d'une suite de carrière décevante. Bernard Fall les distingue d'ailleurs autant par leur courage, leur mort au combat que par des détails qui les singularise de l'extérieur et qu'ils cultivent : le colonel Némo « au visage étroit, au yeux sombres », Dodelier, « une intelligence vive sous des dehors déconcertants de Gavroche », « Blankaert portant monocle »<sup>3638</sup>. Libéré de captivité, De Castries a raconté que son premier geste avait été de remettre son calot rouge de spahi, qui le distinguait des autres chefs pendant ses séjours en Indochine et que ses geôliers avaient cherché à lui confisquer. Bigéard ne portait jamais d'arme au combat : coquetterie, bravade ou juste le fait qu'il avait un garde du corps ? Combien d'officiers se sont distingués par une canne, une badine, un stick et pas seulement parce qu'ils étaient issus de la cavalerie ? Il faut également reconnaître le sens pratique conjugué à l'image. Ainsi Leclerc avait-il une canne depuis qu'il s'était brisé un tibia à la suite d'une chute de cheval lorsqu'il était capitaine instructeur à Saint Cyr et De Lattre souffrait d'un cancer de la hanche qui a fini par l'emporter. Sa canne a orné jusqu'à son cercueil lors de ses obsèques.

---

<sup>3636</sup> Entretiens avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>3637</sup> Cf. *infra*, p. 891 et suite.

<sup>3638</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946 – 1962, op. cit.*, pp. 261-262.



Le chef se distingue également par son caractère, son charisme, qui permet d'entraîner ses hommes sans discussion dans les pires situations. Lorsque l'on parle du caractère du chef qui s'impose, c'est souvent pour dire qu'il est exécration. De Lattre et Leclerc étaient sujets à des emportements très violents sur un plan verbal qui leur faisait prendre des décisions brusques, quitte à regretter leur emportement ensuite et s'excuser. Mais ces explosions faisaient partie du personnage auquel les victimes pardonnaient tout ; du moins la légende qui accompagne ces traits brossés par les vétérans et les biographes l'assure-t-elle !

Elles font également partie d'une mise en scène qui doit donner à la fois l'exemple et la crainte de décevoir aux subordonnés, quitte à sanctionner, même injustement, des coupables liés à la maladresse ou à l'échec. De Lattre arrivant en Indochine, c'est tout d'abord le faste de l'uniforme, le visage marmoréen, les gestes étudiés, les tenues blanches avec toutes les décorations. Ce sont ensuite les colères qui frappent des officiers payant pour les manquements de leur chef, le général Carpentier. Cela concerne les officiers qui organisent des prises d'armes désordonnées à Saïgon et Hanoi, des intendants après le défilé des troupes dans des tenues disparates et déchirées, le soir de son arrivée à Hanoi, le 19 décembre 1950.

A l'inverse, le manque de faste, de charisme, voire de brutalité verbale n'étonne ni ne séduit les combattants. Ainsi le général Salan, timide et raisonné, se distingue-t-il par son sens tactique, ses décisions réfléchies en solitaire, en amont. Mais il ne sait pas communiquer ni galvaniser des troupes. Il est donc considéré comme un bon chef, un général de valeur mais n'a jamais suscité l'admiration des combattants d'Indochine. Or il faut en même temps que le chef étonne, que l'officier supérieur s'inquiète du sort de ses hommes et sache leur parler ; ils lui pardonnent le reste. Le général Cogny, surnommé « coco la sirène » pour le faste de ses déplacements, la voiture toujours encadrée par des motards, est moqué mais il reste populaire car il se montre dans les opérations, sa canne à la main, pour en suivre le déroulement et parler aux unités. La prestance s'accompagne d'un type physique militaire : sveltesse et classe de Leclerc, charme physique et œil dévastateur d'un de Lattre, « élancé » comme un jeune homme pour le général Valluy, une intelligence « visible » chez Navarre. Les chefs de petite taille sans attraits physiques comme le colonel Gambiez ou le général Chanson ont dû faire la preuve de leur talent pour exister avec de Lattre qui aimait les soldats beaux et costauds qui resplendissaient de forme physique. Quand Salan oppose les généraux Morlière et Valluy sur leur charisme par rapport aux hommes du CEFEO, il écrit : « Morlière et Valluy étaient bien différents. Autant l'un était lourd d'apparence, autant l'autre était grand, élancé. Morlière n'était pas aimé. Les colonels n'avaient pour lui aucune estime car ce n'était pas "l'homme de la bataille"<sup>3639</sup>. »

La place du chef dans les mémoires combattantes n'est pas forcément proportionnelle à son grade. Bigeard a autant d'admirateurs que de Lattre et Leclerc. Les mémoires valorisent les gradés

---

<sup>3639</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire*, op. cit., p. 32.

courageux, parfois malheureux, au destin dramatique qui deviennent des exemples pour leurs hommes et les générations de militaires suivantes. Le commandant Forget, sur la RC 4, le lieutenant Brunbrouck à Dien Bien Phu, le lieutenant Danjaume au Ba Vi et les lieutenants de Dien Bien Phu ou de la RC 4 sont montrés en exemple pour leur courage et surtout leur sacrifice. Beaucoup ne se souviennent pas d'avoir eu une pensée, un jugement sur leurs commandants en chef successifs ni sur ceux des cinq territoires, parce qu'ils ne les voyaient jamais. Parfois, les remises de décorations en étaient l'occasion<sup>3640</sup>.

Le questionnaire s'attarde sur les commandants en chef et officiers supérieurs<sup>3641</sup> et sur les personnalités connues (Bigéard, Chanson, Salan)<sup>3642</sup>. Les réponses ne concernent pas toujours le contexte du conflit. Elles émanent davantage de leurs lectures d'après-guerre d'Indochine qu'à leur expérience avec eux. De fait, nombre de vétérans ont répondu qu'à l'époque, ils n'avaient aucun sentiment spécifique, ne les voyant pas et étant trop jeunes ou trop immergés dans l'action, à l'image de Serge Têtu : « A mon petit niveau hiérarchique, je n'avais pas d'élément me permettant de juger les grands chefs et encore moins les commandants en chef »<sup>3643</sup>. Robert Drouilles écrit : « Nous ne les connaissions pas. Sans opinion sur eux. Sauf Leclerc. » André Fabiano, 2<sup>ème</sup> classe de vingt ans à son arrivée en Indochine, reconnaît avec honnêteté : « je n'avais pas de jugement ; j'étais un jeune soldat. Aujourd'hui mon jugement est tout à fait différent de celui que je pouvais avoir à cette époque<sup>3644</sup>. » Comme tout soldat d'un temps de guerre ou du temps de paix, plusieurs vétérans estiment que leurs chefs s'étaient sur toute l'échelle de la compétence selon leur personnalité d'après Jacques Allaire, grâce à son expérience de trois séjours (« Ils étaient remarquables, moyens ou nuls »<sup>3645</sup>) et Joseph Koeberlé, devant leurs résultats en opération (« On les considérait bien quand tout allait bien ; mal quand ils se plantaient et que nous en subissions les conséquences sur le terrain<sup>3646</sup> »).

Les lieutenants se distinguent comme chefs de section ou commandant de compagnie et les capitaines, en dirigeant des bataillons. Cette nécessité les a parfois fait progresser plus vite et leur a permis de prouver leur valeur. Il faut parfois aller chercher tout en bas de la hiérarchie. Pour commander brillamment des supplétifs, certains n'étaient, au départ, même pas sous-officiers, à l'image de Gilbert Reuille, 2<sup>ème</sup> classe à ses débuts de chef de commando sur les plateaux montagnards d'Annam. La notion de *chef* n'est donc pas seulement une question de grade, dans un conflit où le manque de cadres a obligé le commandement et permis à des simples soldats, petits gradés ou officiers subalternes, d'obtenir des commandements dépassant de loin leurs attributions classiques, de s'y révéler et devenir des exemples puis des références mémorielles. C'est la raison

---

<sup>3640</sup> Question n° 54 : « Comment considérez-vous vos chefs (de section, de compagnie, de corps) ? Quels étaient vos relations avec eux ? »

<sup>3641</sup> question n° 58 : « Comment considérez-vous vos commandants en chef ou vos « grands chefs » ? »

<sup>3642</sup> question n° 59 : « Avez-vous servi sous les ordres de personnalités connues (Bigéard, Chanson, Salan...) ? Que pensiez - vous d'eux ? »

<sup>3643</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>3644</sup> Extrait du questionnaire de André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>3645</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>3646</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

pour laquelle Charles-Henry de Pirey a préféré évoquer dans ses ouvrages<sup>3647</sup>, comme des chefs de grande valeur, le lieutenant Spor, qui a sauvé son unité du guêpier de la RC 4 et le sergent Tran Dinh Vy dont le flair lui a permis d'échapper à l'anéantissement de deux commandos parmi les plus prestigieux, celui de Vandenberghe dont il était l'adjoint et celui de Rusconi, plutôt que d'évoquer, à longueur de pages, de grands officiers déjà connus. A l'inverse de l'histoire, qui retient le plus souvent les grands chefs et des *héros* moins élevés en grade, les mémoires ont surtout l'avantage de faire connaître ces chefs de rang plus modestes et proches de leurs hommes. Ceux qui ont marqué les combattants d'Indochine s'étagent du sommet du CEFEO, avec de grands généraux comme Leclerc jusqu'au plus humble chef de section ou au sous-officier de grande valeur. André Laperle ne jure que par son chef de section, le lieutenant Bataille. Bigeard a, jusqu'à la fin de sa vie, porté aux nues le sergent-chef Sentenac, évadé de Dien Bien Phu dont il gardait la photographie et qui représentait pour lui le parachutiste type, le jeune frère ou le fils.

Parfois, l'histoire absorbe le témoignage pour hausser le subalterne à la hauteur d'un récit qui intègre son nom et ses actes. Ainsi, depuis quelques années, voit-on de plus en plus apparaître le nom du lieutenant Brunbrouck, dont l'initiative a sauvé ou contribué à sauver le camp retranché de Dien Bien Phu le 30 mars 1954, en ne repliant pas ses canons, de sa propre initiative et en faisant tirer sur l'ennemi qui risquait de déferler sur le centre du camp. Une promotion de Saint-Cyr porte son nom en 2004-2007 (« Promotion lieutenant Brunbrouck ») et il est incarné dans le film de Schoendoerffer *Dien Bien Phu* en 1992.

Mais il est certain que des éléments plus ou moins accidentels viennent influencer sur la carrière d'un cadre. Ses supérieurs peuvent lui donner une affectation proportionnelle à sa valeur ou à la confiance qu'ils lui accordent ; et qu'il faut être capable ensuite d'assumer. De nombreux témoignages montrent des chefs de bataillon voire des généraux catastrophés par un poste à responsabilité en Indochine et incapables d'assumer leur tâche. Leur réputation peut en souffrir. Le mémoire d'un chef peut donc dépendre du hasard de leur poste. Il a, par exemple, été difficile de trouver de bons chefs d'unités parachutistes, d'où des séjours répétés pour ceux qui avaient réussi. Mais cela peut être, à l'inverse, une sanction, mettant l'officier ou le sous-officier dans un contexte et une situation dont il aura du mal à se sortir et son image en restera écornée. Le général Boyer de Latour a plutôt bien réussi dans ses efforts de pacification de la Cochinchine. Il est nommé commandant en chef au Tonkin, en remplacement du général Alessandri jugé responsable de la déroute de la RC 4. Au vu des difficultés, de la panique qui s'insinue à tous les échelons du CEFEO en novembre-décembre 1950, il propose des solutions mais il indispose rapidement de Lattre qui arrive plein de fougue en Indochine. La méthode et le personnage qui représentent, aux yeux du nouveau commandant en chef, le vieux colonial et l'échec de son prédécesseur le général

---

<sup>3647</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., 2002 ; Vandenberghe, *Le commando des tigres noirs*, op. cit., 2003.

Carpentier, l'amènent à le remplacer par Salan<sup>3648</sup>.

A un niveau plus modeste, obtenir le commandement d'un bataillon parachutiste lorsque l'on ne dispose pas de l'audace de ce corps d'élite ou celui d'un secteur où tout est calme et où un cadre aura peu d'occasion de briller, ne donnent pas d'avancement ni de possibilité de décoration, encore moins de confiance en soi et de prestige auprès de ses pairs et de ses soldats. Louis-Jean Duclos est affecté dans un poste du Sud-Annam, « un petit poste qui ne servait à rien, paumé dans la nature. » Le problème est qu'il ne se passe rien : « C'était ma première expérience de brousse, complètement statique, d'une utilité militaire rigoureusement nulle, sans projet tactique, sans missions si ce n'est d'exister et de défendre ! J'avais l'impression d'être comme un pot de fleurs sur une armoire ! On faisait du stationnement<sup>3649</sup> ! » À plusieurs reprises, le jeune lieutenant est envoyé dans un secteur sans intérêt militaire. Est-ce une mésaventure de ne pas rencontrer le combat ? Cela se discute : « Moi j'avais l'impression que partout où j'étais, il ne se passait rien ! Ce n'est pas très bon pour la carrière<sup>3650</sup>. » Certains chefs ont déplu à leurs supérieurs, à leurs hommes ou n'ont pas « accroché. » Cette guerre est exigeante et a pu désorienter les cadres ; elle a donc souvent malmené des chefs jugés auparavant courageux mais qui ont été vaincus ou se sont déconsidérés aux yeux de leur supérieur. « Rares étaient les commandants qui survivaient à une première erreur et avaient l'occasion de la commettre à nouveau », a avancé Bernard Fall<sup>3651</sup>. L'Indochine est risquée pour les réputations. C'est la raison pour laquelle plusieurs généraux emblématiques ont refusé d'y aller pour ne pas voir leur réputation s'abîmer. Nombreux après la Seconde Guerre mondiale, ils sont rares en Indochine et c'est la raison pour laquelle les colonels se retrouvent à la tête de plusieurs milliers d'hommes lors de l'opération *Léa* et ou à la tête des groupes mobiles. Les bases de Dien Bien Phu, Nasan, dont les effectifs réclament un général de brigade voire de division sont commandés par des colonels. Il faut rappeler que nombre d'officiers et de sous-officiers ont évoqué tous les prétextes pour ne pas partir en Indochine. Avant de s'ensevelir dans le drame de la RC 4 et d'être fait prisonnier, le lieutenant-colonel Charton est considéré, sinon comme un « dieu de la légion » comme l'écrit dit Paul Bonnacarrère<sup>3652</sup>, du moins comme un excellent soldat aimé de ses hommes. Sa carrière s'arrête à sa libération en 1954, brisé à la fois par le poids de la défaite et la lourdeur de la captivité. Marcel Carpentier était considéré comme un très bon général de division par le général Juin qui l'avait eu sous ses ordres avant d'apparaître dépassé comme général de corps d'armée.

### 3.1.1.2 Les grands chefs emblématiques au sommet des mémoires combattantes : Leclerc et de Lattre

« Désormais vous serez commandés » (Jean de Lattre de Tassigny)

---

<sup>3648</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire.*, op. cit., p. 186.

<sup>3649</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>3650</sup> *Ibid.*

<sup>3651</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1962*, op. cit., p. 259.

<sup>3652</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, op. cit., p. 420.

Au sommet de la pyramide mémorielle, les vétérans mettent les deux grands chefs que sont Leclerc et de Lattre, pour des raisons très différentes : leur charisme, leur parcours atypique, leurs fulgurances et aussi le regret que leur commandement n'ait que peu excédé une année, sans espoir de retour. Le tournant que prend la guerre d'Indochine après leur départ est sans appel. Cinq mois après celui de Leclerc, l'insurrection d'Hanoi le 19 décembre 1946 marque une guerre désormais ouverte, que beaucoup souhaitaient éviter, à l'image de leur premier commandant en chef. La mort du « roi Jean », en janvier 1952, signifie, aux yeux de beaucoup de combattants sur place, la fin d'une période de victoires, que confirme l'évacuation d'Hoa Binh.

Les témoignages sur ces deux grands chefs sont donc dithyrambiques. Ils se distinguent des autres commandants en chef par des victoires et des destins hors du commun et aussi par leur panache. Ces chefs ont marqué ceux qu'ils ont commandé en Indochine. Leurs actions lors de la Seconde Guerre mondiale, leur titre de maréchal de France, la littérature qui les a encensés depuis leur décès les a rendus encore plus grands aux yeux des vétérans, d'autant qu'ils n'ont pas échoué en Indochine et ont remporté à eux deux la plupart des succès militaires du conflit. Une mort prématurée les a empêchés de connaître les déceptions et les échecs que tous leurs autres pairs ont connus. Leur image est donc préservée mais cela construit également une idée fixe chez la plupart des vétérans, qui pensent que la guerre d'Indochine aurait pu être gagnée ou évitée s'ils avaient vécu plus longtemps. Or, rien n'est moins sûr. Georges Chaffard l'a écrit à propos de Leclerc : « pour sa légende, il vaut mieux, sans doute que Leclerc n'ait pas remplacé d'Argenlieu »<sup>3653</sup>. Si les mémoires combattantes d'Indochine élèvent de Lattre au même niveau que Leclerc, ce ne sont pas toujours pour les mêmes raisons. Il faut rappeler que tout sépare, en dehors de leur patriotisme, ces deux grands personnages de la libération de la France qui ne s'aimaient pas, dans leur manière de commander comme dans leurs objectifs stratégiques et tactiques.

Ce qui ressort sur Leclerc dans la mémoire combattante, est la légende sans tache qui valorise le premier commandant militaire du CEFEO<sup>3654</sup>. Ce qui les a marqués, c'est sa clairvoyance politique et sa *chevauchée* pour reconquérir de l'Indochine. « Je suis fier d'aller servir sous les ordres du maréchal (sic) Leclerc », écrit Bigeard sur ses sentiments de fin 1945. « Leclerc, un seigneur, un grand chef, une volonté farouche, proche de ses hommes. Et une carrière magnifique<sup>3655</sup>. » Pendant son séjour, les soldats du CEFEO ont peu d'occasion de le voir malgré son inlassable activité et la plupart des témoins contactés sont arrivés en Indochine après son temps de commandement. Robert Drouilles évoque « le général Leclerc qui commandait l'opération de débarquement au Tonkin en mars 46 et qui nous avait passé en revue alors que notre bâtiment (*l'Eridan*) était mouillé dans la baie d'Along. Nous le

---

<sup>3653</sup> Georges Chaffard, *Les deux guerres du Vietnam*, op. cit., p. 94.

<sup>3654</sup> A son arrivée fin 1945, Leclerc a heurté les militaires français d'Indochine par ses reproches sur leur défaite face aux Japonais. Jean-Christophe Notin, *Leclerc*, op. cit., p. 374.

<sup>3655</sup> Marcel Bigeard, *Ma vie pour la France*, op. cit., p. 97.

considérations comme un grand chef<sup>3656</sup>. » Max Poiroux, arrivé avec les premières unités fin 1945 le considère, avec plusieurs autres chefs qu’il a servi en deux séjours « avec respect et admiration. Nous nous faisons une haute idée de leur valeur s’agissant de Leclerc, Valluy, Salan, de Lattre<sup>3657</sup>. » Henry Clémens l’a entrevu lorsqu’il fait un malaise : « Alors que je sommeillais, un léger coup sur les jambes me réveilla et j’aperçus un homme en képi qui me donnait de légers coups de canne et disait “Pour celui-là, pas d’hésitation, pénicilline, pénicilline”. C’était LECLERC<sup>3658</sup> ! » Ce général proche de ses hommes lui laisse un grand souvenir : « Le général Leclerc, admiration et affection » résume-t-il, et il ajoute plus loin dans son questionnaire qu’il éprouvait en lui « une confiance absolue<sup>3659</sup>. » Leclerc est la personnalité militaire la plus positivement citée par les anciens d’Indochine. Strictement aucune critique. C’est une exception dans la mémoire combattante. Sa lucidité sur la stratégie militaire et politique à adopter en Indochine qu’il n’a pas réussi à imposer, la négociation, augmente encore l’admiration qu’ils lui portent toujours. Par conséquent, l’historiographie sur Leclerc, que sa mort prématurée a encore davantage valorisée se mêle à la réalité de ses actes et de ses positions personnelles et ne rend pas l’analyse facile. On trouve encore des éléments d’hagiographie dans le site Internet de la *Fondation Maréchal Leclerc de Hautescloque*, dans la citation de vieux textes qui devraient être vérifiés. Ainsi est-il rapporté sa désignation à la tête du CEFEO par son ancien aide de camp, le commandant Langlois en 1947 : « En Extrême-Orient, la lutte continue, et il reste une terre française à libérer : l’Indochine. Refusant tous les postes qui lui sont proposés, il demande à prendre le commandement du corps expéditionnaire. Il demande..., il insiste. Le 29 mai (1945), il obtient satisfaction<sup>3660</sup>. » Or ses biographes plus récents n’écrivent pas la même histoire. Jean-Christophe Notin rappelle qu’il a au contraire demandé au général de Gaulle d’être nommé résident général au Maroc où il a séjourné avec bonheur avant-guerre. Pour le président du gouvernement provisoire, il est au contraire le seul à avoir les qualités pour reconquérir l’Indochine et lui imposer son retour à la souveraineté française. De Gaulle qui le nomme à la tête du CEFEO le 7 juin 1945. Notin ajoute encore : « déçu, il l’est ; sinon, il n’aurait pas fait acte de candidature pour le Maroc. Mais il a toujours fait confiance à De Gaulle et se plie à son choix<sup>3661</sup>. »

Le jeune général voyait le retour de la France en Indochine à l’égal de la libération de Paris et de Strasbourg : « Hanoi, dernière étape de la libération »<sup>3662</sup> de la France proclame-t-il le 18 mars 1946. Un nouvel exploit. Le « style Leclerc », c’est un assaut mené par un général de cavalerie blindée dans la pure tradition de l’arme. Après tout, c’est ce mode de combat, charger pour surprendre et masquer son infériorité, qui l’a toujours servi depuis Koufra. L’APV n’a pas la force de l’armée

<sup>3656</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>3657</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>3658</sup> Extrait du questionnaire d’Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>3659</sup> *Ibid.*

<sup>3660</sup> Texte provenant d’un ouvrage collectif de 1947 après son décès. Collectif, *Le général Leclerc, 1902-1947*, La Revue Française, 1947, 50 p. <https://edu.fondation-marechal-leclerc.fr/indochine-1/>. (Consulté la dernière fois le 21 juin 2022).

<sup>3661</sup> Jean-Christophe Notin, *Leclerc, op. cit.*, pp. 339-340.

<sup>3662</sup> *Ibid.*, p. 400.

allemande, donc la partie devrait être plus facile, à ses yeux ; un mois peut-être. Mais la reconquête de la Cochinchine est longue et compliquée. En mars 1946, seuls les grands axes et les centres urbains sont dégagés. Le 6 mars, Leclerc aborde Haiphong et le Tonkin avec la même détermination mais il négocie avec les Chinois et Ho Chi Minh. Le 18, il met un point final à la reconquête. Mais une autre partie commence : que faire de l'Indochine ?

Or il est troublé. D'abord par la difficulté de la conquête et la vanité de vouloir tenir un pays qu'il ne contrôle pas en dehors des routes et des villes ; il est l'un des seuls à comprendre qu'un corps expéditionnaire peu étoffé et pauvre ne peut y arriver. Mac Arthur lui conseillait d'amener en Indochine le plus de troupes possibles<sup>3663</sup>. En janvier 1946, le CEFEO ne compte qu'un peu plus de 45 000 hommes<sup>3664</sup>. Sa mission était de « rétablir la souveraineté française. » Il n'a pas les moyens militaires de réellement contrôler l'Indochine. Sa vision est donc pragmatique. La solution est politique, cette souveraineté ne sera jamais effectivement rétablie. Ce « croisé de la France Libre » est l'une des rares personnalités réalistes qui ait compris la situation en Indochine et qui ait prévenu le pouvoir politique d'une impossibilité de traiter militairement, avec succès, le cas de l'Indochine. Jacques Allaire l'a appris bien après la guerre d'Indochine au fil de ses lectures :

« Leclerc était un gaulliste, presque inconditionnel, mais qui ne voulait pas faire d'erreur historique. Il avait compris que cette indépendance était indubitable. [...]. Les empires coloniaux, c'est terminé. Ou alors il nous fallait 500 000 hommes, si l'on voulait reconquérir l'Indochine ! Leclerc ça l'a marqué, dans tout ce que j'ai pu lire. C'est pour cela qu'il a tout de suite essayé d'amadouer Ho Chi Minh, de trouver un terrain d'entente, de signer un traité plus ou moins d'indépendance, mais il n'a pas été suivi par D'Argenlieu et quand il est rentré d'Indochine puisqu'il a demandé son retour, De Gaulle l'a reçu à Colombey-les-Deux-Eglises, et Leclerc lui a dit qu'il n'était pas question d'une guerre en Indochine et qu'il fallait arrêter, traiter, trouver un terrain d'entente<sup>3665</sup>. »

Les vétérans opposent souvent l'amiral d'Argenlieu, haut-commissaire et Leclerc le chef du CEFEO ; pour une partie d'entre eux, le premier est partisan de la guerre et le second, de l'indépendance. Sans aller tous jusqu'à cette analyse manichéenne, ils trouvent leurs positions très éloignées. D'après Henry Clémens, « au début, le Général Leclerc avait compris le problème et comptait organiser l'indépendance rapidement. Hélas, il ne disposait que de l'autorité militaire et ses idées étaient en opposition avec celle du Gouverneur, l'Amiral D'Argenlieu. Leclerc fut rappelé en France avec une étoile de plus. Dès lors, l'Indochine était perdue pour nous<sup>3666</sup>. » Pourtant, les positions de l'un et de l'autre sont complexes, proches sur l'objectif de donner l'indépendance à cette colonie mais à terme. Par contre, ils sont en opposition sur la méthode et l'attitude à avoir face à la RDV et Ho Chi Minh. D'Argenlieu pense que la France, d'une manière ou d'une autre, doit rester et ne veut pas négocier avec Ho Chi Minh, un communiste. Le mot *indépendance* ne doit pas être prononcé. Leclerc ne souhaite pas non plus que la France quitte l'Indochine mais la RDV existe par les accords du 6 mars 1946 et Ho Chi Minh est le seul interlocuteur politique valable. La question de

---

<sup>3663</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>3664</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p 148 ; « 44 417 Français et 1173 autochtones .»

<sup>3665</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017 et 10 octobre 2019.

<sup>3666</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

l'indépendance du Vietnam doit être envisagée<sup>3667</sup>. Contrairement à d'Argenlieu qui obéit au pouvoir politique, Leclerc juge de manière plus pragmatique que « les Annamites sont de plus en plus prêts à céder s'ils reçoivent satisfaction sur le mot « *indépendance* », faute de quoi il y aura une guerre de plusieurs années.» [...] J'estime que si le mot est prononcé, la plus grande partie du problème est résolue... Le moment est opportun pour une déclaration gouvernementale précise renfermant le mot indépendance<sup>3668</sup>. »

De plus, contrairement à la mémoire collective de l'armée et aux analyses de beaucoup de vétérans, Leclerc a alterné les commentaires positifs et négatifs sur la situation militaire et sa définition du mot *indépendance* signifie davantage *autonomie* dans l'Union française. Il évoque une « Fédération indochinoise dans la cadre de l'Union française<sup>3669</sup>. » À de Gaulle, il écrit le 1<sup>er</sup> mai 1946 : « Maintenant l'Indochine est sauvée militairement. Que la politique ne la perde pas<sup>3670</sup>. » Dans une lettre à Maurice Schuman, le 6 juin 1946, il critique Ho Chi Minh, qui « est un grand ennemi de la France ». Mais Georges Bidault, ministre des Affaires étrangères, un temps président du conseil et Marius Moutet soutiennent d'Argenlieu et refusent une indépendance. La France ne peut sans déchoir renoncer à ses colonies, surtout face à un communiste. Leur raideur porte une lourde responsabilité sur la marche à la guerre que, de l'autre côté, Giap juge inévitable. Leclerc est isolé et apprend le 13 avril 1946, par le général Juin, que d'Argenlieu a demandé le retour de son subordonné en France. D'Argenlieu permet la fondation de la République autonome de Cochinchine le 1<sup>er</sup> juin 1946, en pleine conférence de Fontainebleau, en contradiction avec les accords du 6 mars. Leclerc jette l'éponge. Il passe les consignes au général Valluy le 13 juillet et quitte l'Indochine le 19, après avoir recommandé à son état-major qui reste : « Vous continuerez à défendre les intérêts français, tant que vous pourrez... Pour cela, s'il le faut, tendez la corde, tirez dessus, tirez pour la France. Mais surtout qu'elle ne casse jamais. Jamais, vous entendez ! Il nous faut la paix<sup>3671</sup> ! » La situation se détériore progressivement en Indochine, mais en fait, les combats n'ont jamais cessé en Cochinchine et des embuscades se produisent dans les cinq territoires.

Après le 19 décembre, Leclerc est envoyé en Indochine en mission pour informer le président du conseil, Léon Blum, le 25 décembre. Il constate une agression de l'APV, ce qu'il considère comme une trahison d'Ho Chi Minh et Giap, et démet le général Morlière qui a pourtant recherché la concertation jusqu'au bout dans la ligne de ce que Leclerc réclamait à Fondé cinq mois auparavant. Il faut donc rétablir l'ordre et donner des renforts au CEFEO, arriver à 100 000 Européens jusqu'à sa réussite, qu'il croit encore possible. Pour lui, phrase éclairante lorsque l'on considère la difficulté de dater le début de la guerre d'Indochine, « le drame actuel représente tout simplement la deuxième manche d'un conflit que nos adversaires avaient engagé dès le début aussitôt après la capitulation

---

<sup>3667</sup> Jacques de Folin, *Indochine 1940 – 1955. La fin d'un rêve*, Paris, Perrin, 1993, 362 p. ; p. 138.

<sup>3668</sup> Télégramme du général Leclerc du 14 février 1946, reçu par l'amiral d'Argenlieu le 15 février suivant, dans Jacques de Folin, *Ibid.*

<sup>3669</sup> *Ibid.* p 410-411.

<sup>3670</sup> Jean-Christophe Notin, *Ibid.*, p. 405.

<sup>3671</sup> Jean Julien Fonde, *Traitez à tout prix...*, *op. cit.*, p. 237.



japonaise »<sup>3672</sup>. Leclerc fait deux rapports pour une solution politique mais à partir d'une position de force rétablie, éternelle ancienne des militaires. Il faut « composer » avec les nationalistes et même le « Vietminh » mais avec réserve. C'est dans son ébauche de rapport qu'il prononce les termes de « nouvelle guerre d'Espagne » ou « d'expédition du Mexique » pour qualifier la guerre d'Indochine<sup>3673</sup>. Mais la conclusion reste contradictoire, il faut faire la guerre pour amener la paix et une solution politique, qui doit être l'indépendance : « En 1947, on ne jugulera plus par les armes un groupement de 24 millions d'habitants qui prend corps et dans lequel existe une idée xénophobe et peut-être nationale ; néanmoins, plus l'effort militaire accompagnant notre politique sera puissant, plus cette solution sera possible et rapide<sup>3674</sup>. »

Le général Leclerc garde dans les mémoires combattantes, à juste titre, l'image d'un grand chef, passionné, lucide surtout en mars 1946 et en début d'année 1947 sur son constat d'impossibilité pour la France de garder l'Indochine. Mais sa position est longtemps restée plus complexe que les vétérans ne le pensent. Il est resté longtemps tiraillé entre son conservatisme traditionnel, son attachement à l'idée d'empire, d'une France puissante, et le danger d'une réaction en chaîne dans les colonies une fois la France partie d'Indochine, comme le craint le général Juin en Afrique du Nord. Il se méfie d'Ho Chi Minh mais quel autre interlocuteur pour amener l'indépendance au Vietnam ? Roger Trinquier reprend cette phrase adressée par Leclerc au commandant Ponchardier : « il faudra 200 000 hommes et deux ans »<sup>3675</sup>, ce qui montre qu'au tout début, il s'imaginait qu'une victoire était possible, une fois la paix définitivement échappée ; ou peut-être voulait-il surtout rassurer les militaires qui l'entouraient. L'une des raisons de son refus de retourner en Indochine est de croire que jamais aucun gouvernement en lui donnera les moyens de combattre pour négocier en position de force. Sa légende reste heureusement intacte grâce à son refus, par deux fois, à Léon Blum et Paul Ramadier, de revenir commander en Indochine comme haut-commissaire, quelques mois avant sa mort. De Gaulle et Pierre Messmer l'ont convaincu de ne pas céder, le préservant d'une situation impossible à maîtriser sans perdre sa réputation. Aurait-il cédé plus tard, par discipline et esprit de sacrifice ? Il meurt dans un accident d'avion le 28 novembre 1947.

L'extraordinaire épisode de l'arrivée du général De Lattre à Saigon, le 17 décembre 1950 pour sa prise de commandement<sup>3676</sup>, en dit long sur le personnage ; sur ce que représente sa personnalité et explique la différence avec Leclerc. Les deux chefs, également prestigieux, impulsent une action permanente, surgissent à l'improviste sur le champ de bataille, bousculent les énergies, dynamisent cadres et troupes. Mais de Lattre sait davantage se mettre en scène et médiatiser son action. Il est

---

<sup>3672</sup> Jean-Christophe Notin, *Ibid.*, p. 436. Extrait d'un discours de Leclerc à l'Académie des sciences coloniales le 20 juin 1947.

<sup>3673</sup> *Ibid.*, p. 437.

<sup>3674</sup> *Ibid.*, p. 438.

<sup>3675</sup> Roger Trinquier, *Le premier bataillon de bérets rouges, Indochine 1947-1949*, Paris, Plon, 1984 ; p 121.

<sup>3676</sup> *Cf. supra*, pp. 841-843.

également davantage cité par les vétérans lus et contactés parce qu'ils l'ont connu sur le terrain ; son parcours se situant dans la seconde phase du conflit. Pendant une année, Lucien Bodard, l'un des correspondants de presse les plus lus et les plus influents, a côtoyé de Lattre. Il a donc fait partie du « cirque » qu'était le camp de presse. Les descriptions qu'il fait de de Lattre seize ans plus tard ne sont pas toujours flatteuses. Comme toutes les personnes présentes en Indochine, de Lattre l'a impressionné mais le journaliste, séduit, n'est pas resté dupe de son jeu d'acteur et a relevé tous les défauts du personnage, de son système. Les combattants d'Indochine se sont également amusés du changement d'attitude de leurs chefs lorsqu'ils ont appris la nomination du « roi Jean » en Indochine, redoutant déjà ses coups de colères et ses exigences maniaques sur l'ordre de toute chose. Les inspections du « roi Jean » sont ensuite des moments de grande inquiétude des autorités militaires et civiles en place.

André Geraud a assisté à sa venue au Laos dans un climat de grande fébrilité :

« On a reçu De Lattre et ce jour-là j'étais de garde. Ça a été épique ! [...]. Il a fait son inspection, il a été partout, il ne s'est pas occupé des transmissions, mais ça a duré toute la journée. Il est reparti [...]. Les gars de l'état-major, le colonel, en avaient une frousse<sup>3677</sup> ! »

De fait, les vétérans d'Indochine qui n'avaient pas suffisamment de responsabilités pour risquer une « soufflante » de la part du haut-commissaire ont bien compris qu'il voulait fouetter les énergies pour redonner du mordant au CEFEO. Le résultat, les victoires obtenues et le corps expéditionnaire ragaillard ont accentué leur admiration pour lui, sans s'étonner désormais d'un comportement que les anciens de la 1<sup>ère</sup> armée avaient déjà goûté. Cela fait partie de la grandeur du personnage. En entretien, il est courant de les voir ainsi les décrire, pour finir par conclure, comme l'a fait Roger Ouiste, « c'était un chef ! » André Laperle a le même discours. De Lattre est craint et l'état d'esprit change radicalement à son arrivée ; il remet le CEFEO sur les rails :

« Avant, pour changer une paire de godasses, il fallait un bon, on était une armée de pauvres ! Mais quand est arrivé de Lattre, tout a changé ! Moi j'étais à Saïgon quand De Lattre s'est posé avec son avion arrivant de France. Le bataillon était commandé à l'époque par un colonel qui s'appelait Château-Jobert (on l'appelait Conan), qui portait le bouc. Le bataillon est aligné depuis 4 heures du matin. [...]. Il est arrivé à onze heures. A onze heures, ça plombe à Tan San Nhut ! Les mecs derrière, il y en a qui tombaient ! On devait rendre les honneurs, de Lattre devait nous passer en revue ; il a demandé au colonel Château-Jobert, qui était quand même compagnon de la libération : “ Vous commandez un régiment de tirailleurs ou un bataillon de parachutistes ? Faudra me raser ça ! ” Il a salué, demi-tour droite, on ne l'a pas revu ! Le chef de la musique qui s'était gouré en faisant jouer les hymnes, dégagé dans la foulée ! Mon épouse qui travaillait à l'époque au rapatriement, à l'état-major, a fait des avions complets d'officiers qui étaient virés ! Inimaginable ! [...]. Quand il arrivait, il n'y avait pas intérêt à se gourer ! [...]. Mais c'était un grand patron<sup>3678</sup>. »

Il a d'ailleurs signalé son arrivée et le changement d'état d'esprit jusque dans les postes les plus éloignés.

---

<sup>3677</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>3678</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

Mais De Lattre n'est pas seulement un *personnage* qui se fait craindre par ses colères et se montre en *acteur* vêtu de son plus bel uniforme blanc avec toutes ses décorations. C'est un tacticien hors pair qui a du coup d'œil et de la réactivité dans les moments décisifs, avec un grand charisme. Il disperse ses forces devant l'imminence d'une attaque de Giap, ne sachant pas où il va frapper, arrive à Hanoi et électrise ses troupes le 19 décembre par le défilé improvisé de 5000 hommes faisant l'aller-retour depuis le « front » tout proche, suivi de son discours à destination des « lieutenants et des capitaines. »

Jules Belgodère, lieutenant au 2<sup>ème</sup> BEP était de la partie ce soir-là. Il confirme que De Lattre impressionne chacun et redonne confiance :

« On était à Hanoi quand De Lattre est arrivé. On a défilé devant De Lattre avec les boîtes chargeurs dans les poches car dans la ville chinoise, on ne savait pas ce que ça pouvait donner ! Ça a laissé une grande impression. L'adjoint de l'intendant du Tonkin était là, on défilait avec les tirailleurs dans nos treillis mal foutus. De Lattre s'est payé l'adjoint en public et ensuite, il y a eu une réception à la résidence (la Maison de France) pour les officiers qui avaient défilé. [...]. Et là De Lattre attendait, très digne, appuyé sur un meuble, une commode, que la presse arrive ; et là il a dit “ C'est pour vous, les lieutenants, pour vous, les capitaines que je suis là aujourd'hui ”. [...]. Il a semé un esprit et il a payé de sa personne, y compris en allant aux États Unis<sup>3679</sup>. »

Ses prises de parole très étudiées, à la maison de France d'Hanoi ce 19 décembre, au lycée Chasseloup - Laubat de Saïgon, à Vinh Yen et à Mao Khé ont montré cet autre talent, celui d'un orateur hors pair qui fait dire à Bernard Gaudin que « C'était le plus grand en Indochine<sup>3680</sup> ». Pour ceux qui sortent du cauchemar de la RC 4 comme Marcel Baarsch, l'optimisme renaît : « avec l'arrivée du Général De Lattre, nous pensons que la période de défaites (septembre et octobre 1950) va prendre fin, que le moral va prendre une courbe ascendante<sup>3681</sup>. » Jacques Saubion estime qu'il a pu le faire grâce à ses talents mais également parce qu'à la différence de Leclerc, il a pu prendre le sens de la guerre qu'il a voulu, disposant de tous les pouvoirs sans intermédiaire : « De Lattre, qui a cumulé les pouvoirs militaires et civils, a boosté le moral des combattants<sup>3682</sup>. »

Il lui a fallu marquer les esprits – et le gouvernement – par une victoire et repousser le corps de bataille de l'APV, construit en 1950 et qui fait basculer la guerre dans une autre dimension, celle d'une guerre moderne. L'attaque surprise de Vinh Yen les 13 et 14 janvier 1950 lui permet de frapper un grand coup sur le terrain Sa vitesse de réaction et son activité sont impressionnantes et marque toute son action en Indochine. Il ne limite aucune action possible pour gagner, comme l'emploi du napalm pour la première fois, officiellement, en Indochine<sup>3683</sup>. Le 17 janvier 1951, la bataille est gagnée. Il peut ensuite, comme l'explique Ivan Cadeau en détaillant son système (création des services d'information et d'un 5<sup>ème</sup> bureau pour l'action psychologique), « orchestrer “ sa ” victoire et de faire savoir au monde entier que son entrée dans la guerre d'Indochine a débuté par ce

---

<sup>3679</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>3680</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>3681</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>3682</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>3683</sup> « Arme sale » déjà employée plusieurs fois au Tonkin et en Cochinchine en 1950.

succès éclatant<sup>3684</sup> ». Il réédite le même genre d'action militaire et médiatique à la bataille de Mao Khé du 23 au 28 mars 1951.

Mais il a également compris qu'il fallait un bâtir un front commun contre la RDV, la France ne pouvant lutter seul pour gagner ce conflit. Il va donc beaucoup donner d'énergie dans l'implication du jeune État du Vietnam avec en premier lieu, son chef Bao Dai, que de Lattre essaie d'intéresser à la guerre d'Indochine pour qu'il la prenne en compte et impose son autorité sur un pays qu'il ne connaît pas ; sans grand succès. « A la fin de l'année 1951, le bilan des efforts déployés par le général De Lattre pour engager le Vietnam national dans la guerre est un échec<sup>3685</sup> » constate Ivan Cadeau. Il va également se préoccuper de la formation des armées des États associés, vietnamienne (ANV), khmer (ARK) et laotienne (ANL), à celle des états-majors. Le manque de résultats probants n'empêche pas que les initiatives et les efforts de De Lattre sont très méritoires et que la « vietnamisation » de la guerre pouvait constituer, pour la France, une porte de sortie honorable. Son fils s'est engagé dans la constitution d'une unité vietnamienne dédoublée du 1<sup>er</sup> régiment de Chasseurs, pour aider à celle de l'ANV, et a trouvé la mort le 30 mai 1951, pendant la bataille du Day, troisième confrontation entre Giap et De Lattre, perdue par le premier mais au bilan douloureux pour le second. Certains vétérans pensent que le ressort s'est cassé avec la mort de son fils mais sa maladie était déjà là et il semble s'être démultiplié après ce drame. « L'appel à la jeunesse vietnamienne », discours prononcé au lycée Chasseloup - Laubat le 11 juillet 1951 incite les lycéens et les jeunes à s'impliquer, à se mobiliser dans un conflit qui les concerne (« Soyez des hommes ») sans pour autant prêcher la haine des soldats communistes qu'il respecte (« des hommes qui se battent bien pour une cause mauvaise »). Pendant un temps, il croit réussir. Bao Dai est présent au grand défilé du 14 juillet à Hanoi et son ordonnance du 15 juillet 1951 mobilise les jeunes vietnamiens contre l'APV. De Lattre a également réorganisé ses unités d'une manière plus offensive en développant les groupes mobiles que de Latour avait commencé à former fin 1950, les unités de contre-guérilla avec le GCMA et les Commandos du Nord-Vietnam.

L'Indochine abandonnée et conquise par une armée communiste, ce sont tous les territoires voisins qui vont s'effondrer en chaîne en Asie du Sud-Est et être incorporés au bloc soviétique jusqu'en Afrique ; une « Théorie des dominos » avant l'heure dont ses partisans attribuent l'idée à de Lattre et non à Eisenhower<sup>3686</sup>. Sa position est très claire lorsqu'il expose sa stratégie dans un exposé devant le Comité de Défense nationale le 17 mars 1951 : « La campagne d'Indochine n'est pas une aventure extérieure et lointaine type Mexique. Elle est un test de la capacité de la France à transformer son empire et à en faire l'Union française .» Il répond ainsi indirectement au rapport de Leclerc sur la

---

<sup>3684</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p 338.

<sup>3685</sup> *Ibid.*, p 346.

<sup>3686</sup> La théorie des dominos est une analyse géopolitique de l'administration Eisenhower, officialisée dans un discours de ce dernier le 7 avril 1954, pendant la bataille de Dien Bien Phu, selon laquelle l'Indochine conquise par les communistes, cette dictature se propagerait par ricochets, entre pays voisins, dans tout le sud-est asiatique, ce qui s'avèrera faux.

comparaison avec l'expédition du Mexique et invite le gouvernement à tout faire pour gagner. Il dramatise la situation et l'enjeu de la guerre d'Indochine sur le destin de la France : « Tant que nous tiendrons en Indochine, nous resterons une grande puissance. Si nous gagnons la partie, nous serons vraiment l'un des grands. Si nous échouons, au contraire, nous serons "l'homme malade" de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. » Enfin, la lutte contre le communisme devient un enjeu de guerre froide « parce que nous combattons en Indochine l'ennemi communiste, la campagne d'Extrême – Orient est devenue l'un des épisodes de la guerre de deux blocs. Le Tonkin est une frontière de la liberté<sup>3687</sup> ».

En novembre 1951, le bilan militaire et politique du commandant en chef et haut-commissaire de Lattre de Tassigny est impressionnant, sans aucun échec apparent, avec quatre belles victoires militaires sur l'adversaire. Mais la formation des armées nationales est lente et elles sont peu efficaces. Le CEFEO a repris confiance en son commandement, contre toute attente, mais s'épuise malgré ses victoires et ne peut poursuivre l'APV après l'avoir plusieurs fois brillamment repoussée. Les victoires défensives prolongent une guerre mais ne solutionnent rien, sauf à améliorer la confiance envers le général vainqueur, qui a toujours la hantise de l'invasion chinoise contre laquelle il construit une coûteuse et inutile ligne de fortifications dite « Ligne de Lattre ». Il quitte définitivement l'Indochine le 19 novembre 1951.

Une partie des vétérans d'Indochine comme André Barrère sont persuadés que si de Lattre avait pu poursuivre sa mission, le sort de la guerre pouvait être différent : « Si de Lattre n'avait pas disparu, l'Indochine ne se serait pas terminée comme ça »<sup>3688</sup>. Avec beaucoup de regrets dans la voix, Bernard Gaudin, se souvient que c'est de Lattre qui a structuré les commandos dont il a fait partie, comprenant que la contre-guérilla pouvait donner des résultats :

« Si De Lattre n'était pas mort je suis sûr qu'il n'y aurait pas eu Dien Bien Phu. Les choses auraient été différentes. Le pauvre, il est mort au mauvais moment. [...]. Après la bataille de Vinh Yen qu'il a remportée, il avait fait une conférence sur les unités Vietminh il expliquait qu'on ne pouvait les vaincre qu'en pratiquant une contre guérilla, c'est la raison pour laquelle il avait créé les Commandos. « Donnez-moi cent Vandenberghe et je rétablis l'ordre en Indochine<sup>3689</sup>. »

Les critiques sont rares chez les vétérans à l'encontre du « roi Jean » ; mais elles existent. Tous reconnaissent son talent, son bilan à la tête du CEFEO. Mais dans le même temps, ses succès ont prolongé une guerre inutile. Jean-Pierre Chieulet ne remet pas l'homme en cause mais il pense qu'il n'avait pas l'intention de chercher la paix avec la RDV, alors que la situation était rétablie, que le CEFEO était davantage en position de force et « l'ordre mieux tenu » : « De Lattre était bien mais il a poursuivi la guerre et n'a pas cherché à négocier<sup>3690</sup>. » Louis-Jean Duclos ironise un peu sur la crainte que de Lattre inspirait : « Je ne l'ai jamais vu sur place. L'écho de sa grandiloquence était descendu jusqu'à nous. Même à distance, ça impressionnait. Je l'avais rencontré à Coëtquidan au cours de l'une de ses parades ». Lui aussi considère que sa relance de la guerre et ses succès n'empêchaient

---

<sup>3687</sup> Pierre Pélissier, *De Lattre, op. cit.*, pp. 748-749.

<sup>3688</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>3689</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>3690</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

pas que ce conflit ne pouvait être gagné : « Je crois qu'un climat de confiance revenait avec lui, ce qui était absurde. Cette guerre était injouable ; on aurait pu mettre le pape, ça aurait fait le même effet<sup>3691</sup> ! » De Lattre est donc, avec Leclerc, le grand chef qu'attendait le CEFEO. Ils restent tous les deux à un niveau de prestige sans comparaison avec les autres commandants en chef et tout type de chef dans ce conflit. Ils gardent une auréole, un parfum de légende, partis en pleine gloire. Elle est encore très présente dans la mémoire combattante sous forme d'admiration pour leur personnalité, leur action, mais aussi de regrets sur ce qu'ils auraient pu faire pour éviter la défaite et en particulier, Dien Bien Phu. Une chose est certaine ; la mort les a maintenus dans leur légende de chef vaincu dans une guerre ingagnable et rien n'est venu l'entacher.

### 3.1.1.3 Le guerrier emblématique des mémoires combattantes d'Indochine : Bigeard, un modèle de savoir-faire et de faire savoir

« Il était vraiment un être exceptionnel. » (Jacques Allaire)

Dans la liste des centurions d'Indochine, Bigeard remplit une catégorie à lui tout seul. Il s'est révélé comme un guerrier extraordinaire, qui a senti, compris ce conflit comme personne et a souvent mené ses unités, formées à son image, avec originalité et audace. Certains vétérans n'oublient pas de le critiquer, en particulier dans son art de « secouer le bananier » pour que les soldats de son unité soient décorés et d'aimer les articles de presse qui parlent de lui, mais son nom revient dans chaque entretien et dans de nombreux questionnaires. Il est l'un des *points Godwin* de la mémoire d'Indochine avec Dien Bien Phu et les camps de prisonniers français de la RDV.

Bigeard est le guerrier-type dans les mémoires combattantes parce qu'il est populaire et incarne la *gagne*. Dans des mémoires plus politiques, il est considéré à gauche comme un parachutiste tortionnaire en Algérie, à droite comme le patriote incarnant une France qui se bat pour l'Empire, pour sa grandeur, pour son identité. Il est surtout l'objet de clichés qu'il a consciemment ou non contribué à construire par son amour des médias, ses multiples prises de parole à l'emporte-pièce et une profusion d'ouvrages de plus en plus répétitifs sur sa carrière et amers sur le déclin de la France, dans l'idée que ses combats n'ont servi à rien ; ce qui rejoint peu ou prou l'idée générale des anciens d'Indochine qui parlent de leur « guerre inutile ».

Ceux qui l'admirent comme ceux qui le critiquent ont-ils retenu que le « premier Bigeard » est un Lorrain de Toul, appelé en 1936 à Haguenau, pas militariste pour un sou et qui hait l'ambiance militaire. Il s'accroche, fait du sport et s'endurcit ; il finit ses deux ans de service avec la sensation que quelque chose a changé. La Seconde Guerre mondiale en fait un combattant audacieux, patriote et déterminé qui s'engage dans trente-sept ans de vie militaire au service de son pays. Il devient sergent : « cette vie dure, virile, me plaît »<sup>3692</sup>. En 1940, il est sergent dans un corps franc et

---

<sup>3691</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>3692</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 16.

est fait prisonnier en juin 1940. Première captivité, à 24 ans. IL a comme il le dira toujours, trois « croix de guerre », c'est-à-dire une croix de guerre et trois citations. Il réussit à sa troisième tentative d'évasion commencée le 14 juillet 1941. Rengagé, il tient garnison au Sénégal mais veut reprendre le combat. Sous-lieutenant en 1943, volontaire pour une mission en France, il est envoyé en Ariège comme chef de bataillon après une formation à la guérilla : « Bigeard, dans la résistance, a des galons fictifs, nommé commandant temporaire dans un maquis. Au départ (de son ascension de chef de guerre, NDA), ça a été un maquisard, régularisé ensuite comme beaucoup d'autres<sup>3693</sup>. » C'est le « second Bigeard, chef et entraîneur d'hommes. D'après André Laperle et bien d'autres, la raison pour laquelle il a si bien réussi en Indochine est que les combats de la résistance lui ont servi à former son esprit tactique et organiser ses unités Il organise la libération de l'Ariège en août 1944 en utilisant la méthode qu'il affectionnera toujours : préparation minutieuse des opérations avec « unités en réserve prêtes à intervenir là où il faudra<sup>3694</sup> », entraînement physique et militaire intensif de ses hommes, attaques par surprise et choix de la meilleure position pour arrêter les assauts ennemis. Les derniers mois de la guerre se passent à transformer des officiers FFI en cadres militaires homologués à l'école du Pyla près de la poche de Royan ; à nouveau un système d'entraînement très physique, chef en tête, basé sur le sport et les exercices de combat.

Après la guerre, il est affecté au 23<sup>ème</sup> RIC et se porte volontaire pour l'Indochine dans la 9<sup>e</sup> DIC. Suit un séjour de 1945 à 1947 comme capitaine, commandant d'unité en Cochinchine, où il apprend la guérilla en Indochine et les combats spécifiques contre l'APV, et au Tonkin mais son expérience la plus marquante est d'être envoyé en haute région, au pays Thaï, pour commander un commando, la « *colonne* Bigeard » dans la compagnie autonome Thaï, forte de 400 Français et partisans. En second séjour, de 1948 à 1950, il commande une compagnie au 3<sup>ème</sup> BCCP au Tonkin. Le bataillon agit en groupes de commandos autonome donc il s'épanouit en agissant en solo en haute région, parce qu'il n'est pas facile à commander dans un cadre et des méthodes différentes des siennes. Robert Schuermans, qui était dans son GC (Groupe de commandos) peut le confirmer : « Non, il n'aimait pas obéir. C'était un excellent meneur d'hommes, mais quand on n'est que capitaine, il faut bien obéir, et souvent à des gars qui n'avaient pas sa valeur. Colonel ou général, il n'y a pas tellement de monde au-dessus, mais capitaine<sup>3695</sup>. » Ses supérieurs l'affectent ensuite à la tête de deux bataillons successifs, le 3<sup>ème</sup> Bataillon Thaï en octobre 1949 et le Bataillon de marche indochinois ou BMI en avril 1950. Revenu en France en décembre 1950, il ne connaîtra pas la période de Lattre et le regrette. Il va former *son* bataillon, le 6<sup>ème</sup> BPC constitué homme par homme, qu'il amène en Indochine pour un troisième séjour, en juillet 1952. Il en fait un instrument de guerre extraordinaire, le meilleur bataillon d'intervention d'Indochine pour ses chefs, jusqu'à

---

<sup>3693</sup>Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>3694</sup> Marcel Bigeard, *op. cit.*, p. 38.

<sup>3695</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018. Comme le confirme son algarade avec le colonel Langlais à son arrivée à Dien Bien Phu le 16 mars lorsque celui-ci donne un ordre direct au lieutenant Lepage sans passer par lui.

son anéantissement à Dien Bien Phu en mai 1954. Sa captivité le marque durablement et il est libéré, plutôt en forme, puisqu'il s'est physiquement entretenu durant quatre mois.

Si la présentation du parcours de Bigeard est longue, c'est qu'elle définit et explique la construction de l'un des guerriers les plus emblématiques de la guerre d'Indochine. 1939-1954, c'est quinze ans de guerre pour un chef sorti du rang, multi-décoré qui a engrangé une énorme expérience militaire, très éloignée des schémas traditionnels, en restant proche de ses hommes mais aussi admiratifs de plusieurs de ses chefs. S'il n'est pas le seul « centurion d'Indochine » ; il est certainement le plus connu parce qu'il est celui qui y a le mieux réussi. C'est pour cela que les combattants le placent très haut ; parce qu'ils les vengent de la défaite, des insultes, de l'arrogance des hautes sphères et de tout ce qui les humilie. Sa disparition, en 2010, représente la fin du monde qu'ils ont connu. Il est, pour les combattants puis les vétérans, le soldat d'Indochine qui a passé trois séjours à guerroyer, obtenu de nombreuses décorations, est passé en neuf ans de capitaine à lieutenant-colonel sans être sorti de Saint-Cyr ni avoir effectué l'école de guerre. Il est un soldat sorti du rang qu'un hasard, l'invasion de la Pologne par l'Allemagne en 1939, a privé d'un destin de directeur d'agence de la Société Générale de Toul, lui qui a commencé, comme il aimait le rappeler, « saute-ruisseau. » Il s'est réengagé par patriotisme et pour l'aventure après son évasion réussie et a fini, quoi qu'il l'ait nié plus tard à Joseph Kessel, à aimer la guerre<sup>3696</sup> ; non pas la mort et les destructions, mais l'ambiance du grand air, des opérations, du combat et surtout l'amour de ses hommes. Sa sincérité lui vaut, bien après les guerres, d'être aimé d'eux en retour car il voulait épargner leur sang « par la sueur », c'est-à-dire par un entraînement implacable qui sélectionnait les meilleurs, les plus endurants.

Bigeard a toujours pris des risques personnels en étant au milieu de ses hommes. Il était entraîné pour cela, étant capable de faire ce qu'il demandait à toute son unité, les footings, les marches, les raids par tous les temps : « Il était très physique, très sportif. Il aimait beaucoup ça ! Et il n'était pas contre la bagarre. Il avait fait de la boxe<sup>3697</sup>. » Ses soldats l'admiraient et l'admirent encore. Ceux qui n'ont pas été sous ses ordres arrivent à le regretter. D'autres qui ont participé à des opérations conjointes avec le 6<sup>ème</sup> BPC partagent l'admiration de ses hommes : « Nous faisons partie du même groupement opérationnel », écrit Jacques Penot. « C'était un grand chef<sup>3698</sup> ! » Ils lui pardonnent ses travers, dont plusieurs datent de l'Indochine, où il a commencé à être connu. Pendant le conflit, il a toujours été rigoureux, précis, tourné vers ses hommes et sa mission. Ces qualités, les exploits qu'il a réalisés sont des éléments qui font dire à Bernard Gaudin : « Bigeard, c'était un sacré bon combattant. On disait souvent de lui qu'il "étalait" un peu, mais quand on a fait ce qu'il a fait, on a le droit

---

<sup>3696</sup> Entretien avec Joseph Kessel, long et imagé, au cours duquel le journaliste évoque Mermoz devant Bigeard et lui dit que Mermoz détestait la guerre. Bigeard lui répond : « et vous croyez que nous l'aimons ? » ... Demi-mensonge probablement sincère. Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire, op. cit.*, p 251-256.

<sup>3697</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>3698</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.



« d'étaler un peu »<sup>3699</sup>. » Bigeard « caricature » ou « BB des paras »<sup>3700</sup> en Algérie est avant tout un fameux guerrier.

Il ne laisse personne indifférent dans l'armée comme chez les vétérans. « Bigeard, c'est la cravate » a écrit Pierre Sergent comme ceux qui s'agaçaient de sa propension à demander des décorations pour ses hommes. Les quatre centaines de médailles données au 6<sup>ème</sup> BPC au stade Mangin, après l'exploit de la retraite de Tu Lé en 1952, font partie de cette critique, comme celle des chefs des autres unités qui s'irritent que la lumière soit braquée sur lui, laissant ses pairs dans l'ombre. Cela lui attire des rancunes brutales et des remarques acerbes sur sa personne mais jamais sur son talent militaire :

« Il y avait deux catégories de gens dans l'armée : ceux qui aimaient Bigeard et ceux qui haïssaient Bigeard ou qui en étaient jaloux. En Indochine, ça a été un très grand chef ; il a commencé à être haï en Algérie. En Indochine, il a fait passer son bataillon dans des endroits pas possibles. Il s'intéressait beaucoup à ses soldats mais il voulait qu'ils soient nickel sur le plan tenue, sur le plan physique et sur le plan moral. [...]. Avec ceux qui marchaient dans ce sens, il pouvait demander ce qu'il voulait »<sup>3701</sup>.

Les vétérans les plus critiques à son encontre, parmi ceux que j'ai contactés, ne le sont pas vraiment. Ils l'admirent, le respectent, au minimum, pour ses qualités de chef, d'éducateur ; moins pour ses défauts. Encore se sont-ils censurés sur ses petites choses d'être humain par respect pour sa mémoire, plus de dix ans après son décès, en revenant après lecture de l'entretien sur certains faits qui ont échappé à leur prudence. Robert Schuermans alterne la critique et le respect qu'il garde pour son ancien chef du 3<sup>ème</sup> BCCP : « Bigeard, c'était un baratineur. Ah, il avait un bagout ! [...]. Mais c'était un meneur d'hommes. Il savait parler à ses mecs. Un « m'as-tu vu » aussi ; quand Bigeard arrivait quelque part, on ne voyait que lui ! Mais il avait indéniablement d'énormes qualités »<sup>3702</sup>. » Jacques Bouthier, en une phrase, résume la complexité de leur respect et de leur agacement à son propos en disant de lui : « Bigeard, un grand chef de guerre doué pour la communication »<sup>3703</sup>. » Il ajoute en entretien, toujours avec cette association contrastée de qualités et de défauts : « Bigeard était très près de ses hommes, économe de la vie de ses hommes ; c'était une de ses grandes qualités. Mais de la vie...des siens ! Parce que s'il y avait des unités qui travaillaient à son profit ou autre, il s'en foutait totalement »<sup>3704</sup> ! »

William Schilardi, formé au 6<sup>ème</sup> BPC avant d'être incorporé au 8<sup>ème</sup> Choc en Indochine, n'en est pas moins reconnaissant, avec les mêmes réserves : « Bigeard m'a inculqué des valeurs, mais il ramenait beaucoup trop les choses à lui après. Ça a été un homme de terrain. Il sentait les choses mais il n'avait pas la subtilité de Tourret »<sup>3705</sup>. Alexis Arette ne l'a pas côtoyé mais il l'incorpore dans son cercle très fermé d'officiers qu'il respecte : « J'en aurais eu (de la confiance, NDA) pour Bigeard si

---

<sup>3699</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>3700</sup> On l'appelle « la Brigitte Bardot » des paras en Algérie pour sa célébrité à partir de 1957.

<sup>3701</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>3702</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

<sup>3703</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>3704</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>3705</sup> Entretien avec William Schilardi dans un restaurant, à Paris, le 23 février 2018.

j'avais été sous ses ordres. Bigeard était très aimé de ses hommes, car il donnait l'exemple en tout. Ensuite, il avait un sens profond de l'opportunité ! Voyant que quelques-uns de ses hommes se plaisaient à arborer la casquette japonaise, il en fit la coiffure de son bataillon<sup>3706</sup>. »

Bigeard a construit, de son vivant, sa propre légende. Ce n'est pas un mythe artificiellement fabriqué par des tiers. Il a eu le talent et le sens de la communication pour en bâtir le socle. Lartéguy et les autres envoyés spéciaux ont contribué à son édification par leurs articles, les cameramen du SCI par leurs images qui alimentent les actualités cinématographiques. Puis, après une période pour lui ennuyeuse de « traversée du désert » de 1960 à 1975, Bigeard est revenu dans l'actualité quand il est nommé secrétaire d'État à la Défense, recommençant à autopromouvoir sa notoriété. La génération Lartéguy disparaissant, ce sont ses anciens subordonnés, surtout Erwan Bergot et Jacques Allaire, qui prennent le relais, le premier dans divers ouvrages, le second en étant invité à de multiples interviews, émissions, conférences, rencontres, dans lesquelles il valorise son ancien chef. Bigeard publie, en outre, un grand nombre de livres, toujours en partie ou totalement autobiographiques. Lorsque l'on lit les titres des derniers ouvrages de sa vie, c'est *Crier ma vérité* en 2002, *J'ai mal à la France* en 2006, *Adieu ma France* en 2006 encore, *Mon dernier round* en 2009, *Ma vie pour la France* en 2010 avec d'autant plus de *moi* et de *je* que, cette fois, il n'est plus dans l'actualité sauf pour répondre aux accusations de tortures en Algérie. Ses interviews constituent, pour paraphraser Etienne de Montety, « une mise en scène de sa propre gloire<sup>3707</sup>. » Une partie de ses contempteurs, eux-aussi sensibles, malgré tout, à sa valeur militaire, s'agacent surtout de son talent à l'autoglorification : « L'autobiographie est un genre certes particulier, où il est de bonne guerre de s'attribuer le beau rôle. Avec Bigeard, l'exercice a tourné au chef-d'œuvre<sup>3708</sup> », écrit Alain Ruscio. La bibliographie qui lui est consacrée l'a encore amplifiée, notamment grâce à Erwan Bergot<sup>3709</sup>. Mais chacun d'entre eux s'est basé sur plusieurs témoignages des hommes qui sont passés dans son unité, « entre ses mains » et qui l'encensent autant que ses pairs le critiquent.

Là où son témoignage est touchant dans ses ouvrages, notamment *Pour une parcelle de gloire*, c'est qu'il assume totalement son envie d'être au centre de l'actualité, qu'il vit depuis 1952 (« On a certes beaucoup parlé de Bigeard depuis le repli de Tu Lé en 1952<sup>3710</sup>. ») et qui va en s'amplifiant à partir de Dien Bien Phu pour atteindre des sommets pendant la guerre d'Algérie, entre ses beaux « bilans » militaires et ses coups de gueule contre sa hiérarchie militaire, qui lui valent d'être éjecté deux fois de son commandement en août 1958 et en février 1960. En Indochine, déjà, il aime chez

---

<sup>3706</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017. D'autres pensent à la casquette du 8<sup>ème</sup> Choc et au capitaine Tourret pour son « invention .»

<sup>3707</sup> Etienne de Montety, « Marcel Bigeard, la mort d'un centurion », *Le Figaro*, 18 juin 2010. En ligne : <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2010/06/18/01016-20100618ARTFIG00433-marcel-bigeard-la-mort-du-centurion.php>, cité par Alain Ruscio. (Consulté la dernière fois le 21 juin 2022)

<sup>3708</sup> Alain Ruscio, « deux ou trois choses que nous savons du général Bigeard », *Cahiers d'Histoire*, n° 118, 2012, p. 145.

<sup>3709</sup> Erwan Bergot, *Bigeard*, Paris, Perrin, 1988, 586 p. ; *Idem*, *Bataillon Bigeard*, Paris, Presses de la Cité, 1976, 311 p.

<sup>3710</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 367.

les autres la fierté d'être de chez Bigeard, ou que ses proches soient fiers de lui. L'article d'un journaliste connu, Joseph Kessel, Jules Roy ou Jean Lartéguy, longuement cité dans l'un de ses ouvrages, ceux qui louent dans la presse la retraite de Tu Lé, la prise de Dien Bien Phu et telle ou telle décoration lui font plaisir mais il n'est pas dupe de la versatilité des uns et de l'illusion des autres sur la guerre. Il souligne tout de même, à plusieurs reprises dans *Pour une parcelle de gloire* : « Gaby (son épouse, NDA), par la presse, peut suivre nos exploits. Maman doit être fière<sup>3711</sup>. »

Il reconnaît facilement dans ses mémoires, cette soif de reconnaissance médiatique, ses naïvetés, sa propension à sortir de son rôle de subordonné militaire et à critiquer ouvertement ses chefs en croyant que sa notoriété va le protéger lorsqu'il se confie à des journalistes (« sans trop m'en rendre compte, ai-je aussi été un peu grisé »). Mais comme ce sont eux qui ont participé à l'éclosion de celle-ci (« ce sont finalement eux qui m'auront porté au sommet »), il ne peut que se laisser tenter. Sa phrase la plus importante, écrite en 1975, qui revient sur l'Indochine et l'Algérie mais concerne toute sa vie, est tirée en forme de bilan lors de cette seconde et définitive éviction d'Algérie en 1960 ; elle est éloquente sur son addiction au vedettariat : « La gloire, je l'ai aimée, c'était un doping pour moi<sup>3712</sup>. » Elle est dans son ADN, indissociable, au même titre que son patriotisme, son engagement dans une vie d'aventures, ses qualités militaires. Les médias, à commencer par les journalistes de presse, l'ont choisi comme guerrier type, le faisant connaître comme le pire des assassins pour les uns et comme un héros pour les autres. Pendant trente ans, il est, outre ses fonctions politiques, passés dans émissions populaires comme *Apostrophes*, *Radioscopie* au cours desquelles il a évoqué l'Algérie mais avec bien plus d'émotion, Dien Bien Phu et l'Indochine.

Bigeard fait également partager sa sensibilité envers les hommes de son unité, notamment à propos des pertes « toujours trop lourdes » écrit-il souvent, que ses combats provoquent et de sa peine devant le sacrifice de ses hommes, en particulier la destruction progressive de son 6<sup>ème</sup> BPC à Dien Bien Phu. La veille de la chute du camp retranché, ses compagnons paras, les chefs de bataillons Bréchnignac et Botella, sur le point d'être submergés, lui passent un dernier message pour lui dire adieu : « Pâle, j'essuie les larmes qui coulent sur mon visage<sup>3713</sup>. » Un aveu plutôt rare chez un chef de guerre, symbole des parachutistes.

Parmi ceux qui ont contribué à construire la « légende Bigeard », il faut évoquer Jacques Allaire. Il est au premier rang de ceux qui l'ont *porté* toute leur vie, tout en analysant son savoir-faire, presque son *système*. Il en parle presque à chacune de ses interviews, débat ou conférence pour lesquelles ont le sollicite, en tant qu'ancien d'Indochine encore valide et *bon client*, au vu de sa facilité d'élocution et de la richesse de ses souvenirs.

André Laperle m'a dit lui-même, à plusieurs reprises, « c'est Allaire qui a fait Bigeard », en partie

---

<sup>3711</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p 140.

<sup>3712</sup> Marcel Bigeard, *Ibid.*, p. 403.

<sup>3713</sup> *Ibid.*, p 183.

s'entend, sur la diffusion de sa mémoire. Orphelin, il a sans doute trouvé en Bigeard, un homme qui l'a pris en affection, à l'image d'un second père. Mais s'il défend ses combats et sa personnalité, c'est davantage pour rappeler l'homme sensible et le guerrier qu'il était sans ces polémiques algériennes qui ont écorné son image. En 1953, Jacques Allaire n'a pas fini son séjour quand son bataillon, le 5<sup>ème</sup> BPC, finit le sien. Il doit être muté. Lorsqu'il lui est demandé dans quel bataillon para il souhaite être affecté, il répond : « 'importe lequel sauf le 6<sup>ème</sup> », ce *bataillon Bigeard* qui l'agace, à l'époque :

« Je ne voulais pas aller chez Bigeard parce qu'on ne parlait que de lui ! Chaque fois que son bataillon rentrait d'opération, il y avait une prise d'armes à Hanoi, on faisait décorer tout le bataillon ou presque, et nous, les officiers des autres bataillons paras, nous étions petits, mesquins, jaloux. On ne parlait que du 6 et de Bigeard ! Moi je ne veux pas aller dans un bataillon "cravate". J'ai toujours été un peu difficile à comprendre et à suivre ! Donc je reçois mon avis d'affectation : " affecté au 6e BPC", chez Bigeard<sup>3714</sup> ! »

Lorsqu'il rencontre Bigeard, anecdote souvent narrée<sup>3715</sup>, c'est avec un peu d'humeur à cause de la publicité faite au 6<sup>ème</sup> BPC et à son chef et parce qu'il a dû raser sa barbe. Mais il découvre en tant que chef sur le terrain et son humeur change :

« On part en opération et là, j'ai découvert un chef d'orchestre. Bigeard c'était le "Von Karajan" des troupes aéroportées ! Il était toujours là à la radio, il vous donnait toujours un ordre précis. Moi j'étais épaté de voir la manière dont ce bataillon évoluait. [...]. Bigeard était exceptionnel. Il avait du cœur, il avait la tête, il avait l'autorité, et il avait "la flamme" ! Ses gars étaient tellement contents d'être commandés par lui. Moi je dis toujours : "Bigeard, il aurait fait courir un cul-de-jatte", j'en suis presque l'exemple<sup>3716</sup>. »

Partir avec Bigeard en opération le convainc de la valeur militaire mais aussi humaine de son nouveau chef, par l'attention qu'il porte à ses hommes : « Bigeard faisait très attention quand il montait une opération à ce qu'elle « coûte » le moins cher possible du point de vue humain. » Il rappelle également qu'à la différence d'un chef qui dit « en avant », la méthode Bigeard, c'est « suivez-moi » : « Il était vraiment un être exceptionnel, d'autant plus que ce qu'il commandait, il était capable de le faire. Ça c'est vraiment le test d'un chef ; quand un chef dit "Allaire faites ça", il n'y a pas une seconde à hésiter parce que l'on sait que l'ordre qu'il a donné, c'est l'ordre qu'il fallait donner<sup>3717</sup>. »

Mais sa valeur tient aussi à sa psychologie et à son utilisation des hommes. Ainsi Allaire, trois séjours en Indochine n'est-il pas d'un maniement facile. Son handicap à la jambe le rend moins performant que ses hommes au footing ou à une marche commando pluri-hebdomadaire même s'il tient à terminer, quel que soit son retard. Bigeard va donc exceptionnellement l'en exempter, parce qu'il tient à ce que le jeune lieutenant ne soit pas humilié devant ses hommes :

« Le footing, je crois que c'est Bigeard qui l'a inventé. Jamais je n'avais entendu parler d'un gars qui courait tous les matins ! Pourtant, quand je suis arrivé chez lui, j'avais cinq ans et demi de service. [...]. La première marche commando, c'était le premier ou le deuxième jour, je venais d'arriver au bataillon. [...]. En tout cas, je pars avec ma section. En avant, on est parti en petites foulées. Au premier virage, au bout de cinq minutes, je ne voyais plus la section devant moi ; au bout de vingt

---

<sup>3714</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017.

<sup>3715</sup> Cf. *supra*, p. 583.

<sup>3716</sup> Jacques Allaire a une jambe affectée par la polio depuis son enfance, d'où son surnom « jambe de laine. »

<sup>3717</sup> *Ibid.*

minutes, ma compagnie était à 200 ou 300 mètres. Je continue à trotter derrière l'ensemble, je me dis que je ne m'arrêterai pas même si je dois arriver à plat ventre. Mais je pense que je vais être viré parce que je ne suis pas capable de faire une marche commando ! Je continue sans voir où est ma compagnie. J'entends - c'est authentique ! - derrière moi un bruit régulier qui se rapproche, mais je n'ai pas le courage ou la force de me retourner pour voir de qui il s'agissait. [...]. Quelqu'un me tape sur l'épaule. Je ne me retourne même pas tellement j'étais fatigué. C'était Bigeard ! Il me dit : « Allaire, la marche commando, ce n'est pas pour vous ! Il n'est pas utile que vous y participiez ! » Le ciel me serait tombé sur la tête. Il avait compris que je ne céderais jamais au combat, mais que je ne pourrais pas courir aussi vite. [...]. C'était un grand soldat<sup>3718</sup>. »

L'intelligence d'Allaire, son handicap et les relations houleuses qu'il a avec son commandant d'unité (« J'avais une ou deux fois envoyé mon commandant de compagnie sur les roses parce qu'il me prenait pour un gars qui sortait de la crèche »), incite Bigeard à l'employer différemment. Il l'envoie faire un stage technique avec l'idée de lui confier le commandement de sa section d'armes lourdes, ce qu'il fait dès son retour. Allaire se prend d'intérêt pour sa nouvelle affectation et y réussit pleinement. La valeur d'un chef, c'est aussi de savoir mettre ses hommes en position de réussite. Ce qui ne l'empêche pas d'être dur, au nom de l'efficacité, qui tient toute son action avec ceux qui ne rentrent pas dans ses vues.

Enfin, moins évoqué que son « amour d'être aimé » et son goût pour attirer la lumière à lui, Bigeard est un officier ambitieux qui a le sens de la transgression sans mettre sa carrière en péril :

« Bigeard, il est malléable. Il est subtil, intelligent. Il avait les talents d'une cartomancienne. Il savait que telle chose avait des chances d'aboutir et qu'il fallait prendre ce train-là plutôt que le suivant. Il ne se met pas en situation d'être responsable d'une boutique qui ne marchera pas. Si bien qu'il a réussi à naviguer sans jamais compromettre sa situation personnelle, sa carrière, tout en restant très utile à l'armée, parce qu'il était tellement différent des autres que quel que soit le ministre ou le général, on lui donnait toujours quelque chose d'intéressant à faire, ce qui permettait aux officiers qui servaient sous ses ordres de toujours avoir un boulot intéressant<sup>3719</sup>. »

Cela ne l'a pas empêché de sauter une seconde fois sur Dien Bien Phu, sachant que la bataille ne serait certainement pas gagnée. La conclusion d'Allaire sur Bigeard représente la foi du converti :

« Un être exceptionnel ! Il avait un grand charisme. Je n'ai pas eu “ trois Bigeard ”, je n'en n'ai eu qu'un. Je l'ai dit, je l'ai écrit. La chance d'un homme est dans ses rencontres. On peut vivre et rencontrer des gens plus ou moins sympas. J'ai servi dans trois bataillons paras, j'ai servi dans d'autres unités, j'ai rencontré des chefs de corps, mais jamais je n'en n'ai rencontré comme Bigeard. Impossible. Certains avaient peut-être un bagage beaucoup plus important, qui leur ont ouvert les portes des étoiles. Lui, il les a obtenues sans bagage, par sa valeur<sup>3720</sup>. »

Rares ont été ses hommes à s'être autant exprimé sur leur ancien patron que Jacques Allaire, comme si ils l'avaient tacitement délégué à en parler en leur nom ; ou que leur fidélité soit justement exprimée par une discrétion absolue. Ainsi Martial Chevalier : « Mon père était silencieux, discret et humble. Sa fidélité à Bigeard fut totale et intègre. Il n'a jamais voulu briller<sup>3721</sup>. », m'a écrit sa fille, Marie-France Chevalier. Hervé Trapp, René Le Page, Martial Chevalier étaient déjà des militaires très discrets sur leur carrière. Les parachutistes, le 6<sup>ème</sup> BPC, sont leur famille. Bigeard,

---

<sup>3718</sup> *Ibid.*

<sup>3719</sup> *Ibid.*

<sup>3720</sup> *Ibid.*

<sup>3721</sup> Extrait d'un courriel de Marie-France Chevalier, reçu le 12 avril 2019.

un grand frère, un père peut-être, mais surtout un chef auquel ils obéissent parce qu'ils ont une confiance aveugle en lui et qu'il n'y a pas à discuter. Bernard Magnillat a raconté son Indochine dans *Les roses de Pa Kha*<sup>3722</sup> mais ce sont des écrits posthumes. Lucien Le Boudec a publié *Elevé à la dignité. Mémoires 1923-1945*<sup>3723</sup> en 2013, l'année de sa mort. Aucun n'a voulu être médiatisé. Les affaires de famille doivent rester privées.

Il me semble difficile de finir cette partie sur l'admiration de ses anciens subordonnés envers Bigeard, sans justement parler, en particulier, de Martial Chevalier. Je ne lui ai parlé au téléphone que deux fois avant qu'il ne tombe malade et décède. Je l'ai *loupé* comme d'autres témoins disparus rapidement sans avoir eu le temps de réellement évoquer leur mémoire. Heureusement les phrases échangées et surtout l'aide de sa fille, ont permis de comprendre ses deux grandes expériences de l'Indochine : son parcours avec le chef du 6<sup>ème</sup> BPC de 1952 à 1954 et son passage dans les camps de prisonniers après Dien Bien Phu. Sa fidélité à l'égard de *Bruno* est du domaine de l'intime. Après un premier séjour dont il a hélas peu parlé, il se retrouve au 6<sup>ème</sup> BPC. Sa rencontre avec Bigeard est déterminante. Il sera, pour plus de quinze ans, lui qui voulait, à l'origine, devenir instituteur, « homme de confiance, secrétaire, garde du corps de Bigeard<sup>3724</sup> et surtout une sorte de frère. Si la mémoire transmise à ses enfants est rare, par phrases dépouillées et anecdotes successives, il est d'autant moins question de participer à une interview ou de parler à un journal. Impossible aussi de s'exprimer sur l'Indochine : « ils n'en sont pas revenus. Ils ne sont pas revenus de ce pays qu'ils ont aimé, des gens qu'ils ont aimé, qu'ils ont essayé de défendre<sup>3725</sup>. »

C'est la raison pour laquelle on trouve beaucoup de livres qui évoquent le *Bigeard d'Indochine* mais peu qui émanent de *ses* anciens compagnons, leur fidélité étant intacte mais discrète. Il est certain que cette synthèse de talents et de notoriété qui le résumait, l'ont amené au sommet des mémoires combattantes d'Indochine et de la mémoire collective. Ce chef exceptionnel en Indochine, admiré et critiqué, a capté une partie des mémoires combattantes qui en ont fait une référence et parfois, une vitrine de la valeur de leur combat, rejetant dans l'ombre de grands chefs et des centurions moins favorisés par leur parcours, plus discrets, sans ce panache ni cette envie de publicité qui aurait pu les faire briller bien après leurs campagnes. Mais les anciens n'ont pas oublié les autres chefs qui les ont marqués.

3.1.2 Des chefs prestigieux plus ou moins oubliés par la mémoire collective mais très présents dans les mémoires combattantes :

« L'Indochine se prêtait aux destins des météores » (Hélie de Saint Marc)

Les noms qui vont suivre sont très connus des passionnés d'Indochine. Ils ont parfois des

---

<sup>3722</sup> Bernard Magnillat – Rapp, *Les roses de Pa Kha*, Paris, Indo Editions, 2011, 338 p.

<sup>3723</sup> Lucien Le Boudec, *Elevé à la dignité. Mémoires 1923-1945*, Panazol, Lavauzelle, 2013, 544 p.

<sup>3724</sup> Entretien avec sa fille Marie-France Chevalier, dans son atelier à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>3725</sup> *Ibid.*

noms de rue, des noms de camps militaires ou de casernes. La littérature combattante, celle des Bergot, Bail, Fleury les a évoqués pendant trente ans. Les témoignages des vétérans d'Indochine ont rappelé ceux qui les ont marqués. Tous les noms qui vont suivre sont, peu ou prou, connus de la plupart des anciens d'Indochine interrogés. Ils les ont tous, ou presque, appréciés sur le terrain ou grâce à la littérature combattante. Le monde des combattants d'Indochine n'est pas si vaste. Beaucoup d'entre eux, quelle que soit la hiérarchie de sergent à général, se sont retrouvés en Algérie, puis dans la paix de l'Outre-mer ou de la Métropole et, pour finir, dans les associations combattantes. Leur discrétion, les aléas d'une carrière tortueuse, en Algérie en particulier, stoppée par la démission, ne les ont qu'exceptionnellement sortis d'une mémoire purement militaire.

### *3.1.2.1 La révélation des « Centurions » : de grands chefs très respectés voire admirés mais souvent rejetés dans l'ombre*

« J'ai bien connu les centurions d'Indochine et d'Algérie. Un temps je fus des leurs, puis, journaliste, je devins leur témoin, parfois leur confident. » (Jean Lartéguy)

C'est Jean Lartéguy qui eut l'idée du concept de « centurion », un terme qui désignait une sorte de commandant d'unité dans la légion romaine, chef d'une de ses soixante centuries. L'officier de base par excellence. Il en fait le sujet et le titre d'un grand succès, dédié « au souvenir de tous les centurions qui périrent pour que Rome survive<sup>3726</sup> » et en particulier à Jean Pouget. Mais il a surtout écrit pour les soldats de plus en plus perdus des guerres coloniales, aux lieutenants et capitaines chers à de Lattre qui ont combattu en Indochine et se sont retrouvés, amers, en Algérie.

Plus que le centurion discipliné, Lartéguy pense, à cette époque, à Marcus Flavinus qui envoie une missive à son cousin pour s'inquiéter du manque de soutien des Romains et finir par la menace : « que l'on prenne garde à la colère des légions. » Ce texte est placé en avant-propos, avant la première partie du livre<sup>3727</sup>. Une allusion directe au putsch d'Alger en 1961, qui a vu nombre de chefs de corps et de cadres passés par l'Indochine, le soutenir. Pour les vétérans d'Indochine, Lartéguy est ce frère d'armes qui écrit les mots qu'ils auraient aimé dire, exprime des sentiments qu'ils n'ont pas pu exprimer et décrit des histoires qu'ils ont vécues.

Les mémoires combattantes ont retenu, parfois exalté et pris en exemple les chefs qui se sont distingués en Indochine et ont sauvé l'honneur de l'armée par leur conduite, leur sens et leur science du combat dans la victoire, leur noblesse dans la défaite. Le centurion n'est pas un héros sans tache. Il a des défauts que les passionnés d'Indochine, qui n'ont pas connu ce conflit, semblent beaucoup moins relever que leurs grands anciens. Cela ne les empêche pas « d'habiter » les mémoires individuelles. Les centurions sont les plus admirés pour leur courage, un engagement

---

<sup>3726</sup> Jean Lartéguy, *Les centurions*, Paris, Presses de la Cité, 1960, 415 p. ; dédicace p 7.

<sup>3727</sup> Or ce texte que lui a donné Jean Pouget est un faux, fabriqué en 1958 par le gaulliste Roger Frey qui met de l'huile sur le feu pour favoriser le retour du général au pouvoir. Jean Lartéguy, *La guerre nue*, Paris, Stock, 1976, 395 p. ; p. 331.

total et un talent militaire reconnus pendant la guerre d'Indochine. Ceux qui se sont vus le plus cité, notamment dans les entretiens plus favorables à l'expression de la mémoire qu'un questionnaire, aussi long soit-il, sont des *bêtes de guerre* qui ont commandé des opérations et des unités prestigieuses et souvent avec succès. Des officiers qui ont survécu aux guerres perdues et aux disgrâces surtout et ont pu continuer, jusqu'à un certain point, une brillante carrière.

L'Indochine voit, avant l'Algérie, « le temps des colonels », pour paraphraser en partie Yves Courrière<sup>3728</sup>. Les colonels ont assumé des responsabilités qui dépassent parfois de loin leur responsabilité officielle de chef de corps d'un régiment ou de chef d'état-major d'un général. Ils se sont souvent vu confier des responsabilités opérationnelles du niveau d'un général de brigade ou de division en Indochine, en commandant des « groupements » d'unités dans des opérations importantes ou un secteur territorial très stratégique. Ils ont pu arriver à ce niveau par défaut d'officiers généraux en Indochine, par leur valeur militaire et parce qu'ils ont été favorisés par un commandant en chef qui leur a fait confiance. Leclerc a pu compter sur Massu, un des rares « fidèles » de son niveau de grade qui l'ait suivi. De Lattre a érigé un système de « colonels d'armée » ou autrement appelés *maréchaux*, eu égard à son statut fantasmé de « roi Jean », des chefs de corps en qui il avait personnellement confiance, poursuivi en cela par Salan avec d'autres colonels comme Gilles et Ducournau. Ils ont parfois pris des décisions pour combler les lacunes de leur supérieur direct moins prestigieux.

Le colonel Massu n'est resté en Indochine que de 1945 à 1947 mais c'est lui, avec le groupement de la 2<sup>ème</sup> DB qui a commencé la pacification des environs de Saïgon en octobre 1945 puis du delta du Tonkin en avril 1946. Peu de témoins en ont parlé dans nos entretiens car ils n'étaient pas dans son unité et aussi parce qu'il n'est pas revenu en second séjour. D'autres vétérans, dans leurs livres, comme Jean Julien Fonde l'ont abondamment cité, nuanciant l'étiquette simpliste de fonceur un peu brut, bulldozer de Leclerc : « Massu a reçu sa tâche du général (Leclerc, pour dégager Saïgon en octobre 1945, NDA). Dès lors, nuit et jour, il croche dedans, la ronge... Il analyse et rassemble les données, pèse et juge les possibilités, évalue les moyens nécessaires, prend des avis, ébauche des solutions, choisit, décide, ordonne. Puis après, ça fonce à tombeau ouvert<sup>3729</sup>. » Jacques Allaire, qui a beaucoup navigué en Indochine et a connu plusieurs grands chefs, l'a retrouvé commandant de la 1<sup>ère</sup> armée en Allemagne, au faîte de sa carrière. Il loue sa simplicité et son caractère indépendant, quoiqu'à ses yeux très gaulliste (« Il était courageux, honnête, loyal jusqu'à la naïveté »). Devant tous les hauts gradés, il reconnaît Allaire et engage la conversation alors que, simple capitaine, celui-ci est isolé par le souffle du putsch d'Alger auquel il a participé. Ceux qui

---

<sup>3728</sup> Les colonels d'Algérie ont été, dans le sillage de l'Indochine, très prestigieux et responsables de secteurs importants. Mais la participation de plusieurs des colonels connus au putsch d'Alger en 1961 a atténué l'admiration que les militaires leur portaient. Yves Courrière (pseudonyme de Gérard Bon), *La guerre d'Algérie, tome 3 : L'heure des colonels*, Paris, Fayard, 1970, 633 p.

<sup>3729</sup> Jean Julien Fonde, *op. cit.*, p. 38.



l'entourent à ce moment sont interloqués que Massu le reconnaisse. Réponse du « pestiféré » : « Il suffit d'aller là où on se bat. Là on a une chance de rencontrer Massu<sup>3730</sup> ! »

Le colonel Jean Gilles, vainqueur de Nasan en 1952 qui lui a donné les étoiles de général de brigade. Chef opérationnel de l'opération *Arc en ciel*, la retraite d'Hoa Binh en 1952, des opérations *Mouette* et *Castor* en 1953, il était un organisateur rigoureux, très aimé de ses hommes qui avaient une grande confiance en lui. « Gilles, c'était un bon<sup>3731</sup> », dit avec concision André Laperle. Longtemps officier dans les troupes coloniales, il est devenu parachutiste sur le tard en 1949. Breveté à 45 ans, surnommé *le Cyclope* ou *le père Gilles*, il est devenu populaire en vivant la même vie que ses hommes. Jacques Allaire loue ses qualités militaires et humaines : « Le général Gilles était un être tout à fait exceptionnel, il avait l'œil. Il n'en n'avait qu'un d'ailleurs, il avait perdu l'autre lors d'un exercice de tir à Saint-Cyr. C'était vraiment un chef tout à fait remarquable, humain et compétent<sup>3732</sup>. » Après avoir ordonné le saut et la prise de Dien Bien Phu, il saute en parachute pour rejoindre les troupes au sol ; détail lui vaut encore la considération des vétérans.

Les personnages - repères des mémoires sont souvent des parachutistes, tout comme une partie des vétérans d'ailleurs, car ce sont souvent eux qui ont tiré leur épingle du jeu dans ce conflit destructeur pour les réputations. Paul Ducournau a été encensé par Bigeard comme étant celui, avec Gilles, qu'il a le plus respecté pour son dynamisme : « Quel chef ! Il a tout pour lui, entraîneur d'hommes, a participé à toutes les campagnes [...]. C'est de la dynamite<sup>3733</sup>. » Il s'est investi dans des opérations qu'il a commandées comme *Hirondelle* lors du raid sur Langson en juillet 1953 mais surtout parce que, lieutenant-colonel responsable d'une manœuvre, il n'hésite pas à arpenter les pistes avec ses hommes : « responsable de plusieurs bataillons, il va se retrouver avec 150 hommes, tapi au milieu d'eux en embuscade... C'est un vrai chef pour lequel on aime de défoncer<sup>3734</sup>. » Jules Belgodère l'a connu à Hoa Binh. Lui insiste sur la discrétion de ses mises en place : « Ducournau, c'était verrouillé question sécurité ; il tapait les ordres d'opération lui-même parce qu'il savait que ça pouvait aller à droite ou à gauche ! C'était une figure des paras. Il était chef d'état-major de l'opération de repli d'Hoa Binh<sup>3735</sup> »

Jacques Allaire en parle avec admiration et affection, valorisant sa grande culture et sa proximité avec ses hommes : « Ducournau, c'était vraiment un très grand chef, c'était certainement un des meilleurs sinon le meilleur colonel d'Indochine. Il me reçoit au début du troisième séjour, m'a fait passer un examen [...]. Il m'a parlé de Péguy, Hugo, des nouveaux auteurs, des anciens, pour voir si j'avais lu telle ou telle chose...Il tombait mal, je n'avais fait que ça quand j'étais libraire ! [...]. Formidable Ducournau<sup>3736</sup> ! » Le père François Casta, est resté attaché au colonel Ducournau à son second séjour en 1952-1953, « chef d'état-major des TAP, ancien des commandos d'Afrique, combattant et chef de guerre reconnu et

<sup>3730</sup> Entretiens avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017 et 10 octobre 2019.

<sup>3731</sup> Entretien avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>3732</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>3733</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>3734</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>3735</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>3736</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

admiré, catholique convaincu et pratiquant<sup>3737</sup>. » Il a décrit sa simplicité, ses ordres stricts et efficaces ; au PC, en opération, [où] chacun dort « tout habillé et chaussures aux pieds<sup>3738</sup>. »

Parmi les officiers supérieurs loués par les vétérans, entourés de l'auréole de leur chef, on trouve les *maréchaux* de De Lattre. Ces derniers ont été cités ou mis en scène par Lucien Bodard (les « colonels d'armée » écrit-il<sup>3739</sup>) ou évoqués dans son chapitre sur « les hommes »<sup>3740</sup> par Bernard Fall. Il sont choisis personnellement pour leurs compétences, pour la confiance que de Lattre » leur accorde depuis le temps de la 1<sup>ère</sup> armée et qu'il rameute du Maroc ou de Cochinchine pour les placer à la tête des groupes mobiles qu'il réorganise au Tonkin<sup>3741</sup>. Plusieurs d'entre eux comme le colonel Edon, chef du GMNA (Groupement mobile nord-africain), les colonels et lieutenant - colonels Blankaert, Erulin, mais aussi Clément, Dodelier, Beaufre sont évoqués avec un mot sur leur discrétion ou leur excentricité... ou leur mort pour les trois premiers, souvent par mine, car étant toujours en tête de leurs hommes, ils finissent par payer pour les dangers qu'ils côtoient.

Le lieutenant-colonel Vanuxem a peut-être davantage eu de mise en lumière, par son côté direct, voire sans-gêne et ses talents militaires. Les médias aiment beaucoup les bourrus, les fonceurs et il en a fait partie. Il est considéré comme « le coriace, le dur » ce qui ne semble pas juste une étiquette ; est-il aussi, le « chouchou »<sup>3742</sup> de De Lattre, comme l'affirme Lucien Bodard ? Il se signale en 1947 à Sontay, avec un bataillon de marche du 6<sup>ème</sup> RTM. Sa « colonne » remonte et nettoie la Rivière Noire. Sontay et Hoa Binh constituent son fief avec « ses » Muongs. En 1951, il subit le choc de Vinh Yen. Ce pourrait être sa déroute, celle de son GM 3 mais son courage et sa résistance lui valent d'autant plus d'estime des combattants. « Un grand monsieur [...], qui s'est drôlement bien battu avec son bataillon Muong »<sup>3743</sup>, dit Francis Agostini. Il a fini la guerre d'Indochine par un dernier succès qui, en Indochine, s'appelle parfois une « retraite réussie », celle de l'opération *Auvergne*, initiée par le général Salan en juin 1954 et qu'il a dirigée. Elle permet l'évacuation de Nam Dinh et des évêchés catholiques en resserrant le dispositif sur Hanoi et Haiphong et surtout, inflige des pertes au corps de bataille de l'APV en cours de reconstitution qui s'approche du delta. Lui a, du moins, réussi sa sortie.

A ce stade, il serait anormal de ne pas évoquer Pierre Langlais, le vrai commandant de Dien Bien Phu, sous celui, nominal et parfois effectif, du colonel de Castries. Son nom est connu surtout pour ce poste qu'il a tenu 57 jours en 1954, après avoir été son adjoint opérationnel, sans cesse en mouvement, de novembre 1953 à mars 1954. Son courage physique et son mental à tout épreuve,

---

<sup>3737</sup> François Casta, *Homme de Dieu...Homme de guerre*, op. cit., p. 72.

<sup>3738</sup> *Ibid.*, p 88.

<sup>3739</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome IV, L'aventure*, op. cit., pp. 264-274.

<sup>3740</sup> Bernard Fall, Journal. Les hommes, dans *Indochine 1946-1962*, op. cit., p 259-270.

<sup>3741</sup> Lucien Bodard dit joliment que De Lattre « avait le flair du marchand d'hommes » Lucien Bodard, *Ibid.*, p 145.

<sup>3742</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>3743</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

tendu du premier au dernier jour du siège lui ont valu l'admiration de ses troupes. Bigeard, le rencontrant en Bretagne fin 1951 en formant *son 6* trouve « un premier contact sans chaleur, le juge froid, l'esprit ailleurs<sup>3744</sup> » ; en tout cas, pas du tout l'esprit para. Seconde rencontre à Dien Bien Phu le 16 mars 1954 : il affronte « Langlais, le menton en avant, sec, nerveux »<sup>3745</sup> dans une franche dispute, au bord de la bagarre puisque l'ombrageux Bigeard refuse que son supérieur donne des ordres à son bataillon, ce qui finit... en éclat de rire au vu du caractère sans concession des deux hommes qui se tiennent tête. Commentaire de Bigeard : « En fait nous sommes faits pour nous entendre. [...] Langlais sera un supérieur, un camarade sans faille jusqu'à la chute de la Citadelle<sup>3746</sup>. » La focalisation sur son rôle emblématique dans cette bataille, au cours de laquelle il a été nommé colonel, ne doit pas faire oublier qu'il n'a cessé de combattre dans les troupes coloniales en France en 1939-1940, dans les combats de Tunisie et d'Italie en 1943 et de la Libération de la France en 1944, suivi de trois séjours en Indochine entre octobre 1945 comme chef de bataillon dans la 9<sup>ème</sup> DIC et septembre 1954, y compris une captivité douloureuse où son physique et son mental s'effondrent devant la défaite. Mais la source du respect que lui portent les anciens reste Dien Bien Phu plus que tout le reste de sa carrière. Les anciens de cette bataille mythique lui savent surtout gré de les avoir soutenus sans cesse, à la radio mais surtout physiquement, en allant les voir aux avant-postes, sur les collines, à l'infirmerie sans se calfeutrer dans son PC ; d'avoir bousculé l'état-major d'Hanoi pour faire parachuter des renforts, des non-parachutistes quand le commandement ne trouvait plus de bataillons à lancer dans la bataille. Eric de Verdelhan constate que son père, pour cette raison, l'épargne dans ses commentaires (« Mon père ne parle pas, sans doute pour épargner le colonel Langlais<sup>3747</sup> ») à propos de la contre-attaque ratée du 15 mars où sa décision d'employer le 5<sup>ème</sup> BPVN et non l'intégralité du 1<sup>er</sup> BEP ou du 8<sup>ème</sup> Choc est à la base de l'échec. Langlais reste un vrai chef aux nombreuses aspérités qui en font aussi la légende.

Parmi les autres officiers supérieurs le plus cités, le colonel Fourcade est, comme Roger Trinquier, un ancien officier affecté avant-guerre en Extrême-Orient, capitaine sur la frontière de Chine en 1943, qui totalise de ce fait l'un des plus longs séjours parmi ceux qui sont affectés au CEFEO de 1938 à 1946 ; il revient en Indochine de 1951 à 1954. Breveté parachutiste, familiarisé dès la fin 1945 par les actions de commandos, ayant pris la suite du colonel Conus à la tête de son commando éponyme, il prend en Métropole des commandements dans les écoles de formation du GITCM puis de Meucon. C'est lui qui crée, à la demande de De Lattre, les commandos du Nord-Vietnam en 1951. On le retrouve ensuite avec Gilles, en 1953, à Na San et Dien Bien Phu. Ceux qui l'ont connu aux commandos lui sont reconnaissants de les avoir créés et animés

---

<sup>3744</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 104.

<sup>3745</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>3746</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>3747</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, Annecy-le-Vieux, SRE éditions, 2013, 264 pages ; p. 100

Roger Trinquier est un nom qui sonne plutôt dans une évocation de la guerre d'Algérie. Mais, comme souvent avec les « centurions d'Algérie », c'est en Indochine qu'il se fait connaître, dans un rôle tout à fait important au vu des commandements et des « spécialisation » successives qu'il va effectuer. Lui va rester quinze ans en Extrême-Orient entre un premier poste vers Langson en 1934 comme sous-lieutenant, un suivant à Pékin en 1939 puis à Shanghai, dans la concession française, de 1940 à 1945 ; enfin par un engagement dans le CEFEO début 1946, au sein du commando Ponchardier où il apprend la guérilla, et pour terminer ce très long séjour, le commandement du 2<sup>ème</sup> BCCP comme chef de bataillon. Ses opérations et ses affectations chez les commandos, les parachutistes, au service Action du SDECE et au GCMA-GMI qu'il dirige également, la connaissance profonde de l'Extrême-Orient lui valent d'être aujourd'hui connu dans tous les milieux militaires, dans le monde militaire, comme l'un des grands théoriciens de la contre-guérilla, qu'il analyse plus tard dans son ouvrage majeur, *La guerre moderne*<sup>3748</sup> en 1961. Jacques Allaire l'a connu à son deuxième séjour et ne tarit pas d'éloges sur lui, comme tous ceux qui font passer ses qualités exprimées en Indochine avant son autre passé de *barbouze* au Katanga et sa justification de la torture en Algérie :

« Trinquier a été mon premier patron dans les paras. Il commandait en second le 2<sup>ème</sup> BCCP, le premier bataillon de bérets rouges qui est parti en Indochine. J'y étais comme sergent. [...]. Il n'y avait pas beaucoup de bataillons paras ! On était non seulement de réserve générale mais on nous envoyait un peu partout, même au Cambodge. [...]. On a rencontré des gens extraordinaires<sup>3749</sup> ! »

Enfin, pour ce qui concerne les officiers les plus évoqués et respectés par les anciens d'Indochine interrogés, il faut retenir le nom du commandant Pierre Tourret, qui est devenu chef de bataillon pendant la bataille de Dien Bien Phu. Comme pour de nombreux chefs au caractère difficile, les anciens des unités qu'il a connues (le 23<sup>ème</sup> RIC, 6<sup>ème</sup> BPC) et commandées (le II/24<sup>ème</sup> RTS en 1951, le 8<sup>ème</sup> Choc en mars 1953), louent ses qualités à Tu lé en 1952 et à Dien Bien Phu en 1954. Ils dressent le portrait d'un des grands chefs, valorisés par les mémoires combattantes, moins connu peut-être pour diverses raisons évoquées plus loin, mais emblématique d'une grande compétence et d'une discrétion exemplaire. Adjoint de Bigeard au 6<sup>ème</sup> BPC en 1952-1953, expérimenté grâce à trois séjours en Indochine, il apparaît comme un officier de grande valeur, humain, très précis dont les décisions s'avèrent positives pour son unité ; une image de chef valeureux, fin, réactif, mais peu reconnu pour ses succès<sup>3750</sup>. Jacques Allaire rappelle que « Bigeard a eu plusieurs adjoints comme [...] Tourret » mais que lui, spécialement « a été formidable à la retraite de Tu Lé, ils faisaient la paire. Bigeard « agitait » le bataillon, Tourret veillait au repli<sup>3751</sup>. » Jacques Bouthier a évoqué, dans son questionnaire, son « officier préféré, le commandant du 8<sup>ème</sup> BPC le

---

<sup>3748</sup> Roger Trinquier, *La guerre moderne*, Paris, éditions de la table Ronde, 1961, 200 p.

<sup>3749</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>3750</sup> Henri Le Mire, dans son ouvrage *Epervier. Le 8<sup>e</sup> Choc à Dien Bien Phu*, Paris, Albin Michel, 1988, 320 p., est très laudateur pour Pierre Tourret. C'en est parfois gênant sur un plan historique, tant il semble difficile de distinguer la légende de la réalité.

<sup>3751</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

capitaine Tourret<sup>3752</sup>. » Un peu plus tard, en entretien, il a précisé son appréciation. Entre janvier et mars 1954, il le rencontre deux fois, avec bonheur, en opérations et loue son efficacité :

« Tourret, un type remarquable qui valait des Bigeard à mon avis. [...]. J'ai fait deux liaisons à Dien Bien Phu, avec le capitaine Tourret. [...]. J'ai traversé assez loin sur 120 km quand même, j'avais mis hors de combat (il ne faut jamais dire « tué ») une dizaine de Viets et j'avais fait prisonnier un commandant Viet et un colonel chinois. [...]. J'ai rejoint le capitaine Tourret en lui confiant les deux prisonniers. Mais tant que ces deux hommes n'ont pas été livrés, on me croyait à moitié ! Tourret m'a dit : « sergent, vous avez besoin de quelque chose ? » Il y avait une compagnie avec lui, il y avait des grenades 48 à fusil, et moi je les piégeais quand je me déplaçais. Je les piégeais dans les arbres parce que les Viets cherchaient par terre. [...]. Il a ramassé toutes celles qu'il avait et je suis reparti avec mon lot de grenades 48<sup>3753</sup> ! »

Le principal fait d'armes de Pierre Tourret, dont ont parlé certains de ses hommes et qui montre ses qualités de chef, est relaté par Brigitte Friang, cette journaliste qui a accompagné plusieurs raids exposés des parachutistes et se trouve dans celui de Sop Nao, cette « opération-communicé » ironiquement appelée *Régate* en décembre 1953, uniquement faite pour prouver que le camp retranché de Dien Bien Phu n'est pas isolé du reste des forces françaises du CEFEO ; « que Dien Bien Phu n'était pas investi<sup>3754</sup> », écrit-elle. Elle raconte que le chef du raid depuis Dien Bien Phu, le lieutenant-colonel Langlais, diminué par une blessure à la cheville, est épuisé avant le retour sur le camp, qui s'annonce périlleux car les unités de l'APV sont maintenant prévenues. Or le 8<sup>ème</sup> Choc et le 1<sup>er</sup> BEP sont hors de portée de l'artillerie amie et exposés à une grande embuscade sur la piste de l'aller qu'il compte emprunter au retour :

« Pour Tourret, la piste, c'est l'embuscade assurée. Personne n'en reviendra. Les deux bataillons seront dépecés. [...]. La discussion se poursuivra fort avant dans la nuit. Mais Tourret gagnera, à la lassitude. Il y a tout lieu de croire qu'il sauvera les deux bataillons parachutistes. C'est le sien, plus léger que celui des légionnaires composé en majorité de lourds Allemands<sup>3755</sup>, qui ouvrira la voie<sup>3756</sup>. »

La journaliste suit le parcours très accidenté dans une haute région qui mérite bien son nom, fait, « au pas de gymnastique », dit-elle, de multiples et épuisantes montées-descentes sur les pitons recouverts de jungle, franchissant plusieurs fois les rivières, avec le 8<sup>ème</sup> Choc. Elle a consacré pas moins de huit pages à ce retour et valorisé Tourret. Langlais, par contre, ne cite pas l'initiative de son subordonné dans son livre *Dien Bien Phu*. Des auteurs comme Pierre Pélissier reprennent ce témoignage pour attester du double exploit de Tourret ; avoir, par son flair, sauvé le sort du groupement et avoir convaincu son irascible chef. Mais cela va probablement lui coûter cher<sup>3757</sup>.

William Schilardi, parachutiste au 8<sup>ème</sup> Choc, ne tarit pas d'éloges sur Tourret :

« Le retour de Sop Nao, c'est grâce à Tourret. Il a désobéi aux ordres de Langlais, il a sauvé trois bataillons, autrement on n'arrivait pas ! On est rentré au coupe-coupe en pleine jungle, on est monté par les crêtes. C'était une chaîne ; l'un ouvrait au coupe-coupe, l'autre reprenait, on se relayait pour

---

<sup>3752</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>3753</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>3754</sup> Brigitte Friang, *Regardes-toi qui meurt*, op. cit., p. 381.

<sup>3755</sup> Un cliché curieux qui aurait pu être vrai dans un bataillon de légion en 1948 avec un 1<sup>er</sup> BEP formé avec des Allemands tirés des camps de prisonniers, qui restent moins nombreux, au vu des pertes depuis tout ce temps, en 1953.

<sup>3756</sup> Brigitte Friang, op. cit., p. 383.

<sup>3757</sup> Pierre Pélissier, *Dien Bien Phu*, op. cit., p. 199.

pas trop se fatiguer. C'était la solidarité, la fraternité. Le 8<sup>ème</sup> choc et le 1<sup>er</sup> BEP, bérets rouges et bérets verts, on était la main dans la main. C'était sensationnel ! Mais c'était l'enfer ! L'enfer ! Et on s'en est sorti grâce à Tourret; il a fait comme à Tu Lé. Si on avait écouté Langlais, on aurait été massacré ! Deux divisions nous seraient tombées sur la gueule. C'est pour ça, pour moi, le grand personnage, c'est Tourret, en toute sincérité ! Mais personne n'en parle<sup>3758</sup>. »

Ensuite, il valorise sur son savoir-faire vis - à - vis du recrutement « jauni » à 80% de son bataillon : « Le capitaine Tourret avait une particularité : quand on prenait des Vietnamiens, il donnait l'ordre aux commandants de compagnie de faire une sélection de Vietnamiens, de Cambodgiens, de Laotiens, mais il fallait le critère de leur anticommunisme<sup>3759</sup>. » Les leçons de son chef, son humanisme, son stature, ses leçons de vie, d'audace et de prudence, d'écoute, ont marqué ce jeune rebelle sans expérience ni culture à l'époque, qu'est William Schilardi :

« Tout ça se fait grâce à Tourret et à Dien Bien Phu. [...] . Mais pour moi, Tourret [...] avait une vision du combat, du stratège adverse, un feeling. Nous avons une culture occidentale, un esprit très cartésien. J'ai trouvé que Tourret avait cet esprit cartésien, mais une analyse qui se rapprochait de la culture asiatique. C'est très rare ! [...]. Tourret nous disait : “ ne faites confiance à personne, dans un village, ne vous fiez à personne ! Observez, regardez, écoutez ! On apprend énormément en observant”. J'emploie cette phrase tous les jours dans mon boulot ! [...]. Tourret m'a dit ensuite d'ouvrir les livres, d'aller voir les curés, les jésuites, les sources ! Il a marqué ma vie. C'était un “ouvreur”, un “éveilleur” ! J'ai compris ça trente ans après<sup>3760</sup>. »

La liste peut encore se révéler très longue et ne peut être exhaustive. Ces grands piliers des mémoires combattantes d'Indochine évoqués jusqu'ici ne sont, bien entendu, pas les seuls à avoir marqué les esprits des combattants à l'époque et ceux des vétérans aujourd'hui. Mais les ouvrages étant très centrés sur l'armée de terre, on trouve peu d'aviateurs et de marins parmi les chefs emblématiques. Les écrivains historiens évoquent Vinh Yen mais ne parlent pas du rôle du général André Hartemann, commandant de l'aviation en Indochine en 1950-1951, qui a actionné ses groupes pour gagner une bataille qui, sans napalm ni appui aérien, aurait pu très mal tourner. L'amiral Ortoli, commandant des forces maritimes d'Extrême-Orient de 1949 à 1952, a engagé ses navires au bord extrême du delta du Fleuve rouge dans le Song Da Bac, dont le croiseur « Duguay - Trouin »<sup>3761</sup> pour appuyer la contre-attaque de Mao Khé, malgré les obstacles. Mais c'est tout juste s'il est cité. Le contre-amiral Querville, qui lui succède organise l'évacuation des réfugiés en juillet 1954 lors de l'opération *Auvergne* puis à partir de septembre suivant en direction du Sud - Vietnam. Il aurait pu également bénéficier d'un espace mémoriel plus important. Francis Agostini lui est reconnaissant d'avoir sauvé les commandos du Nord-Vietnam :

« Je me souviens de cette note du Général Renaudeau d'Arc, disant qu'il fallait les renvoyer chez eux et leur enlever leurs armes. [...]. Heureusement, nous avons eu des patrons qui ont tranché, mais c'étaient des initiatives individuelles. [...]. Je me souviens de l'amiral Querville, avec son petit bouc, qui a dit : “Il embarquent ! ” Certains chefs n'ont pas été à la hauteur, d'autres l'ont été<sup>3762</sup>. »

---

<sup>3758</sup> Entretien avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

<sup>3759</sup> *Ibid.*

<sup>3760</sup> *Ibid.*

<sup>3761</sup> Yves Gras, Histoire de la guerre d'Indochine, *op. cit.*, p. 400.

<sup>3762</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

Le lieutenant - colonel Félix Brunet a laissé un nom dans l'aviation militaire, par son engagement et son caractère affirmé. Ses aviateurs le craignent et l'adorent. Pierre Marraud, arrivant avec les pilotes du *Normandie - Niémen* en septembre 1949, à Saigon, découvre les membres du GTS, le groupe tactique sud, pour toute la Cochinchine, qui les attendaient, « avec toute une hiérarchie en place, commandé par un ancien chasseur, qui s'appelait Félix Brunet. » Il lui doit peut-être la vie car l'année suivante, Pierre Marraud se crashe et attend les secours pendant des heures. Il est récupéré grâce à son chef qui réussit à trouver un hélicoptère pour sauver son pilote<sup>3763</sup>. » Le lieutenant-colonel démultiplie ses activités, vole sur tout type d'appareil, participe aux missions. Bigeard le rencontre sur la base de Cat-Bi, menacée par des actions commandos menaçant de détruire ses avions au sol. Brunet, qui la commande, éconduit sèchement le parachutiste qui vient pour protéger la base. La bagarre n'est pas loin. Deux nuits plus tard, les parachutistes neutralisent un commando de l'APV et évitent une catastrophe. Brunet s'excuse, remercie et leur amitié va s'exercer en Algérie pour un nouvel apport tactique, décisif, créer les hélicoptères de combat<sup>3764</sup>. Mais aucun livre ne fait son éloge au point d'en faire un livre entier et si les éditeurs raffolent des figures des troupes de choc, les marins et aviateurs en Indochine ne semblent pas exister comme des chefs emblématiques. Il faut compter sur le seul Patrick-Charles Renaud et quelques publications secondaires pour évoquer ces « figures de l'air »<sup>3765</sup>.

### 3.1.2.2 *Le « Panthéon mémoriel » du combattant d'Indochine : des « héros » si discrets injustement méconnus ?*

« J'ai considéré comme une profonde injustice à réparer le fait que des personnages ne tenant pas la comparaison avec le fondateur du BEP fussent honorés en donnant leur nom à une promotion. »  
(Etienne Segrétain)

Chaque vétéran, chaque passionné dispose donc de son Panthéon personnel, tout à fait respectable, mais il a du mal, la plupart du temps, à comprendre que la mémoire collective ne se serve pas de ces exemples de valeur, de droiture (du moins l'estiment-ils) pour éduquer les jeunes et la société en général, à une fierté patriotique comme c'était le cas *avant* ; c'est-à-dire avant la Seconde Guerre mondiale ou avant 1968 qui représente le déclin de la société française et la fin du pays qu'ils ont connus. Pourquoi ces militaires aussi exemplaires par leur engagement en Indochine et leur valeur personnelle exceptionnelle n'ont-ils pas dépassé le stade de notoriété de la mémoire militaire pour s'ancrer dans la mémoire collective ?

Dans une société de temps de paix de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècle, le combattant valeureux n'est plus un modèle social et s'éloigne des références de l'armée comme s'éloigne un conflit déjà négligé à l'époque de son déroulement, d'une telle violence que la société

---

<sup>3763</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud, chez lui, à La Ravoire, le 3 juillet 2018.

<sup>3764</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 150.

<sup>3765</sup> Patrick-Charles Renaud, *Aviateurs au combat : Indochine 1950-1954*, Paris, Grancher, 2004, 253 pages.

actuelle préfère laisser ces références dans les bibliothèques plutôt que de construire des modèles d'un temps révolu. De plus, les *héros* que leurs défenseurs voudraient rendre emblématiques ne sont pas toujours aussi positifs qu'ils le pensent. Comment rendre emblématique l'adjudant-chef Vandenberghe dont une partie de ses contemporains savent qu'il a été aussi courageux que cruel et que ce sont les lacunes de son comportement et de son système qui ont favorisé le contexte de sa mort ? Comment accepter la figure du héros de 1954, le général de Castries, maintenant que l'on sait, par les témoins du siège de Dien Bien Phu, qu'il n'a pas été le vrai chef que ses soldats attendaient ?

Outre le changement de la société qui n'a plus besoin de héros militaires pour exister et rester fière de son pays, il existe d'autres raisons très diverses. Les mêmes raisons de discrétion voire de mutisme existent chez les vétérans, y compris leurs anciens chefs. Les légendes des uns rejettent les autres dans l'ombre. La modestie d'une grande partie des chefs connus des mémoires combattantes réside tout d'abord dans leur volonté de ne pas rédiger leurs mémoires ni de publier un ouvrage sur leur expérience, leur carrière pour ne pas « s'étaler » comme l'on dit textuellement plusieurs témoins dont Martial Chevalier. Beaucoup, estiment ne pas avoir eu une carrière « intéressante » au point d'intéresser un public. L'amertume et les rancœurs constituées par les défaites, l'indifférence ou l'hostilité de leur propre pays ne les conduisent pas à vouloir exprimer un ressentiment encore trop douloureux.

André Lalande est resté jusqu'au bout un modèle de discrétion, ainsi que le souligne Guillemette de Sairigné<sup>3766</sup>. Catholique d'une foi profonde, on peut comprendre, en lisant les extraits de ses lettres publiées par Roger Bruge en 1994<sup>3767</sup>, que le mutisme qu'il a toujours conservé sur son passé militaire ne l'a pas empêché d'avoir des doutes. Ce qui ressort des témoignages, c'est un chef humain, d'une grande gentillesse et très compétent sur le plan militaire. « Lalande était à Dien Bien Phu. Il commandait le point d'appui du sud, Isabelle » se souvient Jacques Allaire. C'est le dernier à avoir baroudé. [...]. J'étais son compagnon d'armes. J'avais beaucoup de respect pour lui. C'était un homme d'une certaine grandeur<sup>3768</sup>. » Paul Grauwin décrit dans son livre un personnage que sa gentillesse et sa foi n'empêchent pas d'être un chef de guerre : « Le lieutenant-colonel Lalande, jeune chef de la légion, mais vieux combattant, m'étonne par son aisance, sa sûreté, son masque énergique et pourtant souriant<sup>3769</sup>. » En effet, nommé capitaine en 1940 en Norvège, passé par les chasseurs alpins puis la 13<sup>ème</sup> DBLE, il combat à Bir Hakeim, en Italie et dans la Libération de la France. Trois fois blessé, Compagnon de la Libération, à chaque fois promu au feu, il fait ensuite une brillante carrière, sort major de l'école de guerre en 1951<sup>3770</sup>. Chef de corps du 3<sup>ème</sup> REI et commandant du GM 6, il prend en charge le point d'appui (ou centre de résistance) *Isabelle*, partie excentrée du

---

<sup>3766</sup> Guillemette de Sairigné, *Mon illustre inconnu, enquête d'un père de légende*, Paris, Fayard, 1993, 364 p. André Lalande était un ami de son père le colonel Brunet de Sairigné tué en Indochine en 1948.

<sup>3767</sup> Roger Bruge, *Les Hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 68, 98, 100, 195.

<sup>3768</sup> Entretien avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>3769</sup> Paul Grauwin, *J'étais médecin à Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 96.

<sup>3770</sup> En ligne : <https://www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnons/andre-lalande> (Consulté le 1er mars 2022).



camp retranché de Dien Bien Phu où il se bat en complète autonomie jusqu'au petit matin du 8 mai 1954. Le lieutenant Préaud y est affecté le 9 janvier 1954, pour prendre le commandement d'un peloton de chars. En arrivant, il compare l'ambiance avec celle du centre principal de résistance et sa description de la conception défensive imprimée par Lalande laisse rêveur face aux défauts que les défenses des PA *Béatrice*, *Anne-Marie* et d'autres ont révélés pendant la bataille :

« Après l'agitation apparemment désordonnée du PA central qui n'est encore qu'une grande base de transit, les notions d'ordre et de sérieux s'imposent tout de suite au lieutenant. *Isabelle*, sans aucun doute, a déjà la marque de son chef. - Ici on sera commandé... Le premier contact avec le colonel Lalande confirme cette impression. Le lieutenant Préaud apprécie ce genre de chef. [...]. On est entre gens de tradition. [...]. *Isabelle*, tel que le colonel Lalande l'a conçu, est un véritable centre de résistance constitué de plusieurs PA accolés, réseaux de barbelés contre réseaux de barbelés. Cette densité d'obstacles interdit toute infiltration<sup>3771</sup>. »

Lalande peut aussi prendre de mauvaises décisions mais reste accessible aux remarques. Sur le point de fusiller des tirailleurs du 2/1<sup>er</sup> RTA, le 26 avril 1954, « mécontent de l'échec essuyé par les Algériens, estimant que la compagnie a manqué de combativité, il décide que deux hommes de chaque section seront passés par les armes. » Le chef du bataillon, le capitaine Jeancenelle « réussit, non sans mal, à lui faire annuler cette décision »<sup>3772</sup>. En captivité toutefois, épuisé par la bataille et le manque de tout, il ne joue aucun rôle auprès de ses pairs, ressort très amaigri de ce calvaire ; mais son seul acte mentionné est, en tant qu'officier de tradition, de signaler « qu'il est temps maintenant de reprendre nos véritables grades », la règle étant le tutoiement et l'absence de grades dans les camps de prisonniers de la RDV. Ne s'étant pas imposé, tout comme Langlais pendant cette captivité, les officiers sont stupéfaits et indisposés. Bigeard note : « J'en ai le souffle coupé. Botella râle " il aurait pu se manifester plus tôt ". Lalande a peut-être raison. Grandeurs et discipline militaire. Nous devons rentrer dans le rang<sup>3773</sup>. » Pas plus qu'il n'a écrit ou en s'est exprimé sur le voyage à Baden-Baden auprès de Massu en 1968, sur de Gaulle, dont il était chef d'état-major particulier, Lalande emporté ses sentiments dans la mort en 1995. Ses combats n'ont jamais été mis en relief, du fait de sa propre volonté, de sa discrétion face aux médias, peut-être de son manque de panache. Nombreux ont été les combattants et vétérans insoucieux de se faire connaître, qui ont donc disparu, peu ou prou, de la scène mémorielle.

Une autre raison de la méconnaissance et du manque d'ancrage des combattants d'Indochine emblématiques dans la mémoire collective est le fait d'une mémoire doublement recouverte, non seulement celle d'Indochine par celle plus proche de la guerre d'Algérie. Il existe des injustices à la connaissance des uns et la méconnaissance des autres mais l'histoire et la mémoire font parfois ce genre de choix sélectif. Les exemples d'éclipses mémorielles des chefs sont nombreux. Jacques Massu a incarné, en partie, la reconquête de la Cochinchine et du delta du Tonkin devrait être bien davantage cité par les anciens combattants d'Indochine mais l'éclat de Leclerc recouvre

---

<sup>3771</sup> André Mengelle, Dien Bien Phu. Des Chars et des Hommes, p. 37.

<sup>3772</sup> Roger Bruge, *Ibid.*, p 382.

<sup>3773</sup> Bigeard, *Pour une parcelle de gloire, op. cit.*, p 198.

tout autre chef lors de cette phase de 1945-1946, dont les témoins plus âgés deviennent, par ailleurs, rares. De même, celui de Bigeard, étouffe l'aura de ses pairs parachutistes ou chefs de bataillon, en particulier celui du chef de bataillon Bréchignac, son alter ego chez les parachutistes qu'il a lui-même valorisé. De l'avis général, c'est l'un des plus grands chefs. Des sites Internet et quelques ouvrages disent de Jules Roy qu'il appréciait Bréchignac « comme l'un des meilleurs officiers de son époque<sup>3774</sup> » mais ils ne vont pas chercher le passage originel, pourtant laudateur. Roy estime qu'il est « un des paras les plus anciens et l'un des officiers les plus accomplis de l'armée française. Quand on parle de lui, on dit : “c'est un grand type”. Le rival de Bigeard, qui ne l'aime pas tellement. A la différence de Bigeard, il est modeste, simple et désintéressé<sup>3775</sup>. » Bigeard lui-même en parle avec respect : « Cyrard, carré, d'une seule pièce, une force de la nature, increvable, sachant vivre chichement, yeux bleus pénétrants, dur, craint et admiré. Il sera jusqu'à la fin du séjour mon principal rival<sup>3776</sup>. » Mais il signale régulièrement ensuite que son bataillon, le 2/1<sup>er</sup> RCP, a plus de pertes, des missions moins intéressantes ; les plus dangereuses sur l'objectif étant confiées au 6<sup>ème</sup> BPC, comme à Langson dans l'opération *Hirondelle* en 1953 et un peu plus tard en novembre à Dien Bien Phu pour *Castor*. Gilles et Ducournau ont leur hiérarchie : le 6<sup>ème</sup> BPC et son chef sont plus forts. Fin décembre 1953, au Laos, Gilles forme un groupement aéroporté, le GAP 4, avec les deux bataillons et en donne le commandement à Bigeard. Bréchignac accepte apparemment sans problème cette situation<sup>3777</sup>. Comme sur le plan de la notoriété, Bigeard lui dame le pion et son nom, toujours évoqué avec respect, est inconnu hors du monde combattant.

Cette situation est parfois mal vécue par les descendants d'un chef militaire à leurs yeux méconnu. Ainsi Etienne Segrétain, fils du chef de bataillon Pierre Segrétain, commandant le 1<sup>er</sup> BEP (le « premier 1<sup>er</sup> » BEP) de 1948 à 1950, mort au combat sur la RC 4, estime-t-il injuste que son père soit moins connu, moins cité que son adjoint le capitaine Pierre Jeanpierre. Ce dernier bénéficie davantage d'une aura que lui donnent l'une des rares exfiltrations réussies donc légendaire de la RC 4, son charisme de chef et les succès du 1<sup>er</sup> REP qu'il commande en Algérie, pour tomber lui-aussi au combat en mai 1958. Dès son avant-propos, Etienne Segrétain écrit qu'il part en quête de renseignements sur le parcours d'un père dont on parle peu, même dans sa famille, et dont il veut « se rapprocher » puisqu'il ne l'a pas connu. Il regrette que le nom de ce chef de bataillon exemplaire, fondateur d'une unité d'élite nouvelle, volontaire et rigoureux n'ait été donné qu'à la 193<sup>ème</sup> promotion de Saint Cyr, celle de 2006-2009 alors que celui de son adjoint Pierre Jeanpierre l'a été quarante ans plus tôt, l'année suivant sa disparition, à la 146<sup>ème</sup> promotion en 1959-1961. « J'ai considéré comme une profonde injustice à réparer le fait que des personnages ne tenant pas la comparaison avec le fondateur du BEP fussent honorés en donnant leur nom à une promotion<sup>3778</sup> », écrit-

---

<sup>3774</sup> En ligne : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean\\_Br%C3%A9chignac](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Br%C3%A9chignac) (Consulté le 1er mars 2022).

<sup>3775</sup> Jules Roy, *La bataille de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 368.

<sup>3776</sup> Marcel Bigeard, *Ibid.*, p. 125.

<sup>3777</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>3778</sup> Etienne et Franck Segrétain, *Au champ d'honneur*, pages 11-12.

il. De fait, le livre rédigé avec son homonyme Franck Segrétain, en 2010, est-il une réhabilitation de la mémoire de son père et une occasion de le faire connaître, de rappeler qu'il a créé ce BEP à son image, avec courage et décision et qu'il n'a commis aucune faute.

Les ouvrages, concernant notamment la légion, l'Indochine ou un parcours de vie comme ceux de Pierre Sergent, *Je ne regrette rien*<sup>3779</sup> ou d'Hélie de Saint Marc, citent davantage le capitaine, commandant puis lieutenant-colonel Jeanpierre parce qu'ils ont servi sous ses ordres en Algérie, alors que le commandant Segrétain a été tué au combat en 1950. Jacques Peyrat, qui a eu Jeanpierre comme chef en 1954 lui voue une « immense admiration<sup>3780</sup> », comme à son commandant d'unité, Hélie de Saint Marc. Etienne Segrétain oppose à l'humanité de son père, la dureté de Jeanpierre qui menait ses hommes sans indulgence, exigeant des entraînements à balles réelles occasionnant des morts et se souciant peu des pertes, se taillant ainsi une réputation si cassante qu'il évoque une possibilité de sabotage dans la chute d'hélicoptère qui causa sa mort au combat. Il y aurait donc des amis et partisans de Jeanpierre occultant volontairement la personnalité de Pierre Segrétain, ne serait-ce que dans l'oubli de son nom pour une promotion ou un hommage. Les livres comme celui de Pierre Sergent et surtout de Raymond Muelle évoquent un Jeanpierre plus exigeant, rapide, « guerrier » que son chef. Il semble qu'il ronge son frein, critiquant Segrétain, le trouvant « trop prisonnier des schémas de manœuvres classiques » et n'ayant pas « la rapidité de réaction nécessaire<sup>3781</sup> ». Cette prise de position apparaît effectivement dévalorisante pour Pierre Segrétain.

Il est certain que Jeanpierre a fasciné nombre de ses contemporains, ce qui a, comme pour Bigeard, occulté ses pairs. On les retrouve tous deux à la bataille d'Alger et les médias choisissent de n'évoquer que ces deux chefs en laissant dans l'ombre les autres colonels parachutistes Les colonels Godard et Trinquier, artisans du système d'organisation et de répression dans cette bataille, n'eurent pas droit aux feux de l'actualité focalisée sur les officiers de terrain sauf pour évoquer la torture, oubliant leur passé prestigieux. À travers le colonel Jeanpierre, y compris par sa mort, c'est la mémoire d'Algérie qui supplante une nouvelle fois celle d'Indochine. Il est mort au combat lors de la bataille des frontières en Algérie le 29 mai 1958, a été honoré à ses obsèques à Guelma en Algérie par son régiment rassemblé devant les généraux Gilles et Vanuxem puis à Nevers devant une foule nombreuse avant d'être enterré à Puyloubier, au milieu des légionnaires. On compte huit odonymes à son nom en France. Il n'existe aucune certitude du lieu d'inhumation de Pierre Segrétain, enterré à la sauvette, probablement au col de Lung Phaï mais sa tombe n'a jamais été retrouvée. Jacques Allaire estime que « le fils Segrétain est très choqué, blessé même de la façon dont on a parlé de son père qui était sur la RC 4 et qui a été tué. C'est normal qu'un fils soit très attaché au prestige de son père. Il n'a pas démerité mais son père n'avait pas le panache de Bigeard ou de Jeanpierre. Lui était égal à Bigeard au niveau de l'information et il était très connu. C'était un sacré

---

<sup>3779</sup> Pierre Sergent, *Je ne regrette rien*, Paris, Fayard, 1972, 405 p.

<sup>3780</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>3781</sup> Raymond Muelle, *Lieutenant-colonel Jeanpierre, soldat de légende*, Sceaux, L'esprit du Livre éditions, 2008, 255 pages.

baroudeur<sup>3782</sup>. » Hélié de Saint Marc parle de Jeanpierre avec admiration et non de Segrétain car il ne l'a pas connu :

« Sa tête était massive et son regard froid. C'était un homme large d'épaules, bâti en force, un bloc, une énergie uniquement tendue vers l'efficacité et le résultat. Sa déportation à Mauthausen l'avait durci. Il en avait gardé le goût du silence et de la solitude. Il avait vu tant d'êtres s'effondrer, tant de valeurs par-dessus tête, qu'il ne croyait plus aux apparences. L'injustice parfois, l'effort permanent, la volonté<sup>3783</sup>. »

L'estime est bien moins « glorieuse » et marquante que l'admiration qui permet ensuite aux hommes de se dépasser, et à la mémoire de subsister même avec des sentiments mélangés à l'égard du personnage. C'est une injustice pour la famille des officiers moins valorisés, mais une réalité des mémoires.

L'autre injustice, constitutrice d'une mentalité propre à l'armée, est la valorisation systématique du chef plus que du subordonné. Le commandant nominal d'une opération en reçoit les lauriers ou les reproches quel que soit son rôle. Même si les combattants se souviennent des chefs populaires par leur courage et leur compétence en opération, leur engagement au service de leur supérieur, c'est ce dernier qui reste le plus cité et le plus connu. En Indochine, les journalistes peuvent nommer les commandant de groupes mobiles, quelques chefs de bataillon qui se sont illustrés lors des opérations. Mais les services d'information, SPI (service presse information) et SCA (service cinématographique des armées) diffusent des informations centrées sur le commandant en chef ou quelques personnages bien choisis. Un colonel Allard, indispensable mais obscur organisateur, est un nom connu dans le milieu militaire, sans plus. Le chef capte toute l'attention et le prestige. S'ils sont connus aujourd'hui par les ouvrages historiques, De Linares et Salan, dans *l'ère de Lattre*, sont surtout de brillants seconds. Le général de Gonzalès de Linares, décédé peu de temps après la fin du conflit en 1955, n'a pas eu le temps de témoigner sur sa guerre d'Indochine ; seul Jacques Thomas l'a mentionné dans son questionnaire, et encore parce qu'il l'a eu comme commandant de division de la 2<sup>ème</sup> DIM en 1945 en Allemagne<sup>3784</sup>. Ancien combattant de 14-18, comme la génération des Valluy, Carpentier, Salan, Navarre et, plus ancien, de Lattre, il est nommé général après une « belle guerre » (c'est-à-dire un comportement bien noté et des décorations) de 1943 à 1945 dans la 1<sup>ère</sup> armée du général de Lattre, en particulier la prise du Belvédère en Italie et celle de Toulon lors de la libération de la France. Il est appelé par de Lattre en Indochine pour devenir commandant des FFEO au Tonkin, de 1951 à 1953. Il dirige nominalement toutes les opérations, en particulier celle du Day et se montre efficace, en totale confiance avec ses chefs, proche le plus possible de la troupe. On le voit souvent photographié en conversation avec les unités déployées et impliqué sur le terrain. Lucien Bodard, dans son ouvrage sur la guerre d'Indochine, cite souvent son exemple avec un mélange de respect et d'ironie ; mais

---

<sup>3782</sup> Entretiens avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017 et 10 octobre 2019.

<sup>3783</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, op. cit., pp.177-178.

<sup>3784</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

il lui consacre plus de quatre pages : « C'est la dernière acquisition de De Lattre pour son Indochine – un vieux compagnon, un vieux « baroudeur » (il a alors 54 ans, NDA). Il l'a fait venir spécialement de France pour lui donner le Tonkin. [...]. Sa réputation est immense<sup>3785</sup>. » Dans le tome suivant, *L'épuisement*, il s'étonne de son activité dans les tâches les plus épuisantes comme la construction de la ligne de Lattre<sup>3786</sup>.

Dans les témoignages de Bigeard, c'est un chef de grande classe qui fait partie des rares chefs qui l'impressionnent : « Chef né, fait pour vivre sous l'Empire, me domine de la tête avec son grand blaze. "J'espère, Bigeard, que vous savez commander un bataillon. Bon nombre de vos collègues sont courageux mais ce n'est pas suffisant"<sup>3787</sup>. » Plus loin, il affirme : « On ne discute pas avec Linarès, il est un de ceux pour lesquels je ferais l'impossible » puis « Linarès, le merveilleux, est rapatrié » en mai 1953.

Mais si Linarès est un peu « écrasé » par le prestige de De Lattre, le Tonkin reste au centre des regards et des mémoires. Que dire des autres commandements ? Il faut chercher loin et longtemps dans les ouvrages historiques pour trouver quelques explications ou juste la liste des commandants en chef d'Annam, de Cambodge et du Laos, quelle que soit leur valeur. Les commandants en chef de Cochinchine (du Sud ou du Sud Vietnam selon les périodes) sont assez connus car leurs efforts de pacification ont été méritoires et parfois réussis. Guy Simon, qui est resté deux séjours en Cochinchine, hors son congé de fin de campagne en Métropole, de 1951 à 1956, a apprécié le travail et la personnalité des trois généraux qui se sont succédé en parvenant à pacifier, en partie du moins, les repaires de l'APV restant bloqués mais inexpugnables, la Cochinchine de 1950 à 1953, avant une dégradation générale de la situation :

« Les généraux qui ont commandé au sud étaient remarquables et à mon avis, pas tellement bien vus. Aller au sud n'était pas un poste honorifique. Mais le général Chanson, le général Bondis et le général de Latour, ces trois-là ont été admirables mais sans doute vis-à-vis du ministre ou du général en chef, ce n'étaient pas les meilleurs et c'est pour ça qu'on les avait mis là. La Cochinchine a été une réussite<sup>3788</sup>. »

Son analyse est importante car elle met en avant ce sentiment de bien des combattants de l'époque, et des vétérans d'aujourd'hui : les meilleurs seraient au Tonkin, puisqu'il s'agit du territoire le plus exposé ; ceux nommés dans les autres territoires seraient donc d'un niveau inférieur. On ne s'étonnera pas, ensuite, que ces généraux tout à fait estimables soient moins connus, moins valorisés et, par voie de conséquence, moins présents dans les mémoires d'Indochine, d'autant que les témoignages écrits, oraux et les ouvrages des vétérans concernent bien davantage le Tonkin. C'est le général Boyer de Latour qui succède au général Nyo en juillet 1947 et commence réellement la pacification du Sud Vietnam que son prédécesseur a débuté. Ancien de 14-18 et familier du Maroc, il conduit un groupe de tabors marocains de Tunisie jusqu'en Allemagne entre 1943 et 1945. « Le général Boyer de Latour n'était pas mal non plus. Il fallait bien commencer par la

---

<sup>3785</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome IV : L'aventure*, *op. cit.*, p. 512.

<sup>3786</sup> *Idem*, *tome V : L'épuisement*, *op. cit.*, pp. 104-106, 104-106.

<sup>3787</sup> Marcel Bigeard, *op. cit.*, p. 106.

<sup>3788</sup> Guy Simon, *op. cit.*

pacification<sup>3789</sup> », a reconnu Guy Simon. Sa réserve discrète vient du fait que ce général multiplie les tours tenues par quelques partisans pour en couvrir le territoire et ainsi le surveiller, immobilisant beaucoup de forces. Elles resteront toujours insuffisantes, une partie des FFVS (Forces françaises du Vietnam Sud) ou des TFIS (Troupes françaises d'Indochine Sud) étant périodiquement dirigées vers le Tonkin quand il est menacé. « En Cochinchine, il revient au général Boyer de Latour [...] de mettre en place le système de défense des axes routiers » écrit Ivan Cadeau, un système qu'il estime « insatisfaisant » car « l'immobilité des garnisons laisse l'initiative à l'adversaire<sup>3790</sup>. » La situation, un an plus tard en 1949, s'est améliorée : « la pacification marque bien des progrès » mais que la pacification ne peut « venir à bout de quelques milliers de Viet - Minh qui continuent leur activité de guérilla<sup>3791</sup> ».

Le général Chanson lui succède en 1950 et considéré d'après plusieurs historiens et nombre de combattants comme le meilleur artisan de la réussite de cette pacification. Philippe Franchini parle de lui comme d' « un polytechnicien aux allures de professeur, modeste et réservé ; qui sait s'adapter à la fluidité cochinchinoise<sup>3792</sup> ». Son assassinat le 31 juillet 1951 est très durement ressenti. Le colonel Lacheroy, en spécialiste de la guerre révolutionnaire, l'a apprécié lors de son expérience en Cochinchine : « Peu de chefs de secteur partageaient mes idées sur la conquête de la nuit. Le général Chanson, avec lequel j'en avais parlé, est celui qui avait le mieux compris la situation. Chanson n'était pas obnubilé par les problèmes de matériel ou par les chiffres<sup>3793</sup>. »

Plus qu'une accumulation de tours pour contrôler le réseau routier, Chanson se montre offensif, bloque le ravitaillement des troupes ennemies, les refoulent dans la plaine des Joncs et la pointe de Camau, casse les attaques de Nguyen Binh en 1950 et maintient une APV éloignée de ses bases dans l'insécurité. Il y met tous les moyens, prenant l'initiative de la mission du colonel Leroy à Bentré et de la création de commandos, comme celui du commando Bergerol en juillet 1947, « persuadé qu'il faut porter l'insécurité dans les zones où l'ennemi se croit le maître, au moyen d'unités légères, rustiques, à fortes proportions d'autochtones<sup>3794</sup> » écrit Henri de Brancion, artilleur comme Chanson. Il le valorise encore dans son ouvrage suivant, *Artilleur des rizières*<sup>3795</sup>.

Paul Bondis, enfin, devient le commandant en Cochinchine pendant deux ans de 1951 à 1953. Il poursuit l'œuvre de ses prédécesseurs malgré le retour du terrorisme, ce qui montre l'impuissance, un temps, de l'APV réduite par des opérations continues, et malgré de larges ponctions d'unités dans ses effectifs au profit du Tonkin et de l'Annam, faites par de Lattre puis le général Navarre :

---

<sup>3789</sup> Entretien de l'auteur avec le général Guy Simon et madame Simon, à Paris, au Cercle national des Armées, le 4 avril 2019.

<sup>3790</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 209.

<sup>3791</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>3792</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine* tome 2 de 1949 à la chute de Saïgon, op. cit., p. 74.

<sup>3793</sup> Charles Lacheroy, témoignage oral, Archives orales du SHD de Vincennes, recueillies en 1997, dans Marie-Catherine et Paul Villatoux, « Aux origines de la guerre révolutionnaire : le colonel Lacheroy parle », *Revue Historique des armées*, n° 268, 2012.

<sup>3794</sup> Henri de Brancion, *Commando Bergerol*, Paris, Presses de la Cité, 1989, 253 p. ; p. 47.

<sup>3795</sup> Henri de Brancion, *Retour en Indochine du Sud : artilleurs des rizières, 1946-1951*, Paris, Presses de la Cité, 1999, 359 p.

« quatorze bataillons qu'il a mutés du sud au nord l'hiver dernier (1954, NDA) et dont le nombre évoque étrangement celui des unités perdues à Dien Bien Phu<sup>3796</sup> », écrit, amer, Guy Simon.

Il existe d'autres raisons à la discrétion mémorielle concernant des chefs pourtant prestigieux. La mort précoce au combat est sur le moment un élément de gloire absolue mais il se révèle souvent fugace. Ensuite viennent souvent les critiques (« il s'exposait trop ! »), les hommages puis l'oubli puisque la carrière est écourtée à un seul séjour ou un seul type d'action. Mais cela vaut peut-être mieux car ils n'ont pas eu le temps de subir la critique sur leur choix de carrière ou des erreurs de commandement. Ainsi le lieutenant-colonel Brunet de Sairigné, les colonels Clément, Edon, Erulin, Blankaert, le chef de bataillon Raffalli, sans parler du renom des de Lattre et Leclerc, invaincus en Indochine, n'ont pas eu à subir d'opprobre d'une partie de l'armée sur des échecs militaires, sur leur engagement ou non, lors du putsch d'Alger en 1961. La mort au combat est, pour la pureté de leur mémoire, préférable à la démission et à l'exclusion. Mais une mort précoce ne sauve pas de l'oubli ; elle y projette l'infortuné preux chevalier tombé trop tôt.

Être un commandant d'unité ou de groupement mobile en Indochine est dangereux. La carrière des chefs sous les périodes De Lattre et Salan ne leur a pas toujours laissé le temps de laisser une trace profonde en dehors du souvenir de leurs hommes. Je ne prendrai que l'exemple du chef de bataillon Raffalli, du 2<sup>ème</sup> BEP, dont la carrière « météorique » est due à son engagement exemplaire à la tête de ce bataillon d'élite, à Nghia Lo en 1951 en particulier. Il laisse la trace d'un chef courageux, qui lui vaut aujourd'hui des commentaires admiratifs et le nom de la caserne (ici, du « camp ») regroupant les légionnaires du 2<sup>ème</sup> REP à Calvi, en Corse, depuis 1967, entre tous les noms prestigieux des anciens chefs de corps de ce régiment depuis 1948.

Pourquoi lui ? Parce qu'il a été « flamboyant » en Indochine. Il vaut mieux exalter la mémoire d'un chef de ce type que d'un chef compétent, humain mais qui émet moins de panache. C'est mieux pour la réputation de l'unité. Hélié de Saint Marc l'évoque comme un chef audacieux, intrépide, qui « avait en lui une sorte de folie du courage<sup>3797</sup> », se portant toujours en tête de l'action pour en décider la suite, ce qui lui a probablement permis de sauver son unité à Nghia Lo à travers les régiments de la division 312. Il imprime donc une marque très prestigieuse pour son bataillon ; Saint Marc parle de « l'incendie Raffalli (qui) a duré de longs mois, imprimant à l'unité nouvelle qu'était alors le 2<sup>ème</sup> BEP une marque de fabrique qui n'allait plus se perdre ». Mais Raffalli, qui ne se couchait pas sous le feu, a été tué en assistant à une dernière opération de son unité avant d'être rapatrié. « L'Indochine se prêtait aux destins des météores<sup>3798</sup> » conclut Saint Marc.

Des injustices sont parfois venues occulter l'image et la carrière de certains officiers, recouvrant, atténuant leur place dans les mémoires. L'appréciation de leur supérieur peut détruire leur carrière

---

<sup>3796</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 186.

<sup>3797</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braise*, op. cit., p. 132.

<sup>3798</sup> *Ibid.*

et constituer, pour la mémoire, des avis contrastés constituant une batterie de *casserolés* difficile à dépasser. Le chef est maître de sa notation, de ses sanctions, comme des demandes de décorations et de promotions. Exemple rapide et peu connu, celui du commandant Tourret, à la fois victime et peut-être auteur d'injustice, dans l'épisode tourmenté de Dien Bien Phu en 1953-1954. Les échanges houleux entre Tourret et son supérieur, le colonel Langlais, qu'il a convaincu de ne pas reprendre la même piste qu'à l'aller lors de l'opération *Régate* en décembre 1953<sup>3799</sup> a indisposé Langlais. Cet accrochage est-il à l'origine d'une rancune de Langlais envers Tourret qui a eu raison contre lui ? C'est ce que pense Jacques Allaire : « Tourret a commandé le 8<sup>e</sup> choc, il a eu des gros problèmes avec Langlais, si bien qu'il a été saboté dans son dossier<sup>3800</sup>. » Est-ce parce que Langlais ne supporte pas que l'on s'oppose à lui, sous quelque forme de contradiction que ce soit ? Entre la libération du camp de prisonniers et le rapatriement, en septembre-octobre 1954, aucune félicitation ni citations ne valorisent Pierre Tourret, si ce n'est l'estime de ses hommes, la fraternité de Bigeard et autres frères d'armes. « Il fut assez surpris que les de Castries, Sauvagnac et autres Langlais n'aient pas jugé bon de consacrer dix minutes à rédiger pour lui un texte de citation<sup>3801</sup> » écrit Henri Le Mire. Par contre, René de Salins, commandant de compagnie du 8<sup>ème</sup> Choc est cité trois fois dont deux à l'ordre de l'armée entre le 17 avril 1954 et le 3 février 1955, ce qui peut paraître étonnant par comparaison. Difficile de savoir pourquoi Pierre Tourret ne cite pas lui-même de Salins qui provoque chez ce dernier une animosité définitive. Mais est-elle réciproque ?<sup>3802</sup> C'est loin d'être le seul exemple. Roger Bruge évoque leurs différents et critiques mutuelles, ceux et celles de Langlais et Tourret, de Castries et Langlais, de Castries et Garandau<sup>3803</sup>. Elles ne grandissent pas la mémoire de l'armée ni de ces hommes ; c'est pourquoi la plupart des vétérans les taisent.

Mais il existe aussi une catégorie à part de chefs prestigieux en Indochine, connus, souvent admirés, qui ont vu leur carrière détruite, par un choix qui les a écartés longtemps des mémoires officielles, voire des éditeurs et du soutien de l'armée. Cela concerne les officiers supérieurs qui se sont « compromis », si l'on emploie le langage officiel, avec le putsch d'Alger en 1961 et l'Algérie française. Il a fallu attendre, longtemps, une réhabilitation officielle de leurs titres, de leur honneur et parfois de leur image, sauf dans des milieux politiques très éloignés de leur positionnement. Ils ont donc été couverts d'honneurs, promus dans des grades supérieurs, de multiples fois décorés et cités jusqu'à leur démission ou leur emprisonnement en 1961. Leur image de « centurion d'Indochine » en a souffert, et réciproquement, puisque c'est cette catégorie d'officiers qui a dirigé la rébellion, apparaissant finalement comme des mercenaires, que certains

---

<sup>3799</sup> Cf. *supra*, p. 905.

<sup>3800</sup> Entretiens avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>3801</sup> Henri Le Mire, *Epervier*, *op. cit.*, pp. 303-304.

<sup>3802</sup> Cf. *infra*, p. 1413.

<sup>3803</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, pp. 236-238.



d'entre eux sont parfois devenus au Biafra ou ailleurs en Afrique.

Nombre d'entre eux sont restés quelques temps dans une armée suspicieuse et fragmentée comme souvent au cours de son histoire et ont souvent fini par démissionner, d'autant plus qu'une institution militaire de temps de paix réduit ses effectifs et devient très ennuyeuse. Ils sont ensuite « entrés en discrétion », y compris en délaissant les associations d'anciens combattants qui existaient alors. En effet, les « officiers malades de l'Indochine », qui sont considérés comme s'étant *perdus* en Algérie, sentent le souffre. A la fin des années 1970, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, la mémoire officielle de la guerre d'Indochine commence son existence et certains officiers radiés des ordres de décoration commencent à être réintégrés et même promus, à l'image d'Hélie de Saint Marc en 1979. Des lois d'amnistie, de 1963 à 1974 avaient déjà été signées. Il faut attendre le 17 novembre 1982 et la loi très controversée voulue par François Mitterrand pour que la plupart des officiers et fonctionnaires soient rétablis dans leurs droits, y compris celui d'une « révision de carrière ». L'Indochine et l'Algérie, dans les années 1980, émergent davantage grâce à l'histoire et aux mémoires naissantes. Les vétérans parlent, dans leur autobiographie ou dans les entretiens, parlent aujourd'hui sans aucune gêne, me semble-t-il, des Salan, Vanuxem, Trinquier, Chateau-Jobert d'Indochine sans commenter leur *période algérienne*, ce qui est plus compliqué dans une mémoire collective.

Dans cette catégorie, le général Salan bénéficie d'une bonne réputation. Il a exercé plusieurs temps de commandement différents au cours des trois séjours passés en Indochine : comme commandant en chef des FFEO en Chine et au Tonkin de 1945 à 1948, adjoint opérationnel de De Lattre en 1951-1952, commandant en chef par intérim en 1948, 1951-1952 et 1954, commandant en chef en 1952-1953. Il a servi quatre commandants en chef, l'est devenu lui-même et a passé six ans et demi en Indochine avec de grandes responsabilités au niveau des opérations, qu'ils lancent ou subit face à Giap. Quelle est son image dans les mémoires combattantes ?

Elle est moins flamboyante que celle de Leclerc et de Lattre, d'où cette situation peut-être désavantageuse de faire partie d'un étage inférieur de réputation par rapport à eux car le prestige, le caractère, réel ou perçu, du personnage ne l'avantagent pas. Ce sont, par contre, ses seuls talents militaires qui lui donnent cette bonne réputation et non son apparence ou sa personnalité. Ils ne sont pas si nombreux, aux différents postes exercés par Salan, à en bénéficier. Les victoires du général De Lattre doivent beaucoup à la rapidité de Salan, adjoint opérationnel qui réagit très vite à l'annonce de l'attaque du GM 3 à Vinh Yen le 14 janvier 1951 quand il fait partir le groupement Edon à sa rescousse et à Nghia Lo, lorsqu'il fait parachuter trois bataillons parachutistes, du 1<sup>er</sup> au 6 octobre 1951 en l'absence de son chef, qui devient le vainqueur nominal de cette bataille. Ses qualités les plus reconnues sont, tout d'abord, sa connaissance de l'Indochine, aussi intellectuelle, sensitive que pratique, puisqu'il a été lieutenant affecté au Tonkin, sur la frontière de Chine puis à Muong Sin, au Laos de 1924 à 1928 puis comme capitaine, au Tonkin, de 1929 à 1933 et pour un troisième séjour, à Dinh-Lap, toujours au Tonkin, de 1934 à 1937 ; soit environ onze avant-guerre.

Ses relations, sa connaissance physique des régions, de leurs avantages, des coutumes et des populations qui y vivent ainsi que ses commandements antérieurs lui donnent beaucoup d'assurance pour « lire le paysage », comprendre les distances par la connaissance du relief, des difficultés de liaisons et l'attitude envers les multiples ethnies. En définitive, ce savoir lui permet de formuler des intuitions stratégiques et réagir immédiatement sur le plan tactique. Il est suffisamment compétent et calculateur pour adapter la stratégie du moment à ses moyens, jamais suffisants pour un avantage décisif, pour trouver la position adéquate et pour monter une stratégie indirecte, des « opérations de déception » qui puissent lui permettre d'avoir le temps de s'organiser. Ainsi, pour arrêter « l'avalanche » constituée par l'invasion par Giap du pays Thaï noir d'octobre à décembre 1952, choisit-il de créer une base aéroterrestre à Nasan, et de la confier à son duo de choc Gilles et Ducournau. Mais il organise dans le même temps l'opération *Lorraine* début novembre 1952 sur les dépôts de l'APV pour détruire une partie de leur logistique, faire diversion et gagner du temps pour organiser Nasan, qui résiste aux assauts de Giap début décembre 1952. Les avantages et les inconvénients sont dans cet épisode, l'une et l'autre des deux opérations étant qualifiées de « parfaitement réussie » et de « beau succès »<sup>3804</sup>. Victorieux à Na San, Salan perd Nghia Lo et le pays Thaï en début 1953. Il protège le delta qui glisse progressivement dans l'insécurité et le Laos avec le camp de SENO mais la retraite de Sam Neua catastrophique prouve que le CEFEO et les armées des États associés, en dehors de quelques bataillons parachutistes, ne peut rivaliser avec l'APV. La situation se détériore partout. Na San sera évacué par Navarre comme Salan a évacué Hoa Binh. Les succès sont fragiles et fugaces, comme le raid de Qui n Nhon en février 1953. L'opération *Lorraine* a atteint ses objectifs mais au retour, des GM ont failli être anéantis. Il n'est plus question de gagner la guerre d'Indochine avec les moyens du CEFEO qui sont au maximum des capacités françaises. La stratégie du général Salan ne peut qu'être défensive et de parer les coups de l'APV. Son prestige est donc, de ce fait, moins important et sa personnalité, son action plus critiquées. Il laisse toutefois l'image d'un chef compétent, spécialiste de l'Indochine depuis 1945. Mais il n'atteint pas le niveau de popularité de De Lattre ni Leclerc. Francis Agostini écrit : « Salan, a servi sous les ordres de de Lattre. Il avait pris des savoir-faire du patron et de Lattre lui faisait confiance. Et il connaissait le pays, la mentalité des gens »<sup>3805</sup>. Mais ayant évacué, en 1952, Hoa Binh que de Lattre avait pris deux mois avant, n'ayant pas son charisme, Salan est contesté dès son début de commandement malgré la justesse de son constat et la réussite de sa manœuvre ; par des anciens « maréchaux du roi Jean. [...] “ L'esprit de De Lattre a été trahi ” »<sup>3806</sup> clame Vanuxem. Les journalistes comme Lucien Bodard regrettent le panache de son prédécesseur.

---

<sup>3804</sup> Raoul Salan, *Le Vietminh, mon adversaire*, op. cit., pp. 341 et 358.

<sup>3805</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>3806</sup> *Ibid.*, p. 205.

Les mémoires combattantes sont presque unanimes aujourd'hui. Beaucoup apprécient sa direction de la guerre. Certains pensent qu'il aurait pu être décisif en 1947 s'il avait eu assez de moyens, à l'image de Bernard Prin : « L'opération Léa a été conçue par Salan et elle aurait pu atteindre son but si on ne lui avait pas enlevé une partie de ses effectifs »<sup>3807</sup>. Francis Oustry écrit l'avoir « apprécié »<sup>3808</sup>, Max Poiroux le classe en valeur au niveau de Leclerc et de De Lattre<sup>3809</sup>. Jacques Bouthier estime que son départ, après Na San, « a changé la donne »<sup>3810</sup>, que cette guerre ne pouvait plus être gagnée sans un chef comme de Lattre ou Leclerc. Bigeard résume l'avis général dans son commentaire. Il n'a pas été séduit mais il le respecte : « Nous l'appelions le Chinois. Il était froid, secret, réfléchi. Ce n'était pas un tribun comme de Lattre. Pas un meneur d'hommes comme Leclerc. Non, c'était un homme de marbre, il parlait peu<sup>3811</sup>. » Il faut savoir emporter l'adhésion des hommes dans une guerre. Son biographe, Alain Gandy, essaie de cerner son sentiment à son départ en mai 1953 : « Salan cherche à lire, dans les regards de la troupe qui lui rend les honneurs à Saïgon [...] un chagrin égal à celui qu'il éprouve lui-même<sup>3812</sup>. » Salan, timide, a échoué à dépasser sa personnalité renfermée, peu douée pour la communication. Le respect éprouvé envers lui par les combattants ne les conduit pas mourir pour lui. Sa fuite en Espagne en novembre 1960 alimentant la thèse d'un complot contre De Gaulle, sa clandestinité en Algérie à partir d'avril 1961, son procès et sa captivité à Tulle, jusqu'en juin 1968, ne l'empêchent pas de publier ses mémoires, notamment un très intéressant tome 2 sur l'Indochine en 1971, dans lequel il retrace ses commandements, ses décisions et son avis sur celles des autres, ses relations avec les différents personnages du conflit<sup>3813</sup>. Mais sa discrétion et sa retraite médiatique l'éloignent de l'armée, des anciens combattants et ne sert pas les mémoires combattantes d'Indochine qui manquent d'un héraut.

D'autres personnages importants d'Indochine vont porter une image très politisée, consciemment ou non, liée à l'Algérie, qui va longtemps occulter leurs parcours indochinois et leurs publications avant que l'on retrouve le souvenir de leurs campagnes précédant la fatidique année 1961. Paul Vanuxem et Roger Trinquier vont disparaître, le premier en 1979, le second en 1986, sans avoir suffisamment écrit et rayonné pour le bien des mémoires d'Indochine. Leur image semble, de fait, assez ambiguë, politiquement marquée. Leur discours, leur image sentent le souffre de la guerre d'Algérie, du putsch, voire de la torture. Roger Trinquier a certes fondé l'UNP en 1963 mais sur le plan de ses publications, le Katanga et la guerre subversive lui ont pris beaucoup de temps. C'est seulement dans la dernière décennie de sa vie qu'il se recentre sur l'Indochine avec trois ouvrages dont *Le Temps perdu*<sup>3814</sup>, regard sur son parcours, ouvrage passionnant qui fait regretter une

---

<sup>3807</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>3808</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>3809</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>3810</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>3811</sup> Marcel Bigeard, *De la brousse à la jungle*, op. cit., p 196.

<sup>3812</sup> Alain Gandy, *Salan*, op. cit., p. 219.

<sup>3813</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire, tome II : le Vietminh, mon adversaire*, op. cit.

<sup>3814</sup> Roger Trinquier, *Les maquis d'Indochine*, Paris, SPL, 1976, 261 pages. *Idem*, *Le temps perdu*, Paris, Albin Michel, 1978, 442 p. et *Idem*, *Le 1er bataillon de bérets rouges, Indochine 1947-1949*, Paris, Plon, 1984, 259 p.

exposition médiatique très irrégulière du fait même de son image... subversive. Le cas de Pierre Château-Jobert ou « Conan » est symptomatique du poids de l'Algérie et de l'image des soldats perdus sur la mémoire d'Indochine. Ancien de la 13<sup>e</sup> DBLE et des SAS, colonel prestigieux en Indochine, où il fait deux séjours, il commande le 2<sup>ème</sup> RPC à Suez et la brigade de parachutistes coloniaux à Bayonne ; il peut espérer accéder aux étoiles de général. Mais il soutient le putsch d'Alger, quitte la France en janvier 1962 et rejoint l'OAS où il essaie de rallier des régiments à leur cause. Il quitte la clandestinité en 1968, rejoint la France mais se consacre à l'action politique, précisément à la contre-révolution catholique. L'Indochine s'éloigne de son combat mais le souvenir de son rôle ne s'efface pas. Il a son buste dans l'école des troupes aéroportées de Pau depuis 2010, payé par l'UNP. Jacques Allaire dit de lui, se limitant à l'Indochine : « Château-Jobert. Il était bien. Ils étaient tous bien ! Tous avaient un passé ; ils avaient le style pour faire sauter les gamins que nous étions. Château-Jobert, Romain-Desfossés<sup>3815</sup>. »

Personne, parmi les témoins, n'a évoqué Fernand Gambiez, surnommé « Nimbus », qui s'est illustré en Indochine, en 1950-1951 dans le secteur des villages catholiques sur le Day, faisant confiance à l'adjudant Vandenberghe pour monter un commando d'anciens soldats de l'APV « retournés ». Mais son rôle de colonel dépassé par l'attaque surprise de l'APV dans la bataille du Day et sa capture par le 1<sup>er</sup> REP lors du putsch d'Alger en avril 1961 alors qu'il est commandant en chef en Algérie brouillent son image. Devenu historien, il évoque très peu l'Indochine et semble oublié des vétérans.

Pour finir d'évoquer le poids de la mémoire de la guerre d'Algérie sur celle de l'Indochine, la figure de Jacques Pâris de La Bollardière est assez spéciale. S'il en existe une, chez les vétérans d'Indochine en général et chez les parachutistes en particulier, qui suscite des commentaires plus acerbes, c'est bien la sienne. En effet, la période indochinoise du colonel parachutiste Pâris de La Bollardière et de la Libération de la France est occultée par celle de l'Algérie. Il faut dire qu'il a suscité des avis très partagés dès son cursus à Saint Cyr en 1927, au combat à El Alamein en 1942. Il passe chez les parachutistes et devient chef du 3<sup>ème</sup> RCP qui saute en Hollande en avril 1945. Il effectue deux séjours en Indochine en 1946-1948 et 1950-1953 où il commande les troupes aéroportées d'Indochine. En Algérie, promu général fin 1956, il se brouille avec Massu, demande à être relevé de son commandement et critique ensuite la torture, qui lui vaut un arrêt de forteresse de soixante jours en 1957. Sa carrière freinée, il démissionne en 1961 et devient l'un des chantres du pacifisme, des actions anti-nucléaires à Mururoa, de l'objection de conscience. En 1982, il refuse d'être « réintégré dans les cadres » au côté des ex-putschistes. Les parachutistes, hostiles au *gauchisme* et très sourcilleux sur la solidarité dans leur corps, ne lui ont pas pardonné ce virage. Seul Jacques Allaire ose prononcer son nom, qui sert de cible à des commentaires assez violents sur les réseaux sociaux quand il apparaît et est très peu évoqué dans les mémoires combattantes y

---

<sup>3815</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

compris dans les ouvrages sur le conflit : « La Bollardière un grand chef comme De Lattre. Bollardière comme Bigeard aimait le terrain<sup>3816</sup>. »

### 3.1.2.3 Une mémoire subalterne : les « centurions » subalternes et « décurions » de référence

« Des Vietnamiens, pourtant les plus nombreux dans le camp français à Dien Bien Phu, il n'est pratiquement jamais question. » (Pierre Journoud)

La *mémoire des chefs* évoque surtout les officiers généraux et officiers supérieurs (de chefs de bataillon à colonels). Mais il existe une mémoire subalterne, qui porte sur les officiers subalternes (d'aspirant à capitaine) et les sous-officiers, plus proches des vétérans d'aujourd'hui, plus accessibles, une sorte de *mémoire de proximité* dans laquelle les vétérans peuvent se reconnaître. Il existe donc une mémoire fournie des *centurions d'Indochine* pour les officiers et ce celle que l'on peut qualifier de *décurions d'Indochine*, c'est-à-dire l'empreinte d'officiers subalternes et de sous-officiers contenue dans la littérature combattante, dans les autobiographies de vétérans plus ou moins connus et surtout dans leurs mémoires individuelles.

Certains éditeurs comme Indo Éditions ont voulu les mettre en lumière, produisant une longue suite d'autobiographies et biographies des capitaines (Luciani, Cabiro, Martin,) et lieutenants (Cornuault) du 1<sup>er</sup> BEP, du GM100 (Boissinot), de partisans (Le Merre), qui ont la particularité d'avoir presque tous<sup>3817</sup> connu la captivité dans les camps de la RDV. De toute manière, les *centurions* comme Bigeard et les *décurions* rentrent presque tous dans le même profil : un très grand courage, un engagement maximum avec un esprit de « têtes brûlées » qui n'ont pas leur langue dans leur poche, souvent insoucieux des convenances et des hiérarchies. La littérature combattante les voit comme des « héros » qui n'en font qu'à leur tête, menant des unités taillées à leur image ou/et qui ont acquis leur réputation par une audace la plupart du temps opposée à une hiérarchie jugée médiocre. Leur popularité est donc constituée de non-conformisme, d'audace, de science militaire dans des situations très exposées que la littérature, combattante ou non, a parfois exaltées (« baroudeurs », « guerrier »), leur assurant une certaine célébrité dans le milieu militaire passé et présent, celui des passionnés du conflit, diffusée aujourd'hui grâce aux réseaux sociaux. Certains sont considérés comme de véritables *saints* voire de *martyrs*, parce que, jeunes, discrets et...précocement morts au combat, à l'image du lieutenant Brunbrouck, lieutenant artilleur à Dien Bien Phu. Leur engagement au combat constitue des épopées dans beaucoup d'ouvrages ; les mémoires combattantes, telles qu'elles sont transmises par les vétérans parlent surtout de courage, plus rarement d'héroïsme. Est - ce le fait d'une humilité réelle, construite depuis l'Indochine ? Beaucoup de ces figures sont parachutistes, légionnaires, ou légionnaires -parachutistes, des anciens de l'armée de terre, plus nombreux dans le CEFEO et plus au contact de l'ennemi. Les

---

<sup>3816</sup> *Ibid.*

<sup>3817</sup> Sauf Cabiro, blessé avant la bataille de Dien Bien Phu

marins de la « marine blanche » dont la mémoire collective a retenu les noms d'Henri Martin, militant communiste emprisonné pour son activité et d'Alain Delon qui passé une partie de son bref séjour en prison ; ne sont pas des exemples pour les vétérans. La marine blanche a patrouillé ; c'est surtout l'aéronavale, les Dinassaut, les commandos marine et la « marine kaki » qui ont tiré leur épingle du jeu mémoriel au niveau des vétérans ; rarement du grand public, sauf peut-être, le *Crabe-tambour* dont il ignore le vrai nom, Pierre Guillaume. Les aviateurs ont réalisé des prouesses, à bord d'appareils vieillissants, rafistolés parfois déclassés comme les Junker qui transportaient le ravitaillement des postes, les blessés voire le napalm. La littérature et les mémoires combattantes ont retenu le nom du seul capitaine de Fontanges.

Enfin, le héros valorisé par cette mémoire est Français. L'absence de références chez les autochtones est stupéfiante. Aucun témoin ne m'a cité d'officier ni de sous-officier indochinois emblématique, qui l'ait marqué. L'héroïsme et le modèle de chefs semble exister seulement pour les Français de Métropole et d'Afrique du Nord. C'est logique pour les officiers généraux et supérieurs ; plus étonnant pour les officiers subalternes et sous-officiers. Beaucoup sont morts dans les batailles emblématiques de la RC 4 et de Dien Bien Phu ou s'y sont rendus célèbres. Une recherche rapide dans la littérature combattante et les témoignages voit ressurgir les mêmes références popularisées, évoquées dans des ouvrages, parfois le leur, publiés dans Indo Éditions, Grasset (avec Georges Fleury) ou Presses de la Cité.

Les guerriers les plus prestigieux, dans la mémoire combattante, sont des sous-officiers et les officiers subalternes, parce qu'ils ressemblent davantage à ceux qui les admirent – et qui auraient voulu ou pu leur ressembler – que des grands chefs inaccessibles. Ils sont valorisés, non par leur carrière, mais par *un fait* qui les valorise.

Chez les capitaines d'Indochine, trois *figures* se détachent. Joseph Raphanaud est un officier multi-décoré avec une croix de guerre ornée d'une vingtaine citations qui permet de le comparer à Bigeard. Prisonnier des Allemands, plusieurs fois évadé en 1940 et 1943, il est capitaine en Indochine au 2<sup>ème</sup> REI. Son point d'orgue est la construction d'un train blindé pour sécuriser davantage les voies ferrées du Sud-Annam avec sa compagnie et des supplétifs. Paul Bonnacarrère en a fait un personnage de la troisième partie de son ouvrage jugé majeur *Par le sang versé*, bien qu'il contienne des éléments enjolivés qui finissent par devenir réalité<sup>3818</sup>. Georges Fleury a, plus tard, consacré tout un ouvrage à Raphanaud sans rester sur un seul fait glorieux. Il est « Le guerrier »<sup>3819</sup>. Bonnacarrère a consacré le reste de son ouvrage au lieutenant puis capitaine Antoine Mattéi, dont les mémoires paraissent en 1975<sup>3820</sup>. Lui aussi prisonnier en Allemagne de 1940 à

---

<sup>3818</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, *op. cit.* ; troisième partie pp. 205-284.

<sup>3819</sup> Georges Fleury, *Le Guerrier. Raphanaud : un baroudeur hors-série au service de la France (1939-1962)*, Paris, Grasset, 1981, 437 p.

<sup>3820</sup> Antoine Mattéi, *Tu survivras longtemps*, Oliver Orban, 1975, 286 p. Mais ses mémoires ont été arrangées selon Cyril Bondroit qui a écouté son interview, base du livre, par ses co-auteurs Robert Laffert et Pierre Pavian. Il est difficile de retrouver une vraie histoire avec tous ces livres aux récits... « arrangés ».

1945, il fait un séjour de 1946 à 1952 en Indochine au sein du 3<sup>ème</sup> REI. Ses commandements au Tonkin sont de l'ordre du roman et il faudra un jour démêler la légende de la réalité. Mais les témoignages sur son action à Na Cham, lors du drame de la RC 4 en octobre 1950 sont concordants et assurent qu'il a résisté avec succès aux assauts de l'APV, ne se retirant du poste qu'après avoir attendu, au-delà des ordres donnés, pour accueillir d'éventuels survivants des colonnes Charton et Le Page. La suite de son séjour n'a apparemment pas intéressé ses admirateurs car l'on trouve peu de renseignements sur l'après-1950. Les mêmes sources citent, plus discrètement mais nommément le capitaine de Fontanges, le plus célèbre aviateur du conflit, qui stupéfie ses pairs par ses acrobaties sur un vieux Junker qui lui permet de sauver des blessés à That Khé, après la fin de la bataille de la RC 4. Il est popularisé à la fois par Paul Bonnacarrère et par Lucien Bodard<sup>3821</sup> qui insiste sur son talent de pilote dans les évacuations sanitaires, ses vols de reconnaissance jusqu'en Chine et son ébriété notoire. Plus tard, le pilote publie lui aussi ses souvenirs<sup>3822</sup>.

Dien Bien Phu est un creuset d'actes héroïques pour beaucoup de vétérans et de passionnés du conflit. La mémoire collective si particulière de la guerre d'Indochine est attisée, dramatisée par les témoignages successifs et la littérature combattante qui a également pour mission, consciemment ou non, d'atténuer la honte d'une si grande défaite. Elle a distingué les officiers subalternes et aussi, les sous-officiers les plus courageux. Ces figures sont alors utilisées pour construire le mythe héroïque de la bataille. La popularité du lieutenant Brunbrouck, qui n'est pas légionnaire mais artilleur, est plutôt récente. Elle existe surtout depuis le film de Pierre Schoendoerffer. L'exploit du lieutenant artilleur est souvent cité dans les ouvrages sur la bataille pour son action décisive dans la nuit du 30 mars 1954, où il prend l'initiative de ne pas replier ses canons de 105, malgré les ordres, devant le déferlement de la division 312 sur le centre du camp retranché. Il tire à vue sur l'ennemi et le stoppe net. « Les témoins considèrent qu'il a littéralement sauvé le camp retranché d'une défaite prématurée<sup>3823</sup> » écrit Pierre Journoud en 2019. Brunbrouck est tué le 13 avril suivant à son poste ; il a 27 ans. D'Erwan Bergot, dans son livre sur *Les 170 jours de Dien Bien Phu*<sup>3824</sup> parle de « l'exploit du Lieutenant Brunbrouck » et lui consacre quatre pages (mais il évoque aussi le rôle des mitrailleuses quadruplées placées là par Langlais). Ce modeste officier a pris une importance qu'il n'avait pas au départ. Sa brillante intervention lui vaut d'être décoré de la légion d'honneur dès le lendemain 31 mars 1954, mais son rôle n'apparaît déterminant que quarante ans plus tard, ce qui permet de voir son nom valorisé par une promotion de Saint Cyr, la promotion de 2004-2007, par deux odonymes et de voir un acteur – Maxime Leroux, exagéré dans son jeu – jouer son rôle dans le film *Dien Bien Phu* de Pierre Schoendoerffer en 1992<sup>3825</sup>.

---

<sup>3821</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome III : L'humiliation, op. cit.*, p. 278.

<sup>3822</sup> Guillaume de Fontanges, *Les ailes te portent*, Paris, Éditions maritimes et d'outre-mer, 1981, 296 p.

<sup>3823</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu, La fin d'un monde, op. cit.*, p. 349.

<sup>3824</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu, op. cit.*, pp. 188-192.

<sup>3825</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu, op. cit.*. Brunbrouck, du moins son personnage apparaît à 59'21, 1h05'42, 1h16'20 et 1h28'28.

Les chefs de commandos sont également admirés comme de belles figures de baroudeurs, des hommes sans faiblesses, durs, très indépendants de l'autorité ce qui, dans leur fonction, est une grande qualité au vu des capacités d'improvisation et d'initiatives nécessaires pour durer. La tâche du chef de commando est de chercher le renseignement, en étant souvent isolé des unités amies pour un raid ou pour des mois d'opérations en région plus ou moins hostile. Ce sont des situations qui réclament de la finesse et de la brutalité selon les cas, de la psychologie auprès de la population et de ses propres troupes, françaises et autochtones. Pour Jean-Michel Vernière, le centurion d'Indochine qu'il a le plus admiré est son supérieur, le capitaine Sassi, l'âme du GCMA. Jean Sassi est un soldat des corps francs d'Afrique lorsqu'il entre au BCRA en 1943 et suit l'entraînement des Jedburgh où il apprend les techniques de guérilla. Breveté parachutiste et sous-lieutenant en 1944, il est parachuté dans les Alpes du sud pour aider au déploiement des troupes débarquées en Provence le 15 août 1944. Volontaire pour se battre contre le Japon, la France étant en grande partie libérée, il est envoyé à la Force 136 à Ceylan. Parachuté au Laos en juin 1945, il va combattre les Japonais et très tôt des éléments de l'APV à la fin de l'été. Il revient en Indochine en 1953 et opère au Laos, à nouveau, au GCM/GMI de septembre 1953 à mars 1955. Il organise différents maquis et essaie de recueillir les rescapés de Dien Bien Phu dans l'opération *Desperado* début mai 1954. L'abandon des Hmongs l'année suivante est un crève-cœur. Ses écrits, *Opérations spéciales* et ses *Carnets*<sup>3826</sup>, la thèse de Michel David sur les *Maquis autochtones d'Indochine*<sup>3827</sup> en 2001 suivie de son livre *Guerre secrète en Indochine en 2004*<sup>3828</sup>, issu de sa thèse ont mis en lumière la personnalité de Sassi. Il est honoré à Saint-Maixent par la 212<sup>ème</sup> promotion de l'ENSOA *Indochine 1953 - Opération Maquis* en 2003 et surtout par la promotion de l'ESM *Colonel Jean Sassi* à l'EMAC<sup>3829</sup> en 2009-2010. Invité en 2003 à l'ENSOA, Jean-Michel Vernière garde une grande admiration et une grande reconnaissance envers son ancien chef, dont il dit « Voici l'homme qui m'a appris l'indiscipline » :

« Une « certaine » indiscipline ! Savoir dire non. Sassi savait très bien le faire, il l'a prouvé, d'ailleurs. C'était un sacré type [...]. Vous auriez vu ce mec ! Il était très « remuant », il avait des opinions absolument tranchées, peut-être excessivement d'ailleurs. Il était comme ça. Moi je le rattache toujours à sa formation. Quand on parle de gens comme ça, il ne faut pas oublier qu'il a une formation des SAS en Angleterre. Ça a été quelque chose ! [...]. Un type dur, extraordinaire<sup>3830</sup>. »

Jacques Bouthier, chef d'un commando de partisans vers Lao Kay en 1954 garde lui-aussi cette image de grand chef en mémoire : « Sassi m'appelait « mon petit sergent » ! C'était un grand monsieur<sup>3831</sup>. »

<sup>3826</sup> Jean Sassi, *Opérations spéciales, vingt ans de guerres secrètes*, op. cit., 2009. *Idem*, *L'âme d'un guerrier : Carnets (1941-1962)*, op. cit., 2011.

<sup>3827</sup> Michel David, *Les maquis autochtones d'Indochine 1950-1955*, thèse d'histoire militaire et études de défense, soutenue à Montpellier 3 – Paul-Valéry en 2001.

<sup>3828</sup> Michel David, *Guerre secrète en Indochine : les maquis autochtones face au Viet-Minh (1950-1955)*, Panazol, Lavauzelle, 2002, 425 p.

<sup>3829</sup> Ecole militaire des Aspirants de Coëtquidan, qui forme des officiers de réserve (nom officiel depuis 2021).

<sup>3830</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>3831</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.



Dans le milieu des commandos, celui dit « Ponchardier » est, dès octobre 1945, marqué par son fondateur le capitaine de corvette, puis de frégate Pierre Ponchardier. Il est cité ici pour mémoire car aucun témoin n'en a parlé mais son commando est en quelque sorte, le *commando originel* en Indochine qui sert de référence. Pilote de l'aéronavale au début de la Seconde Guerre mondiale, il entre en résistance en Métropole, créant plusieurs réseaux de renseignement de 1942 à fin 1944. Compagnon de la libération, il crée en janvier 1945 le « commando parachutiste de l'aéronautique navale » puis « commando SAS B (B pour bataillon) », qui est intégré au Corps Léger d'Intervention (CLI) de Ceylan dans le cadre du 5<sup>ème</sup> RIC. Débarqué en Indochine le 3 octobre 1945, il combat dès le 10 dans le cadre de la pacification de la Cochinchine. Très vite, son action est efficace ; plus libre que le groupement de la 2<sup>ème</sup> DB, il mène des raids destructeurs. Ponchardier dirige trois puis quatre unités, de B1 à B4 dans son commando éponyme qui est dissous en septembre 1946. Il revient en Indochine pour des commandements de plus en plus importants jusqu'en 1952<sup>3832</sup>.

Le capitaine Jean-Louis Delayen est également un chef très respecté avec l'aura des combattants qui ont participé à « toutes » les guerres, de la Seconde Guerre mondiale à l'Algérie. Delayen combat au sein du 6<sup>ème</sup> RTS puis du RICM à la Libération, en 1944-1945. Sous-lieutenant puis lieutenant en Indochine, il y effectue trois séjours en 1945-1948, 1949-1952 et 1953-1955. S'il est très connu au sein du RICM et des commandos du Nord-Vietnam (les unités de l'époque et leurs amicales aujourd'hui), il accède à une certaine notoriété grâce au livre de Georges Fleury centré sur sa qualité de « baroudeur », terme décliné à l'infini<sup>3833</sup>. En fait, Delayen pense très vite qu'il faut mener une guerre différente, inspiré par l'exemple du capitaine de corvette Ponchardier, rencontré en 1946. Officier de renseignement du RICM en 1949, il dirige puis étoffe le petit commando dirigé par l'adjudant Bui Pho Chi, ancien sergent de son père, le colonel Delayen. Il n'est formé que de Tonkinois, recruté un par un. Il utilise des jonques pour ses raids et finance la vie des commandos, logé avec les familles, l'armement de sa flottille en revendant des buffles capturés en zone ennemie. Il crée, de fait, tout un système qui est vite repris par les commandos du Nord Vietnam, lancés par De Lattre en 1951. Le commando Delayen prend le numéro 13. En 1953, il reçoit le commandement d'un groupement de six commandos du Nord Vietnam : trois commandos « fleuve », trois commandos de débarquement. Plusieurs témoins ont cité le capitaine Delayen tant pour son audace, pour l'organisation précoce et efficace de ses commandos que leur formation à la navigation par fleuve ou par mer rendent redoutables. « C'était un brillant chef de commandos<sup>3834</sup> », pour Bernard Gaudin, du commando 25. Francis Agostini lui est reconnaissant d'avoir sauvé les commandos que les autorités militaires voulaient abandonner au Tonkin. Aidé

---

<sup>3832</sup> <https://www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnons/pierre-ponchardier>.

<sup>3833</sup> Georges Fleury, *Le Baroudeur – Les quatre guerres du général Delayen*, Paris, Grasset, 1979 ; 428 p.

<sup>3834</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

par l'amiral Querville, Delayen les ramène au Sud-Vietnam où ils formeront une unité d'élite dans l'ANV :

« Nous avons reçu des directives nous interdisant d'embarquer nos supplétifs et leur famille pour les ramener au sud Vietnam. Il y en a un qui a sauvé tous les commandos, c'est le général (capitaine à l'époque, NDA) Delayen. Il était très bien avec la marine, il s'est débrouillé pour embarquer tous les cadres et tous les commandos (Commandos marine et commandos de réserve générale) regroupés à Haiphong. On les a embarqués sur deux LST et on les a emmenés à Nha Trang. [...]. C'est comme ça qu'on a sauvé tous nos supplétifs des commandos du Nord Vietnam<sup>3835</sup>. »

Bien entendu, impossible de ne pas évoquer l'adjudant-chef Vandenberghe et le lieutenant Rusconi, les chefs des commandos du Nord-Vietnam 24 et 23 à partir de 1951. J'ai déjà longuement expliqué la vie du premier, sa mort et ses causes, la chute de son propre système qu'il n'a pas su contrôler jusqu'au bout. Cette fin douloureuse est due à un séjour usant et à la glorification de son ascension par de Lattre qui lui l'a grisé et rendu moins prudent, selon plusieurs témoignages. Elle est attestée par son plus proche adjoint et ami Tran Dinh Vy, qui a expliqué les « limites » de son chef. Au commando 25, près de Nam Dinh comme Vandenberghe, Bernard Gaudin reste, comme les autres commandos, d'une extrême prudence :

« Vandenberghe était un “ phare ” pour nous ! Ça a été très brutal. Et puis on le rencontrait, on buvait des pots ensemble. C'était un copain. Il était très communicatif. C'était un type formidable. Il était hors du commun. Il y a des gens comme ça parfois dans la vie. Il avait le sens du combat. Combien de fois ses partisans m'ont dit que parfois alors qu'ils étaient complètement encerclés de partout, qu'ils ne pouvaient plus s'en sortir, Vandenberghe trouvait toujours l'endroit où passer. [...]. Quelquefois on partait ensemble. Lui il partait en opération et il repoussait vers nous les unités qu'il voulait coincer. Nous, on était en bouchon et on les attrapait. Souvent on travaillait avec lui<sup>3836</sup>. »

Il reste une référence pour beaucoup de vétérans pour lesquels ce combattant n'est pas à un héros mais un formidable combattant dont l'audace et le flair ont accru l'efficacité jusqu'à ce qu'il se brûle les ailes. Les vétérans l'associent à Charles Rusconi pour leur fin brutale et leur engagement maximum dans les commandos. S'il s'est vu être moins mis en valeur que Vandenberghe, Jacques Bouthier le trouve plus fin que ce dernier :

« Dans le secteur de Nam Dinh, il y avait deux grands commandos, Vandenberghe et Rusconi. On ne parle pas de Rusconi. C'était un maître. Il a fait un boulot magnifique. Il a été assassiné. Je n'ai pas connu ces deux personnages, j'étais dans le sud. Mais j'ai eu des hommes de Rusconi et de Vandenberghe, [...] à la fin de la guerre. Ils étaient différents dans leur façon de travail. Rusconi était plus proche de la population que “Vanden”. Vandenberghe trafiquait, il exécutait<sup>3837</sup>. »

Rusconi est original. Chez lui, les associations sont étonnantes, comme le fait d'être né Français en Suisse d'une famille corse, et sa création, en 1948, d'un commando formé de Sénégalais et de Vietnamiens, le commando 23 en 1951. Au Tonkin, son unité et celle de Vandenberghe opèrent constamment et efficacement en territoire ennemi, stimulés par une grande émulation. L'un comme l'autre, pour cette raison, sont éliminés par des soldats de l'APV infiltrés dans leur commando. Leur mort cause d'autant plus un choc dans le CEFEO que de Lattre, qui avait mis

---

<sup>3835</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>3836</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, *op. cit.*

<sup>3837</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, *op. cit.*

Vandenberghes sous le feu des médias, meurt en même temps. De très bons officiers sont enfermés dans les mémoires de leurs subordonnés autant par leur instinct du combat que dans le commandement et la gestion de leurs hommes. Être un centurion ne suppose pas seulement d'utiliser ses talents militaires mais de construire un lien avec ses hommes, qui est une partie intéressante de leurs souvenirs.

Pour ce qui concerne les lieutenants, ils sont légion à être encensés ! Chaque combattant ou presque garde un grand souvenir de l'un de ses officiers souvent inconnus de la mémoire collective, qui l'a marqué. Parmi les témoins rencontrés, André Laperle se souvient de trois lieutenants très différents mais importants de son 1<sup>er</sup> BPC : le lieutenant Danjaume, chef d'une section voisine, le lieutenant Daubas qui commande sa section au Ba Vi et le lieutenant Bataille, son autre supérieur. Aux combats du Ba Vi, qui ont constitué, en décembre 1951, l'un de ses épisodes les plus cauchemardesques de la guerre d'Indochine, les deux premiers réagissent à l'instinct :

« Le lieutenant Danjaume, [...], c'était un type comme ça ! (pouce levé). [...]. Et nous, notre commando, qui était commandé par un lieutenant qui s'appelait Daubas [...]. Il marchait en tête de section, moi j'étais juste derrière, avec mon groupe [...]. La section qui était devant nous, comme ça descendait, ils ont eu tendance à marcher plus vite. Il s'est créé un vide et l'embuscade s'est refermée devant nous. Nous on a pris ceux qui tombaient en embuscade par l'arrière, donc c'est pour ça qu'on s'en est sorti ! C'est le hasard. C'est là qu'est mort le lieutenant Danjaume. Il s'est fait attacher à un arbre avec un FM et il s'est fait tuer sur place<sup>3838</sup> ! »

Mais celui qu'André Laperle a trouvé juste et inspirant, c'est son autre chef de section, dont l'empreinte l'a marqué pour le reste de sa propre carrière. Son témoignage sert à rappeler que le chef qui marque ses hommes n'est pas juste un chef de guerre :

« Un lieutenant que je porte aux cieux, le lieutenant Bataille, qui a été mon chef de commando à St Briec, mais il a été aussi mon patron en Indochine, et on s'est retrouvé après quand j'ai pris du galon et que lui était devenu général ! [...]. Dans la section qu'il avait, à moi et mes petits camarades, il nous faisait les cours sur le comportement. [...]. Et quand on a touché notre première paie, il nous a obligé (on n'a pas eu à discuter !) à faire une délégation de solde, c'est-à-dire que la moitié de notre solde était versée sur un livret d'épargne militaire et on n'y touche pas ! [...]. J'ai beaucoup apprécié ce bonhomme. Ma femme me dit parfois "ce n'est pas un dieu !". Oui, mais ça a été un très grand frère, qui a protégé ses hommes, qu'il a empêché de faire des conneries<sup>3839</sup>. »

L'officier qui veut comprendre ses hommes commence par apprendre leur vie et leur parler :

« Et il y a une chose que j'appréciais, c'est que tous les mois on passait au "confessionnal", ça s'appelait comme ça ! Il voulait voir tous ses bonhommes un par un : "comment ça va ? tu as des nouvelles de tes parents ?" ... chose que j'ai gardée par la suite, dans ma façon de commander. Il savait tout. [...]. Il avait un grand cahier, ces cahiers de comptable très longs qu'on avait dans le temps. C'était par ordre alphabétique, il y avait le nom de l'intéressé, tous les renseignements "père, mère...", "à pousser", "à surveiller", "boit". C'était un type, j'en ai un très grand souvenir<sup>3840</sup> ! »

Charles-Henry de Pirey, de son côté, est très élogieux sur son chef du 60<sup>ème</sup> Goum au 1<sup>er</sup> Tabor, le lieutenant Spor, autant pour ses liens avec ses hommes que pour son instinct de combattant. Il est

---

<sup>3838</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>3839</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>3840</sup> *Ibid.*

un officier sorti du rang, colonial jusqu'au bout des orteils en lesquels il portait beaucoup d'attention, recommandant aux cadres et aux hommes de toujours se nettoyer les pieds pour être plus résistants lors des opérations les plus longues. Il n'a pas la carrure ni le charisme apparent des jeunes officiers efflanqués comme les loups, à 38 ans mais « chaque trait de son visage révélait une énergie tenace et calme. [...] Son foyer, c'est le cantonnement de son Goum et sa plus grande joie est de venir s'installer parmi ses hommes et de bavarder des heures avec eux, en arabe<sup>3841</sup> ». Engagé, capturé en 1940 sur la Ligne Maginot, il s'évade et rejoint l'armée d'Afrique dans les Goums, « fait » la Tunisie, la Corse et termine la campagne de Libération en Allemagne, nommé sous-lieutenant à titre exceptionnel. Serge Têtu, sous-officier d'une unité voisine, connaît également cette forte personnalité qui n'a pas oublié son passage chez les sous-officiers :

« Le lieutenant Spor [...] était sergent, en 1933. Il a toujours été dans le 60<sup>ème</sup> Goum pour finir par le commander. [...] Il était lieutenant, commandeur de la légion d'honneur, une dizaine de citations ! Je l'ai vu. On disait dans les Goums, qu'il avait la "baraka", beaucoup de chance. Et il "sentait la situation". [...] Il a fait le débarquement en Provence comme sous-officier ; il est passé officier après. Il avait des camarades de même grade qui sont restés adjudants, adjudants-chefs. Ils se tutoyaient<sup>3842</sup>. »

Pour finir, il faut évoquer ces *décurions d'Indochine*, qui ne sont pas moins courageux que les officiers pour autant, ni inférieurs en valeur, mais juste en grades. Les sous-officiers sont le nerf des unités dans la guerre, le lien entre les officiers et les hommes du rang. Leurs tâches multiples peuvent être jugées ingrates. Elles les honorent car ils doivent veiller à tous les détails pour que la mécanique de l'unité et des ordres fonctionne. C'est pourquoi plusieurs sous-officiers ont marqué la mémoire combattante collective. Il doit veiller aux missions, au matériel, au quotidien, au ravitaillement et au moral de chacun. Au combat, l'officier ne peut se démultiplier et doit confier les actions aux groupes de combat que mènent les sous-officiers les plus aguerris. Comme l'officier, le sous-officier ne fait pas systématiquement le coup de feu comme ses hommes ; il organise et n'est pas le voltigeur de pointe. Serge Têtu a expliqué son rôle chez les goumiers :

« Sur le moment, vous n'avez pas le temps de penser ; vous devez réagir en fonction du besoin. Moi mon rôle était de voir s'il y avait encore des munitions parce que le goumier n'en n'est pas économe ! Il aimait bien tirer donc il fallait ravitailler parce qu'un FM, ça consomme ! Je ne peux même pas dire que j'ai tiré, je ne l'ai pas fait. On m'a posé la question : "vous avez tué combien de Viets ?" et je réponds qu'à ma connaissance, je n'ai pas dû en tuer un ! Je n'étais pas dans le combat personnel, j'avais des goumiers pour ça. Un chef est là pour diriger<sup>3843</sup>. »

L'adjudant et l'adjudant-chef, les plus hauts-grades de sous-officier en Indochine sont en fait des officiers qui sont facilement chefs de section ou commandants de compagnies de supplétifs. Vandenberghe au commando 24, dirigeait 120 hommes et plus. Les sergents-chefs sont également voués, vu l'usure et la faiblesse du nombre d'officiers, à prendre le commandement d'une section, d'un poste. Un sergent, premier grade de sous-officier, a souvent beaucoup de responsabilités, les

---

<sup>3841</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., pp. 22-23.

<sup>3842</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>3843</sup> *Ibid.*

mêmes que celles d'un sergent-chef, à la tête d'un poste ou d'un groupe de combat, au minimum, et il n'est pas rare de voir un caporal-chef, c'est-à-dire un militaire du rang, à la tête d'un groupe de combat ou d'une section de supplétifs. Ce « glissement » des fonctions et des responsabilités d'officier à sous-officier est, il faut le reconnaître, très valorisant pour le second qui ne peut espérer commander même une section en Métropole, à la même époque. Certains en gardent, de ce fait, un très grand souvenir, comme Jacques Bouthier sur la frontière de Chine. Il est un seigneur local mais le danger est permanent.

Les sous-officiers ont peu publié leurs mémoires d'Indochine mais plusieurs l'ont fait avec bonheur, c'est-à-dire qu'elles ont fourni beaucoup d'éléments pour comprendre leur rôle dans des circonstances quotidiennes comme le sergent Roger Verbeke qui subit l'ennui à Langson et l'éloignement de sa fiancée<sup>3844</sup> ou dans des opérations plus rudes où leurs compétences ont dû s'exercer, comme Pierre Cesca, sergent au 1<sup>er</sup> bataillon Thai<sup>3845</sup>. Pierre Desroches qui a été son commandant d'unité en 1954, m'en a dit le plus grand bien. Pierre Cesca, sergent de 25 ans à son arrivée en Indochine, prend un groupe du commando du bataillon et ne cesse de faire des raids qu'il décrit par le menu, notamment près de la Rivière Noire dans l'été 1953 autour de la RP 41. Non seulement, il faut porter le matériel, sous-officier ou pas, mais il faut porter le ravitaillement, six jours de riz cuit car la fumée est interdite, plus 250 cartouches de PM ou 1000 par FM, dix grenades. Quand le lieutenant est absent, le sergent le plus ancien remplace à la tête de cette unité de 50 tirailleurs. En février 1954, au Laos, Cesca dirige la progression de son bataillon après que son commandant a demandé au jeune sergent, doué pour l'orientation, de diriger sa colonne, en s'aidant d'une carte à moitié renseignée (le reste étant en blanc) : « Cesca, pouvez-vous nous conduire là ? » Une fois arrivé, Cesca écrit : « Le commandant (Bonnard) et moi faisons le tour du "propriétaire" avant de placer les compagnies qui s'organisent aussitôt<sup>3846</sup>. » Ici, un sergent de confiance agit doublement (orientation, positionnement) au-delà de son rôle, comme un officier. Il passe ensuite chef de section.

La littérature combattante a valorisé les sous-officiers, mais aucun n'est aussi prestigieux que ceux des bataillons parachutistes ou de unités de légionnaires les plus sollicitées pendant le conflit. La figure de l'adjudant Bonnin, du 2<sup>ème</sup> BEP, plusieurs fois cité dans cette thèse est admiré et respecté par ses hommes comme par ses supérieurs au nombre duquel se tient le capitaine Hélie de Saint Marc qui l'a cité Bonnin en exemple jusqu'à la fin de sa vie. Le souvenir de René Sentenac a joué un rôle équivalent dans la vie de Bigeard et dans la mémoire des parachutistes, celui d'un caporal-chef puis sergent du 6<sup>ème</sup> BPC, fort de deux séjours, admiré de tous, un des rares évadés de Dien Bien Phu dont Bigeard vantait le cran et dont la photo a orné son bureau jusqu'à la fin. Cette même

---

<sup>3844</sup> Roger Verbeke, *Indochine*, Paris, Les éditions du Panthéon, 1999, 203 p.

<sup>3845</sup> Pierre Cesca, *Journal d'un sous-officier de bataillon Thai, Indochine 1953-1955*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2012, 221 p. Cesca avait déjà publié son *Journal de marche. Indochine 1953-1955* à compte d'auteur en 1993.

<sup>3846</sup> *Ibid.*, p. 91.

photo a agi de façon similaire dans l'esprit de Martial Chevalier qui ne s'en séparait pas : « Il avait la photo de Sentenac qui meurt dans le désert. Elles étaient près de lui dans le bureau, pas nécessairement ostentatoires mais toujours posées à côté de lui<sup>3847</sup>. » Les ouvrages de Bigeard, de Bergot, les réseaux sociaux, amicales et blogs parachutistes rappellent régulièrement les autres sous-officiers du 6<sup>ème</sup> BPC devenus légendaires. En tête l'adjudant Prigent et le sergent-chef Baliste. Guy Prigent est « le mousse », engagé à 18 ans chez les SAS du colonel Bourgoïn, qui est parachuté en France puis en Hollande en 1944-1945. Il fait deux séjours en Indochine, sergent-chef et chef de section au 6<sup>ème</sup> BPC, puis adjudant à titre exceptionnel de 1952 à 1954. Il est tué à Dien Bien Phu, comme René Baliste, engagé dans les troupes alpines en 1944-1945, un premier séjour en Indochine au 3<sup>ème</sup> BCCP dans le GC de Bigeard avec qui il repart en second séjour en 1952 dans le « 6 ». Les deux sous-officiers meurent le 10 avril 1954 à Dien Bien Phu. Comme beaucoup de sous-officiers d'Indochine, ces sous-officiers ont été honorés par des noms de promotions à l'Ecole nationale des sous-officiers d'active (ENSOA, auparavant ESOA) de Saint-Maixent, la 2<sup>e</sup> promotion pour Sentenac en 1964, la 70<sup>ème</sup> promotion de l'ESOA EAI pour l'adjudant Prigent, la 129<sup>ème</sup> promotion en 1988 pour le sergent-chef Baliste. Jacques Allaire a dit d'eux : « Au "6", Baliste et Prigent étaient des seigneurs ; des seigneurs sur le terrain. Sentenac est mort comme un soldat doit mourir<sup>3848</sup>. »

Cette longue énumération d'officiers et de sous-officiers qui constituent, sinon le Panthéon mémoriel des vétérans du conflit, du moins la référence des officiers et sous-officiers types de la guerre d'Indochine, admirés et respectés, pose un problème majeur dans les mémoires combattantes. Aucun nom indochinois ne se trouve dans les réponses sur les chefs qui les ont marqués. Pierre Journoud constate, à propos des mémoires combattantes de Dien Bien Phu : « Des Vietnamiens, pourtant les plus nombreux dans le camp français à Dien Bien Phu, il n'est pratiquement jamais question<sup>3849</sup>. » Je me suis fait la même réflexion tout au long de la thèse. Les compliments sont souvent globaux, quelques silhouettes peuvent être évoqués des unités souvent « jaunies » du CEFEO ou des armées associées, mais sans s'y attarder. Ils apparaissent rarement dans les récits et dans les témoignages. Trois personnages *surnagent* toutefois, de manière très inégale dans les mémoires. Huynh Ba Xuan est devenu un officier vietnamien connu, essentiellement parce qu'il a vécu, comme le souligne le titre de son ouvrage, *Oublié 23 ans dans les goulags Viet-Minh*<sup>3850</sup>. Il faut avouer qu'il est rarement cité et uniquement pour cette raison, sa carrière se limitant à deux années de 1951 à 1953, date de sa capture, pendant laquelle il passe de sous-lieutenant sorti de Saumur, aide de camp du général De Lattre à capitaine en trois ans. Il n'a pas eu le temps de s'inscrire dans les mémoires, en dehors de sa longue captivité.

---

<sup>3847</sup> Entretien de l'auteur avec Marie-France Chevalier, dans son atelier de peinture à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>3848</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>3849</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 328.

<sup>3850</sup> Huynh Ba Xuan, *Oublié 23 ans dans les goulags Viet-Minh (1953-1976)*, Paris, L'Harmattan, 2003, 294 p.

Pham Van Phu est très peu cité lui aussi. Pierre Journoud écrit que seul le capitaine Bizard l'évoque pendant un entretien<sup>3851</sup>. Comme Huynh, très jeune, il est sorti de l'académie militaire de Dalat en 1954, juste à temps pour devenir lieutenant, chef de section au 5<sup>ème</sup> BPVN du capitaine Botella et envoyé sur Dien Bien Phu. Il est resté dans les mémoires pour avoir donné l'assaut en chantant *La Marseillaise* avec ses hommes de la 2<sup>e</sup> compagnie qu'il commande, le 11 avril, sur Eliane 1<sup>3852</sup>. Il est nommé capitaine quelques jours plus tard le 15 avril, suivant la même carrière météorique que Huynh dans une ANV qui a besoin de cadres. Mais son histoire n'a apparemment intéressé aucun auteur. Il est par exemple difficile de savoir même s'il a été fait prisonnier ou s'il s'est évadé. Les sources sont équivoques sur ce point. Seuls sa carrière pendant la guerre du Vietnam et son suicide spectaculaire le 30 avril 1975 à Saigon est connu.

Tran Dinh Vy l'est davantage. Il a été l'adjoint de Vandenberghe au commando 24, a échappé par miracle à sa destruction et à celle du commando 23 de Rusconi, pour finir colonel dans la légion étrangère. Il a très peu relaté son histoire et aucun livre ne l'a pris comme sujet ; son histoire est pourtant passionnante. Il a pu s'exprimer dans l'ouvrage d'Henri Ortholan<sup>3853</sup>, dans lequel il a écrit trois articles : « Le commando Vandenberghe », « Le général Gambiez » et... sa propre histoire dans « Tran Dinh Vy, sous -officier français » puisque personne ne l'a fait à son propos. Lui et ses camarades ont été d'excellents voire de formidables combattants pour beaucoup de soldats du CEFEO sans pour autant dépasser le compliment et constituer des piliers mémoriels, sur le plan individuel, qui viendraient nourrir la mémoire collective.

Par conséquent, la figure du chef pendant et depuis la guerre d'Indochine a évolué par rapport aux guerres modernes type guerres mondiales. Du sergent au général d'armée, un chef doit savoir s'adapter à toutes les situations. Le courage, le panache, la compétence militaire surtout, les amènent à être admirés, respectés, ou non. Il faut admettre que ce conflit indochinois s'est avéré très difficile pour les officiers qui ont perdu une grande partie des promotions récentes de Saint-Cyr sur le terrain, témoins de leur engagement maximum, étant très exposés dans une guérilla où ils sont les premiers visés. Les officiers généraux comme de Lattre ou Salan ayant dû plusieurs fois s'adapter aux tactiques et matériels de la guerre de 14-18, d'une armée de paix entre-deux guerres qui a connu des conflits coloniaux (Rif, Syrie-Liban), de l'armée de 1939-40, de la résistance en sus parfois. Il a fallu intégrer le matériel et les tactiques anglo-saxonnes de l'armée française de 1944-1945 et enfin affronter à la fois une guérilla et une guerre moderne en Indochine. De quoi troubler n'importe quel officier ou sous-officier de talent.

Tous les officiers, de ce fait, n'ont pas pu s'y adapter aussi bien que les cadres cités précédemment. Nombre d'entre eux ont été critiqués pour leur arrogance, leurs erreurs et sont, de ce fait, soit

---

<sup>3851</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>3852</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 236.

<sup>3853</sup> Henri Ortholan, *Indochine 1946-1954. Témoignages inédits*, Paris, Bernard Giovanangeli, La Sabretache, 2011, 255 p. Tran Dinh Vy, *récits*, pp. 95-112.

oubliés, soit détestés, désignés comme les responsables des défaites et de la fin brutale de la guerre d'Indochine. Plusieurs y ont perdu leur réputation militaire ; ce qui ne les a pas toujours empêchés de poursuivre leur carrière.

#### 3.1.2.4 *Des chefs mal aimés ou très critiqués : les recalés des mémoires combattantes, ou quand la « défaite mémorielle » rejoint la défaite tout court*

« Dans les chefs, il y avait un paquet de cloches. » (Jacques Allaire)

Les mémoires combattantes expliquent l'envers d'un décor moins prestigieux et il arrive qu'elles nuancent ou contestent les légendes. Les vétérans n'hésitent plus à évoquer nommément les « mauvais chefs » sans craindre, pour autant, de porter atteinte à l'honneur de l'armée. « Dans les chefs, il y avait un paquet de cloches » m'a dit Jacques Allaire, véritable iconoclaste qui ne voit pas pourquoi il tairait les lacunes d'une guerre perdue<sup>3854</sup>. Il a pu, y compris dans la *légende Bigeard* qu'il a contribué à construire, parler des défauts des supérieurs qu'il a pourtant admiré, au nom de la vérité mais également au nom d'un certain réalisme aujourd'hui acceptable. Encore moins les insuffisances et les erreurs des commandants en chef Carpentier et Navarre, des vaincus sans gloire comme de Castries et Constans. Il existe aussi les planqués, les incompetents, les brutes et les alcooliques. Il s'agit donc ici d'un *Panthéon inversé* des vétérans d'Indochine, sorte de galerie des anti-modèles de la guerre d'Indochine avec leur versant sombre.

Le premier stade de la rancœur envers les chefs de leur propre corps expéditionnaire concerne ceux qui sont responsables de cette guerre jugée « inutile » et des plus grandes défaites. Nombreux sont ceux qui pensent qu'elle aurait, sinon *dû*, du moins *pu* être évitée. Le centre des critiques est Georges Thierry d'Argenlieu, brocardé, insulté parfois, moqué, quand Pierre Desroche me dit : « Leclerc ne s'entendait pas du tout avec Thierry d'Argenlieu. Nous on disait « Tient lieu d'Argenterie », parce qu'on ne pouvait pas le voir<sup>3855</sup> ! » Ceci étant, cet avis ne concernait que les conversations entre officiers pendant et après le conflit car le lieutenant Desroche n'est arrivé en Indochine qu'en 1949. Son raisonnement s'est donc bâti sur des ouvrages postérieurs comme ceux de Sainteny<sup>3856</sup>, de Philippe Devillers et ceux sur Leclerc qui accusent d'Argenlieu d'avoir saboté les négociations avec Ho Chi Minh. Sa popularité auprès des anciens d'Indochine est donc à l'inverse de celle qui entoure le général Leclerc. Si l'amiral d'Argenlieu a réussi à freiner puis décourager Leclerc par son intransigeance, l'amenant à demander son rappel, il a perdu la bataille mémorielle, après avoir perdue celle de sa propre stratégie puisque le bombardement d'Haiphong en novembre 1946, l'insurrection d'Hanoi en décembre suivant ont lieu sous son commandement. Mais est-il le seul responsable ? C'est très discutable et son biographe le plus récent, Thomas Vaisset, qui a fait de

---

<sup>3854</sup> Extrait d'une conversation téléphonique, le 9 octobre 2019.

<sup>3855</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>3856</sup> Jean Sainteny, *Histoire d'une paix manquée*, Paris, Amiot-Dumont, 1953, 260 pages.



la vie de ce personnage controversé, l'objet de sa thèse<sup>3857</sup>, puis d'un livre<sup>3858</sup> relève bien l'intransigeance et l'anticommunisme du haut-commissaire, méfiant envers Ho Chi Minh avec qui il ne veut pas transiger comme envers la fougue du général Leclerc, son subordonné. Mais il l'absout de la responsabilité du conflit. L'amiral est strictement discipliné et il obéit aux ordres reçus, c'est-à-dire, même s'il démissionne en janvier 1946, à ceux du général De Gaulle qui l'a nommé à ce poste pour affirmer la présence de la France en Indochine et restaurer son autorité, le 16 août 1945. Pendant près de deux ans, jusqu'au 5 mars 1947, au moment où le gouvernement Ramadier met fin à sa mission, d'Argenlieu suit scrupuleusement la ligne donnée par son chef et remet une indépendance souhaitable à plus tard. En cela, il n'est pas le seul puisque Leclerc la suit aussi. Mais d'Argenlieu a, *in fine*, le même objectif, source de désaccord inextricable avec la RDV. Pour les vétérans, leur religion est faite, à tort ou à raison. Le prestige militaire de Leclerc écrase tout argument. André Laperle, comme ses camarades, affirme ainsi : « Il faut dire aussi qu'on a eu des commandements en Indochine, de gens qui se sont pris presque pour des rois, des grands seigneurs ! En particulier un amiral<sup>3859</sup> ! » Jean-Pierre Chieulet parle de son « rejet de l'action abominable de l'amiral D'Argenlieu, qui avait en représailles (des tirs de soldats de l'APV contre des militaires français d'un LCI contrôlant une jonque, NDA) fait bombarder Haiphong, par ses bateaux au large, de la marine dite blanche<sup>3860</sup>. » Or, il y a bien deux d'Argenlieu, celui de septembre 1945 et celui qui dirige à partir de mars 1946. Au départ, en septembre 1945, il est, souligne le biographe de Leclerc, celui « des deux responsables chargés de la reprise en main de l'Indochine, [...], incontestablement le plus libéral<sup>3861</sup>. » Il critique l'ordre colonial ancien, refuse de parler de « reconquête » et évoque une indépendance à terme. Celui de mars 1946 se sent floué à la fois par Leclerc, Sainteny et par Ho Chi Minh, lesquels ont signé l'accord du 6 mars 1946 sans le consulter. Il n'est pas plus consulté sur le *modus vivendi* entre Marius Moutet et Ho Chi Minh, le 14 septembre, seul accord après l'échec de Fontainebleau et il faut rappeler que le bombardement d'Haiphong est de l'initiative du colonel Dèbes et du général Valluy en l'absence de d'Argenlieu, qui est à Paris. La position hostile de Leclerc envers Ho Chi Minh, dans sa lettre du 6 juin 1946, pendant la conférence de Fontainebleau, montre que les deux personnages ont une position plus proche qu'on ne le pense. Si D'Argenlieu peut être considéré effectivement comme l'un des responsables du conflit, c'est davantage par l'initiative de la création de la république autonome de Cochinchine, le 1<sup>er</sup> juin 1946, qui sabote à la fois les négociations de Dalat puis de Fontainebleau, et par son intransigeance à la fois face à Leclerc et face à Ho Chi Minh, dont il ne fait pas son interlocuteur officiel. Il est pourtant le dirigeant d'une officielle RDV, reconnue de fait dans les accords du 6 mars 1946 et par sa réception en chef d'état à Paris, le 22 juin suivant.

---

<sup>3857</sup> Thomas Vaisset, *L'amiral Thierry d'Argenlieu : la mer, la foi, la France*. Thèse d'histoire contemporaine, soutenue le 5 décembre 2014 à Paris X.

<sup>3858</sup> Thomas Vaisset, *L'amiral d'Argenlieu, le moine-soldat du gaullisme*, Paris, Belin, 2017, 616 p.

<sup>3859</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>3860</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>3861</sup> Jean - Christophe Notin, *Leclerc, op. cit.*, p. 375.

Au sommet des critiques dans les mémoires combattantes, les commandants en chef battus ou « oubliables » en Indochine tiennent une bonne place. Les généraux Carpentier et Navarre sont donc logiquement les plus critiqués ainsi que le « liquidateur » Ely. Tous trois, il faut le préciser, n'étaient pas volontaires et ne sont partis qu'à contrecœur, soumis aux ordres, après élimination de tous ceux qui ont, eux, refusé. D'autres enfin, sont oubliés comme les généraux Blaizot et Jacquot.

Marcel Carpentier, nommé en 1949, est le général qui, dans les écrits de nombre de vétérans et d'historiens, ne comprend rien à la situation militaire de l'Indochine. Est-ce la lecture de l'image acerbe et parfois ridicule fournie par Lucien Bodard qui détermine leur opinion ? Les opérations qui s'effectuent pendant son commandement, de septembre 1949 à décembre 1950 sont, en général, portées au crédit des deux commandants très actifs : le commandant du Tonkin, le général Alessandri pacifie le delta du Fleuve Rouge (le « Tonkin utile »), grenier à riz essentiel pour l'Indochine ; le commandant du Sud (Cochinchine et Sud-Annam), Boyer de Latour puis, en septembre 1949, le général Chanson, en artisans très complémentaires de la pacification du sud du Vietnam, s'opposent victorieusement à Nguyen Binh. Aucune décision personnelle ne semble s'attacher au temps de commandement de Carpentier, sauf la bataille de la RC 4, du moins l'évacuation catastrophique de la zone frontière qui lui est imputée un an après son arrivée, en octobre 1950. Lucien Bodard est sans pitié. Quinze ans après l'arrivée du général Carpentier à Saigon, il l'éreinte par une description de sa personnalité dénonçant son manque de décision. Il fustige déjà l'erreur de casting : « Il avait été dressé comme une doublure, un serviteur zélé, mais il est incapable de commander par lui-même. Ce n'était qu'un adjudant étoilé. Je me souviens mal de lui. La mémoire s'accroche peu à son personnage. Physiquement, c'est une sorte de paysan arrivé, mais usé, lent, qui finasse<sup>3862</sup>. » Trois pages terribles pour décrire un chef qu'il considère comme incompetent. Au bout de quelques mois : « Il ne fait rien. D'ailleurs, qu'aurait-il à faire, puisque la guerre continue d'elle-même ?<sup>3863</sup>. » De ce commandant en chef invisible, les vétérans n'ont aucun souvenir, la RC 4 mise à part. Carpentier doit gérer un adjoint opposé à l'évacuation de la zone frontière que Blaizot avait « planifié de façon à être effective au 10 octobre 1949<sup>3864</sup> » et en retard, pour cette raison, d'un an l'exécution, ce qui constitue la première grave erreur de cette manœuvre, l'APV ne cessant de se renforcer grâce aux communistes chinois présents sur cette frontière en décembre 1949. Les deux généraux, le spécialiste de l'Indochine, Alessandri, comme le métropolitain ignorant de l'Indochine, Carpentier, partagent à égalité leur défaut de stratégie, l'un pour son indécision, l'autre pour son manque probable de lucidité. Carpentier veut simplement poursuivre une pacification régulière, comme officier d'état-major qu'il a été, en « organisateur réservé et

---

<sup>3862</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, Tome 1 : L'enlèvement*, op. cit., p 194.

<sup>3863</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>3864</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine, Tome 2*, op. cit., p 76.

prudent »<sup>3865</sup> écrit Philippe Franchini et rester à Cao Bang, avant de changer d'avis. Les opérations déclenchées en octobre 1950 demeurent, pour longtemps, parmi les pires jamais organisées par l'armée française, par Carpentier et son état-major, pour ses lacunes structurelles, la date, les lieux, le manque de commandement, d'organisation et de lucidité engagées et ensuite pour l'affolement déclenché pendant deux mois par les mauvaises nouvelles qui rappellent, toutes proportions gardées, les sombres journées de mai-juin 1940 en France.

Après l'espoir qu'a suscité l'action du général de Lattre et la dégradation de la situation, malgré les efforts de son successeur, le président du conseil René Mayer, selon le mot du général Gras, « pour remplacer le général Salan, qui connaissait le mieux l'Indochine, choisit le général Henri Navarre, pour la raison qu'il en ignorait tout<sup>3866</sup> ». Sachant aujourd'hui que l'objectif était pour le Président du conseil, comme pour ses prédécesseurs depuis 1952, de trouver une « sortie honorable » du conflit en laissant les clés à l'État du Vietnam, ce genre de nomination surprenante fait dire à plusieurs vétérans, qu'il l'a fait exprès pour finir la guerre. Certains vont jusqu'à penser que cette nomination avait pour but de perdre la guerre, tout comme Dien Bien Phu, les politiques ayant exigé de défendre le Laos pour former une souricière et battre le CEFEO. Cette analyse est très hautement critiquable, un gouvernement subissant une grave défaite étant difficilement capable de survivre politiquement. Mais la haine du pouvoir politique est si forte qu'elle peut créer des analyses très fantaisistes, ne serait-ce que pour exonérer l'armée de toute faute. Jacques Bouthier ne va pas jusque-là ; il se contente de souligner le manque de compétence du nouveau commandant en chef et de son adjoint pour le Tonkin : « En 1953, le départ du général Salan, après Nagan, a changé la donne. Les Navarre et Cogny étaient là pour terminer cette guerre, coûte que coûte, et sans connaissances du terrain, de l'ennemi<sup>3867</sup>. » Henri Navarre a exercé de nombreuses années dans les services de renseignement, mais ce cavalier jusqu'au bout du stick, n'a pas passé toute sa carrière en état-major. Il a combattu en 1917-1918, en Syrie en 1919-1921 et au Maroc dans les années 1930-1934. Ce sont les dix années qui suivent qui le voient passer son temps au 2<sup>e</sup> bureau. Ensuite, il commande un régiment blindé (avec de Castries sous ses ordres) en 1944-1945, puis la 5<sup>ème</sup> DB en Allemagne et enfin, la division de Constantine en 1948-1949. Il est général de corps d'armée en arrivant en Indochine et, comme Carpentier, n'est non seulement pas volontaire pour ce poste. C'est la raison pour laquelle Jacques Allaire n'en dit pas de mal : « Navarre je ne le critique pas trop parce qu'il était loin et que c'était le haut commandement qui l'avait mis là<sup>3868</sup>. » Ce qui gêne plutôt, c'est sa froideur, à la fois de ses manières qui n'enchangent pas les hommes de terrain, le sentiment qu'il est lointain, peu communicatif, alors que les troupes ont besoin d'attention, de discours entraînants, de trouver, à travers leur chef, une raison de se battre. Bigeard le juge « froid, distant, il n'a pas le

---

<sup>3865</sup> *Ibid.* p 84.

<sup>3866</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, p 503.

<sup>3867</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>3868</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

contact, à l'inverse de Ducournau, il ne fait pas partie de ces chefs avec lesquels on aime se faire tuer<sup>3869</sup>. » Mais tous les combattants n'ont pas détesté le début de la *période Navarre* et l'espoir que leur nouveau commandant en chef a pu générer. En 1953, sous l'autorité du général « offensif », plusieurs opérations ont réussi<sup>3870</sup>. François-Xavier Heym, affecté sur les plateaux montagnards, voit dans l'opération *Atlante* au centre, un intérêt nouveau de l'état-major, moins focalisé sur le Tonkin. Il écrit : « En arrivant, Navarre avait redonné confiance à la suite de certaines opérations<sup>3871</sup>. » Dien Bien Phu constitue ensuite une grave erreur stratégique et tactique, qui est à la fois due à Cogy, l'adjoint au départ enthousiasmé par le projet jusqu'aux premiers jours de bataille, et à Navarre, responsable d'une stratégie « européenne » dangereuse en offrant la bataille loin de ses bases alors que les victoires du CEFEO sont presque toutes obtenues dans le delta du Tonkin et qu'il disperse ses forces en contredisant son plan initial. La défaite est à la hauteur de l'enjeu qu'il a voulu placer en Dien Bien Phu, voulant en faire une bataille décisive sans donner les moyens adaptés aux forces françaises alors que les renseignements – sa spécialité – montraient un renforcement sans précédent du corps de bataille de l'APV.

La raison de la chute de Navarre n'est pas seulement ce désastre militaire, mais ensuite, son déni. La brouille avec Cogy éclate au grand jour et se révèle catastrophique sur le plan moral. Max Clos, dans *Le Figaro*, parle de « crise » et estime que c'est le plus mauvais moment pour une direction divisée : « Nos hommes, nos officiers en sont venus à douter de leurs chefs. L'armée est divisée. La situation à cet égard paraît plus grave qu'en 1950 après le désastre de Cao-Bang<sup>3872</sup>. » Navarre affirme que c'est une victoire stratégique et que les pertes sont remplaçables. C'est une opinion de chef-comptable. Le bilan militaire, le bilan moral sont, au contraire, catastrophiques. Le général Gras pense que le premier est équilibré et donne en partie raison à Navarre ; mais il juge que le second enlève tout espoir<sup>3873</sup>. En mission d'information à la mi-mai 1954, Salan estime que le dispositif doit se rétracter sur l'axe Hanoi-Haiphong. Navarre estimant qu'il n'est pas indispensable est remplacé le 4 juin 1954. Pour une fois, ce n'est pas l'adjoint, responsable de la bataille qui « saute », chose étonnante ; le fusible est le commandant en chef lui-même. Jusqu'à la fin de sa vie, il défendra peu ou prou la même thèse, qu'il est un bouc émissaire et que la guerre d'Indochine pouvait continuer. La commission Catroux, en 1955, ne le chargera pas.

Le général d'armée Paul Ely, est nommé, commandant en chef du CEFEO, le huitième depuis 1945, par le gouvernement Laniel. Tout est étonnant dans cette guerre d'Indochine, y compris de voir nommé à la tête du corps expéditionnaire le chef d'état-major de l'armée française. C'est dire le manque de candidats d'un rang élevé<sup>3874</sup>. Salan raconte que, le visitant, Ely lui en parle comme

---

<sup>3869</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 132.

<sup>3870</sup> Cf. *supra*, p. 859.

<sup>3871</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>3872</sup> Max Clos, « Un corps expéditionnaire partagé », *Le Figaro*, le 5 juin 1954.

<sup>3873</sup> Yves Gras, op. cit., p. 569.

<sup>3874</sup> Le maréchal Juin a refusé pour la troisième fois. Le général Guillaume remplace Ely à la tête de l'état-major des armées ; Ely reprend sa place deux ans plus tard.

de « la plus grande tuile de (sa) carrière<sup>3875</sup>. » Les décisions prises pendant sa période de commandement avec le général Salan comme adjoint puis le général Jacquot, sont le fait de replis plus ou moins organisés qui sont dramatiques comme l'embuscade qui détruit le GM 100 et déstabilise tout le centre-Annam ou plus réussis comme l'opération *Auvergne* qui évacue les villages catholiques et une partie du delta. Il reste ensuite à appliquer les accords de Genève par des cessez-le-feu échelonnés du 27 juillet au 11 août, les combats ne se terminant qu'à cette date. Il faut évacuer le delta jusqu'à Haiphong en livrant Hanoi à la RDV, évacuer les populations qui veulent rejoindre le Sud Vietnam, le matériel « donné par les Américains ou financé par eux [...], des matériels des unités ou des travaux publics<sup>3876</sup> ». Sa mission se termine quand les derniers soldats français quitte le Nord-Vietnam, le 15 mai 1955. Son rôle dans le Sud-Vietnam est nettement plus critiqué puisqu'il soutient Diem à l'inverse de Salan et peine à clarifier sa position, qui est celle de la France<sup>3877</sup>. Ely est donc vu comme le *liquidateur de l'Indochine*, lui qui ne voulait pas venir commander le CEFEO ; une étiquette lourde à porter, qui ne marque toutefois pas sa fin de carrière<sup>3878</sup>.

Après les parias, une place particulière doit être faite pour une mémoire très contradictoire, celle des chefs à double visage et à double mémoire. Ceux dont on loue le courage, la compétence, les réussites mais qui n'ont ensuite pas convaincu ou qui se sont compromis à la fin de leur séjour indochinois par leur décision ou leur indécision, à l'image du général Cogny. D'autres, à la fin d'une belle carrière, ont connu la disgrâce de leur chef, d'une opération qu'ils ont dû assumer, tel le général Alessandri. Elle ne les a pas empêchés de la terminer parfois dans les honneurs, comme le général de Latour et le général Valluy, mais toute une partie de leur période indochinoise est restée mitigée dans la mémoire des combattants.

Le premier à conserver une image contradictoire est le deuxième commandant en chef du CEFEO, le général Jean Etienne Valluy. Il a le cursus des brillants généraux de sa génération, avec une entrée en guerre en 1918 comme aspirant au RICM, des campagnes au Maroc et en Syrie, une affectation en Chine, en 1937-1939. Il passe de l'armée d'Afrique à la 1<sup>ère</sup> armée, chef d'état-major de De Lattre puis général commandant la 9<sup>ème</sup> DIC en 1945, avec laquelle il rejoint l'Indochine à la suite de Leclerc. Il le remplace en tant que commandant en chef de juillet 1946 à février 1948, avec le général Salan comme commandant au Tonkin et adjoint opérationnel. C'est un tandem efficace, que leur amitié rend homogène. Ensemble, ils affrontent la dégradation de la situation, passant d'une guérilla à une guerre ouverte à partir du 19 décembre 1946. Ils commencent la pacification de l'Indochine, au nord comme au sud et essaient de détruire l'appareil politico-militaire de la RDV dans le Viet Bac avec les opérations *Léa* et *Ceinture* d'octobre à décembre

---

<sup>3875</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire, tome 2 : Le vietminh, mon adversaire, op. cit.*, p. 425.

<sup>3876</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 494-495.

<sup>3877</sup> *Ibid.*, p. 515.

<sup>3878</sup> Il demeure chef d'état-major des armées jusqu'en 1959, hormis quelques mois en 1958.

1947, réoccupant la frontière de Chine. Fatigué, en conflit avec le haut-commissaire Bollaert, Valluy demande son rapatriement et confie l'intérim à Salan. L'ensemble apparaît brillant « côté pile », maîtrisé dans un contexte plus que difficile, celui d'une guerre non déclarée qui bascule dans un affrontement sanglant. Alors pourquoi parler de « côté face » ? Tout d'abord parce que les vétérans de cette période, interrogés, ne se souviennent pas de lui. Robert Drouilles a du mal à en dire quelques mots : « Nous ne les connaissions pas. Tout ce que nous savions vaguement était que notre chef de division était le Général Valluy qui ne semble pas avoir laissé de trace dans l'histoire de France<sup>3879</sup>. » Malgré une fin de carrière brillante (commandant en chef de Centre-Europe dans l'OTAN en 1956), il mène une carrière discrète d'historien, sans rédiger un bilan de son passage en Indochine hormis de rares articles, jusqu'à la fin de sa vie. Enfin, il semble qu'il existe, sinon un malaise du moins un non-dit sur son nom. Dans les mois précédant l'insurrection d'Hanoi, Valluy est un *faucon* dans les relations avec la RDV, persuadé du double jeu des autorités cachant des préparatifs de guerre, ce qui est réaliste concernant Giap et l'APV. Mais lui-même ne se départit pas d'un vocabulaire martial, qui refuse l'attitude trop conciliante du général Morlière à Hanoi, lequel suit, en fait, la ligne inspirée du général Leclerc, et se retrouve sur celle du colonel Dèbes à Haiphong, avec qui il traite directement et dont il couvre la riposte si violente à Haiphong le 23 novembre 1946, que certains historiens considèrent qu'elle marque le début de la guerre d'Indochine. Chacun se prépare à la guerre. L'attitude des uns et des autres est, de ce fait, une marche inexorable vers une guerre que Valluy et Giap envisagent comme la seule solution claire à cet imbroglio. Le premier est, comme le second, l'un des responsables du déclenchement de la guerre d'Indochine, tenant le même genre de langage.

Fin 1950 et un peu plus tard, en 1954, trois généraux plutôt prestigieux connaissent une fin de séjour désastreuse, qui ternit leur image. Marcel Alessandri est le responsable officiel de la défaite de la RC 4 en 1950, puisqu'il est commandant du Tonkin. Il est un combattant éprouvé qui a participé aux quatre années de combats de la Première Guerre mondiale, à plusieurs opérations de pacification au Maroc. Il a servi au Tonkin de 1922 à 1923 et de 1939 à 1946. Sa lucidité et son sens de l'organisation lui ont permis, presque seul des troupes d'Indochine, de s'exfiltrer vers la Chine avec sa « colonne » lors du coup de force japonais du 9 mars 1945. Une brillante carrière de terrain et d'état-major, poursuivie par le commandement des troupes de Chine, puis celles du Cambodge et la présidence de la conférence de Dalat en 1946. Ces expériences lui permettent d'envisager d'être nommé commandant en chef en Indochine, mais il lui manque une étoile, comme à Salan en 1948. C'est Carpentier, général de corps d'armée, qui prend le poste. Ses désaccords stratégiques avec ses supérieurs successifs, Blaizot et Carpentier sont basés sur son expérience de colonial et le sentiment de supériorité de ses vues, l'isolant dans ses certitudes. Dans *L'Illusion*, seconde partie de sa guerre d'Indochine, Bodard parle d'Alessandri comme d'un

---

<sup>3879</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

« prophète », « fou d'orgueil » qui « se croit prédestiné. Il est sûr d'être l'homme qui sauvera l'Indochine<sup>3880</sup> ». Dans sa partie suivante, *L'humiliation*, Lucien Bodard évoque ses projets démesurés, au regard de ses moyens et de l'avis de Carpentier, d'attaquer chacun des repaires de l'APV en les isolant et en les traitant l'un après l'autre<sup>3881</sup>. Ce plan est très audacieux et il faut reconnaître que s'il y avait une solution militaire à la guerre d'Indochine, ce plan s'en est approché de près, sauf à oublier l'insuffisance récurrente d'effectifs qui a déjà condamné Léa en 1947 et que la frontière de Chine est si perméable que l'aide apportée à l'APV constitue un soutien et un refuge impossibles à réduire. Carpentier décide d'évacuer la RC 4 en septembre 1950, en connivence avec le colonel Constans par-dessus l'autorité d'Alessandri, mis devant le fait accompli. La littérature combattante, les ouvrages sur la RC 4 et jusqu'à Lucien Bodard le plaignent d'avoir à jouer un rôle aussi détestable de commander une opération qu'il juge dangereuse, mais s'étonnent aussi qu'il n'ait pas refusé ni démissionné. Les ouvrages qui lui sont consacrés le décrivent impuissant, déprimé par le dénouement dramatique, au vu de sa fonction. Le soutien de Juin à son ancien chef d'état-major le général Carpentier, font d'Alessandri un « bouc émissaire », le fusible idéal. Le général de Latour prend sa suite le 23 novembre 1950. Sa carrière est brisée. Il sera conseiller militaire de Bao Dai, un temps, puis quitte l'armée en 1955, atteint par la limite d'âge et ne s'exprimera plus jusqu'à sa mort en 1968. « Qui se souvient de lui maintenant ? » écrit Bodard en 1965<sup>3882</sup>.

Le général Pierre Boyer De Latour du Moulin a en partie réussi la pacification en Cochinchine<sup>3883</sup>, mais la faillite de ses décisions face à De Lattre qui désavoue ses ordres de repli successifs et constate son insuffisance à s'adapter aux circonstances et aux décisions qu'il souhaite, le remplace par le général Salan le 29 décembre. Pourquoi une telle chute de sa réputation militaire en cette fin d'année 1950 ? Il existe deux raisons. La première est qu'à 54 ans, le général de Latour est épuisé ; il n'est toutefois pas rapatriable comme on peut le lire parfois. En effet, il a fait un premier séjour de deux ans jusqu'en septembre 1949 et revient le 3 novembre 1950, avec le colonel Edon, dans des circonstances dramatiques. Il déploie « une activité incessante » qui vont contribuer à altérer sa santé. En effet, un mois plus tard, il tombe malade « d'une crise de dysenterie extrêmement violente » et perd « vingt kilos en moins d'un mois<sup>3884</sup>. » Il demande son rapatriement et rentre en France le 2 janvier 1951. La seconde raison est que, si l'on reprend l'expression du général Gras, « malgré la résolution qu'il manifestait, le général de Latour ne produisait pas, sur le corps expéditionnaire, le choc psychologique espéré<sup>3885</sup> ». Il est un bon général et, dans la même page, Gras cite ses qualités et ses décisions toutes judicieuses. Mais il constate sans craindre de nuire à sa mémoire : « Pour rétablir

---

<sup>3880</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome 2 : L'illusion*, op. cit., pp. 382-383.

<sup>3881</sup> *Idem*, *La guerre d'Indochine, tome 3 : L'humiliation*, op. cit., pp. 110 à 115.

<sup>3882</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>3883</sup> Cf. *supra*, pp. 744 et 912.

<sup>3884</sup> Pierre Boyer de Latour, *De l'Indochine à l'Algérie. Le martyre de l'armée française*, op. cit., p. 176.

<sup>3885</sup> Yves Gras, op. cit., p. 364.

la confiance, des dispositions judiciaires ne suffisaient pas. Il manquait au général de Latour ce magnétisme que seul dégage le chef animé d'une conviction profonde. [...]. Or c'est sans enthousiasme que le nouveau commandant des FTNV avait accepté son poste<sup>3886</sup>. » Ce défaut est celui de nombre de commandants en chef nommés en Indochine. Un manque de charisme, d'entraînement des troupes par le verbe et le magnétisme, ce qui caractérise les grands chefs de guerre dont une armée a besoin dans des circonstances dramatiques. A ce niveau, seuls Leclerc et de Lattre s'imposent sans discussion. De Latour justifie longuement ses décisions dans son livre déjà cité mais n'évoque pas les commentaires désagréables dits sur lui dans les mémoires de Salan et autres ouvrages, y compris de Lucien Bodard qui sont tous postérieurs au sien. Tout juste évoque-t-il une lettre de remerciement de De Lattre pour avoir créé les groupes mobiles et lui dire que « sans eux, la situation eût été dramatique<sup>3887</sup> ». La IV<sup>ème</sup> République a besoin de bons généraux éprouvés ailleurs et il sera résident-général en Tunisie et au Maroc pour finir général d'armée.

Pour ce qui est de René Cogny, la mémoire se complexifie davantage et son souvenir apparaît brouillé. Est-il un vrai combattant, un grand chef ou un général ambitieux qui ne vaut que par ses subordonnés ? Est-il le général « vitesse » ou « coco la sirène ? »<sup>3888</sup> ? Les divers ouvrages citent le plus souvent ses diplômes de polytechnicien, son diplôme de sciences politiques et son doctorat en droit pour attester de sa différence intellectuelle avec les autres officiers de sa génération. Mais à part sa formation d'officier artilleur, sa carrière avant 1940 et entre 1945 et 1950 est peu renseignée, sites et livres répétant toujours les mêmes phrases ou oubliant de larges périodes. Officier d'état-major à la III<sup>ème</sup> armée, prisonnier en 1940, il s'évade l'année suivante. Chef d'escadron, il entre dans la résistance et est arrêté, déporté en 1943 à Dora puis Mauthausen, dont il ressort très faible et en gardant, *a priori*, une séquelle à la jambe qui explique l'omniprésence d'une canne dans ses déplacements, sur presque toutes les photographies. De Lattre choisit René Cogny comme directeur de cabinet militaire en décembre 1950. Il l'accompagne partout y compris à Paris et aux États-Unis. Son premier commandement opérationnel de général de brigade le voit diriger le nord du delta du Tonkin, à la tête de la 2<sup>ème</sup> DMT (division de marche du Tonkin) en 1952, après la mort de De Lattre. Son nom apparaît pour la première fois dans un relevé d'opérations en avril 1952. Aucun document ne précise qu'il en ait jamais exercé un jusque-là dans sa carrière. En mai 1953, Navarre le nomme commandant du Tonkin et général de division, par défaut, les officiers venus avec de Lattre repartant avec Salan en fin de séjour. Jean Pouget le décrit en quelques mots, mais il faut se rappeler que Navarre et Cogny se sont brouillés à mort à propos de Dien Bien Phu, et que Pouget est resté attaché à Navarre. L'apostrophe de Linarès, qui le voit comme « un salaud », est une scène et un dialogue également décrits par Jules Roy<sup>3889</sup>. Cogny

---

<sup>3886</sup> *Ibid.*

<sup>3887</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>3888</sup> Deux surnoms qui lui sont donnés en 1954.

<sup>3889</sup> Jean Pouget, *Nous étions à Dien Bien Phu. Pourquoi ?*, Paris, Presses de la Cité, 1964, 446 pages ; Presses Pocket, 1967, p. 34. Jules Roy, *La bataille de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 22.



est séduisant, charmeur, mais fait, paraît-il, de longues siestes. Pouget précise que de Lattre l'avait « utilisé jusqu'à l'usure » à ses cabinets civils et militaires et ne l'avait pas pris comme « maréchal » pour guerroyer à la tête d'un groupe mobile :

“ En fait, il est compétent dans tous les domaines sauf celui des opérations qui lui avait d'ailleurs été interdit tant que de Lattre avait vécu. [...]. Si on le voyait beaucoup sur le terrain ou sur les routes, dans les bureaux et les boîtes de nuit, il avait eu l'habileté de ne jamais commander lui-même une opération. Il confiait cette tâche aux « maréchaux », Vanuxem, Castries, Gilles et à quelques autres colonels ambitieux. Chacun y trouvait son compte<sup>3890</sup>. »

Tout ceci semble cohérent, mais le fait d'avoir su se servir d'officiers très compétents Gilles (opérations *Brochet*, *Mouette*, *Castor*), Ducournau (*Hirondelle*), Vanuxem (*Auvergne*), montre aussi la marque des chefs compétents. De Lattre ne faisait pas différemment, qui nommait un colonel pour diriger chaque opération. Les soldats le voient écumer le terrain, s'adresser à eux avec sympathie ; cela leur suffit. Ivan Cadeau signale qu'il est, à l'arrivée de Navarre, « le seul [...] à connaître les dossiers » et que « ceux qui ont côtoyé Cogny le présentent comme un homme d'action, de commandement et d'autorité<sup>3891</sup>. » Le faste de « coco la sirène » fait encore penser à de Lattre auprès duquel il a beaucoup appris, mais il n'est pas du même niveau. Par contre, sa réputation est doublement ternie par Dien Bien Phu. D'abord parce qu'il est impliqué au même titre que son supérieur dans cette défaite, d'autant qu'il en a proposé l'occupation après l'évacuation de Na San. Il a voulu la confrontation, attendant le choc avec impatience et s'en est vanté dans tous les médias. Déjà en froid avec son supérieur depuis décembre 1953, il a, une fois la bataille commencée aux premiers jours de défaite, laissé filtrer son pessimisme et voulu se dégager de la responsabilité d'une défaite annoncée, ce qui a coupé les ponts avec Navarre qui considérait de son côté qu'il ne dirigeait pas vraiment la bataille, tout en se confiant régulièrement et beaucoup trop souvent à Lucien Bodard et Max Clos. Cette brouille et ces analyses ont laissé des traces. Ses manœuvres ont-elles influé sur la décision de démettre Navarre et de garder Cogny ? Il en garde l'image d'un officier déloyal et spéculateur qui ne se démentira pas au moment de la guerre d'Algérie.

Il faut enfin évoquer les chefs du CEFEO que les vétérans ont oubliés. Certains les ont pourtant dirigé plus longtemps que Leclerc et que de Lattre, mais leur passage n'a laissé aucun souvenir et la période n'était pas brillante. Dans l'armée, le chef est respecté, attendu ; il donne les ordres. L'oubli, dans les mémoires combattantes, est un enterrement de 1<sup>ère</sup> classe. Le général Roger Blaizot n'a pas une mauvaise image auprès des vétérans ; il n'en n'a pas. Pourtant, en près d'un an et demi, d'avril 1948 à septembre 1949, les opérations se succèdent avec régularité sans marquer le CEFEO, ni les médias ...ni l'ennemi. Pourtant, le troisième commandant en chef du CEFEO qu'est Blaizot n'est pas un débutant. Colonial qui a débuté en Chine en 1919, il a combattu en 1939-1940, commandé la 9<sup>ème</sup> DIC puis la Mission militaire française en Extrême-Orient en 1943,

---

<sup>3890</sup> Jean Pouget, *Ibid.*, p. 47.

<sup>3891</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 432.

prenant même nominalement le commandement d'un *premier CEFEO* dépourvu de troupes, à Ceylan. Il estime, comme tous ses prédécesseurs, que l'effort doit viser le Tonkin en priorité mais se heurte à un problème de crédibilité, face à de Latour « qui souhaitait terminer la pacification de la Cochinchine<sup>3892</sup> », à Alessandri qui « tient toujours pour la maîtrise du delta tonkinois, afin d'isoler et d'affamer le Viet-Minh, coupé de ses bases de ravitaillement en riz et en hommes<sup>3893</sup> », et même à Léon Pignon, le haut-commissaire, qui pense à une action au centre et au sud pour protéger Hué. Devant cette unanimité contre lui, Blaizot n'arrivera jamais à s'imposer ni à définir une ligne claire, d'autant qu'il rencontre deux autres écueils : Giap lance les premières actions de l'APV contre des postes de la frontière de Chine et le général Revers vient évaluer la situation en mai 1949, proposant, entre autres, l'évacuation de cette frontière à laquelle Alessandri est opposé, ce qui va désormais empoisonner les relations de Blaizot et Carpentier avec leur adjoint.

Pour terminer sur ce point des chefs oubliés du CEFEO, signalons la présence - ou l'absence - du dernier des commandants en chef et commandants supérieurs qui s'y sont succédés avec le général Pierre-Élie Jacquot, de juin 1955 à février 1956. C'est un chef d'après-guerre passé à la trappe du souvenir, qui a eu à gérer l'érosion de ses unités (le CEFEO compte 60 000 hommes le 1<sup>er</sup> juin 1955), l'hostilité grandissante de la population vietnamienne et de son président, Diem. Adjoint du général Ely d'octobre 1953 à juin 1955, il lui succède logiquement au poste. Personne ne se souvient de son passage. Dommage pour cet officier qui réalise, par ailleurs, une magnifique carrière.

Deux officiers supérieurs concentrent parmi tous leurs pairs, des flots de ressentiment et de critiques – à égalité avec d'Argenlieu – pour les deux plus sanglantes défaites dont ils sont responsables directs, sur le terrain. Ce ne sont pas seulement des officiers vaincus car un chef vaincu peut l'être en combattant, dans l'honneur ; ce sont des chefs absents du terrain. Peut-être n'en ont-ils pas mesuré tous les risques. Mais être choisi pour cette mission inédite par son ampleur, l'obéissance aux ordres et la perspective d'obtenir une victoire glorieuse pour gagner leurs étoiles de général restent-elles des raisons motivantes d'accepter la mission dans laquelle ils vont perdre leur prestige. Quand se sont-ils aperçus du gouffre qui s'ouvrait devant eux ?

La position de recul très rapide du colonel de Castries à Dien Bien Phu, en mars 1954, permet d'envisager une prise de conscience précoce du piège dans lequel sa carrière va s'ensevelir. Il n'a pas eu la conduite d'un chef qui parcourt les positions pour galvaniser ses troupes. Il s'est très vite éteint, aux yeux des combattants. Le colonel de Castries, en 1954, est pour les médias le héros-type, tout simplement parce qu'il est le chef du camp retranché, emporté malgré une résistance elle-même jugée héroïque. C'est assez logique qu'il l'ait été, vu de l'extérieur, car sa carrière est étonnante. D'une grande lignée aristocratique, cavalier sorti de Saumur, il est fait prisonnier en

---

<sup>3892</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 244.

<sup>3893</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine, Tome 1*, op. cit., p. 629.

mai 1940 mais libéré. Il participe aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne comme capitaine puis chef d'escadrons. Il effectue trois séjours en Indochine, fait partie des *maréchaux* les plus en vue de De Lattre, commandant un groupe mobile puis la 3<sup>ème</sup> DMT en 1953. Nommé chef du camp retranché de Dien Bien Phu, il montre son calot rouge de spahi du 7 décembre 1953 jusqu'au 13 mars 1954. Mais la mystique du chef va souffrir dans la mémoire des combattants de cette bataille. La plupart de ceux qui l'ont côtoyé pendant Dien Bien Phu ne l'ont pas vu sortir de son PC. Langlais, qui a porté toute la bataille du premier au dernier jour dira devant la commission Catroux : « il transmettait les télégrammes à Hanoi<sup>3894</sup>. » Roger Bruge, de l'ouvrage duquel j'ai extrait cette citation, étudie les rapports de force entre les officiers, les dialogues de la commission Catroux en 1955 pour savoir qui commandait réellement à Dien Bien Phu. Le seul défenseur du colonel puis général de Castries dans la bataille s'appelle Navarre. En fait, Langlais et Bigeard allaient tous les jours lui rendre compte des opérations. De Castries a nommé Langlais en remplacement de Gaucher, chef du secteur centre dès le 13 mars. Il a donné plusieurs ordres directs dont celui de museler la DCA de l'APV le 25 mars, et de reprendre Huguette 1 le 23 avril. Il communiquait avec Hanoi et écoutait le déroulement des combats sur les radios entre PC et unités. Bigeard n'a jamais critiqué de Castries dont la classe l'impressionnait, « plein d'admiration », dira-t-il à la mort de son ancien chef, considérant simplement qu'il n'était pas fait pour cette mission :

« C'est sur lui qu'on a jeté le déshonneur alors que c'est le haut commandement qui nous avait mis là. Je continue à défendre Castries comme je défends tous ceux qui se sont battus en Indochine. C'était un cavalier, né pour foncer, parfait pour les fulgurantes offensives. Il est tombé dans une guerre de tranchées [...]. Il n'était pas fait pour ce genre de combat<sup>3895</sup>. »

Vingt ans plus tôt, il était revenu sur la réalité du commandement : « De Castries gouverne l'ensemble. Langlais vient de prendre le commandement de la place forte<sup>3896</sup>. » Cela revient à dire que le premier reste le décisionnaire mais que c'est le second qui mène la bataille. Il écrit plus loin : « Castries, en homme habile, répartit les responsabilités... Ne pas dépendre entièrement de Langlais. Et pourtant, c'est bien ce dernier qui est notre chef<sup>3897</sup>. » Et enfin, plus clair encore : « Journallement, à 9 heures, un briefing aura lieu à notre PC para. [...]. Tout se joue maintenant à cette réunion. Nous informons Castries de nos décisions, traitons des opérations, de la situation de l'ennemi, de la logistique. » C'est assez clair sur le plan décisionnel. Pour les hommes, qui ne sont pas au courant de cette répartition des tâches, un chef doit être sur le terrain ; d'où des commentaires désabusés et directs : « Castries, c'était une nouille ! Il n'a rien commandé à DBP. C'était Langlais et Bigeard, mais surtout les chefs de bataillons<sup>3898</sup> », affirme Jacques Allaire. Eric de Verdellan cite son père, très critique à l'égard du chef théorique : « Il se bat ou plus exactement, regarde les autres se battre pour deux étoiles qu'il aurait

---

<sup>3894</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 200.

<sup>3895</sup> Marcel Bigeard, *De la brousse à la jungle*, op. cit., pp. 261-262.

<sup>3896</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 159.

<sup>3897</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>3898</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

eues sans ça et un grade de plus dans la légion d'honneur. Avec 16 citations à son actif, qu'est-il venu faire dans cette galère<sup>3899</sup> ? » Le héros des médias ne l'est pas dans les mémoires combattantes.

Le colonel Constans, en septembre-octobre 1950, a donné ses instructions au fur et à mesure, comme au compte-gouttes, le 16 septembre pour mettre en route le groupement du lieutenant-colonel Le Page, le 29 septembre pour révéler le contenu de *Tiznit* (prendre Dong Khé), et le 2 octobre, l'opération *Thérèse*, pour aller au-devant de la colonne Charton, suivant scrupuleusement la mission et le rythme ordonné par le général Carpentier. Si de Castries s'isole dans son PC au centre de la bataille, Constans envoie des messages chiffrés depuis son calme PC de Langson, à 60 kilomètres. A partir du 6 octobre, l'ordre de décrochage donné au lieutenant-colonel Le Page, « devrez décrocher cette nuit ou jamais », donne le ton du désastre à venir. C'est ce jour-là que Constans doit en prendre conscience. Le 17 octobre, il évacue sans combattre et avec l'autorisation de Carpentier la ville de Langson. Jean Constans a commencé sa carrière en Afrique du Nord, au 1<sup>er</sup> puis au 3<sup>ème</sup> REI. En juin 1944, sous son nom de code « Saint Sauveur », à la DGSS basée à Alger, il travaille au SPOC (Special Project Operations Center) pour le profit des maquis de France. Il promet verbalement et imprudemment 4 000 parachutistes aux combattants du Vercors qui ne les recevront jamais et seront en partie anéantis. Chef de corps du 3<sup>ème</sup> REI en 1949, il obtient le commandement de la zone frontière le 22 octobre suivant. Lucien Bodard a tracé de lui le portrait d'un satrape qui jouit des services d'un maître d'hôtel, ancien dignitaire de Vichy, du lustre d'une « garde royale » formé de grands et beaux légionnaires, mais qui prend peur début octobre 1950, évacuant une ville sous la pression d'une APV encore lointaine, lui livrant des tonnes d'armes, de vivres, de munitions qui ont contribué à équiper plusieurs régiments de l'APV. Quoiqu'en dise son fils dont les intentions sont louables<sup>3900</sup>, les témoignages et les documents sont concordants, accablants pour le colonel Constans. Les ouvrages des acteurs de la bataille critiquent des ordres peu clairs, un commandement lointain, déconnecté et sans connaissance des réalités du terrain ni de l'ennemi et la « fuite de Langson », mais aussi les évacuations trop précoces de That Khé et Na Cham qui ont condamné nombre de rescapés pris au piège. La réputation militaire des chefs français, les colonels Constans, et même Charton et Le Page dépassés par les difficultés, en ont largement pâti car une partie de cette première grande défaite en Indochine leur est imputée par des historiens mais également par les combattants eux-mêmes. Ceux qui n'ont pas participé à l'opération mais qui étaient en garnison à Langson où qui y sont parvenus ensuite, se souviennent de l'attitude jugée « arrogante » du colonel Constans, le faste de ses réceptions, son absence du terrain puis sa panique. Son train de vie étonnant vu son grade et dans ces lieux isolés n'est pas une invention de Lucien Bodard. Maurice Mandavit n'en revient toujours pas : « J'ai vu que Constans s'était constitué une garde personnelle de légionnaires blonds aux yeux bleus, tous de la même

---

<sup>3899</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 96.

<sup>3900</sup> Louis Constans, *Le Fuyard de Langson, autopsie d'une « légende noire »*. Tonkin 1949-1950, Paris, Indo Editions, 2005, 296 p. Un ouvrage-plaidoyer pour réhabiliter la mémoire de son père.

taille, avec un uniforme d'opéra, un peu chamarré, et il était " l'empereur de la RC 4 ". Je l'ai vu, j'étais sidéré, je me demandais ce que c'était que ce théâtre<sup>3901</sup>. » Marcel Baarsch qui était affecté dans les transmissions à Langson même, nuance le propos mais ne le dément pas : " Le train de vie de Constans raconté par Bodard, c'est partiellement vrai. Il avait une garde personnelle de beaux légionnaires blonds mais c'était un héritage de l'inspecteur de la légion étrangère. Constans a dû le copier. Je les ai photographiés devant l'hôtel des trois maréchaux, qui lui servait de QG. C'est aussi ça qui a fait " dégringoler " Constans<sup>3902</sup>. » Maurice Mandavit considère surtout que « le colonel Constans aurait dû prendre le commandement de cette opération. Dans ma jeunesse, on m'a appris que la place du chef se situe à l'endroit où la mission est la plus délicate. En fait, il délègue cette responsabilité au pauvre colonel Le Page », et lui « cache le but réel de la mission<sup>3903</sup> ». Le colonel Constans apparaît surtout fautif, à ses yeux, une fois le désastre consommé. Maurice Mandavit fait partie des renforts appelés à tendre la main aux rescapés avec le 23<sup>ème</sup> RIC. Il ne doit sa survie et sa liberté qu'à une fuite éperdue en direction du sud, entouré par les forces de l'APV :

« J'ai cru que la tragédie s'arrêtait là. Pas du tout ! Un deuxième drame se préparait à Langson. Le colonel Constans qui était resté le cul dans son fauteuil à son PC allait encore aggraver la situation. Après avoir choisi avec trop d'optimisme la manœuvre la plus téméraire, il a été soudain pris d'une véritable panique et a complètement perdu les pédales. Il a ordonné le repli immédiat de toutes les troupes françaises établies sous son autorité, entre Langson et la mer<sup>3904</sup>. »

« Abandonner Langson, c'était la décision du colonel Constans », précise Marcel Baarsch. Il revient à Langson en 2000 avec l'un des vainqueurs de la RC 4, le colonel Dang Van Viet :

« On a visité Langson que je connaissais bien avec le colonel Van Viet et on n'a pas compris pourquoi on a quitté Langson au mois d'octobre. Ce n'était pas l'ordre du haut-commandement, c'était l'ordre du colonel Constans qui avait dit qu'il ne pouvait pas garder Langson et qu'il fallait se replier. [...]. C'était la pagaille, il n'y avait pas de chef. [...]. On n'a jamais vu personne. Constans a fini général mais c'était un beau c... Son fils a fait un bouquin pour justifier les décisions de son père. C'est un avocat. J'ai écrit un texte et je me suis basé sur ce livre pour critiquer le rôle du colonel Constans. Je n'étais plus 2<sup>ème</sup> classe<sup>3905</sup>. »

L'ancien du 3<sup>ème</sup> REI pense que Langson pouvait résister face à une APV étonnée de sa réussite et à bout de forces : Constans a pris sa décision d'évacuer ; on aurait pu essayer de se défendre ! Nous, on nous a dit de s'installer dans les calcaires. On aurait pu se défendre un certain temps, établir une liaison<sup>3906</sup>. » Maurice Mandavit signale la responsabilité des trois chefs sur la RC 4 en 1950 et non d'un seul : « c'est une accumulation de mauvaises décisions qui va servir l'ennemi<sup>3907</sup>. » Il ne charge pas seulement le colonel Constans. Le Page et Charton aussi, ont été à l'origine d'erreurs qui ont coûté cher. Il est rare que ces deux personnages soient égratignés dans les ouvrages historiques et dans la littérature combattante. On ne touche pas aux baroudeurs qui ont un passé prestigieux. Maurice Mandavit n'a pas ces filtres ; il n'est pas soldat de carrière dans l'âme. Il signale, par exemple, que

---

<sup>3901</sup> Entretien de l'auteur avec Maurice Mandavit, le 19 avril 2018, dans un restaurant de Pau.

<sup>3902</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

<sup>3903</sup> Maurice Mandavit, dans Robert Heissat, *Un Kosak sur le toit, op. cit.*, p. 131.

<sup>3904</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>3905</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3906</sup> *Ibid.*

<sup>3907</sup> Maurice Mandavit, *op. cit.*

le lieutenant-colonel Le Page, « brillant artilleur, a passé une bonne partie de sa vie de soldat dans l'administration des populations berbères du Maroc. Cet homme malheureux (...) n'est donc en aucune manière préparé à diriger une action de commando. On croit rêver<sup>3908</sup> ! » Un peu plus loin, il critique également le second pour la lenteur de sa progression, encombrée de civils, ce qui permet au piège de se refermer. Tous les témoins ne sont pas d'accord sur ce point. Pour Marcel Baarsch :

« Charton a commencé l'évacuation en camions mais de toute façon, il n'avait pas d'autres solutions. Evacuer par avion, il y avait beaucoup de civils. Ce qui a retardé Charton, ce sont surtout des civils. Il y avait des colonnes, des kilomètres de civils qui voulaient échapper aux Viets, qui ne voulaient pas rester sous le régime Vietminh. On ne l'a pas assez dit, ça ! Beaucoup sont morts<sup>3909</sup>. »

L'ancien légionnaire respecte la personnalité, l'action de Le Page avant octobre 1950 puisqu'il l'a connu, accompagné comme radio sur plusieurs opérations, sans le juger, n'étant pas dans l'opération *Bayard* : « Je pense que, quand ils sont partis de Langson, ils sont partis en camion jusqu'à Dong Dang et ils voulaient aller plus loin mais les Viets avaient détruit la route. Alors, tout le monde à pied. Est-ce qu'il a pris les bonnes décisions à ce moment-là, je n'en sais rien<sup>3910</sup>. » Serge Têtu, qui faisait partie de la colonne Le Page, comprend la situation d'un Charton coincé par les enjeux :

« Là où ça a raté sur la RC 4, le colonel Viet le dit dans son livre, c'est que, pendant plusieurs jours, il n'y avait plus rien à manger pour son régiment. Il a été obligé d'envoyer une grande partie de ses troupes en Chine chercher à manger. Pendant deux jours, on aurait pu évacuer au lieu d'attendre la colonne Charton. Je ne critique pas Charton [...] et je le comprends. Il n'allait pas abandonner les partisans ni leur famille. [...]. Évidemment, il [Charton] aurait pu faire Cao Bang-Co Xa en un jour et demi ; les légionnaires pouvaient le faire sans s'arrêter. Mais il a traîné les familles, c'est ce qu'on lui a reproché. Pas moi<sup>3911</sup>. »

Tous les ouvrages sur la RC 4 signalent, néanmoins, la lenteur d'une colonne de camions encombrée de matériel et de civils qui se traînent depuis la sortie de Cao Bang, alors que la RC 4 est coupée depuis des mois par l'APV dans un danger persistant d'embuscades. Comment penser qu'il pourrait en être autrement alors que Dong Khé est à nouveau tombée ? Fatigué comme tous les soldats de sa *colonne*, déconcerté par les ordres successifs et incohérents, au vu de la situation, de Constans, Le Page apparaît hésitant et ses décisions, comme celle d'attendre Charton dans une cuvette de Co Xa indéfendable entourée de falaises, vont précipiter sa colonne dans le piège. Mais avait-il le choix ? Ici ce n'est pas seulement leur possible usure qui est en cause mais surtout...leur discipline. On obéit aux ordres reçus, quelle que soit la situation. C'est sur elle que se joue le sort des deux colonnes. Charton et Le Page seront prisonniers de la RDV pendant quatre ans au camp n°1, maintenus en isolement complet puis partiel, où ils ruminent leur échec et leurs rancœurs sans pour autant s'apprécier davantage. Le Page ne s'exprimera qu'à travers un livre et n'en parlera plus jamais, y compris dans sa famille<sup>3912</sup>. Ceux qui ont combattu au Maroc ou en Syrie ont eu une expérience des « colonnes autosuffisantes » mises au point par les colonels et généraux Pennequin,

---

<sup>3908</sup> *Ibid.*

<sup>3909</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>3910</sup> *Ibid.*

<sup>3911</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018

<sup>3912</sup> Extrait d'un courriel avec son fils Gérard Le Page, le 18 juillet 2018.

Galliéni et Lyautey au Tonkin, à Madagascar puis Drude, D'Amade et encore Lyautey, dès 1907, au Maroc<sup>3913</sup>. Mais les adversaires n'avaient pas le nombre ni l'armement de l'APV en 1950. Ces chefs n'en restent pas moins estimables. Comme pour de Castries, leur échec est plutôt le résultat d'une erreur de casting, de circonstances qui marquent la fin d'une époque militaire. Mais l'histoire n'est pas un procès.

Les mémoires combattantes révèlent ce que l'histoire ne retient pas. L'usure et la tension nerveuse continuelle affecte autant les hommes que leur chef. A un niveau élevé, deux généraux commandants en chef au Laos auraient<sup>3914</sup> montré des signes de fatigue morale et physique qui les ont fait déjouer, même s'ils ont pu compter sur l'énergie de leurs adjoints. Le Laos est, jusqu'en 1953, un territoire jugé très secondaire, sans grands dangers en dehors d'un Pathet Lao peu actif. En avril 1953, le Laos devient un objectif pour l'APV et un moyen d'accéder au sud du Vietnam. Navarre nomme en juin 1953, le général Gardet, qui, selon le mot de Jean Pouget, est jusque-là « utilisé comme figurant dans les cérémonies officielles qui sont nombreuses<sup>3915</sup> ». Mais il est le seul général disponible. Il ne reste que trois ou quatre mois et doit être remplacé. Pouget raconte que, ne pouvant pas dormir, Gardet a « décidé d'entreprendre une campagne contre le bruit » des chiens. Averti, Navarre a nommé le colonel de Crèvecœur, à sa place. Le 20 décembre 1953, le Laos est attaqué par une partie de la division 304 et par la division 325, que le général Bourgund a essayé d'arrêter depuis le Centre-Annam où il exerce un commandement. C'est un colonial expérimenté, qui a déjà commandé en Annam en 1946-1947 sous Valluy. Son initiative est un échec. Thakhek est tombé et il prend position à SENO, où Navarre et Pouget le retrouvent dans la panique le 26, « terrassé par la fatalité. [...] Bourgund a été abattu par les forces obscures du Fatum tel un héros antique. Les petits Ma-Qui<sup>3916</sup> de la forêt lui ont “mangé la cervelle”, disent les partisans. » Navarre, qui est son camarade de promotion de Saint-Cyr le ramène à Hué et le remplace par le général Franqui. Pouget termine : « C'était par malheur un autre camarade de promotion<sup>3917</sup>. » Le général Franqui, fin décembre 1953, est donc mis à la tête d'un groupement du Moyen Laos. Le général n'apparaît pas non plus, à cette occasion, très maître de ses nerfs. Erwan Bergot en fait une description de général surexcité, théâtral et ridicule (« le visage ravagé de tics »). L'usure des officiers supérieurs n'est pas anecdotique.

Elle se remarque à Dien Bien Phu. La mort du colonel Gaucher le 13 mars, la chute de *Béatrice* puis de *Gabrielle* ébranlent les nerfs d'officiers dont on remarque seulement que le séjour les a usés comme la trop longue attente dans une base fermée, qui donnait à tous du vague à l'âme. Roger Bruge cite une lettre de Jules Gaucher la veille de sa mort, emplie de nostalgie et d'attente

---

<sup>3913</sup> Pierre Soulié, « 1901-1935 : la légion étrangère au Maroc », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°237, 2010/1, p 7 à 24. <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2010-1-page-7.htm>

<sup>3914</sup> Quelques sources, en nombre insuffisant pour croiser les informations, signalent les faits qui suivent.

<sup>3915</sup> Jean Pouget, *Nous étions à Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>3916</sup> Mauvais génies de la forêt au Laos.

<sup>3917</sup> Jean Pouget, *op. cit.*, p. 171.

du retour<sup>3918</sup>. La fatigue des officiers décuple leur effroi devant une puissance de feu sans précédent de la part de l'adversaire. Il ne faut que deux jours pour que la panique s'installe. Le lieutenant-colonel Keller, officier d'état-major de Castries, s'effondre nerveusement au PC du GONO et chacun le voit « casqué, jugulaire au menton et recroquevillé dans un angle de l'abri, en pleine dépression<sup>3919</sup>. » Exemple plus connu, le colonel Piroth, commandant l'artillerie du camp, qui avait donné sa parole de museler l'artillerie de l'APV avec sa contre-batterie, est impuissant et se sent responsable de ce désastre après le 15 mars. Il se suicide le 20 mars 1954 dans son abri<sup>3920</sup>. Le médecin-commandant Grauwin, qui craquera lui-aussi quelques temps plus tard devant sa propre impuissance à soigner tous les blessés, cite les propos de Piroth qu'il rencontre avant son acte. Il s'aperçoit que son mental est ébranlé : « Vous vous rappelez Thai-Binh ? Et maintenant, me voilà ici ! Voyez-vous toubib, je suis de tous les sales coups<sup>3921</sup> ! » Ce jour-là, le 3 décembre 1953, un commando de l'APV avait attaqué le PC de De Castries à Thai-Binh ; lui absent, le commandement était aux mains du colonel Piroth. Grauwin et lui ont rampé pour se cacher, sauvant leur vie. Dien Bien Phu est, pour l'artilleur, le coup dur de trop. C'est la raison pour laquelle Jacques Allaire le respecte car il s'est imaginé en bouc émissaire, alors que personne n'avait vu venir pareil orage :

« Le colonel Piroth [...] avait une conscience. Il a été tellement blessé de l'impossibilité qu'il avait de protéger les soldats de Dien Bien Phu de l'artillerie Viet. On l'a considéré comme inutile ! Tout le monde avant le 13 mars avait un complexe de supériorité et pensait que ce serait vite plié. Venir de la Chine avec des canons ? Est-ce qu'ils sont capables de s'en servir ? Pour certains chefs, le Viet c'était zéro ! [...]. On était à la fois suffisant envers eux et insuffisant vis à vis de nous-mêmes. A force de l'être, on a pris une branlée ! [...]. La façon dont on a traité Piroth après, j'ai trouvé ça ignoble<sup>3922</sup> ! »

Ces situations ont déstabilisé des combattants courageux, constamment au feu. Le danger, le climat, l'éloignement de leur famille ou les soucis du commandement les ont jetés dans la dépression ou l'addiction. En général elle est, comme l'alcoolisme, connue de tous les membres de leur unité qui se taisent sur le moment, tant qu'elle ne les met pas en danger, mais dont ils parlent aujourd'hui, leur supérieur étant mort depuis longtemps. Ainsi le colonel Barrou, chef du GM 100, a besoin de remontants pendant lesquels il ne faut pas le déranger. Mais cela ne l'empêche pas d'être un courageux commandant de groupe mobile qui a fait son devoir jusqu'au bout en juin 1954 : « On en a effectivement peu parlé (de son courage à la tête du GM 100, NDA) parce que Barrou n'était pas du genre à se vanter. Il a d'ailleurs été fait général *in extremis* ; ils lui ont fait un cadeau mais il a terminé sa carrière comme colonel. Il a été général dans la réserve. C'était un grand monsieur<sup>3923</sup> ! » Différent est le chef de bataillon Orsini. Il est un combattant audacieux mais diriger un bataillon

---

<sup>3918</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 137.

<sup>3919</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>3920</sup> Fait repris dans une bande dessinée récente. Dobbs – Mr Fab, *Dien Bien Phu, Vietnam 1954*, Comix Buro - Glénat, Grenoble 2020, 56 p. ; pp. 5-6.

<sup>3921</sup> Médecin – commandant Grauwin, *J'étais médecin à Dien Bien Phu*, op. cit., p. 156.

<sup>3922</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, op. cit.

<sup>3923</sup> Entretien de l'auteur avec Achille Muller dans un restaurant de Pau, le 19 avril 2018.



a fini par dépasser ses capacités, à force de tirer sur la corde. Marc Bontemps ne cache pas ce qu'il a vu d'autant que cela s'est mal terminé :

« Notre chef de bataillon s'appelait Orsini. [...]. Il était bourré du 1er janvier au 31 décembre, mais c'était un sacré baroudeur. Il avait sept palmes sur la croix de guerre 39-45 ! Un placard de bananes ! C'était un aventurier. Il a fini lieutenant-colonel. Il s'est fait virer quand on a eu le coup dur au Ba Vi où il a fait massacrer toute une compagnie ! On a perdu tous nos officiers. [...]. On n'est même pas tombés dans une embuscade, on est tombé sur un régiment Viet qui descendait du Ba Vi. On s'est rencontré sur la piste, c'est tout ! C'était la route de Lai Chau à Sontay. [...]. Moi à ce moment-là, j'étais caporal-chef mais chef de groupe parce que les sergents étaient tous morts<sup>3924</sup>. »

Paul Gardon estime, de son côté, que certains chefs, pour courageux qu'ils soient, sont montés trop vite en grade d'où des difficultés qui ont fini par peser sur leurs épaules et qu'il a fallu combattre par des moyens addictifs :

« Il y avait toute une équipe de gens, des capitaines de De Lattre ou qui étaient avec Leclerc qui ont eu de l'avancement alors qu'ils n'étaient pas toujours capables. Ils ne voyaient pas les problèmes. En URSS on fusillait facilement un colonel ou un général ; Quilichini (lieutenant-colonel, ancien de la 2<sup>ème</sup> DB, commandant les troupes de Chine en 1946, NDA) n'aurait pas traîné ! Lui c'était une bouteille de cognac par jour<sup>3925</sup>. »

Certains chefs sont affectés là par défaut, d'autres font juste un intérim. Une autre partie est mutée pour incompétence. Dans les premiers temps, chez les parachutistes, il est difficile de trouver parmi les officiers volontaires, des chefs à la hauteur de l'état d'esprit de ce nouveau corps encore embryonnaire, auquel l'Indochine va donner un prestige, une mémoire structurante, une histoire. En 1946-1947, à part les SAS et les opérations commandos, les unités sont en construction dans tous les sens du terme, même dans les unités d'élite. Raymond Muelle parle de chefs dépassés comme le colonel Vergoz au 1<sup>er</sup> régiment de choc ou le commandant Nasica au printemps 1947, « auquel échappe le commandement de la troupe, malgré sa bonne volonté », l'accusant de « ne pas défendre sa troupe<sup>3926</sup> ». Les hommes du 1<sup>er</sup> bataillon de choc « accusent le colonel Sauvagnac de favoritisme<sup>3927</sup> », c'est-à-dire de favoriser le RCP qui saute plus souvent en opération et ont de meilleures opérations. En juin 1947, Nasica est remplacé par le capitaine Clauzon qui est le grand chef attendu de tous. Plus tard, les témoins contactés qui ont bien voulu répondre, les parachutistes en général, ont connu, entre deux chefs exceptionnels, des commandants d'unité promus pour un intérim ou des chefs de bataillon sans expérience parachutiste. Mais si la personne peu compétente est sympathique, ses hommes lui pardonnent tout. Jacques Allaire se souvient d'un de ces chefs intérimaires sans prétention :

« J'ai eu aussi des chefs de bataillon qui étaient très attachants. Ils n'avaient pas la fougue, la perspicacité, le panache de Bigeard. On a été commandé par un gars très sympa, un brave homme, le capitaine Martre, très gentil. [...]. C'était le bon père de famille. Je l'aurais bien vu dans un EHPAD pour s'occuper des autres. [...]. Il n'avait vraiment pas le profil pour commander un bataillon para ; mais on l'avait mis là. [...]. Vous savez, en 40, ça devait être comme ça. Il n'y a pas que des génies ! [...]. Les autres, c'étaient des braves gars, ils étaient humains, mais ils n'avaient pas la science de la guerre comme d'autres. Un jour, en opération, on est à un carrefour de piste. J'arrive

---

<sup>3924</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>3925</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>3926</sup> Raymond Muelle, *Le 1er bataillon de choc en Indochine*, Paris, presses de la Cité, 1985, 312 p. ; p. 49.

<sup>3927</sup> *Ibid.*, p 65.

avec ma section. Il me voit et me dit “Alors Allaire, où sommes-nous ?”. “On n’est pas loin mon commandant !”<sup>3928</sup>. »

Pierre Latanne, en 1953, a pour supérieur un capitaine par intérim à qui les officiers finissent par pardonner ses erreurs pour les mêmes raisons ; l’intérim est le fait du hasard :

“ Une fois, notre chef de bataillon depuis peu (nous étions encore le 3<sup>ème</sup> BPC), le capitaine Jacques Bouvery, qui avait remplacé haut le pied le commandant Bonnigal, [...], nous a égarés dans la jungle, sans cartes et sans guide. On tournait en rond et c’est la fois où nous avons dû ouvrir des boîtes de rations de survie. On l’a brocardé et j’ai entendu des officiers parler de lui avec mépris et se moquer de ses compétences. Je venais d’arriver et je m’étonnais de cette situation. Sans plus. Mais ces critiques n’ont pas duré et au premier village, [...], la mésaventure était oubliée. Le capitaine Bouvery, d’un abord facile et simple, se révéla jovial et sympathique et fut bien considéré<sup>3929</sup>. »

Si le commentaire est sympathique, la suite l’est moins. Le capitaine Bouvery reste au commandement du 3<sup>ème</sup> BPC jusqu’à sa dissolution et passe à celui du 5<sup>e</sup> BPVN, théoriquement de septembre à décembre 1953. En fait, il participe, à Dien Bien Phu, à l’opération *Pollux*, sous le commandement du lieutenant-colonel Langlais qui ne laisse passer aucune erreur de commandement. Roger Bruge qui relate la confrontation ne cite Bouvery que sous le nom de « capitaine B... », comme tous les auteurs militaires et anciens militaires soucieux de ne pas affecter la famille du vétéran. Ce faisant, Bruge cite deux chefs de corps pour le 5<sup>ème</sup> BPVN, le commandant Leclerc, commandant l’opération, et le capitaine Bouvery, chef du bataillon. Le 11 décembre, le 5<sup>ème</sup> BPVN connaît les premiers violents accrochages le 13. La retraite est désordonnée et le capitaine Bouvery revient si précipitamment qu’il semble arriver à Dien Bien Phu le premier : « Ce n’est pas ce qu’on attendait de lui, et après lui avoir fait part de quelques idées simples sur la façon de commander une unité parachutiste, Langlais le renverra à Hanoi par le premier avion » ainsi que, peu après, le commandant Leclerc<sup>3930</sup>. On imagine facilement le ton et le contenu du discours de Langlais à Bouvery qui n’a pas dû adopter la tournure policée des phrases de Roger Bruge. Le fils du capitaine Bouvery, qui rappelle que son père était Jedburgh et a fait plusieurs séjours en Indochine, réfute ces commentaires, affirmant que la sanction de Langlais, imméritée, a marqué son père<sup>3931</sup>. Quelle analyse privilégier pour l’historien ? Dans ce cas, aucune. Lorsqu’une interprétation claire ne peut être distinguée, son rôle est juste de donner les éléments pour chacune puisse élaborer la sienne. Cet exemple n’est pas isolé. Les cas sont nombreux de soldats courageux et volontaires qui ont, dans un conflit aussi difficile, à un moment ou à un autre, dépassé leur niveau de compétence. Il est bien difficile de retrouver la vérité entre le devoir de mémoire de la famille et celui des acteurs du conflit. Soixante à soixante-dix ans plus tard, les langues se délient ne serait-ce parce que le ressenti exprimé permet d’atténuer sa lourdeur. Ainsi Pierre Latanne, reste-t-il « toujours écorché vif quand il évoque la “cuvette” où il a tant

---

<sup>3928</sup> Entretien de l’auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>3929</sup> Extrait du courriel de Pierre Latanne, reçu le 9 octobre 2018.

<sup>3930</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>3931</sup> Extrait du *site Internet « Dien Bien Phu »*, article sur « la bataille de Dien Bien Phu » et le largage du 5<sup>e</sup> BPVN, 18 août 2011. En ligne : <https://dienbienphu.soforums.com/login.php?redirect=nopub.php> (Consulté le 28 juin 2022).

souffert<sup>3932</sup> » selon le mot de Roger Bruge. Ressenti confirmé par l'ancien lieutenant du 5<sup>e</sup> BPVN. Il ne l'est pas seulement par le souvenir des souffrances endurées pendant les combats, mais également par les relations avec certains de ses chefs<sup>3933</sup> qui n'ont pas eu, à ses yeux, les comportements attendus d'un supérieur, que l'on a l'habitude de lire et d'entendre à leur sujet, du fait de leur très bonne réputation<sup>3934</sup>. Dans un contexte aussi difficile, les sentiments se durcissent et les paroles, les ordres des chefs peuvent être synonymes de désintéret, de mépris, voire porteurs de mort. Ce qui lui reste dans la gorge n'est pas seulement que le capitaine Bizard lui demande de rester avec le lieutenant Spozio sur Huguette 7 lors de son évacuation, réduisant à peu de choses ses chances de survie ou l'ordre du lieutenant Rondeau de monter une embuscade très dangereuse près de *Béatrice* alors que les unités de l'APV occupent cet endroit depuis plusieurs jours. Le pire est l'ordre donné par ce même lieutenant de porter seul, depuis la colline *Dominique*, une lettre au PC distant de plusieurs kilomètres, le 27 mars. Il part seul à l'aube et le rejoint au milieu de balles et des obus pour retrouver dans « un abri spacieux<sup>3935</sup> », des officiers hilares et désœuvrés. Il donne la lettre au commandant Cléménçon sans recevoir de commentaire, revenant sans casse par le même chemin. Il n'a jamais su ce que contenait cette fameuse lettre. La charge échevelée pour fuir Huguette 6 le 18 avril 1954, que chaque auteur sur Dien Bien Phu a citée comme un acte de courage désespéré, emblématique de la bataille, y compris Pierre Schoendoerffer dans son film<sup>3936</sup> reste également un de ses mauvais souvenirs. C'est également le cas pour l'opération de dégagement de Gabrielle le 15 mars, avec les hommes du 5<sup>ème</sup> BPVN qui « n'ont rien mangé ni bu depuis 24 heures<sup>3937</sup> ». Il cite pour terminer sur ce point, sa mission de surveillance et de tirs de mortiers au sommet de la colline *Eliane 4*, battue par l'artillerie ennemie. C'est une sorte de « roulette russe », qui lui paraît d'autant plus dangereuse que personne ne vient le voir, à commencer par le capitaine Guilleminot, son commandant d'unité, rivé à son PC et à sa radio pour capter *Radio Hirondelle*<sup>3938</sup>.

Enfin, il existe des officiers que leurs hommes ont détesté pour leur méchanceté à leur égard, ou, du moins, un ton autoritaire déplacé. Le colonel Chavatte, patron des parachutistes au Tonkin en 1948-1949, est connu des survivants du 3<sup>ème</sup> BCCP. Il faut lire Marie-Danielle Demélas dans son étude sur les parachutistes en Indochine, qui écrit très diplomatiquement que cette officier, choisi fin 1948 pour diriger l'état-major des TAPI (troupes aéroportées d'Indochine), « manque peut-être (!) de souplesse et sa direction n'est pas toujours appréciée par ses subordonnés<sup>3939</sup> » ni de ses supérieurs à l'époque, pour comprendre ce qu'est un euphémisme. Il est proprement détesté. Un

---

<sup>3932</sup> Roger Bruge, *op. cit.*, p. 608.

<sup>3933</sup> Extraits des courriels de Pierre Latanne, reçus les 11, 17 et 20 mars 2019.

<sup>3934</sup> Là, je choisis de m'auto-censurer, sans mettre d'initiale du type du capitaine B..., pour que Pierre Latanne ne soit pas attaqué, car il en est parfois ainsi.

<sup>3935</sup> Franck Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 332.

<sup>3936</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu*, *op. cit.*, à 1h36.

<sup>3937</sup> *Ibid.* p. 296.

<sup>3938</sup> Extrait du courriel de Pierre Latanne, reçu le 17 mars 2019.

<sup>3939</sup> Marie-Danielle Demélas, *Parachutistes en Indochine*, Paris, Vendémiaire, 2016, 381 p. ; p. 31.

seul fait suffit à en comprendre la raison. A Pho Lu, le 10 février 1950, le GC 1 du 3<sup>ème</sup> BCCP se heurte à des forces importantes de l'APV. Il doit laisser ses morts et le matériel lourd pour sauver son unité. Le colonel Chavatte leur déclare : « Je ne vous serre pas la main parce qu'il y a parmi vous des officiers qui ont démerité<sup>3940</sup>. » Cette remarque aura pour conséquence directe une tache sur l'honneur du 3<sup>ème</sup> BCCP qui est une raison du refus premier de son chef, le capitaine Cazaux, d'abandonner morts et blessés lors de la bataille de la RC 4, ce qui réduit les chances d'échapper aux forces plus rapides de l'APV. Le colonel Chavatte, par ailleurs a vraiment structuré les unités parachutistes et essayé d'éviter leur usure dans des opérations sans intérêt pour eux.

L'historicisation a parfois conservé la trace des officiers et sous-officiers honnis ou admirés avec beaucoup plus d'analyse et de froideur, sans le panache qui s'était attaché à eux par le passé, que les mémoires et parfois l'histoire militaire ont retenu avec davantage de positivité. Il est également difficile de tirer un bilan neutre et sans concession de l'action du CEFEO en Indochine. S'est-elle adaptée à ce conflit nouveau ? Les désaccords entre historiens et le monde militaire sont nombreux.

### 3.2 Une mémoire militaire cuisante : une armée inadaptée à la guerre d'Indochine ?

« L'armée française se bat, et elle se bat bien, contre un adversaire tenace dont elle adopte les méthodes. Sans cesse, elle s'adapte et mène des opérations continues, souvent couronnée de succès, dont rien ne préjugait de l'issue fatale<sup>3941</sup>. » (Henri Ortholan)

Les défaites troublent la mémoire militaire. Elle ne les conteste pas mais peut se défausser de la responsabilité de l'armée sur le pouvoir politique. Pour beaucoup de vétérans, il est responsable des mauvaises décisions qui ont affecté le CEFEO, y compris Dien Bien Phu et la RC 4. Le CEFEO s'est battu courageusement, en s'adaptant à l'adversaire et seule la fatalité, la trahison d'une société opposée ou indifférente à la guerre, en particulier les communistes, l'incompétence d'un pouvoir politique instable, ont mis fin à une guerre qui n'était pas perdue. Voilà, en résumé, la version de beaucoup de militaires, anciens et actuels. Cette analyse est populaire et mais n'est pas exacte. La volonté de justification absolue de la défaite, la défense de l'armée, de sa mémoire, ne doivent pas faire oublier que des unités d'élite du corps expéditionnaire, a été battu sur le terrain, à plusieurs reprises, par un ennemi qui a fini par prendre le dessus sur une armée moderne parce qu'il se battait sur son sol, pour l'indépendance de son pays. Dès lors, il est difficile d'évoquer l'adaptation ou non du CEFEO à la guerre d'Indochine avec sérénité. Cette dernière sous-partie explique pourquoi cette question est centrale pour comprendre la défaite et, en partie, les blessures des mémoires combattantes d'hier et d'aujourd'hui, qui ont parfois du mal à admettre toutes les erreurs que l'armée a provoquée.

---

<sup>3940</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 262.

<sup>3941</sup> Henri Ortholan, *Indochine 1946-1954. Témoignages inédits*, éditions Bernard Giovanangeli et La Sabretache, Paris, 2011, 255 p. ; Avant-propos, p. 8.

### 3.2.1 Adaptation ou inadaptation du CEFEO en Indochine : une question qui peine à être tranchée

« Le CEFEO a fait de son mieux pendant huit ans, souvent avec intelligence, faculté d'adaptation et héroïsme. » (Maurice Schmitt)

Cette guerre était ingagnable, militairement et politiquement parlant, dès son origine en 1945 et le premier commandant supérieur du CEFEO, Leclerc, l'a parfaitement compris au bout de quelques mois. Envoyer au départ, sans le soutien des États-Unis, un corps expéditionnaire à 10 000 kilomètres de la Métropole pour restaurer l'autorité politique détruite par les Japonais, contestée par les nationalistes et les communistes autochtones en révolte discontinue depuis quinze ans, dans une colonie où les Français ne représentent que 0.01 % de la population, aboutit à une reconquête coloniale logique mais décalée. La carte de l'Indochine, de 1945 à 1954, est restée partagée entre des territoires contrôlés par le CEFEO de plus en plus réduits et la « vérole »<sup>3942</sup> des territoires gagnés par une RDV de plus en plus étendue. Les chefs militaires ont tout tenté, mais l'adversaire est un État et non un groupe politique limité, défendu par une armée organisée, l'APV, appuyé par la Chine, l'URSS et par une grande partie de la population, contrainte ou volontaire. Se borner à charger uniquement les lacunes politiques sans constater sereinement les lacunes du CEFEO revient à un combat mémoriel d'arrière-garde qui constitue une perte de temps et d'énergie, d'autant qu'une partie des vétérans les signalent sans aucun complexe.

#### 3.2.1.1 Charger la politique pour exonérer le militaire

« Je ne vous attaque pas, vous n'y étiez pas. Vous ne pouviez donc pas savoir. » (Jacques Allaire)

La conclusion du colloque, faite par le général Schmitt, ancien chef d'état-major général et ancien lieutenant à Dien Bien Phu, valorise l'action du CEFEO dédouanée de ses échecs et critique le pouvoir politique pour expliquer la défaite : « Le CEFEO a fait de son mieux pendant huit ans, souvent avec intelligence, faculté d'adaptation et héroïsme. Mais il ne pouvait être globalement adapté à une guerre qui n'était pas conduite et dont, à plusieurs reprises, les gouvernants refusèrent les moyens à la mesure de l'enjeu<sup>3943</sup>. »

L'ancien lieutenant artilleur de Dien Bien Phu oppose l'héroïsme de ses soldats à l'incompréhension du pouvoir politique. Un schéma d'explication manichéen, puisqu'il exonère ici l'armée de toute erreur d'importance en appuyant ses qualités (« a fait de son mieux », « intelligence », faculté d'adaptation », « héroïsme ») et en chargeant le pouvoir politique pour constater une inadaptation « globale », non par les propres lacunes du corps expéditionnaire mais par la faute d'une guerre « mal conduite » par les gouvernements. Les accuser d'une absence de

---

<sup>3942</sup> Explication proposée par plusieurs militaires de l'état-major du CEFEO pour montrer la progression de l'ennemi.

<sup>3943</sup> Maurice Schmitt, « Conclusion », dans Maurice Vaïsse, *l'armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954)*, op. cit., p. 356.

stratégie à propos de l'Indochine est tout à fait pertinent, le pouvoir politique ayant dirigé « à vue » ce conflit pendant neuf ans. Après une reconquête coloniale qui peut se justifier, eu égard à la volonté de ne pas diminuer la puissance de la France, les buts de guerre sont restés vagues ou, du moins, peu suivis d'effet après décembre 1946, face à la RDV devenue ouvertement belligérante. Pour le reste, ce sont les commandants du CEFEO qui ont dirigé la guerre sur le terrain et pris les décisions militaires que le pouvoir a rarement contesté dans le détail des opérations, *a priori* comme à *posteriori*. Il est exact que le manque de moyens alloués par le pouvoir politique n'ait pas permis au corps expéditionnaire de nourrir suffisamment la pacification ni ses offensives, à l'image de Léa en 1947. Mais cet apparent aveuglement des dirigeants français trouve sa source dans les impératifs quasi insolubles à réaliser de reconstruire une armée française en même temps que le pays, en conjuguant les nécessités d'encadrer le contingent d'appelés, de fournir des unités et du matériel nécessaires à l'OTAN en Europe et de maintenir, en même temps, des unités pour éteindre les autres feux dans les colonies. L'Indochine était loin d'être la seule préoccupation du moment, la menace soviétique en Europe étant prioritaire ; l'Extrême-Orient devient, d'entrée ou presque, un *boulet*.

La conclusion du général Schmitt fait écho, malgré des explications contradictoires des historiens, au discours d'ouverture du général de Lapresle, qui a donné le ton, le 30 novembre 1999. Ce dernier se dit surtout « heureux de pouvoir écouter avec autant d'intérêt que de respect beaucoup de (ses) prestigieux grands anciens<sup>3944</sup>. » Plus loin, il insiste sur l'« intérêt d'écouter les acteurs, les témoins, les héros de cette guerre, pour moi un peu mythique », rappelant que sa propre vocation s'est résolue d'après les récits des anciens qui l'ont incité à passer le concours de Saint Cyr au moment de « l'héroïque chute de Dien Bien Phu<sup>3945</sup> ». Le témoignage des hauts responsables de l'armée, anciens d'Indochine ou non, gardent une ligne claire valorisant avant tout l'institution militaire et recouvrant tout débat du colloque sur l'adaptation ou non de l'armée française en Indochine d'une chape héroïque sous laquelle il est logiquement plus difficile de lui trouver des erreurs, et d'une accusation des milieux politiques. Or, si la responsabilité des militaires est réelle, qu'elle provienne de leur inexpérience devant une guerre de décolonisation d'un genre nouveau, de l'instabilité ministérielle, des changements maladroits de commandants en chef du CEFEO face à un Giap inamovible en neuf ans, on oublie trop facilement que l'armée elle-même ne s'est pas suffisamment adaptée à ce conflit. Le pouvait-elle ? Probablement pas. Mais les incontestables réussites et succès du CEFEO restent partiels, localisés, sans lendemain.

Il faut reconnaître également, de la part des instances militaires souvent divisées au sein même du CEFEO<sup>3946</sup>, une stratégie récurrentement indécise ou mal adaptée aux moyens chichement donnés par le pouvoir politique. En dehors de Leclerc, aucun autre chef de cette importance n'a écrit ni

---

<sup>3944</sup> Maurice Vaïsse, *op. cit.*, p. 13.

<sup>3945</sup> *Ibid.*, ligne 14.

<sup>3946</sup> Les heurts d'Argenlieu-Leclerc, Blaizot – Alessandri, Carpentier – Alessandri, Navarre – Cogné en font foi.

signifié aux gouvernements successifs l'impossibilité d'une solution militaire. De fait, chacun, politique et militaire, a essayé de trouver une solution et de fait reculer l'échéance. La France ne pouvait pas soutenir, matériellement, militairement, cette guerre au loin. Les gouvernements ne s'en sont pas rendus compte dès le départ, hypnotisés, en 1945, par l'enjeu de retrouver une puissance crédible en ne laissant pas filer l'empire colonial. La faiblesse de l'APV a ensuite fait illusion mais jusqu'en 1950, la guerre s'est éternisée et la situation militaire s'est dégradée, acculant le CEFEO à la défensive au Tonkin, principal théâtre d'affrontements. Même le général de Lattre, après ses succès initiaux au début de 1951, ne sait pas comment reprendre l'initiative, aucune solution décisive ne s'imposant clairement. Le pouvoir politique s'agace alors de voir les commandants en chef se succéder sans trouver de solution, d'autant que la croissance économique et la modernisation du pays ne peuvent se développer au même niveau que les autres pays d'Europe. Progressivement, les gouvernements pressent les chefs du CEFEO de trouver une solution et, en 1953, de « liquider la guerre. » Mais comment faire ?

Le corps expéditionnaire n'ayant pas pu gagner sur le terrain, les anciens militaires accusent donc le pouvoir politique des défaites de Dien Bien Phu, de la RC 4 en oubliant que les politiques ne leur donnent jamais d'ordre express aussi précis qu'un plan de bataille et qu'un commandant en chef ou commandant du Tonkin peut refuser d'installer un camp retranché ou d'évacuer une ville s'il a la lucidité d'en distinguer les dangers et de ne pas sous-estimer son adversaire. Les choix militaires sont toujours proposés au gouvernement en place comme le préambule d'un succès majeur (la reconquête du Tonkin en 1946, la pacification de Cochinchine, Hoa Binh fin 1951, Dien Bien Phu en 1954) par les chefs militaires eux-mêmes. En 1950, si l'évacuation de Cao Bang est proposée par le rapport Revers et acté par le gouvernement, aucune personnalité politique n'a forcé la garnison de Cao Bang à évacuer la place par la RC 4 au lieu de la RC 3, à choisir la route plutôt que l'avion et à attendre octobre 1950 au lieu de l'année précédente, sinon la pusillanimité, les divisions des chefs militaires en place et leur manque de réalisme face à l'ennemi. Si l'opération *Castor* découle probablement de l'intérêt de défendre le Laos menacé, aucun chef de gouvernement n'a indiqué le site de Dien Bien Phu au général Navarre qui l'a choisi. Ce dernier a accusé le Président du Conseil de l'avoir coincé en lui demandant de protéger cet allié sûr de la France ; mais personne ne l'a forcé à le faire *au-delà* de ses frontières quand les offensives de l'APV en 1953 ont pu être arrêtées *dans* le pays même, profitant du trop grand étirement des lignes de communication ennemies dans un Nord-Laos évacué faute de position défendable. Un militaire est capable de dire « non » si la situation l'exige et ce sont les chefs militaires, les généraux Navarre et Cogne qui ont choisi de barrer une direction en installant une base aéroterrestre, contre toute logique militaire au vu des expériences passées, sachant qu'en Indochine, une position est facilement contournable et contournée en quelques jours et ne barre rien du tout. Giap l'a prouvé en janvier 1954 en bloquant Dien Bien Phu tout en prenant l'offensive au Laos. C'est encore

Navarre qui a divisé son effort entre la défense de Dien Bien Phu et l'opération *Atlante* malgré les renseignements alarmants concernant le regroupement du corps de bataille ennemi sur cette première cible. Cogny, Navarre ont choisi de Castries, un cavalier de Groupe mobile, pour défendre une position enterrée, dominée par les hauts et encerclée comme « champ de bataille préparé » pendant quatre mois, si éloignée des appuis du delta quand les expériences bien plus proches d'Hoa Binh et Nasan auraient dû en montrer les limites. On peut multiplier les exemples.

Mais il est préférable de charger le politique de la responsabilité du manque d'adaptation militaire au plus haut niveau. Les militaires ne sont pas les seuls à le faire. C'est également l'analyse de Bernard Fall qui pense que la responsabilité des vingt-trois années de guerre, de 1939 à 1962, incombe « aux gouvernants qui ont constamment mis cette armée devant des problèmes qu'elle ne pouvait résoudre parce que leur solution n'était pas militaire mais essentiellement politique<sup>3947</sup> », ce qui est, en soi, parfaitement exact. Mais l'honnêteté suppose de reconnaître que la responsabilité est partagée et Bernard Fall nuance son propos ; « Le corps expéditionnaire français, vers la fin de 1946, avait cependant atteint une force qui soumit Paris (le pouvoir politique, NDA) et Saigon (le pouvoir militaire, NDA) à une tentation irrésistible : trancher le nœud gordien, bref résoudre tout le problème par l'emploi de la force<sup>3948</sup>. » Les historiens étrangers, moins atteints par le syndrome de loyauté envers leur propre armée et leur pays, ont souvent plus de lucidité et de clarté que bien des militaires et historiens français.

Si Leclerc avait vu juste en 1946 dans une solution politique plus que militaire, il n'en a pas pour autant écarté une solution militaire dont il a fixé la barre très haut au niveau des effectifs. Mais sa position n'a pas été écoutée des politiques et est restée isolée chez les chefs militaires en Indochine. En 1946, notamment, le général Valluy, son successeur comme pour tous les commandants en chef jusqu'en 1954, ne fait pas pression sur Thierry d'Argenlieu, haut-commissaire, ni sur le pouvoir politique pour stopper la marche à la guerre puis le conflit lui-même, qu'il se fait fort de gagner face à une APV embryonnaire. Jusqu'à Navarre compris, tous les responsables militaires pensent gagner ou faire *match nul*, laissant ensuite l'ANV se débrouiller seule. Le fait est que les faucons du corps expéditionnaire, le général Valluy et le colonel Dèbes ont choisi, fin 1946, une politique de fermeté en se préparant à la guerre et, finalement, en contribuant à la déclencher. Les faucons vietnamiens et français aboutissent à l'affrontement, somme toutes, espéré des deux côtés. Or il s'est trouvé de nombreuses voix, dans le CEFEO même, à un niveau certes très inférieur, pour avoir le sentiment inverse, ne serait-ce qu'en critiquant le manque d'efficacité de certaines unités, de certains chefs y compris de commandants en chef. Mais devant un public, devant des historiens, il vaut mieux laisser penser que la parole des anciens prime sur l'analyse d'un historien qui est trop jeune pour avoir vécu et donc compris les événements. Ainsi Jacques Allaire répond-

---

<sup>3947</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1962*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>3948</sup> *Ibid.*, p. 28.



t-il à Michel Bodin sur la question du manque de formation, que cette formation se fait dans la durée du séjour, terminant son argumentation par : « Je ne vous attaque pas, vous n'y étiez pas. Vous ne pouviez donc pas savoir<sup>3949</sup>. » Au cours de nos entretiens, toutefois, quinze ans plus tard, il revient sur cette question cruciale du manque de formation et d'adaptation du CEFEO, pour en admettre les faiblesses.

Quand le premier président du conseil, Pierre Mendès France, le 19 juin 1954, prend une décision radicale, négocier pour mettre fin au conflit, cela lui vaut, encore aujourd'hui, d'être traité de « lâcheur », « capitulard », « bradeur » de l'Indochine, sans que l'on sache comment une nation dont un corps de son armée vient d'être vaincu, à 10 000 km de son sol national, dans la plus grande bataille de la guerre jugée décisive avant son déclenchement, aurait pu s'en sortir différemment et à son avantage.

### 3.2.1.2 *La dégradation inévitable d'un conflit mal maîtrisé : des illusions persistantes*

« Je voyais que le Vietminh avait monté en puissance, et aussi bien en nombre qu'en qualité. J'ai vu que la guerre avait changé de pied ». (Jacques Allaire)

Les réalités d'une situation militaire de plus en plus dégradée, constatée par bien des combattants, n'empêche pas de considérer que l'issue vécue en 1954, la défaite comme le départ de l'Indochine, était inenvisageable.

Le propos d'Henri Ortholan, cité plus haut, sur l'adaptation du CEFEO, valorisant son « adoption » des tactiques de l'APV, ses opérations jugées « souvent couronnées de succès » et d'une fin « dont rien ne préjugait de l'issue fatale<sup>3950</sup> » relèvent d'une analyse très optimiste. La partie finale, en particulier, est exactement l'inverse de ce que l'on peut lire dans beaucoup de témoignages d'anciens d'Indochine, dont chacun, officier ou deuxième classe peut voir la dégradation du rapport de force entre le CEFEO et l'APV et les dangers qui s'accroissent, y compris dans les territoires jusque-là maîtrisés. Dien Bien Phu semble, pour l'auteur, le coup de massue improbable qui abat un corps expéditionnaire semblant, apparemment, contrôler la situation et ne voyant aucun danger majeur se profiler.

On ne peut penser que cette analyse, faite par un officier saint-cyrien, par ailleurs historien et docteur en histoire militaire, vient d'une personne incompétente en matière de stratégie ou de tactique ou qu'il n'ait pas lu les témoignages de combattants d'Indochine, dont par ailleurs, il publie des extraits en 2011. Alors pourquoi aller à l'encontre de tant de témoignages contraires ? Probablement pour ne pas nuire à la mémoire de l'armée ou pour atténuer une défaite que les combattants ont pourtant ressenti ou pressenti en estimant que le pouvoir politique a obligé les militaires à cesser le combat, ce qui rejette la faute sur lui. Qu'il existe des militaires et/ou

---

<sup>3949</sup> Maurice Vaïsse, *L'armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954)*, op. cit., p. 134.

<sup>3950</sup> Henri Ortholan, *Indochine 1946-1954. Témoignages inédits*, op. cit., p. 8.

historiens persuadés que le CEFEO s'était bien adapté au conflit et qu'il pouvait gagner en Indochine est déjà difficile à croire en 1954. Que ce soit le cas soixante ou soixante-dix ans plus tard est aberrant. Certes, l'opération *Hirondelle* à Langson en 1953 est un raid réussi et Nasan, une victoire défensive indiscutable fin 1952, des opérations « couronnées de succès », mais pour quel résultat ? Ce sont des succès tactiques temporaires, des opérations de déception pour ralentir l'APV jamais suivis d'une exploitation durable, et qui se terminent inmanquablement par une retraite accélérée quelques heures ou quelques mois plus tard. Dans les cinq territoires, la situation « se pourrit » graduellement, y compris dans des zones jusque-là maîtrisées comme le Laos, le Cambodge et la Cochinchine. Dans les troupes d'élite, la sensation d'être « sur le fil » s'accroît à chaque opération.

Ajoutons que sur le plan moral, désastreux à partir de mai 1954, fait reconnu de tous, une défaite aussi importante que Dien Bien Phu, constitue une crise que rien ne peut stopper, avec la perspective de voir déferler l'APV sur Hanoi comme fin 1950 après la défaite de la RC 4, mais, sans voir, cette fois, qui pourrait imiter l'arrivée miraculeuse du général de Lattre aux commandes et rétablir la situation. Cette situation qui épuise les énergies est suffisamment marquante pour inspirer la première scène crépusculaire de son histoire de la guerre d'Indochine à Lucien Bodard, dans « le soir de la défaite »<sup>3951</sup>.

« Rien ne préjugait de l'issue fatale », vraiment ? Depuis 1950, le CEFEO a perdu la frontière de Chine, le Nord-Laos, le pays Thaï. La situation est compliquée en Annam dont la partie nord appartient à la RDV depuis 1946, dont la partie sud n'a pu être durablement pacifiée par *Atlante* et où la « rue sans joie », les montagnes sont toujours restées dangereuses. Le Cambodge devient hostile aux Français et Guy Simon parle d'une probable fin « catastrophique<sup>3952</sup> » en Cochinchine. Le seul point d'accord est que le CEFEO se bat bien, avec beaucoup d'abnégation.

La défaite de la RC 4 n'est pas le fruit du hasard. Elle était redoutée par tous ceux qui, à l'époque, avait approché de près ou de loin cette région, ses convois détruits une fois sur deux, ses garnisons vivants comme des appâts au rythme des embuscades de plus en plus destructrices. Paul Bonnacarrère a bien décrit cette ambiance de sacrifice à venir : « La RC 4 rend fou<sup>3953</sup> », écrit-il. Mais la raison en est un corps expéditionnaire marqué par la fatigue de deux ans et demi de séjour, plusieurs retours en Indochine, l'insuffisance des effectifs et des relèves et une stratégie dangereuse qui ne se rend pas compte, malgré des alertes répétées, de la montée en puissance de l'APV. Les combats de Phu Tong Hoa en 1948; de Pho Lu en 1950, les campagnes de l'APV, *Lê Loi*, fin 1949 et son prolongement, le *Hong Phong I*<sup>3954</sup>, fin janvier 1950, est le moment de bascule.

---

<sup>3951</sup> Lucien Bodard, « la fin d'Hanoi », dans *La guerre d'Indochine, tome 1 l'enlèvement*, op. cit. ; Gallimard, édition de 1968, pp. 9 à 48.

<sup>3952</sup> Guy Simon, op. cit., p. 172.

<sup>3953</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, op. cit., p. 427.

<sup>3954</sup> Ivan Cadeau, *Cao Bang 1950*, op. cit., pp. 185-198.

Ils sont le signe que l'APV prend désormais l'initiative stratégique du conflit. Les combats sont de plus en plus durs ; les combattants, sur le terrain, le voient bien davantage que les états-majors. Le *Hong Phong II*, au printemps 1950, prend pour objectif la RC 4. Jacques Allaire, qui effectue un deuxième séjour de 1947 à 1950, note les changements depuis le 1<sup>er</sup> séjour :

« Je voyais que les Viet étaient mieux organisés, que c'était une vraie guerre, normale. On sautait en sticks sur la plaine des Joncs ; au début, on était trente, puis au fur et à mesure avec une compagnie, et à la fin, au bout de deux ans, on sautait avec un bataillon. Je voyais que le Vietminh avait monté en puissance, et aussi bien en nombre qu'en qualité. J'ai vu que la guerre avait changé de pied. En face de nous, nous avions des unités bien entraînées. [ ... ]. Mais ce n'était rien, parce que quand je suis arrivé pour mon troisième séjour (en 1953, NDA), tout le monde était en casque lourd ! [ ... ]. Et on ne sortait plus à moins d'un bataillon, et encore, pas n'importe lequel. J'ai compris qu'on allait prendre une branlée<sup>3955</sup>. »

La situation en 1954, avant les évacuations décidées et organisées par le général Ely, et son adjoint le général Salan, est pourtant claire. Elle est pire qu'en décembre 1950. En mai 1954, le CEFEO a perdu, à Dien Bien Phu, la plus grande partie de ses troupes d'élites d'intervention et plusieurs de ses cadres emblématiques. Les chefs de bataillon comme les commandant Bigeard, Bréchnignac, Tourret, ont retardé l'échéance par leur science d'une guerre dont leurs chefs militaires étaient manifestement dépourvus et en sachant que leurs succès ne permettraient pas de l'emporter. Le Laos est toujours susceptible d'être menacé et toute la haute région du Tonkin est, cette fois, perdue. Seuls quelques courageux maquis du GCMA sont encore actifs mais ils ne représentent que des piqures d'épingles pour l'APV. Le delta du Tonkin était dans l'insécurité la plus totale et jusqu'au dernier jour de la guerre, l'APV enlève des postes, des « petits Dien Bien Phu<sup>3956</sup> » à moins de 30 kilomètres d'Hanoi, mène des embuscades meurtrières. Des unités comme le régiment 42 n'ont jamais pu être éliminées et la ligne Haiphong - Hanoi est sans cesse coupée, comme en 1947. Le cessez-le-feu est accueilli avec soulagement par les combattants, d'autant plus que s'exposer dans un conflit désormais perdu apparaît absurde.

On ne peut donc soutenir que la chute de Dien Bien Phu est sans conséquences sur le sort du CEFEO. La situation se détériore en Cochinchine, où le lieutenant Simon, en garnison à Xa-Bang, à 40 km de Saigon, écrit à son père, le 25 juin 1954 : « Tu me demandes ce que je pense de la paix. Je crois qu'il faut la signer le plus tôt possible, avant d'être complètement battu<sup>3957</sup>. » Le sort est donc joué pour les militaires du CEFEO dont le château de cartes, si fragile depuis neuf ans, s'écroule brutalement. La défaite militaire et politique en Indochine, que cela plaise ou non, est une réalité en juillet 1954, lorsque les accords de Genève viennent mettre fin à une guerre de neuf ans sans buts de guerre durables ni issue militaire à court terme. Depuis 1947, le CEFEO n'a jamais été en mesure de gagner face à une guérilla couplée à une guerre moderne menée par une APV de mieux en mieux équipée et audacieuse, qui a fini par prendre le dessus sur l'armée française en

---

<sup>3955</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 8 août 2017.

<sup>3956</sup> L'expression est de Lucien Bodard dans *La guerre d'Indochine, tome 1 l'enlèvement*, op. cit. ; Gallimard, 1968, p. 17.

<sup>3957</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 190.

Indochine.

De plus, le CEFEO n'est pas l'armée française, bien que présentant une façade rassurante, structurée, apparaissant tout d'abord dominante et victorieuse. La panique d'octobre 1950 fait apparaître ses lacunes et ses insuffisances, que le savoir-faire et le courage des combattants a jusque-là pu masquer.

Il est toujours étonnant que l'on parle de « l'armée française » pour ce qui concerne la guerre d'Indochine. C'est un corps expéditionnaire ; là est la grande différence. Un corps expéditionnaire est une structure particulière faite, la plupart du temps<sup>3958</sup>, en fonction du terrain et des moyens du bord, avec toutes les forces disponibles composées d'éléments et d'unités françaises ou coloniales et d'unités « non françaises », sous un commandement délégué, souvent indépendant du chef d'état-major de l'armée. Le CEFEO, comme ses prédécesseurs d'outre-mer, les corps expéditionnaires du Mexique ou de Madagascar, par exemple, est fait dans l'urgence répétée de trouver des effectifs et des moyens financiers, matériels que la France ne peut renouveler suffisamment. L'armée française est en Métropole et tourne ses regards vers le rideau de fer. C'est une armée de conscription assez pauvre en matériel et que la guerre d'Indochine affaiblit un peu plus en cadres chaque année. Les Français sont les rois du « système D », d'où une adaptation relative mais ingénieuse, qui donne l'impression d'être dans une improvisation constante. Jusqu'à la fin, et malgré un effort soutenu par les Américains, inauguré par de Lattre en 1951, le CEFEO a toujours fait l'effet d'un « parent pauvre », à côté d'une armée française qui ne pouvait pas assumer pleinement son rôle dans les plans de l'OTAN en Centre-Europe.

Ce n'est pas « l'armée française » qui se bat en Indochine. C'est l'armée de « l'Union française », si tant est que celle-ci ait une consistance et une réalité de terrain, avec des contingents recrutés dans tout « l'empire » et dont le commandement ne voulait pas en 1945. Il s'agit donc d'un corps hétérogène, qui se bat pour des raisons diverses y compris pour une solde qui permet aux familles de subsister ; d'un corps hétéroclite qui n'a pas une « unité d'âme », comme le dit le général Navarre pour rappeler que la motivation ne peut être à l'égal de sa terre que l'on défend : « Ce n'étaient pas les soldats de l'an II<sup>3959</sup>. » qui défendaient la France.

Le CEFEO de 1945 est fait de « brics »<sup>3960</sup>, de morceaux d'unités comme le groupement de la 2<sup>ème</sup> DB et d'unités déjà constituées comme la 9<sup>ème</sup> DIC, l'essentiel étant d'envoyer des contingents métropolitains. Les « brocs », ce sont la marine constituée d'unités récupérées ou louées aux Anglo-Saxons, les navires de transport sont achetés ou également loués à des compagnies civiles et l'armée de l'air, forte d'un assemblage de *Junker Ju-52* renommés *Toucan*, et de *Fieseler 156*

---

<sup>3958</sup> Voir la mise en place de celles qui ont précédé, le corps expéditionnaire des Dardanelles de 1915 puis de Salonique, appelé ensuite « Corps expéditionnaire d'Orient (CEO) ou « armée française d'Orient » (AFO) de 1916 à 1918 ; le Corps Expéditionnaire en Scandinavie (CES) en 1940 ; le Corps Expéditionnaire Français en Italie en 1943-1944 (CEF).

<sup>3959</sup> Cité par Bernard Fall, *Indochine 1946-1962, op. cit.*, p 365.

<sup>3960</sup> Dans le vieux français, mot provenant de « bricon », « petit morceau ».

*Storch* rebaptisés *Morane-Saulnier Criquet*, pris à l'armée allemande, de Spitfire de la bataille d'Angleterre et même d'avions japonais capturés en 1945, les *Najikama Ki-43*<sup>3961</sup>.

Près d'un demi-million de soldats de l'Union française ont effectué la guerre d'Indochine pendant neuf ans<sup>3962</sup>. Mais les Français de Métropole et d'Afrique du nord, majoritaires jusqu'en 1949 (100% en 1945, 63 815 dans le FTEO en 1947, soit 88% des FTEO ; 45496 en 1949 soit 46%) sont brutalement devenus minoritaires en pourcentage (42.4%) comme en effectifs (50 243 sur 118 364) en 1954<sup>3963</sup>.

Sur le papier, le CEFEO apparaît donc puissant puisque composé de soldats de métier parfois expérimentés par plusieurs séjours et campagnes diverses. L'armée nationale vietnamienne monte en puissance et la pacification est couronnée de succès. Les victoires du « roi Jean », des généraux Salan puis Navarre sont connues. Dans la réalité, le corps expéditionnaire perd du terrain et lorsqu'il croit le maîtriser, comme dans l'opération *Atlante* en 1954, il n'en n'est rien et les structures mises en place s'effondrent très rapidement au moindre retrait. Les victoires dont parle le général Lapresle sont incontestables mais stériles sur un plan territorial et militaire, c'est-à-dire sans poursuite ni destruction de l'ennemi - puisque les FTEO n'en n'ont pas la capacité - donc sans lendemains, comme en trompe-l'œil. L'abandon réussi d'Hoa Binh en 1952 cache une initiative stratégique manquée et une insécurité du delta devenue très inquiétante. Être victorieux à Na San et s'en exfiltrer sans problèmes en 1953 évite de constater l'abandon de la haute région, acquise à la France depuis 1947. Par contre, il est indiscutable d'affirmer que localement, certains commandants de secteur, des commandants d'unité ou des cadres particulièrement rompus à la guerre, comme le colonel Gilles, les commandants Bigeard et Trinquier, les lieutenants ou sous-officiers chefs de poste ou recruteurs de partisans, des créations comme le GCMA et les commandos du Nord-Vietnam se sont parfaitement adaptés à ce conflit, qui nécessitait une personnalité hors normes, un flair et une parfaite connaissance du terrain et des hommes.

Ce bout d'armée hétéroclite a donc tenté de s'adapter à ce conflit, y parvenant seulement localement et de manière temporaire, pour des victoires sans lendemains et des éphémères pacifications à l'ancienne qui immobilisent de effectifs trop importants du CEFEO dans une guerre statique face à un ennemi mobile. La France aurait-elle dû ou pu employer plus de moyens ? Peut-être aurait-il fallu, déjà, s'attacher à atteindre des buts de guerre clairs sur une longue durée.

### 3.2.2 Une armée mal adaptée à un conflit sans buts de guerre durables ni stratégie claire

« Il manquait surtout une volonté gouvernementale sans faille donnant une priorité temporaire à l'Indochine, en vue d'y atteindre nos buts de guerre. Encore eût-il fallu que ces buts soient clairement définis et non laissés à l'interprétation d'un commandant en chef. » (Maurice Schmitt)

---

<sup>3961</sup> Jean-Christophe Gervais, L'avion à hélice dans la lutte anti-guérilla, archaïsme ou avenir », *Stratégique*, 2009, pp. 461-476. <https://www.cairn.info/revue-strategie-2009-1-page-461.html> (Consulté le 20 février 2022).

<sup>3962</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, op. cit., p. 5.

<sup>3963</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, op. cit., p. 36.

Le pouvoir politique est responsable de ce manque d'objectifs affirmés et suivis de réalisations. Passé l'objectif de reconquérir la colonie indochinoise en 1945-1946, que faire sinon la défendre ? La décision d'écarter une négociation avec la RDV se révèle fatale puisqu'aucun substitut ne peut efficacement aider ou suppléer celui qui reste le colonisateur, en dépit du caractère simplement fédérateur de l'Union française. La France appelle à la constitution d'États associés, mettant fin au système colonial. Mais quel but suivre et faire dorénavant accepter au pays, à la troupe, puisqu'elle ne défend plus l'empire ni la France ?

### *3.2.2.1 Brouillés et brouillons : des buts de guerre sans stratégie claire qui subissent la montée en puissance de l'APV*

« Oui, nous allons devoir nous battre. [...]. Nous avons une arme aussi puissante que le canon le plus moderne, le nationalisme. [...]. Ce sera une guerre entre un tigre et un éléphant. Si jamais le tigre s'arrête, l'éléphant le transpercera de ses puissantes défenses. Seulement le tigre ne s'arrête pas. Il se tapit dans la jungle pendant le jour pour ne sortir que la nuit. Il s'élancera sur l'éléphant et lui arrachera le dos par grands lambeaux, puis il disparaîtra de nouveau dans la jungle obscure. Et lentement, l'éléphant mourra d'épuisement et d'hémorragie. Voilà ce que sera la guerre d'Indochine<sup>3964</sup>. » (Ho Chi Minh)

Ho Chi Minh parle, en 1946, du combat du tigre et de l'éléphant, le premier (la RDV avec l'APV) épuisant le second (le CEFEO), moins rapide, pour finir par le tuer, à l'usure de ses forces. Il n'a pas fait l'école de guerre mais a compris comment l'emporter quand on se bat dans une guerre totale pour son pays, dans son environnement, en infériorité totale. Cette logique simple, claire, raisonnée du chef de la RDV, glaçante de lucidité et de réflexion, est élaborée depuis le début de la guerre d'Indochine ou depuis le début 1946, et va parfaitement fonctionner, seulement freinée par le talent du général de Lattre et les erreurs de Giap, face à celles des Français, gouvernants et chefs militaires sans stratégie globale efficace.

La défaite est absolument collective quels que soient les domaines, politiques, stratégiques et tactiques. Le CEFEO ne réussit pas à s'adapter parce que chefs et soldats ne savent pas pourquoi ils se battent, en dehors de faire leur métier et appliquer les ordres. Tout d'abord parce que les buts et les moyens ne sont pas fixes ni clairement définis. La France navigue à vue à partir de 1946 sans vouloir jeter toutes ses forces, surtout celles qu'elle n'a pas, dans un conflit aussi lointain. Cela réduit les ambitions du corps expéditionnaire. Ce dénuement militaire et politique enferme les dirigeants politiques et militaires dans une stratégie étriquée que les combattants ne leur pardonneront jamais.

Les buts de guerre sont uniquement fixés par le pouvoir politique. L'autorité militaire les applique,

---

<sup>3964</sup> Interview donnée par Ho Chi Minh à David Schoenbrun, le 11 septembre 1946. David Schoenbrun, *Ainsi va la France : un essai*, Paris, Julliard, 1957, 380 p. Citation analysée dans la plupart des ouvrages sur la guerre d'Indochine, dont Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 133.

les adaptant à ses moyens disponibles et à ses propres objectifs. Le premier but est clair en 1945 parce que c'est de Gaulle qui l'impose et que son pouvoir est « tout de décision ». La France doit retrouver sa souveraineté en Indochine et affirmer ainsi sa puissance retrouvée : c'est la reconquête de l'Indochine. Après sa démission en janvier 1946, les buts de guerre se perdent dans les méandres de l'indécision. Que faire de l'Indochine ? La conserver dans l'Union française, mais avec quel statut ? Bien entendu, le but militaire clairement affiché, que seuls, au niveau supérieur, Leclerc et Pierre Mendès France ont clairement contesté, est de dominer l'Indochine, la pacifier et battre militairement la RDV, ce que les commandants en chef ont gardé pour objectif de 1946 à 1954. Il existe donc bien un objectif classique : gagner la guerre avant de négocier. Mais ce n'est pas un but de guerre. C'est le moyen d'arriver à un objectif plus important, politique. Il est souvent subordonné à la situation militaire, qui n'est pas claire après 1946. Mais ce n'est pas la première fois qu'un but de guerre intervient *après* le déclenchement d'une guerre. Pour évoquer les deux guerres mondiales, celui de la première n'a été défini qu'en 1917<sup>3965</sup>, repousser et battre les Allemands n'étant pas un vrai but de guerre. Dans la seconde, dans un ensemble de réunions et de déclarations, de la Charte de l'Atlantique le précise le 14 août 1941 à la Conférence de Yalta en février 1945 et lors de la conférence de Casablanca en janvier 1943 (« capitulation sans condition du Troisième Reich). Gagner pour quoi faire ? Une Union française plus réelle, des États associés que l'on devra laisser réellement vivre leur vie ? Ou continuer à les dominer ?

Se plaindre d'une absence de buts de guerre en Indochine et de « buts dans la guerre » méconnaît la difficulté récurrente, dans l'histoire, de les définir avec exactitude. La conquête de l'Indochine elle-même n'est pas envisagée en 1858. Elle n'est qu'une succession d'engrenages, d'initiatives de personnalités ou du commandement local de 1858 à 1885, le pouvoir politique devant entériner les décisions prises ou parer au plus pressé. Il n'est donc pas étonnant de constater la même chose après janvier 1946 au niveau politique. Contrairement à ce que pensent une partie des vétérans, les chefs de gouvernement ne sont pas déconnectés ou sans caractère. Le manque d'autorité politique est critiquable car il est, certes, le responsable des errements de la politique indochinoise, de cette absence de prévision d'une guerre impitoyable que la France n'avait pas les moyens de mener. Mais les gouvernements reçoivent, à leur formation, une *patate chaude* de leurs prédécesseurs, qu'ils se sont transmise jusqu'en 1954. Ils sortent d'une guerre et ne veulent pas avoir la responsabilité d'en provoquer une autre, qu'ils sont toutefois contraints de poursuivre. Ils ne veulent plus d'un système colonial mais ne savent pas comment et à qui transmettre certains pouvoirs sans voir l'empire s'effondrer et la puissance de la France avec lui ; d'où des États associés dépourvus de moyens et de pouvoir de décision. Les commandants en chef du CEFEO ont la même mentalité : comment s'en sortir sans casse en Indochine et arriver au sommet de la carrière militaire ? C'est là encore, la supériorité de Leclerc et de Lattre qui jugent la situation sans

---

<sup>3965</sup> Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français 1914-1918*, Paris, Perrin, 2002, 515 pages ; p. 279.

s'inquiéter de la poursuite de la leur ; c'est leur caractère, leur force, mais ils ont un atout : ils sont déjà au sommet.

Le corps expéditionnaire part donc avec un but de guerre clair en 1945, reconquérir l'Indochine, restaurer l'autorité « coloniale » de la France, même si l'adjectif n'est pas prononcé en s'imposant militairement, en anéantissant toute opposition militaire. La politique impériale, malgré des discours cosmétiques de promesses d'une modeste libéralisation des rapports colonisateur - colonisés, de vague autonomie citée le 24 mars 1945, se poursuit pour que la France retrouve sa puissance d'avant-guerre. Mais ce but de guerre initial assumé, appliqué par Leclerc, va rapidement devenir caduc puisqu'en 1946, l'Indochine est théoriquement reconquise. Les problèmes déjà nombreux ne font que commencer parce que la France et son armée ne sont pas prêts à donner une indépendance ni à soutenir une guerre de décolonisation. A partir d'avril 1946 à la conférence de Dalat, cette question se pose et se repose : faut-il terminer la reconquête et rejeter la demande d'indépendance qui devient une exigence ? Les huit mois qui suivent ne sont que dégradation, prise de distance pendant que les violences se poursuivent. Ils obsèdent littéralement des vétérans comme Pierre Desroche, qui se demande, soixante - quinze ans plus tard, comme la France en est arrivé à une guerre ouverte.

Or, les deux parties en sont responsables. Le 6 mars 1946, l'accord entre Ho Chi Minh et Sainteny prévoit que l'installation des forces françaises au nord ne durera pas plus de cinq ans et qu'un référendum sera organisé pour ou contre l'unité d'un Vietnam indépendant. Or, il est clair pour la RDV dès avril 1946, confirmé en juin par la création d'une Cochinchine autonome, que la France ne lâchera pas l'Indochine et ne donnera pas l'indépendance. Il faut donc ruser, se préparer et s'armer, pourrir la situation pour en dégoûter le CEFEO ou provoquer des hostilités qui, d'ailleurs, existent déjà depuis septembre 1945. Le général Valluy, sous l'autorité ferme d'un d'Argenlieu par ailleurs absent, a toute latitude pour gérer la situation. Comme beaucoup d'officiers à l'époque, il semble certain d'une décision rapide face à une APV embryonnaire et mal armée. Sa directive n°2 du 10 avril 1946, dont les chefs de la RDV ont connaissance, ne fait pas dans la dentelle en cas de riposte contre la RDV<sup>3966</sup> ; Philippe Franchini pense que « ce détail laisse percer une arrière-pensée de reprise en main totale avec renversement du gouvernement de la RDV » et « laisse augurer [...] une évolution inquiétante des rapports<sup>3967</sup> » avec elle. Le colonel Dèbes, le 21 octobre et l'amiral d'Argenlieu, le 28 donnent des directives de guerre en cas d'incident ou d'offensive de la RDV<sup>3968</sup>. La situation plus que tendue, les confrontations belliqueuses vécues à Langson, Hanoi et Haiphong amènent Valluy à envisager un ultimatum, proposé au gouvernement par le télégramme du 27 novembre, solution désapprouvée par le général Morlière. Valluy a couvert la violence de la riposte du colonel Dèbes à Haiphong. Philippe Franchini écrit : « L'opération déclenchée par le colonel Dèbes

---

<sup>3966</sup> Philippe Devillers, *Paris – Saigon – Hanoi, op. cit.*, pp. 179-180.

<sup>3967</sup> Philippe Franchini, *Les mensonges de la guerre d'Indochine*, Paris, Perrin, 2005, 478 p. ; p. 167.

<sup>3968</sup> Philippe Devillers, *Ibid.*, pp. 233-234.



sur ordre du général Valluy a en effet revêtu un caractère punitif humiliant qui s'est ajouté à l'hécatombe de civils (de 300 à 6 000 morts selon les sources, NDA) pour accélérer le processus de généralisation du conflit »<sup>3969</sup>, auquel Giap est lui aussi prêt. Valluy est certain de la volonté de la RDV de déclencher les hostilités. Il l'envisage donc avec, cette récurrence courante chez les militaires à l'époque : rétablir l'ordre, c'est-à-dire, en venir à des combats assumés pour négocier ensuite ; une stratégie qui ne peut qu'amener la guerre. Le 23 novembre 1946, il ne demande pas l'autorisation du gouvernement pour donner l'ordre de tir aux navires sur un quartier de la ville. Plusieurs télégrammes à Morlière et à Dèbes, datés du 22 novembre, poussent ensuite, clairement, à profiter de l'avantage des combats d'Haiphong. Ses arguments de « profiter des incidents du 20 pour améliorer notre position à Haiphong », « donner une dure leçon <sup>3970</sup> » à l'APV – propos qu'il atténuera plus tard en parlant d'un langage de militaire – montrent une volonté d'en finir qui ne se réduit pas à être simplement ferme, et dont le gouvernement de la RDV a connaissance<sup>3971</sup>. Si ce dernier avait encore des illusions de paix, elles sont envolées. Le but de guerre de Valluy est clair.

Une fois la guerre ouverte, le gouvernement Ramadier, sensibilisé par le rapport de Leclerc, envisage des négociations pour stopper la guerre. Mais les exigences « draconiennes »<sup>3972</sup> de mai 1947, mises au point par Valluy et approuvées (« plan entériné » dit Jacques Dalloz) par le gouvernement et le haut-commissaire Bollaert, exigeant la capitulation de l'APV avant toute négociation sont sans équivoque sur le choix des armes. Elles se placent sur une ligne très belliqueuse, justifiée par deux raisons : la certitude de Valluy d'anéantir la guérilla de l'APV – profiter de « l'affaiblissement irrémédiable du Viet-Minh, qu'il convient d'écraser définitivement<sup>3973</sup> » – et l'agitation dans les colonies qui rend dangereuse une absence apparente de fermeté. Autorités civiles et militaires françaises choisissent donc la guerre, à l'inverse de celle plus modérée prônée par Paul Mus et Leclerc en vue de négociations.

Le 19 décembre 1946, d'une certaine façon, la situation se clarifie brutalement. La guerre devient ouverte. La *guerre coloniale* devient une *guerre décoloniale* ou *de décolonisation*. Ce n'est plus une conquête suivie d'une pacification plus ou moins longue; c'est une défense de la colonie qui poursuit une pacification inachevée, car le territoire est disputé à l'APV qui combat pour son indépendance. Aucune solution politique n'est désormais envisagée avec la RDV qui n'est plus l'interlocuteur de la IV<sup>ème</sup> République. La solution d'un Vietnam dirigé par Bao Dai devient alors une nécessité et un but de guerre affiché. Mais rien n'est vraiment fait pour s'engager dans cette voie. Il faut attendre de Lattre en 1951 pour donner davantage de moyens à l'ANV et donner de l'impulsion pour impliquer Bao Dai dans une guerre nationale. Le pouvoir politique s'est déjà

---

<sup>3969</sup> Philippe Franchini, *Ibid.*, p. 237.

<sup>3970</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 181.

<sup>3971</sup> Philippe Devillers, *Ibid.*, pp. 249-251. J'ai choisi de le citer, alors que son interprétation des faits est contestée car il est le seul à donner le contenu des télégrammes en question, notamment celui de Valluy à Morlière. Voir aussi Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 112.

<sup>3972</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 202.

<sup>3973</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine, Tome 1, op. cit.*, p. 565.

chargé de convaincre ce dernier de revenir aux affaires avec davantage de latitude, de pouvoir et une indépendance contrôlée. C'est une *seconde patate chaude*. Les gouverneurs de l'Indochine et les ministères des colonies ont fait en sorte que Bao Dai ne gouverne pas, en dehors de ses chasses à Dalat et de ses maîtresses. Ils l'ont poussé hors du pouvoir qu'il revendiquait, devenir un vrai souverain constitutionnel, pour ne pas avoir d'ennui et garder la domination coloniale. C'était en 1932. Quinze ans plus tard et aujourd'hui encore, les commentaires vont bon train pour critiquer le goût du luxe, la mollesse, l'indifférence d'un souverain qui ne prend pas la guerre à son compte et s'en désintéresse, scellant son infériorité face à une RDV dont la volonté est tendue pour obtenir l'indépendance. C'est oublier les responsabilités du système colonial des années 1930. Le général Schmitt déclare au colloque de 1999 et dans ses mémoires que la guerre n'est politiquement pas conduite. En fait, elle n'est « pas bien conduite », sans résolution durable, ni objectif à long terme, ni stabilité politique eu égard au système mis en place par la Constitution de la IV<sup>ème</sup> République. « Il manquait surtout une volonté gouvernementale sans faille donnant une priorité temporaire à l'Indochine, en vue d'y atteindre nos buts de guerre. Encore eût-il fallu que ces buts soient clairement définis et non laissés à l'interprétation d'un commandant en chef<sup>3974</sup>. » C'est exact mais il en va aussi de la responsabilité des chefs militaires en Indochine. Le pouvoir politique, éloigné, peu au fait d'une situation que les militaires présentent à leur façon et avec l'assurance de l'emporter, ne sait pas lui-même quelle attitude adopter. Il attend, pour aller plus loin, cette victoire décisive promise. Les rapports des commandants en chef assurent que la situation s'améliore. Mais la victoire ne vient pas. La bataille de la RC 4 sera donc une stupeur pour un pouvoir qui n'a jamais envisagé un tel renversement des rapports de force.

Le pouvoir politique se retrouve pris dans un engrenage, avec un corps expéditionnaire qui fait ce qu'il veut et ce, dès la conquête en 1858 puis en 1872. Les amiraux ont souvent devancé ou dépassé les consignes de Paris. Il n'est pas nouveau que les gouverneurs et les chefs militaires prennent des initiatives. Francis Garnier, qui a reçu carte blanche du contre-amiral Dupré, commandant en chef en Extrême-Orient, outrepassa les ordres du ministère qui demande son arrestation. Il meurt avant de connaître cette indignité. En 1881, ce sont les militaires de Paris, l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine, de Saïgon avec le gouverneur et commandant en chef de Cochinchine, Le Myre de Vilers qui persuadent Gambetta d'intervenir. Le gouverneur envoie Henri Rivière avec une troupe dont l'action et la mort déclenchent la conquête du Tonkin. L'analyse de Michel Bodin est claire : « Pendant dix ans, des initiatives personnelles, des malentendus, des erreurs de jugement, les manœuvres diverses menèrent inexorablement à une intervention dont les responsables de l'époque ne mesurent certainement ni les conséquences ni les difficultés<sup>3975</sup>. »

On croirait à un bilan évoquant la fin d'année 1946. Maurice Schmitt rappelle, avec honnêteté, le

---

<sup>3974</sup> Maurice Schmitt, « Conclusion », dans Maurice Vaïsse, *op. cit.*, pp. 356-357.

<sup>3975</sup> *Ibid.* p. 256.

manque d'engagement de l'état-major de l'armée, en affirmant « qu'aucune priorité n'était définie par les chefs d'état-major<sup>3976</sup>. » Mais il dédouane de sa responsabilité le commandant en chef en Indochine ; il oublie que la politique se décide au vu de ce que propose l'autorité militaire d'Indochine à 10 000 kilomètres de distance. Or, à part réclamer des effectifs supplémentaires, les rapports envoyés sont encourageants sur la solution militaire une fois ces effectifs obtenus. Leur marge est étroite mais, à part les directives motivées par des raisons financières, le commandant en chef a toute latitude pour déterminer un plan – si tant est que le gouvernement s'y intéresse – et appliquer ses propres consignes. Les ministres de la défense comme René Pleven et ceux d'Outre-mer comme Marius Moutet et Jean Letourneau ont très souvent écouté les commandants en chef sans les freiner, conscients de leurs propres limites.

Si le pouvoir politique n'a pas de but clairement défini ni suivi dans un engagement entier, les chefs militaires ne manquent pas de stratégie, puisqu'ils doivent mener la guerre. De décembre 1946 jusqu'à juin 1954, les commandants en chef, par leur plan, les ont définies. « Casser les Viets » – on ne dit pas la RDV – et obtenir une décision militaire pour négocier ensuite en position de force est un but de guerre clair. Il faut rappeler que cela passait aussi par la capture ou l'élimination de l'appareil politico-militaire de la RDV, but premier de l'opération *Léa* en octobre 1947 puis son remplacement par l'État du Vietnam, auquel les gouvernements tendent à accorder une indépendance refusée à Ho Chi Minh. A partir de 1949 et surtout de 1953, la guerre a également pour but d'aider des pays amis, associés dans l'Union française et de leur donner des clés – et non le commandement – de leur prise en main de territoires, d'unités, d'opérations auxquelles ils sont associés sous commandement français ; de sortir la France de la guerre, certes, mais aider à dominer la RDV. La France crée donc officiellement une guerre civile entre les « fantoches » selon le mot de la RDV, les États associés d'Indochine dans l'Union française, et elle. Ce conflit dans le conflit indochinois se termine en 1975 avec la victoire du Nord-Vietnam sur le Sud Vietnam. Mais ce n'est pas le pouvoir politique qui le définit, c'est de Lattre. Esprit fin, stratège et communicant hors pair, il donne un idéal à ce nouveau but de guerre englobant l'État du Vietnam, en 1951 : La défense du nouvel État et la lutte internationale contre la menace communiste. Il lie la guerre de Corée à celle d'Indochine, présentant ces conflits comme un front de guerre froide contre le bloc ennemi. Il l'affirme devant le Comité de Défense nationale le 17 mars 1951 (« La campagne d'Extrême-Orient est devenue l'un des épisodes de la guerre des deux blocs »<sup>3977</sup>) et aux États-Unis en septembre suivant, ce qui lui permet de réclamer des unités supplémentaires d'un côté et du matériel militaire de l'autre. Cela dynamise certains combattants qui en comprennent le sens, au vu de la situation politique en Métropole et du type de guerre rencontré, une APV fanatisée et des unités co-dirigées par les commissaires politiques. Cela n'incite pas davantage les jeunes Français à s'engager mais cela donne une raison supplémentaire

---

<sup>3976</sup> Maurice Schmitt, *De Dien Bien Phu à Koweït City*, Paris, Grasset, 1992, 311 p.

<sup>3977</sup> Pierre Péliissier, *De Lattre, op. cit.*, p. 749.

à ceux qui le souhaitaient déjà. Cette question des buts de guerre, souvent invoquée pour expliquer la responsabilité du pouvoir politique de ne pas les avoir définis clairement durant la guerre d'Indochine, forçant les commandants en chef à les attendre puis à les définir eux-mêmes apparaît donc plausible mais sans suffisamment de nuances.

Certaines erreurs stratégiques et tactiques du CEFEO ont été couvertes par l'état-major général et le gouvernement en place qui a laissé la bride sur le cou des chefs en Indochine, ayant confiance en celui ou ceux qu'ils avaient eux-mêmes nommés. C'est, par exemple, l'une des erreurs majeures de Dien Bien Phu. Contrairement à ce qui se dit souvent, une partie des visiteurs du camp retranché apparemment admiratifs devant sa solidité, reviennent avec des doutes. Mais on veut faire confiance à ceux qui ont bâti le camp et les réponses aux remarques des généraux Ely, Blanc, le chef d'état-major général et celui de l'armée de terre, ce dernier très pessimiste sur le sort de la guerre et même de René Pléven sur la solidité des abris, n'ont pas eu de démenti parce qu'il ne faut pas douter de l'armée devant le danger. Le général Fay n'a donné un avis négatif qu'à l'oral et n'est pas allé plus loin. Le médecin-général Jeansotte n'a pas fait de rapport sur l'éventualité d'un engorgement de l'infirmierie ; il ne s'est adressé qu'à Grauwin. Mais les phrases inquiètes que l'on peut lire dans, entre autres, l'ouvrage de Jules Roy ou celui de Roger Bruge, montrent que chacun craint « la » catastrophe.

L'Indochine n'a clairement jamais été une priorité politique pour la France parce qu'elle n'en a jamais eu les moyens financiers, matériels, humains, même avec l'aide financière des États-Unis. Pour assurer le front commun contre le communisme, le pouvoir politique aurait pu ou dû interdire le parti communiste en France. Cela signifiait prendre le risque d'une guerre civile ou, du moins, d'énormes troubles politiques et sociaux. Les militaires d'hier et d'aujourd'hui peuvent le déplorer mais les priorités en Métropole étaient d'une toute autre nécessité. Le manque d'effectifs est, d'autre part, lié à l'impopularité d'une guerre lointaine qui, à part l'aventure exotique et la défense de l'empire n'attire pas la jeunesse de Métropole, laquelle s'engage peu.

Tout autant graves sont les problèmes liés à l'organisation et à l'état d'esprit de l'armée et de son corps expéditionnaire d'Indochine pendant les dix années d'après-guerre. L'armée française a probablement toujours connu des divisions, des chapelles, un esprit de corps fragmenté entre différentes armes et selon les affectations dans les colonies ou en Métropole. Le fait n'est pas nouveau et ces divisions s'atténuent devant le danger et surtout pendant une guerre qui implique toute la nation. Mais la situation apparaît plus problématique en 1945.

### *3.2.2.2 Une armée française plus fragilisée, divisée et mal formée qu'à aucun autre moment de son histoire ?*

L'armée française est, certes, victorieuse en 1945, participant à la victoire finale contre le nazisme, libérant son territoire national. Ses chefs ont pris place à Reims et à Berlin, le 8 mai 1945 pour signer la capitulation de l'Allemagne et la fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

Mais sa victoire est incomplète, entachée de fautes, de divisions et de drames depuis 1940 et l'armée nouvelle que veulent créer des chefs comme de Lattre de Tassigny en 1945 est affaiblie par les rancœurs dues aux différents comportements pendant la guerre, aux lacunes d'une formation technique et intellectuelle non renouvelée et non partagée avec l'ANV. La situation d'une armée vaincue qui peut rappeler sa situation en 1815.

Le traumatisme de juin 1940 a coupé l'armée en trois, sans compter ceux qui sont rentrés dans leur foyer après l'armistice, vaincus et pour beaucoup, honteux : les FFL (au 1<sup>er</sup> juillet 1940), l'armée d'armistice et la plus grande partie, les prisonniers de guerre en Allemagne. Certains sont partis pour la Grande-Bretagne ou y sont restés pour continuer la lutte avec le général De Gaulle. Le corps expéditionnaire de Narvik se coupe en deux en juin 1940 sur le sol anglais, laissant bien des rancœurs. D'autres forment l'armée d'armistice dirigée par l'État de Vichy, une armée réduite de 100 000 hommes, sans moyens modernes. Une partie de ceux qui étaient passés en Afrique du Nord n'ont pas pu partir se battre, maintenus sur le territoire par un État autoritaire qui collabore avec l'ennemi, condamne à mort ou à la prison, par contumace, des officiers qui changent de nom pour éviter des ennuis à leur famille.

La France est coupée en deux dès juin 1940, la moitié nord est occupée puis, le 11 novembre 1942, l'est en totalité par le vainqueur allemand. Toutes les colonies ne se rallient pas à De Gaulle à l'exception des Nouvelles-Hébrides, du Tchad, de la Polynésie, des établissements français de l'Inde, de la Nouvelle-Calédonie, de juillet à septembre 1940. Les soldats français des deux armées s'affrontent à Dakar, au Gabon, en Syrie. L'Indochine, avec l'amiral Decoux, reste sous l'autorité de Vichy jusqu'en septembre 1944. Ce ralliement tardif, l'application stricte des lois de Vichy et la *collaboration* avec le Japon expliquent le remplacement des autorités issues du gouvernorat de Decoux par *les Français 45* et leur méfiance envers les Français d'Indochine, en octobre 1945.

C'est ensuite la querelle entre Giraud et De Gaulle, de mai à novembre 1943, qui envenime les rapports entre FFL et armée d'Afrique, avec des accusations mutuelles de trahisons et de rébellion portant sur les débauchages d'unité et le passé récent de l'armée de Vichy. La libération de la France et la campagne d'Allemagne enfin, est l'occasion de voir le retour ou la jonction de troupes très diverses : des officiers « naphthalinards » – restés sans activité pendant l'occupation, leur uniforme au placard – les FFI et leurs unités sans uniformes, souvent très politisées avec à leur tête, des officiers parfois hauts gradés sans formation militaire, d'autres FFI mais de « dernière heure<sup>3978</sup> » et, après mai 1945, les prisonniers et/ou déportés qui reviennent d'Allemagne avides de pouvoir enfin fermer une parenthèse humiliante et repartir dans une carrière militaire. Au moment de repartir en Indochine, il a fallu faire un amalgame très compliqué, commencé depuis la libération de la Tunisie en février 1943. De Lattre, inspecteur général de l'armée de terre et chef

---

<sup>3978</sup> « A cette époque, il suffisait d'aller chez le tailleur et de s'acheter de galons de lieutenant et on était homologué .» Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017.

d'état-major général essaie de changer les mentalités et de transformer cet amalgame hétérogène en une armée moderne et mieux formée, avec un esprit tendu vers l'avenir. Il se heurte aux traditions, à la politique de dégraissage des cadres et de validation de galons pour les anciens FFI, la méfiance entre armes, corps de troupes, unités, origines, raison politique comme celle envers les communistes. Il faut faire un tri sérieux. Pierre Desroche le constate à son entrée à Saint-Cyr en 1945. Sa pléthorique *Promotion Victoire* compte 2 900 élèves-officiers à l'entrée, « à peu près tous du maquis » ; il y aura 1750 officiers ou aspirants à la sortie, le benjamin étant le sous-lieutenant Bernard de Lattre, 17 ans et demi<sup>3979</sup>.

Les tensions au sein même de cette armée vaincue et fracturée en 1940 se ressentent pendant des années. Le CEFEO, comme cette armée nouvelle, peine à trouver une cohésion et un idéal pour combattre une APV tendue vers son objectif unique d'indépendance. Cette armée qui pouvait effectuer sa mue et bousculer les vieux codes pour devenir une armée moderne, débarrassée de son modèle de 14-18 déjà dépassé en 1939. Mais la transformation n'est que partielle. Bigeard, « chef de bataillon à titre fictif » en 1944 pendant les combats de la libération a, selon ses mémoires « failli être régularisé à son grade », d'autant qu'il a dirigé pendant des mois l'école du Pyla dont c'était la mission de former de nouveaux cadres. Trop jeune (29 ans) pour un officier sorti du rang et sous-lieutenant en 1943, il est régularisé capitaine d'active et rejoint le 23<sup>ème</sup> RIC en juillet 1945. L'adjoint au chef de corps, le lieutenant-colonel Gilles le « reçoit assez froidement<sup>3980</sup> ». Est-ce sa mauvaise humeur ou la lecture du dossier d'un capitaine trop rapidement monté en grade ? Ce dernier constate les divisions de cette jeune armée que son passé récent a rendu hétérogène :

« Dans notre armée, il y avait déjà, et il existe encore de nombreuses chapelles : ceux des FFL (gaullistes), ceux de la Première Armée, les ex-prisonniers, les cyrards, ceux qui en le sont pas, les ex-FFI, les brevetés de l'école de guerre, les non -brevetés. C'est bien regrettable. [...]. Je suis considéré, tout au moins par les supérieurs, comme provenance FFI, largué en France certes, mais nommé capitaine bien vite. L'accueil n'est pas des plus chaleureux<sup>3981</sup>. »

Rodolphe Tosi, jeune maquisard de Savoie, fait partie du 23<sup>ème</sup> RIC quand Bigeard prend le commandement de sa compagnie. Il peut témoigner d'une ambiance spéciale : « Il a été mal reçu en arrivant bataillon parce que les autres officiers avaient fait Saint-Cyr. Lui était passé un peu par tous les grades<sup>3982</sup>. » Cela se retrouve à tous les niveaux. Capitaine instructeur à Saint-Cyr - Coëtquidan en 1946, le légionnaire Pierre Segrétain commande une compagnie d'élèves. Quand le général de la 5<sup>ème</sup> DB, Guy Schlessler, devient commandant de l'Ecole Spéciale Militaire (ESM), les officiers cavaliers prennent les commandements des compagnies d'élèves et Segrétain se retrouve professeur des cours de transmissions<sup>3983</sup>.

En Indochine, cette hétérogénéité est souvent soulignée au plus haut niveau, par chapelles et

---

<sup>3979</sup> Pierre Desroche, *op. cit.*, pp. 135 et 139.

<sup>3980</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire, op. cit.*, p. 48.

<sup>3981</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>3982</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, à l'hôpital d'Albertville, le 9 novembre 2017.

<sup>3983</sup> Etienne et Franck Segrétain, *Au champ d'honneur, op. cit.*, p. 58-59.

étiquettes et se remarque par les appuis, les missions et la mansuétude ou non devant des erreurs parfois graves. Les « patrons » amènent leur « écurie » dans leur avion, c'est-à-dire les officiers en qui ils ont confiance, pour les avoir connus au combat en France ou en Afrique du Nord et qu'ils protègent. Par tradition, l'Indochine est réservée à la marine et à la Coloniale. La plupart des commandants en chef et commandants de territoires sont encore de la première (l'amiral d'Argenlieu) et de la seconde (Valluy, Blaizot, Carpentier, Salan ; Nyo, Boyer de Latour, Bondis, Alessandri et de Linares). Leclerc, De Lattre et Navarre ont fait Saumur, l'arme noble. Chanson et Cogny sont artilleurs de formation. Pierre-Elie Jacquot est l'exception ; engagé comme 2<sup>ème</sup> classe, sa carrière est plus éclectique (artillerie, gendarmerie, chasseurs à pied, légion).

En 1945, Leclerc s'appuie sur sa 2<sup>ème</sup> DB et le colonel Massu, chef du groupement, pour reconquérir l'Indochine. En décembre 1950, De Lattre s'entoure de ses *maréchaux* de la 1<sup>ère</sup> armée ; le général Salan qui en a également fait partie, est le seul à connaître l'Indochine et doit son poste au titre de « spécialiste ». Juin, pied-noir d'Algérie a combattu au Maroc. Il protège, promeut et défend ceux de l'armée d'Afrique ou du CEF qu'il a commandé en Italie, comme son « petit Carpentier », son ancien chef d'état-major, à qui il a conseillé d'accepter le poste de commandant en chef en Indochine et qu'il a voulu protéger en 1950 après la RC 4 puis à l'OTAN. Appartenir à un clan ou à un autre peut favoriser ou défavoriser un officier selon l'unité où il arrive. Les anciens FFI sont, en général, les plus isolés et décriés malgré leur expérience de la guérilla. Au fur et à mesure de la guerre d'Indochine, un corps au départ confidentiel se crée, les « paras ». Ils vont former un club fermé et la guerre d'Indochine construit leur légende. Elle va donner une impression d'arrogance entre les troupes d'intervention et les « planqués » qui n'auront pas vu « un Viet » de leur séjour. Cette nouvelle hiérarchie fracture un peu plus cette armée mal en point. De manière générale, les troupes de choc, une fois revenus à Hanoi ou dans n'importe quelle ville d'Indochine, ont du mal à voir les officiers à la terrasse des cafés, dans une vie tranquille comme ils la vivaient dans n'importe quelle ville de garnison en Métropole, sans sentir le poids de la guerre. Cela déclenche des insultes, des bagarres, surtout quand les parachutistes reviennent d'opération. Il existe *plusieurs armées* et plusieurs frontières dans le CEFEO.

Quelques années plus tard, en Algérie, « ceux qui ont fait l'Indo » constituent un groupe plein de prestige et de savoir-faire et, en particulier, « ceux de Dien Bien Phu ». Le fait d'avoir combattu et survécu sert leur image auprès de leurs cadres et de leurs hommes. Pierre Latanne le reconnaît sans peine : « A 25 ans à peine, j'étais, partout où je passais, "un ancien d'Indochine". Et en prime, j'avais sur la tête "l'auréole d'ancien de Dien Bien Phu", qui brillait de mille feux et m'attirait la considération et presque le respect d'officiers plus âgés et plus gradés que moi<sup>3984</sup>. »

Cela peut gêner les relations entre le commandant en chef, son cabinet et les commandants des cinq territoires qui n'ont pas tous des compétences adaptées à leur fonction, ni les mêmes objectifs.

---

<sup>3984</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 25 octobre 2018.

Dans les mémoires du général Salan, l'auteur donne régulièrement un bilan, territoire par territoire, des autres théâtres d'opérations qu'il visite et commande. La direction de la guerre d'Indochine a été affectée par ces querelles graves basées sur des incompatibilités de caractère et surtout de stratégie. Il y a en fait deux lieux de décision, liés aux deux enjeux stratégiques majeurs, Cochinchine et surtout Tonkin, soit Hanoi, pour le commandant du Tonkin et Saigon pour le haut-commissaire et le commandant en chef, parfois en désaccord, voire en rivalité.

D'autre part, les militaires ont beau jeu de parler de l'instabilité du pouvoir politique et de la « valse des ministères ». Le CEFEO a connu la même avec neuf commandants en chef en onze ans d'existence. Face à eux, un seul président représentant un mythe pour ses partisans, parti de rien, Ho Chi Minh et un seul commandant en chef, ancien professeur d'histoire sans formation à l'école de guerre mais enthousiaste, réfléchi, autodidacte de la guerre, Giap. Ils n'ont qu'un seul but de guerre, l'indépendance du Vietnam et un moyen, une guerre totale basée sur le peuple, un nationalisme mêlé de communisme et la guérilla. Pourquoi autant de mouvement à la tête du CEFEO ? Bien entendu, le pouvoir politique est décisionnaire de leur nomination et parfois de leur rappel, du moins de leur remplacement et en avoir changé autant est une nouvelle faute. La mort, celles de Chanson et de De Lattre et la limite des séjours pour Salan ne sont pas seules en cause. D'Argenlieu a demandé plusieurs fois le rappel de Leclerc et inversement. Valluy, ne se sentant pas soutenu a démissionné en 1948, Blaizot s'est usé sur les intrigues d'Alessandri soutenu par le haut-commissaire. Salan, fin 1954, n'a pas supporté le manque de confiance d'Ely.

D'autres exemples affectent le commandement en Indochine ; la complexité des ministères et des états-majors, même réorganisés après la Seconde Guerre mondiale, ne l'avantagent pas. Hélène Erlingsen dans son étude à la fois mémorielle, familiale et historique sur « les soldats perdus », a cité d'entrée cette organisation dans laquelle les chefs du CEFEO peinent à se retrouver :

« En 1948, malgré la volonté de synthèse du général De Gaulle, l'organisation de la défense est devenue labyrinthique. Le ministère de la Défense est scindé en deux : les armées d'un côté, l'armement de l'autre. Le ministère des Armées<sup>3985</sup>, à lui tout seul, dispose d'une administration centrale avec un chef d'état-major pour chacune des armées (terre, mer et air), d'un secrétariat général et de nombreuses directions : treize pour l'armée de terre, six pour la marine, huit pour l'air et enfin, pas moins de douze pour la partie commune sous la surveillance d'un contrôleur général. Le ministère de l'armement<sup>3986</sup> est calqué sur le même principe, ce qui multiplie par deux tous les bureaux. Les troupes, selon l'endroit où elles se trouvent, changent de ministère de tutelle. Un soldat en Indochine dépend à la fois du ministre de la Défense, et de tous les secrétaires d'État, ainsi que du ministre de l'Outre-mer, pour la gestion des forces terrestres<sup>3987</sup>. »

---

<sup>3985</sup> Ou bien la partie « armées » ou « forces armées » quand il n'existe qu'un seul ministère « de la Défense nationale » ou « de la Défense nationale et des Forces armées », nom donné par intermittence de 1946 à 1958.

<sup>3986</sup> Pour l'après-Seconde guerre mondiale, il existe pendant deux ans, de novembre 1945 à novembre 1947, avant d'être fusionné avec le ministère de la Défense et ne réapparaît qu'à deux reprises, comme secrétariat d'Etat, en 1952 avec Maurice Bourgès – Maunoury dans le gouvernement Edgar Faure I début 1952, et avec le général Catroux dans le gouvernement Mendès France début 1955. Aujourd'hui le Délégué général de (ou pour) l'armement est l'un des trois hauts personnages du ministère avec le chef d'état-major des armées et le Secrétaire général pour l'administration.

<sup>3987</sup> Hélène Erlingsen, *Soldats perdus, De l'Indochine à l'Algérie, dans la tourmente des guerres coloniales*, Paris, Bayard, 2007, 720 p. ; pp. 42-43.



Un commandant en chef doit donc se préoccuper de plusieurs ministères. Outre le ministère de la défense dont il dépend personnellement, qui compte un ministre et plusieurs secrétaires d'état, le territoire qu'il commande est dans le domaine de compétences du ministère des colonies, appelé après 1946, ministère de la France d'Outre-mer, dont dépendent non plus les gouverneurs, terme et fonctions trop « colonialistes » mais les Hauts-Commissaires de 1945 à 1953 et les Commissaires généraux de 1953 à 1956. Ce ministre est souvent entouré d'un ou plusieurs secrétaires d'état (trois dans le gouvernement Queuille I, en 1948). A partir de 1950, il faut également compter avec les ministres puis secrétaires d'état aux États associés. Cela fait beaucoup d'acteurs dont il faut tenir compte plus les inspecteurs généraux de l'armée et sans parler des ministres spécialistes de tel ou tel domaine de la compétence du haut-commissaire (entre autres, Justice, finances, enseignement) censé s'occuper de tout.

L'autre grande erreur, celle-là encore plus incompréhensible de la part de l'armée, est la carence de la formation pour l'Extrême-Orient ; à tous les niveaux. Plusieurs des vétérans interrogés m'ont répondu qu'ils n'en ont pas reçue du tout, mais qu'ils l'avaient reçue plus tard sur le terrain, sans s'en formaliser. Il reste que c'est une faute que de n'avoir pas instruit la majeure partie des troupes à un conflit aussi différent. Maurice Schmitt, partant de l'entraînement de son groupe d'artillerie en 1952, explique le manque d'objectifs : « Un groupe bien instruit donc ; mais quelle guerre préparions-nous<sup>3988</sup> ? » La priorité de l'entraînement, en pleine guerre froide est de se préparer à une attaque des armées du bloc de l'est et peut-être une troisième guerre mondiale en Europe. Or, « il fallait simultanément conduire une guerre, la vraie (en Indochine, NDA). » Il était donc, à ses yeux, difficile de jouer sur les deux tableaux. Cela ne dispensait pas les unités de former et d'informer leurs troupes sur l'Indochine à partir de l'expérience de certains de ses cadres. Les opérations étudiées les plus récentes étaient celles de la Seconde Guerre mondiale, à Coëtquidan comme ailleurs, et il fallait surtout compter sur les cadres de retour d'Extrême-Orient pour avoir des renseignements<sup>3989</sup>, sans stratégie d'ensemble.

Au-delà des carences déjà évoquées dans ce domaine, il faut rappeler que les bonnes initiatives concernant essentiellement la formation des unités parachutistes, légionnaires et certaines de la Coloniale sont le fruit d'initiatives de chefs de corps portant davantage sur le physique que sur un entraînement approprié à l'Indochine. Ces lacunes sont parfois prises en compte à leur arrivée. Ce constat amène le capitaine Segrétain, fondateur et chef de corps du 1<sup>er</sup> BEP, à demander le report de son départ en Indochine : « le 1<sup>er</sup> BEP est actuellement en pleine période de débouillage » écrit le général Robert, adjoint du général inspecteur de la légion le 6 octobre 1948, averti par Segrétain. Le départ ne peut être différé mais il demande que lui soit donné « le temps nécessaire pour achever

---

<sup>3988</sup> Maurice Schmitt, *De Dien Bien Phu à Koweit City*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>3989</sup> *Ibid.*, pp. 21-22. Cette situation a longtemps perduré. Elève-officier à l'école du Train à Tours en 1988 et officier de réserve en formation à l'ESORSEM à l'école militaire de Paris un peu plus tard, les cours restaient focalisés sur l'Europe et « l'ennemi orange » et en 1995, à nouveau sur l'Europe et des études de type « Montcornet 1940 » ! Seule une *causerie*, à Tours, a concerné la bataille d'Alger.

sur place sa mise sur pied<sup>3990</sup> », une fois arrivé en Indochine. Dès lors, chaque unité aura droit à une période d'acclimatation. Mais trop souvent, les unités sont expédiées en zone de combat sans en bénéficier, si la situation l'exige. L'entraînement, « c'est la guerre au quotidien », ai-je lu et entendu plusieurs fois. Mais cela ne suffit pas. Alexis Arette, au 5<sup>ème</sup> BPC se souvient : « Il n'y a pas eu ce que vous appelez l' "aguerrissement". Nous avons été jetés dans la bataille, sans autre forme de procès<sup>3991</sup>. » Dans l'aviation, Pierre Caubel estime avoir eu une formation technique suffisante mais pas pour toutes les situations de guerre, comme l'éventualité d'un crash : « Une sérieuse lacune cependant, dont j'ai particulièrement senti les effets : le B 26 était un avion tellement fiable que nous n'avons eu aucune instruction sérieuse sur les procédures de secours et plus particulièrement la survie en brousse ! »<sup>3992</sup>. Beaucoup de réponses au questionnaire, sur l'entraînement en Indochine, signalent son absence en disant : « insuffisant », « sur le tas », « pas le temps. » « L'aguerrissement se faisait naturellement au cours des accrochages<sup>3993</sup> » d'après Bernard Prin. Une fois sur place, les unités auront peu droit à une formation « jungle » ou autre dénomination, notamment pour les cadres du GCMA, des commandos et de quelques unités comme le 8<sup>ème</sup> Choc destiné à des opérations sur les arrières de l'ennemi. Dans ce domaine encore, l'intuition et la science du combat de Bigeard jouent un grand rôle. Intuitivement, parce qu'il a compris l'emploi des parachutistes et par expérience du terrain indochinois, il oblige ses hommes à se soumettre à un entraînement permanent. Footing régulier de 15 km, parfois plus, marche commando, sports collectifs. De fait, au cours de plusieurs raids dont la « retraite de Tu Lé », le 6<sup>ème</sup> BPC a dû sa survie à sa vitesse, à sa résistance physique et mentale, à l'efficacité de ses chefs. Mais elle reste l'une des rares unités à avoir régulièrement cet entraînement adapté à ce type de conflit.

La question ne concerne pas seulement le niveau du terrain et la formation initiale. Il touche également la formation intellectuelle, stratégique des officiers supérieurs en particulier, qui est très inférieure à ce que l'on aurait pu attendre d'une réflexion globale sur les guérillas depuis la guerre d'Espagne en passant par la Seconde Guerre mondiale, le rôle des maquis en France et partout en Europe ; des actions de guérilla réalisées par les parachutistes SAS, le SOE et la Force 136. L'armée aurait pu se nourrir d'éléments plus récents, la guerre en Extrême-Orient (Indochine et Corée), des autres expériences modernes de contre-guérilla en Malaisie, ou même d'une étude stratégique reprenant les expériences de la conquête coloniale de l'Indochine, nourrie des écrits de Gallieni et Lyautey, des projets « d'armée jaune » de Théophile Pennequin Mais cette mise à niveau n'intervient qu'après la guerre d'Indochine, qui apparaît plutôt comme une lente période d'incubation des futurs théoriciens de la guerre révolutionnaire, dont on considère aujourd'hui qu'ils ont pratiqué une contre-guérilla selon eux très réussie puisqu'elle nourrit ensuite leurs

---

<sup>3990</sup> Etienne et Franck Segrétain, *Au champ d'honneur*, op. cit., pp. 80-81.

<sup>3991</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>3992</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>3993</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

réflexions et leurs ouvrages. Mais les résultats de leurs analyses basées sur des expériences locales et non globales, ne sont publiés qu'au début de la guerre d'Algérie et ne servent pas du tout pour celle d'Indochine. Paul Villatoux signale une conférence du général Revers le 12 mars 1949 sur « les maquis et les Cinquièmes Colonne<sup>3994</sup> » et l'action limitée du Bureau de la guerre psychologique créé tardivement en 1953. Rien de tout cela n'apparaît à l'École supérieure de guerre, du moins avant que le général Lecomte n'en prenne la tête en 1956 et que Maurice Bourgès-Maunoury, acquis aux thèses de Paul Lacheroy, devienne ministre de la défense en 1956, puis président du conseil en 1957, ce qui correspond à une période de floraison d'études<sup>3995</sup>. Dommage pour la guerre d'Indochine dont les commandants en chef ont navigué à vue pendant neuf ans.

La relative inefficacité du CEFEO vient également du fait qu'il n'a pas réussi – le pouvait-il ? – à former efficacement l'ANV pour l'aider à combattre à ses côtés. Nombre de vétérans insistent déjà sur leur propre manque de formation de terrain et de réflexion stratégique qui, jusqu'au bout, restent des lacunes difficilement surmontables. Cela n'aide pas à former efficacement l'Armée Nationale Vietnamienne, officiellement créée en 1949, que de De Lattre a voulu dynamiser. Le général Juin, en octobre 1950, écrivait déjà dans son rapport ; il faut organiser « une armée vietnamienne animée d'une foi et d'une volonté de guerre » et « vietnamiser la guerre<sup>3996</sup>. » La France doit modifier sa stratégie et impliquer les États associés et leurs armées nationales pour espérer une aide des principaux intéressés, ces Indochinois qui n'étaient bons qu'à être des soldats du CEFEO et des supplétifs. Si les armées du Laos et du Cambodge connaissent un développement moyen, sous commandement français, à la hauteur de la faible puissance de leur pays, l'armée nationale vietnamienne s'accroît de manière vertigineuse, formée par des cadres français et équipée de pied en cap par les Américains. Mais il manque la flamme dans cette armée que l'on développe sans pouvoir construire un idéal qui les convaincrat de combattre et éventuellement mourir pour leur pays. La France en est co-responsable. Les protectorats construits au XIX<sup>e</sup> siècle ont représenté une fiction, un camouflage savant puisque les Français dominaient le pays en l'administrant directement, donnant juste des gages à une petite élite autochtone. Depuis 1945 et surtout 1947, les gouvernements vont solliciter Bao Dai et créer une indépendance des États d'Indochine jamais envisagée ni *préparée* jusque-là. Cette concrétisation dans l'urgence ne cache pas la poursuite d'une domination française qui, bientôt, en 1953 transfère des territoires, des moyens, des missions à une armée sans cadres éprouvés, sans leur avoir auparavant montré cette confiance par de plus amples promotions dans l'armée française d'Indochine ni dans l'administration. De fait, il faut faire sauter les étapes sans se préoccuper de la formation ni de l'expérience de commandement. Les chefs, généraux comme lieutenants sautent des grades pour

---

<sup>3994</sup> Paul Villatoux, « L'institutionnalisation de l'arme psychologique pendant la guerre d'Algérie au miroir de la guerre froide », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002/4, n° 208, p 35 - 44 ; <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2002-4-page-35.htm>

<sup>3995</sup> Cf. *supra*, pp. 289-290.

<sup>3996</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 356.

combler les carences d'encadrement. Le cas de Huynh Ba Xuan, passant, en trois ans, de sous-lieutenant sorti de Saumur à capitaine a déjà été évoqué. Le chef de l'ANV, Nguyen Van Hinh, combattant de la Seconde guerre mondiale dans un escadron de bombardement, devient, à 36 ans, après douze ans dans l'armée française où il atteint le grade de lieutenant-colonel et commandant de groupe aérien, général de brigade et commandant en chef de l'ANV, parce qu'il est le Vietnamien au grade le plus élevé dans l'armée française et le fils de Nguyen Van Tam, Premier ministre de Bao Dai. Sans préjuger de la qualité personnelle et professionnelle de ces officiers, cette croissance exponentielle du grade de cadres et du niveau de leur mission les expose à des dangers liés à une carrière trop météoritique pour avoir acquis une maîtrise suffisante de leur fonction. La plupart des unités sont commandées par des chefs de bataillon français, comme le 5<sup>ème</sup> BPVN à Dien Bien Phu où seul un commandant de compagnie est Vietnamien, Pham Van Phu, et encore parce qu'il ne reste plus assez de cadres pour ce poste. Avant 1950, les Français ont créé une école d'enfants de troupe indochinois en 1911, installée en 1930 au Cap Saint-Jacques et en 1939, une école d'enfants de troupe eurasiens à Dalat. En 1946, une Ecole Interarmes d'Extrême-Orient ouvre sous les auspices du général Leclerc. Des écoles de cadres sont installées dans chaque territoire pour fournir des sous-officiers. En Cochinchine, avant 1949, il en existe deux à Tan-Nhon et Binh-Thuy. Le lieutenant Guy Simon est affecté à la seconde en août 1952. Sous l'autorité d'un capitaine français, deux compagnies sont commandées des sous-lieutenants vietnamiens, les deux autres par Guy Simon, commandant en second de l'école ; toujours une direction française. Mais les élèves vietnamiens issus des minorités cambodgiennes et montagnardes ne veulent pas faire partie de l'ANV, d'où des dissensions. En 1953, le nombre de jeunes Vietnamiens mobilisés explose. Cet afflux et le fait de promouvoir « au grade supérieur tous les officiers et les sous-officiers » de l'ANV, incite Guy Simon à écrire, le 11 avril 1953 : « Je crois fermement que l'armée vietnamienne sera belle, un jour, mais j'ai peur que la précipitation que nous déployons finisse par lui être néfaste<sup>3997</sup>. » Deux promotions de l'Ecole de Dalat logent à Binh-Thuy en mai – juin 1953. Il peut constater, dès lors, la « faillite » – le mot est fort – de ce système de formation accélérée. L'encadrement français, mauvais à ses yeux, donne aux Vietnamiens l'image que la France se moque de leur formation, un mépris déjà ressenti pendant la colonisation : « Le résultat de cette politique stupide, c'est la montée d'une génération hostile (à la France, NDA) et le raidissement de l'armée vietnamienne<sup>3998</sup>. » Les élèves gradés vietnamiens, formés à Binh-Thuy pour le CEFEO, s'insultent avec les Vietnamiens de l'Ecole de Dalat. Il n'y a aucune homogénéité donc aucune efficacité à attendre de l'ANV, au côté du CEFEO, dont elle attend, finalement, le départ pour exister ; d'où le sentiment mitigé des vétérans d'aujourd'hui sur la valeur des unités vietnamiennes. Fin mai 1954, le constat est sévère. Robert Guillain, correspondant du *Monde*, constate cet échec de formation qui, par ailleurs, enlève des cadres au CEFEO, sans résultat

---

<sup>3997</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 149.

<sup>3998</sup> *Ibid.*, p. 152.

probant : « Nous avons raté l'armée vietnamienne [...]. Dans le gâchis général, il y a, c'est vrai, des exceptions, (mais), à régime pourri, pas d'armée valable<sup>3999</sup>. »

Parler des erreurs stratégiques, tactiques, des lacunes d'organisation du CEFEO ne sont pas des sujets faciles lorsque l'on constate les témoignages aussi meurtris ou amers que sont ceux des vétérans de ce conflit. C'est pourtant une nécessité, d'autant qu'ils n'en sont pas responsables. Pas plus que la nation, l'armée française n'a pas à avoir honte des lacunes et des erreurs commises pendant ce conflit. Ce temps a passé. La honte serait de ne pas les assumer.

### 3.2.3 Les erreurs stratégiques majeures ou mener une guerre à l'ancienne : guerre coloniale et guerre européenne en Extrême-Orient

« Dans ce pays, on ne barre pas une direction. C'est une notion européenne sans valeur ici. Le Viet passe partout » (colonel Bastiani).

Rappeler les erreurs d'une armée française inadaptée à la guerre qu'elle engage, à travers l'histoire militaire, c'est accepter la récurrence de lacunes qui provoquent de graves défaites et l'humilient depuis le début de la guerre de Cent ans (pour ne pas remonter plus haut !) jusqu'au désastre de juin 1940. Ces lacunes ont ensuite touché la guerre d'Indochine. La stratégie concerne les plans conçus par les commandants en chef successifs au niveau supérieur pour prévoir les opérations et gagner la guerre. Le plan Navarre, la vision stratégique d'un de Lattre se sont insérés à deux niveaux, dans le cadre du jeu international et dans celui de la politique gouvernementale, subissant ses insuffisances et celle des moyens accordés. La tactique concerne la manière de faire la guerre, l'emploi des forces à différentes échelles ; l'échelle locale pour mener la guérilla et la contre-guérilla, au niveau de l'emploi du bataillon par son chef de corps, et, à un niveau plus important, le plan d'une opération, l'emploi des groupes mobiles, le déroulement d'une bataille. Les chefs du CEFEO ont dû faire avec leurs moyens et certains de leurs plans d'ensemble sont tout à fait estimables. Mais c'est leur application qui commet de graves erreurs que les adaptations réussies et succès localisés n'ont pu contrebalancer.

#### 3.2.3.1 Une stratégie européenne ou coloniale décalée face à un ennemi de type nouveau

Aujourd'hui, à la lumière des multiples ouvrages historiques, militaires et grâce à un recul de soixante-dix ans, les fautes apparaissent clairement, si toutefois chacun veut bien les reconnaître. La pire erreur est sans doute celle de ne pas s'être adapté aux « milieux asiatiques », qu'ils soient géographiques, politiques et sociaux, et d'avoir pensé une guerre « à l'europpéenne » sans se soucier, ou sans avoir pu se soucier, des contraintes, aléas et utilisation de ces milieux par l'APV. Les chefs du CEFEO ont, pour la plupart, provoqué deux types d'erreurs : celle d'une *guerre*

---

<sup>3999</sup> Robert Guillaïn, « L'échec de l'armée vietnamienne », *Le Monde*, 31 mai 1954. En ligne : [https://www.lemonde.fr/archives/article/1954/05/31/l-echec-de-l-armee-vietnamienne\\_2028487\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1954/05/31/l-echec-de-l-armee-vietnamienne_2028487_1819218.html) (Consulté le 20 février 2022).

*coloniale à l'ancienne*, inefficace, mal adaptée à un ennemi nouveau, plus dangereux et résolu que les Annamites aidés par les « pavillons noirs » et « pirates » chinois au siècle précédent ; la poursuite d'une *guerre à l'européenne* méconnaissant les spécificités du terrain, de l'ennemi, de la population et de ce nouveau type de guerre.

Mener une guerre européenne en Indochine ne concerne pas seulement le l'utilisation d'un matériel moderne au combat, qui a permis à lui seul, pendant plusieurs années, de dominer l'APV, notamment dans la reconquête en 1945-1946 et lors des batailles du delta du Tonkin en 1951. Le problème réside dans les conceptions stratégiques logiques dans les opérations en Europe, inutiles en Indochine ou susceptibles de donner des succès en trompe l'œil qui n'apportent rien de décisif. Mener une pacification comme au Maroc dans l'entre-deux guerres ou dans l'Indochine du Dê Tham<sup>4000</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle méconnaît la spécificité nouvelle d'une guerre totale engagée par la RDV, d'un ennemi qui lutte sans pitié, avec tous les moyens disponible, pour son indépendance. La nature même de ce conflit, c'est-à-dire sa complexité de guerre coloniale, guerre de décolonisation, conflit périphérique de guerre froide et guerre civile, la superposition de plusieurs types de guerre simultanés – guérilla et guerre moderne – ont logiquement déconcerté le CEFEO, du commandant en chef jusqu'au 2<sup>ème</sup> classe. Peu de chefs militaires se sont révélés capables de comprendre tous les ressorts d'une guerre imprégnée d'idéologie politique, à la fois communiste et nationaliste. Aucun n'a été intellectuellement formé à la guérilla. Les seuls qui la connaissent l'ont menée ou subie, au niveau d'un groupe ou d'une section, parfois d'un maquis, en France ou dans la pacification en Afrique du Nord, dans les combats coloniaux d'avant-guerre. Les anciens FFI en ont l'expérience, mais cette fois, ils sont dans un autre milieu naturel avec un autre type de population et d'ennemis et, qui plus est, se retrouvent dans *le camp d'en face*. Très peu ont lu les écrits de Lyautey, Galliéni, encore moins Pennequin<sup>4001</sup> sur leurs actions pendant la conquête coloniale de l'Indochine. Quant à la guerre moderne, la plupart des chefs ont une expérience européenne, que ce soit par leur formation à Saint-Cyr, à l'école de guerre, ou à l'école « anglo-saxonne » pour l'emploi des forces de la nouvelle armée française de 1943-1945. Dans un milieu et contre un ennemi aussi différent des puissances de l'Axe, leur stratégie et les tactiques employées n'ont pas toujours été heureuses, à un niveau supérieur. Le CEFEO n'a jamais pu réussir durablement, à haut niveau, dans les deux stratégies superposées, guérilla et guerre moderne, parce que c'est l'APV qui les lui a imposées. Lorsqu'il a pris l'avantage, il en a résulté des succès prestigieux mais jamais décisifs.

La stratégie de guerre européenne commence dès le départ, en octobre 1945. Malgré quelques adaptations réussies dues à la lucidité de quelques officiers supérieurs, elle ne cessera pas, jusqu'en

---

<sup>4000</sup> Le plus prestigieux des chefs de la résistance vietnamienne de 1885 à 1913.

<sup>4001</sup> Jean-François Klein, *Pennequin, Le "sorcier de la pacification" - Madagascar-Indochine (1849-1916)*, op. cit.

1954, d'inspirer des chefs militaires par ailleurs formés pour elle. Quand Leclerc arrive en Indochine, il pense que la reconquête sera rapide et, selon son habitude rodée depuis 1941, engage ses unités dans des raids sur la base du groupement de la 2<sup>ème</sup> DB. Il n'a d'ailleurs pas d'autre choix dans un vaste territoire à soumettre, Cochinchine et Annam. Mais il s'aperçoit que ces raids blindés ne donnent que des résultats partiels. Il entreprend une rapide reconquête du sud de l'Indochine et fait de même au Tonkin à partir de mars 1946. Mais les colonnes motorisées de l'opération *Gaur* qui libèrent le sud Annam fin janvier 1946, laissent de vastes zones entre les voies de communication où l'ennemi s'épanouit. Leclerc en est conscient et ces lacunes ajoutées à la conviction que le pouvoir politique ne donnera jamais les moyens suffisants ont joué dans sa certitude de l'impossibilité de gagner militairement un tel conflit.

Le type même de l'opération à l'europpéenne, type *école de guerre*, est l'opération *Léa* en octobre 1947<sup>4002</sup>, Les généraux Valluy avec son adjoint Salan et les généraux Blaizot puis Carpentier avec Alessandri ont tous monté des opérations offensives pour pacifier des régions de Cochinchine ou du Tonkin avec plus ou moins de bonheur. Pendant l'opération *Léa* en 1947, avait constitué trois groupements tactiques de plusieurs milliers d'hommes. Ils devaient détruire ou capturer la direction politico-militaire de la RDV, réoccuper le nord-est du Tonkin et la frontière de Chine par une belle manœuvre en tenaille. Le bilan humain et matériel contre l'APV, qui est affaiblie, le gain territorial – le Tonkin est réoccupé jusqu'aux frontières de Chine – est encourageant mais les dirigeants de la RDV et de l'APV restent libres et les régions « délivrées » au nord et au nord-est du Tonkin ne seront jamais réellement conquises. « Ce bilan est positif » estime le général Salan<sup>4003</sup>, concepteur et chef d'une opération techniquement réussie. Il pense que l'APV mettra du temps à s'en remettre. Des résultats « quelque peu décevants » écrit le général Gras<sup>4004</sup>. En fait, c'est toujours la litanie à la fin d'une opération. Le CEFEO a gagné du temps, freiné la montée en puissance de l'APV ou l'a temporairement affaiblie mais jamais complètement battue face à un ennemi qui s'évapore. Les différentes évacuations qui ont échoué suivent aussi un schéma moderne, celui d'évacuer troupes et moyens matériels sur un seul axe prévisible sans tenir compte de la dangerosité potentielle du milieu ni de la rapidité de l'adversaire. Ainsi la retraite de la RC 4 en octobre 1950 aurait-elle dû alerter davantage. L'erreur se reproduit toutefois lors des retraits des garnisons de Sam Neua, en avril 1953 et du GM 100 d'Ankhé en juin 1954, mal adaptées à ce genre de manœuvre, l'une par son habitude statique, l'autre par sa lourdeur. Ces catastrophes se renouvellent du fait d'un manque constant de lucidité sur les capacités de l'APV et de l'oubli des expériences antérieures.

La guerre « à l'europpéenne », c'est également la persistance de cette idée selon laquelle il faut,

---

<sup>4002</sup> Cf. *supra*, pp. 709, 819-822.

<sup>4003</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire*, op. cit., p. 113.

<sup>4004</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 205.

pour éviter d'être débordé, *tenir la position* qui va arrêter l'ennemi. Salan élabore une base aéroterrestre de type Nasan dont le but est d'arrêter l'APV qui descend de la haute région, celle de SENO qui défend le Laos et Navarre, celle de Dien Bien Phu censée « barrer la direction du Laos. » Ce sont des camps retranchés ou *hérissons* que les unités tiennent solidement, censées barrer une direction, bloquer une offensive ou gêner le ravitaillement ennemi comme Hoa Binh. Or il est impossible de bloquer *durablement une direction* en Indochine. L'APV est comme de l'eau. C'est une force très mobile, fluide, capable de déborder au combat n'importe quelle vallée, massif ou camp puisqu'elle maîtrise parfaitement le camouflage dans un milieu naturel qui gêne l'aviation et se sert de l'opacité de la nature pour contourner l'obstacle. Sa logistique est adaptable, de manière certes limitée, et peut mobiliser en un temps record des milliers de villageois transformés en coolies pour transporter du matériel, pour construire ou réparer les voies de communication. Les combattants ne s'en rendent pas toujours compte, sauf après Dien Bien Phu, lorsque les colonnes de prisonniers suivent la RP 41 sur la route des camps de prisonniers et voient le dispositif organisé par leurs adversaires. Ce système a rendu inutiles les positions successives de Cao Bang, Hoa Binh, Na San. Cao Bang n'empêchait pas le franchissement de la frontière de Chine à l'APV ; c'était un appât prestigieux dont la prise aurait constitué un fait sanglant mais glorieux. Hoa Binh, carrefour routier, était « un nœud de communications routières et fluviales dont l'occupation priverait le Viet-Minh de la voie la plus importante, reliant le Viet Bac au Than Hoa<sup>4005</sup> », écrit Yves Gras. En fait ce sont les Français qui sont isolés à Hoa Binh, les liaisons par la RC6 étant périodiquement coupées. Elle n'est rouverte en février 1952 que pour évacuer la base et les troupes des FFEO n'ont jamais gêné les lignes de communication de l'APV qui se sont déplacées. Pour Na San, Ivan Cadeau signale que « le rôle opérationnel de la place a beaucoup diminué depuis que l'ennemi, qui a consacré de très importants efforts à la construction d'une route, la contourne et ravitaille ses forces »<sup>4006</sup>. Immobiliser des forces dans cette base contournée est donc inutile et le CEFEO l'évacue en juin 1953. S'ils ne peuvent couper une direction, ces camps deviennent des *hérissons* isolés. Hoa Binh, une fois la RC6 coupée, Na San et Dien Bien Phu sont par ailleurs intégrés à cette tactique des *hérissons*. La base aéroterrestre, censée interdire à l'APV de passer, mise sur la résistance des « piquants » défensifs, sur le ravitaillement aérien, par parachutage et par la piste pour gagner. Dien Bien Phu est un autre Stalingrad, tous deux ayant nécessité bien plus de moyens aériens que n'en disposaient les concepteurs à l'origine et leur isolement a hâté leur affaiblissement puis leur chute.

Le pire de la répétition d'une stratégie de guerre européenne est, enfin, représenté par *la ligne de Lattre*. Ceux qui en défendent le principe oublient consciencieusement que, comme les « hérissons », les lignes de fortification et autres places fortifiées, au cours de la Première et de la Seconde Guerres mondiales, qu'elles s'appellent Liège, le canal Albert et Eben-Emael, la *Ligne*

---

<sup>4005</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, p 425.

<sup>4006</sup> *Ibid.*, p 433.



*Maginot* ou la *Ligne Siegfried* n'ont jamais arrêté l'assaillant. Il a fallu des années, des moyens techniques et militaires considérables comme l'Indochine n'en n'avaient jamais connus pour faire d'une série de lignes, la *Ligne Morice*, une barrière qui a éprouvé les unités de l'ALN dépourvues de moyens de combat modernes, au point de les user et d'asphyxier les Willayas intérieures. Les lignes fortifiées modernes sont surtout faites, au départ, pour contrer les offensives blindées. L'APV étant dépourvue de blindés et ses troupes occupant déjà une partie du delta du Tonkin, ce projet coûteux et décalé est surtout motivé par la véritable obsession de de Lattre de contrer une possible offensive chinoise, semblable à celle de la IV<sup>ème</sup> armée populaire en Corée ; éventuellement, d'empêcher les infiltrations de l'APV dans ce même delta du Tonkin. Elle naît dans son esprit après Vinh Yen, en février 1951. Salan n'y est pas favorable : « Je ne suis pas partisan de m'enfermer, pour moi, c'est renoncer à porter des coups à l'adversaire [...]. Je n'aime pas être enserré dans un corset<sup>4007</sup>. » Se rappelant les expériences passées citées plus haut, Salan se dit sceptique. C'est, avec l'opération sur Hoa Binh, l'un de leurs rares désaccords mais il obéit en fidèle subordonné. Le 15 février, De Lattre décide de sa construction, tracée en avril : « Le but poursuivi est de mettre le dispositif du Tonkin à l'abri d'une attaque de la Chine communiste. [...]; Le temps presse<sup>4008</sup>. » La réalisation de cette ligne est rapide, avec les lacunes d'ouvrages trop hâtivement construits qui réquisitionne des effectifs de la légion qui s'épuisent entre le fusil et la truelle, et s'élabore en deux temps : la fortification du réduit d'Haiphong, ultime refuge, puis la protection de la périphérie d'Hanoi. Ivan Cadeau donne le chiffre de 100 ouvrages réalisés un an depuis février 1952, pour atteindre l'objectif de 1500 blockhaus jusqu'à la fin du conflit en 1954. L'offensive de la Chine est effectivement redoutée mais assez improbable, la jeune République populaire étant déjà tournée vers le conflit coréen depuis novembre 1950 avec son armée de « volontaires » et vers l'occupation du Tibet. Le problème de cette ligne élaborée dans cette éventualité, à l'intérieur de laquelle, « à l'abri, [les] groupes mobiles, [sont] prêts à gicler pour des actions offensives ou en cas de charges ennemies » est qu'elle se révèle impuissante à empêcher les bien réelles infiltrations de l'APV pendant trois ans qui vont progressivement achever de « pourrir » le delta, l'ennemi se situant de chaque côté du *mur* qui n'a rien d'étanche. Ivan Cadeau pense que la ligne aurait servi en cas d'invasion chinoise et qu'un chef doit tout prévoir. Le général Gras considère surtout que « la ceinture bétonnée se montrait incapable d'isoler le delta de l'extérieur », trop perméable et inutile puisqu'elle « immobilisait une vingtaine de bataillons » en constatant, au final : « elles coûtent si cher qu'on ne peut pas les abandonner lorsqu'elles ne sont plus nécessaires<sup>4009</sup>. »

Le corps expéditionnaire, qui n'est jamais resté inactif, contrôle surtout le réseau de routes et de centres urbains, hors desquels la campagne appartient à l'APV. Il ne trouvera que rarement la

---

<sup>4007</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire*, op. cit., p. 208.

<sup>4008</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 348.

<sup>4009</sup> *Ibid.*, p. 481.

faillie d'une guérilla organisée. L'état-major s'oblige à conserver des effectifs pour *ouvrir* les routes disponibles même quand ce n'est plus possible et risque des convois quel qu'en soit le coût, comme sur la RC 4 de 1947 à 1950. La guérilla, basée sur une population consentante ou non et une nature impénétrable, ne peut être durablement détruite ; une fois affaiblie, comme en Cochinchine de 1950 à 1953, elle reprend pied quand la pression sur elle se fait moins forte. La solution de vider une population de sa région, « garder l'eau et enlever les poissons » pour contrer la formule de Mao de la guérilla qui prospère « comme un poisson dans l'eau » n'est pas applicable en Indochine. Réalisée en Algérie, elle aboutit aux camps de regroupement d'Algérie qui permettent de mieux pacifier le territoire mais la France se met à dos le quart de la population arabo-musulmane déplacée qui y est enfermée. Le succès militaire devient un échec politique.

Il faut rappeler que le système ancien de pacification pratiquée à grand renfort des tours de guet et des « tours-mères » du général de Latour est « insatisfaisant », écrit Ivan Cadeau, qui explique qu'il immobilise des effectifs, que « l'ennemi (est) mobile et insaisissable<sup>4010</sup> ». Michel Bodin a expliqué que le corps expéditionnaire initial, celui de la conquête de l'Indochine, avait déjà mis du temps à s'adapter<sup>4011</sup>, avec des effectifs déjà limités par le pouvoir politique et sans préparation spécifique. Ces problèmes ont ensuite été évacués grâce aux succès dus à la brillance des actions de Galliéni, Lyautey et Pennequin et la réussite de la pacification reposant, certes, sur le maillage des postes mais également « sur les colonnes » puissantes, mobiles et sur « l'emploi des autochtones<sup>4012</sup>. » Or les colonnes mobiles, appelées « groupes mobiles » ne sont utilisées que début 1951. De plus, les régionaux et les Du Kich de l'APV ne ressemblent pas aux Pavillons Noirs et résistants Vietnamiens que les colonnes mobiles ont détruit et que la Chine laisse tomber en 1895. Ils sont nombreux, usent de tactiques différentes, se complètent, se fondent dans le paysage et leurs villages, et sont idéologiquement fanatisés. En fait d'isoler l'ennemi, c'est le CEFEO qui s'isole et reste dans la défensive.

En définitive, les avantages d'une armée moderne sont liés à sa supériorité dans un armement tout à tour défensif et offensif avec l'artillerie, l'aviation, les blindés, la marine sur les littoraux et dans les cours d'eau, donnant dès les premiers temps de la guerre un réel avantage tactique mais également un sentiment de supériorité fondé sur le mépris de la guérilla, qui est la « guerre du pauvre. » Il se double d'une certitude de la supériorité du combattant européen, victorieux de l'Allemagne, sur des « annamites » jusque-là regardés comme dépourvus de qualités militaires et qui se cachent parmi la population, disparaissant au moindre accrochage ; bref, *qui ne jouent pas le jeu*. Pour Bernard Gaudin, cette ignorance et ce mépris du combattant vietnamien rendent le CEFEO inadapté comme envers la guérilla dans son ensemble qui a pourtant déjà posé problème en Espagne et dans les conquêtes coloniales. Ce sont également des causes de la défaite : « Je ne

---

<sup>4010</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 209-210.

<sup>4011</sup> Michel Bodin, *Les Français au Tonkin, 1870-1902, op. cit.*, p. 161.

<sup>4012</sup> *Ibid.*, p. 199.

sais pas comment on en est arrivé là ! On voulait fixer le Vietminh, faire une bataille rangée comme en 14 ou une bataille de chars. Avec les Viets, ce n'était pas possible ! Ils ont fait leur bataille à eux<sup>4013</sup> ! » L'arrogance diminue le sens stratégique quand on ne prend pas au sérieux les capacités de l'adversaire. De nombreux officiers, des chefs de corps et une partie des commandants en chef des FFEO n'ont pas cru en ses capacités de monter en puissance entre 1946 et 1950, que les combattants ressentaient pourtant sur le terrain. Tout comme ils n'ont pas cru l'APV capable d'amener et de manier une artillerie pouvant détruire les défenses de Dien Bien Phu, de museler celle du colonel Piroth, ni d'empêcher l'appui aérien. Aujourd'hui, le Français d'origine vietnamienne n'a que des qualités. Maurice Mandavit ironise sur ce changement de ton, en écoutant le discours actuel sur le Vietnamien sérieux, discret et capable de réussir par le travail, qui oublie, pour la circonstance, les préjugés de l'époque :

« On vante aujourd'hui, et à juste titre, les qualités et la carrière de Français d'origine vietnamienne comme Tran Dinh Vy, parti du bas de l'échelle militaire pour finir colonel. Je ne peux m'empêcher de penser, en entendant les louanges d'aujourd'hui, à ce que l'on disait hier parmi les écrivains militaires, soldats et Français d'Indochine : des « bougnoules » et autres « nha-qués » qui n'étaient pas capables de combattre sans avoir une autorité européenne à leur tête, autorité qui, parfois, ne connaissait même pas leur nom<sup>4014</sup>. »

Le bouc émissaire de la défaite que représente régulièrement le pouvoir politique n'y est pour rien. En 1961, un jeune officier, le chef de bataillon Yves Gras le dit textuellement :

« C'est, en effet, le commandement et non le pouvoir civil qui a très largement sous-estimé la valeur et les qualités manœuvrières du corps de bataille viet-minh dont il connaissait cependant la composition et les moyens. Malgré la valeur et la précision de ces renseignements, les chefs responsables à tous les échelons les interprètent avec leur optique habituelle. [ le commandement] avait substitué aux données de la réalité, c'est-à-dire aux conséquences des renseignements, certains qu'ils possédaient sur le Viet-Minh, l'idée préconçue qu'ils s'en faisait<sup>4015</sup>. »

Toutes ces erreurs stratégiques et tactiques ne sont pas le fruit d'esprits médiocres ou d'une méconnaissance de la guerre, mais celle d'un nouveau type d'adversaire, sous-estimé et d'un conflit pour lequel l'armée française et son excroissance, le CEFEO, ne sont pas formées suffisamment, du 2<sup>ème</sup> classe au commandant en chef.

### 3.2.3.2 *Un corps expéditionnaire mal adapté : des erreurs tactiques*

« Nous luttons avec une armée régulière et des méthodes européennes contre des bandes qui emploient des méthodes de guérilla » (Guy de Chaumont-Guitry)<sup>4016</sup>.

Le sergent Guy de Chaumont-Guitry n'est pas un stratège reconnu et ne prépare pas des plans savants dans un état-major. Evadé de France, il participe aux campagnes d'Alsace et d'Allemagne en 1945. A 25 ans, chef de section au 1<sup>er</sup> BMEO, sous-officier de renseignement, il décrit ce qu'il

---

<sup>4013</sup> Entretien avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>4014</sup> Entretien de l'auteur avec Maurice Mandavit, le 19 avril 2018, dans un restaurant de Pau.

<sup>4015</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1962, op. cit.*, p 32.

<sup>4016</sup> Guy de Chaumont-Guitry, « lettre du 10 septembre 1948 », dans *Lettres d'Indochine*, Paris, éditions Alsatia, 1951, 224 p. Lettres de janvier 1947 à novembre 1948. Il est tué le 6 novembre 1948 dans la province de Tra Vinh..

voit et comprend les aberrations d'une stratégie inadaptée.

Au niveau du terrain, insuffisamment nombreux sont les chefs, commandants de secteur, chefs de corps, chefs de postes, qui parviennent à s'extraire des principes de base occidentaux pour les reconsidérer et les adapter. Reconnaisant cette essentialité, ils n'ont pas toujours d'autres choix, dans le cadre d'une stratégie décidée par l'état-major, que de l'appliquer dans le cadre de leur compétence tout en dénonçant ses lourdeurs. Là encore, les impératifs de la guerre moderne, rester lié à la route et aux moyens motorisés face à un adversaire mobile et à pied, attendre le jour pour pouvoir bénéficier du soutien de l'aviation face à un ennemi qui lutte aussi la nuit, déclencher des opérations connues à l'avance par les unités de l'APV au vu du manque de discrétion du rassemblement d'unités se mettant en place, sont des méconnaissances tactiques ou juste des insuffisances que le CEFEO n'a pas pu éviter.

Les erreurs tactiques sont en partie liés aux servitudes des postes qu'il faut positionner avec des garnisons fixes, reliés en réseau et alimentés par des routes dangereuses. Mais il est difficile pour une armée moderne qui base son système sur la pacification de faire autrement. Les quelques exemples de fermeture de routes comme la RC 4 début 1950 et la RC 6 début 1952 ont eu pour résultat, au bout de quelques mois, l'asphyxie des camps retranchés ou postes ainsi isolés, laissant du temps et de l'espace à l'ennemi pour se déplacer et préparer des embuscades destructrices. Les moyens aériens ne suffisent pas à parachuter l'indispensable à tous ces postes, ce qui ne supprimerait pas une réalité d'isolement où chaque sortie, chaque nuit comporte un risque d'attaque submersive. Face à une guérilla et un corps de bataille organisés, le CEFEO, qui est devenu l'occupant, est *coincé*. Il subit ce double impératif de guerre moderne et de guerre asymétrique pour lesquels il faut un double dispositif – garnisons des postes et groupes mobiles – avec chacun leurs exigences d'effectifs et leurs servitudes matérielles. L'isolement des postes et les ouvertures de routes donnent au combattant de l'Union française, le sentiment d'être un gibier promis au sacrifice face à un ennemi peu détectable qui se fond dans la nature et qui est chez lui. Le problème de bien des postes, des unités est également de ne pas vouloir (manque de formation, manque de confiance) ni pouvoir (manque d'effectif, faible confiance en la population, en la garnison) combattre de nuit. « La nuit appartient aux Viets » est l'un des adages de la guerre d'Indochine qui permet à l'APV d'être dans une action fluide, très mobile et de frapper à n'importe quel endroit. Seuls les chefs résolus ayant des unités comportant des supplétifs ou des soldats « indochinois », qui ne tiennent pas en place ou considèrent qu'il faut combattre comme l'ennemi font une guerre d'égal à égal. Les autres subissent en restant dans une tactique défensive.

Il faut du courage, des autochtones et le sens du terrain. Le lieutenant Desroche a tout cela ; peut-être son passé de résistant face à l'occupant allemande lui donne-t-il cette expérience, fulminant encore, longtemps après, de constater que ce n'était pas l'habitude dans le CEFEO : « Dans mes deux séjours, je travaillais de nuit, et il y a une chose que je n'ai toujours pas comprise, on travaillait de

jour et les Viet, la nuit ! A mon 2<sup>e</sup> séjour, j'ai bien accroché, car je travaillais la nuit. A Khe Sat, entre Haiphong et Hanoi, ils mettaient toujours les routes "en piano" et moi je devais garder la route ! Si je ne suis pas là la nuit, ils le font... donc je travaillais la nuit<sup>4017</sup> ! »

Plus problématique encore, dans cette guerre à l'européenne, est la tactique utilisée lors des opérations. Comme les ouvertures de route, elle se répète selon le même schéma. L'objectif est, le plus souvent, l'encercllement d'une unité de l'APV. Il s'agit trop souvent d'une série d'épuisants coups d'épée dans l'eau puisque l'ennemi est au courant des mouvements par des renseignements efficaces et le manque de discrétion de sa mise en place. Elle se fait au petit jour et rarement la nuit. De fait, l'attitude de l'adversaire est sans surprise. Le régiment 42 dans le delta du Tonkin, le régiment 95 dans *La rue sans joie* en Annam et toute autre force de l'APV se dispersent dans la nature avant même le démarrage de l'opération, laissant des unités locales de Du Kich pour un sacrifice d'arrière-garde, le temps pour eux de s'échapper et de se mettre à couvert, dans une nature-refuge en dehors du secteur attaqué. Les troupes d'encercllement, de leur côté, passent des journées épuisantes, subissent des embuscades, rencontrent des mines et la nasse se referme sur le vide. Yves Gras écrit : « A aucun moment [...] il ne fut possible d'encercler des formations importantes. Les Viet purent toujours décrocher et se retirer dans la jungle<sup>4018</sup>. » Michel Bodin a analysé ce genre d'opérations inutiles lancées en 1949 ; cette récurrence d'opérations sans succès est décourageante :

« On montait des opérations de recherche et de destruction. Certaines avaient un caractère local, d'autres mettaient en jeu des unités d'intervention comme l'opération *Jonquille* [...] ou comme l'opération *Parasol* [...]. Exécutées pratiquement toujours selon le même schéma (concentration des forces, encerclement avec parfois projection de parachutistes au cœur de la zone visée, avance concentrique, nettoyage et fouille du terrain), elles s'apparentaient à des raids étoffés sans vrais résultats. [...]. Le manque d'effectifs pour les bouclages, la fluidité des combattants vietnamiens qui esquaivaient les accrochages avec des partis puissants, faisaient qu'en dépit de bilan flatteurs [...], l'APVN n'était pas anéantie mais dispersée. Et il fallait recommencer les opérations<sup>4019</sup>. »

Le colonel Beaufre, dès 1947, pense impossible « de chercher à détruire l'emprise Viet-Minh sans occuper effectivement le pays<sup>4020</sup> » donc sans étendre la pacification. C'est condamner comme inutiles ces opérations de « nettoyage » qui se poursuivent jusqu'en 1954 car, de toute manière, une occupation totale du territoire est impossible. Les opérations qui réussissent se mettent en place la nuit précédente et utilisent des commandos, des unités parachutistes aussi mobiles que leur adversaire. Mais elles ne peuvent être partout et il faut un secret absolu.

Or le niveau de faillite du secret militaire apparaît préoccupant en Indochine. Le CEFEO s'est révélé une « passoire » dans ce domaine et lorsque, de leur côté, les renseignements envoient des données précises sur l'ennemi, elles ne sont pas toujours reconnues et utilisées à bon escient. Le

---

<sup>4017</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>4018</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 205-206.

<sup>4019</sup> Michel Bodin, « 1949 en Indochine, un tournant ? », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 236, 2009, pp. 135 à 154. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2009-4-page-135.htm> (Consulté la dernière fois le 30 juin 2022).

<sup>4020</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 207.

paysan dans son champ, l'enfant et son buffle, les serviteurs, les commerçants, le traducteur, la taxi-girl, la prostituée voire la congai sont de potentiels agents de renseignement ennemis. Mais il est impossible de s'en passer et ce qui est militaire reste rarement secret :

« Avec les premières opérations d'envergure, je me rends compte que quelque chose cloche. Nous sommes surveillés et infiltrés par les Vietminhs qui en savent trop sur nous. Parfois même, plus que nous ! Un exemple me vient à l'esprit : nous avions tous des serviteurs indigènes communément appelé " boys " qui n'avaient rien d'officiel et appartenaient à la population civile qui vivait aussi de tous ces petits métiers. C'était, pour chaque gradé, une sorte d'ordonnance qui s'occupait de tout le service matériel : nettoyage, lavage de vêtements, courses diverses, etc...<sup>4021</sup>. »

Seules les opérations aéroportées élaborées dans le secret d'un bureau, surtout s'il s'agit des colonels Gilles et Ducournau, peuvent être efficaces puisque le rassemblement des avions nécessaires au parachutage donne l'alerte à l'APV mais ne précise pas l'endroit où l'opération sera exécutée. Au quotidien, Maurice Mandavit n'a pas oublié ce dialogue révélateur avec son boy :

« D'habitude, je payais le mien chaque samedi. Au milieu de la semaine, voilà que mon boy, Tam, me demande de lui verser son salaire. Je m'étonne. Il me répond : " Chef, toi c'est partir demain opération à Nam-Dinh ; toi c'est peut-être pas revenir ? " Renseignements pris, c'était exact. Or aucun des chefs de section n'était encore au courant. Comment monter une opération efficace quand l'ennemi connaît déjà tous vos plans ? Je me suis dit que cette guerre était pourrie et qu'elle finirait certainement très mal<sup>4022</sup>. »

Par conséquent, ces erreurs dues aux fautes de commandement doivent être reconnues et assumées. Dien Bien Phu représente une grande défaite, la plus grande erreur stratégique et tactique du conflit. Elle ne l'est pas seulement pour en avoir provoqué ou précipité la fin du mais parce que du commandant en chef au commandement du camp retranché, chaque autorité a reproduit toutes les fautes constatées pendant la guerre, à l'origine du « Waterloo asiatique ».

### 3.2.3.3 Dien Bien Phu, la bataille-synthèse des erreurs d'un CEFEO pourtant expérimenté

« Pendant la campagne 1953-1954, contenir l'adversaire en évitant une épreuve de force avec son corps de bataille. » (Plan Navarre)

Le détail de chaque journée de cette bataille est connu. Inutile d'y revenir ici. Elle obsède les anciens d'Indochine, y compris ceux qui n'y ont pas participé, à l'image de Bernard Gaudin cité plus haut : « Comment en est-on arrivé là ? » Elle reste le point Godwin de chaque entretien et conversation avec les vétérans. Les hauts-commandements successifs ont accumulé de graves erreurs stratégiques et tactiques pendant neuf ans. Dien Bien Phu apparaît à elle seule le résultat, la synthèse si je puis dire, des plus importantes d'entre elles. Elle était au-dessus des moyens du CEFEO.

Sur un plan stratégique, le choix de Dien Bien Phu par le général Cogne, lequel propose, juste avant le départ de Na San, dès juin 1953, d'implanter une base du même type plus au nord, pour

---

<sup>4021</sup> Maurice Mandavit, dans Robert Heissat, *op. cit.*, pp. 124-125.

<sup>4022</sup> *Ibid.*

protéger à la fois Lai Chau et le Laos, et par le général Navarre n'a pas pour objectif de mener une bataille décisive avec l'APV. La largeur de la plaine et surtout l'utilisation du terrain d'aviation construit en 1925, agrandi par les Japonais, font de ce site l'un des plus intéressants de tout le nord-ouest du Tonkin. Salan y avait d'abord pensé. Ça n'est pas encore une « erreur » mais une base d'appui pour des opérations en lien avec les autres points tenus par le CEFEO (Lai Chau, Na San<sup>4023</sup>) et avec les maquis du GCMA. Personne parmi les historiens et les états-majors ne conteste l'importance du site et l'intérêt de le tenir avec des forces légères. Mais le Plan Navarre ne prévoit absolument pas d'opération offensive au Tonkin avant 1955, s'en tenant à « une attitude strictement défensive »<sup>4024</sup> avec des opérations de pacification en Annam. L'opération *Atlante* est envisagée mais pas Dien Bien Phu. Le delta étant un objectif probable pour le corps de bataille de l'APV, l'opération *Mouette* désorganise la division 320 qui doit s'y infiltrer. Le risque de faute stratégique (« une aberration stratégique<sup>4025</sup> » dit le colonel Sassi) arrive à partir du moment où, en novembre 1953, le général Navarre décide de parachuter des forces sur Dien Bien Phu pour repousser la division 316 qui menace Lai Chau et protéger le Laos. Cogny, un an après l'avoir envisagé, n'est pas chaud, tout entier engagé dans la protection du delta.

Second problème, aucune force ne peut barrer une offensive sur le Laos avec un *hérisson*. L'état-major du général Cogny juge cette opération inutile par la note du colonel Bastiani le 4 novembre et qui estime que ni Lai Chau ni le Laos ne seront « protégés » par une simple base aéroterrestre qui peut devenir un « piège ». Je cite à nouveau son analyse, qui reste l'idée maîtresse en Indochine : « Dans ce pays, on ne barre pas une direction. C'est une notion européenne sans valeur ici. Le Viet passe partout<sup>4026</sup>. »

Ensuite, l'aviation basée au Tonkin n'a pas les moyens d'assurer une telle servitude, de ravitailler ni appuyer une telle opération si elle doit durer, faute d'appareils et faute de carburant, les 300 kilomètres depuis Hanoi (400 depuis Haiphong) ne permettant qu'un faible temps d'appui sur place. Le général Dechaux, commandant du GATAC nord (Groupement aérien tactique du Tonkin), le colonel Nicot, commandant l'aviation de transport pour toute l'Indochine réfutent cette idée d'opération à venir qui dépasse leurs ressources. Le général Gilles s'est épuisé à conserver Na San un an auparavant et pense qu'il est dangereux de renouveler l'expérience. Peine perdue. L'opération est décidée par Navarre le 14 novembre et réalisée par Gilles, qui doit obéir aux ordres, le 20 novembre.

Quatrième problème, Cogny, en responsable du Tonkin, n'a pas les moyens de fournir une

---

<sup>4023</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire*, op. cit., p. 417.

<sup>4024</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 422.

<sup>4025</sup> Jean Sassi, *Opérations spéciales. Vingt ans de guerres secrètes*, op. cit., p. 206.

<sup>4026</sup> Citation effectuée par de nombreux ouvrages et biographies : de Jules Roy en 1963 (« La bataille de Dien Bien Phu » sans citer une seule fois le nom de Bastiani, « chef d'état-major »), Pierre Rocolle en 1968 (« Pourquoi Dien Bien Phu ? »), d'Yves Gras en 1979 (« Histoire de la guerre d'Indochine »), de Gilles Férier en 1993 (« Les trois guerres d'Indochine »), d'Ivan Cadeau en 2013 (« Dien Bien Phu ») et en 2015 (« La guerre d'Indochine »), de Jean-Christophe Notin en 2015 (« Maréchal Juin »).

garnison à Dien Bien Phu, un possible « gouffre à bataillons » sans que le delta du Tonkin, bien plus essentiel, soit fragilisé par l'éloignement d'unités d'élite indispensables pour en poursuivre la sécurisation. De décembre 1953 à mars 1954, l'état-major construit une vraie base aéroterrestre dans une plaine trop vaste ; un nouveau Na San plus grand et plus éloigné d'Hanoi, dont la garnison atteint, au 13 mars 1954, près de 11 000 hommes. Le sentiment d'improvisation et de lacunes dans la réflexion stratégique et dans la préparation de cette bataille apparaît inquiétant, d'autant qu'il n'existe pas de plan B sérieux, au cas où les choses tournent mal. Aucun soutien n'est possible depuis le Laos. L'état-major ne prévoit qu'un peu tard l'éventualité d'une évacuation du camp, l'opération *Xénophon* n'étant lancée à la réflexion qu'en janvier 1954. Mais rien n'est en place d'autant que l'offensive de la division 308, le même mois, sur le Nord-Laos brouille les esprits. Le projet est repris sous le nom de *Condor* début avril, mais n'est décidé qu'à la mi-avril et déclenché début mai 1954, bien trop tard. Le soutien se transforme en recueil des « évadés » de Dien Bien Phu. Le capitaine Sassi fait, pendant des jours, les couloirs de l'état-major d'Hanoi l'autorisation pour son opération *Desperado* afin de permettre à ses maquis du GCMA d'approcher la base. Lui non plus ne peut partir avant le 30 avril. Pourtant il écrit : « Je n'ai pas attendu le 13 mars pour comprendre que Dien Bien Phu serait une catastrophe. » Il cite l'un de ses caporaux-chef qui revient découragé d'une halte dans la base aéroterrestre et en prédit le piège, lui qui n'a pourtant « pas fait Saint-Cyr ni l'école de guerre<sup>4027</sup>. » Comme dans les témoignages actuels des vétérans, la réflexion logique et la lucidité du combattant de base, si tant est que les récits soient véridiques et non conditionnés par des lectures postérieures, apparaissent bien plus lucides que la réflexion des officiers supérieurs brevetés, éloignés du champ de bataille, qui travaillent sur cartes. Mais est-ce étonnant ?

Le cinquième problème stratégique est tout autant impensable que le premier. Après avoir décidé « d'offrir la bataille » à Giap qui va concentrer toutes ses forces sur Dien Bien Phu, ce qu'attestent les renseignements donnés à Navarre, celui-ci décide qu'elle ne sera pas sa bataille prioritaire et que ce sera *Atlante* entre Tourane et Nha Trang pour reconquérir une partie du Centre-Annam depuis longtemps contrôlé par l'APV. Au même moment, il déclare à Marc Jacquet, Secrétaire d'État chargé des Relations avec les États associés : « Je ne puis plus [...] garantir avec certitude le succès »<sup>4028</sup>. Faute grave, assumée à l'avance. Navarre ne s'adapte pas à une situation dangereuse et suit son plan initial contre toute logique.

En face, la décision de Giap d'accepter la bataille qui lui est offerte et d'engager tout le corps de bataille de l'APV à Dien Bien Phu, soit 50 000 hommes accompagnés de plusieurs dizaines de milliers de civils réquisitionnés, affectés au soutien logistique, date du 6 décembre 1953. Son engagement maximum contraste dans sa radicalité avec le choix stratégique du général Navarre, qui choisit au contraire de disperser ses propres moyens entre cette bataille qu'il provoque et

---

<sup>4027</sup> Jean Sassi, *Ibid.*, p. 205.

<sup>4028</sup> Ivan Cadeau, *histoire de la guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 441-442.



*Atlante*, sous prétexte que la région du nord-Annam sera vidée des troupes de la RDV envoyées à Dien Bien Phu alors que le CEFEO ne consacrerait qu'une partie des siennes. Cette décision ne prend même pas la réalité du terrain, à savoir que même sans l'apport des divisions de *réguliers*, l'APV est capable de mener une guérilla avec ses seules forces locales et régionales, sans parler du fait qu'au lieu d'être en supériorité dans la bataille qui peut décider de la guerre, le nouveau commandant en chef choisit, à l'inverse de toute logique militaire qui impose de concentrer ses forces et non de les disperser, de combattre en état d'infériorité, sûr de sa force.

Cet étonnant manque de logique en arrive à faire croire à certains combattants d'Indochine que lui et le gouvernement ont presque *fait exprès* de provoquer une défaite pour hâter la fin de la guerre d'Indochine tant ce choix stratégique apparaît illogique. Eric de Verdelhan cite cet aveuglement à deux reprises, en évoquant le général Blanc, chef d'état-major de l'armée de terre, partisan d'une évacuation de Dien Bien Phu après son inspection sur place. D'abord en parlant du rapport du 10 février 1954, « un rapport de 14 pages conseillant vivement d'évacuer Dien Bien Phu, "tant que c'était encore faisable" »<sup>4029</sup>. Un peu plus loin, il le cite encore dans une conférence d'état-major disant à André Plevin, ministre de la Défense nationale : « Il n'y a pas de possibilité de sortie... Il faut évacuer tout de suite<sup>4030</sup>. ».

Plusieurs auteurs militaires se donneront beaucoup de mal pour expliquer qu'*Atlante* ne prend aucun moyen aérien ni aucun effectif à Dien Bien Phu et qu'elle s'auto-alimente sans toucher aux moyens du Tonkin. C'est probable, mais Navarre, contrairement à son plan, joue sur deux tableaux à la fois au lieu de concentrer ses forces. Jamais De Lattre n'aurait gagné à Vinh Yen s'il n'avait pas *dégarni* la Cochinchine et l'Annam pour alimenter sa bataille. Pierre Journoud cite d'ailleurs Giap qui aurait dit, en apprenant le déclenchement d'*Atlante* la veille de l'attaque sur Dien Bien Phu : « Ce sont d'excellentes nouvelles. Maintenant, nous sommes sûrs de gagner<sup>4031</sup>. »

Dans le même esprit de justification à tous crins, l'idée selon laquelle cette position était un bon choix s'appuie sur la phrase de Giap disant que « Dien Bien Phu était la moins mauvaise solution » pour Navarre. Le rusé général semble agir comme Jules César dans *La guerre des Gaules*, qui met en valeur son adversaire et dramatise la situation pour donner plus de prestige à sa victoire, étant celui qui a vaincu avec d'autant plus de gloire que le choix stratégique était à l'avantage d'un puissant adversaire<sup>4032</sup>. En fait, il s'agit d'une bonne position pour une base offensive permettant d'appuyer Lai Chau et d'essaimer la région de raids, mais d'une position, isolée, dominée par les « hauts », loin de ses bases ; un camp retranché mal installé du fait de ses caractéristiques géographiques, dans une plaine étroite, toute en longueur à l'inverse de Na San, faite de collines

---

<sup>4029</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 116.

<sup>4030</sup> *Ibid.*, pp. 116-117.

<sup>4031</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu, La fin d'un monde*, op. cit., p. 129.

<sup>4032</sup> C'est la thèse de Michel Rambaud, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*. Thèse de doctorat de Lettres, soutenue à Paris – Sorbonne en 1952. Michel Rambaud, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris, Les Belles Lettres, 1953, 410 p.

regroupées en cercle autour de sa piste. Sur un plan tactique, les maladroites s'accumulent avant et pendant la bataille proprement dite, sachant qu'à l'image de la guerre d'Indochine elle-même, la bataille officielle ne démarre que quatre mois après le début des opérations, ce qui finit par user la garnison.

Le site de Dien Bien Phu, théoriquement bien choisi sur un plan stratégique pour son terrain d'aviation et sa possibilité de rayonnement dans le Nord-ouest tonkinois s'avère un double piège. Ce n'est pas la première fois. Hoa Binh, Na San étaient également devenus des pièges. Mais cette fois, il n'existe de RC 6 pour un itinéraire de repli, Dien Bien Phu étant isolé, hors de portée du delta et les maquis du GCMA ne peuvent sauver le *hérisson* à eux seuls. Le seul itinéraire de repli envisagé, vers Sop Nao et Muong Khoua a failli engloutir deux bataillons parachutistes fin décembre 1953, faisant dire à Brigitte Friang : « Cette liaison Dien Bien Phu – Muong Khoua, une des plus ignobles folies – malheureusement par trop méconnue – de cette guerre m'a confirmée dans l'idée qu'en France, si l'on fusille parfois des militaires, on fusille trop rarement les responsables<sup>4033</sup> ».

L'autre piège est le fait que cette plaine est bien une sorte de *cuvette* dont les hauts sont tenus par l'ennemi, à plus de 800 et 1000 mètres. Nombre de combattants ont pu voir à leur descente d'avion que des montagnes entouraient la position, montagnes hors de portée pour les contrôler toutes et les inclure dans le camp retranché, ce dernier étant tout à fait à portée des projectiles des canons ennemis. La portée d'un canon de 105 est de 10 à 12 kilomètres soit la distance entre le centre du camp et une partie des crêtes. L'erreur du commandement est de ne pas croire l'APV capable de positionner des canons sur les crêtes, ou sur le versant visible, face à des canons français à découvert. Il est vrai que des auteurs militaires comme Erwan Bergot se sont donnés du mal pour affirmer que l'ennemi avait attaqué chaque colline de bas en haut et qu'ils n'avaient donc aucun avantage lié à leur position. Mais l'encercllement et la domination des crêtes avantage *les vues* de l'ennemi auquel aucun mouvement de la garnison n'échappe et qui a pu écraser le camp de ses tirs d'artillerie sans être détecté. C'est ce qui ressort de très nombreux témoignages des vétérans contactés (« il faut tenir les hauts »), c'est la vulnérabilité d'être dominé par l'ennemi. Il ne faut pas oublier que le lieutenant-colonel Guth est abattu par un sniper, à l'intérieur du dispositif, le 28 décembre 1953<sup>4034</sup>. Ensuite, les positions ne sont pas faites pour contrer une attaque de masse de l'APV, la « mer d'hommes », terme cher à Pierre Desroche, mais pour servir de base afin de rayonner dans le nord-ouest du Tonkin. Comme l'a reconnu Langlais<sup>4035</sup>, Gilles et les parachutistes ont organisé les premières positions autour de la piste en (re)construction, sans concevoir un camp retranché dans toute les règles de l'art militaire. Si l'on regarde la figure n° 24, c'est une position dominée par des montagnes, cachant un ennemi invisible qui ne cesse de se renforcer, un camp retranché étiré et en deux ensembles, tout en longueur sur dix kilomètres, de *Gabrielle* à *Isabelle*,

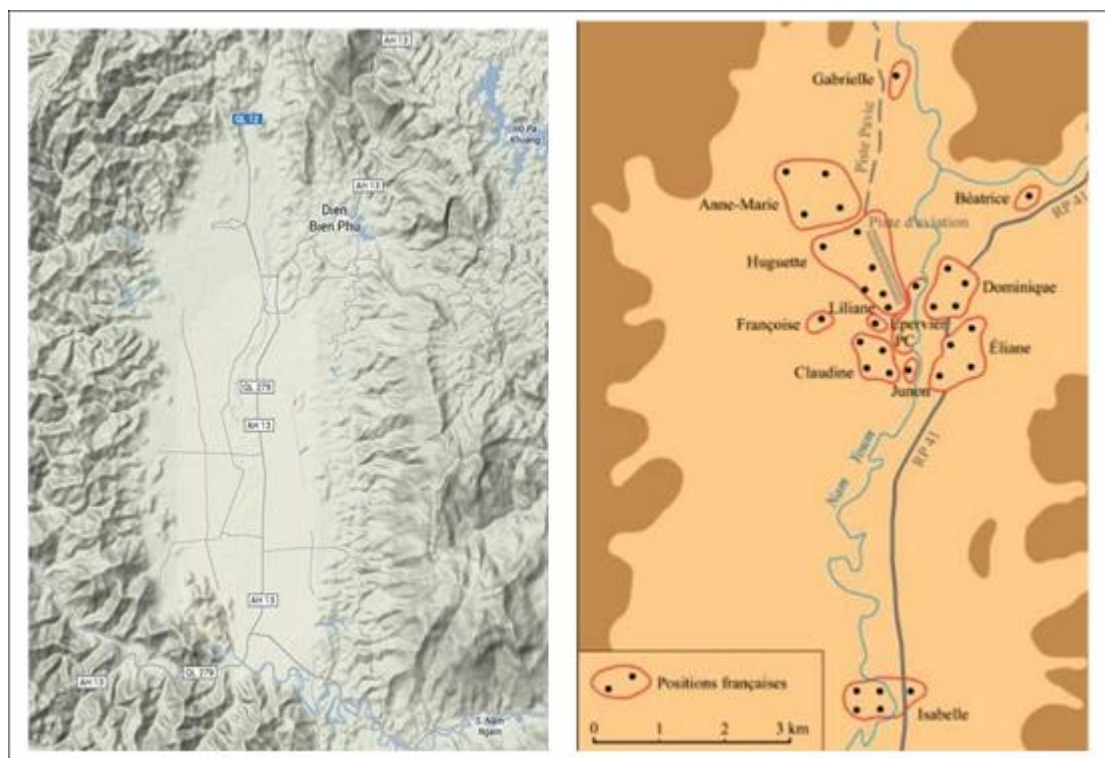
---

<sup>4033</sup> Brigitte Friang, *Regardes-toi qui meurt*, op. cit., pp. 381-382.

<sup>4034</sup> Pierre Journoud, *Ibid.*, p.106.

<sup>4035</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 438.

laquelle est éloignée de quatre kilomètres du centre du camp. Impossible d'échapper aux vues de l'ennemi, difficile de soutenir efficacement un centre de résistance aussi éloigné avec un ennemi surplombant.



**Figure n° 24 : Dien Bien Phu, une position encerclée par des montagnes, étirée en longueur (issu du site Internet « soldatsdefrance.fr »)**

Cette organisation divise en deux camps les commandements (Langlais au centre principal, Lalande à Isabelle), les chars, les moyens d'artillerie, les effectifs. La position n'a aucune profondeur contrairement à Nasan, dont les positions sont ramassées en un double cercle autour de la piste d'aviation et éloignées au maximum de quatre à cinq kilomètres du nord au sud<sup>4036</sup>. Paul Boury cite un ensemble de réunions du 4 au 7 décembre 1953 entre Cogny, De Castries et Gilles, lequel « insiste sur le fait que plutôt que d'avoir de points d'appuis isolés tenus par une compagnie, il importait de mettre en place des centres de résistance tenus chacun par un effectif minimum d'un bataillon<sup>4037</sup>. » Encore fallait-il que ce bataillon soit au complet, ce qui n'a pas toujours été le cas. Il rappelle aussi que Gilles voulait inclure, dans le périmètre défensif, des collines surplombantes comme la cote 1015<sup>4038</sup> ; mais cela supposait un accroissement trop important des effectifs. Si les abris sur les différentes positions semblent fragiles, ce n'est, par contre pas imputable aux chefs de corps ou au commandement de Dien Bien Phu. Il est impossible de « faire du béton » ou de faire venir trop de matériel pour solidifier les défenses ; il faut faire avec les moyens du bord. Paul Boury, qui participe à l'édification de *Béatrice* parle du démontage du village de Ban Him Lam

<sup>4036</sup> Voir Figure n° 22, p. 707.

<sup>4037</sup> Paul Boury, *Dien Bien Phu. Pourquoi ? Comment ? Et après ?*, op. cit., p. 81.

<sup>4038</sup> *Ibid.*, p 82.

pour fournir du bois mais les abris ne comportent que « quelques planches et quelquefois des rondins » et « de la terre meuble sur une épaisseur allant de 50 centimètres à un mètre »<sup>4039</sup>. Mai le manque de moyens ne suffit pas à expliquer toute la négativité des observations remarquant les faiblesses des points d'appui. Plusieurs collines sont mal choisies, mal défendues avec un système de tranchées insuffisant et une structure défensive défectueuse. Sur cette même colline *Béatrice*, bien que défendue par la légion – en fait, une unité en sous-effectif –, la position, complexe sur le plan naturel, a des défenses mal conçues, sans profondeur et, de l'aveu même du capitaine Nicolas qui y est positionné, « des installations hâtivement entamées lorsque les premières troupes ont été jetées sur le terrain »<sup>4040</sup>. Celles d'Anne-Marie, occupées au départ, par le BT3, ne sont pas, elles non plus, suffisantes. Seules quelques-unes comme « Gabrielle » le sont ; ce qui ne l'empêche pas d'être emportée en une nuit.

Les visiteurs du camp comme le général Navarre et le général Blanc, passés sur la position, relèvent ces insuffisances qu'ils choisissent de ne pas évoquer sur place. Jean-Louis Rondy reçoit des moqueries pour vouloir transformer son infirmerie en blockhaus : « Tu ne tournes pas rond ! »<sup>4041</sup>, entend-t-il. C'est dire la sous-estimation de l'ennemi par des combattants pourtant éprouvés.

L'emploi des bataillons de la garnison, à l'image du conflit, se révèle défectueux dans le sens où certaines unités sont usées, sous-encadrées et sont placées dans une situation de combat qui n'est pas de leur spécialité. De Castries a refusé, peu avant le déclenchement de la bataille, trois bataillons supplémentaires<sup>4042</sup> qui auraient pu suppléer ou remplacer les bataillons Thaï, du moins le BT3, qui est fait pour combattre dans la jungle et pouvait rendre service *autour* de Dien Bien Phu, mais pas tenir une position aussi vitale comme *Anne-Marie*. « A Dien Bien Phu, les gars du 3<sup>ème</sup> Thaï ont carrément dit que ce n'était pas leur place et ils sont partis<sup>4043</sup> », rappelle Jacques Bouthier qui connaît leur valeur. On a beau jeu ensuite de traiter de lâches les tirailleurs dont ce n'était ni l'entraînement ni l'emploi. De nombreux bataillons, sous-encadrés et en sous-effectif ont révélé des failles comme le 3/13<sup>ème</sup> DBLE, exposé sur *Béatrice*. De Castries dira, en exagérant un peu, devant la commission Catroux, « c'était mon meilleur bataillon<sup>4044</sup>. » La réputation et l'histoire du bataillon occultent la réalité. Comme bien d'autres, il est sous-encadré – dix-huit officiers au lieu de 35 à 40 pour les bataillons de parachutistes – et à peine plus de 400 hommes, signale Guy Léonetti<sup>4045</sup>, soit un net sous-effectif puisqu'il s'agit de moins de la moitié de l'effectif théorique d'un bataillon (900 hommes). L'usure du séjour, les tués, blessés, malades affectent aussi le 3/3<sup>ème</sup> RTA, « un bataillon pauvre », en fin de séjour, épuisé, encadré par « une dizaine d'officiers » et « à

---

<sup>4039</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>4040</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 128.

<sup>4041</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 122.

<sup>4042</sup> Devant la commission Catroux en 1955, De Castries affirmera qu'il en s'en souvient pas et qu'il n'aurait de toute manière, pas pu les « loger .» Roger Bruge, *op. cit.*, p. 118.

<sup>4043</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>4044</sup> Roger Bruge, *Ibid.*, p. 164.

<sup>4045</sup> Guy Léonetti, *Lettres de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 167.

peine vingt sous-officiers »<sup>4046</sup>. L'impression de cette garnison de Dien Bien Phu est d'être composée d'unités « de fond de tiroir » et de bataillons d'élite épuisés. Toutefois, sur une défense bien organisée, bien commandée, avec un état d'esprit combattif et des effectifs complets (877 hommes), le 5/7<sup>ème</sup> RTA n'a pu éviter la submersion de *Gabrielle* face à deux régiments des divisions 308 et 312, bien supérieurs en nombre.

D'autres erreurs tactiques apparaissent dans cette bataille, comme celle d'une mauvaise organisation tactique des unités du camp qui aboutit à ne pas avoir de réserve générale, les bataillons parachutistes du 8<sup>ème</sup> Choc, du 1<sup>er</sup> BEP, puis du 5<sup>ème</sup> BPVN et du 6<sup>ème</sup> BPC tenant des positions dont on ne peut les enlever pour une opération, sans dégarnir des défenses susceptibles d'être attaquées à tout moment. Le lieutenant-colonel Langlais ne mobilise pas ses deux bataillons paras pour reconquérir *Béatrice* la nuit ou le lendemain du 13 mars, comme le général Gilles l'avait réalisé à Na San et recommandé à De Castries de faire de même avant de quitter Dien Bien Phu. Ivan Cadeau cite le colonel Rocolle qui pense qu'une contre-attaque était susceptible de réussir et estime que « peut-être le commandant du GONO a-t-il manqué là de caractère et de fermeté dans ses décisions<sup>4047</sup>. » La contre-attaque sur *Gabrielle*, au matin du 15 mars n'emploie que deux compagnies du 1<sup>er</sup> BEP et le 5<sup>ème</sup> BPVN qui vient d'arriver, fatigué, éloigné, désorienté, car il connaît mal les lieux. Aucune préparation de contre-attaque grandeur nature n'a été faite dans les mois qui ont précédé ; à peine un exercice de carte dont tous les cadres ne se souviennent pas. Cela montre que « la bataille n'a pas été suffisamment préparée<sup>4048</sup> » et que le commandement est abattu, désorganisé jusqu'à l'arrivée de Bigeard et à la reprise en main des opérations par les parachutistes. On peut également parler de la faillite partielle du renseignement puisque les écoutes ont bien révélé l'ampleur de l'investissement de la base aéroterrestre et de l'effort décidé par Giap ; mais dans le même temps, les renseignements envoyés par le GCMA et les maquis de la frontière de Chine ne « passent pas » et les propositions d'attaquer les dépôts, de gêner la logistique dans cette région ne déclenche aucune réponse positive. Jacques Bouthier signale qu'il est en mesure d'agir et ne rencontre que l'incompréhension :

« Je vous donne une anecdote qui date de novembre 1953. J'envoyais mes commandos voir ce qui se passait (en Chine, NDA). L'un d'eux me dit : “ Xep, il y a un camp, de l'autre côté au-delà d'un pont qui reliait les deux rives avec quatre Chinois qui gardent”. Il y a de l'essence, des camions qui arrivent. J'arrive pour repérer, c'était des Molotova, apparemment chargés avec des obus. Il y avait des munitions, de l'essence. Ce n'était pas un dépôt énorme, mais il était important quand même. [...]. Je fais passer un message secret en disant qu'à tel endroit, il y avait ce dépôt. Réponse immédiate : “ Ne faites rien. C'est en zone chinoise. Surveillez, etc.. ”. Je réponds qu'il y a des camions chargés d'obus. On me répond que c'est impossible. “Arrêtez de vouloir justifier votre prime à l'air !” [...]. Mes gars : “Xep, y en a Vietnam, eux c'est méchant !”. »

Il finit par agir de son propre chef mais cela renforce sa conviction que Dien Bien Phu « était bouffé, foutu » : « Je suis rentré en Chine, j'ai fait 20 km et j'ai attaqué par la Chine, par derrière. J'ai fait sauter

---

<sup>4046</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 183.

<sup>4047</sup> Ivan Cadeau, *Dien Bien Phu*, op. cit., p. 114.

<sup>4048</sup> *Ibid.*, p. 116.

le dépôt, tout détruit, et tout fier de moi (à 22 ans, vous êtes un petit couillon !), j'ai tout rendu compte. J'ai eu la plus belle citation, quinze jours d'arrêt de rigueur ! Les seuls que j'ai eus de ma carrière ! Le 2<sup>e</sup> bureau, il leur fallait des preuves, mais nous, quelles preuves pouvait-on leur envoyer ? Ce n'était pas comme maintenant avec la tablette ! On ne pouvait pas ! Moi j'ai détruit une station d'écoutes en train de s'installer, c'était quand même en janvier 54. Je l'avais signalée<sup>4049</sup>. »

Pour terminer sur Dien Bien Phu, sa chute et les derniers temps de l'Indochine provoquent, en même temps que de l'amertume et du désarroi, une réflexion qui ne s'est pas tarie – mais qui est devenue très secondaire – sur la question suivante : « pouvait-on poursuivre la guerre ou devait-on la finir ? » Elle ne provoque plus de vifs débats mais cela suscite encore des analyses contradictoires. Plusieurs chefs militaires hier avec le commandant en chef de l'époque, le général Navarre, comme aujourd'hui ont écrit que la guerre n'était pas perdue après Dien Bien Phu. Plusieurs analyses ont même parlé de *victoire stratégique* parce que le delta du Tonkin avait été préservé et le corps de bataille était saigné à blanc. Ce genre de réflexion qui vise à tordre les faits pour atténuer l'humiliation d'avoir perdu est contredite par le fait que c'est Navarre qui a dramatisé le sort de cette bataille, en voulant « casser » le corps de bataille ennemi mais celui-ci a, non seulement, battu la fine fleur de l'élite du CEFEO, tué ou capturé ses chefs les plus prestigieux mais il a été capable ensuite de faire mouvement vers le delta et, dans le même temps, d'anéantir d'importantes unités comme le GM 100. Singulière « victoire » de Dien Bien Phu !

Les vétérans favorables à la poursuite de la guerre réagissent en comptables comme le général Navarre qui, froidement, statistiques à la main, estime que le CEFEO en a les moyens. Raymond Muelle dit au cours d'un entretien au SHD : « Pour moi comme beaucoup de camarades, la guerre n'était pas finie en Indochine. On a pris une déroute à Dien Bien Phu. Ce n'est pas une raison. On a perdu 10 000 hommes, on a perdu 3 000 parachutistes. La France pouvait reconstruire 3 000 parachutistes. 3 000 parachutistes, ça se refait<sup>4050</sup> ! » Le général Navarre a très vite atténué la défaite de Dien Bien Phu alors qu'il était encore commandant en chef, relativisant les effectifs perdus dans la bataille, considérant que l'APV n'a pas envahi le Laos et ne pouvait prendre l'offensive sur le delta au regard des pertes subies, ce qui faisait de Dien Bien Phu une défaite tactique et une victoire stratégique. Il a réitéré ces propos dans son livre *L'agonie de l'Indochine*<sup>4051</sup> en 1956. Eric de Verdelhan reprend son analyse, pensant même que Dien Bien Phu pouvait être sauvée, alors que les forces parachutistes disponibles au Tonkin se réduisaient à un bataillon : « La plupart d'entre eux (des soldats de DBP, NDA) ne sait pas qu'ils représentaient, à DBP, "4 % seulement, fixant dans la vallée plus de 60 % du corps de bataille ennemi..." » (Citant Erwan Bergot). Et il se trouve encore des historiens pour affirmer, de bonne foi sans doute, que nous n'avions plus assez de troupes pour secourir la

---

<sup>4049</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>4050</sup> Raymond Muelle, *Archives orales du SHD de Vincennes*, SHD GR3K56-3001, 4'-4'49.

<sup>4051</sup> Henri Navarre, *Agonie de l'Indochine (1953-1954)*, Plon, Paris, 1956 ; p. 259 et suite.

garnison assiégée de DBP<sup>4052</sup>. » C'est pourtant le cas, d'autant qu'il fallu faire sauter sur Dien Bien Phu des volontaires non parachutistes sans entraînement préalable.

Jean-François Daguzan pense de son côté que les commandants en chef comme Navarre (en ajoutant Salan, mais juste sur le côté joueur<sup>4053</sup>) sont comme des joueurs de poker, qui risquent une "mise" en pensant qu'une défaite ne peut changer le cours d'une guerre ; mise perdue à Dien Bien Phu, « maelström stratégique<sup>4054</sup>. » Mais il explique également que « le refus, de la part de certains chefs militaires de ne pas voir qu'une défaite tactique a priori relative signe en réalité le glas d'un désastre stratégique, diplomatique et politique, demeure une constante historique<sup>4055</sup> ». D'autres estiment que Dien Bien Phu n'est pas une défaite stratégique mais que la poursuite de la guerre était possible si ce n'est une défaite psychologique qui provoque la panique, les replis. Ainsi Ivan Cadeau estime-t-il que la réflexion de Navarre est logique quant à la stratégie militaire mais que la défaite est essentiellement psychologique<sup>4056</sup>. Finalement, les chefs militaires dont le général Salan proposent un repli sur le delta du Tonkin.

Une dernière opinion rencontrée chez les vétérans aujourd'hui, dont certains de ceux qui attendaient leur libération dans les camps de prisonniers, est le soulagement que le conflit se soit terminé. Bigeard a écrit dans ses mémoires les sentiments de son groupe pendant la conférence de Genève : « Les Viets nous tiennent au courant de l'action de Mendès France[...]. Il faut abandonner cette Indochine... A quoi bon poursuivre ? Il est inutile de voir un jour la totalité du corps expéditionnaire derrière les barbelés<sup>4057</sup>. » « On y serait tous restés », a reconnu Jacques Allaire, dans une conversation téléphonique. Prolonger la guerre, c'est signer l'arrêt de mort des prisonniers au vu de l'état dans lequel les deux-tiers d'entre eux, sinon plus, sont arrivés. Beaucoup de combattants qui ont fait plusieurs séjours ont pu, en outre, mesurer la dégradation de la situation : l'impact de la défaite sur une population en perte définitive de confiance envers les Français et assurée de l'efficacité de la lutte pour l'indépendance, qui a déjà une grande influence sur les populations du Tonkin et d'Annam plus que dans les autres territoires ; la volonté des nationalistes de voir la France partir. « Après la bataille, la situation était sans issue au Tonkin<sup>4058</sup> », reconnaît le colonel Langlais, dix ans plus tard. Guy Simon en est également certain, d'autant plus que la situation se dégrade aussi en Cochinchine :

« Je crois qu'il faut signer le plus tôt possible, avant d'être complètement battu. L'année dernière, (c'est-à-dire, pour en revenir à mon leitmotiv, avant l'arrivée du général Navarre), je n'aurais pas dit

---

<sup>4052</sup> Eric de Verdellan, *op. cit.*, p. 133.

<sup>4053</sup> Après le succès de Nghia Lo en 1951, dû à une action parachutiste décidée par le général Salan, De Lattre, en voyant les compte-rendus de bataille dit à Salan : "vous êtes un redoutable joueur de poker mon petit Salan", dans Alain Gandy, *Salan*, Paris, Perrin, 1990, 438 p., p. 190.

<sup>4054</sup> Jean-François Daguzan, Dien Bien Phu : faute stratégique ou bonne idée qui a mal tourné ?, *Diploweb.com*, 23 novembre 2014 ; <http://www.diploweb.com/Dien-Bien-Phu-faute-strategique-ou.html> (Consulté la dernière fois le 2 mars 2022).

<sup>4055</sup> *Ibid.*

<sup>4056</sup> Ivan Cadeau, *Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 171

<sup>4057</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 197.

<sup>4058</sup> Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 256.

la même chose, car l'abandon du Vietnam me fend le cœur et, tant que la partie pouvait être jouée, j'étais d'avis qu'il fallait la tenter. Mais maintenant, le désastre est imminent, quels que soient les renforts qu'on puisse amener<sup>4059</sup>. »

Les mémoires combattantes sont donc également divisées sur ce point. Aujourd'hui encore, le recours à l'héroïsme soulage, en partie, l'amertume d'avoir perdu à Dien Bien Phu. Il fallait qu'un tel sacrifice ait un sens. Dès le début de son article, Nicolas Seradin cite Michel David, qui voit dans la bataille un bilan plus rassurant qu'une simple défaite :

« Diên Biên Phu est bien autre chose qu'une défaite dont les conséquences, seules, auraient pu faire passer le nom à la postérité. Considérée en elle-même, cette bataille a aussi frappé les imaginations par le poids symbolique qui s'en dégage : désormais, pour tous les combattants d'Indochine et leurs proches, pour tous ceux qui font profession du métier des armes, pour tous les Français enfin dont le patriotisme s'alimente encore des vertus du soldat, cette bataille à l'issue malheureuse compte parmi les plus belles manifestations de l'héroïsme et du sacrifice<sup>4060</sup>. »

Cette conception, le sens symbolique d'une bataille emblématique est une lecture que peuvent encore ressentir des vétérans, des historiens militaires, des passionnés du conflit mais Nicolas Seradin explique qu'elle a moins court aujourd'hui car le contexte a changé. Les récits des premiers vétérans, certains devenus historiens ou écrivains combattants, ont enfanté la figure du soldat-héros et influencé plusieurs générations dans des « représentations mémorielles<sup>4061</sup> » mythiques et des certitudes dont émane le « tous » répété de Michel David. Ceux qui ne partagent pas ses vues ne sont donc pas de vrais patriotes. L'ère du témoin a plutôt développé la figure du « soldat-humanisé » plus proche des vétérans qui tiennent à une mémoire réaliste de ce qu'ils ont subi et d'une société plus apte à entendre leurs doutes, leurs désaccords, leurs souffrances. L'analyse de la bataille de Dien Bien Phu peut aujourd'hui se faire en toute transparence et s'aider de mémoires individuelles plus apaisées et réalistes de ce temps, sans se cacher derrière des mythes dont l'armée française d'aujourd'hui, acquise aux études scientifiques, ne veut globalement plus. Il reste encore à convaincre une partie des vétérans, des militaires et des passionnés de cette bataille qu'analyser les erreurs du CEFEO en particulier et de l'armée en général ne signifie pas porter atteinte à son honneur car la guerre est finie. L'historicisation des mémoires a besoin d'équilibre autant que de rigueur.

Le courage des combattants n'apparaît pas seulement dans leur volontariat renouvelé, leur sang-froid au combat, à Dien Bien Phu ou ailleurs. Il est également d'avoir dû, dès le début du conflit, gérer la pauvreté matérielle, quotidienne d'un corps expéditionnaire sans grands moyens, à chaque moment et dans chaque domaine de la guerre d'Indochine. Si l'arrivée de De Lattre et l'aide américaine ont amélioré la situation, elle est restée jusqu'au bout difficile dans une France qui, des années après les combats de la Libération, se débat dans des difficultés sans fin. Le CEFEO a pu s'adapter dans certaines situations et même brillamment innover. Si cela n'a pas changé le cours

---

<sup>4059</sup> Guy Simon, *op. cit.*, p. 190.

<sup>4060</sup> Michel David, « Diên Biên Phu, le sacrifice pour l'honneur », in *Le Sacrifice du soldat*, Paris, CNRS édition/ECPAD, 2009, p. 50.

<sup>4061</sup> Nicolas Seradin, « Indochine : du soldat-héros au soldat-humanisé », *Inflexions* n° 23, 2013, pp. 187-199.



de la guerre, il serait injuste de l'ignorer.

### 3.2.4 Une armée sans grands moyens mais des adaptations réussies : la guerre du pauvre

« On ne peut pas dire que nous étions bien équipés. [...]. Il fallait souvent déshabiller l'un pour habiller l'autre. Mais le *système D* est bien de chez nous et compensait ce manque » (André Grelat).

Former un corps expéditionnaire en 1945, c'est tenter d'envoyer en Indochine le meilleur de l'armée française pour terminer la guerre, c'est-à-dire reconquérir tous les territoires que la France a perdus, son pouvoir ayant été anéanti en mars 1945 par les troupes japonaises qui y stationnent toujours quand le CEFEO part en septembre de la même année.

Mais dès le départ, le GPRF doit gérer la pénurie que la France vit au sortir de la guerre. Il a déjà du mal à trouver les effectifs pour former un corps expéditionnaire suffisant et ce ne sera pas le cas. Le meilleur en est le volontariat de jeunes engagés prêts à l'aventure, les unités européennes expérimentées par des années de combats et le général Leclerc dont le prestige relève à lui seul l'image de la reconquête. Mais le CEFEO, au départ, n'est pas éloigné de *l'armée de Bourbaki*. Il reste que sur la question de l'inadaptation ou non de l'armée française en Indochine, il est permis de répondre « mal adaptée » plus qu' « inadaptée » dans plusieurs domaines matériels. Le « système D français » évoqué par André Grelat fonctionne dans le CEFEO comme le talent militaire, l'intuition du terrain et des initiatives originales qui ont permis d'innover et de moderniser le fonctionnement de l'armée.

#### 3.2.4.1 L'équipement et l'armement du CEFEO : de « l'armée de Bourbaki » à de Lattre.

« On était souvent équipé par les Anglais ou les Américains, donc on avait du très bon matériel. Par contre ce qui était français ou japonais, ça ne valait rien. (Robert Drouilles)

L'un des grands ensembles de souvenirs qui peut définir cette « guerre du pauvre » au début de la guerre d'Indochine, du moins, concerne le combattant lui-même dans son habillement et dans son armement. C'est le système du tout-venant, un corps expéditionnaire rapiécé de toute part qui cherche à s'adapter aux pénuries, jusqu'à l'arrivée du général De Lattre<sup>4062</sup>.

Les plus anciens les ont connues en 1939-1940, l'afflux de soldats mobilisés vidant les stocks à une vitesse alarmante, puis dans l'armée d'Afrique, quand le personnel a pu passer en Afrique du Nord et que le matériel est resté en Métropole, aux mains des Allemands ou dans des caches. Elle a combattu en 1943 en Tunisie et en Italie avec du matériel dépassé avant d'être rééquipée par les Anglo-Saxons. Les FFL ont connu les mêmes problèmes. Le CEFEO, jusqu'en 1951 et même encore au-delà pour les supplétifs et les postes isolés, a revêtu toutes les tenues possibles et

---

<sup>4062</sup> Objet de la question n°35 : « Aviez-vous un matériel adapté ? (Habillement : exemple Pataugas, véhicules) ? Un armement suffisant ? »

imaginables, utilisé les chaussures les moins adaptées et reçu un armement disparate, vieillot, inefficace.

De 1945 à 1950, l'habillement est source de moqueries mais ce n'est pourtant pas drôle. Les combattants avaient sur eux, des pieds à la tête, un invraisemblable assortiment de tenues de combat, brélagés, ceinturon, chaussures, treillis de plusieurs armées ou de plusieurs guerres. De manière générale, signale Ernest Morin, « nous avions une dotation de matériel correspondant aux combats européens. Il n'était donc pas adapté aux conditions du terrain indochinois. En ce qui concerne l'habillement, celui-ci était trop lourd, mal ventilé, au tissu rugueux<sup>4063</sup>. » Les soldats en arrivent à porter, entre le haut et le bas du corps, des tenues de provenance diverse. C'est Robert Drouilles qui parle en premier de « l'armée de Bourbaki », à son arrivée en 1946 :

« On était souvent équipé par les Anglais ou les Américains, donc on avait du très bon matériel. Par contre ce qui était français ou japonais (parce qu'on avait ramassé des tas de matériel qu'ils avaient laissé), ça ne valait rien. L'armée équipée à la française, c'était "l'armée de Bourbaki" ! Nos vêtements étaient anglais. Les chaussures...En 1946, notre lieutenant, dieu sait pourquoi, avait amené des snow-boots ! Il nous a montré ça en voulant passer dans la rizière, il n'a jamais pu s'en sortir et les a laissés dedans ! En fait les Annamites fabriquaient beaucoup de chaussures et on en achetait au marché, avec de semelles de crêpe. Ils ont beaucoup de caoutchouc là-bas<sup>4064</sup>. »

La question des chaussures ne manque pas de sel lorsque les combattants, manoeuvrant dans les rizières sous un soleil de plomb, sont obligés de porter de gros brodequins à clous (cité « à titre d'exemple »<sup>4065</sup> écrit Serge Têtu pour déplorer le manque d'équipement), intéressant pour l'hiver alsacien mais non pour le climat tropical d'Indochine. Au fur et à mesure, et souvent grâce au commerçant chinois ou sur le marché local, les combattants peuvent acquérir des Pataugas<sup>4066</sup> ou autre chaussure légère avec semelle de caoutchouc, plus souples, utiles, sauf pour traverser une rizière ou des torrents : « Les chaussures dans le genre Pataugas étaient à peu près correctes à ceci près que l'eau de la rizière dans laquelle nous pataugions les anéantissaient très vite. Je me souviens que dans l'opération de Son-La, je dus me résigner à marcher pieds nus. Ce qui ne me gênait pas particulièrement<sup>4067</sup>. »

Francis Oustry avait des Pataugas pour mener ses commandos et, comme les chefs de sections de son unité de combat, un treillis américain. Mais pour être efficaces dans les marches, les fameuses Pataugas « sentaient à 20 m si nous n'avions pas l'occasion de nous laver quotidiennement ». Max Poiroux évoque avec ironie avoir connu « durant quelques mois, une unité de soldats africains dont les combattants laçaient leurs pataugas autour de leur cou, pour courir plus vite, surtout avec les Viets au c...<sup>4068</sup> ». Les

---

<sup>4063</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>4064</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017. Le général Bourbaki, nommé commandant des armées de l'est fin 1870 par le gouvernement de Gambetta, rassemble une armée hétéroclite, désordonnée, mal équipée. Un mois plus tard, l'armée battue, sans équipements, passe en Suisse fin janvier 1871 et est désarmée.

<sup>4065</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>4066</sup> Les vétérans parlent de Pataugas par facilité. La marque officielle, créée en 1950 au Pays Basque par René Elissabide, est progressivement utilisée en Indochine à la fin du conflit et davantage en Algérie. « Les Pataugas sont arrivés en 1951, nous avions nos bottes de saut » écrit Jacques Bouthier.

<sup>4067</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4068</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

parachutistes alternent Pataugas et bottes de saut selon les missions et leur état respectif car les opérations incessantes et le climat les usent rapidement. Rien n'est idéal dans un climat aussi hostile au début du conflit, même chez les parachutistes mieux dotés. Si les contingents des dernières années de guerre ont des Jungle boots et des bottes de saut, les premiers ont des rangers :

« Les chaussures étaient des rangers U.S., robustes certes, mais mal adaptées au franchissement des diguettes des rizières, de plus perméables aux sangsues. J'ai dit robuste, mais très souvent les semelles se décollaient par l'effet de succion dans la boue des rizières. Trop lisses elles patinaient souvent. Combien de fois me suis-je trouvé étalé dans la boue<sup>4069</sup> ! »

En 1951, dès son arrivée, De Lattre, qui était sensible aux beaux combattants portant bien l'habit militaire, a constaté les problèmes d'intendance qu'il a d'abord réglé par l'exclusion de plusieurs responsables, pour l'exemple, puis par l'ouverture de stocks et des commandes d'uniformes. Il y aura parfois profusion, comme le relate Jean-Michel Vernière, recevant pour ses maquisards du GMI au Nord-Laos, des tenues qu'il n'a pas demandées : « Fin 1953, le GCMA a changé de nom ; il est devenu le GMI. On nous a envoyé des tenues pour nos mecs, qui se sont retrouvés habillés avec des tenues de combat et en béret rouge ! [...]. Tout ça, c'est du cinéma<sup>4070</sup>. » A noter justement que les commandos du Nord-Vietnam, GMCA et autres commandos avaient la « tenue Viet » comme le disent encore les vétérans, une tenue noire dite « Cu Nao ». Quant aux chapeaux et couvre-chefs, les parachutistes tenaient à leur béret rouge. Plusieurs unités coloniales des années 1945-1949 ont eu droit au casque colonial d'antan en liège. Les soldats affublés d'un couvre-chef léger et somme toute pratique mais dévalorisé par son symbole dépassé, ont béni l'habitude des chapeaux de brousse, qui sont devenus un objet de mémoires du conflit.

Pire encore que les uniformes, l'armement individuel du CEFEO est un bric-à-brac de tout ce qui peut faire feu. Jacques Bouthier en fait une liste très précise : « Nos équipements perçus au départ de France étaient anglais : PM (pistolet-mitrailleur) STEN, FM (fusil-mitrailleur) Bren, lance-grenade Piat ; allemands pour le mortier de 50, américains pour les grenades of et déf<sup>4071</sup> MK1 et MK3, et pour les véhicules GMC 6X6, Jeeps, GMC DUCK type amphibie<sup>4072</sup>. »

Beaucoup utilisent du matériel allemand récupéré en 1945 notamment les mitrailleuses MG-42. En général, les chefs de section de chaque unité, officier ou sous-officiers ont des armes américaines, une carabine M1 ou un PM Thompson, un PA (pistolet automatique) colt 45, voire un poignard américain. Les unités parachutistes ont des MAT49<sup>4073</sup> après avoir connu, au début du conflit, un assortiment de MAS 36. Robert Schuermans, en 1948 dispose d'un armement « surtout composé d'armes de récupération d'origine allemande, MP 40<sup>4074</sup>, fusil semi-automatique Mauser, Luger (pistolet, NDA) P08. Les seules armes françaises sont le FM 24-29 et le fusil MAS 36 « à crosse

---

<sup>4069</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>4070</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>4071</sup> Grenades offensives et défensives.

<sup>4072</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>4073</sup> Le MAS est un fusil fabriqué par la Manufacture d'Armes de Saint - Étienne, les MAT par la Manufacture d'Armes de Tours.

<sup>4074</sup> Pistolets – mitrailleurs allemands MP 40 et MP 41.

rabattable. » Les supplétifs ont ce qui reste d'ancien et de dépassé ; très rarement des PM à part les fameuses Sten, des Enfield américains 303 de 1903, des Mausers allemands, des Lebel de 1914. Quant aux véhicules, ils sont issus des campagnes de la Seconde guerre mondiale, usés de la Tunisie à l'Allemagne ou dans les combats du Pacifique. Lorsqu'ils tombent en panne, ou lorsque les conducteurs crèvent sur la piste, il n'y a pas de pièce ni de pneus de rechange, cas courant confirmé devant moi par mon propre parrain il y a quelques dizaines d'années. Tout s'oxyde en Indochine, le métal des véhicules, des armes ; les matériels souffrent comme les hommes : « On ne peut pas dire que nous étions bien équipés. Le manque de pièces de rechange pour les armes comme pour les véhicules se faisaient cruellement sentir. Il fallait souvent déshabiller l'un pour habiller l'autre. Mais le système « D » est bien de chez nous et compensait ce manque<sup>4075</sup>. »

Les transports cités plus haut, qui commencent eux aussi à dater, comme les avions de chasse Spitfire du début de la guerre d'Indochine ne vont pas tous disparaître au cours du conflit. Les *JU 52*, rebaptisés *Toucan* par l'armée française, sont un avion de transport voire de bombardement très maniable, utilisé pour le ravitaillement ou les parachutages, sauf pour les opérations importantes qui utilisent progressivement les *Dakota*. Mais ils s'usent vite et deviennent fragiles, ce qui n'empêchera pas de les retrouver en Algérie. Mais le fait d'être encore moins bien armé que l'APV ou avec du matériel dépassé marque les vétérans d'une certaine dose d'amertume, surtout ceux qui sont dans les unités de soutien et donc, ne sont pas prioritaires dans l'équipement. Pour Raymond Zeganadin, au 821<sup>ème</sup> bataillon de transmissions puis à la police prévôtale, « Il a fallu se débrouiller. Les intendants sont des voleurs. Nous étions armés de pétoires de récup, qui un mauser, un Enfield américain, un canadien, rarement un MAS 36 dont on parlait souvent sans l'avoir jamais vu ! Sauf que ceux d'en face en possédaient<sup>4076</sup>. » En 1946, Robert Drouilles appartient à une unité du génie, moins bien dotée que des commandos :

« Les armes c'était pire ; on avait des fusils d'une autre époque, des Springfield, des fusils anglais de la guerre de 14-18, longs à n'en plus finir et des mitraillettes Sten ! Du bon matériel américain avec quelques mitraillettes Thompson américaines tout de même, mais qui faisaient dix fois le poids d'une Sten, et des mitrailleuses 12,7 ! Ceux du génie n'étaient pas particulièrement armés. Moi je m'étais acheté un revolver<sup>4077</sup> ! »

Comme lui, bien des combattants doivent se débrouiller sur place pour améliorer leur dotation, quitte à acheter armes et équipements chez le commerçant chinois local. Arrivé en Indochine en 1950, Alexis Arette se débrouille avec les artisans et du bricolage :

« Quand nous arrivâmes à Hanoi, nous fumes équipés de bric et de broc. Certes, les armes étaient "correctes", mais les cartouchières ne correspondaient pas aux chargeurs ! Certains de nos camarades durent faire appel aux bourreliers locaux pour se mettre en conformité. Moi je m'arrangeai avec des ficelles et du fils de fer. Ce qui n'était particulièrement élégant<sup>4078</sup>. »

Si la question des armes est importante pour l'efficacité des FFEO, celle des munitions est cruciale

---

<sup>4075</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>4076</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>4077</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>4078</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

et pose des problèmes sans limites au vu des différences d'armement dans la même unité ; surtout lorsque les livraisons n'arrivent pas ou fournissent des munitions périmées. Henri Darré cite plusieurs situations, de ce fait, très dangereuses, allant même jusqu'à attaquer des unités de l'APV pour se fournir en armes et en munitions, alors que l'histoire officielle évoque plutôt l'inverse :

« A Soc Trang, j'étais, entre autres, responsable des approvisionnements en munitions. Je dois dire que de janvier à juillet 1949, aucune réception de munitions n'a été enregistrée. Notre matériel était donc très insuffisant et non adapté. J'ai été, ainsi que quelques - uns de mes camarades, possesseur d'un Colt Américain sans avoir eu de balles pour ce type d'arme. Ceux qui possédaient quelques balles (issues de la guerre en Europe), celles-ci restaient souvent dans le canon. Je me souviens d'un adjudant, tué, en n'ayant pu se défendre lors d'une embuscade Viet, alors que la balle de son colt était restée dans le canon. Je me souviens également très bien, des embuscades tentées contre des groupes Viets descendant de leurs sites d'entraînement du Siam, pour récupérer leurs armes<sup>4079</sup>. »

Dans le domaine de l'armement, deux d'entre elles sont particulièrement redoutées comme particulièrement inefficaces, donc dangereuses. La mitraillette Sten est fabriquée pour les maquis européens. Elle est comme le Liberty Ship américain, pratique dans sa simplicité et surtout efficace pour sa fabrication en grande série. L'intendance a récupéré les stocks de cette arme légère connue pour une imprécision maximum et pour s'enrayer facilement. C'est ce qui tue le lieutenant Bergerol, chef du fameux commando éponyme en 1947, blessé puis abattu parce que la Sten de son compagnon le plus proche ne marche pas<sup>4080</sup>. Le pistolet-mitrailleur MAS 38 est également distribué à profusion avant 1950, jusqu'à ce que l'efficace MAT 1949 et son calibre 9 mm le remplace avec bonheur. L'arme n'est pas détestée pour son imprécision mais pour son petit calibre (7.65 mm) et sa faible portée (200 mètres, ce qui est toutefois commun aux autres pistolets-mitrailleurs) : « c'était un engin qui s'enrayait souvent et il fallait commencer par tirer la troisième balle pour que les autres suivent<sup>4081</sup> », d'après André Grelat. Il semble aux combattants qu'il faille tirer plusieurs fois avant d'abattre un ennemi qui continue à courir dès le premier impact. Comme son nom l'indique, c'est une production française d'avant-guerre ; l'intendance en est donc bien pourvue. Il a surtout été employé dans les corps francs et la milice avant les soldats d'Indochine, efficace dans des opérations de maintien de l'ordre<sup>4082</sup> mais pas en brousse.

Les seuls qui ne se plaignent pas de leur armement ou de leur matériel sont, soit dans les unités parachutistes, comme Robert Servoz et William Schilardi, soit dans la Coloniale, comme au RICM. Les critiques se raréfient après 1951, d'après les témoignages. Mais Jacques Peyrat, arrivé au 1<sup>er</sup> BEP en 1954, se souvient d'un armement toujours insuffisant : « Des fusil MAS 36, et pour moi, un PA insuffisant<sup>4083</sup>. »

#### 3.2.4.2 *Se nourrir en opération : boîtes de rations et vie sur le pays*

« Ainsi ai-je été dégouté du Cassoulet pour la vie. » (Alexis Arette)

---

<sup>4079</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>4080</sup> Henri de Brancion, *Commando Bergerol, op. cit.*, p. 65.

<sup>4081</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>4082</sup> Il a effectivement longtemps servi dans la police et la gendarmerie.

<sup>4083</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

La nourriture en base arrière on en sortie a déjà été évoquée, mais qu'en est-il de celle improvisée sur le terrain, pendant les opérations<sup>4084</sup> ? Comme pour l'armement et les tenues, la nourriture est jugée assez sommaire sinon pitoyable dans les premières années. Le matériel de récupération peut être de mauvaise qualité, alors que dire d'une « alimentation de récupération » ? Passé ces premières années parfois dangereuses pour la santé des combattants d'Indochine, à tous points de vue, la situation s'améliore avec des boîtes de rations et surtout grâce aux autochtones et soldats de l'Union française qui ont un grand sens de l'improvisation. Un cadre d'une unité de légion ou composée d'autochtones peut être assuré de ne manquer de rien.

Au début du conflit, au vu des faibles moyens, les boîtes de ration sont l'ordinaire mais un ordinaire très varié. Les boîtes de ration françaises n'existent pas en 1945 (ou n'ont pas été signalées), mais celles provenant des stocks des troupes américaines du Pacifique ou des troupes anglaises du SEAC (South East Asia Command) sont nombreuses. Le goût français a du mal à s'y adapter et l'apport calorique est discutable. Chacun en prend son parti sauf lorsque les rations sont périmées. Dans ce cas, il y a une forte déperdition du contenu parfois jeté par dépit. Ernest Morin se souvient de « trois sortes de boites de ration : américaine, anglaise ou indienne, ces dernières étant quasi immangeables car trop épicées pour nous<sup>4085</sup>. » Plusieurs vétérans s'en plaignent comme Max Poiroux (« Les rations : médiocres. Celles d'origines anglo-indiennes, franchement immangeables<sup>4086</sup> ») et Bernard Prin (« Au début, nos cuisiniers essayaient d'en tirer un plat valable, mais les rations "Pacific" au goût anglais sont vite devenues immangeables. La seule ration utilisable était la boîte de cigarettes blondes<sup>4087</sup>. »). Une certaine unanimité se fait sur les rations indiennes qui semblent prédominantes au début du conflit. La situation paraît s'améliorer après 1950, avec des boîtes de rations françaises. « Fin 1948 ou début 1949, nous avons perçues les premières [...], qui se sont améliorées au fil du temps parce que les boîtes de conserves et les cigarettes étaient, au départ, pourries<sup>4088</sup> », écrit Guy Gantheret. Il estime que les boîtes de rations françaises à son deuxième séjour, à partir de 1952, sont « très bonnes par rapport à ce qu'on avait connu. » Encore fallait-il « avoir le temps de les réchauffer<sup>4089</sup>. » Elles semblent plus adaptées aux Européens du CEFEO. Les soldats d'Indochine s'en contentent. Mais la faute originelle des services de l'armée est, à nouveau, de prévoir des rations plutôt pour un conflit européen ou de ne pas comprendre qu'il faut un régime alimentaire différent. Alexis Arette fait partie de ceux qui s'attardent sur le sujet en réponse au questionnaire. « En opé. nous avions des caisses de rations abondantes mais toujours les mêmes. A peu près la moitié était jetée, ou

---

<sup>4084</sup> Deux questions de mon questionnaire portent sur l'alimentation en opération : question n°33 (« Et (l'alimentation) en opération ? Avez-vous parfois été obligé de "jeûner" faute de nourriture ? ») et n°34 (« Vos souvenirs sur les boîtes de ration ? Sur le Vinogel ? »).

<sup>4085</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>4086</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4087</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>4088</sup> Extrait d'un courriel de Guy Gantheret, reçu le 18 mars 2018.

<sup>4089</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

donnée à la population. Ainsi ai-je été dégoûté du cassoulet pour la vie. Je sais qu'il y avait des rations du dimanche, mais nous ne les avons jamais vues !» La lassitude de cette forme d'alimentation venant, la tentation de les jeter est le premier réflexe. Très vite, la faim oblige à changer d'avis : « Dès le troisième jour nous allâmes pieusement recueillir dans la végétation, les boîtes de rations que nous avions jetées. Malgré cela, je n'aime toujours pas le cassoulet<sup>4090</sup>. »

La présence de l'alcool fait préférer les boîtes de rations françaises plutôt que celles adressés aux troupes de religion musulmane (nord-africaines et africaines) comme le signalent Jacques Bouthier (« Après, les rations françaises, bonnes en général et diverses quand l'intendance n'enlevait pas les journées les plus intéressantes, celle du dimanche. Un plus, un petit flacon de rhum servait de réveil musculaire après une nuit en embuscade<sup>4091</sup>. ») et Michel Bassot (« Les boîtes de rations assez bonnes sauf les boîtes musulmanes, infectes et sans alcool<sup>4092</sup>. »). Malgré l'apport calorique insuffisant au bout de quelques jours d'opérations, les soldats s'en contentent faute de mieux et essaient de trouver du complément dans la nature ou chez l'habitant, triant et gardant des rations ce qui leur convient comme « les pâtes de fruits, le Nescafé, les cigarettes<sup>4093</sup> ». Pour Jean-Louis Foulet, le vrai manque, c'est l'aliment de base français : « Pour ce qui concerne les boîtes de ration, je me souviens du potage "cécuit", de la poudre pour boisson "céfrais", l'inévitable boîte de singe, des biscuits très durs. Ce qui manquait le plus, c'était le pain<sup>4094</sup>. » En fin de conflit, l'ordinaire s'améliore : Roland Py et d'autres arrivés en 1953-1954, estiment que « Les boîtes de ration étaient parfaitement élaborées<sup>4095</sup> ».

L'expression « initiative et efficacité », en titre de la figure n° 25, est tout à fait savoureuse lorsque l'on compare la plupart des témoignages des combattants à cette marque d'autosatisfaction, surtout en 1946. Les combattants ne peuvent rien laisser de périssable pour quelques heures, doivent surveiller leur eau et tout ce qui en subit les conséquences : les chaussures dans les bases arrière, les colis qu'ils reçoivent, le métal qui rouille. Ces problèmes apparaissent rarement en Europe.

Certains combattants ont utilisé les rations de survie, prévues en dernier recours. Guy Gantheret a déjà testé les rations « jungle » américaines au premier séjour : « il n'y avait rien à manger. Les rations de survie, c'était trois petites boîtes, bourrées de vitamines<sup>4096</sup>. » La ration de survie française est très sommaire. Marcel Compe n'a que cela à manger après l'embuscade qui disloque la colonne Maleplate en retraite de Sam Neua, le 16 avril 1953. Il perd son sac en gagnant la jungle avec, dans la poche, « une boîte de ration de survie, que je voyais pour la première fois. Son format très plat s'ajustait aux dimensions de la poche de notre tenue de combat. Son contenu n'avait rien de gastronomique. Des pastilles à sucer et des tablettes de produit chocolatés formaient l'essentiel des repas<sup>4097</sup>. »

---

<sup>4090</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4091</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>4092</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>4093</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>4094</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>4095</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>4096</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>4097</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'oubli impossible*, op. cit., p 109.



**Figure n° 25 : Le contenu d’une boîte de ration en 1946 d’après le site Internet du Commissariat des Armées. La lettre du SCA, p. 12 Consulté le 2 mars 2022).**

Dans les surprises alimentaires fournis par l’Intendance en Indochine, il est nécessaire d’évoquer le Vinogel, un souvenir plutôt âcre. Connaissant l’intérêt – pour certains l’addiction – pour le vin, les services français ont pensé, sur l’idée du lobby viticole français, à envoyer une quantité de vin respectable aux soldats d’Indochine. Mais les bouteilles sont difficiles à transporter en opération. Aussi l’idée a-t-elle germé d’un vin déshydraté, en poudre, auquel il faudrait rajouter de l’eau pour le rendre *buvable*. Ce n’est pas l’avis de ceux qui l’ont goûté mais il fait partie des objets de mémoire combattante particuliers à l’Indochine. Les commentaires abondent pour qualifier son goût et les conséquences de sa consommation : « Sulfurique ! un décapant<sup>4098</sup> ! » pour William Schilardi, « Pas très bon, ça avait la couleur et un vague goût de vin<sup>4099</sup> » pour Jean-Louis Foulet, un « véritable tord-boyaux<sup>4100</sup> » pour Jacques Penot, « imbuvable<sup>4101</sup> » pour Ernest Morin, « un poison violent. On faisait venir du vin d’Hanoi<sup>4102</sup> » d’après Francis Oustry. Pour les autres, il reste le café, le thé, le choum (alcool de riz local) et les apéritifs parfois largués en extra. Le manque de tout oblige pourtant à goûter le Vinogel. Pierre Piron s’est fait une raison (« on s’y habitue<sup>4103</sup>. »). Le lieutenant Desroche, en poste vers la Rivière Noire, ne recevait, de toute manière, par parachutages que de la nourriture déshydratée : « Même le vin était en poudre gélifiée. [...]. Il n’était pas d’une grande qualité, plutôt du genre gros rouge, mais lorsqu’on est habitué à s’en passer, on le trouve bon. J’ai vu certains légionnaires se le tartiner sur des biscuits au petit déjeuner<sup>4104</sup>. »

<sup>4098</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>4099</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, *op. cit.*

<sup>4100</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>4101</sup> Extrait du questionnaire d’Ernest Morin, *op. cit.*

<sup>4102</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>4103</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>4104</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, *op. cit.*, p. 212.



Pendant les opérations, malgré la pauvreté des régions isolées ou dans les régions plus fertiles des deltas, il faut bien vivre sur le pays, ou « sur l’habitant », surtout au bout de quelques jours, quand les sacs sont vides ou les parachutages impossibles. Il arrive aussi que les soldats d’Indochine « se servent » chez l’habitant, comme l’admettent André Fabiano ou Jean-Louis Foulet : « il faut l’avouer, c’était le chapardage ; poules, canards, fruits<sup>4105</sup>. » Parfois, ils paient la nourriture utilisée pour leurs hommes. Le cas le plus courant est de rencontrer des villages « abandonnés par les gens qui s’enfuyaient à notre arrivée. Parfois, dans la brousse ou les pailotes sur la mer, nous avons pu profiter de cochons et de poules<sup>4106</sup>. » D’autres comme Jacques Thomas, se souviennent d’un « accueil chaleureux dans les villages en opération. Le riz, la soupe chinoise, les nems (pâtés impériaux)<sup>4107</sup>. » sont à profusion. Mais il arrive aussi régulièrement aux troupes en opération de jeûner, que ce soit en 1946 ou en 1954, quand les parachutages sont impossibles du fait du mauvais temps ou de la pénurie et les soldats attendent leur retour pour un repas plus consistant. Le souvenir est parfois cuisant : « une seule fois, pendant l’opération Léa, en automne 47, les vivres n’ayant pu être parachutées, nous n’avons eu que 43 petits pois à nous mettre sous la dent à midi<sup>4108</sup> ; » dans le souvenir de Bernard Prin qui a dû les compter. Ernest Morin a vécu pire : « Oui, nous pouvions rester plusieurs jours sans manger véritablement. Si les caisses de rations n’étaient pas parachutées, nous mangions ce qui nous tombait sous la main (quartier de buffle ou de cochons tués sur place, fruits ou légumes conseillés par les partisans qui nous accompagnaient, etc...). Bizarrement, la soif n’est pas évoquée. Et pourtant, j’ai failli mourir de déshydratation<sup>4109</sup>. »

Alexis Arette et plusieurs autres rappellent toutefois avec humour que « Le Français trouve toujours à manger<sup>4110</sup>. » Mais en fait, il s’agit davantage de ses soldats des unités de Goumiers, d’Africains ou des supplétifs et soldat autochtones qui savent trouver le bois pour cuire des produits de la nature. De fait, la situation alimentaire est souvent agréable pour les cadres européens du fait de l’habitude de débrouille des uns et de la connaissance du milieu naturel des autres. Francis Oustry n’a jamais souffert de la faim ou de la soif en opération, partant léger avec ses partisans : « En opération, chaque homme avait sa boule de riz, et toujours des bidons d’eau plus le mien<sup>4111</sup>. » Alexis Arette a « toujours très bien nourri, car mes hommes étaient d’excellents cuisiniers. Tout au plus, ais-je depuis une certaine réticence pour le riz<sup>4112</sup>. »

### 3.2.4.3 Erreurs pitoyables et sabotages : les grandes déceptions

« C’est une guerre où le parti communiste nous a tiré dans les pattes. » (Pierre Lespine)

---

<sup>4105</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, *op. cit.*

<sup>4106</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>4107</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4108</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, *op. cit.*

<sup>4109</sup> Extrait du questionnaire d’Ernest Morin, *op. cit.*

<sup>4110</sup> Extrait du questionnaire d’Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>4111</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4112</sup> Extrait du questionnaire d’Alexis Arette, *op. cit.*

Certains combattants ont vécu l'occupation ou les combats d'une armée française divisée en 1940 et reconstituée en 1943 juste avant la Libération, sources de grandes déceptions, d'errements et de manques de soutien en tout genre. Autant dire que les jeunes Français ne sont pas regardants sur l'absence, dans leur armée, du luxe de moyens déployé ailleurs par l'armée américaine. Ils ont souvent assez souffert pour s'adapter à tout. Mais concernant le matériel, l'alimentation, l'équipement et le fonctionnement du corps expéditionnaire, la colère revient près de soixante-dix ans après leur séjour sur deux points précis que les vétérans ne pardonnent pas : d'abord le sentiment que l'intendance et les états-majors se moquent bien de l'Indochine et se débarrassent de tout le matériel dépassé sans regard pour le danger et l'inconfort que les combattants peuvent vivre, au point que parfois, l'APV utilise les nouveaux matériels avant le CEFEO ; ensuite la colère devant les sabotages réalisés en Métropole et en Indochine qui, au mieux, cassent le matériel, au pire, provoquent des pertes humaines, par la faute, selon les vétérans, des opposants communistes et cégétistes à la guerre, dans les manufactures d'armes.

Le premier point est rapide car il concerne presque toutes les guerres, celle d'Algérie comprise<sup>4113</sup>. Mais les combattants d'Indochine se moque de la pénurie des autres guerres ; c'est la leur qui les intéresse et les soldats ont toujours le sentiment que la situation est pire pour eux que pour leurs prédécesseurs. Ils ont raison sur deux points. Premièrement, de 1945 au début des années cinquante, parfois plus, le « logement » et les moyens de transports sont défectueux. Les installations qu'ils utilisent en Métropole sont dégradées par le manque d'entretien, les Allemands, les bombardements et autres faits de guerre dans l'immédiate après-guerre. Cela concerne les camps (Meucon, Sainte-Marthe) et les transports, en partie détruits, sont rafistolés, sans confort. Les navires bondés de troupes sentent le bricolage et la promiscuité, que ce soient le couchage et l'alimentation. La situation se poursuit en Indochine avec les installations détruites par l'occupant japonais, pillées par l'allié chinois au nord et bientôt attaquées par l'APV. Jusqu'en 1954, certaines unités ont des bases arrière plus ou moins confortables quand d'autres passent de postes en postes pendant tout le séjour ou restent sous la tente. L'autre point particulier à l'Indochine est que le matériel et la nourriture pourrissent très vite du fait d'un taux d'humidité très élevé, des pluies de la mousson ou du froid de la Haute-Région. La nourriture n'est pas toujours adaptée à l'Indochine et ne suffit pas. Cela ne saurait empêcher, dans la reconstruction mémorielle ou dans l'histoire que l'on souhaite officielle, de trouver que ce dernier point est positif, fruit d'une organisation parfaitement réfléchie. Pour le reste, le CEFEO ne fait pas partie des priorités de l'intendance ni du matériel. Quand les soldats d'Extrême-Orient se voient matériellement favorisés, il vaut mieux oublier le geste, comme les *tenues 46* du bataillon de Corée en 1950, « orgueil de l'intendance

---

<sup>4113</sup> Jean-Charles Jauffret, *La guerre d'Algérie. Les combattants français et leur mémoire*, op. cit.. Les chapitres « La grande transhumance » sur le camp Sainte-Marthe et les transports, pp. 54-64 ; « Vivre l'isolement », concernant entre autres, la malbouffe, rations et système D, pp. 176-179.

militaire, qui ont fait hurler de rire les soldats américains<sup>4114</sup> », rapidement enlevées pour des tenues adaptées au pays et à la saison.

Pour ce qui est des sabotages, nombreux sont les vétérans qui en ont eu connaissance, qu'ils les aient directement connus, subis ou vus, ou qu'ils en aient entendu parler par d'autres anciens du CEFE<sup>4115</sup>. Leur rancœur les porte à penser que ce sont les arsenaux et entreprises de confections de Métropole qui les ont volontairement provoqués pour marquer leur opposition à la guerre d'Indochine, en particulier les ouvrières et ouvriers sympathisants ou militants du PCF et de la CGT. Chacun a lu, dans le livre de Paul Bonnacarrère, la mort de l'adjudant Parsiani, tué à cause du sabotage de ses grenades par des militantes de l'Union des femmes françaises<sup>4116</sup>. Certains admettent avec honnêteté ne pas en avoir connu directement mais croire le témoignage de ceux qui les ont subis ; ainsi Alexis Arette n'est-il pas surpris : « Il y a eu de réels sabotages de parachutes et de munitions. Mais je n'en ai point vu de mes yeux<sup>4117</sup>. »

Les témoignages directs sont toutefois assez nombreux, précis sur l'ensemble du matériel. Les parachutistes évoquent celui concernant les parachutes, qui justifie en partie le travail des plieuses de parachutes dans les bases aéroportées d'Hanoi et de Saïgon. C'est un constat confirmé par Martial Chevalier, Jacques Peyrat, William Schilardi, qui concerne les suspentes en partie cisailées par le couteau ou l'acide. Jacques Bouthier cite plusieurs cas de matériels sabotés qui ne semblent rien devoir au hasard ou à la malchance sur « des armes arrivant avec percuteurs légèrement sciés, grenades offensives sans explosifs, munitions : sciures à la place de la poudre, les moteurs des véhicules aspergés de limaille de fer (tout origine France)<sup>4118</sup>. » Pierre Lespine cite plusieurs exemples qu'il n'a toutefois pas vécus :

« C'est une guerre où le parti communiste nous a tiré dans les pattes. Les Viets avaient des armes de la manufacture de Saint-Etienne avant nous. Et puis des mortiers qui explosent. L'obus de mortier est inerte, la base de la fusée est au fond. On laisse tomber l'obus dans le tube, le percuteur vient percuter et ça repart. Là, au lieu de repartir entier, il éclatait dans le tube. Pas possible que ce soit un accident. La grenade, on dégoupille, normalement, vous pouvez la tenir trois secondes et la balancer puisqu'il y a sept secondes. Manque de pot, vous la balancez et elle éclate trop vite. Le retard a été supprimé. Je l'ai entendu, ça<sup>4119</sup>. »

André Barrère évoque les « sabotages dans l'armement, munitions », et, désagréables, dans « les rations de combat<sup>4120</sup> ». Lucien Cortaix parle « des moteurs sabotés », et André Fabiano, des sabotages dans les transmissions et les armes : « Les piles radio étaient sabotées ainsi que les fusils MAS 36 dont le canon gonflait, des grenades trafiquées. Ce matériel venait de France et était saboté, nous avions pris

---

<sup>4114</sup> Erwan Bergot, *Bataillon de Corée*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>4115</sup> Question n° 56 de mon questionnaire : « Avez-vous constaté des sabotages dans votre matériel (armes, parachutes, véhicules) ? »

<sup>4116</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, *op. cit.*, pp. 282-284.

<sup>4117</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>4118</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>4119</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

<sup>4120</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

l'habitude de nous méfier des armes françaises, nous nous servions des armes allemandes et américaines<sup>4121</sup>. » Ces incidents n'épargnent pas le matériel aérien, selon Pierre Piron :

« J'étais au *Normandie-Niémen*, avec des avions américains P 63 *King cobra* qui avaient un canon de 37 mm dans le nez. Or lors de l'utilisation de ce canon en intervention aérienne, certains avions revenaient avec le canon explosé. On s'est aperçu que certains obus avaient un mélange de poudre et de sable. L'obus restait coincé dans le tube du canon et l'obus suivant venait le percuter et explosait. Les caisses de munitions étaient en provenance directe de... Californie<sup>4122</sup>. »

Aucune étude complète n'a, à ce jour, regroupé ces témoignages de sabotages ni cherché des documents sur ceux-ci. Cela fait encore partie des zones d'ombres du conflit à explorer, plus dans les archives que dans les mémoires devant la disparition des acteurs et le risque de silence sur un sujet très politique, puisque la CGT, le PCF et les organisations progressistes nient l'avoir organisé ou simplement suggéré. Les combattants, eux, sont formels.

### 3.2.5 Des adaptations stratégiques et tactiques réussies, mais souvent au niveau subalterne

« Il fallait tout inventer » (Michel Goya).

Enfin, analyser les erreurs de commandement, stratégiques, tactiques comme des causes de défaite ne saurait occulter les vraies réussites, parfois au niveau du haut-commandement, mais souvent sur l'initiative d'un officier supérieur, chef de corps ou non, voire d'un simple gradé qui a eu l'intuition du type de guerre à mener. Elles n'ont pas suffi à faire face à l'APV du fait de leur caractère localisé ou d'opérations éphémères. Mais ces initiatives se sont parfois transmises aux troupes d'Algérie ou se sont installées dans les habitudes de l'armée française.

C'est le cas depuis leur poste comme semblent l'avoir compris Gilbert Reuille avec son inlassable activité à la tête de ses partisans, Marcel Bigeard à la tête de chacune de ses unités, entraînées et commandées selon des principes efficaces ou encore le colonel Gambiez dans son secteur où il organise les villages catholiques en autodéfense et crée des commandos d'élite. Le *système D à la française*, c'est-à-dire du « bricolage improvisé », a permis certaines adaptations techniques qui sont devenues très répandues. Michel Goya, ancien militaire et docteur en histoire militaire, considère que, vu l'urgence de la situation en Indochine, les qualités d'improvisation montrées par le commandement militaire ne sont pas négligeables, tout en critiquant au passage, comme chaque militaire, le pouvoir politique :

« Dans les pays de l'Indochine, puis en Algérie, l'armée française a affronté pour la première fois des partis politiques armés qui combattaient aussi pour le contrôle et l'influence des populations. Il fallait tout inventer. L'armée française a agi dans l'urgence et dans un désordre d'autant plus grand que l'échelon politique était incapable de donner une vision réaliste des objectifs<sup>4123</sup>. »

---

<sup>4121</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>4122</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, *op. cit.*

<sup>4123</sup> Michel Goya, « S'adapter pour vaincre. Comment les armées évoluent », *Figarovox/Entretien*, 13 septembre 2019, <https://miscellanees01.wordpress.com/2019/09/20/sadapter-pour-vaincre-goya/> (Consulté le 1<sup>er</sup> mars 2022).

Pour mémoire, certaines initiatives stratégiques et tactiques de deux commandants en chef ont, non pas, permis d'espérer gagner la guerre d'Indochine, mais du moins, de penser que les succès permettraient davantage d'engager des négociations, malgré le caractère illusoire de cette belle intention. L'activité extraordinaire déployée par le général De Lattre en 1951, d'une grande diversité et animée d'une indomptable énergie au niveau militaire, politique, social a bousculé le CEFEO et l'État du Vietnam. Elle a permis de rétablir, en quelques mois, une situation compromise, agissant très rapidement sur les plans militaire et psychologique. De manière non récurrente et dans l'urgence, stopper une menace ennemie à l'aide de bases aéroterrestre pertinentes et bien situées comme l'a fait le général Salan à Nasan et à SENO au Laos, en 1953, a permis de rétablir ponctuellement une situation compromise. Il est également maître des opérations de déception efficaces sur la logistique et les dépôts de l'APV (opérations *Lorraine*, *Hirondelle*) qui servent de « masque » pour un but plus vaste (construire la base de Na San, frapper l'ennemi sur ses arrières). Aucune de ces opérations n'est décisive pour rétablir la situation de l'Indochine ni envisager une victoire définitive mais ce sont des succès apportés par son talent tactique, adaptés à la situation. Parmi les commandants des territoires, les vétérans évoquent une pacification plutôt réussie en 1950-1952 par le général Chanson, très estimé des combattants de Cochinchine, qui a amélioré le système de son prédécesseur, le général de Latour. Ce dernier est, également le créateur des premiers groupements mobiles en Indochine, en novembre 1950, inspirés des campagnes du Maroc, elles-mêmes tirées de l'expérience d'Indochine et de Madagascar du général Pennequin<sup>4124</sup>, repris par Galliéni et Lyautey. Ivan Cadeau estime plutôt que l'initiative date de l'été 1949 avec la création du GMNA ou groupement mobile nord-africain du colonel d'Esneval, sur le modèle du « Regimental Combat Team américain » depuis 1943<sup>4125</sup>. Fin 1950, le général Boyer de Latour reprend donc cette idée de *colonnes* créées lors des guerres coloniales, améliorées par l'emploi du régiment tactique américain, lorsqu'il prend le commandement du Tonkin, et forme cinq « groupements mobiles<sup>4126</sup>. » Quelques semaines plus tard, le général De Lattre, poursuit et amplifie cette structuration de groupes mobiles, opérationnels, les GM, qu'il utilise dans toutes ses opérations. Le général Boyer de Latour et le général Juin, anciens des campagnes du Maroc, croient en leur efficacité. Ils ont toutefois oublié qu'en plus d'un adversaire cette fois bien plus déterminé et équipé que des Rifains ou indigènes de tout poil, les groupes *mobiles* ne le sont plus autant qu'avant lorsque leurs moyens de transport se résumaient à leurs godillots et aux increvables « brêles » pour rivaliser en mobilité avec l'ennemi. Mais, regroupés ponctuellement en fonction de la nature des opérations et surtout face aux moyens déployés par l'APV, commandés par des officiers supérieurs souvent brillants, qui ont la confiance du commandant en chef, ces GM se sont avérés efficaces par leur autonomie et leur homogénéité. Le CEFEO ne garde plus de structures

---

<sup>4124</sup> Jean-François Klein, *op. cit.*

<sup>4125</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 270-271.

<sup>4126</sup> Pierre Boyer de Latour, *De l'Indochine à l'Algérie. Le martyr de l'armée française, op. cit.*, p. 173.

divisionnaires après le départ des 3<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> DIC en 1947, avant de constituer la 1<sup>ère</sup> division de marche du Tonkin (DMT).

D'autres initiatives tactiques, qui apparaissent comme du bricolage ou des initiatives mûrement réfléchies se sont avérées payantes et, pour certaines d'entre elles, se sont pérennisées dans l'armée française. Bien qu'au bout de quelques années, leurs interventions aéroportées ne puissent plus se faire par compagnies ou groupes de combat comme ils en ont eu l'habitude jusqu'en 1949, mais par bataillons ou groupement aéroportés, les unités parachutistes ont acquis, en Indochine, une mémoire structurante, voire une légende et surtout une efficacité nécessitant des progrès logistiques (du JU 52 au Dakota), matériels (parachutes, armes légères, livraisons par air, antennes médicales aérotransportées voire parachutées) qu'il a fallu améliorer sans cesse. Les chefs de corps ont élaboré ou appris une science tactique de contre-guérilla et ont contribué très vite à l'utilisation maximum des « pompiers de l'Indochine » comme l'a dit Raymond Muelle. Les expériences de sauts en opération effectués en neuf ans attestent d'une activité combattante répétée dans toutes les situation et paysages, jamais connue auparavant. Grâce au commandant Trinquier et au Lieutenant-colonel Grall, le travail du GCMA hérité, comme les parachutistes, des SAS formés en Grande-Bretagne, consiste à travailler en cadres isolés pour former des maquis pouvant opérer pendant une longue durée sur les arrières de l'ennemi. Les cadres forment des maquis autochtones, notamment en utilisant la haine des minorités de haute-Région contre les Vietnamiens de l'APV. S'il n'a pu inverser le cours de la guerre, cette tactique très audacieuse n'a cessé de se développer au Tonkin et au Nord-Laos pour combattre jusqu'en mars 1955.

Les troupes d'élite se sont enrichies des commandos du Nord-Vietnam et des commandos marine, créées en Indochine, opérant à pied ou adaptant leur transport en jonques ou en unités légères de la marine, pour des actions de renseignement et des raids efficaces. Plusieurs armes ou unités ont su adapter tout type de transport à la configuration du terrain et à ce nouveau type de guerre : l'expérience des trains blindés, les *Rafale*, à partir de 1948 en Annam, malgré une fragilité liée à des lignes de transport sabotées et attaquées, a impressionné les soldats de l'APV.

Tout comme les trains blindés, la légion étrangère a récupéré des matériaux sur les bateaux abandonnés, utilisé les techniciens de son corps de troupe pour construire ou perfectionner des engins de transport et d'assaut pour les milieux marécageux nombreux en Indochine, surnommés *Crabes* en 1947 et *Alligators* en 1950, utilisés avec succès dans ces milieux difficiles à pénétrer.

La marine s'est adaptée à ce conflit d'un type nouveau et a constitué un atout tactique que les Américains ont repris au Vietnam. Muni d'engins de transport et de débarquement inventés par eux pendant la Seconde guerre mondiale, « la marine en kaki », regroupée en « Dinassaut » (divisions navales d'assaut) ou opérant en unités isolées a appris à réaliser toutes les activités de transport, de soutien logistique, d'appui-feu efficaces malgré les dangers liés aux embuscades sur

les fleuves, rivières et arroyos de ce territoire très riche sur le plan hydrographique et aux exigences naturelles (marées).

Les services médicaux opérationnels ont dû s'adapter à un manque de moyens, de personnel et de matériel. Mais ils ont connu un grand essor tactique dans le domaine des soins en opération (médecine et chirurgie de guerre), avec le parachutage de matériels, de personnels qui accompagnent partout les unités et même d'antennes chirurgicales. Le point d'orgue est Dien Bien Phu, bataille au cours de laquelle le médecin-capitaine Le Damany a eu sous ses ordres deux antennes chirurgicales mobiles (n°29 et 44) et trois antennes chirurgicales parachutistes (ACP n°3, 5, 6). Quatorze infirmeries appartenant aux unités ont, avec ces cinq antennes, traité 6 000 blessés dans des conditions extrêmes. L'EVASAN ou « évacuation sanitaire » est devenue très organisée par avions avec des convoyeuses de l'air et des avions dédiés (Morane 500, JU 52), renforcés par l'hélicoptère grâce à son pionnier, le lieutenant Santini, à partir du 16 mai 1950. Bien d'autres opérations suivront jusqu'à la fin du conflit, amenant la constitution du 65<sup>ème</sup> escadron d'hélicoptères. Les évacuations acrobatiques avec brancard de chaque côté de l'appareil sont de plus en plus perfectionnées. Le médecin-capitaine Valérie André donne à cette unité nouvelle ses lettres de noblesse.

Chaque arme a donc pu et surtout dû s'adapter à ce conflit et à un climat, à des milieux naturels déconcertants. Groupés en régiments coloniaux, l'artillerie a intégré les groupes mobiles et pu appuyer les unités de feux coordonnés qui ont été décisifs dans plusieurs batailles très engagées puisque c'est seulement à Dien Bien Phu que l'APV acquiert une supériorité, à son tour, décisive, grâce à l'aide de la Chine et à un milieu naturel favorable. La qualité et la diversité du matériel, mortiers légers ou lourds affectés aux unités, pièces *sans recul* très maniables, avec les 57 et 75 SR, les canons de 105 et de 155 maniés par des personnels endurants et entraînés ont permis de prolonger la durée de vie du CEFEO. Le général Gilles, en 1952-1953 ne concevait pas une opération sans un « encagement » d'artillerie pour protéger ses troupes et utilisait à plein des appuis aériens efficaces, à Hoa Binh, Na San ou dans l'opération *Mouette* en 1953. Même les unités de « cavalerie » ont dû reconnaître que les chars du groupement blindé de la 2<sup>ème</sup> DB en 1945-1947 n'ont pas toujours été efficaces, notamment dans les régions montagnardes ou les deltas d'Indochine et que leur dépendance au réseau routier les rendait exposés aux embuscades. Mais l'utilisation de chars légers comme les M24 et la qualité technique des équipes (personnel de blindés, de réparation) ont permis aux équipes de Dien Bien Phu de démonter, remonter, utiliser et réparer dix chars dont l'appui est resté important jusqu'au bout.

Par conséquent, le CEFEO, pendant ses neuf années de guerre d'Indochine, s'est battu en adaptant ses traditions, ses fonctionnements, ses personnels à une guerre nouvelle, sans merci, pour faire face à un ennemi au comportement et à la volonté très différents de ce que l'armée française avait connu jusque-là. Il a connu des succès, des progrès qui ont pu s'inscrire dans la durée et faire partie

de formations ultérieures, de protocoles et de nouvelles traditions grâce à cette qualité d'adaptation qui ne s'est jamais démentie de 1945 à 1954. Disposer d'une armée moderne dans une guérilla n'est pas une lacune, si elle sait et peut s'adapter. L'expérience indochinoise acquise va ensuite servir aux combattants et cadres envoyés en Algérie, qui appliqueront quelques-unes des tactiques apprises en Extrême-Orient, y compris les principes révolutionnaires subis dans les camps de prisonniers. Mais l'Indochine n'évitera pas de reproduire certaines erreurs, y compris stratégiques. Le point suivant clôt la seconde partie sur cette guerre cruelle qui polarise les mémoires individuelles et collectives : les difficultés d'avoir à combattre un ennemi insaisissable, les violences reçues et données, l'éloignement à 10 000 kilomètres de ses proches et cette épouvantable expérience de la captivité.



## Chapitre 6 Combattre jusqu'au bout : les récits constitutifs d'une mémoire blessée

« Ce fut un combat de sans-grade, une guerre orpheline » (Hélie de Saint Marc).

Beaucoup de vétérans d'Indochine contactés ont insisté sur les bons souvenirs et les moments fantastiques qu'ils ont passé en Indochine, alors que leur jeunesse leur permettait de sortir d'un pays se relevant douloureusement de la Seconde Guerre mondiale. Mais le récit des terribles combats, l'angoisse des séjours en poste, la mort de leurs camarades, ajoutés à l'incompréhension qu'ils ont rencontrée par la suite, changent le ton de la conversation. Il est facile de ressentir les blessures de leur mémoire combattante même si elles n'affleurent pas immédiatement. L'Indochine les a marqués d'une sombre empreinte que les sourires d'une photographie de la population d'Hanoi et le souvenir d'un bon repas vietnamien rendent plus joyeux... jusqu'à la prochaine tristesse. La guérilla a rendu terrible un conflit né sur un territoire fascinant, où les premiers combattants s'imaginaient être reçus comme des libérateurs à leur arrivée pour revenir ensuite, vainqueurs, en Métropole. Les mémoires sont très diverses. Plusieurs vétérans n'ont pas vécu un séjour difficile au point d'être traumatisant ; d'autres ont vécu les tensions extrêmes d'un trop long séjour, l'éloignement de leur famille les ont maintenus dans une solitude intime pesante dont ils ne sortaient que le temps de vivre une camaraderie parfois abrégée par la mort et la maladie. S'exposer pour défendre les siens permet de donner un sens à son engagement mais combattre une volonté d'indépendance loin du territoire national et savoir que la Métropole s'en désintéresse, y compris depuis leur retour, blesse davantage qu'une défaite et un abandon de l'Indochine puisque ce sacrifice semble n'avoir servi à rien. Ce sentiment d'inutilité s'est transformé en rancœur devant l'oubli qui entoure leur guerre, a rendu méfiants et a accentué le mutisme que beaucoup d'anciens combattants de toutes les guerres gardent sur leur parcours, que leur propre famille ne découvre que bien plus tard. Les mémoires combattantes n'ont donc cessé de voir les blessures se raviver et les plaies, parfois, s'élargir. Certains vétérans ne l'ont pas supporté et sont partis rapidement. D'autres ont préféré écrire, après une longue hésitation. D'autres encore ont regardé devant eux et délaissé le passé sans se retourner, ni jamais plus l'évoquer. Mais pour ceux qui ont pu l'atteindre, le temps du témoignage a pu donner du réconfort. L'intention de cette partie est de faire connaître les récits des combattants d'Indochine sur ce qui a, en dehors des faits militaires évoqués dans la partie précédente, causé ces blessures encore vivantes, dans leur ressenti, leur intégrité physique, leurs croyances diverses. De quoi leurs blessures sont-elles le nom, dans la construction et l'expression de leurs mémoires d'Indochine ?

# 1. Vivre une aventure humaine particulière, dans un corps expéditionnaire en difficulté, à 10 000 kilomètres de la Métropole

« Qu'est-ce que ça veut dire : dégueulasse... C'est la guerre. Ils savent la faire, les fumiers. Ils nous ont laissés traîner sous leur nez comme ça, sans moufter. Putain ! Jusqu'à ce qu'on soit bien placés. Avec le vent dans la gueule. Chapeau<sup>4127</sup> ! » (Pierre Schoendoerffer, *La 317ème section*).

Le sort d'un corps expéditionnaire n'a jamais été enviable. Qu'il soit à Saint-Domingue en 1801 ou en Algérie en 1830, en Crimée en 1854, au Mexique en 1861 ou dans les colonies à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, à Salonique en 1916, en Italie en 1943, ou en Indochine en 1945, une expédition militaire est rarement réalisée sous des auspices géographiques, climatiques, matériels et humains favorables, malgré son titre qui fleure bon l'aventure. Les rigueurs des milieux, les maladies qui en découlent et qui naissent d'une guerre épuisante, d'une alimentation inadaptée et d'un service de santé débordé, affectent le moral et le physique d'un corps de troupes parti sur ordre ou sur volontariat sans être informé de ce qui l'attend.

Au bout de quelques années, le visage déroutant d'un conflit hybride, fait de guérilla et de guerre moderne dans un milieu qui n'a jamais cessé d'être hostile, l'éloignement de la Métropole comme de la famille n'ont cessé de peser sur un corps expéditionnaire sans réelle unité face à un ennemi entraîné dans une lutte totale pour son indépendance. Cela se traduit en tout premier lieu par un affrontement terrible avec un ennemi acharné, rarement visible, sur lequel le souvenir oscille entre respect, rancœur et haine.

## 1.1 Combattre le « Viet » : le souvenir d'un ennemi insaisissable

« « Me voilà prisonnier de ces petits Vietnamiens dont, dans notre Armée française, nous estimions jadis qu'ils étaient seulement bon à faire des infirmiers et des chauffeurs [...]. En cinq années, Giap a battu, sans discussion notre Corps Expéditionnaire »<sup>4128</sup> (Marcel Bigeard).

Les combattants d'Indochine, passés les premiers affrontements contre ceux que l'on appelait des « rebelles » ou des « Japonais » ont mis du temps à ressentir du respect pour leurs adversaires. Certains d'entre eux ont pris de haut, au départ, des combattants « annamites », qui deviennent, à partir de 1946, des combattants se battant pour leur liberté et leur indépendance. Ils gardent une rancœur liée à leur cruauté, leur obéissance au communisme, au traitement des prisonniers. Mais les « Viets », ainsi qu'ils les appellent toujours, sont des hommes et des femmes comme eux, qui ont combattu pour un idéal, leurs égaux en qualité de combattants. Il n'est pas rare d'entendre des vétérans, Marcel Bigeard, Pierre Desroche, dire qu'ils ont été battus par plus forts qu'eux par la meilleure armée du monde. Les soldats de l'APV ont gagné le respect de leurs adversaires par leur

---

<sup>4127</sup> Phrase de l'adjudant Willsdorff dans Pierre Schoendoerffer, *La 317e section*, Paris, Le Livre de poche, 1963, p. 251.

<sup>4128</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 188.

courage au combat, leur acharnement au combat, leur science du camouflage et de l'utilisation du terrain, leur mobilité et leur sens du sacrifice.

### 1.1.1 Qui est l'ennemi ?

« L'ennemi, je le classe en trois catégories : le régulier, un bon soldat correct avec les blessés ; le partisan régional, tueur, fourbe ; le commissaire politique, froid, sans aucune nuance, intelligent et très souvent un intellectuel de formation française<sup>4129</sup>. » (Jacques Bouthier).

L'ennemi du CEFEO, pendant la guerre d'Indochine, est le soldat de l'APV, régulier ou non, et plus secondairement, les soldats du Lao Issara puis du Pathet Lao et les Khmers Issarak. Les anciens parlent, pour la totalité de ceux que j'ai contactés, des « Viets » ou du « Vietminh ». Aucun ne reconnaît ou ne dit, habitude, méconnaissance ou omission volontaire, que ce sont des soldats d'institutions régulières, de la RDV ou qui appartiennent à son armée nationale, l'APV. Tous juste distingue-t-ils les combattants « réguliers » du corps de bataille de ceux des structures locales. Le « Viet » ou le « Vietminh » est donc l'appellation de l'ennemi dans le vocabulaire de l'histoire, des textes officiels et de la mémoire de beaucoup d'historiens, de vétérans, de passionnés de ce conflit en oubliant les Laotiens et les Cambodgiens. Il convient de distinguer les différentes strates de l'APV dans la progressivité de leur montée en puissance.

#### 1.1.1.1 Les combattants de l'APV : différentes strates d'ennemis

« Une pyramide à trois étages, correspondant aux trois catégories de forces que différenciaient leur nature et leur mission, les troupes populaires, les troupes régionales et, au sommet, l'armée régulière. » (Yves Gras)

Comme le précise Jacques Bouthier, le combattant d'Indochine fait une distinction entre les types de combattants dépendant de la RDV, avec ses choix et son vécu personnel. Aujourd'hui encore, les vétérans, une partie de l'historiographie et de la mémoriographie parlent du « Vietminh ». Or, il existe bien un État, la République démocratique du Vietnam (RDVN) dirigé par un parti et son gouvernement » et « son armée, l'APVN<sup>4130</sup> ». L'APV est une structure militaire très précise, hiérarchisée, qui se développe et s'organise dans son schéma quasi définitif en 1949, avec l'aide de la Chine, après cinq années d'une organisation implacable. Le sommet de la pyramide – je reprends l'image d'Yves Gras - est représenté par un commandement, inamovible tout au long du conflit, du chef politique, Ho Chi Minh et du commandant en chef de l'APV, Giap.

Dans une guerre classique, celle qu'ont connu une partie des combattants du CEFEO pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée ennemie est visible ; elle a un uniforme, des chefs, des tactiques plus ou moins semblables à celles de l'armée française et obéit théoriquement aux lois

---

<sup>4129</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>4130</sup> Ivan Cadeau, *Cao Bang 1950*, op. cit., p. 168.

de la guerre. Or l'APV *ne joue pas le jeu*. Elle peut mener une guerre de mouvement avec un corps de bataille de troupes régulières qui ont un uniforme reconnaissable (ne serait-ce que le casque de latanier) mais comporte deux autres strates de combattants dont l'objectif est de rester invisible jusqu'au moment de frapper, pratiquant uniquement la guérilla : les régionaux, unités légères et régiments non endivisionnés qui ont des camps d'entraînements et une structure militaire ; les combattants locaux, milices populaires des *Tu Vé* et de *Du Kich* qui sont des paysans ou des populations des villes, armés non, organisés en groupes « d'auto-défense », qui profitent de la moindre occasion pour obtenir des renseignements et tendre des embuscades ; plus une myriade d'éléments de la population à la ville comme à la campagne, femmes, enfants, vieillards qui assurent régulièrement ou non les liaisons, observent, écoutent et donnent, eux-aussi, des informations aux structures précédentes. Parmi les membres du CEFEO, les anciens maquisards ont vite compris les visages et les enjeux d'une guérilla qu'ils ont pratiquée eux-mêmes. Ce qui ne signifie pas qu'ils s'adaptent bien à ce nouveau rôle ; ainsi le capitaine Stéphane, remarquable organisateur de guérilla dans les Alpes mais tombé dans une banale embuscade en 1952.

Cette guerre révolutionnaire, avec ses corps de troupes complémentaires, ne structure pas seulement une armée. Elle bénéficie également d'une réflexion stratégique et tactique, née des pensées chinoises successives depuis Sun Tzu jusqu'aux expériences plus récentes des campagnes de Mao, avec des théoriciens parmi les politiques comme Ho Chi Minh<sup>4131</sup> et Truong Chinh<sup>4132</sup>. Le corps de bataille est le principal instrument de la montée en puissance et de la victoire de l'APV. Il faut attendre 1946 pour voir des unités de réguliers dans la proximité d'Ho Chi Minh au Tonkin, avec des uniformes et un armement, certes disparates, et le déclenchement de la guerre ouverte en décembre 1946, pour voir apparaître des « régiments ». C'est ce qu'explique Yves Gras pour l'été 1946 quand il parle de la préparation par Giap de l'APV à la guerre, précisant qu'il s'agit de « 30 000 hommes environ, auquel il faut ajouter les milices populaires des villages, les Tu Vé, dont il est difficile d'évaluer les effectifs ». Il poursuit en décrivant les stocks d'armes pris aux Français et aux Japonais ou livrés par ceux-ci, les « petits ateliers d'armement » et la contrebande d'armes avec la Chine et les problèmes d'encadrement d'une telle force qui se prépare clandestinement à affronter partout le CEFEO : « Giap s'attacha à former des unités régulières, compagnies, bataillons, régiments, dont les structures étaient calquées sur celles de l'armée française, mais dont les règles de discipline et la hiérarchie s'inspiraient de l'armée soviétique<sup>4133</sup>. »

L'historien cite ensuite des chiffres impressionnants sur le papier, qui montrent l'intention de constituer un corps de bataille au Tonkin et non ailleurs, dont les structures s'organisent au nord

---

<sup>4131</sup> Georges Boudarel, Essai sur la pensée militaire vietnamienne, *L'Homme et la société*, n° 7 (numéro spécial), 1968, p. 183-199. P. 188, Boudarel évoque « Nguyen Ai Quoc (qui) rédige de petites plaquettes sur *l'art de la guérilla, l'expérience des guérilleros chinois et l'art de former les cadres militaires* », des textes traduits d'auteurs chinois et de Sun Tzu.

<sup>4132</sup> Truong Chinh, *La résistance vaincra*, 1947, édité en 1960 à Hanoi, 151 p.

<sup>4133</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 126. Michel Bodin et Ivan Cadeau ont, eux-aussi, très précisément décrit l'organisation de l'APV.

d'Hanoi dans un « réduit » du Viet Bac, vers Bac Kan et vers le delta, à Hoa Binh : « Malgré toutes ces difficultés, Giap réussit, vers la fin de l'été, à mettre sur pied 35 régiments d'infanterie et 3 régiments d'artillerie, 60 000 hommes environ dont 12 000 combattants en Cochinchine ». Au printemps et en été 1946, les esprits s'échauffent, « l'armée régulière sur les routes, les Tu Vé dans les rues dressaient des barricades, des chicanes, des blockhaus<sup>4134</sup> » au Tonkin. En Cochinchine, la guerre est bien ouverte et les FFEO font de nombreuses opérations contre des forces dispersées en chi doi, c'est-à-dire en compagnies. Après l'insurrection d'Hanoi où ce sont surtout les Tu Vé qui s'illustrent dans la ville et non les troupes régulières, préservées, et jusqu'en 1949, les troupes de l'APV sont dans leurs sanctuaires de la frontière de Chine à partir desquelles elles frappent, entre autres dans la plaine des Joncs en Cochinchine, où le 2<sup>ème</sup> bureau localise 18 000 hommes répartis en 28 chi doi<sup>4135</sup>, 20 000 autour de Vinh et dans la cordillère annamitique en Annam, 40 000 sur la frontière de Chine au nord de Thai Nguyen. Les renseignements du CEFEO, au moment de l'opération *Léa*, identifient près de 40 000 hommes, dont 20 régiments sur 29, « au nord du delta, dans la haute et la moyenne région, la plupart groupés dans le sud du réduit, l'ensemble couvert par une zone protectrice de villages tenus par des Tu Vé<sup>4136</sup> ».

Deux ans plus tard, en février 1949, signe d'un changement de rapports de force et de stratégie, l'APV passe à l'offensive au Tonkin, ouvrant la liste de ses *campagnes* qui se termineront en juillet 1954. Une guerre moderne s'ajoute désormais à la guérilla avec un corps de bataille bien armé et équipé. A Pho Lu près de Lao Kay et sur plusieurs endroits du Tonkin, des bataillons et des régiments de réguliers quittent le « réduit » reconstitué après *Léa*. En janvier 1950, la campagne *Lê Loi* rassemble 30 000 hommes entre Lao Kay et Hoa Binh. Yves Gras signale le changement de structure à cette date, « un stade nouveau dans l'évolution de la guerre au Tonkin », entre les Du Kich, combattants locaux, les unités régionales qui maintiennent la pression contre les unités de pacification, et « les troupes régulières, désormais regroupées dans les réduits montagneux en un véritable corps de bataille, avaient déjà commencé la guerre de mouvement<sup>4137</sup> ». La Chine aide massivement l'APV, en lui apportant des équipements, en l'entraînant sur son sol, ce qui provoque une nouvelle mue, bien plus dangereuse pour le CEFEO.

Les régiments du corps de bataille s'étoffent et se dotent d'armement lourd (canons de 75, mortiers de 81 et de 120), d'unités de transmissions, de commandement et de services », devenant plus étoffés que les unités des FFEO. Ils forment des *brigades*<sup>4138</sup>, la 308 en premier lieu, qui deviennent des divisions. Le matériel est envoyé aux unités régulières dans toutes les régions

---

<sup>4134</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>4135</sup> *Ibid.*, pp. 178-179.

<sup>4136</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>4137</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>4138</sup> Ivan Cadeau, *Cao Bang 1950, op. cit.*, p. 168. L'APV est, de manière surprenante, une entrée absente de *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, paru en 2021.

d'Indochine et les unités régionales s'équipent de l'ancien armement de celles-ci<sup>4139</sup>. L'APV bénéficie également d'écoles de cadres chinoises et les commissaires politiques, qui sont à égalité avec les chefs militaires, forment la direction bicéphale politique et militaire des unités, les premiers prenant le pas sur les seconds à partir d'un décret de mars 1950. L'APV devient donc un ensemble politico-militaire efficace, formé sur le plan tactique, structuré et armé pour une guerre de mouvement comme pour la guérilla. En 1951, elle compte six divisions : la division 308, première créée avec les unités qui ont débuté la guerre ouverte à Hanoi et qui a été la principale force de frappe sur la RC 4 en octobre 1950 ; la 304 et la 312, la 306, la 316 et la 320.

Fin 1950, l'armée populaire a définitivement adopté cette structure que Yves Gras appelle « une pyramide à trois étages, correspondant aux trois catégories de forces que différencient leur nature et leur mission, les troupes populaires (Dan Quan et Dan Quan Du Kinch), les troupes régionales (Bo Doi Dia Phuong) et, au sommet, l'armée régulière (Ve Quoc Doan)<sup>4140</sup>. » Les effectifs et l'armement ne cessent de se renforcer jusqu'à la victoire finale de l'APV, ce dernier se dotant de canons de 105, de 155, de mitrailleuses lourdes et canons anti-aériens chinois pour la bataille de Dien Bien Phu, apportés par des convois de camions Molotova eux-aussi nouveaux dans son arsenal, et non uniquement par les fameuses bicyclettes Peugeot, limitées dans ce type de transport.

Ivan Cadeau en donne une description très précise, chiffrée juste avant les combats de la RC 4 à la fin de l'été 1950 et trois ans plus tard dans l'été 1953, juste avant l'opération « Castor ». En 1950, « Giap est en mesure d'aligner, en Indochine, (de) 118 bataillons – soit une augmentation de 35% de ses effectifs par rapport à janvier 1950 », soit environ 50 000 réguliers, plus de 20 000 régionaux et 15 000 de « compagnies autonomes »<sup>4141</sup>. Trois ans plus tard, ce sont « 125 000 réguliers, renforcés de 75 000 régionaux, et d'un réservoir d'hommes composé de 150 000 à 200 000 guérilleros », avec de nouveaux moyens d'artillerie<sup>4142</sup>). Au-delà des chiffres, il explique aussi que l'état-major du CEFEO n'ignore rien de cette montée d'effectifs et que l'allié chinois devient progressivement encombrant, Giap voyant avec méfiance les conseillers chinois assez intrusifs dans ses intentions stratégiques.

La deuxième strate de l'APV, ce deuxième étage de « la pyramide », est formé par les régionaux, de formation plus récente que l'armée régulière et les Tu Vé ou combattants locaux des premiers temps du conflit. Il s'agit d'une forme d'unité intermédiaire plus puissante et mieux équipée que ces derniers mais plus mobile qu'une brigade ou qu'une division. Yves Gras parle de l'organisation de troupes régionales « courant 1949 », pour « dégager la presque totalité des unités régulières de leurs missions de guérilla et de les regrouper peu à peu en bataillons et régiments chu luc »<sup>4143</sup> lors de la campagne *Lé Loi*. Il ajoute que cette organisation est surtout destinée à s'attaquer aux troupes statiques de

---

<sup>4139</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 285.

<sup>4140</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 317.

<sup>4141</sup> Ivan Cadeau, *Ibid.*, pp. 284-285.

<sup>4142</sup> *Ibid.*, p. 424.

<sup>4143</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 283.

pacification : « Errant de villages en villages, elles maintenaient l'emprise de l'organisation politique sur la population et menaient la guérilla avec l'aide des guérilleros locaux, les Du Kich<sup>4144</sup>. » Mais si les troupes régulières ont pu être évaluées avec plus de précision, les troupes régionales et, d'autant plus, les troupes locales ne peuvent être dénombrées. Pour Ivan Cadeau, les troupes régionales, du moins celles qui les ont, à terme, formées, « agissent de manière indépendante (et) représentent un appoint aux forces régulières tout en menant des actions de sabotage ou de harcèlement des forces françaises dans une zone donnée »<sup>4145</sup>. Mais elles sont dangereuses au niveau de la guérilla, très mobiles, disciplinées et tout autant aptes au sacrifice de leurs vies que les autres. Avec les troupes locales, elles forment une sorte d'écran ou d'arrière-garde en cas de danger pour les troupes d'arrière-garde, afin de laisser aux troupes régulières, le temps de s'exfiltrer. Ce genre de tactique a payé lors de l'insurrection d'Hanoi où les Tu Vé ont tenu la dragée haute aux troupes du CEFEO pendant plusieurs semaines.

La différence réside dans leur structure, de la compagnie au régiment, dans une formation donnée au fur et à mesure des missions au niveau de camps locaux et non en Chine ou dans les régions délivrées comme pour les troupes régulières. « Seules des questions d'armement et d'encadrement [...] limitent leur emploi ». Les combattants des FFEQ les redoutent différemment des troupes régulières. Celles-ci sont nombreuses, leurs assauts sont durs et la « mer d'hommes » que plusieurs m'ont citée semble impossible à arrêter sans l'artillerie et l'appui aérien. Mais le terme de régulier signifie aussi qu'ils sont des soldats, obéissent à des règles et peuvent faire des prisonniers. Les forces régionales sont ce que Michel Bodin appelle des « semi-professionnels », « recrutés sur place et rattachés de loin à une grande unité<sup>4146</sup>. » Pour Max Poiroux, « les forces régionales sont habiles, fuyantes, et souvent, hélas, efficaces ». Dans le delta du Tonkin, les unités en rencontrent régulièrement, comme c'est le cas des commandos du Nord-Vietnam : « À un moment, je me lève et je vois à 400 ou 500 mètres des types en tenue verte, tirant sur le kaki, c'était le cas des régionaux. Les bataillons régionaux, ce n'était pas des Bodois, mais ils savaient se battre et avaient un armement adéquat<sup>4147</sup>. »

Le premier étage de la pyramide est formé par les combattants locaux, des « irréguliers » sans uniforme. Il comprend toute une somme de Tu Vé, milices d'auto-défense dans les quartiers urbains et les villages, *guérilleros* de toute sorte d'un recrutement local, sans unité ni uniformes précis qui sont destinés à des missions tout autant locales, en ville comme en campagne. C'est également l'effectif le plus nombreux, aussi important que les deux précédents corps réunis ; le plus redouté aussi car les groupes sont imprévisibles, difficilement détectables, doués pour le camouflage et l'embuscade sur un terrain qui est le sien et il n'y a pas d'espoir d'être fait prisonnier. Mais ils sont surtout difficiles à détecter car ce sont des populations urbaines ou des paysans la majeure partie du temps, sauf pendant les opérations ou la nuit, pendant laquelle ils

---

<sup>4144</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>4145</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 226.

<sup>4146</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 147.

<sup>4147</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

excellent au harcèlement de poste ou à l'embuscade. Leurs armes sont cachées et ils passent le plus clair de leur temps à observer, détecter l'avance des troupes de pacification ou les groupes mobiles. En ville comme à la campagne, ils font partie des comités d'assassinat qui s'en prennent aux notables ou aux alliés des Français, servent d'agents de liaison. Ce peut être un groupe de quelques hommes ou tout un village, qui peut être mobilisé pour une mission (défendre le village, poser des mines, faire une tranchée, constituer des pièges) ou pour cacher des stocks de munitions, d'armes ou d'alimentation pour ravitailler les régionaux ou les réguliers. Michel Bodin parle « d'éléments des forces paramilitaires, des réseaux policiers, politiques et des comités d'assassinats », ce qui est souvent le cas en ville. Nguyen Binh a érigé cette forme d'organisation à Saigon et dans les autres villes dès 1946, mettant au point une politique d'attentats qui a duré plusieurs années avant de choisir une guerre ouverte qu'il a perdue. Les agents ainsi disséminés peuvent se muer en boys, faire la cuisine et le ménage dans des maisons européennes ou dans les garnisons, à l'état-major. Leurs informateurs sont les prostituées ou les congais. A la campagne, ce sont les Du Kich, « paysans rudimentairement armés des milices populaires utilisés près de leur village, rusés et cruels, souvent considérés comme de pauvres types qui ne méritaient aucun quartier »<sup>4148</sup>. Autant dire qu'à leur violence répondait celle du corps expéditionnaire. Les combattants d'Indochine n'en gardent pas un bon souvenir, on s'en doute. Guy Gantheret se souvient de la difficulté de les combattre et déjà, de les identifier :

« On affrontait des compagnies de Du Kich (Zu Kit). Eux ne respectaient rien. C'étaient des irréguliers dont les Viets se servaient pour le renseignement. C'étaient des hommes et des femmes, qui travaillaient dans la rizière, avec un fusil enveloppé dans une natte ; ils vous tiraient un coup de fusil et ils continuaient à piocher. Ou avec un baluchon sur le dos, ils passaient devant le poste simplement pour voir où était placée la mitrailleuse ou le FM<sup>4149</sup>. »

L'état-major et certains combattants du CEFEO vont d'abord prendre de haut cette APV mélangée à des nationalistes, à des membres des sectes, formée d'hommes dont la réputation militaire est, depuis la conquête, plutôt mauvaise selon le principe répandu qu'un homme de cette jeune armée ne vaut pas un combattant métropolitain encore auréolé de ses campagnes de 1944-1945. La montée en puissance de cette armée révolutionnaire va toutefois les prendre de cours pour éclater au grand jour fin 1950 sur la RC 4. « Pour les débarqués de 1945-1946, la question se posait peu. Le Viet Minh se composait de rebelles, de pillards, d'assassins, d'exaltés politiques, de bandits, de bagnards évadés de Poulo Condor, mal armés, peu courageux et encadrés par les Japonais. La découverte de la terre brûlée, des massacres, des tortures et des pillages accentuait encore plus ces images<sup>4150</sup>. » Au départ, les combattants d'Indochine ont donc du mal à voir dans ceux de l'APV, leurs égaux. Il faut dire qu'en Cochinchine dans les combats de reconquête de 1945-1946, les unités constituées sont rares et les morts sont causées par des tirs isolés de snipers, des embuscades d'irréguliers, des

---

<sup>4148</sup> Michel Bodin, *op. cit.*

<sup>4149</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>4150</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine 1945-1954, op. cit.*, pp. 146-147.



attentats improvisés.

Habitué à affronter des unités légères plus ou moins bien équipées, redoutables en guérilla mais plus faibles à terrain découvert face à l'appui aérien et à celui de l'artillerie, les combattants des FFEO sont désagréablement surpris, en 1948 et davantage en 1949, par le volume, l'équipement et le mordant de l'ennemi groupés en unités qui se transforment en corps de bataille. Ceux qui alignent les séjours peuvent remarquer l'évolution qui augure mal de l'avenir. Jacques Allaire a fait trois séjours et peut faire ce constat sur un temps plus long :

« En 1945, quand nous sommes arrivés, avec les premiers éléments du corps expéditionnaire, le général Leclerc était présent, nous avons eu affaire à des révolutionnaires mais pas à une armée construite. Il y avait des bandes, c'était la guérilla. Ils avaient le moral, mais ils n'avaient pas les moyens. Quand je suis revenu en 2<sup>ème</sup> séjour, j'ai trouvé qu'on commençait à changer de ton ! Ce n'était plus la même chose. [...] Ce n'étaient plus des guérilleros, qui étaient certes très courageux mais ils ne pouvaient pas décider de la victoire ou de la défaite du Vietminh. Là, on a rencontré des unités extrêmement fortes et bien entraînées<sup>4151</sup>. »

Marc Bontemps a également bien vu la différence entre les combattants de haute région et les Du Kich : « Dans le delta, c'étaient des Zu (Du) Kit (Kich), paysans le jour, avec un fusil dans un coin et ils tiraient sur le dernier de la colonne qui passait. En haute région, c'était armée contre armée, des unités constituées<sup>4152</sup>. » Max Poiroux constate lui aussi la différence, lui qui était arrivé en octobre 1945 avec les premiers renforts (« le corps de bataille VM était puissant et redoutable en 52-53<sup>4153</sup> »). Pierre Desroche revient pour un second séjour en mars 1954, presque trois ans après la fin du premier. Tout est différent. La haute région dans laquelle il évoluait comme un poisson dans l'eau est aux mains de l'APV et sa compagnie ne cesse d'être accrochée dans un delta qui devient de plus en plus instable. Les unités ennemies sont d'une totale compétence en camouflage et dominant la nuit, ce qui leur assure une mobilité qui prend celles du CEFEO par surprise et leur permet ensuite de donner l'assaut avec une hargne jamais démentie, quelles que soient les pertes. C'est donc dans le combat que le jeune officier savoyard remarque le plus de progrès, ce qui l'amène à considérer les réguliers comme bien supérieurs aux troupes de son propre camp : « je pense qu'à l'époque, l'infanterie vietminh était certainement la meilleure du monde<sup>4154</sup>. » Bigeard, à la même période, pense exactement la même chose, d'autant que l'une des qualités du corps de bataille et de son chef, le général Giap, au-delà de leur engagement total dynamisé par la propagande idéologique, leur vitesse de déplacement et d'assaut, est l'adaptation à l'objectif visé et la remise en cause de leurs techniques militaires. Quoi qu'ils l'abhorrent comme l'expression du communisme le plus retors, les vétérans reconnaissent souvent que l'autocritique, touchant chaque action de l'APV, permet de réagir aux erreurs commises et de gagner en tactique. Pierre Desroche, poursuivant son analyse de leurs progrès, considère que « ce qu'ils ont réussi à faire à Dien Bien Phu est également exceptionnel ». A Na San, « les Vietminh avaient pris une culotte mémorable. Mais ils savent tirer

---

<sup>4151</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017 et 10 octobre 2019.

<sup>4152</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>4153</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4154</sup> Pierre Desroche, « *Vous maintiendrez !* », *op. cit.*, p. 224.

la leçon de leurs échecs »<sup>4155</sup>. De son côté, le CEFEO est resté statique dans la satisfaction d'une victoire en trompe l'œil. Il n'est resté que l'honneur de bien se battre jusqu'au bout.

Enfin, le commissaire politique est littéralement haï par les combattants français, surtout les captifs, pour son engagement politique, son outrance doctrinaire par lequel il est supposé influencer les soldats à combattre jusqu'au sacrifice : « Le commissaire politique se chargeait de faire la police ; au premier séjour, on disait que les commissaires politiques descendaient les Viets qui reculaient. Quand on faisait des prisonniers, ils nous disaient que la mort les attendait soit du fait des Français, soit c'est le commissaire politique qui les abattait<sup>4156</sup>. » Il est le chef protégé et sans pitié, qui ne doit pas tomber entre les mains de l'adversaire. Chef politique d'une unité, il est considéré comme plus dangereux que le chef militaire et sa capture est une prise de choix : « La chaîne de commandement était doublée par des agents politiques jusqu'à l'échelon de la compagnie et, à partir du bataillon, par des commissaires politiques analogues aux commissaires militaires de l'armée rouge, responsables, à égalité avec le commandement, de l'exécution des missions de l'unité<sup>4157</sup>. » Pour Yves Gras, c'est cette formation idéologique et cette influence du politique sur le militaire qui fait de l'APV une véritable « armée rouge ».

#### 1.1.1.2 D'autres types de combattants et de dangers

Ces trois types d'unités, qui forment un ensemble remarquable puisque capable d'opérer sur tous les terrains du fait de leur spécialité marquée, ne sont pas les seuls combattants à être distingués par les combattants d'Indochine.

La population d'Indochine, dans son ensemble, n'est pas acquise à la RDV. Une partie est communiste, une autre nationaliste mais la majeure partie d'entre elle, comme dans chaque guerre qui comporte une occupation coloniale et/ou étrangère, attend de voir le dénouement sans intervenir. Ce qui n'empêche pas l'APV d'avoir « des yeux et des oreilles », des hommes de mains, des éléments infiltrés dans le CEFEO ou des villages dans toutes les régions et dans tous les milieux d'Indochine. Cela explique qu'une partie des vétérans d'aujourd'hui se rappellent avoir été sous tension en permanence, aucun relâchement n'étant souhaitable, le danger pouvant venir d'un enfant qui joue ou d'un cyclo-pousse sympathique. Les femmes et les enfants peuvent être des combattants d'autant plus dangereux que les combattants s'en méfient moins, qu'ils sont éblouis par leur beauté, leur naïveté et leurs rires. Mais cela peut très mal se passer : « Ce qui m'a longtemps hanté, c'est ce gamin qui m'avait lancé une grenade et qui a été découpé en deux par une rafale ; il n'y était pour rien... Le gamin, je le vois encore, pas bien haut. Ça m'a empêché de dormir<sup>4158</sup>. » La moindre opération étant souvent connue à l'avance par un village, un quartier, les boys ou les

---

<sup>4155</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>4156</sup> Henri-Jean Loustau, *Les derniers combats d'Indochine 1952-1954*, *op. cit.*, 288 p.

<sup>4157</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 126.

<sup>4158</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, *op. cit.*

commerçants chinois, la peur de l'espion ou de la trahison s'insinue partout. Chacun se méfie, ou non, des prostituées, du personnel des bases, des cuisines et des bars, soupçonne le cyclo-pousse, la congai et tous ceux qui peuvent surprendre des conversations ou dérober des documents importants. Le cas est cité de multiples fois, de situations où le combattant du CEFEO apprend le but et la date de l'opération prochaine par l'une de ces sources. D'autres emploient même à titre temporaire, du personnel pour un travail précis qu'ils peuvent être amenés à regretter.

« Pendant la construction du poste de Thuong Dinh, on avait réquisitionné les femmes du village pour porter la terre de la rizière qui allait servir pour le mur. On les payait à la fin de la journée, à la sortie. Un jour, je rentre de patrouille, il tombait des cordes, j'ai vu une femme assise devant avec son chapeau conique. Elle le pose quand elle me voit et moi, je ne sais pas pourquoi, énervé, je donne un coup de pied dedans. Qu'est-ce qui tombe du chapeau, une toute petite feuille de papier mise dans un tube d'aspirine en aluminium que l'infirmier lui avait donné ; on n'avait que ça comme médicament à distribuer. Sur le papier, il y avait l'emplacement du mortier de 81, celui de la 12,7, de la 7,6, des deux FM et de la radio. Qu'est-ce que vous voulez faire ? On l'a mise dans une petite pièce du poste en attendant le prochain passage du convoi de ravitaillement pour la remettre aux autorités. Qu'est-elle devenue ? Je n'en sais rien. Elle nous trahissait. Le faisait-elle sous contrainte ? C'est possible. Neuf fois sur dix, c'était pour ça<sup>4159</sup>. »

Pendant les trois premières années, il n'est pas rare, pour les combattants du CEFEO, de rencontrer des Japonais combattants dans ou avec l'APV ; du moins de penser que ce sont des Japonais, souvent sans preuves matérielles, sans que l'on sache aujourd'hui si cette rencontre est une légende urbaine, un phantasme ou non. Les Japonais devaient être l'ennemi désigné aux premiers éléments du CEFEO. Or la capitulation du Japon, officialisée le 2 septembre 1945, laisse, en apparence, le champ libre d'ennemis lors de la réoccupation de l'Indochine à partir d'octobre 1945. Les combattants français voient donc dans les uniformes des Japonais qui assurent plus ou moins l'ordre en Indochine jusqu'à leur rapatriement au Japon comme les seules troupes régulières sur place. Le combattant de l'APV n'a pas encore d'existence à leurs yeux à part quelques « bandits » qu'il faut maîtriser. On est donc dans une opération de maintien de l'ordre. Rapidement, non seulement le Japonais impressionne par son apparence, sa discipline mais les combattants des FFEO s'aperçoivent que des déserteurs ont rejoint ces « bandits » que l'on commence à appeler « Viet » ; ils doivent donc probablement servir d'encadrement, de formateurs et leur apprendre la guerre. La compétence est également signalée dans l'activité de sniper, par exemple par Jean Slezarski, qui est impressionné par leur allure et cette qualité au cours des combats. Christopher Goscha, se basant sur des rapports, donne une fourchette de 800 à 4 000 déserteurs pour fixer une moyenne de 2 000 de 1945 à 1950, en baisse régulière<sup>4160</sup>.

Les bandes du Pathet Lao (et avant eux les Lao Issara) et du mouvement Khmer Issarak sont

---

<sup>4159</sup> *Ibid.*

<sup>4160</sup> Christopher Goscha, « Alliés tardifs : les apports techniques des déserteurs japonais au Viet-Minh durant les premières années de la guerre franco-vietnamienne », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2001, n° 202-203, pp. 81-109. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2001-2-page-81.htm> (Consulté le 2 juillet 2022).

peu citées dans les témoignages de vétérans pour deux raisons : parce qu'elles ne sont pas nombreuses et parce que les témoignages d'anciens du Cambodge comme du Laos sont rares. Jean-Michel Vernière en parle peu pendant notre entretien, lui qui a dirigé un maquis au-dessus de Sam Neua. Tous juste se borne-t-il à expliquer que « Le Pathet-Lao faisait l'inverse de nous, enfin, la même chose que nous, mais à l'opposé. Ils travaillaient la population, et les chefs politiques, les Can-Bo, faisaient pression sur les villages<sup>4161</sup>. » Il lui faut se méfier de ce travail de l'adversaire pour se concilier la population et liquider les personnes suspectes, les Cam Bo en particulier, bien plus influents. Mais ce jeu du chat et de la souris s'effectue contre des bandes réduites du Pathet-Lao. A la fin de la guerre d'Indochine, par contre, les maquis du GCMA se maintiennent pendant plusieurs mois et il raconte son entrevue avec le chef du Pathet-Lao local, qui n'a pas d'effectif nombreux, mais qui est parfaitement renseigné :

« Moi j'ai eu une rencontre, assez homérique, avec le chef local du Pathet Lao. [...]. Là je suis tombé sur un jeune type aux yeux de braise comme j'en ai rarement rencontré, animé par une passion. J'ai été impressionné par ce type, qui était beau et surtout par le fait qu'il connaissait tout de nous, de notre affaire. Les codes, mon nom de code, mon nom de guerre<sup>4162</sup>. »

Au Cambodge, les forces Khmers Issarak sont surtout cantonnées à la lisière nord de la frontière du Laos et du Cambodge. Elles sont peu agissantes dans tout le territoire jusqu'à ce que la situation se dégrade, comme partout ailleurs en Indochine, en 1953, du fait du peu d'effectif des FFEO et de la politique ambiguë, de plus en plus hostile à la France, du roi Sihanouk qui laisse faire. Dans son livre sur les derniers combats en Indochine, Henri-Jean Loustau, affecté à la suite de Jacques Hogard à la tête du 4<sup>ème</sup> Bataillon de chasseurs cambodgiens, raconte le délitement de l'armée royale khmer et les combats pour pacifier le Cambodge qu'il quitte sans rien avoir pu changer<sup>4163</sup>.

Enfin, la question des « volontaires » chinois ne manque pas d'intérêt. C'est l'un des points de recherche qui reste à établir, le rôle précis, exact des contingents chinois dans la guerre d'Indochine n'étant pas connu. Plusieurs vétérans m'ont parlé de prisonniers ou de cadavres de Bodois qui, manifestement, n'avait pas l'apparence physique de Vietnamiens. Malgré un problème d'archives côté français, l'intrusion d'unités chinoises dans la répression des maquis Thaï ou Méo en 1952-1953 et dans les combats aux côtés de l'APV est un angle de recherche d'avenir.

### 1.1.2 Les mémoires entre respect et haine

« Je pense que l'ennemi était courageux mais pour moi il n'était juste que l'ennemi. » (Serge Têtu)

Lorsque les vétérans parlent de l'ennemi, soixante - cinq à soixante-dix ans plus tard, certains ont fait la paix avec leur passé et d'autres non. Ils le voient, soit comme un combattant d'une cause

---

<sup>4161</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>4162</sup> *Ibid.*

<sup>4163</sup> Henri-Jean Loustau, *op. cit.*

qui n'était pas la leur mais avec le sentiment d'une certaine fraternité d'armes, soit comme le représentant d'un système impitoyable qui a tué beaucoup des leurs. La haine, l'hostilité ou le ressentiment que le soldat d'Indochine pouvait ressentir face à l'impitoyable combattant d'en face qui a fini par gagner a fait place, en général, au respect de vétéran à vétéran, surtout pour ceux qui sont retournés sur place et ont discuté avec leurs homologues vietnamiens. Pour d'autres, la haine est restée et il est appréciable qu'ils l'aient dit, par souci de véracité, à un doctorant malgré leur méfiance envers l'utilisation de leur parole<sup>4164</sup>.

### 1.1.2.1 « Viet », un mot synonyme d'ennemi (ou comment nommer son adversaire)

« Les combattants d'alors sont toujours des Viets. » (Joseph Koeberlé)

Le mot « Viet » peut être pris de différentes façons. Il est issu, la plupart du temps, du mot *Vietminh*, parfois du mot *Vietnamien*, ce qui prête à confusion pour ceux qui estiment que *Vietnamien* concerne l'ANV. Je n'ai pas trouvé trace, dans ce mot, d'une haine ou d'un mépris, du moins à l'intonation prise pour en parler. Par contre, plusieurs vétérans m'ont assuré du contraire dans l'esprit de quelques-uns de leurs collègues. Ce terme qu'Alain Ruscio n'aime pas entendre prononcer, est toutefois plus apaisant que « bougnoule », « nahqué » qui ont une connotation aujourd'hui franchement méprisante et, pour le premier, raciste.

Les termes de « Viet » et de « Vietminh » n'apparaissent pas tout de suite en octobre 1945 puisque personne ne sait pas ce qu'est le Vietminh. Les combattants du CEFEO parlent d'abord de « rebelles », leur présence s'apparentant à leurs yeux davantage à une révolte coloniale plutôt qu'à une véritable guerre. « Viet » est progressivement adopté jusqu'à aujourd'hui sans que l'on puisse dire à quel moment précis il l'est vraiment. Les vétérans l'utilisent toujours par souci de clarté et parce qu'il leur rappelle leurs combats et leur jeunesse. Mais ils assurent ne pas mettre dans ce terme autre chose que son sens premier d'ennemi. (« Viet était l'abrégié de Viet-Minh » selon Alexis Arette<sup>4165</sup>). C'était et c'est encore « un terme fréquemment employé » (Jacques Bouthier<sup>4166</sup>). Les « termes “viet”, “niaqué”, etc... étaient d'utilisation courante, mais sans parti pris particulier à leur égard »<sup>4167</sup> pour Pierre Caubel. « Rien de péjoratif » non plus pour Max Poiroux<sup>4168</sup>. François-Xavier Heym a gardé ce vocabulaire au fil de son attachement pour le pays, pour sa population et de la connotation politique du combat de l'APV (« Viets, Viet-Minh ou cong san (communiste) plus tard »<sup>4169</sup>). Joseph Koeberlé ne voit pas l'intérêt d'en changer aujourd'hui puisque c'était le terme employé à l'époque (« Les combattants d'alors sont toujours des Viets »<sup>4170</sup>).

---

<sup>4164</sup> Question n°70 : « Avez-vous ressenti de la haine à son égard à l'époque ? Qu'en pensez-vous maintenant ? ».

<sup>4165</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4166</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>4167</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>4168</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4169</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>4170</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

D'autres sont plus nuancés, sans que cela prenne de trop grandes proportions autres que linguistiques, mais ils se sont aperçus que le terme réducteur de « Viet » pouvait prêter à confusion, apparaître aujourd'hui méprisant ou décalé par rapport au combat indépendantiste vietnamien, en général. D'où l'utilisation de « Vietnamien » plus que de « Viet », pour ceux qui en parlent, puisque plusieurs vétérans n'en parlent plus du tout. Louis-Jean Duclos ne le voit pas comme « *forcément* péjoratif<sup>4171</sup> ». Ainsi Guy Delplace bien le trouve-t-il dépréciatif, même si le mot est celui qui représente le mieux l'adversaire de l'époque : « Je dis Viet car c'est le mot qu'il convient de dire puisque c'est l'abréviation de Viet Nam. Il est vrai que le mot Viet a une consonnance péjorative<sup>4172</sup>. » D'autres vétérans, enfin, l'évoquent rarement comme Pierre Dissard, plus du tout comme René Laroche ou Francis Oustry (« Je l'ai utilisé. Maintenant c'est oublié<sup>4173</sup>. »). William Schilardi parle plutôt, aujourd'hui, de « Vietnamien<sup>4174</sup> », terme plus rare à leur époque, tout comme Robert Drouilles : « Viets » oui, avant. Actuellement je ne parle plus que de « Vietnamiens ». Ce terme de Vietnam, je ne l'ai jamais entendu durant mon séjour. Nous ne parlions que d'Indochine ou d'indochinois<sup>4175</sup> ».

Le « Viet » représente donc l'ennemi, sans plus. Il suscite à l'époque et aujourd'hui des sentiments plutôt équilibrés chez des soldats professionnels qui ont connu plusieurs ennemis, Allemands, Vietnamiens, Algériens. Il fallait combattre l'adversaire, gagner, défendre sa vie et celle de ses camarades, faire son métier de soldat. Les vétérans cités ici assurent qu'ils ne mettaient rien d'autre et encore moins des sentiments plus marqués. Mais peut-être est-ce une reconstruction mémorielle plus ou moins consciente. Sur la question, « Comprenez-vous son combat ou était-ce juste l'ennemi ? », les réponses montrent des combattants qui à l'époque, ne cherchaient pas à se poser trop de questions dans une guerre déjà lointaine et déroutante. Plusieurs vétérans au parcours différent, comme Jacques Allaire et André Fabiano, Michel Varlet, Josef Unterlechner, François-Xavier Heym, entre autres, ont fait exactement la même réponse, au mot près (« L'ennemi, c'est tout », « Juste l'ennemi », « C'était l'ennemi »). « Aucun sentiment, c'était l'ennemi c'est tout ! ».

Cela semble à la fois dû à leur jeunesse qui ne pense pas à la politique, aux buts de guerre qui les dépassent, à leur discipline de militaire qui les amène à combattre parce qu'ils en ont reçu l'ordre sans se poser de question ; en se bornant à bien faire leur métier, comme pour se protéger des doutes qui pourraient, au final, les affecter. Cela permet également de rappeler à des historiens qui cherchent à tout comprendre et à raisonner sur le moindre sentiment, qu'un jeune soldat de 18 ou 20 ans n'avaient pas forcément des sentiments sur tout et qu'un soldat essaie de faire son métier sans états d'âme. Ceux-ci viendront parfois plus tard, avec la défaite et le départ en 1954, avec la guerre d'Algérie ou lors de certaines remontées de mémoire.

---

<sup>4171</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>4172</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>4173</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4174</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>4175</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

C'est sans doute la raison pour laquelle Marcel Baarsch répond « C'est une question que je ne me suis jamais posé, ni à l'époque, ni plus tard »<sup>4176</sup>. Il faut rappeler que sur certains points comme les *sentiments et ressentis*, cette guerre s'éloigne dans les mémoires et a tendance à brouiller les souvenirs. Robert Schuermans ne sait plus vraiment ce qu'il pensait réellement de l'ennemi à l'époque ; tant de choses se sont passées depuis : « Je ne sais guère si je pensais quelque chose ou si j'avais quelques sentiments à l'encontre de nos adversaires d'alors ; ils nous combattaient, nous les combattaient. Ceci sans haine particulière<sup>4177</sup>. »

C'est la position de nombreuses réponses : « des rebelles, des ennemis<sup>4178</sup> », « sans haine » (Jacques Saubion, André Barrère), « un bon combattant (qui) restait tout de même l'ennemi » pour Francis Oustry<sup>4179</sup>. Serge Têtu se souvient lui aussi avoir simplement combattu un ennemi, quel que soit ses sentiments personnels : « Je pense que l'ennemi était courageux mais pour moi il n'était juste que l'ennemi. D'une manière générale, tant moi-même que mes camarades, n'avons pas eu connaissance d'un sentiment de haine. Nous étions des combattants et l'ennemi était forcément notre adversaire, c'est la seule considération que nous avons<sup>4180</sup>. » Henri Darré se félicite d'autant plus de ne pas en avoir éprouvé envers ses adversaires qu'il a trouvé adorables les Vietnamiens lors de ses retours en ex-Indochine : « Je n'ai jamais éprouvé de haine vis à vis des Indochinois (des Viets). Je pense que d'après mes deux visites au Vietnam, 1998 et 2009, j'ai eu raison. Les Indochinois sont des êtres très intelligents et travailleurs. J'en ai toujours la preuve avec mes amis Vietnamiens avec lesquels je suis en connexion constante<sup>4181</sup>. » Le fait que les combattants d'Indochine aient aimé ce territoire, ses populations jouent également un rôle dans l'atténuation de leur rancœur qu'ils ressentent au cours du conflit quand des camarades meurent dans des conditions atroces. Alexis Arette s'est également rendu compte de la similitude de leur combat, à ses yeux, rendre sa dignité et sa liberté aux nations d'Indochine : « Non seulement je n'ai pas connu la haine, mais j'ai eu de l'amitié pour ceux d'en face, et davantage quand, dès mon retour, j'ai pu lire les « mémoires de Guerre d'un combattant viet-minh ». Nous aurions vraiment dû être amis tellement nos sentiments se ressemblaient<sup>4182</sup>. »

Parmi ceux qui ont davantage explicité leur sentiment de l'époque, Louis-Jean Duclos rappelle que pour ce qui le concerne, c'était « l'ennemi, sans haine. Des contrevenants à l'ordre colonial, à ramener dans le droit chemin, avec le châtement dû aux récalcitrants. [...] L'ennemi révolté et révoltant<sup>4183</sup>. » C'est un ennemi qu'il faut combattre mais aussi éliminer pour survivre soi-même : « Il fallait l'éliminer. Aucun sentiment, il n'y avait pas de sentiment à avoir. C'était juste l'ennemi<sup>4184</sup>. »

---

<sup>4176</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>4177</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>4178</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>4179</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4180</sup> Extraits du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018 et de l'entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>4181</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>4182</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4183</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>4184</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

Pour d'autres vétérans, le sujet est plutôt délicat et ils préfèrent ne pas répondre. Les souvenirs restent plutôt traumatisants, y compris sa propre attitude, ses propres sentiments à l'époque et l'on sent aujourd'hui encore ce combat intérieur concernant ses propres démons, ce que l'on est obligé de faire, ce que les exactions, de part et d'autre, peuvent faire ressentir à l'époque comme aujourd'hui, laissant une conscience troublée que rien ne peut apaiser. « Le Viet » est un combattant qui sait ruser, patienter, se planquer pendant une journée sans bouger et se découvrir à l'ultime moment, avec férocité. Ses officiers savent s'adapter, se confondre avec la population. Tout cet aspect calculateur, sans émotion apparente, qui a fasciné nombre de combattants d'Indochine en font aussi un objet de détestation, à l'image des jaunes caricaturés dans bien des publications antérieures. René Laroche, qui est probablement l'un des témoins les plus marqués aujourd'hui par son passé indochinois, préfère répondre : « Je suis un militaire qui garde ses secrets<sup>4185</sup>. »

Cet ennemi particulier qu'est le combattant de l'APV semble moins haï aujourd'hui même certaines situations ont mis les combattants du CEFEO dans une rage et un état de colère que chacun a pu connaître dans ce conflit si cruel. Les témoignages montrent, la plupart du temps du respect envers le combattant d'en face, d'estime pour ses qualités sans pour autant oublier sa cruauté d'alors.

#### 1.1.2.2 *L'ennemi admiré et estimé...*

« Si j'étais Vietnamien, je serais de l'autre côté avec les Viets<sup>4186</sup>. » (Marcel Bigeard)

Le terme d'admiration semble trop fort en lui-même, de prime abord. Les anciens d'Indochine n'ont pas oublié la cruauté des soldats de l'APV, représentants d'un communisme à leurs yeux totalitaire. Mais lorsque l'on fouille un peu et que l'on lit les réponses non demandées sur les qualités de l'adversaire, certains vétérans pensent que leurs adversaires étaient meilleurs qu'eux-mêmes. L'estime du vétéran est acquise à l'ancien Bodoi, bien qu'il représente également le *bourreau* des camps de prisonniers.

L'obstination des soldats de l'APV semble la première marque du respect de combattant que leur voue des vétérans du CEFEO, cet acharnement à tout sacrifier pour l'indépendance, au départ dans le dénuement et sans aide de la Chine, jusqu'en 1949. Yves Gras, ancien d'Indochine, fait montre d'une certaine admiration envers eux, poursuivant leur lutte malgré les échecs et le manque de moyens des premières années :

« Cinq années d'efforts extraordinaires étaient couronnés de succès. Le Viet-Minh, qui se battait seul depuis 1945, n'avait pas cessé, dans les jungles de la haute région, de développer et d'aguerrir ses forces, d'améliorer leur encadrement, de les préparer à la guerre de mouvement. Infatigable et jamais abattu par les revers, il avait, d'années en années, poursuivi la lutte avec âpreté, et, dans cette terrible

---

<sup>4185</sup> Extrait du questionnaire de René Laroche, reçu le 16 août 2018.

<sup>4186</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.



partie, sa patience et son courage avaient toujours égalé sa foi politique et sa confiance dans la victoire finale<sup>4187</sup>. »

Max Poiroux l'explique plus succinctement : « En professionnels, nous admirions les progrès effectués depuis 1945 par la "première infanterie du monde" selon Bigeard. Notre sentiment n'a pas changé<sup>4188</sup>. » Pour lui comme pour ceux qui ont fait plusieurs séjours, prédomine le sentiment d'être surclassés, dans un combat estimable pour l'indépendance :

« À Dien Bien Phu, j'ai vu vraiment que nous avions un adversaire motivé, instruit, avec les moyens nécessaires pour nous vaincre. [...]. C'était véritablement impossible même en ayant des unités courageuses et compétentes, de vaincre le Vietminh. En face de nous, nous avions des gens très motivés qui se battaient pour leur liberté et leur indépendance. Ce n'étaient pas des assassins ; c'étaient des soldats. [...]. Je n'ai jamais gardé de haine contre l'adversaire que nous avions en face de nous, parce que se battre pour l'indépendance, c'est tout à fait honorable de sa part. [...]. Nous étions là pour les combattre mais nous n'avons pas fait le poids<sup>4189</sup>. »

Sur le terrain, l'obstination pendant des assauts face aux armes automatiques, à l'artillerie, aux bombardements aériens, d'un adversaire poursuivant leur attaque montre leur niveau de courage<sup>4190</sup>. Plusieurs vétérans ont cité cette faculté de n'abandonner aucune arme et de toujours chercher à se retirer avec les tués et avec les blessés. Souvent, le combat terminé, les unités des FFEO ne trouvaient rien, ni armes ni cadavres. L'exemple le plus cité, surtout avant 1950 quand les armes sont rares, est le cas d'un FM relié par un fil à plusieurs servants successifs qui remontait jusqu'au dernier d'entre eux pour qu'il ne tombe pas aux mains des assaillants. Michel Bodin<sup>4191</sup> et Paul Bonnacarrère<sup>4192</sup> ont, l'un cité et l'autre raconté, ce fait qui montre des soldats de l'APV prêts au sacrifice. « Ils étaient très courageux<sup>4193</sup> », reconnaît Joseph Koeberlé.

La volonté d'indépendance est une autre marque de respect de la part des soldats du CEFEQ, comme l'a déjà signalé Jacques Allaire car le combattant ennemi a un idéal compréhensible, qui rythme les combats de cris qui fonctionnent comme des mots électrisants, martelés sans cesse par une propagande habile. Ceux que les soldats d'Indochine redoutent le plus sont le signe d'un assaut qui s'annonce toujours périlleux : « Tien Len ! Doc Lap ! (« A l'assaut » ! « Indépendance ! »). Ils montrent que le Bo Doï ne reculera pas avant d'avoir atteint son objectif, attaquera coûte que coûte ou bien qu'il en mourra. Ce genre d'attitude sacrificielle déconcerte les plus endurcis, l'occidental n'étant pas moins courageux mais se lancer à une mort certaine en chantant ou en scandant des slogans n'est pas dans sa nature. Ce courage insensé tendu vers un seul but, même s'il émane d'une propagande communiste souvent honnie des vétérans, n'en valorise pas moins l'adversaire. Tout est subordonné à la lutte pour l'indépendance, graal ultime, et les combattants du CEFEQ en ont compris très la valeur. Cela tranche avec un flou des buts de guerre, un combat de moins en moins

---

<sup>4187</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 314.

<sup>4188</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4189</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>4190</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine 1945-1954*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>4191</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>4192</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, *op. cit.*, pp. 161-163.

<sup>4193</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

utile et le fait de se battre pour un des États associés dirigé par un chef absent, Bao Dai, qui n'incitent pas au sacrifice de sa vie.

C'est la raison pour laquelle ce combat pour l'indépendance impose le respect, parfois l'envie. « Bigeard me disait, pendant qu'on pataugeait dans la rizière : « Si j'étais Vietnamien, je serais de l'autre côté avec les Viets<sup>4194</sup> ! », se souvient Jacques Allaire. Bien d'autres vétérans, peu suspects de sympathie pour le représentant d'un régime communiste, estime que ce combat pour l'indépendance était une « cause juste ». Cet argument est répété à plusieurs reprises : « les Viets se battaient pour leur indépendance. Leur combat était juste<sup>4195</sup>. » ; « C'était l'ennemi mais il était juste que le peuple veuille l'indépendance<sup>4196</sup>. » « C'était leur cause<sup>4197</sup> », souligne Lucien Cortaix ; « Nous comprenions son combat<sup>4198</sup> », écrit Max Poiroux. Henri Darré fait le parallèle avec la résistance en France, que plusieurs vétérans ont connue : « J'ai toujours pensé que le combat des Indochinois était juste, en le comparant avec ma situation dans la Résistance Française où, je combattais pour chasser les nazis de France. Aujourd'hui je les comprends : c'était une révolte contre l'ordre colonial, celle des patriotes, en qqe sorte<sup>4199</sup>. » Robert Drouilles avait « le sentiment qu'ils menaient le même combat que les Français du maquis contre les Allemands, il y avait si peu de temps. Nous étions à notre tour les occupants<sup>4200</sup> ».

Quand les combattants d'Indochine ont-ils compris ce *besoin* d'indépendance dans le camp d'en face ? Certains assurent l'avoir compris très vite, pendant la guerre ce combat, à l'image de Robert Servoz (« un ennemi fanatique et courageux désireux de gagner son Indépendance. Je comprenais leur combat »<sup>4201</sup>) et Francis Oustry (« Je pensais qu'ils se battaient pour leur indépendance »<sup>4202</sup>). Pour d'autres, avec honnêteté, cette compréhension du combat de l'adversaire n'est perceptible qu'au bout d'un long cheminement après le conflit : « Plus tard, nous avons compris leur combat pour la liberté tout en regrettant de les voir plonger dans l'univers communiste et sa fausse égalité entre la classe dirigeante et le peuple<sup>4203</sup> », analyse Bernard Prin. Idem pour Joseph Koeberlé : « Je ne pense pas qu'un militaire puisse éprouver de la haine envers un soldat de l'autre camp. Je pense maintenant qu'un peuple a droit à son indépendance et à sa liberté, même si ce n'est pas lui qui choisit<sup>4204</sup>.

A ce combat pour l'indépendance qu'ils semblent respecter et qui justifie tous les sacrifices de leurs adversaires, les combattants d'Indochine ont également de l'estime, voire davantage, pour la résistance physique et mentale de l'ennemi. Si les Vietnamiens de l'APV sont familiarisés avec leur milieu naturel, ils ne sont pas tous issus du monde rural ni aptes, *a priori*, à « courir la jungle »,

---

<sup>4194</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Jacques Allaire, le 23 octobre 2019.

<sup>4195</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>4196</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>4197</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>4198</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4199</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>4200</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>4201</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>4202</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4203</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>4204</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

passer des mois dans une nature qui reste hostile pour tous et passer leur existence sans médicaments ni sécurité, à faire des centaines de kilomètres à pied pour surgir devant telle ou telle garnison. Les combattants d'Indochine respectent donc chez leur adversaire cette qualité d'endurance qui leur permet d'être mobiles et difficiles à surprendre. Francis Agostini apprécie en connaisseur cette qualité : « Ils avaient une facilité de déplacement, c'était fabuleux. Quand on vous dit qu'ils déplaçaient leurs divisions à vive allure. Ils n'avaient pas de camions, ils marchaient de jour comme de nuit. Avec une boule de riz ! C'était incroyable<sup>4205</sup>. » Les unités de l'APV et, à un échelon plus modeste, les troupes régionales, ne vont pas s'embarrasser de « train des équipages ». Les coolies recrutés dans les villages sur le trajet de ces unités fournissent des bras pour transporter le matériel, comblant le manque de moyens et suivant les pistes camouflées qui rendent souvent ces trajets indétectables. Mais chaque combattant se charge également d'une partie de l'équipement collectif en plu du sien. « Toute ses unités, y compris l'artillerie, ne se déplaçaient qu'à pied, à raison de 25 km par jour, emportant sur l'homme armes, vivres et munitions<sup>4206</sup> » rappelle Yves Gras. Pendant la bataille de la RC 4, les unités des colonnes en fuite après Co Xa se font « doubler » par leurs adversaires qui occupent les postes français désertés de la RC 4, ce qui augmente le nombre de prisonniers français qui se croyaient sauvés. Le déplacement du corps de bataille pendant quatre mois de janvier à mai 1951 d'est en ouest d'une sortie de delta du Tonkin à l'autre, entre les théâtres d'opérations de Vinh Yen, du Dong Trieu et du Day, est un exploit réalisé à pied avec un matériel lourd d'artillerie et des dizaines de milliers d'hommes. Enfin, la noria des renforts et du matériel roulant à destination de Dien Bien Phu n'a jamais été interrompue par un état-major français incrédule devant l'ampleur de la tâche ennemie.

Les combattants de l'APV représentent donc, de par la qualité tactique de la guérilla entreprise sous la houlette du général Giap, « un adversaire insaisissable », possédant « un véritable génie de l'esquive » qui agace les soldats du CEFEO, sachant « se rendre invisibles, se déplacer avec discrétion, disparaître à la moindre alerte, se fondre dans la végétation, se cacher pendant des heures dans des souterrains ou dans des mares ». Avec les multiples caches et dépôt de matériel installés partout, ils « conservaient toute leur mobilité, pouvaient manœuvrer et combattre sans souci de leurs arrières et de leurs communications, se dérober et s'évanouir devant l'ennemi sans rien lui abandonner que de vastes étendues de rizières ou de forêts, puis poursuivre sa défense par des attaques inattendues<sup>4207</sup> ». Yves Gras montre, par ces explications, toute sa rigueur d'historien et toute son estime pour les qualités de son ancien adversaire.

La connaissance des éléments naturels et l'adaptation du combattant de l'APV aux différents milieux ont également suscité des commentaires flatteurs. En connaisseurs, les combattants d'Indochine ont appris, à leurs dépens, à se méfier de la science du camouflage de leurs adversaires

---

<sup>4205</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, *op. cit.*

<sup>4206</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 317.

<sup>4207</sup> Yves Gras, *op. cit.*, p. 308.

qui pouvaient parfaitement se dissimuler aux vues aériennes, pour ce qui concerne, par exemple, les pistes de ravitaillement de l'APV à Dien bien Phu, indétectables. Comme pour la guerre de Corée, dont les récits mettent en avant la stricte immobilité des soldats ennemis et leurs capacités en camouflage, ces techniques, leur discipline et leur habileté à se mouvoir leur permettent de surgir par surprise à l'endroit où les soldats des FFEO ne les attendent pas, ayant pourtant pris le temps d'observer soigneusement le paysage. Ce que confirme, entre autres, Bernard Gaudin :

« On tombait parfois sur une unité de réguliers et ça accrochait ferme. C'étaient des combattants remarquables, ils avaient une technique, une façon d'utiliser le terrain qu'on n'avait jamais vue. Même les légionnaires dans tous les combats, étaient les premiers à remarquer que c'était extraordinaire. Vous aviez devant vous deux cents bonhommes, vous ne les voyiez pas et pourtant, ils étaient devant vous. [...] Les Viets étaient de très bons combattants<sup>4208</sup>. »

Francis Agostini est sergent au commando 15. Il a pourtant l'habitude du camouflage et se méfie d'un paysage trop calme ; cela ne l'empêche pas d'être surpris : « Un jour, nous sommes tombés sur deux bataillons Viet. Ils ont surgi des maïs ; comment ils sont sortis, je n'en sais rien. Ils sont sortis d'un coup. Ils étaient enterrés avec un truc de Keffen au-dessus. Les bords du Fleuve Rouge sont sablonneux. On s'enterre très facilement. Là-dedans, accroupi avec leur truc sur la tête, ils étaient indétectables<sup>4209</sup>. » L'adaptation au milieu signifie aussi se fondre dans la population, ce qui est facile pour des Du Kich qui sont chez eux et même pour des troupes régionales. Le fait qu'ils en soient issus et l'appui, volontaire ou contraint, d'une partie des populations dans les cinq territoires, participent à la difficulté de les repérer et de les distinguer par rapport à des villages et des quartiers qu'il ne faut pas liquer contre soi, par sa violence. C'est pourtant ce qu'il se passe après le passage d'une unité des FFEO qui a brûlé le village en représailles face à l'aide potentielle apportée à l'ennemi : « Le fait que le VIET MINH était "chez lui comme un poisson dans l'eau" constituait pour lui un avantage certain d'autant plus qu'il appliquait la formule "Si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi !" Dans les villages sa propagande consistait souvent à casser un œuf et de déclarer : "Le jaune reste et le blanc s'en va"<sup>4210</sup>. »

A ces qualités et cette violence s'ajoute le courage de ces soldats qui s'avère étonnant dans certaines situations. Michel Bodin cite plusieurs témoignages de combattants comme Bernard de Lattre dans une de ses lettres sur « sa volonté [celle du combattant ennemi, NDA] de défendre son idéal avec conviction et mordant, son endurance, sa frugalité et son courage ». Toutefois, plusieurs témoignages de respect de l'ennemi se teintent de nuances en citant une source ponctuelle de ce courage, à savoir l'alcool. Ce qui rejoint le cas des distributions d'eau-de-vie dans les tranchées avant un assaut en 14-18. Plusieurs vétérans rappellent, en outre, que la contrainte, cette terrible discipline attisée par les commissaires politiques, les obligeait également à marcher quelle que soit la situation :

---

<sup>4208</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019

<sup>4209</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, *op. cit.*

<sup>4210</sup> *Ibid.*

« On ne peut pas dire qu'ils étaient disciplinés parce que s'ils ne marchaient pas, ils étaient tués ! Tu y vas ou tu meurs, tu choisis ! C'était comme ça. Mais ils acceptaient quand même et puis, ils avaient un encadrement, des commissaires politiques, qui étaient aussi des champions. En plus, à Dien Bien Phu, les fantassins Viet étaient « choumés ». On en a retrouvé bourré de choum et d'opium<sup>4211</sup>. »

Gabriel Mièvre a également pu le constater, notamment au combat de Ban Hin Siu :

« Parfois quand ils donnaient l'assaut, ils étaient ronds comme des queues de pelle. Un jour, on voit un jeune Viet avec une musette d'explosifs en bandoulière, il a pris une balle dans l'épaule et il est tombé KO. On est allé le voir, il puait le choum, on lui a enlevé sa musette. Il nous a expliqué qu'il devait plonger sur la mitrailleuse, tirer la ficelle, ça tuait tout le monde et il allait ensuite retourner la mitrailleuse et tirer sur nous. On lui a montré le cadavre d'un de ses copains, et on lui a dit que s'il avait tiré la ficelle, il serait comme le cadavre. Il en est tombé dans les pommes le gamin. Il a fini parachutiste et s'est engagé au 3<sup>ème</sup> Bawouan<sup>4212</sup>. »

Que les combattants de l'APV aient pu boire du choum avant un assaut n'a rien d'anormal lorsque l'on songe au rôle de l'alcool dans les guerres. Étaient-ils pour autant « drogués au choum » ? Ou était-ce parce que les combattants d'Indochine ne pouvaient pas croire qu'ils puissent être dans leur état normal pour se lancer volontairement dans de tels assauts dont ils n'avaient que peu de chances de revenir ? De même pour le fait d'envoyer les coolies et autres villageois pour les besognes de première ligne ; ne fallait-il pas qu'ils y soient contraints plutôt que d'invoquer la volonté d'indépendance, le nationalisme, les effets de la propagande ? « Ils étaient fous » dit Paul Gardon. Comment comprendre cet état second d'aptitude au sacrifice de sa vie ? « Les premières vagues devaient être drogués au choum, à l'opium ; je ne sais pas ce qu'ils buvaient... Ils étaient fous, fous<sup>4213</sup> ! »

Le « Viet » apparaît donc, dans les mémoires combattantes, comme le combattant d'en face, qui a bien joué sa partie et mérite le respect. Pourtant cette estime d'aujourd'hui n'efface pas la colère ou la haine ressentie à l'époque de la guerre et parfois latente, comme un cauchemar dont on ne peut jamais se débarrasser. Un mélange de sentiments qui ne se veut pas naïf.

### *1.1.2.3 L'ennemi cruel, méprisé ou haï : le mélange des sentiments*

« C'étaient de remarquables guerriers...mais sauvages. J'ai vu des atrocités et ça m'a marqué très longtemps. » (Guy Gantheret)

Si les soldats de l'APV ont aujourd'hui droit à l'estime de leurs adversaires français d'hier, cela n'a pas toujours été le cas pendant la guerre d'Indochine et cela reste difficile pour une partie des vétérans d'aujourd'hui. Le respect du combattant ne les empêche de voir remonter à la surface des images de leur conduite impitoyable à certains moments de leur séjour. Peu de témoignages attestent réellement de la survivance d'une haine ou d'une rancœur contre l'ex-ennemi dans cette enquête. Est-ce l'atténuation progressive de ces sentiments, la sélection d'une mémoire qui ne retient pas les mauvais sentiments éprouvés ? Les lectures et les réflexions sur le sens de ce

---

<sup>4211</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, *op. cit.*

<sup>4212</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>4213</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

combat, la fraternité d'armes montrent-ils un adversaire d'en face finalement forcé de combattre pour sa liberté, embarqué comme les combattants d'Indochine dans un système qui les dépasse, les écrase ? Les combattants de chaque camp ont pour celui d'en face un mélange de sentiments parfois difficile à démêler.

En 1945-1946, les combattants du CEFEO ressentent surtout de l'étonnement face à leurs adversaires qui ne se montrent pas, frappent les isolés, se dérobent, ce qui peut provoquer du mépris à leur égard de ceux qui sont, finalement, des « bandits ». Une partie des combattants vont commencer par les sous-estimer. Certains vont payer de leur vie cette arrogance. L'adversaire du début de la guerre leur est inconnu. Il n'a pas vraiment de nom, il se révolte contre un ordre centenaire, le système colonial français et il faut le mettre au pas. Les premiers combats sont le fait de paysans, de snipers, de déserteurs japonais. Les embuscades sont redoutables, mais les premiers engagements sont plutôt « faciles ». La reconquête est globalement terminée pour la Cochinchine et l'Annam en février 1946. Le mépris raciste pour les « jaunes » existe probablement pour certains combattants tout autant que celui dispensé par une partie des colonisés envers les blancs : « Pour certains chefs, le Viet c'était zéro ! On disait le "Viet" comme on disait "les nègres" autrefois. D'ailleurs, on les considérait comme des "bougnoles". On était à la fois suffisant envers eux et insuffisant vis à vis de nous-mêmes. A force de l'être, on a pris une branlée<sup>4214</sup> », affirme Jacques Allaire. Dans les ouvrages de Georges Fleury, on peut lire des mots sans détours sur le traitement langagier du « Viet » et le sentiment négatif que des soldats ou des coloniaux ont pour des « jaunes ». Ainsi fleurissent les mots attribués à Roland Barra par l'auteur, de « macaques »<sup>4215</sup>. Dans un autre de ses livres, on peut lire l'épithète de « bou caks » ou « face de rat »<sup>4216</sup>. On retrouve plusieurs fois ce terme, évoqué par Philippe de Pirey (« boucaques<sup>4217</sup> ») dans la bouche de certains soldats. Bigeard a surtout cité nombre d'exemples d'officiers qui « ne prenaient pas les Viets au sérieux ». Lui-même échoue au combat de Chodem, dans l'impossibilité de prendre le village bien défendu dans la rizière : « Désormais, je dois être plus méfiant et prendre ces petits Viets au sérieux ; l'expérience s'acquiert ici dans le sang, dans la souffrance<sup>4218</sup>. » Début 1949, en haute région, le lieutenant Lhuillier, qui appartient à sa compagnie du 3<sup>ème</sup> BCCP est tué, « alors qu'il progressait en tête, ne voulant pas prendre ces Viets au sérieux<sup>4219</sup>. » Plus tard, son adjoint, le lieutenant Vallet de Peyraud, ne croit pas que l'ennemi affaibli puisse monter une embuscade (« lui-aussi se refusait à prendre ces petits Viets au sérieux ») et meurt dans une embuscade. Bigeard, plus réactif, s'en sort de justesse<sup>4220</sup>.

---

<sup>4214</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>4215</sup> Georges Fleury, *Donnez – moi la tourmente*, Paris, Grasset, 1987, 288 p. ; terme qui revient pp. 49, 55, 61, 111, 136, 142, 144, 150, 162, 185, 187, 207, 237.

<sup>4216</sup> Georges Fleury, *Le para*, Paris, Grasset, 1982, 400 p. ; pp. 372 et 383.

<sup>4217</sup> Philippe de Pirey, *Opération gâchis*, Paris, La Table ronde, 1953, 244 p. ; p. 228.

<sup>4218</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>4219</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>4220</sup> *Ibid.*, pp. 84-85.

Les sentiments violents et la haine à l'égard des soldats de l'APV trouvent leur source dans les violences des combattants communistes, instruits à une guerre totale. Pour eux, elle a joué un grand rôle dans la motivation des combattants de l'APV et dans leur victoire finale, ce qui amène plusieurs d'entre eux à considérer qu'il s'agit de la victoire de l'idéologie plus que d'un peuple, du communisme plus que du nationalisme. Ils en reconnaissent l'efficacité : « J'avais beaucoup de respect pour les combattants d'en face. Ils se battaient pour une idéologie. Ils étaient tous unis pour cette idéologie<sup>4221</sup>. » Pierre Bonny, considérant l'écart entre l'attitude des autorités des camps pendant la captivité et les cadeaux, les gestes d'amitié ostensibles donnés devant la presse internationale à leur libération en septembre 1954, écrit que « Machiavel aurait pu naître au Vietnam<sup>4222</sup> ». Si la doctrine et ses applications sanglantes en Chine comme au Vietnam après 1954 ou en Cambodge en 1975 les révoltent, cette *foi* d'un genre nouveau constatée sur place étonne encore les vétérans d'Indochine. Elle leur permet de comprendre une part de l'acharnement de leur adversaire, qui n'est pas seulement dû au choum : « Avant d'être fait prisonnier, je pensais qu'ils étaient drogués pour se faire hacher par les mitrailleuses mais après dix mois de captivité et de lavage de cerveau, j'ai compris qu'ils étaient drogués par l'idéologie et de plus par les croyances en l'au-delà<sup>4223</sup>. » Pour Francis Agostini, c'est l'une des clés de leur succès : « Ce que nos généraux n'ont jamais compris, c'est qu'ils ont tellement la foi qu'ils se font tuer et au fur et à mesure, il en arrive toujours d'autres. Dien Bien Phu, c'est ça<sup>4224</sup>. » La foi communiste, qui parle de liberté et d'indépendance, est maintenue par les commissaires politiques et les meetings réguliers qui raffermissent le moral : « Ils avaient le moral, ils voulaient l'indépendance, et ils avaient les commissaires politiques. Celui qui était démoralisé le soir, il y avait du monde pour le remettre en route<sup>4225</sup> ! » L'APV est le bras armé du système communiste vietnamien. Le « Viet », dans ce cas, est le Vietminh, une dictature communiste qui s'impose par la terreur ; il est l'instrument de ce système qu'ils ont appris à honnir, d'autant plus que plusieurs d'entre eux ont eu à subir, au départ et au retour les imprécations des dockers et des militants communistes de Marseille et ont encore dans leurs oreilles les accusations d'« assassins ». Ce souvenir n'aide pas à une culture du pardon. Pour une partie d'entre les vétérans, c'est davantage le système qui est accusé de violence, le Bodoi n'étant que la victime d'une idéologie que le contraint et l'écrase : « J'avais l'impression que nous avions en face des hommes mobilisés de force qui n'auraient pas dû être nos adversaires : deux de mes hommes avaient déserté les rangs du Viet-Minh ou la discipline était atroce, pour nous rejoindre. J'étais écœuré de voir mourir courageusement nos adversaires pour installer la pire des dictatures<sup>4226</sup>. » Certains combattants d'Indochine ont conscience, à l'époque, de combattre contre le danger communiste dans le contexte de guerre froide ; c'est ce que m'a répété plusieurs fois Pierre Dissard : « Ils défendaient une idéologie et une mainmise sur un territoire que nous voulions

---

<sup>4221</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>4222</sup> Pierre Bonny, *Dien Bien Phu 1954*, archives privées

<sup>4223</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé au musée des parachutistes de Pau, le 19 avril 2018.

<sup>4224</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, *op. cit.*

<sup>4225</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>4226</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

combattre<sup>4227</sup>. »

Une partie des vétérans comprennent aujourd'hui le besoin d'indépendance des populations d'Indochine, mais pensent que « le joug communiste » ne correspond pas à ce qu'elles souhaitaient. D'où une haine contre le système mais pas contre ceux qui l'ont défendu ; du moins pas tous. Pour Jacques Bouthier, la chose est claire. Les communistes ont saboté l'idée d'un Vietnam indépendant et libre porté par leurs ennemis nationalistes : « Je n'ai jamais eu de haine, mais côtoyant de façon permanente la société civile, pour beaucoup de Nationalistes, la création de l'État vietnamien en 1946 leur convenait. Seuls les communistes le rejetaient<sup>4228</sup>. » Par conséquent, le communisme a imposé son idéologie à ses propres combattants et plus encore depuis 1954. Nombre de vétérans d'Indochine justifient leur rancœur contre le communisme de la RDV et le sens de leur combat en constatant les effets de la dictature depuis au Vietnam et dans toute l'ex-Indochine jusqu'à aujourd'hui. « Ils combattaient pour une cause qu'on leur a imposée », estime André Barrère<sup>4229</sup>, « pour une cause non justifiée<sup>4230</sup> » écrit Jacques Thomas. « Endoctrinés, ils se sont battus pour une mauvaise cause<sup>4231</sup> », estime François-Xavier Heym. La suite n'est donc qu'un long gâchis pour cette dictature qui pèse sur la population du Vietnam désormais trahie : « Je n'ai pas vraiment de la "haine" à l'égard de cet "ennemi", mais le sentiment d'un immense gâchis dans ce refus d'une indépendance au sein de l'Union Française et sentiment de révolte contre l'expansionnisme du communisme vers le SE asiatique<sup>4232</sup>. »

Toutefois, cette compréhension s'arrête à la violence des soldats de l'APV, plus encore celle des régionaux et des Tu Vé, limitant le respect des vétérans français envers eux. L'incompréhension est encore vive chez les vétérans ou chez ceux qui, par leurs lectures, découvrent l'horreur d'une guerre de décolonisation. Comment comprendre cette cruauté des attitudes, de l'ennemi ? Une guerre de décolonisation est une guerre *asymétrique*, un conflit dans lequel le plus démuné doit affronter une force occupante de loin supérieure. L'une des armes de l'indépendantiste est donc de l'impressionner pour lui ôter de l'efficacité tout en convainquant la population des faiblesses du plus fort. L'occidental attribue à l'oriental des tortures compliquées qui ont cette signification : des prisonniers décapités, démembrés, brûlés ; des têtes sur des pieux à l'entrée des villages ; des soldats projetés dans une captivité mortifère sans miradors mais sans soins ni humanité. Les combattants du CEFEO, plus que le combattant de l'APV lui-même, vont surtout haïr sa violence et vont connaître la colère, le sentiment de vengeance, parfois de haine. Guy Gantheret en reste impressionné :

---

<sup>4227</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018. Entretien avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>4228</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>4229</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>4230</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4231</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>4232</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.



« C'étaient de remarquables guerriers...mais sauvages. J'ai vu des atrocités et ça m'a marqué très longtemps. Un camarade nu sur une digue, sans tête, elle avait été mise entre les cuisses. Quand vous voyez ça, vous ne pouvez pas tendre votre paquet de cigarettes à la personne qui a fait ça ! Ce sont des scènes invraisemblables, même les nazis ne faisaient pas ça. Une autre fois avec trois prisonniers, on a reconnu le légionnaire grâce à sa plaque d'identité, le vietnamien qui était dans une natte et probablement un musulman car il était tourné vers l'est. Le Viet qui nous a mené à cet endroit un an après, peut-être avait-il participé au massacre ? On était même forcé de rester là, le temps que le médecin légiste fasse son travail. On a été malades comme des chiens le soir, on a vomi, on n'a pas pu manger pendant des jours. C'était très difficile<sup>4233</sup>. »

La hantise est alors, non pas d'être tué, mais d'être fait prisonnier. Personne ne connaît exactement le calvaire des prisonniers de la RDV mais chacun s'imagine mourir dans des souffrances horribles. Le coup de la dernière balle à garder pour soi-même n'est pas une légende pour tous : « Au premier séjour, les Viets ne faisaient pas de prisonniers. Ça a commencé à partir de 1950. On connaît le résultat. Quand vous n'étiez que trois, ils vous zigouillaient. C'était horrible. La hantise d'être pris existait partout sauf en ville<sup>4234</sup>. » Il faut alors se méfier de tout. L'image du combattant d'en face n'est pas seulement constituée de qualités militaires mais de « vice », de ruse. Le souvenir des pièges est l'un des pires qui puisse rester aux vétérans :

« Ils étaient vicieux. Quand on touchait des cigarettes MIC, manufacturés à Saigon, les Viets mettaient des petits détonateurs russes et quand vous allumiez, ça explosait. La bouche et une partie du visage s'en allait. A chaque fois, il fallait tâter s'il n'y avait pas de détonateur dans les cigarettes. Les planches à clous qui trempaient dans les excréments de buffle pour que le tétanos prenne, ça faisait très mal et on n'avait pas de médecin. C'était comme des hameçons. Il fallait ouvrir ça avec un couteau, les gars hurlaient, il fallait de la morphine. Le tétanos existait d'autant plus que des petits malins avaient contourné la visite médicale parce que les vaccins, à l'époque, faisaient très mal<sup>4235</sup>

La compassion existe aujourd'hui : « Je pense qu'ils ont perdu 60 ans<sup>4236</sup> » estime Georges Laget. Bernard Prin résume ce sentiment assez généralisé : « Je n'ai pas de haine mais de la colère dans certaines situations et maintenant beaucoup de compassion devant leur mode de vie actuel »<sup>4237</sup>.

Mais la haine du « Viet » peut perdurer à plus de soixante ans de distance de la guerre d'Indochine. Elle est inexpiable, s'est forgée sur le terrain et les souvenirs d'exactions n'ont jamais pu s'effacer. J'ai reçu assez peu de réponses en ce sens mais les vétérans ont été honnêtes. Par contre, ils ne sont pas épanchés ; difficile d'en savoir plus. Devant ces souvenirs de sang, le pardon n'existe pas toujours. Combattants valeureux ou non, les soldats de l'APV restent aux yeux de certains vétérans avant tout des communistes, c'est-à-dire qu'ils sont d'abord les bras armés d'un système honni parce que totalitaire, sanguinaire, et qu'ils ont exécuté des soldats, des civils, des prisonniers sans défense. Cela ne sera jamais oublié. Jacques Peyrat reconnaît avoir ressenti de la haine « et encore aujourd'hui »<sup>4238</sup>, qui nourrit encore son hostilité au communisme. C'est aussi le cas d'André Fabiano : « J'ai eu de la haine à certaines occasions oui, lorsque j'ai vu un de mes camarades mort à la suite de

---

<sup>4233</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017

<sup>4234</sup> *Ibid.*

<sup>4235</sup> *Ibid.*

<sup>4236</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>4237</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>4238</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

mutilations et que j'ai ramassé son corps. Aujourd'hui les années ont passé et j'ai toujours de la haine pour ceux qui ont fait ça<sup>4239</sup>. »

Pour Raymond Zeganadin, « les Viets étaient des criminels ». Son frère Henri parle de l'adversaire comme ceux qui ont voulu « mettre un État sous le joug », et « se demande pourquoi »<sup>4240</sup>. Les deux frères sont nés en Indochine. La lutte contre le communisme ne s'est pas éteinte en 1954 mais en 1975, sur une nouvelle défaite contre les Vietcong dans une seconde guerre civile bien plus dure encore, qui a marqué la fin de leur pays, le Sud-Vietnam par l'unification forcée dans un régime communiste. Cela a provoqué l'exil, les camps de rééducation, la fuite des Boat People.

Des vétérans m'ont dit avoir ressenti de la haine pendant le conflit. Par contre, ils ne la vivent plus aujourd'hui. Cette différence, sur le plan mémoriel, est intéressante car elle montre l'évolution d'une mémoire sur le temps long d'une vie. Ceux qui ont connu la haine à l'époque, disparue aujourd'hui ont fait en sorte qu'elle disparaisse au fil du temps. Comment y sont-ils parvenus ?

Le temps a aplani beaucoup de sentiments négatifs envers le combattant de l'APV. Il peut même effacer quelques souvenirs ; ceci étant, un souvenir de violence a peu de chance de subir ce sort.

La compréhension du combat, le dialogue lors du retour au Vietnam, les lectures se sont rejointes sur la notion de pardon et le souvenir d'un temps ancien à présent révolu. Mais il n'a pas fait disparaître celui des sentiments d'alors. « Dans l'action, nous leur en voulions<sup>4241</sup> » écrit Bernard Prin et William Schilardi ne peut oublier ce qu'il a vu : « Non, je n'ai pas ressenti de haine, mais des moments d'envie de vengeance<sup>4242</sup>. » Pierre Latanne n'en éprouve pas non plus, mais écrit : « Pas de haine à l'égard des Viets car je comprenais leur combat, mais pas de pitié non plus. Je rêvais d'en avoir un au bout de ma ligne de mire. L'ennemi était l'ennemi et il fallait l'abattre<sup>4243</sup>. » Jacques Allaire avoue avoir « rarement » ressenti de la haine, mais ce sentiment l'a tout de même traversé. Josef Unterlechner, Michel Cordelet, Louis Simoni (« Oui, certainement, à l'époque »<sup>4244</sup>), Claude Jubault, Pierre Dissard (« Peut-être », nuance-t-il<sup>4245</sup>), l'ont éprouvé eux-aussi et ne s'en cachent pas. Robert Drouilles l'a éprouvée « dans les moments difficiles », par exemples lors du massacre de ses camarades au Tonkin après le débarquement d'Haiphong en avril 1946, alors qu'ils se promenaient dans la campagne alentour : « Oui de la haine lorsque nous avons retrouvé plusieurs de nos camarades massacrés. Mais dans les guerres il n'y a ni bons ni mauvais. Que des soldats qui peuvent tout faire suivant les circonstances ou les ordres reçus<sup>4246</sup>. »

Aujourd'hui, l'image du combattant de l'APV reste vive mais les mémoires en donnent un visuel très différent selon les expériences et les opinions politiques. Combattant impitoyable en tant que bras armé du communisme, combattant respectable à l'égal de celui du CEFEO ou « pauvre type »

---

<sup>4239</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>4240</sup> Extraits des questions de Raymond et Henri Zeganadin, reçus les 30 août et 8 août 2019.

<sup>4241</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>4242</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 5 août 2017.

<sup>4243</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 24 octobre 2018.

<sup>4244</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>4245</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>4246</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

embrigadé de force dans une guérilla qu'il n'a pas voulu, le « Viet » est un combattant souvent respecté, du moins les « réguliers » qui sont des soldats avec des règles, une hiérarchie. Le régional et le Du Kich sont redoutés pour leur cruauté ; eux ne sont pas considérés comme des soldats et laissent des sentiments dénués de chaleur pour leur absence de règles, leur violence, hors des lois de la guerre. L'intonation méprisante sur le mot « Viet » que l'on trouve (rarement) aujourd'hui a acquis ses lettres de respect avec le temps. Mais son image négative s'est également apaisée lorsque l'on a pu mettre à sa place un combattant encore plus méprisé, le *fellagha* algérien tout comme la « bougnoule » d'Indochine s'est vu remplacé par le « bougnoule » d'Algérie. Ce mélange des sentiments affecte également les troupes coloniales, autochtones, qui combattent avec les métropolitains dans le CEFEO.

## 1.2 Combattre avec les troupes de toute l'Union française : des souvenirs parfois peu amènes

« Ce qui était inquiétant, en Indochine, c'est que les Africains se demandaient pourquoi ils étaient là. Ils considéraient que les Viets ne leur avaient rien fait. Les Nord-Africains, pareil ». (Guy Gantheret)

Dès l'été 1945, le général Leclerc, chef du CEFEO avait précisé qu'il fallait des combattants métropolitains pour reconquérir l'Indochine, afin de ne pas attiser le racisme des Indochinois contre les Africains ni éveiller les velléités d'indépendance dans des contingents de colonisés africains et nord-africains<sup>4247</sup>.

Le manque d'effectifs venant de Métropole, en déficit de volontariats par rapport aux demandes des commandants en chef, oblige assez rapidement le commandement militaire à envoyer des unités de l'Union française. Il y a d'entrée une différence claire entre les unités maghrébines, africaines et indochinoises. A la fin de l'année 1945, les 27 907 combattants envoyés en Indochine sont métropolitains. En 1954, dans les FTEO, les métropolitains sont 42.44 %, les Nord-Africains sont 29,37 % de l'effectif, les Africains 15,94 %, les légionnaires 14.31 %. Selon les chiffres donnés par Michel Bodin sur la période 1945-1954, « débarquèrent en Extrême-Orient 488 560 hommes (233 467 Français, 72 833 légionnaires, 122 920 Maghrébins et 60 340 Africains) »<sup>4248</sup>. Il faut rajouter les effectifs plus compliqués à dénombrer des combattants indochinois du CEFEO, autochtones des bataillons « jaunis », des unités ethniques comme les bataillons Thaï et Muong, des supplétifs et partisans d'unités autonomes et de commandos, des « auxiliaires autochtones » comme les PIM.

---

<sup>4247</sup> De Gaulle semble du même avis. Michel Bodin, *La France et ses soldats, Indochine 1945-1954*, op. cit., p. 14. Le haut-commissaire d'Argenlieu « préférerait des troupes métropolitaines aux tirailleurs » ; *Ibid.* p. 46.

<sup>4248</sup> Tous ces chiffres sont issus de Michel Bodin, *La France et ses soldats, 1945-1954*, op. cit., p. 7, 36-50.

Mais la différence ne réside pas seulement dans les chiffres. Si aujourd'hui le commentaire sur la valeur de ces troupes de l'Union française entre davantage dans le « militairement correct », il n'en va pas de même à l'époque au sein des combattants métropolitains. Les vétérans n'ont pas plus la langue dans leur poche et ne s'embarrassent pas de détours. Ces commentaires sont très variables selon que les expériences vécues, « bashing mémoriel » ou réalité de troupes peu qualifiées pour ce type de conflit ?

### 1.2.1 Les troupes africaines : une mauvaise réputation usurpée ?

« Parmi ces cadres africains, il y avait des gens de valeur, qui servaient à titre indigène. » (Paul Gardon)

Les Africains sont le plus faible contingent de l'Union française à venir combattre en Indochine. Nommés *Sénégalais*<sup>4249</sup> pendant tout le conflit, les considérations globales sur leur valeur sont parfois négatives voire ironiques. Mais les combattants ayant appartenu aux unités coloniales et « sénégalaises » valorisent leur qualité militaires et humaines.

#### 1.2.1.1 La tardive arrivée des Africains

« On ne voulait pas choquer “les Annamites, connus pour leur aversion envers les gens de couleur”<sup>4250</sup> ». (Michel Bodin)

Après avoir été envisagés de 1943 à fin 1944 dans un éventuel corps expéditionnaire envoyé dans le Pacifique, les contingents africains de l'armée française de Libération ont subi un humiliant « blanchiment » qui les a renvoyés dans leur pays sans égards pour la place qu'ils avaient tenue depuis le ralliement du Cameroun en août 1940.

Leur participation au CEFEO est actée en mai 1945, quand commencent à se structurer les deux divisions promises à sa constitution, les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> DICEO. Le manque de clarté de la direction militaire de l'armée française dans leur désignation puis leur non-désignation et, pendant la guerre, par les états-majors du CEFEO dans leur utilisation et la valeur que l'on leur attribue reste un domaine assez sombre des mémoires combattantes. Leclerc refuse les contingents africains en 1945, que le général Blaizot, présent avec le CLI à Ceylan, réclame au sein des deux divisions. Le premier argue de leur impopularité en Indochine et du danger qui peut exister de jeter d'envoyer des unités de soldats colonisés dans une guerre coloniale<sup>4251</sup>. En fait Michel Bodin signale que le refus de contingents africains proviendrait des Américains « à cause de leurs conceptions anticoloniales », qui font « traîner en longueur la livraison des équipements nécessaires à la

---

<sup>4249</sup> En 1857, le premier bataillon de tirailleurs est créé au Sénégal, seule colonie française dans cette région d'Afrique à l'époque de Napoléon III. La tradition du nom a subsisté par la suite quelle que soit l'origine des Africains engagés.

<sup>4250</sup> Michel Bodin, *Ibid.*, p. 49.

<sup>4251</sup> Son état d'esprit exact sur cette question, comme pour le fait de ne pas laisser entrer les unités sénégalaises de la 2<sup>ème</sup> DB dans Paris pour le défilé de la division est un point encore peu étudié aujourd'hui.

formation de cette division ». Il cite l'avis du général Nyo commandant la 2<sup>ème</sup> DICEO devant être formée de troupes africaines, qui pense que cette opposition américaine a entraîné leur « mise à l'écart » et le changement de structure du CEFEO. La très européenne 9<sup>ème</sup> DIC part en Indochine. Mais l'historien rappelle également que la décision du général de Gaulle, dans ce rejet temporaire des contingents africains et nord-africains, vient du souci d'éviter une collusion des révoltes anticoloniales entre celle d'Indochine et celles de Thiaroye le 1<sup>er</sup> décembre 1944, de Sétif le 8 mai 1945. La reconquête de l'Indochine devait être assurée par des unités métropolitaines.

La nouvelle stratégie acceptant l'emploi des contingents de l'Union française en Indochine proviendrait du changement d'attitude des Américains, davantage conscients du rôle des Français face à une insurrection communiste dans un climat grandissant de guerre froide, de leur enlèvement militaire qui réclame une hausse urgente des effectifs que la Métropole ne peut fournir. Michel Bodin ajoute à toutes ces raisons que le combattant « indigène » n'a pas la même masse salariale que le métropolitain et que l'envoi d'unités de l'Union française coûte bien moins cher que celles des engagés de France<sup>4252</sup>. En septembre 1946, le général Juin est déjà acquis à cette idée et le nouveau commandant en chef du CEFEO, le général Valluy réclame déjà l'envoi d'unités africaines en mai 1946, demande renouvelée en septembre 1946. La situation se détériorant à grande vitesse, l'envoi de bataillons africains et nord-africains devient indispensable. Il faut donc attendre avril 1947 pour voir arriver les premiers bataillons *sénégalais* en Indochine, dont l'effectif double chaque année jusqu'en 1950 (2477 en 1948, 6 997 en 1949, 13 618 en 1950). Le maximum est atteint en 1954 avec 19 569 soldats soit 15 % de l'effectif des troupes débarquée<sup>4253</sup>. Le paradoxe ou la logique militaire montre que ce chiffre est le même que celui envisagé comme le montant maximum de la participation africaine au corps expéditionnaire en 1945, qui était de 19584<sup>4254</sup>. Mais le vif du sujet est l'utilisation de ces troupes, la réputation que le commandement en constate et l'image que les vétérans en gardent. Tout cela forme un ensemble très contrasté.

### 1.2.1.2 *Des combattants courageux*

« Quand on a eu ce gros accrochage au Laos, on a eu 37 morts ; tous ces gens-là se sont bien battus et se sont fait tuer. » (Paul Gardon)

Les commentaires les moins agréables sur la valeur des Sénégalais portent davantage sur les unités que sur les combattants pris individuellement ou comme groupe ethnique. Ceux qui ont servi avec des Africains en ont souvent gardé un bon souvenir ; certaines unités ont reçu des citations, des commentaires flatteurs.

---

<sup>4252</sup> Michel Bodin, *Les Africains dans la guerre d'Indochine 1947-1954*, Paris, L'Harmattan, 2000, 242 p. ; p 13. L'ensemble de la question est précisée, pp. 10 à 15.

<sup>4253</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>4254</sup> *Ibid.*, p. 11.

C'est le cas dans les unités d'artillerie coloniale. Paul Gardon y est maréchal des logis - chef au groupe d'artillerie de l'AOF, en 1952 : « Le quotidien en Indochine, c'était faire tirer les canons, déplacer les canons pour tirer ailleurs. On n'avait pratiquement pas de jours de repos. Quand on avait un départ quelque part, on démarrait toujours le dimanche. A Na San, on a eu un jour de repos, mais sinon, on était toujours à la bourre<sup>4255</sup>. Il explique la structure très cosmopolite de son unité, la répartition des grades et des tâches. A l'époque, les officiers sont rarement eux-mêmes « Sénégalais » :

« Généralement le chef de pièce était européen. Le tireur et le chargeur étaient des gens issus de l'Union française, mais aussi des îles, Guadeloupéens, quelques Réunionnais. Ou alors des Européens, surtout des gamins qui venaient de l'Assistance Publique, qui n'étaient pas des flèches ! Derrière, ceux qui portaient des obus et ouvraient les caisses ou qui faisaient la défense rapprochée, c'était pratiquement tous des gens de l'AOF. Parmi ces gens, il y en avait originaires de la commune des Saint-Louis du Sénégal et des communes alentour. Une loi qui date de Louis XIV dit que ces gens - là sont Français comme des Français en Normandie. [...]. Les gens y étaient très attachés<sup>4256</sup>. »

Les tirailleurs ou artilleurs africains sont recrutés dans toute l'Afrique occidentale et l'Afrique équatoriale française ; seuls quelques-uns sont réellement Sénégalais :

« Aux pièces, c'étaient surtout des Mossis [...] ou des Sérères, tous des grands gaillards, et dans le "petit personnel", utilisable un peu partout, les Soussous ; au départ, ce sont des Guinéens, des commerçants qui vont de villages en villages pour vendre des bricoles. Là ils étaient plantons, secrétaires plus ou moins quand ils savaient lire le français, qui travaillaient avec le fourrier. Les chauffeurs, les mécaniciens, c'étaient des gens de Dakar. Et puis des Bambaras, quelques Peuls, et énormément de gens de la Haute-Volta, très catholiques. Il y avait une école où ils formaient les sous-officiers dans le Haut Sénégal, une école d'enfants de troupe dont les pères avaient été tués dans la campagne de France ou ailleurs<sup>4257</sup>. ».

Cette diversité de recrutement n'empêche pas le dévouement, l'implication dans le conflit indochinois, y compris celui des cadres africains qui ont déjà participé à la Seconde Guerre mondiale : « Parmi ces cadres africains, il y avait des gens de valeur, qui servaient toujours à titre indigène. [...]. Ces gens étaient compétents. Parmi les anciens, on avait aussi des maréchaux des logis ou des brigadiers - chef qui avaient servi contre l'Allemagne, qui avaient des carrières qui remplissaient des pages de livret<sup>4258</sup>. » Marqué par un gros affrontement au Laos, Paul Gardon y revient longuement pendant notre entretien. Ses camarades des groupes de « défense rapprochée » sont morts pour protéger les batteries d'artillerie et leurs servants :

« Quand on a eu ce gros accrochage au Laos, on a eu 37 morts ; tous ces gens-là se sont bien battus et se sont fait tuer. On avait ce qu'on appelait des "groupes de défense rapprochée". Ils étaient équipés d'une mitrailleuse à camembert de 125 cartouches, en calibre 7.5, à raison de 4 ou 5 par batterie. Ça occupait du monde ! C'était un ensemble de DR (défense rapprochée). Quand on s'installait quelque part, on les mettait à une centaine de mètres de nous, pour qu'ils servent de sonnette si jamais quelque chose venait. Et c'est arrivé vers Chien Dong par exemple, un poste de DR a tiré 4 ou 5 chargeurs complets sur des Viets qui arrivaient au grand galop et qui étaient tout surpris de les trouver là, parce qu'ils essayaient de tourner le bataillon Bigeard. [...]. Après quand on a eu notre gros accrochage au Laos où nos camions ont flambé, ces gens - là se sont bien battus. A côté des mitrailleuses, on a trouvé de gros tas de douilles. Ils ont tiré tant qu'ils ont eu des munitions. Et après les Viets ont passé au travers mais ils avaient mis deux bataillons en route<sup>4259</sup> ! »

---

<sup>4255</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>4256</sup> *Ibid.*

<sup>4257</sup> *Ibid.*

<sup>4258</sup> *Ibid.*

<sup>4259</sup> *Ibid.*

Son unité voisine parfois avec le 26<sup>ème</sup> bataillon de marche de tirailleurs sénégalais qui, lui aussi perd beaucoup de ses effectifs : « On avait un bataillon qui s'appelait le 26<sup>ème</sup> BMTS, très bien encadré ; bataillon remarquable. Mais il a eu une casse terrible ». Ces combattants africains ont donc fait leur devoir au sein de nombreuses unités, comme à la 4<sup>ème</sup> batterie du 2/4<sup>ème</sup> RAC du lieutenant Brunbrouck à Dien Bien Phu ; ce qui n'empêche pas des commentaires parfois méprisants comme ceux qui les relèguent en poste et dans les blockhaus de la *ligne de Lattre*.

### 1.2.1.3 Des combattants dépréciés ?

« Dans le béton, les plus cons » (phrase citée comme aphorisme militaire, attribuée en Indochine au général de Lattre)

Les anciens militaires aiment à dire que la valeur d'une troupe dépend surtout de son chef et de sa manière de commander. Cela permet donc relativiser les commentaires désagréables sur la faible valeur des troupes dites *sénégalaises*, ces unités n'étant pas toujours favorisées par un nombre de cadres suffisant ni des missions intéressantes.

Beaucoup de vétérans ne se prononcent pas d'ailleurs sur les différences de valeurs entre unités métropolitaines et unités de l'Union française même si certaines situations tendues, comme à Vinh Yen et à Dien Bien Phu, ont généré de lourdes accusations de lâcheté ou, au mieux, de défaillances. Le problème réside aussi dans les inégalités entre cadres africains et cadres européens de ces bataillons : « il y avait des gens de valeur, qui servaient toujours à titre indigène. C'était justement le problème. L'armée coloniale avait toujours voulu faire une différence ; ils étaient moins bien payés que les Français<sup>4260</sup>. » Les bataillons *sénégalais* véhiculent plusieurs images contradictoires : la « Force noire » du général Mangin, mais également l'image « y a bon banania » du tirailleur gentil, inculte, rieur, un peu paresseux, qui a besoin d'être tenu par un cadre européen pour bien se battre. Une sorte d'enfant fragile, capricieux. Mais personne ne s'est demandé si un tirailleur sénégalais pouvait se sentir à l'aise dans un conflit contre un ennemi qui se battait pour son indépendance sans ressentir d'écho sur son parcours personnel.

L'image négative est forte mais a-t-elle une réalité ? De Lattre a-t-il vraiment dit « dans le béton les plus cons ! » pour garder les blockhaus de sa ligne de fortifications que Lucien Bodard décrit bâtie par la légion et gardée par les Sénégalais ? Le projet est lancé en février 1951. Pierre Pélissier en parle comme d'une « ritournelle » que lancent, à ceux qui terrassent, les soldats qui passent près d'eux en camion<sup>4261</sup>. Ce qui est certain, c'est que les Sénégalais sont souvent vus comme des soldats peu sûrs dans la guerre de mouvement et davantage faits pour des points fixes qu'ils ont à coeur de défendre. C'est l'inverse de l'image de la « Force noire » de 14-18 où le tirailleur

---

<sup>4260</sup> *Ibid.*

<sup>4261</sup> Pierre Pélissier, De Lattre, *op. cit.*, p. 732.

sénégalais est vu comme l'âme d'un assaut court, brutal, sauvage comme sa nature, faisant peur aux Allemands et non statique dans la tranchée où il prendra froid et se montrera inefficace. Gabriel Mièvre est un brin moqueur :

« Les Sénégalais tenaient surtout des positions fixes ; des postes comme à Vinh Yen, le pont Doumer, les patrouilles en ville, la ligne de Lattre. Pour moi, ils étaient juste bons à monter la garde. Ce n'étaient pas des baroudeurs. Il y avait une section qui patrouillait vers un poste. Ils viennent à notre rencontre et le lieutenant qui commandait est descendu pour observer le bas d'une digue et il a sauté sur une mine. Pas un n'est allé le chercher, c'est nous qui y sommes allés. A SENO au Laos, on était de chaque côté de la piste d'aviation, les paras d'un côté, les Sénégalais d l'autre. Ils n'arrivaient pas à retenir le mot de passe, alors on ne les laissait pas traverser<sup>4262</sup> ! »

Guy Gantheret critique davantage leur perméabilité aux croyances traditionnelles qui influencerait sur leur combativité :

« Ce qui était inquiétant, en Indochine, c'est que les Africains se demandaient pourquoi ils étaient là. Ils considéraient que les Viets ne leur avaient rien fait. Les Nord-Africains, pareil. C'est pour ça que quelques-uns ont déserté. Les *Sénégalais*, ils consultaient le marabout avant de partir en opérations. Quand il le leur déconseillait, ils ne partaient pas ! C'était infernal. Souvent, ils ne voulaient pas se battre. Et puis ils étaient un peu sauvages<sup>4263</sup>. »

Comme pour toutes les unités de l'Union française, le maniement des *Sénégalais* demande du doigté, ces unités pluriethniques étant de religions, de coutumes, de lieux différents :

« Notre base arrière était gérée par un vieux colonial, un capitaine ancien, rougeaud, gueulard, un colonial bien comme il faut, mais il était associé à un adjudant ou adjudant-chef qui venait d'une grande famille de Côte d'Ivoire. Cette grande famille était reconnue par tous les gars de l'AOF, si bien qu'il avait une autorité naturelle et qu'il n'y a jamais eu de problème d'ethnie, de religion, de marabout. [...]. Ils ont libéré, renvoyé en France le capitaine et l'adjudant à quinze jours d'intervalle. Vient un capitaine plus jeune, pas au courant de tout, et l'adjudant est remplacé par un maréchal des logis-chef noir mais qui n'était pas d'une grande famille, peut-être un Soussou, que les hommes ne respectaient pas. C'était l'horreur<sup>4264</sup> ! »

Un simple problème de croyance religieuse peut dégénérer sur les opérations en cours. L'incident n'arrive qu'une fois à l'unité de Paul Gardon mais cela a suffi pour le marquer :

« Il y a eu des problèmes pour l'alimentation. Un gars plus ou moins marabout, a décidé qu'à la cuisine, ils avaient mis du cochon dans le goulasch ! Ça a duré l'après-midi. [...]. On a mangé dans notre popote avec le pistolet posé en travers des genoux. Il y avait eu un attentat au bataillon de tirailleurs marocain à côté de nous à Ha Dong [...]. Un Marocain avait tiré au PM dans la popote des sous-officiers. [...]. On était trois-quatre à être armés, les yeux fixés sur la porte ! Personne n'a bougé, rien. Seulement, le lendemain matin, on devait partir en opération et on devait faire un tir devant les bataillons le temps qu'ils s'installent. Manque de pot, quand on a voulu partir le matin vers Thai Binh, le long du canal des bambous, tous les blacks ont fait grève. Avec quelques Européens qui étaient là et des gens des îles qui ont suivi, on a attelé les canons, fini de charger le matériel, les munitions, on est parti. [...]. Les bataillons sont partis sans la préparation (d'artillerie). Ils se sont heurtés à des nids de mitrailleuses. [...]. Le 26<sup>ème</sup> BMTS a eu plus de 60 morts. Une connerie ! [...]. Ils n'auraient jamais dû avancer. Le soir, on a aligné les morts sur la diguette et on a fait défiler tous les grévistes devant. C'étaient des cousins, des frères. Ça a été fini, on a arrêté les mutineries<sup>4265</sup>. »

Ces unités africaines n'ont donc pas démerité mais la reconnaissance de leur valeur, leur bonne

---

<sup>4262</sup> Entretien avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 28 août 2017.

<sup>4263</sup> Entretien avec Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>4264</sup> Entretien avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>4265</sup> *Ibid.*



utilisation dans des rôles où elles pourraient briller semblent assez rares. Les quelques études qui les concernent pendant ce conflit ne peuvent utiliser que très peu de témoignages de la part d'anciens combattants africains qui ont disparu très tôt. Il s'agit, en tout cas, d'une mémoire que peu d'historiens et d'écrivains combattants ont réellement cherché à explorer.

Celle des troupes nord-africaines apparaît encore plus complexe. Elles-aussi sont l'objet des réputations réelles ou fantasmées souvent associées au rôle des anciens combattants maghrébins d'Indochine dans les révoltes et guerres de décolonisation en Afrique du Nord entre 1952 et 1962.

### 1.2.2 Les troupes nord-africaines (tirailleurs, tabors) : des souvenirs inégaux

« On nous a utilisés à outrance. J'étais avec Jean-Jacques Beucler. On partait au lever du soleil, on marchait, on marchait et on s'arrêtait à la nuit. Et on recommençait le lendemain. » (Roger Cornet)

Les tirailleurs non-africains, malgré leur condition de colonisés susceptibles de connaître en Indochine un éveil de leur propre nationalisme, bénéficient d'un préjugé plutôt favorable après leur belle campagne d'Italie. Cela n'empêche pas les états-majors et une partie des combattants du CEFEO d'estimer leur fiabilité incertaine, sentiment qui va culminer à Dien Bien Phu devant les défaillances vraies ou exagérées des unités nord-africaines. Pour ceux qui y ont servi, il n'est pas question de critiquer ces défauts apparaissant comme des clichés erronés ni leur réputation de violence à l'égard des autochtones ; une diversité dans les analyses mémorielles qui doit prendre toute sa place ici.

#### 1.2.2.1 Du refus de les employer en Indochine à leur engagement maximum

« Les autorités disposent d'un vivier très important [...]. Les volontaires font la queue devant les bureaux pour « faire partie du renfort<sup>4266</sup> ». (Michel Bodin)

Michel Bodin montre, dans son ouvrage sur *les Africains dans la guerre d'Indochine*<sup>4267</sup> que de juillet 1943 jusqu'à la libération de la France, le CFLN, Comité français de libération nationale, envisage l'envoi d'unités françaises dans la guerre du Pacifique, dans la reconquête de l'Indochine. Les contingents de l'Union française se retrouvent au centre d'une réflexion sur leur place dans cette reconquête qui ne les avantage tout d'abord pas, avant d'y être envoyés, deux ans plus tard.

Quand les deux DICEO (Division d'infanterie du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient) sont créées en mai 1945, leur organisation « ne se concevait pas sans combattant africain » mais il est dit « africain » et non « nord-africain ». Il semble, d'après Michel Bodin, que l'emploi des unités nord-africaines n'ait pas du tout été envisagé<sup>4268</sup>, ni en 1943, ni en 1945. Refusées au départ, les

---

<sup>4266</sup> Michel Bodin, dans Ivan Cadeau et al (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, p. 661

<sup>4267</sup> Michel Bodin, *Les Africains dans la guerre d'Indochine 1947-1954, op. cit.*, p. 11.

<sup>4268</sup> *Ibid.*

unités nord-africaines constituent à la fin de la guerre près de 30 %<sup>4269</sup> des effectifs engagés dans le CEFEO. Les unités nord-africaines interviennent en 1947, passant très rapidement à 10 783 en 1948 à 25 208 en 1950 et 34 772 soldats<sup>4270</sup> en 1954. Comme les autres soldats de l'union française, l'attrait de la solde, de l'uniforme, « le goût des armes et les perspectives de gloire » rendent les engagements nombreux, surtout dans les campagnes, « un vivier très important » pour l'Indochine<sup>4271</sup>. Les premiers bataillons de marche sont formés chez les tirailleurs marocains et envoyés en même temps que les Sénégalais début 1947. Les tirailleurs marocains et les goumiers, ces derniers à partir de 1949, apparaissent dans tous les combats de la guerre d'Indochine, sur la RC 4 comme à Nghia Lo. Un groupe mobile nord-africain, le GMNA, commandé par le colonel Edon, est formé en janvier 1951. On trouvera trois bataillons algériens et un bataillon marocain à Dien Bien Phu. Les Marocains sont un peu plus nombreux que les Algériens (29 bataillons contre 24) en 9 ans<sup>4272</sup>.

#### 1.2.2.2 Des unités d'élite, avec des différences marquées

« On nous a utilisés à outrance » (Roger Cornet)

Pour ceux qui ont servi dans ces unités nord-africaines, tirailleurs ou goumiers, le sentiment global est celui d'avoir combattu avec des troupes d'élite, solides, constituées de vrais guerriers respectueux du grade mais dont il ne faut pas trahir la confiance.

Les tirailleurs marocains ont servi dans toutes les missions, quel que soit le terrain en Indochine. Les goumiers sont davantage employés dans des milieux rudes de montagne et de jungle et sur des missions de longue durée, de longue distance pour utiliser leur endurance. Les régions plus montagneuses de la haute région les ont souvent vues marcher et combattre, à l'excès, pour ce qui concerne la RC 4 en 1950. Les Marocains sont utilisés en Indochine au sein de plusieurs unités et corps de troupes mais l'essentiel des soldats marocains est regroupé entre les tirailleurs, les goumiers et les spahis. Les tirailleurs algériens et tunisiens ont une réputation moins prestigieuse. Est-ce parce que les Marocains ont capté la gloire du Garigliano, en Italie et rejeté les autres contingents nord-africains dans l'obscurité ? Ils ont pourtant été très employés, eux-aussi. Dans les mémoires de guerre, et pas seulement celles de la guerre d'Indochine, le souvenir des combattants marocains représente le meilleur et le pire. Les toutes premières troupes de l'Union française à être sollicitée pour combattre en Indochine sont les bataillons de marche des tirailleurs marocains, avant les autres unités nord-africaines. Leur réputation est celle des plus solides au combat ; Parmi elles, les Goums semble les plus endurantes et les états-majors ne les

---

<sup>4269</sup> Cf. *supra*, p. 212.

<sup>4270</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, *op. cit.*, p. 36 et 48.

<sup>4271</sup> Ivan Cadeau et al (dir.), *op. cit.*, p. 661.

<sup>4272</sup> *Ibid.* Michel Bodin parle de 26 bataillons chacun, plus 3 de Tunisiens. Michel Bodin, *Ibid.*, p. 47.

laissent jamais au repos. Roger Cornet affirme : « on nous a utilisés à outrance. [...]. On n'arrêtait jamais ! »<sup>4273</sup>.

Les Goums sont des unités spéciales. Les Français conquièrent le Maroc en 1907 ; dès l'année suivante, ils créent de unités supplétives avec des autochtones, pour faciliter le contrôle du pays et augmenter leurs effectifs. Les goumiers paieront cher leur participation à tous les conflits. L'historiographie de leur corps de troupe est assez fournie vu son prestige avec une thèse<sup>4274</sup> et plusieurs livres<sup>4275</sup> dont un spécifiquement sur leur rôle en Indochine<sup>4276</sup>, en partie publiés grâce à l'association *La Koumia* (du nom du poignard marocain qui est devenu l'insigne), une association d'anciens des goums marocains, fondée en 1979. Leur particularité, à savoir leurs origines montagnardes et leur recrutement par villages, leur statut de troupes personnelles du sultan, la spécificité structurelle de leurs unités en Goums et Tabors, non en compagnies et bataillons, et leur réputation guerrière font de ces soldats un ensemble prestigieux, estimé, dans l'histoire et la mémoire des troupes nord-africaines de l'armée française. C'est le corps de troupes nord-africain et africain le plus respecté, d'où son utilisation permanente. C'est aussi l'un des groupes de vétérans les plus marqués par l'empreinte de leurs unités en Indochine avec les parachutistes et les légionnaires :

« Je faisais partie des Tabors qui étaient des forces supplétives. {...}. J'étais avec Jean-Jacques Beucler. On partait au lever du soleil, on marchait, on marchait et on s'arrêtait à la nuit. Et on recommençait le lendemain. Je ne connais aucune ville d'Indochine, ni Hanoi, ni Saïgon ; on n'arrêtait jamais<sup>4277</sup> ! ».

Serge Têtu a connu à la fois les tirailleurs marocains et les goumiers ; comme tout ancien goumier, il commence par un rappel historique :

« Un Goum est fort de deux cents bonhommes, et il y avait 120 Goums. Le Goum, c'est l'unité de base équivalent à une compagnie. Un Tabor, c'est l'équivalent d'un bataillon, en principe 4 goums. Le commandant des Goums marocains était un adjoint du ministre de l'Intérieur du Maroc, quelqu'un de très important, parce que sur une base historique, les goums étaient censés protéger le Sultan. C'est un Sultan qui a fait appel aux troupes françaises qui étaient en Algérie ; disons qu'après, on a peut-être pris de la place ! C'est parti comme ça, pour la protection du Sultan. Dans les Goums, il n'y avait pas un arabe, que des berbères. Et différence avec les tirailleurs, il a fallu un décret du Sultan pour qu'ils aillent en Indochine<sup>4278</sup>. »

Mais cela ne se fait pas sans problème, même si beaucoup de tirailleurs rentrant de guerre et démobilisés en 1945 sont disponibles :

« Le 6<sup>ème</sup> RTM a formé un bataillon de marche, à base de volontaires mais il manquait du monde. Les hommes rentraient d'Allemagne, ils aspiraient au calme ! C'est là que les Goums interviennent.

---

<sup>4273</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Roger Cornet, le 11 juillet 2018.

<sup>4274</sup> Les soldats marocains ont « leur thèse ». M'Bark Wanaim, *Goumiers, Spahis et tirailleurs marocains de l'armée française : engagement, parcours et oubli (1908-2006)*, thèse de doctorat en histoire de l'Université Paris 1, soutenue en 2008.

<sup>4275</sup> En dehors des mémoires de leur ancien chef, le général Guillaume en 1977, citons celui de Jacques Augarde, *La longue route des tabors*, Paris, France-Empire, 1983, 383 p. ; les deux tomes de *l'Histoire des Goums marocains*, Paris, La Koumia : tome 1 de Jean Saulnay, 1985, 514 p. ; tome 2 de Yves Salkin et Jacques Morineau, 1987, 547 p.

<sup>4276</sup> Plus récemment, l'ouvrage de Daniel Sornat, *Les goumiers marocains dans la bataille (1948-1951)-Tonkin, RC 4*, Sceaux, L'esprit du Livre, 2010, 257 p.

<sup>4277</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Roger Cornet, *op. cit.*

<sup>4278</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

A l'époque, le sultan ne voulait pas que les goumiers quittent le Maroc ; il les avait "prêté" pour faire la guerre en Italie et en Allemagne mais en 1946, il, voulait les garder. [...]. On a transformé les goumiers en tirailleurs. J'ai intégré cette unité, issue des goumiers transformés en tirailleurs pour partir en Indochine, et je suis resté aux Goums ensuite. Le bataillon de marche a été formé en un mois et on s'est retrouvé sur le Pasteur, direction l'Indochine<sup>4279</sup>. »

Les goumiers sont donc très utilisés au sein de neuf Tabors, sauf au Cambodge et en Cochinchine, à partir de l'arrivée du X<sup>ème</sup> Tabor en octobre 1948, très majoritairement au Tonkin : « Pendant la durée totale du conflit, l'équivalent d'un Groupe de Tabors Marocains (G.T.M) mobilise en permanence 2400 hommes. Traditionnellement, il faut rappeler qu'un Tabor représente 750 hommes, un Goum 200 hommes <sup>4280</sup>. » Il existe une nette distinction entre les deux corps, pour Roger Ouiste comme pour Serge Têtu ; les tirailleurs sont une troupe classique, les Goums, une troupe tribale dont le second souligne assez rapidement la force et la faiblesse :

« Il y avait une grande différence avec les tirailleurs marocains qui étaient formés comme l'armée française. Le gros principe du goumier est d'obéir au chef. Je n'ai jamais eu de problème. Les goumiers faisaient ce que je leur disais mais pas plus. Une section, c'est trois groupes avec un fusil-mitrailleur chacun. On avance un groupe en tête, le chef de section derrière le premier groupe et les deux groupes qui suivent derrière le chef de section et qui agissent suivant le déroulement de l'opération. Les goumiers, ne suivent que le chef. Ils le suivent en enfer ! Mais il ne faut pas les mettre tout seul devant. S'ils n'ont pas de chef à deux mètres, ça ne marche pas. C'est toute la différence avec les tirailleurs. C'est finalement un système tribal avec un chef militaire comme quand ils se faisaient la guerre entre eux. Ils étaient assez batailleurs ! Pas forcément les berbères contre les arabes, les berbères contre les berbères ; c'était tribu contre tribu. C'étaient des gens très fidèles, oui, et en même temps, très... rustiques ! Les tirailleurs, vous aviez des gens des villes, comme en France, qui s'engageaient parce qu'ils avaient besoin de manger. Les goumiers étaient tous des gens de la montagne, donc rustiques, habitués à la difficulté physique<sup>4281</sup>. »

La fidélité des goumiers se donne davantage à leur chef direct qu'à la France ou au Sultan, d'où des liens très différents dans leur unité par rapport aux autres : « Le goumier fait allégeance une fois pour toute à son chef ; à partir de là, aucun problème ! Ils paraissent hâbleurs, ils sont rigolards, costauds, avec le poids de leur civilisation<sup>4282</sup>. C'est une troupe expérimentée mais cette expérience est justement ce qui justifie son utilisation extrême que les vétérans critiquent aujourd'hui, tout en la considérant avec une certaine fierté :

« Beaucoup avaient fait la guerre. Mon adjoint, qui aurait pu être mon père, avait une batterie de décorations ! Mais j'étais le chef. Il fallait les tenir. Mais le contrat c'est le contrat. Dans certains cas, ils sont capables de tout ! [...]. En haute région le dénivelé des montagnes est très prononcé, de l'ordre de 1500 à 1800 mètres. C'était très dur. Le 11<sup>ème</sup> Tabor prenait une crête, le 17<sup>ème</sup> l'autre, et les métropolitains ou les parachutistes passaient par la vallée... Tout était dit<sup>4283</sup> ! »

Dans le combat, leur expérience de la guerre, leur fatalisme sert beaucoup :

“ Dans des situations comme sur la RC 4, ils se sont défendus comme des lions ! Ils ont été fantastiques ! Ils y allaient en chantant et ils se sont fait massacrer. Mais ils ont été formidables ! Ils chantent la « Chahada » (la prière des morts). La mort arrive quand elle arrive ! Et puis ça dépend aussi de l'encadrement ; avec les goumiers, c'est "armons-nous et partons" et non "armons-nous et

---

<sup>4279</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>4280</sup> Pierre Jourdan, Les goumiers marocains dans la guerre d'Indochine, *Blog de la voix des oubliés de la guerre d'Indochine*, 2012 .

<sup>4281</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>4282</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, *op. cit.*

<sup>4283</sup> *Ibid.*

partez !” Il n’est pas question de les laisser ; le capitaine est au milieu de ses gars et pas un km derrière”<sup>4284</sup>.

Malgré ces différences soulignées, je me suis aperçu, en parlant avec des vétérans des tirailleurs marocains, comme François Péchou, que les rapports, la confiance dans le commandement, le souvenir conservé des dizaines d’années plus tard, étaient semblables aux goumiers :

« Les Marocains étaient faciles à commander, mais il fallait être juste et droit. [...]. Je me sentais en sécurité au milieu de mes hommes. C’est difficile d’analyser comme ça. La vraie préoccupation, c’était “qu’est-ce qu’on va faire ?”, “qu’est-ce qu’on va trouver”, “où est-ce qu’on va manger à midi ?”, “où va-t-on dormir ce soir ?”...puisqu’on était pratiquement toujours en déplacement. [...]. Un adjudant marocain, par exemple, avaient fait toutes les campagnes, d’Italie, de France et autres, deux séjours en Indochine. Moi jeune sous-off, je me suis retrouvé dans une unité d’active “de guerriers”, si bien que, lorsqu’il y avait des situations difficiles sur le terrain, bien souvent le tirailleur derrière moi me disait “t’en fais pas sergent, passe là-bas, moi je connais !”. Des genres de réflexions comme ça qui font que je me sentais plutôt en sécurité<sup>4285</sup> ! »

Chez les tirailleurs comme chez les goumiers, les cadres français doivent apprendre l’arabe, certains le berbère. Mais ce n’est pas systématique. François Péchou arrive dans un bataillon de tirailleurs marocains où il trouve beaucoup d’anciens de la Seconde Guerre mondiale qui parlent français, ce qui facilite sa tâche : « Les Marocains parlaient pratiquement tous le français, les officiers avaient fait la campagne d’Italie, la campagne d’Allemagne, certains sous-officiers aussi<sup>4286</sup>. » Jeune sous-lieutenant arrivé au 60<sup>ème</sup> Goum dans la section du lieutenant Spor, en 1950, Charles-Henry de Pirey est averti dès le premier contact par son chef, le capitaine Feugas , en ces termes : « Je vous mettrai aux arrêts chaque fois que vous vous adresserez en français à un goumier. Débrouillez-vous pour apprendre l’arabe, c’est aussi important que le règlement, chez nous<sup>4287</sup>. » De Pirey reconnaît en entretien: « Je ne l’ai jamais très bien parlé. Quand il était là, je me débrouillais pour le parler<sup>4288</sup>. »

Je n’ai trouvé que peu de témoins ayant servi chez les tirailleurs algériens et aucun dans les unités tunisiennes. Jacques Saubion est bien au 27<sup>ème</sup> BTA mais il commande une section de supplétifs, anciens prisonniers de l’APV. Au moment de Dien Bien Phu, il est fait beaucoup d’éloges du 5/7<sup>ème</sup> RTA, qui défend la colline *Gabrielle* avec acharnement les 14 et 15 mars 1954. Toutefois, la valeur de ces unités nord-africaines souffre de beaucoup de témoignages discordants. Le manque de fiabilité de leur moral, en particulier dans une unité sous-encadrée ou quand le chef disparaît, leur manque de polyvalence dans le combat portent atteinte à leur histoire et à leur mémoire.

### 1.2.2.3 Les unités nord-africaines, un maniement compliqué et beaucoup de critiques pendant et depuis le conflit

« Pour l’histoire, Thaïs et Algériens ont refusé la bagarre et se sont réfugiés dans les casemates de la rivière, dans cette cour des miracles. » (Erwan Bergot)

---

<sup>4284</sup> *Ibid.*

<sup>4285</sup> Entretien de l’auteur avec François Péchou, chez lui, à Annecy, le 15 novembre 2017.

<sup>4286</sup> Entretien de l’auteur avec François Péchou, *op. cit.*

<sup>4287</sup> Charles-Henry de Pirey, *op. cit.*, p. 21.

<sup>4288</sup> Entretien de l’auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019.

Comme pour chaque unité ou chaque combattant, ce conflit cruel, d'un genre nouveau n'a ménagé personne. Il en va de même pour les commandants en chef, les officiers supérieurs et n'importe quelle unité du corps expéditionnaire. Les unités nord-africaines ont été employées sans compter et se sont usées, y compris leur encadrement, dans des opérations de pacification où elles sont rarement à leur avantage.

Plusieurs vétérans pointent du doigt la fragilité « naturelle » de leur mental due à leurs mœurs rudes, d'autres leur manque d'adaptation à ce théâtre d'opérations et leur niveau d'usure ; des critiques à nuancer selon leur degré de gravité en se rappelant que les décolonisations brutales se sont poursuivies après la guerre d'Indochine et se mélangent parfois dans un faisceau de critiques interchangeables. Ceux qui sont passés par ces unités, marocains comme algériens, témoignent effectivement d'une certaine fragilité, parfois cocasse, parfois plus grave qui a causé des problèmes ou juste des sueurs froides à certains moments précis. Cela concerne des sujets plus ou moins graves. Roger Ouïste se souvient de deux types d'incidents qui témoignent de ces moments où être cadre d'une unité de gومiers peut s'avérer compliqué. Tout d'abord dans une opération dans un territoire de haute région dépourvu d'eau : « C'est une région où il n'y avait pas d'eau. Dans les calcaires, il n'y a pas d'eau. La moindre source, on se précipitait et on donnait des coups de bâtons pour empêcher les gومiers de boire parce qu'ils buvaient jusqu'à plus soif et s'il y avait un coup dur, il n'y avait plus personne ! Ils se jetaient à plat ventre et faisaient comme les chameaux ! On les faisait boire raisonnablement<sup>4289</sup>. »

Roger Ouïste formule ce constat sans être soupçonné de jugement hâtif pour une unité qui a marqué sa vie et reste chère à sa mémoire : « les gومiers n'étaient pas faits pour cette guerre ! ». Son explication pourrait être étendue à l'ensemble de ces troupes : « Ils n'étaient pas à leur place, ils étaient mal employés, qu'ils soient gومiers ou tirailleurs ! Ils sont faits pour aller de l'avant, faire un coup de boutoir. L'occupation des postes et tout ce qui s'ensuit, mettre ces gars-là, ça a été une erreur, du gaspillage<sup>4290</sup> ! ». C'est également le constat pour les troupes sénégalaises dont l'image a changé entre la guerre de 14-18 et la guerre d'Indochine. Les unes ont été usées dans des opérations répétées en dans les montagnes de haute région qui, certes correspondaient à leur qualité guerrière ; mais la fréquence les a épuisés, ce qui est visible lors des combats de la RC 4. Pour celles qui étaient employées de manière statique, unités de tirailleurs algériens ou marocains, la répétition des ouvertures de routes, l'ennui ou la tension de la vie en poste finissent par user le mental du tirailleur. Le fait de savoir que des unités soient peu aptes aux missions qu'on leur affecte n'éveille toutefois pas de doutes. La colonne Crève-cœur est composée de « seulement quatre bataillons, au lieu des sept prévus initialement, [...] des Nord-Africains que le commandement jugeait peu aptes à la guerre de jungle »<sup>4291</sup>. Or ils doivent se porter au secours de Dien Bien Phu dans le Nord-

---

<sup>4289</sup> Entretien avec Roger Ouïste, *Ibid.*

<sup>4290</sup> *Ibid.*

<sup>4291</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu, la fin d'un monde, op. cit.*, p. 149.

Laos alors que l'état-major les juge soi-disant médiocres, ce qui ne l'empêche pas de les envoyer là où il l'estime faible<sup>4292</sup>. A Dien Bien Phu, à l'exception du 5/7<sup>ème</sup> RTA, les autres unités nord-africaines ont été très critiquées. L'écart est pourtant criant, au sein du même type d'unité, entre le 5/7<sup>ème</sup> RTA à effectifs plein, bien organisé et encadré, et le 3/3<sup>ème</sup> RTA, épuisé par des mois de campagnes sans répit et sous-encadré : « Le 3/3<sup>ème</sup> RTA est un bataillon pauvre. Il traîne ses guêtres en Indochine depuis bientôt trois ans. Les tirailleurs sont fatigués, malades, en proie au mal du pays. En trois ans de séjour, ils n'ont exactement bénéficié que de quatre jours de répit [...]. Les cadres sont en pleine débâcle : la moitié sont à l'hôpital pour paludisme, dysenterie ou blessures<sup>4293</sup>. » Son chef, le capitaine Garandau est malade, le bataillon est réparti en plusieurs points d'appui de Dominique 2. Le fait qu'il « explose » face à l'assaut de l'APV le 30 mars ne peut étonner. Pourtant le bataillon sera montré du doigt, de même que le 1<sup>er</sup>/4<sup>ème</sup> RTM dont les unités refluent trop facilement alors qu'il s'est bien battu. Les critiques n'épargnent finalement pas même le 5/7<sup>ème</sup> RTA, parce qu'il évacue trop facilement *Gabrielle* au matin du 15 mars 1954. Résultat, les « rats de la Nam Youn » sont censé être, sans preuves, un amalgame de déserteurs Thaï et nord-africains qui ont perdu leurs nerfs : « Pour l'histoire, Thaïs et Algériens ont refusé la bagarre et se sont réfugiés dans les casemates de la rivière, dans cette cour des miracles<sup>4294</sup>. », écrit Erwan Bergot.

Le colonel Langlais, dans son livre *Dien Bien Phu* est assez rude pour une troupe coloniale dans laquelle il a exercé plusieurs commandements ; ce qui ne signifie pas que son jugement d'ancien de la Seconde Guerre mondiale, d'Indochine et d'Algérie soit erroné. Faisant le parallèle avec les unités de 1943-1945, il estime que, de toute manière, la valeur de l'unité indigène s'effondre au bout de quelques mois de guerre du fait du déséquilibre causé par les pertes, le manque de formation des nouveaux, le manque de cadres français surtout qui lui apparaît décisif<sup>4295</sup>. » Il rejoint finalement le général Leclerc dans son refus d'envoyer des troupes « indigènes » dans le CEFEO : « Cessons donc de faire combattre, pour des causes qui nous sont propres, des étrangers à notre race<sup>4296</sup>. »

On peut comprendre, dans cette succession de constats, l'aveuglement d'un commandement qui ne tient pas compte des données du moment : un bataillon est d'abord jugé sur ses titres de guerre, même s'ils datent de dix ans, sur l'image de sa composition ethnique (les Marocains sont plus guerriers que les Algériens qui eux-mêmes le sont bien davantage que les Laotiens) et non sur son degré d'usure, son taux d'encadrement, son pourcentage de malades. Il faut se rappeler qu'en octobre 1950, sur la RC 4, le commandement a confié l'opération *Tiznit* au lieutenant-colonel Le

---

<sup>4292</sup> En fait, la colonne Godard ne compte aucun bataillon nord-africain.

<sup>4293</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 183.

<sup>4294</sup> *Ibid.*; p. 270.

<sup>4295</sup> Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 258-259.

<sup>4296</sup> *Ibid.*, p. 260.

Page qui reçoit deux Tabors, le 1<sup>er</sup> et le 11<sup>ème</sup>, ce dernier peu acclimaté aux opérations de frontière, avant de parachuter à leur secours un 3<sup>ème</sup> BCCP exsangue à la veille de son rapatriement.

Dernier grief fait par certains vétérans d'Indochine à l'égard des troupes nord-africaines, leur violence. Il y a là un fossé entier entre ceux qui ont servi en particulier dans les tirailleurs marocains et les goumiers, qui réfutent toute violence dans leur unité et ceux qui n'en n'ont pas fait partie mais insistent sur le cas de villages dévastés ou de viols commis par ces mêmes Marocains. Qui croire ? Difficile de ne pas croire un ancien qui dénie cette violence dans sa propre unité. A-t-il toutefois connaissance de ce qui s'est produit dans d'autres unités ? Ou alors la réputation des *Maroquinades* du temps de la campagne d'Italie et les plaintes des villageois vietnamiens ont-ils connu un amalgame qui permet de dédouaner les autres types d'unités ? Quatre vétérans m'ont dit et écrit qu'ils étaient passés dans des villages « après les Marocains » et que « ce n'était pas joli à voir » : des paillotes brûlées, des exécutions sommaires, des viols. Voilà pour les témoignages.

Enfin, pour en terminer avec la mémoire de différentes troupes et différents corps du CEFEO, du moins leur place dans les mémoires combattantes, il est important d'évoquer les troupes autochtones, « indochinoises » au sens large de l'époque qui ont fait partie du CEFEO ; les unités « jaunies », les supplétifs ou partisans, les PIM qui, comme les précédents, concentrent des éloges et quelques rares critiques.

### 1.2.3 Les troupes autochtones : le souvenir ému de compagnons de combat dévoués

« On a toujours eu de très bons résultats avec eux. » (Jacques Saubion)

C'est, pour les vétérans, un souvenir ému qui est rarement moqueur et encore moins méprisant. Il change par rapport aux récits de coloniaux plus anciens de la pacification au XIX<sup>ème</sup> siècle et des années d'avant-Seconde Guerre mondiale, nettement plus rudes pour l'image des soldats autochtones. C'est une mémoire particulière que le temps a valorisé.

Pour les vétérans, les Indochinois sont des acteurs d'un monde révolu qui leur ont appris la guerre, leur territoire, leurs habitudes de vie et donné leur fidélité. La France les a laissés dans un pays qui est devenu entièrement communiste en 1975. Ils sont assimilés à une population qui leur a plu, un pays qui les a fascinés et une défaite qui les a marqués. Il est donc logique que leur mémoire place les supplétifs, les soldats de l'ANV, les PIM, les camarades de combat d'unités « jaunies » à un niveau très élevé de respect, par sincérité et par la volonté de les faire revivre, ce qui donne parfois l'impression d'un souvenir surjoué, *surpositivé* du fait de leur abandon. Cela ne signifie pas que les anciens d'Indochine soient insincères.

Les Indochinois ont aidé les combattants du CEFEO ; ce sont leurs frères d'armes. Ils ont souvent été efficaces, mais cela n'a pas suffi à gagner la guerre. C'est un peu la même démarche qu'avec leurs adversaires de l'APV. La comparaison avec la guerre d'Algérie influe probablement sur la



mémoire d'Indochine. La comparaison avec les Harkis, population algérienne alliée de la France dans une sorte de « une fausse guerre » avec « un faux ennemi » a valorisé davantage les supplétifs vietnamiens, les peuples d'Indochine. Aux yeux des vétérans, l'APV menait une « vraie guerre », était un ennemi habile et *vraiment* vainqueur. Tout cela a pu infléchir leur mémoire des combattants autochtones. Dans le questionnaire qui leur a été soumis, deux questions concernent les autochtones : avez-vous côtoyé (participé à la formation) des soldats de l'armée nationale vietnamienne ? Comment les considériez-vous ? (Question n° 60). Comment considériez-vous les supplétifs ? Les PIM ? Votre unité était-elle très "jaunie" ? (Question n°61). Les réponses se sont un peu mélangées entre les deux questions, un souvenir en amenant un autre. Mais les réponses n'en sont pas moins nettes dans leur sens. Chaque groupe d'autochtones a sa place dans ce conflit et dans les mémoires.

### 1.2.3.1 Des troupes efficaces

« Les autochtones connaissaient le pays, ses habitants, ses coutumes et ses lois. Ils avaient la faculté de se déplacer sans bruit dans la rizière et de se fondre dans le paysages ». (Michel Bodin)

Les tirailleurs annamites n'ont pas laissé de grandes pages guerrières dans l'histoire de l'armée française. Les 40 000 soldats d'Extrême-Orient utilisés pendant la Première guerre mondiale ont participé à plusieurs combats, au Chemin des Dames, sur le Front d'Orient, en Alsace mais ils ont surtout été employés dans les services<sup>4297</sup>. En 1939, 15 000 tirailleurs sont envoyés en France ; ils seront employés dans la 102<sup>ème</sup> DIF. 10 000 seront faits prisonniers après de dur combats dans les Ardennes. Un peu plus tard, plusieurs centaines d'Indochinois participent aux maquis de l'Oisans, s'engagent dans l'armée de Libération au sein de la 1<sup>ère</sup> DFL et du Détachement d'armée des Alpes en 1945<sup>4298</sup>. Même oubliés par les récits de guerre du fait de leur rôle mineur, ils n'ont pas démerité. Les soldats et supplétifs employés par le CEFEO en Indochine se montrent eux-aussi actifs et courageux, d'après les témoignages des vétérans.

Les premiers Indochinois employés fin 1945 sont des supplétifs, qui sont constitués par compagnies dans les grandes unités des FFEO ou qui complètent des unités mixtes, comme Félix Franel qui fait partie d'un « commando du RICM “très jauni”<sup>4299</sup> ». Le général Leclerc y est favorable et ses successeurs trouvent pratique à la fois d'impliquer à peu de frais la population aux côtés de la France et « de faire face au déficit chronique des unités, sans avoir à réclamer sans cesse des renforts<sup>4300</sup> ». Michel Bodin étudie leur statut et distingue les termes de « partisans » et de

---

<sup>4297</sup> Jacques Frémeaux, *Les Colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples d'outre-mer*, Paris, 14-18 éditions, 2006, 393 p.

<sup>4298</sup> Éric Deroo et Antoine Champeaux, Panorama des troupes coloniales dans les deux guerres mondiales, *Revue Historique des Armées*, n°271, 2013, pp.72-88.

<sup>4299</sup> Extrait du questionnaire de Félix Franel, reçu le 24 août 2018.

<sup>4300</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats, Indochine, 1945-1954, op. cit.*, p. 73.

« supplétifs ». Le premier terme apparaît dès le départ mais concerne surtout les autochtones attachés à la garde d'un poste, en auto-défense, qui ne circulent qu'autour de leur lieu d'existence. Le terme de « supplétifs » est souvent employé à partir de 1946 et concerne les autochtones qui suivent les unités du CEFEO, constituent des compagnies qui peuvent être employées ailleurs que dans leur région de recrutement ; ce qui ne va pas de soi lorsque le corps expéditionnaire *monte* au Tonkin en mars 1946. Les deux mots se confondent ensuite dans le même sens. L'historien distingue également les supplétifs non-confessionnels, les confessionnels chrétiens, c'est-à-dire les milices catholiques, les UMDC du colonel Leroy à Bentré, les bouddhistes ou issus des sectes Hoa Hao, les caodaïstes « idéologiquement » opposés aux forces communistes de l'APV. Les minorités ethniques rassemblent les commentaires les plus élogieux sur leur technique de guérilla et leur fidélité, ainsi que les *ralliés*, prisonniers issus de l'APV qui vont constituer la base de certains commandos du Nord Vietnam<sup>4301</sup>.

Leur rôle n'est pas seulement quantitatif pour suppléer au déficit d'effectifs. Les Français comptent sur eux pour aider à la pacification des territoires et éviter l'impression d'une simple reconquête coloniale. Leur connaissance du pays, leur habileté dans la progression, la frugalité de leur alimentation leur permet de vivre sur le terrain sans coûter cher à la France et d'aider les CEFEO dans une guerre qui les dépasse vite (« Les autochtones connaissaient le pays, ses habitants, ses coutumes et ses lois. Ils avaient la faculté de se déplacer sans bruit dans la rizière et de se fondre dans le paysage<sup>4302</sup>). Ce sont les quatre raisons, apport d'effectifs, implication politique, faible coût financier et adaptation au conflit, donnés dans le récent dictionnaire sur la guerre d'Indochine<sup>4303</sup>. Très vite, des Métropolitains s'attachent à ces soldats qui les aident à comprendre ce pays et font partie de cette fascination, de cet amour qu'ils éprouvent pour lui. Dès lors, les commentaires sont très positifs. On les trouve intelligents, s'adaptant très vite et très sérieux dans ce nouveau métier des armes. Ainsi Henri Darré, au 2<sup>ème</sup> BMEC en 1949, a-t-il eu confiance dans les 350 partisans locaux de son unité (« Ils étaient bien considérés »). Il estime que « tous les partisans Annamites et Cambodgiens engagés dans les unités de l'Armée Française, étaient très dévoués et attentifs à la formation transmise<sup>4304</sup>. » Jacques Saubion, qui les a également commandés au 27<sup>ème</sup> BTA, aime à la fois leur dévouement, leur habileté et l'ambiance joyeuse qu'ils mettent dans la vie malgré la guerre : « Les supplétifs étaient très appréciés et il y eu des compagnies (c'était la formation maximum) qui entre les mains de petits chefs (sergent-chef, adjudant, lieutenant) ont rendu des services exceptionnels. A vingt ans, j'ai moi-même commandé une très bonne section de supplétifs avec de bons résultats et une très bonne ambiance<sup>4305</sup>. »

---

<sup>4301</sup> Le détail de leurs statuts, effectifs, composition ethnique apparaît dans tout un chapitre du livre de Michel Bodin, *La France et ses soldats, op. cit.*, pp. 73-101. Des définitions également dans Ivan Cadeau et al (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, pp. 695-696, 853-856.

<sup>4302</sup> Michel Bodin, *Ibid.*, p 73.

<sup>4303</sup> Ivan Cadeau et al., *Ibid.*, p. 853.

<sup>4304</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>4305</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

Pierre Dissard les trouve « excellents<sup>4306</sup> » ; « de bons soldats<sup>4307</sup> » écrit Jean-Pierre Chieulet ; « des frères » écrit même Robert Drouilles., pour qui « Les supplétifs étaient encore pour nous des tirailleurs annamites servant dans l'Armée Française »<sup>4308</sup>. Dans les commandos du Nord-Vietnam, Bernard Gaudin se félicite de ses « supplétifs remarquables »<sup>4309</sup>, même si leur statut n'est plus vraiment celui-là. André Fabiano sort en opération avec le commando Romary ; lui aussi est emballé par leur efficacité<sup>4310</sup>. Pour ceux qui servent dans des commandos de supplétifs issus des minorités comme Alexis Arette et Jacques Bouthier, le respect est très fort envers leur courage : « Dans la compagnie « Jaune », du 5<sup>ème</sup> Bataillon (5<sup>ème</sup> BPC , NDA), et dans les commandos, j'ai eu d'abord en charge une section de Nungs qui détestent les Tonkinois et les Annamites, puis une section de Tonkinois. Les Tonkinois ont un tempérament proche du notre, ils sont joueurs pleins d'esprit, un peu légers, mais courageux<sup>4311</sup>. » Jacques Bouthier a eu sous ses ordres des Nungs, des Thô et il en parle en termes forts : « En ayant commandé soit des tirailleurs, soit des supplétifs, pour moi c'étaient des seigneurs, dignes, courageux, se battant pour défendre leur région et fier de combattre sous le drapeau tricolore<sup>4312</sup>. »

Les supplétifs qui ont marqué les vétérans ne sont pas seulement des partisans recrutés et armés pour se battre avec le CEFEO, mais également des « PIM » ou « prisonniers-internés militaires », c'est-à-dire des soldats de l'APV faits prisonniers ou simplement des villageois raflés, qui les accompagnent comme coolies et hommes à tout faire. Au départ, comme dans l'APV, les unités du CEFEO raflent des villageois ou utilisent leurs prisonniers, transférés de camps de prisonniers ou conservés d'une opération précédente pour des corvées. Gabriel Mièvre, avec son sens de la dérision, se rappelle comment les PIM peuvent être réquisitionnés et parfois à quelles tâches ils sont dévolus :

« Au 2<sup>ème</sup> séjour avec le 3<sup>ème</sup> Bawouan (BPVN), on a sauté pour l'opération *Camargue*. Un vent à décorner tous les cocus, mon parachute a recouvert un arbre...et un Viet avec son FM dessous. Il ne savait pas quoi foutre ! Il a levé les bras, j'ai pris le FM, j'ai fait tirer sur ses copains et il est resté avec nous. On l'a gardé ! Les PIM c'étaient des prisonniers Viets ou des Nhaqués qu'on avait piqué comme ça. On avait un PIM, un coolie qu'on appelait "toutouille" et on l'a gardé ; car en plus on aimait bien le prendre, il avait du flair pour détecter les bonbonnes de chou ! On l'appelait "coolie-chou" ! Il s'est retrouvé au 3<sup>ème</sup> Bawouan (BPVN) quand on a formé le bataillon<sup>4313</sup>.. »

Les soldats qui reçoivent des PIM ne s'interrogent pas toujours sur leur provenance (« J'ignore si tous les PIM étaient de véritables PIM<sup>4314</sup> » dit Serge Têtu). Mais ce ne sont pas tous des prisonniers, comme le signale Gabriel Mièvre. Ils ne sont pas affectés à toutes les unités. Paul Gardon n'en n'a jamais eu dans son unité d'artillerie coloniale, mais il les voit agir dans les autres. Les PIM les plus versatiles, passant d'un camp à un autre, et sont donc très utilisables dans le CEFEO :

---

<sup>4306</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>4307</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>4308</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>4309</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>4310</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>4311</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4312</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>4313</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>4314</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

« On n'a jamais eu de PIM ; par contre les unités d'infanterie en avaient. Il y en avait à la 13<sup>ème</sup> DBLE ; généralement, ils servaient à la section d'appui parce qu'ils transportaient les mitrailleuses, les mortiers, les canons sans recul après. Ils aidaient aussi au transport des blessés à l'antenne. Ces gens-là étaient prisonniers parce que les Vietnamiens recrutaient n'importe quel gus. Ils disaient au chef de village "il me faut 20 porteurs pour demain", donc ils commençaient porteurs, ensuite ils avaient un fusil et après ils les envoyaient au combat<sup>4315</sup>. »

Jules Belgodère en a également connu : « On utilisait les PIM, on en embarquait une vingtaine dans un camion, un coup de frein et on en mettait dix de plus ! Il y avait des prisonniers Vietnamiens mais aussi des gens ramassés comme ça<sup>4316</sup>. » Assez rapidement, les PIM sont jugés indispensables justement parce qu'ils participent aux corvées pour lesquels il manque des bras et de la motivation : « C'étaient de bons éléments qui nous rendaient de bons services<sup>4317</sup>. » « On les considérait comme des frères d'armes ; les PIM nous nous en servions pour transporter nos caisses de munitions en opérations et pour des travaux nous avons un minimum d'égards pour eux<sup>4318</sup>. » « Nous en avons quelques-uns qui servaient comme mécanicien, cuisinier<sup>4319</sup>. Souvent, le PIM s'occupe du transport et du fonctionnement de la radio, un matériel très lourd à l'époque d'après Marcel Baarsch : « Les PIM ? Les PIM (prisonniers, internés militaires), nous les traitons bien. On avait un SCR 694, en quatre fardeaux. Ils nous aidaient, entre autres, à tourner la manivelle des GN (génératrice alimentant le poste radio « à terre » dans la phase émission) et beaucoup de petites corvées comme le transport des sacs et autres composants des postes radio au cours des opérations à pieds<sup>4320</sup>. » A la légion, Marcel Baarsch d'une certaine forme de camaraderie entre les légionnaires et les PIM:

« C'étaient des prisonniers, mais pas des réguliers, allez savoir où ils les avaient récupérés. A un moment, on était près d'une rivière et ils sont venus : "chef, grenade...poissons". On a jeté une grenade, et ils se sont débrouillés. Ils les faisaient sécher d'ailleurs. Ils avaient dû trouver une combine avec du W110, des fils téléphoniques et ils les mettaient dessus, une rigole en-dessous...ça puait ! "Chef, c'est très bon pour la santé<sup>4321</sup> !" »

Ils sont sensibles à la nature auxquels ils s'adaptent dans n'importe quelle situation et au combat contre leurs semblables qu'ils détectent plus vite que les combattants du CEFEO : « On a toujours eu de très bons résultats avec eux. La nuit, ils nous réveillaient « chef, ça fait du bruit ! ». Je crois qu'ils étaient contents ; s'ils avaient voulu foutre le camp, ils l'auraient fait. Il y en avait un qui était le chef, un instituteur, je crois, qui parlait très bien le français. Ils étaient cinq-six, ils se faisaient cuire du riz ; on leur donnait tout ce qu'ils voulaient<sup>4322</sup> ! » Jacques Saubion parle carrément d'eux comme la « cheville ouvrière », pas moins, des unités : « Les PIM étaient un peu la cheville ouvrière de nos unités. Ils portaient le ravitaillement, les munitions, les gros postes radios des unités. Ils étaient intégrés à nos unités où ils étaient bien traités, nourris et même habillés. Ils s'attachaient presque à leur unité où il est arrivé

---

<sup>4315</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>4316</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>4317</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>4318</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, *op. cit.*

<sup>4319</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>4320</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

<sup>4321</sup> *Ibid.*

<sup>4322</sup> *Ibid.*

qu'ils fassent le coup de feu, servent les mortiers de 60 mm. Il n'y a pratiquement pas eu de désertion au cours des combats<sup>4323</sup>. »

Si l'on en croit les vétérans, les PIM sont traités comme les autres soldats, nourris, sans violence ni réflexion discriminante, que ce soit en opération ou à la base ; des relations qui aboutissent à un attachement mutuel : « A la base, nous avons des PIM qui accomplissaient certains travaux ou corvées. Lors de leur accompagnement ou surveillance, j'aurais pu leur confier ma mitrailleuse, pas un seul ne l'aurait utilisée à mon encontre. Il faut préciser que nous les respectons, ils étaient bien nourris et heureux<sup>4324</sup>. » C'est pour cela qu'ils ont, en général, une place à part dans l'unité (« nos supplétifs étaient remarquables, les PIM aussi<sup>4325</sup> »). Les combattants finissent par s'habituer à leur présence sans, apparemment, se méfier outre mesure d'eux (« Dans ma section, il y avait une quinzaine de PIM, traités comme mes hommes<sup>4326</sup> »), en les respectant (« J'avais un très profond respect pour eux<sup>4327</sup> »). On le voit, pour des combattants français, la nourriture est un moment important et le partage des rations entre soldats, avec les PIM, est une normalité signalée systématiquement, d'autant qu'ils sont capables de compléter l'ordinateur en vivant sur la nature.

Ces engagements provoquent parfois des situations hors normes où les PIM vont plus loin dans la fidélité et l'aide apportées. L'anecdote la plus courante, vécue ou citée à plusieurs reprises, est celle du PIM qui prend la place du pourvoyeur de munitions puis du tireur au FM, voire au mortier : « Les PIM nous avaient adoptés pour la plupart. Moi j'ai vu, à un moment critique dans une opération un de mes tireurs au FM blessé ; c'est le PIM qui a pris la succession<sup>4328</sup>. » Marcel Baarsch raconte une histoire semblable : « Pendant les combats de la RC 4, des PIM ont fait le coup de feu avec les Français. Il y a eu beaucoup d'histoires comme ça<sup>4329</sup> », tout comme Jacques Thomas (« Certains qui avaient repris les armes de blessés et participé à l'accrochage, se sont engagés dès le retour<sup>4330</sup> »).

Mais pour ceux qui avaient des PIM à la fin de la guerre d'Indochine, les rendre à l'APV est une éventualité douloureuse. Pierre Desroche choisit de leur laisser la liberté :

« A la fin de la guerre, il faut rendre nos PIM. [...]. Et alors il y a ce qu'on appelle un "caï PIM", un chef de PIM, et au moment où on devait les rendre, j'avais averti les PIM : "demain je vais être obligé de vous rendre". Et le Cai PIM, qui parlait bien français me dit : "on ne veut pas rentrer chez les Viets. On ne peut pas". Parce qu'ils savaient ce qui allait se passer. Alors il me dit, si vous ne nous mettiez pas de garde cette nuit cela nous arrangerait. Alors je ne les ai pas mis de garde et ils se sont barrés<sup>4331</sup> ».

À partir du général de Lattre, en 1951, les unités françaises sont systématiquement « jaunies » de recrues indochinoises. Comme pour l'engagement des supplétifs, cela résout en partie le problème de sous-effectif et ne coûte pas aussi cher que des soldes métropolitaines. Cela permet

---

<sup>4323</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>4324</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>4325</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, *op. cit.*

<sup>4326</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>4327</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>4328</sup> Entretien avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>4329</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>4330</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4331</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, *op. cit.*

également d'entraîner les recrues vietnamiennes dans un encadrement complètement français en attendant de les transférer au sein d'une armée vietnamienne en trop lente formation depuis deux ans. Comme toujours sensible aux symboles et au « faire savoir », de Lattre impose cette politique malgré les protestations des unités attachées à leurs traditions, en particulier la cavalerie et la légion ; il implique son fils Bernard au sein du 1<sup>er</sup> Chasseurs :

« Dans l'armée française, ils avaient fait le “jaunissement”, c'est-à-dire que chaque compagnie “perdait” une section de “blancs”. A la place, ils touchaient une section de Vietnamiens qui selon les unités, étaient mélangées dans toutes les sections ou pas si on les laissait ensemble. Avec les trois autres sections (celles des autres compagnies), ils formaient une compagnie de plus. Dans ces unités, ils se sont bien comportés, et même très bien<sup>4332</sup> ! »

Le changement est rapidement imposé. Les bataillons formés en Métropole comme le 6<sup>ème</sup> BPC s'adjoignent deux CIP, compagnies indochinoises (6<sup>ème</sup> et 26<sup>ème</sup> CIP, lieutenants Magnillat et De Wilde). Deux autres compagnies dites *européennes* comportent un tiers d'autochtones. La légion-parachutiste fait pareil avec les CIPLE. Dans le langage courant, cela reste toutefois des supplétifs : « Le bataillon était jauni ; il y avait une CIPLE que commandait le commandant de Saint Marc, des supplétifs Vietnamiens qui portaient des munitions et qui n'avaient pas de nom, juste un matricule. Mais ils étaient disponibles<sup>4333</sup>. »

La transition se fait d'autant plus facilement que justement, les unités employaient déjà des supplétifs et des PIM :

« 50 % du bataillon était jauni, mêmes dans les unités “métro”. Dans les commandos européens, il y avait déjà des “jaunes”. Mon 2<sup>ème</sup> pourvoyeur au FM était vietnamien, j'avais une équipe de voltige, c'étaient trois chinois, et en plus, il y avait une compagnie appelée la *CIP*, qui était une compagnie indochinoise de parachutistes, et même une 2<sup>ème</sup> CIP dans les bataillons ; 2 compagnies *européennes* et deux compagnies indochinoises. On était obligé pour combler les rangs<sup>4334</sup>. »

Tous s'accordent sur le fait que, bien encadrés, ce sont de très bons soldats (« J'avais un tiers de Vietnamiens dans ma section ; ils étaient remarquables<sup>4335</sup> » se souvient Jacques Allaire). En des termes qui fleurent bon cette époque, Erwan Bergot célèbre cette complémentarité au sein du bataillon Bigeard dont il fait alors partie en 1952 : « L'idée du *jaunissement* des unités, surtout parachutistes, n'est pas nouvelle. Elle a fait ses preuves, à de nombreuses reprises, sur le terrain, les qualités propres aux deux races se complétant dans l'harmonie et la fraternité d'armes. A l'enthousiasme des Français les Tonkinois ajoutent leur ténacité, leur endurance et surtout une solide inimitié envers leurs compatriotes communistes du Viêt-Minh<sup>4336</sup>. Gabriel Mièvre a commandé une section de CIP pendant trois ans. Certaines unités avaient de la valeur : « Au 2<sup>ème</sup> séjour, je me suis retrouvé comme au premier à la 10<sup>ème</sup> compagnie indochinoise parachutiste et j'ai fait tout le séjour avec ; elle est devenue 1<sup>ère</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> BPVN en 1952 et je commandais une des sections jusqu'en 1954. [...]. Les *Bawouan* étaient de bonnes unités. Les

---

<sup>4332</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, *op. cit.*

<sup>4333</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>4334</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>4335</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017.

<sup>4336</sup> Erwan Bergot, *Paras Bigeard Indochine 1952-1954 Algérie 1955-1958*, Paris, Presses de la Cité, 1988, 191 p. ; p. 7.

“Becs d’Ombrelles”, les montagnards de la frontière de Chine aussi<sup>4337</sup>. » Il ajoute un peu plus tard : « Commander des vietnamiens, c’était très facile, surtout ceux que j’avais qui étaient la plupart des montagnards et pas des Vietnamiens, sauf à la fin, parce que quelques-uns étaient partis. Non, ils étaient bien<sup>4338</sup>. »

Les CIP des bataillons parachutistes arrivés en fin de séjour servent à créer des unités de l’armée vietnamienne, les BPVN, qui doivent garder, toutefois, leur chef et leur encadrement métropolitain. Unités d’élite sans doute ; de l’armée vietnamienne, mais cela reste théorique.

Créer de toute pièce une armée nationale vietnamienne est l’aboutissement logique du « jaunissement ». Les effectifs se développent vite, sans doute trop, depuis 1949, doublant chaque année de 1949 à 1951, de 32 000 à 110 000 hommes. L’ANV culmine en 1954 à 170 000 soldats plus 32 000 supplétifs, un effectif total de plus de 200 000 hommes.

Dans les témoignages, on trouve beaucoup de commentaires négatifs sur sa fiabilité. Mais certains vétérans se souviennent aussi avoir « bien travaillé » avec des unités de l’ANV, en particulier les militaires de la MMF-VN qui ont connu de vives satisfactions à la formation de certaines unités. Joseph Koeberlé, « conseiller militaire chez les parachutistes vietnamiens », les estime « aussi bons que ceux d’en face<sup>4339</sup>. » Gabriel Mièvre évoque certaines unités de valeur, lorsque leurs cadres le sont également : « Les “bataillons légers” de l’armée vietnamienne, les BMI, certains marchaient bien, d’autres pas du tout. On a eu à un moment un lieutenant Chinh ; il est devenu plus tard chef des paras du Vietnam du Sud. C’était un bon chef de section, qui voulait apprendre<sup>4340</sup>. » Paul Gardon, de l’artillerie coloniale, garde, lui aussi, le souvenir de Vietnamiens qui voulaient apprendre, par conviction, contre l’APV qui menaçait leur famille : « J’ai travaillé avec les Vietnamiens. A Phuc Niac, ils m’ont prêté à la batterie de position qui était là parce qu’ils manquaient de cadres. C’était une batterie vietnamienne de l’armée française. De l’armée vietnamienne, on avait un TDQK, un bataillon léger. Oui, ils étaient fiables parce qu’ils étaient là par conviction, menacés par les Viets dans leur village<sup>4341</sup>. » Il remarque leur professionnalisme, leur rigueur et en parle comme d’une unité métropolitaine ou coloniale semblable à la sienne : « A cette batterie, les gars nettoyaient leur arme, tiraient avec une vitesse remarquable au canon. Certains étaient sous-officiers, chefs de pièce. A un moment, ils cherchaient un mécanicien d’artillerie pour vérifier une bricole, une pièce du système hydraulique ; on est venu me chercher, je suis allé les voir et je les ai conseillés. Là c’était l’armée vietnamienne<sup>4342</sup>. »

Plusieurs autres vétérans ont fait des compliments sur cette armée nouvelle : C’étaient « de beaux soldats »<sup>4343</sup> selon André Barrère. « Certaines unités dont les chefs n’avaient pas encore été achetés par nos amis américains ont prouvé leur valeur au combat<sup>4344</sup>. » a écrit Jacques Bouthier. Enfin, Alexis

---

<sup>4337</sup> Entretiens avec Gabriel Mièvre, *op. cit.*

<sup>4338</sup> *Ibid.*

<sup>4339</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>4340</sup> *Ibid.*

<sup>4341</sup> Entretien de l’auteur avec Paul Gardon, *op. cit.*

<sup>4342</sup> *Ibid.*

<sup>4343</sup> Extrait du questionnaire d’André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>4344</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

Arette, qui a appuyé des unités de l'ANV avec son commando a « constaté que ces hommes manœuvraient très bien »<sup>4345</sup>.

Pierre Lespine, enfin, est sergent parachutiste en second séjour, en 1954, chargé de commander – ou de co-commander – une compagnie de parachutistes laotiens sous l'autorité du commandant Godard. Une belle expérience, dans laquelle il évoque ces combattants laotiens qui n'ont pas bonne réputation – comme la réputation militaire des Laotiens en général, à l'époque – mais qu'il estime :

« Je reçois le commandement d'une compagnie, au Laos, 120 bonhommes. Il n'y a aucun autre cadre métropolitain ; je suis tout seul. J'avais une section de Cambodgiens, commandée par un Cambodgien, une section de Laotiens, commandée par un Laotien, une section de Vietnamiens commandée par un Vietnamien, [...] et je manœuvrais avec ces trois-là. Je faisais en sorte qu'il n'y ait pas de "préférence". En général, oui, les Vietnamiens, les Laotiens, les Cambodgiens avaient de la valeur. Je disais à mon chef de section vietnamien : "pour aller de là à là, tu mets combien de temps ? Il y a combien de kilomètres ?". "Quatre, cinq cigarettes" !

Il y avait une ouverture de route ; au Laos, ça durait un mois ! Alors, il y avait une section qui ouvrait pendant un mois, des Laotiens qui connaissaient la région. Et moi je trafiquais avec les chamanes, avec du sel. C'était ma cagnotte. Je payais tout avec du sel. [...]. Ils avaient leurs femmes qui suivaient avec la batterie de cuisine ; ça leur mettait un fil à la patte<sup>4346</sup>. »

Toutefois, on trouve également le constat inverse, ce qui n'apparaît pas anormal dans cette étude de mémoires combattantes aussi diversifiées. Les supplétifs, les soldats des unités jaunies et celles de l'armée vietnamienne ne sont pas toujours à la fête dans le souvenir des vétérans, à commencer par leurs cadres officiers. Peut-être ces images souffrent-elles également des images de l'armée sud-vietnamienne en débâcle dans les années 1970-1975.

### *1.2.3.2 Les limites des troupes autochtones : un moyen insuffisant de gagner la guerre*

Adjoindre des supplétifs, des partisans au CEFEO, utiliser des PIM comme coolies et hommes à tout faire ont pu constituer de belles histoires et rapproché, à travers eux, les combattants d'Indochine de la population de ce pays qui les a marqués. Mais cela ne la rallie pas dans le combat contre l'APV et il faut distinguer les belles relations des trahisons. Vouloir « vietnamiser la guerre » pour se sortir du « borbier indochinois », à partir de l'ère de Lattre, transférer des moyens, des territoires pour bâtir une armée nationale en cinq ans, après avoir combattu tout nationalisme vietnamien pendant presque un siècle de colonisation, apparaissent comme un idéal peu réaliste.

Aussi les défauts généralement constatés de l'ANV relèvent-elles du domaine de l'improvisation des politiques, des militaires français et vietnamiens, doutant du succès de la guerre d'Indochine, ajoutée au manque d'âme nationale constaté par les combattants français par rapport à l'APV.

Les supplétifs sont des partisans engagés pour une tâche, garder une tour, un territoire mais ils sont capables de servir pour un camp ou pour un autre. Il est plus facile de recruter des supplétifs

---

<sup>4345</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4346</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.



dont le village a été attaqué par l'APV, dont la famille a souffert de celle-ci ou qui sont issus des minorités qui méprisent les Vietnamiens de la RDV ; du moins est-ce l'impression des minorités. Le supplétif est issu du même peuple que l'adversaire. Comment s'assurer de sa fidélité ?

La confiance est donc le principal défaut de la cuirasse, d'autant plus pour les Français qui les dirigent et ne parlent pas la langue ; surtout s'ils sont isolés. L'étude de la « guerre des postes » des situations difficiles où le caporal ou le sergent, chef de poste, a du mal à trouver le sommeil, devant les possibilités de trahison n'est pas une mythe : « En 1946, dans la presqu'île de Camau, certains sous-officiers ne donnent pas à leurs partisans de cartouches, par peur des désertions et des vols<sup>4347</sup> » écrit Michel Bodin. Les supplétifs issus des minorités de haute région, des Vietnamiens catholiques, des montagnards, des populations en général hostiles aux Vietnamiens inspirent davantage confiance ; mais les Français isolés au milieu de leur partisans lâchent rarement leur arme tant les sources de trahison sont nombreuses. La facilité de contrats qui peut permettre de licencier facilement des supplétifs venus surtout pour le petit salaire ne construit pas une force motivée pour un combat politique et la souplesse du dispositif constitue un défaut si l'on commence à considérer les supplétifs comme une défense solide contre l'APV.

Une partie des combattants d'Indochine, en dehors des postes, ont donc du mal à ne pas rester sur leurs gardes. Louis Simoni se méfie des supplétifs et des PIM dont il est difficile de connaître la provenance (« Je les considérais avec méfiance car il y avait des infiltrés vietminh<sup>4348</sup> »). Les supplétifs ne sont pas si nombreux. Michel Bodin a cité leurs effectifs, issus des archives du SHD : 12 890 hommes au Sud Vietnam en 1947, 15 020 en 1954 ; 20 969 au Nord Vietnam cette même année. Pourquoi ne pas avoir engagé davantage de supplétifs pour lutter contre l'APV ? D'abord parce qu'en 1954, l'ANV a déjà débauché de nombreux supplétifs pour les employer dans ses unités. D'autre part, parce qu'ils sont restés une indispensable force d'appoint mais ne pouvaient aller plus loin dans l'efficacité. Face aux forces régionales, les commandos et compagnies de supplétifs sont légers, en effectif et en armement. Ils ne peuvent pas affronter des forces de l'APV bien plus entraînées et armées.

Si les PIM ont concentré beaucoup de compliments sur leur fidélité à leurs nouveaux employeurs, ceux-ci les ont parfois vus juste comme une main d'œuvre à utiliser et d'autres encore comme des soldats qui, ayant « trahi » une première fois, peuvent encore le faire. Là encore, la confiance n'est pas absolue et « la belle histoire du PIM qui prend la place du mitrailleur blessé » qui se raconte souvent chez les vétérans sans l'avoir vécue ne peut faire oublier que des trahisons sont également arrivées. Ce sont souvent d'anciens soldats d'en face : « le PIM était fort utile pour les travaux et être coiffeur, mais on ressentait une certaine appréhension quand il prenait le rasoir pour finir la coupe de cheveux<sup>4349</sup>. » Henri Darré n'a pas oublié les « tentatives de sabotages de la part des prisonniers « utilisés pour

---

<sup>4347</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p 145.

<sup>4348</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>4349</sup> Entretien avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

le nettoyage de nos véhicules qui ont tenté de mettre le feu à notre auto-mitrailleuse<sup>4350</sup>. » Si André Laperle se rappelle avoir bien traité les PIM, il n'est pas dupe de leur fidélité à géométrie variable : « Si on avait des PIM, [...], on se débrouillait toujours pour qu'ils marchent dans les premiers<sup>4351</sup>. » A d'autres moments, il faut aussi tenir compte de la susceptibilité des différents contingents utilisés. Pour les supplétifs issus des minorités, les PIM ne sont que des Vietnamiens détestés ; c'est la raison pour laquelle Francis Oustry n'en admet pas dans son unité : « Quant aux PIM, je n'en n'ai jamais eu à ma disposition car je n'en voulais pas. Je crois qu'ils n'auraient pas fait bon ménage avec mes supplétifs montagnards<sup>4352</sup>. » Les reproches faits aux unités *jaunies* et surtout aux unités de l'ANV comme aux unités laotiennes, concerne leur combativité. Ceux qui combattent avec des supplétifs connaissent leurs limites au combat.

De Lattre a essayé de donner vie à une armée vietnamienne, sans grand succès. À partir du moment où Bao Dai décrète la mobilisation générale, arrivent dans l'ANV des soldats inégalement motivés et des officiers forcés de combattre. Il faut rappeler que l'expression d' « état fantoche » n'est pas seulement prononcée par les communistes français et par l'APV mais également par des militaires français eux-mêmes, le premier d'entre eux étant le maréchal Juin (« un gouvernement fantoche soutenu à bouts de bras<sup>4353</sup> »). Ce n'est pas le courage des combattants vietnamiens qui est critiqué, mais la hiérarchie de l'ANV, comme étant un corps sans âme malgré les efforts du général Hinh, son chef. Les vétérans ont souvent de mauvais souvenirs d'un encadrement vietnamien, en particulier des officiers, qu'ils estiment légers, sans attache avec leurs hommes et plus prompts à partir en permission qu'à la guerre. « C'est De Lattre qui a créé l'armée vietnamienne. Celle-ci valait ce que valait ses chefs, souvent pas grand-chose, car les intellectuels qui étaient ses officiers étaient des prébendiers. Le pouvoir vietnamien dont ils dépendaient était faible et corrompu après le départ de De Lattre en 1952<sup>4354</sup>. », estime Jacques Saubion.

De fait, les officiers vietnamiens ne rallient pas souvent des commentaires élogieux dans le souvenir des vétérans : « leurs cadres n'étaient pas motivés<sup>4355</sup>. » écrit Bernard Gaudin. François-Xavier Heym, qui a combattu avec ses montagnards de la 4<sup>ème</sup> division vietnamienne, se souvient de « deux lieutenants en fuite, dont un que j'ai vu arracher ses galons avant de fuir<sup>4356</sup>. » C'est surtout cette motivation qui semble faire défaut à une partie des officiers trop vite projetés dans la guerre. Jacques Thomas avance une autre explication, la peur des représailles : « Ils étaient peu nombreux à vouloir participer, travailler partout à l'effort de guerre. Pour tous, c'était la crainte des représailles. Exemple pour certains dans les écoles, ils étaient peu pressés de repartir dans leur

---

<sup>4350</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>4351</sup> Entretien avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>4352</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4353</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 309.

<sup>4354</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>4355</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>4356</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

pays<sup>4357</sup>. » Gabriel Mièvre pense que certains officiers vietnamiens étaient très valables, mais que les moins compétents ont saboté cette image :

« D'autres officiers ne savaient rien faire, faisaient la java et ne s'occupaient de rien, en tout cas pas de leurs hommes. L'un d'eux s'est retrouvé coolie ! Un jour, le général Sang qui commandait la frontière de Chine était venu inspecter les lieutenants vietnamiens. Il y en a un qui réclamait une jeep pour partir en opération. "je suis officier, je veux une jeep, je ne monterai pas dans le camion !" Sang lui a arraché ses galons, il a été viré et est devenu coolie<sup>4358</sup> ! »

Au mieux, comme le constate Louis-Jean Duclos dans le 5<sup>ème</sup> BMEO, l'unité est complètement transférée à l'ANV dont elle devient, dans les faits, une unité fictive, gardant son encadrement comme lorsqu'elle était dans le CEFEO : « Après l'arrivée de de Lattre les BMEO (bataillon de marche d'Extrême-Orient), dans les rangs desquels je servais, ont été versé nominalement dans une Armée vietnamienne alors inexistante sous le commandement suprême et fictif de l'empereur Bao Dai. Aucun changement apparent<sup>4359</sup>. »

Finalement, c'est la comparaison avec l'APV qui fait mal, celle-ci étant efficacement motivée par une propagande implacable renforcé par le carcan idéologique qu'elle véhicule : « Les Vietnamiens, dans les paras, c'étaient des bons ! S'ils étaient bien commandés ! C'est le commandement qui compte, il est l'exemple. Ils s'engageaient pour la solde mais pas pour faire la guerre. Les Vietminh eux, c'était l'idéologie<sup>4360</sup>. » Par conséquent, tous les combattants ne se valent pas, du fait de motivations d'engagement plutôt matérielles sans avoir un état d'esprit de nation mobilisée contre un ennemi mortel, d'autant que la situation se détériore manifestement :

« Les BPVN avaient bonne réputation, ce qui n'était pas le cas de la plupart des unités qui étaient en majorité "jaunes" car elles devaient, compte tenu de leur ethnie et de leur "consanguinité avec l'ennemi", percevoir que c'était perdu et que la France n'y arriverait pas ! Et donc ils n'ont pas voulu se mouiller plus que nécessaire. Beaucoup de Vietnamiens engagés côté français le faisaient pour des raisons économiques. C'était une façon de gagner sa vie<sup>4361</sup>. »

Le constat de cette différence perdurera jusqu'en 1975 et la défaite du régime sud-vietnamien ne surprendra personne parmi les anciens d'Indochine. Écrivains-combattants et historiens cite souvent en exemple le 5<sup>ème</sup> BPVN ou 5<sup>ème</sup> Bawouan de Dien Bien Phu, comme d'une des meilleures unités de l'ANV en 1954. Pourtant, les sentiments et les récits les plus contradictoires circulent sur cette unité. Bien qu'elle ait été engagée n'importe comment juste après son parachutage, le 15 mars 1954, pour contre-attaquer et soutenir ou reprendre *Gabrielle*, les défaillances sont apparues nombreuses au point d'inciter son chef, le capitaine Botella à dégrader deux sous-lieutenants vietnamiens trop hésitants<sup>4362</sup> et (ou) à intervenir « à coups de poings et à coups de pieds pour déloger ses Vietnamiens qui sont traités de tous les noms, extraits de leurs trous et poussés de force sur la piste » puis défaire « un tri parmi les cadres et les hommes, éliminant des effectifs

---

<sup>4357</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4358</sup> Entretiens avec Gabriel Mièvre, *op. cit.*

<sup>4359</sup> Entretien avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>4360</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, *op. cit.*

<sup>4361</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>4362</sup> Frank Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 297.

tous ceux qui ont refusé de franchir le gué »<sup>4363</sup>. Dans la suite ces combats, ce bataillon ne récoltera que des éloges. Mais l'image est fixée d'autant que le film de Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu*, évoque ce lâchage des Vietnamiens du 5<sup>ème</sup> Bawouan, des images et des situations (le soldat braqué par le lieutenant Ky pour le faire avancer) dont le lieutenant Latanne, ancien chef de section dans ce même bataillon, a plusieurs fois contesté la véracité.

Il en va de même pour les Bataillons Thaï, sans doute même avec davantage d'injustice. Des désertions au sein du BT3 ont affaibli l'occupation du point d'appui *Anne-Marie* qu'il a dû évacuer ; il a fallu envoyer la compagnie du lieutenant Rondeau, du 5<sup>ème</sup> BPVN pour boucher le trou dans les défenses. Peu importe que l'affectation de ce bataillon pour garder tout un point d'appui exposé en mode « tranchées de 14-18 » ne soit pas du domaine de ses compétences de bataillon de « coureurs de jungle ». Peu importe ensuite que le BT3 ait poursuivi le combat malgré les désertions et que le BT2 du commandant Chenel se soit également bien battu jusqu'au bout sur *Dominique 3* tombé à bout de munitions le 1<sup>er</sup> mai 1954. La réputation des Thaï est d'avoir lâché à *Dien Bien Phu* et d'avoir contribué à peupler les *rats de la Nam Youn*. Sur le Fleuve Rouge, Pierre Desroche utilise ses Thaïs de manière à ne pas les mettre dans des situations qui ne les avantageraient pas et s'occupe de les dynamiser lorsque la situation l'exige. Lui n'a pas à garder de point d'appui mais lorsqu'il faut tenir un poste face à un assaut de l'APV, il lui faut utiliser toutes les ressources de son savoir - faire face à des soldats « pas toujours guerriers » :

“ L'encadrement qu'on avait dans le bataillon Thaï, c'était des Thô, qui étaient peut-être un peu plus guerriers que les Thaïs. Dans le poste où j'ai été attaqué, pour le tenir, il y avait un légionnaire, deux Thaïs, un légionnaire, deux Thaïs... avec des ordres donnés aux légionnaires. Thaï et Thô ne tiennent pas sous les bombardements. Eux, ils veulent bien la piste, on court...chaque fois qu'on a été en opération, ça s'est très bien passé. Mais enfermés dans un poste, non. D'ailleurs mon adjoint qui était un Thô, dans ce poste où on a été attaqué, il m'a dit “il faut partir !” J'ai dit “Non, mais ça ne va pas bien ? On va leur foutre la piquette !”<sup>4364</sup>. »

Au second séjour, réaffecté au 1<sup>er</sup> Bataillon Thaï le 11 mars 1954, il ne reconnaît plus vraiment son bataillon quitté deux ans auparavant. « Beaucoup ne sont plus là, faits prisonniers ou tués pendant les combats de la haute région ». De plus, non seulement ils ne combattent plus sur leur terre naturelle mais dans le delta, depuis leur évacuation de haute région après Na San, mais les unités sont mélangées avec des « Annamites » avec lesquels l'entente est moins sereine. « Certains peuvent trahir » ce qui fait que, d'après Pierre Desroche, qui ne sort jamais sans sa carabine et dont les collègues, en poste, « vivent avec le pistolet sous l'oreiller », les Vietnamiens du nord sont moins fiables que les Thaï avec lesquels « la vie est simple et claire »<sup>4365</sup>. Mais au détour d'une phrase, quelques pages plus loin, on peut lire que la confiance ne peut jamais totale avec eux non plus. Les Thaï vivent avec leur famille, ramenée de haute région deux ans plus tôt, comme cela s'est toujours fait dans la « coloniale » : « C'était d'ailleurs une façon de s'assurer de leur loyauté<sup>4366</sup> » ; ce qui reste

---

<sup>4363</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 184.

<sup>4364</sup> Entretien avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>4365</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez*, op. cit., p. 221.

<sup>4366</sup> *Idem*, p. 226.

vrai en 1954.

Par conséquent, la place des contingents de l'Union française du CEFEO (Africains, Nord-Africains, autochtones) dans les mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine reste ambiguë. Les témoignages actuels montrent un grand respect envers tous les types d'unités et de peuples qui en font des frères d'armes des combattants français d'Indochine. Il contraste avec des témoignages plus anciens cités dans les ouvrages du conflit, nettement plus accusateurs sur la moindre valeur de tous ces contingents par rapport aux métropolitains.

L'éloignement du conflit a-t-il poli les souvenirs et les commentaires, moins élogieux à l'époque ?

## 2. Combattre : les conséquences sur l'homme d'un conflit violent

« On faisait des coups de main pour détruire. [...]. On avait une mission. C'était de l'élimination. »  
(Roger Tochon-Ferdollet)

Les douze mois du tour de service d'un soldat américain, certes non professionnel, paraissent bien courts, dix à quinze ans plus tard que ceux que vivent des soldats du CEFEO qui en subissent 26 en moyenne. Ajouté au manque de soins, d'accompagnement du militaire comme de l'officier, ils expliquent toute la difficulté d'existence de ces séjours et les difficultés d'être qui s'exprimeront dès leur retour en Métropole.

### 2.1 Être malade : les pesanteurs du milieu sur le corps et l'esprit

« Impossible d'échapper dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, en Asie ou en Afrique, aux dysenteries et innombrables affections. » (Pierre Guérineau)

L'état sanitaire du corps expéditionnaire est l'un des sujets les plus importants concernant ce conflit, même si pendant longtemps, il n'a pas généré beaucoup d'études au vu de son côté peu spectaculaire à côté des récits militaires. Michel Bodin a fait une étude précise, dans ce domaine comme dans les autres concernant ce conflit. Sur le plan organisationnel pour un état-major comme sur le terrain pour les hommes, les problèmes de santé ont une prise en charge coûteuse et grèvent les effectifs disponibles lors des opérations militaires. En fin de séjour, certaines unités ne sont que partiellement sur pieds et deviennent sinon indisponibles, du moins peu efficaces. C'est parfois un souvenir quotidien pour les vétérans puisqu'ils en supportent encore les séquelles aujourd'hui. Le milieu climatique est pesant, usant pour les organismes ce qui influe sur le mental des hommes et s'ajoute aux problèmes liés à l'éloignement des familles, l'isolement.

#### 2.1.1 L'inconfort matériel absolu des séjours coloniaux

« On avait des gardes de jour, de nuit. On subissait l'inconfort absolu [...] et le manque d'hygiène. »  
(Max Poiroux)

En 1945, les vétérans de la Seconde guerre mondiale qui arrivent en Indochine dans les premiers renforts ont connu beaucoup de situations d'inconfort, le froid, la faim en Europe depuis 1940, la sécheresse en Afrique du Nord. Mais ils ne s'attendaient pas à trouver des conditions aussi dures en Extrême-Orient. Malgré la pauvreté des moyens des Forces Françaises Libres et de l'armée d'Afrique en 1941 comme en 1943, les troupes françaises ont peu combattu dans des conditions si durablement exténuantes et ont pu être soignées, d'autant plus lorsque l'équipement américain a commencé à être distribué. Les conditions de vie des troupes du CEFEO se rapprochent de celles des soldats américains du Pacifique qui ont dû supporter, eux-aussi, un ennemi agressif, un climat usant avec, toutefois, un service de santé performant mais insuffisant à éviter tous les effets négatifs de cette situation.

Les problèmes liés au climat ou aux milieux dans les cinq territoires, déjà évoqués, ont leur part dans l'épuisement physique d'une partie des combattants du CEFEO au même titre que le rythme effréné des opérations, le manque de repos, de sommeil que certains d'entre eux connaissent. Globalement, le climat de moussons suppose des saisons des pluies torrentielles où les vêtements sont portés mouillés et où les soldats pataugent dans les rizières jusqu'au ventre sans pouvoir se changer, ce qui déclenche des troubles digestifs, des diarrhées et toute une série de maux. Mais ils peuvent également prendre froid au Tonkin ou au Laos avec des périodes de baisse de températures, d'humidité voire de gel possible, avec de fortes amplitudes thermiques annuelles. Les brumes et les brouillards si magnifiques à observer aujourd'hui en réel ou sur des photographies font partie des calamités du combattant d'Indochine. Il faut plusieurs mois pour s'acclimater aux rigueurs climatiques avec un encadrement sanitaire très suivi et des périodes de repos. Autant dire, pour les combattants jetés dans les combats au plus vite, l'impossibilité de prendre ce temps nécessaire avec un équipement sanitaire insuffisant. Si certains soldats peuvent prendre le temps de la sieste, il est rare, même sur les bases ou dans les états-majors où les combattants s'imaginent que les « planqués » ont le temps de « se la couler douce », que les combattants aient le temps d'y recourir malgré son caractère indispensable. De même les coups de chaleur rendent indispensable le fameux chapeau de brousse, un des objets mémoriels de ce conflit, qui n'empêche pas les malaises voire les décès en opérations.

Dans quelles conditions les premiers contingents arrivent-ils en octobre 1945 ? Comment expliquer le délitement très rapide de la santé de bien des combattants dans la soi-disant « perle des colonies » ? Il faut tout d'abord rappeler que pour certains médecins comme Étienne Guibal, parti pour l'Indochine en 1948, l'enseignement de la médecine tropicale est insuffisant. Le savoir accumulé pendant la colonisation, ne porte pas forcément sur l'Indochine même et, comme pour les combats, ne constitue pas un retour d'expérience enseigné :

« Les vieux médecins-chefs qui étaient allés en Indochine vingt ans auparavant n'étaient pas du tout dans le coup de la guerre actuelle ! On passait en principe, à Bordeaux, un diplôme de médecine

tropicale, mais on était très axé sur l'Afrique noire, les pandémies de maladie du sommeil, la fièvre jaune, le paludisme ; très peu sur l'Indochine, on ne connaissait pas. La guerre a commencé en 1946, j'aurais apprécié de discuter le coup avec un camarade qui en rentrait. Quand je suis reparti de là-bas, j'ai vu le camarade arrivé en avion qui me remplaçait, je l'ai briefé. Moi il a fallu que je me débrouille<sup>4367</sup> ! »

Le CEFEO qui débarque en Indochine arrivent dans une colonie isolée de la Métropole depuis cinq ans. Elle s'est débrouillée pour survivre, pour s'équiper avec le peu qu'elle pouvait produire. Le service de santé n'a pas pu alimenter et encore moins renouveler son matériel ni son stock de médicaments et vaccins même s'ils ont bénéficié d'un dépôt constitué dès le début de la guerre devant la menace japonaise et des efforts des pharmaciens militaires. En outre, peu de médecins et, en particulier, peu de médecins autochtones sont formés depuis ces cinq ans. La situation se tend davantage à partir du 9 mars 1945, puisque les forces japonaises arrêtent et parfois exécutent les médecins militaires français. Les infirmiers autochtones désertent. Quelques mois plus tard, les « libérateurs chinois » font main basse sur tout le matériel sanitaire ou non des hôpitaux comme de toute structure économique ou sociale au Tonkin. Michel Bodin note que : « En Indochine, les exactions japonaises, vietminh et chinoises avaient détruit la majeure partie de l'infrastructure médicale et le Service de Santé souffrait d'un manque de préparation de base (ravitaillement mal conçu, moyens peu nombreux, véhicules usagés...) et de la lourdeur de l'organisation, c'est-à-dire de son inadaptation aux conditions de guerre. Fin 1945, on manquait pratiquement de tout<sup>4368</sup>. » Il ajoute un peu plus loin : « quant aux possibilités locales, elles s'avéraient nulles<sup>4369</sup>. »

Les militaires français n'arrivent pas dépourvus de tout. Ils ont eu toute une batterie de vaccins avant le départ, encore qu'une partie d'entre eux aient témoigné avoir tout fait pour y échapper car ils étaient apparemment plus douloureux à l'époque qu'aujourd'hui. « J'étais rebelle aux piqûres. Je me suis débrouillé pour partir en Indochine sans les vaccins réglementaires, parce que j'avais la trouille<sup>4370</sup> », avoue Roger Ouiste. D'autre part, les vaccins ne sont pas en nombre suffisant dans les premiers temps après la fin de la Seconde Guerre mondiale et s'ils sont faits avant le départ, notamment le cocktail « diphtérie-tétanos-choléra », encore faut-il que les rappels soient effectués et toutes les unités vaccinées, ce qui apparaît douteux. Michel Bodin s'aide également des rapports de traversées issus des visites et contrôles faits sur les navires de transport entre la Métropole et l'Indochine, pour signaler ces lacunes des visites et vaccinations préalables à l'embarquement<sup>4371</sup>. Sur place, s'ils disposent des infirmeries du bataillon et des structures hospitalières des grands centres, leurs organismes ne sont pas habitués aux températures des tropiques, aux intempéries et au rythme effréné des opérations. Il faut également signaler que dans les premières années 1945-1948, les métropolitains arrivent avec leurs carences nées de l'occupation avec des organismes en plus ou moins bon état, affaibli par les carences alimentaires et le manque de soins médicaux qu'ils

---

<sup>4367</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>4368</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine 1945-1954*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>4369</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>4370</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>4371</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, pp. 94 et 128-129.

ont pu subir pendant les années de guerre. Le manque de formations et d'informations déjà évoqué sur le conflit s'accompagne d'un défaut de connaissances des militaires envoyés en Indochine sur les dangers liés au climat et à une mauvaise hygiène ; le plus souvent, les brochures distribuées ou les quelques conférences distillées aux combattants évoquent davantage les maladies vénériennes que les imprudents peuvent attraper sur place. Cela n'empêche pas le soldat d'Indochine, malgré l'organisation et les contrôles dans les BMC, d'attraper toute sorte de maladies sexuellement transmissibles ni de partager les congais. Dans les carences d'information que beaucoup ont pu rencontrer de la part des autorités de santé, figurent les éléments de base. Ainsi Jacques Saubion signale-t-il, à titre d'exemples complètement différents, qu'il « n'y a jamais eu de distribution de brosses à dents » ni de préservatifs : « Les maladies vénériennes ont handicapé une proportion appréciable de combattants. On nous avait distribué, à Djibouti, deux préservatifs. Puis plus rien. On n'en trouvait même pas localement à acheter. Cela n'aurait pourtant pas coûté cher, beaucoup moins que les traitements qui s'en suivaient<sup>4372</sup>. »

D'autre part, aux problèmes d'isolement matériel de la guerre mondiale et aux destructions post-mars 1945 s'ajoutent les lacunes d'un système de santé colonial qui n'a jamais été suffisant pour une population de 25 millions d'habitants malgré la fierté qui s'attache à Alexandre Yersin et aux hôpitaux construits. La pauvreté matérielle qui concerne l'armement disparate du CEFEO, existe pour les médecins et les structures de santé utilisant des équipements « anglais, américains, canadiens, italiens, français, allemands et japonais<sup>4373</sup>. » Le personnel de santé d'un corps expéditionnaire aussi cosmopolite reste à son image : un recrutement insuffisant, des personnels aussi dévoués qu'insuffisamment formés, que ce soient les infirmiers des unités ou même de certains médecins dont les connaissances en médecine tropicale ou en chirurgie de guerre se font sur le terrain. Par conséquent, jusqu'en 1950, le CEFEO manque de tout et ne peut alimenter sa guerre, y compris dans le domaine de la santé. Jusqu'en 1954 malgré une amélioration notable de l'organisation du système de santé militaire en Indochine pouvant faire face aux nécessités opérationnelles (le parachutage des antennes chirurgicales et des médicaments à Dien Bien Phu) comme aux soins les plus compliqués dans les centres urbains, la protection médicale dédiée au combattant reste sur le fil et le personnel de santé connaît un épuisement similaire à ceux qu'il doit soigner. Malgré des guerres coloniales à répétition au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle au Maroc, qui ont nourri une expérience supposée éviter les problèmes de santé au CEFEO, la pauvreté du système de santé militaire et le manque de développement de l'Indochine rendent les lacunes dans ce domaine inquiétantes.

En effet, si des campagnes de vaccination ont été entreprises depuis la colonisation, l'Indochine manque de puits, de structures de santé locales, de médicaments et les combattants lancés dans le

---

<sup>4372</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>4373</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p. 88.



conflit se lavent avec leur casque, manquent de moustiquaires, se fournissent en médicaments chez les commerçants chinois quand il ne se font pas envoyer de France des médicaments, jusqu'à la pénicilline. Ils attrapent les fièvres les plus diverses et le bilan de santé du CEFEO est lourd en hospitalisations, rapatriements sanitaires et indisponibilités. Bien entendu, les soldats sont loin des épidémies de choléra de l'Algérie ou de Madagascar, mais cette armée du pauvre qu'est le CEFEO mal équipé de 1945 à 1950, souffre tout autant de la guerre que de la pauvreté des moyens sanitaires. De fait, à la question n°44 demandant s'ils ont été malades pendant la guerre d'Indochine, il est rare de trouver un vétéran déclarant qu'il n'a attrapé aucune maladie<sup>4374</sup>. En opération, les conditions d'hygiène sont défailtantes mais les soldats limitent au maximum les risques, comme ils le peuvent. Ils en arrivent à regretter les hamacs du *Pasteur*. Jusqu'en 1954, une grande partie des combattants d'Indochine couchent par terre, à même le sol, un sol grouillant d'une faune dynamique. Pour Max Poiroux qui arrive en octobre 1945, c'est tout de suite « l'inconfort absolu » au GEP/RICM, que ce soit à cause du rythme épuisant imposé par le conflit et ce manque d'hygiène insoluble :

« On avait des gardes de jour, de nuit. On subissait l'inconfort absolu (on se couchait à terre, les lits Picot sont arrivés plus tard) et le manque d'hygiène. Les corps étaient couverts de « bourbouille » et de dartres annamites se transformant en furoncles. Les démangeaisons nous empêchaient de dormir. La deuxième année, affecté à l'escadron de chars, le confort s'est amélioré. Toutefois, nous n'avions qu'un seul point d'eau dans la cour, entouré de pierres pour la douche, à l'aide du casque<sup>4375</sup>. »

Il est toutefois l'un des rares à revenir de ses deux séjours sans grand souci de santé, « en échappant au pire : amibiase et paludisme. Je n'ai eu que quelques accès fébriles au retour et le teint jaune provoqué par le comprimé quotidien de Paludrine<sup>4376</sup>. »

### 2.1.2 Le tiercé gagnant de la guerre d'Indochine : dysenterie, paludisme et bourbouille

« Malade oui, certes, mais ni gravement, ni longuement. Impossible d'échapper dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, en Asie ou en Afrique, aux dysenteries et innombrables affections. » (Pierre Guérineau)

Ces trois affections sont les plus citées, de très loin, dans les témoignages. Sur 68 réponses, 25 ont évoqué le paludisme et 36, la dysenterie et autres amibiases. Pour ce qui est de la bourbouille, tous ne l'ont pas signalé puisqu'elle était plus une gêne qu'une vraie maladie et qu'elle a disparu rapidement, mais elle est une « compagne » régulière des années d'Indochine.

Comme souvent avec le questionnaire, les réponses sont incomplètes, ce genre de sujet étant jugé secondaire puisque non militaire et une partie des combattants s'y sont habitués sur le terrain. Certaines réponses sont précises, citant les diverses maladies ou problèmes de santé rencontrés. A cette question n°44, certains répondent « oui », qu'ils ont connu la maladie mais sans plus de

---

<sup>4374</sup> Question n° 44 : Avez-vous été malade ? En avez-vous gardé des séquelles ?

<sup>4375</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4376</sup> *Ibid.*

précision, ou juste « non ». Difficile ensuite de voir les statistiques comme rigoureusement exactes. Des vétérans n'ont pas dû souhaiter que l'on sache leurs problèmes vénériens encore que le mot « blennorragie » ait été écrit à plusieurs reprises. Enfin, plus complexe encore, certains ont considéré que des maladies non récurrentes, ni pensionnées ou qui ne les avait pas empêchés de combattre n'en n'étaient pas réellement ; d'où quelques réponses comme « pas vraiment », « quelques accès de fièvres » ou « petits ennuis internes ».

La bourbouille ou les « dartres annamites » concernent les affections les moins graves. La chaleur et l'humidité extrêmes, les vêtements remplis de sueur et pas souvent lavés donnent des dermatoses, des éruptions cutanées régulières sans gravité mais douloureuses. Beaucoup de vétérans, en entretien comme dans les questionnaires, m'ont assuré que tout le monde en avait eu, eux compris. De fait, Michel Bodin donne le chiffre de « 489 569 cas (de dermatoses) parmi les débarqués<sup>4377</sup>, sur un chiffre total de 488 560<sup>4378</sup> soldats débarqués en Indochine.

Les vétérans appellent « bourbouille » les diverses affections cutanées qui sont des zones de boutons plus ou moins larges qui s'étendent en grattant les démangeaisons à cause de la sueur qui stagne sur la peau pendant des heures voire des jours. Certains m'ont dit en avoir été couvert sur une grande partie du corps, d'autres juste aux pliures ; la plus douloureuse étant au niveau des testicules. L'historien précise les différentes éruptions : les furoncles, c'est-à-dire de gros boutons rouges qui deviennent des pustules blanches infectées sur les systèmes pileux et les pyodermites, des boutons purulents ; les « dartres annamites », des lésions rougeâtres qui ressemblent à de l'eczéma, souvent sur le visage sur lequel il faut mettre de l'eau de Dakin ; l'intertrigo, des mycoses ou champignons qui produisent aussi des rougeurs et des boutons aux plis, et la bourbouille proprement dite. Ceux qui ont côtoyé un *vieux colonial* apprennent que s'exposer nu sous la pluie, du moins ses zones infectées, peut guérir la moindre bourbouille par l'effet de cette eau sur la peau. Au retour en Métropole, la limite géographique de la bourbouille est le canal de Suez ; ensuite, elle disparaît systématiquement : « Normalement, elle se terminait passé le canal de Suez, pour une raison que j'ignore et tout le monde retrouvait sa peau de bébé<sup>4379</sup> », se souvient Roger Ouïste. Jacques Saubion a écrit n'en avoir eu qu'au début et a vu leur disparition comme une acclimatation achevée : « Au début du séjour, j'ai eu des maladies de peau : la bourbouille (irruption de milliers de petits boutons que calmait un peu d'eau de pluie), le darte annamite (sorte de zona mort qui s'élargissait, un traitement indigène le soignait). Puis tout cela a disparu. J'étais adapté au climat<sup>4380</sup> ! »

Michel Bodin ne pointe pas seulement, dans les causes de cette gêne cutanée, les habituelles raisons de sueurs nées du climat tropical, les vêtements mal lavés mais également l'inadaptation à ces latitudes des treillis trop épais, trop chauds et des « sous-vêtements mal faits », « le manque d'effets

---

<sup>4377</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 107. Il faut bien distinguer le nombre de cas et le nombre de soldats d'Indochine, certains soldats ayant connu plusieurs cas et d'autres aucun.

<sup>4378</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats, Indochine 1945 -1954*, op. cit., p. 7.

<sup>4379</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>4380</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

de rechange », « le manque de chaussures de bonne qualité ». Également le fait que les militaires arrivent en Indochine avec déjà des problèmes cutanés (gales, furoncles) attrapés en France dans les camps de transit ou sur le bateau. L'amélioration statistique de ce genre d'affections à partir de 1952, sur la foi des archives, vient, selon lui, de la prise en compte et de l'amélioration de ces éléments ainsi que les informations données aux arrivants et l'amélioration des cantonnements. Mais là encore, on peut se demander comment, pendant les sept premières années du conflit, de telles erreurs ont pu être commises au vu de l'expérience des expéditions et campagnes coloniales que les troupes françaises ont rassemblé en un siècle.

Les amibiases et autres dysenteries, officiellement amibiennes ou non, sont la seconde catégorie d'ennuis de santé déclarés par les vétérans dans leurs témoignages, autrement plus ennuyeux qu'une simple borbouille. Certains vétérans en sont encore affectés et pensionnés pour cela. C'est une maladie parasitaire sous formes de diarrhées graves, très douloureuses qui peuvent provoquer des saignements et s'avérer mortelles ; cela a été le cas puisqu'elles n'étaient pas soignées, dans les camps de prisonniers de la RDV. Les dysenteries provoquent de fortes douleurs intestinales, mais peuvent aussi dégénérer en ulcères, des abcès dans l'estomac, le foie ou les poumons. Elles sont liées à l'absence d'hygiène dans les cantonnements, la nourriture, le manque de savon et produit d'hygiène sur les mains et le corps, une présence animale, fécale aux alentours, avec l'accélérateur que représentent la fatigue, l'alcool et la saison chaude. Étienne Guibal a pris du temps pour avertir ses marins de « faire attention, car la soupe chinoise, c'étaient souvent des facteurs de dysenterie amibienne<sup>4381</sup>. » Cette soupe chinoise ou vietnamienne, le *Pho*, mangée sur les trottoirs de toutes villes et dans toutes les gargotes de l'Indochine, était le péché mignon des soldats d'Indochine, vite faite et peu coûteuse. A-t-elle été un facteur de diffusion de la dysenterie à cette époque ? La question reste posée faute d'études sérieuses mais il apparaît plutôt que oui. 193 370 combattants du CEFEO en auraient été atteints d'après les archives mais ces chiffres, d'après Michel Bodin, ne concernent en fait que les rechutes<sup>4382</sup>. C'est dire la gravité du nombre d'infectés. Plusieurs ont d'ailleurs dû être rapatriés sanitaire comme Jacques Allaire en 1947, au bout de 18 mois de séjour. 53 % des témoins qui ont répondu à la question sont concernés par cette maladie.

Enfin, le paludisme apparaît comme l'autre affection grave très répandue dans les rangs du CEFEO. Beaucoup ont dit, lors des entretiens, « que tout le monde avait eue » mais, dans les questionnaires, les statistiques ne sont pas tant élevées (36 % des réponses). Peut-être considèrent-ils que les fièvres qu'ils ont eues n'en font pas partie ? Toutefois, comme il s'agit d'une maladie bien identifiée pour laquelle les combattants ont eu des traitements, peut-être en est-ce le résultat ? En effet, plusieurs combattants comme Max Poiroux au RICM ont rappelé avoir eu des traitements

---

<sup>4381</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>4382</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 104.

dès le débarquement en 1945, comme la Paludrine, la Quinacrine ou la Nivaquine. Mais si l'absorption d'un traitement est facile dans les cantonnements et autres bases, leur prise réclame beaucoup trop de régularité pour être suivie pendant une opération, surtout si elle dure des semaines comme pour l'opération *Léa* en 1947. D'autre part, le remplacement des médicaments par d'autres selon les années (Paludrine en 1949, Nivaquine en 1951) ne facilite pas les suivis. Ce sont ces raisons qui expliquent que le paludisme soit très répandu chez les combattants d'Indochine malgré les préventions et les médicaments. C'est en tout cas la maladie tropicale par excellence, celle des moustiques anophèles des régions humides, les marais, fleuves et canaux, dans les deltas et les rizières ; mais, dans ces régions, les soins sont plus fréquents et les hôpitaux plus nombreux. On cite comme bien plus dangereuses la haute région, les forêts, le Fleuve Rouge et toutes les régions moins densément peuplées. Chacun connaît l'importance de la moustiquaire pour éviter les piqûres de moustiques mais certaines garnisons n'en disposent pas en un nombre suffisant. D'autres ne sont pas remplacées en cas de détérioration ou ont un problème de maillages trop petits ou trop grands<sup>4383</sup>. Les vaporisations d'insecticides sont restées rares et la tenue de sortie en short et chemisette à manche courtes ne favorise pas la protection du soldat d'Indochine.

Pour ceux qui ont répondu « non » à la question sur les maladies attrapées en Indochine, comme n'ayant eu aucune maladie sérieuse pendant leur séjour, on ne peut distinguer un type particulier de combattant. On peut penser que les militaires plus sédentaires ou habitant les villes ont été moins atteints que les autres. Certes, les personnels de santé font plus attention que les autres, ce qui n'a pas empêché Pierre Guérineau, médecin à Saïgon, d'en être affecté : « Malade oui, certes, mais ni gravement, ni longuement. Impossible d'échapper dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, en Asie ou en Afrique, aux dysenteries et innombrables affection<sup>4384</sup>. »

Étienne Guibal, médecin sur *La Boudeuse*, raconte qu'il a bien entendu parler des maladies tropicales en école d'application, mais au retour de son séjour en Indochine : « J'arrive le 30 décembre 1948 en Indochine et j'en suis reparti en septembre 1950, rappelé pour faire l'école d'application à Sainte-Anne. Normalement on doit y aller avant de faire campagne. On est allé faire campagne avant d'avoir cours et d'entendre parler de dysenterie amibienne, de paludisme et de fièvre jaune ! Depuis deux ans on ne voyait que cela<sup>4385</sup>. »

Si l'on peut trouver logique que Pierre Caubel et Paul Esclasse, pilotes dans l'armée de l'air en Indochine n'ait eu aucune maladie sérieuse, Robert Servoz, Joseph Koeberlé ont fait un séjour dans les parachutistes ; ils ont même été faits prisonniers, le premier à Dien Bien Phu, le second à Ban Hine Siu au Laos, tous deux en 1954. Ils auraient très bien pu, du fait, de leur rythme d'opérations et de leur condition de prisonniers de guerre (comme Pierre Caubel abattu à Dien Bien Phu), revenir avec des maladies, des séquelles. Aucun n'en n'a eu. « Pourquoi je n'ai pas attrapé le "palu"

---

<sup>4383</sup> Michel Bodin, *Ibid.*, pp. 104-105.

<sup>4384</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Guérineau, reçu le 24 juin 2017.

<sup>4385</sup> Entretien de l'auteur avec Étienne Guibal, *op. cit.*

? la dysenterie ? Pourquoi je n'ai rien attrapé ? Je ne sais pas. C'est comme ça ! Une dame m'a dit que j'avais un très bon ange gardien<sup>4386</sup>. », s'amuse Joseph Koeberlé. Bernard Gaudin au commando 25, Félix Franel au RICM, Guy Chalençon dans l'infanterie coloniale, ne se sont pas ménagés au cours de leurs opérations respectives et n'ont rien eu. Les mécaniciens dans les bases navales comme Michel Bassot, sur les bases aériennes comme Michel Lagier à Bien Hoa et Pierre Guillemot à Cat Lai ont certes été moins exposés bien qu'ayant participé eux aussi à des opérations, mais Pierre Piron lui aussi mécanicien avion entre Saigon, Hanoi et Tourane, a attrapé « une dysenterie amibienne de 1<sup>ère</sup> catégorie, à Saigon, très grave » !<sup>4387</sup> C'est presque une loterie !

### 2.1.3 D'autres maladies aux lourdes conséquences

« J'ai attrapé toutes les maladies coloniales ! On les a tous eues ! » (Pierre Lespine)

Pour être moins connues, parfois moins graves, certaines autres maladies vécues en Indochine n'en ont pas moins atteint fortement des vétérans interrogés sur ce point, avec des conséquences qui auraient pu être dramatiques. Le typhus de brousse, les pleurésies ne sont pas des maladies à prendre à la légère et les vétérans ont parfois conscience de s'en être tiré de justesse.

Les maladies vénériennes, selon les cas, ont causé de sérieux problèmes de santé et aussi des problèmes personnels graves. André Laperle se souvient qu'un camarade du bataillon a attrapé la syphilis : « Il s'est suicidé car à la visite, il a su qu'il avait chopé une syphilis. "Je ne pourrai pas rentrer chez moi, me marier, je suis syphilitique". Il s'est foutu un coup de flingue dans la piaule. Ça avait jeté un froid<sup>4388</sup>. » Rien n'a été anodin dans ce conflit, les problèmes de santé encore moins que les autres vécus et cela fait aussi partie de la mémoire combattante. André Jamain fait partie de ceux qui ont eu le typhus de brousse (ou typhus des broussailles), transmise par les tiques, les acariens. Résultat, des fièvres intenses et peu de médicaments adaptés : « Le typhus de brousse, on l'appelait aussi typhus des rizières. On m'a emmené à l'hôpital et j'étais étendu comme d'autres blessés, semi-inconscient. C'étaient des religieuses qui nous soignaient. A un moment le médecin passe avec la mère supérieure, il a dit "celui-là il est foutu". Je me suis remis et j'ai demandé à la mère supérieure si j'avais bien entendu ces paroles. Elle m'a dit "oui, il l'a dit". Je suis toujours là<sup>4389</sup>. » Les virus les plus divers existent dans ce milieu tropical dans lequel les soldats se déplacent comme « à découvert ». En 1946, Henry Clémens tombe gravement malade sous de fortes fièvres :

« Notre peloton était arrêté assez en retrait et profitait d'un calme relatif. Depuis le matin, je me sentais mal et assez fiévreux, Après avoir bu une tasse de thé, je rejoignis le camion-atelier pour régler la hausse du FM, J'étais à genoux en train d'ajuster l'âme du canon sur le cran de mire et me retrouvai allongé sur un lit picot dans l'infirmerie de campagne. Aucun souvenir de ce malaise vagal, On me dit que j'avais une fièvre de cheval et que je ne devais pas bouger<sup>4390</sup> ! »

---

<sup>4386</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>4387</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>4388</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>4389</sup> Entretien de l'auteur avec André Jamain dans les locaux de la France Mutualiste à Annecy, le 3 novembre 2016.

<sup>4390</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

Il est transféré sur Saigon. Il ne reste que le rapatriement sanitaire pour le guérir définitivement :

« Le lendemain, j'étais ramené à Pleiku, y restai une nuit puis embarquai dans un Dakota, direction Saigon où je fus hospitalisé dans l'infirmerie du 5<sup>ème</sup> Cuirassiers, Une quinzaine de jours après la fièvre était tombée mais je respirais mal et demandai au toubib une radio des poumons, [...]. « Merde ! » dit le toubib en consultant la radio, J'avais une sévère pleurésie, Il fut alors décidé de me rapatrier assez vite sur la France, ce qui fut fait deux à trois semaines après sur le paquebot *Ile-de-France* alors transport de troupe. Oui, j'en ai gardé une faiblesse pulmonaire<sup>4391</sup>. »

Roger Ouiste souffre, au premier séjour, d'une lymphangite ; au-delà de cette infection qui pouvait être très grave, ce qui est caractéristique de la guerre d'Indochine, c'est l'incroyable système D qui mérite d'être rappelé ici :

« J'ai fait une lymphangite, une inflammation des canaux lymphatiques, à la suite d'une banale coupure à un doigt. J'ai vu une espèce de cordon rouge qui me montait sur le corps, pas tous les jours au même endroit. J'ai vu le toubib, un jour, à Quang Tri, une ville importante où on avait été regroupé. [...]. Le toubib me dit « petit, tu as une lymphangite ! ». J'ai appris le mot ! C'était embêtant parce que c'était sur le bras gauche et ça montait paraît-il vers le cœur. Bien entendu, il n'avait rien pour arrêter ça ! Il s'est trouvé qu'il y avait un copain qui avait attrapé une blennorragie, que l'on soignait à l'époque avec le vaccin fourre-tout TABDT, injecté en intra-veineuse et non sous-cutané. Et ça foutait, paraît-il, une fièvre de cheval, ça contrecarrait la vérole ! Le copain, pour échapper à ça, avait acheté de la pénicilline chez le Chinois. Lui en avait, notre infirmerie non ! Le toubib lui a pris la pénicilline qu'il a utilisé pour moi et lui a donné le vaccin, en échange de huit jours d'infirmerie. J'ai reçu ma première injection de pénicilline, qui faisait un mal à l'époque, ce n'était pas de la rigolade ; c'était une poudre diluée dans un sérum quelconque. J'avais l'impression d'avoir du feu injecté dans le corps ! Mais ça a marché<sup>4392</sup> ! »

Les autres maladies sont très diverses et pourraient exister sous toutes les latitudes et dans toutes les armées : la typhoïde, le tétanos, la tuberculose qu'a eue Jean Goriot et qui l'a forcé à être rapatrié sanitaire en 1950<sup>4393</sup>, la diphtérie, ont beau faire partie des maladies courantes traitées avant le départ, certains s'y sont soustraits et ont besoin de vaccinations urgentes.

Les affectations les plus diverses peuvent devenir purulentes sous des climats chauds : ainsi les conjonctivites granuleuses sont-elles gênantes, ce qui n'empêche pas François-Xavier Heym de poursuivre les opérations à la tête de ses hommes<sup>4394</sup> et les trachomes, une infection ophtalmique assez courante en Indochine. Pierre Lespine en parle comme d'une affection supplémentaire dans une liste déjà longue : « On a eu la bourbouille entre les couilles, les doigt de pieds, le *palu*, la dysenterie. J'ai attrapé toutes les maladies coloniales ! On les a tous eus ! Et en plus du *palu* et de la dysenterie, j'ai eu le trachome ! J'avais le pus qui me dégoulinait le long des joues<sup>4395</sup>. » Mais ce trachome est finalement sa planche de salut ; incapable de rester avec son officier le lieutenant Danjaume, intégré au PC du bataillon, il évite l'embuscade du Ba Vi et sauve sa vie. Au second séjour, il n'aura aucune des maladies subies au premier : « Je me sens différent du 1<sup>er</sup> séjour. Je suis acclimaté avec le climat, les bestioles, les maladies<sup>4396</sup>. » Alexis Arette a lui-aussi attrapé un trachome aux yeux. Plus le séjour

---

<sup>4391</sup> *Ibid.*

<sup>4392</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>4393</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>4394</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>4395</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019

<sup>4396</sup> *Ibid.*

avance, plus il sent l'épuisement affaiblir ses défenses. Mais pas question de s'arrêter : « J'ai été très malade enfin de séjour, coliques néphrétiques, paludisme, trachome, dysenteries. Mais je réussissais à reprendre le combat malgré ma fatigue<sup>4397</sup>. » Les mauvaises chaussures, les heures de marche dans la rizière, lui donnent aussi des affections plus « locales » à André Jamain, comme la « maladie du buffle » : « Les Viets labouraient les rizières avec des buffles. Ils avaient des trucs dans leurs sabots à l'endroit où il y a une entaille. Nous on attrapait "la maladie du buffle", c'est-à-dire des mycoses. Elle revient de temps en temps<sup>4398</sup>. »

Par conséquent, les militaires du CEFEO s'usent rapidement au fil de leur séjour et évitent le rapatriement sanitaire sauf si leur état ne peut s'améliorer dans un centre de repos comme à Dalat, au Cap Saint-Jacques ou à Do Son en baie d'Along. Mais de manière générale, l'état sanitaire du corps expéditionnaire n'est pas satisfaisant, surtout celui des militaires métropolitains. Cela n'empêche pas une partie d'entre eux de prolonger de six mois, pour se refaire une santé dans une affectation plus tranquille et ne pas rentrer chez eux trop diminués. Beaucoup de soldats, cumulant les maladies et les opérations incessantes, perdent du poids. En dehors des prisonniers de l'APV, les soldats des unités d'intervention sont sans cesse en opérations. Max Poiroux le constate avec humour : « oui mais c'était un avantage de rester léger. Les colosses s'écroulaient rapidement, leurs besoins alimentaires n'étaient pas toujours suffisants »<sup>4399</sup>. Francis Oustry a perdu 8 kilos, Roger Ouiste encore davantage. Il s'aperçoit, arrivé en fin de séjour, qu'il n'est pas revenu dans la maison familiale depuis des années, ayant enchaîné la résistance, la Libération et l'Indochine. Comme cela est le cas pour ceux qui ont constitué le *premier CEFEO* entre octobre 1945 et l'été 1946, cette vie dangereuse finit par accumuler les ennuis physiques :

« Cela faisait plus de quatre ans que j'étais parti de chez moi, en septembre 1944...jusqu'en juillet 1949, quand même ! Ça commençait à faire long ! On ne s'en rendait pas compte mais on s'usait physiquement... la chaleur, le manque de soins, continuellement sur la brèche, sans permissions ! J'ai su à la visite médicale, à l'arrivée à Marrakech, je ne pesais plus que 52 kilos pour 1,64 m ! Et j'avais les intestins en mauvais état<sup>4400</sup> ! »

Ces problèmes de santé ont mis en question l'efficacité des soldats du CEFEO dans beaucoup de rapports, auxquels s'ajoutent les excès d'alcool, qu'aucun des témoins ne m'a signalé le concernant en Indochine, tout comme personne, semble-t-il, n'a cédé à l'addiction pour l'opium ni n'a subi de graves maladies vénériennes de type syphilis. Les maladies ne sont pas les seuls problèmes sérieux de santé. Une partie importante des combattants d'Indochine ont connu la blessure, parfois plusieurs.

Jusqu'en 1953 et le développement de l'évacuation sanitaire par hélicoptères, qui resteront en nombre insuffisant, être blessé rend l survie très aléatoire en opération. Comme pour les maladies,

---

<sup>4397</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4398</sup> Entretien de l'auteur avec André Jamain, *op. cit.*

<sup>4399</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4400</sup> Entretien avec Roger Ouiste, *op. cit.*

le souvenir de la blessure reste un marqueur des mémoires combattantes.

## 2.2 Être blessé : la vie à quitte ou double

« Le 21 novembre 1952 ma vie bascule. A partir de cette date, aux environs de 15 heures, je ne serai plus jamais le même homme. » (Guy Delplace)

En temps de guerre classique au XX<sup>e</sup> siècle, dans une armée conventionnelle, être blessé signifie être soigné à plus ou moins brève échéance, dans des conditions certes peu reluisantes, si l'on pense à la Première Guerre mondiale, mais dans un système organisé qui mène à l'hôpital le plus proche en milieu protégé. Pendant la guerre d'Indochine, être blessé en opération signifie souvent avoir à surmonter tout une somme de problèmes matériels pour être évacué, dans des conditions climatiques qui peuvent aggraver la blessure concernée. Il faut avoir de la chance, même pour les blessures légères, de ne pas voir la blessure s'infecter et l'état du blessé s'aggraver. Les conditions sanitaires d'une blessure pendant la bataille de Dien Bien Phu sont dramatiques, ce que le médecin-général Jeansotte a exprimé au commandant Grauwin remplaçant provisoirement un collègue épuisé et malade semble évocatrice des difficultés de traiter les blessés en Indochine : « S'il y a une grosse bagarre ici, vous ferez un recul de quarante ans et seul, vous n'en sortirez pas<sup>4401</sup>. » Être blessé en Indochine reste donc un élément de mémoire particulier par rapport à d'autres conflits, où la chance joue un grand rôle.

### 2.2.1 La diversité des blessures

« J'ai toujours gardé conscience et je surprends une discussion dans laquelle on s'interroge de savoir si je serai encore vivant au prochain lever du jour. » (Guy Delplace)

Vingt-trois témoins m'ont dit avoir été blessés en Indochine. Ils n'en n'ont pas tous été marqués. Ils le sont davantage par celles de leurs copains, de leurs hommes lorsqu'elle sont particulièrement horribles telles que les blessures par mines. Dans le questionnaire, à cette question n°45 concernant les maladies et les blessures et les séquelles qui ont pu en résulter<sup>4402</sup>, les réponses sont parfois monosyllabiques pour les blessures comme pour les maladies, « incidents » d'une importance à la fois secondaire et normale en temps de guerre. D'autres ont connu des situations plus difficiles. La blessure a changé leur vie et ils en souffrent encore au quotidien, imprégnant leur mémoire d'Indochine de douleurs et de cauchemars. Soixante-dix ans plus tard apparaissent dans des récits les plus dramatiques un fil d'espoir qui n'existait sans doute pas sur le moment.

Les blessures graves sont indissociables de mémoires combattantes brutalement interrompues, temporairement ou définitivement quand elles les ont obligés à quitter l'armée ou les ont éloignés

---

<sup>4401</sup> Paul Grauwin, *J'étais médecin à Dien Bien Phu*, op. cit., p. 35.

<sup>4402</sup> Question n°45 : Avez-vous été blessé ? A quelle occasion ? En avez-vous gardé des séquelles ?



d'elle. Elles font partie des souvenirs les plus difficiles à évacuer. Les blessés à la face sont les cas les plus difficiles à sauver en opération et à traiter. Sophie Delaporte a analysé le parcours de ces « visages de guerre », ces « gueules cassées » dans son ouvrage paru en 2017<sup>4403</sup>. C'est le moment de rappeler que, depuis la Première Guerre mondiale, la chirurgie réparatrice a pris en compte ce type de blessures particulières avec des progrès remarquables qui se nourrissent des avancées des autres chirurgiens au niveau mondial.

Parmi les cas français, américains, britanniques qu'elle analyse apparaît un soldat d'Indochine, Jean Lequertier. Il s'engage dans les parachutistes en 1946 et effectue deux séjours en Indochine avec le 1<sup>er</sup> RCP, de 1946 à 1949 et de 1952 à 1953. Il est blessé le 1<sup>er</sup> avril 1953. Après une enfance difficile pendant l'occupation, il trouve dans l'armée une vraie famille et aime la vie militaire. Il s'engage pour l'Indochine parce qu'il est « avant tout un homme d'action : il ne s'engage pas par patriotisme - ce n'est pas un va-t-en-guerre et l'expression "casser du Viet" ne lui sied pas » et son départ en Indochine en « 1947 constitue à ses yeux une seconde naissance<sup>4404</sup>. » En de nombreuses occasions, il frôle la mort, ce qui provoque toute une série de cauchemars entre ses séjours en Indochine puis ceux en Algérie. Revenu à la vie civile en 1949, il se rengage fin 1951 et embarque en second séjour avec le 2/1<sup>er</sup> RCP du commandant Bréchnignac. Le 1<sup>er</sup> avril, en opération près de Na San, il prend une balle en plein visage ; une blessure maxillo-faciale « pure »<sup>4405</sup>. La suite est un long parcours hospitalier jusqu'à son retour à l'armée après son congé de convalescence en novembre 1954. Sophie Delaporte souligne les carences des services de santé en Indochine pour les blessés en opérations, comme en 1914-1918 : « les mêmes difficultés à quitter le champ de bataille, [...] : les blessés sont livrés à eux-mêmes. On retrouve aussi la même improvisation et la même absence d'anticipation ». En Indochine jusque dans les années 1950, « rien n'existait pour ce type de blessés », ni chirurgien spécialisé ni expérience chez les chirurgiens sur les premiers gestes d'urgence. Heureusement pour Jean Lequertier, le chirurgien Claude Chippaux, lui aussi ancien blessé de la face en 1944, a mis en place un service maxillo-facial à Saigon<sup>4406</sup>.

Guy Delplace ne risque pas d'oublier l'Indochine ; il est, lui aussi, l'un des blessés de la face du conflit, une « gueule cassée »<sup>4407</sup>. Il est arrivé en Indochine en mai 1952 comme Jean Lequertier ; muté à Nha Trang, il patrouille en vedette le long des côtes vietnamiennes près du Cambodge :

« Le 21 novembre 1952 ma vie bascule. A partir de cette date, aux environs de 15 heures, je ne serai plus jamais le même homme... [...]. Cette après-midi-là, nous sommes en mission comme tant d'autres fois au sud du cap Trai sur la côte ouest de l'île de Phu Kuoc lorsque nous repérons des sampans et des jonques amarrés à quelques encablures du rivage. [...] C'est d'un calme absolu, bien trop tranquille... N'y a-t-il pas un adage qui parle du "calme avant la tempête ?!". [...] C'est confiant et seul que je saute à l'eau pour tenter d'arraisonner les embarcations suspectes repérées. Alors que je m'en approche à la nage, mes frères d'armes et moi essayons de façon très soudaine, un tir nourri provenant de l'enfer vert, la cache parfaite de l'ennemi. A ce moment je

---

<sup>4403</sup> Sophie Delaporte, *Visages de guerre*, Paris, Belin, 2017, 299 p.

<sup>4404</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>4405</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>4406</sup> *Ibid.*, pp. 47- 48.

<sup>4407</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

comprends que nous sommes piégés. Nous sommes tombés en embuscade et je suis fait comme un rat. [...]. Je rebrousse chemin en nageant aussi vite que mes bras et mes jambes me le permettent arrimé au câble du bateau [...]. Je relève la tête et reçoit une énorme gifle dont l'écho se fait ressentir jusqu'au tréfonds de mon être. Galvanisé non pas par la peur ni par la douleur mais par l'acharnement et le réflexe de survie, c'est en sang que je continue de nager sous une pluie serrée de balles meurtrières. Après une longue fusillade le bateau apparaît à ma hauteur. [...]. Je suis sauvé. Je suis un miraculé alors que sous mes yeux, le rouge domine. [...]. Sur le pont, je découvre l'apocalypse. C'est un carnage. [...]. Pour ma part, je suis grièvement blessé ; un projectile a traversé ma joue gauche. Il me semble que j'ai la mâchoire en bouillie. Si je ne ressens pas de douleur, je saigne abondamment. Je comprendrai plus tard que les nerfs ont été sectionnés ce qui m'a évité, sur le moment, de souffrir<sup>4408</sup>. »

Jules Belgodère, lieutenant au 2<sup>ème</sup> BEP, est blessé dans la retraite d'Hoa Binh ; pour lui-aussi c'est un souvenir synonyme de douleur, de longue guérison qui met un terme à sa carrière indochinoise :

« Moi j'ai été mouché au moment du repli d'Hoa Binh et Raffali a été tué après, le dernier jour, en passant ses consignes. Je suis blessé, de nuit, pendant cette retraite. [...]. Moi ça a été un coup de mortier Viet. Mon sergent ou mon ordonnance a dit " l'obus est tombé sur le lieutenant" ! J'ai reçu des éclats un peu partout, le principal a traversé à gauche et il a terminé à droite ; il y est encore mais ça ne s'enkyste pas ! Il a ouvert le diaphragme et est passé derrière le coeur ; tant mieux ! [...]. Je me revois être équipé sur l'hélicoptère par le lieutenant Lemaire<sup>4409</sup>. »

La mémoire individuelle de sa blessure déborde sur la mémoire familiale puisque son cousin, Étienne Guibal, médecin-major de marine sur *La Boudeuse*, se souvient de cet épisode dramatique, pensant à l'époque, qu'il avait peu de chances de survivre : « Jules Belgodère a été très grièvement blessé, le 30 janvier 1952, l'un des premiers d'Indochine, je crois, à avoir été ramassé par hélicoptère, arrivé entre la vie et la mort à l'hôpital Lanessan à Hanoi<sup>4410</sup>. »

Serge Têtu fait partie de ces blessés qui ont pu survivre après une odyssée qu'il estime lui-même assez chanceuse. Blessé quelques mois auparavant, il reçoit coup sur coup deux blessures pendant la bataille de la RC 4 à Co Xa : « Mes 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> blessures sont arrivées la même journée, par des mortiers, deux fois à trois heures d'intervalle, sur les calcaires de Co Xa. J'ai été blessé à la jambe gauche et au bras. Ce n'était pas drôle<sup>4411</sup>. »

Sa blessure au cours du sauve-qui-peut qui marque la fin de la bataille de la RC 4, en octobre 1950, ne pouvait laisser comme choix que la mort ou la captivité. Il a réussi à surmonter sa douleur en attendant la suite et est évacué un mois plus tard. Pierre Latanne, par contre, n'a pas eu cette chance à Dien Bien Phu. Il est blessé le dernier jour de la bataille, le 7 mai 1954. Il est positionné sur Eliane 4 pour commander des tirs de mortiers qui, d'ailleurs, « n'ont jamais été sa spécialité », en liaison avec son supérieur, le capitaine Guilleminot, proche du PC du commandant Botella, son chef de corps du 5<sup>ème</sup> BPVN. Vers trois heures du matin, le 7 mai, il rejoint la position du PC, « torse nu, casqué, une carabine à la main et son poste radio [...] sur le dos<sup>4412</sup> » quand il est grièvement blessé aux jambes par un obus. C'est le début d'un calvaire qui va durer plusieurs

---

<sup>4408</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, *op. cit*

<sup>4409</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>4410</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>4411</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>4412</sup> Franck Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 392.

années. Il se soigne lui-même, calmement, mais « a le sentiment que tout est désormais fini pour lui »<sup>4413</sup>. Plus encore que la blessure, son mauvais souvenir vient des réflexions de ses chefs, probablement stressés par la fin imminente de leur position, qui n'ont aucune compassion pour son état. Le capitaine Guillemintot lui assène « qu'est-ce que vous foutez là au lieu d'être à votre poste ? » et le commandant Botella demande au médecin « s'il est vraiment blessé »<sup>4414</sup>. Au matin, il sort seul de l'abri. Ayant du mal à bouger, il se retrouve vite seul au bord d'une tranchée. Robert Servoz est blessé lui aussi, sur Eliane 2, la nuit du 6 au 7 mai 1954. Il parvient tout de même à rallier le centre de résistance<sup>4415</sup>. »

Pour les combattants de Dien Bien Phu, être blessé à répétition sans pouvoir être évacués sonne comme un avertissement, à chaque fois, que la prochaine blessure peut être la dernière. William Schilardi est blessé cinq fois mais le manque d'archives dans le désordre qui a suivi ne lui donne *le bénéfice* que d'une blessure ! Qu'ils passent ou non par leur infirmerie de bataillon, par les antennes chirurgicales, les blessés de Dien Bien Phu qui le peuvent reviennent sur leur position et poursuivent la lutte. Son âge et sa force permettent au jeune parachutiste de surmonter chaque blessure et d'en tirer une motivation pour continuer à se battre :

« Ma première blessure, des poly-éclats ; elle n'est pas mentionnée et donc pas officialisée. J'en ai encore. Deuxième blessure à la jambe le 25 mars ; c'est le médecin du 8<sup>ème</sup> choc, Patrice de Carfort qui m'a soigné. Une gueule, Patrice de Carfort, de la noblesse. Quand j'ai eu ma deuxième blessure, j'ai traversé un champ de mines ! Le légionnaire qui était en haut, à Dominique 2, me criait "c'est miné !". Quelque chose m'ouvrait la voie. J'ai traversé sans raisonnement, avec la foi, monté le piton. J'ai prié comme tout le monde, mais j'avais la foi, une force en moi, la force de vivre, et l'homme ne peut se comprendre, se révéler qu'à partir du moment où il est en survie. Ou alors il meurt. C'est difficile pour moi d'expliquer ça. Ma dernière blessure, une blessure au genou par un éclat de mortier, c'était le 6 mai. Là, j'étais paralysé<sup>4416</sup>. »

Nombre de soldats du CEFEO ont été blessés plusieurs fois en cours de séjour, et ont eux-aussi, comme leurs camarades de Dien Bien Phu, trouvé à chaque fois les ressources pour poursuivre le combat. Jacques Bouthier a été blessé à trois reprises en deux ans. Son parcours n'est pas banal :

« J'ai été blessé trois fois. En mars 1950, j'ai pris deux balles dans la jambe gauche au Cambodge. Plus tard, je suis arrivé le 13 janvier 1951 avec le bataillon à Vinh Yen, je suis devenu l'adjoint du lieutenant qui commandait la 3<sup>ème</sup> compagnie. Le 14 au matin, on monte à l'assaut d'un piton que les Viets tenaient. On a déboulé sur eux et ils nous ont attaqués. Là j'ai pris une balle dans la tête. Je suis resté sur le tapis, mes gars avaient décroché, les Viets m'ont cassé les doigts pour essayer de me prendre ma carabine. Le crâne, ça saigne beaucoup ; ils ont cru que j'étais mort, heureusement pour moi parce qu'ils auraient pu me foutre une rafale supplémentaire. Mes gars ont contre-attaqué et ils m'ont dégagé, et j'ai pu être emmené par le capitaine Valérie André en hélicoptère. [...]. J'ai recommencé au commando Parel. [...]. J'ai fait une petite opération, une patrouille, en décembre 1951 et j'ai pris deux balles au thorax plus une dizaine d'éclats de grenades un peu partout. On savait qu'il y avait des Viets dans le coin. On progressait sur une piste. Mon gars devant moi me fait signe qu'il y avait des traces, je me suis dressé. Un Viet était planqué, complètement camouflé, avec une Sten qui m'a lâché une rafale en me touchant. Et j'ai pris deux balles au thorax ! J'ai eu du pot ! La

---

<sup>4413</sup> *Ibid.*, p 393.

<sup>4414</sup> *Ibid.*, pp. 395-396.

<sup>4415</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>4416</sup> Entretien avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

balle n'avait pas assez de vitesse de rotation, il m'a touché en me brûlant et son arme s'est enrayée après deux balles. [...]. C'était ma dernière blessure<sup>4417</sup>. »

La plupart du temps, les vétérans font un récit apaisé de leurs blessures. C'est la force du temps et de leur résilience de les voir comme des « incidents » alors qu'elles ont amené beaucoup de souffrances qui sont encore des gênes douloureuses que certains peuvent sentir chaque jour en montant un escalier ou quand le temps est humide. Ainsi en est-il d'André Laperle, qui a échappé aux différents combats de son unité du 1<sup>er</sup> BCCP jusqu'au rapatriement de celle-ci en 1951 mais qui se fait « avoir » lors d'une patrouille en Cochinchine. Mais sa volonté et son humour en font juste « une connerie » et lui a permis de faire beaucoup d'autres activités ensuite :

« Il m'est arrivé une connerie ; c'est qu'au cours d'une opération avec le peloton à la BAPS, j'ai pris la moitié d'une grenade dans le genou. J'ai eu du pot, c'est qu'elle s'est ouverte en deux ! Donc ça ne m'a que déboité le genou ; j'ai quand même une séquelle importante. [...]. Bon ce n'est pas grave, je m'en suis sorti ! C'est bien revenu, ils ont bien travaillé [les chirurgiens, NDA]. J'ai fait deux ou trois opérations de largage, beaucoup de vols de guerre comme largueur ; ravitailler des postes et ainsi de suite, ça me plaisait bien. Et puis la jambe s'est guérie donc j'ai repris les sauts<sup>4418</sup>. »

La chance, pour d'autres combattants, est de subir des blessures légères, qui ont pu être rapidement soignées : « des éclats de grenade dans le bras et la main<sup>4419</sup> » pour André Jamain, des « troubles de l'audition <sup>4420</sup> » pour Georges Laget, dont « le bateau a sauté sur une mine » ou une blessure à la jambe pour Lucien Cortaix<sup>4421</sup>.

Les blessures font donc partie de cette mémoire combattante d'Indochine dont elles sont devenues, au bout de quelques années, un souvenir parmi d'autres, pas forcément le plus traumatisant malgré leur gravité ou leur répétition. Les problèmes liés aux évacuations par contre sont souvent vues comme plus difficiles voire traumatisantes, car elles impliquent des camarades que l'on ne réussit pas toujours à sauver et le manque de moyens de ce conflit.

## 2.2.2 Le cauchemar des blessures invalidantes et des évacuations sanitaires

« J'ai connu de durs accrochages souvent avec un ennemi plus important en nombre, les mines, même en pleine forêt, mais le plus dur, ce sont surtout les camarades tués ou blessés avec évacuation très pénibles » (Jacques Bouthier).

Dès le début du conflit, l'ennemi est souvent peu visible et la guérilla implique d'aller le chercher dans n'importe quel milieu physique qu'il sait très bien utiliser. Les tirs isolés, les embuscades handicapent les unités du CEFEO. Jusqu'à la fin du conflit, les évacuations des blessés sont longues, lentes, que ce soit par brancardage ou par camions. L'évacuation sanitaire ou EVASAN s'organise en Indochine, employant des avions légers et pour la première fois, des

---

<sup>4417</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>4418</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>4419</sup> Entretien de l'auteur avec André Jamain à Annecy, le 3 novembre 2016.

<sup>4420</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>4421</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

hélicoptères à partir de 1950<sup>4422</sup>. Le taux de décès après blessure est donc important et c'est un marqueur plus désastreux dans l'esprit des combattants que les blessures elles-mêmes. A Dien Bien Phu, l'impossibilité d'évacuer les blessés est un élément de stratégie de l'APV pour encombrer les antennes chirurgicales et affecter le moral de la garnison<sup>4423</sup>.

Certaines blessures sont démoralisantes en elles-mêmes d'autant plus lorsque l'on sait que l'évacuation ne permettra pas de sauver la vie du ou des blessés de l'unité. Ainsi les pièges sont-ils des causes de blessures graves, insupportables qui causes des pertes et affectent les combattants. Les pièges qui attendent les combattants dans des fosses font partie de leurs hantises pour les affections musculaires, les fractures dues à la chute ou au bris des os et les perforations donnent des douleurs insupportables qu'augmentent encore l'inquiétude d'un empoisonnement des pointes et clous avec des excréments d'animaux. Les soins qui suivent sont longs et ne permettent pas toujours un rétablissement physique aisé. D'autres blessures sont horribles par les dégâts causés et leur simple vue incite à la peur, au dégoût, à la violence. C'est le cas pour les coupe-coupe et autres armes blanches, baïonnette ou poignard, qui de plus, incitent au corps-à-corps et à « voir » de près son ennemi. Les mines sont parmi les plus redoutées, car elles sont peu détectables. Elles peuvent tuer ou blesser d'un coup plusieurs personnes et faire beaucoup de dégâts dans les membres inférieurs, des blessures jugées détestables, douloureuses et sans guérison possible. Hélié de Saint Marc a souvent évoqué à plusieurs reprises, dans ses livres, le souvenir de l'adjudant Bonnin et de sa mort atroce : « Il a sauté sur une mine, dans les lacets du col de Kem, sur la route d'Hoa Binh. D'ordinaire précis dans ses gestes, il avait fait un pas de trop, basculant en arrière. L'explosion a soufflé ses jambes et son bassin. Nous sommes restés autour de lui quelques minutes qui resteront gravées en moi jusqu'au dernier jour. [...]. La piste était noire de sang<sup>4424</sup>. »

Les balles, les obus, les grenades causent des morts et des blessures plus classiques quand l'artilleur ou le fantassin atteint sa cible. Mais dans un champ de bataille restreint comme celui de Dien Bien Phu, survivre est une roulette russe d'où les combattants ressortent étonnés d'être vivants, après avoir échappé au sniper ou aux coups au but dont l'artillerie de l'APV s'est fait une spécialité, au début de chaque assaut d'une position française. Rares dans les autres combats de ce conflit, les obus ont causé, pendant cette bataille, « 49,5% des atteintes mais 64% des touchés si on compte les blessés par deux agents vulnérants » et ont produit des blessures nombreuses et graves qui ont compliqué la tâche des antennes chirurgicales. « L'explosion, les criblages par les éclats et les fragments de sol et l'effet de souffle provoquaient de terribles poly-blessures, des délabrements et des arrachement<sup>4425</sup>. » La bataille de Dien Bien Phu ramène les soldats d'Indochine à 14-18, au temps de l'improvisation du service de santé et des évacuations difficiles. De fait, le problème spécifique

---

<sup>4422</sup> Michel Bodin, dans Ivan Cadeau et al (dir.), *op. cit.*, pp. 386-387.

<sup>4423</sup> Docteurs Thuriès, Hanz, Aulong, *Dien Bien Phu : trois médecins racontent*, Paris, éditions Italiques, 2004, 272 p.

<sup>4424</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, *op. cit.*, p. 143. Il en parle dans Hélié de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, *op. cit.*, p. 166.

<sup>4425</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p. 117.

de l'Indochine, au-delà des blessures qui évoquent telle ou telle guerre antérieure, est celui de l'évacuation des blessés en opérations ou lors de la guerre des postes, bien avant Dien Bien Phu<sup>4426</sup>.

Jacques Bouthier évoque comme un cauchemar absolu le brancardage d'un camarade blessé qui se vide de son sang mais que l'on ne peut ni abandonner à l'ennemi, c'est-à-dire à une mort certaine, ni compter sur un rare hélipontage. A partir de 1953, les hélicoptères deviennent plus nombreux pour assurer des évacuations sanitaires, valorisées par le dévouement d'Alexis Santini, de Valérie André et des autres pilotes.

Le reste du temps, elles se font le plus souvent à pieds, par camions le long de routes ou de rivières propices aux embuscades. Hélié de Saint Marc rappelle un autre souvenir sombre de l'Indochine dont il émaille ses récits ; l'agonie du lieutenant Lecoeur, « un escogriffe toujours souriant et haut de deux mètres, [qui] eut la nuque brisée par une balle. Sur un brancard de fortune, il commença avec un immense courage une agonie qui devait durer plusieurs jours, [...]. Nous avons rassemblé les brancards et les sacs. Notre marche fut plus lente que prévu » et cette odyssée montre les parachutistes transportant leurs blessés tout en combattant. Ils parviennent à sauver l'unité, « mais le lieutenant Lecoeur, lui était déjà mort, et tant d'autres avec lui<sup>4427</sup>. »

Les officiers occidentaux qui doivent ramener leurs blessés répugnent à les abandonner à une mort certaine en pleine jungle ; un cas de conscience qu'ils n'ont jamais oublié et qui les a poursuivis toute leur vie. Faut-il les brancarder, mettant en danger l'unité par un parcours plus lent ou les abandonner ? C'est ce qui pèse, pour ne prendre que l'exemple du 3<sup>ème</sup> BCCP sur le capitaine Cazaux dans l'exfiltration de son bataillon sur la RC 4, dont a tardivement reçu l'ordre. A l'inverse, ne s'embarrassant pas de principes pour sauver son unité, le commandant Bigeard, à Tu Lé, le 20 octobre 1952 donne l'ordre à ses unités d'atteindre le col de Kao Pha, en abandonnant les blessés. L'impossibilité absolue de les évacuer est un fait de guerre. Il est l'une des causes de l'asphyxie du camp retranché de Dien Bien Phu, devenant un cauchemar à la fois pour les blessés eux-mêmes, pour les médecins et pour les chefs du camp retranché, chacun constatant son impuissance à partir du 28 mars 1954, date à laquelle le dernier avion transportant, entre autres, la convoyeuse de l'air Geneviève de Galard, ne peut repartir avant d'être détruit. Au total, les évacuations sanitaires à Dien Bien Phu profitent à 316 blessés dont un tiers par hélicoptère et, après la chute du camp, à « 855 grands blessés libérés par l'APVN<sup>4428</sup> ». Si les équipes sanitaires parviennent à soigner une grande partie des blessés par un dévouement absolu, dans des conditions d'hygiène déplorables, le nombre par moment excessif de blessés après un attaque et l'impossibilité de traiter les opérations les plus graves en temps suffisant prolongent l'agonie des blessés les plus sérieux et accroît les décès de bien d'autres. Cette situation n'est à aucun moment envisagée par un état-

---

<sup>4426</sup> Collectif, « Historique des EVASAN apports des conflits récents, *Service de santé des armées, Site Internet*. En ligne : [https://sofia.medicalistes.fr/spip/IMG/pdf/Historique\\_des\\_EVASAN.pdf](https://sofia.medicalistes.fr/spip/IMG/pdf/Historique_des_EVASAN.pdf) (Consulté le 5 juillet 2022).

<sup>4427</sup> Hélié de Saint Marc, *op. cit.*, pp. 134-135.

<sup>4428</sup> Ivan Cadeau et al. (dir.), *op. cit.*, p. 387.

major sûr de lui après l'expérience trompeuse de Nasan. Ernest Hantz en est encore révolté soixante-cinq ans plus tard :

« Il est difficile d'imaginer ce que peuvent représenter comme charge pour les médecins de bataillon de l'avant et pour les infirmiers les soins à donner à ces centaines de blessés. Antibiotiques, nourriture, soins d'« hygiène », s'il est possible de parler d'hygiène dans de telles conditions. [...]. Combien de ces blessés, soignés dans les bataillons de l'avant, vont être blessés de nouveau ou tués lors des attaques viets ou sous le matraquage d'artillerie. [...]. L'impossibilité d'évacuer plusieurs milliers de blessés vers les hôpitaux d'Hanoi et Saigon est dramatique. C'est un des crimes les plus abjects commis par Ho Chi Minh et le Vietminh, dans l'espoir de saper le moral des combattants de la garnison assiégée par le spectacle de tous ces camarades amputés, défigurés, agonisants<sup>4429</sup>. »

On peut remarquer la différence entre des soldats rivés au lois de la guerre dans un conflit asymétrique d'un genre nouveau contre un adversaire qui emploie tous les moyens pour gagner. Ce qui est un crime pour le docteur Hantz est l'une des stratégies de la guerre totale menée par la RDV, qui ne s'embarrasse pas d'humanisme si cela permet la victoire.

Entre 855 et 858 blessés, selon les sources, sont rendus au CEFEO fin mai 1954, après la chute du camp retranché, par l'APV, qui ne veut pas s'en encombrer, ce qui rappelle le même geste en octobre-novembre 1950 pour ceux de la RC 4<sup>4430</sup>. Cela n'empêche pas les autres de prendre le chemin des camps, le plus souvent à pied, pour des marches longues de centaines de kilomètres que beaucoup ne pourront pas supporter. Ceux de la RC 4 en 1950, de Vinh Yen en 1951 ou de Sam Neua en 1953 les ont précédés dans ce calvaire. Serge Têtu, blessé et fait prisonnier à Co Xa en 1950 fait partie du dernier avion d'évacués. Robert Servoz, du 6<sup>ème</sup> BPC, est blessé par des éclats de mortiers à Dien Bien Phu le 7 mai 1954. Touché aux jambes et à la main droite, criblé d'éclats et le nerf sciatique poplité externe de la jambe droite atteint, il ne peut pas marcher. Il est soigné par l'antenne chirurgicale puis par l'APV jusqu'au 25 mai ; il a d'ailleurs gardé toutes les fiches concernant ses soins et le rapatriement en Métropole, y compris sa fiche de soin en vietnamien<sup>4431</sup> qui note les sulfamides donnés dans les derniers jours, une autre qui atteste de son passage dans quatre hôpitaux après son évacuation de Dien Bien Phu, l'hôpital Lanessan à Hanoi, (deux fois) l'hôpital Le Flem à Cholon près de Saigon et une semaine à Dalat. Rapatrié en Métropole, il passe par l'hôpital Desgenettes de Lyon, va pendant un mois en convalescence, puis un second, est déclaré apte le 27 septembre et rejoint son corps parachutiste à Bayonne le 28<sup>4432</sup>. L'ensemble n'a duré *que* quatre mois.

Tous les blessés n'ont pas pu avoir cette chance d'être évacué malgré un état grave. Pierre Latanne, comme d'autres, est au fond d'une tranchée le 7 mai 1954 et ne peut en sortir, étant blessé aux deux jambes. Il rampe pour étancher sa soif vers une rivière et manque de s'y noyer, s'évanouissant dans l'eau. Malgré le soutien de son chef le commandant Botella, du médecin lieutenant du

---

<sup>4429</sup> Docteurs Thuriès, Hantz, Aulong, *Dien Bien Phu : trois médecins racontent*, op. cit., pp. 166-167.

<sup>4430</sup> Ivan Cadeau, *Cao Bang*, op. cit., pp. 282-285. Les restitutions de prisonniers sont des chiffres souvent oubliés dans le comptage des prisonniers français de la RDV.

<sup>4431</sup> Annexe 6, p. 1901.

<sup>4432</sup> Documents envoyés par courriel, reçus le 3 novembre 2020.

bataillon Rouault, il ne peut être transporté, ses camarades s'épuisant à porter un brancard improvisé. Il faut le laisser là. Terrible moment de solitude pour le jeune officier qui voit passer des colonnes de prisonniers, d'autres de Bo Doi, indifférents à son sort. Des coolies vont finir par le transporter dans un filet jusqu'à des tentes-parachutes, où il est opéré le 13 par un chirurgien de l'APV, lequel parvient à lui conserver sa jambe. Il espère être évacué mais un camion l'emmène avec d'autres blessés vers un camp-hôpital, puis vers un autre à Tuan Giao ; un transport de plusieurs jours plein de cahots qui font hurler les blessés. Ce camp est plus que sommaire. Le 10 juillet, il est opéré à nouveau, sans anesthésie, pour enlever un éclat. Il n'est libéré que le 7 septembre 1954. Le récit de tout ce qu'il a subi pendant quatre mois est à peine croyable, et, pourtant, tout est vrai<sup>4433</sup>.

Dans une opération bien cadrée, au fur et à mesure du conflit, les évacuations sanitaires sont cependant progressivement plus nombreuses, laissant davantage une chance au blessé de survivre :

« J'ai été transporté par un hélicoptère jusqu'au PC de l'opération, dirigé par le colonel Ducournau, puis dans un avion d'observation artillerie L19 qui était aussi équipé pour ça, arrivé sur Hanoi, embarqué dans une ambulance, à deux niveaux sous un gars qui pissait le sang ! A l'hôpital Lanessan, j'ai refait surface [...]. J'ai réussi à tenir le coup<sup>4434</sup> ! »

L'EVASAN, organisée malgré le manque de moyens de transport s'avère payante. Jacques Thomas en bénéficie malgré l'éloignement des combats en haute région :

« C'est au cours d'une action en direction du Laos que le groupement de deux compagnies du 2<sup>ème</sup> BEP, aux ordres du capitaine Merglen, commandant en second, que ma section en tête de la compagnie du capitaine Hamacek tomba sur une forte résistance. Frappé de deux balles de 11.43, je tombais dès le début de l'action avec la moitié de mes légionnaires. Brancard sur jeep jusqu'à Conoi, EVASAN en hélicoptère piloté par le médecin-capitaine Valérie André, direction Na San<sup>4435</sup>. »

Mais cela prend du temps au cours duquel le blessé est en danger. Guy Delplace a été blessé non loin de sa base ; il est évacué sur sa vedette endommagée mais ses camarades sont persuadés qu'il ne s'en sortira pas :

« Une fois arrivé à DU HON DONG, je reçois les premiers soins pratiqués par un infirmier Installé sur une civière, je suis presque immédiatement décoré de la croix de guerre. Comme une sorte d'extrême onction car nul ici pense que je passerai la nuit ! J'ai toujours gardé conscience et je surprends une discussion dans laquelle on s'interroge de savoir si je serai encore vivant au prochain lever du jour. Les premières lueurs du jour et la caresse chaude du soleil que j'affectionne tout particulièrement... la beauté de ma vie de guerrier en Indochine<sup>4436</sup>. »

Par conséquent, réussie ou pas, aisée ou non, l'évacuation des blessés est tout autant marquante que la blessure elle-même pendant ce conflit si particulier, d'où un sentiment assez courant de chance, de destin, qui permet à celui qui s'en sort physiquement et moralement de relativiser tout ce qui lui arrive, lorsqu'il y parvient, toutefois.

---

<sup>4433</sup> Franck Mirmont, *Les Chemins de Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 439-451, 473-482, 508-519.

<sup>4434</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, op. cit.

<sup>4435</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4436</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, op. cit.



### 2.2.3 La chance du survivant qui revient de loin : parcours de blessés en Indochine<sup>4437</sup>

« On ne m'a pas enlevé tous les éclats, à tel point qu'il y a deux ou trois ans, j'ai passé des visites médicales pour une pension d'invalidité. D'après la radio, le préparateur m'a dit : « vous êtes bourré d'acier ! » (Serge Têtu)

La « bonne » ou la « mauvaise » blessure, c'est l'une des hantises du combattant d'Indochine. La *bonne blessure* permet de survivre, de ne pas générer d'évacuation compliquée voire mortelle, de ne pas perdre son intégrité physique et d'envisager un retour en Métropole pour revoir sa famille, avant le terme du séjour. La *mauvaise blessure*, c'est la blessure qui s'accroît, la mort assurée ou les souffrances d'une longue évacuation sur brancard, ou bien encore, le handicap d'un membre, de membres amputé(s). Mais il arrive aussi qu'elle provoque une situation imprévue qui sauve la vie du blessé largement compromise au départ, la plupart du temps grâce à un dévouement hors normes des compagnons d'armes qui transforme une situation très grave en un moment de fraternité inoubliable dans les mémoires individuelles.

Francis Agostini sait qu'il doit la vie à ses commandos chinois qui l'ont aidé à rentrer à la base. Être blessé pendant une infiltration en territoire ennemi, c'est l'assurance d'être laissé et fait prisonnier, ou abattu. « Ses » Chinois font tout pour l'aider à gagner la base arrière. Cette mauvaise blessure lui montre le dévouement, l'amitié de ses hommes pour lui :

« J'ai été attaché à mes Chinois d'une manière remarquable. Quand j'ai été blessé, nous étions très profondément infiltrés en zone Viet, à 14 km de la côte. On est tombé sur du lourd. J'ai sauté sur une mine. Elle m'a esquiné les jambes, les genoux, un peu partout. On n'avait plus de pansements individuels parce que j'ai eu plusieurs blessés ce jour-là mais, en 3 minutes, j'ai été ligoté, attaché avec des foulards et des morceaux de bambous, de tissus pris à la population, et je suis rentrée à pied, comme ça, avec eux<sup>4438</sup>. »

Les soins et les paroles encourageantes donnés aux blessés, leur volonté et leur résilience immédiate, à moins que ce ne soit leur engagement de militaire « pour le meilleur et pour le pire » amènent des vétérans d'Indochine à « positiver » leurs blessures et à poursuivre le combat avec davantage encore de motivation. Jacques Bouthier, blessé pour la troisième fois en deux ans est surtout heureux d'être vivant. Rien ne peut l'empêcher de revenir en Indochine : « J'ai perdu le poumon gauche. [...], j'ai eu des séquelles, oui, mais j'étais vivant. J'ai toujours été positif dans ma tête. J'ai été rapatrié sanitaire en novembre 1952, après une prolongation. Je suis resté un mois à l'hôpital, cinq mois au Maroc et je suis revenu en juin 1953<sup>4439</sup>. »

André Laperle, après sa grave blessure au genou, est continuellement motivé par son état d'esprit de parachutistes. Il va continuer à faire du sport, à faire la guerre et éviter de se sentir comme un oiseau blessé dont les ailes sont rognées :

« Je n'ai pas ressenti de problèmes après la blessure, mais juste des séquelles physiques. Ils m'ont fait une rotule correcte, j'ai eu un bout de ferraille dans la jambe pendant longtemps, ils me l'ont

<sup>4437</sup> Pour la suite de leur parcours en Métropole, Cf. *infra*, p. 1328 et suite.

<sup>4438</sup> Entretien avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>4439</sup> Entretien avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

enlevé ensuite. Physiquement, je me dépensais beaucoup. Beaucoup de marche, beaucoup de sport, et surtout du cross. [...]. C'est à ce moment-là que je me suis dit que je n'allais pas rester deuxième pompe. J'ai commencé à faire le CRT1, CRT2 et j'ai monté l'échelle tout doucement. Tous les diplômes et les brevets [...], j'étais candidat. C'est comme ça que j'ai été moniteur para<sup>4440</sup>. »

Blessé, fait prisonnier et libéré dans les tout derniers sur la RC 4 en novembre 1950, Serge Têtu repart au combat avec son Goum après un court repos, sans se poser de questions ; une attitude étonnante et rare :

« Une fois libéré, j'ai eu quinze jours de repos. On ne m'a pas enlevé tous les éclats, à tel point qu'il y a deux ou trois ans, j'ai passé des visites médicales pour une pension d'invalidité. D'après la radio, le préparateur m'a dit : “ vous êtes bourré d'acier ! ”. Une fois, dans la cuisse, j'ai enlevé vingt-trois petits éclats, avec une épingle. Vingt-trois ! J'ai un éclat qu'on voulait m'enlever à Hanoi. Mais ils m'ont dit que si on me l'enlevait, il fallait me couper un nerf et j'aurais le bras paralysé. Donc on me l'a laissé et on m'a dit qu'il ne bougerait pas, qu'il était piqué dans un nerf. [...]. J'avais 23 ans ; à cet âge-là, on se redresse vite. Et puis, surtout, les accords prévoyaient qu'on soit renvoyé en France, mais j'ai refusé ! Je n'avais pas envie de rentrer en France. Le 60<sup>ème</sup> Goum était presque intact<sup>4441</sup>. »

D'autres ne peuvent pas reprendre le combat tout de suite ou quittent l'armée. Mais la vie continue et renforce leur volonté de la poursuivre du mieux qu'ils peuvent, conscients de leur chance :

« Malgré moi, un nouvel homme est né ! Transporté à l'aide d'un piper biplace, je suis transféré à l'hôpital Coste de Saigon. Une première intervention permettra l'enlèvement des os et des dents brisés. La mâchoire bloquée, je serai nourri par sonde pendant sept mois. Que dire du liquide absorbé qui parfois fait fausse route et ressort par la blessure. [...]. Pour l'heure (encore aujourd'hui), je suis fier de mon parcours même si ces sept mois d'Indochine me paraissent bien trop courts. Ma préoccupation première est d'admettre que ma mission s'arrête là. J'ai été durement touché et je dois rentrer me faire soigner alors que je me sens en pleine possession de mes moyens. La fougue de l'âge sans doute<sup>4442</sup> ! »

William Schilardi quitte l'armée après son retour en Métropole. De ses blessures et du fait de s'en être sorti de justesse, en tire une leçon de vie qui l'anime encore aujourd'hui ; une sorte de seconde naissance :

« J'ai été blessé cinq fois, j'ai failli mourir trois fois. [...]. J'ai vu ma vie, des moments de ma vie, de ma jeunesse se dérouler, en images, comme dans un film. Tu as tout mémorisé, réceptionné. On vit finalement toujours dans le passé, et dans le futur, jamais dans le présent. Il faut vivre dans le présent mais sans penser à la vie matérielle. Il faut se servir de son égo, de son orgueil qui doivent servir et non desservir. On a toujours le choix ; c'est pour ça que je ne crois pas à la destinée<sup>4443</sup>. »

Pour les officiers grièvement blessés, pas question de quitter l'armée, ni de s'épancher sur leur blessure qui a nécessité de longs soins, encore moins sur l'Indochine. Dien Bien Phu, la blessure et la captivité ont accompagné Pierre Latanne tout au long de sa vie, après « un parcours du combattant médical » selon ses termes, deux années de 1954 à 1956 d'une longue suite de séjours en hôpitaux :

« Catalogué dès ma libération comme “blessé-couché” jusqu'à mon arrivée à Marseille le 6 novembre, je n'ai fréquenté que des hôpitaux entre le jour de ma libération du camp de Tuyen Quang (7 sept.) jusqu'à Toulouse, terminus de mon périple le 7 novembre 1954. Pas de Cap Saint -Jacques pour moi. Hôpital Lanessan à Hanoi du 7 au 10 septembre, hôpital 415 à Saigon-Cholon du 10 septembre au 8 octobre, navire – hôpital *Oregon* du 8 octobre au 6 novembre, hôpital

---

<sup>4440</sup> Entretien avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>4441</sup> Entretien avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>4442</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, *op. cit.*

<sup>4443</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

Michel Lévy à Marseille le 6 novembre (juste une heure pour une visite) et l'hôpital Larrey à Toulouse le 7 novembre. [...]. Ce furent, du 7 novembre 1954 à juillet 1956, des congés de convalescence renouvelés, une opération, faisant suite à une infection, à Toulouse, plâtré des aisselles au pied pendant 2 mois du 15 mars 55 au 15 mai 1955, congé cure à Barèges (65) : béquilles, canne, nouveaux congés, soins, kinés<sup>4444</sup>. »

Tous les acteurs de la guerre d'Indochine contactés qui ont été blessés, plus ceux comme Jacques Allaire qui ont eu la chance de ne pas l'être, ont voulu souligner le respect qu'ils avaient et qu'ils ont toujours pour le corps médical :

« Il y a des éléments dont on parle très peu, c'est ce qui est sanitaire, les docteurs, les infirmiers. On n'en parle pas mais ils étaient toujours là ! On avait un corps médical exceptionnel. Des gens dévoués, incroyables. Il n'y a pas longtemps, six mois, j'étais à une cérémonie des troupes de marine, en Normandie, on parlait un peu d'Indochine. Et je parlais avec un vieux monsieur, un médecin qui avait été là-bas. Du coup on a été amené à en parler un peu fort et tout le monde était autour de nous. Ils ont fait un travail admirable ! Ils ne s'occupaient pas du danger<sup>4445</sup>. »

Les maladies et les blessures sont des conséquences sensibles pour le vétéran, parfois difficiles à supporter dans le quotidien même soixante-dix ans plus tard, compliquées voire tragiques dans leurs séquelles. Elles sont classiques par rapport aux autres conflits. Mais ces différents parcours restent l'émanation d'un certain traumatisme de leur mémoire combattante d'Indochine, du moins d'une mémoire source de fragilité à l'instar de la peur ressentie à plusieurs reprises pendant ce conflit, d'une mort qu'ils ont trop côtoyée et affrontée et qui a oublié de les frapper mais qui leur a enlevé des camarades de combat. Les blessures physiques leur ont coûté cher ; celles de l'âme, leur ont ôté des illusions, des amitiés qui leur ont manqué plus tard.

## 2.3 Souffrir et mourir :

« L'Indochine sera ma tombe, mais je leur ferai payer la mort d'Albert. » (Roger Vandenberghe)

Chacun des conflits laisse une trace indélébile à ceux qui y ont participé, militaires et civils, adultes et enfants. Parfois, le temps a permis d'évacuer les douleurs c'est-à-dire les souvenirs les plus pesants ; ce que le combattant a vécu, ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a ressenti. La mémoire provient tout autant de l'action elle-même que du sentiment qui la précède et de celui qui l'a suivie. L'enchaînement des sentiments et des actions a généré une succession de souvenirs, s'inscrivant avec force dans la mémoire individuelle. Le souvenir de la peur ressentie pendant un bombardement s'est atténué pour ressortir tout au long de la vie des anciens combattants sur la base d'une photographie, d'une conversation, d'un livre ou d'un film. Ce sont les parties les plus dures des entretiens et des questionnaires : revisiter une situation, revivre un sentiment, éprouvés lors de la guerre d'Indochine ont beaucoup remué les vétérans.

### 2.3.1 Avoir peur et redouter sa propre souffrance

---

<sup>4444</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 29 octobre 2018.

<sup>4445</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, *op. cit.*

« Oui, j'ai eu peur. Le problème n'est pas d'avoir de la peur, mais de la surmonter » (Serge Têtu)

Qu'est-ce que la peur dans un conflit ? C'est un sentiment d'émotion, d'angoisse que nous connaissons tous devant une menace, un danger ou dans une situation bien plus calme de la vie quotidienne. Il est bien plus oppressant lorsque le combattant joue sa vie dans un cadre assourdissant, bruisant de cris, d'explosions, de claquements de balles, quand le visuel complète l'auditif avec des images de sang, de blessés, de morts et l'olfactif avec l'odeur de la *poudre*, du napalm et des cadavres. La peur avant l'action, la peur première, celle du baptême du feu, ou celle de ne pas paraître suffisamment maître de soi devant ses hommes. Qu'est-ce que la peur en Indochine ? Est-elle différente des autres conflits ?

En dehors du cadre naturel inquiétant de vide et d'absence de bruits, ou du trop-plein de bruits, notamment au premier contact avec la nuit indochinoise, la peur de l'ennemi, invisible ou à l'inverse, surgissant en masse sans souci d'être tué, en est une cause importante. La dispersion des combattants, amis et ennemis, dans un champ de bataille immense qu'est l'Indochine rappelle le concept de « champ de bataille vide » ou « empty battlefield », que Liddell Hart a décrit<sup>4446</sup>. Ce vide de combattants, de matériel, de guerre, de front, impressionne défavorablement le combattant à la fois dans sa peur de ne pas être assez appuyé par d'autres unités et dans le fait de ne pas voir l'ennemi. D'autre part, le contexte impressionnant d'un ennemi cruel de réputation, d'une population dont l'attitude semble indéchiffrable, d'une nature impossible à maîtriser où les pièges et les combattants de l'APV habiles en camouflage sont redoutables, entretient cette peur ; du moins un certain niveau de stress, d'angoisse que ressentent une partie des combattants. Mais d'autres, se souvenant de leur jeunesse, évoquent des situations où ils *auraient dû* ressentir cette peur, mais leur jeune âge, leur foi ou leur inconscience l'ont annihilée.

La peur, lorsqu'elle existe chez le combattant, a de multiples causes et mises en situation : celle du baptême du feu, d'un engagement total au combat, de l'angoisse de l'assaut, de l'embuscade, de la trahison ; des mines et autres pièges, de l'artillerie. Une partie importante des engagés, militaires du rang ou officiers, n'ont pas connu les combats des guerres mondiales ; ils ont simplement assisté à la Seconde en rêvant parfois aux exploits de la Première. La guerre qu'ils rencontrent en Indochine ne cadre avec aucun récit qu'ils ont pu lire, sauf pour les rares qui ont lu Lyautey et Galliéni<sup>4447</sup> sur les conquêtes coloniales. Clausewitz, cadet dans un régiment d'infanterie à douze ans, l'a connue à treize lors de son premier combat. « Les forces morales », les forces de l'âme du combattant doivent être construites par l'entraînement, par la résolution, la

---

<sup>4446</sup> Samuel Lyman Atwood Marshall, *Men against fire : the problem of battle command*, University of Oklahoma Press, 2000, 224 p. Marshall explique ce concept de « champ de bataille vide » que Liddell Hart a précisé d'après le major von Scherff en 1873

<sup>4447</sup> Joseph Galliéni, *Trois colonnes au Tonkin, 1894-1895*, Paris, Librairie militaire, Chapelot, 1899, 197 p.. Hubert Lyautey, *Du rôle colonial de l'armée*, Paris, Armand Colin, 1900, 61 p. ; *Lettres du Tonkin et de Madagascar, : 1894-1899*, Paris, Armand Colin, 412 p.

persévérance dans l'effort et le courage qui permettent la maîtrise de émotions de l'officier capable de mener les hommes avec toutes ses facultés d'analyse. « L'âme forte appartient à celui qui sait rester maître de lui sous le coup des pires émotions<sup>4448</sup> » a-t-il écrit. Cette âme peut flancher ensuite pour un temps très court. L'essentiel n'est pas d'éviter la peur mais de retrouver rapidement son sang-froid après en avoir eu le sentiment.

Les combattant d'Indochine entendent « siffler les balles ». Le bruit, la surprise de l'entendre engendrent une peur instinctive...qui passe et que chacun encaisse comme il le peut. Louis Simoni a bien décrit ces moments successifs :

« Celui qui dit n'avoir jamais peur ou une certaine crainte, ce n'est pas vrai. Même le plus courageux. Je vais vous dire que si vous entendez siffler une balle, vous avez l'impression qu'elle est pour vous. Mais en réalité, quand vous l'entendez siffler, elle est passée donc elle ne vous a pas touchée, vous êtes tranquille. C'est après que vous avez des réactions. Certains ne parle pas, d'autre ouvrent une bouteille de bière pour certainement oublier ce qui vient de se passer, qui parlent trop ou qui disent n'importe quoi et d'autres se taisent et ne parlent pas ou reste stoïque et font comme si rien ne c'était passé... Ça ne dure pas, une question de deux ou trois minutes. C'est la réaction normale. Ça va très vite puis on retourne au boulot<sup>4449</sup>. »

Dans les témoignages, le récit du premier combat n'est pas spécialement évoqué car bien d'autres ont suivi. Les vétérans insistent surtout sur le fait que, de toute manière, le sous-officier ou l'officier doit ostensiblement garder son sang-froid dans le combat pour rassurer ses hommes qui attendent ses ordres, suivent son exemple et sont attentifs à son comportement. La nécessité de montrer l'exemple évacue la peur et, d'après eux, finit par la dominer, ce qui est utile lorsque ses hommes la ressentent. Ainsi lors des premières nuits de garde en Indochine au cours desquelles les soldats déchaînent tous leurs tirs lorsqu'ils se sentent dépassés par la peur (les bruits inquiétants, les lumières des lucioles, l'habileté des Vietnamiens dans les déplacements de nuit), les cadres et les soldats plus calmes doivent prendre le dessus pour faire cesser le feu. Cette peur instinctive se maîtrise ensuite mais les vétérans la gardent longtemps en mémoire comme un phénomène compréhensible, mais un peu honteux, de panique.

La sensation de danger aboutit presque invariablement à une peur logique en temps de guerre que beaucoup de vétérans trouvent normale, critiquant ceux qui disent le contraire : « Nous étions en danger en permanence ! Qui n'a jamais eu peur ?<sup>4450</sup> », réagit Jacques Allaire à la question<sup>4451</sup>. « Bien sûr que j'ai eu peur<sup>4452</sup> », écrit Martial Chevalier qui a passé une partie de son second séjour à protéger le commandant Bigeard dont il était le secrétaire. Jacques Penot remarque que « cela fait partie de l'univers du soldat<sup>4453</sup>. » Bernard Prin se demande comment on peut dire que l'on ne ressent pas la peur dans la guerre d'Indochine (« quel soldat dans un tel conflit prétendrait n'avoir jamais peur<sup>4454</sup> ? »). Ils l'admettent donc,

---

<sup>4448</sup> Carl Von Clausewitz, *Vom Krieg (De la guerre)*, 1832. Réédition Tempus, Paris, Perrin, 2014, 429 p.

<sup>4449</sup> Entretien avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>4450</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>4451</sup> Question n°68 : Aviez-vous le sentiment d'être en danger ? Pourquoi ? Avez-vous eu peur ?

<sup>4452</sup> Extrait du questionnaire de Martial Chevalier, reçu le 25 novembre 2017.

<sup>4453</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>4454</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

bien davantage, comme un sentiment normal qui précède l'action ; celui de ressentir la mission comme dangereuse ou simplement incertaine, de voir une organisation inadaptée, un ennemi mal évalué, un danger trop grand ou, tout simplement, une forme de trac avant chaque combat. Pour Francis Oustry, « le danger était toujours présent. Celui qui n'a jamais eu peur est un inconscient. Oui, il m'est souvent arrivé d'avoir peur avant l'action<sup>4455</sup>. » L'action qui s'ensuit la fait disparaître, dans le meilleur des cas. Il y a alors bien d'autres soucis : « A Dien Bien Phu, jusqu'au bout, on est monté à l'assaut des tranchées Viets. J'ai fait ma prière avant mais l'appréhension, on l'a avant l'attaque. Après, on y va, il n'y a plus de peur. Il faut reconnaître nos doutes, nos peurs pour les éliminer. Ça canardait de partout. On ne pense à rien du tout, on suit les ordres, on suit les autres<sup>4456</sup>. »

Robert Boutin parle, de son côté, de la peur *après coup*, rétrospective de ce qui aurait pu arriver, avec un peu moins de chance : « Lorsqu'en cas d'alerte, j'utilisais un projecteur de marine, à la cime d'un très haut château d'eau, j'étais une cible parfaite pour un tireur d'élite. Mais la peur vient après, pas durant l'action<sup>4457</sup>. » Tous ont le souvenir de cette volonté et la nécessité de la dominer, la sensation qu'elle doit rester fugace. Tout un processus qui fait dire à William Schilardi : « Bien sûr, j'ai eu peur, mais j'ai transformé ma peur en énergie<sup>4458</sup>. » Serge Têtu pense que « le fait d'être en danger était inhérent à l'état de guerre. Oui, j'ai eu peur. Le problème n'est pas d'avoir peur, mais de la surmonter<sup>4459</sup> ». Quant à Jacques Bouthier, il la gère différemment. Il n'a « pas vraiment peur ». L'Indochine lui est familière du fait de son histoire familiale. Il n'est donc pas autant dépaysé que ses camarades de combat. Se sentir dans son élément, sinon chez lui, diminue de beaucoup l'inquiétude généralement née de l'inconnu : « Non, je n'avais pas vraiment peur, j'étais chez moi. Peur ? Plutôt inquiet, souvent, mais on apprend à se dominer et moi, de caractère positif, je reprenais vite le dessus<sup>4460</sup>. »

Celle de l'ennemi, du danger potentiel ou présent tiennent une place très grande dans ce conflit du fait que « les combattants vivaient avec la présence continue d'un danger sourd et oppressant »<sup>4461</sup>, comme l'écrit Michel Bodin. Cela vient de la situation de guérilla dès le début du conflit, puis du rouleau compresseur du corps de bataille mais surtout de la personnalité de l'adversaire. Le combattant Vietnamien n'est pas le combattant allemand, un professionnel qui pouvait être cruel puisque sûr de sa propre supériorité mais pas imprévisible, mordant mais pas insensible au danger. Une mentalité d'occidental finalement semblable à celle du combattant français. Le combattant vietnamien désarçonne car son attitude peut être incompréhensible, ce qui fait naître la peur. La témérité de l'ennemi, son sens du sacrifice dans l'assaut apparaissent si extrêmes qu'elle se transforme en sentiment d'invulnérabilité de cet adversaire si particulier dont le mental ne correspond pas à celui du combattant de l'Union française. La peur naît également de cette

---

<sup>4455</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4456</sup> Conversation téléphonique avec William Schilardi, le 6 novembre 2020.

<sup>4457</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 10 octobre 2018.

<sup>4458</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>4459</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018

<sup>4460</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>4461</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 143.

différence de « force morale » que plusieurs témoins ont éprouvée et que les combattants américains du Pacifique reconnaissent déjà chez les Japonais. « Les Viets étaient des criminels »<sup>4462</sup> estime toujours Raymond Zeganadin, capables des pires atrocités. Ils apparaissent sans pitié pour ceux du CEFEO qu'ils font prisonniers au vu des mutilations et des tortures subies qui, dans ce cas, atteignent leur but puisque que les combattants français redoutent la blessure et/ou la capture qui pourraient les faire tomber dans leurs griffes. Au sentiment de vengeance qu'ils éprouvent face aux cadavres mutilés de leurs camarades, à la haine qu'ils peuvent ressentir succèdent l'inquiétude de subir la même chose. Les officiers et sous-officiers, en particulier, sont prêts à sacrifier leur vie plutôt que cette perspective. Jacques Thomas est blessé le 29 décembre 1952. Il n'a peur ni de l'ennemi ni de la mort mais ne tient pas à être pris vivant : « Blessé conscient, j'ai essayé de dégoupiller une grenade afin de ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. L'action de mes légionnaires a éloigné le danger Viet... et calmé ma réaction<sup>4463</sup>. » Bigeard est blessé dans l'embuscade du 13 mars 1949 au col de Conoï. Les soldats de l'APV le cherchent et il met le canon de sa carabine sur sa tempe, décidant de se suicider plutôt que de tomber entre leurs mains : « Que c'est horrible ces instants ! Je revois Gaby m'attendant à Sonla et tous ces efforts faits pendant des années pour en arriver là. Non, c'est trop bête. O Dieu ! Ne me laissez pas tomber, pas comme cela, dans un combat oui, mais pas seul ici tel un chien que l'on va abattre<sup>4464</sup>. » Une section intervient et le sauve : « Pour une fois, j'ai vraiment eu peur et il me faut réagir tout de suite, vaincre cette trouille et repasser au même endroit<sup>4465</sup>. »

Certains ont pu se sentir en danger partout, mais la plupart l'ont ressenti dans plusieurs opérations où leur vie a tenu à un fil. « Le danger était permanent en opération, car en face, ce n'était pas l'armée du salut. En base arrière, au repos, c'étaient les grenades dans les cafés, les coups de poignards dans le dos en cyclo-pousse<sup>4466</sup>. » « La peur est naturelle en opération, il ne faut pas le nier », écrit Henry Clémens<sup>4467</sup>. En poste, la peur est permanente le jour comme la nuit. Tout est propice à être surpris et le poste envahi : « Nous étions en danger, oui, constamment. La crainte des snipers et les attaques incessantes de notre poste la nuit. J'ai eu peur, très souvent »<sup>4468</sup>, se souvient Robert Drouilles. Même pour le chef de poste qui connaît son territoire, la menace reste constamment imprévisible (« je connaissais mon secteur par cœur, mais je savais que je n'étais jamais à l'abri d'une embuscade<sup>4469</sup>. »).

La peur de l'embuscade conditionne les sentiments des combattants dans les déplacements quel que soit le milieu naturel. En plein découvert au milieu d'une rizière ou caché dans la jungle, le talent du Vietnamien de l'APV pour le camouflage le rend rarement repérable à l'avance et il faut avoir des éclaireurs ou des cadres très observateurs ou qui tout simplement, voient l'embuscade parce qu'eux l'auraient tendue là. « Les embuscades faisaient partie de notre quotidien. Je ne me suis

---

<sup>4462</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>4463</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4464</sup> *Ibid.*, pp. 84-85.

<sup>4465</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>4466</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>4467</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>4468</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>4469</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

pas réellement senti en danger. Mais j'avais presque toujours une appréhension de me déplacer en terrain hostile<sup>4470</sup> », écrit Louis-Jean Duclos. Jacques Bouthier emploie le même mot : « les embuscades étaient notre quotidien<sup>4471</sup>. », ce qui en dit long, à la fois sur le courage tranquille dont ils devaient très souvent faire preuve. Pour ceux qui opèrent très souvent sur les arrières de l'ennemi et que l'on envoie à son contact, elle apparaît normale donc maîtrisable, mais constamment présente. On trouve aujourd'hui ce genre de témoignage chez les parachutistes que ce soit William Schilardi (« Oui, nous redoutions embuscades et trahisons<sup>4472</sup> »), Joseph Koeberlé (« à chaque embuscade, il y avait des victimes<sup>4473</sup> »), Jacques Penot (« oui c'est pourquoi il fallait toujours être sur le qui-vive<sup>4474</sup>. ») ; chez les commandos et compagnies de partisans (« tout était possible, vu le relief<sup>4475</sup>. » d'après Jacques Bouthier), dans les BMEO (« Oui bien sûr, chacun de nous redoutait les embuscades, surtout lorsqu'elles venaient de grosses concentrations de troupes Vietminh »<sup>4476</sup>, écrit Henri Darré).

Une autre peur bien légitime est celle de l'artillerie ennemie, obus, éclats d'obus. Le bruit, le souffle, la portée de destruction d'obus qui peuvent décimer des unités entières impressionnent dès lors que le combattant les connaît. Or, la puissance de feu de l'APV a progressé jusqu'à culminer à Dien Bien Phu. Les blessures par éclats d'obus sont d'autant plus graves et les bombardements font peur. « Quand ça tombe à côté ; bien sûr que j'ai eu peur<sup>4477</sup> », comme le dit Bernard Gaudin. Celle des mines est surtout due à ces points de passages obligés à traverser ponts, rizières, diguettes qui peuvent être piégés et à la vue des horribles blessures des camarades moins chanceux ; les traverser donne des sueurs froides à chaque fois : « Oui j'ai eu peur, surtout lorsque j'ai vu des morts et des blessés ; en opération nous savions que nous pouvions sauter sur une mine<sup>4478</sup>. » se souvient André Fabiano.

Dans les opérations ou la guerre des postes, l'inquiétude, pour ne pas dire la peur, concerne la trahison éventuelle de ses troupes ou de ses collègues autochtones tant est aléatoire la confiance que l'on peut avoir envers une population engagée ou non en faveur de la France dont les combattants ne distinguent pas clairement les sentiments profonds. Ce sentiment ne peut être permanent, encore que plusieurs témoignages parlent d'une peur permanente dans les postes, surtout la nuit qui favorise les assassinats et les doutes ; mais il affleure par moments cauchemardesques. Cette crainte des « trahisons », comme pour la peur ou la méfiance de l'embuscade, est permanente. C'est ce qui revient le plus souvent. « La trahison était notre hantise

---

<sup>4470</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>4471</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>4472</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>4473</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>4474</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>4475</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>4476</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>4477</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>4478</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.



permanente<sup>4479</sup>. » se rappelle André Fabiano ; « une méfiance permanente »<sup>4480</sup> d'après Michel Varlet. Max Poiroux avait beau ne pas réellement les redouter, il se montrait, lui et sa hiérarchie, particulièrement prudent pour en éviter les conséquences fâcheuses : « On s'en méfiait en permanence. Le tour de garde, les rondes, les missions n'étaient jamais divulguées à l'avance ; le tour de service, les ordres étaient souvent modifiés au dernier moment, pour le service ordinaire et quotidien<sup>4481</sup>. » Cela touche même des unités où les engagés sont très suivis, où les cadres sont d'autant plus attentifs qu'ils emploient d'anciens combattants de l'APV. Bernard Gaudin en a connu au commando 25. Jacques Saubion en a déploré également :

« Des trahisons se sont produites. Ma section de supplétifs était composée d'anciens Viets, prisonniers puis ralliés, originaires de la grande zone Viet au sud de Tourane. Tant que nous avons opéré à 100 km autour de Dong-Ha, pas de problèmes. Mais nous sommes restés longtemps en opération au sud de Tourane et une nuit, en embuscade, quatre d'entre eux se sont défilés dans la nuit. Inutile de leur courir après<sup>4482</sup>. »

Plusieurs témoins, faisant partie d'unités très *jaunies* comme Jacques Allaire au 6<sup>ème</sup> BPC ont pu éprouver leurs troupes autochtones dans le combat et leur font une confiance aveugle. Alexis Arette dont la section est entièrement composée d'autochtones n'a aucun doute : « Alors que Vandenberghe, venait d'être tué par un de ses hommes, je n'ai jamais eu la moindre inquiétude d'être le seul blanc parmi eux. Je pense que ma confiance était communicative<sup>4483</sup>. » Jacques Bouthier déplore très peu de trahisons en deux ans dans ses compagnies de partisans, ce qui ne l'a pas empêché d'être méfiant : « Les trahisons ? Ayant toujours été avec des locaux, je n'ai eu que deux désertions<sup>4484</sup>. »

D'autres moments du séjour sont anormalement pesants. Les dernières semaines avant le rapatriement, par exemple, apparaissent d'une lenteur interminable et sont soumises à toute une série de pressions : l'impatience de rentrer et de revoir sa famille, l'usure physique et mentale du séjour, le sentiment que la situation se dégrade et devient plus dangereuse. A ces sentiments s'ajoute une quasi-légende noire, celle où le combattant meurt ou se voit gravement blessé dans une dernière opération, à la « dernière sortie ». Les exemples abondent de combattants emblématiques comme le commandant Raffali au 2<sup>e</sup> BEP, tué en 1952 alors qu'il a déjà passé les consignes à son successeur mais veut assister une dernière fois à une opération. Henri Darré sait qu'il a fini son séjour ; la fin est donc d'autant plus longue et accroît son sentiment de danger, qui se voit confirmé après son départ : « Les dernières semaines, j'ai effectivement eu le sentiment d'être en danger, ce qui s'est confirmé juste après mon départ lorsque le Lieutenant Plantier, alors commandant du 2<sup>ème</sup> B.M.E.O., m'écrivait que mon remplaçant avait été tué au cours d'une liaison entre Can Tho et Soc Trang par les volontaires de la mort d'Ho Chi Minh, moins de trois semaines après mon départ<sup>4485</sup>. »

---

<sup>4479</sup> *Ibid.*

<sup>4480</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet reçu le 16 août 2018.

<sup>4481</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4482</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>4483</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4484</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>4485</sup> Extrait du questionnaire de Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

Dans certaines occasions dramatiques, le combattant d'Indochine est tout prêt de se voir mort. Il voit *sa dernière heure arriver*, selon l'expression consacrée. Il est toutefois rare qu'il en dise plus et c'est l'un des défauts d'un long questionnaire qui ne favorise pas les longues réponses. Certains ont toutefois fait l'effort de développer. Les réponses se partagent à moitié entre ceux qui ont vu leur dernière heure arriver et ceux qui ne l'ont pas ressentie. Ils n'ont jamais cru qu'ils allaient « y passer », soit par « optimisme » (Jacques Saubion), parce qu'il y a « toujours un espoir » (Jacques Penot), parce que leur jeune âge les faisait se croire « immortel, à 20 ans » (Joseph Koeberlé), ou encore parce qu'ils pensaient, en 1946, le CEFEO bien plus fort que l'ennemi (Robert Drouilles). Il faut également une certaine dose de confiance en soi... et de méfiance pour les autres qui rend suffisamment prudent pour éviter une mort presque programmée, du moins organisée par l'ennemi. Raymond Zeganadin, Français d'Indochine, n'a pas pensé voir sa fin arriver bien qu'ayant « échappé à trois tentatives de meurtre<sup>4486</sup>. »

Pour les autres, ne pas voir comment réchapper à la mort a pu arriver plusieurs fois ; mais jamais avec cette complète certitude d'être *fichu*. Jacques Allaire et Gabriel Mièvre emploient cette expression, « être sur le fil »<sup>4487</sup>. Le premier à Dien Bien Phu, le second à Ban Hine Siu ont risqué leur vie jusqu'à en réchapper « par miracle », voyant leur fin arriver. Ils se sont sortis des situations les plus dramatiques, plusieurs fois répétées. Ils ont eu peur mais la chance, leur sang-froid ont joué, les ont sauvés et leur réaction a également dépendu du fait d'être chef et de se voir obligé de donner l'exemple, au-delà de la peur de la mort :

« Je me disais par moments, dans les moments chauds, “on s'en est toujours sorti...et puis il faut bien mourir un jour !”. Il y en a qui disent qu'ils n'ont jamais eu peur. Ce n'est pas vrai. Tout le monde a peur. Seulement, vous avez trente gars avec vous qui vous regardent, vous êtes le chef. Ils attendent le chef. A ce moment, on gueule un bon coup, on fonce et tout le monde fonce en gueulant derrière vous. Si on attend qu'un se décide, on peut attendre longtemps. C'est le rôle du chef<sup>4488</sup> ».

Jacques Allaire en est à son troisième séjour à Dien Bien Phu. IL a déjà connu beaucoup de combats. De ce fait, la *dernière heure* peut ne pas l'être encore. Sa foi, son humour lui permettent de garder cette confiance chevillée au corps et de ne pas décourager ses hommes. Au moment d'embarquer pour sauter à Dien Bien Phu le 15 mars 1954, sans grande illusion, il rassemble sa section et délivre ce genre de discours : « Je sais que je peux vous dire la vérité : nous sautons aujourd'hui mais je ne vois pas du tout comment on va rentrer. Préparez-vous pour partir<sup>4489</sup>. » Quand un peu plus tard, ses hommes ramènent un des leurs qui était à l'hôpital, ne voulant pas les laisser partir sans lui, le lieutenant ayant dit « qu'on n'en reviendrait pas », Allaire se défend en ces termes : « Je n'avais pas dit ça, j'avais dit que je ne voyais pas comment on allait rentrer<sup>4490</sup> ! » La solidarité de ce soldat qui ne veut pas lâcher ses copains l'émeut encore, au plus haut point. Au moment de sa

---

<sup>4486</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>4487</sup> Expression plusieurs fois répétée par Jacques Allaire au cours d'interviews, de conférences et pendant nos entretiens.

<sup>4488</sup> Entretien de l'auteur avec Gabriel Mièvre, *op. cit.*

<sup>4489</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017 et 10 octobre 2019.

<sup>4490</sup> *Ibid.*

capture, le 7 mai 1954, quand un jeune combattant de l'APV lui « pose sa baïonnette sur le ventre » ou lorsqu'il marche pendant 700 km jusqu'au camp n°1 malgré sa jambe atrophiée par la polio, il ne se pose pas non plus la question de la mort ; il veut simplement vivre<sup>4491</sup>.

D'autres vétérans se souviennent de ces affres de se voir mourir qui déclenchent autant de fatalisme que de peur, dans des circonstances particulières. Henri Darré est certain de ne pas en réchapper alors qu'il finit son séjour : « C'est exactement ce que j'ai pensé pendant mes dernières semaines au 2<sup>ème</sup> B.M.E.O. et, au moment où j'ai décidé d'écrire à mon père, via le courrier civil, pour lui donner une idée de ma situation hors contrat avec l'armée et de la dégradation générale de la situation dans le Delta du Mékong<sup>4492</sup>. » Il existe d'autres exemples que des vétérans ont détaillé. François-Xavier Heym atteste avoir pensé, au moins deux fois que tout était fini, malgré un nombre de situations dangereuses bien supérieur. Il est affecté aux Plateaux montagnards du Sud, en Annam, depuis son arrivée en novembre 1952 ; il est chef de la 2<sup>ème</sup> section de montagnards du 6<sup>ème</sup> Bataillon montagnard, au sein de la 4<sup>ème</sup> Division vietnamienne et participe à *Atlante* en mars 1954 :

« Peu avant Qui Nhon, un Tu-Vé ne veut pas se rendre à mes éclaireurs de pointe et attend que j'arrive [...] pour me balancer une grenade. Tout le monde à plat ventre, la grenade roule près de ma tête, je crois ma dernière arrivée, mais elle n'explose pas. On se relève, le "malheureux" est criblé de balles. Son dernier geste fut d'essayer de m'envoyer une seconde grenade<sup>4493</sup>. »

Le 21 juin 1954, son bataillon, au sein du GM 42, se porte en recueil, du GM 100 tombé dans une embuscade mortelle lors de l'évacuation d'An Khé. Le 27 juin, alors qu'elle attend les derniers rescapés du GM 100, son unité affronte le bataillon 812 (TD 812) de l'APV, déjouant son embuscade. Le bataillon n'en n'est pas moins disloqué, se débande en partie :

« De ses trois sections, l'une n'a pas été engagée, l'autre s'est débandée (avec à sa tête l'officier vietnamien qui a arraché ses galons) et la mienne à moitié dans la confusion (il est impossible de diriger dans la jungle 40 hommes qui ont la trouille et s'enfuient). J'avais accompagné un caporal qui s'était saisi d'un FM et fonçait imprudemment vers l'avant. Il fut tué à côté de moi, face à une mitrailleuse m'avait-il dit, et j'ai dû, après avoir récupéré le FM, reculer pour rejoindre une partie de ma section que mon adjoint avait tenu avant que j'aie, chercher, la situation étant stabilisée, les hommes en fuite au bord de la route et qu'un capitaine était en train de ramener manu militari ! J'ai quand même eu deux tués et un blessé<sup>4494</sup>. »

Récompensé de la croix de guerre et de la croix de la vaillance, le sergent Heym a eu chaud. À ces deux circonstances très dangereuses s'ajoute le fait d'avoir, vers le 20 mars 1954, hésité à être volontaire pour sauter Dien Bien Phu. Devant les demandes pressantes de l'état-major ; son chef de bataillon, le commandant Maurice, refuse de le laisser partir vers une mort probable. Il restera exposé au feu jusqu'au 20 juillet 1954, recevant néanmoins un éclat dans son chapeau de brousse au cours d'un bombardement au canon de 105. L'armistice entre en vigueur le 1er août suivant<sup>4495</sup>.

---

<sup>4491</sup> *Ibid.*

<sup>4492</sup> Extrait du questionnaire de Henri Darré, *op. cit.*

<sup>4493</sup> « Dans l'armée », texte rédigé par François-Xavier Heym pour préciser le questionnaire, reçu par courriel le 10 mars 2017.

<sup>4494</sup> *Ibid.*

<sup>4495</sup> *Ibid.*

Il existe bien d'autres cas où la vie ne tient qu'à un fil, qui est visible aux yeux du combattant d'Indochine. Francis Oustry voit son unité en voie d'être submergée ; il n'a plus d'autre choix que de demander à l'artillerie du CEFEO de tirer sur lui : « Cela s'est produit une seule fois, m'étant laissé encercler. J'ai eu le sentiment que c'était fichu pour moi, jusqu'au moment où j'ai demandé à l'artillerie de pilonner nos positions. A ce moment, les Viets se sont repliés<sup>4496</sup>. » Pierre Piron, lui, a pensé voir sa carrière écourtée dès son arrivée à Saigon, en février 1950. Il se rend, le premier soir de son séjour, dans un restaurant où se joue un attentat : « Des grenades lancées par les fenêtres. Deux morts, plusieurs blessés, je suis indemne<sup>4497</sup> ! » A Dien Bien Phu, le légionnaire Josef Unterlechner voit sa dernière heure arrivée à Huguette 6 où il a été envoyé avec la 4<sup>ème</sup> compagnie Chevalier le 19 avril 1954. Les légionnaires tiennent près de cinq jours. Un assaut emporte toute la position le 23 avril. La majeure partie de la compagnie disparaît corps et bien, quelques légionnaires seront faits prisonniers. Joseph Unterlechner est le seul survivant à regagner les lignes, choqué. Les livres sur Dien Bien Phu, dont celui d'Erwan Bergot, signalent que de Castries l'interroge lui-même et que son récit décrit son capitaine « seul, debout sur le toit de son PC, disparaissant peu à peu sous un amas d'uniformes noirs, comme s'il s'engloutissait dans la mer<sup>4498</sup>. » En réalité, le légionnaire, épuisé, ne se souvient plus bien de cet épisode, mais ne pensait pas en réchapper (« on était foutus » écrit-il<sup>4499</sup>). Plusieurs vétérans m'ont assuré avoir eu peur, d'autres, de ne jamais avoir eu peur en Indochine ou d'avoir eu peur pour leurs copains, leurs frères d'armes dont le lien les maintenait en équilibre.

### 2.3.2 Ne pas avoir peur pour soi mais avoir peur pour les autres

« Je n'ai jamais eu peur<sup>4500</sup>. » (Max Poiroux)

Info ou intox ? Peut-on vraiment ne pas avoir connu la peur dans un conflit aussi dur, aussi cruel pour les combattants où beaucoup ont vu des scènes horribles ? Il faut avoir confiance en leur parole, qui ne semble pas être une vantardise. A 90 ans pour beaucoup d'entre eux, ce genre d'excès de pensée n'a pas d'intérêt. Ce ne peut être un oubli non plus, car ce n'est pas un sentiment que l'on peut effacer. Michel Varlet a nuancé son souvenir pour m'écrire qu'il « *ne se souvenait pas* d'avoir eu peur »<sup>4501</sup>, ce qui est différent.

Dans ce cas, comment peut-on dire que l'on n'a pas eu peur en Indochine ? En quoi serait-ce réaliste ? Crédible ? Deux situations peuvent l'expliquer. Tous ces militaires sont de très jeunes gens, de 18 à 21 ans en moyenne et comme me l'on dit plusieurs d'entre eux, « c'est un âge où l'on se sent invulnérable ». Marcel Baarsch avait 18 ans à son arrivée en Indochine, ainsi que Max

---

<sup>4496</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4497</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>4498</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, op. cit., p 247.

<sup>4499</sup> Extrait du questionnaire de Josef Unterechner, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4500</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4501</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

Poiroux, cité plus haut, en 1945 ; Michel Bassot, 20 ans comme Lucien Cortaix. Guy Delplace, 19 ans en 1952, assure n'avoir ressenti « aucune peur. La chance des grands débutants<sup>4502</sup> ! » Des vétérans assurent *ne pas avoir eu le temps* d'avoir peur des embuscades, pour des raisons différentes. L'insouciance de sa jeunesse et ses sept mois de patrouilles fluviales n'ont pas amené Guy Delplace à penser aux possibilités d'être blessé ou tué avant l'embuscade qui a failli lui coûter la vie : « Je n'ai pas eu le temps de les redouter. C'est arrivé (l'embuscade, NDA) à un moment complètement imprévu<sup>4503</sup>. » André Géraud n'a pas eu peur sur le moment ; il ne s'est rendu compte de la dangerosité de son parcours en Indochine qu'une fois le danger passé (« J'ai connu des embuscades. Je n'ai pas eu peur sur le moment. Rétrospectivement oui<sup>4504</sup>»).

D'autres l'ont cachée profondément car le chef ne doit jamais montrer ses doutes ni sa peur. Il a donc fallu *annuler* cette pensée. La technique est d'être concentré et de l'oublier dans l'action. Régler les détails, organiser la manœuvre de ses hommes, être attentif à la sienne. Dans ce cheminement, pour Pierre Caubel, la peur est une perte de temps dans l'action : « Le danger est normal quand on se bat. La peur ? Ayant des hommes à commander, on n'a pas le temps d'avoir peur, on n'y pense pas<sup>4505</sup>. » Il a 27 ans en arrivant en Indochine. On ne peut donc évoquer à son propos l'inconscience de la prime jeunesse. Il a la grande satisfaction de se retrouver aux commandes de son B 26 *Invader*, « une pure merveille » selon lui, qu'il prend un grand plaisir à piloter après un entraînement à Laon et à Toulouse. Il arrive en Indochine « pleinement opérationnel<sup>4506</sup>. » À la confiance née de cet entraînement rigoureux s'ajoutent la normalité d'une situation de combat « en pays hostile » et l'extrême précision technique de ses missions qui lui impose une concentration de tous les instants pour ne pas déclencher une fausse manœuvre. Ce qui lui permet, comme à d'autres vétérans, d'évoquer la suppléance de la peur par la concentration. Le combattant, en quelque sorte, « manque de temps » pour avoir peur : « De toute façon, en vol et en territoire hostile, on sait que l'on est “en danger”. Peur ? Dans des conditions difficiles, on a beaucoup de choses à faire, procédures ou autres à exécuter... On n'a pas le temps de s'arrêter sur la peur<sup>4507</sup> ! »

A la même période, en 1954, Jacques Lafitte mène des missions de bombardements, d'attaques au sol à Dien Bien Phu ; il n'a pas le temps d'avoir peur même s'il est conscient « d'être en danger à chaque mission. Il ajoute que ce sentiment de sécurité le suit dans ses déplacements en ville parce que l'ennemi préfère glaner des renseignements plutôt que de provoquer une méfiance des Européens par une politique d'attentats et que sa base aérienne était bien protégée, n'ayant été attaquée qu'une seule fois : « Paradoxalement l'ambiance, en ville, n'était pas à l'inquiétude. Le Vietminh n'entreprenait pas d'actions terroristes en ville, préférant sans doute évoluer sans problème auprès

---

<sup>4502</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>4503</sup> *Ibid.*

<sup>4504</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>4505</sup> Extraits du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>4506</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>4507</sup> *Ibid.*

des européens et glaner le maximum d'informations. Une seule attaque sur la base de Cat-Bi a eu lieu fin mars ou début avril 1954 (2 B 26 détruits)<sup>4508</sup>. »

François-Xavier Heym, avec ses supplétifs montagnards, a pu admettre le danger comme un élément du quotidien, toujours et partout, pour le réduire à la normalité dans ce conflit. Il n'a, par exemple, pas peur des embuscades ou des trahisons ; mais il se méfie constamment (« Je ressentais de la méfiance plutôt que de la peur pour les embuscades »). La conscience du danger, pour ces jeunes gens, atténuée la peur pour la ravalier au rang d'une « appréhension », comme le dit Robert Servoz<sup>4509</sup>, ou d'après Jacques Saubion, « de l'inquiétude ». Pourquoi s'en faire puisque le danger est partout ? « Oui bien sûr, j'avais conscience du danger. J'ai eu la chance lorsque j'ai vu le premier mort ; c'était un Viet, son visage était reposé et souriant. C'était ça la mort ? Certes le danger était permanent, les accrochages, les mines, les pièges. Mais peur, non. De l'inquiétude, lors de bombardements de mortiers. On attend stoïquement que ça tombe. Le destin<sup>4510</sup>. » Cela ne l'empêche toutefois pas une méfiance constante qui permet d'être encore en vie vingt-six mois plus tard : « Il fallait en permanence prendre d'énormes précautions face à un adversaire nombreux et très rusé, utilisant admirablement le terrain et le camouflage aidé, de gré ou de force par la population dans laquelle il était comme le poisson dans l'eau<sup>4511</sup>. » L'éducation chrétienne a pu également jouer. Alexis Arette se souvient d'une forme d'engagement parfois proche de l'exaltation : « Je m'étais fait une loi d'être toujours volontaire pour les missions dont ne voulaient pas les autres. Je n'ai jamais eu le sentiment que c'était fichu<sup>4512</sup>. » D'autres, surtout en état-major, sortent rarement. C'est le cas dans les transmissions d'André Geraud : « On savait que l'on vivait dangereusement. On était parfois plus ou moins inquiets, mais personnellement je ne peux pas dire que j'ai eu vraiment peur »<sup>4513</sup>) et de Pierre Dissard (« Non je n'étais pas dans une zone en danger<sup>4514</sup>. »). Cette peur, intime, devant le danger a pu parfois déstabiliser les combattants d'Indochine.

Cela ne les a pas empêché d'avoir peur pour ceux qui comptent à leurs yeux, les amis, copains, camarades de leur unité parce que ce lien entre frères d'armes rend le séjour supportable et apporte un certain équilibre au combattant. Voir son entourage familial tué, blessé ou quittant l'unité en fin de son séjour est un moment difficile. Sans l'avouer directement ni clairement, certains vétérans estiment avoir eu autant peur sinon plus pour leurs frères d'armes que pour eux-mêmes.

### 2.3.3 Le désarroi, la souffrance et la mort de ceux qui leur sont chers

« Certains instants font vieillir de plusieurs années. La mort de Bonnin fut de ces instants-là » (Hélie de Saint Marc).

---

<sup>4508</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Lafitte, reçu le 2 mai 2017.

<sup>4509</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>4510</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>4511</sup> *Ibid.*

<sup>4512</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4513</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>4514</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

La mort ou la blessure des frères d'armes fait partie de la mémoire combattante, comptant parmi les repères les plus marquants de celle-ci, en général les pires moments.

Le terme de « frères d'armes » n'est pas un artifice, bien que chaque unité du CEFEO n'ait pas réussi à construire une cohésion suffisante pour qu'il les concerne toutes. Mais si ce sentiment n'existe pas dans un bataillon ou une compagnie, il est réel, dans certains corps dont sont issus les anciens qui m'en ont parlé, la légion, les parachutistes coloniaux, les Goumiers, les soldats du Génie. Les sous-officiers, en particulier les sergents et sergents-chefs, les jeunes officiers, sous-lieutenants et lieutenants, forment des solidarités de grade et d'âges, se reconnaissant comme des volontaires sur lesquels repose la guerre avant que de Lattre ne le formalise par son « Je suis venu pour vous, les lieutenants et les capitaines<sup>4515</sup> » à son arrivée à Hanoi en décembre 1950. Certains combattants perdent d'ailleurs de vrais frères ou des proches de leur famille, ce qui creuse un abîme de souffrance, débouchant sur des sentiments douloureux et très différents selon les personnalités. Ainsi Roger Vandenberghe perd-t-il le sien, Albert, le 6 juin 1948. Ils avaient toujours combattu dans les mêmes unités depuis le maquis en 1944, mais la mutation de son frère au 1<sup>er</sup> Bataillon de choc, début 1948, lui avait paru comme « un mauvais présage ». Sa mort lui apporte « une douleur immense. [...]. De ce jour, il devient taciturne et se durcit dangereusement<sup>4516</sup>. » La haine contre l'ennemi et sa volonté de vengeance ne vont pas se démentir pendant les quatre ans qui suivent, comme lorsqu'il avait appris la déportation de sa mère à Dachau en 1943. « L'Indochine sera ma tombe, mais je leur ferai payer la mort d'Albert<sup>4517</sup>. » Ce drame le durcit, le fait combattre sans se ménager à un train d'enfer, épuisant pour lui et les hommes de son unité. Son sens de la justice, qu'a décrit Charles-Henry de Pirey, ne le fait pas reculer devant l'exercice de la violence sur la population ou sur les soldats de l'APV quand la situation se tend<sup>4518</sup>.

Étienne Guibal, médecin de marine n'est pas exposé, mais il a eu une « famille impliquée en Indochine ». Il perd son frère Jean Guibal le 14 avril 1950 : « Il était à My Tho dans les spahis marocains, des Half Tracks et des chars ; le sien a sauté sur une mine et il y est resté ». Son cousin Jules Belgodère est blessé en 1952 au 2<sup>ème</sup> BEP en 1952 et son cousin « Bertrand Coffinières, enseigne de vaisseau a été tué après DBP en juin 1954 dans les dernières opérations sur le pont de son LCVP par un sniper. Cela fait beaucoup<sup>4519</sup> ! ».

La plupart des combattants n'ont pas de membres de leur famille en Indochine au même moment qu'eux mais ils ont ces frères d'armes dont la présence apparaît comme leur principal soutien. Cette chaîne d'amitié, de camaraderie, cette solidarité voire fraternité de combat qui se constitue, réchauffe et fait vivre les combattants d'Indochine éloignés des leurs pendant plus de

---

<sup>4515</sup> Pierre Pellissier, De Lattre, *op. cit.*, p. 695.

<sup>4516</sup> Charles-Henry de Pirey, Vandenberghe. Le commando des tigres noirs, *op. cit.*, p. 34.

<sup>4517</sup> *Ibid.*, pp. 33-34.

<sup>4518</sup> *Ibid.*, pp 36, 127.

<sup>4519</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

deux ans. Mais c'est également l'occasion d'une autre souffrance que la sienne lorsque le frère d'armes est tué ou blessé. Bigeard a souvent mis son 6<sup>ème</sup> BPC au-dessus de toutes les unités qu'il a commandées car il a formé son bataillon homme par homme et chaque perte lui a coûté. Son anéantissement à Dien Bien Phu l'a marqué autant que la défaite en elle-même. Quand Jacques Allaire ou René Maillouche évoquent le courage de leurs hommes, on sent toute l'importance qu'ils avaient pour eux et la force du lien qui ne s'atténue qu'avec les pertes, les morts injustes. L'émotion charge alors leur voix, les larmes perlent ou coulent. C'étaient des frères d'armes et ils tenaient à eux. Même voir un copain qui finit son séjour et quitte l'unité est un crève-cœur pour celui ou ceux qui restent. Le lien qui existait depuis le début est coupé. Il en est de même lorsque le combattant voit partir toute son unité en fin de séjour. André Laperle a prolongé son séjour fin 1951, au moment où le 1<sup>er</sup> BCCP quitte l'Indochine. Il retrouve la Cochinchine, trouvant « un état d'esprit très différent ». Il rejoint la BAPS, la Base aéroportée sud à Saigon. Ce n'est plus le bel état d'esprit du bataillon avec lequel il s'est formé à Meucon. « Je refais un peu la guerre, pas grand-chose<sup>4520</sup>. » L'état d'esprit formé au bataillon colonial lui manque.

La cruauté d'une disparition est toujours liée à l'injustice du moment où cela arrive avant le retour en Métropole. Celle de la disparition d'un camarade est aussi liée à sa condition (ceux qu'il laisse, père ou soutien de famille), de la prescience de sa mort, comme Vandenberghe qui voit l'éloignement de son frère comme un « mauvais présage » ou le capitaine Hamacek qui se voit mourir bientôt et s'en ouvre à son ami Hélié de Saint Marc. Ces situations laissent l'ami, le camarade proche fragilisé voire hanté par sa disparition. L'atrocité d'une mort, d'une blessure, les souffrances du blessé agonisant laissent tout autant de traces dans la suite de l'aventure indochinoise que les injustices précédentes. Elles peuvent également augmenter l'impression progressive de solitude, ses camarades de départ disparaissant au fur et à mesure du séjour, avec la culpabilité d'être soi-même survivant. Ces morts s'additionnent dans le Panthéon personnel du vétéran (« son monument aux morts personnel<sup>4521</sup> ») qui reste marqué jusqu'à la fin. Chez le combattant, la noblesse des camarades tués, les souffrances de ceux qui restent les fragilisent sur le moment, participent à la construction d'une mémoire sensible. Leurs fantômes apparaissent dans chacun des livres de Saint Marc, comme une raison qui l'a poussé à écrire, pour perpétuer celle de ces hommes qui n'ont pas survécu au conflit : « Certains instants font vieillir de plusieurs années. La mort de Bonnin fut de ces instants-là. [...]. Certains jours, je me demande si je n'ai pas survécu simplement pour écrire le nom de Bonnin et évoquer sa mémoire<sup>4522</sup>. »

Chez l'écrivain - combattant d'une génération marquée par la vie et la mort de l'exemple-type, Bournazel, cela donne l'occasion de valoriser des *figures* admirées de leurs hommes, qui colorent un peu la mémoire d'une guerre d'Indochine très noire. Pour que l'histoire soit belle et que

---

<sup>4520</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>4521</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braise*, op. cit., p. 154.

<sup>4522</sup> *Idem, Ibid.*, pp. 143-144.



l'exemple porte, il faut que cela concerne un seigneur de la guerre dont l'auteur fait un modèle de courage et de noblesse. Le talent de conteur d'Hélie de Saint Marc permet d'évoquer avec la même sensibilité la mort de l'adjudant Bonnin, qui veut que l'on couvre son corps pour ne pas démoraliser davantage ses hommes et celle du capitaine Hamacek, « jeune capitaine étonnant qui avait du sang slave et le sens de la démesure » qui meurt d'une balle dans la tête après une mauvaise nuit et des pressentiments qui laissent présager sa mort<sup>4523</sup>. Mais si ces souvenirs hantent les vétérans une fois les combats terminés, peuplant leurs rares moments de calmes. Ils reviennent plus nombreux et plus souvent quand leur mémoire succède à leur histoire, bien des années plus tard ; pour certains, après une guerre d'Algérie qui accroît encore le nombre de fantômes du passé. En Indochine, les morts se multiplient et les combattants n'ont pas toujours le temps d'y penser (« le rythme était tel que nous n'avions même pas le temps de prier pour nos morts »). Jacques Lafitte, pilote de l'aéronavale sur l'Arromanches, a des moments d'écœurement passagers « Quand mes amis mourraient en service mais ça ne durait pas longtemps ». Officier en chef des équipages sur l'Arromanches, il se devait vite de se reprendre<sup>4524</sup>.

Avoir la mort comme compagne du quotidien donne-t-il une habitude désinhibante au combattant d'Indochine, l'amenant de plus en plus loin aux frontières de l'hyper-sensibilité ou, au contraire, à une insensibilité protectrice de son état psychologique ? La souffrance et la mort vécues, ressenties pour soi et ses camarades, sont les compagnes de tout combattant dans chaque guerre. Elles sont des sources de regrets, voire de traumatismes parce qu'elles sont culpabilisantes et qu'elles ont, finalement, dans un réflexe de survie, amené le combattant à une froideur qui a endurci le combattant comme une cuirasse de protection. « Les morts, on en voit tous les jours » m'ont répété plusieurs vétérans. Cette *insensibilité de façade* n'empêche pas la remontée, aujourd'hui, des regrets de ne pas avoir pu éviter la mort des copains, celle des hommes que les ordres donnés ont pu provoquer ; le regret de leur absence.

Mais leur mémoire n'est pas seulement alourdie par ce qu'ils ont subi ; elle l'est aussi parce qu'ils ont fait. Une guerre n'est jamais belle que dans l'esprit de ceux qui ne l'ont pas faite ; celle d'Indochine a été cruelle des deux côtés. Les actes des combattants peuvent affecter leur mémoire de par ce qu'ils ont vu faire ou de ce qu'ils ont été obligés de faire. Ce point n'est pas très populaire chez les vétérans ; ce n'est pas une raison pour l'occulter.

## 2.4 Donner la mort et faire souffrir :

« Il n'y a pas de belle guerre. Il n'y a pas de guerre propre<sup>4525</sup>. » (René Mary).

---

<sup>4523</sup> *Ibid.*, p 154.

<sup>4524</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Lafitte, reçu le 2 mai 2017.

<sup>4525</sup> René Mary, *Nos évadés d'Indochine*, Paris, éditions Jacques Grancher, 1992, 256 p. ; avant-propos p 9.

Les engagés deviennent vite conscients que l'aventure qu'ils recherchent, le devoir qu'ils sont prêts à assumer suppose l'éventualité de tuer, de blesser, de répondre à la violence par la violence. C'est la théorie. Leurs actions et leurs réactions pendant la guerre d'Indochine forment une mémoire qui n'a pas de comparaison avec celles des guerres se trouvant sur des théâtres le plus souvent européens. L'image de la guerre d'Indochine est marquée par la réalité d'une guerre totale, qui génère des actes d'une violence que l'on rencontre chez l'ennemi et que l'on finit par pratiquer à son tour. Mais de manière générale, dans une guérilla où l'ennemi n'a pas d'uniforme et se confond avec la population, dans une bataille où la mêlée est confuse, du haut d'un avion ou derrière un canon, on tue des soldats ennemis, des civils voire des compagnons d'armes. Une partie des témoins d'Indochine nient sans doute leur propre violence, une violence consciemment ou inconsciemment euphémisée d'autant que, pendant un temps, celle du camp adverse n'a pas été suffisamment soulignée à leurs yeux. D'autres témoins se sont résolus à parler d'exécutions sommaires, de napalm, de tortures. A côté du devoir de mémoire, il doit exister un devoir d'histoire qui n'élide aucun forfait. Comment les vétérans assument-ils ces mémoires complexes ?

#### 2.4.1 Tuer l'ennemi : la spirale de violence dans une guerre totale

« Les premières vagues devaient être drogués au choum ; je ne sais pas ce qu'ils buvaient... Ils étaient fous, fous ! Il ne fallait pas discuter avec eux, il fallait les tuer, c'est tout ! Mais les premiers à passer, c'étaient les paysans du coin à qui ils avaient donné des coupe - coupes, des drapeaux rouges. » (Paul Gardon)

Aujourd'hui, la guerre d'Indochine garde une image plus ou moins bien définie de « sale guerre » pour les uns et de « guerre héroïque » pour les autres, quand elle signifie quelque chose, pour un conflit méconnu. Donner la mort peut apparaître normal pour des combattants.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, tous les combattants d'Indochine n'ont pas combattu, c'est-à-dire tiré avec telle ou telle arme ni tué. Du moins, s'ils ont riposté à des tirs, ils n'en ont pas forcément vu les conséquences. D'autres ont parfaitement vu des hommes tomber sous leurs tirs. Mais tuer ou blesser n'est pas une *normalité* en temps de guerre, quoi que l'on puisse en penser ; c'est une possibilité. L'acte n'est donc pas banal, même dans les unités de choc Il existe différentes façons de donner la mort en fonction du poste que l'on tient. Que cela ait affecté l'existence des combattants ou pas, donner la mort, être violent exige des circonstances particulières qui ont été rappelées à chaque fois sans gloriole ni gêne déplacées, lors des entretiens. L'apaisement et le devoir de mémoire permettent la remontée d'un souvenir compliqué, difficile à exprimer au moment où Michel Bodin commence à rassembler des témoignages, davantage verbalisés aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle tous sont précieux. Ils existent, débarrassés du silence, de la gangue de la figure héroïque, avec des sentiments exprimant le regret ou l'assumption. Comment cette violence de guerre s'est-elle manifestée chez le combattant ?

La situation la plus commune est de tirer et blesser ou tuer pour ne pas l'être à son tour. Ce qui ne signifie pas que l'acte soit pour autant simple à gérer sur le moment et surtout depuis ce moment. Mais il est sans doute plus facile à assumer. Le « premier mort » de celui qui a été obligé de tuer n'est pas un moment oubliable. Pierre Bonny est un tout jeune soldat qui arrive de Métropole fin 1953 et se trouve immédiatement projeté dans la guerre, au Laos :

« J'étais en "sonnette"<sup>4526</sup> en pleine nuit, nuit sans lune donc sans lumière. Il y avait un vague fossé en bordure de la route, et nous étions trois dans ce fossé. Il fallait attendre ! Mon collègue avait posé son arme sur le sol et tout d'un coup, à l'oreille, nous avons perçu une présence. Les Viets étaient sur nous et lorsque mon collègue a voulu ramasser son arme, il a fait un faible bruit (acier contre cailloux) ! Le Viet qui arrivait était juste à côté ; il nous a découvert et les tirs ont éclaté de tous les côtés. Et ça m'est resté car le Viet le plus proche que j'ai donc tué avait un chargeur avec des balles traceuses et le malheureux s'est tordu en tombant en arrière, il a gardé les mains crispées sur son arme et il a envoyé dans le ciel une gerbe de balles traçantes...un spectacle qui m'a laissé une image très forte<sup>4527</sup>. »

Les épisodes de guérilla ne permettent pas toujours de savoir si le combattant a tué, blessé l'ennemi ou raté sa cible. Aller « aux résultats » n'est pas toujours possible et les soldats de l'APV emmènent presque systématiquement morts et blessés. Cela donne lieu à de très nombreuses situations où le combattant ne sait pas sur qui il tire, Du Kich ou régulier, sur le nombre d'assaillants. Il faut dire que l'essentiel est de ne pas être atteint et de continuer la mission :

« A un moment, on nous a tiré dessus. On avait "un petit peu" appris à agir sur le terrain, on avait vu à peu près d'où ça partait, on a tiré à la mitraillette, tout est redevenu calme. Ensuite, on s'est enfoncé dans le couvert, on a vu quelques taches de sang, pas de corps. On a tiré dans les broussailles, on n'a pas su s'ils étaient 2 ou 10. Une embuscade, quoi<sup>4528</sup>. »

Dans d'autres cas, les tireurs « arrosent » de leur feu, *a priori*, une zone pour nettoyer le lieu de débarquement ou de passage, ou ripostent sans voir d'ennemi. Louis Simoni est pointeur tireur sur un canon de 40mm Bofors, dans un LCT. Sa fonction l'a nécessairement amené à tirer pour tuer, mais aussi à tirer au jugé pour protéger un débarquement : « Moi il m'est arrivé de tirer en les voyant ou pas selon les ordres donnés<sup>4529</sup>. » Il existe également de nombreux témoignages où le combattant d'Indochine, submergé par un assaut, par une embuscade est obligé de se battre au corps à corps et de voir son adversaire mourir. C'est autre chose encore que de tirer sans savoir si l'on a touché des ennemis au loin. Les récits sont nombreux à partir de 1950, dans les batailles de plus en plus classiques d'assauts et de défense sur une position ; pour la bataille de la RC 4, celles de Vinh Yen et de Mao Khé en 1951, de Na San en 1953 et de Dien Bien Phu en 1954. Les récits des vagues d'assaut décimés au canon et à la mitrailleuse, les combats rapprochés et les corps à corps diffèrent peu des batailles des deux guerres mondiales.

Mais il existe bien des manières de tuer dans les combats terrestres. Les commandos apprennent également à éliminer silencieusement des sentinelles ennemies pour éviter de donner l'alerte, d'un

---

<sup>4526</sup> Position avancée tenue par quelques hommes pour observer l'ennemi et donner l'alerte si besoin.

<sup>4527</sup> Entretien avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>4528</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>4529</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

coup de poignard. Les commandants d'unité en charge les plus véloces, assez habiles pour s'approcher silencieusement de l'adversaire (souvent d'autres « Indochinois » que ceux de l'APV), comme dans les commandos. Dans les missions de raids, où il faut frapper fort et ne laisser personne derrière soi, c'est une nécessité. Roger Tochon-Ferdollet, chef du groupe de choc dans le commandos marine *De Montfort*, assume sa mission de destruction : « A part la surveillance des côtes, le reste du temps, on faisait des débarquements. On a fait des opérations sur la Côte d'Annam. Là ça donnait ; c'était la guerre ! [...]. On faisait des coups de main pour détruire. Pas de boulot de renseignement, pas de prisonniers. Chez nous, on n'en faisait pas. [...]. On avait une mission. C'était de l'élimination<sup>4530</sup>. » Cela signifie éliminer les « sonnettes », les sentinelles, détruire les villages pour pratiquer la terre brûlée, les infrastructures sans faire de prisonniers et se replier en ramenant ses tués et ses blessés sans rien laisser derrière. Le tout sans état d'âme ; seule compte la mission. « Beaucoup parlent et ne veulent pas justifier. Moi je justifie... On avait des explosifs ; on détruisait tout. On a détruit aussi un marais salant, des ponts, les villages, tout ce qui servait aux Viets<sup>4531</sup>. »

Les soldats peuvent tuer à vue. Les tireurs dans les chars ont en général repéré un objectif, surtout s'ils manœuvrent dans des combats entre réguliers, dans des batailles de type Vinh Yen ou Dien Bien Phu et leurs camarades peuvent distinguer les résultats des tirs. Les artilleurs, eux, estiment et espèrent que les leurs sont efficaces et font le plus de dégâts possibles ; à distance. Cela permet de ne pas trop penser aux souffrances provoquées chez l'ennemi, l'essentiel étant d'appuyer les troupes amies. « Déboucher à zéro » en tir tendu, à courte distance de l'ennemi, comme l'a fait le lieutenant Brunbrouck à Dien Bien Phu permet d'en voir les effets, la situation produisant surtout du soulagement de l'avoir repoussé. Pour d'autres, il est plus difficile de constater les effets produits de son tir. C'est le cas pour les aviateurs. Les chasseurs, n'ayant pas d'adversaire direct, appuient les troupes du CEFEO et des États associés au sol. La DCA étant rare avant Dien Bien Phu, les pertes sont dues davantage à des accidents comme des bombes défectueuses et explosant avant le largage, des incidents mécaniques, ou être atteint par des armes légères à basse altitude. Il leur arrive de voir leur résultat sans distinguer le détail. Mais les bombardiers ne peuvent, en général, que supposer la conséquence de leurs tirs et de leur lâcher de bombes. Pierre Caubel, se souvenant de ses missions sur B 26 dans ses mémoires pour la famille, évoque déjà le type de terrain survolé :

« Contrairement à la guerre dure et rude de nos camarades “biffins”, la nôtre ne nous donnait que rarement le contact visuel de l'ennemi ; Le pays était divisé en zone contrôlée, en zone d'insécurité et en zone “interdite”. Cette dernière correspondait aux régions abandonnées à l'ennemi et évacuées par la population. En principe, il ne restait plus âme qui vive qui ne soit pas “Viet” : aussi la règle était d'y attaquer tout ce qui bougeait<sup>4532</sup>. »

Mais l'art du camouflage des combattants de l'APV rend sa tâche difficile, la vision d'une colonne

---

<sup>4530</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>4531</sup> *Ibid.*

<sup>4532</sup> Pierre Caubel, *Ta main me conduit, Ta droite me saisit, mémoires pour la famille* ; 1992-2001.

d'ennemis rare et les objectifs est de savoir s'ils sont traités efficacement :

« C'était un peu frustrant de n'avoir que rarement une certitude sur l'efficacité de notre action. On rentrait à la base après avoir « traité » l'objectif mais sans savoir si cet objectif était vraiment valable. Qu'y avait-il en fait dans ce groupe de paillotes que nous venions de rayer de la carte en quelques secondes ? En principe aucune population civile, puisque nous étions en zone interdite, mais encore ?<sup>4533</sup> »

Il existe, heureusement pour sa conscience de soldat qui veut juste bien faire son métier, des moments où Pierre Caubel distingue les effets de ses frappes : « Parfois nous avons la satisfaction de constater la réalité de la présence ennemie, lorsqu' à l'explosion, de nos bombes s'ajoutait celle d'un dépôt de munitions ». L'explosion « en un gigantesque feu d'artifice » d'une jonque en apparence tranquille fait partie de ces satisfactions, tout comme les « straffings » sur « un important groupe de Viets à découvert, pris de panique » qui se regroupent au lieu de se disperser « facilitant ainsi (sa) tâche ». Le pilote a conscience de mitrailler « ces malheureux »<sup>4534</sup> avec son mitrailleur. Tout à sa tâche et voulant faire plus de passages, il manque de s'écraser au sol et se reprend. Il faut rappeler, à cette occasion, que le bombardement de villages, avec ou sans population à l'intérieur, n'est pas une nouveauté en Indochine. Fait encore moins connu que la guerre elle-même, la petite aviation française d'Indochine a largué des bombes sur des villages de Cochinchine et du Tonkin révoltés entre mai et septembre 1931<sup>4535</sup> et en novembre 1940<sup>4536</sup>. La paix coloniale est un euphémisme bien pratique.

Dans le domaine des bombardements, il est important de mentionner l'emploi du napalm par le CEFEO, qui a impressionné, horrifié mais malgré tout rassuré les combattants d'Indochine, plongés dans des actions où l'ennemi semble difficile à contenir. Cette arme terrible larguée sur les unités de l'APV donne l'image d'une telle souffrance du combattant d'en face et parfois, dans les hasards du combat, des troupes de l'Union française imbriquées dans celles de l'ennemi, que le sentiment qui subsiste aujourd'hui est mitigé. Dans cette guerre totale, le napalm est l'arme qui distille la peur du fait de la quasi-certitude d'une mort horrible. Pierre Marraud, lieutenant au groupe *Normandie - Niémen* a connu ces « bidons spéciaux » qu'il a fallu apprendre à larguer :

« Sous De Lattre, on a bricolé les premiers napalms. On bricolait beaucoup avec les gens d'à côté et leurs JU 52. Avec le patron, Félix Brunet, on prenait des cuves, on mettait de l'essence dedans, on les mettait à l'intérieur d'un JU et on les balançait d'une rampe qui partait de la porte, qui servait à balancer les colis. Des colis de nourriture, des colis armés et du napalm qui explosait en arrivant au sol. Nous on les larguait, accrochés sous les ailes comme des bombes. Mais on n'a pas beaucoup fait de bombardements au napalm. Juste avant de partir, j'ai fait un vol avec des transporteurs et on allait larguer des bidons. Eux ça tombait verticalement, ils explosaient à leur arrivée au sol. Nous les chasseurs, on les larguait plein pot et avec la vitesse, ça s'étalait, ça faisait une traînée de flammes. La première fois qu'on a vu ça, c'était à Hanoi, des aviateurs attaquaient les Viets au napalm ; ça fait une drôle d'impression<sup>4537</sup>. »

---

<sup>4533</sup> *Ibid.*

<sup>4534</sup> *Ibid.*

<sup>4535</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine, tome 1 : De la conquête française à 1949, op. cit.*, pp. 195-196.

<sup>4536</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>4537</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Marraud, chez lui, à La Ravoire, le 3 juillet 2018.

Pour les parachutistes André Jamain et André Laperle, la réalité des corps calcinés au sol est cauchemardesque : « Ils avaient bombardé un village au napalm. Quand je suis rentré dans les paillotes, j'ai vu des gens carbonisés comme des morceaux de charbon, des arbres tordus<sup>4538</sup> », souligne le premier. Le second, qui a assisté à cette scène début 1951 à Vinh Yen, en est resté longtemps marqué : « C'est pour ça, pendant un moment, je ne voulais pas être incinéré<sup>4539</sup> ! » Lorsqu'il répond à la question des violences commises pendant la guerre d'Indochine, Max Poiroux considère qu'il n'y a jamais cédé ; mais sachant que tout conflit en génère automatiquement, l'exemple qui lui vient à ce stade est également le napalm et ce n'est pas un hasard : « violent, jamais ! Cependant la guerre est violence. Le napalm est violent<sup>4540</sup>. » René Laroche n'oublie pas que le napalm, comme tout bombardement à mon sens, sert autant, à l'époque, à neutraliser qu'à impressionner l'ennemi et ceux qui voudraient le soutenir. Le problème est qu'il tue aussi des civils :

« Le napalm, il faut que je le dise quand même. Les paysans qui sortent du village en courant, qui viennent vers nous, et c'était une erreur. Le lieutenant avait demandé le napalm sur de fausses informations avant qu'on rentre dans un village. Les chasseurs sont venus avec le napalm, ils l'ont largué et il n'y avait pas de Viets dedans. Ce sont les paysans qui ont tout pris dans la figure. On est rentrés dans le village. Les cadavres étaient grillés, ils avaient rétréci. Le napalm s'étend, ça va dans les trous où sont les Viets. C'est pour ça que la guerre, c'est dégueulasse ! Je le dis. La guerre c'est dégueulasse. On tue, mais les paysans n'avaient rien fait<sup>4541</sup>. »

Il existe d'autres manière de tuer horriblement. A ce stade se pose la question des prisonniers. Faut-il faire des prisonniers ou juste les faire disparaître quand on s'engage dans une guerre totale ? Avoir signé la Convention de Genève signifie-t-il qu'elle est appliquée loin de Genève, des médias et des regards ? En général, les soldats de l'armée française affirment ne pas avoir exécuté les soldats ennemis capturés lors des deux guerres mondiales, à de rares exceptions près. La France a signé cette convention en 1864 et chacune des nouvelles Conventions, dont celle de 1949. Manifestement, son interprétation est aléatoire, d'autant que la RDV, autorité constituée adverse, ne l'a pas signée<sup>4542</sup>. En Indochine comme en Algérie, la torture qui se prolonge jusqu'à la mort, la « corvée de bois »<sup>4543</sup> ont existé, l'initiative en revenant aux commandant d'unités, chefs de postes ou chefs de maquis du GCMA, qui estiment que leur survie passe avant toute loi de la guerre ou qui ne veulent pas s'encombrer d'un élément impossible, sinon difficile à garder ou à « retourner ».

Au vu de l'attitude violente, insoutenable de la part de l'adversaire, le CEFEO et l'armée française en Algérie ont laissé cette initiative à leurs cadres subalternes en fermant souvent les yeux, en dehors de quelques sanctions sévères. Ceci étant, lancer du napalm est très peu condamné au

---

<sup>4538</sup> Entretien de l'auteur avec André Jamain à Annecy, le 3 novembre 2016.

<sup>4539</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>4540</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4541</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>4542</sup> Elle adhère à la Convention de 1949 le 28 juin 1957.

<sup>4543</sup> Expression employée pendant la guerre d'Algérie pour désigner les exécutions sommaires de prisonniers, de maquisards du FLN ou de villageois suspects arrêtés et envoyés plus loin pour être tués, sous prétexte de « corvée de bois » pour ne pas les inquiéter. Raphaëlle Branche parle plutôt de « fuyards abattus ».

niveau international malgré l'atrocité de ses conséquences. Les guerres de décolonisation lointaines permettent l'exercice d'une violence d'autant plus discrète que les combattants n'étaient pas leur désarroi dans un courrier souvent surveillé, destiné à rassurer les familles et que ces soldats de métier se sont peu exprimés au retour.

Plus tard, la dénonciation, par les appelés et certains chefs comme le général de La Bollardière en Algérie, ont, comme la mémoire d'Indochine elle-même, recouvert la question de la torture en Extrême-Orient, qui n'était pas, aux dires des combattants, une habitude courante en opération. Les tortures, les exécutions n'ont pas besoin d'un habillage sémantique du type « tentative d'évasion » pour justifier la mort d'un suspect arrêté. Il suffit de ne pas l'évoquer, de laisser la jungle éliminer le ou les cadavres ; personne ne vient se préoccuper de l'absence de tel ou tel « disparu ». Ceux qui ont assisté à l'exécution ne parleront pas parce qu'ils obéissent à leur chef et qu'ils ont assisté à la sauvagerie des exécutions de leurs camarades par le camp d'en face, légitimant leur propre violence. La loi du talion est pratique pour se venger des exactions de l'ennemi. En parler aujourd'hui revient, aux yeux de vétérans ou d'associations combattantes, à oublier les crimes de la RDV et à s'acharner, comme pour la guerre d'Algérie, sur les seuls soldats français ; argument pratique qui permet de ne pas évoquer ce point désagréable.

Comment expliquer que certains combattants aient cédé à l'exécution sommaire, à la torture, à la violence gratuite ? Certaines critiques, venant tout d'abord, la plupart du temps des milieux communistes et progressistes, ont rangé « les assassins du CEFEO » dans la catégorie bien pratique de militaires formés pour tuer, sans états d'âme et, pour certains, heureux d'assouvir leur sadisme. Cette question a bien été étudiée mais seulement pour la guerre d'Algérie, grâce à Pierre Vidal-Naquet, Raphaëlle Branche, Franz Kaltenbech, pour ne citer qu'eux, ce qui n'empêche pas de considérer cette violence pratiquée par les différentes « sûretés » des territoires coloniaux et, en particulier, celle existant en Indochine, comme pré-acquis des techniques et des attitudes. Mais la règle non écrite, qui a toujours existé y compris dans la résistance en France, concerne tout ennemi, tout suspect qui peut mettre en péril l'organisation d'un maquis, d'une opération. Dans ce cas, l'attentat, l'élimination est la seule alternative sûre, à défaut d'être moralement acceptable.

Les cadres de certaines unités et leurs hommes ont souvent fait leur choix, considérant que rien dans cette guerre n'était du domaine de la morale. Après une longue hésitation, interrogé par une personne du SHD envoyé l'interviewer et qui lui assure que des officiers de la guerre d'Algérie ont dit que la torture avait commencé en Indochine, Paul Aussaresses répond « absolument<sup>4544</sup> ». Elle avait déjà ses spécialistes dans les services de police des colonies, comme dans les services plus ou moins décentralisés du 2<sup>e</sup> bureau. D'autre part, les cadres pour lesquels la mission prime sur tout comportement ou sentiment sont formés pour aller « jusqu'au bout », ce qui passe par

---

<sup>4544</sup> Témoignage de Paul Aussaresses, *Archives orales du SHD*, GR 3K60, E5, Page 9, enregistrée le 10 juillet 2000 ; auditionnée à Vincennes le 14 février 2019.

l'élimination de l'obstacle par n'importe quel moyen. Mais ce n'est pas du sadisme ; juste l'adaptation froide aux moyens et au cadre de la mission.

C'est le cas au GCMA dont les cadres sont dispersés et isolés au Laos et au Tonkin et qui doivent, pour tenir et sécuriser leur unité, détenir un mental prêt à toutes les solutions pour appliquer la mission. Jean-Michel Vernière évoque la mémoire de son chef, le capitaine Jean Sassi et donne la raison principale de cet état d'esprit : « A la formation qu'ils avaient eu en Angleterre, ils étaient formés plus qu'à « la dure », à « l'extrême-dure ». On leur disait que s'ils étaient pris, ils seraient torturés, on leur écraserait les couilles etc. Et on leur avait enseigné que seule la mission comptait<sup>4545</sup>. » Jean Sassi, lui-même, rappelle sa formation chez les Jedburghs en 1943-1944, où l'entraînement physique et mental est maximum et au ME 25 (Military Establishment 25) à Ceylan début 1945 pour faire partie de la Force 136. Ce sont ces entraînements qui vont lui servir en Indochine, dans la missions parachutée Vega au Laos en juin 1945 en Indochine et au GCMA en janvier 1954. Il lui faut déjà de l'autorité pour prendre la succession du capitaine de Bazin, chef du GC 200 (Groupe de commandos 200), quand les officiers refusent leur nouveau chef<sup>4546</sup>. Simple capitaine qui dispose d'un commandement du niveau de colonel (« Mes lieutenants valaient des chefs de bataillon, mes sous-officiers valaient des capitaines<sup>4547</sup> », assure-t-il), il doit diriger sur les arrières de l'ennemi un GC de 1629 hommes, 27 officiers et sous-officiers compris, dont certains sont isolés avec leurs supplétifs pendant des mois. Il ne doit donc pas faire de sentiment ni en insuffler, mais il est dépassé par les Méos qui forment la base combattante et ont une attitude particulière envers les prisonniers de l'APV : « Ils les éliminaient tout de suite, si possible au combat. Ou alors, si les Viets avaient été capturés en présence d'un Européen (garantie d'avoir la vie sauve), les Méos s'arrangeaient pour les faire disparaître plus tard. "Tentative d'évasion" était le motif invoqué pour justifier ces disparitions imprévues. Ils appliquaient la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent<sup>4548</sup>. »

Dans ces circonstances, il peut être dangereux de s'interposer. Jean-Michel Vernière, dans le maquis *Servan*, donne dans l'action psychologique plus que dans les combats, essaie de maintenir sa zone en sécurité et d'amener ses hommes à opérer dans « une forme de combat qu'on ne trouve dans aucun manuel. Arriver à faire combattre des gens ». Il est le seul européen à la tête de ses 200 Méos dont il estime qu'ils sont davantage contre les Annamites que pour les Français. Ce n'est donc pas le moment d'apparaître hésitant : « On était isolés, certes, mais on était quand même regardé par tous nos maquisards, et on ne devait pas donner prise à la critique, un bien grand mot mais en tout cas, ne pas être accusé de faiblesse<sup>4549</sup>. » Il faut éliminer tout danger ; c'est un jeu du chat et de la souris. Le lieutenant doit absolument être le chat et il doit être le plus rapide pour rester le plus fort. Dans une guerre psychologique où celui qui tient la population a gagné, le Can Bo, le commissaire

---

<sup>4545</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>4546</sup> Jean Sassi, *Opérations spéciales. 20 ans de guerres secrètes, op. cit.*, pp. 184-185.

<sup>4547</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>4548</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>4549</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, *op. cit.*



politique de l'APV, est l'adversaire le plus dangereux. Il doit donc être éliminé :

« Je me méfiais de toute façon, en permanence parce que ça faisait partie de mon boulot. [...] et on recevait parfois de petites lettres sur des bouts de papier, pour nous prévenir. Un de mes boulots, quand on me le signalait, c'était d'envoyer trois types pour liquider le Can Bo et ses hommes. Mes types les ont tués, ils ont coupé les oreilles sont revenus avec les oreilles sur des feuilles de bananiers avec du sel<sup>4550</sup> ! »

Le problème est qu'au bout d'un moment, tout inconnu est suspect et devient potentiellement un danger à effacer. Cela mène la logique d'élimination assez loin. Un homme ne peut pas se promener sans raison ; c'est donc probablement un espion. La survie du maquis est à ce prix, comme c'était le cas en France contre l'occupant allemand. L'exemple donné par Jean-Michel Vernière est emblématique de ces guerres de décolonisation où la dangerosité de l'adversaire n'est pas facile à évaluer et où il faut prendre une décision :

« Je me rappelle qu'un jour, sur mon petit terrain d'aviation, on chope un type, pas tout jeune, mais pas vieux non plus. Qu'est-ce qu'il faisait ? Qu'est-ce qu'il voulait savoir ? Je ne sais plus ce qu'il avait fait. J'ai utilisé les méthodes que j'avais apprises au stage commando, c'est-à-dire le mec couché sur le ventre, les jambes recourbées, les pieds et les mains liées derrière, un poignard planté dans le sol et s'il se laisse aller, il s'empalait sur le poignard. A un moment, on l'a détaché, il s'est barré et je l'ai flingué. Je dis ça sans gloriole. Sassi nous avait suffisamment formé dans ce sens-là. Pas de sentimentalisme. Là aucun sentiment de pitié ou quoi que ce soit. C'était tout ou rien. [...]. Ça ne veut pas dire qu'on n'ait pas de cœur, mais c'est la mission d'abord et c'est comme ça<sup>4551</sup>. »

Il ne s'agit pas que de supprimer des ennemis dangereux ou des suspects, mais aussi de couper le ravitaillement de l'ennemi. Tous ceux qui y participent doivent ne pas revenir :

« J'étais encore en haut sur ma montagne et pas encore vers le petit terrain d'aviation. On me signale des commerçants chinois qui se baladent avec des petits chevaux, et qui vendent des marchandises. Je me suis demandé quels Chinois c'étaient. J'ai envoyé un groupe en demandant à son chef de me liquider tout ça. Ils ont liquidé les cinq ou six Chinois et sont revenus avec les chevaux et leurs marchandises<sup>4552</sup>. »

C'est à ce prix qu'il peut en parler aujourd'hui. Exfiltré en mars 1955 par son supérieur Jean Sassi qui lui sauve probablement la vie, il a choisi d'assumer ce qui était sa mission, comme un travail qu'il a mené à bien parce qu'il a été volontaire pour cette forme de guerre hors normes. La gestion des prisonniers ennemis pendant ce conflit est sujet à bien des témoignages de violence, bien qu'ils ne soient pas majoritaires.

Les soldats réguliers ou non de l'APV, les villageois soupçonnés d'en faire partie ont été nombreux, en Indochine, à être fait prisonniers par le CEFEO et les États associés ; Ivan Cadeau donne le chiffre de 250 000 prisonniers ennemis internés de 1945 à 1954<sup>4553</sup> Beaucoup sont libérés ou retournés contre leurs anciens camarades de combat. En septembre 1954, le CEFEO en a rendu 65 000 en échange des survivants des prisonniers de l'Union française. Mais il existe une

---

<sup>4550</sup> *Ibid.*

<sup>4551</sup> *Ibid.*

<sup>4552</sup> *Ibid.*

<sup>4553</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, note de bas de page p. 580. Explications sur les échanges de prisonniers p. 490.

différence entre le chiffre des prisonniers en 1954 et les prisonniers rendus à la RDV. La lettre du général de Beaufort au général Ely le 11 mars 1955, citée par Robert Bonnafous, en réponse à une plainte signalant les milliers de prisonniers français décédés dans les camps de l'APV, parle de « renseignements officieux » qui évalueraient le nombre de prisonniers ennemis « décédés ou exécutés (dépassant) au total 9 000 »<sup>4554</sup>. Le manque d'enquêtes pour savoir comment ils avaient *disparus* est l'une des raisons pour lesquelles le commandement n'a pas cherché à s'émouvoir publiquement de l'hécatombe de prisonniers de l'Union française dans les camps de l'APV en 1950-51 et en 1954. Mais si les ordres officiels sont de bien traiter les prisonniers dans les camps, il en va autrement sur le terrain. Une grande partie des prisonniers de l'APV ou des villageois ramassés et assimilés à l'ennemi finissent comme PIM ou des camps de prisonniers, dans lesquels des chefs de commandos viendront parfois recruter des partisans. Mais cela n'est pas toujours le cas selon les circonstances et la volonté du commandant d'unité :

« Sur le terrain les choses semblent bien différentes. Selon les circonstances (massacres, tortures de camarades ou de villageois, fatigue ou exaspération consécutive à la guerre des mines et des pièges), des exécutions eurent lieu. [...]. Les cadres avaient du mal à contrôler leurs hommes surtout si l'unité était constituée d'autochtones qui voulaient faire payer aux Viets leurs horreurs<sup>4555</sup>. »

Les non-métropolitains sont souvent mis en cause pour évoquer les violences dans ce conflit. Pour ce qui est des exécutions sommaires de villageois suspects ou de prisonniers, ce sont effectivement souvent les autochtones des unités du CEFEO et de l'ANV qui sont mis en cause. Mais dans une étude d'ensemble, tout est relatif puisque *souvent* signifie *dans les quelques témoignages collectés*, ce qui relativise le propos. Il en existe beaucoup plus sur les PIM fidèles et courageux dans l'aide apportée. Il reste que les témoignages de violence sur les prisonniers existent. Au sein du commando 32 dit « commando Senée », les soldats que dirige Francis Agostini sont des Chinois recrutés parmi les unités de Tchang Kai-Check qui sont encore internées au Tonkin, en avril 1952. Il s'est attaché à ces hommes fidèles qui lui ont sauvé la vie lorsqu'il a été blessé ; mais qui sont sans pitié :

« Par contre, je peux vous dire qu'ils ont massacré la population. Quand un de leurs chefs était touché, il n'y avait pas moyen de les arrêter. On avait fait des prisonniers, une douzaine, et ils les ont liquidés, un ou deux sur la plage avec un Garand. L'amiral Querville est arrivé, le capitaine était stupéfait et l'amiral lui a reproché de n'avoir rien fait. "Nous tuer tout, pas de prisonnier" disaient les Chinois ! Je ne sais pas, honnêtement, comment ça se passait ailleurs, mais là, c'était flagrant. Pareil quand Lucchini a été blessé. Dans sa première section, c'étaient aussi des Chinois. On n'a pas ramené un prisonnier ! Il faut dire qu'un prisonnier, ça encombrait<sup>4556</sup> ! »

Pour Louis-Jean Duclos, qui a, entre autres, des Mois sous ses ordres au 5<sup>ème</sup> BMEO, le pire qu'il ait eu à supporter dans ce conflit sont « les exécutions sommaires de captifs isolés<sup>4557</sup>. » D'autres évoquent la violence des légionnaires, comme Robert Drouilles dont l'unité de génie voisine

---

<sup>4554</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient dans les camps Viet Minh 1945-1954*, op. cit., p. 292.

<sup>4555</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 150.

<sup>4556</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, op. cit.

<sup>4557</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

régulièrement avec des unités de la légion qui les protègent et leur confient des prisonniers pour leur travail ; mais pas seulement la légion :

« J'ai vu des sous-officiers des unités d'infanterie coloniale qui venaient parfois nous soutenir quand il y avait un ouvrage à terminer rapidement. Il fallait remuer les coolies que nous avions, des prisonniers Viets pour la plupart. Ils n'hésitaient pas. Quand il y en avait un qui n'allait pas assez vite, ils l'abattaient sur place ! Ça, je n'ai pas aimé du tout ! C'est honteux ! Et dans ce contexte, beaucoup en auraient été capables ! On parle d'Oradour-sur-Glane, mais vous savez, on en a fait autant ! Les Américains aussi d'ailleurs<sup>4558</sup> ! »

Henry Clémens qui appartient au 9<sup>ème</sup> Dragons en 1946, se souvient d'une circonstance marquante parce que rare, mais qui reste « un très mauvais souvenir » :

« La situation évoluait vers une certaine insécurité, Nous avons fait plusieurs prisonniers et l'un d'entre eux, récidiviste avoua le meurtre de plusieurs des nôtres. Le Colonel décida son exécution, Il fut amené au pied d'une petite colline et invité à en gravir la pente en courant. L'un de nos sous-officiers le talonna et, à bout portant, lui tira une balle de Sten dans la nuque, L'homme s'affala, tué net mais son corps tressaillit encore un long moment, Ce tressaillement intéressa vivement notre Capitaine toubib. Cette exécution sommaire, brutale, presque cachée m'indigna d'autant plus que le tueur affichait une réelle satisfaction. Bien plus tard, à Saumur, au cours d'élève-officier, il nous fut précisé que dans toute troupe se trouvaient des individus douteux qu'il fallait détecter afin de ne leur pas confier des missions capables d'entretenir leurs pulsions inhumaines, J'eus alors une pensée pour ce très mauvais souvenir<sup>4559</sup> ! »

Le fait de ne pas garder de prisonnier est conditionné par la mission et la sécurité du secteur à protéger.

2.4.2 Avez - vous tué ? Du souvenir de la mort que le combattant donne à l'évolution du sentiment qui le poursuit depuis : une mémoire qui ne passe pas toujours

« Dans les interventions en classes, on me le demande souvent : “ est-ce que vous avez tué ? ”. Là c'est difficile. C'est très difficile, parce qu'à la guerre, on tue. [...]. Donc oui, j'ai tué. Que voulez-vous dire de plus dans des conditions comme ça ? Ça c'est très difficile et après ça vous fait gamberger. Ça fait mal ! » (Louis Simoni).

Il faut du courage aux vétérans pour parler des excès de ce conflit, révéler sa propre violence ou celle de ses camarades. Cette réalité du souvenir insupportable a tué à petit feu nombre de vétérans qui n'ont pas pu retrouver une vie normale ensuite et ont versé dans les excès, brûlant leur vie et l'écourtant volontairement ou non.

Ceux qui témoignent sont des survivants à plus d'un titre ; à la fois dans leur résistance physique du fait de l'âge atteint au-delà de leur propre espérance de vie et dans leur résistance à la culpabilité du souvenir. Chacun a fait comme il a pu, en général sans être aidé. On touche, à chaque entretien, à la limite du témoignage qu'il est difficile d'évoquer pour un vétéran devant un étranger, non militaire, qui est trop jeune pour comprendre une réalité de violence qu'il n'a jamais subie. Des dizaines d'années plus tard, ceux qui savent avoir tué ou blessé un ou des ennemis n'ont pas oublié ces moments. La « belle guerre » n'est qu'un mythe inventé par *l'arrière*, par les officiels,

---

<sup>4558</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>4559</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

par des écrivains combattants ou non qui justifie l'attitude des Français, leurs échecs, leurs pertes, par des chefs à l'abri de leur état-major, par les générations qui n'ont pas connu la guerre et le regrettent. Le mythe du combattant froid et insensible qui fait des encoches sur son fusil à chaque ennemi abattu est rare dans la réalité des guerres comme dans celle des mémoires. Mais le souvenir d'avoir tué ne s'efface pas et peut revenir, périodiquement ou au quotidien.

Les combattants d'Indochine n'ont pas eu l'impression de mener une « belle guerre » ; peut-être une guerre juste, mais tous ne sont pas d'accord. Dans leur propre pays, les critiques à leur rencontre ont progressé et la guerre se poursuivant sans fin, la Métropole les a oubliés. Il a fallu inventer une « croisade contre le communisme », qui n'a pas convaincu tous les combattants. La conscience de ne pas être compris, de voir que leur combat n'a pas été valorisé par sa propre population les a souvent réduits au silence. Il faut donc trouver d'autres explications supportables, lier sa guerre aux combats emblématiques du passé, montrer l'Indochine en tant que *guerre comme les autres*. René Mary a écrit en avant-propos de son livre « évadés d'Indochine » : « Il n'y a pas de belle guerre. Il n'y a pas de guerre propre. Celle que notre Corps expéditionnaire a menée dans l'Asie du Sud-Est fut, en son temps, comme toutes les guerres<sup>4560</sup>. » Si l'on ne peut qu'être d'accord sur les deux premières phrases, la dernière paraît discutable ; la guerre d'Indochine est hors normes dans presque tous les domaines, y compris celui de la violence. Si aucune guerre n'est réellement propre, certaines sont justes. Dans les deux guerres mondiales, l'armée française, composée de tous les citoyens mobilisés, défend son pays contre l'envahisseur, sur un front, dans les maquis, ce qui peut justifier la violence ; du moins la rendre logique. En Indochine, le CEFEO ne défendait ni sa terre, ni sa liberté, l'état-major ayant la main sur les décisions stratégiques des États associés, les jeunes armées nationales et influençant les comportements politiques. Le combattant de l'APV défend les siennes.

La méfiance ressentie à l'égard des populations indochinoises est une règle de sécurité. Tout accentue le malaise, la peur, la frustration et donc la possibilité de violence des soldats du CEFEO : l'éloignement de leur patrie, de leur famille. Le climat, la fatigue d'opérations sans cesse renouvelées et sans résultat, un ennemi longtemps invisible qui attaque et fait mal ; une population à l'attitude ambiguë et la vue des exactions faites par l'adversaire sur les militaires et les civils favorables à la France. Par conséquent, une guerre révolutionnaire ne peut être comparée aux guerres classiques où une armée nationale se bat pour la protection de la société. Les associations combattantes ou de soutien à l'armée cherchent d'autant plus à valoriser la violence parfois extrême de l'APV pour minimiser ou justifier celle du CEFEO. Mais cela n'en n'empêche pas la réalité de ces deux violences.

Frédéric Rousseau, dans cet ouvrage important qu'est *Le chemin des Dames* a rappelé qu'« il a été reproché aux témoins d'avoir euphémisé certains aspects de la violence de guerre et d'avoir notamment

---

<sup>4560</sup> René Mary, *Évadés d'Indochine*, op. cit., p 9.

minimisé voire occulté l'existence des combats singuliers, au corps à corps<sup>4561</sup> », d'où leur rareté dans les récits. Les anciens d'Indochine ont, comme leurs prédécesseurs, souvent tu leur propre violence, pendant très longtemps et, pour certains, ne la révéleront jamais parce que, comme pour les Poilus et autres combattants, leur violence personnelle les a affectés et celle rencontrée également. Une population vivant dans le souvenir de guerres nationales justes ne peut comprendre la violence commise par une partie de son armée, d'autant que l'entourage des combattants ne comprend pas toujours le sens d'une si lointaine guerre d'Indochine. Il a donc fallu une mise en sourdine de la violence, d'autant que la guerre d'Algérie qui a suivi immédiatement, a très vite mis en accusation celle de l'armée ; une violence tellement proche de la Métropole et tellement incomprise qu'elle en a probablement minimisé celle de l'Indochine. Il est arrivé régulièrement d'avoir des interlocuteurs, notamment chez les parachutistes, affirmant qu'il n'y a jamais eu de violence de la part de leurs unités en Indochine, « pas comme en Algérie » où elle est devenue institutionnelle. Par conséquent, soit elle n'a effectivement pas eu vraiment lieu dans ces unités en Indochine, soit celles commises en Algérie au nom d'une guerre contre-révolutionnaire, ont été tellement plus nombreuses qu'elles recouvrent celles d'Indochine.

Mais cette violence a pourtant existé. Comment en parler ? Euphémiser la violence qui s'est déclenchée en soi et a atteint les autres est un acte indispensable pour qui veut vivre avec ses pires souvenirs sans troubles excessifs. Tuer pour ne pas être tué ? L'idée est logique, l'acte, automatique, aux côtés de ses camarades sur une position face à l'ennemi. La fin de l'affrontement laisse les combattants hébétés, tremblants, inhabituellement bavards ou silencieux ; puis le quotidien reprend le dessus. La mémoire est là bien insistante. Pourquoi ai-je tué ? Certains ont laissé ce conflit dans une mémoire corsetée sans autre sentiment que la conscience du devoir accompli et la seule nostalgie de leur jeunesse. Cela leur suffit pour regarder devant eux ou parce « c'est la guerre », logique. C'est du moins ce qu'ils disent. Un vétéran à qui j'expliquais que mon précédent interlocuteur vétéran n'avait pas de traumatismes ne me croyait pas ; ne le croyait pas. Lui n'y arrivait pas. Sur ce point encore, la mémoire combattante n'est pas monolithique. L'oubli est impossible. Ne pas en parler peut rendre la vie supportable. En parler peut déclencher des remontées de mémoires douloureuses. Ne pas être compris serait enfoncer plus fort le couteau dans la plaie. Ce parcours est aujourd'hui rendu compréhensible par l'étude de la mémoire de la Shoah, qui a permis d'étudier un certain niveau de silence, parfois contesté mais réel, des survivants juifs qui ont été accueillis mais pas écoutés<sup>4562</sup>.

Dès le début de ma recherche, plusieurs anciens, une bonne dizaine, ont d'ailleurs refusé de répondre en alléguant les violences qu'ils avaient vues ou / et commises. Deux d'entre eux, en

---

<sup>4561</sup> Frédéric Rousseau, *Abordages, réflexions sur la cruauté et l'humanité au cœur de la bataille*, dans Nicolas Offenstadt, *Le Chemin des Dames*, Paris, Stock, 2004, 494 p. ; édition 2012, Perrin, Tempus, p. 285.

<sup>4562</sup> Virginie Linhart, *La vie après*, Paris, éditions du Seuil, 2012, 216 p.

particulier, au téléphone, m'ont donné des raisons issues, j'imagine, de souvenirs toujours cauchemardesques malgré le temps, parsemant la conversation de « Ce n'est pas beau ce que l'on a fait » ou « Je ne suis pas fier de ce que j'ai fait, si vous saviez ! ». Rien n'a pu les décider à aller plus loin. Leur silence n'était pas destiné à protéger l'intégrité morale du CEFEO, mais d'éviter de souffrir à nouveau en évoquant leurs heures les plus sombres de leur séjour. D'autres ont accepté, plutôt en fin d'entretien ou de manière plus ou moins sibylline dans le questionnaire, de parler de violences auxquelles ils avaient assisté. Ils ont développé progressivement ce mauvais souvenir, probablement pour se soulager un peu, ne pouvant quasiment jamais en parler avec les autres anciens qui sont morts ou avec leur famille. Il est difficile de savoir si c'est cette évocation douloureuse ou le fait de globalement parler de l'Indochine qui les a apaisés à ce moment.

Ainsi Robert Drouilles, qui n'avait jamais évoqué à qui que ce soit ses cauchemars les plus profonds, a-t-il eu le courage de relater ce qui le hante. Ces violences qui ne passent toujours pas avec le temps remontent d'autant plus que les vétérans sont des retraités, qu'ils ont le temps de réfléchir et que les guerres ou le terrorisme de ces dernières années, auxquels ils assistent, font remonter des souvenirs qu'ils croyaient enfouis. L'acte de liquider trois prisonniers au hasard, commis dans des circonstances de guerre cruelle, contraint par les ordres et la pression des légionnaires est tellement éloigné de sa personne qu'il n'arrive pas à se le pardonner : il a tué, fait tuer<sup>4563</sup>. Louis-Jean Duclos ne se souvient plus des circonstances ni de ce qui l'a poussé à commettre ou assister à ces actes mais, s'il se demande, lui aussi, comment il en est arrivé là. Toutefois, cela ne hante plus ; c'était une autre vie à laquelle il n'a pas été facile de penser pendant un temps, mais qu'il faut solder : « On a eu des prisonniers qu'il nous est arrivé de liquider sommairement. D'où ensuite des actes de contrition. Je ne sais plus quels démons m'ont poussé à de tels agissements<sup>4564</sup>. » Il est d'autres moments où la bonne foi et la transmission du souvenir se heurtent au retour de boomerang. Tout à son souhait de devoir de mémoire, Louis Simoni est souvent intervenu en milieu scolaire. Redoutant la question « Avez-vous tué ? », il a fini par ne plus vouloir poursuivre cette activité et pas seulement parce qu'il estime avoir fait sa part. Ce genre de question et la réponse qui doit suivre lui ont laissé, pour quelques temps, du moins, des plaies à vif : « Une élève m'a demandé, et on me le demande souvent : “ est-ce que vous avez tué ” ? . Là, c'est difficile. C'est très difficile, parce qu'à la guerre, on tue. [...]. Donc oui, j'ai tué. Que voulez-vous dire de plus dans des conditions comme ça ? Ça c'est très difficile et après ça vous fait gamberger. Ça fait mal<sup>4565</sup> ! »

Pierre Bonny a peut-être plus de distance. Il a fait la paix avec le jeune para qu'il était et qui a tué dans son passé indochinois. Est-ce parce qu'il l'a accepté et rangé au fond de sa mémoire ? L'a-t-il mieux intellectualisé ? Est-ce parce qu'il n'a fait qu'un séjour abrégé par la fin trop rapide du conflit ? Pour lui, l'oubli progressif, naturel, le fait qui se rétrécit, devient flou est une bénédiction.

---

<sup>4563</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>4564</sup> Entretien de l'auteur avec Louis – Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>4565</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

L'oubli l'a aidé à supporter « certaines situations » :

« Ce n'est pas avec plaisir que l'on se souvient de certaines situations, mais le temps qui passe aplanit bien des choses. Mais encore une fois, ce n'est pas pour autant que l'intérêt pour ce type d'événement disparaît. Je constate simplement, mais cela est dû à mon âge (j'ai maintenant 83 ans), que, contrairement à ce qui s'est passé pendant mon toute existence, il y a certains faits qui commencent à s'amenuiser dans ma mémoire<sup>4566</sup>. »

Mais que ce soit pour apaiser leur conscience ou surtout parce que, de toute manière, c'est l'un des aspects d'un travail pour lequel ils se sont engagés, le souvenir de l'ennemi tué ou blessé ne revient pas toujours douloureusement chez les vétérans. Il fallait se défendre, sauver sa vie et appuyer ses frères d'armes. Le « c'était eux ou nous » que tous les combattants de toutes les guerres peuvent prononcer n'est pas juste un effet de manche. C'est la principale réalité de la guerre. Elle ne fait pas pour autant « plaisir », comme le souligne Pierre Bonny. « Malheureusement, comme je leur dis chaque fois (à une élève des classes rencontrées, NDA), si elle me voit là, c'est que je n'ai pas été tué. Donc si je n'ai pas été tué, c'est que celui qui était en face de moi l'a été<sup>4567</sup>. »

J'ai demandé à Joseph Koeberlé, sergent parachutiste au 3<sup>ème</sup> BPVN de me parler du combat de Ban Hine Siu, et il a évoqué ce moment difficile du corps à corps où, les munitions épuisées, lui et sa section de mortiers se sont avec tout ce qu'ils avaient sous la main, y compris le poignard, la baïonnette, des pelles ou ses mains. Mais si le souvenir en lui-même est difficile au point que le vétéran continue à « se battre dans (ses) cauchemars », il n'en n'est pas moins serein puisque formé à cette éventualité, qui au fil des combats et des morts devient, non pas banale, mais fréquente : « Tirer dans les vagues d'assaut, on ne voit pas qui on tue. Mais j'en ai eu deux fois l'occasion dans deux corps à corps. Ce n'était pas beau. On nous apprenait à tuer. J'ai l'esprit très tranquille. J'ai fait mon devoir, mon boulot. Les morts, on en voyait tous les jours<sup>4568</sup>. »

Tous les combattants d'Indochine n'ont pas vécu les assauts répétés de Dien Bien Phu, les « mers d'hommes » qui les assaillent sur la RC 4 ou à Dak Doa. Bien qu'ayant, lui aussi, fait son devoir, André Boissinot a beaucoup de mal à supporter le souvenir du poste de Dak Doa dont la chute est marquée par un ultime combat au corps à corps, toutes munitions épuisées :

« Il faut reconnaître qu'à la fin des combats, à court de munitions, nous n'étions plus très normaux, nous avons complètement perdu tout sens humain ! On jouait littéralement à cache-cache dans les pièces du poste, et chaque fois qu'un Viet passait à proximité, on essayait de le poignarder ou de le tuer au coupe-coupe ; ce n'était pas très beau à voir. Soixante ans après, je suis encore très marqué par ces moments pénibles qui me laissent au cours de mes insomnies, une impression de culpabilité s'accroissant avec l'âge et pourtant, je n'ai fait que mon devoir face aux ordres reçus<sup>4569</sup>. »

Dans une conversation téléphonique précédant notre entretien, il précise que ce corps à corps final hante encore ses nuits : « Quand je reviens sur cet épisode, je dors mal. On ne peut pas imaginer le nombre de cadavres viets en tas sur plus de 100 m l'un sur l'autre<sup>4570</sup>. »

---

<sup>4566</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>4567</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, *op. cit.*

<sup>4568</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Joseph Koeberlé, le 12 novembre 2020.

<sup>4569</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>4570</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec André Boissinot, le 14 avril 2017.

Chaque combattant de corps et unités différentes a dû faire face à la mort qu'il a donné. Dans un autre domaine, les straffings, appuis au sol, bombardements qu'a effectués Pierre Caubel ne troublent pas ses nuits : « Cela peut sembler terrible de raconter ces faits, comme cela aujourd'hui. Inacceptable pour une conscience humaine ! On touche là du doigt l'horreur de la guerre où la dynamique de l'action et de la technique même de cette action font perdre de vue la réalité humaine de ceux que l'on a en face de soi<sup>4571</sup>. » Les messages radios de remerciements des « biffins » qu'il a sauvés par son action sont de loin plus importants que le souvenir d'avoir fait un carnage dans les rangs de l'APV qui les attaquaient. Les aviateurs ont été formés, surtout sur bombardiers, à « donner la mort ». Les priorités sont de se concentrer, de gérer l'épuisement lié aux conditions de vol, aux appuis à apporter, au stress des ripostes à Dien Bien Phu qui engagent leur corps et leur esprit tout entier et ne doivent pas de place aux doutes. Ils peuvent revenir par la suite.

Comment assumer sa propre violence et celle que l'on a vécue ? J'ai demandé aux anciens d'Indochine, dans mon questionnaire, si les violences les avaient impressionnées, les leurs, celles de l'ennemi et s'ils avaient eu des moments d'écœurement (question 51<sup>4572</sup>), de honte (question 52<sup>4573</sup>), deux émotions qui laissent des traces. Le dégoût des violences de tout type, les siennes comprises, est un ressenti important qui peut se remarquer, s'exprimer, même temporairement. Mais la honte est un sentiment indigne, humiliant qui vient de soi ou qui rejaille sur soi. Il est plus secret, s'exprime peu, plus tardivement et fait d'autant plus de dégâts. Dans mon esprit, au départ, les questions me permettaient de leur faire aborder, sous plusieurs angles, ce qui est, pour eux, le plus difficile : leur violence, celle de l'ennemi, leurs sentiments face à ces violences contraires. Les témoignages des combattants tentés de « laisser tomber » à force de fatigue et de désolation sont très rares mais ont existé. C'est dire le niveau de l'écœurement, d'exténuation ressentis ce ou ces jours-là, sachant qu'il était de toute manière quasi-impossible de *quitter réellement* le combat, même en voulant désertier. Il n'est pas synonyme de lâcheté ou de faiblesse mais d'un épuisement d'un combattant qui est allé au-delà de ses forces ; ce qui se respecte. Michel Cordelet<sup>4574</sup> et Josef Unterlechner<sup>4575</sup> ont ressenti et signalé cette volonté d'abandon. Ce dernier a tenu la position d'Huguette 1 pendant une semaine avant qu'elle soit submergée le 23 avril 1954. Il est le seul à pouvoir revenir dans les positions françaises<sup>4576</sup>. Erwan Bergot le décrit « fou de terreur, assommé de coups, ivre de faim et de fatigue<sup>4577</sup> », hanté par la disparition de son chef, le capitaine Chevalier. Cette situation d'unique survivant, l'épuisement lié au siège d'Huguette 1 dépourvu d'alimentation et d'eau et la chute inéluctable du camp retranché peuvent effectivement provoquer ce sentiment

---

<sup>4571</sup> Pierre Caubel, *Ta main me conduit, Ta droite me saisit, ...* », *op. cit.*

<sup>4572</sup> Question n°51 : Avez-vous eu un/des moment(s) d'écœurement ? Envie de laisser tomber ?

<sup>4573</sup> Question n°52 : Avez-vous eu honte à certains moments ? De quoi ? (Votre attitude, celle de vos camarades, de votre hiérarchie)

<sup>4574</sup> Extrait du questionnaire de Michel Cordelet, reçu le 12 juillet 2017.

<sup>4575</sup> Extrait du questionnaire de Josef Unterlechner, reçu le 14 novembre 2018.

<sup>4576</sup> D'autres camarades ont été faits prisonniers sur la position.

<sup>4577</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 247.



de vouloir « laisser tomber », ce qui équivaut, en fait, non à désertier mais à « se laisser à aller ». Il faut rappeler que ce sentiment final d'abandonner, qui semble incongru au premier abord, est celui qui a prévalu chez une partie des prisonniers de l'Union française dans les camps de la RDV qui, démoralisés et épuisés, se sont laissé aller à la mort en ne s'alimentant plus et en restant allongés sans soins. On peut aussi citer les « rats de la Nam Youn » à Dien Bien Phu, ou, d'une façon générale, ceux qui n'avaient plus la force de remonter se battre sur les collines et n'ont pas repris le combat. D'autres vétérans ont pu être submergés d'écœurement, même brièvement, devant les situations de violence, d'injustice et les errements de leurs chefs. Alexis Arette a une image de guerrier dur. Ses idées fortes, ses indignations ne laissent pas soupçonner de failles dans son attitude. Mais il a connu ses moments de lassitude : « Même dans les justes guerres il n'y a pas d'armée juste. J'ai donc souffert de certains faits que l'on m'a rapportés. Mais jamais cependant, je n'ai eu la tentation de « Laisser tomber ! ». A ma modeste place, je pouvais parfois éviter le pire<sup>4578</sup>. » Robert Drouilles a longtemps été poursuivi par les violences faites, vues et subies tout au long de son séjour en Indochine. Il concède avoir ressenti « des moments d'écœurement très souvent, de laisser tomber jamais<sup>4579</sup>. » Les horreurs de guerre s'accumulant avec la fatigue d'un séjour sans base arrière ni repos, le moral s'avère très atteint. Mais il faut poursuivre le combat. Les combattants les plus éprouvés, dans les moments répétés de combats, d'opérations, avec une mort omniprésente, tiennent jusqu'au moment où ces combats s'arrêtent. William Schilardi tient, lui aussi, jusqu'au bout : « Non pas de moment d'écœurement, sauf à la fin de Dien Bien Phu, quand mes nerfs ont lâché ; j'ai pleuré<sup>4580</sup>. »

L'écœurement, les autres vétérans en ont surtout connu en constatant des erreurs répétées sources de défaites retentissantes. Jacques Bouthier et Maurice Mandavit l'ont éprouvé, présentant des catastrophes. Le premier, avec ses partisans à la frontière de Chine du côté de Lao Kay, a signalé « à l'état-major d'Hanoi, fin 1953, de gros mouvements à la frontière chinoise (des camions Molotova chargés de matériel) mais on nous a traité d'affabulateurs<sup>4581</sup>. » Le second voit la situation se déliter sur la RC 4 pour en arriver à l'abandon de Langson alors que les unités de l'APV ne sont pas encore arrivées ! Il est écœuré par « la pagaille qui ressemble à la panique et nous rappelle fâcheusement certaines images de la débâcle de 1940<sup>4582</sup>. » Jusqu'à son départ en pleine offensive de l'APV, à Mao Khé, il ressent « une lassitude et un désespoir face à l'état-major<sup>4583</sup>. »

La majeure des anciens d'Indochine interrogés ont réfuté la possibilité d'avoir jamais été écœurés par les violences de ce conflit. Cette idée leur paraît décalée, étant volontaires pour ce séjour et faisant leur métier de soldat avec conscience. Parmi ceux qui donnent une explication plus précise qu'un « oui » ou « non », quelques phrases apparaissent représentatives d'un grand nombre de

---

<sup>4578</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4579</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>4580</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, *op. cit.*

<sup>4581</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>4582</sup> Robert Heissat, *Un Kosak sur le toit*, *op. cit.*, pp. 128-138.

<sup>4583</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.

réponses. Par exemple, celles de soldats faisant de leur mieux sans se poser de question, comme Marcel Baarsch (« On faisait toujours le mieux possible<sup>4584</sup>. »), Pierre Caubel (« Moment d'écœurement ? Non, pourquoi ? Je faisais la guerre le mieux possible ce qui m'était demandé sans trop me poser de questions. Sans illusions cependant <sup>4585</sup>. ») et Jacques Saubion (« Non, je suis comme un réveil manuel dont le ressort se détend et que l'on remonte inlassablement. J'ai une grande faculté d'oubli<sup>4586</sup>. »). Jacques Thomas se rappelle que son « moral n'a jamais été atteint<sup>4587</sup> » malgré des situations difficiles. Pour Max Poiroux, enfin, plus axé sur la seconde partie de la question, une telle situation ne peut arriver : « Vous rêvez ! Quand on est volontairement engagé dans une aventure, il faut aller jusqu'au bout ! Nous étions tous curieux de savoir comment cela allait finir<sup>4588</sup>. » L'écœurement de la violence donnée ou subie n'est donc que passager ou inexistant, pendant leur séjour en Indochine, chez les témoins rencontrés. La succession des opérations, le commandement à assurer ne leur laissent pas le choix dans une guerre lointaine, ce qui n'empêche pas un grand nombre de rapatriements sanitaires dus à des désordres nerveux et des dépressions, accentuées par l'alcoolisme et les pathologies classiques en Indochine. Les maladies neuropsychologiques étaient rares en Indochine et venaient surtout de malades qui n'avaient pas été détectés avant leur début du séjour (90% des malades diagnostiqués en Indochine, pour Michel Bodin<sup>4589</sup>). Cependant, elles se sont déclenchées au retour, parfois longtemps après, et, pour une partie d'entre les vétérans, se sont poursuivies jusqu'à aujourd'hui.

La question sur la honte ressentie de ses propres actions ou de celles du CEFEO en général ne rend pas forcément compte des pesanteurs morales nées d'une violence permanente. Elle peut les atteindre dans leur fierté d'avoir combattu en Indochine. La grande majorité des vétérans approchés n'ont pas ressenti de honte majeure pendant ce conflit, à la suite des violences qu'ils ont pu commettre sur la population ou les prisonniers de l'APV. Il en est parfois différemment aujourd'hui, en ayant le temps de repenser à ses actes. Certains combattants ont trouvé la force morale dans la discipline, d'autres dans la camaraderie ou dans la foi. Les circonstances douloureuses d'une action violente peuvent faire naître la gêne voire la honte de ce que l'on a fait, mais la cohésion de l'unité et l'influence des chefs permettent alors d'aller de l'avant. C'est un avantage que l'on trouve dans les troupes de choc où se poser trop de questions nuit à l'action. « La Force de rester, m'a écrit Jacques Bouthier, c'est d'être dans des unités d'élites, où Chefs et Camarades sont toujours à vos côtés<sup>4590</sup>. »

---

<sup>4584</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>4585</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>4586</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>4587</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4588</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>4589</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>4590</sup> Extrait d'un courriel de Jacques Bouthier à l'auteur, reçu le 1er novembre 2020.

Une partie des vétérans, rarement sollicités sur leur parcours en Indochine, ont du mal à évoquer ce sentiment négatif pour une fois qu'ils sont interrogés par un étudiant de l'université. Ils préfèrent parler de leur fierté à avoir combattu dans des conditions difficiles plutôt que d'évoquer des actes honteux dans une guerre où ils n'ont pas démérité. Il est, de plus, difficile d'oublier des actes parfois inhumains, à leurs yeux, de leurs adversaires, dans une guerre totale marquée par une grande cruauté physique et mentale, sur les prisonniers en particulier. Par conséquent, les réponses affirmatives sont rares ou circonstanciées, mais elles existent, sans perdre de leur intérêt.

Jacques Bouthier estime ainsi qu'une guerre aussi dure ne grandit pas les combattants, quels qu'ils soient et qui touchent parfois, dans l'horreur de certaines situations, les limites de ce qu'un homme peut supporter. Cela peut suffire à l'amener à des comportements anormaux du fait d'une épreuve qui l'est tout autant : « Parfois les hommes, grands ou petits chefs ne sont pas toujours exemplaires, mais devant les corps mutilés de camarades blessés et pris par les Viets, les réactions ne sont pas toujours maîtrisées. J'ai été fier de certaines actions et peut-être moins d'autres<sup>4591</sup>. » Robert Drouilles a « eu honte, très souvent ; du comportement barbare de certains de nos soldats, de la Légion tout particulièrement<sup>4592</sup> ». Louis-Jean Duclos reconnaît personnellement être honteux aujourd'hui, à la réflexion, plutôt qu'à l'époque où il n'en avait pas le temps, de ce qu'il a fait ou laissé faire : « honte de moi, à chaud ? Non. Maintenant ? oui ; le pire ? Les exécutions sommaires de captifs isolés<sup>4593</sup>. » Antoine Mocellin, éprouve également ce sentiment de « honte de moi vis à vis de la population<sup>4594</sup> » sans vouloir ou pouvoir détailler ce souvenir douloureux d'un ancien du Commando Conus dont les missions de reconquête dans la Cochinchine de 1945-1946 ne versaient pas dans le raid humanitaire.

Une certaine honte transparait également dans des souvenirs, non de violence physique mais d'une violence morale exercée sur eux, par l'émotion qu'ils ont ressentie devant la défaite ou ce qu'ils considèrent comme la lâcheté des FFEO, de leurs chefs qui rejaillit sur eux individuellement. La défaite de Dien Bien Phu est une forme de honte devant le manque de professionnalisme de chefs qui se sont enfermés dans une logique stratégique manquant fortement de lucidité ; avec cette phrase qui les hante, « Comment avons-nous pu en arriver là ? ». Plusieurs me l'ont fait comprendre en ces termes. « J'ai honte des décisions du grand état-major<sup>4595</sup> » estime Gilbert Briant, que ce dernier a envoyé avec son bataillon, le 3<sup>ème</sup> BCCP en pure perte, dans une mission suicide, au secours des colonnes Charton et Le Page en octobre 1950. André Grelat ressent une honte rétrospective pour les responsables de la défaite en général qui n'ont pas été à la hauteur et ils sont nombreux à ses yeux : « En ce qui me concerne oui, j'ai honte si l'on me parle d'une certaine hiérarchie, en particulier pour son incapacité notoire dans certaines circonstances. Manque de réactions dans des cas où l'action

---

<sup>4591</sup> Entretien avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>4592</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>4593</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>4594</sup> Extrait du questionnaire d'Antoine Mocellin, reçu le 18 mars 2017.

<sup>4595</sup> Extrait du questionnaire de Gilbert Briant, reçu le 16 août 2017.

devait prévaloir pour se sortir d'un mauvais pas. Honte aussi de l'attitude de certains Français d'Indochine qui préféraient leur tranquillité au devoir qu'ils avaient de nous aider à maîtriser certaines situations<sup>4596</sup>. » La honte de la hiérarchie défailante est partagée, d'une certaine façon, par William Schilardi, marqué par les erreurs à Dien Bien Phu (« Difficile à dire. J'ai eu honte de certains membres de ma hiérarchie<sup>4597</sup> »). De même, l'abandon des populations que l'armée avait promis de protéger, ce que les combattants leur avaient répété en personne, a rendu honteux de lui-même et de ses chefs Hélié de Saint Marc à Ban Cao en 1949. Guy Chalençon l'a aussi ressentie dans « l'abandon des populations catholiques au Nord Vietnam<sup>4598</sup> », tout comme Raymond Zeganadin, « lorsque la France a abandonné à l'ennemi ceux qui nous ont servis loyalement<sup>4599</sup>. » Pour l'écrasante majorité des autres témoins, cependant, le sentiment personnel de honte, d'une signification trop négative, n'a pas été ressenti ou s'est vu, au fil du temps, suppléé par la fierté d'avoir combattu en Indochine envers et contre tout, avec la satisfaction d'avoir fait sa part. « Non, pas du tout » est la réponse la plus employée, avec, parfois quelques précisions. « Pourquoi aurais-je eu honte de faire le travail qui m'ait été demandé ? »<sup>4600</sup>, se demande André Geraud. Jacques Penot pense que « chacun faisait ce qu'il avait à faire, le plus proprement possible ». Robert Schuermans a fait partie d'une troupe d'élite, le 3<sup>ème</sup> BCCP, qui s'est toujours signalée comme brillante dans son professionnalisme, ses interventions jusqu'au naufrage de la bataille de la RC 4. Il estime ne pas avoir à rougir de quoi que ce soit au combat comme dans ses rapports avec la population : « à aucun moment, je n'ai eu honte de moi ou de mon unité ; nous avons fait correctement le travail qui nous avait été confié<sup>4601</sup>. » Jean Goriot ne pense pas pouvoir assumer les fautes des autres, estimant s'être lui-même efforcé de rester fidèle à ses valeurs : « non, je me suis toujours conduit dans l'honneur. Ce que faisait les civils et les autres militaires ne me concernait pas<sup>4602</sup>. » Enfin, Max Poiroux exprime avec ses termes un sentiment qui dépasse celui d'avoir parfois donné dans la violence envers la population et que directement, ou en surimpression, j'ai retrouvé chez nombre de vétérans : « Honte, jamais ! Pourquoi aurions-nous honte d'être des soldats de la liberté contre le communisme ?<sup>4603</sup>. » Les vétérans pensent que la honte est davantage dans l'autre camp que dans le leur, leurs propres excès étant d'un niveau inférieur à ceux rencontrés chez l'adversaire.

Par conséquent, cette question des violences reste très sensible et les anciens d'Indochine ont des ressentis différents sans jamais nier la violence intrinsèque d'un conflit hors normes. Mais pour ceux qui ont durement souffert, quelques années plus tard, des accusations de tortures systématiques en Algérie, il est difficile de parler d'un système équivalent en Indochine ;

---

<sup>4596</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>4597</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>4598</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalençon, reçu le 20 avril 2017.

<sup>4599</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>4600</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>4601</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>4602</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>4603</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

d'entendre que les tortures commises en Algérie ont commencé en Extrême-Orient voire d'une forme « d'éducation à la torture ». Sans parler d'un conflit « propre », une grande partie des témoins rencontrés refusent cette idée et ne se souviennent pas de tortures en Indochine. D'autres ont vécu des situations similaires, étouffées par la distance de la Métropole.

#### 2.4.3 Torturer en Indochine avant la révélation algérienne

« La prévôté, ils ne sont pas tendres ! Ils étaient équipés, ouvraient des valises et il y avait à l'intérieur tout ce qu'il fallait pour « interroger » les suspects... et ils ont été durs ! Le local est devenu un centre de tortures et cela ressemblait aux séances de tortures de la gestapo. » (Robert Drouilles)

Dans une guerre aussi cruelle, il est indispensable d'en venir à des épisodes encore plus durs pour l'histoire et la mémoire des combattants d'Indochine. L'une des questions les plus polémiques parce que la plus insupportable vue d'aujourd'hui, est celle de la torture. Comme pour tous les points de cette partie, l'essentiel n'est pas de juger ni même de comprendre, au sens d'accepter, mais d'expliquer. Elle n'est pas une question majeure dans l'histoire ni dans la mémoire de la guerre d'Indochine. Pour beaucoup d'historiens et de vétérans qui assurent qu'elle a surtout commencé, de manière organisée, en Algérie, la violence est ailleurs, dans les représailles en réponse aux cruautés de l'APV par exemple. Or la torture est pratiquée en Indochine, comme, probablement dans chaque guerre, à minima.

Personne ne m'a raconté avoir commis une torture pendant la guerre d'Indochine. Si elle est *banalisée* puisque systématisée pendant la guerre d'Algérie au niveau des unités en opération ou en base arrière, cela ne semble pas avoir été le cas en Indochine. Il faut être prudent parce que là encore, sur ce terrain difficile, les témoignages lus et entendus ne sont pas exhaustifs. Leur diversité (d'unités, de lieux, de temps pour témoigner) permet de donner corps à cette hypothèse d'absence d'une *torture systémique* en Indochine. Mais le DOP (détachement opérationnel de protection) est né en 1951<sup>4604</sup> au 2<sup>ème</sup> Bureau en Indochine et la torture est répandue, sans être pratiquée au niveau de *chaque* unité et base arrière. Raphaëlle Branche explique que ce système est né en Indochine avant d'être repris en Algérie, en 1957 et que la guerre d'Algérie n'est pas le stade 1 de la torture militaire organisée ; l'Indochine l'a précédée. Sa thèse soutenue en 2000 et l'ouvrage qui en émane en 2001, *La torture et l'Armée pendant la guerre d'Algérie, 1954-1962* y revient à plusieurs reprises<sup>4605</sup>. L'historienne cite Pierre-Alban Thomas, qui témoigne avoir assisté à un premier interrogatoire en Indochine, avant l'Algérie, qui dort mal dans la nuit qui suit puis :

---

<sup>4604</sup> *Inventaire des archives de l'Indochine*, plusieurs séries, 2<sup>ème</sup> Bureau, 10H2805-2808, 10H3078-3084. Le DOP fournit des bulletins de renseignements (surtout en 1953-1954). En ligne : [https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/sites/default/files/notices\\_files/SHDGR\\_INV\\_10H\\_T1.pdf](https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/sites/default/files/notices_files/SHDGR_INV_10H_T1.pdf) (Consulté le 10 février 2022).

<sup>4605</sup> Raphaëlle Branche, *L'armée et la torture pendant la guerre d'Algérie : les soldats, leurs chefs et les violences illégales*, thèse de doctorat en Histoire, soutenue en 2000 à l'IEP de Paris. Raphaëlle Branche, *La torture et l'Armée pendant la guerre d'Algérie, 1954-1962*, Paris, Gallimard, 2001, 474 p.

« après, on s’habitue<sup>4606</sup> ! ». Elle en parle comme d’une filiation avec celle pratiquée en Indochine, « l’expérience indochinoise, en particulier, qui conduit l’État-Major à interpréter la guerre selon des grilles issues du conflit précédent<sup>4607</sup>. » Pierre Journoud analyse ce point au sein d’une réflexion sur la guerre contre-révolutionnaire menée en particulier par les anciens d’Indochine en Algérie, dans *Dien Bien Phu la fin d’un monde*, parlant de la torture en Indochine comme d’une « matrice<sup>4608</sup> ». Dans son livre, *Les Services secrets en Indochine*, issu de sa thèse<sup>4609</sup> en 2014, Jean-Marc Le Page explique le rôle des officiers de renseignement. En Indochine ; chaque bataillon a son officier de renseignement qui interroge les villageois, les prisonniers comme il le veut. L’historien évoque cette violence sur laquelle il est difficile de trouver un nombre d’archives suffisant pour avoir une synthèse convaincante qui puisse croiser les sources (« Notre documentation, qui reste partielle<sup>4610</sup> »), du moins des sources claires (« Les archives du département “Terre” du Service Historique de la défense laisse transparaître l’exercice de la torture<sup>4611</sup> »). Il conclut qu’en Indochine, « jardin des supplices<sup>4612</sup> » antérieur à la guerre d’Algérie, la torture « a été utilisée et semble-t-il avec une certaine ampleur » et que les « autorités militaires » ont couvert ces faits<sup>4613</sup>. Il relève même des cas où les suspects interrogés sont mis en confiance par un bon repas ou alcoolisés au pastis, technique de Raymond Muelle pour leur soutirer des renseignements. Il ajoute assez rapidement que les plus rétifs sont transférés « au service de la Sûreté<sup>4614</sup>. »

Qui connaissait l’existence de la torture en Indochine ? Le fait est connu bien avant le conflit et même avant la Seconde guerre mondiale. Le système colonial l’a adoptée. Bousculé dans sa volonté d’ordre et de « paix française », il l’a institué par la création de la Sûreté générale indochinoise en 1917 dans une volonté répressive qu’a dénoncé Andrée Viollis en 1935 dans *Indochine SOS*<sup>4615</sup> et un peu plus tard dans « Notes sur l’Indochine », parlant de la cruauté des « interrogatoires serrés » des commissariats de Thu duc à Saigon et de Cholon<sup>4616</sup>, détaillant les tortures les plus « classiques », celles plus raffinées et d’autres encore à l’électricité<sup>4617</sup>. Il faut rappeler que la torture n’est pas seulement matérielle dans un bâtiment spécial avec une unité spéciale. Elle offre plusieurs visages, plusieurs méthodes pour forcer la ou les personne(s)

<sup>4606</sup> *Ibid.* Réédition 2016, 805 p. ; p. 86.

<sup>4607</sup> Raphaëlle Branche, « Débat sur la violence d’État », dans Guerre(s) et paix, Revue du CNRS, *CNRS Théma*, n° 2, 2004.

<sup>4608</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d’un monde*, *op. cit.*, pp. 299 et 299-306.

<sup>4609</sup> Jean-Marc Le Page, *Les services de renseignement français pendant la guerre d’Indochine (1946-1954)*, thèse de doctorat en Histoire, soutenue à l’IEP de Paris en 2010. Sur les violences, Baptiste Buresi, *La première guerre d’Indochine au prisme des violences stratégiques et des exactions du CEFEO*, Master 2 sous la direction d’Alya Aglan et Pierre Journoud, Paris I, 2018.

<sup>4610</sup> Jean-Marc Le Page, *Les services secrets en Indochine*, *op. cit.*, Nouveau Monde poche, 2014, 523 p. ; p. 228.

<sup>4611</sup> *Ibid.*

<sup>4612</sup> Citation référence au livre d’Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, Paris, éditions Bibliothèque Charpentier, 1899, 327 p., qui évoque les supplices pratiqués en Chine à la fin du XIXe siècle.

<sup>4613</sup> *Ibid.*

<sup>4614</sup> *Ibid.*, pp. 223-224.

<sup>4615</sup> Andrée Viollis, *Indochine SOS*, Paris, Gallimard, 252 p.

<sup>4616</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>4617</sup> Andrée Viollis, « Quelques notes sur l’Indochine », *revue Esprit*, décembre 1933, pp. 401-448, pp. 412-414.

interrogée(s) à répondre aux questions posées et à donner des renseignements. La question est de savoir où placer la limite maximum de violence exercée, comment distinguer un suspect qui ne sait rien d'un suspect qui sait et ne veut pas parler. Dans toutes les guerres, priver des suspects ou des prisonniers de nourriture, de lumière, de sommeil équivalent à des tortures bien que moins spectaculaires. Les coups, les gifles, les menaces avec ou sans armes et de manière répétées le sont également. Consciemment ou dans l'énervement, chacun a pu y céder sans pour autant penser au sens de « torture ». Leur récurrence en fait pourtant partie. Sans être systémique ni systématique, comme le pense Jean-Marc Le Page, la torture en Indochine est connue de la Métropole très tôt, par les articles de Jacques Chegaray dans *Témoignage Chrétien* le 29 juillet 1949<sup>4618</sup>, de Paul Mus, également dans *Témoignage Chrétien* du 12 août suivant (« Un témoignage irrécusable sur l'Indochine : Non, pas ça<sup>4619</sup> ! »), repris dans des journaux comme *Ouest-Matin* et *Le Monde* le 18 mars 1950. Si les violences diverses sont attestées par divers témoins, les faits dénoncés par *Témoignage chrétien* en 1949 sont réfutés, tout ou partie par le haut-commandement mais aussi par les officiels accusés. Ainsi le général de Latour dément-il formellement avoir fait fusiller deux cents otages et l'a dit lors d'une réunion en novembre 1949, avec le père Pierre Chaillet, directeur de *Témoignage Chrétien*, René Pléven, ministre de la Défense Nationale et Paul Mus. Il écrit avoir mis les protagonistes en face de leurs erreurs, n'ayant pas commis ce dont on l'accuse. Il signale enfin que le journal ne publiera aucun démenti<sup>4620</sup>.

Tous ces articles s'appuient sur des témoignages de combattants d'Indochine que l'armée condamne au fur et à mesure. Ce qui fait dire à Yves Benot, dans *Massacres coloniaux* que « l'électricité a été l'arme de la torture dans la guerre du Viet- Nam (qu'il appelle dans son livre « première guerre d'Indochine » puis « guerre du Vietnam », NDA) et [qu'il] s'est trouvé des journalistes courageux pour le révéler durant cette guerre<sup>4621</sup>. » Pierre Journoud, dans son ouvrage sur Dien Bien Phu paru en 2019, cite également Jacques Chegaray et Paul Mus, ce dernier essayant à travers plusieurs articles et ouvrages de montrer que cette violence est inutile, déshumanisante et ne suffit pas à gagner une guerre coloniale ; ce qui le rejette, aux yeux des défenseurs de l'Indochine française, au rang des communistes. Mais l'historien rappelle également que les commandants en chef comme Valluy en 1946, Navarre en 1953 ou autres chefs militaires en Indochine, tout en réfutant ces accusations, ont curieusement produit des notes pour interdire la torture et sanctionner leurs auteurs<sup>4622</sup> ou en

---

<sup>4618</sup> Et repris plus tard dans le livre de Pierre Vidal-Naquet. Jacques Chegaray, *De l'Indochine*, dans Pierre Vidal-Naquet, *Les crimes de l'Armée française. Algérie (1954-1962)*, Éditions de Minuit, 1972, La Découverte, 2001, réédité 2006, 196 p., p. 17-19. Voir également Sabine Rousseau, *La Colombe et le Napalm : des chrétiens français contre les guerres d'Indochine et du Vietnam, 1945-1975*, Paris, CNRS éditions, 2002, pp. 34-36.

<sup>4619</sup> David Chandler et Christopher Goscha (dir), *Paul Mus (1902 – 1969). L'espace d'un regard*, Paris, Les Indes savantes, 2006, 335 p. ; p. 207.

<sup>4620</sup> Pierre Boyer de Latour, *De l'Indochine à l'Algérie, le martyre de l'armée française*, Paris, Les Presses du mail, 1962, 381 p. ; pp. 168-170.

<sup>4621</sup> Yves Benot, *Massacres coloniaux. 1944-1950 : la IVe République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte, 1994 ; réédité 2001, 203 p. ; p. 180.

<sup>4622</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu, op. cit.*, pp. 301-302.

donnant des ordres verbaux comme Leclerc dès son arrivée en Indochine, pour que les troupes respectent les populations.

Après la fin des guerres de décolonisation, les vétérans d'Indochine ont bien témoigné de l'existence d'unités ou de lieux où une torture plus matérielle s'est exercée en Indochine. Très critiqué par les vétérans qui le connaissent, pour sa liberté de ton d'un officier qui *crache dans la soupe* et ses récits soupçonnés d'être « des inventions de journalistes<sup>4623</sup> », Jules Roy, colonel de l'armée de l'air et officier de communication en Indochine écrit trente-cinq ans plus tard dans ses mémoires son écœurement de la violence durant ce conflit, en particulier au cours d'une opération : « J'aperçus devant une pagode un troupeau de paysans accroupis sous la garde de soldats. Je demandai à l'officier qui m'accompagnait ce que c'était. “ Rien. Des suspects ”. Je demandai qu'on s'arrêtât. J'allai à la pagode, j'entrai : on amenait les files de nha-qués devant des tables où les spécialistes leurs brisaient les couilles à la magnéto<sup>4624</sup>. » Cette vision l'amène à s'enfermer pendant deux jours à son hôtel et à quitter l'armée en 1953. Ce qu'il dénonce surtout, ce n'est pas seulement cette violence qu'il trouve déjà banale en Indochine, c'est le silence qui l'entoure en Extrême-Orient comme en Métropole. Paul Aussaresses est un témoin de choix. Il rappelle que les premières tortures auxquelles il ait assisté, plutôt épisodiques, se passaient avec la police en Indochine :

« Je ne veux pas faire de polémiques, mais il y a un contact entre nos officiers de renseignement et la police. L'efficacité de la police est à base de renseignement. Elle est un organisme de répression, de respect de l'autre mais bien sûr aussi de renseignement. C'est de la part des policiers que nous avons appris certains procédés du renseignement. Les troupes arrivent sur le terrain avec certains policiers, à peu près un par bataillon pour les opérations importantes. Un policier européen ou métis. Mais dans certaines opérations, il n'y en a pas<sup>4625</sup>. »

Mais comme d'autres vétérans d'Indochine, il ne l'évoque toutefois pas ces faits dans son livre sur son parcours militaire<sup>4626</sup>. Pris dans l'ambiance d'une violence qui existe déjà en Indochine, les combattants ne disent rien ou s'insurgent, selon leur caractère. Mais jamais officiellement. Les Français profitent-ils de l'éloignement de la Métropole pour livrer, eux-aussi une guerre sans merci incluant la torture ? Pour Lucien Bodard, qui l'évoque en 1963, il s'agit davantage de répondre aux exactions de leurs adversaires :

« La guerre est impitoyable. Les Viets pratiquent une politique d'atrocités. Mais cette atmosphère de tortures est pourrissante, elle contamine. La cruauté finalement se pratique dans tous les camps. Les partisans jaunes du Corps Expéditionnaire, toujours menacés d'une mort affreuse, font périr les Vietminh avec raffinement, du moins quand ils ne s'entendent pas avec eux. Même les Français sont souvent pris dans cette griserie des supplices et de la mort. [...]. Il faut une grande force d'âme pour se contrôler<sup>4627</sup>. »

« Même les Français... » ! Lucien Bodard exonère presque les Français pris dans l'ambiance de

---

<sup>4623</sup> Témoignage oral d'un vétéran d'Indochine.

<sup>4624</sup> Jules Roy, *Mémoires barbares*, Paris, Albin Michel, 1989, 569 p. ; réédité Livre de poche, 1991, 701 p., p. 490.

<sup>4625</sup> Témoignage de Paul Aussaresses, *Archives orales du SHD*, GR 3K60, E5, Page 9, enregistrée le 10 juillet 2000 ; auditionnée à Vincennes le 14 février 2019.

<sup>4626</sup> Général Aussaresses, *Pour la France. Services spéciaux 1942-1954*, Monaco, éditions du Rocher, 2001, 273 p.

<sup>4627</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine, tome 1 : L'enlèvement*, op. cit., p. 81.



cette guerre dont la cruauté semble surtout attisée par les autochtones dans ce qu'il appelle « la guerre des tortures ». Mais si la torture pratiquée par les FFEO exaspère jusqu'à ses propres troupes, celle du Vietminh est « une technique qui leur permet de gagner et de s'imposer aux populations ». Une explication bien dans le style de l'écrivain-journaliste, souvent reprise ensuite et qui s'exprime un an après la fin de la guerre d'Algérie, après cinq années de remous causés par les révélations des tortures commises par les troupes françaises. La torture en Indochine est donc séparée de celles exercées en Algérie ; il ne faut pas non plus donner l'impression qu'il s'agit là d'une habitude dans l'armée française, d'autant que le pays connaît également sa période de Résistancialisme, où l'on ne se prive pas de glorifier la résistance sous l'occupation et de voir surtout les violences exercées par les nazis. Jean-Marc Le Page revient sur ses propos à propos du colonel Jean Leroy que le journaliste a interrogé à Bentré en Cochinchine, dans son fief qu'il maintient solide jusqu'à son départ. Bodard en fait un dieu cruel, « un homme-roi<sup>4628</sup> », pour ses administrés et ses ennemis, qui pratique la « torture utile » sans tuer ceux à qui elle est dispensée quand le renseignement est obtenu. Jean Leroy estime ne pas avoir été « un enfant de chœur » mais « un soldat englué dans une guerre baptisée “sale” » et qui a dû « appliquer les mêmes règles » que l'APV, admettant n'avoir pratiqué que « la torture morale<sup>4629</sup>. »

La question de la torture en Indochine n'a pas été posée textuellement aux anciens d'Indochine rencontrés pour préparer cette thèse, non par autocensure, mais parce que, parlant des violences vues et commises, je m'attendais à ce qu'ils l'évoquent. Peut-être n'ai-je pas voulu les heurter de front d'entrée ? Certains en ont parlé tout en soulignant qu'ils ne l'avaient pas mis dans leur livre écrit pour la famille ; d'autres l'ont écrit dans le questionnaire. Ils en ont parlé sans ambiguïté, pour ceux qui l'ont vue et ont, pour la plupart, ajouté qu'elle avait existé en Indochine mais sans commune mesure avec l'Algérie. Pierre Desroche, à chacun de ses deux séjours, a découvert une torture qu'il assimilait surtout à la Gestapo de son adolescence résistante. En arrivant en haute région, il découvre le chef de canton thaï, un civil, attaché à des barres de bois sous un prétexte futile, par un commandant d'unité du 1<sup>er</sup> Bataillon Thaï :

« J'arrive à Lang Lom, à la compagnie chez le capitaine Lannes, et qu'est-ce que je vois « au bois » (ce sont deux barres de bois pour les chevilles), je vois des Thaïs qui sont là et quand je pose la question au capitaine, il me répond “oui, ils ne m'ont pas fourni le nombre de coolies que je demandais !” Le chef de canton était au bois ! Mais où on est ? Où on est ?” Et notre truc de résistant, de maquisard, on ne pouvait pas admettre qu'on traite mal une population. On avait encore la hantise de la Gestapo et de ces choses-là. C'est la honte, la honte ! Le chef de canton est devenu plus qu'un ami<sup>4630</sup>. »

Au deuxième séjour, il fait connaissance avec torture à l'électricité au Tonkin. Il n'en parle toutefois pas dans son livre écrit pour sa famille mais en entretien : « Dans le delta tonkinois, ils

---

<sup>4628</sup> *Ibid.*, p. 278 (« L'homme qui devint roi »).

<sup>4629</sup> Jean Leroy, *Fils de la rizière*, Paris, Robert Laffont, 1977, 336 p. ; pp. 192 et 193.

<sup>4630</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

avaient des Annamites qui se baladaient avec des fils électriques. J'ai vu ça à mon deuxième séjour ! [...]. Pour nous, il fallait se gagner la population. Ce n'était pas en tapant dessus qu'on allait y arriver<sup>4631</sup> ! » D'autres témoignages confirment l'existence de cette torture pratiquée par la gendarmerie ou en base arrière. C'est le cas de Robert Boutin, électricien à la base de Cat Lai, à Saigon, dont les souvenirs marqués par des images que l'on croyait réservées à l'Algérie : « J'étais de temps en temps appelé à la brigade de gendarmerie maritime de la base, pour dépanner la gégène-magnéto qui était utilisée pour faire parler les personnes soupçonnées. Insupportable, mais cela permettait de sauver des vies<sup>4632</sup>. » Cette existence de la torture est également confirmée, mais pas à la gendarmerie ou à la Sûreté, par Francis Oustry : « Au sous-secteur de Hung Yen, où se trouvait le commando, il m'est arrivé de voir passer des Viets à la gégène<sup>4633</sup> ». Robert Drouilles est encore plus précis. Il fait connaissance avec elle au Tonkin en 1946, après l'embuscade dont il a été victime avec ses camarades. Ce qui suit n'est pas moins affreux car il réveille des souvenirs d'occupation allemande :

« La légion est arrivée, ils ont pris trois chefs de villages, ramenés au camp ; la prévôté militaire est venue, s'est chargée de les faire parler, pour savoir ce qui s'était passé. La prévôté, ils ne sont pas tendres ! Ils étaient équipés, ouvraient des valises et il y avait à l'intérieur tout ce qu'il fallait pour "interroger" les suspects...et ils ont été durs ! Le local est devenu un centre de tortures et cela ressemblait aux séances de tortures de la gestapo<sup>4634</sup>. »

D'autres pensent qu'elle n'a pas existé à un niveau important, en partie du fait qu'ils n'ont pas assisté à sa pratique. André Laperle certifie qu'il ne l'a pas connue chez les parachutistes et tous les témoins de ce corps d'élite en attestent également. Ce qui est arrivé en Algérie n'existait pas en Indochine dans ces unités dont les opérations étaient des coups de poing rapides et des raids en milieu rural :

« De toute manière, on ne nous a jamais reproché à nous en Indochine de torturer. J'ai fait les deux donc je peux en parler. En Indochine, il n'y a pas eu de tortures. Je n'en n'ai jamais vu et on ne nous a jamais accusé de tortures. Il y avait un respect du bonhomme. En Algérie, il y a eu des tortures. [...]. Aussaresses n'aurait pas dû écrire le livre qu'il a écrit ! Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas écrire<sup>4635</sup> ! »

Les violences sur les militaires de l'APV capturés et certains civils sont un élément réel de ce conflit même si les témoignages laissent finalement penser qu'elles sont, banales, c'est-à-dire communes à beaucoup de guerres. Mais elles ont existé. Il est très probable que ces expériences de violence sur l'homme aient davantage eu lieu dans les opérations lentes et répétées de pacification dans le delta ou en moyenne région, plutôt que dans les opérations en haute région ou ailleurs. Cela pourrait expliquer pourquoi les parachutistes, familiers des raids rapides, des coups de main ne l'aient pas vraiment pratiquées. Raymond Aron, parlant de l'Algérie en 1955, estime que « la pacification, il est vrai, ne se conçoit pas sans la torture ». Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, dans *Le Spectateur Engagé*, lui rappellent sa position, qu'il voit comme une « position

---

<sup>4631</sup> *Ibid.*

<sup>4632</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>4633</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4634</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>4635</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

morale », ajoutant : « Les atrocités des deux côtés ne se compensaient pas, elles s'ajoutaient. La torture pratiquée par l'armée française n'était peut-être pas inévitable, mais l'expérience semble indiquer que dans ces sortes de guerres, presque toujours une armée, même civilisée, se laisse aller à des actes absolument inhumains<sup>4636</sup>. » Il est permis de penser que « ces sortes de guerres » concernent aussi l'Indochine. Le soldat n'est qu'un être humain qui devient violent non par nature, rarement par ordre, mais sous l'emprise de la peur, de la haine, du réflexe de vengeance en réponse à une violence subie. La guerre d'Algérie où cette violence est officielle et institutionnalisée par la hiérarchie militaire et le pouvoir civil apparaît comme un niveau supérieur à l'Indochine.

Mais la violence contre les civils, les populations d'Indochine est également bien réelle, obéissant parfois à un ordre mais se déclenchant finalement au terme des mêmes mécanismes intimes, accentués par un conflit où l'ennemi est souvent sans uniforme et pratique des actes cruels.

#### 2.4.4 Les violences des combattants d'Indochine : des représailles inévitables ?

« Focalisé sur la guerre d'Algérie, le vif débat médiatico-historiographique des années 2000 a occulté sa matrice, l'Indochine. [...]. La guerre d'Indochine avait déjà donné lieu à nombre d'exactions perpétrées par les troupes de l'Union française<sup>4637</sup> » (Pierre Journoud).

En dehors de tuer, d'éliminer, de torturer, il existe malheureusement bien d'autres formes de violences. Massacrer des coolies, des villageois, brûler des villages n'apparaît pas systématique mais courant. Ce sont souvent des représailles, c'est-à-dire une riposte à la violence de l'ennemi en la portant sur la population qui l'a, sinon soutenue, du moins vue et acceptée, sans se préoccuper s'il y a eu contrainte. Cette violence joue sur la peur, l'usure des corps et des esprits qui portent à la brutalité et aussi la nécessité, dans l'esprit de chefs militaires subalternes ou non, de *faire des exemples* pour ne pas voir se propager la menace d'une embuscade ou le ravitaillement de l'ennemi. Une logique pourtant risquée puisque souvent contre-productive.

Pendant longtemps, très peu de vétérans parlent, comme venant de soi, de cette violence donnée à des civils dans cette guerre où l'on ne sait pas toujours où et qui est l'ennemi. Soit il s'agit d'un déni, un souvenir qui nie la réalité, aux dépens d'autres combattants chargés de ces méfaits, souvent des autochtones ou des combattants de l'Union française. Soit il s'agit de défendre l'honneur de l'armée ; ou bien encore, le fait de considérer cette violence donnée comme logique et il n'est même pas besoin d'en parler. Dans tous les cas, c'est un souvenir difficile qui, quel que soit la raison, n'apporte pas de sérénité. Il faut pourtant l'évoquer pour atteindre une histoire juste. Cet aspect de la guerre est rarement mis en avant, ou à minima, dans les livres de témoignages de combattants. Il s'agit de se focaliser sur la violence de l'APV, à la limite de l'évoquer pour justifier celle de combattants français comme d'une réponse à un ennemi sans humanité. Cela donne une

---

<sup>4636</sup> Raymond Aron, *Polémiques*, Paris, Gallimard, 1955, 256 p.. *Idem*, *Le spectateur engagé*, Paris, Julliard, 339 p. ; France Loisirs, pp. 210-211.

<sup>4637</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, op. cit., pp. 299-300.

bibliographie rare au sujet sélectif, ce qui semble logique dans un premier temps. Mais aujourd'hui, la guerre est finie, le temps est venu d'une historicisation de la mémoire qui ne laisse aucune question ni réalité dans l'ombre. Une partie des vétérans sont tout à fait accessibles à cette obligation d'équilibre. Certains ouvrages marginaux ou atypiques par leur récit, leur publication évoquent ces violences du CEFEO rarement restitués par des ouvrages de synthèse postérieurs. Ainsi le livre de Philippe de Pirey, *Opération gâchis*, est-il sans concession dans la guerre qu'il a vécue, revendiquant ironiquement, dès le début du livre, l'étiquette de « tueur de sale guerre<sup>4638</sup> » au sein du 10<sup>ème</sup> BCCP. Tout au long du livre, il évoque des actes atroces qu'il voit ou que son unité commet. Arrivé à Nam Lo, au nord-ouest du Tonkin, près de Laï Chau, Philippe de Pirey voit des membres de son unité tuer des civils « par accident (en fait, ils tirent sur des villageois en fuite) ou pour se débarrasser d'un coolie trop vieux par un plus jeune ». Ils brûlent les réserves de paddy et les paillotes du village, prennent cochons et poulets, brûlent un second village, Co Quan<sup>4639</sup>. Mais ce qui le glace est de voir ses jeunes camarades évoluer dans la banalisation de la violence, qui ressort dans des conversations anodines, rieuses ; ce qu'il rapporte en revenant d'Hoa Binh, reprise fin 1951, écoutant les jeunes et les anciens raconter des histoires de violence, de viols de femmes, de coolies<sup>4640</sup>. Paru en 1953, son ouvrage fait scandale. Charles-Henry de Pirey en a subi quelques conséquences. Il évoque son frère avec beaucoup d'émotion et explique que s'il a parlé des violences et des exactions de son unité, c'est grâce à sa personnalité originale :

« Mon frère, Philippe, c'était le révolté. Il tenait de ma mère ! Il faisait scandale ! [...]. J'ai eu des ennuis avec le frère de son lieutenant, quand j'étais l'aide de camp du Résident Général à Rabat. C'était l'attaché militaire de France à Rabat. Ça tombait bien. Le livre de mon frère paraît à ce moment-là. [...] Il faut dire que son livre est très dur. Il parle des violences des deux côtés<sup>4641</sup>. »

Cela rejoint ce que m'a dit un jour un autre vétéran, ne souhaitant pas être cité sur ce point précis : « Pour parler de nos excès, il faut être traumatisé – et même là, il faut avoir le courage de parler – ou sans aucune limite. Les gars disciplinés et soumis à l'honneur de leur corps se refusent à en parler comme s'ils commettaient un crime. Vous n'aurez pas beaucoup de témoignages ». Ce qui s'est avéré parfaitement exact. L'historiographie n'est pas plus fournie que la veine autobiographique jusqu'à aujourd'hui. A côté de ces rares témoignages dans des autobiographies publiées, on trouve des ouvrages historiques entièrement à charge contre le corps expéditionnaire, qui insistent surtout sur sa violence, les massacres perpétrés par le CEFEO. C'est le cas du livre au titre curieux, *Vietnam !*, de Jean-Luc Einaudi et celui d'Yves Benot (au titre moins sibyllin) *Massacres coloniaux* parus en 2001. Ces deux journalistes rapportent les cas à différentes échelles. Le premier, dans un livre au départ consacré à Georges Boudarel et à ce qu'il considère comme un lynchage médiatique de celui-ci et veut montrer que les Français sont eux-aussi coupables d'atrocités. Sans absoudre les responsabilités de l'accusé, il donne une liste des violences, tortures et assassinats sur les soldats

---

<sup>4638</sup> Philippe de Pirey, *Opération gâchis*, Paris, éditions de la Table Ronde, 1953, 244 p. ; avertissement p. 8.

<sup>4639</sup> Philippe de Pirey, *Ibid.*, pp. 60-62.

<sup>4640</sup> *Ibid.*, pp. 176-177.

<sup>4641</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019.

de l'APV et sur la population, dont la responsabilité émane d'officiers et de sous-officiers français sur le terrain ; des affaires parfois jugées par la justice militaire ou des témoignages rapportés par des vétérans<sup>4642</sup>. Yves Benot en reste plutôt au niveau des massacres et violences sous la responsabilité du GPRF et de la IV<sup>ème</sup> République, de 1944 à 1950, comme le bombardement d'Haiphong<sup>4643</sup>. Inutile d'ajouter que ces deux livres ne sont pas dans les bibliothèques de la plupart des vétérans d'Indochine.

Dans un registre nettement plus équilibré sans être spécialement centré sur les violences, Pierre Journoud, dans son ouvrage sur Dien Bien Phu cité plus haut, évoque celles du CEFEO en regrettant que les polémiques liées à la nouvelle irruption des tortures et des violences françaises en Algérie en 2000-2001 n'aient pas fait le lien avec celles déjà commises en Indochine puisqu'elles ont les mêmes causes militaires et psychologiques, celles pouvant se produire dans une guerre asymétrique de décolonisation et si l'on prend le temps long, pouvant se situer dans la lignée des guérillas et contre-guérillas menées, par exemple, lors de la guerre d'Espagne en 1808-1813. Ce début de XXI<sup>e</sup> siècle était l'occasion d'un débat plus large, certes pénible pour la fierté nationale mais qui aurait pu permettre de solder les ambiguïtés du discours mémoriel et les lacunes historiographiques sur ce sujet des violences après 1945 ; une occasion de clarification perdue pour longtemps. Pierre Journoud évoque plusieurs exemples de violences dont un fait jusqu'à maintenant très rarement évoqué dans l'historiographie du conflit, les « My Lai » d'Indochine :

« Des violences à l'encontre de populations civiles dont on n'arrivait pas à gagner les cœurs et les esprits, comme ce « My Lai français » dans la province de Quang Tri, où plusieurs centaines de villageois, incluant femmes et enfants, furent massacrés en mars-avril 1946 ». [...] Ces crimes n'ont certes pas constitué la règle de l'engagement militaire, mais une tentation permanente à laquelle des soldats ont maintes fois succombé<sup>4644</sup>. »

Espérons que les archives livrent un jour un peu plus de détails sur ces faits mis de côté, sans les voir comme emblématiques de l'ensemble du conflit et de ses acteurs ni nier leur existence.

Dès la reconquête de 1945 existent des exactions de la part du CEFEO, venant surtout du fait que les combattants du corps expéditionnaire ne comprennent pas de quel côté est la population et ont donc tendance à considérer qu'elle est complètement du côté de l'APV, ou qu'il convient de faire un exemple pour éviter d'autres violences. Elles sont, dès lors, gratuites, délibérées mais la plupart des témoignages parlent des représailles. Il est souvent impossible, pour les soldats du corps expéditionnaire, de savoir si la population d'un village voisin d'une embuscade meurtrière était au courant ou y a participé, les Du Kich étant des villageois combattants sans autre uniforme que leurs propres vêtements civils. Ne pouvant rester sans réaction, les soldats du corps expéditionnaire choisissent parfois de « faire un exemple » et d'exercer des représailles sur un

---

<sup>4642</sup> Jean-Luc Einaudi, *Viet - Nam ! La guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, Le Cherche-Midi, 261 p.

<sup>4643</sup> Yves Benot, *Massacres coloniaux. 1944-1950. La IV République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte, 1994, 199 p.

<sup>4644</sup> Pierre Journoud, *Ibid.*, p. 300.

village suspect pour que les habitants n'osent pas se joindre à l'adversaire. Mais pratiquer la violence pour la conjurer dans l'avenir n'est pas logique et dégrade l'image du corps expéditionnaire, aux yeux d'une population qu'il est censé protéger. Cela rappelle d'ailleurs fâcheusement à certains combattants français le temps de la résistance et donne le sentiment confus, désagréable, dans cette guerre, d'être cette fois, du « mauvais côté ».

Alors que faire ? Parfois, le sentiment du combattant est la rage de n'avoir pas pu prévoir l'embuscade, les cadavres des soldats dévêtus et martyrisés avant leur mort ou post-mortem. Cette rage devient haine et prend alors la place de la raison. Selon l'unité, selon la violence de l'affrontement éprouvé contre l'APV ou la fatigue des combattants du CEFEO, leur réaction peut être violente sur les civils. La population ne s'y trompe pas, qui fuit son village le plus souvent par peur d'être l'objet de violences collatérales. Cette violence répond à celle de l'ennemi, loi du talion consciente ou non de la part des combattants français et de l'Union française :

« La population nous considérait comme des ennemis, partout. La population dans tous les villages s'enfuyait. [...]. J'ai un souvenir désagréable, au tout début. On a fait une espèce de raid à pied. On était un escadron et tous les gens du village se sont enfuis en courant. Tous ! Il y a eu des tirs malencontreux et on a ramassé sur le terrain une petite fille qui avait pris une balle dans la jambe. J'ai fait venir une ambulance et on l'a soignée. Je peux vous dire que ce n'était pas la règle ! Mais vous savez, il y a eu beaucoup d'exactions de l'armée française sur le terrain, c'est certain. Ça n'arrangerait rien. Par conséquent, ce cycle de violences, entretenu par le Vietminh d'ailleurs, ne faisait que renforcer l'opinion dans la population comme quoi c'était le rétablissement de la colonie, de l'impérialisme français qui n'avait plus de raison d'être, vu ce qui s'était passé de 1940 à 1945<sup>4645</sup>. »

Ce témoignage de Bernard de Boisfleury marque une prise de conscience de nombre de combattants, à l'époque des faits ou après coup, mais il est peu exprimé comme venant de soi.

Dès octobre 1945, ce conflit qui met les soldats du CEFEO sur les nerfs déclenche des violences. Jean-Julien Fonde évoque les villages qui brûlent parce que ses hommes y ont trouvé des « fanions vietminh ». En colère, il considère que ce geste met les villageois du côté adverse et conclut que son raid en devient « inutile...nuisible » pour l'image des « libérateurs » français<sup>4646</sup>. Quelques pages plus loin, évoquant les assassinats atroces et embuscades perpétrés par des ennemis qui ne se découvrent pas, il écrit : « le cycle infernal, riposte, répression, représailles... s'est trouvé enclenché sur le village désert<sup>4647</sup> », en dépit des consignes du général Leclerc qui en comprend l'inutilité. Fonde cite également le sentiment d'un « vieux colonial » violenté par les Japonais après le 9 mars : « depuis sa libération, haine et soif de revanche le dessèchent<sup>4648</sup> », et pas seulement à l'encontre des Japonais. Sans être systématique, les témoignages recueillis sur les violences du corps expéditionnaire sont souvent justifiés par le climat de nervosité ambiant et les violences des soldats de l'APV, voire des villageois. Mais ce genre de témoignages sur les violences de son propre camp

---

<sup>4645</sup> Témoignage de Bernard de Boisfleury, *Archives orales du SHD*, GR 3K100, E2 (1946), page 3 ; enregistrée le 16 décembre 2005 ; auditionnée à Vincennes le 14 février 2019.

<sup>4646</sup> Jean-Julien Fonde, *Traitez à tout prix, op. cit.*, pp. 48-49.

<sup>4647</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>4648</sup> *Ibid.*, p. 84.

reste exceptionnel, ce qui rend l'analyse d'un historien ou d'un doctorant difficile devant le silence ou face à des témoignages très différents. Plus surprenante encore, l'accusation ahurissante de faire « le jeu de l'ennemi<sup>4649</sup> » en évoquant les violences du CEFEO, comme si la guerre n'était pas terminée et que l'ennemi rodait encore ; comme si l'histoire devait se calquer sur l'esprit patriotique et cacher les actes sombre derrière le paravent de l'honneur national ; bref, faire une histoire à l'ancienne, un roman national expurgé des méfaits de la France. L'honneur supposé atteint de la mémoire des combattants est encore un enjeu actuel qui sévit très peu chez les vétérans mais n'est pas rare dans la post-mémoire, par laquelle le traumatisme vécu par le père peut s'être transmis aux enfants, une « mémoire par ricochet » qui valorise le combattant et parfois relaie le traumatisme, pouvant même aller jusqu'à une appropriation de mémoire très décalée.

Pour ceux qui en parlent sans détourner d'abord le sujet sur les violences commises par l'ennemi, il s'agit surtout de celle des autres, des unités ou des hommes qui ne font pas partie de leur corps ou unité. La palme de la violence revient, la plupart du temps, aux légionnaires, tirailleurs marocains et aux combattants autochtones, en guerre inexpiable contre leurs frères de sang. Pour les premiers, la logique serait que beaucoup de légionnaires sont *allemands*, ceci expliquant cela, dans la continuité des violences de la Seconde Guerre mondiale : « C'étaient des brutes, d'anciens Waffen-SS. On n'a pas tellement sympathisé avec eux. [...]. A la légion, ça ne rigolait pas et pour garder des coolies, c'était difficile parce qu'ils étaient nombreux. Dès qu'il en manquait un, ils en tuaient un autre<sup>4650</sup> ! » Alexis Arette a également été spectateur involontaire d'un acte de représailles, mené par la légion : « J'ai vu un seul village détruit par la Légion, en représailles de quelques atrocités commises par les Viets du lieu<sup>4651</sup>. » Les exemples que l'on trouve dans la presse communiste pendant ce conflit associent souvent les légionnaires dits « anciens SS » et les violences en Indochine. Mais les légionnaires ne sont pas les seuls à être cités dans les témoignages.

Les Nord-Africains sont, eux-aussi, mis en cause, directement ou par allusions (« Il ne fallait pas passer dans les villages après les Marocains<sup>4652</sup> »). Depuis les *Maroquinades* qui leur sont attribuées en Italie en 1944<sup>4653</sup>, les Marocains sont à plusieurs reprises accusés de violences, de viols sur la population autochtone. Charles-Henry de Pirey réfute cette violence pour les Goums qu'il a connus. Il charge davantage les parachutistes et les tirailleurs marocains : « Nous dans les Goums, on n'en faisait pas. Mais dans les paras-colo (il pense au témoignage de son frère NDA), j'ai connu à l'époque un ou deux bataillons parachutistes où il y a eu des histoires. Le 8<sup>ème</sup> RTM n'avait pas une très

---

<sup>4649</sup> Phrase écrite à mon encontre par un fils de combattant d'Indochine sur Facebook, au cours d'un échange sur les violences des armées en présence en Indochine, comme si la guerre existait toujours.

<sup>4650</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>4651</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>4652</sup> Témoignages de deux vétérans discrets lors de conversations téléphoniques.

<sup>4653</sup> De nombreux ouvrages historiques italiens et français, romans, reportages, témoignages donnent des faits précis sur leurs exactions pendant la campagne du CEF en Italie. Si ces faits sont surtout racontés dans le roman d'Alberto Moravia, *La Ciociara*, Milano, Bompiani, en 1957, il faut attendre les années 2000 pour voir des recherches plus fouillées. Un colloque est organisé en 2018 à l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, les 14 et 15 juin 2018 par Maria Pia De Paulis, Sarah Amrani, Brigitte Le Gouez et Viviana Agostini-Ouafi.

bonne réputation. Ça ne m'intéressait pas tellement. Je n'ai pas eu à piocher là-dedans [pour faire ses livres, NDA], mais je sais qu'il y en a eu quand même<sup>4654</sup>.

Serge Têtu, qui a connu les deux, Goumiers et tirailleurs marocains, reconnaît des « brutalités » plus que des violences et certainement pas systématiques : « Au premier séjour, il y a eu quelques brutalités, de manière générale réprochées par l'ensemble des soldats. Au second, n'ayant que rarement de contact avec la population, il n'y avait pas lieu à brutalités sauf utilisation épisodique par nécessité tel le rebouchage des touches de piano empêchant la circulation automobile<sup>4655</sup>. » Quelques témoignages concernent également les tirailleurs algériens, émanant de François-Xavier Heym (« Jusqu'au début 52 des témoignages sérieux et de première main m'ont été rapportés sur des viols et encore pendant l'opération Atlante en 54, commis par des tirailleurs algériens (7<sup>ème</sup> RTA) avec lesquels nous n'avions aucun contact<sup>4656</sup> ») et de Jacques Saubion qui a servi au 27<sup>ème</sup> BTA (« oui, des réactions de représailles après des accrochages ou quand on avait des victimes de mines ou pièges. Je n'étais pas d'accord<sup>4657</sup> »).

L'institution parachutiste n'est pas épargnée. Alexis Arette ne craint pas de critiquer cette violence dans sa propre unité et de citer son propre chef, avant son arrivée, ne l'ayant pas constatée ensuite :

« Je suis arrivé volontaire au 5<sup>ème</sup> Bataillon [5<sup>ème</sup> BPC], qui venait de subir la perte d'une compagnie entière au Ba-Vi. Je n'ai pas connu les exactions dont, à ce que m'ont dit les anciens, s'était rendu coupable le Commandant Orsini qui nous commandait, et qui au cours d'une opération avait donné l'ordre de violer les femmes après en avoir donné l'exemple. C'est le seul cas que j'ai connu d'un officier indigne. Il aurait été exécuté en Algérie par l'O.A.S. Ce qui m'a paru juste. Généralement les officiers se conduisaient autrement, et envoyaient au tribunal militaire les violeurs<sup>4658</sup>. »

Philippe de Pirey évoque, au chapitre neuf de son livre, la violence du lieutenant Arbace<sup>4659</sup>, son chef de section au 10<sup>ème</sup> BCCP, tué au combat en octobre 1951. La pacification est l'occasion de représailles sur la population, en général pour faire un exemple et éviter une autre embuscade : « Des trous où se dissimulait la population, des hurlements de douleur s'échappèrent, couverts par l'éclatement des grenades ; justice sommaire, due au besoin de venger nos morts, de nous libérer de la peur qui depuis le matin, nous rongait les nerfs, de punir ces femmes et ces enfants de ne pas nous avoir prévenu de l'embuscade dans laquelle nous nous étions jetés.<sup>4660</sup> » Pendant les opérations, le lieutenant Arbace interroge brutalement les civils, finissant par les blesser et les tuer. Il lui arrive surtout d'achever les blessés de l'APV. Il semble avoir eu un « côté sadique<sup>4661</sup> d'après Philippe de Pirey. A un autre moment du livre, tout autant glaçant, il évoque les viols à la chaîne et les violences sur celles qui refusent : « dans les pagodes pleines de femmes gémissantes, chacun entre et fait son choix ». Cela dure jusqu'à ce qu'il voie une femme ouverte « du sexe au nombril<sup>4662</sup>. »

Quant aux soldats autochtones, ils sont en guerre civile avec l'adversaire et savent qu'il ne sera

---

<sup>4654</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019.

<sup>4655</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>4656</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>4657</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>4658</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>4659</sup> L'auteur ne donne jamais de « vrais noms » pour évoquer son bataillon.

<sup>4660</sup> Philippe de Pirey, *Opération Gâchis, op. cit.*, p. 154.

<sup>4661</sup> *Ibid.*, pp. 156-159.

<sup>4662</sup> *Ibid.*, pp. 60 et 63.



pas tendre avec eux s'ils tombent entre ses mains. C'est l'occasion de rappeler que la guerre d'Indochine est aussi une guerre civile, cruelle, sans pitié, entre les supplétifs, combattants d'unités « jaunies », l'ANV et les soldats de l'APV. Ceux-ci maltraitent, assassinent les populations qui ne sont pas de leur côté ou pratiquent les enrôlements de force, la réquisition des villageois et brûlent également des villages. Les autochtones qui sont du côté français se vengent et règlent leur compte. Dans son unité coloniale, René Laroche assiste à plusieurs exactions, impuissant :

« Notre groupe, c'étaient surtout des supplétifs, des Tonkinois et des Muongs. Une anecdote. Je peux le dire puisque c'est vrai. Le RICM avait engagé des Muongs, qui tiraient encore à l'arbalète à l'époque ; ils étaient dans les montagnes et chassaient encore à l'arc. Ça je l'ai su après, ils ont été engagés parce qu'ils avaient le droit de voler et de violer quand on rentrait dans des villages. Inutile de vous dire que ça a fait du dégât ! J'en avais dans mon groupe, c'était de très bons soldats, mais eux, ce n'était pas la guerre qui les intéressait ; c'était de tuer, de voler. Le restant, c'étaient des Tonkinois<sup>4663</sup>. »

Il prend un temps pour me parler d'une anecdote précise, qu'il n'avait jamais révélé auparavant, mais dont le souvenir le poursuit soixante-cinq ans plus tard et n'est pas étranger, avec d'autres tout autant traumatisants, à ses soucis de santé. En parler lui fait du bien, puisqu'il sent que je ne suis pas là pour le juger :

« Je ne voulais pas en parler, mais je vous le dis quand même. Pendant les opérations, j'ai vu un assassinat, des viols... par des gens qui étaient avec moi. Pour l'un d'eux, on n'a rien dit parce que c'était un sous-officier, parent d'un général. Et en plus, je lui en ai voulu, parce qu'il a été décoré par le général Salan. On assassine, on viole, et on est décoré.

J'ai aussi vu un assassinat, un criminel. C'était un supplétif. Alors qu'on n'était pas accroché du tout, ça me marquera toujours, un villageois passe, il lui dit de s'arrêter. Il a pris le fusil d'un gars de mon groupe et il a tiré à 20 mètres, une balle dans le dos. Je ne pensais pas qu'il allait le faire. [...]. L'autre n'avait pas d'arme, il n'était pas agressif, il rentrait chez lui tranquille. Il s'est écroulé. Je n'ai rien dit. Je suis allé voir le gars avec mon caporal qui m'a traduit parce que c'était en vietnamien. Je demande à mon caporal ce qu'il dit. « Il parle de ses enfants ». On avait des pansements, sous le filet du casque. J'en ai pris un et j'ai ouvert sa chemise. Le blessé avait les boyaux qui sortaient. Avec mon pansement, j'ai pressé et j'ai tout rentré dans son ventre. Mais je savais bien qu'il allait mourir. On est revenu, les fourmis rouges commençaient à le manger. J'ai pris ses papiers et je les ai donnés au lieutenant. Il a dit que c'était un supplétif... donc silence complet.

Entre nous, il fallait se taire. On aurait pu se prendre une balle. On aurait aussi pu lui régler son compte, c'était facile. Il y en a eu des règlements de compte, c'est sûr. C'est arrivé combien de fois ! « Mort au champ d'honneur ». C'est la guerre. Mais assassiner, non. Là, je me revois « en film », l'endroit où ça s'est passé, faire le trou<sup>4664</sup>. »

Les cadres métropolitains n'ont pas toujours le temps ni suffisamment de poids pour anticiper ce genre d'assassinats ou de viols dont leurs subordonnés vietnamiens se rendent coupable. Commander des autochtones demande du doigté et leur faire perdre la face devant leur camarade peut s'avérer dangereux ; comme le dit ici René Laroche, « on aurait pu se prendre une balle ».

D'autres vétérans, enfin, sans citer d'unités en particulier, voient eux-aussi se dérouler des violences sous leurs yeux sans pouvoir intervenir. Robert Boutin est électricien et Pierre Guillemot, mécanicien moteur, tous deux sur la base de Cat-Lai, la base aéronavale de Saïgon. Ils racontent, chacun de leur côté, des représailles terribles sur les villages alentours de la base après

---

<sup>4663</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>4664</sup> *Ibid.*

une embuscade sur la route de Saigon. Les dates et les détails diffèrent. Robert Boutin la situe en février-mars 1952, Pierre Guillemot en 1955, bien après les accords de Genève, soit deux souvenirs distincts. Une chose est certaine, c'est que dans les deux cas, les populations des villages entourant la base ont subi des représailles. A chaque fois, il s'agit d'une mine lors d'une ouverture de route : « Le jour où l'Half Track faisant l'ouverture de route entre la base et Saigon a sauté sur une mine, faisant trois morts, je venais d'arriver. Ordre a été donné à nos commandos d'abattre tout homme de plus de 14 ans, dans les villages proches<sup>4665</sup>. » Ce genre d'embuscade est assez régulier, les ouvertures de route étant l'occasion rêvée puisque programmée, pour les combattants de l'APV, de faire un carton. Le récit de Pierre Guillemot parle d'un déchaînement de représailles probablement plus accidentel *après* la fin de la guerre d'Indochine ; peut-être à l'occasion de la guerre des sectes au printemps 1955 :

« Une fois, à Cat Lai, je crois que c'était en 1955, on a fait l'ouverture de route, et deux heures après, le car de permissionnaires qui est parti sur Saigon a sauté sur une mine. Les gars, le soir, se sont torchés et ont attaqué un village de Cat Lai et ont tout massacré, un peu comme les Américains à My Lai. A froid, comme ça, on ne ferait rien. Mais quand vous avez vos copains qui se font descendre, les gars qui sont bourrés... Là, la guerre "officielle" était finie, mais c'était pareil, ça ne changeait rien ! Il y avait sans arrêt des attaques et il y a eu des morts. Je ne sais pas si c'est nous qui avions mal compris ou eux, mais la situation n'a pas changé jusqu'à ce que qu'on décolle pour Saigon, en 1956<sup>4666</sup>. »

Les vétérans parlent régulièrement, des brûlements de villages ; les « villages-zippos », comme on les appellera pendant la guerre du Vietnam, sont une habitude dans le corps expéditionnaire. Tous les témoins rencontrés ou joints ont affirmé que le brûlement de village se faisait sans violences excessives, parce qu'ils étaient désertés le plus souvent par une population apeurée qui avait fui avant leur arrivée ou qu'ils avaient fait évacuer. Brûler un village dans une région peu fertile revient aussi à priver l'ennemi de réserves puisqu'il se sert tout au long de son parcours pour des prélèvements patriotiques ou entrepose des réserves même si les villageois ne sont pas forcément d'accord. L'unité prive aussi les habitants de leur propre subsistance mais « c'est la guerre ! » D'autant plus si c'est au cours d'un raid de destruction en Annam, en territoire ennemi : « On se servait dans un village. On mettait le feu pour récupérer les cochons, les poulets. C'est la guerre. On brûlait les villages parce que ça les "bouffait" (cela privait l'APV de réserves de nourriture, NDA).<sup>4667</sup>. » D'autres vétérans ont un peu de mal à assumer ou, du moins, se disent que brûler un village n'est pas très efficace pour se concilier la population.

« On avait de bonnes relations avec la population sur place. Mais c'est difficile à dire quand même. On n'a pas fait que du bien ! On a été obligé de brûler des villages, peut-être malencontreusement, mais on recevait l'ordre de brûler ; on brûlait sans se poser de questions. Il n'y avait personne dedans, ils étaient partis avant notre arrivée. C'est comme ça, c'est la guerre ! Quand on savait que les Viets étaient venus dans un village, y avaient tenu des discours et que personne ne voulait rien dire, on brûlait le village. Je n'ai pas vu d'autres exactions<sup>4668</sup>. »

---

<sup>4665</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>4666</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Guillemot, dans un café de Poisy (74), le 19 novembre 2017.

<sup>4667</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Tochon-Ferdollet, chez lui, à Annecy-le-Vieux, le 30 août 2017.

<sup>4668</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 25 octobre 2017.

Parfois, il est difficile de croire que la population a eu le temps de fuir d'après le ton du récit. René Laroche ne croit pas non plus que les villages aient été systématiquement remplis de leurs habitants lors des brûlements. Mais l'artillerie et l'aviation n'avaient pas les mêmes précautions pour soutenir les troupes au sol, qui sont parfois elles-mêmes la cible involontaire des tirs de leurs propres unités de soutien :

« Mais quand on dit “nettoyage de villages”, on le brûlait et on a peut-être tué des civils sans le vouloir parce qu'on se dégage en tirant mais on ne tuait jamais des civils comme ça. En tout cas dans mon régiment. Parfois on demandait l'intervention de l'aviation, parce qu'on était pris ; il arrivait qu'on soit sérieusement accroché. Il fallait qu'on se dégage. L'artillerie nous soutenait aussi, à 10 km, et ça pouvait faire des dégâts ; un sous-officier démineur a été tué par un dernier obus tiré par une pièce de 105 qui est tombé sur le groupe. Le groupe, huit hommes, on l'a ramassé dans une toile de tente<sup>4669</sup>. »

Mais il arrive également que les vétérans interrogés racontent avoir évité des représailles, c'est-à-dire des massacres de la part de cadres ou de combattants sur le point de passer à l'acte ; ce qui laisse supposer ce qui peut se passer quand ils ne sont pas présents. Francis Oustry garde le souvenir de son action qui sauve un village d'un chef de poste à bout :

« Il m'est arrivé de constater des violences sur la population. A l'époque où je m'occupais du service “munitions”, je ravitaillais les postes avec ouverture de route. Je suis arrivé à l'abord d'un poste commandé par un sergent-chef et j'aperçois une trentaine de villageois, femmes et hommes, entassés et entourés de cordes. A 10 mètres d'eux, un GMC avec une mitrailleuse sur sa tourelle. A la mitrailleuse se tenait le sergent-chef. Je compris de suite ce qui allait se passer. Je plaçai mon GMC entre le sien et les villageois saucissonnés. Je m'approchai du chef de poste et lui demandai ce qui se passait. Il me répondit qu'il avait été harcelé toute la nuit et que les tirs venaient du village. Ces gens-là n'ayant rien voulu dire, il les fusillait à titre d'exemple ; Je l'en dissuadai, disant que je fermais les yeux sur ce que j'avais vu et que j'allais détacher ses victimes en leur disant de rentrer chez elles<sup>4670</sup>. »

Louis-Jean Duclos a vécu dans ce climat d'une guerre dans laquelle la violence est banalisée du fait de sa présence quotidienne, qui empêche le combattant d'avoir du recul sur ses actes : « La banalisation du crime ne m'est apparu que progressivement et ne m'a révolté qu'après retour à la civilisation<sup>4671</sup>. » Les combattants ne sont toutefois pas des enfants de chœur. Dans une guerre sans lois, difficile de se permettre de pratiquer la mansuétude. Pour Georges Laget, les violences « sont inévitables car il y avait beaucoup d'échanges de violence avec les Viets »<sup>4672</sup>. Roger Ouïste estime : « au début, on devait utiliser les mêmes méthodes que les Viets pour se faire craindre. Puis, malheureusement, on s'habitue<sup>4673</sup>. » Enfin, Alexis Arette trouve les représailles logiques dans ce type de guerre ; ce qui ne signifie pas qu'il les accepte (« Les représailles sont une loi générale. Personnellement il m'a fallu intervenir à deux reprises pour éviter des viols<sup>4674</sup> »). René Laroche verbalise ses souvenirs, les revit ; c'est probablement la première fois que sa conscience se déleste de ces images noires de

---

<sup>4669</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018

<sup>4670</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>4671</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

<sup>4672</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>4673</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouïste, reçu le 27 juin 2017.

<sup>4674</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

son passé. Son lieutenant lui a ordonné d'aller brûler un village, sans raison ; il y est allé, n'a pas pu s'y résoudre. Au retour, son supérieur ne lui a pas demandé d'explication :

« Un jour on est en position d'attaque d'un village, au Tonkin. Le lieutenant me dit : “ Laroche, tu vas aller brûler le village”. On était peut-être à quatre cents mètres. [...]. On arrive dans le village sans tirer. On voit une femme avec des gosses qui arrivent, elle se met à genoux, elle pleure. Mon caporal de groupe lui dit qu'on va brûler le village. Lui n'était pas tellement chaud non plus. Il y avait des gosses et j'avais des sentiments, quand même. Il y a des assassins dans la guerre, ça existe. Mais d'autres sont respectables. Moi je me dis qu'on ne peut quand même pas brûler ce village. Je demande à mon caporal ce qu'il en pense. “Chef, c'est toi commander. Le lieutenant a dit de brûler... ”. Les femmes ne voulaient pas rentrer, elles s'accrochaient à nous. Il y avait des pailles de riz dans le village. On les a brûlées. Le village pouvait brûler avec mais tant pis. Peut-être que les paillotes ne brûleront pas. Ça fera de la fumée et on repartira. C'est ce qu'on a fait. On a brûlé la paille de riz mais il n'y avait presque pas de fumée en arrivant vers le lieutenant. Enfin, il n'a rien dit. Il a peut-être compris. Mais moi j'ai ma conscience pour moi. Je ne l'ai pas brûlé<sup>4675</sup>. »

D'autres vétérans ne se souviennent pas avoir assisté à des violences gratuites ou par vengeance sur la population ou en avoir commises, ce qui ne les empêchaient pas d'entendre des récits terribles antérieurs à leur arrivée. Les violences exercées et/ou celles subies en Indochine sont la partie sombre de ce conflit et l'un des domaines les plus délicats, pour les vétérans, l'un des plus traumatiques aussi, une autre « mémoire divisive ».

Mais la mémoire des prisonniers de l'Union française dans les camps de la RDV est encore d'un autre niveau de souvenirs traumatisants et de polémiques ; un débat mémoriel sans fin que la disparition des derniers acteurs du conflit ne tarira pas bien qu'il ne soit qu'épisodique. C'est sans aucun doute possible, dans toutes les cruautés de cette guerre qui n'en a pas manqué, l'épisode le plus violent et l'un des plus meurtriers, plus que l'affrontement direct, de ces neuf ans de guerre ; le plus traumatisant dans la mémoire de ceux qui les ont vécus.

### 3. Être prisonnier dans les camps de la RDV : la plus cruelle des mémoires combattantes d'Indochine.

« L'Épreuve avec un grand « É ». C'est l'Épreuve de ma vie » (Jacques Allaire).

Même si faire une échelle graduée des violences subies pendant ce conflit apparaît complexe et subjectif, le niveau supérieur de la souffrance est probablement représenté par la captivité des soldats du CEFEO en Indochine. Être prisonnier, quel que soit le conflit, n'est jamais une partie de plaisir : il génère les sentiments d'échecs personnel et collectif, surtout à la suite de défaites comme la RC 4 ou Dien Bien Phu, de honte puis de dénuement matériel, physiologique dans un univers clos, carcéral. La réalité des camps va peser bien au-delà de ce qu'ils pouvaient imaginer sur le mental déjà bien entamé d'hommes d'action reclus, humiliés et, pour partie, usés par leur séjour et/ou blessés. Une violence physique et mentale va briser nombre de prisonniers, marqués par une mortalité effrayante et le sentiment d'une manipulation mentale, politique. Les marques

---

<sup>4675</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, *op. cit.*

physiques, psychologiques de cette captivité sont différentes des violences de guerre proprement dites, ce qui a construit une *mémoire traumatique* ; « L'Épreuve de ma vie »<sup>4676</sup>, a écrit Jacques Allaire. Le retour cauchemardesque des moments les plus difficiles, longtemps tus, a alimenté une bibliographie tardive mais fournie, une parole et un dynamisme associatifs longtemps accusateurs et implacables envers un monde politique mutique à l'égard des prisonniers d'Indochine et envers un système communiste source de leurs souffrances. Les polémiques provoquées ou subies, comme l'affaire Boudarel, ont encore rajouté du ressentiment et avivé les plaies. Il est donc difficile d'analyser cet aspect de la guerre d'Indochine sans échapper à l'émotion des mémoires et à la pression politique. L'analyse reste principalement centrée sur les mémoires combattantes écrites et orales récentes de ceux qui ont peu ou n'ont pas témoigné. Contrairement à d'autres thèses, je me baserai surtout, dans un premier temps, sur les témoignages recueillis et non sur une étude exhaustive des récits de captivité qui suffiraient, à eux seuls, à produire une nouvelle thèse sur le sujet en privilégiant certains épisodes de la captivité comme les marches vers les camps plus que la vie dans les camps. Les témoignages montrent des divergences entre prisonniers sur des questions comme l'attitude des autorités du camp, celle du « lavage de cerveau » ou non, du « génocide de prisonniers » ou non. Il faut également revenir sur le récit qu'en tire la mémoire collective et la question du nombre de prisonniers, de décès dans ces camps pour constater le parti pris idéologique comme source de dérive, d'erreur historique et de manipulation historique. Il s'agit donc de comprendre ce qui survit de la captivité dans les mémoires individuelles des combattants, une aventure singulière dans la guerre d'Indochine. Comme pour l'ensemble des vécus et des ressentis, cette mémoire est moins monolithique mais bien plus déchirée.

Peut-on parvenir à une mémoire juste et sereine de captivité des prisonniers de l'Union française en Indochine, nourrie de témoignages et débarrassée d'analyses idéologiques ?

### 3.1 La captivité des prisonniers français de la RDV : un parcours mémoriel et historiographique hors du commun

« Je suis stupéfait de tout ce que l'on peut écrire de savant sur une épreuve comme la captivité où le prisonnier n'a qu'une idée : survivre et être libéré »<sup>4677</sup> (Pierre Latanne).

Pendant près de trente ans, la captivité des prisonniers français en Indochine n'est pas un sujet, pas plus, d'ailleurs, que l'on évoque ceux pris par le FLN. Mais, à la différence de ce dernier, qui reste confidentiel jusqu'aux années 2000<sup>4678</sup>, plusieurs livres et articles écrits par des anciens prisonniers de la RDV sont publiés dès avant la fin du conflit jusqu'aux années 1980, la première

---

<sup>4676</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>4677</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 8 février 2019.

<sup>4678</sup> Sylvie Thénault, « D'Indochine en Algérie : la rééducation des prisonniers dans les camps de détention », dans Daniel Lefeuvre (dir.), *La guerre d'Algérie au miroir des décolonisations françaises*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 2000, p. 248. Raphaëlle Branche, *Prisonniers du FLN*, Paris, Payot, 2014, 288 p.

thèse universitaire sur ce thème difficile étant celle de Robert Bonnafous, en 1985<sup>4679</sup>. Cette question longtemps écartée semble aujourd'hui très étudiée grâce aux vétérans et aux historiens qui s'emparent de la question, délaissant les aspects purement militaires du conflit. Dans une historiographie de la guerre d'Indochine souvent jugée très inférieure à celle des autres conflits menés par la France, la part consacrée à la captivité des prisonniers du CEFEO apparaît de moins en moins négligeable.

Le contexte des années 1980-1990 a joué un rôle de déclencheur. La création de l'ANAPI en 1985, la loi sur le statut des prisonniers français dits « du Vietminh » et les péripéties de l'affaire Boudarel de 1991 à 2003 ont, en quelque sorte, « libéré » la parole d'une partie des survivants de ces camps, permettant d'en renouveler l'étude. Mais cette parole s'est dispersée et ne s'est pas suffisamment renouvelée sur le fond. L'ANAPI, association regroupant les anciens prisonniers internés et déportés d'Indochine, créée en 1985 pour défendre leur mémoire et obtenir un statut de prisonniers déportés par le Vietminh, la même année que la thèse de Bonnafous par ailleurs membre fondateur, a impulsé dans ce contexte une dynamique testimoniale. Elle a permis de rassembler toute une série de témoignages qui sont publiés ou déposés aux archives, en particulier dans les années 2000, au moment où la politique mémorielle d'État concernant la guerre d'Indochine est à son apogée.

Comment les mémoires combattantes de la captivité se sont-elles développées ? Pourquoi n'ont-elles pas réussi à laisser une empreinte dans la société ? Pourquoi les associations et institutions restent-elles figées aux éléments de la thèse de Robert Bonnafous, vieille de près de quarante ans ?

### 3.1.1 Un sujet particulier par sa dénomination et par sa mémoration

« L'histoire est là pour juger. » (Robert Bonnafous)

Il faut attendre 1985 avant que la mémoire collective ne saisisse de cette histoire presque ignorée, celle de la captivité de milliers de soldats français en Indochine. Malgré les ouvrages publiés par ceux qui l'ont subie, les autorités de l'État, tout comme les partis politiques d'ailleurs, en font peu mention. A l'exception de Bernard Fall, au début des années 1960, les historiens ne s'y intéressent pas plus qu'au conflit lui-même. Il faut attendre les années 1980 pour que la question soit étudiée et nommée, avant que l'affaire Boudarel ne la mette brièvement au centre de l'attention médiatique. Les études universitaires dissèquent ce sujet sur les plans historique, anthropologique, mémoriel mais sans parvenir à la mettre au premier plan ni se voir citées par les vétérans et associations pourtant concernés au premier chef. Au contraire, les échanges politisent

---

<sup>4679</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient dans les camps Viet Minh 1945 – 1954*, Thèse d'histoire de l'Université Paul-Valéry de Montpellier, soutenue en 1985.

une question qui se voit finalement écartée en attendant qu'elle fasse l'objet d'une vraie rencontre entre le monde combattant et le monde universitaire.

Robert Bonnafous a présenté ses recherches en mai 1985, sur « les prisonniers de guerre du CEFEO dans les camps Viêt Minh » en affirmant que « L'histoire est là pour juger<sup>4680</sup> ». Or l'intention des thèses produites dans les années 2000 et celle de cette présente thèse sont de comprendre. Ni l'histoire ni l'historien ne sont des juges. Il est, certes, difficile de garder une neutralité scientifique complète lorsque l'auteur a vécu dans son âme et dans sa chair cette captivité qu'il étudie ensuite avec rigueur mais en comparant la sienne à celle des camps nazis et en posant la question d'un « début de génocide »<sup>4681</sup> très contestable. Peut-on reprocher à quelqu'un qui a souffert de n'avoir pas réussi à se débarrasser d'une certaine partialité ? Depuis près de quarante ans, historiens<sup>4682</sup>, associations combattantes, institutions parlent de « camps du Vietminh », ce mouvement politique qui a disparu en 1951 mais dont le nom est tellement repris qu'il écarte consciencieusement et volontairement ceux de la RDV et de l'APV. Les thèses d'Hugo Génin en 2007, de Laure Cournil en 2014 et de Nicolas Séradin en 2015 reprennent ce qualificatif. La thèse de Julien Mary, en 2017, marque un tournant dans l'historiographie de la captivité en Indochine en analysant la mémoire des « prisonniers de la République Démocratique du Vietnam »<sup>4683</sup>, rétablissant ainsi la réalité politique d'un État nié dans sa nature comme dans son rôle dans l'histoire du conflit. Cette thèse est remarquable par sa précision, l'ampleur de ses recherches et parce qu'elle met en perspective le conflit et de la captivité en ciblant l'aspect politique de cette construction mémorielle. Elle met donc fin à une longue suite d'erreurs lexicales devenues des erreurs historiques jusqu'à ces toutes dernières années. Le « Vietminh » n'est pas un territoire ni une institution d'État officielle mais un mouvement politique ; or parler de « prisonniers du Vietminh » nie le fait que la RDV existe depuis 1945, que la France l'a reconnue par les accords du 6 mars 1946 et que c'est elle, et non une organisation politique qui dirige, au niveau supérieur du moins, les camps de prisonniers. Les captifs de l'Union française sont aux mains d'un État et non d'un parti. Rendons donc à ce titre de « prisonniers de la RDV » son sens historique plutôt que d'en rester à un sens politique, que des vétérans, associations, historiens, hommes politiques et hommes d'état ont fait en sorte d'oublier. C'est une négligence, également reconnue par Raphaëlle Branche et Julien Mary, dans un article de 2017<sup>4684</sup>, expliquant que l'État n'a pas voulu comprendre les souffrances des prisonniers de guerre. Aucun président de la République n'évoque ces camps avant 1986. Valéry Giscard d'Estaing ne mentionne pas les prisonniers dans son discours éclair aux Invalides le 7 juin 1980,

---

<sup>4680</sup> Robert Bonnafous, *Ibid.*, Montpellier, CHMEDN, 1986, 367 p. ; p. 13.

<sup>4681</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>4682</sup> François Cochet dans Ivan Cadeau et al., *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, pp. 739-741.

<sup>4683</sup> Julien Mary, *Réparer l'histoire : les combattants de l'Union française prisonniers français de la République démocratique du Vietnam depuis 1945*, soutenue en 2017 à l'Université Paul-Valéry de Montpellier 3.

<sup>4684</sup> Raphaëlle Branche et Julien Mary, Des prisonniers négligés ? Regards croisés sur les prisonniers français de la RDV et du FLN, *Monde(s)*, n°12, 2017/2, pp. 163 à 181 ; <https://www.cairn.info/revue-mondes-2017-2-page-163.htm#re16no16> (Consulté la dernière fois le 7 juillet 2022).

à l'occasion de l'inhumation à Lorette du soldat inconnu d'Indochine, premier geste présidentiel concernant ce conflit. Il déclare d'ailleurs à cette occasion : « Avec lui (le soldat inconnu d'Indochine, NDA) se ferme une page glorieuse de notre histoire », phrase qui a dû résonner curieusement aux oreilles des anciens d'Indochine, considérant que l'État ne l'avait pas encore ouverte. Au grand dam de beaucoup de vétérans et de passionnés qui liront ces lignes, c'est François Mitterrand, ministre de Mendès-France en 1954 et ancien ministre de la justice pendant la guerre d'Algérie, un « anticolonialiste » m'a-t-on répété, qui est le premier président de la république à leur rendre hommage dans une allocution aux Invalides le 11 octobre 1986 dans une cérémonie en l'honneur du premier rapatriement des corps de combattants morts en Indochine, que Jacques Chirac et lui ont négocié avec le Vietnam. Lui aussi, comme son prédécesseur veut « clore ce chapitre » quand les vétérans veulent le contraire : « Ainsi se clôt un chapitre de notre histoire. [...] Souffrances provoquées par les conditions de détention dans les camps de prisonniers et qui ont entraîné, chez les survivants, des séquelles durables<sup>4685</sup>. » C'est encore cette figure de gauche détestée par nombre d'anciens d'Indochine qui se rend, le premier, à Dien Bien Phu en 1993, après avoir donné, en 1989, un statut de prisonniers et internés du « Vietminh » aux associations qui le réclamaient depuis longtemps<sup>4686</sup>.

Mais ces hommages tardifs ne suffisent pas à dynamiser cette mémoire pour laquelle l'État « n'a pas réussi à – ou jugé utile de – dégager de la commémoration de la guerre d'Indochine un sens collectif capable de transcender les antagonismes mémoriels<sup>4687</sup>. » D'où une « défaite mémorielle »<sup>4688</sup> qui diminue d'autant la connaissance de l'histoire et des mémoires des prisonniers, recouverts par celle des combats de Dien Bien Phu qui a tendance à vampiriser les évocations du conflit.

Du côté universitaire, il a fallu trente ans avant de voir des travaux universitaires sur la question. Depuis 1985, trois autres thèses se sont emparés du sujet exclusif des prisonniers français en Indochine, ce qui est considérable à l'aune des études sur ce conflit. Encore faut-il que ces thèses soient lues quand seule l'un d'elle apparaît régulièrement citée. Comme pour la thèse sur Dien Bien Phu de Pierre Rocolle, il a fallu que ce soit un ancien prisonnier d'Indochine, Robert Bonnafous, qui la mène à bien avec l'aide d'un universitaire, son directeur de thèse, André Martel, créateur et animateur du Centre d'histoire militaire et d'études de Défense Nationale de Montpellier. Aucun chercheur issu de l'université ne l'a précédé. Robert Bonnafous a eu le mérite de se lancer, trente ans après les faits, dans cette étude qui a réveillé ses blessures comme chez ses camarades, mais a contribué à impulser une dynamique. Les vétérans ont eu beaucoup de mal à s'affranchir de leurs souffrances pour raconter leurs souvenirs avant que la nécessité du devoir de

---

<sup>4685</sup> En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/138319-allocation-de-m-francois-mitterrand-president-de-la-republique-loc> (Consulté la dernière fois le 7 juillet 2022).

<sup>4686</sup> Loi n° 89-1013 du 31 décembre 1989 portant création du statut de prisonnier du Viet-Minh. Par contre Raphaëlle Branche signale bien que les prisonniers du FLN n'ont pas de statut.

<sup>4687</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, op. cit., p. 348.

<sup>4688</sup> *Ibid.*, p. 341.



mémoire et l'affaire Boudarel ne les incitent davantage à le faire. Cette thèse reste unique pendant près de trente ans. Là encore, le contexte va jouer pour la renouveler, cette fois des recherches, dans l'apogée de la politique mémorielle d'Indochine.

Deux ans après l'instauration de la journée d'hommage aux morts pour la France en Indochine, le 8 juin 2005, Hugo Génin soutient une thèse intitulée *Mémoire de captivité des soldats français de Diên Biên Phu : Entretiens et récit anthropologique*<sup>4689</sup>. Même s'il ne se livre pas à une analyse historique, le doctorat étant en anthropologie et non en histoire contemporaine, les témoignages sont intéressants et le thème de la captivité se voit une fois de plus mis en avant par l'Université. Puis, en trois années, ce domaine de la mémoire des prisonniers de guerre, si peu étudié par des universitaires, est abordé dans deux thèses importantes. En 2015, Nicolas Seradin soutient à Rennes 2 une thèse intitulée *Les anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine : stratégies mémorielles et écriture de l'histoire*<sup>4690</sup>. L'intérêt est, de ne pas se focaliser sur une étude historique, mais sur une analyse mémorielle, sur l'action et les choix des associations combattantes et sur la mise en récits des anciens prisonniers. La thèse de Julien Mary, en 2017, a pour titre *Réparer l'histoire : les combattants de l'Union française prisonniers français de la République démocratique du Vietnam depuis 1945*<sup>4691</sup>. Elle ne recherche pas la consensualité, mais prend clairement position sur des points jusque-là très ambigus comme le nombre des prisonniers de l'Union française, des États associés et des morts dans les camps de la RDV, le discours victimaire de combattants et d'associations combattantes, les enjeux de combat judiciaire contre Georges Boudarel. C'est une analyse rigoureuse des discours, des faits, des sources et de leur interprétation, qui ne se place pas en opposition par rapport aux anciens prisonniers et aux ouvrages ou études déjà parus ni ne minimise la dureté du système carcéral de la RDV et de ses acteurs. Mais elle n'hésite pas à relever les erreurs des analyses précédentes et la stratégie de victimisation consciente ou non des associations combattantes dont le but est de donner un maximum d'audience, y compris par « le poids des mots » (génocide..) et « le choc des photos » (celles des prisonniers français à leur libération en référence aux camps de la mort nazis), dans une comparaison du communisme vietnamien des années 1950 au nazisme très politisée et peu scrupuleuse de la réalité historique. En 2017 toujours, Raphaëlle Branche et Julien Mary cosignent un article faisant le parallèle entre les prisonniers français de la guerre d'Indochine et ceux de la guerre d'Algérie<sup>4692</sup>, ces derniers, bien moins nombreux, n'ayant encore aucun statut et très peu d'ouvrages les concernant.

---

<sup>4689</sup> Hugo Génin, *Mémoire de captivité des soldats français de Diên Biên Phu : Entretiens et récit anthropologique*, soutenue à l'Université de Nice en 2007.

<sup>4690</sup> Nicolas Seradin, *Les anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine face à leur passé : stratégies mémorielles et écriture de l'histoire*, soutenue en 2015 à l'Université de Rennes 2.

<sup>4691</sup> Julien Mary, *op. cit.*

<sup>4692</sup> Raphaëlle Branche et Julien Mary, Des prisonniers négligés ? Regards croisés sur les prisonniers français de la RDV et du FLN, *op. cit.* Ces études conjointes guerre d'Indochine-guerre d'Algérie ont un avenir dans la recherche.

### 3.1.2 Une bibliographie mémorielle précoce qui s'installe progressivement dans la mémoire des camps de prisonniers

« Il y a beaucoup de gars qui ont écrit trop tard ; il aurait vraiment fallu qu'ils se mettent devant une feuille blanche, quelques semaines. » (Robert Schuermans)

Les anciens prisonniers ont attendu avant de raconter leur expérience traumatisante, mais ils n'ont pas tous attendus trente ans. Certains en ont parlé très tôt sans soulever de polémiques ni d'intérêt majeur. Bien d'autres vétérans de cette captivité se sont tus devant la perspective d'une remontée de tant de souvenirs insupportables.

Cette question des prisonniers du CEFEO est rapidement fixée lors des négociations de Genève en juillet 1954, par un plan matériel d'échanges de prisonniers ; elle apparaît dans l'article 21 de la déclaration finale des accords le 21 juillet 1954<sup>4693</sup>. Elle est restée une sorte de tabou pour l'armée et l'État pendant plus de quarante ans, mais elle a rapidement trouvé un écho dans plusieurs ouvrages, qui ne sont, certes, pas toujours des succès d'édition. Claude Goëldhieux, fait prisonnier en 1950 et libéré en 1952 dans l'un des premiers convois de prisonniers tirés des camps par la RDV, publie très vite, en 1953 avant la fin du conflit, le détail de son expérience dans *Quinze mois prisonnier chez les Viets*<sup>4694</sup>. Il est le premier récit autobiographique d'un prisonnier français d'Indochine, un des livres les plus réalistes sur la captivité d'après plusieurs anciens comme Robert Schuermans : « Il y a beaucoup de gars qui ont écrit trop tard ; il aurait vraiment fallu qu'ils se mettent devant une feuille blanche, quelques semaines après leur retour, ce qu'a fait Claude Bergerat du reste. [...] Son livre est intéressant car il est écrit "à chaud"<sup>4695</sup>. » Mais l'attitude de Claude Bergerat-Goëldhieux reste unique, à ma connaissance, pour cette période. Les écrits sont rares à la sortie de captivité parce que les traumatismes vont mettre du temps à s'atténuer et plusieurs anciens « taulards », comme les appelle André Laperle avec affection, partent en Algérie où l'action empêche de trop penser et de coucher son vécu sur une feuille. Il leur faut, d'abord, prendre du recul et en parler avec leurs compagnons d'infortune, s'occuper d'eux-mêmes, se soigner, ce qui a pris de quelques semaines à deux ans. De plus, l'indifférence voire l'hostilité à l'égard des anciens d'Indochine et la culpabilité du survivant, la certitude que leur histoire n'intéressera personne ont d'autant plus empêché l'écriture de ce si terrible souvenir.

De plus l'armée se méfie et un militaire doit demander l'autorisation de publier son témoignage. Or, comme plusieurs vétérans l'ont souligné devant moi, « être prisonnier n'est pas très glorieux » et le ministère de la Défense nationale n'en pense pas moins, d'autant que les autorités militaires n'ont pas oublié la polémique née de l'article de Max Clos publié par *Le Monde*, le 10 septembre

---

<sup>4693</sup> Déclaration finale en date du 21 juillet 1954, de la Conférence de Genève sur le problème du rétablissement de la paix en Indochine ;

<sup>4694</sup> Claude Goëldhieux (Claude Bergerat), *Quinze mois prisonnier chez les Viets*, Paris, Editions Julliard, 1953, 245 p. Son vrai nom est Claude Bergerat.

<sup>4695</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

1952 et les propos consensuels du lieutenant Xavier de Villeneuve, libéré le 14 juillet précédent, sur l'attitude de ses gardiens et de la RDV. Ainsi, il explique : « J'ai signé moi-même beaucoup de déclarations (des pétitions pour la paix au Vietnam, NDA) en même temps que mes camarades. Nous n'avons subi aucune pression<sup>4696</sup>. » Villeneuve veut surtout protéger ses camarades restés dans les camps et leur permettre, par cette publicité médiatique, d'être un peu mieux traités par leurs geôliers. Il verra surtout sa carrière en pâtir et démissionnera de l'armée. Son ami Charles-Henry de Pirey en est resté indigné :

« Il a été fait prisonnier et il a été libéré mais ça a fait tout une polémique. [...]. Il a essayé de se remuer pour les camarades, ça a été très mal vu, très mal compris. [...]. Il avait un but unique, d'aider les camarades à être rapatriés plus tôt pour rétablir une vérité, sachant que ce qu'il disait était faux. [...]. Il a eu ça sur le dos toute sa vie, alors qu'il était fils de général. Il était droit comme un « I », il avait une superbe campagne de 1945. Il a été obligé de démissionner<sup>4697</sup>. »

En 1957, c'est le père Jeandel, fait prisonnier à la sortie du Tu Lé avec des parachutistes du 6<sup>ème</sup> BPC qui évoque, en des termes durs, sa captivité de 1952 à 1954 dans *Soutane noire et béret rouge*<sup>4698</sup>. Premier à traiter de l'histoire de la guerre d'Indochine, Bernard Fall part au Vietnam en tant qu'étudiant/diplômé en sciences politiques de 1948 à 1952, et complète ses recherches sur place, devenant ensuite journaliste et historien. Il consacre un chapitre de son livre sur le conflit, paru en 1961, publié en France en 1962, aux camps de prisonniers, « les camps de l'enfer vert »<sup>4699</sup>. Pendant dix-huit pages, il établit une comparaison claire avec les camps de concentration nazis. Il est également le premier à parler des prisonniers civils détenus pour certains depuis 1946, de l'endoctrinement politique. Il cite des témoignages comme ceux de Claude Goëldhieux, Paul Jeandel déjà parus et s'interroge sur le traitement réservé aux prisonniers par l'APV : « On ne voit pas encore très bien pour quelles raisons le commandement du Viet-Minh s'est acharné sur les prisonniers de Dien Bien Phu et leur a fait subir un traitement particulièrement inhumain<sup>4700</sup>. » Le tableau chiffré qu'il donne pour montrer l'ampleur des décès, est tiré du rapport du commandant Martin en octobre 1955, de manière incomplète et sans le nuancer, tableau repris vingt ans plus tard par Robert Bonnafous. Tout comme l'appellation de « lavage de cerveau » que Bernard Fall utilise pour l'endoctrinement politique, ces passages vont servir d'appui à toute la littérature combattante et aux ouvrages historiques pendant plus de soixante ans, chiffres et expression toutefois de plus en plus critiqués, en particulier par Pierre Journoud<sup>4701</sup> et Julien Mary en 2017.

---

<sup>4696</sup> Max Clos, « Trois combattants français racontent comment ils vivaient en captivité et comment ils ont été libérés », *Le Monde*, 10 septembre 1952.

<sup>4697</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019.

<sup>4698</sup> Paul Jeandel, *Soutane noire et béret rouge*, Paris, Editions de la pensée moderne, 1957, 218 p.

<sup>4699</sup> Bernard Fall, *Street Without Joy : Indochina at war, 1946-1954*, Harrisburg, Stackpole Co., 1961, 322 p. ; trad française, *guerres d'Indochine 1946-1962, Paris, Robert Laffont, 1962, 382 p.. Edition 1970, « les camps de l'enfer vert », pp. 334-354.*

<sup>4700</sup> Bernard Fall, *Ibid.*, pp. 306 et 308.

<sup>4701</sup> Pierre Journoud, dans Hervé Drévillon et Olivier Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France, tome 2 de 1870 à nos jours, op. cit.*, p. 524.

C'est ensuite un roman, *Le manifeste du camp n°1*<sup>4702</sup>, écrit en 1964 par un ancien prisonnier, Jean Pouget, qui a séjourné dans ce camp d'officiers après Dien Bien Phu en 1954 que chaque vétéran ou presque a dans sa bibliothèque. C'est un ouvrage important qui, parle de la pression politique exercée sur les prisonniers au nom de leur « rééducation », ne fait pas de mystère des dissensions entre prisonniers et évoque à la fois les « vipères lubriques », c'est-à-dire les fortes têtes et les « traîtres » qui pactisent avec le chef du camp. C'est un remarquable roman réaliste mais ce n'est pas une œuvre historique rigoureuse. Le roman sert à faire passer, mieux qu'un ouvrage historique rigoureux austère, le contexte et les caractéristiques d'un fait aussi grave que la captivité. Aussi est-ce logique que les vétérans citent souvent cet ouvrage et celui d'Albert Stihlé, aumônier militaire, prisonnier de 1952 à 1954, publié en 1971, *Le prêtre et le commissaire politique*<sup>4703</sup>, qui se passe également au camp n°1. La même année, André Bruge, fait prisonnier en décembre 1949, publie vingt ans plus tard, en 1969, *Le poison rouge*<sup>4704</sup> dans lequel il insiste sur la guerre psychologique menée par le communisme, le « lavage de cerveaux » dans les camps de prisonniers, utilisant son expérience de la dialectique des camps de prisonniers pour une charge politique contre le communisme et ses dangers. Un ouvrage glaçant. L'ouvrage de Pierre Richard, prisonnier de 1949 à 1954, *Cinq ans prisonnier chez les Viets*<sup>4705</sup> en 1964 reste peu connu et n'est, en outre, que très peu cité par les ouvrages ultérieurs<sup>4706</sup>. En 1977, Jean-Jacques Beucler, publie un tout petit ouvrage, *Quatre années chez les Viets*<sup>4707</sup>, dans lequel il livre avec humour son expérience de délégué des prisonniers qui joue le jeu du commissaire politique, dont il emprunte le langage et anticipe les punitions, devenant de fait son adjoint, pour mettre sur pieds des actions, signer les pétitions et gagner du temps jusqu'à la libération, pour survivre. Jean Pouget avait déjà décrit sa tactique de connivence, qui a permis de sauver ses camarades, et sa personnalité sous le nom de « Leyrieux » dans son roman. La place de Beucler, pourtant un orateur brillant dont la dialectique s'est construite sur son passage au camp n°1, acteur majeur du comité d'entente des anciens d'Indochine et initiateur de « l'affaire Boudarel » en 1991 ne s'est jamais engagé à fond sur la question des prisonniers d'Indochine, ni en tant que secrétaire d'état à la Défense puis aux anciens combattants (certes, pendant seulement un an en 1977-1978), ni sur un plan littéraire ni même dans la suite de l'affaire Boudarel. On peut le regretter car la mémoire combattante d'Indochine aurait pu enfin trouver là un héraut qu'il n'a pas souhaité devenir. En 1976, le livre de Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe Tambour*<sup>4708</sup> s'inspire de la vie du Pierre Guillaume dont il emprunte le

---

<sup>4702</sup> Jean Pouget, *Le manifeste du camp n°1. Le calvaire des officiers français prisonniers du Vietminh*, Paris, Fayard, 1964, 446 p.

<sup>4703</sup> Albert Stihlé, *Le prêtre et le commissaire politique*, Paris, Grasset, 1971, 265 p. ; réédité, Lavauzelle 2003.

<sup>4704</sup> André Bruge, *Le poison rouge, op. cit.*, 1969, 226 p.

<sup>4705</sup> Pierre Richard, *Cinq ans prisonnier chez les Viets*, édition de la Serpe, 1964, 188 p. ; réédité par les Nouvelles Editions Latines, 1975, 186 p.

<sup>4706</sup> Seul le site de l'ANAPI en fait le résumé dans sa partie bibliographique : <https://anapi.fr/?p=355> (Consulté la dernière fois le 8 juillet 2022).

<sup>4707</sup> Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, Lettres du Monde, 1977, 93 p.

<sup>4708</sup> Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe Tambour*, Paris, Grasset, 332 p.

surnom, enseigne puis lieutenant de vaisseau sur un bateau d'une Dinassaut. Il rajoute un épisode inventé de sa capture par l'APV et de sa libération, marqué par ce qu'il a vécu mais silencieux, n'en parlant pas. Dans le film qu'il tourne l'année suivant en 1977, il montre l'acteur Jacques Perrin qui joue le rôle de l'officier, le visage un peu émacié silencieux, (« Il avait changé » dit le docteur dans le film<sup>4709</sup>), ce qui est sans équivoque sur la dureté de la captivité subie mais il passe rapidement sur le sujet. Comme pour exprimer le regret d'un oubli, son troisième film avec Jacques Perrin, *L'honneur d'un capitaine*, revient sur la séquence indochinoise et montre un peu plus d'une minute de films du SCA sur la libération des camps, avec de terribles images de quasi-squelettes vivants<sup>4710</sup>. Le cinéaste, lui-même prisonnier, est resté très discret sur ce point. Mais le sujet du film a vampirisé cette allusion forte aux camps de la RDV et la polémique sur la torture en Algérie, relatée dans le film a pris le dessus, comme le conflit lui-même sur cette séquence de captivité en Indochine.

Cette rapide évocation bibliographique des trente premières années de témoignages montre que les vétérans d'Indochine ne se sont pas tous murés dans un « grand silence » depuis leur captivité. La plupart d'entre eux ont tu leur souffrance et n'ont pas ou ont peu évoqué ce sujet devant leur propre famille. Le cas des prisonniers d'Indochine n'est pas médiatisé, pas plus que le conflit en lui-même, mais il n'y a pas d'occultation ni de tabou spécifiques. Ce sujet n'intéresse pas vraiment à l'époque quel que soit le conflit, pas plus celui des prisonniers de guerre dans les deux guerres mondiales que celui des requis du STO en Allemagne en 1942-1945. Seuls les ouvrages sur les grandes évasions deviennent populaires. Sans être fournie, la bibliographie sur ce point n'est donc pas absente mais rares sont les ouvrages qui sont des succès d'édition, à l'exception du *Manifeste du camp n°1*. Les témoignages sur les camps sont un peu plus tardifs que ceux sur le conflit dans sa globalité et que les publications sur Dien Bien Phu. Les ouvrages publiés par les anciens prisonniers sont progressivement plus nombreux soit sous la forme d'un roman comme le livre d'Erwan Bergot, *Convoi 42* en 1986<sup>4711</sup>, soit par des récits de captivité précis, rigoureux et implacables.

La fin des années 1980 et les années 1990 donne un contexte favorable à l'émergence de la mémoire des prisonniers, entre la création de l'ANAPI et l'affaire Boudarel en 1991 qui incite d'autant plus les prisonniers à exprimer leurs souvenirs. Cette mémoire combattante particulière, traumatisée par les souffrances persistantes et les silences de beaucoup d'anciens, s'étoffe grâce aux vétérans, qui trouvent progressivement la force de parler de leur calvaire. Cela donne de nombreux témoignages, compilés par Amédée Thévenet avec le sien propre dans *Goulags*

---

<sup>4709</sup> Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe Tambour*, Bela Productions, 1977, 120 mn.

<sup>4710</sup> Pierre Schoendoerffer, *L'honneur d'un capitaine*, Bela productions, 1982, 110 mn ; séquence sur la libération des prisonniers français, 22'04 – 23'20.

<sup>4711</sup> Erwan Bergot, *Convoi 42 - La marche à la mort des prisonniers de Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1986.

*Indochinois* (« Il a été complété et authentifié par les textes spontanés de mes camarades survivants<sup>4712</sup> »), de René Mary avec *Les bagnards d'Ho Chi Minh*<sup>4713</sup> et Louis Stien, *Les soldats oubliés*<sup>4714</sup>, pour les ouvrages les plus emblématiques et les plus cités par les vétérans.

Enfin, pour nombre d'entre eux qui n'avaient pas encore osé repenser et encore moins publier leurs souvenirs de captivité, devant l'éventualité de voir leur disparition effacer la mémoire de leur expérience, l'exemple de leurs camarades cités plus haut leur permet de bénéficier, en outre, de l'engagement d'éditeurs voulant éviter l'oubli du conflit. C'est le cas de *Lavauzelle*, maison d'édition liée à l'armée depuis 1879, de *L'Harmattan*, éditions issues de la gauche tiers-mondiste en 1975, attachée aux questions de colonisation et de décolonisation, et de *Indo Éditions*, créée par Cyril Bondroit, fils d'un combattant d'Indochine, dont les publications sont centrées, depuis 1999, sur les romans, biographies et autobiographies combattantes autour de ce conflit. Plus tard, se font connaître d'autres anciens de la RC 4, prisonniers pendant quatre ans comme Norbert Héry en 1994<sup>4715</sup> et Jacques Vollaire<sup>4716</sup> en 2011, dont les dessins de captivité sont intéressants. Dans les soubresauts de l'affaire Boudarel, Yves de Sesmaisons, blessé et fait prisonnier à Vinh Yen, raconte ses *Prisons de bambous* en 2011 et son action dans les camps, à l'instar de Jean-Jacques Beucler, en partie parce qu'il est accusé d'avoir « collaboré » avec le commissaire politique, étant le seul officier dans des camps de troupes, et d'avoir « acheté (sa) libération<sup>4717</sup> », qui intervient au bout d'un an de captivité. Enfin, l'ouvrage de Huynh Ba Xuan, ancien officier cochinchinois qui a passé vingt-trois ans dans ce qu'il appelle « les goulags vietminh », livre un ouvrage de souvenirs<sup>4718</sup> intéressant à plus d'un titre, comme le livre de Ky Thu<sup>4719</sup>, ancien commissaire politique du camp n°1 qui donne sa version de l'enfermement des prisonniers et qu'Indo Éditions, par honnêteté intellectuelle sur ce conflit, a choisi de publier. En 2005, l'ANAPI édite deux livres, l'un sur l'histoire de son association<sup>4720</sup> et l'autre sur *Les soldats perdus*<sup>4721</sup>, compilant vingt-sept témoignages pour poursuivre son travail d'information et de devoir de mémoire qu'elle entretient également avec son site Internet<sup>4722</sup>.

Tous ces témoignages, publiés individuellement par les anciens prisonniers d'Indochine ou compilés dans des ouvrages collectifs, ont formé une mémoire tardive mais essentielle pour relater

---

<sup>4712</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois, Carnets de guerre et de captivité 1949-1952*, Paris, France-Empire, 1997, 409 p.

<sup>4713</sup> René Mary, *Les bagnards d'Ho Chi Minh*, Paris, Albin Michel, 1986, 272 p.

<sup>4714</sup> Louis Stien, *Les soldats oubliés. De Cao Bang aux camps de rééducation du viet-minh*, Paris, Albin Michel, 1993, 333 p.

<sup>4715</sup> Norbert Héry, *Tu-Binh, 1446 jours au camp n°1 septembre 1950 - septembre 1954*, Panazol, Lavauzelle, 1994, 255 p.

<sup>4716</sup> Jacques Vollaire, *Deux ans de Kha Nha*, Paris, Paris Indo Editions, mai 2011, 48 p.

<sup>4717</sup> Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambou 1951-1952*, Paris, Economica, 2011, 206 p.

<sup>4718</sup> Huynh Ba Xuan, *Oublié 23 ans dans les goulags vietminh 1953-1976*, Paris, L'Harmattan, 2003, 294 p.

<sup>4719</sup> Ky Thu, *Refermer le passé douloureux*, Paris, Indo Editions, 2015, 300 p.

<sup>4720</sup> ANAPI, *Notre histoire 1985-2003*, Paris, Atlante Editions, 2004, 380 p.

<sup>4721</sup> ANAPI, *Les soldats perdus. Prisonniers en Indochine 1945-1954*, Paris, Indo Editions, 2005, 487 p.

<sup>4722</sup> <http://www.anapi.asso.fr/>

leur captivité si particulière dans cette terrible « guerre au loin ». Quelles sont les points majeurs de leur captivité encore à vif dans leur mémoire ?

## 3.2 Des témoignages révélateurs du traumatisme profond de la captivité en Indochine

« Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait<sup>4723</sup>. » (Henri Guillaumet)

Les témoignages recueillis sont dans la suite logique du premier à en avoir parlé, le livre de Claude Goëldhieux, en 1953. Ils sont aujourd'hui le dernier maillon d'une chaîne mémorielle qui s'achève avec l'existence de vétérans aujourd'hui nonagénaires, pour la plupart, qui n'ont jamais autant représenté la catégorie de « survivants ». Comme Guillaumet, ceux qui ont survécu ont eu à la fois le courage de marcher pendant des centaines de kilomètres et de ressortir vivants de l'épreuve des camps où ils ont passé entre un mois et quatre ans de leur vie, grâce à leur résistance physique, à la force de leur mental, et à la chance. Le fait de recueillir leur mémoire de captivité à la fin de leur vie a ses inconvénients mais pas plus que pour le reste des domaines abordés. Bien entendu certains souvenirs et faits deviennent flous et leur marquage chronologique présente parfois une tendance à l'absence ou au mélange de dates. Mais les souvenirs de captivité d'un vétéran d'Indochine sont plus à vif que ceux du reste de leur séjour inoubliables, donc plus présents. Ils paraissent parfois tellement durs qu'ils pourraient en devenir peu crédibles ; c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquels ils n'ont pas témoigné, pensant ne rencontrer que l'incrédulité ou l'indifférence, qui est pire, même au sein de leur propre famille. Mais leur émotion à les restituer en dit long sur leur véracité.

La diversité des vécus et des sentiments étant humaine, l'intérêt réside également, comme dans toute cette recherche, dans l'éventail de leurs témoignages, de leurs analyses qui ne donne pas une « pensée combattante unique » et leur parole est désintéressée, en grande partie dépolitisée puisqu'ils cherchent, uniquement à être entendus, respectés...et compris.

### 3.2.1 Une capture inattendue et humiliante

« On n'a même pas pensé à la défaite ; ce qui m'a le plus surpris, c'est ce silence ». (Guy Ménage)

Leur captivité commence avec leur capture, se poursuit avec ce que beaucoup appellent les « marches de la mort », la terrible captivité, sans soin, dans les camps de prisonniers, avec des épisodes cauchemardesques, parfois des tentatives d'évasion violemment réprimées y compris par l'exécution, avec la « rééducation politique » jusqu'à leur libération et un accueil qui peut réserver

---

<sup>4723</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes*, Paris, Gallimard, 1939 ; Livre de poche, 1964, p. 48. Henri Guillaumet, après le crash de son avion dans les Andes, marcha pendant cinq jours et quatre nuits avant d'être sauvé contre toute attente. Les récits des vétérans de ces marches m'ont beaucoup fait penser à l'odyssée de ce pilote.

de mauvaises surprises. Chacun des épisodes relatés suffirait à remplir le chapitre d'un livre monumental et n'est qu'un extrait de ce que j'ai lu et entendu. Jusqu'en 1950 dans la moitié nord de l'Indochine et jusqu'à la fin de la guerre en Cochinchine, les soldats de l'APV ne font pas de prisonniers militaires<sup>4724</sup>, sauf à de rares exceptions. L'afflux de prisonniers lors de la bataille de la RC 4, fin 1950, impose aux autorités de la RDV de créer une structure militaire carcérale, d'y convoyer et d'y entasser les milliers de prisonniers sans que rien n'ait été prévu pour cela. Le moment de la capture, pour les soldats de l'Union française est un événement redouté mais le plus souvent inimaginable, surtout pour ceux qui se souviennent de la honte de juin 1940 avec près de deux millions de prisonniers cueillis par les Allemands en quelques semaines ; Le premier des moments très éprouvants de la captivité.

Le jour de leur capture est le premier moment inoubliable car il aurait bien pu être le dernier acte de leur vie ; leur qualité de « survivant » débute ici, une partie de leurs camarades ayant été abattus sans pitié. Avant la bataille de la RC 4, à l'exception de civils pris en otage, pour certains depuis le 19 décembre 1946, jour de l'insurrection générale ordonnée par Ho Chi Minh, l'APV ne fait pas de prisonniers, sauf de manière exceptionnelle, et finit par les éliminer. Aux dires de Raymond Muelle, des militaires de Bac Kan sont abattus au moment de la fuite des Vietnamiens devant les parachutistes de l'opération *Léa*<sup>4725</sup>. Exceptionnellement, ils emmènent des prisonniers qui peuvent leur être utiles comme le médecin - capitaine Claude-Yves Bastien dans la plaine des Joncs, en Cochinchine, en 1948, captivité que son fils résume :

« Il s'agit d'une colonne d'environ 200 hommes qui va au secours d'un poste attaqué par le vietminh. La colonne avance avec difficulté, à pied, dans une zone marécageuse de la plaine des Joncs. [...]. Au moment de l'attaque, le groupe de tête avec Claude Bastien est cerné. Le groupe de queue avec le lieutenant commandant la colonne se replie alors que le groupe de tête se fait exterminer (de l'ordre d'une centaine de personnes). Le vietminh fait une quinzaine de prisonniers dont Claude Bastien. Les prisonniers doivent suivre à pied un groupe vietminh extrêmement mobile. Ils vivent comme les soldats Viet mais ils meurent de la dysenterie et d'épuisement. Ils sont presque tous achevés d'un coup de fusil quand ils ne peuvent plus suivre le groupe. Claude Bastien accepte de soigner les combattants dans la mesure des possibilités locales<sup>4726</sup>. »

La capture est soit brutale, soit attendue. Certains la *voient arriver*, comme Jacques Allaire qui a l'ordre de cesser le combat. Les soldats de Dien Bien Phu encore en état de se battre, le 7 mai 1954 à 17 heures, attendent ceux de l'APV après avoir saboté leurs armes : « Un Viet est arrivé ; il avait un fusil de la guerre 14-18 qui faisait deux mètres de long ! Il me pose la baïonnette sur le ventre, et me dit "c'est chet, c'est fini pour toi !" ». Je n'ai jamais levé les mains, mais je me suis rendu. Et après, on est parti en captivité<sup>4727</sup>. »

---

<sup>4724</sup> Parmi les militaires de l'Union française. Des civils sont capturés en 1946 et seront détenus pendant plusieurs années dans des camps, parfois jusqu'en 1954. René Moreau, *Huit ans otage chez les Viets*, Paris, Pygmalion Gérard Watelet, 1982, 313 p.

<sup>4725</sup> Raymond Muelle, *1er bataillon de choc en Indochine 1947-1948*, op. cit., pp. 155-159.

<sup>4726</sup> Extrait d'un courriel de François Bastien, reçu le 26 novembre 2020 ; un témoignage extrêmement rare pour la Cochinchine et si tôt dans le conflit en 1948, donc intégralement restitué ici

<sup>4727</sup> Entretien avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017.



Au 1/4<sup>ème</sup> RTM, le même jour, le capitaine Lacrose livre les derniers combats après avoir fait saboter les armes : « Nous sortons de nos blocs et tranchées et les Viets nous accueillent par des Maulen – vite, vite – et nous dirigent sous la menace de leurs armes sur l’arrière des pitons qui nous ont fait face durant plus de quatre mois<sup>4728</sup>. » Au GM 100 assailli par une énorme embuscade, Achille Muller mène une mission de sacrifice pour protéger la retraite de son bataillon du 43<sup>ème</sup> RIC. Il raconte d’un ton très naturel sa capture mais le nombre de survivants de sa compagnie parle de lui-même :

« Quand j’ai été fait prisonnier, nous restions sept survivants à la compagnie. [...]. Je me lève, je ramasse le PM de mon adjudant qui s’appelait Gendarme, et je tire dans mes postes radio, je tire dans ma jeep, je change de chargeur, et je tire au ras des hautes herbes. Pas de réponse. Je jette mon PM. Les Viets se lèvent, le plus proche est à 10 m de moi, baïonnette au canon. Et puis je vois arriver un grand bonhomme, un officier qui ne portait pas de galons et dit : "je vous félicite, votre compagnie s’est bien battue"<sup>4729</sup>. »

Guy Ménage, sergent au 6<sup>ème</sup> BPC est fait prisonnier le 7 mai au matin à Dien Bien Phu. Il se dit chanceux car il n’est que légèrement blessé alors que nombre de ses camarades sont tués. Plus que la capture à laquelle il s’attendait, il se souvient surtout du silence qui l’a suivie :

« J’ai été pris à 6 heures du matin le 7 mai, parce qu’on était tout seul sur Eliane 10. On était un petit noyau et on s’est séparé pour essayer de rejoindre le PC. On s’est tous pratiquement fait faire aux pattes, avec Trapp. On n’a même pas pensé à la défaite ; ce qui m’a le plus surpris, c’est ce silence. D’un seul coup, plus de bruit ! C’est terrible ! Ce bruit, c’était sans arrêt et d’un seul coup, comme si tout lâchait<sup>4730</sup>. »

En octobre 1950, les soldats de la RC 4 sont faits prisonniers en essayant de passer entre les mailles du filet. Robert Schuermans fait partie du 3<sup>ème</sup> BCCP envoyé le 9 octobre 1950 pour recueillir les rescapés des colonnes Charton et Le Page ; mais affaibli et isolé, en arrière - garde d’une évacuation de That Khé très désordonnée (« Ce n’était pas une retraite mais une débandade ! », dit-il en entretien), l’unité est rapidement encerclée par l’avance rapide de l’APV. Très peu de parachutistes parviennent à passer :

« Le 15 dans l’après-midi, j’ai été fait aux pattes. [...]. Le soir, je me suis retrouvé ligoté avec le capitaine Cazaux. [...]. On était attaché à trois, le capitaine Cazaux, moi et un parachutiste vietnamien. Ils nous avaient collé dans le fossé, il tombait des cordes. Je me rappelle que la flotte me rentrait par le col et me ressortait par le pantalon. Vous me croirez si vous voulez, j’ai dormi comme une marmotte et je n’ai même pas attrapé un rhume. J’avais vingt ans, et j’aurais dormi n’importe où<sup>4731</sup>. »

Pierre Caubel est abattu au-dessus de Dien Bien Phu le 26 avril. Il saute en parachute, passe une nuit calme malgré un genou douloureux et se retrouve sur une piste, retrouvant son navigateur. Il pense pouvoir être aidé par les Méos. Des enfants le voient, des paysans, « armés de longs fusils de l’époque coloniale » les capturent sans brutalité : « En quelques minutes nous étions attrapés, fouillés et garrottés, les coudes attachés derrière le dos. Notre captivité venait de commencer<sup>4732</sup>. » Certains sont

---

<sup>4728</sup> Georges Lacrose, *Regards sur mon passé*, souvenirs « à destination familiale », Saint-Pierre en Faucigny, 1998, p. 91 ; extrait reçu le 20 août 2019.

<sup>4729</sup> Entretien de l’auteur avec Achille Muller, le 19 avril 2018, dans un restaurant de Pau.

<sup>4730</sup> Entretien de l’auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>4731</sup> Entretien de l’auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

<sup>4732</sup> Pierre Caubel, extrait de ses mémoires, « *Ta main me conduit, ta droite me saisit...* », reçu le 7 août 2018.

blessés et se laissent capturer sans pouvoir réagir. D'autres doivent se résoudre à capituler, soit parce que l'ennemi est sur eux et les menace de leur arme, soit parce qu'il n'y a pas d'autre solution sur l'instant, si toutefois ils ont le temps de réfléchir ! Les conditions de capture sont parfois dramatiques. Pierre Latanne est gravement blessé sur Eliane 4, avec le 5<sup>ème</sup> BPVN à Dien Bien Phu, le 8 mai au matin, les jambes fracturées par des éclats d'obus. Transporté à l'infirmerie qui est aussi le PC, il est capturé deux heures plus tard. Mais il ne peut quitter l'abri que les Vietnamiens veulent grenader. Il doit ramper pour sortir sous la menace des armes de l'adversaire qui emmène d'abord les valides :

« J'ai le souvenir très vivaces de leurs silhouettes à contre-jour se découpant sur un ciel magnifiquement bleu. Ayant rampé jusqu'à l'extérieur [...], nous attendons assis dans la tranchée, l'arrivée des Viets qui tardera une bonne dizaine de minutes. Des minutes qui comptent et particulièrement éprouvantes. Deux Viet apparaîtront en bout de tranchée nous visant avec leurs fusils et nous criant des ordres que nous ne comprenions pas<sup>4733</sup>. »

Un officier lui donne de l'eau mais son allure est trop lente. Il est donc abandonné et rampe sur les fesses pour aller boire dans la rivière Nam Youn. Il s'évanouit, tombe dans l'eau et manque de se noyer. Il n'atteindra l'hôpital du camp retranché qu'au bout de cinq jours de souffrances<sup>4734</sup>. William Schilardi, parachutiste au 8<sup>ème</sup> Choc, est plusieurs fois blessé. Son dernier poste est de servir l'une des mitrailleuses quadruplées du lieutenant Redon en mai 1954 ; c'est là que les soldats de l'APV le font prisonnier :

« Ma dernière blessure, j'étais à la quadruplée, à 200 m du pont Bailey aux ordres du capitaine Tourret. J'ai été volontaire à partir du 8 avril. J'ai été blessé au genou, le 6 mai, j'ai eu une fracture. Il avait plus toute la nuit et ce jour-là, il faisait beau. Les Viet sont arrivés dans la tranchée, pleine d'eau, de cadavres où j'étais. J'étais paralysé. Le lieutenant Redon m'a sorti de la tranchée, Rondy m'a soigné. Il m'a dit "laisse les asticots et l'urine faire le travail". Il m'a donné des sulfamides<sup>4735</sup>. »

Pierre Bonny fait partie des nombreux blessés qui combattent encore. Caporal-chef du 2/ 1<sup>er</sup> RCP, parachuté le 4 avril, il est blessé pour la troisième fois dans la nuit du 6 au 7 mai, un éclat de mortier au coude gauche, non soigné : « Au matin du 7 mai, la position est submergée (Eliane 4 NDA). Les Viets déferlent nombreux de tous côtés à découvert. Ils savent qu'ils vont gagner et ne prennent plus de précautions. Les défenseurs tentent, en ordre dispersé, chacun pour soi, de rejoindre le réduit central en contrebas, pour retarder l'échéance de la captivité<sup>4736</sup>. » Il subit avec les derniers défenseurs les bombardements de l'aviation française qui arrose une colline jugée déjà perdue. Coincé avec quelques camarades dans une tranchée dont il faut sortir pour rejoindre le centre de résistance, il n'arrive pas avec son bras valide à en sortir (« Je pédale dans la boue ») ; ce contretemps lui sauve la vie lorsque ses camarades tentent de rejoindre les positions françaises :

---

<sup>4733</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 8 février 2019.

<sup>4734</sup> Extrait du questionnaire envoyé par Marc Terracol pour son mémoire de Maîtrise, « Les soldats de l'Union française prisonniers du Vietminh : les conditions de détention, la tentative de rééducation politique et ses conséquences », soutenu à l'Université de Toulouse – Mirail en 2005 ; reçu de Pierre Latanne par courriel, le 27 mars 2019. Episode relaté dans Franck Mirmont, *Les Chemins de Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 392-402 et pp. 440-445.

<sup>4735</sup> Extrait d'un entretien téléphonique de l'auteur avec William Schilardi, le 6 novembre 2020.

<sup>4736</sup> Pierre Bonny, extrait de ses souvenirs « Dien Bien Phu 1954 », rédigés pour sa famille en 2002, reçu lors de notre entretien, le 27 avril 2017, 32 p. ; p. 11.

« Mon handicap me sauve car tous mes camarades (qui sortent de la tranchée, NDA) sont abattus sous mes yeux. J'attends, ne sachant plus que faire, puis arrive, par la tranchée que j'avais tenté de quitter, un groupe de Viets. Je suis promptement délesté de ma MAT 49, de mes chargeurs, de mon couteau et de ma montre. J'ai le temps de lire l'heure : il est midi, le 7 mai, et je suis prisonnier des Viets au pied d'Eliane 4. »

Avant d'être évacué, les mains attachées dans le dos et tenu « comme un petit chien », il est interrogé par un commissaire politique « très excité » sur son unité mais, écrit-il, « ce n'est pas nécessaire : il connaît déjà et beaucoup mieux que moi, tout l'historique du bataillon<sup>4737</sup>. » Quant à Marcel Reybillet, lui aussi du 8<sup>ème</sup> Choc, il a été blessé le 27 avril à la mâchoire et reste dans un abri proche du poste du médecin-commandant Grauwin qui l'a soigné. Il est cueilli comme les autres blessés, sans drames : « Je suis fait prisonnier le 8 mai. Ceux qui étaient blessés, étaient envoyés pour être soi-disant évacués. Ils faisaient un tri avec ceux qui n'avaient rien. De toute façon, les valides sont partis après avoir été filmés vers les camps. Et nous les blessés, on est parti après, peut-être une semaine quand les derniers évacués sanitaires sont partis et là on a pris la piste<sup>4738</sup>. »

Plus dramatique encore, André Boissinot, le 18 février 1954, est capturé à bout de munitions à Dak Doa. Les assaillants lancent un premier appel à se rendre par haut – parleur, en menaçant de fusiller les prisonniers, puis un second. « Je n'avais plus le choix ». Il est épuisé, blessé en plusieurs endroits, à bout de tout, sonné par une nuit de combats atroces, lorsqu'il sort de son blockhaus : « Je suis hagard, physiquement démolé, ayant perdu tout repère humain<sup>4739</sup>. » Dans un état second, il a gardé son poignard à la main. Il manque d'être abattu sur place :

« Tant que je me bagarrais, ça ne me venait pas à l'idée de devoir mourir. [...] Quand on s'est rendu, la première demi-heure, j'ai bien cru que j'allais y passer. J'ai été sauvé par un officier Viet qui a empêché un de ses hommes de me liquider au coupe-coupe. Ils étaient comme fous, comme s'ils étaient drogués ! [...] Il faut reconnaître qu'à la fin des combats, à court de munitions, nous n'étions plus très normaux, nous avons complètement perdu tout sens humain<sup>4740</sup>. »

Joseph Koeberlé est fait prisonnier à la bataille de Bane Hine Siu le 9 janvier 1954. Il n'a pas le temps de penser à la captivité ; un assaut l'emporte : « On avait épuisé toute notre dotation ; ils étaient trop nombreux en face. Ça a été affreux. On s'est battu au corps à corps. J'ai été blessé deux fois par des éclats d'obus dans les jambes et par une balle de petit calibre dans la hanche, et après, fait prisonnier. Les Viets m'ont récupéré<sup>4741</sup>. » Henri Knoppik est capturé « Le jour de (ses) 20 ans, le 20 octobre 1952 » :

« Dans la retraite de Tu Lé, on devait monter au col de Kao Pha. La 1<sup>ère</sup> compagnie devait passer le col et il fallait monter par des rizières en escalier, sous le feu des Viets. On était dans le commando du lieutenant Le Page, en dernier et les Viets nous tiraient directement dessus pendant que nous montions en zig-zag. J'étais harnaché avec mon fusil et mes grenades. Ça m'a retardé dans le col de Kao Pha et il n'y avait qu'une sortie. [...] Au-dessus, on est tombé sur les Viets qui nous avaient débordé. J'ai été blessé au genou droit. Je suis tombé dans un trou. J'étais dans une confusion mentale quand j'ai été capturé<sup>4742</sup>. »

---

<sup>4737</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>4738</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnax-la-Montagne, le 24 mai 2017.

<sup>4739</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, op. cit., pp. 150-151.

<sup>4740</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>4741</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Joseph Koeberlé, le 12 novembre 2020.

<sup>4742</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik le 1<sup>er</sup> février et le 13 mars 2020

Mais l'humiliation d'être fait prisonnier submerge également les nouveaux captifs, en particulier les officiers. Rares sont ceux qui ont voulu envisager la possibilité d'être capturé. Certains ne voulaient pas se voir « un balancier sur l'épaule » ; d'autres envisageaient de garder la dernière balle, pensant que leur capture les amènerait à des tortures insupportables. Plusieurs ont pensé se supprimer avec leur poignard, apprenant à quel endroit des côtes il fallait frapper ! Lever les bras, pour Jacques Allaire le 7 mai 1954, est une épreuve difficile. André Boissinot, a envisagé d'être tué mais pas d'être capturé vivant :

« Jamais l'idée ne m'était venue, que je pourrais être capturé par l'ennemi. Même si je n'ai pas levé les bras, cette épreuve pour sauver mes hommes restera pour moi un moment très difficile à admettre. Après l'exaltation du combat, succédèrent d'un seul coup la fatigue et le découragement. Tout ceci avait un goût, une odeur, un poids écrasant ; celui de l'échec, de l'amertume<sup>4743</sup>. »

Jacques Bonnetête, lieutenant dans la légion, encerclé avec son bataillon, le 2/3<sup>ème</sup> REI par la division 308, est capturé le 3 février 1954 au Nord Laos : « Je pensais à tout, être blessé, être tué, mais être prisonnier non, comme pratiquement tous mes camarades ! On ne pensait pas à ça<sup>4744</sup>. »

Dans un moment aujourd'hui connu parce qu'il l'a raconté et que Pierre Schoendoerffer l'a recréé dans son film *Dien Bien Phu* en 1992, Jacques Allaire ne veut pas croire que Bigeard lui ordonne de cesser le combat. Il demande un ordre écrit de sa main et un de ses hommes fait l'aller - retour pour le lui apporter. Il va conserver cet ordre qui est encadré au mur de son bureau aujourd'hui pour prouver qu'il ne s'est pas rendu pour rien :

« Cet ordre écrit, ça vient de ce que j'avais honte de me rendre, et pourtant il me semblait que c'était la seule décision que je devais prendre pour que mes soldats ne meurent pas pour rien, puisque c'était fini, on avait tout perdu. C'était délicat. Il faut être dedans pour s'en rendre compte ! Je pensais que quand nous serions libérés, nous passerions devant un certain nombre de commissions, pour ne pas dire de tribunaux, pour nous demander dans quelles circonstances nous avons cessé le combat. Et moi, j'avais cet ordre écrit, et je m'étais dit, en marchant en captivité, "au moins toi tu pourras dire que tu as reçu l'ordre de te rendre !" [...]. Donc j'ai gardé cet ordre écrit avec moi malgré la saison des pluies, la mousson, la merde, les conditions de notre captivité<sup>4745</sup>. »

Dans l'attente de la capture, la honte le submerge et il envisage de se suicider pour l'abrégé :

« Pour moi, la captivité est une honte, on a toujours la possibilité de se mettre une balle dans la tête quand on est officier ! J'y ai pensé. [...]. J'ai pensé aux actes "grandioses" de notre histoire et je me suis dit "tu devrais te flinguer quand même ! C'est une honte d'être taulard". Je suis catholique, mais c'est une excuse plus qu'une raison ; une femme et deux enfants. [...]. Du courage, il aurait vraiment fallu que j'en aie dans la culotte pour me tirer une balle dans la tête. J'aurais pu me suicider, mais je n'ai pas eu le courage. Je ne l'ai pas fait, je ne regrette pas de ne pas l'avoir fait mais ça aurait été une attitude digne<sup>4746</sup>. »

L'humiliation est renforcée par le fait de des sentir abandonné par son propre camp, sentiment qu'ont connu nombre de militaires capturés, que ce soit à Dien Bien Phu ou sur la RC 4. Robert Schuermans, sur la RC 4, a pu constater que son bataillon, le 3<sup>ème</sup> BCCP, a été lancé « en enfant perdu », usé jusqu'à la corde devant une déferlante d'unités de l'APV victorieuses et très mobiles.

---

<sup>4743</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, op. cit., p. 151.

<sup>4744</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bonnetête, le 15 février 2019 aux Invalides.

<sup>4745</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>4746</sup> *Ibid.*

Le dernier message ordonnant de « pratiquer la guérilla » tout en essayant de percer le dispositif, sans munitions ni alimentation lui apparaît déconnecté de toute réalité. C'est un peu la même teneur de message, assez stupide, il est vrai, que reçoit André Boissinot, lequel se voit répondre, pendant l'assaut de Dak Doa le 17 février 1954, alors qu'il rendait compte de l'épuisement de ses munitions, qu'il fallait « tenir et faire des prisonniers... » :

« C'était d'un ridicule ; vraiment le style de gars qui ne devaient probablement jamais quitter son bureau. [...]. Nos chefs, le général de BEAUFORT ou ses adjoints, auraient pu tenter d'intervenir pour essayer de nous dégager ; ils ne l'ont pas fait ; c'est un peu décevant, quelles que soient leurs raisons ! [...]. Le colonel Barrou et tous les hommes du GM 100 voulaient intervenir mais le Haut-Commandement considérait que "DAKDOA était une affaire classée"<sup>4747</sup>. »

Parfois, les Français faits prisonniers parviennent à garder ou à retrouver leur lucidité ; comme de s'étonner de voir les sacrifices consentis pour emporter leur poste ou leur position. Ainsi André Boissinot, a été attaqué à Dak Doa par près de 10 000 soldats de l'APV contre 70 ; il apprendra plus tard que l'ennemi aurait perdu 1200 hommes. Il en voit les conséquences en sortant du poste. Dernière pensée avant d'entamer la longue marche vers les camps de prisonniers, celle éprouvée, en particulier à Dien Bien Phu, en voyant d'autres prisonniers passer en forme relative, parfois en tenue propre et équipés d'un sac à dos rebondi qu'ils ont eu le temps de préparer. Pour les derniers combattants épuisés par les combats, sales, blessés, à l'uniforme déchiré, parfois torse nus, souvent, épuisés, affamés et assoiffés, le spectacle est presque aussi rageant que d'être capturé. Pierre Latanne est ainsi surpris de voir « des hommes en bonne forme et surtout indemnes », lui qui est blessé aux jambes et qui n'a pu être transporté en brancard, finissant par se traîner sur la piste, à la recherche d'un abri :

« Il est surpris mais également indigné de voir que de nombreux prisonniers sont sanglé et équipés comme s'ils partaient en manœuvre. Beaucoup portent des musettes lourdes et rebondies, sans doute pleines de victuailles, de rations, de cigarettes. [...]. D'autres sont presque élégants, avec leurs brodequins bien propres, leurs pantalons tendus et leurs vestes soigneusement serrées à la taille<sup>4748</sup>. »

Au vu des difficultés à trouver des combattants dans les derniers jours du siège pour attaquer et de l'épuisement de ceux qui tenaient les collines, ce genre de témoignage et le nombre de prisonniers capturés interroge. Les héros sont rares dans un vrai récit de guerre.

### 3.2.2 Les « marches de la mort », un calvaire d'une incroyable dureté

« Pour les retardataires dont je faisais volontairement partie, la bonne voie était facile à retrouver, celle qui est jalonnée par des cadavres et des moribonds » (Pierre Bonny)

Le calvaire des soldats de l'Union française faits prisonniers « ne fait que commencer », comme le disent souvent, en ces termes, les vétérans à ce stade de l'entretien. Après tout, les récits de captivité de leurs ascendants des deux guerres mondiales ne sont pas si terribles. Mais les

---

<sup>4747</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, *op. cit.*

<sup>4748</sup> Franck Mirmont, *op. cit.*, pp. 442-443.

prisonniers ayant compris le caractère extrêmement strict du système communiste et les rares à être informés, à l'époque, sur les camps par les témoignages des quelques évadés, ont plus de doutes sur les conditions futures de leur captivité. Toutefois, une première réalité de la captivité les prend immédiatement de cours. Il va falloir marcher sur des centaines de kilomètres pour rejoindre d'hypothétiques camps de prisonniers. Pour des combattants épuisés, humiliés qui paient physiquement et moralement cette défaite imprévue, embuscade ou bataille, marcher sans manger à leur faim sur des centaines de kilomètres se révèle comme l'un des pires moments de leur existence où ils doivent passer « en mode survie », égoïste, alors que leurs camarades s'écroulent sans qu'ils ne puissent rien tenter pour les sauver, sous peine d'y rester eux-aussi.

Les vétérans qui les ont connues et les premiers historiens les ont nommées les « marches de la mort ». Voulant regrouper les prisonniers français entre le delta du Tonkin, tenu par les Français et la frontière de Chine, n'ayant ni camions disponibles ni alimentation suffisante et ne voulant pas les laisser dans une zone de haute région éloignée de ses propres bases, l'APV fait marcher presque tous les prisonniers sur des centaines de kilomètres pendant un à deux mois, comme le font ses propres soldats ; sauf que ceux-ci y sont habitués. Si cette appellation de « marches de la mort » ne peut être comparée à celles vécues par les déportés des camps nazis, parce qu'ils sont des civils, épuisés par des années de captivité et que leur exécution au fil du trajet est bien plus systématique, les marches de captifs en Indochine se rapprochent des « marches de la mort » des prisonniers de guerre du Commonwealth et des Américains vers les camps japonais ; celle de Bataan, par exemple, en 1942. Le nombre de morts pendant ce mois ou ces deux mois de marches épuisantes n'a pas pu être établi. Mais l'expression se révèle réaliste. C'est un souvenir épouvantable pour tous et qui est même pour certains d'entre eux, bien pire que celui des camps de prisonniers, quel que soit leur inconfort.

Les vétérans qui ont subi ces marches sont partagés sur l'intentionnalité de l'APV de les faire ainsi mourir en plus grand nombre et ce point va rester en suspens tant que les archives et témoignages officiels des dirigeants de la RDV et de l'APV de l'époque ne seront pas connus. Les historiens vietnamiens actuels nient l'intention des autorités politiques et militaires de tuer les prisonniers français par des marches inhumaines. Le manque de moyens cité plus haut, la pauvreté de l'APV qui touche également les Bo Dois peu alimentés mais qui ont appris à s'en contenter, la nécessité de transférer les prisonniers dans une zone sûre proche de la frontière de Chine sont généralement invoquées. Mais ce n'est pas si simple dans un pays où l'analyse doit être maîtrisée. J'ai pu constater, lors du colloque organisé à Hanoi en mai 2018, la gêne des participants à la suite de l'intervention de Julien Mary sur ces camps ; l'un des historiens vietnamiens présents faisant tout simplement remarquer que le sujet avait déjà été traité et qu'il était donc clos. Il ne peut l'être côté français. Pour beaucoup de combattants qui s'en sont sortis, les soldats de l'APV ne veulent pas forcément éliminer les prisonniers français forcés de marcher mais ils se montrent inflexibles avec

les soldats qui tombent d'épuisement et sont, soit achevés, soit abandonnés, ce qui revient au même. Ces faits restent l'un des souvenirs les plus noirs de cet épisode de captivité, que tous les prisonniers, ou presque, ont vécu.

Les blessés les plus atteints sont regroupés pour être plus ou moins soignés, triés et, l'espèrent-ils, évacués. Les autres prisonniers partent sous escorte des Bo Dois, mais ne vont pas très loin. Les vainqueurs effectuent un tri, isolent les prisonniers par grades, unité ou ethnie. Les blessés qui peuvent, à leurs yeux, marcher sont laissés dans les colonnes. Faire un tri ne signifie pas que ce soit très organisé. Comme sur la RC 4, l'APV est dépassée par le nombre de prisonniers à gérer :

« C'était la foire. Au départ, après la chute de la place forte de DBP, tous les prisonniers ont été regroupés dans une immense clairière, à Tuan Giao je crois, et ils ont été triés, essentiellement par nationalités : les Français, les étrangers, les Maghrébins, les Vietnamiens. Et à ce moment-là, la Croix-Rouge vietnamienne a été amenée à faire des listes de prisonniers pour informer les familles et les responsables de chaque ethnie. Ces prisonniers triés ont été ensuite dirigés en convois constitués vers des camps de prisonniers<sup>4749</sup>. »

Mais il arrive également qu'il n'y ait pas de tri, par manque d'organisation ou urgence de faire partir des colonnes. Il faut évacuer 10 000 prisonniers de Dien Bien Phu en mai 1954 qu'un parachutage ou un retour offensif des unités d'intervention du CEFEO peut tenter de libérer, sans parler de la présence des maquis du GCMA. Il faut également profiter du fait que l'aviation française est neutralisée pendant la courte période des restitutions de blessés. Le temps manque : « On était de toutes les unités, il n'y avait pas eu de tri. Le tri s'est fait entre officiers supérieurs, officiers subalternes, sous-officiers, hommes de troupe. Ça leur était facile, tout le monde se présentait avec les galons au début. Le but c'était de nous séparer<sup>4750</sup>. »

D'autres sont regroupés « dans une (autre) grande clairière » proche de la bataille. Jean Luciani, le 2 mai 1954, est « dans un coin plus au nord, à deux kilomètres environ, où se trouvait un PC et des officiers. Ce devait être non loin de Ban Khé Phai<sup>4751</sup>. » Le capitaine, blessé, est sommairement interrogé, mais comme Pierre Bonny, s'aperçoit que les officiers de l'APV savent déjà tout de leur unité. Sa colonne est constituée de 150 prisonniers de ce jour-là. Les autorités de l'APV préparent des « colonnes » de 100 à 400 prisonniers, tronçonnés en groupes de 12 à 20 sous la surveillance d'un Bodoi. Elles sont confiées à un officier, accompagné ou non d'un commissaire politique, qui désigne des responsables ou chefs de groupes parmi les prisonniers, jamais le grade le plus élevé car l'intention immédiate est de casser les hiérarchies, en partie pour désorienter les prisonniers et aussi les humilier. Ces derniers doivent ensuite se débrouiller : transporter leur nourriture et les moyens de cuire les aliments, une marmite ou une grande boîte de ration, transporter les blessés, les soutenir. Les quelques soldats, peu nombreux, qui les encadrent ne doivent pas les aider mais les forcer à garder le rythme de la colonne. En général, après un combat ou une bataille, avec l'épuisement dû aux affrontements, l'alimentation déjà insuffisante s'ajoute à la perte du moral et

---

<sup>4749</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>4750</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Maillet à l'ONAC de Moulins le 15 février 2018.

<sup>4751</sup> Jean Luciani, *Qui es-tu ? Où vas-tu ?*, op. cit., p. 174.

les blessures qui ralentissent, forçant les valides à se relayer autour d'un brancard, accroissant le déclin de leurs forces. Il faut également faire des détours et se cacher pour éviter les bombardements de l'aviation française, les bombes non explosées. Très vite, les colonnes, quand elles partent en nombre de Dien Bien Phu ou de Tuan Giao à peu d'intervalles, s'étirent et se mélangent :

« Peu de temps après le départ, compte tenu des difficultés du trajet, compte tenu de ce que la plupart étaient blessés aux jambes et ne pouvaient pas suivre la cadence – beaucoup sont tombés sur le bord du fossé et n'ont pas pu continuer – et de facto les convois se sont mélangés ! Ce qui fait qu'à l'arrivée, les tris d'origine étaient complètement bouleversés et, de fait, les gens qui appartenaient au départ à une même unité se trouvaient, par la force des choses, complètement dispersés dans tous les camps<sup>4752</sup> ! »

La marche commence. Les colonnes sont très étirées, sur des kilomètres avec peu de geôliers. Mais pas de grand risque de se perdre malgré quelques hésitations ; comme le dit Pierre Bonny, « pour les retardataires dont je faisais volontairement partie, la bonne voie était facile à retrouver, celle qui est jalonnée par des cadavres et des moribonds<sup>4753</sup>. » Qu'ils l'aient été au Laos, sur les plateaux d'Annam, à Dien Bien Phu ou à Co Xa, ils vont marcher de 100 (ceux de la bataille de la RC 4 en 1950) à 1400 km (ceux du GM 100 en 1954), pendant un ou deux mois. Les prisonniers du 3<sup>ème</sup> BCCP, en octobre 1950, mettent une semaine pour rallier Quang Uyen depuis leur lieu de capture : « On est parti et on a marché pendant à peu près une semaine et on est arrivé – je vois encore le coin – vers une petite rivière. Il y avait les officiers Cazaux, Planet, Armstrong, Rougier et des adjudants, adjudants-chefs, considérés comme officiers. Ils devaient aller jusqu'au camp des officiers, et nous on continuait tout droit jusqu'au premier camp<sup>4754</sup>. »

Ceux de Dien Bien Phu font, en général, plus de 700 kilomètres pendant quatre à six semaines. André Boissinot, prisonnier à Dak Doa, fait beaucoup plus et tient à le rappeler :

« On parle toujours de la grande marche après la bataille de Dien Bien Phu. Ils ont fait entre 6 ou 700 kilomètres. Notre groupe a effectué plus de 1200 kms ! Jean-Pierre Bernier, écrivain professionnel qui a écrit *GM 100*<sup>4755</sup> a estimé que nous avons parcouru au moins 1400 kilomètres ; je préfère être plus crédible en disant 1200. Quoique, plusieurs fois, nous avons marché comme des forcenés » toute la journée pour nous retrouver le soir au point de départ<sup>4756</sup>. »

Certains marchent surtout de nuit pour éviter l'aviation française, surtout après Dien Bien Phu. Robert Salaün, travaillant au poste prévôtal du camp retranché se rappelle que :

« Le départ était fixé tous les soirs à cinq heures, et on partait pour une marche de nuit, de 20 à 30, parfois jusqu'à 40 kilomètres. Ça a duré 42 jours. On savait vers où on allait, on est parti vers le nord, puis on est descendu du côté de Hoa Binh, et on est descendu sur le Tan Hoa. Il nous est arrivé de croiser des convois de coolies. Ils avaient tendance à nous insulter, ce qui paraît logique. Certains essayaient de nous frapper. L'avantage c'est que moi, j'avais une sentinelle, qui me protégeait. Je ne me souviens pas avoir traversé des villages. Par contre, on a traversé des rivières. On marchait sur des pistes, 25, 35 km de nuit. On a fait 850 km en 42 jours<sup>4757</sup>. »

---

<sup>4752</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, *op. cit.*

<sup>4753</sup> *Ibid.*

<sup>4754</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

<sup>4755</sup> Jean-Pierre Bernier, *G.M. Groupement mobile 100 : Combats d'Indochine après Diên Biên Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1977, 284 p.

<sup>4756</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>4757</sup> Robert Salaün, Témoignage oral du 16 juin 2004, *Archives orales du SHD*, GD 3J38-1, 1h18-13.



Or les marches de nuit sont encore plus difficiles. Les pieds butent sur les obstacles, les premiers à ralentir freinent le groupe suivant et la distance entre les prisonniers devient préoccupante car ils arrivent plus tard : « Ce qu'il y avait de particulier dans ces marches de nuit, c'est que les Viet ne cherchaient pas du tout à ce qu'on reste groupés, chacun marchait à son rythme. Celui qui marchait bien...marchait, la colonne s'étalait à telle enseigne que les derniers arrivés arrivaient au moment où les autres repartaient le lendemain ! Ceux qui avaient un jour, un jour et demi de retard étaient cuits<sup>4758</sup> ! »

D'autres marchent plutôt de jour. René Boissinot raconte les journées toutes semblables : « Chaque jour nous voyait un peu plus épuisé par les seize heures de marche quotidienne, arrêts compris, il est vrai. Le programme était invariable : lever à 5 heures 30, coucher à 22 heures<sup>4759</sup>. » André Mengelle précise :

« Généralement, le réveil s'effectue à 5 heures, le départ à 5 heures et demie. On marche jusqu'à 9 ou 10 heures. On prépare alors le repas par groupe et on mange. Un deuxième repas est consommé à 15 heures, avant le départ. On marche encore jusqu'à 22 ou 23 heures, parfois jusqu'à minuit et après minuit. La longueur des étapes varie entre 15 et 25 kms. Les arrêts ont lieu en pleine nuit<sup>4760</sup>. »

Le principal axe est déjà de rejoindre, nord – nord-est, la RP41 à Tuan Giao, le carrefour des routes logistiques approvisionnant l'APV à Dien Bien Phu. Les colonnes descendent vers Son La, poussant vers Na San pour une partie d'entre elles. Il s'agit ensuite pour la plupart de remonter au nord-est, ce qui démoralise les prisonniers qui pensaient être libérés plus au sud aux abords du delta du Tonkin ou pouvoir s'approcher assez près des « lignes » françaises pour s'échapper. Les colonnes rejoignent Yen Bay et Tuyen Quang avant d'être dispersés dans le Tonkin. Les officiers rejoignent le camp n° 1 plus au nord en longeant la Rivière Claire. Les blessés bifurquent et s'arrêtent au camp-hôpital n° 128, au Nord-est du Tonkin, qui n'a d'hôpital que le nom, les médecins n'ayant pas de matériel et très peu de médicaments. D'autres colonnes continuent vers le sud, dépassent Hoa Binh et rejoignent le Than Hoa au sud. Ceux du Laos comme la colonne de 50 prisonniers du sergent-chef Gallet, capturé lors de la retraite de Sam Neua en avril 1953, marche pendant quarante-cinq jours vers la RP 41 en direction de Moc Chau pour rejoindre l'ancien camp 114 dont il ne reste que les tombes. La colonne ne déplore aucun mort<sup>4761</sup>. D'autres partent plus tard comme Pierre Maillet : « Je suis resté dans un camp de prisonniers très près de Dien Bien Phu, à 80 km que j'ai fait à pied bien sûr, de Tuan Giao. Je suis ensuite parti vers le nord du Tonkin, Yen Bay puis retour à Tuyen Quang et enfin libéré à Vietri, pieds nus la plupart du temps. [...]. Je n'ai fait que marcher, tous les jours<sup>4762</sup>. »

Les quelques 120 camps dénombrés par Robert Bonnafous ne sont pas totalement dispersés sur le territoire contrôlé par la RDV. Ils sont, certes, en « archipel », mais dans deux grandes zones, dans le Viet bac entre le delta et Cao Bang, et au sud de Ninh Binh, c'est-à-dire dans le Nord Annam, en bordure sud du delta du Tonkin, dans le Than Hoa et autour de Vinh, cent kilomètres plus bas.

---

<sup>4758</sup> *Ibid.*

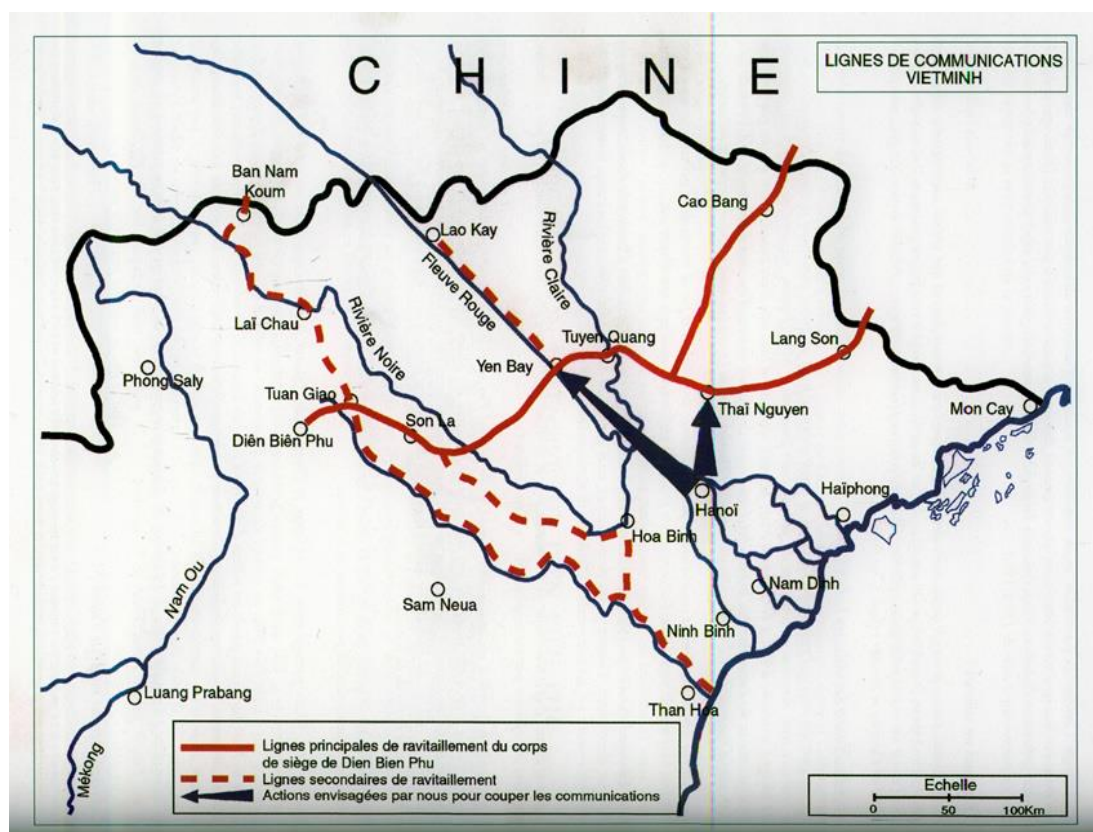
<sup>4759</sup> André Boissinot, *op. cit.*, p. 166.

<sup>4760</sup> André Mengelle, *Des chars et des Hommes*, *op. cit.*, p. 326.

<sup>4761</sup> Témoignage du sergent-chef Gallet, dans Marcel Compe, *Sam Neua. L'oubli impossible*, pp. 203-207.

<sup>4762</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Maillet à l'ONAC de Moulins le 15 février 2018.

Les militaires des FFE0 capturés dans le delta du Tonkin n'y restent pas et n'en font pas moins une « longue marche » (Figure n° 26)



**Figure n° 26 : Les « routes du Vietminh », routes d’approvisionnement et routes de captivité (Publication Lauragais-Patrimoine)**

Jean Lomer est capturé le 27 mars 1954 vers Hai Duong sur la RC 5. Les Bodois de l’attaque sont remplacés par des Du Kich qui font marcher pendant quarante-cinq jours ou nuit de suite les prisonniers avec leurs charges de riz sur le dos et les mains attachées, de plus en plus épuisés. Le rythme est rapide pour une colonne forte de 40 prisonniers et la boule de riz est insuffisante mais Jean Lomer n’évoque pas de violences malgré les tentatives d’évasion. La colonne passe entre les postes français d’arriver au sud de Phu Ly le 19 mai 1954, dans le camp de Dong Tram, au Nord Annam, divisé entre des baraques regroupées par ethnie ou corps avec les légionnaires<sup>4763</sup>

Deux autres groupes de captifs issus de lieux opposés rejoignent eux-aussi le Than Hoa : les prisonniers du 6<sup>ème</sup> BPC de Tulé en 1952 et ceux du GM 100 en 1954. Henri Knoppik fait partie du premier groupe et marche 300 kilomètres jusqu’à Lang Kieu. André Boissinot, du 2<sup>ème</sup> Corée, remonte des hauts plateaux du centre jusqu’au nord Annam, pour arriver à l’emplacement du camp LA-2 (à l’emplacement puisqu’il n’existait pas, les prisonniers l’ont construit), à proximité du camp LA-1 qui regroupe les prisonniers de Sam Neua. Il rencontre Jean Lomer.

Dès le début de cette « longue marche », les prisonniers remarquent l’organisation mise en place par l’APV, ses installations, la logistique permettant de structurer le transport du matériel et

<sup>4763</sup> Jean Lomer, *Indochine 1954. Prisonnier dans le Than Hoa*, 1999, brochure de 63 p.

des troupes. Cette discipline et l'ampleur des effectifs mobilisés, réguliers ou villageois, les impressionnent. A l'arrière des collines, le capitaine du 1/4<sup>ème</sup> RTM Georges Lacrose voit en technicien, le camouflage des installations d'artillerie, des PC, des pitons « percés d'étages et de salles » par « des milliers et des milliers de coolies pour travailler, organiser et surtout camoufler ces travaux gigantesques menés avec des outils individuels rudimentaires. Ils ont fait de même sur la piste de Tuan-Giao et les Français comprennent alors qu'il était impossible de traiter leurs 105 en contre-batterie<sup>4764</sup>. » Ils croisent des GMC ou des camions Molotova chargés de munitions, de vivres, de troupes, traînant des canons, les fameuses bicyclettes servant surtout à transporter les vivres et à alimenter à la fois l'armée et la propagande. André Boissinot rencontre, avec stupéfaction :

« Une foule innombrable de combattants accompagnés de coolies qui poussaient des vélos chargés de munitions sur le cadre, des femmes qui portaient des sacs, probablement de nourriture ; face à cette ruée vers le sud, j'ai pensé immédiatement à mes camarades du GM 100 qui devaient un jour les affronter et n'avaient certainement aucune idée des forces importantes qu'ils avaient devant eux ; d'ailleurs en règle générale nous ne connaissions jamais l'effectif exact des Viets se trouvant en face de nous. Je ne sais pas si les civils étaient réquisitionnés ou volontaires ; on les appelait des "régionaux". Les régiments du Vietnam rameutaient tout ce qu'ils pouvaient sur leur passage pour les aider à transporter leurs munitions<sup>4765</sup>. »

Certains prisonniers ont gardé leurs chaussures qui s'épuisent aussi vite qu'eux ; d'autres, officiers évadés repris ou démunis sont pieds nus. Certains ont des brodequins bien pratiques ou des Pataugas comme Georges Lacrose. Mangeant peu, pas lavés, ni rasés, et à raison de 25 à 30 kilomètres par jour (« en pleine brousse, pratiquement sans jamais emprunter les pistes<sup>4766</sup> »), ils sont en loques au bout de huit jours. Les prisonniers portent un boudin de riz de 15 à 30 kilos, une marmite ou une lourde touque pour cuire le riz, aident à brancarder ou soutenir les blessés. André Boissinot évoque leur épuisement progressif: « La longueur de la marche, le boudin de riz qu'on devait porter sur le dos et qui pesait 30 kilos environ, nous transformaient rapidement en de véritables loques humaines. En fin d'étapes, complètement épuisés, nous nous écroulions à même le sol et couchions n'importe où pour essayer de récupérer au plus vite<sup>4767</sup>. » Ils se camouflent dès que les avions apparaissent sous les cris des Bodois de l'escorte, s'écroulent lors des haltes et tentent de survivre ; cela signifie aller chercher du bois, faire cuire le riz, le distribuer. Le changement de régime, fait de boîtes de rations ou de repas à la française avec alcool qui deviennent quelques poignées de riz avec éventuellement du liseron, est très brutal :

« On nous donnait du riz cru, et à vous de vous débrouiller pour le cuire, sans faire de feu, tout au moins sans faire de fumée. Il appelait ça une Khé bat, ça correspondait à un verre de riz cru par jour. Rien d'autre ; pas de sel, rien du tout. Pour boire, c'est ce que vous trouvez ! Les gendarmes, certains ont très bien supporté la chose, d'autres beaucoup moins bien<sup>4768</sup>. »

---

<sup>4764</sup> Georges Lacrose, *Regards sur mon passé*, *op. cit.*

<sup>4765</sup> Entretien avec André Boissinot, *op. cit.*

<sup>4766</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, *op. cit.*, p. 166.

<sup>4767</sup> Entretien avec André Boissinot, *op. cit.*

<sup>4768</sup> Robert Salaün, Témoignage enregistré, *Archives orales du SHD*, GD 3J38, E5, 1h18, enregistré le 16 juin 2004 ; auditionné à Vincennes le 14 février 2019.

Il faudrait pouvoir se reposer, récupérer et refaire ses forces après le siège de Dien Bien Phu, la retraite d'Hoa Binh ou l'odyssée de Co Xa qui ont entamé le physique et le moral.

« Récupérer, c'est difficile avec huit cents grammes de riz par jour, qu'il nous faut cuire dans des touques sentant le gas-oil<sup>4769</sup> » écrit Bigeard. Personne n'est vraiment épargné, mais huit cents grammes, cela apparaît beaucoup pour une ration individuelle. Erreur ou favoritisme ? La colonne de Georges Lacrose est composée d'adjudants et d'officiers subalternes qui s'usent progressivement, tout au long de « 35 nuits dans d'atroces conditions », à porter le riz, les ustensiles et à soutenir blessés et malades<sup>4770</sup>. Epuisés, ils n'ont bientôt plus la force de faire du feu « avec du bois mouillé » pour cuire le riz. « C'était au-dessus de nos forces et surtout de nos capacités ». La conséquence, c'est la dysenterie qui ravage la colonne : « chaque jour, nous laissions des cadavres le long de la piste », continue Georges Lacrose. Rien ne leur est donné, sauf le ton de leur captivité. Chaque activité sera à leur charge, les quelques geôliers qui les accompagnent pendant la marche ou les surveillent dans les camps ne sont pas à leur service.

La moindre déclivité accentue l'épuisement de la colonne ; beaucoup citent le franchissement difficile du col des Méos, aujourd'hui passe de Pha-Din, à 1000 mètres d'altitude, sur la RP 41 entre Tuan Giao et Son La. Les plus costauds à la marche sont favorisés mais il suffit qu'ils soient blessés, qu'ils portent une charge ou aident à brancarder des blessés pour les affaiblir définitivement et les *pousser à la faute*, c'est-à-dire à l'épuisement dont ils ne peuvent pas se relever. André Mengelle raconte le calvaire de son chef, le capitaine Hervouët, commandant les chars à Dien Bien Phu, qui enlève les plâtres couvrant ses deux bras suite à une blessure pendant la bataille, et qui prend la piste le 4 juin avec un minimum d'équipement et quelques médicaments dans un convoi de 200 prisonniers dont 170 blessés. « Il est volontaire pour toutes les corvées », mais il faut porter les sacs de médicaments, les ballots de riz. Après trois jours de repos à Thuan Giao, il faut repartir. Au col des Méos, Hervouët est fatigué et il faut ensuite brancarder le capitaine De Wilde blessé. La marche devient alors « un véritable calvaire ». Il se dévoue, considérant son grade comme celui d'un officier qui se doit de montrer l'exemple jusqu'au bout et voulant conserver, dit Mengelle, « sa dignité d'homme ». Le 25 juin, « Hervouët se plaint d'une forte diarrhée » ; il est, cette fois définitivement affaibli mais ne veut pas lâcher. « Malgré son affaiblissement, il porte son sac ; dès le départ de la colonne, il se place courageusement en tête ». Quand il doit être brancardé, son groupe ne le lâche pas ; même le capitaine De Wilde, qu'il a aidé, prend alors « son seul bras valide » pour aider au brancardage de celui qui l'a sauvé. Rien n'y fait. Il meurt le 10 juillet au bout d'un mois de marche et de souffrances<sup>4771</sup>. D'autres sont bons marcheurs et ont tout autant de gestes de solidarité mais ils peuvent avoir la chance d'être davantage équipés, comme Robert Salaün :

« Je marchais bien. D'ailleurs, j'avais pris mes précautions ; avant d'être fait prisonnier, j'avais une paire de souliers de marche, les brodequins d'autrefois, que j'avais mis tandis que ceux qui avaient

---

<sup>4769</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 190.

<sup>4770</sup> Georges Lacrose, *Ibid.*, p. 93.

<sup>4771</sup> André Mengelle, *Des chars et des Hommes*, op. cit., pp. 324 à 330.

des pataugas se sont abîmés les chevilles. Au bout du compte, ils arrivaient à avoir des plaies, qui étaient non soignées, et des vers qui remontaient sous la peau. Avec un gendarme qui avait les pieds en charpie, j'ai passé des heures à lui enlever les vers de dessous<sup>4772</sup>. »

Les convois empruntent les pistes et le camouflage qui sert pour abriter les convois de logistique de l'APV sert aussi à protéger ceux des prisonniers. Ils n'évitent pas toujours les villages dont la traversée peut prendre des tournures très diverses. Plusieurs vétérans parlent de populations indifférentes, glaciales qui ne savent pas toujours quelle attitude elles doivent prendre devant les représentants de l'ancien ordre colonial. De Thuan Giao à Yen Bay, le convoi d'André Mengelle en traverse plusieurs. Il poursuit la route après Yen Bay. Selon lui, lors des haltes, « les prisonniers sont particulièrement bien traités par les habitants ». Il ajoute que voyant l'état déclinant du capitaine Hervouët, ils « arrivent même à faire prendre au capitaine une bouillie de leur composition »<sup>4773</sup>, sans que les gardiens les en empêchent. D'autres sont plus qu'hostiles, jetant des insultes quand ce ne sont pas des pierres. Cela n'empêche pas plusieurs villageois de donner de l'eau ou d'avoir un geste d'humanité, caché ou non du reste de la population.

Quelle attitude les prisonniers de cette « longue marche » manifestent-ils ? Les situations sont toutes particulières et ne donnent pas une typologie précise des combattants capturés. Certes, on peut trouver normal que certains « guerriers indomptables » type Bigeard aient tenté l'évasion, n'aient pas voulu lever les bras au sens propre, ni les baisser, au sens figuré. Mais avoir une attitude ostensiblement réfractaire a aussi pour conséquence de mettre tout son groupe en danger car la rébellion de l'un retombe sur tous. Le physique et le mental sont cassés en parcourant presque sans équipement – les prisonniers étant dépouillés de tout au début de la marche vers les camps – et la nature leur paraît hostile sur des centaines de kilomètres. Très peu ont réussi à s'échapper et la « longue marche » a réussi à briser une partie des velléités de résister.

En général, tous les prisonniers sont épuisés, abattus par la défaite et l'idée de captivité et certains sont, de plus, blessés. Une partie des vétérans interrogés sur leur captivité avaient un ou plusieurs blessures plus ou moins sérieuses et ont dû marcher tout de même. Les autres étaient épuisés par des jours ou des semaines de durs combats. Jean Luciani a une balle dans le poumon et doit la vie à son camarade Jauze, entre le brancardage et le soutien pendant la marche. Quand il peut se mettre debout, il garde un très bon moral qu'il diffuse autour de lui, ce qu'il appelle, une « réaction d'attitude [...] morale vis-à-vis des Viets<sup>4774</sup>. » Henri Knoppik donne comme raisons de sa survie, la chance et l'entraînement donné au 6<sup>ème</sup> BPC par le commandant Bigeard :

« J'ai été blessé au genou droit. [...]. Il y a un bon dieu pour moi, la blessure est restée comme ça. Ça me brûlait, ça saignait ce n'était pas grave, un trou sur le côté. J'étais attaché les bras dans le dos. Au bout de huit jours, on m'a détaché pour voir la blessure qui ne s'est pas envenimée. J'ai pu tenir

---

<sup>4772</sup> *Ibid.*

<sup>4773</sup> André Mengelle, *op. cit.*, p. 329.

<sup>4774</sup> Jean Luciani, *op. cit.*, p. 176.

le coup parce qu'on était encore en pleine force physique avec l'endurance donnée par Bigeard. Maintenant je crois que j'ai eu de la chance<sup>4775</sup>. »

Les prisonniers essaient de tenir comme ils le peuvent, au sein de chaque « colonne de prisonniers, muette et assommée par la défaite. [...] Chacun d'entre nous restait plongé dans ses pensées » écrit Georges Lacrose. « Je marchais avec le commandant Nicolas et l'aidais autant que je pouvais<sup>4776</sup>. » Claude Maurent se met *en mode survie* dès le départ :

« Il n'y a pas d'officier français avec nous. [...] Tout le monde la boucle. [...] Faut aller là, faut aller ailleurs, je ne me pose pas de questions, j'obéis. Au début, certains font les malins, jouent les fortes têtes. Ils comprennent vite la sottise de leur attitude. Les Viets, pour les récompenser, leur donnent quelque chose à traîner, des munitions, des obus, de la nourriture. [...] Maintenant, le seul objectif est de survivre ! Manger, boire, évacuer et ne pas attraper de maladies. Survivre. Voilà le programme. Un point, c'est tout. Je ne pense qu'à une chose : le mec devant moi ne doit pas tomber sinon je vais lui tomber dessus, le mec derrière moi ne doit pas m'accrocher en tombant, point final<sup>4777</sup> ! »

Jacques Allaire à une jambe abîmée par la polio depuis l'enfance. Il a déjà eu du mal à intégrer les parachutistes. On peut légitimement penser que ses chances d'arriver au bout de la « longue marche » sont faibles. Il a toutefois la chance de ne pas être blessé lors de la bataille. Il est la preuve vivante que le mental fait tout ; ce qui ne l'empêche pas de se poser la question de sa survie : « Beaucoup sont morts pendant les marches après la capture pour rejoindre le camp n°1. Inapte à l'infanterie, j'ai tout de même fait 750 km à pieds dont 250 pour rejoindre le camp n°1 et autant pour rejoindre le Fleuve rouge, pour embarquer sur une pinasse et rentrer à Hanoi<sup>4778</sup>. » En catholique, il peut considérer que sa foi est l'un de ses grands soutiens ; mais la nécessité de revoir sa famille reste probablement le plus important d'entre eux. Les deux sont intimement liés en lui, à ce moment :

« Pourquoi pas moi [Pourquoi n'est-il pas mort pendant la captivité ? NDA] ? Parce que Dieu a décidé que ce n'était pas le moment. Je pense que je me suis accroché à la vie. [...] Certains sont très grands, très forts, d'autres non, et on ne peut pas savoir l'attitude que nous aurons. Je suis rentré de captivité ; ce n'est pas ma gloire, mais ça prouve que même avec une patte folle, on peut marcher parce que je crois vraiment que si on n'avait que des jambes pour marcher, on n'irait pas loin. Il faut quelque chose en plus, dans le cerveau pour dire "marche !" ou "crève !". C'est ce que j'ai fait. On marchait de nuit, on ne savait pas où on était, mais je voulais revoir mon pays, revoir ma femme, mes enfants, et c'est pour ça que j'ai tenu. [...] C'est ce qui m'a aidé à marcher, c'est ma femme et mes enfants. Je me disais : "Tu n'as pas le droit de lâcher, tu l'as abandonnée, il faut que tu rentres". J'ai tenu jusqu'au bout. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être le seigneur a-t-il décidé que je devais survivre ? je suis encore là. D'autres ont morts depuis longtemps<sup>4779</sup>. »

Certains, plus en forme, essaient de s'évader mais ils sont presque tous repris. André Boissinot, comme beaucoup de prisonniers, ne pense qu'à cela. « Depuis ma capture, je n'avais qu'une idée en tête, trouver le moyen de m'évader ». Plus la marche se prolonge, plus « cette idée devient alors une véritable obsession<sup>4780</sup> ». Il échafaude un plan, évalue sa position, la direction de la mer. Il profite

---

<sup>4775</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik, réalisés le 1er février et le 13 mars 2020.

<sup>4776</sup> Georges Lacrose, *op. cit.*, p. 92.

<sup>4777</sup> Jean-Noël Marchandiau, *J'avais vingt ans en Indochine*, *op. cit.*, pp. 188 et 190.

<sup>4778</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017.

<sup>4779</sup> *Ibid.*

<sup>4780</sup> André Boissinot, *op. cit.*, p. 168.

d'un virage, la colonne s'étant, comme à l'accoutumée, étirée, pour se jeter dans des buissons et attendre la nuit. Mais il se presse trop, quitte ses buissons et est repéré par des paysans. « Environ une heure ou deux après avoir été repéré, j'étais repris par un groupe de cinq paysans qui me firent subir la volée du siècle et le mot est faible<sup>4781</sup>. » Il doit être jugé par un Tribunal du Peuple mais aucune sanction n'est prise. Il reprend péniblement sa place dans la colonne.

D'autres estiment que ce n'est pas la peine, au vu de leur épuisement, de leur isolement en pleine jungle sans équipement avec des villageois hostiles. Georges Lacrose refuse de se joindre aux officiers qui tentent la belle, considérant que la guerre sera bientôt terminée, « la chute de Dien Bien Phu (devant) mettre fin à la guerre d'Indochine<sup>4782</sup> ». Certains ont réussi à s'échapper de Dien Bien Phu. Jean-Jacques Arzalier en comptabilise 126 d'après « les états du SHAT »<sup>4783</sup> mais il signale également que « les témoins et les auteurs donnent des chiffres différents pour les évadés<sup>4784</sup>. » Certains en ont très peu parlé comme Gérard Thieulin, du 2<sup>ème</sup> bataillon Thaï, qui a réussi à s'échapper après la bataille de Dien Bien Phu. Il est pourtant blessé : « J'ai été deux fois blessé, fait aux pattes, comme tout le monde, mais je leur ai joué la fille de l'air. Je me suis taillé. J'ai réussi à sortir de là d'une façon qui m'a porté bénéfice<sup>4785</sup>. » De nombreux épisodes d'évasions ou de tentatives d'évasion ont été racontés dans plusieurs livres comme celui d'André Mengelle qui évoque les neufs évadés de son unité de chars, particulièrement l'évasion des maréchaux des logis-chef Ney et Willer et deux membres des BEP. Ils ont pu, fait rarissime et trésor iconographique, prendre des photos lors de leur évasion<sup>4786</sup>. Bigeard et Bréchnignac, les deux grands chefs parachutistes tentent également de s'enfuir avec le lieutenant-colonel Voineau et le commandant Tourret, de leur convoi d'officiers supérieurs. Ils sont repris deux jours après par des régionaux. L'accueil de leurs camarades, à leur retour, est glacial, « peu chaleureux » écrit Bigeard. « Ils ont subi le contre-coup de notre évasion ». Les uns pensent qu'ils ont été mis en danger par l'évasion, les autres qu'ils auraient pu être invités à en faire partie<sup>4787</sup>.

Enfin, il n'échappe pas aux prisonniers engagés dans ces marches si difficiles que des captifs comme eux *en sont ou s'en sont* exemptés. Certains pour de bonnes raisons comme les évadés et les prisonniers les plus gravement blessés qui sont évacués lors des trêves. Dès les premières mises en captivité, l'APV ne conserve pas tous ses prisonniers, pour bien des raisons. Jusqu'en 1950, à l'exception de civils souvent pris autour du 19 décembre 1946 et conservés comme otages, aucun prisonnier n'est conservé en Cochinchine et très peu le sont dans le reste de l'Indochine. Ils sont abattus ou relâchés comme les médecins capitaines, utiles pendant un temps, Claude-Yves Bastien

---

<sup>4781</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>4782</sup> Georges Lacrose, *op. cit.*, p. 94.

<sup>4783</sup> Jean-Jacques Arzalier, « Dien Bien Phu : les pertes militaires » dans Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *1954 - 2004 La Bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire, op. cit.*, pp. 55, 147-168.

<sup>4784</sup> *Ibid.*, note 33.

<sup>4785</sup> Entretien de l'auteur avec Gérard Thieulin à l'ONAC de Moulins le 15 février 2018.

<sup>4786</sup> André Mengelle, *op. cit.*, pp. 321 à 349.

<sup>4787</sup> Marcel Bigeard, *Ibid.*, p. 193.

et Paul Barrière. Les prisonniers de la RC 4 sont nombreux et il convient alors de construire une structure de captivité durable ; ce qui n'empêche pas l'APV de permettre l'évacuation des blessés les plus graves qu'elle n'a pas la capacité de soigner :

« Les Viets se sont dit qu'ils devaient paraître humains et ils se trouvaient avec environ 1500 blessés sur le dos ! Ils n'avaient quasiment pas de médecin ; un des rares qu'ils avaient opéré, un parachutiste qui avait été blessé par une 12.7 de l'aviation, en plus à That Khé dans l'hôpital qui avait été vidé et dans lequel on logeait. Le médecin voulait lui couper la jambe sinon il mourrait. Il l'a opéré sans anesthésiant et ce sont ses camarades qui ont tenu le gars pendant qu'on lui coupait la jambe, après lui avoir fait boire de l'alcool de riz, qu'on appelait du choum, tant et plus pour qu'il perde plus ou moins conscience. Il s'en est tiré<sup>4788</sup>. »

Pour les autres, la constante de l'APV est de ne pas laisser les prisonniers en position statique. Plus tard, les camps seront souvent déménagés pour éviter d'être localisés. Serge Têtu a un parcours particulier. Il est capturé le 9 octobre 1950 ; il se considère comme chanceux, ayant été blessé et évacué au bout d'un mois, dans le dernier avion, le 4 novembre :

« J'ai été fait prisonnier dans la cuvette de Co Xa. Personne ne m'a soigné avant de rentrer à Hanoi. J'ai juste mis des bandes. Par contre, c'étaient des blessures nettes. Ce n'était pas trop grave puisque je pouvais marcher. Je boîtais mais je marchais... il a bien fallu ! [...]. Ils ont regroupé les prisonniers, parce que le régiment ne pouvait en assurer la garde, régiment commandé par Dang Van Viet. [...]. Ma chance a été d'être blessé, c'est le cas de le dire ! [...]. Un accord était intervenu pour évacuer un maximum de blessés pendant trois ou quatre jours. Les Junker ont pu atterrir à That Khé, c'était un grand espoir mais tout le monde n'a pas été pris, parce que la durée de la trêve était finie. Dans un Junker, on ne pouvait monter qu'à 9. Souvent le pilote en prenait onze. Je peux vous dire qu'avec l'adjudant Kropp, on était dans le dernier avion. That Khé était dans une cuvette, je me suis dit que jamais il ne passerait au-dessus des crêtes. Il y est arrivé, il ne manquait pas grand-chose ! J'ai appris ensuite que le pilote (Fontanges, le « baron ») était célèbre pour ses excentricités. N'empêche qu'il en a pris 11<sup>4789</sup>. »

Des blessés sont donc évacués au cours de trêves entre la RDV et le CEFEO. Robert Bonnafous cite, fin octobre 1950, la mission du professeur Huard qui aboutit à ramener 200 blessés prisonniers français des combats de la RC 4<sup>4790</sup>. Du 14 au 26 mai 1954, 858 prisonniers blessés parmi les plus graves sont évacués et échappent aux marches vers les camps<sup>4791</sup>. Ce qui fait que moins de 10 000 prisonniers de Dien Bien Phu, 9789 selon l'APV, partent pour les camps. Pourtant, à Dien Bien Phu après le 7 mai 1954, Pierre Latanne, quoique gravement blessé n'a pu être évacué comme il l'espérait, mais il a pu être opéré, plâtré, le 13 mai à Dien Bien Phu par une équipe vietnamienne. Le 26, son groupe, incapable de marcher est embarqué dans des camions pour être conduit « au terrain d'aviation ». Les blessés font connaissance avec une attitude qui est probablement une stratégie pour casser le moral du prisonnier, d'autant plus, d'un blessé. A ce niveau, cela ne peut pas être juste une maladresse. Ils s'effondrent quand ils s'aperçoivent qu'ils sont emmenés bien au-delà, dans des conditions difficiles sous les cahots et dans les « odeurs pestilentielles ». « Au bout de quelques heures, un des blessés expire ». Les prisonniers qui ont mal et n'ont pas de place finissent

---

<sup>4788</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>4789</sup> *Ibid.*

<sup>4790</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du CEFEO*, op. cit., p. 40.

<sup>4791</sup> La liste de leurs noms est scrupuleusement donnée dans Pierre Accoce, *Médecins à Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1992, 242 p. ; pp. 226-240.



par s'insulter et taper sur la cabine pour faire cesser le transport, s'attirant les cris du commissaire politique<sup>4792</sup>. Ils s'arrêtent dans un camp provisoire dit « hôpital de campagne » du kilomètre 17, où les blessés distinguent bien la campagne mais pas l'hôpital<sup>4793</sup>. Du 10 au 13 juin, les blessés partent du kilomètre 17 et arrivent à destination, toujours en camion, dans un « camp-hôpital » des environs de Tuan Giao qui ressemble au précédent et où ils retrouvent d'autres blessés de Dien Bien Phu. Ils sont les seuls prisonniers à être finalement restés à proximité de Dien Bien Phu, en pays Thaï ; mais pas jusqu'au bout. Le 16 juillet, ceux qui ont retrouvé leur validité même partielle, sont envoyés à pied vers Tuyen Quang par la route désormais classique de Son La. Le parcours est, là encore, terrible. Pierre Maillet n'est pas près de l'oublier :

« Je marchais pieds nus, la plupart du temps, sur une route montagneuse. Je ne sais pas combien on a eu de morts, mais il faut compter 80%, pas loin...morts de tout, de sous-alimentation, de toutes les carences qui peuvent en découler, des maladies tropicales, des sévices Viet. [...]. J'étais en très mauvais état parce que je ne pouvais pas digérer le riz, surtout qu'il avait été cuit dans une cuve qui avait contenu de l'essence. C'était difficile, j'étais à deux doigts de mourir et un lieutenant (qui a fini général, le général Roux) m'a fait manger des mouches jaunes, comme des abeilles grillées et je peux dire que ça m'a sauvé la vie<sup>4794</sup>. »

Les autorités, des vétérans, expliquent que les prisonniers reçoivent, pendant la marche et au camp, apparemment, la même ration que les soldats de l'APV. Pierre Maillet n'est pas d'accord, ce n'est pas comparable : « Je ne dis pas qu'ils avaient une nourriture pléthorique, mais ils avaient ce qu'il fallait pour satisfaire leurs besoins physiques, tandis que nous, non. Ils n'avaient pas le même régime que nous<sup>4795</sup>. » Le 8 août, Pierre Latanne emprunte à son tour cette route et met douze jours en camion pour toucher au but.

D'autres encore ne participent pas à toute la marche vers leur camp ; ce sont les officiers supérieurs de Dien Bien Phu qui partent d'abord à pied. Bigeard voit que le colonel Langlais, qui a *porté* toute la bataille, n'est pas en forme. « Il a tout à coup vieilli. Tendu depuis des mois, un ressort a cassé ». Comme les autres, il remarque le « calme sur cette piste », après presque deux mois de combat<sup>4796</sup>. Au bout d'une semaine, dans un camp près de Dien Bien Phu, le tri commence. « Tenant compte de leur âge<sup>4797</sup> », les autorités permettent aux officiers supérieurs de rejoindre leur camp dans un camion Molotova qui est d'ailleurs mitraillé (et raté) par un avion français près de Son La. Le général de Castries va dans un autre véhicule et un lieu de détention séparé. Ils sont, plus curieusement, accompagnés, dans un autre camion, des reporters Jean Perraud, Pierre Schoendoerffer et Daniel Camus. Les deux premiers tentent de s'évader, le second est repris et le premier disparaît sans laisser de traces. Lorsque ces marches se terminent, le seul soulagement est de ne plus avoir à marcher douze à seize heures par jour, le ventre tordu par la dysenterie et les pieds en sang, dans le seul désir obsessionnel de tenir. Certains prisonniers sont allés trop loin et

---

<sup>4792</sup> Franck Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 450-451.

<sup>4793</sup> Roger Bruge, *Les Hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 560-563 et 568-569.

<sup>4794</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Maillet à l'ONAC de Moulins le 15 février 2018.

<sup>4795</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Maillet dans un restaurant de Noyant le 15 février 2018

<sup>4796</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., pp. 188-189.

<sup>4797</sup> *Ibid.* p. 190.

vont le payer dès leur arrivée. À l'arrivée, tous sont soulagés d'avoir survécu mais ils ont la certitude qu'une autre épreuve commence, tout autant terrible.

### 3.3 Le cauchemar se poursuit dans des camps de prisonniers improvisés :

« Machiavel aurait pu naître au Vietnam<sup>4798</sup> » (Pierre Bonny)

Robert Bonnafous a recensé, dans l'organisation de la captivité par la RDV, 106 camps plus ou moins temporaires qu'il dénomme « camps militaires et prisons civiles » et non « goulags », terme que beaucoup d'auteurs antérieurs (Beucler) et postérieurs à son étude, citent pour rappeler ce lien idéologique avec l'URSS ; 14 hôpitaux (« pseudo-hôpitaux »<sup>4799</sup> dit Pierre Accoce), deux tribunaux militaires et un centre de repos<sup>4800</sup>. D'autres ouvrages parlent de 130 camps. Tous les historiens sont d'accords sur le fait que l'organisation des camps répond à l'improvisation devant l'afflux de prisonniers, après la RC 4, en octobre 1950, après Dien Bien Phu en 1954 et aussi par le fait que « le Vietminh (est) soucieux d'être reconnu comme un belligérant "respectable", commence à prendre sérieusement en compte les prisonniers. Les premiers camps sont mis sur pieds<sup>4801</sup> » en 1950. Si les marches ont été plus ou moins évoquées dans chaque ouvrage sur la captivité en Indochine, la vie dans les camps ne laisse plus de part au mystère. Même s'il n'existe pas de modèle unique de camp, la plupart des mémoires se retrouvent sur les nombreux points communs comme leur structure, leur fonctionnement, leur isolement et un encadrement rarement brutal mais indifférent à leur sort.

#### 3.3.1 La vie dans les camps : une mémoire structurante, qui alimente une rancœur toujours acide, pour la majorité des vétérans, envers la République Socialiste du Vietnam

« Ni enceinte, ni mirador, ni barbelés. La clôture est constituée par la forêt, les montagnes, la nature hostile. La clôture invisible, c'est aussi notre délabrement physique » (Amédée Thévenet).

Dans les mémoires combattantes, c'est un camp de travail harassant et un mouvoir. Peu ou pas de médicaments, de soins, d'hygiène en dehors des aménagements que les prisonniers doivent eux-mêmes construire avec le peu de moyens qu'ils ont. Chaque chose doit être obtenue par le travail, les corvées, jusqu'à l'enterrement des prisonniers décédés auxquels certains, plus costauds au départ, sont assignés. Le seul « cadeau » qu'il reçoivent est représenté par la séance d'endoctrinement quotidienne que beaucoup d'entre eux voient comme un « lavage de cerveau » pesant et insidieux. La captivité est ici un système basé sur l'humiliation des anciens colonisateurs

---

<sup>4798</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>4799</sup> Pierre Accoce, *Médecins à Dien Bien Phu*, op. cit., p. 210.

<sup>4800</sup> Robert Bonnafous, *Ibid.*, pp. 32-33.

<sup>4801</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 489.

(de leurs représentants désignés, du moins), sur la volonté stratégique de fragiliser la Métropole et les colonies par la diffusion d'une propagande anticolonialiste aux militaires.

Mais elle est surtout un pilier de la guerre totale entreprise par la RDV pour gagner à n'importe quel prix, jusque dans des attitudes et des actes que les combattants d'Indochine aujourd'hui considèrent comme frappés de l'idéologie communiste, mais qui va encore au-delà. Un petit nombre de témoins sont revenus sur les détails de leur vie dans les camps sans s'épancher. Ils ont surtout insisté sur l'endoctrinement et les libérations comme Robert Schuermans et Jean Lomer qui ont longuement décrit les camps qu'ils ont traversés, installés et le système de propagande qu'ils ont appris à abhorrer. Dans les témoignages oraux écoutés au SHD, celui de Robert Salaün de la Prévôté de Dien Bien Phu apparaît aussi pertinent que peu utilisé. Ces hommes ont soigneusement étudié le système de l'intérieur, avec ou sans sa gangue politique. Pierre Bonny, cité plus haut, parle de Machiavel pour qualifier ceux qui ont bâti ce système, d'une pleine efficacité, avec patience et méthode. Ces quelques noms et d'autres, de manière plus discrète, reviendront très souvent pour apporter leur lot de réflexion et d'information dans une série de témoignages déjà très connus par les ouvrages d'Amédée Thévenet ou par les thèses qui font autorité.

La première mauvaise surprise réside dans deux réalités visibles. Dans leur imaginaire et dans le discours de la plupart des membres de leur escorte, leur arrivée est sinon synonyme de repos, du moins, représentée par un camp construit, organisé, équipé où ils pourront se faire soigner. L'arrivée dans leur lieu de captivité casse le moral déjà défaillant des prisonniers épuisés, malgré le soulagement d'être enfin arrivé. Peut-être est-ce le but ? Pour les uns, le camp est à construire ; seul l'emplacement est décidé mais la clairière est vide. Pour d'autres, le camp est construit mais ils sont accueillis avec méfiance ou ironie par leurs occupants qui sont réduits à l'état de squelettes ambulants, pour ceux qui y survivent depuis des années. André Boissinot se souvient de cette arrivée déconcertante après tant de kilomètres parcourus :

« On nous promettait un camp dans un cadre idyllique. Quand on est arrivé sur les lieux, le chef des gardiens nous a dit : "Ici le camp", mais le camp, c'était la brousse ! Heureusement dans notre petit groupe il y avait un gars qui était très bricoleur et qui nous a fait comme une petite cabane avec des feuilles de palmier ce qui nous a permis de subir plus facilement les variations de températures et les pluies très fréquentes dans la région<sup>4802</sup>. »

Plusieurs prisonniers montrent des talents insoupçonnés de chefs de chantier ou de bricoleurs comme Jean Kéromnès et Jean Carpentier au camp 42<sup>4803</sup>. S'il est construit, le camp n'a pas l'apparence de ceux que certains prisonniers ont connu en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale ou dans l'imaginaire de la captivité de guerre. Les murs, les miradors n'avaient pas un aspect rassurant. En Indochine, les arrivants voient des paillotes, dans une clairière, en pleine

---

<sup>4802</sup> Entretien avec André Boissinot, *op. cit.*

<sup>4803</sup> Franck Mirmont, *op. cit.*, p. 493.

nature. Est-ce vraiment un camp de prisonniers ? Il va s'avérer pire.

La seconde réalité désagréable est le travail permanent qui attend les prisonniers français. Le système carcéral des camps de prisonniers est basé sur le travail systématique, une des trois facettes idéologiques de la captivité en Indochine, avec le nivellement des grades et les séances d'endoctrinement. Certains prisonniers ont parlé de moments d'ennui pendant lesquels ils *gambergent*, mais, la plupart du temps, ils s'écroulent sur leur natte ou leur bat-flanc, épuisés par la tâche quotidienne. « Quatre mois dans les camps Viet, ce n'était pas le Club Méditerranée<sup>4804</sup> ! » ironise Pierre Maillet. Cette situation n'a rien à voir avec les camps de prisonniers des deux guerres mondiales. Rien n'est apporté ou obtenu sans travail. « Dans la logique communiste comme dans toute autre, l'individu ne peut vivre que de son travail<sup>4805</sup> » écrit Pierre Bonny. Le but est de montrer aux représentants d'un système colonial que leur confort dépendait du travail assuré par les coolies, les domestiques, boys, soldats autochtones et qu'ils doivent maintenant se mettre à leur niveau. Jean Lomer cite son commissaire politique, qui répétait que « Selon Mao Tsé Toung, le travail manuel ennoblissait<sup>4806</sup>. » Cette réalité est volontairement humiliante pour des combattants qui viennent rarement de milieux sociaux privilégiés, une partie des officiers mis à part, et ont connu une occupation allemande souvent synonyme de privations dans tous les domaines.

La journée-type est décrite par plusieurs anciens prisonniers. Dans le camp de Jean Lomer, le réveil se fait au coup de gong, qui rythmait, en outre, « le couvre-feu, les réunions et rassemblements exceptionnels, ainsi que les alertes aériennes<sup>4807</sup>. » La journée commence tôt par les corvées d'eau car il n'est pas possible de conserver d'eau ou d'aliments, de corvées de bois pour allumer le feu car ils ne peuvent le laisser à cause des craintes de bombardement et d'une pénurie progressive. Il faut faire bouillir l'eau pour réhydrater les prisonniers le plus vite possible, « surtout ceux qui souffraient de fièvres, paludisme ou autre maladie et ceux qui s'étaient déshydratés en allant trop souvent aux feuillées ». Chaque ka-nha ou paillote est nettoyée par une équipe, les autres partant réparer la piste, préparer les champs de riz ou les semer. D'autres encore sont de corvées de riz. Il est, certes, entreposé au magasin de vivres, un dépôt gardé au camp ou bien plus loin. Ensuite, avant de le cuire, il faut le laver à la rivière et le rincer puis le ramener en cuisines. Le repas se tient en milieu de journée, distribué par équipe ou par ka-nha. Puis il faut faire une corvée de vaisselle dans le cours d'eau où les prisonniers se lavent également. Il peut y avoir ensuite l'admission à l'infirmerie, et les fameuses discussions par groupes, le commissaire politique passant de l'un à l'autre en lançant « le thème à développer ». Le soir sert à d'autres discussions. Le coucher peut donc être tardif, en silence. Selon les camps et les périodes, chacun a sa place, sur une suite de couchages contigus, nattes, matelas végétal, rarement sur un bat-flanc individuel.

---

<sup>4804</sup> Entretien avec Pierre Maille, *op. cit.*

<sup>4805</sup> Pierre Bonny, *Dien Bien Phu 1954*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>4806</sup> Jean Lomer, *op. cit.*, p. 25.

<sup>4807</sup> La description et les citations sont toutes issues de Jean Lomer, *Ibid.*, pp. 25-26.

Dans le premier cas, le mouvement de l'un entraîne celui de l'autre, en particulier pour se retourner. Le silence est animé par la même pensée : « serai-je encore vivant demain ? ».

L'enterrement des corps de prisonniers décédés la nuit d'avant, la corvée de riz vers le dépôt distant de « cinq à vingt kilomètres », font partie des grandes dépenses physiques, dans le camp de Jean Lomer. Les plus valides ou les plus dévoués se portent régulièrement volontaires, pour s'entretenir physiquement, échapper à l'ambiance mortifère du camp, récolter quelques avantages comme une banane de la part d'un villageois, du liseron d'eau, ou les cadavres d'animaux trouvés le long du chemin aller ou retour. N'ayant pas de sacs à dos, les prisonniers « remplissaient les pantalons de riz, ligaturant les jambes en haut et en bas et les prisonniers portaient leur charge en mettant l'enfourchure du pantalon sur la nuque, les deux jambes pendant sur le devant ». Le transport du riz, la déclivité des pistes, la dégradation des chaussures des prisonniers et de leur état, rendent ces corvées toujours plus difficiles et épuisantes.

Les corvées peuvent également concerner la réfection ou la construction d'une piste. Casser des cailloux pour ce faire rappelle fâcheusement les bagnes de la République<sup>4808</sup>. « Fin décembre (1950) un peu avant Noël », deux mois après le naufrage de la RC 4, « un convoi d'une centaine de prisonnier est parti je ne sais où » avec Robert Schuermans dans ses rangs :

« Le lendemain matin, nous nous sommes retrouvés au bord d'une route avec pour mission de redresser un virage qui s'était effondré ; pour ce faire nous disposions de pelles et de pioches. [...]. Les Viets nous avaient dit : "la route sur laquelle vous travaillez sera peut-être celle de votre libération". Vous voyez la "carotte" ! On empierrait la route ; ça n'avait pas grande importance ! »

Les prisonniers du camp n° 3 recommenceront les travaux de route en mars 1951. Mais cette tâche imprévue et éreintante doit surtout profiter aux déplacements militaires de l'APV, malgré ce discours de route future de la libération. Les prisonniers pensent pouvoir freiner les travaux. La nourriture va immédiatement prendre toute son importance de moyen de pression :

« Inutile de vous dire que nous avons mis dans ces travaux une mauvaise volonté évidente. Au bout de quelques heures par je ne sais quel miracle les manches des outils étaient cassés. Le lendemain, même topo, le virage, le manche des outils à nouveau cassés. Le soir même, au lieu de percevoir le traditionnel ké - bat de riz qui faisait office de repas, nous avons eu droit à une louche d'eau chaude dans laquelle flottaient quelques liserons d'eau et quelques grains de riz. Même régime le lendemain. Inutile de vous dire que lorsque le quatrième jour, sur le chantier, nous nous sommes mis au boulot, sans enthousiasme évidemment, mais sans songer à recasser les manches des outils. Que pouvions-nous faire d'autre ? Ils avaient gagné. Nous l'avions dans l'os<sup>4809</sup> ! »

Petit à petit, les corvées les plus diverses doivent donc être assurées par les prisonniers et le lien immédiat que les autorités des camps imposent avec un régime alimentaire encore plus restreint lorsqu'une ébauche de résistance s'amorce, force les captifs à obéir et entrer dans le jeu du commissaire politique du camp. A l'époque des faits que relate Robert Schuermans, en décembre 1950, ce ne sont plus les blessés et prisonniers déjà épuisés au moment de la capture qui meurent

---

<sup>4808</sup> D'où le titre de l'ouvrage de René Mary, *Les bagnards d'Hô Chi Minh*.

<sup>4809</sup> Extrait d'un courrier de Robert Schuermans, reçu le 23 juin 2018.

mais des militaires qui s'éteignent doucement de misère physiologique et à cause d'une nourriture insuffisante. Pendant près d'un an, les prisonniers du CEFEO essaient de s'opposer ou de négocier devant les multiples règles que le commandement des camps leur assigne. En octobre 1951, la mort du capitaine Cazaux qui donne auparavant l'ordre de signer le manifeste pour la paix à ses hommes pour les sauver, ouvre la voie à une captivité en partie cogérée au camp n° 1.

Le cadre diffère selon le relief et la végétation, mais il existe toujours des bases communes à tous les camps. Aucun camp en Indochine n'a d'enceinte, de miradors, d'entrée gardée et de postes de contrôle avec patrouilles de chiens et non man's land tout autour, comme on peut le voir pendant les deux guerres mondiales. C'est cette forme de réclusion qui déconcerte, au premier abord, des prisonniers d'Indochine. Amédée Thévenet a bien décrit ce sentiment : « Ce qu'on appelle "camp", c'est, ici, un rassemblement de prisonniers dans un village. Ni enceinte, ni mirador, ni barbelés. La clôture est constituée par la forêt, les montagnes, la nature hostile. La clôture invisible, c'est aussi notre délabrement physique, ce sont les deux ou trois cents kilomètres qui nous séparent des lignes françaises<sup>4810</sup>. » En d'autres termes, Jean-Jacques Beucler évoque également ce décor carcéral d'un nouveau genre, « un village, au milieu de rizières, dans le fond d'une cuvette cernée de massifs abrupts<sup>4811</sup>. » Il en va de même pour les autres sites. L'isolement, la jungle, la surveillance des voies de communication (pistes, rivières) par les réguliers, les Du Kich et par la population s'avèrent d'une grande efficacité pendant quatre ans. Rares sont les évasions réussies.

Être au bord d'un cours d'eau ne rend pas les évasions plus faciles Les camps sont souvent situés au bord d'une rivière ou d'un fleuve et ne sont pas très éloignés les uns des autres. Jean Lomer est l'un des rares à passer sa captivité dans un camp dédoublé dans le Than Hoa. Il existe un camp A et un camp B, à Dong Tram ; le second est celui des « soi - disant évolués politiquement et qui sont aptes à une libération<sup>4812</sup>. » C'est un « village de paillotes sur le bord du débarcadère » où « les prisonniers logent chez l'habitant en leur qualité de pré-libérables bien éduqués politiquement<sup>4813</sup>. » Un peu plus loin, il existe un camp de *ralliés* et un autre nommé camp 8. Le camp A, distant de quelques kilomètres, est situé au bord du Song Ma, entre d'anciennes rizières et « des collines couvertes d'une jungle impénétrable ». Sur le croquis réalisé en 1999 (Figure n° 27<sup>4814</sup>), on remarque, à l'entrée du camp, les cuisines et le réfectoire faisant face au poste de garde et à la paillote du commissaire politique proche du gong (« un bout de rail suspendu »).

---

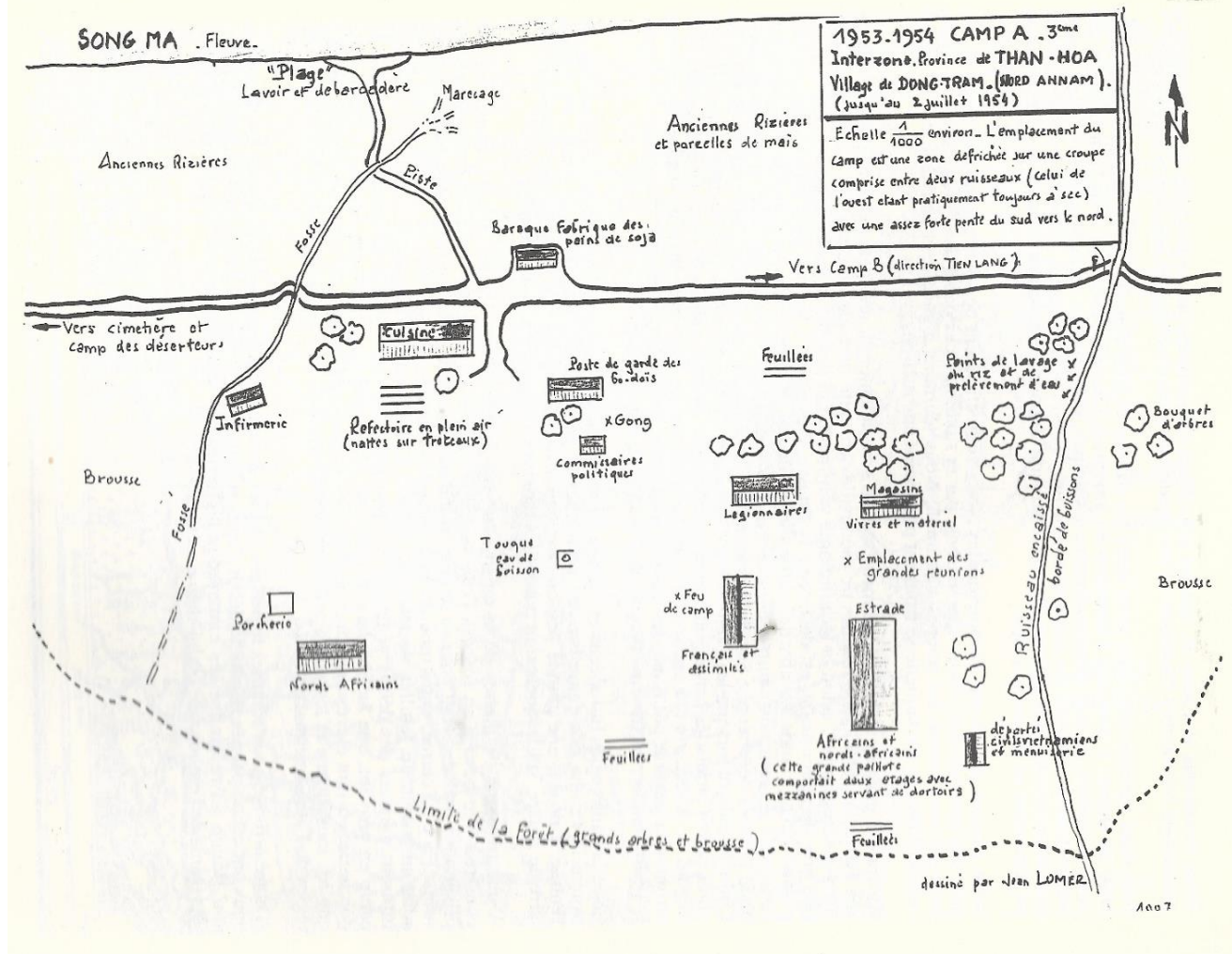
<sup>4810</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>4811</sup> Jean – Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, Paris, Lettres du Monde, 1977, 94 p. ; p. 43.

<sup>4812</sup> Jean Lomer, Indochine 1954. Prisonnier dans le Than Hoa, *op. cit.*, p. 19.

<sup>4813</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>4814</sup> *Ibid.*, p. 24.



**Figure n° 27 : Le camp A du Than Hoa (Croquis de Jean Lomer, dans Indochine 1954. Prisonnier dans le Than Hoa, p. 24, 1999)**

Les paillotes ou ka-nhas sont répartis par ethnies, entre les Africains et des Nord-Africains, une autre, excentrée, avec juste des Nord-Africains, les déportés civils vietnamiens, les Français « et assimilés » (Français d'outre-mer) et les légionnaires. Dans d'autres camps, les parachutistes sont à part ou mélangés, selon le désir du commissaire politique pour casser leur esprit de corps ou « les surveiller ». L'infirmierie est à une extrémité du camp, à proximité du chemin qui mène au cimetière et d'une fosse. A l'autre extrémité, on trouve le ruisseau, les magasins de vivres et de matériel, l'emplacement pour les grandes réunions. La touque d'eau de boisson est au centre du camp.

La répartition des lieux peut poser parfois comme la proximité entre la porcherie et la ka-nha des prisonniers nord-africains, celle entre les feuillées et les points d'eau. Mais il y a parfois des raisons pratiques surprenantes pour un Français ; les feuillées ont été rapprochées à l'intérieur du camp parce que, quelques mois avant l'arrivée de Jean Lomer, un prisonnier parti pour les feuillées situées à l'extérieur n'est pas revenu, et les gardiens avaient, le lendemain, repéré les traces d'un tigre au même endroit. Les cuisines sont éloignées du ruisseau et de la brousse où les corvées coupent le bois. Ceux qui assurent la responsabilité des cuisines, du magasin de vivres, du

ravitaillement en eau ou surveillent la distribution d'eau ont une certaine autorité. Ils sont, dans le camp de Jean Lomer, des « déserteurs devenus auxiliaires » des autorités du camp ou juste bien vus. Dans d'autres camps, comme au camp n°1, Georges Lacrose découvre une autre organisation ; il n'est pas question de répartition ethnique, les officiers étant tous français. Les arrivants de Dien Bien Phu sont répartis dans des *cagnas* habitées par des Tho, « peuplade de l'endroit, au premier étage de la case, le sol étant réservé au bétail<sup>4815</sup>. » A l'extrémité du bâtiment, les habitants sont séparés par un simple rideau, un « rideau de bambous tressés » précise Robert Schuermans,<sup>4816</sup> de la pièce affectée aux prisonniers. Mais après les bombardements de l'aviation française en août 1951, les prisonniers logent dans des bâtiments de vingt mètres de long sur cinq de large, un toit de paille de riz, de ke-phen qui constituent également le matelas des bat-flancs.

Tous ces obstacles dressés sur la route de la liberté par des autorités des camps de prisonniers très diverses dans leur attitude mais globalement humiliante pour le soldat « impérialiste » ainsi rabaisé en simple « combattant de la paix », ont structuré en partie la rancœur, parfois la haine, viscérales de nombre de militaires contre le communisme mais également construit une philosophie de vie particulière, propre à chacun.

### 3.3.2 Une lutte permanente pour la vie : manger et tenir le coup

« L'être humain a des ressources insoupçonnées et les limites sont infinies » (Joseph Koeberlé)

Les rations du prisonnier sont, dans le discours idéologique, nivelées au minimum pour bien rappeler aux officiers, en particulier, les bienfaits d'une société sans classe ni différences dans quelque domaine que ce soit entre les soldats. Elles sont, d'après eux, au même niveau que celles des combattants de l'APV, ce que contestent plusieurs vétérans. Or les combattants français, cadres ou simples soldats, ne connaissent pas la frugalité des *repas* de certaines troupes de choc en opération, ce qui revêt une énorme importance pour comprendre une autre raison de la mortalité.

Beaucoup d'unités et de militaires ne sont pas habituées, ni au changement alimentaire d'une opération en temps normal, ni à une nourriture frugale sans protéines, du type de celle qu'ils subissent dans le milieu carcéral créé par la RDV. Or, la captivité dure de quatre mois pour les prisonniers de Dien Bien Phu à quatre ans, pour ceux de la RC 4. Lorsque l'on découvre le fonctionnement des unités d'intervention, on s'aperçoit non seulement de leur efficacité mais également de leur entraînement physique et de leurs sobres habitudes alimentaires. Bigeard, qui a institutionnalisé la rigueur dans l'un et l'autre de ces domaines au 6<sup>ème</sup> BPC, note dans ses mémoires la visite d'un journaliste américain qui ressort, affamé, du *repas* donné à son PC à Dien Bien Phu, à cause du régime alimentaire de l'unité et de son chef, qui « depuis tellement d'années, a

---

<sup>4815</sup> Georges Lacrose, *op. cit.*, p 94.

<sup>4816</sup> Extrait d'une lettre de Robert Schuermans, reçue le 1er juillet 2020.



pris l'habitude de "serrer la ceinture", de manger n'importe quoi, n'importe où<sup>4817</sup>. » Les parachutistes du 6<sup>ème</sup> BPC faits prisonniers ont-ils mieux que les autres, supporté les marches et le séjour dans les camps ? C'est probable, bien qu'une partie de son effectif ait été blessé et se soit épuisé dans les combats du 20 octobre 1952 à Tu Lé et jusqu'aux dernières heures du 7 mai 1954 à Dien Bien Phu. Mais cette habitude très spartiate et cet entraînement n'ont pas concerné tous les combattants devenus ensuite des captifs. C'est aussi l'une des raisons, certes mineure mais supplémentaire, de la mortalité dans les marches et dans les camps.

Les *repas*, si l'on peut dire, sont limités. Jacques Allaire se rappelle que, « Le matin au camp, on se faisait une petite soupe de riz. On n'avait que ça<sup>4818</sup>. Le repas peut alors se faire, agrémenté parfois, grâce aux prisonniers africains, de serpents, de galettes de riz. Mais Jean Lomer signale que la ration de riz, qui devrait atteindre journalièrement 400 à 500 grammes se réduit à une « grosse poignée » et que les autorités du camp en prélèvent une certaine partie servant de contrepartie pour la fourniture de sel et l'achat de légumes auprès des villageois<sup>4819</sup>. » Amédée Thévenet parle du « repas du soir », c'est-à-dire, la distribution de riz, par ka-nha ou chambre : « On se réunit autour d'un petit feu. Dans nos boîtes, rangées tout autour, le riz est grillé sur le côté de la boîte, et l'absence de sel se fait moins sentir ». Le repas est fait de riz et de « bouillon d'herbes de rizière dans lequel peut avoir cuit un os<sup>4820</sup>. » Il peut également arriver que les prisonniers aillent *chaperder* des légumes dans le jardin des paysans du village, à leurs risques et périls ou des animaux dans l'environnement du camp. Les corvées de riz qui nécessitent une ou deux journées d'efforts éreintants ont leur contrepartie ; celle d'être invité à manger par une famille autochtone compatissante ou de trouver un lieu pour stocker quelques aliments récupérés au passage : des fruits ou des plantes trouvés au bord du chemin ou une partie de la nourriture transportée :

« Les Viets nous faisaient transporter des patates douces depuis leur dépôt pour leurs besoins, parce que nous, on ne les a pas eues souvent au menu. En portant la caisse de patates douces, tout l'art était, sans s'arrêter en passant dans les zones qui le permettaient, d'aller chercher avec l'autre main les chercher dans le panier et les jeter au sol dans la végétation et de repérer l'endroit, pour que la nuit venue, on puisse aller récupérer les patates douces et les faire cuire dans la cendre<sup>4821</sup>. »

Robert Salaün fait le parallèle entre l'alimentation pendant la longue marche et celle des camps ; en termes de quantité, il ne voit pas la différence. Par contre, ce qui change tout, c'est d'avoir le temps de cuire et de manger : « Le camp, c'était le même régime alimentaire. La seule différence près, c'est que le riz, on pouvait le cuire<sup>4822</sup>. »

Le physique doit résister malgré l'insuffisance du régime alimentaire carcéral en Indochine, mais le mental est encore plus important. Les tâches assignées, la nécessité de manger et la volonté de tenir occupent l'essentiel du *temps de cerveau disponible* du captif, déjà affecté par les activités

---

<sup>4817</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 139.

<sup>4818</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>4819</sup> Jean Lomer, op. cit., p. 26.

<sup>4820</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, op. cit., pp. 141-142.

<sup>4821</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>4822</sup> Robert Salaün, *Archives orales du SHD*, op. cit ; 1h3'23 » ».

d'endoctrinement idéologique. Mais certains moments de solitude physique ou morale, le soir, ou les conversations lors du repas sont propices à l'évasion mentale des prisonniers vers des pensées qui se doivent de rester positives ; soit sur la famille et ce qu'elle est en train de faire à cet instant de la journée, soit sur des projets très simples à réaliser après la captivité. Leurs rêves, pendant cette captivité, peuvent se révéler assez étonnants. Les pensées obsessionnelles du prisonnier d'Indochine sont-elles, d'ailleurs, toutes avouables ?

Oui, d'après plusieurs vétérans qui se sont risqués à en parler. Si penser à sa femme, sa fiancée ou sa copine – dans la mesure où celle-ci a pu attendre le militaire parti pour deux an et demi – est compréhensible, mais, comme le dit Jacques Allaire avec humour, « le rêve s'arrêtait au niveau de la ceinture » ; du moins pour ceux qui ont évoqué ce sujet délicat :

« C'est très curieux la captivité, en tout cas en Indochine ; on rêve beaucoup, mais un prisonnier ne rêve pas du tout à l'amour (au sexe) ! On n'y pense jamais, mais par contre, toute la journée, on pense à manger ! Il y a donc des priorités ! Bien sûr, on pensait à nos épouses et nos fiancées, ceux qui en avaient, mais pas dans l'ordre usuel, habituel d'un rêve avec une femme ! Le rêve s'arrêtait au niveau de la ceinture. On pensait à ses yeux, son quotidien, si elle souffrait, aux enfants, à nos conversations, nos engagements pris ... la personnalité et l'envie de la revoir<sup>4823</sup>. »

André Boissinot se raccroche aussi à la pensée de sa femme, avec des nuances différentes :

« Dans une telle situation, je pense que chacun se raccroche à quelque chose, voire à croire en une force supérieure pour avoir une chance de s'en sortir. J'étais d'autant plus inquiet que je croyais que ma femme était en Indochine. Je craignais que les copains s'occupent un peu trop d'elle ! Dans une de ses dernières lettres, elle m'avait annoncé, avec mon accord, qu'elle comptait prendre un engagement pour travailler à Saïgon et ainsi me rejoindre, ce qui était une pratique connue mais pas très fréquente. A ma libération, la croyant en Indochine, j'ai essayé de prendre contact avec elle, mais lorsque le maire de Saumur a informé ma famille de ma disparition, elle réussit à annuler son contrat<sup>4824</sup>. »

D'autres s'imaginent l'inquiétude des leurs à la nouvelle de leur disparition, à moins qu'on ne leur ait annoncé leur mort au combat ; une pensée assez négative. Si ce sujet de la femme rêvée, mais pas forcément fantasmée, est juste pudiquement effleuré, l'autre genre de rêve, premier sujet de conversation toutes catégories confondues, concerne le *rêve...culinaire*, un quasi fantasme dans la situation des prisonniers. Le jeu est de se souvenir et de partager ses expériences de bons restaurants, de repas de fêtes et d'échanger des recettes de cuisine, qui peuvent également tourner en débat technique houleux : « On ne pensait qu'à manger et aux meilleurs restaurants. Un camarade disait : “ J'habite Bayonne et en sortant de la ville, tu vas à droite sur la route d'Anglet, là il y a un restau terrible ! ”. On n'avait pas de crayon, pas de papier, mais on aurait voulu noter l'adresse<sup>4825</sup>. »

Robert Salaün évoque également ces moments réconfortants pour tenter d'apaiser les pénuries et les manques les plus importants : « Entre nous, on parlait surtout de nourriture ! De nourriture et de cigarettes<sup>4826</sup>. » Pour Robert Gallet et ses hommes, ce serait plutôt « un plat de nouilles ou une boîte

---

<sup>4823</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>4824</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, *op. cit.*

<sup>4825</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>4826</sup> Robert Salaün, *Archives orales du SHD, op. cit ; 1h28'15''*.

de sardines<sup>4827</sup> ! »

Mais si ce genre d'évasion apporte du réconfort, les maladies font des ravages dès les premières semaines de captivité. La situation va très vite empirer avec les carences alimentaires et les efforts qui leur sont demandés. Les prisonniers ont tenu jusqu'à l'extrême limite, parfois en la dépassant pour arriver au camp. La chute de tension nerveuse à l'arrivée, la déception d'arriver dans un endroit dénué de tout matériel et équipement sanitaire et l'épuisement physique ont raison de l'absence totale de réserve physique et mentale de nombre de prisonniers. Le sergent-chef Gallet le déplore pour sa propre colonne :

« Nous marchons depuis 45 jours et arrivons dans un camp abandonné par les occupants (le camp 114, qu'il faut reconstruire à la mi-juin 1953, NDA). Paradoxalement, aucun décès pendant cette marche, où nous avons jeté toutes nos forces pour arriver au terme. [...]. Beaucoup sont allés au-delà de leurs ressources physiques. Maintenant, c'est la décompression, le ressort est cassé<sup>4828</sup>. »

La comptabilité de Robert Salaün est implacable. A l'épuisement physique s'ajoute une trop grande déception d'avoir été floué par la promesse d'un camp bien équipé :

« Au départ de la colonne, nous étions 350. A l'arrivée, on en avait perdu presque la moitié. Mon équipe était de 35, on est arrivé à 18. Entre l'arrivée au camp, le 20 juin, et la fin du mois de juillet, on en avait perdu 125 dans le camp. Trois prévôts sont morts en captivité et quatre gendarmes. Les prévôts au camp, deux ou trois jours après être arrivés, les autres dans les 15 jours ou trois semaines après. Il y a eu une réaction physique. Les gens sont arrivés au camp, exténués et sans nourriture depuis des jours. Il y en a qui n'ont pas eu un moral suffisant pour se redresser<sup>4829</sup>. »

Les maladies sont celles qui affaiblissent déjà le corps expéditionnaire. Un part sans doute important des prisonniers de l'Union française les ont déjà. Mais avec l'effondrement physique et le manque d'alimentation, les soldats ne peuvent plus résister. « Avec le paludisme, la dysenterie surtout, la mort rôde autour des hommes sous-alimentés »<sup>4830</sup>, écrit Amédée Thévenet. Soit les combattants les ont déjà et l'insuffisance du régime alimentaire allié avec un travail constant et pénible aggrave la situation ; soit les maladies se déclarent à cause du manque d'hygiène dans le camp. L'absence de soins et surtout de médicaments sont reprochés aux autorités du camp, des moyens qu'ils n'ont pas ou qu'ils ne donnent pas. Jean Lomer précise que les prisonniers ne meurent pas de ces maladies mais de leurs conséquences : le béribéri, provoqué par un manque de vitamines, gonfle les jambes et déshydrate. Le paludisme donne « des crises de fièvre très violentes, avec ou sans forte transpiration ; mais dans les deux cas, les malades mourraient souvent d'une crise cardiaque au cours d'un accès<sup>4831</sup> ». André Boissinot relate avec précision les différents symptômes de maladies dont certains vont le suivre pendant des années. Arrivé en Indochine fin 1953 avec le bataillon de Corée, il n'a pas eu le temps d'attraper les pathologies d'un ancien d'Indochine. La captivité va toutefois lui permettre d'arriver au même niveau :

---

<sup>4827</sup> Témoignage du sergent-chef Gallet, dans Marcel Compe, *Sam Neua, l'oubli impossible*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>4828</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>4829</sup> Robert Salaün, *op. cit.*

<sup>4830</sup> Amédée Thévenet, *op. cit.*, p. 142.

<sup>4831</sup> Jean Lomer, *op. cit.*, pp. 39-40.

« Quand j'étais prisonnier, comme tout le monde, j'ai eu plein de maladies de la boubouille au bérubéri. Curieusement je n'ai pas eu le "paludisme". J'ai cru avoir une crise dans l'avion en rentrant en France, mais cela devait être autre chose car je n'en ai pas eu depuis . [...]. A la fin, nous avions quasiment tous le bérubéri, et pour être plus présentables, les Viets ont augmenté notre ration de riz avant d'être libérés<sup>4832</sup>. »

Le typhus existait dans tous les camps mais, dit Jean Lomer, « sous une forme pas trop virulente. Dans le cas contraire, aucun prisonnier ne serait revenu<sup>4833</sup>. » De manière moins grave, les poux se répandaient à grande vitesse et les séances d'épouillages sont très fréquentes sinon quotidiennes. Sauf à être trop affaibli pour suffisamment réagir, aucun prisonnier ne va volontairement à l'infirmerie dont chacun sait que c'est un « mouvoir » où les malades végètent dans leurs excréments et tout ce qui sort de leur corps, sans soins ni médicaments. Il s'agit juste d'une sorte de lazaret dépouillé de toute assistance pour cacher les malades et les agonisants de la vue des occupants du camp. Ceux qui viennent voir leur camarade en ressortent démoralisés.

Il faut ensuite enterrer les morts, un travail quotidien aux périodes les plus sombres, qui demande une résistance physique et mentale peu communes pour pratiquer cette fonction improvisée de fossoyeur que personne ne veut faire. Dans le camp de Jean Lomer, ce sont les Africains qui se chargent de cette tâche. Comme les Nord-Africains, habitués à vivre dans des conditions insalubres avec une nourriture restreinte et une forte mortalité, ils connaissent peu de pertes dans les camps, ou sont parfois ménagés pour former un groupe actif dans la lutte anticolonialiste à leur libération. S'ils ne sont pas directement facteurs de mortalité, les insectes sont les vecteurs de maladies graves qui vont affaiblir les organismes ne bénéficiant plus des médicaments du corps expéditionnaire. Les mouches profitent, dans chaque camp, de la présence des parcs à buffles et de leurs excréments, de ceux des feuillées mal entretenues, des cadavres peu enterrés ou qui remontent à la moindre pluie. Elles sont, à partir de 1951, le sujet de campagnes d'hygiène pour en abattre le maximum, sans que la cause puisse être efficacement traitée. Plusieurs témoins m'ont dit avoir gardé l'horreur des mouches jusqu'à aujourd'hui. Marie-France Chevalier se souvient que son père en faisait « une obsession. Il ne supportait pas la moindre mouche. Chaque mouche devait être attrapée et tuée en échange de nourriture, avec la clémence de l'oncle Ho<sup>4834</sup>. » Les insectes prolifèrent grâce à la présence de cours d'eau et de rizières. Les anophèles infectent l'homme qui fait connaissance avec le paludisme et les nuages de maringouins, petits moustiques insupportables, qui rendent les hommes attachés pour une punition, fous de douleur. Les passionnés de la guerre d'Indochine n'ont pas oublié les passages de Jean Pouget sur « la nuit des maringouins<sup>4835</sup>. »

La mort touche donc les camps de prisonniers par vagues quotidiennes dès les premières semaines de captivité à cause de la « longue marche » puis un peu plus tard, à cause de cette

---

<sup>4832</sup> Entretien avec André Boissinot, *op. cit.*

<sup>4833</sup> Jean Lomer, *Ibid.*, p. 41.

<sup>4834</sup> Extrait d'un courriel de Marie-France Chevalier, le 12 avril 2019.

<sup>4835</sup> Jean Pouget, *Le manifeste du camp n°1*, *op. cit.*, pp. 103-128.

conjonction mortelle d'insuffisance alimentaire, de manque d'hygiène et d'épuisement physique et moral, quand il apparaît aux plus atteints « qu'il vaut mieux mourir que vivre dans ces conditions<sup>4836</sup> », sans nouvelles, sans espoir de s'en sortir. Ce qui ressort, dans cette partie, concerne une mortalité tellement injuste qu'elle en devient facteur de fragilité morale, alourdissant le bilan humain. La première injustice est de voir les prisonniers tenir en dépit de tout pendant la marche et de les voir mourir une fois le but atteint. Tant d'efforts pour rien. Les premiers meurent d'épuisement quelques heures ou quelques jours après leur arrivée au camp. Paradoxalement, malgré le travail qui contribue à accumuler la fatigue et occupe une partie de la journée, un autre sentiment mortifère se crée. Le temps s'étire et devient long. L'ennui alterne avec les phases d'endoctrinement et les corvées diverses, pourtant énergivores et chronophages, comme si le temps s'arrêtait. Jean-Jacques Beucler a expliqué ce qu'il a voulu oublier pendant vingt ans, en regardant un film japonais, *L'île nue*, dans lequel il ne se passe rien ; ce qui lui rappelle sa captivité :

« Il ne se passe rien. La vie s'écoule lentement, durement. Et puis à la fin, on s'aperçoit que beaucoup de choses ont changé, malgré un arrêt apparent du temps. [...]. Pendant nos quatre années aussi, nous avons été envahis par cette sensation de durée. Nous attendions et attendions toujours. Les jours, les mois se traînaient, tandis que la situation évoluait, à notre insu. Avec le temps, les hommes les plus déterminés succombent aux attaques insidieuses renouvelées. Rien ne résiste à la durée<sup>4837</sup>. »

Robert Salaün parle également d'ennui dans le camp 73. Une fois arrivée sa colonne, décimée par le trajet Dien Bien Phu - Than Hoa, les tâches du quotidien, les corvées, ne se bousculent pas plus que les activités politiques. Ce vide devient paradoxalement mortifère :

« On est arrivé au Tan Hoa. Nos conditions de détention, nous étions dans une ancienne ferme, dans un village ; On logeait là-dedans, on n'avait rien à faire. [...]. Il y avait la ferme (on logeait dans une pièce), en face l'abreuvoir à buffles, où on se lavait. On ne nous faisait rien du tout ! On avait des corvées de bois puisqu'il fallait chercher le bois pour cuire le riz, et les corvées d'enterrement, journalières. On a toujours été à l'écart de la population civile. A un moment donné, on était gardé par des femmes, qui étaient beaucoup plus dures que les hommes. Il y avait parfois des rassemblements, quand ils réunissaient tout le camp, mais très peu. Le 14 juillet, on nous a rassemblés, il y a eu un discours. On a eu des papiers à signer, très peu<sup>4838</sup>. »

Autres moments déprimants puisque réalisés en public, les exécutions sont mal vécues par les prisonniers d'Indochine pendant leur captivité, faisant suite à des évasions manquées ou, plus rarement à des accusations de sabotage. Il existe, dans le logiciel mental du militaire, surtout de l'officier ou du sous-officier, une normalité dans le devoir s'évader puisque la captivité est souvent vécue comme une honte. Les tentatives d'évasion observées pendant la longue marche se produisent à nouveau pendant la captivité dans les camps. Rester dans une ambiance lourde à attendre la mort ou la libération apparaît insupportable à ceux qui ne tiennent déjà pas en place, en temps normal. Certains l'ont envisagé dès la capture, à l'image du lieutenant-colonel Bigeard qui ôte ses galons et qui « camoufle dans sa botte de saut une carte en soie du Tonkin au 1/400000<sup>ème</sup><sup>4839</sup>».

---

<sup>4836</sup> Amédée Thévenet, *op. cit.*

<sup>4837</sup> Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets, op. cit.*, pp. 20-21.

<sup>4838</sup> Robert Salaün, *Archives orales du SHD, op. cit.* ; 1h22'30''.

<sup>4839</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire, op. cit.*, p. 184.

Une partie d'entre eux l'ont tentée pendant la marche vers les camps, d'autres n'en n'ont pas eu l'occasion. Les duretés de la captivité incitent d'autant plus à l'évasion ceux qui sont en relative forme, connaissent la région où ils sont détenus et, parfois, leurs populations, même s'ils ne s'imaginent pas le pouvoir de crainte et de conviction qui vont souvent amener ces derniers à dénoncer les évadés. Les tentatives sont des moments d'audace fous souvent voués à l'échec, les régions de captivité étant parfois très éloignées des lignes françaises comme celle du camp 3 où les hommes du 3<sup>ème</sup> BCCP sont parqués fin 1950 à hauteur de Cao Bang. C'est ce qu'estime Robert Schuermans qui, d'entrée, ne tente pas de s'évader, d'autant plus que sa haute taille ne peut pas le faire passer pour un Vietnamien :

« De toute manière, je n'ai pas cherché à m'évader parce que dès le départ, j'ai compris que c'était impossible. On était à 300 kilomètres des lignes françaises sans boussole, sans rien. [...]. Quand on a été libéré, [...], on a mis près d'un mois. Comment voulez-vous faire, sans connaître la route ? Et puis surtout nos silhouettes. Comment voulez-vous que je passe pour un Vietnamien, même si j'étais habillé avec les fringues locales ?<sup>4840</sup>. »

De fait, l'une des seules tentatives réussies est celle du lieutenant Kermarec. Les autres « se sont tous faits reprendre, certains ont été fusillés, d'autres ramenés dans les camps où, après une solide volée de bois vert, ils ont eu droit à un séjour plus ou moins prolongé dans la cage à buffles<sup>4841</sup>. ». Les tentatives sont, en effet, pour les gardiens et la RDV, des exemples dangereux qui doivent être traités de manière exemplaire pour éviter leur recrudescence. Les captifs sont avertis que leur tentative peut leur valoir l'exécution. Robert Schuermans apprend du commissaire politique que son supérieur au 3<sup>ème</sup> BCCP, le lieutenant Chevreton, a été fusillé, en novembre 1950, pour « tentative d'évasion avec violences » et conclut : « l'annonce de son exécution nous a été très pénible ». D'autres sont exécutés pour sabotage. En février 1951, il apprend que le caporal Robert Journes, opérateur radio, a été exécuté devant ses camarades pour avoir tenté d'entrer en communication avec Hanoi après avoir accepté « de remettre en état les postes radios récupérés par les Viets pendant les combats<sup>4842</sup>. » Robert Salaün a été « témoin d'un cas de tentative d'évasion d'un prisonnier. On l'a accusé d'avoir cherché à violer des filles, et on l'a exécuté. Une balle dans la tête. On a assisté à un simulacre de jugement. Il y a eu très peu de tentatives d'évasion ; mais les gens n'étaient pas en état de s'évader<sup>4843</sup> ! »

Enfin, il n'y a peut-être rien de plus injuste que d'être tué par son propre camp. Ce n'est, bien entendu, pas volontaire mais ce fait est arrivé à des prisonniers de la RDV à plusieurs reprises. Les camps de prisonniers n'ont rien de réellement différent, vu du ciel, avec un camp rassemblant des soldats de l'APV, surtout si un pilote voit ou croit en distinguer. Après une trêve de dix jours, les bombardements français reprennent sur ordre de Navarre le 17 mai 1954. Pendant les marches des colonnes de prisonniers succédant à Dien Bien Phu, celles-ci empruntent les mêmes itinéraires que

---

<sup>4840</sup> Robert Schuermans, dans *Cao Bang RC 4*, webdocumentaire de Jérôme Santelli, 2014 ; partie 10 – 3 La captivité, « tentatives d'évasion », 2'56 à 3'45.

<sup>4841</sup> Extrait d'un courrier de Robert Schuermans, reçu le 23 juin 2018.

<sup>4842</sup> *Ibid.*

<sup>4843</sup> Robert Salaün, *op. cit.*, 1h26 - 11.

la logistique de ravitaillement de l'ennemi. Les bombardiers, en outre, larguent des « bombes retard » dans les lieux de passage comme les gués ou vers les ponts. Il est arrivé que les bombes tuent des prisonniers ; que les mitraillages lors des straffings les touchent quand ils n'ont pas eu le temps de se mettre à couvert. Pierre Journoud évoque dans son ouvrage sur Dien Bien Phu une colonne de « deux cents prisonniers français emmenés par leurs geôliers sur le RP41, après la bataille de Dien Bien Phu, (qui) auraient péri sous les bombes de leur propre camp<sup>4844</sup>. »

Le pire intervient les 15 et 16 août 1951, lorsque l'aviation française bombarde le camp n° 3 à deux reprises. Robert Schuermans est présent. Il se rappelle que c'est même la seule fois où il a eu l'impression qu'il allait « y passer<sup>4845</sup>. » Les prisonniers déménagent au camp n° 5. Pendant un temps, même les meetings et séances d'endoctrinement diminuent par peur des bombardements. Mais l'effet est dévastateur sur les prisonniers survivants : « Il y a trente morts, des dizaines de blessés, le chaos le plus total. Pendant quelques jours, nous sommes restés sur place terrés dans la brousse, loin de tout village. Il tombait des cordes, la nourriture s'était encore raréfiée<sup>4846</sup>. »

Comment les prisonniers peuvent-ils faire face à tous ces événements dramatiques, au quotidien sans espoir ? Tant que leur état de forme reste correct, ils le peuvent. Le soutien des camarades est déterminant. Les solitaires, les isolés ne tiennent pas ou difficilement. La solidarité permet de se sortir d'une mauvaise passe, créant au passage d'indissolubles amitiés. Les prisonniers se retrouvent face à eux-mêmes et apprennent à se connaître :

« Je me suis également interrogé sur moi-même, sur ce que j'étais capable de faire de grand ou de petit. J'ai donc gardé une réelle modestie de ma personne dans les situations difficiles, délicates. Evidemment, le jugement qu'on pouvait porter sur son camarade qu'on connaissait depuis des années a divergé un peu au fil du temps, mais comme nous étions tous touchés, le mieux était de rester modeste, tolérant, miséricordieux pour tout ce qu'on a connu et tous ce qu'on connaîtra. Il faut éviter de rouler des mécaniques<sup>4847</sup> ! »

Joseph Koeberlé s'est également *découvert* devant cet obstacle entre lui et ses proches, et tout ce qu'il aime dans la vie. « L'être humain a des ressources insoupçonnées et les limites sont infinies<sup>4848</sup> » a-t-il écrit.

Une situation nouvelle, attendue mais déstabilisante arrive en juillet 1954. Après la nouvelle du cessez-le-feu annoncée par le commissaire politique, fêtée par les geôliers, vient celui de l'impatience d'être enfin libéré. Ce temps jugé trop long est une épreuve supplémentaire peu relatée, mais pendant un mois, entre fin juillet et fin août 1954, plus un mois supplémentaire pour les prisonniers réfractaires aux séances d'endoctrinement, la nouvelle de la libération apparaît une attente insupportable qui fragilise plus qu'elle ne renforce l'état psychologique du captif se sentant personnellement abandonné puisque la libération ne vient pas. Certains se demandent également

---

<sup>4844</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, op. cit., p 347.

<sup>4845</sup> Extrait d'un courrier de Robert Schuermans, reçu le 14 décembre 2017.

<sup>4846</sup> *Ibid.*, reçu le 1er juillet 2020.

<sup>4847</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, op. cit.

<sup>4848</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

s'ils auront la force de repartir sur les pistes à pied au vu de leur santé dégradée, le retour s'étalant parfois sur un mois. La liste des morts continue donc de s'allonger :

« On n'avait pas de nouvelles ; les seules nouvelles que nous pouvions avoir nous étaient données par le commissaire politique. On a su qu'il y avait des négociations, qu'il y avait eu un armistice de signé. On attendait de voir venir surtout parce qu'on a su que l'armistice était signé le 22 juillet je crois, et on s'attendait à être libéré aussitôt, bien sûr. Le temps a été long ! On ne s'est pas "senti abandonné", on "était" abandonné ! Complètement ! La seule issue que l'on voyait, c'est celle qu'on voyait tous les jours. Quand vous allez enterrer vos copains tous les matins<sup>4849</sup>. »

Pour Georges Lacrose, « le plus dur était sans conteste de ne pas avoir de nouvelles ». En dehors de celles données par le commissaire politique, à prendre avec méfiance quant à son interprétation des faits, l'information réside dans de vieux numéros de *L'Humanité*, « numéros datant de plus d'une année qui passaient de main en main et qui représentaient un trésor qui nous reliait à la France<sup>4850</sup>. » Un peu plus loin dans ses souvenirs, il évoque à nouveau « l'isolement total » : « au camp n°1, le monde nous était fermé<sup>4851</sup>. » C'est ce que pense également Serge Têtu, qui s'est rendu compte que l'absence de marquage du temps, de date, de nouvelles désorientait bien davantage les prisonniers qu'une *brutalité* des gardiens.

Cette captivité de guerre se révèle donc très complexe, d'un niveau de dureté physique et surtout mentale que celles des deux guerres mondiales n'ont pas atteint dans les camps de prisonniers malgré leur violence propre, du moins pour ce qui concerne les prisonniers français en Europe. Elle se rapproche, par contre, de celles vécues par les unités françaises d'Indochine capturées après le 9 mars 1945 par les Japonais et par les prisonniers britanniques, américains, néerlandais gardés par ces mêmes Japonais à partir de décembre 1941. Par contre, si leurs conditions sont épouvantables sur un plan physique et mental, ils n'ont pas connu les séances d'endoctrinement politique vécues par les prisonniers d'Indochine comme une épreuve supplémentaire très pernicieuse, humiliante, qui constitue un des points les plus traumatiques des mémoires combattantes d'Indochine.

### 3.3.3 Les séances d'endoctrinement politique ou le « lavage de cerveau » : un traumatisme mémoriel à lui seul ?

« On peut tuer sans toucher » (Jean-Jacques Beucler)

« La politique de clémence d'Ho Chi Minh », expression répétée à l'infini par les commissaires politiques, pardonne aux criminels de guerre que seraient les soldats du CEFEO, qui devraient ainsi pouvoir se libérer de leur condition « d'instruments armés du capitalisme » par de cours politiques pour être rééduqués et qui leur permettraient de devenir des « combattants de la paix » à leur retour dans leur pays. La propagande assénée doit donc les transformer eux-mêmes en

---

<sup>4849</sup> Robert Salaün, *op. cit.*, 1 h 31.

<sup>4850</sup> Georges Lacrose, *op. cit.*, p. 96.

<sup>4851</sup> *Ibid.*, p. 97.



véritables instruments de propagande pour la paix à l'avenir. C'est du moins le sens que donnent les commissaires politiques aux prisonniers.

Jean-Jacques Beucler a officié, au camp n°1, comme le véritable délégué des prisonniers français, pour ne pas dire leur chef, en faisant partie d'un bureau politique sous le nom de *Comité de paix et de rapatriement*. Simple lieutenant dans un camp où la hiérarchie militaire s'élève jusqu'au grade de colonel, il a raconté son expérience de captivité<sup>4852</sup>. Comment lui et ses camarades officiers, pétris de certitudes mais déjà affaiblis par une défaite imprévue et une captivité honteuse, ont-ils été amenés à ce cheminement compliqué vers un combat politique inversé à celui de leur vocation militaire, en une année de captivité ? Il convient de rappeler ce cheminement qui lui a permis, à lui et à ses camarades, de survivre. D'après plusieurs témoignages, ceux qui ont voulu résister sont morts, ceux qui l'ont emprunté ont pu survivre et témoigner. Beaucoup de vétérans anciens prisonniers ont adopté cette explication et son titre emblématique, la tentative de « lavage de cerveau ». Cette expérience hors norme a construit, peut-être à elle seule, une mémoire blessée pleine de rancœur, intacte chez les survivants contre un système qui les a un temps, à leurs sens, avilis. Cela les a ensuite amenés, pour la plupart d'entre eux, à l'inverse du but recherché par leurs geôliers, c'est-à-dire au combat contre le système communiste, à sa détestation, sinon à la haine de cette idéologie et à une lutte totale engagée en Algérie en employant quelques-unes des techniques subies en captivité.

Mais rien n'est simple dans ces mémoires d'Indochine. Selon les récits de captivité, selon les camps et les périodes de captivité, depuis l'ouvrage de Claude Goëldhieux jusqu'à aujourd'hui, cette épreuve est vue, selon les anciens prisonniers de la RDV comme une perversion mentale, un cours ennuyeux...ou une expérience non vécue. Les commentaires sont donc parfois opposés les uns aux autres, entre ceux qui ont subi cette tentative de rééducation comme une humiliation et ceux qui n'en n'ont absolument pas souffert.

Si l'on en croit Jean-Jacques Beucler, le cheminement vers la politisation des prisonniers et leur rééducation politique, appliqué au camp n° 1, tient en quatre phases qui, selon lui, courent d'octobre 1950 à août ou septembre 1951 ; soit un an de résistance des officiers du camp n°1 à la volonté d'endoctrinement politique de l'adversaire communiste. Elle va de pair avec une alimentation insuffisante et un rythme de travail abrutissant, conditionné par celle-ci. Le corps affaibli par le travail, le ventre vide, l'absence de commandement traditionnel sont les meilleurs vecteurs de soumission pour accepter une rééducation politique, un endoctrinement refusé au départ.

Juste après leur capture et au bout de huit jours de marche, dans un premier camp, le chef de camp dit « Tom Mix », laisse tout d'abord les prisonniers dans leur état d'abattement initial, puis procède

---

<sup>4852</sup> Jean-Jacques Beucler, Préface, dans Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, op. cit., p. 10.

très vite à la phase 1, en octobre 1950, qui met en place la captivité avec une première facette idéologique : *la perte de repères militaires, sociaux*, en niant leur état de militaire, en supprimant toute hiérarchie, tout grade. Ils sont juste des prisonniers (« vous n'êtes plus des militaires : tous pareils, plus d'officiers, plus de sous-officiers, plus de galons, plus de grades<sup>4853</sup> ») d'une société sans classe, sans influence des uns envers les autres donc sans les repères militaires et sociaux habituels, pour les leur faire perdre et les fragiliser. « Il s'agit de regrouper et d'isoler les officiers, les sous-officiers, adjudants-chefs et adjudants, afin de les empêcher de conserver une influence sur leurs subordonnés : « diviser pour régner est une loi universelle<sup>4854</sup> », analyse Beucler. Julien Mary et Raphaëlle Branche parlent également d'une « épreuve particulièrement difficile pour le collectif des captifs, qui voient leurs repères sociaux et moraux mis à l'épreuve par la captivité ». Ils vont donc chercher un équilibre en reconstruisant « des microsociétés » basées non sur le grade mais sur leur attitude face à leurs geôliers<sup>4855</sup>. Beucler appelle la phase 2 *la décantation*, en novembre et décembre 1950. Le chef de camp laisse les prisonniers *en vase clos* avant de leur proposer « une rééducation politique<sup>4856</sup>. » Les ex-officiers refusent. Ils en ont encore la force mais s'ennuient, tournent en rond, attendent une improbable délivrance. Les premières tentatives d'évasions ont eu lieu assez rapidement ; toutes échouent. Le camp a déjà changé d'emplacement ; il changera vingt-trois fois de lieux en quatre ans. Cinquante hommes sont morts sur 300 en deux mois.

Puis vient la phase 3 de *mise en condition*, de décembre 1950 à septembre 1951, « une période de neuf mois qui nous marquera à jamais », écrit Beucler. Le nouveau chef de camp, le « Rongeur » est un commissaire politique. Le langage est plus violent : « vous êtes tous des criminels de guerre<sup>4857</sup> », leur assène-t-il en décembre 1950. Cette volonté de culpabilisation est représentée par un langage qui tranche avec le simple statut de prisonnier. Selon Beucler, le chef de camp impose un rythme de travail, énorme, « délirant » dit le jeune lieutenant<sup>4858</sup> alternant de nombreuses corvées de riz très éloignées avec les corvées de bois plus proches pour faire chauffer le riz. C'est la seconde facette idéologique du système : tout s'obtient par le travail, ce qui va permettre de « casser » *le corps* des prisonniers. Les morts deviennent nombreux, « faisant partie de nos ennuis quotidiens » écrit-il encore. Les évasions se poursuivent, toutes infructueuses, épuisant progressivement le physique et le mental des prisonniers. Tout travail est effectué pieds nus, le plus rapidement possible, sous un régime alimentaire sans protéines autres que les charançons (riz et patates douces), les punitions données aux évadés, aux réfractaires, aux maladroits, et le manque de sommeil dans des baraquements où les prisonniers couchent sur le côté faute d'avoir une place individuelle les éprouvent davantage. Résultat : 23 morts en juillet 1951, toujours selon Jean-

---

<sup>4853</sup> Jean-Jacques Beucler, *Quatre ans chez les Viets*, op. cit., p. 44.

<sup>4854</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>4855</sup> Raphaëlle Branche et Julien Mary, op. cit.

<sup>4856</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>4857</sup> Louis Stien, *Les soldats oubliés*, op. cit., p. 102.

<sup>4858</sup> *Ibid.*, p. 51.

Jacques Beucler. C'est au pire moment d'abattement que le chef de camp leur propose à nouveau des cours de rééducation politique, avec une possibilité de libération à la clé. Les prisonniers commencent à réagir comme le souhaite le chef de camp : par la discussion horizontale, la prise de décision collective et non plus selon l'ordre habituel de verticalité hiérarchique. C'est comme cela que les prisonniers acceptent la « rééducation politique », sous peine de mourir jusqu'au dernier s'ils refusent encore : « d'un accord quasi-unanime, nous décidons de jouer le jeu et d'accepter les cours politiques<sup>4859</sup>. » Le chef de camp ne les a pas imposés, il a amené les prisonniers à prendre leur décision.

C'est le début de la phase 4 d'*abdication*, en septembre 1951, pendant laquelle ils se soumettent à l'engrenage de l'endoctrinement politique, pour « casser » le mental des prisonniers qui fait la particularité de cette captivité, les amenant à une sorte de « collaboration » avec l'ennemi non pour lui obéir et agir contre le CEFEO à la manière d'un régime de Vichy avec les Allemands contre la France libre, mais à une action de propagande politique limitée voire maîtrisée pour survivre et échapper à une mort certaine.

Tout ce cheminement mental est le résultat de pratiques psychologiques inspirées du goulag soviétique et de l'expérience chinoise des camps de prisonniers occidentaux en Corée du Nord, entre 1950 et 1953 ; sans devenir pourtant exactement l'un ou l'autre. L'endoctrinement est le cœur du système carcéral militaire de la RDV. Il s'appuie sur le communisme dont il emprunte les codes, le langage, la base idéologique. Les autorités du camp n°1 ont pris leur temps, une année ; et ils en disposaient, d'autant que le temps trie les prisonniers et affaiblit les survivants. Ils n'ont pas besoin d'exterminer les prisonniers, et c'est cela que les tenants du *génocide* de prisonniers du CEFEO ne comprennent pas. Faire mourir les prisonniers ne sert à rien. Après avoir écarté les réticents, laissé s'épuiser, mourir ou se soumettre les réfractaires, il faut des prisonniers devenus apparemment dociles, vivants, pour être endoctrinés et initier une propagande pacifiste à l'intérieur même de l'armée, une fois libérés. Ils ont obtenu leur attention pour une rééducation politique au bout d'un an. « La rééducation [...] avait besoin, pour réussir, que les prisonniers soient d'abord amenés à la misère physique et à la désespérance<sup>4860</sup> » écrit Louis Stien.

Mais cela va bien au-delà d'une simple adhésion politique. En théorie, il s'agit de faire table rase de son éducation, sa culture, son système de pensée pour apprendre un autre langage, une autre réflexion, la prise de décision collective, et adhérer à un nouveau système aboutissant au combat pour la paix. L'enjeu est de casser l'éducation, la civilité, la hiérarchie militaire, forcément *bourgeoises et capitalistes*, pour construire un « homme nouveau ». Vu du présent, ce nivellement et son objectif apparaissent à la fois humiliant, présomptueux, naïfs, s'adressant à des militaires

---

<sup>4859</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>4860</sup> Louis Stien, *Ibid.*, p 116.

engagés et des officiers de carrière déjà « formatés » par des valeurs occidentales et une discipline acquise dans leur famille, dans les écoles militaires et par la guerre contre les puissances de l’Axe. Aujourd’hui on parlerait d’un Reset, une remise à zéro permettant d’accéder à un formatage du disque dur cérébral, un changement a-humain, avec un fonctionnement de robot. Sur un plan humain, c’est un vécu effrayant. C’est pourquoi « casser » le prisonnier, surtout l’officier, demande une certaine « brutalité intellectuelle » couplée avec un éreintement physique par le travail et le manque d’alimentation. Séparer les grades, les groupes, les unités permet d’éviter l’influence de l’esprit de corps, en particulier celle des officiers sur leurs hommes, qui constituent autant de résistances potentielles au discours des commissaires politiques. Les colonels Charton et Le Page, qui auraient dû assumer la direction des officiers du camp n°1 restent plus ou moins isolés à l’écart du camp pendant quatre années d’une extrême dureté psychologique.

Jean-Jacques Beucler, officier de tradition, fils de général, n’en a toutefois pas la mentalité classique. Très intelligent et perspicace, il va remarquablement se couler dans ce système et dans la moindre de ses lacunes pour s’en saisir, anticiper les demandes de son adversaire, utiliser le langage et la logique communiste jusqu’à construire des discours, organiser des meetings, créer des manifestes signés par les officiers pour critiquer la « guerre injuste et criminelle » du CEFEO. C’est un jeu de rôle qui fonctionne pendant quatre ans. Les prisonniers ne sont pas dupes et peu ont le cerveau « lavé ». « Tous les prétextes sont bons<sup>4861</sup> », écrit Beucler, pour organiser de meetings, prouver sa conversion au combat pour la paix. La mort de Staline en 1953 fait partie de ces occasions de prouver leur attachement à cette lutte anticolonialiste. Véritable leader du « comité de paix et de rapatriement », d’une santé de fer, il assume ce rôle de « collaborateur » du chef de camp en s’occupant de tout : de la propagande et des aspects matériels de la vie du camp, des « loisirs ». Grâce à cette « abdication » et à la bonne volonté affichée, la mortalité, énorme jusqu’en été 1951, va diminuer pendant les trois années qui suivent, sauvant des centaines de prisonniers. Cela est également dû au fait que les médecins sont rassemblés, en tant qu’officiers, au camp n°1 et qu’ils mettent en place des gestes simples, utilisant les moyens du bord, pour assainir le camp et garder une hygiène minimum ; ce qui n’empêche pas les décès de médecins. Les autres camps, privés d’officiers, n’auront pas ce cheminement et constitueront l’essentiel des pertes en captivité. Ajoutons que le moral, dans ces conditions, remonte jusqu’à un niveau acceptable, d’autant que par les signatures, les officiers savent qu’ils vont rassurer leurs proches, informés par *L’Humanité* qui relaient les manifestes et les noms de ceux qui ont signé, constituant des preuves de leur existence alors qu’ils ont officiellement *disparus* au combat.

Comme Beucler, plusieurs prisonniers ont résolu de prendre leur responsabilité et de choisir d’entrer dans ce jeu dangereux, au risque d’apparaître comme un « collaborateur du système Vietminh », ce qui, quelquefois, leur sera reproché après leur libération voire longtemps après. Le

---

<sup>4861</sup> Jean – Jacques Beucler, *op. cit.*, p 62.

lieutenant Yves Sesmaisons le comprend très vite après sa capture, devant le rythme des décès. Au départ, les veillées sont des « sortes de meetings inspirés des chantiers de jeunesse et de scoutisme » que plusieurs Vietnamiens ont connu pendant le gouvernorat de l'amiral Decoux. Il est « le plus ancien dans le grade le plus élevé » du camp n°15, qui comporte 300 prisonniers, quelques sous-officiers, des prisonniers nord-africains, sénégalais, européens et des légionnaires déserteurs. A l'été 1951, il est élu secrétaire du « Comité de paix et de rapatriement » et incite les autres prisonniers « à signer manifestes et pétitions » dans le but « de faire connaître notre existence et de sauvegarder les chances de libération<sup>4862</sup>. » Il estime que son action a permis de « sauver la vie de nombreux camarades ». L'isolement, l'épuisement physique, causent des nombreux décès. Cela les amène à saisir « la main tendue à l'homme qui se noie » et accepter d'assister aux cours politiques du commissaire politique, d'autant qu'il « laisse courir la rumeur d'une libération pour Noël »<sup>4863</sup>. Dans ce processus dont il ne cesse de se justifier d'avoir pris la tête, dans le récit de sa captivité, Sesmaisons parle de « processus démoniaque de lavage de cerveau » et de « syndrome de Stockholm ». Il va donc, entre autres, « présider les meetings et les veillées, en dirigeant les débats du tribunal populaire, en canalisant la campagne d'aveux d'atrocités<sup>4864</sup>. » Il n'est pas douteux que des officiers comme Jean-Jacques Beucler et lui ont sauvé de nombreuses vies en se mettant, en un sens, « la corde au cou ».

Jean-Jacques Beucler et ses camarades ont aménagé, selon ses propres termes, une sorte d'amphithéâtre de verdure, destiné aux réunions publiques et baptisé « l'île d'amour ». Les séances d'informations, d'éducation politique (discours du commissaire politique) et les meetings vont se tenir selon un déroulement qui se reproduit presque à l'identique dans tous les camps où un endoctrinement existe. Ces séances ne sont pas obligatoires, mais Louis Stien signale que « des sentinelles passent dans les cai nha pour relever les noms de ceux qui n'y assistent pas<sup>4865</sup> ». Il vaut donc mieux y assister. Être absent c'est être « tire-au-flanc » et cela peut valoir une corvée supplémentaire ou un séjour « aux buffles », attaché dans leur enclos, à la moindre occasion. Les séances sont soit l'après-midi, soit le soir après le travail. « Les travaux et la grosse fatigue qu'ils nous imposaient ne nous épargnaient pas pour autant des meetings pratiquement quotidiens, d'au moins une heure par jour, deux heures le samedi et l'après-midi du dimanche tout entier<sup>4866</sup>. » Pour d'autres, ce sont des veillées très studieuses, « chaque soir jusqu'à une heure avancée<sup>4867</sup>. »

Elles débutent par des chants. Le manque de sérieux réconfortant affiché au début, les prisonniers chantant « Nini peau de chien » a fait place à « L'Internationale », « La Madelon », le « chant des partisans ». Le commissaire politique ou son « délégué prisonnier » présente le déroulement de ce qui n'est pas un cours d'éducation politique mais plutôt un meeting, qui dévide « un catéchisme

---

<sup>4862</sup> Yves de Sesmaisons, prisons de bambous, *op. cit.*, p. 5.

<sup>4863</sup> *Ibid.*, pp. 98-99.

<sup>4864</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>4865</sup> Louis Stien, *Les soldats oubliés*, *op. cit.*, p. 153.

<sup>4866</sup> Extrait d'un courrier de Robert Schuermans, reçue le 1er juillet 2020.

<sup>4867</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, *op. cit.*, p. 181.

communiste immuable sur le fond », écrit Pierre Bonny<sup>4868</sup>. Par un bulletin d'information, l'actualité en est parfois le fil conducteur comme l'affaire Henri Martin ou un succès de l'APV. Le ou les thèmes de discussions sont choisis par le commissaire politique et ne se terminent que lorsque la conclusion est conforme à ce qu'il en attend, c'est-à-dire un mot ou expression indispensable, « criminel », « injuste », « sale guerre », « fauteurs de guerre » ou « réactionnaire » dans le discours. Le commissaire politique valorise les victoires, les efforts, les réussites des pays communistes comme les productions industrielles de l'URSS ou les victoires de l'APV, jusqu'à l'excès, comme « avoir coulé un porte-avions français avec une torpille<sup>4869</sup> » ou « abattu 500 avions français ». Malheur à celui qui contredit ce détail, comme Jean Carpentier, pilote sur *Privateer*<sup>4870</sup>. La discussion est relancée et le contradictoire est critiqué par ses camarades qui veulent surtout en finir.

Mais Pierre Bonny remarque aussi, dans son camp n° 73 où toutes les nationalités du CEFEO sont présentes, que le langage communiste change « subtilement » selon la nationalité à laquelle il s'adresse : les Français « valets des impérialistes américains », doivent devenir des « combattant de la paix, se doivent de porter la bonne parole en France [...] aux côtés du Parti Communiste Français ». Les Nord-Africains « sont issus de peuples frères opprimés par le même colonisateur [...] doivent lutter pour la paix et chasser le colonisateur de leur pays ». Les Vietnamiens au service de la France « sont des traîtres à leur patrie [...] qui doivent être rééduqués afin de pouvoir à leur tour lutter pour la paix<sup>4871</sup>. » Des banderoles portant des slogans peuvent émerger en fonction des thèmes choisis par le commissaire politique ou sur l'initiative de son délégué français. Les prisonniers doivent participer régulièrement ou faire semblant, en chantant, le poing levé, en scandant des slogans, en applaudissant « chaleureusement » et en faisant des discours qui sont des autocritiques plus ou moins officielles, sur une action négative dans le camp ou sur leur expérience « d'officier colonialiste ». Le comité de paix doit d'ailleurs proposer des sanctions puisque le commissaire politique le lui impose en se dédouanant lui-même ; il faut donc être réactif, imaginatif pour ne pas nuire effectivement au camarade fautif. Ce système permettra plus tard à Georges Boudarel de dire, comme les autres commissaires politiques, qu'il n'a pas « de sang sur les mains ». A de rares exceptions près, les exécutions pour tentatives d'évasions par exemple, les sanctions brutales sont rares. Telle est la subtilité de la méthode. Au bout de quelques mois, le « spectacle » est rodé et les actions sont facilités par les réflexes obtenus par leur répétition immuable. Les prisonniers connaissent le style et le langage attendus, au mot près, pour les slogans et les manifestes. C'est également l'occasion de moments d'humour dans certains d'entre eux, les commissaires politiques ne connaissant pas toutes les subtilités de la langue française ; du moins cela déride-t-il l'atmosphère. Les expressions qu'ils se répètent entre eux ou insèrent dans leur discours sont

---

<sup>4868</sup> Pierre Bonny, Dien Bien Phu 1954, *op. cit.*, p. 19.

<sup>4869</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, *op. cit.*, p. 288.

<sup>4870</sup> Franck Mirmont, *les Chemins de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 494.

<sup>4871</sup> Pierre Bonny, *Dien Bien Phu 1954*, *op. cit.*, p. 19.

connues depuis le livre de Jean-Jacques Beucler, qui les cite comme l'autocritique du lieutenant Chauvet « Je m'accuse d'avoir volé la population civile et si bonne » ou la campagne d'émulation sur l'hygiène qui aboutit à voir les prisonniers se lancer mutuellement le slogan en deux parties « à chaque mouche », « la mort te touche » en le rythmant avec des coups de « tapettes en lamelle de bambous <sup>4872</sup>. » Robert Schuermans garde son sens de l'humour malgré les circonstances :

« Les Viet nous racontaient qu'on était heureux comme on ne l'avait jamais été auparavant, qu'on n'était plus des prisonniers mais des “combattants de la paix”. « Prisonnier » se dit “Tu Binh”. Un jour j'ai sorti à Bergerat (patronyme de celui qui publiera son livre “Quinze mois prisonnier chez les Viets” sous les noms de Claude Goëldhieux en 1953 et de Pierre Richard en 1964) : « à force de les entendre raconter qu'on était des combattants de la paix, c'est “Tu Binh or not Tu Binh” ! » Il le cite dans son bouquin, du reste <sup>4873</sup>. »

Le meeting se termine comme il a commencé, par un chant. Mais les libérations promises en cas de conversion à ce système politique, qui incitent les prisonniers à un minimum d'adhésion, ne bénéficieront pas vraiment au camp n°1. La méfiance envers les officiers subsistera jusqu'à la fin de la guerre. Ce sont surtout les prisonniers, sous-officiers et petits gradés, qui profiteront des convois de 1951-1952 pour libérer, en particulier, une partie des prisonniers de la RC 4.

Dans les autres camps de sous-officiers et d'hommes de troupe, l'adhésion contrainte à l'endoctrinement politique prend encore moins de temps mais aussi moins d'espace. Amédée Thévenet, dans *Goulags Indochinois*, donne des récits presque jour par jour pendant la captivité. Cela permet de situer plusieurs moments <sup>4874</sup> dans l'endoctrinement politique des camps de haute région, notamment dans les camps n° 1 et n° 3. Il parle de 1951 comme de la période de *l'expiation*. Dès son arrivée au camp n° 3 le 18 janvier 1951, il comprend que les Viets vont le mener « dans le circuit scientifique de la méthode stalinienne. Nous devons maintenant réfléchir sur les fautes que nous avons commises ». Vy, son commissaire politique leur dit : « je serai heureux de voir crever cet été dans la rizière ceux dont les idées resteront réactionnaires <sup>4875</sup>. », ce qui donne le ton. Cela correspond à la reprise en main du camp n°1 par le « Rongeur ». Vy et le colonel Chien Si <sup>4876</sup>, dès le 26 janvier 1951, commencent toute une série de meetings avec un discours sur la guerre d'Indochine, assistés du professeur Nhot qui deviennent « les trois grands maîtres de notre rééducation <sup>4877</sup>. » Au 1<sup>er</sup> février apparaît un « journal mural du camp », fait par les prisonniers pour évoquer les fautes du CEFEO et « les idées et les directives du commissaire politique <sup>4878</sup>. » Le 11, Chien Si les incite à signer *L'appel de Stockholm* pour une paix mondiale. Le 12 mars, ils signent un *Appel au peuple de France* en vue des élections ; pour la première fois, « tout le monde se retrouve autour de la table pour signer l'appel, les hésitants et les “réfractaires” ; la phrase menaçante du commissaire

---

<sup>4872</sup> Jean – Jacques Beucler, *op. cit.*, pp. 69 et 75.

<sup>4873</sup> Extrait d'un courrier de Robert Schuermans, reçu le 1er juillet 2020.

<sup>4874</sup> Même si, manifestement, certaines dates sont mélangées (exemple p. 214)

<sup>4875</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, *op. cit.*, p 197.

<sup>4876</sup> Anciennement Erwin Borchers, légionnaire allemand déserteur en 1945 devenu officier supérieur de l'APV.

<sup>4877</sup> Amédée Thévenet, *op. cit.*, pp. 199-201.

<sup>4878</sup> *Ibid.*, p. 207.

Vy a joué en ce sens<sup>4879</sup>. Robert Schuermans rappelle que : « C'est à cette époque que le commissaire politique nous a suggéré, en l'occurrence la suggestion était un ordre, la rédaction d'une lettre adressée au président Ho Chi Minh dans laquelle nous reconnaissons que nous avons eu tort de venir faire la guerre au glorieux peuple vietnamien. Nous le supplions de nous accorder notre libération<sup>4880</sup>. » C'est son ami Bergerat qui la rédige, « un chef d'œuvre de repentir modéré, de supplique sans bassesse », que les prisonniers sont forcés de signer. 200 à 250 s'exécutent, en trois jours ; « les dix qui signèrent les derniers furent envoyés en camps disciplinaire<sup>4881</sup>. » Le 10 juin 1951, un premier convoi de libération dit « Henri Martin » peut partir du camp.

Les actions ne se limitent pas à organiser des meetings. Dans certains camps, un journal mural, comme celui du camp n°3, est rédigé et affiché. Robert Schuermans fait partie de l'équipe de rédacteurs « désignés d'office », avec Claude Bergerat, André Dubus et Georges Karakach. Mais ils doivent surtout satisfaire le commissaire politique :

« Nous avons tout d'abord pondu un journal où il n'était question que des prisonniers, de la vie du camp et autres fariboles. Inutile de vous dire, le commissaire politique n'a pas du tout apprécié, il a déchiré les textes, les a piétinés en nous disant qu'il exigeait un journal strictement politique où il ne serait question que de la lutte pour la paix du génial Staline, de l'héroïque peuple vietnamien. Il nous a bien fallu obtempérer et rédiger à une cadence d'environ deux fois par mois ce fameux journal mural qui ne semblait intéresser que très modérément les prisonniers auxquels il était destiné<sup>4882</sup>. »

En dehors du camp n° 1, il faut rappeler que selon les camps et les périodes, il a existé des actions ou très peu, voire pas du tout, ni meeting ni cours de rééducation politique, surtout en 1954 quand les afflux de prisonniers imposent de parer au plus pressé. Dans le Than Hoa où les officiers sont rares, Jean Lomer parle, dès le début de sa captivité dans le camp A en mai 1954, de discours des commissaires politiques sur la *clémence d'Ho Chi Minh*, puis de réunions vespérales quotidiennes pour un bilan « des activités de la journée et la désignation du meilleur travailleur<sup>4883</sup> », de commentaires d'articles de *L'Humanité* et de séances d'auto-critique. Un mois plus tard, c'est « une frénésie de journaux muraux et de slogans sur panneaux de ke-phen<sup>4884</sup> » écrits par des prisonniers. Mais rien de comparable avec les camps de prisonniers de moyenne et haute région du Tonkin. Cette pratique d'éducation ou de rééducation politique est répandue dans la plupart des camps, apparemment, car beaucoup de vétérans se souviennent l'avoir vécue, que ce soit après la défaite de la RC 4 ou celle de Dien Bien Phu. Immédiatement après la fin de l'anéantissement des colonnes Charton et Le Page en octobre 1950, les rescapés fait prisonniers ont été « matraqués » par une série quotidienne de longs discours de la part de commissaires politiques, qui, au départ, ne peut les convaincre. Bien qu'il n'ait subi qu'un mois de captivité avant d'être évacué, Serge Têtu ne manque pas de s'en souvenir :

---

<sup>4879</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>4880</sup> Extrait d'une lettre de Robert Schuermans, reçue le 1er juillet 2020.

<sup>4881</sup> *Ibid.*

<sup>4882</sup> *Ibid.*

<sup>4883</sup> Jean Lomer, *Prisonnier dans le Than Hoa*, op. cit., p. 30.

<sup>4884</sup> *Ibid.*, p. 31.



« Le baratin sur le colonialisme, je l'ai entendu ! Au début, à That Khé où ils avaient regroupé un certain nombre de blessés, tous les jours c'était le grand speech, sur "Tonton Ho Chi Minh", sa bienveillance, etc... C'était le baratin pendant une heure et demie, deux heures ! Tous les soirs pendant quelques jours ! [...]. En plus du baratin pour qu'on déserte<sup>4885</sup>. »

Dans le livre de Jean-Noël Marchandiau, (si l'on peut se fier au témoignage romancé de l'ancien d'Indochine qu'il a interrogé), Claude Maurent, ancien militant communiste, ancien voyou de Belleville, a d'autant plus de facilités à adhérer au système d'endoctrinement du camp n° 2 dans l'été 1954, qu'il connaît davantage le langage, les slogans et les chants que ses gardiens. Volontaire pour un discours en séance politique, il revient « avec (son) morceau de poisson et (son) bol de riz, fier comme un garde du pharaon. Les gus de mon groupe m'accueillent fraîchement, ils auraient tendance à penser que je collabore avec les vainqueurs » ; mais il avertit ses camarades que c'est survivre ou « crever ». Il peut ainsi leur faire profiter de la nourriture qu'il soutire en retour de sa bonne conduite politique avec les autorités du camp, les incitant ensuite à venir aux séances et à faire « semblant d'écouter »<sup>4886</sup>. Désormais, il chante *L'Internationale* en début de séance, rameute du monde pour aller aux réunions et continuer à recevoir de la nourriture comme preuve de bonne volonté mutuelle, de celui qu'il nomme le « Bodoi politique » :

« Il n'est pas idiot, mais il cède (au chantage de nourriture, NDA) car il est bien content d'avoir du monde à sa réunion. Grâce au poisson séché, il remplit son barnum, alors moi j'y vais avec notre groupe de douze copains, en appliquant ma tactique d'écoute par les yeux et en fermant les oreilles et la gueule. [...]. Cinq minutes après, on ne se rappelle plus de ses conneries mais on revient avec le poisson et le bol de riz ! En utilisant cette méthode, je réussis à survivre en buvant l'eau de riz que je fais chauffer. Ma dysenterie devient très supportable »<sup>4887</sup>.

Dans d'autres réunions comme au camp n°1 ou au camp 113, il faut toutefois être plus attentif, sous la surveillance du commissaire politique.

Les anciens prisonniers d'Indochine gardent-ils des points positifs de leur captivité ? On pourrait penser que non. Il se trouve que oui, ce qui ne dispense pas du souvenir des traumatismes physiques et psychologiques subis. Non qu'ils soient heureux d'avoir vécu cette expérience terrible ou qu'ils aient tous pardonné aux concepteurs de ce système. Elle leur a appris à connaître leurs limites et à les repousser, à retrouver ou à éprouver leur foi, leurs sentiments vis-à-vis de leur patrie. Martial Chevalier n'a pas écrit ses souvenirs ; mais ses seuls commentaires écrits sur la guerre d'Indochine concernent sa captivité ; c'est dire si elle l'a marqué : « Rien n'est plus comme avant. Nous sommes à tout jamais marqués par cet épisode de notre vie », écrit-il. La suite est plus étonnante mais sincère sur le fait qu'il y a du positif à retirer de chaque expérience, sur l'homme en particulier :

« Cependant, en mon for intérieur, je ne le regrette pas, car il m'a fait découvrir tant de choses sur l'homme. Je reste sidéré de la capacité à survivre dans la dignité, pour ceux qui connurent des années de captivité dans cet univers, dans l'indifférence d'une Nation, qui ne savait ou ne voulait pas savoir que des militaires français étaient exterminés lentement, depuis 1946 pour les plus anciens, en

---

<sup>4885</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>4886</sup> Jean-Noël Marchandiau, *J'avais vingt ans en Indochine*, op. cit., pp. 212-213.

<sup>4887</sup> *Ibid.*, p. 215.

Indochine française<sup>4888</sup>. »

Une fois la sensation que des prisonniers ont atteint un niveau de propagande pacifiste qui peut leur permettre de déstabiliser le CEFEO une fois libérés, plus le besoin de construire une image positive d'ennemi généreux qui fera, plus tard, hurler les vétérans d'Indochine, les autorités de la RDV envisagent quelques libérations médiatiques de prisonniers encore valides de la RC 4.

### 3.3.4 La libération des prisonniers du CEFEO : le retour et un premier bilan sur place

« Il était dit que rien ne serait simple dans notre aventure. » (Claude Baylé)

15 498 prisonniers ont été rendus aux FFEQ en cinq ans. C'est un chiffre que l'on ne trouve quasiment jamais, à l'exception de la thèse de Julien Mary<sup>4889</sup>. Il n'est pourtant que le résultat d'une addition de niveau d'école primaire, d'après les chiffres avancés par le médecin commandant Martin, des 10 754 prisonniers libérés du 14 juillet au 20 octobre 1954, que l'on cite toujours comme s'il était le chiffre définitif, et des 4744 prisonniers libérés avant le 14 juillet 1954, chiffre toujours oublié, pour des raisons qui ne tiennent pas toutes de l'oubli. La querelle des chiffres passée, il reste les images terribles des libérés au physique squelettique, qui sont des survivants<sup>4890</sup> et qui, jusqu'à leur mort, vivront la tristesse d'avoir laissé beaucoup de camarades derrière eux.

Il est toutefois difficile de ne pas évoquer le cas des 4744 libérés jusqu'à l'application des accords de Genève. Plusieurs de ceux qui ont voulu témoigner font partie des convois de prisonniers de 1951 et 1952, ceux de la RC 4 et des batailles de *l'ère de Lattre*. A quoi est-il dû ? A la difficulté de gérer ce grand nombre de prisonniers, s'ajoute la volonté de les considérer comme des « armes de propagande » qui vont pouvoir déstabiliser le camp français dans le combat pour la paix et pour l'Indépendance. Mais Alain Ruscio donne une autre raison à ces convois. Ce serait le rôle des deux militants, « Roland » et « André », envoyés par PCF aux autorités de la RDV pour les conseiller sur le plan politique, qui auraient eu « l'idée des libérations massives de prisonniers de guerre » en 1951-1952, d'où les noms de militants communistes donnés aux deux premiers convois<sup>4891</sup>. L'article du lieutenant de Villeneuve, déjà évoqué, reste à l'état unique. La sécurité militaire ne donne pas aux ex-prisonniers, l'occasion de se répandre dans la presse et les militaires n'ont pas du tout l'intention de chanter les louanges du système carcéral de la RDV. Les convois portant les noms d'« Henri Martin »<sup>4892</sup>, parti le 10 juin, arrive dans les lignes françaises

---

<sup>4888</sup> Extrait d'un cahier rédigé par Martial Chevalier en mars 1989, transmis par courriel par sa fille Marie-France Chevalier, le 27 octobre 2019.

<sup>4889</sup> Julien Mary, *Réparer l'histoire*, *op. cit.*, p. 388.

<sup>4890</sup> Les photos des libérés des camps de la RDV sont rares avant l'action de l'ANAPI. On trouve tout de même les images aux actualités grâce aux reporters du SCA que l'on voit dans les films de Schoendoerffer et des photos dans les pages de l'ouvrage de Robert Bonnafous, *op. cit.*, pp. 180 à 207.

<sup>4891</sup> Alain Ruscio, *Les communistes et la guerre d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1985, 422 p. ; pp. 337-338.

<sup>4892</sup> Avec, entre autres, René Mary, Roger Cornet, cités dans cette thèse ; 261 libérés.

le 10 juillet 1951, de Léo Figuères<sup>4893</sup> le 10 août qui arrive dans le 11 septembre suivant, permettent de libérer 443 de prisonniers du CEFEO<sup>4894</sup>. Le troisième convoi, dit « convoi de Noël » part le 18 novembre 1951 et arrive le 10 janvier 1952<sup>4895</sup>. Le quatrième de ces convois dit « convoi anniversaire du président Ho Chi Minh », parti en juillet 1952, et arrivé en septembre, ramène les derniers petits gradés et soldats valides des prisonniers de la RC 4, qui ont survécu, principalement, au camp n° 3. Mais il n'est pas question de libérer beaucoup d'officiers du camp n°1 dont la conversion au combat pour la paix ne paraît pas encore achevée ! Entre temps est également arrivé, le premier convoi du camp 113 parti avec Yves de Sesmaisons le 15 février 1952, avant l'arrivée de Georges Boudarel en tant que commissaire politique<sup>4896</sup>.

Les différentes entrevues entre Croix Rouge et délégués Vietminh, de 1950 à 1952, permettent de remettre du courrier aux autorités de la RDV, qui en remettent en retour à la Croix Rouge française, et des médicaments. Les premiers prisonniers libérés parmi ceux de 1951 et 1952 dans les « convois de la paix » sont choisis parmi les prisonniers en relativement bon état et ceux qui n'ont pas trop fait de vagues :

« Au départ, un premier convoi était parti le 10 juin 1951. [...]. Pour les convois, ils ont d'abord fait partir les chefs d'équipes parmi lesquels deux légionnaires qui étaient de franches fripouilles. Quand on a commencé à construire les routes, ils avaient imposé un chiffre, un cubage, peut-être un m3 par prisonnier. L'un disait : « mon équipe fera 1.10 m3 ». L'autre disait derrière : « la mienne fera 1.20 m3 ». Bénéfice net, ils ont été libérés au premier convoi. Mais ils ont eu des emmerdes en arrivant à Sidi Bel-Abbès. Ça ne s'est pas passé comme ça<sup>4897</sup>. »

Petit à petit, en même temps que le moral baisse pour ceux qui n'ont pas été choisis, les corvées deviennent plus dures devant le manque de valides :

« Lorsque le premier convoi est parti, ceux qui sont restés, évidemment, ont connu une chute de moral. Mais il est remonté parce qu'on s'est dit : « ça y est, les Viets ne nous avaient pas menti (sur la construction de cette route qui devait être celle de leur libération, NDA), il y a bien des libérations. Alors on va bosser à tour de bras ! » Mais lorsque le deuxième convoi est parti, ceux qui restaient se sont bien rendu compte que ceux qui étaient partis, c'étaient les gars en bon état. Moi-même, je relevais d'un coup de « palu », j'étais fatigué et c'était certainement pour ça que je n'ai pas été sur ce deuxième convoi. Il y avait tout de même trois cents bornes à faire. Je pense que j'aurais réussi à les faire parce que j'étais bon marcheur. Ça a été dur. C'est pour ça que les Viets nous ont foutu la paix ensuite : plus de meetings, plus de travaux, plus rien<sup>4898</sup>. »

La délivrance arrive au troisième convoi de la paix, alors que Robert Schuermans pensait que, vu ses activités au journal du camp avec André Dubus), les autorités du camp ne le laisseraient pas partir, comme tous ceux qui leur étaient *utiles* :

« Je suis parti au troisième convoi. Ils ont pris ce qui restait, tout ceux qui étaient valides, sauf Dubus qu'ils ont voulu garder (lui était fils de colon et parlait le vietnamien). Le troisième convoi est donc

---

<sup>4893</sup> Où l'on trouve, entre autres, Amédée Thévenet.

<sup>4894</sup> Robert Bonnafois, *op. cit.*, p. 48, pour les chiffres de 261 et de 182 libérés des deux premiers convois.

<sup>4895</sup> Les dates précises au départ et à l'arrivée me sont données par Robert Schuermans, qui a fait partie du troisième convoi. Extrait d'un courrier reçu le 1er juillet 2020.

<sup>4896</sup> Eternel problème de précision chez les vétérans, Yves de Sesmaisons, dans ses souvenirs affirme partir le 15 février 1952 et arriver le... 27 janvier suivant. Je suppose qu'il est parti le 15 janvier 1952. Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous*, *op. cit.*, pp. 158 et 166.

<sup>4897</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>4898</sup> *Ibid.*

parti le 18 novembre, je l'ai appris la veille. Quelqu'un m'a dit : "Il y a un convoi qui part demain et tu en es". Au départ, on est parti avec une charge de riz assez importante qui s'allégeait au fur et à mesure qu'on avançait. Le problème, c'est quand quelqu'un avait une crise de "palu", il fallait lui prendre sa charge ; on se la partageait. Les trois-quarts du trajet, on a marché de jour et au fur et à mesure qu'on s'approchait des postes français, il fallait marcher de nuit. Mais je ne me suis jamais fait du mouron sur le fait que je n'y arrive pas. A partir du moment où j'étais libérable, j'étais certain d'arriver. Et pourtant on en a laissé<sup>4899</sup> ! »

Comme dans les premiers convois de libérables, le troisième est laissé devant un poste français. Les seules peurs des prisonniers, qui ont survécu à une marche harassante d'un mois mois, sont que le commissaire politique décide finalement que l'un ou l'autre reparte avec lui sous n'importe quel prétexte ou que les soldats du poste leur tirent dessus :

« Un matin, ils nous ont lâchés, au débouché d'une piste qui arrivait sur une route, ils nous ont dit que le poste français était de tel côté et ils sont partis. On a attendu qu'il fasse grand jour pour ne pas se faire tirer dessus ; ça aurait été trop bête d'arriver vers un poste français pour se faire allumer ! On était un groupe d'une vingtaine, ils nous ont libéré vers plusieurs postes différents. Nous on a été libéré devant un poste sonnette de Bac Ninh ou Ninh Binh, un trou ! Ils nous ont laissé venir, on a fait des grands signes, moi j'avais encore mon béret rouge, je l'agitais. Ils nous ont très bien reçu et nous ont donné à boire, à manger. On est arrivé en camion à Hanoi à la citadelle. On est passé à la douche, on a touché des fringues et on est passé à l'infirmerie parce qu'on avait tous chopé la gale. On ne l'avait jamais eue au camp. Lorsqu'on a rejoint le convoi de tous les libérables, certains l'avaient et ils l'ont refilé à tout le monde. A l'infirmerie, ils ont pris un seau avec un espèce de balai et ils nous passaient ça sur le corps. Je vous garantis que sur les parties intimes, on a dérouillé ! C'était efficace, deux ou trois jours après, il n'y avait plus rien<sup>4900</sup>. »

L'accueil n'est pas toujours aussi chaleureux dans tous les postes. « Il était dit que rien ne serait simple dans notre aventure<sup>4901</sup> », écrit Claude Baylé. Il est libéré avec un cinquième convoi le 3 janvier 1954 par le commissaire politique adjoint Boudarel en personne. Ils font près d'un mois et demi de marche, à traverser des villages dont les habitants les félicitent pour leur conversion en combattants de la paix. Mais il existe une épreuve ultime : devoir repartir au camp à quelques encablures d'un poste français. Cela fait partie des éléments les plus reprochés Georges Boudarel. Il décide qu'une partie du convoi ne pouvait être libéré et que les prisonniers doivent choisir entre ceux qui peuvent l'être et ceux qui repartent au camp. Il est arrivé la même chose dans celui d'Yves de Sesmaisons en janvier 1952<sup>4902</sup>. Quelques jours plus tard, une villageoise se plaint que des œufs lui ont été dérobés par un prisonnier du convoi ; celui qui est accusé pour la forme doit, lui aussi rebrousser chemin<sup>4903</sup>. La scénographie de la libération à base de meetings et de tracts est minutieusement préparée. Le 3 janvier, le lieutenant du poste ne veut pas laisser s'approcher une manifestation, fut-ce de prisonniers libérés avec tracts et banderoles ; il fait tirer une rafale de FM et refuse de les laisser entrer. Heureusement, au PC du secteur, l'accueil est meilleur et ils retrouvent des douches et des uniformes français. Ils s'empiffrent littéralement selon ses propres

---

<sup>4899</sup> *Ibid.*

<sup>4900</sup> *Ibid.*

<sup>4901</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, *op. cit.*, p. 265.

<sup>4902</sup> Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous*, *op. cit.*, p. 164.

<sup>4903</sup> Il est libéré quelques jours plus tard, les œufs ayant été ramassés par le mari de la villageoise ! Claude Baylé, *Ibid.*, p. 269.

mots. Un de ses camarades d'un autre groupe tombe dans le coma à son arrivée. La plupart pèsent sans doute moins de 50 kilos<sup>4904</sup>.

Plus tard, les libérations de prisonniers sont organisées à partir de la conférence de Trun Gia le 5 juillet 1954 et celle de Genève le 14. Les libérations s'étalent de juillet à octobre 1954. Jean Lomer et ses compagnons se mettent en marche, dans le Than Hoa, le 4 août, pour aller, en sampans, jusqu'à un « camp d'attente » du 5 au 20 août suivant, puis au camp n° 71 où il rencontre des prisonniers de Dien Bien Phu, en particulier Martial Chevalier, le secrétaire et ami de Bigeard au 6<sup>ème</sup> BPC. Une fois arrivés au camp d'attente, à Tuyen Quang ou ailleurs, les prisonniers reçoivent de meilleurs repas et une tenue neuve juste avant leur libération. Mais cela n'est pas si simple et s'organise trop lentement pendant trois mois, pour des prisonniers à bout de résistance qui doivent, pour la plupart, repartir à pied pour gagner le point de rencontre entre l'APV et les forces françaises ; une limite maritime ou fluviale avec les ennemis face à face sur chaque rive. Le 31 août, Jean Lomer est libéré et peut monter dans un LCT. Il est parti de son camp de prisonnier depuis trois semaines. A Tuyen Quang, atteint après de longs jours de marche, affectés par le décès de plusieurs officiers à bout de forces ou atteint de spirochétose (maladie provenant de l'urine de rat), les prisonniers reçoivent « des chaussures tressées dans des vieux pneus, un ensemble vert olive et un casque de latanier<sup>4905</sup>. »

D'autres ont été gardés jusqu'au bout pour les punir de leur résistance morale et de leur opposition sans failles à l'endoctrinement, notamment ceux de Cho Chu<sup>4906</sup>. De plus, une partie des captifs n'ont pas pu y arriver ou sont morts peu de temps après leur libération, dans une ultime injustice. Plusieurs témoins ont raconté leur souffrance pendant cette dernière marche, qui a bien failli s'arrêter prématurément alors qu'ils avaient tenu jusque-là, comme Jacques Allaire :

« Moi j'ai failli crever en captivité, j'ai eu une crise terrible, je ne sais plus de quoi ! Je ne pouvais plus marcher ni manger, j'étais couché ; c'était pendant la marche de la "libération". Je me suis allongé et j'ai dit que je ne pouvais plus avancer. Deux ou trois toubibs sont venus, des vrais toubibs de chez nous. "Je vois bien ce que tu as, c'est..." ". C'était très douloureux. Que faire ? "On attend". J'ai attendu, j'ai souffert pendant peut-être trois jours et trois nuits, et je croyais que j'allais crever ! Et puis, plus rien, ça s'est terminé<sup>4907</sup> ! »

Yves de Sesmaisons doit être porté dès le premier jour de la marche de retour, sur un brancard, par deux tirailleurs sénégalais qui lui sauvent la vie. Il pense qu'il n'y arrivera pas : « Je me sens fichu ! Détresse immense<sup>4908</sup>. » Pierre Maillet, qui a dû rallier Tuyen Quang puis Vietri depuis le camp de Tuan Giao, est à bout de forces :

« J'ai fait un début de bérubéri. D'ailleurs, j'avais les jambes énormes et ce qui m'a sauvé, c'est qu'à Yen Bay, ils m'ont donné une banane, comme ça. Quand je l'ai mangée, mes jambes ont dégonflé et la nourriture a été un peu améliorée parce que l'armistice a été signé. A Tuyen Quang, ils nous ont

<sup>4904</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>4905</sup> Georges Lacrose, *Regards sur mon passé*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>4906</sup> Henri Ortholan, *Prisonniers du Vietminh : de Dien Bien Phu au camp-Tribunal de Cho Chu*, Le pays de Dinan, Dinan, 2013, 208 p.

<sup>4907</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>4908</sup> Yves de Sesmaisons, *Ibid.*, p. 159.

suralimentés, ce qui a déclenché pas mal de morts, des pauvres types qui étaient complètement amaigris, dénutris. Leur donner une nourriture plus riche, à des gens qui avaient de la dysenterie, il en est tombé quelques-uns. Et des gens qui n'ont pas pu récupérer sont morts à l'hôpital. Même sur le bateau et même en France<sup>4909</sup> ! »

Leur captivité se termine par de multiples meetings politiques les incitant à devenir des combattants de la paix à leur retour, et par un constat dégoûté du changement radical d'attitude des commissaires politiques devenus prévenants voire amicaux, de l'abondance soudaine de nourriture plus variée qui aurait sauvé un grand nombre de prisonniers des mois auparavant. Les « simagrées », pour reprendre l'expression de deux témoins, banderoles, applaudissements des Bodois et des femmes, les chants de paix, les accompagnent jusqu'au LCT de leur libération puisque celle-ci se produit en général au bord d'un fleuve. Beaucoup de prisonniers se libèrent et se vengent en balançant dans le fleuve les chapeaux ou casques en latanier avant d'arriver à Hanoi pour ceux qui sont libérés à Vietri ou à Haiphong, pour ceux du Than Doa.

A la libération des camps, en 1954, se produit un autre geste surprenant : beaucoup de prisonniers qui avaient été dépouillés de tout au cours de fouilles successives retrouvent une partie de leur bien, juste avant leur libération. Jean Lomer, dans ses souvenirs, « veut donner ici un exemple de la parfaite organisation des Viets » qui lui restitue ses biens confisqués et rendus au cours de la marche vers un camp d'attente, le 20 août 1954. Dans une « baraque », des commissaires politiques amènent de « petits sacs de jute » et les vident sur une table. Les prisonniers sidérés découvrent « des montres et des bijoux tous parfaitement étiquetés avec le nom de leurs propriétaires<sup>4910</sup>. » Les prisonniers récupèrent ce qui leur appartient, les commissaires politiques gardent le reste.

Le bilan est lourd, que ce soient les pertes dans certains camps, au vu de l'état de délabrement physique (fragilité, maladies, pertes de poids) et psychologique des prisonniers libérés. Il est trop tard pour nombre de prisonniers qui ne se relèveront pas, malgré les soins apportés dans les hôpitaux d'Hanoi ou de Saigon ; les uns par affaiblissement général, les autres à cause de blessures mal soignées à Dien Bien Phu et dans les camps. D'autres encore se sont jetés sur la nourriture et la brutalité du changement alimentaire les a entraînés dans la mort. C'est aussi ce que rappelle André Boissinot, qui se souvient de son état lors de sa libération :

« Quand je suis revenu, je ne pesais plus que 38,6 kilos pour 1,80 m ; je n'ai d'ailleurs jamais repris mon poids qui était de 79 kilos. [...]. Sur le bateau quand on a été libéré, et ensuite à Haiphong, certains qui n'ont pas voulu respecter le régime conseillé sont morts ! On disait à ce moment-là que notre estomac n'avait plus que la grosseur d'une noix et devait se réadapter à une nourriture normale<sup>4911</sup> ! »

La majeure partie des libérés pèsent une cinquantaine de kilos, au mieux, surtout pour ceux qui n'ont subi que cinq mois de captivité mais parfois ce poids descend à moins de quarante. Joseph Verdelhan, en un peu plus de trois mois et demi de captivité, marches comprises, pèse 39 kilos sur

---

<sup>4909</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Maillet à l'ONAC de Moulins le 15 février 2018.

<sup>4910</sup> Jean Lomer, *op. cit.*, p. 54.

<sup>4911</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec André Boissinot, le 26 octobre 2017.

68-70 au départ<sup>4912</sup>, Georges Lacrose en a 58 et va remonter à 70 en douze jours de « régime ». Robert Schuermans, après 18 mois de captivité, pèse 50 kilos pour 1.95 mètre, Yves de Sesmaisons revenu malade après un an de captivité, n'en pèse plus que 40. En presque un an, Toussaint Joseph Guidoni, prisonnier de novembre 1953 à septembre 1954 au camp n°1, a beau être dans un camp moins dur que d'autres, il n'en n'est pas moins décharné : « J'ai perdu 30 kilos je suis passé de 76 à 46 pour 1,76 mètre<sup>4913</sup>. » Les prisonniers libérés sont des vieillards. Certains ont des cheveux blancs alors qu'ils n'ont pas trente ans, se déplacent mal, mangent peu, ont des cauchemars dès la première nuit. Charles-Henry de Pirey croit rêver, un soir de septembre 1952 dans une boîte de nuit, en voyant seul, silencieux, le lieutenant Xavier de Villeneuve, libéré quelques jours auparavant. Tout heureux de le retrouver, il trouve qu'il « a bien changé. Il est squelettique et des fils blancs parsèment ses cheveux sombres ; il a 28 ans<sup>4914</sup> ! »

Le premier souci des prisonniers libérés est d'écrire à leur famille ou de leur envoyer un télégramme pour les avertir qu'ils sont vivants et libres, leur disparition ayant été plus ou moins tardivement signalée. Le second est de reprendre du poids et d'enfin assouvir leurs rêves les plus simples : celui d'un WC avec chasse d'eau a beaucoup de succès, surtout pour les prisonniers de la RC 4 habitués à quatre années de feuillées glissantes ; utiliser l'eau courante potable, le savon, dormir dans un vrai lit. Pour ceux qui ne sont pas confinés dans les hôpitaux, le seul fait de sortir pour marcher librement est un réel plaisir. Mais l'atmosphère n'est pas si joyeuse. Ils ressentent le poids des camarades enterrés dans les camps et la défaite suinte jusque dans l'ambiance lugubre d'Hanoi, « presque en totalité dans l'obscurité, attendant l'arrivée des troupes Viet Minh<sup>4915</sup> ! », écrit Georges Lacrose. Une partie des prisonniers libérés, qui sont assez valides pour sortir, vont dans les boîtes de nuit réapprendre à boire, à rire et à aller manger dans les restaurants d'Hanoi et de Saïgon dont ils ont rêvé en captivité. Ils peuvent s'enivrer, se goinfrer de steak-frites ou juste prendre le temps de déguster un petit plat de douceurs dont ils pensaient avoir oublié le plaisir. Mais certains comportements sont en fait complètement différents un fois le rêve touché du doigt. Yves de Sesmaisons ne peut même pas manger le bout de pain devant lui, dans le poste français qui l'accueille<sup>4916</sup>. D'autres en ont fini provisoirement avec les rêves gastronomiques, leur estomac refusant toute nourriture supplémentaire: « Quand on est sorti de captivité, on est arrivé à Hanoi et tous les grands restaurants étaient ouverts. Il y avait des tas de façons d'aller manger, on était nourri à l'hôpital. Mais la bouffe, ça nous a quitté. Ce que je souhaitais, c'était prendre un bain de lait, un truc idiot quand on est taulard<sup>4917</sup> ! »

A partir de 1951, et surtout aux libérations d'août à octobre 1954, l'organisation sanitaire du

---

<sup>4912</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, Annecy-le-Vieux, SRE éditions, 2013, 264 p. ; p. 228.

<sup>4913</sup> Extrait du questionnaire de Toussaint Joseph Guidoni, reçu le 15 août 2020.

<sup>4914</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, *op. cit.*, p. 214.

<sup>4915</sup> Georges Lacrose, *op. cit.*, p. 100.

<sup>4916</sup> Yves de Sesmaisons, *op. cit.*, p. 1967.

<sup>4917</sup> Entretien avec Jacques Allaire, *op. cit.*

CEFEO est plutôt bien rodée. Les équipes sont en place dans les hôpitaux pour prendre tous les libérés en charge et les centres de repos de Nha Trang (pour Claude Baylé en 1951), de Dalat en accueillent une partie pendant au moins deux semaines pour qu'ils se refassent une santé.

Toutefois, une partie des prisonniers libérés, vont vivre un calvaire différent : affronter les questions de la Sécurité Militaire, une ultime humiliation venant, cette fois, de leur propre camp. La sélection, par le chef du camp et le commissaire politique, de ceux qui partent garde le potentiel d'injustice que génère tout système carcéral autoritaire qui choisit ses victimes et ses grâces, amplifié par une propagande qui alterne l'espoir et l'humiliation pour casser le « vieil homme » et construire le « nouveau ». Il crée, sans doute volontairement puisque le but est, en partie, de provoquer le chaos dans le camp d'en face, des rancœurs de la part de ceux qui restent au camp et des suspicions au sein de la Sécurité Militaire. Les renseignements français ne savent pas grand-chose sur ce qui se passe dans ces camps, hormis ce que les quelques évadés en 1950-1951 ont dit, comme le lieutenant de Kermarec. Mais ils savent qu'il existe un endoctrinement politique. La question lancinante est donc, pour eux, de savoir si les prisonniers qui ont été libérés, parfois quelques mois seulement après leur capture par l'APV, ne sont pas des militaires retournés et transformés en agents communistes. Ils vont devoir citer leurs camarades déserteurs, collaborateurs, justifier d'avoir signé des manifestes pacifistes et critiqué publiquement les violences du CEFEO. Les prisonniers des colonnes de libérés de 1951 et 1952 s'attendaient à être accueillis à bras ouverts. Ils ont parfois l'impression de trouver de la gêne à leur rencontre, voire de la méfiance ; sensation terrible qui ternit la joie d'être libérés. Claude Baylé voit arriver des membres de la Sécurité Militaire à Nha Trang et se voit mis en posture d'accusé selon les renseignements donnés antérieurement par des camarades du camp 113, sur ses activités et ses signatures de manifestes ; ou même sur tous les incidents qui se sont produits depuis sa libération, l'altercation avec le premier chef de poste comprise. Baylé en garde longtemps de très mauvais souvenirs : « des interrogatoires insupportables ; des questions odieuses ; des attitudes incompréhensibles ; d'indécentes moqueries ; plus tard, des enquêtes à domicile<sup>4918</sup>. »

Cette complexité de situations, de sentiments, donne des analyses et des réflexions très différentes qui opposent certains historiens à une partie des vétérans et aux associations combattantes, qui restent sur une position de volonté d'extermination, de génocide de la part de la RDV envers les prisonniers du CEFEO. Les photos, les chiffres, les faits, sont comparés sans nuances avec le nazisme depuis Bernard Fall en passant par les conclusions de Robert Bonnafous. C'est un sujet encore inflammable soixante-cinq ans après les faits, dans un périmètre plus que restreint réservé à certains historiens, à des anciens d'Indochine dont le nombre se raréfie, à des associations

---

<sup>4918</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, op. cit., p. 272.



combattantes qui se vident de leurs adhérents. Les débats sur cette question sont d'une extrême rareté et elle ne risque pas de se clarifier tant que les faits ne seront pas discutés en commun.

### 3.4 Une mémoire de la captivité toutefois plus ambivalente qu'on ne le croit : l'absence de mémoire unique sur cette question très émotionnelle et polémique

« Quand on me pose la question : « Avez-vous été maltraités ? ». Je réponds : « Pas réellement sauf exceptions. Il serait plus juste de dire que nous n'avons pas été traités du tout » (Jean-Jacques Beucler).

C'est probablement LA question qui sépare le plus les anciens combattants et les historiens sur la guerre d'Indochine. Tout ce qui est traumatique divise avec en prime, une certaine agressivité, accentuée par des discours à sens unique, parfois basés sur des erreurs, souvent mus par clichés politiques sans discernement. Le point Godwin est l'affaire Boudarel. L'historicisation doit être apaisée et si l'émotion des vétérans s'est transmise à leurs descendants, ce n'est pas pour en relayer les dysfonctionnements. L'historiographie de la captivité des prisonniers de guerre en Indochine a avancé, et l'analyse s'est particulièrement affinée. Des historiens d'une nouvelle génération comme Nicolas Séradin, Julien Mary et Pierre Journoud se sont emparés de cette question et l'ont traitée avec rigueur, sans arrière-pensées et l'ont débarrassés de ses oripeaux politiques. Ils ont été aidés par des vétérans qui ont davantage parlé de leur expérience avec beaucoup plus de nuances que leurs prédécesseurs. On peut donc constater aujourd'hui l'absence de « mémoire unique » sur cette expérience de la captivité. Avec logique et comme pour tous les autres domaines concernant ce conflit, les ressentis sont différents parce que les vécus, l'ambiance des camps, la durée et la période de captivité le sont aussi. Le chiffre des morts pendant la captivité, l'attitude et les motivations de Georges Boudarel, la stratégie de la RDV sur la captivité des prisonniers du CEFEO sont des points très sensibles. Ces questions réclament du doigté et de l'ouverture d'esprit. Mais c'est seulement lorsque les archives du Vietnam seront accessibles et traduites que l'on pourra gommer les incertitudes sur les dernières d'entre elles.

#### 3.4.1 La sanctuarisation de la mémoire des camps de prisonniers : un sentiment d'horreur commun aux vétérans

« A tout jamais je suis et demeure viscéralement anti communiste, primaire ou pas ; je sais ce qu'est le communisme et je sais surtout qu'il n'est pas modifiable dans cet univers où il n'y a pas de place pour l'homme. » (Martial Chevalier)

Il n'est pas question de dire aux prisonniers que leur *sentiment* d'une captivité horrible et comparable à celle des camps nazis est faux mais déjà de faire admettre que tous les prisonniers n'ont pas du tout ce sentiment, ce vécu, ni cette analyse. Il faut relever tout d'abord les concordances puis les divergences, dans leur mémoire de captivité, entre anciens prisonniers

d'Indochine, en rappelant l'importance des thèses de Robert Bonnafois, Nicolas Séradin et Julien Mary et celle de livres comme celui de Louis Stien parce qu'ils ont marqués les vétérans.

Lorsque l'on écoute et que l'on lit les témoignages de vétérans sur leur captivité en Indochine, qu'ils soient donnés en entretiens, rédigés et pour une partie d'entre eux publiés depuis 1953, on se trouve devant des récits à la limite du supportable, d'une noirceur profonde qui fait d'eux des survivants blessés. Si les dates et les analyses peuvent diverger, les anciens captifs s'accordent sur ce qui semble l'essentiel de leur mémoire, que l'on peut résumer avec certitude.

Tous les anciens prisonniers qui ont voulu et pu témoigner ont encore une émotion à fleur de peau, et ont eu le courage de revenir sur une mémoire très difficile à exprimer du fait d'expériences douloureuses que chacun a connu et ressenti avec plus ou moins de violence. C'est une certitude, la cruauté de leur incarcération dans ces camps de prisonniers passe par une marche exténuante, souvent sur des centaines de kilomètres, qui les a physiquement et moralement atteints, ayant laissé beaucoup des leurs sur le chemin. Même les blessés, ballotés dans les camions, ont dû marcher à un moment ou à un autre, malgré la gravité de leur état, ne serait-ce qu'à leur libération. Tous ont survécu grâce à leur résistance physique, leur solidarité, leur volonté ; quelques-uns grâce à leur foi et parfois par chance. C'est un souvenir aussi affreux que la captivité dans les camps, sinon plus. La plupart parlent de « marches de la mort » car ils l'ont vécu et ressenti comme telles. Au camp, les prisonniers ont découvert un système, à leurs yeux, « d'une grande perversité<sup>4919</sup> » : niveler les grades pour faire perdre les repères, lier la rééducation politique à la nourriture et au travail en usant les corps pour atteindre l'esprit. Les exemples cités plus haut sont nombreux. Diviser pour régner dans les tâches, les sanctions, les « petits cadeaux » aux favoris, les exemptions de corvées ont pu fragiliser la solidarité et l'unité des prisonniers. Pour Claude Baylé, l'exemple absolu d'ignominie est atteint lorsque Georges Boudarel fait faire demi-tour à deux membres d'un convoi de prisonniers libérables, à quelques jours de la fin du calvaire, en vue d'arriver à un poste français ; décision que doivent prendre les prisonniers réunis en assemblée<sup>4920</sup>.

Aucun d'entre eux n'a parlé des camps dans lesquels ils sont passés comme des havres de tranquillité et d'harmonie, ou simplement rudes. Dans les expériences françaises de captivité connues au XX<sup>e</sup> siècle, celle de l'Indochine apparaît chez chacun d'entre eux bien plus difficile, douloureuse, misérable, dans un isolement déstabilisant<sup>4921</sup>. Toute privation de liberté en temps de guerre paraît insupportable. Dans leur grande majorité, frustré de nouvelles, de colis, de pauses, les prisonniers d'Indochine affrontent la faim, une misère physiologique et un taux de mortalité bien plus importants qu'en Allemagne pendant les deux conflits mondiaux. Quels que soient les chiffres, contestés ou non, la mort leur apparaît à tous démesurée, injuste, passant des plus faibles

---

<sup>4919</sup> Expression prononcée par deux vétérans en entretien.

<sup>4920</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, op. cit., pp. 258-259.

<sup>4921</sup> Le cas des prisonniers français du FLN n'est jamais évoqué.

aux plus forts d'entre eux, que le travail, la maladie, le dégoût du riz ou simplement l'absence d'espoir abattent très rapidement. Chaque prisonnier a perdu bien plus de poids que pendant son séjour, l'amenant à cet état squelettique si choquant sur les photos de leur libération. C'est incontestable, comme l'existence en eux d'une mémoire traumatique de ces camps.

Ce qui n'a pas toujours été écrit mais qui est aujourd'hui admis, est la rareté des actes de cruauté directe des gardiens. Ils ont existé, des exécutions ont eu lieu tout comme des tortures mais ces situations sont restées exceptionnelles. C'est l'un des aspects de cette captivité indochinoise, qui rejoint le constat de Jean-Jacques Beucler, non de maltraitance sur les prisonniers mais de *non-traitance*<sup>4922</sup>. La violence qui les a marqués est plus mentale que physique. L'indifférence de leurs gardiens devant la mort de leurs camarades les a bien davantage heurtés. André Boissinot rappelle que ce sont surtout les tentatives d'évasions qui sont violemment sanctionnées par des « dérouillées » de la part des gardiens et des paysans, allant jusqu'à l'exécution parfois, pour éviter la contagion des tentatives :

« Dans les camps de captivité, si la vie était pour le moins difficile, nous étions rarement battus sauf pour faute grave, telle qu'une tentative d'évasion pour laquelle je suis resté quasiment inconscient pendant plusieurs heures. [...]. Si j'ai vraiment dérouillé, c'est suite à cette tentative ce qui, somme toute, peut paraître presque normale, quoique pour un prisonnier, c'est un devoir de tenter une évasion<sup>4923</sup>. »

En fait, cela dépend des situations et des hommes, tant il est difficile de distinguer ce qui rapproche les combattants du fait de la barrière idéologique que les autorités de l'APV veulent conserver. André Mengelle raconte que « le capitaine Viet » observe le dévouement des camarades du capitaine Hervouët qui le brancardent malgré leur fatigue jusqu'à la fin, le courage personnel de ce dernier. « Lorsque le brancard arrive à sa hauteur, il fait venir les brancardiers et leur fait distribuer un ananas épluché. Ce geste, fait sans commentaire, mais il est vrai en cachette du commissaire politique, contraste avec la volonté de non-assistance à l'officier commandant les chars (à Dien Bien Phu, NDA)<sup>4924</sup>. Le sentiment général, après avoir souffert du système carcéral militaire de la RDV, va de la critique à la haine absolue du communisme. Martial Chevalier fait une sorte de synthèse de l'opinion très répandue sur cette idéologie et la déshumanisation que son application a provoqué, à leurs yeux, dans les camps : « A tout jamais je suis et demeure viscéralement anti communiste, primaire ou pas ; je sais ce qu'est le communisme et je sais surtout qu'il n'est pas modifiable dans cet univers où il n'y a pas de place pour l'homme<sup>4925</sup>. Sa fille, Marie-France Chevalier, m'explique ce paradoxe d'un père qui ne « pouvait pas les blairer » alors qu'il était « un enfant de la misère » mais que ce passage dans les camps l'a marqué, ajoutant : « Ils ont pris une conscience politique dans les camps, parce qu'il y avait des commissaires politiques ». Ces derniers, par leur manque d'humanité et par leur intransigeance,

---

<sup>4922</sup> Jean-Jacques Beucler, *op. cit.*, p. 51.

<sup>4923</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>4924</sup> André Mengelle, Dien Bien Phu. *Des chars et des hommes*, *op. cit.*, p. 329.

<sup>4925</sup> Extrait d'un cahier rédigé par Martial Chevalier en mars 1989, transmis par courriel par sa fille Marie-France Chevalier, le 27 octobre 2019.

leur ont donc involontairement appris, comme aux autres prisonniers, à détester le communisme et même...le rouge. « Le rouge n'était pas une couleur qu'il aimait. Il disait que le béret para n'était pas "rouge" mais "amarante"<sup>4926</sup>. »

Les anciens prisonniers sont restés le plus souvent agressifs envers le communisme parce qu'ils ont souffert d'une captivité marquée par cette idéologie, selon eux, destructrice de leurs valeurs qui coûté bien des vies dans leurs rangs. Mais également parce qu'ils reprochent au communisme en général et au « Vietminh » en particulier de les avoir forcés à abandonner leurs valeurs pour survivre ; l'avilissement pour garder sa vie sauve, une forme de déshonneur à cette époque, qui les a profondément humiliés, surtout les officiers. Cette humiliation explique le ton tranché et définitif des anciens prisonniers. Martial Chevalier, dans ses souvenirs, a décrit cette scène où il doit enterrer un camarade décédé au cimetière. Lui-même épuisé et mal outillé le fait « à la sauvette », sans cérémonie ni tombe creusée dans les formes règlementaires :

« Chaque pelletée (cuillerée dirais-je) nous épuise. Nous brûlons notre pauvre réserve de calories, nous ergotons pour la profondeur. [...]. Alors nous nous débarrassons le plus vite du cadavre, il n'y a pas d'autre mot, avant le retour du Viet (qui les escorte, NDA), car 20 cm en moins de profondeur pour la fosse que le règlement d'hygiène prescrit est le seul objectif à atteindre. Pauvre camarade enterré à la sauvette, sans sensibilité ; nous devons survivre, pour cela il faut s'économiser au maximum. Les valeurs fondamentales de l'ordre classique, comme dirait Jean Pouget, n'ont plus cours<sup>4927</sup>. »

Le souvenir de ces valeurs qu'ils sont forcés d'abandonner temporairement, font que les anciens prisonniers ressentent communément – davantage que les anciens combattants d'Indochine – en conscience que l'homme n'est pas parfait et que cette captivité ne les a pas toujours montrés sous leurs meilleurs jours : ors des marches vers les camps quand il faut abandonner les plus faibles ou passer à côté d'eux sans pouvoir les aider ; au camp, éviter d'aller à l'infirmerie - morgue pour voir des camarades à l'agonie. Le mot-clé pour survivre a pu être « l'égoïsme » : « Il faut être égoïste pendant ces marches terribles ou porter secours aux camarades ; on touche à l'âme, à la force d'âme<sup>4928</sup> », reconnaît le catholique pratiquant Jacques Allaire.

Jean Carpentier se fait, un jour, au camp, voler sa cai-bat (sa ration) de riz. Déjà affaibli, il ne peut se permettre de sauter un repas. Son grand ami Jean Kéromnès travaille aux cuisines. Il s'y rend pour le lui demander de la nourriture car il lui en a déjà fourni en douce. Mais un légionnaire avait découvert cette combine et a dû menacer Kéromnès. Ce dernier, voyant son ami, se détourne pour l'éviter, ne voulant pas subir de sanction. Carpentier s'effondre. Il sera sauvé par un autre ami, Jean Segalen<sup>4929</sup>. Dans son camp d'homme de troupes, Marcel Reybillet estime que le manque de solidarité apparaît davantage encore fin juillet 1954 quand la paix est signée et que des espoirs de libération se font jour : « C'était un peu chacun pour soi, on ne savait pas lequel allait s'en aller le premier.

---

<sup>4926</sup> Entretien de l'auteur avec Marie – France Chevalier, dans son atelier de peinture à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>4927</sup> Martial Chevalier, *Souvenirs*, 26 p. ; reçu par courriel de la part de sa fille, Marie-France Chevalier, le 28 septembre 2018.

<sup>4928</sup> Entretien avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>4929</sup> Franck Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, pp. 504-505.

On ne pouvait pas vraiment compter les uns sur les autres mais on essayait de garder le moral. On a appris qu'il y avait des pourparlers et accords à Genève. C'est là qu'on a repris un peu espoir ! Mais ça ne disait pas quand il y aurait la fin des hostilités. Ce n'était pas dit qu'ils nous libèrent<sup>4930</sup>. »

André Mengelle explique qu'au bout de trois jours de marche au départ de Dien Bien Phu, l'encadrement de l'APV décide que « le brancardage des blessés se fera par groupe » et que c'est aux groupes de s'organiser. « A ce moment, l'égoïsme et la veulerie des prisonniers valides en particulier, pourtant là pour aider les autres, deviennent des plus flagrants<sup>4931</sup>. » Ceux qui se dévouent le plus, comme le capitaine Hervouët, y laissent souvent leurs forces puis leur vie. S'il existe des personnes qui ont le culte du héros dans leur logiciel personnel, les anciens prisonniers lus et rencontrés ne souhaitent manifestement pas en faire partie. Ils savent que tout le monde n'a pas eu une attitude exemplaire en captivité. Ils ont assisté à des dénonciations. Jean Lomer parle de deux légionnaires qui « avaient dénoncé aux Viets leurs camarades qui avaient “de mauvaises pensées”, les condamnant ainsi à un très mauvais sort<sup>4932</sup> ». Raymond Muelle cite le cas de trois prisonniers de Bac Kan (Marchal, Chandernier, Ragon) qui s'évadent d'un camp de prisonnier. A-t-il inventé pour le besoin de palpitant de son livre, le personnage du salaud que représente lieutenant Remercy ? Ce responsable désigné par les autorités du camp, les dénonce après leur départ par peur des représailles<sup>4933</sup>. D'autres citent des compromissions avec le commissaire politique pour avoir un peu de nourriture ou d'autres avantages. Jacques Allaire n'a, semble-t-il, rien oublié du camp n°1 qui est peuplé d'officiers. Leur statut n'empêche pas les bassesses, ce que, par ailleurs, Jean Pouget a également montré dans son roman par l'intermédiaire de plusieurs personnages sans scrupules<sup>4934</sup> :

“ Quand on était au camp n° 1, il y avait une espèce de règle de conduite, non écrite ; on était entre officiers. Certains d'entre nous ont perdu l'estime par rapport aux autres parce qu'ils étaient toujours branchés sur la gamelle, ou qu'ils ne voulaient brancarder personne, ou qui se seraient prostitué (j'exagère à peine) pour faire plaisir au commissaire politique. Quand on était en taule en Indochine, il ne s'agissait pas d'être le meilleur de tous, il s'agissait d'être le moins mauvais et de manger ; les gens ne pensaient qu'à manger. Certains auraient vendu leur mère pour une boule de riz. D'autres sont restés droits dans leurs bottes et d'autres qui louvoyaient parce qu'ils voulaient rentrer, parce qu'ils avaient faim.

Vous savez, la captivité, c'est véritablement l'impression que le masque est retiré. Nous avons tous un masque. Les gars qui balançaient leurs médailles dans les défilés, qui roulaient des mécaniques, il y en avait peu ! Il n'y avait plus que des gars qui essayaient de durer ; qui évitaient de se faire remarquer par le commissaire politique, pour passer inaperçus<sup>4935</sup>. »

Tous ces ressentis et ces situations évoquées dans ce point font partie des points de convergences des mémoires combattantes de captivité. Mais certaines analyses divergent et opposent – discrètement car les sujets sont peu évoqués, même entre vétérans – les anciens prisonniers d'Indochine, parfois de manière assez radicale, ce qui montre la diversité des mémoires.

---

<sup>4930</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnax-la-Montagne, le 24 mai 2017.

<sup>4931</sup> André Mengelle, *op. cit.*, p. 326.

<sup>4932</sup> Jean Lomer, *op. cit.*, p. 45.

<sup>4933</sup> Raymond Muelle, *Le 1er bataillon de choc en Indochine, op. cit.*, p. 129.

<sup>4934</sup> Jean Pouget, *Le Manifeste du camp n°1, op. cit.*, Les personnages de Chaffert (« le Moujik ») ou du médecin - colonel Durantomme en font partie.

<sup>4935</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

### 3.4.2 Des mémoires de captivité elles-aussi divisives

« Il y avait quelques cours de politique. On en a eu, mais ces cours n'étaient pas de nature à modifier le comportement des gens, à mon avis. » (Robert Salain)

Leurs mémoires sont toutefois fragmentées et s'opposent sur des points importants ; sur des situations que certains ont vécues et d'autres non, sur des ressentis très contrastés et des positions qui sont, pour les uns, très politisées et pour d'autres, non. La plupart des anciens d'Indochine que j'ai eu l'honneur de rencontrer ont tenu à me montrer leur bibliothèque souvent impressionnante, garnie de nombreux ouvrages sur « leur » guerre. Ils ont voulu aller au-delà de leur mémoire pour comprendre l'histoire du conflit. C'est l'une des raisons pour lesquelles certaines questions sont source de divisions entre vétérans, entre ceux qui en sont restés à leur mémoire, parfois à leur rancœur et ceux qui sont allés au-delà.

Une partie des vétérans de la captivité ont gardé une mémoire monolithique, sans nuances. Elle est compréhensible à l'aune de leur souffrance. D'autres vétérans, qui ont suivi l'évolution de ces mémoires de captivité et l'évolution historiographique sur le sujet parlent davantage des différences entre captivités, selon les camps et leurs périodes. Il s'en est trouvé pour critiquer Jacques Allaire pour être trop présent dans les colloques ou les émissions de télévisions. Ce qui semble injuste. D'abord parce que des anciens l'ont poussé, reconnaissant en lui une facilité de paroles qu'ils n'avaient pas ; ensuite, sa relative omniprésence comme référence systématique d'ancien combattant d'Indochine a agacé, comme ses analyses nuancées sur le conflit, voire sur l'ennemi et la captivité. Pour exister, la mémoire d'Indochine en est passée, comme les autres mémoires combattantes, comme le résistancialisme appuyé par l'État dès 1945, par un discours héroïsant qui a déplu à nombre de vétérans. Ce discours a séparé, comme modèles à honorer et suivre, les héros, les seigneurs, des lâches et des salauds, en une analyse binaire, manichéenne de l'histoire de la guerre d'Indochine.

Depuis 1991, sans être assez médiatisé comme l'auraient souhaité les vétérans, les quelques débats qui évoquent la captivité et le rôle de l'ancien commissaire politique français sont tranchants et les éléments nuancés ou correcteurs de l'historiographie se voient (verbalement ou par écrit) violemment critiqués. Garder ce ton et cette rancœur, affichées lors de la mort de Giap que le ministre des affaires étrangères Laurent Fabius a salué en 2013 ou lors de toute autre occasion de voir en Ho Chi Minh un chef d'État opiniâtre et respectable comme Édouard Philippe<sup>4936</sup> en 2018, isole un peu plus les gardiens du temple mémoriel qui ont sanctuarisé une mémoire de captivité à sens unique, écartant définitivement toute nuance et tout respect concernant les anciens chefs de la RDV. En dialoguant avec certains anciens vétérans, anciens prisonniers ou non, je me suis

---

<sup>4936</sup> Cf. *infra*, p. 1697.

aperçu qu'ils en étaient restés à l'analyse de Robert Bonnafous. Elle leur suffit. L'honneur de l'armée n'y est pas attaqué. Or elle date de 1985. Depuis, l'historiographie des camps a évolué dans des ouvrages généralistes et grâce aux thèses citées plus haut. La plupart des vétérans et des passionnés du conflit en sont restés aux chiffres et aux analyses de cette première thèse qui parsèment leurs livres, comme le sacro-saint et erroné chiffre de 10754 prisonniers libérés qu'ils citent comme celui de toute la période du conflit alors qu'il ne concerne que l'été et l'automne 1954. Il faut dire, à leur décharge, que les thèses de Nicolas Seradin et Julien Mary n'ont toujours pas été publiées à ce jour<sup>4937</sup>. Mais aucune brochure du milieu combattant, aucune association de vétérans ou de soutien à l'armée ne s'est attachée à rectifier les chiffres et à actualiser les analyses. Ivan Cadeau, proposant un autre chiffre des pertes de la captivité et une autre analyse dans son ouvrage sur la guerre d'Indochine, a reçu « quelques remarques de faire *le jeu de l'ennemi*<sup>4938</sup>. »

Le discours victimaire parfois violent où l'émotion supplée l'analyse historique, relayé au niveau associatif, est parfois repris, sur le même ton, par une partie des acteurs de la post-mémoire sur les réseaux sociaux. Toute analyse corrective ou nuancée déclenche, de la part de quelques enfants de vétérans, prisonniers ou non, des passionnés du conflit une bronca écrite d'épithètes qui se veulent injurieuses, la pire étant d'être trait...de communiste ! Selon les moments et l'état s'esprit, cela apparaît ridicule, amusant ou agaçant. La mémoire n'est pas non plus monolithique lorsque l'on évoque la question de la rééducation politique et du « lavage de cerveau », puisqu'il y existe une grande différence entre les deux termes, entre les « anciens » et les « nouveaux » prisonniers; ceux de 1950 qui le sont restés de 18 mois à quatre ans et ceux de 1954. Les circonstances de leur rééducation politique, évoquées dans le point précédent sont très contrastées et le terme de « lavage de cerveau » vient plutôt de cette catégorie première catégorie de prisonniers de longue durée qui subissent des discours et des meetings jusqu'au dernier jour de leur convoi de libérables ou de la fin de la guerre. Les prisonniers de Dien Bien Phu le sont restés trois à quatre mois et n'ont pas eu le temps d'avoir à subir le chantage « activité politique contre nourriture ». Si l'on enlève un mois de marche, en mai-juin 1954, ils sont restés entre deux et trois mois dans les camps, jusqu'en septembre pour ceux du Than Hoa, en octobre 1954 pour les derniers du camp-tribunal de Cho Chu. Bien entendu, cela n'a pas empêché les « nouveaux prisonniers » de subir des discours répétés pendant la marche vers les camps ou les meetings de « l'île d'amour » au camp n°1, encore moins de mourir de carences nutritives et d'épuisement. Mais l'amélioration des conditions de détention à partir de la fin juillet 1954, les accords de Genève étant signés et la paix devenue officielle, la nourriture et les relations s'améliorent. Le travail et la faible alimentation, les deux piliers d'une rééducation politique très pesante, épuisent moins les

---

<sup>4937</sup> Constat effectué en octobre 2022.

<sup>4938</sup> Apparemment, c'est la remarque-type lorsque l'on émet une analyse historique différente. Extrait d'un courriel d'Ivan Cadeau, reçu le 2 octobre 2016. Ivan Cadeau, *la guerre d'Indochine 1940-1956, op. cit.*, pp. 488-492

corps et rendent les cerveaux moins malléables. En outre, les relations avec les gardiens, et surtout, avec le commissaire politique et le chef de camp se détendent ; du moins plusieurs vétérans le signalent-ils aujourd'hui. Par conséquent, l'endoctrinement n'est plus autant intrusif dans les âmes. C'est probablement la raison pour laquelle ce sont surtout ces prisonniers plus « récents » qui réfutent l'appellation de « lavage de cerveau » ou de maltraitance mentale. Par exemple, Robert Salaün ne parle que de cours politiques, peu nombreux et peu convaincants :

« Il y avait quelques cours de politique. On en a eu, mais ces cours n'étaient pas de nature à modifier le comportement des gens, à mon avis. J'ai vu des communistes français qui sont venus essayer de nous endoctriner. On a eu très peu de contacts. Ils ont fait un discours et ils sont partis. C'est arrivé deux fois, je crois. Moi, ça ne m'a pas frappé tellement !

Certains ont prétendu qu'ils avaient eu des « lavages de cerveau » et tout ce qu'on veut. Appeler ça des « lavages de cerveau », il ne faut pas pousser ! Par contre, on avait un commissaire politique dans le camp, qui, lui, faisait des séances. C'était le même depuis le départ, le responsable du convoi. Il y avait un officier Viet et le commissaire politique. Un jour il a posé la question de savoir si – c'était complètement idiot ! – leur comportement à eux était meilleur ou plus facile que celui des Allemands quand ils sont arrivés chez nous ! J'ai eu le malheur de répondre qu'il n'y avait aucune comparaison. Je les ai vus arriver. Les premiers étaient corrects. Ce n'est qu'à la fin de la guerre qu'ils se sont conduits comme des brutes. Lorsque l'on m'a libéré, on me l'a reproché ! « On vous libère mais n'oubliez pas que vous nous avez comparés aux Allemands<sup>4939</sup> ! »

Jacques Allaire, prisonnier au camp n°1, est également catégorique pour sa période d'été 1954 :

« Les cours d'éducation politique » n'étaient pas un « lavage de cerveau ». Ce n'est pas vrai. Ils étaient trop cons pour nous laver le cerveau. Pour ce faire, il aurait fallu des types très subtils. Il n'y avait pas de « lavage de cerveau ». On ne m'a pas obligé à passer un examen. C'était désagréable, mais moi, je n'écoutais pas. Quand on me racontait des histoires à dormir debout, je ne réagissais pas ; je savais que j'avais en face de moi un imbécile et je ne pouvais pas discuter avec lui. [...]. Ça ne rentrait même pas par une oreille ; elle était obturée et je n'écoutais qu'en apparence. »

Cela n'empêche pas de faire semblant d'écouter, au cas où une libération impromptue interviendrait, qu'il ne faudrait pas manquer par une attitude « réfractaire » :

« On a beaucoup parlé de « lavage de cerveau ». Pour ma part, y ayant échappé ainsi que mes camarades prisonniers de Dien Bien Phu, je pense qu'il s'agit tout simplement d'une mise en condition physique tellement précaire que le sujet est prêt à tout pour se sortir de cette situation. [...]. Durant les premiers jours d'août 1954, il convenait de ne pas faire d'erreurs de comportement. Il fallait convaincre les Viets que la formation politique dont ils nous avaient abreuvé avait porté ses fruits et que par voie de conséquence nous serions leurs interprètes à notre retour<sup>4940</sup>. »

Enfin, nombre de prisonniers de 1954 n'ont pas du tout vécu de cours d'éducation politique sous quelque propagande que ce soit, faute de temps, de commissaires politiques disponibles ou compétents, car un chef de camp qui s'improvise maître du langage peut tenir des discours mais n'arrivera pas à convaincre. Marcel Reybillet a bien assisté à des cours, mais comme Jacques Allaire, avec une grande indifférence :

« Il y avait de cours politiques mais ça a surtout marché avec les Nord-Africains. Ce n'était pas un camp immense, on n'était pas nombreux, pratiquement que des blessés qui étaient arrivés là. On n'écoutait pas. C'était leur rôle de faire ces cours, mais sans animosité, en tout cas je ne m'en souviens pas ! On n'a pas eu de scènes vraiment mauvaises, de brutalités. Et on nous a laissé tranquilles, on n'a pas eu à signer de manifestes<sup>4941</sup>. »

<sup>4939</sup> Robert Salaün, *op. cit.*, 1h22-30.

<sup>4940</sup> Georges Lacrose, *Regards sur mon passé*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>4941</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnax-la-Montagne, le 24 mai 2017.



Un autre ancien prisonnier, qui ne souhaite pas être cité, n'est pas marqué par les cours politiques ; l'incompétence de son premier commissaire politique y étant pour beaucoup. Une fois son camp construit, fin juin 1954, il ne subit que quelques séances et les accords de Genève y mettent fin :

« On a commencé à voir un peu un commissaire politique après notre arrivée, mais heureusement, on a eu cette chance, il était nul comme tout. Il se faisait mettre en boîte par des légionnaires. On n'a pas eu de séances comme la plupart des prisonniers, qui avaient des séances atroces, avec la délation. On y a échappé mais fin juin, début juillet, on a eu un autre commissaire politique. Un vrai de vrai ! Avec une technique bien connue en URSS et en Chine. On était par petits groupes de trois ; deux vont forcément plus sympathiser que le troisième, qui va pouvoir parler, sinon dénoncer. Ce n'était pas tous les jours. On a eu, en fait, quatre séances et les accords de Genève ont été signés<sup>4942</sup>. »

Mais le désaccord, plus prononcé voici quelques années, me semble-t-il, porte sur *l'intention* des autorités de la RDV, dont on ne sait d'ailleurs pas clairement laquelle était responsable de cette politique carcérale concernant les soldats du CEFEO. Ont-ils fait mourir intentionnellement les prisonniers de l'Union française ? Est-ce un génocide, une extermination ? Est-ce la simple dureté d'un système communiste indifférent aux pertes, les siennes et celles de l'adversaire ? L'impossibilité, pour un pays totalement engagé dans la guerre de transporter et nourrir des milliers de prisonniers de guerre ?

Peu de vétérans rencontrés ont été clairs sur ce point. Ou peut-être est-ce de la prudence, car les analyses en sont réduites à des hypothèses ? Les autorités du Vietnam et les historiens vietnamiens ont toujours réfuté avoir commis un génocide et leurs archives ne sont pas encore accessibles. Une question, par conséquent complexe ! En 1961, Bernard Fall fait référence aux camps nazis, comme le père Jeandel avant lui et évoque une volonté délibérée d'éliminer les prisonniers de guerre du CEFEO. Robert Bonnafous, anciens prisonniers d'Indochine, qui présente la première thèse sur ce sujet en 1985, la publie et produit des tableaux statistiques très clairs pour situer les camps de la RDV au sommet des statistiques de férocité mortifère envers les prisonniers, devant les nazis et les Soviétiques. Cela conforte le discours victimaire qui se met en place à l'époque pour réclamer la même loi pour les prisonniers d'Indochine que pour les déportés du nazisme<sup>4943</sup>. Mais l'utilisation de ses recherches par des vétérans et des associations combattantes va plus loin que les conclusions du chercheur, les chiffres des prisonniers libérés par la RDV omettant sciemment un tiers des effectifs réellement rendus au CEFEO, tableau, il est vrai, peu adroitement présentés par Robert Bonnafous. Ce dernier n'affirme pas l'intentionnalité d'élimination volontaire des prisonniers par le « Vietminh » comme certaine mais comme une hypothèse : « Le Vietminh [...] mettra en place, consciemment ou inconsciemment, les faits n'ont jamais pu être formellement établis, une politique d'élimination lente de la masse des prisonniers dont il avait la charge<sup>4944</sup>. » Juste après cette réflexion, justifiée au vu des lacunes sur les sources officielles de la RDV, Bonnafous explique

---

<sup>4942</sup> Entretien avec un ancien combattant d'Indochine.

<sup>4943</sup> La loi de 1989 leur apporte les mêmes avantages que les déportés mais pas le terme.

<sup>4944</sup> Robert Bonnafous, *op. cit.*, p. 241.

que « la fin des hostilités mettra heureusement un terme à ce *début de génocide* dont on peut affirmer maintenant, chiffres en main, qu'il approche, toutes proportions gardées, celui des camps de concentration allemands<sup>4945</sup>. » En fait d' « approcher » les pertes subies, pendant la Seconde Guerre mondiale par les prisonniers soviétiques en Allemagne et par les prisonniers allemands en URSS, il vient juste de démontrer quinze pages plus tôt que le pourcentage des captifs tués dans les camps en Indochine est supérieur aux autres<sup>4946</sup> ! En parlant de « début de génocide », nombre de vétérans lisent « génocide » car ils ont sincèrement eu la sensation de subir un système ultra-répressif qui ressemblait fort à de l'extermination. Personne ne lit la nuance du « toutes proportions gardées », l'écart de chiffres entre les deux situations étant abyssal entre plusieurs millions en URSS ou en Allemagne et plusieurs milliers présumés prisonniers en Indochine. André Boissinot justifie ce qui est, pour lui un fait vérifié dans son camp : « Oui, les Viets, avec ce minimum de nourriture et cette absence d'hygiène et de soins voulaient notre mort, c'était indéniable ! Dans mon camp LA 2, nous avons eu 82% de morts. La moyenne générale, tous les camps confondus, étant de 71 % (comme le dit la thèse de Bonnafous)<sup>4947</sup>. » L'éditeur de Thomas Capitaine, dans une note, se fend d'une synthèse très anticommuniste, allant même jusqu'à dénoncer l'influence du PCF dans la victoire de la gauche en 1981, mélangeant le passé et le présent. L'allégation de génocide est très claire pour refléter l'expérience de Thomas Capitaine au camp 113 :

« L'affaire Boudarel vient rappeler aux Français la véritable nature du Viet-Minh et de ses collaborateurs. La guerre d'Indochine ne fut pas une guerre quelconque. Contre les soldats français prisonniers, contre leurs propres compatriotes, le Viet-Minh et les Boudarel ont perpétué un génocide qui n'a d'équivalent au XX<sup>e</sup> siècle que l'entreprise d'anéantissement nazie. Thomas Capitaine, qui fut l'une des victimes, témoigne des crimes commis au Camp 113. Si le communisme s'écroule à l'Est en révélant son caractère satanique, n'oublions pas qu'il sévit encore en de multiples points du globe. Il reste à libérer la Chine, le Vietnam et Cuba. Quant à la France, faut-il rappeler que le gouvernement socialiste ne s'y maintient qu'avec l'appui communiste<sup>4948</sup>. »

Mais tous les anciens prisonniers d'Indochine n'ont pas cette perception. Tous, d'ailleurs, n'évoquent pas ce point. Sauf erreur, ni Amédée Thévenet, ni René Mary ou encore Louis Stien ne l'ont affirmé. Peu importe ; pour beaucoup, emballer leurs souffrances passées dans un mot ou dans un autre, n'a pas d'importance. Seuls comptent la réalité de leur vécu et l'importance de faire reconnaître leur histoire par un statut ; puis de la faire connaître. Plusieurs vétérans interrogés ont été sans équivoque en estimant que la qualification de génocide ne correspond pas à ce qu'ils ont vécu. Mais sans l'écrire. Le ton victimaire et très manichéen des revendications a agacé nombre d'entre eux. « On peut rendre hommage à la souffrance de ceux qui étaient en captivité, et plus encore à ceux qui sont morts, mais la captivité n'est pas un titre de guerre ! » m'a dit Jacques Allaire. Jacques Allaire, soixante-cinq ans plus tard, ne peut pas penser qu'il y a eu extermination ; probablement

---

<sup>4945</sup> *Ibid.* C'est moi qui souligne (NDA).

<sup>4946</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>4947</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>4948</sup> Note de l'éditeur (Union Nationale Inter-Universitaire ou UNI) lors de la parution du livre de Thomas Capitaine en novembre 1991.

parce que sa perception diffère d'un prisonnier qui a vécu quatre ans de camps ; probablement grâce à ses lectures et à son recul personnel, mais aussi parce qu'il estime que le degré de violence n'atteint pas celui des camps gardés par les SS :

« Oui, il y a eu des polémiques sur la captivité. Nous étions dans des conditions d'emprisonnement, je ne dirais pas " supportables " mais qui n'étaient pas de l'extermination. Je ne peux pas dire du mal des gardes, des soldats. Le commissaire politique n'est pas sympa, parce que lui vit dans l'erreur. Mais enfin, il ne m'a pas torturé. Il n'a torturé personne dans le camp n°1 quand j'y étais<sup>4949</sup>. »

Quant aux chiffres, aux pourcentages, il estime que « les chiffres de mortalité des prisonniers français ne sont pas crédibles. 70 % de morts dans les camps du Vietminh, ce n'est pas vrai. [...]. Moi je pense que 50 % est plus proche de la réalité<sup>4950</sup>. » Pierre Bonny n'a pas vécu sa captivité au camp n°1 mais au camp n° 73. Lui non plus ne pense pas qu'il s'agisse d'une extermination, surtout pour ce qui concerne les morts pendant les marches :

« Moi je pense que les prisonniers ont énormément souffert de la faim et des carences alimentaires. C'est incontestable, mais les Viets n'avaient pas l'intention délibérée de faire mourir les prisonniers. Ils ont eu la même difficulté pour leurs propres troupes. On pense qu'il y avait une trentaine de milliers de Viets autour de DBP. C'étaient des problèmes matériels de transport, de logistique, d'organisation de leurs approvisionnements<sup>4951</sup>. »

Il précise dans ses souvenirs :

« Elles (les autorités de l'APV) ont en fait été submergées par la dimension de leur victoire et pas les problèmes d'intendance quasi insolubles que leur a posé du jour au lendemain la capture de plusieurs bouches supplémentaires à nourrir, dans un secteur de jungle à 400 kilomètres de leurs bases de ravitaillement, alors qu'elles rencontraient déjà d'énormes difficultés pour approvisionner leurs propres troupes. Les prisonniers n'ont pas été intentionnellement maltraités. Ils ont connu les mêmes conditions de vie que les soldats viets, mais ils n'étaient nullement préparés à affronter de telles épreuves. Très frustrés et particulièrement résistants, les Viets sont habitués depuis toujours à se nourrir de peu et à courir les pistes sans chaussures ni provisions<sup>4952</sup>. »

Marcel Reybillet estime qu'« il y avait des morts tous les jours, il n'y avait pas de moyen de les soigner. Ce n'était pas intentionnel, c'était l'indifférence des Viets »<sup>4953</sup>.

La mémoire des camps ne peut être une mémoire « positive » ; peut-être est-il impossible qu'elle soit « sereine » ? Par-delà la solidarité qui a pu exister, l'égoïsme qu'il a fallu déployer pour survivre et les trahisons de certains camarades ne vont pas dans ce sens. L'humiliation et la fatigue de la vie du camp crée un contexte qui ne peut pas être source de réflexion *pendant* la captivité. Mais il se trouve aussi des combattants pour s'apercevoir qu'ils se sont aussi régulièrement reposés sur les soldats vietnamiens de leur section, sur les PIM voire sur les coolies recrutés pour se restaurer pendant les opérations et transporter les impedimenta. De fait, plusieurs témoins ont également « lâché » pendant l'entretien : « il n'y a pas eu que du mauvais pendant cette captivité ». Par contre, aucun des quatre vétérans qui ont prononcé ces mots, ou d'autres du même sens et les ont ensuite explicités, n'a voulu laisser cette réflexion dans le texte de l'entretien que je leur ai

---

<sup>4949</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>4950</sup> *Ibid.*

<sup>4951</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>4952</sup> Pierre Bonny, *Dien Bien Phu 1954*, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>4953</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnax-la-Montagne, le 24 mai 2017.

renvoyé. Le poids de leur institution militaire qu'il convient de ne pas trop critiquer, mais également le fait d'avoir à subir des reproches de camarades ou de membres de leur association, pour avoir atténué le côté impitoyable de leur captivité et de leurs gardiens, ont joué un rôle. Critiquer les chiffres apparaît déjà comme un crime de lèse-majesté. Le sens de cette phrase est, de toute manière, à géométrie variable. Personne n'a, bien entendu, vu la captivité comme un événement positif. Mais ils en ont tiré des enseignements pour la suite. Ils ont voulu parler de leur propre force qui leur a permis de tenir ; certains se sont découvert des qualités de résistance physique et mentale qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils ont pu éprouver la solidarité entre membres d'une unité, d'un corps de troupe et avec d'autres captifs résolus à se soutenir mutuellement pour tenir ensemble. Mais leur phrase a un autre versant, plus sibyllin, qui concerne l'ennemi. Aucun n'a approuvé ce type de combat de la part des soldats de l'APV, trop durs, trop doctrinaires, a-humains. Mais ils ont vu évoluer des Bodois qui n'étaient pas tous des brutes sanguinaires et se contentaient de très peu pour survivre dans cette guerre où leur pauvreté de moyens n'a finalement pas été un facteur décisif d'échec. Leur endoctrinement, qui les rendait certes, durs et inflexibles est l'une des raisons de leur victoire finale. Certains de leurs geôliers ont été capables de simples gestes d'humanité. Les commissaires politiques sont apparus comme des doctrinaires froids et impitoyables pour qui n'allait pas dans leur jeu mais plusieurs se sont laissé aller à parler de leur admiration et de leur amour pour la France, une fois le cessez-le-feu signé ou juste avant la libération.

Il ne faut pas non plus oublier les différences de traitements comme ceux entre les camps d'officiers qui avaient des médecins et d'autres qui en étaient dépourvus. Les prisonniers n'en sont pas responsables ; ce sont les autorités de la RDV qui l'ont décidé. En séparant les officiers des autres soldats prisonniers, ils ont estimé que les médecins étaient des officiers qui ne devaient se partager qu'entre certains camps – hôpitaux et le camp n° 1. Leur absence a pesé lourd et explique en partie la plus grande mortalité dans les camps de sous-officiers, de petits gradés et militaires du rang. Pour André Boissinot, « Les prisonniers qui étaient dans les camps d'officiers se plaignent mais ils étaient loin d'être les plus malheureux ! Ils avaient des médecins qui, [...] pouvaient les conseiller judicieusement. Par ailleurs, ils étaient mieux traités, qu'on le veuille ou non<sup>4954</sup> ».

Il a existé également des prisonniers un temps plus favorisés que les autres. Jean Carpentier n'a pas oublié les « artistes » invités à la table du commissaire politique et exempté de tâches. Cela ne constitue pas un drame, mais tend un peu les relations à ce moment entre eux et les autres prisonniers. Au camp 42, Jean Carpentier est chef d'équipe, c'est-à-dire responsable de leur discipline et fossoyeur, le travail le plus pénible sur un camp. A la fin du mois de juin 1954, il voit arriver en camion « Pierre Schoendoerffer et Daniel Camus, les deux reporters du SPI » :

« Comme dans n'importe quelle société fermée, différentes classes sociales ne tardent pas à apparaître. Il y a les « privilégiés », un terme bien grandiloquent pour désigner ceux qui en réalité ne

---

<sup>4954</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, *op. cit.*

font que survivre un peu mieux que d'autres. Parmi eux, les prisonniers affectés aux cuisines mais aussi les « artistes de la paix » dont font partie Pierre Schoendoerffer et Daniel Camus. Le chef de camp les a chargés de dessiner des banderoles avec de beaux dessins pour la paix au Vietnam et dans le monde ou des slogans à la gloire d'Ho Chi Minh. Leur travail, qui n'exige guère d'effort, leur vaut néanmoins les mêmes rations de riz qu'aux prisonniers de l'équipe de Jean Carpentier, ce qui finit par provoquer des ressentiments<sup>4955</sup>. »

Jean Carpentier essaie au moins de les convaincre de faire des corvées mais les deux journalistes refusent. Il est « à deux doigts de les frapper », écrit-il. Ils continuent leur rôle d'artistes tout en « déjeunant parfois avec le chef de camp, avec lequel ils entretiennent des relations cordiales<sup>4956</sup> ». Par conséquent, les souvenirs des prisonniers sont assez différents pour que l'on parle, là encore, de mémoires plurielles. Leurs positions peuvent être très différentes ; pas sur leur vécu, leurs conditions de captivité étant assez semblable, mais sur leur analyse historique de celle-ci et les buts de la RDV.

### 3.5. Essai de synthèse sur la mémoire des prisonniers français de la RDV

« On ne peut établir que cela soit délibérément voulu<sup>4957</sup> (Pierre Bonnafous).

Tenter cette synthèse ne signifie pas atténuer les souffrances des prisonniers ni contredire systématiquement les analyses des uns et des autres, mais ce sujet a soulevé des polémiques, des divergences que l'on ne peut éviter de relever ; entre vétérans, associations et historiens et entre vétérans. Evoquer des chiffres plus proches de la réalité mais moins élevés, du fait d'une relecture des sources, citer les mémoires d'Ho Chi Minh et de Giap n'enlèvent pas, dans l'esprit d'un historien, le sentiment d'effroi devant les souffrances vécues et ressenties jusqu'à aujourd'hui par les prisonniers de Métropole et de l'Union française, dans ces camps où la vie ne comptait pas pour les autorités de la RDV. Mais il n'est pas question de ressasser des éléments erronés pour faire plaisir aux vétérans, aux associations et aux passionnés, prenant fait et cause pour défendre un angle de vue qui, certes, leur convient historiquement et politiquement – rendre le niveau de souffrance des prisonniers de la RDV supérieur à celui des camps nazis – mais qui est historiquement inexact et pervertit les mémoires qui ont besoin de vérité et de juste analyse. Quelle synthèse peut-elle permettre de résumer les enjeux de la mémoire combattante des prisonniers français de la RDV ?

#### 3.5.1 Un débat passionné et une « surenchère victimaire »

« Avec un taux de pertes supposé supérieur à 70 %, les comparaisons avec les camps de concentration et parfois même d'extermination nazis[...], sont rigoureusement fausses et (qui) participent d'un processus de surenchère victimaire éminemment discutable. » (Pierre Journoud)

---

<sup>4955</sup> Franck Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 496-497.

<sup>4956</sup> *Ibid.*, p. 497.

<sup>4957</sup> Cela vient à la suite d'une phrase qui constate l'absence d'organisation pour s'occuper des prisonniers en transit vers les camps. Robert Bonnafous, op. cit., p. 161.

Les ouvrages des vétérans ont été cités. Qu'en est-il de l'historiographie, en dehors des thèses déjà citées ? Après Bernard Fall en 1962, les historiens, comme les vétérans d'ailleurs, parlent peu des camps de prisonniers. Il faut attendre les années 1980, non par manque d'intérêt, mais pour avoir le recul suffisant. Pour ceux qui le font sous forme d'analyse rigoureuse, d'après une recherche universitaire ou qui en emploient la méthode, aucun ne parle d'extermination. Plusieurs journalistes, historiens n'évoquent pas du tout les prisonniers sauf au détour d'une phrase, dans des ouvrages pourtant très étoffés, alors même que plusieurs d'entre eux sont des vétérans du conflit. Georges Chaffard parle essentiellement des mécanismes et négociations politiques<sup>4958</sup>. Rien chez Jacques Suant<sup>4959</sup> ni Raymond Toinet, qui consacre 165 pages sur l'Indochine sur 420, avant la conclusion dans *Une guerre de trente-cinq ans*, hormis six lignes<sup>4960</sup>, s'attachant exclusivement aux stratégies, tactiques militaires et politiques. Pierre Rocolle et Erwan Bergot reprennent les chiffres de Bernard Fall dans leurs ouvrages historiques sur Dien Bien Phu. Yves Gras, dans son livre fondateur sur la guerre d'Indochine, y consacre un peu plus de 20 lignes sur 584 pages, parlant des « pertes effroyables » du fait du « désintérêt » et « d'un manque d'humanité » des « autorités Viets » et non d'une extermination<sup>4961</sup>. Philippe Franchini, n'en parle quasiment pas dans son ouvrage sur *Les Guerres d'Indochine* mais il y revient dans un ouvrage postérieur en 2005, *Les mensonges de la guerre d'Indochine*, neuf pages où il n'élude rien du régime carcéral très dur, du manque de nourriture, des privations, des punitions qu'ont subi les prisonniers. Il explique que le fait que la RDV n'ait pas signé, comme l'URSS, la Convention de Genève, « lui a permis au nom de la révolution de faire des camps de prisonniers de véritables goulags à la soviétique où était pratiquée la rééducation des esprits<sup>4962</sup> .»

En 1987, Jacques Dalloz étudie rapidement mais avec précision une question qui émerge en plein contexte du lobbying pour une loi sur les prisonniers d'Indochine. Il rappelle entre autres la création des camps de prisonniers et que « jusqu'à Cao Bang, rares furent les prisonniers français et rarissimes ceux qui survécurent. C'est donc à partir d'octobre 1950 que s'organisa vraiment le système des camps<sup>4963</sup> ». Il cite les libérations des convois en 1951-1952 « dans des buts de propagande<sup>4964</sup> », se montre prudent sur les chiffres des décès ; mais il estime que les prisonniers autochtones ont été « incorporés dans les forces révolutionnaire après rééducation<sup>4965</sup> ». Dix ans plus tard, Michel Bodin en parle peu, dans ses trois principaux ouvrages fondateurs sur la guerre d'Indochine, parce que « la documentation ne manque pas », que « la vie des prisonniers n'est pas inconnue » et qu'il ne peut

---

<sup>4958</sup> Georges Chaffard, *Les deux guerres du Vietnam*, op. cit.

<sup>4959</sup> Jacques Suant, *Vietnam 45-72*, op. cit.

<sup>4960</sup> Raymond Toinet, *Une guerre de trente-cinq ans. Indochine-Vietnam 1940-1975*, Panazol, Lavauzelle, 1998, 543 p. ; pp. 188-189.

<sup>4961</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 580.

<sup>4962</sup> Philippe Franchini, *Les mensonges de la guerre d'Indochine*, Paris, Perrin, 2005, 478 p. ; p. 374.

<sup>4963</sup> Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine 1945-1954*, op. cit., p. 251.

<sup>4964</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>4965</sup> *Ibid.*

« apporter que peu d'éléments nouveaux<sup>4966</sup>. » Cela ne l'empêche pas de consacrer vingt pages sur la condition et la vie des prisonniers en captivité et sur le *serpent de mer* que forment les chiffres de décès. En 2004, Pierre Journoud et Hugues Tertrais font davantage entrer l'Université dans une « ère des mémoires » par leurs livres déjà cités sur Dien Bien Phu qui partent des témoignages des combattants, réconciliant un temps le milieu historien avec le monde combattant, notamment grâce au colloque sur « La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire ». La place des prisonniers est pour la première fois très importante dans plusieurs témoignages de ce colloque<sup>4967</sup> et dans *Paroles de Dien Bien Phu* avec pas moins de cinquante pages qui leur sont consacrées<sup>4968</sup>, abordant tous les aspects de cette courte mais meurtrière captivité, grâce à de nombreuses interventions d'ancien prisonniers qui n'avaient jamais témoigné auparavant. Les auteurs laissent à ces derniers du temps et de l'espace pour décrire leur expérience dans des citations parfois longues avec leurs mots, les historiens s'abstenant pour leur part de parler d'« extermination », de « lavage de cerveau ». « Les pertes humaines »<sup>4969</sup> de la bataille sont étudiées par Jean-Jacques Arzalier, affirmant, par exemple, que les officiers ont été nombreux à survivre à la captivité<sup>4970</sup>. Quinze ans plus tard, Pierre Journoud revient rapidement mais en termes précis sur ce problème de chiffrage et autres zones d'ombres de la mémoire de cette bataille emblématique<sup>4971</sup>, parlant de chiffres surévalués (70% de décès dans les camps) et de comparaisons avec les camps nazis « rigoureusement fausses et (qui) participent d'un processus de surenchère victimaire éminemment discutable<sup>4972</sup> ».

Plus récemment, en 2015, Ivan Cadeau termine son ouvrage sur la guerre d'Indochine par « le retour des prisonniers<sup>4973</sup> » ; peu de pages mais beaucoup d'éléments d'analyse et un essai de synthèse de ce sujet complexe. Revenant sur le chiffrage des décès en captivité, il procède comme il l'a essayé pour ceux des batailles précédentes comme la RC 4, en couplant les études sérieuses, la logique et les archives et, surtout, explique que le chiffre généralement admis de 36 à 37 000 prisonniers mélange, en fait, les prisonniers et les disparus.

Le dernier ouvrage français sur la guerre d'Indochine est le dictionnaire qu'il dirige avec Rémy Porte et François Cochet. C'est ce dernier qui prend en charge l'entrée sur les prisonniers. Il explique la massification du nombre de captifs en 1950 et surtout en 1954 après Dien Bien Phu, les débats idéologiques qu'ils suscitent notamment avec le PCF et détaille les constats sur le traitement des prisonniers français dont la ressemblance avec le goulag soviétique pour la « rééducation par le travail ». Il ne parle pas de « lavage de cerveau » mais lie les camps de la mort

---

<sup>4966</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 212 et pp. 212-235.

<sup>4967</sup> Colloque des 21 et 22 novembre 2003 à l'École Militaire. Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *1954-2004. La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, op. cit., 2004.

<sup>4968</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., 2004 ; pp. 175 à 225.

<sup>4969</sup> Jean-Jacques Arzalier, « Les pertes humaines », dans Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Ibid.*, pp. 147-168.

<sup>4970</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>4971</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, Paris, L'Harmattan, 2019, 475 p. ; pp. 346-347.

<sup>4972</sup> *Ibid.*, p. 346.

<sup>4973</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 488-492.

nazi et « la réalité des pratiques du Vietminh » sans voir d'autres causes au squeletisme des prisonniers à leur libération, vu sur les photos. François Cochet rappelle les différents chiffres les plus cités de prisonniers (14 500 connus, 36 979 cités depuis Bernard Fall), de mortalité (30, 72 ou 90%) sans valider les uns ou les autres mais parle des 3 000 prisonniers « rendus vivants » sur « 9 000 prisonniers de Dien Bien Phu ». Ces deux chiffres approximatifs, surtout le premier, n'impliquent pas qu'il y ait eu 6 000 morts pour autant mais laisse la question en suspens avant une conclusion très politique<sup>4974</sup>. La bataille des chiffres se poursuit sans aucune clarification.

### 3.5.2 Une bataille de chiffres faussée dès l'origine par la confusion et la manipulation

« Il est entendu, par une manipulation des chiffres dont il faudrait préciser pouvoir préciser l'origine et le cheminement que seulement “un prisonnier sur 4 est revenu des camps vietminh”. » (Pierre Journoud)

Confronter cette mémoire douloureuse avec l'interprétation des faits, s'appuyer sur des chiffres donnés par les archives, et distinguer des erreurs dans leur lecture rend nécessaire leur critique, d'autant qu'ils sont sans cesse réutilisés : par des documents officiels, par des bulletins d'associations, des ouvrages d'historiens depuis 1961, affleurant aujourd'hui sur Internet, reprenant les mêmes erreurs depuis 60 ans. Cela ne change pas la description de la captivité ni la mémoire de celle-ci, mais la victimisation excessive d'un crime de guerre déjà épouvantable par lui-même. Malheureusement, ces chiffres prennent une place démesurée comme si critiquer leur interprétation revenait, aux yeux des vétérans, à nier leurs souffrances. Or Jacques Dalloz, Pierre Journoud, Ivan Cadeau, Julien Mary, Nicolas Seradin et d'autres ont posé ce problème d'interprétation erronée des chiffres des morts de la captivité depuis près de trente-cinq ans

Ces chercheurs différents font un travail d'historien, c'est-à-dire reprennent les sources, les croisent, comprennent les erreurs d'interprétations ou leurs lacunes, peut-être même leur détournement, et donnent une nouvelle interprétation contraire à celles de Robert Bonnafous, sur ce domaine-là comme sur celui d'une hypothétique extermination. Nier la véracité de ces nouvelles lectures scientifiques, pose le problème de la sanctuarisation d'une mémoire par un groupe social, les anciens combattants et leurs associations, parce qu'elle leur convient puisqu'elle émane d'un des leurs approuvé par l'université, quelles que soient ses erreurs.

La gravité de ce probable crime de guerre<sup>4975</sup> qu'est la captivité des soldats de l'Union française dans les camps de la RDV n'empêche pas de rappeler qu'elle concerne relativement peu de soldats. Ivan Cadeau s'appuie sur le chiffre de 21 567 possibles ou probables prisonniers<sup>4976</sup> « dont plus de la moitié sont des Autochtones » (13 439 soit 62.3 %), 3037 Métropolitains (14 % du total), 2982

---

<sup>4974</sup> Ivan Cadeau, François Cochet, Rémy Porte (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, pp. 739-741.

<sup>4975</sup> Ce statut n'a encore rien d'officiel, surtout chez le vainqueur d'un conflit.

<sup>4976</sup> Julien Mary avance l'hypothèse de 18 630 prisonniers et de 5461 morts en Indochine. Julien Mary, *Réparer l'histoire, op. cit.*, p. 410.



légionnaires (13.8 %), 2044 Nord-africains (9.5 %) et 279 Africains (1.3 %)<sup>4977</sup>. Peu de soldats français, métropolitains, ont connu les geôles de la RDV. La majeure partie (85 %) sont des soldats de l'union française.

La comparaison avec les camps nazis et les goulags stalinien, qui montrerait que le pourcentage de prisonniers français morts en Indochine est supérieur à celui des prisonniers allemands en URSS et aux camps nazis ne tient pas pour deux raisons : la disproportion d'échelle est importante entre les 21 567 soldats faits prisonniers en Indochine dont la moitié ou le tiers sont morts dans les camps de la RDV et les 111 858 à 141 000 déportés français de la Seconde Guerre mondiale, les 75 000 raciaux (déportés juifs). Les 6450<sup>4978</sup> soldats de l'Union française morts dans ce camp de la RDV (hypothèse basse d'Ivan Cadeau) dont 3037 Français en Indochine peuvent-ils se comparer à ces chiffres énormes de victimes civiles de la déportation en Allemagne ? Les pourcentages sont utiles mais ils masquent le déséquilibre des effectifs des groupes comparés, celui de la nature de leur captivité (militaires faits prisonniers en Indochine face aux civils et envoyés dans des camps de concentration et d'extermination pour des raisons politiques et raciales) et de leur mortalité. Les comparaisons avec les prisonniers de guerre soviétiques en Allemagne et allemands en URSS sont encore plus aberrantes. En effet, s'il s'agit, cette fois, de la même catégorie, les prisonniers de guerre, il faudrait mettre sur le même plan les 18 000 ou 21 000 prisonniers d'Indochine avec les 2.8 millions de prisonniers de guerre allemands en Union Soviétiques et les 5.4 millions de prisonniers de guerre soviétiques en Allemagne. Cette comparaison n'est-elle pas *légèrement* disproportionnée ? D'autant plus si les chiffres français avancés depuis Bernard Fall sont erronés ? Le chiffrage des pertes dans une guerre est régulièrement entaché d'erreurs, dans leur globalité, la distinction entre tués identifiés et disparus et, ici, entre disparus et morts dans les camps de prisonniers étant compliquée. En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, seules les pertes de la Première Guerre mondiale paraissent à peu près stables après des dizaines d'années de recherches et avec une marge d'erreurs tenant au nombre de disparus.

Il n'y a rien de scandaleux à faire des erreurs de chiffrage, d'autant que les archives contiennent souvent des estimations inégalement fiables. Le problème est de nier des faits et d'*oublier* des chiffres. Les erreurs sur les prisonniers français et de l'Union française en Indochine faussent la mémoire des combattants, leur discours mémoriel que l'historien, attaché à la vérité historique, à la précision des mots et des sources ne peut admettre sur ce point, quelle que soit son opinion personnelle, car il ne saurait considérer qu'un élément donné par un historien antérieur soit une vérité définitive. Les vétérans et les associations donnent probablement ces chiffres de bonne foi puisque deux historiens de renom dont le travail est reconnu les ont affirmés, Bernard Fall et Robert Bonnafous. Mais l'un et l'autre se sont basés sur des interprétations de chiffrages partiels en confondant disparus et militaires réellement prisonniers ; celui des prisonniers de guerre serait

---

<sup>4977</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 490. Document du 16 octobre 1954.

<sup>4978</sup> Ivan Cadeau, *Ibid.*, p. 491.

de 36 000 à 45 000 selon les chiffres donnés et celui des rendus de 9000 à 10 000 ; soit une mortalité de plus de 70 % des captifs. Sauf que les deux historiens se sont trompés.

L'erreur majeure porte tout d'abord sur les « disparus », qui ne sont pas tous « prisonniers ». Un disparu est un soldat qui n'est pas rentré, qui n'a pas été retrouvé. Ce chiffre inclut donc les déserteurs, les soldats morts au combat sans que quiconque les ait vus, les autochtones qui sont rentrés chez eux. Cela induit l'obligation de déclarer des disparus ET présumés prisonniers, que Bernard Fall et Robert Bonnafous définissent comme « prisonniers » tout court. Or, il est, de toute manière, impossible de savoir qui est disparu et qui est prisonnier. Les assimiler pose d'entrée un problème d'interprétation, ce qu'explique Ivan Cadeau : « Quant aux disparus, certains n'ont jamais connu les camps viet-minh, vraisemblablement morts dans l'anonymat au cours des combats » ou « ralliés au Viet-minh »<sup>4979</sup>. Comme les deux historiens sont, à juste titre, respectés, et qu'aucune archive vietnamienne n'est consultable pour croiser ces chiffres, l'erreur a persisté. Or les études de Julien Mary mais également d'Ivan Cadeau, de Jacques Dalloz, de Pierre Journoud, pour ne citer qu'eux, en ont pourtant montré les limites. Cela n'empêche pas de multiples auteurs dont le général de Biré d'écrire : « Au cours de dix années de lutte (1944-1954), les effectifs “manquants”, capturés par les Vietminhs, furent de 36 979 dont 15 379 Vietnamiens » ; et de reciter un peu plus loin le chiffre de 10 754 captif libérés<sup>4980</sup>. Ceux qui défendent les mêmes thèses depuis plus de trente-cinq ans, c'est-à-dire celle de Robert Bonnafous, méconnaissent ou refusent les nouvelles explications. Le sujet a donc tendance à crisper jusque dans les réseaux sociaux. Par-delà les erreurs sur les chiffres, un doute s'insère dans cette recherche. Les associations sont-elles conscientes des erreurs d'interprétations ? Maintiennent-elles leurs analyses contre vents et marées pour des raisons stratégiques ou simplement pour ne pas se déjuger elles-mêmes de leur discours passé ? La pire de toutes les questions reste celle-ci : ceux qui ont repris les chiffres en changeant leur intitulé l'ont-ils fait par simple maladresse ? Existe-t-il une manipulation volontaire de ces chiffres ?

J'ai conscience que le mot « manipulation » est fort, supposant une faute délibérément commise. C'est pourtant l'hypothèse que formule également Pierre Journoud : « Il est entendu, par une manipulation des chiffres dont il faudrait préciser pouvoir préciser l'origine et le cheminement que seulement “un prisonnier sur 4 est revenu des camps vietminh”<sup>4981</sup>. » Il peut s'agir d'une erreur grossière sur des sources mal lues et mal interprétées. L'hypothèse la plus probable est de victimiser les prisonniers par une mortalité plus haute que celle survenue dans la réalité pour représenter Ho Chi Minh, président de la RDV, comme un personnage *plus criminel qu'Hitler*, puisque le pourcentage de mortalité dans les camps nazis (sous-entendu des camps d'extermination) serait moins

---

<sup>4979</sup> Ivan Cadeau, *Ibid.*, p. 490

<sup>4980</sup> René de Biré, dans ouvrage collectif, *Alerte à l'histoire*, *op. cit.*, p 271 ; On le voit ici, les dates sont-elles mêmes assez fantaisistes.

<sup>4981</sup> Pierre Journoud, « Introduction », dans Anne-Marie Pathé et Fabien Théofilakis, *La captivité de guerre*, Paris, Armand Colin, 2012, 373 p. ; p. 227.

important. Le communisme vietnamien est alors dénoncé comme une plus grande barbarie dans l'histoire que le nazisme.


Cette idée est matérialisée par le dépliant distribué par l'ANAPI depuis 1989 où l'horreur doit frapper l'opinion et faire réagir les consciences (pages intérieures, Figure n° 28) en posant la question d'une occultation volontaire de ce drame, assimilant les deux conflits, l'opinion publique étant à même de faire le parallèle.

Les deux photos superposées, par ailleurs réelles et non retouchées, sont là pour choquer l'opinion, montrer l'état des prisonniers libérés des camps de la RDV. La mémoire du nazisme s'enclenche immédiatement et le parallèle se poursuit avec les chiffres tirés de la thèse de Robert Bonnafous montrant dans le graphique en bas à droite que 71 % des prisonniers ont disparu<sup>4982</sup>, sous-entendu, dans les camps de prisonniers et qu'il s'agit du pire crime imposé aux prisonniers dans les guerres du XX<sup>e</sup> siècle, y compris dans les deux guerres mondiales.


### PRISONNIERS DU VIETMINH

**Oubli,  
ignorance  
ou  
occultation volontaire  
d'une réalité historique ?**

Dans quel état les survivants ont-ils été rendus ?  
Les médecins qui étaient prisonniers avaient l'interdiction d'intervenir auprès des malades, de plus, ils ne disposaient d'aucun médicament.  
Le Vietminh refusant toute intervention de la Croix-Rouge, 63 % des libérés ont nécessité une hospitalisation de plusieurs semaines, voire plusieurs mois.  
A leur libération, certains prisonniers pesaient moins de 38 kilos pour 1,80 m.



En plus de ces détresses physiques, comment comptabiliser tous les traumatismes dus au viol psychologique (endoctrinement, autocritique, encouragement à la délation).



### UNE MORTALITÉ SANS PRÉCÉDENT

#### État des disparus

	disparus et présumés prisonniers de 1945 au 20 octobre 1954	Libérés de 1945 au 20 octobre 1954
Français	6 449	2587 40 %
Légionnaires	6 328	2567 40 %
Nord-Africains	6 695	3369 50 %
Africains	1 748	796 45 %
Autochtones	15 759	1435 9 %
<b>Total</b>	<b>36 979</b>	<b>10 754 29 %</b>

(Chiffres relevés dans le Drape de Colonel R. Grennebus. Université Paul Valéry - Montpellier III mai 1988).

#### Taux de mortalité des prisonniers par conflit

2<sup>ème</sup> guerre mondiale  
1939-1945

2 %

37 %

58 %

Prisonniers Français en Allemagne  
Prisonniers Allemands en Russie  
Prisonniers Russes en Allemagne

Indochine  
1945-1954

71 % \*

\* Ce pourcentage est sensiblement comparable à celui des Déportés (Résistants) Guerre 39-45

Prisonniers en Indochine

**Figure n° 28 : Page intérieure de la plaquette de l'ANAPI (1989)**  
(<http://www.anapi.asso.fr/index.php/plaquette-anapi>)<sup>4983</sup>

Or ce chiffre de 71 % est faux puisqu'il ne prend pas en compte tous les chiffres de libérés du tableau du médecin commandant Martin, source privilégiée et claire, reprise par Robert Bonnafous (Figure n° 29)<sup>4984</sup>. Le premier chiffre, dans les deux tableaux (tableau à droite figure 28 et colonne

<sup>4982</sup> D'après le rapport de 10 754 libérés sur 36 979 « disparus et prisonniers ». Robert Bonnafous, *op. cit.*, p. 217.

<sup>4983</sup> Annexe 16, p. 1917.

<sup>4984</sup> *Ibid.*

de gauche figure n° 29) donne le nombre des disparus ET présumés prisonniers fidèlement reproduits, soit 36 979 soldats. Maintenant, regardons la seconde colonne. Les chiffres reproduits dans les deux tableaux sont ceux du commandant Martin, mais on peut facilement remarquer deux énormes erreurs sur le dépliant jaune. La première est que l'intitulé a changé dans le dépliant de l'ANAPI. La personne qui a construit cette brochure a volontairement changé la période de validité des chiffres de prisonniers, selon laquelle ce chiffre de 10 754 prisonniers rendus concerne la période du 14 juillet au 20 octobre 1954 d'après l'expertise du commandant Martin (Figure n° 29), soit en un peu plus de trois mois, la transformant en période de « libérés de 1945 au 20 octobre 1954 », soit en neuf ans (Figure n° 28). La seconde erreur est une autre manipulation grossière, digne d'un mauvais couper/coller qui ignore le chiffre pourtant juste en-dessous des prisonniers libérés de 1945 au 14 juillet 1954 pour donner davantage l'impression d'une forme d'extermination, mettant Giap et Ho Chi Minh dans un niveau supérieur à Hitler avec 71% de décès et 29 % de survivants.

#### ETAT DES DISPARUS

Par le médecin commandant Martin

	Disparus et présumés prisonniers à la date du 20 octobre 1954 (Depuis 1945)	Libérés entre le 14 juillet 1954 et le 20 octobre 1954, faisant l'objet du présent rapport
Français	6.449	2.587
Légion	6.328	2.567
Nord-Africains	6.695	3.369
Africains	1.748	796
Autochtones	15.759	1.435
<b>TOTAL</b>	<b>36.979</b>	<b>10.754</b>
Pour mémoire :	Libérés depuis 1945, jusqu'au 14 juillet 1954	4.744

**Figure n° 29 : État des disparus par le médecin commandant Martin (Robert Bonnafous, op cit, p. 217)**

Or l'addition totale des « prisonniers rendus » de 1945 à 1954 est de 15 498 libérés sur les 36 979 « disparus et présumés prisonniers » du tableau originel, ce qui donne 58,1 % de prisonniers non rendus et 41.9 % de libérés d'après ces simples chiffres, sachant que le chiffre total est déjà erroné puisqu'additionnant les disparus ET les présumés prisonniers.

C'est ce chiffre de 15 498 soldats rendus qui devrait toujours être cité en premier lieu. Mais schéma et tableau poursuivent leur carrière dans les ouvrages, brochures et les esprits, et répète cette erreur

sans que personne ne s'émeuve de son énormité qui arrange, statistiquement et politiquement, la dénonciation du communisme et la victimisation des prisonniers. Il faut constater que Robert Bonnafous a eu le tort de ne pas synthétiser l'ensemble en un tableau mettant noir sur blanc le chiffre de 15 498 prisonniers libérés de 1945 à fin 1954, qui eût évité cet imbroglio. Si la plupart des vétérans et quelques historiens reprennent les chiffres erronés, ces erreurs ou approximations sont connues de certains vétérans d'Indochine... discrets. Est-ce une erreur volontaire ? Une manipulation ? Il s'agit là d'une erreur si grave qu'elle pose question.

Il est, par ailleurs, difficile de comparer les camps des systèmes nazis, soviétiques, maoïstes, vietnamiens en mélangeant les camps politiques, les déportations raciales et les camps de prisonniers vietnamiens de la RDV. Ces derniers sont assez proches des camps de prisonniers de l'ONU en Corée du Nord. Dans les années 1950, l'APV et la RDV sont aidés et influencés par la RPC de Mao. Mais ils ne sont pas pour autant des disciples parfaits. Assimiler le camp de prisonniers de guerre français en Indochine au goulag est une erreur de base sur le sens premier du mot, dans la mesure où il est un camp intégré à un système concentrationnaire, créé vers 1930 en URSS pour les *civils*, criminels de droit commun, opposants politiques et dissidents<sup>4985</sup>. C'est toute une frange de population qu'il fallait isoler du reste du pays, « redresser » dans un camp de travail aux ambitions nationales. Aucun camp de prisonnier de guerre ne peut être strictement qualifié de « goulag », que l'on peut, par ailleurs, trouver après 1954 en RDVN et après 1975 au Vietnam réuni<sup>4986</sup>. La rééducation politique par le travail de la population vietnamienne diffère de celle des « prisonniers étrangers » qui sont de passage.

Bien entendu, le fonctionnement carcéral des Soviétiques a inspiré les communistes chinois puis les communistes vietnamiens. La structure politique dominante, représentée par le commissaire politique qui abreuve les prisonniers de propagande, décide des punitions et des récompenses est proche du goulag mais, comme l'a constaté Pierre Bonny : « les goulags, à l'origine, ce sont des camps de travail soviétiques, souvent en Sibérie, avec des conditions de travail très dures. Les camps indochinois, ce n'est pas tout à fait ça ! On n'avait pas de travail à faire pour le pays, pas de barrage à faire ou de colline à déplacer comme ça a pu être le cas en Chine ou en URSS, mais en revanche il y avait des travaux à faire pour la vie même du camp<sup>4987</sup>. »

Casser le moral des prisonniers par une propagande incessante agit comme une mécanique répétitive qui peut s'insinuer dans les esprits dans les premières années, pour les prisonniers de la RC 4. Pour eux, le terme de « goulag » peut s'approcher du fonctionnement du camp, pas du camp en lui-même. Les témoignages d'anciens de Dien Bien Phu montrent bien que tous n'y ont pas été soumis ni influencé, par manque de temps. Les prisonniers des années 1950-1952 ont eu tellement

---

<sup>4985</sup> Les premiers camps sont créés en 1918 sans avoir l'organisation précise d'un goulag.

<sup>4986</sup> Doan Van Tai, *Le goulag vietnamien*, Paris, Robert Laffont, 1979, 341 p. Après la fin de la guerre d'Indochine, les camps de la RDV accueillent civils et militaires vietnamiens à rééduquer. Huynh Ba Xuan, *Oublié 23 ans dans les goulags Viet-minh 1953-1976*, Paris, L'Harmattan, 2003, 292 p. ; pp. 118-119.

<sup>4987</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

faim qu'ils ont dû céder et « vendre leur âme » en rentrant dans le jeu du commissaire politique. Ce n'est pas une règle générale pour *tous* les captifs d'Indochine. L'autocritique n'est pas un moment apprécié mais il semble avoir eu peu d'impact semble-t-il car les prisonniers ont même pu le détourner et s'en amuser. Pierre Bonny rappelle aussi, pour l'autocritique qu'au camp 73, que « la règle est la même pour tous, gardiens et gardés, commissaires politiques et prisonniers »<sup>4988</sup>.

Enfin, l'expression « lavage de cerveau », déjà expliquée, est courante dans les ouvrages sur l'Indochine. Là encore, il faut mettre des nuances et il existe aussi une forme de manipulation sur son efficacité dans les camps de prisonniers. C'est un terme pratique, imagé et définitif, une référence concernant l'URSS. Dans le récit associatif combattant de ces dernières années, à propos des camps, il est indispensable de dire que « tous les prisonniers » ont connu le « lavage de cerveau ». Mais les témoignages précédents ont montré que non et si cette tentative de « viol des consciences » est bel et bien *ressentie*, notamment par les officiers humiliés, les prisonniers français une fois libéré, n'ont pas changé d'opinion politique, d'identité, ni souvent de métier, quels que soient leurs traumatismes de l'ensemble de cette expérience. C'est l'inverse. Ils ne sont pas devenus communistes, ne se sont pas révoltés contre l'armée. Si la propagande anticolonialiste générée par la « rééducation politique » a pu marcher sur certains prisonniers nord-africains, sans statistiques fiables, elle n'a pas pénétré les âmes des soldats français. Si nombre de prisonniers du CEFEO ont changé à cause de cette propagande, c'est pour devenir *viscéralement anti-communistes*. On peut donc parler, au mieux, de « tentative de "lavage de cerveau" » qui n'a pas fonctionné, mais pas de « lavage de cerveau ». La nuance est importante.

On retrouve, par contre, dans les communismes de la Seconde Guerre mondiale et de la Guerre froide, un même mépris de la vie humaine individuelle qui n'est pas le racisme ni le sens de la supériorité des SS mais le modèle qui place au plus haut le sacrifice de la vie au profit de la lutte collective et de la « masse » auquel tout est subordonné. Les assauts de l'armée rouge, par vagues successives sans compter les pertes sont assez semblables à celles de l'APV à Dien Bien Phu dans leur principe. Les soldats doivent se sacrifier, devenir des « martyrs » qui permettent la victoire. De même, la vie d'un prisonnier ne compte pas. Mais la propagande peut toucher le plus grand nombre.

### 3.5.3 Une volontaire confusion des genres : la mémoire victimaire d'une captivité assimilée à celles du régime nazi, une idée populaire chez les anciens d'Indochine ?

« Le premier pas fait sur la voie de l'apaisement a été d'admettre qu'il n'y avait pas de la part du Viet-minh de volonté de procéder à l'extermination de ses prisonniers. » (Amédée Thévenet)

Un génocide est l'extermination organisée par un État de tout un peuple, hommes, femmes et

---

<sup>4988</sup> Pierre Bonny, *Dien bien Phu 1954, op. cit.*, p. 19.

enfants (« un groupe national, ethnique, racial et religieux »<sup>4989</sup>). Il est donc incompréhensible que Robert Bonnafous ait pu dire « début de génocide » ou d'« extermination » à propos des camps de prisonniers en Indochine, cette définition étant connue depuis 1948. Il est tout aussi incompréhensible que le directeur de thèse ni le jury ne se soient manifestés. Il parle d'ailleurs également de « génocide » pour celui que les Allemands auraient commis sur les prisonniers de guerre soviétiques<sup>4990</sup> ; un terme par conséquent mal défini et mal utilisé. Ce genre d'analyse n'est donc pas réaliste ni rigoureux, malgré l'avertissement « toutes proportions gardées », ignorée par un lecteur qui veut voir la collusion des idéologies totalitaires et non leurs différences.

La comparaison avec le nazisme est volontaire et affirmée chez bien des vétérans et associations. Pour une partie des simples lecteurs et des vétérans d'Indochine, la référence aux camps nazis touche une part sensible puisque les crimes du nazisme sont connus ; ils servent de levier d'explication pour dénoncer la souffrance des prisonniers français d'Indochine et permettre de comparer le régime nazi et le régime communiste vietnamien. Mais mettre sur le même plan la sortie des déportés des camps nazis et ceux du camp 113 en Indochine ne suffisent pas à établir une vraie comparaison. L'intentionnalité d'humiliation, l'indifférence totale devant la mort des captifs, la volonté de tuer les plus rétifs dans les camps de concentration, celle d'exterminer les juifs et les tsiganes dans les centres de mise à mort, expliquent l'attitude des geôliers nazis mais ne peut pas être l'objet d'un mimétisme totalitaire du « Vietminh », puisque les anciens d'Indochine emploient ce terme. Il est donc hasardeux de comparer des idéologies et des pratiques carcérales dissemblables, le nazisme, le communisme stalinien et le communisme vietnamien, étant chacun particulier et dissemblable des autres, comme le sont les goulags, les camps de concentration et les camps de prisonniers.

Cette comparaison récurrente amène à tordre la réalité historique, à commencer par oublier des chiffres, ne retenir que les témoignages les plus « à charge » pour que les dirigeants de la RDV soient considérés comme les pires de l'histoire. Les témoignages et les photos restent emblématiques d'une réalité, celle des souffrances d'une captivité mortifère et traumatisante, une réalité brutale montrée par le retour de « squelettes vivants en tous points identiques aux revenants des camps de Dachau et Buchenwald<sup>4991</sup>. Mais l'examen strict des conditions de captivité d'après les témoignages, les rares documents officiels de la RDV, ceux trouvés par le 2<sup>ème</sup> Bureau par exemple<sup>4992</sup>, et l'examen attentif des chiffres disponibles sur la mortalité de ces camps atténuent cette analyse manichéenne souvent avancée pour en faire le pire crime de l'histoire avec la Shoah.

---

<sup>4989</sup> ONU, Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, article 2, 9 décembre 1948.

<sup>4990</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>4991</sup> Bernard Fall, *Indochine 1946-1962, op. cit.*, p. 301.

<sup>4992</sup> Raphaëlle Branche et Julien Mary, *Regards croisés sur les prisonniers français de la RDV et du FLN, op. cit.* Ils citent ces documents dans les notes 16 et 17.

Si l'on emploie l'expression de « marches de la mort », ce n'est pas par référence à l'évacuation des camps d'extermination juifs en 1945 qui sont dissemblables en tout avec celles qui vont vers les camps de la RDV. La symétrie est plus fiable avec celles des prisonniers du Commonwealth et des États-Unis encadrés par l'armée japonaise entre 1941 et 1945. Dans ce sens, l'expression proposée par Bernard Fall dans son ouvrage sur l'Indochine<sup>4993</sup> est possible, mais avec de profondes différences. Le rythme était rapide, les prisonniers devaient marcher puis faire leur repas et, sans systématisme, « quelqu'un qui ne pouvait pas suivre était balancé dans le fossé, une balle dans la tête ou quelque chose comme ça »<sup>4994</sup>. D'autres sont aidés, de manière fugitive, ou alimentés par des Bodois de l'escorte. Ainsi Jean Luciani a-t-il d'abord été sauvé au bord de la route pour soigner une plaie infectée malodorante, qui l'empêchait de marcher, puis une seconde fois en étant aiguillé sur le camp-hôpital n°128. L'escorte ne l'a ni liquidé ni abandonné<sup>4995</sup>. Ils vont tous longuement marcher faute de moyens de locomotion suffisants réservés à l'armée, ou déjà dans le but de les « casser », mais pas de les tuer volontairement. L'humiliation et la perte de repères, voire la perte d'identité collective sont le premier objectif plutôt que de l'élimination, ce qui n'empêche pas ces marches de provoquer une forte mortalité en 1954. Elles n'atteignent toutefois pas le niveau de celles de la Shoah, où les exécutions sont bien plus systématiques dans l'hiver européen. L'intentionnalité de comparer le nazisme, les camps nazis (extermination comprise) avec les autorités et les camps de la RDV est, par conséquent, une forme de manipulation, historique et politique. L'ANAPI, sur son site Internet, valorise d'emblée une citation qui donne le ton : celle de l'ancien déporté et quelques années plus tard prisonnier de la RDV Eric Weinberger est, comme Robert Bonnafous, la caution apportée à la théorie visant à rendre les camps de prisonniers de la RDV supérieurs aux camps nazis. Elle est très souvent citée en exergue de nombreux textes et ouvrages, puisque cet ancien déporté et ancien prisonnier de la RDV semble à même, au vu de son expérience, d'établir une comparaison entre les deux pratiques :

« J'ai eu l'occasion de comparer les méthodes des Nazis et des Viets. Juifs, Tziganes, Résistants de tous bords, s'ils nous réduisaient en une sous-humanité, les nazis ne cherchaient pas à nous convertir. Par la faim, les privations, les Viets nous amenaient au même état que les nazis, mais ils exigeaient en plus que nous adhérons à leur système, en reniant toutes nos valeurs, notre foi en la justice, en notre pays<sup>4996</sup>. »

Ce texte se rapproche de ceux qui, comme Yves de Sesmaisons, explique que jamais les nazis n'ont fait chanter leur hymne national ou autre chant nazi aux déportés ni demandé les reniements exigés sous peine de mort par les gardiens et donc, qu'en ce sens, « cette action mérite le nom de crime contre l'Humanité »<sup>4997</sup>. Ce genre d'assertion, qui n'est, d'ailleurs, pas partagée par tous les

---

<sup>4993</sup> *Ibid.*, p. 307.

<sup>4994</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Maillet à l'ONAC de Moulins le 15 février 2018.

<sup>4995</sup> Jean Luciani, *op. cit.*, p. 181.

<sup>4996</sup> *Site Internet de l'ANAPI*, page d'accueil. En ligne : <https://anapi.fr/> (Consulté la dernière fois le 9 juillet 2022).

<sup>4997</sup> Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous*, *op. cit.*, p. 172.



anciens prisonniers, laisse songeur sur le plan de l'explication historique, parce que les deux camps, les deux systèmes, les deux vécus sont très éloignés.

Pendant la guerre, les camps de concentration qui, mélangeait les civils, condamnés de droit commun, opposants politiques, résistants arrêtés et mélanges ethniques, et non les seuls prisonniers de guerre, n'étaient pas destinés, du moins pendant la guerre, à les libérer. Il n'y avait ni chant, même politique, ni fête comme le 1<sup>er</sup> mai et le 14 juillet en Indochine où les repas étaient (un peu) améliorés. Seule la mort attendait les déportés, dans la « nuit et le brouillard », une atmosphère de mort permanente. Assimiler, comme le fait Eric Weinberger qui a connu le camp de concentration de Buchenwald, les Juifs et les Tziganes des camps d'extermination au sien, qui ne comprend que des prisonniers politiques et aux camps de prisonniers en Indochine est un mélange des genres hasardeux et un contresens historique. Les témoignages montrent que les prisonniers de l'Union française n'étaient pas considérés comme une « sous-humanité » par leurs geôliers même si leur mort, qui n'était pas l'objectif de leur réclusion, suscitait généralement leur indifférence. Son affirmation selon laquelle « les nazis ne cherchaient pas à convertir »<sup>4998</sup> à leur idéologie est involontairement à l'avantage des camps de la RDV, car en cherchant à convertir, on ne cherche pas à tuer. Effectivement le travail et la mort était les seules solutions dans les camps nazis, pour des êtres jugés inférieurs et dangereux qui allaient disparaître une fois le travail terminé. La mort était une finalité ; la seule utilité des déportés était de travailler. Pas en Indochine.

L'utilité des prisonniers de la RDV était, une fois libérés, de « contaminer l'armée française » d'idées pacifistes pour la déstabiliser ; non de mourir. Cela fait une grande différence qui n'efface en rien les souffrances, la faim, le manque de soins et l'indifférence de beaucoup de geôliers à l'égard des prisonniers. Le but des autorités de la RDV n'est pas d'exterminer. Dans l'atmosphère de travail et d'éducation politique répétitifs, pesants et mortifères, les commissaires politiques et les autorités de la RDV voulaient libérer un maximum de prisonniers de l'Union française « convertis » pour créer un chaos à leur retour, dans l'armée, en Métropole et dans les colonies. Ils étaient toutefois insensibles à la mort, aux maladies puisque les plus forts relaieraient le message et, de toute manière, il n'y avait pas assez de médicaments ni de nourriture. Les nazis « donnaient » peu de nourriture pour travailler et tuaient les déportés à la tâche ou par d'autres moyens (les exécutions par tous les procédés possibles y compris par « amusement », les expériences médicales). Les conditions de vie du prisonnier d'Indochine n'ont jamais été enviables ni faciles mais sans commune mesure avec les nazis, qui n'ont *jamais rendu* personne. Ce sont les alliés, vainqueurs, qui ont libéré les déportés survivants. Avoir des cours politiques et chanter étaient-ils des calvaires ? Sans doute pour une partie des prisonniers d'Indochine. Mais ce système a aussi sauvé des vies. Par le système abrutissant d'une propagande exagérée dont a su se servir le

---

<sup>4998</sup> *Ibid.*

*Comité de paix et de rapatriement du camp n°1* (on peut toujours chercher un comité de libération dans les camps nazis), les cours sont un temps faits pour convaincre, certes par la contrainte puisqu'il faut y assister, écouter, participer. Aucun SS ne va prendre la peine d'expliquer une idéologie antidémocratique et de transformer les déportés en pronazis. Les commissaires avaient une naïveté, sur ce point, que n'avaient pas les SS ni la Gestapo ! Leur attitude face aux officiers prisonniers du camp n°1 à qui ils finissent par déléguer ces actions pour la paix le prouve. Ils n'ont jamais eu l'intention de les tuer au profit du travail. Obnubilés par cette comparaison, certains vétérans des associations combattantes ne semblent pas avoir, en fait, une réelle connaissance du système carcéral nazi.

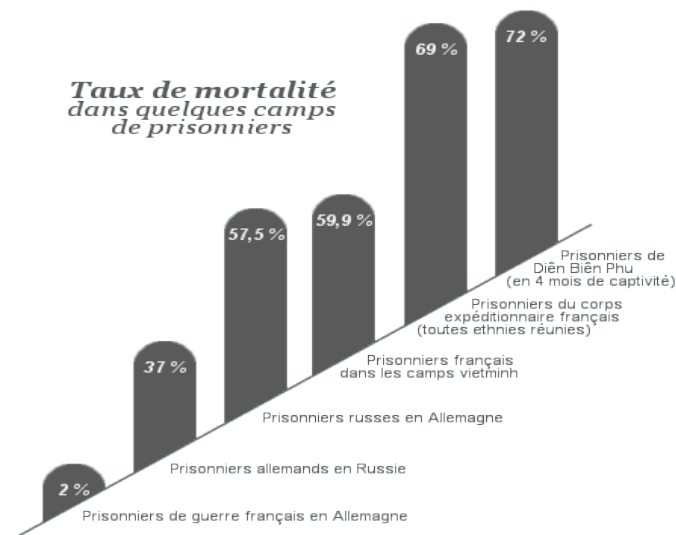
L'explication d'Éric Weinberger assimile totalement les camps de concentration aux centres de mise à mort (ou camps d'extermination) de la Shoah qu'il n'a pas connu, mélangeant les caractéristiques de la Shoah à toutes les captivités, camps de concentration, d'extermination, camps de prisonniers ce qui rehausse encore l'horreur des camps d'Indochine pour faire du « Vietminh » le plus grand criminel du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi Charles Jeantelot, témoignant sur sa captivité, cite-t-il Eric Weinberger, « jeune survivant de l'holocauste » c'est-à-dire de la Shoah, alors qu'il était en camp de concentration. Il parle ensuite « d'une extermination sans précédent » à propos des camps d'Indochine, « comparable à la mortalité des camps de concentration nazis », ce qui montre qu'il confond les deux types de camps et de répression nazis<sup>4999</sup>. Là encore, la caution de la thèse de Robert Bonnafous est citée, l'ancien prisonnier évoquant en conclusion, « la politique d'élimination lente de la masse des prisonniers dont il avait la charge ». Les camps de rééducation du « Vietminh » apparaissent comme de « véritables machines à exterminer les détenus »<sup>5000</sup>.

Le dépliant de l'ANAPI, « Prisonniers du Vietminh. Une mortalité sans précédent » a donc diffusé cette comparaison entre camps nazis et camps de la RDV désormais sanctuarisée, même si plusieurs anciens combattants ont exprimé devant moi leur désaccord, au point que ces chiffres et ce dépliant sont devenus « la source » des analyses ultérieures et non l'analyse du commandant Martin.

---

<sup>4999</sup> Charles Jeantelot, dans Ouvrage collectif, *Regards sur l'Indochine, op. cit.*, p. 210.

<sup>5000</sup> *Ibid.*, p. 175.



**Figure n° 30 : un graphique accusateur : les camps de prisonniers du CEFEO en Indochine et de Dien Bien Phu pires que les camps nazis (ANAPI, printemps 1989<sup>5001</sup>)**

La même analyse est précisée, pour Dien Bien Phu, avec ce graphique construit dans le but (Figure 30), venant des publications de l'ANAPI en 1989, d'après les données de l'ouvrage de Robert Bonnafous. Seul le premier chiffre, 2 % de prisonniers de guerre français morts en Allemagne de 1939 à 1945, est fiable.

Le chiffre concernant les prisonniers de guerre allemands (37 à 40 %) apparaît probable, mais il existe beaucoup de « disparus » en URSS, au combat ou dans ces camps de prisonniers. Celui concernant les Soviétiques faits prisonniers par les Allemands avoisine les 60 %. Il est, dans ce cas, proche de celui des prisonniers français dans les camps de la RDV mais ceux concernant Dien Bien Phu sont erronés. Ainsi Pierre Accoce, dans un livre sur les *Médecins à Dien Bien Phu*, écrit-il que « les chiffres ne trompent pas<sup>5002</sup> » ; certes, sauf quand *on* se trompe sur les chiffres. Il donne 11 721 capturés à Dien Bien Phu, compte 3 290 libérés, fait une soustraction simpliste et obtient 8 431 morts en captivité, soit 72 % de mortalité en quatre mois, chiffre repris dans le tableau ci-dessus, ne prenant même pas en compte les prisonniers blessés libérés en mai 1954.

Or, Jean-Jacques Arzalier, au colloque de 2003 sur Dien Bien Phu, tout en soulignant la diversité des chiffres donne ceux de 10 401 prisonniers à 10 721 prisonniers dont 852 à 858 sont évacués en mai<sup>5003</sup>. Robert Bonnafous donne le chiffre de 10 401<sup>5004</sup>. Le nombre de prisonniers qui partent vers les camps serait de l'ordre de 9 543 à 9 863. Sur ce total, 3 290 sont libérés, chiffre communément admis. Mais le problème vient des prisonniers vietnamiens. Ils ne sont pas « décédés », ils n'ont « pas été rendus ». La nuance est importante. Personne ne peut prouver qu'ils sont morts. Or ils sont 3 625, en comptant les supplétifs et les soldats des États associés. Le chiffre

<sup>5001</sup> ANAPI, *Notre histoire 1985-2003*, op. cit., p. 351.

<sup>5002</sup> Pierre Accoce, *Médecins à Dien Bien Phu*, op. cit., p. 212.

<sup>5003</sup> Jean-Jacques Arzalier dans Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *1954-2004, la bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, op. cit., p 165, tableau n° 14.

<sup>5004</sup> Robert Bonnafous, op. cit., p. 157.

le plus fiable concerne donc le total des prisonniers français, légionnaires, nord-africains et africains, dont les services du CEFEO sont sûrs, qui est de 6776<sup>5005</sup>. Mais ne pas compter les supplétifs et soldats des États associés ne donne pas non plus un chiffre complet représentatif. Le jour où les archives du Vietnam seront ouvertes, peut-être pourra-t-il être précisé. Entre temps, celui de 72 % a eu le temps de faire grande impression, d'orner des tableaux et des schémas encore cités aujourd'hui.

Le problème originel, concernant les chiffres des camps d'Indochine, vient de l'interprétation de la source issue des archives. Robert Bonnafous donne plusieurs chiffres, ce qui est normal, puisqu'il compte d'après les archives entre 1435, 1648 et...870 « Autochtones » ou « Indochinois » libérés entre août et octobre 1954 selon différents rapports mais il décide tout de même, malgré ces différences et la méconnaissance du traitement des prisonniers autochtones, de mettre le pourcentage de 100% d'Autochtones des FFEEO non rendus sur la base de chiffres du lieutenant-colonel Vitry datant de début septembre 1954, c'est-à-dire *avant la fin des restitutions de prisonniers*<sup>5006</sup>. Les autorités françaises ne revoient que très peu de prisonniers autochtones de Dien Bien Phu. « On ne sait pas ce qu'il est advenu des 3013 prisonniers d'origine indochinoise<sup>5007</sup> » écrit Jean-Jacques Arzalier, citant encore un autre chiffre. De Jacques Dalloz à François Cochet, les historiens admettent généralement l'hypothèse selon laquelle « la plupart des combattants vietnamiens du CEFEO ont pu être incorporés dans l'Armée populaire vietnamienne après un temps plus ou moins long de rééducation, selon leur grade »<sup>5008</sup>. Le livre de Huynh Ba Xuan signale bien les catégories de prisonniers à rééduquer et n'affirment pas qu'ils ont été exécutés.

Alors, pourquoi ne pas corriger toutes ces erreurs, ces manipulations ? Stratégie de victimisation pour faire bouger l'opinion ? Volonté de ne retenir que la « thèse originelle » ? Méconnaissance sincère ? Ce phénomène touche également la mémoire officielle qui parle des « marches de la mort » et des 30 % de prisonniers qui sont revenus<sup>5009</sup>. D'autre part, le chiffrage, certes très compliqué puisqu'aléatoire dans tous les cas historiques de camps et de prisonniers cités, fait partie d'une « réalité historique tendancieuse », un processus victimaire pour en arriver à la conclusion que son vécu personnel est bien plus grave que ceux des autres dans tout le XX<sup>e</sup> siècle. Le plus grave est que cette erreur soit reprise officiellement pour l'établissement de la loi sur le statut de « prisonniers du Vietminh », par le rapporteur de la commission du sénat, Claude Prouvoyeur, le 14 décembre 1989, qui « a ainsi évoqué les conditions sanitaires déplorables et les sévices physiques et moraux endurés, pour préciser que seuls 10 754 des 36 979 prisonniers de guerre détenus entre 1945 et

---

<sup>5005</sup> Jean-Jacques Arzalier, *op. cit.*, p. 165.

<sup>5006</sup> Robert Bonnafous, *op. cit.*, pp. 216 à 221.

<sup>5007</sup> Jean-Jacques Arzalier, *op. cit.*, p. 167.

<sup>5008</sup> François Cochet dans Ivan Cadeau et al., *La guerre d'Indochine. Dictionnaire, op. cit.*, p. 741.

<sup>5009</sup> Ministère de la Défense, La bataille de Dien Bien Phu 13 mars-7 mai 1954, *Collection « Mémoire et Citoyenneté » n°39*, Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives (DMPA), 2004, 12 p. ; p. 8.

1954 furent libérés à la fin des hostilités »<sup>5010</sup>. Sylvie Goulard, éphémère ministre de la défense en 2017, a cité dans son discours du 8 juin 2017 : « De 1945 à 1954, près de 100 000 soldats de l'Union française tombent en Indochine. Plus de 76 000 sont blessés. 40 000 sont faits prisonniers dont 30 000 ne reviendront jamais<sup>5011</sup>. »

Une partie des prisonniers savent très bien qu'ils n'ont pas vécu une extermination ni même un crime de masse ; soit ils se taisent ou, au pire, n'en pensent pas moins, soit ils le disent, mais sans écho. J'ai rencontré suffisamment de vétérans évoquant leurs désaccords avec les versions « officielles » mais ne souhaitant pas voir leur parole citée, à l'exception de Pierre Bonny et Jacques Allaire, pour l'affirmer. Il faut d'ailleurs expliquer, pour terminer sur ce point, que les anciens prisonniers d'Indochine ont, eux-mêmes évolué sur cette volonté d'extermination ou non. Amédée Thévenet suggère ainsi qu'il l'a pensé au retour de sa captivité et que, peu à peu, son analyse a changé : « Le premier pas fait sur la voie de l'apaisement a été d'admettre qu'il n'y avait pas de la part du Viet-minh de volonté de procéder à l'extermination de ses prisonniers »<sup>5012</sup>. Il explique ensuite pourquoi :

« Dans la stratégie du bolchevisme, les morts n'ont pas d'importance et c'est vrai pour les civils comme pour les militaires. Les générations se remplacent comme les briques d'un mur. Ce qu'il importe aux chefs du Viêt-Minh, c'est de former, avec nous, à n'importe quel prix et avec tous les moyens à leur disposition – la séduction, le raisonnement, l'endoctrinement, l'engagement politique, la terreur – une petite minorité de sous-officiers et de soldats capables de gangrener l'armée française et aussi d'aider le parti communiste français<sup>5013</sup>. »

Ses paroles pleines de réflexion et d'humanité ne sont pas acceptables pour ceux qui en reste dans une analyse manichéenne du sujet. Au cours d'un échange avec des enfants de vétérans d'Indochine et passionnés de cette question sur les réseaux sociaux, j'ai cité ce passage et l'analyse pleine de mansuétude d'Amédée Thévenet ; l'un de mes interlocuteurs m'a répondu que ce dernier était non seulement à la fin de sa vie, mais qu'il avait parlé en tant que chrétien et que ce n'était pas une analyse très consciente ni réaliste ! Or dans son ouvrage, Amédée Thévenet fait bien la part entre l'évolution de sa réflexion sur l'extermination dans les camps et, deux pages plus loin, du pardon, qu'en tant que chrétien, qu'il accorde effectivement à ses geôliers<sup>5014</sup>.

J'ai critiqué ici la thèse de Robert Bonnafous dans les erreurs et les approximations chiffrées comme dans son analyse d'un « début de génocide » et d'une extermination des prisonniers. Cela n'empêche pas la grande qualité de cette première thèse sur un sujet aussi complexe, qu'il défriche. Il faut également rappeler, qu'il a l'honnêteté d'évoquer la disparition de « prisonniers Viet-minh » dans les camps du CEFEO et de l'État du Vietnam, parlant de « fautes commises autant du côté de

---

<sup>5010</sup> Rapport n° 139 fait au nom de la commission des affaires sociales du Sénat, déposé le 14 décembre 1989. En ligne : Site internet du Sénat, [https://www.senat.fr/rap/1989-1990/i1989\\_1990\\_0139.pdf](https://www.senat.fr/rap/1989-1990/i1989_1990_0139.pdf) (consulté le 8 mai 2021).

<sup>5011</sup> Discours de Sylvie Goulard, ministre de la défense, le 8 juin 2017. Discours de Sylvie Goulard, ministre de la défense, le 8 juin 2017. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/202964-declaration-de-mme-sylvie-goulard-ministre-des-armees-en-hommage-aux-militaires-morts-pour-la-france> (consulté le 8 mai 2021).

<sup>5012</sup> Amédée Thévenet, *J'ai survécu à l'enfer des camps Vietminh*, Paris, France-Empire, 2006, 225 p. ; p. 216.

<sup>5013</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>5014</sup> *Ibid.*, p. 218. C'est même un troisième stade ultérieur après le fait de « tourner la page » à la haine.

l'armée nationaliste que du côté du CEFEO »<sup>5015</sup>, point que les dénonciateurs du génocide de prisonniers français d'Indochine n'ont absolument pas retenu ! Ivan Cadeau en fait état : il manque plusieurs milliers de prisonniers « Vietminh » « dont les autorités françaises ne peuvent justifier l'absence »<sup>5016</sup>.

Il est, enfin, erroné de dire que l'état des prisonniers a été totalement caché aux Français de Métropole pour une raison politique. Ce genre d'image choquantes n'a, pas plus qu'au moment de la découverte des camps en 1945, généré de reportages avec photos à l'appui de la part des magazines de l'époque, pour ne pas indisposer le lectorat. Le Paris Match n° 278 du 24 au 31 juillet 1954 montre des photos explicites de la maigreur des prisonniers qui rappelle de mauvais souvenirs. *Le Monde* du 16 juillet titre : « l'échange des prisonniers commencé hier à Sam-Son se poursuit à Vietri »<sup>5017</sup>. *Le Monde* avait déjà relayé le communiqué de Radio-France-Asie du 15 janvier 1954 dans lequel « les autorités françaises (protestaient) contre le régime d'endoctrinement politique auquel sont soumis les prisonniers de guerre du corps expéditionnaire français détenus dans les camps du Vietminh »<sup>5018</sup>. La guerre d'Algérie, en novembre 1954, vient brutalement clore ou recouvrir le sujet de l'Indochine.

Par conséquent, la question des prisonniers de guerre du CEFEO en Indochine demeure, dans le sujet global de l'histoire et des mémoires de la guerre d'Indochine. Il est non seulement un point sensible, mais un sujet sur lequel les zones d'ombres persistent tout autant que les erreurs de nature historique créées par la difficulté de chiffrer les pertes des soldats de l'Union française, de comprendre, archives à l'appui, le réel objectif de la RDV dans sa politique carcérale envers les prisonniers de guerre de l'Union française. La difficulté est augmentée par des analyses victimaires, politisées, d'une rigueur historique insuffisante, sans discussion possible.

Il n'est pas sans rapport avec la guerre d'Algérie qui suit immédiatement celle d'Indochine. Jacques Dalloz estimant que « les cadres français (ont) été profondément marqués par l'expérience des camps, c'est certain. Cependant, ce que beaucoup vont rapporter de leur détention, ce n'est pas le credo du Viet Minh, mais l'efficacité de ses méthodes »<sup>5019</sup>. Ce système cruel des camps amène à manipuler les plus forts presque facilement, à l'usure. Or, ce conflit et cette expérience de captivité sont des expériences de guerre totale que certains officiers vont utiliser pour mener une stratégie psychologique et propagandiste en Algérie et tout faire pour gagner, à l'image des cadres de l'APV.

Les soldats du CEFEO ont combattu jusqu'au bout de leurs limites dans toutes les situations de combat, de captivité, avec courage. Il en a également fallu pour tenir si loin de sa famille dans un

---

<sup>5015</sup> Robert Bonnafous, *op. cit.*, p. 241.

<sup>5016</sup> Ivan Cadeau, *op. cit.*, p. 490.

<sup>5017</sup> *Le Monde*, 16 juillet 1954

<sup>5018</sup> *Le Monde*, 16 janvier 1954.

<sup>5019</sup> Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 254.

isolement parfois physique, moral pendant deux ans et demi. La guerre dépend aussi du moral du soldat, celui d'Indochine a été très éprouvé.

#### 4. Combattre malgré l'éloignement et l'isolement du soldat d'Indochine : des séjours très pesants

« Je regrette l'Europe, aux anciens parapets » (Arthur Rimbaud, Le Bateau Ivre)

Pendant les deux guerres mondiales, les militaires français sont partis loin de chez eux pendant parfois de très longues périodes de leur vie. Les premiers volontaires des Forces Françaises Libres ont passé quatre ans hors de leurs foyers en passant par l'Abyssinie en 1941, la Syrie, l'Afrique du Nord en 1942, l'Italie en 1943 avec l'armée d'Afrique, avant de revenir en France en juillet et août 1944. Des prisonniers français ont connu les Oflags et Stalags en Pologne pendant cinq ans. Les militaires de la Première Guerre mondiale, qui sont parfois partis dans les Balkans, en Palestine et sur tous les océans du Globe, se sont sentis également déphasés, isolés voire oubliés sur le front, même à 100 kilomètres de Paris. En Indochine, de 1945 à 1954, tout est différent, long, pesant puisque pour l'armée de terre, les séjours durent en moyenne 26 mois. Les militaires ne sont, faut-il le rappeler, pas tous pleinement volontaires, et dans ce cas, le pire demeure l'éloignement de la cellule familiale. Malgré les bons moments d'une vie lointaine et aventureuse et sans même parler des combats, les combattants d'Indochine subissent de plein fouet les sensations d'isolement et l'indifférence de la Métropole. L'épuisement est physique et mental ; beaucoup d'anciens se rappellent un stress permanent seulement ponctué de quelques virées entre frères d'armes. Il faut se raccrocher à tous les appuis possibles, que ce soient le courrier, la solidarité entre camarades et la foi ; mais cela reste difficile pour le corps et l'esprit. Les mauvaises impressions, l'intuition que la guerre se terminera mal pour eux et pour le CEFEO, les coups de cafards ont alterné avec les moments d'optimisme.

Il apparaît nécessaire d'expliquer les difficultés d'un très long séjour dans un territoire en guerre à 10 000 kilomètres de chez soi, l'isolement et les déceptions accumulées, et les sources de réconfort qui peuvent également se transformer en pesanteurs, comme le courrier, soutien à double tranchant. Cette partie traite donc des difficultés qu'ils ont connues ou pas, pour une durée et une intensité plus ou moins élevées, du moins dans leur mémoire. Le premier problème est la durée de leur séjour, démesurément long et usant loin de leur famille.

##### 4.1 Un séjour très long et épuisant jusqu' à 36 mois, sans retour

« Nous, on était complètement sur les rotules. [...]. Ce n'était pas pour rien que le séjour était plafonné à deux ans ! Le physique trinque, c'est forcé. » (Robert Schuermans)

Il s'agit déjà du principal problème pour un combattant. Un marin, un pilote peuvent être partis de chez eux pendant une année ou dix-huit mois, selon leur rôle et leur lieu d'affectation. Un militaire de l'armée de terre, sauf maladie ou blessure grave qui nécessiterait un rapatriement sanitaire, part en moyenne pour presque deux ans et demi, en comptant un ou deux mois d'aller-retour par bateau ; il peut même prolonger son séjour de deux fois six mois. Il n'est pas rare de rencontrer des vétérans qui ont passé trois à quatre ans de séjour en Indochine sans rentrer, ce qui suppose des sacrifices familiaux et des problèmes de santé, l'organisme ayant du mal à supporter le rythme des opérations, le climat tropical, l'alimentation désordonnée, sans parler d'un stress et d'une fatigue intenses.

#### 4.1.1 Un temps de séjour augmenté par les trajets aller-retour et les prolongations

« Ce que je voulais, c'était de l'action, pas possible de rester dans une caserne, d'être encore bridé comme quand j'étais gamin. » (Jean Slezarski)

La nécessité de fixer un séjour à 24 mois n'est pas hasardeuse. Elle correspond au temps donné à une troupe envoyé dans un des confins de l'empire colonial français plus le temps pour aller et revenir, afin de s'acclimater, d'être efficace, parfois se reposer. Dans les années anciennes de conquête de l'Indochine, du moins dans « l'engagement massif<sup>5020</sup> » de la France au Tonkin à partir de 1883, qui tourna, d'après Michel Bodin, à l'expédition coloniale puis à la pacification jusqu'en 1902, la durée d'un séjour est de deux ans. Il est donc réutilisé comme temps d'engagement outre-mer en 1945. Il est certes bien moins long que pour les militaires stationnés en Indochine pendant la Seconde Guerre mondiale qui sont restés « coincés » à dix mille kilomètres de la Métropole pendant plus de six ans. Cela ne console pas les soldats du CEFEO à l'époque de la guerre d'Indochine, qui effectuent vingt-six mois de séjour.

Le premier CEFEO est envisagé, rappelons-le, dès 1943 et les unités qui lui sont assignés dans l'été 1945 vont combattre les Japonais dans le Pacifique, sous le commandement américain, pour la durée de la guerre ou celle de leur contrat selon les situations militaires des engagés plus ou moins volontaires pour cette mission qui n'est pas prévue au long cours. La Seconde Guerre mondiale est en train de se terminer. Elle l'est en Europe et les jeunes engagés ne doutent pas qu'elle le sera rapidement. Elle l'est effectivement début septembre 1945 et la capitulation du Japon transforme une guerre du Pacifique en reconquête de l'Indochine contre des éléments révoltés et autres « bandits », pour laquelle, la plupart du temps, les engagés signent un nouveau contrat. La situation de tous va « s'adapter aux nécessités du service », ce dont plusieurs vétérans se souviennent comme d'une *arnaque* car ils ne devaient rester qu'une année en Indochine. Le groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB va « s'effiloche » par rapatriements successifs de septembre 1946 à mars 1947, Massu rentrant en France le 30 septembre 1946, le commandant Fonde

---

<sup>5020</sup> Michel Bodin, *Les Français au Tonkin 1870-1902*, op. cit., p. 241.



s'embarquant avec les derniers le 28 mars 1947 au cap Saint Jacques. La 9<sup>ème</sup> DIC envoyée à partir de novembre 1945 ne repart, certes graduellement, qu'à partir de juin 1947. Les « événements », tels, le bombardement d'Haiphong en novembre 1946, l'insurrection d'Hanoi en décembre suivant déclenchent une guerre ouverte entre la RDV et la France, retardant les rapatriements. Par la suite, ces « nécessités de service » font fluctuer un temps de séjour qui, fixé à 30 mois jusqu'en mars 1947, selon Michel Bodin, passe officiellement à deux ans, 24 mois, mais avec des retards – hors prolongation de contrat – qui s'étalent de deux à six mois, ce qui, additionné aux temps de transport maritime, finit tout de même par atteindre 30 mois de séjour hors de Métropole<sup>5021</sup>.

Toutefois, nombreux sont ceux qui n'ont pas fait deux années complètes. Parmi les anciens d'Indochine sollicités, il existe tous les cas de figures, de nombre et de durées de séjours<sup>5022</sup>. Une faible partie d'entre eux sont restés peu de temps, autour d'un an ou bien moins. Ils ont été malades (Henry Clémens au bout de cinq mois en 1946) et évacués sanitaires, blessés (Guy Delplace au bout de six mois), faits prisonniers peu après leur arrivée en Indochine en 1954 puis libérés (Robert Servoz en un séjour de six mois, de 10 mois pour Jean Lomer et Pierre Thévenon), ou, partent d'Indochine, de manière bien plus tranquille, parce que la guerre est terminée, le CEFEO rapatrié (Jean-Paul Mouton au bout de dix mois, Josef Unterlechner en un an, Jacques Peyrat 18 mois après son arrivée). Les pilotes comme Jacques Lafitte et Pierre Marraud font entre 12 et 16 mois.

D'après Michel Bodin, les « courts séjours » concernent aussi « des hommes arrivés malades » en Indochine, des militaires « mal consolidés » après un premier séjour éprouvant, des « inaptes », défaillants sur le plan psychologique et des alcooliques au dernier degré<sup>5023</sup>. Un peu moins de la moitié font entre deux ans et deux ans et demi, limite officielle du séjour, ou préfèrent prolonger de six moi, préférant rallonger leur séjour pour passer une qualification de spécialiste ou de chef de section pour ce qui concerne Jacques Saubion qui fait carrément « du chantage auprès du commandement du 27<sup>e</sup> BTA pour prolonger d'un an si on (lui) permettait de faire le stage du BA1<sup>5024</sup> » pour devenir chef de section. Max Poiroux, arrivé avec le RICM en octobre 1945, prolonge son contrat jusqu'en juin 1948, « afin de rentrer en Métropole en tant que sous-officier<sup>5025</sup>. » Enfin, des combattants repoussent leur retour pour se régénérer physiquement après une partie de séjour très difficile ou bien pour éviter de rentrer en France en plein hiver. Mais il existe aussi de nombreux combattants, comme Francis Oustry, qui se sentent bien dans leur unité : « J'étais au 75<sup>ème</sup> Bataillon Vietnamien, on m'avait affecté à une section de supplétifs, transformée en commando et je me trouvais bien parmi eux<sup>5026</sup>. » De même, Marcel Baarsch va rempiler deux fois pour un total de 39 mois d'Indochine. Malgré la débâcle de la RC 4, il n'a pas envie de revenir en Haute-Savoie pour

---

<sup>5021</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>5022</sup> *Cf. supra*, p. 169.

<sup>5023</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>5024</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5025</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5026</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

devenir agriculteur comme ses parents ou travailler dans les chantiers. À la légion, au 3<sup>ème</sup> REI ou au GM 5, il est dans les transmissions et fait des missions intéressantes, comme le guidage d'avions au sol pour le bombardement des unités de l'APV<sup>5027</sup>. Félix Franel, au RICM, prolonge pour rester avec ses camarades. A l'inverse, d'autres militaires des FFEO qui, eux-aussi, se plaisent dans leur affectation n'ont pas l'autorisation de rempiler, ne serait-ce que parce qu'ils doivent passer six mois dans une autre unité. C'est le cas de Bernard Gaudin qui ne peut rester au commando 25 et de ce fait, préfère rentrer en France : « On m'a dit que je pouvais prolonger, mais je partais en Cochinchine, et je n'aurais pas été dans les commandos. Moi je voulais retourner dans mon commando<sup>5028</sup>. »

Certains reviennent pour un second séjour et totalisent trois ans et demi ou quatre ans de séjour, sauf quand ils font en sorte d'aller à l'extrême limite du possible en changeant d'affectation. En 45 mois d'Indochine, André Laperle passe par les parachutistes du 1<sup>er</sup> BCCP, puis, lorsque son bataillon repart en Métropole, reste pour se marier et intégrer la BAPS (Base aéroportée sud), devenant largueur pour ravitailler les postes et poursuivant les opérations en Cochinchine.

Mais tous ne sont pas maîtres de leur destin. Certains combattants peuvent choisir de rester et d'autres n'ont pas ce choix. Dans la première partie de la guerre d'Indochine, en 1945-1947, le premier corps expéditionnaire commandé par Leclerc puis Valluy, arrive avec des statuts particuliers de contrats pour la durée de la guerre, de fins d'engagement contractés dans les combats de la Libération et souvent, ceux qui sont déconcertés par la guerre, écœurés par la violence d'une guerre d'indépendance dans lequel ils ont, cette fois, le mauvais rôle, veulent partir le plus rapidement possible. Ceux-là ne font pas un séjour complet de deux ans. Même par la suite, ce corps expéditionnaire fait de bric et de broc continue également à fonctionner avec des militaires en fin d'engagement qui ne peuvent éviter l'Indochine. Mais encore faut-il pouvoir repartir en Métropole ! Certains sont « oubliés » par les services et sont forcés de rester contre leur gré. Parmi ceux qui n'ont pas le choix. Antoine Mocellin, depuis octobre 1945, passé par le commando Conus puis d'autres unités, est sans cesse en action et ne rentre qu'« après prolongation<sup>5029</sup> » non souhaitée. Sollicités, nombre d'engagés refusent de prolonger leur contrat de six mois, bien que leur commandant d'unité ait besoin d'eux. Franco Urbini, sergent du 21<sup>ème</sup> RIC, vétéran de la Seconde guerre mondiale, est sollicité par son supérieur au début de 1947 alors que le rapatriement se profile pour ceux arrivés en octobre 1945 ou en janvier 1946 comme lui. Homme à tout faire, chef de groupe en haute région, cuisinier, mécano, adaptable à tous les postes, il garde, semble-t-il, un moral toujours égal. Son capitaine lui propose une inscription au tableau des sergents-chefs et une

---

<sup>5027</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5028</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>5029</sup> Extrait du questionnaire d'Antoine Mocellin, reçu le 18 mars 2017.

citation. Mais Urbini voit de plus en plus tomber ses camarades au feu et se sent impuissant devant un ennemi de plus en plus menaçant. Il refuse<sup>5030</sup>.

Certains combattants auraient bien aimé repartir mais la captivité va leur imposer un très long séjour de cinq ans pour Jean-Jacques Beucler, Jack Bonfils et bien d'autres camarades du camp n°1. Beaucoup de combattants qui veulent rester dans l'armée font deux séjours. Dans leur unité, leur corps de troupes, parmi leurs camarades du premier séjour, ils ont trouvé une famille. Le combat politique, les buts de guerre importent peu. Ils ont un métier et repartent la plupart du temps pour l'exercer et pour retrouver leurs frères d'armes, comme Martial Chevalier, Achille Muller, Joseph Koeberlé et Jacques Allaire chez les parachutistes. Ceux qui effectuent les séjours les plus nombreux, les plus longs, totalisent<sup>5031</sup>, six ans d'Indochine en trois ou quatre séjours...sur neuf années de guerre. Ce métier donne une famille (« En ce qui me concerne, l'armée c'est ma mère, mes parents »<sup>5032</sup>), un sens à la vie pour Jean Slezarski, six ans et demi d'Indochine à lui seul. Il ne supporte pas la vie en Métropole et se rengage systématiquement pour aller à l'aventure (« Ce que je voulais, c'était de l'action, pas possible de rester dans une caserne, d'être encore bridé comme quand j'étais gamin<sup>5033</sup> ! »), au combat. Jacques Allaire repart parce qu'on lui propose d'être officier parachutiste et aussi, comme les autres finalement, « pour se construire ou se reconstruire »<sup>5034</sup>.

Par conséquent, que ce soit pendant la période de conquête coloniale dans les années 1880 ou pendant la guerre d'Indochine, de 1945 à 1954, les nombreuses maladies et la mortalité qui touchent les deux corps expéditionnaires n'ont jamais pu réduire ce temps règlementaire, sauf exceptions d'ordre matériel, que les Américains, bien plus tard au Vietnam, ont fixé à un an. Des médecins, des chefs de corps, les autorités civiles et militaires elles-mêmes ont pu s'en émouvoir à certains moments du conflit devant les chiffres alarmants des absences pour raisons de santé et des rapatriements. Mais cela n'a jamais vraiment changé cette trop longue durée de séjour, bien que ses effets néfastes soient progressivement pris en compte.

Les raisons en sont simples. Quels que soient les remontées des commandants en chefs du CEFEO, qui constatent l'amointrissement des effectifs utilisables du fait du grand nombre de malades et de rapatriés pour raisons sanitaires, le plus grand problème du CEFEO demeure tout au long des neuf années le manque d'effectifs. En dehors du recrutement toujours plus important de supplétifs, prolonger la durée du séjour est une solution facile. Ils vont donc retarder les dates des rapatriements individuels quand ce ne sont pas celles des unités. Parfois, la nécessité de les employer encore et encore avant la date coûte la vie à de nombreux soldats. C'est le cas pour le 3<sup>ème</sup> BCCP en octobre 1950, usé par deux ans d'incessantes opérations et qui avait commencé à

---

<sup>5030</sup> Franco Urbini, *La libération de la France, l'Indochine, op. cit.*, p 138.

<sup>5031</sup> Cf. supra p. 169.

<sup>5032</sup> Entretiens de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

<sup>5033</sup> *Ibid.*

<sup>5034</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017 et 10 octobre 2019.

rendre son armement. Devant recueillir les rescapés des colonnes Charton et Le Page, il est anéanti à quelques jours de son départ sur la RC 4. Cela concerne également ceux dont le contrat finit pendant le séjour, qui se voient gratifier de plusieurs mois supplémentaires, comme l'a remarqué Rodolphe Tosi. Les retours en Métropole espacés des soldats de la 9<sup>ème</sup> DIC en 1947 ne sont pas seulement dus au manque de navires pour les transporter, surtout pour ce qui concerne les légionnaires, disciplinés avant tout et les Européen. Henri Darré, engagé « pour cinq ans ou la durée de la guerre » en octobre 1941, décrit son arrivée en Indochine en 1948 pour un an, « pour mettre un terme à mon contrat initial signé à Châteauroux »<sup>5035</sup>. Un an plus tard, il n'est pas encore libéré et commence à s'inquiéter, d'autant que les pertes sont telles qu'il « va y passer » : « Je redoutais la censure militaire et, c'est d'ailleurs pourquoi, plus tard, en mai 1949, au vu de l'élimination progressive des combattants du 2<sup>ème</sup> B.M.E.O, je décidai de contacter mon père, par l'intermédiaire d'une Chinoise de Can Tho, par courrier civil, pour lui indiquer que je n'étais plus sous contrat avec l'armée et, que j'étais, malgré cela, retenu au combat<sup>5036</sup>. » Il peut repartir fin août 1949 en ayant fait 18 mois et non un an, tout heureux d'avoir survécu.

Les retours retardés paient pour le nombre insuffisant d'engagements en France tout au long du conflit ; ce qui n'est pas le cas dans les troupes de l'Union française. Les Africains gardent leurs deux ans de séjour car, selon Michel Bodin, « il n'y avait pas de problèmes de recrutement »<sup>5037</sup>.

Cela semble également le cas pour les unités nord-africaines, indispensables, mais tout retard entraîne des risques de révoltes ou de « grève sur le tas ». Roger Ouiste est en pleine opération, dangereuse, en haute région. Une unité de l'APV s'approche dangereusement mais pour les goumiers du 17<sup>ème</sup> Tabor, le stress est causé par le fait que le rapatriement approche et qu'il n'est pas question de prolonger l'attente. Les cadres européens sont donc entre deux feux : « Les goumiers savaient, sans qu'on leur ait dit, que le bateau arrivait. Le contrat c'est le contrat, pas un jour de plus<sup>5038</sup> ! »

#### 4.1.2 ...et diminué par les rapatriements : tenir le coup ou les difficultés des combattants d'Indochine

« Depuis 42 mois que je suis parti au maquis, je n'ai jamais dormi dans une caserne ; je ne sais pas ce que c'est, une caserne. » (Rodolphe Tosi)

Les rapatriements en Métropole ou en Afrique du Nord ne nécessitent pas de revenir sur le détail des pathologies, mais d'expliquer ce qui rend le séjour d'autant plus difficile et pesant. Le fait, pour une partie d'entre eux, de vivre sous tension pendant tout le séjour a rendu leur parcours plus compliqué même sans les avoir forcés à l'écouter. Les écrits des anciens d'Indochine nous font ressentir la responsabilité pesante du cadre, soumise au climat, à une alimentation inégale qui

---

<sup>5035</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>5036</sup> *Ibid.*

<sup>5037</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine, op. cit.*, p. 45.

<sup>5038</sup> Entretien avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

l'affaiblit régulièrement. La littérature combattante met en valeur les combats, un séjour de plaies et de bosses ; mais elle reste insuffisante pour comprendre la difficulté du quotidien en Indochine, que l'on ressent par exemple dans les carnets de Pierre Cesca ou les lettres de Guy Simon.

Ce séjour de deux ans est d'autant plus long et épuisant qu'il s'effectue sous des latitudes le plus souvent usantes pour les organismes de combattants issus d'Europe et d'Afrique. Il éprouve des hommes certes jeunes et en bonne santé, relative, toutefois, en 1945-1947, eu égard aux rigueurs de l'occupation et ses carences nutritives, à la dureté des conditions de combats d'Afrique, d'Italie et de la Libération de la France pour les plus anciens. Dans les premiers temps de la guerre, les problèmes sur le moral s'accumulent pour de nombreuses raisons : la guerre est déconcertante, sauf pour les anciens maquisards qui comprennent très vite le problème ; pour les autres, cette guerre non déclarée où l'ennemi ne se montre que pour frapper et disparaître, est angoissante. Le manque de visibilité de leur libération entraîne « des effets néfastes sur le moral et la discipline<sup>5039</sup> », comme le note Michel Bodin pour les rapatriements des soldats arrivés avec Leclerc.

Ensuite, les conditions de vie sous la mousson ou dans l'humidité de la haute région du Tonkin usent les hommes qui n'ont jamais connu de base arrière. Rodolphe Tosi en a assez de ce climat trop dur pour les hommes et du « camping » qu'il vit en permanence dans les opérations. Sa campagne d'Indochine tire en longueur en début 1947 et il a envie de rentrer après des années de guerre au maquis, la Libération et l'Indochine presque sans transition. Lorsque son supérieur lui demande de rempiler, il répond par la négative : « Je lui ai dit que j'en avais marre. Le climat, la guerre, 42 mois d'armée loin de chez soi. Depuis 42 mois que je suis parti au maquis, je n'ai jamais dormi dans une caserne ; je ne sais pas ce que c'est, une caserne<sup>5040</sup>. »

Le climat usant joue à plein dans les retours plus ou moins anticipés des engagés en fin de séjour. Franco Urbini, dans ses souvenirs, évoque les périodes où rien ne sèche dans les montagnes près de Langson et où lui et ses hommes grelottent sous leurs couvertures trempées<sup>5041</sup>. Alexis Arette, dans son commando, a des souvenirs du même ordre qui montrent son épuisement en fin de séjour :

« Mes plus mauvais souvenirs tiennent de la pluie continue et glacée de la moyenne région, l'impossibilité de se sécher la nuit, avec l'interdiction de faire du feu ! La tentative de se réchauffer dans une paille de riz sèche et rude comme du crin, et puis, dans le delta le supplice nocturne des moustiques et des sangsues. Je ne crois pas que ceux qui n'ont pas vécu cela puissent comprendre<sup>5042</sup>. »

Cette pression du climat, des conditions misérables de vie au quotidien fait que les soldats du CEFEO « tiennent » envers et contre tout en puisant dans leurs réserves parce qu'il le faut et qu'ils ont conscience de leurs responsabilités. Mais de toute manière, pour beaucoup d'affectés dans des postes isolés, ils n'ont ni infirmerie ni médicaments pour se soigner.

---

<sup>5039</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>5040</sup> Entretien de l'auteur avec Rodolphe Tosi, à l'hôpital d'Albertville, le 9 novembre 2017.

<sup>5041</sup> Franco Urbini, *op. cit.*, pp. 132-133.

<sup>5042</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

En Cochinchine, Guy Simon est affecté à Trang-Bom près d'An-Loc, à 80 kilomètres au nord de Saigon en mars 1951 comme à son second séjour, en mars 1954. Il signale à chaque fois des pluies continuelles à partir du mois de mai qui inondent son cantonnement, affolent les sangsues et donnent, comme à ses camarades dans ce genre de période, la sensation d'être perpétuellement mouillé d'autant que la pluie traverse les toits en tranh (herbe) ou en feuilles de latanier. S'il peut soigner les dartres, la bourbouille en se mettant torse nu sous la pluie, le temps lourd qui la précède alterne avec une pluie froide et « met les intérieurs dans de mauvaises conditions pour résister aux microbes de l'eau<sup>5043</sup>. » Résultat, il attrape une sorte de dysenterie au bout de trois mois de poste qui l'abat pendant un mois et l'oblige à partir dix jours en repos au Cap Saint-Jacques pour reprendre du poids. Beaucoup de vétérans se souviennent d'en avoir perdu au long de leur séjour, qu'ils soient relativement sédentaires en poste (malgré les sorties quotidiennes, s'entend) ou en unités combattantes sans cesse en opération. Guy Simon est épuisé par la dysenterie et les crises de paludisme à chaque changement de saison. Mais quoique fatigué par 29 mois de séjour et alors qu'il n'a pas encore quitté l'Indochine, il ne parle que de son retour en mars suivant, en 1954, après son congé en France.

Il est vrai que, dans cette expédition d'Indochine à plus de dix mille kilomètres de la France, la conscience professionnelle et la volonté des combattants d'Indochine sont étonnantes en dépit de toutes les difficultés rencontrées, mais il faut rappeler que ces hommes ont connu pour une grande partie d'entre eux une existence difficile due à la guerre et à des conditions de vie en France très éloignées de celles d'aujourd'hui. Il s'ensuit un décalage avec l'armée d'aujourd'hui lorsqu'ils constatent sans indulgence et avec ironie, les problèmes psychologiques des troupes envoyées quatre mois au Mali ou auparavant en Afghanistan malgré les communications régulières avec leur famille par Skype et les suivis médicaux pendant et après leur séjour.

Mais le rythme des opérations use les hommes et les unités déjà décimées par les maladies, les exemptés et tombent à la fin du séjour, au tiers de leur effectif, une partie de ceux qui restent sur les rangs sortant d'ailleurs de l'infirmerie. Pour Robert Schuermans, au 3<sup>ème</sup> BCCP, « Le physique trinque, c'est forcé. [...]. On était bien suivi pourtant<sup>5044</sup> ». Les militaires de tout type d'unité combattante ne se rendent pas forcément compte de leur épuisement et s'effondrent littéralement de fatigue ; pas seulement les commandos ou les coloniaux. Cela concerne également les unités de soutien, qui connaissent également un rythme éreintant. Rivé à son PC de Vientiane en écoute permanente pour tout le Laos, déprimé parfois par les dialogues interrompus avec des postes assiégés et emportés sans bénéficier d'aide extérieure, André Geraud passe un an et demi presque 24 heures sur 24 et finit à l'hôpital, subitement frappé par une « impression de partir ». Pas besoin

---

<sup>5043</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 48.

<sup>5044</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

d'en chercher la cause : « Ça faisait trois jours que je dormais peu et mal parce qu'il n'y avait personne pour me remplacer<sup>5045</sup>. »

Valérie André, médecin et pilote d'hélicoptère, relate dans *Ici, ventilateur*, le rythme infernal alternant le travail en hôpital et ses vols pour porter secours aux blessés en poste ou en opération. Le faible nombre de pilotes et d'appareils impose des cadences soutenues. En janvier 1952, après quinze mois de séjour, le physique ne suit plus : « Les longs mois de missions quotidiennes ont eu raison de mon endurance, je suis obligée de le reconnaître. La fatigue que je ressens brusquement me pousse à prendre passage à bord du premier Dakota pour Hanoi<sup>5046</sup>. » Le diagnostic est sévère, fatigue opérationnelle et anémie, pour une jeune femme déjà fluette qui perd du poids. Elle doit prendre trois semaines de repos et ne quitte l'Indochine qu'en avril 1953 après trente mois de séjour. Pour les femmes du CEFEO, PFAT en très grandes parties, le confort reste minimum, même si elles logent dans des hôtels réquisitionnés ou dans les camps des villes de garnison. Geneviève Laperle-Maudry est arrivée à Saïgon pour travailler au secrétariat de l'EMIFT. Voyageant pour la première fois, elle est enchantée : « Les PFAT avaient des logements, des chambres au camp des Mares où était l'état-major. On a été très bien reçu<sup>5047</sup>. » Mais au fil de l'entretien, il devient visible que son travail, transmettre les renseignements, les BQR, les TO ou Télégrammes Officiels, peut être très stressant, de jour comme de nuit et que la vie à Saïgon n'est pas une vie de château : « Saïgon, ce n'était pas très beau d'ailleurs. Notre logement était plein de rats, les rues n'étaient pas très propres<sup>5048</sup>. » Dans un texte plus personnel, à usage familial, elle reconnaît aussi avoir eu deux fausses couches, en partie liées au fait qu'elle faisait les trajets quotidiens vers l'EMIFT dans un camion militaire avec des bancs en bois, sur des routes « pas fameuses<sup>5049</sup>. » Comme son mari André Laperle, elle prolonge deux fois son séjour initial de 18 mois et repart en 1953 après trois ans d'Indochine.

Les témoignages rendent compte de ces épreuves physiques et morales subies en Indochine plus encore que pendant les guerres en Europe quelle que soit leur dureté, car tout est inconnu des combattants à leur arrivée. Cela ne concerne pas uniquement les mémoires orales ou écrites. Il suffit parfois de regarder les photos qui émaillent les récits autobiographiques ou ceux de riches collections personnelles des vétérans. Sur une photographie du livre de souvenirs de Pierre Cesca, sous-officier de commando au 1<sup>er</sup> Bataillon Thaï, le commentaire de l'auteur est lapidaire : « Trois sergents en piteux état »<sup>5050</sup>, à la suite de deux semaines de raid au nord de Na San sur la RP41 en juillet 1953. Les traits sont tirés, les corps sont d'une minceur inquiétante et ne laissent pas apparaître les différents *bobos* du coureur de piste comme les pieds en sang avec des plaies mal soignées, les conjonctivites ou trachomes, le stress permanent des nuits blanches devant le risque

---

<sup>5045</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>5046</sup> Valérie André, *Ici, ventilateur*, *op. cit.*, p. 219.

<sup>5047</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>5048</sup> *Ibid.*

<sup>5049</sup> Geneviève Laperle-Maudry, *Parcelle de mémoire*, extrait de ses souvenirs personnels, reçu par courriel, le 27 avril 2017.

<sup>5050</sup> Pierre Cesca, Journal d'un sous-officier de bataillon thaï, *op. cit.*, p. 29.

d'embuscades de l'APV, les progressions de telle ou telle unité sur des pistes inconnues. A son journal, les mots de Pierre Cesca ne cache pas ses maux : « J'ai tellement maigri que je ne puis adopter ma position favorite, côté droit<sup>5051</sup>. » Au retour, il s'aperçoit que ces dangereux raids ont surtout eu pour but de masquer l'évacuation du camp retranché. Il devrait maudire ses chefs et cette haute région si usante pour un Européen mais lorsque l'unité est évacuée en août 1953, il écrit : « Nous regrettons de quitter ce pays où nous laissons un peu de notre jeunesse<sup>5052</sup>. »

Par conséquent, tous ces témoignages confirment les nombreuses hospitalisations et rapatriements sanitaires qui ont affaibli le CEFEO en Indochine, durant les neuf années du conflit. Michel Bodin explique qu'en moyenne, à partir du quinzième mois, « commençait un épuisement progressif des moyens de défense de l'organisme »<sup>5053</sup>. Chez plusieurs vétérans rencontrés, cet épuisement semble manifeste bien avant, notamment dans les postes les plus éloignés des centres urbains qui concentrent les structures sanitaires indispensables. L'historien explique donc que les lieux d'affectation « jouaient beaucoup » sur la rapidité de leur épuisement. La haute région du Tonkin et certains endroits très isolés, menacés comme la pointe de Camau *consument* littéralement la forme des combattants. Les régions montagneuses ont le même effet que ce soit au Nord-Laos, dans la chaîne annamitique d'Annam, du Cambodge et du Laos.

Les soldats du rang et petits gradés sont, en général, très jeunes et sont plus résistants sur ce qui concerne le rythme des opérations. À l'inverse, dans les camps de prisonniers, avoir la trentaine est un avantage car le moral tient davantage que pour les plus jeunes. Du 25<sup>ème</sup> au 30<sup>ème</sup> mois<sup>5054</sup>, cet épuisement affecte beaucoup plus de combattants car les temps de repos même réduits et les passages à l'infirmerie ne suffisent plus à retrouver la forme, les réserves étant déjà épuisées. L'alimentation irrégulière en opération ne permet de l'adapter aux exigences du milieu, étant trop souvent faite de boîtes de rations, d'une qualité catastrophique les premières années, et pas assez d'aliments frais. Michel Bodin en fait un état précis pour la conquête du Tonkin. Il constate que « les déficiences de l'intendance ne furent pratiquement jamais éliminées convenablement »<sup>5055</sup>, étant dues aux transports compliqués dans des postes très éparpillés et à une qualité alimentaire douteuse. Les unités sont donc obligées de vivre sur le pays ce qui complique les rapports avec la population. Les carences physiques et physiologiques ne sont donc pas dues uniquement au rythme des combats et à la rareté des médicaments pendant les opérations.

L'alcoolisme est également un sujet d'inquiétude pour les autorités, les commandants d'unités. Non qu'ils craignent que leurs troupes s'enivrent et soient collectivement inefficaces au combat. Les cadres veillent au grain et, à l'exception de postes attaqués le 14 juillet, fête nationale,

---

<sup>5051</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>5052</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>5053</sup> Michel Bodin, *Soldats d'Indochine, op. cit.*, p. 63.

<sup>5054</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>5055</sup> Michel Bodin, *Les Français au Tonkin, 1870-1902, op. cit.*, pp. 41-47.



ou le 30 avril, fête de Camerone à la légion, alors que l'alcool est distribué et la discipline parfois trop relâchée, les conséquences dramatiques sont rares. Mais ce qui apparaît comme un dérivatif contre l'ennui dégrade surtout l'organisme et fragilise le combattant. Le problème est également que sous son emprise, le combattant devient violent ; l'éthylisme est une cause importante d'accidents de la route, de rapatriement sanitaire et surtout de sanctions. Les combattants d'Indochine, en unités et en opération, peuvent difficilement emporter de l'alcool. Les cadres veillent et les sacs sont déjà suffisamment lourds. Il ne reste donc que les petites bouteilles d'alcool de boîtes de ration non-musulmanes et le Vinogel, du vin en poudre plus transportable, qu'il faut rallonger d'eau et qui est proprement infect. Certains qui veulent des sensations fortes ou n'ont pas d'eau, l'avalent tel quel, ce qui est encore pire.

On peut trouver de multiples causes à ce besoin impétueux de trouver et de boire de l'alcool : Être né dans le pays du vin et en avoir l'habitude, calmer les nerfs, le stress, oublier la guerre et penser que l'alcool calme les maladies, tue les bactéries, que le pastis stoppe la diarrhée ; trouver une issue à l'ennui et à la déprime, au mal du pays et à l'éloignement familial, fêter un événement officiel ou personnel, faire comme les autres. Tout le monde est touché. Michel Bodin a montré, d'après les archives, que l'alcoolisme était répandu chez les officiers comme chez les sous-officiers, dont les soldes sont plus élevées que les militaires du rang, et qu'environ 40 % des Européens ont de l'alcool dans le sang lors de prélèvements en 1950<sup>5056</sup>. Il explique également que, jusqu'en 1954, les efforts d'information et les améliorations de l'eau, des loisirs, ne changent pas vraiment le problème<sup>5057</sup>.

Le manque de suivi médical psychologique est souvent invoqué par les vétérans pour parler des difficultés de leur santé, en Indochine et lors de leur retour. Le problème n'est pas ignoré des médecins et des structures existent dans les grands hôpitaux, mais les moyens manquent ailleurs. Le retour des camps de prisonniers voit une certaine improvisation des premiers soins pour des militaires choqués de ce qu'ils ont vécu pendant plusieurs mois ou plusieurs années. Mais certains ont attendu quarante ans avant de voir un praticien civil. Dans les dossiers que Michel Bodin a retrouvé dans les cartons non encore utilisés du SHD de Vincennes (anciennement SHAT), la plupart des militaires atteints de maladies neuropsychologiques n'auraient jamais dû venir en Indochine, leurs troubles existant avant leur départ. La guerre et l'éloignement les ont accentués et ont nécessité un rapatriement. Ce domaine étant encore marginal dans la médecine militaire en Indochine, peu de malades en sont officiellement affectés. Cela concerne moins de 5% des soldats hospitalisés ; mais presque tous relèvent de la neuropsychiatrie<sup>5058</sup>. Les troubles liés à la guerre et l'alcoolisme en sont les causes premières.

---

<sup>5056</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p 100.

<sup>5057</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>5058</sup> *Ibid.*, pp. 112-113.

Enfin, les maladies vénériennes sont également un fléau puisque, en dehors des BMC où l'hygiène est contrôlée par le médecin du poste ou du bataillon, ce qui n'exclut pas la contamination par les MST, les soldats d'Indochine s'échangent ou partagent très souvent des congais ou des Indochinoises mises en avant par leur père, leur famille pour remercier le soldat ou l'amadouer. Le problème est profond puisqu'il est déjà connu depuis le début des conquêtes coloniales et il est même la seule information que les combattants du CEFEO aient obtenue dès leur départ, en général sur le navire qui les transfère en Indochine, par des conférences, des brochures.

Michel Bodin cite le chiffre de 288 036 cas traités de 1946 à 1954, ce qui est considérable. Toutefois, il montre également que le « fléau vénérien » régresse constamment, passant de 8.9 % des TFE0 infectées en 1946 à 6.2 % en 1952, les contrôles étant renforcés<sup>5059</sup>. Franco Urbini, à Langson, s'en aperçoit en fin de séjour : « c'est une maladie à laquelle j'ai toujours échappé jusqu'à présent et que je dois à mon inconduite avec la congai du capitaine [...]. Lorsque je fais cette découverte, le ciel me tombe sur la tête ». Comme il cumule les maladies usuelles, dysenterie et paludisme, le traitement pour sa blennorragie lui donne une forte fièvre et le retient pour un séjour de deux mois à l'infirmerie de Langson, retardant d'autant son départ<sup>5060</sup>.

Les maladies vénériennes sont donc très courantes et leur soin est douloureux. Mais les questionnaires et les entretiens sont muets sur ce sujet.

Dans leurs récits comme celui de Pierre Cesca et dans les témoignages actuels, les vétérans parlent de ce qui les a fait tenir. Ils font ressentir leur passion pour ce qu'ils ont vécu, trouvé en Indochine et qui leur ont fait supporter la guerre. Mais à force de tension, les esprits s'échauffent et les combattants peuvent se mettre en danger, même en fin de séjour. Les militaires et les unités qui approchent du rapatriement deviennent impatients, fébriles et donc difficiles à maîtriser ou bien tout simplement d'une moindre efficacité si leur moral est atteint. Nous avons vu que dans les camps de prisonniers, la perspective d'une libération et ses lenteurs effectives, en août 1954 notamment, ou concernant les libérations retardées pour mauvaise conduite ont rallongé l'attente et donné le sentiment que certains ne seraient jamais libérés. Les duretés des marches ou le relâchement une fois la libération entamée ont provoqué une mortalité imprévue, d'autant plus injuste pour leur entourage. La mort du lieutenant-colonel Ducruix dans les bras de Bigeard, « la veille de notre arrivée à Vietri où nous devons être remis aux autorités françaises » l'affecte beaucoup. « Mourir si près du but, c'est idiot, injuste<sup>5061</sup> ! »

Mais l'épuisement et parfois l'ennui, du moins les moments de « creux » sans opération, donnent une nostalgie qui saisit le combattant au repos, pendant lequel il a le temps de penser à sa condition et de l'envie de rentrer.

---

<sup>5059</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>5060</sup> Franco Urbini, *La libération de la France, l'Indochine, op. cit.*, p. 138.

<sup>5061</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire, op. cit.*, p. 198.

## 4.2 Se raccrocher à ceux que l'on aime : le courrier

« Je n'ai jamais parlé de la guerre dans mes lettres à mes proches car je ne voulais pas inquiéter ma famille » (André Fabiano)

Pour tenir le coup, il faut essayer de trouver les moyens de survivre sur un plan tant physique que psychologique. À ce titre, le rôle du courrier est essentiel, même s'il peut se révéler à double tranchant, dans la vie du combattant d'Indochine. Le courrier, les colis le rattachent à ses proches, son pays, la civilisation qui est la sienne. Il est resté tout au long de leur séjour un soutien important de leur moral ou a pu constituer, par son absence ou au contraire, par son contenu négatif ou la censure qui s'y attache, une raison de leur découragement.

### 4.2.1 Lettres, télégrammes et colis. La correspondance avec la famille, l'un des nerfs de la guerre du combattant d'Indochine

« À sa mère, on dit toujours que tout va bien. » (Michel Tonnaire)

Grâce ou à cause du courrier, parfois des colis, ils ont vécu des relations apaisantes ou tourmentées qui ont pu les rassurer ou les fragiliser. Ce genre de sources, affectionnées par les biographes, sont, dans ce sujet des mémoires combattantes, un outil de compréhension indispensable pour comprendre la mentalité, le vécu du soldat d'Indochine, malgré la censure possible et un certain niveau de discrétion nécessaire pour ne pas inquiéter la famille.

Quels renseignements peut-on trouver dans ces échanges sur l'état d'esprit du combattant ? En est-il dépendant, pour se remonter le moral ?

Les courriers sont des documents très riches dans la construction et la durabilité de la mémoire ; ils sont devenus, dans les années 1990, un objet d'étude historique sur ce conflit. « Les correspondances forment un massif documentaire polymorphe, ouvert à des usages multiples, biographiques, littéraires, anthropologiques ou historiques<sup>5062</sup> » explique Cécile Dauphin. Il est surtout considérable par son apport puisque, si la majeure partie des soldats d'Indochine ne raconte pas à leurs proches une guerre cruelle qui pourrait les inquiéter, ils évoquent leur vie moins militaire, leurs coups de cœur, leurs joies, leurs peines ce qui nous donne beaucoup de renseignements. Nombre d'entre eux choisissent tout de même de raconter tout ce qu'ils vivent y compris la vie militaire, surtout lorsque leur interlocuteur est militaire ou ancien de l'armée. Nous avons donc pour la guerre d'Indochine, comme l'écrit Christophe Prochasson, un « gisement

---

<sup>5062</sup> Cécile Dauphin, « Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites », *Sociétés et représentations*, n° 13, 2002, p. 43 à 50 ; p 43. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2002-1-page-43.htm> (Consulté le 3 mars 2022).

épistolaire »<sup>5063</sup> exceptionnel, qui devrait apporter beaucoup à la connaissance des mémoires combattantes dans les années qui viennent.

Guy Simon a fait paraître un ouvrage en 1995, *Chroniques de Cochinchine*, à partir des lettres très précises qu'il a envoyé à son père pendant ses deux séjours, du 7 février 1951, lettre écrite le lendemain de son départ de Marseille jusqu'au 20 septembre 1953, fin de son premier séjour ; du 5 mars 1954 au 3 juillet 1956, terme de son second et dernier séjour. L'avantage est qu'elles décrivent *dans leur version d'origine*, le quotidien de ses tâches d'officier en Indochine, permettant de comprendre ses enthousiasmes, ses déceptions presque au jour le jour, du moins dans les limites de ce qu'un fils peut raconter à un père très ouvert et ancien militaire. Guy Simon a du caractère et il a longtemps évité de publier ces lettres, pensant « inopportune » cette diffusion d'une correspondance privée et peut-être « abusivement agressifs », les « jugements à l'emporte-pièce d'un jeune officier »<sup>5064</sup>. Mais il considère aujourd'hui que « niveler les détails » et ne parler que de « quelques batailles importantes » ne permettraient pas de comprendre « le but de notre action [...] et la moitié de nos morts serait oubliée ». Or beaucoup trop d'ouvrages ne sont centrés que sur certaines batailles, les aspects tactiques et non sur le quotidien des soldats d'Indochine. La mémoire, fixée par des journaux de bord et autres carnets, par le courrier permet, des dizaines d'années plus tard, de relater autrement, de manière plus juste, ce conflit.

Roger Bruge s'est beaucoup servi des correspondances des combattants avec leur famille qui fait la richesse, entre autres apports, de son livre sur Dien Bien Phu<sup>5065</sup> et, cinq ans plus tard, Guy Léonetti a compilé le courrier des combattants de Dien Bien Phu<sup>5066</sup>, les complétant avec leur récit plus récent puisque fin mars, le camp retranché isolé, le courrier ne peut plus partir. Ces ouvrages montrent, au-delà du ton volontairement rassurant, leurs inquiétudes, leurs projets pour leur retour, sujet dérivatif qui leur donne le moral. Ces deux livres font des correspondances un objet d'histoire de la guerre d'Indochine. C'est la raison pour laquelle trois questions leur sont posées sur ces échanges entre famille ou amis et combattants d'Indochine, en partant du questionnaire de Raphaëlle Branche adressé aux combattants d'Algérie.

Les questions posées sur le courrier ont généré beaucoup de réponses. La question n°21 « Avez-vous eu envie de parler de la guerre à vos proches dans vos lettres ? L'avez-vous fait ? »<sup>5067</sup> a d'autant plus fait réagir qu'elle remue une fibre sentimentale qui constitue un bon ou un moins bon souvenir pour les vétérans et un élément de mémoire souvent conservé et encore parcouru de nos jours. Toutefois, le courrier apparaît moins important que les photographies, qui concernent

---

<sup>5063</sup> Christophe Prochasson, « Les correspondances : sources et lieux de mémoire de l'histoire intellectuelle », dans *Les instruments de l'échange intellectuel au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle*, *Varia*, n°8, 1991. En ligne : <https://journals.openedition.org/ccrh/2824> (Consulté la dernière fois le 9 juillet 2022).

<sup>5064</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>5065</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, 1999.

<sup>5066</sup> Guy Léonetti, *Lettres de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, 2004.

<sup>5067</sup> Questions n°23 à 25 du questionnaire de Raphaëlle Branche.

davantage et de manière plus pratique à parcourir, moins intimiste que les lettres pour la famille ou un historien, et qui permet de mettre en valeur les camarades et les lieux bien davantage que les lettres.

Sans surprises, la plupart des combattants d'Indochine ont édulcoré leurs lettres des aspects les plus dramatiques de leur quotidien ; en retour, les familles n'ont pas non plus tout raconté des aspects négatifs du leur, dans les deux cas, pour ne pas affecter le moral des uns et des autres. La question n°24 « Redoutiez-vous la censure militaire ? La contourniez-vous ? »<sup>5068</sup> concerne la censure du courrier, dont on ne parle pratiquement jamais mais qui a existé, sans atteindre, apparemment, le niveau de la Première Guerre mondiale. Dans un contexte militaire qui donne peu de places aux nouvelles et sort, beaucoup plus que les guerres mondiales, le combattant de son milieu, de son alimentation et de ses circuits d'information, j'ai intégré une question sur le modèle du questionnaire de Raphaëlle Branche sur les colis reçus ou non, la question n°25 « Recevez-vous des colis ? Si oui, de quoi et contenant quoi ? »<sup>5069</sup>. A chaque fois, les réponses ont été d'un grand intérêt pour comprendre le quotidien des soldats d'Indochine.

Cet éloignement de la France, en distance comme en durée, impose au combattant d'Indochine de garder un lien fort avec la France, avec sa famille qu'il a dû laisser, avec un être aimé, ami ou marraine de guerre, ce qui n'est pas toujours le cas. Plusieurs m'ont assuré ne pas en avoir eu besoin ou bien n'ont pas eu la force d'écrire ; d'autres, sans famille ou sans soutien familial, n'y ont pas sacrifié. Dans un conflit marqué par l'éloignement familial, le courrier reste le cordon ombilical entre le soldat d'Indochine et son ancienne vie, marquée par la présence de ses proches en Métropole ou/et en Afrique du Nord, pour ceux qui en sont originaires ou qui étaient en garnison.

La première difficulté est déjà d'être joint, en fonction du lieu d'affectation. C'est assez simple et rapide pour les militaires plus sédentaires dans les grands centres urbains d'Indochine et qui ont une affectation de longue durée. Ceux qui disposent d'une base arrière ont normalement un courrier qui les attend, encore faut-il qu'ils reviennent d'opération. Des parachutistes du 1er Bataillon de Choc à l'image du lieutenant du Paty, engagés le 7 octobre 1947 sur Bac Kan, rentrent complètement déphasés, épuisés et sans nouvelles de leurs proches le 22 décembre suivant après deux mois et demi d'opérations *Léa* puis *Ceinture*. Joseph Koeberlé, sans cesse en mouvement, se souvient qu'il a reçu « très peu de courrier. Les lettres mettaient 3 ou 4 semaines à arriver<sup>5070</sup>. » Pour ceux qui sont en poste, plus isolés, sur les frontières de Chine et de Thaïlande, dans les zones montagneuses, c'est plus compliqué encore, les convois routiers étant trop éloignés ; il reste le

---

<sup>5068</sup> Question n°22 du questionnaire de Raphaëlle Branche.

<sup>5069</sup> Question n°26 du questionnaire de Raphaëlle Branche.

<sup>5070</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

parachutage régulier, le courrier étant joint au ravitaillement en barbelés, rations, sacs de riz et de sel, en munitions.

Mais il arrive également que le courrier ne soit pas envoyé, la mission étant secrète et tout ce qui pourrait permettre d'identifier les cadres et leur localisation étant sources de danger. Le sergent Vernière du GCMA, isolé au Nord-Laos : « Je ne recevais pas de courrier. Mon père écrivait à la Croix-Rouge, en particulier quand il y a eu Dien Bien Phu, pour savoir où j'étais parce qu'il n'y avait aucun moyen. Maintenant, pour les gens du Service Action, il y a une liaison radio, par leur patron et avec la Centrale. A mon époque, il y avait que dalle<sup>5071</sup>. » Les unités du GONO ont pu recevoir des lettres à Dien Bien Phu jusqu'en mars 1954, de manière régulière, et, la noria aérienne s'interrompant, ne peuvent compter que sur les télégrammes et les lettres reçues dans le contingent de parachutages. Pierre Langlais parle du « considérable courrier parachuté chaque jour », qu'il découvre au PC du colonel de Castries « chaque soir » et « qui (leur) arrivait du monde entier »<sup>5072</sup>. Les télégrammes et les lettres sont des messages d'encouragements émouvants qui lui permettent d'espérer une issue favorable. Mais il est bien entendu impossible d'en renvoyer. Dans une opération moins longue mais tout de même stressante pour les familles devant le silence de leur proche, il arrive que la base arrière envoie un télégramme rassurant ...et faux pour les rassurer<sup>5073</sup>.

Le courrier adressé à un militaire reste, quelles que soient les époques, un élément du quotidien attendu, la plupart du temps, avec impatience. Dès qu'ils le peuvent, à leur installation, les militaires envoient leur adresse à leurs proches et donnent des détails matériels pour el courrier. Installé en Cochinchine à Trang-Bom près de Saigon, le lieutenant Guy Simon écrit : « L'avion postal touche Saigon les lundis, mercredis et vendredis ; la route de Saigon à Bien-Hoa, Dalat et Phan-Thiet n'est ouverte que le lundi et le jeudi. Mon adresse est la suivante : 11Cie – S.P.55.383 – BPM 402, TOE »<sup>5074</sup>. Il permet de savoir comment se passe la vie en l'absence du soldat d'Indochine et de se rassurer, en particulier sur la santé des plus âgés de la famille, des parents et grands-parents ; de savoir que tout va bien pour sa compagne et ses enfants. Les détails du quotidien, peut-être insignifiants jusqu'au départ, deviennent essentiels pour se représenter et vivre par procuration des moments qui échappent à l'exilé plus ou moins volontaire, en particulier les moindres faits et gestes, en particulier les progrès des enfants. Cela change de son propre quotidien ennuyeux ou dangereux et permet de s'en évader. Les demandes des combattants d'Indochine sont, à ce moment-là, insistantes pour obtenir des informations très précises des journées, faits, ressentis, réactions des uns et des autres. Tout cela a de l'importance en base arrière ou au repos quand pointe l'ennui et pendant les opérations quand les menaces se font dangereuses. Les courriers sont alors « particulièrement attendus, surtout en haute région<sup>5075</sup> ».

---

<sup>5071</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>5072</sup> Pierre Langlais, *Dien Bien Phu, op. cit.*, p. 119.

<sup>5073</sup> Cf. *infra*, p. 1459.

<sup>5074</sup> Guy Simon, *Ibid.*, p. 26.

<sup>5075</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouiste, reçu le 27 juin 2017.

Le courrier, dans ce cas, fait du bien dans les deux sens ; le soldat d'Indochine est rassuré de savoir que tout va bien et garde le lien avec la vie familiale qu'il ne peut vivre sur place. Ses réponses ont le même effet, garder le lien et surtout rassurer la famille, au prix de quelques entorses avec la réalité des deux côtés, comme l'a souligné André Fabiano cité plus haut : « Je n'ai jamais parlé de la guerre dans mes lettres à mes proches car je ne voulais pas inquiéter ma famille<sup>5076</sup>. »

Les livres cités plus haut de Guy Léonetti et Roger Bruge montrent bien le rôle et le contenu du courrier à Dien Bien Phu, avec une évolution entre novembre 1953 et mars 1954. Les soldats décrivent cette vallée singulière, leur installation, puis quelques opérations, où les combattants parlent davantage du côté sportif, éreintant, surtout les plus jeunes. Viennent ensuite leurs conditions de vie comme l'alimentation, notamment les bonnes surprises, l'arrivée des colis. Puis les lettres laissent ressentir la fatigue, les combats de plus en plus durs, l'impatience d'en finir à partir de janvier 1954, en recommandant à leurs proches de ne pas trop lire la presse qui « ment régulièrement ». Ceux qui sont mariés comme le lieutenant Lecocq, du 1<sup>er</sup> BEP, parlent projet de construction d'un pavillon, qui va alimenter les échanges à plusieurs reprises, quand ce n'est pas la première photo de son quatrième enfant, pour son camarade le lieutenant Raynaud. Le moral passe par des hauts et des bas. D'autres jeunes officiers sont d'un mental inoxydable, comme l'enthousiaste lieutenant Bertrand, du 1<sup>er</sup> Bep, souvent cité dans les ouvrages sur cette bataille<sup>5077</sup>. Les plus hauts gradés gardent jusqu'au bout l'espoir de gagner la bataille.

Les combattants peuvent-ils réellement s'exprimer, se confier en toute franchise sur leur quotidien à leurs interlocuteurs ? Pas complètement. Ils vont volontairement l'euphémiser. Comment peut-on troubler l'arrivée rassurante et donc joyeuse d'un courrier par un contenu inquiet, déprimant à des proches qui se font déjà beaucoup de soucis. La démarche d'atténuation de ce contenu du réel va jouer dans les deux sens. Par conséquent, à la question sur le fait de raconter sa guerre à ses proches, beaucoup de vétérans ont répondu par la négative.

Premièrement, une partie des combattants écrivent peu et à un éventail réduit d'interlocuteurs ; par manque de temps et justement pour ne pas raconter une guerre violente et dangereuse. Leur pudeur, leur discrétion font qu'ils écrivent d'une manière conventionnelle à leurs parents, parce qu'un fils fait cela pour ses parents ; sans plus. Ce sont rarement des « discoureurs » et ce type de tâche ne tient pas une grande place dans leur mémoire. André Grelat en est l'exemple type : « Je n'ai pas eu envie de parler que quoi que ce soit avec quiconque. Je ne suis pas d'une nature à me confier ou à faire part aux autres de mes sentiments ou de mes avis. Autre motif : je n'aimais pas écrire, pas plus maintenant d'ailleurs<sup>5078</sup>. » Jacques Allaire dit avoir très peu écrit : « Je n'ai pas écrit souvent, environ trois fois par an à ma mère et pour la rassurer ; au troisième séjour, à mon épouse »<sup>5079</sup>. Plus lapidaire encore sur

---

<sup>5076</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5077</sup> Roger Bruge, *op. cit.*, pp. 228-229

<sup>5078</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017

<sup>5079</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017

ce point, André Laperle, qui a dû imiter la signature de son père pour s'engager, avoue avoir écrit « une fois par mois aux parents pour le lien familial »<sup>5080</sup>.

Il est essentiel, bien entendu, de rassurer ses parents et son conjoint, donc il faut ruser et pratiquer une stratégie d'évitement. Comme les autres et parce qu'on n'a qu'une mère, François-Xavier Heym écrit « sans doute, à (sa) mère pour la rassurer, mais cela dépendait des opérations<sup>5081</sup> » et Michel Tonnaire fait de même : « À sa mère, on dit toujours que tout va bien. J'écrivais en moyenne deux fois par mois à ma famille<sup>5082</sup>. » Alexis Arette préfère mentir à ses parents « en leur disant que nous revenions d'opération, alors que nous y partions. Ainsi je tentais de les rassurer ». Mais il décrit davantage la réalité à ses amis<sup>5083</sup>. Paul Burgau parle peu de lui et demande surtout des nouvelles des autres : « Je demandais surtout ce qui se passait dans la famille<sup>5084</sup>. » Jacques Penot n'écrit pas souvent dit-il, « sauf si j'étais passé dans un endroit particulier de par sa beauté, sa dureté... »<sup>5085</sup>. Robert Drouilles estime plutôt ne pas avoir assez d'informations lui-même donc il a résolu de peu parler de la guerre, surtout à un entourage essentiellement féminin : « J'écrivais régulièrement à ma mère et souvent à mes grands-parents et à mes sœurs. Je leur parlais de tout ce qui me concernait mais peu de la situation dont, nous, hommes de troupe n'étions pas informés »<sup>5086</sup>.

Les combattants ne peuvent faire le récit de ce qu'ils vivent sans faire chuter le moral de leur proches, éloignés et donc impuissants, en proie à leurs propres angoisses et leurs propres problèmes. Guy Gantheret, marié avant son second séjour, voit bien la différence avec le premier où il était célibataire et ne craignait pas trop de choquer par ses récits : « On ne pouvait pas tout raconter, avoir des copains qui sautaient sur des mines, les embuscades... Ma femme me demandait si j'avais toujours la hantise des mines, je répondais que j'étais en sécurité, jusqu'au jour où ...<sup>5087</sup>. ». Bernard Prin, en tant qu'infirmier, voit des blessures « affreuses ». Comme il faut bien expurger, d'une manière ou d'une autre, l'horreur que ces visions lui inspirent, et peut-être, déjà, pour que sa mémoire s'en nourrisse en précisant les faits et les situations, il préfère se confier à son journal de bord plutôt que dans son courrier :

« Ça c'est affreux. Les gueules cassées... Un exemple, j'en ai ramené un qui avait reçu une balle dans la tête ; il avait la moitié de la tête arrachée. Quand on arrive, on bloque ! Mais je ne mettais pas ça dans mes lettres. A mes parents, je mettais souvent : « On est parti en opération, on a eu tant de blessés », mais c'était anonyme. J'ai mis le principal dans mon journal, surtout les situations qui m'ont frappées<sup>5088</sup>. »

---

<sup>5080</sup> Extrait du questionnaire d'André Laperle, reçu le 21 décembre 2016.

<sup>5081</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017

<sup>5082</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 24 avril 2017

<sup>5083</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017

<sup>5084</sup> Extrait du questionnaire de Paul Burgau, reçu le 4 mai 2017

<sup>5085</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5086</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017

<sup>5087</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>5088</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Prin, chez lui, au Creusot, le 23 août 2018.



D'autres ont dit être « tenus à la discrétion » et font silence sur les opérations ; c'est le cas de Marcel Baarsch, radio au 3<sup>ème</sup> REI sur la RC 4 en 1950<sup>5089</sup>, comme de Guy Gantheret et de Jean Goriot, en poste au Cambodge, qui tiennent exactement le même propos<sup>5090</sup>.

Mais tous les combattants ne s'autocensurent pas. Jean Goriot n'hésite pas à parler de son quotidien marqué parfois par des embuscades lors de patrouilles au Cambodge, qu'il effectue avec son groupe de partisans : « Oui, j'en parlais ; j'étais volontaire<sup>5091</sup> ! ». Cela signifie que ses proches savent qu'il peut être en danger au vu de ce qu'il raconte dans ses lettres, décrivant des combats d'une intensité certaine qui n'atteignent pas le niveau de ceux du Tonkin mais qu'il assume parfaitement. Toutefois, très isolé en poste pendant une partie de son séjour sur la rivière de Saigon, il stoppe sa correspondance. Pierre Piron, mécanicien avion sur les bases successives de Saigon, Hanoi et Da Nang raconte son quotidien et parle de la guerre sans vraiment se censurer. Élément de soutien, il n'a pas à évoquer de combats sanglants.

Les colis reçus par les combattants d'Indochine peuvent constituer, comme le courrier, un moment important et très attendu dans leur quotidien. Ce n'est pas le cas de tous, d'en recevoir. Mais si le pays finit par leur manquer au bout de quelques mois, ils commencent à demander quelques éléments de réconfort. Le contenu des colis est très diversifié selon les bénéficiaires qui peuvent réclamer des articles assez surprenants. Ceux qui n'en reçoivent pas se divisent en deux catégories ; ceux qui n'en souhaitent pas et ceux qui, comme l'écrivent Francis Agostini et Louis Simoni, auraient « bien aimé en recevoir<sup>5092</sup> ». Dans les réponses, ces derniers sont les seuls dans ce cas, l'absence de souvenirs et la résignation vécue à l'époque ayant sans doute marqués les autres témoins. Dans 70 % des réponses, ceux qui n'ont pas reçu de colis n'en font pas un problème ; ils sont les plus nombreux. Soit la famille ne peut, de toute manière, pas en expédier, les temps étant durs bien qu'aujourd'hui, on parle, de manière générale, pour l'économie française, de « Trente Glorieuses ». Si le chômage est bas, les niveaux de vie le sont également. Par conséquent, une partie des combattants savent qu'ils ne recevront rien et, étant habitué, à se serrer la ceinture, n'en espèrent rien. Au contraire, ils estiment que cela aurait dû être à eux d'envoyer des produits alimentaires au vu des ressources du pays en riz et en fruits, bien plus nombreuses qu'en Métropole, du moins dans la première partie du conflit. C'est ce qu'écrit Robert Drouilles arrivé en 1946 : « C'est plutôt moi qui aurais dû en envoyer compte tenu de l'état de pénurie dans lequel était la France encore à cette époque<sup>5093</sup>. » Mais la modestie de la solde et les difficultés d'acheminement retiennent les combattants de le faire. Toutefois, deux vétérans ont assuré l'avoir fait. C'est le cas d'Henri Darré en 1948 : « Je n'ai jamais reçu de colis. Par contre, je me souviens avoir envoyé à ma

---

<sup>5089</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5090</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>5091</sup> *Ibid.*

<sup>5092</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>5093</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

famille quelques colis de riz de la région de Phung Hiep, considéré comme l'un des meilleurs riz au monde<sup>5094</sup>. » C'est également, régulièrement, le cas de Bernard Prin, en retour de colis ou de courrier : « Nous expédions assez fréquemment des colis de riz ou de crêpe-caoutchouc qui manquaient alors en France à cette période<sup>5095</sup>. »

Ceux qui vivent dans des postes reculés ou sans cesse en opération ne voient pas non plus comment ils auraient pu en recevoir au vu des difficultés de liaisons pendant les opérations, et, comme le dit François Péchou, « le télégramme annonçant la naissance de ma fille a mis trois jours pour me parvenir. Dans quel état serait arrivé un colis ? »<sup>5096</sup> « Je n'en avais nul besoin » assure Jean-Pierre Chieulet<sup>5097</sup>, tout comme Pierre Dissard (« Non c'était inutile<sup>5098</sup>. »), Pierre Piron ou Jacques Thomas, lui-même sans cesse en opération avec le 2<sup>ème</sup> BEP. Ce qui n'empêche pas de joyeusement partager le colis d'un camarade plus en veine. Jacques Saubion écrit : « Je n'ai pas reçu de colis. Ça ne m'intéressait pas. Mais un camarade, qui va maintenant fêter ses 90 ans, avait reçu une petite bouteille de champagne, envoyée par sa "gretchen" ; survivante d'un droppage, nous l'avions dégustée sur un calcaire où nous étions réfugiés<sup>5099</sup>. » Dans 30 % des réponses, les vétérans ont signalé avoir reçu un ou plusieurs colis pendant leur séjour, très rarement de manière régulière. La plupart sont expédiés par leur mère et/ou leur épouse. Jean Motreff en a reçu de la part de sa marraine de guerre<sup>5100</sup>.

Le contenu des colis est très diversifié parce que les besoins des soldats éloignés de chez eux le sont. La découverte des ressources alimentaires de l'Indochine les ravit mais le goût de certains aliments de chez eux les rapproche un peu de leurs proches, jouant, en quelque sorte, le rôle de repères dans une « guerre au loin » qui les désoriente, comme des « petites madeleines de Proust » qui ne les ramènent pas à l'enfance mais à la période précédant l'Indochine. Parfois, cela semble dérisoire, comme cette demande de friandises que font, par exemple, Pierre Bardin (avec des « gâteaux secs<sup>5101</sup> »), Max Poiroux, Bernard Gaudin, Jacques Bouthier ; « des douceurs et spécialités de Sologne »<sup>5102</sup> pour Guy Ménage. Jean-Pierre Mouton se souvient, soixante-cinq ans plus tard, avoir « reçu une fois un colis provenant de mes parents. Ce colis contenait entre autres du chocolat TOBLERONE »<sup>5103</sup> comme un trésor. D'autres ont des besoins non satisfaits, certaines « cigarettes françaises » pour Pierre Bardin. Pierre Boutin reçoit, un jour, de sa famille, un « poulet cuisiné, par bateau »<sup>5104</sup> après d'autres colis. Il n'a pas dit dans quel état ! De manière plus pratique, André Fabiano a cassé ses lunettes » car le 12 août 1950, le GMC sur lequel je me trouvais a sauté sur une mine

---

<sup>5094</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>5095</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5096</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

<sup>5097</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>5098</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>5099</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5100</sup> Extrait du questionnaire de Jean Motreff, reçu le 17 novembre 2018.

<sup>5101</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Bardin, reçu le 26 mai 2017.

<sup>5102</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>5103</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5104</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

cassant mes lunettes et celles que m'a fournies l'armée ne me convenaient pas »<sup>5105</sup>. Entre autres colis, il reçoit ses lunettes directement de France.

Plusieurs vétérans rapportent avoir reçu, sur leur demande, de la lecture pour se tenir informés et s'aérer l'esprit. Cela peut prendre des formes et des modes de transmission surprenantes. Bernard Prin reçoit des « magazines, des journaux, des livres<sup>5106</sup>. » Pierre Desroche, en Haute-Région, reçoit beaucoup de courrier de sa femme et le journal *Le Monde*, auquel il s'est abonné ; tout cela lui est parachuté chaque semaine ou quinzaine. Bien des années plus tard, il s'agace encore d'être obligé de se faire envoyer des journaux pour savoir ce qu'il se passe en Indochine : « Le courrier, il m'était parachuté, par avion. Alors je recevais trente lettres par semaine et comme j'étais abonné déjà en 1947 au Monde – heureusement que j'étais abonné comme ça je savais ce qui se passait – j'ai connu les histoires de la RC 4. [...] Donc au lieu de faire la sieste, je lisais *Le Monde* pour savoir ce qui se passe en Indochine<sup>5107</sup>. » Des vétérans signalent, par ailleurs, qu'ils n'ont pas reçu de colis mais que, de toute manière, ils n'en n'avaient pas besoin, ni moralement, ni « physiquement » ; soit parce qu'ils trouvent de tout. Alexis Arette écrit : « Nous n'avons jamais reçu de colis, car nous n'en avons nul besoin. La nourriture était ce qu'elle était. Mais elle était abondante, ... et les bananes n'étaient pas chères »<sup>5108</sup>, soit parce qu'ils pouvaient trouver de tout et pas cher sur place, surtout chez les « Chinois ». Jean Lomer donne la même raison<sup>5109</sup>. Jean-Louis Foulet signale que « dans la marine, nous n'avions pas de problèmes de nourriture et nous pouvions acheter sur place »<sup>5110</sup>.

#### 4.2.2 Le courrier comme source de souffrances supplémentaires ?

« En temps de guerre, dans l'armée, le courrier est primordial. Le moral peut descendre de 100 pour cent si vous n'avez pas de courrier. Il y avait toujours une crainte si vous étiez mariés ; ne pas en recevoir pouvait signifier que votre femme vous avait quitté. » (Guy Gantheret).

Comme dans les autres conflits, ce qui est lié au courrier peut être source de souffrance, marquant de soldat d'Indochine de l'éloignement de ceux qu'il aime et du sentiment que la vie continue ailleurs comme d'habitude, et sans lui, dans une forme de simplicité et dans la paix qui lui manquent. Quel que soit l'éloignement réel, en Indochine ou dans les Flandres en 1915, l'attente du courrier, son retard, le manque de courrier par rapport à d'autres et, parfois, son contenu très négatif, fragilisent le combattant.

Guy Gantheret, jeune marié entre ses deux séjours, voit la différence avec le premier d'entre eux. L'époux se fait du souci pour sa femme, ses enfants. Cela donne un poids supplémentaire à son impuissance dû à son éloignement, et le fragilise : « On disait qu'un militaire marié perd cinquante

---

<sup>5105</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5106</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5107</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>5108</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5109</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>5110</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

pour cent de sa valeur et c'est vrai. Au 1<sup>er</sup> séjour, je ne voulais pas le croire mais je l'ai vécu au 2<sup>ème</sup> séjour ! »<sup>511</sup>. Il rappelle avec précision les différents problèmes de lenteur, d'inquiétudes, de vol :

« En temps de guerre, dans l'armée, le courrier est primordial. Le moral peut descendre de 100 pour cent si vous n'avez pas de courrier. Il y avait toujours une crainte si vous étiez mariés ; ne pas en recevoir pouvait signifier que votre femme vous avait quitté. Beaucoup pensait ça alors que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ce n'était pas ça du tout, mais ils avaient tellement peur. Il y a eu des drames à cause de ça. Un courrier mettait huit jours dans les meilleurs cas, au 2<sup>ème</sup> séjour, mais un ou deux mois dans les postes, trois mois pour ceux de Lao Kay. Les colis mettaient trois ou quatre mois et étaient ouverts neuf fois sur dix ou n'arrivaient pas, et on n'avait rien à dire. Le courrier c'est indispensable. Sans ça, ça tourne dans la tête <sup>512</sup>. »

Le courrier, qui agit dans un premier temps comme un soulagement, un signe de vie de ceux qui sont chers même sans l'avoir ouvert, a parfois un second effet bien plus dévastateur. Au service militaire comme pendant une guerre, les compagnes plus ou moins durables, les épouses ne supportent pas l'éloignement voire l'indifférence épistolaire, voulue ou non du soldat d'Indochine. Recevoir un courrier ou pas, peut attiser les reproches, la belle vie qu'il imaginent pour leur proche en Métropole, les soupçons à l'égard de la vertu de leur compagne, comme l'a souligné Guy Gantheret plus haut. Ce sont, pour certains combattants, des sentiments parfois difficiles à éviter, surtout si leur quotidien est pesant, dangereux comme ennuyeux ou bien si un de leur camarade a connu une pareille infortune.

C'est également l'occasion de constater les éléments importants de leur vie familiale qu'ils manquent, naissances, progrès (les enfants qui apprennent à marcher), maladies bénignes, école comme les événements familiaux d'ordinaire joyeux, fêtes de fin d'année, anniversaires, agissent sur la plaie de l'éloignement. Ces nouvelles d'abord attendrissantes leur donnent ensuite l'impression que la vie continue sans eux et peut-être, que son éloignement ne pèse pas sur la vie de ses proches, surtout si le courrier n'arrive pas.

Ecrire un courrier peut également être l'occasion de s'épancher, sans rien révéler d'important sur les renseignements militaires, quand la durée s'allonge et que le danger finit par devenir envahissant. Les ouvrages de Roger Bruge et Guy Léonetti, déjà cités, montrent que nombre de combattants de Dien Bien Phu en ont assez d'attendre et souhaitent une confrontation brutale avec l'APV qui les encercle et les enferme de plus en plus dans la plaine ou l'arrêt des hostilités, pour une autre partie d'entre eux. Le mental des assiégés se dégrade progressivement et cela se transmet dans le courrier aux proches ; consciemment ou pas, l'issue de la bataille devenant bien plus incertaine. Par exemple, Roger Bruge signale l'érosion de l'état d'esprit du commandant Vadot, plus pessimiste dans les lettres à sa femme, d'autant qu'il est en fin de second séjour et donc usé par sa pénibilité, accentuée par la durée du siège, les nouvelles qui lui arrivent successivement et les espoirs déçus. En janvier 1954, Il pense aux bruits de paix « pour dans un mois » s'en félicite : « si cela pouvait être vrai ! ». Trois semaines plus tard, il n'en n'a pas de nouvelles et s'impatiente :

---

<sup>511</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>512</sup> *Ibid.*

« J'estime qu'on devrait la faire (la paix, NDA) le plus rapidement possible car cette guerre a assez coûté » ; des paroles inhabituelles chez un officier de cette trempe. Puis il se résigne à une non-évacuation et espère ensuite, le 9 février, un « armistice », car « la situation n'est pas bonne ». Les morts et la nouvelle des « succès » de l'APV baissent le moral : « cette guerre est une véritable catastrophe », écrit-il, le 17 février. Le 2 mars, il parle d'une évacuation, au retour dans le delta et à la fin de la guerre, probablement parce que l'attaque du camp décommandée par Giap en donne l'espoir, puis peu après sur le risque d'une attaque avant la fin mars<sup>5113</sup>. Vadot comme son prestigieux patron de la 13<sup>ème</sup> DBLE, le lieutenant-colonel Gaucher, ont, d'après Roger Bruge, la lassitude des chefs qui ne peuvent pas peser sur les événements et qui comptent les morts et blessés de plus en plus nombreux. L'auteur, signale que ce mot « lassitude<sup>5114</sup> » est prononcé plusieurs fois dans le courrier du colonel, un des plus anciens combattants d'Indochine, Ses derniers courriers disent la nostalgie de leur famille, du pays, et comptent sur un retour proche. Mais eux comme les autres officiers sont « ragailardis » et positifs quand ils apprennent que la bataille va bientôt commencer<sup>5115</sup>.

Les prisonniers d'Indochine ont parfois vécu une expérience particulière, dans les camps de prisonniers. On pourrait penser qu'aucun prisonnier n'a reçu de courrier pendant sa captivité ni n'a pu en envoyer ; et pourtant c'est ce qui est arrivé, dans des conditions bien particulières. Joseph Verdelhan a écrit plusieurs lettres à sa mère, sans bien entendu mettre de détails sur les conditions difficiles de la vie du camp n° 1 ; trois d'entre elles lui sont parvenues le même jour le 14 août 1954<sup>5116</sup>, probablement en faisant un détour par les pays de l'Est pour être distribuées par le PCF. Jean-Jacques Beucler, prisonnier pendant quatre ans au camp n° 1, relate ce moment particulier, qui nécessite de suivre un parcours particulier et, pour les proches, d'utiliser un code particulier. Ainsi sa femme a-t-elle compris qu'il fallait accepter l'aide du PCF pour le contacter :

« Ma femme a compris la manœuvre, d'autant mieux que le Parti communiste local lui a proposé de transmettre le courrier. Il existe une véritable organisation parallèle par la Tchécoslovaquie, l'URSS et la Chine populaire. En échange, mon épouse abonne son entourage à des revues progressistes ; le marché, quoique non exprimé, va de soi<sup>5117</sup>. »

Le jeune lieutenant en captivité peut lire, avec décalage, de temps à autres, des numéros de *L'Humanité* qui sont donnés aux prisonniers dans le cadre de leur « rééducation ». Il va donc lire des articles avec des témoignages de sa femme qui deviennent des signes de reconnaissance et d'attention parfois non dénués d'humour lorsqu'il apprend, au détour d'un articles de ce journal, que son beau-frère « François lutte ardemment pour la paix au Vietnam » ; or il n'est âgé que de quatre ans ! Les lettres qu'il a reçues mettent, seconde étape, « parfois un an à nous toucher. Elles sont amplement lues au préalable » avec un soupçon de vice au passage, comme à ce moment où, d'après

---

<sup>5113</sup> Roger Bruge, *La bataille de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 132.

<sup>5114</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>5115</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>5116</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, Anancy-le-Vieux, SRE éditions, 2013, 264 p. ; p. 228.

<sup>5117</sup> Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, op. cit., p. 81.

l'auteur, « un commissaire politique de passage (lui) apprend que (sa) fille a eu la coqueluche ». Beucler ajoute : « j'attendrai trois mois pour le lire<sup>5118</sup>. » Il y a donc là un mélange d'humanité, de propagande, de pression psychologique qui rend cette captivité unique<sup>5119</sup>. Nombre de prisonniers ont pu écrire des lettres à leur famille, qu'il fallait expurger, bien entendu, de tout élément de plainte ou de critique à l'encontre de la RDV, des vainqueurs ou du camp et donner des nouvelles à la fois rassurantes et pleines d'un nouveau patriotisme concernant la paix au Vietnam et les bienfaits de la lutte pour son indépendance. Elles n'ont pas toutes été envoyées, semble-t-il. Certains d'entre eux en ont reçu ailleurs qu'au camp n° 1. Mais des lettres arrivent trop tard, leur destinataire étant déjà décédé. Le lieutenant Jean Lomer, fait prisonnier le 27 mars 1954 et arrivé dans un camp du Than Hoa à la mi-mai, reçoit du courrier deux mois plus tard :

« Nous avons reçu, début juillet, quelques lettres. J'ai eu la chance d'en avoir une, accompagnée d'une photo de mes enfants, que ma femme m'avait envoyée. Elle l'avait confiée à un médecin du Blanc le docteur Thimel, qui se rendait à un congrès de médecine en Tchécoslovaquie. Cette lettre avait dû ensuite être transmise à un docteur soviétique et m'était finalement parvenue<sup>5120</sup>. »

Il est autorisé à répondre, « sous réserve de faire un texte court, de louer le peuple vietnamien, de faire état de la clémence du Viet-Minh à notre égard et de le remercier ». Il finit ce témoignage en ajoutant que « les lettres sont parvenues assez vite en France »<sup>5121</sup>.

L'absence de courrier, de colis ne fait toutefois pas systématiquement souffrir les combattants d'Indochine. Certains d'entre eux comme Jean Goriot ou Jean Slezarski n'ont pas de parents naturels et peu de famille. Ils ont appris à se débrouiller seuls et ne ressentent pas le besoin d'en recevoir. Pour des combattants comme Ernest Morin, il vaut même mieux ne pas avoir de contacts avec sa famille, surtout s'il existe des désaccords : « Je n'avais pas d'autre famille que mon père qui en tant que communiste désapprouvait ma présence en Indochine. En deux ans de séjour, je n'ai reçu qu'une dizaine de lettres d'une jeune cousine<sup>5122</sup>. » La mission ou/et l'environnement, ce monde nouveau qu'est l'Indochine deviennent passionnants et peuvent éloigner le combattant de ses obligations familiales, du moins les rendre moins suivies comme le souligne Louis-Jean Duclos :

« Le courrier, je voyais ça plutôt comme une obligation relationnelle, familiale. Il était normal que j'écrive car mon statut familial impliquait que j'écrive à ma femme et à ma mère, mes deux correspondantes institutionnelles. J'avais un grand détachement. C'était moins ma mission que l'environnement qui me séduisait<sup>5123</sup>. »

Jacques Saubion est proche de ce sentiment et le manque de courrier, finalement, ne l'affecte pas :

« Je n'ai guère reçu de courrier, aucune influence sur le moral ; je vivais en osmose avec le pays. J'écrivais peu : “ pas de nouvelles, bonnes nouvelles ”. Cependant, en une occasion, ayant été porté disparu un certain temps, je me suis senti obligé d'écrire au cas où ma disparition eut été annoncée.

---

<sup>5118</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>5119</sup> Ceux qui comparent la captivité au Vietnam à celle organisée par les nazis pour les déportés auront encore du mal, sur ce point concernant le courrier, à trouver un comparatif dans les camps d'extermination !

<sup>5120</sup> Jean Lomer, *Indochine 1954. Prisonnier dans le Than Hoa*, op. cit., p. 46.

<sup>5121</sup> *Ibid.*

<sup>5122</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>5123</sup> Entretien de l'auteur avec Louis – Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018.

Mais ce n'était pas le cas, nos services administratifs, relativement réduits, étaient longs à réagir<sup>5124</sup>. »

Il existe d'autres raisons, très diverses au manque de courrier. Pierre Guérineau, médecin en Indochine, a eu « la chance de pouvoir partir là-bas avec (son) épouse qui avait, pour cela, contracté un engagement en tant que secrétaire médicale<sup>5125</sup>. » Louis Simoni se heurte à un écueil pour recevoir le courrier familial : « Non, mes parents ne savaient pas lire<sup>5126</sup>. » Parfois, le vétéran d'Indochine admet que le fait de ne pas recevoir ou envoyer de courrier ne lui fait plus rien car il n'en n'a plus vraiment le temps et même plus vraiment l'envie, tant il est déphasé ; il n'est plus le même homme. Que pourrait-il écrire qui ne choque pas ? Au fil des mois, René Laroche subit de plus en plus la guerre d'Indochine, en 1953-1954 ; le danger permanent, les morts, le manque de base arrière qui le voit manger et coucher n'importe où, n'importe quand, atténuent ses forces qui sont tout entières tournées vers la survie :

« Le courrier, on n'y pensait plus. On n'était plus les mêmes. On était entre nous, on pissait devant l'autre. Un soir, on s'est retranché dans un cimetière, au Tonkin. [...]. Le lieutenant nous a dit de faire des chiottes. J'ai creusé et je suis tombé sur un cercueil. J'ai ouvert le cercueil, il y avait encore un squelette dedans. Le lieutenant nous a dit que c'était bien, qu'on allait pouvoir chier dedans. Vous voyez comme on était ! Mais ça, je ne l'ai jamais raconté ; il n'y a qu'à vous<sup>5127</sup>. »

#### 4.2.3 L'outil épistolaire dans de mauvaises mains : les dangers du courrier

« Il fallait de la prudence. » (Paul Burgau)

Il est également à rappeler, et c'est un fait historique, le rôle de la censure dans le CEFEO. Elle existe en Indochine, de manière discrète, puisque tous les vétérans contactés n'en n'ont pas eu conscience et plusieurs ont répondu à ma question qu'ils n'en avaient pas eu connaissance. En étudiant les réponses, pour l'ensemble de la période d'existence du CEFEO en Indochine de 1945 à 1956, il est difficile de distinguer dans les témoignages, une unité de temps, de lieux qui pourraient attester d'une censure du courrier organisée.

Certains vétérans n'en n'ont jamais entendu parler ; du moins leurs lettres n'ont-elles jamais été censurées comme l'attestent les deux tiers des réponses, avec parfois une certaine surprise. La plupart répondent également que le contenu de leur courrier ne les amenait de toute manière pas à donner dans l'observation et le récit militaires de ce qu'ils vivaient. « Nous ne nous sommes jamais préoccupés de savoir si elle existait<sup>5128</sup> », écrit Robert Schuermans. Guy Ménage rappelle également qu'il était soumis à « un devoir de discrétion seulement. Ne dit-on pas “ la grande muette ”<sup>5129</sup> ? »

---

<sup>5124</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5125</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Guérineau, reçu le 24 juin 2017.

<sup>5126</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5127</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>5128</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>5129</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

François-Xavier Heym écrit de même : « la discrétion allait de soi<sup>5130</sup>. » Bien entendu, c'est le cas des soldats des transmissions, qui font de cette discrétion, une vertu quotidienne comme André Geraud ; idem pour ceux qui sont dans le renseignement même à l'échelon d'une compagnie ou d'un bataillon, ce qui est le cas d'André Grelat : « Etant au service de la cellule de "renseignements", il n'y avait pas de question à se poser. Implicitement, on se devait de ne rien divulguer de ce que l'on pouvait savoir »<sup>5131</sup>.

D'autres ne l'ont pas subie mais en parlent comme d'une possibilité. Pierre Caubel raconte son quotidien avec un minimum de précision, « sans entrer dans des détails qui auraient pu être repris par une éventuelle censure, je donnais à ma fiancée mes impressions de retour de mission et un minimum d'indications sur mes activités et celles du GB 1/25<sup>5132</sup>. » « Je la respectais » écrit Jacques Allaire. Bernard Prin en parle par euphémisme, parlant plutôt de « limites » : « Nous nous censurons volontairement, car nous étions au courant des limites à ne pas dépasser et en restant très vagues dans les détails des temps forts de nos opérations<sup>5133</sup>. » D'autres réponses montrent, mot-clé employé presque systématiquement, de la « prudence » ; par exemple Paul Burgau (« il fallait de la prudence<sup>5134</sup>. ») et Jean-Paul Mouton (« oui c'est certain, j'étais très prudent<sup>5135</sup>. »), sans aller plus loin.

Mais plusieurs vétérans m'ont écrit l'avoir effectivement « redoutée », attestant son existence. William Schilardi, au 8<sup>ème</sup> Choc, prend des photos qu'il ramène à Lucien Bodard et à des photographes : « Je redoutais la censure militaire. Je prenais les photos en cachette<sup>5136</sup>. » Un seul m'a écrit avoir subi la censure. Max Poiroux l'a rencontrée au premier séjour en 1946 et « a été sanctionné ». Cette sanction a laissé des traces par la suite : « Des sanctions m'ont été infligées au premier séjour à la demande expresse de la censure pour avoir divulgué quelques vérités déplaisantes. Indirectement, cette épreuve m'a marqué, m'interdisant d'écrire mes souvenirs. Ne rien dire plutôt que tout dire<sup>5137</sup>. »

Rien dans ce paragraphe n'est une révélation-choc ou un scandale d'État. La censure militaire existe en guerre et le CEFEO l'a pratiquée en Indochine, sans grande dureté cependant. Les combattants n'ont pas voulu, en général, accabler leurs proches par des récits de guerre à l'image de ce qu'ils vivaient et les courriers n'ont pas joué de rôle dans la « baisse de moral » d'une Nation qui ne s'en préoccupait pas.

Enfin, il est intéressant de clore ce point en rappelant un fait dramatique, plusieurs fois rapporté, quand le courrier est pris par l'ennemi. Il a pu être utilisé ou inventé pour faire pression sur un militaire ou une garnison, en divulguant son contenu par haut-parleur ou par des cris. Grâce à l'interception et la destruction de convois pendant le conflit, l'APV a pu s'emparer des

---

<sup>5130</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>5131</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>5132</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5133</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5134</sup> Extrait du questionnaire de Paul Burgau, reçu le 4 mai 2017.

<sup>5135</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5136</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5137</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.



documents confidentiels et du courrier. Il est arrivé qu'il s'en serve comme d'une arme psychologique pour affecter le moral des Européens enfermés dans des postes. Un film, *Fort du Fou*, a même utilisé cette réalité dans une séquence. Le chef d'une unité de l'APV assiégeante essaie de déstabiliser le chef du poste, le capitaine Noyelles, par des courriers attestant de l'infidélité de sa femme avec son meilleur ami, le lieutenant Veyrac, chef de commando réfugié au même endroit. Refusant d'abord le mensonge, il finit par se laisser gagner par les soupçons puis l'hostilité envers son ami. Il finit par aller chercher la vérité au PC ennemi et meurt en l'apprenant la vérité, s'excusant auprès de Veyrac<sup>5138</sup>. Si cette histoire est inventée, le cas de la pression née de lectures de courriers a existé en Indochine.

Deux témoins en ont parlé. Jean Slezarski m'a affirmé avoir connu ce genre de mésaventure : « Dans les postes, j'ai connu les hauts-parleurs, avec des Vietes qui lisaient les lettres, le courrier des combattants [...] : "C'est votre femme qui vous écrit, etc.", lues dans un français impeccable, et qui donnaient des nouvelles pour saper le moral ». Mme Slezarski ajoute, elle qui a entendu les récits de son mari et a fini par les connaître par cœur : « Ils capturaient le courrier et le lisaient en se servant de ce qu'il y avait dedans et en ajoutant par exemple, un petit garçon qui écrivait à son papa et qui parlait d'un voisin qui les avait aidés : "maman est très contente et elle veut qu'on l'appelle papa.... Il dort à la maison"<sup>5139</sup>. » Guy Gantheret explique que lire le courrier devant le poste et se moquer, ou inquiéter le titulaire du courrier, répété plusieurs fois peut déstabiliser n'importe quel combattant dans un poste, puisqu'il ne peut sortir du poste sans danger :

« La propagande Vietminh s'est servie de ça. En poste au 1<sup>er</sup> séjour à Thuong Dinh, avant d'attaquer, il y avait un Français avec un haut-parleur qui disait à l'un des nôtres, notre infirmier : " Untel, tu es marié, tu habites 13 rue Lamartine à Paris ; au rez-de-chaussée, il y a une boucherie, ce qui était vrai, ta femme habite au 3<sup>ème</sup>. On va te couper les c... dans une heure ou deux, pendant qu'elle se fait sauter par le boucher". Tout ce qui était décrit existait et notre copain, la première fois, il a rigolé ; mais huit jours après, le Viet est revenu avec son haut-parleur, nous tirait au mortier. Un jour, il se mettait au nord, le lendemain ailleurs, et il fallait économiser les obus de mortier. Il a fallu attacher notre copain sur le lit de camp avec des ceinturons, il devenait fou ! C'est fou la propagande, ça le travaillait. On ne savait pas si c'était vrai. Finalement, on l'a eu parce qu'un mortier a détruit le mégaphone, qui était japonais, d'ailleurs<sup>5140</sup>. »

Comme pour les photographies prises par les combattants durant la guerre d'Indochine, leurs lettres sont une base d'étude très riche et méconnue. Les travaux universitaires les ont toutes deux peu exploitées, les récits des combats et les analyses politiques ayant davantage privilégié une étude « aérienne » du conflit au dépend de la vie sur le terrain. Ces documents privés sont nombreux et il serait opportun que les associations combattantes et les ONAC s'unissent pour collecter ces mines de renseignements, ainsi que les photographies.

Le courrier n'est pas le seul soutien moral du soldat d'Indochine. La foi peut également se révéler un soutien important, normal pour une génération de croyants et pratiquants plus étoffée qu'aujourd'hui, permettant de supporter le conflit.

---

<sup>5138</sup> Léo Joannon, *Fort du Fou*, film franco-italien, 1963, 85 mn.

<sup>5139</sup> Entretien de l'auteur avec Jean et Annie Slezarski, chez eux, à Nîmes, le 25 octobre 2017.

<sup>5140</sup> *Ibid.*

### 4.3 Se raccrocher à ce qu'on aime : la foi

« Je crois que la guerre d'Indochine a renforcé ma foi. [...]. J'ai le souvenir des célébrations des catholiques vietnamiens dans la cathédrale d'Hanoi. C'était une masse ! » (Jules Belgodère).

L'apport de la foi, élément très intime d'une génération discrète sur sa vie et sa pensée personnelles, est peu exploitée dans la recherche sur ce conflit. Or elle agit comme un soutien important pour une partie des combattants, issus d'une génération marquée par l'enseignement religieux comme par sa pratique et, par là-même, par le recours à une pensée spirituelle pendant une situation dangereuse. Une question porte sur ce soutien moral<sup>5141</sup>.

#### 4.3.1 Un soutien indispensable face à l'isolement du combattant

« Dans la guerre, l'homme est confronté à ses limites, il en prend conscience ; il s'associe facilement à l'autre et je crois que la guerre d'Indochine a renforcé ma foi » (Jules Belgodère).

Se raccrocher à sa foi religieuse a pu constituer un soutien moral très efficace dans chaque moment du séjour ou dans ceux les plus cruciaux, pour une partie des combattants d'Indochine ; sans élément de fragilisation, comme c'est arrivé parfois, pour le courrier. Mais tous les soldats n'y ont pas eu recours.

L'isolement de l'officier ou du sous-officier dans son poste où il est le seul Européen et peut-être le seul chrétien, sauf dans un village catholique<sup>5142</sup>, plus rare en haute région du Tonkin que dans le delta, a pu éprouver sa foi. Pierre Desroche, isolé près de la Rivière Noire, s'adapte tout autant que s'il était chez lui à Chambéry : « Je suis catholique pratiquant mais là où j'étais en Indochine, il n'y avait pas d'églises et pas de prêtre. J'ai gardé l'habitude des prières, matin et soir et j'ai apporté ma Bible en Indochine<sup>5143</sup>. » Ceux qui en font une pratique régulière ont pu trouver une dimension supérieure à la foi, ce qui leur a permis de supporter cette guerre tout autant que sa cruauté. Leurs prières, le soutien des aumôniers militaires, les messes en opération et dans les églises du pays ont permis de pratiquer les religions chrétiennes. Plusieurs vétérans ont, en effet, évoqué le lien particulier entre ce conflit, cette terre lointaine en partie chrétienne et eux. Ils ont également appris à comprendre et à associer leur foi à celle, bouddhiste, de la majorité de la population indochinoise, en laquelle ils ont trouvé la même ferveur et la même importance pour l'individu et le même espoir : « La population n'est pas catholique, elle est bouddhiste. Mais il y a chez le Vietnamien, le courage et la foi<sup>5144</sup>. » La ferveur religieuse attachée à ce territoire, ressentie par les combattants,

---

<sup>5141</sup> Question n°26 du questionnaire de Raphaëlle Branche. Question n° 67 du présent questionnaire : « Etiez-vous croyant ? Si oui, diriez-vous que votre foi est sortie transformée par votre expérience en Indochine ? Pourquoi ? »

<sup>5142</sup> Les catholiques sont de 7 à 10 % dans la population vietnamienne pendant le conflit. Paul Rignac, dans Ivan Cadeau et al. (dir.), *op. cit.*, p.199

<sup>5143</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>5144</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

est étonnante par son intensité quotidienne et a d'autant plus de résonance au milieu de la minorité catholique, dans les cathédrales de Saigon et Hanoi, dans les villages catholiques du delta, menacés par les unités régionales. Pour ceux qui ont combattu dans ce secteur, au combat militaire politique s'est ajouté la défense des communautés religieuses, motivant encore davantage les combattants français face à un communisme athée. Dans la défense des villages catholiques, le curé est parfois le chef de la milice ; dans les replis, lui et sa communauté suivent les troupes de l'Union française car les laisser peut donner l'impression de les jeter en enfer. La panique qui a abouti à l'opération *Auvergne* pendant laquelle les villages catholiques ont été évacués en est le paroxysme, en juin - juillet 1954. Cette fusion entre combattants du CEFEQ et les catholiques en Indochine n'est toutefois pas le cas général, une partie du clergé vietnamien adoptant une attitude ambiguë, voire favorable à la RDV.

La foi a pu permettre aux combattants d'Indochine de sortir un peu d'un isolement moral autant que physique, provoqué par leur immersion dans un territoire éloigné de leurs repères et de leur famille. Jules Belgodère est parachutiste. Sa foi déjà ancienne s'est nourrie d'un conflit qui éprouve l'homme et de sa rencontre avec les catholiques vietnamiens ; une sensibilité attisée par le sentiment d'un terre en partie chrétienne et par une minorité, menacées par l'ennemi :

« Dans la guerre, l'homme est confronté à ses limites, qui en prend conscience ; il s'associe facilement à l'autre et je crois que la guerre d'Indochine a renforcé ma foi. Les racines religieuses de ma famille sont profondes, j'avais moi-même été élevé dans un collège religieux ici à Montpellier. J'ai le souvenir des célébrations des catholiques vietnamiens dans la cathédrale d'Hanoi. C'était une masse<sup>5145</sup> ! »

Le danger est un moyen de conforter la foi ou de la redécouvrir ; la mort des hommes également. La mort vécue ou ressentie, du fait de ce danger permanent, donne à la foi une dimension supérieure, une impression de protection, une force supplémentaire, que personnifie la figure de Saint Michel, créée à cette époque pour protéger les parachutistes qui n'avaient pas de Saint patron. Alexis Arette a trouvé dans sa foi une raison presque mystique de combattre. Elle lui a permis d'échapper à la mort, épisode qui devient un « miracle ». La protection de Saint Michel a résonné d'une manière particulière pour le jeune parachutiste du 5<sup>ème</sup> BPC : « J'étais catholique avec une foi particulière pour St Michel, notre patron, et j'ai été miraculé de façon incontestable au moins à trois reprises. Je n'ai fait depuis qu'éclairer davantage ma foi ». Plusieurs fois blessé, il mêle foi et conviction jusque dans ses missions : « Je m'étais fait une loi d'être toujours volontaire pour les missions dont ne voulaient pas les autres. Et je n'ai jamais eu le sentiment que "c'était fichu" pour moi, car pour un chrétien, la mort n'est qu'un passage<sup>5146</sup>. »

C'est le contact avec la mort par personnes interposées qui a marqué Bernard Prin : « Oui, ma façon de voir les hommes de mon entourage m'a conforté dans ma foi. Voir mourir brutalement ou dans une

---

<sup>5145</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>5146</sup> Extraits du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

grande détresse demande parfois une solidarité et une tendresse qui rapproche de Dieu<sup>5147</sup>. » L'infirmier doit trouver un soutien pour continuer à soigner les blessés et les aider à mourir ; sa foi devient alors indispensable. La guerre d'Indochine a renforcé son humanisme et sa spiritualité. Cet affrontement humain d'une grande cruauté brasse les esprits qui le subissent. Voir la mort, connaître celle de ses camarades les rapprochent d'une foi dont ils ont pu s'éloigner. Jacques Bouthier a retrouvé la sienne après s'être lui aussi confronté aux agonisants de son unité :

« Trop d'expériences vécues lors de la mort de mes camarades, à l'instant suprême, m'ont conforté dans la foi. Je n'ai pas été élevé dans une foi chrétienne très ardente. [...]. Et puis j'ai vu des choses, des camarades de toutes races qui mourraient. Je ne sais pas si j'avais quelque chose, mais souvent, on m'appelait au dernier moment en disant : "Jacques, viens, untel va mourir. Il veut que tu sois à côté de lui". J'ai vu mourir plusieurs copains, des gars que je ne connaissais pas ; un type avec une rafale dans le ventre, qui souffrait. Et puis, en quelques secondes, le visage s'apaisait, avec un sourire et le type partait en disant "maman". Ça je l'ai vu souvent ; ça m'a travaillé, après. Et je me suis dit qu'il y avait quelque chose. Pourquoi ce sourire ? Que voyait-il ? Sa souffrance avait disparue. Quelque chose apparaissait. Il allait partir. Moi j'extrapolais peut-être, mais je me disais qu'il y avait peut-être quelque chose. Je suis croyant, je fais partie de la communauté catholique vietnamienne de la région<sup>5148</sup>. »

D'autres vétérans ont exprimé le soutien de leur foi de manière moins précise mais avec tout autant de sincérité. Jeunes engagés à l'époque, l'épreuve les forme et la foi les aide malgré la diversité de leur parcours. Jean-Paul Mouton a affirmé que « son expérience indochinoise a conforté (sa) Foi »<sup>5149</sup> alors qu'il n'a pas combattu ; mais l'ambiance de cet après-guerre et l'éloignement amènent à réfléchir, tout comme William Schilardi, qui a connu l'enfer à Dien Bien Phu et dans la captivité qui a suivi, un double isolement, de la Métropole, de sa liberté : « Oui ma foi est sortie transformée. Elle m'a permis de me révéler à moi-même<sup>5150</sup>. »

Une partie des soldats d'Indochine ont trouvé le réconfort dans une pensée religieuse plutôt occasionnelle, dans les cas les plus graves, croyants sans être régulièrement pratiquants. Mais les épreuves, le fait qu'ils soient parfois épargnés, ont renforcé la foi de plusieurs témoins. Pierre Caubel en atteste : « Cela m'a été d'une grande aide dans les épreuves<sup>5151</sup>. » Jacques Allaire, prisonnier à Dien Bien Phu, est parvenu à marcher pendant plus de 700 kilomètres par la force de son courage, par la pensée de revoir sa femme et ses enfants, mais aussi en étant soutenu par une foi nouvelle qui l'a aidé à supporter la captivité : « En captivité, je me suis découvert et j'ai aussi découvert mon prochain »<sup>5152</sup>. Il ne sait pas vraiment comment il a pu survivre, en dehors d'une volonté extraordinaire, comme tous ceux qui ont pu rejoindre les camps de prisonniers. Le sentiment religieux n'est jamais éloigné : « Peut-être le seigneur a-t-il décidé que je devais survivre ?<sup>5153</sup> » Il l'explique peu après en entretien, tel qu'il l'a vécu et ressenti :

---

<sup>5147</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5148</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>5149</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5150</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5151</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5152</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5153</sup> *Ibid.*

« Je ne suis pas un modèle dans la foi mais je ne pourrais pas la perdre, parce que quand j'étais en captivité et que je marchais, je priais. Je priais en marchant et je marchais en priant. J'ai demandé à Dieu de me permettre de rentrer pour voir ma femme et mes enfants, et de continuer ma route. Je priais et je pensais à eux. Ça m'a aidé dans tous les moments très difficiles, en captivité en particulier<sup>5154</sup>. »

#### 4.3.2 Des aumôniers très dévoués : des combattants particuliers en Indochine, mis en valeur par la littérature combattante

« Il y a eu de grands aumôniers. » (Jacques Allaire)

La foi individuelle n'est pas le seul moteur pour devenir un soutien moral du combattant. Les cérémonies collectives rassurent par le nombre et la ferveur des nombreux participants, créant un esprit de corps que les combattants ne ressentaient probablement pas avant et que le danger a mis en lumière. Les aumôniers sont les frères d'armes des combattants, accompagnant partout les unités, devenant les artisans incarnant le secours de la foi.

Michel Bodin décrit cette organisation ecclésiastique au sein du CEFEO : « Le service de cultes était confié à l'aumônerie militaire dont l'organisation se plaquait sur celle des FTEO. D'une direction centrale dépendaient des aumôneries de territoire. En formation officiaient des aumôniers titulaires ou auxiliaires<sup>5155</sup>. » L'aumônerie a, comme le CEFEO, ses problèmes d'effectifs. : Michel Bodin cite le chiffre de 33 prêtres sur 53 prévus en 1950, de 43 en 1951 et de 56 en 1954<sup>5156</sup>, ce qui montre tout de même un progrès. La prise de conscience du commandement et davantage de volontariat de jeunes prêtres métropolitains, malgré l'hostilité du clergé à la guerre et les réticences des Églises de France, ont permis de faire face. Guy Léonetti explique que le père Michel Trinquand, curé de Misy-sur-Yonne en 1947 est très vite volontaire pour l'Indochine, mais il « obtient, non sans mal, à la fin de 1953, l'autorisation de l'épiscopat de devenir aumônier militaire<sup>5157</sup>. » De son côté, Hélène Erlingsen signale un élément peu étudié encore, l'absence d'imams pour les nombreuses unités africaines et nord-africaines présentes en Indochine. Aucun ne semble présent au sein d'une aumônerie militaire, dans les unités musulmanes de l'Union française, avant 1955 c'est à dire au début de la guerre d'Algérie<sup>5158</sup>.

Plusieurs vétérans ont évoqué la force collective réconfortante des messes en plein air, à Dien Bien Phu et ailleurs, celles du dimanche, des fêtes religieuses comme à Noël 1953 ou lors de fêtes des armes, en particulier, le 4 décembre 1953, celle de la Sainte-Barbe, patronne des artilleurs et du génie. Réconfortantes, même avec l'explosion des obus à proximité, elles sont rentrées dans les mémoires collectives des unités parachutistes. Jacques Saubion les associe au rôle éminent des aumôniers militaires : « Nous avions des aumôniers militaires sensationnels. Leurs messes occasionnelles

---

<sup>5154</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, *Idem*.

<sup>5155</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p. 197

<sup>5156</sup> *Ibid.*

<sup>5157</sup> Guy Léonetti, *Lettres de Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>5158</sup> Hélène Erlingsen *op. cit.*, p. 255.

étaient très suivies<sup>5159</sup>, » ce que confirme Jacques Allaire, qui pense surtout au père François Casta : « Il y a eu de grands aumôniers<sup>5160</sup>. » Leur rôle reconfortant est réel ; on les appelle, quel que soit leur âge, *Père* ou *Padre*.

Le père Jeandel, affecté au 6<sup>ème</sup> BPC lors de l'opération de Tu Lé en 1952, ne peut suivre le rythme endiablé de la retraite ; la fatigue l'abat tout autant que l'horreur de laisser les blessés à l'abandon. Il choisit de les reconforter en restant près d'eux, de les accompagner dans la captivité, pendant deux ans. Les parachutistes mettent surtout en avant l'un des leurs, le père Casta, qui fait deux séjours en Indochine, en 1947 au bataillon de choc et en 1952 au 2<sup>ème</sup> BCCP, puis au PC du colonel Ducournau. Il a raconté ses séjours dans *Homme de Dieu...Homme de guerre* en 2009<sup>5161</sup>. Il saute en opérations à plusieurs reprises, avec sa valise-autel. Il est de ceux qui choisissent Saint Michel comme patron des parachutistes. L'idée avait cheminé depuis la formation des SAS français avec une distribution de médailles représentant l'Archange Saint-Michel au 2<sup>ème</sup> SAS, avec l'aumônier Valin de la Vaissière, du Corps Franc de l'air en 1944. Saint Michel est invoqué au départ des premiers paras du 1<sup>er</sup> RCP en Indochine en décembre 1946, à la cathédrale de Bône, par le père Jégo qui en reparle en septembre 1947 avec l'aumônier François Casta et le père Marcel, aumônier du 1<sup>er</sup> RCP. La décision est prise de le proposer comme patron des parachutistes. L'idée est officialisée le 13 juin 1948 à la cathédrale d'Hanoi<sup>5162</sup>, le père Jégo bénissant les fanions des unités parachutistes et le patronat spirituel est confirmé le 13 février 1949 dans le même édifice. Chaque 29 septembre, même pour les athées, est la fête des parachutistes qui se donnent une protection surnaturelle en espérant, même discrètement, que cela leur porte chance, un jour. Une mémoire collective s'est emparé des aumôniers grâce à l'épisode phare du conflit. Plus qu'à n'importe quel moment de la guerre d'Indochine, le rôle des aumôniers est davantage mis en lumière à Dien Bien Phu, par les témoignages de combattants et par la presse. Le 13 juin 1954, entre autres articles, *Paris Match* consacre deux pages à l'aumônier Michel Trinquand « fait capitaine sous le feu », qui « portait sous les bombes la communion dans les tranchées »<sup>5163</sup>. Ses envoyés spéciaux Joël Le Tac et René Vital le joignent à une galerie de portraits éclectique composée du lieutenant Makowiak évadé de Dien Bien Phu, du professeur Huard et de l'aumônier Trinquand (sic). Dans les mémoires des vétérans, même s'ils ont écouté des aumôniers respectables dans leur unité, ceux de cette fameuse bataille sont davantage connus, du moins Michel Trinquand et Yvan Heinrich. Ils sont cinq aumôniers à exercer leur ministère dans des conditions très dangereuses : Yvan Heinrich, aumônier principal, arrivé avec le 3<sup>ème</sup> REI, Michel Trinquand à la 13<sup>ème</sup> DBLE en

---

<sup>5159</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5160</sup> Entretiens avec Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>5161</sup> François Casta, *Homme de Dieu...Homme de guerre*, Sceaux, L'Esprit du Livre Editions, 2009, 278 p.

<sup>5162</sup> *Ibid.*, p. 51. En ligne : <https://www.asafrance.fr/item/fete-de-saint-michel-bonne-fete-a-tous-les-parachutistes.html> (Consulté la dernière fois le 9 juillet 2022).

<sup>5163</sup> Joël Le Tac et René Vital, « A l'ordre de Dien Bien Phu, Aumônier Trinquand : fait capitaine sous le feu », *Paris Match* n°272 du 12 au 19 juin 1954, pp. 52-53.

février 1954, Paul Guéry évacué de Lai Chau, Paul Guidon et le pasteur Pierre Tissot, sont à Isabelle. Ils ne sont pas épargnés par le danger. Le père Tissot est blessé, les aumôniers prenant des risques pour porter secours aux blessés et reconforter les soldats. Le père Heinrich officie à l'antenne chirurgicale, mais donne aussi la communion dans les tranchées. Il a sa valise-chapelle avec le matériel de messe, les Saintes Huiles, les « vases sacrés »<sup>5164</sup>.

Leur témoignage est resté discret, d'une grande importance puisque rare et précis. De ce camp retranché rassemblant douze à quinze mille hommes, Michel Trinquand, dans un article d'*Ecclésia* d'une dizaine de pages, rappelle que dans les différentes unités du corps expéditionnaire postées à Dien Bien Phu, « toutes les grandes familles spirituelles étaient représentées : le bouddhisme, l'islamisme, le christianisme, et j'ai même connu un Israélite ». Il ajoute : « la tâche était complexe pour les aumôniers du seul fait de ce manque d'homogénéité. » L'un des passages les plus poignants est le dernier dialogue avec le lieutenant Brunbrouck qui, blessé, agonise et à qui il donne l'absolution. Confident des soldats, il évoque le colonel Piroth qui, juste avant son suicide, lui dit que la bataille est perdue ; un dialogue inquiétant qui rend Trinquand « pessimiste » et qu'il signale au plus haut niveau du camp retranché : « Ce pessimisme, je l'ai fait paraître devant des chefs haut placés »<sup>5165</sup> ; tout comme le médecin-capitaine Grauwin, demandant à Langlais d'arrêter le massacre.

Yvan Heinrich décrit sa captivité dans un récit paru en 2005, dans l'ouvrage *Les soldats perdus* cité plus haut, compilant des témoignages sur la captivité. Le spectacle horrible des blessés au matin du 8 mai 1954, que lui et ses confrères aident à « récupérer », le début de la marche vers les camps remplacée par un transfert en Molotova et les premières attaques du commissaire politique sur les prêtres éloignés de la troupe lui donnent l'impression de se retrouver dans la peau d'un coupable « comme des gens dangereux »<sup>5166</sup>. Il va rester au camp de Cho Chu, Tribunal central militaire de l'APV, du 26 mai au 30 août 1954. Longtemps isolé, il fait partie de la catégorie des « pestiférés »<sup>5167</sup>.

Si le témoignage de ces combattants particuliers demeure confidentiel, les deux transmetteurs majeurs de mémoires que sont Erwan Bergot et Pierre Schoendoerffer vont se charger d'intégrer la foi et les aumôniers dans leur récit pour marquer leur importance au niveau des combattants ; du moins à l'échelle de ce qu'eux-mêmes ont pu ressentir et conserver dans leur mémoire individuelle, en conservant une certaine emphase. Dans *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, Erwan Bergot écrit un passage ému sur un épisode concernant la foi et son rôle apaisant. Il relate le parcours du père Heinrich qui s'aventure parmi les combattants d'Eliane 2 :

« Portant sur lui la Sainte Communion qu'il distribue à ceux qui le souhaitent, à genoux dans la boue immonde d'une tranchée, il à la surprise de se voir appeler par deux Viets qui demandent le baptême. Car Dieu est là. Plus présent que jamais, étendant sur ces hommes qui meurent une main apaisante. [...]. Et les Français qui, sans trêve, se battent, meurent et tuent, n'ont plus que Lui comme secours.

<sup>5164</sup> Yvan Heinrich, dans ANAPI, *Les soldats perdus. Prisonniers en Indochine 1945-1954*, Paris, Indo Éditions, 2005 ; 486 p. ; pp. 297-310.

<sup>5165</sup> Michel Trinquand, « A Dien Bien Phu, nous étions cinq aumôniers », *Ecclésia* n° 190, janvier 1965, 10 p.

<sup>5166</sup> Yvan Heinrich, *Ibid.*, pp. 300-301.

<sup>5167</sup> *Ibid.*, p. 308.

Ils l'interrogent parfois. Mais ils ne lui demandent rien qui puissent le diminuer. Ils n'implorent ni la paix, ni le repos. A leurs lèvres montent la prière du para, celle qui réclame la tourmente et la bagarre<sup>5168</sup>. »

L'auteur, parachutiste de la légion, a vécu cette bataille du 13 mars au 7 mai sans discontinuer ; il atteint une zone frontière assez large séparant la liturgie héroïque du réalisme historique. Le mysticisme, la main apaisante, la tourmente et la bagarre est ce genre d'allégorie qui plaît beaucoup dans la littérature combattante et conforte une mémoire collective héroïque. Le soldat est un héros qui ne demande « ni paix ni repos ». Et la citation permanente, dans ce cas-là, est la prière du para de l'aspirant Zirnheld trouvée dans les bagages de l'officier mort au combat en 1942<sup>5169</sup>. Pierre Schoendoerffer a bâti une partie de son œuvre sur la présence répétitive des repères mémoriels du conflit indochinois : la messe dans la cathédrale d'Hanoi et celle montrée dans le même temps en pleine bataille sous les obus<sup>5170</sup>, la présence du « père Wamberger »<sup>5171</sup>, aumônier catholique qui récite cette fameuse prière ressuscitant l'énergie, avant l'embarquement en Dakota pour être parachuté sur le camp retranché<sup>5172</sup> ; il est aussi ironique et lucide que la plupart des personnages militaires très positivés de ce film.

Quels que soient les écrits plus ou moins romancés pour l'occasion, le secours de la religion apparaît sans réelle influence et secondaire pour une autre partie des combattants d'Indochine ; parce que leur foi ne les a pas plus ni moins aidé que d'habitude et que l'Indochine ne l'a pas forcément magnifiée. Louis-Jean Duclos se dit « croyant mais (n'a) pas (connu) d'incidence »<sup>5173</sup> de sa foi sur son parcours militaire en Indochine. « Je suis croyant et très pratiquant », écrit Pierre Dissard, « mais ma foi n'a été nullement transformée »<sup>5174</sup> ; à peu près les mêmes mots que Serge Têtu : « Oui, j'étais croyant comme beaucoup de français. Ma foi n'a pas été modifiée par mon expérience guerrière<sup>5175</sup>. » Pour François-Xavier Heym, c'est plus compliqué. Il ressent une protection, à travers ses expériences de combat et sa propre survie, sans l'associer nécessairement à Dieu et à la foi : « Croyant sans plus. Je crois au destin. Cependant dans certains cas s'exerce une protection de l'au-delà<sup>5176</sup>. » Quant à Joseph Koeberlé, il se veut pragmatique et une prière ne fait pas de mal dans les circonstances les plus difficiles : « même si on n'était pas croyant, on le devenait sous un tir d'artillerie ou un bombardement français par erreur, mais sans plus<sup>5177</sup>. » De même, André Fabiano confie qu'il lui est arrivé « de prier à certaines occasions »<sup>5178</sup>. A son second séjour, dans l'été 1953, le caporal-chef

---

<sup>5168</sup> Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 212.

<sup>5169</sup> André Zirnheld (1913-1942), Compagnon de la Libération, prière trouvée dans ses affaires personnelles. En ligne : <https://www.entraideparachutiste.fr/priere-du-para/> (Consulté le 3 mars 2022).

<sup>5170</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu*, messes montrées à 30'34 et 30'53.

<sup>5171</sup> *Ibid.* Première apparition à 18'28 ; il vient reconforter à l'antenne chirurgicale à 1 h 40'40.

<sup>5172</sup> *Ibid.* Messe et prière citée à 55'.

<sup>5173</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>5174</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>5175</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>5176</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>5177</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5178</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.



Gilbert Reuille sent la menace de l'APV. Lui qui n'est pas pratiquant se résout à demander au curé vietnamien, chef de sa milice villageoise, de le confesser<sup>5179</sup>. On ne sait jamais...

Enfin, certains vétérans ont même reconnu ne pas avoir vécu ni ressenti de foi à l'époque, par conviction personnelle ou parce qu'un conflit aussi dur et sanglant n'incite pas à penser à une foi et un Dieu porteurs d'une paix qui n'existe pas. Ainsi Robert Drouilles n'a-t-il plus la foi depuis 1940 : « Je ne croyais plus depuis la guerre. (La Seconde Guerre mondiale, NDA). J'ai subi des bombardements, assisté à la déroute de l'armée française, participé à l'évacuation. Comment croire en un Dieu infiniment bon après ces épreuves ?<sup>5180</sup> » D'autres jeunes engagés comme Michel Varlet à l'époque, se souviennent que leur foi « n'était pas affirmée »<sup>5181</sup>. Elle n'a donc eu aucun effet sur leur mental pendant le conflit.

Par conséquent, même si la foi n'est pas déterminante pour tous les combattants d'Indochine, elle est présente et utile pour une grande partie d'entre eux. Elle accompagne sans problèmes les guerres justes, c'est-à-dire l'armée française dans les deux guerres mondiales. La guerre de 14-18 semble la dernière du genre à voir l'Eglise de France mener un combat contre le barbare allemand. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ce combat est moins invoqué, signe des temps. En Indochine, l'adversaire communiste, en pleine guerre froide, est pourtant l'antéchrist, l'impie, opposé à la religion. Cela ne donne pas lieu à un élan suffisant pour relever le moral des combattants d'Indochine, d'autant que l'aumônerie militaire est en sous-effectif et qu'une partie du clergé vietnamien n'est pas favorable au CEFEO. Le combattant d'Indochine, avec ou sans secours de la religion, reste très isolé si loin de sa famille.

#### 4.4 L'isolement dans un monde hostile : le moral instable du combattant d'Indochine

« Mon seul truc heureux, c'est quand j'étais seul dans mon coin avec ma population. A Lang Chang, j'avais de bons contacts avec la population, sur un territoire qui faisait la moitié de la Savoie. »  
(Pierre Desroche)

Dans cette dernière partie, le tableau de la guerre est très sombre. Celui du CEFEO l'est de plus en plus à partir de 1949. Le sens tactique de plusieurs chefs et le courage des combattants ont permis au conflit de durer jusqu'en 1954. Il aurait pu se terminer avant, mais l'APV n'était pas prête et le général De Lattre est arrivé en Indochine.

Sur le plan moral, la situation des combattants était très compliquée, plus encore que dans les conflits européens. C'est ce que montrent les archives, les rapports, les témoignages. Le sentiment que cette guerre ne peut être gagnée atteint un moral souvent instable, déjà fragilisé par l'éloignement de sa famille.

---

<sup>5179</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, op. cit., p. 161.

<sup>5180</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5181</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

#### 4.4.1 Le constat du renforcement de l'adversaire face à un CEFEO épuisé

« Nous étions toujours sur le fil. Ça ne pouvait que mal finir » (Jacques Allaire).

La dureté des combats, d'une intensité telle que les combattants constatent l'infériorité du CEFEO dans bien des situations, explique ce pessimisme progressif. Pour ceux qui sont en Indochine depuis plusieurs années, la situation se dégrade, plus sûrement encore depuis 1952. Malgré la valeur du général Salan, la mort de De Lattre et le sentiment d'impuissance face à l'APV font redouter une issue défavorable, le coup dur qui va anéantir l'unité.

A Dien Bien Phu, bien des soldats d'Indochine sont très vite sans illusion dès le 13 mars, mais le sentiment d'aller vers une défaite certaine vient après coup, car il reste l'espoir de gagner une bataille décisive. Le déterminisme trop simpliste, téléologique, peut fausser l'analyse connaissant aujourd'hui le résultat final. Mais dans la mémoire de plusieurs vétérans interrogés sur ce point, le sentiment d'une fin dramatique apparaît réaliste à ce moment, même si l'éventualité d'une défaite militaire du CEFEO semble improbable à l'époque quand les moyens et les unités d'élite sont concentrés. L'espoir d'un renversement de situation, l'intervention des États-Unis, un retrait des forces de l'APV trop éprouvées par les combats animent, par exemple, le colonel Langlais jusqu'à la fin, si l'on en croit son ouvrage, *Dien Bien Phu*<sup>5182</sup>. Mais sur leurs positions, bien des combattants voient leurs effectifs fondre, le rétrécissement de leur propre dispositif et l'usure des combats. Jacques Allaire, fort de ses trois séjours, le constate à chaque retour en Indochine : « Nous constatons sur le terrain, que l'ennemi se renforçait et que nous nous affaiblissions. Même nous, les unités parachutistes, nous étions toujours sur le fil. Ça ne pouvait que mal finir<sup>5183</sup> » m'a-t-il confirmé au téléphone.

Dans un conflit sans soutien populaire, sans moyens suffisants et sans buts de guerre clairs face à un ennemi qui, pendant neuf ans, a le même chef politique, le même chef militaire (malgré la collégialité du pouvoir) et un seul but, l'indépendance, les combattants s'aperçoivent rapidement de l'inextricabilité de leur situation. C'est la raison pour laquelle les anciens résistants, en particulier, n'ont souvent pas voulu prolonger ou renouveler leur contrat en quittant l'Indochine pour les premiers combattants arrivés avec Leclerc. C'est la raison pour laquelle les militaires de carrière assujettis à un second « tour de départ » l'ont fait sans trop d'illusions. Ils ont, certes, connu une guerre physiquement et moralement très dure, cruelle, mais l'isolement, l'hostilité ou l'indifférence générales les ont tout autant marqués que la défaite finale. Ils ont pu trouver des raisons et la volonté de se battre, envers et contre (presque) tous, courageusement. Mais à partir de la mort du général De Lattre, pour beaucoup de combattants présents sur le terrain à l'époque, la résignation s'est associée au fatalisme.

---

<sup>5182</sup> Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*, op. cit., 1963.

<sup>5183</sup> Extrait d'une conversation téléphonique avec Jacques Allaire, le 23 octobre 2019.

Les combattants ont tout d'abord fait face à un isolement réel, physique, en particulier les chefs de poste ; isolement dans la brousse ou la rizière, loin du PC de leur unité, surtout s'ils commandent une section ou une compagnie de supplétifs. Cette situation, parfois, reste dans leur mémoire comme leur acmé militaire, mais tout repose sur leurs épaules et leur responsabilité, comme leur devoir d'exemplarité sont lourds à porter seul. L'absence ou l'irréalisme, selon les époques, des buts de guerre a semé quantité de doutes dans leur esprit qui ne les ont pas rendus moins efficaces mais plus amers. Il a fallu trouver des raisons de se battre, de revenir pour de nouveaux séjours, en constatant la détérioration de la situation et de leurs moyens. Le CEFEO s'est usé, fragilisé pendant neuf ans. Il aurait pu se casser net en 1950 ; son état s'est prolongé jusqu'en 1954. Comme le dit Jacques Allaire, le physique et le mental du combattant, la position des unités se sont maintenues, avec une grande fragilité jusqu'à Dien Bien Phu. En mai 1954, la structure du CEFEO est apparemment solide, mais sa force psychologique est définitivement abattue, sans retour possible à l'espoir comme en janvier 1951. Les erreurs politiques et celles de commandement ont construit leur rancœur envers les politiques, leurs chefs et la société, qu'ils ont parfois gardée jusqu'à la fin de leur vie, contribuant souvent à créer une mémoire individuelle combattante durablement blessée et une mémoire collective accusatrice des responsabilités du conflit.

Mais ce sentiment de lâchage « dans la nature » sans buts de guerre précis ni visibilité sur l'avenir est plus complexe car il a pu également permettre aux combattants, notamment les cadres, de se dépasser et d'apprendre bien au-delà de leur fonction militaire, gardant de cette période d'isolement le souvenir heureux d'une autonomie totale dans un commandement bien au-delà du cadre habituel. Nombre d'officiers et de sous-officiers ont connu une période de commandement exceptionnelle qu'il a été très dure de quitter et qui devient ensuite source de nostalgie.

#### 4.4.2 L'isolement complet : le syndrome de « l'adieu au roi » ?

« On était complètement coupé de tout. [...]. Donc on est le petit chef, c'est nous qui prenons toutes les décisions. » (Pierre Desroche)

Paradoxalement, les difficultés rencontrées, comme celle d'être jeté dans une guerre nouvelle et déstabilisante, très différente des expériences vécues ou apprises en Europe, ont amené les cadres, officiers, sous-officiers et hommes de rang métropolitains, isolés dans des postes parfois très reculés – si reculés que certaines régions étaient vides d'ennemis – à vivre des situations d'indépendance absolue vis-à-vis de leur hiérarchie trop éloignée pour être pesante. Ils ont exercé des responsabilités et un commandement dépassant de loin ce qu'ils pourraient connaître en Métropole ou au sein d'une unité et ont pu vivre une expérience presque grisante et dans le même temps si difficile que certains vétérans en ont fait le meilleur moment de leur carrière.

Cette situation de *maître après Dieu* dans une région isolée est à la fois la réalité connue par des combattants d'Indochine et la source d'une littérature fascinée par plusieurs expériences antérieures au conflit. *L'adieu au roi*<sup>5184</sup> est un roman de Pierre Schoendoerffer publié en 1969, qui raconte la rencontre à Bornéo en 1945, à la fin de la Seconde guerre mondiale, entre deux membres des forces spéciales britanniques et un déserteur Irlandais issu des troupes britanniques rescapé d'un naufrage, l'ex-sergent Learoyd, lequel est devenu le « roi » d'une tribu indigène, les *Muruts* et combat les Japonais. Il est adapté au cinéma en 1989 par John Milius<sup>5185</sup>. Ce récit rejoint la nouvelle de Kipling, *L'homme qui voulut être roi*<sup>5186</sup>, parue en 1888, qui raconte le rêve de deux anciens soldats britanniques, Dravot et Carnehan, qui projettent de devenir rois au Kafiristan. Ils réussissent à le devenir, avant leur chute causée par une révolte de leurs sujets, Dravot s'étant pris au jeu. Dans ces deux romans, la folie ou, du moins, la déraison née de leur fonction de *roi* finit par faire sombrer chacun des héros, Learoyd et Dravot, leur coûtant la vie. Mais la différence est que dans l'œuvre de Kipling, les personnages sont des aventuriers ambitieux qui ne rêvent que d'un projet à leur démesure et réussissent dans un premier temps, grâce à une mystification, la soi-disant immortalité de Dravot, à conquérir le pouvoir et s'y installer. Learoyd s'est davantage inséré dans la culture des Muruts, a appris leur langue, épousé une femme et eu un enfant, et reste un guerrier malade, mystique et sanguinaire qui aime tuer les Japonais tout en voulant éviter un contact entre son peuple et la civilisation. Le livre de Schoendoerffer s'inspire également d'un autre nouvelle, *Au cœur des ténèbres*<sup>5187</sup>, de Joseph Conrad.

Chacun de ces romans est, en réalité, basé sur l'expérience personnelle de ses auteurs qui ont connu des aventuriers, militaires ou non, isolés dans un territoire difficile des colonies, fascinés puis dépassés par leur propre pouvoir. Dix ans après la parution du roman de Pierre Schoendoerffer, Francis Ford Coppola réalise *Apocalypse Now* en 1979, film centré sur la folie du lieutenant-colonel Kurtz<sup>5188</sup> qui s'est taillé une sorte de royaume au Cambodge, déserteur, roi et dieu se montrant cruel envers tous, et surtout envers le Vietcong<sup>5189</sup>. La folie, le mythe du blanc surnaturel qui s'effondre sont également des lignes directrices de ces romans. Pourquoi évoquer ces œuvres littéraires et cinématographiques ? Parce qu'elles sont intégrées dans la mémoire collective de la guerre d'Indochine. Les vétérans d'Indochine ont parfois lu *L'adieu au roi* et davantage vu le film de Coppola que celui de John Milius. Ils ont admiré le savoir-faire du cinéaste et les moyens à sa disposition pour un spectacle qui n'a toutefois rien à voir avec leur souvenir de guerre. Ils se sont bien davantage reconnus dans *La 317<sup>ème</sup> section*, centré sur la guerre d'Indochine.

---

<sup>5184</sup> Pierre Schoendoerffer, *L'adieu au roi*, Paris, Grasset, 1969, 299 p.

<sup>5185</sup> John Milius, *Farewell to the King*, film américain, 112 mn, 1989.

<sup>5186</sup> Rudyard Kipling, *The Man Who Would Be King*, Allahabad, AH Wheeler and Co, 1888 ; traduction Les libertés françaises, 1939, 240 p.

<sup>5187</sup> Joseph Conrad, *Heart of Darkness*, Londres, Blackwood's Magazine, 1899 ; traduction Gallimard, 1925, 255 p.

<sup>5188</sup> Nom inspiré par celui du « héros » du roman de Joseph Conrad, Kurtz.

<sup>5189</sup> Francis Ford Coppola, *Apocalypse Now*, film américain, American Zoetrope, 140 mn, 1979.

Mais le thème du soldat ou de l'aventurier qui est le seul blanc du territoire et, de ce fait, s'impose à tous, s'assimile dans un pays qu'il finit par aimer autant qu'il le dirige, prend femme et apprend la langue, dans une ambiance de jungle terrifiante, de folie, de guerre qui rejoint leurs propres souvenirs. Ils en conservent une mémoire unique, un mélange de fantasmes nés des faits réels, de la puissance, parfois de toute-puissance vécue dans leur poste, qui s'accordent à leur *mal jaune* et fait écho à l'attachement passionné au pays, à la population, aux femmes de leur jeunesse.

Aucun vétéran contacté n'a vécu ni entendu de récit de ce genre, en dehors de militaires à qui des chefs de tribus ont voulu offrir leur fille. Mais la vie dans un poste, pour un jeune lieutenant venu de Métropole, qui s'occupe de tout et commande en tout en est une ébauche et constitue dans la mémoire de plusieurs anciens, un des meilleurs moments de leur carrière militaire.

Ainsi Pierre Desroche passe-t-il son premier séjour en pays Thaï dans le secteur de Nghia-Lo à Lang Lom puis à Lang Chang de janvier 1948 à juin 1951. « Mon seul truc heureux, c'est quand j'étais seul dans *mon* coin avec *ma* population. A Lang Chang, j'avais de bons contacts avec la population, sur un territoire qui faisait la moitié de la Savoie<sup>5190</sup>. » À part les parachutages une fois par mois avec les munitions, sa pile de courriers et de journaux du *Monde*, les rares liaisons avec le PC du 1<sup>er</sup> Bataillon Thaï à Nghia Lo, les visites bimensuelles de son chef de bataillon et les services du coolie-courrier, le lieutenant Desroche est isolé et s'occupe de tout. Ce n'est pas *L'adieu au roi*, mais il a tous les pouvoirs :

« On était complètement coupé de tout. Au PC compagnie, il y avait un poste radio 284 mais pour les radios de sections, tous les postes étaient trop loin pour que ça passe ; Alors le coolie-courrier avec le bambou fermé à la graisse de buffle qui servaient aussi à m'éclairer le soir. [...]. Le capitaine avait ses sections éparpillées, à un jour de marche de lui, même plus pour Tu Lé ; il n'y avait aucune liaison radio. Donc on est le petit chef, c'est nous qui prenons toutes les décisions<sup>5191</sup>. »

En deux ans et demi, Pierre Desroche construit le poste de Lang Chang, repousse une importante attaque de l'APV sur le poste de Pa Hom, nomme les chefs de village et rend la justice avec le chef de canton, crée des milices villageoises d'auto-défense, permet d'éradiquer une épidémie de variole noire en prenant l'initiative de distribuer de la pénicilline à toute la population, aide aux accouchements, incite les Thaïs à développer leur rizières et à en construire d'autres, protège et ramasse la récolte d'opium des Méos (une tonne), accueille un régiment de Chinois nationalistes de 2000 hommes et son colonel qui se réfugient dans son secteur au début de 1951. La routine du chef de poste... Il revient complètement déphasé par cette vie ; arrivant par avion à Paris quelques mois plus tard, il est « complètement perdu », ne sait plus traverser une rue : « J'ai complètement oublié les feux tricolores et les passages piétons ». Toute cette vie hors du temps et des codes européens l'a complètement passionné : « Pendant deux ans et demi, j'ai vécu avec mon coupe-coupe, je faisais ma maison en bambou, mes toits en feuillage ou en paille, je dormais sur une natte en bambou.

---

<sup>5190</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017

<sup>5191</sup> *Ibid.*

J'étais complètement dépaycé. A part *Le Monde* que je recevais et qui me raccrochait à la Métropole, je vivais dans la brousse et dans la forêt, j'évoluais dans une autre civilisation<sup>5192</sup>. »

En Indochine plus que dans n'importe quel conflit, la pénurie de cadres et la valeur ajoutée supposée de l'Européen sur l'Asiatique donne à n'importe quel soldat, dans certaines circonstances, une fonction qui, parfois, le dépasse de loin. Pour un gradé parfois sans expérience de la guérilla ni d'un commandement supérieur à sa formation, nommé à la tête d'une unité d'autochtones la plupart du temps mal connus, le résultat n'a pas toujours été à la hauteur des espérances. Le manque de compétence de l'encadrement dans le CEFEO, son manque de formation ont été la source de bien des déceptions et d'épisodes sanglants... jusqu'au plus haut niveau de la hiérarchie militaire.

Tous ne sont pas dénués d'expérience ni de compétences, malgré l'écart entre leur grade et le commandement obtenu. La situation de Jacques Bouthier a déjà été évoquée. Il est passé de caporal-radio « avec quatre hommes sous ma responsabilité », au 1<sup>er</sup> BCCP, en début de séjour, à caporal-chef d'un groupe de quinze hommes au commando Parel pendant deux ans, avec un sergent autochtone sous ses ordres. Son souvenir est celui de « gars formidables. Moi je sais que je dois la vie, au moins deux fois, à mon sergent adjoint vietnamien. J'avais en eux une confiance aveugle<sup>5193</sup>. » Après plusieurs blessures et un rapatriement sanitaire en novembre 1952, il revient en second séjour en juin 1953. Son expérience de commando, sa maîtrise du vietnamien, son grade de sergent le propulsent *au maquis* après une formation en baie d'Along, à Va Chai, avec les commandos marine, encadré par des cadres du GCMA. Il est rapidement mis à la tête d'une compagnie « uniquement formée de Thaï et de Lao », l'adjudant qui les commandait ayant été blessé trois jours après son arrivée et non remplacé. Il ne peut pas garder ce commandement mais il n'y a pas d'autres cadres disponibles :

« On m'a dit qu'un chef allait arriver, plus conséquent que moi, un autre adjudant ou un lieutenant. Je l'ai attendu, il n'est jamais venu. Mais j'ai appris un truc horrible, c'est qu'en étant sergent, je n'avais pas le droit de commander de compagnie de partisans, et il y avait un capitaine à la base arrière, à Hong haï qui était le patron, que je n'ai jamais vu... et qui a eu une belle palme pour le travail que j'ai fait ! C'est marrant ! Mais on s'en fout<sup>5194</sup> ! »

A sa tête, il contrôle un territoire de la frontière de Chine vers Lao Kay, passe parfois en Chine pour détruire un dépôt de l'APV ou autre opération commando, tente de délivrer des prisonniers de Dien Bien Phu une fois la bataille terminée en mai 1954 avant d'être rapatrié sur le delta et de combattre jusqu'aux dernières heures de la guerre à la tête de ses suppléants. Jacques Bouthier ne se vante pas de sa guerre d'Indochine, qui l'a amené sur plusieurs terrains à plusieurs commandements, au-delà de ce que d'autres combattants d'Indochine ont connu. Il en garde le

---

<sup>5192</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez ! op. cit.*, p. 211.

<sup>5193</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>5194</sup> *Ibid.*

sentiment que tout le monde n'a pas vécu la même guerre d'Indochine ni vraiment appris à connaître ce pays et que les comparaisons entre les parcours sont difficiles.

L'expérience plus connue, hors normes, du gouvernement de la province de Bentré, dans le delta du Mékong, par Jean Leroy, est un modèle du genre de 1950 à 1953. Nommé par le général Chanson à la tête de cette province, il en fait la conquête, puisque l'APV la dominait depuis 1946 et organise tout un système de réseaux d'influences protégés par ses milices villageoises, les UDMC, unités mobiles de défense des chrétientés. Il définit « sa » pacification en trois temps : l'occupation de la région par ses UDMC et le nettoyage « des îlots de résistance ennemie » ; puis l'occupation de chaque village dans la durée par ses hommes ; dernier temps, « reconstituer dans chaque village d'un conseil de notables, armature de toute communauté au Viet - Nam » qui le dirige, les UDMC devenant des « unités d'intervention »<sup>5195</sup>. Il s'occupe de tous les domaines et un réseau d'informateurs quadrille toute la région, le prévenant de n'importe quelle menace. Son système tient la pacification tant qu'il reste à sa tête. Écarté de son secteur en étant envoyé à l'école de guerre à Paris en 1953, du fait de son hostilité envers le président du conseil vietnamien Tam et son fils Hinh, commandant en chef de l'ANV, son « système » s'effondre en quelques mois. Par conséquent, dans cette vie complètement tournée vers la mission de protéger le territoire qui lui est affecté, nombre de combattants d'Indochine se sont complètement investis et ont appris à devenir tout autant des administrateurs que des soldats, livrés à eux-mêmes, isolés mais indépendants. Cela a pu également leur permettre de ne pas trop penser à l'éloignement de leur famille, sauf dans les moments de calme et à la réception du courrier. Il reste que cet éloignement conduit le combattant à se demander ce qu'il fait à 12 000 kilomètres de chez lui ; le temps des doutes revient régulièrement, d'autant plus si le combat devient douteux dans sa réussite possible comme dans ses raisons.

#### 4.4.3 Un moral logiquement instable : le temps des doutes

« Le bilan de mon séjour est une faillite. » (Guy Simon)

L'engagement dans l'armée induit une soumission aux ordres, une nécessité de penser la guerre lorsqu'elle arrive, sans se laisser envahir par des questions sur son utilité. Mais les militaires étant des êtres humains. Il arrive que des doutes s'installent quant à la façon dont est menée la guerre d'Indochine, surtout si le combattant a le sentiment qu'elle est mal menée. Sans être trop schématique, le jeune engagé sans attaches affectives, qui a signé pour l'aventure, se pose moins de questions que le cadre affecté en Indochine au titre du *tour de départ*. Les vétérans qui sont partis à 18 ou 19 ans ont surtout répondu, aux questions sur « leur sentiment sur le combat en Indochine » ou sur « les autres personnels », sur « le pouvoir politique » ou le « gouvernement

---

<sup>5195</sup> Jean Leroy, *Fils de la rizière*, Paris, Robert Laffont, 1977, 336 p. ; pp. 178-179.

vietnamien », que leur activité continuelle et leur jeunesse ne les avaient pas amenés à ce genre de réflexion. Pourquoi se battre en Indochine ? Ont-ils le sentiment de défendre la France en Indochine ? Ces questions sont-elles à la base des doutes ressentis pendant le conflit ?

L'ennui, les échecs, les pertes, la durée du séjour usent le mental comme le physique et finissent logiquement par amener des questions sur leur place ou leur utilité en Indochine. S'ils n'ont pas de réponse claire ou si la fatigue, les idées noires sont trop envahissantes, le « temps des doutes » arrive, ne serait-ce que pour un court moment, avant que la mission suivante ne les accapare à nouveau. Les doutes ne fragilisent pas nécessairement, fugaces ou réguliers, puisque les contraintes de temps – la durée légale du séjour – ne se contournent qu'à la marge (l'arrivée plus rapide du navire prévu pour le retour). Là encore, il n'existe pas de règle de lieu, d'âge ou d'unités. Les mauvaises impressions ressenties par le désordre ou les lacunes du commandement provoquent des questions sur la suite des événements. Les défaites ou les pertes importantes de leur unité finit parfois par « casser leur ressort », comme pour les rescapés de la RC 4 en 1950.

Tous les combattants ne se posent pas de questions et ceux qui ont trouvé une *famille* en Indochine plus qu'en Métropole, se nourrissent de la solidarité entre frères d'armes et trouvent une justification à leur combat. Ils sont moins assaillis par de noirs sentiments que d'autres.

Défendre le jeune État du Vietnam suffit-il à satisfaire leur éventuel besoin de trouver un sens à leur exil de deux ans et demi ? Mais l'indifférence de la Métropole, les critiques souvent âpres qu'ils peuvent lire dans les journaux, le manque de reconnaissance de leur hiérarchie ou des autorités y compris vietnamiennes sont autant de questions qui se posent et finissent, pour une partie d'entre eux, par dangereusement s'accumuler.

À la question 29 « pourquoi alliez-vous vous battre en Indochine ? », certains d'entre eux en faisant le distinguo entre le début du séjour et la fin, en parlant de leur écœurement progressif en répondant à la question n°86 « attendiez-vous le retour avec impatience ? ». L'entretien reste, bien entendu, le moment privilégié où le vétéran se rappelle ses doutes éventuels. Mais aucun des anciens d'Indochine contactés n'ont relaté de situation de découragement total, des moments plus durs étant plutôt dus à des affectations décevantes ou des maladies chroniques bras. La discipline reste une force et la conscience professionnelle, personnelle les attachent à leur mission.

Ce qui est maintenant intéressant, c'est d'essayer de savoir si les raisons sont les mêmes et si le combattant en est encore certain au fil du séjour ; pour peu que les vétérans s'en souviennent aujourd'hui, car il s'agit de revenir soixante-dix ans en arrière. Une partie des réponses montrent des anciens d'Indochine évoluant dans leurs raisons de se battre, qui s'aperçoivent que la situation se dégrade et que la guerre peut être perdue ; pour des raisons différentes.

Jacques Allaire est celui qui a davantage répondu sur son évolution quant à ses raisons de se battre en Indochine, au fil de ses trois séjours. Il voit progressivement la dégradation de la situation



au fil des deux premiers séjours, mais il est difficile de se faire une idée de l'avenir lorsque l'on constate la force du CEFEO et que l'on est un tout jeune homme sorti de cinq années d'occupation sclérosante : « Je réfléchissais mais, avec la culture que j'avais, je ne pouvais pas aller très loin. Au début, j'ai bien marché avec les colonies, l'empire... Je ne savais pas bien contre qui je combattais à mon premier, et même au début de mon deuxième séjour »<sup>5196</sup>. En 1953, s'est clairement renforcée :

« Au troisième séjour, j'ai [...] trouvé que la guerre était beaucoup plus difficile qu'à mes séjours précédents. J'ai vu l'armée Vietminh monter en puissance. A chaque séjour, chaque fois que j'arrivais, je constatais que l'ennemi montait en puissance, et en valeur. [...]. Quand j'ai sauté à Dien Bien Phu, j'ai compris qu'on allait surtout combattre pour notre peau, mais pas pour garder l'Indochine<sup>5197</sup>. »

Robert Drouilles remarque surtout que l'action du CEFEO est impopulaire face à un ennemi qui se bat pour l'indépendance de son pays : « Au début j'y allais pour libérer notre colonie des envahisseurs japonais et combattre le Viet-Minh naissant. A la fin, tout se dégradait et la population nous haïssait. Je pensais que cette guerre était une grande erreur et notre comportement hautement critiquable<sup>5198</sup>. » André Grelat, lui, n'évoque pas l'évolution de APV mais à l'inverse, celle des autorités françaises, avec la vision d'une sorte de trahison de la part d'un État qui n'a pas mis tous les moyens pour gagner :

« Au début je croyais défendre un certain esprit de liberté qui m'avait été supprimé pendant 4 ans. A la fin du séjour, vu la façon dont nous avons été traités (manque d'armes, de munitions, de vraies nouvelles, ordres et contre-ordres). Je me suis posé quelques questions en me disant que je m'étais « fait avoir ». Les motifs de notre séjour étaient plutôt politiques et financiers. Aujourd'hui ce sentiment n'a pas changé et a même empiré<sup>5199</sup>. »

Michel Lagier pense également qu' « à la fin, on était abandonné par nos gouvernants<sup>5200</sup>. » C'est sensiblement ce que pense Roger Ouïste ; les gouvernements les ont laissés tomber et lui et ses camarades le ressentent sur place : « Au début, j'y allais pour l'aventure et l'action ; pour la revanche au 2<sup>ème</sup> séjour (la défaite de la RC 4 et l'anéantissement des Tabors, ont marqué ce gommier, NDA). En fin de séjour, c'était l'amertume quant à l'abandon par la Métropole et ses gouvernements, sauf une petite parenthèse d'espoir lors du passage du général De Lattre<sup>5201</sup>. »

Pour beaucoup de combattants, le sentiment en fin de séjour est le soulagement, ce qui en dit long sur leur inquiétude. La situation, malgré leur courage et les sacrifices est, comme le dit Jean Goriot, « sans issue »<sup>5202</sup>. Il est difficile de rester optimiste lorsque l'on pense que cela va mal finir. Marcel Baarsch et Maurice Mandavit sont heureux de pouvoir revenir vivants après le drame de la RC 4 en 1950, qu'ils pressentaient. Le second parle d'« une affaire perdue dès 1949, d'un cirque. A la fin du séjour, c'est un soulagement mais que de regrets de temps perdu »<sup>5203</sup>. Joseph Koeberlé et Achille Muller ont été faits prisonniers en 1954. Ils estiment que la France n'avait plus sa place en

---

<sup>5196</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017.

<sup>5197</sup> *Ibid.*

<sup>5198</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5199</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>5200</sup> Extrait du questionnaire de Michel Lagier, reçu le 18 avril 2017.

<sup>5201</sup> Extrait du questionnaire de Roger Ouïste, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5202</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>5203</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.

Indochine : « A la fin de la guerre, je suis heureux de prendre le chemin du retour en bon état, si j'ose dire ! (48 kg pour 1.72 m). Ce n'était pas notre patrie »<sup>5204</sup>. L'ancien SAS pense lui aussi, depuis longtemps, que la victoire est impossible, mais « C'était mon métier. Au début, j'étais déjà dubitatif pour l'avenir. A la fin, je pensais que nous avons bien fait de partir, l'avenir là-bas était sans espoir »<sup>5205</sup>.

Deux autres témoignages montrent avec honnêteté un début de réflexion sur le sens du conflit. Les jeunes engagés sentent bien que la situation leur échappe. Mais il est difficile d'avoir du recul dans un conflit qui prend autant d'énergie en permanence : « A titre personnel », raconte Jacques Saubion, j'étais parti pour l'aventure, mais aussi pour préserver ce pays de l'emprise chinoise, siamoise et, progressivement, du communisme qui, avec Mao Tsé Toung déferlant sur la Chine jusqu'à nos frontières. A la fin du séjour, je n'avais pas bien réalisé que c'était un peuple qui se soulevait pour son indépendance »<sup>5206</sup>. Roland Py est légionnaire ; il va, sans se poser de question, là où on lui dit d'aller. Mais c'est la théorie. Un homme finit toujours par se demander ce qu'il fait là et si son combat est juste, surtout dans un tel conflit : « Petit à petit, les questions sont venues me taquiner, déranger en moi un ordre que je croyais établi mais toujours en restant loyal au contrat que j'avais signé avec la légion<sup>5207</sup>. »

Si la certitude de gagner n'existe plus, le moral ne s'effondre pas pour autant. Il reste des raisons de se battre. André Laperle, à partir de Vinh Yen en 1951, a compris lui aussi que l'issue du conflit *pouvait* être négative. Il reste la motivation de bien faire son métier : « Après la guerre pour la reconquête, quand on perd cette illusion, pourquoi se bat - on ? Parce que c'est mon métier<sup>5208</sup> ! »

Mais il faut rappeler que les doutes n'assaillent pas tous les engagés en Indochine, loin de là. Certains ont prolongé de six mois voire plus, à l'image de Geneviève et d'André Laperle qui se sont mariés à Saïgon. D'autres sont revenus pour rester avec les copains. C'est souvent l'argumentaire politique qui est le fer de lance de leur motivation, à partir de l'« ère de Lattre ». Alexis Arette a gardé la même conviction jusqu'au bout malgré ses blessures, pour, entre autres, des raisons politiques, tendu par la lutte contre le communisme, comme Paul Esclasse, William Schilardi ou Pierre Dissard et bien d'autres :

« Une chanson para dont je ne me souviens que de bribes disait : “ Allons libérer le Tonkin ! ” (le chant du 7<sup>ème</sup> BCCP, NDA<sup>5209</sup>). L'armée Vietnamienne existait indépendamment de la nôtre. Nous avons un instant, arrêté l'expansion communiste. Je n'ai point changé. Malgré le trafic des piastres et autres saletés. J'ai toujours eu le sentiment de me battre pour une juste cause, et je n'ai que le regret de n'avoir pu faire davantage<sup>5210</sup>. »

---

<sup>5204</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5205</sup> Extrait du questionnaire d'Achille Muller, reçu le 27 octobre 2017.

<sup>5206</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5207</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5208</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>5209</sup> « Aujourd'hui c'est jour de fête, tous les paras vont sauter, sur Ho-Chi-Minh et ses Viets. Pour aller les supprimer, Saint Michel est de la fête, nous avons confiance en lui [...]. Ohé para, prépare toi, les commandos comptent sur toi, dans le tapin, tous en pépin, allons libérer le Tonkin... ». En ligne : <https://marsouinsdumonde.forumdediscussions.com/t783-chants-des-regiment-tdm> (Consulté le 5 mars 2022).

<sup>5210</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

Jean Lomer est sur la même ligne : « Au début je suis parti par patriotisme pour la défense de l'Empire et par devoir de soldat. En cours de séjour, c'est la prise de conscience de la défense du monde libre qui m'a animé ». Le cas de Jean-Louis Foulet est intéressant car on constate une vraie évolution du jeune qui s'engage pour l'aventure et qui trouve ensuite une motivation politique :

« À aucun moment de cette époque, je n'ai fait le rapprochement avec une guerre, les risques et son objet, c'est venu progressivement. Nous devons empêcher le communisme de se développer, il fallait l'arrêter. A cette époque, nous étions "intoxiqués" par ce que représentait le communisme ; la fin des libertés, de notre culture, celle que nous pensions avoir imprimé chez les Vietnamiens<sup>5211</sup>. »

Quant aux officiers de carrière comme Jules Belgodère, ils ne se posent pas la question. C'est leur métier qui veut cela. Pourquoi chercher une raison de partir en Indochine, et ensuite d'y rester ? « C'est une question incompatible avec ma carrière d'officier français<sup>5212</sup> », écrit-il. Louis-Jean Duclos, également passé par Saint-Cyr, conjugue à l'époque devoir d'officier et certitude de victoire : « Fondamentalement, c'était pour remplir mon "devoir" d'officier et contribuer à rétablir l'autorité française sur un territoire relevant de son "empire". On était les plus forts on s'en sortirait. A la fin du séjour, je voyais que L'adversaire était coriace ; il fallait persévérer<sup>5213</sup>. »

Comme on peut le voir, le « temps des doutes » existe parfois chez les combattants d'Indochine mais les mémoires individuelles analysées ici ne concernent que rarement une détérioration brutale de leur perception du conflit. Elle est progressive et n'envisage pas nécessairement une fin dramatique. La discipline, l'éloignement incitent les combattants à tenir et à aller au bout du séjour. Un doute qui se fait jour aboutit, la plupart du temps, à remplacer l'aventure souhaitée par la raison politique, à savoir défendre l'Indochine contre le communisme, la base absolue de leur combat restant l'obligation d'assumer leur métier, d'obéir aux ordres et de rester avec leurs camarades. La cruauté de la guerre a mûri les jeunes engagés qui trouvent dans la défense du monde libre contre le communisme la cause de leurs souffrances et ne pensent plus à l'aventure joyeuse espérée au départ. C'est ce qui les fait revenir en Indochine pour un autre séjour, pour « finir le travail ». Mais cela ne signifie pas que trouver une raison solidifie leur mental. Les reculades, les défaites, le pourrissement généralisé de l'Indochine dans les deux dernières années leur font craindre une défaite contre la « dictature rouge » contre laquelle les moyens manquent.

Le questionnaire a également pour but de mesurer l'évolution de leur motivation pendant leur séjour, avec la question n° 28, « Pensiez-vous à l'époque, que L'Indochine était la France ? ». Sachant que l'on se bat mieux si l'on défend son pays, il a semblé utile de savoir si le fait de combattre en Indochine, ou plus encore d'y revenir en second voire troisième séjour, était lié à l'identification de ce territoire avec la France ou non. Les réponses sont partagées. Une partie des réponses montrent que l'appartenance ou non de l'Indochine à la France, en tant que partie de la

---

<sup>5211</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

<sup>5212</sup> Extrait du questionnaire de Jules Belgodère, reçu le 30 juin 2017.

<sup>5213</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

France ou de l'empire ou juste pays associé, « glisse » sur de jeunes combattants qui ne sont pas du tout informés ni intéressés par le côté politique du conflit et ne luttent pas pour la politique. Sur près de 70 réponses, 4 m'ont répondu que la question, à l'époque ne se posait pas ou « n'a pas été posée ! Nous étions là pour pacifier le pays contre le Vietminh »<sup>5214</sup>. Les jeunes engagés n'ont pas réfléchi ou voulu réfléchir aussi loin. Robert Schuermans reconnaît ne pas y avoir pensé ; lui comme d'autres était là pour l'aventure : « A vrai dire, nous ne nous sommes jamais posé la question de l'identité de l'Indochine<sup>5215</sup>. » Joseph Koeberlé, Michel Bassot y étaient également indifférents. Un tiers de ces réponses répondent « non » sans expliciter. Jacques Allaire le met en majuscule : « NON pas du tout ! », lui qui répète régulièrement en entretiens, par modestie ou réalisme, qu'il n'y comprenait rien du tout à l'époque<sup>5216</sup>. Jean Goriot estime que toutes les cartes étaient rebattues depuis la Seconde Guerre mondiale, en particulier la colonisation : « Je n'étais pas stupide ; nous sortions de la guerre et de l'occupation<sup>5217</sup>. »

D'autres réponses sont plus précises. D'abord pour rappeler qu'au vu des différences de vie, de mœurs, de statut voire d'ethnie de la population indochinoise, ils ne peuvent « penser » être en France ni même en France d'outre-mer. La visibilité des différences entre métropolitains et Indochinois apparaît logique. Max Poiroux écrit avec fermeté : « Ce n'était certainement pas la France. Nous découvrons (en 1945 NDA) une civilisation très différente de la nôtre »<sup>5218</sup>. Le reste des réponses se partage en deux groupes d'environ 25, entre ceux qui pensaient que l'Indochine était la France et un autre groupe pour ceux qui estimaient le contraire.

Une grande partie des combattant d'Indochine pensent défendre, non pas la France mais l'empire français, au début du séjour, puis des États associés dans l'Union française. Les explications estiment que c'est une colonie renouvelée, moins « colonialiste » à leurs yeux et un territoire à aider contre le communisme. En résumé, c'est « l'Union française » au sein de l'empire colonial français<sup>5219</sup> » pour Jacques Saubion. « L'Indo était un protectorat. Nous étions en mission de protection. Je n'ai jamais pensé rien d'autre<sup>5220</sup>. » écrit Alexis Arette. Marcel Baarsch estime que l'« on parlait de colonie sans que ce soit péjoratif »<sup>5221</sup>. Serge Têtu résume la situation sur ses deux séjours, avec des sentiments différents entre 1947 et 1950 : « En premier séjour, on considérait que cela faisait partie de l'empire français. En second séjour, l'indépendance était en cours et l'on considérait que l'on se battait sous les ordres du gouvernement pour sauvegarder son influence<sup>5222</sup>. »

De fait, les combattants d'Indochine arrivant à partir de 1949 se battent pour les États associés dont l'État du Vietnam, créé le 14 juin de cette même année, et non une colonie, ce qui satisfait

---

<sup>5214</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5215</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

<sup>5216</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5217</sup> Extrait du questionnaire de Jean Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>5218</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5219</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5220</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5221</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5222</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

aux nouvelles aspirations à une France influente mais non colonisatrice. Pierre Piron se rappelle : « Quand je suis arrivé en Indo en 1950, le Vietnam était déjà indépendant »<sup>5223</sup>, comme Guy Ménage deux ans plus tard : « Non ce n'était plus une "terre d'empire" mais nous devions accompagner les "trois royaumes" dans leur indépendance, sans le communisme<sup>5224</sup>. » Jacques Penot assure de même : « L'indépendance était effective ; nous aidions une nation amie<sup>5225</sup>. » Jacques Thomas pense que l'indépendance est logique et il combat en tant que défenseur d'un État ami de la France :

« Non, ce n'était pas la France. Après le départ des Japonais, l'Indochine devait devenir indépendante, comme nous en avons la volonté avec le général De Lattre de Tassigny [...]. Son passé d'officier depuis Saint Cyr, 1914-18, l'entre-deux guerres, sa foi en la jeunesse, « tu fais bien, avec volonté, ou tu pars ». Son vœu, son action, Vietnam et Cambodge indépendants, démocrates, avec l'aide de la France pour une évolution moderne, active, efficace<sup>5226</sup>. »

Mais les autres témoignages, tout aussi nombreux, attestent qu'ils pensaient défendre la France à l'époque, une France certes « différente »<sup>5227</sup> comme l'écrit avec réserve Jean Lomer. Comme ce n'est pas très clair, au vu des différences constatées entre la Métropole et un territoire aussi éloigné que l'Indochine, une partie des réponses consistent en « oui, un peu » ; la question est « difficile » d'après William Schilardi qui, à l'époque, « ne s'est jamais posé la question<sup>5228</sup> ». Difficile aussi pour François-Xavier Heym qui répond : « oui, en quelque sorte, ou plutôt un élément de l'Empire<sup>5229</sup>. » Pour André Barrère, en fait, Empire ou Métropole, il a le sentiment de défendre la France tant que l'Indochine « n'a pas obtenu son indépendance<sup>5230</sup> », il défend la France. André Fabiano est plutôt sensible au problème en tant que Français de Tunisie. La France est chez elle en Tunisie comme en Indochine du fait de la présence de la population française : « Pour moi oui l'Indochine était la France car j'étais moi-même natif d'un protectorat Français et je pensais venir défendre des français habitant l'Indochine »<sup>5231</sup>. « Oui je pensais que l'Indochine était la France ; tout l'environnement et l'administration étaient français » écrit Jean-Louis Foulet<sup>5232</sup>. Cela finit tout de même par constituer une motivation. Ils défendent la France en Indochine comme ils le feraient dans les Flandres ou en Alsace. Le pays s'étend donc de la Métropole à tous ses territoires outre-mer, et ces combattants considèrent que la présence française, son administration, son « œuvre » assimilent les cinq territoires d'Extrême-Orient à leur patrie. Il n'est pas certain que ce sentiment ait perduré tout le séjour, les États associés s'affranchissant, du moins en théorie de la France et celle-ci ne mettant pas assez de moyens pour les défendre. L'indépendance est réclamée par une partie de la population et gagne du terrain. Autant de constats sensibles au doute.

---

<sup>5223</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>5224</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>5225</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5226</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5227</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>5228</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5229</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>5230</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5231</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5232</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Louis Foulet, reçu le 4 décembre 2017.

Le moral parfois défaillant des combattants d'Indochine retient les mauvaises impressions qu'ils peuvent ressentir, parfois dès leur arrivée. Celui d'être de trop, de ne pas être soutenus et que le désordre gouverne. Chaque guerre génère entre la troupe et ses supérieurs, entre le front et l'arrière, des sentiments négatifs, des doutes et des rancœurs. La guerre d'Indochine ne fait pas exception. La plupart des témoins de cette étude ont pointé un ou plusieurs dysfonctionnements militaires, politiques, sociaux qui se sont transformés, à leurs yeux, en causes de défaite. Dès le départ, les tous premiers engagés ont signé pour finir la guerre contre les Japonais en 1945. Le « démarchage » de l'été 1945 pour grossir les rangs des volontaires concerne donc la lutte dans le Pacifique contre les Japonais. Jean Slezarski se souvient avoir signé tout un tas de contrats y compris celui « d'engagé contre le Japon<sup>5233</sup> ». Après la demande de capitulation du Japon, la décision du Conseil de Défense Nationale le 17 août est de reconquérir l'Indochine. C'est fin août, début septembre que plusieurs vétérans se souviennent avoir appris que l'objectif était finalement l'Indochine. Franco Urbini, du 21<sup>ème</sup> RIC, apprend qu'une « directive de l'état-major affecte la 9<sup>ème</sup> DIC et le groupement de marche de la 2<sup>ème</sup> DB, à la récupération de l'Indochine et au raffermissement de notre souveraineté »<sup>5234</sup>. Les vétérans n'ont pas oublié ce changement de pied. « On est parti combattre en 1945 contre les Japonais et, le temps d'arriver, deux bombes atomiques ont explosé à Hiroshima et Nagasaki. Donc on a changé d'ennemi<sup>5235</sup> », rappelle Jacques Allaire. Ce que rapporte également, ironiquement, Robert Drouilles : « Je savais que je m'étais engagé pour un corps expéditionnaire en Extrême-Orient, mais la question de l'Indochine est venue après quand la guerre avec le Japon a été terminée. Vous partez avec le corps expéditionnaire mais au lieu d'aller au Japon, il va en Indochine<sup>5236</sup> ! » rapporte Robert Drouilles. Dans l'instant, cela ne fait pas trop de différence ; elle apparaît au bout de quelques mois. En effet, les premiers combats passés, certains soldats s'aperçoivent que leurs adversaires sont plus nombreux et accrocheurs que des bandits et des déserteurs japonais ; ils se trouvent face à un mouvement plus général de résistance pour l'indépendance d'un pays. A la fin de son séjour, le même Robert Drouilles fait le bilan : « Le Vietminh, j'avais le sentiment, et c'est très personnel, qu'ils étaient les résistants et nous, les Allemands<sup>5237</sup> ! »

En outre, dans ce contexte personnel déjà ébranlé, certaines décisions laissent une impression pénible de désordre voire d'amateurisme. Cela est connu et d'autant plus mal ressenti lors des défaites les plus emblématiques. Les retraites de la RC 4 en octobre 1950 et de Sam Neua en avril 1953, celle d'An Khé en 1954 sont, d'après ceux qui les ont vécues, des désastres qui ne s'expliquent pas par la malchance. Les manœuvres erratiques de la première, mal commandées, la lenteur et l'inexpérience des troupes de la seconde sont des événements qui eussent pu servir

---

<sup>5233</sup> Entretiens avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

<sup>5234</sup> Franco Urbini, *op. cit.*, p. 88.

<sup>5235</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 8 août 2017.

<sup>5236</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>5237</sup> *Ibid.*

d'exemples à ne pas reproduire ; pourtant, celle du groupement d'élite, le GM100, le place dans une embuscade logique sans que ces précédents dramatiques n'en préviennent l'erreur.

Même s'il est facile, après coup, de refaire l'histoire une fois qu'elle est dite, le choix de Dien Bien Phu est un regret lancinant pour des vétérans qui ne comprennent pas qu'il ait pu se faire en dépit d'énormes dangers tactiques sans que les spécialistes des armes concernées aient pu le contester ou le refuser. Il ne s'est pas passé un entretien sans que l'on m'en parle alors que je n'avais pas abordé le sujet. A un niveau plus personnel, Pierre Desroche est choqué dès son arrivée par des maladroites et des incohérences qui ne se sont pas terminées pour autant ensuite. Lui parle de « pagaille, tout de suite j'ai eu l'impression que c'est la pagaille. Ce n'est pas sérieux<sup>5238</sup>. ». Un peu plus tard, il trouve un renseignement à ses yeux capital sur les intentions de l'ennemi, que le 2<sup>ème</sup> Bureau d'Hanoi refuse :

« En passant sur la rive Est du fleuve rouge, je vois la voie ferrée qui était refaite, avec des branches dessus, alors qu'un an avant, il n'y avait plus de voie ferrée ; ils l'avaient toute foutue dans le fleuve rouge. [...]. Les Viet remettent la voie ferrée du chemin de fer du Yunnan, ils remettent en état, cela me paraît un renseignement intéressant. Donc j'envoie ça, un courrier à Gia Hoï qui transmet sur 284. En retour, vous allez rire, je reçois : « ce renseignement n'est pas confirmé par nos agents. » [...]. Quand on m'a demandé de repasser avant de repartir en France, à Hanoi : « vous savez, votre renseignement, il était bon ! » Alors j'ai repiqué une autre colère. [...]. les grands PC d'Hanoi et de Saïgon, ils vivaient comme ils auraient vécu à Paris. Il y avait un décalage entre nous, sur le terrain et eux<sup>5239</sup>. »

Son bilan de ses séjours est sans détours. Il a assuré ses missions de son mieux, avec allant mais : « Moi je n'ai vu que des conneries ; c'est invraisemblable<sup>5240</sup>. »

La lecture des lettres de Guy Simon, autre officier de caractère, rassemblées plu tard dans ses *Chroniques de Cochinchine*, est l'occasion pour lui de critiquer tout ce qui ne va pas pendant ses deux séjours ; La publication de ce livre a fait des vagues au vu des nombreuses critiques qu'il fait de sa hiérarchie, si nombreuses que Jacques Dalloz, qui présente son livre dans la revue d'histoire « Outre-Mers » les énumère dans plus de la moitié de son article<sup>5241</sup>. A la fin de son séjour, dans une lettre sombre du 8 mai 1953, il écrit : « Le bilan de mon séjour est une faillite ». Commandant en second de l'Ecole des Cadres du Sud-Vietnam de Binh - Thuy depuis neuf mois, il s'aperçoit que le développement de l'ANV crée « une génération hostile et le raidissement de l'armée vietnamienne » contre les Français, cadres de l'école, les Vietnamiens du CEFEO, compliquant la situation. La cause est une « politique stupide », celle de « nos coloniaux et nos colons (qui) ont depuis cinquante ans, par leur sécheresse et leur cupidité, perdu la partie de l'amitié vietnamienne » ; du CEFEO qui a envoyé « au contact des Autochtones » donc comme cadres de la jeune ANV, « les rustres, les tarés et les incapables » comme encadrement. Le reste du corps expéditionnaire envoie « les officiers

---

<sup>5238</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>5239</sup> *Ibid.*

<sup>5240</sup> *Ibid.*

<sup>5241</sup> Jacques Dalloz, « Compte – Rendus », dans *Revue Française d'Histoire d'Outre – Mer*, n° 315, 1997, p. 141. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/outre\\_0300-9513\\_1997\\_num\\_84\\_315\\_3562\\_t1\\_0141\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1997_num_84_315_3562_t1_0141_0000_2) (Consulté le 10 mars 2022).

convenables au Tonkin commander des Arabes ou des légionnaires et mettre le pays à sac » et c'est « la foule des indignes » qui obtient postes et honneurs. Le résultat est sans appel du fait de tous ces avanies : « Voilà comment nous continuons depuis huit ans à passer pour des imbéciles<sup>5242</sup>. » Son séjour se termine trois mois plus tard. Cela ne l'empêche pas, par discipline et par fascination pour ce pays, de penser avant même d'être parti qu'il y reviendra rapidement, dans l'espoir de combats meilleurs. Mais la faillite de son bilan personnel est le même constat que d'autres ont fait avant lui et qu'ils en tireront depuis : « Rien ne sert de mettre du sien, rien ne sert de se dévouer corps et même, de penser plus vietnamien que les Vietnamiens<sup>5243</sup>. » Cette guerre, à ses yeux, n'est pas celle des Français. En Cochinchine, c'est une guerre du Vietnam, une guerre civile dont on ne peut se mêler si l'on est étranger. Cela ne l'empêche pas d'assurer sa mission avec dévouement et lucidité.

Enfin, le temps des doutes peut s'accroître après un rude combat ou plus encore, une déroute. Il arrive qu'un ressort se casse chez le combattant à la suite d'un coup dur dont les conséquences sont dramatiques ; les pertes, la mort de ses camarades, à laquelle il a lui-même échappé de justesse. Que faire ensuite quand on se sent comme un « miraculé » ? Il arrive également qu'à l'inverse, intuition ou moral en berne, le soldat d'Indochine sente qu'il va mourir.

Les « miraculés » de Sam Neua, de la RC 4 ou de Dien Bien Phu ont échappé à la mort ou à la captivité au terme d'une véritable odyssée dans la jungle où il a fallu qu'ils réalisent des prouesses physiques et psychologiques pour atteindre un poste du CEFEO. Ainsi Marcel Compe se sent-il sauvé en arrivant le 30 mai 1953 dans la plaine des Jarres au Laos, après une marche d'un mois et demi depuis l'embuscade qui a disloqué, le 16 avril précédent, la colonne Maleplate évacuant Sam Neua. « Sortant à peine de l'enfer de SAM NEUA, sans transition, je débarque sur la "Lune"<sup>5244</sup> », écrit-il. Il est réaffecté au 8<sup>ème</sup> BCL qui se réorganise, comme chef de la section de mortiers et instructeur au PEG (Peloton d'élèves-gradés). Il a déjà 20 mois de séjour. Il tient jusqu'à la fin de son séjour à un poste qui lui plaît ; il est même volontaire pour sauter en renfort sur Dien Bien Phu. Son chef refuse. Compe s'aperçoit, des années après, que : « L'impatience à rentrer, la solitude dans mon dispositif, le "qui vive" permanent et les séquelles de SAM NEUA surtout, constituaient un fardeau psychologique que je supportais de plus en plus mal. [...]. Je devenais irritable en société. Mon ordre de rapatriement arrivait enfin, chassant d'un coup les premiers symptômes d'une sérieuse dépression<sup>5245</sup>. » Il parle, un peu plus loin des « souvenirs dont on ne peut pas sortir indemne » et assure : « Moi je ne crois pas avoir récupéré toutes mes plumes<sup>5246</sup>. »

Après le désastre de la RC 4 en octobre 1950, une partie des troupes engagées dans les colonnes Charton et Le Page et des renforts envoyés parviennent à s'extraire d'une véritable souricière

---

<sup>5242</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., p. 152.

<sup>5243</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>5244</sup> Marcel Compe, *Sam Neua, l'oubli impossible*, op. cit., p. 213.

<sup>5245</sup> *Ibid.*, pp. 227-228.

<sup>5246</sup> *Ibid.*, p. 228.



tendue par une APV en corps de bataille, bien plus mobile, pour la première fois depuis 1945. Les historiens et les vétérans parlent souvent des pertes mais rarement du nombre des « survivants », à savoir un tiers des effectifs. Il a fallu, au pire moment puisque l'état-major attendait un déferlement ennemi sur Hanoi, les mettre au repos et reconditionner les unités, comme le 1<sup>er</sup> Tabor, envoyé à Haiphong avant de repartir au combat. Maurice Mandavit, envoyé en recueil, est parvenu à s'échapper de la RC 4 grâce à sa volonté et à son esprit de décision, évitant à plusieurs reprises d'aborder des postes français en réalité déjà occupés par l'APV. Il dira, dans le livre de Robert Heissat : « Ces journées représentent pour moi un véritable traumatisme »<sup>5247</sup>. Maintenu au Tonkin, il commence par refuser une citation : « Après nous sommes allés en base de repos, et on s'est fermé à tout commentaire. On était un peu soupçonné par certains, vomis par d'autres, ou un peu enviés... On était dans des situations peu convenables<sup>5248</sup> ! » Réaffecté au 23<sup>ème</sup> RIC, en poste, ses derniers mois sont fébriles comme dans le reste du CEFEO, au vu de la menace qui pèse sur le delta. Il sent que les choses vont mal se terminer (« Nous sentions tous que l'ennemi était plus accroché et plus armé que nous et qu'il resserrait de jour en jour son étreinte sur nos postes<sup>5249</sup> . ») et a hâte d'être rapatrié pour ne pas être à nouveau prisonnier : « Là aussi, la chance m'a souri, [...], je n'ai pas renouvelé mon contrat. J'étais donc rapatriable<sup>5250</sup>. » Le surlendemain de son départ, en mars 1951, son poste est anéanti.

Toutefois, tous les rescapés comme le légionnaire Marcel Baarsch ne se posent pas de question et poursuivent le séjour : « Vous savez, à la légion, on avait toujours le moral. Il a probablement remonté quand De Lattre est arrivé, même à notre niveau. On savait que c'était un chef ! »<sup>5251</sup>.

Le sous-lieutenant De Pirey est évacué de That Khé puis de Langson par avion, épuisé, blessé : « Mais à cet âge, on récupère vite. J'ai récupéré très vite. Sinon je ne serais pas revenu de la RC 4 ». Son mental est solide malgré cette épreuve ; c'est ce qu'il appelle son « temps d'avance » : « Mon temps d'avance, c'était : je m'engage pour l'Indochine, je risque d'y être tué. C'est ça mon raisonnement. Même sur place, au milieu des Viets, je dormais<sup>5252</sup>. » Il repart en opération « malgré notre lassitude, malgré le dégoût de ce que nous avons vu, c'est pour ne pas les trahir (les morts et disparus du 1<sup>er</sup> Tabor, NDA) que nous reprîmes les armes »<sup>5253</sup>. Tous deux vont poursuivre leur séjour pendant deux ans et se trouver dans d'autres coups durs.

A l'inverse des « miraculés », il se trouve des soldats d'Indochine qui sont certains de mourir. Intuition ou certitude, elle frappe d'autant plus leurs camarades s'ils la voient se réaliser. Ce ne sont plus seulement des doutes. Reconstitué après coup, fondé sur des paroles qui s'interprètent différemment après la mort de celui qui la pressent et qui passe pour un oracle, ce genre d'épisode

---

<sup>5247</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit*, op. cit., p. 138.

<sup>5248</sup> Entretien avec Maurice Mandavit, op. cit.

<sup>5249</sup> Robert Heissat, *Un kosak sur le toit*, op. cit., p. 139.

<sup>5250</sup> *Ibid.*

<sup>5251</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, chez lui, à Chens-sur-Léman, le 19 janvier 2018.

<sup>5252</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui, à Salon de Provence, le 20 septembre 2019.

<sup>5253</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p. 212.

crée une légende à laquelle on croit... ou pas. Henry Clémens se souvient d'un camarade [...] qui est certain d'y passer :

« Je rencontre Garando, ce copain du peloton qui aimait tant les chansons douces. Alors que je l'interroge sur son air anxieux, il me déclare qu'il va mourir au cours de l'opération, Il en est absolument certain ; je tente de le raisonner mais rien n'y fait ! Cet ami, habituellement des plus enjoués s'est transformé en zombie. Il sera tué par un sniper japonais au moment où je repars en France<sup>5254</sup>. »

Hélie de Saint Marc, dont les récits ont une grande valeur auprès des vétérans d'Indochine, cite régulièrement, l'une des figures qu'il cite régulièrement<sup>5255</sup> dans ses livres parce qu'il l'a admiré est le capitaine Hamacek, qui était comme lui commandant d'unité au 2<sup>ème</sup> BEP. Un matin ce dernier dit à Saint Marc qu'il a très mal dormi et qu'il a eu froid. « Quelques heures plus tard », raconte-t-il, « il était mort, tué d'une balle de plein fouet<sup>5256</sup>. » Le froid d'une nuit qui ne l'était pas, son pessimisme, son insomnie fait partie de la « légende Hamacek », devenue certitude.

De manière générale, beaucoup de soldats sont attachés à leur baraka, à leur chance. Il suffit qu'elle soit démentie par un incident, que le sentiment s'inverse et atteigne le combattant ; parfois l'unité entière pense que tel ou tel de ses cadres en est atteint et peut en ressentir de l'appréhension sur son propre destin ; un « chat noir<sup>5257</sup> », la « poisse ». Charles-Henry de Pirey cite un de ses camarades, le lieutenant Baillet, dont une négligence provoque la mort de son ordonnance. Il « broie du noir » et « estime qu'avec l'âme de l'éclaté s'est envolé sa baraka personnelle ». Il déclare : « Je ne vous conseille pas de venir avec moi, mon vieux, je porte la poisse<sup>5258</sup>. »

C'est également en constatant que son unité, lors du largage sur That Khé en octobre 1950, subit, pour la première fois des accidents de saut mortels (les parachutes étaient périmés) que Robert Schuermans et ses camarades pensent que la chance de leur bataillon est terminée : « On l'a senti. Et effectivement, c'était la fin de notre baraka<sup>5259</sup>. » On peut également trouver l'inverse, à savoir une certitude de mourir qui ne se réalise pas, comme cela arrive couramment en temps de guerre. Le même Robert Schuermans est pessimiste sur le sort de son bataillon en octobre 1950, mais reste optimiste pour le sien et ne croit pas en sa mort. Il va pourtant avoir des doutes au cours d'une situation encore plus dangereuse que sur la RC 4 mais cet optimisme qui le caractérise ne diminue pas avec le danger :

« Au départ, c'est ma nature, je suis parti là-bas sans songer un seul instant que je n'en reviendrais pas. La seule fois où je me suis vraiment demandé si j'allais m'en sortir, c'était au camp (n°3, NDA), pendant le bombardement, parce que j'étais en dessous ; j'ai plongé dans le trou aux ordures. Il faisait 1 m, 1.50 m de profondeur, et il y avait déjà pas mal d'ordures dedans. C'est drôle comme la nature est faite, je râlais comme un voleur parce que j'avais lavé ma tenue le matin même, alors que ça pétait de tous les côtés. [...]. Ça a duré dix minutes, un quart d'heure mais je n'ai jamais pensé que je ne pourrais pas survivre<sup>5260</sup>. »

---

<sup>5254</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>5255</sup> Par conséquent, cette thèse également.

<sup>5256</sup> Hélie de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braise*, op. cit., p 154.

<sup>5257</sup> Le chat noir est toutefois, en Angleterre et en particulier dans la marine anglaise un symbole de chance.

<sup>5258</sup> Charles-Henry de Pirey, *La route morte*, op. cit., p. 68.

<sup>5259</sup> Entretien avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

<sup>5260</sup> *Ibid.*

Le temps des doutes n'assaille pas en permanence les soldats d'Indochine parce qu'ils n'en n'ont pas le temps ni suffisamment de recul pour dire, comme aujourd'hui, que leur guerre d'Indochine était un conflit « inutile ». Mais l'éloignement considérable de la Métropole est, pour le moral, une circonstance supplémentaire de moments de cafard, de mauvaises pensées qui, conjugués aux circonstances dramatiques ou à l'ennui, peuvent fragiliser tout individu.

Lors de leur retour, l'indifférence et l'hostilité de la Métropole ouvrent une blessure qui sera à la base de leur relatif silence que nombre d'entre les vétérans d'Indochine garderont jusqu'à leur décès. Mais, en fait, ce sentiment commence dès leur séjour en Indochine. Le fossé entre les combattants et la Métropole se creuse pendant le conflit.

#### 4.4.4 L'indifférence ou l'opposition de la Métropole : une absence de soutien qui fait mal et le début d'une longue rancœur

« On ne s'est pas “sentis abandonnés”, on “était” abandonnés ! Complètement ! » (Robert Salaün)

Ce que les vétérans appellent l'oubli de la part de la population française à leur égard est davantage une indifférence envers ceux qui combattent si loin pour une cause qui devient incompréhensible vue d'une Métropole en but à de lourdes difficultés financières et matérielles. Le coût d'une guerre comme celle de l'Indochine devient vite pénalisant et l'éloignement d'un territoire dont une partie de la population n'a qu'une vague idée ne suffisent pas à convaincre de la nécessité d'allier conservation de l'empire avec grandeur de la France, dont le quotidien se passe facilement. Les combattants assimilent cette indifférence à l'opposition plus virulente du PCF et le CGT, dont ils reçoivent parfois des articles de journaux aux propos incendiaires avec pour résultat un manque de moyens et de soutien de l'État. Dans quelle mesure ces sentiments réels ou prêtés à la population les atteignent-ils ?

Les soldats d'Indochine peuvent avoir l'impression que tout le monde se désintéresse de *leur* guerre à l'arrière<sup>5261</sup>, dans les villes d'Indochine et en France. La plupart d'entre eux deviennent déphasés en arrivant en Métropole mais plusieurs le sont déjà en revenant à Saigon ou Hanoi après un long séjour en poste ou en opérations. Les habitants regardent des soldats parfois « loqueteux » avec méfiance comme s'ils voulaient oublier la guerre. Les combattants ont du mal à se réadapter à la circulation, au bruit et constatent que les terrasses de café sont pleines de gens insouciantes, Français d'Indochine, Vietnamiens aisés et militaires en affectation tranquille. Raymond Muelle signale cet épuisement et ce décalage des soldats perdus dans les rues d'Hanoi dès, au retour de trois mois et demi d'opérations *Léa* et *Ceinture* :

« Le Lieutenant du Paty se sent perdu. Il reconnaît mal Hanoi. La circulation l'étourdit, les civils le regardent bizarrement (sale, barbu, en loques). [...]. Il “sent douloureusement qu'il n'est pas dans la

---

<sup>5261</sup> Un « arrière » peu représentatif voire imaginaire au vu de l'insécurité de l'Indochine, même si les centres urbains d'Hanoi, Haiphong et Saigon sont en sécurité depuis 1951. Quant à la Métropole, elle est trop éloignée.

note”. [...]. C’est la paix, le commerce va bien, les terrasses de café sont pleines, les femmes sont jolies. C’est peut-être grâce à la colonne Beaufre mais qui sait qu’elle existe cette colonne ? D’abord c’est une intense amertume qui l’envahit et puis lui succède une envie furieuse de se laver, d’être propre, de changer de vêtements. Ainsi il ne sera plus un étranger<sup>5262</sup>. »

Leur amertume est lisible envers les officiers d’état-major trop propres et à leurs yeux bien planqués. La vie semble insouciant alors qu’au même moment, les combattants harassés savent qu’un convoi de GMC rempli de blessés de l’opération *Ceinture* est tombé dans une embuscade sanglante qui a fait de lourdes pertes, début d’une longue série sur cette route tragique. Le défilé qui les réunit « en guenilles » le 22 décembre dans Hanoi ne réduit pas le contraste entre les combattants et *l’arrière* représenté par Hanoi. Cette amertume concerne souvent les relations avec les Français d’Indochine. Michel Bodin souligne qu’elles sont excellentes au débarquement d’octobre 1945. « Les combattants ressentirent l’ambiance que la plupart avait vécue en France en 1944 au moment de la libération. [...]. Ensuite, ce fut l’indifférence. La vision du soldat entrainé dans le quotidien de chacun <sup>5263</sup>. » Bien avant les réactions hostiles ou froides de Métropole, Les soldats du CEFEO rencontrent l’indifférence *en Indochine*, chez les Français et les Vietnamiens prudents ou sensibles à l’indépendance. De fait, les témoignages oscillent entre la méconnaissance d’une communauté qu’ils ne font que côtoyer et des réactions franchement hostiles des combattants à son égard. Ceux qui invoquent la défense d’une terre d’empire ou d’un pays associé contre le communisme, évitent souvent de parler de celle des Français d’Indochine ; ils pensent le plus souvent à la population autochtone.

Rares sont ceux qui ont des bons contacts, même si cela arrive quand ils connaissent une famille sur place, par relations, ou les jeunes femmes de la communauté française. Dans ce cas, il ne faut pas parler politique, comme l’écrit Jean-Paul Mouton : « A Tourane comme à Saïgon, mes relations étaient bonnes avec les civils vivant en dessous du 17<sup>ème</sup> (parallèle, NDA). Nous avions de bonnes relations mais ne parlions pas du conflit <sup>5264</sup>. » A l’inverse de beaucoup de témoignages, Bernard Prin « a de très bonnes relations avec les civils français qui nous recevaient fréquemment<sup>5265</sup>. »

Qui sont les Français d’Indochine ? Les nombreux employés de l’administration leur sont inconnus et indifférents, seulement attachés à leur quotidien et à leurs privilèges. Les commerçants les apprécient surtout en tant que clientèle. Les vieux coloniaux et les « aventuriers », négociants, planteurs sont plus sympathiques au vu des risques pris face aux partisans de la RDV, mais leur racisme ordinaire, quand il existe, indispose les jeunes métropolitains. Les combattants considèrent le plus souvent que cette population très faible en Indochine, 35 000 à 40 000 personnes tout au plus, les soutient mal. En fait, la population qu’ils sont venus défendre apparaît tout autant indifférente que celle de Métropole ; pas autant critique, toutefois, le PCF ayant peu d’influence parmi les Français d’Indochine. Mais nombre d’entre eux ne comprennent pas, les premières

---

<sup>5262</sup> Raymond Muelle, *Premier bataillon de choc en Indochine*, op. cit., pp. 229-231.

<sup>5263</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d’Indochine*, op. cit., p. 40.

<sup>5264</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5265</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

années de guerre, que les soldats venus d'Europe et d'Afrique, auréolés par les victoires sur le nazisme, ne soient pas capables d'anéantir des bandes mal armées et de réussir une pacification comme les troupes coloniales d'antan. Roger Delpy, visitant ses camarades blessés à Saïgon en 1947, constate que « les résidents français - un peu plus de 10 000 - qui y vivent, agissent pour la plupart comme si la bataille en cours ne devait être supportée que par les soldats. Arguant de faible expérience coloniale, ils s'en prennent aux autorités civiles et militaires, leur reprochent mollesse et incompétence, oubliant eux-mêmes de contribuer à l'effort que réclame la situation <sup>5266</sup>. » Les soldats sont d'autant plus aigris et agressifs quand, au retour de mois d'opérations, ils rencontrent « indifférence ou morgue hautaine<sup>5267</sup> » devant leurs uniformes usés, sentiment plusieurs fois exprimé en entretien.

J'ai cité Guy Simon et ses paroles dures sur « la sécheresse et la cupidité » des coloniaux, terminant par un définitif : « C'est quand même triste que la France ne soit représentée extra-muros que par ses déchets<sup>5268</sup>. » Ce qui le révolte d'autant plus est que ce manque de soutien populaire du CEFEO en Indochine vient aussi d'une ANV plus hétérogène que ce que les Français imaginent, à l'image de la population d'Indochine. Arrivé en mars 1951 en Cochinchine, il n'est pas long à s'apercevoir d'une « rivalité à tous les échelons » dans l'armée : celle existant dans l'ANV avec ses contingents ethniques (« les Annamites n'aiment pas les Cambodgiens »), ses sectes et religions (« les Hoa-Hao détestent les Caodaïstes ; tous deux en veulent aux Binh-Xuyen et aux Catholiques ») ; des rivalités entre l'ANV et le CEFEO, leurs contingents indochinois se méprisant mutuellement ; dans l'ANV et dans le CEFEO, avec « les soldats réguliers (qui) honnissent les supplétifs, qui méprisent les partisans ». Le résultat est que les soldats de l'Union française combattent « dans l'indifférence des principaux intéressés, qu'ils soient Français ou Annamites », ces derniers n'applaudissant pas leur propre armée le 8 mars 1951, sous les yeux du lieutenant Simon. « Le peuple vietnamien possède une armée et n'y croit pas »<sup>5269</sup>. Il faut trouver d'autres motivations que se battre pour les Français d'Indochine ou pour les Vietnamiens de l'État dirigé par un Bao Dai inconstant, qui ne leur manifestent pas assez de soutien ostensible. Par cet esprit de dérision qui caractérise les jeunes officiers, certains combattants diront comme Hélié de Saint Marc « qu'ils se battent pour Michelin », une des accusations des communistes qui accusent les gouvernements de défendre essentiellement les plantations et les intérêts des groupes français. Mais bien que les vétérans s'en défendent aujourd'hui, il leur est arrivé, du moins à quelques-uns d'entre eux, de le penser.

Les doutes concernent aussi les relations avec la famille restée en Métropole ou en Afrique du Nord, dont les courriers sont indispensables pour garder le moral. La majorité des vétérans contactés étaient trop jeunes pour avoir une *relation suivie* et écrivaient à leurs parents de manière plus ou moins épisodique. Le fait de pouvoir se confier, de décrire longuement sa vie en Indochine

---

<sup>5266</sup> Roger Delpy, *Soldats de la boue*, op. cit., p. 270.

<sup>5267</sup> *Ibid.*, p. 271.

<sup>5268</sup> Guy Simon, *Chroniques de Cochinchine*, op. cit., pp. 23-24.

<sup>5269</sup> *Ibid.*, p. 23.

comme nous venons de le voir avec Guy Simon, comme pour Paul Esclasse et Max Poiroux, « les a, au contraire resserrés (les liens, NDA) »<sup>5270</sup>. Pierre Caubel estime que « la séparation avec ma fiancée a été l'occasion d'un approfondissement de notre connaissance réciproque par voie épistolaire qui n'a pas été sans intérêt. Pour le reste de la famille, rien de très significatif »<sup>5271</sup>.

Les réponses des vétérans signalent que leur moral n'a pas été affecté par l'éloignement familial pour d'autres raisons que leur prime et insouciance jeunesse. Plusieurs n'ayant pas de famille, les relations n'ont pas été affectées : « Non, j'étais seul, mes vrais parents étaient morts<sup>5272</sup>, » écrit Michel Goriot. Ernest Morin n'a « pas de famille ni d'autres relations »<sup>5273</sup>. Quant à Robert Servoz, c'est plus original : « Ma famille ignorait mon engagement et mon affectation en Indo. Elle a appris ma présence lors de la diffusion des listes de prisonnier !!! »<sup>5274</sup>. André Laperle se marie à Saïgon pendant son séjour ; pas de souci lié à l'éloignement familial puisqu'il construit la sienne. Joseph Koeberlé, enfin, se félicite de ne pas avoir d'attache affective en Métropole : « Je n'avais laissé en France ni petite amie, ni fiancée, ni épouse, ce qui m'a permis de supporter la captivité plus facilement que ceux qui avaient des attaches en France<sup>5275</sup>. »

Pour d'autres combattants, par contre, les relations s'arrêtent devant la longueur du séjour qui finit par s'éterniser. Gilbert Briant signale une rupture avec sa petite amie. Il faut dire que le GC1 du 3<sup>ème</sup> BCCP dont il fait partie reste plus de trois mois en opération en haute région, sans parachutages de vivres – « une délicate attention du commandement » écrit-il – sans courrier : « Pendant cette période, pas de courrier, des télégrammes sont envoyés aux familles, précisant le manque de liaison<sup>5276</sup> ». Jacques Peyrat<sup>5277</sup>, parti seize mois en Indochine et Jacques Thomas, ont connu la même mésaventure avec leur fiancée. Ce dernier donne une explication possible, qui rappelle la difficulté de l'attente pour ceux qui restent : « ma fiancée a décidé de ne pas m'attendre. Est-ce de fréquenter ses amies devenues de jeunes veuves, des maris lieutenant ou capitaines, mariés avant le départ en Indochine ?<sup>5278</sup>. »

Pour d'autres encore, l'éloignement a donné lieu à des tensions. Le séjour du lieutenant Louis-Jean Duclos en Indochine a affecté « assez sérieusement » les relations avec sa famille, de son propre aveu : « Je m'étais marié à ce moment-là (septembre 1948, NDA), et je suis parti en Indo début 1949 après quatre-cinq mois de mariage ; ma femme était enceinte et la gamine est née au mois de juillet pendant que j'étais sur place. J'avoue que j'avais pris une distance car mon quotidien m'absorbait totalement<sup>5279</sup> ». De fait son courrier n'est pas très régulier et un peu forcé. L'engagement de René Laroche et son départ pour l'Indochine l'a éloigné de ses parents et d'une partie de sa fratrie opposée à ce conflit.

---

<sup>5270</sup> Extrait des questionnaires de Paul Esclasse, le 9 mai 2017 et pour la citation, de Max Poiroux le 8 août 2018.

<sup>5271</sup> Extrait du questionnaire de Paul Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5272</sup> Extrait du questionnaire de Michel Goriot, reçu le 30 juin 2017.

<sup>5273</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>5274</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>5275</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5276</sup> Gilbert Briant, *Récit de son séjour, écrit pour sa famille*, reçu le 14 juillet 2018.

<sup>5277</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>5278</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5279</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, *op. cit.*

Enfin, le fait d'avoir euphémisé la noirceur et la violence du conflit indochinois dans leur lettre fait que certaines familles ne comprennent pas le désarroi à distance de l'engagé ni le danger des combats. Seuls les détails de Dien Bien Phu narrés par la presse sont édifiants.

Il reste que l'éloignement de la Métropole isole d'autant plus les combattants que le positionnement politique de la guerre d'Indochine, vu par la presse, une partie du monde politique et de la population française comme une guerre coûteuse et inutile. Cela leur donne, pour ceux qui le savent ou s'en rendent compte, le sentiment d'être lâchés, abandonnés et crée pendant le conflit une amertume, un sentiment d'oubli. Il en résulte, à leurs yeux, un manque de reconnaissance et les efforts de De Lattre pour créer un pôle de presse et une « propagande » ou du moins, une information favorable sur la guerre d'Indochine et ses combattants propre à renverser la tendance de l'opinion, sont resté en partie vains.

Les combattants d'Indochine devenus vétérans ont « fait la paix » avec la presse une fois la guerre d'Indochine terminée, sauf avec *L'Humanité*, devant la nécessité de s'informer, mais eux et elle n'ont jamais oublié ce sentiment d'hostilité mutuelle qui les a animés pendant le conflit. Il culmine dans toute sa complexité au moment de Dien Bien Phu, quand les journalistes valorisent les combattants jusqu'à l'excès d'épithètes flatteuses d'héroïsme rappelant les sacrifices humains de Verdun et critiquant les choix stratégiques et tactiques du commandement. Le général Navarre, comme tous les vaincus, a passé le reste de sa vie à les justifier, au nom du « temps des vérités », et à trouver les responsables de sa propre défaite. Il a, vingt-cinq ans plus tard, accusé la presse de trahison en écrivant, comme l'a souligné Michel Bodin qu'elle a « contribué à le saper (le moral, NDA) dès la fin avril (1954) par des articles et des émissions pessimistes. Elle a parfaitement renseigné le Commandement adverse sur notre dispositif, notre conception de la lutte, nos forces, nos intentions et nos espoirs »<sup>5280</sup>.

Mais toute la presse n'a pas critiqué continuellement le CEFEO depuis 1945, au contraire. Elle a suivi les errements du monde politique et du commandement militaire pendant neuf ans, dans l'esprit d'indépendance qu'a voulu rétablir le général de Gaulle à la Libération en 1944, en créant l'AFP et en permettant la création de *Le Monde*, successeur de *Le Temps*, pour garantir une presse libre. Presque toutes les sensibilités politiques, à l'exception de l'extrême-droite<sup>5281</sup>, se retrouvent dans cette liberté dès la libération de Paris. De manière générale, tous les quotidiens célèbrent la libération de l'Indochine et la lient à la grandeur retrouvée de la France. Mais d'entrée, leurs comptes-rendus sont rares, décalés et constellés d'erreurs. Jacques Dalloz explique que la situation est complexe et les articles montrent souvent une réelle méconnaissance de la colonie et des nouveaux enjeux du retour de la France. Il rappelle également que la presse de gauche s'est, dès

---

<sup>5280</sup> Henri Navarre, *Le temps des vérités*, Paris, Plon, 1979, 463 p., p. 368 dans Michel Bodin, *La France et ses soldats*, op. cit., p. 154.

<sup>5281</sup> La presse d'extrême-droite revient très vite avec l'hebdomadaire maurassien *Aspects de la France* remplaçant *L'Action Française* interdit pour faits de collaboration, à partir de 1947.

le départ, posée des questions sur une reconquête coloniale armée, même dirigée par le prestigieux général Leclerc : « On attendait un libérateur et il est venu un policier<sup>5282</sup> » titre *Combat* le 14 octobre 1945. L'insurrection d'Hanoi, le 19 décembre 1946, met en accusation le Vietminh de par les violences dénoncées par les correspondants de guerre et le ministre d'outre-mer, le socialiste Marius Moutet. Ensuite, le déroulement d'une guerre qui n'en n'est pas vraiment une selon les critères occidentaux, établit une routine qui relègue les articles la concernant dans des pages de plus en plus éloignées de la *Une*. « Dès 1947, L'Indochine entra dans les habitudes<sup>5283</sup>. » écrit Michel Bodin, qui a analysé le rôle de la presse dans ce conflit et constate le désintérêt pour le conflit au fur et à mesure dans les quotidiens nationaux et dans *Le Journal de Dôle* de sa propre ville, dont il dissèque l'intérêt déclinant pour ce sujet devenu ennuyeux.

Les journaux régionaux en parlent encore moins que les quotidiens nationaux car la situation économique et sociale est logiquement plus importante que les affaires étrangères : « Les informations locales, les sports, les faits divers, les questions politiques et économiques tenaient plus de place »<sup>5284</sup>. Or comme le nombre de soldats issus de Métropole est relativement faible, diminuant progressivement de 1947 à 1954, le public s'intéresse d'autant moins au conflit. De manière générale, souligne-t-il, « au lieu de susciter une opinion publique, la presse suivit le déroulement de la guerre sans créer un mouvement d'idées [...]. Les journaux contribuèrent à façonner une certaine conscience du problème et à nourrir l'ignorance<sup>5285</sup>. » Mais il n'y a pas de réel oubli du conflit ; les articles sont rares et de plus en plus éloignés de la première page. Ils ont le mérite d'exister. En définitive, les journaux suivent l'opinion publique qu'ils contribuent en même temps à façonner, selon un cercle vicieux aux dépens des combattants d'Indochine.

L'opinion publique se désintéresse de cette « guerre au loin » au fur et à mesure du conflit et, ne voyant ni issue ni victoire militaire, en constate de facto l'inutilité. La presse suit cette opinion dans la majeure partie des cas. Alain Ruscio signale qu'en 1948, « la presse RPF ne cite la question indochinoise, en première page, durant tout l'année 1948, qu'à quatre reprises [...]. Elle ne fait la une de *L'Humanité* qu'à seize occasions, un peu plus d'une fois par mois<sup>5286</sup>. » Il n'y a pas de complot des médias. La population se désintéresse d'un conflit qui ne la concerne pas ; donc les journaux, dans leur stratégie de vente, ne vont pas s'y attarder, sauf pour « des événements spectaculaires traités comme des faits divers<sup>5287</sup> » puisque c'est le seul angle d'intérêt qui marche pour des lecteurs, comme la retraite dramatique de la RC 4 en octobre 1950, les victoires de De Lattre puis sa mort en 1952. Les seuls journaux qui s'en saisissent sont surtout, au départ, ceux de la « presse d'opinion » et en particulier, de gauche qui en font un combat. Certes, avec *L'Humanité*, elle reste dans le ton du

---

<sup>5282</sup> Jacques Dalloz, *op. cit.*, p. 86.

<sup>5283</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, *op. cit.*, p. 155.

<sup>5284</sup> *Ibid.*

<sup>5285</sup> *Ibid.*

<sup>5286</sup> Alain Ruscio, *L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954). Sondages et témoignages*, *Vingtième Siècle*, n° 29, 1991, p. 42.

<sup>5287</sup> Michel Bodin, *Ibid.*, p. 157.



PCF pour dénoncer la guerre « injuste et criminelle » ; les mêmes mots seront répétés jusqu'en 1954, y compris dans les camps par les commissaires politiques. C'est le seul journal qui, à partir de 1947, publie régulièrement des articles sur et contre le conflit. Les journalistes issus de la résistance se rejoignent sur l'essentiel concernant la guerre d'Indochine, entre critique et rejet de sa logique. Ainsi les articles de Claude Bourdet dans *Combat* puis dans *L'Observateur* à partir de 1950, devenu *France Observateur* en 1954, rejoignent-ils le combat anticolonialiste. Il est soutenu par Gilles Martinet, premier dirigeant de l'AFP en 1944, qui démissionne en 1947 pour justement éviter une censure des informations sur la guerre d'Indochine. *Combat*, *Franc-Tireur*, *Libération* de d'Astier de la Vigerie, soutiennent un temps ce combat malgré les tiraillements des équipes de rédaction qui veulent se singulariser davantage des communistes tout autant que de de Gaulle. En 1953, *L'Express*, créé par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud, rejoint le combat pour les négociations en vue de trouver la paix. Le quotidien socialiste *Le Populaire* souhaite le plus souvent une négociation dès le 10 décembre 1946 avec Léon Blum, mais les virages de la SFIO au sein du « Tripartisme »<sup>5288</sup> puis de la « Troisième Force »<sup>5289</sup> et les divisions au sein de ce parti de gouvernement créent une vraie opposition seulement à partir d'avril 1952, quand la SFIO n'est plus au gouvernement et qu'une majorité de ses députés refusent de voter les crédits militaires pour l'Indochine ; une évolution de ce parti rendue possible, d'après Jacques Dalloz, grâce à Alain Savary<sup>5290</sup>. L'hebdomadaire *Témoignage Chrétien*, nous l'avons vu, s'engage contre la guerre d'Indochine et en particulier contre la torture dès 1948 sous la direction de Georges Montaron. D'autres journaux, comme *Le Monde*, donnent des informations qui ne sont pas toutes critiques mais ce sont celles qui le sont qui sont retenues contre ce journal par les combattants de retour d'Indochine, pour en faire un journal d'opposition systématique à la guerre qu'il n'est pas. Certes, l'article majeur d'Hubert Beuve-Méry crée très tôt cette expression de « guerre sale » en 1947, reprise inversée par le PCF ensuite<sup>5291</sup>, mais le journal écrit davantage sur l'indécision des gouvernements successifs et l'évolution du conflit que pour le dénoncer activement. Les journalistes non communistes, à l'image de Jacques Fauvet, mais aussi de Raymond Aron, Jean Lacouture dans d'autres journaux, constatent l'absence d'espoir d'une solution militaire en faveur de la France. Pierre Journoud rappelle la phrase sans concession de Jacques Fauvet en 1953 qui parle de « guerre sans issue militaire, (qui) devient sans solution politique<sup>5292</sup>. » Les critiques de Robert Guillain sur Dien Bien Phu agacent le colonel de Castries qui veut lui interdire de revenir à la base aéroterrestre. A la fin du conflit, il ne reste bientôt plus qu'une poignée de journaux (*Le Figaro*,

---

<sup>5288</sup> Coalition politique formée à gauche pour prendre le pouvoir de 1945 à 1947 avec le MRP, la SFIO et le PCF...

<sup>5289</sup> ...A laquelle succède, après l'éviction des communistes du gouvernement Ramadier, une coalition politique du centre (MRP, UDSR) et de gauche (SFIO) pour conserver le pouvoir contre le RPF gaulliste et les communistes de 1947 à 1951.

<sup>5290</sup> Jacques Dalloz, « Alain Savary, un socialiste face à la guerre d'Indochine », *Vingtième Siècle*, n° 53, 1997, pp. 42-54.

<sup>5291</sup> Hubert Beuve-Méry, « Une semaine dans le monde », *Le Monde*, 17 janvier 1948.

<sup>5292</sup> Pierre Journoud, « Les guerres de décolonisation », dans François Cochet, *Les Français en guerres de 1870 à nos jours*, op. cit., pp. 170-171.

*L'Aurore* ou *Paris Match*) pour « célébrer » ce conflit dans l'héroïsme de ses troupes et la nécessité de conserver l'empire.

Alain Ruscio constate, d'ailleurs, qu'aucun parti ni mouvement ne mobilise pour des actions de masse pour ou contre la guerre d'Indochine. A l'exception des manifestations épisodiques de dockers à Marseille, activées par la CGT et de celles pour la libération d'Henri Martin, ce sont essentiellement des manifestations pour la paix dans le monde ou contre les États-Unis (la fameuse manifestation contre Ridgway en 1952) qui associent la guerre d'Indochine aux slogans plus généralistes de la guerre froide ; mais pas spécifiquement sur l'Indochine. Ni les radicaux, ni le MRP, ni l'UDSR n'ont mobilisé leurs adhérents et sympathisants en faveur de la guerre d'Indochine, parce que leur parti est divisé sur la guerre d'Indochine et que leurs convictions sur les objectifs de cette guerre impopulaire sont dans une impasse. Les partis sont donc peu audibles et encore moins mobilisés pour des actions de masse, claires pour soutenir ou non le CEFEO. Les journaux sont à l'unisson ; population de Métropole et médias se neutralisent dans leur atonie face à un conflit qui n'accroche pas l'intérêt. Tout cela ne risque pas de mobiliser la population de Métropole et les combattants d'Indochine le ressentent douloureusement. Cela construit une grande rancœur qui dure encore envers les communistes, dont les vétérans retiennent les manifestations violentes à l'embarquement et au débarquement à Marseille, les discours violents de députés tels que Jeannette Vermeersch à l'Assemblée, la demande locale de ne pas accorder de sang récolté en France pour les combattants d'Indochine et la satisfaction devant de la défaite de Dien Bien Phu.

A partir de 1951, la recrudescence de la communication du général De Lattre et, dans une moindre mesure, celle de ses successeurs, incite à des articles plus nombreux des correspondants sur place en leur fournissant de la matière. Mais cela ne change pas l'opinion car les correspondants ne sont pas dupes des efforts de propagande. Ils sont souvent en Indochine depuis plusieurs années. *L'Humanité* a un correspondant sur place depuis 1947 avec au départ, René Lhermitte, mais c'est le combat pour la libération d'Henri Martin à partir de l'été 1950 qui voit se multiplier les articles contre la guerre d'Indochine, presque quotidiens pendant quatre ans. Pour le reste de la presse, il faut attendre l'arrivée d'envoyés spéciaux permanents comme Lucien Bodard pour *France-Soir* en 1948, pour raconter la guerre autant qu'il l'analyse grâce à sa connaissance de la mentalité asiatique et à son réseau d'informateurs et informe très régulièrement, souvent en première page, une population qui ne s'émeut pas pour autant. Rappelons ce jugement sur ses articles : « Chez Bodard, rien n'est exact, mais tout est vrai<sup>5293</sup>. » Il est tout à fait dans la ligne de la presse au sens où il relate des faits divers ; mais son originalité sur laquelle compte son directeur Pierre Lazareff, est le talent de conteur et la qualité des témoignages qui agissent comme un storytelling parfois très

---

<sup>5293</sup> Olivier Weber, *Lucien Bodard. Un aventurier dans le siècle*, Paris, Plon, 1997, 1021 p. ; p. 534.

romancé, mais passionnant, basé sur l'humain. Bodard permet-il à *France Soir* de booster ses ventes ? Son patron le croit qui est aux petits soins pour lui. Les correspondants profitent donc de ces nouveaux rapports avec les chefs du CEFEO tout en traçant leur analyse.

La mort de Bernard De Lattre au combat puis celle de son père le 11 janvier 1952 aboutissent à une prise de conscience de la presse que la guerre entre dans une phase dramatique et qu'elle va mal se terminer pour la France, deux ans avant Dien Bien Phu. Certains médias accentuent la lutte héroïque mais malheureuse que mène le CEFEO en Indochine, loin de tout. C'est en général le ton quand une défaite se profile et se réalise ! Pour d'autres, c'est un appel de plus en plus pressant pour une paix qui, anticipant une défaite, ne soit pas trop en défaveur de la France. Les combattants sont peu informés par les journaux sur place, faute de temps. Ils ne risquent pas de lire *L'Humanité*, interdit dans les bases arrière et autres garnisons. Revenus en Métropole en fin de séjour, ils lisent peu les journaux et ce qu'ils en lisent les hérisse car ils ne se reconnaissent pas dans les récits et le manque d'articles de presse les désole. Personne ne s'intéresse à eux. Mais Michel Bodin relativise le rôle de la presse : « Elle fixa plus les idées qu'elle ne les créa. [...] . Il y eut sans aucun doute une interaction presse – opinion<sup>5294</sup>. » Mais elle ne la change pas clairement. Dans la mémoire collective du conflit, aucun article ne marque un repère clair du conflit à part le numéro qui annonce la chute du camp retranché. Il solde la fin du conflit alors que ce dernier n'est pas terminé. Les militants communistes ne sont pas dynamisés pour le combat anticolonialiste par les articles de « *L'Huma* » mais par l'interprétation méthodique qu'en ont fait leur cellule, réunion après réunion. Ceux de Lucien Bodard, Max Clos, Robert Guillain ont probablement influencé une partie de la population mais son désintérêt reste supérieur à la curiosité que peuvent amener les récits imagés de ces derniers. Aucun témoin contacté ne m'en a parlé de manière à laisser penser que ces lectures auraient une influence sur eux ou leur famille. Seul le journal *L'Humanité* a créé des allergies politiques durables auprès de nombreux combattants. Encore les articles ont-ils été moins lus que n'ont été remarqués les lancers de boulons reçus des dockers sur eux à Marseille. Il faut avouer, toutefois, qu'aucune question directe ne leur a été posée sur la presse. Mais les vétérans en auraient parlé si leurs souvenirs avaient été marqués par ce point. Nos entretiens n'ont que partiellement porté sur les thèmes soulevés par le questionnaire.

Par contre, si la presse n'a pratiquement pas été évoquée dans leurs témoignages, les politiques ont attiré de nombreux commentaires négatifs. Dans mon questionnaire, la question n°66 leur demande : « Comment parliez-vous ou considériez-vous le pouvoir politique à l'époque ? ». Les sentiments qui surnagent à l'époque de la guerre d'Indochine et aujourd'hui est le lâchage du CEFEO par les gouvernements et le milieu politique métropolitain, et un anticommunisme nourri dans les camps de prisonniers ou dans les luttes contre une armée fanatisée par la propagande.

---

<sup>5294</sup> *Ibid.*, p. 160.

Mais leur position sur le communisme est bien davantage évoquée en entretien que dans le questionnaire ; question de prudence peut-être. Ces sentiments n'ont rien de positif à l'égard des gouvernements de l'époque ; encore moins maintenant car ils ont pu constater le retard pris à rendre hommage aux combattants d'Indochine, effectif en 2005 avec la création de la journée dédiée aux combattants d'Indochine chaque 8 juin. Les vétérans prennent mal la critique de la colonisation dont certains d'entre eux se considèrent un peu comme les derniers défenseurs. A leurs yeux, le manque d'engagement du pouvoir politique est la principale cause de leur défaite puis du manque de reconnaissance à leur égard. Les mots employés sont différents mais le mépris affleure souvent, à l'époque comme aujourd'hui.

Le sentiment le plus répandu à l'époque semble l'abandon, le manque de soutien visible des gouvernements en place, à l'image de Michel Varlet (« le gouvernement était assez peu derrière nous »<sup>5295</sup>). Les mots se répètent un peu de la même façon avec les témoignages de Bernard Prin (« nous avons l'impression d'être oubliés par les politiques<sup>5296</sup>. »). Plusieurs expliquent que le conflit est perdu et qu'il ne faut ni trop dépenser ni se préoccuper de futurs vaincus. C'est très clair pour André Barrère (« la France se dégageait de nous. Nous étions des parias<sup>5297</sup>. ») et Jacques Thomas (« pour le pouvoir, l'affaire était perdue d'avance, comme elle l'était pour de nombreux grands chefs militaires, pour de nombreux pays "amis". Je n'étais pas d'accord sur ce point<sup>5298</sup>. »). Les prisonniers français de l'APV, en 1954, sont impatients d'être libérés et ne comprennent pas pourquoi leur libération traîne alors que la paix est signée. Certains pensent que c'est le gouvernement, le monde politique qui ne fait pas ce qu'il faut :

« Les seules nouvelles que nous pouvions avoir nous étaient données par le commissaire politique. On a su qu'il y avait des négociations, qu'il y avait eu un armistice de signé. On attendait de voir venir surtout parce qu'on a su que l'armistice était signé le 22 juillet je crois, et on s'attendait à être libéré aussitôt, bien sûr. Le temps a été long ! On ne s'est pas « senti abandonné », on « était » abandonné ! Complètement<sup>5299</sup> ! »

Ce manque de soutien est également dû à « la valse des ministères », l'instabilité gouvernementale ne permettant pas une vraie stratégie de longue durée même si l'on peut relativiser cet argument puisque si les ministères changeaient, les coalitions et les partis restaient souvent en place, parfois les ministres à moins qu'ils ne changent juste de portefeuille. Mais les combattants pensent plutôt à un syndrome d'incompétence. Pour Jacques Allaire, le pouvoir politique des années 1945-1954, c'est « 0=0 »<sup>5300</sup> ; « des incapables ! »<sup>5301</sup> écrit Jacques Peyrat. Serge Têtu considère que, de toute manière, un pouvoir politique aussi éloigné de l'Indochine ne peut décider d'une guerre qui réclame de la comprendre et de réagir quand il le faut : « Le pouvoir politique était à 12.000 Km de

---

<sup>5295</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

<sup>5296</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5297</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5298</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, *op. cit.*

<sup>5299</sup> Robert Salaün, *Archives orales du SHD, Idem* ; 1h28-15 à 1h33-23.

<sup>5300</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5301</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

nos activités et à mon niveau, cela ne m'intéressait guère sauf le problème qui s'est posé en 1950 pour l'évacuation de Cao-Bang où le gouvernement n'a pas été capable de décider rapidement »<sup>5302</sup>.

Lorsque l'on creuse un peu, on trouve des sentiments à l'égard des politiques de plus en plus violents. Au mépris succède parfois la haine et une brutalité qui n'a pas disparu au vu du contexte politique de ma recherche, à savoir le mutisme à l'égard des combattants d'Indochine des présidents Sarkozy et Hollande et la phrase d'Emmanuel Macron, candidat à la présidence de la République en 2017, sur la colonisation qui est à ses yeux un « crime contre l'Humanité ». L'empreinte de la rancœur est ancienne et profonde.

Il faut dire que les divers scandales qui ébranlent la IV<sup>ème</sup> République ruinent également le crédit des politiques et des chefs militaires, ce qui ne remonte pas le niveau de confiance au sein du CEFEO. Le « trafic des piastres »<sup>5303</sup> oblige l'État à dévaluer en 1953, après sa révélation, le cours de la piastre indochinoise après huit ans de connivence dans cette malversation qui a profité aussi à la RDV. « L'affaire Revers » ou « affaire des généraux », en 1949, est une sombre affaire d'espionnage qui aboutit à la diffusion par la RDV d'un rapport secret du chef d'état-major de l'armée de terre, le général Revers, après son inspection en Indochine. Deux généraux dont Revers sont limogés. Les lecteurs de ce rapport de seulement 25 pages apprennent que le trafic des piastres existe, que le pouvoir de Bao Dai est corrompu et que la guerre est politiquement mal conduite ; un rapport pessimiste sur l'issue de la guerre, qui conseille l'évacuation de la RC 4<sup>5304</sup>. Pensant ne rien devoir à un pouvoir politique qui, selon eux, ne s'occupe pas d'eux, les combattants d'hier se désintéressent des hommes qui les ont envoyés là-bas sans leur donner les moyens pour gagner.

Aussi le sentiment à l'égard du pouvoir politique, « peu flatteur<sup>5305</sup> » pour Martial Chevalier est-il un euphémisme poli tout comme Francis Oustry dont les termes restent modérés malgré la colère qui se sent encore : « Je n'ai aucune considération pour le pouvoir de l'époque qui nous a totalement oublié, si ce n'est d'envoyer des hommes à la boucherie, sans leur donner les moyens de se défendre<sup>5306</sup> ! ». Au désintérêt supposé des politiques répond en retour le leur, « un grand désintérêt »<sup>5307</sup> pour Claude Jubault. « Sans pouvoir suivre au jour le jour les débats politiques menés en Métropole », écrit Pierre Caubel, plus compréhensif mais néanmoins amer, « nous nous rendions bien compte du total désintérêt de tout ce qui concernait l'Indochine. Notre pays avait suffisamment souffert de la guerre pour ne pas aller

---

<sup>5302</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>5303</sup> Trafic sur le cours de la piastre indochinoise, de 1948 à 1953, gros scandale financier de la IV<sup>ème</sup> République, révélé par Jacques Despuech, trafic qui a rapporté des fortunes avec la complicité de l'Office indochinois des changes où a travaillé Despuech. Voir Daniel Leplat, *Le trafic de la piastre indochinoise 1945-1954*, thèse de doctorat en Histoire économique, soutenue à Paris 1 en 2010.

<sup>5304</sup> Danielle Domergue-Cloarec, « *La mission et le rapport Revers* », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, no 148, 1987, p. 97-114. Georgette Elgey, *La République des illusions, 1945-1951*, Paris, Fayard, 1969, 555 p.

<sup>5305</sup> Extrait du questionnaire de Martial Chevalier, reçu le 25 novembre 2017.

<sup>5306</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5307</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

s'encombrer avec les problèmes du "Vietnam". De notre côté, nous faisons notre boulot le mieux possible et avec intérêt, mais non sans ressentir un certain sentiment d'abandon<sup>5308</sup>. »

Plusieurs de leurs camarades ont surtout invoqué le manque d'information dû à leur isolement. « Aucune information », répond Louis Simoni. Pas d'information, donc « aucune opinion » puisque la plupart des soldats comme Robert Drouilles ne savent pas ce que les gouvernements décident sur leur sort : « Nous étions, dans notre brousse sans aucune information et coupés de tout. Nous n'étions pas encore équipés de radio. Les premiers postes à transistors sont arrivés bien après. Les quelques nouvelles qui nous parvenaient, nous les devions aux lettres de nos familles<sup>5309</sup>. » Joseph Koeberlé considère que ce manque d'information est réciproque. Les soldats d'Indochine ne connaissent pas le monde politique ni son processus de décision, et les gouvernements sont « des gens qui étaient loin du terrain et de la guerre, donc plutôt mal informés<sup>5310</sup>. » L'incompréhension mutuelle apparaît donc totale. Les rares informations leur arrivent par bribes.

Par contre, si les combattants ne connaissent peu ou pas le monde politique de la Métropole, ils savent qui sont les communistes ; du moins en ont-ils une idée. Je n'ai pas rencontré de vétérans communistes dans mes recherches et ce ne sont pas les associations d'anciens d'Indochine qui auraient pu m'en faire rencontrer. Les combattants ont beaucoup entendu et lu de slogans hostiles voire haineux à leur égard, d'articles opposés à leur combat, surtout à partir de 1950. Les heurts et les insultes à Marseille, au départ ou/et à l'arrivée de leur séjour, ne peuvent être oubliés. Ils ont ensuite pu lire les discours à l'assemblée, les compte - rendus évoquant les députés communistes qui ne se levaient pas lors des hommages aux combattants d'Indochine dans l'hémicycle. Pour beaucoup de vétérans aujourd'hui, Dien Bien Phu, la défaite en Indochine sont imputables, entre autres, aux sabotages et aux actions du PCF. Certains s'étonnent d'ailleurs, à l'image d'André Barrère, que ce parti n'ait été ni réprimé ni interdit et qu'il ait pu continuer à exister en temps de guerre, en étant opposé au conflit donc à sa propre armée ; une remarque récurrente sur des réseaux sociaux et groupes Facebook :

« Le monde était divisé en deux blocs, c'était la guerre froide. Il est vite devenu évident que cette guerre n'était pas du tout une guerre coloniale mais une guerre de défense du monde libre contre la dictature communiste. Hélas en France, des organismes politiques étaient totalement pour l'établissement de ce régime. Ils ont employé tous les moyens contre leur armée pour saboter leur armement et leurs matériels et faire croire qu'ils étaient là pour rétablir le régime des colonies. Ils ont pu trahir leur pays et leur armée sans avoir été inquiétés le moins du monde<sup>5311</sup>. »

Le pouvoir était donc « allié aux communistes » et la France mise sous pression par le PCF qui était le principal parti de France à l'époque. William Schilardi, à l'époque, pensait que « le pouvoir politique de l'époque était collaborateur des communistes »<sup>5312</sup>. Il était loin d'être le seul.

---

<sup>5308</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5309</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5310</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5311</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5312</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

Or si le PCF a participé au CFLN dès le 4 avril 1944, au GPRF de De Gaulle et aux gouvernements de la « Troisième Force » sous la IV<sup>ème</sup> République jusqu'au 5 mai 1947, sans être, d'ailleurs, opposé au retour de la France en Indochine, il a dès cette même année marqué son hostilité à la guerre, demandant la négociation avec la RDV d'Ho Chi Minh, seul interlocuteur vietnamien. Il dirige des actions « officielles » à partir de 1950, sur le terrain. Mais le PCF et la CGT ont connu un certain degré de répression comme le souligne Alain Ruscio ; plusieurs gouvernements de la IV<sup>ème</sup> République ont emprisonné les dirigeants communistes (Jacques Duclos, André Stil à deux reprises<sup>5313</sup> et cégétistes comme Alain Le Léap, Lucien Molino entre autres), demandé des levées d'immunité parlementaire « toujours repoussées par les assemblées<sup>5314</sup>. » La puissance du nombre d'élus communistes et de militants cégétistes ou les alliances avec d'autres partis de gauche ne sont pas les seules raisons du refus d'interdire ce parti comme en 1939 et la CGT : « Si l'interdiction pure et simple du PCF, réclamée par une partie de la droite, ne fut jamais sérieusement envisagée, (car jugée dangereuse politiquement<sup>5315</sup>), l'arrestation ou la tentative d'arrestation de ses principaux dirigeants était en fait un essai de dissolution non avoué<sup>5316</sup>. » Alain Ruscio ajoute que « la répression ne s'est pas contentée de viser le sommet de l'appareil » du PCF mais que les militants, colleurs d'affiches, distributeurs de tracts et de journaux ont pu connaître « les arrestations, jugements, incarcérations, amendes qui se sont multipliés », sans compter les licenciements de dockers, grévistes divers, délégués syndicaux et même fonctionnaires<sup>5317</sup>. Henri Martin et Raymonde Dien ont été les incarcérés les plus médiatisés du PCF. Le PCF n'a donc pas eu « quartier libre » pour s'opposer à l'action des gouvernements sur l'Indochine et au combat du CEFEO sans s'exposer à une relative « répression ». La puissance électorale et militante du PCF, celle de la CGT, ne sont pas les seules raisons du mot « relative ». La guerre d'Indochine n'a pas la portée de la Seconde Guerre mondiale au début de laquelle le PCF avait été interdit. Les frontières de la France ne sont pas attaquées. Le CEFEO n'est pas « l'armée française » issue de la mobilisation générale mais un corps expéditionnaire composé d'engagés qui réoccupe un territoire lointain de son empire puis vient en aide à des États associés de l'Union française. Les députés considèrent donc pour une partie que ce statut de guerre non déclarée ne réclame pas des mesures politiques comme en 1940 ; d'où une absence d'interdiction du PCF et de la CGT, une censure moins rigoureuse et une politique relativement clémente sur l'opposition au conflit.

Les anciens d'Indochine interrogés sur ce point<sup>5318</sup> n'ont pas rencontré de militaires ouvertement communistes en Indochine. Aucun n'en n'a croisé ni, du moins, n'a su leur engagement. Jacques

---

<sup>5313</sup> Alain Ruscio, *Les communistes et la guerre d'Indochine. 1944-1954*, op. cit., pp. 224-225.

<sup>5314</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>5315</sup> Entre autres par la crainte d'un soulèvement d'une partie de la population, d'un risque de guerre civile. Des militants communistes de Côte d'Or m'ont dit, il y a plus de vingt-cinq ans, qu'ils avaient gardé tout un arsenal de la résistance et l'avait caché dans le cas où une insurrection aurait eu lieu après la guerre.

<sup>5316</sup> *Ibid.*

<sup>5317</sup> Alain Ruscio, *Ibid.*, pp. 225-226.

<sup>5318</sup> Question n°57 : « Comment considérez-vous, si vous en avez côtoyé, les militaires français communistes (ex-FTP) de votre unité ? »

Penot écrit : « je ne pense pas que nous avons cet article en dotation dans les paras<sup>5319</sup>. » Jacques Peyrat, engagé au 1<sup>er</sup> BEP reconstitué en 1954, répond que « la légion ne connaissait pas de communistes »<sup>5320</sup>. Il n'a, semble-t-il pas eu connaissance de l'existence des lieutenants Jacques Neveux, affecté en avril 1951 au 2<sup>ème</sup> REI et Jean Brugié au 5<sup>ème</sup> REI. Tous deux ont hésité à venir en Indochine. Communistes non encartés, ils font une guerre très respectable, surveillés par la Sécurité Militaire mais n'ont donné lieu à aucune sanction, tant leur conduite au feu a été irréprochable et surtout, que leurs « chef de corps se portent garants » d'eux. Jean Brugié finit son séjour normalement mais Jacques Neveux est renvoyé en France « sous une escorte de gendarmes »<sup>5321</sup>. Pierre-Alban Thomas, ancien résistant FTP, sympathisant communiste, est parti en Indochine en espérant faire une guerre la plus propre possible. Il participe à des réunions d'anciens FTP, rencontre des officiers de l'APV avant le 19 décembre 1946, mais ne donne aucun renseignement à qui que soit ; il mène sa guerre avec loyauté au sein du BM 9 (bataillon de marche de la 9<sup>ème</sup> DIC) tout au long de son séjour de novembre 1945 à février 1948. Comme les officiers précédents, il se sent mal dans son rôle d'occupant dans le CEFEO, à l'inverse de son engagement de résistant pendant la Seconde Guerre mondiale. Les idées ont la vie dure sur leur engagement en Indochine. Les désertions pour raison de militantisme communiste ont été rarissimes. André Fabiano écrit pourtant : « je n'en ai pas connu ; ils étaient fichés en rouge et ceux qui sont venus n'ont eu de cesse que de rejoindre le rang des Vietminh »<sup>5322</sup>. Georges Laget se montre encore plus définitif : « je n'en n'ai pas rencontré, sinon nous les aurions éliminés ». Serge Têtu a une explication plus modérée sur le fait de ne pas en avoir rencontré au cours de ses deux séjours : « À ma connaissance, au premier séjour, seul cas où il y aurait pu en avoir, je n'ai pas connu d'ex- FTP ni de communiste. En second séjour, compte tenu des filtrages à l'engagement au Maroc, il ne pouvait y avoir de communiste connu<sup>5323</sup>. » La rancœur des combattants d'Indochine est forte, pendant le conflit, contre ceux qui les oublient ou qui les critiquent, que ce soient la presse, le monde politique ou les communistes. Ils sont, selon nombre d'entre eux, des traîtres ou, du moins, des causes de la défaite finale. Rien n'est rectiligne dans la vie militaire et encore moins dans le parcours des combattants d'Indochine. Mais les difficultés dues à l'éloignement et le long séjour de près de deux ans et demi sont de réelles souffrances pour de jeunes soldats qui ne sont que rarement partis pour des raisons politiques de reconquête coloniale. Leur isolement n'est pas seulement géographique mais familial, social et les combattants en tireront désormais l'impression d'être lâchés, oubliés par tous ou presque. Cet aspect social et politique des mémoires combattantes d'Indochine a souvent été négligé sur l'ensemble du conflit. Cette thèse ne fait que l'effleurer, car il reste beaucoup d'éléments à étudier mais il fallait que ce soit fait. Toutefois, dans l'immédiat de chaque fin de

---

<sup>5319</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, *op. cit.*

<sup>5320</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, *op. cit.*

<sup>5321</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *Officier et communiste dans les guerres coloniales, op. cit.*, pp. 145-146.

<sup>5322</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, *op. cit.*

<sup>5323</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*



séjour, les mémoires combattantes relèvent toutes cette difficulté de partir définitivement d'Indochine avec ses souvenirs brutaux, ses belles images d'un pays qui a marqué tous les acteurs du conflit. Il s'agit justement de construire des mémoires d'Indochine depuis ce retour difficile pour eux malgré le soulagement d'être vivant et la joie de retrouver sa famille. La dernière phase de leur existence liée à ce conflit comme la dernière partie de ma thèse se focalisent sur ce point, la difficulté d'exister en tant que « vétéran d'Indochine » avec des souvenirs à la fois douloureux et éblouis, avec ce sentiment de gâchis et d'indifférence concernant leurs sacrifices.

## Troisième partie

Une mémoire intranquille : l'ancien combattant à la recherche de reconnaissance et d'apaisement depuis le retour d'Indochine

« Le séjour indochinois imprima sur tous les combattants de telles images que l'examen de leur état d'esprit et de leurs pensées à leur retour s'impose comme une évidence<sup>5324</sup>. »

---

<sup>5324</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 239. Michel Bodin construit cette réflexion à la lumière des 603 témoignages qu'il a recueillis pour cet ouvrage (p. 245).

La partie précédente analysait le vécu des combattants en Indochine à l'épreuve des faits, de leur expérience, depuis leur engagement et la réception de leur ordre de mission jusqu'à leur départ d'Indochine ; comment ils ont agi et ressenti leur quotidien, les événements militaires ou privés, les sons, les odeurs, les bruits, les images ; pourquoi ils les ont mémorisés. Cette troisième et dernière partie du travail de thèse évoque la vie des combattants dans un autre temps, celui de leur retour définitif d'Indochine : celui de l'après-guerre d'Indochine. Ils changent de statut, passant de combattants à anciens combattants ou vétérans. N'étant plus en guerre ni en Indochine, leur mémoire se construit sur la base de leurs souvenirs, des informations enregistrées pendant un ou plusieurs séjours. Les fragments de l'histoire qu'ils ont vécue à leur niveau s'agglomèrent en une mémoire individuelle, dont ils gardent les traces jusqu'au terme de leur vie. Cette mémoire vit, s'entretient ou se néglige, se transforme, décline du fait de l'oubli, de la maladie. Des souvenirs réapparaissent, d'autres disparaissent. Elle se reconstruit ou s'affine sous des influences diverses, les conversations avec les autres anciens combattants, les lectures, les discours des associations, des officiels, constitutifs d'une ou plusieurs mémoires collectives. Pour les plus âgés d'entre eux, aujourd'hui, cette mémoire d'Indochine s'étire sur soixante-quinze ans depuis les premiers retours d'Extrême-Orient.

Le premier chapitre de cette troisième partie analyse leur sortie de guerre d'Indochine, dans les premiers temps de leur retour, de quelques semaines à quelques mois pendant leur congé de fin de campagne et leur réadaptation à la société avant une nouvelle vie professionnelle ou une nouvelle affectation militaire, voire pendant leur long temps de rééducation jusqu'à la reprise d'une activité. Cette phase, comme l'ensemble de leur vie depuis leur retour d'Indochine n'a pas d'histoire. Elle marque le début de leur mémoire, un temps méconnu, à la fois joyeux et douloureux.

Le rôle des porteurs de mémoire est un second axe logique. Depuis 1946, le retour des combattants a permis de construire un ensemble de mémoires individuelles qui ont pu se voir dynamisées ou ignorées, reprises ou recouvertes par des mémoires collectives et l'intervention d'acteurs publics et privés qui ont porté, transmis dès avant leur retour (les associations combattantes, les écrivains-combattants) ou beaucoup plus tard (L'État, l'Éducation nationale) les mémoires individuelles, les mémoires collectives construites dans le même temps, et l'histoire du conflit. Il convient donc d'étudier le rôle, les apports et les lacunes de ces acteurs de la transmission de l'histoire et des mémoires. Le dernier chapitre explique que l'éloignement du temps de la guerre d'Indochine amène enfin davantage de réflexion, d'apaisement sur des mémoires combattantes que l'historicisation permet d'intégrer et de valoriser au moment où les acteurs, porteurs de la mémoire vivante, disparaissent. Mais l'ère du témoin a, entre-temps, permis de faire de cette histoire et de cette mémoire méconnues un sujet étudié.

Comment le combattant devient-il vétéran ? Quelle est la place du retour d'Indochine dans la construction de sa mémoire individuelle ? Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

# Chapitre 7 Revenir d'Indochine : une difficile sortie de guerre ou comment évacuer les traumatismes d'une défaite

« Nous n'avions rien à dire, aurions-nous seulement été compris ? » (Martial Chevalier)

Revenir d'une aventure aussi belle et aussi dure que la guerre d'Indochine, est un moment très important qui a tout à fait sa place dans une étude sur les mémoires parce qu'elles débutent à ce moment du départ d'Indochine. Pour ceux qui ont fait plusieurs séjours, leur mémoire a commencé à se construire à leur premier retour. En abordant le sol français, plus rarement d'Afrique du Nord, les combattants essaient d'évacuer, dans un premier temps, les tensions du conflit, de se soigner, de retrouver leur famille. Cette sortie de guerre est devenue un objet historique majeur et un champ mémoriel nouveau, du moins assez récent, qui est de ce fait, extrêmement intéressant. Le vétéran doit se confronter à une vie de famille nouvelle, à une suite de sa carrière en Algérie, à une autre guerre dès 1954 pour une partie des anciens d'Indochine ou commencer une autre carrière. Dans cette « vie d'après » l'Indochine, la mémoire individuelle va s'enrichir des expériences, de la comparaison et à la confrontation du souvenir de ce conflit avec les mémoires collectives complémentaires ou opposées ; une mémoire éprouvée par les difficultés de se réinsérer, de vivre avec ses souvenirs les plus noirs et les plus beaux, de supporter l'indifférence, les critiques et les deuils. Certains vont connaître une mémoire d'Indochine invasive, douloureuse qui prend de la place dans la vie familiale et qu'il faut défendre ; d'autres vétérans n'ont gardé que le positif. En quoi la qualité et les conditions du retour des combattants d'Indochine conditionnent-ils la construction de leur mémoire combattante ? La réadaptation sociale, familiale est-elle compliquée pour tous ? Pourquoi leur mémoire peine-t-elle à se diffuser dans le cercle familial ? La sortie de guerre d'Indochine, c'est-à-dire le retour définitif des combattants peut être analysé en plusieurs phases : d'abord, le retour à proprement parler depuis la traversée maritime ou le retour par avion d'Indochine, puis un retour à l'intime, dans les premiers mois de l'arrivée en France, dans leur famille, à l'armée ou dans la vie civile avant d'étudier l'après-guerre d'Indochine, c'est-à-dire leur temps long depuis leur réadaptation sociale, de ce retour jusqu'à aujourd'hui. Puis il faut aborder la phase de la reconstruction de leur vie, du physique comme du mental, jusqu'à aujourd'hui, et l'indispensable résilience si compliquée à atteindre. Enfin, le rôle nouveau de la post-mémoire équivaut à élargir le cercle mémoriel. Les vétérans l'ont-ils pu ?

## 1. Un retour très attendu par les combattants d'Indochine ?

« J'étais tellement désolé de quitter l'Indo, sans avoir réalisé tout ce dont j'avais rêvé » (Alexis Arette).

La notion de retour fait partie de la sortie de guerre. Il ne se résume pas seulement au transfert vers la Métropole et l'Afrique du Nord, ni à l'arrivée des combattants venant d'Indochine. Ce retour dure plusieurs mois, en fonction du statut, combattant engagé ou libéré de son contrat, de son état personnel, de sa reconstruction familiale, professionnelle, intime.

Pour le militaire de carrière, il dure les quatre mois de son congé de fin de campagne. Pour le blessé, il s'étend jusqu'à la fin de ses soins ou jusqu'à la fin de son congé de convalescence, avec des extensions dues à l'état de santé toujours fragile ; celui de Pierre Latanne, rentré en novembre 1954 avec de graves blessures très incomplètement soignées dans les camps de prisonniers, prend normalement fin en mars 1955 mais les complications le prolongent encore une année jusqu'en mars 1956. De son côté, le soldat en fin de contrat attend son échéance et celui qui a quitté l'armée prend le temps de se remettre et de trouver du travail, pour une nouvelle vie qui sort définitivement du conflit. Revenir en Métropole ou en Afrique du Nord est un soulagement pour la plupart des combattants d'Indochine, pour lesquels le séjour de 12 à 26 mois – hors rapatriement sanitaire – s'est révélé très long, épuisant, dans une tension devenue parfois insupportable, et qui a fragilisé le corps comme l'esprit. La plupart sont heureux de rentrer, parce qu'ils sont vivants et que leur aventure les a grandis ou qu'elle est apparue conforme à leurs attentes. Il est logique de penser que la perspective de revoir leur famille les rend impatientes d'arriver en Métropole. Ce n'est pas le cas de tous. Cela peut paraître surprenant, mais une sortie de guerre ne produit pas toujours de plaisir intense chez le combattant. Nombre d'entre eux appréhendent de rentrer, soit parce que leur tâche n'est pas terminée ou que leur séjour a laissé de l'amertume, soit parce qu'ils sont inquiets de l'accueil, les insultes et les bouillons de l'aller ayant laissé des traces. Le type de retour, par bateau ou par avion donne déjà une mémoire différente selon le mode de transport, un retour dont les combattants profitent, qui peut se révéler joyeux, brutal ou ennuyeux. La diversité de l'accueil accroît ensuite cette différence dans un contexte rarement favorable. Il n'a rien à voir avec mai 1945, qui marquait un soulagement général fêté dans tout le pays. Tout cela conditionne une construction mémorielle souvent amère du vétéran. La sortie de guerre a rarement inspiré les chercheurs concernant l'Indochine et de manière très récente celle des autres conflits. Les témoignages forment l'une des bases de l'analyse de ce moment transitoire entre combattant et ancien combattant, entre la fin de la guerre et début d'une autre, dans une grande complexité d'expériences et de sentiments.

En quoi ces retours d'Indochine sont-ils diversement attendus par les combattants ?

## 1.1 Le retour d'Indochine : Un intérêt historiographique très récent pour une sortie de guerre et son contexte très particulier

« Les sorties de guerre constituent un phénomène qui intéresse les historiens depuis une dizaine d'années » (Cosima Flateau, 2016).

Les premiers retours d'Indochine commencent début 1946 pour les blessés et malades du CEFEO, arrivés en octobre 1945 et évacués sur la Métropole. Une sortie de guerre à dix mille kilomètres de la Métropole a des temporalités particulières, multiples, pour des engagés : prolonger ou non son séjour, recevoir l'ordre de départ individuel ou par unités et attendre l'embarquement, ce qui peut prendre du temps ; l'effectuer par bateau pendant trois semaines ou plus, ou en avion pendant trois à quatre jours ; arriver à Paris ou Marseille ; signer sa fin de contrat ou rejoindre sa famille pour un congé de fin de campagne. La réadaptation à la société, à sa famille, font partie, de cette sortie de guerre. La démobilisation intime qui succède à la démobilisation militaire, que ce soit le retour à la vie civile ou le retour du militaire de carrière qui en termine avec l'Indochine pour poursuivre son métier ailleurs marquent le début de la mémoire combattante qui se construit avec tous les éléments engrangés depuis la volonté d'engagement jusqu'au retour en Métropole. Les témoignages d'après-guerre en sont le résultat matériel.

En quoi les retours d'Indochine sont-ils différents des autres guerres ?

### 1.1.1 L'historiographie des sorties de guerres : une étude essentiellement centrée sur la Première Guerre mondiale (qui ignore la guerre d'Indochine ?)

« Un moment de recomposition de l'identité particulièrement sensible où le soldat est fragilisé »  
(Raphaëlle Branche)

Les traumatismes ou du moins, les souffrances vécues en Indochine ne trouvent que peu d'échos puisque, contrairement aux guerres mondiales, les Français de Métropole et d'Afrique du Nord n'ont pas été directement concernés par une expédition militaire dans une partie lointaine et mal connue de l'empire colonial. Il n'a pas existé de « culture de guerre » ni de « mobilisation culturelle »<sup>5325</sup> pour l'Indochine, et peu contre elle. Seuls le PCF et la CGT ont alimenté des manifestations populaires contre le conflit. En comparaison, aucune manifestation importante n'est venue soutenir le CEFEO, à part celle, houleuse et faite dans cet objectif, du 4 avril 1954 à Paris. L'historiographie ne s'est intéressée aux « sorties de guerre » des conflits contemporains que tardivement, « depuis une dizaine d'années »<sup>5326</sup> selon Cosima Flateau en 2016 ; elles sont pourtant un moment important pour la société qui les ont vécues. Pourquoi un intérêt si tardif ?

Je ne m'aventurerai pas à une longue approche comparatiste des sorties de guerre, qu'étudie l'ouvrage collectif de référence, dirigé par Jacques Frémeaux et Michel Battesti, *Sortir de la guerre*<sup>5327</sup> en 2014. Anne-Célia Feutrie en relève la richesse des contributions, dans son compte-

---

<sup>5325</sup> Raphaëlle Branche, « La dernière génération du feu ? Jalons pour une étude des anciens combattants français de la guerre d'Algérie », dans *Sorties de guerre au XXe siècle, Revue Histoire@Politique*, n° 3, novembre-décembre 2007 ; En ligne : <https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2007-3-page-6.htm> (consulté la dernière fois le 11 juillet 2022).

<sup>5326</sup> Cosima Flateau, « Les sorties de guerre. Une introduction », *Les Cahiers Sirice*, n°17, 2016, pp. 5 – 14 (*Idem*).

<sup>5327</sup> Jacques Frémeaux et Michèle Battesti, *Sortir de la guerre*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2014, 403 p.

rendu, paru 2015. Les *entrées en guerre* ont toujours suscité un intérêt précoce puisqu'elles permettent de comprendre les responsabilités d'un conflit et les mécanismes de marche à la guerre. Les *sorties de guerre* sont des « temporalités particulières (au pays, à l'époque, au groupe), qui ne sont, en somme, ni la paix ni la guerre »<sup>5328</sup>. Il faut attendre le début du XXI<sup>e</sup> siècle pour voir la publication des premières recherches sur celles vécues par les combattants. Ce n'est pas étonnant. Jusque-là, les seules études concernent les traités de paix et leur application, un domaine essentiellement géopolitique. Les après-guerres de 1815, 1855 ou 1871 n'ont connu que de grandes études historiques sur les traités de Paris, de Versailles, sur le Congrès de Vienne et sur leurs conséquences. On sait, en fait, très peu de choses sur le retour des combattants. Seuls les romans évoquent ce sujet. Les premières fédérations d'anciens combattants, comme la Fédération des anciens combattants de 1870-1871, créée en 1893<sup>5329</sup>, revendiquent l'identité, le besoin de reconnaissance des vétérans, sans grands échos. Les honneurs publics ne commencent à *pleuvoir* sur les combattants qu'avec les vainqueurs de 14-18, dès le début des années 1920, en même temps qu'une politique commémorative et la construction d'une mémoire monumentale dans tout le pays, pour ne pas oublier les sacrifices des combattants.

Pendant longtemps, tout se focalise sur la Première Guerre mondiale et le constat des bouleversements qui ont rendu l'après-guerre particulièrement chaotique. Elle a imprégné la société par sa violence dans tous les domaines et la lenteur du retour à la paix. Trente ans après la thèse d'Antoine Prost sur les anciens combattants en 1975 et sa publication deux ans plus tard<sup>5330</sup>, il a paru intéressant de mettre en parallèle des difficultés de retour à la paix de la société, l'éclosion des associations d'anciens combattants, leurs revendications financières, leur importance sociale pour éclairer un peu plus une sortie de guerre traumatisante. La sortie de guerre du premier conflit mondial apparaît, par conséquent, intéressante aux yeux des historiens mais ce sont toujours les entrées de guerre qui passionnent davantage pour comprendre comment de tels conflits ont pu se déclencher.

En 2004, Bruno Cabanes, analyse la sortie de guerre des combattants français de 1914-1918<sup>5331</sup>, étude amplifiée ensuite par un séminaire de recherches à Sciences Po, débouchant sur une publication, sur les *Sorties de guerre au XX<sup>e</sup> siècle*<sup>5332</sup>, travail coordonné en 2007 par le même

---

<sup>5328</sup> Anne-Célia Feutrie, Penser les « sorties de guerre » : approches comparatistes des après-guerres, *Acta Fabula* volume 16, n° 5, 2015. En ligne : <https://www.fabula.org/acta/document9298.php> (consulté la dernière fois le 11 juillet 2022).

Bénédicte Grailles, « Gloria Victis : vétérans de la guerre de 1870-1871 et reconnaissance nationale, *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 30, 2005. En ligne : <https://journals.openedition.org/rh19/997text=C%27est%20cette%20prise%20de,%27une%20m%C3%A9daille%20comm%C3%A9morative%20C2%BB%2013> (*Idem*).

<sup>5330</sup> Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française (1914-1939)*, Paris, PFNSP, 1977, 3 volumes 237, 261, 268 p.

<sup>5331</sup> Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français 1918-1920*, Paris, Seuil, 2004, 555 p.

<sup>5332</sup> Bruno Cabanes et Guillaume Piketty, *Sorties de guerre au XX<sup>e</sup> siècle*, *Histoire@Politique*, n° 3, 2007, 110 p. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2007-3.htm> (*Idem*). Publication suivie en 2009 par Bruno Cabanes et Guillaume Piketty (éd.), *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009, 310 p.

Bruno Cabanes et Guillaume Piketty. D'ailleurs, la guerre d'Indochine en est absente, comme c'est très souvent le cas à propos des conflits, quel que soit le sujet. Plus récemment, en 2011, Dominique Fouchard a soutenu une thèse, sur « L'empreinte de la Grande Guerre dans les familles françaises » en étudiant les retours des soldats et les comportements qui ont bouleversé les familles dans l'après-guerre<sup>5333</sup>. Elle ensuite publié un ouvrage tiré de sa thèse<sup>5334</sup>, analysant ces nouveaux comportements conjugaux et les difficultés de réinsertion familiale des soldats.

Dans le cadre de l'étude de 2007, Raphaëlle Branche étudie le retour des soldats d'Algérie, en particulier la phase de démobilisation<sup>5335</sup>. L'apport est d'autant plus novateur qu'il permet d'étudier une situation différente d'une « sortie de guerre mondiale ». Elle peut se comparer avec celle d'Indochine, même si celle-ci est particulière, les militaires du CEFEO étant des engagés. Raphaëlle Branche retient de l'analyse de l'auteur de la « La victoire endeuillée », plusieurs phases d'un retour physique et mental progressif d'une masse de combattants vers la Métropole. D'abord une « phase de séparation » ; adaptée à l'Indochine, cela correspond à l'embarquement à Hanoi ou Saigon, en avion ou sur un navire, une période de sentiments mêlés oscillant entre l'amertume, le déchirement et le soulagement. Puis vient une seconde phase de « seuil », phase psychologique au départ d'Haiphong ou de Saigon, quand le militaire se rend compte qu'il n'est plus un combattant d'Indochine ou de manière plus administrative au moment de sa fin de contrat d'engagement<sup>5336</sup> ; une dernière phase « d'agrégation à la vie sociale » dès le retour dans sa famille, revoyant femme ou fiancée et enfants, ou plus tard, sur son premier lieu de travail<sup>5337</sup>. Si les sorties de guerre peuvent se comparer sur un plan structurel, avec la mécanique du retour à la maison, il reste qu'elles sont totalement différentes les unes des autres. Celles de guerre d'Indochine ne ressemblent à aucune autre – du moins parmi celles du XXe siècle – du fait de la durée très longue du séjour et de l'éloignement complet du soldat<sup>5338</sup>, sans permissions.

Ces phases sont des moments difficiles où le combattant est parfois à vif, dans le souvenir des cruautés qu'il a vues, subies ou suscitées, une phase de retour à la paix assez brusque s'il revient en avion et le constat de l'homme qu'il est devenu pendant son séjour, que sa famille voit revenir, face à celui qu'il était à son départ : « Ces trois phases sont identifiées comme un moment de recomposition de l'identité particulièrement sensible où le soldat est fragilisé<sup>5339</sup>. » Il suffit que l'accueil

---

<sup>5333</sup> Dominique Fouchard, *L'empreinte de la Grande Guerre dans les familles françaises : Quels retours à l'intime dans l'entre-deux-guerres ?*, Thèse de doctorat en Histoire, soutenue en 2011 à Paris 10.

<sup>5334</sup> Dominique Fouchard, *Le Poids de la guerre. Les Poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 287 p.

<sup>5335</sup> Raphaëlle Branche, « La dernière génération du feu ? Jalons pour une étude des anciens combattants français de la guerre d'Algérie », dans Bruno Cabannes et Guillaume Piketty, *Sorties de guerre au XXe siècle*, op. cit.

<sup>5336</sup> Pour certains vétérans d'Indochine, c'est en quittant leur corps de troupes en fin de séjour que ce sentiment naît, parfois davantage que leur départ d'Indochine ou leur arrivée en France.

<sup>5337</sup> Raphaëlle Branche, « La dernière génération du feu ? Jalons pour une étude des anciens combattants français de la guerre d'Algérie », op. cit.

<sup>5338</sup> Seul le parcours des Français libres de 1940 à 1944 loin de chez eux est encore plus long que celui des séjours en Indochine.

<sup>5339</sup> Raphaëlle Branche, op. cit.



soit houleux pour provoquer de profonds sentiments d'incompréhension, que la mémoire va conserver.

### 1.1.2 Analyser les réalités d'une sortie de guerre perdue

Pour Michel Bodin, qui a abordé cette question vingt-cinq ans plus tôt, « le séjour indochinois imprima sur tous les combattants de telles images que l'examen de leur état d'esprit et de leurs pensées à leur retour s'impose comme une évidence<sup>5340</sup>. » Toutefois, peu d'historiens de la guerre d'Indochine ont travaillé sur la sortie de guerre des combattants. Cela constitue « l'après-guerre » et donc devient un autre sujet. Quelles traces en reste-t-il chez le vétéran d'Indochine ?

Le plus souvent, les ouvrages s'arrêtent aux accords de Genève et au retour des prisonniers ; un épilogue relie la fin de ce conflit avec le début de la guerre d'Algérie ou avec la guerre du Vietnam jusqu'à la chute de Saïgon en 1975, fin officielle de trente ans de guerres d'Indochine. Le retour est un sujet spécifique qui n'est plus du domaine du conflit, ni de son histoire politique et militaire mais celui d'une « histoire privée » des combattants puis anciens combattants qui se dispersent dans leur famille. Ivan Cadeau a innové en évoquant le parcours du CEFEO jusqu'à son départ en 1956, le retour en Métropole des populations civiles et des militaires avant de terminer sur celui des vétérans français au Vietnam à la recherche de leurs souvenirs<sup>5341</sup>. Pierre Journoud a évoqué le jeu des mémoires, « les anciens d'Indo en Algérie » et leurs centurions, « le retour du refoulé » bien après Dien Bien Phu<sup>5342</sup>. Seul Michel Bodin a étudié rapidement, leur retour des soldats d'Indochine, « les retrouvailles avec la France », le parcours des anciens combattants d'Indochine<sup>5343</sup> comme il l'a fait pour la quasi-totalité des aspects du conflit. La littérature combattante est souvent restée centrée sur un conflit fait d'aventures humaines oscillant entre l'héroïsme et les malheurs de la guerre. Elle n'a pas été beaucoup plus loquace sauf pour dénoncer les insultes jetées aux combattants revenus en Métropole et l'indifférence d'un pays oublieux de ses fils.

Mais progressivement, plusieurs vétérans ont bâti une œuvre se nourrissant de la sortie de guerre pour en expliquer les tourments, ne serait-ce qu'avec des romans et des autobiographies remplis du *mal jaune* cher à Jean Lartéguy, insistant tous sur les séquelles du conflit, les phases de mal-être. Pierre Schoendoerffer, dans son livre *Le Crabe-tambour* et son film éponyme, traite en partie de ce sujet à travers ses trois personnages qui finissent sans gloire une carrière ou une réinsertion que les guerres d'Algérie et d'Indochine ont bouleversées<sup>5344</sup>. Il a ensuite effleuré dans *Là-haut*, le

---

<sup>5340</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 239-249.

<sup>5341</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 527-529.

<sup>5342</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, op. cit., pp. 276 et suite.

<sup>5343</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, op. cit. Troisième partie : les anciens combattants, pp. 237-258.

<sup>5344</sup> Le commandant, le médecin, Willsdorff et Babourg. Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe-tambour*, op. cit.

sujet d'un passé qui remonte toujours à la surface à un moment de sa vie. Chaque vétéran s'est reconnu en lui comme il s'est retrouvé dans *La 317<sup>ème</sup> section* de Schoendoerffer pour la mémoire de guerre, dans les errements du médecin, et ceux de Babourg dans *Le Crabe-tambour*. Après la parution des premiers ouvrages de l'écrivain-cinéaste, les autobiographies combattantes se sont souvent étendues sur les difficultés de l'après-guerre d'Indochine, comme si les vétérans s'étaient rendu compte qu'il était possible d'en parler. Hélié de Saint Marc a raconté ses guerres, ses sorties de guerre en décrivant avec précision les strates de « sa vie d'après » la déportation, l'Indochine, l'Algérie, la prison.

Mais beaucoup de vétérans d'Indochine se sont tus, cette phase de retour étant troublante et très intime. De plus, pour une partie d'entre eux, un nouveau conflit les attendait en Algérie et la plupart ont voulu ensuite tourner la page pour vivre leur vie du mieux possible en taisant leurs souffrances. Saint Marc, comme la plupart de ses frères d'armes, a attendu l'âge de la retraite pour se plonger dans son passé et l'exprimer, au départ, avec l'aide de son petit-neveu Laurent Beccaria. Nombre de vétérans ne l'ont pas atteint. Pour les autres, leurs blessures d'Indochine ne cessent de s'ouvrir au fur et à mesure qu'il s'en produit de nouvelles, rarement accessoires mais tout autant profondes, comme le conflit algérien, la chute de Saïgon en 1975 et de la victoire de l'État communiste de la RDV, l'affaire Boudarel en 1991, voire la victoire de 1981 et ce que plusieurs vétérans ont appelé « la coalition socialo-communiste ». Si les combattants ont déjà ressenti, lors de leur retour de fin de séjour, l'amertume de l'indifférence et de l'hostilité de la Métropole à leur égard ou à l'égard de leur conflit, de réelles blessures, des manques commencent à s'installer lorsque les vétérans partent définitivement d'Indochine, ou, en 1954, à l'annonce du cessez-le-feu.

## 1.2 Des sentiments très mélangés à l'annonce du retour en Métropole et au départ d'Indochine : entre soulagement et tristesse

« J'ai fait plusieurs guerres ; on les a toutes perdues<sup>5345</sup> ! » (Martial Chevalier).

Pour publier son livre sur *Les combattants français face à la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Michel Bodin a dépouillé « 603 questionnaires originaux » plus ou moins remplis et s'est servi de « 36 récits édités » dont il a synthétisé les réponses au sein des chapitres I « Le retour » et II « Les retrouvailles avec la France » de sa rapide troisième partie finale, « Les anciens combattants »<sup>5346</sup>. Mon éventail de réponses au questionnaire de cette thèse est plus modeste mais la diversité de celles des vétérans aux questions n°80, 86 et 87<sup>5347</sup> confirment son « classement » de leurs ressentis

---

<sup>5345</sup> Martial Chevalier à sa fille Marie - France. Entretien de l'auteur avec Marie – France Chevalier, dans son atelier de peinture à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>5346</sup> Michel Bodin, *op. cit.*, pp. 237 à 250.

<sup>5347</sup> Question n° 80 : « Quels ont été vos sentiments, si vous en avez eu ou si vous vous en souvenez : à l'annonce de la fin de la guerre (et de la défaite) ? A votre départ ? Question n°86 : Attendiez-vous la fin de votre (de vos) séjour (s) avec impatience ? Question n° 87 (questions 53 et 54 du questionnaire de Raphaëlle Branche) : « Etiez-vous content de rentrer chez vous... ?... Ou redoutiez-vous ce retour ? Dans les deux cas, pourquoi ? »

en revenant d'Indochine<sup>5348</sup>. Parmi les premiers exprimés, le mot « bonheur », les sentiments « heureux » ne sont pas les plus nombreux. Tous les combattants d'Indochine ne sont pas intégralement heureux de rentrer ; du moins, ce n'est pas le premier sentiment éprouvé. Michel Bodin hiérarchise « le soulagement », « la tristesse », « la nostalgie », la population abandonnée dans « une contrée merveilleuse<sup>5349</sup> » comme les sentiments les plus couramment représentés dans les réponses obtenues, en dehors du bonheur attendu de retrouver sa famille.

### 1.2.1 Le départ d'Indochine : un douloureux mélange de sentiments

« Grande tristesse pour ceux qui étaient morts pour rien et soulagement car, en tant que prisonnier, j'allais connaître la fin de mes misères » (Joseph Koeberlé).

Ils partent d'Indochine, ont survécu au conflit et vont revoir leur famille. Mais ils ressentent bien souvent un sentiment de fausse note, d'inaccompli : un échec militaire, une opération en cours, l'inquiétude pour ceux qu'ils abandonnent, camarades de combat, population et supplétifs de leur secteur, à la merci d'une vengeance des soldats de l'APV. Il n'est pas facile de quitter la congai qu'ils ont aimée, encore moins si un enfant est né. Dans quelle mesure ces sentiments sont-ils réellement négatifs ?

Certain n'ont pas envie de rentrer et auraient bien prolongé mais ne l'ont pas pu ou l'ont déjà fait, ce qui leur est ensuite refusé (deux prolongations maxima de six mois). La coupure de dix-huit mois à deux ans et demi avec les proches restés en Métropole a pu distendre les liens et la perspective de rentrer rappelle à une partie des combattants qu'ils sont devenus des hommes plus expérimentés, réfléchis, rentrant dans un foyer qui les a vu partir tout juste sortis de l'adolescence. Pour un petit nombre, de retour des camps de prisonniers ou gravement blessés, très affaiblis, ils ont surtout peur de ne pas retrouver leur unité et continuer leur carrière. Jacques Thomas, blessé en décembre 1952 en pays Thaï, arrive dans un tel état qu'il regrette d'abord de ne pouvoir aider davantage ses camarades dans une lutte sans merci : « Nous avons tellement à faire ! Après une nuit calme, un cognac autorisé par le médecin ; pour lui demain je serai mort<sup>5350</sup>. » Certains grands blessés s'angoissent à l'avance du regard plein de pitié qu'ils recevront de leurs proches et des difficultés de trouver un emploi, ou, tout simplement, de l'impossibilité de se rengager et de connaître à nouveau la grande aventure. Il est également arrivé que des soldats du rang et des cadres n'aient pas vécu l'aventure souhaitée ni gagné les décorations dont ils rêvaient<sup>5351</sup>. Ils s'inquiètent à l'avance de ne pas apparaître comme un soldat, sinon glorieux, du moins considéré pour ses exploits, que ce soit pour leur ambition personnelle ou face à leurs proches à qui ils n'auront pas grand-chose à raconter.

---

<sup>5348</sup> Michel Bodin., *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, pp. 241-246.

<sup>5349</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>5350</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5351</sup> D'où leur envie de participer à une dernière opération, laquelle peut mal tourner (le 3<sup>ème</sup> BCCP sir la R C 4).

Leur fonction a pu les préserver de la guerre pour ceux qui n'ont que peu quitté leur base ou passé tout leur séjour en état-major, à l'intendance. Mais, contrairement à l'idée reçue chez une partie des combattants de choc, chaque militaire du CEFEO a vécu au moins une fois une aventure qui s'est parfois révélée dangereuse même pour ceux qu'ils appellent avec mépris les « planqués de l'état-major » ou des services. La plupart, hommes et femmes, ont côtoyé le danger à une ou plusieurs reprises, en convoi ou en mission, découvert des milieux de vie étonnants, une population fascinante, et gardent, au plus profond de leur être, une Indochine troublante qui les a tous marqués qu'il est difficile de quitter.

Le soldat d'Indochine garde parfois cette petite angoisse devant le fait que la vie a continué sans eux pendant plus de deux ans. Pour le militaire marié et père de famille, sa femme l'a-t-elle attendu ; les enfants, leurs proches les reconnaîtront-ils ? Malgré le soulagement de s'en être bien sorti, l'inquiétude est concomitante du plaisir de rentrer d'Indochine. Elle prend des formes extrêmement variées, et affectent partiellement le voyage du retour, instillant des doutes dans leur esprit. La mémoire qui se construit dès le départ d'Indochine peut s'avérer un poison dans cette nouvelle parenthèse de leur vie. Ils sont vivants et parfois diminués par une blessure ou une santé fragilisée, mais laissent derrière eux des morts, des blessés graves, des abandons. Des souvenirs lancinants remontent à la moindre occasion sur le bateau du retour, où le temps s'étire et permet de réfléchir à ce qui vient de se passer. Les conversations entre combattants qui retrouvent parfois, cocassement, des camarades perdus de vue depuis leur arrivée en Extrême – Orient, la perte de sommeil, une pensée fugace, un épisode revécu attisent l'étonnement presque coupable d'être un survivant quand tant de camarades sont tombés. Ce sentiment va plus ou moins souvent revenir dans leur vie.

On peut distinguer trois moments forts marqués par des sentiments particuliers envers le retour, attendu ou non : celui qui évoque l'attente du retour en fin de séjour, l'annonce de la fin de la guerre et celui qui marque le départ à proprement parler d'Indochine. Sur le fait d'attendre « la fin de [son] séjour avec impatience » (Question n° 86), les réponses sont sans surprise, très diverses mais ne se scindent pas comme on pourrait l'attendre en deux groupes, entre ceux qui, chargés de famille, ont hâte de retrouver leurs proches, et les célibataires, sans attaches, à l'enthousiasme plus modéré. Plus des trois - quart des vétérans questionnés sur ce point reconnaissent n'avoir pas connu cette impatience de rentrer voire, pour certains être déçus d'avoir à rentrer. Pour quelles raisons ? Plus que l'attente du retour, la guerre crée une sorte de routine exigeante, une vie engagée qui impose l'objectif de « finir le travail » avant de penser à celui de rentrer. Nombre de combattants sont investis au point de ne pas y penser. « Je ne me suis pas posé la question<sup>5352</sup> » répond Pierre Mouty sur son impatience ou non à vouloir rentrer. Beaucoup sont à fond dans leur mission et ne

---

<sup>5352</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Mouty, reçu le 23 mai 2020.

comptent pas les jours jusqu'au retour, d'autant que le pays est fascinant et qu'ils ont le sentiment de vivre l'aventure de leur vie. Ils sont désireux de poursuivre la guerre pour ne pas lâcher leurs compagnons, leurs supplétifs et de finir sur un beau succès. Alexis Arette en arrive à cacher son ordre de départ à sa hiérarchie tant il est attaché à ses hommes. Malgré les fatigues et les blessures, les abandonner est, pour lui, une catastrophe :

« J'étais tellement désolé de quitter l'Indo, sans avoir réalisé tout ce dont j'avais rêvé, que j'ai caché à mon chef de Commando, l'ordre qui me rappelait à Hanoi pour y embarquer, J'ai gagné ainsi un mois de plus pour me battre. Déjà, blessé, j'avais fui l'hôpital d'Hanoi en dépit des convenances et des avis médicaux avec encore mes pansements, pour reprendre le commandement de ma section. J'étais ainsi fait, et je ne regrette rien<sup>5353</sup>. »

Michel Varlet est très attaché à son régiment et n'est pas impatient de le quitter, ce qui serait synonyme de fin de l'aventure : « Non car j'admirais mon régiment<sup>5354</sup> », répond-t-il. André Barrère, qui combat en partie pour éviter la victoire du communisme, ne veut pas partir tant que cet objectif n'est pas atteint : « Non, la population avait besoin de nous car viscéralement anticommuniste et contre la dictature<sup>5355</sup>. » Ceux qui ont eu un séjour écourté, notamment par un rapatriement sanitaire, regrettent de quitter si tôt l'Indochine en l'ayant juste effleurée. Guy Delplace est parti pour l'aventure et, très gravement blessé, doit quitter ses camarades, après avoir vécu plusieurs mois extraordinaires. Malgré ses souffrances, le coup est rude : « En définitive j'étais ennuyé de rentrer. Je ne pensais pas être si durement touché. Là-bas, il était impossible de me faire soigner. Je n'avais pourtant pas perdu mes moyens mais c'était hors de question de rester<sup>5356</sup>. » Henry Clémens est, lui aussi, rapatrié sanitaire, très rapidement, en 1946. Lui aussi est déçu de cette aventure écourtée : « J'avais une sévère pleurésie, Il fut alors décidé de me rapatrier assez vite sur la France, ce qui fut fait deux à trois semaines après sur le paquebot *Ile-de-France* alors transport de troupes. J'étais profondément déçu de devoir revenir aussi vite en France<sup>5357</sup>. » D'autres ont fait des demandes de prolongation de six mois, qui ont été refusées comme pour Francis Oustry, ou en ont déjà bénéficié et ne peuvent plus prolonger, tel Claude Jubault. William Schilardi, plus terre-à-terre, n'est pas surpris ni plus impatient que cela. La perspective de son retour est actée par la durée du contrat. Le retour est donc normal : « J'étais parti pour un contrat de trois ans. La fin de Dien Bien Phu correspondait à la fin de mon contrat<sup>5358</sup> », écrit-il.

Il ne faut pas oublier que beaucoup de combattants se plaisent dans ce contexte de guerre et sont fascinés par un environnement, une population qui les changent d'une France bien terne en comparaison, surtout pour les jeunes soldats qui sortent de l'occupation allemande. Ils aiment ce territoire, au-delà de la guerre qui, pour ceux des unités de soutien, est d'un quotidien différent de celui des parachutistes et autres troupes de choc : « Je n'étais pas particulièrement impatient. Ce n'était

---

<sup>5353</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5354</sup> Le RICM en l'occurrence. Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

<sup>5355</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5356</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>5357</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>5358</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

pas la guerre tous les jours et nous avons souvent des moments de bonheur<sup>5359</sup> », reconnaît Robert Drouilles qui garde à la fois des images terribles et de très bons souvenirs de son séjour. Il faut se faire une raison, les événements et les limites physiques commandent souvent de rentrer. Malgré son épuisement, Serge Têtu se sent encore utile surtout que, pour lui qui a vécu le désastre de la RC 4, les batailles et les succès de *l'ère de Lattre* en 1951 constituent une période presque exaltante : « Non, au contraire, j'aurais, et beaucoup de mes camarades aussi, préféré que le séjour dure plus longtemps. Mais en fait, notamment en fin du second séjour, nous étions physiquement fatigués compte tenu de l'intensité de nos activités opérationnelles<sup>5360</sup>. »

A l'inverse, on trouve logiquement des combattants dans l'impatience grandissante de rentrer, fatigués de leur séjour comme Serge Têtu, par le climat éprouvant, le rythme des opérations : « oui, à la fin de ma 2<sup>ème</sup> année de séjour. [...]. J'étais content de pouvoir me reposer et d'oublier le stress »<sup>5361</sup>. Ils estiment avoir fait leur temps dans un conflit qui s'éternise et n'annonce rien de bon. André Geraud l'est d'autant plus que les bons moments vécus dans le cadre militaire de la guerre semblent rares au Laos : « Bien qu'envoûté par le pays, je n'ai gardé que peu de souvenirs agréables de l'armée »<sup>5362</sup>. Henri Darré, comme André Fabiano, sentent que la situation se détériore pour eux et qu'ils vont finir par y rester : « Je dois dire que j'ai attendu avec impatience, non pas mon retour d'Indochine mais, celui de Soc Trang où l'élimination progressive des militaires Français, ne me laissait qu'une toute petite chance de revoir la France<sup>5363</sup>. »

Second moment où les sentiments sont forts, l'annonce de la fin de la guerre, pour ceux qui sont encore en Indochine. Perdre une guerre n'est jamais source de sentiments heureux, malgré l'assurance de pouvoir réchapper de la guerre. Une partie des acteurs du conflit sont déjà rentrés, ayant fini leur séjour quand ils apprennent le cessez-le-feu ; mais leur sentiment n'apparaît pas différent de ceux qui sont sur place. Dans la réponse à la question n°80, sur leur sentiment à l'annonce du cessez-le-feu, il s'agit surtout, pour la grande majorité, d'un soulagement mais beaucoup parlent de tristesse, voire de ces deux sentiments mêlés : « tristesse et soulagement »<sup>5364</sup> écrit Louis-Jean Duclos ; officier de carrière. Joseph Koeberlé est prisonnier lorsqu'il l'apprend. Pour lui, c'est une « grande tristesse pour ceux qui étaient morts pour rien et soulagement car, en tant que prisonnier, j'allais connaître la fin de mes misères »<sup>5365</sup>. Il y a eu trop de morts pour un engagement politique de plus en plus décevant : « Un soulagement certes, mais une très profonde déception, des camarades sont morts pour rien<sup>5366</sup> » écrit Pierre Dissard. Ce dernier constat, les morts inutiles, se ressent, pour une partie d'entre eux, dès les premiers moments du cessez-le-feu et va prendre une

---

<sup>5359</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5360</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>5361</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5362</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>5363</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>5364</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>5365</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5366</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

place croissante jusqu'à former aujourd'hui un très large consensus dans les réponses apportées. A chaque annonce de fin de guerre, il semble que c'est le même sentiment mélangé répandu chez les combattants ; des témoignages l'attestent également pour les deux guerres mondiales comme pour l'Algérie. Avant ou après la joie de la paix qui revient, la nouvelle de la fin de la guerre est triste devant le nombre de camarades qui n'ont pas eu la chance de survivre, la fin d'une aventure unique et, pour l'Indochine, une défaite qui sonne comme un gâchis.

D'où la tristesse est liée au sentiment d'un engagement personnel maximum, de pertes pour rien. Les mots « gâchis », « écœuré » ou « dégoût », « chagrin » ou « de la peine », « le déshonneur », « rage et déception » accompagnent et dépassent, dans leur amertume, celui de « tristesse ».

La fin de la guerre donne logiquement un intense sentiment de soulagement. La défaite est toujours douloureuse, mais ils sont vivants. Ceux qui ont vécu la mort de près en apprécient la saveur. André Fabiano, rentré de son séjour quand il apprend le cessez-le-feu, résume l'esprit général de ceux qui ont employé ce terme : « Un soulagement à l'annonce de la fin de la guerre (pas de la défaite) ; je savais que je n'aurai plus à y retourner<sup>5367</sup>. » François-Xavier Heym en est soulagé et garde surtout le sentiment du devoir accompli : « On s'en est bien tiré quand même en sauvant la moitié du Vietnam, soulagement donc<sup>5368</sup>. » « Ouf » est également un commentaire concis et pourtant évocateur, plusieurs fois marqué. Une seule réponse, celle de Jean-Pierre Chieulet, est simplement positive sans autre commentaire, étant « heureux de la fin de la guerre »<sup>5369</sup>. Avant sa captivité, Jacques Allaire est content de la perspective de rentrer, « sans plus »<sup>5370</sup>, écrit-il. Il a surtout la satisfaction d'avoir un poste passionnant au sein d'un bataillon d'élite, le 6<sup>ème</sup> BPC de Bigeard, sous le commandement d'un chef prestigieux et attachant ; un faisceau de sentiments rarement éprouvé dans sa vie. C'est la grande aventure. Mais quelques mois plus tard, la captivité qui suit Dien Bien Phu accélère son impatience d'en sortir et de rentrer au pays puisque la guerre est perdue et terminée. Joseph Koeberlé, lui aussi captif, est dans l'attente quotidienne de l'annonce de cette fin de guerre, qui, pour lui, signifie, la survie, la libération et le retour en Métropole : « La fin de la captivité, je l'attendais tous les jours<sup>5371</sup>. » Une fois libéré, ce sentiment devient encore plus pressant. Pierre Caubel n'en peut plus d'attendre : « Grande impatience avant ce retour, retardé par des examens médicaux en série<sup>5372</sup> », écrit-il.

Le moment du départ est important car il matérialise le retour proprement dit. Il apparaît, à la fois, dans la même dualité de sentiments, comme un déchirement et un moment heureux, selon les combattants. Les plus heureux de partir ont, malgré tout, un serrement de cœur comme à chaque fin d'étape de la vie ; comme au départ de Marseille ou Toulon, sans l'angoisse de ne pas revenir.

---

<sup>5367</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5368</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>5369</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>5370</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5371</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5372</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

## 1.2.2 Tristesse et amertume du départ

« J'adorais ce pays, je l'ai quitté avec regret. » (Louis-Jean Duclos)

À la question sur le sentiment au départ d'Indochine, les réponses sont moins nombreuses ; est-ce l'impression de redire la même chose que pour la question précédente (mais l'annonce de la fin de la guerre ne signifie pas le départ pour tous les combattants), ou est-ce parce que le sentiment éprouvé est trop difficile à revivre ? Les réponses expriment moins de sentiments de soulagement cette fois-ci, probablement pour ne pas se répéter, mais souvent de la tristesse. Le départ représente l'abandon de leurs camarades autochtones et d'une partie de leur jeunesse.

Partir est donc, pour une partie des combattants, un véritable arrachement même si sauver sa peau et revoir sa famille est une douce mélodie. Cependant, cela signifie avoir été battu, laisser la place aux communistes au Tonkin et « laisser tomber » populations et supplétifs. C'est une « tristesse immense »<sup>5373</sup> pour Jacques Peyrat, « tristesse et amertume de quitter ce pays aimé dans ces conditions »<sup>5374</sup> écrit Pierre Caubel, qui a conservé ces sentiments en lui jusqu'au bout. Cette impression, pour ceux qui ont fait plusieurs séjours, se renouvelle fâcheusement à chaque retour en Métropole ; à deux reprises pour Serge Têtu qui parle de « regrets » à ses deux fins de séjour ; et pourtant il est heureux de partir pour une bonne raison. Il est, comme beaucoup de ses camarades, « au bout du rouleau ». Rescapé de la RC 4 où il est brièvement prisonnier avant d'être libéré, il a fait toutes les opérations de l'ère *De Lattre* jusqu'à Hoa Binh au sein du groupement de Tabors : « On est content de repartir parce qu'on était épuisé. Le Tabor aurait pu tenir en opération trois mois, quatre mois ? Mais pas plus. Physiquement, ce n'était plus tenable »<sup>5375</sup>.

Cela ne l'empêche pas, à l'image de Bernard Gaudin, d'éprouver à la fois un sentiment de soulagement mais également un goût d'inachevé, la tristesse de quitter un pays magnifique où il laisse une partie de sa jeunesse, « ce pays fascinant qui a marqué tout le corps expéditionnaire »<sup>5376</sup>. Parfois, cette tristesse déborde sur le ressentiment, du fait des morts inutiles que le départ matérialise, en quelque sorte, puisqu'ils abandonne tombes et cimetières à « l'ennemi ». Plusieurs de ceux qui ne l'ont pas montré à la question précédente, l'affirment à la seconde. Henri Darré se souvient de l'ambiance lourde, sur le bateau en s'éloignant des côtes, malgré son propre soulagement de « s'en être tiré » : « Nous avons conscience d'être enfin dans une zone libre, la Mer de Chine. Au bastingage, tous avaient des larmes plein les yeux, pensant à ce qu'ils laissaient derrière eux, ce beau pays maintenant complètement dévasté mais aussi, tous leurs copains dont les corps sont souvent restés ensevelis dans la rizière<sup>5377</sup>. » Mais l'amertume, sur ce point, s'adresse surtout aux politiques :

---

<sup>5373</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>5374</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5375</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018

<sup>5376</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>5377</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*



« Combien de morts auraient dû être évités si les politiciens avaient fait leur travail et si le PCF n'avait pas été en guerre contre leur pays en aidant les Viets<sup>5378</sup>. »

Enfin, les plus attachés à l'Indochine, comme ceux qui ont pris femme ou famille pendant leur séjour ont encore moins envie de rentrer que les autres. Cela reste une blessure pour Jacques Bouthier. Il doit d'abord s'investir, sur la base de SENO, pour faire partir les Hmongs, une véritable déchirure pour eux et lui :

« Je me suis occupé, au Laos, de préparer les gens qui partaient, les Hmongs, entre autres, qui voulaient rentrer en France, en Guyane. [...]. À SENO, j'ai préparé aussi le transfert des Thaïs, des Laos. Je suis resté deux ans, rattaché au 5<sup>ème</sup> BIC, la 5<sup>ème</sup> compagnie. Il y avait des cours de français ; j'avais un instituteur laotien qui parlait très bien français. On leur apprenait à se servir du gaz, du butagaz. Et chose essentielle, que beaucoup ignorait, l'eau du robinet n'était pas l'eau de la rivière. Il fallait fermer le robinet. On les préparait à partir, en petites foulées. Au départ, Madagascar était demandée mais les Malgaches ont refusé. Il y en a eu pas mal en Guyane, 800, également en Métropole, 4 000 je crois, et 20 000 aux États-Unis. Ils sont surtout sur la côte Est, tous bien installés. Ils étaient en danger de mort<sup>5379</sup>. »

De fait, il ne part qu'avec regret, pas seulement parce que sa mission est terminée, mais parce sa maison de Saïgon a été détruite par la guerre civile : « Je pensais rester civil, les circonstances m'ont décidé à rentrer en novembre 56 avec femme et enfant<sup>5380</sup>. ». Il a perdu ses papiers, ses photos et n'a eu qu'une indemnisation symbolique. Ecœuré, il rentre en Métropole.

Plusieurs vétérans expriment d'autres sentiments au départ d'Indochine. Deux réponses n'expriment aucun sentiment (« rien » est, dans ce cas, la réponse précise), soit parce que le souvenir s'en est allé, soit parce qu'une fois le séjour terminé ou la guerre terminée, le retour apparaît logique et la page se tourne définitivement, sans heurt manifeste à ce moment.

Néanmoins, contrairement à *la perspective de départ* et à l'annonce de la fin de la guerre, qui donne un sentiment amer de défaite en 1954, le départ proprement dit est davantage exprimée comme étant un moment positif par beaucoup de vétérans. Avoir survécu, surtout quand on est parachutiste, sortant de Dien Bien Phu et de la captivité, est pour Jacques Penot une grande satisfaction : « Je ramenaï ma carcasse<sup>5381</sup> ! » écrit-il. Jacques Allaire n'est certainement pas mécontent de rentrer après tout ce qu'il a subi à Dien Bien Phu et au camp n°1. La pensée de retrouver sa famille, qui l'a fait tenir, est enfin à portée de main : « C'est le moins qu'on puisse dire puisque j'allais retrouver mon épouse, ma mère, plus un enfant né en mon absence »<sup>5382</sup>. Revoir sa famille, quitter un environnement fascinant mais épuisant par la lourdeur du climat, quitter la guerre, ne peut que contenter, même provisoirement, même imparfaitement au vu du dénouement, des combattants harassés. Michel Bassot est « heureux de rentrer ; le climat Tonkinois pendant 26 mois,

---

<sup>5378</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5379</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>5380</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>5381</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5382</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

c'est dur pour un Français »<sup>5383</sup>. André Geraud, une fois certain de partir, a envie de revoir sa famille qui l'attend avec impatience :

« En partant, les sentiments étaient mêlés, nostalgiques mais j'étais content de rentrer, de revoir ma famille. Mes parents étaient âgés, je suis le septième de la famille, mes parents s'étaient mariés très tard, et je me demandais si je les reverrais. Ma petite sœur avait deux ans quand je suis parti en Indochine. Je suis rentré, elle en avait cinq<sup>5384</sup>. »

Le terme « contents », revient plus souvent que « heureux », d'autant plus si la famille a donné, à distance, quelques soucis. Ainsi Pierre Dissard est-il « content de rentrer car (son) père était gravement malade, cancer des poumons parce qu'il avait été gazé en 1918 »<sup>5385</sup>.

Enfin, j'ai demandé aux vétérans s'ils redoutaient ce retour<sup>5386</sup>. Le mot est sans doute un peu fort ; j'aurais dû le remplacer par le verbe « appréhender », moins violent. Mais c'est tout de même le cas pour quelques-uns d'entre eux, là encore pour des motifs divers. Il ne faut pas être grand clerc pour expliquer que cela signifie la fin d'une aventure inoubliable dans un pays qui n'a rien de banal, ce que représente pour eux la Métropole ou l'Afrique du Nord, et de retrouver la vie de famille. Louis-Jean Duclos n'a pas envie de rentrer dans son affectation de départ, c'est-à-dire en Algérie, là où sa famille est restée. La guerre qu'il mène n'est pas vraiment attractive ; par contre, il est passionné par l'Indochine. « C'était moins ma mission que l'environnement qui me séduisait. [...] J'adorais ce pays, je l'ai quitté avec regret<sup>5387</sup>. » Il précise : « J'aimais le dépaysement exotique, ses paysages, son alimentation, la grâce de ses filles, la courtoisie de ses notables<sup>5388</sup>. » Mais il lui faut reprendre une vie de famille à peine construite avant le départ, avec un enfant né pendant son séjour. Il part avec regrets et non sans appréhension devant la perspective d'une reprise de vie familiale tranquille à la suite d'une expérience fascinante. De ce point de vue, Robert Drouilles, que l'Indochine a séduit, n'est pas enthousiaste de revoir un pays qui est toujours sous le régime de la carte d'alimentation et poursuit une reconstruction difficile : « Passer de la vie d'aventures à celle d'un pays vieillot, noir de pollution et dans lequel on avait toujours faim, ne me tentait pas<sup>5389</sup>. » Francis Oustry regrette à la fois le dépaysement que lui a procuré l'Indochine et ses missions qui forment une aventure certes dangereuse, le contraire d'une routine ennuyeuse, surtout pour un cadre qui reçoit un commandement dépassant les attributions et le formalisme habituels du sous-officier. Chef d'un commando de supplétifs du 75<sup>ème</sup> bataillon vietnamien, il patrouille, combat, s'occupe des familles de ses hommes, de leur logement, de leur santé ; il dialogue avec les notables des villages, parcourt les marchés. Aussi un retour dans une structure hiérarchisée très classique ne l'enthousiasme-t-il pas du tout :

---

<sup>5383</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>5384</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>5385</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>5386</sup> Question n°87 : Etiez-vous content de rentrer chez vous ou redoutiez-vous ce retour ? Pourquoi ?

<sup>5387</sup> Entretien de l'auteur avec Louis-Jean Duclos, chez lui, à Paris, le 22 février 2018

<sup>5388</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>5389</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

« Je redoutais ce retour car j’appréhendais la vie en caserne, d’être à nouveau commandé alors que pendant trente mois, j’avais été mon propre chef. Les premiers temps de mon rapatriement ont été assez durs à cause des contacts avec les jeunes officiers qui sortaient des écoles et voulaient nous apprendre notre travail, n’admettant pas qu’on leur donne des conseils<sup>5390</sup>. »

Comme les autres jeunes, Jean-Pierre Chieulet s’est bien fondu dans cette population et il faut abandonner tous les avantages appréciés. Rentrer ne l’enthousiasme pas non plus :

« Je suis très partagé à l’idée de rentrer. Je m’étais pris à aimer l’Indochine, j’avais des amis, j’avais un petit macaque, et il fallait que j’abandonne tout ça ! Mes parents m’attendaient en France, mes frères et sœurs aussi mais je ne pourrais pas les voir ; je savais que je n’aurais pas une longue permission, huit ou dix jours. J’étais content mais pas enthousiaste ! J’étais devenu un peu indochinois ! J’aimais bien les gens de là-bas, je m’étais attaché à eux et je comprenais leurs malheurs<sup>5391</sup> ! »

C’est d’autant moins enthousiasmant encore lorsque le combattant doit rentrer en plein hiver. Pierre Guillemot n’a pas de chance ; il rentre en Bretagne dans l’hiver 1956, au moment d’une des pires vagues de froid du siècle :

« J’étais bien là-bas, donc rentrer, je n’étais pas spécialement content. Quand vous êtes jeune, vous vous faites un petit univers à un endroit. Si ça se passe bien, malgré quelques déboires, vous vous dites que vous êtes bien là. Quand je suis revenu en France en 1956, par contre, je suis resté près du poêle - à l’époque, c’était le poêle dans la cuisine chez mes parents, à Paris - parce que je suis parti de + 50° et arrivé à - 30°. C’était un “putain d’hiver” ! A Nice, les palmiers ont éclaté tellement il faisait froid. En plus, je me suis retrouvé 6 mois à Lann-Bihoué, près de Lorient. J’ai cru que j’allais crever ! Alors là vu le contraste, on regrette l’Indo. On arrive dans un pays où on est complètement gelé sans pouvoir bouger ; on se dit qu’on aurait mieux fait de rester où on était<sup>5392</sup> ! »

Il existe aussi des cas particuliers de vétérans heureux de revenir en Métropole et qui déchantent en voyant l’hostilité ou la froideur de l’accueil. William Schilardi ne s’y attendait pas, surtout après la médiatisation de la bataille de Dien Bien Phu à laquelle il a participé et après les souffrances de la captivité qu’il a endurées. Son contrat terminé, il ne redoute pas ce retour, « mais arrivé en France, j’ai changé d’avis, car nous avons été très mal accueillis<sup>5393</sup> ».

Ce retour, synonyme de début de la construction mémorielle, apparaît aux soldats d’Indochine comme la première étape d’un long questionnement sur leur(s) séjour(s), sur leur rôle pendant ce conflit et les responsabilités de la défaite. Il se voit déjà marqué, dès le départ d’Indochine, par les doutes et les regrets, dans nombre de cas. Ainsi Jacques Peyrat se pose-t-il, au départ d’Indochine, la question qui va persister jusqu’à aujourd’hui dans son esprit comme dans celui de la plupart des anciens : « Pourquoi le choix du site de Dien Bien Phu » ?<sup>5394</sup>, choix qui a amené la défaite et le départ de ce territoire si attachant.

Dans ce nouveau contexte de retour à la paix et, pour certains, à la vraie vie, exempte de tension permanente, le retour est parfois une parenthèse agréable, cocasse ou difficile, différente de l’aller, mais pas autant fondatrice.

---

<sup>5390</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5391</sup> Entretien de l’auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>5392</sup> Entretien de l’auteur avec Pierre Guillemot, dans un café de Poisy (74), le 19 novembre 2017.

<sup>5393</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5394</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, *op. cit.*

### 1.3 Réalités et sentiments du retour proprement dit : les transferts en avion ou par bateau

« Comment s'est passé votre retour ?<sup>5395</sup>. » (Question n°88)

Le retour d'Indochine, par bateau ou par avion, ne semble pas, *a priori* aussi intéressant que l'aller, marqué par le plaisir de multiples découvertes. Il s'agit pourtant d'une autre partie de mémoire, anodine peut-être pour quelques combattants ou pour les ouvrages historiques sur ce conflit, qui traitent rarement du transfert aller et moins encore du trajet retour. Ce retour plus ou moins long ouvre la période de la mémoire combattante d'Indochine du soldat, avant l'arrivée en Métropole et en Afrique du Nord, et représente la fin de l'aventure indochinoise comme l'aller en a constitué un début. La plupart des soldats d'Indochine sont rentrés par bateau, sans toujours pouvoir choisir, en unités constituées, détachements, en isolés et parfois en couple. Ceux qui ont eu le choix du retour sont rentrés par bateau pour profiter d'un trajet plus confortable qu'à l'aller. L'avion n'a concerné que des officiers, certains sous-officiers et de très rares hommes de troupe, la plupart du temps rapatriés pour une question de santé ; ou encore parce qu'ils font partie du personnel féminin. Michel Bodin signale que sur l'ensemble du conflit, 97.32 % des militaires du rang rentrent d'Indochine en bateau comme 89,95 % des gendarmes, 78.49 % des sous-officiers et 65.15 % des officiers ; soit 7 603 militaires en 1954 contre 70 904 par bateau<sup>5396</sup>. Quelles images les vétérans gardent-ils de ce trajet retour ?

#### 1.3.1 Profiter du retour

« Ça faisait drôle de dormir dans un lit après des mois à même le sol. » (René Laroche)

La plus grande partie des témoignages et des récits que rapportent les ouvrages autobiographiques et les réponses des témoins contactés parlent plutôt d'un retour agréable. Ils sont vivants et une promotion pendant le séjour a pu leur éviter de loger à nouveau dans la cale. D'autres ont pu prendre l'avion. Pour les cadres qui rentrent en choisissant leur mode de transport, le bateau est privilégié, ce qui peut paraître étonnant.

Débarassé de toute tension puisque le séjour est terminé, le voyage retour est plus tranquille que celui de l'aller. Pour commencer, le retour est d'autant meilleur qu'il aurait bien pu ne pas avoir lieu, suite à des « incidents » qui l'ont précédé de près. Francis Oustry va gagner Haiphong pour embarquer quand son commandant d'unité le désigne avec sa section pour sauter sur Langson, dans le cadre de l'opération *Hirondelle*. En général, un soldat sur le point de partir est préservé ;

---

<sup>5395</sup> Question n°88 de mon questionnaire et question n°55 du questionnaire de Raphaëlle Branche.

<sup>5396</sup> Michel Bodin, *op. cit.*, p. 240.

pas lui :

« Ma mission était de me porter à une dizaine de kilomètres de Langson pour protéger le retour des parachutistes de Bigeard. [...]. Leur travail accompli, les paras se replièrent sur Tien Yen sans dommages. Pour ma part, je commençais à recevoir les premiers coups de mortiers et armes automatiques. J'ai retrouvé ce capitaine à Barcelonnette au 11<sup>ème</sup> BCA ; nous en parlions souvent car à cette époque, je lui en avais voulu<sup>5397</sup>. »

De son côté, Jacques Thomas est évacué du pays Thaï sur blessures. Après trois semaines à l'hôpital Lanessan, il prend un avion à Hanoi pour gagner Haiphong et s'embarquer sur le *Pasteur*. Il a bien failli ne pas y parvenir : « 22 janvier (1953, NDA), départ d'Hanoi, en DC 3 sanitaire à faible altitude. Soudain, des impacts dans la carlingue. Regards vers l'arrière, où j'ai bien vu les trous, deux au plancher, deux au plafond, à hauteur des portes arrière ouvertes. Nous n'étions pourtant plus tellement en danger en survolant ces rizières<sup>5398</sup>. »

Une fois le départ assuré, nombre de combattants n'ont pas de pouvoir décisionnel et suivent leur unité qui remplit une partie d'un navire. Mais pour ceux qui ont eu le choix, le retour en bateau est un sas de décompression et de repos à ne pas négliger, comme l'aller était un sas d'adaptation aux climats chauds. S'ils décident d'un retour rapide par avion en Métropole, surtout si ce trajet a lieu en hiver, la perspective de passer de trente degrés à moins dix n'est pas très tentante. Le caractère justement anodin l'est pour ceux qui profitent des plaisirs simples malgré un confort parfois très relatif : dormir, récupérer de deux ans et demi d'efforts dans une quiétude qu'ils n'ont jamais connue pendant leur séjour. Leur montée en grade les fait même profiter de conditions plus confortables et parfois, de la compagnie agréable de leur femme, comme c'est le cas pour le couple Laperle, marié en Indochine, ou celle des frères d'armes rencontrés lors de leur séjour. Les « vieux coloniaux », comme les officiers supérieurs et généraux, connaissent l'importance d'un retour long et progressif où le confort, le repos régénérant un corps affecté par les pathologies exotiques de l'Indochine. Ils peuvent rentrer sur des paquebots de luxe et profiter d'un voyage agréable. Le fleuron des *Messageries Maritimes*, *La Marseillaise* ramène en France, aussi bien Marcel Bigeard et son épouse le 12 novembre 1950 que le général Salan et la sienne le 28 mai 1953. Ce dernier prendra le *Vietnam*, un autre paquebot récent qui n'effectue des allers-retours sur la ligne d'Extrême-Orient, pour rentrer en Métropole, le 9 octobre 1954, après sa brouille avec le général Ely. Outre des personnalités, le paquebot ramène des rapatriés sanitaires comme le sergent René Laroche qui apprécie le confort : « On était deux cents rapatriés sanitaires, dans des lits ! Ça faisait drôle de dormir dans un lit après des mois à même le sol. On était bien, chouchoutés par des infirmières et on a fait des escales<sup>5399</sup>. »

Les combattants profitent du battement entre le départ de leur affectation et leur départ d'Indochine pour flâner une dernière fois à Hanoi ver le petit lac et dans les rues d'artisans, à

---

<sup>5397</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>5398</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5399</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

Haiphong ou à Saigon, villes que souvent, ils n'ont pas eu le temps de visiter au cours de leur séjour. C'est également le moment d'acheter des souvenirs à ramener pour leur propre compte ou pour la famille. Ceux qui n'ont pas eu le temps d'y penser avant l'embarquement se rattrapent aux escales, à Singapour ou avec les marchands ambulants sur les petites barques de Port-Saïd, à leurs risques<sup>5400</sup>. Pour acheter des jouets, ils attendent d'être en France.

Les objets ramenés sont typiques de l'Indochine, pour les trois-cinquièmes des combattants qui ont pu en acheter. Les services à thé ont beaucoup de succès et tiennent le haut des achats ; de même que les bouddhas en petite statuette, statuettes en ivoire, quelques peintures, des objets en laque. Achille Muller ramène du riz, rare en Métropole à l'époque<sup>5401</sup>. La famille de Jacques Bouthier, familière de l'Indochine, a déjà « un musée chinois ». Il n'achète donc que des bijoux pour ses sœurs, « toujours conservés<sup>5402</sup> » précise-t-il ; Pierre Piron ramène une bague pour sa fiancée, Bernard Prin, un bracelet en argent pour sa mère. Louis-Jean Duclos ramène des objets Moï comme « une arbalète Moï et ses flèches » et un « trousse-couilles »<sup>5403</sup>. » Quelques vêtements et coussins brodés, des boîtes à bijoux en bois précieux ou en argent complètent cette liste des cadeaux les plus courants. Ils ne peuvent d'ailleurs pas toujours emmener leurs cadeaux : ceux qui prennent l'avion découvrent avec colère qu'ils sont limités en poids. Alfred Lebreton qui avait acheté un service à thé en porcelaine et une laque représentant la baie d'Along doit s'en dessaisir et ne ramène qu'un petit bouddha en ivoire<sup>5404</sup>.

Mais d'autres ne ramèneront rien car le séjour, la captivité les ont ébranlés et c'est une pensée que des soldats comme William Schilardi n'ont pas eue, à moins qu'ils ne soient tout simplement pas physiquement capables, à l'instar de Jean Lomer, de se déplacer pour en acheter. Une partie d'entre eux n'en a d'ailleurs pas les moyens et repartent les valises vides de cadeaux. C'est le cas de plusieurs anciens, François Péchou, Michel Tonnaire, Ernest Morin ou Henry Clémens (« la solde ne l'aurait pas permis »<sup>5405</sup>). Il s'est également trouvé des soldats qui ont eu la mauvaise surprise de se les faire voler dans leur paquetage ou leurs cantines. Ce trajet de retour n'est donc pas aussi mythique, dans les mémoires, que le voyage aller bien plus initiatique mais il est, la plupart du temps, très agréable. Il peut également être marqué, en avion comme par bateau, par des aventures cocasses ou beaucoup moins souriantes, en fonction des époques et des moyens de transport, comme l'a vécu Guy Gantheret.

### 1.3.2 Regagner la Métropole en avion : un retour qui n'est pas exempt de surprises

« Il fallait voyager en civil ; moi j'avais une carte indiquant que j'étais cuisinier ou pâtissier ! » (René Maillochon).

---

<sup>5400</sup> Question n° 27 du questionnaire : « Avez-vous acheté des objets pour rapporter en France ? ».

<sup>5401</sup> Extrait du questionnaire d'Achille Muller, reçu le 27 octobre 2017.

<sup>5402</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>5403</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>5404</sup> Alfred Lebreton, *Par soif d'idéal...*, op. cit., p. 137.

<sup>5405</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

L'avion est le moyen le plus rapide de rentrer, le moins inconfortable, du fait d'une promiscuité réduite. Ce qui ne signifie pas que, dans les années 1950, ce retour soit un très bon souvenir. Le confort d'un vol est relatif mais ceux qui ont connu « les boulons de l'aller » et la promiscuité de la cale sur des navires inconfortables pendant un mois, ne sont pas disposés à les subir une seconde fois. Découvrir le transport aérien qu'ils n'ont jamais connus auparavant, ou, pour les parachutistes, le prendre sans être obligés de sauter en opération, apparaît comme un luxe. Mais parfois, ils font des découvertes surprenantes.

Par avion, les incidents ne manquent pas. Entre les ennuis moteur, le passage dans des pays hostiles pour lesquels il faut se déguiser en civil avec des faux papiers et des métiers *bidon*<sup>5406</sup>, les risques d'incidents ne sont jamais absents. Paul Gardon a vécu un retour en avion, un peu tendu :

« A Than Son Nhut, un DC 7 ou DC 8 nous attendait pour nous emmener. On était après les premiers attentats de 1954 en Algérie ; automatiquement, ils renforçaient les militaires et ils manquaient de cadres. J'ai embarqué le 1er ou le 2 décembre (1954, NDA), et on est arrivé trois jours après à Paris. Pendant le vol, un moteur a pris feu au-dessus de l'Arabie Saoudite. J'ai encore eu une chaleur là ! On avait une escale à Karachi. A ce moment-là, le Pakistan n'était pas indépendant depuis longtemps, la guerre avec l'Inde datait de 1948-1949. Comme on se posait à Karachi, il fallait être en civil et j'avais un passeport – je l'ai toujours – marqué “fonctionnaire”. Et moi, comme je n'aimais pas partir sans biscuit, j'avais un colt 45 sur le ventre, deux chargeurs dans les poches<sup>5407</sup>. »

René Maillochon en rit aujourd'hui, mais à l'époque, ce genre de voyage ne lui a pas laissé que de bons souvenirs : « Arrivé à Orly, il faisait moins trois ou moins quatre. [...]. C'était n'importe quoi. Il fallait voyager en civil ; moi j'avais une carte indiquant que j'étais cuisinier ou pâtissier<sup>5408</sup>. » Alfred Lebreton n'a pas gardé, lui non plus, de belles images de son retour, ayant subi l'hostilité à l'aéroport de Karachi et à la douane d'Orly :

« Je suis rentré le jour de Noël 1954 par avion, abandonné à peine conçu, un Armagnac. Très mauvais souvenir de ce vol de retour. Traités comme des pestiférés à Karachi. A Paris, la douane m'a retenu parce que j'ai eu la naïveté de dire que je rapportais un petit bouddha en ivoire et un service à thé en porcelaine pour offrir à ma mère et ma sœur (cadeaux de Noël) J'ai raté mon train et j'ai été contraint de prendre une chambre à l'hôtel<sup>5409</sup>. »

Mais pour d'autres, ce sont des vols confortables, rapides qui conviennent à leur envie de revenir plus vite, surtout pour les anciens prisonniers de la RDV. Les premiers sont, en outre, bien accueillis, dans la mémoire de Pierre Caubel. Rien à voir avec les arrivées à Marseille : « Retour par un avion (DC 6) du GLAM, l'escadrille ministérielle de transport de l'armée de l'air. Nous étions les premiers ex-prisonniers à rentrer en France, d'où tapis rouge et autorités à l'accueil à Orly<sup>5410</sup>. » Les vols semblent toutefois fort longs à l'époque. Joseph Koeberlé a gardé le souvenir d'un retour par avion « en cinq jours jusqu'à Paris »<sup>5411</sup>. Certains ont la chance avec eux et bénéficient d'un parcours de

---

<sup>5406</sup> Cf. *supra*, p. 555.

<sup>5407</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>5408</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>5409</sup> Extrait d'un courriel d'Alfred Lebreton, reçu le 1er septembre 2020.

<sup>5410</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5411</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu 21 avril 2017.

retour assez exceptionnel. Ainsi Jacques Penot profite-t-il, à l'automne 1954, d'une relève des forces aériennes américaines qui prennent des anciens prisonniers français rapatriables :

« Après ma libération, [...], j'ai eu le privilège avec une centaine d'autres blessés, d'être rapatrié par les Américains qui effectuaient une relève de leurs forces aériennes. Nous avons donc bouclé notre voyage via les Philippines, le Japon, Midway, Honolulu, San Francisco, Boston, Les Açores et Orly. Nous sommes arrivés le 14 juillet à San Francisco. Nous avons eu une réception dans une salle d'hôpital. Petites tables avec gâteaux, une bouteille de vin de Californie, et des dames d'associations quelconques ; une estrade, un orchestre. Nous étions surpris et un peu soufflés. Nous étions des blessés en voie de guérison donc peu valides. Il y avait dans le lot des unijambistes ce qui ne facilite pas la danse. Enfin, l'intention était bonne. Au bout d'une heure, voyant que ça ne nous amusait pas plus que ça, nous avons vu les musiciens se lever, les invités également et la musique qui se déchaîne. Les braves Américains avaient l'air un peu fâchés et nous avons enfin compris qu'ils venaient de jouer *la Marseillaise* en notre honneur. Mais avec leur orchestre de jazz, nous ne l'avions pas reconnue. Nous avons trouvé l'intermède assez cocasse<sup>5412</sup>. »

Ce cas est extrêmement rare. Guy Ménage est lui aussi rentré par les États-Unis mais ne s'y est pas attardé : « Je suis ensuite revenu par avion en Globe Master par les États-Unis jusqu'au Bourget, avec escales au Japon, à Manille. On était trois ou quatre du 6 (6<sup>ème</sup> BPC, NDA)<sup>5413</sup>.

Les parcours du retour en bateau sont avant tout l'occasion de décompresser, prendre le temps, de commencer à vivre une vie normale, débarrassée de tensions. Certains y parviennent, d'autres n'ont pas la même chance.

### 1.3.3 Rentrer en bateau et profiter des escales : décompresser...ou pas.

« Est-ce que quelqu'un a jamais trouvé agréable une longue traversée à bord d'un transport de troupes ? Je n'avais ni le pied marin, ni aérien » (Max Poiroux).

Par bateau, les combattants d'Indochine ont moins de surprise, ayant connu le même trajet et parfois le même bateau de transport qu'à l'aller. Mais cela leur paraît plus confortable et l'atmosphère est plus détendue. Plusieurs témoignages montrent qu'ils profitent des escales du retour, n'ayant pas eu le droit de descendre à l'aller, admirant le paysage et les populations extra-européennes. L'aventure leur a ouvert leur esprit sur d'autres mondes que la Métropole et les navires de transport, souvent moins pressés qu'au premier transfert vers l'Indochine, font plus d'escales au retour.

La première impression est, tout d'abord, le sentiment de sécurité. Au bout de deux ans et plus de tension, c'est un retour à la liberté d'évoluer à sa guise sans se méfier de l'environnement. D'autre part, les combattants sur le retour n'ont pas le questionnement de l'aller sur ce qu'ils vont trouver. Robert Drouilles apprécie ce moment, d'autant qu'il peut profiter de plusieurs escales : « Ce qui était bon, au retour, c'était ce sentiment de ne pas craindre qu'il nous arrive quelque chose ! C'était fini. On ne craignait plus le Vietminh, plus rien du tout ! On pouvait se balader, plus d'armes sur nous,

---

<sup>5412</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, *op. cit.*

<sup>5413</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.



c'était formidable<sup>5414</sup> ! » Les blessés, peu mobiles, prennent le temps de se reposer et de regarder le paysage, comme Jules Belgodère en 1952 :

« Au retour, le *Pasteur* transportait des blessés et j'étais dans une cabine avec un blessé au poumon. Le médecin-chef n'était pas sûr qu'il survive, le type avait un moral à zéro. Dans le canal de Suez, qui n'est pas droit, j'ai le souvenir de ces masses métalliques qui avancent sur le sable, dans le désert. Ensuite, pour débarquer à Marseille, il ne pouvait pas entrer dans le port, on débarquait sur la jetée<sup>5415</sup>. »

Jacques Thomas a droit à une cabine deux places en 1<sup>ère</sup> classe, un luxe et des soins qui lui permettent de récupérer en partie : « 24 janvier 1953, Le *Pasteur* est en baie d'Along. Je partage une cabine de 1<sup>ère</sup> classe avec Jacques de Potier, reporter à Paris-Match, blessé aux jambes, avec des béquilles. Je suis très suivi par mon légionnaire rapatriable, qui rejoint Sidi Bel Abbès. Suivi médical chaque jour, lit, quelques heures sur le pont<sup>5416</sup>. » Henri Clémens, rapatrié sanitaire, part le 25 août 1946, déçu de rentrer si vite ; du moins, son voyage de retour lui-donne-t-il quelques satisfactions par rapport à l'aller, bien qu'il ait encore droit à la cale :

« Mon aventure Indochinoise s'arrêtait là. Ce voyage de retour, sur le paquebot *Ile de France*, n'eut rien de commun avec l'aller, bien que logé à fond de cale, ceux qui comme moi regagnaient la France avaient accès à bien des commodités du paquebot, notamment les ponts promenade. A l'escale de Colombo, nous pûmes descendre à terre et je fus choqué du mépris des Britanniques pour leurs colonisés ; interdiction des tramways aux hommes de couleur. Le commandant nous commentait régulièrement les points intéressants du voyage. Sumatra, Socotra et ses pirates, la traversée du canal de Suez avec ses risques d'échouage vu la taille du bateau, le Stromboli et les bouches de Bonifacio<sup>5417</sup>. »

Les autres combattants peuvent, avec de la chance, bénéficier du confort des bateaux de croisière ou du moins, des navires plus confortables comme le *Félix Roussel* pour André Geraud et *La Marseillaise* pour Louis-Jean Duclos, plus luxueux que le *Pasteur*. Le plaisir est agrémenté par des escales plus nombreuses. André Geraud profite des escales de Colombo et de Djibouti, pendant ses vingt-trois jours de retour. Souvent, les vétérans assurent « apprécier, cette fois, les paysages fabuleux<sup>5418</sup>. » Robert Boutin, comme plusieurs combattants lors du trajet aller, parvient à travailler sur le navire, ce qui donne accès à de nombreux avantages<sup>5419</sup> : « Je me suis fait enrôler par l'équipage et j'ai passé un merveilleux voyage. Le bateau était le *Claude Bernard*, à son premier voyage. Sauf qu'à l'escale de Djibouti, je me suis fait voler mon portefeuille, au palmier de zinc<sup>5420</sup>. » Yves Benentendi a fait la plonge sur *La Marseillaise* et, admis dans la cuisine, a « fait bombance »<sup>5421</sup> pendant une semaine.

Cela peut toutefois se révéler très long avec de l'inconfort, mais profiter davantage des paysages, rend les commentaires bien moins négatifs que pour le voyage précédent. En septembre 1955,

---

<sup>5414</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>5415</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>5416</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, *op. cit.*

<sup>5417</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, *op. cit.*

<sup>5418</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*

<sup>5419</sup> Cf. *supra*, pp. 516-517.

<sup>5420</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>5421</sup> Yves Benentendi, *op. cit.*, p. 183.

Jean-Paul Mouton passe 36 jours sur le *Flaminia*, avec quelques-uns des désagréments de l'aller (désertion de deux légionnaires dans le canal de Suez, douches à l'eau de mer) mais avec, toutefois, de menus plaisirs (« soirées au bar, parties de cartes, couchers de soleil, dauphins qui suivent le bateau »). Une traversée tout de même « assez monotone »<sup>5422</sup>.

Mais on peut trouver également des récits de combattants malchanceux pour lesquels le retour peut s'avérer un véritable calvaire. Pour Max Poiroux, tous les trajets inaugurant ou terminant ses deux séjours font partie de cette catégorie : « En 1948, retour pénible par voie aérienne sur DC 4 à cause du mal de l'air ; en 1953, sur le *Pasteur*. Est-ce que quelqu'un a jamais trouvé agréable une longue traversée à bord d'un transport de troupes ? Je n'avais ni le pied marin, ni aérien<sup>5423</sup>. » Jean-Pierre Chieulet a été suremployé pendant son séjour du fait de sa qualité de radio l'est encore pour le retour, au cours d'un voyage mouvementé :

« J'ai embarqué comme radio et non simple passager, sur un tender d'aviation qui rentrait en France, un assez beau bateau à l'arrière complètement plat, presque toujours à la limite de l'eau, spécialisé pour récupérer les avions qui tombent en mer. On a débarqué à Lorient pour Noël 1950, après un incendie dans le golfe de Gascogne qui m'a tout de même obligé à envoyer un SOS ! Il a fallu rentrer à petite vitesse, avec un petit moteur de secours ; on a perdu deux ou trois jours<sup>5424</sup>. »

Mais il existe pire encore. Guy Gantheret revient d'Indochine en 1949 et vit une aventure désagréable, alors que ses autres voyages aller et retour, lors de ses deux séjours, se sont bien passés : « Sur tous les autres navires, on a bien mangé. *L'Athos II*, *L'Ile de France* ; sur le *Pasteur* on était traités comme des rois. Ça se passait d'ailleurs très bien avec des navires d'Europe du nord, norvégiens, suédois, hollandais, que ce soit avec la compagnie générale transatlantique, qu'avec les *Chargeurs réunis* qui avaient beaucoup de communistes ou CGT [dans l'équipage, NDA]<sup>5425</sup>. » Le retour est rocambolesque :

« Le retour sur le *Montbéliard*, vous n'allez pas croire ce que je vais vous dire ! Quand on est monté sur le *Montbéliard* à Haiphong, un Liberty Ship de 200 m de long, ça n'a jamais été fait pour transporter des troupes pendant 45 jours. Il avançait à 10-12 km à l'heure ! On était 250 - 300 dans les cales, sans aération, sans rien du tout. On embarque, et dès que nous avons quitté la baie d'Along, un adjoint du Pacha nous dit que si nous voulons manger, nous devons travailler ».

Non seulement le bateau avance lentement, avec une vétusté et un manque alarmant d'équipement, mais les soldats doivent travailler :

« Le lieutenant-colonel commandant d'armes, n'avait aucun pouvoir. Il fallait repeindre le bateau au minium. En nettoyant le bateau, nous aurons à manger. Sinon ils nous vendaient...la nourriture de l'armée. [...]. Moi qui étais caporal-chef à l'époque, j'ai refusé. Il y avait des échafaudages le long du navire, des militaires, souvent 2<sup>ème</sup> classe étaient assis et repeignaient le navire. 45 jours à ce régime sans descendre, l'équipage nous l'avait interdit ! Nous arrivons à Colombo, et arrive comme dans tous les ports des petites barques qui arrivent pour vendre des noix de coco, des ananas etc... L'équipage nous arrosait pour nous empêcher d'acheter ».

Le passage du canal de Suez est probablement la pire épreuve car rien n'est prévu pour les soldats :

---

<sup>5422</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5423</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5424</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>5425</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

« Dans le canal de Suez, on s’abritait sous des toiles de tente et on n’avait rien à boire. On en a bavé. [...]. Il faisait au moins cinquante ou soixante degrés. Il nous ouvrait l’eau une fois le matin et une fois le soir. On était le long du bastingage, alignés comme des bestiaux le long d’un tuyau en cuivre percé de trous, ils ouvraient la vanne et ils nous criaient par haut-parleur, “première rangée”, ils ouvraient l’eau, on buvait, ils fermaient, “seconde rangée” et ainsi de suite...Un jour, il faisait tellement chaud que notre colonel a réussi à avoir une distribution supplémentaire. On se précipite tous. Vous savez ce qu’ils ont fait ; ils ont balancé la vapeur. Heureusement qu’on n’était pas armé, c’était la révolte. Tout l’équipage rigolait <sup>5426</sup>. »

L’arrivée à Marseille, au bout de 45 jours, est une délivrance pour des combattants sous-alimentés et épuisés par ces conditions de traversée : « A l’arrivée, à Marseille, on était comme ivre ! On titubait comme pas possible ! On a dit au lieutenant-colonel de faire un rapport ; ça ne sortait pas de Sainte-Marthe, c’était déchiré. C’était fou, on avait vécu l’enfer<sup>5427</sup>. »

Ce récit est heureusement fort rare. Ce qui l’est moins, c’est le retour en Métropole, en climat hostile. Ceux qui l’ont vécu à l’aller espèrent ne pas le vivre au retour, c’est-à-dire les manifestations contre la guerre d’Indochine, dans le port de Marseille, dans les gares du sud ou de l’ouest de la France, attisées par le PCF et la CGT. Plusieurs combattants d’Indochine, avant ou pendant le voyage de retour, se sont inquiétés de cette possibilité de retour houleux. Certaines arrivées à Marseille n’ont, par ailleurs, pas systématiquement connu d’incidents. En juin 1955, Guy Gantheret revenant sur le *Pasteur* est à nouveau très mal accueilli. Mais fait original, il cohabite, sur le bateau, avec des déserteurs du CEFEO ramenés en France :

« Avec le *Pasteur*, on a été chercher, en baie d’Along, les 250 déserteurs ralliés au Vietminh qu’ils nous ont rendus, dont le seul gendarme qui avait déserté ; je ne l’ai pas reconnu. L’accueil a été chaleureux ! Disons qu’ils n’ont pas eu de caresses ! Ils sont arrivés par la poupe, ont traversé le couloir central, pour aller vers les prisons, et tous les dix mètres, il y avait un légionnaire avec une matraque. Ils ont été mis dans les prisons du *Pasteur*, vers l’arbre de transmission. [...]. Ils étaient dans des cales. Quand ils sont sortis, à Marseille, dix-sept jours après, vers quatre heures du matin, ils ont été dirigés vers le camp Sainte-Marthe, et ils ont été condamnés à six mois de prison avec sursis. C’est quand même incroyable, ils ont tué des Français<sup>5428</sup> ! »

Une fois arrivé dans le soulagement ou la douleur à Orly, au Bourget ou à Marseille, le combattant d’Indochine rejoint sa famille, plus ou moins directement. Parfois elle l’attend sur le quai ou à l’aéroport et les retrouvailles sont un grand moment de vie. Il est important d’évoquer l’accueil de la famille dans son lieu de vie, que ce soit en Métropole ou en Afrique du Nord, pour comprendre les difficultés de se réinsérer dans la vie d’avant, ce qui va se révéler plutôt facile pour les uns et très compliqué pour les autres.

#### 1.4 L’accueil des combattants dans leur famille et leur espace de vie : l’apaisement immédiat ou l’amertume d’un retour discret ?

« Cette vie m’a vite lassé et, quelques jours après, j’avais déjà une envie furieuse de repartir. »  
(Robert Drouilles)

---

<sup>5426</sup> *Ibid.*

<sup>5427</sup> *Ibid.*

<sup>5428</sup> *Ibid.*

Espéré ou non, empreint d'amertume ou pas, le retour de guerre des combattants d'Indochine – leur sortie de guerre individuelle – ne s'effectue pas sans questionnement ni un minimum d'anxiété. A quel point ont-ils changé ? A quel point leur famille a-t-elle elle-même évolué ? En d'autres termes, leur a-t-elle gardé une place et sauront-ils la reprendre ? Au-delà du bonheur de retrouver les leurs, inquiétude plus sensible encore à mesure que les combattants approchent du terme du voyage, ces multiples questions se posent et se superposent dans leur tête. Le retour de guerre est souvent difficile. Chacun a son vécu, ses traumatismes liés à l'absence, au manque d'un des piliers ou éléments de la famille, aux souffrances des uns et des autres. Les blessés et les anciens prisonniers reviennent encore plus marqués que les autres, auprès d'une famille qui ne peut pas comprendre tout ce qu'ils ont vécu, étant donné la discrétion médiatique et l'indifférence à propos de cette guerre lointaine. Cette accumulation d'éléments physiques et moraux pèsent lourd dans un contexte toujours particulier, que ce soit une guerre pesante avant 1954, perdue en juillet de cette même année et celui d'un autre conflit qui apparaît le 1<sup>er</sup> novembre en Algérie. Comment les combattants sont-ils accueillis et quelles traces leur mémoire en garde-t-elle ?

#### 1.4.1 Rentrer différent d'Indochine

« Certainement, j'ai pris de l'assurance, pour moi ce fut la continuité de l'école de la vie. » (Louis Simoni)

Que pensent d'eux-mêmes les combattants de retour d'Indochine ? Sont-ils « la même personne ou une autre » par rapport à leur départ ? Un an et demi à deux ans et demi, voire trois ans pour ceux qui ont fait une prolongation semble une éternité pour un jeune engagé éloigné des siens. Ont-ils changé et en quoi ?<sup>5429</sup> Cette question, en particulier, les a intéressés.

Un petit nombre de témoins, une dizaine a répondu « non », qu'ils ne le savaient pas ou plus s'ils avaient vraiment changé. Une partie d'entre eux ne s'estiment pas changés, se sentant déjà responsables et matures avant leur départ ; la guerre, l'occupation, les changements de résidence, la peur et la séparation familiale, la débrouillardise pour trouver de la nourriture ou déjà le fait de combattre les a précocement mûris avant même l'Indochine. Mais ils n'en sont pas tous certains, cette question rencontrant toujours le même souci : se souvenir d'un sentiment (et ici, évolutif !) éprouvé voici plus de 70 ans. Ainsi Pierre Caubel trouve-t-il la question très difficile et ne peut expliquer pourquoi : « On ne peut pas vivre ce que j'ai vécu sans changer quelque peu. Difficile à expliciter<sup>5430</sup> ! » Guy Delplace a répondu, non sans humour, parce qu'il a compris le fond de la question, que nécessairement, lui a changé du fait qu'il revient d'Indochine gravement blessé à la

---

<sup>5429</sup> Question n° 85 de mon questionnaire : Pensez-vous avoir changé au cours de votre séjour en Indochine ? Si oui, en quoi ? Question n° 50 de celui de Raphaëlle Branche.

<sup>5430</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

face : « Le seul changement a été physique puisque je suis rentré blessé au visage<sup>5431</sup> ! » Marcel Reybillet aurait pu répondre de manière semblable. Blessé à la face à Dien Bien Phu, la mâchoire en partie arrachée et ayant perdu ses dents, cela pèse sur son moral et son estime de soi d'autant qu'il a va subir plusieurs opérations et rester un an chez ses parents<sup>5432</sup>. » D'autres se disent plus vieux, adultes. Ce n'est pas compliqué. Les officiers supérieurs, les officiers et sous-officiers de carrière et les médecins mis à part, tous les engagés de base ont entre 17 et 22 ans à leur premier séjour. Ils partent tout juste sortis de l'adolescence, sans avoir trop connu de responsabilités et reviennent adultes. Robert Boutin n'a que 17 ans lors de son premier séjour et cela va de soi : « J'y suis arrivé à 17 ans, j'en suis reparti à 20 et à ces âges-là, on change beaucoup<sup>5433</sup>. » Quand Jacques Allaire part en premier séjour, il a 20 ans. Au retour de son troisième séjour, il en totalise 30. Il s'est donc, en grande partie, construit en Indochine : « En toute modestie. Entre 20 et 30 ans, je suis devenu un homme et j'ai découvert les autres<sup>5434</sup>. » Marcel Baarsch, à 19 ans (« J'avais trois ans de plus<sup>5435</sup> ! ») et Pierre Dissard qui en a 20 (« J'étais un grand gamin, et je suis revenu un homme, un vrai<sup>5436</sup>. ») lors de leur départ, s'en rendent parfaitement compte, de même que Jacques Peyrat qui passe de ses joyeuses études de droit à Assas au grade d'officier de légion en Indochine, en 1954 : il assiste à sa propre « transformation d'un jeune homme en homme »<sup>5437</sup>. D'autres le concèdent avec un sentiment plus négatif bien que l'humour ne soit pas très loin. Joseph Koeberlé pense qu'il a pris un « coup de vieux » au combat et en captivité : « J'ai vieilli de trois ans et perdu mes cheveux<sup>5438</sup>. » Jean-Pierre Chieulet parle de maturité parce qu'il arrive à 18 ans et Bernard Prin parce qu'il le suppose : « J'ai certainement “mûri” car je suis passé de la grande adolescence à la vie d'homme<sup>5439</sup>. » Georges Laget, plus marqué au retour, parle davantage de « fatigue et de tristesse »<sup>5440</sup> que d'âge. Plusieurs vétérans reviennent sans mal sur cette maturité que donnent très jeunes les batailles, embuscades et autres coups du sort de ce conflit.

Mais la maturité est faite d'autres qualités, qui ont émergé en Indochine : la connaissance des autres peuples, pour Jacques Bouthier qui estime que « le fait de connaître d'autres races a fait de moi, enfin je le pense, un homme responsable<sup>5441</sup>. » Il parle de responsabilités comme Max Poiroux à propos de celles de chef : « Certainement, en acquérant plus de maturité, c'est-à-dire le sens des responsabilités de chef militaire et de chef de famille. Mais je suppose que d'autres expériences m'auraient conduit au

---

<sup>5431</sup> Extrait du témoignage de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>5432</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnax-la-Montagne, le 24 mai 2017.

<sup>5433</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>5434</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5435</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5436</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er août 2018.

<sup>5437</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>5438</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5439</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 9 août 2019.

<sup>5440</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>5441</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

même résultat. Il se trouve que pour moi, l'Indochine fut le lieu de cette gestation<sup>5442</sup>. » Les mêmes expériences ont amené Serge Têtu à grandir plus vite : « Oui, j'ai mûri sur une période de quatre ans compte tenu des quelques difficultés auxquelles j'ai fait face, notamment j'ai certainement gagné en maturité en considération de l'importance de certains faits (La RC 4, NDA)<sup>5443</sup>. » André Fabiano reste dans ce registre en parlant du fait d'avoir appris à dominer sa peur (« Ce séjour m'a apporté de la maturité et j'ai appris ce qu'était la souffrance physique et à surmonter la peur<sup>5444</sup>. »). Les responsabilités ont donné de la confiance en eux à Alexis Arette (« L'Indochine ne m'a changé que dans le bon sens. J'ai mieux disposé de moi-même. Et je ne me suis plus jamais trouvé inférieur à quiconque<sup>5445</sup>. »), à François-Xavier Heym (« J'ai pris de l'assurance<sup>5446</sup>. ») et Louis Simoni (« certainement, j'ai pris de l'assurance, pour moi ce fut la continuité de l'école de la vie »<sup>5447</sup>). Ces jeunes hommes se disent également plus réfléchis (« Je pense que j'ai acquis le calme et le sens de la réflexion, si intense chez les asiatiques...ce qui m'a très certainement servi dans ma vie<sup>5448</sup>. »), plus ouvert (« Un regard sur l'humanité<sup>5449</sup>. »).

Mais la guerre les a également changés sur d'autres sujets, notamment politiques, auxquels les événements les ont confrontés dans les camps comme sur le terrain, notamment le communisme. Raymond Zeganadin, Français d'Indochine, « ne peut pas tolérer les cocos », tout en atténuant son propos en écrivant « mais je ne les cherche pas pour autant<sup>5450</sup>. » Lucien Cortaix est « devenu anticommuniste, alors qu'au départ de France, [il était] sans opinion politique<sup>5451</sup>. » Henry Clémens parle de « haine du communisme<sup>5452</sup> » et Jacques Penot, prisonnier en 1954, assure que « cela a renforcé (sa) haine du totalitarisme<sup>5453</sup>. » André Barrère, comme beaucoup d'autres, est devenu depuis, globalement méfiant « vis-à-vis des hommes politiques »<sup>5454</sup>.

Peu ont critiqué l'armée au retour. Michel Bassot fait partie des rares qui s'avouent surtout « dégoûtés de l'armée »<sup>5455</sup>. Deux vétérans ont eu un regard social sur eux plus précis, qui montre à quel point leur séjour les a changés. Louis-Jean Duclos explique qu'il y a « appris l'impunité de la déviance : du meurtre, du viol, du vol, de la prostitution dans les situations hors contrôle social. Néanmoins mon "réencadrement social" m'a, dans l'ensemble replacé sur la trajectoire sociale et professionnelle »<sup>5456</sup>. On mesure là à quel point il a dû assister et participer à des actes difficiles qui ont dépassé le cadre

---

<sup>5442</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5443</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>5444</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5445</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5446</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, *op. cit.*

<sup>5447</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5448</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>5449</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>5450</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>5451</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>5452</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>5453</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5454</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5455</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>5456</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

de son idéal d'officier récemment sorti de Saint-Cyr. Après Dien Bien Phu, après une longue marche vers les camps dont il sort vivant malgré plusieurs blessures et après plusieurs mois de captivité, William Schilardi est vivant. Il rentre à Paris dans un contexte très hostile. Retour au point de départ, au salon de coiffure ? Comme d'autres, en fait, l'Indochine lui sert de révélateur (« Dien Bien Phu m'a révélé à 100 %<sup>5457</sup> ») mais il lui faudra plusieurs années pour le digérer.

#### 1.4.2 L'accueil à l'arrivée : premiers temps de réadaptation

« Rien que d'ordinaire à mon retour, avec la joie de ceux qui m'aimaient. » (Alexis Arette)

L'accueil se déroule en deux temps, avec l'arrivée physique en Métropole, puis dans la région où habite le soldat de retour d'Extrême-Orient. Pour ceux des proches qui ont pu se déplacer, les délices des rencontres familiales se produisent sur le quai portuaire ou à l'aéroport quand leur enfant ou mari atteint la Métropole, l'Afrique du Nord.

Être accueilli par ceux que l'on aime, après plus de deux ans d'absence, est un moment délicieux. Parmi les surprises inattendues et fortes, celle de Jacques Thomas, arrivé blessé le 11 février 1953 à Marseille. Avant de partir sur Paris, il a la joie de voir une partie de sa famille : « le quai est gardé. De mon hublot, je vois seuls deux civils, ma sœur et son mari. Ils ont franchi les obstacles, ont convaincu les gardes. Je suis autorisé à aller en ville, je prends un repas royal, mais c'est difficile pour moi ; repas offert par le patron du restaurant, merci<sup>5458</sup>. » François-Xavier Heym arrive le 13 octobre 1954. Ses parents l'attendent avec son frère « tandis que la musique militaire joue la Marseillaise dès que le navire touche le quai »<sup>5459</sup>. Louis Simoni revient chez ses parents, à Marseille. Toute la famille l'attend depuis le matin ; il y parvient à 22 heures, bien après sa cantine dont le mystérieux contenu fait envie à tous. Son retour est synonyme de bonheur familial :

« Mon frère m'attendait avec mes parents. [...]. Ils étaient curieux quand même. Moi, j'avais le sac et la petite valise, mais je ne pouvais pas emporter tout mon barda avec moi. Quand on est arrivé à Haiphong, j'ai acheté une cantine à Nam Dinh et on a tout mis dedans. C'était une société qui la prenait en charge et l'amenait au domicile puisqu'on ne pouvait pas l'emmener sur le bateau. Elle était dans la cuisine ; tout le monde attendait que je l'ouvre ! J'avais ramené des trucs pour mon frère, pour tout le monde. Mon frère m'a dit de venir à sa maison le lendemain pour connaître tout le monde et surtout son épouse. Il s'était marié pendant que j'étais là-bas ; je ne la connaissais pas. J'y suis allé le lendemain, en tenue de marin, je suis arrivé chez lui, et il y avait une jeune fille qui était là. Elle me paraissait un petit peu jeune. [...]. Elle est devenue mon épouse<sup>5460</sup>. »

Pour ceux qui revoient leur famille dans la maison familiale, les commentaires sont sobres, souvent banals, par pudeur ou pour signifier qu'il s'agit d'un retour comme celui de tous les autres ; deux raisons qui expliquent sans doute le manque de réponses à cette question. « Bien », « très bien » sont souvent les réponses. Rien à dire de plus ; les familles sont heureuses de se retrouver. « Rien que

---

<sup>5457</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

<sup>5458</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5459</sup> Extrait du questionnaire de François -Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>5460</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

d'ordinaire à mon retour », écrit Alexis Arette, « avec la joie de ceux qui m'aimaient »<sup>5461</sup>. Certaines réponses sont mêmes dénuées d'enthousiasme. Pour Joseph Koeberlé, « le retour est toujours le bienvenu »<sup>5462</sup>, est son simple commentaire. Francis Oustry est heureux, mais « pas plus que ça »<sup>5463</sup>. Mais cela n'empêche pas d'avoir espéré ni d'avoir vécu la joie des retrouvailles. Jean-Paul Mouton se souvient de « la joie de se retrouver en famille et de préparer une vie nouvelle avec ma fiancée retrouvée et une nouvelle vie professionnelle »<sup>5464</sup>.

L'éloignement, le manque de nouvelles sont demeurés des moments difficiles pour une partie des combattants comme pour leur famille. Le bonheur de Pierre Piron est donc surtout de renouer le fil familial : « J'étais très content de rentrer dans ma famille, après 18 mois d'absence (certains faisaient 24 mois). Pas de webcam pour communiquer et le courrier mettait cinq jours pour nous parvenir<sup>5465</sup>. » D'autres vétérans donnent des précisions parfois surprenantes mais qui montrent l'ambiance qu'ils ont pu rencontrer chez eux ou chez d'autres camarades. Ainsi Pierre Dissard revoit - il sa famille avec bonheur, presque heureux d'être encore célibataire, ce qui en dit long sur les tensions dans certains couples qui se retrouvent au bout de deux ans et plus : « J'étais content de rentrer revoir ma famille, j'étais célibataire et je ne redoutais pas le retour comme mes camarades qui ont vu leur vie de famille détruite<sup>5466</sup>. » Henri Darré apprécie de revoir la sienne, à condition de ne pas avoir à évoquer l'Indochine dont les derniers temps ont été pour lui très tendus : « J'ai été heureux de retrouver ma famille, mes parents et mes cinq frères et sœurs ... sans toutefois m'étendre sur les mauvais côtés de mon séjour en Indo<sup>5467</sup>. »

Par conséquent, l'arrivée est source d'apaisement dans de très nombreux cas. Comme plus tard pierre Latanne, Jules Belgodère, blessé début 1952, va connaître une longue période d'hospitalisation et de convalescence. Il a beaucoup souffert de sa grave blessure. Mais il est en Métropole. Son sentiment, à l'arrivée, dès le premier contact avec sa famille, est le soulagement. L'Indochine s'éloigne et la vie prend un autre cours : « A l'arrivée du bateau à Marseille, pour ma famille comme pour moi, il y a eu une impression de soulagement, le sentiment de s'en être sorti ; ce n'est pas explicable. Je ne me suis pas beaucoup intéressé à la guerre d'Indochine après mon retour. J'avais rencontré ma future femme en 1949, nous nous sommes mariés en 1953<sup>5468</sup> ».

Quelle est la réaction de la famille lors des retours d'Indochine ? Il est rare que les souvenirs des vétérans soient dithyrambiques et parlent de « banquet »<sup>5469</sup> ou de « grand repas de famille ». Est-ce le contexte économique toujours difficile ? Le fait que ce soit un conflit impopulaire, puis

---

<sup>5461</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>5462</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>5463</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5464</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5465</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>5466</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>5467</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*

<sup>5468</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>5469</sup> Question n° 90 de mon questionnaire : Avait-on organisé un banquet pour vous ? Quelque chose de spécial ? Question n° 56 de celui de Raphaëlle Branche.



une grave défaite ? Tout cela n'incite pas pour autant une famille, si contente soit-elle de voir revenir l'un des siens, à fêter l'événement. « Non, quelle idée saugrenue<sup>5470</sup> ! », écrit Max Poiroux. Sans doute la vérité se trouve-t-elle un peu dans toutes ces raisons. Les familles se font discrètes mais ce n'est pas forcément de leur pleine volonté. Robert Drouilles rentre en 1948. Les tickets d'alimentation ne seront supprimés que l'année d'après, donc, en termes de banquet : « Rien du tout. La France restait encore en période de restrictions. Les tickets de pain étaient toujours en service<sup>5471</sup>. » Aussi est-il rare de trouver des réponses donnant l'idée d'un accueil triomphal. Mais Henri Darré signale tout de même que « des banquets ont été effectivement organisés du fait de mon retour d'Indochine »<sup>5472</sup>. Pierre Caubel en est très bien reçu « un peu plus tard » : « Dans le petit patelin où habitaient mes parents, accueil officiel des anciens combattants du cru avec vin d'honneur au seul bistrot local et communiqué dans la presse<sup>5473</sup> ! » Jacques Bouthier garde des retrouvailles familiales un souvenir d'autant plus fort que l'arrivée dans sa famille coïncide avec un « merveilleux » Noël 1955 et « une grande fête pour accueillir (son) épouse (vietnamienne, NDA), adoptée tout de suite »<sup>5474</sup>.

Les combattants de retour chez eux veulent revivre la normalité des petits plaisirs, depuis longtemps espérés et qui leur laissent le plus vif souvenir. Joseph Koeberlé a « demandé à (sa) mère de (lui) faire des beignets aux pommes »<sup>5475</sup>. Francis Oustry se souvient que ses parents « avaient fait un repas amélioré mais, croyant bien faire, ma mère avait préparé un poulet. Le chauffeur de mon père qui avait fait l'Indo et qui était invité, lui a dit : “je crois que vous n'allez pas régaler votre fils, car le poulet, le canard et le cochon font principalement partie du menu en indo” »<sup>5476</sup>. Pour tous les autres, à une large majorité, la réponse est : « rien » ou « rien de spécial ».

Les parents sont parfois étonnés des nouvelles habitudes ou comportements de leur fils, au point de s'en inquiéter : « Je suis rentré en 1952 ; mes parents habitaient le Doubs. [...]. Je suis resté trois jours à dormir. Ma maman devenait folle<sup>5477</sup>. » Ils ont parfois perdu l'habitude de dormir dans un lit. C'est un souvenir que l'on trouve chez William Schilardi, qui, dans les premiers temps, « ne pouvait plus dormir dans un lit »<sup>5478</sup>, parce que les souvenirs encombraient son sommeil. Alfred Lebreton arrive dans sa famille, « un peu inquiet de l'accueil qui (l') attend ». Son père est mort avant son retour et il se demande quel poids ce deuil pèse sur sa mère, sa famille. Il rentre dans cette maison où son père avait une place centrale. Comment lui-même va-t-il réagir ? Mais la famille vit surtout « la délivrance d'une terrible angoisse, celle d'attendre en vain un retour, comme ce fut le cas pour tant de mamans et d'épouses ». Sa mère lui a, entre-temps, aménagé une chambre à coucher neuve ; habitué à coucher sur « des lattes de bambous », il trouve le lit trop mou et sa première nuit le voit dormir

---

<sup>5470</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5471</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5472</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*

<sup>5473</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, *op. cit.*

<sup>5474</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>5475</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>5476</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>5477</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>5478</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

par terre, sur le parquet, « au grand désespoir de Maman »<sup>5479</sup>, écrit-il. Sa famille s'inquiète d'autant plus quand il fait une violente crise de paludisme, maladie inconnue en Métropole :

« Je provoque [...] l'affolement général ! Je suis pris soudain d'une très forte fièvre et des maux de tête violents. Je suis rentré d'Indochine depuis à peine trois semaines. Je sais ce qui m'arrive ; c'est une nouvelle crise de paludisme, déclenchée probablement par le changement de climat. Le vieux médecin de famille, appelé en urgence à mon chevet, est tout aussi perplexe ! Il est vrai que dans notre ville, le paludisme est pratiquement inconnu à cette époque. Je rassure tout le monde. Je demande qu'on recherche dans ma valise une boîte d'ampoules de nivaquine. Une seule injection suffira à me remettre sur pied ».

Il provoque d'ailleurs, à nouveau, « l'émoi à la maison » en éprouvant de vives douleurs au ventre, qui se terminent par l'expulsion d'ascaris dans les toilettes, « trois longs vers blancs qui remuent faiblement »<sup>5480</sup>.

Passé le moment de l'accueil dans la famille, les combattants d'Indochine sont face à un choix qui se doit d'être rapide, celui de leur avenir. Cela concerne le lieu d'habitation<sup>5481</sup> et le travail à venir, nouvelle affectation ou retour à la vie civile. Très vite, il faut, pour ces combattants en train de devenir vétérans d'Indochine, trouver une nouvelle trajectoire ; ce qui n'est pas le plus simple lorsqu'ils reviennent avec traumatismes et blessures<sup>5482</sup>. Parfois, sans avoir connu de blessures, de maladies ou de coups durs qui les aient sérieusement ébranlés, le seul fait d'avoir fait deux ans de guerres lointaines, hors normes, loin de leur famille et des habitudes de vie qu'ils ont toujours connues leur fait perdre leurs repères. La réadaptation est difficile. Pierre Dissard apprécie le congé de fin de campagne de trois ou quatre mois, qui lui a permis une réadaptation à la Métropole :

« J'ai eu trois mois de permission, les quarante-cinq jours par an qu'on n'a pas pris, on nous les a donnés après. Heureusement qu'on avait ces longues vacances. Drôlement utiles pour se remettre. On est complètement déphasé, complètement, isolé aussi ! On n'avait pas de psy ; maintenant on en a. [...]. Je me rappelle que je ne sortais même pas. [...]. Je n'allais nulle part, même pas boire un pot dans un bar. Je restais à la maison. [...]. J'ai été muté à l'école des Transmissions à Montargis, comme instructeur. Ça a dissipé mes doutes et ça m'a fait du bien de reprendre un boulot de temps de paix<sup>5483</sup>. »

Revenir habiter au même endroit ? Il existe plusieurs cas. Le premier est le cadre financier. Un jeune soldat célibataire peu argenté va, la plupart du temps, rester chez ses parents en attendant mieux. Les couples vont souvent déménager ailleurs, surtout si un enfant est né pendant le séjour. Le second cas est celui du statut au retour d'Indochine. Ceux qui poursuivent la carrière militaire ou finissent leur contrat d'engagement ont droit au congé de fin de campagne, de trois mois et demi à quatre mois, qu'ils passent chez leur parent ou dans leur logement initial. Suit ensuite la nouvelle affectation ou celle justifiée par un réengagement.

---

<sup>5479</sup> Alfred Lebreton, *Par soif d'idéal...et goût de l'aventure, op. cit.*, p. 139.

<sup>5480</sup> *Ibid.*, pp. 139-140.

<sup>5481</sup> Question n° 91 de mon questionnaire : Etes-vous retournés habiter au même endroit qu'avant votre départ ? Question n° 57 de celui de Raphaëlle Branche.

<sup>5482</sup> Question n° 93 de mon questionnaire : Etiez-vous désireux de reprendre votre vie d'avant ou, au contraire, de changer ? pourquoi ?

<sup>5483</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

Pour les plus jeunes qui dépassent à peine la vingtaine d'années ou ceux plus âgés qui quittent l'armée et se retrouvent sans emploi, comme Bernard Prin, André Fabiano, c'est « retour à la maison familiale »<sup>5484</sup>, du moins pendant les quatre mois de congés en attendant de voir venir comme le fait Jacques Saubion. William Schilardi, après son séjour de convalescence à l'hôtel Martinez à Cannes, retourne chez les siens. Guy Delplace et Jacques Bouthier rejoignent également leurs parents, le premier pendant sa convalescence, le second parce qu'il a perdu beaucoup d'affaires lors de la guerre civile à Saïgon.

Les autres rejoignent leur femme et leurs enfants déjà installés comme Jacques Allaire à Paris, Georges Lacrose à Saint-Pierre-en-Faucigny, en Haute-Savoie. Pour les militaires de carrière, la nouvelle affectation arrive pendant ou à la suite du congé comme c'est le cas pour Serge Têtu (« Je suis retourné dans mon unité au Maroc à la fin de mes congés de fin de campagne<sup>5485</sup>. »), Pierre Piron (« En rentrant, j'ai eu 3 mois et demi de congés, passés bien sûr avec ma famille et à classer les photos. Ensuite, étant militaire d'active, j'ai eu une nouvelle affectation à la base aérienne de Cognac<sup>5486</sup>. »). Francis Oustry part au 11<sup>ème</sup> BCA de Barcelonnette (« lieu qui m'étais complètement inconnu »<sup>5487</sup>), Bernard Gaudin au 1<sup>er</sup> régiment de hussards parachutistes de Tarbes. Il a choisi d'y finir son contrat en 1954 pour effectuer des sauts en parachute. Comme beaucoup d'autres, un conflit lui suffit et l'Indochine l'a trop marqué pour qu'il puisse partir ailleurs. Il va se poser la question jusqu'à ce qu'au bout d'un an, une opportunité surgisse pour travailler dans le pétrole. Il quitte l'armée, sans regrets.

Pour ce qui est de leur carrière, la question se pose pour tous, y compris pour les militaires de carrière que l'Indochine a « secoués ». Que faire après l'Indochine ? Les désormais « vétérans d'Indochine » ont-ils repris le même travail, militaire ou civil ou ont-ils choisi une nouvelle trajectoire professionnelle, parfois envisagée dès le séjour indochinois ?<sup>5488</sup> Une partie importante d'entre eux (78 % des vétérans interrogés<sup>5489</sup>) ont continué dans l'armée, mais pas pour les mêmes raisons et ce qui ne garantit pas qu'ils puissent rester longtemps. Les militaires de carrière, officier ou sous-officiers de carrière, ont rarement décidé de quitter l'armée ; du moins dans l'éventail des témoins rencontrés. Ceux qui ont finalement choisi de rester dans l'armée se sont aperçus que c'était leur vie, que c'était devenu leur métier et qu'ils voulaient continuer à servir, comme Robert Servoz (« la vie de militaire pour continuer de servir<sup>5490</sup>. ») et Joseph Koeberlé. Cela amène plusieurs des témoins à intégrer Saint-Cyr car la vie militaire leur plaît, mais pas à n'importe quelle condition. Il faut également compter ceux qui sont obligés de rester dans l'armée car il leur reste des années de contrat comme Bernard Gaudin, Robert Drouilles (un an) et Michel Bassot (deux

---

<sup>5484</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, *op. cit.*

<sup>5485</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>5486</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, *op. cit.*

<sup>5487</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>5488</sup> Question n° 92 de mon questionnaire : Avez-vous repris le même travail ? Question n° 60 de celui de Raphaëlle Branche.

<sup>5489</sup> Cf. *supra*, p. 175.

<sup>5490</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

ans jusqu'en 1957). Par contre, d'autres voient leur demande de réengagement refusée. Louis Simoni part pour l'Algérie en 1956 ; il aurait bien aimé rester dans la marine, mais sa demande de réengagement est refusée. Henry Clémens aussi qui, après avoir été soigné, finit son contrat en 1948 et demande son activation. Mais il ne peut progresser que dans la réserve et regagne la vie civile. Robert Schuermans, rentré en 1952 après sa captivité de presque deux années, veut retourner en Indochine, mais cela lui est interdit : « Lorsque je suis rentré en 1952, j'ai voulu me rengager parce que je voulais repartir en Indochine. Et on m'a dit qu'en tant qu'ancien prisonnier, je ne repartirais pas. Alors je les ai envoyés au diable<sup>5491</sup>. »

Une nouvelle guerre se profile en Algérie, des troubles continuent au Maroc, en Tunisie. Cela va peser sur certaines décisions de poursuivre dans l'armée. Jacques Saubion se rengage au 4<sup>ème</sup> RTM, Jacques Bouthier part en Algérie et Jacques Penot, qui a « pris goût aux voyages »<sup>5492</sup>, fait de même. Serge Têtu repart chez les Goumiers, au Maroc, où la situation se détériore. André Fabiano constate que « le contexte a changé autour de (lui) »<sup>5493</sup> en Tunisie, plus dangereux, plus instable. Il se réengage et reste plus de quinze années dans l'armée.

D'autres vétérans n'ont pas voulu changer de métier non plus, mais cela se passe en dehors de l'armée après la fin de leur engagement, avec de nettes nuances, qui sont apparues pendant leur séjour. L'Indochine leur a servi d'orientation professionnelle et intellectuelle. William Schilardi était coiffeur avant de s'engager dans les parachutistes. Il reprend le métier mais ne s'arrête pas là. Il lui faut une ouverture parallèle : « Oui j'ai repris mon travail de coiffeur et je me suis mis à entrainer des sportifs bénévolement. Pendant ma captivité, j'avais fait le vœu, si je sortais vivant des camps, de m'occuper des jeunes, des vieux et des handicapés sans me faire rémunérer. Ce que j'ai fait et que je fais encore depuis cette date<sup>5494</sup>. » Alexis Arette était un jeune agriculteur de métier. Il le retrouve avec bonheur et va en même temps s'occuper de littérature, de poésie et de politique : « J'ai repris la ferme de mes parents. Ce qui fut toujours dans mes intentions si je revenais vivant de l'Indo<sup>5495</sup> ! » Une autre partie des vétérans ont pris goût aux destinations outre-mer. L'exotisme leur a plu. Plusieurs veulent repartir en Indochine ou ailleurs mais pas dans le cadre militaire. Après un retour agréable dans sa famille, Robert Drouilles s'ennuie très vite en Métropole et ne rêve que de poursuivre son voyage : « Cette vie m'a vite lassé et, quelques jours après, j'avais déjà une envie furieuse de repartir<sup>5496</sup>. » Il va passer une grande partie de sa carrière dans le BTP à Madagascar et en Algérie. François-Xavier Heym ne renouvelle pas non plus son contrat avec l'armée : « un an de démarches pour repartir dans ce pays qui m'avait conquis<sup>5497</sup>. » Finalement, il repart « en civil »<sup>5498</sup>.

---

<sup>5491</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

<sup>5492</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5493</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, *op. cit.*

<sup>5494</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi, *op. cit.*

<sup>5495</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>5496</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>5497</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, *op. cit.*

<sup>5498</sup> *Ibid.*

Henri Darré, de retour dans le civil, profite de sa nouvelle vie d'artiste musicien : « J'ai vagabondé un peu partout en France<sup>5499</sup>. » mais cela ne suffit plus : « J'avais envie de changer et j'avais pour cela plusieurs cordes à mon arc ». Il se marie et part en Australie en 1952, travailler dans la comptabilité d'une entreprise de travaux publics dans « les Alpes australiennes<sup>5500</sup>. »

Mais il arrive aussi que les vétérans n'aient pas vraiment le choix. Il faut bien trouver un métier et chacun va essayer de faire au mieux pour vivre. Guy Delplace, n'avait pas l'intention de quitter l'armée mais il n'est apparemment plus question d'armée au vu de sa blessure à la face : « Du fait de ma blessure j'ai eu droit à un emploi réservé (administration) à la mairie de Provins en 1956<sup>5501</sup>. » Chacun est bien conscient des enjeux d'une activité économique encore fragile : « Il est difficile de se faire une situation à l'époque<sup>5502</sup> » reconnaît André Geraud. Comme Bernard Prin, qui ne veut pas reprendre ses études, il doit d'abord trouver du travail. Après le Laos, le choc est rude. « Je suis resté sans boulot pendant plusieurs mois, en 1951-1952, c'était une période comme maintenant. J'étais chômeur plusieurs mois à Lyon. Comme partout, on n'avait pas d'allocation et il y avait une obligation, il fallait aller pointer tous les jours. Par contre, on gardait la sécurité sociale. On ne vous proposait d'ailleurs même pas de travail<sup>5503</sup> ! » Rien n'est simple à ce stade où l'économie française est repartie malgré le poids des guerres de décolonisation, celle qui s'achève en Extrême-Orient et celle qui éclate en Afrique du Nord<sup>5504</sup>.

Les combattants rentrant d'Indochine chez eux ou chez leurs parents ont donc connu des expériences très variées de retour – provisoire ou définitif – à la paix. Elles mettent en place une mémoire d'entrée apaisée, du moins pour un temps, ou déjà troublées par un accueil décevant. Quels que soient les traumatismes ou les bons moments vécus en Extrême-Orient, ces retours font partie de la construction d'une mémoire individuelle souvent structurante faite de rancœur et d'un sentiment d'oubli ressentis dès leur arrivée, y compris dans leur propre famille.

## 2. Des traumatismes intimes de sortie de guerre d'Indochine apparaissent au retour : la difficile entrée en résilience

« Je pense tous les jours à l'Indochine, surtout depuis que je suis seul, souvent le soir. » (Guy Gantheret)

Un traumatisme est, au sens propre du terme, une blessure d'ordre plutôt psychique, psychologique, mais également physique qui crée toute une échelle de souffrances dans le corps et dans l'esprit de celui qui la subit. Cette échelle est personnelle, intime mais la mémoire

---

<sup>5499</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*

<sup>5500</sup> *Ibid.*

<sup>5501</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, *op. cit.*

<sup>5502</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>5503</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>5504</sup> Il n'existe pas que les exemples algériens et indochinois. Parallèlement, les tensions coloniales ou décoloniales, selon le côté où l'on se place, ont concerné une grande partie des possessions ultramarines françaises, en Tunisie, au Maroc, à Madagascar, de 1945 à 1960.

collective des unités ou des associations va en créer de nouvelles. Rentrer d'Indochine peut ressembler à un chemin de croix de longue durée, pour une partie des combattants de retour d'une guerre et d'un territoire qui les ont marqués à vie. L'intérêt de cette partie est d'en montrer les formes, la diversité de leur retour d'Indochine c'est-à-dire à l'arrivée en Métropole ou en Afrique du Nord, l'accueil du pays et de la famille et les débuts de réinsertion dans une vie sociale nouvelle. Je parle, bien entendu, de la diversité des ressentis puisque la mémoire collective combattante, que vétérans et associations ont peu à peu construite et qui génère un discours global très discipliné sur ce qu'ils ont vécu, dit et pensé, est une généralité, comme toujours en pareil cas, en partie faussée. Peu de vétérans d'Indochine ont parlé d'un retour calme, sans aucun souci mais plusieurs réfutent le terme de « traumatisme » qu'ils trouvent trop fort et trop dévalorisant puisqu'il est assimilé aux personnes « dérangées », donc « faibles ». Or, ce terme ne signifie pas une affectation psychologique profonde et durable, ni maladie mentale. Une partie de ceux qui ont vécu la guerre d'Algérie ont, à l'occasion d'une embuscade, d'un massacre de civils ou du drame des Harkis, eu « une remontée d'Indochine » douloureuse, qu'ils avaient cru enfouie. Parfois, les blessures se ravivent bien plus tard.

Leur parcours décrit ici leurs souffrances ou leur absence de souffrances, pour ceux qui ont eu l'opportunité de tourner la page, ce qui permettra de si la résilience, notion qu'André Maurois a inventée en 1952 et que Boris Cyrulnik a popularisée de nos jours, a pu permettre une reconstruction au terme de ce parcours de resocialisation des vétérans d'Indochine. Comment les combattants d'Indochine entrent-ils en résilience à leur retour ? Avec quels résultats ?

## 2.1 Les blessures et problèmes physiques : un retour très important dans la construction de la mémoire

« J'étais blessé, j'ai eu l'impression d'être diminué. » (Marcel Reybillet)

Les blessures morales sont complexes, tant dans leur diversité, le refus de les assumer dans un premier temps, que dans leur influence au retour, dans le comportement de celui qui souffre et essaie de se réhabituer à un quotidien dans lequel il ne se sent pas toujours adapté.

La blessure physique, la maladie ont des effets plus simples. Le quotidien tourne autour des soins, du traitement des maladies et leur place dans la mémoire suscite l'amertume devant leur lourdeur et les freins à la complète réinsertion sociale, familiale qu'ils imposent pour un temps plus ou moins long au retour. Il ne s'agit pas d'une *mémoire blessée* au sens premier, moral, mais d'un *corps blessé*, meurtri, malade, diminué au sens physique, qui met le combattant de retour chez lui dans une position de faiblesse, malgré la joie de sa famille de le voir vivant et les attentions du personnel soignant. Ce sont des souvenirs peu plaisants qui ont des conséquences certaines sur la sortie de guerre du combattant, sa vision du retour. Mais ces problèmes sont acceptés et n'ont

pas le caractère lancinant des blessures morales ; du moins, c'est ce que l'on peut croire. Être rapatrié sanitaire est, en fait, vu par nombre de combattants comme un échec humiliant.

Comment les combattants d'Indochine les gèrent-ils, dans un premier temps ?

### 2.1.1 Rapatrié sanitaire : le temps de la patience

« Quand on n'a pas été élevé dans du coton, je crois que ça sert après. » (Marcel Reybillet).

L'arrivée en France des blessés les plus graves est, pour eux, le souvenir d'une grande fatigue et le début d'une suite de traitements douloureux mais également de déplacements pénibles et répétitifs qui peuvent durer plusieurs années. Leur récurrence empêche de clore rapidement l'épisode du retour d'Indochine avec tout ce que cela suppose : elle freine la carrière, empêche de repartir au combat pour ceux qui le souhaitent et empêche de repartir dans une nouvelle vie ; de faire le deuil de l'Indochine. La plupart du temps, leur maladie ou leur blessure s'accompagne d'autres soucis d'une origine tropicale.

Le trajet retour, pour un blessé ou un malade est pénible, douloureux en avion ; long en bateau, suivi de longs mois ou d'années d'hôpital. Jules Belgodère doit prendre son mal en patience. Sa grave blessure l'a mené très près de la mort ; et ce n'est pas le seul cadeau d'Indochine :

« J'ai fait presque un an d'hôpital à mon retour, à Montpellier. J'ai d'abord été opéré parce que mon diaphragme était coupé, par le professeur Nègre, un grand monsieur. J'ai eu d'autres complications, un ascaris, un vers qui traînaient dans la partie circulatoire, bloquaient sans doute le canal cholédoque qui mène au foie. On m'a donné quelque chose à avaler et dans la nuit, l'ascaris est sorti et je l'ai mis dans mon verre à dent pour le montrer au toubib le lendemain<sup>5505</sup> ! »

Pour ceux qui arrivent par avion à Paris, l'hôpital Foch ou le Val de Grâce sont rapidement accessibles. Pour ceux qui arrivent à Marseille, le trajet est bien plus fatigant. Jacques Thomas est de ceux-là. Il a tout noté de ce parcours de retour qui dure plusieurs jours ; une précision précieuse pour la mémoire :

« Paris, train sanitaire 20 h. Fatigué... Repos entre deux haltes, visite de la Croix-Rouge, quelques autorités. 23 février : Paris Gare de Lyon, jour à peine levé, pluie. "Tri" pour un hôpital de Paris en fonction de la gravité des blessures. Ce sera le Val-de-Grâce. Nouvelle attente sur nos brancards, il est midi. Heure de repos des personnels. Nos réactions sont dissemblables. Nous apprendrons à l'usage le dévouement des personnels de la maison où je serai l'hôte pendant presque 18 mois<sup>5506</sup>. »

Les combattants sortant de captivité sont des cas sérieux mais pas si compliqués, une fois arrivés en Métropole. Il faut réparer les insuffisances des premiers soins pour les blessés plus les conséquences de leurs carences alimentaires. Marcel Reybillet arrive à Hanoi après quatre mois de captivité. Il est gravement blessé à la face mais n'a attrapé aucune maladie pendant son séjour ni pendant sa captivité ; une chance qu'il met plutôt sur le compte d'une « jeunesse qui a été dure » ;

---

<sup>5505</sup> Entretien de l'auteur avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>5506</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

il estime que : « Quand on n'a pas été élevé dans du coton, je crois que ça sert après. Quand on était à la ferme, Ambérieu était à 30 km. Quand on avait aidé les parents toute la journée à faire les foins, les moissons, le soir, il fallait repartir à pied à Ambérieu car on n'avait pas de vélo pendant la guerre, ça donne de l'endurance ! ». Son état lui permet d'être rapidement rapatrié : « Ma blessure était cicatrisée. Mais vu l'état de ma mâchoire, j'ai été rapatrié sanitaire tout de suite par avion vers Paris à l'hôpital Foch. Ils avaient libéré tout un étage parce qu'ils attendaient beaucoup de blessés, on était peut-être une trentaine ». Son parcours médical va se poursuivre pendant une longue année : « J'étais blessé, j'ai eu l'impression d'être diminué. Je suis resté entre l'hôpital et chez mes parents plus d'un an, plusieurs fois opéré pour des greffes. Après, je me suis retrouvé en congé de fin de campagne<sup>5507</sup> ».

Les anciens prisonniers d'Indochine, bien qu'un peu *remplumés* dans les hôpitaux et surtout grâce à quelques restaurants d'Hanoi et de Saigon, visités une dernière fois avant leur rapatriement, n'arrivent pas aussi squelettiques qu'à Vietri ou Sam-Son lors de leur libération. Mais leur maigreur reste impressionnante à leur arrivée à Paris, Marseille et dans leur famille. Pour ceux qui peuvent se passer d'hôpital, la cuisine familiale leur fait du bien. Pierre Bonny a perdu 30 kilos pendant sa captivité : « L'appétit est revenu très vite ! Il était temps que ça cesse, mais dans de bonnes conditions, l'organisme a repris son cours normal ! », se souvient-il. Il va « progressivement retrouver [...] le poids correspondant à (sa) taille ». Cela prend du temps. « Je ne conserverai pas de séquelles ; les carences graves, diagnostiquées à ma libération, vont disparaître avec les soins médicaux prodigués et le retour à de bonnes conditions d'hygiène et d'alimentation<sup>5508</sup>. » Nombreux sont les jeunes cadres et hommes de troupes, comme Jean Lomer avoir droit à des « hospitalisations sur papier » de complaisance chez eux, délivrées par des médecins compréhensifs, qui leur permettent, en fait, de refaire leurs forces en famille. Malgré un mal-être souvent à fleur de peau, les anciens captifs des camps de la RDV continuent lentement de se remettre physiquement malgré les séquelles persistantes et la longue durée de certaines affections.

André Boissinot qui a perdu la moitié de son poids, ne retrouvera jamais ses 79 kilos. Il a relaté, en entretien, son parcours du combattant médical entre Indochine et Touraine :

« A ma libération, plus d'un mois après le « cessez-le-feu », j'ai rejoint l'hôpital Ciais à Haiphong qui lança un traitement d'envergure pour un début de remise en état. [...]. On m'a mis à la diète, on m'a fait un tas de piqûres, alors que je croyais que j'allais enfin manger normalement. A Dalat, j'ai repris un peu de poids. Nous avons eu l'autorisation de sortir quelques soirs, puis direction l'hôpital de Saigon, en attendant le départ pour la France, et passer par le Val de Grâce, pour effectuer un ultime contrôle. Malgré tout ça, passage à l'hôpital de Saumur afin d'obtenir un protocole de traitement, principalement pour soigner mes coliques néphrétiques »<sup>5509</sup>.

Les retrouvailles familiales sont très heureuses mais il lui faut quatre à cinq ans pour que ses

---

<sup>5507</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnaz-la-Montagne, le 24 mai 2017.

<sup>5508</sup> Pierre Bonny, *Dien Bien Phu 1954*, op. cit., p 24.

<sup>5509</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.



« problèmes de santé (soient) pour la plupart solutionnés ». Les maladies tropicales sont particulièrement résistantes. Il lui en reste aujourd’hui quelques séquelles et un TOC, la « manie de se peser tous les jours voire deux fois par jour »<sup>5510</sup> :

« Pendant cinq ans, ce fut assez pénible car les soins n’étaient pas aussi efficaces qu’aujourd’hui. J’ai mis plusieurs années pour faire disparaître mon ténia qui m’anémiait et qui détachait de son corps des anneaux comparables à des nouilles qui venaient se coller sur mes cuisses. J’avais aussi des vers de toutes sortes : ascaris, ankylostomes et autres infections comme la gale ; la boubouille, le bérubéri et les jambes purulentes par les sangsues qui suçaient mes blessures. Parfois à l’occasion de quintes de toux, je renvoyais par la bouche des ascaris. Un jour j’ai même trouvé un ver au coin d’un œil qui avait dû probablement sortir du canal lacrymal<sup>5511</sup>. »

Le bon souvenir du retour reste un séjour avec sa femme au centre de repos d’Agay que Bigeard et d’autres officiers de Dien Bien Phu ont également fréquenté après leur retour. L’esprit s’apaise, le corps se refait une santé et le couple se retrouve pour un « période merveilleuse » entre deux excursions en Italie.

### 2.1.2 Une rééducation parfois très longue : des conséquences imprévues

« Malgré moi, un nouvel homme est né. » (Guy Delplace)

Les vétérans contactés font partie des soldats d’Indochine qui ont assumé leur état. Ils ont patienté et appris de cette période difficile. Cela n’a pas été le cas de tous, du moins pour les plus atteints comme pour ceux qui n’ont pas surmonté leurs blessures physiques et morales. Le plus compliqué pour ceux qui reviennent malades reste la lourdeur des traitements et opérations et les perspectives d’avenir. Pour certains, être obligé de quitter l’armée ou de se voir interdire de faire une école d’officiers, met douloureusement fin à leur vocation. Cela accroît encore leur désarroi et, dans une certaine mesure, les désordres psychiques que Louis Crocq, en psychiatre des armées, a étudié, définissant les symptômes liés à la guerre, dont il a publié une synthèse il y a vingt ans de cela<sup>5512</sup>.

Henry Clémens est rapatrié en Métropole le 25 août 1946, après un malaise à An Khé, premier signe d’une pleurésie. Il est « profondément déçu de devoir revenir aussi vite en France ». Quelques jours à Saïgon avant l’embarquement sur l’*Ile de France*, les visites de ses camarades du 9<sup>ème</sup> Dragons et de son colonel, Divary, « vraiment un grand bonhomme » dit-il, lui redonnent du baume au cœur. Il a encore le droit au fond de cale mais peut se promener sur les ponts supérieurs. En Métropole, il bénéficie de ses quatre mois de congé post-colonial avant d’être soigné : « Après une longue permission je fus soigné à l’Hôpital militaire de Briançon puis, guéri, affecté à Roanne aux 8<sup>ème</sup> RCA , le 31 juillet 1947. Devenu Maréchal des logis, J’y terminai mon engagement le 26 octobre 1948, Le

---

<sup>5510</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, op. cit., p. 198.

<sup>5511</sup> *Ibid.*

<sup>5512</sup> Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999, 422 p..

Colonel du 8<sup>ème</sup> RCA ne m'ayant pas autorisé à préparer St Cyr, je ne rengageai pas<sup>5513</sup>. » En six mois, il est guéri. Mais dans une armée où l'on continue à dégager des cadres depuis la fin de la guerre, les blessés et les malades sont rarement prioritaires. Henry Clémens va donc quitter l'armée.

J'ai cité Guy Delplace, Jean Lequertier et Marcel Reybillet pour leur parcours, respectivement en 1952, 1953 et 1954, en tant que blessés de la face et l'apport de l'UBFT (l'Union des blessés de la face et de la tête), en expliquant comment ils avaient été blessés et les étapes des soins en Indochine<sup>5514</sup>. Ce sont des médecins de la Première Guerre mondiale, le docteur Ginestet<sup>5515</sup> en France, et de la Seconde, le docteur Chippaux<sup>5516</sup> en Asie, qui les prennent en charge. Transporté à Saïgon, Guy Delplace subit une première opération, puis, après un passage dans un centre de repos, il est envoyé par avion à Paris où il arrive le 23 décembre suivant. L'accueil qui lui est fait à l'hôpital Foch de Suresnes rehausse encore moral : « On m'y accueille en héros avant d'entreprendre sans tarder des soins provisoires dans l'attente que ma mâchoire se ressoude. Il faudra quasiment une année avant d'envisager une greffe osseuse avec une perte de 4 cm de la mandibule gauche. Que dire du liquide absorbé qui parfois fait fausse route et ressort par la blessure<sup>5517</sup>. »

Il séjourne ensuite au château de Moussy-le-Vieux, en Seine-et-Marne, le centre d'accueil des « blessés de la face », fondé par l'UBFT, elle-même créée en 1921. Il y passe deux ans « dans une ambiance douloureuse mais cordiale », alternant avec des séjours en hôpitaux pour une reconstruction de mâchoire, gardant un excellent moral et assume sa blessure malgré les souffrances. « Malgré moi, un nouvel homme est né ». Sa courte aventure de sept mois en Indochine se termine alors qu'il se sent « en pleine possession de (ses) moyens », mais il « connaissait pleinement les risques du métier ». Son moral reste positif malgré la gravité de sa blessure et la fin de l'aventure, « sans état d'âme »<sup>5518</sup>. Jean Lequertier est un autre des blessés maxillo-faciaux dont Sophie Delaporte étudie le parcours dans son ouvrage sur les *Visages de guerre*. Le travail de « nettoyage » commence à Hanoi et la reconstruction (« les interventions restauratrices et réparatrices<sup>5519</sup> ») prend trois semaines à Saïgon, avec les mêmes soucis que ceux que j'ai pu décrire pour Guy Delplace. Revenu par avion en mai 1953, il passe un an en alternant les séjours de convalescence à Moussy et les opérations à l'hôpital Foch, une douzaine en tout. A la fin du dernier séjour, il rejoint le 18<sup>ème</sup> RPC et part en Algérie<sup>5520</sup>. Il retire de son expérience beaucoup d'humanisme et de besoin d'aider à son tour, devenant infirmier dans son unité.

---

<sup>5513</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>5514</sup> Cf. *supra*, pp. 1076-1077, 1150.

<sup>5515</sup> Eric Brue et Eric Salf, *Le médecin général Gustave Ginestet (1897-1966). Vie et œuvre d'un pionnier de la chirurgie maxillo-faciale esthétique et réparatrice*, thèse de médecine soutenue à l'Université Claude Bernard à Lyon, en 1991.

<sup>5516</sup> En ligne : [https://www.gueules-cassees.asso.fr/medecin-general-inspecteur-claude-chippaux-\\_r\\_60\\_a\\_11.html](https://www.gueules-cassees.asso.fr/medecin-general-inspecteur-claude-chippaux-_r_60_a_11.html) (*Idem*).

<sup>5517</sup> Guy Delplace, *Embuscade en Indo*, récit de cinq pages, envoyé par courriel le 10 juin 2017.

<sup>5518</sup> *Ibid.*

<sup>5519</sup> Sophie Delaporte, *Visages de guerre*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>5520</sup> *Ibid.*, p 87.

Pierre Latanne est l'un de ceux pour lesquels les traitements sont les plus longs. Plus d'un an et demi de va-et-vient avec les hôpitaux de sa région. Comme pour les autres vétérans, je retranscris ce parcours difficile qui montre à quel point le retour est difficile pour les blessés de toutes sortes, et en particulier pour ceux qui ont été blessés et internés dans les camps de prisonniers. Il ne prend fin qu'en juillet 1956, avec son volontariat pour l'Algérie alors qu'il est encore, selon son propre aveu, « claudiquant » :

« Dès mon arrivée à Marseille le 6 novembre 1954, on me dirigea sur l'hôpital local Robert Piqué, puis le soir même train sanitaire pour Toulouse où, dès mon arrivée à l'aube du 7 novembre 1954, j'ai été hospitalisé quelques heures à l'hôpital Larrey, mais libéré très vite avec une permission de 28 jours. Début janvier 1955, après examens médicaux, j'ai eu une permission renouvelée jusqu'à début février, puis mars et à nouveau renouvelée jusqu'à début avril. Mais courant mars 1945 pendant mon congé à Lourdes, ma jambe blessée dont les plaies étaient à peine cicatrisées s'est infectée et ce fut une nouvelle hospitalisation d'urgence à Toulouse.

J'ai subi une ponction dans le genou dont je garde un souvenir cauchemardesque et on me gratifia d'un plâtre gigantesque, des aisselles au bout du pied droit pour une durée de 2 mois. Le but du médecin était d'empêcher les flexions du bassin, du bassin, du genou et de la cheville. Je ressemblais à une bougie. Rééducation longue, laborieuse et difficile conclue par une cure en août-septembre 1955 à l'hôpital militaire de Barèges (65) avec bains quotidiens d'eau sulfureuse et nauséabonde mais bénéfique parait - il. Nouveaux congés de convalescence jusqu'en février 1956, date à laquelle je bénéficiai enfin d'un congé de fin de campagne d'Indochine d'une durée de trois mois<sup>5521</sup>. »

Heureusement, pour certains blessés et malades de retour d'Indochine, la parenthèse médicale de leur sortie de guerre ne peut pas apparaître totalement comme un mauvais souvenir. Plusieurs grands blessés ont, en effet, noué des amitiés avec le personnel soignant, louant leur dévouement et leur gentillesse ; de bonnes relations durant les longs mois de soins qui ont parfois abouti à des mariages qui ensoleillent cette partie de leur mémoire. Jacques Thomas s'en félicite, avec humour : « Je réaliserai même “le hold-up” d'une infirmière ; mariage, Mektoub, c'était écrit ! A l'heure où j'écris ces lignes, avec Françoise : 5 enfants, 14 petits-enfants, 12 arrière-petits-enfants... “De ma route à notre route”<sup>5522</sup>. » Guy Delplace assure qu'« à quelque chose malheur est bon », une philosophie de vie taillée durant les longs mois au château de Moussy, en convalescence, qui a abouti à un grand bonheur, atténuant en partie les souffrances des opérations et les déceptions professionnelles : « C'est à Moussy que j'ai fait la connaissance de Jeannine Pompek qui deviendra mon épouse le 8 janvier 1955 à Mitry Mory en Seine et Marne. De notre amour naîtra quatre enfants dont une fille l'année de notre mariage puis un garçon en 1956, un autre en 1958 et notre dernière fille en 1961<sup>5523</sup>. » Quant à Jean Lequertier, il assure que s'il n'avait pas été blessé, il aurait sauté avec son unité à Dien Bien Phu. Il considère donc que sa blessure lui avait sans doute « profité », en quelque sorte : « Le Bon Dieu m'a sauvé la vie, les Viets m'ont sauvé la vie, là, en me faisant ça ! A Dien Bien Phu, on a dérouillé sec, il n'y en a pas beaucoup qui sont revenus. Je n'ai jamais retrouvé quelqu'un de mon bataillon pour en parler, qui en soit revenu<sup>5524</sup>. »

---

<sup>5521</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par courriel le 29 octobre 2018.

<sup>5522</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, *Idem*.

<sup>5523</sup> Guy Delplace, *Embuscade en Indo*, *Ibid*.

<sup>5524</sup> Sophie Delaporte, *op. cit.*, p. 87.

Les affections médicales sont donc un élément pénible, très problématique pour certaines blessures compliquées qui nécessitent de rester dans un hôpital et un centre de convalescence éloignés de sa famille. Mais si les maladies tropicales de type paludisme et dysenterie restent pénibles, impressionnantes pour la famille, et si certaines blessures graves laissent des séquelles à vie, ce type de traumatisme apparaît moins grave et « réparable ». Elles ne restent, dans la mémoire, qu'un mauvais souvenir des souffrances subies, parfois sans grande récurrence. Tout ce qui concerne l'aspect psychologique, moral, constitue, par contre, la plus grande partie des mémoires douloureuses. Dans les mémoires combattantes, il faut distinguer le *mal jaune* des traumatismes moraux ; ils sont souvent liés, restant compliqués par leurs conséquences sur le quotidien. Mais pour être porteur très récurrent de nostalgie parfois déprimante, le *mal jaune* n'est pas synonyme de forts troubles. Les traumatismes psychologiques sont plus graves mais ce « mal » est reconnaissable par son origine estampillée d'Indochine pour bien des vétérans comme pour la post-mémoire, les passionnés et la mémoire de l'armée. Ses caractéristiques sont censées être vécues par tous les vétérans dans l'après-guerre d'Indochine.

## 2.2 « J'y suis encore » ! Le mal jaune : laisser une partie de son être en Indochine

« Le Mal Jaune : une sorte de nostalgie qui devient poussée de fièvre certains soirs de cafards, certains jours d'abandon. (...) J'ai eu le temps, depuis la prise d'Hanoi par les Vietminh [...] de mieux connaître mon mal et de m'y complaire<sup>5525</sup>. » (Jean Lartéguy)

Cette expression majeure qui est un marqueur mémoriel de la guerre d'Indochine est apparue plusieurs fois depuis l'introduction. Tous les vétérans d'Indochine et des autres guerres la connaissent comme caractéristique principale, réelle ou fantasmée des mémoires de ce conflit. Jean Lartéguy a créé cette expression deux ans avant *Le mal jaune*, dans *Les Centurions*. Parlant du moment où les parachutistes d'Indochine atteignent Marseille, il écrit : « Ils avaient tous attrapé un mal subtil, le mal jaune. Ils le ramenaient en France et ce furent des malades qui débarquèrent sur le quai de Marseille, embrassèrent leur femme, leurs mères et leurs enfants qu'ils ne connaissaient pas<sup>5526</sup>. » C'est pour lui une véritable maladie qui touche tous ceux qui, civils, militaires, coloniaux sont allés en Indochine et ne l'ont jamais oubliée, en gardant d'elle une nostalgie profonde, rémanente. Certains vétérans m'ont paru « habités » par l'Indochine en guerre. Mais de quoi le *mal jaune* est-il réellement le nom ? Comment interpréter cette expression très populaire ? En quoi est-elle un élément structurant de la mémoire combattante collective d'Indochine ? L'utilise-t-on de manière exagérée ? Les vétérans le ressentent-ils tous ?

---

<sup>5525</sup> Jean Lartéguy, *Le mal jaune*, op. cit. ; 1971, dédicace p 5. Ce terme de « mal jaune » serait aujourd'hui mal vu pour son côté possiblement racialisé. Le roman se verra-t-il un jour débaptisé ?

<sup>5526</sup> Jean Lartéguy, *Les Centurions*, Paris, Presse de la Cité, 1960, p 167.

La question n° 84 y est totalement consacrée<sup>5527</sup>. Une première analyse des réponses permet de donner une définition de cette expression et de distinguer la différence entre ceux qui déclarent avoir encore le *mal jaune* et ceux qui pensent ne pas le ressentir, m'a amené à constater que j'avais obtenu autant de réponses négatives qu'affirmatives. Ma question, il est vrai, l'associait à la douleur du souvenir, et à une quasi-permanence dans leur vie. Marqué par les paroles de Jacques Allaire, en conférence et dans plusieurs émissions, j'évoquais également le sentiment, le sien en tout cas, « d'être en partie resté » en Indochine. En regardant les réponses de plus près, il convient de distinguer les demi-mesures et d'amples nuances.

### 2.2.1 Définir le « mal jaune » : une nostalgie joyeuse ou/et triste

« L'Asie les avait marqués. La nostalgie devint petit à petit, sur les bateaux même et peut-être avant, un malaise profond, le *Mal Jaune*. » (Michel Bodin).

Les vétérans n'ont pas tous la même définition du *mal jaune*. Le terme de « nostalgie » comme sens et synonyme est une certitude. Il s'agit d'un véritable amour pour ce territoire, pour sa population, ce qui modifie avantageusement le souvenir d'Indochine alors que les combattants se sont beaucoup méfiés de la population et ont souffert du climat comme des fatigues de la progression en rizière ou dans les montagnes couvertes de jungle. Après cela, chacun met un contenu différent, même ceux qui déclarent ne pas le ressentir. Selon les cas, le *mal jaune* est une forme d'amour fantasmé pour une Indochine que des vétérans ont pu débarrasser des oripeaux de la guerre ou la nostalgie de sa jeunesse en Asie, un sentiment tout à fait pacifique.

Toutefois, ce mal traduit souvent une connotation chargée, presque négative, une nostalgie profonde un peu déprimante, comme le symptôme d'une maladie : « maladie », « mal », « fièvre », « cafard », « être atteint » ; voilà des qualificatifs l'assimilant à une forme de dépression. Ce n'est toutefois pas si simple. Selon une partie des vétérans concernés, c'est une expression marquée d'une nostalgie pesante, attisée en permanence ou de manière régulière par des remontées de souvenirs douloureux ou joyeux ; parfois par des regrets qui mélangent guerre et paix, ceux d'un conflit perdu, d'une population abandonnée, l'absence des camarades disparus, de la solidarité entre combattants. L'expression est populaire parce que le public comprend bien qu'il s'agit de l'Extrême-Orient et de nostalgie sur un monde révolu – paradis perdu ou non – qui a marqué la jeunesse de ceux qui l'ont connu. Elle sert, sur un plan rétroactif, à en parler non seulement pour les anciens combattants mais également pour tous ceux qui depuis le début de la colonisation, ont séjourné en Indochine tout en rêvant de la Métropole pendant leur séjour et reviennent marqués à vie par l'Orient qu'ils ont connu ou *retenu*. Henri Copin, qui y a passé son enfance, écrit ceci dans

---

<sup>5527</sup> Rappel : question n°84 : « Ces « rappels de l'Indochine sont-ils douloureux ? Avez-vous le sentiment d'être « resté là-bas » ou qu'une partie de vous y est encore ? Vivez-vous avec le « mal jaune » ? ».

sa critique du documentaire de Jacques Perrin et Éric Deroo, *L'empire du Milieu du Sud* en 2010 : « Une étrange langueur, une nostalgie, un attachement insidieux les ramenaient vers cette Asie entrevue. Ils étaient désormais victimes d'un envoûtement puissant que l'on nomma, faute de mieux, le *Mal Jaune*. Pas vraiment grave, à peu près incurable, et difficile à analyser, comme un philtre d'amour<sup>5528</sup>. »

Si tout le monde n'a pas lu les romans de Lartéguy, chacun a pu voir Jean Gabin, dans le film *Un singe en hiver*, s'alcooliser en pensant au temps où il faisait partie des troupes d'Indochine et porter un toast « à la gloire des fusiliers marins d'Extrême-Orient ». Son talent d'acteur et la musique elle-même nostalgique sont encore plus irrésistibles qu'un roman pour comprendre cette nostalgie de sa jeunesse, du pays et des hommes qu'il a côtoyés.

Il a donc fallu vérifier si les vétérans aujourd'hui connaissent cette nostalgie triste ou au contraire très heureuse de l'Indochine, dans quelles proportions et sous quels aspects ; si ce mal était très présent ou non.

Pour les uns, c'est un *mal* d'amour, un amour perdu très présent dans leur vie, mêlant la guerre et les sorties entre jeunes soldats, les paysages fascinants, leur jeunesse, une population attachante et leurs camarades disparus. Bref, une synthèse de ce qu'ils ont vécu. Une partie des anciens d'Indochine ont gardé une vraie douleur de ce conflit et cela a pesé lourd pour ceux qui ont connu une tendance à l'autodestruction, ne supportant pas ce « manque d'Indochine », les responsabilités, les copains, le danger, les femmes, le sentiment d'être utile voire « d'être quelqu'un » considérant leur présent comme insipide et leur nouveau cadre - la Métropole - comme sans attraits. Un mal globalement assez douloureux, un amour perdu, qui remonte « par accident » ; une pensée quotidienne pour Jacques Allaire, les jours de cérémonie pour André Grelat, lequel affirme toutefois ne pas s'y complaire. Ces remontées de mémoire arrivent à n'importe quelle autre occasion : « les rappels sont douloureux dans la mémoire ou le jour de cérémonie patriotique où l'on pense à nos morts. Nous avons tous le *mal jaune* car nous aimons l'Indochine et elle fait toujours partie de notre vie courante sans qu'on le veuille<sup>5529</sup>. » . André Geraud dit à peu près la même chose, sur ce mal d'amour : « On aime l'Indochine ! On en parle souvent entre nous, pourquoi on appelle ça le *mal jaune* ? Tous ceux qui ont été en Indochine le connaissent ; c'est indéfinissable<sup>5530</sup> ! »

A l'instar d'André Grelat, de nombreux vétérans considèrent qu'on ne peut pas être anciens d'Indochine et ne pas avoir le *mal jaune*. C'est un aspect important, structurant de la mémoire combattante collective d'Indochine et...discutable dans la réalité de l'ensemble des vétérans. Mon étude arrive environ soixante-dix ans après le retour des combattants et se situe dans un contexte d'un éloignement tel que les sentiments douloureux ont une grande chance d'avoir disparu ou de se voir polis par les ans. Vingt à trente ans plus tôt, j'aurais sans doute trouvé beaucoup plus de

---

<sup>5528</sup> Jacques Perrin et Éric Deroo, *L'empire du Milieu du Sud*, production Galatée films/ECPAD/ Gaumont Pathé Archives, 86 mn, 2010.

<sup>5529</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>5530</sup> Entretien avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

nostalgie profonde confinant au *mal*, les souvenirs étant plus frais, davantage à fleur de peau. Plusieurs vétérans pensent avoir ressenti ce « mal » dès le retour d'Indochine. Cela confirme l'analyse de Michel Bodin qui écrit : « L'Asie les avait marqués. La nostalgie devint petit à petit, sur les bateaux même et peut-être avant, un malaise profond, le *Mal Jaune*<sup>5531</sup>. » Il s'agit, dans ce cas, d'un véritable « manque » très nostalgique, peut-être « blessant » au regard de ce qu'ils ont laissé, par rapport à la situation qu'ils ont trouvée en arrivant en Métropole ou en Afrique du Nord. Mais les vétérans ont tous leur définition et il est difficile de distinguer un vrai *mal jaune* qui se construit peu à peu de regrets sur leur passé indochinois, d'une simple nostalgie de jeunesse que l'on croit enfuie avec ses illusions et un manque viscéral de cette période, de ce territoire avec ses odeurs, ses bruits, le tumulte de ses activités.

Aborder une France à leurs yeux triste, moins colorée, que ce soient les paysages, les populations, les coutumes et l'alimentation – il n'y avait que très peu de restaurants dit « chinois » en Métropole dans les années 1950 – les ramène à un passé plus original qu'ils viennent de quitter par rapport à un pays natal qu'ils retrouvent encore les problèmes d'après-guerre, parfois le rationnement et le chômage. Le climat en Indochine était très éprouvant, mais que dire de l'hiver glacial et d'un automne pluvieux en Métropole ? La fin de l'aventure signifie le souvenir des camarades décédés, leurs liens de camaraderies disparus, leur unité étant dissoute ou la fin de leur séjour les ayant amenés à la quitter ; tout cela est source d'une nostalgie de la fraternité d'arme bien plus que celle de la guerre elle-même, même pour les « baroudeurs ». Cela signifie trouver une affectation ennuyeuse en caserne, ce qui est le cas pour Jean Slezarski, se trouver en situation de recherche d'emploi pour Robert Schuermans, qui n'ont rien d'exaltant.

Une partie des vétérans repensent à cette époque où l'espoir – militaire, politique – était encore envisageable. Pour reprendre l'expression de Jean Pouget, le sentiment d'isolement, la honte de la défaite, par ailleurs attribuée aux dirigeants politiques plus qu'au CEFEO, et des abandons de populations, de supplétifs aux mains de la RDV ont rendu, en particulier les officiers, « malades de l'Indochine » et d'autant plus engagés en Algérie, construisant une guerre contre-révolutionnaire en reproduisant les recettes douloureusement subies quelques années plus tôt. Pour ceux qui l'ont intériorisé et qui y ont participé, la nostalgie de leur *mal jaune militaire* se double de la rancœur d'une nouvelle guerre perdue par la faute du général de Gaulle. Ce chevauchement de mémoire qui met au pinacle les souvenirs du soldat « brûlé » par la passion – ou le regret – de l'Indochine, de sa guerre, de ses populations, s'accompagne ensuite d'une autre blessure, celle d'avoir « été démissionné » ou d'avoir dû démissionner de l'armée après le putsch de 1961. La mémoire d'Indochine, dans ce cas, prend pour une fois le pas sur celle d'Algérie pour un *mal globalisé* qui retient surtout l'origine d'une prise de conscience, celle de l'importance de la guérilla, d'un

---

<sup>5531</sup> Michel Bodin, Les combattants français face à la guerre d'Indochine, *op. cit.*, p 243.

nouveau type de guerre et d'armée qui les marquent de manière incandescente. Mais absolument personne, parmi les témoins rencontrés, ne regrette l'Algérie – ni n'en ressent un *mal*, un manque – car ils n'ont aimé ni les populations ni ce type de guerre.

Pour les militaires de carrière ou les rengagés, le départ pour une guerre d'Algérie encore plus compliquée que le conflit qui vient de se terminer, va très vite valoriser, par contrecoup, la nostalgie des charmes de l'Extrême-Orient dans tous les domaines. Ils ne retrouvent rien de ce qu'ils ont aimé en Asie. Le territoire algérien leur apparaît moins attractif, bien plus aride et le type de conflit – du maintien de l'ordre – beaucoup moins prenant que l'Indochine. La population leur semble bien plus fautive dans le mauvais sens, sans espoir d'une confiance partagée qui leur fait regretter, malgré les souffrances endurées, la fidélité des soldats « indochinois ». L'Indochine représente alors une *Belle époque* qui devient fantasmée.

Et que dire des femmes ? Même s'ils ne ressentent pas un véritable *mal jaune*, des vétérans comme Bernard Grué expliquent que cela n'empêche pas de repenser à « la finesse et l'élégance des jeunes femmes "annamites" »<sup>5532</sup>. L'image et le souvenir de la femme indochinoise font partie de ce *mal jaune*, même si tous ne l'assument pas. Les Français ont découvert *la femme* en Indochine, Annamite ou Française d'Indochine. En dehors des conditions particulières des BMC, peu propices aux sentiments, ces expériences ont pu donner une certaine nostalgie en arrivant en Métropole. Mais rares sont ceux qui présentent, au retour une fois la guerre terminée, un « rêve d'Indochine » en ayant l'envie d'y retourner aussitôt, à l'exception de François-Xavier Heym, dans un cadre civil. Il s'agit d'une guerre cruelle, qui a causé des pertes, des blessures, une tension permanente, des problèmes de santé qui les ont affectés. La défaite, le cessez-le-feu ont également sonné le glas, pour les militaires de carrière, d'un espoir de retour : « Le Mal Jaune : une sorte de nostalgie qui devient poussée de fièvre certains soirs de cafards, certains jours d'abandon. [...] J'ai eu le temps, depuis la prise d'Hanoi par les Vietminh et la guerre des sectes dans les rues de Saigon, de mieux connaître mon mal et de m'y complaire<sup>5533</sup>. » Cette phrase de Lartéguy montre que ce sentiment n'est pas immédiat et que ce manque s'exprime plus ou moins lentement dans la mémoire combattante au retour de l'Indochine. C'est un passé qu'ils ne retrouveront jamais ; par conséquent, nombre de vétérans refuseront toujours d'y retourner, même en touristes.

Si le mal jaune apparaît caractérisé par une nostalgie triste ou douloureuse, ce n'est pas absolument pas le cas chez tous les vétérans. C'est même un souvenir positif qui ravive des jours heureux et cela complexifie sa définition. Comment un « mal » souvent triste puisque c'est le souvenir d'un temps disparu, peut-il être joyeux ? Si Marc Bontemps est nostalgique, c'est que sa mémoire lui rappelle son image de jeune guerrier qui se sentait fort voire invulnérable avec ses

---

<sup>5532</sup> Extrait d'un courriel de Bernard Grué, reçu le 17 juillet 2018.

<sup>5533</sup> Jean Lartéguy, *Le mal jaune*, op. cit. ; 1971, dédicace p. 5. Ce terme de « mal jaune » serait aujourd'hui mal vu pour son côté possiblement raciste. Le roman se verra-t-il un jour débaptisé ?



camarades tout autant motivés ; un souvenir de jeunesse qui contraste avec les fardeaux d'un vieillissement :

« Je pense que tout le monde a le mal jaune. Il ne se passe pas de jour sans que je pense à l'Indochine ! Encore ce matin avant que vous veniez. Je me force à me rappeler des trucs bien spécifiques, ce qui m'est arrivé ce jour-là, ce qu'on a fait. La nostalgie de la jeunesse ; on avait pour la plupart de 18 à 25 ans dans le corps expéditionnaire ; à part les cadres supérieurs, les officiers. [...]. Mais quand je pense à l'Indochine, ça me remonte le moral. C'était une époque où il y avait la camaraderie, les copains. Je me croyais imbattable, le maître du monde. On était armé jusqu'aux dents<sup>5534</sup>. »

Francis Oustry a de très beaux mots sur son attachement à l'Indochine, très profond et sans douleur excessive, de ce qui n'est pas un *mal* pour lui : « Un très bon souvenir de l'Indochine ; les mauvais se sont estompés. Non, "je n'y suis plus encore" mais c'est un pays attirant, et si je le pouvais, j'y retournerais souvent. L'Indochine est dans ma peau et reste gravée à tout jamais dans ma mémoire<sup>5535</sup>. »

On peut donc en conclure que la quasi-totalité des vétérans peuvent ressentir, à un moment ou à un autre, *une certaine nostalgie*, de l'Indochine, de sa population, de sa jeunesse, surtout. Mais pour une autre partie d'entre eux, ce souvenir marquant est nettement plus heureux. Ce n'est donc pas un mal, dans ce cas, mais un bon souvenir, irrégulièrement nostalgique d'une jeunesse exotique et aventureuse, dans un territoire extraordinaire en tout, qui leur manque. Le mal jaune est donc davantage un *manque* qu'un *mal*. Ce tri des sentiments est également marqué par l'oubli, parfois la volonté d'oubli, nécessaire pour avancer dans sa propre vie. Il apparaît toutefois qu'une partie des vétérans refusent de qualifier leur sentiment de *mal jaune*.

### 2.2.2 Des anciens d'Indochine sans mal jaune ? Réalité, déni ou nuance ?

« Je n'ai pas le mal jaune. C'est un terme faux. La nostalgie ? Bien sûr que non, mais j'y pense tous les jours » (Francis Ruiz).

Ceux qui considèrent ne pas avoir le mal jaune forment plusieurs catégories. Ceux qui ne le ressentent effectivement pas, c'est-à-dire que le souvenir d'Indochine revient rarement d'autant qu'il apparaît lointain, violent et désormais secondaire puisque recouvert par d'autres mémoires ; et ceux qui y pensent très souvent, peut-être quotidiennement, mais sans nostalgie triste. La seule certitude est que l'expression « nous avons tous le mal jaune » est exagérée sinon fautive, réductrice d'une réalité bien plus complexe. Les vétérans qui déclarent ne pas avoir de mal jaune sont-ils dans le déni ?

Il ne faut pas oublier ceux qui considèrent ce moment de leur vie comme secondaire et en ont fait un souvenir presque anodin, infériorisé, recouvert par d'autres mémoires, à leurs yeux, plus importantes. Eux ne ressentent pas du tout de *mal jaune* car ce sentiment, qu'ils ont peu connu comme un manque juste après leur départ d'Indochine a évolué dans le temps. Le conflit est de plus en plus lointain et la mémoire fait sa sélection de souvenirs de plus en plus restreinte,

---

<sup>5534</sup> Entretien de l'auteur avec Marc Bontemps, chez lui, à Lyon, le 27 février 2019.

<sup>5535</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

valorisant et hiérarchisant soit les vécus les plus douloureux, soit ceux qui sont marqués de joie et de plaisir. Parmi ceux qui n'ont apparemment pas ressenti de *mal jaune*, on peut trouver ceux dont le séjour est resté bref. Ainsi Carmen Lacrose considère-t-elle que son mari, le capitaine Georges Lacrose en 1954, ne l'a pas éprouvé car il n'est pas resté assez longtemps dans une Indochine qu'il n'a pas vraiment eu le temps de connaître :

« Il n'avait absolument pas le *mal jaune*. Il a tout de suite été envoyé à Hanoi, quand il est arrivé en Indochine, et depuis Hanoi, il a été envoyé à Dien Bien Phu. Il n'est pas resté longtemps. Il est parti au mois de juillet et, au mois de janvier, il a été envoyé à Dien Bien Phu. Après, son chef voulait le faire rester mais il avait tellement souffert (qu'il est rentré, NDA)<sup>5536</sup> ! ».

Ce qu'il a vécu ensuite s'est bien davantage ancré dans sa mémoire. Jacques Bonnetête semble avoir plutôt le même sentiment. Il pense ne pas avoir passé suffisamment de temps en Indochine pour la connaître et pour le ressentir : « Je n'ai pas le *mal jaune*. Je ne suis pas resté longtemps et en plus, j'étais au Laos. J'ai été très peu au Vietnam à part quelques jours à mon arrivée, à la base arrière de Hanoi, un séjour à Dalat, huit jours à Saigon avant de partir. Mon bataillon a été opérationnel et je n'étais pas en poste avec des villageois<sup>5537</sup>. »

C'est encore plus vrai pour ceux qui sont arrivés après le conflit et que j'ai rattaché aux mémoires combattantes comme Jean-Paul Mouton, arrivé en décembre 1954. Ils ont pu garder la nostalgie de ce temps de jeunesse dans un pays aussi beau, de la gentillesse de la population – d'autant plus sympathique que la guerre est terminée – même s'ils ont parfois risqué leur vie lors de la « guerre des sectes » ou menacés par des attentats persistants en 1955. Mais ils n'ont pas de *mal jaune*, sans doute du fait de la brièveté de leur séjour et du « manque d'intensité » d'une situation de paix. Jean-Paul Mouton écrit : « mon vécu en Indo a été si banal que la plupart de mes souvenirs, bons ou mauvais, n'ont pas affecté ma Vie<sup>5538</sup>. »

D'autres sentiments ont atteint les vétérans. Certains ont ramené de la colère d'Indochine. Celle d'y avoir été envoyé pour rien, d'être mal commandé. Ils regrettent, dans ce cas, d'avoir « fait l'Indochine » et ne mâchent pas leurs mots. Ils sont très peu nombreux à l'affirmer, sans doute parce que le respect de leur institution incite beaucoup d'autres à taire ce sentiment. Avoir le *mal jaune* n'est vraiment pas leur état d'esprit, et ils n'en gardent aucune nostalgie. Séraphin Puthod, interrogé par Robert Amoudruz, livre davantage sa colère d'avoir été obligé de la faire, puisque non volontaire, que de nostalgie. Il a suivi ensuite « avec colère et avec tristesse cette évolution dramatique de la situation en Indochine » jusqu'en 1954. Ancien FTP combattant des Glières, plutôt solidaire de l'idéal d'indépendance de ses adversaires comme de celui du FLN ou des mouvements africains, il est isolé puisqu'étiqueté communiste dans son village d'une Haute-Savoie plutôt conservatrice et critiqué par ses anciens camarades qui n'ont pas admis qu'il soit

---

<sup>5536</sup> Entretien, chez elle, avec Madame Lacrose et sa fille Dominique, ainsi que Lionel Vautaret, le 20 août 2019 à Saint-Pierre en Faucigny (Haute-Savoie).

<sup>5537</sup> Entretien avec Jacques Bonnetête, le 15 février 2019 aux Invalides.

<sup>5538</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

parti guerroyer en Extrême-Orient. Les sombres histoires d'une résistance qui n'a, par certains côtés, rien de glorieuse et les difficultés de la vie l'amènent, pendant les soixante-six années de « sa vie d'après » à délaissier son souvenir d'ancien d'Indochine, très largement recouvert par une mémoire combattante des Glières envahissante. Roger Cornet est un pilier de l'ANAPI mais il ne mâche pas ses mots. Il se distingue par une position originale, regrettant ouvertement être parti en Indochine. C'est la principale raison pour laquelle il affirme ne pas connaître de *mal jaune* : « Je regrette d'avoir fait la guerre d'Indochine. On nous a envoyés là-bas, on ne sait pas pourquoi. Elle n'a servi à rien. Ce n'est pas un bon souvenir pour moi, ce n'est pas terrible. J'ai été en captivité chez les Viets ; j'ai eu la chance de revenir, je ne sais pas pourquoi. C'est pour cela que je n'ai pas de *mal jaune*<sup>5539</sup>. » Francis Ruiz est lui-aussi en colère du tour qu'a pris ce conflit. Il a aimé ce territoire mais il y a beaucoup souffert et ce sont ces souffrances qui ôtent tout désir de nostalgie. Le lien qu'il garde avec ce conflit reste complexe, comme les autres vétérans celui d'un souvenir constant, sans nostalgie :

« Je n'ai pas le mal jaune. C'est un terme faux. La nostalgie ? Bien sûr que non, mais j'y pense tous les jours. Je n'en n'ai rien à foutre de l'Indochine car je me souviens des conneries du gouvernement. C'est un pays que j'ai beaucoup aimé, comme le Sahara. On ne peut pas l'oublier. Je n'y suis jamais retourné, je n'y retournerai jamais. Mais je n'ai pas oublié<sup>5540</sup>. »

François Deluermoz a trouvé lui aussi que ce conflit n'avait servi à rien. Il pousse la logique, étant parti parce qu'il y était obligé en tant que militaire de carrière, jusqu'à ne plus en parler, que ce soit avec sa femme ou ses camarades anciens combattants, ni même à porter ses décorations : « Je n'ai absolument pas eu le *mal jaune*. J'étais bien content de rentrer chez moi, d'avoir la vie sauve et de rentrer en bon état. La guerre d'Indochine, ne me laisse pas de sentiments particuliers. Rien. [...]. Ça n'a servi à rien. C'était complètement inutile. On a fait tuer beaucoup de monde pour rien<sup>5541</sup>. »

Le *Mal Jaune* n'est donc pas systématiquement synonyme de nostalgie plus ou moins lourde à porter, pour une partie des « anciens d'Indo » ni de regrets pour « ce pays que nous avons aimé malgré tout », écrit Bernard Prin<sup>5542</sup>, malgré la guerre cruelle, les souffrances, les morts et les blessés. Cette mémoire est vue comme positive par les vétérans dont une partie, par-delà leur attachement à ce territoire, associent leur passé indochinois à de « bons souvenirs », que ce soit par l'oubli progressif des mauvais ou parce qu'ils ont résolu de ne garder qu'eux dès leur retour. Ce serait plutôt le souvenir d'une accumulation de découvertes pendant une jeunesse aventureuse où tout est différent de la Métropole. Roger Ouiste parle de l'Indochine avec feu et conviction, comme il l'a fait tout au long de notre entretien. Pas de « mal jaune » mais de l'admiration : « Je suis un passionné de l'Indochine ! Sur ce chapitre, je suis intarissable. J'y suis allé deux fois pour faire la guerre. Je n'ai pas le « mal jaune » comme on dit, mais vraiment je suis admiratif de ce peuple<sup>5543</sup>. » Gabriel Mièvre ne garde lui aussi que les bons souvenirs malgré de très durs combats dans les unités

---

<sup>5539</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Roger Cornet, le 11 juillet 2018.

<sup>5540</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Francis Ruiz, le 27 août 2018.

<sup>5541</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier, le 6 mars 2019.

<sup>5542</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5543</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

parachutistes. Lorsqu'il parle de son passé indochinois, il en garde des sourires, un souvenir heureux lié aux femmes et à la solidarité des jeunes combattants : « Je n'ai pas le mal jaune, ce sont des bons souvenirs ! C'était le bon temps, on en reparle souvent avec les copains. C'était notre jeunesse, c'étaient nos copines...<sup>5544</sup>. » Robert Boutin « garde de très bons souvenirs de (son) séjour et y repense souvent »<sup>5545</sup>, sans nostalgie. De même, Claude Jubault prononce ces mêmes termes de « bons souvenirs » après avoir précisé qu'il n'avait « pas de mal jaune »<sup>5546</sup>, tout comme André Barrère qui parle d'une « population attachante »<sup>5547</sup>, de Bernard Gaudin qui précise encore qu'il « n'a pas été meurtri par la guerre »<sup>5548</sup>, malgré la dureté des actions des commandos.

Pierre Dissard, pour sa part, est l'un des rares à assurer, à assumer, avoir volontairement oublié l'Indochine : « Non c'est une partie de ma vie que j'ai oubliée, et je n'ai jamais désiré y retourner en touriste<sup>5549</sup>. » En dehors de quelques bons souvenirs, il n'a pas de tourments ni de regrets. Le fait de tirer un trait sur ce passé, dont a également parlé Robert Drouilles ne signifie pas qu'ils n'y pensent absolument jamais. Ils ne l'ont pas oublié au sens strict ; ils pensent très rarement à l'Indochine et elle n'a pas eu d'incidence ou d'influence sur leur vie.

J'ai expliqué que des vétérans, comme Marc Bontemps parviennent à associer les images les plus réconfortants et en tirer une force, sans ressentir de mal jaune. William Schilardi, à l'inverse, a davantage puisé dans les souvenirs les plus douloureux pour retrouver sa force de vie. Il a affirmé avoir mis dix ans à faire la paix avec lui-même. Depuis, il a réalisé ses projets d'aider les autres et n'a pas un langage nostalgique, ce qui ne l'empêche pas d'intervenir à chaque fois qu'il le peut pour un devoir de mémoire sur l'Indochine ; ce qui est le rôle des associations. Mais il a pris beaucoup de recul, ce qui fait de lui une personnalité originale : « Les souvenirs ne sont pas douloureux » et il n'a « aucune rancune »<sup>5550</sup>. Comme lui, Joseph Koeberlé s'est servi d'eux pour regarder l'avenir dès sa sortie de guerre, sans perdre la mémoire mais en tirant une leçon de vie des combats les plus durs, Ban Hine Siu fin 1953, pour lui, Dien Bien Phu pour William Schilardi et celle de la captivité : « Non (pas de « mal jaune », NDA), mais cette expérience vécue vous oblige à regarder la vie et le monde d'une autre manière<sup>5551</sup>. »

Pierre Lespine a vécu la Libération, l'Indochine et l'Algérie. Il pense à l'Indochine, mais pas plus que cela ; surtout pour ses camarades disparus, sans plus : « L'Indochine, dans ma vie d'aujourd'hui, ce n'est pas forcément important. [...]. La fin de la guerre d'Indochine, c'est aussi une page qui se tourne. Ce n'est pas aussi important que la libération. Là c'était autre chose<sup>5552</sup>. » Pierre Desroche,

---

<sup>5544</sup> Entretiens de l'auteur avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>5545</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>5546</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>5547</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5548</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>5549</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard reçu le 1er juin 2018.

<sup>5550</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5551</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5552</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Lespine, chez lui, à Annecy, le 1er juillet 2019.

qui a fait deux séjours en Indochine en parle avec les autres vétérans, ayant longtemps présidé l'associations des anciens d'Indochine en Savoie et fait des conférences. Mais il n'a pas le mal jaune parce qu'il assure ne pas regarder en permanence un passé qui doit rester là où il est, sans oublier l'Indochine : « Non. Moi il y a une chose que j'ai appris à mes enfants et petits-enfants, on ne regarde jamais en arrière ; on regarde toujours devant, toujours devant. On n'oublie pas mais c'est une autre façon de voir les choses. C'est passé, c'est passé. Parfois, j'ai des retours qui me font plaisir<sup>5553</sup>. » Jean Slezarski, au terme de trois séjours, réfute lui aussi l'idée de vivre dans un mal jaune car il a surtout connu de l'Indochine une succession de marches harassantes, des combats violents. Il ne peut pas regretter ces moments si durs. La seule vraie nostalgie qu'il ressent, et de manière très irrégulière, c'est celle d'une solidarité « familiale » vécue avec ses frères d'armes et l'absence de ceux qui sont morts ; mais elle ne suffit pas à en faire un *mal jaune* :

« J'y pense obligatoirement (à la guerre d'Indochine, NDA) ; moi je n'étais pas dans les bureaux ! J'ai beaucoup de copains qui y sont restés ! Etant de l'assistance publique, j'étais au casse-pipe sans arrêt. [...]. Ce sont des images qui me reviennent, comme ça ; je pense aux copains, à des tas de trucs. Je n'ai pas de mal jaune. Ces sont des souvenirs de combats ; l'armée c'est ma famille. Je ne recevais pas de courrier, les copains en recevaient et me faisaient lire leur lettre, les lettres de leur fiancée, de leurs parents. C'était formidable<sup>5554</sup>. »

Il n'y a pas à juger de ce qu'il faudrait ressentir ou pas dans leur situation, s'il faut absolument ressentir de la douleur dans une mémoire traumatisée, par respect pour ceux qui sont morts ou s'il faut oublier les mauvais souvenirs. La diversité des mémoires est inhérente à la diversité humaine. Le mal jaune est un élément majeur de certaines mémoires individuelles sous formes visuelles, sensorielles, olfactives, entretenues par des souvenirs, des objets de mémoire, des discussions et des lectures, qui reviennent au quotidien ou, du moins, très régulièrement dans leur vie. Au sens premier, ces souvenirs sont pesants pour eux, pour leur entourage mais à des niveaux radicalement différents, ravivés par une France qui leur apparaît en décadence, en perte d'identité et qui leur fait d'autant plus regretter celle de leur jeunesse malgré ses errements.

Existe-t-il des catégories de vétérans plus touchées par le mal jaune ? Elles n'existent pas de façon claire. Pour beaucoup d'anciens prisonniers d'Indochine et une grande partie des anciens de Dien Bien Phu ou de la RC 4, le *mal jaune* persiste car ils considèrent avoir touché le fond de l'horreur et les images sont celles d'un mal au sens de souffrance, qui remontent très souvent. Associé au syndrome de survivants, qui les amène à se demander pourquoi eux ont eu la chance de continuer à vivre et non leurs camarades, il leur donne la force de témoigner.

Il ne faut toutefois pas attribuer au *mal jaune* un caractère surdimensionné dans la mémoire combattante collective qui l'utilise à la fois comme marqueur pour construire une trace mémorielle du conflit, lui donner une identité visible, au même titre qu'affirmer que l'Indochine était la « perle des colonies » pour en rehausser l'intérêt par rapport aux autres.

---

<sup>5553</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>5554</sup> Entretiens avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

Il faut enfin éviter l'abus de son utilisation mémorielle en pensant que « tout le monde a le mal jaune ». Il ne forme pas *nécessairement* l'identité du vétéran d'Indochine, juste la mémoire collective de ce conflit. Certains combattants ont bien été « rongés de l'intérieur » ou le sont toujours de manière indiscutable, dans ce souvenir du temps où la guerre d'Indochine a formé leur jeunesse, leur avait donné un rôle, même mineur, qu'ils n'ont pas forcément retrouvé ensuite.

### 2.2.3 Le « mal jaune » : une place envahissante dans la vie de nombre de vétérans

« C'est « un ménage à trois » avec mon mari et l'Indochine ! Il n'y a pas de place pour autre chose ! C'est le souvenir quotidien, nuit et jour » (Mme Allaire).

Bien après le retour, ce *mal jaune* devient un élément d'une « mémoire vive », vivante, vivace qui peut prendre une place démesurée dans la vie du vétéran. une partie d'entre eux en restent atteints au quotidien, la plupart ont des tâches qui les empêchent d'y penser. Pour eux, progressivement, ce mal revient ou se transforme du fait d'une distance temporelle de plus en plus grande, en souvenir agréable et de plus en plus lointain. L'âge sinon la vieillesse amène une plus grande nostalgie de cette jeunesse disparue et les souvenirs d'une vie en Indochine pleine de découvertes, de couleurs, d'exotisme, mais à des niveaux très différents de tristesse et de récurrence. Cela explique qu'aujourd'hui, les avis soient si partagés sur ses aspects et sa place dans le quotidien.

Les vétérans parlent du *mal jaune* comme d'un sentiment amoureux envers l'Indochine qui s'est perdu par l'éloignement du conflit, surtout pour ceux qui ne sont pas ou n'ont pas voulu y retourner. Leur séjour et toutes les images qu'ils ont en eux reviennent de manière lancinante. Guy Gantheret a rencontré le *mal jaune* avant de le connaître, juste avant de partir en Indochine, au camp de Fréjus début 1947. Là il côtoie de vieux coloniaux qui parlent de leur séjour - ceux qui étaient bloqués depuis 1939 viennent de rentrer - et de récits antérieurs qui se transmettent. Le jeune homme « apprend le mal jaune » au contact de ses anciens :

« Une colonie revenait systématiquement dans les récits : l'Indochine que Jean Lartéguy décrira si bien plus tard dans *Le mal jaune* dont je suis toujours imbibé. [...]. Les plus anciens avaient connu la fin de la sanglante guérilla contre les “ pirates noirs ” (les Pavillons noirs, NDA) qui sévissaient au Tonkin depuis le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. Leurs récits étaient certainement enjolivés mais nous tenaient en haleine et chacun d'entre nous pensait : Si seulement je pouvais connaître de telles péripétie. Je les ai connues, à mes dépens mais aujourd'hui, je ne le regrette pas même si ce ne fut pas facile tous les jours<sup>5555</sup>. »

Alexis Arette en est atteint, autant d'amour que des regrets de ne pas avoir pu faire davantage : « On ne guérit pas de ce que Lartéguy a nommé *Le mal jaune*, car c'est un véritable mal d'amour ! Je ne suis pas obsédé par l'Indochine, car je ne me sens pas fautif de mon impuissance. Mais j'ai toujours le regret de n'avoir pu faire que ce que j'ai fait<sup>5556</sup>. »

---

<sup>5555</sup> Entretien avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>5556</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

Les rappels invasifs de l'Indochine, ces remontées de souvenirs sont donc, pour eux, rarement souriants ; ce qui amène des réponses très laconiques à ma question sur ce sujet. Jacques Peyrat, signale sobrement dans le questionnaire qu'il en est également atteint. Jean-Pierre Chieulet, comme Jacques Allaire, Martial Chevalier ou Henri Zeganadin, « est resté là-bas ». Pierre Caubel admet vivre avec un *mal jaune* sensible : « Oui, ces rappels sont un peu douloureux et je suis certainement atteint du *mal jaune* pour la vie<sup>5557</sup>. » Robert Servoz et Jacques Penot en connaissent également les brûlures et « c'est pourquoi », écrit le second, « je n'en parle jamais<sup>5558</sup>. »

Pour une partie d'entre eux, la retraite, la nostalgie de la jeunesse, les ramènent au passé. Ils ont le temps et cherchent à retrouver les ambiances en s'appuyant sur les lettres, les photographies. La solitude et le décès du conjoint ramène à un passé marqué par les liens avec ceux qui ont disparu. Guy Gantheret pense d'autant plus souvent à l'Indochine qu'il vit seul aujourd'hui :

« Je pense tous les jours à l'Indochine, surtout depuis que je suis seul, souvent le soir. C'est vraiment le *mal jaune*. On est pris dedans. Celui qui a fait l'Indochine à Hanoi, Tourane, Saïgon, ou Hué, à Vientiane, il ne doit pas l'avoir. On pense à la vie, à l'ambiance...mais je ne veux pas y retourner ; je veux garder ce que j'ai vécu. Vous pouvez m'offrir le voyage, je n'irai pas. Le *mal jaune*, on ne peut pas expliquer ça »<sup>5559</sup>.

Ce manque des liens anciens, de l'autre ou des autres – les camarades de combat – devient alors plus vif. La volonté d'oubli consciemment ou non déclenchée au retour, s'effiloche avec le temps, à l'inverse d'autres vétérans qui oublient au sens propre du mot des souvenirs douloureux. André Fabiano a d'abord voulu *enfouir* ses souvenirs d'Indochine. Lui et d'autres ont voulu oublier pendant très longtemps. Les remontées tardives de mémoires peuvent alors être très douloureuses : « Ces rappels sont douloureux surtout lorsque je pense à ceux qui sont restés là-bas mais moi je n'ai pas le sentiment d'être resté là-bas au contraire. J'ai enfoui mes souvenirs que j'évoque avec difficulté maintenant. Je m'en rends compte en les évoquant<sup>5560</sup>. » La frontière est fine entre ne pas avoir le mal jaune et penser souvent au temps de la guerre d'Indochine ; mais la douleur est supérieure à la nostalgie.

De tous les vétérans que j'ai rencontrés, Jacques Allaire est celui qui apparaît le plus marqué par ses trois séjours, par les combats, la camaraderie de combat et surtout par un *devoir de mémoire* au sens premier du concept, qu'il se donne comme ligne de vie depuis plus de trente ans. Il faut l'avoir rencontré pour comprendre ce qu'une mémoire *invasive* signifie. Sa volonté de transmission des mémoires d'Indochine, que cela concerne les êtres, les actes, les milieux ou les sensations éprouvées, est quotidienne comme le sont ses lectures sur ce conflit. Il lit ou relit chaque jour un de ses très nombreux livres qui remplissent sa bibliothèque sur un mur entier de son salon. Sa mémoire individuelle compose ce que sa femme appelle « un ménage à trois avec mon mari et

---

<sup>5557</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5558</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5559</sup> Entretien avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>5560</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

l'Indochine »<sup>5561</sup>. C'est pourquoi ce terme d'« invasif » est ici écrit, en ce sens que le devoir de mémoire et le *mal jaune* ont envahi son quotidien.

Mais le *mal jaune*, chez Jacques Allaire, est un moteur ; c'est-à-dire qu'il travaille à l'entretenir, par devoir envers ses camarades grâce à ses lectures et aux sollicitations qui lui parviennent pour des conférences ou pour conseiller un film. Cela le tient peut-être « vivants » mais ne lui attire pas que des éloges de la part de ses camarades de combat, qui peuvent le trouver trop attiré par le besoin de reconnaissance. C'est souvent oublier qu'il est sollicité et qu'il n'a pas demandé à représenter, en quelque sorte, les anciens d'Indochine ; que ceux qui le critiquent n'ont, eux-mêmes, pas voulu s'exprimer. C'est le cas des politiques comme Édouard Philippe, qui lui a demandé de l'accompagner pour un hommage à Dien Bien Phu en octobre 2018, des journalistes comme Patrick Jeudy ou des cinéastes comme Pierre Schoendoerffer pour son film *Dien Bien Phu* et Philippe Delarbre pour *Dien Bien Phu 1954 Le sacrifice*. Ils sont venus le chercher. Par conséquent, le fait qu'il soit devenu un spécialiste reconnu de la guerre d'Indochine l'amène à des sollicitations régulières en tant que témoin privilégié sur l'Indochine. Littéralement dévoré par ce feu intérieur de l'Indochine, il sait également, et le dit avec humour, que ces honneurs arrivent parce qu'il est l'un des derniers survivants ; ce qui accroît encore son devoir de mémoire.

Ses lectures sont donc un besoin quotidien d'entretenir ses souvenirs et de retourner dans un univers mémoriel qui reste le moment le plus important de sa vie. D'où son argument de dire qu'il « n'a pas le *mal jaune* puisqu'il “ y est encore ”<sup>5562</sup> ». Il semble plus habité par la mémoire d'Indochine que nostalgique de ce temps passé. Il a souvent répété : « La guerre d'Indochine, on y va, on y retourne mais en fait, on ne revient jamais d'Indochine ». Il a (essayé de) tout garder en mémoire, les combats, les odeurs, les paysages, les hommes qu'il a rencontrés et qui ont disparu depuis : « Je suis très sensible à l'immédiat. L'Indochine, j'ai enveloppé ça comme un paquet cadeau. C'est ma jeunesse. Il y a des garçons avec qui j'aurais aimé continuer ma vie. Par exemple, Jean Pouget<sup>5563</sup>. » La population l'a beaucoup marquée. Il est retourné plusieurs fois au Vietnam ; il est toujours difficile de repartir et de « les laisser à nouveau » : « C'est un peuple extrêmement attachant, courageux, cultivé, qui a une civilisation au moins égale à la nôtre. Elle n'est pas catholique, elle est bouddhiste. Mais il y a chez le Vietnamien, le courage et la foi<sup>5564</sup>. »

Par conséquent, le mal jaune est un immense regret, celui de ne plus pouvoir vivre cette jeunesse ni retrouver l'Indochine et les compagnons de cette période de guerre, celui de considérer l'une des plus belles périodes de leur vie sinon la plus belle, comme un passé qui s'éloigne sans avoir pu apaiser toutes ses souffrances. D'où ce lien avec le sentiment de deuil déjà évoqué et qui n'est pas terminé pour nombre de vétérans.

---

<sup>5561</sup> Entretien de l'auteur avec Mme et M Jacques Allaire, chez eux, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>5562</sup> Expression prononcée plusieurs fois dans des conversations téléphoniques et entretiens déjà cités.

<sup>5563</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>5564</sup> *Ibid.*



Si l'on veut comprendre Jacques Allaire et son *mal jaune*, il est indispensable de le voir dans le film de Philippe Delarbre déjà cité. Dans le décor du mémorial de Fréjus, il revit Dien Bien Phu au sens propre du mot. Il faut le voir le regard perdu puisque braqué à l'intérieur sur son passé, la voix montante, descendante, chevrotante d'émotion, immergé dans ses souvenirs, improvisant son texte et racontant sa vie. On s'aperçoit alors de la précision du souvenir, celle des gens, des faits, des scènes de guerre. Il trouve sur le terrain cinquante ans plus tôt, revenu dans cette autre dimension qu'est la mémoire, qui est un télétransport dans le passé. Ce regard est celui du *mal jaune*.

Pour une partie des vétérans, toutefois, cette omniprésence nostalgique du souvenir d'Indochine s'atténue car les souvenirs s'en vont, sont remplacés par de nouveaux et la nécessité d'aller de l'avant. On pense au texte de la chanson « Les feuilles mortes », ce poème de Prévert qui parle « (des) souvenirs et (des) regrets » que « le vent du nord [...] emporte dans la nuit froide de l'oubli »<sup>5565</sup> ; une chanson d'amour très nostalgique et très populaire à l'époque de la guerre d'Indochine. Paul Gardon « avait *le mal jaune* » mais « surtout au début, même encore en Algérie. Maintenant ça fait très longtemps<sup>5566</sup>. » Max Poiroux a dû vivre sa vie après son retour, ce qui l'a aidé à évacuer en partie les souvenirs d'Extrême-Orient : « *Le mal jaune* s'est emparé de moi un certain temps, mais il s'est estompé, a disparu devant la réalité de la vie, des responsabilités accrues en montant en grade<sup>5567</sup>. » Louis-Jean Duclos considère que ce souvenir est lointain, que la douleur en est partie et que l'on ne peut vivre éternellement dans le passé ; il le vit donc « à fréquence modérée. C'est si loin tout ça et tellement “daté” ! »<sup>5568</sup>.

Pierre Latanne n'a pas le mal jaune, « loin de là » écrit-il, car il a beaucoup vécu et lutté après l'Indochine. Comme pour la mémoire combattante en général, la mémoire individuelle d'Indochine est peu à peu recouverte par celles de toute une « vie d'après » : « Les affectations ultérieures que j'ai eu ont en partie effacé ma période indochinoise. Ce furent l'Algérie (4 ans), l'Espagne (4 ans), le Brésil (une fois 4 ans et une fois 3 ans), le Togo (4 ans). Tout cela fait beaucoup de souvenirs... ». Mais cela ne l'empêche pas de penser souvent à cette période et de revoir les visages, d'entendre les voix de ses « copains qui y sont restés »<sup>5569</sup>. Robert Drouilles a très peu parlé de l'Indochine avec sa famille qui a plutôt manifesté de l'indifférence, d'où un oubli progressif de son passé, que je suis venu réveiller : « Maintenant le trait est tiré. Comme je n'en parle jamais avec mes proches, j'ai un peu tendance à oublier<sup>5570</sup>. »

Chez ceux pour qui l'oubli est le plus souvent impossible, le mal jaune devient invasif, par

---

<sup>5565</sup> Jacques Prévert, *Les feuilles mortes*, probablement en 1946 : « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, Les souvenirs et les regrets aussi, Et le vent du nord les emporte, Dans la nuit froide de l'oubli ».

<sup>5566</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>5567</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, le 8 août 2018.

<sup>5568</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>5569</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 25 octobre 2018.

<sup>5570</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

intermittence. Robert Schuermans a un *mal jaune* de l'Asie autant que de l'Indochine, marqué par Hanoi, la beauté du Laos. Malgré la captivité, il recommencerait à l'identique parce que c'était l'aventure, et aurait voulu vivre dans ce pays aimé : « Je n'ai jamais eu d'autres aventures depuis ! J'ai travaillé, je me suis marié, mais la guerre d'Indochine, c'était l'aventure ». Ce sont pour lui de belles images : « J'ai le *mal jaune*. On l'a tous autant qu'on est. J'aime vraiment beaucoup l'Asie. Je l'avais dit [...] très tôt. Si le destin avait voulu que je termine ma vie seul, ce qui aurait pu se faire, je serais allé finir ma vie en Asie. Avec ma retraite, là-bas, j'aurais pu vivre comme un roi.<sup>5571</sup> »

Chez les Laperle, le *mal jaune* a une existence qui réveille de nombreux souvenirs rarement douloureux ou dont la teneur s'est atténuée avec le temps. André Laperle a tout aimé l'Indochine, sa population, ses paysages, et cette jeunesse aventureuse qui a formé son caractère, son sens des responsabilités. C'est la raison pour laquelle il n'a pas voulu y retourner, afin de ne pas gâcher ses souvenirs, et pour laquelle il n'en parle pas avec tristesse ou regrets. Si les mauvais souvenirs du Ba Vi remontent encore, ce qui reste de la guerre, si l'on veut parler de nostalgie, est surtout cette camaraderie, cette solidarité des paras-coloniaux que plusieurs d'entre eux m'ont confirmée<sup>5572</sup>.

Pour Geneviève Laperle-Maudry, le *mal jaune*, c'est l'aventure vécue tout juste sortie de Montargis, où tout est différent de la Métropole ; l'attrait des découvertes, des odeurs, des couleurs, des populations :

« Le Mal Jaune ? Ah oui ! Vous pensez, quand vous avez vingt ans, vous allez dans des pays que vous ne connaissez pas, loin de chez vous, de chez vos parents ; vous vous trouvez un peu seul à un moment donné, vous faites des connaissances, mais ça ne me déplaisait pas car je suis un peu solitaire. J'y pense assez souvent ; ce sont souvent des souvenirs des rues, des gens qu'on a connus, des Chinois, des magasins aussi. Il y avait beaucoup de magasins chinois, ils vendaient beaucoup de bibelots, des nacres...il y avait des fortunes là-dedans ! »<sup>5573</sup>.

Toutefois, si importants que soient leurs souvenirs, le *mal jaune* s'éloigne. Geneviève Laperle-Maudry se rappelle qu'elle et son mari, André Laperle en ont « longtemps parlé. Maintenant ça devient loin ! Mais on prend plaisir à en reparler parfois, on a des photos. C'est dans la tête surtout<sup>5574</sup> ». Les résultats de mon enquête sont un peu différents de celle de Michel Bodin vingt ans plus tôt. Il considère que le *mal jaune*, même constituant « un malaise profond [...], faisait oublier les mauvais moments pour ne garder que les bons, que le souvenir d'une vie merveilleuse dans tous les domaines ». Il ajoute que « ces analyses ne concernent pas tout le monde. Les cadres constituaient les principales victimes de ce trouble. Les hommes de troupe, en général, revenaient satisfaits et sans grands états d'âme ». Il ne semble pas que cette différence soit pas aujourd'hui si socialement marquée ni que le mal jaune soit plutôt constitué de bons souvenirs. Est-ce le fait que nos deux enquêtes ont vingt ans de différences ? Que leur âge avancée soit davantage teinté de nostalgie ? Les vétérans contactés considèrent, en général, que le *mal jaune* est plus une mémoire nostalgique que systématiquement

---

<sup>5571</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

<sup>5572</sup> Extrait de plusieurs conversations avec André Laperle, dont l'entretien chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016 et une conversation téléphonique le 29 avril 2021.

<sup>5573</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>5574</sup> *Ibid.*

douloureuse, par le manque d'Indochine, de ses odeurs, de ses belles images, de sa population et le souvenir d'une jeunesse hors normes. Les bons souvenirs ne sont pas douloureux mais remontent à un temps qui laisse encore émerger des souffrances. Beaucoup de vétérans ont retrouvé les beaux et les mauvais souvenirs en retournant sur place, notamment en revoyant une population vietnamienne toujours souriante et aimable avec les Français. Pour une partie d'entre eux, ce « retour en Indochine<sup>5575</sup> » a permis de faire la paix avec leurs souvenirs ou les ont oubliés.

Pierre Piron a une phrase qui me semble juste, en écrivant : « Je n'ai pas de rappel douloureux », écrit-il, « mais je ne connais aucun militaire ayant fait l'Indo et malgré les souffrances, qui n'a pas un peu de nostalgie pour ce pays. Contrairement, ensuite, à l'Algérie<sup>5576</sup>. » Le mal jaune est donc réellement une nostalgie positive ou plus douloureuse de ce temps, différente de la récurrence des images violentes vécues pendant ce conflit. Un vétéran peut connaître les deux sentiments, sans déni ; penser souvent à ce passé ne signifiant pas nécessairement avoir le *mal jaune*.

Différentes sont les blessures morales qui ont souvent existé en eux au retour et qui subsistent dans des pensées négatives. Elles sont plus profondes qu'un mal jaune aussi présent soit-il.

### 2.3 Les blessures morales pires que les blessures physiques ?

« Ces reniements, ce sont des choses que l'on ne doit pas demander à des soldats ! Il est vraiment honteux d'avoir abandonné des populations après leur avoir promis de les défendre [...] ! J'en ai gardé une terrible amertume et je peux le dire, même du dégoût. » (Maurice Mandavit)

Même si certains témoins ont laissé passer dans leur réponse leur étonnement devant le nombre de questions qui interrogent sur des sentiments jugés négatifs (« On dirait que l'on revient de l'enfer<sup>5577</sup> ! », s'interroge André Barrère) à la lecture de mes questions, la plupart des vétérans interrogés ont reconnu ou laissé penser que le retour s'était effectué dans l'incompréhension, la difficulté, parfois la douleur, physique, morale.

Les blessures morales appartiennent à une catégorie plus complexe parce qu'elles sont diverses et d'origines diverses. Un séjour difficile, guerrier, peuplé de combats et de morts, de défaites et de victoires difficiles, terminé ou non par la captivité constituent autant de réservoirs à souffrances que la plupart doivent gérer seuls, sans aide extérieure autre que celle de leur famille. Elles sont de nature différente, instinctives, au vécu du séjour, de l'arrivée en Métropole. Elles sont d'une ampleur différente, leur existence et la place qu'elles prennent ou non dans la vie du combattant sont liées à son caractère, au choc de certaines situations, images, à son projet de vie mais également à son entourage familial et professionnel. Bruno Cabannes évoque « la hiérarchie des souffrances de guerre »<sup>5578</sup> pour décrire, à la démobilisation des soldats de la Première Guerre

---

<sup>5575</sup> Au Vietnam ou au Laos.

<sup>5576</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>5577</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5578</sup> Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée*, op. cit., p. 310 s.

mondiale, la liste de leurs sacrifices qui pèsent sur leur conscience. Les épisodes qui suivent montrent les situations qui pèsent le plus sur les vétérans depuis leur retour et provoquent des regrets, des cauchemars, des traumatismes qui ne s'effacent pas.

Quels moments du conflit sont les plus difficiles à gérer ?

### 2.3.1 Un accueil qui pèse dans lourd dans les mémoires combattantes

« Au retour, on a été traité d'assassins » (René Laroche).

Rien n'est prévu pour l'arrivée et la gestion des combattants d'Indochine, à part la gestion des blessés et leur escamotage à Marseille et Toulon pour éviter des heurts avec les manifestants. Cela n'empêche pas nombre d'entre eux d'être confrontés à l'accueil houleux qui est réservé aux soldats de la « sale guerre ». La construction d'une mémoire blessée ne démarre pas de ces incidents parfois graves avec leurs propres compatriotes mais s'en nourrit et accroît leur rancœur.

Souvent partis avec, dans les oreilles, les cris, les insultes des Marseillais opposés au conflit, les combattants d'Indochine retrouvent parfois le même public et les mêmes avanies à leur retour. Les témoignages sont multiples et aucun de ceux qui les ont subies, n'a réellement pardonné ce comportement qu'ils jugent antipatriotique et blessant. Revenant exténués, parfois malades, blessés, usés par un plus ou moins long séjour, et surtout impatients de voir leur famille après une longue absence, leurs sentiments sont à la fois du dégoût, de la rancœur, de l'incompréhension, du moins à cette époque. Il y a là deux France inconciliables et, pour un temps, irréconciliables. Maurice Mandavit, comme beaucoup d'autres, débarque de nuit dans un cauchemar, ou peu s'en faut, en 1951. Il n'y a pas d'autre lieu d'arrivée possible. Ce choix d'un débarquement nocturne se fait « par précaution et pour nous protéger. Car Marseille avait dit non à la “sale guerre” comme ses habitants l'appelaient. » L'opération qui se veut discrète ne l'empêche pas de trouver « les communistes, alliés directs du Vietminh »<sup>5579</sup>. Mais au-delà des insultes des dockers de la CGT « sous la pression du parti communiste »<sup>5580</sup>, entendues sur les quais, ce sont aussi les malles des militaires qui leur échappent des mains ; « ils faisaient en sorte qu'elles éclatent en arrivant au sol, répandant sur le quai ou dans l'eau toutes nos affaires ».

Il rappelle également le mauvais climat qui régnait au-delà dans la ville. « On se heurtait aussi en arrivant en arrivant à la mauvaise humeur des taxis, des employés des postes, les remarques désobligeantes des hôteliers et des tenanciers des cafés ». Et il conclut, très amer : « étrange façon pour un soldat de rentrer au pays pour lequel il a combattu ! »<sup>5581</sup>. Louis Bernadac voit comme dans le récit précédent, les dockers jeter ses cantines par-dessus bord : « A Marseille en 1949, j'ai vu mes deux cantines jetées du haut du bateau, se briser en bas. C'étaient des cégétistes ! Il n'est rien resté de ce que j'ai ramené. Les

---

<sup>5579</sup> Robert Heissat, *Un Kosak sur le toit*, op. cit., p. 147.

<sup>5580</sup> En fait, les dockers de la CGT ont précédé les actions officielles du PCF.

<sup>5581</sup> Entretien avec Maurice Mandavit, le 19 avril 2018, dans un restaurant de Pau.

manifestations étaient violentes, délibérées, au port de Marseille<sup>5582</sup>. » André Geraud a connu des manifestations à l'aller<sup>5583</sup>... « Et au retour la même chose (cris, gardes mobiles en escorte). Alors le pire, au retour, on s'en foutait un peu, on était rentré mais ceux qui étaient blessés, prisonniers, ils en ont vu des belles et en plus de cela ils rentraient traumatisés »<sup>5584</sup>. Bernard Gaudin a plutôt eu droit, en 1953, à une hostilité modérée, de principe : -----

« On n'a pas eu du tout de manifestations d'hostilité au départ ; on les a eues au retour. A l'arrivée du bateau, il y avait des manifestants. C'étaient les communistes. Alors évidemment, à l'arrivée à Marseille, le port était très bien gardé, encadré par l'armée et les services de sécurité (les CRS ?), donc ils ne nous ont pas embêté. Mais on a entendu des slogans : « colonialistes », « pourris » ... Ce genre de truc. Mais pas de jets de pierre<sup>5585</sup>. »

René Laroche revient fin octobre 1954. Choqué par ce qu'il a vu et subi jusqu'aux derniers jours avant le cessez-le-feu, épuisé, il arrive à Marseille après trois semaines de navigation calme, chouchouté par les infirmières. Le contraste est violent avec une arrivée mouvementée à Marseille, protégé de ses compatriotes par les CRS :

« On a mal été reçu à Marseille. Au retour, on a été traité d'assassins. Les CRS nous attendaient au port ; ils sont venus nous chercher avec des camions grillagés, et on recevait des cailloux sur les grillages. Les militants communistes criaient « assassins, assassins ! ». Mais on était content de rentrer. On nous a emmené directement au camp Sainte Marthe, je crois, pour toucher nos revenus et les CRS nous ont emmené jusqu'à la gare Saint Charles quand même et ils ont attendu qu'on parte<sup>5586</sup>. »

Mais le plus dur est probablement ce qu'ont vécu William Schilardi et une partie de ses camarades de Dien Bien Phu. Lui n'a été « que » sifflé à l'aller. Au retour, il aurait souhaité trouver un peu de compassion ou même de l'indifférence au vu de ce qu'ils ont traversé. C'est tout le contraire qui se produit. L'accueil semble décalé, d'après plusieurs récits, tellement il est haineux, alors que la guerre est finie, que les soldats français sont vaincus et ceux comme lui qui reviennent des camps de la RDV sont déboussolés par la cruauté de cette épreuve dont personne n'est au courant à l'époque. En 1952 déjà, Robert Schuermans revenant des camps de prisonniers ne comprend pas pourquoi cette haine : « Quand nous avons débarqué à Marseille, le 9 mars 1952, nous sommes montés dans des camions bâchés ; on voyait les gens dans les rues, on leur faisait des grands signes et ils nous montraient le poing. On ne comprenait pas pourquoi ces gens nous en voulaient<sup>5587</sup>. »

L'accueil hostile jette les combattants d'Indochine dans un grand désarroi moral et consolide leur hostilité au communisme qui devient de l'anticommunisme, parfois haineux, lui aussi. Michel Chanteux est blessé et sur un brancard quand il arrive à Marseille en octobre 1954 ; un accueil qu'il n'est pas près d'oublier :

« On nous a étouffés, traités de SS, quand on est descendu du *Pasteur*. Tout le monde nous a matraqués en rentrant. Moi j'étais sur un brancard. D'un côté la musique, de la légion, de l'autre, les

---

<sup>5582</sup> Entretien téléphonique avec Louis Bernadac le 7 avril 2017.

<sup>5583</sup> Cf. *supra*, p. 487.

<sup>5584</sup> Entretien avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>5585</sup> Entretien avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>5586</sup> Entretien avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>5587</sup> Entretien avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

militants communistes et de la CGT. On nous a embarqués en vitesse, déposés sur le trottoir en face des cliniques et des hôpitaux par les ambulanciers civils dans tout Marseille »<sup>5588</sup>. »

Henri Knoppik a choisi le bateau pour rentrer de ses deux ans de captivité, en octobre 1954. Il peut ainsi retrouver une forme physique qui va lui servir à l'arrivée à Marseille : « On nous a donné le choix entre rentrer en avion et rentrer en bateau. J'ai choisi de rentrer en bateau, ça faisait trois semaines pour se reposer, manger. Ça m'a fait du bien. Au retour, les dockers n'ont pas voulu qu'on débarque à Marseille. On a forcé le passage<sup>5589</sup>. »

Après son retour déjà houleux de 1949, Guy Gantheret appréhendait celui de 1955. Le conflit est pourtant terminé depuis plusieurs mois ; mais les unités du CEFEO rentrent progressivement et la guerre d'Algérie a ouvert un nouveau « front anticolonial ». L'hostilité s'est donc poursuivie : « En 1955 on a été très mal accueilli à Marseille, les CRS au garde-à-vous ne nous protégeaient pas de la foule et on a mis deux jours à atteindre Paris pour éviter de recevoir des pavés sur les vitres, arrêtés sur une voie de garage sans air sans aération, mais chouchoutés par les infirmières<sup>5590</sup>. »

Les blessés et les malades, les anciens prisonniers d'Indochine affaiblis par la captivité redoutent sur un plan physique comme sur un plan psychologique ces manifestations qui s'en prennent à eux. Dans les années 1951 à 1955 et plus encore depuis ces dates, les retours d'Indochine qui touchent le port de Marseille sont des moments de stress qui pourtant ne voient pas systématiquement des manifestations et des insultes. Mais la rumeur et les réalités se chevauchent dès cette période pour raconter des attitudes scandaleuses et des faits graves antipatriotiques qui, souvent sont des témoignages indirects mais se retrouvent dans les ouvrages autobiographiques, ceux des polémistes et des historiens amateurs jusqu'à aujourd'hui.

Deux histoires existent concernant des faits graves dont on accuse le PCF et la CGT et que des anciens ont raconté mais n'ont pas vécu directement<sup>5591</sup>. Le premier est le refus de débarquer les cercueils sur les docks de Marseille. Un témoin, Jean Slezarski m'a affirmé qu'un camarade lui avait décrit un cercueil pendu en haut d'une grue que les dockers ont refusé de descendre par opposition à la guerre d'Indochine :

« Jean Slezarski : «A Marseille, c'était terrible ! Le général Knerr l'a raconté. Il a fait beaucoup de comptes-rendus. Il a écrit beaucoup. Les morts étaient déchargés de nuit du bateau parce qu'il ne fallait pas les voir. Un jour les dockers sont arrivés, ils ont arrêté le déchargement des cercueils. Un cercueil est resté suspendu pendant trois jours au bout de la grue. Les transports partaient souvent de nuit, protégés par la troupe pour éviter les bagarres ».

Annie Slezarski poursuit : « Et Robert Blondeau a été fait prisonnier à Dien Bien Phu. Au retour, il a été frappé sur son brancard quand ils l'ont déchargé. Lorsqu'ils ont débarqué à Marseille, la gendarmerie les a encerclés ; interdiction de faire des photos. Ils ont eu le droit d'en faire quand ils ont été plus présentables. Ça l'a beaucoup choqué. Avoir beaucoup souffert, débarquer dans son pays et être traité de cette façon-là ... Il ne s'attendait pas à ça<sup>5592</sup>. »

---

5588 Entretien téléphonique avec Michel Chanteux, le 20 février 2019.

5589 Entretien téléphonique avec Henri Knoppik le 1er février et le 13 mars 2020.

5590 Guy Gantheret, *op. cit.*

<sup>5591</sup> Je les ai ensuite lus dans plusieurs livres mais ils ont pour habitude de répéter les faits sans les vérifier. C'est un nouvel axe – potentiel – de recherches.

<sup>5592</sup> Entretien avec Annie et Jean Slezarski, chez eux, à Nîmes, le 25 octobre 2017.

Le second épisode tout autant connu des vétérans, se serait produit en gare d'Avignon fin 1950 et des manifestants auraient descendu des blessés sur les brancards, violemment, leurs brisant leurs perfusions. N'ayant pas rencontré de témoins directs, j'ai enregistré leurs témoignages et cette dernière affirmation, en attendant de pouvoir consulter les archives pour en vérifier la véracité. Non que je ne fasse pas confiance aux vétérans rencontrés, mais sans témoins directs, ce genre d'histoire violente doit absolument être vérifiée. Il montre, en tout cas, le profond sentiment d'incompréhension, de rancœur envers ce nouveau genre d'adversaire, moins dangereux que les soldats de l'APV mais bien plus durables dans leur mémoire et parfois dans leur propre ville. Certains blessés qui sont arrivés par bateau et ne sont pas hospitalisés à Marseille vont mettre plusieurs jours à rejoindre Paris ou les autres villes de France mieux équipées et moins...exposées. Il faudra alors éviter certaines gares, comme Saint-Pierre des Corps, celle qui a vu les manifestations de cheminot et l'arrestation de Raymonde Dien, faire de nombreux arrêts dans des situations inconfortables. Les blessés, malades et captifs d'Indochine ont ensuite des mots chaleureux pour le personnel médical au cours des longs mois de soins et de rééducation, mais le manque de structures d'accueil psychologique, dans et hors de l'armée apparaît comme une lacune grave qui explique, en partie, le silence des vétérans.

C'est la raison pour laquelle les blessés et les anciens prisonniers d'Indochine sont probablement les soldats du CEFEO les plus traumatisés au retour en Métropole. A la honte ou la douleur d'avoir été capturés lors d'une embuscade ou d'une défaite militaire s'ajoutent une marche remplie de souffrances et de morts au fil des kilomètres puis une vie carcérale misérable, humiliante qui les réduit à l'état de squelettes déshumanisés. Les maladies et problèmes de santé qui en découlent rendent l'accueil en hôpital et les transferts du retour assez compliqués ; ce ne sont en tout cas pas des croisières agréables. Mais l'arrivée dans un port ou dans une ville est encore pire. Ils subissent d'autant plus mal qu'à l'aller, les insultes de la part de communistes munis de ces drapeaux rouges qu'ils ont détestés et déroulant la même dialectique qu'ils ont subi dans les camps nourrissent un anticommunisme qui ne s'est pour certains d'entre eux, pas démenti depuis soixante-dix ans. Le combat des années 1980 pour obtenir un statut équivalent à celui des déportés du nazisme, le discours parfois agressif sur l'influence communiste en France, la comparaison avec les camps nazis ont pour origines les souffrances traversées en captivité mais également l'accueil parfois épouvantable ou indifférent reçu en Métropole.

### 2.3.2 Un sentiment de culpabilité difficile à évacuer

« Vous savez, on en a avalé des couleuvres » (Francis Agostini).

Nombre d'anciens<sup>5593</sup> semblent concevoir une certaine culpabilité au retour ou bien plus tard, suite à des *remontées d'Indochine*, bien qu'ils ne soient responsables d'aucune stratégie militaire

---

<sup>5593</sup> Expression qui traduit un nombre important de vétérans impossible à évaluer.

ou politique défailtantes. C'est un phénomène observable dans les sorties de guerre, pour les militaires et les civils rescapés d'un conflit.

Survivre à une guerre, et notamment une guerre perdue, est avant tout un soulagement. Le combattant est heureux de rentrer et d'avoir échappé à la captivité, à la « mauvaise blessure », à la mort. Mais très vite, juste après le retour, commence à apparaître un certain degré de culpabilité face au souvenir de ceux qui n'en sont pas revenus. D'où la volonté répétée de porter les décorations en leur honneur ou d'effectuer un devoir de mémoire pour ceux qui n'ont pas connu la chance que les survivants estiment avoir eue. Plusieurs vétérans ont connu le syndrome du survivant, parfois fort tard. Ils n'en connaissaient pas le nom en arrivant en Métropole, cette notion de psychologie datant des années 1960. C'est un élément de stress post-traumatique. A un niveau de simple regret pour les vétérans qui n'en déclenchent pas une véritable maladie – ce genre de notions et de diagnostics se déclinant à des niveaux plus ou moins élevés – mais pensant surtout, à des degrés divers de culpabilité, à leurs copains tués ou disparus qui auraient mérité de revenir. Le soldat exposé à la mort en Extrême-Orient qui a survécu, peut en concevoir du regret parce qu'il aurait pu ou dû être à la place du mort, celui-ci ayant été frappé à ses côtés ou l'ayant remplacé dans une mission dont il n'est pas revenu. Des cadres et des officiers supérieurs considèrent qu'ils auraient pu empêcher la mort de leurs hommes. Ce genre de sentiment peut se déclencher au retour, après avoir mesuré la chance de revoir ses propres parents, en allant visiter les parents d'un camarade décédé, ou bien plus tard, en participant à une commémoration liée au conflit qui fait penser aux absents, à diverses cérémonies, aux soirées entre vétérans ou n'importe quel événement privé joyeux, comme un mariage, une naissance.

Pour une partie des vétérans, cela peut aller jusqu'à la culpabilité – plus forte que le regret – de survivre aux camps de prisonniers de la RDV ou à une embuscade, comme ceux qui ont échappé à ces deux cas sur la RC 4 en octobre - novembre 1950 ou n'ont pas été pris lors de la retraite de Tu Lé en 1952, à celle de Sam Neua en 1953. Elle concerne également ceux qui ont tué pour ne pas l'être eux-mêmes et en particulier ceux qui ont dû le faire en frappant indistinctement amis et ennemis lors de frappes d'artillerie, de bombardements ou de tirs sur des groupes où les uns et les autres sont imbriqués. Vétérans et passionnés de Dien Bien Phu connaissent et admirent la réaction du lieutenant Brunbrouck qui arrête la ruée des soldats sur ses canons, le 30 mars 1954, en « débouchant à zéro » sur un des éléments de la Division 312 mêlés à des groupes du 3<sup>ème</sup> RTA qu'ils ont dépassés. « Débat cornélien » écrit Roger Bruge<sup>5594</sup>. Le jeune officier fait tirer au canons et sauve le camp retranché. Tué deux semaines plus tard, il n'aura pas à subir de débats intérieurs. Mais le plus souvent dans cette bataille comme dans d'autres, les tirs sont au jugé. Dans les derniers jours de mai 1954, William Schilardi est tireur à la « quadruplée de 12.7 ». Il ne peut faire de détail

---

<sup>5594</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 257.



au plus fort des combats, sans parler de l'épuisement, des nuits sans sommeil. Cet acte de guerre a eu des conséquences dont il a mis du temps à sortir :

« J'ai culpabilisé d'avoir tué des gens. Je tue des gens, je tue des Viets mais dans la tête, je me dis, "j'ai tué des Français aussi !". Il a fallu que je fasse un travail énorme sur moi. Tu tires avec une mitraillette, un fusil, tu lances des grenades, tu tues des gens. Mais la "quadruple", à l'horizontale... Ça te travaille ou alors tu es inconscient, tu tues par vengeance...Il faut se trouver des raisons ; donc au début, on se dit : "je le fais par vengeance, par soutien", mais tu te poses des questions parce qu'on est des Hommes. On est imparfait, on a le démon en nous ; on est attiré par des pulsions<sup>5595</sup>. »

Ce sentiment d'abord douloureux s'apaise peu à peu devant le rappel des nécessités de la guerre – tuer ou être tué – et ne constitue pas un frein permanent au bonheur d'être vivant. Il incite davantage encore au devoir de mémoire. Jean Slezarski évoque le « devoir du survivant » plus que la culpabilité, un devoir de mémoire qu'il entretient, bâti sur le souvenir des camarades disparus :

« Je suis commandeur de la légion d'honneur, des sous-officiers commandeurs, on n'en voit pas beaucoup. Mais la cravate, je ne la porte pas pour moi, mais pour ceux qui sont en terre. C'est pour eux que je la porte ! Côté mort et la perte de bons camarades, les récompenses me laissent insensible. On ne sait combien de temps on pourra en jouir. D'autre part, dans l'armée française, un coup d'éclat n'est pas récompensé à chaque fois, donc la citation ne représentait rien pour moi. Plus âgé, retraité, j'ai été heureux d'offrir à ma famille et mes amis des cérémonies honorifiques et là j'ai ressenti le devoir du survivant<sup>5596</sup>. »

Dans le cadre des blessures qui mettent du temps à disparaître des esprits, le remords le plus vif est l'abandon des populations : les supplétifs et camarades des armées des États associés, les Vietnamiens et autres Indochinois en général, les territoires qui abritent les minorités pourchassées, à l'époque et depuis les accords de Genève par la RDV. L'exemple est connu pour les Harkis d'Algérie, mais les abandons de la guerre d'Indochine sont dramatiques. Cette blessure est d'autant plus profonde que les Français ont cru devoir promettre, dès leur arrivée en 1945, qu'ils ne laisseraient pas *tomber* les territoires et leurs populations, encourageant les villages, les minorités à s'armer pour combattre l'APV. Dès la fin de l'année 1945, Leclerc incite les unités à armer des supplétifs qui accroissent ainsi les maigres effectifs du CEFEO et qui impliquent les autochtones dans une guerre qui les concerne. Beaucoup vont devenir, au fil des échecs, et des retraites, les « Harkis d'Indochine »<sup>5597</sup>. Cette culpabilité et cette honte qui ont saisi les combattants d'Indochine, directement concernés ou spectateurs impuissants, sont d'autant plus profondes que les soldats et les officiers ont cru en leur mission et que cette situation, douloureuse pour les populations compromises et abandonnées à l'ennemi s'est répétée à plusieurs reprises sur le territoire indochinois à partir de 1949. Les premières évacuations se produisent au nord, fin 1949 sur la RC 3, sur la RC 4 en 1950, au pays Thaï et au Nord-Laos en 1953, dans le delta du Tonkin

---

<sup>5595</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

<sup>5596</sup> Entretiens avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

<sup>5597</sup> Les Harkis sont des supplétifs algériens au sein d'unités nommées « harkas », combattants pour l'armée française ; officiellement depuis 1957 jusqu'en 1962. Rapatriés musulmans d'Afrique du Nord en France, ils ont un statut sous ce nom et une journée d'hommage national chaque 25 septembre. Considérés encore aujourd'hui comme traîtres en Algérie, leur existence date pour certains historiens, de 1830, dans les premières alliances entre les premières tribus et la France. Jean-Jacques Jordi, « À propos des Harkis », *Cahier du CEHD*, no 24, 2005.

et sur les plateaux d'Annam en 1954. L'abandon des Hmongs au Laos, en 1955, par le GMI, marque la fin de la présence française active en Indochine. Le pire reste le cas des cadres qui ont affronté cette situation difficile à supporter en Indochine et la retrouvent en 1962 avec les Harkis. Le traumatisme est double et plusieurs vétérans ne s'en remettent jamais.

Cet acte synonyme de trahison, pour les officiers et sous-officiers français dont les expériences vont suivre, comprend plusieurs aspects tout autant insupportables les uns que les autres vis-à-vis des supplétifs ou des villageois abandonnés, et qui se sont répétés plusieurs fois dans les deux guerres de décolonisation. Cela commence par un ordre ferme et imprévu d'évacuation, une véritable fuite, imprévue du moins au moment où elle se réalise, et qu'ont vécue Hélié de Saint Marc, Jean Slezarski, Jean Sassi ou Jean-Michel Vernière. Ces cadres ne s'attendent pas à un départ subit, mais elle vient de l'injonction d'un supérieur auquel on ne désobéit pas et qui les force à partir sans organiser leurs pensées ni leur séparation d'avec leurs partisans ; une coupure brutale qui leur donne l'impression d'avoir trahi leurs hommes. L'autre aspect insupportable est le spectacle du départ, celui des supplétifs ou des villageois assommés par la nouvelle et immobiles, d'autres s'accrochant parfois aux ridelles des camions, et sur les mains desquels il faut taper à coups de crosse pour les empêcher de monter, comme ce fut le cas pour l'évacuation de Talung et bien d'autres ensuite. Enfin, les cadres français s'imaginent et apprennent plus tard ce qui se produit après leur départ.

C'est la raison pour laquelle cette partie de leur mémoire est l'une des plus douloureuse, sinon la plus douloureuse et qu'elle revient souvent dans les pensées et les témoignages jusqu'à la fin de la vie, sous forme de regret ou de remords, de colère devant les ordres de leur supérieur et parfois la culpabilité d'avoir obéi.

C'est aussi la raison pour laquelle les ouvrages d'Hélié de Saint Marc sont autant appréciés des vétérans ; il n'élude rien des tourments de sa mémoire, qu'ils ont eux-mêmes connus, nés de ce genre de situation qui a accompagné ses cauchemars et ses insomnies jusqu'aux derniers jours de sa vie. De son premier ouvrage *Mémoires. Les champs de braises* en 1995 à son dernier, *L'aventure et l'espérance* en 2010, lequel est seulement une compilation d'extraits de ses livres antérieurs, récits et conférences, le souvenir de l'évacuation du village de Talung près de Cao Bang, à la frontière de Chine revient sans cesse, lancinant. De 1948 à 1950, pendant plus d'un an, le lieutenant de Saint Marc accepte de commander une compagnie de paysans Tho, encadrée par quelques légionnaires<sup>5598</sup>. Il appelle cette période, qui « bouleverse l'ordre de (sa) vie » puisque révélatrice « d'aventure et de chagrin », de bien des réalités et des sentiments, « le pic de mon existence<sup>5599</sup> », écrit-il. Il n'est pas seulement le commandant militaire du village mais son administrateur. Il met toute son énergie dans sa mission et aide au quotidien des montagnards qui l'enchantent. Il doit se

---

<sup>5598</sup> Ce récit d'une vie en poste, un élément majeur structurant de la personnalité de Saint Marc, de ses actions futures, de sa mémoire.

<sup>5599</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, op. cit., pp. 99 à 103.

replier sans préavis en février 1950 dans le convoi mené par le lieutenant-colonel Charton en personne. Saint Marc peut prendre avec lui ses deux cents partisans et leur famille mais pas les villageois de Talung et des environs, compromis par leurs bonnes relations avec les Français. Réponse de son supérieur devant le sort qui attend les villageois abandonnés : « On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs<sup>5600</sup>. » Quarante après, Saint Marc revient au Vietnam. Il va sur la RC 4 jusqu'à Cao Bang. Mais il se sent incapable de rejoindre Talung : « L'idée de revoir ces lieux, où le bonheur et la honte se sont succédé, m'était insupportable. Je craignais de croiser, dans le regard des vieillards, ou, pis, dans les questions des enfants, un souvenir dont, quarante ans après, la simple évocation suffit à troubler mon regard et faire trembler ma main<sup>5601</sup>. »

La même année, Jean Slezarski, au BT2, encadre une unité de tirailleurs Thaï et de partisans Méo, à Hoang Su Phi, à la frontière de Chine lui aussi, mais du côté de Lao Kay. A partir d'août 1950, le secteur est menacé par l'APV. Le général Carpentier décide l'évacuation sur Lao Kay des unités dispersées à la frontière. Vers le 15 septembre 1950, au moment où la colonne Le Page se met en route pour rejoindre Dong Khé sur la RC 4, le capitaine Bazin évacue le secteur d'Hoang Su Phi. Pour ne pas donner l'alerte à l'ennemi, l'évacuation prend tout le monde de cours, y compris Jean Slezarski<sup>5602</sup> : La rapidité de l'évacuation livre à l'ennemi le poste, les partisans, son argent et ses papiers. Il perd tout dans l'histoire, dupé par son propre chef qui mise sur la rapidité d'exécution pour sauver son unité. Cet épisode reste, dans sa mémoire, comme l'un des pires de sa vie. Mais contrairement à Hélié de Saint Marc, il a pu revenir à Hoang Su Phi, avec sa fille, cinquante ans plus tard. Il a revu les lieux avec émotion et plaisir.

Le bilan de cette année 1950 est catastrophique. Non seulement la défaite de la RC 4 est la première du CEFEO en Indochine mais les abandons de populations et supplétifs ont fait perdre confiance en la France aux populations concernées et aussi à ses propres soldats, subissant :

« ... des évacuations inopinées qui ont laissé sans défense les villages protégés par le CEFEO et en particulier, les notables chefs de villages qui ont payé de leur vie leur ralliement à la France. « Nous avons dû obéir aux ordres, lâcher le terrain où nous avions promis aux populations que nous allions rester. Ceux qui nous avaient fait confiance, en particulier les chefs de village, ont tous été massacrés [...]. Ces reniements, ce sont des choses que l'on ne doit pas demander à des soldats ! Il est vraiment honteux d'avoir abandonné des populations après leur avoir promis de les défendre contre le totalitarisme contraire aux valeurs de liberté de notre belle France ! Comme beaucoup d'autres gradés, j'en ai gardé une terrible amertume et je peux le dire, même du dégoût. Nous avons perdu confiance dans ceux qui nous commandaient<sup>5603</sup>. »

Mais cela ne s'arrête malheureusement pas là. Les coffres mémoriels de chacun des vétérans contiennent encore bien d'autres exemples.

Lorsque je contacte Jean-Michel Vernière en mars 2017, il refuse, dans un premier temps, d'accepter de témoigner, rempli de colère par le souvenir de sa mission au Nord-Laos en 1953-

---

<sup>5600</sup> *Idem*, L'aventure et l'espérance, *op. cit.*, p 124.

<sup>5601</sup> *Idem*, Mémoires. Les champs de braises, *op. cit.*, p. 126.

<sup>5602</sup> *Cf. supra*, pp. 729-730.

<sup>5603</sup> Témoignage de Maurice Mandavit dans Robert Heissat, *op. cit.*, pp. 125-126.

1955 et par l'abandon des Hmongs par la France. Il parle d'un « indigne abandon », de son « devoir de mémoire (qui) va de pair avec l'indignation » et termine la conversation en disant : « On a abandonné les maquisards ! On nous a fait mener un combat en entraînant un tas de gens et on les a trahis. Cet abandon de nos types malgré les promesses ne peut susciter que de l'indignation. Pauvres diables que nous avons lâchement laissés<sup>5604</sup>. »

Au GCMA, devenu GMI en 1953, le sergent Vernière forme un maquis d'une centaine de supplétifs Méos appartenant au maquis *Servan*, sous le commandement du capitaine Sassi, au Nord-Laos. A partir de l'opération *Desperado* en mai 1954 et la chute de Dien Bien Phu, la situation se dégrade : « Je sentais les mecs *flotter*, ils étaient au courant, et sans doute mieux que moi qui ne le savait que par la radio ». Officiellement, le cessez-le-feu intervient le 6 août 1954 au Laos et le GMI est dissous en septembre 1954. Dans la réalité, le sergent Vernière « tient » avec son maquis jusqu'en février 1955, mais non sans questionnement. Son exfiltration menée en personne par le capitaine Sassi a forcé le sergent Vernière à partir le plus vite possible ; crainte qu'il refuse de partir ou d'une réaction de ses hommes abandonnés ? De l'ennemi (ici, le Pathet-Lao) ? Toujours est-il que laisser ses hommes, sans préparation d'adieux, d'explications, est rude :

« C'était en février 1955. [...]. Je pensais que je ne m'en sortirais pas. Sassi m'a embarqué. L'avion n'a même pas coupé les moteurs. Mes hommes étaient là, en tenue, portaient leurs armes. On s'est dit adieu, je suis monté dans l'avion et ça a été vite réglé. Il y avait une piste qui reliait le terrain d'aviation à un village. Au moment où j'allais partir est arrivé par ce chemin un vieux bonhomme, tout cassé en deux, un peu comme je suis maintenant, avec un bâton, qui est venu à moi avec un petit panier en bambou tressé et des œufs dedans. Il m'a donné ça pour me dire adieu. Là j'avais les larmes aux yeux. C'est une image que j'ai encore. Ça c'était dur<sup>5605</sup>. »

Le sergent Vernière revient en France. Le temps de l'indignation n'est pas encore venu. Il raconte peu cet épisode : « J'étais malheureux, malheureux d'avoir laissé ces types comme ça. Je ne savais pas ce qui allait se passer après ». Les états d'âme de son départ mettront cinquante ans à remonter à la surface. Son chef, le capitaine Sassi évoque son propre départ. Jusque-là, écrit-il, « nous avons tenu avec les moyens du bord, jusqu'à ce que je reçoive un ordre de départ<sup>5606</sup>. » Il refuse de désarmer « ses » Méos, leur fournit de l'armement. Touby Lyfoung, le chef spirituel des Méos, organise, en son honneur, une cérémonie d'adieu le 23 mars 1955 à son PC de Khang Khay, Sassi passant en revue tous les maquis. Touby Lyfoung tient un discours implacable, impossible à oublier pour Sassi :

« Nous nous refusons à croire que vous nous abandonnez. Vous étiez la France parmi nous. Nous sommes prêts à tout admettre, que le soleil va s'éteindre, que le ciel va se fendre et les étoiles tomber sur notre tête. Nous sommes prêts à reprendre la guerre contre les communistes, à mourir et à combattre. Mais jamais nous en pourrions croire que notre mère nous rejette dans notre misère. Vous ne pouvez pas vous en aller<sup>5607</sup>. »

Les Méos ont dès lors continué à lutter contre les unités du Pathet Lao, leur chef Touby Lyphoung

---

<sup>5604</sup> Conversation téléphonique avec Jean-Michel Vernière, le 3 mars 2017. Un an et demi plus tard, M Vernière a la gentillesse d'accepter le principe d'un entretien, qui me permet de citer des éléments de sa mémoire dans cette thèse, à commencer par l'abandon forcé des supplétifs en 1955.

<sup>5605</sup> *Ibid.*

<sup>5606</sup> Jean Sassi, *Opérations spéciales, op. cit.*, p 219.

<sup>5607</sup> *Ibid.*, p. 220.

mourant dans un camp de rééducation en 1979. Ce départ et ce discours laissent une colère puis une énorme amertume dans l'esprit de Jean-Michel Vernière et de Jean Sassi. Plusieurs autres évacuations et abandons ont laissé des traces chez les combattants d'Indochine. En 1954, les évacuations successives au Tonkin sont des blessures bien plus vives que la défaite de Dien Bien Phu car ils signifient que tout est perdu. Le caporal-chef Reuille, chef de la section commando de la 319<sup>ème</sup> CSM, en fin de séjour, doit partir en octobre 1953, déçu de laisser ses hommes. Sa déception devient, l'année suivante, le sentiment d'une trahison devant l'évacuation du Tonkin qu'il suit à distance : « Nous les avons abandonnés en pleine conscience du sort affreux qui les attendait. La plupart ont été martyrisés, leur agonie donnée en spectacles dans les villages. Cette trahison - car nous les avons trahis - demeurera toujours dans mon cœur comme une incurable blessure à mon honneur d'homme et de partisans, moi qui les ai aimés<sup>5608</sup>. »

Enfin, Francis Agostini, a participé à l'opération *Auvergne*, en juillet 1954. Il n'en a pas parlé comme d'une victoire mais comme une fuite. Quant aux populations civiles, elles ont dû partir comme les milices que les Français avaient armées : « Les milices catholiques, trois semaines plus tard, c'étaient déjà des boat people. Ils sont parvenus à s'incruster avec toute leur famille, mais on ne part pas comme ça au Vietnam : il y a l'autel des ancêtres et tout ce qu'ils avaient pu emmener<sup>5609</sup>. ».

Cette évacuation du Tonkin incite le capitaine Delayen à transférer ses commandos du Nord-Vietnam dont un bon quart de l'effectif déserte avant le départ pour Nha Trang, au Sud-Vietnam puisque sa proposition de les ramener en France est rejetée. Mais il leur sauve la vie. Il forme avec les restants le 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie de marine vietnamienne, que les commandos chinois désertent à leur tour, ne voulant pas obéir à des Vietnamiens. La disparition de l'outil qu'il a créé pèse désormais sur la mémoire du jeune officier qui repart en Métropole.

### 2.3.3 Suspensions et hostilité contre les soldats d'Indochine : une amertume qui génère rancœur et silence

« Nous sommes arrivés à Marseille, le jour de la signature des accords de Genève. La guerre était finie. Je m'attendais à voir la fête dans les rues de Marseille, comme après la libération. Mais rien, rien, rien... » (Robert Boutin).

La sortie de guerre d'Indochine est donc, pour les combattants, en 1946 comme en 1954, à la fois un soulagement et une blessure morale. Une partie importante de ces combattants de retour chez eux rencontrent une indifférence ou une hostilité qui les marquent tout autant l'une que l'autre, et qui, l'une comme l'autre ne sont pas étrangères au silence qu'ils renvoient sur leurs expériences d'Extrême-Orient, ce qui les conduira souvent à ne pas s'exprimer du tout ou avec retard. La question n° 89 de mon questionnaire y est consacrée<sup>5610</sup>. Après l'accueil mouvementé,

---

<sup>5608</sup> Gilbert Reuille, *Seul derrière les lignes ennemies*, op. cit., p 178.

<sup>5609</sup> Entretien de l'auteur avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

<sup>5610</sup> « Avez-vous ressenti une hostilité à votre égard d'ancien d'Indochine à votre retour, depuis 1954 ? ».

notamment à Marseille et parfois à Toulon, dans quelle ambiance sociale, familiale, liée à leur engagement en Indochine, les combattants sont-ils rentrés en Métropole ?

Ceux qui rentrent en 1954 tombent parfois dans une autre ambiance de guerre comme en Algérie à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1954. Mais la France est en paix ; pourquoi s'inquiéterait-elle pour des engagés très peu nombreux qui sont allés se battre si loin ? Le retour à la paix, en Métropole, n'est pas seulement blessant parce que politisé et, pour les combattants, outrageant. L'indifférence l'est tout autant ; peut-être davantage. Des manifestations contre ce conflit ont eu lieu, mais Jacques Allaire préfère répondre « une indifférence serait plus juste »<sup>5611</sup>, à ma question sur l'ambiance hostile ou non du retour.

Le contexte de retours d'Indochine s'échelonne sur dix ans, de 1946 à 1956, date de retour définitif des dernières grandes unités du CEFEO qui est dissout le 28 avril 1956. C'est très long pour un conflit au loin dont on a peu de nouvelles. Pendant ces dix années, les soldats d'Indochine sont en guerre mais ni la Métropole ni l'Afrique du Nord ne le sont. Cela crée un décalage qui apparaît parfois insupportable au retour de fin de séjour ou définitif, car cet esprit de paix n'a pas voulu savoir qu'il existait une guerre si loin. Leur pays est une France en paix dont le souvenir d'une guerre date de 1945, voire pour la majeure partie de la population de 1944, à la date de libération de leur région. Hormis quelques « poches » sur le littoral ouest, en Alsace et sur le front des Alpes et le souci des familles au sujet de leurs proches, combattant sur le front, la paix est le sentiment dominant – datant de 1943 pour l'Afrique du Nord – qui devient officiel le 8 mai 1945. La sortie de guerre évolue au rythme du retour des combattants comme celui des prisonniers de guerre et des déportés quelques semaines plus tard ; elle inaugure la reconstruction et les procès de l'épuration. Le départ du CEFEO en septembre 1945 est une anecdote dans les préoccupations des Français. Il est très éloigné de leur quotidien et le conflit, qu'ils assimilent jusqu'en 1950 à des opérations de police, le restera toujours. D'où une indifférence envers les soldats qui se sont engagés pour la mener. Le retour des soldats, en 1953 comme en 1946, est donc un non-événement. Celui de 1954 s'effectue dans le fracas des bombes qui secouent le nord de l'Algérie ; encore une occasion de médiatisation manquée.

Par conséquent, pour nombre de Français, on peut même avancer que *la guerre d'Indochine n'a jamais eu lieu* ou de manière si lointaine et imprécise, limitée aux articles éphémères et tardifs de la bataille de Dien Bien Phu qui demeure l'un des seuls souvenirs de la mémoire sociale (collective) du fait de la dramatisation médiatique de l'événement. Elle a rapidement disparu des radars des mémoires individuelles de beaucoup de métropolitains et d'une mémoire collective qui retient davantage l'abbé Pierre et sa célébrité née dans l'hiver 1954<sup>5612</sup> que les acteurs d'Indochine

---

<sup>5611</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5612</sup> Henri Grouès dit « l'abbé Pierre », ancien résistant et élu trois fois député à l'Assemblée Nationale de 1945 à 1951, fondateur d'Emmaüs en 1949, lance un appel sur les ondes de RTL pour aider les sans-abris qui meurent de froid à Paris lors d'un hiver très rigoureux et construire des cités d'urgence.

et la fin de ce conflit. Les combattants d'Indochine arrivant en Métropole rencontrent, au mieux, un néant d'intérêt ou une écoute juste polie lorsque *leur* guerre est évoquée ; au pire, des reproches, des cris hostiles humiliants. Nombre d'entre eux ont encore en mémoire les défilés de victoire de la libération et de mai 1945, qu'ils ont applaudis. Les fêtes, les vivats de la foule, l'attrait de l'uniforme chez les femmes, la considération et la reconnaissance de leur famille, les récits qu'il fallait parfois faire devant un public attentif, donnent une comparaison douloureuse avec le retour d'une guerre, qui plus est, coloniale et décoloniale. Des vétérans comme Robert Boutin s'attendaient à voir une ambiance de fête de la paix, « la fête dans les rues de Marseille, comme après la libération. Mais rien, rien, rien... »<sup>5613</sup>. Isolés à 10 000 kilomètres en Indochine, ils ne se sont pas tous aperçus que la guerre d'Indochine n'avait suscité que des oppositions, de l'incompréhension, de l'indifférence croissantes au fur et à mesure des neuf années de conflit, en Métropole.

En Afrique du Nord, les communautés pied-noir et arabo-musulmane vivant séparées et l'Indochine ne les concernant pas directement, le retour d'Indochine ne réjouit que les familles des soldats concernés et les garnisons qui les accueillent. André Fabiano, revenant chez lui, en Tunisie, en 1952, assure n'avoir jamais ressenti d'hostilité en tant qu'ancien d'Indochine. En 1954, la victoire du peuple colonisé sur le colonisateur, le retour des contingents nord-africains et notamment des prisonniers ayant subi le discours anticolonialiste de leurs geôliers, ne donne de l'espoir qu'aux indépendantistes engagés mais ne semble pas tendre l'atmosphère jusqu'au début des attentats du 1<sup>er</sup> novembre 1954, début officiel de la guerre d'Algérie.

Dans leurs réponses à la question 89 sur leur ressenti à leur retour d'Indochine, les réponses sont le plus souvent négatives dans les deux-tiers des cas : « non », ils n'ont pas ressenti d'hostilité. Ils en ont entendu parler pour d'autres camarades mais n'en n'ont pas vécu personnellement. D'autres agrémentent leur réponse quand ils le jugent nécessaire. Louis-Jean Duclos estime que, dans son milieu de militaires de carrière qu'il fréquente en Métropole ou d'autant plus au Maroc, il ne risque pas d'entendre des reproches sur son engagement en Indochine. Alexis Arette ressent même du respect chez les opposants politiques au conflit : « Je n'ai pratiquement subi aucun désagrément. [...]. Je crois même avoir été entouré d'une certaine considération. Même un journal Radical-Socialiste, comme *La dépêche* de Toulouse est venu m'interroger, sans esprit partial<sup>5614</sup>. » D'autres comme Jacques Penot et Louis Simoni répondent « non, pas dans mes relations (ou « pas dans mon entourage »), ce qui signifie qu'ils ont pu le ressentir ailleurs, le second d'autant plus puisqu'il habite Marseille. Quant à Paul Gardon, il estime que le fait d'être physiquement affûté lui a évité d'être ouvertement critiqué : « Je n'ai jamais eu de problème par rapport à mon statut d'ancien d'Indochine. Je faisais beaucoup de sport, d'entraînements de beaucoup de choses, des sports de combat et

---

<sup>5613</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>5614</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

on ne venait pas me chercher des poux dans la tête<sup>5615</sup>. » Comme ses camarades, il est resté discret sur son engagement.

Mais l'hostilité envers les combattants puis vétérans d'Indochine en particulier et le sentiment anti-militariste en général, à l'époque de leur retour et bien après, ont existé et plusieurs anciens en ont ressenti les effets. Ernest Morin reconnaît : « Aujourd'hui, je reste profondément meurtri par l'indifférence, le mépris, la haine parfois, dont mes camarades de combat et moi-même avons été victimes de longues années après notre retour<sup>5616</sup>. » Lucien Cortaix a eu des heurts avec « des gens du PCF<sup>5617</sup>. » Cette hostilité concerne aussi le milieu du travail, là où le poids des syndicats est puissant. Mieux vaut ne pas parler de son passé militaire en Indochine. Robert Schuermans, qui n'a pas pu se réengager pour repartir en Indochine, doit trouver du travail. Son statut d'ancien d'Indochine ne l'aide pas :

« Je suis d'un milieu on ne peut plus modeste et j'ai cherché du travail partout. Mais à ce moment-là, j'ai eu du mal à retrouver du travail, parce qu'on me demandait mes références. J'avais passé mon bac, le premier bac parce ma mère ne pouvait pas suivre pour que j'aie plus loin, j'avais fait des petits boulots et je m'étais engagé. Donc je n'avais aucune référence si ce n'est l'Indochine. Et dire qu'on revenait d'Indochine, alors là, c'était mal vu : "Ah non, la place est prise, on vous écrira". Il y avait vraiment un ostracisme à l'égard des anciens d'Indochine !<sup>5618</sup>.

Dans le pire qui puisse leur arriver, on peut compter l'accueil hostile à leur arrivée en France et le fait de le retrouver en arrivant dans leur famille. C'est assez rare mais cela s'est produit. Déjà fragilisé par la dureté du conflit et l'accueil mouvementé à Marseille, René Laroche arrive dans sa famille et reçoit des reproches en pleine face, non de ses parents, mais de l'un de ses frères : « j'ai eu le même retour chez mes parents. "Assassin !" ». Un de mes frangins m'a lancé ça. Il était aux Jeunesses ouvrières catholiques ». Les militaires en général ne sont pas toujours en odeur de sainteté. Sa femme reçoit des reproches à peine voilés : « Je l'ai vécu aussi. Moi on m'a dit : "Tu te maries avec un militaire. Ce sont des feignants"<sup>5619</sup> ! »

De leur côté, tous les combattants ne sont pas revenus d'Indochine avec la haine du système communiste. Ils l'ont parfois compris qu'ils la ressentaient à leur arrivée en France lors de leur retour mouvementé. Dans les témoignages, le mot *haine* est rare mais le sentiment négatif est si fort qu'il s'exprime librement et souvent inconsciemment. Certains ne le prononceront pas parce qu'ils ne veulent pas apparaître haineux *mais* ils en veulent davantage aux communistes français qu'aux communistes indochinois car ces derniers, au moins, luttèrent les armes à la main pour leur indépendance. Alors qu'insulter et jeter des pierres à ses propres compatriotes n'a, à leurs yeux, aucune noblesse.

Les anciens prisonniers français de la RDV expriment leur rancœur ou leur haine pour le système

---

<sup>5615</sup> Entretien avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>5616</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>5617</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>5618</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>5619</sup> Entretien de l'auteur avec madame et monsieur René Laroche, chez eux, à Saint Vit, le 27 août 2018.



à cause de la dialectique qu'ils ont acquise dans les camps de prisonniers, car ils ont dû l'utiliser pour survivre. L'hostilité ressentie à leur retour ne fait que décupler ce qu'ils ressentent déjà. D'autres vétérans ne ressentent que du mépris ou de l'indifférence à l'égard du PCF. Rares sont ceux qui expriment leur respect envers les communistes ; en général, ce sont d'anciens résistants comme le colonel Desroche qui a dirigé un comité d'entente des mouvements de résistance et de déportation en Savoie, en bonne intelligence avec des associations communistes ou proches de ce parti. Cette haine ou ce mépris concerne pour presque tous, de manière quasi-épidermique, le drapeau rouge. Jacques Saubion a le souvenir d'un moteur saboté à Tourane, sabotage effectué selon lui dans une usine française par des ouvriers opposés à la guerre d'Indochine<sup>5620</sup>. La vue des drapeaux rouges provoque toujours, chez lui, un rejet instinctif :

« Ça, ce sont des choses qui vous marquent. Après l'accident de Tourane et le sabotage de moteurs, si on avait tenu un syndicaliste, je ne sais pas s'il aurait profité de sa retraite. Quand je suis revenu, je ne pouvais plus voir les drapeaux rouges ! Rentrés en France, on voyait encore des drapeaux rouges. Même encore maintenant, les cégétistes qui brandissent leurs drapeaux...j'ai presque envie de leur tirer dessus ! Ça m'a toujours fait la même réaction ; c'est dans l'épiderme, le subconscient<sup>5621</sup>. »

Ces sabotages sont à leurs yeux, un acte de trahison, qui reste très ancré chez les vétérans d'Indochine : « On nous en voulait. Il y avait eu des sabotages faits en France par la CGT, les obus, les parachutes sabotés. J'ai vu ça...sabotage de parachutes, de munitions... [...]. Il y en a eu aussi au niveau des camions, des moteurs, des canons... Le Parti communiste travaillait vraiment à ça<sup>5622</sup>. » Henry Clémens confirme ce sentiment ou plutôt, ce ressentiment : « En France le comportement du PCF visait à la trahison et je garde envers lui un ressentiment profond<sup>5623</sup> ». Les insultes, les accusations de « mercenaires », « assassins », de « mourir pour les plantations de Michelin » sont entendues au retour par nombre de vétérans dont William Schilardi, surtout s'ils sont en uniformes :

« Mais quand même on était mal vu. Ça se voyait. La gauche a fait un travail de sape énorme. Là, on est insulté par des Français, nos frères. On avait même peur de mettre l'uniforme ! Il y avait cette appréhension ; on regardait partout dans le métro. Et pourtant, on nous disait que pendant l'affaire de Dien Bien Phu, les gens étaient sensibilisés, mais c'était une frange ! Les autres, non. Combien de fois je me suis retrouvé insulté, quand je suis arrivé. On était aux Chesnay, mon frère se mariait à Versailles, je me suis mis en militaire et je me suis retrouvé rue de Satory avec des mecs qui s'en sont pris à moi. Ils s'en sont pris à mon frère qui arrivait à la rescousse. "Le militaire... criminel ! Assassin... !" Bagarre générale. Ce sont les choses que j'ai vécues. Je l'ai vécu, enfant italien, je l'ai revécu Français parachutiste ! C'est toujours resté ! Les militaires ont toujours été mal vus... Il n'y a qu'aujourd'hui qu'on chante la Marseillaise ! On ne pouvait pas chanter la Marseillaise comme ça, c'était mal vu ! L'idéologie se transforme. Mais on a souffert<sup>5624</sup>. »

Guy Ménage, qui revient, comme William Schilardi, blessé de Dien Bien Phu a bien senti cette hostilité, y compris envers les blessés, puis est venue l'indifférence :

« Arrivé en France, vis à vis de la population, on ressentait de l'indifférence ; l'hostilité, oui dans les premiers temps. En tant que blessé, j'ai vu des trucs... On a eu une permission, on est sorti au cinéma

---

<sup>5620</sup> Sur les sabotages attribués par les vétérans à la CGT et au PCF.

<sup>5621</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>5622</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi, *op. cit.*

<sup>5623</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, *op. cit.*

<sup>5624</sup> *Ibid.*

et j'ai vu des gars blessés, qui avaient des bras dans le plâtre, on était plusieurs comme ça, se faire insulter par des gens. Certains laissaient courir mais d'autres ne se laissaient pas faire alors ça faisait des bagarres. Donc on disait : "Ah, encore les parachutistes !" Et puis c'est passé<sup>5625</sup>. »

L'indifférence pour l'Indochine ne s'est jamais démentie. Mais elle s'accroît quand la guerre d'Algérie commence, laquelle prend de suite une toute autre importance et recouvre celle d'Indochine ; chacun ignore, en avril 1956, que le CEFEO se dissout, ses unités quittant définitivement le Vietnam. Cette hostilité ambiante, bien que tous les vétérans ne l'aient pas ressentie, les incite dès les premiers temps à se taire sur leur expérience indochinoise. Elle explique le lent et tardif démarrage, dans les années 1990, de la mémoire combattante d'un conflit dont ils pensent qu'elle n'intéresse personne et dont les remontées mémorielles sont souvent douloureuses.

Ils ont l'impression que cette hostilité ou cette indifférence leur est personnellement adressée :

« Et à leur retour, en septembre 1954, après que Mendès France ai réussi à libérer ce qui restait de vivant, mon père m'a toujours dit qu'ils n'avaient pas été accueillis. Ma mère me l'avait dit. Le corps expéditionnaire français arrive de nuit à Marseille, on les cache parce qu'ils prennent des pierres. Non seulement on les accueille à coups de pierres, les partis communistes, pro-algériens ensuite, pour l'indépendance... On peut le comprendre trente ans après mais à l'époque, c'était violent ! Accueillir comme ça leurs propres soldats. C'est aussi pour ça qu'ils n'ont pas parlé ; ils n'avaient rien à dire parce qu'on les culpabilisait. Combien de fois on a entendu : "c'est bien fait pour votre gueule, vous n'aviez qu'à pas y aller !". Que voulez-vous répondre à ça ? C'est fini, on arrête la discussion. Il n'y a rien à dire. Ça, mon père me l'a rapporté. Oui ils n'avaient rien à faire là-bas ; mais lui il y était. Que voulez-vous dire<sup>5626</sup> ? »

A l'époque, le PCF pèse 25.89 % des suffrages aux élections législatives de 1951 ; près de 5 millions de voix. L'indifférence de la population et ce poids politique des communistes, surtout dans les villes et banlieues ouvrières, n'incitent pas ceux de vétérans qui sont retournés à la vie civile à s'exprimer, commémorer, revendiquer un statut de combattant et encore moins, de prisonnier déporté comme dans les années 1980. Par conséquent, William Schilardi est persuadé, comme Marie-France Chevalier pour son père, que cela n'est pas étranger à leur silence :

« Les anciens d'Indochine en ont peu parlé parce que c'est à cause du parti communiste [...]. Quand vous partez en Indochine et que vous avez sur le quai tous les communistes de Marseille qui hurlent à la mort et quand vous revenez, qu'ils hurlent et qu'ils "foutent" les bagages à la mer, ça donnait aux gens plutôt l'envie de s'étouffer ! C'est vrai, beaucoup de gens sont revenus en ayant l'air honteux. C'était pour pouvoir traverser les barrages communistes. [...]. C'est un fait historique<sup>5627</sup>. »

Au retour, les combattants d'Indochine se séparent de leur groupe, de leur unité et se voient rarement pendant leur congé. Ils vont voir leurs camarades hospitalisés s'ils en ont la possibilité et vont également visiter les familles de camarades décédés. C'est une nouvelle épreuve.

Les familles vivent dans la tristesse de leur fils ou mari disparu et celui qui vient évoquer sa mémoire est vivant. La comparaison est difficile, pour la famille du défunt comme pour celle du survivant. André Boissinot va déjeuner dans la famille du sous-lieutenant Tougeron, qui l'a précédé au commandement du poste de Dak Doa où son camarade a été tué la terrible nuit du 17

---

<sup>5625</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>5626</sup> Entretien de l'auteur avec sa fille Marie-France Chevalier, dans son atelier à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>5627</sup> Entretien de l'auteur avec le général Guy Simon et madame Simon, à Paris, au Cercle national des Armées, le 4 avril 2019.

au 18 février 1954. Les parents, « le père qui voulait rester digne, mais profondément malheureux, et une mère effondrée qui n'arrivait pas à s'exprimer » et les trois frères du défunt attendent le récit des derniers instants de leur fils, dont ils ont espéré longtemps qu'il serait seulement disparu. André Boissinot doit confirmer sa mort, pour leur permettre de faire leur deuil, alors qu'il n'en n'a pas été un témoin direct : « Cette famille, très croyante et pratiquante, semblait, non pas soulagée par mes paroles, mais j'avais l'impression toutefois que je venais de mettre fin à ce doute qu'elle ne pouvait plus supporter »<sup>5628</sup>. Ils garderont de forts liens d'amitié. Il arrive que les choses se passent plus mal, du moins dans une atmosphère de reproches. André Geraud va voir la femme d'un ami médecin, le lieutenant Bernard Gateau, tué dans une embuscade sur la RC 4 en juillet 1949 :

« Celle où a été tué mon ami médecin, c'était un plus gros convoi avec des munitions...et tout le convoi y est passé ! [...]. Quand je suis revenu en France, je suis allé voir sa famille, un an après ; je connaissais bien ses parents car c'était le frère aîné d'un de mes copains de classe. [...] Je suis allé voir sa mère. Je me suis fait recevoir, parce que j'étais revenu d'Indochine. Je ne savais plus où me mettre. Heureusement le père l'a calmée. Que pouvais-je lui dire ? Bernard Gateau sortait de l'école de santé de Bordeaux, médecin de la marine et il a été envoyé comme tel en Indochine. Il a pensé qu'il s'ennuierait à bord d'un bateau et a demandé sa mutation dans les parachutistes. Il s'est fait tuer en tant que médecin-parachutiste dans le convoi<sup>5629</sup> ! »

Marcel Bigeard, auréolé par son rôle à Dien Bien Phu vient voir, à son arrivée en Métropole, la veuve du lieutenant-colonel Ducruix. « Un triste privilège » écrit-il. Son mari a été fait prisonnier à la fin de la bataille et est mort dans les bras de Bigeard, à la veille d'être libéré à Vietri ; il lui raconte « ses derniers instants » : « Je trouve une veuve explorée, fermée, semblant me reprocher d'être encore vivant... C'est humain, je pense. Je m'éclipse, tourmenté<sup>5630</sup> ».

Les blessures physiques et morales qui pèsent sur les combattants d'Indochine sont d'une inégale ampleur mais l'accueil hostile ou indifférent les ouvrent encore davantage. Ils sont donc amenés à faire silence sur leur parcours indochinois, attitude que nombre de vétérans garderont jusqu'à leur décès. On peut difficilement mesurer ce qu'ils ont rencontré de plus blessant à leur retour. Mais ce qui l'est à coup sûr, c'est l'attitude silencieuse de l'armée envers ses propres « fils ». Pas d'hommage national ni cérémonies emblématiques. Elle met en valeur Geneviève de Galard, qui ne demandait rien, permet aux blessés d'être soignés. Pour le reste, les blessures psychologiques doivent se gérer par les combattants eux-mêmes et un autre conflit s'annonce en Algérie.

## 2.4 « Armée, qu'as-tu fait de tes fils ?<sup>5631</sup>. » Méfiance et lacunes de l'armée envers les combattants d'Indochine

« Eux (les prisonniers, NDA) qui pendant des mois et parfois des années, avaient joué la comédie, serré les dents pour ne pas mourir et rêvé de la liberté, se retrouvaient incompris, méprisés, suspectés par cette armée même qu'ils avaient si bien servie. Grande fut leur déception et béante leur blessure... Leur cœur saigne encore<sup>5632</sup> ! » (Yves de Sesmaisons)

<sup>5628</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, op. cit., p. 197.

<sup>5629</sup> Entretien avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>5630</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 206.

<sup>5631</sup> J'emprunte ce titre à Pierre Darcourt qui a publié *Vietnam, qu'as-tu fait de tes fils ?* en 1977.

<sup>5632</sup> Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous 1951-1952*, op. cit., pp. 172-173.

Pas de vagues ! Retour en toute discrétion. Bigeard, dès son arrivée à Hanoi, questionne, bouscule ses supérieurs ; Cogny en premier sur ses décisions pendant Dien Bien Phu. « On glisse sur mes questions ». Le colonel Sauvagnac justifie le sien : « Sommes maintenant à nouveau dans un ensemble où la discipline est de rigueur... Si je comprends bien, il faut se taire ». Personne ne débriefe ce qui vient de se passer. Le silence se forme sur la dernière bataille de la guerre d'Indochine. « Suis surpris, étonné de ne pas voir le haut-commandement réunir tous ces acteurs de Dien Bien Phu pour faire le point, tirer les enseignements de cette défaite, voir ce qui pourrait être amélioré, nous questionner sur nos contacts avec les Viets<sup>5633</sup>. » A l'exception de quelques accueils en fanfares, décidés localement, les combattants quittent l'Indochine rapidement, discrètement et arrivent sans fêtes, ni cérémonies. Seuls les dockers leur ont préparé un accueil personnalisé ! Les blessés, malades, les prisonniers sortis des camps partent en premier, en septembre et octobre 1954 ; ils sentent qu'ils gênent en Indochine. Lorsque l'armée veut museler un officier supérieur, elle l'envoie à l'école de guerre, comme le colonel Leroy en mai 1953 et le lieutenant-colonel Bigeard en février 1955. Il n'est pas courant, dans des ouvrages écrits par des militaires, vétérans ou non, de critiquer l'institution militaire que l'on sert jusqu'à sa mort. Mais dans le détail des entretiens ou des mémoires pour la famille, le pouvoir civil n'est pas la seule autorité critiquée. La hiérarchie, y compris son sommet, le rejoint dans ses insuffisances.

#### 2.4.1 Une armée qui relaie son traumatisme à tous les étages

« Au lieu d'ouvrir grands les bras à ces hommes qui revenaient meurtris d'une horrible captivité, dont il [le pouvoir politique] était responsable pour les avoir engagés naguère dans des combats sans espoir et sans moyens suffisants, il les traita comme des réprouvés, des pestiférés, presque des transfuges ! Il les soumit alors à l'isolement et à l'inquisition. » (Yves de Sesmaisons)

L'armée et une partie du pouvoir politique sont traumatisés par cette défaite qui résonne très fort dans le monde colonial et peut déclencher d'autres mouvements d'indépendance. Aucun des chefs qui se sont succédé ne veut porter le chapeau d'une défaite aussi décisive pour la conclusion du conflit et qui devient l'une des pires que la France ait connues. Au mieux, en 1953, lorsque René Mayer demande à Navarre de partir en Indochine et en avril 1954 à Dien Bien Phu, lorsqu'il est clair que les troupes du colonel de Castries sont en difficulté, les chefs militaires et politiques tablent sur un *coup nul*, quand chacun des belligérants est épuisé sans pouvoir gagner. La citation d'Yves de Sesmaisons rappelle que les prisonniers en veulent beaucoup au pouvoir politique mais « l'inquisition » concerne la Sécurité militaire pour les interroger comme des communistes suspects de propagande anticoloniale en sortant des camps de prisonniers. L'armée disperse et « isole » les combattants de retour d'Indochine. Comment ces derniers ressentent-ils cet accueil

---

<sup>5633</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p 203-205.

sans éclat de leur propre famille militaire et les interrogatoires de la Sécurité militaire ?

#### 2.4.1.1 *Que faire de prisonniers suspects de propagande communiste ?*

Peu d'officiers et d'hommes politiques pensaient subir une défaite militaire aussi nette. Cela ne peut apparaître dans le logiciel de formation de l'armée ; une armée moderne, européenne, ne peut être battue par des groupes d'indigènes menés, en 1945, par des amateurs, même si l'APV est devenue au fil des années une véritable armée, structurée et puissante. Au retour d'Indochine, la hiérarchie militaire verrouille donc toute communication en ne faisant aucun geste en Métropole pouvant valoriser les combattants d'Indochine. Et que faire de ces prisonniers gangrenés par une propagande communiste distillé par un « lavage de cerveau » ? D'abord les interroger, ensuite les cacher et les disséminer en Métropole. Souvent les vétérans attribuent cette nouvelle trahison au pouvoir politique ; en réalité l'armée de méfie de ses « fils » les plus atteints par la guerre.

Pour les prisonniers français de la RDV, soulagés d'être ressortis vivants des camps, les ennuis commencent bien vite dans leurs relations avec leur institution, avec la Sécurité militaire, qui veille à la cohésion de l'armée en recherchant les « traîtres » et le 2<sup>ème</sup> Bureau qui recherche le renseignement. La défaite ne peut qu'être l'œuvre d'une trahison, un coup des communistes. Il faut les débusquer et distinguer ceux qui ont été conditionnés dans les camps de prisonniers de la RDV. L'attitude n'est toutefois pas la même entre les libérés de 1951-1952 et ceux de 1954. Ce point reste, à ce jour, un champ de recherches à venir. En dehors de quelques rares évasions réussies, les prisonniers rejoignent les lignes françaises en deux vagues, en 1951-1952 et en août-octobre 1954. Les état - majors savent, par le témoignage des évadés et les quelques textes de la RDV qui sont tombés entre les mains des unités du CEFEO, que la propagande communiste a été imposée aux prisonniers pendant leur captivité pour en faire des « combattants de la paix », des anticolonialistes destinés à fragiliser de l'intérieur le CEFEO et l'armée française. La méfiance est donc de règle en ce temps de Guerre froide, en particulier envers les officiers qui ont l'influence du chef sur leur unité, sur la base de deux actions. Tout d'abord, les convois de prisonniers de l'Union française libérés grâce au PCF et la RDV en 1951 et 1952, le sont grâce à la « clémence de l'oncle Hô », dont ils ont d'ailleurs appris, à leur dépend, à détester le double sens, leur libération pour des raisons soit - disant humanitaires étant un geste de propagande politique pour montrer l'humanisme du régime communiste qu'eux-mêmes n'ont pas remarqué pendant leur détention. La méfiance de la Sécurité militaire et du 2<sup>ème</sup> bureau est donc très forte envers ces prisonniers potentiellement « contaminés » puisque s'ils ont été choisis pour être libérés, c'est parce qu'ils ont été disciplinés et actifs dans la propagande en critiquant le CEFEO. Ce qui constitue le second problème. Les officiers et autres prisonniers ont signé des manifestes pacifistes et anticolonialistes publiés ensuite par l'*Humanité*, parfois sur la propre initiative de leur délégué, le plus souvent pour des raisons souvent alimentaires.

Par manque de moyens et de temps, la Sécurité militaire interroge peu les prisonniers de 1954 qui reviennent par milliers des camps. Mais nombre de prisonniers de plus longue durée, en particulier ceux qui ont passé quatre ans en captivité, sont interrogés à leur libération ou des mois plus tard. Un dossier épais se constitue, rempli des enquêtes de cette Sécurité militaire envahissante, des rapports de gendarmerie, de police ou des renseignements généraux sur leurs activités en Métropole. Le témoignage de Jacques Bonnetête va dans ce sens : « Non, je n'ai pas été interrogé par la Sécurité Militaire. Je crois que l'immense majorité des prisonniers de Dien Bien Phu n'ont pas été interrogés. Les gens prisonniers en 1950, oui. Pourquoi ? Parce qu'ils ont été libérés par "la grande clémence d'Ho Chi Minh", donc ils étaient suspects<sup>5634</sup>. » Ainsi Amédée Thévenet a-t-il vu arriver les gendarmes dans son village haut-savoyard, « sans doute envoyé par le 2<sup>ème</sup> bureau pour vérifier que je ne vais pas fonder une officine de propagande anticolonialiste ou une cellule du PCF ». Il n'apprécie pas leur intrusion dans sa convalescence : « Ils ont l'air aussi con que ceux qui les envoient. C'est à peu près ce que je leur ai dit et je ne pense pas qu'ils reviennent de sitôt<sup>5635</sup>. »

Par conséquent, qu'ils soient passés ou non par un entretien avec la Sécurité militaire, les anciens prisonniers du Vietminh sont marqués. Aucun suivi psychologique ni aucune attention officielle ne peut atténuer leur besoin de reconnaissance, voire leurs traumatismes et ils sont entourés de méfiance, allant parfois jusqu'à les faire partir de l'armée. Il existe donc trois temps de confrontations souvent décevantes : En Indochine, parfois en Métropole, les rencontres, si elles ont eu lieu, avec la Sécurité militaire. Ensuite, la discrétion de leur départ et de leur arrivée en Métropole, sans cérémonie ; une exfiltration trop discrète à leurs yeux. Enfin, en Métropole, le retour dans son corps d'origine, ou, au contraire, une affectation décevante, un accueil mauvais ou indifférent, selon si l'étiquette « anciens prisonnier d'Indochine » constitue un problème pour les autorités concernées, puisqu'ils sont peut-être des agents de propagande communiste.

De plus, être prisonnier n'est pas un titre de gloire. Les officiers qui ont lu *Servitude et Grandeurs militaires* d'Alfred de Vigny, se rappellent le sort du capitaine Renaud, dans la nouvelle *La canne de Jonc*. Promis à une belle carrière mais fait prisonnier et ne cherchant pas à s'évader, traité par le mépris par Napoléon I<sup>er</sup> au retour, toute sa carrière en souffre malgré son dévouement<sup>5636</sup>. L'armée a rarement bien traité les prisonniers de retour d'Allemagne lors des sorties de guerre de 1918 et 1945. Plusieurs d'entre eux me l'ont répété ; ils ont longtemps porté cette malchance comme une honte.

Les évadés ne sont pas d'ailleurs pas mieux accueillis à Hanoi que les prisonniers libérés, malgré une évasion bien souvent jugée invraisemblable que peu de prisonniers ont réussi. Mais l'accueil

---

<sup>5634</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bonnetête, le 15 février 2019 aux Invalides.

<sup>5635</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, *op. cit.*, p 353.

<sup>5636</sup> Alfred de Vigny, « La canne de jonc ou la vie et la mort du capitaine Renaud », dans *Servitudes et Grandeurs militaires*, Paris, Félix Bonnaire et Victor Magen, 46 p. Nouvelles publiées de 1833 à 1835 dans *La Revue des deux mondes*.

est froid à l'état-major d'Hanoi. Un prisonnier évadé de la RC 4 a participé à une défaite honteuse. Gilbert Gentil n'en revient pas : « Pourquoi cette froideur ? Ce doute ? Ce manque de confiance ? Pourquoi ce comportement, si éloigné de celui des hommes de terrain ? (Celui plus chaleureux du poste qui les a recueillis, NDA). Je n'ai pas compris. Je n'ai toujours pas compris<sup>5637</sup>. »

#### 2.4.1.2 Des interrogatoires humiliants

Très vite, avant même les examens médicaux, ou un peu plus tard en centre de repos, les prisonniers libérés sont interrogés par des militaires qui ont progressivement un relevé de plus en plus précis des activités et de l'attitude de chaque prisonnier dans leur camp.

Le 2<sup>ème</sup> bureau les interroge, « avec une fausse gentillesse », écrit Amédée Thévenet. Ils veulent en savoir plus sur les conditions de leur capture, celles de leur libération ; les activités, leur rôle dans la machinerie du camp, le nom des traîtres qui ont « collaboré » avec les autorités ennemies. Les réponses du jeune sous-officier ne semblent pas leur plaire et lui n'a pas envie d'en parler. Il note : « Avec les notes qu'ils prennent, ma carrière militaire en prend un coup<sup>5638</sup>. » Claude Baylé a été convoqué par eux, « qui vont, sur-le-champ, sans attendre, demander des comptes » pendant son séjour à Nha Trang début 1954. Il distingue « les plus curieux », officiers des services de renseignements (le 2<sup>ème</sup> bureau) et « les plus surnois »<sup>5639</sup>, ceux de la Sécurité militaire. Il explique que les auteurs de ces deux ensembles de questions « savaient déjà beaucoup de choses » sur eux puisque les convois précédents sont arrivés deux ans plus tôt. Ils ont gardé les noms des prisonniers français qui ont signé des pétitions « pour avoir un moment de paix », écrit Baylé. Certains anciens prisonniers s'étant dédouanés en accusant d'autres camarades, il est accusé d'avoir « servi » l'ennemi, d'être rentré dans son jeu et aussi des altercations qu'il a eues après sa libération avec le chef du poste qui les a mal accueillis et à Nha Trang. Baylé prend très mal « des interrogatoires insupportables » ; des questions odieuses ; des attitudes incompréhensibles ; d'indécents moqueries même ; plus tard, des enquêtes discrètes à domicile parce que j'avais accordé un entretien à un journal qui se révélera proche du PCF », lequel ne publiera pas ses critiques contre « le régime concentrationnaire vietminh ». Il conclut : « Tout cela suffit amplement, dans l'institution militaire, pour se retrouver fiché par les services de sécurité<sup>5640</sup>. » Roger Cornet livre lui aussi un mauvais souvenir du contenu des interrogatoires répétés : « On a été tous les jours, tous les jours interrogés par le 2<sup>ème</sup> bureau. Qu'est-ce que vous avez fait ? Qu'est qu'a fait untel ? Comment s'est comporté untel ? Et on voyait le dossier monter, monter, monter. C'était le bureau de renseignements<sup>5641</sup>. » Cette pression inamicale va durer deux mois. Mais ce qui augmente sa rancœur, autant que la longueur du temps des interrogatoires, ce sont les

---

<sup>5637</sup> René Mary, *Nos évadés d'Indochine*, op. cit., p. 152.

<sup>5638</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, op. cit., pp. 344-345.

<sup>5639</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, op. cit., p. 271.

<sup>5640</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>5641</sup> Roger Cornet. En ligne : <https://webdoc-indochine.univ-paris1.fr/interview.php?id=2> (Consulté le 15 mars 2022).

conditions humiliantes de leur mise au secret pour qu'ils « n'infectent pas » le reste du CEFEQ et de leur départ, pour se débarrasser d'eux :

« De Lattre arrivait pour le défilé du 14 juillet. On a pris l'avion du général, pour Nha Trang. Là encore, on nous a mis au secret. Pas de contacts avec l'extérieur mais on est bien nourris. Le lendemain matin, on nous réunit. Des gens du 2<sup>ème</sup> bureau ou de la sécurité militaire nous interrogent individuellement par ordre alphabétique ; chacun a son dossier. Le ton est dur, sec, on est interrogé chacun notre tour sur les autres prisonniers, sur leur attitude au camp. Nous on voulait prévenir nos familles mais on ne pouvait pas leur écrire. Les militaires disent qu'elles seront prévenues. On a réclamé des vêtements, on est resté en loques. Seule la nourriture nous était donnée ; pas de lettres, pas de vêtements, pas d'argent. Deuxième jour, même interrogatoire. Ça a duré deux mois et cinq jours. On a vu arriver les autres prisonniers sortis d'hôpital, bien équipés. La solde est payée ; elle est conséquente mais elle est virée sur un compte en France donc on n'a toujours pas de liquide ! On nous envoie à Saigon, dans un centre, on nous fait des papiers pour partir et nous sommes enfin habillés...mais...il n'y a pas d'habits pour nous. En 1945 quand Leclerc arrive, les Japonais ont été foutus à la porte, il est resté des Canadiens, des Australiens qui repartent et laisse leur matériel dont des uniformes. Les anciens prisonniers français sont donc habillés en Australiens, Canadiens ou Gurkhas avec les surplus de 1945 ! Moi j'étais en canadien<sup>5642</sup>. »

Yves de Semaisons, libéré le 27 janvier 1952, ne cache pas sa déception envers l'attitude du commandement : « L'attitude de la Sécurité militaire envers les prisonniers pose question », écrit-il. « Visiblement, le Commandement ne comprit pas le problème et se focalisa sur le risque de subversion, la contagion pacifiste ou le virus démobilisateur que les ex-prisonniers représentaient pour le corps expéditionnaire ». Les mots sont forts pour dénoncer son manque de compréhension, de compassion, d'humanité même envers des soldats revenus malades, décharnés est stupéfiant pour ceux qui reviennent et se sentent presque miraculés :

« Au lieu d'ouvrir grands les bras à ces hommes qui revenaient meurtris d'une horrible captivité, dont il était responsable pour les avoir engagés naguère dans des combats sans espoir et sans moyens suffisants, il les traita comme des réprouvés, des pestiférés, presque des transfuges ! ». Il les soumit alors à l'isolement et à l'inquisition, voulant ignorer que ces militaires avaient joué le jeu du Vietminh pour sauver leur vie, et, en fin de compte, retrouver leur liberté<sup>5643</sup>. »

Il n'a vu un officier du 2<sup>ème</sup> bureau parce qu'il a vivement insisté pour lui donner des renseignements sur l'ennemi, ses mouvements, l'emplacement des camps de prisonniers mais il a eu l'impression d'une écoute distraite. Par contre la Sécurité les a, en quelque sorte, « soumis à la question »<sup>5644</sup>.

Tous n'ont pas été interrogés par la Sécurité militaire ou l'ont été plus respectueusement. Il semble que les officiers l'aient été plus souvent, de manière moins désagréable. Ainsi Achille Muller est-il préservé d'un interrogatoire long et insidieux. Mais lui-même n'a pas l'intention de dénoncer les prisonniers aux comportements déviants :

« J'ai été interrogé, au retour, par la Sécurité Militaire. Là j'ai eu de la chance car celui qui m'a interrogé était un camarade que je connaissais depuis longtemps. Il m'a demandé de raconter les problèmes. Alors, je lui ai raconté les problèmes qu'on avait eus, tout en évitant d'accuser les gens qui n'avaient pas été brillants quand ils étaient dans les camps. Je lui ai dit de ne surtout pas leur faire de misères. Il y avait en particulier un sergent-chef du train qui avait fait des "lay", "lay" au chef de camp. J'ai dit à mon camarade de laisser tomber et de ne pas le citer. La guerre est finie, on

<sup>5642</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Roger Cornet, le 11 juillet 2018.

<sup>5643</sup> Yves de Semaisons, *Prisons de bambous 1951-1952*, op. cit., p. 172.

<sup>5644</sup> *Ibid.*, p. 173.



a suffisamment souffert, y compris ceux qui n'avaient pas le caractère voulu, et il a fait le nécessaire ; il n'y a pas eu de poursuites. Parce que c'était compliqué. Il y en a qui sont rentrés dans le jeu pour survivre. Quelques - uns étaient peut-être "descendants" de communiste, mais c'était pour survivre. Ils disaient oui à tout ce qu'on leur disait<sup>5645</sup>. »

Plusieurs y échappent parce qu'ils sont trop nombreux à revenir en septembre 1954. Mais ils vont être rattrapés par la marque de leur expérience de captivité. Henri Knoppik, fait prisonnier avec ses camarades du 6<sup>ème</sup> BPC dans la retraite de Tu Lé en 1952, a passé deux ans dans plusieurs camps 114, 113. Le retour massif de prisonniers en 1954 le dispense d'un entretien : « On nous a transporté à Hanoi. Le 2<sup>e</sup> bureau a voulu nous interroger alors qu'on arrivait à l'hôpital Lanessan ; on a dit qu'on était trop fatigué. Ils ne sont pas revenus ». Mais il a « payé sa captivité » d'une autre façon.

#### 2.4.1.3 Un retour à la sauvette et des attitudes mortifiantes en Métropole

Comme des pestiférés, une partie des prisonniers valides, davantage les libérés de 1951 que ceux de 1954, sont rapatriés d'Indochine dans des conditions critiquables, presque clandestinement. Une fois arrivés en Métropole, certains voient leur carrière empêchée, parfois stoppée par la suspicion de communisme que leur captivité provoque.

Tous les prisonniers n'ont pas été interrogés par la Sécurité militaire. Certains d'entre eux sont exfiltrés presque clandestinement. Les prisonniers considèrent souvent qu'ils faisaient tache dans le CEFEO après leur libération. René Mary, libéré en juillet 1951, est envoyé en centre de repos à Nha Trang. Amédée Thévenet, qui y a également séjourné, évoque le sens de ce mois de repos : « Une ville agréable où on nous a laissé un mois. Mise en quarantaine des pestiférés idéologiques ou mise en observation des malades du marxisme<sup>5646</sup> ? » Ils sont rapatriés un mois après en Métropole. Ils sont parfois cachés, à fond de cale pendant leur retour en Métropole, pour ne pas être vus ; c'est en tout cas le sens du récit de Roger Cornet. Son incompréhension va s'accroître avec sa hiérarchie militaire. Les anciens prisonniers embarquent à la sauvette sur *La Marseillaise* en partance pour la Métropole ; un paquebot « de luxe », mais pas pour eux :

« On embarque sur un paquebot de luxe, *La Marseillaise*, mais pas par la grande passerelle, par les écoutilles au ras du quai. On arrive dans un dortoir rempli de hamacs, on veut passer dans une pièce suivante mais la porte est gardée par une sentinelle qui nous dit de rester dans la pièce. Nous faisons donc le voyage à 121 dans la cale sans contact avec l'extérieur. On se sent toujours en captivité. On nous apporte à manger. Une sentinelle doit nous accompagner pour aller aux toilettes et on peut se doucher juste à côté. Deux d'entre nous, plus indociles, sortent pour aller aux toilettes ; la sentinelle étant appelée, a laissé la porte sans garde. Les deux camarades sont alors sortis et sont montés jusqu'au 1er pont. L'un d'eux, un sergent de la légion, salue le colonel qui arrive, le colonel Carbonnel. Il n'était pas au courant de la situation, il a piqué une rage et nous a retrouvés dans la cale. Il a négocié avec le commandant de bord : on nous a autorisé à monter au quatrième pont où il y avait le bar par groupes de 10, pendant une heure, pour une consommation gratuite mise sur son compte personnel. Faites le compte, ce manège a duré 12 heures ! La consigne était de ne pas s'adresser aux civils. Le voyage a été long. [...]. A Marseille, des camions nous attendaient pour

---

<sup>5645</sup> Entretien de l'auteur avec Achille Muller, le 19 avril 2018, dans un restaurant de Pau.

<sup>5646</sup> Amédée Thévenet, *op. cit.*, p. 345.

nous emmener au dépôt des isolés militaires. On touche un bon de transport pour rentrer chez nous, mais pas d'argent ! On rentre dans la région de Lyon avec quatre copains<sup>5647</sup>. »

C'est la raison pour laquelle Yves de Sesmaisons écrit : « Le souci du Commandement était de faire taire les prisonniers libérés en les isolant ou en les rapatriant au plus vite. Il visait ainsi à protéger le Corps expéditionnaire de la contagion du virus pacifiste dont ils étaient porteurs<sup>5648</sup>. A l'arrivée au dépôt, l'accueil n'est pas meilleur. René Mary, très désappointé d'être presque mis au secret, est très surpris de l'escorte qui les suit ; ce n'est pas pour les protéger des manifestants :

« Nous débarquons très discrètement à Marseille. [...] Tout aussi discrètement, nous rejoignons le dépôt des isolés militaires par les boulevards extérieurs déserts, dans des camions bâchés. Nous pouvons apercevoir sur les trottoirs des CRS en armes tout au long de notre itinéraire. Nous ne demandons pas de fastes. Nous ne sommes pas des héros. Nous ne demandons rien. Mais à quoi ont donc pensé nos politiciens pour nous cacher ainsi ?<sup>5649</sup>. »

Comme Yves de Sesmaisons, il charge les politiciens. Mais il ne semble pas que les ordres précis viennent du gouvernement Mendès France qui a tourné la page indochinoise. Henri Knoppik revient au début de 1955 à Bayonne, la maison mère parachutiste de la demi-brigade et voit tout de suite que le comportement à son encontre a changé : « L'armée se méfiait de nous et on nous a mis de côté. Je devais passer caporal avant Tu Lé. Deux ans plus tard, il n'en n'était plus question<sup>5650</sup>. » André Boissinot, bien que n'ayant pas subi les interrogatoires de la Sécurité militaire, ressent toutefois cette méfiance diffuse. La « rééducation politique » et le simple fait d'être allé en Indochine donne une image particulière à ceux qui y ont passé plusieurs années de leur vie ; celle d'un guerrier pour leur hommes et celle d'un homme à surveiller pour leurs chefs à moins que ces derniers aient eux-aussi fait partie du CEFEO : « De retour dans nos régiments respectifs, notre situation d'ex-prisonniers n'était pas très appréciée ; je pense que le commandement craignait que les cours politiques que nous avons subis dans les camps risquent d'avoir sur nous une influence néfaste. Contrairement à certains camarades, je n'ai vu personne de la Sécurité Militaire pour quelque interrogation que ce soit... » Et il ajoute, plutôt amer : « ...pas plus d'ailleurs dans un autre ordre d'idée, je n'ai eu un entretien sur le plan psychologique après tous les cours de *lavage de cerveau* enseignés par les commissaires politiques<sup>5651</sup>. »

Mais si les officiers sont plutôt laissés tranquilles, ce n'est pas toujours le cas aux étages inférieurs. Marie-France Chevalier fait le même parallèle en parlant de son père, qui n'a jamais oublié ce moment terrible d'une libération où la Sécurité militaire se ferait presque aussi détestable que les commissaires politiques des camps ; cela permet du moins d'essayer de comptabiliser les disparus :

« A l'armée il n'y avait pas non plus de soutien psychologique post-traumatique ! Par contre, à leur retour, ils ont eu six mois d'interrogatoire ! Mais pas pour savoir s'ils allaient bien. C'était la Sécurité militaire pour savoir s'ils n'avaient pas été récupérés dans les camps de rééducation. Il y a quand même des hommes qui ont craqué, parce qu'on leur promettait de revenir, de rentrer. Donc les

---

<sup>5647</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Roger Cornet, le 11 juillet 2018.

<sup>5648</sup> Yves de Sesmaisons, *op. cit.*, p. 173.

<sup>5649</sup> René Mary, *Les bagnards d'Hô Chi Minh*, *op. cit.*, p. 255.

<sup>5650</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik, le 1er février 2020.

<sup>5651</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

questions, c'était ça, s'il y avait une influence sur leur psychisme. Donc ils étaient conscients de la guerre psychologique. Et puis ils voulaient savoir tous ceux qui avaient disparu et qu'il fallait nommer pour attester de leur décès. Est-ce qu'ils avaient vu cette personne morte ou pas ?<sup>5652</sup> »

Toussaint-Joseph Guidoni n'est pas en reste pour regretter cet acharnement sur des prisonniers qui ont, à ses yeux, souffert du communisme pour en être ensuite accusés par leur propre institution : « OUI nous étions suspectés d'être devenus communistes car nous avons quasiment tous signé un manifeste, mais en réalité nous ne l'avons fait que pour que l'on nous sache en vie et que nos conditions de détention soient moins pénibles. C'étaient des choses de l'ordre de la survie. Tout le monde le savait mais les prisonniers sont restés suspects<sup>5653</sup>. »

Tous les anciens prisonniers n'ont pas eu leur carrière freinée, notamment les officiers supérieurs. Mais une partie des sous-officiers, en particulier, ont dû quitter l'armée<sup>5654</sup>. Leur incompréhension ne s'arrête pas là et les « petites » humiliations, du moins le ressentent-ils ainsi, ne sont pas agréables. Ainsi la « retenue pour les frais de nourriture en captivité » sur leur solde est-elle vue comme telle. Les attitudes mortifiantes à l'égard des anciens prisonniers de la RDV vont loin dans l'absence de compassion par simple et stricte application du règlement, sans aucun égard pour la situation sur le terrain. L'administration retranche de leurs arriérés de solde accumulés pendant la captivité, qui leur sont versés une fois revenus en Métropole, la « prime de frais de nourriture », considérant qu'ils ont été nourris dans les camps de prisonniers de la RDV par leurs geôliers. Un geste et une méconnaissance de la situation qui les laisse abasourdis jusqu'à aujourd'hui, même s'ils le prennent le plus souvent avec un humour grinçant, d'autant qu'ils reviennent avec des carences alimentaires et que pour être nourri, il leur a souvent fallu transporter le riz qui leur était destiné, le faire cuire eux-mêmes et absorber une portion très congrue de cette nourriture. Cela fait souvent une somme sur six à quarante-huit mois de solde, pour les anciens prisonniers qui ont perdu énormément de poids et ressemblent pour certains à des squelettes ambulants complètement dénutris : « Retour en France. C'était terminé. Quand je suis arrivé sur le *Pasteur*, j'avais touché mon rappel de solde. Quinze mois, c'est assez conséquent. L'armée a été superbe, ils nous ont retenu la prime d'alimentation. J'ai fait l'étonné ; on nous a dit : "c'est pour nourrir les prisonniers viets"<sup>5655</sup> ! » André Boissinot l'a également remarqué, comme tous les autres prisonniers : « Quelques jours plus tard, j'ai reçu mon arriéré de solde. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que l'Intendance Militaire avait jugé bon de prélever une retenue non négligeable pour « frais de nourriture pendant ma captivité ». Il n'y a pas de petites économies...<sup>5656</sup> » « On a été payés, mais moins la prime d'alimentation parce qu'on n'avait pas eu à se nourrir<sup>5657</sup>. », précise Roger Cornet.

---

<sup>5652</sup> Entretien de l'auteur avec Marie-France Chevalier, dans son atelier de peinture à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>5653</sup> Extrait du questionnaire de Toussaint-Joseph Guidoni, reçu le 15 août 2020.

<sup>5654</sup> Cf. *infra*, pp. 1411-1413.

<sup>5655</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>5656</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>5657</sup> Roger Cornet, *op. cit.* En ligne : <https://webdoc-indochine.univ-paris1.fr/interview.php?id=2>.

## 2.4.2 Solder la guerre d'Indochine : la recherche des coupables

Enfin, il faut rappeler l'état d'esprit et le rôle des institutions militaires dans cette sortie de guerre d'Indochine. L'armée est marquée par le résultat de la guerre d'Indochine. Elle n'a toutefois pas le temps de s'appesantir sur ce sujet si traumatisant d'une armée occidentale défaite par une armée de colonisés partie de presque rien ; la guerre d'Algérie est là pour retrouver l'énergie de gagner. Mais rien n'est officiellement fait pour tirer le bilan de ce conflit, de ses erreurs et, si les témoins ont une idée claire des responsabilités de cette défaite, l'armée en est presque toujours exonérée ainsi que la plupart de ses chefs.

L'institution militaire prend des initiatives pour solder la guerre, du moins au niveau supérieur, pour mémoire (et « pour histoire »), de manière succincte et sans publicité, parce qu'aucun des témoins du conflit que j'ai rencontrés n'a évoqué les deux initiatives que sont la Commission Catroux et le rapport Ely<sup>5658</sup>. Les témoins les plus élevés en grade étaient, en 1955, capitaines, commandants d'unités ou médecins, et ils n'avaient pas le grade pour participer à ces deux RETEX particuliers, surtout le premier d'entre eux, qui n'a réuni que des officiers supérieurs et généraux concernés par la bataille. Il faut rappeler que ces participants, commandants en chef inclus, sont eux-aussi, quel que soit leur grade, des « combattants d'Indochine » au même titre que les autres. Ils ont réagi aux questions sur la base de leurs mémoires combattantes.

Le CEFEO, du moins ses chefs, n'ont pas pu ou pas su s'arrêter à temps ni éviter la guerre en 1946, sûrs de la force du Corps expéditionnaire et du bon droit de la France. Ils n'ont ensuite pas pu ni su la gagner. Dien Bien Phu est, entre tous les combats, un cauchemar absolu qui, près de soixante-dix ans plus tard, tourne parfois à l'obsession pour ceux, vétérans et passionnés de mémoire militaire, qui se demandent comment cette bataille a pu tourner à un tel fiasco.

L'institution militaire de l'époque n'a pas procédé à un vaste débat sur la question parce que tel n'est pas son mode de fonctionnement de procéder à une mise sur table des détails de cette guerre et de la fin de conflit, qui ne manqueraient pas d'être publiques et de révéler ses lacunes et ses fautes. Elle laisse ses penseurs militaires rédiger des ouvrages de référence et produire des études très précises, conférences, cours à l'École supérieure de guerre ou articles dans des revues spécialisées, quitte à les désavouer. Il arrive que cela finisse devant les tribunaux. Les initiatives officielles aboutiront donc, en 1955, à un rapport secret, celui du général Ely, en 1955 sur *Les enseignements de la guerre d'Indochine* et à une commission d'enquête, la commission Catroux, elle-aussi en 1955, dont le rapport est là encore secret. L'éteignoir est ensuite mis sur le sujet.

La recherche de responsabilités est la suite logique de la défaite de Dien Bien Phu et répond à la question que chaque combattant d'Indochine a pu se poser et se pose encore. Comment en est-

---

<sup>5658</sup> Le questionnaire, il est vrai, ne leur demandait rien à ce sujet.

on arrivé là ? Très rapidement, après autorisation du président du Conseil Pierre Mendès France, l'armée met en place une commission d'enquête, présidée par le général Catroux, ce qui est signalé par *Le Monde* le 12 avril 1955.

Le général Catroux publiera ses souvenirs et sa position sur le sujet quatre ans plus tard dans *Deux actes du drame indochinois : Hanoi juin 1940, Dien Bien Phu mars-mai 1954*<sup>5659</sup>. Ce livre répond à ceux du général Navarre<sup>5660</sup> et de Joseph Laniel<sup>5661</sup> dont les noms apparaissent parmi les responsables de cette bataille dramatique. Le premier a pour conséquence notable un procès intenté à l'auteur en avril 1957, par le général Cogny qui s'estime diffamé par son ancien commandant en chef dans cet ouvrage. La fin de ce procès, le 15 mai 1957, en pleine bataille d'Alger survient dans une indifférence complète. C'est le général Navarre qui demande cette commission d'enquête militaire, qui verra défiler les acteurs du projet puis de la bataille ; il n'a pas envie d'être le seul à porter le chapeau d'une bataille qu'il a décidée mais n'a pas directement conduite, ni la responsabilité d'une guerre qui dure depuis plus de huit ans au moment de l'opération *Castor*, opération de reconquête du village et début de la bataille.

Peu d'historiens, jusqu'en 2014, se sont penchés sur ce volet judiciaire de la bataille. Leur étude sur la guerre d'Indochine est, soit purement militaire, soit s'arrête presque toujours, en automne 1954. Ce procès et ce rapport, il est vrai tenu, ont été longtemps tenus confidentiels. Philippe Franchini l'a brièvement évoqué, dans son ouvrage sur les guerres d'Indochine en 1988<sup>5662</sup>. Ce sont surtout les historiens qui ont étudié en particulier la bataille qui en ont fort logiquement parlé. Anne Logeay explique la constitution de deux commissions d'enquête, celle du 7 février, celle du 12 avril 1955 pour répondre aux articles de presse et l'action de la seconde sur la demande du général Navarre<sup>5663</sup>. Ivan Cadeau en a donné la trame globale entre la décision de Pierre Mendès France d'accepter « l'idée d'une commission d'enquête », les dates du déroulement de la commission de mars à décembre 1955 « après avoir entendu seulement une partie des protagonistes »<sup>5664</sup> et la décision de ne pas rendre le rapport public.

Roger Bruge et Pierre Journoud citent les dialogues et les dépositions à plusieurs reprises dans leurs ouvrages sur Dien Bien Phu, le premier surtout sur l'ambiance entre les chefs responsables<sup>5665</sup>, le second pour préciser que la commission ne commence, en fait, ses travaux qu'en août 1955 et qu'elle n'est que militaire au lieu d'écouter également les ministres sur décision

---

<sup>5659</sup> Georges Catroux, *Deux actes du drame indochinois : Hanoi juin 1940, Dien Bien Phu mars – mai 1954*, Paris, Plon, 1959, 238 p.

<sup>5660</sup> Henri Navarre, *Agonie de l'Indochine (1953-1954)*, Paris, Plon, 1956, 337 p. (portées ensuite à 358, en 1958, avec l'apport d'un appendice destiné à répondre au livre de Joseph Laniel.

<sup>5661</sup> Joseph Laniel, *Le drame indochinois : de Dien-Bien-Phu au pari de Genève*, Paris, Plon, 1957, 140 p.

<sup>5662</sup> Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine. Tome 2 : De 1949 à la chute de Saïgon*, *op. cit.*, pp. 250-251.

<sup>5663</sup> Anne Logeay, « Qui se souvient de Dien Bien Phu ? », dans Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *1954-2004, la bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, *op. cit.*, pp. 181-182.

<sup>5664</sup> Ivan Cadeau, *Dien Bien Phu*, *op. cit.*, p 173.

<sup>5665</sup> Roger Bruge, *Les Hommes de Dien Bien Phu*, *op. cit.* ; p. 237-238.

de Pierre Mendès France, qui a largement tourné la page de l'Indochine ; « un seul responsable politique - Marc Jacquet, ancien secrétaire d'état aux Relations avec les États associés<sup>5666</sup>. »

En 2014, Laure Cournil donne une autre dimension à cette affaire puisqu'elle en fait l'objet de sa thèse, qui montre que Dien Bien Phu n'est pas seulement un enjeu politique, militaire ; il est également une « affaire » sociale et judiciaire, qui va de 1953 à 1958 ce qui diversifie les recherches sur cette bataille en explorant un autre aspect, la recherche des responsabilités faisant partie de ses conséquences :

« Diên Biên Phu, de sa phase préparatoire en 1953, jusqu'au procès ayant opposé, jusqu'en 1958, les généraux Navarre et Cogne en charge de la bataille aux échelons de Haut commandement, est bien une affaire beaucoup plus complexe qu'elle n'y paraît au premier abord. Une affaire aux multiples aspects, passée des tranchées du Pays Thaï, au prétoire parisien<sup>5667</sup>. »

Le 3 décembre 1955, les conclusions de la commission sont sévères pour les trois généraux, De Castries, Cogne et Navarre, tous les trois responsables de la défaite. Cette commission d'enquête fait deux « victimes » mais la non-parution du rapport blesse surtout leur amour-propre : le général Cogne est davantage chargé de la responsabilité de la défaite, ce qui ne l'empêche pas de devenir, de manière surprenante au vu de cette condamnation officielle, général de corps d'armée et commandant en chef des troupes du Maroc l'année suivante, en 1956. Il en gardera toutefois une blessure, de même que le général Navarre qui démissionne de l'armée la même année après avoir eu des difficultés à accéder au rapport et devant l'absence de publication officielle de ses conclusions. Le général de Castries quitte lui aussi l'armée en 1955. Il faut dire que les principaux protagonistes et même les officiers supérieurs se sont entre-déchirés, que les conclusions sont accablantes sur les erreurs commises à tous les niveaux militaires et politiques et qu'il serait malvenu, en pleine guerre d'Algérie, d'en divulguer le contenu à une presse déjà très critique sur l'armée. Si personne ne propose de grands débats internes pour un bilan précis du conflit, le général Paul Ely a eu le mérite de collecter et synthétiser de nombreux témoignages, ayant demandé aux commandants d'unités et chefs de corps d'envoyer leur analyse. Mais pour en faire quoi ?

Parus très récemment en deux volumes, totalisant 473 pages (339 pages tome 1, 134 pages tome 2), basé sur plus de 1400 rapports d'officiers sur leur expérience de ce conflit, d'une soixantaine de rapports d'officiers généraux, de synthèses des 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> bureau, il se révèle un document très riche que l'on a appelé « le rapport Ely », dont aucun témoin ne m'a parlé. Il faut dire qu'il n'a pas été rendu public – j'entends, au sein de l'armée – en 1955. Il est donc difficile de savoir quelle influence il a eu sur la guerre d'Algérie et sur les enseignements dans les écoles militaires des années 1950 et 1960.

---

<sup>5666</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, op. cit., p. 317.

<sup>5667</sup> Laure Cournil, *Diên Biên Phu : des tranchées au prétoire : 1953-1958*, Thèse de doctorat en histoire, soutenue le 23 septembre 2014 à Paris – I Sorbonne ; p 4. Thèse publiée en 2020 : Laure Cournil, *Des tranchées au prétoire 1953-1958*, Paris, Perséides, 2020 ; 460 p.

Il est toutefois incomplet aujourd'hui, ne concernant que les aspects opérationnels, stratégiques et tactiques mais pas les aspects politiques, qui avaient pourtant fait l'objet de la première partie du rapport ; encore un axe de recherche pour les années à venir. De ce fait, il se révèle logiquement peu amène envers les gouvernements et peu critique envers l'armée puisque les raisons de « l'échec » – rien que ce mot est emblématique par son côté réducteur pour évoquer une défaite, voire un désastre – relèveraient surtout du manque de moyens humains et matériels que les gouvernements successifs sont responsables de ne pas avoir donné au CEFEO.

Le rapport donne comme de vraies réussites la politique de « mûles aéroterrestres » dont Dien Bien Phu, qui apparaît pourtant comme une faillite, la formation de bataillons légers vietnamiens qui sont pourtant beaucoup trop légers contre les unités de l'APV, une certaine réussite de la pacification et « l'efficacité des regroupements de population », instituée ensuite en Algérie, finissant par concentrer près d'un quart de la population musulmane derrière des barbelés, vidant des régions entières et sacrifiant à l'efficacité militaire, les rapports entre cette population humiliée et pleine de ressentiments face la France. Il reste à savoir quels réels enseignements ce rapport a pu apporter à un bilan de la guerre d'Indochine, qui n'a jamais réellement pu se faire ouvertement. Il n'est pas certain que cette synthèse soit approuvée par tous les vétérans.

Ces conclusions, sous réserve qu'elles aient été lues en 1955, ont accompagné des théories de guerre révolutionnaire et de contre-guérilla très savantes qui n'ont pas influencé pour autant le résultat d'une guerre de décolonisation mue par d'autres forces que la tactique militaire.

Par conséquent, la sortie de guerre des combattants apparaît très compliquée pour des raisons physiques et psychologiques, la dureté du conflit et du climat ayant éprouvé les corps et les esprits dévastés par la défaite et les abandons de populations. Après les quelques mois du retour à proprement parler, après le congé post-colonial, les soins médicaux, l'affectation dans de nouvelles unités ou le retour à la vie civile effectués, vient le temps d'une reconstruction individuelle et collective pour ces soldats d'Indochine ; collective puisqu'ils doivent s'insérer dans une vie militaire sans rapport avec le précédent conflit, la guerre d'Algérie étant très différente de celui-ci. Ceux qui s'insèrent dans une société civile le font plus ou moins facilement selon les marques ramenées d'Indochine.

### 3. Se reconstruire : l'indispensable résilience à l'horizon – repère de 1954

« J'ai mis 20 ans pour, non pas oublier, mais avoir des nuits plus sereines » (Jacques Bouthier).

C'est un nouveau pas dans la « vie d'après » des combattants d'Indochine ; celle qui couvre la vaste période suivant le retour physique et le premier temps d'adaptation des combattants d'Indochine en Métropole et dans les garnisons d'Afrique du Nord jusqu'à la fin de leur vie ou jusqu'à aujourd'hui ; un « temps long » qui est celui de la construction de leur mémoire

individuelle combattante. Quel est l'horizon mental, l'horizon-repère des combattants de retour définitif d'Indochine ou lorsque le conflit se termine ? Leurs témoignages sur cette partie de leur vie sont une synthèse de leur travail de reconstruction dans une existence que, pour la plupart, leur expérience en Asie a changée. Sur la base de ce qu'ils ont vécu dans leur enfance, leur formation, leur séjour, leurs efforts d'adaptation dans une guerre qui les a tous marqués, se bâtit une mémoire, une vision du passé très évolutive, des tris successifs en fonction des aléas et des apports de leur vie. Tous les vétérans n'ont pas été « brûlés » par l'Indochine. Beaucoup ont pu se reconstruire sans trop de difficultés mais sans pour autant l'oublier complètement. Pour d'autres, à des degrés différents, le retour à « la normale » s'est vu compliqué par des blessures physiques et morales qui ont laissé des séquelles. Pour ceux qui ont continué leur carrière dans l'armée, partir en Algérie n'a pas été simple. En revenir encore moins.

Par quels moyens les vétérans d'Indochine tentent-ils de sortir de la guerre d'Indochine, voire de se reconstruire, pour les plus touchés ?

### 3.1 Se reconstruire sans peine

« La guerre d'Indochine, c'est un gros gâchis, mais l'Indochine c'est un grand souvenir. » (André Geraud)

Une partie des combattants, désormais vétérans d'Indochine, n'ont aucun mal à se réinsérer dans la société. Certains d'entre eux parce qu'ils y sont obligés, de par leurs obligations familiales et c'est cette vie qui, souvent, va les préserver, dans un premier temps du moins, des tourments d'une mémoire combattante troublée. Les obligations professionnelles, civiles comme militaires vont jouer un rôle si prenant que les anciens d'Indochine vivent leur vie au maximum de son intensité, ce qui leur évite de trop penser au passé. Cette reconstruction « sans peine » ne signifie qu'elle soit facile, ni exempte de nostalgie, de regrets, de pensées pesantes envers les camarades disparus. Avec le temps, les tourments s'apaisent et ce sont les meilleurs souvenirs qui restent. Robert Schuermans le reconnaît sans mal : « Avec le recul du temps, on a tendance à enjoliver le passé. De ce fait, j'aurais tendance à n'avoir que le bon souvenir<sup>5668</sup>. » Mais il s'agit moins du temps qui efface les souvenirs, c'est-à-dire d'une amnésie progressive partielle, lacunaire que d'un processus résilientiel qui doit s'imposer à la mémoire négative pour ne pas sombrer. Quels décisions, parts de vie et aspects de mémoire privilégiés leur ont permis de se reconstruire, même lentement, après leur retour ?

#### 3.1.1 Quitter l'armée ou rester ?

« Je n'ai pas un jugement favorable sur le haut commandement, ce qui fait que je décide d'arrêter et de ne pas rempiler. » (Maurice Mandavit)

---

<sup>5668</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.



La première échéance est de savoir si le combattant d'Indochine quitte l'armée ou fait carrière en repartant d'Indochine. C'est une décision difficile, surtout pour ceux qui ont ce type de vie dans le sang. C'est l'une des premières questions qui se pose pendant le congé post-colonial de quatre mois qu'ils vivent chez eux au retour et qui est synonyme de fin de contrat pour une partie des combattants. La décision s'est parfois faite avant le retour mais pour d'autres, il a fallu le temps de la réflexion. L'attitude de l'institution militaire a également joué pour ceux qui se sont sentis indésirables.

### *3.1.1.1 Quitter un cadre militaire (trop) lié à l'Indochine et à la guerre*

Une partie des engagés d'Indochine estiment très tôt, dès 1946, avoir « fait leur part » et quittent l'armée, sachant parfois dès le départ en Extrême-Orient, que ce n'était qu'une parenthèse aventureuse dans leur vie et qu'ils partiraient à la fin de leur contrat.

Les jeunes combattants de la Libération et de la campagne d'Allemagne sont partis fin 1945 pour « terminer » la guerre et assurer la reconquête d'un territoire de l'Empire français. Se retrouver dans la position de l'occupant au début d'une guerre d'indépendance, dans un CEFEO pauvre en matériel et lutter contre une guérilla cruelle a, pour une partie d'entre eux, mis fin à une activité militaire commencée dans la résistance, à l'image de Rodolphe Tosi qui n'a pas envie de signer un nouvel engagement. Dans une autre situation, Jean-François Deniau, brillant étudiant et futur ministre, ne s'est engagé que pour aller aider son frère Xavier, administrateur des colonies, à la tête d'une section de partisans montagnards, ce qui lui a permis assouvir son besoin d'action. Pendant son séjour au sein du 4<sup>ème</sup> BMEO, dans le secteur d'An - Khé, il a d'ailleurs préparé – dans quelles conditions ! – passé et réussi le concours de l'ENA à Saigon dans des conditions rocambolesques, de 22 heures à 4 heures du matin, compte-tenu du décalage horaire avec la Métropole. Au retour, il veut « faire carrière » dans la diplomatie<sup>5669</sup>.

Il faut également rappeler que ceux qui se sont engagés pour la durée de la guerre en 1945 ou qui ont juste voulu intégrer l'armée pour avoir un métier savent que le retour d'Indochine sera la fin de leur contrat avec l'armée, à moins qu'il n'ait été, de toute manière, dégoûtés de la guerre en Indochine et de l'uniforme comme Robert Drouilles, qui a apprécié de construire des ponts, de découvrir un pays fascinant mais pas de vivre les violences d'une guerre décoloniale. Pour eux, quel que soient les perspectives de promotion à l'issue du séjour, il n'était pas question de prendre le risque d'y retourner. Maurice Mandavit est écœuré par ce qu'il vient de vivre lors de la bataille de la RC 4 et de la panique qui s'ensuit ; il ne prolonge pas son séjour et décide ne pas se rengager : « Je n'ai pas un jugement favorable sur le haut commandement, ce qui fait que je décide d'arrêter et de ne pas rempiler. J'ai le sentiment que, sinon, ou je serai tué ou bien je finirai dans les camps viets<sup>5670</sup>. »

---

<sup>5669</sup> Jean-François Deniau, *Mémoires de sept vies, tome 1 : les temps aventureux*, Paris, Plon, 1994, 434 p.

<sup>5670</sup> Maurice Mandavit, dans Robert Heissat, *op. cit.*, p. 139.

Philippe de Pirey a vécu, chez les parachutistes, une guerre si violente que son besoin d'action est assouvi. Il quitte l'armée à l'issue de son contrat, écrit un livre explosif *Opération gâchis*, publié en 1953. Personnalité atypique avec une plume acérée, le journalisme le tente. Il devient reporter à *Paris-Match*.

Mais ceux qui doivent finir leur contrat d'engagement trouvent le temps long, d'autant que l'Afrique du Nord a tendance à s'embraser, et pas seulement en Algérie. De 1952 à 1956, la Tunisie et le Maroc connaissent des soubresauts qui vont les mener à l'indépendance. Mais pour les soldats de retour d'Indochine, dont fait partie Édouard Polato, appartenir aux tirailleurs tunisiens est un nouveau danger. Travailleur dans le bâtiment, il sait qu'il veut retourner dans la vie civile :

« En Tunisie, je ne serais sûrement pas resté au régiment. Après, ça a commencé à taper en Algérie. On faisait un an en Indochine, les appelés, je suis rentré en 1955. On pensait être libéré, et puis non ! J'ai été maintenu sous les drapeaux. J'étais revenu et je pensais reprendre mon travail dans le bâtiment. Les gendarmes m'ont dit d'aller à Sathonay, pas pour être libéré mais pour continuer N... de D..... [...]. Direction le Bled, encore une fois ! J'ai débarqué à Mers-el-Kébir, je suis resté quinze jours entre Lamoricière et Oujda. Je faisais les escortes, sur les tenders. On avait les jetons quand on passait les gorges de Tlemcen. [...]. J'ai fait cinq mois de Maroc. [...]. Quand je suis rentré de l'armée, j'ai continué dans le bâtiment. J'ai fini chef de chantier J'ai fait des ponts, de tunnels<sup>5671</sup>. »

Des officiers quittent également le service actif après l'Indochine ; pas forcément à cause de l'Indochine. Charles-Henry de Pirey a connu le danger en Indochine mais il n'a finalement pas la fibre militaire suffisante pour continuer. Il devient pilote et quitte l'armée en 1957 pour exercer son métier dans le civil. Une autre vie d'aventure. L'armée a permis aux combattants de se révéler à eux-mêmes, d'apprendre la responsabilité d'un travail, d'une troupe mais une guerre aussi perturbante ne suscite pas l'envie de se confronter à nouveau à une nouvelle violence.

### 3.1.1.2 Poursuivre dans la carrière militaire

Mais pour 78 % des témoins dans l'enquête menée pour cette thèse, rester dans l'armée est logique. Pour beaucoup de militaires de carrière et pour ceux qui sont toujours engagés à leur retour, il n'est pas question de quitter l'armée malgré une dure expérience indochinoise qui s'est terminée par une défaite et un abandon. La construction de leur vie d'après l'Indochine n'est donc pas forcément une « reconstruction » et c'est d'autant plus facile. L'Indochine est derrière eux et il faut avancer, en poursuivant leur carrière, dans une vie qui leur plaît.

Le couple formé par André et Geneviève Laperle-Maudry-Maudry est séparé, affectés, après le congé de quatre mois de fin de campagne, dans des garnisons séparées : « Je suis rentré en France en juin 1953, j'ai eu quatre mois de CFC (Congé de fin de campagne, NDA), bien sûr puisque j'avais du rab... je les ai pris ! Ma femme a été affectée à Rennes et moi à Bayonne que j'avais demandé. » Ils sont ensuite réunis à Bayonne et ont tourné la page de l'Indochine. Il leur faut maintenant assumer leur vocation et fonder une famille. Mais cela ne signifie pas qu'ils se désintéressent de ce séjour qu'ils

---

<sup>5671</sup> Entretien de l'auteur avec Edouard Polato, à Saint-Alban-Leyse (73) le 19 août 2019.

ont aimé et dont ils vont parler toute leur vie. Instructeur parachutiste à Bayonne, André Laperle suit de loin les « affaires d'Indochine » qui se prolongent indéfiniment, avec un pessimisme croissant. Lorsque des volontaires sont demandés pour repartir, la raison l'emporte :

« À la fin de la guerre, moi à l'époque j'avais rejoint Bayonne. C'était la demi-brigade parachutiste. Je suis instructeur « topo » et « tir » à l'école commando. Je suis cela de très près, mais disons...qu'on n'en voyait pas la fin ! Et on ne voyait surtout pas qu'on allait prendre une branlée ! Un jour, le chef de corps, qui, à l'époque s'appelait Fourcade, "le petit Louis", que j'avais connu comme capitaine, a rassemblé les anciens, ceux qui avaient fait l'Indo (anciens parce qu'arrivait aussi la nouvelle génération). Il a fait le bilan, a demandé s'il y avait des volontaires pour y aller mais il nous a dissuadé de partir. »

Dès lors, il assure sa formation pour progresser dans les grades de sous-officier : « Je me suis fait breveter moniteur dans la foulée, j'ai fait le stage d'altitude et tout ce qu'on peut imaginer<sup>5672</sup>. » André Barrère, rentré avec le grade de sergent en 1951, veut continuer dans l'armée mais il préfère choisir la gendarmerie qu'il intègre en 1953 ; il y fera toute sa carrière jusqu'en 1984. Pour une partie des combattants de retour d'Indochine, sous-officiers ou officiers de réserve qui ne se voient pas retourner dans le civil et sont « lancés » dans la carrière parce que les responsabilités qu'ils ont connues pendant leur séjour les ont grandis, il faut assurer leur situation pour pouvoir davantage choisir la suite de leur vocation. Cela passe par l'école de sous-officiers ou Saint-Cyr et la carrière d'officier. Pour ceux qui avaient envisagé de faire Saint-Cyr et renoncé pour des raisons diverses, y compris celle de partir plus tôt en Indochine, le retour est le moment choisi pour y accéder. Le seul problème est qu'après un séjour dans une guerre aussi prenante, se remettre aux études n'est pas simple. Michel Varlet entre à l'ESMIA après son retour d'Indochine et se spécialise dans l'artillerie jusqu'en 1981. Pierre Dissard, après son retour, s'aperçoit que la vie civile est sans attrait. Il va donc préparer le concours d'officier :

« J'ai été muté à l'école des Transmissions à Montargis, comme instructeur. [...]. J'ai passé tous mes examens en tant que sous-off, 1er degré, 2ème degré, brevet interarmes ; je suis donc passé sergent-chef, échelle un, échelle deux, échelle trois. J'ai fini ma formation de sous-officier et commencé ma préparation à Coëtquidan. J'ai présenté le concours cinq fois ! [...]. Je suis sorti 23<sup>ème</sup> comme sous-lieutenant. J'ai pris du galon. [...]. J'ai choisi les transmissions, ça a été très bien<sup>5673</sup>. »

Jean-Michel Vernière se sent lancé dans une aventure qu'il faut maintenant assurer. Il veut lui aussi intégrer Saint-Cyr mais reprendre des études n'est pas du tout son envie du moment. Le coup de pouce de son destin, une intégration sans concours, est une opportunité qu'il ne laisse pas passer :

« Sassi m'avait vivement conseillé d'aller au 11ème Choc. [...]. J'ai rejoint le 11ème Choc où j'ai ensuite été nommé sergent-chef. Là je me suis dit qu'il fallait que je voie ce que je pouvais faire et je suis parti à Strasbourg, au peloton préparatoire à l'ESMIA. Vous imaginez comme j'avais envie de faire des équations ! Ça m'a fait chier [...]. Un jour arrive un papier officiel de Paris, disant que les sous-officiers titulaires des deux bachots, blessés ou cités en Extrême-Orient ou dans les TOE, pouvaient être candidats à l'ESMIA sans concours. Pas d'équations !! [...]. Je suis rentré à "Coët" sans concours. [...] J'ai repris des études, mais plus tard<sup>5674</sup>. »

---

<sup>5672</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>5673</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>5674</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

Pour ceux qui sont revenus blessés d'Indochine et ont connu avec une convalescence chronophage, le temps est également celui de la réflexion et du choix. Pierre Latanne reprend du service après deux ans de convalescence et d'opérations et se retrouve en Algérie, Jules Belgodère également en Allemagne. Une fois le choix de leur orientation professionnelle plus ou moins réglé, la vie reprend d'une manière plus organisée. Restés dans l'armée ou revenus dans la vie civile, les vétérans ont entamé la construction d'une vie de famille et la nécessité de vivre au présent les a plongés dans une autre dimension qui ne pouvait pas rester tournée vers le seul passé indochinois. L'Indochine reste marquée d'une certaine nostalgie, celle d'un temps de jeunesse révolu, parfois de noires pensées mais, le plus souvent, et dans un premier temps, les bons souvenirs l'emportent.

### 3.1.2 La fabrication d'une mémoire positive

« Le fragment à partir duquel on peut imaginer le tout. » (Pablo Cuartas)

Dans les premiers temps qui suivent le conflit, toutes les constructions de mémoires d'Indochine ne sont pas articulées autour du traumatisme de la défaite et du *mal jaune*. Les remontées acides d'une mémoire tourmentée surviennent souvent bien des années plus tard. Le bonheur de la vie de famille, l'intensité d'une vie professionnelle ou le conflit algérien captent leurs efforts, ce qui fait que les témoins ont été nombreux à répondre que « la guerre d'Indochine (n'avait) pas affecté (leur) vie après 1954<sup>5675</sup> ou depuis la fin de leur séjour.

#### 3.1.2.1 Les meilleurs souvenirs du temps de l'Indochine

La mémoire positive existe si le vétéran peut arriver à vivre et se construire un futur sans toujours regarder le passé. Certes, les blessures physiques, psychologiques, sont nombreuses et le *mal jaune* s'exprime très vite dans une Métropole ennuyeuse pour une partie des jeunes vétérans parce qu'elle ne suscite pas d'aventures semblables à celles vécues en Extrême-Orient. Mais les deux-tiers des témoins assurent, dans leurs réponses, que leur mémoire d'Indochine ne les a pas affectés au point de freiner le cours de leur vie et plusieurs témoignages assurent que cela a même changé « positivement » le cours de leur vie, en la relançant. Il faut comme toujours relativiser ce genre de réponses puisqu'il est probable que les vétérans qui ont très affectés dans leur vie par une mémoire pesante jusqu'à entamer leur santé, ont disparu depuis longtemps.

En dehors des habituelles réponses laconiques de type « non », les réponses s'appuient sur un séjour plutôt calme sans drames répétés, ou sur la nécessité de poursuivre une carrière militaire qui est la vocation d'une partie des combattants d'Indochine, non sans débats intérieurs, ou au contraire sur l'envie de revenir à la vie civile à laquelle beaucoup aspirent, l'Indochine n'étant

---

<sup>5675</sup> Question n° 98 : « La guerre d'Indochine a-t-elle affecté votre vie après 1954 ? En quoi ? ».

qu'une parenthèse militaire au cours de laquelle les violences ont usé le corps et l'esprit. Beaucoup de vétérans sont des jeunes hommes au début d'une vie d'adulte qu'ils sont devenus en Indochine. Cette jeunesse leur a permis de *rebondir* au retour, qu'ils soient d'active ou de simples engagés. Louis-Jean Duclos écrit : « Ma carrière militaire s'est (simplement) poursuivie »<sup>5676</sup>. André Laperle la poursuit pendant plus de vingt ans après l'Indochine et finit officier. Maurice Schmitt poursuit la sienne jusqu'au stade ultime de chef d'état-major des armées. Même dans le meilleur des cas, cela ne va pas sans heurt ni débats intimes lorsque les vétérans n'ont pas le choix. Ainsi ceux qui sont nés en Indochine, les « Asiates », n'ont-ils pas toujours le choix de rester et doivent s'adapter à la Métropole comme Raymond Zeganadin (« Je me suis adapté à la culture de mes parents<sup>5677</sup> »). Les seules vraies traces de l'Indochine dans le quotidien semblent surtout se réduire à quelques restes de pathologies de la période indochinoise qui remontent de manière sporadique : « Si quelques attaques de Paludisme me secouent de temps à autre, la guerre d'Indochine n'a absolument pas perturbé ma vie<sup>5678</sup> » écrit Alexis Arette, qui est devenu agriculteur comme il l'avait souhaité.

Plusieurs vétérans ont vu leur vie bouleversée pour le meilleur malgré les drames vécus car ce conflit cruel les a, comme le dit William Schilardi « révélé(s) à tout point de vue<sup>5679</sup>. Il constate à son retour qu'il n'est plus l'apprenti-coiffeur engagé le jour de ses 18 ans. « J'ai changé à tout point de vue, y compris de philosophie de la vie. Il y a une autre vision de la vie<sup>5680</sup>. » Il reprend la coiffure mais cette réflexion qu'il ébauche au retour va ouvrir sa vie sur un avenir encore plus créatif, au service des autres. Jacques Peyrat affirme que le conflit l'a changé au niveau « politique »<sup>5681</sup>. Comme bien d'autres combattants d'Indochine, il voit dans le communisme vainqueur un vrai danger de contagion qui le pousse, plus tard, à s'engager dans l'OAS et plus tard encore, à suivre une carrière politique comme une suite de son combat initial. Plusieurs ont attrapé le virus de l'Outre-mer. Robert Drouilles a découvert le monde en partant en Indochine et le voyage l'a séduit. Il fait une partie de sa carrière dans le civil hors de la France :

« J'avais surtout le désir de repartir outre-mer, mais au Vietnam ce n'était plus possible. J'ai donc travaillé pendant quelques mois dans une entreprise de BTP. Puis, j'ai trouvé un contrat à Madagascar où je suis resté 20 ans dans la même entreprise. Par la suite, j'ai eu l'occasion de partir en Algérie, dans les années 1970, pour diriger d'importants travaux pilotés par le Gouvernement Algérien, mais financés par la France<sup>5682</sup>. »

Robert Boutin prend lui aussi le virus de ce qu'il nomme « les pays chauds » : « J'avais pu noter que les civils qui travaillaient dans ce pays gagnaient très bien leur vie, à l'inverse de nous. Cela m'a donné l'envie d'aller dans ce que l'on appelait à l'époque les "colonies". J'ai, par la suite, travaillé 28 ans de ma vie dans les pays dits "chauds"<sup>5683</sup>. » François-Xavier Heym a vu très vite su que son amour pour

---

<sup>5676</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>5677</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>5678</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5679</sup> Entretien avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

<sup>5680</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5681</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>5682</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>5683</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

cette Indochine où il a combattu serait la suite de sa vie : « Bien sûr puisque j'y suis reparti. J'avais une attirance pour ce pays qu'un ami de ma mère a dit "plus forte que celle d'une femme ! Une femme peut s'oublier, pas un pays"<sup>5684</sup>. » Une fois son contrat non renouvelé avec l'armée, il va repartir, non sans mal, au bout d'un an, pour une période inoubliable de sa vie :

« Mon retour au Viêt Nam ne fut pas des plus faciles. Les autorités françaises de Saïgon qui alors délivraient les visas exigeaient un contrat de travail. De multiples tentatives pendant des mois se révélèrent vaines jusqu'à ce qu'à Paris un fabricant de chaussures indiqua qu'il m'envoyait (à mes frais et à mes risques et périls) pour chasser le crocodile afin de le fournir en peau<sup>5685</sup>. »

Ce sont également les amitiés nouées pendant ce conflit qui ont aidé les combattants d'Indochine à retrouver leurs repères dans la société métropolitaine ; des amitiés forgées dans les unités, dans le hasard des sorties et des affectations, qui les ont amenés à fréquenter leurs frères d'armes, du moins « pendant un temps<sup>5686</sup> » reconnaît Bernard Gaudin. Au-delà du plaisir du lien établi et des visites mêmes éloignées dans le temps, c'est aussi l'occasion de parler de l'Indochine. Comme leurs aînés de 14-18, comment parler des combats, des émotions ressenties et des lieux traversés avec ceux « qui n'y étaient pas » ? Ce lien entre vétérans, ces souvenirs échangés, les vies professionnelles et familiales suffisent, dans un premier temps, à bâtir une mémoire moins douloureuse que les impressions du retour et participent donc à leur résilience. Les liens de solidarité et d'amitié conservés au retour les ont aidés à trouver une normalité dans les rapports sociaux sans les menaces ni la méfiance qui régissaient les rapports humains pendant le conflit<sup>5687</sup>. Henri Darré évoque ses amis « de Cochinchine avec lesquels [il est] resté en contact pendant quelque temps ». Jacques Allaire a poursuivi ces liens amicaux, fraternels avec ceux qu'il a rencontrés au 6<sup>ème</sup> BPC et en captivité, comme Jean Pouget. André Geraud intègre l'un de ses amis d'Indochine les plus proches à sa propre famille en en faisant le parrain d'un de ses enfants. Soixante-dix ans plus tard, ils se voient toujours : « Je suis toujours en relation avec lui<sup>5688</sup> », écrit-il. Dans et hors de son Association des anciens de Dien Bien Phu, William Schilardi « est encore en contact avec (ses) frères d'armes »<sup>5689</sup>. Jacques Penot parle surtout de « frères d'armes, c'est tout »<sup>5690</sup>, plus que d'amis à proprement parler, tant ce lien est spécial. Tant qu'ils peuvent être mobiles, les anciens parachutistes ou les membres des unités d'Indochine qui ont pu garder un esprit de corps par-delà les années ont pu se retrouver, ne serait-ce que pour les dates-anniversaires de telle ou telle bataille. Jacques Saubion a également sauvé des amitiés de son bataillon de tirailleurs algériens : « Oui

---

<sup>5684</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>5685</sup> François-Xavier Heym, récit « Dans l'armée », extrait du chapitre sur le conflit issu de ses mémoires personnelles, reçu par courriel le 10 mars 2017.

<sup>5686</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>5687</sup> Réponse à la question n°81 : « Vous êtes-vous fait des amis là-bas ? Etes-vous restés en contact au retour ? ». Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche : question n°45 : Vous êtes-vous fait des amis là-bas ? Question n°46 : Etes-vous restés en contact au retour ?

<sup>5688</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>5689</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, *op. cit.*

<sup>5690</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

tous les amis de mon unité. Nous sommes toujours en contact<sup>5691</sup>. »

Les vétérans s'appuient aussi sur ce qu'ils ont appris en Indochine pour mener « leur vie d'après<sup>5692</sup>. » et enjoliver leur mémoire. Ils étaient de tout jeunes hommes et ont mûri, trouvé et compris des valeurs qu'ils gardent toute leur vie de l'Indochine. Certains ont appris un métier, une formation précise comme Marcel Baarsch dans le « perfectionnement comme opérateur radio » aux transmissions pour lesquelles il accumule les « connaissances techniques »<sup>5693</sup>, de même qu'André Fabiano. Robert Servoz estime qu'il y a surtout appris comme la plupart de ses camarades une « expérience du combat »<sup>5694</sup> comme Francis Oustry qui pense que « (son) expérience indochinoise (lui a) servi en Afrique du Nord »<sup>5695</sup> par la suite. Henry Clémens retient surtout, avec humour, avoir appris « à manger avec de baguettes »<sup>5696</sup>. D'autres réponses insistent sur la connaissance des autres civilisations, celles des populations d'Indochine, l'ouverture sur d'autres peuples que ceux qu'ils ont connus en Europe, sur un autre monde. Max Poiroux écrit avoir appris « au contact des autochtones, une leçon d'humilité. Le sentiment qu'on a besoin des autres, différents, pour progresser. Je me sentais frustré et pas raffiné en comparaison de ce peuple civilisé ». C'est également pendant ce conflit qu'il comprend le sens de cette liberté, qu'en fait, le combat de la France nie à ses adversaires en voulant lutter contre une volonté d'indépendance : « Sur le plan de la liberté aussi, nul ne peut faire le bonheur des autres sans son adhésion<sup>5697</sup> » ; un mot, une valeur que Louis Simoni pense aussi avoir « compris »<sup>5698</sup> pendant le conflit. Henri Darré « a appris les valeurs de ce peuple Indochinois, valeurs qui se sont confirmées lors de mes voyages en Indo en 1998 et en 2009 »<sup>5699</sup>. C'est aussi ce qui amène Bernard Prin, malgré la cruauté de la guerre et des gens qui la font, à la relativiser : « J'ai appris à croire en l'homme »<sup>5700</sup>. Nombre de vétérans, enfin, insistent sur les qualités humaines qu'ils ont acquises au cours de cette guerre qui reste « très formatrice » et révélatrice. Jacques Allaire a « beaucoup appris sur (lui)-même, surtout »<sup>5701</sup> comme William Schilardi, rejoignant en cela Saint-Exupéry qui a écrit que « L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle »<sup>5702</sup>. Joseph Koeberlé, comme Serge Têtu), parle de « patience, audace, humilité »<sup>5703</sup>. Ils apprennent l'esprit de corps pour tenir pendant les moments les plus sombres, comme à nouveau William Schilardi : « l'esprit de corps, la fraternité et la solidarité »<sup>5704</sup>. Jean-Paul Mouton, « l'amitié,

---

<sup>5691</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5692</sup> Réponses à la question n°82 : Avez-vous appris des choses en Indochine qui vous ont servi par la suite ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n° 36 : Avez-vous appris des choses en Algérie qui vous ont servi par la suite ?

<sup>5693</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5694</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>5695</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5696</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>5697</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5698</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5699</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>5700</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5701</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5702</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>5703</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5704</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, *op. cit.*

de camaraderie, de solidarité », Jacques Saubion par « le culte de l'amitié ». Pierre Dissard dit avoir « appris la tolérance et à ne pas aimer la guerre »<sup>5705</sup>.

Les anciens combattants d'Indochine, une grande partie d'entre eux du moins, retrouvent leur place dans le cadre social de la Métropole, au sein de leur famille. La construction de leur mémoire combattante de ce conflit accompagne celle de la mémoire familiale, celle d'une vie après que le combattant en a terminé, suite à son dernier séjour ou après la fin de la guerre elle-même.

Quels types de souvenirs le combattant s'adaptant à la vie de vétéran conserve-t-il ? Plutôt les bons, les meilleurs souvenirs, pour ceux qui en ont, parce qu'ils font partie de cette capacité résiliente à évacuer provisoirement le conflit en gardant de belles images qui peuvent générer une certaine nostalgie mais qui ne sont pas continuellement traumatiques. C'est ce qui participe donc à leur équilibre depuis leur retour. C'est toutefois une question<sup>5706</sup> à laquelle quatre vétérans ont répondu « aucun », situation vue comme impossible dans la mémoire combattante collective ! Pour la grande majorité des autres vétérans contactés, il y a plusieurs ou de nombreux grands souvenirs. Quel a été le meilleur ? Certains ont pu en choisir un, bien plus fort que les autres ; d'autres n'ont pas pu, tant ils en ont (quatre autres vétérans). Ainsi Jacques Saubion ne peut-il pas choisir entre « La satiné de la peau de ces femmes, l'accueil des populations laotiennes dans leur village lorsque je traînais les rescapés de la compagnie à travers la jungle, l'arrivée au premier poste français, les retrouvailles avec mon frère au Centre-Annam »<sup>5707</sup>. Ce qui lui assure une mémoire d'Indochine riche, positive malgré les moments difficiles.

Tentons une synthèse. Pour sept vétérans, les meilleurs souvenirs sont... la fin du conflit. L'embarquement pour rentrer en Afrique du nord pour André Fabiano (« Mon embarquement pour le retour ») et Jean Goriot. Ernest Morin l'a davantage explicité. Il a la nostalgie de son pays :

« Ma réponse peut paraître contradictoire, mais mon meilleur souvenir a été l'annonce de mon retour en France après deux années de séjour, plaisir teinté de mélancolie de devoir quitter ce pays enchanteur, exécration et divin à la fois. [...] Celle d'avoir entendu, alors que je marchais dans la rue à Hanoi, une chanson venant d'un appartement voisin. Cette chanson de Charles Trénet, avait pour titre « Douce France ». C'est vrai qu'elle nous paraissait douce la France à ce moment-là<sup>5708</sup> ! »

Il en va de même pour Roland Py (« Le jour du cessez-le-feu, incontestablement<sup>5709</sup> ») et François Péchou (« l'après - cessez le feu le 27 juillet 1954<sup>5710</sup> »). C'est aussi le cas des prisonniers avec le jour de leur libération (« Ma Libération le 25 mai 1954<sup>5711</sup> », écrit Robert Servoz), et pour Serge Têtu, le lendemain de sa libération : « Le meilleur est évidemment le retour de prisonnier et vous allez sourire, le bol de café au lait que nous ont servis les services de l'hôpital Lanessan à Hanoi<sup>5712</sup>. » Pour tous ceux qui

---

<sup>5705</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>5706</sup> Question n°42 : « Quels sont vos meilleurs souvenirs de cette période ? ».

<sup>5707</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>5708</sup> Extrait du questionnaire d'Ernest Morin, reçu le 28 janvier 2017.

<sup>5709</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5710</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, reçu le 31 mai 2017.

<sup>5711</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, *op. cit.*

<sup>5712</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.



évoquent comme meilleur souvenir la fin des combats, de la captivité, c'est la même pensée du soulagement, de la fin du risque de mourir, du danger permanent, de cette tension infernale qu'ils ont vécue du début à la fin du séjour ; le moment où tout cela s'arrête et le sentiment qu'ils peuvent enfin se relâcher et penser à revoir leur famille.

Dans six cas, c'est au contraire le plaisir de l'opération réussie. Toussaint - Joseph Guidoni se souvient de « L'exaltation de la réussite de nos missions, le plaisir de voler »<sup>5713</sup> fort de ses 286 missions. Pierre Caubel également dont les meilleurs souvenirs sont simplement « un travail aérien passionnant »<sup>5714</sup>. Au RBCEO, Max Poiroux a apprécié « au cours du 2<sup>ème</sup> séjour, le poste de Tia sur la RC1. Bonne ambiance générale, bonne entente des équipages de chars, et les missions d'un vif intérêt »<sup>5715</sup>. François-Xavier Heym met dans ses meilleurs souvenirs ses « activités opérationnelles »<sup>5716</sup> avec ses partisans, Jacques Peyrat retient « la fierté d'une mission réussie »<sup>5717</sup> et Félix Franel, le souvenir des « prises de guerre »<sup>5718</sup>.

Les meilleurs souvenirs de neuf vétérans portent également sur la paysage exotique, fascinant malgré la dureté de ce milieu tropical si pesant parfois. Mais avoir connu les montagnes couvertes de jungle, les rizières et certains endroits magiques reste ancré dans les souvenirs. Tout le pays est magnifique pour Antoine Mocellin ou Jacques Penot. Jean Motreff note les « paysages »<sup>5719</sup> sans détailler. Michel Varlet garde un grand souvenir de son « séjour à Kep »<sup>5720</sup>, cette station de la « riviera cambodgienne » très fréquentée par la haute-société. Au même endroit, Guy Delplace revient sur le plaisir simple d'« aller chercher des coquillages, un sentiment de liberté, de toucher le bout du monde »<sup>5721</sup>. Pierre Piron préfère évoquer l'Annam avec « Dalat, Tourane où nous avons la proximité de la mer pour les baignades, parfois »<sup>5722</sup>. Francis Oustry, comme Bernard Prin, n'ont jamais oublié le séjour passé vers la baie d'Halong (« mon séjour en baie d'Halong avec le plaisir de coucher sans moustiquaire et les avantages du bord de mer »<sup>5723</sup>) ni André Geraud et Bernard Drouilles, leur séjour au Laos. « La vie en mer »<sup>5724</sup> pour Étienne Guibal, le médecin de marine souvent en patrouille, « Les baignades en mer de Chine »<sup>5725</sup> pour Jean-Paul Mouton, ou « faire de la voile sur le grand lac d'Hanoi »<sup>5726</sup> pour Joseph Koeberlé. Tous les autres témoignages sur leurs meilleurs souvenirs concernent les rencontres avec les populations d'Indochine (onze citations),

---

<sup>5713</sup> Extrait du questionnaire de Toussaint-Joseph Guidoni, reçu le 15 août 2020.

<sup>5714</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5715</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5716</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, *op. cit.*

<sup>5717</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

<sup>5718</sup> Extrait du questionnaire de Félix Franel, reçu le 24 août 2018.

<sup>5719</sup> Extrait du questionnaire de Jean Motreff, reçu le 17 novembre 2018.

<sup>5720</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

<sup>5721</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>5722</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018

<sup>5723</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, *op. cit.*

<sup>5724</sup> Extrait du questionnaire d'Etienne Guibal, reçu le 30 juin 2017.

<sup>5725</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5726</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

les supplétifs (sept) et les camarades de combat (dix-sept). Cela concerne davantage de réponses que tous les précédents réunis ; comme quoi le grand souvenir des anciens d'Indochine reste l'humain et la nostalgie des contacts en Indochine, avant toute chose. D'abord, les Indochinois, « ce peuple que j'ai toujours aimé »<sup>5727</sup> écrit Achille Muller, ont stupéfié les combattants français. Certains ont épousé une vietnamienne et ont acquis cette seconde peau qu'est la culture vietnamienne, à l'image de Jacques Bouthier, qui découvre « une connaissance du peuple vietnamien, paysans, intellos, artiste avec mon épouse [...]. Un peuple discret mais très attachant »<sup>5728</sup>. Le meilleur souvenir de Jean-Pierre Chieulet est une rencontre qui s'est répétée à chaque retour d'opération, avec « une gamine tonkinoise qui venait nous embrasser, dès que nous arrivions à quai ; elle nous disait que nous venions de venger son père abattu par les Viets »<sup>5729</sup>. Plusieurs vétérans comme Guy Chalença gardent juste un grand souvenir des gens croisés au quotidien (« les contacts journaliers avec les autochtones<sup>5730</sup> »). Paul Esclasse, « le contact avec la population, la chaleur humaine »<sup>5731</sup>. Jacques Allaire loue toujours « la qualité de la population, le courage des Vietnamiens »<sup>5732</sup>. D'autres restent marqués par la découverte des minorités dont la vie reste très frustrée mais qui sont d'une grande simplicité ; ainsi Henry Clémens rappelle-t-il son « passage en pays Moï »<sup>5733</sup>. Il est loin d'être le seul. L'attachement des combattants à leurs partisans est émouvant, les bons souvenirs étant faits d'amitié et de combats réussis : Jean Sassi et ses Hmongs, Bernard Gaudin<sup>5734</sup> et ses commandos vietnamiens, Francis Oustry, le « temps passé avec mes supplétifs. Tout jeune sergent, j'étais mon patron »<sup>5735</sup>. Francis Agostini a gardé en lui « l'affection de nos commandos, des supplétifs »<sup>5736</sup>. Michel Tonnaire répond sobrement « mes partisans »<sup>5737</sup> dans l'évocation de son meilleur souvenir. Alexis Arette évoque une joie discrète et continue de par ses relations avec ses hommes. Ils constituaient presque une famille »<sup>5738</sup>. Certains anciens d'Indochine comme Jacques Thomas regroupent dans un même souvenir habitants et combattants vietnamiens, dont les coolies qui « sont venus faire le coup de feu à nos côtés »<sup>5739</sup>.

Enfin, la camaraderie avec les membres de leur unité ou d'unités proches reste le meilleur souvenir de beaucoup d'entre eux, y compris les vétérans déjà évoqués, qu'ils l'aient exprimé sur cette question précise ou dans une autre. Elle est sobrement marquée « la camaraderie » ou bien

<sup>5727</sup> Extrait du questionnaire d'Achille Muller, reçu le 27 octobre 2017.

<sup>5728</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018. Il ne peut pas oublier non plus son bonheur familial intime : « mon union et la naissance d'une petite fille pour Noël, trois jours après ma troisième blessure au thorax ».

<sup>5729</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>5730</sup> Extrait du questionnaire de Guy Chalença, reçu le 20 avril 2017.

<sup>5731</sup> Extrait du questionnaire de Paul Esclasse, reçu le 9 mai 2017.

<sup>5732</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5733</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Clémens, *op. cit.*

<sup>5734</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, *Idem.*

<sup>5735</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *Idem.*

<sup>5736</sup> Extrait du questionnaire de Francis Agostini, reçu le 6 avril 2017.

<sup>5737</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.

<sup>5738</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5739</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

elle évoque le bon temps des « sorties en ville » où les liens se tissent dans le relâchement bref des tensions du combat : « les sorties en ville avec mes copains, de joyeux lurons<sup>5740</sup> ! » écrit Gilbert Briant, parlant de ses camarades parachutistes du 3<sup>ème</sup> BCCP presque tous disparus sur la RC 4 et dans les camps de prisonniers, qui vibraient d'autant plus pendant leurs rares moments de détente.

Cette camaraderie et le lien qui est resté par - delà les années concerne bien d'autres moments plus graves que les dégagements, par des sentiments et des gestes qui ont une résonance très forte chez les vétérans des dizaines d'années plus tard. Guy Ménage parle de « don de soi, d'entraide »<sup>5741</sup> en opération. Georges Laget exprime cette « amitié à tout jamais avec ces gars qui ont vécu ces instants avec moi »<sup>5742</sup>. Elle ne s'exprime pas seulement dans les combats. Pierre Guérineau, médecin à Saïgon, retrouve « l'esprit de camaraderie et d'entraide, à l'hôpital, entre collègues et les rencontres et échanges avec les civils »<sup>5743</sup>.

### *3.1.2.2 Les paysages sensibles, éléments essentiels de la construction d'une mémoire*

La mémoire que les vétérans d'Indochine complètent au fur et à mesure depuis leur retour n'est pas seulement constituée d'images de guerre, de rencontres et de situations génératrices de sentiments. Elle se nourrit aussi, depuis leur retour, des « paysages sensibles », des mémoires sensorielles, olfactives, auditives, visuelles. Elles peuvent alimenter leur nostalgie mais restent le bon côté de leur mémoire puisqu'ils peuvent aujourd'hui les retrouver partout, dans leur mémoire, leurs photos, des restaurants. La question n° 83<sup>5744</sup> demande aux vétérans s'ils ont encore des souvenirs d'odeurs, de couleurs, des détails, des images qui leur reviennent de manière plus ou moins régulières sur l'Indochine. Les réponses montrent que des sensations « remontent » régulièrement et surtout des sensations de paix, de beauté, très positives ; « souvent », écrivent Raymond Zeganadin, Bernard Gaudin, Pierre Piron au parcours pourtant très dissemblable pendant le conflit. Des sensations en éveil en Indochine, qu'ils portent encore en eux.

Les premiers paysages sensibles positifs ou positifs par les vétérans concernent la paix et non la guerre. Les souvenirs olfactifs des mémoires combattantes sont avant tout liés à la nourriture, au paysage plus qu'à la guerre. Du moins, ce sont ceux qui leur reviennent en premier aujourd'hui. Ils remontent parfois plus loin que leur séjour lui-même. La mémoire d'Indochine de Robert Drouilles se confond avec la mémoire coloniale dont l'exposition universelle de 1937<sup>5745</sup>

---

<sup>5740</sup> Extrait du questionnaire de Gilbert Briant, reçu le 16 août 2017.

<sup>5741</sup> Extrait du questionnaire de Guy Ménage, reçu le 21 mars 2017.

<sup>5742</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget reçu le 9 août 2019.

<sup>5743</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Guérineau, reçu le 24 juin 2017.

<sup>5744</sup> Rappel : Question n°83 : Avez-vous gardé le souvenir de certaines odeurs ? De certaines couleurs ? Quels sont les détails qui vous rappellent l'Indochine ? A quelles fréquences ? Reprise de la question n°49 du questionnaire de Raphaëlle Branche : Avez-vous gardé le souvenir de certaines odeurs ? De certaines couleurs ? lesquelles ?

<sup>5745</sup> La France a organisé des expositions coloniales dans lesquelles elle vantait sa présence et son oeuvre en 1906 et en 1922 à Marseille, en 1907 à Paris, en 1924 à Strasbourg, en 1927 à La Rochelle, et la plus connue, en 1931 à Paris. D'autres expositions coloniales « nationales » ont eu lieu en 1896 à Rouen, en 1898 à Rochefort, plus une exposition

diffuse les premières images et senteurs : « Tout jeune, j'étais passionné de géographie et surtout de l'Afrique noire. Les histoires de Savorgnan de Brazza, Marchand, Stanley et Livingstone, je connaissais ça par cœur. J'avais visité l'exposition coloniale ou la partie de l'exposition internationale de 1937, où il y avait un secteur colonial j'étais tout gosse. Je rêvais de partir<sup>5746</sup>. » Lui comme bien d'autres évoque surtout des odeurs « exotiques » rassemblées tout au long de sa vie de cette visite de 1937 en passant par l'Indochine, jusqu'à ses voyages professionnels et personnels et regroupées dans sa *bibliothèque sensorielle* : « J'ai toujours en tête les odeurs. Celle d'Indochine, c'est la saumure de poisson, le nuoc mam que le monde entier connaît maintenant. Quand vous arrivez là-bas, c'est vraiment l'odeur qui vous imprègne. C'est une odeur que j'ai retrouvé un peu à Madagascar<sup>5747</sup>. » Le nuoc mam ! S'il ne fallait retenir qu'une seule sensation olfactive de l'Indochine, ce serait la plus emblématique. Il s'agit d'une sauce de poisson séché fermenté dans la saumure ; un condiment majeur en Asie du Sud-Est, dont l'arôme change selon le lieu et le poisson utilisé.

Jacques Allaire, Michel Bassot et bien d'autres le citent en premier. Max Poiroux cite les effluves de « la fabrique de nuoc mam de Phan Thiet au Sud Annam »<sup>5748</sup>. Tous ne les trouvent pas agréables mais c'est « l'exotisme de l'Indochine » et, à vivre au quotidien, les combattants ont fini par s'y habituer. Toutefois, Robert Boutin parle franchement d'une « odeur désagréable »<sup>5749</sup>.

Beaucoup plus agréables sont les senteurs des fruits exotiques, inconnus des jeunes Français arrivants de Métropole après une Seconde guerre mondiale réduite en commerce de fruits. Ils trouvent toujours délicieux les bananes et ananas auparavant vus seulement dans les livres ; « l'odeur de fruits que nous ne connaissions pas, tout particulièrement les ananas, les mangues, et les fruits de la passion »<sup>5750</sup>, les noix de coco. Comme le résume Geneviève Laperle-Maudry-Maudry, « le nuoc mam, les produits chinois, et des odeurs de fruits, de légumes...ce sont des odeurs spéciales, exotiques...on ne peut pas l'expliquer. Il faut aller là-bas »<sup>5751</sup> !

L'autre souvenir olfactif d'Indochine est à « sens multiple » ; il est également gustatif et visuel, se doublant de l'image des marchands ambulants dans des rues d'Hanoi ou Saigon, dont est indissociable la soupe dite « chinoise » ou « tonkinoise », le Pho, qui est surtout faite des légumes disponibles. Elle est vue comme le plat national vietnamien, davantage assaisonné et garni au sud, qui sert de repas et n'est pas coûteux pour les maigres soldes. Bernard Prin parle du « goût du bol de soupe dans la rue d'Hanoi »<sup>5752</sup> qui reste, pour lui unique puisque circonstancié. Jean-Paul Mouton associe les « odeurs de soupe chinoise et de poisson frit qui flottaient à l'approche des petits

---

internationale d'Indochine en 1902 à Hanoi. Celle de 1937, citée par Robert Drouilles est une exposition universelle au Trocadéro et sur le Champs de Mars où la France est représentée. Ses colonies ont des pavillons sur l'Île aux Cygnes. Pascal Ory, *Les Expositions universelles de Paris*, Paris, Ramsay, 1982, 157 p.

<sup>5746</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>5747</sup> *Ibid.*

<sup>5748</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 12 septembre 2018.

<sup>5749</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>5750</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5751</sup> Entretien avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à Annecy dans les locaux de « France Mutualiste » le 9 mai 2017.

<sup>5752</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, *op. cit.*

restaurants »<sup>5753</sup>. Plusieurs vétérans lui associent la cuisson, le goût du riz en général, lui aussi très rare dans la Métropole à l'époque du conflit et, plus généralement, les odeurs de cuisine vietnamienne - si la soupe reste « chinoise » dans leur langage, la cuisine est toujours « vietnamienne » - qu'ils peuvent retrouver au restaurant (« Un bon repas dans un restaurant vietnamien »<sup>5754</sup> écrit Jacques Penot) ou chez eux, et y associer leur famille à son tour conquise. « Ma nostalgie aussi s'en nourrit<sup>5755</sup> » écrit Alexis Arette. Joseph Koeberlé évoque « les repas vietnamiens que j'ai plaisir à faire pour ma famille, mes amis »<sup>5756</sup>. Michel Cordelet écrit : « Beaucoup de choses me rappellent l'Indochine, [...], nos repas Indochinois que nous concoctons régulièrement avec mon épouse<sup>5757</sup>. » D'autres odeurs agréables, que « vous portez toujours en vous »<sup>5758</sup>, sont « certaines odeurs d'arbres et certaines odeurs de fleurs, à Saigon, juste après la pluie »<sup>5759</sup> ; « des odeurs agréables, comme le parfum épicé sur la rivière de Saigon »<sup>5760</sup> pour Robert Boutin, ou « l'odeur des femmes »<sup>5761</sup> pour Henri Zeganadin.

Mais il en existe aussi de désagréables, qui rappellent, elles aussi la guerre d'Indochine ou leur quotidien en ville. Robert Boutin n'a pas seulement le souvenir du nuoc mam mais également celui, tout autant désagréable, « des marigots »<sup>5762</sup>. Pierre Caubel évoque l'odeur d'un quartier sans égouts et les « charretons des vidangeurs locaux dans les rues de Haïphong au petit matin »<sup>5763</sup>.

Les souvenirs sensoriels s'accompagnent de nombreuses images évoquant leur séjour, qu'ils ont emmagasinées et qui positivent également leur construction mémorielle dès leur retour. L'Indochine, c'est le paradis des couleurs dans la mémoire des anciens : celles de l'aube et du crépuscule ont laissé beaucoup de traces. Henri Darré revoit « les couleurs du ciel le soir tombant sur le Mékong »<sup>5764</sup>, Guy Delplace, « les levers et couchers de soleil »<sup>5765</sup>. Michel Bassot a aussi retenu « les tenues colorées des femmes en ville »<sup>5766</sup> ; Robert Drouilles, « la couleur de la cathédrale de Saigon au petit matin et des fleurs des massifs qui l'entouraient »<sup>5767</sup>. « Comment oublier », écrit Francis Oustry, « ces couleurs qui se dégageaient des différents coins que j'ai parcourus et qui me reviennent souvent, surtout lorsque ma vue se pose sur les différents tableaux qui décorent mon bureau<sup>5768</sup>. » Louis-Jean Duclos revit « le matin calme », mais également d'autres images, celles des populations, « la nuque

---

<sup>5753</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, *op. cit.*

<sup>5754</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5755</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>5756</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>5757</sup> Extrait du questionnaire de Michel Cordelet, reçu le 12 juillet 2017.

<sup>5758</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>5759</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>5760</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, *op. cit.*

<sup>5761</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Zeganadin, reçu le 8 août 2019.

<sup>5762</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, *op. cit.*

<sup>5763</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5764</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*

<sup>5765</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, *op. cit.*

<sup>5766</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>5767</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>5768</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

carrée des hommes, la joliesse des jeunes filles »<sup>5769</sup>. Pour Jean-Paul Mouton, ce serait plutôt la vision « du coiffeur ou du dentiste vietnamien qui exploitaient leur fonds de commerce- à même le trottoir, ou sur une place »<sup>5770</sup>.

Enfin, distinguer des Vietnamiens ou Français d'origine vietnamienne sur leurs lieux de vie ou à la télévision peut également déclencher leur mémoire d'Indochine. Claude Jubault, à Noisy-le-Grand, en banlieue parisienne, apprécie « la communauté vietnamienne, le contact actuel avec les expatriés nombreux »<sup>5771</sup>. Max Poiroux est sensible à « l'apparition de la présentatrice de France 3, tous les jours à 13h30 »<sup>5772</sup>, c'est-à-dire d'Emilie Tran Nguyen<sup>5773</sup>. Ce sont des images, des sensations positives que les anciens d'Indochine ont retenu dans leur mémoire combattante depuis leur retour et qui leur font du bien. Il faut rappeler, sans cesse, qu'une mémoire combattante ne se nourrit pas seulement d'épisodes et d'images de guerre.

Mais il en existe d'autres, une mémoire des « sens de guerre », plus classiques, plus connues comme paysages sensibles, étonnants, parfois beaux mais retenus comme décors et sensations de guerre. Pour André Fabiano, les images d'Indochine qu'il garde en mémoire sont celles de son « paysage vécu », « les villages lacustres, les ponts de singe, les rizières, les chapeaux coniques et la vue de certaines tours carrées<sup>5774</sup> », qui forment un ensemble apparemment bucolique dans un cadre de guerre, mais il les distingue derrière une visière faite de méfiance de ce qu'il peut cacher - une embuscade, des Du Kich – au cours de marches épuisantes et dangereuses. Cela rejoint ce qu'André Loez a conceptualisé en 2004, en étudiant le combattant du Chemin des Dames en parlant de « paysage sensible », une mémoire de guerre dans le cadre des opérations de 1917, de son quotidien. C'est la mémoire « des corps »<sup>5775</sup>, des sens du combattant, qui structurent les souvenirs et fonctionnent comme des repères. On le retrouve dans les mémoires sensorielles des combattants d'Indochine, que ce soit en plein combat à Dien Bien Phu ou dans des lieux très différents comme à l'embarquement, un moment lui aussi « mémorable » pour eux.

D'abord le souvenir d'un « paysage sonore » sous le signe du bruit permanent à partir du 13 mars ; celui des canons et surtout, pour tous, le souvenir du silence qui s'abat le 7 mai sur la position centrale de Dien Bien Phu. Mais la mémoire combattante prend aussi en compte les bruits inquiétants d'une nuit de garde, ceux animés du marché, le son chantant de la langue vietnamienne ou le sifflet du *Pasteur* qui repart pour le Tonkin ou la Métropole.

---

<sup>5769</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, *op. cit.*

<sup>5770</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, *op. cit.*

<sup>5771</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>5772</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*

<sup>5773</sup> Journaliste française née à Marseille d'un père originaire du Vietnam et d'une mère d'origine algérienne.

<sup>5774</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5775</sup> André Loez, « « Le bruit de la bataille », le paysage sensible du combattant », dans Nicolas Offenstadt, *Le Chemin des dames*, *op. cit.*, p. 296.

Josef Unterlechner, légionnaire, a gardé la mémoire olfactive de Dien Bien Phu, celle de la boue<sup>5776</sup> et Louis Simoni, a gardé celle de la mort, de son séjour<sup>5777</sup>. On retrouve dans la mémoire d'Indochine, celle du brûlé, lors de l'opération *Pollux* quand les cadavres du 5<sup>ème</sup> BPVN, brûlés par les incendies, doivent être enterrés ; du napalm pendant la bataille de Vinh Yen ou, à Dien Bien Phu, « l'odeur du brûlé, souvenirs du choc du combat »<sup>5778</sup>, écrit Robert Servoz. D'autre part, la mémoire du corps du vétéran indochinois se souvient des sensations désagréables d'un cadavre à ramasser, des pieds lourds et humides dans la rizière, du contact visqueux des sangsues ou du sang. Viennent encore les souvenirs du « paysage visuel », enfin : Les couleurs des balles traçantes, des obus et des lucioles, « Un spectacle somptueux », écrit Pierre Bonny, « que je perçois d'un bloc, confusément, à la fois subjugué et terrifié »<sup>5779</sup> quand il saute sur Dien Bien Phu. C'est aussi la brume au matin sur les pitons couverts de jungle de la RC 4 avant un combat; le spectacle des rizières scintillantes comme un miroir qu'il faut traverser à découvert, et, bien entendu, la baie d'Along pendant les patrouilles arraisonnant les bateaux suspects pouvant transporter des armes de contrebande.

Certains de ces éléments qui ont bousculé les sens des combattants d'Indochine sont parfois devenus des « objets de mémoire » que, devenus vétérans, ils gardent comme un souvenir leur rappelant ce temps et ce lieu.

### 3.1.2.3 Les objets de mémoire, constitutifs d'une mémoire positive ?

Les objets de mémoire combattante de la guerre d'Indochine s'inscrivent dans la liste des vecteurs matériels de souvenirs qui agrémentent le quotidien des vétérans très tôt, quand ils peuvent les voir tous les jours ou rangés à portée de main s'ils sont trop précieux, fragiles ou trop douloureux. En général, ils font partie, comme la plupart des sens cités plus haut, d'une mémoire combattante positive parfois ambiguë, puisque ces images, senteurs, odeurs, objets ont été ajoutés glanés pendant leur séjour(s), indissociables les uns des autres tout en représentant parfois un moment dramatique, objets visibles qui permet au vétéran de reconstituer un décor de son passé.

Ils appartiennent donc à l'univers de grande proximité des vétérans, même si l'objet reste dans un tiroir, rarement à la vue de tous comme dans une salle à manger. Le plus souvent, ils apparaissent dans la pièce personnelle des vétérans, sur les murs, sur leur bureau, dans une bibliothèque. Pablo Cuartas s'inspire de la ruine au quotidien comme objet de mémoire usuel dans le paysage pour rappeler qu'elle témoigne du passé vivant, si l'on peut dire, de la mémoire individuelle ou collective et non de l'histoire, car elle a « une force évocatrice » et n'est pas

---

<sup>5776</sup> Extrait du questionnaire de Josef Unterlechner, reçu le 14 novembre 2018.

<sup>5777</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017. « L'odeur des morts »

<sup>5778</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>5779</sup> Pierre Bonny, *Dien Bien Phu 1954, op. cit.*, p. 5.

synonyme de déclin : « le fragment à partir duquel on peut imaginer le tout<sup>5780</sup>. » ; sauf que cet imaginaire recrée, à partir d'une image, d'un son, d'une odeur, d'un objet, une nouvelle réalité du passé qui défile devant les yeux du vétéran avec plus ou moins de pertinence, le souvenir pouvant se modifier. L'objet de mémoire répond au devoir de mémoire en étant le souvenir choisi par *celui qui veut se souvenir*. Pour l'ancien combattant d'Indochine, il est la réalité de son passé, le repère parmi d'autres objets, de ce passé révolu comme un témoin venu de ce temps, figé dans sa matérialité mais à son tour source d'images, d'odeurs et de ces sentiments qui se déroulent devant les yeux du vétéran comme dans un film. C'est en cela que l'objet de mémoire a un sens, et même plusieurs. Une succession d'images sources d'émotion qui luttent contre le déclin de la mémoire et contre l'oubli.

Ils sont donc d'un intérêt sociologique, historique immenses car ils expliquent l'histoire par l'objet, le phénomène de mémoire combattante par le choix et la disposition dans l'habitat intime de ces objets, représentatifs de l'Indochine ou de la carrière du vétéran, et de son besoin de les mettre sous ses yeux pour entretenir son souvenir. Les objets ne sont que rarement devant ses yeux comme s'il tournait le dos à ses souvenirs pour regarder devant lui. Ils sont, la plupart du temps derrière le bureau où il est assis, au-dessus ou de côté sur les murs, comme témoins pour ses interlocuteurs qui se tiennent face à lui, face au bureau, et peuvent d'un coup d'œil, embrasser non pas son existence, sa carrière mais ce qu'il veut nous montrer de plus important, de plus lisible.

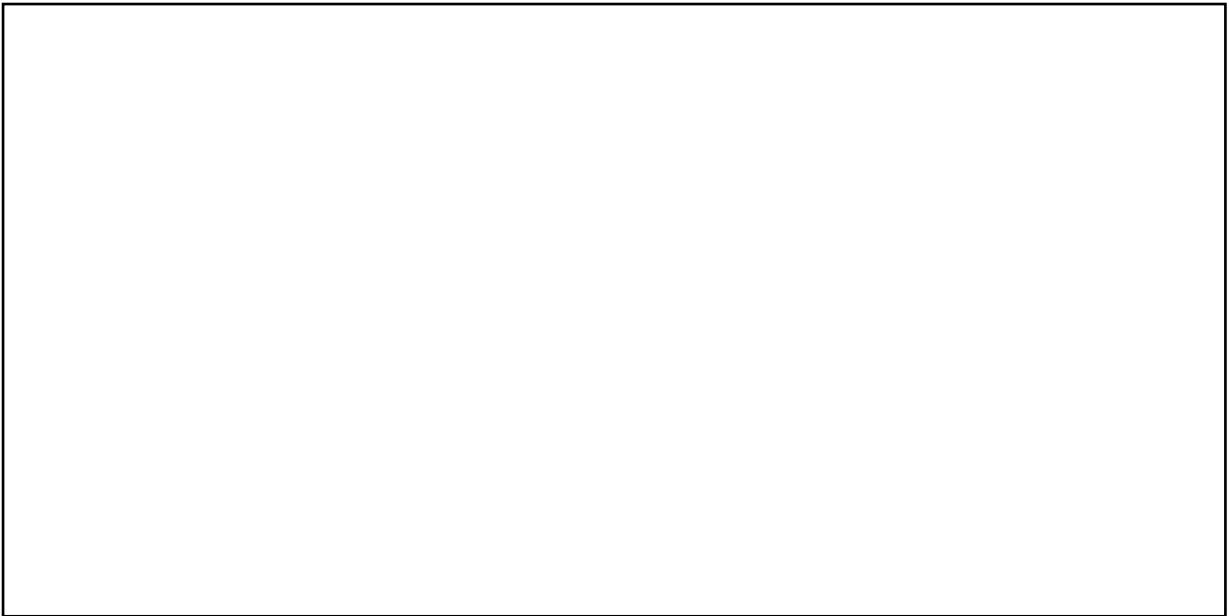
C'est également une manière de ne pas être prisonnier de sa mémoire. L'ancien combattant sait qu'ils sont là, quel est le sens de leur présence, la force qu'ils lui donnent ; il les montre pour appuyer son commentaire au visiteur sans toujours les regarder, soit parce qu'il les connaît par cœur, soit parce qu'ils sont sources d'émotion. C'est justement dans ces moments d'émotions qu'il les regarde quand il a besoin du souvenir sensible Son avenir sera plus assuré avec ses objets de mémoires, qui le soutiennent comme pour le protéger, ses médailles qui attestent de sa valeur, des fanions, citations, diplômes qui sont des étapes de sa construction.

Les lettres sont des objets de mémoire mais du domaine de l'intime, du précieux. Elles sont donc rangées, quand elles ne sont pas déjà perdues, peu étudiées même après la mort du vétéran, sauf par sa famille et quelques historiens s'il s'agit d'évoquer Dien Bien Phu. Les photographies sont rangées dans des albums à l'exception des quelques photos personnelles affichées dans le bureau, rarement ou jamais dans une pièce de vie collective car elles n'ont de sens que pour le vétéran.

---

<sup>5780</sup> Pablo Cuartas, Les objets de mémoire ou la ruine au quotidien, *Sociétés*, n°120, pp. 35-47. Il a fait une thèse sur les objets de mémoire. Pablo Cuartas, *Le temps des objets : mémoire collective, entourages matériels et imaginaires littéraires : essai de phénoménologie sociale*, Thèse de doctorat en sociologie, soutenue le 25 novembre 2016 à l'Université Paris-Sorbonne.





**Figure n° 31 : Les objets de mémoire : l'un des murs du bureau de Marcel Bigeard à Toul.  
(Pool Demange /Marchi Gamma-Rapho via Getty Images, 2008)**

Marcel Bigeard ne se séparait jamais de la photographie de Marc Flament qui montrait l'agonie de sergent-chef Sentenac à la fin des combats de Timimoun en Algérie, le 21 novembre 1957 (Figure n° 31, à gauche). Il a aimé comme un frère cadet ou un fils ce sous-officier qui l'a accompagné en Indochine et en Algérie et qu'il considérait comme un modèle de soldat. Cette photographie et son fanion « Croire et oser » sont parmi les objets de mémoire les plus grands de son bureau avec, en bas à droite de l'image, la photographie prise par Jean Peraud lors du briefing matinal dans le PC des parachutistes à Dien Bien Phu où l'on voit ses plus proches frères d'armes, tous disparus avant lui.



**Figure n° 32 : Martial Chevalier et la photographie de René Sentenac dans son bureau, à Saint-Agnan en Vercors (Didier Trarieux, 26 mars 2011)**

Martial Chevalier, son secrétaire pendant des années dans les parachutistes et surtout son ami le plus proche, a gardé des objets de mémoire si peu ostentatoires qu'ils étaient rangés, à l'exception de la fameuse photographie de René Sentenac (Figure n° 32) qui ornait, pour lui également, son bureau avec le portrait de *Bruno* (indicatif radio de Bigeard et d'autres plus familiales. Sa fille Marie-France Chevalier, qui relaie sa mémoire, m'a écrit qu'il avait d'autres objets marquant son souvenir. Sa « casquette Bigeard » avec une boussole cachée dans la doublure en vue d'une évasion, « que les Viets n'ont pas trouvé ni pris », son portefeuille « donné à un copain alors qu'il pensait mourir dans les camps et qui lui rend à la sortie des camps », « certaines médailles » et enfin « beaucoup de livres sur Dien Bien Phu, dont il avait une grande connaissance »<sup>5781</sup>.

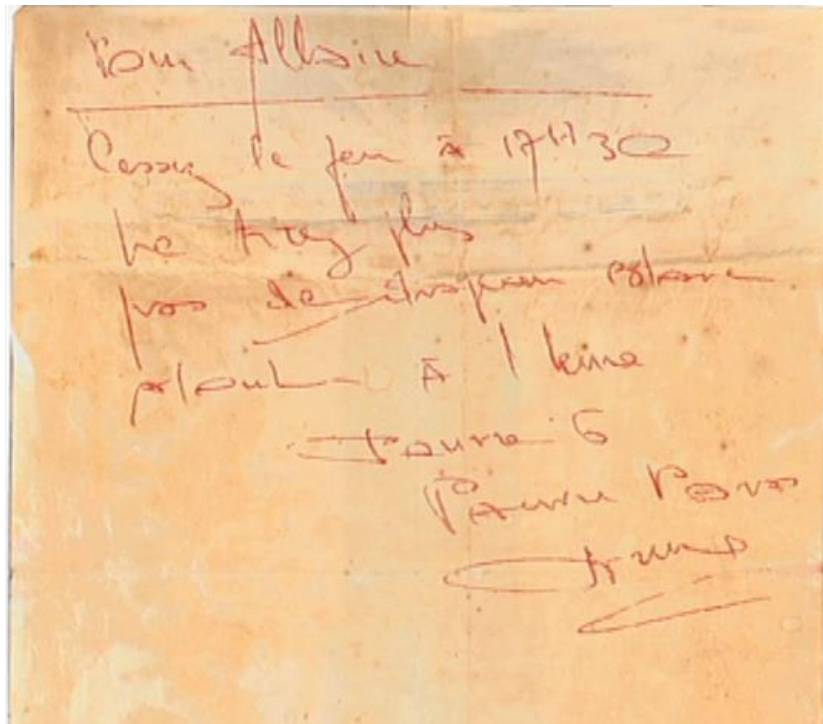
Cette dernière réflexion rappelle, au passage, que les ouvrages historiques, les essais et les autobiographies, deviennent des piliers de la mémoire collective, *interprétant* la mémoire individuelle qu'ils peuvent alors valoriser. En cela, ils sont finalement des objets de mémoire : le combattant devenu vétéran et écrivain de sa propre histoire, c'est-à-dire le récit et l'interprétation de sa mémoire individuelle du conflit, comme Marcel Bigeard ou tout autre ancien combattant qui, dans ses autobiographies et essais autobiographiques, déroule la sienne et la joint ou l'oppose à l'histoire. Ces livres participent à la construction des mémoires collectives. Ceux qui les lisent, vétérans ou non, s'en nourrissent et cela renforce, atténué ou infirme parfois leur lecture de la guerre à laquelle ils ont participé en leur donnant le cadre, le déroulement à une échelle bien différente de la leur, ce qui s'inscrit dans leur mémoire et peut la modifier par d'autres images et une compréhension différente. Les livres deviennent donc des objets de mémoire qui ont une influence importante depuis le retour d'Indochine, sur le mental et parfois le discours des vétérans. Jean-Michel Vernière a gardé « un collier Méo que Sassi m'a donné, une pipe à eau ». Le seul objet de mémoire est « une carte générale de l'Indochine française devant laquelle je passe tous les soirs et que le général Jean Malabre, directeur adjoint de la gendarmerie (un des rares officiers qui avait fait l'Indochine) m'avait donné en partant en retraite »<sup>5782</sup>. Les trophées ne sont pas rares dans les objets de mémoire combattante, exemple le drapeau de l'APV que le colonel Desroche a accroché au-dessus de son bureau, souvenir rare d'un temps de guerre qu'il a pris au combat. Le colonel Jacques Allaire vit avec l'Indochine. Le salon est rempli des livres, presque tous sur la guerre d'Indochine et des objets choisis : « Les objets qui me font remonter à l'Indochine, une carte sur papier qui est accrochée dans mon salon, des objets qui viennent de mon épouse. Et puis des peintures sur soie que j'ai achetées à Hanoi quand j'ai été libéré des Viets. Ici, dans mon salon, c'est l'Indochine vous savez. Et je lis tous les jours un livre sur l'Indochine. » Mais surtout, il a affiché dans son bureau, à côté de la porte, l'ordre qu'il a demandé au lieutenant-colonel Bigeard pour cesser le combat, le soir du 7 mai 1954 à Dien Bien Phu. Le plus extraordinaire est qu'il ait réussi à le soustraire de toutes les fouilles de sa capture

---

<sup>5781</sup> Extrait d'un courriel de Marie-France Chevalier, reçu le 2 avril 2019.

<sup>5782</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

à sa libération.



**Figure n° 33 : L'ordre de cessez-le-feu du lieutenant-colonel Bigeard au lieutenant Jacques Allaire, le 7 mai 1954 (collection Jacques Allaire. Photo personnelle prise à son appartement le 8 août 2017).**

Il passe devant tous les jours pour entrer et sortir de son bureau. Ce papier l'oblige au souvenir, au devoir de mémoire (Figure n° 33) : « J'ai toujours le papier que j'ai demandé à Bigeard pour m'ordonner de cesser le combat. Je l'ai affiché vers mon bureau, mais je l'ai photocopié parce que le soleil l'use depuis que je l'ai accroché au mur<sup>5783</sup> ! »

Ce papier qui retrace l'un des épisodes les plus marquants de sa vie, a fasciné ceux qui en ont eu connaissance, anciens combattants, militaires, passionnés du conflit et même son fils. Peut-être est-il, entre autres, l'un des éléments constitutifs de sa propre vocation militaire<sup>5784</sup>. Ce papier devant lequel Jacques Allaire passe chaque jour, ses lectures quotidiennes, ses divers objets de mémoire construisent chez lui une véritable hypermnésie de la mémoire combattante d'Indochine qui lui permet de laisser aller sa facilité d'élocution sans papier ni préparation sur ce qu'il a lui-même choisi de dire.

Les lettres et les photographies sont-elles d'un grand réconfort et les vétérans les regardent-ils souvent, y compris avec leur famille ?<sup>5785</sup> Ils sont, parmi les objets de mémoire, du domaine de l'intime, peu transmis (les photographies) ou pas du tout (les lettres). Certains vétérans signalent, au passage, qu'ils n'en n'ont plus, soit que leurs cantines aient été visitées avant leur retour, soit

<sup>5783</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

<sup>5784</sup> Cf. *infra*, p. 1484 ; Guillaume Allaire, « Il y a 60 ans Dien Bien Phu... combien s'en souviennent ? », *Le Figaro .fr*, 7 mai 2014.

<sup>5785</sup> Question n°108 : Relisez-vous vos lettres de l'époque ? Regardez-vous les photos ? Dans quelles circonstances ? Avec quel ressenti ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n°82 : Relisez-vous vos lettres de l'époque ? 6 Regardez-vous les photos ? Dans quelles circonstances ?

qu'ils aient jetés ou brûlés leurs lettres après le retour d'Indochine comme pour exorciser cette période sombre de leur vie, soit qu'un déménagement ou que l'indifférence qu'ils manifestent à leur égard les fassent considérer comme perdus. Jacques Bouthier a perdu tous ses souvenirs pendant la guerre des sectes à Saigon, en 1955, mais il s'en est accommodé : « Lors de l'affrontement, à Saigon, entre l'armée de Diem et des groupes hostiles, ma maison, avec beaucoup de souvenirs, a été détruite, mon épouse légèrement blessée. Non pas spécialement de ressenti (en regardant les derniers documents qui lui restent (NDA)<sup>5786</sup>. »

Les photographies réalisées par les vétérans ou faites par un camarade, par « le » photographe de l'unité et qu'ils ont ramenées d'Indochine ou acquise de par ces derniers ensuite, sont, sans surprise, davantage consultées que les lettres. Elles sont moins difficiles à regarder, dans tous les sens du terme c'est-à-dire moins émouvantes que les sentiments écrits, souvent rangées à proximité dans leur univers de vie (bureau, placard) et consultables avec des tiers, familles comprises. Les lettres sont estampillées « secret défense » par le couple, par pudeur et parce tout ne peut être divulgué. Elles sont alors consultées après le décès du vétéran sauf exception pour assurer le devoir de mémoire familial et traité comme support actif de mémoire, parfois publique, comme le travail de mémoire réalisé par les enfants du général Le Boudec avec leur père, peu avant son décès et publié dans ses mémoires dans la rédaction desquelles ils l'ont poussé et pour le documentaire *Nos soldats perdus d'Indochine*<sup>5787</sup>, deux réalisations parsemées d'extraits de ses lettres, de ses photographies et des d'extraits des films qu'il a réalisés sur place. Des moments assez rares dans une famille et presque toujours évoqués lorsque l'un des conjoints a disparu et que l'autre n'est plus très vaillant, rendant urgent le travail de mémoire familial. J'ai rencontré nombre d'enfants de vétérans regrettant de ne pas l'avoir fait à temps. Une partie importante des anciens qui ont réfléchi à la question sur leur utilisation de ces objets de mémoire ont répondu qu'ils regardaient souvent les photographies, beaucoup moins les lettres restituant des moments qui appartiennent à un passé parfois trop intime concernant l'épouse disparue et sont, de ce fait, moins porteuses de mémoire positive. Seul Jean-Paul Mouton relit les lettres et regarde les photos avec plaisir comme une plongée dans un passé souriant, il est vrai surtout pour répondre à mes demandes :

« Oui ma fiancée de l'époque, devenue mon épouse a gardé toutes mes lettres. Et suite à votre questionnaire, je viens de les relire (un bon paquet de lettres). Que voulez-vous, c'étaient des lettres d'amour et évidemment je la rassurais. Les photos je les regarde de temps en temps dans l'album à la couverture laqué et je regarde de temps en temps les quelques insignes et galons militaires que j'ai porté. Un peu par nostalgie de cette époque évidemment, pardonnez-moi, je commence à « radoter » avec bientôt mes 84 printemps<sup>5788</sup>. »

Jacques Peyrat, lorsqu'il revoit ces photos de son passé, ressent « amour et fierté »<sup>5789</sup>. Pour les autres, regarder les photos est un moment de nostalgie, à l'image de Guy Delplace, Jean-Pierre

---

<sup>5786</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>5787</sup> Cf. *supra*, pp. 655-656.

<sup>5788</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, *op. cit.*

<sup>5789</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018.

Chieulet et bien d'autres. Parfois, c'est plus complexe. Max Poiroux parle de sentiments mélangés de plaisir également à l'évocation des photos : « Oui, assez souvent, avec plaisir et tristesse aussi, les compagnons que j'avais étant tous morts<sup>5790</sup>. » Bernard Gaudin plonge dans « (ses) souvenirs, photos, objets... souvent »<sup>5791</sup>. Mais s'il relit son livre *Commando 25* avec plaisir, les lettres ne sont pas un objet de mémoire qu'il ressort. Pierre Piron écrit : « Mes photos me rappellent souvent ce que fut mon séjour »<sup>5792</sup>. Pour Marcel Baarsch, les lettres sont l'occasion d'évoquer d'un « bon souvenir »<sup>5793</sup>. Henri Darré a surtout attendu la retraite pour prendre le temps de regarder ses photos d'Indochine : « Le courrier en Indo étant censuré, j'ai par conséquent conservé aucune lettre de cette époque. Par contre, la photo et la vidéo faisant partie de mon hobby de retraité, j'ai conservé précieusement les quelques photos d'Indo que je possède, que je regarde évidemment assez souvent ».<sup>5794</sup> Dans le même ordre d'idée, Bernard Prin le fait surtout car il « aime retrouver l'ambiance de l'époque et tous les souvenirs qui s'y accrochent, surtout en vieillissant »<sup>5795</sup>. Pour d'autres, ressortir les photos est plus rare. Jacques Saubion le fait de manière très épisodique : « Je n'ai pas de lettres de l'époque ; les photos, très peu, surtout si les enfants me les demandent et pour notre voyage en 2000<sup>5796</sup>. »

Geneviève Laperle-Maudry passe plus par la conversation et le souvenir que par la lecture des photos du couple en Indochine : « On prend plaisir à en reparler parfois, on a des photos, mais c'est dans la tête surtout ! En reparler, ça me fait rappeler certaines choses que j'ai oubliées. Il y a ces gens qui couchent par terre, ces odeurs<sup>5797</sup>. » Robert Boutin revoit « à l'occasion quelques photos »<sup>5798</sup>, sans plus, comme Louis-Jean Duclos qui les regarde « quand j'en trouve »<sup>5799</sup>, écrit-il et de Michel Bassot qui fait de même lorsqu'il « range (ses) affaires »<sup>5800</sup>. Pour William Schilardi, il suffit de regarder « les photos des autres dans les nombreux ouvrages sur le sujet »<sup>5801</sup>.

Une partie des vétérans, comme je l'ai déjà signalé, ont non seulement fait la paix avec leur passé mais n'y reviennent qu'exceptionnellement, considérant que cette période de leur vie est derrière eux et qu'il n'y a pas lieu de ressasser continuellement les mêmes souvenirs. François-Xavier Heym a même ce mot fort : « Les photos ? C'est si loin maintenant, inutile de ressasser un passé mort<sup>5802</sup>. » Pierre Dissard n'a regardé ses photos d'Indochine que pour m'envoyer les plus importantes à ses yeux : « Non, j'ai revu les photos pour choisir celles que je vous ai envoyé. Je n'ai pas un tempérament de vivre ou repenser le passé<sup>5803</sup>. »

---

<sup>5790</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*

<sup>5791</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>5792</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>5793</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5794</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, *op. cit.*

<sup>5795</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, *op. cit.*

<sup>5796</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5797</sup> Entretien avec Geneviève Laperle-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>5798</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, *op. cit.*

<sup>5799</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, *op. cit.*

<sup>5800</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, *op. cit.*

<sup>5801</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5802</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>5803</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

Par conséquent, les objets de mémoire sont constitutifs des mémoires individuelles et collectives et doivent trouver davantage de place dans les recherches historiques, car ils sont l'expression du souvenir d'Indochine, non comme sa glorification mais comme une muséographie intime expliquant à eux-mêmes et aux visiteurs, le rôle de chaque vétéran dans le conflit, de chaque repère en tant que part profonde de leur mémoire. Ces objets ne sont pas pour autant l'expression d'un culte mais ce sont des repères précieux de la mémoire contre l'oubli.

Mais une grande partie des anciens d'Indochine ont signalé, dans les témoignages réunis pour cette thèse ou dans les ouvrages autobiographiques, toute la difficulté d'exister après le conflit qui les a marqués. C'est la part sombre de la mémoire individuelle, la part d'ombre des vétérans qui, pour certains, sont parvenus à en évacuer les tourments et pour d'autres, s'y sont perdus un temps ou définitivement.

### 3.2 Les difficultés de retrouver une vie « normale » après l'Indochine

« L'ombre d'une défaite est longue à s'effacer, si tant est d'ailleurs qu'elle puisse s'estomper tout à fait. Au moment où le désastre se produit, il est synonyme pour celles et ceux qui le vivent de souffrances et de traumatismes spécifiques. [...]. Traces, représentations et mémoires jouent et rejouent ensuite, pour les rescapés, d'abord, puis leurs héritiers » (Guillaume Piketty).

Si certains vétérans sont parvenus, parfois assez tôt, à l'apaisement progressif de la mémoire combattante d'Indochine, d'autres ont mis plus de temps à s'en remettre, à supposer que ce soit le cas un jour. S'exonérer des conséquences d'une guerre perdue, d'un abandon de territoire et de populations qui ont éblouis les combattants est compliqué et cela peut peser sur un vétéran déçu de ne pas avoir réussi, à son niveau, à changer les choses. La défaite n'a pas un goût amer par principe du fait d'une fierté blessée. Elle est mortifiante pour les chefs. Chez les combattants, elle est un traumatisme lié aux souffrances endurées sur le terrain, aux camarades perdus, pour rien. Les blessures et les maladies sont des dégâts finalement plus matériels, donc plus gérables que ces tourments qui reviennent les hanter. On peut guérir de blessures physiques, plus rarement de profondes blessures psychologiques. Il faut alors s'en accommoder, savoir supporter son amertume autant que ses cauchemars et autres tourments qui déclenchent des addictions, parfois vécues dès l'Indochine, pour ne plus les ressentir ; vœu pieux, bien entendu.

Le sentiment de gâchis prédomine chez les combattants d'Indochine après leur retour en Métropole et, plus encore, après les accords de Genève. Certains connaissent donc un *mal jaune* profond, né de ces amertumes dès l'arrivée en Métropole. On peut penser que cela dure le temps d'une sortie de guerre, mais il est parfois impossible de retrouver la normalité quand les cauchemars reviennent plus forts sur le tard, après une nouvelle défaite en Algérie, en fin de carrière ou en fin de vie, pour ce qui concerne Martial Chevalier. Ces derniers cas montrent que les traumatismes sont juste enfouis sous la surface mais ne disparaissent jamais.

Tous les vétérans ne sont pas aujourd'hui traumatisés mais beaucoup ont longtemps lutté et certains luttent encore contre les troubles et les tourments nés de ce conflit. Insister sur une difficile réinsertion sociale qui, en fait, est une réinsertion mentale dans la société peut apparaître comme un cliché malsain pour ceux qui ont tourné la page dès leur retour ; mais ils ne sont pas si nombreux. L'Algérie a encore élargi le fossé entre les résilients et ceux qui n'ont pas pu atteindre ce niveau. En quoi ces troubles affectent-ils leur vie ?

### 3.2.1 Le poids de la « sortie de défaite » et les autres mauvais souvenirs

« L'ombre d'une défaite est longue à s'effacer, si tant est d'ailleurs qu'elle puisse s'estomper tout à fait. » (Guillaume Piketty)

La première difficulté est de vivre une défaite que les combattants de 1954 – une nouvelle défaite pour ceux qui ont connu 1940 – et ceux déjà rentrés en Métropole estiment souvent imméritée au vu de ce qu'ils ont enduré et des succès qu'ils ont obtenus en leur temps. Ce sentiment s'est encore aggravé en 1962 avec une défaite d'autant plus importante qu'ils avaient le sentiment d'avoir militairement gagné mais politiquement perdu, par la « trahison » du général de Gaulle.

Guillaume Piketty a étudié, au mieux cette amertume, au pire ce traumatisme de « vécu de la défaite par l'individu, combattant ou civil, qui la subit de plein fouet », parlant de « sortie de défaite » pour le retour des combattants et la suite de leur existence avec ce poids sur les épaules que certains vétérans ont jeté par terre et d'autres ont continué à supporter. Il précise ensuite :

« L'ombre d'une défaite est longue à s'effacer, si tant est d'ailleurs qu'elle puisse s'estomper tout à fait. Au moment où le désastre se produit, il est synonyme pour celles et ceux qui le vivent de souffrances et de traumatismes spécifiques. La situation de "perdant" induit une sortie de conflit – ou de compétition – bien particulière. Qu'il s'agisse de l'analyser sous le coup de l'événement ou par la suite, la défaite débouche sur une série de débats, voire de remises en cause profondes, desquels le pays ou le camp vaincu sort le plus souvent transformé. Traces, représentations et mémoires jouent et rejouent ensuite, pour les rescapés, d'abord, puis leurs héritiers<sup>5804</sup>. »

Mais la défaite en Indochine n'a pas transformé la société ni provoqué de débats – ou trop rarement – depuis 1954. La société l'a évacuée. Le vétéran doit donc affronter seul « l'ombre de la défaite », les « souffrances et traumatismes », les « conflits » intérieurs qui, effectivement, « jouent et rejouent » sans cesse les trouble-fêtes dans son esprit.

Les anciens de 14-18 et de 39-45 sont revenus du ou des conflits avec leurs tourments, leurs traumatismes, celui de l'horreur des tranchées, des bombardements, des morts, des massacres de masse, tout ce que ces deux conflits ont généré comme violence et comme tension personnelle. Les traumatismes apparaissent très déstabilisants, mais ils ont pu être étudiés, à la différence de bien des conflits du XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux guerres mondiales sont des victoires ; du moins leur fin ont-elles été fêtées ainsi par les combattants, dont les traumatismes ont pu être atténués par cette

---

<sup>5804</sup> Guillaume Piketty, Souffrances et ambiguïtés de la défaite, *Hypothèses*, n° 11, 2008/1, pp. 341 à 348.

issue, mais ce qui n'a pas atténué, pour une partie d'entre eux, leurs troubles de comportement ou leur difficile réinsertion sociale. Or les conséquences d'une défaite peuvent aggraver les traumatismes car les soldats d'Indochine, au retour, ont rencontré l'indifférence ou/et l'hostilité jusque dans leur famille. C'est la raison pour laquelle Guillaume Piketty écrit que « l'individu vit la défaite dans son corps et dans son esprit » et que « La problématique de "sortie de guerre" prend une acuité particulière en situation de défaite »<sup>5805</sup>.

Au retour, la dispersion des « jeunes anciens combattants » dans leur famille, pour le congé de fin de campagne, puis dans les affectations nouvelles en caserne ou l'insertion professionnelle dans la vie civile, ont supprimé la quotidienneté des liens de fraternité d'armes et la confiance qu'ils portaient à leur unité. Bien des prisonniers d'Indochine, notamment les plus jeunes, avaient connu une *débâcle* physique et psychologique de se voir abandonnés dès le début de leur captivité ; nombre d'entre eux n'ont pas survécu. Ceux qui reviennent vivants vont chercher à garder des liens pour ne pas sombrer mais cela reste difficile. Ils se le reprochent encore aujourd'hui. Alexis Arette parle de *deuil* pour qualifier l'absence dans sa vie de ses camarades de combat : « Je n'ai pu retrouver trace de mes hommes qui étaient tous mes amis. J'en porte le deuil<sup>5806</sup>. » Max Poiroux se reproche de ne pas avoir gardé ce contact qui lui manque maintenant : « Oui, je les ai perdus par ma faute, en vertu d'une règle idiote que je m'étais fixée : Tout est provisoire, ne jamais s'attacher, ni aux gens ni aux choses afin de conserver son indépendance ! Je sais aujourd'hui que c'était stupide<sup>5807</sup>. »

Selon Guillaume Piketty, à nouveau, « Viennent ensuite [...] la recherche des causes et des responsables, avec en corollaire ou non, le sentiment de trahison<sup>5808</sup> ». Cela a commencé pendant la captivité ou après les défaites de la RC 4 en 1950 et de Dien Bien Phu en 1954 ; parfois après le retour en Métropole, d'autant que si le sommet de la hiérarchie a lui aussi voulu comprendre les raisons de la défaite de Dien Bien Phu en particulier ; tout est resté limité et confidentiel. Au niveau des combattants, la recherche des responsabilités touche les chefs (le général Navarre en particulier) mais surtout les responsables politiques et, à leurs yeux, les communistes qui ont trahi par leurs sabotages et leurs manifestations hostiles. André Barrère a retenu la leçon, celle de toujours « se méfier de l'incompétence de certains chefs militaires et des politiciens »<sup>5809</sup>. Plus radical encore dans ses prises de position, Alexis Arette a « retenu de l'Indochine que le peuple de France se fout éperdument de ses soldats, et qu'il prouve par son attitude ce que Soljenitsyne appelait : "Le déclin du courage", et que ce sont les fils qui vont payer pour une génération dont l'idéal se tenait dans les congés payés, la grande bouffe, le culte du ballon et de la pédale, les petites culottes, et la retraite<sup>5810</sup>. »

Soixante-cinq ans plus tard, des anciens essaient encore de comprendre comment la guerre a pu

---

<sup>5805</sup> *Ibid.*

<sup>5806</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5807</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5808</sup> Guillaume Piketty, *op. cit.*

<sup>5809</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5810</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*



être déclarée ou, comme le colonel Desroche, pourquoi les Français ont laissé tomber les nationalistes vietnamiens en 1945-1946 alors qu'ils pouvaient être une alternative : « Ces histoires de nationalistes, ça me hante<sup>5811</sup>. » Une réflexion qu'il a étendue à la guerre d'Algérie. Le temps des doutes vient très vite à la fin du conflit et surtout après le retour. André Fabiano s'en dit « en grande partie » affecté puisqu'il s'est « posé des questions sur la raison de notre présence là-bas »<sup>5812</sup>. Marcel Reybillet revient « désorienté » en rentrant en Métropole, « car on revient, on se demande pourquoi on était parti là-bas, à quoi ça a servi...et tous ceux qui y sont restés. Réflexion faite, c'est là que l'on s'aperçoit que ça aurait pu très bien s'arranger autrement »<sup>5813</sup>. Les traumatismes sont plus acceptables lorsque l'on est sûr d'avoir fait une guerre *juste* ; mais une guerre de décolonisation peut-elle l'être ? Tous les vétérans n'en sont pas si sûrs ; cela fait partie des éléments de mémoire qui les affectent et qui les divisent depuis leur retour.

Les retours sont souvent complexes après un long séjour et une défaite à la clé, malgré l'envie de retrouver sa famille. Beaucoup de combattants se sentent déphasés dans tous les domaines, après deux ans et demi de combats, parfois de réclusion ou d'habitudes prises comme avoir une congai. Guillaume Piketty se pose donc la question : « comment reprend-on une vie intime familiale, affective, amoureuse, sexuelle, estudiantine, professionnelle après un désastre<sup>5814</sup> ? » Il termine enfin son article en parlant de ces « sorties de défaites » comme d'axes de recherches nouveaux et en constatant que « l'étrangeté de la défaite a encore de beaux jours devant elle dans le champ scientifique »<sup>5815</sup>.

Pierre Dissard assure avoir connu « de grandes difficultés de retrouver une vie normale pendant plusieurs années » avant de parvenir à complètement évacuer l'Indochine de ses soucis<sup>5816</sup>. Cette solution d'oubli est probablement la seule solution qu'il ait trouvée pour se débarrasser des pesanteurs liées à la mémoire d'Indochine. Pour ceux qui ont croupi dans les camps de prisonniers, ont souffert et arrivent en Métropole pleins d'amibes et de cauchemars, le retour n'est pas simple. Robert Servoz est revenu affecté « moralement et psychologiquement par le gâchis »<sup>5817</sup> de cette guerre perdue, d'autant qu'il a connu Dien Bien Phu et les camps de prisonniers. Jacques Thomas a eu du mal à supporter une défaite alors qu'il estimait que les victoires sous de Lattre et Salan avaient permis d'entretenir l'espoir avant l'effondrement de 1954 : « Totalemment, en raison de la tournure des événements, succès du suivi de Na San, et autres actions pour arriver à Dien Bien Phu... et Genève »<sup>5818</sup>. Jacques Allaire pense que ce conflit l'affecté « en tout », la nécessité de penser, en particulier, à

---

<sup>5811</sup> Entretien avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

<sup>5812</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5813</sup> Entretien avec Marcel Reybillet, chez lui, à Sonthonnax-la-Montagne, le 24 mai 2017.

<sup>5814</sup> Guillaume Piketty, *Souffrances et ambiguïtés de la défaite*, *op. cit.*

<sup>5815</sup> *Ibid.*

<sup>5816</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>5817</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>5818</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

ceux qui n'en sont pas revenus et d'en parler, devenant à la fois un fardeau et un devoir de mémoire dont il a pris la charge.

Les vétérans ont évoqué leurs meilleurs souvenirs mais également leurs pires souvenirs<sup>5819</sup>. Une partie d'entre eux, comme on le verra plus tard, peuplent encore leurs nuits de cauchemars pouvant remonter à la lumière d'une pensée, d'une odeur, d'un bruit.

Les deux pires souvenirs sont la perte de camarades et la captivité ; suivent les blessures, l'inconfort. Certains n'ont pas voulu ou pu y revenir. André Grelat écrit : « Je ne répondrai pas à cette question. La guerre, les combats ne peuvent engendrer aucun bon souvenir. Les pires ne se racontent pas<sup>5820</sup>. » D'autres n'en ont pas du tout ou estiment qu'en cas de guerre, c'est inévitable donc banal, « dans la logique des choses »<sup>5821</sup> écrit Michel Tonnaire ; quant à Ernest Morin, il en a tellement que cela tient une trop longue liste. La fraternité de guerre étant le principal soutien moral en Indochine, la perte de camarades est donc une catastrophe dont ils se souviennent longtemps et avoir eu la chance de survivre apparaît parfois insupportable. Bernard Gaudin évoque à la fois « la perte de nos partisans et de nos amis tombés sur cette terre »<sup>5822</sup>, Étienne Guibal, la mort de son frère<sup>5823</sup>. William Schilardi précise « la perte de frères d'armes, de très bons copains dans les opérations » et la hantise des pièges qui donnent ce résultat (« Les pièges dans la nature, les pièges avec les bambous dans les rizières, dans les villages, dans la brousse<sup>5824</sup> »). Francis Oustry n'a jamais oublié la perte de trois de ses hommes abattus par erreur par les tirs d'une patrouille amie<sup>5825</sup>. Ensuite, la captivité, longuement évoquée et citée précédemment est une blessure qui ne se referme pas. Marie-France Chevalier m'a expliqué que, « comme beaucoup », son père comme ses camarades en visite chez lui « n'ont pas parlé des camps ni de ce qu'ils ont subi. Je l'ai su tardivement »<sup>5826</sup>, ajoutant plus tard : « Il lui en restait des traces, presque des tocs. » Lui-même a noté sa captivité, dans son questionnaire, comme son pire souvenir d'Indochine (« Captivité, camp 70 en Nord Annam ») et qui revient dans le seul récit qu'il ait écrit. Il précise notamment son sentiment au retour qui ne l'a jamais quitté :

« Nous n'avions rien à dire, aurions-nous seulement été compris [souligné par Martial Chevalier, NDA], voire entendus ? [...]. Rien n'est plus comme avant, nous sommes à tout jamais marqués par cet épisode de notre vie. Cependant en mon for intérieur je ne le regrette pas, car il m'a fait découvrir tant de choses sur l'homme. Je reste sidéré, sur la capacité à survivre dans la dignité, pour ceux qui connurent des années de captivité dans cet univers, dans l'indifférence d'une nation, qui ne savait ou ne voulait pas savoir que des militaires français étaient exterminés lentement, depuis 1946 pour les plus anciens, en Indochine française. Je conserve à tout jamais un souvenir constant pour ceux qui ont disparu après tant de souffrances dans l'indifférence, la solitude, quand ce n'est pas dans la haine d'une partie de la nation<sup>5827</sup>. »

---

<sup>5819</sup> Réponses à la question n° 43 : « Et les pires souvenirs ? »

<sup>5820</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>5821</sup> Extrait du questionnaire de Michel Tonnaire, reçu le 24 avril 2017.

<sup>5822</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, *op. cit.*

<sup>5823</sup> Extrait du questionnaire d'Étienne Guibal, *op. cit.*

<sup>5824</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, *op. cit.*

<sup>5825</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>5826</sup> Extrait du courriel de Marie-France Chevalier, reçu le 12 avril 2019.

<sup>5827</sup> Martial Chevalier, *Mon expérience dans l'univers communiste comme hôte forcé de l'oncle Ho au camp 70 du Than Hoa*, date inconnue, après 1989 ; transmis par courriel par sa fille Marie-France Chevalier, le 27 octobre 2019.

Les souvenirs de cauchemar existent également pour ceux qui les reçoivent à la libération des camps, c'est à dire la vision de leur état décharné et du regard mort de leurs camarades de retour de l'enfer ; Pierre Guérineau et Francis Chalençon n'ont pas oublié ce choc de septembre 1954. Les blessures, du moins les combats ou le jour qui ont vu survenir celles-ci font également partie des souvenirs sombres, pour Guy Delplace. Plusieurs évoquent aussi les combats qu'ils ont menés comme la bataille et la chute de Dien Bien Phu pour Robert Servoz (« Toute la bataille, jour et nuit »<sup>5828</sup>), Jacques Penot et Josef Unterlechner. Serge Têtu cite, dans le même ordre d'idée, Co Xa en 1950, comme Gilbert Briant, avec « 400 parachutistes (du 3<sup>ème</sup> BCCP dont il est alors l'un des rares survivants, NDA) partis de That Khé, rentrés 14 »<sup>5829</sup>. André Laperle cite le Ba Vi, fin 1951 et Ninh Binh pour André Fabiano, impuissant devant l'agonie du commando François<sup>5830</sup>.

D'autres repensent encore, longtemps après, aux opérations de guerre qui sont la source de très fortes tensions, les embuscades pour Roger Ouiste où, souligne Roland Py, « l'ennemi était présent mais invisible »<sup>5831</sup>, les « missions de nuit »<sup>5832</sup> toujours dangereuses pour François Péchou, tout comme « les pistes en jungle »<sup>5833</sup> pour Jean Motreff.

Par conséquent, beaucoup de vétérans d'Indochine ont gardé, dans leur mémoire, des souffrances sous forme de souvenirs qui leur reviennent de manière régulière pour les plus affectés ou plus épisodique pour ceux qui ont pu apprendre à les gérer sans trop alourdir leur quotidien.

### 3.2.2 Se sentir rejetés

« La sécurité militaire, elle, ne perd jamais ses fiches. J'ai dû perdre mes galons d'officier quelque part au fond de la jungle tonkinoise. » (Claude Baylé)

Les plaies sont donc à vif une fois rentrés en Métropole ou en Afrique du Nord. Elles ne s'arrangent pas dans le climat social et politique ambiant, si les vétérans estiment qu'ils sont entourés d'indifférence ou d'hostilité. L'évolution de leur mémoire les amène d'abord à privilégier le second sentiment puis, les années passant, le premier. Le problème est que les combattants puis vétérans d'Indochine se sentent mal soutenus, critiqués ou tout simplement rejetés de plusieurs côtés, politiques, culturels et même militaires. Est-ce un sentiment réaliste ?

#### 3.2.2.1 *Le sentiment d'être incompris de la société française*

Dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, la société française panse encore les plaies de ce conflit qui a fait imploser les certitudes de puissance, d'unité nationale, républicaine en 1940

---

<sup>5828</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, *op. cit.*

<sup>5829</sup> Extrait du questionnaire de Gilbert Briant, *op. cit.*

<sup>5830</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, *op. cit.*

<sup>5831</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 22 janvier 2018.

<sup>5832</sup> Extrait du questionnaire de François Péchou, *op. cit.*

<sup>5833</sup> Extrait du questionnaire de Jean Motreff, reçu le 17 novembre 2018.

et s'est terminé par un sentiment de victoire incomplète. Dien Bien Phu est le rappel désagréable de ce déclin d'un pays qui s'accroche vainement à ses colonies pour ne pas l'accélérer. Plus la société avance dans les années 1950 et 1960, plus la détestation de la guerre s'amplifie et, avec elle, la critique des anciens combattants jusque-là intouchables.

Étudiant la sortie de guerre des combattants d'Algérie, qui, d'ailleurs ne peuvent même pas prétendre au statut d'anciens combattants, ayant fait leur service militaire, Raphaëlle Branche explique que l'image des anciens se dégrade dans la mémoire collective après 1962 : Mais plus ou moins dix ans auparavant, les combattants d'Indochine reviennent dans un pays qui a suivi avec émotion la mort du général de Lattre et de son fils, l'agonie et la chute du camp retranché entre mars et mai 1954, les efforts de Mendès France à Genève, puis a tiré un trait définitif sur cette ancienne colonie et ses acteurs. Des troubles s'annoncent à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1954 en Algérie, qui voient les parachutistes de deux bataillons « blizzard », détachements hâtivement formés pour la circonstance, partir les 2 et 4 novembre suivant, ce qui fait craindre, très vite, un autre incendie. A ce moment, l'ancien combattant n'est plus le « héros » qui a défendu la patrie. Il s'est perdu entre temps. Progressivement, l'inutilité de la guerre et le poids de ses chagrins causent la désaffection envers les anciens combattants, une catégorie sociale auparavant admirée dont beaucoup estime qu'elle s'est perdue dans des errements, des conflits, des défaites qu'elle n'aurait pas dû mener. Ceux de 14-18 échappent à ce déclin « affectif ». Les années 1950 et 1960 sont le contexte typique de la phrase jetée au visage des vétérans d'Indochine, qui s'étaient engagés : « vous n'aviez qu'à ne pas y aller »<sup>5834</sup>. Ils ne se sont toujours pas remis de ce lien sinon perdu, du moins « entamé » entre la population et ses vétérans, y compris aujourd'hui<sup>5835</sup>. La place du PCF dans l'électorat et l'antimilitarisme qui devient peu à peu la mode chez les jeunes les atteignent d'autant plus, donnant aux désormais anciens d'Indochine le sentiment de vivre dans un pays de gauche ; donc de retrouver « l'hydre communiste ». Raymond Zeganadin a l'impression qu'il était « interdit de parler de là-bas, les cocos faisaient la loi »<sup>5836</sup>.

Il faut toutefois rappeler que la population de Métropole n'a pas lâché l'Indochine à la conférence de Genève, mais bien avant, ne lui apportant que rarement un soutien moral. Sans revenir sur les méandres de l'opinion publique depuis 1945, le sondage de l'IFOP en mai 1953, donnait très minoritaire le souhait de « rétablir l'ordre, envoyer des renforts » (15 % des réponses) face à « négocier, traiter avec le Viet-Minh » (35 %) et « abandonner l'Indochine, rappeler les troupes » (15 %). En février 1954, les résultats sont de respectivement 7 %, 42 % et 18 %. Les soldats de Dien Bien Phu qui attendent l'attaque de l'ennemi ignorent que ce sondage marque la volonté de faire rapidement la paix en Indochine. L'Indochine est, pour la première fois, au « 1<sup>er</sup> rang » des

---

<sup>5834</sup> Phrase entendue par les anciens ou leurs enfants à plusieurs reprises.

<sup>5835</sup> Je considère également que la fin du service militaire en 1997 a davantage encore éloigné la nation de l'armée et des anciens combattants.

<sup>5836</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

« quatre problèmes (qui) se sont présentés au gouvernement » et sont à « résoudre en priorité » comme le libelle l'autre question du sondage. Résoudre le conflit est au 1<sup>er</sup> rang avec 77 % des réponses contre 14 % pour la réorganisation économique<sup>5837</sup>. L'Indochine n'est au premier rang des solutions à trouver que pour en partir, ce qui marque le soutien au gouvernement Mendès France pour mettre fin à la guerre. De même les sondages montrent une opinion exprimant que « L'Indochine se séparera de l'Union française » (à 41 % contre 15 % qui y sont opposés), que l'armistice signé en Indochine est « avantageux pour la France », à 48 % contre 21 % qui jugent l'inverse et que « les conditions du cessez-le feu » sont « vu la situation, le mieux que l'on pouvait espérer »<sup>5838</sup>.

Ce n'est pas un raz-de-marée anticolonialiste. La société française ne l'est pas devenue en 1954 ; c'est un combat que mènent surtout, isolés, les militants communistes et progressistes. Dix ans après la Libération, quand l'idéologie impériale et le colonialisme semblaient retrouver leur apogée, « le rapport ne s'est certes pas inversé », écrit Alain Ruscio, « Mais un *mouvement* est largement *entamé* (mots mis en italique par l'auteur, NDA). Un profond sentiment de culpabilité, de remise en cause du fait colonial est apparu. [...]. La décennie qui a suivi 1945 a donc marqué un commencement affirmé de la désagrégation de l'idéologie impériale<sup>5839</sup>. » Charles-Robert Ageron parle d'« un vif soulagement » de voir le conflit indochinois terminé et le sentiment général de tourner la page de cette trop lointaine colonie. Mais lui ne se montre pas aussi tranché qu'Alain Ruscio : « l'attachement sentimental à l'idée impériale qui a atteint son apogée au début de la Deuxième Guerre mondiale est encore très fort (en 1954, NDA) » et il considère que la décolonisation, dans un contexte de guerre froide, est loin d'être présente dans la majorité des esprits<sup>5840</sup>. La suite du retour d'Indochine se fait donc dans une ambiance générale d'indifférence, après les heurts avec les dockers de Marseille. Mais ceux qui repartent, en Algérie, subissent à nouveau les trains stoppés par les militants CGT et communistes.

De ce fait, comme une partie de ses camarades d'Indochine, Pierre Latanne, selon le mot de Roger Bruge, quand ce dernier l'interroge pour son livre *Les hommes de Dien bien Phu* quarante ans plus tard, revient de Dien Bien Phu et de la captivité « écorché vif ». Il l'est encore aujourd'hui et tout d'abord parce que cette défaite lui a causé beaucoup de souffrances que la société française ne veut pas connaître. Il en est plus ou moins de même pour une partie des anciens d'Indochine, malgré leur dénégation, qui essaient de (re) construire leur vie après le conflit. Cette expression semble bien convenir – du moins pendant un temps et pour une minorité aujourd'hui devant l'éloignement du conflit – à une difficile « sortie de défaite ». Ce sentiment concerne tout autant le regard social

---

<sup>5837</sup> IFOP *Collectors* n°29, mai 2014 ; 1945-1954 : La guerre d'Indochine p 9. En ligne : [https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/736-1-document\\_file.pdf](https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/736-1-document_file.pdf) (Consulté la dernière fois le 13 juillet 2022).

<sup>5838</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>5839</sup> Alain Ruscio, Les communistes français et la guerre d'Indochine 1945-1954, *op. cit.*, p. 390.

<sup>5840</sup> Charles-Robert Ageron, L'opinion française devant la guerre d'Algérie, *Outre-Mers, Revue d'histoire*, 1976, n° 231, pp. 256-285 ; p. 258.

sur eux, indifférent ou critique, que les conditions militaires de Dien Bien Phu et l'attitude de l'armée, des chefs à leur égard.

En effet, le pacifisme rencontré dans les manifestations et les discours du PCF, de la CGT est ressenti comme un certain degré d'antimilitarisme, c'est-à-dire une « hostilité à l'égard de l'esprit et des institutions militaires », selon la définition du Larousse, une opinion surtout politique dans le contexte de la guerre froide et de l'appel de Stockholm. Ce pacifisme, anti-beliciste plus qu'antimilitariste, se montre par nature hostile aux soldats du CEFEO qui, du moins les opposants le pensent-ils, vont combattre un peuple voué à se battre pour sa liberté et son indépendance. Ce combat se trouve même relayé par des chansons populaires qui évoquent la haine de la guerre, l'incompréhension du rôle de l'armée et l'unité des Vietnamiens contre les Français.

Ce ne sont pas des rengaines isolées mais de vrais succès populaires portés par des intellectuels aussi célèbres que Boris Vian et Jacques Prévert, des chanteurs comme Yves Montand, Francis Lemarque ou Mouloudji. Trois chansons, en particulier, témoignent d'un antimilitarisme social grandissant mais sans être complètement emblématiques de générations hostiles à la guerre. Il s'agit de *Quand un soldat* de Francis Lemarque, de *Le déserteur* de Boris Vian, et *Un air de liberté* de Jean Ferrat, qui paraissent entre 1952 et 1975.

Francis Lemarque, chanteur communiste, ancien résistant et combattant de la Libération, écrit la chanson *Quand un soldat*, paroles et musique, et la publie pendant la guerre d'Indochine. Lui-même ne l'enregistre qu'en 1955, ayant laissé ce soin et celui de la chanter sur scène à Yves Montand en 1952. Ce dernier connaît, à certains de ses passages sur scène, manifestations, oppositions violentes et menaces de mort. Le texte est plus gentiment critique, sur une musique légère, que dénonciateur de la guerre et de l'armée :

« Quand un soldat revient de guerre, il a  
Simplement eu d'la veine et puis voilà »<sup>5841</sup>.

Mais dans le contexte d'une opposition des militants du PCF – Yves Montand comme Francis Lemarque est, à cette époque, notoirement communiste – et des dockers à Marseille, à une guerre qui devient de plus en plus dure, l'allusion à l'Indochine est explicite aux oreilles des combattants qui n'apprécient pas que leur sacrifice soit moqué. Deux ans plus tard, Boris Vian, musicien touche-à-tout plus anarchiste que communiste, après avoir exercé de nombreux métiers et activités dans sa brève existence est, en février 1954, en plein siège de Dien Bien Phu, dans sa période « parolier et chansonnier ». Il écrit et chante, le premier, une complainte appelée *Le déserteur*<sup>5842</sup>, dont la musique au rythme lent est composée avec Harold Berg. C'est un appel à la désertion, au refus d'aller à la guerre, adressé dans une lettre-chanson au président de la République. La chanson

---

<sup>5841</sup> Francis Lemarque, *Quand un soldat*, 1952 ; éditions Polydor, disque - Le Petit Cordonnier ] EP 45, 1955.

<sup>5842</sup> France – Musique, dossier : « Antimilitariste puis pacifiste, l'histoire du Déserteur de Boris Vian », 10 mars 2020 ; <https://www.francemusique.fr/culture-musicale/l-histoire-de-le-deserteur-de-boris-vian-82352>. Marc Dufaud, *J'irai cracher sur vos tombes : Vian et le déserteur*, Lille, éditions Invenit, 2020, 151 p.

est prête en avril 1954 ; il essaie de trouver un interprète, qui s'avère être Mouloudji, jeune vedette de l'époque. Sa première interprétation se situe dans un concert le 7 mai 1954 alors que personne ne sait encore que Dien Bien Phu est tombé. Elle tombe mal, si l'on peut dire, car la défaite suscite une brève émotion patriotique. La chanson, bien qu'enregistrée, est censurée à la radio jusqu'en 1962, ce qui éloigne encore la possibilité que d'autres chanteurs la reprennent. Elle s'avère être un échec, puisque le public ne la connaît pas. Boris Vian enregistre en juin 1955 un album reprenant cette chanson et d'autres elles-aussi interdites<sup>5843</sup> et se résout à la chanter lui-même, ce qu'il fait dans une tournée d'été, perturbée par des manifestations opposées à ce genre de prise de position. Elle sera donc davantage une sorte d'hymne antimilitariste et pacifiste pendant la guerre du Vietnam, dans les années 1960 et 1970 que pendant les guerres d'Indochine et même d'Algérie où le grand public n'accroche apparemment pas. Mais l'armée et les milieux combattants n'en sont pas moins atteints par ce genre de critiques qui alimente la certitude d'une population gagnée par l'hostilité contre l'armée. Les paroles, en particulier, la fin du texte, les choquent particulièrement :

« Et je dirai aux gens :  
Refusez d'obéir  
Refusez de la faire  
N'allez pas à la guerre  
Refusez de partir  
S'il faut donner son sang  
Allez donner le vôtre  
Vous êtes bon apôtre  
Monsieur le Président  
Si vous me poursuivez  
Prévenez vos gendarmes  
Que je n'aurai pas d'armes  
Et qu'ils pourront tirer ».

L'appel au pacifisme, au refus de défendre sa patrie ; « refuser de partir », la désertion dans sa globalité, qui plus est sortie au moment de Dien Bien Phu apparaît choquant dans les milieux militaires et rappelle les déserteurs du CEFEO passés du côté de l'APV. La chanson connaît ensuite un grand prestige et est reprise par Joan Baez, Johnny Halliday et Renaud<sup>5844</sup>.

Vingt ans plus tard, Jean Ferrat, autre chanteur compagnon de route du parti communiste, écrit et chante, en 1975, *Un air de liberté*, chanson qui dénonce « les guerres coloniales », « guerres du mensonge », écrit-il, en particulier la guerre d'Indochine et ceux qui étaient au pouvoir, suite à un article de Jean d'Ormesson dans *Le Figaro* qui déplore la chute de la République du Sud-Vietnam le 2 mai 1975 et de son régime grâce auquel « soufflait encore un air de liberté<sup>5845</sup>. » Le texte accuse explicitement d'Ormesson et *Le Figaro* d'être du côté du pouvoir qui menait ce conflit et de l'avoir approuvé, ainsi que la guerre du Vietnam, soutenant ainsi trente ans de guerre, avec des propos

---

<sup>5843</sup> Boris Vian, *Chansons « possibles » & « impossibles »*, éditions Philips, 1955

<sup>5844</sup> Sa version, sortie pendant la guerre du Golfe, est à nouveau censurée en 1991.

<sup>5845</sup> Jean d'Ormesson, éditorial, « La chute de Saïgon, un échec sanglant », *Le Figaro*, 2 mai 1975 ; <https://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2017/12/05/26010-20171205ARTFIG00369-la-chute-de-saigon-un-echec-sanglant.php> (*Idem*).

assez violents que d'Ormesson estime diffamatoires... :

« Les guerres du mensonge les guerres coloniales  
C'est vous et vos pareils qui en êtes tuteurs  
Quand vous les approuviez à longueur de journal  
Votre plume signait trente années de malheur

La terre n'aime pas le sang ni les ordures  
Agrippa d'Aubigné le disait en son temps  
Votre cause déjà sentait la pourriture  
Et c'est ce fumet-là que vous trouvez plaisant »

...d'autant que Jean Ferrat l'accuse d'être du côté de ceux qui frappent les manifestants :opposés à ce conflit dans les années 1950 :

« Allongés sur les rails nous arrêtons les trains  
Pour vous et vos pareils nous étions la vermine  
Sur qui vos policiers pouvaient taper sans frein  
Mais les rues résonnaient de paix en Indochine »

Le chanteur évoque enfin une guerre inutile qui a fait « 100 000 morts » français, causés par l'intransigeance de ceux qui ont du « sang sur les mains », parmi lesquels il range le journaliste :

« Nous disions que la guerre était perdue d'avance  
Et cent mille Français allaient mourir en vain  
Contre un peuple luttant pour son indépendance  
Oui vous avez un peu de ce sang sur les mains »<sup>5846</sup>

Cette chanson est censurée lors d'une émission télévisée sur Antenne 2 le 14 novembre 1975. Elle n'est pas accusatrice envers les militaires d'Indochine mais les assimile de fait, de manière plutôt manichéenne, aux adversaires de la liberté et de l'indépendance de tout un peuple. Cette nouvelle accusation, pour eux qui ont connu les supplétifs et aidé l'ANV, qui voient dans la chute de Saïgon la victoire définitive et mortifiante de l'État communiste de la RDV qu'ils ont combattu, est un scandale, comme pour les autres chansons qui ont précédé. Sans avoir été déterminantes dans ce que les vétérans d'Indochine considèrent comme une hostilité permanente à leur combat et à l'armée, chantées et utilisées par des communistes ou des anarchistes, ces chansons témoignent d'une époque et d'une pensée de gauche effectivement hostiles à la guerre et en partie antimilitariste qui a accentué leur amertume et leur sentiment d'isolement.

### 3.2.2.2 *Le sentiment d'être incompris de l'armée et du pouvoir politique*

Les combattants d'Indochine ont donc l'impression d'être rejetés, même des années après leur retour, par une partie de la société métropolitaine. Mais certains d'entre eux pensent l'être également par l'institution militaire. Cela concerne plusieurs catégories très diverses de soldats d'Indochine.

---

<sup>5846</sup> Jean Ferrat, *Un air de liberté*, éditions Barclay, 1976.



Des anciens prisonniers d'Indochine libérés en 1951-1952 et en 1954 pour l'ensemble d'entre eux ont connu des déboires avec la Sécurité militaire ou, du moins, ont compris la méfiance qui les entoure dans l'armée. Leur passé de captifs soupçonnés de collaboration avec l'ennemi va les poursuivre plus longtemps encore et dépasse le cadre strict du retour. Les officiers, en général, ne subissent pas de désagréments. Toutefois, les capitaines Jean-Jacques Beucler et Xavier de Villeneuve quittent l'armée, leur avancement s'annonçant compromis, le premier en 1955 du fait de son parcours dans le camp n°1 et le second en 1956 pour son entretien fracassant avec Max Clos. Les autres connaissent la période de dégageement des cadres qui se sont « compromis » en signant des pétitions contre la guerre d'Indochine, même si c'était pour survivre.

Claude Baylé explique que cette méfiance a duré « longtemps » : « Nous étions montrés du doigt, suspects de sympathie marxistes, soupçonnés d'être passés dans le moule des commissaires politiques. [...] Bien informés par les fichiers, certains de mes futurs patrons iront jusqu'à me soupçonner de communisme. L'étiquette que m'a offerte la Sécurité militaire me collera longtemps à la peau<sup>5847</sup>. » Leurs dossiers les suivent, ce que confirme Jacques Bonnetête :

« Je ne les connais pas tous mais il y a plusieurs cadres de l'ANAPI qui ont été emmerdés tout le temps, brimés pour leur avancement. L'un d'eux, qui était secrétaire-général adjoint chargé de la communication, a été interrogé par la Sécurité Militaire et quand il est rentré en France, il a été convoqué toutes les quatre semaines à l'état-major de Lyon. Ensuite, il a passé des examens, je crois qu'il était sergent-chef, pour être au grade supérieur et il a mis six mois à être nommé alors que d'habitude, on l'est tout de suite. Et ensuite, ça lui a nui pour la légion d'honneur, qu'il n'a pas eue. Pour devenir officier, il a été, comme tout le monde, interrogé par le commissaire de police, c'est la routine pour tout candidat, et en plaisantant, il a dit « je ne pense pas avoir quelque chose à me reprocher ! ». Le commissaire lui a répondu : “ ne croyez pas ça ! ” et il a sorti un dossier très épais. C'est lamentable ! Il était “ *a priori* ” suspecté<sup>5848</sup>. »

Très vite, pour certains des anciens prisonniers, le plus souvent sous-officiers et petits gradés, leur carrière est impactée par cette parenthèse de leur vie dont ils se seraient bien passés. Les officiers supérieurs ne seront pas inquiétés car l'armée, au début des événements d'Algérie fin 1954, a besoin de chefs de corps, de commandants d'unités. Bigeard, Langlais, Allaire n'ont passé que trois mois dans les camps et l'état-major doit considérer qu'ils n'ont pas eu le temps d'être imprégnés par une propagande politique que, de toute manière, leur expérience, leur engagement et leur réflexion ne pouvaient accepter. Ils vont recevoir des commandements opérationnels. Mais pour ceux qui ont passé quatre ans dans les camps de la RDV, ce n'est pas le même dossier. Amédée Thévenet raconte qu'un de ses camarades, Jean-Marc Petit, a préféré révéler au 2<sup>ème</sup> bureau qu'il avait, sous la contrainte, expliqué à ses geôliers le fonctionnement du canon de 3.7 pouces. Résultat, sa demande d'engagement dans la gendarmerie est refusée après son retour en France<sup>5849</sup>. Claude Baylé, qui finit adjudant-chef après dix-sept ans de services, n'obtiendra jamais

---

<sup>5847</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, op. cit., p. 274.

<sup>5848</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bonnetête, le 15 février 2019 aux Invalides.

<sup>5849</sup> Amédée Thévenet, *Goulags indochinois*, op. cit., p. 345.

« sa barrette de sous-lieutenant (qu'il) croyait avoir méritée. [...]. La sécurité militaire, elle, ne perd jamais ses fiches. J'ai dû perdre mes galons d'officier quelque part au fond de la jungle tonkinoise<sup>5850</sup>. »

Jusqu'à aujourd'hui, Roger Cornet n'a toujours pas pu recevoir la rosette de la légion d'honneur qu'il avait espérée ; mais il considère avoir rempli sa mission jusqu'au bout :

« Je n'ai jamais pu être officier de la légion d'honneur parce que j'ai toujours été suspecté d'être communiste, depuis la captivité. C'est dû à mon honneur. Quand nous sommes partis en laissant nos camarades moins valides, le commissaire politique nous a dit qu'il serait au courant de ce qu'on dirait une fois libérés sur les camps. C'est vrai que les états-majors en Indochine, employaient beaucoup de Vietnamiens, et le vietminh était toujours très bien renseigné. Il savait tout ! Donc, je n'ai jamais voulu critiquer ou même parler de ces camps, de peur de nuire à mes camarades encore prisonniers. Nous ne voulions rien dire tant que tous les prisonniers n'auraient pas été libérés<sup>5851</sup>. »

Henri Knoppik a également eu le sentiment d'être rejeté par l'institution militaire. Devant la lenteur de l'armée à donner à un ancien prisonnier de la RDV le galon promis, il quitte l'armée à contre-cœur en 1955. En 1956, il tente ensuite de se rengager, son ancien commandant d'unité, le capitaine René Lepage l'ayant assuré qu'il le reprendrait. Mais il ne retrouve pas sa trace<sup>5852</sup>. Quand les anciens militaires sont rappelés en Algérie, il passe à la gendarmerie en espérant repartir. Les gendarmes l'accueillent d'un ton désagréable : « Surtout pas vous<sup>5853</sup>. » Son dossier semble l'ostraciser définitivement de l'armée.

Mais les anciens prisonniers ne sont pas les seuls à voir leur carrière freinée et à quitter l'armée, et plus tard à rester bloqués dans l'ordre des décorations. Est-ce leur passé indochinois ou leurs blessures ? L'armée ne se presse pas pour conserver d'autres types de cadres ou de soldats d'Indochine. Guy Delplace a souffert pour se rééduquer après une grave blessure à la face en 1952. Il garde l'espoir de poursuivre une carrière militaire. En 1956, il est bien affecté aux « Forces marines Rhin-Kehl » mais il est empêché d'entre à l'école d'officier marinier par une visite médicale, « faute de ne pas faire le poids » ! Il le prend mal et démissionne alors de l'armée. Il est ensuite affecté à un emploi réservé dans l'administration à Provins et reprend des études. Son retour et sa réadaptation ont pris plusieurs années avant de changer de vie, la rééducation et la solution plutôt forcée de quitter l'armée l'ayant forcé de le faire.

Les officiers d'Indochine sont, pour la plupart, repartis en Algérie et nombre d'entre eux ont voulu, cette fois, combattre jusqu'au bout pour garder l'Algérie à la France et gagner, à tout prix, ce nouveau conflit décolonial qui finit par les opposer à de Gaulle. Le commandant Tourret, comme bien d'autres fait partie de cette cohorte de centurions « perdus » pour avoir voulu éviter une nouvelle Indochine. Malgré la vindicte supposée du colonel Langlais à son encontre qui plombe son dossier militaire, sa carrière est ensuite relancée en Algérie grâce à la confiance de ses nouveaux chefs, le colonel Fourcade, les généraux Gilles puis Challe. Mais sa participation au

---

<sup>5850</sup> Claude Baylé, *op. cit.*

<sup>5851</sup> Entretien téléphonique avec Roger Cornet, *op. cit.*

<sup>5852</sup> René Lepage est, à ce moment, en garnison à Madagascar, avec le 2<sup>ème</sup> BPC.

<sup>5853</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Henri Knoppik, le 1er février 2020.

putsch d'Alger en avril 1961 casse sa carrière et sa propre confiance en l'armée. Il n'a pas pu supporter, après sa démission en 1964, de revenir à la vie civile sous le poids de ce qu'il considère comme des injustices à son égard. De plus, il a, comme parfois les chefs de corps en guerre, suscité des critiques parmi ses cadres pour les notes qu'il leur a mises. A-t-il lui-même été injuste envers le capitaine de Salins ? Reproduit-il le même genre de relations qu'entre Langlais et lui ? Salins en est resté persuadé jusqu'à sa mort en 2014. Leur « affrontement » est assez peu évoqué dans ces milieux encore feutrés de l'armée comme celui des anciens combattants sur les *affaires internes*. René de Salins, capitaine au 8<sup>ème</sup> Choc à Dien Bien Phu, a considéré que l'attitude de Pierre Tourret a cassé sa carrière ; il a démissionné de l'armée en 1961 pour cette raison. A la différence de son ancien chef, qui ne s'est jamais exprimé sur l'Indochine ni sur cette affaire jusqu'à sa mort en 1991, René de Salins a écrit deux mémoires sur son parcours indochinois : « Mon Séjour en Indochine », en 1991, et « Dien Bien Phu, une carrière brisée » en 1998, spécifiquement sur ses relations avec Pierre Tourret. Ce dernier texte est déposé au SHD<sup>5854</sup>. Il a des défenseurs. Sa biographie est bien plus longue que celle de Pierre Tourret sur Wikipédia<sup>5855</sup>. Son argumentation est difficile à résumer. Il pense que Pierre Tourret, prisonnier en Allemagne comme tant d'autres de 1940 à 1945, « concevait inconsciemment un certain complexe d'infériorité »<sup>5856</sup> envers lui qui, évadé de France, a combattu dans la 1<sup>ère</sup> armée en 1944-1945. Entre 1945 et 1953, il sert dans différents états-majors, y compris en Indochine, en 1953 à celui de Gilles. Cela le distingue des autres parachutistes qui n'ont pas passé autant de temps dans ces structures moins exposées qu'ils méprisent souvent. Est-ce une autre occasion de méfiance mutuelle entre deux officiers au parcours si différent ? Il est ensuite affecté en juillet 1953 comme adjoint au capitaine Tourret chef du 8<sup>ème</sup> Choc. Avant Dien Bien Phu, Salins affirme avoir vu les insuffisances de Tourret au feu et pense que celui-ci est devenu obsédé qu'elles soient révélées. Il est ensuite nommé commandant de compagnie, le capitaine Lamouliatte devenant adjoint au chef du 8<sup>ème</sup> choc. Leurs échanges à Dien Bien Phu sont apparemment dénués d'aménité. En 1954-1955, les notes attribuées à Salins par son chef sont désastreuses et il est rayé du tableau d'avancement au titre de commandant. Toutes ses tentatives pour y remédier sont vaines et sa réussite au concours d'entrée à l'École supérieure de guerre ne l'empêche pas de démissionner. La mémoire d'Indochine de ces deux soldats s'est vue affectée par une mésentente, qui a probablement nuit à leur carrière, entre autres éléments négatifs. Elle a touché leur vie et, peut-être, leur image.

En fait, officiers et sous-officiers attendent de leur hiérarchie, même proche, des gestes qui ne viennent pas, des récompenses, peut-être également des mea culpa des politiques comme des chefs

---

<sup>5854</sup> René de Salins, *Une carrière brisée*, mémoire, 1998, 38 p. ; consulté au SHD de Vincennes le 20 février 2018.

<sup>5855</sup> « Pierre Tourret » et « René de Salins », fiches biographiques consultées sur Wikipédia le 7 février 2021 ; cette dernière, créée en 2009, augmentée largement en 2014-2015, qui ne néglige aucun détail de carrière (faits, citations, décorations) va dans un sens favorable à l'officier.

<sup>5856</sup> *Ibid.*

militaires. Pierre Latanne, qui est revenu blessé et a besoin d'un an et demi pour se remettre sur pied, a eu le temps de réfléchir aux erreurs, lacunes et remarques désagréables de ses chefs directs (le lieutenant Rondeau, les capitaines Guillemot et Bizard) pendant la bataille de Dien Bien Phu, à leur manque de reconnaissance qu'il n'a pas oublié. Tout cela a du mal à passer. Ce qu'il supporte le moins, finalement, c'est d'avoir eu des chefs qui ont ensuite obtenu de la mémoire collective des combattants, une étiquette de prestige absolu pour leur attitude au feu, alors qu'il a dû supporter de leur part le mauvais côté du chef qui passe ses nerfs sur son subordonné sans lui donner l'encouragement qu'il mérite dans des circonstances aussi dramatiques. C'est cette suite de malaises internes à l'unité en temps de guerre et les graves erreurs tactiques de Dien Bien Phu que sa hiérarchie a étouffées, qui laissent ses plaies morales à vif, autant que les blessures, la défaite et la captivité, depuis le retour en Métropole. C'est ce qu'a ressenti Roger Bruge en l'interrogeant pour son livre sur Dien Bien Phu quarante ans plus tard<sup>5857</sup>.

Ce manque de reconnaissance à l'égard des vétérans d'Indochine peut également s'accompagner de jalousies envers un passé qui, dans l'armée du moins, donne un certain prestige. Les anciens de Dien Bien Phu sont, pour un grand nombre d'officiers décorés, promus à un âge plutôt jeune, notamment dans l'ordre de la légion d'honneur. Les autres vétérans ont reçu, en Indochine, des citations bien qu'ils n'en n'aient pas forcément eues à chaque action pour laquelle ils pouvaient en mériter. Après son congé de fin de campagne, Alfred Lebreton, passé lieutenant de réserve en Indochine dans les commandos du Nord-Vietnam, rejoint, « comblé » écrit-il, son unité d'origine, où il a fait son service militaire, le 4<sup>ème</sup> RTT de Sousse. Il est fait chevalier de la Légion d'Honneur pour ses titres de guerre en 1956 et activé comme lieutenant. Il fait face à la fois à la jalousie d'officiers moins décorés que lui et à leur suffisance, en raison de son statut d'officier sorti non de Saint-Cyr, mais des EOR de Cherchell. L'armée en reste aux divisions claniques et aux envieux, ce que constatait déjà Bigeard en arrivant au 23<sup>ème</sup> RIC dans l'été 1945, quand l'officier parachutiste aux faits de guerre déjà prestigieux rencontrait des officiers bien moins titrés mais soucieux d'une sorte de privilège de caste :

« Je dois dire que j'ai ressenti de la part de certains officiers, parfois d'un rang supérieur, un peu de jalousie. Certains qui m'avaient connu là-bas m'ont traité de branl... Mon chef de corps au cours d'une opération dans le sud tunisien m'a déclaré tout de go : "vous en avez assez comme cela des décorations. Laissez la place aux autres". Par la suite on m'a souvent refusé des stages parce que je ne sortais pas de St Cyr. D'autres se sont étonnés que je sois promu Commandeur de la Légion d'Honneur alors que je n'étais pas Officier de l'ordre du mérite etc. Pourtant en Indo, je ne voyais pratiquement jamais mes chefs et je n'ai jamais mendié de décorations<sup>5858</sup>. »

Même pour un ancien d'Indochine qui a fait la guerre d'Algérie sans être mêlé au putsch d'Alger, il reste toujours, titres de guerres ou pas, l'ancien EOR de Cherchell. Or, en 1961-1962, l'armée dégage de nombreux cadres. Il est donc, en quelque sorte, en danger :

---

<sup>5857</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 608.

<sup>5858</sup> Extrait d'un courriel d'Alfred Lebreton, reçu le 28 août 2020.

« Tout le reste de la carrière il m'a été nécessaire de lutter, car avec la fin de la guerre d'Algérie, l'Armée a licencié beaucoup de cadres. Je n'avais aucune chance de rester n'étant pas Saint-Cyrien. Alors je me suis attelé à des concours, des stages, puis à des examens (licence de droit). Ensuite, le travail a fait le reste. Un an avant mon départ en retraite, mon Directeur me prenant à part m'annonçait qu'il me proposait pour le Grade de Commandeur de la Légion d'Honneur. Grosse surprise pour moi ! Et il tenait à faire en sorte que je sois nommé Général car me dit-il « on vous a fait tellement de vacheries durant votre carrière<sup>5859</sup> ! »

Les vétérans restent très sensibles aux décorations, qui ont un sens pour eux. Elles ne suffisent pas à combler les lacunes passées de l'armée envers les anciens combattants d'Indochine.

### 3.3 Les différents niveaux du « supplice indochinois »

« J'ai mis 20 ans, pour non pas oublier, mais avoir des nuits plus sereines. » (Jacques Bouthier)

Il arrive que leur mémoire d'Indochine laisse les anciens combattants en paix. Mais cela ne dure pas toujours, même quand le retour ne s'est pas mal passé. Malgré la guerre et ses horreurs, tous ou presque ont gardé de belles images de ce pays, de sa population. Mais une partie d'entre eux n'ont pas toujours pu gérer les suites de la guerre d'Indochine, laquelle laisse l'impression d'une terre cruelle qui a provoqué des maladies et blessures particulières, de plus en plus douloureuses avec les années. « Un délice pervers de l'Asie », m'a dit un vétérinaire. En effet, beaucoup d'anciens soldats ne peuvent oublier ce qui les a atteints, les mauvais souvenirs en partie disparus pendant la vie active et qui reviennent les hanter plus tard. C'est un ensemble de supplices lent et douloureux que certains connaissent lors des accès de nostalgie négative, les souvenirs traumatisants et les scènes de dégoût qu'ils ont connus en Extrême-Orient. Plusieurs ont eu le courage de me le dire ou de me l'écrire pour que je le transmette ; non pour être plaints mais pour que les lecteurs le sachent. En réalité, ce sont des signes de stress post-traumatique, qui ont pu se révéler à la fin du séjour, au retour ou bien plus tard, à l'occasion d'un nouveau traumatisme, un nouvel épisode de guerre, accident ou événement familial éprouvant.

#### 3.3.1 Stress post-traumatiques et séquelles diverses depuis l'Indochine

« (Les névroses de guérilla) sont dominées par l'appréhension du monde extérieur, l'état d'alerte, la méfiance, le sentiment d'échec, le remords, la tristesse et la culpabilité. Elles s'accompagnent de troubles caractériels, assez souvent de recours à l'alcool et, plus rarement, à la drogue<sup>5860</sup>. » (Marie-Claude Lénès)

Le stress post-traumatique est un syndrome, un ensemble de troubles se traduisant par de l'anxiété persistante et au pire, des souffrances morales et physiques déclenchées par des événements traumatisants dont les combattants ont été à la fois victimes et témoins, et qui nécessitent une prise en charge de psychothérapie dont tous n'ont pas pu bénéficier. Il s'agit

---

<sup>5859</sup> *Idem.*, reçu le 1er septembre 2020.

<sup>5860</sup> Marie-Claude Lénès, « TPS : traitement du psycho-trauma par la thérapie psycho sensorielle », *tps-trauma.org*, janvier 2010. En ligne : <https://tps-trauma.org/> (Consulté le 14 mars 2022).

pourtant de situations identifiées assez tôt, qui correspondent à nombre de situations vécues par les combattants d'Indochine qui ont plus ou moins affecté leur vie par la suite.

### 3.3.1.1 PTSD<sup>5861</sup> ou stress post-traumatique

Il ne s'est passé qu'une vingtaine d'années, depuis l'invention de la « névrose traumatique » par Herman Oppenheim en 1884, pour en isoler la notion de « névrose de guerre » grâce au psychiatre allemand Hoenigman en 1908, que les carnages de la Première Guerre mondiale vont démultiplier en de nombreuses pathologies que les spécialistes découvrent en même temps qu'ils doivent trouver les moyens thérapeutiques de les soigner. Mais de cette fin de Première Guerre mondiale jusqu'à la fin de la Seconde, c'est davantage la théorie que la pratique qui s'illustre dans ce domaine. L'armée française constate des névroses de guerre après la défaite de juin 1940, l'armée américaine s'en préoccupe lors des combats dans le Pacifique (1942-1945) et en Europe (1943-1945) où le mot de *stress* apparaît. Il faut attendre 1950 pour identifier un « syndrome des déportés » après les découvertes des camps de concentration et d'extermination et leur cortège de survivants décharnés. On est alors loin du simple lien des premiers temps entre la névrose et l'hystérie.

Les vétérans d'Indochine sont-ils nombreux à en être atteints ? Il n'existe pas de statistiques fiables. Certains combattants d'Indochine, dans ce qu'ils décrivent par leurs témoignages, sont potentiellement, selon les cas, atteints par ce stress né des névroses de guerre dues au combat, lié au danger, aux effets des armes, du bruit, de la peur et pour les prisonniers français de la RDV, une forme particulière du syndrome des déportés. Ce dernier se caractérise par une asthénie, une perte de l'identité, une anxiété liée à l'hygiène, à la faim et un sentiment de culpabilité d'avoir survécu. Dans le cadre d'une guerre de décolonisation, les frontières entre les syndromes ont tendance à se mélanger, du fait d'un type de conflit particulier. Marion Ribeton cite Louis Crocq, qui identifie une « névrose de guérilla » bien spécifique, « où l'insécurité quotidienne de la vie en poste isolé, des patrouilles, des embuscades, et la culpabilité éprouvée comme témoin ou acteur d'exactions, créent un climat névrogène et une pathologie proche de l'ancienne "nostalgie" souvent compliquée d'alcoolisme ». Cette situation se complique également du fait de l'isolement des combattants lié au séjour de longue durée (deux ans et demi dans l'armée de terre), de l'éloignement des familles et le constat de l'indifférence ou de l'hostilité de la Métropole à leur engagement. La jeune doctorante constate que « si la guerre de Corée (1950-1953) a pu instaurer un dispositif de *psychiatrie de l'avant* efficace, les guerres post-coloniales d'Indochine (1946-1954), d'Indonésie, d'Algérie (1954- 1962) et d'Angola ont encore une fois oublié cette leçon thérapeutique des guerres précédentes »<sup>5862</sup>. Ceux qui

---

<sup>5861</sup> Post-traumatic stress disorder.

<sup>5862</sup> Marion Ribeton, « Reconnaissance » et « réparation » des troubles psychiques de guerre dans les armées françaises : perception subjective des militaires. *Étude exploratoire qualitative chez 15 militaires français souffrant d'état de stress post-traumatique imputable au service*, thèse de doctorat en médecine, soutenue le 19 octobre 2015 à l'Université de Lorraine ; pp. 40-45 ; <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01734441/document> (Consulté le 15 mars 2022)

ont souffert en Extrême-Orient et dans « leur vie d'après », peuvent donc reprocher au service de santé de l'armée en Indochine et en Métropole, de la sortie de la Seconde Guerre mondiale à celle de la guerre d'Indochine, et après 1954, un manque de maîtrise du phénomène de stress post-traumatique. Mais le travail de Marion Ribeton<sup>5863</sup> permet donc de constater que les connaissances sur le sujet ont avancé très lentement, ne se sont formulées que trop tardivement devant le caractère nouveau des guerres de décolonisation par rapport aux autres conflits, depuis la matrice, la guerre Russo-japonaise de 1904-1905.

Mais tous les combattants sont loin d'avoir ressenti, selon eux, ces formes de stress. Volonté de ne pas apparaître « malades », sujets à faiblesse ? L'enfer de ce piège de cinquante-six jours de combats, de bruit ininterrompu et de danger permanent qu'est la bataille de Dien Bien Phu, l'angoisse de l'embuscade, de la trahison, le manque d'hygiène ont provoqué des conséquences très différentes d'un combattant à l'autre, du mauvais souvenir au phénomènes neuropsychologiques nécessitant des soins lourds. Ils ont pu connaître, parfois longtemps après la fin du conflit, des réactions d'*intrusion* (revivre sans cesse la scène traumatisante de jour comme de nuit par des cauchemars), d'*évitement* (éviter toute pensée pouvant évoquer la scène traumatisante ou le conflit lui-même) ou d'*hyperstimulation* (être sans cesse sur le qui-vive dans une situation de paix<sup>5864</sup>).

La pudeur des hommes de cette génération, la pensée que les cauchemars sont un phénomène naturel bien que très douloureux et que voir un « psy », quelle que soit sa terminologie, équivaut à reconnaître une folie qu'ils n'ont pas, leur apparaît insupportable alors que leurs problèmes viennent plutôt, selon eux, d'un manque d'accompagnement psychologique, militaire mais également civil. Les vétérans ne prennent que tardivement le temps de se faire soigner, c'est-à-dire, dans un premier temps, d'en parler. Cela reste difficile à évoquer devant un tiers, *a fortiori* un doctorant qui va loin dans leur intimité<sup>5865</sup>. Encore est-il plus facile de l'évoquer si longtemps après, surtout si ces tourments ont, pour beaucoup d'entre eux, disparu avec le temps. Mes questions auraient généré encore moins de réponses vingt ans plus tôt. Mais la perspective de la voir exposée dans une étude, aussi utile soit-elle pour comprendre leurs doutes et leurs souffrances, reste un exercice trop difficile pour une partie d'entre eux. Félix Franel a répondu simplement : « J'ai eu des difficultés de réadaptation »<sup>5866</sup>, mais il est trop difficile d'aller au-delà. Les réponses aux questions sur leurs cauchemars, ceux de leurs camarades, leurs « peurs » et sensations négatives récurrentes sont de l'ordre de 30 à 50 % sur l'ensemble des questionnaires et sont courtes sinon monosyllabiques. Trois vétérans ont donné une réponse sobre et éclairante sur ce point. Jacques

---

<sup>5863</sup> *Ibid.*

<sup>5864</sup> *Cf. infra*, pp. 1464-1465. L'exemple de Jean Slezarski à son dernier retour d'Indochine.

<sup>5865</sup> Question n°99 : Certains soldats ont fait des cauchemars à leur retour : était-ce votre cas ? Si oui, avez-vous parlé de ces cauchemars à quelqu'un ? Question n°77 du questionnaire de Raphaëlle Branche : Question n° 100 : « Connaissez-vous des gens dans ce cas ? ». Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche n°78 : Connaissez-vous des gens dans ce cas ?

<sup>5866</sup> Extrait du questionnaire de Félix Franel, reçu le 24 août 2018.

Penot, ancien de Dien Bien Phu et des camps de prisonniers, assure avoir fait « des cauchemars, parfois » mais n'en « parler, jamais »<sup>5867</sup>. Les traumatismes légers ou lourds sont toujours présents même si leur récurrence reste irrégulière. Serge Têtu, comme la plupart de ses camarades, n'a pas connu de compagnon d'armes qui lui ait parlé de ses cauchemars, comme il est de mise entre les hommes de cette génération, silencieux sur leur guerre et sur leurs souffrances. Il peut donc ajouter : « il est peu probable que ceux qui en ont eu en parlent »<sup>5868</sup>. Plusieurs pointent une énorme lacune de l'armée, dans cette absence de soins post-traumatiques, un phénomène pourtant connu mais peu pris en compte en Indochine comme en Métropole, ce qui ne passe pas auprès des vétérans : « On n'a pas eu de soutien de quoi que ce soit ! Quand on rentrait, “vous êtes dissous, au revoir messieurs. Vous avez votre permission, vous revenez de temps de temps ! » Il y avait peut-être un contrôle médical et encore ! A l'époque on ne parlait pas de dépression ; un type qui en avait une, c'était une lavette ! Alors que c'est extrêmement grave »<sup>5869</sup> ! »

Rares sont donc les vétérans qui ont parlé, autour d'eux ou à un médecin, de ces troubles post-traumatiques, mais certains ont réussi à le faire. René Laroche en a parlé à un médecin bien après son retour, comme Joseph Koeberlé à un médecin militaire, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des cauchemars « chroniques. On reste combattant même en dormant »<sup>5870</sup>. » William Schilardi a fait des cauchemars et est parvenu à en parler « avec ses frères d'armes »<sup>5871</sup>. Un tiers des réponses concernent les cauchemars de la nuit et remontées de souvenirs difficiles en journée, qui ne sont heureusement jamais quotidiennes. Une partie d'entre elles concerne des vétérans qui en ont surtout connu dans les premiers temps de leur retour, sur la lancée d'un conflit marqué d'une tension pas encore retombée et qui suppose que les cauchemars sont parfois apparus pendant leur séjour. Roger Ouïste s'est « battu la nuit » pendant plusieurs mois, non au retour d'Indochine mais à celui du Maroc, après son congé de fin de campagne : « En rentrant du deuxième séjour, j'ai eu des cauchemars, je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. C'est assez amusant d'ailleurs, c'est en rentrant au Maroc après le congé, retrouver les goumiers, que tout est revenu à la surface et pendant deux ou trois mois, j'ai passé des nuits agitées »<sup>5872</sup>. » Guy Gantheret n'a pas eu de cauchemars tout de suite en rentrant, mais il a connu de mauvaises nuits pendant quinze ans :

« Après, comme tout, ça passe. Mais les cauchemars ont commencé en 1955 à mon retour et ont duré plus de quinze ans. Au début, je me réveillais en pleine nuit ; mon épouse comprenait. Le problème, c'est que je rêvais que je repartais. Dans mon rêve, je disais “mais j'ai déjà fait deux séjours !” mais ça ne faisait rien, on me disait de repartir. Ce n'était pas toutes les nuits. Ça s'arrêtait et puis ça repartait. Je suis pensionné à cinquante pour cent, pour cette raison »<sup>5873</sup>. »

---

<sup>5867</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>5868</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>5869</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>5870</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>5871</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5872</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouïste, *op. cit.*

<sup>5873</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, *op. cit.*



Jacques Bouthier confirme qu'il faut du temps pour devenir plus apaisé sur son passé indochinois : « J'ai mis 20 ans, pour non pas oublier, mais avoir des nuits plus sereines<sup>5874</sup>. » D'autres vétérans sont poursuivis par ces « remontées d'Indochine » jusqu'à aujourd'hui d'une manière inconstante, impossible à maîtriser et à expliquer. Pourquoi une nuit plutôt qu'une autre ? Le contenu est alors très éclectique, allant du cauchemar absolu, intrusif, qui est de revivre l'épisode de leur combat le plus traumatisant jusqu'à aux souffrances de guerre classiques dans ce type de conflit. André Laperle explique cette diversité de rêves difficiles parce qu'il me fait confiance pour les comprendre et qu'il veut aller au bout de son explication : le pire des « cauchemars éveillés » qu'il ait vécu est le terrible combat du Xom Sui au Ba Vi, le 10 décembre 1951, qui revient le visiter certaines nuits, sans raisons apparentes, « le Ba Vi ou j'ai laissé beaucoup de camarades ». En d'autres occasions, il revit en pensée, le jour ou la nuit :

« Des marches épuisantes... marcher, marcher, marcher... [...]. Au Cambodge, ce qui me revient à l'esprit assez souvent aussi, c'est marcher des kilomètres et des kilomètres avec la soif, et courir après des mecs pour se retrouver au Siam (c'était le nom de l'époque !) à courir après des Issarak qui étaient les fameux futurs Khmers rouges, qui étaient aussi des voleurs de lapins comme dirait l'autre, de troupeaux et ainsi de suite. Non c'est ça qui me revient surtout, des crapahuts, des crapahuts, crever de soif, les fourmis rouges, les sangsues<sup>5875</sup>. »

Ces pensées sont d'une récurrence très irrégulière mais ce sont les mêmes rêves ou pensées : « Ce sont des psycho-traumatismes de guerre. C'en est d'avoir brancardé des camarades, roulé des copains dans des toiles de tente, des morts...ça revient ! ». Mais il n'est pas torturé pour autant parce qu'il a accepté la récurrence de ces souvenirs et qu'il assume son passé. Les mauvais souvenirs ne suffisent pas à lui faire oublier qu'il a aimé ce territoire, cette partie aventureuse de sa jeunesse, la solidarité entre frères d'armes. C'est la raison pour laquelle il ajoute : « Mais me reviennent aussi de bons moments, il y en a aussi<sup>5876</sup> ! » Pour ceux qui ont des cauchemars la nuit et/ou des pensées récurrentes en journée, cela semble donc un *mal logique* et, de plus, elles sont trop difficiles à raconter à qui que ce soit. Ils ont donc vécu avec : « Je n'ai jamais fait de cauchemars mais certains souvenirs continuent à me hanter. Je ne pourrais pas les évoquer<sup>5877</sup>. » Même chose pour les nuits agitées : « J'ai fait des cauchemars dont je n'ai parlé à personne »<sup>5878</sup>, écrit André Fabiano. Pour ceux qui ont eu peu de cauchemars, cela ne les a pas suffisamment dérangés au point d'aller voir un spécialiste.

Les deux-tiers des réponses affirment ne pas avoir connu de cauchemars récurrents ou de pensées perturbantes en journée, ni en avoir entendu parler chez d'autres vétérans, répondant sobrement « non » sans plus de précisions. Mais le sujet est compliqué. Quelle est la différence entre des cauchemars, des pensées négatives, le mal jaune, un traumatisme et le stress post-traumatique ? Les anciens d'Indochine, qui ont vu peu de médecins et aucun spécialiste ont-ils

---

<sup>5874</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>5875</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>5876</sup> *Ibid.*

<sup>5877</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5878</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

répondu « non » par pudeur, parce qu'ils relativisent des troubles logiques après un tel engagement outre-mer ou parce que leurs « ennuis », selon eux, ne relèvent pas de cette catégorie dont le nom fait peur ? C'est un peu tout cela qui caractérise Jacques Allaire. Il pense tous les jours à l'Indochine, souffre de l'absence de ses camarades mais n'en semble pas « torturé » pour autant la nuit, ce qui est paradoxal. Son besoin de lire tous les jours sur cette partie de son passé ne trouve pas systématiquement sa source dans des déchirements intimes qui l'empêchent d'avancer. Le devoir de mémoire est justement le contre-feu de sa douleur qui apaise un sentiment de culpabilité transformé en nostalgie, en *mal jaune*, en quelques regrets supportables pour sa conscience que sa foi religieuse contribue également à soulager, en partie. Il est encore, en pensée, en Indochine et il n'est pas besoin d'analyser cette dépendance. Ses camarades admettent l'existence du stress post-traumatique. Lui se montre ironique sur l'interprétation médicale de la psychologie du combattant et le fait que le passé ne doit pas toujours être interprétable : « C'est du vent qui vient des psychanalystes. Le passé appartient au passé<sup>5879</sup>. André Barrère répond d'un raide « Non, ce sont certainement des faibles »<sup>5880</sup>, estimant que chaque conflit a son lot d'horreurs, pas plus l'Indochine que d'autres guerre et qu'il faut, comme le dit Jacques Allaire, laisser le passé où il est.

La récurrence de ces souvenirs est douloureuse parce qu'elle replonge les vétérans dans la douleur pourtant lointaine et l'impuissance de ne pas avoir pu éviter les drames. René Maillochon y repense régulièrement. Il a formé des unités vietnamiennes au sein de la Mission Militaire Française. Il y a connu de belles heures mais également des drames parce que l'entraînement des troupes se faisait sur le terrain, avec le danger d'une embuscade qui s'est produite, le 11 novembre 1953 pendant la « bataille du riz »<sup>5881</sup>. Ce n'est pas seulement l'embuscade qui revient « le visiter », mais ses conséquences, comme les blessés agonisants sous ses yeux ; un souvenir impossible à gommer :

« Le malheur dans ce truc-là, pour la guerre d'Indochine comme pour cette bataille, c'étaient les blessés. Il fallait les évacuer vers les hôpitaux. Et comment faire ? En gros, ça a commencé après 7h30, à 10h c'était fini, il y avait nos 120 types et puis d'autres car on n'était pas tout seul, ce n'est pas un médecin de bataillon qui pouvaient sauver les gars. [...] Vers 21 heures on était à Haiphong et 22 heures à l'hôpital, mais la moitié des blessés étaient morts<sup>5882</sup> ! ».

D'autres vétérans connaissent les raisons de leurs cauchemars plus épisodiques ; ils en ont reparlé. Interrogés sur leur passé indochinois par des journalistes ou des historiens, cette plongée dans le passé, parfois longue, les a déstabilisés pour un temps. André Boissinot et Louis Simoni me l'ont assuré en fin d'entretien ou les jours suivants.

Courageusement, René Laroche a replongé dans son récit mémoriel pour détailler un parcours de souffrances, pour avoir vécu des moments qu'il n'a pas réussi à évacuer. Début août 2018, notre première conversation téléphonique a duré trois quarts d'heure ; il avait besoin de parler, de connaître mon point de vue, égrenant les visions les plus cauchemardesques de son passé

---

<sup>5879</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>5880</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5881</sup> Cf. *supra*, pp. 783-784.

<sup>5882</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

indochinois. « Une guerre c'est dégueulasse », répète-t-il. Mais il y ajoute des conditions de vie atroces comme de dormir à même le sol ou dans un cimetière pendant une partie de son séjour (« J'ai passé une partie de mon séjour à dormir par terre, onze mois dehors »), au pied des camions sans avoir de base arrière régulière, les rigueurs du climat « entre mousson et chaleur extrême », les nuits sans sommeil<sup>5883</sup>.

Ce dialogue l'a mis en confiance et a permis de convenir d'un entretien moins de trois semaines plus tard. Sa femme est présente dans un entretien qu'il appréhendait et relaie un dialogue qu'elle connaît pour en avoir également souffert. Nous avons ensemble reconstitué son parcours en Indochine puis celui de sa mémoire. Au retour et dès les premières années qui suivent, pendant quatre ans, il parle très peu de l'Indochine : « J'en n'ai jamais parlé à personne, à part avec des anciens au début ; ceux qui ont fait l'Indochine ». Il n'a pas encore de cauchemars ; ils surviennent plus tard, par accident alors qu'il vient de retourner à la vie civile.

« René Laroche : Mes cauchemars ont commencé bien après mon retour. Le but était de retrouver ma future épouse, donc au début ça allait. Et puis quand je suis parti au Maroc, ça allait parce que j'étais toujours dans le bain.

Mme Laroche : Il a eu un grave accident de moto.

René Laroche : Je m'en étais bien sorti ! Mais quand j'ai eu mon accident, elle était enceinte et on construisait... On a tout eu ! Mais c'est elle qui a souffert, moi aussi paraît-il mais je ne me rappelle pas. C'est maintenant que j'ai des problèmes, pas avant l'accident. Je me revoyais exactement en Indochine. Je ne revoyais pas que l'Indochine, mais tout ce que j'ai fait. Ça m'a redéclenché des souvenirs.

Mme Laroche : Ça a déclenché des traumatismes. Peut-être le traumatisme crânien. Les médecins m'ont dit de m'armer de patience.

René Laroche : [...]. J'ai des pertes de mémoire terribles. Mais sur l'Indochine, je ne sais pas pourquoi. Je me revois ... »<sup>5884</sup>.

Pour témoigner et, peut-être, se libérer de certains de ses souvenirs, il « revit » son passé :

« Je vous dis ce que j'ai vu. Je me vois encore “ en film ”, je revois les endroits où j'étais. Le « mal jaune » ? Je ne sais pas ce qu'on appelle le mal jaune. Je pense à l'Indochine, pas au cap Saint Jacques (où son séjour s'est plutôt bien passé, NDA) mais au Tonkin. On me soigne encore pour ça. J'en fais des cauchemars. Je n'ai pas de bons souvenirs. L'Indochine, c'est un mauvais souvenir.

Mme Laroche : Ah oui, il est traumatisé...

René Laroche : J'ai quand même des séquelles importantes. C'est très dur. C'est indélébile, même encore maintenant. C'est très bien, ceux qui n'y pensent plus ou qui racontent que c'est bien. Tant mieux pour eux. Moi j'ai vu des choses... Je n'ai pas vécu des catastrophes, des hécatombes, mais des coups dégueulasses, des gens qui brûlaient à cause du napalm.

Mme Laroche : Il y pense beaucoup la nuit, et parfois la journée... Au retour, il n'en parlait pas. Tout dépend qui. Là il parle très bien avec vous, mais il ne parle pas de tout ça à d'autres personnes, parce qu'ils ne comprennent pas. On l'a traité d'assassin ! Donc il évite d'en parler. Je l'ai vécu aussi<sup>5885</sup>. »

Plus tard, habitant à Draguignan, ils vont très souvent en famille au mémorial de Fréjus (donc quarante ans après son retour, NDA) : « C'était logique. J'essayais de trouver des noms de copains mais il y en a tellement qui sont morts au combat que je n'ai pas pu tous les trouver. Ça fait mal, ce sont les copains qui sont morts. On pleure ». Il faut être courageux pour parler de souvenirs aussi

<sup>5883</sup> Extrait d'une conversation téléphonique de l'auteur avec René Laroche, le 9 août 2018.

<sup>5884</sup> *Ibid.*

<sup>5885</sup> Entretien de l'auteur avec René Laroche, chez lui, à Saint Vit, le 27 août 2018.

traumatisants. D'autres n'ont jamais pu en parler mais n'ont pas pour autant pu chasser ces mauvais souvenirs trop dérangeants ou bien l'ennui qui les gagnait en Métropole et se sont réfugiés dans la solitude ou dans les addictions<sup>5886</sup>.

Les vétérans d'Indochine ont également pu mettre du temps à se réadapter à un environnement sans danger et à ne plus porter d'arme pour se défendre en cas d'attentat ou d'agression inopinée. La question sur « des peurs particulières » après leur retour<sup>5887</sup> était maladroite ; le mot « peurs » était excessif et a pu les heurter. Il aurait fallu le remplacer par un terme moins mortifiant comme « méfiance » et leur demander s'ils s'étaient sentis en insécurité même en étant rentrés chez eux après la guerre ou leur dernier séjour. Peut-être les réponses auraient-elle alors été plus nombreuses (à peine la moitié seulement sur 83) et moins négatives (80 % ici) car, ayant vécu deux ans et demi sous tension quasi-permanente, il est logique d'avoir du mal à se débarrasser du sentiment d'insécurité, ce que plusieurs d'entre eux m'ont signifié. Dans les autres conflits, nombre de témoignages ont attesté de cette difficulté, notamment après la Première Guerre mondiale.

Même si cela est plus sensible pendant les permissions, qui ne sont que des coupures éphémères où le sentiment d'insécurité n'a pas le temps de disparaître, il reste toujours une peur de « l'ennemi de l'intérieur » qui viendrait agresser le combattant coupable d'avoir combattu de manière injuste et d'avoir tué des innocents. Pour celui d'Indochine, les militants communistes ou cégétistes représentent parfaitement ce genre de menace, d'autant que le vocable cité entre guillemets est l'expression favorite, assez jacobine dans son sens premier, les concernant. Mais mis à part une méfiance envers ce genre d'ennemi, il ne semble pas que ce sentiment d'insécurité poursuivi en Métropole ait concerné de nombreux vétérans.

Quelques anciens en ont toutefois ressenti, du moins dans les premiers temps de leur retour. Ainsi Francis Oustry connaît-il toujours le même réflexe de méfiance : « Mon Dodge portant un mortier saute sur une mine à la sortie du poste. Je suis le seul rescapé. Même à présent, lorsque je vois un obstacle sur la route, si je suis en voiture, je l'évite. Même un morceau de papier<sup>5888</sup>. » Dans toutes les sorties de conflits, des anciens résistants ou des soldats qui combattaient en mode de pacification, dans des postes ou avec des unités de supplétifs ont même après le conflit vécu avec le sentiment permanent d'être pourchassés, menacés, égorgés. Jacques Chaban-Delmas a souvent raconté qu'il avait gardé ce réflexe, en rentrant dans une pièce, d'avoir un regard circulaire pour voir s'il y avait une porte par laquelle s'échapper en cas de problème.

Le fait de ne plus avoir d'armes avec soi a pu, au début, donner ce sentiment d'insécurité, celui de ne pas pouvoir se défendre en cas de problème pour ceux qui n'ont pas cessé d'en porter une pendant leur séjour. Robert Drouilles affirme ne pas avoir eu de « peurs particulières », mais avoir

---

<sup>5886</sup> Cf. *infra*, pp. 1431-1433.

<sup>5887</sup> Question n° 104 : Aviez-vous des peurs particulières à votre retour ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n°79 : Aviez-vous des peurs particulières à votre retour ?

<sup>5888</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

eu, quelques temps après le retour, « un certain sentiment d'insécurité. Je me sentais toujours plus ou moins gêné de ne plus avoir une arme à portée de la main »<sup>5889</sup>. Il y revient en entretien quelques mois plus tard :

« J'avais trop de mauvais souvenirs de la guerre et des restrictions. Il faut dire qu'au début, il était heureux de ne plus avoir d'armes et de ne plus me méfier de tout. Mais pendant un temps assez court, la méfiance est revenue avec les habitudes d'Indochine. C'était curieux [...] ; je me couchais et je n'avais pas le fusil sous l'oreiller, j'avais le sentiment qu'il me manquait quelque chose ! On était obligé d'être constamment armé, j'avais toujours le revolver, là-bas. En France, je me sentais un peu nu ! Ça n'a pas duré<sup>5890</sup>. ».

Plusieurs vétérans d'Indochine assument, en entretien, avoir continué à porter une arme comme Paul Gardon et Alexis Arette, qui a eu du mal à s'acclimater à une vie de paix en Métropole ; ainsi, « tout au plus, pendant une année de "réadaptation", ais-je gardé une arme à ma portée pendant la nuit<sup>5891</sup> », écrit-il. Le réconfort d'une arme à proximité de soi a duré un temps plus ou moins long, tout comme l'apaisement face à un bruit accidentel pouvant ressembler à un tir d'arme légère, ou comme le tonnerre lors d'un orage, à un tir d'artillerie, au moment où le vétéran ne s'y attend pas. « Au début, des pétarades de moteur m'ont parfois inquiétées<sup>5892</sup> », a reconnu Jacques Bouthier. Aujourd'hui, les vétérans voient ces incidents comme une brève période, un peu fébrile, de retour à la paix.

### 3.3.1.2 *D'autres séquelles que psychologiques*

Les cauchemars ne sont pas, hélas, les seuls effets de la souffrance de certains vétérans d'Indochine. Pendant un temps plus ou moins long, les maladies et les blessures reçues en Indochine ont continué ou continuent encore à faire souffrir les vétérans. Au-delà de celles soignées au retour, elles sont le rappel parfois douloureux de cette mémoire que l'on ne peut oublier ne serait-ce que par les ressentis physiques et le plus souvent inconstants des maladies et des blessures.

Les blessures physiques sont souvent considérées comme les traumatismes les plus faciles à gérer car, comme me l'a dit un jour, un vétéran, « il suffit de guérir ». Mais ce n'est pas si simple. Les maladies même soignées et les blessures même réparées dans l'essentiel sont un rappel plus ou moins cruel de la guerre dans le quotidien retrouvé. Nombre de vétérans d'Indochine sont pensionnés, soignés pour des affections de longue durée même si ce sont davantage des rechutes qu'une maladie en continu ; c'est le cas de la dysenterie et du paludisme. Leurs accès, les douleurs réveillent de manière inconstante un aspect particulier de la mémoire d'Indochine, au fur et à mesure que les années passent.

---

<sup>5889</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5890</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>5891</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>5892</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

Le métier les appelle, en garnison et en Algérie. Ils vont donc repartir sans se poser de questions ni évoquer leurs souffrances. J'ai expliqué le cas de Pierre Latanne qui met presque deux ans à soigner ses blessures et maladies d'Indochine. Le temps n'arrangeant pas les choses, ses séquelles sont particulièrement nombreuses. Il m'en fait la liste autant par précision que par autodérision, pour que je me rende compte de son quotidien de vétéran, même si toutes les affections ne se produisent pas en même temps :

« A propos des séquelles, j'évoquerai celles de la jambe et de l'audition. Celles de l'audition ont surtout été provoquées par les explosions de la bataille (des centaines par jour toutes très puissantes) d'après les médecins qui m'ont traité. Mon tympan a été lésé. Je porte un appareil auditif depuis 25 ans car avec l'âge, la perte s'est aggravée (70 % de perte à chaque oreille). Quant aux séquelles de la blessure, elles sont innombrables. J'ai consulté ma fiche d'infirmités résultant de blessures ou de la captivité établie vers 1993 à l'issue d'une visite médicale à laquelle ont été soumis tous les anciens combattants de Dien Bien Phu à Paris. Une journée entière d'examen et de radios. Résultat : je lis sur ma fiche : gonarthrose, séquelles de traumatisme, gonalgies, perte auditive de 70 % et acouphènes, troubles néphrétiques du membre inférieur droit, troubles vasculaires, arthrose vertébrale et sciatalgies, colite, hémorroïdes congestives, syndrome asthénique, édentement, conjonctivite chronique, dermatite ocre du membre inférieur droit, troubles prostatiques, rhumatismes polyarticulaires...ouf !!!! Mais je respire toujours<sup>5893</sup>. »

Mais il faut d'abord guérir. En mars 1956, son premier souhait est de repartir pour ne pas végéter dans un hôpital ou une garnison sans relief. Ses trois mois de congés de fin de campagne d'Indochine achevés en plus de son temps de rééducation, il repart en Algérie, « en boitillant » :

« J'ai été ensuite convoqué à Toulouse en vue de ma prochaine affectation. « Quoique vous choisissiez comme affectation, on vous enverra certainement en Algérie » me dit le capitaine qui me reçoit. Donc mon choix a été vite fait. J'ai choisi l'Algérie où les troubles avaient éclaté depuis le 1er novembre 1954. Et en juillet 1956, départ pour l'Algérie par bateau, destination Oran avec une affectation en poche pour le 6<sup>ème</sup> Bataillon de tirailleurs algériens<sup>5894</sup>. »

Ceux qui ont des blessures de guerre par balle, éclats divers de grenades, obus s'estiment plutôt chanceux que cela n'ait pas été plus grave. Plus ou moins bien soignés sur le « champ de bataille » ou en hôpital de campagne, la longévité de leur vie éprouve ces réparations, surtout lorsqu'il n'a pas été possible de complètement résorber les blessures. Ainsi, nombre d'anciens d'Indochine ou d'autres conflits ont eu longtemps ou ont encore des éclats dans le corps, si petits et multiples qu'ils n'ont pu être tous enlevés. Certains d'entre eux ont eu tendance à ressortir naturellement ou bien il a fallu les enlever parce qu'ils se « balladaient » dangereusement dans leur corps. Serge Têtu a longtemps senti l'un d'eux : « J'ai un éclat qu'on voulait m'enlever à Hanoi. [...]. Ça me brûle à chaque changement de temps »<sup>5895</sup>. La plupart de ces affections sont donc plus gênantes que douloureuses, fort heureusement. Elles peuvent même amener des situations cocasses, devant leur côté – et leur dénomination - exotiques. C'est le cas de la « maladie du buffle », qu'André Jamain ressent encore : « Elle revient de temps en temps ; je vais à la pharmacie et je demande de l'alcool iodé.

---

<sup>5893</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu par courriel le 24 janvier 2019.

<sup>5894</sup> *Ibid.*

<sup>5895</sup> Entretien avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

On me demande pourquoi, je réponds que c'est pour la "maladie du buffle" ! « Qu'est-ce que c'est ? », me répond-t-on ? On la soignait comme ça là-bas »<sup>5896</sup>.

Beaucoup de vétérans ont des séquelles des maladies exotiques que sont le paludisme et la dysenterie, dont les retours s'espacent de plus en plus. Alfred Lebreton conserve « des séquelles de paludisme mais disparues progressivement au fil des ans, à part de timides résurgences ; des séquelles importantes de dysenterie et d'ascaridiase ayant nécessité une résection importante du gros intestin et une fistule anale très douloureuse<sup>5897</sup> ».

De manière générale, tout ce qui concerne les maladies infectieuses tropicales concerne plus ou moins les vétérans d'Indochine, qui reviennent les visiter périodiquement comme un retour de mémoire, au cas où ils oublieraient leur passé combattant. Cela tourne en troubles intestinaux faisant partie des maladies digestives. A plus de 80 et 90 ans, cela fait partie du décor. Robert Schuermans a gardé ses amibes et ses problèmes intestinaux depuis 1949-1950. Il s'est fait une raison :

« Avant les camps, j'avais attrapé le "palu" et les amibes ; j'avais eu des dysenteries. On y est tous passé ! Quelques crises de "palu" et ça finit par s'estomper. Quelques années après, il n'y en n'avait plus, c'était fini. J'ai conservé mes parasites intestinaux, des ascaris, et j'en ai toujours. Je fais avec. J'ai vu mon toubib avant-hier (en avril 2018, NDA), j'ai fait une prise de sang et j'ai toujours ces parasites intestinaux dont je ne me débarrasserai pas jusqu'à la fin de mes jours. Pas moyen. Ascaris, amibes, on a eu toutes les saloperies possibles et imaginables<sup>5898</sup>. »

Ce qui reste intéressant est que ces blessures sont finalement un moyen inconscient mais bien présent au quotidien, de maintenir intacte la mémoire d'Indochine. Il existe d'autres « rappels » qui peuvent faire remonter des mauvaises pensées.

Les blessures ne sont pas les seules à se rappeler au bon souvenir des vétérans. L'actualité se charge également d'entretenir les plaies ou de les rouvrir, rebondissant sur l'amertume de ce travail inachevé pour défendre l'Indochine, donnant le sentiment que leurs sacrifices n'ont servi à rien. La mémoire de leur engagement a gardé ces séquelles que l'évolution de l'actualité réveille et qui peut, à l'occasion, peser sur leur moral. Deux questions permettent d'étudier ce point. L'une montre à quel point les vétérans d'Indochine ont continué à suivre le destin de ce territoire <sup>5899</sup>. La seconde évoque plus directement le rôle de ces événements historiques, politiques qui réveillent les souvenirs des anciens d'Indochine : la guerre d'Algérie, autre défaite dans la seconde guerre de décolonisation ; la guerre américaine du Vietnam ; L'évacuation de Saïgon ; enfin, la fuite des Boat People, principalement entre 1975 et 1989 <sup>5900</sup>. William Schilardi confirme que « les souvenirs

---

<sup>5896</sup> Entretien avec André Jamain le 3 novembre 2016.

<sup>5897</sup> Extrait du questionnaire d'Alfred Lebreton, reçu le 27 août 2020.

<sup>5898</sup> Entretien avec Robert Schuermans, *op. cit.*

<sup>5899</sup> Question n°109 : Vous êtes-vous intéressé à la guerre d'Indochine à votre retour ? Suiviez-vous les nouvelles de là-bas ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche : question n°83 : Vous êtes-vous intéressé à la guerre d'Algérie à votre retour ? Suiviez-vous les nouvelles d'Algérie ?

<sup>5900</sup> Question n°130 : Les événements suivants vous ont-ils fait remonter des souvenirs, une mémoire de d'Indochine : la guerre d'Algérie ? La guerre américaine du Vietnam ? L'évacuation de Saïgon ? La fuite des Boat People ?

(lui) sont revenus à chacun de ces événements »<sup>5901</sup>. Une partie importante des témoins n'ont pas répondu ou de manière très courte à ces questions, pour plusieurs raisons : d'abord parce que le long questionnaire les a incités à sélectionner les questions pour eux les plus marquantes et parce que l'on arrive à la fin ; la fatigue est probablement présente. Mais surtout, la mémoire est, en général, dans une phase régressive et demander, à quarante ou soixante-dix ans de distance, de se souvenir de « sentiments » aboutit à un tiroir vide car ils se souviennent de presque tous les événements mais pas forcément de ce qu'ils en ont pensé ; ce qui est logique.

A la question de savoir si, pendant la guerre d'Indochine et depuis, les vétérans ont continué à s'y intéresser, la quasi-totalité répondent par l'affirmative. Aucun des anciens – du moins ceux qui ont répondu - ne peut oublier ce conflit ni ce territoire. Ceux qui ont quitté l'Indochine avant la fin du conflit l'ont suivi, parce que, « malgré tout, une partie de nous est restée là-bas »<sup>5902</sup>, écrit Jacques Penot et aussi parce qu'ils ont « des camarades qui servaient encore en Indo »<sup>5903</sup> et qu'ils essaient de contacter, à l'instar d'Henri Darré qui apprend que son remplaçant a été tué. La plupart sont sans illusion sur l'issue du conflit : « J'avais hâte de voir la fin de cette guerre »<sup>5904</sup> répond André Fabiano. Bernard Prin répond qu'il s'intéresse, « bien sûr car nous connaissions la géographie et l'ambiance de là-bas »<sup>5905</sup>. Mais Jules Belgodère ne s'est « pas beaucoup intéressé à la guerre d'Indochine après (son) retour »<sup>5906</sup>. Le soulagement de s'en « être sorti », les soins que nécessitent sa blessure, son mariage lui font tourner la page indochinoise. Quoi qu'il en soit, pour ceux qui ont fini leur séjour, la chute de Dien Bien Phu est un drame pour tous, vécue « avec tristesse » par Max Poiroux<sup>5907</sup>. Après 1954 et jusqu'en 1975, ils ont continué à espérer que les guerres se termineraient pour une population qui n'a cessé de la subir. Ils suivent donc les nouvelles de la guerre américaine du Vietnam, là encore sans illusions malgré la puissance militaire de l'armée américaine.

L'actualité remet les blessures à vif, fait renaître une nostalgie envahissante et laisse un goût de culpabilité dans l'âme de nombreux anciens combattants, surtout quand elle touche la population qu'il a fallu abandonner à la dictature du Nord, la corruption du Sud et finalement la guerre. Ils ne regrettent pas seulement la défaite mais ses conséquences, les camarades abandonnés dans les cimetières ou sur la piste et cette population que la guerre poursuit. Pour Guy Delplace, « dès que l'on parle de l'Indochine, il est bien entendu que des souvenirs remontent à la surface »<sup>5908</sup>.

Ils ont souvent suivi avec attention (« J'ai suivi tout cela de près »<sup>5909</sup>, écrit Michel Varlet) la guerre dite « américaine » du Vietnam, de 1965 à 1973, et ont constaté que leur débauche d'hommes et de moyens militaires, sur une moitié de Vietnam, n'a apporté aucune décision militaire autre qu'un

---

<sup>5901</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5902</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, *op. cit.*

<sup>5903</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>5904</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5905</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>5906</sup> Entretien avec Jules Belgodère, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>5907</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5908</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>5909</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.



échec sanglant et un abandon du pays aux communistes de la RDV. La comparaison est faite par Jacques Saubion, qui s'étonne de la « « débauche de moyens et quand on pense que nous, en outre, nous avons à nous occuper du Cambodge et du Laos<sup>5910</sup> ». 1975 est une année noire pour les mémoires combattantes d'Indochine et pour les rares vétérans qui sont encore sur place. François-Xavier Heym a dû quitter ce pays qui lui est cher puisqu'il y vit depuis vingt ans. Il explique que « c'est un désastre » pour les « dirigeants américains (qui) n'ont rien compris » et « ont abandonné le pays<sup>5911</sup> ».

La chute de Saïgon est l'occasion de regarder ce désastre en direct, dans la panique (« une évacuation clownesque<sup>5912</sup> » écrit Michel Bassot), parfois avec émotion (« L'évacuation de Saïgon, quelle tragédie<sup>5913</sup> » !) pour Max Poiroux et Robert Drouilles (« L'évacuation de Saïgon m'a bouleversé<sup>5914</sup> »), tant les nombreuses images sont dramatiques ; par exemple :

« Les images de télévision montrant le départ brutal des Américains, les hélicoptères sur le toit de l'ambassade à Saïgon. La foule qui se bousculait pour monter à bord. Les hélicoptères devenus inutiles, balancés par-dessus bord. Le général vietnamien chef de la sécurité militaire et des renseignements qui se fait sauter la cervelle. Les chars Vietcong enfonçant les grilles du palais du gouvernement et toujours des boat people... et Bao Dai à Nice<sup>5915</sup> ! »

Il reste que pour une partie des vétérans, ces épisodes n'ont aucune influence sur leur mémoire tant ils considèrent que cette guerre n'a pas de rapport avec leur Indochine, à commencer par l'échec des Américains qui n'ont jamais compris ce territoire.

La fuite des Boat People, « un douloureux exode »<sup>5916</sup> écrit André Fabiano, n'a pas pour autant éveillé un intérêt dans l'esprit des vétérans qui ont rarement répondu à cette question pour savoir si cette « tragédie »<sup>5917</sup> avait réveillé des plaies d'Indochine. Plusieurs ont tout de même rappelé, à l'instar de Serge Têtu et de Michel Cordelet, que cet exode rappelait l'exode des catholiques du Tonkin en 1954. Les vétérans leur apportent leur aide, comme Michel Bassot (« Les Boat People, à Montpellier, mon épouse et moi avons été impliqués pour les recevoir et les aider. 500 000 en France sans bruit et sans tendre la main en permanence. Ils ont tracé leur route<sup>5918</sup> ») et François-Xavier Heym : « Un grand merci à Bernard Kouchner ayant affrété l'île de Lumière pour recueillir en mer les réfugiés fuyant la terreur communiste, opération à laquelle ma femme a participé<sup>5919</sup>. » Cela n'a pas empêché non plus qu'ils en ressentent « de la peine pour ce peuple obligé de fuir son pays »<sup>5920</sup>.

La perte des grandes figures de la guerre d'Indochine donne une impression supplémentaire d'isolement, bien qu'elles aient été progressivement plus silencieuses. La mort de Marcel Bigeard,

---

<sup>5910</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5911</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, *op. cit.*..

<sup>5912</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, *op. cit.*..

<sup>5913</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*..

<sup>5914</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*..

<sup>5915</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*..

<sup>5916</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, *op. cit.*..

<sup>5917</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*..

<sup>5918</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, *op. cit.*..

<sup>5919</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, *op. cit.*..

<sup>5920</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

d'Hélie de Saint Marc, le premier en 2010 et le second en 2013, marquent, d'une certaine façon, une étape dans la disparition de la mémoire combattante d'Indochine et le vrai début de son historicisation. C'est la fin d'une époque à travers la mort de ces deux transmetteurs de mémoire d'Indochine, d'autant plus que Pierre Schoendoerffer, leur égal dans ce domaine, disparaît à la même époque, en 2012. Ces trois grands personnages sont des piliers majeurs des mémoires combattantes qui ont rendu hommage à leurs compagnons d'armes et porté leur parole. Jacques Bouthier, comme plusieurs autres témoins, en a été « très touché »<sup>5921</sup> car ils représentent en quelque sorte, la fin d'une époque. Cela lui rappelle d'autres chefs comme Valluy et Salan, qui, à ses yeux, n'ont pas, eux non plus, démérité. Bernard Gaudin parle de « tristesse »<sup>5922</sup> en pensant à leur disparition, André Fabiano rend hommage à « de grands guerriers et meneurs d'hommes »<sup>5923</sup>.

Le retour et la reconstruction de leur vie est donc difficile pour les combattants d'Indochine sur lesquels pèsent de nombreux fardeaux physiques et psychologiques, auxquels, manifestement, certains d'entre eux ont échappé en considérant « le passé comme passé » et relativisant les effets néfastes d'une guerre pour laquelle ils se sont engagés ou sont revenus, parfois, à plusieurs reprises. Mais ce qui est davantage connu dans la mémoire combattante collective, c'est son côté tragique qu'on ne peut pas occulter. Il n'est pas représentatif de tous les combattants d'Indochine mais les parcours de vie peuvent être tragiques dans cette grande difficulté ou cette impossibilité de retrouver une vie complètement normale tant les mémoires douloureuses pèsent sur le quotidien de ceux qui en arrivent à disparaître de désespoir.

### 3.3.2 L'impossibilité de se reconstruire ?

« « Dans la société civile, [...], il y a une quasi censure à l'égard de la réalité et de la fréquence des troubles psycho-traumatiques. » (Claude Barrois)

Il s'agit du stade le plus douloureux de la mémoire. Ce que l'on appelle parfois « le mal d'Indochine », qui n'est pas seulement inhérent à la nostalgie du mal jaune, mais concerne la difficulté extrême voire l'impossibilité de se réadapter à « la vie d'après » jugée par comparaison banale et sans relief. Elle l'apparaît d'autant plus que le souvenir de cette guerre – et en particulier de ses à-côtés – est progressivement idéalisé par ce sentiment de déchoir depuis le retour. Le souvenir des responsabilités, d'un certain degré de liberté dans tous les domaines, les commandements, l'habillement, les mœurs font que même les petits gradés et simples soldats ont eu en Indochine, rôle bien plus limité ensuite dans l'armée et dans la société en Métropole. Goutte après goutte, le regret de ces responsabilités perdues qui donnaient aux militaires un sens à leur vie, a pu devenir une amertume envahissante, parfois le sentiment d'avoir raté sa vie, en même temps qu'interviennent les dégradations physiques et morales, les problèmes familiaux, les deuils

---

<sup>5921</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>5922</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, *op. cit.*

<sup>5923</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, *op. cit.*

de compagnons d'armes, les retours d'actualité. Dans quelle mesure la situation des vétérans d'Indochine a-t-elle pu se dégrader au point de fragiliser leur santé et leur réinsertion sociale ?

Au-delà de l'absence presque totale de soins donnés aux militaires, au retour, par la médecine militaire au niveau psychologique, le fléau représenté en Indochine par l'alcoolisme et les symptômes dépressifs et les pathologies constatées à la fin des deux guerres mondiales, le sentiment de déclassement ressenti à l'arrivée en Métropole par les populations civiles d'Indochine et par une partie des combattants jouent sur leur santé. Le travail de Marion Ribeton permet de constater qu'il était difficile de soigner des affections que les psychiatres civils et militaires découvraient au fur et à mesure des conflits de décolonisation. Il reste que les combattants de retour chez eux n'ont pas reçu d'aide du service de santé de l'armée. La phrase « On n'était pas soutenu », moult fois entendue chez les vétérans, comprend également cette absence cruellement ressentie de soutien médical. Sur place, dans un conflit cruel et un séjour trop long, les maladies neuro - psychologiques sont d'origine éthylique dans un quart des cas étudiés. C'est ce que constate Michel Bodin d'après les archives comprenant les rapports du service de santé en Indochine, celui des TFEO et de la Direction des services sanitaires en Extrême-Orient<sup>5924</sup>, ainsi que les témoignages de médecins : « L'alcool aggravait les psychoses, les anxiétés mélancoliques, les manies, les déséquilibres nerveux ainsi que les confusions mentales<sup>5925</sup>. » Il ajoute par ailleurs que l'alcool étant censé prévenir les maladies tropicales dans les dires des coloniaux, « les soldats français aux colonies *avaient la réputation* d'être des ivrognes »<sup>5926</sup> bien avant ce conflit. Le stress permanent, le climat et « l'exil » du combattant éloigné de sa famille poursuit parfois cette tendance. Cela débouche sur des morts par alcoolisme dans le CEFEO, l'augmentation des cas de maladies infectieuses chez les sujets à la santé ainsi fragilisée qui, au retour, s'accroît par les habitudes addictives et par un nouveau sentiment d'exil, celui d'avoir quitté l'Indochine et d'être retombé dans une vie sans attrait. Pierre Dissard estime que cette tendance comble surtout l'absence de suivi médical : « A notre arrivée, il n'y avait pas de psy ; des difficultés à se réadapter à la vie de la Métropole, aussi bien civile que militaire » après avoir connu sur place une « durée du séjour [...] très grande<sup>5927</sup>. »

Guy Ménage, jeune homme en Indochine, ne pense pas que l'alcool ou la dépression ait trop marqué les combattants d'Indochine du fait de leur jeunesse. Au retour, il croise à Bayonne des camarades du même bataillon. Il ne les trouve pas trop éprouvés, comme lui : « On n'étaient pas soutenus. Mais pendant le conflit, on n'y faisait pas attention. Vous avez vingt ans, vous êtes là pour faire tel truc. Vous faites votre boulot, vous ne vous lancez pas dans des considérations métaphysiques<sup>5928</sup>. » Vu

---

<sup>5924</sup> Direction des services sanitaires en Extrême – Orient et des FTFO, *Le service de santé en Indochine : 1945-1954*, Saigon, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1955, 950 p.

<sup>5925</sup> Michel Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine*, *op. cit.*, p 112.

<sup>5926</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>5927</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>5928</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

d'aujourd'hui et considérant la multitude de soins et de structures actuelles, la situation lui semble inversée. Les hommes de l'époque, formés à la dure par l'éducation et les circonstances n'ont pas tendance à se plaindre, au contraire d'aujourd'hui :

« Vous savez, ce n'est pas comme maintenant. Maintenant, il faut un psychologue derrière chaque mec. C'est peut-être un bien, [...] mais ça n'existait pas à notre époque. Je trouve que, par moments, on tombe dans l'excès. On a complètement changé de façon de vivre. Moi je suis resté dans l'armée jusqu'en 1989, on voyait déjà la mentalité changer. [...] Après il faut un psychologue pour tel cas... [...]. On est devenu moins fort, non pas physiquement mais psychiquement. Bon, il faut dire qu'on avait passé « 39-45 » ; on avait dérouillé sur le plan alimentation, sur la façon de vivre<sup>5929</sup>. »

Cela reste un sujet difficile fort peu abordé dans les réponses aux questionnaires ; davantage en entretien où les questions sont plus directes et la parole plus libre à s'épancher. D'abord parce qu'avouer sa tendance à l'alcoolisation ou à la dépression du fait de la mémoire trop dure à supporter d'un conflit passé et impopulaire, apparaît honteuse ; une faiblesse de caractère qu'un homme des années 1940 et 1950 n'osera que très rarement avouer. La dépression est, pour cette raison, encore plus rarement signalée, étant considérée comme une « maladie de femme<sup>5930</sup> ». Elle n'apparaît nulle part dans le questionnaire. Ensuite, parce que l'alcoolisme est une donnée sociale importante à l'époque, un phénomène courant chez les hommes et pas forcément répréhensible, à moins que cela ne débouche sur les violences aux personnes et au tapage nocturne ; et encore. Pour cela, il n'est pas toujours précisément signalé et diagnostiqué. Dans les mémoires écrites par les vétérans comme dans les ouvrages historiques, il est difficile de parler de cette partie des anciens d'Indochine dans cet autre combat qu'ils ont perdu, celui de leur vie face à un passé qui les a submergés de manière irrégulière ou définitive à des addictions, pour atténuer leurs souffrances. Le sujet est déjà jugé moins intéressant que les combats et la chose militaire ; aussi est-il rarement mis en avant. Rares sont des biographies de personnalités connues de ce conflit qui parlent de leurs addictions. Rares sont les réponses de vétérans qui les ont évoquées. C'est humain. Les révéler atteint l'honneur et la dignité de la personne que l'on cite.

Personne ne m'a parlé d'addiction à l'opium ou à la drogue pour ceux qui étaient des consommateurs plus ou moins effrénés en haute région du Tonkin ou à Saigon. L'alcool reste le moyen le plus simple de s'évader pour quelques heures et éviter de penser aux images les plus dures du passé. Ainsi plusieurs vétérans ont-ils évoqué, sans développer le sujet, Pierre Schoendoerffer qui a trouvé une forme de thérapie dans les romans remarquables et les films sur l'Indochine, ce qui ne l'a pas empêché de trouver dans l'alcool, un refuge temporaire. Cela est même cité dans un article d'un journaliste de Libération qui le rencontre en 2004 pour la sortie de son film *Là-Haut* et écrit : « Schoendoerffer est aujourd'hui un vieux monsieur, toujours un peu timide. Le cheveu en bataille, les mains légèrement tremblantes, il fume ses cigarettes blondes à la chaîne et, s'il boit désormais de la bière sans alcool, c'est sans doute qu'il a jadis beaucoup trop fréquenté les

---

<sup>5929</sup> *Ibid.*

<sup>5930</sup> Selon le mot d'un ancien combattant d'Indochine qui ne tient pas à voir son nom cité du fait de cette réflexion.

spiritueux<sup>5931</sup>. » J'ai déjà cité son personnage du livre et film éponyme *Le Crabe tambour* et cet ancien d'Indochine devenu « un épouvantail surgi de (son) passé », « bouffon sinistre », qui aborde le médecin narrateur de l'histoire de retour du Vietnam en lui rappelant ce passé du temps où, comme il le disait d'un ton redevenu plein de l'assurance qu'il avait perdue dans le cognac depuis : « on était des hommes, putain »<sup>5932</sup>, tout fort devant le public du bar. Le cas, entre autres de Pierre Tourret est également cité par des vétérans, sur lequel je reviens, parce qu'il est emblématique de la destruction d'un homme qu'ils ont beaucoup apprécié, voire admiré et qui n'a pu être aidé, tout entier dans son mal-être lié à trop de déceptions et de combats. Il a accumulé tout une somme d'amertume et de fatigues où sont rassemblés vingt ans de conflits en trois guerres continues de 1940 à 1961, ainsi que deux captivités en Allemagne et au Tonkin, et surtout, une participation au putsch d'Alger qui a cassé sa carrière, l'envoyant « en exil » en Mauritanie, l'incitant à démissionner en 1964. Malgré une carrière prestigieuse, il n'a pas pu supporter d'avoir été parfois mal jugé<sup>5933</sup> par certains de ses supérieurs, comme le colonel Langlais à Dien Bien Phu, et on peut considérer que l'affaire avec le capitaine de Salins n'a pas arrangé son mal-être, ce qui est, d'ailleurs réciproque ; sans oublier son échec pour rentrer à l'école de guerre, qui aurait pu lui donner une tout autre dimension. Jacques Bouthier l'a connu et apprécié en 1953-1954, au moment de Dien Bien Phu quand lui était à la frontière de Chine avec ses partisans et Tourret à la tête du 8<sup>ème</sup> Choc : « Je l'aimais beaucoup. Il est mort complètement abandonné ce pauvre homme ; il était aigri, il s'était mis à l'alcool. Je l'aimais bien<sup>5934</sup>. » William Schilardi, qui était au 8<sup>ème</sup> choc a beaucoup appris de lui, en parle comme d'un chef fin et subtil et regrette « sa triste fin de vie »<sup>5935</sup>.

Il faut cesser de regarder les anciens comme des héros intouchables, sans défaut dans la cuirasse, d'autant qu'ils ne se considèrent pas comme tels. Ce sont juste des êtres avec leurs qualités et leurs faiblesses temporaires, qui n'entachent pas leur passé, et qui les rend justement humains. Parler des addictions de ces vétérans, même si cela peut atteindre leur image, permet de révéler leur niveau élevé de souffrance après ce conflit qui les a marqués plus que les autres. La question n°105 demande aux vétérans s'ils avaient eu au retour des troubles d'alcoolisme, de dépression ou s'ils avaient rencontré des compagnons d'armes qui en étaient atteints<sup>5936</sup>. Sur la moitié des vétérans qui ont répondu à cette question, un tiers des témoins sollicités a répondu oui,

---

<sup>5931</sup> Jean-Dominique Merchet, « Portrait. Grandeur et servitude », *Libération*, 5 mai 2004. En ligne : [https://www.liberation.fr/portrait/2004/05/05/grandeur-et-servitude\\_478283/](https://www.liberation.fr/portrait/2004/05/05/grandeur-et-servitude_478283/) (Consulté le 1er mars 2022).

<sup>5932</sup> Pierre Schoendoerffer, *Le crabe tambour*, op. cit., pp. 24-25.

<sup>5933</sup> Cf. supra, p. 915.

<sup>5934</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>5935</sup> Entretien de l'auteur avec William Schilardi, dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

<sup>5936</sup> Question n°105 : « Certains soldats sont revenus avec des problèmes d'alcoolisme ou de dépression : était-ce votre cas ? Connaissez-vous des gens dans ce cas ? ». Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n°80 : « Certains soldats sont revenus avec des problèmes d'alcoolisme ou de dépression : était-ce votre cas ? Connaissez-vous des gens dans ce cas ? ».

pour des compagnons d'armes qu'ils ont connus. Certains ont eu un parcours particulier, très engagé où ils se sont donnés complètement pour échouer et abandonner les supplétifs et le territoire à l'adversaire, ce qu'ils n'ont pas pu surmonter. Ainsi Jean-Paul Mouton évoque-t-il son oncle rentré en 1955 « dépressif, peut être par ce qu'il était pendant son séjour dans les services secrets<sup>5937</sup>. » D'autres signalent « avoir eu des camarades qui ont eu ces problèmes », sans plus de détails. Certains l'étaient déjà en Indochine, d'autres le sont devenus après leur retour. Paul Gardon en a côtoyé au retour : « Quand je suis rentré d'Indochine, je me suis trouvé avec de vieux soldats, de mon âge ou un peu plus âgés, qui ont sombré dans l'alcoolisme. Je le voyais bien, un copain qui ne buvait que de la bière. Il n'a pas pu s'arrêter. Tout le monde a une responsabilité vous savez <sup>5938</sup>. »

Sans être le « naufrage » redouté par le général de Gaulle, la vieillesse ou, du moins, le vieillissement est difficile à accepter pour des hommes d'action, d'autant que cela correspond à l'âge de la retraite qui permet de retourner sur son passé et de trouver le temps long ; parfois, le sentiment d'avoir échoué. La génération des capitaines et des colonels d'Algérie pouvait prétendre atteindre au vu de tous leurs titres de guerre, souvent exceptionnels depuis 1940, les sommets de la hiérarchie militaire. À cette immense déception professionnelle s'est ajoutée une réadaptation sociale, professionnelle très compliquée. Tous ces tourments accumulés ont pu devenir de plus en plus profonds au fur et à mesure du temps. Dans certains cas, cela a pu déboucher sur le repli sur soi, l'autodestruction, et même le suicide. Une accumulation de frustrations a pu s'étendre au domaine familial, intime et, dans ce cas, amener à la pire des solutions, dans l'impossibilité de sortir d'un cycle infernal de déceptions et de perte de confiance en l'estime de soi. C'est le cas, en particulier, du général Langlais, du colonel Jambon et de René Peychou.

Pierre Langlais est ce lieutenant-colonel qui a dirigé, au quotidien, pendant deux mois, la bataille de Dien Bien Phu avec les responsabilités d'un général de division, avec le commandant Bigeard. Mais la presse l'a beaucoup moins suivi après 1954. Il est moins flamboyant, moins soucieux de la lumière des médias que la « BB des paras »<sup>5939</sup>. A Dien Bien Phu, il rêvait avec son subordonné devenu son ami d'une armée nouvelle qu'il dirigerait. Mais la suite de sa carrière est confidentielle malgré le prestige lié à cette bataille et il n'accèdera jamais aux hautes fonctions, finissant néanmoins au grade de général de division avec des décorations prestigieuses. Bigeard est invité à beaucoup d'émissions et étiqueté comme *le combattant type* de Dien Bien Phu, Langlais étant rarement cité. Il se retrouve père de famille tardif, en retraite en Bretagne mais il reste marqué par le stress de son commandement à Dien Bien Phu, par la captivité très dure qui a suivi. C'est un officier qui est allé au-delà de l'épuisement physique et nerveux de mars à mai 1954 et chaque pensée le ramène au souvenir des camarades qu'il a perdus dans cette bataille. La culpabilité se ressent dans les propos tenus à Joseph de Verdelhan : « Moi aussi, j'aurais dû mourir là-bas<sup>5940</sup>. » Cela

---

<sup>5937</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5938</sup> Entretien avec Paul Gardon, *op. cit.*

<sup>5939</sup> Surnom ironique donné au colonel Bigeard en Algérie pour la publicité dont il jouissait.

<sup>5940</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, Anancy-le-Vieux, SRE-Editions, 2013, 261 p. ; p. 255.

provoque une lourde dépression qui le fait s'éloigner de sa famille, se murant dans le silence et la solitude et se réfugiant sur son bateau. Le fait de présider l'association nationale des combattants de Dien Bien Phu le rapproche de ses hommes mais ne lui apporte aucune audience. Ses anciens compagnons d'armes essaient de l'aider comme Jacques Allaire :

« Je l'ai vu à la fin de sa vie, quand on a créé l'association des anciens de Dien Bien Phu. Il était le premier président. J'ai été très proche de lui parce que je voyais bien qu'il avait des problèmes caractériels, qu'il vivait dans des conditions bizarres à Vannes, couchant sur son bateau. Et puis, tous les gars arrivistes l'avaient oublié. Il était devenu alcoolique, s'était replié. Tout ça le coupait du monde. Il avait changé de classe puisqu'il n'était plus en activité, et sa femme ne pouvait pas le sortir de cette situation. [...]. Il se trouvait de plus en plus seul, séparé de sa femme. [...]. J'ai essayé de l'aider parce qu'il avait besoin d'encouragement. A ce moment-là, il est devenu pour moi un grand ami. [...]. C'était un homme fatigué par l'alcool, le manque d'amis, de soutien. Vous savez, nous sommes tous plus ou moins fragiles, il suffit qu'on ait une catastrophe familiale pour que l'on ne soit plus tout à fait sociable. Alors on se réfugie dans l'alcool ou dans je ne sais trop quoi<sup>5941</sup>. »

Langlais écrit à Bigeard en janvier 1985 pour lui « signaler son désarroi » devant cette vie décevante, la persistance de ses traumatismes d'Indochine et la déchéance de la vieillesse. La réponse de Bigeard est « fraternelle » mais cela ne suffit pas et Pierre Langlais saute du balcon de son appartement de Vannes le 17 juillet 1986<sup>5942</sup>. Trente-cinq ans plus tard, aucune biographie ou étude centrée sur son rôle n'a été publiée spécifiquement sur lui, ni sur la vie du général Gilles ou du général Ducournau, les grands « guerriers » d'Indochine. Comme Dien Bien Phu pour la guerre d'Indochine, Bigeard reste un centre d'intérêt presque exclusif parmi les officiers supérieurs.

Le 27 octobre 2011, le colonel Robert Jambon, promu six mois auparavant commandeur de la légion d'honneur, se suicide en se tirant une balle dans la tête, à 86 ans, devant le monument aux morts d'Indochine (la pagode) de Dinan. Il explique dans une lettre d'adieu vouloir attirer l'attention sur l'indifférence des autorités face au *génocide* des Hmong ou Méo, cette minorité du Laos et du nord du Tonkin avec qui il a lutté dans les maquis d'Indochine de 1950 à 1954 et qui a combattu aux côtés de la France, puis des Américains, contre la RDV et le Pathet-Lao. Elle se voit, de ce fait, pourchassée dans son propre pays par les armées laotiennes et Vietnamiennes depuis 1975. En 2009, la Thaïlande qui hébergeait, dans l'insalubrité, 10 000 Hmongs en a expulsé 4 000 au Laos. C'est le silence de la communauté internationale devant ce geste qui a provoqué celui de Robert Jambon. « Après une période de découragement, j'ai décidé de jouer ma dernière carte, ou, plus exactement de tirer ma dernière cartouche [...] pour expier ma part de honte et protester contre la lâche indifférence de nos responsables [...]. Ce n'est pas un suicide mais un acte de guerre<sup>5943</sup>. » Robert Jambon a choisi ce geste ultime car il n'a pas supporté sa propre impuissance à empêcher la répression contre ces Hmongs qu'il a aimés. Jean-Michel Vernière est lui aussi indigné par le sort de « ces types traqués dans la forêt, dans la brousse, traqués et exterminés ». Il a témoigné dans le

---

<sup>5941</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>5942</sup> Plusieurs publications parlent d'une « mort accidentelle », un suicide apparaissant sans doute dégradant pour un officier de valeur.

<sup>5943</sup> En ligne : <http://lignesdedefense.blogs.ouest-france.fr/files/jambon.pdf> (Consulté le 17 mars 2022).

livre de Cyril Payen<sup>5944</sup> qui évoque leur calvaire. Il a, lui aussi, constaté que rien ne venait les défendre mais, a-t-il dit en entretien, « je n'en suis pas là mais je comprends ce qui peut se passer (dans la tête de Robert Jambon, NDA). Dieu merci, j'ai échappé à ça. Ça fait partie de mon apaisement ». Mais il ne se voit pas protester davantage :

« Cyril Payen m'a dit que j'étais trop silencieux. Mais ça sert à quoi ? Qu'est-ce que je vais faire ? Aller me mettre à une tribune ? Je n'ai pas eu de mutisme après l'Indochine mais quand j'ai à en parler, j'ai toujours ça qui me revient, depuis le bouquin de Cyril Payen, que j'ai été heureux de lire, en me disant : “ enfin ” ! Mais ça n'a rien apporté de plus non plus. Lui-même l'a dit d'ailleurs dans son bouquin. Ça n'intéresse personne, ni sur le plan humain ou affectif, ni même dans le domaine politique ”<sup>5945</sup>.

Deux attitudes différentes de la part de deux vétérans d'Indochine en colère contre cette situation ; mais il est certain que Jean-Michel Vernière a réussi à apaiser sa colère et à supporter cette mémoire en prenant beaucoup de recul, ce que Robert Jambon n'a pu faire.

Enfin, il reste à évoquer le sort de René Peychou, sur lequel on sait peu de choses – surtout, comme pour Robert Jambon, quels sont les autres ressorts intimes de sa colère suicidaire – et qui s'est donné la mort le 6 mars 2009 chez lui, à 82 ans, à Portet-sur-Garonne. Il n'a pas supporté l'humiliation d'avoir reçu, deux jours auparavant, la notification du rejet de sa demande d'accéder au grade de chevalier de la légion d'honneur faute de « critères suffisants », est-il répondu, pour l'obtenir. René Peychou s'est battu dans la résistance en 1943, en Indochine dans la légion étrangère. Sa demande a été refusée au motif de « raisons graves, très défavorables », comme l'a écrit le secrétaire général adjoint de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, François Tisné<sup>5946</sup>. Les anciens combattants restent très attentifs au symbole que représente une décoration, la légion d'honneur étant un graal qui reconnaît leurs mérites passés au service de la France. Les vétérans et passionnés d'Indochine ne peuvent pas supporter que cette décoration soit attribuée à des vedettes du sport ou du spectacle et non à des militaires qui ont combattu pour leur pays. Ils oublient, en général, que cette décoration est civile et militaire gratifiant ceux qui ont représenté la France, quel que soit leur domaine d'activité comme Michou<sup>5947</sup>, connu au niveau international, non cité nommément mais très certainement évoqué ci-dessous par le vétéran désabusé. Pour René Peychou, cela est apparu insupportable :

« Pour Pierre Vivent, président de l'Association des anciens combattants de la Légion étrangère, « ce refus a été l'estocade » : Il m'avait dit que le jour où il en aurait marre il se tirerait une balle. Quand il a reçu le rejet, il s'est écrié : “ Je voudrais bien savoir les critères qui ont permis d'attribuer cette distinction à un tenancier d'une boîte de nuit de travestis de Pigalle ! ”. Il n'a pas pu supporter que la Légion d'honneur soit galvaudée<sup>5948</sup>. »

Les retours des combattants d'Indochine et leur adaptation à la vie civile se sont donc passés très diversement, parfois de manière dramatique pour ceux qui ont toujours gardé des traumatismes et

---

<sup>5944</sup> Cyril Payen, *Laos, la guerre oubliée*, Paris, Robert Laffont, 2007, 288 p.

<sup>5945</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

<sup>5946</sup> <https://www.ladepeche.fr/article/2009/03/18/575483-portet-il-se-suicide-pour-la-legion-d-honneur.html> (*Idem*).

<sup>5947</sup> Michou, décédé en 2020 était un concepteur de spectacle de travestis qui accueille encore beaucoup d'étrangers.

<sup>5948</sup> *Idem*.



des rancœurs dans leur mémoire, plus calmement, parfois trop pour d'autres.

Pour ceux qui sont restés dans l'armée en 1954, les combattants d'Indochine ont affronté un autre défi en Algérie. La plupart ont considéré que cette fois, ce ne serait pas pareil et que le résultat ne pourrait pas leur échapper. Par contre, la comparaison des deux mémoires d'Indochine et d'Algérie chez les militaires de carrière permet à la première, bien que moins connue et moins étudiée, de rester plus prestigieuse pour ceux qui ont combattu dans les deux conflits, car ils ont aimé l'Extrême-Orient, sa population, sa culture, ses paysages et l'ont d'autant plus valorisée pour mieux détester la seconde. Ces deux guerres perdues leur ont coûté très cher.

### 3.4 Poursuivre la guerre d'Indochine en Algérie : une guerre d'autant plus cruelle

« Ça ne m'a pas marqué du tout comme m'a marqué l'Indochine. » (Jacques Bouthier)

Expliquer, dans cette thèse, les liens entre la guerre d'Algérie et la guerre puis les mémoires d'Indochine est logique et nécessaire. Les combattants de retour d'Extrême-Orient qui restent dans l'armée se sont trouvés à nouveau confrontés à cette autre guerre de décolonisation couplée à une guerre civile entre populations d'Algérie. Repartir très vite en Algérie leur évite de trop penser à l'Indochine et de pouvoir en parler autour d'eux. Le débriefing officiel n'aura pas lieu. Forts de leur expérience militaire en Indochine, les combattants se veulent efficaces dans un nouveau conflit qui n'a, selon leur expression, rien de comparable avec le précédent, mais une partie des vétérans combattent sans illusion et sentent, comme beaucoup de ceux qui observent la situation depuis la Métropole, que les choses vont à nouveau mal tourner. Le questionnaire cherche tout d'abord à savoir combien de témoins d'Indochine ont également fait la guerre d'Algérie et combien de temps<sup>5949</sup>. Ensuite, si leur expérience militaire d'Indochine leur a servi en Algérie<sup>5950</sup>. Enfin, s'ils ont pensé – et à quel moment – que la guerre d'Algérie allait finir comme celle d'Indochine<sup>5951</sup>. Comment les vétérans apprécient-ils ce nouveau conflit dans les témoignages recueillis ? Quelle place la mémoire d'Algérie prend-t-elle dans la construction de la mémoire d'Indochine et pourquoi la première finit-elle par valoriser la seconde ?

#### 3.4.1 La difficulté d'enchaîner deux guerres décoloniales

« Le lendemain je partais pour l'Algérie ! On est arrivé à Maison-Blanche, Boufarik, Constantine puis les Aurès. Ça a été une autre carrière et une autre guerre. » (André Laperle)

44 % des témoins interrogés ont fait l'Indochine *puis* l'Algérie, entre un an pour André Barrère et Louis-Jean Duclos et six ans, en trois séjours, pour Francis Oustry. Bien qu'ils réfutent souvent

---

<sup>5949</sup> Question n°134 : Avez-vous fait la guerre d'Algérie ? Combien d'années ?

<sup>5950</sup> Question n° 135 : Diriez-vous que votre expérience indochinoise vous a amené à transposer votre expérience en Algérie ? Pour quelles situations ou attitudes ?

<sup>5951</sup> Question n°136 : Pensiez-vous que l'Algérie allait finir comme l'Indochine dès le début de cette guerre ?

toute comparaison entre les deux guerres, celle d'Indochine leur apparaissant bien plus comme une « vraie guerre » que les « événements d'Algérie », revenir d'Extrême-Orient et repartir dans la foulée ne s'est pas avéré simple. Bien entendu, il s'agit simplement de faire son métier mais tous les vétérans ne sont pas complètement *rétablis* sur les plans physique et psychologique. Même si certains cadres peuvent faire venir leur famille, cela reste une guérilla qui se complique très vite, du fait de la cruauté d'un conflit à nouveau asymétrique qui implique les populations face à des troupes cette fois désignées pour « rétablir l'ordre » et non « faire la guerre ». L'expérience de la guerre d'Indochine leur sert-elle en Algérie ?

J'ai d'abord demandé aux vétérans s'ils avaient poursuivi leur carrière militaire après 1954 et plusieurs m'ont répondu en précisant leur parcours, dont Jacques Saubion, qui a lui aussi passé six ans en Algérie, finissant par s'y fixer. Certains d'entre eux ont commencé au Maroc ou en Tunisie, avant l'Algérie, où des échauffourées, puis des combats les impliquent dans une autre guerre qui pose question dès le départ. Est-ce une autre Indochine ? Ceux qui étaient dans les tirailleurs marocains et les Tabors, dans l'artillerie coloniale, sont confrontés à des esprits qui s'échauffent. En effet, L'ALN (Armée de libération nationale) marocaine, récemment formée, a attaqué les postes français dans le Rif en octobre 1955. Une guérilla s'installe, après les émeutes urbaines de l'été. Après l'indépendance du Maroc, la guérilla s'est poursuivie au Sahara contre les Français et les Espagnols, jusqu'en 1958. Il est important, pour les vétérans de ne pas oublier ce qui s'y est passé, les mémoires combattantes d'Algérie recouvrant encore davantage celles de Tunisie et du Maroc en même temps que celles d'Indochine :

« Oui j'ai poursuivi ma carrière militaire après 54, en rengageant pour le 4<sup>ème</sup> RTM à Taza, ce qui m'a valu d'être mêlé à la révolte du Rif. Un an au Maroc jusqu'à son indépendance où le régiment fut envoyé en Allemagne. Que d'anecdotes. Le conflit algérien ayant éclaté en 1954 prenait de l'ampleur. J'ai donc été volontaire pour rejoindre l'Afrique du Nord, l'Algérie où je suis resté six ans. Je m'y suis même marié [...] et j'ai fait un "pied noir"<sup>5952</sup> ! »

Paul Gardon a également passé plus d'un an dans des circonstances difficiles :

« Au Maroc on a passé plus d'un an. De retour d'Indochine, j'ai commencé mon service le 3 mars 1955, et le 3 novembre, j'étais en médina de Fès en train de faire du maintien de l'ordre pour le retour du roi. On ne nous a pas fait de cadeau. Au Maroc, je ne me suis pas dit que ça ferait comme l'Indochine. On n'a pas eu ce problème. Les gens manifestaient pour le retour du roi. Mais il y avait des Marocains qui n'en voulaient pas. [...]. Même quand Mohammed V est revenu, ils ont continué à manifester et à tenir des zones comme dans le Moyen-Atlas. Ils y avaient leur ordre à eux. Moi je me suis heurté à ces gens-là. Ensuite, ce n'était plus du maintien de l'ordre parce qu'on a retouché du matériel d'artillerie antiaérienne et on a failli partir à Suez ! Encore des péripéties ça<sup>5953</sup> ! »

Par contre, si Roger Ouiste a bien servi au Maroc, étant dans les Tabors, il n'a pas fait l'Algérie. Le Maroc lui a suffi car, comme Jacques Saubion et Paul Gardon, les choses auraient pu bien plus mal tourner :

---

<sup>5952</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>5953</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

« Je n'ai pas fait l'Algérie. J'ai été affecté dans le Rif, au 66ème goum, on a subi le choc de l'armée de libération ; on a eu du pot ! On avait toujours un point haut, un réduit où on pouvait se regrouper en cas de coup dur. Avec les goumiers, on vivait tous les uns sur les autres. Il y avait la *Kachla*, nom donné à l'ensemble du cantonnement d'un Goum, sans portes, pas de barrière, tout ouvert ; le douar à côté du bureau du capitaine, le magasin. Autour, il y avait les villas des cadres. Les femmes ont pu être regroupées en sécurité. On a eu de la chance ! Ma maison a été pillée, bien sûr, elle est restée, un mois, ouverte à tout vent<sup>5954</sup>. »

Sont-ils tous volontaires pour repartir ? Plusieurs ont déclaré avoir été volontaire pour l'Algérie, comme Jacques Saubion ou comme André Laperle qui se démène pour rejoindre sa femme qui vient d'y être affectée :

« Et puis dans la foulée, ce n'est pas dur, le 4 novembre 1954, je suis en Algérie. La Toussaint, c'était le 1<sup>er</sup>, je suis parti en Algérie avec un bataillon parachutiste qui s'appelait un bataillon "blizzard". Mon épouse partait avec l'état-major opérationnel. Elle rentre à la maison un soir et dit : "Je pars pour l'Algérie demain" ! Et moi je reste ? Non. Le lendemain, je vais à la citadelle de Bayonne, et dans la cour je rencontre un capitaine qui s'appelle Edme, un ancien SAS d'Angleterre, qui me dit "dis donc, il me manque un sous-officier pour l'ordinaire". Partir oui mais à l'ordinaire !! "Oui, bon, viens à l'ordinaire, on se débrouillera après, il faut quelqu'un pour prendre ça" "D'accord !". Donc je suis rentré et le lendemain je partais pour l'Algérie ! [...]. Ça a été une autre carrière et une autre guerre<sup>5955</sup>. »

Il fait un séjour en 1954-1955 puis est envoyé à Madagascar. En 1960, il est à nouveau volontaire pour l'Algérie comme moniteur-parachutiste puis chef de section en unité combattante. Les parachutistes, à l'image d'André Laperle, repartent parmi les premiers. Après ceux du colonel Ducournau début novembre 1954, les cadres survivants du 6<sup>ème</sup> BPC d'Indochine reforment leur unité au 3<sup>ème</sup> RPC, à nouveau sous le commandement de Bigeard :

« Cinq mois après être revenu à Bayonne, on était en Algérie, début 1955. Ça y était, ça recommençait ! On a posé les valises et on est reparti. Et comme Bigeard reprenait un régiment, il a rappelé ses anciens pour venir avec lui, au 3<sup>ème</sup> RPIMA. Mêmes cadres, mêmes façons de faire. J'avais à nouveau Le Boudec comme commandant de compagnie comme en Indochine. Tout était comme ça, on se connaissait<sup>5956</sup>. »

Les autres sont partis, comme c'est arrivé en Indochine, parce que leur unité y est envoyée, sans qu'ils l'aient demandé. Beaucoup ont déclaré avoir fait trois à quatre ans, ce qui correspond à deux *séjours*, si l'on emploie, comme eux, la terminologie indochinoise. Mais là s'arrête la comparaison. L'Algérie est proche de la Métropole où ils peuvent revenir en permission pour quelques jours. En outre, une partie d'entre les officiers et sous-officiers ont pu amener leur famille, du moins jusqu'à ce que la situation dégénère et devienne trop instable à partir de fin 1960. Le contexte familial est donc bien moins perturbé par ce conflit. Les 56 % de témoins qui ne sont pas allés en Algérie ont quitté l'armée l'année ou des années auparavant en ne renouvelant pas leur contrat ou parce qu'ils n'ont pas pu se faire activer. Parmi les soldats de métier, André Boissinot a été déclaré « inapte outre-mer » et n'a donc pas pu faire la guerre d'Algérie.

---

<sup>5954</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>5955</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016

<sup>5956</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

Aucun des anciens interrogés sur ce conflit ne considère que l'Algérie est un conflit comparable à l'Indochine. Mais il existe des points communs que l'on ne peut occulter. Les deux conflits sont des guerres de décolonisation ou décoloniales, des guerres asymétriques à base de guérilla, avec des actions terroristes en milieux urbains et des embuscades. Le contenu opérationnel reste, « quelques peu<sup>5957</sup> » dit Serge Têtu, une guérilla, mais avec bien plus d'équipements et d'hommes (hélicoptères, 400 000 hommes bien encadrés en 1956, un effectif doublé avec les rappelés) côté français et bien moins de moyens militaires (aucune artillerie même de moyen calibre, de moyens blindés et encore moins aériens) du côté de l'ALN algérienne, qui n'a jamais pu former un corps de bataille comme l'est parvenu l'APV, sauf à l'abri, au Maroc et en Tunisie, ni comme elle, contrôler des régions entières, couvrant progressivement le territoire. Les anciens d'Indochine ne retrouvent ni la même ambiance, ni la même confiance en leurs hommes, qu'ils soient d'ailleurs, métropolitains ou autochtones. Les premiers sont des appelés ou des rappelés et ne sont envoyés en Algérie que contraints et forcés, soutenus par les mêmes militants, communistes ou non, se mettant en travers des voies ferrées pour éviter leur départ que ceux qui s'opposaient à celui des trains de matériel pour l'Indochine. Qu'ils soient motivés ou non par leur encadrement, ils n'ont pas le même esprit d'engagement que les professionnels d'Extrême-Orient, étant des conscrits ou des rappelés, rarement volontaires. Les anciens d'Indochine qui reprennent des commandements dans des unités de supplétifs, des harkas, apprécient l'efficacité des combattants algériens et trouvent leur cruauté égale à ceux de leurs commandos autochtones en Indochine, mais ils ont bien moins confiance en eux dans beaucoup de cas d'autant que peu savent parler arabe. C'est ce que vit Jacques Bouthier : « rien de comparable<sup>5958</sup> », écrit-il. En entretien, il ajoute que « ça ne [l'a] pas marqué du tout comme [l'] a marqué l'Indochine » : « Les membres du commando Parel ou de sa compagnie de partisans étaient des gars formidables. [...]. J'avais en eux une confiance aveugle. En Algérie, avec ma harka, je n'ai jamais eu confiance. Il y avait toujours le petit truc... Je marchais en tête, pour savoir. C'est terrible, ça. Je n'ai pas détesté l'Algérie ; je l'ignore<sup>5959</sup>. »

La tension est bien moins grande dans beaucoup de secteurs, ce qui change ceux qui avaient vécu dans une atmosphère de stress permanent pendant plus de deux ans en Indochine. Les mises en danger des soldats français sont bien plus irrégulières même si des embuscades ont causé de lourdes pertes aux unités inexpérimentées du contingent. Pour Jacques Saubion, « dans les secteurs que j'ai fréquentés pendant six ans, je trouvais que cela n'avait aucune comparaison au point de vue combat, dangers<sup>5960</sup>. » Bien des vétérans d'Indochine ne prennent pas au sérieux ce conflit que l'on appelle officiellement « opérations du maintien de l'ordre » ; ce qui ne les empêche pas d'être tués ou blessés. Jean Slezarski observe : « l'expérience de l'Indochine ne m'a pas vraiment servi en Algérie. Mais je continuais à me porter volontaire pour tout, descendre dans les grottes etc. Je me croyais invincible et

---

<sup>5957</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>5958</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>5959</sup> Entretien avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>5960</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

pourtant on m'a tiré dessus et j'ai été blessé ». Sa femme précise que son mari « ne croyait pas à cette guerre, c'étaient des paysans et pas des soldats »<sup>5961</sup>. Cette idée de ne pas s'être servi de son expérience indochinoise en Algérie n'est pas partagée par tous, malgré les grandes différences entre les deux conflits.

Jacques Allaire pense que, logiquement, « la guerre est un métier qui s'apprend chaque jour comme tout autre<sup>5962</sup> », ce que confirme Serge Têtu : « Mon expérience indochinoise m'a servi en opération du fait de meilleures compétences<sup>5963</sup> », au sens où bien des anciens d'Indochine sont rompus aux embuscades et à la contre-guérilla. Jacques Bouthier a accepté le principe de diriger une harka vu ses expériences avec des partisans Méo pendant des années à la frontière de Chine ou ailleurs. Nombreux sont ceux qui ont appris la guerre en Indochine. Ils ont donc appris à mener des hommes, à détecter et agir lors des embuscades. Ils ont développé tout un savoir-faire de sens du combat, d'automatismes et de confiance en eux qui peut impressionner leurs hommes. Jacques Saubion a écrit : « L'Indochine a révélé et développé en moi des dons innés de combattant. Mes décorations d'Indo en imposaient à mes hommes et à mes chefs. J'ai développé une autorité naturelle, confirmée par l'exemple au combat<sup>5964</sup>. » André Laperle se sert également de ce savoir-faire, qui rassure ses hommes pour lesquels un ancien d'Indochine connaît la guerre :

« Les appelés que j'ai eu à commander, il fallait faire très attention (en les dirigeant, NDA). J'avais un avantage, c'est que quand je montais une embuscade, dans le secteur de Blida, si je demandais dix volontaires, il y en avait quinze ou vingt. [...] Je montais des trucs où j'étais sûr de mon coup ! Parce qu'avant de monter une embuscade sur un terrain, il faut voir comment c'est foutu ! Il y a tout un tas de trucs qui jouent ; l'instinct du chasseur, ça joue pour beaucoup<sup>5965</sup>. »

René Maillolchon se souvient également d'une guerre différente mais la position des anciens d'Indochine les place au-dessus du lot par leur savoir et leur prestige : « Évidemment, l'expérience de l'Indochine m'a beaucoup servi en Algérie. Il y a eu du “crapahu”, oui c'est vrai, mais enfin, l'Indochine, c'était autre chose ; c'était une vraie guerre. On était regardé comme des spécialistes, nous les anciens d'Indochine, parce qu'on avait beaucoup baroudé<sup>5966</sup>. » C'est d'autant plus le cas si le cadre a « fait Dien Bien Phu », comme Pierre Latanne, bien qu'il ait quitté les parachutistes pour les tirailleurs algériens. Il est l'un de rares dans son bataillon – à sa grande stupéfaction – à avoir connu « Certaines aventures inhabituelles (Dien Bien Phu, blessure, captivité) qui m'ont valu le respect ou la considération des soldats, sous-officiers ou même officiers qui m'entouraient car tous savaient mon passé tout récent alors que je ne l'avais jamais évoqué ». Lui aussi bénéficie du prestige de l'Indochine : « Je me sentais malgré tout à l'aise car l'auréole Dien Bien Phu au-dessus de ma tête et mes médailles malgré mon jeune âge (27 ans) faisaient leur effet et me mettaient à l'aise. Malgré mon inexpérience des coutumes

---

<sup>5961</sup> Entretiens avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

<sup>5962</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>5963</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>5964</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>5965</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>5966</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

de “l’armée d’Afrique”. Je n’étais pas un bleu<sup>5967</sup>. »

Chez les sous-officiers, le prestige de l’Indochine joue aussi et rassure leurs hommes, d’autant qu’au niveau du commandement, les guerres d’Indochine et d’Algérie se ressemblent beaucoup. Pierre Bayot, caporal appelé au 7<sup>ème</sup> RTA en 1961, devient l’adjoint de son chef de section, un adjudant-chef, ancien d’Indochine qui lui en parle à plusieurs reprises :

« Je n’ai eu de conversation sur l’Indo qu’avec un adjudant-chef qui commandait ma section de 25 hommes. Etant le seul européen, il avait fait de moi, caporal à l’époque, son radio et cartographe. Nous sommes restés liés pendant 45 jours de suite. A la caserne j’écrivais ses lettres à son épouse, lui ne sachant pas écrire en Français. J’ai su qu’il avait reçu une balle dans l’avant-bras alors qu’il donnait le signal d’un assaut (tout à fait comparable à ce qui se pratiquait en Algérie). L’armée a recopié ce qu’elle faisait en Indo. Il m’avait expliqué que les ratissages étaient les mêmes, qu’ils avançaient comme nous, en ligne ; la voltige, 16 à 18 hommes commandés par un sergent, lui en l’occurrence en Indochine et 2 F M, commandées par un caporal ou un caporal-chef, ce que j’ai d’ailleurs fait hors de cette période pendant le reste du temps. Cet homme était très sympa<sup>5968</sup>. »

Pour d’autres vétérans, il n’y a décidément « rien de comparable » du fait d’une moindre efficacité des *fellaghas*<sup>5969</sup> au combat par rapport à l’APV, ou parce qu’ils ont changé de grade (Pierre Dissard) ou d’arme (Marcel Baarsch), de situation (André Fabiano) entre les deux conflits. « Pas de camps retranchés, pas de grandes batailles avec vagues d’assaut », pas de Dien Bien Phu, d’Hoa Binh ni de grandes batailles comme en Indochine, pour Joseph Koeberlé<sup>5970</sup>.

C’est également un conflit avec beaucoup de contraintes juridiques puisque ce n’est pas une vraie guerre, l’Algérie étant constituée de trois départements français. Il existe donc des contrôles de l’autorité judiciaire qui font regretter l’autonomie des militaires en Indochine, l’éloignement étant, finalement, sur ce plan, bien plus source d’initiatives et de liberté dans leur action.

« Non ce n’est pas la même guerre, c’était totalement différent ! Quand je suis arrivé en Algérie de bonne heure, trois jours après la Toussaint Rouge, dans un bataillon Blizzard, je n’ai pas eu l’impression de faire la guerre. C’était du maintien de l’ordre ! Parce que ma section, qui a été incorporée au 2e bataillon par la suite, on avait un gendarme dans la section...et si on butait un mec, le gendarme nous faisaient un procès-verbal et nous demandait pourquoi on l’avait buté ! S’il n’avait pas une arme, on avait des emmerdes ! Ça nous avait beaucoup dérangés<sup>5971</sup>. »

Plus important encore, ce pays ne les fascine pas et s’ils trouvaient la population indochinoise secrète et ambiguë face à eux, ne sachant que rarement distinguer ses sentiments, ils en ont fait, après coup, une qualité de discrétion qui devient du respect dans l’évolution mémorielle. Mais la population d’Algérie n’a pas provoqué en eux le même capital d’attachement et de bons souvenirs. Peu de témoins ont parlé en termes émus des arabo-musulmans que beaucoup ont trouvé « faux », peu dignes de confiance. Cela rejoint le caractère de dissimulation et de trahison prêté aux « arabes » depuis le début de la colonisation de l’Algérie et au fanatisme supposé de la religion musulmane. Mais la population pied-noire n’est pas mieux vue, coupable d’après plusieurs

---

<sup>5967</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 29 octobre 2018.

<sup>5968</sup> Extrait du courriel de Pierre Bayot, appelé en Algérie, reçu le 11 décembre 2017.

<sup>5969</sup> Nom donné aux maquisards indépendantistes de l’ALN, signifiant « rebelle ».

<sup>5970</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>5971</sup> Entretien avec André Laperle, *op. cit.*

vétérans, de racisme envers les « indigènes »<sup>5972</sup> et de mépris envers l'armée. André Laperle n'oublie pas la conduite d'un pied-noir que sa section est venue défendre :

« Quand j'ai vu comment se comportaient les pieds-noirs... J'ai payé des oranges pour ma section ! Chez un paysan, enfin ce n'est pas lui qui grattait la terre, chez un responsable qui avait une grande orangerie [...] ; avec ma section, on était là pour protéger, Et le 2<sup>ème</sup> jour, je lui ai demandé trois ou quatre cageots, pour mes bonhommes et pour moi...il m'a fait payer ! Quand j'ai dit ça au capitaine, il m'a dit "voyez le trésorier, il va vous rembourser". Quand on est arrivé au début, les pieds-noirs avaient un comportement un peu bizarre. Dans le bataillon où j'étais, je n'avais pas de pieds-noirs engagés. Je n'avais que des appelés et les engagés c'étaient des métropolitains ! Ça avait créé une petite coupure entre nous et eux ; c'était net là où j'étais<sup>5973</sup>. »

D'autres ont pu nouer de meilleures relations, en particulier en ville. Progressivement, l'armée est devenue, pour les pieds-noirs, une bouée de sauvetage qui devait leur permettre de rester en Algérie. Mais une partie des anciens d'Indochine s'aperçoivent rapidement d'une similitude avec l'Indochine qui augure mal de l'issue du conflit.

#### 3.4.2 Le sentiment d'un conflit d'entrée mal engagé : « ça recommence ».

« Le mécanisme de la décolonisation, c'est quelque chose qui, on le lit aujourd'hui, est d'une logique absolument parfaite mais quand on est acteur dans le sujet, "on n'est pas là pour comprendre" » ; (Jacques Allaire)

On distingue des différences entre les vétérans sur la question de savoir s'ils pensaient déjà dès le départ, ou plus tard, que l'Algérie allait subir le même sort que l'Indochine. Des dizaines d'années plus tard, il est difficile de se rappeler de ses sentiments exacts sur ce que les combattants d'alors pensaient ou pas du conflit algérien dans lesquels ils entraient. L'influence de la mémoire collective peut modifier ce genre de souvenirs. La réponse à cette question n°136 sur le fait de commencer ce nouveau conflit et de considérer que tout recommence comme en Indochine, y compris la défaite peut être faussé. Mais cette impression a pu être si forte que le souvenir est probablement réaliste. Le conflit démarre comme une suite d'attentats sans grande organisation structurée ni dangers immédiats laissant penser à un embrasement général. Si des pays étrangers soutiennent le FLN, celui-ci n'entretient pas d'armée régulière et met du temps à être soutenu par une partie de la population arabo-musulmane. A part la guérilla, rien ne ressemble à l'Indochine qui, au moins les fascinait, que ce soit sa population, son exotisme, sa culture.

Que penser de ce nouveau conflit lorsque l'on ne connaît pas la fin de l'histoire et que l'on est discipliné, ignorant des mécanismes politiques et des buts de guerre ?

Jacques Allaire évoque ce point avec ironie, dans une explication qui vaut tout autant pour l'Indochine et l'Algérie : « Le mécanisme de la décolonisation, c'est quelque chose qui, on le lit aujourd'hui, est d'une logique absolument parfaite mais quand on est acteur dans le sujet, "on n'est pas là

---

<sup>5972</sup> Le statut d'Indigène des arabo-musulmans est théoriquement supprimé par la constitution de 1946 et le statut de 1947 mais il ne sera appliqué que tardivement.

<sup>5973</sup> Entretien avec André Laperle, *op. cit.*

pour comprendre”, comme on le disait avec dérision. Dans les unités combattantes, il y a ceux qui pensent et il y a ceux qui marchent<sup>5974</sup>. » De ce fait, beaucoup n’ont pas perçu qu’ils entraient dans une situation semblable à l’Indochine, les vrais combats étant rares, l’adversaire peu organisé et dispersé, sur un territoire « français ». Jean Pouget estime de son côté qu’inconsciemment, les combattants d’Indochine ont senti que c’était le même genre de conflit :

« L’Algérie, ce n’est pas l’Indochine, leur avait expliqué l’officier de la base qui ne connaissait pas l’Extrême-Orient. Pourtant, ils avaient reconnu cette guerre...et ils étaient las, meurtris, troublés ! Dès cet instant, je crois bien que nous avons entrevu la suite, que nous avons deviné la fin comme dans un mauvais roman policier. Mais nous refusions de voir<sup>5975</sup>. »

En fait, beaucoup de combattants d’Indochine s’aperçoivent bien que le feu de l’indépendance s’allume en Afrique du Nord. Mais il n’est pas aussi fourni. Jacques Allaire n’en n’est pas surpris pour l’Algérie. Il pense, comme beaucoup, à l’influence de l’Indochine sur l’éclosion de la guerre d’indépendance auprès des tirailleurs algériens qui y étaient engagés, notamment ceux qui avaient été prisonniers dans les camps de la RDV :

« J’étais chez moi, avec mon épouse et mes enfants, à Paris. Je dois dire que je n’étais pas très concerné par ce qui se passait en Algérie. J’ai perçu le phénomène qui venait de se produire Ceci ne m’a pas surpris, parce que quand nous étions en captivité, les Viets nous avaient séparés par grade et par catégorie. [...]. Ce que j’ai perçu, c’est le travail d’action psychologique que les Viets faisaient sur les unités de tirailleurs algériens ou de tirailleurs marocains. D’ailleurs, si on se reporte à l’attitude du général Leclerc en 1945, lorsque nous sommes arrivés en Indochine, il ne souhaitait pas qu’il y ait des indigènes avec nous. [...]. Pourquoi ? Parce qu’il savait bien que c’était idiot de faire combattre les tirailleurs algériens contre des Vietnamiens qui, eux, se battaient pour l’indépendance. Cela ne pouvait que les inciter à suivre leur exemple. C’était une opération tout à fait inintelligente<sup>5976</sup>. »

Mais de là à connaître une nouvelle défaite, c’est autre chose. Cette fois, c’est différent. L’Algérie est proche de la Métropole, fait partie de la France et la population « européenne » est plus nombreuse que celle d’Indochine. Le lieutenant Allaire rejoint l’Algérie en février 1956 au 3<sup>ème</sup> RPC du colonel Bigeard, sinon confiant du moins résolu à gagner comme la plupart des anciens d’Indochine car rien n’est perdu d’avance et qu’il n’est pas question d’un nouvel abandon. Manifestement, les deux-tiers des témoins contactés et rencontrés ont eux-aussi cette même volonté sur ce même argumentaire : « On avait déjà perdu l’Indochine, j’espérais, bêtement, idiotement, comme tous les officiers de l’armée française, d’ailleurs, qu’on garderait l’Algérie. Et jusqu’au bout, je me suis battu, en Algérie, dans des conditions normales. Jusqu’au dernier jour, dans le djebel, j’espérais qu’on garderait l’Algérie<sup>5977</sup>. »

Ceux qui reviennent d’Indochine ne peuvent donc imaginer perdre à nouveau dans ce qui n’est même pas considéré comme une guerre, d’autant plus ceux qui sont issus d’Afrique du nord ou qui y sont installés. Impossible pour eux de croire qu’elle pourrait être abandonnée puisque l’ALN

---

<sup>5974</sup> Bernard Andrieux, *Chroniques de la guerre d’Algérie : Jacques Allaire*, Puteaux, Production Bac Conseil et Développement, 2011, 1h02 ; 3’13’’ à 3’31’’.

<sup>5975</sup> Jean Pouget, *Bataillon RAS Algérie*, Paris, Presses de la Cité, Pocket, 1983, 381 p. ; p. 15.

<sup>5976</sup> Bernard Andrieux, *op. cit.*, 1’32 à 3’03’’.

<sup>5977</sup> *Ibid.*; 32’ à 32’25’’.



ne peut battre une armée française d'Algérie, de très loin supérieure. De plus, le 22 octobre 1956, l'avion de Ben Bella est détourné et il est arrêté par l'armée française. La direction du FLN est décapitée, cinq dirigeants étant prisonniers. Mais que ce soit après cet événement ou après la bataille d'Alger en 1957, où l'organisation politico-administrative et militaire du FLN est détruite, la guerre redouble de violence. André Fabiano, né dans une Tunisie qui n'est pas encore indépendante en 1954, est clair : « Parce qu'étant moi-même natif d'Afrique du nord, je pensais que ces départements resteraient toujours attachés à la France<sup>5978</sup>. » Jacques Saubion écrit : « Non, je n'aurais jamais imaginé que l'Algérie finirait ainsi. Je me suis marié à Médéa le 18 avril 1961 et j'étais en voyage de noces au Sahara lorsque le putsch a éclaté le 21 avril 1961. Cela m'a évité de faire des conneries<sup>5979</sup>. » Les autochtones n'ont jamais eu le dessus, quelle que soit la révolte, et se sont soit rendus pour ceux qui ont pris les armes, soit tus après les répressions. Difficile d'imaginer qu'ils puissent un jour recevoir les clés de leur pays. Au pire, des vétérans comme Jacques Bouthier avaient la position suivante, une solution à deux États : « avec sa densité d'origine européenne, je pensais à la création de deux États<sup>5980</sup>. »

C'est la raison pour laquelle certains y ont cru jusqu'au bout. En Indochine comme dans la plupart des guerres, c'est le plus fort qui gagne. En Indochine, l'APV est peu à peu devenue supérieure face au CEFEO et a gagné militairement à Dien Bien Phu, bataille présentée comme décisive. Au bout de neuf ans, la France a donc jeté l'éponge. L'ALN, elle, n'a aucune chance de gagner.

Quand se sont-ils aperçus que l'Algérie serait ou risquait d'être perdue ? Là encore cela fait appel à des souvenirs que les combattants voudraient oublier et à un sentiment plus intuitif que raisonné. Mus par leur rejet du général de Gaulle ou plus lucides, plusieurs combattants marquent leurs doutes dès cette époque, dans l'été 1958, à l'image d'Alexis Arette :

« J'ai su, dès que De Gaulle a repris le pouvoir, que l'Algérie était perdue : Georges Bidault m'avait appris qu'à la conférence d'Anfa, afin d'obtenir le soutien de Roosevelt contre le général Giraud, de Gaulle avait promis de décoloniser l'Empire. C'est ce qu'il allait réaliser par le mensonge approprié à chaque étape. Déjà en Indochine, en destituant l'amiral Decoux au profit du grandiose imbécile Thierry d'Argenlieu, il avait démontré qu'il ne connaissait rien aux exigences de la géopolitique. Ganelon était une légende, mais de Gaulle l'a fait exister. Je n'ai bien sûr, jamais voté pour lui<sup>5981</sup>. »

Beaucoup s'en aperçoivent en 1959. Le Plan Challe lutte efficacement avec beaucoup de moyens contre l'ALN pour réduire son influence. Il applique ce toujours étonnant but de guerre : combattre pour atteindre une position de force puis négocier, quitte à s'en aller ensuite, thème déjà connu en Indochine. Trop tardif mais de grande ampleur, le plan de Constantine essaie, sur un plan économique, de développer une Algérie qui, de fait, apparaît alors comme ayant été négligée. Le discours du 16 septembre 1959 sur le droit à l'auto-détermination des Algériens apparaît comme un coup de semonce. Plusieurs vétérans en sont alors persuadés comme Louis Simoni (« politiques

---

<sup>5978</sup> Extrait du témoignage d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>5979</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>5980</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>5981</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

désastreuses<sup>5982</sup> »), Jacques Thomas (« Une guerre d'Algérie gagnée sur le terrain, un succès des armes dévoyé par la politique<sup>5983</sup> ») et Jacques Penot qui s'aperçoit de la possibilité de perdre l'Algérie « vu la conduite de De Gaulle<sup>5984</sup>. »

Jacques Allaire est attaché à une Algérie française et c'est pour cela qu'il participe au putsch d'avril 1961 ; pour aller au bout de son engagement. Mais depuis plusieurs mois, il a pris conscience que « la guerre perdue d'avance ». En décembre 1960, il est revenu à Alger avec son régiment pour sécuriser la ville et s'est aperçu que l'état d'esprit avait changé, ne serait-ce qu'en occupant un cantonnement de tirailleurs algériens qui avaient badigeonné les murs de slogans indépendantistes. Au même moment, Max Poiroux pense lui-aussi que c'est perdu : « En 1960, je me suis dit qu'avec ou sans moi, l'Algérie était perdue pour la France. En conséquence, j'ai fait le choix de demander et d'obtenir toutes les permissions de détente et de courte durée autorisées, afin de retrouver ma famille en Métropole »<sup>5985</sup>. Joseph Koeberlé donne la même date. Dans les deux dernières années de la guerre, Pierre Latanne n'imagine pas que la France doive « tout abandonner » de l'Algérie, vu les liens entre elles et les ressources du Sahara. Il vit au jour le jour. Les officiers n'en parlent pas entre eux ; tout au plus pense-t-il vaguement, lui qui est officier de renseignement de son bataillon, à un futur gouvernement franco-algérien. Mais il craint l'explosion de haine entre les communautés comme tout militaire pris entre deux feux à cette époque, entre les attentats de l'OAS et ceux de ses propres tirailleurs dont l'état d'esprit a changé, au point qu'il s'enferme chaque soir à double tour dans la chambre de son poste avec son chien :

« Je craignais une guerre dans la guerre. [...]. Je n'avais jamais imaginé à ce moment-là qu'on lâcherait l'Algérie comme on l'a fait. Mais il n'y avait pas d'autres solutions. Une cohabitation était devenue impossible et on sentait la haine même de la part des civils, commerçants et connaissances, qui nous avaient pourtant fait bonne figure pendant des années. Même chez nos tirailleurs qui devenaient arrogants et que l'on devinait carrément hostiles. Beaucoup sont partis en permission et ne sont pas revenus. Bref, il n'y avait pas d'autre solution : l'Algérie aux Algériens<sup>5986</sup>. »

Pierre Caubel arrive en Algérie en 1962 au plus mauvais moment : « Je n'ai connu que les derniers jours de la guerre d'Algérie, affecté en janvier 1962 comme commandant du groupe de B 26 stationné à Oran. Jusqu'en septembre 1962 une période assez atroce, coincés entre le FLN et l'OAS ! Le pire souvenir de ma carrière<sup>5987</sup> ! »

Une partie des témoins, plus réduite, affirment, au contraire, qu'ils ont perçu dès le départ que cette nouvelle guerre de décolonisation serait perdue, comme l'Indochine, pour les mêmes raisons. William Schilardi, revenu à la vie civile, est persuadé « que l'Algérie allait finir comme l'Indochine<sup>5988</sup>. » Francis Oustry l'est également « dès (son) premier séjour<sup>5989</sup>. » Henri Darré a,

---

<sup>5982</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>5983</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>5984</sup> Extrait du questionnaire de Michel Varlet, reçu le 16 août 2018.

<sup>5985</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>5986</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *Idem*.

<sup>5987</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>5988</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>5989</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

« comme beaucoup d'autres, toujours pensé que la guerre d'Algérie ne pouvait pas se terminer autrement pour la France<sup>5990</sup> » puisqu'elle est dans le mouvement international des décolonisations, tout comme Jacques Bouthier et la quasi-totalité de ceux qui sont cités ici, qu'« on ne peut pas lutter contre un peuple qui veut son indépendance.<sup>5991</sup> », même si, au départ, la majorité du peuple, prudemment, n'en donne pas l'impression. Jean-Paul Mouton écrit de même : « On ne peut rien contre la résistance d'un peuple – face à l'occupant<sup>5992</sup>. »

Que ce soit en 1962 ou bien avant pour ceux qui n'ont fait qu'un séjour, les anciens d'Indochine comptent une mémoire douloureuse de plus pour alourdir la première sans avoir pu remporter des succès réconfortants, seulement des succès plus ou moins trompeurs (bataille d'Alger), des améliorations tactiques et matérielles et des points positifs sur l'organisation militaire. C'est une défaite de plus, surtout politique mais elle vaut aussi pour l'armée puisqu'elle doit quitter le territoire algérien, qui signe pour une partie des cadres, la fin de leurs illusions, de l'empire auquel ils rêvaient enfant, ce qui a, parfois, constitué une motivation pour s'engager dans une carrière militaire. L'Algérie provoque également le ralentissement ou la fin de carrière de nombre d'entre eux. De quoi meurtrir un peu plus les mémoires combattantes. Nombre de vétérans des deux conflits ne comprennent pas et n'admettent pas comment la guerre d'Algérie a pu être perdue pour l'armée française, au vu de ses succès et de sa supériorité. « Non, je n'ai pas compris, et encore moins maintenant<sup>5993</sup> » se désole Marcel Baarsch. Bernard Gaudin pense que c'est de la lâcheté : « en Algérie, nous étions vainqueurs. Les accords d'Evian sont une honte<sup>5994</sup>. » Ceux des vétérans d'Indochine qui n'ont pas participé à ce conflit et sont à l'extérieur à ce moment-là n'ont pas imaginé que cela pourrait arriver. Eux-aussi ont de la rancœur. Robert Drouilles tombe de haut : « Je pensais que l'Algérie nous resterait fidèle<sup>5995</sup> » écrit-il. François-Xavier Heym estime que « la France avait toutes les cartes en main (militaires et civiles) pour mettre en place un gouvernement ami. C'est un abandon injustifié, une tache sur la mémoire du « grand ! » Charles<sup>5996</sup>. » Les souvenirs de guerre accumulent d'autres images cruelles d'exécutions, de tortures, de cadavres de civils ou de ses propres hommes suppliciés qu'il faut alors digérer et qui font ressurgir les images douloureuses de la mémoire combattante d'Indochine. La défaite et l'abandon de l'Algérie sont de nouvelles désillusions sur les politiques, le commandement militaire ou concernant leur propre naïveté qui les avaient souvent amenés à croire en une Algérie française qu'une guerre de huit ans n'a pas pu solutionner. Ils ont beau comprendre les raisonnements des uns et des autres, l'abandon des Harkis et les conditions difficiles de départ sont restées des marques indélébiles qu'ils ne peuvent admettre. Roger Ouiste, comme Jacques Allaire, a cru en l'Algérie française. Mais le fait de

---

<sup>5990</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 23 mars 2018.

<sup>5991</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>5992</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>5993</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>5994</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>5995</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>5996</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

comprendre, après coup, la logique de l'indépendance n'enlève rien aux conditions de l'abandon : « Au départ, comme tout le monde, j'étais Algérie Française ! Mais très vite, j'ai compris que, malheureusement, c'est de Gaulle qui avait raison ! Je lui reproche tout de même d'avoir abandonné les pieds-noirs et les Harkis. Ça, c'est impardonnable<sup>5997</sup> ! »

Pour Jacques Allaire, cette période est différente de la perte de l'Indochine, mais c'est une autre défaite, peut-être logique mais tout autant douloureuse qui pèse peut-être davantage sur ses mémoires combattantes que celle d'Indochine : « J'ai cru vraiment qu'on garderait l'Algérie. On l'a perdue parce que c'était à un niveau qui me dépassait. Le soldat ne fait pas la guerre pour lui-même, il l'a fait parce que les politiques ont décidé qu'il devait la faire à tel endroit et comme ça. Donc j'ai fait la guerre parce que je croyais qu'on allait garder l'Algérie. Je croyais au Père Noël, et je voudrais encore y croire<sup>5998</sup>. » Guy Ménage compare leur sentiment du début avec celui du moment où il quitte l'Algérie. Le constat est amer, d'autant qu'en 1958, il estime la partie militairement gagnée :

« Début 1955, on s'est dit " c'est quand même un département français, ça ne va pas se passer comme ça, on ne va pas laisser tomber ". Parce qu'on a vraiment ressenti qu'on avait laissé tomber l'Indochine, les populations, les Vietnamiens qui se sont battus avec nous, qui étaient sympas. Ça nous a marqué. Mais en Algérie, ça a recommencé. Militairement, ce n'est pas pareil, on avait gagné, même en 1957-1958. Après au niveau politique, il y a eu de Gaulle, l'Algérie française puis « pas française... »

C'est encore, pour les combattants passés par l'Indochine, un nouveau lâchage du pouvoir politique. Comme les autres, il a du mal à admettre la méthode tout en comprenant le fond :

« Remarquez, il avait raison, mais ça aurait dû se passer beaucoup mieux. On a laissé tomber un tas de gens. Ça a été comme l'Indochine. On aurait écouté Leclerc et Sainteny au début, jamais on n'aurait eu ces problèmes-là. Les Vietnamiens demandaient une chose, être indépendants, ce qui est normal, mais en gardant des liens avec la France. On a eu tout faux ! Et on a recommencé en Algérie<sup>5999</sup>. »

De retour en Algérie à la fin de la guerre, il assiste à « un bordel pas croyable. Les barrages sur les routes, les uns tenus par les Français, les autres par le FLN ; le départ des pieds noirs, les (massacres) à Oran »<sup>6000</sup>. Cette période de fin de guerre marquée par la vengeance et les règlements de compte, est probablement la plus traumatisante pour ceux qui l'ont vécue, en dehors de la bataille d'Alger.

Dans le chapitre des regrets, l'un des pires est que l'Algérie rappelle les erreurs d'Indochine à plusieurs niveaux, politique et militaire, les reproduisant dans plusieurs domaines. C'est à ce titre, comme à celui d'être des guerres de même type, des guerres asymétriques, que l'Algérie semble le continuum de l'Indochine. Cette fois, il s'agit de gagner pour sauver la face et laver l'honneur de l'armée affecté par la défaite en Extrême-Orient. Mais les erreurs se sont accumulées, parfois de manière semblable dans les deux conflits ; d'abord dans leur déclenchement. Paul Gardon ne reproche pas seulement la manière dont la guerre s'est terminée mais également

---

<sup>5997</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>5998</sup> Bernard Andrieux, *op. cit.* ; de 32'25'' à 32'47'.

<sup>5999</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

<sup>6000</sup> *Ibid.*

comment elle a commencé. La répétition des erreurs n'est pas admissible :

« Je regrette parfois certaines choses, les erreurs qu'on a commises, aussi bien en Indochine qu'en Algérie ou ailleurs. Vous savez, le soulèvement en novembre 1954, c'est la suite de celui de 1945. Quand on a ramené nos troupes, ces gens qui s'étaient bien battus en Italie ou ailleurs, on leur avait dit qu'après ils seraient français. Or on a écouté les politiciens d'Algérie, les colons et on n'a pas fait ça. Les blessés, les combattants, on aurait dû leur reconnaître un titre français. Surtout qu'on avait reconnu les juifs avec le décret Crémieux ; ils étaient citoyens français.

Des gens comme Ben Bella, ils étaient adjudants dans nos troupes, ils avaient été blessés, décorés de la médaille militaire. On les empêchait de vivre la vie qu'ils méritaient de vivre ! Ça, c'étaient des grosses erreurs. Non seulement ça mais quand ils se sont soulevés en 1945, le dénommé Duval a traité ça comme si c'étaient des gitans et il y a eu 10 ou 12 000 morts. On a rasé des villages. Comment voulez-vous que ces gens-là ne gardent pas une rancœur ? Et ça a été mal administré<sup>6001</sup>. »

René Maillochon a connu des situations de guerre très difficiles. Mais ce qui l'émeut toujours est la mort des hommes. Pour un chef de section, c'est très difficile à accepter. Celles d'Indochine sont douloureuses. Celles d'Algérie lui apparaissent absurdes. Les premiers étaient engagés ; ce sont les risques du métier. Les seconds étaient forcés de partir en Algérie. Leur mort est d'autant plus insupportable que les erreurs de manque de formation en Indochine se sont renouvelées dans le conflit suivant. Soixante ans plus tard, il ne supporte toujours pas le manque de formation concernant les combattants des deux conflits :

« En Indochine, on était tous des soldats de métier ; en Algérie, les gars n'ont pas demandé à venir, c'est une honte qu'ils y soient restés ! Là c'est encore beaucoup plus pénible. Le métier de soldat, ça ne s'invente pas. Les appelés n'avaient aucune formation. [...]. Au début, je me suis fait mal voir ; on avait des sacs de couchage, l'hiver c'était intéressant. Mais moi j'ai interdit aux hommes de rentrer dans leur sac de couchage. Je leur ai dit que pour moi un sac de couchage était un cercueil. Quand on est rentré dedans, s'il arrive quelque chose, on y passe tous. Les munitions, je leur ai fait une guerre terrible pour qu'ils ne vident pas leurs chargeurs de trente cartouches, sous peine d'être à court de munitions. Ils ont compris que j'avais raison et que c'était une question de sécurité. En Algérie, il y eu beaucoup de bêtises, de morts par accidents. Ils avaient une formation bâclée ; j'en avais une crainte terrible. J'ai perdu quatre hommes, ça m'a fait beaucoup de peine car c'étaient des gamins qui n'avaient pas demandé à venir. Une formation faite correctement, il n'y aurait pas eu près de 30 000 morts mais la moitié<sup>6002</sup>. »

Le 5 juillet 1962, dans le désordre et de massacres de population comme à Oran, l'Algérie devient indépendante, ce qui scelle la défaite de la France. Pour l'armée, c'est une nouvelle humiliation, plus profonde encore que l'Indochine, car l'adversaire a été réduit militairement et parce que plusieurs de ses généraux, anciens commandant en chef, chefs de corps de régiment, commandants d'unité et simples cadres subalternes sont en prison pour s'être révoltés contre leur propre chef d'État. Aujourd'hui, toute évocation est encore sensible comme à chaque fois que remontent les mémoires coloniales et combattantes sur son sujet. Elles influent sur la mémoire sociale et les prises de position selon lesquelles les maghrébins installés ou nés en France ne peuvent s'intégrer à la population, à la nationalité voire à la culture française pour des raisons ethniques, religieuses et historiques. Ce qui est curieux dans cette position, c'est qu'à l'époque de la guerre d'Algérie, personne ne se pose la question d'une intégration impossible. Chacun parle de « la France de

---

<sup>6001</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>6002</sup> Entretien avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

Dunkerque à Tamanrasset », en 1958, et d'une même population française, intégrée. Il s'agit même d'un argument en faveur de l'Algérie française alors qu'il s'agit, à l'époque, d'une vue de l'esprit. La guerre d'Algérie, pour les anciens d'Indochine qui l'ont faite et pour ceux qui l'observent depuis la Métropole ou les pays où ils résident, est une nouvelle désillusion ; du moins pour ceux qui avaient des illusions, celles de pouvoir éviter une nouvelle décolonisation et de s'en sortir sans plus de dégâts physiques et moraux. Pour une partie d'entre eux, la mémoire d'Algérie vient alourdir celle d'Indochine lorsqu'ils retrouvent les mêmes horreurs de guerre, corps suppliciés, tortures, massacres de civils et, pour finir, l'abandon d'une « terre française » et de la population qui les soutenait. Ces situations ont pu même déclencher les cauchemars issus des séquelles psychologiques de la guerre d'Indochine, qui ne s'étaient pas exprimées à leur retour. Singulière reconstruction que celle des vétérans d'Indochine.

Cette partie permet de comprendre pourquoi les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine sont souvent lourdes à porter à moins que l'éloignement du conflit et la vie qui se poursuit ne les apaisent, par la force de l'oubli. Ceux qui ont participé aux trois guerres, Seconde guerre mondiale - Indochine - Algérie, trouvent qu'ils se sont bien souvent trouvés du côté des perdants. La défaite, logique ou non, n'est jamais plaisante et ce sentiment auquel s'ajoutent la scission entre militaires favorables au putsch d'Alger et militaires fidèles à De Gaulle, l'épuration des cadres à partir de 1961 et le manque d'aventure que représente une armée de temps de paix incitent de nombreux anciens à quitter l'armée de manière prématurée ; de préférence 15 ans de services pour les sous-officiers, 25 ans pour les officiers. Le retour à la vie civile et l'entrée dans la retraite a parfois permis de retrouver un équilibre entre toutes les mémoires accumulées ; pas toujours. Le « retour matériel » d'Indochine, par la force des choses, se termine lorsque le combattant reçoit une nouvelle affectation dans l'armée ou au moment où il refait sa vie professionnelle dans le civil. Sur d'autres plans, familial, intime, la mémoire d'Indochine n'est pas immédiatement soldée. Elle démarre, sur la base des souvenirs des uns et des autres, de leurs ressentis. Les vétérans construisent leur mémoire qui a tendance à évoluer mais ne disparaît que rarement. Rappelons la phrase de Jacques Allaire qui répète souvent que lui et bien d'autres ne sont pas revenus d'Indochine, parce qu'il leur est impossible d'oublier.

Leur famille a subi la ou les guerres de décolonisation de par l'absence du combattant et l'angoisse de ne plus les voir revenir. Elle a parfois subi les problèmes d'après-guerres, les silences, d'autres absences, les tourments du vétéran. Les enfants et petits-enfants font des recherches et essaient de comprendre ce que leur père ou grand-père ont connu là-bas, surtout s'il n'en parle jamais ou parce qu'il est mort sans qu'ils puissent l'interroger. Ils développent donc une post-mémoire qui prolonge les mémoires combattantes, qui en est issue et la met en valeur. Il est donc essentiel d'en terminer avec la reconstruction sociale des vétérans d'Indochine par l'étude de la post-mémoire combattante d'Indochine qui s'est créée autour d'eux ou malgré eux, depuis leur retour.

## 4. Mémoire familiale et post-mémoire : l'élargissement progressif du cercle mémoriel

« Adolescente, je savais qu'il était militaire, qu'il était allé en Indochine, qu'il était « para » mais je n'avais pas de curiosité de l'histoire qu'il avait vécue. [...]. C'est uniquement ces dernières années que j'ai plongé là-dedans, et encore, peut-être plus maintenant parce qu'il n'est plus là ; remettre de l'ordre, une chronologie<sup>6003</sup>. » (Marie-France Chevalier)

Il s'agit là d'une nouvelle génération de mémoires, d'acteurs et d'objet de recherche : la post-mémoire est la mémoire vécue depuis le retour du combattant par le cercle familial, par sa descendance, l'héritage de celle de ce père ou grand-père qui n'a pas toujours été enclin à s'expliquer sur son passé indochinois. Encore peu étudiée, elle permet de préciser et renouveler les mémoires combattantes, élargir en quelque sorte ce regroupement de mémoires qui tendent au même point, comprendre le vécu du combattant d'Indochine, non seulement sur place mais surtout à son retour et depuis sa sortie de guerre ; comprendre les conséquences du conflit sur sa vie et celles de sa vie sur la construction de sa mémoire. La post-mémoire est précieuse, autant pour les familles que pour les historiens. Elle est complétée par la mémoire familiale, qui représente les moments importants de la famille du combattant, incluant en particulier celle de ses parents et de la conjointe (ou du conjoint pour les combattantes) pendant son séjour en Indochine ou depuis son retour. Elle accumule également les documents privés, lettres, journaux intimes, photos, objets qui servent de repères pour construire cette autre mémoire. Ces deux mémoires deviennent des auxiliaires indispensables de la mémoire combattante quand la mémoire du vétéran défaille, mémoire en ricochet pendant un entretien et travail ou devoir de mémoire quand le vétéran disparaît. La post-mémoire, « Postmemory » dans le terme originel créé en 1992 par Marianne Hirsch et relayé par Pierre Bayard, concerne la transmission d'une mémoire intime et parfois collective, d'un traumatisme qui se diffuse aux générations suivantes qui, elles, ne l'ont pas connu. Enjeu de psychanalyse, elle s'est étendue au traumatisme historique du fait de l'implication personnelle de Marianne Hirsch dans la mémoire de la Shoah. Mais mémoire familiale et post-mémoire, lorsqu'elles sont publiées ou juste exprimées devant un chercheur connaissent les mêmes lacunes potentielles que les mémoires combattantes à savoir des lacunes dans la précision de ressentis et des faits et des dérives possibles entre l'héroïsation, l'exaltation du père ou une négativité de sa mémoire, pour en faire un règlement de compte qui passe aussi par l'indifférence. Il nous faut tout d'abord comprendre ces deux mémoires et, en particulier, le développement du concept de post-mémoire combattante, deux réalités encore balbutiantes dans les recherches. Les deux points suivants concernent les deux versants du retour qui s'expriment dans ces mémoires, la vision des familles, c'est-à-dire leurs joies et leurs difficultés vis-à-vis du revenant et celle des combattants par rapport à leur réadaptation familiale, réussie ou décevante.

---

<sup>6003</sup> Entretien avec Marie-France Chevalier, dans son atelier à Lyon, le 12 septembre 2019.

## 4.1 Un intérêt récent pour la post-mémoire et la mémoire familiale : pour une mémoire inclusive

« C'est un ménage à trois avec mon mari et l'Indochine ! Il n'y a pas de place pour autre chose ! C'est le souvenir quotidien, nuit et jour. » (Marie-Christine Allaire)

L'étude historique des guerres de décolonisation s'enrichit de tout type d'archives et de documents, y compris les témoignages écrits et oraux des acteurs civils et militaires du conflit essayer de construire une histoire globale. Les mémoires et post-mémoires combattantes doivent suivre le même chemin, avec toute la prudence qui s'impose dans l'utilisation de matériaux contestés pour leur malléabilité, inclure mémoire familiale et post-mémoire. Elles ne se limitent pas aux documents et aux récits des soldats sur leurs seules « mémoires de guerre ». Il s'agit là de leur vie et d'échanges qui s'interpellent, se construisent en parallèle entre les vétérans et leur famille pour parfois ne former qu'une lorsqu'ils parlent d'une même voix ; leurs personnalités, leur dialogue ou absence de dialogue depuis leur retour, les questions ou silences d'eux-mêmes, de leurs épouses, de leurs enfants ont influé sur la mémoire combattante du vétéran qui sélectionne inconsciemment ou non sa mémoire et son oubli en fonction de leurs ressentis comme de leurs questions. La post-mémoire élargie, plus sereine permet aux enfants et petits-enfants de participer à la fois à un devoir de mémoire en relayant celle de leur ascendant par le tri des documents (lettres, photos, films, récits), par la discussion informelle ou plus organisée comme chercheur de mémoire familiale et à un travail d'histoire par la publication de leur travail. L'action des enfants du général Le Boudec pour qu'il publie ses mémoires, complété par un documentaire valorisant ses lettres et ses films<sup>6004</sup> ont permis d'en connaître davantage sur sa mémoire combattante juste avant son décès. Enfin, je parle de mémoire inclusive pour pouvoir traiter d'une mémoire globale basée sur les mémoires combattantes qui restent, ici, centrales, interagissant entre les mémoires collectives et celles plus intimes de la famille. Chacune se construit par rapport aux autres, naît, meurt, se modifie, se prolonge au fur et à mesure.

### 4.1.1 Un contexte favorable à l'éclosion de nouvelles mémoires

« C'est la première fois que je l'entends parler comme ça de l'Indochine ! Maintenant, il n'a plus personne pour en parler. » (Madame René Laroche)

De nouvelles formes de mémoires, de nouvelles questions, viennent préciser les mémoires combattantes afin d'élargir les sources et bibliographie du conflit et compléter l'histoire de la guerre d'Indochine. La nécessité de témoigner a, depuis le début des années 1990, provoqué l'émergence de nombreuses mémoires individuelles et la publication d'autobiographies qui ont

---

<sup>6004</sup> René-Jean Bouyer, *Nos soldats perdus en Indochine*, op. cit., 2014.



accompagné une littérature combattante de plus en plus déclinante. La recherche universitaire a suscité ou profité des témoignages. Solliciter les combattants mais également les familles, rechercher les mémoires privées, les auto-publications peut devenir aussi nécessaire que le dépouillement des archives et des sources officielles, selon la recherche choisie. Rechercher la mémoire familiale et comprendre l'intérêt de la post-mémoire vont, par conséquent, dans le sens de cet enrichissement des mémoires combattantes et de l'histoire du conflit.

Depuis près de trente ans, toutes ces mémoires, publiées ou non, bénéficient de « l'ère du témoin » que l'exemple réussi d'Hélie de Saint Marc a dynamisé sur toutes les situations et les différents aspects de ce conflit. Elles ont déjà permis de nuancer les mémoires collectives militaires, de valoriser tout type de documents qui restent encore une mine de ressources à exploiter. Avoir permis aux vétérans de davantage s'exprimer grâce aux études universitaires, le soutien de certains éditeurs pour publier leur autobiographie les apaise et permet de continuer le dialogue avec moins de tensions politiques ; mais progressivement moins de vétérans. Les mémoires familiales et la post-mémoire peuvent permettre de comprendre encore davantage le poids de la guerre d'Indochine sur le combattant qui, depuis son retour, doit digérer ce qu'il a vu et fait et vivre avec ses souvenirs. Le nombre de vétérans s'amenuise, mais leur épouse, leurs enfants et les proches du cercle familial peuvent encore témoigner et participent plus souvent au devoir de mémoire en transmettant des documents, en évoquant ces périodes du passé du combattant vu de leur côté, que ce soient leurs échanges pendant le conflit, les caractéristiques de son retour et la place de sa mémoire combattante dans sa vie. La post-mémoire, en général positive pour le vétéran, permet de créer un genre littéraire particulier, apprécié dans la littérature combattante, qui peut la renouveler de manière avantageuse malgré ses dérives toujours possibles. Elle permet de mettre en valeur la sortie de guerre et la construction des mémoires combattante. Mais le manque de curiosité envers un conflit lointain dans l'espace et dans le temps, l'absence du père aussi pesante que son prestige militaire sur ses enfants, le désintérêt pour les guerres en général, peut inciter les générations suivantes à se désintéresser à cette mémoire particulière. D'où un éventail encore balbutiant de recherches post-mémorielles entre les deux obstacles que sont le désintérêt et l'hagiographie.

La mémoire familiale commence par la mémoire des parents, celle du combattant puis celle du couple, de l'épouse ou de la fiancée, les enfants déjà nés étant un peu jeunes pour participer à la fusion des souvenirs. Les parents et la compagne, la marraine de guerre ou les parents seuls essaient de vivre sans s'angoisser trop du devenir de leur enfant parti en Indochine et ce sont les souvenirs de leur quotidien, des nouvelles du conflit, des lettres de leur fils, des conditions de son engagement, du départ, du retour qui se révèlent passionnantes. La compagne, de son côté doit seule gérer le foyer, ce qui se complique si les enfants sont là.

Le retour est une joie qui se tarit si le « revenant » (mot prononcé en entretien pour bien souligner le sens propre du retour et le sens figuré d'un homme qu'on ne reconnaît pas) est blessé, malade, tourmenté ou s'il repart très vite pour une autre affectation comme l'Algérie. L'enfant ou les enfants sont parfois d'entrée incapables de reconnaître leur père. Pierre Desroche n'a pas oublié le mot de « monsieur » par lequel son fils l'a accueilli à la fin du premier séjour. Après le retour, les mémoires du séjour en Indochine des parents, épouse, enfants se confrontent avec celle du vétéran dans des discussions dont il tient compte, si elles ont lieu. Si le couple a beaucoup appris de l'expérience indochinoise par les lettres pendant le séjour ou les discussions après le retour, c'est-à-dire si l'épouse s'y est intéressée sans faire de reproches à l'absent et si le vétéran a bien voulu parler, ne serait-ce que pour seulement évacuer ses souvenirs bons ou mauvais, la mémoire devient réellement familiale et ces échanges forment déjà un début de post-mémoire.

Dans le schéma complexe de recherche et d'analyse des mémoires combattantes, la mémoire familiale occupe un niveau presque aussi élevé à atteindre que la part intime de la mémoire individuelle. Le vétéran essaie de protéger cette partie de sa vie qui appartient à ce qu'il possède de plus précieux, à savoir ses proches, dont la tendresse lui a servi de refuge après son retour ou dont il a assuré la pérennité en fondant une famille. Mais la volonté d'informer, née du devoir de mémoire, m'ont permis de franchir cette limite, en entretien, lorsque la conjointe ou l'un des enfants y assiste et permet un dialogue à trois avec le témoin et le chercheur. D'autre part, étudier sa propre mémoire au crépuscule de sa vie fait parfois « sauter » la barrière de discrétion entretenue jusque-là sur l'intimité du lien familial.

Une partie des vétérans vus en entretien n'ont pas du tout évoqué leur famille, ne voyant pas ou ne voulant pas voir le lien entre leurs souvenirs et la mémoire familiale. Mais il est vrai que ceux des vétérans qui n'ont pas du tout parlé de l'Indochine et que les familles n'ont pas du tout sollicités sur ce sujet restent le cas le plus courant. En effet, les combattants d'Indochine n'ont pas toujours été accueillis comme ils l'auraient voulu par leurs proches, ce que soulignent peu les rares études concernant ce pan des mémoires.

Il est donc arrivé, à plusieurs reprises, que la femme du vétéran, presque jamais les enfants, sauf lorsque seule la veuve est présente, assiste et participe à l'entretien. En général, les épouses s'éclipsent pour « nous laisser travailler tranquille » ou parce que ce dialogue ne les intéresse pas ; parfois elles restent par curiosité, pour le plaisir de retrouver ensemble des souvenirs ou pour soutenir leur mari, à la fois sa mémoire et son assurance. C'est dans ces occasions que l'on comprend l'importance de la mémoire familiale et de ses interactions avec la mémoire combattante. L'épouse du vétéran d'Indochine a souvent un rôle important dans le lien entre lui et l'extérieur, ici le doctorant, dans la prise de contact, avant l'entretien. Certaines d'entre elles ont même convaincu le vétéran de témoigner, elles-mêmes faisant l'intermédiaire grâce à l'informatique (« mon mari ne connaît rien à l'informatique et n'écrit rien », ai-je entendu et lu plusieurs fois) pour relayer la demande

d'information, l'impression du questionnaire, l'envoi des réponses, ou la tenue de l'agenda. L'une d'elles a carrément « traduit » mes questions pour qu'elles soient compréhensibles ; parfois juste audibles. Cela dépasse, de loin, le rôle d'intermédiaire.

Parfois, l'épouse sait presque mieux les faits et aventures de son mari que lui-même quand il mélange un peu les récits ; ce qui sous-entend qu'ils en ont beaucoup parlé, ce qui reste finalement assez rare, du moins au niveau de précision remarqué. Elle recadre son mari lorsque sa mémoire se contredit ou s'évade sur d'autres souvenirs (un autre conflit, un personnage extérieur au sujet, un voyage, la politique actuelle), ou bien lorsque son récit se fait trop long ou trop confus. C'est le rôle d'Annie Slezarski lors de nos deux entretiens avec son mari Jean pour lui rappeler des faits qu'il lui a racontés depuis son retour. Cela permet à ce dernier et à ses autres camarades dans la même situation de préciser son propre vécu de ses absences, de ses retours, son attitude pendant les congés de fin de campagne et ce qu'elle a vu des difficultés de son mari à se réadapter à la vie civile. Ce vrai dialogue de mémoire m'a paru très vivant et très riche puisqu'il mêlait deux mémoires et parfois, une *mémoire à deux voix*. Enfin, la présence de sa femme rassure l'ancien combattant qui sait qu'un enseignant inconnu va venir lui poser des questions mais il s'interroge sur l'état de sa mémoire autant que celui dans lequel cette plongée dans des souvenirs difficiles va le laisser, s'il pourra répondre aux questions peut-être complexes et satisfaire son interlocuteur ou même si sa mémoire ne va pas être critiquée au vu de la réputation anticolonialiste et antimilitariste attribuée aux enseignants. Mme Laroche s'est vue soulagée, au cours de l'entretien, de voir qu'il se passait bien, que son mari parlait comme rarement, sans effort, même de ses souvenirs les plus traumatisants : « Il se faisait du souci de vous voir et il était content en même temps. Nous depuis qu'il est rentré d'Indochine, on en a parlé, mais sans plus. Il faut se méfier aussi. [...]. “Je savais que ça allait te faire du bien d'en parler” (lui dit-elle)... C'est la première fois que je l'entends parler comme ça de l'Indochine ! Maintenant, il n'a plus personne pour en parler<sup>6005</sup>. »

De même, l'épouse du général Guy Simon évoque sa mémoire familiale pendant l'entretien, ce qui explique aussi que son mari, déjà critique dans ses chroniques d'Indochine de 1951 à 1956, soit sans concession sur les erreurs de la colonisation en Indochine. Celle de Jacques Allaire a permis d'évoquer le ressenti familial du lien passionnel qui unit ce dernier à la mémoire d'Indochine, cette réalité de « ménage à trois avec mon mari et l'Indochine ! Il n'y a pas de place pour autre chose ! C'est le souvenir quotidien, nuit et jour »<sup>6006</sup>. En réalité, la mémoire familiale évite l'oubli de la mémoire combattante individuelle ou son déclin lorsque le dialogue a été réalisé entre les membres de la famille et le vétéran.

#### 4.1.2 Post-mémoire et post-génération de la guerre d'Indochine

« Parfois, cela saute une génération. » (André Laperle)

---

<sup>6005</sup> Entretien de l'auteur avec Mme et M. René Laroche, chez eux, à Saint Vit, le 27 août 2018.

<sup>6006</sup> Entretiens de l'auteur avec Mme et M. Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

La post-mémoire, élaborée en 1992 à la suite de la publication des deux tomes de Maus<sup>6007</sup>, est plus récemment conceptualisée depuis 1997 par Marianne Hirsch dans son ouvrage *Family Frames. Photography, Narrative, and Postmemory*<sup>6008</sup>, suivi en 2012 de *The Generation of Postmemory : Writing and Visual Culture After the Holocaust*<sup>6009</sup>. Cette notion part de l'étude des traumatismes des descendants de victimes de la Shoah. Marie-Anne Paveau parle de « mémoire de seconde main<sup>6010</sup> », non par esprit critique ou réducteur mais parce que la post-mémoire est la mémoire des ascendants, qui leur appartient et que leurs descendants reprennent une génération plus tard pour s'en servir et la valoriser ; ou la propre mémoire des descendants qui se construit au regard de celle des ascendants. Veronica Estay Stange parle de « mémoire par procuration »<sup>6011</sup>, comme si la première génération en avait donné le droit, le pouvoir à la suivante pour faire revivre leur mémoire.

Il s'agit donc, d'une mémoire héritée, qui part des récits de l'ascendant, que ses descendants s'approprient pour en faire leurs propres récits, réalistes ou peuplés d'imaginaires...ou qu'ils ne s'approprient pas, puisque la post-mémoire peut rester comme en suspens par manque d'intérêt, manque de connaissances sur le parcours du vétéran parti trop tôt avec ses souvenirs et que sa descendance n'a pas eu le temps d'interroger. Fils ou fille de la « génération d'après », sa descendance peut même se construire à l'encontre de ces récits jugés ennuyeux ou trop « militaires », des enfants de combattants « blessés par des événements qu'(ils) n'ont pas connus<sup>6012</sup> », mais dont ils ont plus ou moins soufferts par ricochet. Quelles que soient les attitudes, volontairement ou non, la post-mémoire relaie la mémoire combattante, la prolonge et peut même marquer une renaissance de la mémoire combattante individuelle, surtout par les publications des enfants et petits-enfants de vétérans qui la diffusent en la commentant ou non. Chacun est dépositaire, par succession morale, si l'on peut dire, des mémoires combattantes mais tous les descendants et conjoints des combattants ne s'y intéressent pas forcément, ce que déplorent, d'ailleurs, bien des vétérans encore vivants déjà touchés par la méconnaissance de leur conflit au loin. Ils vont alors accuser la société, l'Éducation nationale de ne pas les en avoir informé. Ce qui reste à discuter. Pierre Bayard explique le lien étroit entre psychanalyse et mémoire, la mémoire étant une expression du traumatisme, qui peut être personnel mais également « historique ». Il

---

<sup>6007</sup> Bande dessinée, roman graphique d'Art Spiegelman, publié entre 1986 et 1991 d'après les entretiens entre lui et son père sur son passé de déporté dans les camps de la Shoah, qui permettent de transmettre sa mémoire.

<sup>6008</sup> Marianne Hirsch, *Family frames : Photography, Narrative and Postmemory*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, 304 p.

<sup>6009</sup> Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory : Writing and Visual Culture After the Holocaust*, New York, Columbia University Press, 2012, 288 p.

<sup>6010</sup> Marie-Anne Paveau, *Mémoire, démémoire, amémoire. Quand le discours se penche sur son passé*, op. cit., p. 14.

<sup>6011</sup> Veronica Estay Stange, « Survivre à la survie. Remarque sur la post-mémoire », *revue Esprit*, 2017/10, pp. 62-72 ; p. 62.

<sup>6012</sup> Pierre Bayard, « De la mémoire à la post-mémoire », *Centre International de Recherches et d'Enseignement sur les Meurtres de Masse (Ciremm)*, 2015, p. 6.

parle de la post-mémoire comme d'une « mémoire indirecte » puisque la génération qui a combattu en Indochine a vécu directement la guerre dont les vétérans tirent ensuite leurs souvenirs alors que les générations qui suivent, évoquent une mémoire qui n'est pas la leur, des souvenirs qui sont ceux de leurs pères ou grands-pères, en se les appropriant. Ils utilisent donc les faits, actions et sentiments qu'ils ont entendus dans les récits des anciens ou qu'ils imaginent.

Cette post-génération de la guerre d'Indochine concerne des personnes complètement au courant du parcours de leur père, qui peuvent même répondre à certaines questions précises – voire au questionnaire – parce qu'ils ont lu des textes de leur père, l'ont entendu en parler et ceux qui ne savent pas grand-chose. La demande de renseignements générée par le questionnaire a pu ensuite les inciter à interroger leur père, à rechercher et comprendre l'importance des documents, papiers qu'ils ont pu ensuite trier. L'appropriation complète et dérivante de la post-mémoire, devenant souvent agressive si des faits historiques sont nuancés ou contestés, est davantage apparue sur Internet en particulier sur les réseaux sociaux pour de enfants de vétérans traumatisés par le parcours douloureux de leur père qu'ils vivent par procuration, confirmant ainsi la théorie de Marianne Hirsch sur la mémoire du traumatisme, dont certains enfants ne s'en sont jamais remis ; ou bien encore parce que la fin de vie de leur père a été douloureuse.

Il est difficile de savoir qui, des enfants ou petits-enfants, peut ou veut bien porter cette post-mémoire si tant est que quelqu'un le veuille au sein de la famille. Leur mère décédée, aucune des quatre filles du lieutenant-colonel Jeanpierre n'a voulu le faire, non pour oublier leur père mais parce que l'armée et les guerres leur ont pris un père qu'elles n'ont finalement pas connu. Leur mère a accepté de participer aux cérémonies commémoratives jusqu'à son décès en 2010 ; la génération suivante n'a pas souhaité garder de liens avec l'armée. La cadette, Claudine Jeanpierre, qui l'a le moins connu, se dit même « antimilitariste ». La « légende » de leur père est trop « lourde à porter », ce qui les incite finalement à la rejeter<sup>6013</sup>, à privilégier du vivant de leur mère, non sa mémoire combattante, mais sa mémoire de père de famille pour laquelle elles lui ont posé beaucoup de questions.

Marie-France Chevalier, pendant longtemps, n'a pas eu l'intérêt de lui demander de parler de son passé ; ses filles, par contre, s'y sont intéressées vers vingt ans, ce qui fait dire à André Laperle constatant l'intérêt d'un de ses petit-fils pour la mémoire, combattante ou non, que cet intérêt saute souvent une génération comme si, par opposition de principe contre les parents, les activités du père dans le monde combattant ou le manque d'intérêt pour une mémoire de guerre ôtaient aux enfants l'envie de s'y intéresser. Chez eux, il n'y a pas de règle et la notion d'« héritage de la mémoire » n'est qu'une possibilité. C'est le cas du plus proche enfant de son père qui, pour diverses raisons, veut connaître son passé, les endroits où il a vécu comme la plus jeune des filles

---

<sup>6013</sup> Extrait du questionnaire de Claudine Jeanpierre, reçu le 14 septembre 2018.

de François-Xavier Heym, Véronique Heym, qui l'« interroge souvent »<sup>6014</sup>, créant ensuite un groupe Facebook, par passion pour son pays d'origine et par devoir de mémoire envers son père, ses camarades de combat et parce que ce conflit qui la passionne. C'est d'ailleurs, parfois, le plus jeune des enfants du vétéran qui passe par la post-mémoire, parce qu'il n'a pas du tout connu cette période et n'y conserve aucune place par rapport aux aînés qui s'en souviennent. Lui n'a aucun souvenir direct et peut en souffrir par rapport aux autres. Les petits-enfants ont pu davantage entendre parler de la guerre d'Indochine à l'école mais pas par leurs parents ni par leur grand-père, constatant que le temps passe et qu'il est utile de l'interroger avant qu'il ne disparaisse. À l'inverse, les aînés ont pu souffrir de l'absence du père et ne pas avoir envie de replonger dans les souvenirs. Par conséquent, post-mémoire, mémoire familiale, mémoires combattantes se conjuguent pour aider à la compréhension du parcours mémoriel des anciens depuis leur retour d'Indochine. Les vétérans ont eu le temps de s'apercevoir, que ce soit par les lettres qui leur ont été adressées pendant leur séjour ou parce qu'ils l'ont ressenti eux-mêmes à distance, que leur famille avait subi ce conflit, l'absence du mari et père dans des conditions matérielles parfois lourdes à assumer. Mais c'est l'absence, l'angoisse et leur prise en charge par leur épouse, leurs parents qui se sont avérées les tourments les plus lourds à porter. Les combattants ont souffert de la guerre d'Indochine dans bien des domaines, mais que leur famille en a également souffert, ce qui a parfois donné lieu à un accueil compliqué et une incompréhension plus tard après le retour.

#### 4.2 Subir la guerre et la mémoire de la guerre d'Indochine : côté familles

« Gaby, elle est toujours là quand je rentre. Elle s'occupe de la base arrière. Elle est mon équilibre, ma ceinture de sauvetage. [...]. Elle a partagé avec moi cette parcelle de gloire 6015. » (Marcel Bigeard, parlant de sa femme).

Dans la suite de ses mémoires, en 1994, Marcel Bigeard rend un vibrant hommage, sur deux pages, à sa femme qui l'a attendu très longtemps à cause de ses longues absences dues à ses activités militaires puis politiques ; une situation qu'elle a acceptée et parfois partagée. Il la remercie surtout d'être encore à ses côtés et, comme il l'a déjà fait, vingt ans plus tôt, en dédicace de sa première autobiographie<sup>6016</sup>. Cet homme admiré et moqué, décrié pour certains de ses actes qu'il a commis ou non, est l'unique vétéran connu à évoquer tous les sujets d'une vie de combat même les plus intimes, à rendre hommage à sa famille et à préciser, dans une culpabilité maîtrisée, combien elle a été importante pour son équilibre. Si de rares ouvrages historiques sur la guerre d'Indochine évoquent le retour des combattants, aucun n'aborde la question plus précise de l'accueil familial au-delà du délicieux moment des retrouvailles. Ce constat est logique ; la guerre est terminée. Fin de l'histoire... Mais début des mémoires. Mêmes les autobiographies des

---

<sup>6014</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>6015</sup> Général Bigeard, *De la brousse à la jungle*, op. cit., pp. 231 à 233.

<sup>6016</sup> « A Gaby, qui m'a supporté » ; Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 7.

vétérans glissent sur ce sujet parfois compliqué par les rancœurs envers l'absent et la difficulté de sa réadaptation dans le cercle familial, où l'équilibre d'avant le séjour puis celui du séjour, ont été rompus. Malgré la joie du retour si le fils, le frère, mari ou père est en bonne santé, elle n'efface pas les années d'attente, d'angoisse des familles qui subissent la guerre à distance, sans doute, mais avec une certaine brutalité. Un fois le retour accompli, que ce soit l'attente d'une affectation et, à partir de 1954, le départ vers une autre guerre, vers un autre continent, les difficultés de réadaptation immédiates ou plus tardives pour les vétérans gravement blessés, malades, la lourdeur de leur mémoire d'Indochine, peuvent tendre les relations familiales et affecter leur équilibre, y compris bien plus tard au moment de la retraite militaire. Chacun doit se réhabituer à l'autre et rééquilibrer les relations.

En quoi le retour du combattant d'Indochine ne signe pas totalement la fin des soucis pour sa famille ? Comment la mémoire intègre-t-elle cette question ?

#### 4.2.1 Le poids de l'absence dans la mémoire de trois générations

« Je n'ai jamais parlé de la guerre à mes proches. Mes parents ignoraient que j'étais dans une unité combattante toujours sur la brèche car je leur avais fait croire que j'étais dans un bureau paisible à Hanoi. (Joseph de Verdelhan)

Les absences des combattants d'Indochine durent le temps de leur séjour entre un an et demi (dans l'aviation en particulier) à deux ans et demi dans l'armée de terre, voyages aller et retour compris, hors rapatriement sanitaire ou décès. Certains combattants ont même prolongé leur séjour de 6 mois pour diverses raisons. Pour les familles, il s'agit d'un temps d'absence très long, en particulier quand le combattant a femme et enfant(s) et qui est une source majeure de difficultés de toutes sortes lorsque l'on sait que le danger est permanent, malgré les lettres rassurantes. En quoi cette absence prévue est-elle si mal vécue ?

C'est parfois une première source de reproches une fois le retour effectué, même si les parents et compagnes sont prévenus à l'avance, parfois habitués voire élevés dans cette ambiance de départ répétés au loin, surtout pour ceux et celles qui appartiennent à des familles de militaires. Il faut donc se résigner à beaucoup de sacrifices de part et d'autre, qui peuvent remonter à la surface ensuite. L'angoisse de voir le fils, le frère ou le conjoint tué, blessé, porté disparu ou simplement malade, déprimé, isolé tarabuste en permanence les proches qui sont impuissants. Seul lien ombilical, le courrier devenu l'objet essentiel et matériel de toutes les attentes, de tous les possibles. Il est difficile de savoir si le courrier rassure ou fragilise les uns et les autres, car les combattants se refusent à raconter, dans leurs lettres, un quotidien qui non seulement peut - être censuré, mais qui ne peut qu'inquiéter leurs proches. Ceux-ci, de même, sont réticents à annoncer une mauvaise nouvelle, un décès, un problème de santé ; d'où un courrier convenu mais le geste permet de sortir de l'isolement et permet également aux couples officiels ou en devenir de parler,

à défaut du quotidien, de sa banalité ou de ses dangers, des sentiments, dans le but ultime du retour. A une époque où les sentiments se disent peu par pudeur, la construction épistolaire de l'intime, en un sens, rapproche les couples séparés alors que la proximité géographique, la proximité des corps donnerait un langage plus inhibé. Dominique Fouchard, analysant les « retours à l'intime » des soldats de 14-18, écrit que : « La lettre est non seulement la missive porteuse de nouvelles, le fil qui unit et qui fait vivre ensemble malgré la distance [...], mais plus encore, la pratique épistolaire devient le support et l'incarnation d'une véritable fabrique de l'intimité pour ces familles séparées. Plus qu'un reflet des sentiments, la pratique épistolaire produit du sentiment, par sa mise en langage »<sup>6017</sup>. Par conséquent, les relations épistolaires ont fabriqué un intime lointain, « en faisant de la relation intime l'ultime refuge espoir du bonheur futur »<sup>6018</sup>.

Par contre, construire un imaginaire intime avec une personne que l'on ne voit pas évoluer, a tendance à l'idéaliser tout comme ses propres sentiments ; ce qui peut poser une autre difficulté au retour, quand l'idéal finit par se confronter aux réalités. Pour ceux qui sont dans les villes comme Hanoi, Saigon ou Haiphong, les nouvelles vont vite : Les familles postent les lettres avec l'adresse « secteur postal », qui montent directement à Paris et venaient ensuite directement par avion. Dans ce cas, le courrier va, à l'époque, presque aussi vite qu'en France. Mais les nouvelles sont irrégulières et longues à parvenir aux militaires affectés en postes éloignés des centres urbains ou en unités combattantes. En Haute-Région sur le Fleuve Rouge, le lieutenant Desroche reçoit le courrier avec trois semaines ou un mois de retard et pas forcément dans l'ordre d'écriture ; son épouse et lui doivent donc les numéroter. Le moindre retard du courrier ou l'impossibilité physique et morale pour le combattant d'écrire aux siens accélère leur stress, comme le signale Mme Laroche quand son fiancé la laisse sans nouvelles pendant trois mois de dures opérations au Tonkin : « Pour nous, pas de lettres pendant trois mois, c'était mauvais signe »<sup>6019</sup>. Il est alors difficile de faire face avec confiance. Les deux fiancés sont fragilisés des deux côtés, l'un par la guerre, l'autre par l'angoisse :

« Dans tes lettres, tu ne racontais pas ce que tu faisais au Tonkin. [...]. Jusque-là, j'en avais toutes les semaines (quand il était au Cap Saint-Jacques, NDA). C'était dur. C'était au moment du mariage de sa sœur. C'était dur parce que tous les jours, on attendait des nouvelles. J'ai fait le mariage et toujours rien. Je travaillais pour me faire mon trousseau, j'habitais chez mes parents, et je l'ai attendu pendant le temps qu'il fallait. Quand on est jeune, on pense au danger, tous les jours et puis ça passait, j'allais travailler. Dans les journaux, on ne disait rien de l'Indochine. Parfois au poste (radio), donc mes parents écoutaient. Mais ils ne disaient pas grand-chose et on n'écoutait pas comme maintenant. Et on n'avait pas de téléphone<sup>6020</sup>. »

Or, de son côté, hormis le manque de temps et une fatigue extrême, René Laroche se sent incapable d'écrire quoi que ce soit pendant ces mois de combat sans dormir autrement qu'au pied des camions ou dans une rizière. C'est pour cela qu'il arrive que des époux ou fiancés une fois réunis décident de brûler solennellement leurs paquets de lettres pour effacer à jamais ce traumatisme.

---

<sup>6017</sup> Dominique Fouchard, *Les retours à l'intime des soldats après la Grande Guerre*, op. cit., p 2.

<sup>6018</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>6019</sup> Entretien de l'auteur avec Mme et M. René Laroche, chez eux, à Saint Vit, le 27 août 2018

<sup>6020</sup> *Ibid.*



Mais c'est également la raison pour laquelle les combattants, une fois revenus, se heurtent à l'incompréhension de leur cercle familial. À l'exception de Dien Bien Phu, les médias parlent peu de l'Indochine en Métropole et les lettres n'évoquent pas la vie du combattant avec tous ses dangers. Or certaines familles voient revenir un fils, frère ou mari amaigri, silencieux, malade, parfois déstabilisé par un séjour dantesque et ne comprennent pas ce qui a pu se passer au vu du ton des missives. Sans être un cas généralisé, cette aseptisation du courrier a causé des dégâts au vu de son côté... mensonger. Autre type de missive faite de bonnes intentions mais qui cache cacher une réalité plus grave, des lettres ou télégrammes « masquants » ont pu parvenir à certaines familles. A Dien Bien Phu comme lors d'autres opérations, plusieurs vétérans, en particulier des anciens parachutistes, m'ont raconté que leur base arrière envoyait des messages-types pour rassurer les familles : « Le bataillon envoyait tous les dix ou quinze jours aux familles des militaires encerclés à Dien Bien Phu (plus de courrier postal possible) un télégramme laconique ainsi rédigé : « Tout va bien. Baisers. Pierre<sup>6021</sup>. » problème est le même et il faut ruser. Jean Lomer et plusieurs combattants ont trouvé un système : « J'ai envoyé des lettres quand j'en avais la possibilité. Quand j'étais en opération, j'avais chargé le vaguemestre de la compagnie ou de la base arrière d'envoyer tous les huit jours à mon épouse un télégramme avec le texte “ tout va bien. Baisers ”. Mon épouse a reçu le dernier télégramme après celui, officiel, de ma disparition<sup>6022</sup>. »

Le capitaine de Verdelhan, dans son journal, signale que des combattants de Dien Bien Phu reçoivent encore du courrier grâce aux volontaires qui sautent en renfort et en emportent mais que les seules réponses sont ces télégrammes artificiellement rassurants « de formules télégraphiques toutes faites : [...] « Tout va bien, suis en bonne santé, écrirai dès que possible. Tendresses ». C'est ainsi qu'un évêque a reçu des “ tendresses ” ou des “ bons baisers ” d'un aumônier du camp retranché<sup>6023</sup>. »

La répétition des termes au moment où les médias font leurs gros titres sur la bataille devenue emblématique ne trompe pas longtemps les familles :

« Je n'ai jamais parlé de la guerre à mes proches. Mes parents ignoraient que j'étais dans une unité combattante toujours sur la brèche car je leur avais fait croire que j'étais dans un bureau paisible à Hanoi. Avec un SP (secteur postal) comme adresse, ils ne pouvaient pas savoir où j'étais. Je leur ai raconté des fadaises jusqu'à l'épisode de Dien Bien Phu où tout s'est gâté et ils ont su la vérité<sup>6024</sup>. »

Les mauvaises nouvelles de la presse, que l'on pense muette sur l'Indochine mais qui relègue surtout ce genre d'informations en pages intérieures, annoncent des chutes de postes, une offensive d'un belligérant ou de l'autre, de durs combats accélèrent le stress familial, surtout si le courrier n'arrive pas dans la même période. L'imaginaire, si précieux à d'autres moments, travaille contre le combattant d'Indochine que sa famille peut imaginer mal en point. L'angoisse commence au moment où le soldat laisse sur le quai de gare ou du port sa femme, sa famille et se termine, la

---

<sup>6021</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 7 septembre 2018.

<sup>6022</sup> Extrait du questionnaire de Jean Lomer, reçu le 3 mai 2017.

<sup>6023</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 160.

<sup>6024</sup> *Ibid.*

plupart du temps, au même endroit<sup>6025</sup>.

L'équilibre familial est largement affecté par la longue absence du soldat d'Indochine, en de nombreux points. Pour les couples formés avant ou pendant la Seconde Guerre mondiale, l'éloignement a pu être long, concernant en particulier les combattants de la France Libre, les prisonniers de guerre et a déjà pu fragiliser les liens, la santé et aussi la confiance en un avenir commun de longue durée, devant le danger couru. La guerre d'Indochine est une longue parenthèse faite d'inquiétude, de solitude, où les femmes affrontent les divers ennuis d'une vie seule, à la merci d'un télégramme qui peut annoncer le décès ou la disparition de leur proche.

Ajoutons que dans la France des années 1940 et 1950, la femme travaille rarement. Elle doit vivre sur la solde du militaire d'Indochine, mieux payé que ceux de Métropole mais à un niveau qui reste peu élevé pour une famille. Heureusement la délégation de solde existe. Elle nourrit l'épouse avec ou sans enfant, parfois le reste de la famille, surtout lorsque l'engagement était en partie conditionné à la prime qui va avec. La solde suffit à peine pour un militaire du rang en Extrême-Orient. Pour loger et nourrir femme et enfant(s) en Métropole, il faut trouver un logement exigu ou retourner vivre chez les parents et beaux-parents, ce qui pose d'autres soucis. Hélène Brugié dit de cette période des deux ans de séjour du lieutenant Jean Brugié, son mari, parti au bout de quelques mois de mariage, qu'elle l'a vécue « comme une bonne sœur ». Elle aide successivement ses grands-parents agriculteurs, travaillant à la ferme « jusqu'à épuisement » pendant un an, passe l'autre année à « prendre soin de ses beaux-parents. Deux ans à attendre les lettres de Jean, qui arrivent par paquets de quatre, cinq, six. Deux ans à les lire, les relire. « L'impression de devenir dingue ». Pour tout le monde, il semble normal qu'elle passe son temps à « s'occuper des vieux »<sup>6026</sup> sans avoir de temps pour elle.

Elle n'est pas au bout de sa peine. Le jour de l'arrivée de son mari dans le port de Marseille, le 14 septembre 1953, ils ont juste le temps de se faire un signe de la main avant que Jean Brugié ne soit emmené par la Sécurité militaire pour un interrogatoire sur les fuites qu'il aurait occasionné en donnant des documents sur les exactions commises par le CEFEO. Hélène Brugié est elle-même interrogée. Ils passeront ainsi la journée avant de se retrouver dans un hôtel<sup>6027</sup>. La suite montrera que cette absence et les souvenirs brutaux d'Indochine affecteront durablement les relations du couple. De retour de son affectation en Autriche et en partance pour l'Indochine, Pierre Desroche « ramène (sa) femme à Chambéry chez ses parents » car il s'agit pour lui, vu qu'elle est enceinte, d'« une sécurité appréciable de savoir qu'elle était avec eux »<sup>6028</sup>. Il reste que même dans ces conditions, vivre en mère célibataire avec un fils en bas âge est compliqué : « Ces trente mois qu'elle a vécus ont

---

<sup>6025</sup> C'est le cas de Georges Lacrose et sa femme à Saint-Pierre en Faucigny. Témoignage de Carmen Lacrose.

<sup>6026</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *Officier et communiste dans les guerres coloniales, op. cit.*, pp. 180-181.

<sup>6027</sup> *Ibid.*, pp. 178-179.

<sup>6028</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez, op. cit.*, p. 163.

été difficiles et il a fallu toute sa force de caractère pour les traverser comme elle l'a fait<sup>6029</sup>. »

Les familles des combattants sont donc fragilisées par cette guerre lointaine, d'autant que le climat social est souvent agité de grèves générales (en 1947, 1948, 1953, en particulier) ou de mouvements sociaux parfois très violents, de manifestations politiques régulières dans un climat où il n'est guère bon d'évoquer la guerre d'Indochine. Les problèmes de santé que rencontrent les familles, à un moment où nombre de logements sont insalubres, mal chauffés, sont nombreux et l'angoisse permanente n'arrange ni la santé physique, ni la santé mentale des femmes déjà ébranlées par l'inquiétude permanente. Marie-France Chevalier est persuadée que la santé de sa mère a été ébranlée par les dix ans passés à attendre son mari Martial Chevalier entre l'Indochine et l'Algérie : « Ma mère a basculé dans le monde de la dépression, [...] à partir de l'Algérie, donc on a eu une enfance ballotée entre elle et un père très protecteur pour cette femme qui l'avait beaucoup attendu et qui avait craqué parce que c'était dix ans d'attente, de guerres ; savoir s'il allait revenir ou pas<sup>6030</sup>. »

Il est des moments qui font très mal, comme le télégramme qui annonce que le combattant est porté disparu, blessé, sans parler de celui qui annonce un décès, que la famille apprend parfois après tout le monde. Comme chacun sait que les mauvaises nouvelles sont apportées par les gendarmes avec ou sans le maire, par son adjoint, tout déplacement des autorités ou prise de contact devient inquiétant, voire n'importe quel coup de sonnette ou de téléphone<sup>6031</sup>. La femme du lieutenant Desroche voit un jour arriver chez elle deux gendarmes qui s'assurent de son identité pour lui annoncer ensuite, au bout d'un instant insupportable, que c'est « juste une question de sécurité sociale »<sup>6032</sup>. Dans le cas des prisonniers, il faut de longs mois voire plus d'une année pour savoir si le combattant « disparu » est vivant ou mort. Il faut alors compter sur la Croix-Rouge qui a peu de nouvelles ou que l'un des organismes de l'armée voit son nom en bas d'une pétition contre la guerre ou autre occasion indirecte d'avoir des preuves de vie. Lorsque le drame est consommé et que le décès est avéré, l'un des problèmes moraux les plus importants est de faire le deuil. Or il est rare que le corps puisse parvenir à la famille et certaines d'entre elle attendront parfois trente ans voire plus pour aller se recueillir au mémorial de Fréjus. Il arrive qu'elle doive se contenter de sa cantine militaire ou de rares affaires.

Au retour, les difficultés n'apparaissent pas toujours immédiatement. À la joie des retrouvailles succède une réadaptation physique pendant laquelle beaucoup de combattants se coulent dans une vie familiale qu'ils découvrent changée. Les enfants apparaissent et grandissent, la famille s'élargit. Il faut se réadapter à une vie de couple, à une vie de père, idéalisée en

---

<sup>6029</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>6030</sup> Entretien de l'auteur avec Marie-France Chevalier, dans son atelier à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>6031</sup> Bien qu'étant un film américain sur le Vietnam, *We were soldiers* aborde cette inquiétude dans deux séquences sur l'arrivée du courrier qui annonce peut-être le décès du mari au combat. Randall Wallace, *We were soldiers*, Paramount Pictures, 2002, 138 mn ; 1h11'20 à 1h17'20 et 1h43'47 à 1h44'20.

<sup>6032</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez !*, *op. cit.*, p. 210.

Indochine, forcément plus banale en Métropole. Revenus d'un conflit plein de tensions et d'aventures, les combattants trouvent un cadre familial apaisant ou ennuyeux, selon l'angle de vue. Il faut retrouver une vie de couple lorsqu'elle existe ou chercher l'âme sœur, se reposer et parler avenir. Mais peu de témoignages l'attestent, sans doute parce que la situation classique n'appelle pas d'histoire ni de commentaires, surtout dans un temps où les différents conjugaux sont tus. Ceux qui reviennent sans avoir de relation stable ne sont pas mécontents ; ils n'ont pas à se justifier. Quand il évoque son retour, Pierre Dissard ne parle pas d'addiction ou de dépression ; « le plus grave est la séparation et divorce de beaucoup de sous-officiers »<sup>6033</sup>. François Deluermoz évoque les couples qui explosent pendant le conflit et au retour : « Ceux qui étaient mariés, c'était autre chose ; ce n'était même pas marrant. D'autant que certains sont rentrés et leur femme avait quitté le foyer<sup>6034</sup>. » Le sien n'a pas tenu avec l'éloignement mais il est surtout la goutte d'eau d'un vase déjà rempli plus que le déclencheur de leur séparation :

« Ma femme m'a écrit pour me demander de l'argent ! Je n'en n'envoyais pas, je savais la vie qu'elle menait. Elle avait une délégation de solde, 60 000 francs à l'époque. [...]. Plus tard, j'ai divorcé. C'était un peu fatal. Elle a demandé le divorce, sans faire état d'un enfant adultère. Quand j'étais en Tunisie, après l'Indochine, en 1957, le divorce a été prononcé à ses torts exclusifs : c'était rare. Mais les divorces étaient fréquent<sup>6035</sup>. »

Pour les relations entre père de retour d'Indochine et enfant(s), il faut raccourcir la distance. Les 10 000 kilomètres qui ont amené le ou les enfants à avoir pour seule référence leur mère pendant deux ans et demi sont difficiles à effacer. Les enfants grandissent sans ce père dépositaire de l'autorité familiale. Le grand-père ou la mère doivent assumer un intérim à la place du seul chef de famille qu'ils décrivent aux enfants mais qu'ils n'ont parfois jamais vus ou dont ils se souviennent peu. Si cet « intérim » se passe bien, le retour du combattant peut déranger l'enfant qui reçoit un étranger à sa vie. Comment reconstruire un autre équilibre familial, à peine plus stable entre deux séjours ou entre l'Indochine et l'Algérie ? Le père est l'homme viril, le combattant en uniforme prestigieux avec des décorations qui témoignent de sa bravoure ; une sorte de héros pour les enfants, dont on leur parle souvent, que l'on montre en photos. Celui qu'ils voient revenir est parfois bien différent. Ce peut être un « revenant » massif et autoritaire à cause de son uniforme comme le chef de bataillon Jeanpierre aux yeux de sa fille Claudine (« Il me faisait peur<sup>6036</sup> ») ou maigre et affaibli pour ceux qui reviennent des camps de la RDV, situation déstabilisante. Cela se passe bien quand le retour est organisé, ce qu'a fait la femme de Pierre Desroche. Elle montre régulièrement des photos de « papa » à son fils et achète à son mari le cadeau qu'il doit amener à son fils en rentrant à la maison : « Comme ma femme était formidable, elle avait tout préparé pour que cela se passe bien<sup>6037</sup>. » Il reste que son fils l'appelle tout de même « Monsieur ». Il précise

---

<sup>6033</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>6034</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>6035</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, chez lui, à Sévrier, le 6 mars 2019.

<sup>6036</sup> Extrait du questionnaire de Claudine Jeanpierre, reçu le 14 septembre 2018.

<sup>6037</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, chez lui, à Chambéry, le 2 mars 2017.

en entretien : « Un premier lien s'est fait de cette manière. De « Monsieur », je suis devenu « Monsieur papa ». Enfin, assez rapidement, je devins « papa » tout court<sup>6038</sup>. » Ils entament des relations normales, comme discuter, aller ensemble à l'école. Mais cela laisse des traces : « Ça m'a marqué car je n'ai connu mon fils qu'un an et demi après. Ça a marqué ma famille, mes enfants et surtout ma femme<sup>6039</sup>. Pour François Deluermoz, le problème n'est pas seulement l'absence mais aussi la vie dissolue que sa femme a eue pendant ce temps-là qui perturbe l'attitude des enfants pour qui il est devenu un inconnu : « Quand je suis revenu, mes enfants ne me reconnaissaient pas. J'ai eu des enfants jeune. L'aîné avait sept ans quand je suis parti, l'autre six ans. Ils avaient vu autre chose, ma femme avait eu un autre homme et elle avait fait un enfant que j'ai élevé<sup>6040</sup>. » C'est pourquoi René Maillochon est heureux de ne pas connaître ce genre de problèmes et d'être célibataire sans enfants :

« J'étais content de recevoir une lettre de temps en temps. C'était un réconfort et encore moi je n'étais pas marié. Ceux qui l'étaient, c'était plus dur. Quand un copain est rentré, le plus vieux de ses trois enfants lui a dit au bout d'un moment “ quand est-ce que tu repars ? ” parce qu'il était habitué à une vie sans son père. Le copain en avait gros sur la patate ; il avait dû le secouer un peu parce qu'avec sa mère, il faisait ce qu'il voulait. Il me racontait ça ; ça lui a fait de la peine<sup>6041</sup> ».

#### 4.2.2 Supporter le retour du combattant déstabilisé

« Quand on allait dans un bar ou autres, à la terrasse d'un café, je me mettais toujours dos au mur, face à la porte, de façon à voir ce qui se passe ! Ça m'est resté longtemps. [...]. Et ma maison actuelle m'a plu énormément parce que j'ai une entrée à chaque bout, sur deux rues. » (Jean Slezarski)

Enfin, la famille doit supporter les séquelles du séjour indochinois, parfois les bizarreries d'un homme qui a vécu dans un milieu hostile pendant plus de deux ans, s'est constamment senti en danger et est déphasé avec la vie moderne de Métropole en temps de paix ; ou avec une liberté qu'il a perdue dans les camps de prisonniers de la RDV et qui ramène des obsessions. Cela peut devenir pesant quand les comportements sont inquiétants. Lorsque tout est réuni, un état physique et psychologique correct du combattant, une famille qui n'a pas trop souffert matériellement de l'absence, une vie stable qui donne un retour en douceur, une affectation proche ou un métier rapidement obtenu, tout se passe bien et la réadaptation est rapide. Avec plus ou moins d'étonnement et de patience, la famille peut constater le troublant déphasage des combattants habitués aux tensions de la guerre, à un quotidien au rythme plus lent, surtout pour ceux qui ont été isolés en poste et qui doivent réapprendre un autre rythme qui leur apparaît fou, enjeu déjà ressenti par ceux qui ont fait un arrêt à Hanoi ou Saïgon avant de rentrer.

L'énergie de son épouse, le bonheur de retrouver femme et enfant et son affectation au 13<sup>ème</sup> BCA de Chambéry remettent vite en selle le lieutenant Desroche. Ceux qui ont connu une succession de combats, notamment dans les années 1951 ou 1954 se retrouvent dans la paix la plus absolue, avec

---

<sup>6038</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez*, op. cit., p 211.

<sup>6039</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Desroche, op. cit.

<sup>6040</sup> Entretien de l'auteur avec François Deluermoz, op. cit.

<sup>6041</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillochon, op. cit.

des nuits sans enjeu de survivre à une trahison des supplétifs ou une embuscade. Les anciens prisonniers de la RDV redécouvrent le confort, la nourriture, l'hygiène et une certaine solitude après une vie en collectivité particulière. Il en résulte un retour au bonheur paisible et une certaine asthénie. Que faire après avoir vécu tant de violence et de stress ?

A l'inverse, il arrive aussi que la famille retrouve un père, mari ou frère comme absent bien que présent, tourné vers son passé récent. Peut-être le regrette-t-il malgré les problèmes liés aux maladies, aux blessures physiques et morales ? Cela ne concerne pas tous les vétérans d'Indochine au retour mais plusieurs témoins me l'ont assuré car ils ont ressenti cet étonnement, cette gêne dans leur entourage. Les blessures, qu'elles soient physiques ou morales, touchent le domaine du sensible, donc de l'affectif. Le combattant de retour de la guerre lointaine est dans un état de vulnérabilité, « une vulnérabilité masculine qui pèse sur les relations qu'ils entretiennent avec leurs proches et sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes<sup>6042</sup>. » Quand il est affaibli par les blessures, la maladie ou cette langueur née d'une défaite amère parsemée de souvenirs impossibles à évacuer, l'homme ou le père que la famille perd de sa superbe, de son autorité voire de sa virilité. Son image, l'image qu'il a de soi et celle qu'on a de lui est bouleversée et de manière profonde s'il n'arrive pas à communiquer ou à participer aux activités de la famille. Le plus étonnant, et le plus inquiétant aussi pour la famille, réside dans un certain degré de paranoïa qui s'installe dans la famille, à cause du sentiment de méfiance que le vétéran a gardé de son ou ses séjours en Indochine. Il s'agit de se prémunir de n'importe quel danger possible d'agression en Métropole et de rester en éveil pour ne pas dire aux aguets. Cela va durablement marquer le cercle familial immédiat puisque ces habitudes ont laissé des traces. Pour Paul Gardon, cela passe par garder une arme, comme en Indochine :

« Paul Gardon : En Indochine, je sortais toujours armé et je me méfiais. J'ai continué au Maroc et en Algérie ; demandez à ma femme ! [...]. Je suis resté avec une arme sur moi ou dans mon lit pendant des années. Ma femme s'étonnait au début ; sous l'oreiller, j'avais mon colt, et je vais même vous dire, avec une balle dans le canon, pour pouvoir tirer tout de suite ; sinon, si quelqu'un arrive, vous êtes mort ! Ça m'est resté parce que la nuit, je me réveillais, je le tâtais ! C'était un peu comme mon nounours. Ça a duré longtemps et ça passait si je n'étais pas tout seul dans le lit. Mais comme j'ai vécu encore dans des zones d'insécurité pendant des années, ça ne m'a pas passé comme ça ! J'ai fait presque trois ans en Afrique du Nord dans mon premier séjour, puis je suis allé dans une école à Chalon et après je suis reparti deux ans en Afrique du Nord dans un groupe de marche. J'avais toujours une arme sur moi, pour ne pas dire deux.

Mme Gardon : Il ne sortait jamais en tenue, toujours en civil pour ne pas se faire remarquer. Mais il n'a jamais parlé de ce qui était mauvais. On ne peut pas s'imaginer comment ça pouvait être<sup>6043</sup>. »

Mais cela concerne d'autres moments de la vie, en public, et notamment au restaurant car sortir peut être dangereux : « On allait au café, je me mettais au fond, le dos au mur et je regardais la porte. Je ne savais pas aller au café ou au restaurant autrement ! Je vais vous dire, ça me reste un peu quelquefois !

---

<sup>6042</sup> Dominique Fouchard, « Les retours à l'intime des soldats après la Grande Guerre », *op. cit.*, p. 5.

<sup>6043</sup> Entretien de l'auteur avec Mme et M. Paul Gardon, chez eux, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

Je ne sais pas combien de temps ça m'est resté mais ça a duré longtemps<sup>6044</sup> ! » Jean et Annie Slezarski racontent cette méfiance permanente qui finit par devenir une règle de vie familiale :

« Jean Slezarski : Il pouvait arriver n'importe quoi en Indochine ! S'asseoir face à la porte au bar, c'est un réflexe [...] , un instinct de conservation. Et ma maison actuelle m'a plu énormément parce que j'ai une entrée à chaque bout, sur deux rues.

Mme Slezarski : on était tous conditionnés par ça ! Et on le faisait partout. Avec mon fils et ma fille, on se place toujours de sorte qu'il puisse être dos au mur. C'est ancré depuis toujours. Et c'est pour ça qu'on a acheté cette maison, à deux entrées ; ça a été décisif. On sortait avec les enfants, on allait au cinéma. Les consignes étaient données de se placer à tel endroit en cas de problème. Et en fait ce qu'il nous a inculqué là pourrait bien nous servir maintenant (en cas d'attentat, NDA). Interdiction d'aller dans les marchés, de s'asseoir à une terrasse de café. Ça devenait pénible à certains moments car dans les promenades, on faisait des tours et des détours car il lui semblait qu'il y avait quelqu'un derrière. Il se retournait vivement. En permission à Paris, pendant la guerre d'Algérie, il a arrêté un type qui a assassiné quelqu'un devant lui, il l'a coursé à pied et sans arme pour le ceinturer<sup>6045</sup>. »

Il faut également être capable de supporter les lubies du combattant même devenu vétéran, les cauchemars et les réveils en sursaut de celui qui est encore en guerre et qu'il faut raisonner. Geneviève Laperle-Maudry-Maudry a vu apparaître les cauchemars de son mari très tôt en Indochine. Elle comprend que la tension des opérations doit s'évacuer :

« Je ne lui en parlais pas. D'ailleurs la nuit, il rêvait souvent, donnait des coups de poing. Ça a duré longtemps ; maintenant ça s'est passé. Il ne m'a peut-être pas tout dit, mais il a dû vivre des moments très difficiles. Il a fait la guerre tout de même ! Quand on vit ces choses... Mais il ne s'étend pas. Il a pu me raconter des choses mais il n'insiste pas ; il garde ça pour lui<sup>6046</sup>. »

Il arrive que les vétérans au retour aient des tocs, presque des obsessions, qui ne durent pas, cessent puis reviennent à des moments de tension jusqu'à la fin. Marie-France Chevalier m'a raconté que son père avait ramené des « habitudes » du camp de prisonniers, son obsession pour les mouches par exemple : « Il ne supportait pas la moindre mouche. Chaque mouche attrapée tuée en échange de nourriture avec la « clémence de l'Oncle Ho ». De manière étonnante, la mémoire de sa vie remonte dans ses derniers mois de vie par des cauchemars – y compris d'Indochine – face auxquels ses proches sont impuissants : « Les derniers mois de sa vie, ses nuits étaient peuplées de cauchemars. Tout revenait, son enfance, la misère, la guerre, ma mère et Dien Bien Phu. Quand ils sont revenus de nuit, cachés de la population, des communistes qui les “accueillaient” à Marseille...voici que fut 1954<sup>6047</sup>. »

La famille doit donc patiemment s'habituer, dans nombre de cas, à des attitudes qui sont tout simplement celles des combattants de retour de guerre ou d'OPEX aujourd'hui. Tous sont heureux de se retrouver mais il n'existe pas à l'époque de sas de décompression, encore qu'aujourd'hui, ce sas précède le retour dans la famille et ce sont justement les premiers temps du retour qui sont difficiles. Les crises d'autorité du père ou mari qui trouve en bon militaire que les choses qu'il décide ne suivent pas assez vite ; ses difficultés à parler de son séjour. Les reproches mutuels plus ou moins voilés sur ce qui a été fait en son absence ou pas. Chaque sortie de guerre ou de séjour

---

<sup>6044</sup> *Ibid.*

<sup>6045</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin et 25 octobre 2017.

<sup>6046</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>6047</sup> Extrait d'un courriel de Marie-France Chevalier, reçu le 12 avril 2019.

de guerre reste compliqué qu'elle que soit l'époque ; se réadapter à la vie familiale, sociale, surtout après deux ans et demi de séjour a laissé des traces, parfois visibles jusqu'au décès du vétéran. Comme dans tous les conflits, l'après-guerre montre des parcours qui retrouvent rarement la « vie d'avant-guerre ». La guerre d'Indochine est, pour les familles qui attendent le retour du combattant, une parenthèse sombre, la plupart du temps, dans une inquiétude quasi permanente. Chacun, famille et combattant a accumulé cette tension d'imaginer la mort, la maladie ou la blessure saccager l'équilibre antérieur. C'est la raison pour laquelle nombre de réponses des combattants montrent le soulagement des plus jeunes de ne pas être mariés et de ne pas être marqués, pendant le conflit, par ce souci supplémentaire qui, même en captivité ne constitue pas un espoir susceptible de faire tenir le moral du prisonnier.

### 4.3 Subir la mémoire de la guerre d'Indochine : le point de vue des combattants

« Le silence m'était toujours apparu comme le seul linceul qui convienne aux drames que nous avons traversés » (Hélie de Saint Marc).

Le combattant revenant d'Indochine est comme un exilé de retour dans sa patrie après de longues années d'errance. Il rentre après avoir rêvé ce retour parmi les siens. Les témoignages recueillis montrent le bonheur de les retrouver ; parfois, ce moment apparaît bien plus conflictuel. Tous les conflits ont compliqué les retours des combattants. En quoi celui d'Indochine est-il particulier ? Voyons ici le côté inverse du point précédent qui illustre les ressentis de la famille. Cette situation pose de très nombreuses questions au « revenant ».

#### 4.3.1 Un dialogue retrouvé dans un premier temps pour les uns...

« Nous parlions beaucoup ensemble (avec sa femme, NDA). Elle était au courant de tout ce que je faisais. » (Pierre Desroche)

Mais il apparaît, y compris dans les lectures des recherches précédentes, des autobiographies de combattants déjà parues, que tous les retours ne sont pas systématiquement heureux ou traumatisants. Ils ont alterné des périodes mal vécues par les familles ou/et par les vétérans et d'autres de grands bonheurs, issus de ce conflit particulier, qui concernent les mémoires combattantes tout au long de cette courte ou longue vie d'après l'Indochine. Pour une poignée de personnes, cette vie existe depuis près ou plus de soixante-dix ans. Comment ont-ils réussi à se faire entendre de leur famille depuis leur retour ?

Une partie manifestement importante des vétérans ont bien vécu ce retour ; il n'existe aucune statistique mais du moins en ont-ils peu parlé, soit parce qu'il s'agit d'une question privée qui ne regarde personne, soit parce qu'il ne peut que s'être bien passé ! En fait, un retour positif réside dans un accueil heureux, en famille qui permet au combattant d'oublier, un temps, son amertume



et de soigner ses blessures de tout type. Mais il l'est, s'il sent un intérêt autour de lui à propos de son séjour, et s'il peut en parler. Or un peu plus de la moitié, seulement, des témoins, à la question de savoir si leur vécu d'Indochine intéressait leurs proches<sup>6048</sup>, ont répondu par l'affirmative, « justement parce qu'ils étaient mes proches »<sup>6049</sup> répond Henri Clémens. Sa famille l'a entouré de prévenance d'autant qu'il a été rapatrié sanitaire en 1946. Le retour est réussi même si c'est par convenance, juste « par affection »<sup>6050</sup>, écrit Louis-Jean Duclos ou par simple « curiosité » comme le dit William Schilardi, et que leur intérêt porte non sur les combats mais sur la vie au quotidien, la santé ; cela n'a pu que leur faire plaisir. Les familles ont voulu « être informés de (la) vie »<sup>6051</sup> de leur fils ou mari, surtout quand il a combattu à Dien Bien Phu et a été blessé comme Robert Servoz. Une partie d'entre eux connaissaient l'Indochine pour y avoir vécu comme la famille de Jacques Bouthier et sont donc curieux de la manière dont il a ressenti une culture qu'ils ont aimée. D'autres ont suivi l'actualité de ce conflit et s'y intéressent à travers le désormais vétéran. Henri Darré se souvient que son père lui a posé des questions au retour parce que cela l'intéressait et qu'il « était fier de (son) parcours d'engagé volontaire (Résistance, Forces Françaises Libres et Indochine)<sup>6052</sup> ». André Fabiano estime que cela les intéressait d'autant plus « de savoir ce qu'il avait vécu là-bas car dans ses correspondances, il n'en parlait pas ». D'autres ont répondu que c'étaient surtout leurs amis qui semblaient plus intéressés. De fait, dans la moitié des réponses sur les questions posées<sup>6053</sup>, les vétérans signalent que leurs proches leur ont posé des questions et même si le revenant d'Indochine n'a pas trop envie d'en parler, elles lui ont permis de donner le change, peut-être d'évacuer, par les meilleurs souvenirs et les aventures plus légères, une partie des points qui l'ont blessé, sans parler des images horribles, de la mort de ses camarades. « J'ai toujours été très vague<sup>6054</sup> » assure Pierre Dissard. « Des banalités<sup>6055</sup> », écrit Bernard Prin. Pierre Bonny, rescapé de Dien Bien Phu et de la captivité a pu parler de son séjour, comme pour s'en libérer mais d'abord parce qu'il n'a pas tenu à l'occulter et que sa famille lui a posé des questions : « Dans ma proche famille, il est bien évident que j'ai été accablé de questions, interrogé et j'ai donné un maximum d'informations. C'était "tout chaud" donc il n'y avait aucune raison de faire la rétention. Il y a eu un certain retentissement dans le milieu que j'étais appelé à fréquenter<sup>6056</sup>. » Bernard Gaudin faisant partie d'une famille de militaires, il n'a pas eu de problèmes pour parler de la guerre dans ses lettres ni être questionné au retour : « À mon

---

<sup>6048</sup> Question n° 97 : pensiez - vous que ce que vous aviez vécu en Indochine intéressait vos proches ? Pourquoi ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n° 67 : Pensez-vous que ce que vous aviez vécu en Algérie intéressait vos proches ? Pourquoi ?

<sup>6049</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>6050</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>6051</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>6052</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>6053</sup> Question n° 96 : Vous-a-t-on posé des questions au retour ? Qui vous les a posées ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n° 66 : Vous a-t-on posé des questions à votre retour ? Qui vous les a posées ?

<sup>6054</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>6055</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>6056</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

retour, j'ai été très questionné par mes amis et ma famille. Mon père était Colonel ; il a suivi tout cela avec beaucoup d'intérêt et puis je leur écrivais<sup>6057</sup> ! »

Mais l'intérêt est surtout conjoncturel, lié au retour. Le conflit s'éloignant dans le temps, les conversations familiales se raréfient beaucoup sur ce sujet. Aujourd'hui, à la question de savoir avec qui ils évoquent leur guerre<sup>6058</sup>, la famille est une interlocutrice très minoritaire par rapport aux anciens d'Indochine qui, eux, « peuvent comprendre », comme plusieurs vétérans l'ont répété. Le nombre d'anciens se raréfiant, les réponses sur leurs interlocuteurs d'aujourd'hui se répartissent entre les vétérans qui continuent d'en parler avec « les camarades encore vivants, de plus en plus rares<sup>6059</sup> » comme le dit Jacques Allaire pour plus de la moitié d'entre eux, avec leur épouse voire leurs enfants, ce qui n'était pas le cas auparavant. Mais plusieurs sont obligés de dire : « avec personne » quand leurs camarades ne sont plus là.

Par conséquent, malgré leurs silences et leurs tourments – terme que je préfère à traumatismes, trop médical et mal pris pour une partie d'entre eux – les vétérans connaissent une démobilisation intime plutôt réussie, ce qui ne les empêche pas d'être déphasés, décalés et parfois en proie *au mal jaune*. Ils sont finalement relativement nombreux à avoir pu parler d'une partie de leur expérience à leur femme – sur des sujets plus légers – et à leur père – surtout les militaires de carrière – trouvant une écoute. Evoquer l'Indochine avec leurs frères d'armes, se retrouver entre eux leur a fait du bien, surtout lorsqu'ils ont participé à des associations d'anciens combattants, avec d'anciens de leur unité comme Bernard Gaudin au sein de l'Association des commandos du Nord-Vietnam ou sont intervenus dans les établissements scolaires pour évoquer *leur* guerre.

Ce n'est parfois pas suffisant. Henry Clémens a parlé de ses cauchemars à sa femme, Jean Slezarski a tout raconté à la sienne, comme Pierre Desroche avant qu'elle ne décède : « Nous parlions beaucoup ensemble. Elle était au courant de tout ce que je faisais, y compris les attaques que j'avais menées sur le terrain d'opération quand j'étais militaire<sup>6060</sup>. »

Alexis Arette, comme Charles-Henry de Pirey et Amédée Thévenet, a préféré coucher ses souvenirs sur le papier et chercher un éditeur dès le retour. Comme eux, il s'aperçoit que le contexte n'est pas favorable à l'Indochine et attend trente ans pour le publier. Il est aujourd'hui heureux d'avoir réussi à partager son expérience à qui voudra bien la lire :

« Dès mon retour j'écrivis un roman, d'après ce que j'avais vécu. L'éditeur Parisien qui l'examina, m'écrivit en me disant que mon style n'était pas en cause, mais qu'il ne pouvait le publier car « La guerre d'Indochine n'intéresse plus personne ! » (Sic). 30 ans après, [...] j'ai repris la plume pour écrire : *On m'appelaient Bleu de Noir*, que Julliard accepta à condition que je change le titre, ce que je ne voulus point. Le livre a eu un certain succès d'estime, et un renouveau récemment. Il a été

---

<sup>6057</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>6058</sup> Question n° 115 : Avec qui évoquez-vous le plus cette période de votre vie ? (Famille ? Autres anciens ?). Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n° 87 : Avec qui évoquez-vous le plus cette période de votre vie ?

<sup>6059</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>6060</sup> Pierre Desroche, *Vous maintiendrez*, *op. cit.*, p. 295.

réédité<sup>6061</sup>. J'ai complété par un recueil de poésies sur la guerre avec *Les armes de la nuit*. Je pense avoir à peu près tout dit de ce que je voulais dire<sup>6062</sup>. »

Ils n'ont pas seulement parlé ou reçu l'écoute de leur femme. Ils ont accepté, lorsqu'ils étaient mariés, au moment de l'Indochine, qu'elle ait « pris de l'épaisseur » familiale en leur absence. Sa place a changé comme au cours des guerres mondiales précédentes, pas seulement sur le plan professionnel. Bien avant que la loi ne partage l'autorité parentale à égalité en 1970, elle a élevé les enfants, fait vivre au quotidien le foyer et pris une autorité naturelle.

#### 4.3.2 ...Les rancœurs et les silences pour les autres : une démobilisation intime inenvisageable puis une « ère du témoin » encourageante

« On avait envie de rien faire. On n'avait goût à rien. Pendant deux ans, on n'a été que militaire, un milieu tout à fait clos, et là, on se retrouvait civil. La réadaptation, ou réhabilitation, comme vous voulez, j'en garde un très mauvais souvenir. » (Pierre Dissard)

La rancœur de ne pas avoir éveillé la curiosité de sa propre famille reste présente dans nombre de questionnaires et d'entretiens. Finalement, les combattants ont à la fois, ou par périodes, de la difficulté à parler de leur séjour à leur famille et ont envie, du moins au retour, qu'elle les laisse tranquille avec leurs demandes de récits. De fait, les silences des anciens combattants d'Indochine vont longtemps empêcher la diffusion de cette mémoire qui ne s'exprime déjà pas ou si peu en famille. Il est possible d'estimer que la famille, ne sachant pas quelle attitude adopter, choisisse de ne rien dire, ne rien demander sur la guerre d'Indochine. Mais cette discrétion peut être vue par les combattants comme de l'indifférence, d'autant plus s'ils se sont rendu compte que l'ambiance leur était hostile et que les médias, comme le gouvernement, ne parlaient jamais d'eux. Il ne faut pas voir plus loin le début de l'oubli mémoriel. Ils n'ont tout simplement pas la force de le faire, pour la plupart d'entre eux ; pour diverses raisons.

Certains vétérans sont alors déçus d'un accueil qu'ils ne pensent pas à la hauteur de leurs espérances. Pendant le séjour, la société, la famille ont avancé sans eux. Chacun a de nouveaux comportements comme tout jeune homme ou femme qui prend des responsabilités, de l'expérience, de l'âge ; sauf qu'ils changent séparément. Le combattant accepte alors les changements qui peuvent l'apaiser, le rassurer, donnant une issue à une vraie sortie de guerre, par conséquent réussie. Mais il peut, au contraire, se sentir déphasé dans cet espace qui a vécu sans lui et a pu l'oublier. Dans les précédents séjours, pour ceux qui en ont connu, il leur est arrivé d'être déçu et c'est souvent la raison pour laquelle ils repartaient pour un nouveau séjour. La guerre terminée, les vétérans retrouvent le cadre antérieur qui peut apparaître bien banal. Ils attendent des familles et de la société des gestes, des paroles, un intérêt à ce qu'ils ont faits en Indochine.

---

<sup>6061</sup> Alexis Arette, *On m'appelait Bleu de Noir*, Biarritz, éditions J et D, 1997, 320 p. ; réédité à Paris chez Dualpha en 2013.

<sup>6062</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

André Barrère explique, par exemple, que le contexte politique et l'image de la guerre a empêché que sa famille s'y intéresse, la guerre étant jugée « lointaine » et « dénaturée et sabotée par un parti français, le PCF en toute impunité<sup>6063</sup>. » Henri Darré explique également que le contexte ne se prête pas au questionnement par méconnaissance du conflit : « En fait, peu de personnes m'ont posé de questions sur l'Indochine...ce qui se comprend un peu. Durant la guerre, les journaux français ne faisaient paraître qu'un tout petit entrefilet ne mentionnant simplement (Indochine. R.A.S.) alors que pendant ce temps, une moyenne de 50 militaires français mouraient chaque semaine<sup>6064</sup>. » Robert Drouilles estime que l'impopularité de ce conflit « colonial » est l'une des raisons du silence de sa famille sur ce conflit. Au retour, il n'a pas une grande envie de « raconter », gardant des images très douloureuses de son séjour, mais il s'aperçoit que très peu de proches ont, de toute manière, envie d'en savoir plus ; alors il livre le strict minimum : « Ni mes proches, ni mes parents eux-mêmes n'ont voulu entendre parler de cette période »<sup>6065</sup>, écrit-il. En entretien, il va légèrement nuancer son propos : « Ma famille ne m'a pas tellement questionné. Mon père un peu... Et puis, on disait que j'étais un ours, je n'étais pas bavard ! Ma femme était au courant mais jamais elle n'a su le détail ». Un peu plus loin, il dira : « Je n'ai jamais parlé de l'Indochine à ma femme<sup>6066</sup>. » Ce temps passé devenant de plus en plus lointain, cette confusion traduit ce mélange de sentiments contradictoires sur l'évocation ou pas de la guerre par le combattant, l'intérêt ou pas des familles qui laisse finalement un goût amer au premier. Après le retour, à mesure que les années passent, il est souvent trop tard pour commencer à en parler. Dans une vie civile, la vie de famille reprend ses droits et les mauvais souvenirs de la guerre d'Indochine, l'attente angoissée pour les uns, les horreurs de la guerre pour les autres sont mis sous cloche. Pour les familles de militaires, une autre guerre vient rapidement occuper les esprits et les couples ont d'autres soucis désormais. Au fil des années, Robert Drouilles va cultiver son amertume de cette indifférence familiale. Personne n'en parle chez ses proches ni dans l'actualité. Des réfugiés viennent s'installer dans l'Hérault où il habite, des restaurants asiatiques se créent mais à chaque fois, on parle seulement de « Vietnam » : « D'ailleurs l'Indochine, ça n'intéresse personne. Le mot "Indochine" n'est de toute façon plus utilisé. On parle de Vietnam, un mot qu'à l'époque nous n'avons jamais employé et que je n'avais jamais entendu<sup>6067</sup>. »

Il faut rappeler que tous les combattants de retour d'Indochine n'ont pas envie d'en parler et le font savoir très vite autour d'eux à leur retour<sup>6068</sup>. Ils préfèrent se taire ou en parler seulement avec d'autres combattants. Ils choisissent le silence pour éviter les questions pressantes ; ce silence n'est donc pas toujours pesant, mais choisi. C'est le cas pour René Maillochon, très satisfait de

---

<sup>6063</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>6064</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>6065</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>6066</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>6067</sup> *Ibid.*

<sup>6068</sup> Question n°94 : Aviez-vous envie de parler de ce que vous aviez vécu en Indochine ? De quelque chose en particulier ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n°64 : Aviez-vous envie de parler de ce que vous aviez vécu en Algérie ? De quelque chose en particulier ?

pouvoir en parler avec ses frères d'armes :

« Je ne parlais pas de l'Indochine à d'autres que des anciens combattants. Les gens ne pouvaient pas comprendre. Ils pouvaient ne pas me croire donc ce n'était pas la peine. On se retrouve encore beaucoup avec les anciens d'Algérie, de mon bataillon. On est content de se retrouver. Je fais toutes les commémorations. On est une bande de copains et on se retrouve. Je les ai toujours faites, mais les rangs sont clairsemés<sup>6069</sup>. »

Les réponses à cette question sur leur envie ou pas de parler de l'Indochine à leurs proches sont très claires : 80 % des témoins n'avaient pas envie d'en parler. Certains ne voulaient pas en parler du tout pour garder les meilleurs et les pires souvenirs en eux ; surtout les pires. André Fabiano a gardé trop d'images douloureuses pour en parler à ceux qui ne les ont partagées. « C'était trop dur »<sup>6070</sup> écrit Lucien Cortaix. André Grelat écrit presque brutalement : « Non ! L'Indochine, c'était MA guerre et elle ne se raconte pas comme un fait divers »<sup>6071</sup>. L'entourage des combattants d'Indochine n'en n'a pas forcément compris les raisons. Max Poiroux s'est ainsi isolé et écrit : « cette attitude a mis fin à des relations civiles<sup>6072</sup>. »

Enfin, tous ne peuvent se résoudre à exprimer ce qu'ils ont vu de pire en l'homme, c'est-à-dire en l'ennemi et en eux. Inutile pour William Schilardi ou Joseph Koeberlé de révéler ce qu'eux ont déjà du mal à évacuer : « rien à dire aux proches qui ne pouvaient comprendre ce qui se passait là-bas<sup>6073</sup> » ou de le faire dans une ambiance longtemps hostile comme le dit Jean-Pierre Chieulet, d'autant plus qu'il est revenu en 1950, c'est-à-dire au début des luttes contre la guerre d'Indochine : « Il y a peu de choses à échanger à part des choses mineures. Le communisme était trop présent partout, le silence était préférable. N'oubliez pas la une de *L'Humanité* : « Pas une goutte de sang pour les blessés d'Indochine<sup>6074</sup>. »

René Laroche ne peut pas révéler à sa femme toute l'horreur qu'il a vécue, bien qu'elle en connaisse des bribes :

« Mme Laroche : Nous depuis qu'il est rentré d'Indochine, on en a parlé, mais sans plus. Il fallait se méfier aussi...

René Laroche : ...et je parlais du cap Saint Jacques, pas du Tonkin<sup>6075</sup>. »

Plusieurs sont opposés à parler des « horreurs de la guerre », Louis Simoni et Jacques Allaire dixit, et de ce qu'ils ont vu et parfois fait, comme Louis-Jean Duclos pour des actes qui « offensaient le droit (de la guerre) et la morale (sociale)<sup>6076</sup>. » Robert Drouilles ne veut pas aborder de ce « qu'ont fait les troupes françaises. Parce que j'en ai honte. Et puis mon aventure Indochinoise ne les intéresse pas du tout »<sup>6077</sup>. Roger Cornet trouve également qu'il n'y a pas à se vanter d'avoir perdu, surtout une défaite comme la RC 4 qui résulte d'une accumulation d'erreurs. Fait prisonnier à l'issue de celle-

---

<sup>6069</sup> Entretien de l'auteur avec René Maillolchon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>6070</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>6071</sup> Extrait du questionnaire d'André Grelat, reçu le 20 novembre 2017.

<sup>6072</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 12 septembre 2018.

<sup>6073</sup> Extrait du questionnaire de Serge Koerberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6074</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, *op. cit.*

<sup>6075</sup> Entretien de l'auteur avec Mme et M. René Laroche, *op. cit.*

<sup>6076</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>6077</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

ci, il a d'autant moins envie d'en parler, surtout en voyant les livres sortis sur le sujet et consciencieusement « brodés » :

« La RC 4 on n'en n'a jamais parlé à nos familles. Ce n'est pas non plus un titre de gloire ! On allait d'embuscades en embuscades avant de se faire encercler. Certains sont passés. Je ne brode pas ni moi ni le capitaine Valache avec ses souvenirs. D'autres qui ont écrits des livres sans vivre cet événement font des erreurs ou ont « brodé ». Mon carnet de bord a été abîmé dans mes affaires quand j'étais en captivité. Ça prouve qu'on ne nous voyait pas en revenir<sup>6078</sup> ! »

Quant à Pierre Dissard, il n'avait pas envie d'en parler au retour ; il a donc continué dans cette voie du silence et dit maintenant avoir tourné la page :

« Ne pas parler de l'Indochine, au retour, c'est un sujet qui est général pour beaucoup d'anciens. C'est un souvenir qui est – je ne vais pas dire « mauvais » – mais qui nous a tellement troublé. On n'a pas du tout l'objet d'en parler. Même pas à ma femme. [...]. Mais on a complètement voulu tourner la page. C'était fini ! J'ai parfois l'occasion d'en parler, mais même entre anciens d'Indochine, on ne s'en parle pas ? »

Il ajoute, un peu plus loin dans le questionnaire, une autre raison : « c'était un coin de mon passé de célibataire dont je n'aimais pas en faire état, peut-être par pudeur<sup>6079</sup>. » Dans les années 1990, la retraite venue, Robert Drouilles souhaite écrire ses mémoires et demande un coup de main, ne serait-ce que pour relire son texte. C'est une nouvelle déception :

« Quand j'ai écrit mes souvenirs, j'ai consacré pas mal de pages à mon séjour en Indochine. Comme je fais des fautes d'orthographe, de concordances de temps, j'ai demandé à plusieurs personnes de ma famille de me relire. Pas une n'a voulu le faire ! Ça ne les intéresse pas du tout et ma femme ne veut pas en parler. Je n'ai pas prononcé dix paroles sur l'Indochine depuis qu'on est marié, il y a soixante-huit ans. La guerre d'Indochine, ce sont des événements qui ont des connotations désagréables, ça n'intéresse pas<sup>6080</sup>. »

Le plus vexant est l'attitude de sa famille lorsqu'il reçoit l'Ordre du Million d'Éléphant et du Parasol blanc, une jolie décoration laotienne qui est supprimée en 1975. Elle récompense, non sa guerre à proprement parler mais sans doute davantage le fait qu'il ait construit et reconstruit des ponts avec son unité du génie : « Je ne suis pas fier d'avoir participé à la guerre d'Indochine. Heureusement que j'y ai participé d'une autre manière, sans me traîner dans les rizières ni sauter en parachute ! On arrivait à un endroit, le pont était détruit, il fallait le reconstruire. Ensuite on en retrouvait un autre. » Mais lorsqu'il la reçoit chez lui, sa famille ne le félicite pas, au contraire. Dès lors, il ne souhaite plus en parler : « Je reçois un diplôme du Laos, l'ordre du Million d'Eléphant, ma famille a rigolé tout ce qu'elle a pu... “ Le million d'éléphant », le parasol blanc, c'était jugé ridicule, ça faisait rire ! Ça m'a beaucoup vexé ! Je ne veux plus en parler sauf à des anciens qui ont fait l'Indochine<sup>6081</sup>. »

Mais le silence ou le manque d'intérêt ne vient pas seulement de la famille ; on ne peut uniquement accuser la famille indifférente ou une épouse rancunière d'être restée seule pendant deux ans et demi. Lorsque le combattant arrive d'Indochine et que, passée la joie du retour, il semble avoir « du mal à en revenir », les relations se tendent devant ces retrouvailles d'un genre

---

<sup>6078</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Roger Cornet, le 11 juillet 2018.

<sup>6079</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>6080</sup> Entretien avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>6081</sup> *Ibid.*

éloigné du bonheur espéré. L'idéal rêvé, épistolaire, d'une nouvelle vie apaisée, active, pleine de la jeunesse d'un couple et d'un apaisement des souvenirs ne se voit pas toujours réalisé. En dehors des ennuis de santé et du soin des blessures qui voient le retour d'un homme affaibli au foyer, le combattant peut se montrer asthénique, sans ressort et pas seulement ceux qui ont connu une guerre sans repos, toujours au combat. Jean Brugié est « épuisé et déphasé. Ses trois mois de permission sont trois mois de convalescence, de réadaptation à la vie. Il a du mal à dormir au lit, du mal à s'habiller, à se chausser surtout, du mal à se faire aux heures régulières des repas<sup>6082</sup>. » Il transforme ce moment de joie à deux en déception pour sa femme qui vient de passer deux ans de calvaire et croit en retour idéalisé à force d'avoir été espéré. Après quelques jours de vacances à deux, ils font le tour de la famille mais l'officier de légion ne parle à personne de son séjour, n'ayant pas envie de « raconter l'Indochine »<sup>6083</sup>, même pas à son père, lieutenant-colonel un temps à l'école militaire de Strasbourg ni à ses camarades du PCF qui se sont dispersés. Les problèmes matériels, tel le logement, sont, eux, bien présents. En août 1954, il est affecté en Tunisie, un nouveau départ après une parenthèse familiale qu'il n'aura pas du tout enchantée.

Pierre Dissard se souvient d'une période semblable, bien que lui ne soit pas marié au retour, pendant laquelle il n'a envie de rien. Il met du temps à se remettre de l'Indochine alors que l'on aurait pu croire qu'il avait connu, en tant que sous-officier à l'état-major, un séjour tranquille et n'aurait aucun mal à se réadapter. Il n'en n'est rien. Il est pourtant heureux de rentrer, ne serait-ce que pour assister, dans ses derniers mois, son père atteint d'un cancer :

« On est complètement déphasé, complètement, isolé aussi ! On n'avait pas de psy ; maintenant on en a. On n'a plus aucune notion de ce que c'est, comme la façon de se comporter, de raisonner. On avait envie de rien faire. On n'avait goût à rien. Pendant deux ans, on n'a été que militaire, un milieu tout à fait clos, et là, on se retrouvait civil. La réadaptation, ou réhabilitation, comme vous voulez, j'en garde un très mauvais souvenir. Les contacts avec les gens, on ne savait pas quoi dire. Je ne savais pas où aller, quoi penser, qui voir. La remise en train a été très longue<sup>6084</sup>. »

A partir des années 1990, le temps a passé et certains vétérans essaient de témoigner. Mais il faut un élément déclencheur parfois dramatique, pour les y obliger. Martial Chevalier met du temps à évoquer ses souvenirs à ses enfants. Il faut le décès de son fils en 1989, pour qu'il ait « cette nécessité de raconter cette longue marche après la chute de Dien Bien Phu »<sup>6085</sup> et la captivité et d'évoquer devant sa fille, sur le tard, d'autres moments de son séjour, dont il pouvait bien plus facilement parler avec ses frères d'armes. Par bribes tout au long de sa retraite ou en vrac dans les cauchemars de ses tout derniers mois, remontent comme des obsessions des souvenirs impossible à garder comme :

« Le bruit, le bruit incessant voilà une chose dont il parlait et le silence quand tout s'arrête au cessez-le-feu (le 7 mai 1954 à Dien Bien Phu, NDA) ; ses tentatives d'évasion, les singes qui les précédents ; une crise paludisme, son camarade Zobel qui le porte ; à son réveil une paysanne qui lui fait signe,

---

<sup>6082</sup> Isabelle Sommier et Jean Brugié, *op. cit.*, p. 181.

<sup>6083</sup> *Ibid.*

<sup>6084</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Dissard, chez moi à Poisy, le 23 octobre 2018.

<sup>6085</sup> Entretien de l'auteur avec Marie-France Chevalier, dans son atelier à Lyon, le 12 septembre 2019.

une boule de riz, des pelures d'ananas<sup>6086</sup>. »

Il est resté discret pour ne pas envahir le domaine familial d'événements graves, de bouleversements intimes et ce qu'il a caché ensuite n'est revenu que parce que ses ennuis de santé qui ont marqué la fin de sa vie ont livré un flot incompressible d'images qu'il avait enfouies au plus profond de lui. Son silence pendant plus de trente-cinq ans – seulement en partie interrompu pour sa fille et pour laisser une trace avec ses récits mis par écrit et rangés – n'est pas une posture. Il n'est quasiment jamais intervenu publiquement, hormis de rares interviews, pour évoquer son passé ; soit parce que d'autres (des « hâbleurs » selon son expression) le faisaient, d'une manière qu'il désapprouvait, d'ailleurs, soit parce qu'il estimait que, de toute manière, ce qu'ils avaient vécu n'était pas compréhensible. Il faut du temps, un très long temps – trop pour ceux qui ont emporté leur mémoire dans la tombe – pour évoquer certains des souvenirs. Pour quelques-uns, c'est un accident de la vie comme Martial Chevalier, ou bien le sentiment brutal que la fin de vie approche et qu'il est indispensable de laisser une trace mémorielle de la guerre, sans oublier les exemples de Marcel Bigeard et d'Hélie de Saint Marc. Ce dernier s'est d'ailleurs résolu à évoquer son passé après avoir volontairement gardé le silence : « Le silence m'était toujours apparu comme le seul linceul qui convienne aux drames que nous avons traversés »<sup>6087</sup>, écrit-il. Une agression en pleine rue de Lyon, en 1981 alors qu'il venait de prendre la parole, pour la première fois, au sujet du putsch d'Alger le convainc de témoigner. « Cet incident changeait la donne. [...]. Puisque nous dérangions tant, il fallait témoigner<sup>6088</sup>. » Mais sa résolution n'est pas suffisante, une fois ses récits rédigés, pour l'inciter à les oublier. Il faut une seconde impulsion, qui lui est donnée par Laurent Beccaria, son neveu, qui le contacte pour faire un mémoire de 3<sup>ème</sup> cycle sur son parcours. Cela lui donne l'élan nécessaire pour rédiger ses mémoires personnelles, *Les champs de braises* en 1995, quatorze ans après l'idée initiale de témoigner qui constituera ensuite les vingt dernières années de sa vie. Cette longue durée de la réflexion sur l'utilité de livrer sa mémoire reste à l'image de presque tous les vétérans, du fait du déchirement de se dévêtir, en partie, de son histoire intime et du doute quant à la compréhension de son parcours par ceux qui ne l'ont pas vécu. Jacques Bouthier se dit lui-même « bloqué » sur ce sujet pendant très longtemps ; un processus très long qui s'achève dans « l'ère du témoin », depuis les années 1990 :

« Quand je suis rentré en France, je suis parti en Algérie. [...]. Après l'Algérie, je me suis trouvé en Nouvelle-Calédonie, et là j'ai commencé à avoir des cauchemars. Ma femme a été très patiente, elle me calmait. Ça a duré une vingtaine d'années. Ça venait des attaques, des gars qu'on retrouvait les couilles dans la bouche. Après j'ai complètement occulté ça. J'ai eu un blocage. Je me suis occupé de mes enfants. Il y a à peu près une vingtaine d'années, je me suis mis à parler. Et puis, il y a des trucs qui me reviennent, peut-être mon fils qui me posait des questions aussi...et puis les copains [...]. La mairie m'a demandé un discours, pour le 8 juin de cette année (2018) ; j'ai cherché, j'ai proposé plusieurs thèmes, et ça a été le dernier jour de la guerre, où j'ai eu des tués. J'avais eu un

---

<sup>6086</sup> Extrait d'un courriel de Marie-France Chevalier, reçu le 12 avril 2019.

<sup>6087</sup> Hélie de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braises*, op. cit., p. 13.

<sup>6088</sup> *Ibid.*



blessé et cinq tués, et d'un seul coup, j'ai revu ces visages. Ça datait de 1954 et les noms me sont revenus ! Je les avais complètement occultés. C'est incroyable, le cerveau<sup>6089</sup>. »

Aujourd'hui, la quasi-totalité des vétérans contactés estiment ne pas ou ne plus occulter leur passé indochinois<sup>6090</sup>, dont la plupart se disent fiers. Le devoir de mémoire et la nécessité de laisser un témoignage ont été compris. Mais, comme le dit Henri Darré, ils manquent plutôt « d'auditoire » ; il pallie cette difficulté en 2006 et 2007, écrivant le récit de son séjour sur Internet et « en répondant aux questions des internautes<sup>6091</sup>. » C'est d'ailleurs à ce moment-là, grâce à cette expérience, qu'il a vraiment pris l'envie d'évoquer l'Indochine. Jacques Peyrat a souvent envie d'en parler, y compris dans ses meetings politiques. Plusieurs ont pu en parler en étant dirigeants d'associations d'anciens combattants. Max Poiroux, lui, n'occulte rien mais n'a juste « jamais jugé important d'en parler, pas davantage que la guerre d'Algérie<sup>6092</sup> ». Henri Darré et Jacques Penot donnent également comme raison de leur moindre niveau de conversation sur l'Indochine aujourd'hui par le manque d'intérêt de leurs compatriotes sur ce qui est ancien. Francis Oustry n'est pas réticent à en parler, mais « c'est le passé<sup>6093</sup>. »

Pourquoi témoigner pour prendre le risque de ne pas être cru ? Seul André Fabiano a tenté de ne plus se souvenir de l'Indochine ; il a, heureusement pour moi, accepté d'évoquer son parcours. Mais nul doute que cela a dû être très difficile : « J'ai en effet essayé d'occulter au maximum ces 27 mois de souvenirs parfois très désagréables<sup>6094</sup> » ; non seulement il a gardé des images de guerre pour lui insoutenables, qu'il ne veut donc pas communiquer, mais la pertinence de la guerre d'Indochine le questionne toujours. Pour ceux qui racontent plus facilement leur passé indochinois à leur épouse, leurs enfants, il est, toutefois, impossible de livrer les souvenirs les plus durs. Jean-Pierre Chieulet explique par exemple que certains épisodes sont trop incompréhensibles pour les autres qui sont pourtant de la partie ou même pour les siens :

« Quand j'étais cadre, j'avais suivi un séminaire de formation, et on a eu un sujet de discussion sur le "Crabe Tambour". J'étais à l'aise sur le sujet, la marine en plus ; je n'ai pas beaucoup parlé parce que je sentais que je n'allais pas me faire comprendre. C'est difficile de se faire comprendre, surtout quand on raconte des choses qui paraissent inconcevables ; on a l'impression que l'on ment. Quand on avait un blessé en opération, perdant énormément de sang, le sang ne tombe pas du ciel. Seule solution, l'un de nous avait une petite formation d'infirmier, on avait une pompe, deux fils, deux piqûres et on donnait du sang directement. Si je dis ça à ma petite fille qui est infirmière, elle va dire que je suis fou<sup>6095</sup> ! »

Mais ce n'est pas systématique. Pour la question qui concerne ces témoignages trop durs à raconter, les réponses au questionnaire sont notablement contrastées, une partie des témoins, un peu plus de la moitié, considérant qu'il faut tout dire, sans cacher les événements même les plus cruels, ou ne

---

<sup>6089</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

<sup>6090</sup> Question n° 107 : occultez-vous tout ce qui a rapport à la guerre d'Indochine ? Pourquoi ?

<sup>6091</sup> En ligne : [https://www.histoire-genealogie.com/\\_Henri-Darre\\_](https://www.histoire-genealogie.com/_Henri-Darre_).

<sup>6092</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 12 septembre 2018.

<sup>6093</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6094</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>6095</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, à Le Crès, le 29 juin 2017.

rien dire du tout, ce que certains ont fait, de toute manière<sup>6096</sup>. Plusieurs ont d'ailleurs la même expression, « rien à cacher », tels Jean-Paul Mouton, Francis Oustry ou Alexis Arette : « M'étant bien conduit, je n'ai eu rien à cacher. Certains camarades de combat, restés militaires, et brillants militaires, m'ont reproché d'en avoir trop dit sur certaines « bavures ». Par contre, mes camarades de L'UNP qui ont gardé le meilleur esprit Para, ont fait à mes ouvrages un très bon accueil<sup>6097</sup>. » Il reste qu'en dépit de la volonté de ne rien cacher, personne, de toute façon, ne les incite à parler donc il vaut mieux se taire. Serge Têtu estime que « les différences de vie étaient telles entre l'Indochine et la France, que je n'avais aucune envie d'en parler et personne ne m'y a incité<sup>6098</sup>. » Max Poiroux parle d'un accord avec sa famille ; une fois « l'épreuve de la séparation surmontée, nous considérons tacitement que l'exercice du métier militaire ne donnait pas lieu aux commentaires<sup>6099</sup>. »

Les combattants d'Indochine ont donc souvent vécu un retour difficile du fait de leur longue absence de Métropole, de la difficulté de raconter un conflit hors normes et perturbant dans une société qui ne s'y intéresse pas. Si la démobilisation militaire n'a été que temporaire pour tous les soldats de métier qui sont partis en Algérie, la démobilisation intime a du temps pour beaucoup d'entre eux. Ils sont donc trop souvent restés en « circuit fermé », entre vétérans pour évoquer leur guerre, ce pays et cette population qui les a séduits et la guerre qui reste, pour beaucoup, le moment le plus important de leur carrière. Leurs enfants et petits-enfants ont-ils voulu ou pu prendre le relais de cette mémoire combattante pour mieux connaître leur père ou grand-père, relayer leur devoir de mémoire où ont-ils été trop abreuvés par le poids de la guerre sur leur ascendant ? Cette relation a connu des fortunes diverses mais son analyse permet de comprendre l'état d'esprit des derniers combattants d'Indochine, sans illusion sur l'oubli de leur engagement qui a déjà gagné leur famille.

#### 4.4 La post-mémoire combattante d'Indochine aujourd'hui : rechercher et défendre la figure du père

« Les jeunes, c'est comme moi par rapport à 14-18. [L'Indochine] c'est loin ! » (Guy Ménage)

La post-mémoire, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, n'est pas un enjeu pour les familles, le sujet étant suffisamment lointain pour ne plus susciter d'opposition. Il rentre dans la recherche d'une histoire familiale et non dans la volonté d'explorer une « sale guerre ». Une partie de ces mémoires héritées, élargies, ont été explorées avec bonheur par ceux des enfants et des petits-enfants qui ont eu la curiosité d'en savoir plus sur leur père/leur mère ou grand-père/grand-mère, désireux de relier leur rôle personnel à la connaissance historique, par intérêt familial ou parce qu'ils se reconnaissent

---

<sup>6096</sup> Question n° 95 : Y avait-il des choses dont vous ne souhaitiez pas parler à vos proches ? Pourquoi ?

<sup>6097</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>6098</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>6099</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, *op. cit.*

en lui ou elle. Pour une partie des descendants de vétérans, la mémoire est un élément important dans la construction de soi.

#### 4.4.1 Post-mémoire, infra-mémoire : des domaines mieux étudiés

« La post-mémoire ne serait pas une mémoire “après la mémoire” (puisque, pour la mémoire, il n’y pas d’« après »), mais plutôt une mémoire “d’après la mémoire” : façonnée selon elle, à sa manière<sup>6100</sup>. » (Veronica Estay Stange)

Paradoxalement, les enfants dans ce cas attendent longtemps pour s’en préoccuper. Il arrive pour une partie d’entre eux, à la cinquantaine bien sonnée, de constater qu’il manque un pan de leur histoire personnelle avec ce père qui est parti trop tôt ou qui n’a rien dit de ce passé indochinois qui a influé sur toute son existence, et même inconsciemment, sur celle de ses descendants. Mais cet intérêt tardif est également le cas pour les chercheurs, psychanalystes, historiens puisqu’il faut attendre les années 2010 pour voir une lente émergence des études qui ont encore du mal à être connues dans le domaine historique.

La post-mémoire que Veronica Estay Stange évoque et qu’elle a vécu comme fille d’émigrés chiliens en 1973, est intégrée dans un parcours infra-mémoire – mémoire – post-mémoire. Dans un premier temps, l’infra-mémoire est « la trace de la trace », une forme d’impression d’un secret, d’un traumatisme, d’un vécu difficile à travers les silences, les demi-phrases provenant de la mémoire du père ou du grand-père que le descendant ne connaît pas vraiment. Soit juste le fait de savoir que son ascendant a fait la guerre d’Indochine à travers de rares paroles La mémoire du combattant est la seconde étape si le descendant parvient à s’y intéresser, à effectuer des recherches et à trouver des détails consistants. Sa post-mémoire est la dernière étape du parcours mémoriel, qui voit le descendant rechercher l’effet du traumatisme du parcours, ici indochinois de son père, sur sa propre vie et constituer sa vision de la mémoire du père avant d’éventuellement d’en rédiger un récit, voire de la diffuser. Mais, dit l’auteur, « c’est le chaînon de la mémoire qui manque à la deuxième génération, surtout si le père s’est tu, totalement sur son parcours, soit n’en a pas livré tous les aspects, les éléments les plus violents ou la question de la femme »<sup>6101</sup>. Cela va, soit attiser la curiosité du descendant, soit l’en éloigner. Les psychanalystes voient ce parcours sous l’angle du traumatisme, c’est-à-dire de la blessure qui a marqué un moment de vie de l’ascendant et qui se répercute sur les générations suivantes.

Les historiens peuvent en faire une version plus allégée pour s’éloigner du traumatisme systématique, voire systémique de la mémoire pour se focaliser sur une fabrication de mémoire du descendant « d’après » celle du père ou ce qu’il en imagine au départ, pour illustrer le poids ou

---

<sup>6100</sup> Samia Mouffouk, Entretien inédit avec Veronica Estay Stange, *Revue algérienne des Lettres*, n° 2, 2021, pp. 591-596 ; p. 594.

<sup>6101</sup> Veronica Estay Stange, « Survivre à la survie. Remarques sur la post-mémoire », Hantés par la mémoire, *Esprit*, octobre 2017 ; pp 62-72. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-esprit-2017-10.htm> (consulté le 29 mars 2021).

l'absence d'influence du parcours du père, de sa mémoire sur son fils ou sa fille, qui en fait une recherche d'identité ou un rejet. Si la « génération suivante » a souffert de l'absence du père, de son silence ou du cadre militaire, de l'impopularité de la guerre d'Indochine ou de la guerre tout court, cette recherche peut se transmettre à la seconde génération, celle des petits-enfants qui peuvent partir en recherche de ce grand-père au parcours duquel leurs parents n'ont pas voulu s'intéresser.

Parfois, ce père ou grand-père, que l'on a peu connu ou pas du tout, est devenu dans la famille une sorte de mythe dont les descendants n'ont que rarement pu prendre l'exacte mesure, que ce soit celle de ses actes comme de ses ressentis intimes. La plupart des enfants et petits-enfants partis « à la recherche du père » ont pu avoir peur, comme Guillemette de Sairigné, de ce qu'ils allaient trouver ; surtout si le père représente déjà dans la mémoire collective militaire une légende positive ou, au contraire, une légende noire. Comme dans chaque aventure humaine, une extrême diversité de comportements et de ressentis montre le grand écart entre les mémoires, et entre les post-mémoires, cette fois parmi les descendants. On peut trouver des défenseurs passionnés de la mémoire du père, surtout ceux qui ont vécu ou senti sa souffrance et qui se l'approprient. Il arrive alors qu'ils ressentent un *mal jaune* par ricochet, développant un sens exacerbé ou juste sourcilleux du devoir de mémoire.

A l'inverse, les vétérans ont déploré le manque de questionnement, de dialogue avec une descendance considérant l'Indochine comme un conflit colonial trop éloigné pour être intéressant ou qui s'est murée dans une indifférence née du caractère trop militaire du père, d'une opposition face à ses absences ou une légende envahissante. Eux ont voulu s'éloigner de l'armée et du passé. Ces post-mémoires combattantes sont l'une positive et active, l'autre négative ou simplement passive, représentant des mémoires que les descendants assument ou non, une lutte de l'intime influencée par la mémoire familiale, les mémoires collectives et sa propre volonté de se démarquer ou de ressembler, d'admirer la figure du père ou du grand-père.

Mais il peut s'agir également d'une post-mémoire modeste à l'image de Jean-Claude Rouvière et de Jean Péré pour leur père, tous deux officiers dans la garde indochinoise, qui les a simplement amenés à se documenter sans porter sur leur ascendant un regard ébloui. L'héritage peut parfois sembler trop lourd à porter, trop envahissant et finir en problème familial ou guider une vie dans l'ombre du père. De leur vivant, les vétérans ont pu apprécier le soutien de leurs enfants ou regretter leur indifférence. Les vétérans s'en soucient-ils ?

#### 4.4.2 Peu de questions de la part de la post-génération

« « Sur une feuille de papier jaunie par les âges, quelques mots à l'encre rouge, tracés à l'arraché... »  
(Guillaume Allaire)

Cette post-mémoire combattante à double ou triple visage est aussi complexe que la mémoire

en elle-même, face à la recherche, du moins. Sur la colline Eliane 2 (A1 pour l'APV) de Dien Bien Phu, en 2019, j'ai rencontré des Français « d'un certain âge » qui achevaient leur énième voyage sur les traces des soldats d'Indochine dont j'ai compris rapidement qu'ils leur étaient, du moins une partie d'entre eux, attachés par les liens du sang. J'ai eu le tort de dire que je faisais une étude sur les mémoires des combattants en leur posant la question de leur motivation ; j'attends encore la réponse, mon interlocuteur m'ayant fui comme un pestiféré. Les impressions, les sentiments, les vécus de mémoires ne se partagent qu'entre initiés. Là est la difficulté de la recherche et celle première de la propre mémoire des combattants et de leur descendance, quand elles se lient en vase clos. Cette post-mémoire reste comme la mémoire individuelle, un ensemble de souvenirs intimes que l'on ne juge pas toujours utile de communiquer.

Les vétérans ont cherché les raisons pour lesquelles leurs enfants et petits-enfants n'avaient pas eu la curiosité de leur poser des questions. Il en existe plusieurs, déjà énoncées ici puisqu'elles constituent l'identité des mémoires d'Indochine. Une partie d'entre eux ont admis que ce conflit remonte à une époque bien trop ancienne dans un pays tellement éloigné de la Métropole que la société ne s'en préoccupait même pas quand il existait, avant que d'autres événements, jugés plus importants, ne le recouvrent. Jean-Paul Mouton écrit à ce propos : « A l'époque où mes enfants auraient pu être curieux, en 1975, la Guerre d'Indo était tellement lointaine pour eux. D'autres événements tels que la guerre d'Algérie, les Pieds noirs, les événements de 1968 et le bouleversement des mentalités, des mœurs, avaient “ gommé ” ce dur épisode indochinois<sup>6102</sup>. »

Étienne Guibal le remarque à propos de l'Algérie, bien plus exposée dans l'actualité ces dernières années, notamment depuis la polémique sur la « colonisation positive » en 2005<sup>6103</sup> et les polémiques mémorielles qui émergent de temps à autres, ce qui intéresse davantage ses petits-enfants : « On parle de cette guerre surtout avec les anciens d'Indochine. Les jeunes posent très peu de questions et sont très peu branchés sur ce sujet. Je le vois avec mes petits fils, aucun n'est intéressé par cette histoire - là. Ils ne prennent pas parti, alors que c'est le cas pour la guerre d'Algérie, où ils sont beaucoup plus divisés<sup>6104</sup>. » D'autres citent l'Éducation Nationale, coupable soit de n'avoir pas parlé suffisamment de cette guerre, soit de la considérer comme une sale guerre coloniale : « Cela ne les intéresse pas. Leur éducation scolaire était anticolonialiste, argument de l'enseignement<sup>6105</sup> », estime Louis Simoni. Beaucoup d'anciens expliquent qu'ils ont vécu à une période où cette guerre restait impopulaire, d'abord dans sa réalité, ensuite dans son souvenir même : « C'était un épisode de ma vie dont il était honteux de parler » écrit Robert Drouilles, qui a à subi les reproches dans sa propre famille : « Mon fils, lui, avait un sentiment d'opposition totale. C'était très gauchiste dans les années

---

<sup>6102</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>6103</sup> Un alinéa de l'article 4 de la loi du 23 février 2005 « portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés » intimait que « les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française d'outre-mer, notamment en Afrique du Nord ». Alinéa supprimé par décret le 15 février 2006.

<sup>6104</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>6105</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

soixante ! Avoir fait l'Indochine, c'était mal ! Il ne comprenait pas pourquoi j'étais allé là-bas ! Si on savait tout, bien sûr que je ne serais pas allé là-bas<sup>6106</sup>. » Il poursuit en évoquant ce désintérêt « vexant » qui imite – mais existe-t-il un lien ? – celui de son épouse à l'égard de ce parcours qu'elle n'a pas connu et que les cours d'histoire d'un de ses petits-enfants ne modère pas :

« Mes enfants, (un garçon aujourd'hui 54 ans, deux filles de 51 et 48 ans) ne m'ont jamais posé la moindre question sur l'Indochine, ma vie là-bas, la captivité, ma blessure. Un désintérêt qui m'a vexé. Ils savent c'est tout. Même mes petits enfants (24, 21, 17, 16 et 12 ans) n'ont jamais été curieux sur le sujet. Celui de 17 ans a appris que Dien Bien Phu avait été une bataille des Américains contre le Vietcong<sup>6107</sup>. »

Tous les enfants n'ont pas été politisés ou désinformés au point de refuser d'entendre, depuis soixante-dix ans, une mémoire à cause d'une opinion anticolonialiste. Il est possible que la guerre d'Indochine, résumée à la lutte contre l'indépendance du Vietnam, ne donne pas envie d'en savoir plus, ce genre d'interprétation apparaissant toujours impopulaire, d'autant qu'il s'agit d'engagés volontaires et non d'une armée nationale. Mais une fois passées les années 1960 et 1970, très marquées par le Vietnam et les luttes pour soutenir le Tiers monde, c'est davantage l'éloignement du conflit qui prédomine. Guy Ménage l'a bien compris, tenant compte de sa propre tendance à la discrétion et se souvenant de ce lien d'éloignement vécu avec les vétérans de la Première Guerre mondiale : « Dans ma famille, on a parlé de la guerre d'Indochine ; avec ma femme, mais pas souvent. Je ne suis pas d'un naturel très expansif pour parler de ces choses-là, donc on me posait des questions, je répondais mais ça s'arrêtait là. Avec ma fille, pas spécialement. On en a parlé comme ça, mais d'une façon très détachée. Les jeunes, c'est comme moi par rapport à 14-18, c'est loin<sup>6108</sup>. » D'autres encore pensent que le fait d'avoir des filles, moins intéressées par les sujets militaires n'a pas favorisé le dialogue sur la mémoire d'Indochine. Elles ne le sont pas nécessairement davantage sur la vie quotidienne en Indochine.

Mais, le plus souvent, la raison principale semble résider dans le silence même des vétérans et il se peut, de plus, que les enfants aient souffert de ce comportement replié sur les souvenirs, dont on ne peut pas parler librement et qui influe parfois sur l'ambiance de la famille lorsqu'il s'agit de cauchemars, de problèmes de santé. Sortir ensuite du silence, au bout de vingt, trente ans, quarante ans ou plus ne signifie pas que les enfants et petits-enfants soient intéressés pour écouter leurs récits qui appartiennent depuis longtemps à un monde différent dans un passé de plus en plus lointain. Plusieurs vétérans comme Pierre Dissard, Jacques Penot, Robert Drouilles et bien d'autres n'en parlent strictement jamais. La base de la post-mémoire réside dans l'attitude du père (de la mère, parfois), qui est décisive pour la survie de sa mémoire auprès de sa descendance. Tout dépend s'il a lui-même voulu communiquer son passé indochinois à ses enfants et petits-enfants, c'est-à-dire s'il en a parlé librement. Voir le vétéran longtemps silencieux sur son passé militaire, n'encourage pas à percer un mystère dont il ne souhaite pas parler, surtout si le poids de sa mémoire

---

<sup>6106</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>6107</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 29 octobre 2018.

<sup>6108</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

apparaît déjà lourd à porter dans la vie familiale. Ce peut être même la raison pour laquelle les enfants la rejettent avec une certaine virulence. Si le silence du vétéran est impossible à percer, la famille n'est pas allée chercher plus loin. Mon collègue Quentin Chavy a perdu son père sans savoir vraiment son parcours indochinois désormais perdu. Un père silencieux qui a juste montré son aversion pour les uniformes sans jamais précisément évoquer son passé. Demandant à sa famille si quelqu'un avait eu plus de détails, pour répondre à mes questions, il s'est aperçu que personne dans son cercle familial n'en avait obtenu et que cette mémoire combattante est désormais close.

Par contre, il peut intéresser la génération suivante, comme le dit André Laperle, puisqu'ils n'ont pas subi le silence ou l'omniprésence du sujet indochinois, qui plus est dans un contexte de méconnaissance du conflit, alors que la génération des enfants le connaissait comme une guerre coloniale aussi sanglante et injuste que celle du Vietnam. Le rôle de la mère de famille devenue veuve pendant le conflit ou par la suite, est de même très important pour la post-mémoire. Pour ceux qui n'ont connu leur père qu'à travers les récits de leur mère, les conséquences peuvent être les mêmes que dans l'attitude du père qu'ils n'ont pas ou ont peu connu. Si sa veuve en tire un véritable culte du père modèle héroïque, il y a de fortes chances que cela écarte les enfants de leur envie d'en savoir plus. Si elle reste renfermée dans le silence de son deuil, il se peut que le résultat soit le même ou, à l'inverse, que ce père inconnu devienne suffisamment important par son absence pour déclencher un besoin de le connaître pour affirmer sa propre identité par la recherche de ses motivations, de son histoire. Au fil du temps, s'installe chez le vétéran un besoin de reconnaissance puisqu'il ne l'obtient pas, du moins dans un premier temps, de l'État. L'intérêt de sa famille pour son parcours est un élément qui ne lui apparaît pas important au départ, surtout s'il préfère en parler aux autres anciens combattants. Mais « raconter » devient plus agréable quand les tourments s'éloignent avec les années et quand le devoir de mémoire devient nécessaire. Lorsqu'ils en ont eu l'envie, rédiger leurs mémoires pour la famille leur a permis de s'exprimer pour faire connaître leur passé à leurs proches, sans la difficulté d'un récit oral. Mais à la question « auriez-vous aimé qu'on vous pose des questions ?<sup>6109</sup> », la plupart ont répondu : « non ».

J'ai demandé aux témoins contactés si la descendance leur avait posé des questions et à quel moment de leur vie<sup>6110</sup>. Les réponses semblent très équilibrées entre une moitié de vétérans qui n'ont pas été questionnés sur la guerre d'Indochine par leurs enfants et petits-enfants et une autre moitié qui l'ont été, peu ou à plusieurs reprises. André Fabiano n'a « pas tellement » été interrogé, mais dans le même temps, il avoue qui leur en a « très peu parlé »<sup>6111</sup>. Les quelques questions ont

---

<sup>6109</sup> Question n°100 : Y-a-t-il des moments dans votre vie où vous avez souhaité davantage en parler ? Où auriez-vous aimé qu'on vous pose des questions ? A quel(s) moment(s) ?

<sup>6110</sup> Question n°99 : Si vous avez des enfants, vous ont-ils posé des questions ? A quel âge ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n° 72 du questionnaire de Raphaëlle Branche.

<sup>6111</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

pu venir des enfants dès le plus jeune âge concerne « notamment (les) blessures compte tenu des cicatrices visibles »<sup>6112</sup> de leur père ou sur « toutes (les) décorations pendantes lors des cérémonies ou prises d'armes »<sup>6113</sup>. Ceux qui ont été questionnés sont surtout ceux qui en ont parlé très tôt à leurs enfants ; soit parce que la famille est militaire et l'environnement de garnison, leur éducation ont amené leur père, à l'image de Jacques Thomas, à leur donner des informations sur ce conflit, à l'adolescence<sup>6114</sup> ; soit parce que le récit fait partie des valeurs éducatives comme chez Alexis Arette qui se félicite que ses « quatre fils (aient) eu très tôt le sens de la tradition et (l'aient) écouté avec intérêt »<sup>6115</sup>. La transmission se fait donc sans entraves. Dans les familles eurasiennes comme les Bouthier, les enfants écoutent leurs parents évoquer devant eux ce passé « sans complexes »<sup>6116</sup>. Si questions il y a, elles viennent à l'adolescence vers 12 à 15 ans ou, le disent très curieusement plusieurs vétérans, « tardivement » vers 20 ans. Deux seulement, Louis-Jean Duclos ainsi que Joseph Koeberlé parlent de l'intérêt que leurs petits-enfants ou l'un des petits-enfants ont pour leur parcours et qui lui demandent de l'écrire. Pour l'autre moitié des vétérans qui n'ont pas été interrogés par leurs enfants et petits-enfants, ils invoquent le caractère de plus en plus lointain du conflit, sa mauvaise réputation du conflit ; mais la plupart du temps, ils ne leur en ont eux-mêmes pas parlé. Et puis ont-ils été réceptifs au moment où leurs enfants pouvaient les questionner, voire, les ont questionnés sans qu'ils y prêtent attention.

En fait, la clé de ce dialogue avorté semble résider dans l'impossibilité des anciens d'Indochine, consciente ou non, de se livrer réellement, que cela vienne des souvenirs qu'ils estiment incompréhensibles pour ceux qui ne les ont pas connus ou parce qu'ils font partie de générations qui ne se dévoilent pas « en public », fut-il familial. Cela donne, au mieux, une succession de faits et d'anecdotes souriantes et concasses, sur leur vie plus que sur les combats, qui ne donnent pas le fonds de leur pensée, au retour comme aujourd'hui. Serge Têtu est lucide et comprend pourquoi sa descendance, comme sa femme, ne l'ont jamais réellement sollicité, sans aucun jugement ni acrimonie de sa part. Cela vient de lui, au départ. Il l'a écrit dans son questionnaire : « Non, je suis de caractère assez réservé, en particulier quand il s'agit de moi »<sup>6117</sup>. » Se livrer est trop compliqué. Le faire devant un doctorant est beaucoup plus facile : « Mes sentiments ? Voyez, je vous les exprime plus que ce que j'ai pu dire à ma famille ». Il a déjà raconté son parcours devant la caméra de Jérôme Santelli<sup>6118</sup>, sans efforts, mais sans se livrer : « Je n'ai jamais rien dit de personnel, j'ai toujours raconté des déroulements d'opérations, pourquoi ceci, pourquoi cela, mais je n'avais pas envie de les exprimer ». Il s'agit d'une pudeur mutuelle qui conduit chacun à respecter l'autre en le laissant dans sa bulle : « Même ma femme ne les connaît pas. Ça ne l'a pas trop intéressé l'Indochine, ou alors elle n'a pas osé ».

---

<sup>6112</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>6113</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6114</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6115</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>6116</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>6117</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, *op. cit.*

<sup>6118</sup> Jérôme Santelli, *Cao Bang RC 4*, webdocumentaire, *op. cit.*, 2014.



La génération suivante des enfants n'a pas recherché une mémoire dont le père ne voulait pas se dessaisir : « J'ai eu trois filles, les filles, ça ne les intéresse pas ou très peu ». Ses petits-enfants sont les seuls à l'interroger parce que plus curieux de ce passé non pas caché mais juste tu, mais sans aller trop loin, là encore, selon lui, par crainte de remuer ses souvenirs trop difficiles à exprimer : « Mes petits-enfants peut-être. [...]. J'ai deux petits-enfants qui le sont dont un qui est agrégé et qui vient de finir son année de stage dans l'Éducation Nationale. Eux ça les a intéressés, mais plus d'une manière générale. Peut-être aussi qu'ils n'ont jamais osé me demander mes souvenirs plus personnels. Il doit y avoir aussi de ça. Ils doivent se dire : "le papy, il ne veut pas parler de sa guerre". Et puis, qu'est-ce que je dirais ? Telle bataille, ça signifierait quoi<sup>6119</sup> ? » Aurait-il eu des garçons (« les filles, ça ne les intéresse pas »), la difficulté de transmission aurait-elle été la même ? Il est probable que oui.

Pour en savoir davantage, et grâce au questionnaire de Raphaëlle Branche, j'ai demandé si le fait d'avoir des fils s'engageant dans l'armée ou faisant leur service militaire avait pu leur permettre de parler du passé militaire du père, et en particulier de la guerre d'Indochine<sup>6120</sup>. Est-ce le moment favorable d'un possible dialogue pour débloquent le silence mutuel ? En fait, pour les deux-tiers des réponses, il ne semble pas que cela soit le cas. Mais il y a eu moins de réponses. Peut-être des vétérans ont-ils répondu en une fois aux deux questions ; donc, surtout à la question n° 99. Plusieurs d'entre eux n'ont eu que des filles, ou bien des fils qui n'ont pas fait de service militaire. Mais la plupart n'ont pas abordé ce sujet, justement pour ne pas faire de comparaison ou de réflexion moralisatrice, passéiste, le « moi à ton âge » étant souvent détesté par les enfants. D'autre part, un service militaire national de temps de paix ne ressemble en rien à un corps expéditionnaire formé d'engagés dans une guerre de décolonisation. Bernard Prin a eu un fils qui « a fait son service dans l'aviation mais sans trop y croire car il faisait ses études universitaires. Il ne voyait, en faisant ses classes, que le côté absurde du casernement »<sup>6121</sup> Pour lui comme pour bien d'autres, aucun n'a eu « besoin d'en parler ». Être envoyé en outre-mer n'a pas non plus suscité de comparaison entre père et enfants.

Même pour ceux qui ont eu des fils engagés dans l'armée de métier, le rapport ne va pas toujours de soi. Jacques Allaire, si disert sur l'Indochine, en a très peu parlé à ses enfants, étant selon ses propres mots, « trop dans l'Indochine » après avoir été un père souvent absent pour cause de carrière militaire. Difficile pour des enfants de parler d'une guerre qui absorbe déjà trop leur père. De plus, son fils a choisi une carrière militaire et est devenu officier...dans les parachutistes. Difficile de se construire et de parler des campagnes de son père avec lui, ce que les livres, films et conférences précisent déjà :

« Jacques Allaire : Mes enfants me reprochent d'être trop dans l'Indochine. [...]. Je ne pense qu'à l'Indochine surtout d'après mon fils [...]. Il a fait l'école d'officiers de Coëtquidan, il est devenu

---

<sup>6119</sup> Entretien avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac , le 20 avril 2018.

<sup>6120</sup> Question n°106 : Si vous avez des fils, ont-ils fait leur service militaire ? Avez-vous parlé avec eux à cette occasion ? Reprise du questionnaire de Raphaëlle Branche, question n° 81 de son questionnaire .

<sup>6121</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

officier, il a servi dans les paras. Chaque fois qu'il y avait une prise d'armes, un général passait...  
« Allaire, vous êtes parent avec ... ». Ça ne lui a pas plu ».

Mme Allaire : Il avait l'impression qu'on lui enlevait son identité, et qu'il passait après. Les filles ont accepté l'évidence<sup>6122</sup>. »

Son fils, Guillaume Allaire, a toutefois exprimé par écrit son admiration pour les combattants d'Indochine dans un article sur Dien Bien Phu en 2014, citant sa mère qui était infirmière et sa fascination pour le papier écrit par Bigeard devenu objet de mémoire et exposé chez son père, pour ordonner à son père de cesser le combat, à Dien Bien Phu. La citation par laquelle il commence son texte a construit son imaginaire d'enfant pour l'armée, la guerre d'Indochine :

« De l'enfance à l'âge adulte, cet ordre écrit, incroyable rescapé des outrages du temps et de la captivité, a souvent peuplé mes rêveries et mes échappées imaginaires vers cette Indochine française, cette "perle de l'Empire" qui a uni deux civilisations pendant près de trois siècles et dont la chute de Diên Biên Phu précipitera la fin. Témoins d'une histoire familiale autant que de la grande Histoire, ces mots dignes et déchirants sont des sentinelles, veillant le souvenir du sacrifice de ces héros oubliés<sup>6123</sup>. »

Avant cet hommage pour le courage des combattants d'Indochine et le regret que la société ne s'en souvienne pas, il est parti au Vietnam, mettant ses « pas dans ceux de mes anciens », sillonnant les hauts plateaux du Tonkin », s'émerveillant de la beauté des paysages et de l'accueil de sa population, « le cœur (qui) se serre » à Dien Bien Phu devant le monument français de Rodet et s'interrogeant sur la place de l'abandon de l'Indochine : « Comment ne pas ressentir la blessure tant d'années après ? ». Il finit son article comme il l'a commencé, sans jamais citer son père mais en lui rendant hommage à travers l'ensemble de ses camarades et l'évocation de ce fragile objet de mémoire et de post-mémoire qui a marqué son attachement familial et professionnel : « Sur une feuille de papier jaunie par les âges, quelques mots à l'encre rouge, tracés à l'arraché...<sup>6124</sup>. » Le ton poignant de cet article montre son attachement à cette mémoire qu'il défend et qui a rythmé, pesé sur sa vie et l'« héroïsation » de la génération combattante d'Indochine.

Plusieurs témoins expliquent avoir abordé leur parcours pendant ce temps d'expérience militaire de leurs enfants, c'est à travers le service et la direction des hommes, « qui apprend à un jeune cadre à conduire d'autres hommes avec humanité et fermeté, l'essentiel du rôle de chef qui ne s'apprend pas dans les écoles »<sup>6125</sup>, les détails techniques sur « les bateaux de la marine »<sup>6126</sup> ou sur l'Indochine en elle-même, bien qu'elle soit assez éloignée de la géographie de l'Allemagne. Plusieurs autres vétérans ont parlé « parfois » de l'Indochine, sans plus, du moins, sans en dire plus ; « moins avec le temps »<sup>6127</sup>, écrit Jacques Thomas, mais il a pu montrer le texte de ses récits, ses photos. Si le service militaire n'a, finalement, que rarement représenté une occasion de transmettre, il reste qu'il existe

---

<sup>6122</sup> Entretien de l'auteur avec Mme et M. Jacques Allaire, chez eux, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>6123</sup> Guillaume Allaire, « Il y a 60 ans Dien Bien Phu...combien s'en souviennent ? », *Le Figaro.fr*, 7 mai 2014.

<sup>6124</sup> *Ibid.*

<sup>6125</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 12 septembre 2018.

<sup>6126</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>6127</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, *op. cit.*

un moment où, du côté du vétéran comme du côté des enfants, la volonté d'informer, de raconter, de transmettre la mémoire d'une vie s'est imposée.

Au final, nombre de vétérans disent ou laissent entendre qu'ils n'ont pas été écoutés comme ils l'auraient souhaité par leur descendance, qui est à l'image de la population, indifférente face à un conflit lointain dans le temps, dans l'espace et dans la mémoire du pays, puisqu'il ne semble pas avoir transformé la société comme d'autres guerres plus décisives<sup>6128</sup>. Mais les vétérans eux-mêmes n'ont pu ni voulu se livrer sur l'Indochine. Leurs enfants, petits-enfants ou neveux regrettent parfois de ne pas avoir cherché à en savoir plus sur leur ascendant disparu mais ils n'ont tout simplement pas pu percer le mur de silence que les vétérans ont construit pour se protéger.

#### 4.4.3 Des efforts mutuels pour franchir le mur du silence : mais que faire de la mémoire du père ?

« J'ai jugé utile, malgré ma répugnance pour les comportements d'anciens combattants, inlassables ressasseurs de leurs exploits passés, de consigner par écrit mes propres faits de guerre, et de répondre ainsi, par anticipation à la curiosité qu'ils pourraient susciter ultérieurement. (Pierre Bonny)

Les rapports vétérans-enfants n'ont pas été simples, si le silence s'est installé. Mais tous les rapports familiaux n'en ont pas souffert. Cela forme une post-mémoire bien plus positive et répandue que ne l'estiment les vétérans, y compris en sautant une génération. Les enfants acceptent leurs parents comme il sont et il arrive qu'ils puissent briser le mur du silence qui a pu se construire à ce propos entre père ancien d'Indochine et enfants. Les petits-enfants voient surtout un grand-père aimant qu'ils n'ont jamais ou pas souvent vu en uniforme puisque leur âge de raison correspond souvent à celui de la retraite pour les vétérans. Mais un fois la mémoire recueillie, qu'en faire ? La garder ? La publier ? L'exercice n'est pas forcément simple.

Comment ce mur du silence s'est-il fragmenté pour ensuite laisser passer la post-mémoire ?

Les vétérans ont pris des initiatives avec leurs possibilités du moment : l'écrit, le voyage. Certains d'entre eux avertissent d'entrée qu'ils ont écrit au cas où quelqu'un voudrait bien le lire, sans avoir été particulièrement sollicité, des mémoires « par anticipation », comme le dit Pierre Bonny. Jean-Pierre Chieulet n'a pas eu de question de la part de ses enfants, mais il a laissé « « un mémoire allant de l'enfance à la retraite, très personnel » »<sup>6129</sup> :

« J'ai 87 ans. Comme je ne veux pas partir sans rien avoir fait, ma femme décédée, je me suis occupé de mes trois petits-enfants, et l'une de mes petites filles ne cessait de me poser des questions sur le passé. C'est là que je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose ! En partant du principe, "quand les écrits restent, la mémoire se reconstruit", j'ai écrit un petit bouquin en trois chapitres : mon enfance, l'Indochine, ma vie "rangée" ensuite et je leur ai donné avec les photos pour voir ce que fut la vie. Est-ce que ce sera clair pour eux, ce n'est pas évident ! Ce sont des bribes de mémoire !<sup>6130</sup> »

---

<sup>6128</sup> La guerre d'Indochine marque toutefois la première des guerres de décolonisation et le début de celle-ci pour les colonies asiatiques et africaines.

<sup>6129</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, à Le Crès, le 29 juin 2017.

<sup>6130</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

Les enfants de Guy Delplace l'ont interrogé, comme Serge Têtu pour ses cicatrices : « Ils m'ont toujours vu comme ça et n'ont jamais posé de questions », mais il a pu « raconter (sa) vie aux enfants »<sup>6131</sup>. En écrivant, en 2002, *Dien Bien Phu 1954* sur sa participation à cette bataille et sur sa captivité, Pierre Bonny donne comme raisons, la lutte contre l'oubli (l'éventualité de la disparition de sa propre mémoire), le « souci de transmettre aux générations suivantes l'information qu'elles pourraient ultérieurement chercher, si d'aventure elles adoptaient à mon endroit une démarche comparable à celle que j'ai moi-même conduite, mais trop tard, à l'endroit de mon grand-père ». Le « si d'aventure » signifie avec un certain humour que cela ne s'est pas produit en 2004, rejoint en cela par la réflexion qui suit : « J'ai jugé utile, malgré ma répugnance pour les comportements d'anciens combattants, inlassables ressasseurs de leurs exploits passés, de consigner par écrit mes propres faits de guerre, et de répondre ainsi, par anticipation à la curiosité qu'ils pourraient susciter ultérieurement »<sup>6132</sup>.

Robert Drouilles, qui a souffert du désintéret de sa famille, a surtout voulu laisser une trace, ce qui a, dans son cas, abouti à un livre non édité mais précis, relié, intitulé *72<sup>ème</sup> bataillon colonial du génie, l'aventure indochinoise, 1946-1948*. Jean Lomer, Francis Agostini et Louis Simoni m'ont transmis leurs souvenirs et leurs études sans aucun souci d'être « jugé ». Leur travail lui aussi précis livre leur expérience et, parfois, un morceau de leur âme. Leurs efforts pour coucher leur vie sur le papier ne remplacent peut-être pas des conversations avec leurs enfants mais ils ont l'avantage de garder une trace permettant de retrouver un parcours très détaillé avec les opérations réalisées, des pensées sur la guerre, des analyses bien plus détaillées que dans un dialogue où la pudeur empêche de trop s'épancher. C'est aussi ce que pense Pierre Caubel, qui a pu parler avec ses enfants mais a estimé qu'il avait bien d'autres choses à dire : « Mes proches étaient, bien sûr, intéressés par ce que j'avais vécu et je n'éprouvais aucun désagrément à en parler. Une certaine discrétion cependant établie de part et d'autre. Le livre de mémoires écrit à la demande de mes enfants leur a appris encore beaucoup de choses<sup>6133</sup>. » François-Xavier Heym a mis par écrit ses souvenirs au fur et à mesure que ses filles le lui ont demandé : « J'ai rédigé un ou deux épisodes mais elles (j'ai cinq filles dont la dernière-née en France) m'ont fait écrire ma biographie, qui ne commence qu'au Vietnam grâce aux photos sauvées, gardées, et quelques souvenirs<sup>6134</sup>. » Les filles de François-Xavier Heym trouvent que leur père est « un ours, asocial, n'aimant ni la compagnie ni les visites. [...] ». Pourtant issu d'une lignée d'officiers ouverts sur le monde, tous dans la Coloniale, son retour forcé en France (en 1975, NDA) n'a fait qu'amplifier un caractère solitaire à tendance misanthrope<sup>6135</sup>. Mais c'est justement ce lien très privilégié et aimant qui a permis d'obtenir de sa part qu'il rédige ses souvenirs pour garder une mémoire de son parcours.

Même lorsqu'il s'agit de récits plus courts que des mémoires, les demandes d'écriture souhaitées

---

<sup>6131</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>6132</sup> Pierre Bonny, *Dien Bien Phu*, *op. cit.*, pp. 2-3.

<sup>6133</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>6134</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>6135</sup> Extrait du courriel de Véronique Heym, reçu le 24 février 2017.

par leurs enfants ennuient bien un peu les vétérans, pour le principe et l'effort à réaliser, mais cela leur a fait plaisir. La famille pourra, à un moment de plus grande réceptivité de la descendance, s'appuyer sur cet écrit. Bernard Prin a rarement parlé de son séjour, jusqu'à ces dernières années. « C'est maintenant qu'ils me posent des questions. Ils m'ont demandé d'écrire sur des points précis. « Comment c'était » ou « comment as-tu réagi ? »<sup>6136</sup>. L'entretien réalisé ensemble, les questions de sa fille et de son gendre, posées auparavant, ainsi que le tri des documents, ont pu ensuite permettre d'aller plus loin dans ses souvenirs.

Quant à Pierre Dissard, il a envoyé le questionnaire que je lui ai soumis à ses enfants, ce qui a permis de répondre aux questions qu'ils ne lui avaient pas posées, par discrétion ou par pudeur : « J'ai envoyé votre questionnaire à mes trois enfants. Ils étaient sidérés d'en apprendre autant sur moi, et ils étaient bien contents. Et ils ont compris que je n'en n'avais jamais parlé parce que le sujet n'était pas venu. Ils ne sentaient pas le besoin, moi non plus, de remuer le passé<sup>6137</sup>. »

Enfin, davantage qu'un récit ou que des mémoires, plusieurs ont réalisé des voyages avec leurs enfants sur les lieux de leur guerre. Jean Slezarski est retourné sur les lieux de sa guerre avec sa fille. Il appelle cela « un truc de père », d'autant plus exceptionnel qu'au départ, « les enfants ne m'ont pas tellement posé de questions ». Cette réflexion que beaucoup de vétérans ont faite est d'ailleurs contredite par sa femme : « Il a été très longtemps sans en parler et puis les enfants étant devenus adultes, ils ont commencé à poser des questions<sup>6138</sup>. » Cet échange est important car il confirme que les vétérans n'étaient pas prêts à témoigner pendant longtemps et qu'ils ont peut-être laissé passer le moment où ils auraient pu davantage communiquer avec leur descendance. Visionner ensemble l'un des rares films sur l'Indochine est également un beau moment qui appelle des souvenirs des commentaires : « Mon fils m'a montré le film *Soldat blanc*. C'est merveilleux. On se reconnaît tout à fait. Lorsque je vois le film dans certaines scènes, je me revois ; c'est brûlant de vérité ! Et puis Cremer dans la 317<sup>ème</sup> section<sup>6139</sup>. »

Quand ce sont les enfants ou petits-enfants qui prennent l'initiative de partir à la recherche du père ou du grand-père, les raisons en sont très diverses. Ceux d'entre eux qui ne l'ont pas connu et ne sont pas écrasés par sa place dans la mémoire collective, ont réalisé une véritable enquête et ont pu connaître l'apaisement de l'avoir menée à son terme. Il est d'ailleurs très intéressant de constater, au sein d'une même famille, chez les enfants, petits-enfants et cousins, leurs différences d'intérêt sur ce sujet. Les petits-enfants ont peut-être moins souffert que les enfants ; ils ont moins de préventions, moins de reproches à faire au grand-père sur ses absences, ses silences. Pierre Guillemot constate les lacunes d'intérêt chez ses enfants mais pas chez ses neveux et nièces :

« Mes enfants m'ont posé des questions à 14-15 ans mais j'ai vu que cela ne les branchait pas, je n'ai pas insisté. Un de mes frères était para, il en a parlé à ses enfants ; là je suis le "tonton

---

<sup>6136</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, *op. cit.*

<sup>6137</sup> Entretien avec Pierre Dissard, *op. cit.*

<sup>6138</sup> Entretiens avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 25 octobre 2017

<sup>6139</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, *op. cit.*

d'Indochine" ! En dehors des anciens combattants, il n'y a pas ce genre de contact. Les gens ne vous demandent pas et ça ne vient pas facilement dans la conversation ! [...]. C'est resté un truc à part<sup>6140</sup>. »

La génération des petits-enfants est parfois davantage intriguée par les objets rappelant la guerre, l'armée, des concepts qui leur sont totalement étrangers, et pour une partie d'entre eux, intéressés par l'histoire qui s'en dégage et ont voulu en savoir davantage, alors que les enfants les ont toujours vu et n'y accordent qu'une importance décorative. Cela rejoint ce que dit André Laperle sur le questionnement qui « saute une génération ». Son épouse ne perçoit toutefois pas chez ses descendants de réel intérêt pour leur histoire d'Indochine : « Les enfants et petits-enfants, ça ne les intéresse pas. On le voit bien quand on en parle<sup>6141</sup> » ; mais son mari a pu en discuter avec l'un de ses petits-fils, heureux que leur mémoire puisse se transmettre : « A chaque fois [ce qu'il a également constaté chez d'autres anciens, NDA], ce sont les petits-enfants qui interrogeaient le grand-père. [...]. Ma famille « directe », ça ne les intéresse pas. Les petits-enfants, oui. J'en ai un qui est très fana de la chose. Si je parle de l'Indochine, ça l'intéresse. Comme ça, ça n'est pas perdu<sup>6142</sup>. »

Les anciens, à la fin de leur vie, ont parfois pu parler de ce passé qui ne s'exprimait pas jusque-là et, parfois, remplir le questionnaire a pu aider, ce qu'a remarqué Stéphanie Boulier à propos de son père Pierre Mouty : « Lorsque je l'ai interrogé [à propos du questionnaire, NDA], il a beaucoup parlé et cela nous a fait du bien <sup>6143</sup>. »

Mais que faire de la mémoire du père ? Ce n'est pas si simple. Il ne suffit pas de chercher la mémoire d'Indochine, encore faut-il savoir à qui et comment elle peut être utile. Faut-il la garder pour le strict usage familial ou la publier ? Les post - mémoires touchent le domaine familial, la recherche de sa propre identité, la part intime du combattant. La plupart des vétérans ont gardé pour eux leurs souvenirs et leur livre de souvenirs. Mais l'écriture a pu avoir l'effet thérapeutique escompté, les apaiser en les laissant enfouies. On remarque régulièrement, sur les réseaux sociaux, des messages de descendants parlant d'un père décédé en Indochine en recherche de renseignements ou évoquant les tourments d'un père dont ils n'ont pas pu percer la carapace, ce qui leur semble un manque plus ou moins grand dans leur existence. Plusieurs ouvrages sont sortis sur l'histoire d'un père ou d'un grand-père, d'un oncle combattant d'Indochine, sur sa mémoire combattante s'il a laissé des récits, de documents et sur la post-mémoire de l'auteur en recherche d'histoire familiale, d'identité. On se serait attendu que des « enfants de », la descendance des guerriers d'Indochine les plus emblématiques, écrivent sur leur vie à l'ombre d'un père connu, le mettent en lumière côté jardin mais la souffrance de sa disparition ne se publie pas forcément car il faut dépasser le seuil compliqué de l'intime, de l'absence. Le déclencheur est la maladie dégénérative, la mort du/des vétéran(s) de la famille, ou autre événement familial grave qui permet

---

<sup>6140</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Guillemot, dans un café de Poisy (74), le 19 novembre 2017.

<sup>6141</sup> Entretien de l'auteur avec Geneviève Laperle-Maudry à Annecy, le 9 mai 2017.

<sup>6142</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>6143</sup> Extrait d'un courriel reçu de Stéphanie Boulier, reçu le 21 juillet 2020.

par la recherche faire le deuil et de compléter les blancs que le silence a construit. Au décès de son oncle, Hélène Erlingsen a vu la fumée du crématorium se dissoudre dans l'air et en a tiré cette analogie d'une mémoire qui disparaît dans le temps. Combattre cet oubli est le début de sa démarche en 1990. Ce peut être, pour d'autres, un anniversaire de bataille, de décès ou une polémique sur la colonisation, la décolonisation, qui incitent à partir à la recherche du soldat d'Indochine.

La première motivation est celle de retrouver un inconnu ; un père ou un grand-père que l'on n'a pas connu, qui est parti trop vite et à la recherche duquel il est indispensable de partir pour comprendre l'héritage mémoriel reçu, une partie de sa propre identité. Il faut gérer le poids d'une enfance brouillée par l'absence de ce père dont son épouse parle comme d'un modèle ou dont elle ne parle pas, murée dans son chagrin. En fait, il faut trouver la clé de sa mémoire. La plupart des descendants partis à la recherche de la « mémoire d'Indochine » de leur père n'ont pas seulement voulu entrer dans ses souvenirs pour comprendre son parcours ; ils ont également essayé d'expliquer pourquoi cette mémoire était méconnue, impopulaire, et comprendre l'histoire de la guerre d'Indochine, celle qui est publiée, la manière dont elle est écrite par rapport à celle que leur ascendant leur a raconté, ou pas. Ils gardent par ailleurs, pour ce qu'est leur ascendant et ce qu'il a fait dans l'histoire, une grande admiration qui s'écrit dans leur ouvrage.

L'ouvrage d'Hélène Erlingsen, *Soldat perdus*<sup>6144</sup> montre son énorme travail sur les mémoires combattantes de son père et de son oncle, les frères Creste. Elle est très fouillée, dépassant la recherche personnelle pour s'élargir au cadre de cette guerre qu'elle a beaucoup étudiée, dans tous ses domaines possibles, pour en comprendre le sens. Elle a donc effectué une démarche à angles multiples, de recherche de mémoire, de post-mémoire et d'histoire, en tant que journaliste (sa profession par ailleurs), fille et nièce de vétérans mais également une œuvre d'historienne sur les deux guerres de décolonisation en citant des documents originaux, des archives et en étudiant tous les aspects du quotidien des combattants. Son ouvrage couvre en détail la guerre d'Indochine où ils ont fait, son père Clovis, un séjour et son oncle Kléber, deux, séjours qui ont dégradé de manière profonde leur santé. C'est le conflit algérien qui marque davantage Hélène Erlingsen parce que son père y est mort et que la mémoire de cette guerre suscite bien plus de polémiques. Son père est décédé lorsqu'elle avait six ans, en 1958, et elle vit dans un milieu familial qui ne parle plus de lui. Elle ne l'a donc pas connu et n'a presque rien pour se raccrocher à son souvenir. Sa mère « parlait peu de (son) père parce qu'elle était discrète. Son amour pour lui était immense mais elle ne le connaissait pas trop » en sept ans de mariage ponctué d'absences du fait d'un travail très prenant outre-mer : « Pour moi, il est mort deux fois : dans un djebel d'Algérie et dans la mémoire de sa famille. Raison pour laquelle, j'ai tant cherché à l'extirper de cet oubli<sup>6145</sup>. » Ces mots forts expliquent bien la

---

<sup>6144</sup> Hélène Erlingsen, *Soldat perdus. De l'Indochine à l'Algérie, dans la tourmente des guerres coloniales*, Paris, Bayard, 2007, 720 p.

<sup>6145</sup> Extrait du courriel d'Hélène Erlingsen, reçu le 20 avril 2021.

raison des recherches de la part d'enfants de vétérans ; retrouver un père pour faire vivre une mémoire que personne n'a pu relayer, pour ensevelir la douleur de l'absence.

Mais cette recherche qui rassure, structure, émeut ne peut pas toujours combler tous les manques dus à l'absence ni tous les blancs du silence. Celle-ci ne pourra pas être comblée totalement : « Je n'ai jamais fait le deuil de mon père. Il m'a toujours manqué<sup>6146</sup>. » Cette longue recherche du père révèle finalement une grande tristesse. Hélène Erlingsen est seule dans ce travail de mémoire : « On n'a rien fait pour que ça m'intéresse », explique-t-elle. Sa famille, qui est surtout celle de sa mère et celle-ci ne la soutiennent pas, ne parlent plus de son père sauf comme d'une histoire ancienne qui a vécu. « Arrête de parler de ton père » entend-t-elle. Une fois son livre achevé, sa mère ne lui dit rien, ni compliment, ni remarque. Ses propres enfants ne s'intéressent pas à cette tâche de longue haleine : « Tu n'aimes que les morts », lui dit, un jour, sa fille. Elle se rend compte que, obnubilée par le souvenir du père et prise par son travail, elle est « passée à côté de son oncle »<sup>6147</sup>, décédé avant qu'elle puisse vraiment le connaître. Finalement, cette post-mémoire n'apaise pas toujours les enfants, révélant des vérités qui peuvent troubler l'équilibre familial.

Comme elle, Guillemette de Sairigné, est partie à la recherche de ce père inconnu qui est très connu dans la mémoire combattante collective d'Indochine. C'est, un travail de fond, publié en 1997, qui a peut-être ouvert des perspectives historiques sur la post-mémoire. Comme Hélène Erlingsen, elle est journaliste et a mené une enquête sur ce père inconnu dont elle n'a aucune image puisqu'elle n'était âgée que de quelques mois au moment de sa mort, dans l'embuscade du convoi de Dalat en 1948. La différence est qu'il est connu, du moins dans le milieu militaire, comme ancien des FFL, compagnon de la Libération et chef prestigieux de légion. Un héros fantasmé, constellé d'honneurs, de médailles, de louanges. Mais partir à sa recherche a donné lieu à des doutes : son père était-il conforme à sa légende ? Sa mère, sa famille, les compagnons de son père, officiers généraux ou anciens soldats, le portent aux nues. Elle a fini par faire de même : « Mon père était ma référence, le pivot de ma vie. [...]. Je portais mon père en moi ». Et pourtant, elle le connaît peu. Elle va donc chercher à le connaître tel qu'il était vraiment, le retrouver « en chair et en os »<sup>6148</sup> ; pour elle, pour ses enfants. Elle va donc mener une enquête journalistique avec recherche de témoins, entretiens. Elle épluche ses correspondances, compulse les archives, part au Vietnam avec sa sœur et parcourt les autres lieux de ses combats. « Ma hantise était de livrer au bout du compte une biographie pieuse, touchante et bornée<sup>6149</sup>. » Son père, au terme de l'enquête, reste son héros, mais il est devenu un peu plus humain et elle a atteint le but tout simple qu'elle s'était fixé : « Ton histoire, je l'ai écrite pour moi, pour ma sœur, pour mes enfants »<sup>6150</sup>. Maintenant, elle peut le tutoyer.

---

<sup>6146</sup> *Ibid.*

<sup>6147</sup> *Ibid.*

<sup>6148</sup> Guillemette de Sairigné, *Mon illustre inconnu*, op. cit., pp. 16 et 21-22.

<sup>6149</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>6150</sup> *Ibid.*, p. 320.



Cette approche mémorielle est essentielle pour les enfants de vétérans; d'une manière différente pour ceux qui ont connu ce père parfois mystérieux dans leur âge adulte. Il faut alors arriver à comprendre ce « silence inquiétant », « pesant » dont parle Armelle Faure. Cela signifie comprendre ses « racines », ce qui est d'ailleurs le sous-titre du livre de cette anthropologue de profession<sup>6151</sup> ; ses racines personnelles ou les racines du silence de son père ? Elle est partie à Dien Bien Phu à un moment où son père, pilote pendant cette bataille emblématique, vit ses derniers mois. Elle veut donc se connecter à sa mémoire et pouvoir percer son silence en lui montrant qu'elle part sur ses traces pour en parler à son retour en Métropole, qu'elle porte donc un intérêt à son passé. Elle fait le voyage avant sa disparition, ce qui n'est pas commun, puisque c'est souvent l'inverse. Elle écrit :

« Je dois réinstaller un dialogue interrompu depuis des décennies. Avant qu'il ne soit trop tard. Qu'il ne soit plus là pour parler. Pour nous parler à nous, ses enfants. [...]. J'ai l'intuition que je trouverai là-bas le moyen de lui redonner le bonheur avant sa mort. J'y trouverai la clé pour comprendre le plus grand choc de sa vie et peut-être essayer d'en parler avec lui <sup>6152</sup>. »

« Essayer d'en parler » ! Cette dernière phrase, notamment, est confondante puisqu'elle montre à la fois la place énorme de ce conflit, en particulier cette bataille pour les vétérans et leur impossibilité d'en parler. La profondeur de leur traumatisme et le sentiment d'être incompris bâtissent une frontière impossible à franchir, du moins un temps. L'émotion qui sort des mots d'Armelle Faure révèle ce qu'expliquent Marianne Hirsch et Pierre Bayard dans leur définition de la post-mémoire, une mémoire de la génération suivante alourdie par les traumatismes du père, une mémoire indirecte de Dien Bien Phu vécue par l'auteure dans l'attitude, les silences de son père qu'elle a subis, ce qui amène ensuite les enfants de vétérans à en chercher les causes ou rejeter son passé :

« Toute ma vie, j'ai eu l'impression de porter ces mois-là (les quinze mois de séjour de son père en Indochine, NDA) sur mon dos comme le pire fardeau, et mes frères aussi. Nous avons toujours pensé que Dien Bien Phu avait été l'événement le plus important de la vie de notre père et pourtant il ne nous en parlait pas. Nous sommes marqués parce qu'il en est marqué. Mais nous avons peut-être eu tort. Il est possible que notre père ne nous ait jamais parlé de Dien Bien Phu parce qu'il a réussi à l'oublier<sup>6153</sup>. »

De fait, les doutes envahissent son début de voyage d'autant que ses frères le voient comme une lubie ; mais son père n'y est pas opposé et lui prédit un beau voyage. Sur place, elle se rend compte des difficultés rencontrées par les troupes de l'Union française, par les aviateurs comme son père, envoyés soutenir la garnison dans des conditions ingérables. Comme Hélène Erlingsen qui enrage devant l'incompétence des milieux politiques qui ne savent pas quoi faire de cette guerre, elle enrage devant ceux, les « décideurs français », politiques mais ici militaires, qui ont élaboré une stratégie aussi dangereuse : « inadmissible de sacrifier ainsi des hommes de tenue<sup>6154</sup>. » Elle s'aperçoit

---

<sup>6151</sup> Armelle Faure, *Voyage à Dien Bien Phu*, Bordeaux, Elytis, 2014, 144 p. Le sous-titre : « Retour aux racines, sur les lieux de la bataille ».

<sup>6152</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>6153</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>6154</sup> *Ibid.*, p. 53.

que le silence de son père est un ensemble complexe du survivant, de douleur de la défaite après tant d'engagement, de rancœurs envers la hiérarchie militaire qui les a mal commandés, ni ne les a remerciés et envers le pouvoir politique dont elle résume la position en une phrase que son père a entendue au retour : « Estimez-vous heureux d'en être revenus et ne venez pas nous poser de questions ».

Cela rappelle qu'à part les rapports de la commission Catroux et les enseignements de la guerre d'Indochine de Paul Ely, tous deux restés longtemps confidentiels, le pouvoir politique et l'armée ne sont pas revenus sur ce conflit pour le débriefer officiellement à l'époque ni reconnaître leurs erreurs. Le silence du vétéran est l'écho du leur, mais son contenu en est l'antithèse. Le voyage et l'audition des archives orales très fournies de l'armée de l'air au SHD, dont celle de son père, qui se confie comme il ne l'a jamais fait avec ses enfants, font comprendre à Armelle Faure le vécu, les motivations de son père et l'a réconciliée avec sa mémoire dont elle a trouvé une clé. Elle voit son voyage « comme l'escalade d'une montagne. Découvrir notre petite histoire familiale. La grande histoire aussi. Celle de la défaite de la colonisation. Le grand coup d'arrêt. La fin de l'empire français. La grande rupture de l'histoire<sup>6155</sup>. » Mais elle a surtout pu retrouver un lien fort avec son père, heureux du voyage de sa fille et de constater, à travers ses récits de voyage que ce pays qu'il a aimé était dynamique, porteur d'avenir, comme il l'avait pressenti. Il a disparu en 2010 avant la publication du livre que ses frères et sœur ont aimé comme si c'était le leur. Le chemin était fait. Tous les enfants de vétérans n'ont pas souffert à ce point du comportement du père mais tous ne sont pas aussi bien parvenus à le comprendre.

Comme pour chaque mémoire, doit-on se méfier de la post-mémoire, du moins de ce type de post-mémoire en pensant à l'influence des « résonances sentimentales » comme le dit Marc Bloch, sur la fiabilité des témoignages. Les descendants des vétérans, à force d'insister sur les valeurs des hommes qui ont combattu et de les héroïser ne prennent-ils pas le risque de desservir leur mémoire ? Il peut être reproché à ce genre de publication de fausser le caractère historique d'une analyse, d'un fait, du rôle d'un personnage. Les porteurs de post-mémoire cités ci-dessus, ont une admiration filiale légitime et toute personnelle que l'on ne peut songer à leur reprocher. Ce sentiment leur appartient s'il existe pour chacun et ne débouche pas nécessairement sur un aveuglement tel que les historiens le repoussent, d'autant que la recherche du parcours de leur père n'est pas la seule motivation des enfants de vétérans. A travers elle, cette mise en lumière par la publication n'est pas un exercice biographique simple, mais un hommage à l'ensemble des combattant pour leur éviter un oubli complet. C'est une recherche historique et mémorielle sur la guerre d'Indochine.

Cette volonté est devenue le métier de Cyril Bondroit, graphiste et illustrateur devenu éditeur d'ouvrages essentiellement centré sur la guerre d'Indochine avec la fondation *d'Indo Éditions*. Il

---

<sup>6155</sup> Armelle Faure, *Ibid.*, p. 8.

est un passeur de mémoires combattantes d'Indochine et sa propre post-mémoire a eu pour tâche d'aider celle des autres. En avril 2021, son catalogue compte quarante ouvrages parus depuis 1998, biographies, autobiographies, essais historiques, romans, plus des affiches et de cartes d'époque. Le site de la maison d'édition valorise le ouvrages parus en ajoutant une revue de presse pour chacun d'entre eux. Un devoir de mémoire important, qui a permis à des figures du CEFEO et surtout à des combattants inconnus de publier leurs souvenirs ; de faire connaître un large éventail de points de vue très différents, de l'ouvrage de Ky Thu, *Refermer un passé douloureux*, sur ses mémoires de chef du camp n°1, geôlier des officiers français prisonniers, aux ouvrages de Paul Rignac, polémiste pourfendeur de l'anticolonialisme. Lui-même s'est directement investi dans deux ouvrages, appréciés pour leur fiabilité par les anciens combattants, *Le 3<sup>ème</sup> BCCP. Indochine 1948-1950*<sup>6156</sup> en 1998 et *Les combats de la RC 4. Face au Vietminh et à la Chine*<sup>6157</sup>, en 2004, avec deux anciens qui y ont participé, Georges Longeret et Jacques Laurent. Le premier ouvrage cité est son premier livre, en hommage à son père, Claude Bondroit, caporal-chef dans ce bataillon d'élite, fait prisonnier dans les combats de la RC 4 en 1950 et dont il relate toutes les opérations d'après les témoignages de soixante-et-onze survivants, ce qui constitue un ouvrage rare, émouvant et précis. Son avant-propos permet d'expliquer la place de la mémoire du père dans ce devoir de mémoire destiné à éviter à ce bataillon et à ces hommes une seconde disparition « dans l'oubli ». La disparition de ce père lorsque son fils n'avait que treize ans, n'a pas permis un dialogue sur son passé et « beaucoup de questions (restaient pour lui) sans réponses », puisqu'il n'a parlé, du fait de son jeune âge, que « très rarement de cette période »<sup>6158</sup>. Sa recherche synthétise la recherche de la mémoire du père, sa fascination et le romantisme ressentis devant les récits des personnages qui l'ont accompagné puis devant les paysages du Vietnam qu'il a visité, surtout les lieux d'opérations et de captivité. Il a écrit « le Livre », selon ses propres mots, qu'il n'a pas trouvé et « qui aurait pu répondre à ces questions restées sans réponses », un livre d'hommage « aux hommes de ce bataillon » et « une façon d'honorer la mémoire de (son) père »<sup>6159</sup>.

Le général Decorse, ancien chef de corps du bataillon, préface l'ouvrage et prévient tout de même, dès sa première phrase que l'attachement à la mémoire du père ne signifie pas un exercice d'admiration sans rigueur scientifique : « A première vue, ce livre pourrait apparaître comme un hommage rendu par le fils à son père et ses compagnons d'armes du 3<sup>ème</sup> BCCP. Mais par-delà la piété filiale qui, sans nul doute, a motivé profondément l'auteur, il me paraît bon de souligner l'acharnement de celui-ci pour restituer fidèlement ce que fut cette unité dans ses actions opérationnelles, mais aussi le comportement des hommes qui l'animaient<sup>6160</sup> ».

---

<sup>6156</sup> Cyril Bondroit, *3e BCCP Indochine 1948-1950*, Paris, Hexagone publications, 1998, 704 p.

<sup>6157</sup> Georges Longeret, Jacques Laurent, Cyril Bondroit, *Les combats de la RC 4. Face au Vietminh et à la Chine*, Paris, Indo Éditions, 2004, 520 p.

<sup>6158</sup> Cyril Bondroit, *3<sup>ème</sup> BCCP*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>6159</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>6160</sup> *Ibid.*, p. 11.

En 2010, Étienne Segrétain publie, après quatre ans de recherches familiales et historiques, en travaillant sur les différentes archives militaires et d'après les témoignages, le résultat de son enquête à la découverte de celui qu'il « n'a jamais pu appeler "papa"<sup>6161</sup> ». Il a eu envie de « questionner sans détours ceux qui l'ont connu, fouiller le passé et cerner au plus près ce que furent les réalités, et surtout les dire, sans fards. » Mais sa recherche n'est pas seulement faite pour se connecter à ce père inconnu qui est parti pour l'Indochine quand son fils n'avait que quelques mois. « Je l'ai fait autant pour la mémoire de mon père et de ses compagnons, que pour raviver la mienne et satisfaire le besoin de vérité que je ressens plus fort au fil de l'âge, espérant être plus proche des sentiments masqués de ma mère ». Comme pour Hélène Erlingsen, sa mère s'est préoccupée très tard de la mémoire de son mari ; tournée vers une nouvelle carrière synonyme de nouvelle vie ; elle lui a peu parlé de Pierre Segrétain. Ils n'ont trié ensemble les documents familiaux qu'un an seulement avant son décès. Mais son enquête, à la différence des précédentes, est vécue comme un rééquilibrage des mémoires car celle de son père se heurte toujours à une mémoire prestigieuse qui a fini par la recouvrir, celle du lieutenant-colonel Jeanpierre, qui a survécu aux combats de la RC 4 en octobre 1950 où a été tué le commandant Segrétain et qui s'est construit une autre légende avec le 1<sup>er</sup> REP en Algérie. Connu comme l'un des chefs de la bataille d'Alger, puis de la bataille des frontières, il est tué au combat en mai 1958, bénéficie d'obsèques médiatisées et est enseveli à Puyloubier, au milieu d'autres légionnaires, alors que personne ne sait exactement où est enterré Pierre Segrétain. Son fils a l'impression constante de devoir rappeler la mémoire de son père, y compris lorsqu'il doit remonter aux plus hautes autorités politiques pour permettre qu'une promotion de Saint-Cyr porte son nom en 2007, après une précédente rebuffade. Le parcours du lieutenant-colonel Jeanpierre, servi par plusieurs biographies, ne peut être écorné mais Etienne Segrétain a accompli son devoir de mémoire, la recherche d'une « mémoire juste » au sens où l'entend Philippe Joutard, une mémoire destinée à être sortie de l'enfermement<sup>6162</sup>.

En 2013, Eric de Verdelhan a voulu, lui aussi, « rendre hommage », selon ses propres termes, à son père Joseph de Verdelhan des Molles, capitaine à Dien Bien Phu, décédé en 1985, à ce père qu'il a peu connu dans son enfance mais dont il admire le parcours : « Parce qu'il était mon père. Un père souvent absent, mais un homme dont j'ai admiré le courage, la droiture, les valeurs morales et la foi chrétienne. J'ai voulu lui rendre hommage à travers un livre, simplement pour que les générations futures sachent<sup>6163</sup> ». Il s'est inspiré de ses propres souvenirs, des témoignages des compagnons d'armes de son père et de deux cahiers écrits par ce dernier pendant et après la bataille qu'il a vécue. Il a donc, lui aussi, relié sa sensibilité, ses connaissances et ses lectures aux témoignages tenus de son père, reliés à l'histoire, en citant les faits de guerre, les personnages, la bataille dans son déroulement. C'est une vision personnelle, confuse dans sa forme que l'auteur estime lucidement

---

<sup>6161</sup> Etienne et Franck Segrétain, *Au champ d'honneur*, op. cit., p. 11.

<sup>6162</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, op. cit., p. 251.

<sup>6163</sup> Eric de Verdelhan, *Au capitaine de Dien Bien Phu*, op. cit., ; quatrième de couverture.

écrite « de bric et de broc<sup>6164</sup> », à l'emporte-pièce. Elle atteste une mémoire individuelle libre et critique qui contribue à nuancer la mémoire collective de la bataille. Le fils apporte son témoignage et l'histoire du père comme un éclairage supplémentaire sur cette bataille et sur ce conflit méconnu.

Mais remonter le temps pour éclairer les mémoires combattantes est une tâche difficile, parfois trop pour s'y lancer, si la mémoire du combattant connu apparaît négative, au regard de la mémoire collective ou trop douloureuse pour s'y risquer. Régis Wagnier est le fils d'un militaire de carrière, Gilbert Wagnier, capitaine en Indochine. Il est cinéaste, son travail de mémoire effleure le parcours de son père dans *Une femme française*, en 1995, après avoir évoqué la colonisation française dans *Indochine* en 1992. Le premier est l'occasion d'évoquer le grand amour complexe entre son père et sa mère qui veut surtout vivre sa vie. Une seule scène concerne la guerre d'Indochine qui n'est là que par allusions sauf à décrire un retour difficile des soldats en fin de séjour. La mémoire de ses parents en tant que couple était déjà un enjeu suffisamment douloureux pour rajouter le fardeau d'une mémoire combattante. Pourtant son parcours et son intérêt l'a ramené à l'Indochine.

Autrement plus compliquée est la mémoire du père de la famille du colonel Jeanpierre. J'ai déjà expliqué que le décès de leur mère avait signé la fin de la participation de la famille aux célébrations, et autres sollicitations de ce chef légendaire par l'armée, auxquelles aucune de ses filles ne veut désormais participer. C'est un refus de mémoire très net alors que l'on aurait pu s'attendre à une recherche de la mémoire du père par des enfants ou petits-enfants qui ne l'ont que peu ou pas connu. La mémoire collective a valorisé celle de Jeanpierre et condamné celle du colonel Constans, coupable de fautes dans la bataille de la RC 4 en octobre 1950 et d'avoir fui sans raisons objectives le poste de Langson, ouvrant la route du delta du Tonkin à une APV victorieuse mais dépassée par son succès. Dans son livre, *Le fuyard de Langson*, son fils Louis Constans reprend point pour point, en avocat de profession, les accusations portées contre son père en une « droit de réponse posthume » qui est en réalité le sien. Le sous-titre, *autopsie d'une légende noire* est révélateur de sa post-mémoire très personnelle, axée sur la défense de la mémoire du père et non sur une simple recherche du père. La plupart des témoignages de vétérans de la RC 4 et des enquêtes historiques le chargent, non de tous les maux, puisque les évacuations sont décidées au niveau du général Carpentier, commandant en chef, et du général Alessandri, commandant du Tonkin, mais de ceux qui atteignent sa mauvaise direction des opérations sur la RC 4, notamment quand sa panique gagne tous les étages. Malgré une volonté filiale légitime de réhabiliter son père, cette recherche va à l'encontre de beaucoup de témoignages et utilise les faits et les documents seulement dans ce but. Elle illustre les difficultés d'existence des mémoires combattantes et leur poids sur les post - mémoires qui portent l'opprobre pesant sur le père, humiliant sa famille.

---

<sup>6164</sup> *Ibid.*, p. 4.

Pour conclure ce chapitre, cette phase du retour du combattant et de sa vie après l'Indochine est un objet d'étude du temps mémoriel que constitue la vie du vétéran lorsqu'il remplace le combattant, une fois le conflit définitivement terminé. Sa mémoire combattante s'organise d'abord dans la phase de sortie de guerre, de reprise d'une vie familiale délaissée pendant deux ans et demi et d'une vie professionnelle, qui lui permettent de vivre sa vie en construisant sa mémoire combattante d'Indochine ou en l'occultant pour apaiser ses mauvais souvenirs. Une partie des vétérans s'en accommodent, vivent un retour plutôt serein et parviennent à une vie presque sans nuage mémoriel. Les conditions de leur retour et de l'accueil ont donc en partie conditionné la construction d'une mémoire combattante souvent blessée par la défaite, les morts des camarades, les abandons, par les blessures physiques et psychologiques. La réadaptation sociale, professionnelle, familiale est compliquée si, en plus de ces traumatismes de sortie de guerre d'Indochine, l'accueil est marqué par l'hostilité ou l'indifférence auxquelles ils ne s'attendaient pas. Il a ensuite fallu vivre et s'adapter. Le problème s'est posé à nouveau pour ceux qui ont fait l'Algérie et mal ressenti cette nouvelle sortie de guerre. C'est une partie de *mémoire oubliée* que négligent souvent ceux qui parlent de guerre oubliée. L'oubli ou l'exil volontaire des mémoires combattantes d'Indochine viennent du refus de l'évoquer et de la difficulté de la transmettre au sein de leur propre famille. Cette phase montre la grande variété de comportement des vétérans et de leur famille au niveau mémoriel. Penser souvent à la guerre d'Indochine n'est finalement pas si courant chez les vétérans au vu de l'éloignement du conflit.

Les porteurs des mémoires combattantes de la guerre d'Indochine se sont retrouvés finalement peu nombreux et assez isolés pour la faire connaître en la transmettant. Leur diversité, la difficulté de s'accorder sur le contenu de cette mémoire à diffuser voire de constituer une mémoire nationale de la guerre d'Indochine, ont en partie échoué à transmettre une mémoire jugée trop lointaine, trop guerrière, liée au tabou des mémoires coloniales et de décolonisation, dans une France qui ne s'en souciait déjà pas au moment du conflit. Les mémoires des guerres appartiennent à un autre temps dont la face éclairée montre surtout les deux guerres mondiales, se méfiant des mémoires plus troublées ou plus négatives qui apparaissent toutefois dans des commémorations ciblées et plus récemment dans les programmes de l'Éducation nationale.

## Chapitre 8 Continuer le combat dans le champ mémoriel : la difficulté de porter une mémoire à contre-courant

« Entre 1954 et 1991, la mémoire des “anciens d’Indo” fut portée et entretenue par des associations : celle nationale des anciens d’Indochine (ANAI), celle des anciens prisonniers d’Indochine (ANAPI), les périodiques, les livres et d’une façon limitée par le cinéma (*La 317ème section* de P. Schoendoerffer)<sup>6165</sup>. » (Pierre Brocheux).

La notion de *porteurs de mémoires* est assez compliquée à définir car il n’en existe aucune définition officielle, chaque groupe attaché à la mémoire se revendiquant porteur, vecteur, diffuseur de celle qu’il défend. Cette thèse étudie les porteurs de mémoires combattantes individuelles et collectives. Elle concerne d’abord les groupes de militaires, qui ont vécu la guerre d’Indochine et sont dépositaires de leur mémoires individuelles. Si chaque combattant ou ancien combattant peut s’instituer porteur de mémoire, à commencer par la sienne, il est davantage *porteur* que *porteur* de mémoire. Il transmet ce qu’il a vécu, ressenti. Les « organismes » en termes d’associations, d’amicales, de fondations qui regroupent les vétérans et leur famille sont plus efficaces, les aidant à obtenir une reconnaissance, des aides auxquelles ils ont droit. Les associations combattantes font un travail social et également un travail mémoriel pour diffuser les mémoires combattantes auprès de la société et éviter l’oubli. D’après la définition qu’en donne le SGA (Secrétariat général pour l’administration), « Le monde combattant rassemble tous ceux qui, anciens combattants, militaires, victimes civiles d’actes de guerre ou de terrorisme, ainsi que les associations et fondations qui œuvrent pour la mémoire des conflits contemporains<sup>6166</sup>. Elles sont les principales porteuses de mémoire depuis la fin de la guerre d’Indochine. Pierre Brocheux souligne que jusqu’au début des années 1990, ce sont les associations qui *tiennent* les mémoires combattantes d’Indochine à bout de bras, l’action de l’État n’instituant que tardivement une politique mémorielle valorisant la guerre d’Indochine et ses acteurs. Mais s’ils en sont les premiers et les principaux acteurs, les associations combattantes ne sont plus les seuls porteurs de mémoires. Sophie Hasquenoh constate, en 2016, que « ceux que l’on appelle les “porteurs de mémoire” se sont multipliés et diversifiés, au rythme des décennies écoulées »<sup>6167</sup>. D’après elle, le monde de la culture à commencer par les écrivains ont porté et portent encore les mémoires dans la transmission d’une culture combattante, historique, la mémoire constituant le cadre d’un imaginaire parfois très réaliste. Des cinéastes ont contribué à fonder et populariser ces mémoires combattantes. Bien

---

<sup>6165</sup> Pierre Brocheux, « La mémoire contre l’histoire : retour sur l’affaire Boudarel (1991-1997) et les anciens combattants du CEFEO », Histoire et débats (Vietnam et Indochine), *Europe solidaire sans frontières*, 2011. En ligne : <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article31001> (consulté la dernière fois le 15 juillet 2022).

<sup>6166</sup> « Monde combattant », Secrétariat général pour l’Administration, *Site Internet du ministère des armées*. En ligne : <https://www.defense.gouv.fr/sga/au-service-agents/monde-combattant> (*Idem*).

<sup>6167</sup> Sophie Hasquenoh, « Le devoir de mémoire : histoire des politiques mémorielles », *Site Internet de Le Souvenir français*, 30 novembre 2016. En ligne : <https://le-souvenir-francais.fr/le-devoir-de-memoire-histoire-des-politiques-memorielles> (Consulté la dernière fois le 16 juillet 2022).

qu'étant de plus en plus éloigné de l'Indochine et s'écartant de ce passé par prudence après avoir longtemps accueilli des anciens dans ses groupes parlementaires, proposent encore les lois, des commémorations, des aides. Comment en seraient-ils pas, eux aussi des porteurs de mémoires ? L'État l'est également. Il n'est pas seulement le décisionnaire d'une politique mémorielle qu'il définit et développe. Il organise le travail de mémoire au niveau de la Nation et des territoires en lien avec les associations. Il crée un champ d'application de la mémoire. Avec le ministère des armées et celui des anciens combattants comme forces agissantes, il crée des lois, des musées et mémoriaux, apporte des aides, des subventions, organise des cérémonies, négocie avec les pays concernés (exemple le rapatriement des corps de militaires français du CEFEO inhumés au Vietnam). Il donne le ton par des discours mémoriels, essaie de constituer un récit national sur la base de l'histoire et des mémoires. Ses institutions, chacune dans leur domaine, s'appuie sur les mémoires qu'elles contribuent à diffuser : L'armée et l'Éducation nationale, l'une pour valoriser son passé et établir une continuité, l'autre pour expliquer le passé, s'aidant de plus en plus des mémoires.

Mais il est difficile pour un monde associatif combattant de plus en plus affaibli de valoriser des acteurs de guerres toujours moins nombreux et d'être à contre-courant d'une société qui aspire à la paix, se désintéresse de guerres surtout si elles étaient déjà impopulaires au temps des guerres de décolonisation. Cela rejoint la notion de « démobilisation culturelle<sup>6168</sup> », de John Horne, qui concernait le pacifisme répandu par les anciens combattants et par une partie de la société du lendemain de la Première guerre mondiale. Assiste-t-on à une nouvelle démobilisation culturelle concernant le temps des guerres ? Une *démobilisation mémorielle* de la société sur ce même sujet ? Les porteurs de mémoires combattantes comme les associations ont-ils pris la mesure des changements de la société, comprendre son éloignement de l'armée, son désintérêt pour un conflit trop lointain et pour le temps des héros de guerres ? La multiplication des porteurs de mémoires est-elle finalement contre-productive ? La difficulté d'imprégner la société des mémoires combattantes d'Indochine, est-elle liée à une « défaite mémorielle » comme l'assure Pierre Journoud à propos de Dien Bien Phu<sup>6169</sup>, s'ajoutant à celle de 1954 ?

## 1. Le monde combattant, ou comment des porteurs de mémoire emblématiques peinent à imposer leur influence et leur devoir de mémoire

« Trop longtemps, la mémoire de ces sacrifices n'a été portée que par les associations d'anciens combattants » (Jean-Marc Todeschini).

---

<sup>6168</sup> John Horne, « Introduction », dans John Horne (dir.), « Démobilisations culturelles après la Grande Guerre », 14-18. *Aujourd'hui. Today. Heute*, n° 5, mai 2002, pp. 45-53.

<sup>6169</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, op. cit., p. 341.



Il existe une réalité simple. Si les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine n'ont pas disparu, c'est aux porteurs de mémoires du monde combattant associatif qu'elles le doivent en premier lieu. Une fois structurées autour de l'aide sociale aux combattants, les associations de vétérans ont assuré un devoir de mémoire qui n'a pris nom que quarante ans plus tard grâce à un lobbying auprès de l'État, à des cycles de conférences et d'information diverses pour que chacun sache pourquoi et comment les combattants d'Indochine ont lutté à 10 000 kilomètres de la Métropole. Mais les difficultés se sont accumulées dans un contexte de plus en plus éloigné des guerres, des mémoires et des acteurs de cette guerre, des combattants et des vétérans ; d'un passé *qui est* passé. L'armée, elle-même, garde les traditions du conflit indochinois, les noms des grands anciens, les expériences réussies, mais s'éloigne des mythes et des héros sous l'effet d'autres guerres. L'Indochine s'éloigne tout aussi irrémédiablement que les vétérans s'épuisent puis disparaissent. Ce genre de mémoires peine à garder une empreinte dans la société.

Le monde associatif combattant, si efficace dans son rôle social, a-t-il perdu son combat mémoriel ?

### 1.1 le monde associatif, principal porteur des mémoires combattantes d'Indochine

« Les anciens combattants, c'est essentiel mais compliqué<sup>6170</sup>. » (André Laperle).

Les associations de vétérans, principaux porteurs de mémoires, sont le fer de lance du devoir de mémoire, puisque ce sont les vétérans de la guerre d'Indochine qui ont tenu, en premier, à rendre hommage à ceux qui y sont tombés ; à valoriser et perpétuer leur souvenir, celui de leur sacrifice. Le monde combattant associatif met en place des actions commémoratives ou y participe, diffusant cette mémoire sur le terrain. La création de la toute première association d'anciens combattants d'Indochine en 1947, l'Association des anciens du C.E.F.E.O vient d'abord en aide d'une manière juridique, sociale, amicale, aux vétérans et à leur famille. Plusieurs associations constituent assez rapidement un groupe porteur d'une mémoire combattante collective de la guerre d'Indochine qui est la seconde partie de leur identité avec l'intention, encore désordonnée à l'époque, de former un groupe de pression sur les gouvernements, de lancer *leur* « politique mémorielle ». L'apogée des années 1970-1990 se traduit par un grand nombre d'adhésions, qui permettent aux associations combattantes de relayer l'ère des témoins, de valoriser les mémoires combattantes, sans les ancrer dans la mémoire sociale collective, d'autant que leurs actions sont dispersées. Les anciens combattants des guerres du XX<sup>e</sup> siècle disparaissent, mais, les associations et nombre de vétérans ont su se dévouer pour faire vivre leurs mémoires combattantes par de multiples moyens.

Quel niveau d'efficacité les acteurs de la mémoire d'Indochine sont-ils parvenus à atteindre pour

---

<sup>6170</sup> Entretien avec André Laperle, *op. cit.*

la valoriser malgré leur insuccès mémoriel progressif ?

### 1.1.1 Les anciens combattants, le pôle central de l'entraide sociale et du devoir de mémoire

« Notre association est une famille de combattants ayant en partage une volonté indéfectible de mémoire et d'entraide<sup>6171</sup>. » (ACUF).

Bien que des combattants d'Indochine soient déjà revenus en Métropole en 1946, surtout des rapatriés sanitaires, les premières unités, et les combattants engagés « pour la durée de la guerre » finissent leur séjour en 1947. C'est la raison pour laquelle le mouvement associatif combattant démarre à ce moment, de manière improvisée.

*L'Association des anciens du C.E.F.E.O* est créée par le docteur Pierre Varé grâce au soutien matériel d'autres structures du monde combattant plus anciennes, concernées par ce conflit, comme l'association des anciens combattants de la 2<sup>ème</sup> DB dès 1947 et celui, moral ou actif, de personnalités comme le général Leclerc, président d'honneur, de l'amiral Auboyneau puis de Roger Delpey<sup>6172</sup>. Depuis cette date, un nombre croissant d'associations combattantes vont contribuer à construire la mémoire combattante collective de ce conflit, pressant l'État de consacrer une partie de sa politique mémorielle à l'Indochine. Le premier but est de promouvoir l'aide sociale pour aider les soldats et leur famille, accueillir les soldats abordant Marseille puis les rapatriés en 1954. Le souci de développer l'information et la connaissance du conflit et de faire pression sur l'État vient par la suite, d'abord pour conserver l'empire colonial, et depuis 1962, pour en défendre la mémoire à travers la valorisation de « l'œuvre française ».

Une seconde association, l'Association *métropolitaine des anciens combattants et victimes de guerre d'Indochine* » naît en même temps que celle des *Anciens du CEFEO*. Elle est créée par un certain « monsieur Gaches », dont on sait juste qu'il est à cette date « ancien mutilé de 14-18 » et qu'il rentre d'Indochine<sup>6173</sup>. Kathryn Edwards explique dans son ouvrage tiré de sa thèse, que ce « monsieur Gaches » a cherché à la fois à réunir les rapatriés civils d'Indochine, les premiers anciens combattants et les victimes civiles et militaires du coup de force japonais du 9 mars 1945, lors d'une cérémonie à l'arc de Triomphe en septembre 1947<sup>6174</sup>. Le site Internet de l'ANAI, aujourd'hui hébergé sur celui de l'ANAPI, signale qu'il dirige son association, jusqu'à sa mort en 1960 ; l'association se transforme en 1964, par fusion avec *L'association de prévoyance des Français d'Indochine en Association des anciens d'Indochine*<sup>6175</sup> puis ANAI ou *Association nationale*

---

<sup>6171</sup> Site Internet de l'ACUF, 1ère page « qui sommes-nous » ? En ligne : <http://www.acuf.fr/historique.php> (Consulté la dernière fois le 16 juillet 2022).

<sup>6172</sup> Site Internet de l'ACUF, *Ibid.* (*Idem*).

<sup>6173</sup> En ligne : <https://www.anapi.fr/ANAI/www.anai-asso.org/NET/document/anai/historique/index.html> (consulté la dernière fois le 16 juillet 2022).

<sup>6174</sup> Kathryn Edwards, *Contesting Indochina : French Remembrance between Decolonization and Cold War*, University of California Press, 2016, 328 p. ; p. 36.

<sup>6175</sup> Site de l'ANAI, hébergé par celui de l'ANAPI, *Ibid.* (*Idem*).

*des anciens d'Indochine*. Mais en 1947 comme en 1964, les associations ont peu de moyens. *L'Association des anciens du C.E.F.E.O* vit « dans la difficulté et la pauvreté<sup>6176</sup> », avec l'aide de la Croix-Rouge et l'appui du général Leclerc qui décèdera quelques mois plus tard, la privant d'un prestigieux soutien. Les premiers rentrés d'Indochine comme Roger Delpey, entre autres, en assurent la direction. Elle organise des soutiens matériels indispensables sur le plan matériel (collectes de sang, foyer d'accueil des combattants rapatriés) et moral avec des manifestations de soutien encore peu nombreuses. En 1952, elle pèse sur la loi du 18 juillet créant les statuts de combattants pour les soldats de Corée et d'Indochine, toujours d'après l'historique de son site<sup>6177</sup>. Mais l'on voit dès le départ ce qui est l'une des plaies du mouvement associatif des anciens combattant d'Indochine, à savoir sa fragmentation qui émiette sa force dans ce qui aurait pu devenir un seul vrai groupe de pression plus influent. Il existait pourtant une association, le *Souvenir Indochinois*, mise en place en 1917 par d'anciens fonctionnaires nommés en Indochine, qui a eu pour but de créer des monuments et cimetières accueillant les dépouilles des travailleurs indochinois amenés en France en 1914-1918 puis en 1939-1945 et celles de combattants indochinois morts pendant la Première Guerre mondiale. Cette association, certes composée de civils, aurait pu constituer une base associative puissante et unique<sup>6178</sup>. De plus, le CNACI, *Comité National d'Aide aux Combattants d'Indochine* vient s'ajouter aux deux précédents pour se préoccuper du sort des vétérans du conflit. Cette nouvelle association, d'après le site de l'ACUF, devient la *Fondation Maréchal de Lattre* en 1954<sup>6179</sup>. *Les anciens du C.E.F.E.O*, en 1956, prennent le nom d'ACUF (*Association des combattants de l'Union française*), voulant regrouper, dans leur intention première, l'ensemble des vétérans d'Indochine ; mais c'est l'inverse qui se produit ; une dispersion associative qui, à mon sens, leur a coûté cher. En 1955 et 1956, le *GNCI, Groupement national des combattants d'Indochine*<sup>6180</sup> et l'*UNACITA, Union nationale de anciens combattants d'Indochine TOE et AFN*, ce dernier crée par le général Jean Marchand naissent également la même année, année faste, donc pour le mouvement associatif combattant, qui, à la suite de l'abandon de l'Indochine, prend conscience du risque de dissolution de l'empire colonial et l'affaiblissement de la France. Il faut donc fédérer les vétérans pour aider dans tous les domaines les soldats de retour de ces deux conflits de décolonisation successifs et soutenir l'action pour rester en Algérie.

Dans les années 1980-1990, l'ANAI, *Association nationale des anciens combattants d'Indochine*, atteint son apogée, comme la plupart des association combattantes. En 1981, elle accueille l'association *Le Souvenir Indochinois* et se transforme en *Association nationale des anciens*

---

<sup>6176</sup> Phrase extraite du site Internet de l'ACUF illustrant l'historique de son parcours. Le nom d'ACUF apparaît en 1956.

<sup>6177</sup> *Ibid.*

<sup>6178</sup> Le Souvenir Indochinois est absorbé par l'ANAI en 1981.

<sup>6179</sup> *Ibid.*

<sup>6180</sup> Le GNCI est réorganisé en 1979.

*d'Indochine et du Souvenir Indochinois*. En 1993, le *Comité national d'entraide*, créé pour venir en aide aux Boat People fusionne également avec l'ANAI. Le général Simon mène une présidence active. Quelques années plus tard, une autre association se crée, s'implantant essentiellement au niveau départemental, la *FAITOE* ou *Fédération des anciens d'Indochine et des théâtres d'opérations extérieures*, dans le Loir-et-Cher en 1990, sous l'impulsion d'André Grelat et René Luzeux<sup>6181</sup>, et dans les pays de Savoie avec Henri Mazoyer.

Enfin, l'ANAPI, *Association nationale des anciens prisonniers et internés d'Indochine* est la dernière-née des associations combattantes liées à l'Indochine, le 15 novembre 1985, après une discussion avec l'*Amicale des anciens prisonniers du camp n°1* qui constate leur désaccord<sup>6182</sup>. Elle se donne donc comme objectif de faire voter un statut de prisonniers d'Indochine en fédérant les prisonniers de la RDV, des Japonais et des Chinois de 1945 à 1954, captifs « un jour à huit ans » mais également « les anciens combattants, civils et amis de l'Indochine »<sup>6183</sup>.

L'ACUF, l'ANAI, l'UNACITA et l'ANAPI ont été assez puissantes pour disposer, un temps, d'une structure nationale avec des sections et délégations dans plusieurs ou dans toutes les régions. Les autres associations ont surtout essaimé dans quelques départements, en ayant une vocation nationale dont la réalité est restée départementale ; ce qui ne signifie pas qu'elles aient une moindre influence sur tous les sujets, d'autant que leurs adhérents peuvent également provenir de plusieurs pays étrangers où ils sont installés. Ces créations, qu'elles me pardonneront de trouver plutôt désordonnées pour un même combat, mis à part celui, plus spécifique de l'ANAPI, se donnent plusieurs missions dans des domaines différents, mais gardent les mêmes bases de l'entraide et de la mémoire. Si les termes diffèrent à la marge, lors de la publication de leurs statuts, leur rôle reste d'assurer leur présence aux cérémonies officielles des journées d'hommages et de commémoration concernant l'Indochine mais également tous les autres conflits et toute autre cérémonie patriotique au nom des vétérans présents et des combattants du passé. Elles sont les intermédiaires entre les anciens combattants et l'État et cela rentre aussi dans le cadre du maintien des liens entre l'armée et la Nation.

La mission des premières associations est complètement sociale. Elles doivent venir en aide aux vétérans, organiser leur prise en charge en lien avec l'ONACVG, *Office national des anciens combattants et victimes de guerre*, créé pour les mutilés et réformés en 1916, qui prend sa forme définitive en 1946. C'est un service de proximité puisqu'il est départemental et qu'il répartit les titres, les droits, les aides aux vétérans et à leur famille, y compris après leur disparition (pupilles, veuves). L'autre grande mission s'adresse à la fois à la société et l'État pour assurer le devoir de mémoire des combattants d'Indochine, de l'entretenir. C'est pour ce monde associatif bien

---

<sup>6181</sup> Et aujourd'hui son épouse Colette Luzeux qui a pris la relève.

<sup>6182</sup> ANAPI, *Notre histoire 1985-2005*, op. cit., p. 11.

<sup>6183</sup> Site Internet de l'ANAPI : présentation et rôle. En ligne : <http://www.anapi.asso.fr/> (consulté le 2 mai 2021).

spécifique, une seconde raison d'exister ; peut-être la plus importante pour la plupart d'entre elles. Ce devoir de mémoire valorise le souvenir des combats et des combattants d'Indochine, inclut l'œuvre de la France dans ce territoire comme dans les autres parties de l'empire. Le ton du discours associatif, entre nostalgie et gloire, les invite à parler des valeurs morales et traditionnelles de la France qui ont décliné voire disparu et que les associations doivent redonner aux français, en particulier aux jeunes. Elles se donnent donc un devoir moral et civique, également en lien avec le Souvenir français. Pour survivre, les associations combattantes associent désormais tous les anciens combattants en dehors des soldats d'Indochine, ceux des opérations extérieures ou OPEX. Toutes ont un message qui parle aux vétérans.

Mais pourquoi adhérer à une association combattante ou à plusieurs ? J'ai posé deux questions aux vétérans rencontrés : à quelle période et à quelles associations ils ont adhéré et ensuite s'ils ont trouvé ce qu'ils sont venus chercher dans cette (ces) adhésion(s)<sup>6184</sup>. En réalité, les réponses montrent que les vétérans d'Indochine adhèrent à plusieurs associations en même temps. D'abord les principales associations combattantes se forment au fil du temps et le choix de les intégrer s'effectue dans la logique de ce déroulement chronologique depuis 1947. Les raisons sont de retrouver la solidarité des combats passés, l'esprit de corps, de rencontrer davantage de frères d'armes, et de donner du poids aux associations. Les vétérans adhèrent à plusieurs de celles-ci, aux amicales d'anciennes unités, de corps de troupes, de décorations) et se retrouvent progressivement avec une ligne budgétaire « adhésions associatives » coûteuse.

Certaines associations plus que d'autres sont présentes dans leur région ; ils en rencontrent membres et dirigeants au cours de nombreuses cérémonies auxquelles ils assistent régulièrement. ; démarchés, ils finissent souvent par adhérer. Il n'est pas rare de rencontrer un vétéran ayant adhéré à une dizaine d'associations et d'amicales du monde combattant. Tel vétéran a d'abord adhéré à l'ACUF car elle était la première sur les rangs jusqu'en 1956. S'il est natif des Savoie, il a sans doute adhéré au GNCCI-TOE ou/et à la FAITOE. S'il est un ancien prisonnier, il a probablement adhéré à L'ANAPI représentant les prisonniers de la RDV et une politique mémorielle plutôt médiatique. Prisonnier à Dien Bien Phu, il a pu également payer sa cotisation à l'une des associations qui tente de rassembler les vétérans des camps de cette grande bataille. Je n'ai pas évoqué les associations et amicales des autres conflits, des anciennes unités, des blessés de guerre et des différents ordres de décorations comme les médaillés militaires ou les légionnaires<sup>6185</sup> « Décorés au péril de leur vie ». Soit beaucoup d'adhésion et de publications à lire.

Ils ont, pour la plupart adhéré, à l'époque de leur retraite. Très rares sont ceux qui, immergés dans leur carrière militaire ou dans leur vie civile, l'ont fait dès leur retour. Alexis Arette est l'un des

---

<sup>6184</sup> Question n°118 « Avez-vous adhéré à une association d'anciens combattants ? Laquelle ? Quand ? ». Elle correspond à la question n°85 du questionnaire de Raphaëlle Branche. Question n°119 « Que cherchiez - vous dans cette association ? L'avez-vous trouvé ? ».

<sup>6185</sup> Les titulaires de la légion d'honneur.

rare à l'avoir fait, adhérant à l'UNC locale, le groupe béarnais qu'il finit par diriger<sup>6186</sup>. Il avait sans doute besoin de garder une atmosphère militaire, de retrouver les liens de fraternité et de solidarité qu'il avait connus en Indochine. Guy Delplace entend parler à l'hôpital Foch où il soigne sa blessure, « des gueules cassées (qui) prenaient en charge les blessés de la face »<sup>6187</sup>.. Plusieurs vétérans entrent dans une association quand elle se crée après plusieurs années d'attente et que naît un espoir de fédérer les énergies. Ainsi Jacques Penot, Jacques Allaire, Robert Servoz entrent-ils dès le début dans l'*association des anciens combattants de Dien Bien Phu*, qui se forme en 1975 après plusieurs rencontres annuelles chaque 7 mai depuis 1969, présidée au départ par le prestigieux général Langlais. La quasi-totalité des autres réponses s'oriente vers les années 1980-1990 après la fin de leur carrière professionnelle, parfois dans les années 2000 pour ceux qui font un choix amical, un choix de proximité ou parce que l'association leur convient mieux. Il arrive également, mais cela ne m'a pas été dit aussi directement, que certains dirigeants associatifs soient plus efficaces pour former un dossier en vue d'obtenir une décoration ou que le discours de tel autre dirigeant déplaise au point que l'adhérent change d'association.

La plupart des anciens prisonniers contactés ont adhéré à l'ANAPI et un bon tiers des réponses évoquent l'une ou plusieurs des associations d'anciens combattants d'Indochine (ANAI, ACUF, GNCI, FAITOE). Mais la majorité font aussi ou exclusivement le choix d'une association « généraliste » (UNC, ARAC), ou de celle concernant leur unité (RICM), corps de troupes d'Indochine (UNP, Troupes de marine, Goumiers de *La Koumia*, *Association des anciens des commandos Nord Vietnam*, légion étrangère). Parfois, ils privilégient d'autres guerres comme Henri Darré avec l'*Amicale des Français libres*, les ordres de médailles (DPLV, médaillés militaires, plusieurs fois cités). Jacques Thomas ne peut toutes les citer d'autant qu'il a pris des responsabilités dans plusieurs d'entre elles et la place manque sur les questionnaires.

Les raisons d'adhérer sont diverses mais tournent autour de la satisfaction, parfois le bonheur de se retrouver en confiance avec ses pairs. Les termes qu'ils emploient montrent le besoin de créer un lieu amical où ils se sentent bien, sans être jugés, ce dont ils ont le sentiment à l'extérieur et de retrouver ce lien vécu au combat ; « retrouver l'esprit qui nous animait dans ces périodes » écrit Pierre Piron<sup>6188</sup>. Ils parlent des « copains de combat », des « camarades », des « anciens » pour se retrouver dans « l'amitié », « le réconfort », « l'esprit de camaraderie » avec des hommes comme eux, « parlant le même langage »<sup>6189</sup>, et « qui ont connu une vie égale à la mienne »<sup>6190</sup> écrit André Fabiano, voulant se retrouver dans une « communauté d'idées ». Ils peuvent enfin parler de leur séjour avec ceux qui peuvent comprendre leurs difficultés à l'évoquer en famille, « échanger avec

---

<sup>6186</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>6187</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>6188</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>6189</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>6190</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

des anciens », des gens « avec qui on peut évoquer le passé sans crainte d'être considéré comme un nostalgique de la guerre »<sup>6191</sup>. Adhérer et se rendre aux réunions permet de briser leur isolement et; s'ils ne peuvent pas toujours parler de leur guerre avec des plus jeunes, ils peuvent se sentir entouré comme Max Poiroux qui y est resté « en raison du dévouement des jeunes retraités à mon égard<sup>6192</sup>. » Cela donne des réunions « agréables et festives » à Montpellier ou à Pau et des moments de satisfaction en aidant les autres : « aider mes frères d'armes »<sup>6193</sup> écrit William Schilardi qui navigue entre l'ANAPI et l'Association nationale des combattants de Dien Bien Phu.

L'autre besoin majeur est d'entretenir ou aider à entretenir le « souvenir », « œuvrer pour le devoir de mémoire »<sup>6194</sup> écrit Robert Boutin qui siège encore à l'ONAC, dirige le GNCI et ressent, comme Pierre Caubel, « le besoin de faire front, ensemble, au désintéret et à l'oubli »<sup>6195</sup>. Ils ont également la satisfaction de mener ensemble des actions humanitaires en ex-Indochine, « des actions sociales en faveur des populations de cette Indochine que nous avons aimées »<sup>6196</sup>. Parfois il faut un peu se forcer, par solidarité et devoir, à faire « acte de présence, de mémoire ». Presque tous les témoins ont cette sensation de retrouver une forme de famille, ce qu'ils l'avaient déjà ressenti en Indochine. Cela ne les empêche pas de quitter leur association si elle « vieillit mal ». Alexis Arette est revenu aux parachutistes après une longue période dans sa première association, devenue « une officine de promotion pour des rubans qui n'ont pas été gagnés au feu »<sup>6197</sup>.

Mais tous les vétérans n'ont pas voulu adhérer, même à une seule de ces associations. Cela concerne 7 % des réponses au questionnaire. Leur caractère plutôt solitaire est la raison assumée de François-Xavier Heym, Serge Têtu et Bernard Prin en particulier, qui ne les pousse déjà pas d'habitude à parler de leur passé militaire. Il ne les incite pas davantage à rencontrer leurs pairs avec qui le sujet va invariablement revenir sur les campagnes anciennes. C'est le sens recherché pour les uns mais cela rebute d'autres vétérans, qui attendent autre chose que les mêmes sempiternels récits de guerre, qui lassent Pierre Bonny :

« Quand les anciens combattants se retrouvent, il n'y a qu'un seul sujet de conversation, les bagarres vécues en commun [...]. Moi ça m'agace un petit peu ! Il ne s'agit pas de les ignorer, de les passer sous silence, mais c'est ce que j'appelle "une religion". Ne pas recommencer pour la énième fois le récit de telle ou telle confrontation, de ce qui aurait pu se passer, [...]. Ce travers des anciens combattants m'a un petit peu heurté. Il ne faut pas dissimuler son passé, c'est un sujet de satisfaction, mais, de grâce, un peu de recul, de discrétion<sup>6198</sup>. »

Par conséquent, il paie sa cotisation à l'*Association des anciens de Dien Bien Phu* mais évite les réunions, qui, pour beaucoup, sont de toutes manières impossibles aujourd'hui, du fait du COVID mais surtout des difficultés de déplacement des vétérans. Louis-Jean Duclos, lui non plus, n'a pas

---

<sup>6191</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6192</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>6193</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>6194</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>6195</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>6196</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>6197</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>6198</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

aimé la teneur de certains échanges, et de ne trouver, au lieu des discussions espérées, « que rumination et nostalgie, voire récrimination<sup>6199</sup>. » Ils sont restés à l'écart ou s'en sont éloignés par lassitude et devant certains tapages médiatiques mal ressentis. L'affaire Boudarel a tendu les relations entre certaines associations et à l'intérieur de leur mouvement, non par rapport à un « acharnement » contre un *traître* mais pour le coût d'une action sans issue et un discours haineux disproportionné face à un seul homme.

Plus de 90 % des anciens d'Indochine interrogés restent liés jusqu'au bout aux associations, dans lesquelles ils ont cherché et trouvé du soutien pour les tâches administratives, parfois juridiques, un soutien moral grâce aux réunions et discussions, retrouvant d'autres vétérans pour rendre hommage à leurs disparus et pouvoir évoquer ce conflit si particulier.

Mais ils ont parfois pu éprouver la grande force des associations combattantes dont une grande partie de leur travail, concerne leur activité à but social qui prend beaucoup de temps aux dirigeants, complexité administrative oblige.

### 1.1.2 L'efficacité sociale des associations de vétérans : la diversité des actions

« Je me suis surtout lancé dans la défense des droits. Ça a été mon grand dada ». (André Laperle)

Les associations d'anciens combattants, à l'échelon national comme au niveau local, sont actives sur le chapitre des commémorations, publient des bulletins, font des discours, rappelant le souvenir des guerres et le sacrifice des combattants.

Mais le premier et l'essentiel de leur travail est l'information du combattant sur ses droits et sa protection sociale, travail de fourmi peu médiatique mais essentiel en lien avec les services de l'État. Il passe tout d'abord par la reconnaissance administrative des vétérans, de leur statut, celui des associations et de leur rôle social. Elles doivent assurer cette première étape commencée en 1947, qui est leur nature première et la justification de leur création, jouant les intermédiaires entre vétérans et administration, tout au long de leur existence. Sans aller dans le détail, tous les dirigeants d'association et toutes les associations ne sont pas passionnées par ce travail de fourmi. Défendre la mémoire au niveau national ou régional est bien plus valorisant. Il faut davantage compter sur le dynamisme des représentants locaux, départementaux des associations combattantes, en lien avec l'ONACVG et les autres structures de l'État sans lesquels aucun avantage pour le vétéran n'est possible. C'est un travail impressionnant. L'action sociale concerne tout d'abord l'accueil et l'écoute des besoins de l'ancien combattant, l'information de ses droits ainsi que ceux des veuves et orphelins de combattants. Ce sont souvent les associations qui leur apprennent ce qu'ils peuvent bénéficier en aides, en exonérations, dans toute demande à caractère social. Elles expliquent que la règle est l'égalité sociale et que si l'armée est organisée selon une

---

<sup>6199</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.



hiérarchie, l'association combattante n'en admet pas dans ce domaine. Tout militaire est le bienvenu quel que soit son grade, sans distinction, « depuis le simple soldat jusqu'au général »<sup>6200</sup>, « toutes les catégories de grades, s'étageant du légionnaire du rang au général d'armée, toutes les races ou nationalités, toutes les religions à l'image du CEFEO (Corps expéditionnaire français d'Extrême Orient)<sup>6201</sup>. »

Les associations aident les anciens combattants à obtenir leur carte du combattant à l'ONACVG, première étape. Il faut ensuite rassembler les papiers nécessaires pour constituer des dossiers de pensions, une retraite, une aide médicale, une recherche de logement ; de contacter les administrations compétentes, fiscales, militaires, et bien d'autres encore. Les associations aident à monter un dossier pour obtenir une « retraite complémentaire et une assurance-vie », des « conseils pour certaines démarches », « la reconnaissance des droits des ACVG, toujours un combat »<sup>6202</sup>. Ce travail parvient à sortir bien des vétérans et leur famille, leurs veuves en particulier, de situations sordides. Les dirigeants associatifs sont formés et doivent se former à tous les types de compétences possibles en droit, en comptabilité, en devis et travaux de construction de monuments, en organisation de cérémonies. Ce genre d'aide sociale est gratifiant parce que les vétérans sont reconnaissants de l'aide apportée quand les ressources d'un foyer ne sont pas suffisantes. Mais c'est un travail administratif très complexe qui réclame beaucoup d'obstination et des contacts dans toutes les administrations, ONACVG comprise.

L'aide multiforme apportée aux vétérans et à leur famille demeure l'une des grandes satisfactions des dirigeants associatifs, à l'image d'André Laperle. S'il a exercé des responsabilités à la présidence du GNCI et au Comité national d'entente des anciens d'Indochine, il est devenu un spécialiste pour démêler les problèmes juridiques et apporter une aide aux vétérans qui ignorent ce à quoi ils ont droit, apporter un soulagement financier aux veuves de ces mêmes vétérans. C'est sa principale fierté, d'autant que ce n'était pas sa spécialité au départ. A 90 ans bien passés, des anciens combattants, de dirigeants, des veuves continuent à réclamer son aide, ses contacts. Dès sa sortie de l'armée en 1975, après 27 ans de carrière, André Laperle a très vite compris tout l'intérêt de connaître les textes de lois pour les modifier, de s'appuyer sur des hommes d'influence, de la commune au ministère, pour protéger et rendre justice aux anciens combattants d'Indochine en contrepartie des sacrifices qu'ils ont fait ; d'écouter tout le monde mais de trouver la personne adéquate pour régler tel ou tel type de problème avec rigueur, compétence technique et fermeté<sup>6203</sup>. Mais la base, c'est la défense des droits : « Je me suis surtout lancé dans la défense des droits. Ça a été mon grand dada. J'ai même été juge au Tribunal des Pensions. [...]. J'ai présidé, à l'échelon préfectoral, à l'ONAC, la commission des secours. Il y en a qui vivent avec 957 € par mois ! Des anciens

---

<sup>6200</sup> Historique du GNCI. En ligne : <https://www.farac.org/index.php/infos-farac/les-associations/item/groupement-national-des-combattants-d-indochine-toe-et-missions-militaires-externes> (Consulté le 17 septembre 2022)

<sup>6201</sup> Site Internet de l'ANAPI, *op. cit.* (Consulté le 3 mai 2021).

<sup>6202</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

<sup>6203</sup> Entretien avec André Laperle, dans les locaux de « France Mutualiste » à Annecy, le 20 juillet 2016.

combattants<sup>6204</sup>. » Pour lui, c'est du concret, le premier travail d'une association de ce type, l'entraide entre combattants comme au feu auparavant.

A un niveau plus élevé, il faut également se tenir au courant de l'actualité pour réagir et affirmer son existence dans les médias, connaître les intentions politiques, surtout au niveau législatif, des projets dans le domaine de la politique mémorielle et dernièrement aux capacités illimitées de diffusion sur Internet pour lesquels les moins anciens des vétérans et leur famille s'investissent. Il faut être capable de dialoguer avec les instances de l'ONAC, du ministère des anciens combattants et celui des finances, d'avoir des relais à l'Assemblée nationale et au Sénat pour les discussions du budget et des droits des anciens combattants Cette activité sociale des associations combattantes passe par le sas politique et va bien au-delà d'une information sur les droits des combattants. Si les associations se voient accusées de politisation et de défense systématique, voire aveugle de l'armée, du moins cette activité sociale n'est-elle pas critiquée à moins qu'elle soit méconnue. Il est, dans ce cas, très prestigieux d'avoir un officier général dans son association d'autant que les officiers supérieurs et officiers généraux ont souvent fondé, contribué à fonder et dirigé ces mouvements associatifs ; ou en sont devenus présidents d'honneur. Ils en sont les figures médiatiques, la caution prestigieuse face à l'État et à l'armée. Il faut citer ou rappeler le rôle de l'amiral Auboyneau, du général Leclerc et du général Fay à l'Association des anciens du CEFEO, des généraux Salan et Chassin à l'ACUF, des généraux Langlais à la première Association des anciens combattants de Dien Bien Phu et Marchand à l'UNACITA. Le général de Sesmaisons, l'ingénieur général Bruneau et les contrôleurs généraux Bonnetête et de Maleissye ont dirigé ou dirigent l'ANAPI depuis 1991. Le général Guy Simon a longtemps présidé l'ANAI. Mais bien des présidents et des chevilles ouvrières de ces mouvements ont également contribué à leur fonctionnement sans avoir ce niveau de grade ; la disponibilité, le sens de l'organisation, l'autorité et un certain niveau de consensus sont surtout recommandés pour diriger des associations longtemps fortes de plusieurs milliers d'adhérents de toute provenance.

Cette influence de fortes personnalités contribue également à ce que chaque association se veuille le point de regroupement de tous les vétérans d'Indochine, ce qui a créé une concurrence entre elles. Chacune a son identité. L'ACUF tient à son statut de défricheur des premiers droits dans une première représentativité des associations combattantes. Il a fallu obtenir des statuts qui donnent des droits aux anciens combattants d'Indochine. Le premier statut date de 1952. L'historique de l'ACUF affirme que le gouvernement le prend en partie grâce à son influence : « Le 18 juillet, l'association obtient le vote par le Parlement d'une loi reconnaissant aux militaires ayant servi en Indochine et en Corée la qualité de combattant et l'application des dispositions légales dont bénéficient les anciens combattants de la guerre 1939-1945. » C'est la reconnaissance officielle du combattant d'Indochine,

---

<sup>6204</sup> Entretien avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

publiée au JO le lendemain<sup>6205</sup>. Les années 1960-1970 sont bien plus politisées par la volonté de lutter contre l'hydre communiste<sup>6206</sup>. L'ANAPI s'est formée en premier lieu, en 1985, pour réclamer un statut du prisonnier d'Indochine, obtenu en 1989, avec le soutien des autres associations<sup>6207</sup>. L'aide sociale de proximité est tout naturellement le premier combat du GNCI, inscrit dans ses gènes, si je puis dire, ce qui aux yeux de ses dirigeants, le singularise des autres associations à l'époque de sa fondation :

« Notre association a eu aussitôt pour but de rassembler et de défendre les droits de nos compagnons qui rentraient d'Indochine et qui, en prenant contact avec les associations traditionnelles d'anciens combattants et victimes de guerre, rencontraient quelque réticence du fait qu'ils revenaient d'un conflit indochinois pour lequel ils s'étaient portés volontaires. Ces associations estimaient à tort que leurs problèmes spécifiques (blessures, maladies, droits particuliers) n'étaient que la suite logique de leur engagement et qu'il n'y avait pas lieu de les soutenir<sup>6208</sup>. »

Les associations, en général, mettent ce travail social à l'honneur parce qu'il est ou devrait être leur base commune à toutes. L'ANAPI ouvre certes pour la reconnaissance des anciens prisonniers d'Extrême-Orient et la mémoire d'Indochine, mais elle affirme ne pas négliger le travail social : « L'ANAPI, tant sur le plan Régional que National et International développe, avec l'aide d'autres associations, des actions sociales. L'association aide ses membres et leurs veuves dans le besoin », est-il écrit sur son site Internet<sup>6209</sup>.

L'ANAI parle de « favoriser l'entraide au profit des anciens d'Indochine et des Indochinois dans le besoin ». Sa section du Rhône, qui s'appelle actuellement « Association nouvelle des anciens et des amis de l'Indochine », inclut également l'aide aux réfugiés et ressortissants de l'ancienne colonie, sachant qu'elle est créée en 1982 au moment de l'arrivée de nouvelles vagues de Boat people : « L'ANAI vient en aide aux anciens ressortissants des pays d'Indochine dans différents domaines, tels que démarches administratives en France, aide sociale, médicale, professionnelle, culturelle ». Elle l'élargit aujourd'hui aux « ressortissants asiatiques » : « Assistance aux ressortissants asiatiques ayant choisi de s'installer en Rhône-Alpes. Insertion des jeunes réfugiés en collaboration avec l'association "Jeunes France-Asie" »<sup>6210</sup>.

La section d'Istres de l'UNACITA précise qu'elle est « en mesure d'aider nos camarades dans les démarches suivantes : défense des droits des Anciens combattants ; sécurité sociale, aide sociale ; carte du combattant, retraite du combattant, allocations diverses ; titre de reconnaissance de la Nation ; pensions

---

<sup>6205</sup> Loi n°52-833 du 18 juillet 1952 étend au profit des combattants d'Indochine et de Corée le bénéfice des dispositions relatives aux combattants de la guerre de 1939-1945 pour obtenir la carte du combattant. En ligne : [<sup>6206</sup> En ligne : <http://www.acuf.fr/historique.php> \(\*Idem\*\).](https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000000315103#:~:text=Loi%20n%C2%B0%2052%2D833,relatives%20aux%20combattants%20E%80%8E%20%2D%20L%C3%A9gifrance%20(),consulté la dernière fois le 17 juillet 2022.</a></p></div><div data-bbox=)

<sup>6207</sup> Loi n° 89-1013 du 31 décembre 1989 portant création du statut de prisonnier du Viet-Minh, Journal officiel de la République Française n°2 du 3 janvier 1990 p. 63. En ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000158654/> (*Idem*). Elle donne, pour le conflit indochinois, les dates du 16 août 1945 au 20 juillet 1954.

<sup>6208</sup> Site Internet du GNCI-TOE et OPEX, section du Rhône, non retrouvé. (consulté le 2 mai 2021).

<sup>6209</sup> Site Internet de l'ANAPI. En ligne : <https://anapi.fr/?p=769> (Consulté la dernière fois le 17 juillet 2022).

<sup>6210</sup> Site Internet de l'ANAI section de Lyon et du Rhône, non retrouvé (consulté le 3 mai 2021).

militaires d'invalidité, mutuelle, maisons de retraite ; combattants volontaires, décorations »<sup>6211</sup>. Cette liste montre le domaine des possibles de l'activité sociale d'une association, indispensable quand sa section locale ou départementale est compétente et active dans ce domaine.

Il faut une organisation matérielle sur laquelle s'appuyer pour accueillir les vétérans et organiser les diverses actions. Cela suppose un lieu d'hébergement national - du moins parisien - et un autre pour chaque section régional et local. Il faut également informer de ses actions les adhérents et tous ceux qui s'y intéressent par un bulletin imprimé, de préférence, au niveau national ou régional. Les associations qui peuvent bénéficier d'une adresse parisienne après avoir été hébergée par d'autres comme l'Association des anciens du CEFEO à la maison de la 2<sup>e</sup> DB en 1947. Elle acquiert la sienne en 1952 au 45 rue de Naples, grâce à sa ressource principale, comme pour chaque organisation, les cotisations de ses adhérents. L'ACUF a encore son adresse à Paris, comme l'ANAPI. Toutes ne sont pas parisiennes : l'UNACITA siège à Strasbourg, le GNCI-TOE et OPEX à Annecy.

Les *maisons du combattant*, créées depuis 1931, ne siègent pas dans chaque préfecture. Lorsqu'elles existent encore, elles permettent d'héberger les associations du département qui le demandent, d'effectuer des réunions, de rassembler, tout simplement, les associations combattantes et celles du souvenir dans un même lieu. Le GNCI a son siège social à la maison du combattant d'Annecy. Ceux des grandes fédérations du monde associatif combattant et, tout simplement, les adresses personnelles des dirigeants des sections servent de lieux de réunions des bureaux et d'adresse pour le courrier. La FAITOE a eu longtemps pour adresse postale celle de son président, André Grelat, à Saint-Ouen et l'amicale des anciens de Dien Bien Phu « loge » chez Michel Chanteux à Limendous.

Enfin, l'activité importante, à part la présence aux cérémonies, les réunions avec les organismes de l'État est d'en rendre-compte aux adhérents pour relayer avec le maximum de régularité l'information et le bilan des actions, la connaissance du passé par des publications, c'est-à-dire les journaux ou bulletins associatifs. Elles sont souvent sur le même modèle, qui confirme la multiple activité des associations : le compte-rendu des activités par sections, départements ou régions, celui des cérémonies auxquelles l'association a participé, les personnalités décédées et décorées, informations pratiques, textes, conseils ou lettre à un ministre ou au président pour prendre position. La différence réside dans la présence d'articles ou non sur la mémoire d'Indochine. De quelques pages en noir et blanc dans les années 1970 à un bulletin de seize pages, les bulletins de l'ANAI font jusqu'en 2012 la part belle à plusieurs récits et témoignages d'Indochine avant d'évoquer, après l'éditorial du général Guy Simon, des pages sur la culture, les religions indochinoises, les ouvrages sur le conflit, le courrier des lecteurs, les parrainages, les recherches

---

<sup>6211</sup> Site Internet de l'Unacita-Istres. En ligne : <http://unacita-istres.fr/presentation-3/presentation/> (Consulté la dernière fois le 17 juillet 2022).

de camarades et la vie des sections. Le *Combattant d'Indochine*, journal de l'Association des Anciens du CEFEO, est le premier magazine mensuel élaboré et édité le 1<sup>er</sup> numéro en février 1952 à 1955. Depuis 1955, le titre change en *Le Combattant d'Indochine et de l'Union Française* et enfin, *Le combattant* pour l'ACUF depuis 1990.

Le dernier bulletin de l'ACUF, *Le combattant* n°335, en juillet 2019, fait vingt pages. La page précédent l'éditorial de son président traite de la cérémonie du 8 juin 2019. On trouve ensuite le compte-rendu de l'assemblée générale annuelle, les missions OPEX passées ou en cours avec un hommage aux deux derniers morts au Mali. Puis viennent les pages des activités des sections, « la vie de l'association ». Le bulletin signale les mentions des décès et des décorations, les textes de lois, les informations pratiques, pour finir par une cérémonie à Lyon et les ouvrages sur l'Indochine. Je n'ai pas trouvé, dans les derniers numéros de récits sur la guerre d'Indochine. Mais des numéros antérieurs évoque des explications sur les colonies, la colonisation et sur l'Indochine. Malheureusement, ce numéro vieux de trois ans est le dernier à être mis sur le site Internet de l'association, ce qui témoigne du manque de bénévoles pour le pérenniser.

Le *Tac Co* était le bulletin de liaison du GNCI. Les moyens de l'association permettent depuis octobre 1979 de le publier mais il reste compliqué de composer, de publier un bulletin régulier. Le dernier bulletin consulté datent de 2016. Il se compose d'une vingtaine de pages, de 20 à 24. Après la lettre du président, André Laperle, le contenu porte essentiellement sur les rapports détaillés du congrès national devenu l'assemblée générale annuelle en 2016, les motions adoptées ; puis un hommage aux disparus, des événements comme un voyage d'une promotion de Saint-Cyr au Vietnam, des articles sur le monde combattant, sur la réserve ; les liens avec la Fédération Maginot et l'ONAC, des renseignements administratifs sur la retraite du combattant, ou un texte de loi, les décorations. La FAITOE n'a pas de bulletin national. Elle publie, pour l'ensemble de l'association, le bulletin du Loir-et-Cher *Indo 41* qui, en huit à douze pages, trois fois l'an, depuis 1991, donne des nouvelles de l'association et justifie son contenu :

« Il n'est pas question dans ce bulletin de réécrire l'histoire du conflit dont les anciens d'Indo ont été les acteurs. Le rédacteur a préféré parler du pays en lui-même et de son histoire » C'est pour cette raison qu'il y a quelques épisodes de nos combats (et il en faut quand même). Par contre, sa parution modeste (trois exemplaires par an) ne permet pas de lui donner beaucoup de renseignements sur l'actualité et c'est pour cette raison qu'il n'est donné qu'un compte-rendu (abrégé) des réunions du Comité national d'Entente. Vie de la Fédération, contes, légendes, historique du passé avec l'épisode des pavillons noirs, poésie, etc... sont les thèmes des articles passés<sup>6212</sup>. »

Le bulletin *Maolen Info* de l'ANAPI a pris le nom de ce lancinant mot, *Maolen*, (*vite*), que les prisonniers de la RDV ont entendu sans cesse dans la bouche de leurs geôliers après qu'eux-mêmes l'ont souvent répété à leurs hommes, en particulier leurs supplétifs et combattants vietnamiens. Le bulletin n°120 est publié au 2<sup>e</sup> trimestre 2020, à l'image des précédents et réalisé par Indo Éditions : vingt-quatre pages débutées par l'éditorial du président, avec le suivi des décès, des

---

<sup>6212</sup> Indo 41, Fédération des anciens d'Indochine et des territoires d'opérations extérieures, FAITOE, Annecy, 2011, p. 15. En 2022, je n'ai pas trouvé de bulletin de cette association.

cérémonies et des nominations officielles. Un article retrace un épisode de la guerre d'Indochine ; dans ce numéro, la bataille de Vinh Yen. La commémoration de la bataille de Dien Bien Phu est une autre occasion de retracer l'épisode majeur du conflit. Les cérémonies (8 juin et 14 juillet) sont signalées et les éloges funèbres montrent l'érosion des figures de l'association (colonels Chauvet, Rony et Bonfils dans ce numéro). Viennent ensuite les billets des régions qui retracent les activités, cérémonies. La dernière page montre les dernières publications d'ouvrages. Il est le dernier, semble-t-il à avoir informé les adhérents de l'association.

En 2022, plus aucune association ne semble avoir de bulletin depuis deux à trois ans, ni un site internet à jour. L'information fonctionne donc tant bien que mal quand des groupes Facebook la relaient, ce qui est du ressort de l'initiative individuelle ou par des blogs comme celui de l'Unacita-Istres<sup>6213</sup>. Il est aujourd'hui trop difficile pour les sections de trouver des volontaires pour s'occuper de composer les bulletins, de recueillir et transmettre les informations. La méconnaissance du rôle des associations combattantes, en particulier dans le domaine social, montre la distance croissante entre la société française et le monde combattant qui s'amenuise. Malgré leur importance dans ce domaine, la question de la mémoire est restée pour les associations combattantes, l'enjeu majeur de leur existence ; une question compliquée ces dernières années.

Mais ces efforts ne suffisent pas à accroître l'empreinte des mémoires d'Indochine dans la société, par la seule action des associations. Il faut le cadre et le soutien de l'État, c'est-à-dire une vraie politique mémorielle qui s'ébauche en 1980 et débute réellement en 1986. Les associations vont créer des actions mémorielles et presser l'État de les rendre *visibles* dans le temps officiel et dans l'espace : d'abord les temps commémoratifs, la journée du 7 mai pour célébrer Dien Bien Phu puis la journée d'hommage du 8 juin aux « morts pour la France » en Indochine, en 2005, qu'elles ont contribué à créer et qui représente l'occasion d'influer sur la politique commémorative. Elle se double d'une politique de mémoire monumentale, officielle et associative qui permette de construire des lieux de mémoire en Métropole. Parallèlement à la construction du musée-mémorial des guerres en Indochine, inauguré par le président Mitterrand à Fréjus, en 1993, les associations combattantes financent ces lieux de mémoire *artificiels* (puisque les *vrais* sont à 10 000 kilomètres), que sont les monuments aux morts en hommage aux combattants d'Indochine ou plus globalement « d'Extrême-Orient », incluant les soldats morts en Corée. Ces deux grands types de repères matériels de la mémoire d'Indochine sont le résultat de leurs bonnes relations avec les gouvernements de Jacques Chirac, cohabitation comprise et l'intérêt, l'esprit d'ouverture à la mémoire des deux présidents successifs, Mitterrand et Chirac, de 1981 à 2005.

Pour faire exister cette politique associative, les associations doivent elles-mêmes exister, faire connaître leurs buts, leurs projets. Leur pression sur l'État vise à réaliser une vraie politique

---

<sup>6213</sup> En ligne : <http://unacita-istres.fr/bienvenue-sur-le-blog-de-lunacita-istres/> (Consulté le 16 juillet 2022).

mémorielle, nationale inexistante jusqu'en 1980, incluant la mémoire combattante d'Indochine dans une mémoire collective nationale, dans le but d'apparaître comme un élément constructif de l'identité français, sur le plan des valeurs exprimées pendant le conflit (courage, sacrifices, défense de la liberté face au communisme, défense d'une grande puissance française, même par des guerres impopulaires) et d'une histoire dont il n'y a pas lieu d'avoir honte. Mais il s'agit d'un travail de très longue haleine puisque la guerre d'Algérie capte tous les regards et l'absence de politique mémorielle nationale sur les deux guerres illustre un oubli volontaire de défaites politiques et militaire assez honteuses que l'État a écarté le plus longtemps possible. Ce sont donc les associations combattantes qui occupent le terrain d'actions mémorielles à destination des générations suivantes. Cela rentre dans leur rôle de porteuses de mémoires, mais elles restent longtemps très isolées.

### 1.1.3 Les enjeux d'une mémoire visible de la guerre d'Indochine : les monuments et la journée de commémoration du 8 juin

« Un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir. » (Propos attribués au Maréchal Foch)

La société d'aujourd'hui n'est pas intéressée par une mémoire lointaine et négative des guerres décoloniales, voire des guerres en général, qui témoignent d'un monde révolu, dans le rejet d'une époque où les héros militaires étaient des modèles et où les guerres passaient pour détenir une valeur éducative édifiant un patriotisme citoyen. Le décalage se creuse rapidement, pendant la guerre d'Indochine et plus encore depuis sa conclusion entre un monde combattant demandant que l'on respecte son engagement, ses morts, et une société, voire une jeunesse, qui peut avoir d'autres aspirations qu'un travail de mémoire sur un épisode historique par ailleurs peu enseigné, marqué par la défaite et dominé par le passé valorisé à l'excès des deux guerres mondiales. Ce contexte n'a pas empêché, fort heureusement, qu'un nombre, à mon sens, considérable de témoignages et d'autobiographies soient édités à mesure que les acteurs de la guerre voient leur génération disparaître et admettent qu'ils doivent laisser une trace de leur mémoire individuelle pour contribuer à l'histoire de la guerre d'Indochine. La phrase attribuée au maréchal Foch est régulièrement citée par les vétérans et les associations : « Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir », si tant est qu'il l'ait bien prononcée. La réflexion est juste, la mémoire est l'un des enjeux d'une société ; mais pour quel contenu de mémoire ? Pour quel discours ?

#### *1.1.3.1 : la politique monumentale : le rôle important des associations combattantes*

La politique monumentale que mènent les associations crée un *patrimoine monumental* qui fait office de lieux de mémoire. La mémoire monumentale, depuis 1919, valorise des éléments

visibles d'unité nationale en hommage aux combattants des deux guerres mondiales, évocation positive, émotionnelle et populaire qui montrent les cicatrices de la mémoire. Il est donc essentiel d'y consacrer de l'énergie et des fonds. Les associations combattantes vont financer cette politique monumentale et commémorative, puisque le monument aux morts rappelle la guerre, les sacrifices par la sculpture patriotique ou informative avec les objets sculptés (carte, symboles), le message inscrit et les cérémonies qui y sont attachées, pour créer un lieu de mémoire inscrivant dans le paysage une « mémoire monumentale ». Elle peut permettre de rendre enfin populaire et visible la guerre d'Indochine et l'engagement de ses combattants<sup>6214</sup>. La tâche de créer des monuments spécifiques de la guerre d'Indochine est toutefois très ardue, ce qui explique que ces monuments soient assez récents.

Début 1955, l'Association des anciens du C.E.F.E.O fait poser une plaque commémorative sous l'Arc de Triomphe, « Aux combattants d'Indochine. La nation reconnaissante » ; première initiative mémorielle, précoce, du monde combattant concernant ce conflit. La solution la plus simple, la moins coûteuse et la plus sage, est d'apposer une plaque sur un monument communal déjà existant, classiquement sur les monuments aux morts de 14-18, utilisé par les guerres postérieures. Ce geste modeste reste intéressant car il est visible de tous lors de chaque cérémonie et associe la mémoire d'Indochine à celles des deux guerres mondiales, qui sont pour la société, des guerres nationales de référence. C'est ce que Jérémy Pignard appelle « un syncrétisme mémoriel »<sup>6215</sup>. Plusieurs milliers de plaques ont donc été apposées sur les monuments aux morts de l'hexagone ou autres monuments commémoratifs. Ainsi, à Marseille, lieu d'embarquement et de débarquement des soldats d'Indochine, le monument aux morts de l'armée d'Orient inauguré en 1927 a une plaque avec la mention des morts en Indochine. Classé en 2011, il est ainsi appelé aujourd'hui « monument aux morts de l'armée d'Orient et des terres lointaines », pour y inclure l'Indochine. Son adresse est située dans un square qui a pris le nom du lieutenant Danjaume, chef de section du 1<sup>er</sup> BCCP tué au Ba Vien 1951.

Cet effort mémoriel (monumental) n'est toutefois pas suffisant parce que ces plaques sont plus rares et moins visibles du fait que le conflit n'a pas provoqué autant de morts métropolitains que les guerres mondiale. La relative modestie des pertes métropolitaines en Indochine (20 000 morts en neuf ans) ne suffit pas à l'inscrire sur tous les monuments communaux. Peut-on même les mettre aux même niveau que ceux des guerres mondiales, d'autant qu'il s'agit d'une défaite ? Ils doivent l'être mais Jérémy Pignard pose la question :

« Les monuments qui célèbrent les soldats de la guerre d'Indochine « morts pour la France » de manière spécifique sont rares (bien qu'il soit à noter qu'un mémorial national existe à Fréjus) et leurs noms sont souvent ajoutés à la longue liste des morts des deux guerres mondiales. Le fait qu'il n'y

---

<sup>6214</sup> Il faut dans ce cas des monuments à l'échelle départementale et non locale.

<sup>6215</sup> Jérémy Pignard, « D'un tombeau vide à une tribune politique : genèse et évolution d'un espace commémoratif majeur », *In Situ, Revue des patrimoines*, n°25, 2014. En ligne : <https://journals.openedition.org/insitu/11386> (Consulté la dernière fois le 17 juillet 2022).



ait que très peu de constructions faisant référence aux soldats de ce conflit s'explique par plusieurs hypothèses. En premier lieu ces victimes sont des militaires de carrière. Or jusque-là seuls les « soldats de circonstance » étaient commémorés sur les monuments aux morts. Ensuite, ce conflit est une défaite pour l'armée française et les monuments aux morts commémoraient généralement des victoires (même si celle de 1939-1945 est particulière). Dès lors se pose la question de savoir si l'on peut honorer de la même façon des vainqueurs et des vaincus<sup>6216</sup>. »

Pour donner plus de visibilité à l'hommage rendu aux combattants d'Extrême-Orient depuis les années 1960, les associations combattantes et le Souvenir français ont construit plus d'une centaine de stèles et de monuments commémoratifs spécifiques à la guerre d'Indochine, indépendants du monument aux morts des guerres de la commune concernée et ce, pour plusieurs raisons. Le monument local peut être saturé ou bien les autorités communales peuvent, pour des raisons pratiques (spécificité du conflit, nombre de morts plus importants en Indochine nécessitant un autre support, hommage aux morts du département plus visible) ou pour distinguer l'hommage aux combattants d'Indochine des autres conflits (disposer d'un vrai un lieu dédié aux morts d'Indochine), décider de faire un autre monument à côté de celui construit dans les années 1920 ou dans un autre endroit de la commune. Ces plaques, stèles et monuments individuels, lorsqu'ils sont dédiés à ce seul conflit, sont les lieux emblématiques de la cérémonie du 8 juin, journée nationale d'hommage aux morts d'Indochine. En fonction des moyens financiers fournis par les associations combattantes, le Souvenir français et les collectivités territoriales, le monument aux combattants d'Indochine peut être plus massif et doté d'une certaine originalité, d'autant plus si le lieu choisi l'est également, dans son esthétisme ou par la symbolique du lieu.

Progressivement, les monuments, stèles, plaques uniformisent leur message et en partie leur forme esthétique. S'il s'agit d'un monument ou d'une plaque, apparaît très souvent la carte de l'Indochine, qui le surmonte ou rente dans sa composition (Figures n° 34 à 38).



**Figure n° 34 : Le monument aux morts d'Indochine du département de Côte d'Or  
(Bien Public 8 juin 2020)**

<sup>6216</sup> *Ibid.*

Il existe d'autres formes comme le monument aux morts en Indochine et en Corée de Côte d'Or, polygone vertical en pierre avec une plaque de marbre couverte des 326 noms de combattants morts pendant ces deux conflits et, de chaque côté, deux cartes des pays concernés (Figure n° 34). Les messages sont assez traditionnels, c'est-à-dire sobres. Celui d'Annecy mentionne « A nos frères d'armes morts pour la France » (Figure n° 35, le nom de l'association suffisant à mentionner le nom du conflit). Celui de Marseille, construit en 2019, évoque les chiffres des pertes françaises et autochtones. Le message apposé évoque la mémoire des combattants : on peut lire « À la mémoire des Côte d'Orients morts pour la France en Indochine et Corée (1940-1955 » (Figure n° 34) à Dijon, « À la mémoire des soldats des campagnes d'Indochine morts pour la France » à Dinan (Figure n° 38). Le message est un peu plus nostalgique à Noyant d'Aller avec « Souviens-toi l'Indochine... » (Figure n° 36). Rares sont ceux qui ont un message plus... engagé. Le monument de Le Crès, dans l'Hérault, situé Place des anciens d'Indochine, relie la guerre à la défense de la colonisation : « A la mémoire de tous ceux qui, par leur courage, leur travail et parfois le sacrifice de leur vie ont contribué à l'oeuvre civilisatrice de la France en Indochine ».

Le financement des stèles et des monuments aux morts de la guerre d'Indochine, leur présence active aux commémorations dans ces nouveaux lieux pas toujours bien situés en ville pour être visibles, ont exigé de l'engagement et de lourds sacrifices. C'est la raison pour laquelle ils sont rarement signés d'une association en particulier mais de plusieurs, regroupant les aides diverses couplées à une souscription départementale ou locale. Le GNCI a fait construire plusieurs monuments aux morts dont celui d'Annecy qui est le lieu de son siège social (Figure n° 35).



**Figure n° 35 : Le monument aux morts d'Indochine du GNCI à Annecy (Site Internet de Lionel Tardy : <http://www.lioneltardy.org/tag/indochine>).**





**Figure n° 36 : Le monument aux morts d'Indochine de l'ANAI à Noyant d'Allier (Coll Christian Fritz) et la pagode Phap Vuong Tu (Coll Michel Apfeld).**

A Noyant d'Allier, dans le village qui a accueilli 3 000 des 44 000 rapatriés d'Indochine arrivés de 1954 à 1964, l'ANAI (ADAI aujourd'hui) a fait construire un monument commémoratif des soldats de l'Allier tués en Indochine de 1940 à 1954 (Figure n° 36) de facture classique (carte de l'Indochine, noms des soldats morts) mais dans un lieu qui paraît fait pour lui et le souvenir d'Indochine, avec la pagode construite en 1983.

Le Souvenir français est à l'initiative de plusieurs monuments comme celui de Lauzach dans la Morbihan, composé en deux temps : un monument construit à l'initiative d'un vétéran, Jean Richebé en 1995 en hommage aux trois morts de la commune en Indochine ; une stèle en pierre avec la carte de l'Indochine. Le Souvenir français l'a agrandi en 2001 et transformé en mémorial départemental, pour les 442 Morbihannais tués en Indochine (un des départements les plus touchés par les pertes de ce conflit) puis une stèle pour les neuf morts en Corée. C'est un mémorial plus qu'un monument avec les noms des morts, un parcours d'information, des stèles, un chemin surmonté de pagodes de bois et de bambous (Figure n° 37).



**Figure n° 37 : Le mémorial de Lauzach (Site Internet du Petit Patrimoine : [https://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id\\_pp=56109\\_1](https://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id_pp=56109_1)).**



**Figure n° 38 : Le monument de Dinan (Collection Comité Monument Indochine)**

A Dinan, le monument est construit en hommage aux 543 morts en Indochine des côtes d'Armor et d'Ille-et-Vilaine. Loïc-René Vilbert, fils d'un ancien d'Indochine prisonnier à Dien Bien Phu, est à l'initiative de ce monument qu'il a dessiné, dans la ville natale d'Auguste Pavie et de René Pléven. Le monument est original puisqu'il apparaît décalé dans une ville bretonne mais très esthétique ; il s'agit d'un pagodon, construit au Vietnam, inauguré en 2000 avec stèle et brûle-parfum (Figure n° 38).

Quant au seul monument français de Dien Bien Phu, il est dû à la volonté et aux seules ressources du vétéran de la légion et de Dien Bien Phu Rolf Rodel, qui l'a construit seul, sans aide de la France ni des associations, lesquelles ne sont, alors, pas au courant.



**Figure n° 39 : Le monument de Rolf Rodel (Collection personnelle, 4 mai 2019)**

Il est inauguré le 26 juin 1994 sans aucune présence officielle française. Le général Bigeard vient par hasard l'honorer trois jours plus tard. Les associations combattantes dont l'ANAPI, par l'entremise de Jack Bonfils et des amicales de la légion, décident de le rembourser de ses frais en 1995 mais elles ne viendront officiellement qu'en 1999 alors que son auteur est décédé depuis plusieurs mois. Un acte en partie manqué... Aujourd'hui, chacune a posé son emblème dans le carré du monument (Figure n° 39).

Certains espaces liés à la mémoire des troupes envoyées en l'Indochine ont reçu une marque pour rappeler leur rôle pendant ce conflit. Ainsi le camp de transit Sainte-Marthe de Marseille, qui a vu passer de multiples contingents de 1915 à 1962, possède-t-il un monument dédié aux « troupes Coloniales de 1914-1918 et 1939-1940, Forces Françaises Libres de 1944-1945, Soldats d'Indochine et des TOE 1952-1962, Soldats d'Afrique du Nord 1952 à 1962, Soldats des Missions extérieures ». Ce lieu important dans les mémoires individuelles fait l'objet de demandes de réhabilitation et d'aménagement pour un vrai espace du souvenir mentionnant tel ou tel conflit plus particulier, que ce soit de la part des associations combattantes ou de l'historienne Raphaëlle Branche qui a proposé « l'apposition d'une plaque commémorative (pour la guerre d'Algérie, NDA) et la préservation de l'unique baraquement contemporain (des deux conflits de décolonisation, NDA) de cette époque »<sup>6217</sup>. La modestie du projet n'en transforme pas moins ce lieu en lieu de mémoires.

Le *Pavillon de l'Indochine*, au bois de Vincennes à Paris, le *Temple du Souvenir indochinois* et la *Porte chinoise* font également partie des « traces indochinoises » chères au Souvenir Indochinois, qui a restauré les monuments et dont la tâche est reprise par l'ANAI au moment de leur fusion en 1981. Le deux ont été construits sur le site d'un « Jardin d'essai colonial » (aujourd'hui Jardin d'agronomie tropicale), conçu en 1899, pour l'exposition coloniale de Nogent-sur-Marne en 1907. Le premier est, depuis 2011, un lieu d'expositions et de conférence, le second, détruit par un incendie en 1984, a été reconstruit par l'ANAI et inauguré en présence de Bao Dai en 1992. La porte a été dégradée plusieurs fois, surtout lors de la grande tempête de 1999. À proximité de ces lieux ont été construits deux monuments à la mémoire des Cambodgiens et Laotiens, et à celle des catholiques vietnamiens. Leur entretien fait partie de la mission de l'ANAI dont l'originalité, par rapport aux autres associations combattantes, est de s'être donné pour objectif la transmission de la culture asiatique, chinoise et indochinoise, dont beaucoup de vétérans sont amoureux, tout autant que celle de la mémoire du conflit.

### 1.1.3.2 L'apogée de la politique mémorielle : la journée d'hommage du 8 juin 2005

---

<sup>6217</sup> Ce qui rejoint la proposition n°18 de Raphaëlle Branche dans son rapport en 2011, « Faire du camp Sainte-Marthe un lieu de mémoire », dans la proposition plus générale de « créer des lieux de mémoire combattantes en France », mais pour l'ensemble des guerres, nationales, coloniales et de décolonisation, Indochine comprise. Raphaëlle Branche, *Rapport commandé par le secrétariat d'État aux Anciens combattants*, janvier 2009, 57 p. ; p 54. En ligne : <http://raphaellebranche.fr/wp-content/uploads/2013/04/Rapport-DEF.pdf> (Consulté le 17 juillet 2022).

Les associations combattantes veulent que l'État aille bien plus loin dans sa construction de politique mémorielle. Ce que Rémi Dalisson appelle les « fêtes de guerre » permettent d'inscrire les conflits, leurs acteurs, dans la « mémoire festive nationale »<sup>6218</sup> et dans la mémoire nationale en général. La société aurait donc la possibilité, non seulement d'admettre l'importance du conflit au même niveau que les autres mais les commémorations annuelles ainsi instituées, doivent lui permettre de mieux le connaître. Plusieurs années vont être nécessaires aux associations combattantes pour convaincre les plus hautes instances de l'État et s'accorder, entre associations, sur ...une date.

Les combattants des deux guerres mondiales ont leur « fête de guerre » la première depuis 1922, la seconde depuis 1946. Ceux de la guerre d'Algérie ont la leur depuis 2003. En 2005, l'impatience des associations liées à l'Indochine est d'autant plus grande que le contexte est favorable. Hamlaoui Mekachera est secrétaire d'État aux anciens combattants depuis 2002<sup>6219</sup>. C'est un ancien combattant d'Indochine et il est favorable à un décret pour l'instituer. Mais les responsables d'associations et d'amicales ne s'accordent pas sur la date de la commémoration. André Laperle et André Grelat en revendiquent tous les deux la paternité. Trouver une date de commémoration est simple pour un conflit national où la défense du territoire est en jeu et qui met aux prises, en Europe, des nations qui ont la tradition de déclarer une guerre et d'y mettre fin par un cessez-le-feu clair puis par un traité. Or la guerre d'Indochine n'est déjà pas simple « à dater ». Il est donc compliqué, pour les associations combattantes de trouver une date idéale. Il faut remarquer qu'en 2022, la date de commémoration concernant la guerre d'Algérie génère toujours des échanges houleux entre partisans et adversaires du 19 mars 1962, depuis 2003. La date du 8 juin pour l'Indochine est le fruit d'une longue recherche consensuelle.

André Laperle m'en a raconté la genèse, récit confirmé par d'autres témoignages. Elle illustre la rivalité entre vétérans, entre associations, entre dirigeants. L'ANAI, dans son ancien site Internet, rappelle d'ailleurs : « En 2005, l'ANAI a obtenu l'institution d'une journée nationale du souvenir des morts en Indochine<sup>6220</sup>. » Tirer la couverture à soi est de bonne guerre entre associations. La question de départ se pose avec Jean-Jacques Beucler, président du comité d'entente depuis 1984 jusqu'en 1999. André Laperle est à un poste-clé. Il en est le secrétaire, ce qui a pour avantage qu'il écoute chacun et connaît tout le monde. Il représente une association, le GNCI, qui n'est pas la plus importante ni la plus ancienne et il n'est pas officier supérieur. Il sait que le 7 mai est déjà une date mémorielle importante, la chute de Dien Bien Phu, date sacrée chez les parachutistes et les anciens de cette bataille. Mais les autres vétérans et associations n'en veulent pas. Le 19 décembre est

---

<sup>6218</sup> Rémi Dalisson, *Les guerres et la mémoire*, op. cit., pp. 251-259, 281.

<sup>6219</sup> Il devient ministre délégué aux anciens combattants de 2005 à 2007.

<sup>6220</sup> Site de l'ANAI, hébergé par celui de l'ANAPI, op. cit.

contesté. Le 8 juin lui paraît la meilleure date car elle ne symbolise pas un épisode de la guerre, revendicable par un corps de troupes. C'est la date du transfert du soldat inconnu de la guerre d'Indochine à Notre-Dame de Lorette décidée par le président Giscard d'Estaing en 1980. Une date très importante car elle est le premier geste de politique mémorielle de l'État à l'égard des combattants d'Indochine :

« C'est Jean-Jacques Beucler qui m'avait dit " il faut trouver une date " ! Mais ça en a représenté de la parole, vous savez ! Il a fallu causer pour qu'on se mette d'accord sur une date ! Pour certains, c'était le 7 mai, d'autres c'était Vinh Yen, d'autres Hoa Binh, d'autres encore la RC 4...enfin, j'en avais trouvé 352 possibles !! [...]. Un beau jour je lui ai dit " on peut s'arrêter sur le 8 juin ". [...]. A l'époque, il y avait 17 généraux présidents d'associations...et moi je suis du rang...vous voyez ce que je veux dire ! Enfin, disons que j'ai une certaine notoriété et à partir de là, Beucler me dit " il faut que vous les voyiez un par un et leur demander leur avis, ce qu'ils en pensent" »

Avec le soutien des présidents successifs du comité d'entente, Jean-Jacques Beucler, puis Jean Brocard, il va, un par un, approcher chaque président d'association, travail considérable puisqu'il ne doit pas heurter les différences de sensibilités :

« J'en ai fait un, il n'était pas contre ; la 2<sup>ème</sup> DB n'était pas contre et ainsi de suite... À l'ANAI, le général Simon me dit " qu'est-ce que c'est que cette histoire, Laperle ? ". On s'était déjà engueulé deux-trois fois et puis on est devenu très amis mai il m'a dit " de toute manière, jamais de Biré6221 ne sera d'accord ". Je coince de Biré, on mange ensemble, dans le secteur de l'école militaire, et je lui ai dit " voilà mon général, maintenant, il n'y a que vous qui bloquez la chose ! ". Il me répond " oui mais si on fait le 8 juin, on va supprimer le 7 mai ! ". Je lui ai dit " non, vous les anciens prisonniers, êtes l'ANAPI et n'oubliez quand même pas que c'est moi qui vous ai fait obtenir le statut des anciens prisonniers ! Si les pensions que touchent vos gars maintenant sont importantes, vous le devez à Laperle et à Brocard (député de Haute-Savoie) !" " Qu'est-ce vous me proposez ? ". " Le 8 juin parce que c'est le jour...etc... je lui rappelle Notre-Dame de Lorette." " D'accord ". Et je reviens voir Beucler pour lui dire que même Biré est d'accord. Beucler, ancien tôlard, était adhérent chez de Biré. Il me dit " si lui est d'accord, c'est passé ". Et ça a été voté à l'unanimité ! Mais à l'époque, c'était Brocard qui était le président, et je vois Mekachera qui était à l'époque ministre des anciens combattants. [...]. On a demandé rendez-vous par téléphone, parce que l'ami Brocard était bien avec Mekachera, et on y a été ensemble " Ils sont d'accord, à l'unanimité ? Alors c'est d'accord<sup>6222</sup> !" »

Depuis, cette date qui entre en action en 2005 n'a jamais parue contestée ; mais il a fallu batailler. Aucune association ne tient à dépendre d'une autre, ni à être dominée. Chacune veut valoriser son point de vue, son passé en Indochine, son point Godwin vers lequel elle tend consciemment ou non. Le monde combattant associatif est focalisé sur le devoir de mémoire mais chaque association a son cœur de cible, en quelque sorte. Si, globalement, les associations combattantes défendent la mémoire du CEFEO et veulent faire connaître le conflit à l'opinion publique, ce n'est pas toujours avec le même discours ni les mêmes moyens. Les associations de parachutistes et celles des anciens combattants de Dien Bien Phu ont longtemps voulu valoriser, défendre, d'abord cette bataille qui représente le moment le plus important de la guerre d'Indochine. L'ANAPI veut absolument que soient reconnu, dans ce conflit, les souffrances extrêmes des prisonniers, pour elle un combat plus important mais bien moins médiatisé que Dien Bien Phu. L'ANAI déclare « illustrer

---

<sup>6221</sup> Général de Biré, à l'époque président de l'Association des anciens de Dien Bien Phu, de 1984 à 2004.

<sup>6222</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.



notamment l'oeuvre que la France y a accomplie pendant trois siècles ». Valoriser les liens entre la France et l'ex-Indochine est un but en soi. Le GNCI veut rester plus modeste, d'autant qu'il a moins de moyens, c'est-à-dire travailler dans l'hexagone et consolider le devoir de mémoire pour assumer sa devise « Devoir-Justice-Défense-Droits »<sup>6223</sup>. L'ACUF n'est tournée vers la seule valorisation des combats : elle veut apporter :

« Sa contribution au développement de la reconnaissance de l'oeuvre de la France d'outre-mer tout particulièrement auprès des jeunes générations et la défense de l'honneur des anciens combattants, la défense de la mémoire de nos morts. [...]. Elle veut être une famille de combattants décidée à poursuivre, sous la forme civile, la lutte menée autrefois sur le terrain »<sup>6224</sup>.

C'est la raison pour laquelle cette accumulation d'énergies emprunte des directions parfois différentes et doit être cadrée par un comité d'entente, créé en 1984.

### 1.1.3.3 *Avancer sur le passé : Retour en « Indochine » et retour sur l'histoire*

La dernière oeuvre d'importance des vétérans et des associations est d'avancer sur le passé, c'est-à-dire d'apaiser les rancoeurs en rencontrant cet ennemi qui les a chassés d'Indochine et de faire la paix avec lui, avec ses souvenirs, avec soi-même. Le retour dans ce territoire qu'ils ont aimé et dont ils sont nostalgiques apparaît important, dans les années 1980. Le « retour en Indochine » doit permettre établir des relations apaisées avec le monde combattant du Vietnam, en particulier et d'être habilité à entretenir la mémoire sur place. Les anciens combattants français ont également à cœur de pouvoir renouer des liens d'affection avec la population, liens qui n'ont jamais disparu mais qui se sont effectués à distance, par des aides diverses. La politique *du Doi Moi*, c'est-à-dire du « Renouveau », synonyme d'ouverture à l'étranger, mise en place par le gouvernement vietnamien à partir de 1986, va aider à ce rapprochement. En France, il s'agit d'expliquer le passé pour transmettre leur mémoire comme les font les anciens combattants des deux guerres mondiales. Ce sont, là encore, de lourdes tâches.

Les vétérans d'Indochine reviennent seuls, en famille ou en groupe dès le milieu des années 1980. Les associations envoient des adhérents plus ou moins officiellement. En 1999, le « voyage de l'amitié » organisé conjointement par Jack Bonfils, de l'ANAPI, et l'agence de voyage de Tran To Nga, est la première manifestation de masse des associations, qui permet à plus de 300 vétérans de revenir au Vietnam et d'organiser une cérémonie massive à Dien Bien Phu, qui scelle les relations entre les milieux combattants des deux pays. Elles incitent les anciens d'Indochine, au retour, à « récolter des fonds pour la construction d'une école dans le village de Huoi Loi ainsi que d'un pont permettant aux habitants des hameaux de se rendre au marché en saison de crue » puis d'amener des équipements scolaires au lycée de Tuyen Quang, de bâtir une école à Dong Khé<sup>6225</sup>.

---

<sup>6223</sup> Site Internet du GNCI hébergé par la FARAC, consulté le 7 mai 2021, non retrouvé en juillet 2022.

<sup>6224</sup> Site Internet de l'ACUF. En ligne : <http://www.acuf.fr/historique.php> (consulté le 7 mai 2021).

<sup>6225</sup> Tran To Nga, *Ma terre empoisonnée*, Paris, Stock, 2016, 302 p. ; pp. 276-278.



Plus que Dien Bien Phu, le territoire de l'ex-RC 4 attire les regards des associations et des individus. A partir de 2013, une action est entreprise pour restaurer la chapelle de That -Khé, au Vietnam, sur la frontière de Chine. Pour les anciens du CEFEO, outre le lieu de culte rappelant la présence catholique et française en Indochine, elle a recueilli les blessés capturés lors de la bataille de la RC 4 en octobre 1950. A Lyon, Amédée Thévenet y est particulièrement sensible puisqu'il y est passé lors de ce moment tragique. En 2014 et 2015, grâce aux associations combattantes du Rhône et les associations culturelles comme *Vietnam Espérance*, grâce à l'appel aux dons lancés entre autres sur Facebook via un groupe créé par Thierry Servot, grâce à l'ANAPI et au Souvenir français d'Asie qui se joignent à cette action, la chapelle est restaurée. Cette restauration est donc financée par le mouvement associatif combattant et d'autres organismes vietnamiens et internationaux. Une plaque est déposée pour rappeler ce mécénat<sup>6226</sup>.

Dans la même région et au même moment, une autre action est menée depuis 2001 pour édifier une stèle sur l'ex-RC 4 afin de rendre hommage aux soldats qui ont menés des combats pour sauvegarder cette route de 1947 à 1950, plus ceux qui se sont battus en 1945 contre les Japonais. Ce territoire est également celui de nombre de camps de prisonniers français de la RDV, d'où l'implication de l'ANAPI. Marquer le paysage d'une mémoire militaire française est toutefois bien plus compliqué, davantage sur un plan diplomatique que financier. Individuellement, par le biais d'associations culturelles auxquelles ils sont affiliés et avec l'aide des associations combattantes comme l'ANAI, des écoles sont financées, aidées, comme nous venons de le voir plus haut. L'ANAPI écrit sur son site Internet qu'elle a financé, grâce « au travail acharné et passionné » de Jack Bonfils faisant suite à son voyage de 1999, la reconstruction de la cathédrale de Phu Oc (détruite par l'aviation américaine en 1968, inaugurée en 1999) et construit cinq écoles à Dong-Khé, Tuyen-Quang, Huoi-Loi déjà citées, plus celle de Saigon, entre 1994 et 2004<sup>6227</sup>. La section du Rhône de l'ANAI a financé la bibliothèque du cercle francophone de Danang et une bibliothèque scientifique pour les hôpitaux de Saigon<sup>6228</sup>.

L'effort porte également sur la diffusion de l'histoire du conflit en Métropole, la guerre d'Indochine étant enseignée en filigrane ou pas du tout jusqu'en 2019<sup>6229</sup>. Plusieurs anciens combattants comme Louis Simoni, Pierre Desroches rappellent qu'ils sont allés dans les établissements scolaires en France pour faire des conférences sur la mémoire combattante d'Indochine. Même si ces expériences sont éprouvantes, puisqu'il faut replonger dans des souvenirs difficiles, l'expérience est valorisante et, l'espèrent-ils, profitable pour la transmission

---

<sup>6226</sup> Thierry Servot, « Restauration de la chapelle de That Khé au Vietnam, Comité départemental de liaison des associations d'anciens combattants du Rhône, 2015. En ligne : <http://sv69.e-monsite.com/pages/deniers-articles/restauration-de-la-chapelle-de-that-khe-au-vietnam.html> (consulté la dernière fois le 17 juillet 2022).

<sup>6227</sup> En ligne : Site Internet de l'ANAPI. En ligne : <https://anapi.fr/?p=1553> (*Idem*).

<sup>6228</sup> Site Internet de l'Association nouvelle des anciens combattants et amis de l'Indochine (ANAI) du Rhône. En ligne : <http://www.farac.org/index.php/infos-farac/les-associations/item/association-nationale-des-anciens-et-amis-de-l-indochine-anai> (*Idem*).

<sup>6229</sup> En 2019, le programme d'histoire de lycée inscrit la guerre d'Indochine dans les points particuliers à enseigner.

de mémoire. Bernard Gaudin fait partie d'un groupe de vétérans qui s'organisent pour se déplacer en milieu scolaire et expliquer leurs combats, leur vision de la colonisation :

« Aujourd'hui en retraite à Bandol, j'entretiens toujours des contacts avec certains anciens fidèles au souvenirs Je me suis engagé dans plusieurs activités et particulièrement dans la création d'une équipe d'anciens qui interviennent dans les collèges du Var pour parler des valeurs et des devoirs de l'armée, de la Légion d'Honneur et leur expliquer nos activités en Indochine et, avec l'accord de leurs professeurs, les raisons de notre intervention en Indochine. Ils nous demandent souvent comment nous avons eu nos décorations et c'est alors l'objet de dialogues que nous essayons de rendre intéressants et enrichissant pour eux. C'est un peu difficile car à l'époque ils n'étaient pas nés mais leur parler de l'une de nos plus belles colonies est pour nous une sorte de devoir. C'était le fleuron de l'empire français<sup>6230</sup>. »

Leur action est aidée par les expositions de l'ONAC-VG départementale, et les vétérans contribuent aux ouvrages valorisant la mémoire combattante d'Indochine. Le Comité d'entente donne un prix annuel pour les ouvrages qu'il estime valorisants pour l'histoire et la mémoire de la guerre d'Indochine. Les centres d'intérêt du monde associatif combattant sont donc multiples et si plusieurs de ces activités sont assez peu connues, elles donnent une idée des efforts qu'il a entrepris, en ce sens, depuis 1947. Le résultat est-il efficace ? Il l'est dans le travail social, les actions matérielles au Vietnam, le lobbying en direction de l'État qui a incité à une politique mémorielle intéressante. Le rôle du monde combattant sur le terrain est considérable.

Pour ce qui est de la visibilité et de l'audibilité vis-à-vis de la société en France, c'est un problème d'une autre dimension. Les associations en général et les vétérans d'Indochine en particulier, ne maîtrisent pas tous les vecteurs de mémoires, notamment les médias, pour communiquer sur leurs actions. Depuis plus de quarante ans et le transfert du soldat inconnu d'Indochine à Notre-Dame de Lorette, l'éclosion d'études universitaires et d'une ère des mémoires sur ce conflit montrent bien le « franchissement d'un seuil de mémoire<sup>6231</sup> » que les associations combattantes ont accompagné, relayé, parfois suscité. La connaissance de la guerre d'Indochine grâce à l'apport des témoignages de ses acteurs s'est améliorée et cela a, de plus, contribué à leur apaisement.

Mais l'audience de ces mémoires combattantes si particulières s'érode d'autant plus qu'elle n'a que très épisodiquement émergé face à celle de ses rivales, que ce soient des guerres mondiales et de la guerre d'Algérie, plus marquantes d'une véritable empreinte historique et sociale. Le contexte est rendu de plus en plus compliqué par la disparition des témoins, le relatif manque d'intérêt du sommet de l'État depuis 2005. Elle se couple avec les polémiques sur une colonisation dont le sens et l'image sont dégradées dans les mémoires collectives aujourd'hui.

Exister dans un contexte de disparition des témoins, d'éloignement progressif du temps et du souvenir du conflit est, pour les associations combattantes, un combat sans issue.

---

<sup>6230</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>6231</sup> Benjamin Stora, « Guerre d'Algérie : les instruments de la mémoire », dans Anny Dayan Rosenman, Lucette Valensi; *La guerre d'Algérie dans la mémoire et l'imaginaire*, Saint-Denis, éditions Bouchène, 2004, 308 p. ; pp. 215-223. En ligne : <https://www.cairn.info/la-guerre-d-algerie-dans-la-memoire-et-l-imaginair--9782912946812-page-215.htm> (Consulté la dernière fois le 17 juillet 2022).

## 1.2 Un contexte difficile : une mémoire écartée et la disparition des témoins

« Le Comité d'Entente est pleinement conscient du fait que le souvenir et les sacrifices consentis par les combattants d'Indochine en faveur de notre pays ne doivent pas s'effacer avec la disparition progressive et inéluctable des derniers survivants de ce conflit<sup>6232</sup> » (Jacques Bonnetête).

Le déclin d'intérêt pour l'armée, l'histoire militaire, les commémorations que la société française semble manifester, en dehors du 14 juillet, s'est accru progressivement, comme une mutation de l'identité française, que l'on disait tournée vers le passé, regroupée autour d'un patriotisme citoyen formaté par une histoire glorieuse, par des mémoires combattantes traditionnelles et rassurantes, en une identité plus pacifique, multiculturelle, qui range les guerres et leurs protagonistes dans un autre temps et un autre espace, celui des bibliothèques et des tiroirs à souvenirs. Le déclin du roman national a marqué l'éveil d'un autre type de curiosité pour l'histoire du monde, ses influences, ses cultures, ses sociétés et ses idéologies politiques. L'intérêt pour la mémoire s'est certes accru, à partir des années 1970, mais il s'est davantage focalisé sur le patrimoine historique, les mémoires des groupes sociaux que sur les mémoires des guerres et des combattants. Le soulagement de vivre dans la paix, pour la première fois depuis la fin d'une succession de guerres de 23 ans que la France a connue de 1939 à 1962, le besoin de regarder un avenir d'autant plus éloigné de l'armée avec la suppression du service militaire en 1997 change le prisme d'une société qui se renouvelle. Le soldat-citoyen disparaît et la société oublie l'armée. La disparition des vétérans des deux guerres mondiales, y compris parmi les dirigeants politiques français et celle progressive des vétérans d'Indochine et surtout d'Algérie qui en forment, progressivement, la plus grande masse, diminue d'autant l'exercice d'un devoir de mémoire déjà compliqué pour les guerres décoloniales. La tentation est alors grande de vouloir « sacraliser » la mémoire combattante collective en s'en servant comme d'une vérité irréfutable qui clôt le débat mémoriel et historique. L'indifférence de la société qui se poursuit à l'égard des mémoires d'Indochine incite-t-elle les associations combattantes, affaiblies par la disparition de leurs adhérents, à d'autant plus d'intransigeance ?

### 1.2.1 Les difficultés premières : un monde combattant en déclin, divisé et qui s'essouffle

« Une fois qu'on sera parti, il n'y aura plus rien » (Louis Simoni).

Le nombre d'anciens combattants se réduit inexorablement, y compris les plus nombreux d'entre eux qui sont les combattants d'Algérie dont les plus jeunes approchent les 80 ans. Ceux d'Indochine ont, au minimum, 86 ans. Cela réduit le poids des associations combattantes et la place des vétérans dans la société en 2022. Mais ce n'est pas le seul problème.

---

<sup>6232</sup> Jacques Bonnetête, président de l'ANAPI depuis 2000 et du Comité National d'Entente Indochine – Missions Extérieures depuis 2008. « Trois questions à Jacques Bonnetête », *site Internet du Souvenir français*, 3 juin 2019. En ligne : <https://le-souvenir-francais.fr/trois-questions-a-jacques-bonnetete/> (*Idem*).

Le 18 novembre 2021, le projet de loi de finances examiné par le Sénat observe la diminution des titulaires de la retraite du combattant. « La démographie des titulaires de la retraite du combattant est en franche baisse », ce qui s’explique « principalement par le fait que la très grande majorité des titulaires de la carte du combattant l’ont obtenue au titre de leur engagement au cours de la guerre d’Algérie, et sont ainsi particulièrement âgés ».

Au 1<sup>er</sup> janvier 2022, les titulaires de la retraite du combattant étaient 793 226 contre 1 000 550 en 2018 et 1 393 201 en 2010 et 1 003 202 en 2018 (OPEX non compris sur chacun de ces chiffres).

Au 1<sup>er</sup> juillet 2021, 9 100 869 cartes du combattant ont été distribuées depuis le Premier conflit mondial (Tableau 23) : celles attribuées à l’Indochine et la Corée ne concerne que les Métropolitains et non les soldats de l’Union française. En 2018 il restait 7446 combattants d’Indochine dénombrés<sup>6233</sup>, d’après les chiffres des demandes de retraite.

Conflits	Cartes au 1 <sup>er</sup> juillet 2021
Première Guerre mondiale	4 425 379
Seconde Guerre mondiale	2 605 173
Indochine, Corée	211 030
Algérie, Tunisie, Maroc	1 688 237
OPEX	243 864 (+67 757 par rapport à 2019)
<b>Total</b>	<b>9 100 869</b>

**Tableau 23 : Répartition des cartes de combattant attribuées en fonction des combats justifiant les attributions (Projet de loi de finances 2022)<sup>6234</sup>**

. Les effectifs déclinent logiquement dans un contexte d’éloignement du temps du conflit et du sentiment d’oubli ressenti par les derniers vétérans et par ceux qui se passionnent pour ce conflit. L’autre problème est une forme de balkanisation de la représentation associative des vétérans d’Indochine, dont nous avons vu qu’elle s’était étoffée depuis 1947. Les associations entrent en concurrence et si elles portent un message commun sur l’essentiel, c’est-à-dire le devoir de mémoire, elles diluent le poids qu’elles pourraient représenter unies. Il faut constituer, en 1984, un Comité d’entente pour unifier leur action alors que ce genre d’association, qui ajoute un niveau supplémentaire dans une structure déjà bien remplie, ce genre de comité existant localement pour unir tous les mouvements associatifs existants, tous conflits confondus. Il en existe déjà beaucoup en France et dans tous les domaines. Il ne s’agit pas là d’une spécificité des associations d’Indochine. Créer une association est une passion française comme le monde associatif en général avec plus d’1.4 millions d’associations, les deux-tiers de petite taille et à petit budget et rassemblant un peu moins d’un quart de la population française, 10% de celle-ci donnant

<sup>6233</sup> Estimation d’après les chiffres des retraites. Il n’existe apparemment aucune statistique annuelle du nombre de cartes du combattant de l’ONAC en vie.

<sup>6234</sup> Site Internet du Sénat, *Projet de loi de finances pour 2020 : Anciens combattants, mémoire et liens avec la Nation*, 23 juillet 2021. En ligne : [http://www.senat.fr/rap/121-163-35/121-163-35\\_mono.html#toc73](http://www.senat.fr/rap/121-163-35/121-163-35_mono.html#toc73) (consulté le 17 juillet 2022). Les titulaires de la carte du combattant étaient au nombre de 1 991 000 en 1986 ([https://www.senat.fr/rap/1986-1987/i1986\\_1987\\_0071\\_01.pdf](https://www.senat.fr/rap/1986-1987/i1986_1987_0071_01.pdf)).

bénévolement du temps de manière régulière<sup>6235</sup>. La Fédération Maginot rassemble les groupements d'anciens combattants qui ont adhéré à sa charte soit 241 associations et sections fédérales concernant des amicales régimentaires, des associations de blessés, de déportés et corps de troupes de toutes les guerres et opérations du XXe siècle, pour plus de 200 000 adhérents en 2017<sup>6236</sup>. Cela, en soi, donne une idée du problème concernant la cohésion de ces mouvements.

Le problème vient également du fait que la direction des associations liées à l'Indochine doit changer pour être assurée par de plus jeunes anciens combattants d'Algérie ou des OPEX. Or ce n'est pas, dans le second cas, la même génération, ni la même armée, les mêmes expériences ni le même état d'esprit. Le monde combattant associatif s'essouffle et se voit confronté au danger d'une disparition inexorable pour ce qui concerne les vétérans d'Indochine. Que faire ? Aucune solution n'est satisfaisante. Soixante-huit ans après la fin de la guerre d'Indochine, les plus jeunes des anciens combattants sont au minimum octogénaires. Les effectifs des associations combattantes fondent malgré l'intégration des vétérans des OPEX, les opérations extérieures, qui prennent peu à peu la place et la direction des organisations qui ont beau changer de nom et dissoudre leur organisation nationale pour un ensemble plus souple de sections plus localisées ; rien n'évite la disparition des générations de témoins.

Les anciens se retrouvent de moins en moins nombreux dans les assemblées générales annuelles qui cessent d'exister, dans les réunions de section où les plus en forme ont de plus en plus de mal à venir sans parler de la COVID qui a interdit les réunions pendant deux ans. Dans ce contexte logique mais un brin déprimant, il est difficile de connaître les effectifs des associations d'autant qu'aux vétérans d'Indochine se mélangent désormais les amis et soutiens, comme dans l'ANAI et ses déclinaisons départementales, l'ADAI (Association départementale des anciens et amis de l'Indochine, suivi du numéro du département), ou régionales avec *les ALAI* : Association Languedocienne des amis de l'Indochine à Montpellier, qui se confond d'ailleurs avec une autre ALAI, l'Association ligérienne des anciens et amis de l'Indochine à Saint-Etienne ou l'Association Lorraine des anciens et amis de l'Indochine. De sorte qu'il faut tout de même un numéro pour éviter les confusions. Mélanger vétérans et *amis* donne de l'impulsion, du *sang neuf*, renouvelle les activités mais sort, dans un sens, du mouvement combattant pour devenir une organisation culturelle et sociale. Sans doute est-ce une solution pour faire perdurer la mémoire. Cela aboutit aussi à ne plus savoir vraiment combien il reste de vétérans.

Il faut être réaliste. Ce phénomène d'adhésion n'a jamais uniquement concerné les combattants à proprement parler. Parlant des associations de combattants de la Première Guerre mondiale, Antoine Prost expliquait que les adhésions concernaient les ascendants, veuves et orphelins soit

---

<sup>6235</sup> Association Recherches et solidarités, *La France associative en mouvement*, synthèse, octobre 2020. En ligne : <https://recherches-solidarites.org/wp-content/uploads/2020/10/LFAEM-2020-Synthese.pdf> (consulté le 9 mai 2021).

<sup>6236</sup> Site internet de la Fédération André Maginot, *Historique de la F NAM*, 2018. En ligne : <https://www.federation-maginot.com/historique-de-fnam/> (consulté le 17 juillet 2022).

10% du total. C'est une évaluation théorique qui ne vaut peut-être pas pour le mouvement combattant d'Indochine. Mais cela permet aujourd'hui aux membres des familles de vétérans de présider aux destinées de ces associations à la place de leur ascendant ou conjoint. Il faut rappeler que cela n'est pas nouveau non plus. Hélène Bastid, dont un fils est mort en 1947 pendant la guerre d'Indochine, a dirigé l'ANAI de 1967 à 1986 sans avoir le statut de combattante. Les conjoints et, plus rarement, les enfants des vétérans ont adhéré à l'association de leur mari et père. Colette Luzeux préside la FAITOE du Loir-et-Cher depuis 2016 en remplacement de son mari René Luzeux. Aujourd'hui, Jacques Villard, neveu d'un combattant d'Indochine ancien prisonnier de la RDV, préside l'ANAPI à laquelle a également appartenu sa mère, depuis 2016.

J'ai rencontré des vétérans regrettant ces évolutions, non pour critiquer les personnes, mais parce qu'elles changent à leurs yeux l'état d'esprit de l'association qu'ils ont connues. Mais il n'y a pas d'autre choix. Pour un historien désireux de connaître le chiffre actuel d'adhésion, la difficulté est que soit l'association l'ignore, soit elle ne veut pas communiquer, pour ne pas faire ressortir ses faiblesses. Par contre, le site Internet de l'ANAI, aujourd'hui hébergé par l'ANAPI, ne fait pas mystère de la décrue qui l'a frappée, d'autant qu'elle est une raison de la dissolution de sa structure nationale en 2012. L'ANAI, selon son site Internet, affirme qu'elle a atteint le chiffre de 20 000 adhérents dans les années 1980. En 1994, l'ANAI « compte 8800 adhérents répartis en 45 sections ». Le site Internet ajoute pour 1995 : « une décroissance s'amorce »<sup>6237</sup>. En revanche, Kathryn Edwards estime qu'elle n'a jamais atteint « un groupe extrêmement important. L'ANAI a atteint un sommet d'environ 10 000 membres en 1990<sup>6238</sup>. » Difficile de savoir aujourd'hui, comme pour la plupart des associations qui n'ont plus de structure nationale, combien il reste d'adhérents. Kathryn Edwards mentionne 6700 membres dans le rapport d'activité de 2006 de l'ANAI<sup>6239</sup>. Depuis le 13 février 2014, l'ANAPI (au plan national) a fait place à l'ANAPI-Fédérale, s'appuyant sur 24 puis 9 délégations régionales. Nous avons vu que l'ANAPI a œuvré pour la loi de 1989 sur le statut du prisonnier d'Indochine<sup>6240</sup>. En 1987, l'ANAPI compte 700 adhérents, 1250 en 1989, l'année de la loi. Par la suite, l'association, très discrète sur ses activités, est bien moins précise sur les chiffres de ses adhérents. La FAITOE est aujourd'hui limitée à deux territoires, le Loir-et-Cher et les Savoie. Le GNCI a quelques sections entre l'Ain et les Alpes du Sud mais il reste 95 membres en 2021, 73 d'après André Laperle en 2022. L'UNACITA et l'ACUF ont des chiffres plutôt anciens mais leur organisation sur le papier très structurée en plusieurs fédérations semble loin des années 1970. La première, d'après le site Internet de sa section d'Istres annonce 12 000 adhérents ce qui

---

<sup>6237</sup> Elle « aura compté au cours de son existence plus de 20000 membres ». Site Internet de l'ANAI, 2013. En ligne : <https://www.anapi.fr/ANAI/www.anai-asso.org/NET/document/anai/historique/index.html> (*Idem*).

<sup>6238</sup> Kathryn Edwards, « The National Association of Veterans and Friends of Indochina : Commemoration of the Indochina War and the « positive » role of colonialism », *Hagar, Studies in culture, polity and identities, Decolonization reconsidered : rebirths, continuities and erasures*, Beer-Sheva, Ben Gurion University of Negev Israel, 2010 ; p. 32.

<sup>6239</sup> Kathryn Edwards, *Ibid.*, p. 45.

<sup>6240</sup> *Ibid.*

apparaît aujourd'hui encore très important ; mais est-ce un chiffre actualisé ? J'avoue avoir du mal à le croire. Peut-être est-ce dû au fait qu'elle regroupe, outre l'Indochine, l'Algérie (l'Afrique du Nord en général avec les engagements militaires au Maroc et en Tunisie) et les OPEX ?

Il existe, en outre, deux associations concurrentes pour entretenir la mémoire de Dien Bien Phu avec, eux-aussi des effectifs décroissants et très bas. L'*Amicale des anciens de Dien Bien Phu*, au temps où elle était une association nationale, comptait 1701 membres en 1994. Elle est aujourd'hui redevenue une amicale des anciens de Dien Bien Phu, à Pau, depuis 2005 et ne comptait plus qu'une cinquantaine de vétérans en 2018, au mieux. William Schilardi préside l'*Amicale régionale des combattants de Dien bien Phu* en Ile-de-France.

Le problème est un nombre d'associations de plus en plus disproportionné au vu des effectifs restants. Est-il souhaitable de maintenir six associations ayant aujourd'hui le même objectif pour un effectif squelettique ? Cette pluralité, justifiée mais déjà critiquable quant à la balkanisation de leur puissance n'a plus de sens. Leurs efforts sont dispersés, leur poids inégal et la décréue des effectifs ne permet plus un lobbying efficace pour servir la mémoire. Nombre de vétérans le savent, mais cela suppose qu'il faut supprimer des associations et accroître les tensions. Peu ont donc osé en parler ouvertement. Louis Simoni assume son point de vue :

« C'est très difficile parce que de mon point de vue, il y a trop d'associations pour un même conflit. [...]. Ce n'est pas efficace parce que, je ne veux pas rentrer dans la politique, mais la politique s'en sert. Pour elle, ça fait des divisions, et dans les divisions, il n'y a pas de cohérence. Pour l'impact électoral, ce n'est pas bon. [...]. C'est pour ça que j'admire le système américain, une seule association, les Vétérans. Tout est là-dedans. Mais quand ils se battent, ce sont les vétérans qui se battent<sup>6241</sup>. »

De même, les vétérans croulent sous le nombre des cérémonies où il faut représenter l'association :

« On a une multitude de cérémonies en France pour le même conflit. Il y a quelques cérémonies officielles mais il y en a d'autres locales ; c'est trop. Résultat, la population ne s'y intéresse plus. Les Américains n'en n'ont qu'une, l'Indépendance Day. (En fait, le « Veteran's Day », le 11 novembre, NDA) mais avec tout le monde, tous les conflits regroupés. Et puis, autre particularité en France, et ça, ça me rend malade, ça m'énerve ; des victoires on en a des quantités, même en Indochine, où on a laissé beaucoup de monde, comme celle du Day (Bataille du Day, en mai-juin 1951, NDA). Et notre particularité, c'est qu'on ne parle que des défaites. On fait des cérémonies pour des défaites, sauf le 11 novembre et le 8 mai<sup>6242</sup>. »

S'ajoute à cela le renouvellement de la direction de chacune des associations. Les diriger n'a jamais été exempt de difficultés, et c'est un euphémisme. On ne peut pas reprocher aux dirigeants de s'être longtemps maintenu, les volontaires n'étant pas légion ; d'où une présence fort longue pour une partie d'entre eux, plus ou moins poussés par l'entourage pour des raisons diverses : le manque de candidats, leur autorité ou/et le sens de la diplomatie, leur charisme, leur grade ou leur profession qui permet de disposer d'un carnet d'adresse non négligeable, celles« qui ouvrent le plus de portes » comme le dit André Laperle<sup>6243</sup>. Cette longévité n'est d'ailleurs pas toujours le cas.

---

<sup>6241</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>6242</sup> *Ibid.*

<sup>6243</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Rumilly, le 7 mai 2021.



L'ACUF a, depuis 1947, connu vingt présidents, dans un turn-over court et plus ou moins régulier. Le GNCI a vu André Laperle, qui n'était pas spécialement volontaire pour en être le président, en prendre la tête pendant trente-cinq ans. Le général Guy Simon a présidé l'ANAI jusqu'à sa dissolution, de 1986 à 2012. Michel Chanteux, à 88 ans, est le co-fondateur et secrétaire de son amicale des anciens de Dien Bien Phu depuis les débuts en 1975. Aujourd'hui, les derniers vétérans d'Indochine finissent par abandonner les fonctions dirigeantes après 30 ou 40 ans d'exercice ; à regret parce qu'ils se demandent si la mémoire survivra après eux, ou dans quelles conditions, quel engagement.

A demi-mots, car il ne veut froisser personne et qu'il apprécie l'adhésion des OPEX, André Laperle sait que, la génération de vétérans d'Indochine partie, ce ne sera plus la même chose. La sienne était celle d'un engagement dans l'empire, d'une armée qui a connu des guerres longues et marquantes, avec des carrières de quinze à plus de trente ans ; toute une vie d'engagement et de sacrifice pour son pays. Les OPEX et les engagés plus récents sont restés dans l'armée pour des petits contrats et des opérations limitées dans le temps. L'état d'esprit et l'engagement militaire ne peuvent se comparer ; l'engagement associatif non plus. Louis Simoni donne son point de vue avec regrets parce qu'il respecte chacun, n'aime pas critiquer les bonnes volontés ni apparaître comme une statue du commandeur, mais c'est un problème de générations qui explique en partie le danger de mort programmée des associations :

« Ce qu'on dit avec Francis Agostini, que je connais depuis qu'on a 19 ans, une fois qu'on sera parti, il n'y aura plus rien. Vu notre âge... Moi dans deux ans (en 2021, NDA), je baisserai le flambeau. Il y a ce qu'on appelle les OPEX. Ce ne sont que des engagés. Ce sont des militaires qui se battent, qui se font tuer, blesser. On le voit dans les dossiers à l'ONAC, pour les secours. Ils font trois ans d'engagement, ce n'est pas plus. Maximum 5 ans. En dehors de ça, c'est fini, on les jette comme des malpropres. Ils sont jeunes, ils ont une famille, des enfants. Ils n'ont plus d'argent. Il faut trouver un travail. Comment voulez-vous qu'ils viennent dans les associations pour redresser le flambeau de la mémoire ? C'est terminé. Ils ont d'autres soucis. Nous, on les avait ces soucis, mais le contexte n'était pas le même. On était déjà habitués à une vie difficile<sup>6244</sup>. »

Michel Chanteux considère qu'il dirige une amicale dans un combat perdu d'avance : « Dien Bien Phu, les gens s'en foutent. Il ne faut pas se faire d'illusion, quand je ne serai plus là, ça tombera à l'eau<sup>6245</sup>. » Cela signifie pour nombre de dirigeants associatifs rencontrés que, de toute manière, la disparition de la génération des combattants d'Indochine laisse place à l'histoire davantage qu'à la mémoire, qu'elle sera peut-être moins représentative de leur état d'esprit et des sacrifices personnels consentis à leur époque. Au-delà de la chute des effectifs, cela signifie, pour les derniers vétérans, la disparition du témoignage direct et cette inquiétude permanente de ne pas être compris et encore moins entendu, puisque pour beaucoup d'entre eux, seuls les acteurs peuvent comprendre ce qui s'est passé en Indochine. C'est la fin programmée de cette phrase adressée à toute personne

---

<sup>6244</sup> Entretien de l'auteur avec Louis Simoni, *op. cit.*

<sup>6245</sup> Conversation téléphonique de l'auteur avec Michel Chanteux, le 20 février 2019.



extérieure au conflit : « vous ne pouvez pas comprendre, vous n'y étiez pas <sup>6246</sup> ! »; phrase au demeurant pas totalement exempte de réalisme, mais qui reste l'argument déniait plus ou moins poliment à l'interlocuteur la capacité de comprendre une situation que, globalement, l'historien connaît souvent mieux que le vétéran mais qui reste le seul à pouvoir témoigner de sa propre expérience et de son état d'esprit personnel pendant ce conflit.

Alors que faire ? Les conséquences négatives sont multiples et les associations n'ont pas de marge pour trouver une solution viable. « Les effectifs : certes ils diminuent et la relève ne se fait pas, c'est un constat !!! » souligne Marceau Martin en 2016, voyant qu'en une année à l'ACUF, les cotisations ont baissé de 21%. Faut-il que les associations fusionnent pour ne pas disparaître ? Jacques Bonnetête, président de l'ANAPI depuis 2000, interrogé sur le Comité d'Entente, qu'il préside depuis 2008, tient des propos en ce sens dans un entretien au Souvenir français, le 3 juin 2019. Il souligne l'inquiétude devant la disparition des témoins : « Le Comité est pleinement conscient du fait que le souvenir et les sacrifices consentis par les combattants d'Indochine en faveur de notre pays ne doivent pas s'effacer avec la disparition progressive et inéluctable des derniers survivants de ce conflit ». La solution d'intégrer les OPEX est la plus simple. Comme les associations, le Comité d'Entente s'ouvre aux plus jeunes pour qu'ils reprennent le devoir de mémoire :

« Cette question a d'ailleurs fait l'objet de nombreux échanges au sein du Comité d'Entente lequel rassemble [...] une cinquantaine d'associations de vétérans. Aussi lors d'une de ses dernières réunions, celui-ci a-t-il pris la décision de s'ouvrir aux plus récentes générations du feu ayant participé aux opérations extérieures menées par la France depuis 1963. D'où la nouvelle dénomination qui est la sienne désormais : Comité National d'Entente Indochine – Missions Extérieures. De la sorte, on peut raisonnablement espérer que ces plus jeunes vétérans auront à cœur de perpétuer la mémoire non seulement de leurs combats mais également de ceux de leurs grands Anciens d'Indochine ».

Jacques Bonnetête va ensuite plus loin, le recours aux OPEX ne suffisant pas : « D'une manière plus générale, ce Comité pourrait fusionner avec une des grandes associations ou fédérations : Maginot, l'UNC (Union Nationale des Combattants) ou/et le Souvenir Français, en particulier pour les communes où existent des monuments et des stèles<sup>6247</sup>. » Le Comité national d'Entente a longtemps dû gérer la dispersion des associations liées à l'Indochine, fournissant un effort de près de quarante ans pour la pallier. André Laperle a résumé ses débuts en entretien :

« Le Comité d'entente, c'est Gignac, au départ. Gignac était secrétaire général de l'ACUF. A l'époque, l'ACUF c'était très important, 50 000 adhérents ! Simon l'a aussi présidé. Beucler lui a succédé. [...]. Je me suis très bien entendu avec Beucler. On était très copain. »

Dès le départ, les luttes d'influence s'exercent de la part des plus grandes associations dans un organisme censé faire l'unité entre toutes :

---

<sup>6246</sup> Maurice Vaïsse (dir), *L'armée française dans la guerre d'Indochine (1945-1954)*, op. cit., p 134. Jacques Allaire, au colloque sur l'armée française dans la guerre d'Indochine, adresse cet argument définitif à Michel Bodin, suite à par un désaccord sur la formation des soldats d'Indochine : « Je ne vous attaque pas. Vous n'y étiez pas. Vous ne pouviez donc pas savoir ». Michel Bodin, poliment, n'a pas répliqué à Jacques Allaire.

<sup>6247</sup> « Trois questions à Jacques Bonnetête », op. cit. (*Idem*).

« Mais même le comité d'entente, au début, ça n'a pas été facile, parce qu'il y avait l'ACUF, l'ANAI, l'ANAPI. Beaucoup voulaient prendre la présidence. C'était « ôte-toi de là que je m'y mette ». Au Comité d'Entente, Gignac était secrétaire général, Beucler président, et Gignac dit que son association ne peut plus supporter financièrement cette charge. Moi j'étais très ami avec Beucler, que j'avais invité à Aix-Les-Bains pour présider notre congrès, et comme je siégeais dans la salle comme simple président d'association, Beucler depuis la tribune m'a dit « Laperle, vous me rejoignez ; vous êtes secrétaire-général ! Qui est contre ? » Voilà comment je me suis retrouvé secrétaire-général de l'Entente. »

C'est l'ancien secrétaire d'État aux anciens combattants de 1977 à 1978 et ancien député de Haute-Saône de 1968 à 1981 qui s'impose à l'époque, à la hussarde, au vu de son rôle politique passé :

« Il a fallu l'autorité de Beucler. Donc là, on a réussi à être lui président, moi secrétaire général désigné par Beucler. Il me disait : « vous êtes bien avec tout le monde ». Je lui répondais : « je les écoute ! ». Quand ils ont raison, je marche. Quand ils ont tort, je laisse courir. Je ne contredis pas, ce n'est pas la peine. Le fait est qu'on a monté un gros truc. Le comité d'entente représentait 52 associations à l'époque<sup>6248</sup> ! »

Jacques Bonnetête a raison de dire que c'est le Comité d'Entente qui a obtenu des résultats concernant la valorisation de la mémoire combattante d'Indochine car ce Comité a eu le mérite de rassembler des associations rivales, de former un groupe de pression influent, bien plus qu'une association en particulier. Par contre, les mérites qu'il lui attribue semblent oubliés des efforts et de l'influence d'autres personnalités, individuellement, à l'image d'André Laperle : « A ce titre il (Le Comité d'entente, NDA) a obtenu le statut de « Prisonnier du Viet-Minh » par une Loi du 31 décembre 1989. En matière de Mémoire, il a été à l'origine du transfert du Soldat Inconnu à Notre Dame de Lorette, puis de la Nécropole de Fréjus inaugurée en 1994 par le Président de la République François Mitterrand<sup>6249</sup>. » Au Comité comme ailleurs, les cadres vieillissent et ne parviennent pas à dynamiser leurs actions au point de marquer la mémoire collective de la société française, probablement parce qu'il est impossible que son empreinte soit profonde. Le contexte n'a jamais été porteur, du type de conflit au loin qu'est la guerre d'Indochine, laquelle n'a souvent provoqué que l'indifférence dans la société sauf quelques brefs sursauts d'intérêt. La division du monde combattant est également, à mon sens, l'une des principales raisons de cette mémoire écartée.

Dans un pays en paix relative, qui regarde les OPEX à distance et le passé militaire sans empathie particulière, les associations d'anciens combattants sont respectées mais non soutenues. Le public est nombreux au défilé du 14 juillet pour applaudir ce qui est - une armée chatoyante et rassurante - mais clairsemé lors des commémorations, car « le passé est passé ». Le monde combattant est lui-même divisé, il semble s'épuiser car les anciens combattants disparaissent ; comment en serait-il autrement ?

Les vétérans et les associations déçus par le manque d'écho de leur histoire et de leur mémoire ont connu un sentiment de « mémoire retrouvée » en 1992-1993, années de films sur l'Indochine, d'inauguration du mémorial de Fréjus jusqu'en 2005 et la tenue de la première journée d'hommage aux morts pour la France en Indochine. Mais le « soufflé mémoriel » est ensuite retombé malgré

---

<sup>6248</sup> Entretien avec André Laperle, *op. cit.*

<sup>6249</sup> « Trois questions à Jacques Bonnetête », *Le Souvenir français.fr, Ibid.*

des discours valorisants, chaque 8 juin. Leur amertume reste ou redevient vive depuis cette date et les efforts d'Édouard Philippe en 2018 et 2019 pour les rassurer sur la place des mémoires combattantes d'Indochine dans la mémoire nationale et l'estime que l'État porte à leur engagement, ne peuvent suffire à effacer toutes les critiques du passé et la longue absence de gestes de l'État à leur endroit.

Se sentant déçus, attaqués ou délaissés, les associations ont parfois tendance à se rétracter sur les acquis historiques et mémoriels sélectionnés pour ne conserver qu'une histoire sanctuarisée, sacralisée que les nouvelles analyses historiques ont du mal à bouger.

### 1.2.2 Un discours qui divise : une histoire sanctuarisée, une mémoire sacralisée

« Par ailleurs, la disparition des témoins de l'Histoire ne doit pas conduire à son oubli, et il est plus que jamais nécessaire d'œuvrer en faveur de la transmission de la mémoire aux jeunes générations<sup>6250</sup>. » (Bruno Gilles)

Une autre source de difficultés fragilise la place des associations combattantes dans la société. Leur rapport à l'histoire et à la mémoire suscite des divisions entre elles et en elles. C'est l'un des problèmes liés à leur balkanisation ; elles ne parlent pas toujours de la même voix. Cela tient à leur histoire et à leurs dirigeants. Certaines considèrent la mémoire plus fiable que l'histoire et la sacralise. Dans le même ordre d'idée, l'histoire est surtout valable quand ce sont des historiens-combattants de la guerre d'Indochine qui l'analysent. Hors de l'analyse des historiens-vétérans Yves Gras, Raymond Toinet (moins cité) et Robert Bonnafous, des témoignages des vétérans, le discours apparaît gelé. C'est autrement plus dévastateur que ce que Pierre Desroche nommait devant moi, « les chicayas<sup>6251</sup> » entre associations.

Il est bien légitime que les mémoires individuelles soient très différentes d'un vétéran à l'autre, même au sein de la même unité au point qu'ils se demandent parfois s'ils ont vécu le même conflit et les mêmes combats. Si, grâce aux efforts du Comité d'Entente, les associations se retrouvent globalement sur la même ligne face à des politiques, des types d'ouvrages concernant le conflit ou des faits d'actualité, c'est autant par conviction que par solidarité malgré des discours parfois très différents sur leurs méthodes d'analyses du conflit. Les vétérans, de leur côté, peuvent s'agacer d'attitudes – on parle dans ce cas de postures – de leurs camarades ou d'associations dont ils réprovent la stratégie et les discours. En quoi le manque d'ancrage du discours du monde associatif combattant dans la mémoire sociale peut-il être le résultat d'un discours *identitaire* qui divise les vétérans eux-mêmes ? Les dissensions entre combattants ou entre associations viennent de la volonté de sacraliser la mémoire, la parole du témoin, du moins de certains témoins, et de faire de même, sacraliser, sanctuariser une histoire de la guerre d'Indochine qui tient ses boucs

---

<sup>6250</sup> Bruno Gilles, Avant-propos, *extrait du rapport apport pour avis n° 143 Tome I (2019 2020) de la commission des Affaires Sociales*, Sénat, 21 novembre 2019 ; <https://www.senat.fr/rap/a19-143-1/a19-143-11.html#toc1>.

<sup>6251</sup> De l'arabe, shaka, « plaintes », « querelles ».

émisaires responsables de la défaite, puisqu'une partie des combattants sont persuadés de ne pas avoir été vaincus quand d'autres étaient soulagés d'en finir, inquiets de voir la situation de dégrader jusque devant Hanoi. De fait, l'histoire doit être favorable au CEFEO et à l'armée française pour conserver son honneur en rejetant toute source d'échec et de déshonneur sur les gouvernements, les communistes, la société française indifférente. L'objectif plus ou moins assumé des associations dont l'un des moteurs est de transmettre la mémoire combattante, est de partir des mémoires individuelles divisées à une mémoire collective gravée dans le marbre d'une guerre héroïque, malheureuse, avec des victoires retentissantes et une armée affaiblie par les sabotages des communistes, le manque de matériel et d'adhésion de la Métropole à son combat. À partir des années 1970, aidée par la littérature combattante qui multiplie les ouvrages sur les personnalités des plus belles unités du CEFEO et fait de Dien Bien Phu le centre de la geste indochinoise, la guerre n'est qu'héroïsme des combattants et horreurs des « camps Vietminh » plus brutaux que les nazis. Toute autre version est un mensonge de la *bien-pensance* et des historiens ou enseignants liés aux communistes. Les grands ouvrages que sont l'histoire de la guerre d'Indochine, d'Yves Gras, en 1979 et la thèse de Robert Bonnafous sur les prisonniers de guerre du CEFEO dans les camps Vietminh en 1985 sont des bases d'analyse essentielles et intangibles pour comprendre le conflit et ses aspects les plus surprenants. Mais l'analyse évolue en fonction de la découverte des archives, de l'évolution des témoignages et de la société. Ce n'est pas un domaine statique dont le sens est éternel, surtout lorsqu'il bénéficie encore d'une mémoire vivante.

Je demandais à une dirigeante d'association, présidente de section, si je pouvais interroger quelques vétérans de sa fédération, en 2017. La réponse fut « oui, mais » et finalement « non ». « Le choix de votre sujet me semble dangereux dans le monde du politiquement correct où nous vivons. La vérité n'est pas bien vue du monde enseignant et mes anciens parlent en vérité ». Cette fin de phrase m'a beaucoup étonné et pas seulement le « mes anciens » en titre de propriété. Il est rare de voir opposer à ce point la « vérité des combattants » aux enseignants ou historiens alors que j'avais déjà entendu Francis Agostini et André Laperle, dès le premier contact, me prévenir de la potentialité des témoignages de hâbleurs qui avaient tout fait en Indochine et des exagérations voire des mensonges de certains anciens combattants. Un autre dirigeant de la même association m'a demandé si je « sacrifiais à la pensée unique », c'est-à-dire celle de l'université, forcément opposée aux combattants d'Indochine.

Les commémorations sont l'occasion de rappeler la responsabilité pleine et entière des gouvernements dans le déclenchement de la guerre – point discutable au vu de l'attitude des chefs du CEFEO fin 1946 – dans les erreurs concernant la mission attribuée aux unités en Indochine, voire dans les opérations puisque dans le discours qui suit, la défaite de la RC 4 est « l'échec de cette politique » gouvernementale. Or elle est surtout un échec de conception militaire. Toutes les trois lignes, la responsabilité est bien appuyée et le CEFEO est l'instrument qui subit et tente de gagner, sans espoir face à l'incurie des gouvernements et, fait original vis-à-vis des autres discours

associatifs, celle des souverains « des trois pays » d'Indochine tout autant peu impliqués dans la guerre. La proposition de discours adressée à l'UNC début 2020 en vue de la journée du 8 juin 2020 est claire :

« L'année 1950 en Indochine est marquée par le désastre de la RC 4 et par l'arrivée du général de Lattre. Elle nous rappelle que la guerre est la continuation des rapports politiques avec l'appoint d'autres moyens<sup>6252</sup>. Les postes français jalonnant la RC 4 veulent exprimer le rétablissement de l'autorité française sur l'Indochine. Le Gouvernement français a chargé ses armées de remplir cette mission plus politique que militaire sans leur en donner les moyens. Les militaires ne ménagent pas leur sang pour atteindre cet objectif. Le désastre de la RC 4 consacre l'échec de cette politique. En arrivant en Indochine, le général de Lattre met les forces armées françaises d'Indochine au service du Vietnam, du Laos et du Cambodge pour combattre les organisations révolutionnaires marxistes. Les souverains de ces trois pays ne prennent pas la tête de leurs armées pour mener une guerre qui est désormais la leur. Dans ces conditions, les sacrifices consentis par les soldats de la France sont vains. L'échec final est inévitable. Nos anciens d'Indochine n'ont pas cessé, pendant neuf ans, de combattre vaillamment dans le cadre des politiques commandées par le Gouvernement. En cessant le combat, elles peuvent s'approprier la phrase du roi François 1er quittant l'Italie après la bataille de Pavie : « Tout est perdu sauf l'honneur<sup>6253</sup>. »

Il apparaît souvent que la mémoire combattante collective oscille entre « la geste héroïque », comme le regrettait Hélie de Saint Marc et la mémoire victimaire, mue par un traumatisme qui n'a pas seulement pour origine les horreurs d'une guerre totale et d'une captivité insupportable mais les traumatismes de la défaite, de l'abandon de supplétifs, de la victoire du communisme auxquels se rajoutent ceux de la guerre d'Algérie et de la chute de Saigon, avec des retours en Métropole déprimants.

C'est cette assimilation des deux conflits décoloniaux très critiqués, la défaite face aux vietnamiens communistes mais pas face aux fellaghas, l'abandon de l'Indochine et de l'Algérie qui ont amené les vétérans et les associations – et les passionnés de ces conflits – à une défense intransigeante et sans nuance contre les critiques qui ne peuvent que salir l'honneur de l'armée française. Elle conjugue la détestation envers les responsables de la défaite qui ne saurait être l'armée mais ceux qui l'ont trahie, avec la défense de l'armée en Algérie, du CEFEO, et par contrecoup celle de la colonisation. En 2017, annonçant son passage sur Radio-Courtoisie, un membre de l'ANAPI explique :

« J'ai intitulé cette séquence : « Regards sur la guerre d'Indochine » car je compte bien lui appliquer un regard de vérité, rappeler ce que l'on ne dit jamais ou pas assez, à savoir que la guerre d'Indochine n'a pas été perdue à Dien Bien Phu ou même sur la RC 4 mais... à Paris et à Genève ! Quelles qu'ont été les fautes militaires et, évidemment, il y en a eu (Qui n'en commet pas ? Napoléon lui-même en fit tout au long de sa prodigieuse carrière, à Waterloo, bien sûr, mais aussi à Marengo, à Iéna, à La Moskova, qui furent pourtant des victoires), les responsables furent les gouvernements. Cela sera dit comme il se doit<sup>6254</sup> ! »

Si le gouvernement débute et termine les guerres et en est donc responsable, une partie des vétérans pensent que la responsabilité du CEFEO est exonérée de la perte de l'Indochine alors même que

---

<sup>6252</sup> Cette adaptation de Clausewitz arrive curieusement après la première phrase sur le désastre de la RC 4.

<sup>6253</sup> *Unc.fr*, proposition de message du 8 juin 2020. Site consulté en juin 2022. Le message est enlevé, la page « manifestations patriotiques » ne conservant que les projets de 2021 et 2022.

<sup>6254</sup> Philippe de Maleyssie, Message de notre chargé de communication, ANAPI, relayé le 29 mai 2017.

les généraux Navarre et Cogy ont perdu cette bataille de Dien Bien Phu montrée comme décisive à la fin d'une guerre de neuf ans où les Français n'ont pas pu vaincre une armée ennemie d'abord embryonnaire qui finit par submerger l'élite de l'armée française. On peut se demander comment le CEFEO aurait pu encore continuer une guerre de pourrissement qui dégradait d'année en année ses forces et réduisait le territoire contrôlé. La sacralisation du témoin victime de la « lâcheté » de son gouvernement, de l'indifférence de ses compatriotes minés par le communisme et de la cruauté de l'ennemi s'appuie sur la sanctuarisation d'une histoire favorable au CEFEO, à l'héroïsme des combattants. L'ennemi est toujours appelé (mais pas seulement par les associations) « Vietminh », terme réducteur qui ne peut être qu'un mouvement de militants communistes et non un État alors que la RDV est reconnue de fait le 6 mars 1946 par le gouvernement français. Plus les historiens révèlent les méfaits de la colonisation, les tortures<sup>6255</sup>, les erreurs de commandements, les héros coupables d'erreurs ou de violence, une analyse historique faussée ou incomplète, plus l'honneur de l'armée semble attaqué et plus les réponses de certains vétérans, des associations sont intransigeantes.

Mais cela contribue également à éloigner de ce discours que certaines associations ont employé ou relayé, des vétérans qui se sont documentés depuis leur retour, ont lu, réfléchi, confronté les faits et les analyses et n'ont jamais cherché à être considérés comme des héros. Les polémiques à répétition les ont, pour une partie d'entre eux, lassés par ce qu'ils considèrent comme une politisation du discours voire de certaines associations, lesquelles affichent pourtant officiellement leur apolitisme. La focalisation sur d'avantageux boucs émissaires évite d'évoquer les lacunes du combat, du CEFEO, le manque de formation des combattants, les erreurs des chefs engagés dans une voie sans issue.

Le discours à tenir aux jeunes générations n'est pas ambigu ; il est d'un autre âge. Il est moralisateur, cherchant à rappeler aux plus jeunes que leurs grands-pères ou arrière-grands-pères ont combattu pour la liberté, mais cela ne passe pas forcément bien lorsque ces jeunes, ressentent peu la fibre patriotique centrée sur l'armée, puisque le lien armée-nation s'est effondré, notamment depuis 1997<sup>6256</sup> et remarquent que le CEFEO luttait contre l'indépendance des résistants indochinois. De ce fait, les générations issues des pays anciennement colonisés par la France ou d'autres pays européens ont du mal à comprendre que l'armée française ait pu combattre contre la volonté d'indépendance d'une partie de la population d'un territoire si éloigné de la Métropole. Vu du présent, cela semble inutile. C'est la raison pour laquelle les tenants d'un discours moralisateur à l'avantage du CEFEO utilisent le levier du combat commun typique de la guerre

---

<sup>6255</sup> 1945-1954. France Indochine. La « sale guerre », *L'Histoire* n° 499, septembre 2022, pp. 28-56. Les commentaires sur les réseaux sociaux montrent le refus de nombre de commentaires de reconnaître cette explication historique.

<sup>6256</sup> Ayant connu la période du service militaire, je peux témoigner qu'il ne donnait pas non plus la fibre patriotique pour une bonne partie de ceux qui considéraient le subir, d'autant plus que statistiquement, en 1988, près de la moitié d'une année de conscription y échappait par des moyens divers.

froide contre le communisme que de Lattre a développé dans sa rhétorique pour dynamiser ses troupes, les Vietnamiens et la population métropolitaine dont il réclamait le soutien. Cela permet également de rejeter l'idée d'indépendance chez les nationalistes en accusant les partisans de la RDV comme seul groupe autochtone favorable à celle-ci ; idée fausse dont le gouvernement et les chefs du CEFEO s'aperçoivent dès 1954 avec Diem, chez lequel la double obsession est d'anéantir le communisme et de chasser la France du Vietnam. Un constat que bien peu de discours du monde combattant relèvent depuis. La tutelle colonisatrice puis tardivement post-colonialiste après la reconnaissance de l'indépendance du Laos, du Cambodge et du Vietnam est rejetée autant par les Cambodgiens d'un roi Sihanouk pressé de s'en émanciper que d'un Ngo Dinh Diem démissionnaire en 1953 devant la pression des Français sur le jeune Bao Dai.

Une partie des discours associatifs et ceux venant des vétérans poursuivent cette focalisation anticommunisme qui transforme la guerre d'Indochine en une guerre idéologique avant toute chose. C'est probablement l'argument le plus influent de la mémoire combattante collective sur les mémoires individuels des vétérans. Elle se base sur la charge émotionnelle d'une mémoire amère d'avoir dû quitter l'Indochine, d'avoir subi les discours du commissaire politique et une captivité souvent atroce dont l'esprit ne garde, dans ce cas, que le lien entre l'extermination des prisonniers français et la responsabilité d'un ennemi de l'intérieur communiste pour construire cet objectif de la guerre d'Indochine rappelé par le général de Lattre comme le général Juin, de combat idéologique pour la survie de la France. La définition des boucs émissaires cible le PCF traître à sa patrie (et Boudarel par la même occasion), les gouvernements incompetents, et aujourd'hui l'Éducation nationale – des gens jugés de gauche, principalement – qui écartent l'histoire de ce conflit par idéologie anticolonialiste. Nous avons là tous les ingrédients d'une mémoire politisée via l'anticommunisme obsessionnel, accusant les suspects désignés de...politisation du conflit, de l'histoire, de la mémoire.

La position hostile au communisme des vétérans reste compréhensible puisqu'ils ont assimilé les violences rencontrées pendant ce conflit à l'idéologie communiste distillée par la propagande au niveau des soldats de l'APV. Les prisonniers de la RDV qui l'ont subi, ont souffert du matraquage idéologique qu'ils appellent *lavage de cerveau*, de l'humiliation à leurs yeux de ne plus pouvoir utiliser leur grade, d'être traités de « vipères lubriques », de « criminels de guerre » et d'utiliser le vocabulaire marxiste pendant la vie quotidienne des camps. L'influence du commissaire politique, ajoutée aux insultes rencontrées chez les militants et sympathisants communistes et cégétistes à l'aller et/ou au retour en Métropole leur reste en mémoire soixante-dix ans plus tard, et provoque, pour nombre d'entre eux, de la haine ou, pour les plus modérés, un ressentiment inextinguible. Le *pardon* est compliqué et minoritaire.

Cela est bien plus choquant lorsque ces sentiments sont reproduits par leurs descendants dans une post-mémoire agressive que par les vétérans d'Indochine qui ont connu la guerre, les camps, les insultes et ont, en quelque sorte, « gagné le droit de haïr » leurs adversaires, d'autant plus qu'ils

ont aimé l'Indochine et ses populations. Ces deux sentiments forment ainsi un équilibre, une logique qu'il est difficile d'analyser dans leur intensité respective ; l'une répond-elle nécessairement à l'autre ? Assimiler les violences au communisme permet d'enlever toute charge négative contre une la cruauté d'une population asiatique dont les combattants se méfiaient en opération, qu'ils aimaient en même temps ou qu'ils disent aujourd'hui aimer. Lucien Bodard parle de « cruauté chinoise » qu'il élargit à cette partie d'Asie, cruauté qu'évoque également Jean Hougron.

Président du Comité d'Entente, Jacques Bonnetête pourrait voir dans la guerre d'Indochine un mouvement de décolonisation qui lutte pour la fin du système colonial français et pour l'indépendance. Non, la finalité de la mémoire, c'est « de faire comprendre aux jeunes générations que cette guerre avait pour objectif d'éviter que les trois pays (Vietnam, Laos, Cambodge) tombent sous la férule communiste, ce qui malheureusement fut le cas<sup>6257</sup> ».

Pour lui, transmettre aux élèves la mémoire combattante de la guerre d'Indochine, c'est expliquer que l'objectif était la lutte contre le communisme, ce qui est très partiel et partial. La plupart des combattants d'Indochine ne sont pas partis pour cette raison. Nul doute qu'ils aient ramené d'Indochine, d'autant plus en étant accueillis avec brutalité par les insultes, une solide aversion pour le communisme. Cela seul ne justifie ni la guerre ni leur combat. Mais cela en dit long sur le logiciel mémoriel d'une telle ligne politique pour plusieurs dirigeants et son excès d'analyse politique qui a éloigné des vétérans du mouvement combattant. Pierre Nora pose le problème d'un enfermement de la mémoire dans un cercle vicieux de « ruminantion » d'une défaite jamais digérée par une partie du monde combattant, qui se traduit dans un discours parfois radicalisé, qui se transmet comme tel dans les générations suivantes de la post-mémoire :

« Car le véritable problème que pose aujourd'hui la sacralisation de la mémoire est de savoir comment, pourquoi, à quel moment le principe positif d'émancipation et de libération qui l'anime peut se retourner et devenir une forme d'enfermement, un motif d'exclusion, et une arme de guerre. La revendication de la mémoire est dans son principe une forme d'appel à la justice. Dans son effet, elle est devenue souvent un appel au meurtre. C'est peut-être le moment de reprendre, contre la mémoire, le procès qu'il y a un siècle Nietzsche instruisait contre l'histoire et de redire comme lui dans ses *Considérations inactuelles*, mais en remplaçant le mot « histoire » par le mot « mémoire » : "Il y a un degré d'insomnie, de ruminantion, de sens historique [entendez ici : « mémoriel »] au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé, et finalement détruit, qu'il s'agisse d'un individu, d'un peuple ou d'une civilisation". C'est ce message de la mémoire dont nous devons, aussi, nous souvenir »<sup>6258</sup>.

Ceux qui émergent dans cette ligne mémorielle de sacralisation mémorielle accusant exclusivement le pouvoir politique de l'époque et le communisme d'avoir causé la défaite en Indochine sans voir les lacunes mêmes du CEFEO. Ils s'isolent encore davantage parce qu'une partie des associations et des vétérans, pour ceux que j'ai pu rencontrer, le GNCI avec André Laperle ou des individualités comme Pierre Desroches ne souscrivent pas à une analyse aussi manichéenne. Ils se montrent sans indulgence sur le rôle du communisme en Indochine comme en

---

<sup>6257</sup> <https://le-souvenir-francais.fr/trois-questions-a-jacques-bonnetete/>

<sup>6258</sup> Pierre Nora, L'avènement mondial de la mémoire, *Transit* n° 22, 19 avril 2022.



France et sur les erreurs de gouvernements instables qui n'ont pas assumé de décision franche en donnant suffisamment de moyens aux soldats du CEFEO ou en arrêtant le conflit. Mais ils mettent aussi en avant les erreurs qui sont celles des leurs chefs, les lacunes du corps expéditionnaire. Ils comprennent que stratégiquement, une mémoire victimaire, vivant sans cesse dans une focalisation sur les mêmes « coupables », ne peut réussir à exister pour elle-même, non pas parce que la société est inspirée par le communisme, mais parce que cette victimisation n'aboutit qu'à rendre l'image mémorielle de l'Indochine trop politisée. Les anciens d'Indochine qui refusent cette ligne parfois outrancière se bornent à s'en éloigner sans la dénoncer ; tant il est compliqué d'aller à l'encontre de ses compagnons d'armes.

La défense de la colonisation, enfin, est également ce qui sépare les anciens d'Indochine. Leur génération a connu une France puissante grâce à sa victoire de 1918 et à l'apport de son empire colonial. Il est logique qu'ils partent en pensant défendre l'empire français pendant la guerre d'Indochine et aujourd'hui de défendre le rôle de la France dans le développement des territoires coloniaux. Une partie d'entre eux défendent l'œuvre coloniale française parce qu'ils l'ont vue en Indochine sous forme de réalisations matérielles. Ils se sont rendu compte qu'ils ne défendaient pas *la France* en Indochine mais ils ont constaté qu'elle avait dans bien des domaines aménagé le territoire et cherché à protéger les populations, notamment sur le plan de la santé ; d'où l'argument liée à cette œuvre française dans les colonies :

« Non, je n'ai jamais pensé que l'Indochine “ était la France ” ! Cependant ma culture, depuis l'enfance, me faisait considérer l'aventure coloniale française comme une grande œuvre humanitaire (et non comme un « crime contre l'humanité » – cf. Macron !). Le peu que je connaissais déjà de l'Algérie, ce que je découvrais en Indochine ne faisait que confirmer mes impressions. La colonisation française avait fait prendre plus d'un siècle d'avance à ces pays sur leurs pays voisins. L'indépendance du Vietnam au sein de l'Union Française me semblait une solution valable qui a échoué faute de leadership crédible au Sud-Vietnam. En fait, l'objectif du Vietminh n'était pas “l'indépendance” mais l'installation toute simple d'un nouveau domino du communisme international dans le SE asiatique. Dans ce sens la guerre que nous menions me paraissait parfaitement justifiée. Aujourd'hui mes sentiments n'ont pas changé<sup>6259</sup>. »

Je cite ce passage parce qu'il me paraît synthétiser la pensée de beaucoup de vétérans et d'associations, l'expression de nombre de mémoires individuelles et de la mémoire combattante collective : le communisme, l'œuvre coloniale française, le Vietminh (et non la RDV), les critiques contre la colonisation comme la phrase d'Emmanuel Macron en 2017 et pour une partie des combattants, *a priori* minoritaires à l'époque du conflit, la lutte contre le communisme comme raison de combattre en Indochine. Mais d'autres vétérans, aujourd'hui ont exprimé leur sentiment que le combat de l'adversaire pour l'indépendance était logique et que la France n'avait pas forcément développé le territoire avec équité, notamment en voyant l'attitude de certain Français d'Indochine envers les « *niacs* ».

---

<sup>6259</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

Par conséquent, les divisions du monde combattant, qu'elles concernent les relations entre associations ou celles entre associations et vétérans, sont une donnée supplémentaire dans les difficultés d'exister, de faire coexister les mémoires combattantes dans un contexte social, historique qui ne se complait plus dans les récits d'épopées qui permettaient auparavant à l'histoire et aux mémoires de guerre d'apporter un certain prestige aux anciens combattants. La mémoire combattante collective reste marquée par les souffrances des combattants, ce qui donne un caractère victimaire et amène beaucoup de revendications et le soutien ostensible et répété de l'État, que l'on trouve dans les discours lors des polémiques et plus régulièrement lors des commémorations. Peu visibles jusque dans les années 1970, longtemps inaudibles, elles se raccrochent dans un premier temps à la mémoire véhiculée par les unités de l'armée et dans l'histoire « fédératrice » livrée par l'État. Vétérans et associations combattantes ont pu et peuvent encore trouver en l'armée un interlocuteur compréhensif, respectueux de ses anciens et de leurs mémoires, qui reste un porteur de mémoires combattantes grâce aux traditions militaires et aux vecteurs de transmission de la mémoire des « grands anciens ». Pour combien de temps encore ? Comme pour la direction des associations, la question des mémoires combattantes concerne leur historicisation et la place que leur réservera l'institution militaire après la disparition des témoins.

### 1.3 L'armée, du mythe à l'oubli partiel des mémoires combattantes d'Indochine : un partenaire inconstant des associations combattantes

« Une armée est à la fois ombre et substance, croyance et action, âme et matière<sup>6260</sup>. » (G.A. Kelly)

Cette phrase de Georges Armstrong Kelly, écrite en 1965, au début de la guerre du Vietnam soit onze ans après la fin de la guerre d'Indochine et trois après celle d'Algérie, prend tout son sens si l'on se rappelle que l'armée française, à cette époque, ressent encore le malaise de deux conflits perdus successivement en dix-sept ans, à l'issue desquels elle s'est divisée sur l'avenir de l'Algérie. Les traumatismes ajoutés de juin 1940, des abandons de territoires, de la répression à l'égard des putschistes, du dégagement des cadres suspects ont tout autant cassé l'élan de la victoire de 1945 que les défaites elles-mêmes. L'armée française a mis beaucoup de temps à s'en relever et une partie du monde combattant ne s'en est jamais complètement remis.

L'armée est donc en soi un corps complexe, dans une dualité permanente et contradictoire de structure, d'action...et de mémoires ; un corps structuré mais avec de grandes inégalités internes entre les troupes d'élite et ceux que ces derniers appellent encore les « planqués », entre le terrain et l'école de guerre. L'armée est un équilibre entre pesanteur des guerres indéchiffrables puis perdues et gloire du passé, entre le mur de ses traditions et le renouvellement de ses techniques,

---

<sup>6260</sup> Georges Armstrong Kelly, *Lost soldiers, the French Army and Empire in crisis : 1947-1962*, Cambridge, Massachussets, The MIT Press, 1965, 404 p. ; traduction *Soldats perdus*, Paris, Fayard, 1967, 484 p. ; p. 16.

entre la vocation et l'emploi contraint par le contexte, entre la protection d'une population et les violences de guerre ; enfin entre son prestige auprès de la société et la méfiance qu'elle suscite désormais.

Or les mémoires combattantes d'Indochine sont empreintes de ce malaise de l'armée et le monde combattant est fragile de son hétérogénéité, de la prise de distance de la société à son égard. Les vétérans sont tiraillés entre la défense complète du CEFEO, et les exigences d'une vérité historique toujours en construction, les ombres et les lumières des actions militaires, de leurs chefs, de son propre destin. Ils sont parfois nostalgiques du temps révolu des colonies où l'armée était source de rêve et de vocations, objet de prestige social, guerrier et d'une gloire réelle ou fantasmée. En apparence, l'armée et les associations combattantes sont dans une fusion mémorielle logique puisque les vétérans du CEFEO et leurs représentants associatifs ont consacré une partie de leur vie à l'armée - un temps d'engagement ou leur carrière - et ces derniers attendent de leur maison mère qu'elle protège ses *grands anciens*, qu'elle les valorise comme une référence prestigieuse sinon glorieuse dans les discours, les cérémonies. Les vétérans estiment que leur sacrifice doit être entendu et relayé. Qui d'autre que l'institution militaire pourrait le mieux réaliser cet objectif ?

### 1.3.1 Une armée empreinte de mythologie combattante indochinoise ?

« Tu verras c'que c'est qu'l'Indochine. Ecoute la chanson d'un soldat »<sup>6261</sup> (Chant « Marie – Dominique »).

Au retour d'Indochine, l'institution militaire accueille les combattants d'Indochine avec un certain soulagement au vu de son besoin de cadres, d'hommes, de matériel à fournir en Algérie et pour répondre aux demandes de l'OTAN. Mais ces *revenants* pendant ou à la fin de la guerre d'Indochine, ne voient ni prise d'armes ni félicitations sauf en Algérie pour quelques unités de légionnaires. Personne ne les félicite, ni ne les assiste sur le plan psychologique. L'armée elle-même reste discrète sur les heurts à Marseille, et les retours d'Indochine s'ouvrent sur le silence, bien vite suppléé par les nécessités d'envoyer des unités en Algérie. Après la guerre d'Algérie, les traditions de l'armée ont inclus des références à l'Indochine à plusieurs niveaux. Plusieurs vecteurs de mémoires combattantes, issus d'une mémoire collective militaire institutionnalisée par l'armée, jouent un grand rôle de remémoration du souvenir d'Indochine en même temps qu'un hommage à ceux qui ont combattu.

Les cérémonies et prises d'armes ont lieu à des dates bien précises concernant les traditions d'une unité ou d'un corps de troupes en général, comme le 30 avril – la bataille de Camerone –

---

<sup>6261</sup> « Les paroles du chant *Marie Dominique* ont été écrites par Pierre Mac Orlan, célèbre poète et écrivain en hommage à l'Indochine et aux troupes de marine. La musique a été composée par l'accordéoniste Victor Marceau ». Association du musée des troupes de marine, 25 novembre 2019. C'est un chant sur l'Indochine coloniale mais il est très chanté pendant la guerre d'Indochine. En ligne : <https://www.facebook.com/AAMTDM/posts/chant-tmdlhistoire-du-chant-marie-dominique-les-paroles-du-chant-marie-dominique-o/2806208192758411/> (consulté le 14 mai 2021).

pour la légion et le 29 septembre – la Saint-Michel – pour les unités parachutistes et la légion - parachutiste. Elles sont l’occasion de célébrer, dès la fin de la guerre d’Indochine, des anciens de ce conflit mis en valeur, ou simplement *invités*. Les deux dates citées sont l’occasion de réunir dans la même fraternité les troupes actuelles et les anciens. La cérémonie du 30 avril invite depuis 1947 trois anciens de la légion à porter la main articulée du capitaine Danjou (le porteur avec deux accompagnateurs) tous considérés comme méritants<sup>6262</sup>. Les anciens d’Indochine ont très souvent été honorés pour accomplir cette tâche, depuis James Dimitrov, premier ancien d’Indochine à avoir cet honneur en 1954, Joseph Estoup en 2022, le dernier<sup>6263</sup>. Le 29 septembre et le 7 mai (voire le 20 novembre pour l’opération *Castor*), sont les occasions de célébrer les parachutistes et Dien Bien Phu.

Les chants militaires sont un autre vecteur de mémoire concernant l’Indochine. Plusieurs unités font référence au conflit dans leur chant de marche ou dans ceux plus classiques comme « Marie – Dominique » pour la Coloniale. Certaines ont commencé la tradition du chant citant la guerre d’Indochine…pendant ce même conflit comme le chant du 7<sup>ème</sup> BCCP (« Aujourd’hui c’est jour de fête Tous les paras vont sauter sur Ho-Chi-Minh et ses Viets ») en 1949, unité dissoute plusieurs fois jusqu’à sa fin définitive en 1992. Celui du 1<sup>er</sup> BEP, à partir de 1948, date de son début de séjour en Indochine, s’intitule « contre les Viets<sup>6264</sup> », adaptation comme souvent d’un chant allemand adopté ou non, selon les sources, par la LVF. Chanté jusqu’en 1961, à la dissolution du 1<sup>er</sup> REP, il n’apparaît plus dans les cérémonies officielles mais reste chanté lors de celles qui le sont moins. D’autres accompagnent les nombreux noms de promotions des écoles d’officiers et de sous-officiers d’Indochine qui ont chacun un chant évoquant ce conflit, comme *Combats de Tu Lê*, titre et nom de promotion de l’EMIA (Ecole militaire interarmes) en 1992, centré sur un épisode du conflit :

Un jour d’octobre, loin de chez eux,  
Parachutés près du Viet - minh,  
600 soldats au cœur de feu,  
Prêts à mourir pour l’Indochine.

#### Refrain

Leur âme est pure, leur foi profonde,  
Leur volonté faite d’acier,  
Que leur courage nous inonde,  
Comme dans les combats de Tu - Lê } bis

#### II

Dans les combats, dans les assauts,  
N’ayant nulle crainte pour leur corps,  
Officiers et paras Bruno<sup>6265</sup>,  
Aux mains de dieu confiaient leur sort.

<sup>6262</sup> Seule l’année 1961 a vu la cérémonie annulée après le putsch, la légion étant accusée d’y avoir participé quelques jours auparavant Le putsch d’Alger, suivi par beaucoup d’anciens d’Indochine, a duré du 21 au 25 avril 1961.

<sup>6263</sup> « Ils ont porté la Main du capitaine Danjou », *FSALE*, 2022. En ligne : <https://www.legionetrangere.fr/index.php/79-infos-fsale/945-ils-ont-porte-la-main-du-capitaine-danjou> (Consulté la dernière fois le 18 juillet 2022).

<sup>6264</sup> Thierry Bouzard, *Histoire du chant militaire français*, Paris, éditions Grancher, 2005, p. 244.

<sup>6265</sup> « Bruno » est l’indicatif radio et le nom de guerre de Bigeard, chef de corps du 6<sup>ème</sup> BPC en 1952.

### III

L'effort, la sueur et le sang,  
Laisées sur des pistes perdues,  
Permirent d'en sauver 400,  
Lorsque personne n'y croyait plus.

### IV

Honneur et gloire à ces soldats,  
Tombés au cœur du pays Thaï,  
C'est par leur courage et leur foi,  
Qu'ils emportèrent la bataille »<sup>6266</sup>.

La retraite – l'exfiltration pour éviter de dire « fuite » (« qu'ils emportèrent la bataille » est ainsi un peu surévalué) – du 6<sup>ème</sup> BPC du commandant Bigeard, pour échapper à la destruction de son unité, aurait pu être considérée comme une défaite. Mais elle a eu une résonance pour ces futurs officiers, voici presque trente ans, parce que son déroulement du 16 au 23 octobre 1952, est une véritable odyssee, devenue épopée, qui marque le début de médiatisation de son chef et la révélation de sa science du combat. Magnifiée par ce chant, elle fait la synthèse de tout ce qu'un officier peut espérer manifester comme qualités dans toute sa carrière. De multiples valeurs galvanisantes sont parsemées, pour les unes quasi-mystiques (« âme pure », « foi profonde » et « foi » répétée en fin de chant, « prêts à mourir »), symboles de puissance (« volonté faite d'acier », « courage » cité deux fois, « nulle crainte »), de résistance (« effort », « sueur », « sang » tirés des mots répétés par Bigeard pour justifier l'entraînement très dur de son bataillon, qui sauve effectivement ses hommes), pour finir par « honneur » et « gloire » au sommet du Panthéon des valeurs militaires.

Valoriser le 6<sup>ème</sup> BPC et son chef, considéré avec le 3<sup>ème</sup> BCCP comme l'une des meilleures unités ayant combattues en Indochine, est logique parce que ce parcours est l'un des grands faits d'armes du conflit. Comme l'époque a changé, le nom de cette promotion n'a pas suscité autant de polémiques que le nom de *Ceux de Dien Bien Phu*, pris par la promotion de Saint-Cyr 1953-1955, en 1954. Ce chant comme le nom de la promotion qui l'accompagne rappellent l'importance qu'ont les symboles dans l'armée, qui construisent une mémoire collective militaire sous formes de souvenirs qui sont autant d'exemples pour les jeunes officiers et d'hommage pour les anciens.

Il témoigne également de la survivance, dans l'armée, d'une image courageuse, « héroïque » du « mythe para » ou du « mythe Bigeard » issus de la mémoire combattante d'Indochine et du mythe que représente parfois dans l'armée, la guerre d'Indochine à elle seule. Dans une guerre perdue, valoriser une défaite comme Dien Bien Phu ou un épisode comme Tu - Lê qui a fait gronder des soldats à l'époque, voyant la décoration de presque tout un bataillon au stade Mangin, montre bien l'évolution et le rôle d'une mémoire combattante collective : valoriser les victoires ou, à défaut, le courage des soldats.

---

<sup>6266</sup> Combat de Tu-Lê, *Musique-militaire.fr*, 28 février 2010. En ligne : <https://musique-militaire.fr/ecoles/ecole-militaire-interarmes/combats-de-tu-le> (*Idem*).

Xavier Boniface souligne, à ce propos, que le nom d'un parrain choisi pour le nom d'une promotion « est donné en exemple des vertus militaires qui doivent guider les futurs cadres de l'armée » et, dans un sens plus large, « représente ce que l'armée, à travers ses élites, veut dire d'elle-même et du métier d'officier ». Il ajoute que « dans ce Panthéon militaire [...], la guerre d'Indochine occupe une place non négligeable »<sup>6267</sup> depuis 1945, ce qui n'est pas un hasard.

Sur les 64 promotions de Saint-Cyr, l'ESM-ESMIA de 1945 à 2008 et l'EMIA de 1961 à 2008, il distingue trois types de choix : les noms de combats et événements d'Indochine, « Dien Bien Phu », « Ceux de Tu-Lê » pour l'ESM(IA) ou « Dalat » pour l'EMIA mais aussi « Indochine », « Extrême-Orient ». Ensuite des noms d'officiers « tombés en Indochine » (8 pour la première, sept pour la seconde) bien qu'une partie d'entre eux (le lieutenant-colonel Brunet de Sairigné, le capitaine Stéphane) soient morts banalement dans des embuscades après une brillante carrière, plus valorisable, pendant la Seconde Guerre mondiale. Enfin, troisième catégorie, les officiers dont ce n'est qu'une partie de carrière, parfois la plus valorisée, officiers supérieurs (« Lieutenant-colonel Jeanpierre », Lalande) ou généraux en Indochine, (Leclerc et de Lattre, Gilles), les officiers subalternes (Morin, Guillemot, Bourgin). Soit « au total 40 à 45 % des noms de promotions dans les deux écoles, (qui) font allusion à l'Indochine<sup>6268</sup> ». C'est considérable mais Boniface rappelle que 80 % d'entre ceux qui sont tombés en Indochine « ont été choisis entre 1982 et 2008, ce qui souligne le caractère tardif du phénomène mémoriel ». Cela correspond effectivement à la période du début (1980) de la politique mémorielle concernant l'Indochine à l'apogée (2005) de cette politique.

Enfin, Xavier Boniface analyse une propension de l'ESM (IA) à choisir davantage d'officiers supérieurs ou généraux qui atteignent les plus hauts-grades car sortant de l'élite formée par cette école par rapport à l'EMIA dont le recrutement qualifie les légionnaires et les troupes coloniales, principaux corps d'origines de ces parrains. Ces derniers sont des anonymes « porteurs des vertus militaires en général, de la gloire et de l'esprit de sacrifice » pour ceux de Dien Bien Phu et de Tu Lê ; les tués au combat sont « les héros militaires par excellence. Leur vertu exprime dans leur sacrifice suprême » en étant allés au bout de leur devoir, enseigné à l'école. « Leur sacrifice, accentué par leur jeunesse, contribue à les faire entrer dans la légende<sup>6269</sup>. » Il rappelle également la persistance du statut de héros q dans les chants de promotion, le rôle de chevalerie de l'insigne de promotion.

Il semblerait donc que ce conflit, plus que la guerre d'Algérie qui le suit, soit « un marqueur identitaire » regroupant « une culture militaire fondée sur l'aspiration à l'aventure, la foi en des valeurs traditionnelles comme l'honneur mais aussi à une forme de romantisme d'exclusion et à un refus du conformisme ». Il semblerait enfin, comme le souligne en partie Boniface, que plus l'armée baisse

---

<sup>6267</sup> Xavier Boniface, « Noms de promo : le choix des anciens d'Indochine », *Inflexions*, n°16, 2011/1, pp 147-155. Il souligne également que ce décompte est difficile du fait que certains officiers ont fait leur carrière en Indochine, c'est-à-dire qu'ils y sont morts prématurément ou une partie seulement.

<sup>6268</sup> *Ibid.*

<sup>6269</sup> *Ibid.*

en prestige social, plus l'Indochine s'éloigne dans la mémoire collective et plus les élèves-officiers la choisissent comme référence par l'intermédiaire de leurs parrains, comme un espoir de rêve, d'aventure dans une carrière aujourd'hui plus technique et davantage tournée vers la Métropole ou de courtes OPEX qui n'ont rien à voir avec une carrière « sous l'empire colonial » comme auparavant. Peut-être est-ce également un regret de ne pas avoir connu cette époque « glorieuse » qui devient justement un mythe parce que l'Indochine est, certes, une défaite mais magnifiée dans l'aventure exotique et dans l'honneur. C'est l'identité mémorielle de cette guerre qui est tout sauf classique.

Signalons, pour terminer que de 2009 à 2023<sup>6270</sup>, l'Indochine n'est représentée à l'ESM que par quatre parrains de promotion (général Fourcade, capitaine Hervouët, général Saint-Hillier et général Caillaud<sup>6271</sup>) et une promotion partagée entre les lieutenants (et frères) Thomazo morts l'un en Indochine, l'autre en Algérie. La seconde Guerre mondiale en regroupe six, la Première Guerre mondiale deux et l'Algérie un. A l'EMIA, par contre, quatre parrains se sont illustrés en Indochine et pas les moindres (De Puy Montbrun et Delayen pour les commandos, Bigeard et Le Boudec pour les parachutistes), la référence la plus importante devant les trois mentions de la Seconde Guerre mondiale (Vallette d'Osia, Mairet, armée des Alpes), les OPEX (Afghanistan, Uskub), la Première Guerre mondiale (Nungesser), le Premier Empire (Bessières, Eblé) et... La guerre des Gaules (Gergovie) !

L'armée soigne donc la mémoire de la guerre d'Indochine puisqu'elle en tire des exemples de personnages à honorer. Elle garde donc un rôle important dans la transmission d'une mémoire combattante collective de la guerre d'Indochine qui, en ce sens, ne vieillit pas puisqu'elle fournit toujours des références aux cadres de l'armée, laquelle en tirent des sujets de fierté dans la conduite des hommes qu'elle a formés, ce qui atteste, au passage, de leur qualité.

Toutefois, à côté de cet hommage légitime, cette mémoire s'éloigne à tout point de vue, même pour celle qui en reste une importante porteuse de mémoire.

### 1.3.2 Un conflit de plus en plus éloigné

« Dans un siècle on se souviendra encore de Guynemer, mais le pilote de Dakota à Dien Bien Phu, lui, sera définitivement enterré<sup>6272</sup> ! » (Pierre Caubel).

Or la guerre d'Indochine s'éloigne dans le temps. Les unités de l'Union française n'existent plus et d'autres conflits sont venus agrandir le domaine des expériences militaires de l'armée française dont les chefs sont aujourd'hui nés après la fin des guerres de décolonisation. Si nulle autorité, politique et militaire, ne conteste le courage des combattants d'Indochine ni la pertinence

---

<sup>6270</sup> La promotion 2019 ayant choisi en 2020 le nom du sous-lieutenant Maurice Genevoix qui n'est pas saint-cyrien mais écrivain emblématique de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale.

<sup>6271</sup> Les deux premiers s'illustrent en Indochine, qui est une étape de carrière pour les deux derniers.

<sup>6272</sup> La figure et le nom de Guynemer ne sont plus autant populaires, sauf dans l'armée de l'air.

des innovations nées pendant ce conflit grâce aux initiatives de ses cadres d'alors, le temps a passé de l'histoire héroïque et de l'exemple de ses modèles. Hormis à titre individuel, les militaires ne vivent plus au rythme mémoriel des Murat ou des Bournazel, ni à celui de Ponchardier et de Bigeard, sauf dans les corps de troupes les plus emblématiques d'Indochine dont la mémoire est structurante à travers leur réputation légendaire et leur esprit tactique.

Les cadres d'aujourd'hui, quelle que soit leur fierté personnelle, fort légitime, d'appartenir à une institution militaire ou une unité qui s'est illustrée dans les combats d'Indochine, apprennent une histoire différente parce que plus vaste en références, en expériences dans un cadre plus technique et encore plus diversifié. Depuis les années 1960, l'armée a intégré les paramètres d'une guerre atomique, du terrorisme, de la protection des sociétés, des interventions humanitaires qui s'accordent mal avec l'expérience indochinoise. La guerre d'Algérie et les OPEX du Tchad, d'Afghanistan, du Mali, d'Irak ont rempli le corpus de connaissances militaires en tout domaine et sur d'autres continents (les pays africains) qui s'éloignent des guerres passées dont la mémoire subsiste surtout en surface et dans le cœur de certains de ses cadres. La guerre d'Algérie a innové dans l'apport tactique des hélicoptères, rarissimes en Indochine et uniquement utilisés pour les évacuations sanitaires ; la rapidité d'intervention des troupes hélicoptérées, leur souplesse d'emploi a révolutionné en partie les opérations militaires. L'adaptation, à mon sens maladroitement et décalée, de la guerre révolutionnaire par l'armée française en Algérie a ouvert d'autres perspectives dans l'action psychologique.

Par la suite, les OPEX en Afrique, depuis l'opération *Ecouvillon* en 1958, rarement évoquée, au Sahara espagnol contre l'ALN marocaine, suivie plus tard l'opération *Bonite* sur Kolwezi en 1978 ont projeté plusieurs milliers de soldats avant l'opération *Barkhane* au Mali et au Sahel qui ont apporté, avec d'autres missions plus humanitaires ou politiques en Côte d'Ivoire et en Centrafrique, de multiples expériences face à tout type de d'adversaire ou de population.

La guerre du Golfe rassemble à grand-peine en plein désert, en 1990-1991, un corps expéditionnaire dans un cadre international sous commandement américain, menant une guerre conventionnelle dans un milieu aride compliqué. Les interventions en ex-Yougoslavie sont très particulières dans un contexte de force d'interposition et de maintien de la paix en Europe, provoquant des affrontements militaires qui coûtent 55 morts à la France de 1992 à 1995. A partir de 2002, la guerre d'Afghanistan colle davantage à l'expérience indochinoise face à une guérilla qui connaît très bien son territoire aux dépens d'une armée étrangère. Les combattants talibans sont moins nombreux que l'APV rencontrée soixante ans auparavant, mais elle fait de nombreux morts pour un temps de paix en Métropole (90 morts de 2002 à 2014) avec une opinion publique qui se demande progressivement ce que leur armée fait là-bas. Elle se termine – logiquement – par un abandon du territoire dans un conflit sans issue autre que politique et, d'ailleurs, par un nouvel



abandon d'autochtones « compromis » par leur aide aux Français, les traducteurs afghans. L'expérience acquise sous d'autres cieux a souvent tendance à s'oublier.

Par conséquent, l'accumulation des conflits depuis 1954, d'une grande diversité de types de situations, avec un matériel bien plus moderne révolutionne les conditions de vie et d'intervention des troupes françaises, à commencer par des communications bien plus faciles avec les familles restées en Métropole, et par une pensée stratégique renouvelée. La guerre d'Indochine devient progressivement une référence ancienne, de moins en moins liée aux conflits du XXI<sup>e</sup> siècle, auxquels participe, depuis, l'armée française et qui s'éloigne dans un passé plus respectueux et fantasmé qu'une référence tactique à l'emploi des forces actuelles. La mythologie guerrière a pris de l'âge et les vétérans d'Indochine ne peuvent que constater les différences avec leur époque.

Les anciens d'Indochine sont toujours invités dans les corps de troupes et unités qui célèbrent le souvenir de Dien Bien Phu et rendent hommage à des combattants connus, des baptêmes de promotion. Comme tout ancien professionnel face à l'évolution de son corps de métier, les anciens combattants ont souvent regretté l'armée de leur temps en entretien; le panache, l'état d'esprit, la déférence face aux « grands anciens » et aux exploits du passé militaire face à celle d'aujourd'hui, teintée à leurs yeux d'un professionnalisme que rien ne distingue des autres corps de métier, la prise de risque exceptée. Les références aux mémoires combattantes d'Indochine se font plus rares de la part des responsables de leur arme en particulier ou de l'armée en général, et ce, en plusieurs occasions. « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était » dans l'armée et le temps de la guerre d'Indochine appartient à l'histoire.

L'armée devient logiquement un partenaire plus inconstant dans la diffusion des mémoires d'Indochine puisque les références militaires postérieures comportent bien plus d'exemples adaptés à l'époque actuelle. Si les mémoires d'Indochine sont structurantes pour les parachutistes, les légionnaires, voire les commandos, elles le sont moins pour les autres armes et corps de troupes. Les historiens et penseurs militaires, que sont Michel Goya et Ivan Cadeau sont plus « critiques » face aux opérations de la guerre d'Indochine. L'ouvrage d'Ivan Cadeau sur le conflit a suscité des réactions négatives sur plusieurs points qui valent dans la bouche de certains vétérans comme un « lâchage » de l'armée puisqu'ils considèrent que l'historien ne les défend pas suffisamment. Mais son ouvrage est rigoureux, historique et non destiné à défendre une mémoire ou un camp.

Michel Chanteux ne se fait plus d'illusions au sujet de la pérennité des associations d'Indochine :

« En 2014, il y a eu un défilé à l'ETAP, le chef de la 11<sup>ème</sup> DP « était réceptif. Mais les jeunes militaires s'en foutent et l'armée, on les emmerde avec l'Indochine ! DBP, les gens s'en foutent. Il ne faut pas se faire d'illusion, quand je ne serai plus là, ça tombera à l'eau. Si on ne faisait pas de cérémonies, on n'en parlerait pas. On fait des cérémonies en mai (7 mai) et novembre (20 novembre), c'est tout<sup>6273</sup>. »

---

<sup>6273</sup> Conversation téléphonique avec Michel Chanteux le 20 avril 2019.

Certaines armes ou corps de troupes, du moins leurs chefs, estiment que la guerre d'Indochine est un passé difficilement utilisable dans les références de l'histoire ou de l'emploi de leurs forces et que ce passé, tout respect envers les anciens mis à part, est à ranger dans une bibliothèque car il est le témoignage d'un autre temps, techniquement, militairement révolu. Or pour les anciens d'Indo, il s'agit davantage d'une nouvelle « trahison en rase campagne »<sup>6274</sup>. Pierre Caubel est ainsi entré en colère devant l'oubli du conflit par sa propre institution ; « Il y a trois ou quatre ans je m'étais ouvert de ce souci au Chef d'état-major de l'armée de l'air, le général Palomarès qui, lui-même, avait mis en évidence devant moi son total désintérêt de l'Indo et de Dien Bien Phu ! » écrit-il<sup>6275</sup>. Il explique par mail, un peu plus tard, les différences de générations et les contrastes entre les différentes parties de l'armée de l'air, dont les mémoires semblent volontairement contrastées à ses yeux :

« Il y a une explication au désintérêt général que laisse cette guerre, même au niveau des derniers CEMAA (chefs d'état-major de l'armée de l'air, NDA). Ceux-ci n'étaient-ils pas encore en culotte courte, ou plutôt n'étaient pas nés ou encore au biberon, à l'époque où la France entière se désintéressait totalement des opérations en Extrême-Orient. Seuls les derniers jours de Dien Bien Phu ont éveillé l'attention, mais ont vite été oubliés. D'autre part l'armée de l'air souffre du "complexe Guynemer" : Seuls les "chasseurs" peuvent être de vrais aviateurs et de véritables héros ! Qu'un pilote de Dakota puisse accomplir un parachutage de nuit à très basse altitude, dans une cuvette large de dix km et sous la DCA fournie des Viets est sûrement un acte de courage et d'abnégation digne des plus grands. C'est incontestable. Mais ce pilote ne sera jamais qu'un transporteur. Dans un siècle on se souviendra encore de Guynemer, mais le pilote de Dakota à Dien Bien Phu, lui, sera définitivement enterré. Ayant été successivement dans ma carrière pilote de transport, bombardier puis pilote de chasse, mon jugement ne peut être que parfaitement objectif<sup>6276</sup>. »

Son courrier au Général Pierre Niclot, directeur de publication de la revue des anciens élèves de l'école de l'air, *Le Piège*, est un constat sévère de l'oubli du rôle de l'armée de l'air dans le conflit indochinois :

« Cher camarade,

« Devoir de mémoire », le terme revient dans les propos de notre époque. Vœu pieux pourtant si souvent oublié. C'est ainsi qu'avec beaucoup de tristesse je constate que « La Guerre d'Indochine » s'efface aujourd'hui de la mémoire collective de notre pays. [...]. Et si parfois on évoque devant eux l'Indochine, c'est le plus souvent pour stigmatiser une présence coloniale en effaçant, bien sûr, tous les apports de cette présence : routes, voies ferrées, ports ou Institut Pasteur, etc. Mais là où ma tristesse se transforme en colère, c'est lorsque je constate que cet effacement se produit même au sein de l'armée de l'air ! [...].

Vous pouvez alors imaginer quels ont été mes sentiments en découvrant les quelques lignes nécrologiques consacrées dans le dernier numéro du « Piège » à la mémoire du Général Rhenter. L'Indochine y est comme par hasard passée sous silence ! C'est oublier qu'avant d'être chef d'état-major de ceci ou de cela, le Général Rhenter a d'abord été un pilote, un combattant et un chef exemplaire comme Chef d'Opérations du GB 1/91 Gascogne, sur B 26. Contrairement à ce que semble faire l'armée de l'air aujourd'hui, c'est cette image que je garde de lui, bien plus que celle du général à cinq étoiles ! Pour moi, le général Rhenter, c'est d'abord cette phrase si souvent entendue sur la VHF, dans le ciel d'Indochine, en début de « run » de bombardement : « *Ici, Cinzano Noir, je passe sur inter !* » Nous ne devons plus être que trois ou quatre dizaines à garder encore ce souvenir dans nos mémoires. J'aurais aimé écrire ici « *cordialement* » avant de signer cette lettre. Veuillez, mon Général, m'en excuser. J'ai le cœur trop lourd pour le faire<sup>6277</sup>. »

<sup>6274</sup> Témoignage d'un ancien combattant qui n'a pas souhaité voir son nom cité.

<sup>6275</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>6276</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Caubel, reçu le 20 août 2018.

<sup>6277</sup> Pierre Caubel, « Oublier ? Jamais !! » Site Internet de l'EA 58, promotion Blériot, 26 janvier 2011. En ligne : <http://ea58.free.fr/pierre-caubel.html> (consulté le 21 août 2018).

Plus allusifs ou davantage soucieux de ne pas critiquer leur institution militaire, plusieurs anciens d'Indochine m'ont fait part d'une certaine désaffection des jeunes militaires qui leur parfois donnent le sentiment d'appartenir à la préhistoire. Le temps du conflit indochinois s'éloigne logiquement pour toutes les mémoires, devenant une mythologie basée sur des combats homériques et des guerriers légendaires, ou un souvenir assez héroïque utilisable par respect pour les grands anciens et pour d'éventuels emplois tactiques en cas de guérillas à l'avenir. Ce sont des mémoires parmi bien d'autres, dépassée par celles des guerres mondiales.

#### 1.4 La polémique, un instrument efficace de diffusion médiatique des mémoires ?

« L'honneur de nos armées a toujours été de reconnaître la valeur d'un adversaire vainqueur [...] mais aujourd'hui le chef de la diplomatie française les a déshonorées en saluant la mémoire d'un tortionnaire qui a méprisé les règles les plus élémentaires des droits des prisonniers de guerre. » (Guy Teissier)

Cette question qui insère le rôle de la polémique dans la construction et la diffusion des mémoires collectives peut apparaître provocatrice dans un premier abord, mais la vivacité – pour ne pas dire plus – des réactions d'une partie du monde combattant, en général, et des associations combattantes en particulier, lors de certains épisodes médiatisés amène à se poser la question des usages des mémoires et des stratégies employées pour les diffuser. Aucun témoin ne m'a fait part d'une stratégie travaillée très en amont par des vétérans, par une ou plusieurs associations, pour aboutir à l'utilisation d'un *événement* comme *incident* déclencheur d'un débat susceptible de médiatiser leur existence, leur rôle et provoquer un électrochoc favorisant l'émergence des mémoires d'Indochine.

Cette médiatisation de la mémoire par la polémique, qu'elle fasse l'objet d'une stratégie comme l'affaire Boudarel ou qu'elle soit plus épidermique comme à propos des documentaires d'Henri de Turenne et des communiqués gouvernementaux de 2013 et 2018 à propos de Giap et d'Ho Chi Minh est toutefois risquée pour les associations combattantes car elle peut aboutir, à l'inverse, à une image d'acharnement contre un homme, à une défense maladroite d'un passé « dépassé », d'une lecture figée à contre-temps, dans le sillage d'une guerre qui, finalement, n'est pas terminée dans certains esprits. Elle peut également diviser les vétérans, les associations, surtout si l'action échoue. Les rares polémiques qui ont concerné la guerre d'Indochine ont-elles servi ou desservi les mémoires combattantes ? Valorisent-elles les associations ?

##### 1.4.1 Les critiques tous azimuts : une affaire d'hommes et d'idéologies que rien n'apaise ?

« L'ANAPI a réagi en regrettant cet hommage aussi élogieux, indiquant que ses membres auraient apprécié une évocation du courage et des souffrances endurées par les combattants des deux camps pendant ce dur conflit et rappelant que 26 225 prisonniers sont morts dans les camps Vietminh, sous la responsabilité d'Ho Chi Minh, sur un total de 36 979 prisonniers, soit 71 %, pourcentage équivalant à celui des morts dans les camps nazis » (ANAPI, Communiqué du 10 novembre 2018).

L'histoire de la guerre d'Indochine ne s'écrit plus, ne peut plus s'écrire comme pouvaient le faire Bernard Fall en 1961 ou Yves Gras en 1979. L'analyse historique, les angles d'analyses changent vite. La personnalité des historiens, leur formation, leur contexte d'écriture donnent de nouvelles interprétations que viennent également préciser l'ouverture des archives, la découverte de mémoires individuelles jamais entendues et des tendances historiographiques plus libres ou plus accusatrices.

Mais l'impression donnée parfois par une partie des anciens combattants d'Indochine et des associations combattantes est qu'ils sont restés à la même lecture des faits et la même appréciation des personnages depuis la fin de la guerre d'Indochine, reprochant aux historiens et au pouvoir politique de jouer la diplomatie ou d'évoluer sur la question des mémoires d'Indochine à leur dépens. Ils ont tort ou raison ; le problème n'est pas là. Il est de donner l'impression de s'accrocher à des chimères et à une attitude définitive, sanctuarisée définissant les coupables et les victimes dans une analyse manichéenne qui, par son absence de nuances, montre qu'aucune blessure n'est refermée sur la guerre totale menée par l'adversaire ni sur les insuffisances du pouvoir politique. Cette attitude apparaît revancharde même si ce n'en est pas l'intention. La société et le pouvoir politique semblent avoir tiré un trait sur le conflit qui prend place dans les cérémonies d'hommages et sur les étagères des bibliothèques alors que pour les vétérans, le passé ne peut être soldé.

Il est difficile de parler aujourd'hui du communisme et de ses exactions sur le même ton qu'en 1954 ou en 1975, comme s'il existait encore à grande échelle, alors que les historiens qui l'ont soutenu directement et en ont teinté leurs analyses de la guerre d'Indochine ont admis leurs erreurs quand ils ont en ont fait et que bien des anciens combattants ont « jeté la rancune à la rivière ». Ce début de XXI<sup>e</sup> siècle était l'occasion d'aplanir les différences de lectures de la colonisation et de la décolonisation puisque l'on pouvait espérer que l'ouverture des archives, la mort de Georges Boudarel et l'afflux de témoignages allaient marquer l'apaisement progressif des mémoires, dynamiser les apports mutuels entre combattants et chercheurs, profitables pour une étude enfin équilibrée de ces sujets explosifs.

Or il n'en n'est rien, puisque qu'il est rare que cette question d'histoire et de mémoires soit vraiment traitée ou le soit sans heurts, qu'elle ne suscite pas de critiques susceptibles de transformer le débat historique en une polémique qui détourne le but initial, et que l'on puisse transmettre des connaissances avec un apport de témoignages, d'images et de commentaires dans un seul souci de vérité historique. Garder le flambeau de la mémoire signifie-t-il garder la même lecture des faits et de l'action des hommes ? L'esprit doit-il s'adapter à son temps et accepter son évolution ? Les polémiques viennent beaucoup de cet écart entre temps et esprit.

Après une longue période de guerre froide pendant laquelle historiens et monde combattant

ont mêlé histoire, mémoires et idéologies politiques, les personnalités ont changé des deux côtés et ces deux mondes longtemps hostiles l'un envers l'autre sont en plein renouvellement. Les historiens sont encore jugés antimilitaristes, gauchisants, tournés vers la *repentance* par le monde combattant, depuis plus de soixante ans. Les historiens qui ont eu le tort de ne pas critiquer ou traiter de monstres Giap, Ho Chi Minh sont disqualifiés pour le reste de leur vie comme étant communistes pro - vietnamiens, staliniens, génocidaires, quel que soit leur évolution personnelle depuis les années 1970. Philippe Devillers, Jean Lacouture, Pierre Brocheux et Alain Ruscio sont longtemps restés inaudibles pour le monde combattant, alors que ce sont des spécialistes de l'Indochine. Tout apport d'images issues de la RDV et toute analyse sur Ho Chi Minh ou Giap se voient ramenés à la violence du « Vietminh » envers les prisonniers français d'Indochine par la plupart des associations et des vétérans. Aussitôt surgissent leurs photos de revenants des camps squelettiques, décharnés, sortis de l'enfer.

De leur côté, l'armée, les anciens combattants et leurs associations se sont souvent vus taxés par les historiens de colonialistes en phase avec l'extrême-droite, de glorificateurs du temps des colonies, justifiant sans remords les tortures, les attentats de l'OAS, coupables d'être plus fascistes et anticommunistes que soucieux de vérité historique. Là encore le passé algérien a tendance à déborder sur les lectures du passé indochinois, au désavantage de ce dernier.

Ces polémiques et cette hostilité mutuelle de principe dévaluent surtout ceux qui les provoquent, soit par leur attitude, soit parce que l'objet du ressentiment finit par ne plus intéresser du tout et rabaisser un peu plus l'intérêt de ce point d'histoire qu'est la guerre d'Indochine, déjà moins évoqué que d'autres, et en faveur duquel un contexte hostile n'engage pas les chercheurs, les enseignants, les cinéastes ou de simples lecteurs curieux de ces questions à s'y investir. C'est probablement ce qui s'est passé à propos de l'étude de ce conflit qui a surtout intéressé, dès les années 1960 et encore aujourd'hui, les journalistes qui l'ont vécu, les historiens militaires ou de familles de militaires. Les autres ont préféré s'intéresser à la compréhension des cultures, des populations et des régimes politiques qui s'y sont succédés.

Les gouvernements n'ont pas échappé à ces affrontements teintés d'idéologies, que les polémiques révèlent de loin en loin. Ils ont été régulièrement accusés par les uns de favoriser les autres et d'adopter une lecture pro-colonialiste ou anticolonialiste de l'histoire ; et quand cela n'était pas le cas, d'arborer une indifférence méprisante, dans la mauvaise conscience d'avoir perdu deux guerres de décolonisation ou d'avoir saboté les efforts d'une armée qui tenait sa victoire.

Les historiens se sont méfiés des envolées teintées d'héroïsme des discours de Jacques Chirac qui a voulu réconcilier les mémoires et convaincre le monde combattant de son soutien, de la justesse de son combat. Mutuellement rassurés par cette politique mémorielle tant attendue, l'incursion de la majorité gouvernementale dans la question coloniale, c'est-à-dire dans une mémoire de la « colonisation positive » qu'elle a cherché à imposer à l'enseignement par l'article 4 alinéa 2 de sa loi du 23 février 2005 est restée l'initiative de trop, qui a mis fin, par l'ingérence du politique

dans une lecture imposée de l'histoire, à une politique mémorielle plutôt consensuelle, l'alinéa contesté étant retiré l'année suivante devant la déclaration d'indépendance de nombre d'historiens et d'enseignants. Les gouvernements qui ont suivi, jusqu'en 2018, se sont bien gardés de retourner dans le domaine de la décolonisation, hormis les discours annuels attendus du 8 juin et du 19 mars.

Le monde combattant a, de son côté, voué une rancune définitive aux chefs de la RDV et de l'APV, Ho Chi Minh et Giap, au point de les regrouper sous le vocable politique de « Vietminh » très réducteur et de les accuser d'avoir exécuté les prisonniers du CEFEO sans chercher à comprendre leur implication dans ce domaine. Apprenant de ma part qu'un colloque se tiendrait sur Dien Bien Phu à Hanoi en mai 2018, un dirigeant d'association m'a bien signifié avec force que son association n'y serait aucunement associée – elle ne l'était pas, de toute manière – puisque cette réunion se tenait au Vietnam, en quelque sorte, « chez l'ennemi » puisqu'en présence des autorités officielles. Malheur à celui qui, soixante-dix ans plus tard, alors que Ho Chi Minh et Giap sont morts et enterrés, leur tresse des compliments, même de principe. Les gouvernements ont changé. Ils ont très vite, dès 1954, cessé de considérer ces deux personnages pour lesquels des guerriers emblématiques comme Bigeard ont exprimé leur admiration, comme les ennemis des Français d'autant que les deux dirigeants ont protesté de leur amour pour la culture française jusqu'à la fin de leur vie. Pour le dire rapidement, la guerre était terminée.

Les polémiques qui vont suivre montrent que pour nombre d'associations et de vétérans, elle ne l'est toujours pas. Voyant la haine qui subsiste, on peut se demander si elle se terminera un jour. Dans certaines mémoires individuelles et collectives, probablement jamais. Il n'appartient pas à ceux qui n'ont pas connu ce conflit de *juger* ceux qui l'ont mené. Le problème est de savoir si la mémoire sert à entretenir le souvenir de la guerre et des haines et la réponse est oui pour une partie du monde combattant. La mémoire sert, dans ce cas, à éviter l'oubli des crimes de l'adversaire ; donc il faut que ce dernier puisse rester un criminel tout en ignorant ceux de son propre camp. Mais l'objet des mémoires est-il d'entretenir une haine et surtout, de la transmettre à sa descendance ? En quoi est-ce utile ? Cela suffit-il à expliquer les rôles précis de Giap et Ho Chi Minh, considérés comme les décideurs d'une politique presque génocidaire des autorités de la RDV ? Cette rancune permet-elle d'honorer davantage la mémoire des combattants d'Indochine et des prisonniers passés dans les camps ? Les retours des vétérans en ex-Indochine attestent de ce lien profond qui subsiste entre les anciens belligérants, surtout depuis le voyage des vétérans et associations en 1999 qui marquait une sorte de réconciliation avec l'adversaire ? Ce qui n'a pas empêché Jack Bonfils, organisateur de ce voyage, d'être accusé de traiter avec l'ennemi. Giap et Ho Chi Minh sont exclus du pardon et des hommages, souvent brefs au demeurant, que les officiels français leur rendent au passage pour des raisons plus diplomatiques que personnelles et en pensant aux relations politiques et commerciales futures des deux pays, sont cloués au pilori.

Cela est d'autant plus étonnant que les précédents chefs d'état ont montré du respect voire de l'admiration pour un général et un chef d'état qui sont partis d'un groupe politique et militaire faiblement armé en 1945 pour parvenir à construire un État victorieux de deux puissances occidentales. Pierre Journoud rappelle que le général de Gaulle a éprouvé envers Ho Chi Minh comme ce dernier envers lui, « une compréhension et un respect croissants et réciproques, teintés d'admiration »<sup>6278</sup>. A la fin de l'ouvrage, il écrit que Jean Sainteny, envoyé par Georges Pompidou aux obsèques d'Ho Chi Minh en septembre 1969 à Hanoi, avec un hommage, dans le message officiel, livrant les mots suivants : « figure ardente du patriotisme vietnamien [...], un homme d'état aux vues lointaines, qui s'est attaché, en particulier au cours de ces dernières années (les années 1960, NDA) à promouvoir un renouveau de l'amitié entre la RDV et la France »<sup>6279</sup>. Je n'ai pas souvenir d'avoir lu des commentaires outragés des associations combattantes ; de même en novembre 2009, quand François Fillon se rend au mausolée d'Ho Chi Minh et pose une couronne de fleurs pour lui rendre hommage au nom du gouvernement. L'indignation apparaît sélective.

La virulence de plusieurs associations par communiqués incendiaires ou navrés, lors des rares voyages officiels au Vietnam où la diplomatie est le mode d'expression normal, en vient à occulter le geste enfin réalisé par un président ou un chef de gouvernement français : rendre hommage à la mémoire des combattants d'Indochine. Cette attitude, à mon sens, ne sert pas les mémoires combattantes et risquent de montrer des associations « droites dans leur bottes » dont l'hostilité montrent que leur guerre n'est pas terminée. Je prendrai deux exemples.

Le 4 octobre 2013, le général Giap meurt, à 102 ans. C'est au ministre des affaires étrangères de publier un communiqué au nom du gouvernement. C'est donc Laurent Fabius qui le rédige. Il est de la génération qui se rappelle que ce civil, professeur d'histoire, est devenu l'un des plus grands généraux du XX<sup>e</sup> siècle, qui a défait ou contribué à défaire deux grandes armées occidentales, française et américaine :

« J'ai appris avec émotion le décès du Général Giap. Ce fut un grand patriote vietnamien, aimé et respecté par tout son peuple pour le rôle éminent et fondateur qu'il a joué pour l'indépendance de son pays. Il était profondément attaché à la culture française et parlait d'ailleurs parfaitement notre langue. Le Général Giap fut un grand patriote et un grand soldat. Alors que la France et le Vietnam sont devenus désormais des partenaires stratégiques, je salue aujourd'hui la mémoire d'un homme exceptionnel et présente mes profondes condoléances à sa famille et au peuple vietnamien ».

« L'émotion » de Laurent Fabius est sans doute de trop par rapport à l'événement. Mais tous les mots se voient critiqués. Jean-Dominique Merchet, spécialiste des questions de défense, qui écrit dans le blog *L'Opinion* un article à ce sujet le 20 octobre 2013, cite ce communiqué sous une photo d'un prisonnier français rescapé des camps et non sous une photo du général Giap pour montrer d'entrée son sentiment épidermique. Il cite en premier, le communiqué-réponse de l'ANAPI, mettant pour terminer en commentaire : « La diplomatie a ses obligations, mais un petit mot,

---

<sup>6278</sup> Pierre Journoud, *De Gaulle et le Vietnam (1945-1969)*, op. cit., p. 20.

<sup>6279</sup> *Ibid.*, pp. 419-420.

intelligemment (sic) tourné sur les souffrances des soldats français, n'eut sans doute pas été de trop de la part des autorités françaises<sup>6280</sup>. » Considérant la marge d'un ministre chargé des relations avec les pays étrangers, qui veut aplanir les différends avec le Vietnam et veiller à une bonne entente, je vois mal comment il aurait pu « glisser », dans le message diplomatique adressé aux Vietnamiens qui pleurent l'un des héros fondateurs de leur pays, la mention de son rôle criminel – rôle et chiffres par ailleurs contestés – dans la mortalité des prisonniers français de la RDV ! Le chef de la diplomatie n'a pas pour mission de déclencher un incident diplomatique. Mais il faut rappeler qu'il s'agit d'un gouvernement de gauche et que Laurent Fabius est autant détesté que François Mitterrand. L'ANAPI répond au communiqué par ce qui suit :

« L'Association Nationale des Anciens Prisonniers Internés, Déportés d'Indochine (ANAPI) et ses adhérents ont été choqués des propos trop élogieux tenus par Monsieur FABIOUS, lors de son éloge funèbre au général GIAP, salué comme un « homme exceptionnel ». En effet on ne peut pas, en ce qui concerne GIAP, dissocier le tacticien militaire du responsable politique du Parti communiste indochinois pour lequel il fut ministre de l'Intérieur et ministre de la Défense. Il est donc un des responsables des conditions inhumaines de captivité pour les combattants de l'Union Française, prisonniers du Viet Minh dont - sur 36979 – 26225 sont morts dans les camps, soit un taux de mortalité de 71%. Les survivants et les veuves, ne peuvent pas comprendre qu'un ministre français attribue à Giap des qualités qui ont coûté si cher à l'Armée Française et à la France<sup>6281</sup>

« Des propos trop élogieux », « On ne peut pas dissocier le tacticien militaire du responsable politique du parti communiste indochinois ». Il faut rappeler, au passage, que Giap est le ministre de la Défense de la RDV et non du PCI. Le rédacteur du communiqué semble ignorer, au passage, que ce PCI n'existe plus depuis 1945 puisque le Parti communiste vietnamien le remplace officiellement depuis cette date et ce qu'est le « Vietminh ». L'explication est que le général Giap ne peut avoir des qualités aussi importantes que celles citées puisqu'il a tué de nombreux Français de façon ignominieuse. Si l'émotion de vétérans et d'associations apparaît justifiable de ce point de vue, cette polémique atteste aussi d'une stratégie vietnamienne jamais admise dans son jusqu'au-boutisme par les anciens combattants et leurs représentants associatifs. Ho Chi Minh a déclaré dès 1946 une guerre totale à la France. Tout est subordonné à la victoire finale. L'absence de traitement plus que les mauvais traitements des gardiens des camps de la RDV, si l'on reprend les propres termes de Jean-Jacques Beucler (« Nous n'avons pas été traités du tout »<sup>6282</sup>), ont causé beaucoup de victimes dans les rangs des prisonniers. Mais il n'a jamais été certain que Giap en soit directement responsable.

De nombreux messages émanent du monde combattant, créant une polémique à la hauteur des souffrances ressenties pendant la captivité. Une lettre datée du 11 octobre 2013 a circulé à

---

<sup>6280</sup> Jean-Dominique Merchet, « Giap : les anciens prisonniers d'Indochine « choqués » par Laurent Fabius, Secret Défense, *L'Opinion*, 20 octobre 2013. En ligne : <https://www.lopinion.fr/blog/secret-defense/giap-anciens-prisonniers-d-indochine-choques-laurent-fabius-5245/page/1/0> (consulté le 22 mai 2021).

<sup>6281</sup> Communiqué de l'ANAPI. En ligne : <http://www.anapi.asso.fr/index.php/vie-de-l-association/225-communique-de-l-anapi> (*Idem*).

<sup>6282</sup> Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, *op. cit.*, p. 51.



l'époque, adressée à Laurent Fabius en réponse à son communiqué, relayée par les associations combattantes et celles qui les soutiennent. Quelques anciens comme Pierre Caubel la reprennent à leur compte pour l'envoyer également au ministre, politisant le débat, construisant un passé commun entre la gauche de Laurent Fabius et celle qui a collaboré avec l'État français du maréchal Pétain. L'auteur rappelle le « programme d'extermination » de Giap, dont le talent et les victoires sont rabaissées. D'où un lien de succession des « martyrs » des camps de prisonniers de la RDV après les martyrs des camps de concentration et d'extermination. Le vocabulaire reprend à l'identique celui de la Shoah et du régime nazi, le transposant au bilan supposé de Giap. Avec cette surenchère d'arguments et un ton injurieux envers un ministre, la guerre d'Indochine n'est pas terminée :

« Monsieur le Ministre

Ces hommes mourant sur des civières ne sont pas des déportés à Buchenwald ou Mauthausen, et pourtant avec des milliers d'autres camarades ils ont rejoint la longue cohorte des ombres et des martyrs de l'Histoire, qui appellent à un « devoir de mémoire » éternel et à l'indignation la plus vive, car le crime ici est resté impuni. Ces soldats français font partie des prisonniers, torturés et assassinés dans les camps du Général Giap en Indochine, plus de 30 000 n'en reviendront pas<sup>6283</sup> ! [...]. Nguyen Giap vient de mourir à l'âge de 102 ans, et je doute que la paix sera facile à son âme. [...]. Il fut aussi et surtout un chef militaire impitoyable sacrifiant ses hommes sans vergogne en cherchant à écraser par le nombre l'ennemi, comme à Dien Bien Phu en 1954, où la victoire n'est obtenue qu'après trois mois de combat et un effectif 10 fois supérieur en nombre !

Mais si Giap est le vainqueur incontestable de Dien Bien Phu (*aidé par les généraux chinois, des erreurs stratégiques françaises et un abandon politique des soldats français*) il est aussi et surtout le criminel de guerre qui organisa des camps de prisonniers qui furent le théâtre d'un programme d'extermination qui arriva jusqu'à 72% de taux de mortalité !!! [...].

Mais voilà que vous, Laurent Fabius, ministre des affaires étrangères, toute honte bue, léchant cupidement les pompes d'un pays émergent, faites l'éloge de cet assassin ! Chaque jour, votre indignation sélective nous mène à l'abreuvoir putride de la repentance communautariste, imposant votre vision partielle et donc partielle de l'Histoire. Car cet éloge, qui est une injure aux victimes de Giap constitue bel et bien un nouvel acte de trahison intolérable digne des plus infâmes collaborateurs (mais il est vrai que la gauche avec Doriot, Darnand, Laval... a de l'expérience dans le domaine !) [...]. Aujourd'hui j'ai honte de vous, de ce gouvernement de faquins et de cette France qui a oublié les chemins de la révolte et se laisse insulter et acheter par des criminels dont vous êtes les complices<sup>6284</sup> ! »

Un mois plus tard, une question écrite d'un député UMP de Marseille, ancien membre de la Commission de la Défense à l'assemblée, Guy Teissier, reprend l'argumentaire à l'adresse de Laurent Fabius, le 11 novembre 2013 et politise un peu plus cet aspect mémoriel. Il cite le communiqué dans son texte et fait la synthèse entre le texte de l'ANAPI et celui d'Erwan Castel. A cette date, le Front National et l'UMP, par communiqués et à l'Assemblée, font un front commun avec le monde combattant - du moins, les associations qui s'expriment - pour dénoncer ce texte :

« M. Guy Teissier appelle l'attention de M. le ministre des affaires étrangères par rapport à l'outrage qu'il a fait subir aux victimes du général Giap ([*'est moi qui souligne, NDA*] dont il a rendu un vibrant éloge, suite à sa disparition, reconnaissant en lui « un homme exceptionnel [...]. Doit-il lui rappeler, ou ce qui serait plus grave, lui faire savoir que le général Giap était un des principaux

<sup>6283</sup> Les passages ne sont pas soulignés dans le texte original, mais par moi, pour l'analyse de cette thèse.

<sup>6284</sup> En ligne : [https://www.soldatsdefrance.fr/Reponse-a-l-hommage-de-Laurent-Fabius-au-general-GIAP-mise-a-jour-du-20-10-2013\\_a1006.html](https://www.soldatsdefrance.fr/Reponse-a-l-hommage-de-Laurent-Fabius-au-general-GIAP-mise-a-jour-du-20-10-2013_a1006.html) (consulté le 16 juillet 2022). L'ASAF la relaie le 9 octobre 2012, mentionnant que la lettre vient d'un « anonyme » pour ensuite citer son nom trois lignes plus loin, Erwan Castel, ancien officier de l'armée française, qui se dit « militant breton, guide en Guyane et (combattant) séparatiste à Donetsk » sur sa page Facebook.

responsables politiques du parti communiste indochinois, ministre de l'intérieur, et ministre de la défense et qu'à ces titres, il est l'un des principaux responsables de la mort de milliers de prisonniers par manque de nourriture et de soins et dont il n'ignorait pas les supplices et souvent les tortures infligées. Dans ces camps appelés les « camps de la mort » 71 % des prisonniers ont ainsi trouvé la mort soit exactement 29 225 soldats de France. L'honneur de nos armées a toujours été de reconnaître la valeur d'un adversaire vainqueur[...]. mais aujourd'hui le chef de la diplomatie française les a déshonorées en saluant la mémoire d'un tortionnaire qui a méprisé les règles les plus élémentaires des droits des prisonniers de guerre<sup>6285</sup>. »

La réponse écrite du ministre est plus courte et rappelle habilement que les deux présidents Mitterrand et Chirac (fondateur de l'UMP) avaient rencontré le général Giap sans le traiter de criminel de guerre<sup>6286</sup> :

« La disparition du général Giap ramène la France aux heures douloureuses de son histoire partagée avec le Vietnam. Sans oublier le passé, il appartient de construire l'avenir. La France et le Vietnam sont aujourd'hui des pays amis qui entretiennent un dialogue constant et diversifié. Ce dialogue a été soutenu par le général Giap, que le Président François Mitterrand avait rencontré lors de son voyage au Vietnam en 1993 et le Président Jacques Chirac en 1997. [...]. C'est à cette figure historique, restée proche de notre pays, de notre langue et de notre culture qu'il est légitime de rendre hommage<sup>6287</sup>. »

Les associations n'ont pas, non plus, envoyé de missives critiques au général Bigeard qui a, à plusieurs reprises, salué le général Giap comme un très grand chef de guerre d'une armée courageuse et qui a dit publiquement, à plusieurs reprises, qu'il aurait été de son côté s'il avait été vietnamien. Cela ne l'avait pas empêché de faire la part des choses et de critiquer, par ailleurs, la cruauté des autorités de la RDV pour avoir fait mourir de faim et de misère physiologique bien des prisonniers de l'Union française.

Cinq ans plus tard, en novembre 2018, Édouard Philippe, premier ministre d'Emmanuel Macron, se rend au Vietnam pour une visite officielle dans un but de rapprochement économique et commercial, de partenariat stratégique et de resserrer les liens entre les deux pays, en particulier en rendant hommage aux combattants des deux camps de la guerre d'Indochine. A l'époque, malgré plusieurs visites de présidents de la République (dont Jacques Chirac en 1997 et 2004 et François Hollande en 2016) et de premiers ministres (François Fillon en 2009), seuls François Mitterrand en 1993 et Édouard Philippe en 2018, sont allés à Dien Bien Phu et ont rendu hommage aux combattants d'Indochine. Le premier était accompagné de Maurice Schmitt, ancien lieutenant à Dien Bien Phu en 1954 et chef d'état-major des armées jusqu'en 1991. Le second a emmené, le 3 novembre 2018, deux combattants de Dien Bien Phu, Jacques Allaire et William Schilardi. Mais ce geste très rare est vite déprécié par des réactions d'associations combattantes pour une visite survenue la veille à Hanoi. Le protocole a amené le premier ministre à visiter le bureau personnel

---

<sup>6285</sup> Assemblée nationale, 14e Législature, question écrite n°42324 de M Guy Teissier (UMP), publiée au JO le 12 novembre 2013. En ligne : <https://questions.assemblee-nationale.fr/q14/14-42324QE.htm> (*Idem*).

<sup>6286</sup> La même année, en 2013, sort un livre qui évoque ses efforts – ou ses attentions envers l'ambassadeur de France à Hanoi, Claude Bonnemaïson, pour lui montrer son amour de la culture française. Claude Bonnemaïson, *La Marseillaise du général Giap*, Paris, Edition Michel de Maule, 2013, 127 p.

<sup>6287</sup> En ligne : <https://questions.assemblee-nationale.fr/q14/14-42324QE.htm> (*Idem*).

d'Ho Chi Minh. Il signe le livre d'or avec cette sobre dédicace :

« À Hanoi, je suis heureux de célébrer l'amitié entre nos deux peuples et de rendre hommage au président Ho Chi Minh, artisan de l'indépendance d'une grande et belle nation. L'austérité sereine du bureau de Ho Chi Minh montre combien le travail et le calme, la détermination et la constance servent les projets des États »<sup>6288</sup>.

Sur Twitter, le premier ministre souligne ce sentiment, réel ou diplomate qui est le sien à la suite de cette visite, en répétant ces mots, le soir même : « Visite de la Maison de Hô Chi Minh avec mon homologue Nguyễn Xuân Phúc pour célébrer l'amitié entre nos deux peuples. L'austérité sereine du bureau de Hô Chi Minh montre combien le travail et le calme, la détermination et la constance servent les projets des États<sup>6289</sup>. » On est loin du ton de Laurent Fabius et de son « émotion » lors du décès de « l'homme exceptionnel » qu'était d'après lui le général Giap. Ici, Ho Chi Minh, auquel il « rend hommage » est paré des qualités de « calme », « détermination » et « constance ». Dans une visite officielle où chacun veut resserrer les liens, ne serait-ce que pour faire face au géant chinois tout proche, ce genre de communiqué apparaît classique, surtout envers celui qui a fondé l'État hôte. Mais c'est encore trop. L'ANAI publie un communiqué moins saignant que celui de 2013 mais « regrette » à nouveau « l'éloge » adressé au fondateur de la RDV sans allusion aux camps de prisonniers pour lequel il refait le parallèle avec les camps nazis. Mais surtout pas un mot sur l'hommage exceptionnel rendu à Dien Bien Phu. La mémoire traumatique des camps absorbe toute autre analyse, d'autant que l'on retrouve les mêmes arguments depuis trente-cinq ans :

« Ce voyage qui fut par ailleurs une réussite, a néanmoins suscité une vive émotion parmi les anciens combattants du fait de la signature du Livre d'Or de la ville de Hanoi et de l'hommage élogieux rendu à Ho Chi Minh. Par communiqué du 10 novembre 2018, l'ANAPI a réagi en regrettant cet hommage aussi élogieux, indiquant que ses membres auraient apprécié une évocation du courage et des souffrances endurées par les combattants des deux camps pendant ce dur conflit et rappelant que 26 225 (sic) prisonniers sont morts dans les camps Vietminh, sous la responsabilité d'Ho Chi Minh, sur un total de 36 979 prisonniers, soit 71 %, pourcentage équivalant à celui des morts dans les camps nazis<sup>6290</sup>. »

Le lendemain, Édouard Philippe est très surpris des critiques, celles qui lui reproche d'aller sur un lieu de défaite et celles à propos de sa dédicace ; d'autant plus qu'il n'est que le second officiel de haut niveau à s'y rendre. Plus que pour la polémique précédente, les associations combattantes, presque toutes hostiles au geste du Premier ministre, sont divisés sur cette visite et même la dédicace pour que cela n'occulte pas son hommage de Dien Bien Phu. L'ASAF, comme en 2013, utilise l'artillerie lourde dans un communiqué à nouveau très politisé toujours dans la même veine très anticommuniste :

« Oui, nous vous sommes reconnaissants d'avoir honoré nos soldats à Diên Biên Phu et par là même tous les Français, civils et militaires, qui ont fait rayonner la France en Indochine pendant des décennies. En revanche pourquoi rendre hommage à Hô Chi Minh, dictateur rouge, membre du Komintern qui contribua à asservir le peuple vietnamien en lui faisant miroiter la liberté derrière le mot indépendance puis à l'enfermer dans un pays prison où régnaient délation, camps de travail et

---

<sup>6288</sup> En ligne : [https://twitter.com/EPhilippe\\_LH/status/1058295662809206784](https://twitter.com/EPhilippe_LH/status/1058295662809206784).

<sup>6289</sup> *Ibid.*

<sup>6290</sup> ANAPI, bulletin semestriel Maolen n°118, 1er semestre 2019. En ligne : <https://anapi.fr/wp-content/uploads/2021/03/MAOLEN118-1.pdf> (*Idem*).

de rééducation et dont les rares prisonniers qui en réchappaient, n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes ? Si ce ne fut pas à proprement parler un acte de repentance, vos propos furent perçus comme une insulte par les milliers d'anciens prisonniers français et étrangers et les millions de Vietnamiens torturés au nom d'une idéologie mortifère, le communisme, qui a fait plus de 50 millions de morts à travers le monde<sup>6291</sup>. »

Parmi les deux vétérans ayant accompagné le premier ministre à Dien Bien Phu, William Schilardi ne l'approuve certes pas pour cette dédicace ; il préfère penser que le premier ministre a été maladroit et mal conseillé mais rend davantage hommage à son geste :

« Il a rendu un hommage appuyé au mémorial des anciens combattants de L'union française. [...]. J'ai trouvé important qu'une délégation officielle 25 ans après le président Mitterrand fasse ce voyage. Je considère même que le déplacement du premier ministre est historique, dans le cadre du rapprochement de la France et du Vietnam. [...]. Sur place, rien ne nous a choqué. Les polémiques, nous les avons découvertes au retour. Je pense à une maladresse du premier ministre qui n'a probablement pas été correctement informé. Mais il ne faut pas oublier que ce voyage était dans le but d'un rapprochement et que la vérité d'hier n'est plus celle d'aujourd'hui<sup>6292</sup>. »

Jacques Allaire, qui l'accompagnait, a apprécié l'hommage et l'intérêt du premier ministre. Lui non plus n'approuve pas la dédicace mais pense que dans un voyage, un officiel n'a pas le choix :

« C'était un voyage remarquable. Ce qu'il a dit (dans son commentaire sur Ho Chi Minh) n'a rien d'humiliant. Il est premier ministre, on est chez les vainqueurs. Je ne suis pas d'accord avec lui mais Ho Chi Minh s'est battu pour l'indépendance de son pays. La guerre est finie. Édouard Philippe a visité le cimetière vietminh, le cimetière français, il s'est incliné sur les tombes »<sup>6293</sup>.

Il n'a pas de haine envers Ho Chi Minh qui a, mené son combat depuis la grotte de Coc Bo en février 1941 jusqu'à devenir chef de l'État du Nord-Vietnam en 1954. Du moins son combat est-il estimable. Mais Allaire a refusé d'apparaître à l'anniversaire de Dien Bien Phu le 8 mai suivant, aux côtés de ses anciens vainqueurs.

D'autres anciens combattants sont davantage partagés. Depuis 1954, Giap et Ho Chi Minh sont présentés, dans la mémoire combattante collective, comme les égaux des responsables nazis ou, du moins, comme des chefs sans aucun scrupule, ne serait-ce qu'avec les prisonniers, éliminés jour après jour pendant la captivité. La solidarité avec le communiqué de l'ANAPI joue son rôle. Michel Chanteux, par contre, ne décolère pas. Pour une fois qu'un premier ministre va à Dien Bien Phu, ce n'est pas le moment de faire le difficile. Sa position est proche de celle de Jacques Allaire :

« La visite a été très bien et les polémiques sont à tendance politique. Oui il y a eu ce message à l'égard d'Ho Chi Minh mais quand on est premier ministre, on ne fait pas ce qu'on veut. On est chez les vainqueurs. Mais il faut qu'on tape ! Alors qu'il était intéressé par Dien Bien Phu. Édouard Philippe est venu pour signer des contrats pour 10 Milliards d'euros. Il est venu à Dien Bien Phu avec deux anciens. C'est un ancien lieutenant-colonel de réserve d'artillerie. Il a rendu hommage aux soldats français. [...]. Il a donc demandé à deux anciens de l'accompagner. Je crois que les anciens combattants ont été beaucoup touchés par cet hommage. J'ai d'ailleurs envoyé une lettre à Édouard Philippe pour le remercier de son geste<sup>6294</sup>. »

---

<sup>6291</sup> Association de Soutien à l'Armée Française », Lettre d'information de décembre 2016, [https://www.asafrance.fr/images/dossier\\_letters\\_information\\_asaf\\_mensuelles\\_janvier\\_decembre\\_2018\\_12li.pdf](https://www.asafrance.fr/images/dossier_letters_information_asaf_mensuelles_janvier_decembre_2018_12li.pdf), p. 32 (*Idem*).

<sup>6292</sup> Extrait d'un courriel de William Schilardi, reçu le 22 février 2019.

<sup>6293</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Jacques Allaire, le 20 février 2019 et entretien avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>6294</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Michel Chanteux, le 22 avril 2019.

Les polémiques survenues ont-elles servi ou desservi les mémoires combattantes d'Indochine ? Elles ont conforté des anciens combattants, des associations et des passionnés dans leur ressentiment envers des « Viets » comme si la guerre n'était pas terminée, tournant sans cesse autour du traumatisme des camps. L'impression laissée par le ton des polémiques rend respectueux devant ces souffrances passées qui persistent soixante-cinq ans plus tard, encore à vif pour une partie des captifs de cette époque et qui fait partie de la mémoire d'Indochine. Mais elles ne paraissent pas susceptibles de diffuser une mémoire apaisée. Or la jeune génération et un public plus large qui n'auront pas forcément l'intention de nager dans le traumatisme du passé. Faire un parallèle permanent entre nazis et communistes vietnamiens suit une logique politique, non mémorielle. Vouloir à tout prix polémiquer n'apaise en rien les souffrances du passé et renvoie l'image de vétérans rigides qui n'ont pas digéré leur guerre soixante-cinq ans plus tard.

Les ministres ne sont pas les seuls à subir les polémiques. Certains documentaristes, voulant expliquer la guerre d'Indochine dans le processus long de colonisation et de décolonisation prennent le risque d'être violemment critiqués pour avoir des positions différentes de celles des associations combattantes. Le documentaire d'Henri de Turenne, en 1984, a une place particulière dans les mémoires de la guerre d'Indochine. Je l'ai abordé à deux reprises mais c'est la polémique déclenchée qui est intéressante ici.

Le documentaire *Histoire du Vietnam*, proposé par Henri de Turenne en 1984, en six épisodes est un moment considérable parce qu'il se situe trente ans exactement après la fin de la guerre d'Indochine et de la bataille de Dien Bien Phu. C'est la première fois qu'un documentaire fouillé est présenté à la télévision. Il est centré sur l'histoire contemporaine du pays plus que sur le CEFEO et utilise des images de propagande Vietminh avec un commentaire qui ne leur apparaît pas favorable. Mais les utiliser, n'est-ce pas déjà trahir son pays ? C'est probablement la source du conflit, assez violent, entre le réalisateur et certaines associations. Trente-cinq ans plus tard, les images et le commentaire apparaissent bien modérées sur un plan historique, pour « une série jamais égalée à ce jour », note le site Indomémoires<sup>6295</sup>. A la suite de cette polémique, Henri de Turenne, mis en cause dans son éthique de journaliste et assimilé à un traître épousant le discours du Vietnam communiste, mettra fin à sa carrière de documentariste. Pas moins de trois organisations, l'Académie des Sciences d'Outre-mer, l'Institut d'Asie du Sud-Est et l'ANAI publient en réaction, l'année suivante en 1985 *Indochine, alerte à l'Histoire*<sup>6296</sup>, une synthèse d'articles de nombreux contributeurs pour défendre la colonisation et le combat du CEFEO en Indochine. Pierre Messmer, en préambule, parle d'émotion devant « un film très partial sur l'Indochine, projeté dans tous les foyers français en janvier 1984, l'Académie des Sciences d'Outre-Mer a constitué parmi ses

---

<sup>6295</sup> Indomémoires, article sur Henri de Turenne après son décès, 25 août 2016. En ligne : <https://indomemoires.hypotheses.org/tag/henri-de-turenne> (consulté le 15 mai 2021).

<sup>6296</sup> ASO, IASE, ANAI (collectif), *Indochine, Alerte à l'Histoire. Ni opprobre. Ni oubli*, 1985, Paris, publication par les trois organisations, 418 p.

membres une commission chargée de préparer une réplique », ajoutant pourtant plus loin « notre académie s'est refusée à entrer dans une polémique...un écrit ne répond pas à une image<sup>6297</sup>. » Pourtant très critique au moment du début de la guerre d'Indochine, sur la colonisation comme sur le fait d'engager une guerre contre le mouvement Viet-Minh, il est devenu quarante ans plus tard un défenseur de celles-ci. Les lacunes du documentaire sont évoquées par les contributeurs, au rang desquels on retrouve Yves Gras, qui pointe avec justesse l'absence de référence au Vietnam de Bao Dai et à l'ANV, Jean Deuve et le général de Biré, président de l'*Association des Anciens de Dien Bien Phu*.

C'est une contribution riche et importante à l'histoire et à la mémoire de la guerre d'Indochine ; mais l'esprit de ce livre reste dirigé par le principe cité dès les premières lignes, selon lequel la vertu de l'histoire n'est pas la compréhension du passé mais le fait que « les peuples n'ont pas seulement besoin de paix et de liberté. Il leur faut aussi une Histoire dont ils soient fiers », dans une ligne d'analyse lavissienne catastrophique pour le besoin de vérité historique et de mémoire juste dont ce conflit a besoin. Cette manière de concevoir l'histoire trouve sa limite dans les années 1980. L'analyse d'une colonisation forcément positive fait le reste, dans la majeure partie des contributions. Il ne peut pas y avoir eu de conquête violente, de massacres, de travail forcé, réalités non évoquées. Le documentaire et ce livre qui a suivi sont totalement opposés sur la colonisation en Indochine. En 2022, ces positions perdurent encore mais apparaissent d'autant plus décalées. Vingt-cinq ans plus tard, Pierre Brocheux garde encore de cette période un souvenir très vif :

« Le cinéaste Henri de Turenne avait coréalisé le film *Vietnam* avec le journaliste américain Stanley Karnow. Le film passa à la télévision française sur Antenne 2 en 1984, et provoqua un tollé, il fut qualifié de "film anti-français" parce que le commentaire était jugé défavorable à la colonisation et exprimait une sympathie évidente pour ceux qui luttèrent pour l'indépendance de leur pays. De Turenne fut même accusé d'imposture parce qu'il ne précisait pas que le défilé des prisonniers français après la capitulation du camp de Diên Biên Phu était une reconstitution et non un tournage en direct. L'ancien ministre des États associés, Jean Letourneau, alla plus loin "c'est le panégyrique du communisme" écrit-il dans *Le Figaro* du 30.1.1984<sup>6298</sup>. »

Si ce documentaire présente effectivement des oublis comme ces images tournées par le cinéaste soviétique Karmen avec des prisonniers français réquisitionnés, épisode qui a constitué pour eux une humiliation supplémentaire, il aurait pu servir de base à une explication de texte et à des échanges sans polémiques qui auraient pu faire avancer le débat et intéresser les téléspectateurs ou un public plus large. Mais non. Le sujet est encore épidermique, surtout pour ce qui concerne les prisonniers de la RDV.

Depuis 1984, les documentaires français ou étrangers s'accumulent sans forcément provoquer de polémiques. La beauté esthétique des images qui montre une très belle colonie, laisse plutôt une bonne impression aux vétérans, aux associations combattantes et l'impression d'une grande

---

<sup>6297</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>6298</sup> Pierre Brocheux, *La mémoire contre l'histoire : retour sur l'affaire Boudarel (1991-1997) et les anciens combattants du CEFEO*, *op. cit.*

rigueur historique. Les documentaires d'Éric Deroo, avec Jacques Perrin (*L'empire du milieu du Sud*<sup>6299</sup> en 2010), avec Patrick Barberis (*France – Vietnam, 1945-1946, un impossible accord*<sup>6300</sup> en 2004) leur permettent de retrouver un retour sur le passé équilibré.

En 2019, le documentaire de la série *Apocalypse* intitulé *La guerre des mondes*<sup>6301</sup>, a suivi un angle d'analyse très pro-occidental, axé davantage sur la guerre froide que sur une analyse des guerres de décolonisation. Mais il met longuement en valeur la guerre d'Indochine dans ce cadre international et montre beaucoup d'images des camps de la RDV. Trente-cinq ans plus tard, l'origine vietnamienne de ces archives de propagande semble poser moins de problèmes que dans le documentaire d'Henri de Turenne. Celui de Ken Burns<sup>6302</sup>, en 2017, montre essentiellement la guerre d'Indochine dans le premier épisode et ne semble pas avoir suscité de grandes critiques bien que l'évocation du système colonial et les interventions de Vietnamiens de l'APV n'ait pas dû plaire à tous, d'autant qu'aucun combattant français n'est interviewé.

L'étude de la colonisation est toujours l'occasion de remarques acerbes si elle est critiquée. Le sujet reste inflammable d'autant qu'il est rarement traité. Aussi lorsqu'il l'est, une explication défavorable au rôle de la France n'est pas acceptable pour nombre d'anciens d'Indochine. Les documentaires qui sont diffusés en 2020, *Décolonisations* en janvier 2020, diffusée sur Arte de Karim Miské, Marc Ball et Pierre Singaravélou et surtout *Décolonisations, du sang et des larmes* du réalisateur David Korn-Brzoza et de l'historien Pascal Blanchard, en octobre 2020 sur France 2 font une vive impression aux vétérans, surtout le second, dont le ton apparaît favorable aux indépendances. Elles en expliquent la logique mais, là encore, l'explication n'est pas à la hauteur des espérances des anciens.

La préférence des vétérans rencontrés, lorsque je leur donne des titres précis, va davantage aux documentaires biographiques tournés sur et autour de personnalités comme Hélié de Saint Marc (*Un homme d'honneur*, de Patrick Jeudy en 1996, *Servir ? Hélié de Saint Marc* de Georges Mourier en 2008 ou celui de Marcela Feraru, *Hélié de Saint Marc*<sup>6303</sup> en 2018) et de Jacques Allaire (*Le sacrifice* en 2015). Mais les documentaires télévisés et, plus encore, les webdocumentaires laissent peu de traces auprès des anciens d'Indochine, encore moins que les films.

Les témoins signalent avoir vu des documentaires mais ne se souviennent que rarement de leur titre et de leurs propres impressions. Presque personne ne se souvient du documentaire d'Henri de Turenne et le livre *Indochine, alerte à l'histoire* est plus culturel que militaire., mais ce temps-là est déjà trop lointain. Revoir les images n'est pas un moment agréable pour faire remonter les

---

<sup>6299</sup> Éric Deroo et Jacques Perrin, *L'empire du milieu du sud*, Galatée Films, 2010, 86 mn.

<sup>6300</sup> Patrick Barberis et Éric Deroo, *France - Vietnam, 1945-1946, un impossible accord*, Zedig Productions, 2004, 52 mn.

<sup>6301</sup> Isabelle Clarke et Daniel Costelle, *Apocalypse, la guerre des mondes 1945-1991*, France 2, 2019, quatre épisodes sur six de 52 mn montrent la guerre d'Indochine.

<sup>6302</sup> Ken Burns et Lynn Novick, *The Vietnam War*, PBS, 2017, épisode 1 « Indochine, la fin » (1858-1961) de 7'45 à 43'13, 96 mn.

<sup>6303</sup> D'autant que le documentaire, diffusé par Secours de France, tenant de « l'histoire oubliée », parle de « la Sainteté » d'Hélié de Saint Marc.

souvenirs, surtout pour Marcel Drouilles qui « déteste les reportages d'époque en noir et blanc<sup>6304</sup>. » Ils peuvent penser à Schoendoerffer et aux reporters qui ont pris les images, en sont morts, parfois, comme le regretté Georges Kowall en 1952.<sup>6305</sup> Pierre Piron estime qu'« on en voit très peu et en général, ils valorisent l'armée de Giap »<sup>6306</sup>. Francis Oustry a une position proche : « Les documentaires que j'ai pu voir à la télévision sont fait plutôt en faveur des Vietminh qu'en faveur des militaires qui se battaient, envoyés par la France »<sup>6307</sup>. « Non réalistes »<sup>6308</sup>, pense, pour sa part, Joseph Koeberlé, « sans intérêt pour la plupart »<sup>6309</sup>, pour Jacques Bouthier.

Il reste tout de même des témoins pour les aimer, du moins en aimer le principe et le fait de voir des images d'archives, comme Michel Cordelet, sans plus de précisions. William Schilardi n'en manque pas un, allemand ou français, notamment ceux de Patrick Jeudy. Serge Têtu a apprécié, comme Robert Schuermans, de témoigner dans le webdocumentaire de Jérôme Santelli *Cao Bang RC 4*<sup>6310</sup> en 2014, qui est remarquable. Par contre, il regrette vivement d'avoir accepté de participer à celui de David Korn-Brzoza et Pascal Blanchard, dont il réprovoque la teneur, à ses yeux, anticolonialiste du contenu. Quels que soient leur ton et leur producteur, le nombre important de documentaires<sup>6311</sup> reste une preuve de l'intérêt pour la guerre d'Indochine et de l'absence d'oubli du conflit, du moins d'une volonté des médias de la cacher,

Par contre, personne ne peut ignorer l'affaire Boudarel, l'autre grande polémique que les associations et anciens combattants vont utiliser pour faire connaître une histoire peu mise en valeur dans les ouvrages historiques et que les mémoires collectives ignorent, celle des Français ralliés à l'adversaire de la RDV qui ont trahi leur pays. En fait, ce sera, pour les anciens combattants d'Indochine, une nouvelle désillusion, du moins la confirmation de celle qu'ils entretiennent déjà, le manque d'intérêt pour leur conflit.

#### 1.4.2 L'affaire Boudarel, la mère des batailles mémorielles, terriblement décevante pour les vétérans

« Comment osez-vous ? Ce salaud est mort sans avoir été jugé, honoré même par la faculté comme spécialiste de l'Indochine » (Max Poiroux)<sup>6312</sup>.

« L'affaire Boudarel », c'est la mise en accusation de Georges Boudarel, *reconnu* en 1991 et la dénonciation de son rôle d'instructeur politique au camp 113, puis la médiatisation de l'affaire

---

<sup>6304</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>6305</sup> Question n° 114 : « Avez-vous vu (apprécié) des téléfilms ou documentaires à la télévision sur cette guerre ? Lesquels ? ».

<sup>6306</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>6307</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6308</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6309</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>6310</sup> En ligne : <https://www.caobang.fr/>.

<sup>6311</sup> Bibliographie p.

<sup>6312</sup> Réponse à la question n° 110 : « Quelle est votre position sur l'affaire Boudarel » ? Max Poiroux ne comprend pas que je puisse poser la question à des anciens d'Indochine et croire qu'ils puissent répondre autre chose que sa propre réponse.



judiciaire qui s'est poursuivie pendant près de dix ans. C'est l'un des points Godwin des mémoires combattantes d'Indochine. Lors des entretiens, ce sont les questions sur Dien Bien Phu comme choix de champ de bataille préparé et sur la trahison de Georges Boudarel vers lesquelles, inmanquablement, toute mémoire combattante ou associative se détourne après les questions sur le séjour en Indochine. Sur les réseaux sociaux, le sujet est inflammable. Il est rare qu'un échange ne dérive pas sur ses méfaits, accompagné de remarques sur les méfaits des communistes, coupables de trahison envers les soldats d'Indochine. Ce nom, inconnu jusqu'en 1991, est devenu une cible qui a retenu toutes les attentions du monde combattant pendant dix ans et les nourrissent encore, laissant tranquille, au passage les autres « ralliés » de l'APV qui ont pu finir tranquillement leur vie. Quelles stratégies les associations ont-elles adoptées pour accuser Boudarel et faire connaître la mémoire de leurs camps de prisonniers ? Pourquoi ne s'est-elle pas ancrée dans la mémoire collective de la société française comme les Papon et Touvier de la même décennie ? Quelles traces de ce personnage et de cette affaire les anciens d'Indochine en ont-ils gardé ?

Tout est intéressant dans cette affaire : sa genèse assez obscure, l'espoir que les anciens combattants mettent dans la médiatisation d'une cause qui est tout autant mémorielle, politique, morale que judiciaire et sa fin prévisible. Georges Boudarel est le coupable idéal. C'est un cas certes peu commun de trahison à son pays, insupportable pour les anciens captifs de la RDV, mais dont l'influence est limitée dans le temps à un an de fonction d'instructeur politique dans un camp de prisonniers déjà marqué par une forte mortalité depuis 1952, par des autorités de l'APV méfiantes envers les *ralliés*. Les associations vont faire un traître emblématique. Pour les vétérans, il coche toutes les cases : traître à son pays, tortionnaire responsable du *lavage de cerveau*, de « tortures communistes », professeur dans une université de gauche, il est, à leurs yeux, comparable aux Touvier, Papon et autres collaborateurs d'un nazisme que la justice met au pilori pendant la même décennie. Ils les mettent sur le même plan. Mais pas la société française. Il n'existe, pour elle, rien de plus criminel que la Shoah et le régime nazi. La déception des associations et des vétérans devant l'échec des procédures, pourtant prévisibles, le fait que les Français ne s'intéressent ni à leur combat passé ni à leur demande de justice, ont accru leur sentiment d'isolement et, probablement, de leur rancœur. Cet échec stratégique représente une nouvelle défaite mémorielle et probablement la plus amère. Mais elle a également révélé les divisions du monde combattant.

Ancien scout et créateur d'une section de la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne) dans son lycée, il se destine à la prêtrise et entre au grand Séminaire en 1943. Convaincu ensuite de son manque de foi, jeune étudiant en philosophie, il se prend tout autant d'intérêt pour le communisme que quelques temps auparavant pour la théologie, curieux d'apprendre. Il prend sa carte du PCF sans pour autant devenir un marxiste influent. Il se prend ensuite d'un désir de partir dans les colonies. L'enseignement lui apparaît plus intéressant d'autant qu'il a commencé à l'exercer dans un collège

religieux pour financer ses études. En fait tout montre qu'il se cherche et que, pour lui, comme pour d'autres jeunes, partir travailler *dans les colonies* semble une ouverture attractive<sup>6313</sup>. Il part en Indochine, devient professeur à Dalat en 1948, à Vientiane puis à Saigon en 1949, successivement écarté pour son appartenance politique. Côté le Groupe culturel Marxiste à Saigon ne paraît pas décisif dans son parcours mais le système colonial lui paraît rapidement débilitant. S'est-il senti plus proche des Vietnamiens de la RDV ? A-t-il simplement voulu éviter le service militaire ? Il rejoint les maquis de l'APV en décembre 1950<sup>6314</sup>.

Pour le général Guy Simon, le parti communiste est le fil directeur :

« Boudarel était un bon jeune homme bien élevé, qui a eu son baccalauréat rapidement. Son père était communiste, sa mère était catholique. Il est entré au Séminaire à Lyon et il en est sorti au bout d'un an, pour entrer au parti communiste. Entre temps, il avait fait une demande de sursis militaire pour présenter un concours supérieur. Mais comme il est allé très vite, il n'avait pas besoin de sursis. Le parti communiste lui a dit d'utiliser son sursis pour aller faire la classe communiste en Indochine. Première affectation au Laos. Le directeur de l'enseignement au Laos, au bout d'un an, le reverse en disant qu'il parle trop de communisme. Deuxième affectation, à Dalat ; au bout d'un an, même chose. Troisième affectation, à Saigon. Le sursis arrivait à son terme. Au lieu de rentrer faire son service militaire, il part au Vietminh. De Saigon, il a pris un taxi et au premier buisson...<sup>6315</sup>. »

Son premier rôle est d'animer une émission de radio en Français sur *Radio Saigon-Cholon libre*. Vivant avec beaucoup de difficultés d'adaptation dans de nouveaux milieux politique et géographique, il gagne le nord du Vietnam en marchant pendant six mois. Le 7 février 1953, il arrive au camp 113 comme instructeur politique<sup>6316</sup> pour « faire de la propagande en faveur de la paix et du rapatriement du corps expéditionnaire auprès des prisonniers de guerre français<sup>6317</sup>. » Il reste exactement une année dans ses fonctions, comprenant la direction du convoi de libérables du 21 novembre 1953 au 4 janvier 1954. Georges Boudarel explique les positions du régime dans des séances d'instruction politique, impose des séances d'autocritique. Wladyslaw Sobanski, prisonnier au camp 113, crierait dans une émission télévisée : « il a violé nos consciences<sup>6318</sup>. » Il n'a jamais touché un prisonnier, n'en a ni fait battre ni exécuté aucun. Mais les prisonniers ont faim, sont épuisés; parfois ni ne tiennent debout...ni assis pendant les séances. Les forcer à écouter, à parler dans ces conditions est une forme de torture. Il impose de parler des exactions du CEFEO, de critiquer ses chefs, son pays, d'accepter les comparaisons en faveur du monde soviétique, même les plus absurdes. Voir cette attitude de la part d'un Vietnamien est humiliant ; de la part d'un Français, c'est encore pire. Le mot de « reniement » de sa conscience, de ses valeurs est régulièrement prononcé. Les prisonniers supposent que leur libération, les rations, les rares

---

<sup>6313</sup> Adila Benedjaï et Joseph Confavreux, *Passés à l'ennemi, op. cit.*, pp. 176 et s.

<sup>6314</sup> « Georges Boudarel », *Dictionnaire biographique Le Maitron*. En ligne : <https://maitron.fr/spip.php?article17425> (Consulté le 18 septembre 2022).

<sup>6315</sup> Entretien de l'auteur avec le général Guy Simon et madame Simon, à Paris, au Cercle national des Armées, le 4 avril 2019.

<sup>6316</sup> Il n'a pas d'autorité sur le chef de camp, ni l'influence d'un vrai commissaire-politique. Un rallié n'est jamais l'égal d'un combattant vietnamien. Ses contempteurs surestiment son rôle et cela fait partie des critiques sur l'acharnement mis à accuser Georges Boudarel.

<sup>6317</sup> Georges Boudarel, *Autobiographie*, Paris, Jacques Bertoin, 1991, 435 p., p. 247.

<sup>6318</sup> Wladyslaw Sobanski, dans *Le droit de savoir*, émission de Patrick Poivre d'Arvor, le 18 mars 1991.

privilèges accordés sont liés à leur obéissance ; ce qui n'est pas forcément vrai ; mais ils le ressentent ainsi. Georges Boudarel ne se rend pas compte ou ne peut montrer qu'il se rend compte de l'inanité de ses efforts. Venant d'un Français, aucun prisonnier ne peut marcher dans son discours, sauf à utiliser le système pour survivre comme celui qui est vu comme son adjoint, donc un « Kapo » aux yeux des autres prisonniers, Jean Robert.

Des chiffres sont cités mais personne ne peut les confirmer. Plusieurs auteurs citent les propos d'un « ancien prisonnier » affirmant qu'il y a eu « 278 morts les huit premiers mois de 1953 sur un total de 340 prisonniers<sup>6319</sup>. » Rien qui puisse lier, de manière certaine, le taux de mortalité à Georges Boudarel seul. Même les prisonniers ne peuvent le savoir. Quelles que soient les influences de la dureté climatique, les maladies, le manque de médicaments sur les causes du nombre de morts du camp 113, tout ce que Boudarel ne peut éviter, « le plus insupportable, le coup de grâce au moral pour ces malheureux soldats, c'est d'avoir un commissaire politique français<sup>6320</sup> » qui organise la délation et la critique de son propre pays. C'est un « déserteur » pour Louis Stien. Parce qu'il est intelligent, par ce que c'est un idéologue communiste, Georges Boudarel est méprisé car il n'est même pas militaire donc ne prend aucun risque : « Il passe à l'ennemi pour l'aider, toutefois il ne va pas au front ». Il est de toute manière coupable. La frustration suprême est qu'il ne sera pas fusillé comme les traîtres de la collaboration<sup>6321</sup> : « Boudarel, lui, a été amnistié en 1966. Il a même bénéficié de protection pour obtenir un poste de professeur d'Université<sup>6322</sup>. »

En 1954, après son année au camp 113, il revient à la radio et poursuit son activité après la guerre. Il reste à Hanoi jusqu'en 1964. Critique envers le régime, de plus en plus marginalisé et déçu par le pouvoir tel qu'il est exercé, Georges Boudarel, part en Europe de l'Est, à Prague, en 1964. L'amnistie de 1966 lui permet de revenir en France. Il est admis au CNRS, entre à Paris VII avec la protection du professeur Jean Chesneaux, et devient un spécialiste universitaire du Vietnam. S'il s'est fait oublier, Georges Boudarel ne s'est jamais caché. Il n'a pas été « découvert » ; il était là, à l'université sous son vrai nom, publie des ouvrages, prononce des conférences. Personne n'a parlé de lui pendant plus de trente-cinq ans après avoir dirigé le camp 113.

Ce n'est pas Jean-Jacques Beucler qui le « découvre », c'est la femme du général Guy Simon. Selon la version officielle, Jean-Jacques Beucler fait la promesse de le retrouver à un ami, le colonel Mitjaville sur son lit de mort. En fait, ce dernier, n'a pas cité son nom. D'après Marie Simon, qui était étudiante à Dauphine cette année-là, Jean-Jacques Beucler n'est pas « le découvreur » de Georges Boudarel comme l'écrit plaisamment son éditeur en couverture de ses mémoires : « Beucler ne l'a pas trouvé, surtout ! C'est moi qui l'ai trouvé ! » ; ce que confirme son

---

<sup>6319</sup> Marie-Catherine Villatoux, « Traitement psychologique, endoctrinement, contre-endoctrinement en guerre d'Algérie : le cas des camps de détention », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002/4, n° 208, pp. 45-54.

<sup>6320</sup> Louis Stien, *Les soldats oubliés*, *op. cit.*, p. 262.

<sup>6321</sup> *Ibid.*, p 264. Louis Stien oublie au passage que l'épuration a surtout éliminé les sans-grades et les lampistes, mais très peu les intellectuels et les « idéologues », mis à part Brasillach.

<sup>6322</sup> *Ibid.*

mari : « Comme il y avait l'amnistie, on n'avait pas le droit d'en parler (du rôle de Georges Boudarel en Indochine, NDA). Quand Boudarel s'est lancé pour faire une conférence à des étudiants et que Marie, en tant qu'étudiante, avait l'invitation, c'est là que ça a été un fait nouveau parce qu'on a poussé Beucler à interpellier Boudarel<sup>6323</sup>. » Le 13 février 1991, Beucler participe à un colloque au Sénat où Georges Boudarel doit intervenir et l'interpelle en pleine séance. Guy Simon évoque la *vraie-fausse erreur* de Beucler qui cite le camp 122. Georges Boudarel rectifie et évoque le « camp 113 ». Une forme de guet-apens. « Beucler s'est trompé dans le numéro du camp ! Boudarel a dit : « non, pas ce camp, l'autre ! ». Il a rompu l'amnistie. C'était le fait nouveau ! Le débat au Sénat qui voit cette interpellation et l'échange entre Jean-Jacques Beucler et Georges Boudarel dégénère et finit de manière houleuse, ce dernier devant partir précipitamment.

Marie Simon assume ce moment houleux : « Le professeur Fournier, professeur de grammaire, avait organisé la conférence. La séance au Sénat, c'était chaud ! Nous, on était là au deuxième rang, tous les deux (avec le général Simon, NDA), on savait bien ce qui allait se passer. On était sur des charbons ardents. Quand Beucler s'est levé... Il était tout rouge mais il n'a pas bégayé<sup>6324</sup>. »

A Jussieu, Georges Boudarel est soutenu par plusieurs de ses collègues mais également par un certain nombre de ses élèves : « Les élèves l'aimaient bien. Ils ont fait une pétition, ses collègues aussi. Moi je n'étais pas dans la même université, il était à Jussieu, j'étais à Dauphine. Mais ils ont failli me buter en classe parce qu'ils savaient que c'était moi qui l'avais chopé ! C'était chaud ! [...]. Chirac m'a donné la légion d'honneur, vingt ans après, en 2008, pour mon rôle [dans cette affaire, NDA]<sup>6325</sup>. »

Le 3 avril 1991, marque le début de l'affaire judiciaire quand l'avocat Jean-Marc Varaut dépose une plainte pour *crimes contre l'humanité* au nom de l'ANAPI et de Wladyslaw Sobanski, ancien sous-officier français détenu au camp 113. La plainte est instruite en septembre 1991 mais l'amnistie de 1966 s'applique dans le cas de Georges Boudarel. C'est en tout cas, l'avis de la Cour d'appel de Paris puis de la Cour de cassation en avril 1993. Mais en portant plainte pour « dénonciation calomnieuse » à son encontre, Georges Boudarel relance la procédure judiciaire. « Evacuée habilement par la grande porte (la Cour de cassation), l'affaire revient aujourd'hui par la fenêtre »<sup>6326</sup>, écrit Eric Conan. D'après lui, le « Parquet, la Cour d'appel de Paris et la Cour de cassation » sont inquiets, malgré la loi de 1966, car si l'on réouvre la question des camps Vietminh, il va falloir faire pareil avec les exactions du CEFEO et les disparus de l'APV dans les camps de l'Union française. De son côté, Georges Boudarel reçoit le soutien de quarante universitaires, de ses collègues de Paris VII comme Jean Chesneaux ou Pierre Vidal-Naquet, qui ignoraient son rôle en Indochine mais qui sont scandalisés par la violence et de l'acharnement contre l'un d'entre eux comme de la référence aux camps nazis. L'affaire se termine en 1996 par un non-lieu puis est relancée par Sobanski la même année et à nouveau terminée par la Cour de Cassation en 1999. La

---

<sup>6323</sup> Entretien de l'auteur avec le général Guy Simon et madame Marie Simon, *Ibid.*

<sup>6324</sup> *Ibid.*

<sup>6325</sup> *Ibid.*

<sup>6326</sup> Eric Conan, Boudarel, le retour, *L'Express*, 14 octobre 1993 ; [https://www.lexpress.fr/informations/boudarel-le-retour\\_605803.html](https://www.lexpress.fr/informations/boudarel-le-retour_605803.html) (Consulté la dernière fois le 18 juillet 2022).

saisine de la Cour européenne des droits de l'homme est rejetée en 2003, peu avant la mort de Georges Boudarel le 26 décembre suivant. Douze ans après le clash du 13 février 1991, l'affaire Boudarel est terminée mais ses traces restent incandescentes.

Julien Mary revient, dans sa thèse en 2017, sur cette affaire Boudarel, repère emblématique de la complexité de la guerre d'Indochine, qui tend les mémoires et les analyses à la moindre évocation, qu'ont étudiés avant lui Nicolas Seradin et Robert Bonnafous, dont les thèses concernent également les anciens prisonniers de la RDV, mais également Kathryn Edwards. Plusieurs prisonniers du camp 113 comme Claude Baylé et Thomas Capitaine s'engagent dans l'écriture. Julien Mary cite cette bibliographie, tout en rappelant qu'elle n'est pas exhaustive puisque les thèses et les ouvrages qui lui sont consacré n'ont pas utilisé toutes les sources disponibles comme les archives personnelles de Georges Boudarel à l'IAO de Lyon<sup>6327</sup> ni interrogé tous les témoins encore disponibles, les « réseaux d'acteurs impliqués dans "l'affaire" ».

Des prisonniers du camp 113, à l'instar de Claude Baylé<sup>6328</sup>, ne peuvent se taire et se font un devoir de publier leurs témoignages, parlant de leur emprisonnement comme d'un « pourrissement », d'une « déchéance »<sup>6329</sup>, sous la férule d'un commissaire-politique qui parvient à les forcer à prendre collectivement une décision dans le sens qu'il suggère, manipulant ainsi leur réflexion et s'en sortant ainsi « les mains propres » : « Le salaud, une fois de plus, nous a fait faire son travail »<sup>6330</sup>, écrit Claude Baylé lorsqu'il se souvient de l'une des pires situations, quand les prisonniers au point d'être libérés désignent au terme de leur voyage, celui d'entre eux qui regagnera le camp de prisonniers. En dehors de sa trahison d'être un Français à la solde de l'ennemi et de les amener à une soumission psychologique complète, abjecte à leurs yeux, le pire est pour eux de constater qu'il n'a rien fait pour empêcher leurs camarades de périr sans toutefois apparaître comme responsable de leur mort et le voir ensuite, en 1991, et qu'il enseigne à l'Université, sans regretter clairement ses actes. C'est cela qui incite un ancien du camp comme Thomas Capitaine, à témoigner<sup>6331</sup>. Comme Amédée Thévenet un peu plus tard et à deux reprises<sup>6332</sup>, plusieurs anciens prisonniers ont donc publié l'ensemble de leur expérience de captivité dans un autre ouvrage, moins centrée sur Georges Boudarel comme s'ils regrettaient de ne pas avoir tout dit. C'est le cas de Thomas Capitaine qui complète son récit du camp 113 par un petit livret plus personnel<sup>6333</sup>, toujours en 1991. Claude Baylé, huit ans plus tard, évoque le reste de sa captivité dans un récit très

---

<sup>6327</sup> Julien Mary, *op. cit.*, p. 919.

<sup>6328</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, Paris, Perrin, 286 p.

<sup>6329</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>6330</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>6331</sup> Thomas Capitaine, *Captifs du Viêt-Minh. Les victimes de Boudarel parlent*, Paris, Union Nationale Inter-universitaire (UNI), 1991. Récit en ligne : <http://archives.chez.com/captif.htm>

<sup>6332</sup> Amédée Thévenet, *J'ai survécu à l'enfer des camps viet-minh*, Paris, France Empire, 2006, 223 p. Amédée Thévenet, *Mourir pour l'Indochine*, Valence, éditions du Peuple Libre, 2014, 382 p.

<sup>6333</sup> Thomas Capitaine, *Deux ans de captivité dans les camps du Vietminh*, Paris, Union Nationale Inter - universitaire, 1991, 62 p.

différent, presque déférent envers le « Vietminh. » Wladyslaw Sobanski, durablement meurtri par l'expérience du camp 113 devient le fer de lance de ce combat contre l'oubli, poussé par le milieu associatif combattant, ce qui pose quelques questions. Il relate lui aussi son vécu, bien plus tard, en 2015<sup>6334</sup>, comme un ultime témoignage d'une mémoire qu'il ne veut pas voir disparaître.

Là encore, comme sur les autres aspects du conflit et même sur un personnage dont le monde combattant ne peut trouver la position justifiable, la mémoire combattante ne présente pas de front uni ; non pas sur les actes de l'accusé qui demeurent, en même temps qu'un engagement politique probablement sincère, une trahison à son pays, mais sur l'action entreprise contre lui. L'intention victimaire, assez courante dans la mémoire combattante classique, a abouti pendant longtemps à voir dans tous les combattants de Dien Bien Phu dans leur ensemble, des héros malheureux et dans les prisonniers français de la RDV, des victimes expiatoires de gouvernements sans compétence ni honneur, toutes soumises à une sorte de génocide par la mort lente. Mais on relève dans les mémoires combattantes de captivité, dans les ouvrages et les témoignages, des allusions et des (paragraphes) sur des prisonniers qui ont « collaboré » avec les « tortionnaires », sur des égoïstes pas du tout solidaires, des prisonniers douteux, des paresseux, des solitaires. Puis ont remonté, à l'occasion de l'affaire Boudarel, le visage et les noms de ceux qui, aux yeux de leurs camarades, se sont soumis à son système en servant de garde-chiourmes ou de quasi-adjoints comme Jean Robert, « le pachyderme », trop gras pour être clair et trop lié à Boudarel. La violence des attaques contre Georges Boudarel a ouvert une boîte de pandore dans laquelle Robert Bonnafous et Jean-Luc Einaudi se sont engouffrés, écœurés par ce qu'ils considèrent comme un acharnement contre Boudarel, prenant sa défense et rappelant à certains prisonniers emblématiques qu'ils ne sont vivants que parce qu'ils ont *collaboré* avec le système.

Jean-Jacques Beucler et Yves de Sesmaisons, en particulier, prennent un *retour de flamme* assez inattendu, le second jusqu'au sein même de l'ANAPI. Robert Bonnafous, membre fondateur de l'ANAPI et couvert d'éloges pour sa thèse, se sépare de l'association et s'engage dans « l'affaire Boudarel » en mettant en cause ses ex-camarades. Jean Robert est traité de « collaborateur » de l'instructeur politique, ceux qui n'ont pas « bougé » pour participer à l'accusation sont critiqués, par ceux qui veulent voir en Boudarel le responsable de tous les maux du camp et le comparer à un gardien nazi. Cela se retourne contre les « victimes », car Jean-Jacques Beucler, Yves de Sesmaisons ou Claude Baylé, à des niveaux divers, ont participé au système. Ils l'ont fait en connaissance de cause pour sauver leurs camarades et en les prévenant du « jeu de rôle » entrepris. Personne ne peut leur en vouloir puisque cela a sauvé des vies. Mais les voir en position d'accusateur, au vu de leurs actions, gêne aussi certains vétérans dans les années 1990.

La stratégie des accusateurs de Georges Boudarel veut judiciaireiser ce qu'ils présentent comme un

---

<sup>6334</sup> Wladyslaw Sobanski, *Camp 113 Se taire est impossible*, éditions Amalthée, 2015, 378 p.

traumatisme collectif pour tous les prisonniers et le monter en « traumatisme historique », c'est-à-dire un « traumatisme national » :

« À ce stade, il apparaît ici intéressant de convoquer la notion de “traumatisme historique”, défini par Claire Andrieu comme “un ensemble de blessures graves, physiques et morales, subies par une population, et provoquées non par une catastrophe naturelle ou accidentelle, mais par une politique publique” ; un traumatisme qui ne peut être entendu, en accord avec l'historienne, comme “un fait brut, un donné de l'histoire” : “pour qu'il accède à la scène publique, il faut que les victimes se déclarent telles et constituent un groupe de mémoire collective”, construisant ainsi le « traumatisme historique en un fait politique<sup>6335</sup>. »

Or le sentiment des anciens prisonniers est, selon les individus, très hétérogène sur la qualification des traumatismes. Ceux qu'ils ont ressentis, comme leurs causes, sont nombreux et très différents selon les prisonniers. Tous réprouvent l'action de Georges Boudarel. Tous ont été marqués par les « marches de la mort », selon l'expression de beaucoup d'entre eux, mais tous ne sont pas ressortis des camps traumatisés au sens propre du terme, à l'image d'un Bigeard qui, marqué qu'il soit par l'expérience, n'a rien perdu de sa combativité. Il reprochera toujours aux autorités de la RDV leur passivité, notamment sur le plan alimentaire en ne nourrissant pas suffisamment les prisonniers mais il n'est en rien traumatisé. Certains l'ont été par ce qu'ils considèrent comme un « lavage de cerveau idéologique ; mais d'autres non, comme Jacques Allaire. Julien Mary cite l'enquête de Robert Bonnafous pour sa thèse et le fait que, pour certains prisonniers, la captivité est « une cruelle épreuve mais très riche en enseignements »<sup>6336</sup>. Il en conclut que l'affaire Boudarel, intervenue seulement un peu plus d'un an après l'officialisation du statut de « prisonnier du Vietminh » n'est pas le fruit du hasard, mais la tentative d'une association de capitaliser sur son succès juridique pour construire un « traumatisme-vérité » [...] « collectivisé par l'ANAPI », qui, par la même occasion, devient l'association active qui a le vent en poupe parmi celles centrées sur l'Indochine. L'ANAPI, en décembre 1989, a réussi à obtenir le statut de prisonniers du Vietminh pour lequel elle s'était constituée, poursuit sur sa lancée et profite, en un sens, du contexte judiciaire et médiatique pour faire entendre sa voix et faire connaître les souffrances des prisonniers. Fondée sur l'objectif d'obtenir un statut, elle déborde de ce rôle pour politiser le traumatisme et focaliser l'attention sur un homme dont le rôle est, certes, difficile à défendre, mais qui devient à lui seul l'incarnation de « la responsabilité des souffrances de chaque prisonnier<sup>6337</sup>. »

Mais la virulence des attaques subies par Boudarel, le niveau de haine ont atteint un tel niveau que lui et certains de ses collègues n'ont pu que répliquer sur un ton également scandalisé sans qu'il puisse y avoir un échange éclairant sur la vie des camps et le rôle des acteurs de ce drame, le sien compris. Le ton de la polémique a probablement desservi les associations. Peut-être Boudarel aurait-il fini par regretter son action s'il n'avait été brisé par la violence de l'affaire. Il devient, comme le dit Julien Mary, le « bouc émissaire » responsable des horreurs de la captivité en

---

<sup>6335</sup> Julien Mary, *Réparer l'Histoire*, thèse d'histoire contemporaine, *op. cit.*, p. 915.

<sup>6336</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du corps expéditionnaire français*, *op. cit.*, p. 237. Cité par Julien Mary. *Ibid.*, p. 916.

<sup>6337</sup> Julien Mary, *Ibid.*, p. 918.

Indochine qui éloigne des attaques contre lui, d'autres anciens prisonniers de cette action, bien qu'aucun ne porte Georges Boudarel dans son cœur. Plusieurs vétérans et même responsables associatifs, à tort ou à raison, estiment que l'ANAPI en a profité pour « se faire un nom et une réputation<sup>6338</sup> » aux dépens des autres associations. Cette volonté d'aller trop loin dans la construction d'un traumatisme historique et collectif commun à tous les prisonniers de la RDV, allié à un anticommunisme intransigeant, jonglant avec des chiffres erronés, équivaut à une stratégie surjouée qui pourtant rassène une partie des vétérans effectivement et sincèrement traumatisés par la captivité mais ne rend pas le combat mémoriel efficace.

Si l'affaire va loin, c'est que le contexte pour s'attaquer à l'ancien instructeur politique du camp 113, assimilable par les vétérans comme l'égal d'un nazi, semble stratégiquement idéal et c'est ce qui pose question. Jusqu'à quel point la médiatisation des crimes contre l'humanité des collaborateurs français au système nazi a-t-elle été utilisée comme mur porteur pour soutenir la mise en accusation de Georges Boudarel ? En 1983, l'arrestation de Klaus Barbie, extradé en Guyane a donné lieu à un procès très médiatisé en 1987 qui aboutit à sa condamnation à perpétuité pour des crimes contre l'Humanité commis pendant la Seconde Guerre mondiale, cette notion étant définie en 1945 dans le statut du Tribunal de Nuremberg, mais adaptée à la France par toute une série de lois en 1964 pour être inscrite en 1994 au Code pénal. L'arrestation et la mise en accusation plus compliquée de Paul Touvier, en 1989, et de Maurice Papon, inculpé en 1983 mais jugé seulement en 1997 contribuent, après Klaus Barbie, à donner une médiatisation et une jurisprudence sur ces crimes, c'est-à-dire le fait, « en exécution d'un plan concerté, de commettre à l'encontre de membres d'un groupe particulier un ou plusieurs actes particulièrement graves, limitativement énumérés<sup>6339</sup>. » Les crimes de guerre définis dans les Conventions de Genève de 1864 à 1949 concernent les brutalités contre les prisonniers de guerre ou leur assassinat comme, depuis 1945, les crimes contre l'Humanité. Le traitement des prisonniers français de la RDV semble plus assimilable à un crime de guerre, mais le crime contre l'humanité apparaît davantage accusateur. C'est la stratégie choisie.

Mais l'absence d'une mémoire « nationale » précise à propos de l'Indochine ne peut être comblée par les révélations de l'affaire Boudarel. L'opinion publique réagit peu comme après chaque information concernant ce conflit, dont la mémoire ne réussit décidément pas à s'ancrer durablement dans celle de la société française. Julien Mary cite encore cette expression d'Éric Deroo et Boris Vallaud à propos de la nouvelle de la chute de Dien Bien Phu, en mai 1954 qui parlent de « traumatisme national de Dien Bien Phu »<sup>6340</sup>, alors qu'il s'agit davantage d'une

---

<sup>6338</sup> Impossible pour moi de citer mes sources, pourtant bien réelles.

<sup>6339</sup> Loi n° 95-1 du 2 janvier 1995. En ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000532676/> (consulté le 18 juillet 2022).

<sup>6340</sup> Éric Deroo et Pierre Vallaud, *Diên Biên Phu, 13 mars-7 mai 1954*, Paris, Tallandier, 2003. Cité, par Julien Mary, *op. cit.*, p 915.



« douloureuse surprise » qui, une fois la conférence de Genève terminée et le cessez-le-feu signé, tombe partiellement aux oubliettes de la mémoire collective. Mettre sur un même plan la collaboration des Touvier et Papon avec le rôle de Georges Boudarel, celle des photographies des sorties de camps de concentration et d'extermination nazis avec celles des prisonniers de la RDV, recouvre en fait, à nouveau, cet aspect de la mémoire combattante de la guerre d'Indochine au profit de crimes nazis d'un niveau bien supérieur. Comment comparer celui qui ne fait rien pour sauver les 278 prisonniers décédés du camp 113 mais qui ne les a pas tués avec celui qui signe la déportation de 1600 juifs vers Auschwitz via Drancy<sup>6341</sup> ou exécute directement des otages à Rillieux-la-Pape le 29 juin 1944<sup>6342</sup>. La manipulation des chiffres donnant comme supérieurs les pourcentages de victimes du fait des autorités de la RDV sur ceux des autorités nazies, ce qui revient à rendre Giap et Ho Chi Minh plus criminels qu'Hitler, revient à comparer les 278 morts du camp 113 au 1.1 million d'Auschwitz ou aux 56 000 morts de Buchenwald ; à comparer les 6 000 à 9 000 prisonniers du CEFEO morts dans les camps de la RDV aux six millions de juifs ou aux 3.6 millions de prisonniers soviétiques morts de 1941 à 1945 du fait des nazis. Les deux mémoires n'appartiennent pas à la même catégorie et la tentative d'assimiler les deux crimes est un échec prévisible autant que douteux puisque les chiffres sont manipulés. Cela se passe de plus amples commentaires.

De ce fait, nombre d'anciens combattants d'Indochine ne font pas le parallèle entre camps nazis-camps de prisonnier de la RDV. Tout d'abord parce que l'intentionnalité de l'extermination n'existe pas au niveau de la RDV. Or l'ambiguïté première de cette assertion des points communs entre les deux mêle les camps d'extermination et les camps de concentration. Ensuite parce que la volonté de la RDV, dans les quelques textes officiels que le 2<sup>ème</sup> bureau du CEFEO a pu recueillir et dans la réalité des discours des commissaires politiques est de convertir les prisonniers à l'action politique anticolonialiste et non de les éliminer. L'indifférence des premiers en cas de décès des seconds est rendue possible par l'impossibilité de les soigner, voire de les nourrir davantage et des effets collatéraux normaux d'une guerre totale qui pèsent aussi sur leurs propres troupes.

Il est logique que les anciens combattants et les associations aient réagi avec virulence car il leur est impossible d'accepter la trahison d'un compatriote, cadre idéologique d'une armée ennemie envers les soldats de son propre pays ni d'oublier les pressions psychologiques nées de son action. Par la suite, malgré la réprobation de vétérans devant le niveau de haine et d'acharnement « contre-productif », si j'ose dire, la grande majorité des associations a continué malgré tout à soutenir financièrement l'action judiciaire contre l'action inacceptable de Georges Boudarel.

Chacun peut comprendre l'émotion des vétérans et les sentiments négatifs, de la réprobation à la haine, qui s'attachent à l'accusé dont le nom est devenu un symbole et un point Godwin des

---

<sup>6341</sup> Ce qui est reproché à Maurice Papon.

<sup>6342</sup> Ce qui est reproché à Paul Touvier.

mémoires combattantes collectives liées au conflit. La question leur a été posée sur leurs sentiments envers lui, du moins leur position sur « l'affaire Boudarel »<sup>6343</sup>. Max Poiroux s'offusque que je puisse poser la question tant la réponse apparaît évidente : « Comment osez-vous ? Ce salaud est mort sans avoir été jugé, honoré même par la faculté comme spécialiste de l'Indochine. » Le mot le plus répandu le qualifiant est celui de « traître » ou parle de « trahison impensable ». Mais on trouve également, à plusieurs reprises les mots suivants ; ceux de « salaud », « salopard égaré »<sup>6344</sup>, « ordure », « criminel », « bourreau » et « dégueulasse ». Guy Delplace écrit qu'il est « un barbare allié aux Viets qui a fait périr un bon nombre de prisonniers<sup>6345</sup>. » André Fabiano en fait une synthèse qui résume nombre de pensées : « il était pour moi un bourreau de ses compatriotes, c'était un salaud qui aurait dû être jugé en France comme traître à ses compatriotes<sup>6346</sup>. » Bernard Prin parle de « condamnation sans appel. Il est criminel de maltraiter ses compatriotes par idéologie<sup>6347</sup>. » Les sentiments exprimés parlent souvent, en mots proches, d'« écœurement » de « mépris » (« mépris pour ce traître, sans honneur ni remords<sup>6348</sup> »), de « dégoût », de « honte », parfois avec des mots plus modérés mais sans appel comme « lamentable » et « affligeant ».

La très grande majorité des réponses expriment ensuite le regret qu'il n'ait eu aucune sanction (rentré et devenu enseignant « en toute impunité »<sup>6349</sup> écrit André Barrère) et le dégoût que sa trahison leur inspire. Certains vétérans contactés expriment l'idée qu'il aurait dû être fusillé et qu'eux-mêmes, à l'époque de leur retour ou de leur séjour, auraient pu physiquement l'éliminer. « Je crois que je l'aurais volontiers assassiné.<sup>6350</sup> » écrit Robert Boutin ; « il aurait dû être fusillé. », selon Georges Laget, Pierre Bardin et François-Xavier Heym. « Quel scandale que cette ordure n'ait pu être passée par les armes, mais au contraire rentrer paisible en France et reprendre un poste d'enseignant<sup>6351</sup> ! » écrit Pierre Caubel. Bernard Gaudin a « le regret qu'il soit mort dans son lit »<sup>6352</sup>. « Si j'avais été prisonnier dans le camp de Boudarel, quand il a été débusqué », écrit Jacques Saubion dans son questionnaire, « peut-être aurais-je essayé de lui faire la peau<sup>6353</sup>. » Mais les prisonniers sont épuisés, affaiblis et luttent pour leur survie et Georges Boudarel reste encore pendant douze ans hors de France.

Le tuer, ce sont des mots. Les prisonniers en particulier et les vétérans en général, quelle que soit leur haine, ne sont pas des assassins. Claude Baylé raconte, qu'au cours d'une corvée pour rassembler des fagots de bois, Georges Boudarel les rejoint et entre dans la rivière gonflée pas la saison des pluies, dont le courant peut être dangereux. Il ne cesse de parler. « Il faut qu'il parle en

---

<sup>6343</sup> Question n°110.

<sup>6344</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>6345</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>6346</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>6347</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>6348</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6349</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>6350</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>6351</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>6352</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>6353</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

permanence du marxisme ; une obsession le poussant à emmerder son prochain en permanence »<sup>6354</sup> souligne Claude Baylé. Sans s'en rendre compte, il glisse dans le courant et se retrouve en difficulté. « Et s'il allait se noyer, ce salaud ? » pense Baylé à ce moment. « L'idée évolue vite, alors que nous filons dans le courant ». Un camarade de corvée, Villon, « ancien nageur de compétition », « réagit d'instinct »<sup>6355</sup> et le sauve. Baylé ne sait absolument pas, quarante ans plus tard, si étant seul avec lui, il aurait fait de même. Réel ou apocryphe, ce souvenir montre que rien n'est si simple entre le sentiment de haine et le besoin d'humanité, même en des lieux aussi sordides. Alexis Arette, qui voulait « lui cracher à la gueule », s'en est empêché lorsqu'il l'a rencontré dans un train, de manière impromptue, et s'est vu :

« Effrayé par de la mortelle tristesse qui se dégageait de cet homme, [...], une aspiration absolue au néant. La torture éternelle de l'impuissance à changer. Je me suis écarté de cette âme comme si la damnation était contagieuse. Nul ne pouvait le punir davantage que ce qu'il était devenu. Portait-il le remords de ses crimes, ou l'épouvante de ne pouvoir s'anéantir pour les effacer ? Nul ici-bas ne le saura jamais<sup>6356</sup>. »

Cela ne les empêche pas de chercher comment il a pu trahir et se retrouver dans cette situation de convertir ses propres compatriotes. Joseph Koeberlé, conscient de la trahison de Georges Boudarel, cherche une explication :

« Les Viets lui ont confié la responsabilité politique du camp 113. N'étant pas vietnamien, il se devait d'être plus zélé, meilleur que les autres. C'est un euphémisme ! Quand vous êtes pris dans l'engrenage d'un régime totalitaire, vous n'avez plus d'alternatives. Il a appliqué les directives à la lettre, avec beaucoup de zèle au détriment des personnes bien sûr et sans aucune humanité<sup>6357</sup>. »

Michel Bassot, lui n'en a pas trouvé : « C'est très compliqué. Je l'ai rencontré en France ; outre son côté sympathique, je ne suis pas arrivé à comprendre ses raisons<sup>6358</sup>. » Mais du moins a-t-il cherché. L'eau a coulé sous les ponts depuis 1991. Certains vétérans n'ont pas bougé leur rancœur d'une ligne. D'autres vétérans sont passés à une analyse différente sans changer leur opinion sur l'homme ; mais un Jacques Allaire, virulent dans les années 1990, a assagi son point de vue et est capable de remettre l'affaire en perspective et s'apercevoir qu'elle ne valait pas que l'on s'y attarde autant, parce qu'il y a eu d'autres commissaires politiques et d'autres morts ailleurs et que Georges Boudarel a pris une importance disproportionnée par rapport à son rôle effectif :

« Je ne fais pas une maladie sur Boudarel. Il avait un champ d'action extrêmement limité. Je suis certain que le camp de Boudarel était invivable, très dur, mais on était tous prisonniers. Boudarel n'a pas été condamné, c'est une erreur, mais ça ne nous empêche pas de vivre. Trahison des universitaires ? Oui, de « certains » universitaires ! Surtout ceux qui ont protégé Boudarel et occulté sa « trahison ». [...]. Boudarel était commissaire politique donc ce n'était pas lui le patron, surtout qu'il était « blanc » et seulement adjoint. Ce qu'il a fait est dégueulasse mais il ne faut pas en faire un roman<sup>6359</sup> ! »

---

<sup>6354</sup> Claude Baylé, *Prisonnier au camp 113*, op. cit., p 206.

<sup>6355</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>6356</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017. Contrairement à ce que beaucoup de vétérans et de passionnés du conflit pensent de sa fin de vie « protégée », il a été mis à la retraite brutalement en 1992, a connu plusieurs procédures judiciaires qui l'ont miné et a fini sa vie en 2003, dépressif et délaissé par sa famille. En ligne : <https://maitron.fr/spip.php?article17425> (consulté le 21 mai 2021).

<sup>6357</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6358</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018

<sup>6359</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

Quelques anciens ont également répondu qu'ils l'avaient oublié ou que son affaire ne les avait pas intéressés. « Je n'ai pas d'opinion », m'a répondu André Geraud, « je ne connais pas assez le sujet<sup>6360</sup> ». En fait, dès les premières semaines de l'affaire Boudarel et progressivement, au fil des années, le monde combattant se fissure à son propos. Robert Bonnafous en premier, a pris fait et cause pour Georges Boudarel, allant jusqu'à accuser Yves de Sesmaisons, président de l'ANAPI en 1991, de collusion avec les autorités du camp 113, puisqu'il est inscrit de fait, alors qu'il est malade, dans un convoi de prisonniers libérés de manière inattendue<sup>6361</sup>. Sa prise de position inattendue l'a fait traiter de fou à plusieurs reprises devant moi par ses anciens camarades. Mais c'est surtout l'organisation des procédures, la déconcertante direction des attaques et leur violence contre l'ancien commissaire politique du camp 113 qui posent question à nombre de vétérans. Jean-Jacques Beucler l'a « bousculé » lors de l'émission télévisée, *Le Droit de Savoir* en octobre 1992<sup>6362</sup>, avec talent mais d'une manière si rude, ajouté aux imprécations et à l'émotion de Wadyslaw Sobanski, que l'accusé, finalement apparu dépassé et déstabilisé par ses accusateurs, est devenu victime ! Jean Robert est surpris d'être associé à Georges Boudarel et finalement, lui aussi se retrouve mis en accusation.

Tout s'annonçait comme une action médiatique forte, menée par Jean-Jacques Beucler, ancien prisonnier, ancien secrétaire d'état aux anciens combattants, sorte de procureur brillant et implacable face à un ancien « traître » à sa patrie que tout l'échiquier politique hormis le PCF, et des membres du gouvernement Rocard, accusent à ce moment. L'ambassadeur Charles Jeantelot, lui aussi ancien prisonnier, pouvait également tenir ce rôle. Vice-président de l'amicale du camp 113, il a de la stature. En retraite en 1990, il se retrouve pourtant marginalisé. Pendant cette période, des centaines de pages d'articles de presse, « 250 » dit Daniel Hémerly, clouent Georges Boudarel au pilori<sup>6363</sup>. Mais aucune figure emblématique, médiatique ou médiatisable, ne dirige l'action avec efficacité. De fait, très vite, l'avalanche se tasse, en même temps que les premiers déboires judiciaires. Chacun se défile, président d'associations, personnalités des anciens combattants. Certains voulaient juste faire pression pour la mise à la retraite de Georges Boudarel, d'autres comme Sobanski envisagent tout type d'action, comme le recouvrir de liquide rouge, couleur du sang, en public. Beucler impose une action en justice, menée par Jean-Marc Varaut qui veut faire de cette affaire « le Nuremberg du communisme » ; mais il ne veut pas la diriger et l'amnistie de 1966 est un obstacle infranchissable. Littéralement, Wladyslaw Sobanski, ancien du camp 113, qui ne voulait pas spécialement mener une action en justice, se retrouve en première ligne, ancien sergent

---

<sup>6360</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>6361</sup> Sesmaisons, qui était très malade et a dû être brancardé au moment de sa libération, ne comprend lui-même pas bien la cause de sa libération mais ne cautionne absolument pas l'avoir demandé. Voir Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous*, op. cit., pp. 173-175.

<sup>6362</sup> Il a déjà assumé ce rôle lors d'un débat sur l'émission télévisée face à Henri de Turenne dont les vétérans d'Indochine critiquaient le documentaire en 1984.

<sup>6363</sup> Daniel Hémerly dans Emmanuel Laurentin, « *La Fabrique de l'Histoire* », France Culture, sur le thème « Histoire des relations de l'armée à la nation », 2/4, le 14 février 2012.

encouragé par des généraux qui ne s'en mêlent pas, seulement soutenu par l'ANAPI dans sa lutte judiciaire. Il va assumer avec elle les actions judiciaires d'accusation de crimes contre l'Humanité envers Boudarel, pendant douze ans jusqu'au dernier rendu de la Cour européenne des droits de l'Homme le 20 mars 2003. Le temps, l'énergie, le coût de l'avocat et des procédures, affectent beaucoup les associations d'anciens combattants qui ne sont pas toutes d'accord avec ce genre d'actions mais mettent la main à la poche par solidarité. André Laperle, qui n'a nulle estime envers Georges Boudarel et le considère, comme tous ses pairs, comme un traître, garde un très mauvais souvenir des actions judiciaires :

« Je connais très bien Sobanski et Jeantelot. Sobanski était sergent et Jeantelot ancien ambassadeur. Pour porter plainte contre Boudarel, on n'a pas été cherché Jeantelot qui a dit qu'il ne pouvait pas du fait de son titre. On n'a pas été cherché Beucler qui ne voulait pas s'en mêler. On a été cherché Sobanski le sergent ! Il a porté plainte, au nom de tous. [...]. Moi j'étais présent, avec le comité d'entente (en 2004, NDA), quand un avocat, De Fontbressin, a dit " je ne vous ferai rien payer, je vous défendrai". Il nous a tout de même fait payer les frais de cabinet, et ça allait loin ! On a été obligé de faire des collectes. Il a fallu encore taper dans les associations et appeler au secours<sup>6364</sup> ! »

La facture de 7 000 euros envoyée par l'avocat à l'amicale du camp 113 est réglée par le Comité d'Entente présidé par Jean Brocard. L'association des anciens du camp 113, créée à 1992, devenue amicale se trouve déstabilisée par la fin des actions contre Georges Boudarel, décédé en 2003. La disparition progressive de ses membres et des ennuis judiciaires « internes » à partir de 2006 lui ôtent toute efficacité. L'ouvrage, sans doute trop tardif et donc peu médiatisé de Wladyslaw Sobanski sur son expérience au camp 113 n'est pas davantage connu<sup>6365</sup>.

Cet échec de médiatiser une mémoire d'Indochine pose beaucoup de questions. D'abord, cette polarisation sur un seul personnage n'a jamais permis de réellement débattre sur les insoumissions, les désertions, et encore moins de connaître les autres Français engagés aux côtés de la RDV, y compris, les déserteurs du CEFEO qui ont lutté les armes à la main ou commandé des unités comme Jean Chapuis. Je n'ai jamais entendu prononcer d'autres noms que celui de Georges Boudarel alors que plusieurs légionnaires et militaires du CEFEO ont, eux, directement, du sang sur les mains. Le livre d'Adila Bennedjai-Zou et Joseph Confavreux, a pourtant remis certains d'entre eux dans la lumière en 2014<sup>6366</sup>. Mais qui l'a lu dans le monde combattant ? Tout se passe comme si vétérans et associations restaient dans leur pré carré, dans les années 1980 avec Yves Gras et Robert Bonnafous sans dépasser le sujet. De même que Georges Boudarel ne les intéresse pas, au fond. C'est un traître, point. Autant valoriser un vrai combattant plutôt que de perdre temps et argent sur cette affaire au demeurant perdue d'avance. Les associations, à part l'ANAPI qui est partie prenante de l'action judiciaire, s'y associent par solidarité mais comme à regret. D'autre part, cela concerne les prisonniers. Ce n'est pas un sujet valorisant pour la mémoire de l'Indochine. Peu de métropolitains ont été captifs sur l'ensemble du CEFEO. Les vétérans semblent très divisés

---

<sup>6364</sup> Entretien avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>6365</sup> Wladyslaw Sobanski, *Camp 113. Se taire est impossible*, Nantes, Amalthée, 2015, 378 p.

<sup>6366</sup> Adila Bennedjai-Zou et Joseph Confavreux, *Passés à l'ennemi. Des rangs de l'armée française aux maquis viet-minh*, Paris, Tallandier, 2014, 287 p.

sur ce qu'il faut faire de l'affaire Boudarel et ce n'est pas seulement dû au personnage. Les très médiatisées affaires et procès Touvier (1992-1994) et Papon (1996-1999) sont suivies parce que le sujet de la Shoah est d'une ampleur nationale ; Boudarel est un homme isolé, il ne fait pas partie d'une France collaborant avec la RDV. L'intérêt pour cette affaire retombe vite. Elle est l'une des raisons supplémentaires de la « défaite mémorielle » qui peut difficilement être atténuée aujourd'hui. La polémique, a duré dix ans, de 1991 à 2001 et révélé la complexité du monde combattant comme celle de cet aspect du conflit.

## 2. La médiatisation de la mémoire d'Indochine : limiter « la part des anges »

« Tout n'est pas exact ! Non, les dialogues non plus [...]. Quarante ans après, comment voulez-vous qu'on se souvienne de ce qu'on a dit à tel moment. Et on n'a pas de paroles glorieuses, vous savez ! [...]. Les éditeurs comblent les vides et publient bien ce qu'ils veulent. Mais ces bouquins, c'est dans l'esprit qu'on a connu. » (Gabriel Mièvre)

La connaissance et la diffusion auprès du public de l'histoire et des mémoires combattantes de la guerre d'Indochine suit une logique, celle des guerres et des événements qui se produisent au loin et n'ont de ce fait qu'un intérêt limité, comme tout ce qui se passe hors des frontières. La méconnaissance d'un conflit lointain comme l'Indochine a le même impact que l'intérêt que la société peut avoir pour le Canada française en 1760, l'expédition du Mexique en 1867, ou la guerre d'Afghanistan en 2012. Les conflits sortis des frontières de la France – l'Algérie étant un cas spécial impliquant un million de Français d'Algérie et 1.5 million d'appelés – sont d'autant plus sources d'indifférence quand la société ne comprend pas en quoi les enjeux de ces conflits peuvent la concerner. Mais la mémoire collective de la société française n'est pas la seule à connaître cette volatilité de la mémoire que signifie la « part des anges ». Les vétérans la subissent également<sup>6367</sup>. Peu à peu, pour éviter leur propre oubli, les anciens combattants d'Indochine ont joué les intermédiaires pour faire connaître « leur » conflit par la recherche, l'ouvrage historique, le roman et leur mémoire écrite sous forme d'autobiographie, par le récit de guerre et de vie. Une œuvre moins prégnante que les autres guerres puisqu'ils sont moins nombreux. Mais ils ont cherché à faire feu de tout bois, les uns comme écrivains prolifiques (Erwan Bergot, Roger Delpy, Hélié de Saint Marc), historiens (Robert Bonnafous, Pierre Rocolle, Jean Deuve), parlementaires (Jean-Jacques Beucler, Jean Brocard), hommes politiques (Jean-Marie Le Pen, Roger Holeindre, Jean-François Deniau). Il est maintenant important d'expliquer, dans cette partie, en quoi plusieurs de ces œuvres, les plus emblématiques, ont davantage servi de points de repères dans leur mémoire en parvenant à expliquer ce que les soldats ont vécu, ressenti et parce qu'ils s'y retrouvent ; ou

---

<sup>6367</sup> La « part des anges » est la volatilité, l'évaporation de l'alcool mis en vieillissement dans un fût ou autre contenant. Dans la mémoire, cette « part des anges » peut concerner la partie de la mémoire qui « s'évapore », disparaît avec le temps puisque l'oubli est l'autre versant logique et indispensable de la mémoire.

parce qu'ils les rejettent. La recherche universitaire, l'État, l'enseignement ont suivi le même chemin marqué par le désintérêt pour la guerre en général et ce conflit en particulier, qui n'a pas changé le cours de la vie sociale ni politique de la Nation, à la différence de la guerre d'Algérie et des deux conflits mondiaux. C'est donc essentiellement le monde combattant, les vétérans eux-mêmes – les écrivains - combattants, les militaires – qui ont joué le rôle logique de porteurs de mémoires et ont permis de limiter cette « part des anges », cette mémoire envolée.

Comment les combattants ou anciens combattants de la guerre d'Indochine ont-ils réussi à éviter à leurs mémoires de sombrer dans l'oubli, mais sans réellement parvenir à la médiatiser suffisamment pour l'ancrer dans la mémoire collective ? En quoi l'État, l'Éducation nationale, porteurs traditionnels d'histoire et de mémoires ont-ils simplement suivi la même logique qu'ont finalement imposé un contexte et une société renouvelés ?

## 2-1 Ecrire la guerre d'Indochine : une littérature à potentiel cathartique dans la bibliothèque idéale du vétéran d'Indochine

« Je ne lis que ceux qui le méritent » (Jacques Allaire).

Bien des vétérans se sont efforcés, combattant souvent leur propre nature et leurs cauchemars, de livrer leur mémoire dans un livre qu'ils n'avaient pas envie de montrer à d'autres qu'à leurs proches, pour qu'ils se souviennent d'eux. Ils ont laissé de côté le sentiment d'impudeur qui les retenaient de s'exprimer jusque-là et la crainte de ne pas être compris, pour exercer un devoir de mémoire qui leur est apparu tardivement indispensable, puisque personne d'autre qu'eux ne souhaitait l'exercer. On peut penser, de l'extérieur, que dévider la mémoire au fil de récits autobiographiques, publiés ou non, leur a permis d'exorciser les démons bien mieux que sur le divan d'un psychanalyste. La littérature combattante fonctionne-t-elle comme une tentative de catharsis de la guerre d'Indochine ? Elle serait dans ce cas une écriture juste dramatisée et tragique du conflit, se donnant pour vocation de libérer les lecteurs de leurs cauchemars en les exprimant, de les soulager de leurs regrets d'avoir perdu ou d'avoir abandonné des populations à l'ennemi, en les consolant de l'avoir fait grâce à des anecdotes et des évocations de vie à taille humaine. Elle pourrait également, dans ce cas, apaiser les générations suivantes dans leur regret de ne pas avoir participé à un conflit si fascinant ou de ne pas avoir su soutenir leur ascendant dans le souvenir lancinant de sa guerre perdue.

Le potentiel cathartique de cette mémoire écrite et médiatisée n'est pas certain mais il peut jouer ce rôle pour une partie des anciens combattants, au cours de leur vie et de leurs lectures, consciemment ou non. Cette littérature a permis, de manière certaine, de construire et développer la mémoire combattante collective de la guerre d'Indochine. Le problème, dans ce cas, est qu'elle se substitue à l'histoire dans l'esprit des vétérans et des passionnés. Citer à titre d'ouvrage

historique du conflit *Par le sang versé* de Paul Bonnecarrère ou *La guerre d'Indochine* de Lucien Bodard est ennuyeux au vu des épisodes et dialogues inventés dans ces deux livres.

Comment écrire après coup un conflit aussi cruel, passionné et aussi peu entendu lors de son déroulement ? Est-ce parce qu'il n'a pas intéressé la société métropolitaine qu'il a fallu « en faire des tonnes » pour retenir l'attention sur ceux qui l'ont fait ? Qu'en reste-t-il près de soixante-dix plus tard ?

2.1.1 Une littérature facile ? La littérature combattante ou la mémoire tiraillée entre l'héroïsme romancé et le récit scrupuleux des faits.

« Parce qu'ils ne sont pas hors l'Histoire mais l'Histoire, seuls ceux qui ont souffert dans leur chair ou perdu des êtres chers dans une guerre ont le droit de l'évoquer avec le même état d'esprit qu'au temps de leur engagement. » (Georges Fleury)

La littérature est souvent considérée, par les écrivains comme pour les historiens comme un genre certes intéressant mais mineur, du roman de gare peu utilisable pour une analyse historique voire dangereux dans son style exalté qui romance une guerre pour la valoriser aux yeux d'un public rétif à lire les récits d'une guerre lointaine. C'est un genre centré sur l'action, une présentation du vécu des faits et non de leur analyse comme centralité. La littérature combattante regroupe les ouvrages des anciens combattants et des civils axés sur leur mémoire, les récits de leur expérience, leur autobiographie ; parfois le récit d'une guerre qu'ils n'ont pas connue d'après le témoignage des combattants comme Georges Fleury pour l'Indochine. Ils s'opposent aux ouvrages purement littéraires, les véritables romans dont on verra qu'ils ont aussi leur importance dans la construction des mémoires combattantes. Parfois, la limite est difficile à saisir, l'histoire rejoignant la création littéraire en l'habillant de personnages, unités, événements réels ; mais cela reste néanmoins de la littérature. Pourquoi cette littérature est - elle à la fois essentielle et problématique pour comprendre ce conflit ?

Le problème est ensuite que ces ouvrages de littérature combattante s'imposent dans les mémoires, parce qu'ils sont bien écrits, parce qu'ils touchent la corde sensible du lecteur, comme une histoire qui devient officielle, au détriment de la réalité pure.

Rares sont ceux qui, découvrent ce conflit particulier en commencent par l'ouvrage d'un historien *professionnel* sans passer auparavant par la littérature combattante. Lucien Bodard (ancien d'Indochine mais journaliste et non combattant), Jean Pouget et Erwan Bergot, en sont les maîtres mais en ayant une dangereuse propension au registre épique. L'utilisation de cette littérature, dans une lecture historique rigoureuse, est donc quasiment absente dans les ouvrages scientifiques sur le conflit et même un peu méprisée puisque le mot « littérature » évoque tout autant l'intérêt esthétique du récit, de son écriture, de son cadre que le récit lui-même alors que l'histoire se doit d'être rigueur et vérité avant d'être une lecture intéressante du passé. On peut jongler avec les mots



mais pas avec les arguments. Ces auteurs ont, du moins, compris qu'il était inutile, à leur niveau, de se muer en historiens seulement scientifiques et qu'il fallait habiller l'histoire d'une charge humaine pour intéresser le lecteur. Mais cela rend ensuite difficile l'analyse d'un parcours de guerre tant la frontière entre mémoire véridique et invention, entre mémoire et mythe, est difficile à distinguer.

Il n'y a rien d'arrogant ni de méprisant à contester l'historicité d'une partie de la littérature combattante, chaque historien l'ayant assidument fréquentée. Le problème est que les lecteurs s'approprient ensuite les récits, les personnages, pour en faire des repères historiques, des explications de la réalité d'un conflit sublimé par ces actions factuelles ou – même partiellement – inventées, qui rendent la guerre bien plus intéressante au niveau du terrain et de la psychologie des personnages. Aux commentaires de l'historien qui se permet de douter de la réalité de telle situation ou de la réalité des *guerriers* valorisés, le passionné, parfois le vétéran (moins aisé à duper) répondent par une citation d'un écrivain combattant lui-même souvent conscient d'être écrivain et pas toujours historien. La nécessité de transmettre une mémoire fait passer l'intérêt du récit, voulu par l'éditeur, avant sa rigueur historique absolue. Il y a peu, dans un groupe Facebook, un abonné a demandé si quelqu'un savait quel destin avaient pu connaître tel et tel personnages du premier livre d'Erwan Bergot, par ailleurs qualifié de « roman », *Deuxième classe à Dien Bien Phu*. Même si l'auteur a vécu les événements de cette bataille, que les hommes de sa section, de son entourage ont pu, peu ou prou, inspirer son récit et ses personnages, il est problématique, pour la compréhension du conflit et des hommes qui l'ont vécu, de prendre un roman historique comme un *explication historique*.

Beaucoup de vétérans et de passionnés souvent liés au monde combattant, ont, par conséquent, tant aimé les récits de Paul Bonnacarrère (que l'on croit *puisque* il est journaliste de formation), d'Erwan Bergot, puis de Raymond Muelle et de Georges Fleury<sup>6368</sup> qu'ils peuvent en répéter des passages entiers et s'appuyer sur des arguments considérés comme « historiques » ; d'autant plus que le souffle épique des dialogues, personnages et situations, flattent des combattants qui n'ont pas eu l'habitude d'être complimentés pour leur courage, même s'ils n'ont pas toujours eu l'à-propos, dans la réalité, d'un mot historique ou d'une attitude héroïque décrite dans les livres.

Le capitaine Raphanaud dans son train blindé *La Rafale* et le lieutenant puis capitaine Mattéi, tous deux mis en valeur dans *Par le sang versé* de Paul Bonnacarrère sont des héros absolus, connus de tous les amateurs du sujet. Ce sont très certainement des personnages d'un très grand courage, leurs citations en témoignent<sup>6369</sup>. Mais de l'avis de plusieurs vétérans qui ont vécu cette période, certains mots cités en dialogues, pour plausibles qu'ils soient et certains faits réels sont montés en épingle pour apparaître encore plus marquants. C'est le secret de la réussite des ouvrages de littérature combattante ; au besoin, en tordant un peu la vérité historique ou en rajoutant des

---

<sup>6368</sup> Ce dernier étant un ancien combattant d'Algérie et non d'Indochine.

<sup>6369</sup> Le colonel Joseph Raphanaud a reçu 27 ou 28 citations selon les sources, pour ses faits d'armes.

« histoires » à l'histoire. Il en va de même pour beaucoup d'ouvrages de ce genre ; toute une littérature combattante, qui devient, dans l'esprit des lecteurs, une série d'ouvrages qui habillent l'histoire et permet de justifier le combat plus que d'amener le lecteur à le comprendre. Elle part de faits et de personnages bien réels, parfois connus dans l'armée, pour en faire des héros originaux qui atténuent le sentiment désagréable d'avoir perdu cette guerre grâce à la sublimation du combat. Ces lectures sont des baumes au cœur des vétérans et des passionnés de ce conflit car les héros sauvent l'honneur de l'armée, ici du CEFEO qui, grâce à eux, n'a pas démerité.

Dans ces ouvrages, pas d'évocation de tortures (c'est donc qu'il n'y en aurait pas eu en Indochine ?), mais des récits d'opérations précises, au niveau du terrain comme si l'on en faisait partie parmi des personnages hauts en couleur, des victimes malheureuses et des ennemis retors. Parmi eux, des traîtres. Par exemple, ceux qui provoquent des sabotages, jamais réellement étudiés mais sur lesquels les témoignages sont nombreux. Dans ce cas, il faut distinguer les témoignages de première main et ceux qui sont indirects. La trahison des militants communistes et les sabotages, considérés comme rares dans l'historiographie du conflit, deviennent très répandus dans les témoignages et la littérature combattante : le « Je n'en ai pas vu mais je l'ai lu et on m'a cité beaucoup de cas » que m'a assuré un ancien parachutiste, est monnaie courante.

Leur évocation scandalise les lecteurs et ajoutent, qu'ils soient réels ou non, à la dramaturgie du conflit. La mort de l'adjudant Parsiani est absente des livres d'histoire mais répétée par bien des connaisseurs de la guerre d'Indochine car elle est racontée, dans l'un des moments forts de *Par le sang versé*, mettant en scène *L'Union des femmes françaises*, dont on comprend que l'une de ses militantes a saboté les grenades lors de leur fabrication et est ainsi à l'origine de la mort de Parsianni, le 9 août 1950. Dès lors, ce récit est la preuve de la trahison d'une association communiste coupable du sabotage qui va généraliser l'accusation de sabotage de l'effort de guerre par le PCF. La tirade vengeresse du capitaine Raphanaud a-t-elle existé <sup>6370</sup>. Pourquoi pas ? Le problème ensuite est que cet épisode, rapidement confirmé par Georges Fleury dans *Le Guerrier*, son ouvrage sur les campagnes du colonel Raphanaud, est difficile à élargir de manière aussi définitive pour en faire l'activité principale de cette association, à l'époque, communiste, qui a effectivement lutté contre la guerre d'Indochine mais surtout par des manifestations et des tracts en Métropole. L'activité de sabotage n'a jamais été confirmée par des instructions précises, écrites, venant de quelque direction politique que ce soit, le PCF, la CGT ou l'UFF.

Le résultat est que sur le site Wikipédia de cette association, aujourd'hui *Femmes solidaires*, l'auteur de l'article<sup>6371</sup>, le 29 février 2020, se basant sur la lecture de *Par le sang versé*, en fait une explication historique justifiant l'intervention l'association dans les sabotages :

---

<sup>6370</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, op. cit., pp. 281-284.

<sup>6371</sup> Un contributeur nommé « laptitejosette » a rajouté ce passage et modifié l'article le 20 février 2020 ; [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Femmes\\_solidaires&dir=prev&offset=20071213195146%7C23935939&limit=500&action=history](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Femmes_solidaires&dir=prev&offset=20071213195146%7C23935939&limit=500&action=history) (consulté le 28 mai 2021 et le 19 juillet 2022).

« L'association a également manifesté son opposition à la guerre d'Indochine par des actes de sabotage d'armes françaises, notamment en remplaçant le contenu des grenades par des tracts portant l'inscription « PAIX EN INDOCHINE, DON DE L'UNION DES FEMMES FRANCAISES ». Le correspondant de guerre Paul Bonnacarrère relate un de ces événements, ayant provoqué sous ses yeux la mort de l'adjudant Parsiani du 3<sup>ème</sup> REI : les grenades ont bien explosé, mais la charge d'explosif qu'elles contenaient était insignifiante, juste suffisante pour en permettre l'ouverture et que se répande une multitude de tracts miniatures de la superficie d'une boîte d'allumettes<sup>6372</sup>. »

La mise en scène fait passer l'association pour une officine de sabotage industriel qui résume son activité d'opposition à la guerre d'Indochine et la description de la mort de l'adjudant, une scène attestée par un correspondant de guerre puisqu'elle se serait passé devant lui, alors que Bonnacarrère raconte, comme dans l'ensemble du livre, un épisode qu'il n'a pas du tout vu, bien qu'étant présent effectivement comme journaliste en Indochine. D'ailleurs, ses propres erreurs ajoutent encore au doute lorsqu'il fixe la date du drame au 9 août 1950 au nord de la Cochinchine alors que la fiche nominative de l'adjudant Ange Parsiani sur le site Mémoire des hommes le déclare mort pour la France le 2 juin 1950 à Tholan qui serait au Tonkin<sup>6373</sup> où il n'existe pas de train *Rafale*<sup>6374</sup>. L'adjudant Parsiani perd un « n » dans l'affaire mais l'erreur d'orthographe vient de Paul Bonnacarrère qui en avait mis deux. Le Parsiani de Wikipédia devient un sous-officier du « 3<sup>ème</sup> REI » alors qu'il appartient au 2<sup>ème</sup> REI et au moment de sa mort, au 3<sup>ème</sup> BMEO puisqu'il encadre des partisans. Mais en devenant un fait dans la littérature combattante, confirmée dans Wikipédia, toute cette explication a une vocation à devenir officielle.

Ce sont ces approximations qui font de ces récits des romans historiques et non des faits historiques, qui font des écrivains combattants de bons faiseurs d'histoire, pour certains talentueux, mais pas des historiens ; ce qui les suit toute leur carrière et ce qu'ils regrettent, à l'image de Georges Fleury aujourd'hui. *Les 170 jours de Dien Bien Phu* d'Erwan Bergot représente, par contre, un ouvrage historique dans la longue liste de littérature combattante de l'auteur mais il reste toujours un doute sur les faits qu'il retrace. Georges Fleury publie *La guerre en Indochine* en 1994 dans lequel il mêle des extraits de journaux de marche qu'il habille en récits, avec des explications historiques, et met davantage encore en scène les témoignages de combattants dans des épisodes précis du conflit avec *Nous, les combattants d'Indochine* en 2011, avec l'aide de Gérard Brett. Ces deux derniers ouvrages sont davantage historiques et mémoriels que de la littérature combattante et, à ce titre, sont particulièrement intéressants et le recours aux archives pour croiser témoignages et histoire sont une pratique d'historien, mais les écrivains vont plus loin :

« Parce qu'ils ne sont pas hors l'Histoire mais l'Histoire, seuls ceux qui ont souffert dans leur chair ou perdu des êtres chers dans une guerre ont le droit de l'évoquer avec le même état d'esprit qu'au

---

<sup>6372</sup> Phrase soulignée par l'auteur, peu crédible. « Femmes solidaires », *Wikipédia*, consulté le 28 mai 2021. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Femmes\\_solidaires](https://fr.wikipedia.org/wiki/Femmes_solidaires)

<sup>6373</sup> Est-ce juste une erreur du site Internet ?

<sup>6374</sup> Base des morts pour la France en Indochine, Recherche globale, Mémoire des Hommes. En ligne : <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m00523b0aa65de4e> (consulté le 28 mai 2021 et le 19 juillet 2022).

temps de leur engagement. Leur “bonne foi” doit être respectée. Mais, afin de permettre aux générations nouvelles d’apprécier à leur valeur véritable leurs témoignages, le devoir de mémoire exige également que ceux-ci soient tout de même accompagnés de quelques explications<sup>6375</sup>. »

Le fait de considérer les anciens combattants et leur récit comme « l’Histoire » et faire confiance en leur bonne foi est une manière de penser et de défendre ce qui est en réalité « leur mémoire » qui se respecte, *au sein* d’une histoire précise et non *l’histoire* en elle-même. Les vétérans incarnent la mémoire ; c’est différent. Ils ont *vécu l’histoire*, ils la retracent mais *ne la remplacent pas*. Depuis le travail précurseur de Jean Norton Cru à propos de la littérature combattante de la Première Guerre mondiale, et en prenant en compte les remarques des vétérans et dirigeants associatifs quant à leur doute sur l’authenticité de certains récits de leurs camarades, il n’est pas possible d’en faire une réalité historique tant elle est travaillée dans l’optique de plaire à des publics précis, les anciens combattants d’Indochine ou d’autres conflits et le public qui peut aimer la littérature combattante. On leur donnera donc ce qu’ils attendent sans alourdir le récit avec des citations, des références d’historiens, des archives et sources primaires que l’on trouve dans des ouvrages historiques pour prouver les faits. Il n’est pas de successeur de Jean Norton Cru mais plusieurs dirigeants associatifs et anciens combattants, qui ont énormément lu sur la guerre d’Indochine en font – plus discrètement, certes – office. Sans que je les interroge sur ce point, André Laperle, Francis Agostini, André Boissinot ont fait, à la fois, part de leur intérêt pour les historiens combattants qui, au moins, ont vécu en partie ce qu’ils racontent et ceux qui, écrivains ou historiens, dépassent leur vécu en racontant n’importe quoi. On peut comprendre, dans ce cas, leur méfiance envers tout ce qui est publié sur *leur* conflit et leur déception en voyant leurs propres camarades partir dans des élucubrations :

« Les gars qui on écrit sur la guerre d’Indochine, certains y étaient. Ça ne les a pas empêchés d’écrire parfois à coups de pipeau ! Et il y a les gars qui n’y étaient pas, et qui racontent aussi n’importe quoi. Alors moi qui était nul en histoire au lycée, j’ai eu 2 sur 20 au bac en histoire, je suis content. Quand on voit toutes les erreurs qu’on fait en racontant une histoire contemporaine, je me dis que ça doit être pire quand on parle de Vercingétorix ou de Charlemagne ! C’est dangereux toutes ces dérives ; on ne fait pas assez d’enquêtes. Les gars, qui étaient prisonniers, qu’est-ce qu’ils peuvent raconter comme conneries. C’est dangereux pour l’histoire, c’est dangereux pour tout<sup>6376</sup>. »

C’est la raison pour laquelle la mixité des genres est importante pour comprendre et faire comprendre la guerre d’Indochine. Avoir lu la littérature combattante, les romans historiques et les ouvrages historiques dans lesquels l’insertion de mémoires combattantes est nécessaire, avec quelque prudence.

Les éditeurs ont leur part d’influence dans cette architecture complexe. D’abord parce qu’ils sont rares à publier des témoignages d’anciens combattants ou des ouvrages historiques, considérant que le tour de la question est déjà fait et appartient au passé pour les premiers et pour

---

<sup>6375</sup> Georges Fleury, *Nous, les combattants d’Indochine*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>6376</sup> Entretien de l’auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

les seconds, qu'ils sont volumineux et d'un ennui mortel pour un public limité. Chaque éditeur suit sa ligne, publiant tout type d'ouvrages dont il apprécie l'apport, l'utilité à ses yeux et, en général, la possibilité qu'il puisse trouver un lectorat bénéfique pour son entreprise.

Les *Presses de la Cité* ont longtemps représenté la principale maison d'édition de la littérature combattante et des autobiographies de personnalités du monde combattant plus ou moins célèbres. Elles survivent un temps avec Jean-Paul Bertrand dans les éditions du Rocher. Georges Fleury a longtemps publié ses ouvrages chez *Grasset* dont il était « l'un des recordmen de publication » avec Jean Giraudoux d'après ses propres mots. Son second livre *Le Baroudeur* consacré à la carrière du général Delayen s'étant très bien vendu mais son livre le plus historique, *La guerre en Indochine* est publié par les éditions *Plon* en 1994 et chez *Perrin* en 2000, lequel a une vocation historique affirmée, plus généraliste. *Grasset* était loin d'être spécialisé dans les guerres de décolonisation, mais, selon l'auteur, « ils m'ont laissé une place importante parce que c'était bien écrit et grâce à mon état d'esprit<sup>6377</sup> ».

*Indo Éditions* publie beaucoup d'autobiographies combattantes et des ouvrages que ses propres auteurs peuvent trouver plus contestables comme les mémoires de Ky Thu, le chef du camp n°1 en Indochine, parce que Cyril Bondroit souhaite un éventail d'analyses et de témoignages qu'il juge utile. *Albin Michel*, *Arthaud*, les éditions *du Panthéon*, les éditions *SOTECA*, *La Découverte*, et j'en oublie, ont fait, apparemment, le même choix.

Un vétéran ne retrouvera pas forcément son propre récit dans l'intégralité de son écriture originale. L'éditeur ou le directeur de collection donne sa ligne et le témoignage, le récit doivent rentrer dans le cadre de ses choix. Il est toujours un peu difficile, pour un auteur, un ancien combattant ou l'un de ses descendants de se voir refuser un manuscrit ou le voir limité dans sa rédaction, dans l'organisation de son récit comme dans les souvenirs et sentiments évoqués. C'est le jeu. L'éditeur a le droit de considérer qu'un récit est trop chargé, brouillon et alourdi par trop d'épisodes ; l'auteur a le droit d'être déçu par les *coupes* qui sont faites par l'éditeur, y compris dans des récits auxquels il tient particulièrement. Chacun est dans son droit.

A la lecture de l'ouvrage, on remarquera parfois des déséquilibres, des ajouts surprenants ou une absence de documents, de cartes ; ou pas. J'ai pu lire et même pu recevoir, à quatre reprises, les ouvrages que les vétérans « auraient voulu » publier mais qui ont été plus ou moins coupé par l'éditeur. Apparemment, aucun n'en a été scandalisé, étant prévenu au départ et n'a été empêché de publier un passage essentiel. Un personnage a parfois été supprimé, des photos à caractère plutôt familial écartées. Des passages particulièrement durs, de type corps à corps ont été raccourcis parce que trop « cruels ». Une seule fois, l'un des auteurs s'est vu critiqué par le délégué fédéral de son association, auquel il avait envoyé son manuscrit, pour avoir été trop critique envers ses chefs et

---

<sup>6377</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Georges Fleury, le 2 juin 2021.

le conflit avec un récit trop « noir » des événements. Il a finalement choisi de ne le faire connaître que par sa famille sans le publier.

Souvent, les éditeurs doivent faire attention à la véracité des récits proposés. Il ne s'agit pas ensuite d'être critiqué sur la propension à la fiction d'un témoignage présenté comme authentique. Les éditions Nimrod, fondées en 2006, affichent sur leur site leur ligne éditoriale, « des histoires hors du commun », des « récits militaire “non fiction” : témoignages, biographies, documents, etc... »<sup>6378</sup>. Une formulation assez curieuse. Comme pour d'autres maisons d'éditions, il faut du spectaculaire (« hors du commun »). *Les chemins de Dien Bien Phu*, ouvrage plus récent datant de 2015, en fait partie. Il met en scène, le mot n'est pas trop fort, six combattants « dans une histoire vraie que le destin va projeter dans la guerre d'Indochine »<sup>6379</sup>. Passons sur le fait que le livre, dont l'auteur a pris un nom d'emprunt, marque en couverture qu'il est écrit « en collaboration avec » les personnages dont l'auteur fait le récit, alors que ce sont « leurs » récits, revus et corrigés (du moins pour ceux qui me l'ont assuré !). Ce mot suppose qu'il y a donc une part de récit original et une autre « d'emballage » par l'auteur, son choix, d'autant que les récits alternent avec plusieurs « rapports » de la CIA incongrus dans un livre de témoignages. Il intègre, par exemple, celui de Jean Guêtre, du commando n° 32, qui n'a jamais pris « le chemin de Dien Bien Phu » ; un autre choix curieux au vu du titre. L'un des personnages concernés par le livre m'a d'ailleurs écrit : « Les six co-rédacteurs (trois sont décédés depuis) du livre ont fourni leur prose qui a été plus ou moins remaniée par l'éditeur. La mienne est « à peu près » (ces guillemets sont les miens, NDA) restée intacte<sup>6380</sup>. » Par contre, l'auteur-éditeur a signalé avec honnêteté, dans son avant-propos, qu'il avait demandé une relecture pour confirmer le récit de Jean Guêtre<sup>6381</sup>. Francis Agostini m'a confirmé qu'il avait « remis de l'ordre dans ce récit » avant sa publication, ayant été obligé de le « tempérer un peu », estimant, désolé, qu'il y a « pas mal d'affabulations dans les livres d'anciens combattants »<sup>6382</sup>. Ce genre de phrase et de constat interroge sur les ouvrages qui n'ont pas été corrigés et renvoie ceux qui pensent que le témoignage du combattant est l'histoire à une naïveté confondante.

Cela ne remet pas en cause l'ensemble des récits mais il faut être vigilant sur ce point important entre une histoire qui se doit d'être rigoureuse et certains arrangements de la mémoire, plutôt volontaires pour les éditeurs qui font le tri entre ce qui les intéresse et ce qu'ils ne retiendront pas et les vétérans d'Indochine, plus ou moins conscients de la modification de leur mémoire car la mémoire collective peut modifier la mémoire individuelle, ce que plusieurs témoins m'ont confirmé. L'intégration de récits ou de faits dans la mémoire individuelle n'a pas pour but, pour ce que j'ai pu noter, de se draper de gloire mais ce sont des détails lus ou retenus de conversations avec d'autres vétérans de la même unité, eux-mêmes persuadés d'avoir vécu un événement ou

---

<sup>6378</sup> En ligne : <https://www.nimrod.fr/> (Consulté la dernière fois le 19 juillet 2022).

<sup>6379</sup> Mis en sous-titre de l'ouvrage.

<sup>6380</sup> Témoignage d'un ancien combattant, reçu par courriel le 27 août 2018.

<sup>6381</sup> Franck Mirmont, *Les chemins de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 6.

<sup>6382</sup> Entretien avec Francis Agostini, chez lui, en Arles, le 26 octobre 2017.

aucun n'était présent. En près de soixante-dix ans, ces « rajouts » comblent le vide laissé par les oublis progressifs et sont logiques. On ne peut incriminer les témoins de ces digressions.

J'ai rencontré, en 2017, un ancien combattant d'Annecy, Gabriel Mièvre, sans filtres sur son propre parcours ni sur les « petites histoires » de récits qu'il a beaucoup aimés lire car ils ont été écrits par des amis ou sur des amis, voire sur des faits qu'il a vécus lui-même. Cela ne l'a pas empêché de les commenter avec un degré d'ironie qui ne laisse aucun doute sur leur part de véracité. Sortant des ouvrages sur les « baroudeurs » du 1<sup>er</sup> RCP qu'il avait connu, René Collard, René Leguéré et autres livres du genre, il m'a demandé de les lire car ils « racontaient son histoire » dans laquelle, effectivement, son nom et son visage apparaissent ; ajoutant en clignant de l'œil :

« Après, tout n'est pas exact ! Non, les dialogues non plus (répondant à une question sur ce sujet, NDA). Quarante ans après, comment voulez-vous qu'on se souvienne de ce qu'on a dit à tel moment. Et on n'a pas de paroles glorieuses, vous savez ! Quand un type meurt, il appelle sa mère ou se vide de ses intestins. Il ne crie pas “ vive la France ! ” Les éditeurs comblent les vides et publient bien ce qu'ils veulent. Mais ces bouquins, c'est dans l'esprit qu'on a connu<sup>6383</sup>. »

Ce genre littéraire et historique est-il efficace pour la diffusion des mémoires combattantes ? La réponse est partagée et je doute que les maisons d'éditions – qui ne donnent jamais leurs chiffres de ventes – publient davantage qu'au temps où le monde combattant comptait des millions de vétérans de toutes les guerres. Il va passionner un public lié au monde combattant, des jeunes et des moins jeunes qui ont besoin de repères patriotiques qu'il ne trouve pas dans l'enseignement et sont lassés de ce qu'ils appellent la *repentance*, qui n'est en fait qu'une recherche des côtés à la fois clairs et obscurs de l'histoire d'un pays sans excuses fournies. L'épopée militaire intéresse encore. D'autres vont considérer que la guerre est une aventure qui, dans les colonies, avait du relief, de l'exotisme, une certaine forme de rêve d'aventure avec des personnages hors du commun. Ce public existe encore ; mais plus réduit, comme le monde combattant lui-même ; moins d'anciens combattants, moins de militaires d'active.

La *res militaris*, qu'elle concerne l'armée, la carrière et l'art militaires ou la *res bellum*<sup>6384</sup>, la guerre ou ses différents sens ne favorisent pas l'Indochine même si les plus jeunes générations peuvent très bien s'intéresser à un conflit justement parce qu'il est peu connu et entouré de mystères. Il faudrait un très grand livre ou un film marquant pour susciter un intérêt. Cela reste toujours possible. Il ne faut pas non plus compter sur la popularité d'une « belle histoire » romancée. Le roman national, qui a longtemps exalté les colonies, leurs conquêtes, les exploits des Marchand et Bournazel, n'est qu'une façade. Elle trompe, aujourd'hui encore, les nostalgiques du temps passé où la France était une grande puissance coloniale. D'après les vétérans qui ont peu de souvenirs scolaires d'une telle propagande, une partie des Français des années 1930 à 1950 ignorent les colonies, ne savent pas toutes les situer et « l'Indochine perle des colonies » est seulement un slogan publicitaire, probablement issu de l'Indochine elle-même, qui ne peuple pas

---

<sup>6383</sup> Entretiens avec Gabriel Mièvre, chez lui, à Annecy, le 25 mai 2017.

<sup>6384</sup> « Chose militaire » et « guerre » ou « affaire de guerre ».

l'imaginaire d'une population, laquelle n'a que peu de représentants en Extrême-Orient. L'Indochine n'est pas tant médiatisée du temps de sa splendeur coloniale et la « plus grande France » est un slogan. Seule l'exposition universelle de 1931 la fait connaître en amenant, si je puis dire, les colonies en Métropole, dans une mise en scène plaisante pour un public heureux d'appartenir à un pays aussi vaste et entreprenant mais dont les historiens d'ACHAC parlent aujourd'hui comme d'un « zoo humain ». L'exposition est, pour le coup, très médiatisée, a permis de vanter les mérites de la France, que répètent, aujourd'hui encore, les partisans de cette idée positivée. En fait, l'intérêt est retombé très vite et l'empire est un fantasme d'aventure ou une image de carte postale que les priorités des années 1930 et 1940 laissent au loin ...jusqu'au moment où Leclerc part diriger la reconquête coloniale de l'Indochine en 1945.

Mais le problème réside aussi dans la notoriété des écrivains combattants ou des écrivains en général, dans leur médiatisation. Trop peu de « grands noms » s'en détachent depuis 1945, qui soient suffisamment talentueux pour dépasser l'aspect militaire et ancrer de leur empreinte la mémoire collective historique, sociale du pays. Marcel Bigeard et Pierre Schoendoerffer sont les seuls à être – relativement – connus. Le talent d'Hélie de Saint Marc lui a fait dépasser le cercle des lecteurs déjà intéressés par les ouvrages sur le sujet des décolonisations, mais l'intérêt ne s'est pas prolongé au-delà. Sa modestie et sa discrétion naturelles n'ont pas non plus aidé à une notoriété plus importante malgré la valeur de ses livres. Les deux personnalités citées en premier ont-elles servi ou desservi les mémoires combattantes d'Indochine en attirant sur eux le feu des médias, le premier par ses ouvrages et sa participation à un grand nombre d'émissions télévisées et radiophoniques, le second par ses ouvrages et ses films ?

Dans un sens, Bigeard rejette dans l'ombre des combattants estimés qui ont produit un ou plusieurs ouvrages dignes d'être lus par un plus grand nombre de personnes. Déodat du Puy-Montbrun, Jean Pouget, Roger Trinquier sont connus des anciens d'Indochine ; pas du grand public. Ils étaient assez brillants pour s'exprimer davantage malgré la méfiance pesant sur les officiers parachutistes ayant combattu en Algérie. Il est le centre des médias depuis 1975, c'est-à-dire la parution de ses mémoires *Pour une parcelle de gloire*, et, la même année, sa nomination tonitruante au secrétariat d'état à la Défense nationale. Depuis cette date et jusqu'aux années 2000, il est *la* référence du monde combattant, des guerres de décolonisation. Il en avait envie, ne refusant jamais aucun passage dans les médias et ceux-ci ont contribué à créer son personnage gouaillieur, hâbleur, sensible lorsqu'il parlait de ses hommes et de ses combats, ce qui est, par ailleurs, sa personnalité. Il a donc pris une place qui lui était offerte, rejetant dans l'ombre ses anciens collègues. Cette omniprésence de sa parole s'est vérifiée à de nombreuses reprises comme lors de l'émission de Bernard Pivot *Bouillon de culture* le 3 mars 1992, à l'occasion de la sortie du film *Dien Bien Phu* ; mais le témoignage de William Schilardi, qui a participé à l'émission, permet de



nuancer cet argument puisqu'il signale que cette monopolisation de parole tient davantage de l'initiative des personnes liées à l'émission que la facilité de parole de Bigeard :

« On est passé dans cette émission ; il y avait le directeur de la «3» (FR3, NDA), un immigrant chinois et moi immigrant italien. Les mecs m'ont interdit de parler à l'émission de Pivot ! Il y avait Schoendoerffer, Bigeard, Geneviève de Galard, Bergot et moi. On m'a demandé de venir comme témoin de ce film. Voilà comment je me suis retrouvé là-dedans ! Avant, on m'a dit " s'il y a des choses à dire, tu laisses parler le général Bigeard ! Ne développe pas ". Il y avait des mecs derrière moi qui me tapaient sur l'épaule. Bigeard aurait pu dire ce qui s'est passé politiquement. Il a su gérer<sup>6385</sup>. »

La façon et le sens de la publicité de Bigeard ont toutefois exaspéré jusque dans le monde combattant comme ses livres au contenu répétitif. Par solidarité, peu d'anciens d'Indochine l'ont dit, sauf à me demander de ne pas relayer leur lassitude à son sujet. Alain Ruscio a expliqué la sienne du contenu auto-promotionnel des textes du personnage « metteur en scène de sa propre gloire » qui est, faut-il le rappeler, politiquement dans le camp opposé au sien :

« L'autobiographie est un genre certes particulier, où il est de bonne guerre de s'attribuer le beau rôle. Avec Bigeard, l'exercice a tourné au chef-d'œuvre. Il ne nous épargne aucune de ses citations militaires (effectivement louangeuses), aucune des appréciations portées sur lui par des collègues, des subordonnés, des journalistes (Jules Roy, Joseph Kessel, Jean Lartéguy, Eugène Mannoni, Brigitte Friang, Henri Amouroux). Dans chacun de ses ouvrages, il fait insérer un dossier photos, dans lequel il est omniprésent. Dans le dernier, *Ma vie pour la France*, nous avons compté 44 effigies pour 24 pages. Partout, il se présente comme un sauveur, un maître du destin. On a l'impression, à le suivre dans ses différentes affectations, que ce soit en Indochine ou en Algérie, de la permanente reproduction d'un schéma : avant son arrivée, il n'y avait que désordre et inefficacité durant sa présence, les troupes avaient été "merveilleuses", "époustouflantes", "extraordinaires", réduisant en poussière l'ennemi... puis, après son départ, "ses gars" n'acceptaient pas le successeur, mettaient les drapeaux en berne, c'était le retour, au mieux à la routine, au pis aux défaites<sup>6386</sup>. »

Ces hérauts de l'Indochine ont disparu aujourd'hui. Ne reste qu'une empreinte permanente mais légère, puisqu'ils sont catalogués comme ancien chef d'une unité d'élite et écrivain combattant pour Bigeard, écrivain combattant et cinéaste « de guerre » pour Schoendoerffer. Le monde combattant diminuant progressivement, leur souvenir a suivi le même chemin avec la disparition de ceux qui ont servi sous les ordres du premier et des équipes du second. Mais leur solitude médiatique dans la diffusion n'était pas choisie. De plus, si elle a pu écarter d'autres anciens d'Indochine, elle a bénéficié aux mémoires combattantes. On peut se demander ce qui aurait résulté d'elles sans la présence et l'œuvre de ces deux grandes personnalités qui ont permis qu'elles ne soient pas oubliées. L'omniprésence du général Bigeard et les sorties de ses livres, quelle qu'en soit la qualité, les ont largement servies et le devoir de mémoire cinématographique de Schoendoerffer en a conservé une empreinte visuelle, musicale sans beaucoup d'équivalent dans les mémoires des autres conflits.

---

<sup>6385</sup> Entretien avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

<sup>6386</sup> Alain Ruscio, « deux ou trois choses que nous savons du général Bigeard », *Cahiers d'Histoire*, n°118, 2012, p 145-163. En ligne : <https://journals.openedition.org/chrhc/2647#tocto1n1> (consulté la dernière fois le 12 juillet 2021 et le 27 juillet 2022).

Toutefois, aucun grand nom de la littérature n'a construit une œuvre majeure favorable à la colonisation du temps de sa splendeur. Les plus connus qui ont « écrit l'Indochine », Pierre Loti, Roland Dorgelès, Marguerite Duras, ont malmené l'image de la colonie. Plus tard, Lucien Bodard a construit une œuvre avec son témoignage sur la « guerre d'Indochine », mais pas une légende. C'est un mélange d'histoire, de témoignages et d'inventions qui ne satisfait pas les historiens ni les vétérans, chacun lui reprochant ses digressions. Les succès d'éditions qu'il a connus en son temps avec ses ouvrages n'auraient probablement pas lieu aujourd'hui. Est-ce la faute des enseignants qui se détournent de la guerre ou des éditeurs plutôt frileux ? Les éditeurs ne se bousculent pas pour publier cette histoire peu populaire, à l'exception de ceux, spécialisés, qui s'adressent à un public conquis d'avance mais restreint. Est-ce la faute des médias qui n'invitent pas les anciens combattants, auteurs ou non, pour des émissions ou des reportages ? Tout cela est probablement pertinent si l'on enlève le mot « faute » ; car il n'y a probablement pas de « coupables ». Dans une société qui a changé de repères et de rêves, lesquels ne passent plus, ou bien moins, par l'armée, la guerre ou l'empire colonial, les récits de guerre ne sont plus porteurs de vocation éducative, patriotique. La guerre est devenue le gouffre destructeur dans lequel il ne faut pas espérer tomber. Pourquoi, ensuite, la valoriserait-on. Pourquoi ferait-on de ceux qui l'ont faite des exemples, alors qu'eux-mêmes l'ont jugée « inutile » ? Les OPEX d'aujourd'hui peuvent-elles faire rêver ?

Il reste que les anciens d'Indochine, parfois leurs descendants et le monde combattant dans son ensemble, ont gardé un intérêt pour la mise en récit des mémoires combattantes, autour de quelques points de repères emblématiques.

### 2.1.2 Les repères littéraires, biographiques et autobiographiques, appréciés ou non des anciens d'Indochine

« Il y a pas mal d'affabulations dans les livres d'anciens combattants. » (Francis Agostini)

La mémoire combattante écrite, qui va de Roger Delpy en 1950 à Jean Luciani en 2016 a laissé une trace qui subsiste dans les ouvrages historiques, parfois dans la littérature et surtout dans la mémoire des combattants lus et contactés. Elle est, avant tout, le résultat d'un effort pour témoigner de son expérience, au nom des siens, ou de son intérêt pour les « grands anciens » et pour les faire connaître. Elle émane de combattants de terrain au départ inconnus, anciens petits gradés (à l'époque, le caporal-chef Schoendoerffer) sous-officiers (le sergent Roger Delpy) ou officiers subalternes pour la plupart (les lieutenants puis capitaines Bergot et Sergent) ; parfois des officiers supérieurs (général Bigeard, colonel Trinquier). Les officiers supérieurs peuvent rarement produire une vraie littérature combattante, puisqu'ils passent leur temps à se justifier de leur action et ils ne sont pas suffisamment populaire pour être cités soixante-dix ans plus tard. Les romanciers qui ne sont pas anciens d'Indochine sont, quant à eux, souvent proches ou issus du monde

combattant.

Nous explorons là le plus lointain de la galaxie mémorielle couvrant une durée de presque trois générations. Les souvenirs actuels des vétérans d'Indochine sont donc logiquement dispersés voire embrouillés. Mais certains ouvrages même lointains les ont marqués au point d'influencer leur mémoire en reprenant les exemples, les analyses de ces publications. C'est surtout à l'âge de la retraite qu'ils ont pu lire ces ouvrages, prenant le temps, après une vie professionnelle très active, de comprendre, de confronter les témoignages de leurs camarades à leur propre expérience ; de laisser passer le temps des émotions avant de pouvoir se confronter à leur passé. Beaucoup de noms et de titres sont évoqués mais plusieurs sont régulièrement donnés en références dans les réponses aux questions n°111 et 112 comme en entretien<sup>6387</sup>. Leurs commentaires servent de base à cette partie.

Quels repères certains ouvrages et certains écrivains combattants ont-ils réussi à construire pour guider et influencer les mémoires combattantes ?

### *2.1.2.1 Le sentiment d'avoir tout lu y compris la littérature sur l'Indochine*

« La critique littéraire renvoie ces textes aux historiens sous prétexte de contenu colonial, mais l'historien se désintéresse volontiers de cet aspect de l'histoire culturelle. » (Alain Quella-Villéger).

Est-ce parce que les ouvrages sur l'Indochine ne sont pas si nombreux que ceux concernant les guerres mondiales ? Sans citer, au départ, tel ou tel ouvrage, plusieurs vétérans affirment avoir lu tout ce qui est sorti sur ce conflit<sup>6388</sup> ; bien entendu, leur liste ne peut être exhaustive mais les bibliothèques vues chez plusieurs d'entre eux sont impressionnantes. On peut prendre cette affirmation pour de la vantardise mais, dans certaines conversations, il est clair que bien des anciens d'Indochine ont acquis une connaissance sérieuse, parfois encyclopédique, sur le conflit de leur jeunesse. Ce besoin, pour certains, quotidien, entretient leur mémoire, les apaise dans le sens ou les sorties les plus récentes d'ouvrages sur la guerre d'Indochine les rassure sur la pérennité du sujet et entretient une mémoire collective qui reste malgré tout confinée au monde combattant. J'ai pu admirer, chez plusieurs vétérans, tout un pan de mur d'ouvrages consacré à l'Indochine, dans leur salon, leur bureau ou leur garage, que ce soit la guerre d'Indochine, celle d'Algérie ou la colonisation de l'Indochine.

Jacques Allaire y revient sans cesse, chaque jour : « je ne lis pratiquement que ça et les relis. Le fruit du mal jaune<sup>6389</sup> », écrit-il dans son questionnaire. « J'ai lu la plupart des livres sur la guerre

---

<sup>6388</sup> Question n°111 : Et après la guerre, avez-vous lu des livres sur cette guerre et sur les pays de l'ex-Indochine ? Lesquels vous ont marqué ? Question n°112 : Avez-vous des auteurs favoris concernant cette guerre ou que vous n'aimez pas ?

<sup>6389</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

d'Indochine<sup>6390</sup> » écrit, de son côté, William Schilardi. Cela signifie qu'une partie des anciens d'Indochine ont besoin de lire tout ce qui touche au conflit, « parfois plusieurs fois » comme le soulignent Jacques Allaire et Louis Simoni<sup>6391</sup>, espérant toujours découvrir un autre aspect du conflit ou la confirmation de ce qu'ils ont vécu, mais sans pour autant retenir un écrivain ou un livre en particulier : « J'ai lu la plupart des bouquins écrits (Tout un rayon dans ma bibliothèque !). Pas de remarques particulières<sup>6392</sup> », écrit Pierre Caubel. Pierre Latanne m'a confié qu'il avait acheté et lu plus de 300 ouvrages sur l'Indochine, au début de manière compulsive : « Au début, j'achetais systématiquement les livres qui paraissaient et traitaient de l'Indochine en général. Par la suite, j'ai trié et choisi. J'en ai quand même autour de 300. Mais, comme Lucky Luke qui tirait plus vite que son ombre ... J'achète plus vite que je ne lis<sup>6393</sup>. »

Une partie des témoins ne citent pas d'ouvrages spécifiques parce qu'ils ne se souviennent plus des titres ou parce qu'aucun ne les a marqués pour s'en rappeler mais ils préfèrent parler de ce qu'ils ont vécu et les lieux où ils ont combattu plutôt que des ouvrages marquants. Plus que des récits de guerre, ils apprécient surtout, comme Robert Drouilles « les descriptions des sites [qu'ils ont] connus » et ceux « relatifs aux événements vécus »<sup>6394</sup> ; donc pour lui, l'Indochine hors Cambodge, de 1946 à 1948, moins les autres périodes. Joseph Koeberlé lit davantage ce qu'il considère comme « les récits véridiques, moins ceux qui étaient trop romancés »<sup>6395</sup> de la littérature combattante. Guy Delplace lit surtout des livres « sur la présence française en Indochine » qui parlent de « mémoire et de vérité »<sup>6396</sup>, comme Louis-Jean Duclos qui emploie le mot d' « objectivité », préférant lui aussi « les récits objectifs, leurs aspects humains, pas les militants idéologiques et/ou moralisateurs »<sup>6397</sup>. François-Xavier Heym préfère, comme beaucoup, lire essentiellement des ouvrages d'anciens combattants qui ont vécu la guerre, se méfiant de ceux qui parlent de ce qu'ils n'ont pas éprouvés eux-mêmes, idée majeure chez les vétérans : « Cela dépend des auteurs. Ceux que j'ai lus ont vécu là-bas et ont les mêmes opinions, le même ressenti que moi. Les autres ne connaissent rien au pays et ne sortent que des lieux communs<sup>6398</sup>. »

Contrairement à ce que l'on peut penser, plusieurs vétérans commencent par citer des ouvrages de littérature et non de guerre sur l'Indochine. Qu'ils aient le *mal jaune* ou pas, la nostalgie de ce pays s'accomplit dans la lecture des auteurs qui l'ont sillonné avant ou pendant le conflit et l'ont décrit d'abondance. Ils retrouvent, en particulier dans les romans de Jean Hougron, une ambiance, des populations très diverses qu'ils ont trouvé fascinantes – ou inquiétantes – sur le terrain et un

---

<sup>6390</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>6391</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>6392</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>6393</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 10 novembre 2018.

<sup>6394</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, *op. cit.*

<sup>6395</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6396</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>6397</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>6398</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

exotisme aventureux plein de mystères. Cela participe à une mythologie de l'Indochine, mais fort peu mise en valeur en tant que « perle de colonies » par des écrivains qui, n'ont pas ménagé leurs critiques sur l'attitude des Français d'Indochine envers une population asiatique méprisée et la misère qui y régnait.

On peut typiquement comprendre la *mythologie du mythe indochinois* en parcourant l'ouvrage d'Alain Quella Villéger, qui a rassemblé plusieurs textes écrits sur la colonie dans Indochine, un rêve d'Asie<sup>6399</sup>. La fabrication, contrairement à ce qui est vanté dans ce *mythe du mythe*, n'a que peu ou de manière très éphémère touché la société française d'où la citation répétée des ouvrages de Jean Hougron, le seul à avoir surnagé dans une abondance de textes très oubliés dans la mémoire des témoins comme dans l'histoire de la grande littérature française, Pour l'auteur, par contre :

« L'abondante littérature de fiction accompagna cette histoire franco-indochinoise, à la fois miroir, porte-voix et envers du décor. L'histoire de cette mise en valeur de ce "nouveau monde" asiatique entraîna dans son sillage une riche escorte littéraire, une mythologie même, toute épopée ayant ses héros et ses héros de papier<sup>6400</sup>. »

Le sommaire cite une liste de textes qui suscite au pire une absence de références connues, au mieux, la connaissance du nom mais pas de l'œuvre citée ; soit des ouvrages très secondaires des grandes plumes comme « L'épouse injustement soupçonnée » de Jean Cocteau, soit des auteurs épiques comme Jean d'Esme, chantre de la colonisation et sur la fin, de la Libération de la France ; soit encore des écrivains qui ont davantage étudié la religion que le territoire, comme le prolifique Albert de Pourville, ancien militaire, lequel s'est intéressé au bouddhisme et au Taoïsme. « L'envers du décor » est peu décrit, les principales charges contre la colonie ne faisant pas partie de cette liste. Ainsi Jules Boissière, ancien secrétaire et soldat d'Indochine, apparaît avec deux textes sur la conquête militaire et sur la forêt<sup>6401</sup> mais pas avec ceux qui décrivent une Indochine peu reluisante. « La répression du soulèvement des années 1890, avec la traque des pirates, constitue un thème majeur et durable. Enfin l'opium – surtout dans l'œuvre de Boissière – est une véritable clé de voûte. Guerre, sang, opium sont des thématiques durables, marquantes et toujours résurgentes<sup>6402</sup>. » Toute la société française d'Indochine n'est pas dévalorisée par les critiques d'un exotisme facile. Elles opposent le courage des premiers pionniers dans les régions reculées à la vie facile des bourgeois de Saigon et Hanoi. Le fin du fin est le texte de Jean Cocteau, présenté dans cette liste de vecteurs de mythe indochinois. C'est, en fait, un conte annamite qu'il a transformé en opéra en 1922 et qui a été mis en musique et joué à Montpellier en...1995. On peut légitimement se demander en quoi et quand il a véhiculé le « mythe d'Asie » ? Ce qui n'empêche pas l'auteur d'affirmer :

« L'Indochine est un mythe. Au-delà des nostalgies coloniales de certains et des images pour cartes postales façon sampans et baie d'Along des autres, l'Indochine tient une place particulière dans les rêves d'Asie des Occidentaux, français en l'occurrence – une place tardivement prise, à la différence

---

<sup>6399</sup> Alain Quella-Villéger, *Indochine. Un rêve d'Asie*, Paris, Omnibus, 1995, 1000 p.

<sup>6400</sup> *Ibid.* Avant-propos « dire l'indicible Indochine », feuillet I.

<sup>6401</sup> *Ibid.* Jules Boissière, « Dans la forêt pp. 9-19 et « La prise de Lang-Xi », pp. 20-28.

<sup>6402</sup> Thi Tuyet Trinh Nguyen, *L'imaginaire colonial français de l'Indochine 1890-1935*, Thèse de doctorat de Lettres, soutenue à L'Université de Tours, le 28 mars 2014 ; p 275.

de l'Orient arabe, de la Chine, voire du Japon – mais la place d'une perle, au premier rang de l'Empire<sup>6403</sup>. »

Après cette envolée lyrique, comme l'auteur le note lui-même, les références à Pierre Loti et Claude Farrère, prix Goncourt 1905, auteurs connus et prestigieux à l'époque, sont « aisées » mais elles ne construisent pas vraiment de mythe puisque la critique de la guerre coloniale, de la colonisation et de la société coloniale est vive dans leur œuvre et absente dans le *Rêve d'Asie*.

De fait, ce mythe a probablement existé mais essentiellement chez les élites intellectuelles d'Indochine et du milieu parisien entourant, un temps, André Malraux, lui-même nourri de Pierre Loti et de son *Pèlerin d'Angkor* ou chez des officiers ayant lu les récits de conquête coloniale et de pacification de Galliéni, Lyautey et Auguste Pavie qui ont surtout intéressé les militaires. Mais il n'a jamais été un phénomène de masse et *ce mythe s'est auto-mythifié* dans un cercle culturel restreint qui ne semble pas avoir durablement dépassé les admirateurs du musée Guimet<sup>6404</sup>.

Alain Quella-Villéger constate très vite : « On a oublié aujourd'hui la plupart des auteurs de cette « geste » littéraire, en marge de la geste coloniale, emportés avec l'empire dans la défaite de 1954<sup>6405</sup> ». Le terme de « geste » montre toujours le souci de raconter une épopée plus intellectuelle que réaliste ; d'où ses efforts louables pour témoigner d'une légende littéraire qui n'a peut-être jamais existé dans la profondeur d'une France d'avant et d'après Seconde Guerre mondiale, ne marquant qu'épisodiquement la société pour des expositions et quelques sorties littéraires éparses, déjà oubliées au moment où la guerre d'Indochine commence. Après les premières tirades citées plus haut, l'avant-propos marque en première conclusion que :

« La production romanesque relative à l'Asie du Sud-Est n'eut jamais vraiment droit de cité dans les sérieuses histoires littéraires, victime du mépris universitaire et suspectée *a priori* (et *a posteriori*) de médiocrité dans le genre série B, images sépia et brocante kitsch. La critique littéraire renvoie ces textes aux historiens sous prétexte de contenu colonial, mais l'historien se désintéresse volontiers de cet aspect de l'histoire culturelle<sup>6406</sup>. »

Cet ensemble de réflexions met de côté Roland Dorgelès<sup>6407</sup> et sa « route mandarine », Marguerite Duras<sup>6408</sup>, trop extérieure au mythe et trop *Nouveau Roman*, à part *L'amant*, succès tardif de l'auteur ; écarte les textes de Loti sur la prise de Hué, car le mythe du « rêve (français) d'Asie » a les mêmes lacunes, la même logique que celui d'une mémoire combattante d'Indochine héroïque. L'auteur veut valoriser, voire ressusciter une renommée qui n'a pas existé – du moins pas à une grande échelle – d'une réalité trompeuse que la société pour l'une et les soldats

---

<sup>6403</sup> *Ibid.*

<sup>6404</sup> Musée inauguré à Paris en 1889 et nourri des grandes expéditions ayant rapporté des collections, plus l'héritage du musée indochinois du Trocadéro après 1927. Voir le site du musée : <https://www.guimet.fr/musee-guimet/histoire-du-musee-guimet-2/> (consulté le 29 mai 2021).

<sup>6405</sup> Alain Quella-Villéger, *Ibid.*, p. I.

<sup>6406</sup> Alain Quella-Villéger, *Ibid.*, p. III.

<sup>6407</sup> Roland Dorgelès, *Sur la route mandarine*, Paris, Albin Michel, 1925, 315 p.

<sup>6408</sup> Marguerite Duras, *L'amant*, Paris, éditions de Minuit, 1984, 145 p.

d'Indochine pour l'autre n'ont pas vécue et expliquer l'échec de cette mémoire par les circonstances historiques, la malchance, le mauvais goût.

Le prix Goncourt Claude Farrère a indisposé les critiques, à l'époque, par la noirceur de son récit sur *Les Civilisés* en 1905. Le comité d'Issy-les-Moulineaux du Souvenir français<sup>6409</sup>, glisse très rapidement sur ce roman destructeur de mythe. Les autres écrivains n'ont pas eu à leur époque, une audience démesurée et la plupart sont inconnus du grand public comme des médias. La faute, c'est-à-dire, le couvercle mis sur cette production déjà peu populaire à l'époque, en serait le mépris « universitaire », historien ou littéraire pour la colonisation, les traditions, les textes empreints de lyrisme et d'épopées ; en somme, une critique politisée d'un genre que l'on veut oublier. Mais la qualité des textes de Duras<sup>6410</sup> et Farrère s'expriment surtout dans la contestation du mythe, faite par les auteurs écartés ou juste cités pour remettre en valeur des auteurs peu connus du fait de leurs textes très datés et des productions d'une valeur littéraire et historique contestables, déjà peu lues à leur époque (Pierre Loti mis à part mais il ne met pas en valeur le mythe indochinois). Les termes de « médiocrité », « série B », « images sépia et brocante kitsch » que Quella-Villéger dénonce comme une critique injuste, viennent en surface – mais c'est une question de goût – à la lecture de plusieurs de ces textes d'un charme effectivement très désuet. Il a pris grand soin d'écarter tous les grandes plumes qui ont fait le deuil du rêve d'Asie pendant leur voyage en Indochine, que ce soient Roland Dorgelès dans sa déception des réalités de la « route Mandarine », les textes de Léon Werth, de Louis Roubaud et d'Andrée Viollis, dénonçant le mythe colonial, dans un « exotisme de l'envers » . Et que dire de l'absence de Jean Hougron ?

Si l'on lit la thèse de Thi Tuyet Trinh Nguyen, citée précédemment, d'autres romans s'engagent, sans être nécessairement tous une dénonciation politique, dans une critique très dure de cette société coloniale inégalitaire et pervertie, que l'on ne trouve pas dans un discours post-colonial, nostalgique de ce temps. Ainsi Paul Monet, ancien officier, dénonce-t-il avec *Les Jauniers*<sup>6411</sup>, un esclavage déportant des Tonkinois du nord vers les plantations d'hévéas de Cochinchine.

La littérature centrée sur l'Indochine, parcourue par les vétérans qui l'ont évoquée, concerne essentiellement Jean Hougron, parce qu'elle ne s'embarrasse pas de lyrisme ou d'intellectualisme exotique. Sa carrière commence en 1946, après un brillant parcours lycéen, le début d'une carrière d'écrivain « maudit », au départ, c'est-à-dire non publié. Il part pour l'Indochine comme employé d'import-export envoyé par son entreprise de Marseille en 1947, en plein conflit. Mais il s'ennuie, démissionne et commence une existence aventureuse, professionnellement nomade, qui va le

---

<sup>6409</sup> Le site Internet du Comité d'Issy-les-Moulineaux et de Vanves du Souvenir français est très actif sur les publications et donne trois ensembles de listes des écrivains combattants, des romanciers et... ; <http://www.souvenirfrancais-issy.com/2016/08/les-ecrivains-d-indochine-1-les-romanciers.html> (consulté le 29 mai 2021).

<sup>6410</sup> Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, 1950, 304 p.

<sup>6411</sup> Paul Monet, *Les Jauniers*, Paris, Gallimard, 1930, 358 p.

servir pour écrire ses romans regroupés sous le titre de *La Nuit indochinoise*<sup>6412</sup>. Le premier, *Tu récolteras la tempête* est un grand succès d'édition. *Mort en fraude*, centré sur la guerre d'Indochine, lui apporte le prix de l'académie française. C'est l'initiation à l'Asie d'un jeune Français projeté dans la guerre et qui comprend les méfaits de la colonisation comme ceux du « Vietminh » sur une population de toute manière soumise, entre famine, violences et désillusions. Comme André Geraud, Jean-Paul Mouton et Jacques Bouthier, Jacques Saubion a aimé « Jean Hougron et sa série *La nuit indochinoise*, qui traite principalement de la vie des civils français encongaïés ou non, planteurs, camionneurs, trafiquants etc... »<sup>6413</sup> mais également Marguerite Duras avec *L'Amant*. Les vétérans retrouvent une partie de l'ambiance qu'ils ont connue, ce décor exotique dans son milieu naturel, le fatalisme de sa population et la dureté de l'adversaire. Ils revivent en fait l'aventure de personnages qui subissent les événements et ne maîtrisent rien, comme ils ont pu en avoir le sentiment à leur échelon, pendant le conflit. Ces récits témoignent plus d'une aventure vécue, puisque l'auteur a vécu plusieurs vies dont celle d'employé comme le héros Paul Horcier que d'un récit de guerre et leur ont beaucoup plus par leur réalisme.

#### 2.1.2.2 *La littérature combattante ou comment passer du roman historique ou de la littérature de fiction à l'histoire (ou comment mélanger...)*

« Ce qu'il a écrit est monstrueux...monstrueux. Tout est faux. On lit des livres qui sont faux en pensant que c'est la vérité. » (Georges Fleury)

C'est la littérature combattante qui reste pourvoyeuse de nombreux livres, surtout le roman historique qui mêle témoignage et grande histoire, avec les paysages et les populations en toile de fond<sup>6414</sup>. C'est un genre attractif, qui a eu son public, surtout dans le monde combattant jusqu'aux années 2000. Depuis dix ans, la rétractation du nombre d'anciens combattants et une certaine lassitude sociale, culturelle pour la littérature de guerre rendent cette veine moins prisée. Le problème reste essentiellement de faire comprendre à tous ceux qui l'apprécient qu'il est difficile de mélanger roman et histoire. Garder l'esprit du temps du conflit, l'atmosphère ressentie pendant le conflit peut suffire à en affirmer le réalisme à défaut de la réalité.

Les citations d'auteurs sont fort nombreuses mais les écrivains préférés des vétérans restent Roger Delpey, Jean Lartéguy, Paul Bonnecarrère, Erwan Bergot et Pierre Schoendoerffer, avec, chacun un grand roman en particulier qui a beaucoup plu à nombre de vétérans. Roger Delpey appartient ici à la catégorie *littéraire* plus qu'autobiographique en considérant l'ensemble de sa pentalogie *Soldats de la boue*. Les deux premiers livres sont le récit fidèle, autobiographique, de

---

<sup>6412</sup> Sept romans regroupés sous ce titre ; réédition Robert Laffont, collections « Bouquins » en deux tomes, 1989, deux tomes de 917 et 1081 p.

<sup>6413</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>6414</sup> Site Internet du Comité d'Issy-les-Moulineaux et de Vanves du Souvenir français <http://www.souvenirfrancais-issy.com/2016/08/les-ecrivains-d-indochine-3-les-militaires.html> (consulté le 29 mai 2021).



ce qu'il a vécu et des témoignages directs de ses compagnons. Parfois, ce sont des témoignages consciencieusement transformés en récits et dialogues qui « auraient pu » exister. Les vétérans et passionnés de la guerre d'Indochine peuvent être hostiles aux réflexions que les historiens ont sur la littérature combattante mais les écrivains combattants ont pris plus ou moins de liberté avec des récits qui manquent parfois d'historicité. Cela donne des récits plausibles, pas forcément exacts. Comme le dit Jacques Allaire, « Quelquefois, pour un dialogue, on met les mots dans la bouche d'un homme qu'on a bien connu et qui aurait pu les prononcer. Moi je sais que Langlais, je pourrais le faire parler, c'était l'antithèse de Bigeard. Bigeard aussi. On a des bribes, des souvenirs, on connaît l'homme, on sait ce qu'il aurait pu dire ; s'il ne l'a pas dit, il aurait pu le dire »<sup>6415</sup>. Cela s'apparente tout de même à de la littérature qui « s'approche » de l'histoire sans en revêtir la rigueur. Mais pour les lecteurs, cela en tient lieu au vu de la qualité du récit, de la réputation de l'auteur et de l'accumulation de personnages et de faits connus. Roger Delpy est une référence littéraire sûre pour les vétérans ; d'abord, parce qu'il est le premier à se lancer dans une œuvre combattante sur le conflit qu'il a connu en séjour unique de février 1947 à août 1948 ; le premier apparaît autobiographique et c'est la raison de son succès ; les quatre autres ouvrages qui en tiennent lieu de suite sont bien plus hétérogènes. « *Soldats de la boue*, c'est mon livre de chevet, » écrit Henri Darré, « que j'ai alors largement décortiqué. Roger Delpy est un reporter militaire, sergent au 151<sup>ème</sup> RI, ayant servi dans le Delta au moment où je me trouvais en Indochine. J'ai trouvé dans ses récits l'exactitude des événements du moment. J'ajoute que cet ouvrage est préfacé par le Général De Lattre de Tassigny et par le général Juin<sup>6416</sup>. » Il reste emblématique, du moins pour le premier livre, d'une mémoire du terrain, de première main et unique à l'époque. Decitre en fait une référence de l'Indochine :

« Chaque guerre génère quelques livres qui deviennent des classiques. [...] Pour l'Indochine (*l'Indo*, comme disent les Anciens), « l'incontournable », le livre-référence est sans conteste *Soldats de la Boue*, de Roger Delpy. Des générations entières le dévorèrent, il devint un classique au point que de nombreux auteurs utilisent le titre comme substantif, en nommant Soldats de la boue les combattants de la rizière. La guerre d'Indochine, les guerres d'Indochine devrait-on dire, appartiennent maintenant à l'Histoire. [...] « Soldats de la boue », qui fut pendant de longues années le livre d'or des combattants et de leurs familles, est un témoignage de poids dans la « redécouverte de l'Indochine » à laquelle nous assistons<sup>6417</sup>. »

De fait, parmi d'autres ouvrages moins expressifs dans le titre et dans le contenu, *Soldats de la boue* est effectivement une référence que cite nombre d'anciens d'Indochine contactés dans leur bibliothèque idéale de leur mémoire combattante, pour plusieurs raisons. Il représente ce qu'est également *La 317<sup>ème</sup> section* dans le genre cinématographique, une réalité de la guerre crue, réaliste, sans autre ambition que de décrire un parcours de soldat dans un conflit sauvage et difficile à comprendre, que chacun a pu connaître et en lequel, surtout, chacun peut se reconnaître.

---

<sup>6415</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>6416</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>6417</sup> <https://www.decitre.fr/livres/soldats-de-la-boue-9782733903513.html>

Tous les livres ne se valent pas, pourtant. La suite d'ouvrages reprenant le titre générique *Soldats de la boue*<sup>6418</sup> en cinq tomes, de 1950 à 1954, est une accumulation confuse de récits tirés – ou pas – d'autres témoignages, de considérations politiques et des caractéristiques d'un roman historique qui tente de reprendre la même veine que le premier livre sans jamais en retrouver la fluidité. Comme souvent, les « suites » manquent de pertinence, de renouvellement, ne surprennent plus le lecteur car elles ne peuvent jamais conserver la fraîcheur du premier volume. Ce n'est pas inintéressant, mais quand les vétérans citent *soldats de la boue*, ils pensent au livre originel. D'abord parce qu'il est écrit, de l'avis de l'auteur, pour expliquer cette guerre à ses amis et à sa famille ; il n'a pas l'ambition littéraire de chercher à éblouir et à publier mais il a conscience que cette aventure est « ingrate, mais unique », malgré son ressentiment contre un pays, « une Patrie qui sacrifie ses enfants après le savoir laissé insulté »<sup>6419</sup>.

Le nombre de renseignements sur des sujets très divers est d'une très grande variété et donc, d'une très grande richesse pour la compréhension du conflit. Malgré ses lacunes, c'est un récit vivant qui se veut « une relation sincère d'événements vécus [...] sans aucune prétention littéraire et dans cet esprit spécial qui était le nôtre dans la brousse et en rizière. Ceci n'est ni une histoire romancée, ni un récit inspiré ou construit sur une quelconque idée politique, ce serait indigne de ceux qui sont morts ; c'est un humble journal de marche »<sup>6420</sup>, qui est effectivement rythmé selon un agenda précis qui donne encore plus de réalisme au lecteur. Même s'il ne réussit pas complètement à convaincre chaque lecteur de la pureté de ses intentions, ce livre est un document de première main et c'est la raison pour laquelle il est cité à plusieurs reprises par les vétérans.

Les romans d'Erwan Bergot de la dernière décennie, *Les sentiers de la guerre* en 1981-1983 et *Sud Lointain* en 1990-1992, sont moins populaires auprès des anciens combattants que ses ouvrages à caractère mixte, mi-romans mi-littérature de témoignage, concernant les personnages (*Bigéard, Vandenberghe*), unités et corps (*La légion au combat, Les paras, La 2<sup>e</sup> DB, bataillon Bigéard*) et batailles emblématiques (*Les 170 jours de Dien Bien Phu, La bataille de Dong Khé*). Ses romans historiques comme *Deuxième classe à Dien-Bien-Phu, Mourir au Laos, Les héros oubliés* ont moins marqué les vétérans à moins que ce ne soit leur éloignement dans le temps (ils ont été publiés entre 1964 et 1975 !) qui en soit responsable.

Son œuvre et sa personnalité sont estimés par les anciens d'Indochine. Le *prix Erwan Bergot* est même une récompense donnée aux écrivains militaires par l'armée de terre. Le caractère historique d'une partie de son œuvre est aussi intéressant que sa tendance à rajouter des éléments inventés, mais on ne peut jamais s'assurer de la fiabilité du récit. Son *Vandenberghe*<sup>6421</sup>, souvent cité, contient des

---

<sup>6418</sup> Cf. *supra*, p. 272-274.

<sup>6419</sup> Il s'agit-là de la préface de l'édition André Martel de 1951. Il a pu y ajouter cette critique des manifestations qui commencent, en 1950, à émailler les départs et les retours des soldats du CEFEO à Marseille et ailleurs. Roger Delpy, *Soldats de la boue, op. cit.*, pp. 9-10.

<sup>6420</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>6421</sup> Erwan Bergot, *Vandenberghe, pirate du delta*, Paris, Balland, 1973.

inventions qui en font un héros prestigieux, dans l'esprit de son aura pendant la guerre d'Indochine. *Convoi 42*, comme *Les 170 jours de Dien Bien Phu* mélangent son expérience, des sources historiques et des récits souvent très romancés. Georges Fleury évoque cette tendance à inventer de son confrère avec qui il en a apparemment régulièrement parlé ; pourtant, il n'a, selon lui, « pas besoin d'inventer pour faire des livres qui se vendent ». Bigeard lui aurait dit, quand cet ancien lieutenant du 6<sup>ème</sup> BPC a publié sa biographie en 1988<sup>6422</sup> : « Il ne faut pas lire les livres qui ont été écrits sur moi, à part les miens<sup>6423</sup>. » Mais beaucoup d'anciens d'Indochine trouvent qu'Erwan Bergot retrace bien l'état d'esprit, l'ambiance des situations avec un vrai talent d'écrivain et que c'est l'essentiel. Pierre Latanne correspondait déjà avec lui pendant la guerre d'Algérie et l'auteur l'a souvent tenu au courant de ses projets d'écriture. Il estime que « Bergot raconte ce qu'il a vécu avec justesse »<sup>6424</sup>. Erwan Bergot est un grand écrivain combattant, prolifique, dont les livres apportent souvent beaucoup de renseignements et qui ont plu à un public de vétérans et de passionnés.

Il est moins cité, dans cette veine romancière, que Pierre Schoendoerffer. On oublie souvent, en effet, que ses films sur l'Indochine ont auparavant été écrits et publiés en tant que romans. Même si Jean Pouget a pu écrire que cet écrivain cinéaste bien connu, dont le talent et l'imagination ont été homologués par des prix littéraires et académiques a acquis cette flatteuse réputation de « fiction », en racontant des histoires authentiques arrivées aux autres<sup>6425</sup>. » Il est donc cité à la fois comme écrivain et comme cinéaste. *La 317<sup>ème</sup> section* est son premier roman, dédié à Jean Péraud, son ami disparu dans une tentative d'évasion après Dien Bien Phu. A part l'accent alsacien que l'auteur met dans les dialogues de l'adjudant Willsdorff, les « de » devenant des « le », roman et film sont rigoureusement semblables, le premier étant le scénario et les dialogues du second. L'évacuation est d'un réalisme saisissant et le film donne la même sensation, ce qui a impressionné nombre de vétérans qui ont pu dire devant moi que ce livre était leur histoire. Pas forcément parce qu'ils ont connu des retraits, des raids semblables, encore que les exfiltrations des maquis de GCMA et la retraite du 6<sup>ème</sup> BPC à Tu Lé peuvent receler des points communs. Mais ce sont essentiellement les difficultés de progresser dans la jungle, de porter les blessés, d'espérer des parachutages et de jouer au chat et à la souris avec l'ennemi, tantôt en l'évitant, tantôt en l'attaquant qui les a marqués car c'est exactement ce qu'ils ont pu vivre. Plusieurs m'ont dit : « le raid de la section », « Willsdorff » ou bien « Torrens », « c'est moi », « c'est ce que j'ai connu » ou « je les ai connus ».

---

<sup>6422</sup> Erwan Bergot, *Bigeard*, Paris, Perrin, 1988, 584 p.,

<sup>6423</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Georges Fleury, le 2 juin 2021.

<sup>6424</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *op. cit.*

<sup>6425</sup> Jean Pouget, *Bataillon RAS, op. cit.*, p , chapitre XII, Djebel Dokrane, p. 135.

Enfin, parmi les plus cités et les plus aimés des romans, Jean Pouget est souvent cité pour la force de son roman, *Le manifeste des prisonniers du camp n°1*, écrit en 1969, deux ans après *Nous étions à Dien Bien Phu*, son premier livre. Il permet, selon ceux qui ont vécu dans les camps, de comprendre l'état d'esprit qui y régnait, la diversité des personnages et l'évolution de l'attitude face à leurs geôliers et à la mortalité inéluctable qui les attend, s'ils continuent à résister. L'auteur, dans une longue dédicace, « revendique la liberté de fiction » mais également « les matériaux historiques » que sont les événements rapportés et la « ressemblance avec les personnages », dont il exclut avec ironie les « salauds issus évidemment de (sa) seule imagination », ce qui ne trompe personne, d'autant que certains noms peuvent être connus à la simple lecture des listes d'unités et des chefs correspondants ou par indiscretion.

Leur capture lors des opérations calamiteuses de la RC 4, les contacts successifs avec l'ennemi, les souffrances liées aux maladies, à la famine qu'ils ressentent et toutes les tâches, tentatives d'évasion et la rééducation qu'ils subissent apparaissent suffisamment réalistes pour que les anciens prisonniers les acceptent malgré les libertés prises avec ce qu'ils ont connu. La différence entre le commissaire politique et l'officier vietnamien, ce dernier représentant *le bon*, le militaire, et l'autre *le méchant*, le politique qui ira jusqu'à accuser et faire exécuter son ami à la fin du récit, est caricatural. Mais les vétérans se souviennent de la différence entre des commissaires politiques très doctrinaires décrits, comme des communistes fanatiques, et des officiers pouvant être plus nationalistes que communistes et, de ce fait, devenir suspects, comme le colonel Dang Van Viet, chef du régiment 74, qui n'a jamais pu progresser dans la hiérarchie militaire. Dans ce roman historique, la réalité se mélange avec la fiction pour donner un ensemble déroutant, passionnant pour valoriser cet épisode, à l'époque, inconnu. « Pouget, c'était un personnage extraordinaire », rappelle Jacques Allaire. « Il était d'une subtilité, d'une intelligence... Le "manifeste du camp n°1", est remarquable<sup>6426</sup>. »

Les deux dernières références de littérature combattante sont le fait de journalistes<sup>6427</sup>. Mais les vétérans les considèrent avec beaucoup de respect comme étant ceux qui ont le mieux compris leur combat. Jean Lartéguy est un grand repère de la littérature de guerre en Indochine, mais davantage pour l'impulsion qu'il adonnée que pour le contenu « indochinois » de ses romans. Il est le seul dans cette première « liste » à ne pas faire œuvre de mémoire combattante puisqu'il n'a pas combattu en Indochine. Mais ayant revêtu l'uniforme à la Libération de la France et en Corée, ce journaliste est si proche des combattants et son œuvre les a tant marqués qu'ils le considèrent comme l'un des leurs. On cite davantage ses ouvrages et ses articles sur l'Algérie que sur l'Indochine. La référence reste *Les Centurions*<sup>6428</sup>, paru en 1960, qui parle surtout de l'Indochine

---

<sup>6426</sup> Entretiens de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>6427</sup> Site Internet du Comité d'Issy-les-Moulineaux et de Vanves du Souvenir français, <http://www.souvenirfrancais-issy.com/2016/08/les-ecrivains-d-indochine-2-les-journalistes.html> (consulté le 29 mai 2021).

<sup>6428</sup> Jean Lartéguy, *Les Centurions*, Paris, Presses de la Cité, 1960, 415 p.

au début du roman, au camp n°1, mais c'est là où se construit la fraternité d'armes entre les parachutistes et que commence la légende du colonel Raspéguy, chez lequel chacun se convainc de reconnaître Bigeard. Le *Mal Jaune*<sup>6429</sup> est plébiscité pour avoir créé le nom de cette nostalgie envahissante qu'ils gardent de leur parcours indochinois. On oublie qu'il est juste la fusion de deux romans *La ville étranglée*<sup>6430</sup> et *Les âmes errantes*<sup>6431</sup>, parus en 1955 et 1956, et qui racontent, le premier, l'évacuation par les Français d'Hanoi fin 1954, l'autre, leur « retour » massif sur Saigon. Mais la notion même de *mal jaune* lui vaut l'éternel reconnaissance des vétérans d'Indochine et l'intérêt des frères Zeganadin, de Jacques Peyrat, Martial Chevalier, François-Xavier Heym ou Joseph Koeberlé qui ont lu plusieurs de ses livres et ont aimé le regard posé sur eux par cet écrivain connu. Tous ces ouvrages, nostalgiques d'un temps qui s'éloigne irrémédiablement font autant de mal que de bien à leur lecture les vétérans ne s'habituent pas toujours à la disparition d'un monde qu'ils ont connu. Les romans évoquent des personnages que les anciens combattants ont croisés ou auraient pu approcher, dans des villes pas toujours aimées, mais le ressenti de l'air qui y est décrit s'attache aux souvenirs des anciens. En réalité, Lartéguy est cité comme un mythe fondateur de l'aura des parachutistes et du mal jaune. La reconnaissance dont il fait l'objet pour cela compte presque davantage que le contenu de ses ouvrages sur l'Extrême-Orient. Chacun sait que les livres de Lartéguy sont des romans. Il n'écrit pas le parcours de Bigeard mais de Raspéguy dans ses ouvrages de guerre.

Paul Bonnacarrère, plusieurs fois cité, est également romancier mais son ouvrage *Par le sang versé* cite des noms, des lieux, des faits qui le rangent, selon les anciens d'Indochine, dans la catégorie historique. Impossible de l'omettre dans cette partie, car cet ouvrage<sup>6432</sup> les a marqué ainsi que les passionnés du conflit et il est beaucoup cité comme repère dans l'écriture du conflit. Comme Lartéguy pour les parachutistes, il a fondé la mythologie des légionnaires en Indochine, ce qui est d'ailleurs le sous-titre de son ouvrage, *La légion étrangère en Indochine*. Mais plus qu'un livre d'histoire sur ce corps d'élite, il construit surtout la légende du 3<sup>ème</sup> REI et celles des capitaines Raphanaud et Mattéi, en Annam comme au Tonkin. Les vétérans et les adeptes de la post-mémoire aiment cet ouvrage, son rythme, les différentes régions évoquées, les combats et l'héroïsme de la légion étrangère qui s'en dégage, suivant un capitaine Antoine Mattei fascinant. Bonnacarrère crée des personnages forts, pour certains, inventés pour ce livre dans un cadre et des situations bien réelles comme les convois de la RC 4, le siège de Nam Dinh en 1947, la construction du poste de Ban Cao qu'occupe la 4<sup>ème</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> REI, dirigée effectivement par l'officier et qui est aujourd'hui une colline à nouveau couverte de jungle en plein nord du Vietnam, que viennent

---

<sup>6429</sup> Jean Lartéguy, *Le Mal Jaune*, Paris, Presses de la Cité, 1962, 499 p.

<sup>6430</sup> Jean Lartéguy, *La ville étranglée*, Paris, Julliard, 1955, 271 p.

<sup>6431</sup> Jean Lartéguy, *Les âmes errantes*, Paris, Albin Michel, 1956, 268 p.

<sup>6432</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, Paris, Fayard, 1968, 458 p.

photographier des passionnés<sup>6433</sup>. Le livre se finit sur la défense de Na Cham fin 1950, qui clôt une bataille des frontières tournant au désastre et l'interrogatoire du colonel Charton prisonnier d'un Giap arrogant et odieux. La petite histoire rejoint toujours la grande mais l'authenticité est douteuse. Sur les réseaux sociaux, les internautes croient dur comme fer à tout ce qui est écrit comme source historique. Mais c'est trop beau pour que tout soit vrai, à commencer par la profusion de dialogues. Georges Fleury critique un écrivain-journaliste qui a bâti un livre souvent cité et respecté, en partie sur du vent. D'après lui, l'auteur n'est pas allé interroger ses « héros » : « Raphanaud, comme Bigeard, parlait sans difficulté et il suffisait de le laisser parler. Mais Bonnacarrère ne l'a pas rencontré. Ce qu'il a écrit est monstrueux... monstrueux. Tout est faux. On lit des livres qui sont faux en pensant que c'est la vérité<sup>6434</sup>. » Michel Bodin, qui a interrogé Antoine Mattéi, explique, ironique, que contrairement au livre de Bonnacarrère, « le “garde du corps” de Mattéi, Ickewitz, n'a pas été tué au combat en protégeant son chef mais est mort d'éthylisme<sup>6435</sup> ». S'il ne craint pas les rajouts de dialogue, la sublimation des récits et des personnages, les descriptions de la RC 4 et des combats de guérilla de Bonnacarrère restent intéressantes de justesse et de précision. C'est la raison pour laquelle sa place reste importante dans la construction mémorielle du conflit, aux yeux de nombre de vétérans ; mais à prendre avec nuances.

Une littérature plus ou moins récente, faite de romans écrits « en amateur » c'est-à-dire qu'elle ne provient pas d'un écrivain combattant régulièrement attaché à ce genre ; a connu un joli succès. Du moins la retrouve-t-on dans les bibliothèques des vétérans d'Indochine ou/et dans leurs questionnaires. Elle apparaît toutefois assez répétitive mais les sujets abordés, le récit épique et quelques points de repères populaires chez les combattants, en assurent autant le succès qu'une écriture intéressante. Dien Bien Phu revient de manière quasi obsessionnelle, ce qui apparaît lassant, comme si l'intérêt de la guerre d'Indochine se réduisit à cette bataille, qui n'est pas oubliée du tout. Il est, hélas, rare qu'un autre sujet existe tant elle cristallise les passions. En un sens, elle explique également, en partie, pourquoi ce conflit est mal connu. Les parachutistes, la légion (ou les commandos) et Dien Bien Phu sont des éternels sujets, y compris ici de la littérature combattante. C'est un cocktail qui plait mais qui n'est pas nouveau, qui donne l'impression que rien ni personne d'autre n'existe et qui ne renouvelle pas le genre. le sujet n'a que peu d'originalité dans une littérature combattante.

Que faut-il pour faire un roman apprécié, du moins par un certain public sur la guerre d'Indochine ? Dien Bien Phu doit être le cadre du roman ou son objectif, c'est-à-dire la seule bataille connue de la guerre d'Indochine dans la société. Il faut être un « héros », officier, lieutenant, capitaine, plus rarement radio au 5<sup>ème</sup> BPVN, comme dans *La Vallée perdue* de Philippe de Maleyssie. Il doit

---

<sup>6433</sup> Paul Bonnacarrère, *La guerre cruelle*, Paris, Fayard, 1972, 429 p. Dans l'édition du Livre de Poche en 1972, le siège de Nam-Dinh commence à la p. 81 et la construction du poste apparaît p. 312.

<sup>6434</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Georges Fleury, *op. cit.*

<sup>6435</sup> Conversation avec Michel Bodin à Dôle, le 15 octobre 2022.

aimer l'alcool, être usé et désabusé, voire en plein doute à cause d'une guerre qui tourne mal, qui éprouve corps et esprit mais il accepte une dernière mission, très dangereuse. Les officiers, dans les ouvrages de La Marre et de la Grange, se posent beaucoup de questions existentielles sur leur vie tout en aboutissant, de manière téléologique, à une issue presque certaine, un sacrifice héroïque au milieu d'autres héros, puisque l'on connaît déjà le dénouement de la plus grande défaite de la guerre d'Indochine. Les livres insistent sur la solidarité entre les combattants, valeur ultime et la seule qui ne soit pas galvaudée dans un conflit de ce genre. L'auteur oppose toujours des supérieurs déconnectés de la réalité, nageant dans l'erreur humaine et la faute stratégique à des officiers subalternes et militaires du rang qui sont, eux, dans la vérité des combats et sont, en quelque sorte, trahis par leurs chefs militaires et politiques.

Le héros incompris de la Métropole mais sublimé par la littérature est le fil conducteur de la mémoire que l'on veut garder de cette bataille depuis 1954 et le *Dien Bien Phu, citadelle de la gloire*, de Lucien Bornert, dédié « aux héros de Dien Bien Phu »<sup>6436</sup>. Philippe de Maleissye dédie également son livre « à tous les héros oubliés, à ceux qui ont choisi la fraternité, la camaraderie, la solidarité sans faille ». Dans un entretien au Figaro, il parle de cette bataille comme d'une « extraordinaire page de gloire, [...], des faits d'armes qui ont créé quelque chose dans le cœur du soldat. Ce quelque chose, c'est la fierté d'appartenir à un pays qui s'est construit à travers son armée<sup>6437</sup>. » La résilience du roman apparaît à la fin de *Le dernier capitaine* dans la dédicace de l'auteur « à toi, mon frère, disparu en terre d'Asie »<sup>6438</sup>. Le héros d'Arnaud de la Grange est, comme l'auteur, brisé par un accident de la route. Est-ce également le regret, pour tous ces auteurs épris du sentiment de gloire, de ne pas avoir vécu un épisode aussi aventureux ? Cette littérature apparaît donc comme une pique de rappel par rapport à toute celle qui a précédé, tout en apaisant l'auteur dans les accidents de sa propre vie. Mais peut-être est-ce le but de chaque roman ?

Dans *Le dernier capitaine*, paru en 1978, Hervé La Marre s'inspire à la fois des raids de GCMA du capitaine Sassi et des chefs commandos connus des anciens d'Indochine, centrant le récit sur l'un d'entre eux, familier des services secrets donc franc-tireur, blasé qui rassemble des hommes pour une mission suicide afin de soulager Dien Bien Phu assiégé, en interceptant des convois de ravitaillement en *orgues de Staline* qui arrivent début mai 1954. Tout y est dans un récit sans surprise, du genre de *La 317<sup>ème</sup> section* mais qui a son public parce que le héros est un guerrier d'élite incompris de ses chefs mais adoré de ses hommes qui s'ensevelit dans la Valhalla des guerriers, en se sacrifiant une ultime fois. Le récit coche tous les codes de la mémoire des héros et mêle l'invention à l'histoire, donc rend le récit crédible puisque les vétérans, qui ont connu des officiers courageux et fantasques aimant leurs hommes, ont toujours des références de ce type.

---

<sup>6436</sup> Lucien Bornert, *op. cit.*, p. 7.

<sup>6437</sup> Alain Barluet, « Philippe de Maleissye : Diên Biên Phu, cette défaite qui reste un message d'espoir », Le Figaro, 6 mai 2014. En ligne : <https://www.lefigaro.fr/mon-figaro/2014/05/06/10001-20140506ARTFIG00303-philippe-de-maleissye-dien-bien-phu-cette-defaite-qui-reste-un-message-d-espoir.php> (consulté le 4 juin 2021).

<sup>6438</sup> Hervé La Marre, *Le dernier capitaine*, Paris, Albin Michel, 1978, 251 p. ; p. 249.

Plus tard, en 2013, Philippe de Maleissye, contrôleur-général des armées, ancien officier de la légion étrangère, publie un roman sur Dien Bien Phu avec *La vallée perdue*<sup>6439</sup> ; un roman-vécu, ce qui est une dénomination curieuse, qui s'explique par le fait qu'il s'est inspiré de plusieurs récits de combattants de cette bataille, pour être au plus juste de leur engagement et de leur ressenti. Il raconte l'histoire d'un radio, Pierre Holinger, qui vient d'arriver en Indochine et qui rassemble les émotions vraies de plusieurs combattants, dans une bataille très connue. Pierre Latanne, qui a vécu cette bataille au 5<sup>ème</sup> BPVN, a fait partie de ceux qui « ont fourni beaucoup de textes » pour la partie « vécu ». Il considère que c'est « un agréable mélange de fiction et de réalité » parce que cela lui permet de « revivre cette bataille où il a tant souffert ». Peut-être la satisfaction des anciens d'Indochine est-elle, finalement, une raison valable entre toutes, qui leur permet de ne pas se sentir oubliés de l'histoire et de la littérature ?

Arnaud de la Grange, enfin, a publié *Le huitième soir*<sup>6440</sup> en 2019, dans une maison d'édition prestigieuse, Gallimard. C'est un ancien reporter de guerre, passé par le Prytanée militaire de la Flèche, le service militaire comme officier et le SGDN comme chargé de mission. Le sujet porte à nouveau sur un officier parachutiste qui saute sur Dien Bien Phu, à la recherche de lui-même, de son histoire, mêlant ses sentiments profonds à la grande histoire (la conférence de Genève...), les premiers jours de la bataille (les chutes de *Béatrice, Gabrielle, Anne-Marie*) aux personnages connus (Loti, Giap, Navarre). Au-dessous du grade de général, les noms sont fictifs. C'est un officier qui, comme *Le dernier capitaine* cité plus haut, devrait être rapatrié mais qui est tout de même à son poste. Le récit passe d'une pensée à l'autre, les aventures amoureuses, l'accident, l'assaut, la blessure et se termine sur un dernier assaut de l'ennemi que l'on peut penser mortel. C'est un roman bien écrit qui a reçu les prix *Erwan-Bergot* et *Roger-Nimier* en 2019.

Ces ouvrages de semi-fiction deviennent toutefois assez rares, mais ils viennent s'ajouter à une ère des témoins qui a connu son apogée il y a une vingtaine d'années.

### 2.1.2.3 Le genre autobiographique : une littérature combattante d'une grande diversité

« Mon choix, parmi les auteurs qui m'ont marqué, est liée à ce que l'écrivain a été aussi un combattant. Pour moi, il relate ce qu'il a vécu » (Robert Servoz).

Dans les repères littéraires les plus cités par les vétérans figurent les témoignages autobiographiques, ceux des anciens d'Indochine, des plus connus aux plus singuliers ; des ouvrages sur leurs mémoires de leur vie ou sur une partie de leur vie. Les témoins ont souvent lu beaucoup d'ouvrages sur ce conflit et l'émotion suscitée par les livres de leurs camarades ou de leurs chefs directs sont les plus marquants. L'écrivain combattant a pour lui d'avoir combattu et vécu ce qu'il raconte ; d'où l'idée répandue, citée plus haut par Robert Servoz, de privilégier des

---

<sup>6439</sup> Philippe de Maleissye, *La vallée perdue*, Paris, Indo-Editions, 2013 ; 400 p.

<sup>6440</sup> Arnaud de la Grange, *Le huitième soir*, Paris, Gallimard, 160 p., 2019.



auteurs qu'ils vont croire pour leur expérience du terrain. Ils ont également trouvé chez des personnages très respectés tant pour leur plume que pour leur âme, des analyses particulièrement belles. Cela donne des ouvrages d'une belle diversité entre les témoignages de femmes courageuses comme Geneviève de Galard (*Une femme à Dien Bien Phu*<sup>6441</sup>), des médecins pleins d'humanité comme le commandant Grauwin (*J'étais médecin à Dien bien Phu*<sup>6442</sup>), ou l'expérience particulière de Jean Leroy à Bentré (*Fils de la rizière*<sup>6443</sup>). Mais force est de constater que les récits autobiographiques les plus cités restent ceux des personnalités les plus connues comme les généraux Bigeard et Langlais, et Hélié de Saint Marc qui sont un peu les hérauts de leur mémoire.

En 1975, l'autobiographie de Marcel Bigeard relance sa notoriété par un best-seller, fait assez rare à l'époque pour ce qui concerne un général de l'armée française. Après une éclipse à la fin de la guerre d'Algérie, où il s'est rendu très connu par ses opérations militaires novatrices, il a fini par gêner l'état-major. Sa carrière est une réussite surtout depuis 1952 et sa retraite de Tu Lé mais il sombre dans un certain anonymat après 1960. Non seulement ses mémoires le tirent de la discrétion, sinon d'une ombre qu'il n'apprécie pas, mais le monde combattant qui le jalouse un peu est impressionné de le lire décrire les hauts et les bas de son parcours, de dévoiler ses émotions comme rarement chez un baroudeur lorsqu'il perd des hommes qu'il a formés, ceux du 6<sup>ème</sup> BPC, à Dien Bien Phu. Il relate des opérations militaires souvent audacieuses dans le *style Bruno* c'est-à-dire avec un verbe simple, par moments haché, parfois en style télégraphique, comme s'il prenait des notes ou donnait ses ordres, au vol. Ses ordres de missions sont intégrés au texte sans fioritures, à l'image de son caractère. Ainsi peut-on lire dans un passage retraçant la retraite de Tu Lé : « 17 heures. Suis à mi - col situé à 1300 mètres. Une pluie fine rend la pente glissante. Quelle galère<sup>6444</sup> ! ». C'est aussi un mélange de réflexions sur sa vie, son éloignement de sa famille ; un curieux amalgame entre une fierté qui tend à la vantardise puisqu'il dévide la liste de ses réussites, de ses exploits, celle des articles qui l'encensent, de ses citations mais qui pointe ses faiblesses comme ses échecs. Beaucoup de vétérans s'agacent mais ses livres se vendent bien et plusieurs anciens parachutistes comme Jacques Thomas, Robert Servoz ou issu de tous les corps comme Robert Drouilles, Jacques Saubion et Francis Oustry, citent ses livres, y compris ceux qui ne parlent pas de lui. En effet, il publie grâce à sa notoriété deux volumes de *Lettres d'Indochine*<sup>6445</sup>, qui permettent de mettre en valeur les récits de ses camarades moins connus et de les faire connaître au grand public.

Hélié de Saint Marc, comme Bigeard, est également souvent et longuement cité dans cette thèse. Sans dire qu'il est plébiscité, il est cité comme référence à plusieurs reprises par les vétérans.

---

<sup>6441</sup> Geneviève de Galard, *Une femme à Dien bien Phu*, op. cit.

<sup>6442</sup> Paul Grauwin, *J'étais médecin à Dien Bien Phu*, op. cit.

<sup>6443</sup> Jean Leroy, *Fils de la rizière*, op. cit.

<sup>6444</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit, p. 112.

<sup>6445</sup> Marcel Bigeard, *Lettres d'Indochine*, tomes 1 et 2, Paris, éditions n°1, 1998-1999, 273 et 261 p.

Il bénéficie d'une haute estime pour sa carrière, pour ses livres, pour son engagement dans le putsch par fidélité au général Challe et pour ses valeurs qu'il a rappelées pendant son procès le 5 juin 1961, c'est-à-dire son refus d'abandonner à nouveau ses partisans, ses chefs comme il l'a fait en Indochine. A partir de 1992 et de ses mémoires, *Les Champs de braises*, jusqu'en 2010 pour *L'aventure et l'espérance*<sup>6446</sup>, ses ouvrages montrent ses combats avec une grande poésie, une grande humanité et une absence de haine qui épure sa réflexion de tout sentiment politique ; ce qui, pour évoquer les guerres de décolonisation, est un cas presque unique. Saint Marc a pu atteindre un équilibre mémoriel à la fin de sa vie sans avoir complètement trouvé la paix, mais sa recherche est un exemple pour les vétérans qui ont la même quête ; juste la compréhension des Hommes et la recherche du silence après la guerre, comme une rédemption : « Les soldats ne tournent pas les pages facilement. Certaines émotions ont trouvé leur place. D'autres ont disparu dans l'oubli. Quelques-unes errent en moi sans trouver de réponses. Elles se cognent. Elles me blessent. Elles me tiennent en éveil. Je ne cherche pas à les occulter ni à les refouler, bien au contraire<sup>6447</sup>. » Son œuvre tout entière est une réussite, faite d'espoir, d'humanité, qui rapproche tous ses lecteurs dans l'apaisement de la mémoire individuelle et la compréhension de la mémoire collective.

Enfin, dans quelle catégorie ranger le livre de Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*<sup>6448</sup> ? Ouvrage de témoignage ou autobiographie ? Comme il part de son point de vue et relate son expérience à la tête de la position centrale de ce camp retranché, il appartient plutôt à la catégorie autobiographique. Il justifie son action, montre un engagement physique et mental hors norme jusqu'au dernier jour du siège puisqu'il croit que, par un moyen ou un autre, ses hommes et lui s'en sortiront. Il assume un commandement bien au-dessus de son grade que le colonel puis général de Castries lui délègue dès le début de l'offensive de l'APV. Il délivre quelques vérités bien senties sur ses rapports conflictuels avec les autorités d'Hanoi, et les erreurs du commandement français sous quelques formules chocs et le constat de la valeur de ses propres troupes : « Comme toute bataille, Dien Bien Phu, où il fallait creuser bien profond pour trouver les raisons de se battre, compta une proportion normale de héros et de lâches<sup>6449</sup>. » « Giap connaissait Vauban<sup>6450</sup>. » (sous-entendu, « les Français l'avait oublié ! »), ou encore « le soldat Vietminh qui montait, et avec quel courage, à l'assaut des positions de Dien Bien Phu, luttait pour nous mettre à la porte de chez lui, où nous n'étions pas chez nous<sup>6451</sup>. » Alain Ruscio, assez strict sur les ouvrages écrits par des militaires et sur le récit de leurs souvenirs, a apprécié cet hommage à l'adversaire et note que les ouvrages sur cette bataille sont « le plus souvent sans distance critique, à d'heureuses exceptions près »,

---

<sup>6446</sup> Hélié de Saint Marc, *Les Champs de braises*, op. cit. *L'aventure et l'espérance*, op. cit.

<sup>6447</sup> Hélié de Saint Marc, *L'aventure et l'espérance*, Paris, Les arènes, 2010, 275 p. ; p 164.

<sup>6448</sup> Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*, Paris, France-Empire, 1963, 270 p.

<sup>6449</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>6450</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>6451</sup> *Ibid.*, p. 263.

dans lesquelles il inclut le livre de Langlais<sup>6452</sup>.

De manière générale, les anciens de Dien Bien Phu avouent essentiellement lire des ouvrages sur cette bataille qui les a tant marqués : « *La bataille de Dien Bien Phu* du général Langlais, les livres d'Erwan Bergot<sup>6453</sup> », auquel Jacques Penot rajoute Jean Pouget, son « ancien commandant de compagnie »<sup>6454</sup> qui naviguent tous entre l'analyse historique, le témoignage et la mémoire individuelle qui s'exprime par l'autobiographie.

#### 2.1.2.4 *Les repères historiques des anciens d'Indochine : une bibliographie déjà ancienne qui ne s'est pas renouvelée*

« Je ne lis que les livres d'histoire de gens qui sont allés sur le terrain. Les autres historiens racontent des histoires que d'autres leur ont racontées et je ne suis pas d'accord avec leur point de vue de départ<sup>6455</sup>. » (André Laperle)

Je ne parle pas ici de *romans vécus*, qui restent des romans quand ils ne sont pas, en plus, des décalcomanies de récits antérieurs. Les vétérans apprécient également les vraies recherches historiques, qui incluent en premier des reportages sur les terrains de guerre, des recherches de sources écrites, rapports, communiqués ; des lectures rigoureuses de toutes les sources disponibles, ce qui n'empêche pas l'inclusion de sources orales et de témoignages. Les ouvrages historiques sont souvent cités par les anciens d'Indochine, comme des points de repères mémoriels lus et relus ; ceux qui ont compté pour les vétérans et ceux qu'eux-mêmes ou leurs pairs ont écrit. Les ouvrages des journalistes-historiens le sont encore davantage, parce qu'ils ont été les premiers à écrire sur la guerre d'Indochine et que la précision de leurs enquêtes s'apparente déjà à une première étape de travail d'historien.

Les premiers ouvrages historiques, ceux des historiens journalistes ou journalistes historiens ont une empreinte bien plus profonde que ceux des historiens plus récents. Il arrive qu'au travail journalistique effectué pendant le conflit qui, lorsqu'il est rigoureusement fait, s'apparente à un travail d'historien, s'attache l'idée d'une suite d'articles qui deviennent un roman historique ou, lorsque la volonté d'analyse est plus sérieuse, un ouvrage historique, politique, plus synthétique pour comprendre et expliquer l'histoire de la guerre d'Indochine. Les journalistes historiens sont cités à plusieurs reprises par les vétérans, pour leur œuvre majeure qui commence tout de même à dater, ce qui est la caractéristique des mémoires collectives de ce conflit : une connaissance mémorielle plus fournie, connue et publiée, une connaissance historique peu renouvelée. Les erreurs des premiers historiens sont essentiellement liées à une faible profondeur historique (moins de dix ans entre la fin du conflit et les premiers ouvrages de Jules Roy et Bernard Fall), la précocité

---

<sup>6452</sup> Alain Ruscio, « Autour d'un anniversaire : Dien Bien Phu », *Cahiers d'Histoire*, n° 99, 2006. Il valorise aussi la thèse de Pierre Rocolle.

<sup>6453</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>6454</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018 .

<sup>6455</sup> Conversation téléphonique de l'auteur avec André Laperle, le 15 juin 2021.

de leur recherche (peu d'archives disponibles dans les années 1960-1970). Leur vécu personnel des événements, leurs contacts plus ou moins positifs avec les responsables politiques et militaires sont parfois difficiles à enlever de leur esprit et influent sur le sens de leur analyse pouvant restreindre sa justesse historique.

Le problème est également, par rapport aux lectures des vétérans, est que l'on trouve rarement une référence historique récente dont l'avantage serait déjà de renouveler le genre et de préciser l'analyse historique du conflit grâce à l'ouverture des archives et de nouveaux témoignages. Presqu'aucun historien postérieur à 1980 n'est cité. Jacques Allaire parle du général Gras, mais il est le seul : « La guerre d'Indochine », du général Gras. J'aime beaucoup Gras. C'est un historien. [...]. Le général Gras était un ami, un soldat, un cerveau ; c'est le meilleur<sup>6456</sup>. » Robert Drouilles cite Georges Fleury pour *La guerre en Indochine*, dont il apprécie qu'il parte de 1940 et non de 1945 et qui donne beaucoup de précision sur les unités, les hommes qui mènent cette guerre et leurs témoignages. Les anciens combattants s'en tiennent aux valeurs sûres que sont Bernard Fall ou Jules Roy et se sont parfois arrêtés à Yves Gras ; une analyse historique vieille de plus de quarante ans ! Ou bien ils ont lu des ouvrages historiques plus récents qui ne les ont, de toute manière, pas impressionnés. Le bilan est que leurs lectures historiques sont assez anciennes, parce qu'elle leur suffit, qu'elle vient de vétérans comme eux. Peut-être n'ont-ils pas envie de répéter l'exercice, estimant qu'on ne peut pas aller plus loin.. Ils ont beaucoup de méfiance sur la façon de traiter la guerre de ceux qui ne l'ont pas faite.

Louis Simoni estime qu'il y a « souvent de la désinformation, la manipulation et la transformation de la vérité, surtout politique<sup>6457</sup>. » Lire des ouvrages historiques signifie à l'avance être déçu du traitement de leur action passée par des historiens dont, souvent, les vétérans estiment qu'ils sont politisés. Lucien Bodard a écrit sa *guerre d'Indochine* dix à quinze ans après les faits, de 1963 à 1967. Jules Roy a publié sa *Bataille de Dien Bien Phu* la même année, dix ans après l'opération *Castor*. Le livre de Bernard Fall sur ce sujet est paru en 1966, traduit en français en 1968. Ce sont des grands noms et de grandes œuvres de référence ; mais l'histoire de la guerre d'Indochine a bien changé depuis. Bernard Fall. Il demeure un historien respecté, par rapport à la pertinence de ses écrits ou parce qu'il est allé au bout de ses engagements personnels, étant « mort au combat » en février 1967. Lorsque c'est le cas, la solidarité combattante joue automatiquement, par respect pour quelqu'un qui a risqué sa vie. Son analyse de Dien Bien Phu est appréciée par William Schilardi et Jacques Saubion loue l'ensemble de son œuvre :

« J'aime particulièrement Bernard Fall et son magnifique *Dien Bien Phu*<sup>6458</sup>, *Le Vietminh, la République Démocratique du Vietnam 1946-1960*<sup>6459</sup> et *La guerre d'Indochine* ; également « la rue

---

<sup>6456</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, *op. cit.*

<sup>6457</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>6458</sup> Bernard Fall, *Hell in a very small place : The siege of Dien Bien Phu*, J. B. Lippincott, 1967 ; traduction : *Dien Bien Phu. Un coin d'enfer*, Paris, Robert Laffont, 1968, 520 p.

<sup>6459</sup> Bernard Fall, *The Vietminh Regime*, 1954 ; traduction : Le Viet-Minh. *La République Démocratique du Vietnam 1946-1960*, Paris, Armand Colin, 1960, 379 p.

sans joie », qui était le terrain de jeu du 27<sup>ème</sup> BTA (le bataillon de Jacques Saubion, NDA) où il a laissé tant des siens. Il sautera sur une mine, pendant la guerre américaine<sup>6460</sup> ».

Dès le début de son œuvre, Bernard Fall compare les deux conflits Indochine-Vietnam qui se succèdent pendant trente ans. Parti en 1953 en Indochine comme étudiant en thèse, devenu correspondant de guerre, il décrit tout autant la vie dans un poste que la défaite de Dien Bien Phu et l'éternel recommencement des opérations dans *la Rue sans joie*, cette partie de la RC 1, la *route Mandarine*, attaquée régulièrement pendant huit ans par des unités de l'APV insaisissables ; puis les débuts de la guerre du Vietnam. Comme presque tous les autres correspondants de guerre, à de rares exceptions près, il ne se fait aucune illusion sur l'issue de ces conflits.

Il a, comme Jules Roy à propos de Dien Bien Phu<sup>6461</sup>, interrogé des témoins, enquêté – le journaliste fait ce travail d'enquête lorsqu'il rédige un ouvrage historique, comme un historien – et se montre précis, implacable lorsqu'il décrit les faiblesses du CEFEO, les erreurs du commandement à Dien Bien Phu, citant au passage, des extraits de la commission Catroux, et c'est cette précision qui plaît aux vétérans. Il a surtout défriché le terrain d'analyse du conflit et ses liens avec le début de la guerre du Vietnam. Jules Roy, ancien d'Indochine, a démissionné en 1953 à cause de son écœurement des violences dans le CEFEO. La bataille de Dien Bien Phu le hante ; il est le premier à revenir sur son site depuis la mission du capitaine Belmont le 8 juin 1955 qui devait reconnaître les tombes des combattants de l'Union française et préparer un éventuel rapatriement des corps<sup>6462</sup>. Il en fait un livre, très critique sur Cogny et Navarre, sur les buts de guerre (« dans quelle croisade... ? »)<sup>6463</sup>, sur la guerre elle-même (« Alors, qui conduit la guerre ? Eh bien, personne. Comment une opération comme celle de Dien bien Phu est-elle sur le point de se déclencher ? Un peu au hasard<sup>6464</sup>. »). Il écrit le premier ouvrage sur la guerre d'Indochine, ou du moins son épisode le plus connu, une malgré quelques erreurs de détail, davantage livre d'histoire que de mémoire, tout en s'appuyant sur des témoignages de combattants.

Pour ce qui concerne Lucien Bodard, c'est plus complexe. Incontestablement, malgré un capital de talentueuse inventivité que lui reconnaissent ses collègues journalistes et la plupart des historiens, l'envoyé spécial vedette de *France-Soir* a fait œuvre d'historien avec sa monumentale *La guerre d'Indochine*<sup>6465</sup>, qui a subi de nombreuses critiques puisqu'il reprend le contenu de nombreux articles publiés pendant cette période, avec un savant mélange des personnages inventés et de vrais acteurs de terrain, de situations sublimées pour que les titres chocs lui valent la *Une* et des analyses très pointues sur l'issue du conflit. Lucien Bodard reste apprécié des

---

<sup>6460</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>6461</sup> Livre dont il critique les erreurs, d'ailleurs dans Bernard Fall, *Guerres d'Indochine*, J'ai Lu, 1970, pp. 384-391. Supra I-2 p. 29.

<sup>6462</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 1999, 614 p. ; pp. 13-29.

<sup>6463</sup> Jules Roy, *La bataille de Dien Bien Phu*, Paris, Julliard, 1963, *op. cit.* Réédité en livre de poche, Julliard, 1972, 540 p. ; p. 30.

<sup>6464</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>6465</sup> Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine*, 5 tomes, Paris, Gallimard, 1963-1967. *Tome 1 : L'Enlèvement*, 1963, 457 p. *Tome 2 : L'Humiliation*, 1965, 603 p. *Tome 3 : L'Aventure*, 1967, 827 p.

vétérans pourtant très critiques dans leurs lectures de tout ce qui sort sur la guerre d'Indochine, comme Max Poiroux, Joseph Koeberlé ou Martial Chevalier. Serge Têtu voit en lui « le seul auteur (qu'il) désapprouve<sup>6466</sup> » malgré son estime pour son talent ; car il a du mal à supporter ses approximations et ses erreurs :

« Dans les livres de Bodard, il y a des erreurs ; il se trompe sur les goumiers. Quand il parle de la Fatiha, le chant qu'a commandé Villeneuve à Co Xa, lui dit que c'était par peur. Ce n'est pas vrai. Villeneuve le leur a demandé pour pouvoir percer, pour " faire peur ", ce qui n'est pas pareil. Il était souvent au camp de presse fait par De Lattre à côté d'Hanoi, où ils étaient traités comme des rois<sup>6467</sup>. »

Bien d'autres l'ont critiqué pour les mêmes raisons : trop d'invention, trop de bavardages et davantage d'intérêts pour les sombres mécanismes que pour le culte des héros. Pour Jacques Allaire, comme pour d'autres, il ne peut être totalement crédible parce qu'il n'a pas partagé le quotidien, « la douleur », des soldats :

« Bodard, c'était un personnage ! Pas un mauvais type, mais il ne représente que lui. Il était un vrai journaliste, mais un personnage typique des élites qui tournaient autour de l'hôtel Continental de Saigon. Il n'a pas vraiment senti la douleur, l'effort du corps expéditionnaire. Il y a des choses intéressantes, j'ai lu ses livres, mais quand je lâche le livre, je n'ai pas envie de le reprendre le lendemain. [...]. Bodard, c'est artificiel<sup>6468</sup>. »

Mais l'intérêt historique est que ses livres sont utiles ; c'est parce qu'il a compris la guerre d'Indochine avant bien d'autres. Avant d'être le journaliste référent et parfois confident du général de Lattre, en 1951, qui laisse ses collègues partir sur le terrain, lui a passé quatre ans à les sillonner du nord au sud, à rencontrer les militaires et à prendre des notes. Par la suite, il bouge moins que d'autres reporters toujours à sillonner le terrain, de postes en champs de bataille et de Dakota en LCM. Mais Bodard, entre deux libations au Métropole d'Hanoi a construit ses réseaux de renseignement dans toutes les strates de l'armée et de la population civile. Son intérêt et sa compréhension d'*Asiate* pour les ressorts politiques, sociaux, ethniques, militaires de ce conflit, ses renseignements et son talent d'écrivain font de son oeuvre, l'une des plus intéressantes. Jacques Bouthier l'a connu en Indochine puisque Bodard est un cousin germain de son père. Jeune para de 18 ans, il a le temps de l'observer et, depuis, de le lire : « Lucien Bodard, j'ai tous ses livres. Il avait son jugement, un bon réseau, énorme et pas uniquement chez les Vietnamiens, mais aussi chez les Chinois, parce qu'il parlait couramment chinois ». C'est un personnage à part (« Il était spécial, Lucien<sup>6469</sup> ! »). Bien entendu, il faut pouvoir s'accrocher aux longues descriptions des routes de l'opium ou des bas-fonds de Saigon mais il les a tous visités et a rencontrés les généraux, de Lattre en interlocuteur privilégié, les évêques, les mafieux ; le colonel Leroy à Bentré. Il est allé dans des postes menacés pour comprendre la situation, Lao Kay, Na San, Monkay, Camau, Son La, Cao Bang, mais *avant* qu'ils n'arrivent sous les feux de l'actualité militaire. Sa « *Guerre d'Indochine* ne couvre pas toute la

---

<sup>6466</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>6467</sup> Entretien de l'auteur avec Serge Têtu, chez lui, à La Roquette-sur-Siagne, le 21 juillet 2018.

<sup>6468</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>6469</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

période de 1945 à 1954 parce qu'il n'a aimé ni la « période Salan » et encore moins la « période Navarre » qui sont de lents déclin. A plusieurs reprises, dans chacun de ses tomes, il a cité Dien Bien Phu et l'inexorable marche vers l'abandon de l'Indochine. C'est une grande oeuvre mais certains vétérans pensent qu'il est trop compliqué pour comprendre la trame du conflit.

Les rares autres historiens cités par les vétérans, à l'exception du général Gras par Jacques Allaire, sont Roger Bruge mais le plus souvent Erwan Bergot et Georges Fleury ; c'est-à-dire qu'après les journalistes-historiens, ils privilégient les écrivains combattants parfois historiens. Peuvent-ils aussi faire oeuvre d'historiens, sans être considérés comme tel ? Si l'on développe, ils sont froissés, parfois humiliés que l'on ne les considère pas comme de vrais historiens, un pas que franchissent d'ailleurs souvent, sans vergogne, les éditeurs en présentant leurs *poulains*. Or un travail d'écrivain combattant et un travail d'historien sont deux techniques différentes. Georges Fleury estime qu'il a fait l'un et l'autre et que les historiens se servent de sa littérature combattante. Donnant une interview en 2011, pour la sortie du livre *Nous, les combattants d'Indochine*, dont il a coordonné et présenté les récits, il donne le sens de ce travail par rapport à ses ouvrages précédents, centrés sur l'action : « J'ai beaucoup écrit sur l'Indochine en ne me préoccupant que de l'action, comme *Le Baroudeur*, *Le Para...* Mais je ne peux plus me complaire à écrire ce genre de livre, puisque j'ai fait le tour. (Avec ce livre, NDA), l'action vient après une explication, qui n'est pas la mienne<sup>6470</sup>. »

L'écrivain originaire de Granville n'a pas mis en valeur « d'icônes inventées pour une bonne raison », c'est-à-dire pour atténuer la défaite en Indochine, ce qui est en partie l'objectif d'une littérature combattante héroïsante. Il a voulu mettre en avant, dans son nouveau livre, « un témoignage cru, dur, du combat mais on comprend dans ce livre, qu'ils se passe quelque chose d'autre que ce qui fait appel à ce témoignage ». La partie de l'entretien qui suit est intéressante parce que, sans le revendiquer tout à fait, Georges Fleury considère son travail comme celui d'un historien qui ne lui est pas reconnu officiellement, ce qu'il prend avec philosophie :

« Je ne suis pas un historien puisque je n'ai pas de diplômes. D'accord. Et puis c'est bizarre parce que je ne peux pas lire un livre sur la guerre d'Indochine ou sur la guerre d'Algérie sans que l'on me cite ; que l'on cite un extrait de mes oeuvres. Il y a une injustice quand même. Pourquoi je n'ai pas le droit de passer un doctorat alors que je reçois des étudiants qui font un doctorat ? [...]. Je n'en n'ai pas besoin, c'est tout. Mais quand même... C'est plutôt frustrant aussi<sup>6471</sup>. »

Son analyse est sincère, mais Georges Fleury se fait un peu d'illusions lorsqu'il affirme que les historiens citent ses oeuvres. Ils ne sont pas si nombreux. Les citations de littérature combattante dans les ouvrages historiques d'Yves Gras ou Ivan Cadeau sont très rares. Ni Marie-Pierre Démélas dans son ouvrage sur *Les parachutistes en Indochine*, ni Pierre Journoud pour *Dien Bien Phu* ne citent Erwan Bergot ou Georges Fleury. On peut considérer qu'ils ont fait des ouvrages

---

<sup>6470</sup> « Fleury raconte la guerre », entretien avec Georges Fleury pour « La Manche Libre », 2011. En ligne : <https://www.dailymotion.com/video/xgydte> (consulté, la dernière fois, le 19 juillet 2022).

<sup>6471</sup> *Ibid.*

historiques au milieu d'une littérature combattante très fournie, qui reste leur activité première, sans pour autant qu'une étiquette soit plus méprisée qu'une autre. *Les 170 jours de Dien Bien Phu* du premier, *La guerre en Indochine* du second sont appréciés des vétérans. Mais l'écart entre un écrivain combattant et un historien ancien combattant se remarque à la simple lecture des ouvrages de Pierre Rocolle, Robert Bonnafous qui suivent une mise en forme et une analyse qui n'ont rien d'attractifs, sans privilégier l'anecdote, une utilisation des sources citées précisément et une analyse plus rigoureuses, particulièrement reconnaissables parce qu'elle est d'une « sécheresse » scientifique qui ne *raconte pas*, à l'inverse des livres certes plus vivants puisqu'au niveau du terrain et qui *racontent* une histoire. Cela ne donne pas une échelle de valeurs entre les auteurs mais marquent seulement leurs différences. Cela ne doit jamais empêcher de lire l'ensemble des types de publications pour comprendre ce conflit, y compris la littérature qui, comme le disent des vétérans, n'est pas exacte mais reste « dans l'ambiance » du conflit. Par le fait, les ouvrages d'historiens sont peu lus par les amateurs de littérature combattante.

C'est la raison pour laquelle la réfutation des arguments trouvés dans les ouvrages de littérature combattante leur déplaît puisqu'ils admettent cette littérature d'action comme de l'histoire et ne lisent pas systématiquement, y compris les vétérans, d'ouvrages d'historiens « de profession ». Mais celui d'Yves Gras date de 1979, celui de Robert Bonnafous, de 1985. Comme Roger Bruge, Guy Léonetti a également la faveur des combattants parce qu'il a beaucoup travaillé avec eux pour les *Lettres de Dien Bien Phu*<sup>6472</sup> en 2004 et pour le livre *Avec Bigeard de Tu Lé à Dien Bien Phu*<sup>6473</sup> en 2021 ; collaboré avec les associations pour *Mémorial Indochine 1945-1954*<sup>6474</sup> en 2014. Peu d'anciens d'Indochine citent Ivan Cadeau, Pierre Journoud, Jacques Valette, Michel Bodin ou Jacques Dalloz. Ceux qui l'ont fait ont, m'a-t-il semblé, une analyse différente de leurs pairs, et une ouverture d'esprit particulière sur leur conflit, comme Jacques Allaire, Pierre Latanne et Guy Ménage. Du moins lisent-ils et entendent-ils des arguments différents, qu'ils vont discuter et pas forcément réfuter. Les amateurs anciens ou plus jeunes de littérature combattante fonctionnent davantage en vase clos sourcilieux, dans une argumentation en circuit fermé, plus informés et plus confiants en la littérature combattante que par des ouvrages d'historiens. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils aient une vue étriquée du conflit et l'histoire n'appartient pas nécessairement aux historiens. Mais le légendaire et la mythologie contrarient l'analyse historique autant qu'une méfiance mutuelle entretient un fossé d'incompréhension entre le monde historien et le monde combattant. Enfin, n'oublions pas que plusieurs anciens d'Indochine ont choisi de ne rien lire sur ce conflit ou le strict minimum ou de manière récente, d'après ce qu'ils ont répondu au questionnaire. Ce sont les mêmes qui ont déjà affirmé ne jamais en parler et qui, comme Pierre

---

<sup>6472</sup> Guy Léonetti, *Lettres de Dien Bien Phu*, Paris, Fayard, 2004, 505 p.

<sup>6473</sup> *Idem*, *Avec Bigeard de Tu Lé à Dien Bien Phu*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2021, 285 p.

<sup>6474</sup> *Idem*, *Mémorial Indochine 1945-1954*, Paris, Bernard Giovanangeli 2014, 191 p.



Dissard, « n'aime(nt) pas revivre le passé<sup>6475</sup>. »

L'écriture de la guerre d'Indochine, pour insuffisante qu'elle soit considérée par rapport aux autres conflits du XX<sup>e</sup> siècle, garde un pouvoir de fascination très important sur les anciens combattants qui aiment retrouver dans les ouvrages de leurs camarades un « esprit », la solidarité entre combattants, des descriptions des paysages et des populations qu'ils n'ont jamais oubliées, pas plus que des opérations ou des combats dont ils gardent des cauchemars.

Parfois, l'ancien d'Indochine veut aller plus loin. Il veut comprendre les rouages de la mécanique qui s'est enrayée, qui a failli le broyer ou qu'il a employée. Le devoir de mémoire se double, par conséquent, d'un travail d'historien qui passe par l'université. Un héritage que développent aujourd'hui des militaires des générations plus jeunes qui poursuivent cette tâche.

## 2.2 La littérature combattante prolongée par un travail d'historien : quand l'ancien combattant et le militaire se muent en chercheur

« Nous sommes bien conscient que cet ouvrage se ressent de l'engagement personnel de son auteur. [...]. Nous avons tenté de le faire d'une plume neutre, sans passion, autant du moins qu'il est possible à qui traite de problèmes qu'il a connus, et, souvent, vécus. » (Pierre Carles)

Que des soldats d'Indochine écrivent leurs souvenirs n'a rien d'étonnant. Il est plus rare qu'ils écrivent des ouvrages historiques, universitaires. Or, plusieurs vétérans ont repris des études à la fin de leur carrière ou après leur démission de l'armée. Ils sont allés jusqu'à passer un doctorat d'Histoire ou de Lettres sur l'un de ces sujets qui les hantent, et sont entrés dans « l'ancre du diable » c'est à dire l'Université qui apparaît, à partir des années 1960, comme un repère communiste, anticolonialiste et surtout antimilitariste. Non seulement ils sont devenus docteurs comme Pierre Rocolle et Robert Bonnafous mais universitaires et directeurs d'instituts comme Pierre Carles pour le Centre d'histoire militaire et d'étude de défense (CHME) de Montpellier. Sans aller jusqu'à ce stade, des officiers comme Jean Deuve ou Jacques Suant ont écrit des ouvrages complexes d'historiens, le plus connu et apprécié des anciens d'Indochine étant Yves Gras avec *l'Histoire de la guerre d'Indochine* en 1979.

Analyser des faits historiques que l'on a vécu en tant qu'acteur peut s'avérer un avantage pour la compréhension des milieux, du contexte, de l'esprit dans lequel les militaires du CEFEO ont combattu. Appartenir à l'institution militaire permet, de même, d'en saisir les complexités. Tout ceci, dans l'esprit des vétérans est un avantage qu'une partie d'entre eux dénie à ceux qui n'ont pas vécu les événements. Il existe donc deux cas de figures : l'ancien combattant d'Indochine devenu historien et l'officier historien d'aujourd'hui. Le fait d'être acteur de l'histoire, ici d'un un conflit, est-il réellement un avantage pour en devenir l'historien ?

---

<sup>6475</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

### 2.2.1 L'envie d'avoir envie d'entrer en recherches : l'historien combattant

« Telle fut la guerre d'Indochine. Elle avait commencé dans l'indifférence comme une expédition coloniale et s'était poursuivie par inertie comme un épisode de la lutte du monde libre contre le communisme. Elle s'achevait dans l'amertume par un désastre retentissant qui marquait le début du déclin français outre-mer. » (Yves Gras)

Concevoir un ouvrage historique est une tâche ardue qui réclame une sorte de lâcher prise de son implication personnelle sur l'objet d'étude dont le vétéran connaît sa propre partie, c'est-à-dire sa mémoire individuelle et son vécu personnel. Cette vision, cette expérience personnelle peuvent être très restrictives puisque chaque ancien d'Indochine a vécu sa guerre, très différente de celle d'une autre vétéran. L'historien combattant ou l'historien vétéran doit élargir sa vision pour comprendre la guerre d'Indochine dans sa globalité, utiliser des archives, croiser les sources, « sortir » de son sentiment d'alors. Ce travail doit naître d'une envie d'aller au-delà du simple témoignage et de faire une œuvre d'historien plus sérieuse et acceptée par le monde universitaire. Ce n'est pas si simple. Consciemment ou non, la volonté de transmettre sa vision du conflit vécu et pour lequel il s'est ensuite documenté dans un précieux travail de recherche peut l'amener à prendre la défense du CEFEO pour « l'honneur des armes » et de ses compagnons d'Indochine, eu égard aux lacunes de l'historiographie du conflit et des attaques portées sur les erreurs stratégiques, tactiques comme sur les violences exercées. Le risque de se laisser porter par son égo-histoire existe chez chaque historien, quel qu'il soit. L'historien combattant doit jongler entre l'histoire qu'il reconstitue et la mémoire qu'il a vécue. L'appartenance militaire de l'acteur de l'histoire devenu historien, peut être critiquée sur son défaut d'objectivité.

Le militaire en activité est en mesure de se cultiver sur les événements, les conflits qu'il a vécus mais partir en opération ou en mission de manière régulière et pour une durée de plusieurs années avec le poids des responsabilités retardent un travail de recherches qui a besoin de stabilité durable. C'est la raison pour laquelle les historiens cités dans cette partie ont tous publié leurs analyses une fois la retraite venue. Mais ne devient pas historien qui veut : tous ceux qui vont être cités ont commencé leurs études supérieures à Saint Cyr ou Cherchell et ont poursuivi, ne serait-ce qu'un temps, leur carrière dans le professorat, dans un cadre militaire. Plusieurs sont d'anciens officiers supérieurs, colonels comme Pierre Rocolle ou généraux comme Yves Gras. D'autres comme Ivan Cadeau n'ont pas attendu d'arriver dans de hautes sphères militaires pour commencer les recherches.

Yves Gras a fait Saint-Cyr en 1941-1942, dans la promotion *Charles de Foucauld*. L'invasion de la zone libre par les Allemands en novembre 1942 l'a projeté dans la guerre qu'il a menée en Italie, en France et en Allemagne en 1943-1945, puis en Indochine et en Algérie. Il est chef de la mission militaire au Zaïre en 1978 au moment de l'opération *Bonite* du 2<sup>ème</sup> REP sur Kolwezi, qu'il conçoit et dirige. Il passe dans le cadre de réserve l'année suivante en 1979, année de publication de son

*Histoire de la guerre d'Indochine*, première étude militaire très importante du conflit, pris dans sa globalité, et qui aborde tous les domaines. La densité, la précision des recherches et des analyses effectuées pour et dans cet ouvrage montre qu'il y a consacré de nombreuses années vers la fin de sa carrière. Il faut rappeler également qu'il a été professeur à l'école de guerre, ce qui peut expliquer sa maîtrise technique de l'explication historique.

Le colonel Pierre Carles a quitté l'armée en 1962 et présente son sujet de doctorat en 1969. Il devient enseignant et chercheur et le reste pendant plus de cinquante ans ; une seconde vie. Il est, pendant plusieurs années, directeur de l'Enseignement général de l'École d'application de l'Infanterie et président du CHMED, dans les deux cas, à Montpellier. Jacques Suant est arrivé au grade de colonel après une carrière dans l'infanterie de marine jusque dans les années 1960, après deux séjours en Indochine, entre 1951 et 1954 puis deux en Algérie, de 1954 à 1956 et 1958 à 1960. Il repart au Laos et se retrouve à la base de SENO. Le colonel de réserve, en retraite de l'armée, Robert Bonnafous présente sa thèse en 1985 à Montpellier.

Mais il est des exceptions. Pierre Rocolle, pour terminer, est un cas à part ; il n'a jamais cessé d'écrire et n'a pas attendu la retraite pour ce faire. Il a publié des études militaires dès avant la Seconde Guerre mondiale, avec deux prédilections pour les fortifications (« étude sur le fort de Manonviller » en 1939, « l'historique de la ligne Maginot et de la ligne Mareth » en 1950) et sur les troupes aéroportées (« L'arme aéroportée, clé de la victoire ? » en 1945 et 1948). Tout en assurant des commandements comme celui de chef de bataillon au 2<sup>ème</sup> RCP, il ne cesse de publier des études jusqu'à sa retraite en 1964 et en publiera encore davantage ensuite, tout en assurant plusieurs phases d'enseignement de 1955 à l'École supérieure de guerre jusqu'à celle de l'Institut catholique de Paris dans les années 1980. Jean Deuve a également commencé ses recherches très variées, publiées dès 1966, bien qu'il soit attaché au SDECE jusqu'à la fin de sa carrière en 1979. Il consacre sa retraite à l'étude et à l'écriture pendant près de trente ans, son œuvre concernant surtout son domaine de prédilection, les services de renseignement mais également la Normandie et...les serpents du Laos.

Pourquoi devenir historien ou, du moins, écrire un ouvrage historique lorsque l'on quitte l'armée ? Pourquoi associer des recherches universitaires à leur formation militaire au lieu d'être des historiens non universitaires ? Pour les anciens combattants d'Indochine, le contexte de la fin de la guerre d'Algérie joue probablement un grand rôle. Cette date procède d'un second traumatisme qui établit des parallèles avec le conflit précédent et provoque une irrépressible remontée de mémoires d'Indochine. Perdre une nouvelle guerre de décolonisation, connaître un nouvel abandon des populations et des combattants autochtones laissés, une fois encore, à la vindicte du nouveau pouvoir ou évacués en catastrophe contre les ordres de la hiérarchie militaire et politique, apporte de nouveaux problèmes de conscience, la perte de confiance dans le pouvoir politique qui les a employés ou celle du sens de leur métier qu'ils ne comprennent plus. Pour eux

comme pour ceux dont la fin de carrière est un choix volontaire et non une radiation des cadres, l'inaction soudaine, les difficultés de reconversion, le changement de vie représentent l'occasion d'en tirer un bilan et d'aller plus loin dans la réflexion sur les moments les plus importants. L'esprit est plus libre et l'obligation de réserve n'existe plus. La critique des choix stratégiques et des décideurs politiques et militaires, si elle apporte quelque chose à l'analyse, devient pertinente plus qu'instinctive. Il s'agit de restituer des mondes perdus, celui de la colonisation, celui d'une armée reconstruite dans l'enthousiasme de la libération de la France, qui se sont dissous dans deux guerres cruelles, dans des engagements extrêmes où la morale personnelle du combattant a connu de sérieux aléas et, parfois, dans des prises de positions politiques pour lesquelles l'armée est sortie des rails du devoir de réserve.

Les études menées, ouvrage historique ou thèses, sont la plupart du temps très techniques sur l'évolution stratégique et technique dans la guerre d'Indochine en général (Jacques Suant, Yves Gras, Raymond Toinet) ; sur une bataille comme Dien Bien Phu (Pierre Rocolle), sur un territoire, le Laos pour Jean Deuve qui étudie également le Service de renseignement qu'il a dirigé et la lutte contre les Japonais en 1945. Jacques Suant et Raymond Toinet veulent offrir un regard différent en voyant la guerre du Vietnam comme un prolongement de la guerre d'Indochine, dans une *guerre de Trente ans*. Raymond Toinet, officier d'artillerie au Tonkin en 1950-1952, pense qu'étudier les deux conflits, français en Indochine et américain au Vietnam, « à dix ans d'intervalle, face au même adversaire, sur le même terrain et le même climat, pourrait apporter un éclairage inédit », « confronter les points communs et les différences de tactique, d'emploi des armes ». Il complète en cela l'ouvrage de Jacques Suant, avec une prédilection plus appuyée pour son arme, l'artillerie.

Tout différent est l'état d'esprit, très complexe comme l'épisode qu'il a vécu, de Robert Bonnafous. Il ne se place pas dans des considérations stratégiques. Il veut étudier les camps de prisonniers de la RDV qu'il a connu et qui n'a pas connu d'étude sérieuse, depuis le chapitre consacré par Bernard Fall dans *Indochine 1946-1962*. En fait, l'idée lui est venue dès sa sortie de camp en 1954, (« l'idée de cette recherche (remontant) à trente ans<sup>6476</sup> »), c'est-à-dire à la fin du conflit. Dans sa dédicace, l'idée est claire, l'ouvrage est fait pour se camarades de captivité qui y sont morts « pour que leur courage soit enfin reconnu et leurs souffrances jamais oubliées<sup>6477</sup>. » C'est un « ouvrage de combat » pour valoriser un sujet à ses yeux volontairement ignoré de tous. Il va en effet devenir une référence absolue, systématiquement citée par les vétérans d'Indochine pour justifier la cruauté de l'ennemi et l'indifférence de leur propre pays.

La recherche historique n'empêche pas la littérature combattante. Jacques Suant, après ses séjours algériens, veut écrire un roman sur ses compagnons d'armes pendant la guerre d'Indochine pour restituer leur vécu – il a commandé une compagnie de sénégalais en Indochine et des unités de

---

<sup>6476</sup> Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du CEFEO en Extrême-Orient dans les camps Viet Minh 1945-1954*, op. cit., p. 5.

<sup>6477</sup> *Ibid.*, p. 1.

supplétifs<sup>6478</sup> – et pour comprendre comment le Vietnam peut continuer à se déchirer pendant trente ans de guerres presque ininterrompues. Le hasard ou une demande d'affectation (« Les hasards de la vie militaire », écrit-il<sup>6479</sup>) l'amène à commander un détachement en 1964 à la base de SENO, au Laos, qu'il a commandé dix ans plus tôt. Il doit administrer « un petit Vietnam : ils y étaient plus de trois mille, les anciens militaires tonkinois et leurs femmes et leurs enfants<sup>6480</sup> » avec lesquels il évoque la guerre d'Indochine. Le prologue historique qui débute son roman *Rizières de sang*<sup>6481</sup>, en 1970, survole la guerre d'Indochine et celle du Vietnam, annonçant son ouvrage historique *Vietnam 45-72* qui sort deux ans plus tard, en 1972. A 44 ans, l'envie d'écrire un roman historique s'est trouvée confortée par ce séjour inattendu et la semi-fiction mêlant souvenirs et invention a suscité le souhait d'écrire une vraie réflexion historique sur les trente ans de guerres qui se sont succédé.

Devenir historien est néanmoins une tâche assez complexe pour un ancien combattant. Cela réclame un équilibre personnel entre histoire et mémoire et ensuite, s'il veut construire un ouvrage historique, ne pas se laisser dépasser par celle-ci. Peut-on faire abstraction de sa formation militaire, de son expérience personnelle pour une étude neutre et sans tentation de se justifier, de valoriser sa profession ou de réparer ses erreurs ? Peut-on être neutre dans ce genre de travail, pour revenir sur un passé aussi brûlant ? L'objectivité a incité ces chercheurs d'un genre particulier à ne pas se mettre en scène dans l'analyse d'un événement qu'ils ont vécu, ce qui les a installés dans une certaine neutralité, au niveau de l'histoire et non plus de leur mémoire. Pierre Carles, écrivant sur le quotidien des soldats de la IV<sup>ème</sup> République qui tient la partie principale de sa carrière, reconnaît dans son analyse la part de son propre témoignage :

« Nous sommes bien conscient que cet ouvrage se ressent de l'engagement personnel de son auteur. [...] Nous avons tenté de le faire d'une plume neutre, sans passion, autant du moins qu'il est possible à qui traite de problèmes qu'il a connus, et, souvent, vécus. Nous n'apprendrons pas grand-chose à ceux qui vécurent aussi cette vie quotidienne, mais nous aurons au moins porté témoignage d'une époque et d'un groupe social particuliers<sup>6482</sup>. »

La bonne foi des historiens militaires doit être accueillie comme celle des étudiants et universitaires *civils*. Jacques Suant assure pour son roman : « J'ai cherché moi-même la vérité en écrivant ce roman. Je ne prétends pas l'avoir entièrement découverte ; j'ai essayé d'être de bonne foi<sup>6483</sup>. » Mais cela pose une autre question, à l'inverse : Est-il utile de faire abstraction de sa propre expérience et d'éviter de l'utiliser pour garder un œil historique neutre ? Outre le fait que l'on échappe difficilement à sa propre éducation et à sa propre vie qui forment sa capacité d'analyse, ses connaissances et son jugement personnel, il n'est pas forcément juste de reprocher à l'historien militaire d'avoir connu le conflit qu'il étudie et de lui reprocher un manque de recul voire une

---

<sup>6478</sup> Précisions de son préfacier le général Gambiez dans Jacques Suant, *Vietnam 45-72*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>6479</sup> Jacques Suant, *Rizières de sang*, *op. cit.* ; 4<sup>e</sup> de couverture.

<sup>6480</sup> *Ibid.*

<sup>6481</sup> *Ibid.*

<sup>6482</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, *op. cit.*, p. 231.

<sup>6483</sup> Jacques Suant, *Rizières de sang*, *op. cit.*, p. 10.

impossibilité d'en disposer, dès lors que l'historien non-militaire ne peut lui-même se dégager d'une égo-histoire qui peut influencer sa propre analyse. Avoir connu le sort des métis nés en Indochine<sup>6484</sup>, habité la cité Heyraud avant les massacres de septembre 1945, vécu depuis le lycée Yersin de Dalat, les débuts de la guerre d'Indochine, puis mené des études d'histoire sous la direction du communiste Jean Chesneaux ne disqualifient pas nécessairement Pierre Brocheux d'une absence de recul sur l'événement, du contexte ou de son milieu social et politique. Avoir été militant communiste passé par le journalisme en tant que correspondant de *L'Humanité* au Vietnam de 1978 à 1980 pénalise-t-il tout autant Alain Ruscio dans son analyse de la guerre d'Indochine qu'Yves Gras ou Jacques Suant qui y ont combattu ?

J'ai critiqué les lacunes et, à mon sens, les erreurs de l'ouvrage de Robert Bonnafous, dont les traumatismes issus de la violence de sa captivité exercée par ses geôliers ont influé sur l'analyse historique, proposant les termes de « politique d'élimination » et de « début de génocide » ne me paraissant pas pertinents, y compris avec le reste de son analyse. Mais il l'a ressenti ainsi et la surenchère soulignée est dans la logique d'un sentiment évoqué trente ans après les faits, qu'il ne peut probablement pas éviter et qui ne remet pas en cause l'importance de son étude. La question du rôle de son engagement personnel dans sa propre analyse historique, de son recul sur l'événement politique et militaire ne peut que rester en l'état mais elle doit être posée pour chaque historien. Les écrivains combattants racontent la guerre en recherchant des explications historiques. Les historiens analysent la guerre sans la raconter. C'est en cela que leur ouvrage se distinguent des ouvrages historiques que peuvent avoir publié, au milieu de leur littérature combattante, Georges Fleury et Erwan Bergot. Yves Gras, Jacques Suant n'insèrent pas ou très rarement des témoignages quand les premiers les utilisent à chaque chapitre.

L'ouvrage d'Yves Gras est une date dans l'historiographie de la guerre d'Indochine. Cet ouvrage devient d'autant plus une référence que l'auteur ne s'y situe pas et ne fait pas parler sa mémoire personnelle. Seul son éditeur mentionne en 4<sup>ème</sup> de couverture qu'il y a participé parmi la longue liste de ses campagnes. Il s'agit donc d'un vrai ouvrage historique qui ne cite pas de témoignages et se situe au niveau des états-majors, non du terrain. L'autre intérêt est qu'il se révèle critique sur les opérations, les lacunes du CEFEO et ne défend pas à tout prix l'institution militaire. Il parle bien d'erreurs stratégiques, de désastre pour la RC 4 en 1950, à Dien Bien Phu ou An Khê en 1954, comme pour le conflit dans son ensemble, sans en atténuer la gravité par des mots de « gloire » ou d'« héroïsme ». Ses lacunes sont celles de son époque puisque toutes les archives ne sont pas ouvertes à la fin des années 1970 et les sources sont bien moins nombreuses qu'aujourd'hui. De plus son étude s'attache essentiellement au Vietnam et évoque peu les autres territoires. L'un des intérêts de son approche est aussi de reconnaître que ce conflit n'a pas intéressé

---

<sup>6484</sup> Pierre Brocheux est né à Cholon en 1931.

l'opinion publique qui « s'attache volontiers à ce qui lui plaît » et qui « croit également que ce qui est durera toujours, elle n'anticipe pas sur l'avenir »<sup>6485</sup>. A aucun moment, il ne parle de conflit « oublié ». Il explique également que « le sentiment national a toujours existé », que c'est « un conflit entre l'impérialisme français et le nationalisme vietnamien »<sup>6486</sup>, et que ce combat contre la France a existé avant 1945 puis en 1945, favorisé par « l'intrusion japonaise ». Ces deux types d'arguments se détachent ainsi d'une opinion courante dans le monde combattant qui estime souvent que la paix coloniale était réelle, que les communistes ont déclenché le conflit et sont étrangers à ce sentiment national. Autre particularité, il fait débiter la guerre en septembre 1945 et non le 19 décembre 1946 et distingue bien les différents types de guerres dans la guerre, expédition coloniale en 1945, guerre civile entre Vietnamiens, épisode de la guerre froide de « lutte du monde libre contre le communisme » ensuite :

« Telle fut la guerre d'Indochine. Elle avait commencé dans l'indifférence comme une expédition coloniale et s'était poursuivie par inertie comme un épisode de la lutte du monde libre contre le communisme. Elle s'achevait dans l'amertume par un désastre retentissant qui marquait le début du déclin français outre-mer. On était loin des conditions du début. Partie d'un conflit local entre la France et la ligue nationaliste qu'était à l'origine le Viet-minh, la guerre avait pris, au bout de neuf ans, des dimensions qui dépassaient de beaucoup son objet initial. Elle se doublait d'une guerre civile entre Vietnamiens et s'insérait dans le conflit planétaire entre l'Est et l'Ouest, de sorte qu'elle comportait en définitive trois conflits en une seule guerre<sup>6487</sup>. »

Jacques Suant, dans son ouvrage de 1972, ne « raconte » pas « sa » guerre d'Indochine, que le général Fernand Gambiez, qui y a perdu un fils<sup>6488</sup>, appelle « une guerre maudite ». ; il fait d'ailleurs sa propre analyse dans sa préface. L'auteur explique sans concession, l'absence de maîtrise du conflit par un corps expéditionnaire qui a oublié les leçons de la guerre du Mexique, ce que redoutais Leclerc début 1947. Michel Bodin a dit la même chose par rapport à la conquête coloniale de l'Indochine qui avait pourtant coûté cher à la France. S'il y a oublié, ce n'est pas celui du conflit mais de la somme de compétences que l'armée française a accumulé dans ce domaine de guérillas depuis la guerre d'Espagne et dont elle ne se sert pas pour l'Indochine dès 1945. Avec lucidité, Jacques Suant estime que l'état-major a sacrifié l'étude d'un bilan précis des méthodes de guérilla, guerre méprisée et peu étudiée depuis 1808, à l'autosatisfaction de l'héroïsme des troupes qui ne fait que cacher les erreurs commises. Lorsque l'on entend les discours sur l'héroïsme des combattants d'Indochine, lesquels n'ont certes pas démerité, on ne peut s'empêcher de penser aux vertus d'un langage flatteur qui sert de paravent pour éviter d'en tirer de vraies leçons moins brillantes<sup>6489</sup> :

---

<sup>6485</sup> Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, op. cit., p. 12.

<sup>6486</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>6487</sup> *Ibid.*, p. 583.

<sup>6488</sup> Le lieutenant Alain Gambiez, tué à Dien Bien Phu, le mars 1954.

<sup>6489</sup> La guerre d'Afghanistan sera menée avec beaucoup plus de métier par le corps français mais le manque de gestion des soldats atteints de symptômes post-traumatiques et l'illusion de contrôler une région d'un pays étranger contre un adversaire qui est chez lui, l'abandon des traducteurs afghans montrent que les leçons des guérillas menées par la France n'ont été appliquées que très partiellement.

« Comme nous en avons l'habitude, lorsque nous sommes battus, en même temps que nous jetions un manteau d'héroïsme sur nos troupes défaites, nous fûmes davantage portés à mettre nos échecs au compte des trahisons – il y en avait – et de quelque dynamique idéologique échappant à notre contrôle – il y en avait aussi – plutôt qu'à celui de nos fautes militaires ou politiques<sup>6490</sup>. »

Tout au long de la première partie du livre, Jacques Suant va donc étudier « l'équation d'une guerre » en analysant les caractéristiques de la guérilla, l'efficacité du mécanisme de l'ennemi, de la population et de l'utilisation des milieux naturels en peu de mots mais de manière suffisamment critique envers ceux qui l'ont dirigée pour comprendre le manque d'adaptation de l'armée française et la responsabilité de ses chefs dans ce conflit nouveau qui le déroule ensuite dans sa chronologie. Il poursuit son analyse de la même façon sur le conflit du Vietnam puisque l'armée américaine n'a pas, elle non plus, été avare de lacunes et d'erreurs dans sa conception du conflit de 1960 à 1973. Cet ouvrage important est aujourd'hui ignoré. Il n'a pas laissé de traces, ne serait-ce que parce qu'il est trop critique envers l'armée et les gouvernements. Au moment de sa publication, en 1972, aucune politique mémorielle ne concerne la guerre d'Indochine et la situation continue de se dégrader au Vietnam, jusqu'à la réunification forcée de 1975. Les critiques, à sa sortie, sont modestes bien qu'appréciant la qualité de l'analyse. Daniel Hémerly relève d'entrée que « l'ouvrage hésite entre l'analyse de fond du complexe historique qu'elles (les deux guerres d'indépendance) représentent et le récit événementiel »<sup>6491</sup> et critique une analyse « hâtive », alors que Jacques Suant n'est pas un historien professionnel. Mais il en reconnaît l'absence de « présupposés idéologiques » et le choix des textes cités : « en dépit de ses imperfections, ce livre peut rendre des services appréciables ». Ce livre n'a donc pas soulevé d'enthousiasme.

Pierre Carles n'a pas publié d'ouvrage spécifique sur la guerre d'Indochine. Il a préparé un doctorat d'état en reprenant des études dès sa sortie de l'armée en 1962. Mais la thèse d'état soutenue en Sorbonne ne concerne pas l'Indochine ; elle porte sur le royaume de Naples à l'époque napoléonienne<sup>6492</sup>. Mais il a écrit des articles sur son expérience dans les tirailleurs marocains<sup>6493</sup>, dont il a fait partie en 1943-1944 et qui y ont, entre autres, combattu et sur son expérience personnelle en Indochine, de 1949 à 1951 dans la 13<sup>ème</sup> DBLE, en livrant quelques pages de son journal dans le livre de témoignages d'Henri Ortholan en 2011<sup>6494</sup>. Mais il a surtout évoqué l'Indochine dans un livre majeur, *Des millions de soldats inconnus*<sup>6495</sup>, sur le quotidien de l'armée sous la IV<sup>e</sup> République en 1982. C'est un ouvrage historique, sociologique, qui prend à la fois

---

<sup>6490</sup> Jacques Suant, *Ibid.*, pp. 21-22.

<sup>6491</sup> Daniel Hémerly, comptes rendus, *Outre-Mers*. Revue d'histoire, n° 222, 1974, p 192. En ligne : [https://www.persee.fr/issue/outre\\_0300-9513\\_1974\\_num\\_61\\_222](https://www.persee.fr/issue/outre_0300-9513_1974_num_61_222) (consulté le 12 juin 2021 et le 19 juillet 2022).

<sup>6492</sup> Pierre Carles, *L'organisation militaire du royaume de Naples sous les rois français Joseph et Joachim*, thèse d'État soutenue à l'université de Paris I Sorbonne, 1969.

<sup>6493</sup> Pierre Carles et Georges Leconte, *Chronique d'un régiment marocain, 1921-1963*, Tourcoing, Amicale des anciens du 6<sup>ème</sup> RTM, 1999, 317 p.

<sup>6494</sup> Pierre Carles, « Témoignage sur la guerre d'Indochine », dans Henri Ortholan, *Indochine 1946-1954, op. cit.*, pp. 43-50.

<sup>6495</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus. La vie de tous les jours dans les Armées de la IV<sup>e</sup> République*, Paris, Lavauzelle, 1982, 239 p.



comme sources, des documents militaires et bulletins officiels, des archives du SHAT, des ouvrages autobiographiques, des témoignages écrits et oraux de militaires en entretiens ou sollicités par des questionnaires, au nombre de 112, des extraits de revues militaires et de journaux profanes (Paris-Match). Il ne brosse pas une épopée, ni ne fait un *ouvrage d'érudition* très volumineux avec des batteries de chiffres, mais une « fresque »<sup>6496</sup>, un tableau de la société militaire pendant les douze années d'une brève République pour combler un vide, le manque d'attention des Français pour leur armée, eux « qui n'avaient jamais voulu la voir, ni l'admettre, la découvrirent un peu tard, le 13 mai 1958 »<sup>6497</sup> mais qui inspireront ensuite de multiples études, articles et romans. C'est une synthèse sans jugement ni anecdotes, qui s'ajoutent aux références sur le conflit, dispersées dans tout son ouvrage.

Par conséquent, les anciens d'Indochine devenus historiens, sont différents de leurs camarades mémorialistes et écrivains combattants. Ils ont une pertinence qui provient de leur volonté d'objectivité, de la précision de leurs analyses et des sources utilisées sans user d'un lyrisme ni alourdir leur étude d'anecdotes et de dialogues plus ou moins fiables. Ils n'hésitent pas à critiquer leur propre institution ou commandement sans chercher à les dédouaner absolument de leurs erreurs. D'autres vétérans d'Indochine vont aller jusqu'à devenir chercheurs, se lier à l'université, intégrant un cadre institutionnel éloigné de l'armée pour valider leurs recherches.

### 2.2.2 Ancien combattant et chercheur : collaborer avec le diable

« Tous les risques d'un premier défrichage du champ de la recherche et le labour ne saurait être suffisamment profond, mais il était sans doute nécessaire d'amorcer le travail. » (Pierre Rocolle)

Le travail d'historien ne s'improvisant pas, plusieurs officiers supérieurs qui ont exercé des fonctions de professorat l'ont fait sans pour autant intégrer une structure de recherches. Mais plusieurs d'entre eux se sont liés à des universitaires qui les ont incités à le faire. Grâce à eux et à la volonté de plusieurs universités de renouveler une histoire militaire uniquement centrée sur l'histoire-bataille, Pierre Carles, Pierre Rocolle, Robert Bonnafous, Claude Hesse d'Alzon et Raymond Toinet ont présenté un doctorat<sup>6498</sup> analysant la guerre d'Indochine ou d'autres conflits. Ils sont devenus le point de rencontre entre l'Université et l'armée qui sont deux univers plutôt mutuellement hostiles sinon éloignés.

Ces ex-militaires de carrière ont vécu, accompagné et probablement influé sur un renouvellement de l'histoire militaire à partir de la fin des années 1960. Mais, tout d'abord, le rôle

---

<sup>6496</sup> Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus*, *op. cit.*

<sup>6497</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>6498</sup> Avant eux, en 1955, le commandant Pierre Dabézies, pendant sa carrière d'officier parachutiste colonial, a présenté en 1955, après l'Indochine, un doctorat en sciences politiques avant de quitter l'armée avec le grade de colonel et de poursuivre une carrière universitaire puis politique. Pierre Dabézies, *Les forces politiques au Vietnam*, thèse de sciences politiques soutenue à l'Université de Bordeaux en 1955.

de deux hommes doit être signalé dans cette évolution car ils ont impulsé ce mouvement de renouvellement ; il s'agit de Jean Delmas et d'André Martel. Jean Delmas, comme Pierre Carles et Pierre Rocolle, a repris des études après 1962, est devenu docteur en histoire<sup>6499</sup>. Il a assuré un lien dynamique entre le milieu universitaire et l'armée, en tant que président de la Commission française d'histoire militaire, de la Société d'Histoire de France et comme chef du Service historique de l'armée de Terre de 1980 à 1986. André Martel, son vice-président à la Commission internationale d'histoire militaire, colonel de réserve, a fondé, en 1968, le CHMED, Centre d'histoire militaire et d'études de défense (ou CHMEDN si l'on rajoute « Nationale » à « Défense ») à Montpellier 3 dont il a également présidé l'université en 1975. Il a donc mené, entre Montpellier et l'IEP d'Aix-Marseille où il a fini sa carrière, cette dynamique de recherches et d'enseignement de l'histoire militaire, convainquant étudiants et anciens militaires, comme Robert Bonnafous – qui l'a d'ailleurs remercié dans son avant-propos<sup>6500</sup>, - de se lancer dans la recherche universitaire. Jean-Charles Jauffret retrace son rôle, sans oublier ses interventions à l'École supérieure de guerre et devant l'IHEDN (Institut des hautes études de défense nationale) et son travail d'historien proprement dit :

« Dès 1979, le professeur André Martel donna encore plus de lustre à l'école d'histoire militaire de Montpellier en mettant en place en 1979 la première unité de recherches du CNRS, l'ERA 779, "Forces armées et institutions de défense" qu'il dirigea pendant dix ans. Devenue unité de recherche associée (URA 1019), cette structure fut à l'origine de la prestigieuse UMR 5609 (Unité mixte de recherche) " États-Ideologies-Défense ", que dirigea le professeur Jules Maurin qui succéda à André Martel à son départ pour l'IEP d'Aix en 1987<sup>6501</sup>. »

L'Université de Montpellier 3, avec le CHMED, créé en 1969 puis le l'UMR 5609-ESID (État-Société-Ideologie-Défense) du CNRS<sup>6502</sup> ont permis ce renouvellement qui, entre autres, met en avant les enjeux de mémoire et une histoire militaire différente du fait des liens avec des disciplines telles que la sociologie ou l'anthropologie. Toutes choses qui permettent de voir la guerre d'Indochine sous d'autres angles. Le colloque *De l'histoire militaire aux études de défense et aux politiques de sécurité des années 1960 à nos jours*, du 29 septembre au 2 octobre 2010, a permis d'en tirer un bilan avec André Martel, le général Jean Delmas et Pierre Carles. Le CHMED a joué le rôle de cadre des recherches militaires et de leur publication au sein de l'université Paul-Valéry, pour plusieurs anciens d'Indochine. La soutenance et la publication de la thèse de Robert Bonnafous en 1985 en est une illustration comme la publication de l'ouvrage sur *La guerre au*

---

<sup>6499</sup> Jean Delmas, L'état-major français et le front oriental après la révolution bolchevique (novembre 1917 – 11 novembre 1918, Thèse de de l'Université de Paris I Sorbonne, 1965.

<sup>6500</sup> Robert Bonnafous, *Ibid.*, p. 7.

<sup>6501</sup> Jean-Charles Jauffret, « Disparition du Pr André Martel », Etudes Géostratégiques.com, 20 août 2019. En ligne : <https://etudesgeostrategiques.com/2019/08/20/disparition-du-pr-andre-martel/> (consulté le 20 juillet 2022).

<sup>6502</sup> En 2009, le Laboratoire de l'UPV, CRISES ou Centre de recherches interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales » est le successeur de l'UMR 5609 - ESID et d'autres centers de recherches.

Laos<sup>6503</sup> de Jean Deuve en 1993 et l'organisation de la *Journée Indochine en hommage au colonel Claude d'Alzon*<sup>6504</sup> du 21 avril 2001.

Les thèses ont chacune apporté des éléments importants, ne serait-ce que par le fait d'avoir enclenché le mouvement comme l'a fait Pierre Rocolle en 1967, avec la première thèse sur un sujet de la guerre d'Indochine. Dans un premier temps, ce sont les anciens combattants d'Indochine qui suppléent l'absence des universitaires peu intéressés par le sujet. Ils réalisent trois des six premières thèses de 1967 à 1985 : celles de Pierre Rocolle en 1967, de Claude Hesse d'Alzon en 1980 et de Robert Bonnafous en 1985.

Ce n'est pas un hasard si la première thèse concerne Dien Bien Phu, en 1967<sup>6505</sup>. Le sujet revient sans cesse depuis 1954. Pierre Rocolle n'a pas participé à cette bataille, étant au 3<sup>ème</sup> bureau de l'état-major de Saigon, en 1954. En 1967, les archives sont encore rares mais l'historien militaire a des cartes en main. Alain Lottin, qui écrit le compte-rendu de la thèse de Rocolle et détaille la soutenance du 16 décembre 1967 à la Faculté de Lettres et Sciences Humaines de Lille, les énumère début 1968<sup>6506</sup>. L'ancien officier du 3<sup>e</sup> bureau *opérations* a eu en main des documents essentiels de la bataille. Il a interrogé des survivants pour recueillir leur témoignage. Il est ensuite l'un des rédacteurs du rapport Ely, *Les enseignements de la guerre d'Indochine*. Il est conscient du manque d'archives, y compris de celles de l'APV et de la RDV, qui expliqueraient les réflexions de Giap, mais il connaît « tous les risques d'un premier défrichage du champ de la recherche et le labour ne saurait être suffisamment profond, mais il était sans doute nécessaire d'amorcer le travail »<sup>6507</sup>. Tous ces éléments permettent d'expliquer, croquis à l'appui, pourquoi ce site est choisi en octobre 1953 et comment cette bataille s'est déroulée. Son travail est assez critique sur la direction des opérations pendant la bataille mais il ne juge pas les acteurs et explique davantage les faits qu'il ne prend position ; un vrai travail d'historien qui fait un exposé rigoureux du déroulement de la bataille mais qui ne s'aventure pas dans les autres domaines.

Treize années plus tard, en 1980, le colonel Claude Hesse d'Alzon, soutient une thèse sur *La présence militaire française en Indochine 1940-1945*<sup>6508</sup>. Si son étude porte essentiellement sur la période qui précède la guerre d'Indochine, elle permet de comprendre dans quelle mesure l'anéantissement de l'appareil colonial et militaire a permis l'éclosion du Viet-Minh et de sa force militaire, l'APV. Hesse d'Alzon, pour ceux qui l'ont connu est un esprit ouvert, curieux de

---

<sup>6503</sup> Jean Deuve, *La guerre au Laos, 1945-1949. Contribution à l'histoire du mouvement Lao Issara*, Montpellier, CHMED, 1993, 383 p.

<sup>6504</sup> Jean-Pierre Renaud et Jean-Luc Susini, *Paix et guerre en Indochine*, Montpellier, Panazol, Lavauzelle, 2002.

<sup>6505</sup> Pierre Rocolle, *Préparation et conditions de la bataille de Dien-Bien-Phu*. Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Lille, 1967, sous la direction de Marcel Emerit.

<sup>6506</sup> Alain Lottin, compte rendu de la soutenance de thèse, *Revue du Nord*, n° 197, 1968, pp. 243-245. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/rnord\\_0035-2624\\_1968\\_num\\_50\\_197\\_2659](https://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1968_num_50_197_2659) (consulté le 14 juin 2021 et le 20 juillet 2022).

<sup>6507</sup> Alain Lottin, *op. cit.*, p 243.

<sup>6508</sup> Claude Hesse d'Alzon, *La présence militaire française en Indochine 1940-1945 : contribution en guise de préambule à l'étude des guerres d'Indochine*, thèse d'histoire contemporaine, soutenue en 1980 à l'Université Paul-Valéry de Montpellier.

multiples sujets, pragmatique et nuancé, comme pendant *l'affaire Boudarel* : « Un de nos amis officier de carrière, Hesse d'Alzon, était beaucoup plus modéré, comprenait Boudarel et ne le condamnait pas absolument ; il se démarquait des autres officiers. Moi je n'ai pas d'idée préconçue. Pour d'autres, Boudarel, c'était Lucifer<sup>6509</sup> ! »

En 1985, Robert Bonnafous soutient sa thèse sous la direction d'André Martel. Elle est contemporaine de la création de l'ANAPI, la même année, dont Bonnafous est un membre fondateur. La thèse va devenir la référence première de l'association, dont le combat dépasse la seule revendication d'un statut des prisonniers du Viet-Minh, obtenu en 1989, pour défendre une mémoire réellement traumatisée qui tourne vite en lutte contre le communisme et contre la trahison, ou l'indifférence, des élites intellectuelles et de l'État. L'historien est à la base de cet état d'esprit jusqu'à l'affaire Boudarel, dans laquelle il s'oppose à son association dont il critique l'acharnement sur un personnage somme toute secondaire, qui semble avoir reconnu ses erreurs. Il ne s'est malheureusement pas beaucoup exprimé sur cette prise de conscience et le changement d'optique sur la captivité qui a pu s'opérer ensuite. En 1984-1985, la thèse arrive à point nommé. L'ouverture des archives du conflit est intervenue l'année précédente. Grâce aux documents officiels et à d'autres moins connus, elles lui permettent de préciser son étude militaire, sociologique, prosopographique mais également politique, déjà valorisée par les témoignages – au nombre de vingt-sept dans son étude – qui, regrette l'auteur, « ne sont hélas pas nombreux » et fragmentés. Mais c'est également un ouvrage qui veut combler un vide historiographique et qui accuse l'État d'une « occultation volontaire de l'histoire des prisonniers de guerre en Indochine, pour des raisons politiques, et [...] les médias en quête d'une actualité plus attirante pour les lecteurs »<sup>6510</sup>.

Il s'agit donc d'un ouvrage historique qui n'est pas neutre et se veut combattif, que ce soit à propos du rôle passif de l'État mais également de « l'apologie de la trahison » racontée par des « auteurs de gauche », ciblant l'ouvrage de Jacques Doyon sur *Les soldats blancs d'Ho Chi Minh*<sup>6511</sup>. La critique du PCF, dont le nom n'est pas cité, de sa place majeure et nuisible pendant le conflit et du désintérêt des médias est conforme au contexte qui est celui de la vague de condamnation du documentaire d'Henri de Turenne par les anciens d'Indochine. Il jette les germes d'une accusation en règle qui survit encore aujourd'hui, en parlant d'une « politique d'élimination lente » et de « début de génocide » envers les prisonniers de la part des autorités de la RDV qui, chiffres à l'appui comparer cette attitude aux nazis en pire. Il estime que la mort des prisonniers est le but recherché par les geôliers pour des raisons idéologiques et que « le climat et la maladie seront les éléments destructeurs complémentaires qui parachèveront la gangrène politique en mortifiant davantage le

---

<sup>6509</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>6510</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>6511</sup> Jacques Doyon, *Les soldats blancs d'Ho Chi Minh*, Paris, Fayard, 1973, 521 p.

destin précaire des internés, désorientés par la découverte d'une vie matérielle moyenâgeuse qu'ils ne pensaient pas trouver dans ce qui fut, jadis, un paradis colonial<sup>6512</sup>. »

Les causes qui sont, pour lui, secondaires me semblent, en fait, les causes principales d'une mortalité que le gouvernement de la RDV au sommet et les gardiens des camps sur le terrain n'ont pas pu enrayer, devant les rigueurs d'un climat difficile pour la plupart des organismes européens, le manque de nourriture et de médicaments qui sévit aussi chez les Bodois, faisant bien davantage preuve d'indifférence que de cruauté. Plusieurs témoignages d'anciens captifs l'attestent. Cela n'empêche pas de relever la violence de cette captivité dont on peut se demander si elle est un crime de guerre ou un crime contre l'humanité, et de comprendre les traumatismes qui habitent les anciens prisonniers de la RDV jusqu'au terme de leur vie, mais il est difficile de comparer en l'état ce système carcéral de prisonniers de guerre à celui d'extermination de populations civiles et militaires par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Quoi qu'il en soit, de même que la thèse de Pierre Rocolle est une première étude universitaire, scientifique de Dien Bien Phu, la thèse de Robert Bonnafous est la première étude historique sérieuse, de ce domaine de la guerre d'Indochine et cela suffit à en valoriser l'importance.

Enfin, la thèse de Raymond Toinet est la dernière effectuée par un ancien d'Indochine, à soixante-dix ans, sur les effets d'*Une guerre de trente-cinq ans*<sup>6513</sup> qu'ont représenté pour la population qui les a subies, les guerres d'Indochine et du Vietnam. L'auteur a voulu expliquer les mécanismes militaires des deux conflits qui ont permis au gouvernement vietnamien de la RDV de battre deux corps expéditionnaires issus de deux armées occidentales puissantes et modernes et d'obtenir son indépendance avant de réunifier le pays par les armes. Son travail est probablement moins cité que les ouvrages qui précèdent car il est une étude globale classique et il ne remet pas en cause des analyses historiques et militaires importantes ni ne s'attache longuement aux témoignages, à l'état d'esprit ou au vécu des combattants sur le terrain. C'est sans doute davantage une étude d'état-major qu'une étude historique proprement dite. Mais il s'agit d'une étude de haut niveau, précise – elles ne sont pas si nombreuses pour l'ensemble du conflit – complétée de nombreux tableaux et statistiques, regroupés en dix-neuf annexes dans sa version publiée du moins<sup>6514</sup>, issus de nombreuses sources françaises et américaines.

Mais la sécheresse scientifique d'une telle thèse est légèrement tempérée, dans ces annexes, par quatre extraits de lettres citées par l'auteur dont un corpus rassemblant des passages des siennes. Elles montrent qu'au bout de deux ans de séjour, malgré une amélioration de l'équipement du CEFEO et les efforts entrepris, Raymond Toinet constate que la situation est sans issue.

---

<sup>6512</sup> Robert Bonnafous, *Ibid.*, p. 83.

<sup>6513</sup> Raymond Toinet, *Etude d'une guerre de trente-cinq ans : Indochine-Vietnam, 1940-1975 : de l'Indochine française aux États vietnamiens ; des accords de Genève aux hostilités Nord-Sud ; de l'intervention américaine aux accords de Paris ; des accords de Paris à la réunification du Vietnam*, Thèse soutenue à l'Institut catholique de Paris en 1995.

<sup>6514</sup> Raymond Toinet, *Une guerre de trente-cinq ans*, Panazol, Lavauzelle, 1998, 543 p. ; annexes pp 441-528.

Cette génération d'historiens combattants a donc marqué le travail historiographique sur ce conflit par un travail de précurseur et les relations entre les deux institutions, militaires et universitaires, apaisées par une sorte de « politique d'ouverture » d'André Martel et de Jean Delmas qui a mutualisé les énergies et les travaux. Des parcours d'historiens militaires se sont ouverts comme le Master première année (M1) « Histoires militaires et études de défense » de l'UPV Montpellier 3, le Master « Histoire : Armées, guerres et sécurité dans les sociétés de l'Antiquité à nos jours » de la Sorbonne, la Spécialité « Histoire militaire comparée, Géostratégie, défense et sécurité » de Sciences-Po Aix, qui jettent des passerelles entre le monde universitaire et le monde militaire. Ces historiens militaires, disparus dans les années 2010, ont suscité des vocations pour plusieurs générations de successeurs qui doivent assumer un héritage plus ou moins lourd.

### 2.2.3 Militaire et historien, la mémoire de l'armée en héritage : une lourde tâche ?

« Diên Biên Phu est bien autre chose qu'une défaite dont les conséquences, seules, auraient pu faire passer le nom à la postérité. [...] pour tous les Français enfin dont le patriotisme s'alimente encore des vertus du soldat, cette bataille à l'issue malheureuse compte parmi les plus belles manifestations de l'héroïsme et du sacrifice. » (Michel David)

Certains militaires ont *baigné* dans la guerre d'Indochine lorsqu'ils sont issus d'un milieu familial appartenant au monde combattant et que leur père ou leur grand-père y a participé. Ils en sont donc imprégnés. D'autres en sont proches par curiosité ou passion pour ce conflit qui n'a pas livré tous ses mystères. La volonté d'explorer ce passé est venue au cours de leur carrière, car cette guerre fait partie, dans certaines unités, de leur mémoire structurante.

L'appartenance au milieu militaire et le capital mémoriel transmis par l'ascendant ancien d'Indochine impliquent un devoir de mémoire particulier, celle-ci s'imposant comme un devoir successoral, à moins que le descendant ne décide de la ranger et de ne plus y toucher. L'officier historien, s'il décide de s'en servir, va ainsi effectuer son travail de recherche avec cet avantage de connaître le sujet mais également l'envie de valoriser l'ascendant, ou l'institution militaire et de rendre hommage aux combattants d'Indochine à travers la mémoire paternelle. Lourde tâche malgré les facilités d'accès à celle-ci, qui peut se transformer en enjeu de post-mémoire personnel et peut inciter le chercheur à s'en faire inconsciemment l'avocat. Il s'agit donc pour les historiens militaires de construire une histoire dans les règles de l'art sur la base de leurs recherches et d'une mémoire issue de leur milieu professionnel, et parfois familial. L'avantage de départ d'un historien militaire, par rapport à un historien étranger à l'armée qui aura du mal à pénétrer ses codes et son état d'esprit est de connaître l'institution pour y avoir été formé, comprendre son langage, son vocabulaire et ses non-dits, qui sont les clés de compréhension de certaines archives. Peut-être comprendra-t-il mieux l'ancien combattant pour en côtoyer dans sa famille et dans son métier. Il gagne du temps dans le domaine technique des analyses d'état-major puisque les études font partie

d'une histoire militaire qui, pendant longtemps, ne sont pas si nombreuses sur la guerre d'Indochine. Aussi est-il logique de voir les officiers historiens œuvrer dans leur domaine de compétences.

Ivan Cadeau a produit le dernier ouvrage sérieux sur l'ensemble du conflit, en 2015, une étude strictement militaire et politique. Il constate avec raison la rareté malgré un certain renouveau depuis les années 1990, d'une « histoire militaire de la guerre d'Indochine, parfois un peu négligée par cette historiographie qui s'attache principalement aux aspects politiques, diplomatiques, voire économiques<sup>6515</sup>. » Michel Bodin a fait le même constat sur le manque d'études militaires, bien que plusieurs thèses aient été lancées – mais pas toujours terminées – depuis les années 1990, notamment depuis la thèse d'Hubert Granier, contre-amiral, sur la Marine Nationale de 1942 à 1962<sup>6516</sup>. Sans être d'un nombre considérable, ces thèses ont permis un renouveau de l'histoire militaire par des recherches sur des sujets techniques d'un grand intérêt puisqu'ils n'avaient pas été réellement abordés auparavant. Cet engouement va s'accompagner d'une suite de thèses sur les armes et corps de troupes pendant la guerre d'Indochine qui intéresse également des doctorants *civils*. C'est le cas de Philippe Gras sur l'armée de l'air en Indochine en 1998<sup>6517</sup>, de Fabienne Doucet<sup>6518</sup> en 1999 sur la marine française, de Jean-Paul Pace sur les commandos<sup>6519</sup>, de Jean-Marc Le Page sur les services de renseignement en Indochine<sup>6520</sup> en 2010 et de Jacques Alhéritière sur *L'aéronautique navale en Indochine*<sup>6521</sup>, dans une thèse de 2012, un domaine militaire technique entre armée de l'air et marine.

Les historiens militaires issus de l'armée ont pris la relève du général Gras avec la thèse du lieutenant-colonel Michel David, professeur à Saint-Cyr et à l'ENSOA de Saint-Maixent, qui a porté son attention sur les maquis autochtones en Indochine.<sup>6522</sup> Le lieutenant-colonel Pascal Ianni a poursuivi sur ce thème en 2011 avec une étude des supplétifs en comparant les deux guerres d'Indochine et d'Algérie<sup>6523</sup>. Le chef de bataillon Michel Grintchenko a soutenu une thèse en 2003,

---

<sup>6515</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 20.

<sup>6516</sup> Hubert Granier, *Le rôle de la Marine nationale durant les conflits de la décolonisation de 1942 à 1962*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à Paris IV, en 1994.

<sup>6517</sup> Philippe Gras, *L'armée de l'air française dans le conflit indochinois (1945-1954)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'Université de Reims en 1998.

<sup>6518</sup> Fabienne Doucet, *La marine française en Indochine durant la guerre 1945-1954 : coopération avec l'armée de terre*, thèse de doctorat en histoire soutenue à Nantes en 1999.

<sup>6519</sup> Jean-Paul Pace, *Les commandos du Tonkin (1951-1954) : contribution à l'histoire des Commandos des Forces Terrestres du Nord Viêt-Nam juillet 1951-novembre 1954*, Thèse de doctorat en histoire militaire et études de défense de l'Université Paul-Valéry, Montpellier 3, en 2000.

<sup>6520</sup> Jean-Marc Le Page, *Les services de renseignement français pendant la guerre d'Indochine (1946-1954)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue en 2010 à l'IEP de Paris.

<sup>6521</sup> Jacques Alhéritière, *L'aéronautique navale embarquée en Indochine (1947-1954) : le renouveau de la marine française à l'épreuve du conflit indochinois*, thèse de doctorat en histoire moderne et contemporaine, soutenue en 2012 à Paris 4.

<sup>6522</sup> Michel David, *Les maquis autochtones face au Viet-Minh 1950-1955*, thèse de doctorat en histoire militaire et étude de défense, soutenue en 2001 à l'Université Montpellier 3.

<sup>6523</sup> Pascal Ianni, *Les supplétifs dans les guerres irrégulières (Indochine, Algérie, 1945-1962)*, thèse de doctorat en histoire, soutenue en 2011 à l'EPHE de Paris.

expliquant l'opération *Atlante*<sup>6524</sup> en 2003 et, en 2010, le capitaine Ivan Cadeau a fait de même pour des recherches sur la place et l'activité du génie en Indochine<sup>6525</sup>. On ne saurait oublier l'étude du médecin militaire Marc Lemaire sur le Service de santé militaire en Indochine, qui date de 1991<sup>6526</sup>. Leur travail sort d'une histoire-bataille traditionnelle bien que plusieurs thèses soient des analyses de niveau état-major comme celle de Michel Grintchenko. Elles sont finalement assez rares dans la recherche universitaire, d'où leur utilité. Toutes intègrent des témoignages d'anciens d'Indochine, d'où un intérêt nouveau pour pouvoir comprendre l'esprit « du terrain ».

Comme leur prédécesseur, ils se confrontent immédiatement à un obstacle d'une taille égale, mais très complexe, qui est celui du plaidoyer pro domo. Dans la défaite, l'héroïsme devient un moyen commode de rendre hommage aux combattants dont tel courage est indiscutable, tout en apaisant la rage d'avoir perdu, en les élevant au rang d'exemple du sacrifice. Michel David n'y échappe pas, écrivant :

« Diên Biên Phu est bien autre chose qu'une défaite dont les conséquences, seules, auraient pu faire passer le nom à la postérité. Considérée en elle-même, cette bataille a aussi frappé les imaginations par le poids symbolique qui s'en dégage : désormais, pour tous les combattants d'Indochine et leurs proches, pour tous ceux qui font profession du métier des armes, pour tous les Français enfin dont le patriotisme s'alimente encore des vertus du soldat, cette bataille à l'issue malheureuse compte parmi les plus belles manifestations de l'héroïsme et du sacrifice<sup>6527</sup>. »

L'unanimité construite par l'historien autour d'une vertu antique concernant toute la garnison sans distinction, permet de dépasser la défaite en scindant la population en deux groupes : les patriotes qui célèbrent l'héroïsme et le sacrifice passé et les mauvais citoyens qui s'en détournent. Ce manichéisme, toutefois, apparaît dépassé aux yeux mêmes de nombre d'anciens d'Indochine qui ne prennent pas pour des héros, ni leurs camarades mais des combattants pris au piège d'une stratégie déconnectée de la réalité du terrain dans laquelle ils ont fait le travail sans choisir leur combat. C'est moins vendeur que l'héroïsme.

Des questions comme celle de savoir si l'armée française s'est bien adaptée ou non à la guerre d'Indochine divise également les historiens « civils » et les officiers historiens. La question reste posée ; à chacun de la ressentir et de l'intégrer comme il le souhaite. L'itinéraire et la logique de pensée, du travail d'historien militaire du général Grintchenko est intéressant parce qu'il l'a explicité dans sa thèse et dans plusieurs écrits et conférences. « C'est une guerre qui nous parle

---

<sup>6524</sup> Michel Grintchenko, *L'opération Atlante, les dernières illusions de la France en Indochine*, thèse de doctorat en histoire, de l'IEP Paris en 2002.

<sup>6525</sup> Ivan Cadeau, *L'action du génie pendant la guerre d'Indochine (1945-1956). Une action entravée par le manque de moyens et une méconnaissance de l'arme*, soutenue en 2010 à l'université Paris IV.

<sup>6526</sup> Marc Lemaire, *Le Service de santé militaire de l'avant dans sa mission de soutien des personnels parachutés en Indochine 1944-1954*, Thèse de doctorat en médecine, soutenue à Lyon, en 1991.

<sup>6527</sup> Michel David, « Diên Biên Phu, le sacrifice pour l'honneur », in *Le Sacrifice du soldat*, Paris, CNRS édition/ecpad, 2009, p. 50.



aujourd'hui, à nous militaire »<sup>6528</sup>, dit-il dans sa conférence donnée au mémorial des guerres d'Indochine à Fréjus en octobre 2018. Le général (alors chef de bataillon) Grintchenko a produit une thèse tout à fait intéressante, validée par l'Université et si des zones de désaccord peuvent apparaître à sa lecture comme pour toute thèse, l'intention et la position de l'auteur n'est pas critiquable *a priori*. Il n'échappe pas à des difficultés de principe qui sont non seulement celles de l'historien militaire mais également celles répandues dans l'armée, voire dans le monde combattant dans son ensemble, s'opposant souvent à celles d'historiens non-militaires. Dans son introduction à la conférence citée plus haut, il se livre peut-être davantage sur l'esprit de son engagement dans cette étude et dans sa thèse. Il met ce conflit plein d'enseignements, au miroir des interventions d'aujourd'hui pour permettre d'éviter les mêmes erreurs soixante-dix ans plus tard ; la guerre d'Indochine apparaissant comme une leçon pour l'intervention en Afghanistan et l'opération *Barkhane* au Mali, ce qui est tout à fait profitable pour l'armée d'aujourd'hui. Mais dès le départ, il parle de la première comme une « merveilleuse, fascinante et dramatique aventure que notre pays a vécue là-bas » et des soldats d'Indochine dont il se sent presque « leur humble et éphémère porte-parole »<sup>6529</sup>. Le terme de « merveilleux » montre le côté idéalisé d'une guerre pour laquelle je n'ai jamais entendu un ancien d'Indochine employer un terme pareil, mais que la post-mémoire peut, à distance de temps monter au pinacle du mystère des aventures héroïques. De même, être le « porte-parole » des combattants d'Indochine, comme il le souligne ensuite, ou de tout autre groupe, semble être le rôle d'un militaire respectueux de ses grands anciens mais est-il celui d'un historien qui a besoin d'une certaine neutralité, quels que soient ses sentiments personnels et ses rapports de fidélité à leur souvenir. De même, la post-mémoire impose l'enjeu complexe de rappeler le souvenir de son ascendant ancien combattant tout en maintenant une distance lorsque l'historien passe à l'analyse du conflit. Le général Grintchenko poursuit son début d'exposé en expliquant comment il en est venu à construire cette étude sur l'opération *Atlante* :

« Je me suis lancé dans la guerre d'Indochine par complicité avec mon père, qui fit deux séjours et m'a orienté à pousser mes études, lors de mon passage à l'école de guerre, pour explorer certains pans de cette histoire demeurée méconnue. Au-delà de la passion que j'ai trouvée à reconstituer le puzzle des événements en me plongeant dans les archives officielles, interviewant des acteurs, lisant de très nombreux livres, je me suis rendu compte que cette guerre occupait une place toute particulière dans notre histoire. On peut l'aborder sous plusieurs angles : la nostalgie de l'honneur, l'aventure au bout du monde, la mission civilisatrice de la France, la guerre froide, la fidélité à la parole donnée, et le sacrifice ultime marqué par la bataille de Dien Bien Phu »<sup>6530</sup>.

Tous ces angles qu'il intègre dans son discours, sont à la fois partie prenante et éloignés de l'histoire ; mais ils sont complètement intégrés dans le logiciel intellectuel de l'armée. L'historien critique la vision décolonisatrice de ce conflit par une grille de lecture dont on ne sait pas qui elle

---

<sup>6528</sup> Conférence de Michel Grintchenko au mémorial des guerres d'Indochine, « La guerre d'Indochine : Une vision historique et contemporaine d'un conflit », mardi 16 octobre 2018, durée 1h49. En ligne : <https://clio-prepas.clionautes.org/la-guerre-dindochine-une-vision-historique-et-contemporaine-dun-conflit-pour-eclairer-nos-engagements-militaires-daujourd'hui.html> (consulté la dernière fois le 20 juillet 2020). Intervention : 45'05-45'10.

<sup>6529</sup> *Ibid.*, 4'36-4'46.

<sup>6530</sup> *Ibid.*, 4'50-5'41.

vises, les intellectuels ou les historiens en particulier, qui l'auraient eu comme idée de base : « La colonisation, c'est mal, et que soient loués les libérateurs<sup>6531</sup>. » Je ne pense pas que les ouvrages historiques cités dans ma thèse, de Bernard Fall à Ivan Cadeau soient inspirés par cette idée. Il poursuit dans une idée de colonisation positive, justifiée, « souhaitée par les différentes parties », voulant ainsi apporter un autre éclairage pour comprendre « l'entêtement de la France à maintenir sa présence au titre de la fidélité à la parole donnée<sup>6532</sup>. » C'est un type d'explication patriotique beaucoup vu et lu dans des publications du monde combattant, favorable à une lecture valorisant la colonisation. Par la suite, l'engagement total, politique et souvent cruel (« fanatique ») de l'adversaire est souvent noté, tout comme sa dénomination de « Vietminh » qui déclenche seul la rupture le 19 décembre 1946. Il attribue le basculement de la guerre à l'aide de la Chine mais des témoignages de vétérans indiquent bien que la situation se dégrade bien avant, malgré le manque de matériel de l'APV. Il détaille la conduite de la guerre, les types de guerres, la pacification et l'action des commandos. La figure « emblématique » de l'adjudant-chef Vandenberghe est alors incontournable, donc citée de même que la phrase de de Lattre, qui est pourtant surtout un slogan qu'une réalité : « donnez-moi cent Vandenberghe et l'Indochine sera sauvée », sans distanciation critique. L'opération *Atlante*, effectivement peu connue, est une action de pacification inédite dans le conflit que le général Grintchenko détaille avec précision, succès comme erreurs. La conclusion qu'il en tire, sur l'opération comme sur la guerre est pertinente, expliquant la dissymétrie entre les deux forces, qui finit par jouer en faveur de l'APV. Il a réussi pour une grande partie de sa thèse à éviter l'héroïsation habituelle (bien que parlant d'une « épopée française »). Son approche, comme celle de ses collègues, est éloignée d'un révisionnisme historique plus glorieux et du déterminisme d'un ennemi cruel qui ne joue pas le jeu d'une guerre classique et rejette les lois de la guerre. Toutefois, « l'interférence politique » qui attribue un rôle au gouvernement dans l'évacuation du GM100 d'An Khê est une illusion qui décharge l'armée d'une responsabilité qu'elle a bien exercée. Un général en chef peut *adapter* sa décision. Attribuer l'occupation de Dien Bien Phu à la défense du Laos fait oublier que Salan a toujours résolu de défendre le Laos... au Laos et non au Tonkin. Navarre n'a pas eu la même réflexion. La rétraction du dispositif au Tonkin, comme celle d'An Khê est la volonté de Salan, approuvée par Ely, affirmée dans ses mémoires<sup>6533</sup>, le premier constatant que l'ordre du second, datant d'un mois n'a pas été appliqué et doit l'être le plus rapidement possible.

De même, attribuer au décideur politique la seule responsabilité de la guerre d'Indochine est logique mais le « gâchis » de ce conflit que Michel Grintchenko cite comme la plupart des anciens combattants en parlant d'un général Leclerc opposé à la guerre et non écouté par le pouvoir politique ne doit pas faire oublier que sa position est isolée et que son successeur, le général Valluy

---

<sup>6531</sup> *Ibid.*, 12'20-12'25.

<sup>6532</sup> *Ibid.*, 17'45- 18'08.

<sup>6533</sup> Raoul Salan, *Mémoires. Le Vietminh, mon adversaire*, *op. cit.*, pp. 426-427.

est favorable à une solution militaire ; que le général Leclerc a refusé à deux présidents du conseil de commander en Indochine, comme d'autres sommités militaires, le général Juin, le général Koenig, le général Guillaume. La responsabilité du conflit et de son évolution n'est donc pas dû à la seule instabilité politique. Il peut être difficile aux historiens militaires de l'admettre.

Pour terminer, l'armée française a pris la dimension d'une nécessité de renouvellement des études militaires en organisant de nombreuses structures qui ne soient pas uniquement centrées sur l'outil militaire ni sur un public exclusivement marqué par l'appartenance au monde combattant. Elle forme donc des *officiers historiens* pour travailler sur des archives militaires. Ils doivent être des militaires français âgés de 18 à 32 ans, avoir un niveau licence, bac+3, « passionnés, ouverts d'esprit, rigoureux »<sup>6534</sup>. Ils peuvent intégrer cette fonction dans leur régiment d'affectation, un état-major ou autre structure officielle. Au plus haut niveau, l'IHEDN, Institut des hautes études de défense nationale<sup>6535</sup>, dirigé par des officiers généraux et amiraux, organise des cycles de conférences, de séminaires qui donnent des formations par des cours, des forums à la Défense au moyen de sessions internationales, nationales et régionales. Le *Trinôme académique*, depuis 1988, lie, au niveau régional, l'éducation nationale (dans son cadre académique), l'autorité militaire territoriale et l'IHEDN, permettant de former les enseignants au concept et aux actions de défense. Le ministère des Armées publie ses propres revues d'histoire militaires pour informer tous les publics intéressés par les évolutions stratégiques, l'histoire et la mémoire de l'institution militaire. Des revues parfois anciennes se sont renouvelées, en particulier par un accès souvent facilité par Internet. Les revues d'histoire militaire publient des dossiers qui s'adressent donc au plus grand nombre et non aux seuls militaires. La *Revue Défense Nationale* est un magazine mensuel existant depuis 1939 et traitant de toutes les questions liées à la géostratégie et à la Défense ; une publication de « débat stratégique », tel que mentionné sur le site Internet de la revue<sup>6536</sup>. Elle en est au numéro 852, dans l'été 2022. Le numéro 131 de décembre 1955 est assez connu pour le dossier « Les enseignements de la guerre d'Indochine. Quelques aspects stratégiques » de Raoul Castex qui commence ainsi : « La guerre d'Indochine est révolue. Il semble en conséquence, qu'on puisse dès maintenant l'examiner, techniquement au moins, avec la même sérénité objective que celle que l'on apporterait à l'étude d'une campagne quelconque du passé<sup>6537</sup>. » Dans le numéro 840 de mai 2021, un article de Claude Franc, auteur très régulier de la revue, étudie le *mal jaune* qui poursuit toujours des anciens de la guerre d'Indochine<sup>6538</sup>.

---

<sup>6534</sup> Article du site du ministère des armées, « officier historien », dans la partie « emploi ». En ligne : <https://www.sengager.fr/emplois/enseignement-recherche-musique/officier-historien> (consulté le 20 juillet 2022).

<sup>6535</sup> Institut créé en 1936 pour « promouvoir l'esprit de défense du territoire national ».

<sup>6536</sup> <https://www.defnat.com/revue-defense-nationale.php> (consulté le 21 juin 2021 et le 20 juillet 2022).

<sup>6537</sup> Raoul Castex, « Les enseignements de la guerre d'Indochine. Quelques aspects stratégiques », *RDN* n° 131, décembre 1955, pp. 523-538 ; p. 523.

<sup>6538</sup> Claude Franc, « Le Mal jaune : la guerre d'Indochine 1946-1954 », *RDN* n° 840, mai 2021, pp. 112-120.

La *Revue historique des armées*, créée en 1945 est une revue trimestrielle, publication officielle du ministère de la Défense ; elle s'appuie sur le SHD de Vincennes et ses articles sur la guerre d'Indochine, sont ouverts sur de nombreux sujets, rédigés par des historiens tels Michel Bodin qui a écrit de nombreux articles sur le sujet indochinois depuis 1979<sup>6539</sup> et Ivan Cadeau (n°258 « 1954-1956 : le départ du CEFEO » en 2010). Dans les derniers numéros, on peut ainsi lire, numéro 298, un article sur « Rapatrier les restes des soldats après les guerres de décolonisation : le cas de la guerre d'Indochine »<sup>6540</sup>, écrit par Marie Vanackère, sur « être gendarme vietnamien dans les années 1950 »<sup>6541</sup> de Jacques Bury, sur « le commandement durant la guerre d'Indochine, 1945-1954 »<sup>6542</sup> de Michel Bodin ou enfin, sur le général de Lattre, maréchal de France, d'Ivan Cadeau<sup>6543</sup>.

Plus récemment, l'armée de Terre publie sa revue trimestrielle d'histoire militaire depuis février 2017, *Soldats de France*, avec « l'ambition de dépoussiérer et de vulgariser l'histoire, notamment auprès d'une nouvelle génération de soldats désireuse de davantage comprendre les raisons de son engagement<sup>6544</sup> », noble souhait. Par contre, le titre de la revue interfère avec le nom de l'association de soutien aux soldats en opération<sup>6545</sup>. Le n°6 de mars-avril 2018 est consacré à la guerre d'Indochine. Bénédicte Chéron a écrit un article sur un aspect culturel, *La 317<sup>ème</sup> Section* au sein d'une série assez classique qui traite de deux opérations, (Bac Kan en 1947, pays Thaï 1952), un témoignage de soldat et un portrait d'un commando « valeureux et plein de courage », comme il se doit, des articles sur la tenue TTA 1947, une unité (antennes chirurgicales de Dien Bien Phu) et sur les décorations en Indochine<sup>6546</sup>.

Enfin, la revue *Les chemins de la mémoire*, publiée par la DPMA (Direction de la mémoire, du patrimoine et de archives), diffuse la politique mémorielle du ministère des armées en s'adressant surtout aux scolaires (présents dans les CDI des établissements scolaires), à raison de 11 numéros par an, en revues papier ou sur internet<sup>6547</sup>. Elle publie des dossiers spécifiques, des informations sur les expositions, les commémorations, les conférences ; l'actualité de la mémoire (des numéros anniversaires d'événements, d'années importantes sur le plan de l'histoire militaire) et la valorisation du patrimoine militaire. En septembre 2022, la revue en est au numéro 279. Les numéros le plus marquants pour la mémoire d'Indochine est le numéro 243 d'avril-mai 2014, pour

---

<sup>6539</sup> Site Internet de Michel Bodin. En ligne : <http://www.michel-bodin.com/articles.html> (*Idem*). En plus de cette liste : Michel Bodin, « Impressions de campagne, Indochine 1947 », *RHA*, n° 289, 2017 pp 103-114.

<sup>6540</sup> Marie Vanackère, « Rapatrier les restes des soldats après les guerres de décolonisation : le cas de la guerre d'Indochine », *RHA*, n° 298, 2020 ; pp. 129-140.

<sup>6541</sup> Jacques Bury, « Être gendarme vietnamien dans les années 1950 », *RHA* n° 295, 2019 ; pp. 67-74.

<sup>6542</sup> Michel Bodin, « Le commandement durant la guerre d'Indochine, 1945-1954 », *RHA*, n° 293, 2018 ; pp. 126-138.

<sup>6543</sup> Ivan Cadeau, « Le général de Lattre, maréchal de France grâce... à la « maison » Juin ? », *RHA*, n°292, 2018 ; pp. 51-60.

<sup>6544</sup> Actu-Terre, « L'armée de Terre sort sa revue d'histoire militaire », *Site Internet du ministère de la Défense*, 16 février 2017.

<sup>6545</sup> <https://www.soldatsdefrance.fr/>

<sup>6546</sup> *Soldats de France* n°6, mars-avril 2018 ; 25 p.. En ligne : <http://fr.1001mags.com/magazine/soldats-de-france> (consulté la dernière fois le 22 mai 2022).

<sup>6547</sup> Les numéros sont accessibles sur le site Internet [Cheminsdememoire.gouv.fr](http://www.cheminsdememoire.gouv.fr) : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/revue/archives>.

le soixantenaire de Dien Bien Phu, *Indochine 1954*<sup>6548</sup> avec, entre autres, les articles de Julien Mary sur « la captivité au Vietnam »<sup>6549</sup> et d'Ivan Cadeau sur « Indochine 1954 » ou « Les volontaires pour Dien Bien Phu »<sup>6550</sup>. Accessible aux plus jeunes, vivant, d'un format court, il se révèle attractif et utilisable pour les enseignants. Comme on peut le voir, le ministère des armées fait de grands efforts pour diffuser les mémoires des conflits et des actions mémorielles.

Pour terminer, l'historiographie de la guerre d'Indochine a eu et a encore besoin des travaux des historiens militaires. Les points parfois soulevés ci-dessus ne sont pas des *erreurs* mais des arguments souvent trouvés dans les travaux d'historiens militaires par rapport à des historiens non - militaires et pour lesquels une autre lecture est possible, elle-aussi critiquable. L'étude du général Gras reste une étude militaire très complète du conflit qui fait l'unanimité, malgré sa publication déjà ancienne, si l'on prend en compte qu'elle apporte une remarquable analyse malgré le manque de sources dont il disposait à l'époque (avant 1984) et la lucidité sur certaines erreurs graves du commandement du CEFEO. Ivan Cadeau, en remontant à 1940 et en poursuivant jusqu'au 1956, donne un angle de vue nouveau et très intéressant. Chacun des historiens militaires cités a porté ses recherches sur un corps de troupes, un moment du conflit que les autres historiens ou écrivains-combattants avaient pu négliger ou qui n'apparaissait pas essentiel auparavant. Leur rôle de militaire actif ne les empêche pas de porter des mémoires à travers leurs études par des vecteurs de transmission variés, aujourd'hui accessibles sur Internet.

D'une manière moins classique, le cinéma est également porteur d'histoire et de mémoire. Toutefois, concernant la guerre d'Indochine, il l'est de manière rare et partiel.

### 2.3 Un « trou de mémoire cinématographique » ? La guerre d'Indochine, un sujet maudit ?

« Je ne comprends pas comment, avec toutes ces aventures et l'héroïsme vécu en Indochine, il n'y ait pas davantage de films sur cette guerre<sup>6551</sup>. » (Réflexion d'internaute d'un groupe Facebook sur la guerre d'Indochine).

La réflexion de cette internaute est logique, dans le sens où elle explique involontairement pourquoi les cinéastes, mais également les producteurs, ont hésité et souvent refusé l'idée de faire un film sur la guerre d'Indochine ou avec elle en toile de fond. Elle rejoint, en fait, la difficulté d'enseigner ce conflit. Que raconter ? Que retenir ? Ceux qui ont voulu s'y essayer ont rencontré, avant le premier coup de manivelle, pendant le tournage et après la sortie de leur film, nombre d'avanies. D'autres ont jeté l'éponge avant même qu'il ne soit commencé.

---

<sup>6548</sup> Indochine 1954, *Les chemins de la mémoire*, n° 243 avril-mai 2014, 19 p. En ligne : <https://fr.calameo.com/read/000331627b2509080f96f> (consulté la dernière fois le 22 mai 2022).

<sup>6549</sup> Julien Mary, « la captivité au Vietnam », dans *Les chemins de la mémoire*, n° 243 avril-mai 2014.

<sup>6550</sup> Ivan Cadeau, « Indochine 1954 » et « Volontaires pour Dien Bien Phu », *Ibid.*, pp. 6-10 et p 12.

<sup>6551</sup> Commentaire lu le 16 mai 2021 dans une publication de groupe Facebook sur la guerre d'Indochine.

Un film de guerre, puisque ce genre-là est plus à même, peut-être, d'illustrer un conflit et ses différents aspects, peut être un excellent moyen accessible et pédagogique de diffuser une histoire et une mémoire de la guerre d'Indochine ; un *vecteur imagé* bien moins contraignant qu'un livre sans photographies et bien plus *distrayant* même s'il est triste et/ou violent. Comme l'a dit l'internaute, la logique aurait voulu qu'une guerre aussi lointaine et aventureuse, dans des milieux naturels fascinants par leurs différences avec ceux de Métropole, loin des regards et du pays qui mène sa propre histoire, suscite l'envie des cinéastes, ne serait-ce par le mystère de la méconnaissance qui l'entoure. Mais cela n'a pas complètement marché. J'ai plusieurs fois expliqué l'excessivité, à mon sens, du constat de Delphine Robic-Diaz, qui qualifie de « trou de mémoire filmique », le traitement de la guerre d'Indochine dans le cinéma français<sup>6552</sup> ; puisque des films, si peu nombreux soient-ils, ont existé sur ce sujet. Dans son ouvrage sur ce sujet, elle a identifié de 1952 à 2009, 51 films en soixante-sept ans, de 1952 à 2009 ; cinq de plus sont sortis depuis. Certes, un quart seulement sont vraiment centrés sur la guerre d'Indochine. Mais ils existent. Ce n'est pas un *désert* ni un *trou de mémoire*. C'est un désintérêt. L'auteure les analyse, en dégage des types et stéréotypes dans un ouvrage complet et rare. Il est donc, malgré le désaccord souligné, l'une des références historiques sur ce point, avec les quelques recensions qu'il a suscitées et un article plus récent de l'historienne sur le même sujet<sup>6553</sup>. Mais sauf exception, un sondage public sur la connaissance d'un film sur la guerre d'Indochine rencontrera une très grande majorité de réponses négatives et de non-réponses. Alors pourquoi un tel manque d'œuvres cinématographiques ou d'empreinte sociale sur ce conflit ?

### 2.3.1 Les logiques d'un sujet difficile : les lacunes d'une mémoire complexe à construire et à transmettre

« La guerre d'Indochine, un sujet marginal<sup>6554</sup>. » (Delphine Robic-Diaz)

Les talents ne manquent pas dans le cinéma français, mais le conflit effraie, pour de nombreuses raisons. Le sujet des guerres de décolonisation comme les coûts de production sont « explosifs » car il faut envisager de tourner une partie des scènes d'extérieur en Asie du Sud-Est, avec un matériel militaire aujourd'hui obsolète. Tourner un film sur des mémoires combattantes méconnues, politisées, qui doivent avoir un minimum de sens historique sachant que ce conflit divise toujours est d'une complexité certainement excessive pour un cinéaste. Si les membres du monde combattant ou ceux qui en sont proches ne viennent pas le voir, autant ne pas faire le film car il perdra là une grande partie de son public potentiel. En effet, qui d'autre peut venir le voir ?

---

<sup>6552</sup> Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français. Images d'un trou de mémoire*, op. cit., p. 16.

<sup>6553</sup> Delphine Robic-Diaz, La guerre d'Indochine a-t-elle été oubliée par le cinéma français ?, *GIS Asie*, septembre 2019. En ligne : <http://www.gis-reseau-asie.org/index.php/fr/la-guerre-dindochine-t-elle-ete-oubliee-par-le-cinema-francais> (consulté le 27 juin 2021 et le 20 juillet 2022).

<sup>6554</sup> Delphine Robic-Diaz, op. cit., p. 12.

C'est anticiper un manque d'intérêt du public qu'il va falloir attirer par d'autres moyens. La question est donc de parvenir à les obtenir avant de mettre en scène une histoire qui doit avoir une crédibilité acceptable pour recevoir un accueil favorable. Ce sujet est donc marginalement traité, comme le dit Delphine Robic-Diaz, qui a fait sa thèse sur le sujet<sup>6555</sup>. Comment classer ces films et expliquer ce désintérêt ?

### 2.3.1.1 *Faire un film de guerre sur l'Indochine : un « Himalaya » cinématographique*

« Je me suis trouvé devant un Himalaya<sup>6556</sup>. » (Pierre Schoendoerffer).

La première difficulté est probablement de retracer *un conflit* à l'écran, c'est-à-dire d'en faire un film historique, que son sujet soit d'une grande exactitude sur chacun de ses aspects ou qu'il puisse déborder sur une fiction pour devenir plus attractif. Quels fardeaux la guerre d'Indochine, déjà compliquée sur le plan mémoriel, cumule-t-elle en tant que film de guerre ?

Faire un film de guerre sur un sujet historique, c'est se lancer dans des difficultés multiples. En faire un sur la guerre d'Indochine, signifie en rajouter. Le film de guerre au sens strict du terme semble un genre assez déprécié dans le monde culturel qui rêve aujourd'hui de paix, sauf à tourner des scènes spectaculaires comme dans le cinéma américain. Il faut alors qu'il le soit suffisamment pour attirer les foules, retrouver un matériel qui n'est plus employé par l'armée actuelle, employer de nombreux figurants si le cinéaste souhaite « un effet de masse » et que la réalité historique soit respectée pour ne pas subir trop de critiques. Depuis les années 1960, la connaissance des guerres se précise avec des révélations de plus en plus précises sur des aspects scientifiques, classiques et originaux des deux guerres mondiales, le génocide de la Shoah comme caractéristique de la Seconde et le détail d'une guerre violente à travers les reportages sur la guerre du Vietnam ; sans parler des conflits plus anciens. Dans le résistancialisme déclinant, la guerre est de moins en moins une épopée romantique, héroïque, porteuse de valeurs éducatives et des films plus sombres apparaissent. La critique voit souvent ce genre de films comme un cinéma instrumentalisé par un nationalisme outrepassant mis à mal par le cataclysme de juin 1940 et la perte des colonies à la suite de deux guerres décoloniales perdues. Un cinéma néfaste pour la société et l'image du pays. Mais cela ne signifie pas que tout le public se détourne des films de guerre.

Le public français, en particulier, ne dédaigne pas les films de guerre grandioses avec beaucoup de moyens hollywoodiens, mais ce sont rarement des films français : des *War films* sur le Vietnam de type *Apocalypse Now*, *Voyage au bout de l'enfer* ou *Platoon*. Mais il faut, le plus souvent, des acteurs connus au niveau national ou international, des moyens financiers hors normes dus à un

---

<sup>6555</sup> Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français. Images d'un trou de mémoire*, thèse de doctorat en Études cinématographiques, soutenue en 2007 à Paris 3. Delphine Robic-Diaz, *op. cit.*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, 358 p.

<sup>6556</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer, op. cit.*, p. 164.

tournage en Asie et une grande quantité de matériel d'époque, des références musicales, esthétiques à la hauteur de l'enjeu. Un film plus modeste, « à la française », aura plus de mal à s'imposer dans ce genre, malgré l'intérêt pour des personnages plus profonds sur le plan psychologique. Aujourd'hui, les films américains, même moins réalistes, sont plus connus que *La 317<sup>ème</sup> section* ou *Dien Bien Phu*. Il faut également qu'ils repassent à la télévision mais il faut que les chaînes prennent le risque d'un flop de leur diffusion. *La 317<sup>ème</sup> section* est donc le seul à être régulièrement diffusé.

Réaliser un film historique situé dans une période contemporaine exige une certaine rigueur dans le déroulement des faits, dans le traitement des personnages, y compris physiquement. Le public supportera difficilement de voir un général De Gaulle, un Leclerc, méconnaissables, encore que leur histoire s'éloigne, elle aussi, des mémoires. Les figures de la guerre d'Indochine étant peu connues ; de ce point de vue, leur traitement physique dans un film n'est pas un obstacle pour tous les personnages<sup>6557</sup>. Il faut conserver un minimum de cadre chronologique, ne serait-ce que pour ne pas déplaire à la critique. Par-delà la confrontation avec son propre passé et son sentiment de devoir témoigner de la bataille au nom de ses camarades disparus, Pierre Schoendoerffer a considéré *Dien Bien Phu* comme un film difficile, dans lequel il s'est senti « tenu par l'histoire », un « Himalaya » dans lequel il était « moins libre que pour (ses) autres films<sup>6558</sup>. »

Le sujet concernant un film de guerre est vaste ; que raconter de compréhensible ? Que choisir entre les personnages et les situations ? Faut-il rester centré quelques personnages antagonistes comme dans *Platoon*, privilégier un esthétisme spectaculaire comme dans *Apocalypse Now* ? Baser une partie du film sur le retour comme dans *The Deer Hunter* ? Un cinéaste peut se perdre à vouloir trop raconter. Faire un film sur la guerre d'Indochine n'est donc pas simple et la liste de ceux qui sont sortis depuis les années 1950 en témoigne.

Développer plusieurs personnages et plusieurs « histoires dans l'Histoire » peut marcher s'il s'agit d'un « film choral » avec de nombreux acteurs très connus comme dans *Le jour le plus long*. Dans le cas contraire, il y a risque, sinon de ne pas attirer de spectateurs qui viennent souvent pour voir leurs acteurs préférés. Il faut également une histoire et une unité de récit qui n'aille pas dans toutes les directions. Ainsi *Dien Bien Phu* paraît se perdre au lieu d'être centré surtout sur la bataille en elle-même, ce qu'attendent probablement les spectateurs intéressés par le sujet. Or, le film alterne, et pourquoi pas, Hanoi et la bataille et, finalement, le « héros » est un journaliste américain et non le capitaine Jégu de Kerveguen. Difficile pour un public français de s'attacher à quelqu'un qui ne leur ressemble pas, même si lui-même est attaché aux Français. Schoendoerffer veut surtout faire de *Dien Bien Phu* un film basé sur l'émotion. Il ne souhaite donc pas faire un film de guerre

---

<sup>6557</sup> Ajoutons que si les séries et parfois le cinéma prennent des libertés, au début des années 2020, au nom d'une meilleure diversité ethnique, il est encore rare de sortir des carcans anciens très ethnocentrés.

<sup>6558</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer, op. cit.*, p. 164.



purement militaire ou politique, pas « un documentaire historique, ni un essai politique, ni une mise en cause des choix stratégiques ni tactiques de l'état-major<sup>6559</sup>. » Mais les vétérans interrogés ont souvent eu le sentiment d'un mélange de situations qui ne les avantage pas. Faut-il faire un film de guerre intégralement centré sur le conflit et ceux qui l'ont fait, au risque de ne plaire qu'au monde combattant, à supposer qu'il soit conforme à leur mémoire exigeante ? Le traiter de manière originale ne leur plaira pas non plus.

Des figures du conflit comme l'adjudant-chef Vandenberghe ont la cote et seraient, pour nombre d'anciens d'Indochine, un personnage central emblématique dans un film comme il l'a été en Indochine. Il a inspiré le personnage de Tual dans *Soldat Blanc* d'Éric Zonca en 2014 et de Robert Tassen dans *Les confins du monde* de Guillaume Nicloux en 2018. Mais la violence qui s'est attachée à la fin de son parcours et le caractère frustré du personnage dissuadent d'en faire une histoire exacte. Il aurait mieux valu ne pas prononcer son nom lors de la préparation de ces films. Dans ces deux cas, les libertés prises par les réalisateurs avec la réalité ont troublé l'esprit des vétérans qui n'aiment pas les invraisemblances et les inutilités d'un personnage, d'une situation<sup>6560</sup>. Les anciens d'Indochine et les connaisseurs du conflit attendaient un récit plutôt fidèle, malgré l'avertissement prudent de la production (« librement adapté ») ; qui plus est tournés au Vietnam. Or il n'en n'est rien. A part avoir perdu son frère et compris que la guerre doit être menée en commando semblable aux troupes adverses, rien ne rappelle l'un des combattants les plus connus – et controversés – du conflit indochinois. Mais cette « dérive » qui le détache de l'histoire pour une fiction crédible est assumée par le cinéaste. Tassen découvre les massacres du 9 mars 1945 par les Japonais, « un événement qui était complètement inconnu » du réalisateur. Il fait des recherches, se souvient de ses discussions avec un Raoul Coutard encore habité par l'Indochine, une guerre « particulièrement sale ». Mais il sait que son aîné « n'était pas du tout objectif » et il parvient à se dégager de l'histoire au fil de l'écriture du film pour raconter une quête qui *aurait pu exister* : « C'était plus romanesque à l'origine, plus historique aussi. Et je m'en suis détaché petit à petit. La vérité historique ne m'intéresse pas. D'ailleurs elle n'existe pas. C'est le sentiment de vérité qui m'intéresse<sup>6561</sup>. »

Au vu du faible nombre de films sur cette guerre, les vétérans en attendaient un réalisme qui colle à leur expérience, même idéalisée. Ils sont donc souvent déçus.

---

<sup>6559</sup> Alain Riou, « Si je t'oublie, Indochine... », *Le Nouvel Observateur*, 27 février 1992 ; cité par Bénédicte Chéron, *op. cit.*, p. 165.

<sup>6560</sup> Sa légende a déjà concerné plusieurs projets de film avortés y compris avec Pierre Schoendoerffer, avec « Indochina », envisagé par Georges de Beauregard en 1986. Bénédicte Chéron, *Ibid.*, p. 158. Maurice Pialat a également plusieurs fois essayé de faire un film sur les débuts de la guerre en Indochine. Sa femme Sylvie l'a concrétisé avec Guillaume Nicloux.

<sup>6561</sup> Gaël Golhen et François Grelet, « Rencontre : Guillaume Nicloux part aux Confins du monde », *Première*, 5 décembre 2018 ; En ligne : <https://www.pressreader.com/france/premiere/20181205/284296776033494> (consulté le 6 juillet 2021).

La grande difficulté est donc de faire un film de guerre réaliste sur un conflit méconnu, qui s'avère est une défaite dans une terre lointaine. Il s'agit, pour les uns, d'un conflit long, inutile, mené contre la volonté d'indépendance d'une partie de la population et, qui plus est, perdu sur le terrain à Dien Bien Phu, comme dans nombre de situations plus locales. Pour d'autres, il s'agit de lutter contre le communisme qui devient vainqueur, ce qui laisse une empreinte humiliante dans nombre de mémoires. Dans bien des esprits, il convient donc, soit de défendre au cinéma l'honneur de la France, soit de montrer l'inanité de sa politique coloniale et de son engagement militaire dans une « sale guerre ». Aujourd'hui, les témoignages montrent que ce dilemme que peut ressentir le cinéaste dans son projet de film n'est pas aidé par des mémoires encore à vif, ce qui peut le détourner d'un projet revisitant ce conflit. Ces mémoires combattantes blessées peuvent, d'ailleurs, concerner celle du cinéaste. Régis Wargnier est le fils d'un combattant d'Indochine. Il l'évoque, à la marge, dans *Une femme française* en 1995 mais c'est sa mère qui est le centre du film et aucune image de l'Indochine ne vient raconter le séjour de son père. C'est une mémoire qu'il semble éviter. Être proche de ce sujet ne signifie pas ressentir le besoin de la mettre sur pellicule. Les films de guerre populaires comme *Paris brûle-t-il ?* sont doublement populaires car ils permettent d'illustrer une victoire prestigieuse, connue en utilisant les acteurs populaires de l'époque. Mais c'était dans les années 1960 ! Le type de film parlant de la guerre comme d'un engagement social plutôt tourmenté comme *Le silence de la mer*, *L'armée des ombres* ou *La grande illusion* plaisent davantage en France qu'un film héroïque. Ces films portent sur les guerres mondiales. Difficile, par contre, de réaliser un film sur une défaite, avec des acteurs plus ou moins connus et pas ou peu prestigieux. Les films américains ou plus récemment, *Dunkерque*, qui ne portent pas sur des victoires, sont spectaculaires avec de gros moyens.

Il est également difficile de faire coexister les deux genres de films à propos de l'Indochine, à moins de survoler la guerre pour traiter surtout une histoire sociale, familiale ou sentimentale. Faire de ce conflit une comédie, c'est le parti pris de Claude-Bernard Aubert dans *Le facteur s'en va - t - en guerre*, en 1966, et cela reste le « premier et seul film de comique troupier sur la guerre d'Indochine<sup>6562</sup> » écrit Delphine Robic-Diaz. Difficile de faire sourire avec des morts et des épisodes rappelant le drame du GM 100 et les camps de prisonniers de la RDV. Faire de ce conflit le cadre d'une histoire d'amour et tourner de sublimes images au Vietnam, pour la première fois depuis 1992, n'ont pas sauvé *Ciel rouge*. Film d'Olivier Lorelle, il est sorti dans la discrétion en 2017. Bien que les films sur la guerre d'Indochine soient rares, les anciens combattants, très âgés, se déplacent peu au cinéma. Or ce film n'est sorti que dans très peu de salles et le bouche-à-oreille du monde combattant, qui fonctionne de plus en plus mal faute d'effectifs, n'a pas voulu valoriser un jeune soldat du CEFEO qui déserte par amour et par horreur de la torture, comme le signale le synopsis du film. Un sujet parlant de déserteurs est jugé invraisemblable par les vétérans pour

---

<sup>6562</sup> Delphine Robic-Diaz, *Idem*, p. 50.

lequel le sujet est plus que secondaire.

D'autre part, un film de guerre est politique. Ce n'est pas anodin et cela a pu faire obstacle à plusieurs reprises à des cinéastes, ce qui a, un temps du moins, découragé leurs successeurs. De fait, quelle position prendre ? Un film engagé, privilégiant un camp ou « en sympathie » avec les deux camps ? Le seul fait de collaborer avec le gouvernement du pays qui a vaincu la France peut apparaître suspect. Pour avoir tourné un film au Vietnam en 1991 avec l'aval du gouvernement vietnamien communiste et le soutien de l'APV pour jouer les centaines de combattants utilisés pendant le tournage, Pierre Schoendoerffer a été critiqué par certains des anciens d'Indochine qui ont considéré que le geste était soit un passage obligé gênant (lui-même l'a ressenti au départ), soit une petite trahison, tout comme le rapprochement avec les anciens combattants vietnamiens en 1999. Jacques Allaire, conseiller militaire sur le film *Dien Bien Phu* qui a quitté le film pour ne pas avoir pu s'entendre avec Pierre Schoendoerffer et son entourage, lui reproche « des concessions faites au pouvoir vietnamien »<sup>6563</sup>. Laisser apparaître des ennemis « normaux » voire bienveillants dans certaines situations, comme dans *Ciel Rouge*, n'est pas considéré comme réaliste ni patriote dans bien des mémoires individuelles quand bien même certaines attitudes l'auraient laissé penser à l'époque. Les soldats de l'APV grimaçants, cruels de *Fort du fou* et implacables de *Patrouille de choc* cadrent mieux avec l'idée que la mémoire collective du monde combattant se fait du « Vietminh ». Si leur mansuétude apparaît dans un film, il est alors étiqueté *progressiste, de gauche*, surtout si c'est l'étiquette du cinéaste. Schoendoerffer, du moins, était sur le terrain un anticommuniste assumé. C'est donc la certitude que l'ennemi ne sera pas bien traité dans ses films. Cela n'a pas empêché des critiques. A l'inverse, le public plutôt de gauche, le verra comme un nostalgique qui veut donner une vision colonialiste et militariste favorable à la France. Même moins clivante que la guerre d'Algérie, la guerre d'Indochine, au cinéma, suscite la méfiance. Dans beaucoup de films des années 1950 et 1960, la lutte pour l'indépendance des Vietnamiens est niée, du moins, non exprimée pour valoriser les défenseurs d'un ordre colonial paisible contre un ennemi terroriste qui agit par la terreur et l'attentat ou l'embuscade. Les cadres, les chefs de l'APV et de la RDV, mêmes locaux n'apparaissent jamais à l'écran. C'est le point de vue français des années de guerre d'Indochine qui se prolonge à travers les films. De rares films donnent un mauvais rôle ou un état d'esprit plus tourmenté au CEFEO, à partir de *Charlie Bravo* en 1980. Il faut signaler que l'État, par le biais de la Commission de Contrôle du CNC a, par deux fois, censuré un film sur la guerre d'Indochine : le premier en 1955, « Le rendez-vous des quais » de Paul Carpita a, clandestinement et sans autorisation, filmé l'action des dockers à Marseille entre 1950 et 1953 contre la guerre d'Indochine qui est la toile de fond historique de son drame sentimental. Son film est confisqué dès les premières projections et ne sera officiellement projeté qu'en 1990. La fin et le titre de *Patrouille sans espoir* de Claude-Bernard Aubert sont transformés en 1956

---

<sup>6563</sup> Bénédicte Chéron, *op. cit.*, p. 170.

pour ne pas paraître trop défaitistes en pleine guerre d'Algérie. Il devient *Patrouille de choc* et le poste est sauvé de l'attaque de l'APV. Cette mainmise politique sur le cinéma de guerre a sans doute amené les réalisateurs, pendant plusieurs années, jusqu'en 1962, du moins, à ne pas se risquer à ce type de film et de sujet. Delphine Robic-Diaz l'explique fort justement par une autocensure plus que par un effet de censure, ce qui est discutable vu les faits retracés plus haut. Mais ce n'est pas la seule pression.

Le poids du monde combattant a longtemps pesé sur les films concernant le conflit *sur ce qu'il pourrait en penser*. Les associations conseillent ou déconseillent un film dans leur publication de revue, ou par des courriers comme le général de Biré, président de l'amicale des anciens de Dien Bien Phu, qui veut persuader ses adhérents que *Dien Bien Phu* est « un grand, beau film »<sup>6564</sup>, à un moment où une partie des anciens d'Indochine le critiquent. Leur avis potentiel est resté important pour les anciens du CEFEO Pierre Schoendoerffer et Claude-Bernard Aubert, ancien soldat du BMI et cameraman en second séjour. Que vont penser les vétérans d'un film sur « leur » conflit, déjà trop peu traité depuis 1954 ? Pour les deux cinéastes toutefois, leurs films sont surtout *leur mémoire* personnelle adaptée au conflit, *leur devoir de mémoire* et non une commande des anciens combattants. De fait, un film s'approchera des souvenirs des anciens d'Indochine mais ne réussira qu'exceptionnellement à peindre leur réalité comme ils le souhaitent puisqu'ils n'ont pas tous vécu ni ressenti la même chose, qu'ils n'ont pas les mêmes souvenirs et qu'ils ne veulent pas forcément qu'un historien ou un cinéaste évoque ce qui s'est réellement passé. Tout n'est pas « racontable » parce que tout n'est pas compréhensible pour celui qui n'a pas vécu le conflit. Il a fallu du courage à Pierre Schoendoerffer pour mettre en situation, dans les « rats de la Nam Youn », pendant la bataille de Dien Bien Phu qu'il a reconstituée, un soldat français quand beaucoup estiment qu'ils étaient essentiellement des nord-Africains et des Vietnamiens. Mais il n'est pas certain que cela ait été bien vécu par les spectateurs issus du monde combattant. Or c'est potentiellement le public le plus intéressé par ce genre de film, à plus forte raison si le conflit est rarement traité.

Et pourtant, un film sur la guerre d'Indochine peut être, *a priori*, alléchant. Il est probable que les paysages seront magnifiques, les femmes superbes et les soldats des aventuriers brûlés par le *mal jaune*. Un film sur la guerre d'Algérie, au contraire, peut déclencher une polémique avant même d'être sur les écrans, voire d'être tourné. Il suffit d'un résumé, d'un titre, d'un résumé, de la présence d'un acteur pour en amorcer une, de la part des anciens combattants français, des Harkis ou des anciens de l'ALN ; ou encore de leurs descendants. Mais progressivement, le public perd en critique, positive ou négative ; il change et est surtout absent. Les films de guerre que les cinéastes français proposent semblent moins réussis, peu spectaculaires, moins clinquants que les films anglo-saxons, et aujourd'hui, que les films russes et chinois, très patriotiques et remplis

---

<sup>6564</sup> Alain Ruscio et Serges Tignères, *Dien Bien Phu, mythes et réalités, 1954-2004*, op. cit., p. 376.

d'effets spéciaux. Ils apparaissent donc moins marquants, presque absents. Ils proposent des sujets plus dérangeants, toujours aussi peu axés sur les combats de la guerre d'Indochine mais plutôt sur leurs attitudes, leur réflexion. Le public n'est pas dérangé par cette relative absence. Il connaît peu ou pas du tout ce conflit. Cela risque de faire un « film de trop » sur une « guerre de trop, entre la Seconde Guerre mondiale et le conflit algérien, la guerre d'Indochine (étant) traitée comme telle au cinéma. Occultée par les deux autres conflits, elle est rarement utilisée comme sujet en soi ; elle sert en fait de complément d'information sur la trajectoire d'un personnage »<sup>6565</sup>. Des années quarante aux années 1980, encore proches des deux guerres mondiales, les anciens combattants de toutes les guerres du XX<sup>e</sup> siècle sont encore nombreux, le roman national, qui a abreuvé d'héroïsme et de nationalisme plusieurs générations de Français depuis Michelet et Lavisser, n'a pas disparu à l'école. Il existe encore un public intéressé par la guerre, l'histoire militaire voire l'histoire-bataille et le métier des armes.

Dès lors, s'agit-il d'un manque d'envie des cinéastes qui n'abordent pas la guerre d'Indochine, d'un manque d'audace ou de talent...ou d'envie pour le film de guerre ? Le talent ne manque ni chez Schoendoerffer ni chez les autres cinéastes. Il suffit de se rappeler qu'il dernier est un autodidacte de la caméra et de la mise en scène. Mais le sujet ne les a pas attirés, ni eux, ni leur producteur. « L'Himalaya » représenté par la réalisation d'un film sur la guerre d'Indochine résulte aussi d'une organisation d'une lourdeur décourageante et d'un financement vertigineux.

### 2.3.1.2 D'autres raisons : les problèmes d'organisation, source d'un manque d'envie ?

« La difficulté n'était pas le tournage ou le casting, c'était le financement. » (Sylvie Pialat)

Il est possible de tourner un film français sur les guerres mondiales n'importe où en France, dans les territoires d'Outre-mer et en Europe de l'est où les coûts de production sont encore moins chers. Le sud de la France peut même, parfois, permettre des plans d'un film sur la guerre d'Algérie. Le Maroc est devenu un pays très demandé qui possède les paysages, le matériel et les techniciens pour un film et comme la Tunisie, peut facilement accueillir ce genre de tournage en toute facilité sans problème de censure. Les problèmes d'organisation et de coût du film semblent d'entrée insurmontables pour un film français sur l'Indochine car seule l'Asie peut fournir les décors naturels et patrimoniaux d'un film moderne. Le financement est une cause majeure dans le manque de motivation des producteurs et des cinéastes pour traiter de la guerre d'Indochine. Comment les cinéastes qui sont parvenus à en réaliser un ont-ils vécu ces obstacles ?

Sylvie Pialat, productrice du film *Les confins du monde*, en 2018, en convient bien volontiers :

« La difficulté n'était pas le tournage ou le casting, c'était le financement. Trouver cinq millions d'euros pour lancer un film comme ça, c'est titanesque ! D'ailleurs, pour l'anecdote, on n'en a trouvé

---

<sup>6565</sup> Lorène Delhoume, « Delphine Robic-Diaz, La guerre d'Indochine dans le cinéma français », compte-rendu de lecture, *Asioc, Lectures/Readings, Mémoires d'Indochine*, 10 février 2016. En ligne : <https://indomemoires.hypotheses.org/tag/guerre-dalgerie> (consulté le 1er juillet 2021).

que quatre. Et on a dû faire des coupes pendant le tournage. Il y avait par exemple une scène de massacre qui devait ouvrir le film. Nicloux réussit à ne pas la montrer mais à faire ressentir que le personnage est chargé de cette scène<sup>6566</sup>. »

Si le financement est introuvable, impossible de faire le film envisagé. S'il est restreint, il faut réduire le scénario, couper des scènes, ce qu'a donc fait Guillaume Nicloux. Jusqu'en 1991, date à laquelle trois films français importants ont pu y être tourné (*Indochine*, *L'amant* et *Dien Bien Phu*), le Vietnam n'accepte pas l'évocation cinématographique de la colonisation sur son sol. Il a donc fallu tourner des images dans un Sud-Vietnam encore accessible pour *Patrouille de choc* en 1956, au Cambodge pour *Mort en fraude* en 1957, *La 317<sup>ème</sup> section*, *Saigon, l'été de nos vingt ans* en 2011 et *Soldat blanc* en 2014 ; en Thaïlande pour *Le Crabe-tambour* en 1977. Tourner, par la suite, au Vietnam n'est pas simple non plus.

Philippe Venault qui a tourné, pendant plusieurs mois, *Saigon, l'été de nos vingt ans* au Vietnam et au Cambodge, raconte en détail un certain nombre d'obstacles qui l'ont amené à improviser. Il est parti tourner des scènes chez les Hmongs.. « Ça a pris l'aspect d'un documentaire. [...]. Tout en faisant des repérages, j'ai tourné. [...]. Il y en a pour une heure et demie pour cinq minutes de montée ». Les soucis de tournage font qu'il privilégie une méthode légère : « On a eu quelques soucis techniques qui nous ont invité à ne pas partir à 12000 kilomètres (avec un équipement lourd, NDA). C'était cette idée d'être caméra à l'épaule tout le temps ». Il ne veut pas d'un film « lisse » avec une mise en scène impeccable et puis, « cela correspondait à des options économiques »<sup>6567</sup>, c'est-à-dire moins coûteuses.

Les problèmes se sont cependant accumulés, y compris au Cambodge :

« Ce sont les conditions qui nous ont dicté le plan de travail. On a eu quelques problèmes d'organisation, quand même. Les armes étaient arrivées mais pas les explosifs, les munitions étaient bloquées sur le tarmac de Phnom Penh. On a fabriqué des explosifs avec des fusées de feux d'artifice et des fils de téléphone. [...]. Et il y avait la nécessité de regrouper des décors censés être très différents dans un lieu qui ne soit pas trop éloigné. C'était tout de même assez compliqué parce qu'on se déplaçait beaucoup en bateau sur des espèces de pirogues. [...]. L'infrastructure de tournage était assez lourde, on était presque une centaine de personnes. Donc j'ai eu un début de tournage assez stressant. [...]. Pour un film de télévision, c'est une grosse machine<sup>6568</sup>. »

Ces tournages sont très, trop coûteux pour entretenir une équipe de tournage, installer toute une logistique qui n'existe pas dans ces pays : les travaux à réaliser pour un film de guerre, du matériel militaire qu'il faut faire venir au matériel de cinéma et au logement, à l'alimentation des équipes. La liste des frais sur place du film *Dien Bien Phu* est, à ce titre, impressionnante<sup>6569</sup>. Il représente le film le plus coûteux et le plus engagé des films de guerre français tournés sur ce conflit. Les 914 738 entrées ne suffisent pas à une rentabilité suffisante au vu de leur montant élevé mais il reste un succès au vu du contexte.

---

<sup>6566</sup> « Sylvie Pialat, l'aventurière du cinéma », *Site Internet du CNC*, 4 décembre 2018. En ligne : [https://www.cnc.fr/cinema/actualites/sylvie-pialat-laventuriere-du-cinema\\_901206](https://www.cnc.fr/cinema/actualites/sylvie-pialat-laventuriere-du-cinema_901206) (consulté la dernière fois le 6 juillet 2021).

<sup>6567</sup> Entretien de Lou Jeunet et Alain Nahum avec Philippe Venault, 15 décembre 2011. En ligne : <https://vimeo.com/33710766> (consulté le 7 juillet 2021).

<sup>6568</sup> *Ibid.*

<sup>6569</sup> Bénédicte Chéron, *op. cit.*, p. 168.

C'est la raison pour laquelle une partie des films et téléfilms cités auparavant sur ce sujet l'ont été, partiellement ou en totalité, en France. En 1962, *Fort du Fou* a été intégralement tourné en Camargue pour simuler une région de delta comme celle du Fleuve Rouge, complété par des images aériennes d'archives du Tonkin. Les finances sont un paramètre qui compte énormément pour réaliser un film sur ce conflit et l'une des causes du petit nombre de films sur l'Indochine dès l'origine.

Delphine Robic-Diaz compare les films français sur l'Indochine et américains sur le Vietnam, « un corpus filmographique [...] certes pas négligeable [...], mais il est loin de concurrencer les centaines de films consacrés à la guerre du Vietnam par le cinéma américain »<sup>6570</sup>. Mais il s'agit d'un autre monde ! Les Américains ont d'énormes moyens financiers et des bases américaines un peu partout en Asie de l'Est et du Sud-est, qui garantissent la logistique. D'autre part, cette guerre les a marqués par sa violence et le nombre de jeunes Américains envoyés sur place, près de neuf millions de 1960 à 1975<sup>6571</sup>, explique pourquoi elle a marqué la société tout entière jusqu'à aujourd'hui, au point d'y consacrer un nombre important de grands films, ce qui n'est pas le cas pour l'Indochine. Il est donc normal de constater une disproportion de films entre les deux pays. Mais eux-aussi utilisent des artifices. Leur série *L'enfer du devoir*, qui évoque la guerre du Vietnam, s'est tournée entre 1986 et 1989 en studio, en Californie et à Hawaï.

Passés les premiers films des années 1950 et la fin des guerres de décolonisation, le cinéma français le plus porteur est celui de la « Nouvelle vague » d'un genre plus social ou policier. Les jeunes talents ne sont pas tous antimilitaristes mais très éloignés des choses de l'armée et hostiles à la guerre. Cela n'empêche pas Claude Chabrol de tourner *La ligne de démarcation* sur la Seconde Guerre mondiale mais ce n'est pas un film de guerre, tout comme Louis Malle avec *Lacombe Lucien* et *Au revoir les enfants*. *Le petit soldat* et *Les carabiniers* de Jean-Luc Godard montrent un antimilitarisme répandu sans les années 1960 dans les milieux intellectuels et chez les jeunes, marqués par la guerre d'Algérie et les images de la guerre du Vietnam. Yves Boisset (*RAS*), Costa Gavras (*Un homme de trop*) sont les hérauts d'un cinéma politique qui n'aborde la guerre que pour en dénoncer les excès et montrer une France divisée ou fort peu démocratique. Les films d'aventure sont surtout des comédies avec Philippe de Broca ou ont pour cadre la Seconde Guerre mondiale du genre d'*Un taxi pour Tobrouk*. Plus tard, le caractère social du cinéma français se construit avec des cinéastes comme Claude Sautet et lui donne une identité prestigieuse au niveau international. Le film de guerre, lorsqu'il existe, concerne les guerres mondiales, parfois la guerre d'Algérie mais rarement l'Indochine, trop éloignée de la société française qu'elle n'a pas autant marquée que les autres conflits. C'est ce fait précis qui éloigne les cinéastes d'une idée de film sur l'Indochine et non leurs supposés anticolonialisme et antimilitarisme.

---

<sup>6570</sup> Delphine Robic-Diaz, *op. cit.*, p. 12.

<sup>6571</sup> 500 000 soldats de Métropole et de l'Union française sont partis en Indochine de 1945 à 1955.

Les cinéastes sont donc peu nombreux, en dehors des vétérans, à filmer leur vision de la guerre d'Indochine. Peut-être ont-ils eu peur de l'engagement matériel, humain, financier ; d'apparaître militaristes ou favorables à une histoire coloniale. Il est possible que les films précédents sur le sujet les aient déçus ou qu'ils n'aient rien à ajouter à ceux qui ont été produits. Enfin, il est également possible que les films de Pierre Schoendoerffer comme *La 317<sup>ème</sup> section* ou *Dien Bien Phu* soient considérés comme indépassables et qu'ils n'aient rien d'autre à dire. Il est vrai que Schoendoerffer apparaît comme LE cinéaste de la guerre d'Indochine. Faire un nouveau film sur ce sujet n'est-il pas un risque de se mesurer à lui et à ses films emblématiques ?

### 2.3.2 Schoendoerffer, soldat-cinéaste et porteur, à lui seul, d'une mémoire cinématographique de la guerre d'Indochine ?

« Schoendoerffer était un soldat-réalisateur, un oiseau rare<sup>6572</sup> ! » (Éric Deroo)

Schoendoerffer est avant tout un ancien d'Indochine. Il est la référence des vétérans, la *mémoire* en quelque sorte, de la guerre d'Indochine ; un héraut, un porteur, un passeur de mémoire. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les anciens d'Indochine n'ont pas plébiscité toutes les œuvres de Pierre Schoendoerffer, mais ils ont apprécié le courage de l'homme sur le terrain, qui était des leurs, et son rôle immense de porteur de la mémoire, ses grands films en étant les vecteurs, d'une Indochine qui a marqué toute sa vie, lui donnant ses meilleurs moments et ses pires tourments. Il est un écrivain combattant de talent et un soldat-cinéaste audacieux, toujours à l'affût d'une image vraie pour témoigner du combat des soldats qui sont devenus sa famille, ceux du CEFEO dont il est, lui aussi, un combattant, sans avoir porté d'arme mais qui, avec la sienne, sa caméra, a permis de porter une mémoire moins exilée grâce à lui. Son œuvre est donc une succession de moments importants qui jalonnent les mémoires combattantes d'Indochine, celle de Pierre Schoendoerffer voulant l'évoquer au nom de ceux qui y sont restés, pour ne pas connaître l'oubli. Et, de fait, elle constitue une partie de la mémoire collective du conflit, en s'appuyant sur des images d'archives, parfois tournées par l'auteur ou par ses camarades reporters de guerre. Ses films ont eu une grande portée puisqu'ils sont connus dans le monde entier, l'une des plus importantes pour la mémoire parce que le public peut voir, à travers eux, plusieurs visages de la guerre d'Indochine. Francis Ford Coppola s'est inspiré de *La 317<sup>ème</sup> section* pour *Apocalypse Now*, Oliver Stone, également, pour *Platoon*, ainsi que de *La section Anderson*. Schoendoerffer a obtenu des prix littéraires et cinématographiques pour ses remontées de sa mémoire d'Indochine mises en livres et en films, qui ont tenu une place majeure dans sa vie. Il est également l'auteur de très bons films reportages, tournés pour le *SPI* (Service Presse Information), pendant le conflit, et qui font

---

<sup>6572</sup> Jean Guisnel, « Éric Deroo : “ Schoendoerffer était un soldat-réalisateur, un oiseau rare ” », *Le Point*, 16 mars 2012. En ligne : [https://www.lepoint.fr/editos-du-point/jean-guisnel/eric-deroo-schoendoerffer-etait-un-soldat-realisateur-un-oiseau-rare-16-03-2012-1441925\\_53.php](https://www.lepoint.fr/editos-du-point/jean-guisnel/eric-deroo-schoendoerffer-etait-un-soldat-realisateur-un-oiseau-rare-16-03-2012-1441925_53.php) (consulté le 8 juin 2021 et le 20 juillet 2022).



partie du fonds de l'ECPAD, lequel compte 700 titres de reportages tournés par les *soldats de l'image français*, rarement ressortis depuis 1956.

Son œuvre cinématographique est inclassable : ses films de guerre ont marqué le monde combattant, qui constituent un repère important pour la mémoire collective de ce dernier et un élément rare de celle de la société. Beaucoup d'anciens d'Indochine et d'Algérie se sont reconnus en eux. Ils sont également terriblement répétitifs, dans leur formatage, leur langage (citations, phrases connues et entendues ailleurs), leurs acteurs et leur équipe technique ; dans les lieux de mémoire, les images de guerres utilisées et la musique d'accompagnement. La même mémoire déchirée, traumatique revient sans cesse comme une obsession car elle l'est.

### 2.3.2.1 *Le cinéma de Pierre Schoendoerffer : une mémoire répétitive qui contribue à construire la mémoire collective*

« J'avais le sentiment, pour ce film (« Dien Bien Phu », NDA) d'une nécessité et d'un devoir. [...]. J'avais pour la première fois le sentiment étrange d'une mission. [...]. Je me sentais, en tournant mon film, une responsabilité vis-à-vis de la France, comme d'ailleurs vis-à-vis du Vietnam. J'avais aussi une responsabilité vis-à-vis de l'esprit du Corps expéditionnaire, de mes camarades partis loin de la France<sup>6573</sup>. »(Pierre Schoendoerffer).

Le cinéma de Pierre Schoendoerffer est une mémoire de répétition. C'est le même devoir de mémoire à chaque film, reprenant les mêmes éléments de construction pour le même objectif avec la même équipe de cinéma et, sur deux films de suite, le même compositeur musical. : Le réalisateur veut constituer une mémoire d'Indochine qui rende hommage et justice aux combattants. Des personnages, des scènes de combat ou de dialogue expliquent ses propres tourments d'ancien d'Indochine décrit les soldats ou les civils qu'il a croisés. Son objectif est de d'amener l'émotion au service de la mémoire. Il tient à une évocation précise, implacable et donc répétitive de cette lecture mémorielle de la guerre, que les anciens combattants ont adoptée et qui représente la mémoire collective militaire.

Il a réalisé neuf films en 45 ans<sup>6574</sup>, de *La passe du diable* en 1958 à *Là-haut, un roi au-dessus des nuages* en 2004 et plusieurs documentaires dont deux sur les soldats de la guerre du Vietnam. Si six de ses neuf films abordent la guerre d'Indochine, trois, seulement, sont tournés, tout ou en partie en Extrême-Orient : au Cambodge (*La 317<sup>ème</sup> section*), au Vietnam (*Dien Bien Phu*), en Thaïlande (*Le Crabe-tambour*). Il reste fidèle à un style de cinéma, le film de guerre, en privilégiant toute une suite d'acteurs, de langage; de citations et d'images qui doivent *incarner* les mémoires combattantes d'Indochine. Ses deux premiers films personnels, *Ramuntcho* et *Pêcheur*

---

<sup>6573</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu 1954-1992. De la bataille au film*, op. cit., p. 118.

<sup>6574</sup> Il est co-réalisateur de *La passe du diable* en 1958 avec Jacques Dupont, le réalisateur de *Crèvecoeur* sur un épisode de la guerre de Corée car il n'a pas encore de carte professionnelle de réalisateur. Il a tourné cinq documentaires : *Attention ! Hélicoptères* en 1963, *Sept jours en mer* en 1973 et *La sentinelle du matin* en 1976 pour le SCA ; *La section Anderson* en 1967 et *Réminiscence ou la section Anderson vingt ans après* en 1989, les retrouvailles des membres de cette section.

*d'Islande*, sont des hommages à l'œuvre de Pierre Loti, de laquelle ils sont tirés, la première vraie passion de Schoendoerffer étant d'être marin. Loti et la mer forment sa première vie ; ce sont dont ses deux premiers films, un premier cycle de cinéma. Jeune marin pendant dix-huit mois, il transporte du charbon et c'est sur son bateau qu'il décide d'être cinéaste, presque par défaut. Bien que grand amateur de livres, il se juge trop peu cultivé pour être écrivain. Le cinéma lui paraît plus facile : « Je me disais : “Ça ne doit pas être trop compliqué de faire un film”<sup>6575</sup> ». Puis il fait son service militaire en Haute-Savoie. Il a, un temps, habité Annecy, marqué à l'époque par l'occupation et le retentissement du maquis des Glières. En 1951, il est plus intéressé par la montagne que par l'armée. Toutefois, son autre centre d'intérêt est la guerre ; une question de circonstances. « Ça faisait partie des choses naturelles dans la famille<sup>6576</sup>. » Pupille de la Nation, son père étant mort en 1945 des suites de la guerre 14-18. Il est marqué par les deux guerres mondiales qui mobilisent sa famille : deux tués en 14-18, un oncle et un grand-père mort à 66 ans, son père, revenu brisé et malade, son frère engagé en 1944 dans la 1<sup>ère</sup> armée. « Pierre Schoendoerffer appartient à une génération marquée par la guerre et par le fait guerrier. [...]. Pour cette génération, la guerre est une épreuve initiatique qui, sans être banale, est en tout cas courante<sup>6577</sup> », écrit Bénédicte Chéron.

Plus tard, son expérience de reporter de guerre en Indochine façonne son existence. C'est sa seconde vie de combats et de reportages, qui fournit la matière de sa troisième vie, celle d'écrivain et de réalisateur. Les sujets de ses films sont autant de reportages. Pour Pierre Gabaston, « son vécu de reporter pendant cette guerre, simple moment d'une vie en excès, cristallise la totalité de son existence<sup>6578</sup>. » En dehors des films de guerre sur l'Indochine, il réalise *La section Anderson*, documentaire tourné en 1966 au Vietnam, sorti en 1967 et sa suite, *Reminiscence* tournée vingt ans plus tard en 1988, pour un nouveau documentaire sorti en 1989.

Son passage dans l'armée au sein du CEFEO lui fait découvrir la guerre, sujet de ses films mais surtout la solidarité des combattants. Il en tire une *camaraderie de combat* qui le marquera toute sa vie, qu'il illustre par un devoir de mémoire dans ses films et qu'il poursuit en formant une *famille de cinéma* qui participe à son oeuvre. Ainsi Raoul Coutard, ancien d'Indochine, a-t-il dirigé la photographie sur quatre des huit films jusqu'au *Crabe-tambour*, refusant de faire *Dien Bien Phu* pour une question de dates. Georges de Beauregard en a produit cinq jusqu'à *L'honneur d'un capitaine*, son dernier film avant son décès en 1984. Jean-François Chauvel, grand-reporter et producteur-animateur de télévision, a co-scénarisé deux films (*Le Crabe-tambour* et *L'honneur d'un capitaine*). Sa sœur Patricia Chauvel, qui épouse Schoendoerffer, intervient elle-même sur plusieurs films au niveau de l'organisation. Ses propres enfants sont également de la partie, Ludovic Schoendoerffer en tant qu'acteur, son frère Frédéric est assistant metteur en scène et leur

---

<sup>6575</sup> Pierre Schoendoerffer, dans un entretien avec Bénédicte Chéron, le 26 février 2007 ; cité dans Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer, op. cit.*, p. 20.

<sup>6576</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>6577</sup> *Ibid.*

<sup>6578</sup> Pierre Gabaston, *La 317ème section, film de guerre*, Paris, L'Harmattan, 2005, 132 p. ; p. 68.

sœur Amélie, actrice.

Il emploie souvent les mêmes acteurs, y compris les premiers rôles comme Jacques Perrin (*La 317<sup>ème</sup> section*, *Le Crabe-tambour*, *L'honneur d'un capitaine*, *Là-haut*), Bruno Cremer (*La 317<sup>ème</sup> section*, *Objectif 500 millions*, *Là-haut*), Claude Rich (*Le Crabe-tambour*, *Là-haut*). Dès *La 317<sup>ème</sup> section*, il a, enfin, construit des seconds rôles assez marquants et garde également la même équipe. Patrick Chauvel, son neveu et photographe des films (*L'honneur d'un capitaine*, *Dien Bien Phu*, *Là-haut*), Jacques Dufilho (*Le Crabe-tambour*, *Là-haut*), Pierre Fabre (*La 317<sup>ème</sup> section*, *L'honneur d'un capitaine*), Ludovic Schoendoerffer (*L'honneur d'un capitaine*, *Dien Bien Phu*, *Là-haut*), Eric Do (*Dien Bien Phu*, *Là-haut*).

Le langage de ses films garde une tonalité militaire parce qu'elle rythme les dialogues, le vocabulaire, le film tout entier comme sur le terrain de guerre qu'il a vécu. On le retrouve donc dans les communications radio, (les commandements répétés sur le *Jauréguibery* : « faites l'aperçu » dans le *Crabe-Tambour*), le fait de maintenir les distances dans un groupe en progression (« Les distances, bon dieu », répète Willsdorff dans *La 317<sup>ème</sup> section*, idem dans *L'honneur d'un capitaine*). Schoendoerffer reproduit aussi les mots de son temps de reporter en Indochine, égrenés, répétés dans ses films (*L'Indo*, les crabes pour désigner les hommes de caractère, « Adieu vieille Europe, que le diable t'emporte<sup>6579</sup>, » la prière du parachutiste, l'anecdote de l'œuf écrasé qui sépare le blanc du jaune) ; des repères qu'il affectionne et qui donnent du réalisme, mais qui sont répétés tout au long de son œuvre.

A partir du *Crabe-Tambour*, il emploie régulièrement les images d'archive de l'ECPAD au fort d'Ivry, qu'il a parfois lui-même tournées lors de ses reportages, jusqu'à *Là-haut*, tant pour rendre le film réaliste et faire le lien avec le passé que pour faire oublier qu'il n'a pas d'images récentes ou qu'il n'a pas pu tourner en décor naturel asiatique, faute de financement, en dehors du film *Dien Bien Phu* en 1991-1992. On retrouve les mêmes séquences sur la libération des prisonniers français en 1954, les appuis aériens, les combats dans les rizières, sur la piste, dans la jungle et les hautes herbes de l'opération *Pollux* ainsi que les rares images de Dien Bien Phu. La juxtaposition répétitive des images d'archives audiovisuelles et celles des films passés de Schoendoerffer avec celles de son nouveau film illustre cette répétition continuelle comme dans *Là-haut*. Mais ses films, son œuvre sont la répétition des mémoires d'Indochine. Le cinéaste y voit, au contraire, un lien si évident qu'il va l'employer à plein : « Un jour, quand j'ai fait *L'Honneur d'un capitaine*, j'ai confronté certaines choses que je venais de tourner avec des documents que j'avais filmés trente ans auparavant, et je me suis rendu compte que mes plans de fiction et mes plans de document étaient de la même famille<sup>6580</sup>. »

Il fait appel à de grands compositeurs, les changeant régulièrement pour illustrer musicalement ses

---

<sup>6579</sup> Citée dans « *Le Crabe-tambour* » et dans « *Là-haut* », à deux reprises par le même Claude Rich.

<sup>6580</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu 1954-1992. De la bataille au film*, op. cit., p. 122.

films. Il ne leur est pas forcément « fidèle », mais ce n'est pas une famille de cinéma. Les musiques restent toutefois le fil conducteur répétitif durant tout le film. Pierre Jansen à deux reprises dans *La 317<sup>ème</sup> section* avec sa musique déjà « sombre », lancinante au début avec des images inquiétantes de fourmis, de jungle, à la chute Tao Tsai et à la fin du film. Idem dans *Objectif 500 millions*, le film suivant, ouvrant sur une même séquence inquiétante, de pêche au requin cette fois. Philippe Sarde lui succède avec *Le Crabe-Tambour*, une musique triste montrant un cimetière de navires, ponctuée de cors de chasse et *L'honneur d'un capitaine*, qui démarre sur la messe de gloire de Puccini et la vision de la colonne de soldats qui ramène le corps du capitaine Caron puis des extraits de la *Symphonie n°3 héroïque* de Beethoven. Le *Concerto de l'adieu* composé par Georges Delerue illustre de manière émouvante les grandes séquences du film *Dien Bien Phu*, devenant chez certains vétérans la musique incarnant la guerre d'Indochine, ce qui en fait, déjà, un objet de mémoire du conflit. Enfin, Laurent Petitgirard (*Là-haut*) intègre au film, à nouveau, un extrait de la *Symphonie héroïque*, symbole du courage des combattants d'Indochine ou juste parce qu'il est l'un des morceaux préférés du réalisateur ?

On retrouve souvent les mêmes situations, états d'âme, personnages types et repères dans ses films, qu'ils apparaissent à l'écran ou soient cités. On peut avoir l'impression de voir défiler une galerie de preux chevaliers, mais les figures sont complexes, à la fois héros et instruments de sacrifice, personnages lucides et amers, prestigieux puis vaincus voire déclassés, le plus souvent atteints de « mal jaune » pour les rôles d'après-guerre d'Indochine.

Les situations se répètent : les embuscades, les morts qui font mal, les camps de prisonniers, que ce soient les conditions de capture (au bord du fleuve après une embuscade qui coule son bateau pour *Le Crabe-Tambour*, en attendant l'ennemi à *Dien Bien Phu*), la vie dans les camps racontée par le colonel Dubail dans *Là-haut*, les marches dans *Dien Bien Phu* en 1992, par un commentaire à la fin du film et la vue d'une longue colonne de prisonniers, l'air abattu. Schoendoerffer n'a pas eu la force de filmer des histoires de ce genre, à ses yeux les plus atroces qui soient. Il a inséré les mêmes images terribles de libérations des camps de la RDV avec les prisonniers très faibles et amaigris sur des bat-flanc, dans *L'Honneur d'un capitaine* et *Là-haut*. Mais il a été troublé par les rapports compliqués qu'il a lui-même expérimentés entre les captifs et les geôliers. Dans *Le Crabe-Tambour*, la troublante fraternité du commissaire politique et du prisonnier français à sa libération, évoquée par Willsdorff, montre les tourments de chacun et un autre regard sur ces camps, que Schoendoerffer a ressentis lors de la sienne. De manière générale, on voit peu l'adversaire dans ses films. Le cinéaste ne le nie pas mais il ne l'étudie pas. Rendre hommage à ses compagnons est sa seule mission.

Les personnages sont en prise avec des faits historiques, mais les plus connus sont volontairement absents. Seul compte l'homme de terrain et il n'est pas besoin de représenter Navarre, Bigeard ou Gilles qui ont déjà un rôle, un nom dans l'histoire. Les acteurs ont donc des noms de fiction,

Willsdorff, Torrens, Dubail, Caron ; parfois, seulement un prénom (Pierre, le médecin du *Crabe-Tambour*), leur grade (le commandant, du même film), ou leur métier (Le producteur, le journaliste dans *Là-haut*). Il est inutile de leur mettre des patronymes puisque leur vie, leurs actions, leur pensée s'appliquent à bien des soldats d'Indochine ou de civils. Seul le *Crabe-Tambour*, est directement inspiré d'un personnage bien réel, le lieutenant de vaisseau Pierre Guillaume, dont Schoendoerffer relate les faits de vie, à quelques détails près.

Les personnages de ses films, plus souvent officiers, se complètent et/ou sont en opposition Les héros vont par deux. Willsdorff et Torrens, l'ancien de la Wehrmacht, expérimenté et le jeune officier sorti d'école, inexpérimenté et combattif ; Willsdorff, le frère qui refait sa vie sur un chalutier et le commandant qui est à la fin de la sienne au terme d'une carrière brisée ; Caron le capitaine qui y croit et Guilloux résolu à aller au bout ; Jégu de Kerveguen, capitaine noble et résigné et le journaliste américain qui assiste à la chute d'un monde ; Henri Lanvern crépusculaire comme le colonel, tous deux mort ou écarté par la fatalité de l'Indochine. A chaque fin de film, les personnages repartent vers leur destin, parfois apaisés et porteurs du mal jaune, ou morts. Un plan montre leur départ, leur dernier dialogue prémonitoire, rarement leur mort.

Pierre Gabaston a étudié *La 317<sup>ème</sup> section*, dans sa structure, le sens de ses plans, de ses séquences. D'après lui, la mémoire de Schoendoerffer s'exprime dans « les derniers regards » de et sur ceux qui vont mourir dans ses films comme le cauchemar récurrent de la disparition de Jean Péraud, lors de sa tentative d'évasion après Dien Bien Phu. Evadés ensemble du camion qui les emmène en captivité, le reporter, moins rapide, voit Jean Péraud « franchir la butte puis disparaître »<sup>6581</sup> à jamais. Cela donnerait de la profondeur à la vision mutuelle de l'adjudant Willsdorff, disparaissant du regard de Torrens agonisant à la fin de *La 317<sup>ème</sup> section* puis celle de Willsdorff revenant sur ses pas pour regarder son chef, la grenade qu'il lui avait confiée ayant explosé<sup>6582</sup>. Quelques secondes sans parole qui est peut-être le même regard que Jean Péraud a porté sur l'endroit où Schoendoerffer a été récupéré par les soldats de l'APV et inversement. Pierre Gabaston voit également dans la recherche de Ky par Lanvern, dans *Là-haut*, celle de Jean Péraud que Pierre Schoendoerffer n'a pu réaliser en 1954, à moins que ce ne soit un hommage à Pham Van Phu, joué par Eric Do dans *Dien Bien Phu*, évadé après la bataille et qui se suicide à Saïgon en 1975. Dans *Le Crabe-Tambour*, la longue séquence montrant le départ du commandant du *Jauréguibery* vers ce qu'on imagine être une mort douloureuse est poignante. Il descend du bateau sans un regard, sans une parole pour l'équipage qui le suit des yeux jusqu'au bout.

De manière générale, la fin d'un film de Pierre Schoendoerffer n'est jamais ni victorieuse ni optimiste ; elle laisse toujours beaucoup d'amertume, comme l'est, pour lui et les autres combattants, la fin de la guerre d'Indochine. Patricia Caron jouée par Nicole Garcia dans

---

<sup>6581</sup> Pierre Gabaston, *op. cit.*, p. 62.

<sup>6582</sup> Pierre Schoendoerffer, *La 317<sup>ème</sup> section*, *op. cit.*, 1h30' à 1h30'30''.

*L'honneur d'un capitaine*, comprend, à la fin du film, que son mari a torturé son prisonnier, ce qui gâche son soulagement d'avoir gagné le procès. Le défilé des colonnes de prisonniers à la fin de *Dien Bien Phu* est d'autant plus triste que le commentaire révèle que beaucoup d'entre eux ne reviendront pas.

La mémoire répétitive et le déroulement sur plusieurs jours ou plusieurs mois d'une opération marquent les films de guerre du cinéaste en inscrivant à l'image, voix off à l'appui, un agenda précis qui rythme ses séquences et donnent une touche « schoendoeffferienne » supplémentaire à son œuvre. Elle est à la fois une précision militaire, comme un extrait de rapport ou de journal de marche, et une suite de jalons d'une trame chronologique qui va inéluctablement mal finir. Dans *La 317<sup>ème</sup> section*, l'évacuation de Luong Ba sous la pluie commence le 4 mai 1954 à 18 heures et se termine le 10 mai à 15h30, par l'anéantissement de la section et la mort probable du sous-lieutenant Torrens. Pas d'agenda dans *Le Crabe-tambour* ; c'est la météorologie et les missions d'assistance des bateaux de pêche qui rythment le temps jusqu'au retour du commandant de plus en plus souffrant. Dans *L'honneur d'un capitaine*, les derniers jours du capitaine Caron sont égrenés le temps du procès pour expliquer ses actes jusqu'au moment de sa mort : « Continuons à le suivre lentement, pas à pas, jour après jour [...]. Il n'a plus que dix-huit jours à vivre », comme pour montrer que l'on n'échappe pas à son destin<sup>6583</sup>. Le film tout entier se cale sur un temps très rythmé depuis la première séquence du film, le retour de son corps sur un brancard porté par ses hommes.

### 2.3.2.2 Le cinéma de Pierre Schoendoerffer : six films cathartiques sur la guerre d'Indochine

« Schoendoerffer exploite à son maximum la fonction cathartique de l'art. L'écriture, littéraire ou cinématographique, la mise en scène sont pour lui autant de manière d'exorciser ses souvenirs de guerre »<sup>6584</sup> (Delphine Robic-Diaz).

Il existe six films de Pierre Schoendoerffer évoquant la guerre d'Indochine. Il faut, en effet, exclure *La passe du diable*, *Pêcheur d'Islande*, films d'aventures qui mettent en valeur les écrivains de son enfance, Joseph Kessel et Pierre Loti et *Objectif 500 millions* centré sur un ex-capitaine français dont les références sont plutôt algériennes. Je ne m'étendrai pas non plus sur les documentaires réalisés pour l'armée ni sur *La section Anderson* et *Reminiscence* consacrés à la guerre du Vietnam.

Comme l'a bien souligné Delphine Robic-Diaz, Pierre Schoendoerffer, comme la plupart de ses collègues écrivains et cinéastes met souvent sur l'écran et dans ses livres ses propres tourments. Elle ajoute qu'il est « devenu le porte-parole d'une armée de disparus » et que « à défaut de dépasser le traumatisme, (il) en fait son obsession et l'axe central de son œuvre ». C'est la raison pour laquelle son

---

<sup>6583</sup> Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe-tambour*, *op. cit.*, 59'13 à 59'20.

<sup>6584</sup> Delphine Robic-Diaz, « L'art de témoigner de Pierre Schoendoerffer », *Le temps des médias* n° 4, 2005, pp. 178-187.

œuvre littéraire et cinématographique sonne vrai et a plu aux anciens combattants qui s'y sont en partie reconnus. Elle a, pour une partie d'entre elle, plu également au public et à la profession puisque Pierre Schoendoerffer a obtenu plusieurs prix littéraires et cinématographiques, en particulier, pour ces derniers, les prix *Vauban* en 1984 et *Henri-Langlois* en 2008, pour son œuvre. *Ramuntcho* est le second film de Pierre Schoendoerffer et la seconde adaptation au cinéma du roman de Pierre Loti, paru en 1897, après un film avec Louis Jovet, sorti en 1938. En 1959, il est scénarisé par le metteur en scène et Jean Lartéguy<sup>6585</sup>. Le jeune basque féru de pelote et fiancé doit partir après une affaire de passage clandestin de frontière franco-espagnole de travailleurs portugais que Ramuntcho emmène. Il est arrêté par les douaniers et forcé de s'engager pour l'Indochine pour éviter la prison<sup>6586</sup>. Au cours de son séjour, il est fait prisonnier et porté disparu. Le séjour et la captivité ont fait de Ramuntcho un soldat dur, éprouvé. Bénédicte Chéron, qui a fait la biographie du cinéaste, parle très peu du film<sup>6587</sup>. Il faut avouer qu'il s'agit d'un mélodrame classique déjà porté à l'écran, assez mal joué, qui n'apporte rien au livre de Pierre Loti à part l'hommage de l'auteur et la première évocation de l'Indochine. « Ramuntcho » a aussi bien marché que « La passe du diable », 1 103 943 entrées pour le premier, 1 282 790 pour le second<sup>6588</sup>. Mais ce sont des *opportunités* ; sa carrière commence avec le film suivant après tout une série de reportages de guerre.

*La 317<sup>ème</sup> section* est le film majeur de Pierre Schoendoerffer, objet majeur de mémoire d'Indochine et son premier vrai film tourné en 1964. Il faut le signaler car il s'agit là d'un des rares points d'accord de toutes les personnes qui connaissent la guerre d'Indochine, qu'ils soient anciens combattants ou historiens. C'est exclusivement un film de guerre, le plus long de toute la filmographie du cinéaste, 2 heures 40, sans aucune autre image que les scènes de combat, de repos et de marche dans la jungle, qui vont vers une fin inéluctable. Il s'agit du récit d'une évacuation de poste par une section de supplétifs laotiens comme il a pu en exister des milliers pendant la guerre d'Indochine, très souvent dangereuse et mortelle comme les exemples connus de la bataille de la RC 4 en 1950, de Sam Neua et de l'opération *Pollux* en 1953 et du GM100 en 1954. Les témoignages des anciens montrent que la quasi-totalité d'entre eux ont apprécié le réalisme des scènes, qui paraissent tout autant issues d'un documentaire que d'un film réalisé dans les conditions du direct. Il a effectivement été réalisé au Cambodge, sous la pluie, en août et septembre 1964, en extérieur pour restituer une ambiance réaliste avec une équipe technique formée en grande partie d'anciens d'Indochine dont Raoul Coutard, directeur de la photographie. La section

---

<sup>6585</sup> Pierre Schoendoerffer, *Ramuntcho*, Productions Georges de Beauregard, 1959, 90 mn.

<sup>6586</sup> Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français. Images d'un trou de mémoire*, *op. cit.*, pp. 220-221.

<sup>6587</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>6588</sup> *Ibid.*, p. 59, citant des chiffres donnés par le CNC en 2005 pour toute la carrière de chaque film (rétrospectives, re-sorties comprises).

comprend quatre européens et 28 supplétifs, avec un armement très disparate et peu de nourriture pendant les huit jours de « mise en condition » avant le tournage que les acteurs ont subi mais qui leur a donné une gestuelle fluide du combattant. Pierre Schoendoerffer voulait restituer totalement les conditions de l'époque, ce que Bénédicte Chéron appelle « un film fondateur » : « En Indochine, nous avons fait une guerre de pauvres ; Il fallait un film de pauvres. Jacques Perrin a peu mangé ; dans la dernière scène, c'est parfait, quand il meurt<sup>6589</sup>. » Les tirs dans les combats représentés sont effectués à balles réelles (moins chères que des balles à blanc !) avec des munitions transportées par les acteurs. « Il fait mener une vie militaire. Tout le monde en tenue de combat, avec armes et bagages. On marche, on mange des rations de combat, on couche sous la tente ou dans des paillotes<sup>6590</sup>. » La musique accentue les moments dramatiques, la fatigue des membres de la section, le destin funeste. Schoendoerffer veut également faire ressortir l'amitié ou, du moins, la fraternité d'armes entre les deux chefs, le lieutenant Torrens et l'adjudant Willsdorff. Il insiste sur la pression mise par les commissaires politiques sur la population, mais également sur la puissance du nombre et la qualité de soldat de l'adversaire. Le film totalise 1 664 554 spectateurs. Mais, surtout, ce succès populaire est appuyé par d'excellentes critiques, y compris de journaux de gauche parlent de « chef d'œuvre » et, comme le *Nouvel Observateur*, de « premier vrai film sur la guerre (d'Indochine) »<sup>6591</sup>, un film qui privilégie les hommes et leurs souffrances.

*Le Crabe-Tambour* est, avec *La 317<sup>ème</sup> section*, le film le plus célèbre, le plus estimé des films de Schoendoerffer. Le duo Schoendoerffer-Coutard fonctionne bien, les images sont remarquables comme les acteurs, servis par un beau texte, qui a plu à un large public puisqu'il s'agit d'un face-à-face psychologique attendu pendant tout le film. Il confronte trois anciens combattants dans l'Atlantique nord, sur des bateaux de pêche et celui de la marine nationale, l'escorteur *Jauréguibery* dont c'est le dernier voyage avant son désarmement. : le médecin expulsé du Vietnam rempile dans la marine, le vieux chef qui reprend un commandement avant de mourir veut revoir l'ancien de l'OAS qui a brisé sa carrière ; trois vies brisées. Les flash-back sur des séquences de la guerre d'Indochine jalonnent le film pour expliquer la genèse de cette confrontation avec la lancinante sonnerie du cor de chasse qui accompagnait le Crabe-tambour lors de ses navigations sur le fleuve tonkinois. C'est tout autant un documentaire sur la vie des marins embarqués pendant des mois qu'une histoire qui couvre les guerres d'Indochine et d'Algérie ; les choix des soldats avec l'opposition des deux officiers, l'officier de marine dans l'obéissance à la hiérarchie, la « sentinelle », et l'ancien d'Indochine qui bascule dans l'OAS, le « rebelle ». C'est une histoire de caractères éprouvés par leur passé, par les séquelles d'Indochine, et une lutte contre les éléments.

---

<sup>6589</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer*, Paris, CNRS éditions, poche, 2015, 291 p. ; p. 73.

<sup>6590</sup> *Ibid.*

<sup>6591</sup> *Ibid.*, p. 85.



La mer est le décor de base tout comme l'escorteur et la Bretagne est la référence des marins, région que Schoendoerffer a adoptée. L'Algérie devient un autre « décor historique » que l'Indochine, comme la guerre du Vietnam, dont les images de débâcle, à la télévision du bord, jalonnent le film, finissant par la chute de Saïgon, achèvement d'une guerre de trente ans, d'une période de vie du cinéaste, du médecin et du commandant. Quand le film se termine, chacun a accompli son devoir et repart vers son destin, sa vie ou sa mort plus ou moins choisie, comme le commandant qui quitte son navire pour mourir, après avoir contacté le Crabe-tambour pour lui dire adieu. Là encore, le film dépasse encore le million d'entrées, avec 1 212 647 spectateurs<sup>6592</sup>.

*L'honneur d'un capitaine* est un film sur la guerre d'Algérie, un procès intenté par la veuve du capitaine Caron (Nicole Garcia), qui conteste sa pratique de la torture en opération dénoncée par le professeur Paulet. Les débats reviennent sur le passé de l'ancien des Glières et d'Indochine, qui permet de parler du conflit et de remonter des documents tirés des reportages du SPI et des propres films de Schoendoerffer. Le général de la même promotion que Caron (Georges Marchal) décrit, d'après une photo, tous les morts de sa promotion de Saint Cyr en Indochine. Il parle des camps de prisonniers et de l'épisode réel du capitaine Cazaux qui donne l'ordre à ses officiers subordonnés d'entrer dans le jeu du commissaire politique, donc « de mentir » pour survivre, avant lui-même de mourir sans s'être compromis. « L'histoire nous jugera. Elle nous rendra notre juste part, à nous autres soldats ; j'en suis certain. Mais nous ne sommes pas encore dans ces temps historiques<sup>6593</sup>. » Au fort d'Ivry, elle voit des images d'Indochine. Un moment typique du cinéma de Schoendoerffer. De la musique classique qui rend compte, avec le commentaire parfois grandiloquent des images, d'une « geste » héroïque, dramatique. Il mélange des images de Jacques Perrin, issues de *La 317<sup>ème</sup> section* avec celles, soi-disant de la RC 4 en 1949, en fait tournées à Dien Bien Phu et les images connues d'opérations tournées par Schoendoerffer en personne ou d'autres reporters<sup>6594</sup>. On retrouve les paysages de calcaire couverts de jungle du nord-Tonkin, les PIM qui servent de coolies, les marches sans fin des troupes en colonnes, les passages de rivières, les embuscades ; la fatigue des hommes, leurs souffrances, les combats de la cote 781 à Dien Bien Phu, les blessés, et, pour terminer, la libération des prisonniers français de la RDV, squelettiques, parmi lesquels est censé se situer le lieutenant Caron. Le reste du film est consacré à l'Algérie. Pour la première dans un film de Schoendoerffer, le succès n'est pas au rendez-vous : 418 762 spectateurs<sup>6595</sup> vont le voir. La critique est moins bonne, le bouche-à-oreille rend compte d'un cinéma plus polémique, plus engagé aussi sur ce sujet explosif qu'est la torture.

*Dien Bien Phu* est un film de guerre sur la plus grande bataille du conflit et qui s'épanche

---

<sup>6592</sup> *Ibid.*, p. 127. Les entrées du film jusqu'en 2010, comme pour les autres films.

<sup>6593</sup> Pierre Schoendoerffer, *Pour l'honneur d'un capitaine*, *op. cit.* ; 14'51 à 16'28.

<sup>6594</sup> *Idem*, 18'20 à 21'50. Schoendoerffer y apparaît furtivement au cours d'une pause à 19'35.

<sup>6595</sup> Bénédicte Chéron, *op. cit.*, p. 142.

beaucoup sur les à-côtés, trop nombreux pour plusieurs des anciens d'Indochine contactés, qui ne s'y retrouvent pas suffisamment. Pierre Schoendoerffer a estimé que c'était un film bien plus compliqué que les précédents puisqu'il s'agit d'un événement historique avec ses faits précis, ses codes, une historicité du lieu et des personnages qui impose une reconstitution rigoureuse, dans le pays vainqueur. Le cinéaste a décidé de faire un film davantage tourné vers une histoire humaine sur le terrain que reconstituer Dien Bien Phu dans son déroulement. Il faut reconnaître qu'un sujet aussi brûlant, même s'il avait été tourné avec des moyens hollywoodiens, ne pouvait complètement satisfaire des vétérans très marqués par les combats qu'ils ont connus. Pour la première et la seule fois de son existence, Pierre Schoendoerffer a pu tourner au Vietnam sur le lieu de ses récits dans une ville qui a peu changé depuis 1954. Les scènes tournées à Hanoi montrent une volonté de reconstitution fidèle. Mais comment pouvoir restituer la vision d'un camp retranché aussi important que Dien Bien Phu avec des collines sans végétation et couvertes de tranchées ou d'ouvrages défensif, quand on a peu de moyens matériels et que le site de la bataille est recouvert - partiellement – par une ville importante<sup>6596</sup> ? Il a fallu trouver un autre site ; le colonel Allaire, conseiller militaire sur le film, et ancien de la bataille, a aidé à trouver un lieu vierge parsemé de collines vers Hoa Binh. La séquence de la journée du 13 mars, avec les quelques explosifs déclenchés devant la caméra sur des collines encore très vertes peu marquées d'ouvrages défensifs fait un peu pitie<sup>6597</sup>.

Le film, qui dure 2 heures et 10 minutes, s'intéresse tout autant aux combats qu'à « l'arrière » à Hanoi, qui vit normalement comme souvent dans les guerres malgré les hécatombes sur le terrain. Il compose des personnages intéressants mais trop nombreux et éclectiques, qui ont tendance à surjouer dans le ton et la situation avec des dialogues légers ou emphatiques. Les séquences montrent des scènes intéressantes à l'état-major, dans les paris joués sur le sort de la bataille et les sources des articles de presse. Elles sont parfois peu réalistes. Ainsi, le journaliste américain Simpson et son cyclo-pousse authentique (déniché avec beaucoup de mal par Schoendoerffer) qu'il invite dans un café, le financier chinois Ong Cop contrôlant les paris, Vinh, le journaliste nationaliste qui aime la France plus que les Français et la tenancière d'une fumerie d'opium qui assiste au concert accompagnée de son garde du corps en tenue noire. Les personnages civils et militaires, sont fictifs mais ils évoquent, dans leur conversation des personnages connus (Bigeard, de Castries, Langlais, Geneviève de Galard), et dans le film, des personnages (réels) joués par les acteurs principaux, le fameux lieutenant Brunbrouck, le capitaine Jégu de Kerveguen (éternels bretons) qui ressemble au capitaine Bizard parachuté pendant la bataille, ou la tenancière du bar *Chez Betty* d'Hanoi qui fonctionne avec le ké bout, le crédit local. Certaines scènes sont réalistes et bien marquées comme la pluie omniprésente qui couvre les tranchées et les hommes de boue, les progressions sur les collines, des hommes qui craquent sous les déluges d'obus, les hôpitaux

---

<sup>6596</sup> Les chiffres de population, sur les cinq dernières années, varient de 70 000 à plus de 100 000 habitants.

<sup>6597</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu*, op. cit., 9<sup>h</sup>45 à 11<sup>h</sup>35.

de campagne débordés et inondés. A l'arrière, le capitaine Morvan cherche son chef le soir du 13 mars 1954, absent de l'état-major, pour le premier jour de la bataille (le général Cogny était effectivement introuvable). Le cameraman suit les soldats dans une progression dangereuse. Schoendoerffer a confié son propre rôle à son fils Ludovic, comme une transmission de flambeau familial puisqu'il est devenu scénariste et acteur, son frère Frédéric devenant, de son côté, réalisateur, scénariste et producteur.

Le film n'est pas simplement là pour valoriser le courage des combattants du CEFEO. Il n'hésite pas à montrer des épisodes peu glorieux bien réels de la bataille : la contre-attaque ratée vers Gabrielle le 15 mars 1954 et les premières désertions au 5<sup>ème</sup> BPVN, les « rats de la Nam Youn », avec la présence de combattants français ayant déserté leur unité, les blessés, d'abord embarqués dans la panique et qui ne peuvent plus être évacués, stagnant dans une boue omniprésente sans hygiène. Ces faits dérangeants voisinent avec des épisodes plus valorisants : le courage désespéré des soldats qui s'accrochent au terrain, l'évacuation d'Huguette 7 dans une course désespérée vécue les 17-18 avril 1954 par les parachutistes du capitaine Bizard dont Pierre Latanne, interprétée dans le film par le capitaine Jégu de Kerveguen, les canons du lieutenant Brunbrouck qui sauvent le camp retranché dans la nuit du 30-31 mars 1954 et le 7 mai 1954, quand les survivants cassent les armes et attendent l'ennemi sans tirer.

Le repère le plus apprécié du film, qui finit par devenir représentatif de Dien Bien Phu, bataille et souvenir et, en partie, de la guerre d'Indochine, dans plusieurs documentaires postérieurs, est le thème musical du film. C'est « l'âme du film »<sup>6598</sup> a dit Schoendoerffer, très attaché, dans tous ses films, au duo images-musique, la seconde donnant le ton des premières pour en rehausser l'aspect dramatique, illustrant la dualité d'une ville d'Hanoi paisible mais sombre et d'une garnison de Dien Bien Phu qui meurt. « La musique, c'est le diamant et le film c'est la gangue<sup>6599</sup> » a-t-il dit à Bénédicte Chéron. *Le Concerto de l'adieu*, de Georges Delerue<sup>6600</sup> est suffisamment grandiose et théâtral pour montrer la violence des combats, en superposant dans le film les images du concert d'Hanoi qui sonne comme la fin de l'Indochine coloniale et les combats de Dien Bien Phu. Ce concerto devient, par sa beauté, l'adaptation aux images et le ton de la partition du premier violon, un repère mémoriel d'une guerre cruelle perdue, comme la violence de la guerre pour *l'adagio pour corde* de Samuel Barber, dans *Platoon*, en 1986, et *La chevauchée des Walkyries* pour *Apocalypse Now* de Coppola, en 1979.

Enfin, *Là-haut, un roi au-dessus des nuages* est le dernier film, crépusculaire, de Schoendoerffer. Il est intéressant, bien qu'il soit son film le plus visiblement pauvre en moyens financiers, est le testament du cinéaste. Mais le sujet ne plaît pas ou plus et le film paie sans doute

---

<sup>6598</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu, 1954-1992 de la bataille au film*, op. cit., p. 127.

<sup>6599</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>6600</sup> Il s'agit d'une de ses dernières œuvres, le film sortant l'année de sa mort, en 1992.

également ses lacunes. Il ne fait que 26 083 entrées<sup>6601</sup>. Il aurait pu être le plus abouti, mais il déconcerte par ses retours sur le passé cinématographique de Schoendoerffer. C'est un film « familial », qui rassemble plusieurs des acteurs depuis La 317<sup>ème</sup> section. Il revient, en effet, par images et pas allusions pêle-mêle dans les dialogues, sur les combattants vietnamiens et les supplétifs Méo (« qui vivent là-haut, au-dessus des nuages<sup>6602</sup> », phrase qui donne le titre du film), les camps de prisonniers avec leurs morts et leur rééducation politique, le Laos, l'opium, la « sale guerre » des opposants, les valeurs des soldats d'Indochine et ce qu'il estime de sa génération (l'honneur, la parole donnée, la foi, la camaraderie en Indochine ou en Bretagne).

Il évoque à nouveau Dien Bien Phu à travers le passé de Lanvern et celui d'un officier vietnamien prisonnier de la République du Vietnam, Ky dans le roman, Cao Ba Ky dans le film. Le cinéaste Lanvern, breton comme tous les personnages entêtés, un brin rebelles<sup>6603</sup>, des films de Schoendoerffer, est une sorte de cousin de Pierre Schoendoerffer, en plus rebelle et plus aventureux encore, qui revit, à l'aide de l'alcool, ses cauchemars de tirs d'artillerie, de course folle sous les balles dans un bar<sup>6604</sup>. Plus loin dans le film, le colonel Dubail interpelle *Radar* aux Invalides<sup>6605</sup> ; c'était le surnom de Schoendoerffer donné par ses camarades soldats. Son personnage est joué par Patrick Chauvel, l'aviateur Duroc de *Dien Bien Phu*. La nostalgie éprouvée par le journaliste, joué par Claude Rich, permet d'évoquer les « nuits froides à Hoang Su Phi »<sup>6606</sup> et la guerre d'Indochine qu'il explique dans ses diversités et ses lacunes matérielles avant qu'il ne subisse un *coup de palu*. Son appartement se ressent de son *mal jaune*. Le réalisateur poursuit son explication du conflit avec les extraits des reportages de l'époque et de son film Dien Bien Phu : la RC 4, De Lattre et son discours du lycée Chasseloup-Laubat le 11 juillet 1951, l'armée vietnamienne, Dien Bien Phu et l'assaut du 5<sup>ème</sup> BPVN du capitaine Pham Van Phu au son de *La Marseillaise*. Le passage sur les camps de prisonniers, complète celui du *Crabe-tambour* et un extrait du film de propagande de Victor Karmen, tourné pour valoriser la RDV et considéré comme une ignominie par les anciens combattants. L'aventure de fiction se termine pour les personnages, par une mise en retraite du colonel du SDECE, une affectation en Asie pour le journaliste paludique qui espère ne jamais revenir et la mort pour le metteur en scène ; des fins de vie qui anticipent la sienne et qu'il pressent.

Mais le film se ressent de son petit budget : pas d'images d'une Asie récente filmée sur place, de très-trop nombreux extraits des reportages et de tous ses précédents films sur l'Indochine qui recouvrent presque la moitié du film. On voit même des extraits de *Pêcheur d'Islande*, son second film en 1959, pour évoquer la partie bretonne de la vie de Lanvern. La guerre d'Indochine, bien

---

<sup>6601</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>6602</sup> Pierre Schoendoerffer, *Là-haut... », op. cit.*, 21'00 .

<sup>6603</sup> C'est également une constante dans la littérature combattante et celle des passionnés d'Indochine.

<sup>6604</sup> Pierre Schoendoerffer, *Ibid.*, 5'52 à 7'19.

<sup>6605</sup> *Ibid.*, 55'.

<sup>6606</sup> *Ibid.*, 21'21.

davantage évoquée à travers toutes ces inclusions de reportages et d'extraits de ses films est l'enjeu de ce film qui agit à la fois comme un cours d'histoire et un devoir de mémoire sur le conflit. Son âge à l'époque (75 ans), ses intentions, tous ces extraits forment ce qui apparaît comme un film-testament de Pierre Schoendoerffer.

Il a eu pour objectif de le libérer un peu du fardeau de sa mémoire d'Indochine en exprimant, sur la pellicule, ses émerveillements et ses cauchemars, dans une volonté de transmission de mémoire et de résilience sans vraiment y parvenir. Il en a gardé des souvenirs dramatiques, des images insoutenables de Dien Bien Phu et des camps, et d'autres merveilleuses comme les paysages de fleuve, de montagnes couvertes de jungle. Comme le colonel Allaire, il n'en n'est jamais réellement revenu. Il n'a pas pu se débarrasser de cette culpabilité d'être revenu vivant d'Indochine et a avoué n'avoir jamais trouvé la sérénité à quelques temps de son décès, en 2013<sup>6607</sup>.

Mais il n'est pas le seul cinéaste à avoir tenté de restituer sa mémoire d'Indochine.

### 2.3.3 La guerre d'Indochine au cinéma : des films rares plus ou moins bien vécus par les anciens

« La France a été nulle dans la production de films sur la guerre d'Indochine. Le seul qui domine car excellent est *La 317ème section*<sup>6608</sup> » (Pierre Latanne).

Pierre Schoendoerffer, dans la mémoire cinématographique de la guerre d'Indochine est l'arbre qui ne peut cacher une forêt réduite à un simple bosquet d'œuvres très différentes. Mais la rareté des films ne signifie pas une absence complète. D'autres cinéastes que lui ont voulu exprimer leur vision de ce conflit sur un mode souvent différent de ce « héraut »<sup>6609</sup>. Mais leur nom ne s'est pas imposé parce qu'ils n'ont, pour l'instant réalisé qu'un seul film ou téléfilm, ou parce que leurs films sont déjà très anciens.

Quelle lecture cinématographique les autres cinéastes font-ils de ce conflit ?

#### 2.3.3.1 Une filmographie rare mais intéressante à côté du cinéma emblématique de Pierre Schoendoerffer

« Il en faut un pour raconter. » (Claude-Bernard Aubert).<sup>6610</sup>

Pierre Schoendoerffer est pratiquement le seul nom de cinéaste qui subsiste dans la mémoire combattante collective. C'est un peu injuste mais la mémoire l'est de manière générale, effectuant un tri parfois peu raisonné. Les autres cinéastes qui ont travaillé sur la guerre d'Indochine n'ont pas persisté comme Schoendoerffer pendant quarante ans et se sont tournés vers d'autres projets. A l'exception de *La 317ème section*, les films sur l'Indochine les plus anciens sont sortis de la

---

<sup>6607</sup> Pierre Schoendoerffer, *L'Express*, 3 avril 2003. [https://www.lexpress.fr/culture/livre/pierre-schoendoerffer-je-ne-connaiss-toujours-pas-la-serenite\\_818700.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/pierre-schoendoerffer-je-ne-connaiss-toujours-pas-la-serenite_818700.html).

<sup>6608</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 14 novembre 2018.

<sup>6609</sup> Ce « titre » est de Delphine Robic-Diaz, *op. cit.*, p. 21.

<sup>6610</sup> Extrait du dialogue de « Patrouille de Choc », cité par Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français: Images d'un trou de mémoire*, *op. cit.*, p. 49.

mémoire combattante collective et de la mémoire collective tout court, d'autant qu'ils passent rarement à la télévision. Comme souvent dans le phénomène mémoriel, un repère chasse l'autre. Le film majeur de Pierre Schoendoerffer a recouvert *Patrouille de choc* qui est d'autant plus absent des témoignages qu'il est le plus anciens des films de guerre français sur ce conflit. Le fait qu'aucun film ne soit devenu un repère majeur depuis 1964 montre l'ampleur du sentiment de vide qu'ont les vétérans dans ce domaine mémoriel. Dès les premières années, *Mort en fraude*, de Marcel Camus en 1957, d'après Jean Hougron, tout comme *Le rendez-vous des quais* ou *Ramuntcho* prennent ce conflit comme cadre historique, sans qu'il en soit le centre. Les films de guerre sont donc les seuls à expliquer réellement, fort logiquement, la guerre d'Indochine., les autres types de films étant trop allusifs à son propos et donc, largement oubliés par les anciens combattants.

Les premiers films de guerre sur l'Indochine valent d'être vus car ils sont les témoins d'une époque où les films utilisent les moyens de l'époque, celle de la guerre d'Indochine.

*Patrouille de choc*, de Claude-Bernard Aubert, est un film important ; le premier film de guerre sur l'Indochine, particulièrement précoce puisqu'il intervient trois ans après la fin du conflit. Il est le premier des trois films, chacun d'un genre opposé, que le cinéaste tourne sur ce sujet. Il apprend les techniques de mise en scène de cinéma au fur et à mesure du film<sup>6611</sup>. Le metteur en scène, ancien soldat du CEFEO puis cameraman se sent la mission d'un témoin qui a un devoir de mémoire envers ses anciens camarades. La phrase qui se répète dans ses films et dans ceux de Schoendoerffer exprime cette idée : « il en faut un pour raconter ». C'est ce qui pousse ces deux cinéastes, qui ont filmé à eux deux les deux tiers des films de guerre sur l'Indochine, à témoigner. L'époque est encore à un cinéma de guerre héroïsant avec le pressentiment d'une fin tragique, du moins pour ce qui est du film original, d'autant qu'il s'appelle *Patrouille sans espoir*. Il s'agit, sous forme d'un monologue du lieutenant qui commente les scènes comme un journal de bord, d'une tentative de pacification du CEFEO dans un poste, qui échoue et laisse les soldats isolés puis attaqués. C'est un épisode récurrent de la guerre d'Indochine, qui montre la dégradation d'une situation au départ bien engagée, avec sincérité, par les troupes françaises. Celles-ci sont courageuses, bientôt promises au sacrifice. Les postes tombent les uns après les autres. L'ennemi est cruel, sans pitié, utilise le terrorisme pour dissuader la population, seconde victime, de collaborer avec les Français. Il est d'ailleurs rarement visible, ce qui est sa force dans la guérilla pendant le conflit. Mais dans ce film comme dans d'autres, c'est également un signe de lâcheté que de ne pas se battre à découvert, ce qui est un sentiment répandu parmi les officiers français à cette époque, que L'ennemi ne « joue pas le jeu ». Ce film est donc un cinéma d'époque, où le CEFEO représente le bien et l'APV le mal tout comme, à la même période, les Indiens cruels et

---

<sup>6611</sup> Delphine Robic-Diaz, *Ibid.*, p. 46.

sans pitié dans les westerns américains. Ils rappellent « les grands modèles de belliqueux indigènes que sont les Indiens de westerns assiégeant les fortins des prisonniers ou encore les cohortes d'Arabes du cinéma colonial assaillant les positions françaises<sup>6612</sup>. » Le film se devant de connaître une fin heureuse, en pleine période d'une guerre d'Algérie qui se prolonge et s'intensifie, le cinéaste doit donc « bricoler » le sauvetage du poste assiégé, dégagé par les secours.

*Fort du fou*, en 1963, est un film de Léo Joannon, qui raconte le siège puis l'évacuation d'un poste français dans le delta du Tonkin en 1954. Lui aussi est intéressant dans la mesure où il évoque des situations réelles du conflit : les dangers de la vie en poste isolé puis assiégé, la protection et l'engagement des catholiques vietnamiens, l'opposition entre un officier natif d'Indochine et celle d'un métropolitain dont les méthodes et les motivations sont opposées, la pratique du harcèlement par haut-parleurs des cadres des postes, fragilisés par des révélations trouvées dans le courrier intercepté par les soldats de l'APV. Il apparaît aussi le manichéisme d'un ennemi cruel face aux victimes que sont les soldats français et les catholiques réfugiés dans le poste. Le commissaire politique, particulièrement détestable va jusqu'à faire s'affronter les deux officiers amis par des révélations intimes inventées, l'adultère de la femme du capitaine Noyelles avec le lieutenant Veyrac. Le capitaine sauve la garnison à la fin du film, en se sacrifiant et le lieutenant Veyrac mène une sortie qui rappelle les westerns de la même période quand une colonne américaine arrive au son du clairon pour écraser les Indiens. Cela n'évite toutefois pas l'évacuation du poste, à l'image de l'opération *Auvergne* en juin 1954.

*Parias de la gloire*, d'Henri Decoin, sorti également en 1964, est le troisième film de guerre sur l'Indochine, tiré du roman éponyme (quatrième tome de « Soldat de la boue ») de Roger Delpey, qui l'a adapté. Après la séquence de départ pendant la campagne d'Alsace en 1944, qui montre le départ de la haine inexpiable du sergent André Ferrier, joué par Maurice Ronet, envers un Allemand qui a tué ses hommes, le film prend pour cadre la plaine des Joncs où Ferrier est envoyé en poste. Les images d'Indochine sont issues de l'ECA (Etablissement Cinématographique des Armées), nom de l'ECPAD à l'époque. Il est intéressant car il aborde des points qui montrent ce qu'est la guerre d'Indochine, y compris dans le détail comme les lucioles qui donnent l'illusion d'une lumière suspecte, l'isolement d'un poste, les embuscades contre les convois, les coups de cafard et la quête de sens de leur combat. L'autre intérêt est de constater les motivations des combattants pour venir en Indochine ; les deux cadres, sergent et sergent-chef, comme le pilote allemand sont là pour oublier l'Europe et la violence de la Seconde Guerre mondiale. La fin est dramatique par le sacrifice des deux hommes réconciliés, non sans avoir prononcé, à l'occasion d'une sépulture, l'inévitable prière du para, qui demeure l'un des repères mémoriels de la guerre d'Indochine. La critique n'est pas forcément tendre. *Le Monde*, par l'article de Jean de Baroncelli, parle de maladresse, de « sottise et grandiloquence ». « Ce n'est pas avec des mélodrames militaires du

---

<sup>6612</sup> *Ibid.*, p. 119.

genre de celui-ci que l'on cicatrifiera les blessures encore ouvertes<sup>6613</sup>. » Sans doute pensait-il davantage à cet affrontement franco-allemand à l'heure de la CEE qu'à la guerre d'Indochine.

Les films qui suivent ne sont pas de la même veine. Ils montrent des regards différents, à l'image de mémoires combattantes plus éclatées qu'auparavant sur des formes de témoignages variés et des sujets moins stéréotypés. Plus le conflit s'éloigne dans le temps, plus les protagonistes des films sont emplis de complexité comme de trouver les raisons de leur combat et moins ils semblent mus par un déterminisme récurrent.

Le film *Le facteur s'en va - t - en guerre* de Claude-Bernard Aubert, sorti en 1966, a longuement été étudié par Delphine Robic-Diaz, est très différent. Il est l'antithèse de *La 317<sup>ème</sup> section*, film majeur sorti l'année précédente et de *Patrouille de choc*, pourtant du même cinéaste. Il s'agit d'un film curieux, plutôt comique, qui tourne en dérision certains aspects les plus noirs du conflit, qui n'ont pas dû plaire aux anciens d'Indochine qui l'ont vu. C'est Pascal Jardin qui a dialogué le film, tiré d'un roman de Gaston-Jean Gautier, avec Charles Aznavour comme principal acteur. Il s'agit du séjour en Indochine d'un facteur, Jean-Claude Thibon, qui s'est naïvement engagé pour l'Indochine faute de perspective d'avenir en Métropole et sans connaître la situation. Il essaie de survivre et trouve l'amour avec une Vietnamiennne, Vang. Il traite positivement les soldats de l'APV, même dans le camp de prisonniers où il échoue avec ses camarades, Delphine Robic-Diaz faisant la comparaison avec *La grande illusion* car le commandant de Cassagne, supérieur de Thibon et le commandant du camp parlant d'égal à égal et avec compréhension, comme dans le film de Renoir. L'historienne du cinéma pense qu'il s'agit d'une sorte de film de « série B », une « farce » qui a un ton plutôt « contestataire » sur la décolonisation et qui choisit de traiter de manière comique le sujet du camp de prisonniers français de la RDV, présenté comme « une sorte de centre aéré vietnamien »<sup>6614</sup>. Il est traité pour la première fois dans un film, à une époque où presque personne n'en n'avait parlé, jusqu'à Bernard Fall et Jean Pouget, au même moment. Aujourd'hui, ce ton léger sur un sujet aussi grave peut faire scandale.

Son film suivant est bien plus sérieux. *Charlie Bravo* sort en salle en 1980 et clôt le sujet indochinois pour Claude-Bernard Aubert. Si *Patrouille de choc* montre l'agonie de postes français pris au piège par l'APV, *Charlie Bravo* commence sur un crime de guerre perpétré par une unité de parachutistes du CEFEO que le cinéaste, dans les premières minutes du film, présente comme « une histoire vraie », survenue le 26 mai 1950, le massacre de « la totalité du village de Quinh Quang sur le Song Traly dans le nord du Vietnam », ajoutant : « j'y étais et ce jour-là j'ai eu vingt ans ». Delphine Robic-Diaz signale qu'il a commencé à écrire le scénario juste après *Le facteur s'en va - t - en guerre* et qu'il l'a gardé dix ans avant de le réaliser. Ce parcours de l'unité française en but à la

---

<sup>6613</sup> Jean de Baroncelli, Le cinéma « Parias de la gloire », *Le Monde*, 20 avril 1964. En ligne : [https://www.lemonde.fr/archives/article/1964/04/20/le-cinema-parias-de-la-gloire\\_3051263\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1964/04/20/le-cinema-parias-de-la-gloire_3051263_1819218.html) (consulté le 7 juillet 2021 et le 20 juillet 2022).

<sup>6614</sup> Delphine Robic-Diaz, *Ibid.*, pp. 274-275.



vengeance de l'APV, après ce massacre, montre son érosion progressive jusqu'à la scène finale, mais également des scènes de torture, de morts inattendues dans des conditions curieuses. Ce film est donc un autre type de devoir de mémoire, exercée au cinéma par un ancien d'Indochine pour qu'elle ne soit pas à sens unique, à charge contre l'APV et pour rappeler qu'une guerre est cruelle de par les deux camps. Un exercice, par conséquent, très différent de celui de Pierre Schoendoerffer.

L'analyse de Delphine Robic-Diaz s'arrête en 2009. Les films et téléfilms qui suivent ne sont pas nombreux. En 2011, le téléfilm *Saigon, l'été de nos vingt ans* montre l'itinéraire de trois amis d'un même village, en Indochine, ou plutôt les itinéraires car ils sont de milieux sociaux différents. L'un est fils de général ; affecté à l'état-major, il suit la tradition. L'autre est fils de charcutier et il veut se sortir de sa condition, le troisième est fils de républicain espagnol. L'un des intérêts du téléfilm est de montrer qu'ils ont des motivations différentes et ne se rendent pas compte de la situation. Ses personnages « sont à côté de la plaque. C'est assez flagrant dans les récits de militaires qu'il y a maintenant sur Internet. [...]. On a l'impression qu'ils parlent de leur guerre, de leur comportement, mais ils ne parlent pas tellement de la nature du conflit qui les occupe. [...]. Tout le monde est dans une sorte de fuite en avant (dans son téléfilm, NDA) »<sup>6615</sup>, dit Philippe Venault, dans un entretien avec deux autres réalisateurs. Les personnages ne vivent pas la même guerre, après leur arrivée en 1949, à l'image de ce que montrent des mémoires combattantes dispersées.

Philippe Venault, historien de formation a d'abord voulu raconter une histoire quasi-familiale (« Il faut que les personnages portent l'histoire et pas l'inverse ») et non l'histoire du conflit (« Ça a été une démarche difficile à franchir que de passer outre la volonté de la documentation<sup>6616</sup> ») ; l'histoire de très jeunes gens puisque beaucoup de combattants se sont engagés à 18 ou 20 ans. Des films comme *Dear America : letters Home from Vietnam, La 317<sup>ème</sup> section* l'ont influencé tout comme ses souvenirs d'enfance par les témoignages : « Comme c'était un sujet très peu traité et que j'avais des souvenirs d'enfance par le frère de mon père, par mon beau-père, ensuite, qui était légionnaire et puis beaucoup, ensuite, par Mag Bodard [...]. C'est elle qui m'a parlé, pour la première fois, du trafic de piastres ».

Le cinéaste a sur la guerre un regard intéressant qui sort de l'ordinaire dualité glorifier/dénoncer qui oblige à construire des films à charge ou à décharge de la guerre, des combattants. :

« Les situations de guerre sont des situations de fiction par excellence, parce qu'elles créent des conditions où tout est permis, où les bons peuvent devenir des salauds, où les salauds peuvent se racheter. Il y a cette phrase où les personnages sont des "voleurs d'occasion". C'est l'histoire de Louis Malle, de Lacombe Lucien ; c'est la situation de guerre qui fait qu'il devient un salaud. [...]. Les situations de conflit sont, je trouve, des scènes théâtrales. Ce sont parmi les situations les plus intéressantes en termes de fiction, la guerre. D'abord, ça mélange les horizons socio-culturels, ça mélange les âges, les sentiments, les conflits, les désirs, les haines. [...]. Les règles sont fragiles. On le voit bien. Il n'y a pas de guerre sans effondrement des règles<sup>6617</sup>. »

---

<sup>6615</sup> Entretien de Lou Jeunet et Alain Nahum avec Philippe Venault, *op. cit.*

<sup>6616</sup> *Ibid.*

<sup>6617</sup> *Ibid.*

En 2014, *Soldat blanc*, d'Éric Zonca, est un nouveau téléfilm sur la guerre d'Indochine bâti autour de deux figures antagonistes, deux jeunes soldats qui arrivent en Indochine fin 1945, le sergent Cariou et l'adjudant Tual, dans une guerre qui commence avec les déserteurs japonais et les « rebelles » du Vietminh. Le second forme un commando qui lutte à égale violence contre l'APV, utilisant les mêmes armes, et le premier déserte face à cette cruauté du CEFEO, devenant un *rallié* puis commissaire politique d'un camp de prisonnier français. La référence de Tual à l'adjudant-chef Vandenberghe apparaît dans son surnom de « Tigre noir », le nom du commando du sous-officier en 1951. Pour le sergent Cariou, est-ce une sorte de Georges Boudarel, quoi qu'il soit militaire ? Les scènes fonctionnent plutôt bien et la fin du film montre l'affrontement des deux hommes qui laisse supposer que Tual, qui s'est laissé capturer pour entrer dans le camp, va tuer Cariou.

*Ciel rouge*, en 2017 est tourné au Vietnam par Olivier Lorelle, qui a également co-signé le scénario de *Soldat blanc* sur le parcours erratique d'un jeune Français du CEFEO en 1946 qui finit par désertir. Très peu de spectateurs vont le voir. Est-ce le sujet de la trahison par amour d'un soldat français pour une jeune Vietminh ? Il n'est pas très étonnant que le critique de *L'Humanité* ait aimé et que celui du Figaro n'ait pas cru à l'histoire. Les paysages sont magnifiques mais l'histoire semble assez indigente. Le déclencheur de la désertion du jeune soldat Philippe, le personnage principal est l'obligation de torturer, soit une raison semblable à celle de Cariou dans *Soldat Blanc*. Enfin, *Les confins du monde*, de Guillaume Nicloux, en 2018, apparaît comme un film à la fois très esthétique et violent, évoquant le parcours d'un sous-officier français, Robert Tassen, obnubilé par les massacres de Français en 1945, au premier rang desquels se trouve son frère, et dont il a réchappé et sa quête de vengeance contre le chef ennemi qui en est responsable. Il s'aligne sur les films les plus récents avec un sujet censé s'inspirer, dans l'intention du moins, de Vandenberghe et de la guerre de commandos, un contexte qui cible plutôt le début de la guerre, les doutes des soldats sur son bien-fondé, le réalisme géographique ( pluie diluviennes de mousson, jungle) et social (la congai de Tassen) et des images d'une grande beauté naturelle. Elle est le cadre inquiétant d'une guerre cruelle avec la jungle profonde qui cache un ennemi qu'on devine omniprésent et la pluie violente qui n'apaise pas les combattants. D'entrée, le ton, la musique, le comportement de Tassen entre regards perdus et hurlements laissent entrevoir une fin dramatique. Les civils, Saintonge, un Gérard Depardieu dont on ignore le rôle et la prostituée Maï, ne peuvent rien devant sa détermination et sont, eux-mêmes, ambigus vis-à-vis de l'ennemi. Le cinéma de Guillaume Nicloux est assez proche de celui de Pierre Schoendoerffer, par son sujet centré sur le Tonkin, sur quelques personnes de caractère, ses références à Joseph Conrad dans la folie d'*Au cœur des ténèbres*, qu'il affectionnait et au colonel Kurz de Coppola dans *Apocalypse Now*. Il lui emprunte son système de repères chronologiques qui rythment – ou rompent de manière brutale - les séquences du film sur plusieurs mois de 1946, « juillet », « novembre ». Les dialogues sont sobres,

la parole est souvent rare comme pour cacher de sombres sentiments. L'interprétation de Gaspard Ulliel, en Robert Tassen, crève l'écran. Le cinéaste n'en n'a pas eu l'idée au départ. C'est la productrice Sylvie Pialat voit en lui le réalisateur idoine pour reprendre l'idée qui avait germé chez feu son mari, Maurice Pialat, très intéressé par les guerres de décolonisation mais sans désir aucun de faire un film historique :

« C'est une idée de sujet qu'on a, quasiment en même temps, son chef décorateur et moi, et qui nous paraît coller avec les obsessions et l'univers de Guillaume. Quand on lui parle d'Indochine, de ce soldat perdu dans un pays qu'il ne connaît pas et qui se fait happer par une civilisation au point de devenir comme ses ennemis, on voit tout de suite que ça l'intéresse et que ça peut marcher. Et il fonce »<sup>6618</sup>.

Guillaume Nicloux s'empare donc du sujet, qui ne peut satisfaire complètement les anciens d'Indochine puisqu'il ne reprend pas la vie du chef de commando Roger Vandenberghe, mais seulement de rares caractéristiques :

« 1945 et 1946 sont deux années assez opaques, empreintes de zones d'ombre, peu photographiées et filmées. Si l'on admet qu'il n'existe pas de vérité historique objective mais seulement des interprétations, alors c'est une période très stimulante, propice à l'imaginaire. Sans tomber dans l'uchronie, c'est le sentiment d'une vérité fantasmée qui m'a intéressé, non la représentation d'une histoire officielle<sup>6619</sup>. »

Cela va sans doute à l'encontre de beaucoup de vétérans qui veulent voir un film réaliste voire historique sur leur propre vécu à travers des événements et des personnages plus proches de leur réalité. Le fait que le film démarre sur un massacre en fait organisé par les Japonais et non par l'APV d'un Vo Binh Yen qui n'existe pas, qu'une phrase de présentation annonce, dès les premières secondes, que « le peuple vietnamien s'oppose à la colonisation française »<sup>6620</sup>, ce qui est une généralité que la plupart des anciens d'Indochine réfutent, ajoutée à la violence des soldats français, y compris entre eux, sont des détails qui ont détourné leur intérêt du film.

A peu d'exceptions près, les anciens d'Indochine considèrent que les films sur la guerre d'Indochine sont trop rares et, quand ils existent, ne servent pas leur devoir de mémoire. Heureusement, *La 317<sup>ème</sup> section* et Pierre Schoendoerffer et plusieurs autres films cités plus haut, sauvent le cinéma français d'un « trou de mémoire ».

### 2.3.3.2 Des anciens d'Indochine dans l'espoir d'autres films emblématiques : la déception d'être oubliés et incompris.

« A part la 317<sup>ème</sup> section, je n'ai pas vu de film reflétant la réalité vécue » (Joseph Koeberlé).

Le faible nombre de réalisateurs intéressés par ce sujet est déjà, en soi, assez humiliant pour les anciens d'Indochine, surtout s'ils comparent le traitement cinématographique du conflit avec

---

<sup>6618</sup> « Sylvie Pialat, « l'aventurière du cinéma », *op. cit.*

<sup>6619</sup> Firouz Pillet, « rencontre avec Guillaume Nicloux et Sylvie Pialat dans la moiteur de l'Indochine française », *site d'information J :MAG*, 3 décembre 2018. En ligne : <https://j-mag.ch/pessac-2018-rencontre-avec-guillaume-nicloux-et-sylvie-pialat-dans-la-moiteur-de-lindochine-francaise/> (consulté le 6 juillet 2021).

<sup>6620</sup> Guillaume Nicloux, *Les confins du monde*, *op. cit.*, 0 h 0'14''.

celui de la guerre d'Algérie et surtout avec la guerre du Vietnam. Bien que plusieurs films et téléfilms les ait intéressés, aucun n'a eu la portée, la profondeur, le réalisme à leurs yeux de *La 317<sup>ème</sup> section*. Il est logique qu'il soit plébiscité par la majeure partie des vétérans d'Indochine. Mais il a déjà près de soixante ans d'existence. La disparition des écrivains-combattants et des soldats-cinéastes du conflit craignent une disparition totale des écrans, de ce sujet.

Quels souvenirs gardent-ils des films sur l'Indochine qu'ils ont pu voir, du moins, dont - ils se souviennent ?

Selon les réalisations, films de guerre ou films regardant la guerre de loin, les stéréotypes ne manquent pas et contribuent même à desservir la mémoire d'Indochine, ce qui met en colère les vétérans. Si les adversaires vietnamiens des Français en Indochine sont régulièrement caricaturés ou absents, les anciens du CEFEO le sont aussi dans des films comiques ou dramatiques ou dans un registre social. Ils ont été déçus par des films sur leur passé, leur personnalité, et par les personnages censés les représenter. Plusieurs films montrent des anciens d'Indochine perturbés et décalés dans la société d'après-guerres de décolonisation, dont la raison vient toujours d'un conflit cruel et traumatisant. Certains personnages peuvent être violents, asociaux ou au contraire admirés pour leur passé mais avec des personnalités troubles, n'évoquant le conflit que rarement au détour d'une phrase montrant les souffrances endurées. Les stéréotypes maintes fois employés de l'ancien d'Indochine alcoolique ou désorienté, sans but ni ressort ne valorisent pas leur souvenir ni leur passé. Pour les connaisseurs sourcilleux, les cinéastes n'étant pas toujours intéressés par une grande précision historique, il manquera toujours un équipement qui n'est pas celui utilisé à l'époque, comme un ceinturon ou un type de camion, de blindé, un élément de langage en fait utilisé pour un conflit postérieur. Telle situation ne sera pas crédible car elle n'a pas existé dans la mémoire des combattants. On peut multiplier les exemples de critiques.

Ainsi Gérard Depardieu, dans *Michou d'Auber* est-il « largement stigmatisé à l'écran pour son paludisme, sa nostalgie, sa violence et son racisme »<sup>6621</sup>. Leur côté asocial apparaît névrosé, potentiellement brutal au moindre choc. Dans *De boue*, court-métrage de 2018, Jean, le personnage principal, vivant isolé, est surtout attaché à sa chienne. Sa brutalité survient à l'arrivée d'un autre ancien. Claude Chabrol construit plusieurs personnages criminels sur cette base. C'est le cas du personnage de Popaul, le boucher incarné par Jean Yanne en 1970.

Ces choix ne font pas apparaître les vétérans d'Indochine ni la guerre elle-même comme des éléments positifs qui susciteraient chez le public, l'envie de s'y intéresser, puisque le soldat d'Indochine est représenté par cette figure de personnage ambigu, soldat courageux voire héros du passé mais incapable de se réadapter à la vie civile et donc, « naturellement » meurtrier, si je puis dire. La marque de la violence, aussi réaliste soit-elle, enferme la mémoire du conflit dans une

---

<sup>6621</sup> Delphine Robic-Diaz, *op. cit.*, p. 304.

logique qui se perpétue dans l'esprit du public sans aller suffisamment loin pour nuancer l'imaginaire de la guerre d'Indochine : le soldat ou vétéran d'Indochine *est* traumatisé, torturé et nécessairement négatif. Les anciens d'Indochine incarnés par Maurice Ronet dans *Ascenseur pour l'échafaud* de Louis Malle en 1957 et *Le dernier saut* d'Édouard Luntz en 1970 sont des criminels sans émotion et racistes. Au mieux, au cinéma, ce genre de personnage apparaît-il « pète-sec », obnubilé par son passé, ridicule, à l'instar de « Bien bien fou » de *Scout toujours* en 1985.

Lorène Delhoume, dans son compte-rendu du livre de Delphine Robic-Diaz *La guerre d'Indochine dans le cinéma français*, évoque un conflit qui « constitue un refoulé cinématographique, un sujet qui revient de façon récurrente mais toujours de manière inachevée<sup>6622</sup>. » Les films sont rares faute d'avoir suscité l'envie des cinéastes et chaque nouveauté qui sort sur les écrans est, en général, synonyme d'attente déçue. La phrase de Lorène Delhoume signifie que cette guerre revient par intermittence parce que personne n'a été capable d'une œuvre majeure – Schoendoerffer mis à part mais c'était un vétéran et il y a presque soixante ans – suivi d'un débat historique pour la faire connaître. Les médias s'en désintéressent périodiquement et les polémiques issues du monde combattant les ont montrées comme incapables de changer d'un discours hanté par le soupçon de lecture pro communiste du conflit. Les cinéastes s'en sont rarement saisis, parce qu'ils n'en n'ont pas eux-mêmes entendu parler et qu'il s'agit d'un sujet difficile, compliqué à financer. Par conséquent, comme pour les ouvrages d'historiens sur le conflit, les anciens combattant évitent de voir les films, s'en remettant aux avis de ceux qui sont allés en salle, ou l'ont eux-mêmes entendu critiquer. Le bouche-à-oreille fonctionne bien dans le monde combattant ou dans le milieu associatif. La lecture du résumé du film suffit également à les décourager, d'autant qu'à quatre-vingt-cinq ans passés, les vétérans vont beaucoup plus rarement au cinéma. *La 317<sup>ème</sup> section* reste donc une sorte de phare mémoriel isolé. Se concentrer sur ce seul film-référence est un leurre bien commode pour prêcher l'éternelle guerre oubliée. Cette thèse rappelle qu'il existe tout de même une petite vingtaine de films et téléfilms français<sup>6623</sup> centrés sur elle, qui, certes, n'ont pas marqué l'histoire du cinéma, mais ce n'était pas leur but. De ce fait, ils n'ont pas souvent convaincu les anciens combattants d'Indochine qui, sortis des films de Schoendoerffer, et encore, ont peu goûté les autres films.

L'analyse de leurs réponses sur les œuvres cinématographiques sur ce conflit doit tenir compte de plusieurs paramètres. D'abord, l'éloignement logique du conflit, qui amène à ne pas citer les films les plus anciens qu'ils ont oubliés, comme celui de Claude-Bernard Aubert, *Patrouille de choc*, succès de 1957, d'autant qu'une partie d'entre eux étaient à cette date en Algérie et qu'il est rarement passé à la télévision depuis. Ensuite, ils ne sont pas allés voir les films les plus récents,

---

<sup>6622</sup> Lorène Delhoume, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français*, compte-rendu de lecture, *Asioc, Lectures/Readings*, Mémoires d'Indochine, 10 février 2016.

<sup>6623</sup> Cf. *infra*, Filmographie, pp. 1925-1926.

par méfiance ou difficulté de déplacement. Il arrive aussi que le fait d'en avoir trop vu, en comptant ceux des autres conflits et les films américains, crée une forme d'excès tel qu'il ne reste même plus le souvenir d'un seul. Pierre Latanne le reconnaît : « J'ai un peu une overdose d'images. Idem pour les films de guerre qu'on ne tourne plus. J'en ai vu des centaines sur 14/18, 39/45, la Corée, l'Indochine, l'Algérie. J'ai un trop plein<sup>6624</sup>. » Jacques Bouthier ne veut plus les voir : « Je ne regarde jamais, depuis très longtemps, les films de guerre de toutes origines »<sup>6625</sup>. D'autres ne vont pas les voir pour éviter le retour des cauchemars.

Les anciens d'Indochine sont exigeants devant ces productions cinématographiques, d'autant plus qu'elles sont en petit nombre. C'est ce qui ressort de divers livres, des entretiens réalisés et des questionnaires que les témoins ont remplis<sup>6626</sup>. Quels films parviennent à surnager dans leur mémoire ?

Une partie des réponses ciblent sans surprise « les films de Schoendoerffer » en général, malgré les défauts qu'ils peuvent montrer, pour « la qualité des récits ; et parce qu'ils sont proches de la réalité<sup>6627</sup>. » Certains films font ressortir leur *mal jaune*, la nostalgie qui l'accompagne, ce qu'exprime Francis Oustry : « L'Indochine est dans ma peau et reste gravée à tout jamais dans ma mémoire<sup>6628</sup> ». Il semble que pour beaucoup, ce soient les seuls films sur ce conflit qu'ils aient vus. A l'inverse, certains évoquent parfois « le film de Schoendoerffer » comme s'il n'en n'avait fait qu'un, parce qu'il est le meilleur de son œuvre ou parce qu'il a occulté les autres par ses qualités.

C'est la représentation à l'écran de leur guerre ou de celle qu'ils veulent voir représentée, parfois, de leur propre parcours, c'est-à-dire une odyssée dans la jungle avec les soldats de l'APV à leurs trousseaux. C'est une sorte de « docu-fiction » comme on dirait aujourd'hui, tellement fidèle à la réalité par le récit, les images et le jeu d'acteurs que plusieurs vétérans s'identifient personnellement aux personnages et à la situation. Ainsi Louis-Jean Duclos (« *La 317ème Section*, Son héros, c'était moi »), Jacques Saubion : « *La 317ème section*. J'ai vécu un épisode semblable au Laos<sup>6629</sup>. » et Jacques Bouthier (« J'avais vécu ce sujet<sup>6630</sup> ») L'argument le plus employé est, sans surprises, qu'il s'agit « d'une des œuvres les plus vraies qui soient », écrit Alexis Arette, qui ajoute, lui aussi, qu'il a « exactement vécu ce que Pierre a conté »<sup>6631</sup>, tout comme avec ses supplétifs sur la frontière de Chine en 1953-1954. C'est ce sentiment de vérité du film, bien plus que la faible vraisemblance des autres films, qui en fait un repère unique dans la mémoire combattante. André Fabiano dit à peu près la même chose sur ces épisodes qui lui rappellent son propre séjour : « J'ai aimé *la 317ème section* parce que c'est le seul film qui a été au plus près de ce que j'avais vécu. Aucun

---

<sup>6624</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 14 novembre 2018 ?

<sup>6625</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>6626</sup> Question n° 113 : Avez-vous apprécié les films sur la guerre d'Indochine que vous avez pu voir ? Lesquels ? Pour quelles raisons ? Lesquels ?

<sup>6627</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>6628</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6629</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>6630</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>6631</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

autre (n'a réussi à le faire, NDA) ; je ne les ai pas tous trouvés très collant à la réalité de cette guerre »<sup>6632</sup>. Pierre Latanne estime qu'il donne « une image très exacte de ce que tous les anciens des unités combattantes de cette guerre ont plus ou moins vécu. Ce film fait « vrai » : le cadre, les acteurs, les dialogues, tout y est »<sup>6633</sup>. Bernard Prin estime que « l'ambiance est vraie » parce que l'on sent que « l'auteur a connu ce qu'il montre »<sup>6634</sup>. « *La 317<sup>ème</sup> section*, c'est remarquable », dit Pierre Bonny. « Ça se passe à 100 % dans la brousse, c'est une course éperdue<sup>6635</sup> ! »

Le cadre du film plaît également à ceux qui y ont servi : André Geraud, radio à Vientiane a aimé ce pays, proche des paysages du nord du Cambodge qu'a filmé Raoul Coutard. Il a donc apprécié ce film pour cet esthétisme et pour le souvenir plus douloureux des postes menacés et des colonnes de soldat attaquées qu'il a pu suivre à son poste.

Dans ce cas, les autres films ne soutiennent pas la comparaison. C'est l'avis de Joseph Koeberlé : « À part la 317<sup>ème</sup> section, je n'ai pas vu de film reflétant la réalité vécue<sup>6636</sup>. ». Plusieurs citent, mais plus rarement, *Le Crabe-Tambour* qui, il est vrai, n'est pas complètement centré sur l'Indochine. Mais ses superbes images ont beaucoup plu, tout comme la personnalité de Pierre Guillaume. Aucun ne cite *Là-haut*, très peu vu à sa sortie. *L'honneur d'un capitaine*, plus polémique n'est cité que par Jacques Thomas et encore, pour une raison personnelle. Il apparaît sur les images d'archives d'Indochine qui y sont intégrées : « Dans ce film, je suis dans le passage d'un officier blessé en Indochine. Schoendoerffer a utilisé ce passage où je suis le blessé, réel. Le 2 décembre 1952, il couvrait l'action, photographe du "Service Cinéma mili". Ils étaient bien présents dans nos opérations. Je garde ce passage que m'a remis le SCA<sup>6637</sup>. »

Les avis sont plutôt négatifs sur les autres films ou absents de leurs réponses. Plus rares encore sont ceux qui citent les films des autres réalisateurs. Aucun ne revient sur les films de Claude-Bernard Aubert, trop anciens ou décriés comme *Charlie Bravo*. Jacques Saubion a apprécié *Fort du fou* : « Les images de *Fort du Fou* ont été tournées en Camargue. Il traite de la guerre psychologique entre l'officier commandant un poste isolé dans les rizières et un commissaire politique, la nuit, par haut-parleur. Fascinant<sup>6638</sup>. » Seul André Geraud se souvient avoir vu et apprécié *Saigon, l'été de nos vingt ans* de Philippe Venault. Plusieurs réponses citent aussi d'autres films « extérieurs » au conflit ; par exemple, le film de Régis Wargnier, *Indochine*, non pour l'histoire qui leur apparaît plutôt peu crédible, mais pour les paysages superbes qui leur rappellent des souvenirs et la performance de Catherine Deneuve. Jacques Bouthier trouve que « c'est un beau film » mais qu'il souffre d'une « méconnaissance totale de la réalité par le réalisateur »<sup>6639</sup>. Les films américains, peu

---

<sup>6632</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>6633</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 14 novembre 2018.

<sup>6634</sup> Extrait du témoignage de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2017.

<sup>6635</sup> Entretien de l'auteur avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>6636</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6637</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Thomas, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6638</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>6639</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

appréciés pour leur grosse machinerie et leurs excès, tant sur le plan des moyens que du récit, ont toutefois plu pour les paysages. C'est le cas d'*Apocalypse Now*, « pour l'ambiance, pas pour le pathos de la fin », assure Louis-Jean Duclos. À l'inverse, Jacques Saubion a « horreur des films américains sur leur guerre vietnamienne dans des paysages qui n'ont rien à voir avec le Vietnam<sup>6640</sup>. » Dans une position intermédiaire, William Schilardi trouve que le spectaculaire des combats n'est pas forcément une mauvaise chose : « Certaines images du film sur la guerre du Vietnam, *Voyage au bout de l'enfer*, par exemple, m'ont réveillé<sup>6641</sup>. »

Enfin, *Dien Bien Phu* divise les anciens combattants. Une telle bataille avec si peu de moyens ne peut plaire à tous. Le film exigeait des ressources monumentales pour retracer avec fidélité la dernière bataille de l'armée française au XX<sup>e</sup> siècle. Ce n'était pas l'intention du cinéaste qui, de toute manière, n'en avait pas les moyens financiers ni matériels, comme trouver davantage d'avions Dakota disponibles ou de faire du site une accumulation de tranchées visibles à l'écran. Mais les vétérans attendaient autre chose que le temps « dépensé » dans les scènes concernant Hanoi, inégalement intéressantes. De manière générale, la plupart de ceux qui ont connu cette bataille vont apprécier le talent et l'effort de Schoendoerffer d'avoir tenté cette gageure et parce qu'il l'a vécu. Plusieurs ont jugé convaincant le récit et les images des combats, à l'exemple de Josef Unterlechner et de Robert Servoz. Serge Têtu reconnaît la tentative de reconstitution. Jacques Penot a apprécié le film, « mais il manque le bruit et les odeurs<sup>6642</sup> » que des images ne pourront jamais restituer. William Schilardi le trouve « trop tiède à (son) goût »<sup>6643</sup> par rapport à l'enfer qu'il a connu. Ceux qui ne l'ont pas aimé parlent de la confusion des scènes entre la bataille et Hanoi. Pierre Bonny ne l'a pas tellement apprécié :

« Non, pas tellement ! Je trouve qu'il s'est embarqué dans une histoire marginale par rapport à la bataille et n'a sans doute pas voulu faire qu'un film de guerre ; il a voulu l'enrichir. Mais moi je considère qu'il s'est un petit peu égaré et la bataille n'est pas très bien rendue. Moi je sais ce qui s'est passé, alors je comprends ; mais je me mets à la place de celui qui ne sait pas ce qu'il s'est passé, et il ne va pas comprendre car les scènes, les enchaînements historiques ne sont pas bien rendus. C'est un film qui ne m'a pas transporté ; je considère qu'il restitue assez mal, finalement, la bataille<sup>6644</sup>. »

Pierre Latanne ne l'a pas aimé non plus les moyens engagés sont visiblement trop faibles pour rendre les combats crédibles : un film « étriqué, tourné avec des petits moyens. Trois avions Dakota poussifs qui se partagent le ciel. Quelques explosions comme des pétards mouillés, alors qu'il tombait des centaines d'obus par jour ». Ensuite, les invraisemblances du film, surtout pour lui qui était sur place, au 5<sup>ème</sup> BPVN :

« Jamais un officier du 5<sup>ème</sup> BPVN n'a menacé un soldat de son arme pour le faire avancer. L'arrivée des viets le 7 mai ressemble à celle des coureurs du marathon de Paris. Faux. Ils se sont infiltrés comme des souris dans les tranchées, presque invisibles et en neutralisant les abris qu'ils

---

<sup>6640</sup> *Ibid.*

<sup>6641</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>6642</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>6643</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, *op. cit.*

<sup>6644</sup> Entretien avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.



découvraient. Et puis cette ridicule histoire de paris sur les chances de victoire des viets ou de la garnison<sup>6645</sup>. »

Le fait qu'ils ne retrouvent pas, dans le film, des personnages connus et appréciés, voire admirés pour leur rôle dans la bataille comme le docteur Grauwain, Geneviève de Galard furtivement aperçus mais pas nommés, de Bigeard, les gêne peut-être aussi.

Les films et les personnages sur la guerre d'Indochine sont, comme sa mémoire collective, perpétuellement coincés entre deux guerres plus marquantes pour la société française (Seconde Guerre mondiale et guerre d'Algérie), deux attitudes (la glorification des combattants, des récits et leur « mise en accusation »), deux lectures opposées de la guerre (défense de l'empire et « sale guerre »). Les cinéastes étaient pour deux d'entre eux des anciens du CEFEO. Ils ont eu à cœur de rendre hommage à leurs camarades de combat, ce qui n'a pas empêché, dans leur œuvre, des critiques de la guerre, mais aussi de faire des erreurs et de montrer des invraisemblances. Les réalisateurs des années 2000 ne sont plus des contemporains, ni des acteurs du conflit et ils imposent leur vision personnelle, insistant sur la fiction davantage que sur la réalité historique. Le cinéma ne peut donc être que partiellement considéré comme un pilier des mémoires combattantes comme peuvent l'être les documentaires.

Les anciens d'Indochine attendaient davantage de soutiens et de relais de la part de ceux qui ont longtemps relayé les exploits de leurs ascendants dans les différentes guerres que la France a menées. Le monde politique et l'État se sont longtemps, servis des mythologies des guerres et de leurs combattants, présentant des grandes figures, en célébrant des exploits de la résistance et de la libération pour asseoir leur pouvoir, rendre fière une population que relayait un enseignement mélangeant le roman et l'histoire. L'infidélité de ces habitués et potentiels porteurs de mémoires les a sidérés...ou pas franchement surpris au vu de l'accueil qui leur a été réservé depuis les premiers retours d'Indochine en 1946.

### 3. La « trahison » des porteurs de mémoires traditionnels : État et monde politique en situation d'infidélité mémorielle ?

« Votre victoire et votre gloire, c'est d'avoir laissé, dans un affrontement tragique où le courage de l'adversaire était égal au vôtre, l'exemple de l'héroïsme le plus pur, comme un chant de force pour les hommes »<sup>6646</sup> (Jacques Chirac).

Les vétérans ont souvent l'habitude de dénoncer la froideur de l'État à leur égard, l'absence de reconnaissance, l'oubli. Si nous avons vu que l'armée, institution étatique, était encore une porteuse de mémoires combattantes relativement efficace, l'État, par son administration, son service public éducatif et ses instances dirigeantes, a investi très tardivement et de manière

---

<sup>6645</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 11 avril 2019.

<sup>6646</sup> Discours de Jacques Chirac aux Invalides, le 7 mai 2004, pour le cinquantième anniversaire de Dien Bien Phu.

incomplète les mémoires d'Indochine. S'il est présent, ou censé l'être par ses politiques mémorielles, par l'intervention de services comme l'ONAC-VG, qu'en est-il de l'éducation nationale ? Peut-on la considérer comme un porteur ou un vecteur de mémoire ? Si elle n'est pas porteuse de mémoire combattante au sens strict, davantage tournée vers le devoir d'histoire et la transmission de connaissance. Le fait que l'école ne participe pas aujourd'hui au devoir de mémoire les déconcerte et les déçoit. Mais là n'est pourtant pas son rôle. Les partis qui structurent le monde politique français se sont affrontés et parfois déchirés pendant les guerres de décolonisation. Soixante-dix ans plus tard, c'est de l'histoire ancienne. L'État est l'initiateur d'une politique de mémoires. Celles qui concernent l'Indochine ne sont pas satisfaisantes aux yeux de tous les combattants mais il faut, là encore, nuancer. Il s'agit également de distinguer la volonté d'implication des présidents et chefs de gouvernement tout autant que le contenu de leur politique. En quoi ces porteurs de mémoires ont-ils précisément déçu les anciens d'Indochine ? Que pense aujourd'hui les partis politiques de ce conflit ? Ont-ils un intérêt pour les mémoires de ce conflit ou intérêt à ne pas l'évoquer ? Ce sera ma seconde étape d'analyse. Enfin, la question de l'enseignement ; pourquoi se détourner de l'histoire de la guerre d'Indochine ?

### 3.1 Le pouvoir exécutif, hier père inconstant d'une guerre orpheline, aujourd'hui porteur d'une politique mémorielle souvent jugée insuffisante :

« Une guerre orpheline est une guerre sans père, sans nom et sans reconnaissance. C'est celle que nous avons connue »<sup>6647</sup> (Hélie de Saint Marc).

Les gestes du pouvoir exécutif, c'est-à-dire des dirigeants de l'État, envers les mémoires combattantes d'Indochine et ceux qui y ont combattu, sont assez rares pour être scrutés de près par les vétérans et les associations qui les regroupent. Elles mènent une veille vigilante et sourcilleuse pour solliciter, remercier et reprocher l'absence, le silence ou la maladresse des présidents et gouvernements. Les relations qu'entretiennent les personnalités de l'État avec les mémoires d'Indochine et les associations combattantes sont en partie définies par un passé commun plein de rancœur. Tout cela constitue une délicate recherche d'équilibre rarement satisfaisante, d'autant que l'État a, dans un premier temps, envoyé les mémoires combattantes d'Indochine en exil. Pendant longtemps, L'Indochine n'est pas une guerre sans père comme l'a dit Hélie de Saint Marc, mais sans père reconnu ni assumé. De fait, les relations entre l'État et les anciens combattants sont celles d'orphelins engagés dans une recherche de reconnaissance de paternité parfois agressive puisque blessée par un vide affectif qu'aucun président ne peut combler.

Jean-Marc Todeschini, Secrétaire d'État chargé des anciens combattants et de la mémoire de 2014 à 2017, a fait un mea culpa tardif mais sincère en reconnaissant que : « Trop longtemps, la mémoire de ces sacrifices n'a été portée que par les associations d'anciens combattants ». Mais il serait injuste

---

<sup>6647</sup> Hélie de Saint Marc, *Indochine, notre guerre orpheline*, Paris, Les Arènes, 2000, 96 p. ; p 89.

d'ignorer les missions et l'intérêt que les services de l'État et certains dirigeants ont porté aux mémoires combattantes d'Indochine.

### 3.1.1 En voulez-vous à l'État ? Les réponses des anciens combattants

« J'en veux aux hommes politiques, d'hier et d'aujourd'hui »<sup>6648</sup> (William Schilardi).

Il est logiquement rare de trouver un ancien d'Indochine satisfait du traitement de cette question mémorielle depuis 1954 et compréhensif face à l'attitude du pouvoir politique pendant le conflit. Les conditions difficiles du retour, l'absence de célébrations en Métropole, fin 1954, ont laissé, au minimum, une grande amertume dans l'esprit des combattants qui n'ont pas toujours pardonné l'ingratitude de l'État et de la société à leur égard. Plusieurs estiment avoir eu leur compte ou comprennent les lenteurs, les hésitations du pouvoir à l'égard d'une guerre perdue ; mais il s'agit d'une petite minorité des vétérans d'Indochine. L'attitude progressivement plus élogieuse des chefs d'État et de gouvernement à l'égard de leurs combats et de leur sacrifice n'a pas réconcilié le monde combattant avec eux. Il faut distinguer deux temps, qui correspondent aux réponses des anciens d'Indochine contactés : leur sentiment face au rôle du pouvoir politique à l'époque du conflit et à celui d'aujourd'hui, au niveau de sa politique mémorielle.

Que reprochent-ils précisément au pouvoir politique de ces deux périodes ? Quelle est l'intensité de leur rancœur ?

Une question adressée aux vétérans contactés, soulève directement ce problème en leur demandant s'ils en veulent à l'État, de ses lacunes, de cette mémoire longtemps écartée et aujourd'hui méconnue. Une autre leur demande quelles sont les causes de cette attitude<sup>6649</sup>. Les deux-tiers des réponses montrent la rancœur des anciens d'Indochine devant un État responsable, à leurs yeux, de la défaite hier et des lacunes de la politique mémorielle aujourd'hui. Ils associent, la plupart du temps, les deux institutions, l'État et l'Éducation nationale, dans leurs reproches. La plupart encore, relie la critique du rôle passé de l'État à celle du pouvoir politique actuel, à l'instar de la citation de William Schilardi. Le président Macron, alors candidat en 2017, avait choqué durablement le monde combattant dans un entretien à la chaîne de télévision *Echorouk News* en qualifiant la colonisation de « crime contre l'humanité » le 14 février 2017<sup>6650</sup>. Les mots sont parfois assez durs ; ainsi Marcel Baarsch écrit - il : « Oui, surtout avec les "oiseaux" et les "veaux" »

---

<sup>6648</sup> « Aux « responsables politiques », ce qui était le sens de la question n°123. Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>6649</sup> La question n°128 concerne l'État et l'institution scolaire : « En voulez-vous à l'État ? A l'institution scolaire qui n'en parle pas ? ». Je reviendrai plus loin sur ce second problème. Elle fait suite à la question n°127 : « Pourquoi, selon vous, n'en parle-t-on pas plus (de la guerre d'Indochine, NDA) ? Trouvez-vous cela logique, injuste ? ».

<sup>6650</sup> Patrick Roger, « Colonisation : les propos inédits de Macron font polémique », *Le Monde*, 16 février 2017. En ligne : [https://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2017/02/16/pour-macron-la-colonisation-fut-un-crime-contre-l-humanite\\_5080621\\_4854003.html](https://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2017/02/16/pour-macron-la-colonisation-fut-un-crime-contre-l-humanite_5080621_4854003.html) (consulté le 14 juillet 2021 et le 21 juillet 2022).

de maintenant<sup>6651</sup>. » Les uns parlent d'une grande rancœur, soulignant ainsi la profondeur de leurs blessures qui ne se sont jamais refermées depuis leur séjour en Indochine, à l'image de Louis Simoni, qui rajoute en vouloir « énormément »<sup>6652</sup> à l'État. Claude Jubault est plus précis en tenant pour logique cet état d'esprit pour des combattants qui ne peuvent oublier les carences d'hier dues aux hésitations d'un pouvoir politique dépassé, qui n'a pas su choisir ses priorités, écartelé entre les exigences de l'OTAN et la sécurisation des colonies : « Que nous en voulions à l'État, c'est normal. Nous n'avions rien, peu de crédit, manque de personnel. Nous tenions toute l'Indochine avec dix fois moins de personnel que nos successeurs, les Américains »<sup>6653</sup>. André Fabiano ne peut pas oublier que c'est l'État qui a pris la décision de mener cette guerre voulue également par la RDV : « Il y a des fils de France qu'on a envoyé se faire tuer là-bas »<sup>6654</sup> ; un État noyauté ou subissant la pression du PCF, pour Bernard Gaudin (« Ce sont les communistes. Oui ! »<sup>6655</sup>).

Mais il se trouve aussi des anciens d'Indochine qui n'en veulent pas ou plus à l'État, le plus souvent parce que le temps n'est plus aux reproches ou à la rancœur, comme l'ont écrit sans autres précisions Bernard Prin, Bernard Grué, Michel Cordelet ou Louis-Jean Duclos. Cela ne sert à rien. L'éloignement du conflit en est tout autant la cause que ce sentiment que l'État d'aujourd'hui n'est pas seul responsable des errements d'hier. « Non, je n'en veux à personne car on ne peut pas changer le cours des choses<sup>6656</sup>. » écrit Francis Oustry, plutôt résigné. « A quoi bon ? » signifie Henri Darré. « Le temps a passé<sup>6657</sup>. » écrit Jacques Bouthier. Pierre Dissard n'a pas de rancœur car il n'a pas le caractère à en garder pendant près de soixante-dix ans (« Non, je n'en veux à personne, c'est très loin tout ça<sup>6658</sup>. »). Jacques Saubion, de son côté, estime que « l'État a tellement d'autres problèmes à traiter, pour traiter ce passé désormais lointain dont nous sommes les derniers représentants ; je ne lui en veux pas<sup>6659</sup>. ». François-Xavier Heym nuance la douceur du propos en évitant de parler de la responsabilité de l'État, ayant « trop de mépris<sup>6660</sup>. » pour l'autorité politique. Depuis 1980, les pouvoirs publics rendent hommage aux combattants d'Indochine. Il se trouve donc des vétérans pour reconnaître ses gestes. « L'État en parle maintenant<sup>6661</sup>. » écrit Joseph Koeberlé. C'est également la position de Michel Chanteux.

Cette rancœur de la plupart des vétérans d'Indochine est également alimentée par celle éprouvée envers les responsables politiques à l'époque du conflit. Tout se mélange dans une mémoire qui ne pourra sans doute pas être complètement pacifiée devant tant de souffrances

---

<sup>6651</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>6652</sup> Extrait du questionnaire de Louis Simoni, reçu le 24 mai 2017.

<sup>6653</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>6654</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>6655</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Gaudin, reçu le 2 mai 2017.

<sup>6656</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6657</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>6658</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>6659</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>6660</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>6661</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

endurées, ce qui ne peut apaiser les relations entre le pouvoir et une partie des anciens combattants. C'est la teneur de la question n° 123<sup>662</sup>. Les hommes politiques au pouvoir à l'époque de la guerre d'Indochine appartiennent à presque tout l'échiquier politique, extrême-droite non comprise, puisqu'elle était, à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, sous l'opprobre de sa participation à la collaboration avec les puissances de l'Axe<sup>663</sup>. Jacques Bouthier critique « Les responsables sont avant tout politiques [...], en priorité les politiques de tout bord<sup>664</sup>. » Comme aujourd'hui, les anciens combattants leur vouent, pour les trois-quarts des réponses au questionnaire, une rancune féroce, là encore, avec des nuances. « Comment peut-il en être autrement ?<sup>665</sup> », écrit Robert Drouilles.

Le reproche principal à l'égard du pouvoir politique est, tout d'abord, de ne pas avoir su choisir une politique de force en donnant tous les moyens au CEFEO qui a souffert, jusqu'à la fin, de son manque de dotations en effectifs et en matériel. « Ils vous demandent beaucoup de sacrifices sans nous donner le moyen de leurs exigences<sup>666</sup> » ; « les petits moyens que le gouvernement français (nous) donnait<sup>667</sup> » dit Pierre Piron. Cela aboutit à la défaite : « à nous avoir fait perdre cette guerre<sup>668</sup> » estime Georges Laget. Robert Boutin le pense depuis près de soixante-dix ans, avec beaucoup de regrets, mais pas seulement sur les moyens militaires : « Oui, de ne pas nous avoir donné les moyens nécessaires et également de ne pas avoir su négocier plus tôt la fin de cette guerre<sup>669</sup>. » Pour André Barrère, c'est de l'incompétence politique (« des politicards incapables de résoudre des problèmes politiques<sup>670</sup>. »). C'est aussi ce que doit penser Pierre Caubel, devant « des responsables politiques qui, en France ne cherchaient qu'un moyen de se débarrasser du problème »<sup>671</sup>, une sorte de « patate chaude » que tous les gouvernements se donnaient au fur et à mesure sans trouver de solution. François-Xavier Heym condamne l'irrésolution du pouvoir politique, estimant que « avant de commencer une guerre il faut savoir ce que l'on veut et aller jusqu'au bout, et s'en donner les moyens (matériels et psychologiques)<sup>672</sup>. » « A quoi bon en vouloir à des irresponsables ? »<sup>673</sup>, écrit encore Henri Darré.

De fait, les erreurs politiques leur apparaissent nombreuses. Chronologiquement, d'avoir remplacé l'administration Decoux par un Thierry d'Argenlieu. Jacques Bouthier explique que :

« Le général De Gaulle a, avec l'envoi de Thierry d'Argenlieu, réglé un différend avec l'ancien gouverneur, qui n'avait pas rejoint la France Libre. A 16 000 km, ce n'était pas évident, mais le gouverneur Decoux a su manœuvrer les Japonais, créant des maquis et préparant avec les Anglais

---

<sup>662</sup> Question n° 123 : « En voulez-vous aux «responsables» politiques, militaires de l'époque ? ».

<sup>663</sup> Ce qui n'a pas empêché des éléments venus de toutes les forces politiques de commencer des négociations avec les occupants voire de collaborer avec eux. A l'inverse, des militants d'extrême-droite comme le futur colonel Rémy et parfois des dirigeants, comme le colonel de la Rocque, il est vrai d'un nationalisme modéré, ont combattu les Allemands. Sous la IV<sup>ème</sup> République, le mouvement poujadiste n'est influent qu'à partir de 1956.

<sup>664</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>665</sup> Extrait du questionnaire de Robert Drouilles, reçu le 17 juin 2017.

<sup>666</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>667</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>668</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>669</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018.

<sup>670</sup> Extrait du questionnaire d'André Barrère, reçu le 24 mai 2017.

<sup>671</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>672</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, *op. cit.*

<sup>673</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

une reprise en main de toute l'Indochine. Soustelle l'a reconnu. Pour nos amis Américains, la Mer de Chine et le Pacifique leur appartenaient<sup>6674</sup>. »

De Gaulle est critiqué pour ne pas avoir compris les enjeux ; Max Poiroux blâme également, comme Jacques Bouthier, le rôle des Américains :

« Aujourd'hui, nous savons que le processus de décolonisation était en marche. Nos responsables ne savaient rien du marxisme-léninisme, ou peu de choses. La France n'avait pas les moyens d'entretenir cette guerre. Mais comment comprendre, interpréter la décision du général de Gaulle de vouloir s'accrocher à l'Indochine après le discours de Brazzaville, en nommant l'amiral d'Argenlieu à l'encontre du jugement du général Leclerc ? Il savait ce qui s'était passé en Syrie, face aux Anglais. Les Américains complices d'Ho Chi Minh ne nous laissaient aucune chance, en dépit de l'aide matérielle mesurée et tardive qu'ils apporteront au général De Lattre »<sup>6675</sup>.

La faute politique de départ est une source de reproche, qui rappelle leur faute de ne pas avoir écouté le général Leclerc, recommandant de traiter au niveau politique pour éviter la guerre. Henry Clémens estime qu'« au début, le Général Leclerc avait compris le problème et comptait organiser l'indépendance rapidement, Hélas, il ne disposait que de l'autorité militaire et ses idées étaient en opposition avec celle du Gouverneur, l'Amiral D'Argenlieu, Leclerc fut rappelé en France avec une étoile de plus. Dès lors, l'Indochine était perdue pour nous et notre défaite déclencha la guerre d'Algérie »<sup>6676</sup>. C'est également ce que pense André Geraud : « Il est regrettable que le Général Leclerc n'ait pas été écouté dès le début du conflit<sup>6677</sup>. » L'instabilité ministérielle de la IV<sup>e</sup> République est également pointée du doigt, comme raison supplémentaire de l'inefficacité politique de l'époque (« l'instabilité en Métropole avec des gouvernements qui se font et se défont<sup>6678</sup>. », écrit Francis Oustry). Jacques Saubion parle avec un certain mépris des « politiques occupés à leurs petits jeux de pouvoir et qui se préoccupaient fort peu de cette guerre pour prendre une décision : arrêter ou y mettre les moyens »<sup>6679</sup>. Les dirigeants de l'époque sont vus comme « bornés »<sup>6680</sup> pour Louis-Jean Duclos ; François-Xavier Heym fustige leur « lâcheté »<sup>6681</sup>.

Tous les hommes politiques au pouvoir ne sont pas sous les feux de la critique. Jacques Allaire en veut « à certains » mais comprend le dilemme des dirigeants devant une situation sans issue : « Seuls ceux qui agissent peuvent se tromper<sup>6682</sup>. » L'éloignement du conflit rend inutile les reproches aujourd'hui, comme pour le point précédent. Cela ne sert à rien : « Ils sont tous morts ». Guy Delplace estime qu'il n'a pas à en vouloir à des responsables politiques qui ne l'ont pas incité à partir pour autant : « Pas de ressenti particulier. J'étais volontaire ; je suis parti<sup>6683</sup>. » Serge Têtu ne veut pas ergoter sur une question qui le dépassait, lui simple exécutant à l'époque : « Non, je n'ai pas à

---

<sup>6674</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, *op. cit.*

<sup>6675</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>6676</sup> Extrait du questionnaire d'Henry Clémens, reçu le 19 mars 2017.

<sup>6677</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>6678</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>6679</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *Idem.*

<sup>6680</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, *Idem.*

<sup>6681</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, *Idem.*

<sup>6682</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

<sup>6683</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

avoir ce sentiment<sup>6684</sup>. » Lucien Cortaix pense, de son côté, que la faute incombe davantage aux Américains, « qui ne nous ont pas soutenus »<sup>6685</sup>.

Par conséquent, cette rancœur à l'égard des hommes politiques d'hier et d'aujourd'hui apparaît normale puisque le pouvoir politique a accepté la guerre en Indochine et n'a pas voulu, dès le départ, s'engager dans un processus de retrait des troupes et d'indépendance de l'Indochine ou d'engager la guerre avec tous ses moyens. Il concentre les reproches, pour ne pas les avoir tous donnés, hier, au CEFEO, aujourd'hui pour une politique mémorielle souvent jugée insuffisante. Les dirigeants d'aujourd'hui méritent-ils ces critiques ? Il faut déjà comprendre leurs intentions et, par-là même, retracer les actions des présidents de la République et chefs de gouvernement de la fin de la IV<sup>ème</sup> République et de la V<sup>ème</sup> République.

### 3.1.2 La politique mémorielle de l'État : un engagement présidentiel à géométrie variable

« Comment alors commémorer un conflit largement ignoré par une Métropole tout entière tournée vers sa reconstruction ? » (Rémi Dalisson).

Depuis la fin de la Première guerre mondiale, l'État initie les politiques mémorielles, en lien avec les collectivités territoriales et des organismes comme le Souvenir français « gardien de notre mémoire »<sup>6686</sup>. Rémi Dalisson explique dans son ouvrage *Les guerres et la mémoire*<sup>6687</sup> les créations et les méandres des « fêtes de guerre » et cérémonies du souvenir, qui sont des occasions de campagne de lobbying et de jeux de pouvoir dans les politiques mémorielles. » Construire une politique mémorielle des deux guerres mondiales, contrairement à ce que l'on pourrait penser, a donné lieu à des débats houleux, l'unité nationale n'étant pas exemplaire dans les lendemains de victoires. C'est encore plus difficile pour les défaites que représentent les guerres d'Indochine et d'Algérie. Ce sont de très mauvais souvenirs pour le pouvoir politique, très critiqué sur sa gestion de chaque conflit et sur son dénouement. Il va, par conséquent, mettre bien plus longtemps à les célébrer, du moins par une journée d'hommage envers les victimes de ces conflits ; en 2005 pour la première, en 2003 pour la seconde.

En quoi la gestion inégale de la politique mémorielle concernant la guerre d'Indochine dépend-elle de la personnalité de chacun des présidents des deux dernières Républiques ?

#### 3.1.2.1 Des présidents qui évitent toute allusion aux guerres de décolonisation

« Le moment n'est-il pas venu de jeter le voile, d'oublier ces temps où les Français ne s'aimaient pas et même s'entretuaient ? » (Georges Pompidou)

Cinq générations de présidents se sont succédé, marquées par les deux guerres mondiales

---

<sup>6684</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>6685</sup> Extrait du questionnaire de Lucien Cortaix, reçu le 8 octobre 2018.

<sup>6686</sup> C'est l'intitulé du Site internet de l'organisation. En ligne : [https://le-souvenir-francais.fr/..](https://le-souvenir-francais.fr/)

<sup>6687</sup> Rémi Dalisson, *Les guerres et la mémoire*, op. cit., p 83. Cf. supra, p. 79-80.

comme De Gaulle, par la Seconde Guerre mondiale avec Pompidou et Mitterrand, par la guerre d'Algérie pour Jacques Chirac. Les deux présidents suivants sont d'une génération qui n'a connu que le service militaire mais aucune guerre. Enfin, Emmanuel Macron est le plus éloigné de la « chose militaire », n'ayant connu aucune guerre ni fait de service militaire puisque ce dernier est suspendu en 1997. Chacun d'entre eux a, par conséquent, une relation aux mémoires des guerres très différente de par son parcours, ses centres d'intérêts...et l'utilisation des mémoires combattantes dans sa stratégie politique. Dans quelle mesure ont-ils aidé ou desservi les mémoires combattantes d'Indochine ? Pourquoi une politique mémorielle a-t-elle mis du temps à démarrer ?

La France était un vainqueur incomplet en 1945, gênée par la défaite de juin 1940 et la collaboration de l'État de Vichy avec l'Allemagne nazie, un État bien plus légal sur le plan constitutionnel qu'une France Libre née de la volonté d'un général rebelle en 1940. Le courage des troupes françaises de la Libération et le sens du combat de ses chefs militaires n'a pas suffi à redorer totalement le blason d'un pays dont l'apogée se situe en 1918. Après 1945, le résistancialisme imposé par de Gaulle dans ses discours, dresse l'histoire et les mémoires de la Seconde Guerre mondiale derrière un paravent de gloire qui permet de ne pas trop rechercher les cadavres entassés dans tous les placards des deux Républiques jusqu'à la disparition de « l'homme - mémoire »<sup>6688</sup> du 18 juin en 1970. La disparition du Commandeur ouvre une période de recentrage historique ébauché par Robert Paxton. Dans la galerie des hommes de pouvoir des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Républiques, Mendès France, De Gaulle et Pompidou sont les acteurs d'une période de « reflux mémoriel »<sup>6689</sup> qui, sous couvert des célébrations des combats de la résistance, de la 2<sup>ème</sup> DB et de la journée d'hommage du 8 mai, tendent à laisser de côté les sujets qui fâchent, à savoir les défaites de la France. Il s'agit d'une politique justifiée par la nécessité de garder une France unie dans ses victoires pour laisser de côté les défaites des guerres de décolonisation. Comment ces personnages prestigieux s'y prennent-ils pour ignorer la guerre d'Indochine ?

Pierre Mendès France n'est resté président du conseil que sept mois et demi, du 18 juin 1954 au 5 février 1955. Il a mis fin à la guerre d'Indochine avec une certaine rudesse, imposant une course contre la montre pour mettre un terme à un conflit que personne n'a été capable d'éviter puis de terminer avant lui, pendant neuf années. Il n'en n'apparaît pas moins, aux yeux de beaucoup de combattants, comme le responsable de son abandon et le surnom de « bradeur de l'Indochine<sup>6690</sup> » le poursuivra jusqu'à sa mort en 1982. Ce que la rancœur de l'abandon occulte souvent, c'est la situation préoccupante que trouve Mendès France à son arrivée au pouvoir le 18 juin 1954. La défaite de Dien Bien Phu et les retraits successifs du CEFEO jusqu'aux zones « utiles » montrent l'inanité de poursuivre un conflit qui dure depuis neuf ans et dont la gravité ne cesse d'empirer.

---

<sup>6688</sup> Expression de Serge Barcellini. Rémi Dalisson, *Idem*, p 178.

<sup>6689</sup> *Idem*. Pascal Blanchard, Barcellini dans Blanchard p 213.

<sup>6690</sup> Surnom qu'il partage d'ailleurs en 1956 avec le général Salan, aux yeux des activistes algérois, en 1957.



Certes, proposer la paix dans un tel contexte de défaite militaire peut donner le signal aux autres colonies que la France n'est pas invincible. Mais les mouvements d'indépendance, nourris de celle de juin 1940, le savent déjà. En réalité, la situation est déjà très chaotique, à la limite de l'insurrection, en Tunisie depuis l'arrestation de Bourguiba, chef du parti indépendantiste le Néo-Destour et le Maroc est dans un chaos depuis la déposition du sultan Sidi Mohammed. Georges Bidault, ministre des affaires étrangères, présent à Genève avant l'arrivée au pouvoir de Pierre Mendès France, comme il l'avait été huit ans plus tôt à la conférence de Fontainebleau, ne veut pas faire de concessions à la RDV. Lui et Raoul Salan, adjoint du général Ely, nouveau chef du CEFEO en juin 1954, ont critiqué la vitesse du nouveau président du conseil (il s'est donné trente jours pour faire la paix en Indochine), sa méthode et le résultat d'abandon de l'Indochine, comme beaucoup d'autres combattants du conflit. Raoul Salan estime, dans ses mémoires, que les accords « font au Viet-minh la partie trop belle<sup>6691</sup> ! », jugeant en particulier la ligne de démarcation trop au sud. Mais tous les anciens d'Indochine n'ont pas cette position car, quelle que soit son appartenance politique et ses critiques sur la politique de guerre en Indochine à partir de 1950. Mendès France est le seul à avoir exprimé de la lucidité sur le manque de moyens et le caractère sans issue du conflit. En mai 1954, en dehors du parti communiste dont il se défie, il demande la signature d'une paix immédiate sans intervention du contingent, ce qu'il propose pour accéder à la présidence du conseil. Cet esprit de décision, à lui seul, lui voue l'estime d'anciens comme Marcel Bigeard et Jacques Allaire qui, dans leur camp de prisonniers, attendent surtout d'être libérés. « Nous estimons qu'il a compris, que lui seul peut nous en sortir »<sup>6692</sup>, écrit le premier dans ses mémoires. Pour Jean-Pierre Chieulet, « heureusement que Mendès est arrivé » ; il considère qu'il a « corrigé les erreurs politiques » de la IV<sup>ème</sup> République, en « homme courageux »<sup>6693</sup> qu'il était, car la guerre ne s'arrêtait toujours pas, près de neuf ans après le débarquement du CEFEO à Saïgon. En entretien, il ajoute que la signature des accords de Genève a été pour lui un soulagement : « Jusqu'en 1954, je me suis tenu au courant de ce qui se passait et j'ai été délivré quand Mendès France a signé. C'est un soulagement. J'étais vraiment content et vive Mendès France<sup>6694</sup> ! ». Il est toutefois assez isolé, parmi les vétérans d'Indochine, quant à son admiration pour l'ancien président du conseil. Jacques Saubion, Louis-Jean Duclos reconnaissent qu'il a, du moins, agi pour mettre fin à une guerre que la France ne pouvait gagner. « Pour les politiques, seul Mendès France a eu l'énergie pour terminer honorablement cette guerre<sup>6695</sup> » estime François-Xavier Heym. « L'énergie » est une bonne analyse car le président du conseil de juin 1954 a mis la barre très haut en se donnant un mois pour réussir la paix à Genève, alors que les délégués de la RDV, Pham Van Dong en tête, avaient de plus larges exigences. Toutefois, il n'a pas souhaité tout mettre en œuvre pour poursuivre une

---

<sup>6691</sup> Raoul Salan, Mémoires. Fin d'un empire ; *op. cit.*, p. 432.

<sup>6692</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, *op. cit.*, p. 197.

<sup>6693</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Pierre Chieulet, reçu le 19 mai 2017.

<sup>6694</sup> Entretien avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>6695</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

politique diplomatique avec la RDV. Il existait d'autres urgences.

Son action est d'autant plus remarquable qu'il doit éteindre d'autres incendies, en Afrique du Nord. C'est ce que Seloua Luste Boulbina appelle la « paix éclair » dans une « véritable année de braise » écrit-elle, puisqu'il signe les accords de Genève désengageant la France du Nord-Vietnam le 20 juillet 1954 et qu'il ouvre la voie à l'indépendance de la Tunisie et du Maroc avec le discours de Carthage le 31 juillet suivant. Enfin, initiative moins connue, il fait signer un accord approuvant le rattachement des comptoirs français à l'Inde, le 21 octobre 1954. « L'action de Mendès France est rapide : ce n'est pas la guerre éclair, c'est la paix éclair<sup>6696</sup> », écrit-elle.

L'auteure rappelle la chronologie de cette politique approuvée par l'Assemblée nationale jusqu'au début 1955. La politique de négociation, toutefois, n'englobe pas l'Algérie qui connaît les premiers feux d'un conflit le 1<sup>er</sup> novembre 1954 et pour laquelle il choisit une répression dans un cadre d'amélioration économique et sociale que récusent les députés favorables au *statu quo* colonial. Ils provoqueront finalement sa chute le 5 février 1955. Il est certain qu'obnubilé par tous les sujets urgents qui assaillent son gouvernement, en politique étrangère ou intérieure, il ne prend pas le temps d'un dialogue avec les soldats revenants d'Indochine ni ne met en place une quelconque cérémonie mettant un point final à une guerre certes, perdue, mais qui aurait rendu hommage à leur courage. A partir de novembre 1954, les « événements » d'Algérie prennent toute la place dévolue auparavant aux soucis d'Indochine. Une porte s'est brutalement refermée, l'Extrême-Orient n'est plus un sujet<sup>6697</sup>. « Comment alors commémorer un conflit largement ignoré par une Métropole tout entière tournée vers sa reconstruction ?<sup>6698</sup> » analyse Rémi Dalisson. La guerre qui commence en Algérie, la décolonisation acceptée pour le reste de l'Afrique du Nord à regret, puisqu'elle est le signe d'un déclin de l'influence française dans le monde, et cette constance d'une unité nationale recherchée ne laissent aucune place, dans la société comme dans l'esprit de tous les dirigeants, pour une mémoire collective d'Indochine synonyme de défaite. Préoccupé par ces enjeux, soucieux d'éviter de parler d'une question indochinoise dont il est à l'origine puisqu'il a envoyé le CEFEO avec des ordres de reconquête coloniale, De Gaulle, qui arrive au pouvoir le 1<sup>er</sup> juin 1958, ne fait aucun geste envers cette mémoire négative.

Le général de Gaulle est présent dans la vie et dans l'esprit des anciens d'Indochine en raison du rôle majeur qu'il a joué dans quatre périodes successives, plus ou moins connues. Trois d'entre elles concerne son passage au pouvoir et son attitude face à eux. D'abord comme chef de l'État ; en tant que président du GPRF de 1944 à 1946, il crée le CEFEO et l'envoie reconquérir l'Indochine à partir de septembre 1945. Président de la V<sup>ème</sup> République qu'il a instituée, il décide

---

<sup>6696</sup> Seloua Luste Boulbina, «1954, Pierre Mendès France et les indépendances (Indochine, Tunisie, Algérie), *Sens public*, 3 février 2006. En ligne : <http://sens-public.org/articles/250/#fn1> (consulté le 17 juillet 2021).

<sup>6697</sup> Outre les difficultés économiques qui subsistent du conflit, le procès des bourreaux d'Oradour-sur-Glane, début 1953, est venu rappeler le poids toujours pesant de la mémoire de la Seconde guerre mondiale dans la population.

<sup>6698</sup> Rémi Dalisson, *op. cit.*, p. 178.

de mettre fin à la guerre d'Algérie où de nombreux anciens d'Indochine ont combattu jusqu'à se rebeller contre lui lors du putsch d'Alger, en 1961. De 1958 à 1969, il effectue deux mandats sans avoir eu un mot officiel pour rendre hommage aux combattants d'Indochine.

Ensuite, comme personnalité de l'opposition de 1946 à 1954, il a fustigé le manque d'action et de moyens des gouvernements de la IV<sup>e</sup> République dans ce conflit, recommandant une politique de guerre accrue jusqu'en 1953 avant de tourner casaque et de prôner des négociations pour que la France quitte l'Indochine et accorde l'indépendance, considérant, au début de la bataille de Dien Bien Phu, que la guerre est perdue. Mais rares sont les anciens d'Indochine qui le savent. S'il est exact d'affirmer que de Gaulle est un personnage historique parmi les plus populaires, aujourd'hui comme de son vivant, il existe une catégorie qui lui est singulièrement méfiante voire hostile, celle des anciens combattants qui ont fait l'Indochine et, pour beaucoup, l'Algérie, au vu de ses revirements successifs et définitifs, de son rôle de décolonisateur, apprécié surtout hors de France. Cela tend à déformer leur avis sur son action en Indochine ou ailleurs.

Pierre Journoud a publié, en 2011, un ouvrage sur les relations ambiguës entre De Gaulle et le Vietnam de 1945 à 1969<sup>669</sup>, dans lequel il évoque l'évolution de ses positions, voire de ses postures sur le conflit indochinois puis sur la guerre du Vietnam ; un ouvrage important puisqu'il écarte la légende gaullienne sur la base de nombreuses sources, pour expliquer son cheminement de la « politique de grandeur » de 1945 à sa « conversion »<sup>670</sup> à une réconciliation pacifique avec la RDVN, à un rapprochement avec les pays communistes d'Asie puis à une politique indépendante de la France vis-à-vis des États Unis en Asie qui doivent mettre fin à la guerre du Vietnam. Sa position de fin 1953 et début 1954 sur une victoire impossible de la France en Indochine, ne l'empêche pas de demander l'envoi de renforts « pour rétablir la situation militaire et négocier en position de force avec Ho Chi Minh ». Il a l'espoir de revenir au pouvoir<sup>671</sup>, juste après la chute du camp retranché, le 7 mai 1954, comptant sur un sursaut de la population vers un recours à sa personne devant une telle défaite. Les positions d'un homme politique sont, surtout chez lui, d'une nature stratégique toute militaire, de manière à utiliser les événements à sa guise et critiquer une IV<sup>e</sup> République (et son gouvernement Laniel) coupable d'impuissance, comme le discours de Phnom Penh fustige la politique américaine au Vietnam. De Gaulle reviendra peu sur l'Indochine. C'est en partie son échec, bien qu'il fasse porter le fardeau de la défaite à la République à laquelle il a mis fin. Pierre Journoud cite ce tournant de fin 1953 et ses commentaires ultérieurs à Paul-Marie de la Gorce et

---

<sup>669</sup> Pierre Journoud, *De Gaulle et le Vietnam 1945-1969. La réconciliation*, Paris, Tallandier, 2011, 543 p.. Une réflexion issue de sa thèse : Pierre Journoud, *Les relations franco-américaines à l'épreuve du Vietnam entre 1954 et 1975 : de la défiance dans la guerre à la coopération pour la paix*, thèse de doctorat en histoire soutenue à Paris 1 Sorbonne en 2007.

<sup>670</sup> Pierre Journoud, *De Gaulle et le Vietnam*, *op. cit.*, pp. 18 et 50.

<sup>671</sup> Espoir vite déçu dès le 9 mai, comme le précise Frédéric Turpin dans « La chute Dien Bien Phu par Jacques Foccart », *Parlement « s »*, *revue d'histoire politique*, n° 25, p. 189 à 193, 2017. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-parlements-2017-1-page-189.htm> (consulté le 19 juillet 2021).

à Jean Sainteny<sup>6702</sup> comme une prise de conscience jamais clairement avouée de ses erreurs à créer puis soutenir une vraie politique de guerre contre la RDV.

Les anciens combattants sont très partagés sur le personnage et son action. Envoyer un corps expéditionnaire était logique. Marcel Baarsch estime que « L'Indochine était la “ perle de l'Empire français” et de Gaulle avait à l'époque raison à ce que la France recouvre ces pays »<sup>6703</sup>. Mais la suite est bien plus critiquée. Jacques Saubion pense, de son côté que « De Gaulle avait annoncé l'émancipation des colonies »<sup>6704</sup> et que cette guerre était donc inutile. Cette idée a longtemps perduré. Les historiens, aujourd'hui, expliquent au contraire que la conférence de Brazzaville n'était pas l'amorce d'une politique de décolonisation mais une vague promesse de changer le statut ancien des colonies. Un progrès dans l'intention et le langage et un espoir que Henri Grimal et Xavier Yacono ont à la fois souligné et démythifié dans les années 1960-1970 avant que cette question soit davantage débattue grâce au colloque *Brazzaville Janvier-février 1944. Aux sources de la décolonisation*<sup>6705</sup>, sous la direction de Charles-Robert Ageron en 1988.

Préférer la politique de l'amiral d'Argenlieu, qui a appliqué les consignes de fermeté du général de Gaulle plutôt que la volonté de négociateur de Leclerc qu'il n'a pas soutenu, reste une erreur dramatique pour nombre de témoins. Plusieurs lui reprochent ce manque de pragmatisme : « une occasion perdue » (ou « manquée », NDA), une « erreur politique ». Sans que le mot soit prononcé, de Gaulle est un « bradeur » de l'Algérie comme Mendès France est accusé de l'être pour l'Indochine. Mais le premier étant militaire et ayant promis à l'armée et à la population d'Algérie, en 1958, de les soutenir, le terme de trahison apparaît davantage. Les vétérans sont souvent respectueux envers « l'homme du 18 juin », le libérateur de la France et fondateur de la V<sup>e</sup> République ; donc ce terme est rarement écrit. Il est davantage prononcé ou suggéré en entretien. Alexis Arette, en polémiste, parle de lui comme du « Super Boudarel de Colombey-les-deux-Eglises (qui, en Algérie, NDA) avait décidé de capituler aussi bien qu'il le fit à Douaumont<sup>6706</sup> ».

A l'inverse, André Laperle est resté légaliste, plus par discipline et par réalisme, en 1961, que sur la méthode. Il se souvient, d'ailleurs, avoir été approché pour participer à deux putschs en sautant sur la Métropole, en 1958 et en 1961 :

« On a aussi failli venir sur la France, pour le putsch. Ça a été une sacrée affaire parce que politiquement, on a été mouillé ! Moi à Madagascar (en 1958, NDA), on me demande de tout faire pour que de Gaulle revienne au pouvoir en France, et ensuite en Algérie (en 1961, NDA), on me demande de tout faire pour foutre De Gaulle dehors ! Heureusement je n'ai pas marché ! A ce moment, j'ai même eu un surnom “le petit charlot”, parce que j'étais “pour Charles de Gaulle” ! Je n'étais pas particulièrement pour de Gaulle, je n'étais pas d'accord pour ce qu'il faisait, mais non, de toute façon on l'avait dans le dos<sup>6707</sup> ! »

---

<sup>6702</sup> Pierre Journoud, *op. cit.*, pp. 47 et 51.

<sup>6703</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>6704</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>6705</sup> Charles-Robert Ageron (dir), *Brazzaville Janvier – février 1944. Aux sources de la décolonisation*, actes du colloque organisé par l'Institut Charles de Gaulle et l'IHTP, Paris, Plon, 1988, 384 p.

<sup>6706</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *op. cit.*

<sup>6707</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

Aujourd'hui, une partie des témoins pensent qu'il fallait arrêter la guerre en Algérie mais estiment qu'elle était gagnée et que c'est un nouveau gâchis après l'Indochine, puisque de grands officiers<sup>6708</sup> ont dû démissionner ou ont vu leur carrière brisée, comme, entre autres, Hélié de Saint Marc, Pierre Tourret, Bernard Cabiro et Pierre Guillaume. Les anciens parachutistes, en particulier, considèrent que c'est la responsabilité directe d'un de Gaulle qu'ils ne portent pas toujours dans leur cœur. Après ce conflit, et jusqu'en 1969, de Gaulle ne commémore aucun événement lié à la guerre d'Indochine, ne fait pas aucun geste envers les anciens combattants. Les commémorations concernent les deux guerres mondiales, la Libération de la France et la résistance, omniprésentes.

En outre, des anciens d'Indochine n'ont pas manqué de souligner que sa loi d'amnistie du 18 juin 1966 « portant amnistie de tous les crimes commis en liaison avec les événements consécutifs à l'insurrection vietnamienne » a permis à des déserteurs du CEFEO et de Français « compromis avec la RDV » de rentrer en Métropole, en particulier Georges Boudarel. Il est d'ailleurs rare qu'ils soulignent dans le même temps le travail d'amnistie pénale prises par trois lois, pour faire un équilibre politique, du 23 décembre 1964, du 17 juin 1966 et du 31 juillet 1968, pour les militants de l'OAS et de l'Algérie française.

De Gaulle ne laisse aucune empreinte dans la mémoire combattante collective de la guerre d'Indochine, mais les années 1960 voient émerger deux éléments de mémoire d'Indochine : une politique monumentale, que signale Rémi Dalisson<sup>6709</sup> et que soutient l'inamovible ministre des armées Pierre Messmer, ainsi que la poursuite de la carrière des anciens d'Indochine. En 1958, le général de Gaulle remplace le chef d'état-major des armées Henri Lorillot qui a commandé en Indochine le 2<sup>ème</sup> REI puis le secteur de l'Annam par Paul Ely, ancien chef du CEFEO en 1954-1955. Mais aucun de ses successeurs n'a fait l'Indochine. Se méfie-t-il des officiers « marqués » par ce conflit ? Par contre, les chefs d'état-major de l'armée de terre Louis Le Puloch et Emile Cantarel, de 1962 à 1971, y ont servi. L'état-major particulier du président de la République voit passer à sa tête beaucoup d'anciens d'Indochine : le général de Beaufort (commandant de l'opération *Atlante* en 1954), Dodelier (commandant de groupe mobile, de l'opération *Lorraine*), le général d'aviation Gabriel Gauthier, le vice-amiral Jean Philippon et le général Lalande, ancien chef du secteur *Isabelle* à Dien Bien Phu. Ce conflit, aux yeux du chef d'état, ne dessert donc pas leur carrière de tous les vétérans du conflit et ne les empêche pas d'arriver aux responsabilités.

Dans la lignée des présidents peu sensibles aux mémoires combattantes, il faut citer Georges Pompidou, second président de la V<sup>e</sup> République de 1969 à 1974. C'est une personnalité complexe qui inaugure l'arrivée au pouvoir des hommes politiques qui n'ont pas combattu pendant la

---

<sup>6708</sup> Pour eux, les « grands chefs » sont davantage les lieutenants, capitaines et commandants qui ont fait l'Indochine et l'Algérie que les généraux.

<sup>6709</sup> Rémi Dalisson, *op. cit.*, pp. 253-254.

Première guerre mondiale, ni émergé grâce à la résistance, portée aux nues depuis 1945 ; d'où un président « mal à l'aise avec cette mémoire »<sup>6710</sup> et avec les mémoires des conflits en général. Combattant de la bataille de France en mai-juin 1940, décoré de la croix de guerre, il n'est pas militaire mais professeur de lettres et n'a pas participé à la résistance. Promu par le général de Gaulle, il ne laisse pas son nom à une quelconque politique mémorielle. Non qu'il soit hostile à l'histoire ou au passé. Mais il a pour objectif l'unité nationale, le consensus et veut préparer le pays à l'avenir sans se laisser freiner par un passé source de divisions. Cette méfiance se révèle à l'occasion du tollé suscité par la grâce partielle accordée en 1971 à Paul Touvier. Sa justification fait de la conférence de presse du 21 septembre 1972 à l'Élysée, un moment fort qui explique sa réticence à une politique mémorielle pouvant affecter l'unité nationale :

« Notre pays, depuis un peu plus de trente ans, a été de drame national en drame national. Ce fut la guerre, la défaite et ses humiliations, l'Occupation et ses horreurs, la Libération, par contrecoup l'épuration et ses excès, reconnaissons-le, et puis la guerre d'Indochine, et puis l'affreux conflit d'Algérie et ses horreurs des deux côtés, et l'exode d'un million de Français chassés de leurs foyers et du coup l'OAS et ses attentats, ses violences, et par contrecoup la répression. [...]. Allons-nous éternellement entretenir saignantes les plaies de nos désaccords nationaux ? Le moment n'est-il pas venu de jeter le voile, d'oublier ces temps où les Français ne s'aimaient pas et même s'entretuaient ? [...]. Je le dis par respect de la France<sup>6711</sup>. »

La guerre d'Indochine faisant partie des grands drames de l'histoire sources de polémiques, de désunion, le président l'oublie volontairement pour éviter de parler sans cesse des périodes *qui fâchent* la société, c'est-à-dire les périodes de défaite, l'occupation en premier lieu, les guerres décoloniales, en particulier et le risque de guerre civile qu'a représenté la guerre d'Algérie. Georges Pompidou veut oublier ces périodes et ne plus en parler. Les politiques mémorielles sont donc au plus bas. Un an après la mort du général de Gaulle, ce discours étonne, scandalise et va à l'encontre du travail d'historien. Autant dire que ce président n'a laissé aucune trace chez les anciens d'Indochine.

### 3.1.2.2 A partir de 1980, la lente formation d'une politique mémorielle

« Quand il est arrivé, les ex-prisonniers du camp 113, une cinquantaine, se sont levés et sont partis. Il nous semblait plein de morgue, il ne regardait personne, il ne répondait pas au salut des officiers, Moi si je n'avais pas été invité, je serais parti aussi<sup>6712</sup>. » (Guy Gantheret parlant de François Mitterrand à Fréjus, 1993).

La guerre d'Indochine devient un véritable sujet pour la politique mémorielle de l'État dans les années 1980, par l'action de deux présidents de la République très différents de leurs deux prédécesseurs. Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand ont été en désaccord sur presque tous les sujets sociaux et économiques mais ils ont nourri la mémoire publique de ce conflit.

---

<sup>6710</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>6711</sup> Georges Pompidou, Conférence de presse à l'Élysée, 21 septembre 1972. En ligne : <https://www.Georges-pompidou.org/Georges-pompidou/portail-archives/conference-presse-du-21-septembre-1972> (consulté le 19 juillet 2021 et le 21 juillet 2022).

<sup>6712</sup> Entretien avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

Pourtant leur évocation est rare de la part des anciens d'Indochine, qui préfèrent de très loin se souvenir de l'action de Jacques Chirac. Le premier, élu de 1974 à 1981 et le second, de 1981 à 1995, auraient pu avoir un désintéret total pour les mémoires de la guerre d'Indochine dans le sillage d'un de Gaulle et d'un Pompidou, méfiants envers une mémoire d'Indochine négative et potentiellement source de tensions. Ils sont pourtant à la base d'une politique mémorielle de l'État orientée sur ce conflit que, paradoxalement, les anciens d'Indochine ne sont pas tous prêts à reconnaître. Quelles actions ont-ils engagés pour mettre la guerre d'Indochine à l'honneur ? Pourquoi n'ont-ils pas laissé un souvenir positif auprès des anciens d'Indochine ?

Le souvenir que peuvent garder les anciens combattants de Valéry Giscard d'Estaing, ce jeune président de la République de 48 ans en 1974, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale pour quelques mois de campagne d'Allemagne en 1945, pourrait se limiter à la gestion des manifestations des appelés en 1974-1975 et à sa suppression de la commémoration du 8 mai 1945. Mais il a également, certes tardivement, engagé la politique mémorielle de la guerre d'Indochine en 1980. Les vétérans des guerres décoloniales lui savent gré d'avoir mis fin à « l'agitation » qui secoue l'armée en 1974-1976, du moins, celle provoquée par les revendications d'appelés dans des comités de soldats. Le début des années 1970 est marqué, dans le sillage de mai 1968 et de la médiatisation de la guerre du Vietnam, par des prises de position très antimilitaristes émanant de mouvements étudiants, de partis de gauche (PSU, LCR), qui réclament des droits pour appelés, notamment dans une représentation syndicale et le maintien des sursis pour les étudiants avant leur incorporation. Le président Giscard d'Estaing fait un « coup médiatique » en nommant Marcel Bigeard au Secrétariat d'état à la Défense en février 1975 pour apaiser les tensions et « remettre de l'ordre ». L'amitié entre ces deux personnages ne se démentira pas et Bigeard commence une seconde carrière, dans ce qu'il appelle « la jungle », c'est-à-dire le monde politique<sup>6713</sup>.

VGE nomme également aux commandes militaires des généraux passés par l'Indochine. Si les chefs d'état-major des armées Guy Méry (1975-1980) et Claude Vanbremeersch (1980-1981) ont fait, l'un un séjour et le second deux séjours, en grande partie en état-major, Jeannou Lacaze (1981-1985) a combattu dans la légion. Les chefs d'état-major de l'armée de terre Jean Lagarde (1974-1980) et Jean Delaunay (1980-1983), ceux de la marine Albert Joire-Noulens (1974-1976) et Jean-René Lannuzel (1976-1982) y ont également commandé une unité. Jamais un président n'aura nommé autant d'anciens combattants d'Indochine aux postes importants de l'armée française. Certes, une grande partie des généraux et amiraux de cette génération y ont fait au moins un séjour au nom du tour de départ ; ce n'est toutefois pas le cas de tous. Nombre de chefs d'état-major des armées comme Charles Ailleret, Michel Fourquet, François Maurin, n'y ont pas mis les pieds ; idem pour des personnalités de la guerre d'Algérie comme le colonel Antoine Argoud et le général

---

<sup>6713</sup> Cf. *infra*, p. 1701.

Edmond Jouhaud. Par contre, les polémiques d'un hommage au maréchal Pétain à Douaumont en 1976 et d'un dépôt de gerbes sur sa tombe en 1978<sup>6714</sup>, et la suppression de la commémoration du 8 mai 1945, en 1975, ont terni durablement son image auprès des associations d'anciens combattants en général. Il a voulu, non pas en effacer la mémoire, mais réduire un nombre de fêtes nationales au 14 juillet et au 11 novembre. Cela dresse contre lui, la quasi-totalité de la classe politique et une majeure partie de l'opinion.

Mais il faut surtout rappeler son rôle décisif dans le point de départ d'une politique d'hommage officiel de l'État envers les combattants d'Indochine. Le 8 juin 1980, sans que cette date aient une signification particulière<sup>6715</sup>, il fait transférer les restes d'un soldat inconnu de la guerre d'Indochine au cimetière de Notre-Dame de Lorette, dans le Pas-de-Calais. Le conflit indochinois dispose donc de son premier lieu de mémoire, bien qu'il soit partagé avec les autres conflits. C'est, pour Rémi Dalisson, « une cérémonie de guerre ponctuelle ». Elle vient trois ans après celle concernant la guerre d'Algérie que la guerre d'Indochine avait pourtant précédée. Mais les conséquences de la première sur la société, la masse d'anciens combattants d'Algérie et leur potentiel de pression supérieur à celui des anciens d'Indo, ont joué dans cet ordre d'apparition. C'est un moment solennel, voulu par le président, qui réunit des personnalités civiles et militaires dans la cour d'honneur des Invalides la veille, le 7 juin 1980. La pierre fondatrice de cette politique de mémoire d'Indochine est un discours qui préfigure ceux de Jacques Chirac et de plusieurs chefs d'État et de gouvernements, à savoir la défense héroïque de « la plus grande France » à l'égal des autres conflits du XX<sup>e</sup> siècle, qui referme « la page glorieuse »<sup>6716</sup> de la conquête coloniale. Même si la cérémonie est peu suivie d'effets et vise également, en période pré-électorale des présidentielle de 1981, à se concilier un monde combattant assez hostile, cette initiative attendue depuis vingt-cinq ans a le mérite d'inaugurer une nouvelle période dans la mémoire officielle de la guerre d'Indochine. Rémi Dalisson estime que « la question indochinoise devient alors (grâce à cette cérémonie, NDA) une grande cause nationale que chaque gouvernement, à défaut de l'opinion, défend »<sup>6717</sup>. La qualification de « grande » paraît toutefois excessive.

Il est difficile de savoir précisément pourquoi cette initiative est tardive dans son septennat, pourquoi elle vient après celle concernant les combattants d'Algérie et quelles étaient les motivations profondes du président d'alors. Je le lui ai demandé, par courrier, de manière moins tranchée ; il m'a aimablement répondu en m'a envoyant lire ses *Mémoires* qui, d'ailleurs,

---

<sup>6714</sup> Chaque président qui s'y est risqué a rencontré l'opposition d'associations, combattantes ou non, liées aux mémoires de la résistance et de la Shoah : de Gaulle en 1968, Pompidou en 1973, VGE en 1978, Mitterrand en 1984 et de 1986 à 1993.

<sup>6715</sup> Elle l'est devenue comme référence pour le choix de la date de la journée annuelle d'hommage aux combattants d'Indochine, chaque 8 juin.

<sup>6716</sup> Valéry Giscard d'Estaing, Message aux armées de M. Valéry Giscard d'Estaing à l'occasion des cérémonies en l'honneur du soldat inconnu d'Indochine, à Paris, Cour des Invalides, le 7 juin 1980, texte intégral sur le site « Vie publique.fr ». En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/133579-message-aux-armees-de-m-valery-giscard-destaing-loccasion-des-cerem> (adresse écourtée sur Internet ; consulté la dernière fois le 21 juillet 2021 et le 21 juillet 2022).

<sup>6717</sup> Rémy Dalisson, *op. cit.*, p. 255.



n'évoquent pas ce point. L'évocation du rôle de Valéry Giscard d'Estaing dans la mémoire des guerres a rencontré peu d'intérêt par la suite dans l'historiographie du conflit malgré ce geste initiatique. Toute différente est l'analyse du rôle de son successeur.

Si le troisième président conserve une place minime dans le souvenir des anciens d'Indochine, son successeur, François Mitterrand est, avec Jacques Chirac, le plus évoqué dans les questionnaires et les entretiens des vétérans contactés. Mais pour des raisons très diverses. Les commentaires le concernant ne sont que rarement à son avantage, quelle que soit la valeur de sa politique mémorielle, laquelle a pourtant changé la manière dont l'État traite la mémoire de la guerre d'Indochine et ses acteurs, en particulier, les prisonniers français de la RDV. François Mitterrand a marqué son temps dans bien des domaines, tout d'abord par sa longévité à la tête de l'État, sur deux septennats, quatorze ans au pouvoir. Mais ce sont essentiellement l'appréciation de son passé, sa couleur politique et le rôle de son premier ministre de cohabitation Jacques Chirac au pouvoir qui ont marqué les esprits des vétérans, plus que ses initiatives personnelles.

Il faut rappeler que ce personnage politique a, comme Pompidou, combattu en 1940. Blessé, il y est fait prisonnier et s'évade de son camp de prisonnier en décembre 1941. Devenu fonctionnaire de l'État de Vichy au service des prisonniers de guerre, il entre en résistance en juin 1942, maintenant sa première activité comme une couverture. Il est l'un des rares hommes politiques de premier plan à avoir obtenu à la fois, la Francisque, décoration de Vichy, la médaille de la résistance et la croix de guerre 39-45. C'est dire la complexité du personnage et la méfiance qui s'attache à lui. Il est nommé ministre des anciens combattants en 1945, poursuit une carrière ministérielle sous la IV<sup>e</sup> République avant de devenir le principal opposant des présidents de la V<sup>e</sup> République, avant son élection, le 10 mai 1981. Tout ce passé pèse lourd dans l'esprit de bien des anciens d'Indochine.

A ma question concernant, au mieux la méfiance, au pire l'hostilité voire la haine, vouées par bien des anciens d'Indochine à son égard, l'un des témoins m'a répondu, comme une évidence : « Mais parce que c'était un anticolonialiste ! ». Cette position d'appartenance à une « gauche anticolonialiste » et « tiers-mondiste » doit toutefois être nuancée. François Mitterrand ne s'oppose pas frontalement à la politique indochinoise suivie, donc à la poursuite du conflit, comme Mendès France en 1950. Au sein de l'hétérogène formation centriste de l'UDSR<sup>6718</sup>, entre le MRP et la SFIO, il participe à plusieurs gouvernements dont celui du chef de file de son parti René Pleven, qui le nomme, en 1950-1951, ministre de l'Outre-Mer. Certes, il critique les répressions dans les colonies, le système colonial persistant et dialogue avec le Rassemblement Démocratique d'Houphouët - Boigny mais c'est tardivement en 1953, le 23 novembre, élu président de l'UDSR, qu'il demande un cessez-le-feu en Indochine contre Pleven, son rival, qui y est favorable. En

---

<sup>6718</sup> Où l'on retrouve, au départ, de nombreux gaullistes comme René Pleven, Jacques Vendroux, Pierre Clostermann et même, un temps, Michel Debré.

novembre 1954, ministre de l'intérieur dans le gouvernement Mendès France, duquel il s'est rapproché<sup>6719</sup>, il réaffirme avec force l'autorité de la France en Algérie (tous deux affirment « L'Algérie, c'est la France »<sup>6720</sup>) et va jusqu'à parler de guerre contre les rebelles algériens, à l'Assemblée, le 12 novembre 1954. Il n'en n'a pas moins une réputation de « bradeur d'empire » comme son chef de gouvernement. La droite le considère comme tel, un *décolonisateur*, les centristes comme un ambitieux qui a trahi Plevin et le PCF comme un *colonialiste* belliqueux. C'est sa volonté d'éviter les tortures et de réformer la police d'Algérie qui lui aliène les députés pieds-noirs et précipite la chute du gouvernement. Par la suite, ministre de la Justice du gouvernement Guy Mollet, il applique sans faillir les décisions de condamnation à morts de militants algériens du FLN et des militants français du PCA. Il n'admet que tardivement la logique de l'indépendance de l'Algérie, témoigne au procès Salan et lui sert la main. On le voit, un parcours sinueux à son image, moins tranché que ce qu'en pensent beaucoup de vétérans des guerres de décolonisation, motivé par la confrontation entre ses opinions sur la nécessaire évolution de la colonisation grâce à l'Union française, la solidarité gouvernementale, et la volonté d'arriver à la présidence du conseil. Son antigauillisme viscéral sous la V<sup>e</sup>, son opposition à la constitution de 1958, puis son alliance avec le PCF lors du programme commun de 1972 à 1978, enfin le choix de ministres communistes dans les gouvernements Mauroy de 1981 à 1984 donnent l'image d'une alliance inconditionnelle avec un parti honni du monde combattant. Enfin, son attitude personnelle, hiératique accompagnée d'une parole souvent cinglante donne aux interlocuteurs déjà opposés à ses idées le sentiment d'une arrogance, voire d'un mépris manifeste à leur égard. La méfiance était-elle mutuelle entre François Mitterrand et les anciens combattants ? Elle est naturelle chez un président qui se méfie des groupes de pression, quels qu'ils soient. Les associations combattantes concernées par l'Indochine, pour apolitiques qu'elles soient officiellement, ne penchent pas à gauche, ne serait-ce que par leur hostilité au communisme. Mais il leur a donné des gages qui n'ont pas du tout plu aux militants de son propre parti, ne serait-ce qu'en amnistiant les généraux et officiers putschistes de 1961 par la loi du 23 novembre 1982, par laquelle ils retrouvent leurs droits. Jean Guisnel explique qu'elle était l'une des promesses du candidat Mitterrand pour obtenir, en 1981, le soutien électoral de nombre de rapatriés<sup>6721</sup>. Il s'est assuré les voix d'une partie du monde

---

<sup>6719</sup> Mendès France préface son livre *Aux frontières de l'Union française* qui juge inévitable la fin d'une guerre coûteuse et le départ de la France. François Mitterrand, *Aux frontières de l'Union française, Indochine – Tunisie*, Paris, Julliard, 1953, 220 p. ; p. 98.

<sup>6720</sup> Discours de M. François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, à l'Assemblée nationale », 12 novembre 1954, dans Michel Mopin, *Les grands débats parlementaires de 1875 à nos jours*, Paris, La Documentation française, 1988, 548 p.

<sup>6721</sup> Par l'intermédiaire du président de l'association « Le Recours », Jacques Roseau. Raoul Salan incite ses amis à voter Mitterrand au 2<sup>e</sup> tour, ce qu'il fait lui-même. Jean Guisnel, Mitterrand paie sa dette : l'amnistie des généraux putschistes », dans *Histoire secrète de la Ve République*, 2007. En ligne : <https://www.cairn.info/histoire-secrete-de-la-ve-republique--9782707153500-page-100.htm> (Consulté le 22 juillet 2021).

combattant au second tour par son souhait de rétablir la commémoration du 8 mai à son arrivée au pouvoir, ce qu'il réalise en septembre 1981<sup>6722</sup>.

Il a également mené des opérations extérieures, au Tchad (Opérations *Manta* en 1983-1984 et *Servier* en 1986), ou ailleurs, et envoyé des forces armées dans la guerre du Golfe en 1990-1991 ; des occasions au cours desquels il a rendu hommage aux forces armées. Son déplacement au Liban à la suite de l'attentat dit « du Drakkar » du 23 octobre 1983 et à Sarajevo en 1992 ont été appréciés. Comme ses prédécesseurs, il a pu compter sur des chefs d'état-major souvent anciens d'Indochine comme les généraux Lacaze en 1981-85 et Schmitt en 1987-1991, les CEMAT René Imbot et Gilbert Forray. Il signe les premiers rapatriements des corps de soldats restés en Indochine en 1986 et l'érection de la nécropole nationale de Fréjus, le *Mémorial des guerres en Indochine*. Son voyage officiel au Vietnam en février 1993 est le premier d'un président français. Il se rend à Dien Bien Phu avec le général Schmitt et Pierre Schoendoerffer et apparaît ému lors de sa visite de l'ancien champ de bataille : « François Mitterrand se recueillit ensuite, visiblement ému, pendant quelques minutes. Il ne fit aucun commentaire<sup>6723</sup>. » Enfin, en 1989, grâce à l'intermédiaire de Jean-Paul Huchon et l'aide de Michel Charasse, la loi n°89-1013 du 31 décembre 1989 crée un statut de *prisonnier du Vietminh* pour ceux qui ont connu les camps de la RDV de 1945 à 1954, que l'ANAPI réclamait depuis 1985. Cette loi, moralement et financièrement est essentielle dans le processus mémoriel de ce conflit.

Son bilan en faveur des mémoires combattantes d'Indochine est impressionnant, mais la rancune n'est pas retombée chez tous les vétérans. Années après années, au fil de ses discours à l'Assemblée nationale et surtout de ses livres, Marcel Bigeard tire à boulets de plus en plus rouges sur les « socialo-communistes » au pouvoir et sur un président Mitterrand qu'il déteste. Il va même, dans ses mémoires, jusqu'à critiquer la possible ambition des généraux qui servent successivement des ministres de la Défense de gauche puis de droite : « Certains généraux vont louvoyer dans les hautes sphères du pouvoir, quel que soit le gouvernement. [...]. Est-ce bien respecter la fidélité de la brousse ?<sup>6724</sup>. » Il refuse d'aller avec lui en délégation officielle au Vietnam, en 1993. Servir de double caution au régime communiste qu'il hait et à un président qu'il a « toujours combattu ». Il ajoute : « Mitterrand prend plutôt mal mon refus. » La visite partage d'ailleurs le monde combattant. L'inauguration du Mémorial de Fréjus est l'occasion de comprendre cette rancœur qui se poursuit à son encontre. Guy Gantheret est choqué par son retard lors de la cérémonie (habitude de longue date du personnage), l'arrogance qu'il lui prête et le fait que, comme ses prédécesseurs, il n'ait pas empêché, en tant que ministre de l'intérieur, les actions des opposants au conflit à Marseille, qui pèsent sur les mémoires de beaucoup de soldats du CEFEO :

---

<sup>6722</sup> Serge Barcellini, « 8 mai 1945 », dans François Marcot (dir), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Robert Laffont, 2006, 1198 p. ; p. 995-1006.

<sup>6723</sup> Lettre de Maurice Schmitt à Pierre Journoud, 2 février 2003, dans Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 379.

<sup>6724</sup> Marcel Bigeard, *De la brousse à la jungle*, op. cit., pp. 164-165.

« Le mémorial de Fréjus a été inauguré par le président Mitterrand qui est arrivé en retard de deux heures en plein soleil d'ailleurs. Quand il est arrivé, les ex-prisonniers du camp 113, une cinquantaine, se sont levés et sont partis. Il nous semblait plein de morgue, il ne regardait personne, il ne répondait pas au salut des officiers, Moi si je n'avais pas été invité, je serais parti aussi. Quand il est reparti, personne ne s'est levé. Il était ministre de l'Intérieur quand la CGT nous lançait des pavés à Marseille<sup>6725</sup>. »

Cette rancune est toujours présente. Son parcours et ses positions sur la guerre d'Indochine ne traduisent pas un franc et durable anticolonialisme comme je l'ai entendu dans la bouche de plusieurs témoins, même si ses discours ont pris une tournure bien plus « gauchiste » à partir de 1971. Il a réalisé une politique mémorielle qui ne pouvait que satisfaire les associations et les vétérans, en particulier la loi de 1989. Personne avant lui n'avait accepté d'entrer dans cette partie dramatique des mémoires combattantes. Ces deux présidents de la période post-gaullienne ont, par conséquent, marqué la politique mémorielle de ce conflit en l'instituant. Mais c'est Jacques Chirac qui, de tous les chefs d'État ou de gouvernements depuis 1954, recueille tous les « suffrages » des anciens d'Indochine, pour avoir répondu à leurs attentes.

### *3.1.2.3 Jacques Chirac, un président qui hisse la guerre d'Indochine au niveau d'une politique mémorielle appréciée du monde combattant*

« Il est indéniablement du sérail militaire. Il s'y sent chez lui. » (Pierre Servent)

Jacques Chirac, premier ministre en 1986, construit une politique mémorielle de la guerre d'Indochine qui va durer presque vingt ans et atteindre son apogée, en 2004-2005. Non qu'elle soit terminée, puisque la journée d'hommage aux combattants morts en Indochine revient chaque 8 juin depuis 2005. Jamais plus les anciens d'Indochine ne se sentiront, jusqu'à ce jour, autant compris et respecté que par ce personnage. Après lui arrive une génération de présidents – de dirigeants – qui n'ont pas vécu de guerre et pour lesquels une mémoire combattante est juste un livre ou un entretien. Cela joue probablement un rôle dans leur moindre implication auprès des vétérans d'Indochine. C'est la raison pour laquelle le passage au pouvoir de Jacques Chirac est décisif pour le temps mémoriel du début du XXI<sup>e</sup> siècle, pour les mémoires d'Indochine comme pour celles de la Shoah (reconnaissance de la responsabilité de l'État français) en 1995 et de l'Algérie (journée d'hommage du 5 décembre en 2002, journée d'hommage aux Harkis le 25 septembre 2001). Cette période représente l'apogée des bonnes relations entre le pouvoir et le monde combattant, mais aussi, dans le même temps, « l'inflation des commémorations »<sup>6726</sup>.

La carrière militaire de Jacques Chirac, intéressé dès l'enfance par la « chose militaire », n'est pas le résultat d'un engagement ou d'une mobilisation comme ses prédécesseurs mais de son service militaire en Algérie. Elève de l'ENA, il suit une formation d'officier de cavalerie à Saumur

---

<sup>6725</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>6726</sup> Serge Barcellini, « Les journées commémoratives nationales en proie à l'inflation », dans Jean-Pierre Rioux (dir), *Nos embarras de mémoire*, Panazol, Lavauzelle, 2008, 204 p. ; pp. 139-163.

en 1955, est volontaire pour l'Algérie l'année suivante et est affecté en avril 1956 dans les Chasseurs d'Afrique. Sous-lieutenant puis lieutenant au 6<sup>ème</sup> RCA, il tient un poste dans l'ouest algérien, est légèrement blessé et termine son temps en juillet 1957. Pierre Servent rappelle que :

« Son mental et sa psychologie ont été forgés par l'expérience de la guerre et par sa vie de jeune chef de peloton en Algérie. [...]. L'ancien maire de Paris est un fana - mili, colonel de réserve de l'arme blindée cavalerie (ABC), ORSEM (officier de réserve spécialiste d'état-major), ancien sous-lieutenant décoré au feu en Algérie. [...]. Il est indéniablement du sérail militaire. Il s'y sent chez lui<sup>6727</sup>. »

Il garde d'ailleurs en privé un langage et un état d'esprit plutôt militaires. Cela ne peut que le rendre sympathique au regard du monde combattant. Il n'a jamais eu de ministère qui lui permette de le prendre en charge. Jusqu'à son accession au pouvoir à l'élection présidentielle de 1995, sa liberté d'initiative est bridée par le fait que la Défense nationale est une « chasse gardée du président ». Toutefois, la situation inattendue de premier « Premier ministre de cohabitation » nommé par François Mitterrand en 1986, lui donne une certaine marge de manœuvre. Ainsi imprime-t-il sa marque sur le transfert des corps identifiés des soldats français d'Indochine, officialisé par les accords du 2 août 1986 après cinq ans de négociation. Le gouvernement vietnamien ne veut plus gérer les cimetières, depuis le début des années 1980, qui doivent être détruits pour favoriser l'essor urbain du Vietnam. La procédure est complexe. 24 500 sépultures ont pu être transférées en 1986 et 1987 depuis des cimetières du Sud-Vietnam et de Hanoi, ce qui exclut de la liste ceux de Dien Bien Phu et des camps de prisonniers détruits, l'un par les combats et l'autre par le temps. C'est le président Mitterrand qui prononce aux Invalides, le 11 octobre 1986 le discours « d'accueil »<sup>6728</sup> des corps mais pour le monde combattant, c'est Jacques Chirac qui en est le maître d'œuvre. Quelques années plus tard, le 16 février 1993, pour l'inauguration du Mémorial de Fréjus, la situation se répète mais là encore, chacun sait que c'est Jacques Chirac qui en a posé la première pierre le 19 janvier 1988.

À partir de 1995, il dirige une action mémorielle très variée, qui va durer dix ans. Pour ce qui concerne l'Indochine, jamais un président n'ira aussi loin pour valoriser les mémoires combattantes. Est-il sensible à une série d'actions de lobbying du monde combattant ou pense-t-il avec sincérité que les anciens combattants ont droit à davantage droit au respect et à la considération par l'action mémorielle de l'État ? Sa formation et ses confidences laissent à penser que cette dernière raison est la bonne mais l'homme est resté secret jusqu'au bout. Préfaçant les mémoires de Jean-Jacques Beucler en 1991, il évoque sans fard « la tragédie indochinoise avec son cortège d'erreurs politiques et militaires, aujourd'hui bien connues », l'engagement des officiers qui « avec la conscience secrète que la France perdra l'Indochine [...] s'y dépenseront courageusement, risquant

---

<sup>6727</sup> Pierre Servent, *Les présidents et la guerre 1958-2017*, Paris, Perrin, 2017, 448 p. ; pp. 231-297. En ligne : <https://www.cairn.info/les-presidents-et-la-guerre--9782262043230-page-231.htm> (consulté le 23 juillet 2021 et le 22 juillet 2022).

<sup>6728</sup> Cf. *infra*. Annexes 9, pp. 1894-1895.

leur vie », tués, blessés, « où pire, victimes de véritables “lavages de cerveaux” dans l’horreur des camps de concentration – de rééducation, dit-on – du Viet-Minh »<sup>6729</sup>.

Pendant vingt ans, à partir de 1985, grâce à la proximité intermittente des associations avec le pouvoir politique, leurs demandes vont conduire à un lobbying dispersé mais répété qui aboutit à la satisfaction de leurs souhaits en 1989, puis en 2004-2005. Ces deux dates représentent l’acmé de la politique mémorielle de l’Indochine qui se confond, dans une certaine mesure avec celle du président Chirac lui-même, avant toute une série de « calamités » qui vont affecter sa fin de mandat<sup>6730</sup>. L’anniversaire (décennale) de Dien Bien Phu, en 2004, est l’occasion d’un hommage ciblé et attendu.

L’approche du cinquantenaire de Dien Bien Phu, le 7 mai 2004 est marqué par une intense période d’ouvrages historiques et de témoignages autobiographiques sur tout ou partie du conflit, et en particulier sur cette bataille emblématique. Est-ce un regain d’intérêt des écrivains combattants et des historiens motivés par la prise de conscience du temps qui s’écoule sans avoir fait un travail d’analyse suffisant, l’occasion de réaliser un coup commercial ou le signe d’un tropisme historique sur une bataille hors normes ?

L’hommage de l’État doit être une réussite. Jacques Chirac dispose de ministres qui ont su faire leur place ; ceux de la Défense, Michèle Alliot-Marie, et des anciens combattants, Hamlaoui Mekachera, qui restent en place cinq années de 2002 à 2005, et gardent d’excellents contacts avec le monde combattant. Il accède aux demandes successives des associations combattantes, en particulier celle du général de Biré, président de l’association nationale des combattants de Dien Bien Phu, qui espère à cette occasion un geste d’ampleur de la part du président. En effet, aucun président, jusque-là, n’a jugé bon de participer à la commémoration d’une telle défaite. Toutefois, Hugues Tertrais note « une polémique feutrée » d’une « active minorité » qui refuse de laisser des autorités politiques, célébrer leur « trahison » de 1954 après une période d’oubli<sup>6731</sup>. L’hommage officiel se tient aux Invalides le 7 mai 2004 où convergent plusieurs centaines d’anciens de Dien Bien Phu, pour écouter un discours teinté d’héroïsme et de reconnaissance de l’État qui satisfait les associations combattantes. La présence de l’ambassadeur du Vietnam donne à cette cérémonie une couleur de double réconciliation, de la France avec le Vietnam, de l’État envers les anciens combattants ainsi réhabilités. La décoration de personnalités comme Geneviève de Galard, élevée au rang de commandeur de la légion d’honneur, renforce ce sentiment de reconnaissance. Le discours présidentiel émeut les anciens d’une bataille qui n’est plus, dans la parole officielle, une simple défaite.

---

<sup>6729</sup> Jean-Jacques Beucler, *Mémoires d’un ancien ministre*, op. cit., préface de Jacques Chirac, p. 11.

<sup>6730</sup> L’année 2005 est marqué par la victoire du « non » à la constitution européenne, son AVC qui le diminue et l’inquiète, le choix de Londres et non de Paris pour les JO de 2012, et de violentes émeutes en banlieue.

<sup>6731</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 387.

L'année suivante, la décision d'instaurer une journée nationale d'hommage aux morts pour la France en Indochine est elle-aussi, l'aboutissement d'un long travail de lobbying. Elle apparaît, au regard de l'État, comme le sommet de sa politique mémorielle en faveur du monde combattant. L'idée de cette journée d'hommage n'est pas nouvelle. Elle est un sujet de propositions depuis 1990. Le sénateur centriste Claude Huriet, qui vient de siéger dans la commission des Affaires Sociales pour étudier et officialiser le projet de loi sur le statut des prisonniers français de la RDV en décembre 1989, va plus loin et pose une question écrite publiée le 15 mars 1990 au secrétaire des Anciens Combattants, transmettant « le souhait formulé par de très nombreux anciens combattants d'Indochine de voir instaurer une journée de commémoration en hommage à leurs compagnons morts en Indochine ». André Méric répond que prendre une journée de commémoration est compliqué, ne serait-ce que pour mettre d'accord les anciens combattants sur une date, et que l'État leur rend déjà hommage à travers celui de 1986 lors du transfert des corps et par la construction de la nécropole de Fréjus :

« De très nombreuses associations ont déjà fait connaître leur intention d'organiser dans ce lieu des cérémonies du souvenir à des dates diverses : décembre (offensive sur Hanoi), mai (Diên Biên Phu). Cette diversité traduit la réalité de l'histoire de ces guerres. Le secrétaire d'État chargé des anciens combattants et des victimes de guerre n'envisage pas de fixer une date unique du souvenir. Il laisse à chaque association le soin de fixer les points forts du calendrier de notre mémoire<sup>6732</sup>. »

Mais à partir de 1995, ce projet cadre avec la volonté de Jacques Chirac de faire des journées commémoratives, le pilier d'une politique mémorielle qui apporte enfin aux vétérans la satisfaction d'être respectés à l'égal de leurs aînés des deux guerres mondiales et dont ils espèrent qu'elle réussira à populariser leur mémoire. Les commémorations ont toujours l'objectif, pour les autorités politiques comme pour les associations combattantes, de réunir la nation, de sensibiliser la société dans une communauté de pensée en faveur de ceux qui sont morts. Jacques Chirac a en Hamlaoui Mekachera un ancien combattant d'Indochine (ancien du 6<sup>ème</sup> RTA) et d'Algérie proche des associations par son sens du dialogue et parce qu'il est des leurs. Il leur laisse des initiatives et elles lui font confiance en retour. Ainsi, en 2004, leur laisse-t-il le soin de trouver une date consensuelle. Sa grande surprise est de voir des dirigeants comme André Laperle réussir dans cette tâche, avec la date du 8 juin, qui « circule » depuis plusieurs années. Comme Claude Huriet treize ans plus tôt, le sénateur Serge Mathieu relaie dans une question écrite le 9 octobre 2003, une demande de l'UFAC d'instaurer « une journée du souvenir de la guerre d'Indochine, le 8 juin ». La réponse du ministre est cette fois plus courtoise : « Cette demande, formulée par l'ensemble des associations d'anciens combattants d'Indochine, mérite assurément un examen attentif. Le secrétaire d'État aux anciens combattants a demandé qu'il soit procédé à son étude, afin qu'une réponse puisse leur être apportée prochainement ». Elle est argumentée et rappelle les cérémonies déjà organisées par l'État

---

<sup>6732</sup> Claude Huriet, Question écrite n° 08861 sur une Journée de commémoration des soldats morts en Indochine, Sénat, 9<sup>e</sup> législature, publiée dans le JO Sénat du 15/03/1990, page 533. Réponse du secrétaire d'État aux Anciens Combattants le 26 juillet 1990, publiée dans le JO du Sénat du 26/07/1990, page 1646. En ligne : <http://www.senat.fr/questions/base/2003/qSEQ031009347.html> (consulté la dernière fois, le 22 juillet 2022).

mais il promet d'autant plus de transmettre la demande qu'elle est déjà étudiée par les associations : « L'honorable parlementaire peut être assuré que le souvenir des anciens combattants d'Indochine est toujours honoré et que le secrétaire d'État aux anciens combattants, qui fait du devoir de mémoire l'une de ses priorités, entend bien veiller à ce que ni les combats d'Indochine ni ses combattants ne soient oubliés<sup>6733</sup>. » Le décret du 26 mai 2005 institue « une journée nationale d'hommage aux “morts pour la France” en Indochine, le 8 juin de chaque année<sup>6734</sup> ». Mais cette fois, c'est Michèle Alliot-Marie et Hamlaoui Mekachera qui président la cérémonie et tiennent un discours d'importance<sup>6735</sup> qui officialise la parole de l'État, sa reconnaissance. Jacques Chirac, dans le même temps, reçoit le secrétaire général du Parti communiste vietnamien, Nong Duc Manh, en visite officielle en France. Chaque 8 juin depuis 2005 fait constater l'absence de la parole présidentielle. Mais l'essentiel est atteint, la reconnaissance de l'État à l'égard des combattants d'Indochine.

Jacques Chirac a, par conséquent, compris et admis l'importance des reconnaissances accordées par l'État aux anciens combattants, des gestes et des paroles pouvant apaiser la rancœur de ne pas avoir été suffisamment écoutés et valorisés auparavant. Mais ce n'est pas une vraie reconnaissance sociale, la trace de leurs combats restant rare dans la mémoire collective de la société comme dans l'enseignement. Les subventions, des décorations ; des mots présidentiels ne suffisent pas toujours. Plusieurs témoins m'ont expliqué que, de toute manière, ces reconnaissances arrivaient trop tard pour ceux qui étaient partis avant « l'ère des commémorations » et n'effaceraient jamais ce qu'ils considèrent comme une longue occultation de leurs mérites. Le rétrécissement du monde combattant, par le nombre et celui de son importance sociale, les laissent amers, inquiets pour l'avenir. Or l'avenir leur donne en partie raison puisque de 2005 à 2018, hormis la journée de 8 juin et des promotions de décorations, les présidents ne montrent aucun intérêt manifeste pour la mémoire publique de ce conflit. Est-ce le retour de l'oubli de la part de l'État ?

#### *3.1.2.4 Depuis 2007, le retour de l'oubli mémoriel ?*

« Dien Bien Phu, n'intéresse plus guère, à première vue, qu'une poignée d'historiens et de diplomates, d'écrivains, de réalisateurs et de cinéastes, stimulés par les bataillons un peu plus nombreux d'amateurs d'histoire politique, coloniale et militaire – souvent les mêmes. » (Pierre Journoud)

Le départ du président Chirac, en 2007, marque une nouvelle période dans la politique mémorielle de la guerre d'Indochine. Le long silence présidentiel à leur propos apparaît alors, pour certains, comme une nouvelle occultation de leurs mémoires combattantes. 2007-2018 ressemble

---

<sup>6733</sup> Question écrite n° 09347 de M. Serge Mathieu (Rhône - UMP) publiée dans le JO Sénat du 09/10/2003, page 3013. Réponse du Secrétariat d'État aux anciens combattants, publiée dans le JO Sénat du 15/01/2004 - page 118. En ligne : <https://www.senat.fr/questions/base/2003/qSEQ031009347.html> (consulté la dernière fois, le 24 juillet 2021).

<sup>6734</sup> Décret n°2005-547 du 26 mai 2005 instituant une journée nationale d'hommage aux « morts pour la France » en Indochine, le 8 juin de chaque année. En ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/LEGITEXT000006051743/2021-06-06> (consulté la dernière fois le 24 juillet 2021).

<sup>6735</sup> Discours de Michèle Alliot-Marie le 8 juin 2005. Annexes n°12, p. 1910.



donc à la période 1954-1980 déjà évoquée. Pour d'autres, il s'agit surtout d'un conflit qui s'éloigne et dont la mémoire s'éteint progressivement, comme c'est le cas pour les guerres de 1870 ou les conquêtes coloniales. Mais il est un fait clair : les présidents Sarkozy et Hollande n'ont jamais directement et pleinement honoré les mémoires combattantes d'Indochine. Un président peut facilement se déconsidérer aux yeux du monde combattant. Un manque d'égard, un service militaire non effectué, une absence de paroles à leur égard. Toutefois cette période ne témoigne pas d'un oubli complet de leurs mémoires. La journée d'hommage du 8 juin et le travail des ONAC départementaux prouvent l'inverse. Comment peut-on expliquer, depuis 2017, le manque d'engagement des présidents de la République sur les mémoires de la guerre d'Indochine ?

Une nouvelle génération de dirigeants apparaît en 2007 à la tête de l'État. Elle s'insère dans une politique mémorielle mais c'est la génération de la post-mémoire qui tient les rênes du pouvoir. Ces mémoires lointaines ne les touchent pas autant que certains de leurs prédécesseurs. Élu en mai 2007, Nicolas Sarkozy est le premier président qui n'ait pas participé à un conflit. Cela n'a rien de répréhensible, mais cette nouveauté de génération est à signaler car elle influe sur la relation que les chefs d'État ont avec les mémoires combattantes. Avoir connu un conflit rend-t-il plus sensible aux mémoires combattantes ? Probablement, puisqu'un homme ou une femme qui a connu l'horreur d'une guerre, *a fortiori* dans les forces armées, connaît la nécessité du souvenir davantage qu'un jeune homme politique qui n'a même jamais porté l'uniforme et n'a aucun ressenti, aucun lien vis-à-vis de l'armée, sinon par l'imaginaire, voire le fantasme. Quand Manuel Valls, premier ministre, s'aventure en 2015 à parler de la guerre contre le terrorisme djihadiste de « guerre de civilisation », il s'attire une réponse de Bruno Roger-Petit qui évoque cette rupture dans le passé guerrier des présidents et hommes politiques et l'utilisation d'un vocabulaire critiquable, qui résulte d'une méconnaissance de la guerre des plus jeunes que leurs aînés n'avaient pas :

« De ce point de vue, le gouffre est abyssal, d'une génération de responsables politiques à l'autre. Les ministres socialistes des années 80 et 90 avaient traversé la Seconde guerre mondiale, ou la Guerre d'Algérie. Leur rapport à l'histoire ne se résumait pas à la solution communication politique, ultime arbitre des élégances. Raymond Aron avait dit de Giscard président qu'il « ignorait que l'histoire est tragique », mais que dirait-il aujourd'hui des responsables politiques en fonction, qu'ils soient Nicolas Sarkozy, ancien Président, ou Manuel Valls, actuel Premier ministre<sup>6736</sup>. »

La citation de Raymond Aron montre que ce conflit de génération entre les autorités politiques et les anciens combattants existait déjà avant 2007. Le jeune président élu en 1974 avait décidé de supprimer la commémoration du 8 mai. Le philosophe, engagé en juin 1940 dans les FFL n'a pas apprécié cette « trahison » d'un jeune homme issu d'une bourgeoisie proche de Vichy qui n'a combattu que quelques mois en 1945 et qui considère que l'histoire ne doit pas empêcher un peuple

---

<sup>6736</sup> Bruno Roger-Petit, « Guerre de civilisation»: Manuel Valls peut-il parler comme Nicolas Sarkozy? », *Challenges*, 29 juin 2015. En ligne : [https://www.challenges.fr/politique/guerre-de-civilisation-un-socialiste-peut-il-parler-comme-sarkozy\\_77472](https://www.challenges.fr/politique/guerre-de-civilisation-un-socialiste-peut-il-parler-comme-sarkozy_77472) (Consulté le 24 juillet 2021 et le 22 juillet 2022). Ajoutons que l'auteur est aujourd'hui conseiller « mémoire » du président Macron, qui n'a jamais porté l'uniforme.

d'avancer ni de regarder l'avenir. « Conduisons-nous comme un peuple jeune et fier, ne nous laissons pas accabler par les rhumatismes de l'histoire » a lancé VGE dans ses vœux télévisés pour 1977, dans la droite ligne de Georges Pompidou<sup>6737</sup>. Les reproches des « anciens » aux « modernes » est donc une tendance de longue durée. Tout dépend surtout de l'usage qu'un chef d'État veut faire de la politique mémorielle. Pour les jeunes présidents du XXI<sup>e</sup> siècle, l'Indochine est une histoire très ancienne, lointaine, sans apport social. Les deux conflits mondiaux demeurent donc des références. Le centenaire de la Première Guerre mondiale, de 2013 à 2018, est organisé comme un bilan, un dernier grand hommage à des mémoires historicisées qui permettent de comprendre l'inanité d'une guerre, les souffrances et le courage de toutes les parties de la société, civils, militaires, colonisés. L'Algérie et l'Indochine sentent le soufre, la polémique, le passé trop sombre pour s'y risquer. Jusqu'à Nicolas Sarkozy, l'héroïsme est une valeur qui permet de valoriser les combattants, montrés en exemple à une société en mal de repères. Le devoir de mémoire doit être source d'unité autour de valeurs et d'exemples, plus que la reconnaissance des acteurs du passé. François Hollande poursuit dans cette voie. Emmanuel Macron, par contre, s'est « attaqué » aux mémoires d'Algérie et d'Indochine. Le mandat de Nicolas Sarkozy, de 2007 à 2012, révèle une surprenante absence d'hommage marquant aux mémoires combattantes d'Indochine. Il a horreur des célébrations de défaites comme synonyme d'une repentance qu'il exécra car elle diminue le prestige de la France et montre son déclin. Autant il montre son attirance pour les guerres qui ont marqué l'Europe, la résistance, le devoir de mémoire envers la Shoah, autant les guerres décoloniales rencontrent sa méfiance. Il a, certes, co-scénarisé en 1999, avec Jean-Michel Gaillard, un téléfilm intitulé *Leclerc, un rêve d'Indochine*<sup>6738</sup>, diffusé en 2003 sur France 2. Mais c'était surtout un dérivatif au moment où sa carrière était au plus bas ; cela ne l'a pas incité à évoquer publiquement les mémoires d'Indochine pendant sa présidence. Il a pourtant, tout au long de ses meetings, montré son attachement à un récit national, mais en critiquant certaines erreurs, lançant par exemple : « Je rêve d'une France où l'on reconnaîtrait que la colonisation était un système injuste<sup>6739</sup> » à un électorat de droite qui, à l'image de nombreux Pieds-noirs, ne l'entend pas de cette oreille. Une fois élu, chacun s'attend au retour d'une forme de roman national, à d'autres hommages que ceux de la période Chirac et à des commémorations renouvelées. Au contraire, devant « l'inflation des commémorations » (six en six ans de 2000 à 2006), dont il considère qu'elle finit par provoquer l'indifférence de la population, il a voulu faire du 11 novembre l'unique célébration des « morts pour la France », sans toutefois toucher aux autres commémorations puisqu'il sait la guérilla parlementaire et associative que le président Giscard d'Estaing a subie pendant six ans pour avoir

---

<sup>6737</sup> Valéry Giscard d'Estaing, cérémonies des vœux télévisés, 31 décembre 1976.

<sup>6738</sup> Marco Pico, *Leclerc, un rêve d'Indochine*, téléfilm français, 2003, 1h30.

<sup>6739</sup> Déclaration de Nicolas Sarkozy, président de l'UMP et candidat à l'élection présidentielle de 2007, sur sa campagne électorale et sur l'histoire et les valeurs de la France, Paris le 19 avril 2007. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/166499-declaration-de-m-nicolas-sarkozy-president-de-lump-et-candidat-lel> (Consulté le 29 juillet 2021 et le 22 juillet 2022).

supprimé celle du 8 mai 1945. Il n'ose pas suivre les recommandations de la Commission Kaspi en 2008, qui propose de diviser par quatre le nombre de commémorations. Il explique pourtant : « Pour remonter le cours de notre propre histoire, [...], nous ne devons pas simplement commémorer, nous devons communier<sup>6740</sup> », pour rassembler la Nation autour du souvenir unique des sacrifices des combattants de toutes les guerres auxquelles la France a participé, OPEX comprises. L'intention du président rencontre incompréhension et méfiance, jusque dans l'UMP, malgré l'assurance que les autres commémorations ne sont pas menacées, ce qui n'avance donc à rien concernant leur « inflation ». Comme tout président, Nicolas Sarkozy promet dans les ordres de décorations des anciens d'Indochine, comme Hélié de Saint Marc le 28 novembre 2011, grand-croix de la légion d'honneur. Mais les commentaires et les discours qui accompagnent cette cérémonie concernent davantage la guerre d'Algérie et l'apaisement de ses mémoires que l'Indochine.

De 2012 à 2017, François Hollande poursuit cette voie du silence sur les mémoires d'Indochine, privilégiant, comme son prédécesseur, celles des deux guerres mondiales et abordant comme lui, avec prudence, la mémoire de la guerre d'Algérie. En 2011, il plaide contre le 11 novembre comme synthèse publique de morts de toutes les guerres, considérant que l'histoire ne doit pas être « instrumentalisée ». Plus par opposition politique que par conviction personnelle ? Le candidat à la présidentielle affirme l'année suivante : « Il n'y a pas besoin de légiférer sur ces questions-là. On a mieux à faire. [...]. Chaque célébration doit rester ce qu'elle signifie par elle-même. Le 11 novembre, c'est la Première Guerre Mondiale<sup>6741</sup>. »

Mais que ce soit au début de son quinquennat ou par la suite, au moment où « l'histoire devient tragique » avec l'intervention au Mali et les attentats de 2015, François Hollande ne sort pas des sentiers battus par les mémoires des guerres mondiales. Son incursion dans celles d'Algérie lui cause beaucoup de reproches de toute part, en déplaçant, le 6 décembre 2012, la date de la journée d'hommage aux morts, civils et militaires, de la guerre d'Algérie le 19 mars et non plus le 5 décembre, fait inacceptable pour beaucoup de ceux qui ont combattu et perdu des hommes après cette date, à l'image d'André Laperle. Par conséquent, le président déjà peu apprécié de nombre d'entre eux puisque socialiste a brûlé dès le début de son mandat son capital de confiance auprès du monde combattant. De plus, ses visites en Algérie et au Vietnam montrent des traitements de mémoires différents de sa part. En Algérie, en décembre 2012, il se recueille devant la stèle dédiée à Maurice Audin et évoque, au grand dam des associations combattantes, les souffrances dues à la colonisation, à la torture. Au Vietnam, en septembre 2016, il signe des contrats commerciaux, comme c'est le cas depuis la reprise des relations au niveau présidentiel depuis 1993 et n'aborde

---

<sup>6740</sup> Déclaration de M. Nicolas Sarkozy, Président de la République, en hommage aux soldats morts pour la France, à Paris le 11 novembre 2011. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/183531-declaration-de-m-nicolas-sarkozy-president-de-la-republique-en-hommag> (*Idem*).

<sup>6741</sup> Source AFP, reprise dans l'article « Sarkozy veut faire du 11 novembre la journée de tous les morts pour la France », *Libération.fr*, 11 novembre 2011.

pas le sujet de la guerre d'Indochine, évitant ainsi le risque de froisser un partenaire économique avec lequel il faut davantage échanger. Il est davantage dans la ligne de l'attitude de Jacques Chirac, venu deux fois au Vietnam, en 1997 pour la Francophonie et en 2004 pour célébrer la « réconciliation », les « liens indéfectibles<sup>6742</sup> » entre les deux pays que dans la visite de François Mitterrand en 1993, qui s'était rendu à Dien Bien Phu. La présence de Pierre Journoud dans sa délégation, a permis de lui apporter des informations historiques et culturelles sur le pays. Un mois avant, l'historien avait écrit un long article sur les relations bilatérales depuis 1993, ses réalités, ses mythes et ce qu'il reste à accomplir, rappelant la phrase de François Mitterrand : « Je suis ici pour clore un chapitre et plus encore pour en ouvrir un autre<sup>6743</sup>. » Il estime à l'avance que la visite de François Hollande n'aidera pas à ressortir les questions mémorielles dans un pays où la jeune génération elle-même se détourne d'une histoire guerrière : « Cette histoire ne leur parle plus » estime-t-il, pas plus qu'aux jeunes Français, d'ailleurs et le poids des associations combattantes en France n'est pas assez fort pour faire pression sur cette visite. L'intérêt de François Hollande n'est probablement pas de revenir sur un passé troublé :

« Dien Bien Phu, n'intéresse plus guère, à première vue, qu'une poignée d'historiens et de diplomates, d'écrivains, de réalisateurs et de cinéastes, stimulés par les bataillons un peu plus nombreux d'amateurs d'histoire politique, coloniale et militaire – souvent les mêmes. Aussi, les dirigeants français seraient-ils fondés, aujourd'hui, à faire de ce passé table rase<sup>6744</sup>. »

De fait, la seule allusion du président Hollande au passé réside dans les phrases suivantes : « Cela n'efface pas l'Histoire et les pages tumultueuses mais la relation entre la France et le Vietnam – même si elle a pu être douloureuse – est restée affectueuse<sup>6745</sup> », et dans son discours devant le secrétaire général d'Ho-Chi-Minh -Ville, commence par un définitif « je ne suis pas venu pour évoquer le passé<sup>6746</sup>. » Il est donc probable que le chapitre de la mémoire du conflit indochinois soit définitivement clos au niveau de la diplomatie présidentielle.

Emmanuel Macron, enfin, est le plus jeune président de la République, élu en 2017 à 39 ans. Son parcours politique étant récent, voire juste commencé, nous ne sommes pas ici dans l'histoire mais dans une actualité historique sur laquelle le recul nécessaire à l'analyse n'est qu'illusion. En dehors de sa jeunesse, sa particularité est double sur le plan mémoriel. Il a acquis une compétence

---

<sup>6742</sup> Discours de Jacques Chirac le 6 octobre 2004 à Hanoi. En ligne : <https://www.elysee.fr/jacques-chirac/2004/10/06/declaration-de-m-jacques-chirac-president-de-la-republique-sur-les-relations-culturelles-et-economiques-entre-la-france-et-le-vietnam-la-poursuite-des-reformes-democratiques-et-sur-laide-francaise-au-developpement-des-infrastructures-hanoi-le-6-oct> (*Idem*).

<sup>6743</sup> Pierre Journoud, *Diplomatie France – Viêt Nam : Entre héritages de l'histoire et quête d'un nouveau souffle*, *Site Internet APN, Asie-Pacifique News*, 31 août 2016. En ligne : <https://asiapacifique.fr/diplomatie-france-viet-nam-entre-heritages-de-lhistoire-quete-dun-nouveau-souffle/> (*Idem*).

<sup>6744</sup> *Ibid.*

<sup>6745</sup> Déclaration de M. François Hollande, Président de la République, sur les relations entre la France et le Vietnam, à Hô-Chi-Minh Ville le 6 septembre 2016. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/200308-declaration-de-m-francois-hollande-president-de-la-republique-sur-les> (Consulté la dernière fois le 24 juillet 2021).

<sup>6746</sup> Déclaration de M. François Hollande, Président de la République, sur les relations franco-vietnamiennes, à Hô-Chi-Minh Ville le 7 septembre 2016. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/200309-declaration-de-m-francois-hollande-president-de-la-republique-sur-les>, (consulté la dernière fois le 25 juillet 2021).

sur le sujet des mémoires en travaillant, grâce à son professeur de Sciences-Po François Dosse, pour Paul Ricoeur de 1999 à 2001, lorsque celui-ci écrit son livre majeur *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, bien que cette proximité soit parfois remise en cause. La seconde particularité est qu'il se met à dos le monde combattant dès avant son élection en 2017 en parlant de la colonisation comme d'un « crime contre l'Humanité » pendant un voyage en Algérie, alors qu'il n'est que candidat. La plupart des acteurs de la guerre d'Indochine et des associations contactés pour cette thèse ont critiqué cette position comme une posture anticolonialiste qu'ils réprouvent. Rarement personnage n'aura été autant décrié avant même d'arriver au pouvoir suprême.

Sa relation avec les mémoires combattantes d'Indochine est, cinq ans plus tard, un mystère car il s'est peu exprimé sur ce sujet. Il en a pourtant eu l'occasion en 2019, avant de laisser son premier ministre, Édouard Philippe, prendre en charge les cérémonies des soixante-cinq ans de la fin de la guerre d'Indochine, le 8 juin 2019, pour une raison inconnue. En effet, j'ai pu assister, dans les locaux de la Fédération Maginot le 23 septembre 2018, à une réunion pendant laquelle la directrice de l'ONAC annonçait plusieurs jours de commémorations, dans la semaine du 8 juin 2019 à Paris et à Fréjus, pour célébrer la mémoire de ce conflit de manière inédite, directement assurés par le président Macron. Son implication était donnée comme certaine ce qui a ravi Jacques Bonnetête, président de l'ANAPI et du Comité National d'Entente Indochine, le patronage d'un président à une cérémonie concernant la guerre d'Indochine datant de 2004 avec Jacques Chirac. Pourquoi a-t-il renoncé au profit de son premier ministre. Mais un tel geste l'aurait-il en partie réconcilié avec le monde combattant. Peut-être ne met-il pas le même enjeu sur des mémoires d'Indochine peu divisives au niveau de la société à l'inverse de celles d'Algérie dans lesquelles il s'est largement investi, voulant réconcilier les mémoires et les relations franco -algériennes : Le rapport Stora, remis au président le 20 janvier 2021, la question des assassinats de Maurice Audin (13 septembre 2018) et d'Ali Boumendjel par l'armée française, en même temps que l'ouverture des archives classées secret-défense en mars 2021, ont montré son intérêt pour un sujet qui divise la société plus de soixante ans après les faits. A nouveau, les mémoires d'Algérie prennent le pas sur celles d'Indochine.

Avec la loi sur le statut des prisonniers français de la RDV en 1989, le mémorial de Fréjus, le rapatriement des corps des soldats d'Indochine depuis 1986-1987, la journée d'hommage du 8 juin et les cérémonies marquées par des discours présidentiels en 1986, 1993, 2004, on pourrait penser que l'État a reconnu ses erreurs, marqué sa reconnaissance envers les combattants d'Indochine et qu'il ne peut pas aller plus loin ; que ceux-ci lui en sont reconnaissants et que ces gestes ont pu définitivement les apaiser. Si individuellement, nombre de combattants reconnaissent la portée positive de cette politique mémorielle, le langage des associations envers l'État est souvent très critique. Un responsable aussi positif sur les actions de l'État que Michel Chanteux n'oublie pas le manque de portée des mémoires combattantes : « Les Français ont la mémoire courte. Dien Bien Phu n'est pas dans les manuels scolaires. Le 7 mai, on ne parle plus de DBP. J'ai à chaque fois envoyé des

articles à la presse locale mais on m'a répondu en 2017, qu'il y avait les élections présidentielles, et ils ne les ont pas passés<sup>6747</sup>. » La mémoire combattante collective n'est pas complètement apaisée. Pourtant l'implication des présidents, bien que plus prestigieuse, n'est pas la seule action mémorielle de l'État.

### *3.1.2.5 Le travail mémoriel de l'État : une action bien plus diversifiée que des journées commémoratives*

« Il me semblait qu'il était utile de regarder notre passé commun de façon apaisée » (Édouard Philippe).

L'action mémorielle officielle, menée par l'État et ses services est très variée, même si le prestige lié à la présence et à la parole du président de la République est d'un niveau irremplaçable. Les ministres se chargent de la mémoire, en particulier le ministre des Anciens Combattants qui en est, en général, le titulaire ou, à défaut, le ministre de la Défense. Les préfets représentent l'État aux cérémonies, relaient le discours ministériel ou présidentiel, lors du 8 juin notamment et organisent les relations avec le monde combattant et l'ONAC-VG qui gèrent la diffusion de la mémoire, les différentes aides données aux anciens soldats et à leur famille et organisent les cérémonies. La gestion des monuments et musées nationaux rentrent également dans les attributions de l'État. L'activité mémorielle est donc intense.

Édouard Philippe se voit reprocher, en 2018, d'avoir rendu hommage à Ho Chi Minh, mort près de cinquante ans plus tôt, en des termes assez violents. Il a eu raison de s'étonner des critiques de son initiative, alors qu'il se déplaçait à titre officiel à Dien Bien Phu pour un bel hommage. L'État a surtout à se reprocher son retard à l'allumage d'une politique mémorielle trop tardive. Des personnages comme Édouard Philippe, ont permis de le rattraper avec émotion et brio. Il n'est toutefois pas certain qu'il puisse être comblé au vu du passif des vingt-cinq premières années. Prolongeant et précisant la politique mémorielle définie par les présidents successifs et sous leur autorité, l'action gouvernementale la nourrit de présences, de discours et d'un budget conséquent, examiné chaque année. C'est la partie émergée de l'iceberg au niveau national, qui a le plus de résonance dans la société et, en particulier, dans le monde combattant. Le rôle du Premier ministre est tout autant scruté que celui du Président de la République, ici sur le plan mémoriel. Ses discours, ses déplacements dans les pays de l'ex-Indochine et sur les lieux de mémoires français tel que le mémorial de Fréjus et le site de Dien Bien Phu sont d'exceptionnelles occasions de diffusion des mémoires combattantes et de dialogue avec l'ex-adversaire.

Sous les septennats de François Mitterrand et de Jacques Chirac, la mémoire se situe dans sa sphère de compétence du président, liée à la politique étrangère et à la défense, ses chasses gardées. A part leur présence discrète lors de cérémonies nationales, commémorations et sépultures, François

---

<sup>6747</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Michel Chanteux, le 22 avril 2019.

Fillon est présent comme Hervé Morin, ministre de la Défense et Hubert Falco, secrétaire d'État aux Anciens Combattants, aux honneurs militaires rendus au général Bigeard, le 22 juin 2010. Leur action est surtout représentée par leur visite au Vietnam pour deux d'entre eux, seulement. François Fillon est resté trois jours en novembre 2009 mais son seul geste politique lié au passé est la couronne de fleurs déposée au Mausolée d'Ho Chi Minh, qui ne déclenche pas, à ma connaissance, de bronca dans le monde combattant. Il n'a pas un mot sur le passé colonial et guerrier qui a lié et opposé les deux pays. Tout est subordonné à leur réconciliation et aux contrats commerciaux.

Neuf ans plus tard, en novembre 2018, le geste fort de sa visite du site de Dien Bien Phu et les prises de parole d'Édouard Philippe ont marqué un moment fort attaché au respect des mémoires combattantes des deux camps et à une double réconciliation, de l'État avec les anciens combattants, de la France avec le Vietnam. Il a amené avec lui deux anciens, Jacques Allaire et William Schilardi, représentants des vétérans. La polémique sur sa visite du bureau d'Ho Chi Minh a un peu déprécié l'ensemble du voyage au regard d'une partie des anciens d'Indochine (l'autre partie a approuvé son voyage et désapprouvé la réaction des associations hostiles à ce geste). Le Premier ministre n'a pas poursuivi dans cet échange, se contentant de prononcer la phrase cotée en exergue de cette partie : « Il me semblait qu'il était utile de regarder notre passé commun de façon apaisée » :

« Il a fleuri les deux mémoriaux, français comme vietnamien, bâtis en souvenir des quelque 13 000 morts et disparus de la bataille et visité le bunker du général Christian de Castries, qui dirigea les troupes françaises jusqu'à sa capture et la défaite, afin de rendre » hommage aux soldats français qui sont morts, qui se sont battus, qui ont parfois été faits prisonniers à la fin des combats »<sup>6748</sup>.

Il n'empêche que cette incursion dans la politique mémorielle de la guerre d'Indochine est un geste essentiel et rare des autorités politiques qui montre une volonté nouvelle de présence de l'État dans le souvenir des sacrifices des anciens combattants.

Six mois plus tard, une cérémonie elle aussi exceptionnelle est organisée sous l'autorité d'Édouard Philippe pour les soixante-cinq ans de la fin du conflit, le 8 juin 2019. Il invite des centaines d'anciens d'Indochine à l'Hôtel des Invalides ; tous n'ont pas pu se déplacer. Il veut célébrer l'hommage annuel de manière à marquer les esprits du vivant des derniers anciens combattants, pendant qu'il en est temps, n'étant pas certain qu'il y en ait encore pour le septentenaire en 2024. Dans un premier temps, le Premier ministre passe en revue des détachements militaires de plusieurs armes, rend hommage aux morts d'Indochine en déposant une gerbe de fleurs sous une plaque commémorative. Ensuite, des acteurs lisent des textes choisis par l'historien Éric Deroo avant que la musique de la Garde Républicaine ne joue le *Concerto de l'Adieu* créé par Georges Delerue pour le film *Dien Bien Phu*, repère mémoriel du conflit. Pendant ce temps, un grand écran

---

<sup>6748</sup> « Au Vietnam, Edouard Philippe veut regarder « le passé » de façon apaisée », Le Monde, 3 novembre 2018. En ligne : [https://www.lemonde.fr/politique/article/2018/11/03/a-dien-bien-phu-edouard-philippe-veut-regarder-le-passe-de-facon-apaisee\\_5378451\\_823448.html](https://www.lemonde.fr/politique/article/2018/11/03/a-dien-bien-phu-edouard-philippe-veut-regarder-le-passe-de-facon-apaisee_5378451_823448.html) (consulté le 22 mai 2021).

projette des images du conflit. Dans un second temps, Édouard Philippe prononce un discours rappelant le courage et les souffrances des combattants, le souvenir d'Hélie de Saint Marc, les « erreurs de jugements » également et les différents temps de cette mémoire ; un discours rassembleur « pour avancer »<sup>6749</sup>. Il a été apprécié à sa juste valeur par une partie des témoins contactés ; pour les autres, il était trop tard.

Les ministres de la Défense, les ministres et secrétaires d'État aux Anciens combattants jouent également un rôle dans cette construction et cette diffusion de la politique mémorielle d'Indochine ; par les cérémonies qu'ils président et auxquelles ils assistent, par leurs discours comme celui du 8 juin, par la gestion directe, pratique, de la mémoire. Il faut rappeler toutes les interventions que livrent dans ce domaine, de manière pédagogique pour les unes, administratives et financières pour les autres, les services concernés. Les ministres et secrétaire aux Anciens Combattants sont tributaires d'une partie des actions mémorielles, représentent le lien entre les associations combattantes. Peu se sont rendus en ex-Indochine. Le premier, Jean-Pierre Masseret, est, en 1999, du voyage organisé par plusieurs associations, Jack Bonfils et Tran To Nga, qui mènent environ 300 anciens combattants au Vietnam et permet d'organiser une grande cérémonie à Dien Bien Phu avec le secrétaire d'État aux anciens combattants :

« M. Masseret, a indiqué que sa visite à Dien Bien Phu a pour but de « dépasser les vicissitudes de l'histoire », et a déposé, à l'occasion d'une « cérémonie du souvenir aux morts vietnamiens et français », une gerbe au monument aux morts construit en 1994 par un ancien combattant français de Dien Bien Phu. Environ 250 anciens combattants français membres de l'Association nationale des anciens prisonniers-internés d'Indochine (ANAPI) se trouvaient également à Dien Bien Phu lors de la visite du ministre<sup>6750</sup>. »

Le ministère de la Défense a créé, en 1999, la Direction du patrimoine, de la mémoire et des archives (DPMA). Dépendante du Secrétariat général pour l'administration (SGA), elle centralise les actions de mémoire et, entre autres, la diffusion de leur actualité et le fonctionnement des archives comme celle du SHD. Des sites Internet relaient des revues comme *Chemins de mémoires* qui listent les lieux de mémoire combattante, l'actualité de la politique mémorielle et du tourisme de mémoire. *Mémoire des Hommes* permet, depuis 2003, de rechercher des explications globales sur chaque conflit, des musées, des unités et la fiche militaire des tués (depuis 2005 pour l'armée de terre pendant la guerre d'Indochine, 2012 pour les autres armes<sup>6751</sup>), l'emplacement de leur sépulture, si leur corps a été identifié. Des liens avec le SHD, l'ECPAD, l'ONACVG, permettent d'accélérer les recherches pour toute personne intéressée et non pas seulement les militaires ou les chercheurs. En 2005, le Service Historique de la Défense, rattaché à la DPMA, est créé pour

---

<sup>6749</sup> Maxence Carion, *Hommage aux morts pour la France en Indochine, Paris, le 8 juin 2019*, images de l'ECPAD. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=Y7iKU6AJapw> (Consulté le 25 juillet 2021 et le 22 juillet 2022).

<sup>6750</sup> Dépêche de l'AFP, relayé par le site Internet « Le Viêt Nam, aujourd'hui. ~ Le portail de l'actualité vietnamienne », 17 mars 1999. En ligne : <http://patrick.guenin2.free.fr/canθο/infovn/dbphu.htm> (Consulté la dernière fois le 25 juillet 2021 et le 22 juillet 2022).

<sup>6751</sup> <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=5&titre=historique> (*Idem*).



regrouper plus efficacement plusieurs sites d'archives militaires auparavant dispersés en services historiques d'armes concurrentes.

En outre, au niveau départemental, les ONAC-VG participent à des commissions pour donner des aides sociales aux anciens combattants et à leur famille, leurs veuves. Leurs activités sont examinées par un rapport annuel du Sénat. Ils sont le relais de la politique mémorielle sous l'autorité des préfets qui président les commémorations nationales dans le chef-lieu de chaque département et lisent chaque 8 juin, le message du ministre des anciens combattants. Le ministère des anciens combattants et le ministère des Armées (ou de la Défense selon les gouvernements) gèrent les nécropoles nationales, musées et mémoriaux nationaux en lien avec les collectivités territoriales ; un patrimoine mémoriel de 265 nécropoles nationales, 2000 carrés militaires communaux et 2000 cimetières français à l'étranger<sup>6752</sup>. Toute cette structure administrative complexe construit, développe la politique de mémoire, en liaison avec le milieu associatif combattant, les associations de soutien (Souvenir français, Fondation de Lattre pour les plus connues) et les collectivités territoriales. On peut accuser l'État de retard dans ses politiques mémorielles, mais pas sa non-activité. La politique de mémoire a un coût, 16 millions d'euros pour le budget 2019, 17,85 millions pour 2022<sup>6753</sup>. Nul doute que les actions pédagogiques de cette politique sont très faibles en ce qui concerne la mémoire de la guerre d'Indochine, écrasée par celles des deux conflits mondiaux. L'ensemble ne sera sans doute jamais suffisant pour chaque groupe mémoriel.

Mais l'apaisement des mémoires est un long chemin. En 1999 comme en 2018, aucun officiel vietnamien n'a assisté à « La Marseillaise » devant le monument français de Dien Bien Phu. Hamlaoui Mekachera se rend au Vietnam en 2003. Il ne se rend pas sur les sites des batailles du conflit auquel il a participé mais il continue à nouer des liens de cordialité avec le milieu combattant du Vietnam : « Lors de ma visite au Vietnam, en 2003, j'avais déjà été sensible à leur attitude positive qui cadre bien avec le concept de mémoire partagée que nous entendons développer avec Hanoi <sup>6754</sup>. » Il rencontre également, à Hanoi, le 13 mars 2003, des anciens combattants vietnamiens de l'armée française. A cette occasion, il a laissé parler son émotion :

« C'est pour moi un grand honneur et un réel plaisir de vous rencontrer. Je ne vous cacherai pas mon émotion : nous sommes frères d'armes, nous avons servi la même Patrie, le même idéal, sous le même drapeau. Cela crée des liens d'une intensité exceptionnelle. Cela ne peut s'oublier. Au contraire : cela crée des exigences de souvenir et de réparation. En effet, la distance géographique et le temps qui passe ne doivent pas entraîner l'oubli. Nous ne pouvons oublier que pendant un siècle, de 1859, jusqu'au début des années 1960 pour quelques-uns, nous avons combattu ensemble<sup>6755</sup>. »

---

<sup>6752</sup> Rapport de Charles Guené au nom de la commission des finances du Sénat, le 31 octobre 2007, Site Internet du Sénat. En ligne : [http://www.senat.fr/rap/r07-065/r07-065\\_mono.html#toc137](http://www.senat.fr/rap/r07-065/r07-065_mono.html#toc137) (*Idem*).

<sup>6753</sup> Projet de loi de finances pour 2022 : Anciens combattants, mémoire et liens avec la Nation, Site Internet du Sénat, 22 juillet 2022. En ligne : <http://www.senat.fr/rap/a21-166-1/a21-166-13.html> (*Idem*).

<sup>6754</sup> Hamlaoui Mekachera En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/147676-interview-de-m-hamlaoui-mekachera-ministre-delegue-aux-anciens-combatt> (Consulté le 25 juillet 2021).

<sup>6755</sup> Déclaration de M. Hamlaoui Mekachera, le 13 mars 2003. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/141254-declaration-de-m-hamlaoui-mekachera-secretaire-dEtat-aux-anciens-comb> (*Idem*).

Enfin, il ne faut pas oublier que des anciens d'Indochine ont intégré, non seulement le sommet de la hiérarchie militaire, mais également politique, bien après la fin de leur contrat d'engagement ou leur carrière militaire. Ils sont parvenus aux responsabilités grâce à ou malgré leur statut d'ancien combattant d'Indochine, au service de tel ou tel ministère. Ils n'ont, bien entendu, que rarement eu les mains libres pour influencer sur une politique mémorielle du conflit qui les a le plus marqués mais lorsque le monde combattant critique l'État, il critique aussi quelques-uns de ses « grands anciens », et non des moindres.

Pierre Messmer est celui qui est parvenu aux plus hauts postes. Il est peu resté en Indochine, mais il faut rappeler qu'il a eu très vite conscience, en traversant le Tonkin une fois évadé du village où l'APV le retenait prisonnier en 1945, qu'il fallait négocier et que l'indépendance ne pouvait être évitée. Leclerc l'a écouté, mais non le général de Gaulle. Par la suite, il est devenu gouverneur de plusieurs territoires africains (Mauritanie en 1952, Côte d'Ivoire en 1954), ministre des Armées inamovible du général de Gaulle de 1960 à 1969, des Départements et Territoires d'Outre-mer en 1971-1972 enfin Premier ministre de 1972 à 1974. D'autres hautes fonctions comme membre de l'Académie française en 1999 et chancelier de l'Ordre de la Libération en 2006-2007 ont parachevé une grande carrière politique. Il n'a pas du tout influé sur une quelconque politique mémorielle d'Indochine et apparaît aux yeux des anciens d'Algérie comme un traître qui a obéi aveuglément à de Gaulle dans la répression contre les cadres de l'armée et des unités d'Algérie après 1961. Mais dans le même temps, il a accepté d'être lié au mouvement associatif, et, en tant qu'ancien captif de l'APV, de devenir président d'honneur de l'ANAPI en septembre 1993, sur la demande du président, le général de Sesmaisons. Ce dernier, qui souhaitait intégrer une personnalité politique respectée par souci d'efficacité doit renoncer devant les critiques de ceux qui ne comprennent pas qu'il propose un tel cadeau à l'un des membres du gouvernement qui, en 1966, a permis d'amnistier Georges Boudarel et les autres « raliés » à la RDV, leur permettant de rentrer en France en toute impunité. Sesmaisons ne donne pas suite à cette proposition, mais le regrette : « une grande chance a été perdue pour l'ANAPI<sup>6756</sup>. »

Au ministère des Anciens combattants, Jean-Jacques Beucler, lieutenant en Indochine et ancien prisonnier du camp n°1, devenu industriel après son départ de l'armée en 1955 est nommé secrétaire d'État à la Défense puis aux anciens combattants de 1977 à 1978. Il est un jeune cadre dynamique qui s'est lancé en politique pour reprendre des territoires à la gauche après 1968. Secrétaire national du CDS, il est élu et réélu député de Haute-Saône de 1968 à 1981 et est nommé membre de la commission de la Défense Nationale à l'Assemblée. Mais c'est surtout l'affaire Boudarel, en 1991, qui le fait connaître des médias. S'il est resté un membre influent du monde combattant jusqu'à sa mort, en tant que président du Comité d'Entente des anciens d'Indochine, il n'a pas infléchi la politique mémorielle, ne restant au gouvernement qu'une année.

---

<sup>6756</sup> Yves de Sesmaisons, « Seconde présidence : 1991 – 1995 », dans *ANAPI Notre Histoire (1985-2003)*, *op. cit.*, p. 34.

Hamlaoui Mekachera, ancien sergent du 6<sup>ème</sup> RTA en Indochine de 1949 à 1951, est devenu secrétaire d'État puis ministre délégué aux anciens combattants de 2002 à 2007, menant la politique mémorielle décidée par Jacques Chirac. Marcel Bigeard est secrétaire d'État à la Défense nationale de 1975 à 1976 puis président de la Commission de défense à l'Assemblée de 1978 à 1981, député de la Meurthe-et-Moselle de 1978 à 1988. Malgré ses fonctions à la Commission de défense, sa popularité à l'Assemblée, à l'UDF où il est apparenté et dans les médias, il n'a, semble-t-il eu aucun rôle dans une quelconque politique mémorielle. Dans ses mémoires *De la brousse à la jungle*, il parle du budget de l'armée, des visites d'installations militaires, des délégations de la Commission de défense en Chine ou en Afrique. Pas un mot sur le transfert du soldat inconnu d'Indochine à Notre-Dame de Lorette ou sur des actions qui seraient liées à la mémoire combattante ou politique du conflit, sauf les citations de ses discours.

D'autres anciens d'Indochine sont devenus ministres, à des postes éloignées de celui de la Défense, et n'ont, eux non plus, ni influé ni infléchi la politique mémorielle du moment. François Missoffe, comme Pierre Messmer, n'est resté que quelques mois en Indochine, prisonnier de l'APV les premiers temps, puis conseiller de Jean Sainteny. Il est ensuite devenu industriel, député de Paris, ambassadeur au Japon, et accède aux fonctions ministérielles comme ministre du commerce extérieur en 1961-1962, secrétaire d'État aux Rapatriés en 1962-1964 puis ministre de la Jeunesse et des Sports de 1966 à 1968. Une carrière éclectique et plus que discrète sur le versant mémoriel. Jean-François Deniau est une personnalité originale dans la vie politique française, qui s'engage en 1949 pour rejoindre son frère, administrateur en Indochine. Il commande une unité de supplétifs pendant quelques mois et regagne la Métropole en 1950. Haut-fonctionnaire, diplomate, ambassadeur en Mauritanie en 1963, il va poursuivre une carrière ministérielle à partir de 1973, comme secrétaire d'État à la Coopération, puis à l'agriculture. Il redevient ambassadeur pour aller en poste à Madrid en 1976 puis revient au gouvernement comme secrétaire d'État aux Affaires étrangères en 1977, ministre du Commerce extérieur en 1978 et bref ministre de la Réforme administrative en 1981.

Malgré cette impossibilité pour les anciens combattants, d'avoir pu influencer sur le cours de la politique mémorielle d'Indochine, l'État a su la construire à partir de 1980, après un temps de mise à l'écart, voire de rejet qui caractérise également les mémoires d'Algérie, encore plus dangereuses pour des autorités politiques soucieuses avant tout de cohésion nationale. Les ministres et les présidents successifs maintiennent ce lien avec les anciens combattants par le biais de discours annuels pour le 8 juin, ou d'autres, plus exceptionnels de 1980 à 2019, qui montrent, par leur ton et leur portée, que le sommet de l'État n'oublie pas leur mémoire.

*3.1.2.6 Un discours officiel qui a débuté dans la célébration de l'héroïsme français et semble aujourd'hui centré sur le travail de mémoire*

« Les hommes de Diên Biên Phu ont écrit avec leur sang une nouvelle geste qui renoue, par-delà les siècles, avec l'héroïsme de la Chanson de Roland. Dans la plaine de Diên Biên Phu, comme à Roncevaux, des soldats, en se sacrifiant jusqu'au dernier, ont transmué un désastre en une épopée. » (Jacques Chirac).

La parole de l'État, dans les discours et les messages de ses représentants les plus élevés s'inscrit dans les mémoires si les mots sont bien choisis, et prend l'aspect d'un hommage direct qui met en avant le respect dû aux anciens combattants et, systématiquement, rappelle l'intérêt, les efforts des pouvoirs publics déjà entrepris pour les satisfaire. Elle construit une mémoire discursive auprès du monde combattant qui s'en satisfait ou pas, et, surtout, lui donne une dimension historique puisqu'elle marque une étape dans sa politique mémorielle. C'est pourquoi les discours de Valéry Giscard d'Estaing en 1980, de Jacques Chirac en 2004, d'Édouard Philippe en 2019 sont fondateurs de la politique mémorielle de l'État.

Quels discours semblent les plus marquants pour le monde combattant quant à la politique mémorielle concernant la guerre d'Indochine depuis 1980 ?

Le discours de Valéry Giscard d'Estaing aux Invalides le 7 juin 1980 marque l'alpha de cette politique mémorielle, en l'honneur du soldat inconnu d'Indochine, dans une phase invoquant la gloire et l'héroïsme des soldats d'Indochine. Le président est en fin de mandat et ne s'est pas signalé, au niveau mémoriel, par des positions permettant de se concilier un monde combattant en ébullition pour s'être vu refuser une revalorisation des pensions l'année précédente et pour son hostilité à la suppression de la commémoration officielle du 8 mai. Veut-il regagner leur confiance, à presque un an d'une élection présidentielle dans laquelle les candidats Jacques Chirac et François Mitterrand, obtiendraient davantage leurs suffrages ? Est-ce le signe d'une prise de conscience de la nécessité de rendre l'hommage qui est dû aux combattants d'Indochine, trois ans après avoir mis à l'honneur le soldat inconnu d'Algérie ? D'une nécessité de construire enfin une politique mémorielle d'Indochine injustement ignorée pendant vingt-cinq ans ?

Toutes ces raisons sont probablement valables, Valéry Giscard d'Estaing ne s'en étant jamais directement expliqué par la suite. Il faut enfin noter qu'il s'agit d' « un message aux armées<sup>6757</sup> » et non seulement d'un discours adressé aux anciens combattant<sup>6758</sup>. Il s'agit également d'une « cérémonie religieuses et militaire » qui sera suivie le lendemain de l'inhumation du corps à la nécropole de Notre-Dame de Lorette, présidée par le secrétaire d'État aux anciens combattants, Maurice Plantier.

---

<sup>6757</sup> Annexe 8, p. 1903.

<sup>6758</sup> Message aux armées de M. Valéry Giscard d'Estaing à l'occasion des cérémonies en l'honneur du soldat inconnu d'Indochine, Paris, Cour des Invalides, le samedi 7 juin 1980. En ligne : <https://www.elysee.fr/valery-giscard-d-estaing/1980/06/07/message-aux-armees-de-m-valery-giscard-destaing-a-loccasion-des-ceremonies-en-lhonneur-du-soldat-inconnu-dindochine-paris-cour-des-invalides-le-samedi-7-juin-1980> (consulté la dernière fois le 26 juillet 2021).

Dans son discours de longueur moyenne puisqu'il s'agit d'un message, (588 mots), le président espère « (fermer) une page glorieuse de notre histoire », ce qui est une expression curieuse, à moins qu'il ne veuille ouvrir une page de mémoire collective. Ou bien pense-t-il à symboliquement terminer une guerre qui, dans les esprits de bien des anciens d'Indochine ne l'est pas vraiment, d'autant qu'il précise plus loin « lorsque les temps seront apaisés, l'histoire pourra juger l'œuvre de ceux qui ont accompli en Indochine une grande tâche ». Il rappelle l'histoire de la colonisation, les grandes figures, liant ainsi Galliéni et Lyautey à Leclerc et de Lattre de Tassigny. Il cite ensuite des exemples de « souffrance » et de « gloire ». Le lien établi par la France avec ce territoire perdue aujourd'hui dans l'accueil des Boat-People depuis cinq ans. Il s'agit là du premier discours présidentiel sur la mémoire de la guerre d'Indochine, plutôt sobre dans le contenu.

Il faut attendre le 11 octobre 1986 pour entendre une parole présidentielle exprimer la reconnaissance de l'État envers les combattants d'Indochine. C'est François Mitterrand qui fait un discours solennel, aux Invalides, à l'occasion du transfert des corps de 24 000 soldats d'Indochine, acté au début de l'année avec les autorités vietnamiennes, devant dix cercueils ramenés du Vietnam symbolisant le début de ce retour. Cette allocution, d'une longueur sensiblement égale au message de Giscard d'Estaing en 1980 (598 mots contre 588 en 1980), intervient dans un contexte de première cohabitation qui voit le Premier ministre Jacques Chirac, chef de l'opposition, partager le pouvoir exécutif avec le président Mitterrand. Ce dernier réaffirme sa prééminence dans ce domaine, rappelant les efforts entrepris pour ce transfert, depuis le début de son septennat (« Après cinq ans de pourparlers »), ce qui valorise sa propre implication et non celle de son rival. Il annonce, fait important, la construction d'une nécropole nationale à Fréjus pour les accueillir définitivement sous forme d'un « mémorial aux morts d'Indochine<sup>6759</sup> ». Dans la lignée de son prédécesseur, lui aussi veut « (clôre) un chapitre de notre histoire », ce souhait qu'on les présidents, à la fois de marquer l'histoire d'un fait en le terminant et de retrouver une concorde nationale, surtout s'il est comme ici source de polémiques et de reproches envers l'intervention tardive de l'État. Mais il donne plusieurs réflexions importantes, en premier lieu envers les anciens combattants, puisqu'il souligne indirectement l'erreur de l'exécutif d'alors, en parlant des « troupes (qui) ont assumé avec abnégation les missions qu'elles avaient reçues de la République, missions qu'elles n'ont pas eu à définir, mais à exécuter ». Il parle des neuf années de guerre d'Indochine dès le début du discours soulignant ainsi que le conflit débute en 1945 et non le 19 décembre 1946. Il évoque ensuite un bref historique du conflit avec les principaux lieux d'affrontement jusqu'à Dien Bien Phu. Il valorise les combattants des deux camps, avec des mots forts tels « héroïsme », « abnégation », « courage », « vertu du soldat », « talent » qui lui permettent de mêler les combattants « qui s'inscrivent dans la mémoire de notre histoire » – concept important qui valorisent leurs souvenirs comme faisant partie intégrante de l'histoire – avec les mêmes noms cités par son prédécesseur, Leclerc et de Lattre. Le président

---

<sup>6759</sup> Annexe 9, p. 1905.

Mitterrand déroule ensuite les types de souffrances qu'ont pu éprouver les combattants (« âpreté des combats », « ampleur des pertes », « désintéressement parfois incompris »), y compris, évoqué pour la première fois par une haute autorité politique, les « souffrances provoquées par les conditions de détention dans les camps de prisonniers et qui ont entraîné, chez les survivants, des séquelles durables ». La spécificité de la réalité des camps de prisonniers français de la RDV est ainsi valorisée sans intention accusatrice envers le Vietnam, mais elle a satisfait les intéressés et particulièrement aux adhérents de l'ANAPI fondée l'année précédente. André Saint-Georges, un des fondateurs de l'ANAPI, considère important que le président relève le fait que « les anciens prisonniers du Viet - minh ont vécu une captivité hors du commun, dont les conséquences appellent réparation », voyant ces paroles comme un jalon vers la loi de décembre 1989. Il l'attribue en partie aux contacts personnels noués entre Eric Weinberger et ses voisins de palier, Roger Hanin et Christine-Gouze-Rénal, belle-sœur du président, qui leur parle du sort des prisonniers. Cela a ému cette dernière qui « promet d'en informer sa sœur »<sup>6760</sup> Danielle Mitterrand ; une petite histoire dans la grande. François Mitterrand termine son discours en affirmant avec force que les « combattants d'Indochine méritent la reconnaissance de la patrie »<sup>6761</sup>. Par conséquent, ce discours apparaît plus gratifiant, précis que le précédent pour les anciens d'Indochine. Même Marcel Bigeard trouve même qu'il a fait « pour une fois, un très beau discours »<sup>6762</sup>. » Ces mots joints au projet du mémorial de Fréjus, montrent davantage que le discours de 1980, le début d'une vraie politique mémorielle.

Le discours prononcé sept ans plus tard à Fréjus pour l'inauguration du Mémorial, est l'occasion de marquer l'aboutissement d'une mission décidée par l'État d'ériger le lieu de mémoire de la guerre d'Indochine en France, qui manquait jusque-là aux vétérans. Il est plus court que les précédents<sup>6763</sup> (509 mots). Le président Mitterrand approche, cette fois, de la fin de son second et dernier mandat, pas encore marqué par la seconde cohabitation qui va intervenir trois mois plus tard. Il revient tout juste du premier voyage au Vietnam d'un président français, également marqué d'une journée à Dien Bien Phu qui l'a ému, mais les anciens combattants présents ne lui en savent apparemment pas gré, si j'en crois quelques témoignages obtenus, d'autant qu'il arrive, à son habitude, très en retard. Il précise que la localisation de la nécropole dans « cet admirable site » qu'est Fréjus a un sens parce que « C'est d'ici, de Fréjus, que partaient autrefois les troupes engagées en Extrême-Orient ». Le Mémorial « des guerres en Indochine »<sup>6764</sup> qui

---

<sup>6760</sup> André Saint-Georges, « La loi n°89-1013 du 31 décembre 1989 portant création du statut de prisonnier du Viet-minh », dans ANAPI notre histoire, *op. cit.*, p 63.

<sup>6761</sup> Allocution de M. François Mitterrand, Président de la République, à l'occasion des cérémonies organisées aux Invalides en l'honneur du premier rapatriement des corps de combattants morts en Indochine, samedi 11 octobre 1986. En ligne : <https://www.elysee.fr/francois-mitterrand/1986/10/11/allocution-de-m-francois-mitterrand-president-de-la-republique-a-loccasion-des-ceremonies-organisees-aux-invalides-en-lhonneur-du-premier-rapatriement-des-corps-de-combattants-morts-en-indochine-samedi-11-octobre-1986> (Consulté la dernière fois le 22 juillet 2022).

<sup>6762</sup> Marcel Bigeard, *De la brousse à la jungle*, *op. cit.*, p 223.

<sup>6763</sup> Annexe 10, p. 1907.

<sup>6764</sup> Et non « des guerres d'Indochine » puisque le coup de force des Japonais en 1945 fait partie de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que les combats de 1940-1941 contre le Japon et la Thaïlande.

regroupe les morts, civils et militaires « d'abord tombés dans la lutte contre les Japonais » en 1945 ensuite les soldats du CEFEO « qui ont pris les armes pour exécuter la mission que leur avait confiée le gouvernement de la République ». Il rappelle en cela, comme en 1986 qu'ils ont suivi les ordres de reconquête coloniale du général de Gaulle. Il met ensuite son discours dans la perspective de sa visite à Dien Bien Phu la semaine précédente, celle d'une mémoire désormais immuable ; valorisée par l'hommage au sacrifice des combattants (« Il y a des sacrifices que les vicissitudes de l'Histoire n'effacent pas »), la nécessité de rappeler leur souvenir par ce Mémorial (« Pour qu'on sache de génération en génération ce que furent leur peine et leur gloire »).

A nouveau, comme en 1986, il cite les lieux des principaux combats en Indochine, la mémoire particulière des prisonniers de la RDV « détenus dans d'atroces conditions » et le statut « qu'ils méritaient » et qu'ils ont obtenus (grâce à lui), en 1989. Enfin, il note, à deux reprises, la réalité émouvante du mur du souvenir qui garde les 35 000 noms de « tous les soldats morts là-bas » venant de toute l'Union française. A la fin de son discours, il exprime « solennellement la reconnaissance de la Nation »<sup>6765</sup>, comme sept ans auparavant.

Par conséquent, ce discours n'est pas la répétition de celui de 1986. Il est la confirmation du respect enfin exprimé tant aux combattants d'Indochine qu'aux civils et aux militaires morts sous les coups des Japonais en 1940 et en 1945. Les mots sont à nouveau forts envers eux dans une émotion qui réunit tous ceux qui viennent et viendront au Mémorial, désormais le lieu de mémoire emblématique du conflit. C'est un autre discours fondateur d'une mémoire désormais nationale.

Le dernier discours présidentiel concernant la guerre d'Indochine est celui de Jacques Chirac le 7 mai 2004. Il est le plus long (626 mots) et le plus lyrique de tous. Le président est dans son second mandat raccourci à cinq ans. Il poursuit son parcours commémoratif, sans les représentants du gouvernement vietnamien alors qu'une commémoration franco-vietnamienne était envisagée sous l'impulsion d'Hamlaoui Mekachera<sup>6766</sup>. Ce discours marque l'apogée de la politique mémorielle d'Indochine à travers le cinquantenaire de Dien Bien Phu. D'entrée au début du discours, Jacques Chirac « raconte » Dien Bien Phu. Il met en situation la fin des combats, « la pluie, la boue », le manque de sommeil et le silence impressionnant à la chute du camp retranché le 7 mai. Il revient sur la guerre dans son ensemble, « guerre cruelle, lointaine », menée par les « frères d'armes » venus de toute l'Union française. Une phrase souligne également pour « le calvaire des survivants » après le 7 mai, « les longues colonnes (qui) se perdirent et disparurent sans traces vers les camps de la mort lente. Un tout petit nombre seulement reviendrait de cet enfer. ».

---

<sup>6765</sup> Déclaration de M. François Mitterrand, Président de la République, lors de l'inauguration du Mémorial des guerres en Indochine à Fréjus le 16 février 1993. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/136896-declaration-de-m-francois-mitterrand-president-de-la-republique-lors> (consulté la dernière fois le 26 juillet 2021). A ne pas confondre avec la déclaration prononcée plus tard dans la même journée en réponse au discours d'accueil de François Léotard et qui fait le bilan du voyage du président au Vietnam (<https://www.vie-publique.fr/discours/136907-declaration-de-m-francois-mitterrand-president-de-la-republique-lors>). Annexe 10, p. 1907.

<sup>6766</sup> Les autorités vietnamiennes ont commémoré le 7 mai 2004 avec les Chinois.

Quelques expressions sont surprenantes par leur manque de précision : la « cuvette » de Dien Bien Phu alors que chacun s'accorde sur l'expression de « plaine » ou de « vallée » (mot d'ailleurs employé en fin de discours) dominée par des crêtes. Autre erreur, le fait de dire : « depuis sept ans que durait la guerre », ce qui donnerait 1947 pour son début, une faute assez grossière. Pour faire comprendre le drame de ce conflit et, en particulier, de cette bataille, le discours accumule les mots dramatiques comme « enfer », « calvaire », « tragédie » ; les adjectifs « hallucinant », « furieux », « terrible » « féroces », « acharnées », meurtrières », « désespérés », « farouche ». Il insiste bien sur l'isolement des combattants qui valorise d'autant plus leur courage dans une guerre « incomprise des Français », où ils ont « trop souvent, trop longtemps, le sentiment d'être des combattants oubliés, abandonnés »<sup>6767</sup>. En fait, la différence principale entre ce discours et ceux qui ont précédés, est qu'il ne rend pas seulement hommage aux combattants de Dien Bien Phu. Il en fait une « épopée », « une geste » mots qu'il cite d'ailleurs, transformant une défaite qui accélère la fin de la guerre en Indochine en « (leur) victoire et « (leur) gloire » grâce à l'héroïsme dont ils ont fait preuve dans la lignée des héros qui les ont précédés. Les discours des présidents Giscard d'Estaing et Mitterrand en appelaient à des faits et personnages historiques, au courage des soldats d'Indochine ; celui de Jacques Chirac chante les exploits des « soldats d'élite », « combattants magnifiques » dans un récit qui devient selon ses propres paroles, une « légende », un « mythe » qui va « (transmuer) un désastre en une épopée ». Or une épopée est un « long poème d'aventures héroïques ou intervient le merveilleux », c'est-à-dire la légende. La geste est « un ensemble de poèmes épiques du Moyen Age où sont chantés les hauts faits de personnages historiques ou légendaires<sup>6768</sup>. » Le malaise qui peut ressortir de ce discours, c'est l'emphase nourrie par un vocabulaire si chargé et glorieux qu'il donne l'impression d'en « faire trop ». La guerre d'Indochine se prête mal à une évocation légendaire qui donne l'impression de se retrouver dans un roman national dépassé, d'autant qu'il compare Dien Bien Phu à Roncevaux et fait de la bataille une nouvelle « Chanson de Roland ». Faut-il le rappeler, *La chanson de Roland* est un poème épique très littéraire, un récit inventé, qui a pour base réelle, historique, une embuscade peu identifiée face à un ennemi lui-même difficile à nommer, probablement Vascon (Basque), dans un empire carolingien qui n'est pas encore la France. Outre cette comparaison entre une légende et une réalité, la vérité historique oblige également à contredire à nouveau le discours – sans ironie déplacée – puisque « Dans la plaine de Diên Biên Phu, comme à Roncevaux, des soldats » ne se sont pas sacrifiés, « jusqu'au dernier », car s'ils sont censés être tous morts dans les Pyrénées, près de 11 000 combattants sur les 15 000 qu'a compté le camp retranché ont été faits prisonniers ; une légère différence.

---

<sup>6767</sup> Allocution de M. Jacques Chirac, Président de la République, pour la commémoration du cinquantième anniversaire de la fin des combats de Dien Bien Phu, Paris, le 7 mai 2004. En ligne : <https://www.elysee.fr/jacques-chirac/2004/05/07/allocution-de-m-jacques-chirac-president-de-la-republique-pour-la-commemoration-du-cinquantieme-anniversaire-de-la-fin-des-combats-de-dien-bien-phu-paris-le-7-mai-2004> (Consulté la dernière fois le 26 juillet 2021). Annexe 11, p. 1908.

<sup>6768</sup> Définitions tirées du dictionnaire Larousse, consulté le 26 juillet 2021.



Les anciens combattants ont-ils apprécié cette vague poétique vouée à l'héroïsme ? Pierre Journoud et Hugues Tertrais répondent par l'affirmative (« Aux yeux des anciens, la faute était réparée ») mais regrettent « une propension du président de la République à métamorphoser la défaite », qui commence, selon eux et Alain Ruscio, « dès le début des combats » en mars 1954. « Cette mythification de la bataille, dans laquelle bien des survivants ne se sont jamais reconnus, n'offrait guère la pédagogie historique ni politique que l'on eût espérée cinquante ans après les événements<sup>6769</sup>. » Alain Ruscio, qui analyse les actions, les ouvrages et les discours donnés pour cette année commémorative, écrit qu'il s'agit d'« un étonnant florilège où la glorification de l'armée française le dispute à la nostalgie coloniale, à l'anticommunisme forcené et au racisme »<sup>6770</sup>, même s'il remarque, dans le même temps, un certain nombre de colloques sérieux, d'ouvrages novateurs et d'articles sérieux.

Cette veine héroïque n'habille, fort heureusement, pas tous les discours des ministres après 2004, ou de manière plus modérée. Le 8 juin 2005, la ministre de la Défense, Michèle Alliot-Marie, prononce le discours de la première cérémonie d'hommages aux soldats morts en Indochine, devant le cercueil d'un combattant d'Indochine récemment rapatrié du Vietnam. Un texte court (438 mots) et sobre qui reprend logiquement les mêmes thèmes depuis 1980, leur courage, un corps expéditionnaire qui concentre tous les corps de troupes et les peuples de l'Union française, la valeur des adversaires, le sentiment d'abandon auquel la ministre répond à plusieurs reprises que la France ne doit pas les oublier<sup>6771</sup>.

Le discours du secrétaire d'État aux Anciens combattants Hubert Falco, le 8 juin 2010, est différent. Prononcé à Fréjus, au Mémorial, il est bien plus long (737 mots) et insiste sur d'autres thèmes en dehors de ceux qui sont désormais habituels : La colonisation, par la « présence française en Extrême-Orient », est plusieurs fois évoquée et le discours valorise « ce que la France a accompli là-bas » comme il reconnaît des « erreurs ». L'inauguration des salles pédagogiques du mémorial justifie tout autant l'insertion de ce thème que la ligne choisie par le président Sarkozy dès sa campagne : valoriser l'œuvre française en évitant tout repentance, c'est-à-dire, finalement toute critique. D'autres part, le secrétaire d'État insiste sur le « devoir de mémoire » ; lui aussi un thème présidentiel fort comme « devoir de vérité » pour que les jeunes, en particulier, « puissent découvrir une histoire qui est juste effleurée dans les programmes scolaires », phrase étonnante pour le ministre d'un gouvernement qui peut très bien influencer sur eux s'il le souhaite. La mission du Mémorial doit

---

<sup>6769</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., pp. 390-391.

<sup>6770</sup> Alain Ruscio, « Autour d'un anniversaire : Dien Bien Phu, en 2004 », *Cahiers d'Histoire*, n°99, 2006, pp. 9-29. En ligne : <https://journals.openedition.org/chrhc/756> (Consulté la dernière fois le 22 juillet 2022).

<sup>6771</sup> Déclaration de Mme Michèle Alliot-Marie, ministre de la Défense, sur l'hommage rendu aux combattants français et coloniaux de la guerre d'Indochine, à Paris, le 8 juin 2005. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/149840-declaration-de-mme-michele-alliot-marie-ministre-de-la-defense-sur-lh> (Consulté le 26 juillet 2021). Annexe 12, p. 1910.

être de faire venir classes et professeurs pour montrer la guerre « et ce qu'elle fut vraiment<sup>6772</sup> », ce qui peut laisser entendre que ce qui a été fait jusque-là peut être insuffisant ou erroné. Ces thèmes nouveaux forment presque la moitié du discours, en s'éloignant des arguments traditionnels, et surtout de l'hommage aux combattants, pour valoriser une lecture particulière de la guerre et de la colonisation. Il tend ici à substituer à l'enseignement du conflit trop insuffisant la mémoire inscrite dans ce musée-Mémorial.

En 2012, la gauche arrive au pouvoir avec le président François Hollande. Kader Arif (2012-2014) et Jean-Marc Todeschini (2014-2017) se succèdent au poste de ministre délégué pour le premier et de secrétaire d'État chargé des Anciens combattants et de la mémoire, pour le second, cette dernière appellation étant nouvelle et montrant le souci affiché de transmettre davantage les mémoires combattantes. Le discours change. Si le message de Kader Arif pour le 8 juin 2013 est très court et n'est pas un discours<sup>6773</sup> comme les deux précédents. Il ne se termine pas par une adresse finale « honneur aux combattants d'Indochine », évoque les vingt ans du Mémorial de Fréjus et les « générations du feu ». Il fait le lien le passé et le présent, entre soldats d'Indochine et ceux d'Afghanistan et au Mali où la France est intervenue. Il parle de « guerre méconnue » – première fois que ce terme est officiellement employé – et non pas « oubliée », de reconnaissance du pays à leur égard et de « la place qu'ils ont acquise dans notre mémoire nationale<sup>6774</sup>. » Son discours est bien plus attendu l'année suivante puisqu'il se situe en 2014, soixante ans après Dien Bien Phu et la fin de la guerre d'Indochine. Va-t-on assister à une nouvelle déferlante mémorielle semblable à 2004 ?

Le message, à peine plus long que celui de 2013 (385 mots), parle bien de Dien Bien Phu, « chant du cygne » après « huit ans de guerre totale » (« guerre totale » est une expression nouvelle dans un discours de ce type et totalement vraie) « devenu légendaire » et qui fait écho à la « mythique Indochine » mais il cite d'autres noms de batailles en Indochine « car le nom de Dien Bien Phu ne doit pas rester seul ». Il évoque rapidement la fin de la présence française en Indochine, une « longue histoire presque centenaire », les « deux temps » de mars 1945 et de décembre 1946, qu'il prend apparemment comme début du conflit. Il rappelle également « le souvenir des prisonniers du Vietminh » et affirme que le pays « se souvient et entretient leur mémoire au même titre que celles de tous leurs camarades des autres conflits » dans « le temps de l'apaisement ». Un texte élogieux pour les anciens combattants, sur un ton modéré, ce qui n'empêche pas une touche littéraire de « mythe » et

---

<sup>6772</sup> Déclaration de M. Hubert Falco, secrétaire d'État à la défense et aux anciens combattants, en hommage aux militaires français morts pendant la guerre d'Indochine, à Fréjus le 21 janvier 2010. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/177986-declaration-de-m-hubert-falco-secretaire-d-etat-la-defense-et-aux> (Consulté le 26 juillet 2021). Annexe 13 p. 1911.

<sup>6773</sup> Le titulaire du ministère des Anciens combattants ne lit pas toujours lui-même le discours du 8 juin. Son message est lu par le préfet de chaque préfecture ou par le maire de chaque commune.

<sup>6774</sup> Message de Kader Arif, le 8 juin 2013 ; En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/187862-message-de-m-kader-arif-ministre-des-anciens-combattants-en-hommage>. Annexe 14 p. 1913.

de « légende » mais plus légère qu'en 2004. « L'apaisement » existe car l'État rend hommage depuis longtemps aux vétérans et doit consacrer avec associations et collectivités « une semaine entière »<sup>6775</sup> de célébrations du souvenir.

En 2015, Jean-Marc Todeschini laisse davantage de place, dans son discours, au 9 mars 1945, soixante-dixième anniversaire oblige, dans un temps long de « quinze ans de combats, de 1940 à 1954 » puisque, sur le modèle chronologique, étudié par Ivan Cadeau et officialisé par le Mémorial de Fréjus, les guerres « en Indochine » commencent en 1940. Il évoque les camps de prisonnier mais prend bien soin de parler de « camps de rééducation politique »<sup>6776</sup> et non de « camp de la mort » ou de « lavage de cerveau ». Le lointain combat des soldats d'Indochine est relié aux interventions de la France au Mali ou ailleurs comme en 2014 par ce que son prédécesseur Kader Arif appelait les « générations du feu ».

Enfin, sous la présidence d'Emmanuel Macron, Geneviève Darrieussecq est, de 2017 à 2020, Secrétaire d'État auprès de la ministre des Armées et de 2020 à 2022, en charge du ministère qui pour la première fois, inverse les titres ; ministre « de la Mémoire et des Anciens Combattants », et non l'inverse. Elle a ainsi, dans sa fonction première, fait publier un mémoire sur cent combattants africains morts pour la France<sup>6777</sup> pendant la Seconde Guerre mondiale, qui propose aussi de nommer davantage de combattants issus de l'Union française et, en particulier, d'Afrique pour baptiser ou rebaptiser des lieux publics.

Elle intervient, comme ses prédécesseurs, dans un message lu par chaque préfet le 8 juin ; de très court message (304 mots en 2019, 268 mots en 2021), mais qui me semblent porter loin, avec des mots précis sur une nouvelle façon de lire les mémoires d'Indochine. Sa déclaration de 2019 donne deux explications majeures : « Ce travail de mémoire est un socle sur lequel la France et le Vietnam construisent la paix d'aujourd'hui et approfondissent leurs relations » et « Dans cette mémoire nationale, il n'y a pas de "guerre oubliée" »<sup>6778</sup>. La ministre affirme que *ce n'est plus le cas* au vu de toutes les déclarations et tâches menées par l'État depuis quelques années. « Travail de mémoire » signifie que le pouvoir politique n'impose pas une mémoire, contrairement au discours d'Hubert Falco en 2010, mais une façon plus apaisée et rigoureuse de la transmettre. Son message de 2021 insiste sur la « mémoire partagée » d'Indochine – partagée entre générations et avec le Vietnam « devenu un partenaire durable » - qu'elle situe comme nombre de ses prédécesseurs de 1946 à 1954, date de départ du conflit qui devra, un jour, être adaptée aux études historiques privilégiant 1945. Elle cite Bernard de Lattre comme exemple de « dévouement et sens du devoir » car il est mort soixante-dix

---

<sup>6775</sup> Message de Kader Arif, secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et de la Mémoire, le 8 juin 2014. En ligne : <http://www.tarbes-infos.com/IMG/pdf/document2-2.pdf> (Consulté la dernière fois le 16 juillet 2022).

<sup>6776</sup> Message de M. Jean-Marc Todeschini, secrétaire d'État aux anciens combattants et à la mémoire, en hommage aux "Morts pour la France" en Indochine, le 8 juin 2015. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/195263-messsage-de-m-jean-marc-todeschini-secretaire-dEtat-aux-anciens-combat> (Consulté le 27 juillet 2021).

<sup>6777</sup> Geneviève Darrieussecq, « Aux combattants d'Afrique, la patrie reconnaissante ».

<sup>6778</sup> Déclaration de Mme Geneviève Darrieussecq, secrétaire d'État auprès de la ministre des Armées, en hommage aux morts pour la France en Indochine, à Paris le 8 juin 2019. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/270113-genevieve-darrieussecq-08062019-ancien-combattant> (Consulté la dernière fois le 22 juillet 2022).

ans auparavant dans les combats du Day ; un fait qui a laissé quelques traces dans la mémoire collective, son père Jean de Lattre chef du CEFEO ayant dû enterrer son fils avant de l’y rejoindre quelques mois plus tard en janvier 1952. La fin de son message parle de « ferveur » dans la transmission de mémoire, des « générations d’hommes et de femmes prêts à l’engagement et au combat » ; toujours cette idée de lien combattant entre générations pour remettre l’Indochine et les conflits méconnus dans la lignée des interventions militaires quelles qu’elles soient. Le 8 juin 2022, le ministre de la Défense Sébastien Lecornu fait son premier discours du 8 juin<sup>6779</sup>, en l’absence d’un secrétaire d’État aux Anciens combattants<sup>6780</sup>. Son discours est assez classique sauf sur deux points : son message par phrases exclamatives « que... » et le retour du final par l’adresse « Honneur aux combattants d’Indochine ! ».

Mais le grand moment mémoriel associé à l’Indochine dans le quinquennat d’Emmanuel Macron, déjà évoqué, est cette commémoration du 8 juin 2019 par le Premier ministre Édouard Philippe dont le discours est remarquable. Il est plus marquant que le message annuel d’hommage du 8 juin et bien plus long – 1532 mots, le plus long de tous ceux qui portent sur l’Indochine depuis 1980 – pour un hommage exceptionnel qui doit faire date. Il doit affirmer, de manière définitive, la reconnaissance de l’État pour les combattants d’Indochine. La cérémonie a lieu aux Invalides, comme pour tout hommage national depuis 1840 et le retour des cendres de Napoléon Ier de l’île de Sainte - Hélène, dans la cour d’honneur. Bien qu’elle ait été complexe à organiser au vu des centaines d’invitations envoyées aux anciens d’Indochine qui n’ont pas pu tous s’y rendre devant les problèmes de transport et leur état de santé, elle a pu donner un langage de sincérité et toucher les vétérans. Ainsi le n°118 de la revue *Maolen* de l’ANAPI y consacre plusieurs pages et estime que la cérémonie réussie :

« Un discours soulignant le courage, l’abnégation, la résistance aussi héroïque que méconnue des combattants et leur sacrifice. Les nombreux anciens combattants d’Indochine présents malgré leur âge avancé, dont d’anciens Prisonniers du Vietminh, ont été sensibles à la qualité de cet hommage rendu à leurs frères d’armes disparus. La reconnaissance nationale que le Premier ministre et la Secrétaire d’État ont exprimée en venant saluer les anciens combattants et leur famille ainsi que les porte-drapeaux les a particulièrement touchés. Ce 8 juin fut une réussite également par l’organisation remarquable de la cérémonie militaire et de la partie musicale et poétique de l’événement. Les équipes de la DPMA (Direction des patrimoines, de la Mémoire et des Archives) et de l’ONACVG (Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre) doivent en être vivement remerciées<sup>6781</sup>. »

Les mots d’Édouard Philippe sont forts parce qu’il explique d’entrée son implication personnelle dans ce souvenir (« Le Vietnam que je porte en moi est un pays imaginaire à force de souvenirs vrais ») mais pas du tout dans la tonalité du discours de Jacques Chirac quinze ans plus tôt, qui parlait avec lyrisme d’épopée, de gloire, d’héroïsme, n’employant qu’une seule fois ce mot, célébrant « ces

---

<sup>6779</sup> En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/285370-sebastien-lecornu-08062022-anciens-combattants#:~:text=Ces%20combattants%20ont%20pris%20place,Vive%20la%20R%C3%A9publique%20!> (*Idem*).

<sup>6780</sup> Patricia Mirallès est nommée secrétaire d’État chargée des Anciens combattants et de la Mémoire le 4 juillet 2022. Le mot « mémoire » est à nouveau placé derrière les mots « Anciens combattants » comme en avril 2014.

<sup>6781</sup> ANAPI, *Maolen* n°118, 1er semestre 2019, pp. 3 et 6-9.

hommes qui ont opposé une résistance aussi héroïque que méconnue à des troupes déterminées, supérieures en nombre et connaissant admirablement le terrain ». Édouard Philippe reste donc dans une émotion maîtrisée et un ton mesuré, préférant parler de « courage », du « sacrifice » de l' « abnégation », « d'un professionnalisme, d'un sang-froid et d'un sens du devoir qui force le respect » ; de l' « enfer des marches dans la jungle, [...], de la captivité » pour les camps et aussi pour le retour en Métropole. Ce sont des termes qui rendent, à mon sens, davantage honneur aux combattants pour leur réalisme. De plus, il confirme l'intérêt réel malgré ses lacunes, de l'État, et la nécessité, pour la Nation de conserver cette mémoire d'Indochine :

« Ces soldats ne sont pas morts pour l'impérialisme ; ils ne sont pas morts pour une idéologie, ni pour des combinaisons diplomatiques. Ils sont morts pour la France. En ce jour, c'est tout ce qui compte. Cette guerre nous oblige à poursuivre le travail de mémoire. Parce qu'une grande nation, c'est une nation qui regarde son histoire en face. Sans altération, ni réécriture. Qui sait reconnaître ses erreurs, et ses mérites, en tirer les leçons. Pour savoir. Pour avancer<sup>6782</sup>. »

Avec beaucoup de doigté, Édouard Philippe semble remettre les choses à leur place. Dans le passage cité plus haut au début de cette période<sup>6783</sup>, il signale que « tout a été dit et bien dit », en signalant les phases de mémoire qui ont pu marquer le grand public. Une manière de dire que Dien Bien Phu n'est jamais tombé dans l'oubli, peut-être pour dédouaner l'État de sa discrétion. Dans le second passage ci-dessus, il estime que la Nation doit se souvenir de la guerre d'Indochine, abandonner le réflexe idéologique de penser que les combattants partaient tous pour défendre l'empire colonial ou pour se battre contre le communisme. Leurs raisons étaient, pour chacun, très différentes.

Il rappelle également cette double difficulté éprouvée par les combattants d'Indochine pendant et après le conflit qui explique pour beaucoup d'entre eux leurs blessures physiques, morales voire leurs traumatismes : « Des soldats qui se sont battus contre un adversaire courageux, résolu ; contre la maladie, les éléments, contre la distance, contre l'indifférence. Contre une forme de gêne aussi, de mauvaise conscience voire d'incompréhension en face d'une guerre d'un autre temps ». Le climat hostile ou indifférent qui s'installe progressivement à leur retour en Métropole, le silence de l'État à leur égard jusqu'en 1980 le amènent à être « loin de notre souvenir ». En répétant « je ne reviendrai pas », sur « les étapes du conflit », sur « les erreurs de jugement », Édouard Philippe les intègre habilement sans avoir besoin de les préciser, tout en soulignant le souvenir des deux de Lattre, père et fils, qui sont morts de l'Indochine. Il rend également hommage, à plusieurs reprises, à Hélié de Saint Marc, puis à Geneviève de Galard, qui ont incarné cette mémoire. D'Hélié de Saint Marc justement, il cite l'expression de « guerre orpheline » c'est-à-dire qu'il admet que l'État, pendant longtemps, ne l'a pas reconnue. Aujourd'hui, elle l'est.

En outre, il évoque bien, comme sa ministre Geneviève Darrieussecq précédemment citée, le « travail de mémoire » et non le « devoir de mémoire », qui est celui, logique, des anciens eux-

---

<sup>6782</sup> Annexe 15 p. 1914.

<sup>6783</sup> Annexe 14, p. 1913.

mêmes et celui des associations, mais pas forcément celui de l'État. Son rôle est bien de rendre hommage avec exactitude (« Une nation qui regarde son histoire en face. Sans altération ni réécriture ») et pour cela, le Premier ministre cite autant Langson en 1940 face aux Japonais que Dien Bien Phu face à l'APV ; réaffirme l'engagement de l'État par l'édification du Mémorial de Fréjus, par son voyage à Dien Bien Phu en novembre 2018 et lie, lui aussi, le sacrifice passé des combattants d'Indochine aux soldats tués en 2019 au Mali.

Par conséquent, l'État, quoique décrié ou simplement critiqué par les anciens combattants d'Indochine et leurs représentations associatives, a contre lui d'avoir, dans un premier temps, écarté les mémoires combattantes d'Indochine, puis de les avoir minimisées ou tues de 1954 à 1980 et, moins ostensiblement et partiellement, de 2007 à 2018, malgré des signes permanents d'hommages par le biais de promotions et de décorations des officiers y ayant servi et la journée du 8 juin. Les anciens reprochent également aux chefs de l'État leur manque de gestes forts à leur endroit en dehors de ceux du président Chirac. La rupture de 2007, changement de président, de génération - Hamlaoui Mekachera est le dernier ministre des Anciens combattants à avoir fait la guerre d'Indochine, Jacques Chirac, le dernier chef d'État à avoir connu une guerre – de volonté d'un devoir de mémoire et celle de 2012 qui tend désormais à une mémoire plus apaisée pour faire « oublier la guerre oubliée », en quelque sorte, montrent de grandes évolutions dans l'attitude de l'État davantage préoccupé par la mémoire.

Mais en comparant ce langage et ce qu'en disent les anciens d'Indochine ainsi que plusieurs associations, ces actes ne semblent pas toujours suffisants. Nombre d'entre eux souhaiteraient que la nation elle-même, grâce à l'Éducation nationale, connaisse leur conflit, leurs sacrifices. Cette lacune éprouvée depuis plus de soixante-cinq ans reste un grand sujet d'incompréhension entre anciens combattants et enseignants.

### 3.2 L'Éducation Nationale : le porteur d'histoire doit-il devenir un porteur de mémoire ?

« Mais qu'est-ce qu'on leur apprend à l'école ?<sup>6784</sup> » (Jean-Pierre Rioux).

Les anciens combattants d'Indochine, leurs familles, leurs associations sont d'indiscutables porteurs de mémoires malgré leurs lacunes liées au contenu du discours et les témoignages tardifs de « l'ère des mémoires ». L'État et les médias sont des porteurs de mémoires inconstants pour une autre raison ; ce n'était pas leur vocation première et c'est seulement l'un de leurs domaines. Que dire alors de l'Éducation nationale ? Elle est porteuse d'histoire, dans chaque matière enseignée, et en particulier, dans « la matière historique » dont l'enseignement est destiné à donner

---

<sup>6784</sup> Jean-Pierre Rioux (dir.), *Nos embarras de mémoire. La France en souffrance*, Panazol, Lavauzelle, 2008, pp. 165-173.

aux élèves une culture du passé, à la fois dans la connaissance des faits, des personnages et dans l'apprentissage de son analyse, pour relier le passé à l'avenir. Elle organise un récit commun grâce à des institutions comme la commission des programmes, sous la direction du ministère de l'Éducation nationale, qui va utiliser un savoir scientifique des historiens le plus cohérent possible, c'est-à-dire au plus près de la réalité de ce qui s'est passé et non au service d'une vérité politique ou sociale. L'institution doit permettre transmettre l'histoire par des vecteurs renouvelés, diversifiés et pédagogiques. C'est un ensemble organisé que l'on appelle un curriculum, c'est-à-dire, dans un sens large, l'organisation réelle des actions permettant l'instruction des élèves grâce aux objectifs donnés, aux attendus et contenus des programmes, aux méthodes, à la formation de enseignants, au matériel pédagogique (manuels, Internet)<sup>6785</sup>.

Mais l'Éducation nationale est-elle porteuse de mémoire ? Qu'en pensent les anciens d'Indochine ? L'enseignement peut-il être à la fois porteur d'histoire et de mémoires ? Quand et comment les programmes scolaires ont-ils intégré la guerre d'Indochine ?

### 3.2.1 La difficulté de concilier l'enseignement de l'histoire et les mémoires d'Indochine : une opposition de principe ?

« L'APHG est favorable à l'introduction de l'histoire très contemporaine, même si cela oblige à enseigner des questions délicates comme les guerres d'Indochine et d'Algérie. » (Patricia Legris)

Les anciens combattants sont attachés aux mémoires de la guerre d'Indochine, parce qu'il ont vécu le conflit et qu'une histoire étant souvent construite par des spécialistes qui n'ont connu ni le terrain ni l'esprit du combattant et auront, selon eux, du mal à comprendre les comprendre. L'histoire scientifique apparaît froide, neutre, dépouillée des sentiments que la mémoire de l'expérience combattante exprime. Dans un enseignement scolaire de la guerre, aujourd'hui davantage tourné vers le ressenti de ses acteurs que vers une histoire-bataille, les programmes de lycée intègrent pour la première fois, en 2013, l'étude des mémoires et de l'expérience combattante de la Première guerre mondiale et de la guerre d'Algérie. Si le monde enseignant peut se satisfaire et parfois se méfier des mémoires, de ceux qui les vivent ou de ceux qui les soutiennent, il les intègre dans l'enseignement de l'histoire ; depuis les débuts de l'école républicaine en citant et analysant des textes de témoins. L'innovation de 2013 marque la prise de conscience que les mémoires constituent un concept à part entière.

Les mémoires d'Indochine ont-elles souffert de la méfiance qui s'attache à l'enseignement de l'histoire militaire et à celui d'une guerre de décolonisation perdue ? Est-ce la raison majeure d'un manque d'empathie du monde enseignant pour enseigner ce conflit et du retard de son arrivée dans les programmes scolaires ? Les enseignants connaissent-ils seulement la guerre d'Indochine ?

---

<sup>6785</sup> Voir aussi la définition qu'en donne Patricia Legris dans « L'élaboration des programmes d'histoire depuis la Libération. Contribution à une sociologie historique du curriculum », *Histoire@Politique*, n° 21, 2013, pp. 69-83 ; p. 83, note 8.

### 3.2.1.1 L'affrontement histoire - mémoire : l'enseignement de la guerre d'Indochine, une victime collatérale ?

« L'histoire a été, sous la II<sup>ème</sup> République, un “vecteur de la mémoire nationale” » (Pierre Nora).

Longtemps, la guerre d'Indochine n'a pas été un sujet dans les programmes scolaires jusqu'en 1982 ; le concept de mémoires, assez compliqué, n'apparaît en tant que tel dans les programmes qu'en 2010 et 2013. C'est l'opposition entre histoire enseignée et irruption des mémoires portées par des groupes politiques, sociaux, religieux et militaires qui l'a desservie. Tout ce qui peut faire pression a une nette tendance à accroître la méfiance des historiens et des enseignants d'histoire, qui n'ont pas oublié celles imposées par l'État sur la lecture de l'histoire, à commencer par le roman national de Lavisser avant 1914 jusqu'à la loi de 2005 sur le rôle positif de la colonisation française, en passant par le résistancialisme après 1945. Les mémoires se sont construites sur le prestige des guerres et des rois, des traditions et des batailles, des images d'Épinal qui enchantent une histoire scientifique jugée trop neutre et froide. Aujourd'hui, leurs acteurs des mémoires vivantes ont souvent le regret d'une histoire moins *nationale* qu'auparavant. C'est une forme de fracture sociale, politique, qui existe à l'Assemblée, à la maison, sur Internet et parfois... en classe. Pourquoi se méfier des mémoires dans l'enseignement ? L'enseignement tardif de la guerre d'Indochine est-il le résultat d'une hostilité à l'égard de l'armée, du discours sur la colonisation ?

L'histoire formulée dans les programmes a longtemps représenté l'histoire officielle qui doit transmettre, par une lecture du passé dont le pouvoir politique a longtemps construit la grille, avec le souci de l'unité nationale. A l'École au sens large du mot, de l'école primaire au lycée, l'enseignement n'est pas seulement dévolu à une histoire scientifique, protégée des mémoires par le refus de les intégrer. Au contraire, l'histoire s'est toujours nourrie de mémoires historiques pour s'embellir. La citation de Pierre Nora mise en exergue montre que le pouvoir politique a déjà utilisé l'histoire enseignée comme le diffuseur d'une mémoire nationale, patriotique, puisque le dogme lavissien était de bâtir une histoire heureuse afin d'exalter la puissance de la France. La mémoire des héros et des batailles est censée avoir repoussé les frontières, construit une nation homogène grâce à la fierté de son passé. La III<sup>e</sup> République a donc inventé une histoire nationale avec beaucoup de talent, autour de laquelle le peuple français, grâce à l'école de Jules Ferry, s'est rassemblé grâce à un récit alternant la gloire et la tragédie, depuis les Gaulois défaits par César jusqu'à une défaite de 1870 injuste causée par un Empereur défaillant, selon sa légende noire. Mais le pays est sauvé par une III<sup>e</sup> République humaniste jusque dans la colonisation, qui prépare la revanche contre l'Allemagne. L'histoire belliqueuse de la France est riche des mémoires de ses grands rois, de ses châteaux et de ses guerriers dont les Poilus de 14-18 sont les dignes héritiers. Après 1918, malgré les tentations du pacifisme et les critiques de Jean Norton Cru, le témoignage



du combattant héroïque a souvent inondé les manuels de classe et les esprits jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ainsi que les passages relatant une glorieuse conquête coloniale et la géographie de la plus grande France. A la fin des années 1950, les manuels scolaires ont transmis la mémoire résistancialiste qui a duré vingt ans sans évoquer le trouble comportement des Français pendant l'occupation. Il a fallu attendre le début des années 1980 pour enseigner une mémoire qui ne soit pas uniquement militaire et politique mais également sociale, culturelle et qui soit porteuse des moments les plus controversés de l'histoire.

Le pouvoir politique, national ou local, utilise une politique commémorative qui tend à devenir celle des traumatismes des grands conflits. A partir des années 1970, grâce aux mémoires régionales et locales qui s'agrègent à une histoire dont elles diversifient les centres d'intérêt et les lieux de mémoire, l'histoire enseignée s'ouvre sur la mémoire sociale, la mémoire culturelle, sur celles des grands événements de l'histoire contemporaine en intégrant les témoignages. Parmi les plus connus, « Les carnets de Louis Barthas, tonnelier »<sup>6786</sup> et « Paroles de poilus »<sup>6787</sup>, dont les extraits, intégrés dans les manuels scolaires de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècle, ont travaillé comme supports d'explication et objets d'analyse de l'expérience combattante de la Première Guerre mondiale. La même nécessité de comprendre le parcours et l'état d'esprit de ces acteurs de l'histoire transmet par la même voie scolaire les mémoires de la Seconde guerre mondiale et celles de la Shoah, à partir des années 1990. Là aussi, elles véhiculent un traumatisme dont les conséquences sont multiples, y compris celles de diffuser un certain niveau de pacifisme et d'hostilité aux guerres, aux idéologies politiques voire envers l'État lui-même, en montrant les compromissions et les insuffisances passées du pouvoir politique, l'horreur des combats et le bilan psychologique qui en résulte.

L'histoire enseignée n'a donc pas eu à se séparer de la mémoire puisqu'elle l'a intégrée, mais cela n'a pas profité à la guerre d'Indochine. Cette guerre méconnue, vécue par une faible partie de la société est trop lointaine et marginale pour celle qui ne l'a pas vécue, est donc peu inscrite dans les programmes, à l'inverse des guerres mondiales. Elle n'est que rarement étudiée par les futurs enseignants qui la connaissent peu. Le récit de la guerre d'Algérie n'est pas consensuel mais elle a bénéficié de mémoires blessées profondes, médiatisées, portées par de nombreux vétérans et civils rapatriés en 1962, impliqués dans ce terrible conflit plus une immigration algérienne qui apporte ses propres traumatismes. C'est la raison pour laquelle ces mémoires sont étudiées depuis 2010 en classe.

Mais les mémoires véhiculent également des dangers. Les mémoires individuelles et collectives se multiplient sur d'autres terrains que l'École. D'un part, celle-ci n'est pas ou plus le seul vecteur de connaissances et d'analyse de l'histoire et des mémoires. Selon le contexte et le groupe social porteur, une contre-histoire et des contre-mémoires deviennent influentes, voyant dans le monde

---

<sup>6786</sup> Louis Barthas, *Les carnets de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, Maspéro, 1978, 555 p.

<sup>6787</sup> Jean-Pierre Guéno, *Paroles de poilus*, Paris, Tallandier, 1998, 186 p.

enseignant l'instrument d'une propagande du pouvoir ou d'idéologies néfastes comme l'anticolonialisme supposé du corps enseignant par une partie des vétérans d'Indochine. Ce danger est attisé par des partis politiques, par des médias agressifs et maintenant des réseaux sociaux et sites Internet, parfois par les pays étrangers diffusant leur propagande scolaire et leur interprétation politique et dont une partie de la population française est originaire. Pierre Nora a expliqué « l'avènement mondial de la mémoire » et « d'accélération de l'histoire », en analysant cette « rupture » des années 1970 qui amène l'historien à être aujourd'hui peu à peu « dépossédé du monopole qu'il avait, traditionnellement, de l'interprétation du passé » par les commémorations, le tourisme de mémoire, par « le juge, le témoin, les médias, et le législateur »<sup>6788</sup> qui ont leur propre lecture du passé, pour certains plus populaire et plus accessible :

« Toute l'histoire, devenue discipline à ambition scientifique, s'était au contraire construite, jusqu'à présent, à partir de la mémoire, mais contre la mémoire, considérée comme individuelle, psychologique, trompeuse, ne relevant que du témoignage. L'histoire était le domaine du collectif, la mémoire celui du particulier. L'histoire était une et la mémoire par définition plurielle, – parce que d'essence individuelle. L'idée d'une mémoire collective, émancipatrice et sacralisée, suppose un renversement complet<sup>6789</sup>. »

L'Éducation nationale en général et les enseignants en particulier se méfient des histoires et des mémoires familiales, militaires, religieuses, politiques qui peuvent contester leur discours et leur crédibilité, ce qui arrive de plus en plus souvent : « Les mémoires individuelles, mémoires particulières, mémoires familiales, mémoires de groupe, mémoires locales, mémoires culturelles, sont toutes des mémoires respectables, mais partielles, fragmentaires, déformées, parce que souvent le résultat de reconstructions identitaires légitimes, mais forcément réductrices<sup>6790</sup>. » Cela donne, de la part des historiens, chercheurs et enseignants, des positions contradictoires à la fois pour défendre l'histoire d'agressions extérieures de la part de certains porteurs de mémoires et pour enseigner une histoire qui ne peut plus se passer de l'apport des mémoires, pour être concrète et acceptée.

Mais si l'utilisation des mémoires collectives et individuelles du monde combattant peut susciter la méfiance des enseignants d'histoire et/ou des historiens, les exigences du devoir de mémoire que chaque groupe veut leur imposer ont rendu encore plus problématiques les relations entre histoire et mémoires dès la prise de conscience de l'importance nouvelle de celles-ci. Pierre Nora a écrit en 2002, après Paul Ricoeur : « C'est une raison de plus pour opposer aujourd'hui, haut et fort, au devoir de mémoire que nous avons été quelques-uns à proclamer il y a vingt ou vingt-cinq ans, un "devoir d'histoire"<sup>6791</sup>. » Or, les notions de devoir d'histoire et de devoir de mémoire constituent une nette différence de point de vue entre les enseignants et le monde combattant avec tous les passionnés du conflit. Les vétérans et passionnés aimeraient, du moins une partie d'entre eux, que

---

<sup>6788</sup> Pierre Nora, L'avènement mondial de la mémoire, Paris, *Transit*, n°22, 19 avril 2002. En ligne : <https://www.eurozine.com/lavenement-mondial-de-la-memoire/> (consulté le 6 mai 2021 et le 22 juillet 2022).

<sup>6789</sup> *Ibid.*

<sup>6790</sup> Jean-Pierre et Jocelyne Husson, *Enseigner la mémoire*, CRDP Champagne-Ardenne, 2000-2008. En ligne : <https://pedagogie.ac-reims.fr/memoire/enseigner/> (Consulté le 30 juillet 2021 et le 22 juillet 2022).

<sup>6791</sup> Pierre Nora, *op. cit.*

les professeurs diffusent leurs mémoires comme exemples de leur engagement, de leurs sacrifices pour la France ; une forme de devoir patriotique pour montrer ce qu'ils ont été amenés à subir, comment ils se sont adaptés à une guerre totale et qui constitueraient un exemple pour la jeunesse. L'histoire devrait, dans ce cas, avoir une finalité morale, montrer aux enfants, adolescents et adultes l'histoire exemplaire de leur pays, comme un siècle auparavant et au même titre que les deux guerres mondiales. Le devoir de mémoire devient, dans ce cas, une obligation morale officielle, si elle est inscrite dans les programmes, de s'appuyer sur quelques grandes figures, quelques épisodes et plusieurs batailles pour expliquer le conflit. Un « tout est perdu fors l'honneur » qui doit leur montrer le chemin pour, à leur tour, devenir des bons citoyens et défendre leur pays à l'avenir. Le devoir de mémoire a donc un côté injonctif qui peut devenir assez déplaisant pour les enseignants qui ont la mission d'enseigner le contenu des programmes et les méthodes pour amener l'élève à réfléchir, à comprendre et à se construire.

Or, si recevoir d'en haut des programmes scolaires rédigés en partie par des historiens et validés par le pouvoir politique, c'est-à-dire ici, l'État républicain, fait partie du jeu depuis Jules Ferry, les enseignants sont souvent méfiants de ce qu'on leur impose d'enseigner. Les acteurs politiques ne sont pas tous des spécialistes en histoire, et ceux qui le sont peuvent avoir dérivé de leur éthique d'enseignant, toute tendance politique ou pression sociale cherchant à imposer des choix d'étude et des pratiques pédagogiques finissant par indisposer le corps enseignant et rejeter la proposition. La mémoire résistancialiste, l'article 4 de la loi de 2005 sur la « colonisation positive » de l'Afrique du Nord, la proposition de voir chaque écolier prendre en charge la mémoire d'un enfant juif mort dans les camps nazis et l'accusation de repentance ont provoqué cette méfiance d'une partie du monde enseignant qui s'est parfois divisé sur ces questions. Il apparaît assez jaloux de son « pré carré » et de son indépendance d'esprit. Depuis la guerre d'Algérie et les changements sociaux des années 1960, les demandes et les reproches du monde combattant devant une histoire de moins en moins nationale et patriotique éloigne ces deux mondes qui deviennent distants.

Le devoir de mémoire peut apparaître comme une sorte de piège. Les enjeux mémoriels et les pressions politiques peuvent être source de nuisances. Comment pourrait-on intégrer, dans un temps scolaire limité, les mémoires de tous les groupes de la nation française qui ont des souvenirs globalement communs mais des ressentis individuels ? Ce que chaque groupe mémoriel souhaite, ici les anciens combattants d'Indochine, c'est de voir valorisé, leur conflit, leur engagement, c'est-à-dire un récit assez traumatique des parcours, des sacrifices, de souffrances, de l'oubli des soldats du CEFEO. Or l'extrême diversité des mémoires combattantes rend déjà cette demande aléatoire. Il faut également penser, sauf à construire une pensée unique, à enseigner pour ce conflit ses mémoires politiques, sociales pour évoquer le ressenti des citoyens, des militants d'alors, leurs combats, la connaissance du rôle des partis, y compris le PCF ; la mémoire des familles qui attendent et du reste de la société qui y est indifférent. L'enseignement de la guerre d'Indochine

ne peut donc se limiter à une simple histoire-bataille, ni aux grandes phases, du débarquement à Saïgon en 1945 à Dien Bien Phu, aux cessez-le-feu et aux réembarquements de 1956.

Les enseignants doivent-ils apporter la connaissance des faits et personnages de chaque conflit et OPEX, pour satisfaire les groupes de mémoires ? Comment le pourraient-ils ? A devoir faire le récit, sur la base des témoignages et de l'histoire scientifique de chaque conflit que la France a traversés, et elle en a traversé beaucoup, l'ensemble du temps scolaire annuel de l'élève n'y suffirait pas. La chaîne de création d'un enseignement consacré à la guerre d'Indochine doit passer par nombre de tamis qui vont filtrer la question en fonction du niveau et du type de classe, de l'horaire d'enseignement. Il doit d'abord s'intégrer à un enseignement du XX<sup>e</sup> siècle déjà chronophage et du début du XXI<sup>e</sup> que l'on trouve, en 2021, en Troisième et en Terminale.

Si un enseignant ou un programme doit passer, dans un enseignement de 1h30 à 3 heures hebdomadaires, plusieurs heures, donc une à deux semaines sur la guerre d'Indochine, il doit en passer davantage encore sur la guerre d'Algérie qui a bien plus impacté les sociétés des deux côtés de la Méditerranée, et encore davantage de temps sur les deux guerres mondiales, qui ont bouleversé le pays et le monde. Après cela, les enjeux et les réalités de la guerre froide, le terrorisme de l'après-11 septembre 2001, sont d'autres points majeurs d'un enseignement par ailleurs assez traumatisant. Et pourquoi ne pas enseigner les vraies guerres oubliées du XX<sup>e</sup> siècle : la guerre du Rif, l'insurrection de Madagascar, les interventions diverses au Tchad, au Zaïre, au Cameroun, ainsi que les OPEX les plus récentes puisque des engagés y ont, eux-aussi combattu et souffert ? Quel temps restera-t-il ensuite pour l'évolution politique, sociale, culturelle du pays pendant cette période ; les Républiques, l'État de Vichy, l'Europe, la gouvernance mondiale ? Comment insérer l'histoire sociale du siècle, en grande partie influencée par tous ces événements et la mondialisation ?

Le temps manque mais les programmes se chargent de rappeler que le but d'un cours n'est pas l'exhaustivité de l'histoire c'est-à-dire de faire l'historique complet d'une période mais d'aider les élèves à comprendre ce qu'il s'est passé en leur montrant, s'ils souhaitent en savoir davantage, vers quelles lectures se diriger pour accroître leurs connaissances : « écarter la tentation de l'exhaustivité pour permettre une mise en œuvre dynamique du programme<sup>6792</sup>. » Il faut en dire moins pour le dire mieux. Cela s'oppose à ce que peuvent espérer des anciens combattants : « Mon petit-fils a eu un professeur qui n'en n'a parlé que pendant une heure ; huit ans de guerre, 100 000 morts, une heure de cours<sup>6793</sup> ! ». Par expérience, une heure sur la guerre d'Indochine est déjà une initiative rare et intéressante si elle est bien faite. Le nombre de morts, la durée de guerre ne se mesurent pas en heures de cours : combien de temps, dans ce cas, utiliser pour enseigner la guerre de Cent ans ? L'État a la lourde charge de subir les pressions des lobbies en tout genre qui voudraient que l'on

---

<sup>6792</sup> Ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des sports, BO officiel spécial n°9 du 30 septembre 2010, Programme d'enseignement commun d'histoire-géographie en classe de première des séries générales. En ligne : <https://www.Éducation.gouv.fr/bo/2010/special09/mene1019675a.htm> (Consulté, la dernière fois, le 30 juillet 2021).

<sup>6793</sup> Entretien avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

pense à eux dans cette foire d'empoigne générale qui rend très compliquée et le plus souvent contestée l'élaboration des programmes d'histoire. Les commissions elles-mêmes sont déjà influencées par des historiens qui souhaitent créer une question en rapport avec leur propre champ d'études. L'enseignant d'histoire, au bout de cette chaîne de choix et de responsabilités doit ensuite comprendre la pertinence d'enseigner la guerre d'Indochine avec sa logique, ses connaissances qu'il faut remettre à niveau et les accompagnements aux programmes publiés – rarement à temps – par le ministère.

Le dernier obstacle possible est de réaliser un enseignement du conflit en respectant un horaire rarement suffisant et également éviter de s'attirer des réflexions de parents d'élèves qui auraient une autre vision – un autre vécu – du fait enseigné. Cette dernière réflexion n'est pas un cliché, puisque l'enseignant peut être suspect d'une lecture idéologique du conflit, au vu de la méfiance envers une profession entrant dans le cadre du nouveau danger agité par les milieux conservateurs, à savoir l'amalgame des pensées décoloniales, anticolonialistes, « cancel culture », « woke », islamo-gauchiste, théorie du genre, antinationaliste ou simplement communiste et antimilitariste, une partie de ces accusations étant d'ailleurs peu comprise de ses propres porteurs au vu de la complexité des termes employés.

Une autre question, bien plus simple se pose enfin, et ce n'est pas la moindre : comment interpréter et « raconter » la guerre d'Indochine ? Il est douteux que les associations combattantes et les vétérans qui critiquent son absence puissent apporter la même vision de l'enseignement du conflit, chacun ayant sa sensibilité et ses combats. Tous ne parlent pas tous de la même voix. Doit-on, par exemple, en parler comme d'une « guerre inutile », comme le souligne la majeure partie des témoins dans cette thèse ? Il est donc probable que le contenu de ce qui doit être enseigné, si l'on se réfère aux historiens de la guerre d'Indochine, comme Yves Gras, Jacques Valette, Michel Bodin, Ivan Cadeau, Pierre Journoud, Laurent Césari et Michel Bodin, sur lesquels peuvent se baser les enseignants, apparaît parfois très éloigné de celui d'un partie du monde combattant. Une lecture affective du conflit née des mémoires, est probablement logique au vu des traumatismes et du vécu du conflit, mais elle s'oppose, par nature, à un enseignement plus scientifique.

Tout cet ensemble complexe de décalages, d'interprétations, entre des mondes opposés, explique que la guerre d'Indochine, jugée secondaire dans son impact historique et social dès son existence, ne soit enseigné que depuis peu de temps, au grand dam, compréhensible, des anciens d'Indochine.

### *3.2.1.2 La place de la guerre d'Indochine dans les programmes scolaires : une absence officielle jusqu'en 1982, une place limitée ensuite*

« Elle a disparu de l'école ! Ça doit faire trois lignes dans les guerres coloniales ! Ce sont des guerres coloniales, des guerres oubliées, des guerres réprouvées si j'ose dire<sup>6794</sup> ! » (André Laperle)

---

<sup>6794</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

Jusqu'au début des années 1980, la guerre d'Indochine est absente des programmes, tout comme « le fait décolonial » en général. Il faut rappeler le contexte n'aide pas son émergence : peu de mention du conflit dans l'actualité, dans la recherche historique, une politique mémorielle très progressive à partir 1980. Mais, à cette date, cette absence n'est pas illogique puisque l'enseignement de l'histoire a besoin de recul pour que l'événement puisse être analysé d'une manière apaisée, la plus éloignée possible d'une lecture encore passionnelle et que les historiens puissent bénéficier de sources et de témoignages. Or un programme se bâtit sur un savoir scientifique commun à tous, qui doit être maîtrisé par les historiens et les enseignants, sur une base documentaire plus complète. Les vingt-quatre à vingt-sept ans qui séparent la fin du conflit de la possibilité de son enseignement en 1978 au collège et 1982 au lycée sont dans l'ordre des choses pour un tel conflit, d'autant que, passé le délai de trente ans<sup>6795</sup> empêchant d'étudier nombre d'archives du conflit, celles-ci s'ouvrent à partir de 1975. En 1984, hors document spéciaux, l'ensemble est consultable et l'histoire de la guerre d'Indochine gagne en précision.

Antoine Prost a montré son inquiétude ou son désarroi en lançant, en 1984, qu' « il n'y a pas d'autre pays (que la France, NDA) au monde où l'enseignement de l'histoire soit une question d'État<sup>6796</sup>. » Cela montre que rien n'est simple pour décider des programmes scolaires. Le pouvoir s'empare de la question comme le monde politique, les parents d'élèves, le monde combattant et chaque groupe social donnant son avis et réclamant une place dans ce domaine, relayés par des médias qui jettent de l'huile sur le feu pédagogique. Des années 1980, quand la guerre d'Indochine arrive dans les programmes d'histoire, à aujourd'hui, de trente-six à plus de quarante-huit millions d'adultes ont un avis sur les programmes et l'enseignement. Aux enseignants ensuite de mettre en œuvre une succession de leçons qui peuvent déplaire à ces groupes sociaux. Sans parler de la manière de les traiter et de leur contenu. Cela vaut pour la place de la guerre d'Indochine comme pour les autres questions.

Les deux programmes de classes concernés par l'étude de la guerre d'Indochine sont ceux de troisième en collège et de terminale en lycée. La logique d'un programme chronologique amène à la fin du dernier cycle, l'étude de la période contemporaine. Le XX<sup>e</sup> siècle s'étudie en fin du cycle 4 en 3<sup>e</sup>, en fin du cycle terminal, en terminale. La guerre d'Indochine est potentiellement à l'école primaire depuis les années 1980. Toutefois, l'étude complexe de la colonisation et de la décolonisation n'apparaît pas alors comme une priorité mais comme une *possibilité* et le fait qu'elle soit présente une année de réforme des programmes ne signifie pas qu'elle soit reconduite dans les suivantes. La décolonisation existe explicitement dans les programmes de 2002, le repère

---

<sup>6795</sup> La loi n°2008-696 du 15 juillet 2008 a supprimé ce délai de trente ans. Les délais spéciaux vont de 25 à 100 ans.

<sup>6796</sup> Antoine Prost, intervention au colloque de Montpellier sur l'histoire et son enseignement, en 1984.

chronologique étant celui de la guerre d'Algérie, 1954-1962<sup>6797</sup> puis disparaît dans ceux de 2008. En outre, cette question correspond davantage au niveau de réflexion d'élèves de terminale dont le programme est centré sur l'après-Seconde Guerre mondiale et sur les mécanismes bouleversant les relations internationales à travers la guerre froide, l'émergence du Tiers-monde. Elle sera abordée mais plus rapidement au collège. A ces lourdes questions, il ne faut pas oublier l'évolution de la France depuis 1945 et, en particulier, la perte de son empire. N'oublions pas non plus qu'il est inutile d'enseigner la décolonisation avec la guerre d'Indochine sans avoir vu auparavant le système colonial contemporain, en CM2, en 4<sup>e</sup> et en classe de Première.

A ces données précises, il faut toutefois préciser un fait important. La liberté pédagogique des enseignants leur permet de choisir en priorité, dans le cadre du programme, la hiérarchie des thèmes traités sur leur contenu et leur durée d'autant que l'application détaillée d'un programme est, par nature et dès sa création, infaisable en une année scolaire. Une question jugée moins importante dans le temps donné peut passer « à la trappe ». La question de la décolonisation voit donc souvent la prééminence de la guerre d'Algérie sur celle de l'Indochine ; pour d'autres, la première étant source potentielle de problèmes en classe, elle sera évitée.

Que ce soit le personnel enseignant qui n'adhère pas toujours avec la logique d'un nouveau programme, le monde politique, le monde combattant ou les associations de parents d'élèves soucieux de son contenu, les controverses sur les programmes d'histoire n'ont jamais été absentes de la scène nationale par le passé. Mais il semble que, depuis les années 1970, elles franchissent un niveau de médiatisation, de politisation et de critiques qui apparaît toujours croissant. L'alternance gauche-droite au pouvoir, qui se matérialise en 1981 va aller beaucoup plus loin dans l'affrontement idéologique sur les programmes que celui intervenant lors de la réforme du centriste René Haby en 1975. Il s'agit, pour le pouvoir, d'atteindre la « consensualisation du dissensus »<sup>6798</sup> en proposant, des objectifs et des programmes qui puissent permettre de concilier à minima, entre autres, les réflexions opposées du monde politique, du monde combattant et du monde enseignant ; un trio explosif où chacun défend son territoire idéologique et laisse parler ses peurs d'une manipulation de la société par l'intermédiaire des jeunes scolarisés. Les programmes successifs apparaissent de plus en plus comme des quadratures de cercles qui demandent des curricula vite fragilisés. Leur évolution, les difficultés et les pressions exercées étant des enjeux de société en font des objets d'étude. La place de l'histoire dans les programmes de Secondaire, celle du fait

---

<sup>6797</sup> Pour une étude plus fouillée de la décolonisation à l'école primaire, voir le « rapport Falaize ». Benoît Falaize (dir), *La colonisation et la décolonisation dans les apprentissages scolaires de l'école primaire*, Janvier 2010, IUFM de l'Académie de Lyon, 76 p. ; p. 8. En ligne : <http://ecehg.ens-lyon.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/colonisation-decolonisation/reflexions-generales/la-colonisation-et-la-decolonisation-dans-les-apprentissages-scolaires-de-lecole-primaire/view> (consulté la dernière fois le 23 juillet 2022).

<sup>6798</sup> Laurence de Cock, *Le fait colonial à l'école : genèse et scolarisation d'un objet de débat public, scientifique et mémoriel (des années 1980 à 2015) : essai de socio-histoire du curriculum*. Thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, soutenue le 24 juin 2016, à l'école doctorale EPIC (Éducation, Psychologie, Information, Communication) de l'Université de Lyon, p. 339.

colonial deviennent de sujets de thèses. Evelyne Héry en 1999, a étudié « L’histoire enseignée au lycée »<sup>6799</sup> sur un siècle entre 1870 et 1970. Deux historiennes ont récemment développé ce sujet de l’enseignement du fait colonial dans des ouvrages complémentaires. Patricia Legris a fait une thèse sur l’organisation, la discussion du contenu, son écriture et le rôle de l’exécutif politique dans l’évolution des programmes d’histoire de 1944 à 2010<sup>6800</sup>. Laurence de Cock, spécialiste de l’usage de l’histoire et des scolaires par la politique, soutient la sienne sur *Le fait colonial à l’école*<sup>6801</sup> en 2016. En 2018, elle publie un ouvrage tiré de sa thèse, intitulé *Dans la classe de l’homme blanc*<sup>6802</sup>.

Si la décolonisation est un objet d’étude récent en Primaire et en Secondaire, l’enseignement du fait colonial a très tôt émergé en Primaire, dans l’école lavissienne, pour contribuer à exalter la puissance française. Mais son enseignement est restreint jusqu’au début du XX<sup>e</sup> siècle car la période de pleine conquête coloniale se termine en 1914 au Maroc. La colonisation de l’Indochine, en particulier, a duré une quarantaine d’année jusqu’à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1899 pour le Protectorat du Laos intégré à cette Union) ou début du XX<sup>e</sup> siècle (1902 pour la fin de la conquête du Tonkin, d’après Michel Bodin). Le fait colonial n’est pas seulement véhiculé par les manuels d’histoire mais également par ceux de géographie. Un manuel de géographie de troisième de 1906 sur *La France*, chez Armand Colin, détaille chaque colonie après une petite introduction sur la conquête de ces territoires, une « expansion coloniale [...] remarquable » auxquels tous les gouvernements « ont pris part »<sup>6803</sup>, la Restauration et la Monarchie de Juillet pour l’Algérie, le Second Empire avec le Sénégal et la Cochinchine, la III<sup>e</sup> République étendant l’empire colonial à son maximum.

Plusieurs manuels de collège et de lycée de ce début de siècle, évoquent les conquêtes coloniales en se basant sur le célèbre discours de Jules Ferry de 1885<sup>6804</sup>, retenant, en particulier, l’argument de la concurrence des autres pays sur le plan des débouchés commerciaux : « La France a suivi le mouvement qui pousse à ouvrir le plus de débouchés à leur industrie, à leur commerce » pour justifier la colonisation de pays d’Asie et d’Afrique<sup>6805</sup>. Gustave Ducoudray dans un manuel adressé aux enseignants, explique ainsi, après avoir évoqué la conquête du Tonkin : « Les Français ont ainsi gagné dans la fertile péninsule de l’Indo-Chine [...] un empire de plus de 18 millions d’âmes. Il y a là un

---

<sup>6799</sup> Evelyne Héry, *Un siècle de leçons d’histoire, l’histoire enseignée en lycée de 1870 à 1970*, Rennes, PUR, 1999.

<sup>6800</sup> Patricia Legris, *L’écriture des programmes d’histoire en France (1944-2010). Sociologie historique de la production d’un instrument d’une politique éducative*. Thèse de doctorat de Sciences Politiques, soutenue en 2010 à Paris I Sorbonne.

<sup>6801</sup> Laurence de Cock, *op. cit.*

<sup>6802</sup> Laurence de Cock, *Dans la classe de l’homme blanc*, Lyon, PU de Lyon, 2018, 320 p.. Annexe 3, p. 293.

<sup>6803</sup> Pierre Camena d’Almeida, *La France*, cours de géographie, classe de 3<sup>e</sup>, Paris, A. Colin, 1906, 368 p. ; p. 274.

<sup>6804</sup> Discours de Jules Ferry, « Les fondements de la politique coloniale (28 juillet 1885) », *Site Internet Assemblée Nationale.fr*, 2019. En ligne : <https://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-discours-parlementaires/jules-ferry-28-juillet-1885> (Consulté le 31 juillet 2021 et le 23 juillet 2022).

<sup>6805</sup> Gustave Ducoudray, *Notions élémentaires d’histoire générale et d’histoire de France*, Paris, Hachette, 1905, 528 p. ; p. 471.



vaste champ à ouvrir à la colonisation<sup>6806</sup>. » L'argument de Ferry sur le devoir des races supérieures de « civiliser les races inférieures » n'est, par contre, jamais exposé directement dans ces manuels. Peut-être gêne-t-il certains historiens à cette époque ? Avant 1914-1918, l'opposition à la colonisation est souvent vive dans les journaux et à l'Assemblée nationale<sup>6807</sup>.

En 2012, Laurence de Cock, dans un article d'Histoire@Politique<sup>6808</sup>, revient sur l'enseignement de la colonisation depuis 1902. C'est un enseignement finalement tardif, parfois représentatif, dans les manuels scolaires, d'une glorification de « la plus grande France » à travers l'étude des deux mouvements de colonisations (moderne – contemporaine), celle d'un système colonial racialisé et humaniste, parfois assorti de critiques après la Première Guerre mondiale, comme le manuel de terminale Malet et Isaac de 1930<sup>6809</sup>, sur les inégalités du système colonial... *avant* la Première Guerre mondiale<sup>6810</sup>. Dans le programme de 1925, l'historienne remarque une nette focalisation sur l'Algérie – la période est proche du centenaire de sa colonisation – sa conquête et son organisation. Les élèves sont davantage sensibilisés à cette partie d'empire qu'à l'Indochine surtout vantée pour son exotisme. La colonisation ne s'étudie qu'en terminale ; elle disparaît en collège jusqu'en 1938, d'où une absence de souvenir chez beaucoup de vétérans qui n'ont pas dépassé la classe de 3e. On peut avoir l'impression, au vu de l'offensive de valorisation des colonies dans les années 1930, relayé par la presse, les agences coloniales et le lobby politique, que les colonies deviennent l'objet d'une *culture propagandaire* d'État sur laquelle les programmes scolaires vont en partie s'aligner. Il n'en est rien. Charles-Robert Ageron constate un désintérêt général des gouvernements, des assemblées malgré l'activisme des agences : « Les colonies elles-mêmes, grâce aux nouvelles agences des colonies, développèrent leur publicité<sup>6811</sup>. » La place des colonies dans l'enseignement est « minime » malgré les pressions de tous ces « groupes coloniaux » et il semble que les enseignants du Primaire l'enseignent peu. Pour Ageron, le volume horaire n'est pas suffisant, ni dans le Primaire ni dans le Secondaire, « pour forger cette mentalité coloniale ou impériale que souhaitaient les apôtres de l'idée coloniale »<sup>6812</sup>. Après la Seconde Guerre mondiale, « en 1945, on parle de “renouveau colonial après 1870” en troisième et les conquêtes et l'organisation de l'Empire colonial continuent d'être étudiés en classe de terminale »<sup>6813</sup>.

Après 1945, les débats portent sur des programmes moins « racialisés ». L'UNESCO, dans les années 1950, va dans le même sens. Le manuel d'histoire contemporaine de 3<sup>ème</sup>, en 1955, suit le

---

<sup>6806</sup> *Ibid.*, p. 499.

<sup>6807</sup> Discours de Jules Ferry, *op. cit.* Voir les interpellations, en particulier de Camille Pelletan.

<sup>6808</sup> Laurence de Cock, Un siècle d'enseignement du « fait colonial » dans le secondaire de 1902 à nos jours, *Histoire@Politique* n°18, 2012, p 179-198. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2012-3-page-179.htm#no5> (*Idem*).

<sup>6809</sup> A. Malet, J. Isaac, *Histoire contemporaine depuis le milieu du XIXe siècle*, philosophie-mathématiques, Paris, Hachette, 1930, p. 393. Cité dans Laurence de Cock, *op. cit.*

<sup>6810</sup> Les critiques ou, du moins, les questionnements, apparaissent davantage dans les manuels de philosophie, surtout « la notion de race ».

<sup>6811</sup> Charles-Robert Ageron, « Les colonies devant l'opinion publique française (1919-1939) », *Outre-Mers*, n° 286, 1990, pp. 31-73 ; p. 36.

<sup>6812</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>6813</sup> Laurence de Cock, *op. cit.*

programme datant de 1947. Il s'arrête en 1939 et donne juste un « appendice » sur la Seconde Guerre mondiale. Il est d'une très grande densité (588 pages) et présente en 26<sup>e</sup> chapitre (sur 37), « La formation d'un nouvel empire français » sur lequel il est encore élogieux : « Aux indigènes, nous avons apporté la sécurité, plus de bien-être et le progrès intellectuel<sup>6814</sup>. »

Mais le mouvement décolonial s'affirme dans le monde. La défaite en Indochine, son abandon et le conflit algérien changent le point de vue et le vocabulaire. Dans les manuels de la fin des années 1950, on parle de « la France d'Outre-mer » qui se fonde au XIX<sup>e</sup> siècle plus que de « la France des colonies ». Le manuel de Primaire de 1959, dans une réflexion très « gaullienne », accuse La IV<sup>e</sup> République, de ne pas avoir « su faire l'Union française. [...] et des territoires se sont détachés de la Métropole ; les Algériens se sont révoltés<sup>6815</sup>. » En lycée, la réflexion de Fernand Braudel, concepteur du programme de 1957, permet de donner des « problématiques coloniales » à travers « l'étude des civilisations extra-européennes » : « on y étudie la guerre du Rif, la montée des nationalismes en Afrique du Nord et en Inde et les décolonisations. Le manuel évoque l' "affaire algérienne"<sup>6816</sup>. » Davantage de documents et d'études documentaires sont proposés. Le programme, qui débute son application entre 1959 et 1962, est abandonné en 1966. Les changements sociaux des années 1960-1970, les premières charges contre la réforme Haby en 1975 font craindre, pas seulement aux plus conservateurs, que l'histoire de France, classique, doive se diluer dans une optique européenne ou mondiale, se liant à d'autres matières. Or, la volonté novatrice est surtout de sortir d'une lecture traditionnelle en mêlant l'économie, la sociologie aux programmes.

Il s'est donc écoulé vingt-huit ans entre la fin du conflit indochinois et son éventuel<sup>6817</sup> enseignement officiel. Il ne s'en était écoulé que sept pour la Première Guerre mondiale (début d'un enseignement officiel en 1925) et quatorze pour la Seconde, en 1959. En 1982, « La principale nouveauté de ces programmes pour le lycée est l'introduction de l'histoire du temps présent en terminale » écrit Patricia Legris. Toutefois, des élèves et des enseignants de lycée des années 1975-1982 se souviennent avoir eu ou fait un cours sur la guerre d'Indochine, les enseignants ayant parfaitement le droit d'en parler à leurs élèves avant cette date<sup>6818</sup>, d'autant que dès 1978, les élèves de 3<sup>ème</sup> étudient rapidement « L'émancipation des peuples dépendants »<sup>6819</sup> qui permet de l'enseigner. Une première mention de la décolonisation apparaît donc en 1982 dans les programmes scolaires. Elle était très attendue mais déçoit néanmoins le monde combattant, du moins ceux qui sont au courant, parce qu'elle est « noyée » au milieu de très nombreuses questions. En général, les

---

<sup>6814</sup> P. Hallynck et M. Brunet, *histoire contemporaine, classe de Troisième*, 1955, 588 p. ; p 383...du « bien-être » mais pas de droits (« indigènes ») et encore moins de liberté.

<sup>6815</sup> Classes de Primaire, *histoire de France* (40 leçons), Paris, Armand Colin, 1959, 128 p. ; pp. 118 et 125. On remarque les trois petits points en fin de citation. La « révolte » n'est pas terminée.

<sup>6816</sup> Laurence De Cock, *Un siècle d'enseignement du « fait colonial » dans le secondaire de 1902 à nos jours*, *op. cit.*

<sup>6817</sup> La guerre d'Indochine n'est pas textuellement mentionnée et l'enseignant doit faire un choix.

<sup>6818</sup> Je peux en témoigner personnellement, ayant été désigné volontaire pour faire un exposé sur la guerre d'Indochine en classe de Première grâce à mon professeur d'histoire-géographie, Mme Marie-Thérèse Massard.

<sup>6819</sup> Ministère de l'Éducation nationale. *Enseignement du français, classes de quatrième et troisième*. BOEN, 14 décembre 1978, n° 1, numéro spécial, p. 65.

programmes parlent d'« indépendances », d'« émancipation » des peuples « dépendants », « dominés », pas toujours appelés « colonisés ». De plus, jusqu'en 2019, la guerre d'Indochine n'apparaît pas libellée en tant que telle. Si une guerre de décolonisation est mentionnée dans les programmes, il s'agit de la guerre d'Algérie. Cela signifie que celle d'Indochine sera probablement peu ou pas évoquée par les enseignants, lesquels, appartenant à des générations n'en ayant pas entendu parler lors de leurs études, ne sont pas obligés, au moment de leur choix pédagogique, d'en parler. La guerre d'Algérie, plus récente, ayant impliqué près de deux millions de soldats engagés et appelés, est davantage citée, voire explicitée. En Primaire, il devient possible d'aborder la décolonisation, nommée en tant que telle, à l'école primaire en 1985<sup>6820</sup>. En Terminale, le programme s'intitule « De la Seconde guerre mondiale à nos jours ». La guerre d'Indochine et celle d'Algérie peuvent s'étudier dans le chapitre « Les relations internationales » mais surtout dans « La France depuis 1945 », inaugurant une double possibilité qui existe encore aujourd'hui. La question est spécifiquement marquée dans la sous-partie « Émancipation des peuples dépendants ». L'ouvrage de Pierre Milza et Serge Berstein, chez Hatier<sup>6821</sup> explique pour la première fois, avec rapidité, ce qu'est la guerre d'Indochine, les implications politiques et militaires. L'enseignement des deux conflits est isolé dans un immense programme et les enseignants savent que ce sont des questions polémiques sur lesquelles ils ne sont pas tous formés :

« Cette histoire s'écrit sous la surveillance de plusieurs groupements d'intérêts : les associations d'anciens combattants et déportés désirent que l'étude de la Seconde Guerre mondiale soit inscrite dans le programme au lieu d'être reléguée en fin de classe de première et se montrent très vigilantes en ce qui concerne l'écriture des manuels ; des groupes d'extrême droite critiquent cette histoire jugée « marxiste » ; l'APHG est favorable à l'introduction de l'histoire très contemporaine, même si cela oblige à enseigner des questions délicates comme les guerres d'Indochine et d'Algérie. [...]. L'histoire scolaire dispense ainsi des savoirs contestés au sein même de la profession, et qui sont mis en tension avec les attentes mémorielles de certains groupes<sup>6822</sup>. »

Laurence De Cock tient la même explication, ajoutant : « Il s'agit d'une histoire chaude », instable, sur laquelle les savoirs « scientifiques » ne sont pas encore construits<sup>6823</sup>. Et de fait, ils se construisent au fur et à mesure dans les années 1980-1990, tant pour la décolonisation en général que pour les guerres d'Algérie et d'Indochine<sup>6824</sup> en particulier, ce qui ne rend pas la tâche d'appropriation des connaissances facile pour les enseignants. C'est également en 1982 qu'un sujet du baccalauréat est donné sur « La France et l'Afrique de 1945 à 1962 » avec un document d'appui chronologique

---

<sup>6820</sup> En 2002, bien que le nouveau programme de 3<sup>e</sup>, en 1971, fasse mention de « La décolonisation », sans autre précision et celui de 1985, de la colonisation et de la décolonisation. Il est donc possible pour un enseignant de mentionner, à cette date, la guerre d'Indochine. Louis Leterrier, *Programmes, Instructions (1971)*, p 620. En ligne : [https://manuelsanciens.blogspot.com/2016/08/leterrier-programmes-instructions-1971\\_6.html](https://manuelsanciens.blogspot.com/2016/08/leterrier-programmes-instructions-1971_6.html) (Consulté le 28 juillet 2021).

<sup>6821</sup> Pierre Milza et Serge Berstein, *Histoire du vingtième siècle, tome 2 : 1939-1953, la guerre et la reconstruction*, 1987. Les craquements de la domination coloniale (pp. 256-276) : la guerre d'Indochine pp. 274-276.

<sup>6822</sup> Patricia Legris, *op. cit.*

<sup>6823</sup> Laurence De Cock, « Un siècle d'enseignement du « fait colonial » dans le secondaire de 1902 à nos jours », *Histoire@Politique*, n°18, 2012, pp. 179-198. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2012-3-page-179.htm#re1no39> (Consulté le 29 juillet 2021).

<sup>6824</sup> Je parle de savoir scientifique sur la base d'ouvrages universitaires ou non avec Yves Gras, Alain Ruscio et Jacques Dalloz, de 1979 à 1987.

débutant par « 1945 : émeutes et massacres de Sétif »<sup>6825</sup>. Une fois les manuels publiés en 1983, ils subissent la critique des groupes mémoriels, en particulier sur l'écriture de la guerre d'Algérie. La citation d'Antoine Prost au début de cette partie illustre les tensions de cette période et les interventions politiques, du président Mitterrand comme du ministre Jean-Pierre Chevènement, pour une histoire qui ait du sens, c'est-à-dire un retour à une histoire nationale : « Il n'y a pas d'autre pays au monde où l'enseignement de l'histoire soit une question d'État. Pas d'autres pays où le chef de l'État estimerait de sa compétence de porter un jugement sur cet enseignement, où la presse s'emparerait de cet avis pour en faire ses manchettes de première page »<sup>6826</sup>. Le Colloque national sur l'histoire et son enseignement se tient à Montpellier du 18 au 21 janvier 1984 avec un discours-fleuve (3229 mots) du Premier ministre Pierre Mauroy en personne :

« Le président de la République s'était personnellement ému de la situation de l'enseignement de l'histoire lors du Conseil des ministres du 31 août dernier. Il avait en particulier déploré que les jeunes diplômés actuels soient, le plus souvent, dépourvus de repères chronologiques. Or, la mémoire est indispensable à toute collectivité. Elle en est même l'un des principaux éléments constitutifs. Un engourdissement progressif de notre mémoire serait un véritable danger national<sup>6827</sup>. »

Les « Programmes Chevènement »<sup>6828</sup> de 1985 concernent le Primaire et le collège. Ils rétablissent la trame chronologique. En 3<sup>ème</sup>, apparaît le terme de « décolonisation » dans l'intitulé « Emergence du Tiers monde et décolonisation »<sup>6829</sup>, plutôt qu'« émancipation », proposé en 1978. De même, au cours moyen, les élèves peuvent aborder la colonisation dans « La France, grande puissance colonisatrice et mondiale » au sein du chapitre « La France au XIX<sup>e</sup> siècle » et « La décolonisation » dans le cadre « De 1945 à nos jours », au sein de la partie « La France au XX<sup>e</sup> siècle »<sup>6830</sup>. A cette date, la guerre d'Indochine peut s'étudier de l'école au lycée, mais il est certain que les enseignants n'ont reçu aucune formation pour s'en saisir.

A partir du programme de lycée en 1988-1989, à peine remanié en 1993 (BOEN n°33, 7 octobre 1993), le professeur peut aborder la guerre d'Indochine dans deux cadres possibles : « Nationalismes et indépendances en Asie et en Afrique » (sous – sous partie I-1-3, mais qui n'est que l'une des neuf questions...de cette première partie) dans la partie I « Construction d'un monde contemporain » qui démarre par le bilan de la Seconde guerre mondiale en 1945 et dans « la France devant ses problèmes d'outre-mer » (troisième élément à étudier de la sous-sous partie III-1.1, elle-aussi noyée dans de nombreuses questions) dans la partie III « La France depuis 1945 ». La décolonisation se dissout donc dans les « mouvements d'indépendances » et les « problèmes d'Outre-mer ». Le conflit indochinois apparaît rarement *explicitement cité* dans ces programmes.

---

<sup>6825</sup> Laurence De Cock, *Dans la classe de l'homme blanc, op. cit.*, Annexe 3 p 293.

<sup>6826</sup> Intervention d'Antoine Prost au Colloque de Montpellier sur l'histoire et son enseignement, 18-21 janvier 1984.

<sup>6827</sup> Allocution de M. Pierre Mauroy, Premier ministre, sur l'histoire et son enseignement, Montpellier le 19 janvier 1984. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/200191-allocation-de-m-pierre-mauroy-premier-ministre-sur-l-histoire-et-son> (Consulté le 31 juillet 2021).

<sup>6828</sup> Ministre de l'Éducation nationale de 1984 à 1986.

<sup>6829</sup> Arrêté du 15 novembre 1985.

<sup>6830</sup> Annexe, Horaires, programmes et instructions pour l'école élémentaire, arrêté du 15 mai 1985, p 19. En ligne : [http://www.formapex.com/telechargementpublic/textesofficiels/1985\\_1.pdf](http://www.formapex.com/telechargementpublic/textesofficiels/1985_1.pdf) (Consulté le 23 juillet 2022).

En 1995, l'intitulé du programme change et englobe la guerre de 1939-1945 rapidement étudiée, qui ne l'est plus en Première : « Le monde depuis 1939 », ce qui laisse moins de temps pour l'après-guerre. Il donne des horaires indicatifs pour réaliser les parties du programme, évaluations comprises. La grande partie centrale, partie II, « Le monde de 1945 à nos jours » permet d'aborder l'Indochine dans la sous-partie 4 (II-4) « L'émancipation des peuples dépendants et l'émergence du Tiers Monde », 5-6 heures en totalité et la guerre d'Indochine n'est pas le seul exemple si l'on veut avoir une vue d'ensemble, pas seulement recroquevillée sur la France. Cette fois, il n'est pas possible d'insérer le conflit dans cette partie III, « La France depuis 1945 » dotée de seulement 9-11 heures, pour étudier les évolutions politiques, économiques et sociales sans mention d' « Outre-mer » ou de « décolonisation ».

En collège, en 1995, on cherchera en vain une mention d'émancipation ou de décolonisation dans « De la guerre froide au monde d'aujourd'hui »<sup>6831</sup>. Dans la liste de dates que l'on appelle « Les repères chronologiques et spatiaux » qui donnent la trame chronologique des programmes d'histoire, année après année de la 6<sup>ème</sup> à la 3<sup>ème</sup>, on trouve « 1954-1962 : la guerre d'Algérie » sans une quelconque mention de l'Indochine. D'ailleurs, aucune date sur la colonisation au XIX<sup>ème</sup> n'apparaît. Est-ce l'effet d'une réforme Bayrou axée sur l'héritage commun européen, qui ne peut donc concerner les guerres de décolonisations ? C'est ce que l'on peut déduire de l'article de Laurent Wirth dans « Histoire @Politique » en 2007<sup>6832</sup>.

De nombreux changements se produisent au début du XXI<sup>ème</sup> siècle. Le nouveau programme de terminale de 2002 (BOEN hors-série n° 7 du 3 octobre 2002) remet l'étude de la Seconde guerre mondiale en Première. La première partie « Le monde de 1945 à nos jours » intègre l'analyse de « L'émancipation des peuples dominés » dans sa 4<sup>ème</sup> sous-partie « Le Tiers-Monde : indépendances, contestation de l'ordre mondial, diversification (...du Tiers-Monde, NDA) ». « L'Europe de 1945 à nos jours » et « La France de 1945 à nos jours » (partie III) complètent le programme. Cette partie III, dotée d'un tiers de l'horaire indicatif, permet d'étudier (III-4), « La France dans le monde », de comprendre « l'enjeu de la décolonisation ». Il faut donc que l'enseignant fasse un choix entre cet intitulé et celui de la partie I-4. Les documents d'accompagnement de la partie I citent furtivement le mot de décolonisation ; ceux de la sous-partie III-4 ne citent que la guerre d'Algérie :

« La France de 1945 doit retrouver son rang et exorciser l'humiliation de 1940. Dans ce contexte, l'opinion rejette toute mise en cause de l'empire colonial. Associé à la tradition républicaine qui croit à l'assimilation — qu'illustre la départementalisation de la Guadeloupe, de la Guyane, de la Martinique et de la Réunion en 1946 —, à la faiblesse de l'exécutif et à la cécité d'une partie des dirigeants et des colons, ce sentiment aide à comprendre l'impréparation du pays face à la vague

---

<sup>6831</sup> Ministère de L'Éducation Nationale. Programmes et instructions pour les collèges, 1995, 6e, 5e, 4e, 3e. Paris : CNDP, 1995. Documents d'accompagnement des programmes de 3e. Paris : CNDP, 1999. En ligne : [https://canabae.enseigne.ac-lyon.fr/spip/IMG/pdf/programme\\_accompagnement6\\_3.pdf](https://canabae.enseigne.ac-lyon.fr/spip/IMG/pdf/programme_accompagnement6_3.pdf) (Consulté le 30 juillet 2021).

<sup>6832</sup> Laurent Wirth, « Le pouvoir politique et l'enseignement de l'histoire », *Histoire @Politique*, n°02, septembre-octobre 2007. En ligne : <http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=02&rub=dossier&item=14> (Consulté le 31 juillet 2021 et le 23 juillet 2022).

décolonisatrice<sup>6833</sup>. »

Les programmes de collège de 2008-2009 voient bien une intention de changement avec un thème 2 (sur 4) « Des colonies aux États nouvellement indépendants », faisant partie de la partie III « Une Géopolitique Mondiale (depuis 1945) » qui représente ¼ du programme de 3<sup>ème</sup>. Par contre la guerre d'Indochine n'est pas mentionnée, comme les guerres de décolonisation en général au profit de *mouvements* de décolonisation, comme c'est le cas depuis 1978. Les enseignants ont le choix entre l'Inde, l'Algérie et l'Afrique subsaharienne, comme dans les documents d'accompagnement en 1995<sup>6834</sup>, dans le cadre chronologique 1947-1962.

En 2002, les programmes de Primaire valorisent la colonisation, liée à la Révolution industrielle en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle en classe de 4<sup>ème</sup> (« le temps de l'émigration et des colonies »), mais, comme le dit le rapport Falaize, si « la problématique de la colonisation est explicitement mentionnée, elle est une composante à part entière de l'enseignement de l'histoire du dix-neuvième siècle<sup>6835</sup>. » Les guerres de décolonisation au XX<sup>e</sup> siècle apparaissent dans « La planète en guerres », s'attardant comme en lycée sur les décolonisations indiennes et algériennes. La partie « Le XX<sup>e</sup> siècle et le monde actuel » apparaît comme un fourre-tout dont les seuls points forts sont la Première Guerre mondiale et la Shoah<sup>6836</sup>. Toutefois, la colonisation en 4<sup>ème</sup> et la décolonisation en 3<sup>ème</sup> sont, pour la première fois, de vrais chapitres du programme.

La guerre d'Indochine n'est donc pas enseignée de manière autonome, permanente, du moins jusqu'en 2019-2020. Son nom est peu lisible dans les programmes. Mais progressivement, à partir de 1996, puis en 2000, 2004 et 2006, ce sont les choix des manuels scolaires de montrer des documents sur ce conflit<sup>6837</sup>. C'est un progrès. Les enseignants ne peuvent que difficilement s'écarter du programme en 3<sup>e</sup> ou en terminale. Toutefois, ils peuvent tout à fait, s'ils estiment que le conflit est utile à la compréhension de la décolonisation, insérer rapidement la guerre d'Indochine dans leurs cours sur la base des quelques documents, l'Algérie restant le point central. Mais en 3<sup>ème</sup> comme en terminale, classes d'examen avec le Brevet et le Bac, le temps est déjà court pour bien expliquer tous les chapitres. La course au programme ne permet pas de faire des « digressions » ou des rajouts trop nombreux ni trop longs, d'autant qu'aucun sujet de bac ni de brevet n'a porté de manière précise sur la guerre d'Indochine.

Les enseignants, malgré les critiques qui leur sont adressées à ce sujet n'ont pas les moyens ni la tâche de suivre un devoir de mémoire sur ce conflit, sous peine d'y passer trop de temps et de se soumettre à cette injonction redoutée par Paul Ricoeur. Ils effectuent donc un devoir d'histoire sur

---

<sup>6833</sup> Arrêté du 30 juillet 2002 B.O. hors-série n° 7 du 3 octobre 2002. Les documents d'accompagnement en histoire : En ligne [http://www.ac-grenoble.fr/histoire/programmes/lycee/classique/terminale/doc\\_accomp.pdf](http://www.ac-grenoble.fr/histoire/programmes/lycee/classique/terminale/doc_accomp.pdf) (Consulté le même jour).

<sup>6834</sup> BO spécial n°6 du 28 août 2008.

<sup>6835</sup> Benoît Falaize (dir.), *Rapport d'enquête, La colonisation et la décolonisation dans les apprentissages scolaires de l'école primaire*, janvier 2010, 67 p. ; p. 8.

<sup>6836</sup> BO n°1 du 14 février 2002 ; pp. 79-80.

<sup>6837</sup> Benoît Falaize (dir.), *Rapport d'enquête, Ibid.*, pp. 18 et 22.

ce qu'ils estiment les points importants de cet après-guerre très dense (le programme de 3<sup>ème</sup> commence en 1914) sans avoir le temps pour intégrer un travail de mémoire sur ce seul sujet de la guerre d'Indochine. Cela met l'Éducation nationale en décalage perpétuel avec le monde combattant.

### 3.2.2 Des vétérans le plus souvent désabusés devant l'oubli de la guerre d'Indochine

« Elle est oubliée à tous niveaux ! Au niveau du pays, l'éducation nationale ne consacre qu'une ou deux lignes à Dien Bien Phu dans ses manuels d'histoire. [...] il est souhaitable que les jeunes sachent ce qui s'est passé. » (Pierre Bonny)

Qu'il existe des progrès ou pas dans l'enseignement de la décolonisation, les anciens d'Indochine voient surtout, au fil du temps, leurs enfants et petits-enfants peu intéressés par un conflit que leurs enseignants ne leur font pas étudier, ou le font rapidement, en très peu d'heures, parfois avec des erreurs ou des critiques. Un consensus assez généralisé dans le monde combattant se forme sur une notion de « guerre oubliée » par l'enseignement, au sens de guerre « volontairement » oubliée. Les reproches sont donc nombreux sur l'institution scolaire et ceux qui la servent. Mais une partie des vétérans admettent également que la guerre d'Indochine ne peut pas constituer un vaste sujet, en 3<sup>ème</sup> comme en terminale.

En quoi nombre des anciens d'Indochine sont-ils déçus par le traitement de leur conflit par l'institution scolaire ?

Plusieurs types de réflexions apparaissent chez les anciens sollicités ; des arguments plus développés en entretien où ils ont plus de temps et « d'espace » pour répondre. Comme pour plusieurs autres questions, toutefois, ils n'ont pas répondu pour dire s'ils en voulaient ou pas à l'institution scolaire de ses silences sur la guerre d'Indochine, faute de place dans le questionnaire<sup>6838</sup> ou par lassitude, arrivant vers la fin des 139 questions. Comme pour nombre d'autres questions, une majorité des deux-tiers des réponses se dégage en critiquant le silence de l'institution scolaire envers leur conflit. Les arguments sont relativement nombreux mais pas toujours argumentés, comme une évidence. La liste des reproches est souvent teintée d'incompréhension, les anciens d'Indochine estimant que leur guerre est suffisamment importante pour se voir enseignée, position assez isolée dans la société comme dans le monde enseignant. Les reproches sont parfois assez vifs. Quels sont leurs arguments ?

Le premier argument est celui de l'absence totale de cette question, ou, au mieux, de sa rareté dans les programmes, les ouvrages, les conférences ainsi que dans la volonté de faire venir des anciens d'Indochine en classe, peu usitée. Assez rarement, mais de manière précise, les vétérans évoquent

---

<sup>6838</sup> Dans le questionnaire que je leur ai soumis, deux questions ont donné les réponses analysées dans ce point : les questions n°127 « Pourquoi, selon vous, n'en parle-t-on pas plus ? Trouvez-vous cela logique, injuste ? » et 128, déjà abordée pour la partie politique « En voulez-vous à l'État ? A l'institution scolaire qui n'en parle pas ? ».

la base de l'enseignement, à savoir les programmes scolaires ; soit parce qu'ils ont pris la peine d'aller les consulter, soit parce qu'ils savent d'après ce que leur en ont dit les jeunes scolarisés de leur famille, ce qu'il en est. C'est le premier reproche, sur le manque de volonté institutionnelle d'insérer l'histoire de la guerre d'Indochine dans les programmes ou sur la volonté de l'en écarter, mais pas le plus répandu. Jacques Bonnetête, président de l'ANAPI et du Comité d'Entente, en déplore la « quasi-absence » : « La place de la Guerre d'Indochine est quasiment nulle dans les programmes scolaires d'histoire, si ce n'est occasionnellement dans les huit heures consacrées à la décolonisation. C'est dire le peu d'enthousiasme manifesté par le ministère de l'Éducation nationale<sup>6839</sup>. » Joseph Koeberlé a répondu que si l'État promeut désormais une politique mémorielle, l'Éducation nationale reste toujours officiellement silencieuse sur ce conflit (« l'État en parle maintenant mais ce n'est pas dans les programmes scolaires<sup>6840</sup>. »). Claude Jubault reste davantage sur le côté politique des gouvernements qui « font » les programmes, et des historiens qui les inspirent ou bien les rédigent dans un continuum d'ouvrages et de témoignages anticolonialistes allant même jusqu'à dire : « Mais les programmes sont établis par les gouvernants conseillés par des historiens qui utilisent parfois des sources "polluées"<sup>6841</sup>. »

Leur argument de l'absence d'enseignement de la guerre d'Indochine rejoint celui sur l'oubli du conflit par la société. Sans vouloir spécialement que les enseignants en parlent beaucoup, ils estiment qu'elle a sa place dans l'histoire, donc dans l'histoire enseignée, argument logique. Certains vétérans critiquent le fait que le devoir de mémoire ne soit pas appliqué à l'école ; il permettrait de systématiquement d'imposer l'étude du conflit et de leur état d'esprit pour mieux le comprendre. La position de Pierre Bonny est particulièrement intéressante. Il est l'un des rares à critiquer ce conflit, regrettant même d'y avoir participé. Mais il estime que ce n'est pas pour autant qu'il faut oublier d'en parler dans les programmes scolaires, tout simplement parce que cela fait partie de l'histoire du pays :

« Elle est oubliée à tous niveaux ! Au niveau du pays, l'éducation nationale ne consacre qu'une ou deux lignes à Dien Bien Phu dans ses manuels d'histoire. Mes petits enfants ont découvert qu'ils avaient un grand-père qui avait fait la guerre. [...]. Il est hors de question d'en faire une religion, c'est évident, il n'y a aucune raison, aucun justificatif, mais il est souhaitable que les jeunes sachent ce qui s'est passé. Et la plupart ne le savent pas<sup>6842</sup>. »

Francis Oustry avance un autre argument intéressant sur le résultat de l'absence du conflit dans l'enseignement, celui selon lequel la guerre du Vietnam est davantage connue que celle d'Indochine ou que les deux se mélangent, dans l'esprit des jeunes et des moins jeunes : « L'armée en Indochine était complètement oubliée et encore aujourd'hui, on parle de la guerre du Vietnam,

---

<sup>6839</sup> Entretien du Souvenir français avec Jacques Bonnetête le 3 juin 2019. En ligne : <https://le-souvenir-francais.fr/trois-questions-a-jacques-bonnetete/> (Consulté la dernière fois le 31 juillet 2021).

<sup>6840</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6841</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, reçu le 2 août 2018.

<sup>6842</sup> Entretien avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.



américaine ; Mais la période française, on ne la connaît pas<sup>6843</sup>. » D'autres, enfin, regrettent que le groupe *Indochine* soit bien plus connu chez les jeunes que « leur » conflit.

L'autre point de vue des combattants porte sur la manière d'évoquer le conflit, qu'ils estiment mal compris, critiqué de manière abusive par des enseignants indifférents ou politiquement hostiles et qui n'ont pas eu de formation sur la guerre d'Indochine voire sur la colonisation, ou qui, *de toute manière*, ne l'ayant pas vécue, ne peuvent comprendre leur engagement. Depuis les années 1970, nombre d'observateurs, d'historiens, de politiques, de parents d'élèves et de membres du monde combattant pensent et évoquent ouvertement leur inquiétude devant ce qu'ils considèrent comme un saccage de l'enseignement de l'histoire par les gouvernements successifs. Les uns ont commencé par la critique de la réforme Haby et la dilution de l'histoire dans les « sciences humaines », la fin d'une trame chronologique claire au bénéfice d'une histoire thématique sur des temps longs et d'une histoire de France traditionnelle, arguments encore non digérés quarante-cinq ans plus tard. Les anciens d'Indochine ont suivi cette « croisade » ayant pour point de départ médiatique l'article-cri d'alarme d'Alain Decaux : « On n'apprend plus l'histoire à vos enfants<sup>6844</sup>. » Le monde combattant adhère dans sa globalité à ce type de discours et de combat qui sert ses intérêts puisque dans une histoire traditionnelle, que les anciens d'Indochine ont connu dans leur enfance, l'enseignement des conflits transmet les valeurs du pays et celles du courage de ses soldats. La construction des programmes et la manière d'enseigner suscitent donc de la méfiance et plusieurs réponses montrent des vétérans désarçonnés par une histoire moins ouverte sur la France et davantage sur l'Europe et le monde. « L'institution scolaire, [...], quand on voit comment elle traite désormais l'histoire de France...<sup>6845</sup> ! », commence Jacques Saubion, ne finissant pas sa phrase par fatalisme.

Pour d'autres, c'est une histoire qui subit, depuis les années 1960, une offensive idéologique, antimilitariste, anticolonialiste, pour ne pas dire *antinationale*. Cela se ressent depuis le début de son non-enseignement comme de son enseignement. Georges Laget estime que « L'institution scolaire a toujours montré cette guerre comme une guerre colonialiste alors que c'était une guerre idéologique et de civilisation. Voir ce qui s'est passé par la suite au Cambodge<sup>6846</sup>. » C'est également l'opinion de Claude Jubault, qui, toutefois, n'en fait pas une généralité : « Que dire ? Il faudrait faire de même pour l'Algérie ! Quant aux enseignants, certes on peut en vouloir à certains qui prônent l'antimilitarisme, mais heureusement, ce n'est qu'une minorité<sup>6847</sup>. »

L'absence de la guerre d'Indochine dans l'enseignement trouve donc un argument dans la suspicion de voir des enseignants critiquer la colonisation, et par conséquent, d'approuver la

---

<sup>6843</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>6844</sup> Alain Decaux, « Français, on n'apprend plus l'histoire à vos enfants », *Le Figaro Magazine*, 20 octobre 1979.

<sup>6845</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>6846</sup> Extrait du questionnaire de Georges Laget, reçu le 9 août 2019.

<sup>6847</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, *op. cit.*

décolonisation, ce qui les ramène à la gauche anticolonialiste, voire avec le communisme, argument répandu dans le monde combattant. J'ai assez peu entendu ce genre d'argument en entretien, parce que tous les anciens combattants rencontrés ne le pensent pas en ces termes ou par respect pour moi, mais certains d'entre eux l'ont tiré d'une expérience familiale. Guy Gantheret s'en est rendu compte en discutant avec son petit-fils : « Je me méfie encore de la manière dont on parle de l'Indochine, de l'enseignement. Mon petit-fils a eu un professeur qui n'en n'a parlé que pendant une heure ; 8 ans de guerre, 100 000 morts, une heure de cours ! Et pourtant on a construit là, on voit ça sur toutes les cartes postales. Les ponts, les ports, les viaducs<sup>6848</sup>. » reliant le conflit à la colonisation.

Pour Jacques Bouthier, cela touche surtout les établissements publics, méfiants envers les anciens d'Indochine. Il ne fait d'interventions que dans le milieu scolaire de l'enseignement privé : « Je participe dans l'Hérault à des exposés ; impossible dans les établissements publics. Seuls les privés acceptent, y compris pour des cérémonies ayant lieu le samedi ou le dimanche. Où est l'erreur ?<sup>6849</sup> » Louis Simoni et André Laperle sont également intervenus en milieu scolaire. Ils ont pu toucher des enseignants, des élèves et aussi l'abîme qu'il y a parfois dans leur manque de connaissances. Les plus jeunes sont sensibles au cinéma, ce qui lui a amené des réflexions de type : « Sur l'Indochine, des élèves m'ont dit “ vous avez connu Rambo ?” La guerre d'Indochine s'est transformée en guerre du Vietnam, et les cinéastes américains ont monopolisé le sujet ! »<sup>6850</sup>.

Pour une partie des vétérans, enfin, existe également l'argument déjà employé des historiens trop jeunes pour avoir combattu. Il est certain que les derniers enseignants à avoir combattu sont les anciens d'Algérie, qui ont fini leur carrière dans le début des années 2000. Cela a-t-il changé l'enseignement ? Ce n'est pas sûr car une partie importante d'entre eux étaient des appelés et beaucoup ont mal ressenti cette guerre, ses excès, sa violence. Pour ces enseignants qui l'ont mal vécu, leur discours n'était probablement pas systématiquement dans une valorisation de la guerre d'Algérie ni de celle d'Indochine qu'en attendent bien des membres du monde combattant alors qu'ils avaient vécu le conflit algérien et faisaient partie des anciens combattants. L'avoir vécu ne signifie pas le comprendre au point de le valoriser dans son enseignement. Mais c'est un argument entendu plusieurs fois : celui qui n'était pas en Indochine ne peut pas avoir un « parler vrai » parce qu'il ne peut pas comprendre le contexte, leurs combats, leurs souffrances. C'est encore l'argument de Claude Jubault : « Les livres d'histoire (ici les manuels scolaires) sont faits par des gens qui étalent leurs pensées sans quitter leur fauteuil<sup>6851</sup>. » Ce genre de réflexion appliqué à toute l'histoire dénie presque l'existence du métier d'historien et de professeur d'histoire qui enseignent des périodes qu'ils ne peuvent avoir connues.

Par conséquent, malgré un ton parfois vif mais jamais irrespectueux, les anciens montrent leur rancœur et leur incompréhension, leurs regrets, que l'école et les enseignants oublient, que ce soit

---

<sup>6848</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>6849</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Bouthier, reçu le 19 juillet 2018.

<sup>6850</sup> Entretien avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>6851</sup> Extrait du questionnaire de Claude Jubault, *op. cit.*

volontairement ou non, de parler de la guerre d'Indochine. Ceci étant, ce n'est pas le cas de tous.

La position des anciens d'Indochine sur ce point n'est pas totalement homogène, pour diverses raisons, qui ont évolué avec le temps. Dès leur retour, les vétérans ont subi des injures et, voyant que ce conflit était de son temps, marqué par l'indifférence ou l'hostilité, se sont tus. Ils ont d'abord cherché à se reconstruire. Ils en ont certainement nourri de la rancœur comme leurs autres camarades et voir que l'enseignement ne parlait pas d'eux a pu contribuer à cette idée de guerre oubliée, y compris dans le domaine scolaire. Mais le temps a passé. Comment en sont-ils arrivés à une réflexion moins critique sur le rôle de l'institution scolaire et des enseignants vis-à-vis de leur mémoire ?

« Non, je n'en veux à personne, c'est très loin tout ça<sup>6852</sup>. » Pour une partie d'entre eux, à l'image de Pierre Dissard, le temps a effectivement passé et il ne sert à rien de regarder derrière soi pour des regrets qui, de toute manière, demeurent sans résultats. L'histoire de la guerre d'Indochine est trop lointaine dans tous les sens du terme. C'est la raison pour laquelle il n'en parle quasiment jamais, ne voulant pas « remuer le passé »<sup>6853</sup>. Comme les autres, il constate l'absence de l'enseignement de la guerre d'Indochine à l'école, mais comprend qu'elle n'en parle pas, parce que c'est son propre cas, y compris avec les autres anciens combattants. Pour lui comme pour Francis Oustry, de toute manière, « on ne peut pas changer le cours des choses »<sup>6854</sup>. Il n'est donc pas la peine d'en vouloir « à qui que ce soit » comme l'écrit Bernard Grué. Louis-Jean Duclos a quitté l'armée au bout de vingt-cinq ans de services. En 1969, il devient chercheur au Centre d'études et recherches internationales (CERI) de Sciences Po jusqu'à sa retraite en 1990. Son domaine est la sociologie politique du Moyen-Orient et l'histoire politico-militaire du Maroc. Il n'a pas souhaité revenir sur la guerre d'Indochine qu'il a connue pendant deux ans et demi. Est-ce son statut de chercheur dans le monde universitaire qui l'incite à ne pas « en vouloir à l'institution scolaire » ? Serge Têtu estime simplement « qu'elle devrait simplement faire mention de son existence dans les cours d'histoire, comme on cite la guerre de 1870-1871<sup>6855</sup> » sans pour autant critiquer le monde enseignant.

Il existe un autre argument qui fait relativiser le « manque de guerre d'Indochine » dans l'enseignement scolaire. C'est le fait que l'histoire n'est pas circonscrite à l'école. Il existe d'autres terrains, d'autres porteurs et d'autres vecteurs d'histoire et de mémoire de ce conflit, pour la diffuser. Hubert Falco, secrétaire d'État aux anciens combattants l'exprime le 12 janvier 2010 dans les vœux qu'il leur adresse. Il estime la mémoire plus « vivante » que l'histoire et en assurant aux vétérans qu'elle se transmet bien davantage par la post-mémoire familiale :

« La mémoire, la mémoire combattante, la mémoire des conflits qui ont meurtri le XX<sup>e</sup> siècle, on ne la trouve pas dans les livres d'histoire et les objets inanimés. On la trouve, avant tout, dans le cœur des hommes. C'est l'héritage que transmettent les pères à leurs fils. C'est une mémoire humaine,

---

<sup>6852</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>6853</sup> *Ibid.*

<sup>6854</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, *op. cit.*

<sup>6855</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

une mémoire vive. C'est une mémoire qui porte, en elle, des valeurs, et nous apprend, mieux que tout, la loyauté, l'honnêteté et le courage<sup>6856</sup>. »

C'est une partie de discours réconfortant, qui rappelle également qu'il existe d'autres mémoires qui prennent plus de place dans la société, celles de la Seconde Guerre mondiale qui commence cette même année avec le septennaire de l'appel du 18 juin et va durer cinq ans jusqu'en 2015. Une partie des anciens d'Indochine ont accepté que leur passé ait moins de résonance sociale, ce qui n'empêche pas un renouveau d'intérêt pour ce conflit.

### 3.2.3 Un retour d'intérêt pour l'Indochine ? Une lente progression.

« Nous ne sommes plus au temps où la République pouvait vanter les colonies dans leur dimension de civilisation et de progrès, tels que les manuels de l'école primaire pouvaient le faire jusqu'à une date finalement récente de l'histoire scolaire : le milieu des années 1960 » (Benoît Falaize)

En 2007, le président Sarkozy est élu sixième président de la République. Sa campagne présidentielle veut mettre en valeur l'histoire comme construction de l'identité nationale, au cours de grands meetings et de visites symboliques, à travers des lieux emblématiques et des figures du passé, comme lors de sa première sortie de candidat sur le Mont Saint-Michel, le 15 janvier 2007, à Poitiers le 26 janvier, Marseille et Nice en avril 2017. L'exécutif, depuis cette date, a régulièrement marqué ses interventions par des rappels historiques forts, y compris sur les sujets difficiles de la colonisation et de la décolonisation, sur la guerre d'Indochine comme sur la guerre d'Algérie. Les cinq ans de commémoration du Centenaire de 14-18, de 2013 à 2018 semblent avoir été une réussite, comme celle de la Seconde Guerre mondiale de 2010 à 2015. Le temps est-il à l'histoire ? Les années 2010 semble montrer un regain d'intérêt de la part de l'État, de celle de la recherche historique malgré la disparition des témoins les plus médiatiques, qui n'a pas empêché l'ère du témoin de se poursuivre. Les programmes suivant l'évolution du savoir scientifique, des volontés présidentielles ou, du moins, ministérielles, les derniers programmes d'histoire et les initiatives de l'exécutif semblent donner davantage d'espace à la guerre d'Indochine.

La période 2010-2015 est un grand chantier initié par le gouvernement Fillon, sous la présidence Sarkozy en 2010, dans une certaine confusion, et qui s'achève avec les nouveaux programmes de collège en 2015, sous la présidence Hollande, eux-aussi contestés. La guerre d'Indochine est davantage abordée. La réforme des programmes de lycée en 2010 donne pour la classe de première, mis en œuvre à la rentrée 2011, un très ambitieux et gigantesque programme d'histoire<sup>6857</sup>, « Questions pour comprendre le XX<sup>e</sup> siècle », qui traite à la fois la seconde moitié

---

<sup>6856</sup> Déclaration de M. Hubert Falco, secrétaire d'État à la défense et aux anciens combattants, sur les efforts en faveur des anciens combattants et sur le devoir de mémoire, à Paris le 12 janvier 2010. En ligne, <https://www.vie-publique.fr/discours/177873-declaration-de-m-hubert-falco-secretaire-dEtat-la-defense-et-aux> (Consulté le 25 juillet 2021 et le 23 juillet 2022).

<sup>6857</sup> Bien entendu allégé l'année suivante...

du XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. Elle décide aussi la fin de l'enseignement d'histoire en Terminale S. Le thème 2 « la guerre au XX<sup>e</sup> siècle » permet d'étudier rapidement la guerre d'Indochine, nommée pour la première fois, en tant que conflit périphérique de la guerre froide, couplée avec la guerre du Vietnam, c'est-à-dire rapidement traitée. Le manuel Nathan l'insère donc dans la page « la guerre du Vietnam » comme première étape de la guerre américaine<sup>6858</sup>.

Le thème 4 « colonisation et décolonisation » insiste, lui, sur « Le temps des dominations coloniales » et sur la décolonisation, donnant classiquement le choix entre celle des Indes et l'étude de la guerre d'Algérie<sup>6859</sup>. Le lien entre les deux est intéressant mais dans l'effervescence de la mise en place de cette réforme, l'Indochine est effleurée et n'a pas encore de « vie propre ». Toutefois, les manuels scolaires l'ont intégrée. Le programme de terminale L/ES de cette réforme de 2010 intervient en 2012-2013, un nouveau programme, thématique, et non chronologique d'histoire intitulé « regards historiques sur le monde actuel », aussi intéressant que compliqué. Son thème 1 introductif, « Le rapport des sociétés à leur passé » doit permettre « d'éclairer le rapport entre l'histoire et la mémoire ». Il traite pour la première fois la lecture historique des mémoires, donnant le choix entre celles de la Seconde Guerre mondiale et celles de la guerre d'Algérie, lesquelles bénéficient des nombreux travaux de Benjamin Stora, de Raphaëlle Branche et de Sylvie Thénault, entre autres<sup>6860</sup>.

Pour ce qui est de l'école primaire, un rapport d'enquête patronné par l'INRP (Institut national de recherche pédagogique) en 2006 analyse les pratiques des professeurs d'écoles concernant l'enseignement de l'histoire coloniale. Sous la coordination de Benoît Falaize en 2010, le rapport rappelle d'abord le tournant du milieu des années 1960 à partir duquel « nous ne sommes plus au temps où la République pouvait vanter les colonies dans leur dimension de civilisation et de progrès, tels que les manuels de l'école primaire pouvaient le faire jusqu'à une date finalement récente de l'histoire scolaire »<sup>6861</sup>. Il étudie leur évolution de 1995 à 2008. C'est la première fois que l'on s'intéresse à ce qui ne parvient pas à devenir « une mémoire partagée »<sup>6862</sup>. Pourtant, de manière peu rationnelle, ou parce que la polémique sur la loi de 2005 a sérieusement rafraîchi l'ardeur du pouvoir politique de mettre la colonisation et la décolonisation dans les programmes scolaires, celui de 2008 ne mentionne ni l'une ni l'autre. Un sérieux recul, à peine les progrès esquissés.

En 2015, les programmes de Primaire et de collège changent tous en un seul bloc, sans la progressivité habituelle sur plusieurs années. En CM2, dans le thème 1, « Le temps de la

---

<sup>6858</sup> Mais seule la guerre du Vietnam est explicitement nommée.

<sup>6859</sup> Bulletin officiel spécial n°9 du 30 septembre 2010, programme des classes de Première L et ES. En ligne : <https://www.Éducation.gouv.fr/bo/2010/special09/mene1019675a.htm> (Consulté la dernière fois le 23 juillet 2022).

<sup>6860</sup> [https://cache.media.Éducation.gouv.fr/file/42/58/3/4865\\_annexe1\\_280583.pdf](https://cache.media.Éducation.gouv.fr/file/42/58/3/4865_annexe1_280583.pdf) (*Idem*).

<sup>6861</sup> Benoît Falaize (dir), *op. cit.*, p. 10. En ligne : [cehg.ens-lyon.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/colonisation-decolonisation/reflexions-generales/la-colonisation-et-la-decolonisation-dans-les-apprentissages-scolaires-de-lecole-primaire/view](http://cehg.ens-lyon.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/colonisation-decolonisation/reflexions-generales/la-colonisation-et-la-decolonisation-dans-les-apprentissages-scolaires-de-lecole-primaire/view) (Consulté la dernière fois le 31 juillet 2021 et le 24 juillet 2022).

<sup>6862</sup> F. Lantheaume, « Solidité et instabilité du curriculum d'histoire en France : accumulation des ressources et allongements des réseaux », *Éducation et sociétés*, n°12, février 2003, INRP/De Boeck, p.133 ; p. 4.

République », un vague attendu stipule : « On montre aux élèves que pendant cette période s'enclenche également un nouveau processus de colonisation », au XIX<sup>ème</sup> siècle, sans autre précision. Rien sur la décolonisation par ailleurs<sup>6863</sup>. En 4<sup>ème</sup>, dans le thème 2 « L'Europe et le monde au XIXe siècle, sous-thème 2 « Conquêtes et sociétés coloniales », il est précisé que : « De nouvelles conquêtes coloniales renforcent la domination européenne sur le monde. On pourra observer les logiques de la colonisation à partir de l'exemple de l'empire colonial français. L'élève découvrira le fonctionnement d'une société coloniale. On présente également l'aboutissement du long processus d'abolition de l'esclavage<sup>6864</sup>. » En 3<sup>ème</sup>, le thème 2 « Le monde depuis 1945 » commence sur les « Indépendances et construction de nouveaux États ». Les attendus restent toutefois assez vagues : « L'effondrement rapide des empires coloniaux est un fait majeur du second XX<sup>e</sup> siècle. On étudiera les modalités d'accès à l'indépendance à travers un exemple au choix ». Les ressources d'accompagnement conseillent un choix ciblé selon ce que l'enseignant veut mettre en place : « Le programme prescrit de choisir un exemple de décolonisation. Les exemples classiques de l'Inde pour le Royaume-Uni, de l'Algérie (voire de l'Indochine) pour la France viennent immédiatement à l'esprit, mais il faudra se garder du schématisme : certaines décolonisations françaises sont moins conflictuelles, comme celles du Sénégal et du Mali<sup>6865</sup>. »

L'Inde et l'Algérie sont déjà bien identifiées et étudiées depuis 1995. « Voire de l'Indochine » montre bien que c'est tout sauf un premier choix, probablement parce que les enseignants n'en connaissent que peu de choses vu qu'ils ne l'ont pas étudié en Secondaire et rarement à l'Université. La satisfaction est que le conflit soit mentionné ! La volonté de ne pas faire de « schématisme » signifie que toutes les décolonisations françaises n'ont pas dégénéré en conflits, comme pour le Maroc, la Tunisie ou l'Afrique noire.

Il faut attendre le changement des programmes de 2019-2020 pour parvenir à une partie plus précise sur l'Indochine coloniale et une étude officielle du conflit. Est-ce le fait d'avoir un président de la République et un premier ministre, passionnés par les questions d'histoire et de mémoires dans ces domaines d'histoire contemporaine ? Le programme de première générale, « Nations, empires, nationalités (de 1789 aux lendemains de la Première Guerre mondiale) », propose dans le thème de « La III<sup>e</sup> République avant 1914 », un chapitre 3, d'environ 4 heures, intitulé « Métropole et colonies » pour bien montrer le rôle majeur de l'institution politique dans la colonisation et pas seulement la Révolution industrielle, comme dans les programmes précédents<sup>6866</sup>. Le contenu porte sur plusieurs points précis comme l'expansion coloniale, ses motivations, les débats suscités, le « fonctionnement des sociétés coloniales » et des « points de passage et d'ouverture », c'est-à-dire des études de cas, qui « confèrent à l'histoire sa dimension concrète », dont « Saïgon, ville coloniale ». Le

---

<sup>6863</sup> Ministère de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche, BO spécial n°11 du 26 novembre 2015. Programmes pour les cycles 2,3,4 ; p 176.

<sup>6864</sup> *Idem* ; programmes de 4e p 313, de 3e p 315. En ligne : [https://www.Éducation.gouv.fr/pid285/bulletin\\_officiel.html?pid\\_bo=33400](https://www.Éducation.gouv.fr/pid285/bulletin_officiel.html?pid_bo=33400) (Consulté le 24 juillet 2022).

<sup>6865</sup> Ressources d'accompagnement du programme d'histoire-géographie au cycle 4. Thème 2 : Le monde depuis 1945. En ligne : <https://eduscol.Éducation.fr/document/17863/download> (*Idem*).

<sup>6866</sup> Bulletin officiel spécial n°1 du 22 janvier 2019.

programme de terminale, « Les relations entre les puissances et l'opposition des modèles politiques, des années 1930 à nos jours », est davantage axé sur une analyse internationale, comme à l'accoutumée ; il est applicable en 2020-2021. Le thème 2 « La multiplication des acteurs internationaux dans un monde bipolaire (de 1945 au début des années 1970) » comprend, en chapitre 2, « Une nouvelle donne géopolitique : bipolarisation et émergence du tiers-monde », avec comme point de passage et d'ouverture, « Les guerres d'Indochine et du Vietnam »<sup>6867</sup>. L'Indochine est donc, désormais, officiellement nommée et traitée dans ces deux années de lycée. Toutefois, la succession Indochine-Vietnam ne promet pas que la première guerre le soit suffisamment, ce qui se vérifie dans les manuels, qui partagent rarement les deux pages du dossier à part égale sur les deux conflits. Le Vietnam paraît - il plus attractif auprès des jeunes ? Le chapitre 3 « La France, une nouvelle place dans le monde », analyse « La guerre d'Algérie et ses mémoires », plus conflictuelles dans une réflexion sur la décolonisation où l'enseignant peu revenir sur celle d'Indochine comme prémices, non de la guerre du Vietnam mais de celle de la décolonisation de l'empire français.

POINT DE PASSAGE

## Les guerres d'Indochine et du Vietnam

E

A

### 1946-1954, la guerre d'Indochine

Sous domination française depuis 1887, l'Indochine comprend cinq territoires : Tonkin, Laos, Annam, Cambodge et Cochinchine. Durant la Seconde Guerre mondiale, les indépendantistes vietnamiens dirigés par Hồ Chi Minh ont lutté contre l'occupation japonaise. Ils demandent l'indépendance le 2 septembre 1945. À partir de 1949, ils reçoivent le soutien de la Chine communiste.

➤ Comment la guerre d'Indochine associe-t-elle une guerre de décolonisation et un conflit de guerre froide ?

1

E3C Analyse de document

#### Hồ Chi Minh proclame l'indépendance du Vietnam

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de la Révolution française de 1789 proclame également « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. ». Ce sont là des vérités indéniables.

5 Et pourtant, pendant plus de quatre-vingts années, les colonialistes français, abusant du drapeau de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, ont violé notre terre et opprimé nos compatriotes. Leurs actes vont directement à l'encontre des idéaux d'humanité et de justice. [...]

10 Après la reddition des Japonais, notre peuple tout entier s'est dressé pour reconquérir sa souveraineté nationale et a fondé la République démocratique du Vietnam. La vérité est que notre peuple a repris son indépendance des mains des Japonais et non de celles des Français.

15 Français s'enfuient, les Japonais se rendent, l'empereur Bao Dai abdique<sup>1</sup>. Notre peuple a brisé toutes les chaînes qui ont pesé sur nous durant près d'un siècle pour faire du Vietnam un pays indépendant. [...]

20 Pour ces raisons, nous, membres du Gouvernement provisoire, déclarons, au nom du peuple du Vietnam tout entier,

nous affranchir complètement de tout rapport colonial avec la France impérialiste, annuler tous les traités que la France a signés au sujet du Vietnam, abolir tous les privilèges que les Français se sont arrogés sur notre territoire.

25 Tout le peuple du Vietnam, animé d'une même volonté, est déterminé à lutter jusqu'au bout contre toute tentative d'agression de la part des colonialistes français. Nous sommes convaincus que les Alliés, qui ont reconnu les principes de l'égalité des peuples aux conférences de

30 Téhéran et de San Francisco, ne peuvent pas ne pas reconnaître l'indépendance du Vietnam. Un peuple qui s'est obstinément opposé à la domination française pendant plus de quatre-vingts ans, un peuple qui, durant ces dernières années, s'est résolument rangé du côté des Alliés pour lutter contre le fascisme, ce peuple a le droit

35 d'être libre, ce peuple a le droit d'être indépendant. [...]

Hồ Chi Minh, président, à Hanoi, le 2 septembre 1945.

Alain Ruscio, *Hồ Chi Minh, Textes 1914-1969*, L'Harmattan, 1990.

1. Bao Dai est le dernier empereur du Vietnam, dont l'autorité sous le protectorat français est purement symbolique. Le Viet-minh le contraint à abdiquer le 25 août 1945.



Hồ Chi Minh (« celui qui éclaire »)  
(1890-1969)

Né dans le protectorat français d'Annam en 1890, Nguyễn Ai Quôc est un intellectuel vietnamien, militant communiste et anticolonialiste. Entre 1911 et 1923, il vit en France puis voyage en URSS et en Chine, avant de fonder le Parti communiste indochinois en 1930. Il lutte pour l'indépendance du Vietnam face au Japon, à la France puis aux États-Unis, des années 1930 à sa mort en 1969. Il est le premier président de la République du Vietnam (Nord-Vietnam).



2 Mobilisation des populations paysannes contre le colonisateur

Paysannes engagées dans une milice communiste locale d'autodéfense contre les troupes coloniales françaises en 1946.

**Vocabulaire**

- **protectorat** : régime établi par traité, dans lequel un État en contrôle un autre pour les aspects diplomatiques, militaires et économiques tout en lui assurant une certaine autonomie pour ses affaires intérieures.
- **Viet-minh** : parti politique vietnamien fondé en 1941 alliant communisme et nationalisme. Par extension, tout combattant du Vietnam du Nord.

144
CHAPITRE 5 • Une nouvelle donne géopolitique : bipolarisation et émergence du tiers-monde

Figure n° 40-1 : première page du dossier « Les guerres d'Indochine et du Vietnam » (Hachette 2019, Collection privée)<sup>6868</sup>

<sup>6867</sup> Bulletin officiel spécial n°8 du 25 juillet 2019.

<sup>6868</sup> Manuel scolaire Hachette Histoire-Géographie Terminale p 144.



Toutefois, il faut se rappeler que le programme est indicatif et que les manuels scolaires s'y conforment en suivant une ligne éditoriale calquée sur les instructions officielles et sur un découpage en leçons, des exercices pédagogiques habituels de l'éditeur, de la collection ou des directeurs d'ouvrage. Ainsi, le manuel Hachette de 2020 propose-t-il quatre pages, deux pour la guerre d'Indochine, deux pour celle du Vietnam, ce qui paraît déjà plus juste pour un Français curieux de son histoire malgré le plus large écho international de la guerre du Vietnam.

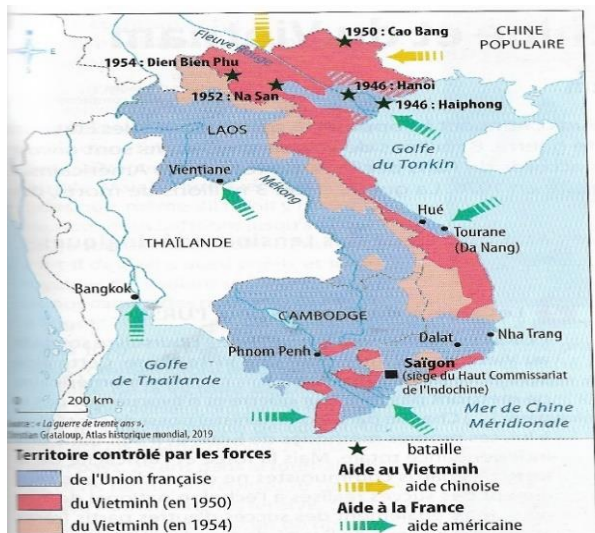
La première page du dossier (Figure n° 40-1) valorise les raisons d'Ho Chi Minh et de la RDV de demander l'indépendance y compris par la guerre avec l'extrait de son discours du 2 septembre à Hanoi (document 1). Un encart sur le président-fondateur de la RDV, tiré d'une biographie d'Alain Ruscio et une photographie des paysans mobilisés par l'APV « contre le colonisateur » complètent cette page. Il faut alors que l'enseignant, pour compléter ces documents et avoir une vue équilibrée du conflit, explique les motivations du général de Gaulle ou des dirigeants français pour reconquérir l'Indochine et accepter une guerre contre cette volonté d'indépendance. La photographie aurait pu être doublée par celle des supplétifs ou soldats vietnamiens intégrés dans le CEFEO pour montrer le côté complexe de ce conflit qui est aussi une guerre civile ; mais la page n'est pas extensible et c'est encore un point que l'enseignant doit apporter... s'il est au courant. Il est également possible que le concepteur de ce dossier ait voulu équilibrer une page pour la RDV avec une page pour le CEFEO ? Par contre, l'erreur de cette page est d'expliquer qu'Ho Chi Minh « est le premier président de la *République du Vietnam* (Nord-Vietnam) » alors que l cette République est, entre 1955 et 1975, le nom officiel du Sud-Vietnam, celle du Nord-Vietnam étant appelée *République démocratique du Vietnam*.

La seconde page du dossier (Figure n° 40-2) montre trois documents : une carte de l'Indochine de 1950 à 1954 plutôt exacte et surtout claire, une photographie de Dien Bien Phu et un extrait de l'ouvrage *Paroles de Dien Bien Phu*<sup>6869</sup>. Cet extrait reproduit le témoignage de Pierre Bonny sur ses réflexions concernant l'efficacité de la logistique de l'adversaire pendant cette bataille, considérée comme l'une des sources de leur victoire. Des questions et une proposition de carte mentale proposent des mises en activité et des exercices d'évaluation. Cette seconde page apparaît intéressante puisque les documents ont l'avantage d'apporter des éléments d'histoire et de mémoire combattante avec le récit de Pierre Bonny, combattant de Dien Bien Phu. Les anciens d'Indochine peuvent penser que le texte aurait pu évoquer le fait que la pensée de Pierre Bonny intervient pendant ce qu'ils appellent « les marches de la mort » qui ont fait beaucoup de victimes sur la route des camps de prisonniers, ce qui aurait pu être rajouté. De plus, une erreur assez problématique concerne la photo.

---

<sup>6869</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais *Paroles de Dien Bien Phu*, op. cit., p 255.





**4 La défaite française de Dien Bien Phu (20 nov. 1953-7 mai 1954)**  
Le 22 avril 1954, des soldats français du point d'appui Huguette 6 sont faits prisonniers par le Viet-minh.

**Parcours 1**

- Identifier et expliciter les dates et les acteurs des grands événements
  - Mettre un événement ou une figure en perspective
1. Doc. 2, 3 et 4 Analysez la diversité des acteurs impliqués dans le conflit.  
**Aide** Distinguez les soldats et les civils, les pays d'Europe, d'Asie et d'Amérique.
  2. Doc. 1, 3 et 5 Quels éléments soulignent la logique de guerre froide dans ce conflit ?  
**Aide** Quelle idéologie Hô Chi Minh défend-il et quels sont ses alliés extérieurs ?
  3. Doc. 5 Quelles sont les raisons de la défaite française à Dien Bien Phu ?

**Bilan**

**Oral** Après avoir recopié et complété la carte mentale, vous allez la projeter lors de votre exposé au tableau et vous appuyer dessus pour présenter à la classe en 8 à 10 minutes la guerre d'Indochine.



**Aide** – Faire une phrase d'introduction qui reprend la problématique de l'étude  
– Structurer votre propos en plusieurs parties, chacune centrée sur un axe de la carte mentale.

**📄** Schéma interactif  
Schéma à télécharger et à compléter PDF

**Parcours 2 BAC**

- Utiliser une approche historique pour construire une argumentation – Mettre en relation des faits ou événements
- E3C Analyse de document** A l'aide du document 1, expliquez le contexte de la lutte pour l'indépendance du Vietnam selon Hô Chi Minh.
- Aide** Quels sont les arguments d'Hô Chi Minh en faveur de l'indépendance du Vietnam ?

**Figure n° 40-2 : seconde page du dossier « Les guerres d'Indochine et du Vietnam »(Idem)<sup>6870</sup>**

Outre que le rédacteur de ce dossier aurait pu trouver une photographie moins négative pour l'égo national, ne pas mentionner que cette photographie est extraite d'un film de propagande des services cinématographiques de l'APV apparaît comme un sérieux oubli sur la nature du document. En effet, il s'agit probablement d'une reconstitution imposée aux vaincus après la chute du camp le 7 mai 1954 et non d'une photo prise sur le vif.

Ainsi la lecture des premiers ouvrages de terminale est-elle une source de déceptions en constatant les erreurs et omissions qui peuvent tromper professeurs et élèves, à commencer par les dates de 1946-1954 comme cadre chronologique. Sur les cinq ou six maisons d'édition contactées, une seule a accepté de corriger une erreur. Une autre a signifié que ce n'était pas l'avis de son conseil scientifique...dans lequel ne se trouve aucun spécialiste du conflit ! De même, une portion congrue limitée à une demi-page pour faire la part belle à la guerre du Vietnam (une page et demie) est insatisfaisante dans certains manuels.

<sup>6870</sup> Manuel scolaire Hachette Histoire-Géographie Terminale, 2019, p. 145.

Soixante-cinq après la fin du conflit, des programmes officiels donnent enfin une place visible à l'histoire coloniale et décoloniale de l'Indochine, et à ses mémoires, y compris combattantes. Les professeurs ont ensuite la liberté pédagogique d'enseigner plus longuement ou pas la guerre d'Indochine, mais ce n'est pas une question d'idéologie du corps enseignant, par ailleurs beaucoup moins engagé politiquement aujourd'hui. Il s'agit surtout d'un manque de formation scientifique sur le conflit. Il faut espérer, à l'avenir, que cette avancée tardive mais nette aboutisse à une meilleure formation des enseignants sur l'ensemble des pratiques coloniales et des processus de décolonisation, les programmes et les stages étant, quand ils existent, focalisés sur l'Algérie. En réalité, malgré les progrès constatés pour que la place de la guerre d'Indochine soit moins systématiquement recouverte par celle d'Algérie, elle reste faible ; mais elle existe, au titre de guerre périphérique de la guerre froide, précédant la guerre du Vietnam, et au titre de guerre française de décolonisation.

Le nombre plus réduit de militaires français engagés en Indochine dans un corps expéditionnaire et non dans l'armée française, au contraire des deux guerres mondiales et de la guerre d'Algérie, la place réduite de son intérêt dans le quotidien de la société française de l'époque, le nombre réduit et la discrétion des rapatriés d'Indochine font que ce conflit avait une place secondaire à l'époque et l'a gardée aujourd'hui, dans les mémoires sociales comme dans les programmes scolaires. Pour une partie des anciens d'Indochine, il est trop tard ou c'est trop peu, par rapport à l'ampleur et au contenu espérés, par rapport à une Éducation nationale qui, selon eux, n'a pas rempli suffisamment son rôle de « porteuse d'histoire », de « porteuse de mémoires ».

Le monde politique est-il lui-même porteur de mémoires ? Les vétérans ont détesté l'instabilité et les atermoiements des partis au pouvoir, l'opposition à leur yeux cruelle du PCF et de ses alliés, ne se sentant pas soutenus. Les partis qui ont survécu à cette époque ou qui sont nés depuis ont-ils gardé ou acquis une mémoire politique de la guerre d'Indochine ?

### 3.3 Le monde politique et les mémoires combattantes d'Indochine : un discours qui oscille entre héroïsme, critiques et gêne

« J'en ai conçu un insondable mépris pour notre personnel politique. » (Alexis Arette)

Le monde politique, pendant les neuf années de guerre d'Indochine, a servi de cible à la rancœur des soldats d'Indochine qui se sentaient mal soutenus par des gouvernements instables et irrésolus, lesquels n'ont jamais su choisir clairement entre un engagement majeur du pays pour sauver l'Indochine ou s'en aller. Les partis politiques de (presque) tout bord ont participé à ces gouvernements, donc à cette instabilité, ce qui les décrédibilise dès le départ. Si par la suite, les partis de droite sont majoritairement pour une solution de force et le PCF pour une solution

négociée, l'Indochine demeure un sujet secondaire et un fardeau coûteux dont ils auraient souhaité qu'un général les en libère par ses victoires ou que les pays associés s'en saisissent.

Les partis politiques ont-ils changé de lecture du conflit depuis 1954 ? Comment les partis politiques en parlent-ils aujourd'hui ?

### 3.3.1 Les partis politiques pendant la guerre d'Indochine : des positions pas toujours claires

« L'Extrême-Orient ne fut pas la préoccupation majeure des partis<sup>6871</sup> » (Michel Bodin).

Dans l'été 1945, les premières unités du CEFEO sont envoyées en Indochine par le général de Gaulle, au nom du GPRF qu'il préside, c'est-à-dire d'un gouvernement composé d'une union de partis politiques de gauche, du centre et de la droite. Chaque parti, PCF compris, est favorable à un retour de la France en Indochine, dans l'objectif de reprendre les territoires perdus, de retrouver sa puissance initiale en attendant de profonds changements. Jusqu'en 1954, les positions partisans vont beaucoup évoluer. Aucun parti n'envisageait une guerre longue contre un parti indépendantiste, le Vietminh n'étant pas du tout connu en 1945. Une fois établie, la guerre devient un problème difficile à résoudre sans que le pays ne soit atteint dans son honneur comme dans ses finances. Michel Bodin a étudié le rôle des partis politiques, parti par parti, dans *La France et ses soldats*<sup>6872</sup>.en 1996. Il est logique d'étudier ce point parce qu'ils ont une place à part dans les mémoires combattantes d'Indochine : les combattants d'Indochine les ont maudits, pour leur inconstance, leur faiblesse dans l'engagement du pays qu'ils dirigeaient. Aujourd'hui, ils ne sont plus des porteurs de mémoires depuis la disparition des vétérans dans leurs propres rangs. Pourquoi les positions des partis politiques sur la guerre d'Indochine sont-elles confuses ? Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Le monde combattant n'évoque pas facilement les partis politiques d'antan. Les mémoires d'Indochine en sont éloignées, le plus possible. Leurs remarques sur les politiques sont rares, davantage encore sur les partis actuels. Les vétérans ne souhaitent pas mélanger les genres, la mémoire et la politique, et se montrent prudents, surtout devant un doctorant de l'Université. En Indochine, ils en parlent peu, ne sachant pas, de toute manière, ce qui se joue à l'Assemblée nationale et leur jeune âge les rend indifférents à ce domaine. Sur place, ils lisent peu de journaux en dehors des publications « locales » de type *Combattant d'Indochine* ou *Caravelle*. Ce n'est pas une presse d'opinion et les discours politiques ne les intéressent pas. Seuls des officiers et soldats comme le capitaine Desroche essaient de se tenir au courant régulièrement en lisant la presse ; se faisant parachuter les journaux du *Monde* une fois par mois dans son poste de haute région. Leur opinion sur les partis politiques est mauvaise. Ils considèrent qu'ils passent leur temps à discuter

---

<sup>6871</sup> Michel Bodin, *La France et ses soldats*, op. cit., p. 179.

<sup>6872</sup> Michel Bodin, *Ibid.* Deuxième partie : l'environnement politique, pp. 165-258.

sans agir. À l'époque, Joseph Koeberlé, les considère comme « des gens qui étaient loin du terrain et de la guerre, donc (il les considère, NDA) plutôt mal »<sup>6873</sup>. Eux-mêmes, partis de Métropole à 19 ou 20 ans, n'ont pas encore de conscience politique, quand ils ne mélangent pas tout : « Je pensais que le pouvoir politique de l'époque était collaborateur des communistes<sup>6874</sup>. » assure William Schilardi.<sup>6875</sup> Seul le PCF concentre leurs critiques puisque les combattants ont entendu leurs injures, reçus les boulons ou autres projectiles que les militants lançaient sur eux et parce qu'ils ont la même idéologie que l'adversaire. Alexis Arette rappelle que ses hommes et lui tenaient les personnes politiques, surtout les dirigeants comme néfastes : « Mes hommes disaient de Bao-Daï , “Bao-Daï ? Même chose Kut ! De la merde”. C'était à peu près le sentiment que nous avions de nos politiques. [...] ..le MRP que nous appelions “le Merdepé” ! »<sup>6876</sup>.

De toute manière, les soldats évitent ce genre de conversation : « Nous ne parlions pas de politique »<sup>6877</sup> reconnaissent Guy Delplace et Louis-Jean Duclos. C'est un monde pour eux, sans intérêt, « éloigné de nos soucis<sup>6878</sup>. » Les défaites de 1954 et l'abandon de l'Indochine ne risquent pas de faire remonter les politiques dans leur estime, comme l'écrit Robert Servoz : « Vers la fin, nous considérons les politiques comme des lâches<sup>6879</sup>. » Aujourd'hui les vétérans ont une vision assez méprisante de ce pouvoir politique qu'ils accusent de les avoir abandonnés. « Je suis toujours fier d'avoir participé à cette guerre aux avant-postes, toujours fidèle à la promesse que je m'étais faite, de toujours chercher l'épreuve. J'en ai conçu un insondable mépris pour notre personnel politique<sup>6880</sup> » a écrit Alexis Arette dans son questionnaire.

Les positions des partis politiques sur la politique de guerre en Indochine sont assez complexes. De Gaulle a imprimé le premier élan : ne pas lâcher la souveraineté française en Indochine, ce qui serait déchoir pour une puissance déjà fragilisée. Le mécano de l'Union française n'apparaît pas fiable et ne satisfait personne. En fait, les partis ne savent pas quoi choisir : l'autonomie suivie de l'indépendance ou défendre l'empire colonial, sachant bien qu'il ne plus être celui de 1939. Le Liban et la Syrie ont pris leur indépendance entre 1943 et 1946, les comptoirs indiens suivent le même chemin entre 1949 et 1954, réclamés par l'Inde. L'Algérie puis Madagascar s'embrasent dans des insurrections en mai 1945 pour l'une et en mars 1947 pour l'autre. L'impression est de voir les partis au pouvoir courir d'un incendie à l'autre sans savoir quoi faire. Les Britanniques, avec leur gouvernement travailliste Attlee, ont décidé une décolonisation « sans larmes » de la péninsule indienne. Le gouvernement néerlandais, chassé d'Indonésie de 1941 à 1945, a vu, quinze jours avant la proclamation d'indépendance d'Ho Chi

---

<sup>6873</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6874</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>6875</sup> Sans avoir jamais été à la tête de l'exécutif, le PCF a participé au pouvoir d'avril 1944 jusqu'en mai 1947.

<sup>6876</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>6877</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.

<sup>6878</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>6879</sup> Extrait du questionnaire de Robert Servoz, reçu le 31 juillet 2017.

<sup>6880</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 avril 2017.

Minh à Hanoi, l'indépendantiste Soekarno proclamer celle de l'Indonésie le 17 août 1945 à Jakarta. Les combats contre les troupes britanniques puis néerlandaises et la Révolution indonésienne s'intensifient entre deux négociations jusqu'en 1949-1950, dates de création de la République indonésienne. Les Pays-Bas laissent dans l'aventure une grande colonie et beaucoup de forces militaires et économiques, sans résultat. La France est alors d'autant plus isolée sur la scène internationale, ce qui accroît encore les hésitations de son pouvoir politique. L'ONU et même le Vatican sont pour la décolonisation. L'année de Lattre, en 1951, laisse penser que la situation militaire va s'améliorer et amener d'elle-même une solution ; espoir à chaque fois déçu jusqu'en 1954.

Dans l'été 1945, le consensus politique est net au sein du GPRF pour que la France revienne en souveraine en Indochine. Jusqu'au début de 1947, l'unité de façade est essentiellement commandée par la participation au gouvernement, composé de la plupart des partis ; mais il existe de nettes nuances. Parmi les critiques du colonialisme, le PCF, qui participe aux gouvernements successifs jusqu'en mai 1947, est favorable au « droit théorique de tout peuple à l'indépendance »<sup>6881</sup> mais pas dans l'immédiat et au sein dans l'Union française. Il faut donc reconquérir l'Indochine, en septembre 1945. La SFIO est également favorable à leur émancipation dans l'Union française, créée par la Constitution du 27 octobre 1946. François-Georges Dreyfus explique que le MRP « connaissait mal les problèmes de l'outre-mer » et que les personnalités n'avaient aucune compétence dans ce domaine ; ce n'est pas le seul parti dans ce cas. Il est favorable à « une large autonomie aux territoires les plus évolués (ce qui est vague et limitatif, NDA), dans le cadre de l'Union française<sup>6882</sup>. » Radicaux et modérés sont encore moins favorables à toute avancée. En octobre 1946, l'Union française apparaît surtout comme une coquille vide dirigée par la France. La première assemblée nationale est dominée par un PCF (et ses alliés), premier parti de France, qui totalise 28 % des voix ; par le tripartisme qui l'allie au MRP (25 %) et à la SFIO (17 %), et qui totalise 447 sièges sur 627. Léon Blum va faire une fragile intermède au pouvoir. Il se prononce pour l'indépendance du Vietnam mais va pourtant devenir le premier chef du gouvernement à devoir affronter une guerre ouverte, désormais impossible à stopper, le 19 décembre 1946.

Une fois l'absence de solution politique négociée rejetée et la grande offensive *Léa* de la fin d'année 1947 ayant échoué, les partis au pouvoir ne veulent ou ne peuvent pas revenir en arrière. Ils essaient bien de promouvoir les États associés, d'inciter Bao Dai à prendre la guerre en charge mais c'est toujours la France qui paie une partie de la guerre, commande le CEFEO, les troupes des États associés et ces États eux-mêmes. Le prestigieux général de Lattre, sur ce point, ne laisse planer aucun doute sur sa toute-puissance politique et militaire. La politique apparaît donc celle du « chien crevé au fil de l'eau » (d'après une citation de Jean Tardieu en 1921 sur la politique

---

<sup>6881</sup> Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 104.

<sup>6882</sup> François-Georges Dreyfus, *Histoire de la démocratie chrétienne en France*, Paris, Albin Michel, 1988, 433 p. ; p. 257.

étrangère d'Aristide Briand) ou l'expression de « la patate chaude que l'on se refile » car aucun gouvernement n'a de solution pour gagner ou arrêter la guerre<sup>6883</sup>. Elle continue donc d'elle-même. Le gouvernement Mayer demande en 1953, au général Navarre, de trouver « une porte de sortie honorable » Mais la volonté générale des partis de finir la guerre laisse ce dernier isolé et son plan ne reçoit aucun encouragement, les ministres estimant lui avoir confié le problème<sup>6884</sup>.

Jusqu'à la fin du conflit, deux partis seulement se détachent des autres par des positions plus rectilignes et plus affirmées après 1947 : le MRP et le PCF. Les autres partis sont bien plus divisés sur la ligne à suivre. Principal visage de la Démocratie chrétienne, le Mouvement républicain populaire de création récente (1944) est un parti du centre et de la droite qui se veut indépendant – comme tout parti du centre, ne se considérant ni de gauche, ni de droite – et héritier de la résistance. En dix ans, il gardera presque constamment le pouvoir, sauf une seule exception ; son absence du gouvernement Blum fin 1946. Pour les vétérans, ce mouvement n'est pas de gauche, mais il regroupe les hommes au pouvoir pendant le conflit. Il est attaché au général de Gaulle à ses débuts en 1944-1945 mais tient aussi au tripartisme avec le PCF et la SFIO malgré son hostilité à la gauche, pour conserver le pouvoir. En 1946, il hésite en permanence entre la volonté de négocier toujours présente et celle d'accorder une indépendance du Vietnam (les accords du 6 mars 1946), dans l'Union française sans la donner aux communistes et, troisième solution, celle d'une solution militaire. Ensuite, il reste constant pendant tout le conflit, à partir du bombardement d'Haiphong et de l'insurrection d'Hanoi en décembre 1946, soutenant la guerre, et manifestant sa confiance dans la victoire. Le MRP a, du rôle de l'Indochine et des colonies, « une conception autoritaire du rôle de la France en Extrême-Orient, maintien des positions acquises dans la péninsule, défense de l'armée et de son combat<sup>6885</sup>. » Il poursuit la guerre de 1947 à 1954 pour ne pas nuire à la puissance de la France ni à l'Union française. En 1947, se berçant d'illusion, le MRP Paul Coste-Floret, ministre de la guerre a même déclaré : « J'estime qu'il n'y a plus désormais de problème militaire en Indochine. Le succès de nos armes est complet<sup>6886</sup>. » Robert Schuman, Georges Bidault, dominant tour à tour les affaires étrangères, dirigent plusieurs gouvernements. Le passage au pouvoir du MRP au sein du « Tripartisme » puis de la « Troisième Force », lui est nuisible puisqu'il passe de 28% des voix en juin 1946, fugace premier parti de France, à 12.5% cinq ans plus tard. Mais « durant toute la guerre d'Indochine, rien ne peut se faire sans lui. Il supporta pour une grande partie le poids des événements<sup>6887</sup>. »

---

<sup>6883</sup> Cette expression qui date du XIX<sup>e</sup> siècle est d'origine américaine. « Hot patate » (patate chaude) désignait un problème sensible. Il s'agit d'une image : lorsque l'on porte dans ses mains une pomme de terre qui sort du four, elle est tellement chaude qu'on ne peut pas la garder, on doit la redonner à quelqu'un d'autre pour s'en débarrasser.

<sup>6884</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, pp. 420 et 424.

<sup>6885</sup> Michel Bodin, *op. cit.*, p. 226.

<sup>6886</sup> Jacques de Folin, *Indochine (1940-1955) : la fin d'un rêve, op. cit.*, p. 194.

<sup>6887</sup> Michel Bodin, *op. cit.*, p. 227.



Le PCF, quant à lui, est d'abord resté prudent envers Ho Chi Minh et la RDV. La visite de la délégation vietnamienne et la sympathie inspirée par son leader en France dans l'été 1946 lui ont attiré celle du mouvement communiste (le PCF et les progressistes) qui évolue davantage en sa faveur. Le PCF reste au maximum dans le Tripartisme pour conserver le pouvoir mais voit en Ho Chi Minh le seul interlocuteur pour des négociations. Les communistes, d'après l'expérience de la résistance, ne croient pas en une guerre juste et gagnable. René L'Hermitte, journaliste à *L'Humanité*, écrit le 5 février 1947 : « Si nous devons continuer cette guerre, nous nous exposons à une campagne terrible, meurtrière dont on peut présumer qu'elle ne viendra pas à bout de la résistance héroïque d'un peuple<sup>6888</sup>. » Les meetings s'enchaînent contre la guerre et l'on voit, en janvier 1947, les premiers refus des dockers de Marseille de charger le matériel pour l'Indochine. En avril suivant, la répression à Madagascar amène les ministres communistes quitter le conseil des ministres. Le 4 mai, leur éviction par Paul Ramadier clarifie la situation, soulage les autres partis politiques mais aussi les militants communistes.

Dès lors, le PCF et ses alliés progressistes suivront la même ligne jusqu'en 1954 « autour de quatre points : l'appui au Viet Nam à l'exclusion de tout autre mouvement, l'anticolonialisme, l'anti-américanisme et les intérêts nationaux<sup>6889</sup>. » Ils rattachent leur politique de paix en Indochine au mouvement de la paix international de 1950-1951. Ils s'opposent à la guerre par des actions et en des termes<sup>6890</sup> qui, aujourd'hui encore, liguent contre eux la plupart des vétérans et passionnés du conflit. Ils ont vu, en Indochine, la terrible efficacité du système communiste de la RDV en Indochine, entendu les discours anticolonialistes de députés du PCF en France, vécu les heurts avec les militants et dockers au départ et/ou au retour de séjour à Marseille : « Ce sont des traîtres, des saboteurs, des salauds qu'il aurait fallu emprisonner ou exécuter<sup>6891</sup> » ; une fureur qui reste sous-jacente sous la V<sup>e</sup> République et qui se concentre sur Georges Boudarel depuis 1991. Or les dénonciations des méfaits du PCF pendant la guerre d'Indochine sont à nuancer.

Si 90 % des vétérans contactés y souscrivent, d'autres se rappellent qu'ils se sont réunis dans la résistance et encore aujourd'hui dans les comités d'entente des associations combattantes. Le PCF a su faire preuve de sentiments « nationalistes » en 1945-1947 pour approuver le retour en Indochine, l'action de Leclerc, voter les crédits militaires jusqu'en mars 1947 et défendre, dans un premier temps, le maintien de l'Indochine dans l'Union française, désorientant au passage une partie de ses militants. Ils ont accepté le retour du CEFEO par la négociation avec la RDV, critiqué les soldes trop faibles des combattants et les dangers subis pour le compte des profiteurs de guerre

---

<sup>6888</sup> Cité par Alain Ruscio, *Les communistes français et la guerre d'Indochine*, op. cit., pp. 162-163.

<sup>6889</sup> Michel Bodin, op. cit., p. 185.

<sup>6890</sup> Le refus de l'utilisation des collectes de sang pour l'Indochine, le termes de « mercenaires », de « criminels » lancés aux combattants du CEFEO, les félicitations à Ho Chi Minh au lendemain de Dien Bien Phu.

<sup>6891</sup> Phrase prononcée en entretien par un ancien d'Indochine, que j'ai retrouvé à quelques insultes près chez d'autres vétérans et surtout sur les réseaux sociaux à chaque fois qu'un article est posté – à mon sens, à dessein d'un tropisme fédérateur et à titre de défolement – sur Georges Boudarel, lequel a attiré à la fin de sa vie toute la haine anticommuniste du monde combattant.

d'Indochine et des Américains, dénonçant les exactions du CEFEO comme résultant surtout des légionnaires allemands<sup>6892</sup>. Enfin, les survivants des colonnes de prisonniers libérés des camps de la RDV, en 1951-1952, seraient surpris d'apprendre qu'ils doivent probablement la liberté et la vie, en partie du moins, aux demandes des deux délégués du PCF auprès du gouvernement de la RDV, « André » et « Roland », qui lui ont conseillé de faire des libérations de masse de prisonniers « à chaque fois que cela était possible »<sup>6893</sup>. Leur satisfaction de la victoire de la RDV en 1954 est difficile à vivre pour le monde politique et pour les combattants d'Indochine.

Les autres partis se disputent le pouvoir et considèrent l'Indochine comme un poison qui plombe les finances mais dont la France ne peut pas se séparer sauf à perdre le prestige, et discrédite le pouvoir. Pour le garder, un suivisme de principe s'organise autour du MRP, qui s'effiloche d'années en années, les partis se déchirant sur la question (et sur d'autres comme la CED) : l'UDSR, le Parti radical, le SFIO et le RPF. La SFIO veut la paix ; c'est le cas de Léon Blum, mais Paul Ramadier et Marius Moutet, après les « incidents » d'Haiphong et l'insurrection d'Hanoi fin 1946 sont dans une voie belliciste qui refuse désormais les négociations avec la RDV. Dès lors le parti est divisé mais il fait partie, jusqu'en juillet 1952, de la Troisième Force avec le MRP, l'UDSR, les radicaux, les modérés contre les gaullistes et le PCF. Passant de la négociation encore régulièrement demandée à la politique de guerre, la certitude de l'absence de solution militaire et de l'échec de la « solution Bao Dai » amène la SFIO à s'abstenir de voter les crédits militaires pour l'Indochine et à les refuser en mars 1954 seulement. Mais jusqu'au bout, le manque de conviction pour défendre une solution de négociation se dilue dans une attitude molle. Le parti ne s'oppose pas frontalement comme Mendès France à ce conflit et ne fait d'ailleurs pas partie de son gouvernement en juin 1954. Il ne veut pas non plus s'aligner sur une opposition comme celle du PCF qui reste l'ennemi principal. Par cette attitude et sa longévité au pouvoir, Alain Ruscio estime que la SFIO porte « une lourde responsabilité dans le conflit indochinois »<sup>6894</sup>. Michel Bodin explique qu'elle n'a pas su clarifier sa position : « La SFIO ne sut (ou ne put choisir) entre une vraie guerre et une vraie négociation, entre de réelles concessions et une réelle reconquête. Ses divisions internes, la peur de perdre un rôle politique, l'écoute de l'opinion qui n'aurait, ni compris le refus des tentatives de paix ni accepté l'abandon, la conduisirent à une politique floue<sup>6895</sup>. »

Le parti radical, au pouvoir à partir de 1947, se divise, en 1950, sur la négociation et l'inutilité de la guerre d'Indochine trop coûteuse que seule une minorité de députés dont le plus connu est Pierre Mendès France propose en faveur de la paix, à l'inverse d'une majorité menée par les spécialistes de la colonisation comme Maurice Violette et Albert Sarraut qui défendent la politique de fermeté pour sauver l'Union française. Mendès France s'est opposé à la poursuite de la guerre en Indochine

---

<sup>6892</sup> Michel Bodin, *op. cit.*, p. 187.

<sup>6893</sup> Alain Ruscio, *op. cit.*, pp. 337-338.

<sup>6894</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>6895</sup> Michel Bodin, *op. cit.*, p. 204.



à partir du discours du 19 octobre 1950. Il met fin au conflit en devenant chef du gouvernement le 18 juin 1954 et en gagnant son pari de signer les accords de Genève en un mois de négociations, ce qu'il réussit le 20 juillet 1954. Pragmatique, il règle un problème après l'autre. Une fois la question de l'Indochine réglée, elle ne l'intéresse plus. Aujourd'hui, les vétérans sont divisés à ce sujet entre ceux qui le considèrent comme le bradeur d'une Indochine qu'il a abandonné (souvent ceux qui travaillaient avec les supplétifs et les minorités) et ceux qui considèrent qu'il a sauvé d'une mort certaine les prisonniers de guerre et a mis fin à une guerre inutile (souvent les anciens prisonniers français des camps de la RDV).

Le RPF (Rassemblement du peuple français) tente vainement de ramener de Gaulle au pouvoir à partir de 1947 jusqu'à ce qu'il se disloque en 1952-1953. Il draine d'abord beaucoup d'adhésions d'hommes et de femmes subjuguées par le libérateur de la France. Les anciens résistants et les Compagnons de la Libération se pressent dans ce nouveau mouvement. Le général de Gaulle est très populaire dans l'armée et le restera jusqu'en 1960, mais ceux qui sont partis en Indochine en 1945 n'oublient pas que c'est lui qui les y a envoyés et qui a nommé haut-commissaire le très détesté Georges Thierry d'Argenlieu, lequel n'a finalement fait qu'appliquer ses ordres intransigeants. Les gaullistes veulent toujours plus d'effectifs en Indochine par « devoir national », pour « défendre la souveraineté française et l'Union française »<sup>6896</sup>. L'éternel fantasme d'accentuer la guerre pour acquérir une position de force et ensuite négocier – mais pas avec Ho Chi Minh – aboutit à alimenter la guerre. De son côté, se souvenant de sa volonté de défense de la puissance de la France par celle de son empire, de Gaulle défend une politique de fermeté en Indochine jusqu'à ce qu'il s'aperçoive tardivement, en mars 1954, qu'une victoire est impossible et qu'il faut faire la paix.

Le CNIP (Centre national des indépendants et paysans) enfin, CNI en 1948 devenu CNIP en 1951 veut concurrencer, à droite, le RPF et le MRP. Devenu parti de gouvernement, anticommuniste, partisan d'une politique de force en Indochine, il bénéficie surtout de la stature de ses présidents du conseil Antoine Pinay en 1952 et Joseph Laniel en 1953-1954. Pour les rares vétérans qui peuvent encore citer ce mouvement, Laniel est surtout le président du conseil pendant la bataille de Dien Bien Phu, ce qui ne lui vaut pas leur reconnaissance. Pourtant lui aussi est favorable à des négociations, mais ne sait pas comment les amener sans baisser pavillon. Il faudra pourtant l'admettre après Dien Bien Phu.

Ces politiques de la IV<sup>e</sup> République n'ont pourtant pas ménagé les hommages à l'égard du CEFEO à l'Assemblée mais n'ont tout simplement pas quoi su faire, ne voulant pas que la France ait l'air de déchoir de son rang en donnant l'indépendance à l'Indochine après la Syrie et le Liban mais n'arrivant pas à choisir entre l'indépendance des territoires de l'Indochine et un engagement

---

<sup>6896</sup> Michel Bodin, *Ibid.*, p. 249.

plus important dans la guerre, entre les exigences de l'OTAN et les menaces de soubresauts du Maghreb. Peu de partis ont résisté à l'usure du temps et au système majoritaire de la V<sup>e</sup> République. Le MRP, le CNI, l'UDSR ont disparu, le parti radical s'est divisé. Il ne reste que le PCF et la SFIO devenue parti socialiste (PS) à gauche qui continuent à concentrer les critiques des vétérans. Le RPF est devenu UDR, RPR, UMP et se retrouve plutôt dans les Républicains. Les dirigeants des partis politiques actuellement issus de ceux du temps du conflit n'ont pas intérêt à se rappeler de la guerre d'Indochine car leurs prédécesseurs n'ont pas « brillé » et il n'existe pas de mémoire politique représentative d'une politique indochinoise précise. Le PCF est le seul d'entre eux à évoquer le sujet. Depuis le retour d'Indochine, les positions des vétérans n'ont pas vraiment varié mais ils se montrent prudents sur leurs relations avec le monde politique.

### 3.3.2 Depuis 1954, la difficile navigation des anciens d'Indochine au milieu des récifs politiques

La guerre d'Indochine est-elle un sujet dans les partis politiques d'aujourd'hui ? Si elle le reste au PCF, dans les partis de droite nationaliste et d'extrême-droite, la mémoire politique a, sinon exclu, du moins, n'a pas gardé le souvenir des luttes engagées lors de la guerre Indochine ; surtout si le parti de l'époque s'est montré équivoque ou inégalement résolu. La défaite et une nouvelle guerre de décolonisation en Algérie ont montré les lacunes des partis au pouvoir après 1945, d'autant que cette dernière s'est même révélée parmi les causes de la chute d'une IV<sup>e</sup> République, certes très sociale, mais très fragile sur le plan politique. Les anciens d'Indochine, notamment les associations, ne prennent pas de position politiques officielles pour tel ou tel parti et ce lien est officiellement très cadré comme étant un terrain glissant source de dérives et, surtout, de critiques à leur encontre. Mais leurs attirances collectives, sans être visibles, sont assez lisibles. La quasi-totalité des vétérans contactés pour cette thèse n'ont d'ailleurs jamais mis en avant leurs opinions, les dirigeants locaux et nationaux d'associations encore moins, mais les réflexions politiques, parfois idéologiques en entretien ou dans les questionnaires laissent percer une certaine transparence dans ce domaine.

Un conflit qui s'éloigne n'est plus un sujet dans le monde politique, sauf pour les guerres mondiales. Il émerge de loin en loin et reste un exemple type, de l'héroïsme et des valeurs françaises ou le contre-exemple majeur, celui d'une démocratie qui pervertit ses valeurs en engageant un combat pour la défense d'une grandeur illusoire et d'un système colonial dès le départ construit à l'inverse des valeurs de la République.

Globalement, les partis de droite se reconnaissent dans la première affirmation et ceux de gauche dans la seconde. Pendant longtemps, les partis politiques ont peu parlé de l'Indochine. Les uns parce qu'ils avaient participé au pouvoir, un large éventail du parti socialiste à la droite dure du CNI, en passant par le MRP et tout parti du centre, qui ont disparu depuis. L'attitude de leurs

leaders politiques à l'époque, hésitants ou favorables à une guerre devenue une lourde défaite, n'engage pas à l'évoquer.

Les journaux affiliés à des partis ou à une idéologie politique de gauche ou de droite, gardent leur lecture du conflit mais, le plus souvent, ne l'évoquent que très rarement. C'est donc la poursuite, pour beaucoup de vétérans, de l'occultation de leur mémoire et de leurs combats par les médias idéologisés.

Pour le PCF qui évoque plus le sujet global des guerres de décolonisation que l'Indochine en particulier, le fait d'avoir soutenu la lutte pour l'indépendance de la RDV puis du FLN est plutôt un exemple dans l'ensemble des luttes menées au nom de l'idéologie communiste universaliste, d'autant que cette lutte est victorieuse. Toutefois, il est rare que soient mentionnés, de 1945 à 1947, la participation au pouvoir du PCF lors de la guerre d'Indochine, le vote des budgets pour financer la reconquête de l'Indochine, voulue par tous les partis, PCF compris ; et puis de 1954 à 1956, le soutien à une répression du terrorisme algérien jusqu'au vote des pouvoirs spéciaux demandé par le gouvernement Guy Mollet en mars 1956. Dans ces cas, le parti et la CGT sont largement précédés par leur base, les militants communistes, cégétistes chez les cheminots, les marins (de marine marchande) et les dockers étant davantage en avant-garde de la tradition des luttes anticoloniales et d'opposition aux guerres de décolonisation que leurs instances dirigeantes.

D'autre part, ces luttes ne s'opposaient pas seulement la guerre mais également aux soldats du CEFEO, traités en ennemis, en mercenaires des États-Unis, dans des articles de presse, et surtout dans des manifestations comme celles organisées au départ et/ou au retour à Marseille, avec force jets de projectiles, chutes de cantines militaires et insultes diverses. Ce fait précis n'est pas souvent rappelé de cette façon dans les discours et l'historiographie communistes, mais n'a jamais quitté l'esprit du moindre vétéran d'Indochine. Les articles de *L'Humanité* « célèbrent » les anniversaires décennaux de Dien Bien Phu et des accords de Genève, et reviennent sur des moments importants comme la mort du général Bigeard en 2013 dans des articles assez critiques pour l'armée, signés ou non d'Alain Ruscio. La guerre d'Indochine commence au bombardement d'Haiphong pour ce dernier auquel l'insurrection d'Hanoi n'est qu'une réponse<sup>6897</sup>. Le transfert des cendres du général Bigeard au Mémorial de Fréjus et surtout les discours comme celui de Valéry Giscard d'Estaing qui le valorisent l'appellent à ne pas distinguer le combattant de Dien Bien Phu du « célèbre tortionnaire ayant sévi en Algérie » mais bien un seul et même officier qui a lutté avec cruauté dans les deux conflits. S'il ne l'honore pas, l'historien parle de son courage dans l'ultime bataille de la guerre d'Indochine et de son passage en captivité, lui qui « connaît, avec ses camarades, les

---

<sup>6897</sup> Alain Ruscio, « Rétrospective. La décolonisation tragique « à la française » », *L'Humanité*, 16 octobre 2020. En ligne : <https://www.humanite.fr/retrospective-la-decolonisation-tragique-la-francaise-694956> (Consulté le 8 septembre 2021).

épouvantables conditions des camps vietminhs »<sup>6898</sup>. Ce passage rappelle qu'il n'y a pas de négation de l'horreur de ces camps par le PCF aujourd'hui.

Les mouvements de droite, de droite nationaliste et d'extrême-droite sont, à l'inverse, très attachés à l'histoire et à la mémoire des colonies, à leur conquête et aux luttes pour les conserver, moins par « colonialisme » que pour défendre la mémoire des troupes françaises qui y ont participé et l'œuvre coloniale française. Si le mot « luttes » caractérise le vocabulaire communiste à propos de l'Indochine, celui de la droite nationaliste serait plutôt « héroïsme », comme pour atténuer le choc, l'humiliation de la défaite en valorisant le courage des vaincus. Mais dans la presse, les nuances sont importantes. Dans plusieurs articles du *Figaro* qui traitent de la guerre d'Indochine en général, ou de Dien Bien Phu, lors des « anniversaires » et lors de parution d'ouvrages qui y sont consacrés, la priorité est l'information historique plutôt que les grands sentiments patriotiques. Un article de Jean Sévillia revenant sur le conflit à l'occasion de la parution du livre de Patrick Buisson *La guerre d'Indochine*<sup>6899</sup> reste sobre et se borne à expliquer les qualités photographiques des images, résumant le long conflit sans lyrisme inutile<sup>6900</sup>. Un autre article du 7 mai 2019 de Véronique Laroche-Signorile, retrace très succinctement la bataille<sup>6901</sup>.

Plus à droite, l'héroïsme est le nom commun des soldats d'Indochine, dans *Valeurs actuelles*. C'est surtout lui qui est mis en avant en article de l'hebdomadaire ou en dossiers de hors-série comme le numéro 14, *La vraie histoire de colonies*<sup>6902</sup> dans lequel Dien Bien Phu ne peut apparaître que comme une « tragédie héroïque »<sup>6903</sup>. Le numéro n° 17, *Nos soldats ces héros*<sup>6904</sup> rappelle, de récits en sagas, de sentiers de gloire en épopées, les grandes figures d'Indochine (Leclerc, de Lattre, Bigeard, Hélie de Saint Marc) et les « héroïnes de l'Indo » que furent les convoyeuses de l'air et Valérie André, sans oublier les plus récentes d'entre elles, les prostituées de Dien Bien Phu, promues à ce rang depuis quelques années<sup>6905</sup>. L'hommage du 8 juin et l'anniversaire de Dien Bien Phu sont l'occasion de reprendre la même tonalité ; le 28 février 2021 dans un article sur le 8<sup>ème</sup> BPC en Indochine<sup>6906</sup>, et, le 7 mai 2021, sur ses combats à Dien Bien Phu<sup>6907</sup>.

---

<sup>6898</sup> Alain Ruscio, « Tribune : En Indochine, en Algérie, il n'y a eu qu'un seul Bigeard », *L'Humanité*, 20 novembre 2012. En ligne : <https://www.humanite.fr/tribune-en-indochine-en-algerie-il-ny-eu-quun-seul-bigeard-par-alain-ruscio> (Consulté le 8 septembre 2021).

<sup>6899</sup> Patrick Buisson, *La guerre d'Indochine*, Paris, Albin Michel, 2009, 256 p.

<sup>6900</sup> Jean Sévillia, « Mémoire de la guerre d'Indochine », *Le Figaro*, 19 septembre 2009. En ligne : <https://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2009/09/19/01006-20090919ARTFIG00086--memoire-de-la-guerre-d-indochine-.php> (*Idem*).

<sup>6901</sup> Véronique Laroche-Signorile, « Diên Biên Phu: la chute du camp retranché français le 7 mai 1954 », *Le Figaro*, 7 mai 2019. En ligne : <https://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2018/11/02/26010-20181102ARTFIG00235-dien-bien-phu-la-chute-du-camp-retranche-francais-le-7-mai-1954.php> (*Idem*).

<sup>6902</sup> « La vraie histoire des colonies », Hors-série n°14, *Valeurs actuelles*, mars 2018, 130 p. ;

<sup>6903</sup> François d'Orcival, « Dien Bien Phu, la tragédie héroïque », *op. cit.*, pp. 48 à 51.

<sup>6904</sup> « Nos soldats ces héros », Hors-série n°17, *Valeurs actuelles*, décembre 2018, 130 p.

<sup>6905</sup> Sabine Dusch, « Les héroïnes de l'Indo », *op. cit.*, pp. 108 à 111.

<sup>6906</sup> François d'Orcival et Maxime Coupeau, « Guerre d'Indochine : la longue mémoire du 8<sup>ème</sup> régiment des parachutistes », *Valeurs actuelles*, 28 février 2021. En ligne : <https://www.valeursactuelles.com/clubvaleurs/histoire/guerre-dindochine-la-longue-memoire-du-8e-regiment-des-parachutistes> (Consulté la dernière fois le 25 juillet 2022).

<sup>6907</sup> Maxime Coupeau, « Diên Biên Phu : le baroud d'honneur des paras », *Valeurs actuelles*, 7 mai 2021. En ligne : <https://www.valeursactuelles.com/clubvaleurs/histoire/dien-bien-phu-le-baroud-dhonneur-des-paras/> (*Idem*).

Les partis politiques n'ont pas à prendre position sur des débats concernant la guerre d'Indochine. Il n'en existe plus, grâce à l'absence de polémiques qui ont essentiellement politisé les mémoires de la Seconde Guerre mondiale et celles d'Algérie, celles-ci étant encore aujourd'hui sources d'affrontements politiques fracturés épousant les lignes des partis politiques.

Les anciens d'Indochine ont parfois beaucoup de liens avec la politique, parce qu'ils en ont eux-mêmes fait. J'ai cité dans un point précédent, ceux d'entre eux qui avaient atteint le sommet de l'État en devenant ministres. D'autres sont devenus élus, parlementaires, conseillers généraux ou départementaux, maires, pour peser de leurs idées sur la vie politique française avec des positions le plus souvent conservatrices sur des sujets politiques et sociaux, d'où une appartenance allant du centre-droit (Jean Brocard, Jean-Jacques Beucler) à l'extrême-droite (Jean-Marie Le Pen, Roger Holeindre, Pierre Sergent). Le plus souvent, leurs discours et leurs actions sont orientées contre le danger communiste de l'URSS, mais leur positionnement commun peut être nuancé. Se rencontrant à l'Assemblée nationale ou au Sénat, ils gardent entre eux, par-delà leurs différences, un sentiment de solidarité profond lié à leur participation au conflit.

Les plus actifs en politique ne sont pas nécessairement les vétérans d'Indochine les plus connus, à l'exception de Marcel Bigeard et de Jean-Marie Le Pen.

Jean Brocard n'est pas très connu pour ses liens avec la guerre d'Indochine. Il n'a jamais manifesté de discours excessifs. Il a participé au conflit en tant que commissaire de la marine nationale, poursuivant ensuite une carrière de contrôleur général des armées. André Laperle, qui est devenu un ami proche de Jean Brocard, m'a raconté qu'il le moquait parfois, l'ancien parachutiste du 1<sup>er</sup> BCCP lui rappelant qu'il avait fait l'Indochine en tenue blanche, immaculée, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un grand respect pour l'homme et pour l'officier. Puis, après sa carrière militaire, Brocard est devenu député RI puis UDF de Haute-Savoie de 1968 à 1993 durant six législatures, au cours desquelles il est devenu deux fois vice-président de l'Assemblée nationale. Il a beaucoup travaillé avec l'ONAC de Haute-Savoie et avec le Souvenir français. Mais il a également soutenu, animé des actions pour améliorer les statuts des anciens combattants d'Algérie et d'Indochine. Il est actif, avec Jean-Jacques Beucler, en décembre 1974 dans une proposition de loi en faveur du statut des anciens combattants d'Algérie : « Fin 1974, soutenus à l'Assemblée nationale par certains de leurs aînés d'Indochine comme Jean-Jacques Beucler et Jean Brocard, les anciens combattants d'Algérie obtiennent de se voir reconnus officiellement par la loi »<sup>6908</sup>. Mais il est surtout connu dans le monde combattant pour avoir, avec André Laperle, œuvré pendant plusieurs années pour proposer, dès 1987 un statut de prisonniers français de la RDV pour ceux qui avaient connu la captivité en

---

<sup>6908</sup> Raphaëlle Branche et Julien Mary, « Des prisonniers négligés ? Regards croisés sur les prisonniers français de la RDV et du FLN », *Monde(s)*, n° 12, 2017, p 163 à 181. n° 74-1044 du 9 décembre 1974 « donnant vocation à la qualité de combattant aux personnes ayant participé aux opérations en Afrique du Nord entre le 1er janvier 1952 et le 2 juillet 1962 ». En ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000000518353/> (Consultés le 9 septembre 2021).

Indochine<sup>6909</sup>, et pour le choix d'une journée d'hommages pour les combattants français morts pendant ce conflit, fixée au 8 juin.

Je citerai pour mémoire son collègue Jean-Jacques Beucler, ancien secrétaire d'État aux anciens combattants en 1977-1978, déjà présenté plus haut en tant que tel et pour son activité de député de Haute-Saône de 1968 à 1981. Il a surtout œuvré pour les mémoires combattantes en essayant d'unifier les associations liées directement ou non à la guerre d'Indochine comme président du Comité d'Entente pendant plus de dix ans et pour avoir « lancé » l'affaire Boudarel en 1991.

Marcel Bigeard, est resté une personnalité très appréciée dans les médias pour son bagout et le fait qu'il ne refusait quasiment aucune demande d'interview ou invitation, même pour une émission de divertissement comme le *Petit théâtre de Bouvard* à la télévision et *L'oreille en coin* à la radio. Il intervient dans les émissions plus sérieuses comme *Radioscopie* de Jacques Chancel, en 1974. Il assure dans ses mémoires qu'il le fait aussi parce que des gens lui écrivent pour lui dire que ses interventions dans les médias leur fait du bien<sup>6910</sup>. Ses discours à l'Assemblée qu'il cite dans le même livre de souvenirs, concernent le budget annuel de l'armée qu'il justifie ou qu'il critique et les grands thèmes de société. Mais il n'est qu'apparenté UDF et la politique le lasse autant que la retraite l'effraie ; il ne se présente que par fidélité pour VGE et pour rendre service aux Toulois, ce qu'il réaffirmera dans toute ses autobiographies. A-t-il rendu service aux mémoires combattantes d'Indochine ? Certainement, puisque ce conflit a finalement un visage, le sien, une bataille emblématique dont il ne se lasse jamais de parler jusqu'à sa mort en 2010, souhaitant que ses cendres y soient larguées. Ses livres, du moins les trois premiers, se sont très bien vendus. Il n'a pourtant pas « porté » cette mémoire jusqu'à la rendre populaire, ni influé sur de grandes lois à l'Assemblée. Son bagout a fini par lasser, de même que ses derniers ouvrages qui tournent eux-aussi en rond, dans les dernières années, sur le même discours et les mêmes sujets. Il est battu de justesse aux élections législatives de 1988 et n'aura plus la tribune de l'Assemblée pour s'exprimer. Dans les dix dernières années de sa vie active, les débats sur la torture, les accusations directes sur ses propres actes en la matière, ont affecté son image.

Membre du Front National jusqu'en 2011, Roger Holeindre a vécu « mille vies » : résistant à quinze ans, il a passé deux séjours en Indochine puis a combattu en Algérie avant d'intégrer l'OAS, d'être arrêté et de finir en prison pendant trois ans et demi de 1962 à 1965. Il devient ensuite actif comme journaliste, reporter dans plusieurs journaux et magazines comme le *Figaro Magazine* et *Paris-Match*, menant en parallèle une carrière d'écrivain polémiste, dans un registre nationaliste particulièrement anticommuniste, un « nationalisme soldatique »<sup>6911</sup>, dit Jean-Yves Camus. Traité de

---

<sup>6909</sup> Proposition de loi succédant aux actions de personnalités du PS, André Billardon, soutenu par Jean Laurain, secrétaire d'État aux anciens combattants de 1981 à 1986 et Jean Poperen. La proposition de loi est renouvelée le 6 juillet 1988 et aboutit le 31 décembre 1989 à la loi 89-1013 consacrant ce statut de « prisonniers du Vietminh ».

<sup>6910</sup> Marcel Bigeard, *De la brousse à la jungle*, op. cit., p. 265.

<sup>6911</sup> Jean-Yves Camus, « Roger Holeindre était un des derniers représentants du nationalisme soldatique », *Figaro vox*, Site Internet du Figaro, 31 janvier 2021. (Consulté le 26 juillet 2022).

« grognard » ou de « croisé » par ses partisans qui le surnomment « Popeye », n'hésitant pas à faire le coup de poing dans les heurts entre groupes d'extrême-gauche et d'extrême-droite dans les années 1960, il participe à plusieurs groupes ou micro-partis, avant de devenir en 1972, membre fondateur du Front national, restant proche jusqu'à sa mort à Jean-Marie Le Pen. Il devient député du FN de Seine-Saint-Denis de 1986 à 1988 puis conseiller régional d'Ile-de-France de 1992 à 1998 et de 2004 à 2010. Il rejoint en 2011 le Parti de la France fondé par Carl Lang en 2009. Ses discours dans tous ces cadres politiques comme électifs n'ont pas révolutionné les mémoires combattantes d'Indochine, le ton et le contenu étant souvent excessif, mais il reste connu pour un patriotisme militant permanent, national-populiste, pour la défense de l'empire colonial et un intérêt pour la formation idéologique des jeunes, avec les « cadets du CNC »<sup>6912</sup>.

Jean-Marie Le Pen n'a jamais pu accéder au pouvoir, lui qui est resté en politique pendant plus de cinquante ans, de 1955 à 2019. Cinq tentatives pour accéder au sommet de l'État lors des élections présidentielles de 1974 à 2007 ont échoué malgré une présence au second tour en avril 2002. Dirigeant de l'UDJF (Union de défense de la jeunesse française en 1955, émanation de l'UDCA), dans le sillage de Pierre Poujade pendant deux ans, il est député de la Seine de 1956 à 1958. Fondateur du Front national des combattants (1957-1961), il est à nouveau député de la Seine, apparenté CNIP jusqu'en 1962 et le sera une troisième fois comme député FN de Paris de 1986 à 1988. Il est sénateur de la Communauté de 1959 à 1961, conseiller régional d'Ile-de-France de 1986 à 1992, de PACA de 1992 2000 et de 2010 à 2015, enfin député européen pendant sept mandats, de 1984 à 2019. Il fonde le Front national en 1972, et en est le président inamovible jusqu'en 2011. Il a défendu le rôle de l'armée française lors des guerres décoloniales, lui-même avant participé comme officier de la légion à l'extrême fin de la guerre d'Indochine et à six mois de celle d'Algérie, ainsi qu'à l'expédition de Suez en 1956. Mais s'il cite plusieurs fois l'Indochine dans ses nombreux discours, il n'en parle réellement qu'à deux reprises ; le 24 avril 1974 lors de son intervention télévisée dans la campagne présidentielle et en 2018 lors de la sortie de ses *Mémoires : Fils de la nation*<sup>6913</sup>. En 1974, il présente avec combativité son parcours et ses convictions, évoquant une « guerre ignorée des Français », des soldats « poignardés dans le dos par l'action du parti communiste, dont (il) rappelle qu'il allait jusqu'à jeter les blessés qui revenaient d'Indochine hors des trains qui les transportaient ». Il justifie son engagement en disant : « Je me suis senti appelé par ceux dont je pensais qu'ils portaient avec eux l'honneur du pays », croyant en « la plus grande France ». Enfin, il cite la bataille de Dien Bien Phu qui a eu lieu vingt ans auparavant et explique que « quelques milliers d'hommes qui gardaient l'honneur et le drapeau, sont morts ou ont été contraints à la capitulation »<sup>6914</sup>. Quarante-quatre ans plus tard, dans ses mémoires, on retrouve la solidarité entre les combattants, l'anticommunisme, la dévotion pour de grands chefs

---

<sup>6912</sup> La prestation de serment des Cadets : « Je suis fier d'être un cadet. Mon idéal est lié au sol, à la famille, à la patrie. Je jure fidélité au drapeau de notre France ». Jean-Yves Camus, *op. cit.*

<sup>6913</sup> Jean-Marie Le Pen, *Mémoires : fils de la nation*, tome 1, Issy-les-Moulineaux, éditions Muller, 2018, 450 ..

<sup>6914</sup> Archives de l'INA, INA politique. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=jIj5zKbPLNc> (*Idem*).

comme Hélie de Saint Marc et le colonel Jeanpierre. Mais ses partisans et ses détracteurs, lui-même également, concentreront leurs souvenirs des guerres coloniales sur l'Algérie entre la défense de l'Algérie française et les accusations personnelles de torture. La mémoire d'Indochine n'apparaîtra plus que comme allusion ; il faut dire qu'il y a très peu opéré, davantage journaliste que chef de section.

D'autres personnalités représentent la mémoire d'Indochine en politique. D'autres vétérans d'Indochine deviennent, en politique, compagnons de route de Jean-Marie Le Pen, d'un nationalisme plus ou moins extraverti. Pierre Sergent est, comme Roger Holeindre, un combattant, lui aussi résistant à dix-sept ans, saint-cyrien qui devient officier dans la légion au 1<sup>er</sup> BEP en Indochine, à la 1<sup>ère</sup> CSPL et au 1<sup>er</sup> REP en Algérie. Il participe au putsch d'Alger, intègre l'OAS en formation, à la suite de son échec et n'a jamais été arrêté. Condamné à mort par contumace, il reste sept ans en clandestinité jusqu'à la loi d'amnistie de 1968. Il devient écrivain combattant dès 1967 avec deux livres remarquables, *Ma peau au bout de mes idées* en 1967, sur son parcours dans l'OAS et *Je ne regrette rien*, en 1972, sur ses souvenirs d'Indochine et d'Algérie mais surtout l'historique du 1<sup>er</sup> BEP puis 1<sup>er</sup> REP, cet ouvrage s'imposant comme une référence pour beaucoup de vétérans d'Indochine. Leur succéderont six ouvrages sur la légion et un roman, *Les voies de l'honneur*. Sur un plan politique, il adhère au CNIP en 1983, en même temps que bien d'autres éléments « nationalistes » puis au FN en 1985, avec lequel il devient député des Pyrénées-Orientales en 1986-1988, puis conseiller régional de Languedoc-Roussillon de 1986 à 1992. Il essaiera toujours d'élargir, en vain, l'influence du FN au CNIP et au reste de la droite.

Jacques Peyrat adhère au FN en 1973 à 1994, au RPR puis à l'UMP ensuite, maire de Nice de 1995 à 2008, député des Alpes-Maritimes en 1986-1988 et en 1997-1998, sénateur de 1998 à 2008<sup>6915</sup>. Comme Jean-Marie Le Pen et Pierre Sergent, il soutiendra toujours la mémoire de l'empire, celle des soldats d'Indochine et d'Algérie et restera attaché au béret vert qu'il porte à certaines cérémonies, rappelant son passage au 1<sup>er</sup> BEP en 1954. La plupart de ces hommes politiques anciens d'Indochine, quelles que soient leurs qualités et la position de leur fonctions partisanes et électives, n'ont pas spécialement pesé pour développer l'audience des mémoires combattantes d'Indochine en dehors de leur soutien inconditionnel au monde combattant ou échoueront à influencer les milieux politiques en ce sens.

Depuis les années 1970-1980, les vétérans et les associations combattantes liées à l'Indochine restent, individuellement et collectivement hostiles au PCF et parfois à la gauche dans son ensemble. Mais c'est l'un de ces non-dits qu'il n'y a pas besoin d'explicitier officiellement car chacun sait ce qu'il en est. Cela n'a jamais empêché ces mêmes associations de dialoguer avec la gauche au pouvoir et d'avoir même des relations cordiales, malgré la méfiance du début de la

---

<sup>6915</sup> Chacune des biographies citées dans ce point prend sa source dans les ouvrages personnels de Roger Holeindre, Pierre Sergent et Marcel Bigeard, plus les renseignements donnés par Wikipédia pour leurs mandats.



première présidence de François Mitterrand, au moment de « la coalition socialo-communiste ». L'affaire Boudarel, à partir de 1991, a montré l'ampleur de ce sentiment anticommuniste avec les communiqués signés du comité d'Entente et de nombreuses associations mais s'exerce davantage sur les personnalités qui soutiennent Boudarel ou nuancent les accusations portées contre lui ; une somme de réactions qui bousculent la ligne gauche-droite. Ainsi Kathryn Edwards, qui a consacré une partie de sa thèse à cette affaire, l'a rappelé dans un article :

« Alors que l'affaire Boudarel divisait sans aucun doute les Français en deux camps, ils ne l'étaient sûrement pas selon des lignes politiques claires. La droite et l'extrême droite se situaient quasi exclusivement dans le camp anti-Boudarel, mais ce fut un ministre de droite, François Léotard, qui dénonça l'attitude de « lynchage » de nombreux critiques. De plus, c'est le socialiste Jospin qui accusa Boudarel d'avoir agi tel un kapo. Malgré l'absence de divisions claires au sein des lignes politiques, la presse des deux extrémités du spectre politique s'engagea dans de violentes attaques l'une contre l'autre<sup>6916</sup>. »

Nicolas Seradin, citant ce passage dans sa thèse, estime que ce moment a politisé davantage cette mémoire, mais qu'il a permis « l'émergence de la parole des anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine dans un contexte historique marqué des résurgences de la guerre froide, ce qui en fit, comme l'a montré Kathryn Edwards, une affaire extrêmement politique »<sup>6917</sup>. Chez les vétérans, les réactions sont très diverses sur le jeu politique actuel.

Aucun ne m'a dit, par contre, qu'il était d'extrême-droite ou de droite nationaliste. La plupart du temps, ceux qui m'ont donné leur penchant politique ont pris soin de me dire qu'ils n'étaient pas du tout d'extrême-droite mais de droite, ce qui n'empêche pas l'anticommunisme qu'ils ne peuvent pas s'empêcher d'exprimer tant il apparaît dans l'ADN des mémoires combattantes d'Indochine. Le souvenir des camps, des violences, des sabotages et des insultes entendues à Marseille ou ailleurs ne peuvent être pardonnées :

« Ce sont des choses qui vous marquent. Après l'accident de Tourane et le sabotage de moteur, si on avait tenu un syndicaliste, je ne sais pas s'il aurait profité de sa retraite. Quand je suis revenu, je ne pouvais plus voir les drapeaux rouges ! Rentrés en France, on voyait encore des drapeaux rouges. Même encore maintenant, les cégétistes qui brandissent leurs drapeaux...j'ai presque envie de leur tirer dessus ! Ça m'a toujours fait la même réaction ; c'est dans l'épiderme, le subconscient<sup>6918</sup>. »

Alain Ruscio cite Roger Holeindre dont l'accusation est nette : « Moins raffiné, Roger Holeindre, "Ancien d'Indo" et compagnon de Le Pen de la première heure, s'écrie, lors d'un rassemblement parrainé par le Front national : " Les dirigeants français de l'époque étaient des jean-foutre qui n'ont jamais rien compris à la guerre politique que nous livrait l'Internationale rouge en Indochine"<sup>6919</sup>. »

---

<sup>6916</sup> Kathryn Edwards, « Traître au colonialisme ? The Georges Boudarel affair and the memory of the Indochina War », *French Colonial History*, vol. 11, 2010, pp. 193-209.

<sup>6917</sup> Nicolas Seradin, Les anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine face à leur passé : Stratégies mémorielles et écriture de l'histoire, *op. cit.*, p 401.

<sup>6918</sup> Entretien de l'auteur avec Paul Gardon, chez lui, à Ambérieu, le 18 janvier 2018.

<sup>6919</sup> Alain Ruscio, « Autour d'un anniversaire : Dien-Bien-Phu, en 2004 », *op. cit.*. En ligne : <https://journals.openedition.org/chrhc/756#tocto1n1> (*Idem*). Il cite l'article de Roger Holeindre, « Hommage à nos héros », Français d'abord ! Le magazine de Jean-Marie Le Pen, 1er mai 2004.

André Boissinot préfère ne pas en parler, d'autant que les militants plus jeunes ne connaissent pas spécialement l'histoire de leur propre mouvement : « Les communistes ont l'héritage des actions contre l'Indochine. Je n'ai jamais voulu en parler avec des gens de la CGT. J'avais des copains communistes mais j'ai eu assez de savoir vivre pour éviter ça. Je ne suis pas vindicatif. Mais je suis sur ma réserve ; il ne faut pas me chatouiller sur l'action du PCF pendant la guerre d'Indochine. Ce n'était pas de la faute des militants. Ils sont marqués par leurs anciens<sup>6920</sup>. »

Les partis de gauche comme les socialistes ne sont pas forcément épargnés, surtout si les élus locaux jouent avec les nerfs des vétérans par des commentaires anticolonialistes ou déplacés :

« Il y a des cérémonies tous les ans ici au Crès, au monument aux anciens d'Indochine, mais je n'y remettrai jamais les pieds car le maire, s'adressant aux vieux militaires comme moi, a fait des critiques sur la guerre d'Indochine, que je n'ai pas admises, disant que si on était allé là-bas, c'est qu'on nous avait envoyé de force ! Moi qui étais volontaire ! Ça ne m'a vraiment pas plu<sup>6921</sup> ! »

Par conséquent, les associations combattantes ne sont pas officiellement politisées, mais la politique est sans cesse présente du fait d'une guerre d'Indochine marquée par la guerre froide qui oppose les pays alliés aux Américains au bloc communiste. Les sujets concernant le caractère communiste du mouvement Vietminh et de la RDV, les violences faites en son nom et le souvenir des camps de prisonniers français en Indochine révèlent encore une différence marquée entre des publications de droite et celles de gauche souvent opposées. Nombre de vétérans n'ont pas du tout évoqué directement cette question en entretien ou dans les questionnaires, ce qui ne leur était pas demandé. Il faut simplement éviter de considérer les anciens combattants comme étant tous de droite et d'extrême-droite et les historiens et enseignants tous de gauche. Les rancoeurs voire les haines sont souvent adressées à des personnalités plus qu'à des partis et à des mouvements anciens de l'époque des guerres décoloniales aujourd'hui disparus.

Pour conclure sur ce huitième chapitre, les anciens combattants et les associations, depuis les retours d'Indochine, ont connu beaucoup de difficultés pour construire leurs mémoires individuelles et collectives, les défendre et surtout, pour les faire connaître. Par leur nature et dans le contexte politique, social, culturel des années cinquante à aujourd'hui, porter les mémoires combattantes d'Indochine, et, pour certains vétérans, les « supporter », tant elles sont parfois lourdes dans leur esprit. Les porter est un véritable combat que les derniers représentants associatifs comme André Laperle, Michel Chanteux ou Jacques Bonnetête, William Schilardi assument depuis des dizaines d'années, sans ménager leurs efforts. Les porteurs traditionnels et occasionnels de mémoires ne les ont pas soutenus de manière constante, du fait de la nature du conflit. Il en a résulté beaucoup de frustrations, de rancoeurs du monde combattant à l'égard des uns et des autres.

---

<sup>6920</sup> Entretien de l'auteur avec André Boissinot, chez lui, à Marseille, le 26 octobre 2017.

<sup>6921</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Crès, le 29 juin 2017.

# Chapitre 9 L'avenir du passé ? Des mémoires combattantes partiellement apaisées en voie d'historicisation

« Soixante ans après la fin de notre guerre d'Indochine, le temps de l'apaisement a succédé au temps des épreuves » (Kader Arif 2014).

L'État a su pacifier ses relations avec les associations combattantes et reconnaître ses insuffisances, comme l'hommage tardif donné aux combattants d'Indochine. L'extrait du discours qu'a prononcé le ministre délégué aux Anciens combattants pour le soixantenaire de Dien Bien Phu paraît adéquat pour illustrer cet état d'apaisement qui traduit celui d'une partie, seulement, des anciens d'Indochine. En effet, je peux témoigner que tout au long de cette enquête auprès de ces anciens soldats, à l'exception de quelques-uns d'entre eux, assez rares, qui ont déclaré avoir fait la paix avec leur propre mémoire d'Indochine, une majorité d'entre eux, me semble-t-il, ont gardé un niveau d'intranquillité mémorielle qui ne s'évacuera probablement jamais. La plupart ont appris à « vivre avec » leur mémoire, mais pas à en évacuer toute la tristesse. Certains ont affirmé ne pas avoir un *mal jaune* vivace, empreint d'une nostalgie plus ou moins triste. Mais une part d'eux-mêmes reste douloureuse, pleine de rancœur envers l'État ou la société qui les aurait plus ou moins oubliés. Le sentiment que la société ne leur a pas rendu justice, le souvenir de leurs camarades tués sous leurs yeux, morts de misère physiologique dans les camps de prisonniers de la RDV ou décédés depuis sans avoir pu ressentir la paix, ne s'effaceront pas. C'est la raison pour laquelle il faut parler de mémoires combattantes *partiellement* apaisées. D'ailleurs certaines associations ou personnages institutionnels gardent une rancune suffisante envers l'ancien adversaire pour la transmettre à la mémoire combattante collective, comme cela s'est vu en novembre 2018 ou en d'autres occasions, ce qui prouve que la guerre n'est pas terminée pour tous. Toutefois, plusieurs événements et initiatives leur ont permis d'atténuer leurs sentiments négatifs et troubles divers. Les hommages officiels en 2004, 2005, 2019, le « retour en Indochine » d'une partie d'entre eux, l'intérêt de leurs proches qui saute parfois une génération, l'éloignement du conflit et, pour certains le devoir de mémoire effectué par le témoignage écrit ou oral de leur expérience, leur permettent d'atteindre une relative sérénité.

L'avenir de ce passé passe par l'historicisation des mémoires combattantes d'Indochine, plus connues et étudiées qu'elles ne l'ont jamais été, au moment d'une érosion inéluctable du nombre des vétérans et des effectifs des associations concernées par ce conflit. La politique mémorielle va se poursuivre un temps pour rendre hommage aux combattants longtemps ignorés par l'État. Des lieux de mémoire en Métropole avec le Mémorial de Fréjus et le tourisme de mémoire combattante au Vietnam permettront de conserver le souvenir de leur engagement. L'historiographie et la mémoriographie concernant le conflit et ses mémoires, même logiquement inférieures en diffusion

aux autres conflits du XX<sup>e</sup> siècle, donneront la possibilité aux générations suivantes de mieux connaître et comprendre ce conflit et ses acteurs. Cette dernière partie de la thèse doit analyser l'importance de ces retours des vétérans sur les lieux de la guerre d'Indochine dans l'apaisement de leur mémoire, les moyens d'actions qui permettent et peuvent permettre de la faire connaître aujourd'hui comme demain. Tout cela nous permet enfin de tracer un premier bilan de l'expression mémorielle des vétérans d'Indochine depuis leur retour d'Extrême-Orient.

Dans quelles mesures ces réflexions sur une mémoire plutôt apaisée ont-elles un sens pour les anciens d'Indochine ? En quoi ces mémoires individuelles et collectives d'Indochine ont-elles précisément un avenir, malgré la méconnaissance partielle de ce conflit depuis ses origines ?

## 1. Les efforts des anciens et des associations pour faire exister les mémoires : accepter la « part des anges » et apaiser une mémoire souvent négative

« Nous sommes une page de l'histoire<sup>6922</sup>. »(William Schilardi)

Les anciens d'Indochine et les associations essaient de survivre dans tous les sens du terme, pour faire exister et défendre les mémoires combattantes d'Indochine dont ils sont dépositaires. Cet effort passe par un devoir de mémoire vigilant qui s'exprime tant bien que mal par leur présence aux commémorations, leur participation à des commissions d'ordre social ou mémoriel et des publications compliquées à mettre en place sur un site Internet difficilement mis à jour<sup>6923</sup> quand il existe encore. Les bonnes volontés qui font fonctionner les associations sont des vétérans de plus en plus jeunes issus des OPEX ou des personnalités extérieures dévouées qui prennent les places vacantes à leur tête. Les efforts d'apaisement passent par la recherche d'une mémoire individuelle moins traumatique pour les anciens qui en souffrent. Chacun a sa méthode pour entretenir ou évacuer ses souvenirs. Pierre Dissard a choisi de regarder – ou a pu regarder – devant lui et de ne plus y songer. Jacques Allaire s'est, au contraire, donné la mission quotidienne de penser à ses camarades disparus et, jusqu'à sa mort, de parler en leur nom pour transmettre leur mémoire combattante, d'ouvrir tous les jours un ouvrage, par goût et par devoir, pour entretenir la sienne. La réflexion de William Schilardi, citée plus haut, me semble pleine d'espoir et de réalisme. Si leur mémoire individuelle n'est pas forcément connue et s'ils ont l'impression que la mémoire collective les a négligés, l'historicisation les a sauvés. Ils sont entrés dans les livres d'histoire et leurs noms parsèment les pages de plusieurs d'entre eux, depuis que les historiens intègrent les mémoires dans des ouvrages historiques et, ce faisant, leur rendent hommage en les laissant

---

<sup>6922</sup> Extrait du questionnaire de William Schilardi, reçu le 15 août 2017.

<sup>6923</sup> En août 2021, le site Internet de l'ANAPI a publié son *MAOLEN INFO* les 2e et 3e trimestre 2020 mais n'est pas allé au-delà. Celui de l'ACUF a posté son dernier journal, *Le Combattant*, en juillet 2019 et son dernier article en octobre 2019. Le site de l'UNACITA est une coquille presque vide.

s'exprimer, gardant leur empreinte. C'est également l'un des buts de cette thèse. Peu importe que ces livres soient peu nombreux. Ils existent et la mémoire des combattants d'Indochine survit grâce à eux, au sein d'une analyse historique que leur témoignages rend plus humaine et compréhensible. Quels sont les moyens d'apaiser leurs mémoires depuis la fin de la guerre d'Indochine ? Comment ceux qui ont réussi en ce sens y sont-ils parvenus ?

## 1.1 Des efforts récompensés pour faire exister les mémoires combattantes ? Un bilan mitigé

« L'histoire nous jugera. Elle nous rendra notre juste part à nous autres soldats, j'en suis certain. Mais nous ne sommes pas encore dans ces temps historiques » (Pierre Schoendoerffer)<sup>6924</sup>.

Que les mémoires combattantes n'aient pas réussi à déclencher un écho dans la société ne tient pas nécessairement à leur mutisme ou au poids du parti communiste mais à une aventure militaire manquant de puissance et de lucidité que la France n'était pas capable de mener et qui a fini par l'une de ces défaites qui pèsent lourdement dans le bilan comptable historique d'un pays. Cela ne signifie pas que ses acteurs aient démerité. Il paraît nécessaire de tirer un premier bilan des actions mémorielles, pour constater qu'elles existent, malgré les obstacles qui empêchent ces mémoires d'être plus audibles, grâce aux anciens par leur talent individuel, à leur volonté de témoigner et grâce au rapprochement entre le milieu associatif combattant et l'État. Après un lent démarrage, la politique mémorielle a réussi à répondre à leurs demandes de reconnaissance (« *Notre guerre d'Indochine* », a écrit Kader Arif en 2014) comme ont émergé leurs récits et leurs état d'âmes, grâce au travail des associations et à leur propre volonté de témoigner.

Pourquoi peut-on considérer que ces mémoires ont en partie réussi à s'exprimer et rester « vivantes » alors que bien des anciens d'Indochine en gardent une appréciation très souvent négative de leur accueil ? Le bilan est certes très contrasté<sup>6925</sup>

### 1.1.1 Des réussites malgré les retards et les obstacles : la fin d'une guerre orpheline ?

« La guerre n'a jamais de fin pour ceux qui se sont battus, a écrit Malaparte. Il faut une autre forme de courage pour vivre en ses murs invisibles » (Hélie de Saint Marc).

La crainte d'être oubliés des mémoires collectives, d'être marginalisés dans l'histoire de France, est un sentiment sincère et répandu chez les vétérans d'Indochine. Ce conflit lointain, comme tous les conflits extra-européens à l'exception de la guerre d'Algérie, n'a que rarement intéressé une société française qui n'a pas d'autre objectif que de se défendre en cas de guerre nationale, sans considérer les expéditions lointaines comme utiles. Depuis 1950 et le premier tome

---

<sup>6924</sup> Pierre Schoendoerffer, *Pour l'honneur d'un capitaine*, op. cit. ; 14'51 à 16'28.

<sup>6925</sup> Au vu de l'intitulé de cette sous-partie et de cette dernière phrase, on ne s'étonnera pas que ma synthèse reprenne des éléments déjà expliqués pour un premier bilan sans développer les arguments.

de *Soldats de la boue*, de Roger Delpey, les anciens du CEFEO et ceux qui considèrent leur combat comme juste, n'ont eu de cesse de faire exister les mémoires combattantes. Le pouvoir politique s'est convaincu de la nécessité d'une politique mémorielle adaptée à la mémoire collective de la guerre d'Indochine, en transmettant un message annuel pour rendre hommage aux combattants et en leur construisant un grand lieu de mémoire à Fréjus. Associations et combattants ont fait ce qu'ils ont pu et *l'ère des témoins*, depuis les années 1990, ne s'est pas démentie pendant près de trente ans. La guerre d'Indochine n'est plus une « guerre orpheline » car son « père », l'État l'a enfin reconnue.

Quel bilan peut-on en tirer ?

Plusieurs dirigeants ou ex-dirigeants d'associations approchés ont dit se satisfaire des niveaux de respect, de connaissances et d'extériorisation de la mémoire atteints depuis 1954. Pour une expédition lointaine que la population a, pour une partie combattue, et pour l'autre, vue comme coûteuse et sans intérêt, sa mémoire n'a pas si mal survécu. L'État a produit une politique mémorielle qui semble suffire, à son échelle, malgré des lacunes difficilement surmontables comme la tardivité de cette politique et le manque d'implication personnelle des présidents de la République depuis 2004, laissant le soin au ministre des Anciens combattants de porter la parole de l'État à chaque cérémonie du 8 juin. C'est le Premier ministre Édouard Philippe qui a mené l'hommage solennel du 8 juin 2019. Ce retard et ce manque de discours présidentiels manqueront toujours aux vétérans.

Toutefois, beaucoup d'éléments permettent, depuis une vingtaine d'années, de diffuser une histoire et des mémoires du conflit qui circulent, à défaut d'être très connus. Si la génération de la guerre d'Indochine ne peut se satisfaire de simples sites Internet, le travail fait dans le cadre d'une mémoire partagée avec le plus grand nombre par le ministère des armées et sur son propre site, est remarquable et surtout adapté aux jeunes générations qui peuvent trouver dans un réseau centré sur une histoire et des mémoires toujours liées, beaucoup de renseignements historiques, mémoriels et familiaux<sup>6926</sup>. Il manquait un lieu de mémoire proche, puisque ce conflit est éloigné de la Métropole. Le Mémorial des guerres en Indochine de Fréjus, est, depuis 1993, le lieu important du souvenir pour les anciens combattants et leur famille et un lieu adapté à la pédagogie, ne serait-ce parce qu'il rappelle que plusieurs guerres se sont produites en Indochine durant quinze ans, entre 1940 et 1954. Si l'évocation de la guerre d'Indochine dans les programmes scolaires est rare et récente, elle est toutefois plus favorisée que d'autres guerre du bout du monde comme celle de Corée, les combats en Indochine en 1940-1941 et 1945, ces guerres en Asie-Pacifique étant négligées par un enseignement très européen-centré. Elle est plus connue que de vraies guerres

---

<sup>6926</sup> Le site Internet du ministère des armées et celui du SGA qu'il héberge en tant que qu'organisme civil du ministère mais peut être atteint plus directement : <https://www.defense.gouv.fr/mémoire> (Consulté la dernière fois le 11 août 2021). La mémoire familiale peut être renseignée avec le site « Mémoire des hommes ».

oubliées, marginalisées comme celles du Rif en 1925 et du Cameroun en 1955 ; des nombreuses révoltes, comme à Madagascar en 1947.

Les anciens d'Indochine ont, à juste titre, reproché à l'État le temps des lacunes, mais il a été actif dans les promotions des officiers généraux anciens d'Indochine, dans celles des décorations et dans la reconnaissance qui leur apportée, certes tardivement, par les cérémonies, le rapatriement des corps depuis 1986, le statut des prisonniers du Vietminh en 1989, les discours fondateurs de trois présidents (Giscard d'Estaing, Mitterrand, Chirac) et la journée d'hommage du 8 juin, depuis 2005. Ces avancées sont la réussite des demandes et des pressions incessantes des associations combattantes sur le pouvoir politique, au nom du devoir de mémoire.

De plus, les mémoires combattantes d'Indochine sont servies par une très riche bibliographie, de plus en plus fournie en ouvrages et articles historiques, en littérature combattante et en témoignages autobiographiques. A défaut, dans un premier temps, d'ouvrages historiques nombreux et argumentés, qui émergent surtout à partir des années 1980, la littérature combattante a passionné un public en mélangeant témoignages, éléments historiques et fictionnels pour construire toute une série de *Vies des hommes illustres*, bien plus militaires et guerrières que celles de Plutarque, depuis le *Deuxième classe à Dien Bien Phu*<sup>6927</sup> d'Erwan Bergot en 1964 jusqu'à la vie du colonel Pierre Château-Jobert dit *Conan*<sup>6928</sup>, retracée par Michel Vial en 2020. Un œuvre romanesque, y compris dans une période récente, a marqué un certain intérêt pour ce conflit et son contexte. Ces ouvrages, plus ou moins tenants d'une ligne héroïsante, selon le degré de nuance de leurs auteurs, s'imposent comme des lectures agréables et projettent une histoire plus facile à accepter pour les anciens d'Indochine, basée sur le courage des « centurions » en lutte contre le communisme et qui ont été trahis par les erreurs du commandement, par l'incompétence des politiques. Soixante ans plus tard, cette veine historico-littéraire a considérablement décliné.

D'autres types d'ouvrages attestent d'un *manque d'oubli* des mémoires d'Indochine du fait de la recrudescence des recherches historiques. Le site thèse.fr donne les titres de 105<sup>6929</sup> thèses traitant de près ou de loin (parmi d'autres sujets) de la guerre d'Indochine depuis 1999. Le même site nomme huit thèses en préparation la concernant. Si les ouvrages généralistes de type « histoire de la guerre d'Indochine » ne sont pas courants, c'est peut-être que le sujet intéresse moins les chercheurs ou bien que les ouvrages parus sont très complets. De Bernard Fall en 1962 à Ivan Cadeau en 2015, l'historiographie s'est diversifiée et précisée, sans pour autant avoir exploré tous les aspects du sujet. *Paroles de Dien Bien Phu* est la première étape d'une exploration mémorielle du conflit depuis 2004. En novembre 2021, un volumineux quatrième dictionnaire de la guerre

---

<sup>6927</sup> Erwan Bergot, *Deuxième classe à Dien Bien Phu*, Paris, La Table ronde, 1964, 328 p.

<sup>6928</sup> Michal Vial, *Conan. Pierre Château-Jobert, 1912-2005, portrait*, Paris, Indo éditions, 2020, 211 p.

<sup>6929</sup> Au 24 juillet 2022. En ligne : <https://www.theses.fr/fr/?q=%22guerre+d%27Indochine%22>

d'Indochine est paru sous la direction d'Ivan Cadeau<sup>6930</sup>, après ceux de Michel Bodin<sup>6931</sup> en 2004, de Jacques Dalloz<sup>6932</sup> en 2006, de Christopher Goscha<sup>6933</sup> en 2012. Il existe donc des éditeurs pour penser que le sujet mérite d'être publié et dispose d'un public potentiel. Ces mêmes auteurs ont, en dehors de celui-ci, publié sur le conflit des ouvrages très importants qui en ont à chaque fois ouvert et renouvelé l'analyse du conflit. Le dynamisme qui ressort de ces initiatives prouve aux vétérans que leur conflit suscite l'intérêt de la recherche.

Associations et anciens combattants ont fait beaucoup d'efforts personnels, les premières pour fédérer les vétérans, leur venir en aide et solliciter constamment les pouvoirs publics, les seconds pour en parler aux familles, dans les écoles et témoigner jusqu'à leur dernier souffle. Ce sont leurs efforts conjugués qui permettent à ce conflit de ne pas être oublié. Ils demandent surtout d'être respectés, écoutés, que l'on reconnaisse leur sacrifice et que leur trace existe dans l'histoire nationale. *L'ère du témoin* dont l'expression est créée pour les mémoires de la Shoah, concerne également les mémoires d'Indochine, qui se sont densifiées dans les années 1990 et ont largement contribué à une mémoire pacifiée parce que les anciens d'Indochine ont été capables d'écrire leur parcours, par-delà leur pudeur et leur modestie, après une période de mutisme qu'ils se sont naturellement imposés depuis leur retour, ne parlant souvent de leur séjour qu'aux autres vétérans. Pendant bien des années, ils ne croyaient pas intéressant de publier leurs souvenirs et ne se croyaient pas eux-mêmes capables de livrer leur trop-plein d'émotion, d'autant que, par le passé, des maisons d'éditions connues ont rejeté les premiers manuscrits comme celui d'Alexis Arette, jugeant que le public n'existait pas pour ce genre de conflit. Amédée Thévenet et Henry de Pirey ont rangé les leurs dans leur cantine et les y ont laissés pendant plus de quarante ans. Le succès de la littérature combattante, celui des mémoires du général Bigeard et d'Hélie de Saint Marc ont joué un rôle de catalyseur et de très nombreux vétérans ont, depuis, écrit leurs souvenirs d'Indochine, les uns pour leur famille à laquelle ils n'en avaient parfois jamais parlé, les autres en les publiant, à compte d'auteur ou dans des maisons d'éditions « accueillantes ».

Il faut du courage pour porter le plus haut possible, qui plus est dans des courants contraires, les mémoires d'une guerre impopulaire. Cela demande la plus grande partie de son temps disponible pour signaler sa présence aux commémorations et aux réunions diverses, écarter les commentaires négatifs, avaler les couleuvres les plus diverses et essayer de fédérer des personnalités ayant fait la même guerre mais porteurs de pensées dissonantes. Il faut du courage pour être un survivant d'une guerre, ou de plusieurs. C'est sans doute la réussite la plus importante des dirigeants ou ex-dirigeants d'associations combattantes liées à l'Indochine ; de tous les vétérans qui en parlent et

---

<sup>6930</sup> Ivan Cadeau (dir), *Dictionnaire de la guerre d'Indochine*, Paris, Perrin, 2021, 950 p.

<sup>6931</sup> Michel Bodin, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine*, Paris, Economica, 2004, 320 p..

<sup>6932</sup> Jacques Dalloz, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine*, Paris, Armand Colin, 2006, 384 p.

<sup>6933</sup> Christopher Goscha, *Historical dictionary of Indochina War (1945-1954). An international and interdisciplinary approach*, Copenhague, Nias Press, 2011, 600 p.



répondent aux questions. Ils ont survécu, se sont arrangés pour vivre avec cette mémoire intranquille et, dans le même temps, la défendre et la diffuser autour d'eux. La citation d'Hélie de Saint Marc<sup>6934</sup> mise en exergue, prouve que les combattants sont, en quelque sorte, prisonniers d'une mémoire de guerre qui remonte par essaim de pensées plus ou moins difficiles à supporter. Même si tous n'ont pas que des souvenirs désagréables du conflit, ils se sont résignés à les supporter et ont porté cette mémoire dont personne ne voulait réellement.

Le fait d'être sollicités, pour cette thèse comme pour les précédentes, leur a également montré l'importance que les chercheurs mettent dans la connaissance de leur mémoire, pour comprendre les sentiments et les réalités du terrain que les archives ne rendent pas souvent. Pour reprendre ce qu'explique Philippe Joutard dans son ouvrage *Histoire et mémoires*, les témoins se laissent interroger car ils sentent que cela va leur permettre d'être écoutés et qu'ils ont des sentiments à livrer. Or l'entretien amène les vétérans à d'autant plus *se laisser historiciser* que l'historicisation de leur mémoire lui donne « une meilleure garantie de survie ». Les échanges en entretien, ce sont « deux mémoires (qui) se rencontrent<sup>6935</sup> », celle du questionneur, celle du vétéran et, à travers eux, les résultats de la mémoire collective, les connaissances du premier se confrontant à la mémoire du second. Le travail novateur de Pierre Journoud et d'Hugues Tertrais dans *Paroles de Dien Bien Phu* résulte de cette confiance qu'apporte le témoin avec sa *mémoire modeste* plus directe et moins sur la défensive que ne l'étaient probablement les premiers témoins.

Les anciens d'Indochine ont, pour beaucoup, compris que l'historien n'est pas un ennemi mais un passeur d'histoire et de mémoire ; que cette volonté de retourner dans leur passé pour leur transmettre leurs souvenirs va servir à une histoire de la guerre d'Indochine plus réaliste puisque reposant sur des sources variées.

Certes les mémoires d'Indochine sont moins connues que celles des autres guerres du XX<sup>e</sup> siècle. Il est souvent d'usage de rappeler plaintivement qu'elles sont écartées, recouvertes par celles bien plus connues et valorisées des guerres mondiales et de la guerre d'Algérie, ce qui est tout à fait exact. Mais elles ont survécu à leur niveau, celui d'un conflit trop lointain pour intéresser une société française lasse des guerres, très peu impliquée du fait que les Européens étaient peu nombreux dans le CEFEO, que 20 000 à 25 000 morts en neuf ans n'ont pas le même impact traumatique sur une société que les deux guerres mondiales qui ont précédé. Sa sécurité, ses frontières n'ont jamais été menacées par une RDV luttant à dix mille kilomètres du sol métropolitain. Le combat des vétérans d'Indochine est moins connu que celui de leurs camarades qui ont fait l'Algérie et apparaît rarement dans l'actualité. Mais au vu des polémiques qui secouent violemment une partie de la société lorsque l'on évoque l'histoire et la mémoire de la guerre d'Algérie, il n'est pas indispensable de regretter le même genre de *publicité*.

---

<sup>6934</sup> Hélie de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, op. cit., p. 39.

<sup>6935</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoire, conflits et alliance*, op. cit., p. 274.

De plus, l'ancien combattant en tant que tel devient une catégorie rare. Les combattants de la Première Guerre mondiale ayant disparu, ceux de la Seconde Guerre mondiale en passe de l'être, les anciens d'Indochine deviennent les « premiers des derniers survivants » des guerres de la France au XX<sup>e</sup> siècle. Cela confère à la fois un devoir et un rang particuliers. Depuis quelques années, Pierre Latanne sent un regard différent sur lui en tant qu'ancien combattant d'Indochine :

« Aujourd'hui encore et même beaucoup plus que durant mes dernières années d'activité, je ressens les "effets de la guerre d'Indochine". Je suis systématiquement invité aux places d'honneur à toutes les cérémonies patriotiques, commémorations et autres (réunions, associations, assemblées, repas ...), une quarantaine depuis le début de l'année [2018, NDA]<sup>6936</sup>. »

En définitive, les mémoires combattantes d'Indochine sont parvenues à s'exprimer, depuis plus de soixante-dix ans et leur historicisation intéresse davantage de chercheurs, d'enseignants et d'étudiants devant le côté toujours mystérieux des aventures militaires d'Extrême-Orient, puisque leur exploration est loin d'être terminée. Toutefois, il subsistera toujours, pour une partie des vétérans d'Indochine et de leurs descendants, un sentiment d'échec à ne pas avoir réussi à trouver une audience dans la société, la place respectée qu'ils souhaitaient, depuis leur retour d'Indochine.

### 1.1.2 Une « défaite mémorielle » ? Des mémoires mieux connues mais toujours méconnues

« La conquête coloniale s'étant faite en dehors de l'opinion et presque à son insu, il n'est guère étonnant que les Français s'y soient longtemps montrés indifférents. » (Charles-Robert Ageron)

Pierre Journoud parle d'une forme de « défaite mémorielle » après la défaite militaire, à propos de Dien Bien Phu, qui n'a jamais été valorisée comme il l'aurait fallu. La grandiloquence du discours du président Chirac, le 7 mai 2004, n'a pas fait oublier que l'État a attendu cinquante ans pour rendre hommage aux combattants, sans que ni lui ni l'Éducation nationale en fassent un repère historique important. Une partie des anciens, des associations, des historiens amateurs, ont porté la guerre d'Indochine à un si haut niveau d'héroïsme que l'on a peine à croire que cette bataille ait été perdue. Cette longue et lointaine expédition militaire n'avait pas plus de chance de gagner une guerre contre un désir d'indépendance que d'intéresser une Métropole indifférente. Ils n'ont jamais pu être mis sur le même plan que les anciens combattants des deux guerres mondiales. Eux qui remarquaient avec envie le respect entourant les anciens de 14-18 lors des cérémonies patriotiques ou dans la vie quotidienne ont du mal à supporter l'indifférence qui les entoure, non pas le manque de décorations ni de cérémonies, mais par l'absence d'une population qui ne s'y bouscule pas. En quoi et pourquoi n'ont-ils pas réussi à faire connaître leurs mémoires combattantes ?

Pour être mieux connues que dans les années 1950 et 1960, lorsqu'il était rare que les médias parlent de la guerre d'Indochine, les mémoires combattantes sont et seront probablement toujours

---

<sup>6936</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Latanne à l'auteur, reçu le 20 novembre 2018.

moins connues que les autres grands conflits du XX<sup>e</sup> siècle, quoi que fasse le monde combattant. La reconquête étant menée tambour battant par le général Leclerc en 1945-1946, la presse en a fait une épopée victorieuse à l'égal de celle de la 2<sup>ème</sup> DB. Les faits d'armes du « Roi Jean » en 1951, sont connus jusqu'en Métropole parce que le service de presse ou SPI mis en place par Jean-Pierre Dannaud en a fait sa mission. En dehors de ces deux moments brillants, la guerre d'Indochine reste méconnue malgré les *Une* des reporters de talent que sont Lucien Bodard, Max Clos ou Robert Guillain. Ce conflit connaît un déficit d'exposition parce que, le reste du temps, il ne s'y passe rien... du moins par rapport à un conflit classique. Il n'existe ni front, ni batailles permanentes et ce ne sont pas les embuscades d'une guérilla incessante ni la « guerre des postes » qui peuvent faire les gros titres. De l'opération *Léa*, fin 1947, à la bataille de la RC 4 trois ans plus tard, aucun grand événement ne vient changer la donne. L'état-major se félicite toujours des progrès accomplis jusqu'au moment où la presse signale, le 1<sup>er</sup> mars 1948, qu'un Compagnon de la Libération, le lieutenant-colonel de Sairigné a été tué dans une embuscade ou pire, en octobre 1950, que plusieurs milliers d'hommes de troupes d'élite sont tombés sur la frontière de Chine et qu'Hanoi peut être menacé. L'héroïsation des combattants du « Verdun de l'Asie » à Dien Bien Phu au printemps 1954, donne à la défaite un goût de désastre insurmontable. Une guerre de décolonisation aussi complexe que la guerre d'Indochine est un embrouillamini de noms compliqués, de listes de postes qui tombent ou qui sont sauvés et une succession de noms d'opérations que le lecteur va très vite s'empresser d'oublier et qui, sauf *Une* retentissante, vont finir en quelques lignes dans les dernières pages des journaux.

Le combattant et aujourd'hui vétéran d'Indochine, pendant son séjour comme aujourd'hui, reproche aux Français de Métropole de ne pas s'intéresser à sa guerre. Vue d'une Métropole éloignée de dix mille kilomètres qui se débat dans les difficultés d'une reconstruction du pays bien plus urgente et d'une instabilité politique plus que problématique, garder un territoire qu'elle ne connaît pas du tout, dans lequel une partie de la population réclame son indépendance est progressivement vu comme une absurdité. Les vétérans pensent que ce conflit a été inutile. Dès lors, pourquoi en parler ?

Les nouvelles des colonies, en temps normal, sont assez rares pour susciter l'indifférence d'une population qui ne voyage pas et qui, en dehors de l'Algérie, n'a jamais migré en masse pour y habiter. Charles-Robert Ageron trouve beaucoup d'arguments pour expliquer que la population, dès avant la Seconde Guerre mondiale, ne s'intéresse pas aux colonies, rappelant que la colonisation est issue du processus de décision des gouvernements de la III<sup>ème</sup> République sans qu'il y ait une réelle adhésion populaire : « La conquête coloniale s'étant faite en dehors de l'opinion et presque à son insu, il n'est guère étonnant que les Français s'y soient longtemps montrés indifférents<sup>6937</sup>. » La place des

---

<sup>6937</sup> Charles-Robert Ageron, « Les colonies devant l'opinion publique française (1919-1939) », *Outre-Mers*, n° 286, 1990, pp. 31-73 ; p. 72.

colonies dans l'enseignement est « bien minime »<sup>6938</sup> ce que corrobore la lecture des ouvrages scolaires qui montrent que, « perle des colonies » ou pas, les Français ne connaissent pas l'Indochine, très peu l'histoire de sa conquête et pas du tout sa géographie coloniale. Cette idée de Français fiers de leur histoire coloniale, « partisans de la plus grande France » et connaisseurs de l'empire colonial auquel ils sont éduqués par une école patriotique est une légende, du moins un sentiment très surestimé. Un article d'Alain Ruscio explique que, dans le sondage de l'INSEE du 21 novembre au 31 décembre 1949 sur leur connaissance des colonies, 19 % ne peuvent en citer aucune et 28 % peuvent en citer cinq. Sur ces 28%, un tiers seulement peuvent citer l'Indochine, soit moins de 10 % des personnes interrogées. Encore le sondage ne demandent-il pas de savoir la placer ! Pour Alain Ruscio, « un livre entier ne suffirait sans doute pas pour relever tous les contre-sens, erreurs, approximations, concernant la géographie et l'histoire coloniales »<sup>6939</sup>. La suite de l'article montre que des écrivains aux ministres en passant par les journalistes et les députés de l'Assemblée de l'Union française, la méconnaissance des colonies est source de nombreuses erreurs.

Très vite, la population de Métropole s'est désintéressée de l'Indochine, parce que cette guerre est illisible, brouillée, brouillonne. Neuf ans, sept commandants en chef et dix-huit gouvernements plus tard, les Français ont l'impression que la situation a empiré. Le CEFEO semble être battu et acculé au delta du Tonkin et la carte de l'Indochine se couvre de taches représentant un ennemi qui a pris le dessus. La logique de ce conflit apparaît donc comme une guerre inutile qui a coûté cher, au vu des ressources de la France. Il n'est pas étonnant que les personnes ayant vécu de loin cette époque ne s'y intéressent pas ensuite et véhiculent cette idée d'inutilité, ayant du mal à comprendre comme la France a pu s'y accrocher pendant neuf ans.

Cette mauvaise image d'une guerre perdue après neuf années d'errance politique et militaire, entraîne les mémoires de la guerre d'Indochine et les combattants vers le fond de la méconnaissance. Les vétérans interrogés répètent ce mot d'« inutilité » du conflit mais n'admettent pas qu'elle soit, pour autant, écartée des mémoires collectives ; ce qui en est logiquement l'une des raisons. La mémoire collective sociale privilégie, en premier lieu, la mémoire des anciens des deux guerres mondiales perpétrées sur leur territoire national et qui a impliqué toutes les familles françaises. Les anciens des guerres perdues passent derrière le souvenir des soldats victorieux, plus encore celles concernant l'Outre-mer. Pareille injustice, durement ressentie par les vétérans, ne peut complètement se rattraper quels que soient les efforts de l'État depuis 1980. Pendant trente ans, la société a continué à se désintéresser de l'Indochine avant de découvrir par petites touches ce conflit du bout du monde. Le dynamisme d'une politique mémorielle, par son ampleur nationale et son exposition imposée, est le seul levier qui puisse drainer très tôt un intérêt populaire vers des

---

<sup>6938</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>6939</sup> Alain Ruscio, « Colonialisme : quand Zola confondait le Maroc et la Tunisie », *L'OBS*, 16 octobre 2018. En ligne : <https://www.nouvelobs.com/monde/afrique/20181016.OBS4004/colonialisme-quand-zola-confondait-le-maroc-et-la-tunisie.html> (Consulté la dernière fois le 25 juillet 2022).

hommages et des commémorations dont il faut lui expliquer le sens, à l'aide des médias et de l'Éducation nationale. Ceci étant, les mémoires des guerres perdues ne sont pas plus valorisées que les commémorations de défaites dont on reconnaîtra qu'elles sont rares puisque mal vues et uniquement traitées, dans le meilleur des cas, sous l'angle de l'héroïsme, lequel ne fait pas illusion très longtemps.

Parallèlement à un État oublieux, la société a changé d'époque. Les années 1960-1970 montrent une volonté de bouleverser un monde ancien, lequel n'est finalement qu'une entre-deux guerres rénovée depuis 1945. Les *Trente Glorieuses*, la mondialisation, l'information et une éducation scolaire davantage tournées vers le reste du monde, le tourisme, ouvrent la société sur le multiculturalisme, l'idéal de paix, de couleurs, de musiques où l'on peut tout expérimenter hors de la morale sociale et religieuse d'antan. Dans ce contexte nouveau, la guerre n'a plus valeur d'exemple et le patriotisme est source de méfiance puisqu'il s'exprime toujours à coups de vertus guerrières et sacrifices de « héros ». La société s'éloigne d'autant plus d'une armée dont le prestige s'est amoindri. En Algérie, elle a – partiellement – gagné sur le terrain mais a brouillé son image et s'est perdue en s'attaquant à l'État qui a exclu de l'institution militaire une partie des cadres d'Indochine. Dans la mémoire collective de la société après 1962, le soldat de métier est associé aux parachutistes, à la torture de la bataille d'Alger, aux « têtes brûlées » de l'OAS. La guerre est une boucherie et « le légendaire douloureux et épique » de la guerre d'Indochine devient moins une aventure exotique fascinante qu'une « liste des combats perdus et des sacrifices inutiles (qui) a fini par boucher l'horizon de la mémoire »<sup>6940</sup> ; du temps et de l'énergie perdues inutilement. La recherche et l'enseignement s'ouvrent sur d'autres cultures, d'autres disciplines, une autre histoire qui délaisse l'histoire-bataille et le roman national. Là encore, la guerre d'Indochine et ses acteurs sont écartés au profit d'une histoire plus ouverte sur le monde. Mais le début du XXI<sup>e</sup> siècle voit un nouvel intérêt pour un conflit qui, finalement, a un sens géopolitique, historique, culturel intéressant voire passionnant, puisqu'on ne le connaît pas. La méconnaissance des faits trop longtemps écartés suscite l'envie de les découvrir et l'objet d'oubli devient un objet de curiosité.

Devant ces bouleversements, les engagés éloignés de Métropole ont bien du mal à comprendre ce qui se passe dans la société, ce qui les amènent dans leur amertume, pour une partie d'entre eux, à construire un mode de pensée qui les éloigne encore davantage d'une société en mouvement. Ceux qui ont repris la vie civile depuis la fin de leur séjour en Indochine essaient dans le même temps de s'adapter à cette société nouvelle. La fin des guerres de décolonisation et l'amenuisement des territoires d'Outre-mer restreignent dans le même temps les affectations des militaires de carrière qui se retrouvent en Métropole. Bigeard, de retour d'Afrique en 1963, constate son décalage dans son propre pays. Jamais avare de formules, il écrit : « Gaby et moi danseront donc le

---

<sup>6940</sup> Raoul Girardet, *La société militaire de 1815 à nos jours*, op. cit., p. 274.

twist », montrant qu'il sait toujours s'adapter et rebondir. Mais il reconnaît dans le même temps : « J'ai l'impression d'être dans un autre monde. [...]. J'ai peut-être pris un coup de vieux<sup>6941</sup>. » L'image d'une jeunesse qui s'essaie aux cheveux longs, à la contestation, se désintéresse de ses anciens combattants et rejette l'armée s'enracine dans les esprits avec une référence honnie, « 1968 » comme signe du début de déclin social et historique de la France. Déjà 1962, avec l'abandon de l'Indochine, de l'Algérie et des colonies africaines, signalait-il, avec la fin de l'empire colonial, le déclin géopolitique de la France. Le responsable en est le communisme qui reste l'ennemi juré, continuant à voir l'Indochine comme une sale guerre, argument qu'il aurait imposé grâce à son influence sociale. La « sale guerre » devient alors « la guerre oubliée », expression qui victimise les anciens d'Indochine se sentant sincèrement à l'écart puisque l'on ne parle plus d'eux. La distance s'accroît entre un monde combattant qui évoque une guerre de devoir et de sacrifices pour le pays dans un cadre colonial valorisé et une société qui ne veut plus en entendre parler ni évoquer ce temps révolu.

Les anciens d'Indochine en conçoivent donc une rancœur qui les écarte dans une relative solitude de pensée face à l'État qui les dédaigne, les communistes qui gangrènent la société comme l'Université, l'Éducation nationale qui ne fait pas étudier leur guerre, les enseignants étant d'une gauche anticolonialiste, et la presse qui n'est pas de leur côté. Le ton est souvent accusateur face aux décorations que l'on distribue « aux rappeurs et aux sportifs »<sup>6942</sup>, aux initiatives mémorielles qui aboutissent à faire courir les jeunes parmi les tombes de Verdun<sup>6943</sup> et aux gestes qui valorisent celui qui est toujours l'ennemi<sup>6944</sup>.

En définitive, dans un contexte où l'armée est moins considérée qu'auparavant, ce qui arrive régulièrement après un temps de défaites, les vétérans se taisent, que ce soit dans leur propre famille qui a longtemps ignoré leur parcours, dans leur profession, et au sein même des anciens combattants, les anciens d'Indochine n'étant pas si nombreux que cela, bien moins que ceux des autres guerres. Il ne s'agit pas d'un « grand silence » puisque des autobiographies ont été publiées, mais d'une discrétion volontaire, estimant que personne d'autre ne peut comprendre ce qu'ils ont vécu. Il est certes difficile d'évoquer « des choses qui ne se racontent pas », mais il faut bien témoigner pour que le passé soit connu. *L'ère du témoin*, aussi tardive que la politique mémorielle de l'État, ne permet que de manière incomplète de diffuser les mémoires d'Indochine, qui semble être assimilée à un groupe de musique, à une guerre du Vietnam plus spectaculaire au cinéma et médiatisée dans les années 1960 ou parfois à un passé colonial diffus, un moment d'histoire vaguement connu, mais sans certitudes ni intérêt particulier.

---

<sup>6941</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 415.

<sup>6942</sup> Argument souvent lu et entendu chez les anciens combattants.

<sup>6943</sup> Allusion au spectacle donné lors du centenaire de Verdun le 29 mai 2016, qui a heurté des anciens combattants.

<sup>6944</sup> Cf. *supra*, p. 1697.

Le bilan est donc mitigé mais du moins ces mémoires combattantes d'Indochine existent-elles parmi celles des guerres du XX<sup>e</sup> siècle, à une place, certes, modeste, celle d'une expédition militaire lointaine, mais plus étudiée aujourd'hui qu'hier. L'Indochine existe encore dans le cœur des vétérans qui y ont vécu un temps intense de leur vie et leurs mémoires combattantes continuent à exister grâce au souvenir extraordinaire qu'ils gardent de ce territoire et de la population. C'est leur originalité, entre toutes les mémoires combattantes, d'être un mélange de drames et de merveilleux avec la dimension exotique d'une civilisation hors normes pour les Européens qui l'ont approchée et aimée malgré la guerre.

## 1.2. Le souvenir intangible d'une belle aventure : le grand moment d'une vie

« We few, we happy few, we band of brothers. » (William Shakespeare)

Quoi que l'on pense de la réussite ou de l'échec de cette diffusion des mémoires combattantes d'Indochine, il reste de celles-ci des sentiments forts, même soixante-dix ans plus tard, sentiments que certains vétérans ressentent quotidiennement. Cela contribue ou pas à leur apaisement. Mais pour la majeure partie des combattants, tout au long de nos entretiens, de nos contacts et de mes lectures, l'Indochine est avant tout une grande aventure, et ceux qui n'étaient pas militaires de carrière avant de partir se sont souvent engagés pour la vivre, sans toujours connaître la destination finale. Des années d'occupation strictement vécues dans un espace métropolitain de plus en plus restreint leur ont fait espérer des destinations plus conformes aux ardeurs de leur jeunesse. Il est probablement difficile de croire aujourd'hui qu'un « tourisme armé » pouvait être considéré comme une aventure mais l'information en Métropole était suffisamment faible en 1945 ou en 1950, pour laisser croire, dans un premier temps, à une promenade militaire contre quelques bandits. Dans une société où l'évocation de la guerre, en famille ou à l'école, est chose courante, jugée formatrice, l'Indochine prend la forme d'une épopée attractive ou d'une mission que les générations précédentes ont déjà pratiquée chacune à leur tour. Celle qui part en Indochine est peut-être la dernière à avoir considéré comme logique d'avoir « sa guerre ».

Dans l'éventail des sentiments que les anciens combattants ont pu vivre en Indochine, quels sont les éléments qui occupent le plus leur mémoire combattante ?

### 1.2.1. Un pays qui reste ancré en eux

« Un éblouissement, un festival de couleurs et d'odeurs inconnues. » (Roland Py)

Les premiers mots des vétérans sont, la plupart du temps, pour l'Indochine en elle-même. Elle les a fascinés. La découverte d'une autre planète, d'une autre culture, leur a ouvert l'esprit. C'est ce qu'une partie d'entre eux ont distingué sur place ; d'autres, très jeunes au moment de leur arrivée, l'ont compris plus tard. Mais tous ont emmené ces sentiments dans leur cantine, qui se

sont transformés au retour en amour profond et très vite nostalgique, gardant pour une partie d'entre eux un *mal jaune*, même si chacun en garde une définition très personnelle. Peut-être est-ce davantage devenu un fantasme qui les a aidés à la fois à s'évader des pesanteurs d'une vie devenue plus classique et à apaiser leurs mémoires par de belles images. Malgré les changements du pays en quarante ans, les retours en Extrême-Orient ont confirmé ces sentiments, se matérialisant parfois par des voyages renouvelés et l'envoi d'aides humanitaires. Penser à l'Indochine et à ce qu'elle leur a apporté est-il l'une des raisons de l'apaisement des mémoires ?

Le climat n'a pas laissé que de bons souvenirs aux organismes européens des combattants d'Indochine mais la nature elle-même, ses paysages extraordinaires quelle que soit la saison, ont pris l'ascendant dans leur mémoire pour ne garder que les images positives. Pour ceux qui ont dû parcourir l'Indochine en tous sens pour éteindre les incendies déclenchés par l'APV et ses alliés, la diversité des paysages rencontrés les a enchantés, malgré le danger. En dehors des levers et couchers de soleil, des paysages qu'ils ont pu admirer au repos, l'oubli et la reconstruction mentale des souvenirs ont scindé leur mémoire en deux, gardant d'abord l'esthétique des villages traditionnels, des paysages de jungle de haute région, la beauté des champs de pavot, des rizières et mettant provisoirement de côté les marches incessantes, la sueur due à l'humidité étouffante, la boue et le danger permanent. Mais l'un ne fait surtout pas oublier l'autre, car les deux sentiments sont toujours liés dans cette aventure, enchantement et souffrance, bonheur et crainte, avec une force égale. Les mémoires d'Indochine sont d'une nature particulièrement ambivalente.

Privilégier les beaux souvenirs, les paysages envoutants est le résultat d'une mémoire sélective, à l'inverse, parfois, des sentiments du moment. Une belle rizière, la forêt tropicale peuvent cacher une unité ennemie et l'inquiétude devance le ravissement. À plusieurs reprises, les questionnaires évoquent la mission et non le paysage et Max Poiroux a l'honnêteté de signaler : « J'ai vu les paysages sans vraiment regarder. Ce n'est que plus tard, au cours d'une randonnée avec les anciens que j'ai pu m'imprégner de la splendeur de sites qui m'étaient totalement inconnus<sup>6945</sup>. » Dans les questionnaires et les entretiens, les expressions concernant le pays et les paysages apparaissent semblables pour qualifier leur intérêt, au pire « distrayants » ou « agréables », au mieux « somptueux », « éblouissants », « magnifiques », « enchanteurs », « merveilleux », « extraordinaires ». Les lieux les plus marquants sont la baie d'Halong, où nombre de combattants ont patrouillé. Des vétérans comme Jean-Louis Foulet citent les « belles constructions » de Saïgon. Mais les esprits demeurent émerveillés par bien des trésors naturels : les rizières, « les paysage du Haut Tonkin, ses rizières autour des villages et montagnes calcaires en moyenne de 600 à 700 m, pas très élevées mais suffisamment quand il fallait monter au sommet »<sup>6946</sup> ; le littoral cambodgien, « un Eden »<sup>6947</sup> pour Guy Delplace, parlant du littoral du

---

<sup>6945</sup> Extrait du questionnaire de Max Poiroux, reçu le 8 août 2018.

<sup>6946</sup> Extrait du questionnaire de Marcel Baarsch, reçu le 27 juin 2017.

<sup>6947</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, reçu le 10 juin 2017.



Cambodge. Parfois des lieux patrimoniaux sont cités : « les sites du Cambodge, une merveille »<sup>6948</sup> dit Joseph Koeberlé, les pagodes également, constructions typiques. Roland Py se souvient non seulement des lieux, mais note dès son arrivée et soixante-dix ans plus tard, « un éblouissement, un festival de couleurs et d'odeurs inconnues »<sup>6949</sup>. Les réponses à ces questions sur les paysages et autres beautés qui les ont fascinés dès leur débarquement font partie des réponses les plus longues parmi toutes celles du questionnaire.

L'attachement viscéral que les vétérans ont gardé pour l'Indochine associe, la plupart du temps, le pays et sa population. Ils n'ont pas de mots assez admiratifs pour ce peuple. Ainsi Alexis Arette, comme bien d'autres, ne sépare pas la population et le paysage (« J'ai immédiatement eu un très fort rapport émotionnel avec ce pays et ses gens »<sup>6950</sup>), exaltant leur habileté à bâtir des villages à n'importe quel endroit, à flancs de montagne ou sur pilotis dans le delta. Une infinité de petits boulots les voit toujours travailler d'un bout du pays à l'autre, dans chaque ville. Certains vétérans y associent le courage de leurs adversaires qui les stupéfiaient par leur vitesse de déplacement et leur souplesse d'action au combat :

« J'étais sous le charme. Ce sentiment ne m'a pas quitté. Aujourd'hui je reste toujours admiratif du tempérament de ce peuple, de son courage à toute épreuve, de sa volonté et son exceptionnelle capacité à parvenir à toutes les solutions par le moyen de petits bouts d'astuces ou de persévérance. Son insouciance joyeuse masque en réalité sa détermination et sa volonté de vaincre. Je l'ai constaté par la suite. Les soldats Vietminh que nous avons combattus sont eux aussi animés par ces qualités innées, le fanatisme en plus<sup>6951</sup>. »

L'un des grandes fiertés des anciens d'Indochine est d'avoir connu ce pays, cette population et d'avoir appris à l'aimer, d'avoir usé de certains de ses charmes, d'avoir autant cherché à le découvrir qu'à le comprendre, ce qui fait l'une des particularités de cette guerre et de ces combattants. Le « mal jaune », « l'envoûtement » parfois, qu'a décrit Jean de la Guérivière<sup>6952</sup>, montrent suffisamment, le lien très fort que les combattants d'Indochine ont gardé avec ce pays, même si une partie des anciens d'Indochine contactés trouvent ces mots excessifs. Les femmes font partie de cet envoûtement qui, sur ce point, apparaît comme un qualificatif parfaitement exact. Elles sont louées pour leur beauté et font partie du grand souvenir d'Indochine. Il n'est pas anodin qu'elles apparaissent souvent dans les souvenirs de ces jeunes hommes qui arrivaient de Métropole en n'ayant qu'une vague idée de la femme et de la sexualité. Ce lien passionnel, unique, quel que soit le terme employé et sur de nombreux domaines esthétiques, culturels et humains, reste sans équivalent par rapport aux autres conflits et aux autres territoires d'outre-mer. La grande aventure qui reste dans la mémoire des anciens d'Indochine est d'abord liée à ce pays d'une beauté insoupçonnée, différent en tout de ce qu'ils avaient connu auparavant. Depuis, bon nombre d'entre eux n'ont jamais plus éprouvé, dans aucun territoire visité, une telle fascination. Rares sont

---

<sup>6948</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6949</sup> Extrait du questionnaire de Roland Py, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>6950</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.

<sup>6951</sup> Marcel Compe, *op. cit.*, p. 46.

<sup>6952</sup> Jean de la Guérivière, *Indochine, l'envoûtement*, Paris, Seuil, 2006, 409 p.

les anciens des guerres mondiales à avoir déclaré leur flamme pour le pays qu'ils ont connu, la région qu'ils ont occupée, le peuple qu'ils ont rencontré pendant un conflit. Cet attrait pour un territoire qui s'est transformé en paysage de paix et sa population à l'attitude impénétrable en population courageuse et amicale, a beaucoup compté dans l'apaisement des mémoires combattantes.

L'autre grand souvenir d'Indochine qui marque leur vie est représenté par les liens humains formés à cette époque ; des liens certes intermittents avec une population prise dans un étau sanglant entre deux forces militaires et des liens indissolubles avec leurs camarades de combat qui existent encore soixante-dix ans plus tard.

### 1.2.2 Être « ancien d'Indo », une grande fierté : les liens de mémoire d'une famille solidaire

« L'aventure repose sur la richesse des liens qu'elle établit, des problèmes qu'elle pose, des créations qu'elle provoque »<sup>6953</sup>. (Saint-Exupéry)

Hormis quelques anciens d'Indochine qui ne parlent plus de leur passé militaire par choix, la plupart des témoins contactés depuis cinq ans ont gardé présent le souvenir de leur séjour comme l'une des périodes les plus importantes de leur vie, sinon la plus importante parce que, toute guerrière que soit l'aventure indochinoise, elle ne concerne pas seulement les combats. Les souvenirs ne sont pas que paysages, couleurs et odeurs. Le centre et l'objet des mémoires combattantes, ce sont les Hommes. En dehors de l'attachement qu'ils ont pour la population de l'ex-Indochine, leur grand souvenir est celui d'avoir lutté avec des hommes et des femmes dans un corps expéditionnaire auquel ils sont fiers d'appartenir. C'est cette solidarité formée entre eux par un conflit cruel qui subsiste également aujourd'hui, celle d'avoir combattu ensemble et d'avoir tenu grâce à la fraternité d'arme, à l'esprit de corps.

Comment ces sentiments se manifestent-ils ?

L'esprit de corps a toujours constitué, avec la discipline, un ciment dans l'armée ; mais il ne s'exprime pas seulement pendant une guerre. Ce sentiment se consolide *après* la guerre, dans la mémoire combattante collective, grâce aux souvenirs, aux commémorations, aux réunions par unité, arme ou bataille. Il lie ceux qui y ont participé parce qu'ils ont été tous pris dans la tourmente d'un conflit qui les a mis à égalité devant la mort, quel que soit leur grade. Ce lien de fraternité peu compréhensible vu de l'extérieur, est apparu au grand public lors de la diffusion de la série *Frères d'armes (Band of Brothers)*<sup>6954</sup>, une série très suivie racontant l'histoire d'une unité de parachutistes américains sur le front occidental en 1944-1945, appartenant à la 101<sup>e</sup> Airborne. L'un des anciens officiers de la « Easy company » évoque ce qui reste entre eux depuis plus de soixante ans, ce lien indissoluble et pour l'illustrer, cite la harangue d'Henry V avant la bataille

---

<sup>6953</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard, 1942 ; réédité Folio, 1976, p. 68.

<sup>6954</sup> Tom Hanks et Steven Spielberg, *Band of Brothers*, dix épisodes en dix heures, HBO, 2001.

d'Azincourt, issue de la pièce de William Shakespeare, dont Kenneth Branagh a tiré un film, *Henry V*, en 1989<sup>6955</sup> :

« From this day to the ending of the world,  
But we in it shall be remembered  
We few, we happy few, we band of brothers;  
For he to-day that sheds his blood with me  
Shall be my Brother ».  
(Henry V, Acte IV, scène III)<sup>6956</sup>

Pièces, films, séries ont montré par un spectacle réaliste la force du lien créé parmi les hommes qui ont vécu un événement dramatique, ce qui donne une explication applicable aux autres conflits, guerre d'Indochine comprise.

La question n°120 demandait aux anciens d'Indochine s'ils étaient fier d'y avoir participé<sup>6957</sup>. Certains ont répondu par l'affirmative, d'autres ont répondu qu'ils avaient simplement fait leur devoir en servant leur pays. Des anciens comme Pierre Caubel ont développé leur réponse en invoquant le tri mémoriel qui enlève le négatif, du moins une partie, pour conserver la fierté d'avoir accompli sa mission, d'avoir « tenu sa place » : « Oui, je suis fier et même heureux d'y avoir participé. Les souvenirs des moments difficiles et douloureux s'estompent pour laisser la place à la satisfaction d'avoir tenu ma place comme je le devais<sup>6958</sup>. » Très vite, il apparaît en entretien, que la fierté est moins d'avoir participé à cette guerre que d'avoir servi son pays, et surtout d'avoir fait partie de ceux qui y ont servi. Cela soude, en fait, cette « troisième génération du feu », plus encore au fil des années car le groupe se réduisant, le lien s'affermirait d'autant plus. Cette fraternité indissoluble qu'ils ont tissée en Indochine est devenue, aujourd'hui, une part de leur identité. Ils ont « fait l'Indochine » ; ce sont « des anciens d'Indo ». Quelles que soient l'indifférence ou les critiques, c'est un lien que l'on ne peut pas leur enlever. Selon les interlocuteurs, les médias et les occasions d'en parler, cela présente un certain prestige. On se définit souvent par rapport aux autres. Pour les anciens d'Indochine, c'est la dernière « vraie guerre ». C'est leur singularité, leur fierté et donc le lien entre eux. Par comparaison, ceux qui ont également fait l'Algérie n'en parlent jamais en pareils termes ; ce n'était justement, pour la plupart d'entre eux, pas une « vraie guerre ». Pour André Laperle, il ne faut pas mélanger :

« C'est ce qui fait la différence de nos récits et ceux d'Algérie. En Algérie, c'est le contingent, en Indochine, nous étions des engagés. La différence est là. C'est une différence énorme, même dans les associations. Les trois-quarts de ceux d'Algérie n'ont pas (pas vraiment) fait la guerre mais la racontent. Quelques commandos ont vraiment fait la guerre en Algérie, les autres beaucoup moins<sup>6959</sup>. »

Ce prestige de l'Indochine n'est pas apparu aujourd'hui mais dès la fin du conflit ; non dans

---

<sup>6955</sup> Kenneth Branagh, *Henry V*, film anglais, BBC, 137 mn, 1989.

<sup>6956</sup> William Shakespeare, *The Chronicle History of Henry the Fifth*, London, Thomas Creede, 1600.

<sup>6957</sup> Question n° 122 : Vous y avez participé. En êtes-vous fier ? Honteux ? Sans sentiment particulier ?

<sup>6958</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Caubel, reçu le 16 août 2018.

<sup>6959</sup> Entretien de l'auteur avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

la société mais dans l'armée, pendant la guerre d'Algérie, à la fois comme une qualité qui donne confiance et comme un prestige supplémentaire ; parfois aussi, venant de certains anciens d'Indochine en Algérie, une frontière définitive dans l'armée de métier entre ceux qui ont « fait l'Indo » et ceux qui n'y étaient pas. Bigeard observe la place prise au sommet de la hiérarchie militaire, par ceux qui ont davantage fréquenté les états-majors que les champs de bataille. L'un est « peu vu sur les champs de bataille »<sup>6960</sup>, l'autre a « la légion d'honneur à l'ancienneté »<sup>6961</sup>. Affecté par deux fois à l'École Supérieure de Guerre à Paris, il est « noté par des cadres qui ont peu de guerres à se reprocher »<sup>6962</sup>. Avoir combattu, être allé en Indochine, c'est faire partie d'une élite ; mais tous les cadres de l'armée n'y sont pas passés. L'ancien d'Indochine est dépositaire d'un savoir-faire qui sert en Algérie et le distingue des autres cadres. Dans les associations, il en est de même aujourd'hui. André Laperle cite ce que disaient les jeunes appelés de sa section en apprenant qu'ils allaient sortir en opération, non pour se vanter, mais pour montrer comme un « ancien d'Indo » était perçu : « “Avec l'ancien, on ne risque rien !”. C'était ce qui m'avantageait. “Lui, il connaît”<sup>6963</sup>. » Pour Pierre Latanne, de retour en unité combattante en 1956 en Algérie après deux années de souffrances liées aux hospitalisations pour ses blessures, arrive avec le statut d'ancien d'Indochine et d'ancien de Dien Bien Phu. Il ne passe pas inaperçu :

« Je peux le raconter sans honte et sans complexe et, au fond, très satisfait. “Avoir fait DBP” m'a finalement beaucoup servi. On m'a souvent présenté même très jeune, dès 1955, comme un “ancien de DBP”. En Algérie, même des vieux capitaines (la quarantaine), moins aguerris que moi me considéraient un peu à part. Je le sentais à leur comportement, à leur égard ; J'ai payé cher (par de multiples opérations et problèmes de santé, NDA) cette participation (et la captivité n'a fait qu'ajouter un plus ...)»<sup>6964</sup>.

Ce lien s'est transmis dans le CEFEO même pour ceux qui sont arrivés en fin de conflit comme Jacques Peyrat et Jean-Paul Mouton. Ce dernier est arrivé en Indochine après le cessez-le-feu, en décembre 1954, mais il appartient aussi au CEFEO et, à ce titre, il en est fier car il succède à des soldats qui ont combattu avec courage et ont donné leur vie pour leur unité et pour leur pays : « Je n'ai pas combattu – mais fier et respectueux pour ceux qui ont laissé leur vie<sup>6965</sup>. » Il côtoie les survivants du conflit et se trouve assimilé à eux. « S'il fallait définir ce qui unit tous ces hommes, c'est leur identité de survivants qui s'imposerait d'emblée. Les anciens combattants sont d'abord des médiateurs entre le monde des vivants et celui des morts », a écrit Bruno Cabannes<sup>6966</sup>.

Aujourd'hui, cette solidarité entre frères d'armes du CEFEO implique un devoir de mémoire

---

<sup>6960</sup> Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, op. cit., p. 208.

<sup>6961</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>6962</sup> *Ibid.*, p. 420.

<sup>6963</sup> Entretien avec André Laperle, op. cit.

<sup>6964</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Latanne, reçu le 20 novembre 2018.

<sup>6965</sup> Extrait du questionnaire de Jean-Paul Mouton, reçu le 20 octobre 2018.

<sup>6966</sup> Bruno Cabannes, « « Génération du feu » : aux origines d'une notion », *Revue Historique*, n°641, 2007, pp. 139-150.

qui est davantage que de la simple représentation : une solidarité au-delà de la mort car les anciens combattants sont les porte-paroles de tous ceux qui ne sont plus là. C'est la raison pour laquelle les anciens d'Indochine, comme leurs pairs d'Algérie, vont à toutes les cérémonies en hommage aux combattants de chaque guerre et, bien entendu à celle du 8 juin, jusqu'à la limite de leurs forces. C'est un moment émouvant, compliqué parce que c'est l'occasion de voir remonter les souvenirs de tous ceux qui sont tombés là-bas et ont disparu depuis. C'est ce que les témoins contactés ont répondu à la question sur la cérémonie du 8 juin<sup>6967</sup>. Hormis les problèmes de santé et de transport, tous n'y vont pas parce que plusieurs d'entre eux évitent les moments solennels, trouvant les commémorations inutiles, artificielles. Pour la plupart, c'est un devoir de mémoire en hommage à leurs morts, un aspect de leur patriotisme avec « le plaisir de rencontrer les camarades qui ont sué sang et eau en Indochine »<sup>6968</sup>. « Le devoir de mémoire n'est pas pour nous une formalité<sup>6969</sup> » a écrit André Geraud. C'est aussi pour ceux qui ont disparu qu'ils acceptent des décorations qu'ils n'estiment pas toujours mérité et c'est surtout pour cela qu'ils acceptent de les porter. C'est ce que m'a plusieurs fois répété Jean Slezarski<sup>6970</sup>. Ce sont des « liens de mémoire », qui unissent les générations de combattants au sein d'une même unité ou d'un même conflit.

Chacun arbore des décorations, les insignes, la couleur de leur corps, de leur arme. Les anciens parachutistes ne quittent pas leur béret rouge ni les légionnaires, leur béret vert lors des cérémonies. Les unités qui ont *Indochine 1946-1954* marqué sur leur drapeau ou fanion portent la mémoire d'un passé prestigieux de leur régiment. L'hommage est particulièrement marqué lorsqu'ils invitent des anciens lors d'une prise d'armes. Leurs chants, déjà cités, font partie de ce lien de mémoire. Chaque corps, chaque unité peut ressentir ce lien que les survivants gardent à vie. Mais pour cela, il faut que les unités en aient créé les conditions ou qu'une association le fasse ensuite, à moins que ce ne soient les vétérans eux-mêmes qui l'expriment. Les corps d'élite sont ceux qui « fabriquent » le mieux ce lien car les chefs savent qu'une unité se bat mieux lorsque ses combattants gardent l'esprit de corps en opération. Le terme de « grands anciens » et les légendes qui s'attachent aux grands noms des soldats, des officiers et sous-officiers qui se sont distingués en Indochine représentent ce passé et un passage de flambeau aux jeunes générations de soldats de l'unité pour lesquels l'intronisation passe par la salle d'armes perpétuant l'histoire de l'unité. Dans les cas les plus réussis d'esprit de corps, le lien est quasiment d'ordre familial. Pour Bernard Grué, « ce qui restera toujours intraduisible, c'est l'ambiance et de la vie de tous les jours et des combats, et par-dessus tout, cette solidarité entre légionnaires de tous grades »<sup>6971</sup>. André Laperle a pour les parachutistes coloniaux un sentiment d'appartenance qui est lui aussi d'ordre familial, qui ne

---

<sup>6967</sup> Question n° 131 : Allez-vous aux cérémonies ou à la journée commémorative du 8 juin ? Pourquoi ?

<sup>6968</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>6969</sup> Extrait du questionnaire d'André Geraud, reçu le 20 mars 2017.

<sup>6970</sup> Cf. *supra*, pp. 689-691.

<sup>6971</sup> Extrait d'un courriel de Bernard Grué, reçu le 16 juillet 2018.

s'explique que parce que ce sentiment a été vécu sur place en 1949-1951 avec ses compagnons d'arme. La suite de son séjour, le 1<sup>er</sup> BCCP rapatrié en Métropole, n'a pas la même saveur. Les anciens du bataillon Bigeard savent gré à leur chef d'avoir créé ce lien par sa singularité personnelle et son talent autant à comprendre ses hommes qu'à les diriger. Marie-France Chevalier se souvient des retrouvailles entre son père Martial Chevalier et les anciens du bataillon Bigeard : « Quand j'ai emmené papa à Fréjus pour trouver enfin une tombe, un endroit pour que les anciens se retrouvent autour de Bigeard et de sa fille Marie-France, j'ai vu les hommes de cet âge-là. Quand ils se voyaient, l'étreinte, la complicité visuelle. C'était évident que c'était une famille. On le comprend. Ils ont toujours parlé d'une famille<sup>6972</sup>. » Cette mémoire peut être très gaie. Bien qu'ayant connu des situations dangereuses comme tous ses compagnons, André Geraud a choisi de ne garder que le positif. Il est l'un des premiers témoins de cette thèse et l'entretien très gai qui s'est déroulé a amené beaucoup de rires. Leurs anecdotes ne sont pas toutes inscrites dans une dramaturgie indochinoise. Ils ont également vécu des situations cocasses, drolatiques qu'ils racontent avec beaucoup d'humour. L'un des moments les plus émouvants et les plus souriants, dans mes années d'entretiens, est représenté par le repas des anciens rassemblés par Jean Péré, président de l'UNP-Béarn à Pau ; un « repas du jeudi » invitant les anciens combattants des environs, étonnant de cohésion, de retrouvailles, de conversations sérieuses et de rires<sup>6973</sup>. Parmi ces moments au milieu de vétérans modestes mais aux états de service bien remplis, celui du récit de la *campagne d'Egypte* de Maurice Mandavit est un moment heureux. Pendant plusieurs minutes, les anciens combattants présents autour de lui, dont Achille Muller, ancien SAS, colonel prestigieux, grand-croix de la légion d'honneur, se sont littéralement « tordus de rire » comme des enfants, en écoutant le récit déjà maintes fois entendu des exploits comico-érotiques du jeune Maurice au pied des Pyramides du Caire<sup>6974</sup>. La solidarité humaine née dans le CEFEO et plus particulièrement dans leur corps de troupes, dans leur unité et aujourd'hui, dans leur association, leur a souvent permis de surmonter les difficultés en Indochine et de comprendre ensuite, depuis leur retour, qu'ils n'étaient pas seuls à les endurer ; que se retrouver était une occasion d'évoquer leurs combats et d'appartenir à une même fraternité.

Mais tous ces beaux souvenirs ne leur évitent pas de vivre avec leurs traumatismes personnels. C'est la raison pour laquelle ils ont eu besoin de tenter d'oublier ce conflit, de rester solidaires entre eux, car les remontées de mémoires peuvent, encore aujourd'hui, être terribles.

### 1.2.3 Des traumatismes jamais éteints : la mémoire, miroir de leurs peines

« Quand on parle de ces choses, voyez, je vais discuter avec vous, mais je vais passer une mauvaise nuit. C'est chaque fois. Une nuit agitée. C'est logique » (Louis Simoni).

---

<sup>6972</sup> Entretien de l'auteur concernant Martial Chevalier avec sa fille Marie-France Chevalier, dans son atelier à Lyon, le 12 septembre 2019.

<sup>6973</sup> L'isolement des années de covid a malheureusement beaucoup affecté ces réunions.

<sup>6974</sup> Entretien de l'auteur avec Maurice Mandavit et Achille Muller le 19 avril 2018, dans un restaurant de Pau.

La fierté d'avoir combattu en Indochine, qui les incite à ne pas, globalement, regretter ce conflit n'empêche pas les pensées négatives lorsqu'ils revoient cette période de leur vie. Dans cette explication de mémoires plus apaisées qu'auparavant, les vétérans gardent certains souvenirs traumatiques malgré l'éloignement du temps. Dans le bilan de leurs mémoires, celles-ci peuvent être implacables parce que difficiles à maîtriser ; certains épisodes, gestes ou attitudes leur causent, au pire, des sentiments de honte ou de regret de ce qu'ils ont fait, vécu. A l'inverse, ce qu'ils ont été contraints de vivre sans rien pouvoir y changer, les maux de la guerre qu'ils ont subis peuvent difficilement connaître la paix, même quelques dizaines d'années plus tard. Ceux qui ont davantage souffert de la captivité, des blessures ont mis du temps à s'apaiser mais conservent un regard différent. Certaines images, odeurs, certains cris ne peuvent s'effacer. Ils ne les ont pas nécessairement empêchés d'avancer dans leur vie mais ils remontent périodiquement et font beaucoup de mal.

Pourquoi ces traumatismes ne peuvent-ils pas s'effacer ?

Beaucoup d'éléments hantent les anciens d'Indochine. Même ceux qui n'admettent pas le mot « traumatisme » reconnaissent des pensées compliquées à évacuer, des rancœurs, la recherche quasi obsessionnelle de ce qu'ils ne comprennent pas : pourquoi avoir déclenché cette guerre (ou ne pas l'avoir empêchée ?) ? Pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas interdit le PCF ? Pourquoi les oublie-t-on ou les a-t-on oubliés jusqu'en 1980 ? Pourquoi les élèves n'apprennent-ils pas leurs combats ? Pourquoi eux ont-ils survécu ? La liste est longue.

Même s'ils trouvent des raisons d'être partis et souvent « repartis » en Indochine, c'est un crève-cœur de s'être rendu compte que cette guerre, que leurs souffrances, leur engagement n'ont servi à rien. Quand les premiers soldats arrivent en Indochine, fin 1945, Ho Chi Minh a proclamé la RDV depuis le 2 septembre et la France est exclue du jeu à la fois par les États Unis, la Chine, et... la RDV. Neuf ans et près de 100 000 morts du CEFEO plus tard, la situation voit le Laos, le Cambodge et un Vietnam partagé en deux s'apprêter à quitter l'Union française. La France est donc chassée de la péninsule et Pierre Mendès France n'a ni le temps ni les moyens de construire une éventuelle suite diplomatique.

La phrase la plus répandue dans les réponses apportées à leur questionnaire et, surtout, en entretien est, en substance, « pourquoi n'a-t-on pas écouté le général Leclerc et négocié avec Ho Chi Minh pour éviter la guerre ? ». D'autre part, le terme de guerre « inutile » peut également signifier l'incompréhension devant des gouvernements qui n'ont pas *tout mis en œuvre* pour gagner d'autant qu'une partie des vétérans préfèrent parler de guerre « juste » ou de guerre « utile » comme Pierre Latanne. Cette guerre faite de bouts de ficelles et sans l'approbation de sa population ne cesse de les questionner de manière lancinante.

Les traumatismes, cauchemars et pensées négatives sont également peuplés, comme certaines de

leur nuit, d'images de guerre atroces qu'ils ont vues, subies, souvent sans pouvoir les empêcher, et parfois provoquées. La plupart vivent avec ces violences passées puisqu'une guerre ne peut jamais les éviter : « On ne peut jamais être très fier d'avoir fait la guerre. Une guerre ce n'est pas beau. Il n'y a pas de bonne guerre. Je ne suis pas honteux pour autant. J'ai fait le job<sup>6975</sup> », a écrit Guy Delplace. Les assumer ne signifie pas que ces images ne reviennent pas les visiter. « Même dans les justes guerres », signale Alexis Arette, « il n'y a pas d'armée juste »<sup>6976</sup>. Les regrets viennent de la mort de camarades dont le visage « sautent » de temps à autres au regard des vétérans, parfois des images d'horreur devant des cadavres suppliciés par des soldats de l'APV ou de honte devant les opérations « bidon » de l'état-major pour récolter des décorations. Les évoquer fait remonter toutes ces images et ces sentiments négatifs à la surface : « Moi je vais souffrir. Je pense que tous les anciens combattants, ceux qui ont vraiment combattu, sont dans cette souffrance et c'est pour ça qu'ils sont très réticents à en parler » m'a dit et écrit plusieurs fois, en ces termes et avec des mots approchants, Louis Simoni, qui néanmoins s'est efforcé d'en parler et est allé au bout de ses forces pour témoigner.

Enfin, pour ceux qui les ont connus, le souvenir impossible à oublier par excellence est celui des camps de prisonniers français de la RDV. Aucun survivant n'a pu oublier la mortalité qui a touché leurs camarades et ce système carcéral qui les a humiliés, même quand ils ont pu rester hermétiques aux discours des commissaires politiques. Presque tous, à un moment ou à un autre, ont connu des maux dont ils ont failli ne pas revenir et ont vu des camarades solides s'effondrer en quelques jours. Ils en ont gardé des obsessions toute leur vie, des plus anodines comme Martial Chevalier qui ne supportait pas les mouches, ceux qui ne peuvent plus manger du riz, aux plus politiques, la haine contre le communisme et ses langages, évoquant les séances d'« éducation politique ». Le pire – mais il est représenté par bien des situations – est probablement le souvenir des longues marches effectuées pour rejoindre ces camps de prisonniers. Même pour ceux qui s'étaient préparés à la captivité en partant avec des sacs bien remplis, les prisonniers de Dien Bien Phu, Sam Neua, Nghia Lo ou Dak Doa commencent leur marche déjà épuisés par les combats, parfois dénutris, sans ressorts, abasourdis, humiliés par leur défaite, honteux, comme l'était Jacques Allaire en se rendant le 7 mai 1954, obsédé par le souvenir de juin 1940. Ces marches en direction d'un camp dont ils ignorent l'emplacement sont implacables et quiconque s'effondre affaiblit ceux qui le portent et finit par être abandonné. Certains prisonniers comme le capitaine Yves Hervouët sont morts d'épuisement pour s'être autant dévoué, par devoir pour les plus faibles. D'autres se sont résolus à ne compter que sur eux-mêmes sans chercher à aider les autres, ce qui laisse également des traces soixante-dix ans plus tard.

---

<sup>6975</sup> Extrait du questionnaire de Guy Delplace, *op. cit.*

<sup>6976</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, *Idem.*



Ce sont, au-delà de toutes les situations les plus difficiles sur le plan des maladies, des manques de nourriture, d'hygiène et de soins des blessures, les pensées les plus dérangeantes d'une après-guerre. Les prisonniers ont vu les limites de l'Homme et en particulier les leurs. Toutes ces images désagréables, ces souvenirs traumatiques qui se sont accumulés, la plupart du temps sans être « soignés » d'une manière ou d'un autre, ont du mal à disparaître. C'est la raison pour laquelle Jacques Allaire m'a répété à plusieurs reprises que, plus que pour d'autres conflits peut-être « Les anciens d'Indochine n'ont pas fini leur deuil »<sup>6977</sup>. Ce deuil se terminera avec leur disparition. Et ensuite ? Quelles peut être la place des mémoires combattantes d'Indochine demain ? Quel est l'« l'avenir de ce passé » ? Un tourisme de mémoire combattante pourrait-il en être la continuité ?

## 2. Une histoire et des mémoires vivantes : l'émergence du tourisme de mémoire de combattante

« Moi qui n'étais pas rangé parmi les partisans de cette guerre d'Indochine, je n'ai quand même jamais considéré que le sacrifice fût inutile car c'est le courage, c'est le service de la patrie, c'est un engagement pour un certain nombre de notions qui sont belles ou qui sont grandes. » (François Mitterrand)

Pour quelques années encore, les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine sont vivantes. Elles résonnent encore de la parole directe des témoins et acteurs du conflit. Les mémoires et l'historiographie du conflit profitent encore des témoignages recueillis et des quelques interventions des derniers acteurs lors des cérémonies ou de rares interviews.. Les lieux de mémoires sont plutôt lointains par rapport à ceux de Métropole, d'Europe et d'Afrique du Nord, mais ils ont, par rapport à ces derniers, un tout autre prestige, lié à une attractivité française – une « passion française », dit-on – pour le Vietnam entre histoire, fantasmes et exotisme tropical, qui drainent des populations pour lesquelles la colonisation et la décolonisation peuvent acquérir une certaine résonance. Ce mouvement récent peut amener une nouvelle forme de tourisme de mémoires combattante sur la base de circuits mémoriels visitant les lieux majeurs du conflit.

Cela concerne également les quelques lieux de mémoires « artificiels » d'Indochine présents en France, qui n'ont pas une couverture médiatique suffisante malgré une valeur potentielle certaine, en particulier le Mémorial de Fréjus, peu visité ces dernières années. Cette potentialité touristique des lieux de mémoires s'accompagne d'une importante variété de recherches à mener sur la guerre d'Indochine, dans de nombreux domaines, militaires ou non.

En quoi les mémoires d'Indochine conservent-elles un intérêt et des ressources potentiellement importantes alors qu'on l'imagine dans le déclin définitif et le (calme) de l'historicisation ?

---

<sup>6977</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours, le 10 octobre 2019.

## 2.1 Le retour en ex-Indochine : un critère majeur d'apaisement des mémoires et des êtres

« On pense beaucoup à l'Indochine. [...]. Aujourd'hui, tous ceux qui y retournent en reviennent enchantés. Ils sont bien accueillis par des Vietnamiens qui regrettent les Français. Donc mémoire apaisée oui ! »<sup>6978</sup> (Michel Chanteux).

Dans le questionnaire<sup>6979</sup> ou en entretien, les anciens d'Indochine ont beaucoup évoqué leur attachement pour ces trois pays d'Indochine, qu'ils n'ont eu l'occasion de visiter que les armes à la main et ne scrutant le paysage que pour prévenir les embuscades. De même, la population a généré en eux des sentiments ambivalents entre méfiance et regard amical ; c'est surtout ce dernier qui demeure aujourd'hui. Avant l'assouplissement du pouvoir vietnamien envers le tourisme par la politique du Doi Moi (« Renouveau », essentiellement dans le domaine économique), adoptée au sixième congrès du Parti communiste vietnamien en décembre 1986, les vétérans ne sont revenus qu'exceptionnellement. Les échanges commerciaux avec les pays capitalistes pratiquant une économie de marché que le Vietnam adopte désormais, débutent en 1988. A partir du début des années 1990, les conditions sont plus faciles pour « favoriser une véritable industrie du tourisme »<sup>6980</sup>. Parallèlement à un tourisme classique débute un tourisme de mémoire combattante, le plus souvent improvisé par les anciens d'Indochine, qui ont souhaité revenir dans le pays de la grande aventure de leur vie et par des passionnés du conflit, Mais tous les vétérans n'ont pas souhaité revenir et c'est cette différence dans les mémoires combattantes qui est intéressante. Comment les vétérans d'Indochine ont-ils vécu ce retour ? Les a-t-il réellement apaisés ? Pourquoi une partie d'entre eux se sont-ils abstenus de le faire ?

### 2.1.1 Le tourisme de mémoire combattante, une particularité unique des mémoires d'Indochine :

« L'Indochine c'est un grand souvenir » (André Geraud).

Cette citation d'André Geraud, ancien du Laos, permet de rappeler que, dans l'esprit de nombre de vétérans, la guerre, aussi cruelle soit-elle, ne les a pas empêché d'aimer ce territoire fascinant. D'où leur envie d'en profiter en retournant sur les lieux de leur jeunesse, cette fois dans des conditions plus paisibles. En Europe, les anciens combattants sont parfois revenus assez rapidement, seuls ou en groupe, sur les lieux tragiques de leur guerre, pour rendre hommage à leurs camarades disparus. C'était d'autant plus facile pour les combattants de la Première Guerre mondiale proches de l'ancien front français, profitant d'un entretien précoce de certains lieux de combat et de celui des cimetières. Pour ceux qui ont combattu hors de la Métropole, le tourisme

---

<sup>6978</sup> Entretien téléphonique de l'auteur avec Michel Chanteux, le 20 février 2019.

<sup>6979</sup> Question n° 120 : Etes-vous retourné en ex-Indochine ? si oui, dans quelles circonstances ? Avez-vous eu envie de le faire mais vous n'y êtes pas retourné ?

<sup>6980</sup> Constat tiré d'un long et très intéressant article, non signé, issu de « Le tourisme au Vietnam : renaissance et crise, Eglises d'Asie-Vietnam, *site Internet des Missions étrangères de Paris*, 18 mars 2010. En ligne : <https://missionsetrangeres.com/eglises-asie/1995-05-16-le-tourisme-au-vietnam-renaissance-et-crise/> (Consulté la dernière fois 26 septembre 2022).

de mémoire combattante était plus rare sauf s'il était organisé par l'armée, à Narvik ou à El Alamein et bien plus coûteux. Mais l'envie de revoir l'ex-Indochine et l'amélioration des conditions de tourisme au début des années 1990 ont permis bien des retours, essentiellement au Vietnam.

Quelles ont été les motivations des uns et des autres pour revenir sur leur passé ou refuser de le faire ? Quand y sont-ils retournés et quels souvenirs en ont-ils gardés ?

Les conditions dans lesquels ces voyages s'effectuent, viennent à la fois de la volonté propre des anciens désireux de retourner en ex-Indochine et une affaire de circonstances lorsque l'occasion de partir se présente. Ils partent, globalement, au vu des témoignages, de 1991 à 2018, et pour plus de la moitié d'entre eux, dans les années 1990. Il a fallu attendre d'avoir assez de moments libres pour s'y rendre, donc d'atteindre l'âge de la retraite. Il a également fallu qu'ils se sentent capables de revenir, devant gérer leur mémoire troublée par les événements dramatiques vécus en Indochine : « J'ai eu d'abord besoin d'oublier cet épisode », écrit Joseph Koeberlé<sup>6981</sup>.

Au départ, les conditions sont assez compliquées. Le Vietnam, au début de ce tourisme de masse était plus ou moins imperméable au domaine de la mémoire combattante. Certains lieux de combats sont interdits ou dégradés, difficiles à reconnaître. Les infrastructures, les moyens de transport sont très rares, les réseaux routiers s'étant dégradés au fil de trente ans de guerres. Il est possible que des vétérans soient revenus en solo auparavant mais il existe peu de récits sur ce point, à deux exceptions près. François-Xavier Heym est retourné très vite au Vietnam par envie de retrouver un territoire qu'il a aimé pendant son séjour. Mais il ne vient pas visiter les lieux où il a combattu. Il revient pour vivre dans les montagnes du Centre-Annam : « Dès qu'il a pu avoir un contrat de travail bidon pour obtenir son visa de retour au Vietnam en 1955, il est reparti vivre avec ses montagnards, apprenant le rhadé et vivant dans une cabine sur pilotis, au milieu de ses animaux, parcourant les pistes à pied ou sur une vieille Harley<sup>6982</sup>. » Il reste presque vingt ans, fonde une famille, mais ils doivent tous repartir en mai 1975 après l'effondrement du Sud-Vietnam. Trente ans après la fin de son séjour, Édouard Terzian, qui a quitté l'armée et travaille pour les *Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne*, arrive au Vietnam le 24 octobre 1986. Il en profite, selon son expression pour faire « une pierre trois coups » : assurer une mission financière pour le compte des NMPP, retourner au Vietnam et intervenir pour le règlement du départ jusque-là bloqué de la famille de Huynh Ba Xuan, prisonnier de la RDV pendant vingt-trois ans et qui se trouve en France.

Les premiers touristes de la période Doï Moi arrivent en 1990<sup>6983</sup>. Les grands passeurs de mémoire d'Indochine que sont Bigeard, Saint Marc et Allaire arrivent dans ces toutes premières années.

---

<sup>6981</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>6982</sup> Extrait d'un courriel de la fille de François-Xavier Heym, Véronique Heym, reçu le 24 février 2017.

<sup>6983</sup> Les touristes étaient 187 000 en 1990. Le tourisme au Vietnam : renaissance et crise, Eglises d'Asie-Vietnam, *site Internet des Missions étrangères de Paris, op. cit.* En 2019, le Vietnam a accueilli un record de 18 millions de visiteurs. Site Internet de la Banque mondiale. En ligne : [https://donnees.banquemondiale.org/indicateur /ST.INT.ARVL?locations=VN](https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/ST.INT.ARVL?locations=VN) (Consulté le 5 août 2021 et le 25 juillet 2022).

Pour Jacques Allaire, c'est en 1991 avec Pierre Schoendoerffer, afin de préparer son film *Dien Bien Phu*, qui sort en 1992. C'est un séjour important et émouvant dans son parcours. Il repère des sites de tournages possibles, noue des contacts avec des anciens combattants vietnamiens et retourne sur le site du camp n°1 en rejoignant le groupe d'Hélie de Saint Marc. Fernand Ney et François Willer, anciens maréchaux des logis-chefs dans l'escadron de chars à Dien Bien Phu, y retournent en 1992, dans un voyage d'anciens combattants auquel se sont joints Daniel Camus et Christian Brincourt, qui en rapporte un reportage montré sur TF1 en février 1993<sup>6984</sup>. « Ils voulaient retourner avant de mourir, une dernière fois, vers cette terre où ils ont tellement souffert<sup>6985</sup> » écrit le premier bien plus tard. Ils rebaptisent leur char en reprenant son nom, le *Conti*. Ils dispersent, tout autour de cet objet de mémoire, de la terre apportée d'Alsace. Nombre de leurs compagnons d'armes, comme les généraux Préaud et Mengelle, du même escadron, reviennent en 1993, 1994 et 1995, pour localiser, entre autres, les restes des chars sur le terrain. Marcel Bigeard est filmé pour son retour en 1994. Le livre qu'il en tire et le documentaire sont pleins d'émotion, notamment lors de sa visite du monument de Rolf Rodel à Dien Bien Phu<sup>6986</sup>. Jusqu'en 2016, les visites se succèdent mais les vétérans prennent de l'âge et les années 2010 les voient plus rarement revenir. En 2018 William Schilardi et Jacques Allaire reviennent une dernière fois, parce qu'ils sont invités par Édouard Philippe qui souhaitait être symboliquement accompagné par des anciens de la bataille, pour leur rendre hommage.

Il arrive qu'un premier voyage en appelle un autre, deux autres, parfois plus. Le territoire continue de fasciner les vétérans, puis leur propre famille et il est difficile de tout visiter en un seul séjour. Jacques Bouthier y est régulièrement retourné tous les trois ans. Certains ne trouvent pas d'emblée ce qu'ils cherchent, comme Robert Schuermans son ancien camp au « km 10 » ou André Boissinot qui veut revoir le site de Dak Doa. Les raisons sont parfois irraisonnées, impossibles à expliquer, comme l'écrit ce dernier : « Avec un certain recul, je crois que toutes les raisons que j'invoquais (pour revenir, NDA) n'étaient pas très crédibles et que, seule, une force intérieure me poussait à envisager un nouveau voyage au Vietnam<sup>6987</sup> ». La volonté de revenir sur les lieux de combat, de captivité, parfois de les montrer à leur famille, celle de visiter un pays qu'ils n'ont pas eu le temps de découvrir du fait de la guerre et d'une impossibilité d'avoir des permissions sur place, font que le tourisme de mémoire combattante se mêle à un tourisme classique plus détendu, culturel et surtout joyeux.

Pour Allaire, le séjour de 2018 est le sixième, entre « deux fois conseiller sur un film, des conférences sur des bateaux de croisières en Asie »<sup>6988</sup>, le second pour William Schilardi. D'autres vétérans sont revenus eux-aussi plusieurs fois. Robert Schuermans a fait quatre voyages, comme

---

<sup>6984</sup> Christian Brincourt, *Retour à Dien Bien Phu*, TF1, 1993.

<sup>6985</sup> Retour à Dien Bien Phu, témoignage de Christian Brincourt, 30 septembre 1995. En ligne : <https://www.facebook.com/watch/?v=839072356173653> (Consulté la dernière fois le 6 août 2021).

<sup>6986</sup> Marcel Bigeard, *Ma guerre d'Indochine*, Paris, Hachette, 1994, 168 p. Jean-Claude Criton, *Bigeard. Ma guerre d'Indochine*, Warner Home Vidéo, 2h36, 1994.

<sup>6987</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, op. cit., p. 221.

<sup>6988</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Allaire, reçu le 16 mars 2017.

Jean-Paul Mouton. Les anciens d'Indochine emploient les mêmes expressions pour donner les mêmes raisons de revenir. « J'avais envie de revoir ce pays », écrit Henri Darré qui part en 1998 et 2009, « de respirer les odeurs et d'établir un contact avec la population, après une vingtaine d'années d'accalmie <sup>6989</sup> ». « Ça m'a donné l'envie de revoir l'Asie » écrit Robert Schuermans, qui, pour être reparti sur les lieux où il a combattu ne s'est pas privé de visiter le reste du Vietnam et la baie d'Halong ou les ruines d'Angkor. Jacques Saubion y est également retourné trois fois. Pierre Latanne part en 1992 pour retourner à Dien Bien Phu, seul, et revoir les lieux où il a beaucoup souffert : « Je m'étais promis d'aller revoir certains endroits dès que le pays s'ouvrirait davantage au tourisme et moins de deux ans après ma retraite, je me suis décidé » <sup>6990</sup>. Il repart deux ans plus tard avec sa femme.

Le type de voyage entrepris et les lieux que les anciens d'Indochine souhaitent visiter ont de l'importance sur la qualité du séjour, sur le fait que ce retour est une composante structurante de leur mémoire combattante, qui s'écrit depuis leur retour. Selon les circonstances, organisation de leur propre initiative, invitation ou participation à un voyage organisé avec d'autres vétérans ou un groupe touristique, en famille ou non, les retours sont techniquement très différents, mais n'en dégagent pas moins, à chaque reprise, une véritable émotion.

Les exemples cités plus haut de Jacques Saubion, André Boissinot, Pierre Latanne, probablement suivi par bien d'autres, montrent la nécessité pour eux de monter eux-mêmes leur voyage et de partir seul ou avec un petit groupe en grande partie constitué d'anciens d'Indochine comme eux. Dans un premier temps, certaines émotions ne peuvent se partager. Par la suite, leur attitude change pour retourner sur ces lieux de ce passé avec leur famille, comme l'écrit Joseph Koeberlé : « J'ai éprouvé le besoin d'amener mon épouse au Vietnam, Laos, Cambodge <sup>6991</sup>. » Jacques Bouthier, de son côté, ne compte plus les retours en famille, « une dizaine de fois » au moins, pour revoir la terre des ancêtres de sa femme rencontrée à Dalat. : « Quand je suis retourné au Vietnam avec mon épouse, j'ai voulu que mes enfants connaissent bien le pays, le pays de leur maman et celui où j'avais vécu ; on est resté deux mois avec nos quatre gosses ». Ses enfants et l'une de ses petites filles y sont retournés ensuite <sup>6992</sup>.

Étienne Guibal concilie les deux aspects, en voyage organisé et en famille. Il part avec ses deux cousins anciens d'Indochine, Bernard Guibal et Jules Belgodère, dans un voyage organisé composé moitié d'enseignants, moitié d'anciens d'Indochine. Il pense que « cela va mal se passer » et est « un peu réticent » à partir. Mais le voyage est vraiment touristique, sans débats politiques et les vétérans passent un moment très agréable, découvrant enfin réellement le pays, contrairement à leur séjour pendant le conflit : « Moi je suis retourné au Vietnam dans un voyage d'études ; j'étais un

---

<sup>6989</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>6990</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Latanne, reçu le 19 novembre 2018.

<sup>6991</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, *op. cit.*

<sup>6992</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, chez lui, à Montpellier, le 28 septembre 2018.

peu réticent au début ! [...]. On se considérait comme des touristes avant tout ». Vers Mytho, il demande à s'arrêter à l'endroit où son frère est mort en sautant sur une mine dans son automitrailleuse :

« J'ai demandé à ce que le car s'arrête quelques minutes à l'endroit où mon frère était mort. Je me demandais comment cela allait être pris dans le car. Impeccable ! Finalement, comme c'était un voyage touristique, on a très peu parlé de la guerre d'Indochine et des problèmes ; donc ça s'est passé au mieux ! On est rentré content d'y être allé, comme des touristes qui y vont pour la première fois, car c'était tellement différent<sup>6993</sup>.

Les voyages organisés sont sympathiques quand ils ne sont consacrés qu'au tourisme, dans des séjours sans autres anciens combattants. Ils sont, en général, dénués du trop plein d'émotions lié au passé et permettent aux vétérans, en famille, de profiter enfin du pays en ajoutant d'autres images, des images de paix, à leurs mémoires. Les voyages organisés d'anciens combattants, en petits groupes sont marqués par un *pèlerinage* massif en 1999, un « voyage de l'amitié » initié par Jack Bonfils pour l'ANAPI.

Les lieux choisis – ou non quand c'est un voyage organisé – sont propres à la double envie de revoir les lieux emblématiques de son (ses) séjour(s) et de profiter, de découvrir en fait, les beautés devenues paisibles des paysages. Comme Étienne Guibal, les vétérans profitent des lieux touristiques qu'ils n'ont jamais vus ou qui ont beaucoup changé : « On a revu tous ces lieux dans un pays complètement différent, en 1992, transformé. Nos points de repères avaient complètement disparu. On se considérait comme des touristes avant tout<sup>6994</sup>. » Les uns vont surtout au nord, voir la baie d'Halong, Hanoi et souvent Dien Bien Phu, qu'ils y aient combattu ou pas. Les autres restent plutôt dans le Sud-Vietnam avec, parfois, des incursions au Cambodge, à Phnom Penh et Angkor. Pour ceux qui font l'intégralité du Vietnam, l'arrêt à Hué, l'ancienne capitale impériale, est indispensable. Les lieux touristiques sont découverts ou revus avec plaisir, et rares sont les vétérans à ne pas retrouver les lieux où ils ont été en garnison ou au combat. L'un des lieux de combats les plus visités, davantage encore par les passionnés que par les vétérans, est celui de la RC 4. Des groupes d'anciens militaires – pas forcément anciens d'Indochine – s'organisent comme celui de Guy Ménage en 1992, parti avec trois camarades en 4X4 dans un voyage organisé par l'agence Cook. Ils sont en négociation perpétuelle avec un guide (« un commissaire politique » dit l'ancien para) qui téléphone souvent à ses supérieurs pour voir si leurs demandes sont possibles ; parfois, les réponses sont « la piste n'est pas bonne » ou « le pont est cassé ». Guy Ménage en retient le souvenir d'un beau voyage pour retrouver, lui aussi, les lieux de ses combats : « On a pu faire tout ce qu'on voulait faire. On est repassé par tous les lieux où on était allé en opérations ». Près de quarante ans après son départ d'Indochine, « Hanoi, bien sûr avait changé - ce n'étaient plus des « pousses » mais des trucs à moteur - mais à part ça, chez les minorités, dans la haute région, ça n'avait pas changé du tout. C'était resté comme on les avait connus<sup>6995</sup>. » Jacques Bouthier et sa famille se sont « bien baladé un

---

<sup>6993</sup> Entretien de l'auteur avec Etienne Guibal, chez lui, à Montpellier, le 30 juin 2017.

<sup>6994</sup> *Ibid.*

<sup>6995</sup> Entretien de l'auteur avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

peu partout, à Hanoi, ; je les ai amenés où on était Campha – mines, Honghai et tout ». Mais comme plusieurs autres, il refuse d'aller à Dien Bien Phu. Il n'y était pas et cela reste pourtant un souvenir douloureux : « Mon fils me dit un jour : “ Allez tu te prépares. Ça y est, j'ai la voiture demain, on a un guide, on va à Dien Bien Phu ”. Je lui ai dit que je n'irais pas, que je ferais autre chose, que je me débrouillerais<sup>6996</sup>. »

En dehors d'Hanoi, c'est Dien Bien Phu qui reste le site le plus visité des anciens d'Indochine. Cette bataille devenue mythique est la destination de presque tous les vétérans du conflit et ceux qui y ont combattu. L'année 1991 est la première année d'une longue série de retours sur le terrain. Ils veulent revoir les lieux précis de leurs souvenirs, les collines, le PC du colonel de Castries. Ils viennent tous rendre hommage aux hommes et aux camarades qu'ils ont perdus. Pierre Latanne, de retour dès mars 1992, essaie de revoir, l'espace d'une semaine, tous les endroits qu'il a parcourus quarante-et-un ans plus tôt. Les autres sont des combattants d'Indochine qui veulent voir l'endroit qui représente pour eux, dans tous les récits qu'ils ont lus et les témoignages recueillis, le symbole du courage du CEFEO ; de leur courage. Un voyage faisant partie d'un tourisme mémoriel est toujours un hommage, avant tout.

Hanoi reste un lieu de passage obligé, pour ceux qui l'ont connu et en gardent une certaine nostalgie. C'est l'arrêt indispensable avant de partir vers les anciens lieux de combats, puisque les vétérans y arrivent de France en avion. Ceux qui avaient leur base arrière en recherchant l'emplacement, à l'image de Robert Schuermans, basé au Protectorat. Comme d'autres, Saigon le laisse plus froid car il n'y était pas basé : « Moi, il n'y a qu'Hanoi qui m'intéresse ; j'ai des souvenirs à chaque coin de rue. Saigon, c'est une très jolie ville, mais je n'y ai pas de souvenirs<sup>6997</sup>. » Les visites, hors escapade à Angkor, sont, de toutes manières, à très grande majorité concentrées sur le Vietnam. Ceux qui ont été affectés au Cambodge et que j'ai pu lire ou contacter n'ont pas mentionné y être retournés. Le Laos reste souvent en dehors de nombreux circuits touristiques, même aujourd'hui, et les souvenirs, notamment ceux de la retraite de Sam Neua pour les rares vétérans qui s'en sont sortis, sont si éprouvants qu'ils ne songent même pas à retourner en ces lieux. D'autre part, ce n'est politiquement pas si simple. Jean-Michel Vernière aurait bien voulu revoir les montagnes du Laos où il a combattu mais, ancien du GMCA et vétéran publiquement indigné par les violences envers les Hmongs, cela provoque « des histoires, des blocages ». Il a donc préféré montrer à son épouse la haute région : « Les montagnes du nord [...], (le) Tonkin. Je n'ai pas voulu aller à Dien Bien Phu, j'ai dit que je n'avais aucun pèlerinage à faire. Mais je voulais qu'elle voit ces montagnes et les villages Méos, et on a retrouvé des gens comme ceux que j'avais connus<sup>6998</sup>. » André Geraud est une exception. Il a gardé de bons souvenirs de son séjour au Laos, « malgré tout » ; du moins le positive-t-il. De

---

<sup>6996</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Bouthier, *Idem*.

<sup>6997</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

<sup>6998</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Michel Vernière, chez lui, à Fabras, le 21 septembre 2018.

ses deux voyages sur place en 1995 et 1998, il conserve, vingt ans après, de très belles images des deux grandes villes, Saigon et Hanoi :

« Saigon est une ville européenne, impeccable avec peu d'immeubles neufs. J'ai retrouvé le Saigon que j'avais connu, la cathédrale en briques roses apportées de France, de Toulouse, la jolie poste à côté, la rue Catinat avec le fameux hôtel *Continental*. J'ai reconnu ça, mais Hanoi c'est très différent, c'est resté comme c'était [...]. Au bout de 90 ans, ça appartient à l'État. En 1995, il y avait encore (obligation d'aller voir, NDA) le tombeau d'Ho Chi Minh, les touristes étaient obligés d'aller le voir, tête nue, pas de photos ; on était 40, 2 cars, 2 guides. L'une nous avait dit que le pont Doumer avait été construit par les Russes ! En 1998, on n'était plus obligé d'y aller, plus besoin de guide, on circulait comme on voulait<sup>6999</sup>. »

Son voyage au Laos l'attendrit malgré la modernisation de Vientiane : « Le Laos, c'est très attachant. Je le dis à tous ceux qui vont au Vietnam ; faites un crochet au Laos. Je ne connais pas le Cambodge, je le regrette mais j'ai préféré revoir "mon" Laos ». Ceux qui ont combattu en Annam sont davantage revenus sur les lieux de leur passé, tel Roger Ouiste en 2002, mais le voyage organisé a ses limites : « Je n'ai pas visité tous les lieux où j'ai combattu. Je n'étais pas tout seul et je sentais parfois que mes compagnons en avaient un peu marre de mes récits ! La seule chose que je regrette, c'est de ne pas avoir eu le temps de retourner en haute région ! Mais il fallait des 4X4, c'était de la piste, toujours pas de routes »<sup>7000</sup>. André Boissinot veut surtout revoir Dak Doa, son « Camerone » des 16 et 17 février 1954. En 1997, il organise un voyage avec plusieurs anciens d'Indochine et le frère du sous-lieutenant Tougeron, le chef du poste qu'il a remplacé à sa mort. D'abord une visite de Saigon et de Cholon, comme le faisaient ceux qui arrivaient à Saigon pendant le conflit puis un retour dans la région de l'opération *Atlante* à Ban Me Thuot, Pleiku et Kontum. Il va seul, avec beaucoup d'émotions, sur l'emplacement du poste de Dak Doa, un lieu couvert d'herbes, de tombes, où il ne reste que quelques blockhaus. Visite pleine d'émotion, mais sans photos pour ne pas être pris pour un espion...ce qui finit par peser. La mémoire seule ne suffit pas toujours. Second acte en 2004 avec un ami, « sac au dos », cette fois par Hanoi. Il ne retrouve pas son guide de 1997 mais finit par gagner Dak Doa, à grand peine. Il n'en retrouve que quelques vestiges qu'il photographie ; cela suffit à remplir son objectif. Jacques Saubion a longuement raconté ses deux retours dans son questionnaire, mélange de visites touristiques, de lieux qu'il n'avait pas pu visiter pendant la guerre et de ceux parcourus à l'époque, du nord au sud :

« Que de belles photos ! "La baie d'Along terrestre" du film *Indochine* avec Catherine Deneuve. [...]. Navigation dans la baie d'Along au milieu d'innombrables chicots. [...]. Dalat où je n'avais jamais été en repos à l'instar de mes camarades ex-prisonniers. Qui-Nhon où j'avais débarqué en 1952 pour un coup de main, la région de Nha Trang, Phan Rang et ses alentours avec les tours Cham. Hué, la Rivière des Parfums, qui avait été à notre époque, le théâtre de sanglants combats, remontée en sampan loué avec repas à bord, visites des tombeaux impériaux où nous ne pouvions accéder à l'époque. Le delta du Mékong sillonné en bus et en sampan. Tourane où j'avais terminé mon séjour, et, toute proche, "la montagne de Marbre" inaccessible pendant la guerre. Hué, sa citadelle et son ancienne cité interdite. Un ami m'a conseillé de visiter la grotte de Phong Nha où sort la puissante résurgence de la rivière qui sépare l'Annam du Tonkin. [...]. Nous ne soupçonnions pas l'existence de cette grotte, par la suite explorée par des Hollandais sur 10 km. [...]. Le delta du Mékong, où je n'avais jamais été en opération. [...]. La somptueuse cathédrale de Phat Diem en forme de pagode,

---

<sup>6999</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>7000</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.



construite comme les autres temples avec d'énormes piliers de tek et sa magnifique charpente encastrée au millimètre près. Pendant les offices religieux, les non-catholiques, basés à l'arrière, observaient avec curiosité les cérémonies<sup>7001</sup>. »

Ces retours sont d'une extrême importance pour les vétérans d'Indochine. La remontée de souvenirs, les lieux revus dans une atmosphère de paix et de détente touristique malgré la fatigue et l'émotion générées constituent une étape majeure dans leur construction mémorielle individuelle. Il faut rappeler que le *mal jaune* existe réellement chez une partie des vétérans d'Indochine et que le pays leur a plu au point que certains d'entre eux veulent y retourner définitivement comme François-Xavier Heym en 1955. Robert Schuermans en a été tenté mais la dureté de l'épisode de captivité l'a d'abord ramené en Métropole où sa réadaptation s'est montrée compliquée : « Beaucoup sont retournés en Indochine. Quelques-uns n'ont pas exprimé l'envie d'y retourner. C'est leur droit. [...]. Mais moi j'y suis retourné par un concours de circonstances. Pendant des années, je n'y ai pas pensé du tout. Mais remarquez, à cette époque-là, avant 1989, il n'était pas question d'aller à Hanoi<sup>7002</sup> ».

Hélie de Saint Marc, de retour trente-cinq ans plus tard, garde la sensation d'enfin trouver un sens à sa mémoire. Elle était plutôt culpabilisante, et il a eu, au début, « du mal à (se) sentir en paix » sur une RC 4 qu'il a toujours parcourue aux aguets comme en 1949 devant les possibles embuscades, et à proximité de Talung qu'il avait évacuée, abandonnant les villageois compromis à leur sort. Au fur et à mesure du séjour, il a rendu hommage à ses camarades disparus, compris la paix qui s'est installée au Vietnam, que la guerre doit se dissoudre dans le souvenir et cette sérénité l'a apaisé :

« J'ai compris ce qu'était la mémoire. Ni le réel ni le mensonge, mais un peu des deux, une décoction, une alchimie propre à chacun. [...]. Très vite, j'ai compris aussi qu'il ne servait à rien de me blesser à la pierre du souvenir en recherchant tel ou tel bâtiment mangé par la végétation ou telle route abandonnée. J'ai voulu m'imprégner à nouveau d'un peuple et d'un pays que j'aimais<sup>7003</sup>. »

Mais la sérénité ne peut être complète ni la mémoire complètement apaisée. La visite du lieu principal du camp n°1 ne peut apporter ce sentiment, hors la satisfaction de rendre hommage aux morts. C'est un lieu de cauchemars, à un moment où les visites sont rares, surtout pour des endroits inhabituels sur une frontière de Chine stratégique et concernant un domaine, la captivité des prisonniers du CEFEO, qui suscite la méfiance des autorités. Le lieu n'a pas changé et Allaire, qui a rejoint le groupe de Saint Marc, n'a aucun mal à le reconnaître :

« Allaire cachait mal son émotion [...] parlait peu, absorbé par les souvenirs qui devaient s'entrechoquer et se briser sur le présent ». Saint Marc, de son côté, pensait à ses camarades Planet, Chauvet, Stien ou Loth qui avaient vécu la lente déchéance de l'humiliation : lavage de cerveau, dysenterie, famine et blessures. Sous toutes les latitudes, les bourreaux se ressemblent<sup>7004</sup>. »

Ils retrouvent le cimetière, du moins ses emplacements, brûlent des bâtons d'encens. « Là où avait régné l'horreur, tout respirait la paix, comme pour ajouter un mystère supplémentaire à notre aventure et à

---

<sup>7001</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>7002</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

<sup>7003</sup> Hélie de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>7004</sup> *Ibid.*, pp. 36-37.

leur sacrifice<sup>7005</sup>. » Robert Schuermans a pu faire six voyages avec son fils dont quatre en ex-Indochine, ce dernier ayant été *emballé* par ce territoire. Il est retourné sur ses traces de parachutistes à Hanoi (« j'ai retrouvé le Hanoi de mes vingt ans ») et sur les lieux des camps de prisonniers où il a survécu pendant un an et demi. Mais il ne peut pas – ne veut pas – s'y rendre dès son premier séjour. La recherche d'un des emplacements du camp n° 3 est le point d'orgue de chacun des deux derniers voyages, « Ce fameux kilomètre 10, où le camp 3 est resté le plus longtemps. De là sont partis les premiers convois des 10 juin et 10 août 1951, c'est là qu'il y a eu le bombardement des 15 et 16 août 1951 ; donc j'avais envie de le revoir ». Il n'existe pas de circuit ni de routes goudronnées pour s'y rendre et aucun vestige n'existe pour ce genre d'endroits que les villageois et les autorités n'ont pas intérêt à conserver. Il faut demander à plusieurs personnes pour avoir des indices et revenir pour un nouveau séjour de vacances. « Nous avons trouvé le premier camp 3 (Dong Van). Malheureusement, notre chauffeur, qui était un âne bête, n'a jamais été fichu de trouver la route sur laquelle était ce fameux kilomètre 10. [...]. Nous y sommes retournés une troisième fois et là, j'ai pu retrouver mon km 10<sup>7006</sup>. » Le visiter avec son fils donne une dimension supplémentaire de transmission de mémoire à ce retour aux sources de celle-ci.

L'apaisement succède le plus souvent au trouble ressenti dans ces lieux porteurs d'une atmosphère dramatique qui contrastent avec un cadre d'une beauté extraordinaire. De plus, les retours en famille en ex-Indochine n'apaisent pas seulement les vétérans, mais également leur famille. Ils rapprochent la femme, les enfants qui y participent de leur mari ou père. Ils arrivent à être eux-même, sinon subjugués du moins très intéressés par ce pays. Ils comprennent ainsi le plaisir ou la nécessité du vétéran d'y repenser et les souffrances endurées. Lui est heureux de leur montrer un passé qu'ils ne connaissent pas toujours et qu'il n'a souvent pas su verbaliser. Cela a pu aplanir des désaccords passés entre la rareté de parole des deux côtés et les silences de l'ancien d'Indochine. Jean Slezarski a fait un voyage avec sa fille :

« Revoir les endroits où j'étais, ça m'a ému, par exemple à Nha Trang. Ça reste un beau pays. Par contre les jeunes ne parlaient pas français, que certains vieux. On m'avait dit qu'ils n'avaient rien, qu'il fallait emmener des affaires ; j'arrive à Hanoi, comme en France, on trouvait de tout... Les gens racontent n'importe quoi ! J'y retournerais bien<sup>7007</sup>. »

Partager cette émotion du « retour en Indochine » reste une très belle expérience. Ces voyages ont participé à la construction de leur mémoire, l'a sans doute en partie apaisée malgré l'émotion soulevée par les visites sur les lieux les plus tragiques de leur séjour. Le bon accueil des locaux les a ravis et conforté dans leur estime des populations de ces territoires.

2.1.2 Le bonheur d'être bien accueillis et de se sentir appréciés : une différence avec la France où ils considèrent n'avoir eu ni l'un ni l'autre de ces sentiments

« L'accueil des Vietnamiens a été formidable » (Jacques Saubion).

---

<sup>7005</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>7006</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, chez lui, à Saint-Pierre -Toirac, le 20 avril 2018.

<sup>7007</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

Quelques déceptions ont altéré certains des retours car, comme le craignaient ceux qui ont refusé de revenir en ex-Indochine, les villes ont changé, le pays s'est considérablement urbanisé. La population a triplé de 1950 jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>7008</sup>. Ils arrivent dans un pays communiste autoritaire, qui, au début, laisse peu de liberté. Le drapeau rouge à étoile jaune est partout. Mais outre le bonheur de retrouver un territoire qui a marqué leur vie et qu'ils ont continué à aimer à distance, ils se sont aperçus que la population ne leur avait apparemment pas gardé rancune de la guerre ni du système colonial. Les Français (« Phap » en vietnamien) sont bien accueillis, les anciens combattants sont respectés.

Quels sentiments les anciens d'Indochine ressentent-ils en revenant en ex-Indochine ?

En dehors de la haute région et de la frontière de Chine, du sort des minorités et des régions montagnardes, le Vietnam a changé, mais les vétérans ont néanmoins retrouvé ce qui les avait séduits. Les nombreux troubles qui ont affecté le Cambodge, les trente années de guerres au Vietnam, l'isolement du Laos, ont longtemps maintenu ces pays dans leur visage des années 1950. Mais les villes, Phnom Penh et Vientiane ont tout de même eu à absorber une plus forte population et la circulation s'est densifiée. Cela les déçoit parfois un peu :

« Vientiane, 40 ans après, est passé de 30 000 à 300 000 en 1995, 500 000 en 1998 (800 000 maintenant). Il n'y avait pas de feux rouges en 1995. Ils ont construit un Sofitel en tout point conforme à celui de Paris, un modèle unique. Seules les tenues du personnel sont locales. Il a des banques et à un endroit une paillote restée intacte, encore habitée, des pagodes restées en place, les bonzes qui font la quête. Saïgon, c'est la ville des voitures, des motos, Hanoi encore beaucoup de cyclistes<sup>7009</sup> ! »

Ce qui surprend encore davantage les vétérans est la gentillesse des habitants à leur égard, par extension, à l'égard des Français. « Je parlais de l'étonnante gentillesse des Vietnamiens. [...]. L'accueil des Vietnamiens a été formidable<sup>7010</sup> », reconnaît Jacques Saubion. Dès le début des années 1990, les vétérans n'ont que des compliments à faire envers une population qui ne manifeste rien de négatif à leur égard. Étienne Guibal se souvient : « Nous avions des guides charmants, les gens nous recevaient très gentiment partout<sup>7011</sup>. » Le passif s'est pourtant accumulé dans leurs relations : près d'un siècle de colonisation, neuf ans de guerre entre la RDV et la France qui est chassée par les deux République du Vietnam. Puis plus rien. La France s'est ensuite éloignée de ce qui n'est plus l'Indochine. Mais les Américains ont, dans un premier temps, davantage eu l'image d'ennemis que les Français et l'omniprésence des Soviétiques a ensuite indisposé la population. L'ouverture

---

<sup>7008</sup> La population vietnamienne était en 1950, de 28 millions d'habitants. En 1990, elle atteignait 67 millions, et 87 millions en 2010. Elle atteindra vraisemblablement 100 millions en 2024. Source : Département des Statistiques démographiques du Vietnam, 2019.

<sup>7009</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>7010</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion reçu le 16 mai 2017.

<sup>7011</sup> Extrait du questionnaire d'Etienne Guibal, reçu le 30 juin 2017.

du Vietnam au tourisme a d'autant plus favorisé les Français d'autant que la diaspora vietnamienne en France est désireuse de s'impliquer dans son pays d'origine.

La particularité de la population au retour des vétérans français est également qu'elle est plus jeune et tournée vers l'avenir. La colonisation est lointaine et, malgré la propagande officielle, les victoires de la guerre d'indépendance n'ont plus autant d'importance. Il n'y a plus d'ennemi. La résilience a joué pour toutes les guerres et pour le système d'oppression occidental, le passé restant un souvenir lointain. Le tourisme a pris une place essentielle dans l'économie comme dans la vie de la population. La gentillesse et la simplicité naturelles ne peuvent donc que s'exprimer et les vétérans l'ont agréablement ressenti. Roger Ouiste détaille longuement cette qualité de ses hôtes, leur capacité de résilience :

« Vraiment, je suis admiratif de ce peuple. Trente-cinq ans de guerres et ils sont formidables ! Ils s'en foutent, la guerre n'existe pas ! On est resté pendant deux mois, avec un ami eurasien hors des circuits touristiques. La seule fois, à Tourane dans les montagnes de marbre où je m'étais bagarré il y a longtemps, où il y a eu une référence à la guerre, c'est au "trou d'enfer" qui existe depuis très longtemps, et une jeune femme a fait allusion aux Américains. Une seule fois ! Je ne cachais pas que j'étais déjà venu, ils avaient compris pourquoi mais il n'y a eu aucune animosité. On était des invités ! [...]. Nous, nous arrivions, les premiers blancs depuis le départ des Russes...On a été formidablement reçus<sup>7012</sup> ! »

Même lorsqu'ils fêtent l'indépendance ou une victoire, quelques dizaines d'années plus tard, les Vietnamiens ne manifestent pas de rancœur ni d'arrogance. Marcel Baarsch est à Cao Bang en 2000, mais rien ne vient troubler la fête : « On y était (à Cao Bang, NDA) au moment où les Vietnamiens fêtaient la libération de Cao Bang cinquante ans auparavant. Il y avait des drapeaux, des réjouissances<sup>7013</sup>. ».

Les voyages marquent une réconciliation avec la population, mais surtout avec les anciens adversaires de l'APV. Les vétérans d'Indochine les rencontrent sur la RC 4, à Dien Bien Phu ou à Hanoi et, en général, les retrouvailles se passent très bien. Leurs souffrances les rapprochent, atténuent ou effacent la rancœur de la défaite et les excès d'une propagande communiste souvent mal vécue. Certains anciens découvrent que les Bo dois n'ont plus l'hostilité de leurs souvenirs :

« Quelle différence avec les Bo Dois des temps de guerre, leur cruauté dans les camps de prisonniers. Il est vrai qu'ils étaient étroitement encadrés par des commissaires politiques. C'était un état policier et idéologue en guerre. Maintenant, c'est toujours le même régime, mais comme en Chine, du moment où on n'attaque pas le régime, on peut faire n'importe quoi et s'enrichir<sup>7014</sup>. »

Dès 1991, lors de leur retour au Vietnam pour les besoins du film *Dien Bien Phu*, Pierre Schoendoerffer et Jacques Allaire, son conseiller militaire sur ce film, retrouvent des officiels accueillants, des soldats de l'APV qui jouent le rôle des parachutistes vietnamiens du CEFEO ou celui de leurs ascendants vainqueurs en 1954. L'ancien chef de la section lourde du 6<sup>ème</sup> BPC rencontre un ancien officier de l'APV. La rencontre, d'improbable, se mue en face-à-face amical trente-sept ans plus tard :

---

<sup>7012</sup> Entretien de l'auteur avec Roger Ouiste, chez lui, à Villeneuve-lès-Avignon, le 27 juin 2017.

<sup>7013</sup> Entretien de l'auteur avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>7014</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

« On se sert la main, on se regarde dans les yeux. Après tout, la guerre était terminée, la paix signée. On n'allait pas recommencer tous les deux. Sans se le dire, on décide de tirer un trait, véritablement, sur le passé et de se rencontrer, se parler sans arrière-pensée. [...]. On a passé une soirée extraordinaire, deux anciens, deux soldats, comme si on avait servi dans le même bataillon, sans aucune critique méchante sur l'ennemi qui était en face de soi. On avait le même respect pour l'adversaire qui risquait sa vie au même titre que nous, chacun de notre côté. [...]. On s'est quitté les meilleurs amis du monde<sup>7015</sup>. »

Jacques Saubion rencontre à Hué, dans la citadelle, « un grand et mince Vietnamien de 80 ans, tout de blanc vêtu, qui pendant la guerre, était l'imprimeur des piastres Vietminh *Ho Chi Minh* qui avaient cours dans les territoires insoumis » avec qui il noue une solide amitié, tout autant improbable. « Il nous amenait chez lui pour une frugale collation de fruits. Alors que je le félicitais de son acuité intellectuelle, il me répondit par l'axiome d'un de nos philosophes, “mieux vaut mourir que de traîner une vieillesse inutile” (Voltaire). Nous avons correspondu longtemps, jusqu'à une attaque cérébrale »<sup>7016</sup>.

Les témoignages se sont accumulés, impossible de tous les citer. Henri Darré noue des amitiés qui le suivront jusqu'à son décès : « J'ai découvert un Cambodgien (guide touristique) ainsi que deux Vietnamiens dont l'un était professeur de Français dans un lycée d'Hanoi et l'autre installé près de la frontière Cambodgienne, en tant qu'imprimeur. Ces trois personnes sont devenues mes amis. En 2009, j'ai été accueilli dans leurs familles. Je corresponds pratiquement avec eux chaque semaine via internet (Face Time)<sup>7017</sup>. »

Les anciens d'Indochine n'ont pas attendu de revenir en touristes pour aider la population ; même à distance. Les associations d'anciens combattants, celles à but humanitaire et les vétérans en individuel ont souvent unis leurs efforts pour créer ou financer des écoles, l'éducation d'enfants, faciliter les adoptions. Le but est d'aider à construire et reconstruire de nouveaux équipements et lieux de culture, d'éducation, de garder un lien indestructible et pacifique, cette fois. Joseph Koeberlé partage son voyage entre retour mémoriel et aide humanitaire avec son épouse : « Nous avons parrainé pendant des années des petits Vietnamiens : notre contribution financière leur permettait d'aller à l'école et d'apprendre un métier<sup>7018</sup>. » Lors du voyage organisé par l'ANAPI avec Tran To Nga, les anciens qui sont venus sont, selon elle, « si touchés par ce voyage qu'ils récoltent des fonds » pour construire des écoles, des ponts et financer des équipements scolaires<sup>7019</sup>. Michel Bassot participe volontiers à ce travail humanitaire et se sent une responsabilité, celle de réparer un peu les excès de ce conflit indochinois auquel il a pris part :

« Je suis retourné pour les dix ans de notre village de l'amitié à Van Canh. Le contact que j'ai gardé avec “l'Indochine”, le Viet Nam c'est avec L'Association du “Village de l'Amitié” à Van Canh, association qui réunit des vétérans américains, anglais, français, Japonais, antifascistes allemands. Ensemble nous avons construit au sein du village de Van Canh, un village dans lequel nous soignons des adultes et surtout des enfants victimes de l'“agent Orange” déversé pendant la guerre américano-Vietnamienne. J'ai ainsi l'impression de payer un peu ce que mon séjour a pu être néfaste<sup>7020</sup>. »

---

<sup>7015</sup> Entretien de l'auteur avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours le 10 octobre 2019.

<sup>7016</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>7017</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>7018</sup> Extrait du questionnaire de Joseph Koeberlé, reçu le 21 avril 2017.

<sup>7019</sup> Tran To Nga, *Ma terre empoisonnée*, *op. cit.*, p. 277.

<sup>7020</sup> Extrait du questionnaire de Michel Bassot, reçu le 11 octobre 2018.

Mais tout n'est pas rectiligne dans ces retours. Les remarques des anciens d'Indochine sont parfois amères, essentiellement sur le plan politique, avec plus ou moins de nuances. De retour dans ce territoire qu'ils ont continué à aimer, ils ont gardé une rancœur contre le régime communiste de l'époque, surtout les anciens prisonniers de la RDV, mais pas seulement eux. Maurice Mandavit a ressenti à son retour, un « accueil généreux et amical par la population mais sous surveillance permanente des commissaires communistes. Nous avons perçu un appauvrissement et une tristesse dans le Nord qui nous a fait mal au cœur »<sup>7021</sup>. Une présence plutôt lourde au début des années 1990, marquée pour les touristes par un passage presque obligé au mausolée d'Ho Chi Minh. André Boissinot, pour revoir son ancien poste de Dak Doa, a louvoyé avec les autorités vietnamiennes à son premier séjour, en 1997. « Classée zone stratégique », la région est interdite. Il réussit à le retrouver, découvrant pour l'occasion, l'intense propagande du vainqueur qui affiche que « 1900 soldats français » ont été tués pendant l'assaut en février 1954, alors qu'ils n'étaient que 71<sup>7022</sup>. A son second voyage, la « police de l'immigration » de Pleiku l'interroge. « L'incident de parcours » se termine par une amende.

Petit à petit, les tensions de nature politique se relâchent, au début des années 2000. Les vétérans voient des différences dans le pays (« Les Français sont très bien accueillis au Vietnam. Le Vietnamien du Nord est plus marqué par l'esprit communiste que celui du sud qui avait eu la marque occidentale avec les Américains »<sup>7023</sup>) et dans le régime, plus courtois avec les touristes. Toutefois, la place du français et le tourisme se modifient : « L'accueil des Vietnamiens a été formidable. Hélas, la guerre américaine était passée par là avec ses destructions, l'emploi de l'anglais, même le pousse-pousse “one dollar”. Ne parlaient le français que les vieux qui avaient été dans nos écoles, dont nos anciens ennemis<sup>7024</sup> ».

Jacques Allaire ne garde aucune tendresse pour le régime communiste. Mais il note toutefois, régulièrement, que les officiers et les soldats de l'APV n'étaient pas tous des communistes, y compris leurs chefs ; du moins jusqu'à la fin de la guerre. Idem pour ceux qui ont dialogué avec le colonel Dang Van Viet. C'était aussi le cas de son interlocuteur de Dien Bien Phu :

« Comme son père, il était catholique, ce qui peut paraître paradoxal pour un ancien responsable vietminh. Il avait rejoint les nationalistes dès le début, mais s'était vite rendu compte que s'ils ne faisaient pas alliance avec les communistes, qui avaient la population en main et étaient soutenus par la Chine, il ne pourrait jamais être du côté des vainqueurs. C'est donc uniquement pour obtenir l'indépendance de son pays qu'il a fait le choix de rejoindre le Vietminh<sup>7025</sup>. »

Ces contacts répétés avec le Vietnam, l'apaisement des mémoires d'Indochine, lui donnent l'occasion d'une comparaison avec l'Algérie qui penche toujours défavorablement pour cette

---

<sup>7021</sup> Extrait du questionnaire de Maurice Mandavit, reçu le 3 novembre 2017.

<sup>7022</sup> André Boissinot, *Armé pour la vie*, *op. cit.*, pp. 214-215.

<sup>7023</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Piron, reçu le 26 septembre 2018.

<sup>7024</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>7025</sup> Guillaume Roy, Entretien avec Jacques Allaire, « Une expérience indochinoise », *Inflexions*, n° 34, 2017 ; pp. 95-99.

dernière : « Aujourd’hui, il vaut mieux avoir comme allié le Vietnam que l’Algérie. Je ne serais pas retourné en Algérie, même si un Premier ministre me l’avait proposé. Là-bas, nos tombes ont été profanées. En Indochine, pas une tombe de soldat français n’a été souillée<sup>7026</sup>. »

Autre attitude, celle d’anciens qui ont parfois (eu) tendance à idéaliser la colonisation de l’Indochine et à considérer, devant l’excellent accueil des Vietnamiens, qu’ils regrettent cette époque. Or ce n’est pas un souvenir vécu pour les jeunes Vietnamiens qui sont trop jeunes pour l’avoir connue. Les minorités montagnardes qui ont souffert du départ des Français ont pu éprouver ce sentiment. Pour les plus anciens qu’ils ont rencontré sur leur parcours, même au début des années 1990, ce n’est pas parce que le régime communiste de la RDV puis de la République socialiste du Vietnam est restée autoritaire qu’ils regrettent un système colonial inégalitaire par nature. La réponse d’un « vieux Vietnamien » à la remarque d’un ancien de Dien Bien Phu de retour en 1991, dans un village de Haute-Région, lors du reportage de Christian Brincourt, est éclairante. A sa question « vous étiez bien avec nous ! », le vieil homme souriant lui avait répondu en français : « vous étiez les maîtres, nous étions les serviteurs<sup>7027</sup>. » Une épitaphe du système colonial qui n’empêche pas de bien accueillir des visiteurs français.

Tous les anciens combattants ne sont pas sur la même longueur d’onde. Un peu moins de la moitié des vétérans contactés ont refusé d’y retourner ou n’en n’ont pas eu l’opportunité. Ce retour en ex-Indochine est un fait mal connu et ignoré de beaucoup trop d’études historiques sur ce conflit, comme le parcours des anciens d’Indochine après 1954.

### 2.1.3 un retour refusé ou impossible : les raisons et les conséquences

« Je préfère rester sur l’idée de l’Indochine que j’ai connue ! » (Jean-Pierre Chieulet)

Une partie des anciens d’Indochine ont choisi de ne pas revenir sur les lieux du conflit, pour diverses raisons très personnelles. L’émotion de ceux qui ont choisi de retourner sur les lieux de leur jeunesse combattante leur a permis d’alléger leur mémoire et de faire – partiellement – la paix avec eux-mêmes ; parfois avec leurs anciens adversaires. D’autres ont évité de retourner en ex-Indochine pour ne pas risquer d’être déçus par tous les changements d’un pays qui se modernise, s’urbanise et pour garder les images d’un temps ancien où les paysages, les populations avaient un côté plus rustique. La distance, plus de 10 000 kilomètres de Roissy à l’aéroport d’Hanoi, la fatigue des transports et le coût du voyage sont également des obstacles dissuasifs.

Comment expriment-ils ce choix ?

---

<sup>7026</sup> Tugdual Denis, « Jacques Allaire : ancien combattant, j’ai accompagné Edouard Philippe à Dien Bien Phu », *Valeurs Actuelles.com*, 6 novembre 2018. En ligne : <https://www.valeursactuelles.com/clubvaleurs/politique/ancien-combattant-jai-accompagne-edouard-philippe-a-dien-bien-phu> (Consulté la dernière fois le 8 août 2021). En fait, des tombes et des cimetières ont bien été détruits pour gagner de la place dans l’urbanisation, à Ho Chi Minh-ville comme en Algérie, les vraies profanations restant rares.

<sup>7027</sup> Christian Brincourt, *Retour à Dien Bien Phu*, *op. cit.*

Les raisons du refus de retourner en ex-Indochine sont nombreuses et logiques entre les causes matérielles et humaines, les motivations politiques et la crainte d'être déçu par les changements imposés par la modernisation du pays qui viendraient affronter des souvenirs plus ou moins embellis et décevraient les vétérans. Dans les réponses au questionnaire<sup>7028</sup> de ceux qui ne sont pas retournés sur les lieux de leur séjour, il faut d'abord évoquer ceux qui n'en ont tout simplement pas eu envie ; parce qu'ils sont passés à autre chose et qu'ils considèrent que les souvenirs de cette période, même marquants, ne nécessitent pas forcément de faire 10 000 kilomètres pour rester présents dans leur esprit. Pierre Dissard n'en a « jamais eu envie »<sup>7029</sup> écrit-il de manière lapidaire. Louis-Jean Duclos a, lui aussi, tourné la page et n'a pas eu envie de retourner sur des lieux qu'il a encore en mémoire ni de se plier aux exigences d'un tourisme aussi lointain : « Peu de goût pour les visites guidées. Pas le courage d'une virée individuelle<sup>7030</sup>. »

Plusieurs vétérans m'ont donné des raisons politiques, un vrai refus motivé par la nature du régime qui est, selon eux, totalitaire en 1954, l'est resté en 1975, lors de la réunification forcée des deux pays et l'est encore aujourd'hui. Les combattants d'Indochine ont, consciemment ou non, lutté et perdu la guerre contre le communisme vietnamien<sup>7031</sup> et en sont restés meurtris. La fuite des Boat people les a confortés dans leur opposition, prouvant, *a posteriori*, la justesse de leur combat. Retourner au Vietnam serait, pour eux, en quelque sorte, cautionner ce régime et l'enrichir. Paul Gardon entre tout à fait dans ce schéma de pensée, séparant comme nombre d'autres vétérans, l'Indochine et l'Algérie des autres anciennes colonies, moins critiquables aujourd'hui, que ce soit politiquement ou dans leur relation avec la France :

« Je ne suis jamais retourné au Vietnam. J'y serais bien retourné mais tant que ce sont des communistes qui commandent, je ne veux pas leur ramener mes sous ! C'est ce que je dis toujours, je ne vais pas non plus ramener mes sous en Algérie. Par contre, j'irais au Maroc avec plaisir, d'ailleurs on y est retourné ; même chose en Tunisie, plusieurs fois. C'est un peuple méritant et c'est fabuleux ce qu'ils ont fait pour le tourisme. Il faut aller chez eux, les aider<sup>7032</sup>. »

Alexis Arette est également dans l'argumentation politique : « Malgré le désir de mon épouse, je n'ai point voulu revoir l'Indochine, sous la férule Communiste. Je pense trop à ce que sont sans doute devenus mes soldats sous ce régime, et je ne puis apporter un sou à leurs bourreaux. Mais je suis à peu près certain qu'un peuple aussi courageux, aussi endurant, mais aussi vif et intelligent que le peuple Vietnamien recouvrera un jour sa liberté<sup>7033</sup>. » Pour les anciens prisonniers, il est également très difficile de revenir dans un pays où ils ont connu l'enfer des camps. Si certains ont pu néanmoins revenir, Martial Chevalier, Henri Knoppik, Jean Lomer, Achille Muller, n'y sont, à ma connaissance, pas retournés.

---

<sup>7028</sup> Question n° 120 : Êtes-vous retourné en ex-Indochine ? si oui, dans quelles circonstances ? Avez-vous eu envie de le faire mais vous n'y êtes pas retournés ?

<sup>7029</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Dissard, reçu le 1er juin 2018.

<sup>7030</sup> Extrait du questionnaire de Louis-Jean Duclos, reçu le 18 octobre 2017.

<sup>7031</sup> C'est, du moins, mon interprétation personnelle. Plusieurs vétérans considèrent que le pouvoir politique a capitulé et qu'eux n'ont pas perdu cette guerre.

<sup>7032</sup> Extrait du questionnaire de Paul Gardon, reçu le 19 avril 2017.

<sup>7033</sup> Extrait du questionnaire d'Alexis Arette, reçu le 4 août 2017.



L'autre argument, sans doute plus important encore, est la crainte d'être déçus par l'évolution du pays, que ce soient les paysages, l'urbanisation, voire la population. Raymond Zeganadin avoue avoir eu « peu d'enthousiasme car la vie a changé »<sup>7034</sup>. Même chose pour Louis Simoni et Serge Têtu. Les vétérans ont gardé en mémoire les paysages extraordinaires, d'une nature luxuriante et d'une population souriante, répartie en quelques villes et une multitude petits villages. Cette sélection mémorielle a sans doute embelli ces images qui font oublier la méfiance envers cette population en opération voire en base arrière, et la pauvreté de la population rurale. De plus, les témoignages des camarades de retour du Vietnam ne sont pas toujours encourageants, pour ceux qui ont voulu revoir les lieux de leur passé et ne les ont pas retrouvés *en l'état* : « Des camarades y sont allés il y a quelques années, mais n'ont rien reconnu des lieux où nous étions. Les nouvelles constructions et la modernisation les ont désorientés et déçus. Impressions confirmées par mon petit-fils qui a voulu voir les lieux où j'ai vécu mais n'a rien reconnu »<sup>7035</sup>. »

François-Xavier Heym ne veut pas voir un autre Vietnam que celui qu'il a connu jusqu'en 1975 et, comme Alexis Arette, résiste aux sollicitations de sa famille qui voudrait y aller avec lui : « C'est ma quatrième fille, Xuân-mai, qui m'interroge souvent et voudrait voir les lieux où j'ai combattu, mais les paysages ont tellement changé que ce serait inutile »<sup>7036</sup>. »

Jean-Pierre Chieulet résume finalement les positions de ses camarades et la sienne dans sa phrase, citée plus haut et ne pas risquer de gâcher ses souvenirs : « J'avais et j'ai encore de la nostalgie mais je n'ai jamais voulu y retourner. Je préfère rester sur l'idée de l'Indochine que j'ai connue ! Si je dois encore aller en Extrême-Orient, j'irai plus facilement au Japon. C'est aussi simple. Si on revient déçu, on gâche tous les souvenirs de la période qu'on a vécue »<sup>7037</sup>. »

Alfred Lebreton ajoute à cette crainte de voir son souvenir se confronter au changement trop brutal de la modernité du Vietnam, son état de santé qui reste bien fragile et, comme Jean-Pierre Chieulet, quitte à voir un pays d'Asie orientale, préfère prendre une autre destination :

« Dans l'ensemble, je garde un bon souvenir de mon séjour en Indo. Cependant bien que l'envie ne m'ait pas manqué, je n'ai pas souhaité retourner là-bas avec des groupes d'anciens, craignant la cuisine vietnamienne. Car j'ai beaucoup souffert suite aux crises d'amibiase et je ne souhaitais pas réveiller la bête endormie. Je craignais aussi d'être déçu car je ne souhaitais voir que les lieux où j'avais vécu (et non pas faire du tourisme). Mais je suis allé en Thaïlande avec mon épouse pour qu'elle connaisse un peu les paysages »<sup>7038</sup>.

A l'image de Geneviève Laperle-Maudry, ils pensent souvent à ce pays qu'ils aiment encore jusque dans leurs souvenirs, mais comme elle le dit elle-même : « J'y retournerais bien, mais je ne retrouverai jamais ce qu'on a connu »<sup>7039</sup>. »

---

<sup>7034</sup> Extrait du questionnaire de Raymond Zeganadin, reçu le 30 août 2019.

<sup>7035</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>7036</sup> Extrait du questionnaire de François-Xavier Heym, reçu le 10 mars 2017.

<sup>7037</sup> Entretien avec Jean-Pierre Chieulet, chez lui, au Cres, le 29 juin 2017.

<sup>7038</sup> Extrait d'un courriel d'Alfred Lebreton, reçu le 31 août 2020.

<sup>7039</sup> Entretien avec Geneviève Laperle-Maudry à Annecy dans les locaux de « France Mutualiste » le 9 mai 2017.

Pour une autre partie des vétérans, s'ils ne sont pas revenus sur les lieux de leur séjour indochinois, ce n'est pas faute d'envie. Ils n'ont pas pu ou ne le peuvent plus. Difficile à réaliser en temps d'activité, avec la vie de famille et pour un voyage coûteux, quasi impossible avant 1991, le temps passe et les vétérans ne parviennent pas toujours à bénéficier d'une invitation, d'une organisation rodée ou n'ont tout simplement pas le budget pour partir en avion à 10 000 kilomètres. Pierre Bardin pointe « le manque d'argent », Guy Delplace n'a pas eu « l'opportunité d'y retourner. C'est dommage ! ». Les contraintes de la vie puis de la retraite en ont empêché Bernard Gaudin et André Fabiano, lequel aurait aimé « y aller pour revoir le pays en paix dans sa beauté<sup>7040</sup>. »

L'autre écueil est la forme physique dû à l'âge. « J'en avais le désir et maintenant, je ne peux plus, L'âge est là<sup>7041</sup> » écrit Jacques Penot. « J'aurais aimé y retourner » a, de même, écrit Bernard Prin, « mais mon âge et ma santé m'en ont empêché. Je n'en n'ai plus la possibilité<sup>7042</sup>. » Robert Drouilles en est désolé :

« Malgré mon envie je n'y suis jamais retourné pour des raisons de capacités physiques. Mes enfants et ma petite fille y sont allés Mais cela sans aucun lien avec mon séjour là-bas. Avant qu'ils ne partent, j'avais confié à ma belle-fille une photo de moi à l'entrée du fort du Col des Nuages. Ayant eu l'occasion d'y passer, elle m'a rapporté une photo d'elle prise au même endroit. Ce geste m'a ému<sup>7043</sup> ».

L'âge n'est pas la seule raison, sauf au moment où le vétéran prononce cette phrase. La vie l'est également. Jacques Peyrat a eu une vie bien remplie par le métier d'avocat puis par l'activité politique, logiquement chronophage (« J'ai eu envie de le faire<sup>7044</sup>. »). L'occasion ne s'est pas présentée. Pour ceux qui sont parvenus à y retourner, un dernier voyage eût été très apprécié, pour un dernier hommage à leurs souvenirs ou pour y retourner en famille. Ils semblent ne jamais être complètement rassasié de leur séjour touristique-mémoriel en Extrême-Orient. Pour Pierre Latanne, le rêve « aurait été de refaire un voyage avec mes enfants. Mais la vie est trop compliquée pour avoir tout le monde disponible au même moment. Aujourd'hui c'est trop tard. Je n'en suis plus capable physiquement<sup>7045</sup> ». Robert Schuermans a vu ses limites physiques lors de son dernier voyage en 2010 :

« Je suis allé voir les ruines d'Angkor ; j'avais très envie de les voir, mais ça a été dur. Je suis rentré complètement sur les rotules. Là, pas de fauteuil, rien [...].Même avec mon fils, je n'aurais plus la mobilité nécessaire ; et puis pour lui, ce n'est pas marrant, il faut se mettre à sa place. [...]. Maintenant, les voyages, c'est fini ; il faut que je me fasse une raison quand même ! Mais j'en ai bien profité<sup>7046</sup>. »

Retourner en ex-Indochine a donc permis aux anciens combattants de retrouver un pays en paix, une population dont ils n'ont plus à se méfier, qui les a bien accueillis, et des paysages restés superbes comme dans leur mémoire, qu'ils n'ont plus à regarder comme des lieux potentiels

---

<sup>7040</sup> Extrait du questionnaire d'André Fabiano, reçu le 23 janvier 2018.

<sup>7041</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Penot, reçu le 29 août 2018.

<sup>7042</sup> Extrait du questionnaire de Bernard Prin, reçu le 30 juillet 2018.

<sup>7043</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Drouilles chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

<sup>7044</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Peyrat, reçu le 12 décembre 2018

<sup>7045</sup> Extrait d'un courriel de Pierre Latanne, reçu le 19 novembre 2018.

<sup>7046</sup> Entretien de l'auteur avec Robert Schuermans, *op. cit.*

d'affrontement. Ils ont pu véritablement connaître ce pays en le visitant, en découvrant davantage de régions. Tout cela les a apaisés.

## 2.2 De nombreux lieux de mémoires en ex-Indochine inspirent le tourisme de mémoire combattante

« En mars 1992 quand j'étais revenu à Dien Bien Phu j'avais connu une grande émotion en contemplant Dien Bien Phu depuis le sommet [du Pou Ya Tao, NDA] et par la suite en errant sur ses flancs. » (Pierre Latanne)

Existe-t-il réellement un tourisme de mémoire combattante, en dehors des canaux du tourisme classique ?<sup>7047</sup> Nous avons vu qu'il apparaît au tout début des années 1990 lorsque le Vietnam s'ouvre avec la période du Doi Moi. Il est improvisé par les anciens d'Indochine et des passionnés qui arrivent parmi les premiers dans un Vietnam très pauvre, délaissant au départ un Cambodge en partie détruit par les Khmers rouges et le Laos très reculé à tout point de vue. C'est le début d'un tourisme de masse qui va profondément modifier les paysages urbain et littoral du Vietnam. Autant qu'un tourisme au sens propre, qui n'est pas négligeable puisque les vétérans veulent cette fois en profiter, ce *créneau* de tourisme de mémoire combattante apparaît comme une nouvelle source de revenus intéressante puisqu'elle est partagée par les vétérans américains et sud-coréens. Comment ces lieux connus dans la guerre deviennent-ils de lieux de mémoires combattantes ?

### 2.2.1 Un tourisme de mémoire combattante alimenté et inspiré par les souvenirs des anciens d'Indochine

« Je revois ça comme si c'était hier ! Ça reste gravé ! » (André Laperle).

Ivan Cadeau termine son *Histoire de la guerre d'Indochine* sur ces retours qui mettent en lumière et construisent des lieux de mémoires, comme l'aboutissement d'une période troublée qui a commencé en 1940 et se clôt dans les visites de lieux désormais pacifiques soixante ans plus tard. De fait, pour beaucoup de combattants, la guerre se finit réellement par ce tourisme de mémoire combattante qui participe à l'apaisement des mauvais souvenirs et permet de se reconnecter à une période de leur vie, à un territoire et à une population qu'ils n'ont jamais vraiment quittés en pensée : « Nombre d'anciens du corps expéditionnaire ont fait le déplacement depuis le début des années 1990. Ces vétérans reviennent dans les pays d'Indochine désormais en paix. Ils rencontrent parfois à cette occasion leurs adversaires d'hier <sup>7048</sup> ».

Quels sont les lieux précis de tourisme de mémoire en Ex-Indochine ?

---

<sup>7047</sup> Question n°131 : Y a-t-il des "lieux de mémoires" que vous affectionnez particulièrement ou dont vous gardez un (bon ou mauvais) souvenir ?

- en France (mémoriaux, monuments...) ?

- en ex-Indochine (quartier de ville, rue, habitation, temple, site de bataille, de camp...) ?

<sup>7048</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine*, op. cit., p. 528.

Pour les vétérans, un tourisme de mémoire combattante ne peut être un vrai tourisme de détente, car l'émotion de visiter de tels lieux peut peser lourd sur les esprits, en particulier à Dien Bien Phu et sur la RC 4 dont les lieux sont les plus marquants dans la mémoire collective. Le retour en ex-Indochine est une étape ou la fin d'une boucle mémorielle qui voit les anciens de la bataille revenir en des lieux traumatiques dans leurs souvenirs à la fois pour la dureté des combats et pour ce qui a suivi, la captivité. Dien Bien Phu représente le lieu de mémoire majeur en ex-Indochine pour tout type de touristes vétérans du conflit qui reviennent au Vietnam, mais en particulier pour ceux qui l'ont vécue. Le lieu d'une défaite majeure comme Waterloo et Sedan qui revient de manière parfois obsessionnelle comme le crépuscule de l'empire colonial et de la puissance de la France. Cette étape de leur voyage est forcément, pour eux et leur mémoire individuelle, la plus importante. Pour ceux des vétérans qui n'ont pas participé à Dien Bien Phu, il s'agit d'un moment important, une influence de la mémoire collective qui a érigé, et même exalté cette bataille en « Verdun de l'Asie », un exemple de courage, d'abnégation devenu un véritable mythe. Marcel Baarsch, Robert Boutin et bien d'autres viennent pour rendre hommage à leurs camarades qui y ont combattu et comprendre pourquoi ces lieux, des collines aux noms de femmes que la littérature combattante a rendues célèbres, ont pris une telle importance dans leurs mémoires.

« Evidemment Dien Bien Phu », écrit Pierre Latanne, qui y a passé presque une semaine en mars 1992<sup>7049</sup>, retrouvant, quels que soient les changements de paysage, « certains sites dans les yeux tels qu'ils étaient en 1953 et 1954 »<sup>7050</sup>. Il s'est longuement épanché sur ses souvenirs de retours au Vietnam et ses séjours, ce qui montre son attachement à la fois au pays et à sa mémoire combattante, assez tragique en 1953-1954. En 1991-1992, et pendant plusieurs années, le champ de bataille n'est pas préservé par l'activité agricole. Le tourisme, quant à lui, s'effectue dans des conditions de logement et de transport très sommaires :

« Dien Bien Phu était déjà devenu une vraie bourgade avec un aéroport (lignes régulières avec Hanoi, la Chine et même la Russie m'a-t-on dit), une poste, une mairie, un marché, quelques militaires, un musée militaire, des commerces et deux hôtels. [...]. En 1992, l'hôtel où j'étais était folklorique. J'ai passé la nuit sous une moustiquaire avec un énorme crapaud qui campait sous mon lit et que je n'ai pu chasser qu'au petit matin. La nuit dans ce qui était baptisé « toilettes » (un baril d'eau froide où l'on puisait l'eau nécessaire à la toilette avec une louche artisanale. J'y ai tué une dizaine de cafards rouges qui couraient sur les murs avec ma savate. Il y avait une centaine d'empreintes de cadavres de cafards écrasés sur les murs blancs à l'origine<sup>7051</sup>. »

Ce genre de description n'est pas limitée à Pierre Latanne. A cette époque, revenir à Dien Bien Phu est déjà une petite aventure. La rapide évolution démographique du Vietnam, l'essor du tourisme et l'intérêt de la RDV, devenue République socialiste du Vietnam, de valoriser Dien Bien Phu comme la mémoire héroïque de ses soldats et de son peuple victorieux ont contribué à développer le site. L'aménagement touristique réalisé par le régime est progressif mais la vallée

---

<sup>7049</sup> Ce qui donne en fait, à l'époque : « Un jour et demi pour y aller, autant pour revenir et trois jours sur place ».

<sup>7050</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 21 décembre 2018.

<sup>7051</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *op. cit.*

se peuple rapidement. La population comptait, en 2019, 150 000 habitants dans la vallée dont 60 000 à Dien Bien Phu même et 600 000 habitants pour la province entière<sup>7052</sup>. Après le musée d'histoire militaire de Hanoi inauguré en 1959, qui fait une large place Dien Bien Phu, les autorités vietnamiennes ont bâti un musée sommaire pour les trente ans de la bataille, en 1984. Il est agrandi et amélioré trente ans plus tard, en 2014, gardant une ligne héroïsante qui continue d'agacer les anciens combattants français. Pierre Journoud rappelle que les autorités ont classé tous les vestiges de la bataille comme patrimoine national en 1962 ; que les seuls visiteurs jusqu'en 1991 sont d'abord limités « aux personnalités, aux militaires, aux anciens combattants et aux habitants de la région » puis aux groupes scolaires<sup>7053</sup> pour montrer que cette victoire a construit le pays et son identité. Les chars français abandonnés, les canons de 105 et 155 restants sont mis en valeur, le PC du GONO du colonel de Castries est reconstruit.

A partir des années 1990, les visiteurs étrangers croissent jusqu'à atteindre 400 000 visiteurs en 2018<sup>7054</sup>, ce qui amène à la construction d'une infrastructure touristique croissante. Tout cela ne correspond plus au souvenir d'un petit village en pays Thaï, rapidement détruit pour organiser le camp retranché. Les anciens d'Indochine sont décontenancés par cette évolution qui, malgré les efforts, modifie « leur » champ de bataille par un mitage urbain dans un pays à forte croissance démographique. Quels lieux vont-ils rejoindre en particulier ? Le défi est de reconnaître le paysage ; mais s'il a changé, l'émotion, elle demeure :

« J'ai passé mes journées à me promener sur les terrains à l'entour. J'ai traversé la Nam Youn sur le pont Bailey toujours là mais amélioré. Tous les emplacements des points d'appuis installés dans la petite plaine de DBP (la « cuvette ») avaient disparu et étaient en partie fertilisés. Par contre, les collines aux noms célèbres étaient toujours là et j'ai sillonné Dominique, Eliane 1, Eliane 2, surtout Eliane 4 où j'ai passé les 17 derniers jours de la bataille et où j'ai été blessé le 7 mai. Je n'ai pas retrouvé les collines jumelles Anne-Marie 1 et Anne-Marie 2 (qu'on appelait les Gina Lollobrigida et pour cause). Trop éloignées et perdues dans la végétation. Je ne suis pas allé sur Béatrice et Gabrielle que je connaissais. Le grand point d'appui Isabelle à 5 kms au sud avait complètement disparu remplacé par des champs de cultures. La végétation avait beaucoup poussé partout et noyait le paysage dans la verdure. Sur Eliane 2 les viets ont hissé la carcasse de l'un de nos chars d'assaut transformée en trophée sur un grand socle en ciment. Et tout proche un cimetière de soldats vietminh de bonne taille. Et puis le monument de Rolf Rodel ; à l'époque très succinct mais qui a été amélioré depuis<sup>7055</sup>. »

Les lieux les plus visités et les plus emblématiques des mémoires combattantes sont devenus des objets (chars, canons mis sous abris) et des lieux de mémoires parce qu'ils sont des points de repère (« La Nam Youn, cette rivière qui traverse Dien Bien Phu en sinuant ; la vue de *Gabrielle*, le point d'appui le plus au nord que l'on appelait "le torpilleur" car cette colline en avait la silhouette<sup>7056</sup>. »), parce qu'ils sont d'une symbolique choisie par le vainqueur (le PC de Castries reconstruit, le pont Bailey

---

<sup>7052</sup> « Population, labour and employment », *Dien Bien Portal*, 25 août 2021. En ligne : [dLaienbien.gov.vn/en-us/Pages/Population.aspx](https://dLaienbien.gov.vn/en-us/Pages/Population.aspx) (Consulté le 25 août 2021 et le 26 juillet 2022).

<sup>7053</sup> Pierre Journoud, *Dien Bien Phu, la fin d'un monde*, *op. cit.*, p. 331.

<sup>7054</sup> Le Courrier du Vietnam, « Dien Bien Phu, une destination prisée par les touristes », 12 mars 2019. En ligne : <https://www.lecourrier.vn/dien-bien-une-destination-prisee-par-les-touristes/601599.html> (Consulté le 25 août 2021).

<sup>7055</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *op. cit.*

<sup>7056</sup> *Ibid.*

devenu « pont de Muong Thanh », le massif monument de *Dominique 2*, les cimetières, le PC du général Giap à Muong Phang) ou par les vaincus (cimetière de Rolf Rodel), lesquels vont visiter leurs lieux de souffrance (Le *Pou Ya Tao* et Eliane 4 pour Latanne, *Eliane 2* et son cratère, *Gabrielle et Béatrice*). La croissance démographique et les cultures de rizière ont détruits les lieux trop bas et proches du centre (collines *Junon, Françoise, Huguette, Eliane 10 à 12*) ou trop excentrés et donc délaissés puis « fertilisés » (*Isabelle*). Les voyages des anciens de l'escadron de char, Ney et Willer, Préaud et Mengelle de 1991 à 1994 leur ont permis de localiser les chars qui subsistent encore<sup>7057</sup>.

Peu de vétérans français sont allés jusqu'à Muong Phang, « à vingt kilomètres de Dien Bien Phu - où le général Giap...avait installé son PC pendant la bataille et où Ho Chi Minh était venu paraître - il<sup>7058</sup>. » Il est vingt-cinq kilomètres de Dien Bien Phu et il faut une demi-journée à consacrer. De plus, le cœur leur a souvent manqué pour rendre hommage au vainqueur qu'une partie d'entre eux rend responsable de la mortalité des prisonniers français dans les camps de la RDV. Pierre Latanne est allé jusqu'au Pou Ya Tao où son 5<sup>ème</sup> BPVN a connu des journées dramatiques lors de l'opération *Pollux* :

« Le Pou Ya Tao, gros massif montagneux à une douzaine de kilomètres de Dien Bien Phu qui a été le théâtre le 13 décembre 1953 d'un véritable carnage. Une centaine de morts au bataillon, autant sinon plus de blessés et beaucoup de pertes également dans une unité de légion. Ce sont les endroits prioritaires que j'aimerais revoir. Déjà en mars 1992 quand j'étais revenu à Dien Bien Phu j'avais connu une grande émotion en contemplant Dien Bien Phu depuis le sommet et par la suite en errant sur ses flancs<sup>7059</sup>. »

La visite est éprouvante et laisse des sentiments ambivalents aux vétérans mais Pierre Latanne se sent à sa place : « Le soir, je ressentais un trop plein de souvenirs, de visages, d'évènements et malgré la fatigue de la journée, je tardais à trouver le sommeil avec la hâte d'arriver au petit matin pour repartir en prospection<sup>7060</sup>. » Si une partie des vétérans n'ont volontairement pas souhaité se rendre à Dien Bien Phu en revenant au Vietnam, ni retourner dans ce pays, certains de leurs enfants, petits-enfants et autres descendants de combattants d'Indochine n'ayant pas participé à cette bataille se sont rendus dans cette vallée, eux-aussi pour leur rendre hommage et comprendre ce qui s'est passé.

Marcel Baarsch, comme Jean Slezarski, ont connu des abandons de poste sur la frontière de Chine si durs qu'ils n'ont jamais quitté leur esprit ; ils ont voulu retourner en ces lieux. Le second est revenu avec sa fille à Hoang Su Phi, d'où il avait pu s'exfiltrer par la Chine jusqu'à Lao Kay. C'est un souvenir dramatique mais le retour apaise les sentiments : « Elle était contente et moi ça m'a fait bien plaisir ! Revoir les endroits où j'étais, ça m'a ému<sup>7061</sup>. » La RC 4 fait partie, plus

---

<sup>7057</sup> André Mengelle, Annexe III Identification des carcasses de chars telles qu'on peut les voir aujourd'hui sur le champ de bataille », *Dien Bien Phu. Des chars et des hommes, op. cit.*, 1996, pp. 389 à 392.

<sup>7058</sup> Pierre Latanne, *op. cit.*

<sup>7059</sup> *Ibid.*

<sup>7060</sup> *Ibid.*

<sup>7061</sup> Entretien de l'auteur avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, le 28 juin 2017.

discrètement que Dien Bien Phu, des lieux de tourisme de mémoire combattante mais le souvenir de l'opération *Léa*, les combats d'ouverture de route et l'évacuation catastrophique d'octobre 1950 lui donnent un grand prestige. Bien des groupes suivent, depuis trente ans, ce chemin que l'on croirait inspiré par le livre de Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*<sup>7062</sup>: passant par la RC3, puis continuant par la RC 4. et s'arrêtant à plusieurs lieux de mémoire, Cao Bang, Na Cham et finissant par l'itinéraire de la colonne Charton vers Co Xa puis That Khé et Langson. Soit les quatrième et cinquième partie du livre de Bonnacarrère<sup>7063</sup>, un des plus lus de toute la littérature combattante par les anciens d'Indochine. Marcel Baarsch, radio du 3<sup>ème</sup> REI à Langson, a vécu les affres de la RC 4 lors d'opérations avec le lieutenant-colonel Le Page et depuis la citadelle jusqu'à l'évacuation faite dans la panique<sup>7064</sup>. Il a échappé au drame de Co Xa, le vivant par procuration en restant à l'écoute – du moins lorsque les mauvaises liaisons le permettaient – de cette opération *Tiznit* qui a tourné au désastre.

Il est retourné à Langson en 2000, avec une quinzaine de vétérans, sur les lieux des batailles du Tonkin, Bac Kan, Cao Bang, Langson, et Dien Bien Phu : « Le Vietnam, je voulais y retourner. On a fait Paris-Hanoi, on est resté quelques jours à Hanoi pour visiter la ville ». Son voyage, réalisé avec d'autres anciens combattants, est typique d'un tour-opérateur improvisé, nourri des souvenirs des voyageurs, de la littérature combattante qui permet de découvrir des lieux qu'elle a largement mis en valeur et de rendre hommage à ceux qui y ont combattu. Seuls Marcel Baarsch et un ex-légionnaire du 1<sup>er</sup> BEP, rescapé de Co Xa et des camps de captivité, ont réellement combattu dans ces lieux : « On était un groupe d'une quinzaine, anciens d'Indochine, mais il n'y avait pas beaucoup d'anciens légionnaires, à part un type du 1<sup>er</sup> BEP [...]. Les autres n'avaient pas fait la RC 4. C'était sympathique, ça s'est vraiment bien passé<sup>7065</sup>. »

Après Hanoi, son groupe part « dans un petit car par la RC 3 jusqu'à Bac Kan », lieu de combats lors de l'opération *Léa* en 1947 et jusque fin 1949 : « La légion y était restée (sur ce tronçon de la RC3, NDA) [...], jusqu'à l'affaire de Phu Tong Hoa. Le poste avait été attaqué par les Viets, on a visité ce poste ». Phu Tong Hoa est un haut-lieu d'une résistance opiniâtre de la 2<sup>ème</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> REI sur la RC3 en juillet 1948, l'un des « Camerone d'Indochine ». C'est le temps où une compagnie pouvait résister à plusieurs centaines de soldats de l'APV encore mal équipés et dont la tactique n'était pas encore au point. Le circuit continue sur Cao Bang à partir duquel les vétérans vont redescendre sur Langson par la RC 4 :

« On a couché une nuit ou deux à Cao Bang. On y était au moment où les Vietnamiens fêtaient la libération de Cao Bang 50 ans auparavant. Il y avait des drapeaux, des réjouissances. On a visité la citadelle qui avait explosé en 1950. Elle n'existait plus, et il y avait un gros trou là où il devait y avoir le souterrain avec les munitions. Au moment du repli, ils avaient ordre de ne pas faire de bruit et le colonel Charton a demandé à son officier d'artillerie de faire péter les munitions qui étaient

---

<sup>7062</sup> Cf. *supra*, pp. 825, 1355.

<sup>7063</sup> Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé*, *op. cit.*, ; pp. 287-03.

<sup>7064</sup> Cf. *supra*, p. 839.

<sup>7065</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

dans la citadelle. Ça avait dû faire du bruit ! Ensuite on est reparti en car jusqu'à l'endroit où la colonne Charton était partie en camions et où il a dû s'arrêter parce qu'il n'y avait plus de route »<sup>7066</sup>.

Comme pour reconstituer l'itinéraire de souffrance de la colonne Charton jusqu'à l'hécatombe finale de Co Xa, du 3 au 7 octobre 1950, le groupe de vétérans prend la piste de Quang Liet et rejoint Co Xa à pied :

« Il (Charton, NDA) avait reçu l'ordre de contourner Dong Khé, que les Viet tenaient, par l'ouest. Donc on a fait tout ça à pied ! Il y avait deux trois femmes qui n'étaient jamais venues en Indochine ; elles ont fait comme tout le monde. Il faut se remettre dans l'ambiance ! A Co Xa, le colonel Dan Van Viet<sup>7067</sup> était là et il avait des porteurs. Ils nous avaient apporté à manger. La différence avec cinquante ans avant, c'est qu'il y avait de l'électricité. Le lendemain, certains ont voulu faire le pèlerinage à « La Source »<sup>7068</sup>, il fallait grimper, je n'y suis pas allé ». L'ex-légionnaire du 1er BEP, un Tchèque [...] se rappelait de l'endroit où il y avait tous les blessés, à « la Source », et c'était le seul du groupe qui pouvait le connaître ».

Ils repartent de Co Xa toujours à pied pour rejoindre la RC 4 vers That Khé : On est reparti dans l'après-midi et on a suivi le ruisseau, même dans l'eau parce qu'il n'y avait plus de chemin jusqu'à remonter sur la RC 4, pratiquement vers le pont Bascou où les camions du 3<sup>ème</sup> REI ont attendu les rescapés et où un car nous attendait. [...] Le voyage a été un peu moins mouvementé que cinquante ans auparavant ! A partir du pont Bascou, le 3<sup>ème</sup> BCCP a morflé !<sup>7069</sup> »

Le groupe reprend enfin la RC 4 pour poursuivre le circuit mémoriel qui passe par That Ké, par le col de Lung Phai. Le groupe Baarsch s'arrête pour regarder « la plaque à l'endroit où le commandant Segrétain avait été tué », puis à Na Cham pour « voir s'il restait un vestige du poste du capitaine Mattéi<sup>7070</sup> », poste évacué en dernier en octobre 1950 après avoir repoussé une attaque de l'APV et attendu des survivants des colonnes de la RC 4. Le parcours se termine par Dong Dang et enfin Langson.

La troisième destination majeure des anciens d'Indochine dans le nord du Vietnam est le delta du Tonkin, la capitale Hanoi comprise. C'est là encore un lieu de très durs combats ; autour du delta avec les batailles de l'ère de Lattre en 1951, les embuscades incessantes dans le delta même et les combats d'Hanoi fin 1946- début 1947. Les vétérans ont, quand ils le pouvaient, conjugué les plaisirs d'un voyage mémoriel avec ceux d'un séjour familial et classiquement touristique, notamment dans la baie d'Halong « maritime » et la baie d'Halong « terrestre ». Ce sont des panoramas uniques qui ne doivent pas faire oublier qu'ils ont été des lieux de combats acharnés. Robert Boutin signale être passé par « Hoa Binh, Ninh Binh, Nam Dinh, Viet Tri, Haiphong<sup>7071</sup> », des lieux de combats, d'opérations et de garnisons. Jacques Bouthier est retourné avec sa famille sur

---

<sup>7066</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>7067</sup> Ancien chef du régiment 174 de l'APV, tombé de Dong Khé en mai et en septembre 1950, reconverti dans l'accompagnement de groupe d'anciens combattants.

<sup>7068</sup> Lieu de combats sanglants au-dessus de Co Xa, devenu un lieu de pèlerinage mémoriel. Cf. *infra*, p. 1815.

<sup>7069</sup> Entretien avec Marcel Baarsch, *op. cit.*

<sup>7070</sup> *Ibid.*

<sup>7071</sup> Extrait du questionnaire de Robert Boutin, reçu le 13 octobre 2018



les lieux d'un de ses séjours près de la baie d'Halong maritime. Pierre Latanne a parcouru le delta lors de ses deux voyages, et y a vu en particulier les restes de la « ligne de Lattre », là « où subsistent nos blockhaus de béton des années 1950<sup>7072</sup>. » Dans cette même région, les anciens d'Indochine attachés à la colonisation française n'oublient pas non plus, en général, de rendre visite à la cathédrale de Phat-Diem, qui témoigne des conversions catholiques au Tonkin à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle :

« La province de Phat Diem la catholique avec ses innombrables églises. La somptueuse cathédrale de Phat Diem en forme de pagode, construite comme les autres temples avec d'énormes piliers de teck et sa magnifique charpente encastrée au millimètre près. Pendant les offices religieux, les non-catholiques, basés à l'arrière, observaient avec curiosité les cérémonies. A l'indépendance, un million de catholiques avaient émigré au Sud Vietnam, évêque en tête, frère du célèbre chef de gouvernement Diem. Mais il restait encore beaucoup de chrétiens au Nord. Les tombeaux de terre au milieu des rizières »<sup>7073</sup>.

Hanoi est l'autre grand objectif des visites, le plus simple, puisque l'infrastructure d'hébergement s'y est considérablement développée. C'est l'un des grands moments pour ceux qui l'ont connu cinquante ou soixante ans plus tôt car si la Métropole s'est étendue, le centre-ville a beaucoup moins changé que la moderne Ho Chi Minh - ville. Elle suscite une mémoire à la fois combattante et coloniale, au sens urbain du terme puisque les monuments, palais et villas qui subsistent donnent l'image de la France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Pour les vétérans, c'est également le lieu de la base arrière, des virées entre copains, des bars et des dancings, pour des souvenirs plus chaleureux. Ils cherchent à revoir leur base arrière, dans des bâtiments coloniaux qu'ils partageaient avec d'autres unités (*Le Protectorat*<sup>7074</sup>, *Le Séminaire*<sup>7075</sup> pour les unités parachutistes). Pierre Latanne a séjourné au *Protectorat*, grand lieu de camaraderie avec ses camarades officiers mais le temps a abîmé le souvenir :

« Je citerais sentimentalement le quartier de notre base arrière, le « Protectorat », un nom dont je ne connais pas l'origine car les bâtiments que le bataillon occupait abritaient autrefois un lycée que les Hanoïens appelaient « le lycée des pamplemousses ». Il est situé au bord du Grand Lac. Et juste en face notre belle villa coloniale banche qui nous servait de logement de repos entre deux opérations. [...]. Je suis revenu voir cette villa deux fois en mars 1992 et en avril 1994. J'ai été catastrophé de voir son état de délabrement. J'ai pu revoir *ma* chambre ... Un désastre ! Elle avait été cloisonnée et partagée en 4 petites pièces ridicules. Et le tout très mal entretenu. Peintures écaillées, façade sale, végétation envahissante<sup>7076</sup>. »

C'est également un endroit de prises d'armes (le stade Mangin, aujourd'hui terrain en friche dans la citadelle d'Hanoi, le Petit Lac) et de promenades autour des lacs (les Petit et Grand lacs), de loisirs en tout genre (bars, restaurants français et vietnamiens, dancings et logements avec leurs congais). Chaque vétéran a ses lieux favoris, qu'il ne donne pas systématiquement, d'autant que les anciens considèrent souvent que seuls les lieux de combats ont un réel intérêt et que le reste est

---

<sup>7072</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, reçu le 31 décembre 2018.

<sup>7073</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, reçu le 16 mai 2017.

<sup>7074</sup> Ancien collègue, aujourd'hui collègue Chu Van An.

<sup>7075</sup> Apparemment difficile à retrouver, d'autant qu'il existait deux séminaires au centre d'Hanoi.

<sup>7076</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *Ibid.*

superflu ou trop intime. Pierre Latanne n'hésite pas à valoriser « d'autres endroits aux souvenirs plus réjouissants » qu'il parcourt à nouveau dans les années 1990 :

« La rue Paul Bert commerçante jalonnée de bistrotts que fréquentaient les militaires et où le “cognac-soda”, la boisson nationale, (du moins celle des Français d'Indochine et ceux du CEFEO, NDA) était plus prisé que le thé à la menthe. “Le coq hardi” un restaurant sélect à grande cuisine où on ne pouvait aller que lorsqu'on se sentait riches. Ce n'était pas mon truc car il était trop fréquenté par les officiers supérieurs de la garnison et nous n'y étions pas à l'aise. Je préférais le restaurant de “l'hôtel Métropole”, bon chic, bon genre et à notre portée bien qu'il soit considéré comme LE palace d'Hanoi »<sup>7077</sup>.

Comme lui, André Geraud apprécie de retrouver encore, dans les années 1990 une ville pas trop abîmée par le modernisme et « reconnaissable » : « Hanoi c'est très différent d'Ho Chi Minh-Ville. C'est resté comme c'était avec des maisons en boîtes d'allumettes, tout en hauteur, très étroites. [...]. Hanoi est resté avec les rues d'autrefois, rue des cordonniers, les rues traditionnelles d'autrefois qui ont gardé leur charme<sup>7078</sup>. » On oublie toutefois que pour les combattants d'Indochine présents au Tonkin fin 1946, Hanoi est une bataille qui dure près de deux mois, du 19 décembre 1946 à février 1947. Jean Slezarski et le 6<sup>ème</sup> RIC y prennent part. Revenir en ces lieux cinquante ans plus tard n'est pas si simple car certains moments vécus sur place réapparaissent douloureusement, comme à Hanoi où remonte le souvenir des cris des Européens et métis suppliciés en décembre 1946 : « Quand il est arrivé sur le pont Paul Doumer, ma fille m'a dit qu'il était pris de tremblements et de problèmes de “visions” [celle des horreurs qu'il avait vues et entendues, NDA]. Il se revoyait sur le pont à l'époque de toutes ces horreurs<sup>7079</sup>. »

A l'extérieur, la baie d'Halong maritime capte les regards et draine les visites. Ceux qui sont arrivés avec le *Pasteur* l'ont traversée et déjà admirée il y a plus de soixante ans, avant d'aborder Haiphong et la guerre. Jacques Saubion se souvient de « la navigation dans la baie d'Along au milieu d'innombrables chicots. L'île de Cat-Ba d'où partirent les tous premiers boat People<sup>7080</sup> ». Ils sont nombreux à avoir voulu montrer à leur épouse cette vision extraordinaire découverte à leur arrivée en Indochine.

Le centre du Vietnam (anciennement l'Annam), le sud (ex-Cochinchine) sont, d'après le nombre de réponses des anciens d'Indochine contactés, bien moins nombreux à être cités comme étant leurs lieux de séjour et de combats. Le tourisme de mémoire combattante y existe, mais il semble moins important, davantage tourné vers un tourisme classique des lieux « qu'il faut avoir vu au Vietnam ». Le Cambodge et le Laos sont cités de manière presque anecdotique. Ce n'est plus le cœur du Vietnam, mais surtout un lieu de passage entre Hanoi et Ho Chi Minh-Ville. Pourtant, ceux qui y ont combattu sont heureux de retrouver certains sites de guerre, de les trouver sous un jour bien plus pacifique, avec une population accueillante et d'en découvrir de nouvelles

---

<sup>7077</sup> *Ibid.*

<sup>7078</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

<sup>7079</sup> Entretien de l'auteur avec Annie Slezarski, chez elle, à Nîmes, *op. cit.*

<sup>7080</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

curiosités dans les richesses de Hué. Jacques Saubion a bien préparé son voyage et traverse le Vietnam du Nord au Sud, sans négliger le centre ; ni le nord, ni le centre, ni le sud...du centre. Ancien de l'artillerie coloniale en groupe mobile, il a combattu en de nombreux endroits avec ses supplétifs. Il revoit des lieux connus pendant le conflit, « Qui-Nhon où j'avais débarqué en 1952 pour un coup de main, la région de Nha Trang, Phan Rang et ses alentours avec les tours « Cham ». Hué, la « Rivière des Parfums », qui avait été à notre époque, le théâtre de sanglants combats, Tourane où j'avais terminé mon séjour ». Il fait la découverte de lieux assez enchanteurs dont il avait seulement entendu parler alors qu'ils étaient tout proches de son lieu de garnison :

« A l'extrême nord de l'Annam, où j'avais séjourné quelques mois lors de mon affectation au 1/3ème RTM à Dong Hoï, j'ai pu visiter la grotte de Phong Nha où sort la puissance résurgence de la rivière qui sépare l'Annam du Tonkin. A l'époque américaine, c'était un hôpital souterrain Viet. On pouvait voir la trace des roquettes que les avions essayaient d'envoyer dans la grotte. Nous avons fait quelques opérations autour de cette rivière et même de l'autre côté à Badong. Nous ne soupçonnions pas l'existence de cette grotte, par la suite explorée par des Hollandais sur 10 km ».

Puis il visite des lieux plus connus mais impossibles à visiter pendant son séjour faute de temps et d'espace contrôlé par le CEFEO : « La remontée de la “ rivière des parfums ” en sampan loué avec repas à bord, visites des tombeaux impériaux où nous ne pouvions accéder à l'époque et, toute proche, “ la montagne de Marbre ” inaccessible pendant la guerre. Hué, sa citadelle et son ancienneté citée interdite, [...], Dalat<sup>7081</sup>. »

Les vétérans découvrent souvent Ho Chi Minh-Ville, l'ancienne Saigon, ayant été eux-mêmes affectés dans les autres territoires ou n'ayant pas le temps de s'y rendre. Ils ne disent que *Saigon* ; le nom écorche moins la pensée et fait revivre leurs souvenirs. André Laperle n'a pas souhaité y retourner mais il y est encore : « Je revois ça comme si c'était hier ! Ça reste gravé ! Le Continental, le théâtre de Saigon, la rue Catinat, la rue de Champagne où j'ai habité pendant un moment, la rue De Gaulle, Ba Kéo. L'image est très nette, très très nette. Je sais à quelle porte je dois frapper si j'y vais<sup>7082</sup> ! » Pierre Latanne y est venu à son premier retour en 1992 ; beaucoup d'images sont revenues dans une ville déjà changée par la guerre du Vietnam, mais encore reconnaissable pour un ancien d'Indochine :

« J'ai organisé mon voyage seul. Je n'ai fait qu'une étape à Saigon à l'arrivée hébergé par ma sœur qui disposait d'un confortable appartement en centre-ville, où j'ai découvert une “rue de Dien Bien Phu”. Quatre jours à sillonner la ville, à revoir les lieux connus, propices aux souvenirs : le camp des Mares, qui m'avait accueilli avec les passagers du *Jamaïque* en janvier 1953, le Continental, un “haut lieu historique”, [...], le port, le marché, la célèbre rue Catinat, la plus courue de Saigon. Je n'ai pas retrouvé l'hôpital 415 à Saigon- Cholon où j'avais passé les dernières semaines de mon séjour<sup>7083</sup>. »

Plus tard, Ho Chi Minh-Ville devient une métropole plus difficile à reconnaître et donc moins attractive pour un ancien d'Indochine. Robert Boutin a pu revoir sa base de Cat-Lai où il a été affecté de 1952 à 1954 mais il a tout de même trouvé « très changée » cette ville forte, à son époque, d'un million trois cent mille Saïgonnais, à son retour de six millions d'habitants et aujourd'hui de neuf millions d'habitants.

---

<sup>7081</sup> Extrait du questionnaire de Jacques Saubion, *op. cit.*

<sup>7082</sup> Entretien avec André Laperle, chez lui, à Val de Fier, le 21 décembre 2016.

<sup>7083</sup> Extrait du questionnaire de Pierre Latanne, *op. cit.*

Enfin, dès le début des années 1990, dès les premiers retours, les anciens captifs de la RDV veulent revoir ces lieux de souffrance inoubliables. Commence alors un tourisme mémoriel inédit, la recherche et la visite des camps de prisonniers français dit du « vietminh ». Il faut des guillemets au mot « visite » car en fait, aucun camp n'existe vraiment au sens occidental du mot, puisque leurs adversaires considéraient comme impossible que les prisonniers du CEFEO réussissent leur évasion en pleine jungle, même dans des régions proches du delta du Tonkin. Il n'y a donc pas de « visite » au sens propre, aucun vestige net à retrouver. Simplement un lieu très chargé en émotion, sans rien de durable dans ce camp donc de reconnaissable cinquante ans plus tard. Les premiers y retournent en 1991. Il leur a fallu longtemps parlementer, menacer pour franchir toutes les hésitations de cette demande imprévue. « Nous avons pénétré avec émotion dans cette vallée, déflorée sans doute pour la première fois depuis 1954, ces semaines d'horreurs où nos camarades avaient eu rendez-vous avec une mort atroce<sup>7084</sup> », écrit Hélié de Saint Marc. C'est Jacques Allaire qui reconnaît « immédiatement les lieux où furent enterrés vivants tant de nos camarades ». Saint Marc reconnaît en son camarade qui y a passé trois mois, « l'œil fixe de ceux qui regardent en eux »<sup>7085</sup>. Ils pensent à leurs camarades qui ont souffert, sont morts ou ne s'en sont jamais remis. D'abord inquiète, la population devient amicale. Les Français retrouvent l'emplacement du cimetière, disent des prières et brûlent des bâtons d'encens. La paix revient dans les mémoires des vétérans mais les souvenirs ne partent pas. Nombreux sont ceux qui les ont suivis les années suivantes. Ces lieux emblématiques des mémoires combattantes qui deviennent en esprit puis « matériellement » des *lieux de mémoires* à partir des années 1990 constituent un tourisme de mémoire nouveau, une branche non négligeable du tourisme français au Vietnam, les deux autres pays ayant moins de lieux de ce type à offrir.

### 2.2.2... qui inspire également les tour-opérateurs et d'autres formes de tourismes

« RC 4, un nom mythique qui sonne fort aux oreilles des anciens combattants de la guerre d'Indochine et à tous les passionnés d'histoire. » (Début de description du circuit « Découverte de la mythique Route Coloniale 4 », proposé par une agence)

Le tourisme de mémoire combattante a influé sur une forme de tourisme mixte, à la fois classique (visite de la baie d'Along) et mémoriel, sur les traces de l'Indochine coloniale et de la guerre d'Indochine. Ce tourisme multiforme est donc initié par les anciens combattants, qui se débrouillent tout seuls dans un premier temps, puis adopté et adapté par les agences de voyage, par les tour-opérateurs français et vietnamiens, ainsi que par les passionnés du conflit dont bon nombre d'anciens militaires qui viennent par devoir de mémoire sur les traces de leurs *grands anciens*. Ponctuellement, plusieurs associations combattantes françaises ont organisé des séjours

---

<sup>7084</sup> Hélié de Saint Marc, *Mémoires. Les champs de braise*, op. cit., p. 35.

<sup>7085</sup> *Ibid.*, pp. 36-37.

à but mémoriel ; des groupes de passionnés également, sans en faire une activité professionnelle. S'il est parfois proposé en circuit organisé parmi d'autres, le tourisme de mémoire combattante, seul, ne peut, sans doute, être l'unique activité d'agences de voyage, mais il peut intéresser des touristes français qui sont venus au Vietnam, non pas pour la mémoire de cette guerre, mais pour des raisons diffuses et classiques d'exotisme du pays, de beauté des paysages auxquelles sont liées de vagues réminiscences de colonisation française, de « perle des colonies », acquises dans une mémoire collective elle-même incertaine.

Peut-on réellement faire un lien entre les circuits mémoriels des vétérans d'Indochine et la formation d'un tourisme de mémoire adopté par les tours - opérateurs vietnamiens et français ?

### *2.2.2.1 Le tourisme de mémoire combattante au Vietnam : des premières expériences de Tran To Nga aux activités proposées aujourd'hui par les agences de voyage*

A partir de 1991, les premières agences s'intéressent à tout ce qui peut motiver des Français dans les richesses du Vietnam, du Cambodge et du Laos qu'ils veulent visiter et qui pourraient nourrir des circuits touristiques. C'est une activité aujourd'hui en pleine expansion.

Les ressources touristiques sont très nombreuses au Vietnam, que ce soient la diversité des formes de tourisme et les richesses facilitées par un minimum d'infrastructures, plus accessibles qu'au Cambodge et au Laos. Ce tourisme s'appuie sur richesses patrimoniales issues de civilisations anciennes (Champa, Vietnamiennes, Khmère, Chinoise, Lao, Taï et autres), qui ont formé l'histoire du pays et enrichissent le tourisme urbain à Hué, Ho Chi Minh-Ville et Hanoi ; sur le tourisme balnéaire à Nha Trang ou dans la baie d'Halong. Ces exemples nourrissent la très grande majorité des circuits proposés par les agences de voyage et tour-opérateurs. En dehors des circuits proposés, les agences proposent maintenant des séjours sur mesure, qui peuvent attirer des touristes ou groupes touristiques désireux de liberté, d'originalité mais voulant une certaine sécurité dans l'organisation et ne se reconnaissant pas totalement dans ceux proposés.

Un rôle précurseur est joué par Tran To Nga au début des années 1990. Parmi les nombreuses activités dans sa vie, il faut faire une place à celle de directrice d'agence de voyage, créée en 1992 après ses activités successives de journaliste, combattante Vietcong et directrice d'établissement scolaire. Au départ, l'agence veut aider à l'adoption d'enfants vietnamiens par des couples français « pour faciliter ces démarches et divers projets, je fonde ma propre agence de voyages, baptisée "Lien Hong", en référence aux prénoms de mes filles »<sup>7086</sup>. Au départ, les autorités ne l'autorisent pas à sortir du territoire vietnamien ; autorisation donnée deux ans plus tard. Cinq ans plus tard, elle s'installe en France et développe plusieurs activités, dont les voyages au Vietnam.

---

<sup>7086</sup> Tran To Nga, *Ma terre empoisonnée*, op. cit., p. 274.

Ayant à accompagner, dans le cadre de visites liées à son agence, des vétérans de Dien Bien Phu, leur émotion et les difficultés à se déplacer dans un endroit certes mythique mais où manquent de nombreuses infrastructures de tourisme, l'amènent à proposer un voyage d'anciens combattants en 1999 malgré la méfiance qui entoure, au Vietnam, cette initiative. Grâce à « une intervention du chef du gouvernement vietnamien », le voyage a lieu en lien avec Jack Bonfils, de l'ANAPI. 331 vétérans sont intéressés par la proposition et il faut une organisation « quasi militaire » pour un tel voyage dans une « petite ville (qui) ne dispose que de 115 lits pour les touristes ! »<sup>7087</sup>. Il faut diviser les vétérans en quatre groupes sur des circuits différents avant de converger vers Dien Bien Phu et vivre une cérémonie unique qui permet aux anciens d'Indochine de rendre pour la première fois, « en masse », un hommage très émouvant à leurs camarades engagés dans cette bataille, devant le monument de Rolf Rodel, mais en l'absence des « représentants du pouvoir local ». D'après Tran To Nga, résumant ainsi une partie de l'intérêt d'un retour au Vietnam pour et dans une mémoire combattante, cela a permis aux « épouses venues avec leurs maris (de comprendre) pourquoi ce lieu les a marqués à ce point »<sup>7088</sup>.

Dix ans après ces premières expériences d'un tourisme spécialisé dans l'accompagnement des vétérans français dans l'espace vietnamien, des agences vietnamiennes et franco-vietnamiennes ont construit toute une activité de tourisme de mémoire lié à la guerre d'Indochine, proposant des circuits en nombre, certes, réduit par rapport à l'ensemble de leur offre, mais c'est une activité qui a le mérite d'être proposée et organisée. Je citerai quelques exemples plus ou moins développés sur leur intention, leur choix de sites et de circuits et les commentaires pour rendre cette forme de tourisme attractive. L'agence vietnamienne *Amica Travel*, par exemple, propose depuis plusieurs années un thème central « Partir en Indochine », qui conseille des circuits, avec un titre très évocateur puisqu'il évoque l'ex-colonie, déjà plus pratique pour singulariser les trois territoires en Asie du Sud-Est et très évocateur pour un client français. Le futur touriste sait que les circuits correspondent à un cadre culturel axé sur le passé.

La rubrique « idées de voyage en Indochine » offre, pour la partie Vietnam, trois voyages dits « hors des sentiers battus ». Ils sont intitulés, l'un « Sur les traces de la guerre d'Indochine<sup>7089</sup> », l'autre de dix jours « Sur les traces des légionnaires d'Indochine<sup>7090</sup> », qui suit les RC 3 et RC 4 et donne la possibilité de visiter les « champs de bataille » de Phu Tong Hoa, de Dong Khé, Cao Bang et le parcours de la colonne Charton. Un troisième de neuf jours, moins axé sur le conflit,

---

<sup>7087</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>7088</sup> *Ibid.*, p. 277.

<sup>7089</sup> Un circuit Hanoi - Dien Bien Phu - Son La - Mu Cang Chai - Thac Ba - Ba Be - Cao Bang - Lang Son - Baie d'Halong - Hanoi. En ligne : <https://www.amica-travel.com/vietnam/itineraire/traces-guerre-indochine> (Consulté le 26 juillet 2022).

<sup>7090</sup> Le circuit suit en partie les anciennes RC 3 et RC 4 Hanoi - Ba Be - Thong Nong - Ban Gioc - Cao Bang - Lang Son - Baie d'Halong - Hanoi. En ligne : <https://www.amica-travel.com/vietnam/itineraire/traces-legionnaires-indochine-route-coloniale-RC-4> (*Idem*).

« À la découverte du Nord-Ouest du Vietnam via Dien Bien Phu »<sup>7091</sup> permet tout de même de visiter le site de la bataille et le poste de Son La. Le premier voyage suit la RP41 et visite, après les sites des combats de Na San, de Tu Lé (combats du 6<sup>ème</sup> BPC de Bigeard), celui de Dien Bien Phu puis les combats de la RC 4 jusqu'à Hanoi. Il est présenté avec ce commentaire rassurant pour des clients moins intéressés par la guerre d'Indochine : « Un circuit taillé sur mesure par des passionnés d'histoire pour des férus d'histoire. Si la trame de ce voyage est le conflit indochinois, il n'est parfois qu'un prétexte pour découvrir des paysages grandioses et d'aller à la rencontre de populations bigarrées à l'accueil chaleureux et sincère<sup>7092</sup>. » Le bonus de ce premier voyage est de bénéficier pendant une matinée d'une conférence sur la guerre d'Indochine et sur les sites que les touristes s'appêtent à visiter par Hugo Génin, docteur en anthropologie avec une thèse sur les *Mémoires de captivité des soldats français de Diên Biên Phu*. Sur le même site, dans la rubrique « repérages », des guides de l'agence expliquent le pays, son histoire, son territoire. On peut lire la « Découverte de la mythique Route Coloniale 4 », expliquant rapidement son passé, son intérêt et le circuit proposé dans le second voyage :

« RC 4, un nom mythique qui sonne fort aux oreilles des anciens combattants de la guerre d'Indochine et à tous les passionnés d'histoire. Cette ancienne route coloniale, reliant Lao Kay à Monkay, située à l'extrémité nord du Tonkin et longeant la frontière chinoise sur 200 km, a eu une importance stratégique majeure pendant la guerre d'Indochine. Nous sommes partis de Lang Son et avons suivi ensuite les traces des différents convois chargés de ravitailler les postes et forts qui s'échelonnaient tout au long de son axe : Dong Dang, Na Sam, That Khe, Dong Khe, Cao Bang, pour les principaux. [...]. En sillonnant aujourd'hui la RC 4 de Cao Bang à Lang Son, il est possible de découvrir quelques vestiges de la guerre d'Indochine et aussi de mieux comprendre le contexte topographique si spécial de cette bataille sanglante<sup>7093</sup>. »

La première phrase est une accroche intéressante puisqu'elle insiste sur une sonorité qui peut plaire, résonner à partir d'un souvenir historique ou familial ou simplement poétique et sur le « mythe » qu'est devenue cette première vraie bataille (et première défaite française) de la guerre d'Indochine. Leur sonorité évoque l'exotisme et le mystère.

D'autres agences, toutes basées à Hanoi, ont créé ou repris les deux types de voyages, axés sur Dien Bien Phu et sur la RC 4 ou l'un d'eux, soit en voyage mémoriel unique, soit en incluant ces étapes dans des circuits plus généralistes.

*Carnets d'Asie*, une autre agence de voyage implantée au Vietnam, à Hanoi, avec une équipe franco-vietnamienne, propose des également des voyages sur mesure. Le circuit « Cao Bang, la RC 4 », est appelé un « séjour historique » : « A travers ce circuit nous vous proposons de revenir sur ce conflit à l'aide de documents d'époque »<sup>7094</sup> en rejoignant Langson, cœur des opérations en 1950 et 1953, Dong Khé, ajoutant une randonnée à Co Xa puis Cao Bang. Un autre voyage (« La boucle

---

<sup>7091</sup> Un circuit Hanoi - Mai Chau - Son La - Dien Bien Phu - Tam Duong - Sapa. En ligne : <https://www.amica-travel.com/vietnam/itineraire/decouverte-nord-ouest-vietnam-via-dien-bien-phu> (*Idem*).

<sup>7092</sup> *Ibid.*

<sup>7093</sup> Ce texte prépare les touristes au circuit sur la RC 4. En ligne : <https://www.amica-travel.com/explorateurs/reportages/decouverte-route-coloniale> (*Idem*)

<sup>7094</sup> En ligne : <https://carnetsdasie.com/voyage-exploration-du-vietnam/cao-bang-RC-4/> (*Idem*).

de Dien Bien Phu en moto ») rejoint Dien Bien Phu en moto, visitant Son La et le site de la bataille<sup>7095</sup>.

L'agence *Voyages Viet Travel* d'Hanoi propose et donne comme les autres agences concernées par le tourisme de mémoire, des indications sur les lieux, un historique et le détail des visites à Dien Bien Phu : le PC de De Castries, la colline A1 (Eliane 2 pour les Français), le poste de commandement de Giap à Muong Phang, le musée de la bataille, le monument de Rolf Rodel ; plus des lieux de toute beauté (col de Pha Din) et les villages des minorités très typiques, pour ne pas être uniquement centré sur la guerre et diversifier l'intérêt des touristes.

Elle propose un circuit « Voyage Vietnam Dien bien Phu » avec un journée sur place sur 18 jours et un autre sur la RC 4, « La route coloniale 4 Cao Bang Lang Son » avec un commentaire qui cadre avec l'explication officielle donnée depuis 1954 par le vainqueur : « Pour la première fois, un peuple colonisé en rébellion a fait subir à une armée de colonisateurs une défaite sanglante qui, en ce qui concerne la France, a annoncé la conclusion inéluctable, reculée de 4 ans par la bêtise des gouvernements de l'époque : Dien Bien Phu. En fait, la Guerre d'Indochine a été perdue à Dong Khe en octobre 1950<sup>7096</sup>. » L'agence franco-vietnamienne *So Vietnam Travel* propose des voyages sur mesure dans « Le Vietnam de vos rêves » et met en valeur nommément, sur son site, le « tourisme de mémoire », un terme qui n'est pas toujours employé par les voyagistes. Elle offre, parmi huit autres propositions, un type de « voyage culturel et historique » dans un Vietnam « riche de par son histoire », à « la découverte d'un héritage culturel », « sur les traces du passé et des mémoires de guerre »<sup>7097</sup>. Parmi ces quatre circuits, l'un concerne la guerre du Vietnam, le second, un « circuit culturel et historique au Vietnam sur les traces de l'Indochine », qui visite la Hanoi coloniale et fait un séjour à Dien bien Phu pour visiter le musée, le monument Rodel, les collines Dominique 2, Eliane 2 et Gabrielle, le pont Bailey, le PC de Giap à Muong Phang<sup>7098</sup>. Par contre aucun circuit n'est spécifiquement dédié à la mémoire de la guerre d'Indochine.

D'autres agences, enfin, comme *Amo Travel*, active depuis 2011, passent par Dien Bien Phu et peuvent faire visiter le site de la bataille mais l'intérêt du voyage réside davantage dans la découverte des ethnies minoritaires et la découverte du Nord-Ouest du Vietnam que par un tourisme de mémoire.

Les mémoires de la guerre d'Indochine et l'exemple ou le soutien éventuel des agences de voyage ont amené des passionnés à construire leur propre voyage en autonomie pour vivre un tourisme de mémoire intégral et privé ou, du moins, limité à de petits groupes qui, souvent, font des voyages plusieurs années de suite pour rendre hommage aux combattants, valorisant plusieurs sites bien précis.

---

<sup>7095</sup> En ligne : <https://carnetsdacie.com/voyage-au-vietnam-a-moto/dien-bien-phu-a-moto/> (*Idem*).

<sup>7096</sup> En ligne : <http://voyagesviet.com/la-route-coloniale-4/> (*Idem*).

<sup>7097</sup> En ligne : <https://www.so-vietnam-travel.com/> (*Idem*).

<sup>7098</sup> En ligne : <https://www.so-vietnam-travel.com/voyages/details/21/14-sur-les-traces-de-l-indochine.html> (*Idem*).



### 2.2.2.2 Depuis les années 1990, le tourisme privé, expérientiel, de mémoire combattante des passionnés de la guerre d'Indochine

En lien avec une agence ou de leur propre initiative, des passionnés du conflit indochinois ont construit leurs propres circuits de mémoire combattante au fil des années et de leur expérience, visitant successivement tous les lieux concernés par les mémoires combattantes d'Indochine, explorant des endroits très précis qui ont un grand sens historique et mémoriel.

Ces connaisseurs de l'Indochine, nourris de littérature combattante et de post-mémoire, souvent anciens militaires, familialement liés ou non aux vétérans, partent au Nord-Vietnam et, bien moins nombreux, au Nord-Laos en même temps que les anciens d'Indochine, dès le début des années 1990. Qui sont ces amateurs éclairés de connaissances très diverses, historiques, techniques, sur ce conflit et grands lecteurs de tout ce qui paraît à ce sujet ? Il faut distinguer ces amateurs entre expatriés et métropolitains. Une partie des groupes qui s'investissent dans un tourisme mémoriel hors circuits d'agences, hors tourisme classique « de masse », sont tout d'abord des expatriés, jeunes retraités ou actifs, venus au Vietnam plus par désir que par opportunité professionnelle, pour la beauté exotique du territoire et la résonance culturelle, mémorielle du passé colonial ou/et militaire. Il faut signaler qu'il existe environ 10 000 Français installés au Vietnam dont 7500 sont inscrits sur les listes consulaires<sup>7099</sup>. 5300 seraient au Cambodge, environ 2000 au Laos. Une partie de ces « expats » travaillent dans le tourisme ou dans une activité liée au tourisme comme Hugo Génin, et participent aux groupes touristiques ou organisent la logistique de ce tourisme mémoriel pour leurs camarades de Métropole (location de matériel, de 4X4, d'un minimum d'hébergements, repérage des lieux). D'autres encore sont en Thaïlande ou aux Philippines et viennent régulièrement au Vietnam.

L'autre partie des passionnés attirés par un tourisme de mémoire combattante au Vietnam sont issus des touristes venant de France, qui étaient plus de 250 000 en 2019. Ce sont souvent d'anciens militaires ou/et des enfants et petits-enfants de militaires, de vétérans d'Indochine. D'autres sont restés marqués par leur service militaire mais on trouve également de simples passionnés sans origine ou raison sociale particulière liée au conflit ni à l'armée. Sans nécessairement fantasmer sur un tourisme militaire arme à la main, en isolés ou en petits groupes, ils refont les parcours de telle ou telle colonne (Charton, Le Page sur la RC 4) ou revivent, intellectuellement certes, mais en randonnée sur le terrain, une opération, un raid. Ce n'est pas une reconstitution, mais un *tourisme expérientiel* qui les fait s'immerger, seul ou en groupes de personnes semblablement motivées dans les conditions naturelles du même milieu qu'il y a soixante-dix ans, pour comprendre l'ambiance, leur souffrance physique et accroître leurs propres connaissances des

---

<sup>7099</sup> Nathalie Laville, « Qui sont ces Français...au Vietnam ? », *Site Internet Français à l'étranger.fr*, 29 mars 2020. En ligne : <https://www.francaisaetranger.fr/2020/03/29/les-francais-au-vietnam-une-vraie-love-affair/> (Consulté le 28 août 2021).

mémoires combattantes. C'est la raison pour laquelle les agences offrent l'organisation d'un voyage sur mesure et demandent aux potentiels clients de leur proposer leur projet.

Leur motivation, dans les années 1990 comme aujourd'hui, est simple : voir de leurs yeux ces lieux dont les récits des écrivains-combattants et ceux des vétérans, de Bigeard à leur père, grand-père ou voisin les ont abreuvés parfois dès leur adolescence ; rendre hommage aux combattants et les faire connaître au retour ; déposer une plaque ou un objet dans une sorte de pratique culturelle pour honorer leur mémoire. En novembre 2013, Jean-Luc Martin, ancien colonel, publie un blog *Indochine : Arrêt sur images* dans lequel il explique des épisodes de la guerre d'Indochine, entre des articles sur les différents livres parus, des revues historiques et militaires spécialisées, mais surtout les relations de ses voyages avec commentaires, photos anciennes et récentes pour revenir sur les pas des combattants d'Indochine. L'objectif est de :

« Montrer, à partir de photos d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi de vidéos, ce qu'étaient et ce que sont devenus certains paysages ou sites de l'Indochine française... notamment dans l'ancien Tonkin [...]. Faire partager notre expérience à ceux qui se passionnent pour cette période, mais n'ont pas toujours la possibilité ou les moyens de se rendre sur place » (en revenant) parcourir à pied les lieux des combats où nos anciens se sont battus, ont souffert et parfois sont morts<sup>7100</sup>. »

Ils effectuent des voyages avec ses amis passionnés de mémoires combattantes comme Antoine Baudot et Bernard Teissier qui ont une grande expérience des randonnées au Vietnam et vont contribuer au Blog, à partir de 2013, partager leur devoir de mémoire qui s'apparente à une sorte de pèlerinage militaire sur des lieux de combats choisis. L'intérêt de cette publication est que leurs descriptions sont complétées de renseignements précis sur les opérations décrites avec des photos d'époque et d'aujourd'hui, de descriptions des randonnées et parcours urbains assortis de commentaires personnels, de ressentis qui nous éclairent sur l'état d'esprit de tels voyages mémoriels. Ce sont le plus souvent des randonnées et non des parcours en 4X4 comme dans les agences.

Quels sont les lieux de mémoire les plus emblématiques et les plus suivis par les amateurs de ce tourisme mémoriel ? Une partie de la mémoire combattante d'Indochine est liée à Bigeard et à ses combats de 1945 à 1954 ; à son rôle à Dien Bien Phu, mais déjà à la haute région, du Fleuve Rouge à la RP41 pour ses combats de 1946-1947 et ceux de 1952-1954. De fait, une partie des randonnées mémorielles refont le parcours du 6<sup>ème</sup> BPC dans les combats de Tulé à la Rivière Noire en octobre 1952 ; théoriquement une soixantaine de kilomètres, mais le pays est très montagneux<sup>7101</sup>. Les lieux à parcourir pour un tourisme de mémoire combattante et qui témoignent, quasiment sans vestige visible, des combats du 6<sup>ème</sup> BPC en lutte pour sa survie sont le poste de Tu Lé<sup>7102</sup> (une colline et quelques tranchées existantes), le col de Kau Pha, fatal à Henri Knoppik

---

<sup>7100</sup> En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2013/03/pourquoi-un-arret-sur-image.html> (Consulté la dernière fois le 28 août 2021). Le blog, commencé en novembre 2013, est encore actif en mars 2021 ; pas de contact en 2022.

<sup>7101</sup> « Retour sur les combats de Tu Lê (6) : de Muong Chen à la Rivière noire », *Blog Indochine : Arrêt sur images*, 2020. En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2020/> consulté la dernière fois le 27 septembre 2022).

<sup>7102</sup> *Ibid.* En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2020/03/retour-sur-les-combats-de-tu-le-5-le.html> (*Idem*).

et bien d'autres parachutistes et le poste de Muong Chen ou l'adjudant Peyrol s'est sacrifié avec ses supplétifs pour permettre au bataillon Bigeard de s'exfiltrer ; enfin la Rivière Noire et Son La. Dien Bien Phu, comme la RC 4 nécessite à elle seule plusieurs voyages pour qu'une visite mémorielle soit complète. Les lieux visités par Pierre Latanne et les randonnées mémorielles proposées par le Blog *Arrêt sur images*, qui propose neuf articles du 26 juillet au 10 août 2017<sup>7103</sup>, ont déjà été citées. Mais, à peu de choses près, les groupes restreints visitent les mêmes sites connus des agences et des vétérans, repris dans le blog, à savoir le musée, le monument Rodel, le PC de de Castries, le matériel d'artillerie regroupé, le pont Bailey, les chars dispersés mais notés un par un par André Mengelle, Dominique 2 et son monument, Eliane 2 et son cratère, le PC de Giap. Parfois, ils vont découvrir et se recueillir en des lieux moins parcourus par les touristes comme les emplacements peu ou pas visibles des *Huguette* en plaine. Certains pousseront jusqu' à *Isabelle* au sud et *Béatrice* au nord dont il ne reste rien.

Les parcours sur la RC 4 captent davantage l'attention des groupes mémoriels qui s'y succèdent par cet autre véritable et troisième mythe que sont les combats de la RC 4. Mais la nature est dense et complexe, et les lieux emblématiques plus éloignés les uns des autres qu'à Dien Bien Phu. ; ils nécessitent plusieurs voyages au Vietnam. La première visite commence en général par la fin des opérations militaires le 18 octobre 1950, c'est-à-dire à Langson, dont la prise par l'APV marque la perte de la zone frontière. Les lieux de mémoire potentiels sont nombreux entre les combats de la conquête en 1885, les constructions de la période coloniale, les combats de 1940 et le massacre de la garnison par les Japonais en 1945, les combats de 1950, le raid de l'opération *Hirondelle* en 1953, les bombardements américains en 1967 qui ont détruit la cathédrale et l'invasion chinoise de 1979. Mais, justement, tous ces combats ont détruit le patrimoine des époques successives, sans compter l'extension de la ville passée de 7 000 habitants en 1945 à 200 000 aujourd'hui :

« La visite de la ville de Lang Son, pour nous autres Français, est une expérience tout à la fois envoûtante et frustrante. Envoûtante parce qu'on ne peut s'empêcher de penser en parcourant ses rues à ceux qui l'ont bâtie et défendue et à tous les drames que cette cité a connu depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à une époque récente. Frustrante parce qu'il ne reste presque plus rien de la cité de Gallieni<sup>7104</sup>. »

Les visites portant seulement sur la guerre d'Indochine concernent l'ancien PC du colonel Constans dans la résidence de l'administrateur, le pont sur le Song Ky Kong, les restes des forts, de la citadelle, PC du 3<sup>ème</sup> REI et les grottes de Ky Lua, objets du raid de 1953. La suite du parcours sur la RC 4 mène à Na Cham, dernier poste tenu par le capitaine Mattéi avant l'évacuation sur Langson. Le poste du « héros » de *Par le sang versé* et celui du lieutenant Jaluzot plus haut, à Bo Cung, également cité dans le livre, sont deux sites incontournables avant le col de Lung Vai. Le défilé et le poste de Déo Cat ont vu l'écrasement du 3<sup>ème</sup> BCCP à l'arrière-garde de l'évacuation

---

<sup>7103</sup> « Retour à Diên Biên Phu (9) : les acteurs, le général Navarre », *op. cit.*, 10 août 2017. En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2017/08/retour-dien-bien-phu-9-les-acteurs-le.html> (*Idem*).

<sup>7104</sup> « Lang-Son, images d'une ville à travers les années... », *Blog Indochine : Arrêt sur images*, 22 décembre 2013. En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2013/> (*Idem*).

de Tat Khé par de multiples embuscades. Ensuite Tat Khé n'est pas vraiment symbolique de combats mais de honteuse évacuation. Il reste tout de même beaucoup de traces des combats : des stèles en hommage aux morts de l'APV, la citadelle, une des automitrailleuses abandonnées en 1950, l'aérodrome où les blessés comme Charles-Henry de Pirey et des prisonniers de la RC 4 également blessés comme Serge Têtu ont été évacués, et le pont Bascou, enjeu d'une traversée difficile du Song Ky Cong pour les rescapés des colonnes de Co Xa. Avant Dong Khé, le col de Loung Phai est surtout intéressant pour distinguer les emplacements des multiples embuscades qui eurent lieu de 1947 à 1950, notamment celle du 25 avril 1949, dans ce genre d'endroit dominé par des collines surplombantes comme la côte 703 dont l'escalade montre des vues impressionnantes et explique la dangerosité des lieux autant que les opérations épuisantes, en général confiées aux légionnaires, aux parachutistes et aux Tabors<sup>7105</sup>. Le défilé de la 73/2 marque le souvenir de l'unité de génie qui remit cette portion de RC 4 en état. Ensuite le piton du Na Kéo, impressionnant et toujours couvert de jungle, rappelle aux groupes des combats acharnée en mai et en octobre 1950. Les groupes mémoriels visitent le poste principal de Dong Khé (la citadelle où se trouve un cimetière de l'APV), repèrent la DZ où a été largué le 3<sup>ème</sup> BCCP en mai 1950 et font le trajet sur une piste vers Co Xa. Le raide sentier du « Goulet » menant à la source est émouvant car c'est là que le 1<sup>er</sup> BEP s'est sacrifié pour faire sortir la colonne Le Page du piège de Co Xa et que les tirailleurs du 8<sup>e</sup> RTM ont finalement forcé. Certains groupes laissent dans la grotte de « La source » des petits drapeaux et brûlé des bâtons d'encens (Figure 41).



**Figure 41 : bâtons d'encens et drapeaux devant la grotte de « la Source » (Co Xa 17 octobre 2016)<sup>7106</sup>.**

<sup>7105</sup> Côte parcourue par Antoine Baudot en 2014, 64 ans après les Tabors de la colonne Le Page. « La RC 4 entre le col de Loung Phai et Dong Khé ». En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2014/05/la-rc-4-entre-le-col-de-loung-phai-et.html#:~:text=La%20RC%204%20y%20est,imm%C3%A9diat%20avec%20ach%C3%A8vement%20des%20bless%C3%A9s> (*Idem*).

<sup>7106</sup> En ligne : [https://www.tripadvisor.ca/LocationPhotoDirectLink-g293924-d12222066-i277910672-Mandarin\\_Road\\_Voyages-Hanoi.html](https://www.tripadvisor.ca/LocationPhotoDirectLink-g293924-d12222066-i277910672-Mandarin_Road_Voyages-Hanoi.html) (*Idem*).

La piste de Quang Liet, dans le sens sud-nord porte les groupes à un peu plus de 30 km de Cao Bang. L'intérêt, enfin, de Cao Bang est surtout d'être le début ou la fin de la RC 4, celui ou celle d'un voyage mémoriel ; mais il y a peu à voir, le colonel Charton ayant fait exploser la citadelle à son départ en octobre 1950. Il reste le pont sur le Song Bang Giang, l'entrée de la citadelle et quelques murs. Certains vont plus loin au nord jusqu'à Talung, l'ancien poste d'Hélie de Saint Marc, auxquels ils veulent rendre hommage et où lui-même n'a pas eu la force de revenir. De l'autre côté de Cao Bang, la RC 3 est parcourue par des groupes attachés au livre de Bonnacarrère venant photographier le poste du capitaine Mattéi à Ban Kau et celui de Phu Tong Hoa.

La retraite de Tu Lé, les combats de la RC 4 et Dien Bien Phu drainent donc l'essentiel des circuits mémoriels amateurs au nord du Vietnam. Les autres sites des combats de la guerre d'Indochine, pourtant nombreux ne semblent pas avoir été parcourus par d'autres groupes mémoriels de passionnés de ce conflit indochinois. D'autres sites plus éloignés, au Laos, présentent moins d'intérêt car ils sont moins connus, ce qui est dommage ; mais organiser des randonnées entre le nord du Vietnam et le Laos n'est pas simple. Pourtant la plaine des Jarres, nom mythique, et l'ancienne base de SENO ; quelques lieux de combats, Sam Neua, Ban Hine Siu et Muong Khoua pourraient davantage susciter l'intérêt bien qu'il reste peu de traces visibles de la guerre.

Les lieux de batailles du pourtour du delta du Tonkin, comme Vinh Yen, Mao Khé et Hoa Binh ne semblent pas vraiment visités. Ninh Binh, par contre, est davantage approché sinon « visité » puisqu'il est le lieu des combats qui ont provoqué la mort de Bernard de Lattre. Davantage de passionnés par un voyage mémoriel viennent le photographier comme le « rocher de Bernard de Lattre », devenu un lieu de mémoire combattante au Vietnam (Figure 42) :



**Figure 42 : rocher de Ninh Binh où fut tué le lieutenant Bernard de Lattre le 30 mai 1951** (photographie issue du site <https://servimg.com/view/14554083/1495>)

Si Ho Chi Minh-ville ne suscite pas d'engouement spécifique pour des voyages mémoriels combattants concernant la guerre d'Indochine, Hanoi est le dernier (ou le premier) grand sujet d'un engouement qui mêle une certaine nostalgie de la colonisation et une mémoire combattante vivace qui touche les vétérans, mais surtout les groupes de passionnés plus jeunes ; un carrefour de plusieurs mémoires qui transforme cette capitale en un haut-lieu mémoriel.

Le nombre de sites et bâtiments liés à des images de mémoire combattante est élevé. Je citerai deux ensembles de renseignements : un extrait des impressions de Jean-Luc Martin dans l'une de ses promenades mémorielles dans Hanoi évoque bien ce trouble des passionnés d'Indochine qui transmettent une post-mémoire active pour le tourisme de cette nature et un classement des lieux de mémoire que les combattants d'Indochine ont côtoyés, utilisés de 1946 à 1954 et que des générations plus jeunes viennent à leur tour visiter pour en capter une résonance mémorielle singulière. « Aller à la rencontre du passé » est un article du blog cité plus haut où l'auteur fait un autre pèlerinage de mémoire combattante par une déambulation dans le Hanoi actuel en passant devant ou dans des lieux emblématiques d'Hanoi où les combattants se mêlaient aux journalistes, politiques, Français d'Indochine et Vietnamiens qui nous rappellent que le tourisme de mémoire combattante ne concerne pas que des lieux... de combats. Il superpose, dans sa description les images d'aujourd'hui avec le rappel des images d'hier, proposant au lecteur deux visions sensibles et nostalgiques à soixante-dix ans d'intervalle :

« Aller à la rencontre du passé, ce peut être aussi simplement s'asseoir et méditer dans un lieu chargé d'histoire où résonnent encore les rires d'une jeune élite prématurément disparue... Plutôt que de gagner la terrasse de l'ancien club nautique qui domine les eaux grises du petit lac et qui était autrefois le refuge de la jeunesse dorée de la colonie, on peut toujours aller boire un "cognac soda" à l'hôtel Hoa Binh ... Mais qui se souvient en fin de compte que cet hôtel s'appelait autrefois *le Splendid* et que c'est là que logeaient ces jeunes officiers de Légion Etrangère, gouailleurs et insouciant, dont on ne savait trop jamais en les croisant s'ils étaient des miraculés ou des morts en sursis... Seul devant mon verre et réfugié dans mon silence, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour ces jeunes lieutenants et capitaines qui ont pris à ce comptoir leur dernier verre en ce soir d'octobre 1950, avant d'aller se faire tuer quelque part dans les calcaires du nord, sur cette route coloniale n° 4 qu'on appelait aussi la route du sang<sup>7107</sup>. »

Les lieux visités dans l'objectif d'y ressentir une partie de la mémoire combattante d'Indochine sont très nombreux mais pas toujours mis en valeur car ils ont changé d'utilisation et d'utilisateurs. Mais même si les commentaires que l'on peut lire dans ces lieux sont absents ou peu favorables à une mémoire française, les voyageurs de la mémoire combattante les reconnaissent comme le cadre de ce que les combattants d'alors ont vécu. Ces derniers ont peu fréquenté les lieux du pouvoir colonial sauf au palais du Résident Supérieur du Tonkin<sup>7108</sup> pendant *l'ère de Lattre*, pour prendre des gardes assez stressantes vu la rigueur du *roi Jean*, haut-commissaire et commandant en chef du CEFEO en 1951.

---

<sup>7107</sup> « A la rencontre du passé dans Hanoi « la coloniale », *Blog Indochine : Arrêt sur images*, 28 décembre 2020. En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2020/> (Consulté la dernière fois le 28 août 2021). Le blog, commencé en novembre 2013, est encore actif en 2021.

<sup>7108</sup> Il est devenu le palais des hôtes d'Etat.

Les lieux et objets d'activité économique et commerciale, pour eux, ne sont pas représentés par des sièges sociaux d'entreprises ou des usines mais par des infrastructures. Le pont Doumer<sup>7109</sup>, sur le Fleuve Rouge, long de 1682 mètres, gardé le plus souvent, pendant la guerre, par des tirailleurs sénégalais, était le lieu de transport pour les unités et marchandises arrivant à Hanoi et repartant sur Haiphong pour rentrer en Métropole. Autre activité commerciale que le tourisme grandissant a recréé pour les visiteurs nostalgiques, les cyclo-pousses, devenus rares dans les années 1990 devant l'invasion des scooters et des taxis mais qui gardent un charme désuet, un coût très bas que les combattants du CEFEO appréciaient et qui seraient près de 400 aujourd'hui (388 en 2016)<sup>7110</sup>. La rue Paul Bert<sup>7111</sup> était, à Hanoi, l'équivalent moins réussi et moins riche semble-t-il, de la rue Catinat de Saigon, une rue commerçante très active. Mais tout a beaucoup changé et il est difficile de localiser un ancien établissement, y compris le célèbre bar *Le Normandy* des parachutistes, mis en valeur par le film *Dien Bien Phu* de Schoendoerffer.

Les lieux spirituels liés à la mémoire combattante concernent peu les temples bouddhistes où les combattants ne faisaient que passer en curieux. Mais la cathédrale Saint Joseph d'Hanoi accueillait les Vietnamiens et Français d'Indochine catholiques ainsi que des officiers et soldats du CEFEO assez pieux à l'époque et désireux d'une protection salutaire. Pierre Schoendoerffer, dans son film *Dien Bien Phu*, en fait un carrefour social un peu exagéré. L'église des Bienheureux a accueilli les généraux de Lattre et Salan, l'un en 1950 et l'autre en 1954 pour un moment de prière. Les lieux de santé existent toujours avec l'hôpital *Lanessan* qui a soigné énormément de blessés et de malades en neuf ans de guerre d'Indochine, et l'hôpital *Yersin*<sup>7112</sup>.

Quant aux lieux de loisirs, ils étaient multiples, éclectiques et très appréciés des combattants malgré une hiérarchie sociale et militaire très strictes dans les bars, restaurants, dancings de la ville. Par contre, les groupes mémoriels d'aujourd'hui et voyageurs amateurs des mémoires combattantes ne peuvent que les imaginer aujourd'hui à travers les livres et les films car ils n'existent presque plus dans la vertueuse capitale de la RDV puis du Vietnam. D'après Jean-Marc Binot, il existait onze BMC à Hanoi et environs<sup>7113</sup>.

Les lieux de pouvoir et d'activité militaires se répartissent dans les états-majors, les camps et les bases. La citadelle d'Hanoi<sup>7114</sup> était un centre militaire pour les prises d'armes et le travail d'état-major du Tonkin. Elle est encore visitable aujourd'hui, à proximité du musée d'histoire militaire du Vietnam. Les bases aériennes de Bach Mai et de Cat Bi étaient également des lieux de préparation à la guerre, de maintenance, de garde. De même les bases arrière des unités d'intervention comme le *Protectorat* et le fameux *Séminaire* du 6<sup>ème</sup> BPC. Les lieux de pouvoir

---

<sup>7109</sup> Pont Long Bien toujours visible aujourd'hui.

<sup>7110</sup> En ligne : <https://ttb-travel.com/blog/cyclo-pousse/> (Consulté le 28 août 2021 et le 26 juillet 2022).

<sup>7111</sup> Rue Trang Tien aujourd'hui.

<sup>7112</sup> Aujourd'hui hôpital 108 et CHU d'Hanoi.

<sup>7113</sup> Jean-Marc Binot, *Le repos des guerriers, op. cit.*, p 148. Les grands lieux de luxure à l'époque étaient davantage à Saigon : le « Parc à buffles », les BMC des casernes

<sup>7114</sup> Le camp des Mares à Saigon.

médiatiques se répartissaient entre les grands hôtels ; à Hanoï, le *Métropole*<sup>7115</sup>, qui logeaient les journalistes, et leurs bars qui bruissaient de trafics, de renseignements, d'informations vers le *camp de presse* d'Hanoi, près de la Citadelle.

Les lieux de répression concernaient peu les combattants ; ils sont donc accessibles à Hanoi (prison Hoa Lo) comme en Cochinchine (Poulo-Condor) ou à Son La<sup>7116</sup> (pénitencier-bagne) par les touristes, mais peu présents dans les mémoires et post-mémoires combattantes. Les activités culturelles enfin, se répartissaient entre les établissements scolaires et universitaires, comme l'Université d'Hanoi, très éloignés des préoccupations des combattants d'Indochine<sup>7117</sup> pas plus qu'ils ne fréquentaient le quartier colonial. Celles que les officiers pouvaient affectionner se réduisaient à l'opéra d'Hanoi, copie du palais Garnier de Paris.

Ces lieux de mémoire combattante sont très nombreux au Vietnam, bien moins au Cambodge et au Laos, que la guerre d'Indochine a moins impacté. Ils sont à la fois des « objets de mémoires » coloniale, combattantes, vestiges d'un patrimoine valorisé et leur visite contribue largement à un apaisement des mémoires individuelles comme à un rapprochement des relations entre vétérans autrefois adversaires. En France, ces lieux de mémoires combattantes sont, fort logiquement, moins nombreux pour un conflit qui s'est effectué à dix mille kilomètres. Cela ne les empêche pas de compter dans la vie des vétérans qui peuvent trouver là un espace de souvenir.

### 2.2.3 Des lieux du souvenir indochinois peu nombreux en France mais essentiels, en partie valorisés par le travail de mémoire de l'État

« Le mémorial de Fréjus, c'est un peu la cathédrale des anciens d'Indochine ! » (Bernard Gaudin)

Parler de lieux de mémoires de la guerre d'Indochine en Métropole peut paraître décalé voire absurde. Mais c'est oublier que ces marques du souvenir montrent que leur aventure de la guerre d'Indochine ne commence pas à l'arrivée du bateau au Cap Saint-Jacques ou à l'aéroport de Than Son Nhut. La mémoire individuelle commence en Métropole dans la préparation du séjour jusqu'à l'embarquement et se poursuit dans la mémoire au retour en Métropole. À la guerre succède son souvenir. L'État joue un rôle non négligeable pour valoriser des lieux de mémoires officiels, utilisés ou créés pour l'occasion, grâce à sa politique mémorielle. Le site Internet *Chemin de mémoire* les signale, donne un historique à chacun et propose un tourisme de mémoire qui peut dynamiser celle-ci. L'Indochine, discrète par la nature de sa guerre, n'est pas oubliée. Quels sont ces lieux de mémoires métropolitains du conflit ?

---

<sup>7115</sup> Le Majestic, le Saigon Palace et le Continental à Saigon.

<sup>7116</sup> « Retour sur les combats de Tu Lê (7) : Sonla », *Blog Indochine : Arrêt sur images*, 20 juillet 2020. En ligne : <http://indochine-images.blogspot.com/2020/> (Consulté le 26 juillet 2022)

<sup>7117</sup> Seul aujourd'hui, à Ho Chi Minh – Ville, le lycée Chasseloup – Laubat devenu lycée Lê Quý Đôn, est resté célèbre pour le discours retentissant que le général de Lattre a déclamé pour dynamiser la jeunesse vietnamienne le 11 juillet 1951.



### *2.2.3.1 Invalides et Notre-Dame de Lorette, les premiers lieux officialisant la mémoire officielle de la guerre d'Indochine*

« A la mémoire de tous ceux qui sont morts pour la France en Indochine 1858-1955 » (Plaque de la cour d'honneur des Invalides)

Les commémorations et les hommages ont d'abord lieu à Notre-Dame de Lorette et dans la cour d'honneur des Invalides. Ces deux monuments prestigieux sont, l'un est la nécropole nationale, lieu de mémoire des guerres du XX<sup>ème</sup> siècle, l'autre le haut-lieu des hommages nationaux depuis celui donné lors du retour des cendres de Napoléon I<sup>er</sup>, dans la cour d'honneur en 1840. Tous les lieux où se rendent les hommages aux combattants d'Indochine deviennent, pour les vétérans, des lieux de mémoires. Le transfert du soldat inconnu d'Indochine en 1980, les grands discours présidentiels et ministériels aux Invalides ont marqué les esprits et font partie de la mémoire collective. Chaque lieu d'hommage, petit ou grand, devient un lieu de mémoire.

La cour d'honneur des Invalides est le l'endroit de prestige par excellence, choisi par l'État pour rendre des hommages officiels collectifs ou individuels, à ceux qui ont combattu ou ont, du moins, œuvré, pour leur pays. Elle est différente de l'Arc de Triomphe qui est le cœur « ouvert » sur le centre de Paris, lieu ultime des plus grandes cérémonies nationales, point de rencontre entre l'État, la Nation et l'armée, dans leur histoire et leur mémoire. Les Invalides sont un espace clos, un panthéon militaire, lieu de mémoire et patrimoine de l'armée grâce au musée de l'Armée (et ses expositions comme celle de 2013 sur l'Indochine), l'hôpital et lieu de résidence de vétérans. Il s'y déroule des cérémonies d'hommages aux serviteurs de l'État en individuel sous l'autorité du président de la République, du Premier ministre ou d'un membre du gouvernement, ministre des Armées ou ministre des anciens combattants, dans la cour d'honneur. Il est un lieu de mémoire par le souvenir de ces cérémonies où l'État a célébré le rôle patriotique éminent de telle ou telle personnalité importante sur les lieux des combats comme dans le travail de mémoire. Ces dernières années, le général Bigeard en juin 2010, Jean-Louis Rondy et Jean Luciani, en juillet 2020 et août 2021, Jacques Allaire en avril 2022 ont eu cet honneur, en général après une messe ou des obsèques à Saint-Louis des Invalides.

Cela peut également concerner des remises d'une décoration. Hélié de Saint Marc y est fait grand-croix de la légion d'honneur par Nicolas Sarkozy en novembre 2011. La cour d'honneur garde le souvenir des grands discours rendant hommage aux soldats d'Indochine fait partie de la mémoire collective des vétérans. Les plus marquants sont celui du président Giscard d'Estaing le juin 1980 car il a été le premier à évoquer publiquement ce conflit et à célébrer officiellement leur courage ; celui de François Mitterrand pour l'accueil des cercueils de soldats d'Indochine ramenés du Vietnam le 11 octobre 1986 ; celui de Jacques Chirac, très lyrique, pour rendre hommage aux combattants de Dien Bien Phu le 7 mai 2004 ; et enfin, celui du Premier ministre Édouard Philippe

le 8 juin 2019<sup>7118</sup>. Des moments inoubliables qui lient le souvenir au lieu. Une plaque, parmi les cinquante-quatre qui parsèment les murs entourant la cour d'honneur, rappelle le sacrifice des soldats français tombés en Indochine depuis le début de la colonisation : « A la mémoire de tous ceux qui sont morts pour la France en Indochine 1858-1955 »

Notre-Dame de Lorette apparaît dans l'actualité de la mémoire d'Indochine en juin 1980, lorsque le président Giscard d'Estaing décide du transfert des restes du soldat inconnu d'Indochine. Elle est, au départ, une nécropole nationale<sup>7119</sup> de la Première Guerre mondiale et devient celle des guerres du XX<sup>e</sup> siècle. 500 000 visiteurs s'y pressent chaque année. Cimetière de 14-18 sur le territoire des batailles de l'Artois, dont le maréchal Pétain a posé la première pierre en 1921, c'est la plus grande nécropole militaire française. Elle regroupe des corps de soldats de 14-18 et 39-45, en sept ossuaires et en tombes individuelles dans le cimetière. Sur 25 hectares, le cimetière compte 45 000 corps inhumés, un « anneau de mémoire »<sup>7120</sup>, un musée, une basilique, une tour-lanterne des morts, dans la crypte de laquelle reposent les restes de 32 soldats inconnus de plusieurs conflits : ceux d'un soldat de la Seconde Guerre mondiale depuis 1950, de déportés des camps nazis depuis 1955, d'un combattant de la guerre d'Algérie, des combats du Maroc et de Tunisie en 1977, et enfin, d'un soldat de la guerre d'Indochine, en 1980. Les associations combattantes sont toujours présentes 8 juin.

Ces lieux sont importants pour la mémoire officielle car ils sont le lien entre l'État et les anciens d'Indochine, leur lieu de rencontre. Pour les vétérans, toutefois, ce ne sont pas des lieux chargés d'une émotion directe qui leur ramène des images de guerre, sauf leurs lieux d'entraînement pour les parachutistes, mais plutôt celles des hommages vécus. Aucun témoin n'a cité ces lieux de mémoires dans sa réponse à la question sur ses lieux de mémoire en France<sup>7121</sup>.

### 2.2.3.2 *Des lieux de Métropole qui s'accrochent au souvenir des vétérans*

Les quelques lieux que les vétérans voient comme des lieux de mémoires ne sont pas nombreux. Le bureau de gendarmerie ou la caserne qui les accueillit lors de leur engagement n'en font pas partie ; seul l'acte reste important plus que le lieu. Par contre, le camp d'entraînement est celui où ils ont souffert et où un esprit de corps est souvent né, lorsqu'ils y sont allés en unité constituée. C'est le cas du camp Meucon et de celui de Fréjus. Autre camp resté dans les mémoires parce qu'ils sont nombreux à y être passé, à l'aller ou au retour, le camp de Saine Marthe à Marseille ; un camp de transit dont le souvenir n'est pas des plus sympathiques. Enfin, lieu d'une mémoire pleine de rancoeur, le port de Marseille est un lieu de mémoires rarement positif.

---

<sup>7118</sup> Annexes 8 p. 1903, 9 p. 1905, 11 p. 1908, 15 p. 1914.

<sup>7119</sup> Le site « Chemins de mémoires » propose une description et un historique des batailles de l'Artois. En ligne : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/notre-dame-de-lorette> (Consulté la dernière fois le 27 juillet 2022).

<sup>7120</sup> Un mémorial, inauguré en 2014, contenant la liste de 579 606 noms de soldats de toutes nationalités, tués sur cette partie de front de 1914 à 1918.

<sup>7121</sup> Question n°131 : Y a-t-il des "lieux de mémoires" que vous affectionnez particulièrement ou dont vous gardez un (bon ou mauvais) souvenir ? En France (mémoriaux, monuments...) ?

Les camps d'entraînement de Fréjus pour l'infanterie et l'artillerie coloniale et celui de Meucon, en Bretagne, pour les parachutistes, gardent un écho mémoriel. Le camp de Fréjus est utilisé dès le départ, dans l'été 1945 pour rassembler, entraîner des unités, des groupes ou des cadres isolés en attente d'une autre affectation. Les conditions frustrées de l'hébergement, de la nourriture et la qualité des entraînements très discutables selon le souvenir des vétérans ont été expliquées. Guy Gantheret<sup>7122</sup>, Jacques Allaire<sup>7123</sup> n'en n'ont pas du tout gardé de bons souvenirs. René Maillochon non plus, qui y est passé dès le début du conflit : « Le camp de Caïs<sup>7124</sup>, en 1945, c'était à la belle étoile. Un bordel innommable !<sup>7125</sup> » D'autres comme Jean Slezarski<sup>7126</sup> ont appris des techniques de déplacement et de combat avec un certain intérêt. Les quelques semaines qu'ils y ont passé sont un souvenir épuisant, ennuyeux ou plaisant, restant suffisamment dans leur mémoire pour l'avoir évoqué devant moi, comme l'une des expériences et l'un des lieux marquants de leur avant-séjour. Il n'est pas pour autant, « fondateur » de leur identité de combattant.

Le camp de Meucon<sup>7127</sup>, près de Vannes est, sur ce point, très différent. Il fait partie de la mémoire structurante des parachutistes, un lieu de mémoire fort, positif malgré la fatigue des exercices exigés, lié à leur identité. Ils y ont appris à se connaître au sein de leur unité et à forger un esprit de corps, « la première des choses »<sup>7128</sup> me dit William Schilardi. Ils y ont appris à devenir parachutiste, avec les marches, les entraînements commandos, les sauts ; la souffrance physique pour construire ce ciment qui lie les parachutistes :

« Moi j'ai été breveté para directement à Meucon mais tous les engagés qui sont arrivés à Saint-Brieuc au « 6 » pour partir en Indochine n'y étaient pas passés. Bigeard les a emmenés à Meucon à pied pour se faire breveter, les deux compagnies, il y a plus de 100 km depuis Saint-Brieuc ! Il était comme ça, et ça forgeait l'état d'esprit parce que tout le monde y participait, les officiers, les sous-officiers, les hommes du rang, tout le monde y allait à pied<sup>7129</sup>. »

Ce camp est donc un lieu de mémoire emblématique, en France, d'une mémoire parachutiste qui est restée marquée par la guerre d'Indochine.

Les lieux de mémoire ne concernent pas tous l'entraînement militaire. Le camp de Sainte Marthe est, depuis 1915, un camp de transit pour les unités venant des colonies et (re)partant outre-mer. A partir de la Seconde Guerre mondiale, il accueille tout type de corps de troupes embarquant ou débarquant à Marseille ; c'est également là que les séjours se finissent sur un plan administratif. Même pour des jeunes qui ont vécu dans des conditions déjà difficiles sous l'occupation, ce camp est encore pire. Les multiples contingents qui y stationnent finissent par dégrader un endroit déjà

---

<sup>7122</sup> Entretien avec Guy Gantheret, chez lui, à Chalon-sur-Saône, le 10 août 2017.

<sup>7123</sup> Entretiens avec Jacques Allaire, chez lui, à Tours les 8 août 2017.

<sup>7124</sup> Rebaptisé camp Robert en 1948.

<sup>7125</sup> Entretien avec René Maillochon, chez lui, à Châteauroux, le 9 août 2017.

<sup>7126</sup> Entretiens avec Jean Slezarski, chez lui, à Nîmes, les 28 juin 2017.

<sup>7127</sup> Aujourd'hui camp militaire du 3<sup>ème</sup> RIMA.

<sup>7128</sup> Entretien avec William Schilardi dans un restaurant à Paris le 23 février 2018.

<sup>7129</sup> Entretien avec Guy Ménage, chez lui, à Bayonne, le 14 avril 2018.

mal construit et délabré. Des colonies d'insectes en profitent pour y élire domicile, l'hygiène est très imparfaite et le soldat d'Indochine n'a qu'une envie, celle d'en repartir. Les témoignages sont donc très rarement positifs. Mais c'est un lieu de mémoire de ce conflit qui est également celui des soldats d'Algérie, avec les mêmes reproches. C'est pour cela qu'une stèle est inaugurée le 3 juillet 2002, dans le camp militaire, « En souvenir de tous les soldats français qui ont transité par le camp de Ste Marthe »<sup>7130</sup>. Enfin, le lieu d'embarquement et de débarquement souvent houleux du port de Marseille est inoubliable pour tous ceux qui y sont passés, à l'aller et/ou au retour d'Indochine, avec les manifestations des dockers et des militants opposés à la guerre. Le port « (connaît) logiquement une cristallisation de cette réalité conflictuelle »<sup>7131</sup>, est-il écrit dans la brochure *Au fil de la mémoire* de l'ONAC des Bouches-du-Rhône. Il est déjà difficile, pour une mémoire combattante individuelle, d'oublier le moment du vrai départ, celui où l'on quitte sa famille (surtout si elle est présente sur le quai), la sécurité de sa jeunesse pour une aventure dont on sait progressivement qu'elle est une vraie guerre. Voir la côte disparaître est noté comme un moment où le cœur se serre. Il bat très fort au retour pour les raisons inverses, retrouver son pays, sa famille mais avec une pensée spéciale pour ceux qui sont morts en Indochine.

A propos des émotions déjà inoubliables, la mémoire individuelle peut d'autant moins oublier les manifestations houleuses ; les moments les plus difficiles où, partant « la plupart du temps d'un quai isolé de l'Estaque ou de La Joliette », les combattants d'Indochine recevaient projectiles, injures, lancés à l'aller et/ou retour :

« Si, dans les premiers mois du conflit, les embarquements prenaient l'allure de départ de colonies de vacances, avec des chants et des fanfares qui accompagnaient les montées à bord, progressivement l'ambiance se tendit. Les opposants à la guerre, des manifestants de la CGT et du PCF, organisèrent des démonstrations d'hostilité. Boulons, insultes, lancers de tomates couvraient les militaires qui répondaient par des injures. [...]. De la même façon, les arrivées se déroulèrent sous les huées et on vit de grands blessés chahutés et couverts de crachats. Embarquements et débarquements se firent donc sous protection policière et on essaya de les cantonner aux quais les plus éloignés du centre de Marseille<sup>7132</sup>. ».

Tous n'ont pas connu ces incidents. Ceux qui y ont échappé ont appris ces événements par la mémoire collective, ce qui a, par conséquent, marqué les esprits de tous, surtout les soldats de retour de captivité ou blessés, comme l'a expliqué André Geraud : « Le pire, au retour, on s'en foutait un peu, on était rentré mais ceux qui étaient blessés, prisonniers, ils en ont vu des belles et en plus de cela, ils rentraient traumatisés<sup>7133</sup>. » Aujourd'hui, d'autres lieux, plus discrets, sont localement des rappels intéressants de mémoire, en milieu urbain, au vu et au su de la population. Ils sont toutefois rarement utilisés en dehors des cérémonies du 8 juin. Ce sont les stèles et monuments dédiés à la

---

<sup>7130</sup> ONAC des Bouches-du-Rhône, *Au fil de la mémoire n°3, Par-delà l'horizon*, 2015, 12 pages ; p. 7.

<sup>7131</sup> ONAC des Bouches-du-Rhône, « Avant-propos », *Au fil de la mémoire n°5, La guerre d'Indochine*, 2015, 12 pages ; p. 1.

<sup>7132</sup> Miche Bodin, « Le Pasteur. Un rouage essentiel du transport de troupes dans la guerre d'Indochine, 1945-1956 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°216, 2004, p 59-69. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2004-4-page-59.htm> (Consulté la dernière fois le 24 août 2021).

<sup>7133</sup> Entretien de l'auteur avec André Geraud, au quartier Frère et chez lui, à Lyon, le 27 février 2017.

guerre d'Indochine et/ou à la guerre de Corée ; ils sont des lieux d'hommages inscrits dans le paysage où chacun peut venir se recueillir, surtout s'ils sont comme le monument de Dinan d'une forme évocatrice originale en France. Pour Josef Unterlechner<sup>7134</sup>, le monument aux morts est un lieu de mémoire important. D'autres ont donné des lieux de cimetières militaires dans l'est, au nom d'une mémoire combattante « globale ». Mais c'est essentiellement le Mémorial de Fréjus qui représente, pour la plupart des vétérans d'Indochine contactés, le principal lieu de mémoire du conflit en France.

#### 2.2.4 Le mémorial de Fréjus, le lieu de mémoires émouvant des anciens combattants, mais sous-utilisé

« En France, le seul lieu de mémoire vraiment important<sup>7135</sup>. » Serge Têtu).

Le Mémorial des guerres en Indochine de Fréjus, inauguré par François Mitterrand en 1993, est le seul lieu de mémoire national consacré à la guerre d'Indochine. Ils viennent pour rendre hommage à ceux qui n'ont pas eu la chance de pouvoir rentrer ; un moment très émouvant, probablement le plus intense lié à ce conflit, qu'ils aient vécu depuis leur retour. Ce mémorial toutefois ne semble pas suffisamment connu.

Pour construire un Mémorial des guerres en Indochine (celles contre les Japonais en 1940 et 1945, contre la Thaïlande en 1940-1941, contre la RDV en 1945-1954), Fréjus est l'un des premiers lieux auquel les autorités militaires et politiques ont pensé et le premier à s'être signalé pour l'édifier, la ville offrant le terrain dans ce but, dès 1986. Un monument existait déjà depuis 1983. Mais le lieu est surtout symbolique de la colonisation en général et de l'Indochine en particulier. Les troupes coloniales ont bénéficié des camps de transit, de formation, d'entraînement, trois camps disséminés sur la commune de Fréjus et une dizaine d'autres sur Saint Raphaël, pendant la Première Guerre mondiale. Les contingents des unités coloniales envoyés en Indochine y séjournaient à l'aller et au retour. En 1917, une pagode est construite par des tirailleurs indochinois qui sont venus combattre sur le front français et sur celui d'Orient et c'est à l'emplacement du camp *Galliéni*, déserté depuis les années 1960, qu'est construit le Mémorial<sup>7136</sup>. Sur 2.3 hectares, le Mémorial s'organise autour d'un monument circulaire avec une allée en pierre centrale et des jardins de chaque côté, avec une salle historique qui explique l'histoire du conflit<sup>7137</sup>. La partie nécropolitaine abrite les restes de plus de 17 000 militaires « morts pour le France » entre 1940 et 1954 et 3 515 civils dans un colombarium. La crypte rassemble 3 152 restes de « victimes

---

<sup>7134</sup> Extrait du questionnaire de Josef Unterlechner, reçu le 14 novembre 2018.

<sup>7135</sup> Extrait du questionnaire de Serge Têtu, reçu le 17 mars 2018.

<sup>7136</sup> Laurent Miribel, *Les camps des troupes coloniales de Fréjus-Saint-Raphaël durant la Première Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise Université de Nice, 1998. Résumé en ligne : <https://www.departement06.fr/documents/Import/decouvrir-les-am/tr145-troupes.pdf> (Consulté la dernière fois le 28 juillet 2022).

<sup>7137</sup> « Mémorial des guerres en Indochine », *Chemins de mémoire, site du ministère des armées*. En ligne : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/memorial-des-guerres-en-indochine> (*Idem*).

inconnues » dans un ossuaire. Sur les murs sont apposés des plaques d'associations combattantes ou non, en hommage aux combattants. 3 515 civils sont, quant à eux inhumés dans un colombarium. Le mur du souvenir, inauguré le 19 décembre 1996, 50 ans après l'insurrection d'Hanoi, est sans doute le lieu le plus important du Mémorial pour les anciens d'Indochine, puisqu'ils viennent voir le nom de camarades tués à leurs côtés. 34 935 noms « dont la plupart sont restés dans la rizière ou charriés par les eaux boueuses des arroyos »<sup>7138</sup>, sont écrits sur 438 plaques et une carte de l'Indochine leur fait face. Francis Oustry « affectionne particulièrement le mémorial de Fréjus. J'y ai retrouvé le nom de deux de mes partisans qui sont morts à Dien Bien Phu, ainsi que le nom de camarades que j'avais connu en Indochine<sup>7139</sup>. » La tombe du général Bigeard, située au fond du mémorial, dans laquelle il repose depuis le 20 novembre 2012, est très visitée depuis dix ans par les vétérans.

C'est ce mémorial que François Mitterrand inaugure le 16 février 1993 une semaine après être revenu du Vietnam et du site de Dien Bien Phu. Tous les anciens d'Indochine ne s'y sont pas rendus, les uns pour des raisons matérielles et de santé, les autres pour ne pas ressentir trop d'émotions ; d'autres encore détestent les nécropoles. Un tiers des vétérans contactés y sont allés, parfois à plusieurs reprises, et ont été émus. Bernard Gaudin y vient en voisin, l'intégrant dans son devoir de mémoire :

« C'est un peu la cathédrale des anciens d'Indochine ! Dans ce Cénotaphe qui regroupe tous les corps que l'on a pu récupérer ; il y a toujours de très belles cérémonies. [...]. Je me rends à Fréjus le plus souvent possible car pour nous, les anciens d'Indochine, c'est une sorte de devoir de mémoire. Mais bien sûr on est de moins en moins nombreux<sup>7140</sup>. »

Beaucoup ont été touchés par l'esprit du lieu mais ne sont pas allés voir les noms inscrits sur le mur du souvenir ; ainsi Charles-Henry de Pirey : « Je n'ai pas été gratter sur le mur ; ce n'est pas mon caractère. [...]. Mais ça ne quitte jamais ma tête. Je garde toujours le souvenir »<sup>7141</sup>. Joseph Koeberlé s'est surtout questionné sur le sens de ce conflit : « Je suis allé au Mémorial de Fréjus. Non, ce n'est pas un moment de tristesse ; disons qu'on se pose la question, pourquoi ? Pourquoi cette guerre ? Pourquoi sont-ils là ? »<sup>7142</sup>.

Toutefois ce lieu emblématique des mémoires combattantes d'Indochine est bien moins visité que les autres hauts-lieux de mémoire nationaux. Les chiffres ci-dessous sont assez édifiants et même préoccupants (Tableau 24) pour la nécropole de Fréjus, qui est probablement la moins connue de tous les autres lieux de mémoire combattante, à l'image de la guerre d'Indochine. Elle est la seule de la liste à voir ses visites divisées par deux et plus, probablement faute d'un suivi médiatique.

---

<sup>7138</sup> Extrait du questionnaire d'Henri Darré, reçu le 29 mars 2018.

<sup>7139</sup> Extrait du questionnaire de Francis Oustry, reçu le 5 novembre 2018.

<sup>7140</sup> Entretien de l'auteur avec Bernard Gaudin, chez lui, à Bandol, le 21 février 2019.

<sup>7141</sup> Entretien de l'auteur avec Charles-Henry de Pirey, chez lui à Salon-de-Provence, le 20 septembre 2019.

<sup>7142</sup> Entretien de l'auteur avec Joseph Koeberlé au musée des parachutistes de Pau, le 19 avril 2018.

Sites	2012	2014	2015	2017
<b>Struthof</b>	167 671	172 745	186 587	175 698
<b>Montluc</b>	12 524	18 130	23 600	26 722
<b>Mont-Faron</b>	15 477	17 580	12 600	36 215
<b>Mont-Valérien</b>	14 681	19 140	19 022	21 107
<b>Ile de la cité</b>	105 851	51 651	72 765	106 444
<b>Fréjus</b>	13 061	11 599	9 535	5 963
<b>Total</b>	<b>329 265</b>	<b>290 845</b>	<b>324 109</b>	<b>372 149</b>

**Tableau 24 : Fréquentation des hauts-lieux de mémoires nationaux (nombre annuel de visiteurs en milliers). Source : [https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cion\\_def/115b1306-ti\\_rapport-avis.pdf](https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cion_def/115b1306-ti_rapport-avis.pdf)**

Le Mémorial de Fréjus est, en fait très excentré par rapport aux autres monuments nationaux. En 2018, les lieux de mémoires des conflits contemporains comptent 13.7 millions de visiteurs, dont un grand nombre de scolaires. Mais quatre régions seulement concentrent 85 % d'entre eux : la Normandie (35.7 %) grâce aux sites du débarquement de 1944 et aux cimetières militaires, l'Île-de-France avec ses monuments prestigieux totalise 15.4 %. Les Hauts de France (18.1 %) et le Grand Est (15.6 %) sont les lieux des combats du front occidental des deux guerres mondiales, avec la visite de grands cimetières (Verdun, Notre-Dame de Lorette). Les autres ne gardent que 15.2 %. Provence-Alpes-Côte d'Azur ne totalise que 525 000 visiteurs en 2018<sup>7143</sup>. Les touristes viennent peu pour son patrimoine militaire. La région se prête davantage à un tourisme balnéaire ; du moins est-ce son image. A l'exception des plages du débarquement en Provence et du musée mémorial du mont Faron, qui souffrent de la comparaison avec la Normandie, les lieux de mémoire des conflits sont discrets. Les groupes scolaires ne se rendent pas à Fréjus hors ceux de la région. Les grands officiels du pays, Premiers ministres et Présidents de la République ne s'y rendent jamais. Comment, dans ces conditions, bénéficier d'une couverture médiatique et rendre le Mémorial de Fréjus attractif ?

Par conséquent, les lieux de mémoires de la guerre d'Indochine sont peu nombreux en France, rarement valorisés en tant que tels. Mais le mémorial de Fréjus reste LE lieu potentiellement fédérateur des mémoires combattantes du conflit. L'engouement des Français pour le Vietnam ne

<sup>7143</sup> Bulletin de l'observatoire économique de la défense, « 13.7 millions d'entrées dans les lieux de mémoire des conflits contemporains en 2018 », n°131, *ECODEF*, juillet 2019. En ligne : [https://www.epsilon.insee.fr/jspui/bitstream/1/103218/3/EcoDef\\_Stat\\_131.pdf](https://www.epsilon.insee.fr/jspui/bitstream/1/103218/3/EcoDef_Stat_131.pdf) (Consulté le 24 août 2021).

s'appuie pas sur une connaissance réelle de la colonisation et du conflit à proprement parler, mais ce peut être un déclencheur d'intérêt qui peut à la fois davantage attirer de visites de ces lieux chargés d'émotion au Vietnam, se poursuivre en France et ainsi les valoriser, mettant plus en avant l'histoire de la guerre d'Indochine et les mémoires combattantes d'Indochine.

Mais pour cela, il faudrait une conjonction d'événements comme un hommage national à Fréjus et aux Invalides, dirigé par le président de la République. L'anniversaire de la fin du conflit 2024 ; une éternité pour les derniers anciens d'Indochine, peut être l'occasion de valoriser ces mémoires.

### 3. Ce qu'il reste à faire. Comment gérer au mieux la survie des mémoires combattantes d'Indochine ?

« Pierre Laborie rappelle que l'historien est à la fois sauveur de mémoire et trouble-mémoire. Prolongeant sa réflexion, j'affirme que l'historien est à la fois sauveur de mémoire parce qu'il est trouble-mémoire<sup>7144</sup>. » (Philippe Joutard).

Lors des entretiens, les vétérans d'Indochine ont montré leur inquiétude sur leur propre disparition, non par peur de la mort, mais parce que cela peut signifier celle de leurs mémoires combattantes. Si la première est inéluctable, la seconde peut ne pas se produire en ces termes. Les mémoires sont, certes, *vivantes* tant que ceux à qui elles appartiennent le sont également. Rares sont les associations qui ont entrepris un travail d'archivage des mémoires de leurs adhérents, ce qui eût davantage fait connaître et aurait ménagé, pour l'avenir, des sources appréciables pour les historiens. A ma connaissance, ce travail n'a été fait que par l'ANAPI et, du côté institutionnel, par le SHD de Vincennes. Mais les mémoires combattantes qui sont connues de la famille des soldats d'Indochine et enregistrées dans un travail de mémoire (Master, Thèse) et déjà citées dans un ouvrage ne sont pas du tout perdues. Elles appartiennent à l'histoire. Les mémoires combattantes d'Indochine sont déjà en phase d'historicisation depuis une vingtaine d'années, phase qui s'amplifie à mesure que les effectifs d'anciens combattants diminuent. Cette partie permet de faire le bilan des dynamiques mémorielles les concernant et essayer de comprendre ce qui pourrait rendre ces mémoires plus accessibles à tous, en calmant les inquiétudes des derniers vétérans.

Est-il possible de rendre la diffusion des mémoires combattantes d'Indochine plus accessible ?

#### 3.1 Débarrasser l'histoire et la mémoire de la guerre d'Indochine de ses mythes et de ses légendes

« La guerre que j'ai connue n'a pas été ce monstre au ventre des moussons, ce théâtre grandiose »  
(Hélie de Saint Marc)

---

<sup>7144</sup> Philippe Joutard, *Histoire et mémoires*, op. cit., p. 274.



Hélie de Saint Marc constate en 1995, en parcourant ses « champs de braises », que les ouvrages traitant de la guerre d'Indochine racontent souvent « une chanson de geste épique » et que sa réalité, celle de ses frères d'armes n'a finalement jamais ressemblé à un « théâtre grandiose »<sup>7145</sup>. Un ancien d'Indochine a enfin le courage d'affirmer que le conflit qu'il a vécu n'a pas connu beaucoup d'analyses réalistes et que l'histoire et la mémoire héroïsante, diffusée par la littérature combattante et quelques ouvrages historiques, désireux de glorifier une guerre perdue tout en valorisant la colonisation passée, ne les servent pas dans le bon sens. Les livres d'Hélie de Saint Marc n'ont pas reconstruit une histoire scientifique mais fait connaître une mémoire personnelle à la fois poétique et d'une grande justesse ; cette « mémoire modeste » dont parle Philippe Joutard. Elle fait partie de celles qui n'adhèrent pas à une logique de mémoire collective déjà manipulée ou manipulable, quand un État ou un groupe social la survalorise et par là-même l'instrumentalise. Il ajoute que « l'historien modeste » qui peut être « partiel et donc partial »<sup>7146</sup> doit mutualiser sources historiques et mémoires individuelles pour en arriver à une construction historique plus juste, c'est-à-dire plus proche de la réalité de l'époque étudiée. Étudier ce conflit et ses acteurs ne doit pas avoir pour but de diffuser une épopée. Toutes les associations combattantes ne sont pas, fort heureusement, dans cette lecture des « contes et légendes de la guerre d'Indochine » mais s'accrocher à une histoire-galerie de baroudeurs sans peur ni reproches et de combats épiques sur le front de la lutte du monde libre contre le communisme n'avance à rien. Est-ce un vain espoir ? Pas forcément. Les associations se renouvellent, les écrivains et les historiens aussi.

### 3.1.1 Une grille d'analyse historique plus nuancée, débarrassée des mythes et légendes

« Donnez-moi cent Vandenberghe et l'Indochine sera sauvée. » (Jean de Lattre de Tassigny)

Il est plus rare aujourd'hui de lire un ouvrage tourné vers ces mythes et légendes de la guerre d'Indochine. Il existe encore des épopées à la Paul Bonnacarrère ou autres best-sellers construits à coups d'exploits. Mais progressivement, les recherches deviennent plus nombreuses et ont juste pour ambition de faire connaître des mémoires et une histoire justes. Il n'est pas question de décider ici d'une vérité historique mais de rappeler les points les plus discutés de l'histoire du conflit et les analyses les plus récentes. C'est également le moment de rappeler que certains de ces mythes sont mis à mal par les anciens combattants eux-mêmes.

Quels sont ces mythes et légendes encore présents dans certaines mémoires collectives ?

Si les mémoires se construisent peu à peu après la fin de la guerre d'Indochine, l'histoire prend du temps pour s'écrire afin d'avoir un recul suffisant sur les événements, de trouver appui sur des archives et rester à l'abri des émotions, des rancœurs entre les vétérans et l'État. C'est la raison

---

<sup>7145</sup> Hélie de Saint Marc, *L'aventure et l'espérance*, op. cit., p. 108.

<sup>7146</sup> *Ibid.*, p. 271.

pour laquelle l'histoire de la guerre d'Indochine ne se lit plus ni ne s'analyse aujourd'hui comme dans les années 1960. L'histoire n'a jamais été statique. Elle évolue au gré des analyses des historiens successifs, des témoignages de ses acteurs qui en parlent plus librement, de leurs archives personnelles ainsi que celles des institutions nationales et internationales. L'évolution de la société, du rôle que l'État s'assigne dans la diffusion ou non de cette histoire par le jeu des programmes scolaires et de la mémoire par les commémorations, jouent à la fois un rôle sur la formation intellectuelle et le mode de pensée de l'historien et sur la manière dont on veut utiliser l'histoire. Au XXI<sup>e</sup> siècle, il faut déterminer s'il faut, comme un siècle auparavant, construire une histoire pour que la population d'un pays en soit fière ou si l'histoire doit interpréter le passé au plus près de la manière dont il s'est déroulé.

C'est en cela que l'histoire et que l'historien sont les fruits de leur époque. Certaines affirmations de vétérans et d'historiens sont aujourd'hui remises en question parce que les faits sont davantage connus aujourd'hui, comme la question du début de la guerre. Au regard des erreurs insérées dans les manuels scolaires, dans les discours officiels et dans certaines mémoires combattantes, il faut être capable, soixante-dix ans plus tard, de déterminer le début d'une guerre. Aucun ouvrage scientifique sérieux ni manuel scolaire ne devrait parler du 19 décembre 1946 comme le début de la guerre d'Indochine mais comme d'un conflit « ouvert », un an après son déclenchement en septembre 1945. Les programmes scolaires relaient cette erreur comme Wikipédia, l'encyclopédie en ligne la plus regardée aujourd'hui<sup>7147</sup>. Plusieurs historiens comme Yves Gras et Michel Bodin donnent septembre 1945 comme son vrai commencement, c'est-à-dire les premiers affrontements entre des troupes « Vietminh », au Laos et au Tonkin pour celles qui affrontent des groupes français de la Force 136 début septembre 1945 et en Cochinchine avec les heurts entre la compagnie du 5<sup>ème</sup> RIC débarquée le 12 septembre, le 11<sup>ème</sup> RIC reconstitué et d'autres « troupes Vietminh » très hétéroclites. Le 25 octobre, l'opération *Moussac* est la première opération militaire lancée en Cochinchine par Leclerc. Ce n'est pas une balade militaire ni une épopée pacifique. Les combattants de cette période 1945-1946 parlent tous d'une guerre déjà déclenchée à leur arrivée à partir d'octobre 1945 et des pertes qu'ils ont eues ensuite.

Il est également temps de parler des adversaires de la France pendant ce conflit avec leur vraie appellation officielle. Même si son nom écorche les oreilles des vétérans, la République démocratique du Vietnam ou RDV, proclamée le 2 septembre 1945 est un État dirigé par le président Ho Chi Minh, chef du gouvernement provisoire, que Leclerc et Sainteny reconnaissent par les accords du 6 mars 1946 et que le gouvernement Bidault accueille en chef d'État le 22 juin suivant pour les négociations de Fontainebleau<sup>7148</sup>. Or l'ennemi déclaré en décembre 1946

---

<sup>7147</sup> C'est la date donnée sur Wikipédia à la recherche « Guerre d'Indochine ». En ligne : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre\\_d'Indochine](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_d'Indochine) (Consulté la dernière fois le 27 juillet 2022).

<sup>7148</sup> Salan note dans ses mémoires que Ho Chi Minh est nommé, dans le programme organisé par le gouvernement « Son Excellence Ho Chi Minh, Président de la République démocratique du Viet-nam ». Raoul Salan, *Mémoires. Fin d'un empire*, op. cit., p. 394.

jusqu'aux accords de Genève le 21 juillet 1954, est réduit à une appellation de Vietminh réductrice, idéologique qui disparaît en 1951. Sur le terrain, le CEFEO affronte, non le « Vietminh », mais l'Armée populaire vietnamienne ou APV créée le 22 décembre 1944. Il est juste que les combattants aient parlé, pendant neuf ans, de « Viets » ou de « Vietminh » puisqu'il s'agissait de leur formulation d'alors. Le choix des premiers historiens, Jules Roy, Bernard Fall avalise ce terme alors que cet État a sa capitale, Thai Nguyen, sa monnaie et est reconnue par plusieurs pays depuis 1950. L'historien du XXI<sup>e</sup> siècle, dans son analyse et l'exécutif, dans ses discours et textes appuyés sur l'histoire, ne peut continuer à appeler la RDV et l'APV par ce mot qui nie leur existence institutionnelle. Certes, si la RDV est mieux organisée au Tonkin, ses forces armées des autres territoires amalgament pour la circonstance de nombreux groupes nationalistes, communistes, de Binh Xuyen, de Cao-daïstes et d'Hoa Hao, notamment à Saigon en septembre 1945, sous l'autorité d'un comité du Nam Bô où les communistes n'ont pas toujours la majorité. Ce désordre qui couvre les manifestations, les combats et les premières exactions explique qu'il soit difficile de déterminer qui en est responsable, le gouvernement d'Ho Chi Minh étant éloigné au Tonkin. Mais cette force composite n'est pas *Vietminh* pour autant. À partir de mars 1946, Nguyen Binh s'impose comme chef en Cochinchine pour le compte de ce gouvernement et l'APV prend une structure précise jusqu'à la fin de la guerre d'Indochine. Il a fallu attendre 2017 pour lire Julien Mary dans son étude des combattants de l'Union française dans les camps de prisonniers *de la RDV* et non *du Vietminh*. D'autres erreurs se retrouvent régulièrement dans certains articles, ouvrages, échanges parce que les clichés ont la vie dure et que les connaissances historiques ne dépassent pas toujours Wikipédia, ou, surtout, des ouvrages historiques anciens ou une littérature combattante qui n'insèrent les connaissances renouvelées de la recherche.

D'autre part, le déclenchement de la guerre d'Indochine est souvent vu, y compris par les vétérans, comme la faute de l'amiral d'Argenlieu. Le général Leclerc, son subordonné est regardé, à l'inverse, comme celui qui aurait pu empêcher la guerre par sa volonté de négocier avec Ho Chi Minh. Thomas Vaisset et d'autres historiens ont mis en garde contre une vision manichéenne de l'analyse. Certes la raideur et l'application, coûte que coûte, des ordres donnés par le général de Gaulle n'ont pas montré chez d'Argenlieu la même lucidité politique et militaire que Leclerc, lequel avait compris qu'une guerre ne serait pas gagnée au vu des moyens employés. Mais d'Argenlieu ne souhaite pas la guerre ni ne veut défendre le système colonial. Sa faute majeure reste la décision d'encourager la formation d'une République autonome de Cochinchine qui tend définitivement les rapports entre la France et la RDV le 1<sup>er</sup> juin 1946. Il faut ensuite rappeler que cette guerre est souvent bien plus complexe que ce qui a été longtemps retenu, même si cette analyse est aujourd'hui majoritairement répandue. La guerre d'Indochine n'est pas tout du long une guerre de *reconquête coloniale* si ce n'est au début, en 1945-1946. Elle devient très vite *décoloniale* ou guerre de *décolonisation*, à enjeux multiples. Elle n'est pas juste une défense de

l'empire, de la France et des États associés, lesquels ont une autorité fictionnelle, ni une simple guerre contre le communisme, du moins au départ. Elle est l'est devenue en tant qu'un *conflit de guerre froide* quand les Américains et les Soviétiques apportent leur aide, chacun de leur côté, à partir de 1951. Elle est également une *guerre civile* entre « nationalistes » plus tard partisans de Bao Dai et communistes avec Ho Chi Minh, souhaitant le départ des Français.

Que les anciens combattants pensent que Leclerc ou de Lattre, à la suite de ses victoires de 1951 auraient pu gagner s'ils avaient vécu ou qu'une partie d'entre eux estiment que Dien Bien Phu était une bonne idée ou même que le CEFEO aurait pu continuer malgré cette défaite, comme le pensait le général Navarre ne sont pas des erreurs historiques. Ce sont des points de vue que tous les vétérans, d'ailleurs, ne partagent pas et qui les divisent aussi bien que les historiens. Ces différences-là sont logiques, personne n'étant capable d'apporter autre chose que des arguments sur la base de ce qu'il s'est passé ni de refaire l'histoire. Par contre, les désaccords d'analyse qui existent sur le sort des prisonniers de l'Union française dans les camps de la RDV sont bien plus importants. Si le déroulement dramatique de leurs conditions de vie et de mort ne fait pas débat, les témoignages de ceux qui ont survécu étant nombreux et précis sauf de très rares exagérations, les arguments s'opposent vivement sur les objectifs des autorités de la RDV quant à la captivité des prisonniers de l'Union française et sur les chiffres des combattants du CEFEO morts dans ces camps. Plusieurs historiens comme Julien Mary et Pierre Journoud ainsi que des vétérans en mode discret, estiment que les chiffres repris de la thèse de Robert Bonnafous sont erronés, « gonflés » et ne donnent ni la mesure du nombre de soldat du CEFEO réellement prisonniers, ni de ceux qui y sont décédés. L'ambiguïté des chiffres de « disparus et prisonniers » mélangés et la proportion importante des prisonniers vietnamiens (combattants pour la France et les États associés) qui, pour ne pas « avoir été rendus » à la France, n'ont pas été systématiquement exécutés est une analyse souvent refusée par les vétérans. D'autre part, les accusations de génocide, d'extermination visant à rendre la RDV supérieure en horreur au nazisme et au stalinisme est une accusation politique, en partie basée sur des calculs probablement faussés. La thèse de Robert Bonnafous date de 1985 et la réflexion de beaucoup trop d'associations et de vétérans s'est arrêtée à cette date. Les recherches et thèses postérieures, les ouvrages d'historiens tels Julien Mary, Nicolas Seradin et Pierre Journoud sont rarement citées parce que rarement lues. Celle de Robert Bonnafous apparaît « acceptable » puisque reprenant les chiffres de Bernard Fall en faveur d'une « destruction » massive des prisonniers français par la RDV. Les chiffres et les accusations sont toujours reprises sans revenir aux documents d'appui originels. C'est probablement le point le plus polémique des relations entre des historiens et le monde combattant.

Les explications qui globalisent l'attitude des combattants d'Indochine en un tout homogène ont une nature romantique et nationale, y compris pour parler du mal jaune que tous n'ont pas ressenti ou de leurs raisons de partir en Indochine. Les combattants sont tous engagés, pour partir

en Indochine à peu d'exemples près de contrats bricolés pour passer d'un service national à un engagement temporaire qui puisse permettre de se joindre au conflit. Mais tous ne sont pas volontaires. Une partie des soldats de la 9<sup>ème</sup> DIC, en particulier, n'ont pas signé de contrat pour partir – ou ne s'en souviennent pas. la plupart partent avec leur unité constituée, pour lutter contre les Japonais, puis contre des *bandits* qui occupaient l'Indochine. Certains ont le choix entre la prison pour délinquance et l'Indochine. Les militaires de carrière, sous-officiers et officiers, sont soumis au tour de départ. Ceux qui sont mariés avec enfants savent qu'ils vont partir . Ils font contre mauvaise fortune bon cœur, puisque cela fait partie des exigences du métier, mais nombre de militaires ont tout tenté pour ne pas aller en Indochine, jusqu'à des chefs prestigieux qui ont refusé de partir, Alphonse Juin, Pierre Koenig ou, pour Leclerc, de repartir, face à ceux qui se sont vus obligés d'accepter comme les généraux Carpentier et Navarre. Cette étude montre que si les premiers partent parfois pour finir la libération de la France, la majorité des engagés part à l'aventure et peu pour lutter contre le communisme ; car les jeunes de l'époque étaient, comme aujourd'hui, peu politisés. L'aventure, après quatre ans d'occupation sclérosante, permet de s'évader d'un pays en proie à de grande difficultés, de voyager ou, tout simplement, d'avoir un métier et une solde. Mais ces raisons sont apparemment jugées moins nobles. Ceux qui partent n'avaient d'ailleurs pas d'idée sur ce qu'était l'Indochine puisque, pour évoquer un autre mythe, une minorité seulement se rappelle en avoir entendu parler à l'école et les jeunes soldats ne sont pas tous animés par l'idée de défendre un empire qu'ils ne connaissent pas. L'appellation de « perle des colonies » semble d'ailleurs une invention publicitaire issue de l'Indochine même et non d'une opinion répandue dans la société bien que de nombreux ouvrages citent, par répétition, cette expression d'une origine mal connue.

Quant au mal jaune, les anciens d'Indochine sont loin de tous le ressentir. L'histoire de ces vétérans vivant dans la nostalgie, « brûlés » par le souvenir de leur jeunesse aventureuse est effectivement le cas d'une partie d'entre eux, mais il existe dans une version moins excessive et surtout joyeuse pour d'autres et pas du tout pour ceux qui en rejettent l'idée, déclarant penser rarement ou positivement à cette partie de leur jeunesse.

Un autre mythe concerne l'affirmation selon laquelle seuls les communistes s'opposaient à la guerre d'Indochine et qu'ils influençaient la population pour la rejeter. Mais cette idée voit d'une manière disproportionnée l'influence du PCF et de la CGT sur la société métropolitaine, le PCF étant d'ailleurs favorable à la reconquête de l'Indochine en 1945-1946. Les deux mouvements ont d'ailleurs attendu 1947 pour réellement critiquer la guerre, quand le PCF est chassé de la coalition gouvernementale du tripartisme. Les actions anticolonialistes les plus importantes, certaines d'entre elles violentes, datent de 1950, articulées autour des arrestations de Raymonde Dien et d'Henri Martin. Les milieux religieux sont plutôt hostiles à cette guerre. Quant à la population, elle ne rejette pas la guerre, elle est indifférente et les articles de presse, même les plus talentueux,

n'ont pas suffi à l'intéresser durablement. Cette attitude n'est pas politique ; bien des Français ne voient pas pourquoi les gouvernements dépensent de l'argent qui doit servir à la reconstruction du pays, à l'aide sociale et à la croissance économique pour une terre lointaine. Les plus informés sur le plan international voient que le Royaume-Uni et les Pays-Bas ont abandonné une partie ou l'ensemble de leur empire en Asie. La population française, à l'époque, ne les a pas soutenus mais rarement à cause de l'influence communiste, qui draine surtout l'activisme de ses militants. Jamais de manifestations importantes n'ont soutenu le CEFEO en Métropole. Cette guerre était impopulaire, mais pour des raisons bien plus pratiques que politiques.

Par-delà les erreurs factuelles ou d'analyse, les mythes et légendes qui ressassent des clichés sur la guerre d'Indochine font surtout partie d'une même démarche que certaines erreurs susnommées : protéger l'image de l'armée française, de la France, protéger leur honneur en racontant, soit, une « belle histoire » qui marque une certaine unité, soit une histoire « héroïque » qui permette de compenser la défaite. Or si ce type d'histoire était populaire, surtout en ce qui concerne un conflit, jusqu'aux années 1970, il ne l'est plus ensuite pour une société dont les valeurs sont à rechercher dans la paix et non plus dans la guerre. Le recours à une histoire et une mémoire héroïques, qui permettent de glorifier le CEFEO pour compenser les défaites et la guerre perdue se remarque au vocabulaire employé dans un discours ou une analyse historique avec des mots comme « épopée », « héros », « héroïsme », « gloire » que le discours de Jacques Chirac a compilé, le 7 mai 2004, comme une ode au roman national de Roncevaux à Dien Bien Phu. Les combattants interrogés n'ont qu'exceptionnellement parlé de héros, et cela concernait leurs camarades tombés à leurs côtés. Ils acceptent les qualités de « courage », d'« audace », mais l'« héroïsme » est une reconstruction légendaire, mythologique, dont on peut d'ailleurs s'apercevoir après coup qu'elle est usurpée. En 1954, le colonel de Castries est un héros. En 2022, les survivants de la bataille affirment qu'il a surtout été un chef absent. Les grandes figures de Dien Bien Phu magnifiés aujourd'hui par des biographies sont d'ailleurs tous des officiers et sous-officiers légionnaire et parachutistes français.

Hors de cette bataille, le héros-type autour duquel une véritable légende s'est construite de son vivant, est sans conteste l'adjudant-chef Vandenberghe. Son traitement par l'historiographie et par le mythe est évocateur. Il mérite les éloges pour avoir compris l'importance de se battre avec des autochtones et d'anciens soldats de l'APV « retournés » dans son commando. De Lattre qui comprenait parfaitement l'importance d'un slogan revigorant et d'une figure héroïque sur le moral du CEFEO a fait de lui son guerrier emblématique, l'a poussé, décoré et promu. « Donnez-moi cent Vandenberghe et l'Indochine sera sauvée ». Il l'appelait également « le meilleur soldat d'Indochine ». Ainsi valorisé, Vandenberghe est rapidement jaloué et se perd lui-même dans un rôle trop grand pour lui. Erwan Bergot en fait une hagiographie en 1973 qui participe à la construction de sa « légende » posthume. Charles-Henry de Pirey est beaucoup plus nuancé en 2003 et valorise le

soldat en démontant le mythe. Trop rapidement promu et peu instruit, se fiant surtout à son audace, son flair et à son sens du combat, Vandenberghe va trop rapidement développer son commando et se montrer moins regardant sur le recrutement de ses partisans. Son système s'écroule avec lui et une partie de son commando élimine ou fait prisonnier les cadres et ceux qui ne veulent pas les accompagner, Vandenberghe est tué par son propre adjoint Khoï. Une partie des vétérans ou des passionnés du conflit le citent en exemple pour la jeunesse. En exemple de courage au combat et de pratique de la contre-guérilla certainement ; mais il a commis des fautes d'appréciation, de commandement, des actes de brutalité parfois, qui n'en font pas l'exemple idéal, lequel, probablement, n'existe pas.

Les exemples d'héroïsme et d'utilisation abusive de termes et de qualités légendaires ne collent pas avec la rigueur nécessaire de l'histoire. D'autant que les assertions d'héroïsme concernent le plus souvent les combattants français, aux dépens d'une présentation des contingents de l'Union française nettement plus critique. Les défauts des Sénégalais, surtout sympathiques mais inconstants et peu combattifs, des Nord-Africains peu fiables s'ils sont mal encadrés et des Indochinois, en particulier les Thaïs, critiqués pour la même raison ont été soulignés à l'époque du conflit et lus dans les écrits de chefs comme le colonel Langlais. Les récits de Dien Bien Phu sont, à ce titre, édifiants. Les Thaïs ont lâché la colline *Anne-Marie* et auraient déserté le camp à partir du 16 mars. Les paras vietnamiens du 5<sup>ème</sup> BPVN auraient refusé de se battre et certains auraient été chassés du bataillon par leurs cadres. Les Thaïs du BT3, il est vrai mal utilisés dans la tâche de défendre une colline, n'ont pas quitté la position, les déserteurs se montent à deux cents d'après Roger Bruge<sup>7149</sup>, à deux compagnies d'après Michel David<sup>7150</sup>. Les soldats des BT2 et BT3 se battent courageusement, comme ceux du 5<sup>ème</sup> BPVN qui n'a pas été massivement épuré de ses soldats défaillants dans la contre-attaque sur Gabrielle le 15 mars 1954. Enfin l'exploit bien réel du lieutenant Brunbrouck arrêtant la progression des soldats de l'APV de ses canons le 30 mars sert aussi à rappeler, en miroir, que le 3/3<sup>ème</sup> RTA a paniqué et lâché ses positions sur Dominique 2 et que les Marocains du 1/4<sup>ème</sup> RTM ne sont pas des plus solides non plus. Cela a pour conséquence les « rats de la Nam Youn » qui sont présentés comme des soldats de l'Union française qui ont déserté et se tiennent éloignés de leur unité, en s'appropriant une partie des parachutages. Cela a existé mais curieusement, ce groupe ne comprendrait pas de Français.

La grille d'analyse historique de la guerre d'Indochine doit, pour faire consensus, être davantage connue pour être discutée et faire en sorte que le monde enseignant et le monde combattant parlent d'une même voix, d'une même histoire ou avec moins de différences qu'aujourd'hui car elle n'a pas à être magnifiée pour valoriser des combattants qui ont fait leur métier avec courage, isolés à dix mille kilomètres de chez eux. Cela participe d'une histoire dans le temps long qui doit elle-

---

<sup>7149</sup> Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, op. cit., p. 210.

<sup>7150</sup> Michel David et Louis-Marie Regnier, *Les bataillons Thaï en Indochine*, Le Pays de Dinan, Dinan, 2010, 191 p. ; pp. 159-163.

aussi être discutée sans tabous, sans dérives politiques ni souci de fierté nationale pour éviter les polémiques et rendre service à la compréhension d'une histoire compliquée mais nécessaire.

3.1.2 La fin des tabous : valoriser l'histoire et des mémoires combattantes d'Indochine dans la logique d'une histoire de la colonisation et de la décolonisation apaisées.

« J'ai vécu des événements que par leur nature, je ne peux pas oublier car ils m'ont trop profondément marqué » (Pierre Bonny).

Les anciens combattants d'Indochine deviennent, les combattants de la Seconde Guerre mondiale ayant désormais presque tous disparu, les plus « *anciens anciens* combattants » vivants ayant connu le feu au XX<sup>e</sup> siècle. Cela pourrait être valorisé pour permettre de mieux connaître leur personnalité, leurs motivations, leur combat et donner un élan aux dernières mémoires combattantes vivantes d'Indochine. Cela permettrait d'apaiser les polémiques sur le temps long de la colonisation et de la décolonisation pour permettre de vrais échanges. Du fait de cette position de survivant des anciens combattants d'Indochine au premier rang de leurs pairs, les mémoires combattantes ont toutes leur place et la perspective du soixante-dixième anniversaire de la fin de la guerre d'Indochine en 2024 peut permettre à une politique mémorielle et à des cycles universitaires d'étudier, d'informer leur public respectif sur un sujet méconnu. Pour cela, un certain nombre d'éléments importants doivent être rappelés.

Les éléments cités dans la sous-partie précédente se situent dans une logique qui doit être rappelée, celle que l'origine de la décolonisation, ici de la guerre d'Indochine, se trouve dans la colonisation elle-même et dans la ligne des autres guerres de décolonisation dont on peut souvent, en l'occurrence, parler comme des « guerres oubliées ». Or ces guerres ne doivent pas ou plus se voir cachées ou rabaisées pour ne pas avoir eu autant de durée et d'importance visible dans l'histoire coloniale de la France.

L'histoire de la guerre d'Indochine ne peut être séparée de celle de sa colonisation, commencée en 1858. D'abord parce que la logique d'une décolonisation y trouve sa source première, une conquête coloniale étant suffisamment brutale pour laisser des traces profondes, des oppositions durables. Cela permet d'expliquer que la paix coloniale dans l'empire français est un leurre puisque ce discours d'autosatisfaction couvre deux types d'éléments contradictoires : la conquête coloniale, à comme une longue succession de guerres qui n'ont rien d'une série d'épopées ni de promenades militaires. Par la suite, de nombreuses révoltes ont eu lieu dans plusieurs parties de l'empire, depuis les révoltes pour protester contre le travail forcé et les réquisitions jusqu'à la guerre décoloniale que l'on qualifie de révolte ou d'insurrection, combattues par un appareil répressif qui peut aller jusqu'à des expéditions militaires appuyées par l'aviation voire la marine. Comme la guerre d'Algérie avec les révoltes de Sétif et du Nord-Constantinois en mai 1945, la guerre d'Indochine trouve ses sources, entre autres, dans les révoltes nationalistes de Yen Bay en



1930 et communistes en 1931. En outre, l'activité brutale de la Sûreté générale sur ces deux milieux politiques et celle du bagne de Poulou-Condore laissent peu d'illusions sur la nature du calme qui règne dans cette colonie. . La défaite de la France en 1940, l'occupation japonaise et le coup de force du 9 mars 1945 sonne le glas de l'autorité coloniale française.

Pour être plus efficacement mises en avant, l'histoire et les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine doivent donc émerger parmi d'autres conflits de même nature pour montrer la logique d'un mouvement de décolonisation qui ne date pas de 1945. Il existe de vraies guerres « oubliées », des révoltes et des guerres décoloniales encore moins connues que l'Indochine, qu'il serait utile, dans un même élan, de resituer et d'analyser comme la guerre du Rif de 1925-1926 (pour la partie française), la pacification du Maroc et la grande révolte syrienne de 1925-1927, les révoltes en Indochine de 1930 à octobre 1940, l'insurrection malgache en 1947-1948, la guerre d'Indépendance du Cameroun en 1955-60. Tous ces conflits ou débuts de conflits ont mis l'armée française en difficulté et l'ont obligé, non seulement à faire de coûteux efforts, mais en plus, à employer des moyens de guerre et de répression les plus modernes pour en revenir, peu ou prou, à la situation coloniale de départ.

Dans le même mouvement, bien que ce soit un conflit de guerre froide et non une guerre d'indépendance, une place peut être davantage laissée à la guerre de Corée (1950-1953) qui a des liens avec celle d'Indochine. Elle a, certes, concerné peu d'effectifs au bataillon de Corée qui n'a pas connu, pendant longtemps, de recherche autre que celle des ouvrages anglo-saxons et la littérature combattante habituelle. L'historiographie de chacun de ces conflits commence tout juste à apparaître ou à se débarrasser des scories politisées des décennies précédentes. En 2008, pour une étude récente de la guerre du Rif<sup>7151</sup>, et celle de l'insurrection de Madagascar<sup>7152</sup>, 2011 pour le Cameroun<sup>7153</sup>, 2013 pour la guerre de Corée<sup>7154</sup>, plus étudiée qu'auparavant en France, depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle.

Les anciens d'Indochine, le monde combattant, les passionnés et nostalgiques de cette époque n'ont jamais accepté que cette guerre ne soit pas davantage connue et qu'elle ne soit pas montrée en exemple à la société, à la jeunesse française comme exemple de courage et d'abnégation. Mais si oublié il y a, c'est la normalité d'une mémoire dont le conflit – ou tout autre épisode historique – s'éloigne dans le temps, de voir sa place réduite dans la mémoire collective et celle de ses représentants. La mémoire individuelle du combattant a fait un tri, consciemment ou non, dans le vécu d'Indochine et a rejeté parfois ce qu'elle voulait elle-même oublier. Elle a retenu les « images

---

<sup>7151</sup> Vincent Courcelle-Labrousse et Nicolas Marmié, *La guerre du Rif : Maroc, 1921-1926*, Paris, Tallandier, 2008, 364 p.

<sup>7152</sup> Jean Fremigacci, Lucile Rabearimanana et Célestin Razafimbelo (dir.), *L'insurrection de 1947 et la décolonisation à Madagascar*, tome 1, « à travers les régions, et « là où il ne s'est rien passé » », Tananarive, éditions Tsipika, 2008, 453 p.

<sup>7153</sup> Thomas Deltombe, Manuel Domergue et Jacob Tatsitsa, *Kamerun ! une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*, Paris, La Découverte, 2011, 741 p.

<sup>7154</sup> Ivan Cadeau, *La guerre de Corée, 1950-1953*, Paris, Perrin, 2013, 370 p.

fortes », moments horrible ou très heureux, et oublié l'accessoire. Elle reste donc, comme celle d'Algérie ou des autres guerres, une mémoire « accidentée » faites de beau, de sublime et d'horrible pour bien des vétérans. Pierre Bonny ne peut oublier les images fortes de Dien Bien Phu :

« J'ai vécu des événements que par leur nature, je ne peux pas oublier car ils m'ont trop profondément marqué. [...]. Des images fortes, très fortes ! Et puis vous êtes sur votre emplacement de tir, vous avez donc une partie du champ qui est en face de vous, et comme ce champ a des barbelés, que les Viets sont revenus à l'assaut, il y a des tués qui sont tombés et sont restés accrochés dans ces barbelés. Et vous avez ça à quelques mètres de vous ! Pas moyen de les enlever, car c'est se condamner<sup>7155</sup>. »

Par conséquent, les mémoires combattantes ne peuvent qu'être partielles, dramatiques, du moins pour ceux qui ont vécu beaucoup de combats et de moments de tension. Ces moments vont recouvrir les autres, le banal, le quotidien, certains moments plus heureux. A la fin de sa vie, il restera souvent les moments difficiles, comme cela a été le cas pour Martial Chevalier, victime de remontées de mémoire d'Indochine très perturbantes. Très peu de vétérans ont exprimé une hypermnésie jusque tard dans leur vie. L'amnésie progressive a ses raisons qui ne sont pas toutes liées à l'éloignement des faits ou aux méfaits de l'âge, ce qui, finalement, revient au même. Les visions d'horreur d'abord écartées sont remontées des années plus tard, déstabilisant certains vétérans comme René Laroche, s'ajoutant à d'autres visions de guerre postérieures, tout aussi horribles. L'oubli est inséparable de la mémoire mais il permet un tri progressif et nécessaire. Jacques Allaire était considéré comme une « encyclopédie » de la guerre d'Indochine parce qu'il était servi par une excellente mémoire qu'il entretenait quotidiennement, pour rester un transmetteur efficace des mémoires combattantes d'Indochine. Mais une mémoire triste, parfois traumatisée n'est pas un genre de récit populaire en temps de paix.

La guerre d'Indochine reste donc un conflit méconnu parce que l'État et une partie des combattants ont voulu l'oublier dans un premier temps, l'un pour éviter de valoriser sa défaite, les autres pour essayer de vivre au mieux après ce qui a été, pour une partie d'entre eux, une tragédie. Aujourd'hui, les vétérans disparaissent et leur famille n'est pas toujours au courant de leur passé. La guerre d'Indochine est, comme la guerre de Crimée, l'expédition du Mexique, un conflit « destiné à être méconnu » par ce qu'il en est (presque) toujours ainsi dans les conflits au loin, qui vont se perdre dans la longue liste des guerres assumées par la France.

« Nous sommes désormais l'oubli que nous serons<sup>7156</sup> », a *probablement* écrit Borges et auraient pu dire les combattants d'Indochine, une fois le conflit terminé. L'oubli est déjà anticipé par l'État qui en écarte la mémoire pendant vingt-cinq ans à mesure que les anciens d'Indochine qui

---

<sup>7155</sup> Entretien avec Pierre Bonny, chez lui, à Lyon, le 27 avril 2017.

<sup>7156</sup> Vers attribué à Jorge Luis Borges. Jorge-Luis Borges, *Sonnets retrouvés*, Madrid, Revue Letras Libres, n°95, 2009. En ligne : [https://www.revue-conference.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=520:sonnets-retrouvés&catid=102&Itemid=149](https://www.revue-conference.com/index.php?option=com_content&view=article&id=520:sonnets-retrouvés&catid=102&Itemid=149) (Consulté la dernière fois le 28 juillet 2022). Ces sonnets sont toutefois contestés, ne venant pas directement de Borges lui-même mais d'une conversation avec un poète colombien, Harold Alvarado Tenorio.

disparaissent. Cela n'empêche pas les vétérans, et parfois leurs proches, d'en garder le souvenir mais cela passe également par une meilleure efficacité des porteurs de mémoires.

### 3.2 Un monde associatif combattant plus efficace qui doit se rapprocher du monde enseignant : une recherche de compréhension mutuelle pour admettre les lectures différentes des mémoires

« Les jeunes scolaires pourront désormais accéder gratuitement aux hauts lieux de la mémoire nationale ». (Geneviève Darrieussecq, 25 mai 2021)

Une association d'anciens combattants d'Indochine est comme un squelette ou un système veineux dans le corps social des vétérans des conflits. Elle structure les anciens combattants, les relie entre eux et en cela, les protège. Le monde éducatif, de son côté, structure une diffusion des connaissances d'après une lecture consensuelle et des méthodes officialisées. C'est la théorie dont l'alliance peut être efficace. Mais ces constructions codifiées qui ont une grande importance sociale ont des failles, des fractures que l'exosquelette du prestige ne suffit pas toujours à protéger. Les associations combattantes d'Indochine souffrent à l'extérieur d'une image moins positive qu'auparavant, dont ont bénéficié leurs prédécesseurs des deux guerres mondiales, qui ne leur donne plus le prestige d'antan, au moment où l'endosquelette souffre d'une forme d'ostéoporose en perdant ses adhérents. Elles diminuent en effectifs et leur place se restreint au niveau social. Pour continuer d'exister et devenir plus efficace dans la diffusion des mémoires d'Indochine du vivant de ses derniers vétérans, elles vont devoir se regrouper mais également se rapprocher d'un monde enseignant qui est à la base de la transmission de l'histoire et dont la construction s'aide davantage des mémoires pour une compréhension meilleure des événements et des Hommes. Mais cela signifie également que les enseignants vont devoir se familiariser avec un conflit qu'ils connaissent surtout de vue. Une formation est nécessaire, à la fois sur les mémoires y compris combattantes et sur l'histoire du conflit.

Comment affiner ces relations pour mieux comprendre et diffuser les mémoires et rendre la transmission plus efficace ?

#### 3.2.1 Des associations à restructurer...en une

« De mon point de vue, il y a trop d'associations pour un même conflit. C'est embêtant de dire ça parce que vous allez l'écrire, et pourtant il faut le dire » (Louis Simoni).

Le nombre de vétérans d'Indochine diminue d'année en année, mais celui des associations combattantes consacrées au conflit reste le même. Depuis les années 1980, il est besoin d'un Comité national d'entente concernant la mémoire d'Indochine pour les rassembler et définir des actions communes. Le goût de la différence est probablement dans l'identité de l'Homme mais plusieurs anciens d'Indochine interrogés sur ce sujet regrettent cette dispersion qui n'est pas un

gage d'efficacité. Le trop grand nombre d'associations ne leur permet pas de former un grand groupe de pression qui pourrait davantage influencer sur la politique mémorielle.

Est-il possible de les réunir ?

Des années 1950 aux années 1980, les associations ont cherché à regrouper plusieurs dizaines de milliers d'anciens d'Indochine qui ont pu auparavant adhérer aux centrales plus anciennes et généralistes comme l'UNC, et/ ou aux fédérations d'associations telles l'ARAC et l'UFAC, nées des lendemains de la Première Guerre mondiale. La fondation successive, de 1947 à 1985, de l'ACUF, de la FAITOE, de l'UNACITA, de l'ANAI, du GNCI puis de l'ANAPI en 1985 a contribué à disperser leur efficacité et les actions mémorielles, sinon les mémoires elles-mêmes. En réalité, l'ancien combattant de base adhère à plusieurs associations qui peut atteindre la dizaine et autant de cotisations, pour soutenir leur effort de diffusion des mémoires combattantes de leur unité, de leur corps ou armes. En dehors des ordres de décorations, il existe des associations et amicales de leurs anciennes unités et anciens corps : Ce genre d'amicales et d'adhésions liées à des groupes très précis est utile parce qu'elles permettent de conserver un esprit de corps, un lien de proximité, de faire du bien aux vétérans qui se retrouvent entre eux, peuvent parler de l'Indochine, de leur unité, de leurs combats avec leurs frères d'armes. Dans les associations plus généralistes ciblées sur l'Indochine, les vétérans peuvent, en outre, trouver des aides morales et financières grâce aux dossiers transmis aux services de l'État et participer au devoir de mémoire, ensemble, dans les cérémonies. Mais l'érosion des effectifs est aujourd'hui suffisamment dramatique pour poser la question de la pérennité de ces associations combattantes d'Indochine généralistes qui sont trop nombreuses.

Est-il encore utile de les maintenir toutes, même si leurs dirigeants seront certainement rétifs à l'idée de supprimer celle qu'ils ont fondée ? Mais le temps n'est-il pas venu de toutes les regrouper en une seule ? Plusieurs dirigeants d'associations ont regretté leur nombre, à l'instar de Louis Simoni ainsi que leurs vues divergentes sur la politique mémorielle, leur attitude vis-à-vis de l'État, leur politisation. « Une association, une cérémonie nationale » semble être le souhait de ce vétéran qui a beaucoup donné depuis 1972, par ses écrits et ses participations aux associations comme le Souvenir français, l'UNC, l'ACUF, aux organismes liés à l'ONAC et d'autres fonctions encore. En tant que responsable départemental, il était bien placé, avec Louis Agostini, pour constater la déperdition d'énergie des associations trop dispersées et, parfois, le jeu personnel de certains dirigeants : « C'est très difficile (de coordonner tout le monde, NDA) parce que de mon point de vue, il y a trop d'associations pour un même conflit. C'est embêtant de dire ça parce que vous allez l'écrire, et pourtant il faut le dire. Beaucoup prennent des présidences parce qu'ils veulent une légion d'honneur ou l'ordre national du mérite. » Le problème est le manque de puissance de ces associations dispersées :

« Si on a besoin d'obtenir quelque chose, ne serait-ce que pour les pensions des invalides, si on est trop dispersé, on n'obtient rien<sup>7157</sup>. »

Or, comme le souligne l'ancien marin, il existe des exemples plus efficaces d'associations combattantes plus globales regroupant la plus grande partie des vétérans tous conflits confondus, la force de pression des AMVETS, l'association des Vétérans américains et ses 20 millions de membres avec leur famille, de la VFV, l'association des Vétérans des guerres étrangères, aux États-Unis, et ses 1.5 millions d'adhérents, est bien plus importante que celle des associations françaises trop divisées. Leur travail est d'autant plus efficace, leur poids en justice ou face au gouvernement plus conséquent avec une vraie force de pression qu'ont moins les associations combattantes françaises. De plus, avoir un seul jour d'hommage national aux vétérans en fait un événement majeur davantage suivi par la population.

Même si elle est critiquée sur son positionnement politique par les autres vétérans d'Algérie, la FNACA qui regroupe encore 280 000 anciens combattants d'Afrique du Nord<sup>7158</sup> a un poids important dans le dialogue avec les gouvernements successifs et a pu, par exemple, à tort ou à raison, inciter le président Hollande à faire revenir la « journée nationale du souvenir et de recueillement à la mémoire des victimes civiles et militaires de la guerre d'Algérie et des combats en Tunisie et au Maroc » au 19 mars 1962, au grand dam de ceux qui y étaient opposés. Mais elle a démontré là l'efficacité d'une association très étoffée.

Quand les derniers vétérans s'éteindront, leur famille peut prendre le relais ; une forme de passage de témoin réalisée par les époux Klarsfeld avec l'association des « Fils et filles de déportés juifs de France », qu'ils ont créée dès 1979. Elle permet d'assurer la poursuite des recherches et des aides, celle de la diffusion des mémoires des déportés au-delà de leur disparition. Les associations intéressées par la poursuite d'une diffusion de la mémoire d'Indochine peuvent faire de même à l'avenir. La nouvelle ANAI, une fois l'association dissoute au niveau national en 2012, a permis aux déclinaisons régionales et locales d'inclure encore davantage les personnes qui soutiennent les anciens et leur mémoire par la dénomination changée en 1993, *Association nouvelle des anciens et amis de l'Indochine* remplaçant *Association nationale des anciens d'Indochine*, ce qui montrait déjà voici trente ans la volonté de ne pas s'isoler entre vétérans. La transmission peut permettre d'assurer une pérennité de la mémoire combattante.

Cette restructuration nécessaire doit s'accompagner de relations et d'un travail commun bien plus rapproché avec le monde enseignant. Je ne parle pas forcément de conférences dans les écoles, qui peuvent par ailleurs être davantage incitées par les rectorats mais d'une meilleure communication invitant les uns et les autres à des colloques communs, aux assemblées générales où les historiens

---

<sup>7157</sup> Entretien avec Louis Simoni, chez lui, à Marseille, le 21 février 2019.

<sup>7158</sup> Chiffre cité dans un communiqué du 8 juillet 2020. En ligne : <http://www.fnaca.org/fr/fnaca/presse/57-2020/886-communiqué-de-la-fnaca-du-8-juillet-2020> (Consulté la dernière fois le 17 août 2021 et le 28 juillet 2022).

sont généralement absents pour les informer des évolutions de la recherche historique.

### 3.2.2 Mutualiser l'approche des mémoires : pour en finir avec la « guerre des mondes »

« Chaque territoire abrite des lieux de mémoire, qu'il s'agisse d'une nécropole, d'un camp, d'un maquis ou d'un musée. » (Philippe Michel Kleisbauer)

Le monde combattant d'un côté, le monde de la recherche et de l'enseignement d'autre part, ont pu et peuvent encore se détester de par l'orientation politique supposée de chacun vu par l'autre – le monde combattant *d'extrême-droite* et le monde enseignant *d'extrême-gauche* – et la grande méfiance qui en a découlé. Au-delà des oppositions de principe, il existe plutôt une certaine indifférence entre les deux qu'il convient de forcer pour les amener à collaborer.

En réalité, les deux mondes s'ignorent souvent – je ne parle que des contacts de base, entre professeurs et vétérans, associations combattantes – et ignorent trop souvent, l'un et l'autre, le travail récent de chacun sur ce sujet précis. Si les anciens combattants, individus et associations, et les enseignants collaborent au sein de plusieurs organismes et pour des réalisations institutionnelles comme l'éducation à la défense et les opérations ponctuelles (« Héritiers de mémoire », expositions de l'ONAC sur des faits historiques, Concours de la résistance), il n'en va pas de même sur les questions de la colonisation et de la décolonisation.

C'est justement grâce à ces entrées et ces contacts construits dans le cadre des deux ministères, celui des Armées et celui de l'Éducation nationale, qu'il devient possible, depuis le début des années 2000, d'aller plus loin et de rapprocher les personnes, vétérans et enseignants, pour traiter des questions de mémoires et d'histoire ; échanger, faire connaître et transmettre. En quoi les contacts existant déjà entre ces deux ministères pourraient-ils permettre d'aller plus loin dans la diffusion de l'histoire et des mémoires de la guerre d'Indochine ?

Le monde combattant et le monde enseignant sont séparés par des générations de luttes politiques et une conception de la société, de l'histoire souvent éloignées. Mais ils sont surtout séparés par deux conceptions différentes de la place de la guerre dans la société, dans la recherche, dans le mémoire collective. Nombre d'enseignants considèrent que l'étude des guerres est l'occasion d'en critiquer les effets en insistant sur une expérience combattante atroce sans verser dans l'histoire-bataille inutile et porteuse de relents nationalistes voire colonialistes que peuvent encore véhiculer certains milieux combattants. Pour les uns, la guerre d'Indochine est un conflit contre la volonté d'indépendance d'un peuple, une guerre décoloniale menée pour rien puisque le mouvement de décolonisation était en marche après 1945. D'autre part, les programmes imposent peu de parler de la guerre d'Indochine que, de toute manière, les enseignants n'ont pas rencontré souvent sur le chemin de leur formation scolaire et universitaire et qu'ils connaissent mal.

Vétérans et associations, dans la majorité de ceux et celles que j'ai croisés, considèrent que l'enseignement du conflit indochinois est souvent écarté sous l'influence de l'idéologie communiste ou/et anticolonialiste et que les enseignants ont eu une proximité physique et aujourd'hui intellectuelle de la volonté d'indépendance des communistes vietnamiens. Il leur apparaît essentiel de rappeler, comme pour les autres guerres, l'engagement de leur combat, leurs sacrifices si loin de chez eux et la valeur des jeunes engagés de l'époque qui pourraient donner l'exemple à une jeunesse dépourvue aujourd'hui d'idéal. De ce fait, le monde enseignant invite rarement des anciens d'Indochine dans les établissements scolaires et dans les colloques et le monde combattant fait de même avec les universitaires dont elle ignore parfois les ouvrages les plus récents.

Il a existé et il existe pourtant de nombreux contacts, en partie cités plus haut, entre les associations et l'institution scolaire. Depuis les années 1960, les contacts entre monde combattant et monde enseignant existent mais concernent les deux guerres mondiales dans leurs épisodes marquants. Ce sont des conflits qui représentent la fierté d'un pays, et que l'enseignement diffuse en 1959. Les voyages scolaires effectuent des circuits avec l'aide du Souvenir français : Verdun, les grands cimetières de l'est ; les plages du débarquement font les succès des voyageurs. La période du résistancialisme décline dans les années 1970 mais ce genre de tourisme scolaire ne diminue pas. La résistance est également une source de contacts entre le monde combattant et le cinéma, la télévision fournissant des sujets et des documentaires qui sont de bons supports pédagogiques tout en permettant à des anciens de venir dans les classes ou de se retrouver sur des lieux de mémoires locaux. Depuis 1961, grâce à Lucien Paye, ministre de l'Éducation nationale, le *Concours sur l'histoire et la mémoire de la Résistance et de la Déportation* permet, à partir d'une question d'histoire et de mémoire renouvelée chaque année, un intérêt sur un point précis qui dépasse le seul enseignement en classe et lie les enseignants à l'ONAC départemental, partie du projet, aux Fondations pour la mémoire, aux associations et personnalités locales, aux anciens combattants. Un dispositif d'échanges, de thématiques à étudier concernant des sujets comme la colonisation et la décolonisation pourraient-ils se mettre en place ? Les classes de Primaire se déplacent ou envoient des élèves au monument aux morts local le 11 novembre et le 8 mai pour rappeler le sacrifice des combattants, parfois lire un message ou donner un chant, marquant l'implication de ce souvenir. « L'ère du témoin » liée à la Shoah permet de donner une nouvelle dimension, plus détachée du monde combattant et que permettent les réaménagements de musées de la Seconde Guerre mondiale qui s'adaptent à ce nouveau thème et à celui de la déportation en général. La création de nouveaux musées, de mémoriaux couplent la résistance et la déportation, pour recevoir les classes qui apprennent par l'image, les objets (affiches de propagande, cartes, photographies, films et de plus en plus de moyens multimédia), les témoignages des vétérans, la guerre au niveau régional ou local ; le parcours du maquis, les persécutions, un enseignement de proximité qui connaît son apogée avec l'apposition sur la façade des écoles, de plaques nommant les enfants

juifs raflés et déportés pendant l'occupation. A partir du milieu des années 1980, l'étude de l'histoire dans le Secondaire se diversifie, avec l'apparition des thématiques de la colonisation et des guerres de décolonisation. Il n'existe pas suffisamment de *visibilité pédagogique* de ces conflits ni d'initiatives permettant aux élèves – aux enseignants – d'en savoir plus. L'enseignement de la guerre d'Algérie se développe progressivement, dominant largement celui de la guerre d'Indochine, laquelle n'apparaît réellement dans les manuels scolaires qu'en 2019.

D'autres contacts concernent l'enseignement de la Défense, lié à l'Éducation morale et civique, permettent à des élèves de collège d'intégrer des *classes de défense*, des *classes défense et sécurité globales* ou *classes citoyenneté défense*, parrainées par une unité du département (le 13<sup>ème</sup> BCA au lycée Louis Armand de Chambéry en Savoie, le 27<sup>ème</sup> BCA pour le collège Les Allobroges de la Roche-sur-Foron en Haute-Savoie), en lien avec la Délégation militaire départementale. Elles mettent en place un parcours spécifique d'enseignement à la défense sur la base d'un projet pédagogique d'un établissement par département en général, qui ont pour but de « contribuer à la cohésion nationale, promouvoir l'esprit de défense et garantir l'attractivité des métiers des armées » dans un cadre conjoint des ministères de l'éducation nationale et celui des armées. Liées au programme d'histoire, les *entrées défense*<sup>7159</sup> bénéficient également d'explications pédagogiques, des sélections de ressources, organisées par l'inspection générale de l'Éducation nationale<sup>7160</sup>. Le programme de terminale de 2019 donne l'occasion de constituer une *entrée défense* de la guerre d'Indochine puisqu'elle est intégrée au Thème 2 : « La multiplication des acteurs internationaux dans un monde bipolaire (de 1945 au début des années 1970). » Cela permet de donner des ressources pédagogiques nombreuses sur ce conflit pour permettre aux enseignants d'affronter un sujet qu'ils connaissent mal. Mais rien ne remplace une transmission par l'image, par les conférences et stages pour informer et échanger sur les décolonisations dont l'Indochine.

Alors quelles solutions pour simplement accentuer la part de l'enseignement de la guerre d'Indochine en utilisant les témoins et d'autres ressources moins employées ? Il serait d'abord pertinent d'organiser davantage de cours pendant la formation universitaire sur ces questions de colonisation, de décolonisation, de mémoires ; de les aborder dans les programmes d'histoire de la filière des métiers de l'enseignement, puis développer un peu plus cette question dans des stages de formation pédagogique pour les enseignants, avec un intérêt un peu plus marqué pour l'enseignement des guerres, celui des mémoires pour y inclure davantage l'Indochine et les autres conflits de décolonisation (guerre du Rif, insurrection de Madagascar) sans choisir toujours « le » même conflit de référence, à savoir la guerre d'Algérie. Les enseignants manquent de ce genre de

---

<sup>7159</sup> En ligne : <https://eduscol.education.fr/594/les-entrees-defense-selection-de-ressources> (Consulté la dernière fois le 19 août 2021).

<sup>7160</sup> Un domaine dirigé par l'inspecteur général Tristan Lecoq en 2021.



formation. Ils ne peuvent tout enseigner sur la base de leurs seules connaissances au vu de tous les sujets qu'ils doivent balayer chaque année.

Depuis, alors que l'Indochine est davantage évoqué au programme de Terminale en histoire en tant que « point de passage », il n'existe pas dans l'académie de Grenoble de stage pérenne sur ce conflit ou du moins sur les guerres de décolonisation alors qu'il existe un intérêt du fait des nouveaux programmes et des problèmes spécifiques sur ces sujets, avec des parents et des élèves originaires des anciennes colonies, qui ont parfois, sur la question, des idées bien arrêtées. Or ce genre de sujet réclame des connaissances précises pour l'enseigner et anticiper les difficultés. On peut constater d'ailleurs, pour les manuels scolaires sortis sur la question, un certain nombre d'erreurs qu'une meilleure formation ou des échanges plus réguliers avec des historiens spécialistes, auraient permis d'éviter. L'exil mémoriel qui a prévalu pour l'histoire et les mémoires combattantes d'Indochine ou des autres guerres de décolonisation, hors conflit algérien, gêne la compréhension de ce sujet, qui est encore tabou puisque l'on considère qu'il peut troubler certaines classes. Or elles sont devenues un objet d'études qui peut même permettre à des élèves, subissant un déficit de mémoire sur l'histoire de leurs pays d'origine, de la comprendre mieux.

Mais les différentes générations de professeurs d'histoire-géographie n'ont jamais réellement eu de cours sur ces sujet de colonisation et de décolonisation, dans le Secondaire ou à l'Université, sauf exceptions venant d'enseignants intéressés qui ont poussé leurs lectures personnelles et celles des programmes un peu plus loin que prévu. Or, les revendications identitaires, les demandes de populations d'origine immigrée et les relations tendues avec des anciennes colonies (Algérie, Mali) imposent de connaître le fond du problème. La grande association des professeurs d'histoire-géographie, l'APHG n'a pas vraiment balisé le sujet par des dossiers suffisamment denses et réguliers. Il a existé quelques liens vers des conférences et documentaires entre 2015 et 2017, notamment pour l'exposition itinérante *Indochine, regards croisés – une guerre oubliée* autour d'un documentaire basé sur des entretiens intéressants avec des témoins de la guerre d'Indochine. Mais les articles sur l'Algérie sont bien plus nombreux. Cela fait donc partie des efforts à fournir pour inverser la tendance. Le rapport du député Philippe Michel-Kleisbauer, au nom de la commission de la Défense nationale et des forces armées, remis au président de l'Assemblée nationale le 12 octobre 2018, insiste pour que les élèves voient au moins une fois dans sa scolarité une nécropole nationale pour mieux intégrer la notion de mémoire :

« Il nous faut aujourd'hui aller plus loin. Au cours des auditions, plusieurs responsables d'associations du monde combattant ont préconisé de donner à chaque élève l'opportunité de visiter un site mémoriel durant son parcours scolaire. Votre rapporteur pour avis y est tout à fait favorable, d'autant que chaque territoire abrite des lieux de mémoire, qu'il s'agisse d'une nécropole, d'un camp, d'un maquis ou d'un musée. Pour ce faire, il est indispensable de compter sur l'action des collectivités territoriales, dont le rôle fut essentiel dans la conduite du cycle du Centenaire »<sup>7161</sup>.

---

<sup>7161</sup> Philippe Michel-Kleisbauer, *Avis fait au nom de la commission de la Défense nationale et des forces armées sur le projet de loi de finances pour 2019* (n° 1255), 12 octobre 2018. En ligne : [https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cion\\_def/115b1306-ti\\_rapport-avis#\\_Toc256000037](https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cion_def/115b1306-ti_rapport-avis#_Toc256000037) (Consulté le 227 juillet 2022).

C'est matériellement tout à fait réalisable, le tout étant de savoir pour quoi faire, pour quels conflits et quel sens leur donner ? Dans ce cas, les guerres mondiales gardent une prédominance sur les autres conflits. Quel sens donner aux conflits de décolonisation, en termes d'unité nationale ? Les voyages scolaires, du moins jusqu'au temps de la COVID, ont surtout été axés sur les deux guerres mondiales et la Shoah. L'étape possible au Mémorial de Fréjus, sur la mémoire des guerres en Indochine, n'est pas débordé de visites scolaires, sauf pour les élèves de PACA. Une meilleure information permettrait d'en développer l'intérêt. Des instructions ministérielles et surtout académiques pourraient en rappeler l'importance, son intérêt sur le plan pédagogique comme sur le plan esthétique. C'est d'ailleurs ce que regrettait le président du Comité d'Entente Indochine-Missions extérieures en 2019 : « Quelques initiatives locales permettent à de rares élèves de visiter la Nécropole de Fréjus<sup>7162</sup>. » Par petites touches, on peut sentir une réflexion sur des détails qui peuvent participer à une meilleure connaissance par les visites familiales ou scolaires. Le 25 mai 2021, la ministre des anciens combattants, Geneviève Darrieussecq a annoncé que « Les jeunes scolaires pourront désormais accéder gratuitement aux hauts lieux de la mémoire nationale ». Un geste qui vise à ce « qu'il n'y ait pas de frein pour les scolaires lié au coût d'entrée » de ces « lieux de transmission de la mémoire, de la citoyenneté et des valeurs de la République, plus que jamais importants »<sup>7163</sup>.

L'intérêt de faire connaître l'histoire de la guerre d'Indochine, tout en restant à son niveau modeste dans une histoire du XX<sup>e</sup> siècle très riche en événements et conflits majeurs, de diffuser des mémoires combattantes au niveau local/départemental en s'appuyant sur les acteurs du conflit encore valides permettrait de mieux comprendre ce conflit complexe et les raisons pour lesquelles il reste méconnu. Cela passe par un rapprochement, sur cette question difficile, des associations combattantes et des enseignants sur le terrain pour les quelques années où cette mémoire combattante est encore vivante et en utilisant tous les moyens de diffusion modernes pour rendre ces mémoires plus attractives et adaptés à leur époque, à commencer par Internet.

### 3.3 Diffuser autrement les mémoires combattantes d'Indochine

En dehors des cycles scolaires, il faut trouver d'autres nouveaux moyens pour informer et diffuser davantage des mémoires d'Indochine. Cela réclame une autre vision des mémoires combattantes et la prise de conscience qu'une meilleure diffusion des connaissances sur les guerres de décolonisation, par la parole présidentielle au sommet de l'État comme au niveau le plus basique (l'intérêt envers la parole des derniers témoins du conflit, l'utilisation d'Internet ou des groupes de reconstituteurs, le développement du tourisme de mémoires combattantes)

---

<sup>7162</sup> Entretien avec Jacques Bonnetête , *Le Souvenir français*, *op. cit.* En ligne : <https://le-souvenir-francais.fr/trois-question-a-jacques-bonnetete/> (Consulté le 19 août 2021).

<sup>7163</sup> En ligne : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/provence-alpes-cote-d-azur/var/carte-10-hauts-lieux-de-memoire-nationale-ouverts-gratuitement-aux-scolaires-dont-2-dans-le-var-2105068.html> (Consulté le 19 août 2021).

permettraient de faire davantage de place à la mémoire serait utile pour la connaissance et valorisant pour les vétérans.

### 3.3.1 Améliorer l'implication de l'État : sa politique mémorielle depuis 1980, un bilan « globalement positif » ?

« L'hypermnésie muséale de l'Indochine et son militantisme s'expliquent également par le fait que ces musées ont souvent été conçus par des vétérans d'Indochine, animés par une mémoire blessée. »  
(Julien Mary)

Le titre implique une certaine dérision, pour rappeler cette expression de Georges Marchais en 1979, secrétaire général du PCF, « un bilan globalement positif, typique pour valoriser un bilan très contesté quand on veut se persuader que tout ne va pas si mal. De fait, si son bilan n'est pas négatif, la politique mémorielle de l'État concernant l'Indochine ne semble pas suffisante puisque que la société ne l'imprime pas au point de la connaître et d'y participer. Le bilan de la politique mémorielle de l'État en France depuis 1954 est d'avoir tardivement rendu hommage aux combattants d'Indochine et de manière très inconstante, ce qui ne satisfait pas l'ensemble des vétérans pour lesquels la guerre reste « oubliée ». Est-ce vraiment lié à son inefficacité ? De même, les services de l'État, en particulier l'ONAC doit-il avoir, au-delà de son rôle administratif, celui de levier d'une collecte des dernières ressources mémorielles. Sont-ils adaptés ? En quoi cette politique peut-elle être plus efficace ?

Sans repartir dans l'explication de l'évolution de cette politique mémorielle de l'État à propos de l'Indochine, elle ne présente qu'un bilan à moitié réussi. La « faute originelle » est d'avoir attendu vingt-six ans pour commencer un hommage très tardif aux combattants d'Indochine, après un long oubli volontaire de la part des présidents de Gaulle et Pompidou, jusqu'en juin 1980 à la fin du septennat du président Giscard d'Estaing et trois ans après celui aux combattants d'Algérie. Ce retard, attribué à un dédain pour le passé d'un conflit perdu, n'a jamais pu être effacé ni rattrapé. Les présidents successifs sont ensuite intervenus de manière irrégulière pour leur rendre un hommage direct, atteignant son apogée lors du second mandat de Jacques Chirac, qui crée, entre 2003 et 2006, toute une série de journées nationales d'hommages et du souvenir de la Seconde guerre mondiale (Journée nationale de l'appel du général de Gaulle le 18 juin, en 2006), des guerres d'Indochine (Journée d'hommage aux morts, le 8 juin, en 2005) et d'Algérie (Journée d'hommage aux Harkis et supplétifs le 25 septembre, en 2003 ; journée des morts d'Algérie et du Maghreb le 5 décembre, en 2003 également)<sup>7164</sup>. Les associations combattantes et patriotiques ont déjà fort à faire pour animer ou juste être présents, trouver des porte-drapeaux, voire faire des discours pour chaque cérémonie. Mais elles apparaissent satisfaites de tous ces gestes.

---

<sup>7164</sup> Rémi Dalisson, *Les guerres et la mémoire*, op. cit., p 286. Le nombre de fêtes de guerre françaises, trente au total, créées de 1870 à 2013, tient quatre pages de son ouvrage.

La multiplication de ces fêtes, leur changement de date (pour l'Algérie en particulier) attise les polémiques et disperse la politique mémorielle. La volonté de Nicolas Sarkozy de ne garder qu'une fête nationale, le 11 novembre pour l'ensemble des conflits, a échoué. Les journées de fêtes de guerre sont trop nombreuses mais personne ne tient à supprimer « la sienne ».

La jauge pour mesurer l'impact de cette politique au niveau social est la présence de public au monument aux morts chaque 8 juin. Dans un département comme la Haute-Savoie, l'assistance se réduit aux personnalités institutionnelles, à celles de moins en moins nombreuses du monde combattant, aux vétérans et à leur famille. La moyenne d'âge est très élevée et, sauf erreur, rares sont les écoles à déléguer chaque année des élèves pour lire des textes en hommage aux morts d'Indochine<sup>7165</sup>. Cela signifie, en dehors des problèmes de présence en semaine pour la population active, une lassitude devant les nombreuses journées d'hommage ou/et la poursuite d'un désintérêt pour les mémoires d'Indochine. Est-ce logique ou est-ce la faute d'un État trop mesuré devant ce conflit perdu, lointain, d'une Éducation nationale trop volontairement discrète sur ce sujet, ou du fait que les associations combattantes n'ont pas réussi à intéresser leurs concitoyens ?

Toutes ces lacunes soient recevables pour comprendre le manque d'audience des mémoires combattantes d'Indochine auprès de la population. Mais il est, d'après plusieurs vétérans, un problème plus emblématique des réticences de l'État, le manque de prises de paroles directes des présidents de la République depuis 1980. La parole présidentielle porte davantage que toutes les autres. Elle marque l'implication directe, personnelle du chef de l'État qui est appréciée plus que toute autre par le milieu associatif combattant. C'est sa présence ou son absence, son silence qui font le prestige et la portée de cette politique ou son insuffisance. Certes, les discours de 1980, 1986, 1993, 2004 ont porté haut la parole présidentielle à l'égard des vétérans d'Indochine... Mais elle commence à dater, de presque vingt années. En 2019, c'est Édouard Philippe, Premier ministre qui a mené un hommage remarqué. Mais la cour des Invalides *aurait dû* accueillir un personnage de plus haut rang. Cela aurait même pu atténuer l'hostilité que nombre d'anciens combattants vouent personnellement au président Macron depuis sa déclaration de février 2017 sur la colonisation. Le rendez-vous attendu n'a pas eu lieu.

Le 8 juin est, depuis le début, l'apanage de la parole des ministres de la Défense et des anciens combattants. Les discours de cette journée d'hommage sont souvent des phrases de reconnaissance de l'État appréciées des vétérans. Ils ont montré, de la part des ministres et secrétaires d'État aux anciens combattants une sincérité et des hommages émouvants, pertinents qui sont lus chaque année devant un monument spécifique aux morts d'Extrême-Orient ou un monument synchrétique des guerres. En 2024, le septennaire de Dien Bien Phu sera la toute dernière occasion de donner davantage de place à la mémoire combattante collective d'Indochine devant les derniers

---

<sup>7165</sup> Ce geste étant de l'initiative d'un professeur des écoles, il est toutefois réalisé dans certaines communes.

survivants, presque tous nonagénaires. 2025 marquera le 80<sup>ème</sup> anniversaire du déclenchement du conflit. Elle aussi serait la dernière occasion de préparer, de leur vivant, un grand hommage aux soldats d'Indochine et atténuer la méconnaissance du conflit.

Enfin, il existe deux moyens qui dépendent ou peuvent dépendre de l'État pour mieux diffuser ces mémoires combattantes. Le Mémorial des guerres en Indochine est un lieu de mémoire important quoique sous-utilisé pour ce conflit au loin. Ses salles pédagogiques sont intéressantes et le lieu est émouvant. Mais rien ne vaut un vrai musée pour expliquer un conflit complexe. Le musée de l'Armée, aux Invalides, lui donne une place limitée et l'autre musée de Fréjus, juste rénové est consacré aux troupes de marine et méconnu. La réactivation du musée d'histoire de la France et de l'Algérie, projet sabordé en 2014, ne fait pas oublier qu' un musée axé sur *toutes les décolonisations* a davantage d'intérêt. Un musée sur la seule guerre d'Indochine serait probablement inenvisageable. La décolonisation est un sujet cohérent ; le vaste domaine colonisation – décolonisation, dans un projet muséal encore plus important, permettrait de donner un élan à une transmission de mémoire indispensable qui, certes, déclencherait immédiatement un ensemble de polémiques politiques violentes mais donnerait à ce double thème une dynamique de réflexion mémorielle propre à amener la société s'y intéresser.

La guerre d'Indochine n'est pas favorisée par les musées militaires qui développent fort logiquement l'aspect technique de leur arme et développent « sur elle un discours nettement plus politisé que sur d'autres conflits » comme l'explique Julien Mary :

« En Indochine, comprend le visiteur [...], le pacte armée – nation aurait été rompu et les combattants d'Indochine abandonnés par les gouvernements français et leurs alliés. [...]. L'hypermnésie muséale de l'Indochine et son militantisme s'expliquent également par le fait que ces musées ont souvent été conçus par des vétérans d'Indochine, animés par une mémoire blessée »<sup>7166</sup>.

Il estime donc que cet « activisme mémoriel » de longue date revêt davantage une leçon d'apprentissage patriotique à l'ancienne qu'une explication historique équilibrée pour le citoyen. Il est sans doute temps de la moderniser en faisant œuvre de pédagogie.

D'autre part, le rôle de l'ONAC, essentiel dans le lien entre le monde combattant et l'État, n'est pas seulement un outil de protection et d'insertion sociales pour ceux qui se sont dévoués au service de la Nation, ainsi que leur famille. Il joue un grand rôle dans la transmission de mémoire. Mais il peut faire davantage au niveau de chaque département, pour les années à venir. Cela se fait déjà mais ponctuellement.

Des entretiens au domicile des vétérans d'Indochine, d'Algérie devraient s'effectuer avec l'aide d'enseignants, voire d'élèves, pour sauvegarder cette mémoire, à l'image de la mémoire orale constituée par le SHD. Les vétérans et leur famille gardent des trésors iconographiques ; des photos

---

<sup>7166</sup> Julien Mary, « Le lien armée – nation dans les musées militaires français rénovés », *Culture et Musées* n°20, 2012, pp 71-94. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/pumus\\_1766-2923\\_2012\\_num\\_20\\_1\\_1682](https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2012_num_20_1_1682) (Consulté le 20 août 2021 et le 27 juillet 2022).

prises par eux ou par leurs camarades, voire le photographe du bataillon ; des lettres pleines d'enseignements, de réflexion décrivent leur vie et la guerre pendant le séjour du combattant ; des croquis devenus ensuite des tableaux, peints une fois rentrés, de leur poste ou du littoral où ils étaient affectés. Il existe là un gigantesque fonds d'archives privées qui gagnerait à être connu. On peut également citer des uniformes, des décorations, des objets d'arts ramenés d'Indochine. L'ONAC pourrait s'atteler à un grand travail de mémoire à partager avec des associations combattantes ou de soutien à l'armée, avec le Souvenir français voire le monde enseignant, pour créer des liens avec les derniers combattants, leur famille et les inciter à montrer ces documents pour les numériser et les faire connaître. Une vraie politique de mémoire en direction des combattants d'Indochine et d'Algérie permettrait de repousser la méconnaissance des mémoires individuelles et explorer la post-mémoire. Mais il faut une dynamique nationale.

Cette politique mémorielle de l'État serait capable de valoriser l'histoire et les mémoires de la guerre d'Indochine sans mettre tous ses efforts sur les mémoires des guerres mondiales, largement historicisées et connues. Il ne faut pas non plus négliger les nouvelles formes d'expression de mémoires d'Indochine qui peuvent diversifier leur diffusion, conquérir d'autres publics.

### 3.3.2 Des vecteurs de mémoires jugés secondaires, à ne pas négliger

« C'était une manière pour moi de perpétuer leur souvenir. Afin que personne n'oublie. [...] Je ne chante pas pour ou contre. Je chante l'Histoire [...]. Je chante contre l'oubli ! » (Jean-Pax Méfret).

Dans l'exploration des vecteurs de mémoires combattantes, presque tous explorés à ce stade de la thèse, il faut insister sur des genres qui ont eu ou qui ont encore une audience, voire un avenir. On peut se moquer du côté suranné de la chanson engagée militariste et de ses lacunes, des erreurs des créateurs de BD, ou de jeux vidéo, du côté plus spectaculaire et fantasmatique de la reconstitution historique, mais ces vecteurs intéressent des publics variés, et diffusent la mémoire.

Jean-Pax Méfret fait partie d'un genre assez rare, celui de la chanson engagée de droite nationaliste, ce qui explique la tiédeur des médias à son égard. Il est, en tout cas, intéressant de se pencher sur un vecteur de mémoires différent qui a un public et qui est connu du monde combattant et des passionnés du conflit parce qu'il valorise les combats perdus et les vétérans. Ce chanteur a un CV particulier, qu'a étudié Paul Airiau dans un article d'*Histoire@Politique* en 2009<sup>7167</sup> :

« Journaliste et chanteur engagé à droite, Jean-Pax Méfret traduit en chanson les tensions idéologiques et géopolitiques des années 1980. Son univers politique est typé : anticommunisme et antisoviétisme, rejet de la gauche au pouvoir après 1981, défense du peuple opprimé par les puissants, nostalgie de l'Algérie française. Il défend aussi des valeurs métapolitiques : vérité, engagement pour des valeurs, gloire militaire. [...] Bien qu'en partie décalé de son public plutôt d'extrême droite et plutôt militaire, il participe à la politisation d'adolescents et à l'entretien d'une culture politique chez les adultes ».

---

<sup>7167</sup> Ce qui suit est issu de Paul Airiau, « Jean-Pax Méfret, chanteur anticommuniste et républicain populiste », *Histoire@Politique*, n°7, 2009, page 12. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2009-1-page-12.htm> (Consulté le 21 août 2021 et le 27 juillet 2022).

Il s'agit d'un pied-noir né à Alger qui s'engage très tôt dans le combat pour l'Algérie française et dans l'OAS. Arrêté et emprisonné à Rouen puis assigné à résidence, il débute une double carrière de chanteur engagé sur des thèmes nationalistes et de journaliste à *Minute* puis *Valeurs actuelles* mais également à *L'Aurore*<sup>7168</sup> et au *Figaro -Magazine*. Il est aussi écrivain. Il n'est pas invité dans les grands médias mais sur TV Libertés, participe aux royalistes « Journées chouannes » en septembre 2016, à une table ronde organisée avec les éditions du Chiré, sur « l'Algérie et l'antigaullisme »<sup>7169</sup>. Il ne se dit pas engagé aux côtés d'un parti mais son public fait plutôt partie de la droite nationaliste et de l'extrême-droite. Les thèmes de ses chansons, depuis 1964, sont patriotiques, anticommunistes, « Algérie française » ; il est, comme l'un de ses titres l'indique, *Le Chanteur de l'Occident*, dans toute sa dimension de défenseur de la Chrétienté<sup>7170</sup>. Un genre particulier, qui a un public de tout âge et qui lui a valu de passer à l'Olympia le 1er avril 2012. *Dien Bien Phu* est l'un de ses succès. Sur cette chanson, il affirme ne pas être un nostalgique de la colonisation mais défendre les combattants d'Indochine comme les soldats de *Kolwezi* et *Camerone* (deux autres chansons) et soutenir l'armée d'hier et d'aujourd'hui :

« Il ne s'agit pas de nostalgie envers un empire colonial, il faut simplement saluer le sacrifice des soldats, quelles que soient les raisons de cette guerre. Le problème n'est pas de sanctifier ou non cette guerre, mais d'avoir conscience des souffrances endurées et des sacrifices consentis par tous ces Français. Ne pas oublier, non plus, les agressions dont certains ont été victimes à leur retour en France par les communistes, leurs ambulances attaquées, les rescapés insultés<sup>7171</sup>. »

Son souvenir d'adolescent de la chute de Dien Bien Phu est romantique et semble très « reconstruit » : un père absent appartenant au service action du SDECE et présent en Indochine, son écoute du dernier message du général de Castries la nuit de la chute (une source audio connue bien plus tardivement) ; une communion dans le sacrifice des soldats qu'il va sans cesse rappeler dans ses chansons :

« Je me rappelle surtout des actes héroïques accomplis par des hommes envoyés là-bas et qui sont morts pour la France. J'avais dix ans lorsque Điện Biên Phủ est tombé et je me rappelle que ma mère m'avait réveillé au milieu de la nuit en raison du décalage horaire pour écouter la dernière conversation entre le général de Castries [commandant de Điện Biên Phủ, ndlr] et les autorités d'Hanoi expliquant qu'ils ne pourront tenir plus longtemps contre l'offensive Vietminh. Nous écoutions cela les larmes aux yeux. D'autant que mon père était en Indochine à ce moment-là. Plus tard, lorsque les rescapés sont rentrés au pays, ils nous avaient raconté dans le détail ce qu'ils avaient subi dans les camps de la mort Vietminh ».

---

<sup>7168</sup> Dans les années 1960, ce journal en grande partie financé par l'industriel du textile Marcel Boussac, enrichi par deux guerres mondiales, hostile à la décolonisation qui lui fait perdre des marchés ; il est le journal qui soutient la guerre en Indochine et l'Algérie française. Renseignements issus des fiches Wikipédia de « Marcel Boussac » et de « L'Aurore ». En ligne : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel\\_Boussac](https://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel_Boussac) et [https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Aurore\\_\(journal\\_fran%3%A7ais,\\_1944-1985\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Aurore_(journal_fran%3%A7ais,_1944-1985)), fiches consultées le 21 août 2021.

<sup>7169</sup> Claude Bauléon, « L'histoire et la République », *Table-ronde n°1*, 50e anniversaire des Journées Chouannes, Editions du Chiré, 2017, 23 pages ; <http://www.sudoc.abes.fr/cbs/xslt/DB=2.1/SET=1/TTL=1/SHW?FRST=1> (Consulté le 21 août 2021).

<sup>7170</sup> *Fiche Wikipédia*. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Pax\\_Mefret](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Pax_Mefret) (Consulté la dernière fois le 21 août 2021).

<sup>7171</sup> Asa-France, « Saluer le sacrifice de nos soldats en Indochine : libre opinion de Jean-Pax Mefret », *ASAF.fr*, 11 juin 2017. En ligne : <https://www.asafrance.fr/item/saluer-le-sacrifice-de-nos-soldats-en-indochine-libre-opinion-de-jp-mefret.html> (Consulté le 20 août 2021).

Sa chanson *Dien Bien Phu*, composée à la fin des années 1960, est la synthèse de sa mémoire héroïque des soldats d'Indochine qui « tombent en chantant » ; lui admet seulement « chanter l'histoire » et « chanter contre l'oubli » hors de tout engagement politique ; ce qui reste discutable :

« Cette chanson, je l'ai écrite en 1965-70 parce que j'ai été en contact avec des officiers et sous-officiers qui avaient vécu cela. C'était une manière pour moi de perpétuer leur souvenir. Afin que personne n'oublie. L'Indochine, l'Algérie, la guerre froide... Autant de sujets que l'on qualifierait d'engagés... Je ne chante pas pour ou contre. Je chante l'Histoire. [...]. Je chante contre l'oubli ! L'autre jour, j'étais dans un collège et j'y ai rencontré beaucoup de jeunes qui m'ont dit s'être intéressés au mur de Berlin en écoutant mes chansons. Je chante l'Histoire en me gardant de toute position dogmatique. Je raconte ce qu'il s'est passé, simplement<sup>7172</sup>. »

Cette chanson est effectivement centrée sur un sacrifice, selon lui, oublié des soldats du CEFEO. L'ancien de l'OAS inclut même les premières paroles du chant du 1<sup>er</sup> REP, héritier du 1<sup>er</sup> BEP de Dien Bien Phu et noyau militaire actif du putsch d'Alger :

« Contre les Viets, contre l'ennemi  
Partout où le combat fait signe » [...].  
« Aujourd'hui tout l'monde s'en fout  
De Diên-Biên-Phủ  
Mais nous, nous restons fiers de vous  
Diên-Biên-Phủ »<sup>7173</sup>

Marc-Alexandre Oho Bambe, dans un style opposé et suivant un objectif très différent, crée un genre que les anciens combattants ne connaissent probablement pas, le poème slamé. Artiste camerounais né à Douala en 1976, amoureux des lettres et de la poésie, il travaille en France dans la communication mais choisit rapidement la voie d'artiste, sous le nom de *Capitaine Alexandre*<sup>7174</sup>. Il tient des « spectacles vivants » plus que des concerts, seul ou en troupe (« On a slamé sur la lune » est un collectif fondé en 2006), ce poète intervient dans des établissements scolaires et universitaires, tient des chroniques médias, publie des recueils de poésie qu'il chante et slame en concert et, en 2018, publie un premier roman, *Dien Bien Phu*<sup>7175</sup>. Il raconte l'histoire d'Alexandre, soldat français du CEFEO, qui revient au Vietnam vingt ans après son séjour pour retrouver un passé fait d'amour, d'amitié et de guerre. Son amour de jeunesse, Mai Lan « la fille au visage de lune » est l'objet de ses poèmes de ses lieux d'exil et le souvenir de Diop, son compagnon d'arme sénégalais. C'est un concentré de poésie entre les vers à l'absente et de roman dont les phrases ont rythmé dans un poème en prose qui envoie des lettres d'amour à Mai Lan, à Diop, à l'Indochine et scande la musicalité, le mystère du mot *Dien Bien Phu*. Les mémoires d'Indochine sont un sujet sensible pouvant être interprété en spectacle par un chant patriotique et par une suite

---

<sup>7172</sup> *Ibid.*

<sup>7173</sup> Jean-Pax Méfret, « Dien Bien Phu », *Collection Combats*, 1981. Chanson en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=IsoZFWMNvNg> (Écoulée la dernière fois le 27 juillet 2022). Dans cette vidéo, le public hue à « tout le monde s'en fout » et applaudit à « nous restons fiers de vous ».

<sup>7174</sup> En ligne : <https://capitainealexandre.com/>.

<sup>7175</sup> Marc-Alexandre Oho Bambe, *Dien Bien Phu*, Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2018, 221 p.



de poèmes slamés<sup>7176</sup>. Ces formes de diffusion peuvent toucher plusieurs types de population à fins de diffusion culturelle, historique, parfois politique. Ces deux vecteurs sont peu connus, abordant d'une autre manière un sujet difficile pour ceux qui l'ont vécu mais qui séduit et explique, chacun dans sa singularité, l'émotion qu'un tel événement peut encore susciter.

Autre activité de diffusion d'histoire et de mémoires, la reconstitution historique apparaît comme une mode assez tendance depuis le début des années 2000, au titre de « l'histoire vivante » par les uns et comme un spectacle historique pour amateurs d'uniformes par les autres. Son succès semble concerner surtout les époques romaine et napoléonienne, la Première Guerre mondiale., la guerre d'Indochine ne semblant pas être « revécue » par beaucoup de groupes. Mais il est possible que cette activité menée par des passionnés devienne encore plus populaire à l'avenir. C'est en tout cas une nouvelle forme possible de diffusion de mémoire et d'histoire, c'est-à-dire de transmettre la mémoire en *revivant* ou en montrant au public la vie de l'époque, les objets, les vêtements, l'armement (les reconstitutions sont le plus souvent militaires), les manœuvres, mais également les loisirs, l'alimentation de manière visible, au travers d'acteurs qui ont d'abord envie d'incarner une vie du passé dans une époque précise. L'ambition est également de partir des recherches historiques pour reconstituer une danse, une opération, une bataille, le matériel employé qui va loin dans le détail. Emile Kern, auteur, en 2021, de l'ouvrage historique le plus récent sur les reconstituteurs<sup>7177</sup> et rédacteur en chef d'une nouvelle revue *Revivre l'Histoire*<sup>7178</sup> considère que c'est une activité rigoureuse sur le plan historique qui dépasse le simple spectacle et peut populariser, rendre plus accessible, une nouvelle forme d'histoire.

L'activité des *Associations d'histoire vivante et militaire* est essentiellement portée par les réseaux sociaux pour relayer les images, les activités et des rendez-vous de réunions de reconstitution. Elles n'ont pas le lustre des grandes reconstitutions des légions romaines (« Les grands jeux romains » dans les arènes de Nîmes) ou des batailles de l'empire napoléonien (A Waterloo, le Bicentenaire de 2015 a réuni près de 6000 reconstituteurs). Pour reconstituer la guerre d'Indochine, pas de manœuvres cadencées, de rangées de soldats chamarrés munis de fusils ou de canons qui tirent à blanc, d'armures rutilantes ou de bonnets à poil. La forêt française remplace la jungle vietnamienne mais les simulations de manœuvres sont faites avec le maximum de réalisme possible. Des vidéos montrent quelques-unes de ces manœuvres sur Internet.

Les reconstituteurs commencent par rassembler des objets de mémoires de la guerre d'Indochine qui sont, en général, d'époque, récupérés dans les greniers familiaux ou en brocante : le casque lourd, des tenues souvent parachutistes, le chapeau de brousse, la MAT 49. Les pages Facebook

---

<sup>7176</sup> Marc-Alexandre Oho Bambe, *Dien Bien Phu, le récital*, concert au Jack Jack à Bron, le 8 mars 2018. En ligne : <https://capitainealexandre.com/2018/03/29/extrait-de-dien-bien-phu-le-recital-1-au-jack-jack-a-bron-69/> (Consulté la dernière fois le 21 août 2021 et le 27 juillet 2022).

<sup>7177</sup> Emile Kern, *Ils rendent l'histoire vivante : de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Soteca, 2021, 305 p. ; pp. 11-12. Il préfère le nom de *reconstituteur* à *reconstitueur*.

<sup>7178</sup> *Revivre l'Histoire. Le magazine de l'Histoire vivante*, trimestriel, n° 1, juin 2021, 130 p.

montrent ces acquisitions, évoquent les vétérans survivants ou décédés, montrent des photos des opérations en Indochine. Cela dépasse donc la seule activité physique de reconstitution historique pour viser un but plus globalement mémoriel. Le groupe présent sur Facebook *Reconstitution Indochine*, créé en 2014, présente des photos d'opérations, de manœuvres en tenue bariolée, un hommage au 8<sup>ème</sup> BPC et au commando du lieutenant Bailly<sup>7179</sup>, insérant des photos d'époque et celles prises en août 2021 sur le terrain. Le groupe *Les léopards normands*, association fondée en 2019, montre des reconstitutions de la Seconde Guerre mondiale et de l'Indochine, ciblées sur des unités précises, le II/39<sup>ème</sup> RI pour la première et le 3<sup>ème</sup> REI pour la seconde ainsi que des opérations comme *l'opération Lorraine* dont voici le commentaire publié le 4 août 2021 :

« Un premier retour de notre reconstitution immersive sur les traces de l'opération Lorraine. 2 groupes de combats et un 1 groupe de commandement du 3<sup>ème</sup> REI, 2 crabes (Weasel M29C) du 1er REC sur 3 jours pleins. Autonomie, endurance, manœuvres et tactiques, combats face aux plastrons "viets" ont occupés notre trip. Plusieurs traversées de crabe sur la Vienne ont pu mettre nos légionnaires d'un week-end dans l'ambiance<sup>7180</sup>. »

Quelle peut être la place de ces reconstitutions militaires dans les mémoires combattantes ? Peut-on leur accorder crédit d'une nouvelle forme de transmission de l'histoire et de la mémoire ? Quelles sont les motivations d'un reconstituteur ? Les réponses et les commentaires les plus divers peuvent se lire et s'entendre sur ce sujet. Si l'on est sur une analyse négative, voire moqueuse qui rattache ce besoin de reconstitution à une fantasme sur la guerre d'Indochine, on parlera de regrets de ne pas y avoir participé, de ce besoin enfantin de se déguiser, de *jouer à la guerre* et de se rattacher à une « société du spectacle ». Assez régulièrement et quelle que soit l'époque de référence, les historiens insistent surtout sur les anachronismes de ces « jeux » et le danger qui existe – critiquant de ce fait l'appellation d' « histoire vivante » – à assimiler le spectacle de *fiction historique*, tout en reconnaissant la bonne volonté des participants et leur passion pour l'histoire. Mais il ne faut rien négliger des modes et formes de diffusion car ce genre de mémoire peut attirer la curiosité d'un nouveau public – cela reste un spectacle – qui pourrait ainsi s'intéresser à la guerre d'Indochine. Ajoutons que les groupes de reconstitution participent à des journées de présentation de leur activité et d'animation. La tendance au docu-fiction intéressant la télévision, ils participent également ce genre de documentaire qui mélange les images historiques de l'ECPAD, déployant un « jeu d'acteurs » en tenue d'époques auquel les réalisateurs font régulièrement appel. Ils prêtent également leur matériel pour des expositions. Leur présence à des commémorations officielles est davantage sujette à critiques devant ce côté « spectacle » pour une cérémonie jugée plus sérieuse, surtout si elle a lieu autour d'un monument aux morts. Mais peut-être est-ce une donnée évolutive des mémoires que l'avenir amènera à valoriser ?

---

<sup>7179</sup> En ligne : <https://www.facebook.com/groups/284431785038527/> (Consulté le 21 août 2021 et le 27 juillet 2022).

<sup>7180</sup> En ligne : <https://www.facebook.com/Les-L%C3%A9opards-Normands-313712339294167/> (Consulté le 21 août 2021).

D'autres univers ont déjà été évoqués comme l'intérêt récent de la bande dessinée pour l'Indochine, des documentaires (docu-fiction et webdocumentaires) et Internet. Ce dernier révolutionne les modes de diffusion de la connaissance et le temps de recherche peut avoir les mêmes conséquences sur les mémoires combattantes d'Indochine. Encore faut-il s'en servir.

### 3.3.3 Le rôle d'Internet : un enjeu majeur dans l'avenir de la diffusion des mémoires

« Internet : un territoire saisi par les acteurs-témoin<sup>7181</sup> » (Nicolas Seradin)

Internet est un vecteur de plus en plus important du savoir savant et de la recherche. Les mémoires, en particulier les mémoires combattantes, ont un grand intérêt à l'utiliser. Comment faire pour donner un avenir aux mémoires combattantes au moyen d'Internet ?

Vétérans d'Indochine et enseignants sont très en dessous des possibilités d'Internet. Les seconds, plus jeunes, devraient pourtant être favorisés par ce nouvel outil et l'utiliser au maximum. Les premiers s'en servent essentiellement pour conserver des liens avec la famille, les amis, les associations. Certains suivent l'activité des groupes Facebook. Rares sont ceux comme Henri Darré et Jean-Marie Heissat, qui ont diffusé des temps de leur mémoire sur des sites Internet. Les enseignants communiquent avec leurs collègues de Métropole et du reste du monde sur la recherche internationale (colloques, conférences, recensions d'ouvrages), recherchent une bibliographie, utilisent les réseaux sociaux, pour une faible partie d'entre eux mais ne font pas d'Internet un outil d'échanges et de diffusion de leurs travaux, de leurs résultats. Ce n'est pas un reproche. Chacun peut se sentir dépassé à la fois par les possibilités d'Internet, par la méfiance envers les déviances possibles et son piège chronophage. Or, on ne peut tout simplement plus se passer d'Internet et les historiens disposent d'un outil majeur pour diffuser l'histoire, faire connaître les mémoires en même temps que leur actualité de recherches et de conférences. Le problème est qu'ils ont rarement le temps d'utiliser ce fantastique outil de diffusion.

Chacun sait le potentiel d'Internet mais il semble que rares sont les historiens qui s'y investissent risquant l'épuisement ou la dérogance. Or, son potentiel est immense pour la recherche. En dehors de la messagerie qui permet de contacter n'importe quel chercheur, historien et certains anciens combattants en un temps record, chaque chercheur peut trouver dans un site institutionnel, public ou privé, des références dans les domaines administratifs, politiques, historiques, sociaux, culturels qui vont lui faire gagner du temps et apporter tout type de connaissances, que les archives et les ouvrages spécialisés permettront d'approfondir. Les textes de lois et les échanges des députés et sénateurs sur l'Indochine au Parlement de 1945 à 1954, les documents classés et analysés des Fondations de Lattre et Leclerc, l'historique de la politique mémorielle de l'État, discours compris,

---

<sup>7181</sup> Nicolas Seradin, *Thèse d'histoire, op. cit.*, p. 411.

la liste précise des archives orales et écrites au SHD permettent une plus grande rapidité de recherche. A défaut d'avoir le document nécessaire, il est localisé avec sa cote et le Prêt entre Bibliothèque évite de se rendre à l'autre bout de la France. Les institutions ont bien compris tout le potentiel qu'elles peuvent en tirer. Depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, ces sites institutionnels sont des vecteurs efficaces et renouvelés d'information, un interface privilégié pour la recherche. Les sites du ministère des armées, du SGA surtout, sont très précis sur la transmission des mémoires, donnant l'actualité de la mémoire dans *Chemins de mémoire*. Ils donnent les dates des expositions, les articles, les revues, les parutions d'ouvrages, la liste des cérémonies, le patrimoine (« mémoire et patrimoine », <https://www.defense.gouv.fr/memoire>), les lieux, accès et mission en valorisant le tourisme de mémoire. Ils donnent des liens qui permettent d'organiser la recherche et d'obtenir des documents. Ce travail, coordonné par la Direction des patrimoines, de la mémoire et des archives (DPMA) est efficace. Les sites Internet des associations de soutien au monde combattant comme le Souvenir français et l'ASAF transmettent beaucoup de renseignements et leur lecture particulière des mémoires et de l'histoire. De même, les unités, armes et corps de troupes, évoqués précédemment pour leur activité associative, ont très souvent un site Internet intéressant et mis à jour comme la FSALE pour la légion étrangère<sup>7182</sup>.

De plus, Internet incorpore et supplée la télévision, que ne regardent plus vraiment les plus jeunes, potentiel public-cible entre tous pour la transmission des mémoires combattantes, en diffusant les documentaires sur la guerre d'Indochine et sa mémoire. Mais les plus anciens ne passent plus ou trop rarement. Ainsi peut-on toujours regarder le documentaire d'Henri de Turenne datant de 1984 en six épisodes dont trois concernent la colonisation et la guerre d'Indochine, et qui a fait polémique en son temps. Leur visionnage permet de se demander, au vu des connaissances d'aujourd'hui, en quoi il a bien pu faire autant de bruit.

Un genre nouveau se révèle plein de potentiel, une nouvelle courroie de transmission de mémoire. Ce sont les webdocumentaires ou web docs, qui ne sont produits et diffusés que pour et par ce vecteur moderne et se révèlent facilement visibles de tous. Deux webdocumentaires sortent du lot, pour leurs qualités techniques, narratives, l'insertion d'images, de vidéos d'époques et actuelles ; mais surtout par l'utilisation de témoignages de français et de Vietnamiens, qu'ils soient anciens militaires, colons et colonisés. Il s'agit de celui déjà cité d'Aladin Farré et Louis de Coppet, *Indochine, en quête d'indépendance*<sup>7183</sup> sur l'ensemble du conflit, et celui de Jérôme Santelli, *Cao Bang* en 2017, sur les combats de la RC 4<sup>7184</sup>. Ces documentaires ont beaucoup de crédibilité du fait des témoignages présentés qui ne donnent pas une ligne d'analyse politique et sont très

---

<sup>7182</sup> <https://www.legionetrangere.fr> (*Idem*).

<sup>7183</sup> Aladin Farré et Louis de Coppet, *Indochine, en quête d'indépendance*, webdocumentaire de l'université Paris I-Sorbonne, 2015. En ligne : <https://webdoc-indochine.univ-paris1.fr/> (Consulté la dernière fois le 27 juillet 2022).

<sup>7184</sup> Jérôme Santelli, *Cao Bang*, Paris, CinéTévé, 2014, 52 mn. En ligne : <https://www.caobang.fr/> (Consulté le 22 août 2021 et le 27 juillet 2022).

accessibles pour s'informer de la guerre et du ressenti de ses acteurs. Le premier documentaire de ménage même deux types d'explication « côté vietnamien » « côté français » pour donner les deux enjeux. Le second présente également des témoignages de vétérans de l'APV.

Mais ce sont les réseaux sociaux qui doivent être investis pour permettre d'échanger avec tout type de public spécialisé ou profane, de trouver de nouveaux contacts, d'autres archives privées, familiales qui ne se trouvent dans aucune bibliothèque. Ils permettent également de faire connaître les conférences, les colloques et l'évolution de telle ou telle analyse inaccessible au plus grand nombre. On peut considérer qu'ils génèrent aussi une perte de temps considérable puisque chacun peut déverser son manque de culture, donner un avis personnel irréflecti et inutilement politisé.

Mais c'est grâce à eux que j'ai pu trouver des documents d'une grande richesse comme des extraits de journaux de bord personnels, de lettres, d'écrits des vétérans pour leur famille ; une multitude de photos privées et de documents historiques (tickets d'embarquement sur le *Pasteur*, cartes de vœux envoyées par de Lattre aux combattants du CEFEO pour Noël 1951, manuels d'instruction pour l'Indochine), postés par les vétérans ou leur famille et introuvables ailleurs sauf à faire de longues recherches dans les lointains centres d'archives.

Les réseaux sociaux sont l'occasion de trouver des contacts avec des anciens d'Indochine qui sont inscrits sur Facebook et surtout avec leur famille. Il s'agit donc d'un vecteur important dans la transmission rapide et l'analyse des mémoires à ne pas négliger. Cela développe également la post-mémoire des descendants de vétérans qui apporte beaucoup aux recherches et qui, en retour, apprennent beaucoup de choses sur leur père ou grand-père ; soit par des documents, soit par des explications ou parce qu'ils voient leur ascendant parler de son passé pour la première fois. Il existe une dizaine de groupes Facebook sur la guerre d'Indochine. Il existe deux groupes *Camps guerre d'Indochine, guerre d'Algérie, guerre du Vietnam, rapatriés*, créé par Léon Nguyen a 493 membres, l'autre, créé en 2015, en a 146 ; une confusion regrettable. Le groupe *guerre d'Indochine 1945-1954* créé en 2015, théoriquement fort de 11 649 membres. *Bataille de Dien Bien Phu*, créé en 2010 en compte 8500 avec Hugo Génin, docteur en histoire<sup>7185</sup> comme l'un des administrateurs. L'autre groupe sur le sujet, *Dien Bien Phu* a 1800 abonnés. *CEFEO et combattants d'Indochine – Musée virtuel* existe depuis 2013 et a 1863 membres. L'historien Jean-François Klein intervient de temps en temps. Le groupe *Reconstitution Indochine* déjà cité, a 1000 membres. *La guerre d'Indochine*, plus récent, rassemble 1924 membres depuis avril 2020. On peut trouver également *Indochine, souvenirs d'une guerre*, groupe de 877 membres depuis 2017. *Vieille Indochine* avec 1100 membres porte surtout sur la période coloniale. *Églantine quatre* est un groupe parlant également de l'Indochine, tenu par la fille d'un ancien combattant. Le groupe *Les cahiers du Nem* n'est pas axé sur la guerre d'Indochine, évoquant de nombreux sujets historiques et culturels. Il est difficile de participer à tous et lire les posts publiés.

---

<sup>7185</sup> Hugo Génin, *Mémoire de captivité des soldats français de Diên Biên Phu : Entretien et récit anthropologique*, doctorat en Anthropologie soutenu en 2007 à l'Université de Nice.

Les associations combattantes sont de moins en moins investies sur Internet. Il faut des bénévoles pour s'en occuper et pour réaliser des articles, se tenir au courant des publications, synthétiser les comptes-rendus des sections, construire un journal et le mettre en ligne. De même, elles sont rarement présentes sur les réseaux sociaux ; elles n'ont pas de site Facebook au sens propre du terme, en dehors de la bonne volonté et de l'initiative individuelle de quelques adhérents, pour donner des nouvelles de l'association au niveau fédéral ou départemental.

Seule l'ANAPI est active par le biais de plusieurs groupes Facebook forts de 200 à 376 abonnés : le groupe *ANAPI* donne des nouvelles de l'association comme l'autre groupe « généraliste », *ANAPI fédéral* pour l'actualité et les événements. Jacques Villard, président de l'ANAPI Rhône-Alpes-Auvergne, fait de même dans un groupe éponyme. Jean-Pierre Mourey anime le groupe *ANAPI nos régions* ; les articles concernant davantage la guerre d'Indochine que la vie de l'association. Un groupe Facebook est sans aucun doute plus facile à « entretenir » qu'un site Internet national. Encore faut-il qu'il soit un lieu d'échanges et de transmission de mémoires élargi à tous et non un lieu pour initiés qui refuse ou exclut ceux qui proposent un avis différent. Il est essentiel que ces sites Internet ou réseaux sociaux soient à jour car, en dehors de ses adhérents qui ont de plus en plus de mal à se déplacer, rares sont ceux qui peuvent savoir ce qui se dit et se fait dans ces associations. Sans sources d'informations de ce type, les associations s'isolent. Elles ne sont pas les seules.

Les historiens et les enseignants sont rares sur Internet et, plus encore sur les réseaux sociaux, certainement par manque de temps, mais également par méfiance pour un outil ouvert à tous les publics source de débats sans fin. Le problème de cette quasi-absence est d'écarter un outil devenu essentiel pour l'apprentissage de l'histoire et la transmission des mémoires. En réalité, une partie des enseignants et enseignant - chercheurs considèrent souvent que leur place réside dans une salle de classe ou un amphithéâtre, dans des table-rondes et des colloques, et, en général par manque de temps. Ils sont donc peu présents sur Internet et plus rares encore sur les réseaux sociaux.

Or Internet est bien plus rapide et a plus de longévité pour diffuser des connaissances qu'un parcours scolaire limité dans le temps, dans un cadre rigide et peu exhaustif sur certains sujets que de trop vastes programmes ne permettent pas d'explorer. La guerre d'Indochine fait partie de ceux-là, et de très loin. Il convient donc, pour l'Éducation nationale comme pour le monde associatif, de considérer Internet comme un cadre important pouvant devenir majeur, à l'avenir, de diffusion de l'histoire et des mémoires combattantes. « Nourrir » les réseaux sociaux et les sites Internet d'informations avec régularité, être régulièrement présent et actif dans l'échange, l'explication et l'information rendraient l'historien plus accessible, tout comme ses recherches. Pour le connaître, il faut acheter ses ouvrages, acheter les articles les plus récents sur Internet, venir aux conférences où il intervient, pour connaître l'actualité et le champ de ses analyses. Les étudiants n'ont pas

toujours les moyens de se payer des livres coûteux. La publication s'adresse donc plutôt à une élite qui a la possibilité. Il faut le temps que les bibliothèques achètent les ouvrages et les mettent en lecture libre, avec un décalage de temps qui se compte en mois ou en années. La chance de les trouver en bibliothèque municipale s'en trouve réduite et la diffusion de connaissances en pâtit. Les historiens sont censés s'adresser à tous, mais quand les ventes d'ouvrages ne sont pas nombreuses, le public connaît peu leur valeur, la qualité de leurs recherches.

Il est donc important qu'ils aient un espace visible à tous ceux qui peuvent s'intéresser au sujet de leurs recherches. Cette visibilité d'un historien est sujette à discussion. Le plus logique serait d'être très visible sur le site même de l'Université mais il est surtout administratif. Les laboratoires disciplinaires ou interdisciplinaires comme CRISES à Montpellier présentent les sujets, les membres et des liens plus ou moins nombreux sur les activités, les colloques ; parfois des actes de colloques ou des articles complets qui puissent valoriser plus précisément une recherche. Pierre Journoud a, par exemple, dans l'annuaire de CRISES, ses ouvrages et publications avec des liens, mais pas toujours à jour.

L'idéal est le site Internet ou le blog de l'historien. Encore faut-il prendre le temps de l'alimenter, ce qui parfois insurmontable pour son propre agenda. Mais c'est un enjeu majeur. L'histoire et les mémoires de la guerre d'Indochine, des guerres décoloniales ou d'autres mémoires, mériteraient un effort pour informer de potentielles personnes intéressées par le sujet. Christophe Lafaye est présent sur Facebook avec son groupe Blog de recherches *Expériences combattantes*<sup>7186</sup> avec 230 followers depuis janvier 2019. Il poste ses interviews, les articles de son blog de recherches en histoire militaire qui est sur Internet, pour inciter ses abonnés à s'y rendre. Le groupe Facebook est donc la vitrine, sur les réseaux, de son blog<sup>7187</sup>, ce qui permet d'informer deux types de publics sur l'évolution de ses recherches et de ses conférences passées et à venir, sur les publications diverses, les siennes et celles concernant son sujet ou un sujet qui l'intéresse comme le livre de Jean-François Klein sur Théophile Pennequin. Il n'y a pas que des liens mais des articles complets. Cet effort demeure fragile. Le site Internet de Raphaëlle Branche, dans lequel elle répertoriait les expositions, conférences, séries et émissions auxquelles elle a participé et toutes ses publications d'ouvrages, d'articles, n'est plus visible en septembre 2022.

Il est également difficile de se tenir au courant des thèses récemment sorties, qui n'ont pas encore été publiées – il faut apparemment entre deux et sept ans pour que les maisons d'éditions se lancent, si cela est le cas – et que l'on ne peut lire. Il est dommage que les thèses ne soient pas toutes en ligne. J'ai personnellement apprécié de lire celles de Laure Cournil, Nicolas Seradin, Bénédicte Ponçot et Julien Mary, entre autres. Toutefois, la fermeture des bibliothèques et centres d'archives ayant été préjudiciables pendant la COVID, un effort de diffusion a été effectué et les

---

<sup>7186</sup> En ligne : <https://www.facebook.com/experiencescombattantes/> (Consulté la dernière fois le 29 septembre 2022).

<sup>7187</sup> En ligne : [https://experiencecombattantelafaye.blogspot.com/\(Idem\)](https://experiencecombattantelafaye.blogspot.com/(Idem)).

thèses sont de plus en plus accessibles<sup>7188</sup>. Toutefois, ce n'est pas le cas des plus anciennes ou de celles dont la diffusion est restreinte. Ainsi celle de Serge Tignères sur *La guerre d'Indochine et l'opinion publique française entre 1954 et 1994*<sup>7189</sup> est-elle consultable uniquement sur place à la bibliothèque de l'Université Toulouse Jean Jaurès<sup>7190</sup>.

Bien entendu, tout n'est pas valable sur Internet et les échanges peuvent se révéler d'une grande stérilité. Internet n'est pas « le » moyen idéal de transmission des mémoires mais simplement l'élément novateur qui peut les diffuser et les dynamiser davantage. Ses lacunes sont plutôt logiques et connues. Sur les réseaux sociaux, les sujets tournent en boucle, soit parce que les réponses sont trop polémiques et l'on se trouve dans un ressassement inutile et politisé de mémoires, soit parce que de nouveaux abonnés ne les connaissent pas et posent des questions de base déjà débattues depuis longtemps. Les plus courantes concernent les héros comme Vandenberghe, les généraux de Lattre (et son fils Bernard) et Leclerc. Mais il est intéressant de lire des articles plus nombreux aujourd'hui sur des combattants, officiers et sous-officiers moins connus que vient évoquer un de ses descendants ou un passionné du conflit. Le problème est ensuite de ne pas en faire un héros christique ni faire de sa vie une hagiographie sans intérêt, pour dériver ensuite vers une explication manichéenne. Au départ, les articles reviennent rituellement pour les anniversaires des batailles, des personnages, des faits plus ou moins connus. Au bout d'un moment, les explications tournent en rond et finissent par devenir le dogme. Les articles risquent de devenir des « marronniers » qui, comme dans la presse, comblent des vides tout en s'assurant de leur popularité puisque le groupe finit par fonctionner en circuit fermé. En général, des articles sur la cruauté des camps de la RDV, sur Georges Boudarel et le parti communiste reviennent avec une précision d'horlogerie quelles que soient les dates et sont l'occasion de commentaires destructeurs de nuances et nourries d'insultes tenant de la ritualité plus que de l'une pensée construite. Quiconque se met en travers du discours dominant est la cible des critiques les plus simplistes, du langage le plus violent, à savoir l'accusation d'être du côté des communistes comme si la guerre durait encore, à celle de ne rien connaître au sujet. Il est courant de se faire exclure du groupe ou juste de la discussion. Dans ces circonstances, il n'est pas insensé de parler de contre-vérité historique et sur certains sujets de « fake news ». C'est ce que l'on redoute en classe comme dans la société. Elles démarrent sur les réseaux sociaux et sur Internet qui leur donnent une vitesse de diffusion et, paradoxalement, une légitimité puisqu'elle répètent des accusations avec conviction. C'est la raison pour laquelle historiens et enseignants doivent être présents et débattre au lieu d'attendre qu'elles arrivent en cours et de se plaindre.

---

<sup>7188</sup> La mise en ligne de nombreuses thèses concernant la guerre d'Indochine permet de remonter à celles soutenues par Laure Cournil en 2014, sauf exception.

<sup>7189</sup> Serge Tignères, *La guerre d'Indochine et l'opinion publique française entre 1954 et 1994, mémoire et histoire*, Thèse d'histoire contemporaine soutenue en 1999 à Toulouse.

<sup>7190</sup> Elle a été utilisée dans l'ouvrage d'Alain Ruscio et Serge Tignères, *Dien Bien Phu, mythes et réalités : cinquante ans de passions françaises (1954-2004)*, op. cit., 2005.



Pour conclure, la guerre d'Indochine demeure une histoire méconnue, ce qui est également le cas des mémoires combattantes, pour les raisons les plus diverses. L'avantage d'un vaste sujet encore insuffisamment exploré, c'est qu'il existe de multiples possibilités de recherches dans les domaines historique, politique, social, culturel et même militaire. Une politique valorisant des lieux de mémoires peut également favoriser davantage l'intérêt d'un public renouvelé si les instances mémorielles savent s'y prendre. L'histoire et les mémoires de ce conflit ne sont pas mortes. Le destin d'une mémoire, combattante ou non, fait qu'un oubli partiel s'installe fatalement à chaque fois que les vétérans disparaissent. Seules les guerres mondiales, tenues à bout de bras par la politique commémorative, les documents exhumés, l'importance dans l'histoire et dans la mémoire de la société, font pour l'instant exception à la règle. Mais le centenaire de 14-18 apparaît crépusculaire. Si la guerre d'Indochine a cet avantage de ne pas être pas plus oubliée qu'à son époque, elle n'en reste pas moins méconnue. La fin des mémoires vivantes d'Indochine survient dans une période plus apaisée car la politique mémorielle de l'État, quelle que soit ses lacunes, a donné des satisfactions aux vétérans. La crainte d'une disparition de l'histoire et des mémoires est légitime et s'accompagne d'une même angoisse sur le déclin des associations combattantes, une fois cette génération disparue. Mais l'historicisation d'une mémoire, une fois le dernier acteur disparu, lui permet de survivre dans l'histoire. Ce passé indochinois a donc encore un avenir.

# Conclusion

« Le passage à l'histoire permet d'oser regarder le passé, de cesser de le mythifier pour simplement le comprendre<sup>7191</sup>. » (Benjamin Stora).

Cette thèse a pour objectif d'explorer un conflit méconnu en s'aidant des mémoires combattantes pour en préciser l'histoire et rendre hommage au courage, à l'engagement des combattants d'Indochine en leur permettant de s'exprimer. Qu'ai-je donc appris de l'histoire et des mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine au cours de ces six dernières années ? Que retenir de tant de lectures et de rencontres ?

## D'une guerre méconnue à une histoire mieux connue

« Désormais, ce passé est passé ; non pas qu'il soit oublié, mais parce qu'il a enfin trouvé sa place<sup>7192</sup>. » (Henry Rousso)

Il est difficile aujourd'hui de parler d'une *guerre oubliée* comme il y a quarante ans. Elle ne l'a d'ailleurs jamais été en réalité, puisque journalistes, service de presse du CEFEO, écrivains combattants, combattants puis anciens combattants depuis leur retour, l'ont racontée, expliquée. Recouverte par d'autres conflits et d'autres sujets plus importants, ne bénéficiant ni d'une politique mémorielle précoce, ni d'une parole libérée des vétérans, ni de l'influence d'une association combattante puissante ou du lobbying des rapatriés d'Indochine, son histoire et ses mémoires sont longtemps restées méconnues. Elles le sont toujours. Même la tentative de mythifier ce conflit et ses acteurs n'a pas suffi à marquer la mémoire collective d'une empreinte profonde, en dehors de quelques images tirées de l'aventure de *La 317<sup>ème</sup> section*, de l'exotisme des paysages et d'une image surannée de la congai. Mais la guerre d'Indochine est aujourd'hui bien mieux connue qu'en 1980, malgré les gestes tardifs de la politique mémorielle de l'État, la longue indifférence de la recherche universitaire sur ce conflit et le manque de connaissances distillées par l'Éducation nationale.

Dans un double mouvement, une nouvelle génération d'historiens a su valoriser les mémoires pour construire une histoire du conflit plus humaine et plus complète quand, dans le même temps, nombre d'anciens combattants ont su témoigner de leur expérience, dans des publications autobiographiques individuelles ou collectives, pour que leur mémoire ne disparaissent pas. Plusieurs ONAC et le SHD ont fait un travail considérable de recueil d'archives écrites et orales,

---

<sup>7191</sup> Benjamin Stora, *Guerre d'Algérie, France, la mémoire retrouvée ?*, op. cit., p. 11.

<sup>7192</sup> Gilles MANCERON, Mémoire et guerre d'Algérie, *Revue des Droits de l'Homme* n° 2, 2012 ; <https://revdh.revues.org/252> (Consulté la dernière fois le 2 août 2022).

classant des témoignages de militaires engagés dans les guerres du XX<sup>e</sup> siècle, pour conserver une trace de leur histoire et expliquer à la fois leur parcours et leur vision personnelle des événements vécus. Individuellement ou collectivement, des vétérans et certaines associations telle l'ANAPI ont déposé les textes recueillis dans des archives départementales et municipales où elles sont facilement accessibles, dans des fonds publics et privés. Des étudiants en master d'histoire sont venus interroger des vétérans d'Indochine dans le même but : rendre l'histoire plus précise, plus humaine, plus proche de ses acteurs grâce à leurs témoignages.

Ces vétérans sont des gens ordinaires qui ont fait et vécu des choses extraordinaires et les racontent tranquillement, en toute modestie parce qu'ils savent qu'ils ne sont pas des héros mais des militaires qui ont fait leur métier du mieux qu'ils ont pu. Tous n'ont pas pu évoquer leur passé pour des raisons de santé et d'autres se sont sentis trop fragiles parce qu'ils n'ont jamais pu évacuer leurs traumatismes. Mais ils ont compris qu'il était indispensable de témoigner pour que leur mémoire subsiste. De fait, *l'ère du témoin*, depuis les années 1970, a permis aux vétérans, aux civils, aux groupes sociaux d'améliorer la connaissance sur une histoire particulière, que ce soit l'histoire de la Shoah, celles des guerres mondiales et des guerres de décolonisation. Les mémoires combattantes d'Indochine sont mieux connues grâce aux efforts de tous les porteurs de mémoires. Vétérans et associations, écrivains-combattants et amateurs, État et collectivités locales, armée et amicales, Éducation nationale et recherche, cinéastes et documentaristes ont développé des capacités d'analyses, exploré de nombreux domaines de l'histoire et des mémoires du conflit, contribuant à le faire connaître.

Si la société ne connaît pas vraiment la guerre d'Indochine, ce n'est pas la faute d'une partie ou de tous ceux qui précèdent. C'est la logique d'un conflit lointain dans l'espace et, de plus en plus, dans le temps, qui ne l'a pas touchée ni transformée en 1945-1954, ni depuis 1954. Une partie d'entre elle s'est montrée hostile aux combattants d'Indochine mais c'est surtout l'indifférence à leur égard qui les a blessés. Le retour en Métropole s'est avéré difficile entre les huées de Marseille, le manque d'empathie des familles et des Français en général. L'absence de cérémonies à leur arrivée contraste trop avec le retour des combattants de la Seconde Guerre mondiale. Mais la société a ses raisons. Un conflit n'a pas d'intérêt à se poursuivre surtout s'il ne lui profite pas et se prolonge sans solution claire. Ce n'est pas la dernière fois. La guerre d'Indochine a duré neuf ans, l'intervention en Afghanistan, treize. Le chef de bataillon Antoine Fleuret, en 2010, cite le témoignage d'un soldat d'Afghanistan ramenant le cercueil de son camarade tué au combat, se retrouvant dans « l'anonymat de ce retour » et l'indifférence d'une société lasse d'une intervention militaire durant depuis déjà dix ans sans distinguer un espoir de solution. Il rappelle à ce sujet les inquiétudes d'un de Lattre en 1951 sur le manque « de soutien du peuple français » et « le risque de voir (le) pays confronté au même syndrome de distanciation entre les forces engagées en Afghanistan et la population. [...] ». Cette comparaison germe pour de nombreux observateurs de l'engagement de l'armée

française en Afghanistan. Or cette indifférence manifeste interpelle, car elle pourrait influencer à terme sur la pleine efficacité de nos unités »<sup>7193</sup>. Mais comme à l'époque de la guerre l'Indochine, l'officier de légion pointe surtout « l'éloignement kilométrique » et le manque de pédagogie des dirigeants, pour faire comprendre les « motifs de notre présence sur place » à la population française indifférente, à l'inverse des « Américains, a contrario, (qui) supportent infailliblement leurs boys »<sup>7194</sup>. Comme de Lattre en 1951, Antoine Fleuret ne se pose pas la question de la pertinence de cette longue intervention dans un pays lointain dont les Français ne comprennent plus la logique mais constatent bien l'inutilité.

Le manque d'unité du monde combattant et le silence des vétérans d'Indochine ont également coûté cher à la connaissance de leurs mémoires depuis la fin du conflit. Contrairement à ce que l'on peut penser, ceux-ci ne parlent pas d'une seule voix. Certains d'entre eux n'ont pas aimé cette période de leur vie, déclarant ne pas avoir de bons souvenirs. Les anciens résistants engagés en Indochine en 1945-1947 ont connu le malaise de l'occupant qui se bat contre la liberté d'un peuple, ce que contestent d'autres vétérans. Malgré la parution d'autobiographies et de romans historiques reconnus par la critique depuis 1950, la majeure partie des anciens d'Indochine n'ont pas témoigné de leur expérience combattante, y compris dans leur propre famille qui ignore souvent la mémoire individuelle de leur proche. Sa méconnaissance n'est pas seulement un refus social, le poids du communisme ou la logique de l'éloignement de la métropole. Il provient aussi de ces silences que bien des vétérans ont gardé jusqu'à la fin de leur vie. L'un des plus connus, le général de Castries, a vécu pendant trente-six ans après la chute de Dien Bien Phu. En dehors de la commission Catroux en 1955 et bien qu'ayant à l'époque le statut de *héros*, il n'a jamais évoqué son passé ni publiquement donné ses sentiments personnels. Sa mémoire est restée en lui.

Mais pour ceux qui se passionnent pour cette période, cette guerre, ce territoire et pour tous les acteurs qui les ont traversés, les connaissances sont accessibles sous n'importe quelle forme. Certes, les mémoires ne sont qu'en partie explorées. Nombre de romans, de documentaires, de masters et de thèses peuvent améliorer les connaissances actuelles dans des directions très variées, historiques, militaires, sociologiques ; de la micro-histoire jusqu'à l'histoire mondiale de la guerre d'Indochine et des guerres de décolonisation.

## Une historicisation positive des mémoires combattantes : un champ de recherches d'une très riche potentialité

« Non, aujourd'hui, nous ne sommes pas oubliés de l'Histoire. Nous sommes les témoins de l'histoire. Au début c'était une guerre oubliée, mais nous commençons à rentrer dans l'histoire » (William Schilardi) .

---

<sup>7193</sup> Antoine Fleuret, « Le contingent en Afghanistan ou le syndrome indochinois », *Site Internet de « Le Monde »*, 21 juin 2010. En ligne : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/06/21/le-contingent-en-afghanistan-ou-le-syndrome-indochinois\\_1376270\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/06/21/le-contingent-en-afghanistan-ou-le-syndrome-indochinois_1376270_3232.html) (Consulté la dernière fois le 5 septembre 2021).

<sup>7194</sup> *Ibid.* Réflexion discutable en ce qui concerne les Américains, surtout pour la guerre du Vietnam.

Ce sujet passionnant est né d'une rencontre entre histoire et mémoires, historiens et témoins, dans une phase qui associe éveil mémoriel et début d'historicisation. Les journalistes (Lucien Bodard, Paul Bonnacarrère), les vétérans (Pierre Rocolle, Robert Bonnafous, Yves Gras), les premiers universitaires historiens, politistes, sociologues (Paul Mus, Bernard Fall, Philippe Devillers, Jacques Dalloz), et chercheurs indépendants (Alain Ruscio), ont, des années 1960 aux années 1980, défriché ce terrain de la guerre d'Indochine que leurs successeurs ont pu ensuite baliser et explorer avec beaucoup plus de précision, grâce aux ouvrages, aux archives et aux témoignages utilisés. Ils ont tous participé à l'historicisation progressive de mémoires encore vivantes qui s'éteindront après le soixante-dixième anniversaire de la fin de la guerre d'Indochine.

Cette historicisation permet déjà de conserver intactes des mémoires combattantes qui ne disparaîtront pas avec les acteurs du conflit sauf, malheureusement, pour ceux qui n'ont pas pu ni voulu témoigner. Mais peut-être que la post-mémoire, représentée par les descendants des vétérans du conflit pourra apporter des archives et des témoignages nés d'échanges dans le cadre privé, permettant du moins d'évoquer leur propre perception du silence de ceux qui ont recherché l'oubli. L'historiographie et la mémoriographie de la guerre d'Indochine apparaissent aujourd'hui denses malgré son statut de guerre méconnue et de conflit lointain. Le sujet ne sera jamais vraiment clos. Cette thèse montre un bilan des investigations historiques et mémorielles réalisées depuis soixante-dix ans. Les champs de recherches restent nombreux. A quel avenir l'étude de ce passé de plus en plus lointain peut-elle s'attendre ?

Nombre de sujets militaires et politiques ont été traités mais leur étude est déjà ancienne et doit être renouvelée au regard de l'évolution logique des sources qui n'étaient pas encore disponibles. Après une période marquée par l'héroïsation de combattants emblématiques et le manque de témoignages des autres, une lecture plus élargie et équilibrée des acteurs et des faits permet d'avoir aujourd'hui un angle d'analyse différent. Les mémoires combattantes passent progressivement en régime d'*historicité positive* depuis plusieurs années, c'est-à-dire qu'elles ne sont ni victimaires pour se plaindre d'un oubli politique, ni revendicatrices d'une reconnaissance sociale à l'égal des mémoires des guerres mondiales. D'autres domaines restent à défricher. Celui des mémoires individuelles et collectives reste, entre tous, un objet de recherches d'une très riche potentialité. L'historiographie de la guerre d'Indochine a encore un bel avenir dans les domaines des recherches et de l'édition.

J'ai pourtant rencontré, à au moins trois reprises, des assertions définitives selon lesquelles « tout a déjà été écrit à ce sujet », en parlant des mémoires combattantes d'Indochine. Cette manifestation d'exhaustivité prétentieuse existe le plus souvent chez les auteurs d'ouvrages qui, en fait, initient l'étude intéressante d'un type de sources sans toutefois en atteindre les limites, comme tout autre sujet dans n'importe quel domaine.

Si le sujet de la guerre d'Indochine ne peut être clos, c'est qu'il reste un conflit méconnu, largement négligé dans les années 1960-1970 par des historiens bien plus intéressés par des thèmes moins militaires. Les recherches sur son histoire, ses mémoires n'ont pas atteint les limites du possible. Elles se poursuivent depuis les années 1990 pour s'inscrire dans une « histoire juste » et s'épanouir dans de nouvelles directions. Comme pour la Seconde Guerre mondiale, nous sommes entrés dans une période de disparition des témoins et des acteurs de la guerre d'Indochine. Les plus jeunes vétérans ont 86 ans en 2022. Près de soixante-dix ans après Dien Bien Phu et les accords de Genève, la guerre d'Indochine est *passée* et ses derniers acteurs ont le droit de connaître une synthèse historique et mémorielle la plus équilibrée possible. « La guerre n'est jamais belle », m'ont dit plusieurs vétérans comme pour s'excuser. L'histoire de cette guerre n'a pas à être belle ou sombre ; elle doit s'efforcer d'être au plus près de la vérité de ce qui s'est passé.

L'exigence d'une histoire « juste », comme pendant nécessaire de la « juste mémoire » de Ricoeur, doit devenir ou rester la norme sur ce sujet. C'est le seul dogme auquel chaque chercheur et chaque historien, « professionnel » ou « amateur », doit s'astreindre. Or la mémoire combattante collective de la guerre d'Indochine est blessée. Ricoeur explique que le déséquilibre qui la fragilise provient de la présence « dans les archives de la mémoire collective des blessures symboliques appelant guérison »<sup>7195</sup>. L'histoire et les mémoires peuvent servir à raviver une suite de blessures nées de la défaite, de la captivité, du ressenti d'oubli et d'abandon de la part de la Métropole et des autorités politiques. Répétées sans cesse comme un mantra, exprimées dans une *mémoire-répétition*, ces explications issues d'un ressenti épidermique deviennent celles d'une grande partie des vétérans d'Indochine que la mémoire combattante collective peut imposer comme une vérité absolue et qu'elle transmet. Elle n'est pas durablement agressive. Elle devient même apaisante pour deux raisons. D'abord parce que les vétérans disparaissent et que ceux qui leur survivent estiment que le conflit s'éloigne et que les blessures *doivent* se refermer. Ensuite, les responsables sont désignés. Ce sont les chefs politiques et militaires d'alors, auxquels les vétérans ajoutent les communistes, coupables d'avoir aidé l'ennemi à gagner. La défaite est ainsi expliquée et les vétérans ne s'en sentent pas responsables. La mémoire collective se nourrit ainsi de ces mémoires - répétitions qui fonctionnent, par exemple, pour la notion d'extermination par le « Vietminh » des prisonniers de l'Union française dans les camps de la RDV. Toute critique aboutit ensuite à un affrontement sans issue puisqu'elles imposent une vérité intangible. Mais cela n'est qu'apparent. L'étude des mémoires combattantes amène à constater que tous les vétérans ne souscrivent pas à cette explication déjà ancienne et souvent erronée.

Ricoeur ajoute que la même mémoire-répétition joue pour l'autre extrême : « Les uns aiment s'y perdre (dans la mémoire, NDA), les autres ont peur d'y être engloutis. Mais les uns et les autres souffrent du même déficit de critique<sup>7196</sup> ». Exclure la mémoire n'empêche pas de construire une histoire

---

<sup>7195</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 96.

<sup>7196</sup> *Ibid.*

précise. En faire une source unique d'analyse historique, au service d'une cause, peut constituer un danger majeur. Il est donc nécessaire de trouver un équilibre entre des mémoires nécessaires sans exaltation victimaire et une histoire leur servant de cadre sans les exclure. Depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, cette tendance domine.

Mener cette recherche d'« histoire juste » de la guerre d'Indochine et celle de mémoires combattantes du conflit forgées depuis les premiers retours de 1946, ne signifie pas de repartir dans une histoire chronologique depuis 1945 jusqu'à la dissolution du CEFEO en 1956 et de ne suivre que les mémoires combattantes françaises. Le regard ethnocentré, francocentré, de ces deux démarches d'histoire et de mémoires combattantes est celui qui existe depuis l'origine des recherches et des publications dans ces domaines. Les tentatives pour changer de regard se retrouvent dans différents domaines historiques au début du XXI<sup>e</sup> siècle. L'histoire « nationale » de la guerre d'Indochine vue du côté français n'est plus suffisante si l'on s'en tient à une chanson de geste ou aux répétitions d'une chronologie par phases connues. Le roman national, la glorification de ce conflit ne fonctionnent plus dans la société actuelle. Il en va de même côté vietnamien dans le récit d'un conflit fondateur d'une construction nationale exaltée, et d'une victoire d'un peuple vietnamien uni longtemps réduite à une lutte héroïque contre le colonisateur et les supposés « fantoches » de Bao Dai. Quel serait l'intérêt d'un nouvel ouvrage sur la guerre d'Indochine, s'il se borne à reprendre les mêmes phases chronologiques, décrire les mêmes opérations que Bernard Fall, Yves Gras ou Ivan Cadeau. La publication, en 2004, de *Paroles de Dien Bien Phu* et celle, en 2010, de *Dien Bien Phu vu d'en face* avaient un double intérêt : faire comprendre l'importance des témoignages dans l'histoire de la bataille et en donner un récit différent, au niveau du terrain et du ressenti des combattants ; le faire des deux côtés, des combattants de l'Union française et de la RDV ; dépasser le sacro-saint 7 mai 1954 pour aller plus loin, la bataille dans les esprits comme dans les corps ne se terminant pas à la victoire de l'APV en haute région du Tonkin. Le passionnant face-à-face éditorial de ces deux ouvrages appelle à franchir une autre étape, celle des mémoires combattantes croisées entre les deux camps et les différentes ethnies malgré l'aspect tardif d'un tel sujet maintenant que de trop nombreux combattants ont disparu, que ce soit en ex-Indochine et dans les anciennes colonies françaises, davantage qu'en France. Comment aller plus loin plus loin dans l'exploration de ces mémoires et sortir d'une histoire unilatérale, au mieux bilatérale du conflit ?

À la différence de l'histoire de la guerre d'Algérie, qui intéresse surtout les historiographies française et algérienne, la bonne fortune de la guerre d'Indochine est de précéder celle du Vietnam qui a largement impliqué les États-Unis. La seconde a, certes, en partie recouvert les mémoires d'Indochine, mais cela a également amené les historiens nord-américains, anglo-saxons et francophones, à s'intéresser à ce prodrome au Vietnam qu'est, au départ, la guerre d'Indochine, puis à sa spécificité grâce au travail pionnier d'Ellen Joy Hammer en 1954, remontant ensuite à la

colonisation avec Eric Jennings, à l'histoire du Vietnam par Christopher Goscha. Cela permet d'envisager une histoire mondiale de la guerre d'Indochine, faite par des historiens venant de divers pays et horizons qu'initie déjà des colloques comme celui sur Dien Bien Phu « *Dien Bien Phu, de la « bataille-monde » à la réconciliation franco-vietnamienne* », en mai 2019. Il reste à décentrer l'étude des mémoires combattantes françaises vers celle de mémoires transnationales du conflit, connectées en réseau.

La post-mémoire destinée à compléter et comprendre les mémoires combattantes dans l'histoire familiale apparaît comme un thème central dès lors que les vétérans disparaissent, de même que l'utilisation des écrits personnels, des documents, photos, lettres et témoignages oraux qu'ils ont pu laisser. C'est également un sujet d'avenir avec celui du tourisme de mémoires combattantes actuel dans ce territoire. Tous ces objets d'étude peuvent être menés sur plusieurs continents pour ouvrir davantage l'angle d'analyse de ce conflit. Les colloques sur Dien Bien Phu de 2003 à Paris, de 2004 à Hanoi et Pékin, de 2019 à Hanoi ont initié cette démarche qui ne demande qu'à être poursuivie et amplifiée au niveau des mémoires combattantes, sociales, culturelles et tous les domaines suscités par la guerre d'Indochine et ses ramifications. De même l'histoire et les mémoires combattantes doivent désormais s'envisager dans la continuité Indochine-Algérie puisque de nombreux combattants se sont engagés dans les deux conflits, pour des études conjointes auxquelles Benjamin Stora a donné un avant-goût avec *Imaginaires de guerre*<sup>7197</sup>, même si la guerre d'Indochine est moins abordée que celle du Vietnam.

D'autre part, l'histoire et les mémoires de la guerre d'Indochine peuvent s'étudier dans une plus grande diversité de sujets, même dans les domaines que l'on croit bien défrichés. Il a fallu du temps pour s'apercevoir que l'histoire de la guerre d'Indochine se sclérosait dans une histoire politique et militaire tournant toujours autour des mêmes batailles et des mêmes personnages. Les associations, les anciens combattants et les historiens en sont conjointement responsables. Si l'on est honnête, on peut s'apercevoir que l'histoire et les mémoires tournent majoritairement en circuit fermé autour des mêmes sujets. Elles se focalisent sur l'histoire d'une seule bataille, Dien Bien Phu, accessoirement rejointe par celle de la RC 4, sur les personnalités emblématiques que sont Bigeard, Geneviève de Galard, Hélié de Saint Marc et Vandenberghe, pour les plus connus, sur certains corps d'élite (légionnaires et parachutistes) et certaines situations particulières comme les prisonniers de la RDV et sur un seul film, *La 317<sup>ème</sup> section*. Chacun de ces choix, tout en apportant des informations, des analyses renouvelées, finit par occulter le reste du conflit. Les autres territoires, situations tactiques, corps de troupes plus humbles, soldats de la guerre des postes, combattants au Cambodge et au Laos, états-majors et services n'ont pas eu droit au même traitement. Si l'on écarte le chant *mythificateur* de la littérature combattante et les plaidoyers pro-

---

<sup>7197</sup> Benjamin Stora, *Imaginaires de guerre Algérie-Viet-Nam en France et aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 1997, 252 p.



domo, les masters et thèses ne se bousculent pas pour explorer et renouveler cet angle d'étude. Aucun ouvrage n'est venu étudier spécifiquement la direction militaire et politique de la guerre, à travers le Cominindo (Comité interministériel de l'Indochine) créé le 21 février 1945<sup>7198</sup>, les comités de défense nationale à Paris et les stratégies successives des commandants en chef en Indochine. L'étude globale sur les stratégies, les doctrines d'emploi des forces semblent rares pour ce conflit, à l'exception de celle de Paul et Marie-Catherine Villatoux pour l'action psychologique. L'action des états-majors en Indochine n'est pas étudiée. Les thèses et ouvrages d'historiens ont toutefois concerné plusieurs types de combattants<sup>7199</sup> : les parachutistes (Marie-Danièle Demélas), la légion étrangère (Mireille Nicoud), les services secrets (Jean-Marc Le Page), les supplétifs (Pascal Ianni), les commandos (Jean-Paul Pace) et maquis (Michel David). L'aviation (Jacques Alhérière, Philippe Gras), la marine (Bernard Estival, Hubert Granier, Fabienne Doucet), le génie (Ivan Cadeau), les prévôtés (Pierre-Yves Le Quellec, thèse en préparation), Pierre Schoendoerffer (Bénédicte Chéron), les cinéastes (Delphine Robic-Diaz) et photographes de l'armée (Linda Garcia d'Ornano, thèse en préparation) ont été ou sont spécifiquement étudiés. Les mémoires de captivité ont bénéficié de quatre thèses avec Robert Bonnafous, Hugo Genin, Nicolas Seradin et Julien Mary. Mais il reste bien d'autres sujets à explorer.

Les corps de troupes et armes ont vu des études historiques essentiellement réalisées par d'anciens combattants d'Indochine ou des militaires plus jeunes ; elles ont pu bénéficier d'articles dans des revues spécialisées. Mais elles restent rares malgré leur rôle essentiel en Indochine. Très peu de thèses ont étudié l'ANV, à part celles, déjà anciennes, de Nguyen Van Phai<sup>7200</sup> en 1980 et d'Annie Françoise Roulet en 1988. Sur un plan sociologique, le rôle des femmes dans le conflit, ici la mémoire des *combattantes* de la guerre d'Indochine est une question très peu traitée, recouverte par l'aura de Geneviève de Galard et Valérie André. Seule une thèse d'Elodie Jauneau<sup>7201</sup>, non centrée sur l'Indochine, aborde un sujet relativement connu qui manque encore d'amplitude à l'université. Pour ce qui est des unités de l'Union française dans le CEFEO, seuls Michel Bodin en 2000 et Yao Kouassi en 1986, ont effectué des recherches sur les soldats africains, mais ce sont des études isolées et déjà anciennes. Peu étudient les autres contingents « indigènes ». à l'exception d'une thèse en préparation d' Alexandre Peyrony-Rapatout portant sur les tirailleurs indochinois au service de la France pendant la Seconde Guerre Mondiale et la Guerre d'Indochine<sup>7202</sup>.

L'étude des batailles et des moments forts du conflit s'est autocentrée sur Dien Bien Phu, profitant souvent des anniversaires décennaux, surtout en 2004 et en 2014, lorsqu'un *ruissellement bibliographique* plus ou moins précis et équilibré sur les stratégies, tactiques et aspects de la

---

<sup>7198</sup> Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, op. cit.*, p. 127.

<sup>7199</sup> Toutes les références des thèses et ouvrages sont déjà précisées dans le chapitre 3.

<sup>7200</sup> Nguyen Van Phai, *L'armée nationale vietnamienne (1949-1957). Contribution à l'étude d'un cas de formation d'armée nationale*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle soutenue à l'Université Paul-Valéry de Montpellier en 1980.

<sup>7201</sup> Elodie Jauneau, *La féminisation de l'armée française pendant les guerres, 1938-1962, op. cit.*

<sup>7202</sup> Alexandre Peyrony-Rapatout. *Les tirailleurs indochinois au service de la France pendant la Seconde Guerre Mondiale et la Guerre d'Indochine*, sous la direction de Pierre Journoud, depuis 2020.

bataille a submergé le lecteur déjà informé depuis la première analyse de Pierre Rocolle en 1967. Mais il a fallu attendre 2022 pour voir le mémoire de master d'Antoine Montaron<sup>7203</sup> se consacrer aux combats d'*Isabelle*, les multiples ouvrages sur la bataille ne se concentrant *que* sur le centre de résistance principal et éventuellement ses liaisons avec cette position d'appui. Na San, Hoa Binh, la RC 4, l'opération *Atlante* avec Michel Grintchenko et la retraite du GM 100 ont été étudiées ; les autres batailles et combats, gagnés ou perdus, attendent encore une étude dépassant un article ou quelques pages dans un ouvrage généraliste. Le début de la guerre d'Indochine si complexe est insuffisamment étudié. La thèse de Stein Tonnesson a déjà quarante ans et ce moment du conflit est suffisamment contesté pour devenir un grand sujet. Philippe Devillers en fait également l'analyse dans *Paris-Saigon-Hanoi*, publié en 1988. Elle devrait être précisée et renouvelée.

De même, une grande partie des ouvrages et recherches sont centré sur le Vietnam et en particulier surtout sur le Tonkin. Les études sur l'Annam, le Laos<sup>7204</sup>, le Cambodge et même la Cochinchine pendant le conflit sont rarissimes. A part quelques ouvrages comme celui de Marcel Compe sur sa retraite de Sam Neua au Laos et de Henri-Jean Loustau sur les combats au Cambodge, on trouve peu d'ouvrages autobiographiques et historiques sur la guerre d'Indochine dans ces deux territoires. Même si ce sont des théâtres d'opérations extérieures secondaires, les combats ont été très durs au moment de la reconquête en 1945-1947 et en 1953-1954 lorsque la situation s'est globalement délitée. Il manque des études sur la guerre des postes en général, que, finalement, seul Lucien Bodard a réellement abordée, les opérations et batailles n'étant pas les seuls aspects du conflit. Des vétérans ont fait paraître leurs souvenirs sur ce point, comme Alexandre Le Merre et Gilbert Reuille, sans plus d'études dédiées à ce type de guerre. Les personnages de la guerre d'Indochine peuplent la littérature combattante. Mais les études biographiques permettant de s'éloigner d'un héroïsme complaisant, réalisées par des passionnés et des historiens, sont peu nombreuses et touchent, de manière répétitive, les personnages les plus connus du conflit multi-célébrés, et encore pas sur leur période indochinoise seule qui pourrait être davantage isolée dans leur carrière, comme Leclerc, de Lattre, Salan. Les autres commandants en chef, les généraux Valluy, Blaizot, Carpentier, Navarre et Valluy ne suscitent pas encore suffisamment d'intérêt. De même, des personnages laissés dans l'obscurité mais très brillants comme le général Chanson ou controversés comme le général Cogy mériteraient une étude biographique nécessaire au renouvellement de l'histoire du conflit. Marcel Bigeard bénéficie de nombreux ouvrages mais aucun émanant d'un universitaire, tout comme Pierre Jeanpierre, la plupart venant de vétérans, de passionnés et écrivains-combattants. Peu, en revanche, concernent les autres « centurions »

---

<sup>7203</sup> Antoine Montaron, *L'oublié de Dien Bien Phu : la bataille dans le secteur d'Isabelle*, mémoire de master 1, soutenu à l'Université Paul -Valéry de Montpellier, 2022.

<sup>7204</sup> Maya Akazaki, *Les élites laotiennes dans le combat pour l'indépendance*, sous la direction de Pierre Journoud depuis 2016.

pourtant méritants comme Jean Gilles, Paul Ducournau, les « maréchaux du Roi Jean », André Lalande et même Hélié de Saint Marc) qui ne bénéficient pas d'études historiques particulières malgré un rôle éminent pendant le conflit. Les historiens, en fait, répugnent apparemment à une étude biographique au vu des légendes que la littérature combattante a construite autour des personnages. Mais il est dommage de justement les laisser de côté car une étude rigoureuse peut apporter de nombreux renseignements comme la biographie de Thomas Vaisset, issue de sa thèse, qui a permis de nuancer les jugements très tranchés sur l'amiral Thierry d'Argenlieu. Le rôle des personnalités politiques en Indochine est lui-aussi assez peu abordé en thèse pour valoriser leur importance dans ce conflit, à l'exception notable du général de Gaulle (Frédéric Turpin, Pierre Journoud) et des biographies de Marius Moutet (Jean-Pierre Gratien), de Georges Bidault (Jacques Dalloz), de Pierre Mendès France (Maria Romo-Navarette). Une analyse de l'historiographie de la guerre d'Indochine centrée sur les historiens, leurs recherches, leurs influences, et la mise en récit dans leur travail depuis Pierre Naville pourrait être très constructive pour comprendre les différents jeux d'optique qui leur sont souvent reprochés par les vétérans du conflit. De même, l'ouvrage dirigé par Alain Ruscio sur toutes les sources, documents et bibliographie sur *La guerre française d'Indochine (1945-1954)*<sup>7205</sup>, vieux d'une vingtaine d'années, pourrait être prolongé.

D'autres paramètres permettent d'envisager des recherches futures très variées sur la guerre d'Indochine. Étudier l'influence du conflit sur une grande ville, Paris, une ville de province, de garnison comme Pau, Saint-Brieuc ou un village marqué par de nombreux engagements pour l'Indochine, amènerait à mieux comprendre comment la décolonisation est ressentie à l'époque du conflit et depuis son terme<sup>7206</sup>. Ce sujet paraît être un angle intéressant, que seule Bénédicte Ponçot semble avoir réalisé avec sa thèse sur *Besançon à l'heure de la décolonisation*<sup>7207</sup>. Analyser les caractéristiques et l'impact de la guerre d'Indochine sur une ville majeure comme Marseille, au niveau social, économique, militaire de 1945 à 1954<sup>7208</sup> permettrait d'avancer dans ce domaine peu défriché des liens entre la guerre d'Indochine et le territoire métropolitain.

Les sujets sociologiques, économiques et culturels ne sont pas très courants. En 1999, Serge Tignères a étudié le rôle de l'opinion publique en Métropole, un sujet central pour comprendre pourquoi la société française s'est désintéressée de la guerre d'Indochine. Mais ce sujet a déjà vingt ans et il n'a, semble-t-il, pas été précisé depuis. Le rôle des médias dans le conflit, que ce soient les journaux d'Indochine ou ceux de Métropole est peu valorisé en dehors de la thèse de Philippe Tétart sur *France Observateur* de 1950 à 1964, réalisée en 1995.

---

<sup>7205</sup> Alain Ruscio (dir.), *La guerre française d'Indochine (1945-1954). Les sources de la connaissance. Bibliographie, filmographie, documents divers, op. cit.*

<sup>7206</sup> Le même genre d'études peut être intéressant pour les villes d'Indochine : « Hanoï pendant la guerre d'Indochine », etc..

<sup>7207</sup> Bénédicte Ponçot, *Besançon à l'heure de la décolonisation : le processus de la décolonisation vue d'une ville moyenne de province de 1945 aux années 1960*, soutenue en 2016 à l'Université de Dijon.

<sup>7208</sup> Jean-Jacques Jordi, Emile Temime, collectif, *Marseille et le choc des décolonisations. Les rapatriements 1954-1964*, Aix-en-Provence, Édusud, 1996, 222 p. Ouvrage déjà ancien et non centré sur l'Indochine.

Tout ce qui concerne la psychologie, l'anthropologie entre rarement dans l'étude spécifique d'un conflit de décolonisation. Les notions de deuil ressenti par les vétérans par rapport au conflit, les traumatismes, leur résilience ne sont étudiées que dans des ouvrages généraux faisant la part belle aux conflits mondiaux. Même le mal jaune, si important pour les anciens d'Indochine est davantage considéré comme un phénomène littéraire plutôt que psychologique, sociologique, culturel ou médical. Seule Kathryn Edwards l'a abordé dans sa thèse sur *Le Mal Jaune: The Memory of the Indochina War in France* en 2010. Les vétérans du Vietnam ne sont pas tous restés assez longtemps et ne semblent pas avoir développé la même addiction mémorielle à cette partie d'Asie du Sud-est que les Français après l'Indochine. Mais une partie d'entre eux développent les mêmes symptômes et sont retournés au Vietnam avec bonheur, depuis. De même qu'une étude conjointe sur l'Indochine et l'Algérie, le temps est venu de synthétiser ces phénomènes mémoriels et psychologiques de l'Indochine et du Vietnam, les caractéristiques et conséquences de la captivité (en incluant celle de Corée), et bien d'autres domaines encore. Il est également souhaitable de réunir dans cette étude mondiale les autres nations belligérantes (Corée du Sud, Nouvelle-Zélande, Australie) et le Vietnam, le Laos, le Cambodge.

L'étude de l'économie de la guerre d'Indochine a connu son livre fondateur avec *La piastre et le fusil*, d'Hugues Tertrais qui reste inégalable sur ce sujet. En 2010, Daniel Leplat, a également étudié le rôle de la piastre pendant le conflit. Mais un sujet aussi important que le coût de la guerre d'Indochine et son impact sur le développement industriel de la France devraient générer bien plus d'études et plus récentes. Le service de santé civil et militaire en Indochine a suscité beaucoup d'ouvrages de médecins et chirurgiens mais surtout centrés sur Dien Bien Phu, en particulier, depuis celui du médecin-commandant Grauwin, très apprécié des vétérans en 1954 ; parfois sur leur rôle dans les camps de prisonniers. Mais les témoignages de médecins civils et militaires envoyés en Indochine manquent quant à leur travail auprès des blessés, des Français d'Indochine, de la population autochtone et sur le traitement médical des prisonniers de retour des camps de la RDV. Ce champ de recherche mérite d'être poursuivi. De même, les études sociologiques sur les populations d'Indochine sont peu nombreuses. La thèse de Pierre Bégué, en 1989, sur les populations autochtones pendant ce conflit semble trop isolée au vu de l'importance des minorités et leur soutien ou non à la France, comme pour les autres ethnies et types de populations. Le sujet des rapatriés d'Indochine marque le pas après les thèses de doctorat d'ethnologie sur les rapatriés de Noyant d'Allier, de Pierre-Jean Simon et d'Ida Simon-Barouh en 1972 et 1978. En 2010, Dominique Rolland a, à son tour, écrit l'histoire des camps de rapatriés d'Indochine, mais ces recherches méritent d'être elles-aussi reprises en intégrant la post-mémoire à travers les nouveaux témoignages des générations qui se sont succédé depuis 1954 et n'ont pas les mêmes entraves mémorielles que leurs ascendants.

Le temps est enfin venu d'aborder ou retrouver des sujets considérés comme polémiques, voire tabous par le passé et que l'apaisement des mémoires peut permettre d'étudier à nouveau en préférant la rigueur historique à l'invective politisée. La question des prisonniers français de la RDV n'est pas close, elle non plus, malgré les thèses récentes. Les recherches de Robert Bonnafous datent du début des années 1980. Pour considérables qu'elles demeurent pour localiser les camps et comprendre le calvaire des prisonniers, les thèses de Hugo Genin, Nicolas Séradin et Julien Mary ont considérablement renouvelé l'explication initiale, explorant les méandres de la mise en récit des témoignages de captifs, leurs difficultés à les exprimer, relevant les erreurs et les oublis de la première thèse. Le changement de génération, le fait d'être éloignés du milieu combattant permettent de renouveler des questions sans être gêné par un devoir moral de loyauté ou d'être influencé par la mémoire combattante collective. Un colloque autant qu'un ouvrage collectif permettrait de réaliser une synthèse dépassionnée et indispensable, d'autant qu'un autre sujet, celui des prisonniers de l'APV dans les camps français et vietnamiens en Indochine n'est pas clarifié. Il est également temps de reprendre les études sur le rôle des communistes en Métropole et en Indochine pendant le conflit. La thèse de doctorat d'Alain Ruscio sur les communistes et la guerre d'Indochine qui ouvre, en 1984, ce sujet très polémique la même année que son ouvrage sur la CGT dans le conflit n'a pas pour intention de les sauver de l'opprobre du monde combattant mais de partir des sources plus que des clichés et de faire un vrai travail d'historien. Toutefois, des zones d'ombre subsistent de cette étude précoce. Leur rôle des communistes dans ce conflit, en Indochine comme en Métropole, à Marseille comme à Paris, chez les militants comme dans les instances dirigeantes du PCF, est encore mal connu et le passé du parti, les poursuites qu'il a subi à l'époque ont renforcé un culte du secret difficile à percer aujourd'hui. C'est un champ de recherches à lui tout seul sur ce conflit indochinois, au potentiel très marqué ; en particulier sur les décisions prises ou non au sujet des manifestations et de leur évolution à Marseille en lien avec la CGT, les sabotages dans les usines d'armement, l'envoi de cadres et de soldats en Indochine avec ou non des missions, leur débriefing au retour, leur sort dans l'armée et dans le parti pendant et depuis le conflit. Quel a été le nom et le rôle exact des deux délégués français « Roland » et « André » en Indochine auprès du gouvernement de la RDV ?

Le rôle, le nombre, des déserteurs et/ou « ralliés » à la RDV n'est pas un sujet très populaire sur la guerre d'Indochine. Mais aucune thèse n'est encore sortie pour écartier les clichés et dissiper les approximations. Le livre de Jacques Doyon sur *Les soldats blancs d'Ho Chi Minh* a fait beaucoup de bruit en 1973 et souffre d'un certain nombre d'erreurs, de lacunes. Mais c'est un livre précurseur. Il a fallu quarante ans pour que ce sujet soit repris et bien précisé par Joseph Confavreux et Adila Bennedjai-Zou en 2014, dans *Passés à l'ennemi*. Pendant que les associations combattantes se focalisaient sur Georges Boudarel, les autres « ralliés » ont pu tranquillement finir leur vie. Il reste encore beaucoup de témoignages à prendre dans leurs familles pour connaître leur

état d'esprit, leur vie depuis la fin du conflit et leur retour à la suite d'Albert Clavier, le plus connu d'entre eux.

Le sujet de la colonisation et de la décolonisation n'est pas encore traité de manière à expliquer les données du problème ni susceptible d'informer au plus juste la société française. Il manque un grand musée sur la colonisation, peut-être sur les deux versants colonisation et décolonisation. Pascal Blanchard estime, au lendemain de la polémique sur les propos du candidat Macron quant au qualificatif de « crime contre l'humanité » concernant la colonisation en 2017, que la question coloniale n'est toujours pas résolue et que les questions d'histoire et de mémoires, l'absence de musée sur la colonisation sont un frein à l'apaisement : « On est dans un pays paradoxal avec 12 744 musées, mais il n'y en a aucun qui traite, parle ou appréhende l'Histoire coloniale. Quand l'Histoire ne peut pas rentrer au musée, c'est qu'elle est encore brûlante, manipulée aussi ou qu'elle n'a pas trouvé le temps de l'apaisement des mémoires. Elle reste donc dans le champ du politique, des manipulations de l'histoire et des mémoires en conflit<sup>7209</sup> ».

## Les mémoires de leurs peines au miroir de nos sociétés

L'apaisement des mémoires est et reste partiel. Une partie des vétérans d'Indochine ne considèrent pas cette mémoire comme blessée, encore moins « traumatisée », sauf quelques souvenirs fugaces qui ont pu se réveiller en eux par mes questions en entretien. Il les ont évacués ou intégrés dans une vie qui a connu d'autres joies et d'autres peines. Mais ils semblent minoritaires à avoir tiré un trait sur ce passé et les autres vétérans que l'Indochine continue à habiter, comme Jacques Allaire, ont du mal à les croire. Louis Simoni, Robert Schuermans se demandent s'ils y sont vraiment parvenus : « J'ai quand même rencontré quelques gars qui se sont efforcés de gommer entièrement de leur vie leurs années d'Indochine. Quelques-uns y sont parvenus ou tout au moins le prétendent-ils<sup>7210</sup>. » Pierre Latanne n'a pas le *mal jaune*, mais il restera jusqu'à la fin un « écorché vif » face à ce qu'il a vu, vécu et subi en Indochine, notamment à Dien Bien Phu. Pour beaucoup, faire le deuil de l'Indochine est impossible. La mémoire navigue sans cesse entre souvenirs fascinants et images insupportables avec lesquels il faut bien composer sa vie. Beaucoup de vétérans se sont attachés à ranger les souvenirs les plus difficiles dans un tiroir mental pour leur substituer des moments plus heureux de leur vie, se tourner vers l'avenir et ne garder que les images d'une jeunesse aventureuse que, d'ailleurs, ils ne regrettent pas d'avoir vécue. Le temps a fait son œuvre pour leur permettre d'oublier *certain*s souvenirs et ne pas encombrer leur vie des outrages du passé. Les entretiens révèlent les rires, des souvenirs joyeux, passionnés et aussi des larmes, des remarques amères, des blessures ; un éventail très ouvert de sentiments et de ressentis.

---

<sup>7209</sup> Alban de Montigny, « Certaines pages de l'Histoire de la colonisation sont de l'ordre du crime contre l'humanité », *La Croix.com*, 17/02/2017. En ligne : <http://www.la-croix.com/France/Politique/Certaines-pages-lHistoire-colonisation-sont-lordre-crime-contre-lhumanite-2017-02-17-1200825594> (Consulté le 6 septembre 2021 et le 3 août 2022).

<sup>7210</sup> Extrait du questionnaire de Robert Schuermans, reçu le 27 février 2017.

Le *mal jaune* est une réalité quotidienne pour les uns et une exagération pour les autres. Les plus traumatisés par cette mémoire d'Indochine ont parfois eu la force de témoigner mais d'autres, quand ce n'est pas leur femme, m'ont signifié que le souvenir était encore trop douloureux pour participer à une enquête. Qu'ils aient pu le faire ou non, ces mémoires existent. Elles sont les mémoires de leurs peines, de leurs joies, de leur jeunesse et d'une certaine fascination pour ce pays perdu. Les mémoires d'Indochine restent ambivalentes pour la plupart des vétérans, teintées d'humanité et de cruauté, dans le souvenir de la beauté et du danger des milieux naturels, de la population autochtone, des bons souvenirs et des « névroses de guérilla », de la joie et de la peur. Beaucoup d'anciens combattants ont gardé le silence tout en espérant que l'on parle de leurs combats, dans lesquels ils ont représenté le bien et le mal. Tout cela explique la complexité de ce conflit si particulier et de la place, aujourd'hui, des mémoires des combattants.

À les étudier, elles nous rappellent qu'elles sont le miroir de notre société, passée et actuelle. La société française des années 1940 et 1950, ne s'est pas souciee du sort d'un corps expéditionnaire qui n'était pas l'armée française mais une force multi-ethnique, hétérogène, dans laquelle il était rare que les familles aient un mari, un frère, un fils, puisque les métropolitains étaient de plus en plus minoritaires dans le CEFEO. L'Indochine n'a que rarement fait partie de des préoccupations sociales face aux difficultés de la reconstruction, au chômage, aux problèmes de l'inflation des prix<sup>7211</sup> et du chômage puis aux dangers d'une troisième guerre mondiale en Europe. Seuls de brefs épisodes ont suscité l'attention, la plupart du temps par leur intensité dramatique : la reconquête de l'Indochine par le légendaire général Leclerc, la dramatique défaite de la RC 4, l'arrivée en grand pompe du tout autant prestigieux général de Lattre ainsi que sa mort et celle de son fils ; les étapes sanglantes de la bataille de Dien Bien Phu érigée en « Verdun asiatique » avant de connaître une fin tragique. Tous ont pu, un temps, capter l'attention d'une opinion, d'un pays qui ne se sont que rarement souciés du sort de leurs propres soldats.

En fait, la guerre d'Indochine n'apparaît pas dans le miroir de la société française des années 1950, d'où sa quasi-absence dans la mémoire sociale à l'époque comme aujourd'hui. Combattre en Indochine ne cadre pas avec les aspirations d'une opinion publique, pourtant informée par les correspondants de guerre, mais qui s'est progressivement détournée d'un conflit trop long, trop loin, qui devait être simple et qui s'est transformée en guerre coûteuse sans fin, visiblement insoluble. La société française d'après-guerre préfère la paix et, progressivement plus nombreuse, une indépendance des pays indochinois<sup>7212</sup> que les gouvernements successifs ne pouvaient se résoudre à accorder, à l'inverse de ceux du Royaume-Uni puis des Pays-Bas.

---

<sup>7211</sup> Les tickets de rationnement ont existé jusqu'en 1949.

<sup>7212</sup> En 1949, 38 % des sondés veulent donner l'indépendance mais c'est surtout en 1954 que l'arrêt des combats et l'indépendance apparaissent comme la moins mauvaise solution. En ligne : [https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/736-1-document\\_file.pdf](https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/736-1-document_file.pdf) (Consulté la dernière fois le 31 août 2021).

Les Français ont-ils laissé tomber les soldats d'Indochine ? En un sens, cette accusation de nombre d'anciens d'Indochine est réaliste. En plus des raisons évoquées, la société n'a pas compris qu'une partie de l'armée française, après la fin d'un conflit mondial traumatisant, doive partir si loin pour récuser à une autre population le besoin de liberté et d'indépendance que la France occupée pendant quatre ans venait juste de reconquérir. Les mémoires d'Indochine ne se reflètent pas plus aujourd'hui qu'hier dans le miroir de notre société, parce que la guerre est devenue néfaste jusque dans la mémoire sociale et que l'histoire est si lointaine qu'il s'agit presque d'une autre planète. Elles sont la partie émergée d'un temps révolu où la France glorifiait un empire colonial dans lequel les populations n'étaient que des indigènes et où il n'était pas concevable que les *nha-qués* ou que les « arabes » deviennent un jour maîtres en leur pays. La crainte de montrer une histoire peu reluisante face aux nouvelles générations et aux descendants d'immigrés a longtemps suscité des récits pleins de tabous qui disparaissent les uns après les autres, suscitant un certain niveau de colère des rapatriés, des anciens d'Indochine devant une soudaine montée de critiques sur une histoire longtemps éloignée des réalités coloniales. Parler des guerres de décolonisation est donc très rare jusqu'au milieu des années 1980. La société actuelle, pourtant, semble prête à écouter les vérités dérangeantes et, dans celles-ci, une colonisation et une décolonisation de l'Indochine débarrassées de toute velléité d'accusation ni de victimisation de qui que ce soit.

Les historiens n'ont pas *laissé tomber* les mémoires combattantes d'Indochine. Comme l'État, ils ont pris leur temps pour s'en saisir, d'autant que construire l'histoire exige des délais, un recul. L'historien et le témoin ont un rôle complémentaire si chacun garde sa sincérité et son éthique. Comme le souligne joliment François Cochet, « Le témoin est l'allié objectif de l'historien. Ils font bon ménage tous les deux à la condition expresse d'avoir précisé leurs rôles respectifs. Le témoin éclaire une période, l'historien l'explique »<sup>7213</sup>. L'historien n'a pas nécessairement la même approche que le vétéran puisque « lui n'y était pas » comme le répète souvent ce dernier. Mais l'essentiel n'est-il pas surtout qu'il exhume les mémoires du vétéran, qu'il cite ses paroles pour que sa mémoire ne s'éteigne pas ? Ces mémoires modestes sont mieux partagées que les « mémoires orgueilleuses » portées vers l'héroïsation et probablement pacifiées. Les ouvrages des généraux, les témoignages des personnalités connues, Marcel Bigeard, Hélié de Saint Marc et Pierre Schoendoerffer ont d'abord porté ces mémoires d'Indochine. La disparition de ces hérauts n'a pas entravé la poursuite d'une ère du témoin qui a libéré ces mémoires modestes. La recherche universitaire a adoubi cette manière de rendre l'histoire de la guerre d'Indochine plus humaine, puisque les mémoires sont devenues un « objet d'histoire », certes recouvertes par celles des deux guerres mondiales. Mais les mémoires combattantes d'Indochine existent sans oubli total ni « trou de mémoire ». Peut-on

---

<sup>7213</sup> François Cochet, « Silences, prise de parole et témoignage. Les historiens et la mémoire des déportés 1945-2000 », *Conférence-débat organisée par la délégation marnaise des Amis de la Fondation pour la mémoire de la déportation*, le 29 avril 2000. En ligne : [https://pedagogie.ac-reims.fr/memoire/enseigner/memoire\\_deportation/memoire51/cochet.htm](https://pedagogie.ac-reims.fr/memoire/enseigner/memoire_deportation/memoire51/cochet.htm) (Consulté le 4 septembre 2021 et le 3 août 2022).



rester optimiste pour l'avenir de ce passé malgré la disparition des témoins et acteurs de la guerre d'Indochine ? Il faut surtout profiter de la présence des derniers combattants disponibles pour comprendre et réellement connaître ce moment de notre histoire. La richesse des mémoires combattantes, témoignages, documents textuels et iconographiques, peut accroître notre réserve d'archives sur ce conflit.

Il a manqué beaucoup de rencontres, de gestes d'hommages envers les anciens d'Indochine, leur mémoire et de grands ouvrages littéraires, historiques, cinématographiques, pour donner davantage aux Français la curiosité d'aller plus loin dans la connaissance de ce conflit hors normes. Il a manqué une médiatisation soucieuse de transmettre la connaissance plus que la polémique. L'appareil d'État et les milieux politiques n'ont pas apporté une ampleur suffisamment grande au devoir de faire connaître l'histoire, la micro-histoire et les mémoires de ces hommes et de ces femmes qui se sont dévoués pour faire au mieux leur métier au service de leur pays, sans occulter les errements du passé. Il manque encore une histoire enseignée qui sache davantage mettre en avant la décolonisation sans pour autant la centrer sur la seule guerre d'Algérie. Nous nous trouvons dans les dernières années où le président de la République peut donner personnellement une curiosité nouvelle, sinon une impulsion favorisant l'histoire et les mémoires d'Indochine du vivant des derniers témoins par une cérémonie majeure, un discours fondateur. Ce sujet méconnu de la guerre d'Indochine conserve un grand intérêt et l'historicisation des mémoires combattantes le renforce. Les recherches sur ce passé ont de l'avenir. Les champs de recherche sont donc ouverts pour les nouvelles générations de chercheurs.

# Annexes

## Table des annexes

1. Questionnaire envoyé aux anciens combattants contactés. (2017)
2. Premier questionnaire de Michel Bodin adressé aux anciens combattants d'Indochine. (1975)
3. Questionnaire de Michel Bodin adressé à l'ANAI. (1997)
4. Questionnaire de Raphaëlle Branche adressé aux anciens combattants d'Algérie et à leur famille. (2017)
5. Questionnaire de Maurice de Poitevin adressé aux anciens combattants de la guerre d'Indochine. (2011)
6. Fiche de soins de Robert Servoz,(6<sup>ème</sup> BPC) complétée par un infirmier de l'APV à Dien Bien Phu. (12 au 25 mai 1954)
7. Déclaration sur l'honneur du maréchal des logis Jean-Michel Vernière, voulant intégrer le GCMA qu'il n'est pas communiste ou marxiste. (1953)
8. Message aux armées de M. Valéry Giscard d'Estaing à l'occasion des cérémonies en l'honneur du soldat inconnu d'Indochine, Paris, Cour des Invalides. (1980)
9. Allocution de M. François Mitterrand, Président de la République, à l'occasion des cérémonies organisées aux Invalides en l'honneur du premier rapatriement des corps de combattants morts en Indochine. (1986)
10. Déclaration de M. François Mitterrand, Président de la République, lors de l'inauguration du Mémorial des guerres en Indochine à Fréjus. (1993).
11. Allocution de M. Jacques Chirac, Président de la République, pour la commémoration du cinquantième anniversaire de la fin des combats de Dien Bien Phu, Paris. (2004).
12. Déclaration de Mme Michèle Alliot-Marie, ministre de la Défense, sur l'hommage rendu aux combattants français et coloniaux de la guerre d'Indochine, à Paris. (2005)
13. Déclaration de M. Hubert Falco, secrétaire d'État à la défense et aux Anciens combattants, en hommage aux militaires français morts pendant la guerre d'Indochine, à Fréjus le 21 janvier 2010.
14. Message de monsieur Kader Arif, secrétaire d'état auprès du Ministre de la Défense, chargé des Anciens Combattants et de la Mémoire. (2014)
15. Déclaration de M. Édouard Philippe, Premier ministre, en hommage aux morts pour la France en Indochine, à Paris, aux Invalides. (2019)
16. Plaquette 1 de l'ANAPI
17. Plaquette 2 de l'ANAPI

# Annexe 1

## QUESTIONNAIRE SUR VOTRE PARCOURS, VOS SOUVENIRS ET VOTRE RESSENTI SUR LA GUERRE D'INDOCHINE

**Explication** : Mon sujet de thèse s'appelle (provisoirement) "les mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine". Le coeur de mon étude est de partir du ressenti, des souvenirs, de l'évolution des sentiments des anciens d'Indochine concernant leur vie, leur engagement depuis 1954. Ce questionnaire peut permettre de s'en faire l'écho. Quel bilan en avez-vous tiré dès la fin du conflit en 1954, après quelques années (pour certains après la guerre d'Algérie) ? Quel bilan aujourd'hui ?

Mon propos se situe dans une ligne rigoureuse : que l'étude de ces mémoires ne soit pas viciée par des considérations politiques, idéologiques, personnelles. Mon intention est sincère. Cela me permet également d'étudier la vie des combattants pendant la guerre d'Indochine pour que restent des traces de chacun d'entre eux. J'ai le plus profond respect pour ceux qui ont risqué leur vie pour leur patrie.

Ce questionnaire est directement inspiré (calqué pour nombre de questions) de celui de Raphaëlle Branche, créé pour les combattants d'Algérie il y a quelques années et consultable sur <http://www.fnaca75.org/2017/01/11/enquete-aupres-des-anciens-combattants-et-de-leur-famille/>). Chacun répond en fonction de ses souvenirs. Certaines questions sont très personnelles et dans le cas où vous répondrez à celles-ci, votre nom ne sera pas mentionné. Vous êtes libres de vos réponses et de vos silences, il n'y a pas d'obligation d'autant que le questionnaire est très long. Les dernières pages sont plus importantes que les premières.

Les éléments d'identités, au départ, concernent davantage une synthèse statistique sur les témoins : âge, niveau d'études... Certaines questions peuvent paraître stupides (du style les "visites", le "tourisme", les jours de repos), mais ce questionnaire s'adresse à tous les éléments du CEFEO y compris ceux qui ne sont jamais allés en opération. Essayez d'être précis dans vos réponses. Une succession de réponses juste par "oui" ou "non" est peu utilisable pour une étude ! J'ai compressé les questions pour vous envoyer le moins de pages possible ! Essayez de répondre aux questions les plus longues sur une autre feuille.

Attention enfin à un détail : beaucoup de questions sont dédoublées (ex les premières) ; essayez de répondre à tout ! *N'hésitez pas à ajouter toute autre information ou tout autre ressenti que vous jugeriez utiles pour la compréhension de ce qui s'est joué pendant et depuis votre retour de votre expérience en Indochine.*

Mon téléphone 0450462918 / 0610137200

Mon adresse COUDRAY Eric, 715 route des vignes, 74330 Poisy

Mon mail COUDRAY.E@orange.fr

**Éléments d'identité** : à remplir dans la mesure où cela ne vous dérange pas !

Nom et Prénom :

Adresse actuelle :

Téléphone et/ou mail

Date de naissance :

Lieu de naissance :

Commune à l'époque de la guerre :

Niveau d'études :

Profession avant de partir (ou envisagée) :

Etiez - vous marié ou fiancé avant de partir ?

**Données générales** :

Date(s) de départ en Indochine :

Arme, Statut militaires :

Grades dans l'armée :

Lieux d'affectation en Indochine :

Unités en Indochine :

Avez-vous été décoré en Indochine ?

Date de retour :

Profession au retour / date de fin d'activité :

**Avant le départ et départ en Indochine**

1. Que saviez-vous de la guerre d'Indochine avant de partir ? Connaissiez-vous des gens qui étaient déjà allés en Indochine ? Aviez-vous parlé avec eux ?
2. Evoquait-on les guerres mondiales dans votre famille ? Pour en dire quoi ?
3. Votre père ou des gens de votre famille avaient-ils été soldat(s) pendant la Première ou la Deuxième Guerre mondiale ? Cela vous a-t-il marqué ?
4. Vous attendiez-vous à partir en Indochine ? Etiez-vous volontaire ? Pourquoi ?
5. Vous souvenez-vous de la réception de votre ordre de mission ? Qu'avez-vous ressenti alors ? Et vos proches ? ont-ils fait des commentaires ?
6. Aviez-vous déjà pris le bateau avant ? et le train ?
7. Êtes-vous allés dans un camp avant d'embarquer ? (Ste Marthe à Marseille...). Quel souvenir vous a t'il laissé ?
8. Où avez-vous embarqué ?
9. Avez-vous eu droit à des manifestations d'hostilité ou d'encouragement à votre départ ? Pouvez-vous les décrire ?
10. Avez-vous eu une formation militaire spécifique avant le départ ? (ex CITPM de Fréjus, Meucon...)
11. Quelle était l'ambiance dans ce camp de formation ? Pouvez-vous le décrire ? Quelle formation avez-vous suivie ?
12. Vos cadres étaient-ils "compétents" (par rapport au type de guerre en Indochine) ?
13. Disait-on à l'époque "guerre d'Indochine" ?
14. Vous a-t-on briefé sur l'Indochine ? Sur ce qui vous attendait là-bas ? Ou en avez-vous parlé avant le départ ou avec des "anciens" sur le bateau ?
15. Quel bateau avez-vous pris ?
16. Ce voyage vous a-t-il laissé de grands souvenirs par rapport aux conditions du voyage :
  - camaraderie
  - conditions de vie inconfortables (cabines, cales...)
  - conférences-formation sur le bateau ?
  - activités sur le bateau ? ennui ?
  - attitude des marins hostile ?
  - paysages rencontrés (passage du canal de Suez, escales...)
  - chaleur, incidents (désertions dans le canal de Suez..)
 Essayez de décrire vos impressions !

### **En Indochine :**

17. Combien de temps (ou de séjours) avez-vous effectué en Indochine ?
18. Avez-vous prolongé votre séjour ? Pourquoi ?
19. Avez-vous pu « visiter » certains lieux lors de vos jours de repos ? Quels lieux vous ont laissé un vif souvenir ?
20. Quels ont été vos premiers sentiments en arrivant en Indochine ? Sur les paysages ? Les populations ? La situation ?
21. Avez-vous eu envie de parler de la guerre à vos proches dans vos lettres ? L'avez-vous fait ?
22. En Indochine, avez-vous pris des photographies ?
23. Votre séjour en Indochine a-t-il affecté vos relations avec votre famille (fiancée, épouse...) ?
24. Redoutiez-vous la censure militaire ? La contourniez-vous ?
25. Receviez-vous des colis ? Si oui, de qui et contenant quoi ?
26. Avez-vous tenu un journal ou un carnet de notes pendant votre séjour en Indochine ? Pourquoi (pourquoi pas) ?
27. Avez-vous acheté des objets pour rapporter en France ?
28. Pensiez-vous à l'époque, que L'Indochine "était la France" ?
29. Pourquoi alliez-vous vous battre en Indochine ?  
Votre sentiment au début ? Aujourd'hui ?
30. De quoi était fait votre quotidien là-bas ?

31. Avez-vous eu en Indochine un entraînement spécifique, suivi des stages de combat, été dans un centre d'aguerrissement ?
32. Quelle était votre alimentation en base arrière ? Était-elle "locale" ou française ?
33. Avez-vous parfois (ou souvent) été obligé, en opération, de "jeûner" faute de nourriture ou souffert de déshydratation ?
34. Vos souvenirs sur les boîtes de ration ? Sur le Vinogel ?
35. Aviez-vous un matériel adapté ? (l'habillement ex Pataugas, véhicules) ?
36. Quel armement aviez-vous (individuel collectif) ? Était-il suffisant, adapté ?
37. Que faisiez-vous lors de vos jours de repos, si vous en aviez ?
38. Quels mots "indochinois ou dérivés des langues de l'Indochine utilisiez-vous à l'époque ? (comme "bep", "cagna") ? Avez-vous appris le vietnamien ou des dialectes ?
39. Quels chants militaires (ou autres) entonniez-vous à l'époque ? Certains étaient-ils liés à ce conflit ?
40. Quels étaient vos réflexions à l'égard du paysage ? (pas en première impression question 20, réflexion + détaillée) ? Des villages ? Du climat ?
41. Etes-vous allés dans les trois grands territoires du Vietnam (Cochinchine, Annam, Tonkin) ? Au Cambodge, Au Laos ?
42. Quels sont vos meilleurs souvenirs de cette période ?
43. Et les pires souvenirs ?
44. Avez-vous été malade ? En avez-vous gardé des séquelles ?
45. Avez-vous été blessé ? A quelle occasion ? En avez-vous gardé des séquelles ?
46. Avez-vous perdu beaucoup de poids pendant votre séjour ?
47. Si c'est le cas, où êtes-vous allé en convalescence (Cap Saint Jacques) ?
48. Avez-vous vu des ennemis ? A quelles occasions ?
49. Quels types et actions de guerre avez-vous pratiqué là-bas ?
50. Avez-vous participé à des "batailles", des opérations connues ?
51. Avez-vous eu un/des moment(s) d'écœurement ? Envie de laisser tomber ?
52. Avez-vous eu honte à certains moments ? De quoi ? (votre attitude, celle de vos camarades, de votre hiérarchie)
53. Avez-vous eu des moments de joie intense ? Lesquels ou quand ?
54. Avez-vous eu des moments d'ardeur, parfois même "insensée", de dépassement de vous ? A quelles occasions ?
55. Redoutiez-vous les embuscades, les trahisons ?
56. Avez-vous constaté des sabotages dans votre matériel (armes, parachutes, véhicules) ?
57. Comment considériez-vous vos chefs (de section, de compagnie, de corps) ? Quels étaient vos relations avec eux ?
58. Idem avec les autres soldats ou ceux sous vos ordres ?
59. Aviez-vous l'impression, si vous étiez en Indochine à partir de 1949, de combattre pour un État vietnamien, avec des unités, des fonctionnaires vietnamiens dotés de moyens et de pouvoirs ?
60. Comment considériez-vous, si vous en avez côtoyé, les soldats des autres armes ? Le personnel féminin ? Les personnels de bureaux, d'état-major ?
61. Comment considériez-vous, si vous en avez côtoyé, les militaires français communistes (ex FTP) de votre unité ?
62. Comment considériez-vous vos commandants en chef ou vos "grands chefs" ?
63. Avez-vous servi sous les ordres de personnalités connues (Bigéard, Chanson, Salan...) ? Que pensiez-vous d'eux ?
64. Avez-vous côtoyé (participé à la formation) des soldats de l'armée nationale vietnamienne ? Comment les considériez-vous ?
65. Comment considériez-vous les supplétifs ? Les PIM ? Votre unité était-elle très "jaunie" ?
66. Comment parliez-vous ou considériez-vous le pouvoir politique à l'époque ?
67. Étiez-vous croyant ? Si oui, diriez-vous que votre foi est sortie transformée par votre expérience en Indochine ? pourquoi ?
68. Aviez-vous le sentiment d'être en danger ? Pourquoi ? Avez-vous eu peur ?
69. Avez-vous, à un ou plusieurs occasions, pensé "y passer", que c'était fichu pour vous ?
70. Avez-vous été fait prisonnier ? Avez-vous eu des amis prisonniers du Vietminh ?
71. Quelles marques en gardez-vous ? (en gardent-ils ?)

72. Avez-vous, à votre retour des camps, été interrogé par la sécurité militaire ? Quel souvenir en gardez-vous ?
73. Que pensiez-vous de l'ennemi à l'époque ? Quels sentiments aviez-vous à son égard ? Comprenez-vous son combat ou était-ce juste « l'ennemi » ?
74. Avez-vous ressenti de la haine à son égard à l'époque ? Qu'en pensez-vous maintenant ?
75. Disiez-vous les termes "Viets", "jaunes", "niac/niaque/niaquoué"...ou autre terme ? Le(s) dites-vous toujours ?
76. Quelles relations aviez-vous avec les populations civiles en Indochine ? Comment les considériez-vous ?
77. Vous méfiez-vous de la population en opération ?
78. Avez-vous constaté des violences de la part de l'armée sur les populations civiles pendant la guerre ? Étiez-vous d'accord à l'époque ?
79. Étiez-vous impressionné par les violences faites par le Vietminh contre les civils et les militaires ?
80. Quels ont été vos sentiments, si vous en avez eu ou si vous vous en souvenez :
  - à l'arrivée de De Lattre en Indochine ?
  - à l'annonce de sa mort ?
  - pendant le siège de Dien Bien Phu ?
  - à l'annonce de sa chute ?
  - pendant les négociations de Genève ?
  - à l'annonce de la fin de la guerre (et de la défaite) ?
  - à votre départ ?
  - autre événement non cité ?
81. Vous êtes-vous fait des amis là-bas ? Êtes-vous restés en contact au retour ?
82. Avez-vous appris des choses en Indochine qui vous ont servi par la suite ?
83. Avez-vous gardé le souvenir de certaines odeurs ? De certaines couleurs ? Quels sont les détails qui vous rappellent l'Indochine ? A quelles fréquences ?
84. Ces "rappels" de l'Indochine sont-ils douloureux ? Avez-vous le sentiment d'être "resté là-bas" ou qu'une partie de vous y est encore ? Vivez-vous avec le « mal jaune » ?
85. Pensez-vous avoir changé au cours de votre séjour en Indochine ?  
Si oui, en quoi ?

### **Le retour**

86. Attendiez-vous la fin de votre (de vos) séjour (s) avec impatience ?
87. Étiez-vous content de rentrer chez vous...?...Ou redoutiez-vous ce retour ? Dans les deux cas, pourquoi ?
88. Comment s'est passé votre retour ?
89. Avez-vous ressenti une hostilité à votre égard d'ancien d'Indochine à votre retour, depuis 1954 ?
90. Avait-on organisé un banquet pour vous ? Quelque chose de spécial ?
91. Êtes-vous retournés habiter au même endroit qu'avant votre départ ?
92. Avez-vous repris le même travail ?
93. Étiez-vous désireux de reprendre votre vie d'avant ou, au contraire, de changer ? pourquoi ?
94. Aviez-vous envie de parler de ce que vous aviez vécu en Indochine ? de quelque chose en particulier ?
95. Y avait-il des choses dont vous ne souhaitiez pas parler à vos proches ? Pourquoi ?
96. Vous a-t-on posé des questions à votre retour ? Qui vous les a posées ?
97. Pensez-vous que ce que vous aviez vécu en Indochine intéressait vos proches ? pourquoi ?

### **Ces dernières années, aujourd'hui :**

98. La guerre d'Indochine a-t-elle affecté votre vie après 1954 ? En quoi ?
99. Si vous avez des enfants, vous ont-ils posé des questions ? A quel âge ?
100. Y-a-t-il des moments dans votre vie où vous avez souhaité davantage en parler ? Auriez-vous aimé qu'on vous pose des questions ? À quel(s) moment(s) ?
101. Au contraire, y-a-t-il des moments où vous avez souhaité cesser d'en parler ? Pourquoi ?
102. Certains soldats ont fait des cauchemars à leur retour : était-ce votre cas ? Si oui, avez-vous parlé de ces cauchemars à quelqu'un ?
103. Connaissez-vous des gens dans ce cas ?

104. Aviez-vous des peurs particulières à votre retour ?
105. Certains soldats sont revenus avec des problèmes d'alcoolisme ou de dépression : était-ce votre cas ?  
Connaissez-vous des gens dans ce cas ?
106. Si vous avez des fils, ont-ils fait leur service militaire ? Avez-vous parlé avec eux à cette occasion ?
107. Ou...occultez-vous tout ce qui a rapport à la guerre d'Indochine ? Pourquoi ?
108. Relisez-vous vos lettres de l'époque ? Regardez-vous les photos ? Dans quelles circonstances ? Avec quel ressenti ?
109. Vous êtes-vous intéressé à la guerre d'Indochine à votre retour ? Suiviez-vous les nouvelles de là-bas ?
110. Quelle est votre position sur "l'affaire Boudarel" ?
111. Et après la guerre, avez-vous lu des livres sur cette guerre et sur les pays de l'ex-Indochine ? Lesquels vous ont marqué ?
112. Avez-vous des auteurs favoris concernant cette guerre ou que vous n'aimez pas ?
113. Avez-vous apprécié les films sur la guerre d'Indochine que vous avez pu voir ? Lesquels ? Pour quelles raisons ? Lesquels ?
114. Avez-vous vu (apprécié) des téléfilms ou documentaires à la télévision sur cette guerre ? Lesquels ?
115. Avec qui évoquez-vous le plus cette période de votre vie ? (famille ? Autres anciens ?)
116. Pensez-vous que la guerre d'Indochine a changé votre vision du monde ? de la politique ? de l'armée ?
117. Possédez-vous la carte du combattant ? Depuis quand ?
118. Avez-vous adhéré à une association d'anciens combattants ? Laquelle ? Quand ?
119. Que cherchiez - vous dans cette association ? L'avez-vous trouvé ?

### **Votre ressenti sur la guerre d'Indochine :**

120. Etes-vous retourné en ex-Indochine ? si oui, dans quelles circonstances ? Avez-vous eu envie de le faire mais vous n'y êtes pas retournés ?
121. Si vous deviez qualifier cette guerre aujourd'hui, quels qualificatifs, adjectifs vous viennent à l'esprit ?
122. Vous y avez participé. En êtes-vous fier ? Honteux ? Sans sentiment particulier ?
123. En voulez-vous aux "responsables" politiques, militaires de l'époque ?
124. Comment caractériseriez-vous les effets de la guerre d'Indochine dans votre quotidien aujourd'hui ?
125. Vous sentez-vous "oublié" par l'Histoire en tant qu'ancien d'Indochine ?
126. Avez-vous le même sentiment global sur cette guerre, une "guerre oubliée" ?
127. Pourquoi, selon vous, n'en parle-t-on pas plus ? Trouvez-vous cela logique, injuste ?
128. En voulez-vous à l'État ? A l'institution scolaire qui n'en parle pas ?
129. Allez-vous aux cérémonies ou à la journée commémorative du 8 juin ? Pourquoi ?
130. Les événements suivants vous ont-ils fait remonter des souvenirs, une mémoire de d'Indochine ?
  - la guerre d'Algérie ?
  - la guerre américaine du Vietnam ? L'évacuation de Saïgon ?
  - la fuite des Boat People ?
  - la visite des présidents en ex-Indochine ? (Mitterrand 1993, Chirac 1997 et 2004, Hollande 2016)
  - la mort de Bigeard ou autre soldat connu ? (Hélie de Saint Marc...)
131. Y a t'il des "lieux de mémoires" que vous affectionnez particulièrement ou dont vous gardez un (bon ou mauvais) souvenir ?
  - en France (mémoriaux, monuments...) ?
  - en ex-Indochine (quartier de ville, rue, habitation, temple, site de bataille, de camp...) ?
132. Etes-vous déjà allé au mémorial de Fréjus ? Qu'avez-vous ressenti ?
133. Avez-vous poursuivi la carrière militaire après 1954 ?
134. Avez-vous fait la guerre d'Algérie ? Combien d'années ?
135. Diriez-vous que votre expérience indochinoise vous a amené à transposer votre expérience en Algérie ? Pour quelles situations ou attitudes ?
136. Pensiez - vous que l'Algérie allait finir comme l'Indochine dès le début de cette guerre ?
137. Pourquoi, finalement, avoir accepté de répondre à ce questionnaire ?
138. Vous méfiez-vous de ce genre de questionnaire ? Du travail d'un universitaire ?
139. Accepteriez-vous, éventuellement, de réaliser un entretien pour prolonger ces questions ?



## Annexe 2

### Premier questionnaire de Michel Bodin adressé aux anciens combattants d'Indochine à partir de 1975 (Source Michel Bodin)

#### QUESTIONNAIRE

Différenciez bien vos séjours si vous en avez effectué plusieurs

- 1- Année et lieu de naissance ?
- 2- Lieu d'habitation au moment du départ pour l'Indochine ?
- 3- Lieu de recrutement ?
- 4- Etiez-vous engagé, rengagé ou militaire de carrière ?
- 5- Quel était votre milieu social d'origine ?
- 6- Pourquoi êtes-vous entré dans l'Armée et quand ? Quelle était votre arme ? Votre corps d'origine ?
- 7- Quels étaient vos diplômes au moment du départ ?
- 8- Avant le départ ou l'engagement quel était votre métier ?
- 9- Aviez-vous eu des activités dans la Résistance, la France Libre ; si oui lesquelles ? Cela a-t-il joué sur votre campagne d'Indochine ?
- 10- La défaite de juin 1940 vous avait-elle marqué ; si oui comment ?
- 11- Y avait-il des traditions militaires dans votre entourage ou au contraire un antimilitarisme ?
- 12- Quelles furent les causes de votre départ ?
- 13- Comment avez-vous ressenti cette désignation ? Et votre entourage ?
- 14- Avez-vous subi des pressions antimilitaristes ou avez-vous connu personnellement des menées contre une participation au CEF ?
- 15- Etiez-vous volontaire pour le CEF ? Si oui, quelles étaient vos motivations ?
- 16- Quelles étaient vos connaissances sur l'Indochine ? Représentait-elle quelque chose de précis pour vous ?
- 17- Avant le départ avez-vous eu une préparation technique militaire précise ?  
une information officielle sur le pays, ses habitants, son milieu et sur la situation politico-militaire ? Si oui sous quelle forme ? Avez-vous fait un effort personnel pour vous informer sur le pays et la situation militaire ?
- 18- Vous a-t-on expliqué les buts de guerre pour lesquels on vous envoyait en EO ?
- 19- A votre départ quelle était l'ambiance ? Votre moral et celui de vos camarades ?
- 20- Quelles conditions d'embarquement et de voyage avez-vous eues ? Etes-vous parti individuellement ou en unité constituée ?
- 21- Durant le trajet vos connaissances ont-elles évolué ? Avez-vous connu des conférences de préparation ?
- 22- Votre moral a-t-il changé ? Si oui, pourquoi ?
- 23- Quelles furent vos premières impressions en arrivant en Indochine ? Devant la nature et devant le milieu humain ?
- 24- Quels furent vos premiers contacts avec les autochtones ?
- 25- Quelles furent vos toutes premières impressions sur l'ambiance militaire ?
- 26- Quelle fut votre affectation ? Avez-vous eu un temps d'adaptation ou de préparation ?
- 27- Quelles impressions avez-vous eu en arrivant dans votre lieu d'affectation (ambiance générale, moral de vos camarades, milieu naturel et humain, état de guerre...)
- 28- Quel était alors votre moral ?
- 29- Comment évolua votre moral tout au long du séjour ?



- 30- Avez-vous ressenti un changement d'ambiance ?
- 31- Etiez-vous informé du déroulement de la guerre et quelles impressions aviez-vous des Métropolitains ?
- 32- Quelles activités meniez-vous? Cela explique-t-il vos souvenirs de campagne et votre perception actuelle de la guerre ?
- 33- Avez-vous appris à connaître les habitants ?
- 34- Comment analyseriez-vous vos rapports avec eux ? et les rapports en général ?
- 35- Comment considériez-vous les autochtones civils en général ? Les femmes ? Les autochtones en opération?
- 36- Les rapports avec eux étaient-ils aussi idylliques qu'on l'a souvent dit ?
- 37- Que pensiez-vous d'eux à votre arrivée et à votre départ d'Indochine ?
- 38- Quels sentiments aviez-vous en Indochine :
- de votre guerre ? des méthodes employées ? des comportements vis à vis des civils ?
  - du déroulement de la guerre ?
  - de vos chefs, de vos missions ?
  - des réactions des Français ?
  - des hommes politiques en général ? Du PCF en particulier ?
  - du Viet Minh et de son action ?
  - de vos conditions de vie quotidienne ?
- 40- Quelles étaient vos relations avec les autres armes ? les troupes autochtones de l'Armée française (supplétifs, les réguliers) ? et les troupes des états associés ? Y avait-il parfois des frictions ou des ressentiments ?
- 41- Qu'avez-vous vu de la mentalité ou de la moralité des civils et des militaires français en Indochine ?
- 42- Quelle fut votre date de retour ? Combien de temps avait duré votre séjour (prolongation officielle + prolongation fortuite + prolongation volontaire) ?
- 43- Quelles furent vos conditions de retour ?
- 44- Si vous avez accompli plusieurs séjours quelles furent les causes de départ pour ces séjours ?
- 45- Comment avez-vous trouvé la France à votre retour ? et les Français ?
- 46- Quel était votre état d'esprit au retour ? votre moral ? celui de vos camarades ?
- 47- Etes-vous revenu diminué par maladie, par blessure, moralement ?
- 48- Avez-vous été fait prisonnier ? Pouvez-vous parler de votre captivité et des impressions qu'elle vous a laissé ?
- 49- Quel était votre grade en arrivant en Indochine et en revenant d'Indochine ?
- 51- Que pensez-vous de votre guerre ? de la guerre d'Indochine ? de la guerre en général ? de votre vie en Indochine ?
- 52- Avez-vous tiré des leçons de votre campagne à votre retour ? et maintenant ?
- 53- Quelles impressions vous laissent maintenant votre guerre et la guerre d'Indochine en général à la lumière des événements postérieurs ?
- 54- Croyez-vous qu'on puisse parler d'un état d'esprit particulier aux anciens du CEFEO ?



## Questionnaire de Michel Bodin adressé à l'ANAI pour être diffusé

(Bulletin de l'ANAI – 3ème trimestre 1997 - Juillet-Août - septembre 1997 - page 10)

## Enquête historique

*Le Professeur Michel Bodin, membre de l'ANAI, 12 rue Elsa Triolet, 39100 Dole, se consacre à des recherches historiques sur l'armée française en Indochine. Sa thèse de doctorat sur ce sujet est en cours de parution (tome I avril 1996, tome II mai 1997, tome III ultérieurement) aux éditions de l'Harmattan. Il souhaite compléter son travail sur les archives par l'écoute des témoins. Voilà pourquoi il demande, à ceux qui veulent l'aider, de répondre (de manière anonyme s'ils le désirent) au questionnaire suivant, qui a reçu l'aval du Comité National d'Entente des associations d'anciens d'Indochine.*

*Certaines questions risquent de heurter le lecteur par leur formulation un peu sèche, d'autres de le décourager par l'ampleur de la réponse à composer. De légitimes réticences peuvent aussi se faire jour quand il s'agit de préciser les imperfections de l'armée française. Mais il faut rappeler que nous avons souffert pendant des années d'être inconnus ou méconnus, et que nous avons choisi de nous faire connaître. C'est dans la sincérité de notre présentation que réside notre respectabilité.*

*Le bilan de notre action est favorable puisque nous avons conservé l'amitié des Indochinois. Il reste que cette toile de fond a subi des accrocs, souvent dus au manque de préparation, parfois à l'insuffisance quantitative ou qualitative des acteurs. Le signaler n'est pas faire le jeu de l'ennemi, qui les connaît fort bien, soit qu'il en ait été témoin et bénéficiaire, soit qu'il ait lu nos archives, ouvertes au public depuis 1979.*

### QUESTIONNAIRE

(Différenciez bien vos séjours si vous en avez effectué plusieurs)

1. Année et lieu de naissance
2. Lieu d'habitation au moment du départ pour l'Indochine
3. Lieu de recrutement
4. Étiez-vous engagé, rengagé ou militaire de carrière ?
5. Quel était votre milieu social d'origine ?
6. Pourquoi êtes-vous entré dans l'Armée et quand ? Quelle était votre arme ? Votre corps d'origine ?
7. Quels étaient vos diplômes au moment du départ ?
8. Avant le départ ou l'engagement quel était votre métier ?
9. Aviez-vous eu des activités dans la Résistance, la France Libre : si oui lesquelles ? Cela a-t-il joué sur votre campagne d'Indochine ?
10. La défaite de juin 1940 vous avait-elle marqué ; si oui comment ?
11. Y avait-il des traditions militaires dans votre entourage ou au contraire un certain antimilitarisme ?
12. Quelles furent les causes de votre départ ?
13. Avez-vous subi des pressions antimilitaristes ? Avez-vous connu personnellement des menées contre une participation au CEFEO ?
14. Étiez-vous volontaire pour le CEFEO ? Si oui, quelles étaient vos motivations ?
15. Sinon, comment avez-vous ressenti votre désignation ? Et votre entourage ?
16. Quelles étaient vos connaissances sur l'Indochine ? Représentait-elle quelque chose de précis pour vous ?
17. Avant le départ avez-vous eu une préparation technique militaire précise ? Une information officielle sur le pays, ses habitants, son milieu et sur la situation politico-militaire ? Si oui, sous quelle forme ? Avez-vous fait un effort personnel pour vous informer sur le pays et la situation militaire ?
18. Vous a-t-on expliqué les buts de la guerre ?
19. A votre départ quelle était l'ambiance ? Votre moral et celui de vos camarades ?
20. Quelles conditions d'embarquement et de voyage avez-vous eues ? Etes-vous parti individuellement ou en unité constituée ?
21. Durant le trajet vos connaissances ont-elles évolué ? Avez-vous suivi des conférences de préparation ?
22. Votre moral a-t-il changé ? Si oui, pourquoi ?
23. Quelles furent vos premières impressions en arrivant en Indochine devant la nature et le milieu humain ?
24. Quels furent vos premiers contacts avec les autochtones ?
25. Quelles furent vos toutes premières impressions sur l'ambiance militaire ?
26. Quelle fut votre affectation ? Avez-vous eu un temps d'adaptation ou de préparation ?
27. Quelles furent vos impressions en arrivant dans votre lieu d'affectation (ambiance générale, moral de vos camarades, milieu naturel et humain, état de guerre...)
28. Quel était alors votre moral ?
29. Comment évolua votre moral tout au long du séjour ?
30. Avez-vous ressenti un changement d'ambiance ?
31. Étiez-vous informé du déroulement de la guerre et quelles impressions aviez-vous des Métropolitains ?
32. Quelles activités meniez-vous ? Cela explique-t-il vos souvenirs de campagne et votre perception actuelle de la guerre ?
33. Avez-vous appris à connaître les habitants ?
34. Comment analyseriez-vous vos rapports avec eux ?
35. Comment considériez-vous les autochtones civils ? Les femmes ? Les autochtones rencontrés en opération ?
36. Les rapports avec eux étaient-ils aussi bons qu'on l'a souvent dit ?
37. Que pensiez-vous d'eux à votre arrivée et à votre départ d'Indochine ?
38. Quels sentiments aviez-vous en Indochine : De votre guerre ? Des méthodes employées ? Des comportements vis à vis des civils ? Du déroulement de la guerre ? De vos chefs, de vos missions ? Des réactions des Français ? Des hommes politiques ? Du Viet Minh et de son action ? De vos conditions de vie quotidiennes ?
39. Quelles étaient vos relations avec les autres armes ? Les troupes autochtones de l'armée française (supplétifs, réguliers) ? Les troupes des états associés ? Y avait-il parfois des frictions ou des ressentiments ?
40. Qu'avez-vous vu de la mentalité des civils et des militaires français en Indochine ?
41. Quelle fut votre date de retour ? Combien de temps avait duré votre séjour ?
42. Quelles furent vos conditions de retour ?
43. Si vous avez accompli plusieurs séjours, quelle furent les causes de départ pour ces séjours ?
44. Comment avez-vous trouvé la France à votre retour ? Et les Français ?
45. Quel était votre état d'esprit au retour ? Votre moral ? Celui de vos camarades ?
46. Êtes-vous revenu diminué par la maladie, par blessure, moralement ?
47. Avez-vous été fait prisonnier ? Pouvez-vous parler de votre captivité et des impressions qu'elle vous a laissées ?
48. Quel était votre grade en arrivant en Indochine et en revenant d'Indochine ?
49. Que pensez-vous de votre guerre ? De la guerre d'Indochine ? De la guerre en général ? De votre vie en Indochine ?
50. Avez-vous tiré des leçons de votre campagne à votre retour ? Et maintenant ?
51. Quelles impressions vous laissent maintenant votre guerre et la guerre d'Indochine en général à la lumière des événements postérieurs ?
52. Crèyez-vous qu'on puisse parler d'un état d'esprit particulier aux anciens du CEFEO ?

## Annexe 4

### Questionnaire de Raphaëlle Branche adressé aux anciens combattants d'Algérie et à leur famille

(<http://ephmga.com/2017/01/11/enquete-aupres-des-anciens-combattants-et-de-leur-famille/>)

*Merci d'avoir accepté de répondre à ce questionnaire. Vous pouvez répondre dans l'espace sous la question ou sur papier libre en indiquant le numéro de la question. Vous pouvez aussi ajouter des éléments qui vous sembleraient utiles et ne correspondant pas aux questions.*

*Merci de me renvoyer vos réponses à l'adresse suivante :*

*Raphaëlle Branche*

*Université de Rouen, département d'histoire*

*Rue Lavoisier*

*76821 Mont Saint Aignan Cedex*

*ou par mél : [branche@univ-rouen.fr](mailto:branche@univ-rouen.fr)*

*N'hésitez pas à me contacter pour toute question.*

#### Éléments d'identité

Nom et Prénom :

Adresse actuelle :

Téléphone et/ou mél :

Adresse à l'époque de la guerre :

Date de naissance :

Lieu de naissance :

Niveau d'études :

Profession avant de partir (ou envisagée) :

Combien avez-vous de frères et sœurs ?

Certains de vos frères ont-ils aussi fait la guerre ?

Étiez-vous marié ou fiancé avant de partir ?

Aviez-vous des enfants ? Quand sont-ils nés ?

Date de départ en Algérie :

Statut et classe militaires :

Lieu d'affectation en Algérie :

Unité en Algérie :

Grade dans l'armée :

Avez-vous été décoré en Algérie ?

Date de retour :

Profession au retour :

#### **Le départ en Algérie**

1. Que saviez-vous de la guerre d'Algérie avant de partir ? Connaissez-vous des gens qui étaient déjà

allés en Algérie ? Aviez-vous parlé avec eux ?

2. Évoquait-on les guerres mondiales dans votre famille ? Pour en dire quoi ?

3. Votre père avait-il été soldat pendant la Deuxième Guerre mondiale ?

4. Votre grand-père pendant la Première Guerre mondiale ?

5. Vous attendiez-vous à partir en Algérie ?

6. Vous souvenez-vous de la réception de votre feuille de route ? Qu'avez-vous ressenti

7. alors ? Et vos proches ? ont-ils fait des commentaires ?

8. Aviez-vous une petite amie, une fiancée ? Étiez-vous marié ? Si oui, depuis quand ?

9. Aviez-vous déjà pris le bateau avant ? et le train ?
10. Combien de temps avez-vous effectué en Algérie ?
11. Avez-vous eu des permissions durant votre séjour ? En France ou en Algérie ?
12. Comment se passaient ces permissions ?
13. Vous avait-on recommandé le silence ou la discrétion sur certains sujets ?

### **En Algérie**

14. Quels ont été vos premiers sentiments en arrivant en Algérie ?
15. Avez-vous eu envie d'en parler à vos proches ?
16. L'avez-vous fait ?
17. En Algérie, avez-vous pris des photographies ?  
Si oui, de quoi ? Les faisiez-vous développer sur place ? En avez-vous envoyé à des gens ?
18. Que sont devenues ces photos depuis ? Avez-vous fait un album ?
19. Pendant votre séjour en Algérie, avez-vous écrit à votre famille ? A qui exactement ? A quelle fréquence ? Pourquoi écriviez-vous ?
20. Ecriviez-vous des choses particulières et différentes à votre père et à votre mère ? à votre fiancée ou épouse ?
21. Votre séjour en Algérie a-t-il affecté vos relations avec votre petite amie, fiancée ou épouse ?
22. Et avec vos parents ? et frères et sœurs ?
23. Redoutiez-vous la censure militaire ?
24. Si vous receviez du courrier, qui vous écrivait ?
25. Comment se passait la lecture de ces lettres ?
26. Avez-vous gardé ces lettres ? Où sont-elles aujourd'hui ?
27. Receviez-vous des colis ? Si oui, de qui et contenant quoi ?  
Aimiez-vous recevoir des colis ? Auriez-vous aimé en recevoir ?
28. Avez-vous tenu un journal ou un carnet de notes pendant votre séjour en Algérie ? Pourquoi ?
29. De quoi était fait votre quotidien là-bas ?
30. Avez-vous acheté des objets pour rapporter en France ? lesquels ? Où sont ils aujourd'hui ?
31. Avez-vous acheté des cadeaux pour des proches ? pourquoi ?
32. Certains soldats avaient des marraines de guerre : en avez-vous connues ? Qu'en pensiez-vous ?
33. Avez-vous appris des choses en Algérie qui vous ont servi par la suite ?
34. Quels sont vos meilleurs souvenirs de cette période ?
35. Et les pires souvenirs ?
36. Etiez-vous croyant ? Si oui, diriez-vous que votre foi est sortie transformée par votre expérience en Algérie ? pourquoi ?
37. Avez-vous été blessé en Algérie ? Etes-vous tombé malade ? En avez-vous gardé des séquelles ?
38. Avez-vous vu des blessés ou des morts ? Dans quelles circonstances ?
39. Avez-vous vu des ennemis ?
40. Aviez-vous le sentiment d'être en danger ? Pourquoi ? Avez-vous eu peur ?
41. Quelles relations aviez-vous avec les populations civiles en Algérie ?
42. Vous êtes-vous fait des amis là-bas ?
43. Etes-vous restés en contact au retour ?
44. Leur avez-vous fait rencontrer vos copains de France ? si oui, comment s'est passée la rencontre ?
45. Qu'avez-vous appris d'important en Algérie ? Avez-vous désiré le transmettre ?
46. Avez-vous gardé le souvenir de certaines odeurs ? De certaines couleurs ?
47. Pensez-vous avoir changé au cours de votre séjour en Algérie ? Si oui, en quoi ?

### **Le retour**

48. Attendiez-vous la quille ?
49. Etiez-vous content de rentrer chez vous ?
50. Redoutiez-vous ce retour ? Pourquoi ?
51. Comment s'est passé votre retour ?

52. Avait-on organisé un banquet? Quelque chose de spécial ?
53. Etes-vous retourné habiter au même endroit qu'avant votre départ ?
54. Quelque chose avait-il changé dans la maison ?
55. Avez-vous trouvé que vos proches avaient changé ? en quoi ?
56. Avez-vous repris le même travail ?pourquoi ?
57. Etiez-vous désireux de reprendre votre vie d'avant ou, au contraire, de changer ? pourquoi ?
58. Avant de quitter l'Algérie, l'armée vous avait-elle recommandé le silence sur certains sujets ?
59. Aviez-vous envie de parler de ce que vous aviez vécu en Algérie ? de quelque chose en particulier ?
60. Y avait-il des choses dont vous ne souhaitiez pas parler à vos proches ? Pourquoi ?
61. Vous a-t-on posé des questions à votre retour ? Qui vous les a posées ?
62. Pensez-vous que ce que vous aviez vécu en Algérie intéressait vos proches ? pourquoi ?
63. Si vous avez rencontré votre épouse après l'Algérie, combien de temps après ?
64. Savait-elle que vous aviez été soldat en Algérie ?
65. En parliez-vous avec elle ?
66. Désiriez-vous avoir des enfants ?
67. Si vous avez des enfants, vous ont-ils posé des questions ? A quel âge ?
68. Leur racontez-vous les mêmes choses à tous ? Pourquoi ?
69. Si vous avez des frères et sœurs, y-a-t'il un frère ou une sœur avec qui vous parlez davantage? Pourquoi ?
70. Y-a-t'il des moments dans votre vie où vous avez souhaité davantage en parler ? Où vous auriezvous aimé qu'on vous pose des questions ? Quand était-ce ?
71. Au contraire, y-a-t'il des moments où vous avez souhaité cesser d'en parler ? Pourquoi ?
72. Certains soldats ont fait des cauchemars à leur retour : était-ce votre cas ? Si oui, avez-vous parlé de ces cauchemars à quelqu'un ?
73. Connaissiez-vous des gens dans ce cas ?
74. Aviez-vous des peurs particulières à votre retour ?
75. Certains soldats sont revenus avec des problèmes d'alcoolisme ou de dépression : était-ce votre cas ? Connaissiez-vous des gens dans ce cas ?
76. Si vous avez des fils, ont-ils fait leur service militaire ? Avez-vous parlé avec eux à cette occasion ?
77. Relisez-vous vos lettres de l'époque ? Regardez-vous les photos ? Dans quelles circonstances ?
78. Vous êtes-vous intéressé à la guerre d'Algérie à votre retour ? Suiviez-vous les nouvelles d'Algérie ?
79. Et après la guerre, avez-vous lu dessus ou vu des films ? Et sur l'Algérie ?
80. Qu'aimez-vous raconter de cette guerre ?
81. Y-a-t 'il quelque chose que vous aimeriez raconter ?
82. Avec qui évoquez-vous le plus cette période de votre vie ?
83. Pensez-vous que la guerre d'Algérie a changé votre vision du monde ? de la politique ? de l'armée ?
84. Vous définissez-vous comme un ancien combattant de la guerre d'Algérie ? Pourquoi ?
84. Possédez-vous la carte du combattant ? Depuis quand ?
85. Avez-vous adhéré à une association d'anciens combattants ? Laquelle ? Quand ?
86. Etes-vous retourné en Algérie ? si oui, dans quelles circonstances ?
87. Avez-vous eu envie de le faire ?
88. Comment caractériseriez-vous les effets de la guerre d'Algérie sur votre vie ?
89. Pourquoi, finalement, avoir accepté de répondre à ce questionnaire ?
90. Accepteriez-vous, éventuellement, de réaliser un entretien pour prolonger ces questions ?
91. Avez-vous conservé des documents de l'époque (correspondance, journal intime, photos) que vous accepteriez de me communiquer ?
92. Si vous acceptez de transmettre des questionnaires pour cette enquête à certains de vos proches, pouvez-vous me dire lesquels afin que je les leur envoie (épouse, enfants, frères ou sœurs)

## Annexe 5

### Questionnaire de Maurice de Poitevin, adressé aux anciens combattants d'Indochine

(Société d'histoire de Revel Saint-Ferréol. Publication Lauragais-Patrimoine. En ligne : <http://www.lauragais-patrimoine.fr/HISTOIRE/INDOCHINE/ANNEXES-5-6-7.html>)

#### QUESTIONNAIRE SUR LES ANCIENS COMBATTANTS DE LA GUERRE D'INDOCHINE (À titre indicatif)

**Identité du combattant :** naissance, profession des parents ; études, âge de l'engagement en Indochine ; date(s) du / ou des séjours ; trajet (bateau, avion).

**Arme(s) du combattant :** air, mer, terre (troupes classiques, d'élites, auxiliaires) ; fonctionnaires, services de santé, de ravitaillement, transmissions.

**États (ou régions du combattant :** Vietnam (Tonkin, Annam, Cochinchine), Laos ou Cambodge, villes ou campagnes : plaines (rizières, plantations) ou montagne (minorités ethniques) ou brousse, jungle.

**Types d'activités militaires :** intendance, surveillance des routes, ratissages ; garde de civils, de prisonniers, de coolies ; guérilla, embuscades, accrochages ou combat avec des unités importantes ; guerre des postes ou point d'appui ; attentats ; assassinats ; partisans Moïs ou autres.

**Types d'armes utilisées :** dans les troupes métropolitaines, amies et adversaires (armes lourdes et légères) ; actions des commandos, de l'aviation, des paras et de la marine, des troupes indigènes ; pièges dans la jungle ou les rizières ; pertes amies et ennemies ; soins aux blessés.

**Relation du combattant avec la troupe, l'encadrement** (sous-officiers, officiers, commandement local, régional, général) ; le moral ; relations avec la métropole, avec les populations urbaines et rurales ; nourriture, courrier, permissions, presse, loisirs, salaire ...

**Guerre révolutionnaire :** propagande du Vietminh, commissaires politiques, noyautage des populations urbaines et rurales (agents secrets) et de l'administration (au sens large du terme), ainsi que de la troupe elle-même ; tracts ; intimidations ; menaces ; meurtres ; collaborateurs et espions de tous bords ; trafics d'armes, de piastres, de drogue, jeux...

**Colonialisme, nationalisme, marxisme :** attitude des notables locaux, régionaux, voire nationaux. La solution Bao-Daï ? La guerre pouvait-elle être gagnée ? Fallait-il négocier ? Les adversaires de la guerre (la gauche, le P.C.F.). Peut-on parler éventuellement de trahison politique ? Manque d'hommes ou de moyens militaires ? Les interventions extérieures (Chine communiste, États-Unis) et leurs conséquences dans le conflit ? Toutes autres idées ou anecdotes seraient souhaitables. Les lectures de l'intéressé sur la guerre d'Indochine, ses éventuelles décorations ou citations militaires ?

Maurice de Poitevin  
« Vaugelade »  
86290 – LA TRIMOUILLE



Annexe 6

Fiche de soins de Robert Servoz, (6<sup>ème</sup> BPC) complétée par un infirmier de l'APV du 12 au 24 mai 1954<sup>7214</sup> à Dien Bien Phu avec date et traitement (Collection Robert Servoz. Courriel de Robert Servoz à l'auteur, reçu le 3 novembre 2020)

343. 2. 15. 11910

*Phạm Văn Chiêu* *Servoz Robert*  
 GIẤY ĐIỀU TRỊ HỒ LÝ

Họ tên : *Servoz Robert*  
 Chức vụ : *Capo PH.* Đơn vị : *6<sup>BPC</sup>*  
 Ngày vào : *12/5* Ngày ra : *24/5*  
 Tình trạng vết thương lúc vào : *vết loét có chân.*  
*chân chân. thủ trái phải.*  
 Chân do' an : *có tay.*

Ngày	Biên chứng	Điều trị	Hồ lý
<i>20/5</i>		<i>Rất</i>	
<i>21/5</i>		<i>ngọt</i>	
<i>24/5</i>	<i>kh. l.</i>	<i>RA - Sulfajal</i>	
<i>25/5</i>		<i>Sulfamides</i>	

7214 La mention « sulfamides » a été rajoutée, probablement par le service de santé français, une fois Robert Servoz évacué et recueilli ce même jour.

Annexe 7

Déclaration sur l'honneur du maréchal des logis Jean-Michel Vernière, voulant intégrer le GCMA qu'il n'est pas communiste ou marxiste, le 2 juin 1953 (Collection Jean-Michel Vernière. Courriel de Jean-Michel Vernière à l'auteur, reçu le 15 novembre 2018)

PRESIDENCE DU COMITE.

S.D.E.C.E.

Service 49

**TRÈS SECRET**

Le (Grade, Nom, Prénoms) M. d. L. VERNIERE Jean Michel  
de (arme) A.B.C.  
Né le 6 - 12 - 1931 à Pierrefitte y Loire (Allier)  
du U.C.M.A. de INDOCHINE.-



YU : - La Décretion n° 174 du Général d'Armée Haut-Commissaire de France, Commandant en Chef  
- La Note de Service n° 999/23177 du 26.4.51 portant création du U.C.M.A.-

1/ déclare sur l'honneur :

- savoir que le U.C.M.A. est la "couverture" du Service Action des Services Spéciaux Français en Indochine.
- n'appartenir ni au Parti Communiste, ni à aucune organisation d'obédience communiste.

2/ s'engage sur l'honneur :

- à ne rien divulguer (par parole, par écrit, par production de document) de son activité, de l'organisation de son service, de celle des Services Spéciaux, des rapports qu'il est appelé à avoir avec les Services Spéciaux ou Etats-Majors Français ou étrangers, Ceci tant pendant son appartenance au Service ACTION Indochine (U.C.M.A.) que lorsqu'il l'aura quitté volontairement ou non.
- à ne prendre contact avec un agent (ou présumé tel) français ou étranger sans en avoir référé à son Chef.
- à rapporter à celui-ci toute information professionnelle recueillie fortuitement.
- à ne transmettre par devant lui de documents provenant des Etats-Majors ou des Services Spéciaux.

3/ déclare avoir été instruit des règles concernant la conservation du Secret et des règlements de la loi en cas de manquement à ces obligations (ordonnance T.335/CAB du 12 Avril 1950).

Pour le Service Action Spéciale savoir que son identité s'appartient sous le procès :

F.3. Service 49 .

DESTINATAIRE :

Chef de Ser Action (Contrôle)

Le 2 Juin 1953

J. M. Vernière



## Annexe 8 :

### **Message aux armées de M. Valéry Giscard d'Estaing à l'occasion des cérémonies en l'honneur du soldat inconnu d'Indochine, Paris, Cour des Invalides<sup>7215</sup>. (samedi 7 juin 1980)**

Officiers,  
sous-officiers,  
officiers mariniers,  
soldats,  
marins et aviateurs,

Devant les troupes rassemblées dans la cour d'honneur des Invalides, notre Patrie accueille, face au drapeau, le soldat inconnu d'Indochine. Il est mort pour la France ! Il reposera demain dans le cimetière de Notre-Dame-de-Lorette, près de son frère d'arme d'Afrique du Nord, soldat parmi les soldats de toutes nos guerres.

Avec lui se ferme une page glorieuse de notre histoire. Durant plus d'un siècle, un Empire et deux Républiques ont fédéré les peuples de la Cochinchine, de l'Annam, du Tonkin, du Cambodge et du Laos.

Cette oeuvre est celle d'hommes dont le génie militaire et les talents d'administrateurs ont imprimé à ces contrées lointaines la marque de nos armes et de nos lois. GALLIENI, LYAUTEY, les maréchaux LECLERC et de Lattre de TASSIGNY, et bien d'autres ont porté le même flambeau. Elle est aussi l'oeuvre de nos soldats et de nos marins, ceux de la conquête comme ceux du corps expéditionnaire : aux côtés de leurs frères indochinois, ils ont donné, dans la paix comme dans la guerre, le meilleur de leur courage et de leur foi.

Lorsque les temps se seront apaisés, l'histoire pourra juger l'oeuvre de ceux qui ont accompli en Indochine une grande tâche, et mesurer la contribution que la France a apporté au progrès des peuples de cette autre moitié du monde.

En ce jour de souvenir, je ne retiens que la souffrance et la gloire.

La souffrance des unités engagées dans l'âpreté des combats : ceux de la rizière comme ceux des postes isolés, ceux de l'occupation japonaise comme ceux de Lang-Son, de Cao-Bang et de Dien Bien Phu.

La souffrance des peuples, déchirés dans leur fidélité, ballotés par le destin des armes, qui ont encore tant de peine à trouver la paix.

Mais la gloire aussi :

Celle de chacune et de chacun de ceux qui ont vécu en Indochine une aventure noble, généreuse et volontaire ; celle pour la France d'avoir marqué le destin de ce continent et d'avoir aimé ses peuples.

Dans les grandes secousses qui ont ébranlé l'Asie dans ce monde lointain où se cherche douloureusement la paix, la voix de la France demeure respectée et entendue. Sa pensée, sa langue, son rayonnement survivent aux tourmentes. Son message se fonde désormais sur le dialogue entre les nations dans le respect de leur indépendance et de leur souveraineté.

Mais les liens du passé subsistent dans le présent : terre de liberté, la France accueille aujourd'hui comme des frères ceux que d'autres combats éloignent de leur patrie `réfugiés`.

Officiers, sous-officiers, officiers mariniers, soldats, marins et aviateurs, nul ne saura qui repose dans la tombe de l'inconnu `soldat` d'Indochine. Son nom et son origine se sont perdus.

---

7215 Message aux armées de M. Valéry Giscard d'Estaing à l'occasion des cérémonies en l'honneur du soldat inconnu d'Indochine, Paris, Cour des Invalides, le samedi 7 juin 1980, Site Internet Vie publique. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/133579-message-aux-armees-de-m-valery-giscard-destaing-loccasion-des-cerem> (Consulté la dernière fois le 16 juillet 2022).

Qui es-tu ? Dans quel village, dans quelle ville as-tu appris l'histoire de notre pays ? Quel est le paysage de la lointaine Indochine que tu as regardé pour la dernière fois et qui était la dernière image que tes yeux pouvaient recevoir ? Dans cet instant d'extrême lucidité, quel souvenir est venu à ta rencontre, quel message as-tu voulu exprimer, quels mots aurais-tu voulu pouvoir dire à tes proches ? Connaissais-tu les Invalides ? Y étais-tu venu comme un enfant émerveillé avant qu'aujourd'hui la France t'y reçoive ?

Seul subsistera pour vous, pour vos anciens `combattants`, et pour les générations futures, le symbole de ce qui fut et de ce qui demeure une grande aventure pour la France.

## Annexe 9

### **Allocution de M. François Mitterrand, Président de la République, à l'occasion des cérémonies organisées aux Invalides en l'honneur du premier rapatriement des corps de combattants morts en Indochine<sup>7216</sup>. (samedi 11 octobre 1986)**

Pendant les neuf années qu'a duré la Guerre d'Indochine, à laquelle mirent fin les accords d'armistice du 20 juillet 1954, 80000 de nos soldats, marins, aviateurs ont trouvé la mort au combat.

Nombre d'entre eux reposent en terre vietnamienne. Après cinq ans de pourparlers, le rapatriement de leurs cendres, ardemment souhaité depuis plus de trente ans, aboutit enfin aujourd'hui.

Recueillons-nous, dans le deuil et le souvenir d'une grande peine nationale devant cette avant-garde de l'ultime retour.

Bientôt, les combattants d'Indochine inconnus et ceux qui n'auront pas rejoint leurs sépultures familiales seront inhumés dans une nécropole nationale, qui sera édifiée sur le territoire de la ville de Fréjus, naturellement désignée, avec son mémorial aux morts de l'Indochine, pour abriter les restes de ceux qu'elle avait vu partir.

Alors reposeront au bord de la Méditerranée les soldats français, africains d'Afrique noire et du Maghreb, vietnamiens, d'autres encore, tombés là-bas, sur les rivages du Pacifique. Les dix cercueils que voici annoncent un long cortège. La France qu'ils ont si bien servie leur doit bien ce dernier repos.

Ainsi se clôt un chapitre de notre histoire. Sans revenir sur les causes et le déroulement du conflit et ne souhaitant pas raviver ici les controverses, je rappellerai simplement que nos troupes ont assumé avec abnégation les missions qu'elles avaient reçues de la République, missions qu'elles n'ont pas eu à définir, mais à exécuter.

On se souvient qu'à la suite des bouleversements provoqués par la deuxième guerre mondiale, le corps expéditionnaire français a débarqué en Indochine en 1945.

Les opérations qu'il eut à conduire s'étendirent au fil des mois et des années à toute la péninsule. On se battit dans les rizières du Delta, dans les postes isolés de la Haute Région lors d'affrontement anonymes, ou devenus légendaires, sur la RC 4, à Dong-Khe, Cao-Bang, dans les calcaires de Coc-Xa et, plus tard, à Vinh-Yen, Dong-Trieu et Hoa-Binh, noms qui restent gravés dans nos mémoires. Les combats de Nghia-Lo et de Na-San laissaient présager des batailles plus rudes encore. Et, le 7 mai 1954, après plus de 60 jours de luttes acharnées, les 16000 défenseurs du camp retranché de Dien-Bien-Phu succombaient devant une armée puissamment équipée, supérieure en nombre, héroïque elle aussi, et qu'une volonté farouche d'indépendance nationale inspirait.

Que de courage, que de constance, que de talent prodigué face aux résistances de l'histoire par les soldats et par les chefs ! Citerai-je Leclerc de Hauteclocque, de Lattre de Tassigny, et bien d'autres aussi, qui s'inscrivent dans la mémoire de notre histoire, soldats et chefs de notre armée française ? Ce matin, en présence des familles, des associations et des anciens du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient, rendons hommage, dans l'union des pensées, aux combattants d'Indochine. Ils ont montré les vertus du soldat, ils ont connu les vicissitudes de la guerre.

L'armée, c'est une grande chose que l'on meurt et qui tue, mais c'est aussi une chose qui souffre", écrivait Alfred de Vigny.

Souffrances dues à l'âpreté des combats, attestées par l'ampleur des pertes.

Souffrances provoquées par les conditions de détention dans les camps de prisonniers et qui ont entraîné, chez les survivants, des séquelles durables.

---

<sup>7216</sup> <https://www.elysee.fr/francois-mitterrand/1986/10/11/allocution-de-m-francois-mitterrand-president-de-la-republique-a-l-occasion-des-ceremonies-organisees-aux-invalides-en-l-honneur-du-premier-rapatriement-des-corps-de-combattants-morts-en-indochine-samedi-11-octobre-1986>

Souffrance devant tant de désintéressement parfois incompris. Souffrance des proches, des familles, des amis déchirés, souffrance de la France.

Au nom de la République et de la nation française, j'affirme que nos combattants d'Indochine méritent la reconnaissance de la patrie. Veillons au souvenir et pensons à la France dans la longue chaîne des temps : c'est elle qu'il faut encore, c'est elle qu'il faut toujours servir.

## Annexe 10

### **Déclaration de M. François Mitterrand, Président de la République, lors de l'inauguration du Mémorial des guerres en Indochine à Fréjus<sup>7217</sup> (16 février 1993).**

Mesdames et messieurs,

Ce moment nous l'attendions tous et vous surtout, combattants d'Indochine, depuis qu'a été prise il y a sept ans la décision d'édifier à Fréjus le Mémorial des Guerres en Indochine et plus particulièrement la nécropole où reposent 20000 des nôtres.

Je découvre en ce jour cet admirable site, ce monument, cette nécropole, ce mur qui invitent à la réflexion. C'est ici que s'achève le parcours de ceux qui, militaires et civils, sont tombés dans leur lutte, d'abord contre l'occupant japonais, ensuite ceux qui ont pris les armes pour exécuter la mission que leur avait confiée le gouvernement de la République.

C'est la deuxième fois en l'espace de quelques jours que j'apporte à nos soldats d'Indochine l'hommage de la France. Je l'ai fait mercredi dernier sur les lieux mêmes où s'est livrée la dernière bataille afin de bien marquer qu'il y a des sacrifices que les vicissitudes de l'Histoire n'effacent pas.

Je le fais de nouveau, aujourd'hui, parce que c'est là, en terre française et en présence de leurs camarades de combat que nous inscrivons le souvenir des morts, pour qu'on sache de génération en génération ce que furent leur peine et leur gloire. Je n'oublie pas non plus les blessures reçues là-bas et dont beaucoup de survivants souffrent encore. Je n'oublie pas les prisonniers détenus dans d'atroces conditions et qui ont dû attendre quarante ans pour se voir reconnaître le statut qu'ils méritaient. Je n'oublie pas l'histoire douloureuse qui a vu notre armée remplir son devoir jusqu'à l'amertume des tâches inaccomplies parce qu'on n'inverse pas, sans doute, le mouvement du temps.

En suivant il y a un instant les travées de la nécropole et le mur des souvenirs qui comportera le nom de l'ensemble des tués et disparus des guerres en Indochine, je me remémorais le sacrifice de tous ces soldats morts là-bas, métropolitains, légionnaires, africains, nord-africains, vietnamiens, tombés au champ d'honneur. Ils ont été des milliers de soldats à s'illustrer ainsi en Indochine, dont les combats portent les noms qui pour nos contemporains signifient une longue trace déchirante - Dong-Khe, Cao-Bang, Coc-Xa, Vinh-Yen, Dong-Trieu, Hoa-Binh, Nghia-Lo, Na-San et bien sûr Dien Bien Phu et j'en passe - tous ces lieux qui ont vu nos soldats apporter leur bravoure.

C'est d'ici, de Fréjus, que partaient autrefois les troupes engagées en Extrême-Orient et c'est ici, à Fréjus, que chacun pourra venir se recueillir pour penser aux vertus de soldats qui après tant d'autres et sur tant de champs de bataille, à travers les siècles, ont offert leur courage et leur vie à la France.

Méditons, mesdames et messieurs, leur exemple qui, de tous les legs qu'ils nous ont transmis, restera le plus précieux et tâchons, les uns et les autres, de servir là où nous sommes comme ils ont su le faire sans se demander s'ils seraient compris ou incompris.

Aux soldats et aux civils inhumés dans la nécropole, à tous ceux dont le nom sera gravé sur le mur du souvenir, j'exprime solennellement la reconnaissance de la Nation.

---

<sup>7217</sup> <https://www.vie-publique.fr/discours/136896-declaration-de-m-francois-mitterrand-president-de-la-republique-lors>

## Annexe 11

### **Allocution de M. Jacques Chirac, Président de la République, pour la commémoration du cinquantième anniversaire de la fin des combats de Dien Bien Phu, Les Invalides, Paris<sup>7218</sup> (vendredi 7 mai 2004).**

Le 7 mai 1954, dans l'après-midi, un silence impressionnant descendit sur Diên Biên Phu. Le grondement sourd, les explosions qui secouaient les points d'appui avaient cessé. Les lance-fusées ne poussaient plus leur hurlement terrifiant. L'artillerie s'était tue. Les combats furieux qui s'étaient poursuivis toute la nuit sur ces pitons qui portaient de gracieux noms de femmes s'étaient arrêtés. Une bataille terrible qui durait depuis cinquante-six jours venait de s'achever. Le camp retranché était tombé, sans capituler.

C'était la fin des combats de Diên Biên Phu. C'était aussi, d'une lutte inégale, l'issue inéluctable que les soldats du Corps expéditionnaire français avaient repoussée au-delà des limites du possible. Sans sommeil, à court de munitions, de pansements, de vivres, ils s'étaient battus de toutes leurs forces, avec un courage extraordinaire, avec l'énergie du désespoir, pour l'honneur des armes et l'honneur de la France.

Le calvaire des survivants n'était pas terminé. Epuisés, blessés, mourants, ils s'enfoncèrent dans la nuit des pistes. Leurs longues colonnes se perdirent et disparurent sans traces vers les camps de la mort lente. Un tout petit nombre seulement reviendrait de cet enfer.

Depuis sept ans que durait la guerre d'Indochine, il y avait eu des batailles acharnées, des accrochages féroces, des embuscades meurtrières, des assauts désespérés où les hommes du Corps expéditionnaire avaient donné la mesure de leur valeur militaire et de leur très grande bravoure.

Dans la cuvette de Diên Biên Phu que les pluies, la boue, le fracas, la fureur des combats et l'odeur de la mort avaient transformée en un champ de bataille hallucinant, ces soldats d'élite furent des combattants magnifiques. Avec générosité, avec loyauté, avec héroïsme surtout, ils sont allés au bout de ce qu'exigent l'abnégation et l'esprit de sacrifice.

C'était il y a cinquante ans, au cours d'une guerre cruelle, lointaine et incomprise des Français.

Dans les nombreuses pages de gloire et de déchirement que compte notre histoire, Diên Biên Phu occupe une place à part. Très vite, la farouche résistance de ce camp retranché s'est élevée au rang d'une légende, au rang d'un mythe. Aujourd'hui, le nom de Diên Biên Phu est devenu le symbole même de l'honneur militaire défendu jusqu'à l'extrême limite des forces humaines.

Ainsi, il y a cinquante ans, à des milliers de kilomètres de leur patrie, dans une vallée oubliée du Haut-Tonkin, les hommes de Diên Biên Phu ont écrit avec leur sang une nouvelle geste qui renoue, par-delà les siècles, avec l'héroïsme de la Chanson de Roland. Dans la plaine de Diên Biên Phu, comme à Roncevaux, des soldats, en se sacrifiant jusqu'au dernier, ont transmué un désastre en une épopée.

L'émotion nous saisit lorsque nous essayons d'imaginer ce qu'a été cette tragédie.

De ces soldats malheureux, vous êtes aujourd'hui les rares survivants.

Vos frères d'armes étaient originaires de la métropole, du Maghreb, de l'Afrique, du Laos, du Cambodge, du Vietnam et de la Légion Etrangère. Tous s'étaient engagés par idéal ou par goût de l'aventure. Français par le sol ou Français par le coeur et par le sang versé, blessés au plus profond d'eux-mêmes, ils ont eu trop souvent, trop longtemps, le sentiment d'être des combattants oubliés, voire abandonnés.

C'est vous tous que la République rassemblée autour de ses soldats honore aujourd'hui dans ce haut lieu nimbé de gloire militaire. Ce sont vos camarades disparus dont nous saluons la mémoire. Officiers, sous-officiers, légionnaires, parachutistes et soldats, médecins et infirmiers, aviateurs et

---

<sup>7218</sup> <https://www.vie-publique.fr/discours/142392-allocution-de-m-jacques-chirac-president-de-la-republique-pour-la-com>

marins, vivants ou morts, unis à tout jamais dans une fraternité d'armes qui force l'admiration, la nation tout entière veut vous dire sa fidélité et son infinie reconnaissance.

Votre victoire et votre gloire, c'est d'avoir laissé, dans un affrontement tragique où le courage de l'adversaire était égal au vôtre, l'exemple de l'héroïsme le plus pur, comme un chant de force pour les hommes.

## Annexe 12

### **Déclaration de Mme Michèle Alliot-Marie, ministre de la Défense, sur l'hommage rendu aux combattants français et coloniaux de la guerre d'Indochine, à Paris<sup>7219</sup> (mercredi 8 juin 2005)**

Il y a 51 ans, les armes se taisaient en Indochine.

Ce silence clôturait un siècle d'épopée française en Extrême-Orient.

Il mettait un terme douloureux à une guerre de huit ans, commencée au lendemain de la cruelle occupation japonaise.

Loin de leurs foyers, sur des terrains inhospitaliers, face à un adversaire insaisissable, valeureux et sans cesse mieux armé, les combattants du corps expéditionnaire français ont lutté inlassablement, avec une foi, une ardeur, un courage et un dévouement qui forcent l'admiration et imposent le respect.

Leur sacrifice fut immense. Leur tribut fut celui de la souffrance, du sang, et de la mort. De 1945 à 1954, près de 100 000 soldats de l'Union française sont tombés en Indochine. Plus de 76 000 ont été blessés. 40 000 ont été fait prisonniers. Parmi eux, 30 000 ne sont jamais revenus.

L'éclat de leur bravoure, le panache de leur engagement ne rencontreront trop souvent, en métropole, que l'indifférence ou l'hostilité de leurs concitoyens. Tous ces combattants ont lutté, ont souffert, sont morts, avec, sans doute, le sentiment amer de l'abandon, la blessure ultime de l'ingratitude.

Ne les oublions pas.

Parachutistes, légionnaires, coloniaux, tirailleurs, métropolitains, gendarmes, marins, aviateurs, médecins et infirmières : ils venaient de France, d'Europe, d'Afrique du Nord ou d'Afrique noire. Leurs frères d'armes vietnamiens se battaient pour leur terre, pour leur liberté, par fidélité. Ils étaient jeunes. Ils sont morts au détour d'une piste, dans la boue d'une rizière, dans un camp de prisonniers.

Aujourd'hui, pour la première fois, la Nation rend officiellement un hommage solennel à nos combattants d'Indochine.

La France n'oublie pas.

A cette occasion, nous nous recueillons devant la dépouille d'un de ces combattants. Il est tombé là-bas, il y a plus de 50 ans, quelque part au bord de la NAM YOUN, dans la plaine de DIÊN BIÊN PHU, ultime théâtre de ce drame dont la grandeur nous dépasse.

A travers lui, c'est à l'ensemble de ses camarades que nous rendons hommage. Que les combats de nos soldats en Indochine puissent rester gravés à jamais dans la mémoire du peuple français.

Leurs actions héroïques étaient l'aboutissement d'une certaine conception du monde, dont les principes ont pour nom liberté, justice et démocratie.

Aujourd'hui, dans ces pays, après de longues années de nouvelles souffrances, la guerre appartient désormais à l'Histoire.

De nouvelles pages de paix, de coopération et d'amitié ont été écrites et s'écriront encore.

Dans un monde incertain, où la paix n'est jamais acquise, que le souvenir des exploits de nos combattants, que la force des valeurs qu'ils ont illustrées, nous aident à rester debout, en hommes libres, vigilants et déterminés.

Honneur aux combattants d'Indochine !

---

<sup>7219</sup> <https://www.vie-publique.fr/discours/149840-declaration-de-mme-michele-alliot-marie-ministre-de-la-defense-sur-lh>



## Annexe 13

### **Déclaration de M. Hubert Falco, secrétaire d'État à la défense et aux Anciens combattants, en hommage aux militaires français morts pendant la guerre d'Indochine, Mémorial de Fréjus<sup>7220</sup> (21 janvier 2010)**

Monsieur le Préfet,  
Messieurs les Présidents,  
Mesdames, Messieurs,

C'est pour moi une grande émotion de vous retrouver aujourd'hui à Fréjus, dans cette nécropole nationale, où repose le corps des soldats qui ont servi la France en Indochine. La Seconde Guerre mondiale venait à peine de finir. Beaucoup de ces combattants du Corps expéditionnaire français en Extrême Orient s'étaient illustrés dans la Résistance et les Forces Françaises Libres. Ils ne connurent ni la paix ni le répit. Ils partirent pour une autre guerre et trouvèrent la mort sur une terre lointaine.

Aujourd'hui, nous sommes venus nous incliner, avec respect, devant la mémoire de ceux qui sont tombés de 1946 à 1954. C'étaient des engagés volontaires, qui ne poursuivaient qu'un seul but : servir leur patrie.

Ils ont servi la France. Ils lui ont tout donné. Et ce qu'ils ont fait, ils l'ont accompli dans des circonstances extrêmement difficiles. Sur le terrain : la guérilla, et l'ennemi qui surgit, attaque et tue. Dans le monde : la guerre froide et les grandes puissances qui s'entredéchirent et font couler le sang de ces hommes en Indochine. En France enfin : le régime des partis, qui divise, oppose et détourne les esprits et les regards de cette guerre.

Nous nous souvenons de ces hommes. Leur courage, leur volonté, leur ardeur forcent le respect. Ils étaient des héros. Ils ont inscrit le nom de Dien Bien Phu dans l'histoire nationale, comme l'une des plus terribles épreuves que nous ayons eu à traverser. Beaucoup ne sont pas revenus. Beaucoup furent exécutés ou internés dans des conditions atroces. Près de 80 000 morts et disparus, 72 000 blessés. Ils ont conquis leur propre gloire. Nous leur devons l'honneur et le respect.

Aujourd'hui, nous avons un devoir : celui de ne pas oublier le sacrifice que ces hommes ont accompli il y a maintenant plus de cinquante-six ans.

Nous ne pouvons pas oublier non plus le siècle de présence française en Extrême-Orient. Nous croyons dans les grands principes de notre République. Nous croyons au droit imprescriptible des peuples à maîtriser librement leur propre destin. Mais nous savons aussi ce que la France a accompli là-bas. Nous savons ce que furent ses erreurs. Mais nous savons aussi ce que furent ses réussites et ses succès. Car rien,

---

<sup>7220</sup> <https://www.vie-publique.fr/discours/177986-declaration-de-m-hubert-falco-secretaire-dEtat-la-defense-et-aux>

dans l'histoire humaine, ne s'écrit jamais en noir ou en blanc, mais toujours en nuances et en contrastes.

Rendre compte de la présence française en Extrême-Orient, raviver le souvenir de ceux qui ont donné leur vie au cours des guerres d'Indochine : c'est l'objet des salles pédagogiques que nous inaugurons ensemble aujourd'hui. Et elles prennent place dans cette nécropole, comme le plus bel hommage à ceux qui reposent ici.

Il serait assez vain de venir ici, à Fréjus, honorer nos morts, sans en connaître l'histoire ni savoir pourquoi ils ont donné leur vie. Sans savoir pourquoi le titre de « morts pour la France » leur a été décerné, eux qui sont tombés si loin de chez nous.

Le devoir de mémoire, c'est d'abord un devoir de vérité. Et la vérité, la vérité de l'histoire et du monde, nul ne peut l'atteindre sans la connaissance. C'est cette connaissance de la présence française en Extrême Orient et de la guerre d'Indochine que nous voulons transmettre ici. Nous voulons que les visiteurs de cette nécropole nationale et, en particulier, les plus jeunes, puissent découvrir cette histoire qu'ils n'ont pas connue, cette histoire qui, souvent, est juste effleurée dans les programmes scolaires.

Nous voulons que cette salle pédagogique soit un outil d'apprentissage de l'histoire de France, de mémoire et de connaissance.

Nous voulons que les professeurs qui se rendent ici avec leurs élèves, leurs collégiens ou leurs lycéens puissent saisir l'occasion qui leur est donnée pour évoquer cette guerre, en parler et dire ce qu'elle fut vraiment.

C'est, je crois, le plus bel hommage que nous puissions rendre à ceux qui sont tombés en Indochine, à ceux qui y ont combattu, à ceux qui y ont été internés et qui ne sont jamais revenus.

Le premier historien de tous les temps, Hérodote, écrivait que c'était une oeuvre juste de conserver et de transmettre la mémoire des soldats morts au champ d'honneur. Il écrivait cela il y a plus de 2500 ans et les deux millénaires et demi qui nous séparent de lui n'ont rien changé.

Honneur aux soldats du corps expéditionnaire français en Indochine, honneur à leurs drapeaux, honneurs à leur mémoire.

## Annexe 14

### **Message de monsieur Kader Arif, secrétaire d'état auprès du Ministre de la Défense, chargé des Anciens Combattants et de la Mémoire<sup>7221</sup>. (8 juin 2014)**

. 1954 - 2014 : il y a 60 ans cette année s'annonçait la fin de la présence française en Indochine. La fin d'une longue histoire presque centenaire, faite d'héroïsme, de grandeur, d'illusions de partages mais aussi de malentendus et d'incompréhensions.

Le dernier acte s'était structuré autour de deux temps : mars 1945, avec le coup de force japonais et décembre 1946 avec l'attaque des garnisons françaises par les troupes de vietminhs.

S'ensuivit durant près de huit ans une guerre totale.

La bataille de Dien Bien Phu en fut le chant du cygne. Il faut rappeler, derrière les jolis prénoms de Gabrielle ou de Béatrice, d'Anne-Marie ou d'Isabelle, la violence des assauts qui submergent tout, la pluie de fer et de feu qui s'abat sur les abris, l'acharnement de la résistance, l'âpreté des corps à corps, l'héroïsme des combattants de la France.

Bien que devenu légendaire le nom de Dien Bien Phu ne doit pas rester seul dans les mémoires pour évoquer toutes ces années, au cours desquelles la France a engagé, derrière ses meilleurs chefs, les forces de son armée. Vinh-Yen, Na-san, Muong-Chen, Sam-Neua, RC 4, Ankhé, Hoa Binh. Des noms marqués par le courage et le drame comme l'est également le souvenir des prisonniers du Vietminh.

Pris dans les vicissitudes de l'histoire et dans le respect des ordres reçus ces soldats sont allés jusqu'au bout du devoir.

En ce 60e anniversaire, c'est à tous les combattants engagés dans cette guerre lointaine, que notre pays rend hommage. Il se souvient et entretient leur mémoire au même titre que celles de tous leurs camarades des autres conflits. Tout comme eux, ils ont bien mérité de la Nation.

Cette année, pour que l'hommage rendu à ces hommes et à ces femmes ne soit pas occulté par la proximité d'autres anniversaires, le choix a été fait de consacrer au souvenir de la guerre d'Indochine, une semaine entière, hors la date traditionnelle du 8 juin, au cours de laquelle particuliers, collectivités locales, associations, sont invités à s'associer à cet hommage.

60 ans après la fin de notre guerre d'Indochine, le temps de l'apaisement a succédé au temps des épreuves. C'est, pour ceux qui se sont battus et sont revenus, une récompense que de voir réconciliées les jeunes générations françaises et celles des territoires qui formèrent la mythique Indochine.

---

<sup>7221</sup>En ligne : <http://www.tarbes-infos.com/IMG/pdf/document2-2.pdf>

## Annexe 15

### **Déclaration de M. Édouard Philippe, Premier ministre, en hommage aux morts pour la France en Indochine, Paris, Les Invalides<sup>7222</sup>. (8 juin 2019)**

Le Vietnam que je porte en moi est un pays imaginaire à force de souvenirs vrais. À l'inverse, ces images-là n'ont pas bougé avec le temps. Elles enferment des éclats de vérité qui ne trompent pas ». Ces « souvenirs vrais » sont ceux d'Hélie de Saint Marc qui, comme des milliers d'autres jeunes soldats de sa génération, passe presque sans transition, d'un conflit – la Seconde guerre mondiale – à un autre, la guerre d'Indochine.

Les images qu'il évoque sont celles qu'il a réunies dans un livre qui s'intitule « Indochine, notre guerre orpheline ». Des images qui montrent des scènes de combat. Des scènes de la vie quotidienne de soldats en campagne qui malgré la distance, malgré les années, ont quelque chose d'intemporel. Ces photographies montrent aussi des visages. Ceux des combattants du corps expéditionnaire français en extrême orient (CEFEO). Des visages sur lesquels la faim, la fatigue, la peur et une forme de volonté tendue ont chassé la jeunesse. Des visages dont le souvenir s'est gravé de manière indélébile dans la mémoire de leurs camarades, dont certains sont présents parmi nous.

Une peur, une fatigue, des privations qui font partie de « ces éclats de vérité qui ne trompent pas ». Ceux des soldats français qui se sont battus, parce que c'était leur devoir, pour « un bout de France » qui avait nourri l'imaginaire de millions de Français, lecteurs et écoliers, depuis des décennies.

Des soldats qui se sont battus pour leurs frères d'armes, légionnaires, parachutistes, aviateurs, marins, métropolitains, algériens, africains, vietnamiens. Pour l'honneur de leurs régiments dont les couleurs sont d'ailleurs visibles aujourd'hui.

Des soldats qui se sont battus contre un adversaire courageux, résolu ; contre la maladie, les éléments, contre la distance, contre l'indifférence. Contre une forme de gêne aussi, de mauvaise conscience voire d'incompréhension en face d'une guerre d'un autre temps.

Ce temps, c'est celui de la disparition progressive de la présence française en Indochine.

Reflux sanglant qui commence dès 1940 avec l'invasion du Tonkin par les troupes japonaises.

qui se poursuit lors du coup de force des mêmes troupes impériales au mois de mars 1945.

Nous sommes réunis ici aujourd'hui pour rendre hommage à ces hommes qui ont opposé une résistance aussi héroïque que méconnue à des troupes déterminées, supérieures en nombre et connaissant admirablement le terrain. Des hommes qui sont morts pour la France. Avec leurs camarades. Souvent loin de leur famille. Loin de la métropole. Et parfois, loin de notre souvenir.

Ce qui pour certains s'apparentait à une parenthèse ou à un tragique épilogue de la guerre du Pacifique, s'est révélé être les prémices d'un terrible engrenage. Je ne reviendrai pas sur les étapes du conflit. Sur la bataille de Hanoi, sur la lutte contre la guérilla Vietminh. Sur le désastre de la RC 4 à l'issue duquel, le corps expéditionnaire perd le contrôle du Tonkin. Sauf peut-être pour saluer la mémoire du général de Lattre DE TASSIGNY qui parvient durant un temps à redresser la situation. Parce que ce grand guerrier, dont le fils Bernard est mort en 1951 à Ninh Binh, « n'aimait pas subir ». Je ne reviendrai pas non plus sur les erreurs de jugement, politique et stratégique qui ont jalonné le conflit. Elles ont été nombreuses. Sans doute parce qu'elles étaient les conséquences d'une erreur originelle : celle qui consiste à ne pas voir le monde changer.

Mais les erreurs, les abandons, les aveuglements des uns ne doivent pas occulter le courage, l'abnégation, le sacrifice des autres. Bien au contraire. Et un symbole très fort de ces deux dimensions, est la bataille de Dien Bien Phu. Un site en « forme de casque colonial renversé » pour reprendre une expression de l'époque, où me je me suis rendu avec le colonel ALLAIRE et

---

<sup>7222</sup> <https://www.vie-publique.fr/discours/270261-edouard-philippe-8062019-guerre-dindochine>

le caporal-chef SCHILARDI, lors de la visite officielle que j'ai effectuée au Vietnam au mois de novembre dernier.

Tout a été dit et très bien dit sur ces 57 jours d'enfer. Et tout ce que j'ajouterais n'aura pas « cet éclat de vérité » dont parle Hélié de Saint Marc. Peu de défaites ont à ce point marqué les esprits ; et d'une manière aussi différente dans le temps. Il y a d'abord eu le temps de la stupeur. De l'ingratitude et de l'oubli volontaire des contemporains.

Puis, il y a eu le temps, plus long, plus progressif, « à hauteur d'hommes » des témoignages.

Celui des récits. De la littérature et du cinéma. Le temps de la recherche historique qui se poursuit. Le grand public découvre alors qu'à Dien Bien Phu, on se bat parfois en chantant la Marseillaise. Qu'on y combat l'adversaire de jour comme de nuit, la plupart du temps, au corps à corps. Qu'on trouve parmi les blessés des volontaires pour aller se battre.

Le grand public découvre des soldats pour qui un combat désespéré n'est pas une raison suffisante pour déposer les armes. Il découvre le lumineux courage de Geneviève de GALARD dont les soins apaisent les blessures. Celles du corps et de l'esprit. Parce que dans ces situations extrêmes, le courage et le moral s'entretiennent avec autant de soin que les armes.

Dans la boue de Dien Bien Phu, sous le pilonnage de l'artillerie Vietminh, face aux vagues d'assauts incessantes, les Français font preuve d'un professionnalisme, d'un sang-froid et d'un sens du devoir qui forcent le respect. Un sens du devoir que les derniers mots qu'adresse le général de CASTRIES au général COGNY résumant à la perfection : « La fin approche – dit-il en cette fin d'après-midi du 7 mai 1954- Nous combattons jusqu'au bout. Nous détruirons tout le matériel. Au revoir, mon général. Vive la France ! ». Ces mots, c'est l'honneur dans la sobriété.

Mais, en ce soir du 7 mai 1954, l'enfer, pour les milliers de prisonniers encore valides, ne fait que commencer. L'enfer des marches dans la jungle. Celui des moustiques, de la dysenterie.

Celui de la boulette de riz grosse comme le poing, trop petite pour rassasier. L'enfer de la captivité, Puis, celui de la mort brutale ou plus lancinante, qui emporte un à un, les camarades.

L'enfer enfin, parce que c'en est un aussi, de l'indifférence, de la froideur au moment du retour. Je pourrais ajouter ceux du traumatisme et des cauchemars qui souvent ne connaissent pas de fin. Soixante-cinq ans après, grâce au travail de mémoire, aux associations, grâce au mémorial de Fréjus, grâce aussi à l'inhumation du soldat inconnu d'Indochine à la nécropole nationale de Notre-Dame de Lorette dans le Pas-de-Calais le 8 juin 1980, cette guerre n'est plus orpheline.

Elle a, pour paraphraser une expression célèbre, autant de « pères que les victoires ». Et elle s'inscrit dans la tragique lignée des victoires amères et des défaites glorieuses.

Mais surtout, elle nous oblige. Elle nous oblige d'abord à rendre hommage. Comme aujourd'hui, aux morts pour la France en Indochine. À ceux de Lang Son en septembre 1940.

À ceux de Thakhek, de Dong Dang, d'Hanoi et de Hué en mars 1945. Aux 35 000 soldats tués entre 1946 et 1954 alors qu'ils combattaient sous nos couleurs. Comme en novembre dernier, au milieu de la vaste cuvette de Dien Bien Phu, pour le premier hommage rendu sur place par un chef de gouvernement à nos morts, à tous les morts. Entouré du colonel ALLAIRE et du caporal-chef SCHILARDI, du petit-neveu du général de Castries et de deux Saint-cyriens en grand uniforme qui amenaient avec eux la dignité des armes, je me suis recueilli devant un sobre obélisque, blanchi à la chaux, qu'un ancien légionnaire a bâti et entretenu durant sa retraite. Ces soldats ne sont pas morts pour l'impérialisme ; ils ne sont pas morts pour une idéologie, ni pour des combinaisons diplomatiques. Ils sont morts pour la France. En ce jour, c'est tout ce qui compte.

Cette guerre nous oblige à poursuivre le travail de mémoire. Parce qu'une grande nation, c'est une nation qui regarde son histoire en face. Sans altération, ni réécriture. Qui sait reconnaître ses erreurs, et ses mérites, en tirer les leçons. Pour savoir. Pour avancer.

Ce conflit nous oblige également à consolider la paix avec l'adversaire d'hier, qui, comme tant d'autres, est le partenaire, l'ami d'aujourd'hui. Parce que cette paix – qui est une véritable « paix des braves » – nos deux pays l'ont payée du prix du sang. Parce que cette paix se développe, s'approfondit. Dans le respect mutuel et dans l'honneur. Une paix qui nous permet aujourd'hui de construire ensemble notre avenir, celui de la francophonie, de nos entreprises, de nos intérêts


stratégiques ; l'avenir de milliers d'étudiants et de scientifiques qui se forment en France et au Vietnam.

Cette guerre nous oblige enfin à reconnaître la chance unique qu'a la France de pouvoir compter, génération après génération, sur des hommes et des femmes prêts à sacrifier leur vie pour défendre ses valeurs et ses citoyens. Des hommes – comme les premiers maîtres Cédric de PIERREPONT et Alain BERTONCELLO – qui, quelle que soit la situation, y compris la plus périlleuse, n'hésiteront pas à « combattre jusqu'au bout » pour reprendre les mots du général de CASTRIES. Parce que c'est leur devoir. Parce qu'en faisant comme leurs prédécesseurs, le choix exigeant de défendre leur patrie, ils s'inscrivent dans la plus noble des traditions. Celle de la France combattante et éternelle.


Vive la République. Et vive la France.

**Plaquette 1 de l'ANAPI**  
(Site Internet de l'ANAPI<sup>7223</sup>)


Le calvaire a commencé par l'épuisement en d'ininterminables marches, qui pour certains ont dépassé les 1200 kms. Puis ce fut, pendant des mois et des années, la destruction physique et psychologique, ainsi que le chantage à d'éventuelles libérations. Et enfin, après une bien trop longue attente, c'est la liberté.




**La longue marche**




**La souffrance**




**L'attente**



**La délivrance**



**ANAPI**  
ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS INTERNÉS ET DÉPORTÉS D'INDOCHINE





**LA FRANCE EN INDOCHINE 1945-1954**


**Plus de 100 000 morts et disparus, des milliers de blessés, des humiliés et des traumatisés à vie**  
Ref. Institut National des Invalides. Circulaire 2004-2005/8 n° 5

**LE CALVAIRE DES PRISONNIERS DANS LES CAMPS D'INDOCHINE**

<p>Victimes des Japonais en 1945 9 000 prisonniers 2 500 civils et militaires tués ou massacrés</p>	<p>Victimes des Vietminh 1945-1954 36 979 prisonniers 26 225 morts en captivité soit 71 %</p>
---	---

De la barbarie des Japonais..... à la cruauté des camps Vietminh



**NOUS AVONS LE DEVOIR DE NE PAS LES OUBLIER**

**LES DERNIERS SURVIVANTS ONT EN PERMANENCE CES IMAGES DE MISÈRE AU FOND DE LEUR COEUR**

**Nous devons rappeler qu'ils se sont battus pour la « LIBERTÉ »**

Visitez notre site sur [www.anapi.asso.fr](http://www.anapi.asso.fr)

<sup>7223</sup> En ligne : <https://anapi.fr/?s=plaquette> (Consulté la dernière fois le 16 juillet 2022).



**Plaquette 2 de l'ANAPI**

(Idem)

**PRISONNIERS DU VIETMINH**

Oubli,  
ignorance  
ou  
occultation volontaire  
d'une réalité historique ?

Dans quel état les survivants ont-ils été rendus ?  
Les médecins qui étaient prisonniers avaient l'interdiction d'intervenir auprès des malades, de plus, ils ne disposaient d'aucun médicament.

Le Vietminh refusant toute intervention de la Croix-Rouge, 63 % des libérés ont nécessité une hospitalisation de plusieurs semaines, voire plusieurs mois.

A leur libération, certains prisonniers pesaient moins de 38 kilos pour 1,80 m.



En plus de ces détresses physiques, comment comptabiliser tous les traumatismes dus au viol psychologique (endoctrinement, autocritique, encouragement à la délation).



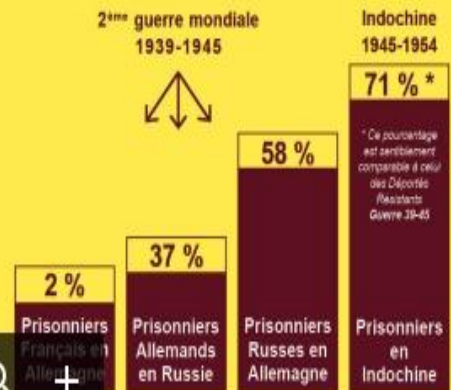
**UNE MORTALITÉ SANS PRÉCÉDENT**

**État des disparus**

	disparus et présumés prisonniers de 1945 au 20 octobre 1954	Libérés de 1945 au 20 octobre 1954
Français	6 449	2587 40 %
Légionnaires	6 328	2567 40 %
Nord-Africains	6 695	3369 50 %
Africains	1 748	796 45 %
Autochtones	15 759	1435 9 %
<b>Total</b>	<b>36 979</b>	<b>10 754 29 %</b>

(Chiffres relevés dans la thèse du Colonel R. Bonneloux, Université Paul Valéry - Montpellier II mai 1989).

**Taux de mortalité des prisonniers par conflit**





# Sources et bibliographie

## Sources

### Sources Testimoniales

#### Sources orales : les témoignages oraux des combattants d'Indochine

Entretiens (53)

André Laperle	3 novembre et 21 décembre 2016 (Val de Fier)	parachutiste
André Geraud	27 février 2017 et 26 février 2019 (Lyon)	transmissions
Pierre Desroche	2 mars 2017 et 5 juillet 2018 (Chambéry)	bataillon thaï
Pierre Bonny	27 avril 2017 (Lyon)	parachutiste
Henri Mazoyer	19 mai 2017 (Annecy - Le - Vieux)	transport
Geneviève Laperle	9 mai 2017 (Annecy)	état-major
André Jamain	3 novembre 2016 et 9 mai (Annecy)	parachutiste
Bruno Gabriel	9 mai 2017 (Annecy)	matériel
Marcel Reybillet	24 mai 2017 (Sonthonnax-la-Montagne)	parachutiste
Gabriel Mièvre	25 mai 2017 (Annecy - le - Vieux)	parachutiste
Roger Ouiste	27 juin 2017 (St Saturnin les Avignon)	tirailleurs marocains
Jean Slezarski	28 juin et 25 octobre 2017 (Nîmes)	infanterie coloniale
Robert Drouilles	28 juin 2017 (Nîmes)	génie colonial
Jean-Pierre Chieulet	29 juin 2017 (Le Cres)	fusilier marin

Étienne Guibal	30 juin et 25 octobre 2017 (Montpellier)	médecin de marine
Jules Belgodère	30 juin 2017 (Montpellier)	légion-parachutiste
Jacques Allaire	8 août 2017 et 10 octobre 2019 (Tours)	parachutiste
René Maillochon	9 août 2017 (Châteauroux)	BMEO
Guy Gantheret	10 août 2017 (Chalon-sur-Saône)	transmissions
Roger Tochon-Ferdollet	31 août 2017 (Annecy-le-Vieux)	commando Montfort
Francis Agostini	26 octobre 2017 (Arles)	commando Nord-Vietnam
André Boissinot	26 octobre 2017 (Marseille)	bataillon de Corée
Rodolphe Tosi	10 novembre 2017 (Albertville)	infanterie coloniale
François Péchou	15 novembre 2017 (Annecy)	tirailleurs marocains
Pierre Guillemot	19 novembre 2017 (Poisy)	Aéronavale
Paul Gardon	18 janvier 2018 (Ambérieu)	artillerie coloniale
Marcel Baarsch	19 janvier 2018 (Chens-le-Pont)	légion étrangère
Gérard Thieulin	15 février 2018 (Moulins)	bataillon thaï
Pierre Maillet	15 février 2018 (Moulins)	parachutiste
Pierre Lagarde	15 février 2018 (Moulins)	train
Louis-Jean Duclos	22 février 2018 (Paris)	BMEO
William Schilardi	23 février 2018 (Paris)	parachutiste
Guy Ménage	14 avril 2018 (Bayonne)	parachutiste
Achille Muller	19 avril 2018 (Pau)	parachutiste
Maurice Mandavit	19 avril 2018 (Pau)	infanterie coloniale
Joseph Koeberlé	19 avril 2018 (Pau)	parachutiste
Robert Schuermans	20 avril 2018 (Saint-Pierre -Toirac)	parachutiste
Pierre Marraud	3 juillet 2018 (La Ravoire)	armée de l'air
Serge Têtu	21 juillet 2018 (La Roquette-sur-Siagne )	tirailleurs marocains

Bernard Prin	23 août 2018 (Le Creusot)	Infanterie
René Laroche	27 août 2018 (St Vit)	RICM
Jean-Michel Vernière	21 septembre 2018 (Fabras)	GCMA
Jacques Bouthier	28 septembre 2018 (Montpellier)	parachutiste
Pierre Dissard	23 octobre 2018 (Poisy)	transmissions
Jacques Bonnetête	15 février 2019 (Paris)	légion étrangère
Bernard Gaudin	21 février 2019 (Bandol)	commando Nord-Vietnam
Louis Simoni	21 février 2019 (Marseille)	marine fluviale
Marc Bontemps	27 février 2019 (Lyon)	parachutiste
François Deluermoz	06 mars 2019 (Sévrier)	état-major
Guy Simon	4 avril 2019 (Paris)	infanterie coloniale
Entretien Pierre Lespine	1er juillet 2019 (Annecy)	parachutistes
Édouard Polato	19 août 2019 (Saint-Alban-Leyse)	tirailleurs tunisiens
Charles-Henri de Pirey	20 septembre 2019 (Salon-de-Provence)	goumiers / ABC

### Entretiens et conversations téléphoniques (15)

Louis Bernadac	3 mai 2017	gendarmerie
Guy Bonnin	12 juin 2017	matériel/logistique
André Hautefeuille	29 août 2018	supplétif
Maurice Schmitt	8 Septembre 2017	artillerie
Jean Motreff	7 Septembre 2017	Non spécifié
Pierre Thévenon	11 avril 2017	supplétif
Albert Constant	9 mars 2018	23 <sup>ème</sup> RIC
Roger Cornet	11 juillet 2018	3 <sup>ème</sup> Tabor
Francis Ruiz	27 août 2018	1 <sup>er</sup> BEP
Michel Chanteux	20 février 2019	parachutiste
Sauveur Verdaguer	7 décembre 2018	Médecin BT3
André Mengelle	1er mars 2019	8 <sup>ème</sup> Spahis
Raymond Zeganadin	8 août 2019	821 <sup>ème</sup> Bataillon de Transmissions

Henri Knoppik	1er février 2020 et 13 mars 2020	6 <sup>ème</sup> BPC
Alfred Lebreton	24 août 2020	6 <sup>ème</sup> BTA

## Sources écrites : les questionnaires et documents envoyés par les anciens d'Indochine ou leurs proches

Questionnaires remplis par les anciens d'Indochine (85)

Vétérans	Corps de troupe/Unité
Francis Agostini	Commando Senée
René Aguillon	1er Groupe/RACM
Jacques Allaire	6 <sup>ème</sup> BPC
Alexis Arette	5 <sup>ème</sup> BPC
Marcel Baarsch	3 <sup>ème</sup> REI
Pierre Bardin	Matériel (aucune unité spécifiée)
André Barrère	Bataillon Muong
Michel Bassot	Base navale d'Haïphong
Jules Belgodère	2 <sup>ème</sup> BEP
Robert Boutin	Base aéronavale de Cat Lai
Jacques Bouthier	1er BCCP
Gilbert Briant	3 <sup>ème</sup> BCCP
Paul Burgau	Groupe de chasse 2/8 Languedoc
Pierre Caubel	Groupe Bombardement 1/25 Tunisie
Guy Chalengeon	RIC ou BMEO
Martial Chevalier	RICM - 6 <sup>ème</sup> BPC
Jean-Pierre Chieulet	LCM - Base navale d'Haïphong
Henry Clémens	9 <sup>ème</sup> Régiment de Dragons
Michel Cordelet	Non spécifié
Lucien Cortaix	Porte-avions Arromanches
Henri Darré	2 <sup>ème</sup> BMEO
Guy Delplace	Flottille 7
François Deluermoz	État-major du Tonkin - Compagnie de commandement - Zone Delta nord
Pierre Dissard	21/3 <sup>ème</sup> compagnie de transmissions
Robert Drouilles	72 <sup>ème</sup> Bataillon colonial du Génie
Louis-Jean Duclos	5 <sup>ème</sup> BMEO
Paul Esclasse	parc colonial 482
André Fabiano	6 <sup>ème</sup> RIC

Jean-Louis Foulet	Flottille Amphibie Indochine Sud
Félix Fernel	RICM
Guy Gantheret	6ème RIC
Paul Gardon	Groupe d'artillerie d'AOF
Bernard Gaudin	Commando 25
André Geraud	1ère Compagnie Mixte de Transmissions (CMT)
Jean Goriot	3ème Régiment de marche
André Grelat	Tirailleurs marocains :
Bernard Grué	3ème REI
Pierre Guérineau	Médecin-capitaine des troupes coloniales
Étienne Guibal	Médecin de <i>La Boudeuse</i>
Pierre Guillemot 40	Base navale de Cat Lai
François-Xavier Heym	6ème Bataillon Montagnard
André Jamain	Ravitaillement par air
Claude Jubault	RICM
Joseph Koeberlé	3ème BPVN
Jacques Lafitte	Porte-avions Arromanches
Michel Lagier	BA 192
Georges Laget	Dinassaut 8
André Laperle	1er BCCP
René Laroche	RICM
Pierre Latanne	5ème BPVN
Jean Lomer	61ème Bataillon du génie
René Maillochon	5ème BMEO
Maurice Mandavit	23ème RIC
Guy Ménage	6ème BPC
Gabriel Mièvre	1er RCP/10ème BCCP
Pierre Miot	61ème compagnie de QG
Antoine Mocellin	Commando Conus
Ernest Morin	1er RCP
Jean Motreff	Non spécifié
Jean-Paul Mouton	BA 193 Tourane
Pierre Mouty	Groupe d'artillerie d'AOF
Achille Muller	43ème RI
Roger Ouiste	2/2ème RTM/17ème Tabor
Francis Oustry	71ème et 75ème BVN (Bataillons vietnamiens)
François Péchou	5ème RTM
Jacques Penot	1er BPC
Jacques Peyrat	1er BEP
Charles-Henry de Pirey	1er Tabor – 60ème Goum
Pierre Piron	Groupes de chasse 2/6 Normandie

Max Poiroux	RICM
Bernard Prin	1er BM/43ème RI
Roland Py	2ème REI
Jacques Saubion	27ème BTA
William Schilardi	8ème BPC
Robert Schuermans	3ème BCCP
Robert Servoz	6ème BPC
Louis Simoni	LCT 9065 – Base navale d’Haïphong
Jean Slezarski	6ème RIC
Serge Têtu	1er Tabor-58ème Goum
Jacques Thomas	2ème BEP
Michel Tonnaire	522ème compagnie commando de supplétifs
Josef Unterlechner	13ème DBLE
Michel Varlet	6ème RIC/RICM
Henri Zeganadin	821ème BT (Bataillon de Transmissions)
Raymond Zeganadin	821ème BT (Bataillon de Transmissions)

Témoignages écrits : l'impossibilité physique de répondre au questionnaire (lettres à l'auteur) (4)

Jack Bonfils	3ème REI
Albert Constant	23ème RIC
Sauveur Verdaguer	Médecin BT3
Pierre Thévenon	Compagnie de supplétifs

## Documents personnels transmis à l'auteur

Souvenirs personnels écrits pour la famille (souvent non datés) et textes divers (rapports, récits)

AGOSTINI, Francis, *Indochine, quand tu nous tiens, le Mal Jaune*, 2012.

BONNY, Pierre, *Dien Bien Phu 1954*, 2002

BOUTHIER, Jacques, *L'attaque d'Hanoi, 19 décembre 1946.*

*Ma dernière nuit de guerre, 26-27 juillet 1954.*

*En patrouille sur la frontière chinoise, juin 1952.*

*Une femme indochinoise dans le conflit : l'attaque d'un poste en 1951.*

BRIANT, Gilbert, *Mémoires d'un rescapé de la RC 4*, 2013.

CAUBEL, Pierre, « Ta main me conduit », « Ta droite me saisit, ... », mémoires pour la famille, 2001.

CHEVALIER, Martial, *Mon expérience dans l'univers communiste*, 1989.

CHIEULET, Jean-Pierre, *Bribes de mémoire.*

COSTE Pierre, *Chronique familiale (enfance en Indochine)*.  
 DELPLACE, Guy, *Embuscade en Indo*.  
 DROUILLES Robert, *72<sup>ème</sup> bataillon colonial du génie, l'aventure indochinoise, 1946-1948*.  
 GARDON, Paul, *Le groupe d'artillerie coloniale d'AOF au Groupe Mobile n°7*.  
 GUERINEAU Pierre, *Souvenirs* (extraits) : « Saïgon » et « épilogue ».  
 HAUTEFEUILLE, André, *Les Formations Indochinoises*, 2000.  
 HEYM, François-Xavier, *Mémoires pour la famille* (extrait), « Dans l'armée ».  
 LACROSE, Georges, *Regards sur mon passé* (extrait), 1998.  
 LATANNE, Pierre, *Dien Bien Phu, 14 mars 1954 au 26 mai 1954*, 2012.  
 LATANNE, Pierre (extrait), *Mémoires*.  
 LOMER, Jean, *Indochine 1954, prisonnier dans le Than Hoa*, auto-édité, imprimerie Oudin, 1999.  
     *La croisière gratuite de Marseille à Saïgon (1953)*, 2017.  
 PÉRÉ, André, *Témoignage sur l'Indochine*, 12 juin 1973.  
     *Projet de réorganisation de la garde indochinoise, Kuming, août 1945*  
 OUISTE Roger, *Souvenirs*.  
 SIMON, Guy, *Le commando d'Extrême-Orient*, 1992.  
 SIMONI, Louis, *Marin en kaki en Indochine, 1952-1954*.  
     *Indochine 1952-1954, la vie à bord du LCT 9065*.  
 SLEZARSKI, Jean, *La campagne de Chine*.  
 TOCHON-FERDOLLET, Roger, *L'assaut de la poste d'Haiphong (1946)*.  
 VERDAGUER, Sauveur, *Cette guerre ignorée*, 1995.

Journal de Bord utilisé pour cette thèse, envoyés ou prêtés par :

Félix Franel  
 Bernard Gouhier  
 Bernard Prin  
 Roger Tochon-Ferdollet

Études non éditées ou autoéditées tirées des archives des vétérans :

Journaux de marche et documents du 27<sup>ème</sup> BTA, du GM2 1949-1955 (archives Jacques Saubion)  
 Historique du 5<sup>ème</sup> RTM, Tonkin 1953-1954 (archives François Péchou)  
 Journal de marche du BM 43<sup>ème</sup> RI 1947-1949 (archives Bernard Prin)  
 Ordres d'opérations du commando Sénéé : Galère, Itaïque, Pantoire, Rocambeau, Frégate. Comptes  
 - rendus du capitaine Delayen novembre 1953, mars 1954 ; rapport du capitaine Delayen du 27  
 mars 1954 (archives Francis Agostini)  
 GAMBIEZ, Fernand, *Le combat de Ninh-Binh*, récit adressé à ses supérieurs (archives Louis  
 Simoni)  
 VALACHE, Jacques, *Indochine 1949-1951, 1<sup>ère</sup> partie : le repli de la garnison de la RC 4. ; 2<sup>e</sup>  
 partie : opérations diverses*. (Archives Roger Cornet).

Lettres, courriels, conférences, discours et documents divers :

Francis Agostini  
 Louis Bernadac  
 André Boissinot  
 Jacques Bonfils

Guy Bonnin  
 Jacques Bouthier  
 Pierre Caubel  
 Guy Delplace  
 André Hautefeuille  
 Georges Lacrose  
 Robert Schuermans  
 Jean Slezarski  
 Pierre Thévenon

Messages d'anciens combattants contactés par Facebook et transmis par Messenger :

Michel Chaigneau  
 André Fabiano  
 Jean-Paul Mouton  
 Pierre Mouty (Stéphanie Boulier)  
 Pierre Piron  
 Roland Py  
 Henri Zeganadin

Questionnaires remplis par des enfants d'anciens d'Indochine (questionnaires de post-mémoire dédiés aux enfants de vétérans, d'après les écrits et témoignages de leur père)

Marie-France Chevalier	questionnaire témoin sur son père Martial Chevalier, 6 <sup>e</sup> BPC
Claudine Jeanpierre	questionnaire témoin sur son père le capitaine Pierre Jeanpierre, capitaine au 1 <sup>er</sup> BEP
Martine Guidoni	questionnaire rempli à partir de ses souvenirs et écrits de son père Toussaint-Joseph Guidoni, sergent pilote, Escadrille 85
Hervé Léonard	questionnaire rempli à partir de ses souvenirs et écrits de son père, Eugène Léonard, aspirant au 23 <sup>ème</sup> RIC
Jean Péré	questionnaire rempli à partir de ses souvenirs et écrits de son père, André Péré, Inspecteur Principal – capitaine – de la Garde indochinoise
Jean-Claude Rouvière	questionnaire rempli à partir de ses souvenirs et écrits de son père, Germain Rouvière, Inspecteur de la Garde indochinoise



## **Témoignages écrits et oraux des familles d'anciens combattants et de personnalités liées au conflit**

Femmes et veuves des anciens combattants d'Indochine, participant activement aux entretiens

Annie Slezarski (28 juin et 25 octobre 2017)  
Marie-Christine Allaire (10 octobre 2019)  
Madame veuve Carmen Lacrose (20 août 2019)  
Mme Paul Gardon (18 janvier 2018)  
Arlette Prin (23 août 2018)

Enfants des anciens combattants d'Indochine, participant activement aux entretiens

Dominique Lacrose (Georges Lacrose, 20 août 2019)  
Patricia et François Stalder (Bernard Prin, 23 août 2018)

Entretien téléphonique et échanges par Internet avec des fils et filles d'anciens combattants d'Indochine :

Stéphanie Boulier (Pierre Mouty)  
Marie-France Chevalier, entretien téléphonique puis en présentiel (Martial Chevalier)  
Gérard Le Page (Marcel Le Page)  
Christian Gouhier (Bernard Gouhier)  
Robert Heissat (Jean-Marie Heissat)  
Etienne Segrétain (Pierre Segrétain)  
Loïc-René Vilbert (René Vilbert)

## **Témoignages écrits et oraux de personnalités diverses**

Entretien et conversations avec dirigeants d'associations :

Christian Fritz (Président de l'ADAI, Association départementale des amis du peuple indochinois)  
Jaques Villard (ANAPI Rhône-Alpes-Auvergne)  
Jacques Bonnetête (Président de l'ANAPI)  
Pierre Le Calvez (ANAPI Bretagne)

Entretien téléphonique avec des personnalités liées au conflit indochinois ou à sa mémoire :

Christian Brincourt (journaliste)  
Jean-Marie Rouart (écrivain, académicien)

Questionnaire rempli par un civil impliqué dans la guerre d'Indochine :

Louis Armantier (ancien prisonnier civil de la RDV)

Entretien avec des anciens d'Algérie

Pierre Bayot, appelé en Algérie 1960-1962 (11 décembre 2017)

Roland Tolaini, engagé en Algérie et à Bizerte 1959-1962 (19 octobre 2021)

Lettres et courriels de personnalités officielles impliquées dans les politiques de mémoire :

Valéry Giscard d'Estaing, ancien président de la République (lettre du 16 janvier 2018)

Jean-Marie Bockel, ancien Secrétaire d'État à la Défense, chargé des Anciens Combattants (lettre du 5 novembre 2018)

Jean-Pierre Masseret, ancien Secrétaire d'État aux Anciens Combattants (lettre du 13 novembre 2018)

Hubert Falco, ancien Secrétaire d'État aux Anciens Combattants (lettre du 28 septembre 2017)

Jean-Marc Todeschini, ancien Secrétaire d'État aux Anciens Combattants et à la mémoire (courriel du 8 octobre 2018)

Jean-Louis Bianco, ancien Secrétaire Général de l'Élysée (courriel 25 février 2020)

## Archives concernant la guerre d'Indochine

### **Service Historique de la Défense (SHD - Vincennes)**

Département de l'Armée de Terre et Interarmées Série 10 H : Indochine, 1867-1956

Archives orales

Témoignages de la sous-série GD3J :

3J38 : Robert Salaün

Témoignages de la sous-série GR3K :

3K2 : général Valentin

3K4 : général Méry

3K11 : Jean Compagnon

3K13 : général Vaillant

3K17 : Pierre Messmer

3K42 : commandant Léger

3K56 : commandant Muelle  
3K57 : général Lagarde  
3K58 : colonel Planet  
3K60 : général Aussaresses  
3K78 : colonel Jean Deuve  
3K88 : amiral Pierre Lacoste  
3K98 : colonel Georges Aubin  
3K99 : colonel Philippe Pouvesle  
3K100 : général Bernard de Boisfleury  
3K101 : général Jean Delaunay  
3K104 : Brigitte Friang

Témoignages de la sous-série TO (2007-2008)

TO 19 : colonel Jean Sassi  
TO 23 : Raoul Coutard

Département de l'armée de l'air AI8Z

N° 584 : général Louis Cinquin  
N°594 : général Philippe Fleurot  
N°595 : colonel Jean-Marie Vauchy  
N°604 : général Roger Duval  
N°662 : commandant Pierre Lorillon

Fonds privé de la Défense

Archives privées : sous-série de 2007 à 2014 PA

PA 39 : général Michel Vadot  
PA 48 : général Guy Simon  
PA 75 : commissaire général Alfred Lebreton

## **Centre d'Histoire et d'Etudes des Troupes d'Outre-Mer (CHETOM)**

Les troupes de marine et l'empire colonial français - Indochine

Fonds Ortolan

18H280-3 Colonel Defrasne, « L'arme psychologique », conférence au CMISOM, 1960 (dossier 1). brochure intitulée « Éducation politique de P.G. », 1953 ; brochure « Tactiques & Procédés Combat Viet Minh »(dossier 2).

18H280-4 « Rapport du lieutenant Lassalle Pierre du G.C.R., prisonnier évadé de la zone Viet-Minh, relatif à la zone Viet-Minh du L.K.5 (dossier 1).

Recherches abandonnées pour causes de Covid (2020-2021).

## Archives départementales

Archives départementales du Rhône (Lyon) : Fonds privé de l'ANAPI (textes de conférences et de témoignages)

31 J 340 :BAARSCH, Marcel, *9 mois sur la RC 4*, 2014, 17 p.

31 J 217 BERNADAC, Louis, *Témoignage sur la guerre d'Indochine*, 2001, 17 p.

31 J 306 HELOT, Claude, *Témoignage sur la captivité dans les camps du Viet-Minh*, 2010, 31 p.

31 J 218 JULLIAN, Capitaine, *Dien Bien Phu, un artilleur au cœur de l'enfer*, 2001, 17 p. et 4 p. d'annexes.

31 J 227 QUANDIEU, Dr Pierre Henry, *Les médecins des bataillons de la RC 4, la bataille de la Route Coloniale n° 4, Nord Tonkin (16 septembre-14 octobre 1950)*, 2002, 99 p.

31 J 283 SCHUERMANS, Robert, *Camp 3 : 15 et 16 août 1951*, 2008, 3 p.

31 J 275 THOMAS, Jacques, *La défense victorieuse du poste d'Ao Trach*, 11 décembre 2007, 12 p.

31 J 308 THOMAS, Jacques, *La vie dans un poste isolé de la R.C. 6*, 2010, 11 p.

31 J 211 HUARD, Paul, *Les commandos du corps léger d'intervention 1943-1946*, s.d., 18 p.

## Archives départementales de Haute-Savoie

221 J 1-18 Fonds de la maison Decollogne à Annecy (1850-1952) :

- 221 J 11 – Lettres d'Indochine de son fils Julien (1950-1951)

- 221 J 12-13 – Bernard Lucien Decollogne – 1937-1952 (obligé de s'engager pour l'Indochine en échange d'un recours en grâce suite à des faits de collaboration).

## Sources officielles

### Lois et décrets

#### Les statuts du combattant

Loi n° 89-1013 du 31 décembre 1989 portant création du statut de prisonnier du Viet-Minh, Journal officiel de la République Française n°2 du 3 janvier 1990 page 63 ; aujourd'hui abrogée. Article 2 abrogé en 2009 (Ordonnance n°2009-1752 du 25 décembre 2009 - art. 2), articles 1, 3 et 4 abrogés en 2015 (Ordonnance n°2015-1781 du 28 décembre 2015 - art. 6).

#### Commémorations et souvenir de la guerre d'Indochine

Loi n°52-833 du 18 juillet 1952 étend au profit des combattants d'Indochine et de Corée le bénéfice

des dispositions relatives aux combattants de la guerre de 1939-1945 pour obtenir la carte du combattant.

Décret n°53-722 du 1<sup>er</sup> août 1953 portant création d'une médaille dite « médaille commémorative de la campagne d'Indochine ».

Décret n° 54-1262 du 24 décembre 1954 portant application de la loi n° 52-833 du 18 juillet 1952 faisant bénéficier les combattants d'Indochine et de Corée de toutes les dispositions relatives aux combattants de la guerre 1939-1945.

Décret n° 55-1485 du 14 novembre 1955 autorisant les titulaires de certaines décorations des États associés à recevoir la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs

Décret n°57-1003 du 9 septembre 1957 portant fixation de la date légale de cessation des hostilités en Indochine et en Corée au 1<sup>er</sup> octobre 1957.

Décret n°2005-547 du 26 mai 2005 instituant une journée nationale d'hommage aux « morts pour la France » en Indochine, Journal officiel de la République française, le 8 juin de chaque année, mai 2005.

KASPI, André (sous la présidence de), *Rapport de la commission de réflexion sur la modernisation des commémorations publiques*, novembre 2008. En ligne : <https://www.vie-publique.fr/rapport/30190-rapport-de-la-commission-de-reflexion-sur-la-modernisation-des-commemora> (Consulté la dernière fois le 5 août 2022).

ACCOYER, Bernard, (présenté par), *Rapport de la mission parlementaire d'information sur les questions mémorielles*, Paris, CNRS Éditions, 2009. En ligne : <https://www.assemblee-nationale.fr/13/rap-info/i1262.asp> (Idem).

## Les archives, biens culturels, monuments et musées

Loi n°78-753 du 17 juillet 1978 sur le droit d'accès des citoyens aux documents administratifs

Loi n°79-18 du 3 janvier 1979 sur les archives en fonde une définition légale, intégrée par la loi de 2004 au Code du Patrimoine

Loi n°83-663 du 22 juillet 1983 sur la répartition des compétences sur les archives entre l'État et les collectivités territoriales (décentralisation)

Loi de 2004 Livre II du Code du patrimoine (articles L211-1 à L214-10) synthétise les lois précédentes sur les archives.

Loi n°2008-696 du 15 juillet 2008 modifie la loi de 2004 sur la communicabilité des archives ( )

Loi n°2016-925 du 7 juillet 2016 sur la conservation et la communicabilité des archives, des monuments historiques et sites patrimoniaux, bibliothèques, musées et sites archéologiques

Décret n°79-1035 du 3 décembre 1979 relatif aux archives de la défense

Décret n° 2005-36 du 17 janvier 2005 crée le Service Historique de la Défense

Arrêté du 24 décembre 2006 : le service Archives Nationales d'outre-mer devient service à compétence nationale (JORF n°303 du 31 décembre 2006, page 20417, texte n°130)

## Discours emblématiques sur la mémoire de la guerre d'Indochine<sup>7224</sup>

Message aux armées de M. Valéry Giscard d'Estaing à l'occasion des cérémonies en l'honneur du soldat inconnu d'Indochine, Paris, Invalides. (7 juin 1980)

---

<sup>7224</sup> Annexes pp. 1903-1917.

Allocution de M. François Mitterrand, Président de la République, à l'occasion des cérémonies organisées aux Invalides en l'honneur du premier rapatriement des corps de combattants morts en Indochine. (11 octobre 1986)

Déclaration de M. François Mitterrand, Président de la République, lors de l'inauguration du Mémorial des guerres en Indochine à Fréjus. (16 février 1993).

Allocution de M. Jacques Chirac, Président de la République, pour la commémoration du cinquantième anniversaire de la fin des combats de Dien Bien Phu, Paris. (7 mai 2004).

Déclaration de Mme Michèle Alliot-Marie, ministre de la Défense, sur l'hommage rendu aux combattants français et coloniaux de la guerre d'Indochine, à Paris, Invalides ( 8 juin 2005).

Déclaration de M. Hubert Falco, secrétaire d'État à la défense et aux Anciens combattants, en hommage aux militaires français morts pendant la guerre d'Indochine, à Fréjus (21 janvier 2010).

Message de monsieur Kader Arif, secrétaire d'état auprès du Ministre de la Défense, chargé des Anciens Combattants et de la Mémoire. ( 8 juin 2014)

Déclaration de M. Édouard Philippe, Premier ministre, en hommage aux morts pour la France en Indochine, à Paris, aux Invalides. (8 juin 2019)

## Musées et monuments

### **Musées et monuments visités au Vietnam**

#### Musées

Site de la bataille de Dien Bien Phu, les 4 et 5 mai 2019

Musée de la victoire historique de Dien Bien Phu (Dien Bien Phu), le 5 mai 2019

Musée de l'histoire militaire du Vietnam (Hanoi), le 6 mai 2019

#### Monuments

Monument Rodolphe (Dien Bien Phu) et cimetières vietnamiens les 4 et 5 mai 2019

Citadelle d'Hanoi (Hanoi), le 6 mai 2019

### **Musées et monuments visités en France**

#### Musées

Musée de l'Armée (Paris), le 22 février 2018

Musée des parachutistes (Pau), le 19 avril 2018  
Mémorial des guerres en Indochine (Fréjus), le 21 février 2019  
Musée des troupes de marine (Fréjus), le 22 février 2019

## Monuments

Arc de Triomphe, plaque « au combattants d'Indochine, la Nation reconnaissante » (Paris)  
Mémorial des guerres en Indochine (Fréjus)  
Monuments aux morts de Noyant d'Allier (« À la mémoire des combattants Indochinois et des victimes civiles - A nos morts »), de Dijon (« À la mémoire des Côte d'Orient morts pour la France en Indochine et Corée 1940-1955 »), d'Annecy

## Sitographie

### Sites officiels

#### Site du Ministère des Armées

<https://www.defense.gouv.fr/sga/nos-enjeux/memoire-culture-patrimoines>

<https://www.defense.gouv.fr/sga/nos-enjeux/memoire-culture-patrimoines/memoire/tourisme-memoire> : des informations sur la réalité du tourisme de mémoire en France

<https://www.defense.gouv.fr/sga/nos-enjeux/memoire-culture-patrimoines/memoire/hauts-lieux-memoire-nationale> : des détails sur les hauts lieux du tourisme de mémoire

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/> : site officiel pour retrouver la trace des tués en Indochine

<https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr> : site complétant le tourisme de mémoire + renseignements sur la revue « les-chemins-de-la-mémoire »

<https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/> : site du service historique de la Défense

### Sites des universités

<https://crises.www.univ-montp3.fr/fr/pr%C3%A9sentation-du-laboratoire> : site du Laboratoire CRISES à l'Université Paul-Valéry de Montpellier :

<http://indomemoires.hypotheses.org/> : *Mémoires d'Indochine*, carnet de recherches de François Guillemot pour les étudiants du séminaire ASIOC (ENS de Lyon / IEP de Lyon):

<http://indochine.uqam.ca> : site de l'université du Québec, dédié à la guerre d'Indochine

<https://www.sciencespo.fr/histoire/fr/content/histoirepolitique.html> Centre d'histoire de Sciences Po et sa revue <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/> (revue électronique du Centre d'Histoire de Sciences Po)

<https://moussons.revues.org/> (irAsia), Site de l'Université de Provence, Aix-Marseille sur l'Asie du Sud-Est.

## Sites liés à l'édition

<http://www.net4war.com/> : portail internet depuis 1997 de la société d'édition « Conflits et Stratégie » pour wargames, revues spécialisées sur les guerres, ventes directes, recherches thématiques

<https://www.indoeditions.com/> : site d' Indo Éditions, créées par Cyril Bondroit, exclusivement tourné vers la guerre d'Indochine Indo Éditions

<https://www.lavauzelle.com/defense/> : la spécialité défense des éditions Lavauzelle

<https://www.nimrod.fr/>

## Sites liés aux organismes publics et aux associations d'anciens combattants

### Les organismes publics

<http://www.onac-vg.fr/fr/> : site de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre

<https://le-souvenir-francais.fr/> : site officiel du Souvenir Français

### Les associations d'anciens combattants dédiés à la guerre et aux mémoires d'Indochine

<https://anapi.fr/> : site officiel de l'ANAPI

<https://www.anapi.fr/ANAI/www.anai-asso.org/NET/xslt.html> (archives de l'ANAI hébergées par l'ANAPI)

<http://www.acuf.fr/> : site officiel de l'ACUF

<https://www.unacita-nationale.com/> : site officiel de l'UNACITA

### Les amicales et associations spécialisées

<http://www.quiosegagne.asso.fr/> : site associatif des anciens SAS, BPC et BCCP et RPIMA

<http://www.veterans.fr/> : site longtemps animé par Francis Agostini au nom des Coordinations des combattants des Bouches-du-Rhône et de l'UFAC 13 ; sur la mémoire des conflits depuis 1870.

<https://www.rapatrries-vietnam.org/> : site consacré aux rapatriés d'Indochine et du Vietnam

<https://www.anciens-du-ricm.org/> : site des anciens du RICM

<http://www.amicale-17rgp.fr/> : amicale des anciens du 17<sup>e</sup> RGP (régiment du génie parachutiste)

## Sites de soutien aux anciens combattants et à la mémoire

<https://www.soldatsdefrance.fr/> : association nationale de soutien

<https://www.asafrance.fr/> : association de soutien à l'armée française

## Sites indépendants

### Sites d'historiens

<http://www.michel-bodin.com/>

<http://www.diploweb.com> (site de géopolitique dirigé par Pierre Verluise depuis 2000)

<http://experiencecombattantlafaye.blogspot.com/> : blog de recherches de Christophe Lafaye

<http://raphaellebranche.fr/> : site de Raphaëlle Branche, non accessible en août 2022.

### Forums et blogs



<http://sergebarcellini.canalblog.com/> : blog de Serge Barcellini, président du Souvenir Français  
<http://laguerreenindochine.forumactif.org/> : forum  
<http://guerres-et-conflits.over-blog.com/> : l'actualité des recherches et des sorties d'ouvrage sur le sujet.  
<http://www.indochine-souvenir.com/>  
<http://www.ifop.com> : site officiel de l'IFOP, consulté pour les sondages sur le conflit de 1945 à 1954. <https://www.ifop.com/publication/ifop-collectors-n29-1945-1954-la-guerre-dindochine/> (IFOP Collectors n°29, mai 2014)  
<http://memoiresvivantes.com/nos-realizations/marseille-et-lindochine/> : site sur l'histoire et la mémoire de Marseille (non accessible en août 2022).  
<https://histoirecoloniale.net/spip.php?page=sommaire>, site d'histoire coloniale et post-coloniale de la Ligue des droits de l'Homme de Toulon, depuis 1995 ; nouvelle formule depuis 2019 avec des articles d'Alain Ruscio et Gilles Manceron entre autres.

## Sites d'information sur le Vietnam

<https://www.foyer-vietnam.org/cid-viet-nam> : site du CID, Centre d'Information et de Documentation sur le Vietnam Contemporain  
<https://lecourrier.vn/> : site de Le Courrier du Vietnam

## Sites des et sur les anciens combattants

<http://www.heliedesaintmarc.com/> : page utilisée puis suspendue  
<http://corniquet.host22.com/> : souvenirs de Claude Corniquet ; site apparemment supprimé  
<http://www.paquelier.com/paqsenior/> : souvenirs de Marcel Paquelier ("Mes jeunes années dans l'Armée de l'Air")  
<http://indo4649.free.fr/> : l'album photo de Jean Cheneau, jeune engagé dans l'aviation en Cochinchine de 1946 à 1949  
<http://jcr3.free.fr/cahier-journalier/pages/accueil-recit.html> : site de Jean-Christophe Robert qui met en ligne le cahier journalier de son père décédé, qui a fait un séjour en Indochine, dans les transmissions, d'août 1947 à décembre 1949, en rajoutant photos et historique.  
<https://sites.google.com/site/roberttisonmilitaire/home>, de René Tison, qui met beaucoup de documents sur/de son père Robert Tison, en Indochine de 1949 à 1952.

## Sites de passionnés de la guerre d'Indochine : site Internet, blogs, Facebook :

<https://www.net4war.com/> : site sur les guerres françaises et les jeux de stratégie (<http://www.siteofficiel.fr/societe/militaire/net4war-le-portail-en-histoire-militaire-et-jeux-de-strategie-s7633.html>).  
<http://indochinefrancaise.xooit.com/index.php> : Forum sur "les soldats du corps expéditionnaire français en extrême orient"  
<http://www.caobang.fr/> : site de Jérôme Santelli sur ce webdocumentaire  
<http://philippepoisson-hotmail.com.over-blog.com/search/indochine/>

<http://combattant-rouen-esigelpic.over-blog.com/article-30922009.html>, site consacré aux anciens combattants de Rouen huit témoignages de soldats de la seconde guerre mondiale à la guerre d'Algérie. Témoignage pour l'Indochine du soldat Guy.

<https://alawata-commandant.blogspot.com/> : blog sur Hélié Denoix de Saint Marc, l'honneur d'un commandant (plus axé sur l'Algérie)

<http://www.lauragais-patrimoine.fr/HISTOIRE/INDOCHINE/SOMMAIRE.html> : pages sur la guerre d'Indochine de Société d'histoire d'Histoire de Revel Saint-Ferréol, Publication Lauragais-Patrimoine.

<https://www.facebook.com/groups/guerredindochine>

<https://www.facebook.com/groups/1677331012480727>

<https://www.facebook.com/groups/737055209760537>

<https://www.facebook.com/groups/167100503870944>

<https://www.facebook.com/groups/232466854722885>

<https://www.facebook.com/groups/1028830450496891>

<https://www.facebook.com/dienbienphu1954>

<https://www.facebook.com/pages/Bataille-de-Di%C3%AAn-Bi%C3%AAn-Phu/419672038164033>

### Sites d'éditions de mémoires

<http://histoires-de-familles.over-blog.com/tag/riviere%20maurice/4> : mémoires très complètes de Maurice Rivière, y compris son séjour en Indochine ; 2008.

### Groupes de reconstituteurs

<https://www.facebook.com/groups/284431785038527/>

<https://www.facebook.com/MemoiresDuCefeo/>

<http://www.lesoiessauvages.org/>

## L'image : Sources iconographiques, audiovisuelles, cinématographiques

### Filmographie sur la guerre d'Indochine

Pinoteau, Jack, *Ils étaient cinq*, France, Sud Films, 1952

Paul Carpita, *Le rendez-vous des quais*, France, Groupe de réalisations cinématographiques de Marseille, 1955

Marcel Camus, *Mort en Fraude*, France, Intermondia Films, 1955

David Butler, *Jump into hell*, États-Unis, Warner Bros, 1955

Claude Bernard-Aubert, *Patrouille de choc*, France, Films Ajax, 1957

Samuel Fuller, *Porte de Chine*, États-Unis, 20th Century Studios, 1957

Joseph Mankiewicz, *Un américain bien tranquille*, États-Unis, United Artists, 1958

Léo Joannon, *Fort du Fou*, France, CICC, 1963

Henri Decoin, *Parias de la gloire*, France, Paris-France-Films, 1964

Pierre Schoendoerffer, *La 317<sup>e</sup> section*, France, Rome-Paris-Films, 1965

Claude Bernard-Aubert, *Le facteur s'en va-t'en guerre*, 1966

Mark Robson, *Les Centurions*, France-États-Unis, Red Lion, 1966

Bernard Borderie, *Douze légionnaires*, France, Antenne 2, 1974 (feuilleton télévisé)

Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe-Tambour*, France, Bela Productions, 1977

Claude Bernard-Aubert, *Charlie Bravo*, Gaumont, 1980

Pierre Schoendoerffer, *L'Honneur d'un capitaine*, Bela Productions, 1982

Lam Le, *Poussière d'empire*, France, FR3 Cinéma, 1983

Régis Wargnier, *Indochine*, France, Bac Films, 1992

Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu*, France, Films A2, 1992

Tran Anh Hung, *L'odeur de la papaye verte*, France, Les Productions Lazennec, 1993.

Régis Wargnier, *Une Femme française*, France, TF1 Films, 1995

Phillip Noyce, *Un américain bien tranquille*, États-Unis, Mirage Entreprises, 2002

Marco Pico, Leclerc, *Un rêve d'Indochine*, France, JEM Productions, 2002 (téléfilm)

Pierre Schoendoerffer, *Là-Haut. Un roi au-dessus des nuages*, France, France 2 Cinéma, 2004

Fleur Albert, *Le silence des rizières*, France, La Huit, 2006.

Dalila Ennadre, *J'ai tant aimé*, France, Dalila Ennadre, 2008

Philippe Venault, *Saigon, l'été de nos 20 ans*, France, CinéTévé, 2011 (Téléfilm)

Philippe Debost, *La section perdue*, France, DEPH Prod, 2012 (téléfilm).

Erick Zonca, *Soldat blanc*, France, Breakout Films, 2014 (Téléfilm)

Olivier Lorelle, *Ciel Rouge*, France, Mille et une Productions, 2017

Guillaume Nicloux, *Les confins du monde*, France, Les Films du Worso, 2018

## Documentaires

Site de l'ECPAD : <https://www.ecpad.fr/?s=Indochine> sur les films et photographies originales et les documentaires plus récents de l'ECPAD.

Documentaires 1955 - 1992

Victor Karmen, *Vietnam : le siège de Dien Bien Phu*, 1955  
Roger Stéphane, *Mémoire de votre temps, "la guerre d'Indochine"*, 11 janvier 1967.  
Robert Buchard, Bigeard le para, Zoom n°17, ONRTF, 12 septembre 1967  
Philippe Devillers, Jean Lacouture, Jérôme Kanapa, *La République est morte à Dien Bien Phu*, Pyramide, 1974  
Henri de Turenne, *Histoire du Vietnam*, en 6 épisodes, 1984.  
documentaire 1 : Vietnam. La perle de l'empire (1900-1945)  
documentaire 2 : Vietnam. La guerre oubliée (1945-1952)  
documentaire 3 : Vietnam. Dien Bien Phu (1953-1954)  
documentaire 4 : Vietnam. Oncle Sam Contre Oncle Ho (1954-1967)  
documentaire 5 : Vietnam. En Direct De Saigon (1967-1970)  
documentaire 6 : Vietnam. Adieu Saigon (1970-1975)

Bernard Orcel, *Le Sacrifice*, ECPAD, 1987

## Documentaires 1992 - 2005

Danielle Rousselier, *Vietnam, la 1<sup>ère</sup> guerre (1945-1954)*, deux épisodes de 52 mn, Antenne 2, 1992 et 1998.  
Patrick Jeudy ( texte de Patrick Jeudy et Louis Gardel), *Les quatre lieutenants français*, Canal+ - France 3, 1994.  
Jean-Claude Criton, *Bigeard, Ma Guerre d'Indochine*, 52 mn, Production L. Salles/Carrère (1994).  
Éric Deroo, *Le piège indochinois*, FR3, 52 mn, 1995  
Patrick Jeudy, *Un homme d'honneur*, produit par Françoise Castro, 52 min. France 2, la Cinquième et Planète, 1996  
Xavier de Lauzanne, *Retour sur la RC 4*, 52 mn, 2001.  
Adila Bennedjaï-Zou et Joseph Confavreux, *Ralliés*, Memento, 2002  
Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française*, Idéale Audience/Arte France, 2003  
Hervé Pernot, *Albert Clavier ou la vie en rouge*, La Cité Films, 2004.  
Éric Deroo avec Patrick Barbéris, *France - Vietnam, 1945-1946, un impossible accord*, 52 min, , chaîne Histoire, 2004  
Marie-Christine Courtes et My Linh Nguyen, *Le camp des oubliés*, 2004  
Éric Deroo avec Patrick Barbéris et Jérôme Kanapa, *Regards croisés sur l'Indochine*, 18 × 52 min chaîne Histoire, 2004  
Philippe Franchini avec Alain Taieb, *La double vie de Saigon*, La 5, mai-juin 2005

## Documentaires depuis 2006

Alain de Sédouy, *Le dernier engagement d'Hélie de Saint Marc*, ECPAD, 2008.  
Marcela Feraru, *Face à la mort, le témoignage des prisonniers de Hô Chi Minh*, 2008  
Georges Mourier, *Servir ? Hélie de Saint Marc*, Coll. Le choix des hommes, 52 min, À l'image près, 2008.  
Thierry Mauvignier et Christophe Guyonnaud, *Les oubliés du Laos ou les maquis d'Indochine*, Trelys Productions, 2008.  
Philippe Rostan, *Inconnu présumé Français*, de 2009  
Peter Hercombe, *Dien, Bien Phu, une bataille oubliée*, 2009  
Stéphane Boudy, *Engagez-vous, rengagez-vous* », *paroles d'anciens d'Indochine 1945-1954*, Compagnie du barrage, 2009, 46 mn.  
Cédric Condom, *Filmer la guerre d'Indochine*, 2010  
Jacques Perrin et Éric Deroo, *L'empire du milieu du sud*, 2010  
Collectif, *Nous l'appelions Bruno*, 3 DVD sur la vie du général Bigeard, 2011

Raphaël Millet, *La sentinelle de la mémoire*, Nocturnes Productions, 2011, sur Pierre Schoendoerffer.

Patrick Jeudy, *Aventure en Indochine, 1946-1954*, Compagnie des phares et balises, 2012

Benoît Duquesne, *Le Débat*, 25 février 2012 : *la défaite de Dien Bien Phu*, débat sur Public Sénat autour du documentaire de Patrick Jeudy « Dien Bien Phu, le rapport secret » avec Jacques Allaire, Ivan Cadeau, Patrick Jeudy et Alain Ruscio

Patrick Jeudy, *Dien Bien Phu, le rapport secret*, 2012

Patrick Jeudy, *Le roman de l'Indochine : Jean Hougron*, France3, 2012

Séverine Nikel et Renaud Dalmar, *La Fabrique de l'Histoire : Boudarel devant l'histoire*, France Culture, 14 février 2012

Katherine English, *Tel est pris qui croyait prendre*, série « Les grandes erreurs militaires », 4<sup>ème</sup> épisode sur 6, Planète, 49 mn, de 32 à 49 mn, 2012

Georges Guillot, *Du D Day à Dien Bien Phu*, FR3 2013

René Jean Bouyer, *Nos soldats perdus d'Indochine*, CinéTévé, FR3 2014

Bernard Georges et Jérôme Santelli, *Cao Bang, les soldats sacrifiés d'Indochine*, France 5, 2014

Jérôme Santelli, *Cao Bang RC 4*, webdocumentaire, 2014

Aladin Farré et Louis de Coppet, *Indochine en quête d'Indépendance*, 52 mn, 2015

Philippe Delarbre, *Le Sacrifice. Dien Bien Phu 1954*, 2015. (témoignage de Jacques Allaire)

Ken Burns, *The Vietnam War*, 2017 (épisode 1)

Marcela Feraru, *Hélie de Saint Marc, témoin du siècle*, 52 mn, 2019

Isabelle Clarke et Daniel Costelle, *Apocalypse : la guerre des mondes 1945-1991*, France, 4 épisodes de 52 mn, 2019. Épisode 1 : la grande rupture 1945-1946. Épisode 2 : l'escalade de la peur (1947-1949). Épisode 3 : Le monde tremble (1950-1952). Épisode 4 : la conquête (1953-1955).

Philippe Fréling, *Indochine, quand les femmes entrent en guerre*, Kami Productions et Histoire TV, 2021,

#### Documentaires amateurs

Documentaire personnel de voyage : RC 4 2010 Thierry Servot

Documentaire hommage : Dien Bien Phu, opération D. Témoignage du colonel Sassi, 2010. En ligne : <https://www.dailymotion.com/video/xcptle> (Consulté la dernière fois le 7 août 2022).

## Sources Photographiques

### Expositions thématiques :

Musée Nicéphore Niepce Chalon-sur-Saône, *L'Indochine en guerre : des images sous contrôle (1945-1954)*, 16 octobre 2010 – 16 janvier 2011.

Musée de l'Armée Invalides, *Indochine. Des territoires et des hommes, 1856-1956*, 16 octobre 2013-26 janvier 2014.

Studio Willy Rizzo, *La guerre d'Indochine. Un photographe à contre-emploi : Willy Rizzo (1918-2013)*, 21 septembre 2017-13 janvier 2018.

Musée des troupes de marine, Fréjus, *Les troupes coloniales durant la guerre d'Indochine, 1945-1954*, 31 août 2019-31 juillet 2020.

Conseil Départemental de Blois, *Regards sur l'Indochine (1945-1954)*, 11-29 octobre 2015.

### Expositions mémorielles

ONAC-VG, *La guerre d'Indochine*, exposition pédagogique depuis 2007

## Les livres-documents photographiques

DANNAUD, Jean-Pierre, *Guerre morte*, Paris, G Lang, 1954, 185 p.

FERRARI, Pierre et VERNET, Jacques, *Une guerre sans fin*, Panazol, Charles Devauchelle, 1984, 195 p.

TERTRAIS, Hugues, *1945-1954, Regards sur l'Indochine*, Gallimard, 2015, 156 p.

## Sites

<http://philippe.millour.free.fr/Photos/Indochine/Photos.htm>

## Revue :

Jonathan Alpeyrie, « portraits de vétérans 65 ans après la bataille de Dien Bien Phu », Polka Magazine, article de Robin Tutenges, 7 mai 2019 ; <https://www.polkamagazine.com/65-ans-apres-la-bataille-de-dien-bien-phu-racontee-par-ses-veterans/>

# MÉDIAS

## Presse

### Presse éditée pendant la guerre d'Indochine :

Combattant d'Indochine

Caravelle

France illustration

Paris Match

Indochine - Sud - Est Asiatique

### Presse éditée après la guerre d'Indochine : associations d'anciens combattants, revues de Défense nationale

#### Journaux d'associations d'anciens combattants

Le Tac Co (Journal-Bulletin du GNCI)

Maolen (Bulletin de l'ANAPI)

Le Combattant (ACUF)

Combattant d'Indochine ('association des anciens du C.E.F.E.O et des forces françaises d'Indochine)

Bulletin de l'ANAI (1979- 2012)

Paras du génie : magazine de l'amicale du 17<sup>e</sup> régiment de parachutistes du génie

## Revue officielle de la Défense nationale et de l'armée

Revue Défense Nationale, depuis 1939, revue de débats Stratégique

Les chemins de la mémoire, depuis 2007 : n°243 avril-mai 2014 : *Indochine 1954*

Soldats de France : Magazine d'histoire militaire de l'armée de Terre :

*SDF n°6, mars 2018, La guerre d'Indochine, 25 p.* En ligne : <https://fr.calameo.com/publication-armee-de-terre/books/0000633023581d2582a3b> (Consulté la dernière fois le 7 août 2022).

Képi Blanc, magazine de la Légion étrangère

L'Ancre d'Or Bazeilles, revue des troupes de marine

Revue Historique des Armées (nombreux articles sur la guerre d'Indochine)

Le Casoar n°202, juillet 2011 : 1951, l'année De Lattre

Cahiers Pensée mili-Terre :

*Claude Franc, « La nuit de Thai Binh (3 décembre 1953), CDEC, 2018*

Revue INFLEXIONS (nombreux articles liés à la guerre d'Indochine)

## Revue universitaires, Revue d'Instituts et organismes divers

Guerres mondiales et conflits contemporains : issue de la revue d'histoire de la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale (1950-1986) depuis 1987 : publication de l'Institut d'Histoire de conflits contemporains depuis 1979

*Un maquis français au Laos en 1953-1954, n°176, 1994/10*

*Dien Bien Phu. Portraits de combattants sans images, n°211, 2003/3*

*Guerres et après-guerres : « 14-18 » et Indochine, n°216, 2004/4*

*Troupes indigènes, n° 230, 2008/2*

*La légion étrangère, n°237, 2010/1*

*Les répercussions dans l'après-guerre des innovations introduites lors du second conflit mondial, n°238, 2010/2*

*La réalité face aux mythes, n°240, 2010/4*

Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin : depuis 1996

Laure Cournil, *Soldat à Dien Bien Phu, une vision de l'Asie, n°34, 2011/2*

Laure Cournil, *Dien Bien Phu, des tranchées au prétoire, n°41 2015/1*

20&21 Revue d'histoire (ex-Vingtième Siècle 1984-2018) : depuis 2019 (Presses de Science Po)

Alain Ruscio, *L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954), n°29, 1991/1*

Outre-Mers. Revue d'Histoire depuis 2001 (ex-Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer 1989-2001)

Pierre Journoud et Laure Cournil, *Une décolonisation manquée : l'armée nationale du Vietnam de la tutelle française à la tutelle américaine (1949 - 1965), n°370, 2011/98*

## Magazines spécialisés dans les conflits

Magazines grand public d'histoire militaire

Guerre d'Algérie - Guerre d'Indochine (revue trimestrielle, groupe Hommell) de décembre 2009 à 2011 : 8 numéros, de n°18 (2009-2010) à n°25 (2011)

Batailles : depuis 2004 chez Histoire & Collections

n°71 Octobre 1950, la débâcle de la RC 4

n°73 Les commandos de marine français en Indochine

n°75 Bigeard à Tu Lé

Hors-Série n°1 Indochine 1945-1946, le rendez-vous raté

Hors-Série n°3 L'Indochine en guerre 1940-1945

Hors-Série n°7 Indochine 1947, la guerre coloniale

Hors-Série n°8 1954 Dien Bien Phu

Guerres et Batailles dans l'histoire du monde (revue bimestrielle, groupe ORACOM) depuis octobre 2014 :

n°16 La guerre du Vietnam de la 1ère guerre d'Indochine à la chute de Saigon, juillet – septembre 2016

Les grands conflits de l'Histoire (Groupe ORACOM)

n°15, 1946-1975 Indochine Vietnam, novembre-décembre 2019 et janvier 2020

Guerres et Histoire (Groupe Montadori)

n°41, La guerre française en Indochine : brillants succès, victoire impossible, février 2018

n°58, Ernest Frouart, un légionnaire français en Indochine, décembre 2020

n°69, Troupes indigènes : la France a-t-elle vraiment pompé le sang de ses colonies ? Pierre Latanne avec les paras vietnamiens à Dien Bien Phu , octobre 2022

Champs de bataille (revue bimestrielle, groupe Conflits et Stratégies, 1997-2016)

n° 15 thématique Le combat tactique : un siècle d'évolution : le soldat français des guerres d'Indochine et d'Algérie, juin 2010

n° 31 thématique Les 10 plus grands désastres militaires français : Dien Bien Phu, pp. 100-109, mars 2013

Connaissance de l'Histoire (Hachette 1978-1983) :

n°11 Henri Le Mire, La Légion 1940-1978 : la guerre d'Indochine p 14-35, mars 1979

n° 49 L'armée de Giap, octobre 1982

n°50 JC Hallé, Indochine octobre 1950 Cao Bang p 6-17, novembre 1982

n°51 Charles Meyer, Dien Bien Phu, p 26-33, décembre 1982

n°57 Opérations aéroportées : Indochine 1945-1954, juin 1983

Revue d'histoire

L'Histoire :

n°12 Jean Lacouture: la défaite de Dien Bien Phu, pp. 14-23, mai 1979

n°499 1945-1954 France Indochine. La « sale guerre », pp. 3 (édito), dossier pp. 28-56.

Historia :

Spécial n°414 bis, 150° anniversaire de la légion étrangère, 1981.

n° 689, Dien Bien Phu, mai 2004,

Spécial, n°49, 1604-1962, l'aventure coloniale française, septembre-octobre 2019



## Presse quotidienne et hebdomadaire

Le Monde : n° 331, mai 2004, dossiers et documents : Les guerres d'Indochine

Paris Match : Hors-Série n°4, Indochine, Algérie. La fin de l'empire, septembre-octobre 2019

Le Figaro Histoire

Dien Bien Phu, le piège, le sacrifice, la tragédie. En ligne : <https://www.lefigaro.fr/culture/2013/11/29/03004-20131129ARTFIG00575-dien-bien-phu-le-piege-le-sacrifice-la-tragedie.php> (Consulté la dernière fois le 7 août 2022).

Valeurs Actuelles :

Hors-Série n°14 La vraie histoire des colonies, 2018

Hors-Série n°17 Nos soldats ces héros, 2018

## Jeux de simulation historiques

Sur la guerre d'Indochine :

*Conflict in Vietnam* (MicroPose, 1986) sur les deux guerres

*En point toujours* (Vae Victis, 1997)

*Tonkin : la guerre d'Indochine 1950-1954* (Vae Victis, 2006)

*7554* (Emobi Games, 2011). Incarner quatre combattants du Vietminh

*Indochine Mod* (Arma 2, 2014, Arma 3, 2016, par Bohémia Interactive)

Sur Dien Bien Phu

*Citadel : The battle of Dien Bien Phu* (Frank Chadwick, GDW, 1977)

*Dien Bien Phu* (Jean-Jacques Petit, Jeux Descartes, 1980)

*Dien Bien Phu 1954 : une saison en enfer* (Luc Olivier, Vae Victis, n° 33, juillet 2000)

*La vallée de la mort* (Paul Rohrbaugh, Against The Odds, 2006)

*Squad Battles : Dien Bien Phu* (John Tiller, HPS Simulations, 2009)

*Dien Bien Phu* (Kim Kanger, Legion Wargames, 2014)

## Emissions de radio

Patrice Gélinet, *Chronique d'une guerre oubliée : Indochine, 1945-1954*, France Culture, réalisation Christine Bernard-Sugy, 13-21 août 1990 :

13.08.1990 1<sup>ère</sup> partie : Saïgon, la perle de l'Empire

14.08.1990 2<sup>ème</sup> partie : Hanoi, 2 septembre 1945, la proclamation de l'indépendance

15.08.1990 3<sup>ème</sup> partie : Haïphong Chronique d'une guerre oubliée

16.08.1990 4<sup>ème</sup> partie : Cao Bang, octobre 1950 : le désastre de la RC 4

17.08.1990 5<sup>ème</sup> partie : Vinh yen, Janvier 1951 : l'année De Lattre

20.08.1990 6<sup>ème</sup> partie : Dien Bien Phu, le 7 mai 1954

21.08.1990 7<sup>ème</sup> et dernière partie : Genève, 20 Juillet 1954 : fin de la guerre

Jean Lebrun, La marche de l'histoire: *Dien Bien Phu*, France Inter, réalisation Jacques Sigal, 7 mai 2014

Manuel Ruffez, Vanessa Descouraux, Philippe Bardonnaud, *Interception : les ombres indochinoises de la France*, France Inter, reportage Valérie Rohart, réalisation Anne Lhiorau, 4 mai 2014 sur les rapatriés du CAFI

Sonia Devillers, *Le grand bain : Indochine, l'imaginaire confisqué*, France Inter, réalisation de Valérie Ayestaray, 22 juillet 2014

Roger Saboureau, *Le libre Journal, Indochine, guerre oubliée*, Radio Courtoisie, 7 avril 2014  
*Parachutiste en Indochine : La naissance d'une légende*, 14 novembre 2016

Fabrice Drouelle, *Affaires sensibles : Dans l'enfer de Dien Bien Phu*, France Inter, réalisation Jérôme Boulet, 4 février 2019.

## Conférences et Colloques

### Conférences

Pierre-Richard Feray, « Indochine : un grand mythe de l'universalité française », conférence à Dinan, juin 2002 (en ligne : <http://www.feray.org/pdf/IndoRichard.pdf>, lien introuvable en 2022).

Musée de l'Armée, Paris, cycle de conférences « épisodes et figures de l'Indochine » du 13 novembre au 27 novembre 2013. En ligne : <https://www.musee-armee.fr/collections/ressources/conferences-et-colloques-passes/cycle-de-conferences-episodes-et-figures-de-lindochine.html> (Consulté la dernière fois le 7 août 2022).

Colonel Pierre Desroche, « La guerre d'Indochine. Regards d'un témoin-acteur », 2 février 2018, Hôtel de Ville de Chambéry.

### Colloques

Colloque de l'IHTP, *Les chemins de la décolonisation de l'empire colonial français (1936-1956)* sous la direction de Charles-Robert Ageron, Paris, 4 et 5 octobre 1984.

Colloque international, *Leclerc et l'Indochine*, organisé par la Fondation Maréchal Leclerc et l'IHCC, Paris, octobre 1990.

Colloque *Décolonisations comparées : les guerres d'Indochine et d'Algérie au miroir de la guerre révolutionnaire*, sous la direction de Charles-Robert Ageron et Marc Michel, Aix-en-Provence, 30 septembre-3 octobre 1993.

Colloque de l'IHTP, *Les guerres d'Indochine de 1945 à 1975*, organisé par Charles-Robert Ageron et Philippe Devillers, Paris, 6-7 février 1995.

Colloque du CEHD, *L'armée française en Indochine (1946-1954): adaptation ou inadaptation*, 30 novembre – 1<sup>er</sup> décembre 1999, sous la direction de Maurice Vaïsse.

Colloque organisé par l'Université de PARIS 1 et le CEHD, 21 novembre et samedi 22 novembre 2003, Ecole militaire, 1954-2004, la bataille de Dien Bien Phu, entre histoire et mémoire.

...poursuivi par le colloque de Hanoi, avril 2004. Pierre Journoud, « La France dans les coulisses de la seconde guerre d'Indochine, 1963-1973 ».

... et le colloque de Pékin, avril 2004. Pierre Journoud « La Chine au cœur des relations franco-américaines au moment de la bataille de Dien Bien Phu ».

Colloque organisé par le Centre d'histoire de l'IEP de Paris en juin 2005, *L'impact des opérations de stabilité sur les forces armées*. Pierre Journoud « Armée et pouvoir : l'expérience indochinoise et son héritage entre 1945 et 1964 », en collaboration avec Claude d'Abzac-Epezy.

Colloque sur les frontières, organisé en décembre 2005 à Saint-Cyr - Coëtquidan : Pierre Journoud, « L'Indochine et ses frontières (1940-1956) : entre zones d'échanges, espaces de confrontation et instruments de légitimation ».

Colloque organisé par C.R.I.S.E.S. Université Paul-Valéry Montpellier 3 de Montpellier, 18-20 septembre 2008, *La Fabrique de l'événement*. Pierre Journoud, 1954-2004, *La mémoire de Dien Bien Phu en France et au Vietnam : la construction d'un mythe héroïque et ses limites*.

Colloque organisé à l'UPV-Montpellier 3 en 2009, *La Fabrique du regard*. Julien Mary, « Prisonniers du Vietminh: fabrique d'un regard historico-traumatique et sanctuarisation d'une mémoire oubliée ».

Journée d'études, ENS-LSH, Lyon., octobre 2009, *Violences de guerre. Aspects socio-culturels de la guerre en Asie au XXe siècle. Autopsie d'un massacre : communautés Hoa Hao et caodaïstes et stratégie politico-militaire Viêt-Minh au début de la guerre d'Indochine (Nam Bô 1947)*.

Colloque Espaces et Mémoires : actions et interactions (1989-2009), organisé par l'Université de Limoges les 15, 16 et 17 octobre 2009. Julien Mary et Frédéric Rousseau, « Le musée de l'Infanterie de Montpellier : un discours historique et mémoriel militaire ».

Colloque international organisé par l'E.A. 4424 C.R.I.S.E.S. Université Paul-Valéry Montpellier 3, du 29 septembre au 2 octobre 2010, à Béziers. *De l'histoire militaire aux études de défense et aux politiques de sécurité des années 1960 à nos jours : bilan historiographique et perspectives épistémologiques*. Julien Mary et Frédéric Rousseau, « Les musées militaires : objets d'histoire et de mémoires ».

Colloque *Mémoire d'Indochine* organisé le 7 juin 2010, à Dinan par le Comité Monument d'Indochine.

Colloque organisé par l'Université de Sherbrooke (Canada), 3-4 mars 2011, *Conflits des mémoires, mémoires des conflits et pacifications des mémoires*. Julien Mary « Hypermnésie militaire et trou de mémoire national : Les prisonniers français d'Indochine, entre mémoires opérationnelles, activisme mémoriel et paradigme(s) héroïque et traumatique (1950-aujourd'hui) ».

Colloque de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, à Paris les 20-22 mars 2014, *De l'Indochine coloniale au Viet Nam actuel*.

Colloque de la Fondation Marcel Bigeard, Paris, École militaire, 26 novembre 2016, *Bigeard et l'Indochine*.

Colloque Dien Bien Phu, *De la « bataille-monde » à la réconciliation franco-vietnamienne*, Hanoi UPV Montpellier et Université des sciences sociales et humaines du Vietnam (Hanoi), 2-5 mai 2019.

## Thèses et mémoires (ordre chronologique)

### Thèses

#### Thèse de doctorat en études cinématographiques

ROBIC-DIAZ (Delphine), *La guerre d'Indochine dans le cinéma français. Images d'un trou de mémoire*, sous la direction de Francis Ramirez - Sylvie Lindeperg, soutenue en 2007 à Paris 3.

#### Thèse d'histoire / d'histoire militaire :

ROCOLLE, colonel Pierre, *Préparation et conditions de la bataille de Dien Bien Phu*, sous la direction de Marcel Émerit, soutenue en 1967 à Lille.

HESSE D'ALZON, Claude, *La présence militaire française en Indochine 1940-1945 : contribution en guise de préambule à l'étude des guerres d'Indochine*, soutenue en 1980 à Montpellier.

TONNESSON, Stein, *The outbreak of the war in Indochina 1946*, soutenue en 1982 à l'université d'Oslo.

DEVILLERS, Philippe, *Conflits de décolonisation en Asie du Sud-Est : Indochine et Indonésie*, soutenue en 1983 à Paris 1 Panthéon-Sorbonne .

RUSCIO, Alain, *Les communistes français et l'Indochine (1944-1954)*, sous la direction de Jacques Thobie, soutenue en 1984 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

BONNAFOUS, colonel Robert, *Les prisonniers de guerre du corps expéditionnaire français en Extrême Orient dans les camps Viêt Minh. 1945 - 1954*, sous la direction d'André Martel, soutenue en 1985 à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

KOUASSI, Yaho, *La participation militaire de l'Afrique noire à la guerre d'Indochine (1947-1955)*, sous la direction de René Girault, soutenue en 1986 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

ROULET, Annie Françoise, *Un aspect des rapports franco-vietnamiens : la formation de l'armée vietnamienne, 1948-1954*, sous la direction Raymond Poidevin, soutenue en 1988 à Strasbourg).

BEGUE, Pierre, *Les populations autochtones dans la guerre d'Indochine (1946-1954)*, sous la direction André Nouschi, soutenue en 1989 à l'Université de Nice).

BODIN, Michel, *Le corps expéditionnaire français en Indochine, le soldat des forces terrestres (1945-1954)*, sous la direction de Guy Pedroncini, soutenue en 1991 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

CESARI, Laurent, *La France, les États-Unis et l'Indochine, 1945-1957*, sous la direction de Denise Artaud, soutenue en 1991 à Paris 4.

DALLOZ, Jacques, *Georges Bidault : la politique française à l'épreuve de la guerre* (thèse sur travaux), sous la direction de Serge Berstein, soutenue en 1994 à l'IEP Paris.

TETART, Yves, *France observateur, 1950-1964 : histoire d'un courant de pensée intellectuel*, sous la direction de Serge Berstein, soutenue en 1995 à l'IEP Paris.

GRANIER, Hubert, *Le rôle de la Marine Nationale durant les conflits de la décolonisation de 1942 à 1962*, sous la direction de Jean Meyer, soutenue en 1995 à Paris 4.

TOINET, Raymond, *Etude d'une guerre de trente-cinq ans : Indochine-Vietnam, 1940-1975*, sous la direction de Philippe Masson, soutenue en 1995 à l'Institut catholique de Paris.

THI LIEN, Tran, *Les catholiques vietnamiens pendant la Guerre d'indépendance, 1945-1954 : entre la reconquête coloniale et la résistance communiste*, sous la direction de Raoul Girardet, soutenue en 1997 à l'IEP Paris.

NICOUD, Mireille, *L'emploi de la Légion étrangère en Indochine 1945-1955*, soutenue en 1997 sous la direction de Jean-Charles Jauffret à l'université Paul-Valéry Montpellier 3.

TERTRAIS, Hugues, *Le coût de la guerre d'Indochine*, sous la direction René Girault, soutenue en 1998 à Paris 1).

ROUSSEAU, Sabine, *L'engagement de chrétiens français contre les guerres d'Indochine et du Vietnam (1945-1975)*, sous la direction d'Etienne Fouilloux, soutenue en 1998 à l'Université Lumière - Lyon 2.

GRAS, Philippe, *L'armée de l'air française dans le conflit indochinois (1945-1954)*, sous la direction de Maurice Vaïsse, soutenue en 1998 à l'université de Reims Champagne-Ardenne.

DOUCET, Fabienne, *La marine française en Indochine durant la guerre 1945-1954 : coopération avec l'armée de terre*, sous la direction d'Yves-Henri Nouailhat, soutenue en 1999 à Nantes.

TURPIN, Frédéric, *Le gaullisme et l'Indochine (1940-1956)*, sous la direction de Georges-Henri Soutou, soutenue en 1999 à Paris 4.

TIGNERES, Serge, *L'opinion publique et la guerre d'Indochine (1954-1994), mémoire et histoire*, sous la direction de Jean-François Soulet, soutenue en 1999 à Toulouse 2 Jean Jaurès.

BARRIERE, Philippe, *Formes et usages du passé : Grenoble et ses après-guerre (1944-1964)*, thèse d'histoire sous la direction d'Yves Lequin, soutenue en 2000 à l'Université Lumière Lyon 2.

GOSCHA, Christopher, *Le contexte asiatique de la guerre franco-vietnamienne : réseaux, relations et économie (d'août 1945 à mai 1954)*, sous la direction de Thê Anh Nguyễn en 2000 à l'EPHE.

PACE, Jean-Paul, *Les commandos du Tonkin (1951-1954) : contribution à l'histoire des Commandos des Forces Terrestres du Nord Viêt-nam juillet 1951-novembre 1954*, sous la direction de Jules Paurin, soutenue en 2000 à Montpellier 3.

DAVID, lieutenant-colonel Michel, *Les maquis autochtones face au Viet-Minh 1950-1955*, sous la direction de Danielle Domergue - Cloarec, soutenue en 2001 à Montpellier 3.

VILLATOUX Paul, *La guerre et l'action psychologiques en France (1945-1960)*, sous la direction de Maurice Vaïsse, soutenue en 2002 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

GROSSER Pierre, *La France et l'Indochine (1953-1956) : une « carte de visite » en « peau de chagrin »*, sous la direction de Pierre Milza, soutenue en 2002 à l'IEP Paris.

GRINTCHENKO, colonel Michel, *L'opération Atlante, les dernières illusions de la France en Indochine*, sous la direction de Hervé Coutau-Bégarie , soutenue en 2003 à l'EPHE.

GUILLEMOT, François, *Révolution nationale et lutte pour l'indépendance au Vietnam : l'échec de la Troisième voie "Dai Viet" - Dai Viet Quoc Dan Dang (1938-1955)*, sous la direction de Nguyen Thê Anh, soutenue en 2003 à l'EPHE.

GRATIEN, Jean-Pierre, *Marius Moutet, de la question coloniale à la construction européenne : (1914-1962)*, sous la direction de Robert Frank, soutenue en 2004 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

RAPPOLT, Axel, *Leclerc et l'Indochine 1945-1947*, sous la direction Jean-Claude Allain, soutenue en 2006 à Paris 3.

ROMO-NAVARRETTE Maria, *Pierre Mendès France, de l'héritage colonial à la marche vers le progrès*, sous la direction de Jacques Frémeaux, soutenue en 2006 à Paris 4.

DAVID, François, *John Foster Dulles, secrétaire d'état, et la France (1953-1959) : les relations franco-américaines entre idéalisme politique et réalités militaires*, sous la direction de Georges-Henri Soutou, soutenue en 2006 à Paris 4.

JOURNOUD Pierre, *Les relations franco-américaines à l'épreuve du Vietnam entre 1954 et 1975 : de la défiance dans la guerre à la coopération pour la paix*, sous la direction de Robert Frank, soutenue en 2007 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

MALMASSARI Paul, *Une expérience militaire "sous-estimée" : les trains blindés français de la révolution industrielle à la décolonisation : étude technique et tactique comparée*, sous la direction de Jean-Charles Jauffret, soutenue en 2007 à Montpellier 3.

HOUSSOL Jean-François, *Les catholiques nord-vietnamiens et la théorie des Dominos dans la Guerre d'Indochine : enjeux d'une géopolitique de la guerre froide entre l'est et l'ouest*, sous la direction d'Alain Fourest, soutenue en 2009 à Paris 7.

LE PAGE Jean-Marc, *Les services de renseignement français pendant la guerre d'Indochine (1946-1954)*, sous la direction de Maurice Vaisse, soutenue en 2010.

CADEAU, capitaine Ivan, *L'action du génie pendant la guerre d'Indochine (1945-1956). Une action entravée par le manque de moyens et une méconnaissance de l'arme*, sous la direction de Jacques Frémeaux, soutenue en 2010 à Paris 4.

CHERON Bénédicte, *Le cinéma de Pierre Schoendoerffer, entre fiction et histoire*, sous la direction de Jacques Frémeaux, soutenue en 2010, Paris 4.

EDWARDS Maura Kathryn, *Le Mal jaune. The memory of the Indochina war in France 1954-2006*, sous la direction de Eric Jennings, soutenue en 2010 à l' Université de Toronto.

TOUREILLE, Julien, *Philippe Leclerc de Hautecloque dans la mémoire et dans l'histoire (1947-2007)*, sous la direction de Christine Levisse-Touzé, soutenue en 2010 à l'université de Montpellier 3 Paul-Valéry.

IANNI, Pascal, *Les supplétifs dans les guerres irrégulières (Indochine, Algérie, 1945-1962)*, sous la direction de Hervé Coutau-Bégarie et Michel Bodin, soutenue en 2011 à l'EPHES.

AUNEAU, Elodie, *La féminisation de l'armée française pendant les guerres, 1938-1962 : enjeux et réalités d'un processus irréversible* sous la direction de Gabrielle Houbre, soutenue en 2011 à Paris 7.

ARNAULT, Jean-Yves, *L'état d'esprit du militaire français se battant en dehors du territoire national de la guerre de Sept ans à la guerre d'Indochine (1756-1955)*, sous la direction de François Pernot, soutenue en 2012 à Cergy-Pontoise.

ALHERITIERE, Jacques, *L'aéronautique navale embarquée en Indochine (1947-1954) : le renouveau de la marine française à l'épreuve du conflit indochinois*, sous la direction de Jacques Frémeaux et Patrick Facon, soutenue en 2012 à Paris 4.

LAMBARD, Frédéric, *Paris Saigon dans l'Azur, la ligne impériale d'Extrême-Orient (1926-1954)* (direction Jacques Weber, soutenue en 2014 à Nantes).

MONIN-COURNIL, Laure, *Diên Biên Phu. Des tranchées au prétoire. 1953-1958*, sous la direction d' Hugues Tertrais, soutenue en 2014 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

VAISSET, Thomas, *L'amiral Thierry d'Argenlieu : la mer, la foi, la France* (sous la direction de Philippe Levillain, soutenue en 2014 à Paris 10).

SERADIN, Nicolas, *Les anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine face à leur passé : stratégies mémorielles et écriture de l'histoire*, sous la direction Luc Capdevila, soutenue en 2015 à l'Université Rennes 2.

TENENBAUM, Elie, *Une odyssée subversive : la circulation des savoirs stratégiques irréguliers en Occident (France, Grande-Bretagne, États Unis) de 1944 à 1972*, sous la direction de Pierre Mélandri et Maurice Vaïsse, soutenue en 2015 à l'IEP de Paris.

PONÇOT, Bénédicte, *Besançon à l'heure de la décolonisation : le processus de la décolonisation vue d'une ville moyenne de province de 1945 aux années 1990*, sous la direction de Jean Vigreux, soutenue en 2016 à l'Université de Bourgogne Dijon.

LUGERN, Liêm-Khê, *Les « Travailleurs Indochinois » : étude sociologique d'une immigration coloniale (1939-1954)*, sous la direction de Gérard Noiriel, soutenue à l'EHESS en 2016.

MARY, Julien, *Réparer l'histoire : les combattants de l'Union française prisonniers français de la République démocratique du Vietnam depuis 1945*, sous la direction de Frédéric Rousseau, soutenue en 2017 à l'UPV de Montpellier.

### Thèses de doctorat en Histoire de l'Art

HERBELIN, Caroline, *Architecture et urbanisme en situation coloniale : le cas du Vietnam*, sous la direction de Flora Blanchon, soutenue en 2010 à Paris 4.

### Thèse de doctorat en Histoire économique

LEPLAT, Daniel, *Le trafic de la piastre indochinoise, 1945-1954*, sous la direction de Jacques Marseille, soutenue en 2010 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

### Thèse de doctorat en Anthropologie

BONN PECH Sam, *L'exil et le royaume, les problématiques d'intégration des Cambodgiens dans la région parisienne de 1975 à la fin du siècle*, sous la direction de Pierre-Richard Feray, soutenue à Nice en 2003.

GENIN Hugo, *Mémoire de captivité des soldats français de Diên Biên Phu : Entretiens et récit anthropologique* (sous la direction de Jean Lorant, soutenue en 2007, Nice).

### Thèse de doctorat d'ethnologie

SIMON – BAROUH, Ida, *Rapatriés d'Indochine : deuxième génération, les enfants d'origine indochinoise à Noyant-d'Allier*, sous la direction de, soutenue en 1978 à Paris 5.

### Thèse de doctorat de Droit public

DAHAN Thierry, *La V<sup>ème</sup> République et le Vietnam 1959-1976*, sous la direction de Paul Isoart, soutenue en 1998 à Nice.

## Thèse de doctorat en Langues, littératures et civilisation

JENNAR, Raoul Marc, *Les frontières du Cambodge contemporain*, sous la direction de François Godement, soutenue en 1998 à Paris 1NALCO.

## Thèse de doctorat en Lettres et Sciences Humaines

FERAY Pierre-Richard, *Genèse de la Révolution vietnamienne, août 1945-décembre 1946*", soutenue en 1973 à Nice.

JOYAUX, François, *Le règlement du premier conflit d'Indochine ; la République de Chine face aux puissances occidentales (Genève 1954)*, sous la direction de ?, soutenue en 1976 à Paris 1 - Panthéon-Sorbonne.

SCHLIENGER, Micheline, *La naissance de l'État du Viet-Nam et ses implications internationales (le problème de l'indépendance réelle), 1947-1951*, sous la direction de René Girault, soutenue en 1992 à Paris 1 Panthéon- Sorbonne.

## Thèse de doctorat de médecine

MILLION, Philippe, *Neuf mois de campagne avec les Marocains dans le Nord-Ouest du Tonkin*, soutenue en 1948 à Bordeaux.

LEMAIRE, Marc, *Le Service de santé militaire de l'avant dans sa mission de soutien des personnels parachutés en Indochine 1944-1954*, sous la direction de Jean-Pierre Neidhart, soutenue en 1991 à Lyon I.

CONNERT, Nicolas, *Abord casuistique du médecin français pendant la guerre d'Indochine, à partir de témoins de la bataille de Dien Bien Phu*, sous la direction de Philippe Bagros, soutenue en 2008 à l'Université François Rabelais de Tours.

## Thèse de doctorat en Sciences Politiques

DABEZIES, Pierre, *Forces politiques au Vietnam*, soutenue en 1955 à l'Université de Bordeaux

XING QU, *Les relations franco-chinoises de 1949 a 1955*, sous la direction de Jean-Luc Domenach, soutenue en 1992 à l'IEP Paris.

HUA LIN, *Les relations sino-françaises au Viet-nam 1945-1946*, sous la direction de Jean-Luc Domenach, soutenu en 1994 à l'IEP Paris.

## Thèse de doctorat en Sociologie

SIMON, Pierre-Jean, *Un village franco-indochinois en Bourbonnais : aspects de la décolonisation de l'Indochine Orientale : étude d'ethno-sociologie*, sous la direction de Georges Condominas, soutenue en 1972 à Paris Descartes.

## Thèse de doctorat en philosophie

MANIGAND, Nicolas, *La pensée de la stratégie en Occident et en Chine*, sous la direction de Xiaozhen Du et Daniel Parrochia, soutenue en 2012 à Lyon 3.



## Thèses en préparation :

ROUDIER, Philippe, *L'action de l'artillerie durant la guerre d'Indochine 1945-1954*, sous la direction de Jacques Frémeaux depuis le 23 novembre 2009 à Paris 4.

LE QUELLEC, Pierre-Yves, *Les prévôtés sur les théâtres d'opérations extérieures en Extrême-Orient, de la Guerre d'Indochine à la Guerre de Corée (1946-1954)*, sous la direction de Jean-Noël Luc, 2012, Paris 4.

ARNAUD, Jean-Yves, *L'état d'esprit du militaire français se battant en dehors du territoire national de la guerre de Sept ans à la guerre d'Indochine (1756-1955)*, sous la direction de François Pernot, depuis le 15 septembre 2012, à Cergy Paris Université.

ABABSA, Abdelhakim, *Être algérien dans l'armée française : Identités, Influences et Visions de l'avenir (1945- 1954)*, sous la direction de Jean-Noël Grandhomme, depuis 2015 à l'Université de Lorraine.

AKAZAKI, Maya, *Les élites laotiennes dans le combat pour l'indépendance*, sous la direction de Pierre Journoud depuis 2016 à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

RAMORA, Julie, *Des débuts de l'aviation sanitaire française aux convoyeuses de l'air de la guerre d'Indochine : faits et postérité (1910-2004)*, sous la direction d'Alya Aglan, depuis le 27 octobre 2018 à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

GARCIA d'ORNANO, Linda, *Approches et pratiques des photographes militaires français pendant la guerre d'Indochine : une école du regard ?*, Sous la direction de Michel Poivert, depuis le 18 novembre 2018, à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne..

PEYRONY-RAPATOUT, Alexandre, *Les tirailleurs indochinois au service de la France pendant la Seconde Guerre Mondiale et la Guerre d'Indochine*, sous la direction de Pierre Journoud, depuis le 1<sup>er</sup> septembre 2020 à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

RÉBEILLÉ, Vincent, *Développement et diffusion de la " doctrine de guerre révolutionnaire " dans les forces armées françaises : trajectoires sociales et parcours militaires des cadres du service Action du SDECE en Indochine*, sous la direction de Raphaëlle Branche, , depuis le 24 septembre 2021, à l'Université Paris 10.

## Mémoires universitaires

### Mémoires de Master 1

BURESI, Baptiste, *La première guerre d'Indochine au prisme des violences stratégiques et des exactions du CEFEO*, sous la direction d'Alya Aglan et Pierre Journoud, Paris 1, 2018.

CASILI Céline, DECAIX Bertrand, *La mémoire des combattants de la guerre d'Indochine*, sous la direction de Danielle Domergue-Cloarec, UPV Montpellier, 2006.

GHIBAUDO Thomas, *Étude sur la mémoire de la guerre d'Indochine*, sous la direction de Jean-François Muracciole, UPV Montpellier, 2009.

HURLIN, Nicolas, *La guerre d'Indochine à travers le témoignage d'anciens combattants*, sous la direction de Jean-François Muracciole, UPV Montpellier, 2009.

JEHL Emma, *La guerre d'Indochine à travers le témoignage des combattants*, sous la direction de Jean-François Muracciole, UPV Montpellier, 2009.

TERRACOL , Marc, *Les soldats de l'Union française prisonniers du Vietminh : les conditions de détention, la tentative de rééducation politique et ses conséquences*, sous la direction de Jacques Cantier, 2005 ; annexes : réponses à 24 questionnaires d'anciens combattants.

THOUMELIN, Pierre, *Les légionnaires allemands en Indochine : 1946-1954*, sous la direction de Gaël Eismann, Université de Caen, 2010.

VIALA Mathieu, *Acteurs et témoins de la guerre d'Indochine*, sous la direction de Jean-François Muracciole, UPV Montpellier, 2008.

## Mémoires de Master 2 et des IEP

BONNET, Stéphane, *Le moral de la Légion étrangère dans la guerre d'Indochine*, sous la direction de Pierre Mélandri, Paris X Nanterre, 1995.

CASILI Céline, *La mémoire des combattants de la guerre d'Indochine*, sous la direction de Jean-François Muracciole, 2007. sous forme de deux mémoires, faits en collaboration avec...

...DECAIX Bertrand, *La mémoire des combattants de la guerre d'Indochine*, sous la direction de Jean-François Muracciole, UPV Montpellier, 2007.

CLERC Pierre-Yves, *Malgré la défaite, Dien Bien Phu, naissance d'un mythe*, mémoire de séminaire IEP Lyon, sous la direction de Julien Fragnon et François Guillemot, , 3 septembre 2013.

D'OVIDIO, Pierre, *Les Anarchismes en France de 1945 à la veille de mai-juin 1968*, mémoire de maîtrise sous la direction de MM. Droz et Maitron, Paris 1, C.H.S.(Centre d'histoire sociale), 1974.

GAILLARD DE CHAMPRIS, Henri, *Aux origines de la guerre d'Indochine*, Paris X Nanterre, sous la direction de Philippe Levillain, 1997.

GUILLOCHON Christine, *Le Parti communiste et la guerre d'Indochine*, Paris X Nanterre, sous la direction de René Rémond, 1972.

LOBINA, Frédérique, *Les socialistes français et les débuts de la guerre d'Indochine (1946-1949)*, sous la direction de Jean-Jacques Becker, Paris X Nanterre, 1986.

LOUAAS, Irvin, *La collaboration caodaïste au commencement de la guerre d'Indochine*, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Pierre Singaravélou et Hugues Tertrais, 2014.

MANSUTTI, Emmanuel, *L'immigration des Indochinois à Mulhouse au XXe siècle : la confrontation de Mulhouse avec les peuples d'Indochine*, sous la direction de Marie-Claire Vitoux et Yves Frey, Université de Haute-Alsace, 2004.

MONTARON, Antoine, *L'oublié de Diên Biên Phu, la bataille dans le secteur Isabelle*, sous la direction de Pierre Journoud, 2022.

ORAUG-RYGH, Sofie Elisabeth, *Charles De Gaulle et le prélude de la guerre d'Indochine*, Université d'Oslo, sous la direction de Svein Erling Lorås, 2008.

PARIS, Gilles, *Les débuts de la guerre d'Indochine et els préoccupations des Français dans l'immédiat après-guerre*, sous la direction de Jean-Jacques Becker et Bernard Franck, Paris X Nanterre, 1986.

TENENBAUM, Elie, *L'influence française sur la stratégie américaine de contre-insurrection*, sous la direction de Pierre Mélandri, IEP Paris, 2009.

VAUDEVIRE, Jules, *L'internement et le rapatriement des troupes chinoises du Guomindang, 1950-1953*, sous la direction d'Ivan Cadeau et Pierre Journoud, UPV Montpellier 3, 2018.

# Bibliographie

## Ouvrages généraux

### L'armée et les guerres

CARLES, Pierre, *Des millions de soldats inconnus : la vie de tous les jours dans les armées de la IV<sup>ème</sup> République*, Paris, Lavauzelle, 1982.

COCHET, François, *Les Français en guerres*, Paris, Perrin, 2017.

DARCOURT, Pierre, *L'honneur et le sang : les guerriers sacrifiés*, Paris, Nimrod, 2012.

DREVILLON, Hervé, WIEVIORKA, Olivier, *Histoire militaire de la France, tome 2 : de 1870 à nos jours*, Paris, Perrin, 2018.

DUFOUR, Jean-Louis et Vaïsse Maurice, *La guerre au XXe siècle*, Paris, Hachette supérieur, 2013.

MASSON, Philippe, *Histoire de l'armée française*, Paris, Perrin, 1999, poche 2002.

### Histoire des colonisations

AGERON, Charles-Robert, COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, MEYNIER, Gilbert, THOBIE, Jacques, *Histoire de la France coloniale, 1914-1990*, Paris, Armand Colin, 1990.

BLANCHARD, Pascal (dir.), *La fracture coloniale, la société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

BLANCHARD, Pascal (dir.), *Culture post-coloniale 1961-2006, traces et mémoires coloniales en France*, Paris, Autrement, 2006.

COSTANTINI, Dino, *Mission civilisatrice, Le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*, Paris, La Découverte, 2008.

COOPER, Frederick, *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, Paris, Payot, 2010.

DULUCQ, Sophie, KLEIN, Jean-François, STORA, Benjamin (sous la dir. de) *Les mots de la colonisation*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008.

FERRO, Marc, *Histoire des colonisations. Des conquêtes aux indépendances XIIIe-XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, septembre 1994.

GIRARDET, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde, 1972.

LORIN, Amaury et TARAUD, Christelle, *Nouvelle histoire des colonisations européennes (XIXe-XXe siècles). Sociétés, cultures, politiques*, Paris, PUF, coll. Le nœud gordien, 2013.

SINGARAVELOU, Pierre (dir.), *Les Empires coloniaux. XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 2013.

STOLER, Ann Laura et Cooper, Frederick, *Repenser le colonialisme*, Paris, Payot, 2013.

VAISSE, Maurice, *L'Histoire coloniale en débats en France et en Grande-Bretagne*, éditions André Versailles, Histoire, 2010.

### Histoire de l'Indochine et du Vietnam

BARJOT, Dominique, KLEIN, Jean-François (dir.), *De l'Indochine coloniale au Vietnam actuel : premiers entretiens d'outre-mer*, Magellan et compagnie, 2017.

BERTRAND, Christophe, *Indochine : des territoires et des hommes, 1856-1956*, Gallimard, 2013.

BODIN, Michel, *Les Français au Tonkin 1870-1902. Une conquête difficile*, Saint-Cloud, Soteca, 2012.

BROCHEUX, Pierre, HEMERY, Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë 1898-1954*, Paris, La Découverte, 2001.

BROCHEUX, Pierre, *Histoire du Vietnam contemporain*, Paris, Fayard, 2011.

COPIN, Henri, « Confins et frontières : civilisés et décivilisés en extrême Asie indochinoise », *Revue de littérature comparée*, n° 287, janvier 2001.

DALLOZ, Jacques, *Francs-maçons d'Indochine, 1868-1975*, Paris, Éd. maçonniques de France, 2002.

DEVILLERS, Philippe, *Histoire du Vietnam de 1940 à 1952*, Paris, Seuil, 1952.

DOVERT, Stéphane et De TRÉGLODÉ, Benoît ( sous la dir. de), *Vietnam contemporain*, Paris, les Indes Savantes, 2004.

EPAIN, Gérard Gilles, *Indochine, une histoire coloniale oubliée*, L'Harmattan, 2008.

FERAY, Pierre-Richard, *Le Vietnam au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1979.

GOSCHA, Christopher, De TRÉGLODÉ Benoît (dir.), *Naissance d'un État-parti. Le Vietnam depuis 1945*, Paris, Les Indes Savantes, 2004.

GOSCHA, Christopher, *Indochine ou Vietnam ?*, Paris, Vendémiaire, 2015.

GOSCHA, Christopher, *The Penguin History of Modern Vietnam*, London, Allen Lane, 2016.

GUILLEMOT, François, *Viêt-Nam, fractures d'une nation. Une histoire contemporaine de 1858 à nos jours*, Paris, La Découverte / Poche, 2018

HÉDUY Philippe et al, *Histoire de l'Indochine, tome 1 : la conquête 1624-1885, tome 2 : le destin 1885-1954*, Paris, Société de Production Littéraire, 1983.

HÉDUY, Philippe, *Histoire de l'Indochine. La perle de l'empire (1624-1954)*, Paris, Albin Michel, 1998 ; réédition Editions Soukha, 2015.

JOYAU, François, *Nouvelle histoire de l'Indochine française*, Paris, Perrin, 2022.

LARCHER-GOSCHA, Agathe, *La colonisation des corps : de l'Indochine au Vietnam*, Paris, Editions Vendémiaire, 2015.

MONTAGNON, Pierre, *France-Indochine, un siècle de vie commune (1858-1954)*, Paris, Pygmalion, 2004 ; Paris, Tallandier, Texto, 2016.

MUS, Paul, *Le Viêt Nam chez lui*, Centre d'études de politique étrangère, Paul Hartmann, 1946.

NAVILLE, Pierre, *La République du Vietnam*, Paris, Édition de la Revue internationale, 1949.

NGUYEN NGOC, Chau, *Viet Nam. Histoire politique des deux guerres. Guerre d'indépendance (1858-1954) et guerre idéologique (1945-1975)*, Nîmes, Nombre 7 édition, 2020.

PAPIN, Philippe, *Histoire de la ville de Hanoi*, Paris, Fayard, 2001.

PAPIN, Philippe, *Vietnam. Parcours d'une nation*, Paris, Belin, 2003.

PAPIN, Philippe, *Vivre avec les Vietnamiens*, Paris, L'Archipel, 2010.

PECQUEUR, Jean-Pierre, *Indochine-France, Conquête et rupture 1620-1954*, St Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2009.

RUSCIO, Alain, *Vietnam, L'histoire, la terre, les hommes*, Paris, L'Harmattan, 1989.

TRÉGLODÉ, Benoît de, GOSCHA, Christopher, *Naissance d'un État- Parti, Le Vietnam depuis 1945, État, contestations et constructions d'une Nation*, Paris, les Indes Savantes, 2004.

TRÉGLODÉ, Benoît de (dir.), *Histoire du Vietnam de la colonisation à nos jours*, Paris, éditions de la Sorbonne, 2018.

VIOLLIS, Andrée, *Indochine SOS*, Paris, Gallimard, 1935.

## La décolonisation et les guerres de décolonisation

- AGERON, Charles-Robert (dir.), *Les chemins de la décolonisation de l'empire français (1936-1956)*, IHTP, CNRS, 1986.
- AGERON, Charles-Robert, *La décolonisation française*, Paris, Armand Colin, coll. Cursus, série Histoire, 1991.
- BENOT, Yves, *Massacres coloniaux, 1944-1950 : la IV<sup>e</sup> République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte, 2001.
- BLANCHARD, Pascal, BANCEL, Nicolas, LEMAIRE, Sandrine, *Décolonisations françaises. La chute d'un empire*, Paris, Éditions de la Martinière, 2020.
- BROCHEUX, Pierre, *Les décolonisations au XX<sup>e</sup> siècle. La fin des empires européens et japonais*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2012.
- CHAFFARD, Georges, *Carnets secrets de la décolonisation*, Paris, Calmann-Lévy, 1963.
- DROZ, Bernard, *Histoire de la décolonisation au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2006.
- GRIMAL, Henri, *La décolonisation de 1919 à nos jours*, Paris, Éditions Complexe, 1985, nouvelle édition revue et mise à jour (réédité en 1999).
- MUS, Paul, *Le Destin de l'Union française*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Esprit / Frontière ouverte, 1954.
- NOUSCHI, André, *Les armes retournées. Colonisation et décolonisation françaises*, Paris, Belin, 2005.
- PAILLAT, Claude, *Vingt ans qui déchirèrent la France, volume 1 : le Guépier, volume 2 : la Liquidation*, Paris, Robert Laffont, 1969 et 1972.
- RUSCIO, Alain, *La Décolonisation tragique (1945-1962). Une histoire de la Décolonisation française*, Paris, Éd. Messidor, 1987.
- SEMIDEI, Manuela, *De l'Empire à la décolonisation à travers les manuels scolaires*, *Revue française de Sciences politiques*, 1966, volume 16, n°1.
- SINGARAVELOU, Pierre, MISKÉ, Karim, BALL, Marc, *Décolonisations*, Paris, Seuil, 2020.
- VERMEREN, Pierre, *Le choc des décolonisations*, Paris, Odile Jacob, 2015.

## La captivité

- THEOFILAKIS, Fabien, *Captivité de guerre au XX<sup>e</sup> siècle. Des archives, des histoires, des mémoires*, Paris, Armand Colin, «Recherches», 2012
- THEOFILAKIS, Fabien, *La captivité de guerre des Guerres puniques à l'Afghanistan*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

## Les questions de mémoire

### La méthodologie de la mémoire : témoignage oral et ses outils

- Actes de la journée d'études, *La Fabrique du témoignage oral, production, mise en scène et conservation*, 7 juin 2017 au Rize de Villeurbanne.
- CHIANTARETTO, Jean-François et ROBIN, Régine (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire. Décade de Cerisy 21 juillet 2001 - 31 juillet 2001*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- DESCAMPS, Florence, *L'Historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Comité pour l'Histoire économique et financière, Paris, 2001, réédition 2006, 864 pages.

- GINOUVÈS, Véronique et GRAS, Isabelle (dir.), *La diffusion numérique des données en Sciences Historiques et Sociales. Guide des bonnes pratiques éthiques et juridiques*, Aix-Marseille, Digitales, Presses universitaires de Provence, 2018, 29 pages.
- LAVABRE, Marie-Claire, Témoigne oral et mémoire, dans *Exil et émigrations ibériques au XXe siècle*, Cahiers du CERIC (Centre d'Études et de Recherches Intereuropéennes Contemporaines), n°1, Université de Paris VII, 1992.
- NORTON CRU, Jean, *Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929 ; réédition Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993.
- NORTON CRU, Jean, *Du témoignage*, Paris, Allia, 1989.

## Mémoire, histoire et témoignages : ouvrages généraux

- ARTIERES, Philippe & KALIFA, Dominique (éd.), "Histoire et archives de soi", *Sociétés & Représentations*, n° 13, 2002/1.
- AUGÉ, Marc, *Les formes de l'oubli*, Paris, Payot et Rivages, 1998, 122 pages.
- BOURDIER, Jean-Yves (dir.), *Musées de guerre et mémoriaux*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005.
- DESGRANGES, Béatrice – EUSTACHE, Francis, *Les chemins de la mémoire*, Le Pommier, 2010.
- EUSTACHE Francis, GANASCIA Jean-Gabriel, JAFFARD Robert, PESCHANSKI Denis, STIEGLER Bernard, *Mémoire et oubli*, Paris, Le Pommier, 2014.
- GARAPON, Antoine, *Peut-on réparer l'histoire ?*, Odile Jacob, 2008.
- HAHNEL-MESNARD, Carola, LIENARD-YETERIAN, Marie & MARINAS, Christina, *Culture & Mémoire. Représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts du visuel, la littérature et le théâtre*, Paris, Editions de l'Ecole Polytechnique, 2008.
- HALBWACHS, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.
- HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective*, Albin Michel, 1997.
- HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Histoire, 2012 (rééd.).
- HASQUENOPH, Sophie, BARCELLINI, Serge, *Le devoir de mémoire, historique des politiques mémorielles*, SOTECA, 2017.
- JOUTARD Philippe, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris, Éditions La Découverte / Poche, 2015.
- LAVABRE, Marie-Claire, "Usages du passé, usages de la mémoire", *Revue française de sciences politiques*, volume 44, n°3, juin 1994.
- LAVABRE, Marie-Claire, Paradigmes de la mémoire, *Transcontinentales*, n°5, 2007.
- LE GOFF, Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Editions du Seuil, 1975, Points / Essais, nouvelle édition augmentée, 1996.
- MICHEL, Johann, *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*, Paris, PUF, 2010.
- MOREAU DEFARGES, Philippe, *Repentance et réconciliation*, Paris, Presses de Sciences Po, La Bibliothèque du citoyen, 1999.
- NORA, Pierre, *Les lieux de mémoires, tome 1 : la République*, Gallimard, 1984 ; *tome 2 : la Nation*, Gallimard, 1986 ; *tome 3 : les France*, Paris, Gallimard, 1992.
- PAVEAU, Marie - Anne, *Les pré discours, Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2006, 252 p.
- RICOEUR, Paul, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1985.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Editions du Seuil, Points Seuil, Essais, 2000.

RIEFF, David, *Éloge de l'oubli. La mémoire collective et ses pièges*, Paris, Premier Parallèle, 2018.

RIPOLL, Hubert, *Mémoire de là-bas - Une psychanalyse de l'exil*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2014.

ROUSSO, Henry, *La hantise du passé : Entretien avec Philippe Petit*, Paris, Textuel, coll. « Conversations pour demain », 1998.

ROUSSO, Henry, *Face au passé, essais sur la mémoire contemporaine*, Paris, Belin, 2016

TODOROV, Tzvetan, *Face à l'extrême*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais 295, 1994.

TODOROV, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Arléa, 1995.

TODOROV, Tzvetan, *Du bon usage de la mémoire*, Genève, édition du Tricorne, 2000.

WOLIKOW, Serge - VIGREUX, Jean, *Les Combats de la mémoire : La FNDIRP de 1945 à nos jours*, Le Cherche Midi, 2006.

ZANONE, Damien, *L'autobiographie*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et études », 2002.

## Mémoires traumatisées

BARROIS, Claude, *Psychanalyse du guerrier*, Paris, Hachette, 1993.

CROCQ, Louis, *Traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.

CROCQ, Louis, *Les blessés psychiques de la grande guerre*, Paris, Odile Jacob, 2014.

CROCQ, Louis, *Le soldat, la mort et l'écriture, lecture clinique du récit de guerre*, Paris, L'Harmattan, 2020.

## Les mémoires des guerres...et les guerres de mémoire

BARRIÈRE, Philippe, *Histoire et mémoires de la Seconde guerre mondiale : Grenoble en ses après-guerre, 1944-1964*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2004.

BERTRAND, Romain, *Mémoires d'empire. La controverse autour du fait colonial*, Bellecombe-en-Bauges, éditions du Croquant, 2006.

BLANCHARD, Pascal & VEYRAT-MASSON, Isabelle, *Les guerres de mémoires. La France et son histoire. Enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Paris, éditions La Découverte, 2008.

BLOCH, Marc, *L'Histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard quarto, 2006.

BRANCHE, Raphaëlle, « *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ?* » ; *Enquête sur un silence familial*, Paris, La Découverte 2020.

DALISSION, Rémi, *Les guerres et la mémoire*, Paris, CNRS éditions, 2013.

JENNI, Alexis - STORA, Benjamin, *Les mémoires dangereuses*, Albin Michel, 2016.

LECOUR GRANDMAISON, Olivier, *Passé colonial, histoire et guerre des mémoires*, in "*Post-colonial et politique de l'Histoire*", Multitudes n° 26, 2006/3.

RIOUX, Jean-Pierre, *La France perd la mémoire*, Paris, Perrin, 2006.

RIOUX, Jean-Pierre (dir), *Nos embarras de mémoire, la France en souffrance*, Lavauzelle, 2008.

SLIM, Hugo, *Les civils dans la guerre. Identifier et casser les logiques de la violence*, Genève, Éditions Labor et Fides, 2009.

STORA Benjamin, *La gangrène et l'oubli, la mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 2005.

STORA (Benjamin), *Le livre, mémoire de l'histoire : réflexions sur le livre et la guerre d'Algérie*, Paris, Le Préau des Collines, 2005

STORA Benjamin, *La guerre des mémoires : la France face à son passé colonial (entretiens avec Thierry Leclere)*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2007.

## Mémoires d'Indochine et du Vietnam

BERTRAND, Christophe, HERBELIN, Caroline, KLEIN, Jean-François (dir.), *Indochine. Des territoires et des hommes (1856-1956)*, Paris, Gallimard/Musée de l'armée, 2013.

BLANCHEMAISON, Claude, *La Marseillaise du général Giap*, Michel De Maule, 2013.

BLANCHARD, Pascal, DEROO, Eric, *Le Paris Asie : 150 ans de présence de la Chine, de l'Indochine, du Japon, dans la capitale*, Paris, La Découverte, 2004.

CHORON-BAIX, Catherine, « Retour au Laos, le mirage de la mémoire. Envers et revers de la transmission », *Ethnologie française*, 2000, vol. 30, n° 3, pp. 379-387.

FRANCHINI, Philippe (dir.), *Tonkin, colonie et nation (1873-1953)*, Autrement, 1994.

FRANCHINI, Philippe, *Le sacrifice et l'espoir, Cambodge, Laos, Vietnam*, Paris, Fayard, 1997.

GOSCHA, Christopher, *Going Indochinese. Contesting Concepts of Space and Place in French Indochinese*, Copenhagen, NIAS Press, 2012.

GUILLEMIN, Alain, Vietnam : la double occultation, dans BAYARD Pierre et BROSSAT, Alain (dir.), *Les dénis de l'histoire, Europe et Extrême - Orient*, Éditions Laurence, Teper, 2008.

HERBELIN, Caroline, *Architectures du Vietnam colonial, Repenser le métissage*, Paris, INHA/CTHS, 2016.

LA GUÉRIVIÈRE, Jean de, *Indochine, l'envoûtement*, Editions du Seuil, 2006.

STORA Benjamin, *Voyages en post-colonies : Vietnam, Algérie, Maroc*, Paris, Stock, 2012.

## Mémoire et post-mémoire de la guerre d'Indochine

CONSTANT, Louis, *Le fuyard de Langson, autopsie d'une légende noire*, Paris, Indo Éditions, 2005.

EDWARDS, Kathryn, *Contesting Indochina, French remembrance between Decolonization and Cold War*, Oakland, University of California Press, 2016.

FAURE, Armelle, *Voyage à Dien Bien Phu*, Bordeaux, Elytis, 2014.

GARAN, Frédéric (dir.), *Défendre l'empire. Des conflits oubliés à l'oubli des combattants*, Paris, Vendémiaire, 2013.

GENIN, Hugo, *La mémoire des parachutistes à Dien Bien Phu, Entretiens et récit anthropologique*, Panazol, Lavauzelle, 2004.

GNABA, Abdallah, *La mémoire réinventée. Chronique anthropologique d'une association vietnamienne de Paris*, Paris : L'Harmattan, 2008.

JOURNOUD, Pierre, TERTRAIS, Hugues, *1954-2004 : la bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*, Paris, SFHOM, 2004.

JOURNOUD, Pierre, TERTRAIS Hugues, *Paroles de Dien Bien Phu. Les survivants témoignent*, Paris, Tallandier, 2004 (réédition Texto 2012)

JOURNOUD, Pierre, Paris, Hanoi et Pékin, trois colloques pour revisiter Dien Bien Phu, Genève et les relations franco-vietnamiennes depuis 1954, dans *Communisme* n°80/81/82, 2004/2005.



JOURNOUD, Pierre, « 1954-2004, La mémoire de Dien Bien Phu en France et au Vietnam : la construction d'un mythe héroïque et ses limites », dans ROUSSEAU, Frédéric et THOMAS, Jean-François, *La fabrique de l'événement*, Michel Houdiard éditeur, 2008.

JOURNOUD, Pierre, « Dien Bien Phu : naissance et destin d'un mythe héroïque », dans Claude d'Abzac-Épezy et Jean Martinant de Préneuf (dir.), *Héros militaire, culture et société (XIXe -XXe siècles)*, Villeneuve d'Ascq, IRHiS-Institut de Recherches Historiques du Septentrion, 2012.

MONTBARBUT, Jean-Marie, *Carnets de route au Vietnam : pèlerinage dans l'ex-Indochine française*, Éditions nouvelles, 2007.

RUSCIO, Alain et TIGNERES, Serge, *Dien-Bien-Phu, mythes et réalités. Cinquante ans de passions françaises, 1954-2004* ; Paris, Les Indes Savantes, 2005.

SAIRIGNÉ, Gabrielle de, *Mon illustre inconnu*, Paris, Fayard, 1998.

STORA, Benjamin, *Imaginaires de guerre, Algérie-Vietnam en France et aux États Unis*, Paris, La Découverte, 1997

## Ouvrages historiques et mémoriels en partie ou entièrement consacrés à la guerre d'Indochine

### Ouvrages mémoriels publiés par les anciens combattants d'Indochine

De 1947 à 1974 :

#### Biographies

BERGOT Erwan, Vandenberghe, le pirate du delta, Paris, Balland, 1973

#### Sur la guerre d'Indochine

AYROLLES, Léopold-Henry, *L'Indochine ne répond plus*, Saint-Brieuc, Armand Prud'homme, 1948, 283 pages ; réédité à Paris, Indo Éditions, 2005.

BIGEARD, Marcel, *Contre guérilla*, Alger, Baconnier frères, 1957.

BOYER DE LATOUR, Pierre, *De l'Indochine à l'Algérie, le martyre de l'armée française*, Paris, Les Presses du Mail, 1962.

CHAUMONT-GUITRY (DE), Guy, *Lettres d'Indochine*, Paris, Editions Alsatia, 1951.

DELPEY, Roger, *Soldats de la boue*, Givors, La Maison des Ecrivains, 1949.

DELPEY, Roger, *Nam Ky*, Givors, André Martel, 1951.

DÉSIRÉ, Commandant Michel, *La campagne d'Indochine (1945-1954)*, Bibliographie, Vincennes, SHAT, 4 volumes, 1971 à 1977.

FONDE, Jean-Jacques, *Traitez à tout prix !*, Paris, Robert Laffont, 1971.

FOSSEY-FRANÇOIS, Albert et al, *La Guerre psychologique en Indochine de 1945 au cessez-le-feu*, Paris, Presses du Bureau de la guerre psychologique, 1955.

FRIANG, Brigitte, *Les Fleurs du ciel*, Robert Laffont, 1955.

MASSU, Jacques, *Sept ans avec Leclerc*, Paris, Plon, 1974.

NAVARRÉ, Henri, *L'agonie de l'Indochine, 1953-1954*, Paris, Plon, 1956.

NYO, général Georges, « Chronologie commentée des événements de la guerre d'Indochine de 1940 à 1955 », dans: *Revue Ancre d'Or-Bazeilles*, n°87 à 148, juillet 1967 à juillet 1973.

SALAN, Raoul, *Mémoires. Fin d'un empire*, Volume 2 : *Le vietminh, mon adversaire*, Paris, Presses de la Cité, 1971.

SERGEANT, Pierre, *Je ne regrette rien*, Paris, Fayard, 1972.

SUANT, Jacques, *Vietnam 1945-1972, La Guerre d'Indépendance*, Paris, Arthaud, 1972.

#### Sur les batailles

BERGOT, Erwan, *Deuxième classe à Dien-Bien-Phu*, La Table Ronde, 1964.

DELPEY, Roger, *Dien Bien Phu, l'affaire. « Le commencement »*, La pensée moderne, 1974.

LANGLAIS, Pierre, *Diên Biên Phu*, Paris, France Empire, 1963.

NEMO, Jean, « La leçon de Dien Bien Phu », *Revue de Défense Nationale*, n°273, décembre 1968.

POUGET, Jean, *Nous étions à Diên Biên Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1964.

ROCOLLE, Pierre, *Pourquoi Dien Bien Phu ?*, Paris, Flammarion, 1968.

ROY, Jules, *La bataille de Dien Bien Phu*, Paris, Paris, Julliard, 1963.

Sur l'aspect politique, économique et sociologique

ACUF, *L'enjeu*, ORAC, 1971 ; réédition Fernand Lanore, 1973 ; seconde réédition ACUF-CERD, Paris, Nouvelles Editions Latines, 2008.

SAINTENY, Jean, *Histoire d'une paix manquée, Indochine 1945-1947*, Paris, Amiot Dumont, 1953, 260 pages.

Sur les unités et corps

BARJOT Pierre, *Histoire de la guerre aéronavale*, Flammarion, 1961.

BERGOT, Erwan, *Les paras*, Paris, Balland, 1971.

CHASSIN, Lionel, *Aviation Indochine, de Koh Chang à Dien Bien Phu*, Paris, Amiot-Dumont, 1954

FERRANDI, Jean, *Les officiers français face au Viet Minh*, Paris, Fayard, 1966.

FLAMENT, Marc, *Les commandos*, Paris, Balland, 1972.

KILIAN, Robert, *Les fusiliers marins en Indochine. La Brigade Marine d'Extrême-Orient*, Berger Levrault, 1950.

Sur les camps de prisonniers

GOELDHIEUX, Claude, *Quinze mois prisonnier des Viets*, Paris, Julliard, 1953.

JEANDEL, Paul, *Soutane noire et béret rouge*, Paris, Editions de la pensée moderne, 1957.

De 1975 à 2004

Biographies

BERGOT Erwan, *Bigeard*, Perrin, 1988.

DARCOURT, Pierre, *Bay Vien, le maître de Cholon*, Paris, Hachette, 1977.

GANDY, Alain, *Salan*, Paris, Perrin, 1990.

PIREY, Charles-Henry de, *Vandenberghes, Le commando des Tigres Noirs*, Paris, Indo Éditions, 2003, réédition 2010.

SERGENT, Pierre, *Un étrange Monsieur Frey*, Fayard, 1982.

VANUXEM, Paul, *1951. Le général vainqueur. Le destin exemplaire de De Lattre en Indochine*, Paris, Société de Production Littéraire, 1977.

Sur la guerre d'Indochine

COLLECTIF, *Indochine 1940-1954 : de la paix manquée à la "sale guerre"*, Librio, 2004.

COLLECTIF, Académie des Sciences d'Outre-Mer, Institut de l'Asie du sud-est, Association Nationale des anciens d'Indochine, *Indochine, alertes à l'histoire, ni opprobre, ni oubli*, édité par ces trois organismes, 1985.

ALZON, Claude d', *La présence militaire française en Indochine, 1940-1945*, Publications du Service Historique de l'Armée de Terre, 1985.

ANONYME et MUELLE, Raymond, *Guerre d'Indochine 1946-1954*, Editions du Laveur, 2004.

ARGENLIEU, Thierry d', *Chronique d'Indochine, 1945-1947*, Albin Michel, 1985.

ARRIGHI, Jean, *Indochine, les combats oubliés*, L'Harmattan 2000.

ARRIGHI, Jean, *L'épreuve du guerrier : récits de guerres*, Indo éditions, 2003.

AUSSARRESSES, Paul, *Pour la France. Services spéciaux, 1942-1955*, 2001.

BARRETEAU, Gabriel, *Indochine, 1952-1953*, Siloé, 2004.

BERGOT, Erwan, *Les héros oubliés*, Paris, Grasset, 1975.

BERGOT, Erwan, *Indochine 1951, l'Année de Lattre, une Année de Victoires*, Paris, Presses de la Cité, 1990.

BEUCLER, Jean-Jacques, *Mémoires*, Paris, France-Empire, 1991.

BIGEARD, Marcel, *Pour une parcelle de gloire*, Paris, Plon, 1975.

BIGEARD, Marcel, *De la brousse à la jungle*, Éditions Hachette-Carrère pour France Loisirs, 1994.

BIGEARD, Marcel, *Ma guerre d'Indochine*, Hachette 1994 ; réédition édition du rocher, 2010.

BIGEARD, Marcel, *Lettres d'Indochine*, Paris, Éditions n° 1, 1998-1999.

BIGEARD, Marcel, *Paroles d'Indochine*, Paris, Éditions du Rocher, 2004.

BRANCION, Henri de, *Tonkin 1946-1954*, Presses de la Cité, 2002.

CESCA, Pierre, *Journal de marche, Indochine 1953-1955*, Pierre Cesca, 1993 ; réédition sous le nom de « *Journal d'un sous-officier de bataillon thaï* », Paris, Bernard Giovanangeli, 2012.

CHEVAL, Edmond, *La boue, le sang, la mort*, Paris, Editions Thélès, 2003.

CORNUAULT, Jean (contre-amiral), *Souvenirs d'un officier de marine de 1926 à 1963, d'avant-guerre et de guerres, 1939-1945, Indochine 1950-1951, Algérie 1961, le putsch d'avril*, Paris, L'Harmattan, 2004.

COUDERT, Jack, *La dernière luciole*, PUF, 2000.

FRIANG Brigitte, *La mousson de la liberté. Vietnam, du colonialisme au communisme*, Paris, Plon, 1976.

FRIANG, Brigitte, *Regarde-toi qui meurs*, Edition du Félin, 1997.

GENÈVE, Félix, *De Pommiers-La-Placette à Dien Bien Phu*, Félix Genève, réédition 2004.

GRAS, Yves, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1979.

LA BAUME DU PUY MONTBRUN, Christian, *La fin de l'ère coloniale en Indochine et l'art Khmer*, éditions du Regard, Aubenas, 1982.

LEBARGY, Emile, *Indochine de ma jeunesse, Carnet de route et souvenirs d'un para au 7<sup>ème</sup> BCCP*, Le Fraysse, André Galabru, 1999.

LEBRUN, Guy, *Lieutenant aux pieds nus*, Paris, France Empire, 1998.

MESSMER, Pierre, *Après tant de batailles. Mémoires*, Paris, Albin Michel, 1992.

MESSMER, Pierre, *Les blancs s'en vont : récits de décolonisation*, Paris, Albin Michel, 1998.

MUELLE Raymond, *Combats en pays thaï. De Lai Chau à Diên Biên Phu, 1953-1954*, Paris, Presses de la Cité, 1999.

NAVARRÉ, Henri, *Le temps des vérités*, Paris, Plon, 1979.

PASCAUD, Georges, *Où es-tu ma jeunesse ?*, Editions Bénévent, 2004.

PIREY, Charles-Henry de, *La route morte, Indochine RC 4-1950*, Paris, Indo Éditions, 2002 ; nouvelle édition 2010.

RODY, Germain, *Cinq uniformes pour gagner une guerre : de l'Oural à l'Indochine via la libération de la France*, Rhin-Volga-Duna, 1998.

ROY, Jules, *Mémoires barbares*, Paris, Albin Michel, 1989.

SAINT MARC, Hélié Denoix de, *Mémoires. Les Champs de braises*, Paris, Perrin, 1995.

SAINT MARC, Hélié Denoix de, *Les Sentinelles du soir*, Paris, édition Les Arènes, 1999.

SAINT MARC, Hélié Denoix de, *Indochine, notre guerre orpheline*, édition Les Arènes, 2000.

SAINT MARC, Hélié Denoix de, *Toute une vie ou Paroles d'Hélié de Saint Marc* écrit en collaboration avec Laurent Beccaria, volume comprenant un CD audio d'émission radiophonique, édition Les Arènes, 2004.

SANTELLI, Gérard, *Cessez-le-feu*, Paris, Fernand Lanore, 1990.

SIMON, Guy, *Chronique de Cochinchine (1951-1956)*, Paris, Lavauzelle, 1995.

SOHET, Jo, *Guetteur, qu'en est-il de la nuit ?*, Lacour Olle Editions, 1992.

TEULIERE, André, *L'Indochine, guerres et paix*, Panazol, Lavauzelle, 1985.

THABAUD, André, *Médecin Lieutenant au 1<sup>er</sup> bataillon Muong - Indochine (1954-1955)*, Paris, L'Harmattan, 2004.

THEVENET, Amédée, *La guerre d'Indochine par ceux qui l'ont vécue*, Paris, France Empire, 2002.

THOMAS, Pierre-Alban, *Les désarrois d'un officier en Algérie* (pour son expérience indochinoise, rappelée en début de livre), Paris, Le Seuil, 2002.

TOINET, Raymond, *Une guerre de 35 ans, Indochine-Vietnam (1945-1975)*, Panazol, Lavauzelle, 2004.

VERBEKE, Roger, *Indochine*, Paris, Editions du Panthéon, 1998.

#### Sur les batailles

BERGOT Erwan, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1979.

BERGOT Erwan, *La bataille de Dong Khê, la tragédie de la R.C.4, Indochine, mai-octobre 1950*, Paris, Presses de la cité, 1987.

BERTIN, Marc, *Packet sur Diên Biên Phu*, Paris, PUF, 1991.

BOURY Paul, *Dien Bien Phu. Pourquoi ? Comment ? Et après ?* Paris, Éditions Cléa, 2004.

CHARTON, Pierre, *RC 4, la tragédie de Cao Bang*, Paris, Éditions Albatros, 1975.

COLLET, Jean, *Avoir vingt ans à Dien Bien Phu*, Paris, La Bruyère, 1994.

DELPEY, Roger, *Dien Bien Phu. Histoire d'une trahison*, éditions Grancher, 2004.

LONGERET Georges, LAURENT, Jacques, BONDROIT, Cyril, *Les combats de la RC 4. Face au Vietminh et à la Chine*, Paris, Indo Éditions, 2004.

SCHOENDOERFFER, Pierre, *Dien Bien Phu, de la bataille au film*, Paris, Fixot, 1992.

#### Sur l'aspect politique, économique et social

BOISANGER, Claude de, *On pouvait éviter la guerre d'Indochine, Souvenirs 1941-1945*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 1977.

DEUVE Jean, *Le royaume du Laos, 1949-1965*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, Centre d'Histoire de la Péninsule indochinoise, A. Maisonneuve, 1984.

FOLIN, Jacques de, *Indochine 1940-1955, la fin d'un rêve*, Paris, Perrin, 1993.

GAUTHIER, Georges, *Hanoi au soleil de sang. La fin de l'Indochine française*, Paris, Société de Production Littéraire, 1978.

RAPHAEL-LEYGUES, Jacques, *Pont de lianes. Missions en Indochine, 1945-1954*, Paris, Hachette, 1976.

#### Sur les unités

BARTHELEMY, Jacques, *Baroud en Indochine, carnets de route 1945-1947 avec les chars de la division Leclerc*, Editions des Ecrivains, 2001.

BERGOT Erwan, *Commandos de choc en Indochine, les héros oubliés*, Paris, Grasset, 1975.

BERGOT Erwan, *Bataillon Bigeard, Indochine 1952-1954, Algérie 1955-1957*, Paris, Presses de la cité, 1976.

BERGOT Erwan, *La légion au combat tome 1*, Paris, Presses de la Cité, 1979.

BERGOT Erwan, *La légion au combat tome 2*, Paris, Presses de la Cité, 1979.

BERGOT Erwan, *Gendarmes au combat, Indochine 1945-1955*, Paris, Presses de la Cité, 1985.

BRANCION, Henri de, *Commando Bergerol*, Paris, Paris, Presses de la Cité, 1988.

BRANCION, Henri de, *Dien Bien Phu : artilleurs dans la fournaise*, Presses de la Cité, 1993.

BRANCION, Henri de, *Retour en Indochine du Sud. Artilleurs des rizières (1946-1951)*, Paris, Presses de la Cité, 1999.

BRAGAGNOLO, Aldo, *Transports de troupes vers l'Indochine*, compte d'auteur, 1999.

BRETT, Guy, *Les supplétifs en Indochine 1951-1953*, Paris, L'Harmattan, 1996.

BRETT, Guy, *La tragédie des supplétifs : la fin des combats*, Paris, L'Harmattan, 1998.

CHAUVIN, René, *Carnets du Tonkin, Dinassaut 4 (1953)*, Les Indes Savantes, 2001.

ESTÈVE, Henri, *Médecin sur la RC 4*, Paris, Indo Éditions, 2003 ; réédition 2010.

GANDY, Alain, *Légion étrangère cavalerie, Royal Etranger*, Paris, Presses de la Cité, 1985.

GANDY, Alain, *La Légion en Indochine, 1885-1954*, Paris, Paris, Presses de la Cité, 1988.

GRAUWIN, Paul, *J'étais médecin à Diên Biên Phu*, France Empire, 1954, coll. *Presses Pocket* n° 42/43, 1962.

LE CHATELIER, Jean, *le 27<sup>ème</sup> BTA*, Paris, SHAT, 1987.

LE MIRE Henri, *Épervier. Le 8<sup>e</sup> Choc à Diên Biên Phu*, Albin Michel, 1988.

MENGELLE André, *Diên Biên Phu. Des chars et des hommes*, Panazol, Lavauzelle, 1996.

MUELLE, Raymond, *Le 1er bataillon de choc en Indochine, 1947-1948*, Paris, France Loisirs, Presse de la Cité, 1985.

MUELLE Raymond, *Commandos et maquis, Service Action 1<sup>er</sup> bataillon de choc en Indochine, 1947-1948, en Indochine*, Paris, Presses de la Cité, 1993.

TRINQUIER, Roger, *Le premier bataillon de bérets rouges, Indochine 1947-1949*, Paris, Plon, 1984.

#### Sur les camps de prisonniers et les camps de réfugiés

ANAPI, *notre histoire 1985-2003*, Paris, Atlante Editions, 2004.

BAYLE, Claude, *Prisonnier au Camp 113. Le camp de Boudarel*, Paris, Perrin, 1991.

BAYLE, Claude, *Cinq mois captifs au sein de la force opérationnelle Viet Minh: fin novembre 1952 à fin mars 1953*, Edition des écrivains, 1999.

BERGOT, Erwan, *Convoi 42. La marche à la mort des prisonniers de Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1986.

BEUCLER, *Quatre années chez les viets*, Lettres du Monde, 1977.

BONNAFOUS, Robert, *Les prisonniers de guerre du corps expéditionnaire français en Extrême Orient dans les camps Viêt Minh. 1945 - 1954*, Montpellier : Centre d'histoire militaire et d'études de défense nationale, 1985.

CAPITAINE, Thomas, *Deux ans de captivité dans les camps du Vietminh*, Union Nationale inter-universitaire, 1991.

CAPITAINE, Thomas, *Captifs du Viêt-Minh. Les victimes de Boudarel parlent*, Union Nationale inter-universitaire, 1991.

HERY, Norbert, *Tu-Binh, 1446 jours au camp n°1 septembre 1950-septembre 1954*, Panazol, Lavauzelle, 1994.

HUYN, Ba Xuan, *Oublié 23 ans dans les goulags Vietminh*, Paris, L'Harmattan, 2004.

MARY, René, *Les bagnards d'Ho Chi Minh*, Albin Michel, 1986.

MOREAU, René, *Huit ans otages chez les Viets*, Paris, Pygmalion, 1982

RICHARD, Pierre, *Cinq ans prisonnier des Viets*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1975.

STIEN, Louis, *Les soldats oubliés*, Paris, Albin Michel, 1993.

THEVENET, Amédée, *Goulags indochinois*, Paris, France-Empire, 1997.

#### Depuis 2005

##### Biographies

LE BOURHIS, Yvon, *Mon Indochine. Souvenirs de Jean Chartois*, Editions Bénévent, 2009

ONAC-VG Pyrénées-Atlantiques, *Roger Vandenberghe, un Béarnais, héros de la guerre d'Indochine*, Mauléon, 2009.

Sur la guerre d'Indochine

ANONYME, Tonkin, *Guerre d'Indochine. 1946-1954, Journal d'un soldat inconnu*, Nouvelles Editions Bordessoules, 2008.

COLLECTIF, *La guerre d'Indochine : 1946-1954. Témoignages inédits*, Giovanangeli Bernard, 2012.

BACHELOT, Bernard, *De Saigon à Alger, (1951-1962): Désillusions d'un officier, marin et pilote*, 2007.

BARRAL-POIGNARD, Christian, *Ma guerre d'Indochine*, Les presses du Midi, 2015.

BEAUDONNET, Louis, *Souvenirs du général Louis Beaudonnet: de Verdun à Saigon (1923-1954)*, SHD, 2008.

BELLESCIZE, Romée de, *Vacances en Indo*, Éditions Christian, 2007.

BENENTENDI, Yves, *Autobiographie, Epopée d'un soldat parachutiste français durant la guerre du Vietnam 1948-1952*, Méridien, 2010.

BIGEARD, Marcel, *Adieu ma France*, Monaco, édition du Rocher, 2006.

BOISSINOT, André, *Armé pour la vie, de Chemillé à l'enfer de Dak Doa, Indochine 1953-1954*, Paris, Indo éditions, 2008.

BRUGE, André, *Le poison rouge : guerre sans frontières*, Nice, édition André Bruge, 1969 ; réédition Paris, Nel, 2008.

CABIRO, Bernard, *Une vie de guerres*, Paris, Indo Éditions, 2010.

CASTA, François, *Homme de Dieu...Homme de guerre, Le Drame spirituel de l'armée*, Sceaux, L'esprit du Livre Editions, 2009.

CHANCEL, Jacques, *La nuit attendra*, Paris, Flammarion, 2013.

CHARTON, Pierre, *Il y a...la légion*, Paris, Indo Éditions, 2008

CLAVIER, Albert, *De l'Indochine coloniale au Vietnam libre. Je ne regrette rien*, Les Indes savantes, 2008.

COLLIN, Claude, *De la résistance à la guerre d'Indochine*, Les Indes Savantes, 2011.

COMPE, Marcel, *Sam Neua, l'impossible oublié, avec le témoignage de Robert Gallet*, Paris, Editions du Panthéon, 2013.

CORNIQUET, Claude, *Des p'tites eaux...à l'Indo. Souvenirs*, édité à compte d'auteur, 2006.

CORNUAULT, Jean, *Du sabre à la toge. Itinéraires d'un parachutiste*, Paris, Indo Éditions, 2015.

COUTARD, Raoul, *L'impériale de Van Su ou comment je suis entré dans le cinéma en dégustant une soupe chinoise*, Ramsay, 2007.

CUNIBILE, Roger, *De l'ennemi vert-de-gris à l'ennemi rouge, tome 2 de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale à la guerre d'Indochine*, Dualpha, 2012.

DELAVAUULT, Maud, *Mon amour, je t'écris d'Indochine, correspondance*, Editeur Le ciel d'avant, 2012.

DHALLUIN, Paul, *Des maquis limousins aux rizières d'Indochine*, Editions les Monédières, 2011.

FERRAND, Christian, *J'irais mourir pour vous*, (souvenirs de Guy Gervois), Saint Denis, Mon Petit Editeur, 2016.

FORESTIER, Patrick, SCHOENDOERFFER, Pierre, *La guerre dans les yeux*, Paris, Grasset, 2013

GILARD, François, *Lettres d'Indochine 1946-1948*, édition Les deux sorciers, 2022.

GILLES, Claude, *Journal de guerre de l'Alsace à l'Indochine (1939-1946)*, Les impliqués éditeur, 2014.

GRUÉ, Bernard, *L'espoir meurt en dernier : Guerre et captivité en Indochine avec la légion étrangère (1949-1954)*, Editions du Rocher, 2014.

ELY, Paul, *Les enseignements de la guerre d'Indochine*, 2 tomes, Vincennes, SHD, 2011 (réédition du rapport rédigé en 1955).

JARNO, Pierre, *Trois guerres dans les blindés : au service de la France : poche de Saint-Nazaire, Indochine, Algérie*, Éditions Musée du Grand Blockhaus, 2012.

JEANTELOT, Charles, *Repères au crépuscule*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 2005.

JENOUDÉ, Pierre, *De la lumière aux ténèbres. Lieutenant en Indochine*, L'Harmattan, 2008.

JOURDIER, François, *Indochine 1952-1954. Les Luc-Binh. Souvenirs d'un marin du fleuve*, Editions l'Esprit du Livre, 2009.

LALÈS, Yves, *La piste de Cam Ly ou de l'Argoat au Fleuve Rouge*, France Europe Editions, 2005.

LA MOTTE, Dominique de, *De l'autre côté de l'eau, Indochine 1950-1952*, Tallandier, coll. « Archives contemporaines », 2009.

LE BOUDEC, Lucien, *Elevé à la dignité, Mémoires 1923-1954*, Editions Lavauzelle, 2013.

LE MERRE, Alexandre, *Lieutenant en Pays Thaï*, Paris, Indo Éditions, 2008.

LEONETTI, Guy et GNCI *Mémorial Indochine 1945-1954*, Editions Bernard Giovannangeli, 2014.

LE PEN, Jean-Marie, *Mémoires : Fils de la Nation*, Muller Editions, 2018.

LEYX, André, *Un spahi raconte la guerre d'Indochine 1952-1954*, Editions Muller, 2006.

LOMBARD-MUGNIER, Anne Elizabeth, *Lieutenant au 3<sup>e</sup> étranger sur la RC 4*, Nel, 2011.

LOUSTAU, Henry-Jean, *Les derniers combats d'Indochine 1952-1954*, Paris, Albin Michel, 2014.

LUCIANI, Jean, *Qui es-tu ? Où vas-tu ? Entretiens avec Philippe de Maleissye*, Paris, Indo Éditions, 2016.

LUX, Michel, *La guerre d'Indochine au 3<sup>ème</sup> escadron monté du Cambodge 1949-1951*, Odin éditions, 2009.

MAGNILLAT-RAPP, Bernard, *Les roses de Pa Kha. Mémoires posthumes d'un officier parachutiste 1944-1961*, Paris, Indo Éditions, 2011.

OCAMPO Pierre-Marie de, *Chambrée 28, mémoire de légion Indochine 1945-1950*, Éditions de Paris, 2006.

ONAC-VG Charente, *Des Charentais dans la guerre d'Indochine*, Le Mans, ONAC, 2016.

ONAC-VG Mayenne, *Souvenirs de la guerre d'Indochine 1946-1954*, ONAC, 2011.

ORTHOLAN Henri, VALETTE Jacques, KIEFFER Jean, CARLES Pierre, *Indochine 1946-1954 : témoignages inédits*, Bernard Giovannangeli, 2012.

REUILLE, Gilbert, *Indochine, seul derrière les lignes ennemies*, Spe Militaria, 2014.

SAINT MARC, Hélié Denoix de, *L'Aventure et l'Espérance*, édition Les Arènes, 2010.

SASSI, Jean, TREMBLAIS Jean-Louis, *Opérations spéciales : 20 ans de guerres secrètes*, Nimrod, 2012.

SASSI, Jean, *L'âme d'un guerrier : Carnets (1941-1962)*, Éditions Nimrod, 2011.

SOMMIER, Isabelle et BRUGIE, Jean, *Officier et communiste dans les guerres coloniales*, Flammarion, 2005.

SPAGGIARI, Albert, *Faut pas rire avec les barbares*, Robert Lafont, 1977 ; réédition Manufacture du Livre Editions, 2011.

TERZIAN, Édouard, *Grand Ecart, Parcours d'un saint-cyrien atypique*, Paris, Indo Éditions, 2007.

THEVENET, Amédée et SAINT MARC, Hélié Denoix de, *Mourir pour l'Indochine*, Éditions peuple libre, 2014.



THOMAS, Pierre-Alban, *De la résistance à l'Indochine ; les cas de conscience d'un FTP dans les guerres coloniales*, L'Harmattan, 2009.

TOURANE, François, *Vietnam, mémoires vives*, Lonely Planète, 2007.

URBINI, Franco, *La libération de la France, l'Indochine, souvenirs d'un 2<sup>e</sup> classe 1941-1947*, Paris, L'Harmattan, 2009.

YVON, Pierre-Jean, *Un marin au coeur de l'exode indochinois*, Pascal Galodé Editions, 2010.

#### Sur les batailles

GANDY Alain, *Le Bataillon Bigeard à Tu Lê, 1952*, Paris, Presses de la Cité, 2007.

LEONETTI, Guy (dir.), *Lettres de Dien Bien Phu*, Paris, Fayard, 2004.

LE PAGE, Marcel, colonel, *Cao Bang, la tragique épopée de la colonne Le Page*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 2013.

#### Sur les unités

COLLECTIF, *La légion étrangère en Indochine : 1946-1954*, Heimdal Editions, 2011.

COLLECTIF, *Histoire des services spéciaux, Indochine 1944-1954*, Histoire et collections, 2017.

ESTIVAL, Bernard, *La marine française dans la guerre d'Indochine*, Marines Editions, 2007.

HOVETTE, Pierre, *Paras en Indochine (3<sup>ème</sup> BCCP)*, Editions Charles Hérissey, 2010.

PARTY, Marcel, *1<sup>er</sup> RCP, Témoignages pour l'histoire*, ECPAD / l'Esprit du Livre Edition 2, 2009.

SIMON, Jean-Pierre, *Les aviateurs en Indochine 1945-1957 (témoignages)*, Bernard Giovanangeli Editeur, 2016.

#### Sur les camps de prisonniers et les camps de réfugiés en France

ANAPI, Association nationale des anciens prisonniers, internés et déportés d'Indochine, *Les soldats perdus : prisonniers en Indochine, 1945-1954*, mémoires ; Indo Éditions, 2005.

ARMSTRONG, Georges, *Rapport du médecin-capitaine Georges Armstrong du 3<sup>e</sup> BCCP durant sa captivité au camp n°1 et au camp-hôpital 128 au nord-Tonkin de 1950 à 1954*, Paris, Indo Éditions, 2015.

LE MERRE, Alexandre, *La clémence de l'oncle Hô, Un mensonge meurtrier*, Paris, Indo Éditions, 2011.

RICHARD Pierre, *Cinq ans prisonnier chez les viets*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 2008.

SEMAISONS, Yves de, *Prisons de bambou 1951-1952*, Paris, Economica, 2011.

THEVENET, Amédée, *J'ai survécu à l'enfer des camps vietminh*, France Empire 2006.

VOLLAIRE Jacques, *Deux ans de Kha Nha*, Paris, Paris Indo Éditions, mai 2011.

## Romans mémoriels rédigés par les vétérans d'Indochine

### Avant 1975

BERGOT, Erwan, *2<sup>e</sup> classe à Dien Bien Phu*, Paris, La Table ronde , 1964.

BERGOT, Erwan, *Mourir au Laos*, Paris, Les Presses de la Cité, 1965

DELPEY, Roger, *Glas et tocsin*, André Martel, 1952.

DELPEY, Roger, *Parias de la gloire*, André Martel, 1953.

DELPEY, Roger, *SOS Tonkin*, André Martel, 1954.

DELPEY, Roger, *Soleil de mort*, Editions du faucon Noir, 1956.

DELPEY, Roger, *Le soleil se lèvera*, Paris, Edition Valmont, 1959.  
HOLEINDRE, Roger, *Le levain de la colère*, Editions Saint-Just, 1963.  
POUGET, Jean, *Le manifeste du camp n°1*, Paris, Fayard, 1969.  
SCHOENDOERFFER, Pierre, *La 317e section*, Paris, La Table Ronde, 1963.  
SCHOENDOERFFER, Pierre, *L'adieu au roi*, Paris, Grasset, 1969.  
STHILÉ, Albert, *Le prêtre et le commissaire*, Paris, Grasset, 1971.

## Depuis 1975

AXELRAD, Édouard, *Marie Casse-Croûte*, Lattès, 1985.  
BACH MAI, *Rivages du Mékong*, Paris : L'Harmattan, Lettres asiatiques, 2012.  
BERGOT, Erwan, *Les sentiers de la guerre, tome 1 : Les sentiers de la guerre*, Paris, Presses de la Cité, 1981.  
BERGOT, Erwan, *Les sentiers de la guerre, tome 2 : Frères d'armes*, Paris, Presses de la Cité, 1982.  
BERGOT, Erwan, *Les sentiers de la guerre, tome 3 : Le flambeau*, Paris, Presses de la Cité, 1983.  
BERGOT, Erwan, *Sud Lointain, tome 1 : Le courrier de Saigon*, Paris, Presses de la Cité, 1990.  
BERGOT, Erwan, *Sud Lointain, tome 2 : La Rivière des Parfums*, Paris, Presses de la Cité, 1990.  
BERGOT, Erwan, *Sud Lointain, tome 3 : Le maître de Baotan*, Paris, Presses de la Cité, 1991.  
SCHOENDOERFFER, Pierre, *Le Crabe-Tambour*, Paris, Paris, Grasset, 1976.  
SCHOENDOERFFER, Pierre, *Là-Haut*, Paris, Paris, Grasset, 1981.

## Ouvrages de littérature combattante et de littérature de témoignage sur la guerre d'Indochine

### De 1947 à 1975

#### Sur la guerre d'Indochine

BODARD Lucien, *La guerre d'Indochine*, 5 tomes, Paris, Gallimard, 1963-1967 :

*tome I, L'Enlèvement*, 1963.

*tome II, L'Illusion*, 1965.

*tome III, L'Humiliation*, 1965.

*tome IV, L'Aventure*, 1967.

*tome V, L'Épuisement*, 1967.

REDIER, Antoine, *Debout les vivants: Nos morts d'Indochine et de Corée vous parlent*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1954.

SAUREL Louis, *La guerre d'Indochine*, Paris, Editions Rouff, 1966.

#### Sur les batailles

BORNERT Lucien, *Dien Bien Phu, citadelle de gloire*, Paris, Nouvelles Presses Mondiales, 1954.

BORNERT Lucien, *Les rescapés de l'enfer. Les héros de Dien Bien Phu*, Paris, Nouvelles Presses Mondiales, 1954.

#### Sur l'aspect politique, économique et sociologique

AMOUROUX Henri, *Croix sur l'Indochine*, Paris, Domat, 1955.

CATROUX Georges, *Deux actes du drame indochinois, Hanoi juin 1940, Dien Bien Phu 1954*, Paris, Plon, 1959.

DESPUECH Jacques, *Le trafic des piastres*, Paris, Ed des Deux-Rives, 1953.

FELIXINE, Lucien, *L'Indochine livrée aux bourreaux*, Nouvelles Editions Latines, 1959.

FIGUIERES, Léo, *Je reviens du Vietnam Libre*, Editions de la Jeunesse, 1950.

SARTRE, Jean-Paul et al., *L'affaire Henri Martin*, Paris, Gallimard, 1953.

Sur les unités et corps

BONNECARRERE, Paul, *Par le sang versé*, Fayard, 1969.

DOYON, Jacques, *Les soldats blancs d'Ho Chi Minh*, Fayard, 1973.

De 1975 à 2004

Biographies

DESTREMAU, Bernard, *Jean de Lattre de Tassigny*, Paris, Flammarion, 1999.

FLEURY, Georges, *Le Baroudeur, les quatre guerres du général Delayen*, Grasset, 1979.

FLEURY, Georges, *Le Guerrier, Raphanaud, un baroudeur hors-série au service de la France (1939-1962)*, Grasset, 1981.

FLEURY, Georges, *Le Para*, Grasset, 1982.

FLEURY, Georges, *Le Commando, avec Pierre Pihan dit "le Quintal", la saga des commandos en Indochine (1949-1954)*, Grasset, 1983.

FLEURY, Georges, *Adieu sergent, avec René Collard, de la libération à Dien Bien Phu*, Grasset, 1984.

FLEURY, Georges, *Le Sous-Off, Lucien Péréra du maquis à l'Algérie (1941-1956)*, Grasset, 1986.

FLEURY, Georges, *Donnez-moi la tourmente (sur Roland Barra)*, Grasset, 1987.

Sur la guerre d'Indochine

ARMANTIER, Louis, *Balancier Indochine Vietnam, Le temps des souvenirs*, Paris, L'Harmattan, 2012.

ARMANTIER, Louis, *Paroles de rescapés, Indochine - Vietnam*, Paris, L'Harmattan, 2016

BAIL, René - BERNIER Jean-Pierre, *Indochine 1945-1954*, Saint-Martin-des-Entrées, éditions Heimdal, 1988-1989.

*1<sup>re</sup> partie : La reconquête*, 1988.

*2<sup>e</sup> partie : Haiphong-Hanoi*, 1988.

*3<sup>e</sup> partie : La guerre*, 1988.

*4<sup>e</sup> partie : Le tournant*, 1989.

BAIL, René -BERNIER, Jean-Pierre, *Indochine 52-53*, Presses de la Cité, 1990.

BALESI, Vincent, *Guérillas et contre-guérillas dans la jungle et les arroyos en Indochine*, Subervie, 1988.

BRÉHERET, Yves, *Indochine 1946, retour de Chine*, Paris, Presses de la Cité, 1992.

EINAUDI, Jean-Luc, *Vietnam ! La guerre d'Indochine (1945-1954)*, Paris, Le Cherche-Midi, 2001.

FERRARI, Pierre, *Une guerre sans fin, Indochine 1945-1954*, Panazol, Lavauzelle, 2003.

FLEURY, Georges, *La guerre en Indochine*, Paris, Perrin, 1994.

LARTEGUY, Jean, *Soldats perdus et fous de Dieu, Indochine 1954-1955*, Presses de la Cité, 1986.

Sur les batailles

BAIL René, *Dernier baroud à Dien Bien Phu*, Jacques Grancher, 1990.  
BAIL René, revue *Historica*, Hors-Série n° 49 *Diên Biên Phu - 1 - Le camp retranché face au Viet-Minh*, 1996, et Hors-Série n° 50 *Diên Biên Phu - 2 - L'agonie*, 1997.  
BAIL René, *L'enfer de Dien Bien Phu*, Paris, Heimdal, 1997.  
BAIL René, *Dien Bien Phu, un combat pour l'impossible*, Paris, Lavauzelle, 2004.  
BERNIER Jean-Pierre, *Il y a 50 ans, Dien Bien Phu*, Paris, Michel Lafon, 2004.  
DEM Marc, *Mourir pour Cao Bang : Le drame de la route coloniale n°4*, Paris, éditions Albin Michel, 2004.  
GALABRU André, *La victoire avortée*, Atlante Éditions, 2004.  
GRIOTTERAY Alain, *Dien Bien Phu, pourquoi on en est arrivé là*, Monaco, Monaco, Éditions du Rocher, 2001.  
GUILLAIN, Robert, *Dien Bien Phu. La fin des illusions*, Editions Arléa, 2004.

Sur l'aspect politique, économique et social

FOLIN, Jacques de, *Indochine 1940-1955, la fin d'un rêve*, Paris, Perrin, 1993.  
FONDANIERE, Georges de, *Indochine et Dien Bien Phu, le chagrin d'une armée*, Paris, Editions France-Europe, 2004.  
GUILLAIN, Robert, *Orient Extrême, une vie en Asie*, Paris, Arléa/ Le Seuil, 1985.  
MANH, Bich, *Le Viêt-Nam crucifié 1945-1975*, Paris : L'Harmattan, Mémoires asiatiques, 2000.  
RAPHAEL-LEYGUES Jacques, *Pont de lianes. Missions en Indochine, 1945-1954*, Paris, Hachette, 1976.

Sur les unités

ACCOCE Pierre, *Médecins à Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1972.  
BAIL, René, *Les Pingouins d'Indochine. L'Aéronavale de 1945 à 1954*, Maritimes et d'Outre-mer, 1976.  
BAIL, René, *Corsaires en béret vert*, Paris, Presses de la Cité, 1992.  
BAIL René, *Commandos-marine au combat*, Paris, Grancher, 2003 .  
BRANCION, Henri de, *Commando Bergerol*, Paris, Paris, Presses de la Cité, 1988.  
BRANCION, Henri de, *Retour en Indochine du Sud. Artilleurs des rizières (1946-1951)*, Paris, Presses de la Cité, 1999.  
BRANCION, Henri de, *Dien Bien Phu : artilleurs dans la fournaise*, Presses de la Cité, 1993.  
BONDROIT, Cyril, *3<sup>ème</sup> BCCP Indochine 1948-1950*, Paris, Indo Éditions, 1998.  
CART-TANNEUR, Philippe et SZECSKO, Tibor, *Le 3<sup>ème</sup> étranger*, Paris, Editions du Fer marquer, 1988.  
FLEURY, Georges, *Le 1<sup>er</sup> Régiment de chasseurs parachutistes Tome 2 : les bataillons d'Indochine*, Panazol, éditions Lavauzelle, 1984.  
PISSARDY, Jean-Pierre, *Commandos Nord-Vietnam 1951-1954*, Paris, Indo Éditions, 1999.  
PISSARDY, Jean-Pierre, *Paras d'Indochine*, Paris, Société de Production Littéraire, 1982.  
RENAUD, Patrick-Charles, *Aviateurs au combat. Indochine 1950-1954*, Editions Grancher, 2004.

Depuis 2005

Biographies

CARAT, Paul, *Mgr Paul Seitz - missionnaire durant la guerre d'Indochine (1937-1975)*, Peuple libre, 2017.

COTARD, Claude, *On n'est pas un héros quand on meurt à vingt ans !*, Edition Inaccessible Etoile, 2017.

DUBOURG-CHALEAT, Betty, *Les rivages de la mémoire*, Éditions Baudelaire, 2013.

DUPONT, Marc, *Louis Martin*, Paris, Indo Éditions, 2019.

DUPONT, Marc, *Faulques : L'homme aux mille vies 1924-2011*, Paris, Indo Éditions, 2017.

FLEURY, Georges, *La vraie vie du crabe-tambour, le destin du lieutenant de vaisseau Pierre Guillaume*, Perrin, 2006.

MIRMONT Franck, en collaboration avec Heinrich Bauer, Jean Carpentier, Jean Guêtre, Pierre Latanne, Bernard Ledogar, Jean-Louis Rondy, *Les chemins de Diên Biên Phu*, Bagnolet, Nimrod, 2015.

SANDERS Alain, *Centurions, Trente baroudeurs de l'Indochine française*, Atelier Fol'Fer, 2015.

SEGRETAIN Etienne, SEGRETAIN, Franck, *Au champ d'honneur*, Paris, Indo Éditions, 2010.

SORNAT, Daniel, *Lieutenant-colonel Jeanpierre. Vies et mort d'un grand légionnaire 1912-1958*, Paris, Indo Éditions, 2012.

#### Sur la guerre d'Indochine

BELLAIGUE, Bertrand, *Indochine*, Publibook des Ecrivains, 2009.

DELPARD, Raphaël, *Les rizières de la souffrance. Combattants français en Indochine 1945-1954*, De Borée Editions, 2014.

DESAULTY, Alain, *1954 le tournant du siècle, l'année Dien Bien Phu*, Paris, éditions Persée, 2014.

FLEURY, Georges, *Nous, les combattants d'Indochine 1940-1955*, François Bourin Editeurs, 2011.

LOUSTAU, Henry-Jean, *Les derniers combats d'Indochine 1952-1954*, Paris, Albin Michel, 2014.

MIRMONT, Franck, *La guerre d'Indochine vue par la CIA*, Bagnolet, Nimrod, 2015.

VINCENT, Alain, *La guerre oubliée*, Editions Sutton, 2007.

#### Sur les batailles

ANCELY, Jean-Luc, *Le dieu blanc est mort à Dien Bien Phu*, Wavre, éditions Mols, 2019.

HUON, Jean, *Les armes françaises en Indochine*, tomes 1 et 2, Crépin-Leblond, 2009

BUFFETAUT, Yves, *Dien Bien Phu 1954*, Louviers, Ysec éditions, 2019.

#### Sur l'aspect politique et social

PLAULT, Magdeleine, *Poitiers-Hanoi et la guerre coloniale en Indochine*, Editions du Panthéon, 2005.

RIGNAC, Paul, *Indochine, les mensonges de l'anticolonialisme*, Paris, Indo Éditions, 2007.

RIGNAC, Paul, *La guerre d'Indochine en questions*, Paris, Indo Éditions, 2009.

RIGNAC, Paul, *Une vie pour l'Indochine, Claude Guioneau*, Paris, Indo Éditions, 2012.

#### Sur les unités

BLANCHARD, Claude-Jean, *Une section d'ambulancières au Tonkin, 1947-1950*, Independently published, 2019.

BRUNET, Jean-Christophe, *Gendarmes-Parachutistes en Indochine*, Paris, Indo Éditions, 2005.

COLLECTIF, *La légion étrangère en Indochine : 1946-1954*, Heimdal Editions, 2011.

COLLECTIF, *Histoire des service spéciaux, Indochine 1944-1954*, , Histoire et collections, 2017.

DAM, Éric, PIVETTA, Patrice et SICARD Jacques, *Les paras français en Indochine, 1945-1954*, Histoire & Collections, 2009.

DUFOUR, Pierre, *L'histoire héroïque de légion en Indochine*, Bagnolet, Nimrod, 2012.

DUTRONE, Christophe, MAILLY, Jean-Michel, *Le 2<sup>ème</sup> BCCP, Indochine 1947-1949*, Heimdal éditions, 2014.

SIMON, Jean-Pierre, *Les aviateurs en Indochine 1945-1957*, Bernard Giovanangeli Editeur, 2016.

## Ouvrages historiques sur la guerre d'Indochine

### De 1947 à 1975

#### Biographies

AZEAU Henri, *Ho Chi Minh, dernière chance*, Paris, Flammarion, 1968.

#### Sur la guerre d'Indochine

DEVILLERS, Philippe, *Histoire du Vietnam de 1940 à 1952*, Paris, Seuil, 1952.

DEVILLERS, Philippe, LACOUTURE, Jean, *La fin d'une guerre, Indochine 1954*, Paris, Seuil, 1960.

DEVILLERS, Philippe, LACOUTURE, Jean, *Vietnam, De la guerre française à la guerre américaine*, Paris, Editions du Seuil, 1969.

FALL, Bernard, *Indochine, 1946-1962 : chronique d'une guerre révolutionnaire (Street without joy)*, Paris, Laffont, 1968.

NAVILLE Pierre, *La guerre du Vietnam*, Édition de la Revue Internationale, 1949.

#### Sur les batailles

FALL, Bernard, *Dien Bien Phu, un coin d'enfer*, Paris, Laffont, 1968.

#### Sur l'aspect politique, économique et sociologique

*Cahiers rouges* série « Marx ou crève » n° 8, *Le PCF et la 1<sup>ère</sup> guerre d'Indochine*, Paris, éditions Maspero, 1973.

MUS, Paul, *Viêt-Nam, sociologie d'une guerre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Esprit / Frontière ouverte, 1952.

SAINTENY, Jean, *Histoire d'une paix manquée, Indochine 1945-1947*, Paris, Amiot Dumont, 1953.

### De 1975 à 2004

#### Biographies

BECCARIA, Laurent, *Hélie de Saint Marc*, éd. Perrin, 1989.

BOUDAREL Georges, *Giap*, Paris, Ed Atlas, 1977.

BROCHEUX, Pierre, *Ho Chi Minh du révolutionnaire à l'icône*, Payot, 2003.

DREYFUS, Paul, « Stéphane », *le capitaine à l'étoile verte*, Paris, Fayard, 1992.

HEMERY, Daniel, *Ho Chi Minh. De l'Indochine au Vietnam*, Paris, Gallimard, Coll Découvertes, 1990.

LACOUTURE, Jean, *Ho Chi Minh*, Le Seuil, 1967.

LACOUTURE, Jean, *Mes héros et nos monstres*, "Un oncle à poigne", p 102-110 (Ho Chi Minh), Paris, Julliard, 1995.  
PELLISSIER, Pierre, *De Lattre*, Paris, Perrin, 1998.  
PELLISSIER, Pierre, *Massu, le dernier grognard*, Perrin, 2003.

Sur la guerre d'Indochine :

AGERON, Charles-Robert, DEVILLERS Philippe, *Les guerres d'Indochine de 1945 à 1975*, cahiers de l'IHTP n°34, juin 1996.  
BERGER, Jean-François, *L'action du comité international de la Croix-Rouge en Indochine, 1946-1954*, Editions Corbaz, Montreux, 1982.  
BODIN, Michel, « Inadapté ou inadaptable ? Le CEFEO, 1945-1954 », *Revue Historique des Armées* n°3, 1979.  
BODIN, Michel, *Soldats d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1996.  
BODIN, Michel, *Les Combattants français face à la Guerre d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1998.  
BODIN, Michel, *Les Africains dans la guerre d'Indochine 1947-1954*, Paris, L'Harmattan, 2000.  
BODIN, Michel, *La France et ses soldats, Indochine 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 2000  
BODINIER, Gilbert, *La guerre d'Indochine, 1945-1954. Textes et documents*, Vincennes, SHAT, 1989.  
    *Volume 1 : le retour de la France en Indochine*  
    *Volume 2 : Indochine 1947. Règlement politique ou solution militaire*  
BROCHEUX, Pierre (dir.), *Du conflit d'Indochine aux conflits indochinois*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, coll. « Histoire du temps présent » 2000.  
CESARI, Laurent, *L'Indochine en guerres 1945-1993*, Paris, Éditions Belin, Histoire Belin Sup, 1995.  
DALLOZ Jacques, *La Guerre d'Indochine : 1945-1954*, Paris : Le Seuil, 1987.  
DEVILLERS Philippe, *Paris-Saigon-Hanoi, les archives de la guerre*, Paris, Gallimard, 1988.  
FÉRIER, Gilles, *Les trois guerres d'Indochine*, Lyon, PUF, 1994.  
FLEURY, Georges, *La guerre en Indochine*, Paris, Perrin, 1994.  
FRANCHINI, Philippe, *Les guerres d'Indochine, T1 De la conquête française à 1949*, Paris, Pygmalion éditions, 1988 ; réédité Texto 2011.  
FRANCHINI (Philippe, *Les guerres d'Indochine, T2 De 1949 à la chute de Saigon*, Paris, Pygmalion éditions, 1988; réédité Texto 2011.  
GRAS, Yves, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1979.  
LABROUSSE, Pierre, *La méthode Vietminh 1945-1954*, Panazol, Lavauzelle, 1996.  
LARTEGUY, Jean, *Soldats perdus et fous de Dieu, Indochine 1954-1955*, Presses de la Cité, 1986.  
REGAUD, Nicolas, LECHERVY, Christian, *Les guerres d'Indochine*, Paris, PUF, Que Sais-Je, 1996.  
RENAUD, Jean-Pierre, SUSINI, Jean-Luc, *Paix et guerre en Indochine*, Journée Indochine en hommage au colonel Hesse d'Alzon, Panazol, Lavauzelle, 2001.  
RUSCIO, Alain, *La guerre d'Indochine*, Vol. V de la série « Les guerres de la France au XX<sup>e</sup> siècle », Paris, Éditions Edilec, 1983.  
RUSCIO Alain, *La première guerre d'Indochine (1945-1954)*, Paris, L'Harmattan, 1987.  
RUSCIO, Alain, *La guerre française d'Indochine, 1945-1954*, Bruxelles, éditions Complexe, 1992.  
VAISSE, Maurice, (dir.), *L'armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954), Adaptation ou inadaptation*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000.

VALETTE, Jacques, *La guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 1994.

Sur les batailles :

*Hommes de guerre n° 18, spécial Diên Biên Phu*, revue Histoire & Collections, 1989.

AJCHENBAUM, Yves-Marc, *Indochine 1946-1954, de la paix manquée à la sale guerre*, Paris, J'ai Lu, 2004.

BAIL René, *Dernier baroud à Dien Bien Phu*, Jacques Grancher, 1990.

BRUGE Roger, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Perrin, 1999.

DALLOZ (Jacques), *Dien Bien Phu*, Paris : La Documentation française, 1991

DEROO Eric, VALLAUD Pierre, *Dien Bien Phu*, Paris, Tallandier, 2003.

DESBOIS (Serge), *Le rendez-vous manqué des colonnes Charton et Le Page, Indochine-RC 4 1950*, Indo Éditions, 2003.

GRINTCHENKO, Michel, « Atlante-Aréthuse », *une opération de pacification en Indochine*, Economica, 2001.

HENNINGER, Laurent, « Dien Bien Phu : Qu'alliaient-ils faire dans cette « cuvette » ? », *Histoire*, n° 287, mai 2004, p. 29-30.

PELLISSIER, Pierre, *Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 2004.

RUSCIO Alain, *Dien Bien Phu, La fin d'une illusion*, Paris, L'Harmattan, 1986.

TURPIN (Frédéric), Cao Bang, automne 1950: autopsie d'un désastre, in *Revue Historique des Armées*, n°3, 2000.

Sur l'aspect politique, économique et social

ARTAUD, Denise, KAPLAN, Laurence, *Dien Bien Phu. L'alliance atlantique et la défense du Sud-Est asiatique*, Lyon, La Manufacture, 1989.

BANCEL Nicolas, DENIS, Daniel, - FATES, Youssef, *De l'Indochine à l'Algérie : la jeunesse en mouvements des deux côtés du miroir colonial, 1940-1962*, éditions La Découverte, 2003.

ROUSSEAU, Sabine, *La colombe et le napalm : des chrétiens français contre les guerres de l'Indochine et du Vietnam*, Paris, CNRS Editions, 2002.

RUSCIO, Alain, *Les communistes français et la guerre d'Indochine, 1944-1954*, Paris, L'Harmattan, 1985.

RUSCIO, Alain, *La CGT et la guerre d'Indochine, 1945-1954*, préface de René Duhamel, Paris, Institut CGT d'Histoire sociale, 1984

RUSCIO, Alain, L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954). Sondages et témoignages, Dans *Vingtième Siècle*, 1991/1 (n° 29).

TERTRAIS, Hugues, *La piastre et le fusil - Le coût de la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France (CHEFF), 2002.

Sur les unités :

BODIN, Michel, L'engagement des femmes durant la guerre d'Indochine 1945-1954, *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°198, juin 2000, pp 137-149, Paris, Institut d'Histoire des conflits contemporains, 2000.

DAVID, Michel, *Guerre secrète en Indochine, Les maquis autochtones face au Viet-Minh (1950-1955)*, Lavauzelle - Graphic Editions, 2004.

GENIN, Hugo, *La mémoire des parachutistes à Dien Bien Phu*, Panazol, Lavauzelle, 2004.

LEMAIRE, Marc, *Le service de santé militaire dans la guerre d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1998.



Sur les camps de prisonniers et les camps de réfugiés

SIMON, Pierre-Jean, *Rapatriés d'Indochine, un village franco-indochinois en Bourbonnais*, Paris, L'Harmattan, 1981.

SIMON-BAROUH, Ida, *Rapatriés d'Indochine: 2e génération : Les Enfants d'origine indochinoise à Noyant d'Allier*, Paris, L'Harmattan, 1981.

Depuis 2005

Biographies

CARICHON, Christophe, *Jean Deuve*, Editions Artège, 2012.

LEONETTI, Guy, *Avec Bigeard, de Tu Lê à Dien Bien Phu*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2019.

NOTIN, Jean-Christophe, *Leclerc*, Paris, Perrin, 2005.

RAFFRAY, Mériadec, *Général Jacques Hogard : Stratège de la contre-insurrection*, Economica, 2014.

RUSCIO, Alain, *Vo Nguyen Giap, Une Vie*, Propos recueillis par Alain Ruscio, Hanoi, 1979-2008, Paris, Éd. Les Indes Savantes, 2011.

RUSCIO, Alain, *Ho Chi Minh : écrits et combats*, Montreuil Le temps des cerises, 2019.

VAISSET Thomas, *L'amiral d'Argenlieu : le moine-soldat du gaullisme*, Paris, Belin, 2017.

Sur la guerre d'Indochine

BINOT, Jean-Marc, *Le repos des guerriers, les bordels militaires de campagne pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014.

BODIN, Michel, « Le retour d'Indochine », dans FREMEAUX, Jacques et BATTESTI, Michèle (dir.), *Sortir de la guerre*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2014.

BUISSON Patrick, *La guerre d'Indochine*, Editions Albin Michel, 2009.

CADEAU Ivan, *La guerre d'Indochine, de l'Indochine française aux adieux à Saïgon 1940-1956*, Tallandier, 2015.

CONFAVREUX, Joseph, BENNEDJAI-Zou, Adila, *Passés à l'ennemi. Des rangs de l'armée française aux maquis Viet-Minh*, Tallandier, 2014.

DERBENT T., *GIAP Vo-Nguyên, Giap et Clausewitz : Suivi de contribution à l'histoire de Dien Bien Phu*, Editions Aden - Bruxelles, 2006.

FRANCHINI, Philippe, *Les mensonges de la guerre d'Indochine*, Paris, Perrin, 2005.

GELINET, Patrice, *Indochine 1945-1954, chronique d'une guerre oubliée*, Acropole, 2014.

JOURNOUD, Pierre, « Les théoriciens de la pacification » et « Les théoriciens de la guerre contre-révolutionnaire », dans Hervé Drévillon (dir.), *Anthologie de la pensée militaire française*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2022.

JOURNOUD, Pierre, « L'évolution du débat stratégique en Asie du Sud-Est depuis 1945 », *Etudes de l'IRSEM* n°14, 2012.

JOURNOUD, Pierre, « La guerre d'Indochine ou le crépuscule de l'empire français (1946-1954) » p113-132, dans HECHT Emmanuel et SERVENT Pierre, *Le siècle de sang*, Paris, Perrin, 2014.

LEONETTI, Guy (dir.), *Mémorial Indochine 1945-1954*, Bernard Giovanangeli Editeur / Ministère de la Défense, 2014.

PRUGNAT, Michel, *Aspects de la guerre d'Indochine*, Lyon, Commission d'histoire de la guerre, 2009.

TERTRAIS, Hugues, *Regards sur l'Indochine*, Paris, Gallimard, 2015.

VALETTE, Jacques, *Salan contre le Vietminh*, L'Esprit du Livre Editions, 2011.

#### Sur les batailles

CADEAU, Ivan, *Dien Bien Phu 13 mars 1954 - 7 mai 1954*, Paris, Tallandier "Texto", 2016.

CADEAU Ivan, *Cao Bang 1950. Premier désastre français en Indochine*, Paris, Perrin, 2022.

FOUQUET-LAPAR, Philippe, *Hoa Binh (1951-1952). De Lattre attaque en Indochine*, Economica, 2006.

GRINTCHENKO, Michel, *L'opération Atlante, les dernières illusions de la France en Indochine*, Paris, Economica, 2008.

GUELTON, Frédéric, *La bataille de Dien Bien Phu*, Soteca, 2014.

JOURNOUD, Pierre, *Dien Bien Phu. La fin d'un monde*, Paris, Vendémiaire, 2019.

MONIN-COURNIL, Laure, *Dien bien Phu, des tranchées au prétoire (1953-1958)*, 2020.

RUSCIO, Alain, TIGNÈRES, Serge, *Dien Bien Phu. Mythes et réalités 1954-2004*, Les Indes Savantes, 2005.

#### Sur l'aspect politique et social

DEROO, Eric, DUTRONE, Christophe, *Le Vietminh*, Les Indes Savantes, 2009.

JOURNOUD, Pierre, *De Gaulle et le Vietnam (1945-1969). La réconciliation*, Paris, Tallandier, 2011.

LAHAXE, Jean-Claude, *Les communistes à Marseille à l'apogée de la Guerre froide 1949-1954*, Aix-en-Provence, PUP, coll. "Le temps de l'Histoire", 2006.

RUSCIO, Alain, (dir.), *L'affaire Henri Martin et la lutte contre la guerre d'Indochine*, Le Temps de cerises, 2005.

TURPIN, Frédéric, *De Gaulle, les gaullistes et l'Indochine*, Les Indes Savantes, 2005.

#### Sur les unités

DEMÉLAS, Marie-Noëlle, *Parachutistes en Indochine*, Paris, Vendémiaire, 2016.

ERLINGSEN, Marie-France, *Soldats perdus. De l'Indochine à l'Algérie, dans la tourmente des guerres coloniales*, Bayard, 2007.

JOURNOUD, Pierre, « La CAT/Air America dans les guerres d'Indochine, ou le rôle d'une compagnie aérienne privée secrètement détenue par la CIA (1950-1975) », in Jean-Christophe Romer et Laurent Henninger (dir.), « *Armées privées-armées d'état. Mercenaires et auxiliaires d'hier et d'aujourd'hui* », Etudes de l'IRSEM n°2, vol. 2, 2010.

LE PAGE, Jean-Marc, *Les services secrets en Indochine*, Nouveau Monde, 2014.

THOUMELIN, Pierre, *L'ennemi utile : 1946-1954, des vétérans de la Wehrmacht et de la Waffen-SS dans les rangs de la légion étrangère en Indochine*, Schneider Media, 2020.

#### Sur les camps de prisonniers et les camps de réfugiés en France

MANCERON Gilles, 1956-2006 : rapatriés d'Indochine, 50 ans d'oubli , *Hommes et Libertés* N° 135, juillet-septembre 2006.

MARY, Julien, « Prisonniers du Vietminh : fabrique d'un regard historico-traumatique et sanctuarisation d'une mémoire oubliée », dans Marie-France Badie, Michèle-Caroline Heck et Philippe Monbrun, *La Fabrique du regard* (issu du colloque du même nom organisé à l'UPV-Montpellier 3 en 2009), Paris, Michel Houdiard, 2010, pp. 294-304.

MARY, Julien, « Hypermnésie militaire et trou de mémoire national : Les prisonniers français d'Indochine, entre mémoires opérationnelles, activisme mémoriel et paradigme(s) héroïque et traumatique (1950-aujourd'hui) », contribution au *colloque Conflits des mémoires, mémoires des conflits et pacifications des mémoires*, Université de Sherbrooke (Canada), 3-4 mars 2011.

ROLLAND, Dominique, *Petits Vietnams, histoire des camps de rapatriés d'Indochine*, Bordeaux , Elytis, 2010.

## Ouvrages étrangers sur la guerre d'Indochine

### Sur la guerre

ATWOOD, Mark Lawrence, LOGEVALL, Frederik, *The First Vietnam War : Colonial Conflict and Cold War Crisis*, Harvard University Press, 2007.

DANG VAN VIET, *Souvenirs d'un colonel Vietminh : portrait*, Paris : Indo éditions, 2006.

DAO THAN Huyen et al., *Dien Bien Phu vu d'en face. Paroles de Bô dôì*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2010.

DONG SY Hua, *De la Mélanésie au Vietnam. Itinéraire d'un colonisé devenu francophile*, Paris : L'Harmattan, Mémoires asiatiques, 1993.

EDWARDS, Kathryn, *Contesting Indochina : French Remembrance between Decolonization and Cold War*, University of California Press, 2016

GIAP Vo Nguyen, *Mémoires 1946-1954 : Tome 1, La résistance encerclée*, Anako, 2003.

GIAP Vo Nguyen, *Mémoires 1946-1954 : Tome 2, Le chemin menant à Diên Biên Phu*, Anako, 2003.

GIAP Vo Nguyen, *Mémoires 1946-1954 : Tome 3, Diên Biên Phu le rendez-vous historique*, Anako, 2004.

GOSCHA, Christopher, *The road to Dien Bien Phu : a history of the first war for Vietnam*, Princeton, Princeton University Press, 2022.

KELLY, Georges Armstrong, *Lost Soldiers: The French Army and Empire in Crisis, MIT, 1965 ; trad, Paris, Fayard, 1967.*

LOGEVALL, Frederik, *Embers of a war, the fall of an empire and the making of America's Vietnam*, Random House, 2012.

PORCH, Douglas, *Histoire des services secrets français, tome 2 : d'Indochine au Rainbow Warrior*, Editions Albin Michel, 1997.

TONNESSON Stein, *Vietnam 1946. How the war began*, Berkeley, Los Angeles and London, University of California Press, 2010.

VAN CHIEU Ngo, *Journal d'un combattant Viet-Minh*, Paris : Editions du Seuil, 1955.

VAN DON, Tran, *Les guerres du Vietnam. Un quart de siècle au Vietnam du Sud*, Paris : Vertiges Publications, 1985. (traduction française).

### Sur les batailles

BOYLAN, Kevin et OLIVIER, Luc, *Valley of the shadow. The siege of Dien Bien Phu*, Osprey Publishing, 2018.

DAO THAN, Huyen et al., *Dien Bien Phu vu d'en face. Paroles de bô dôì*, Paris : Nouveau Monde éditions, 2010.

GIAP, Vo Nguyen, *Dien Bien Phu*, Hanoi, 1960.

MORGAN, Ted, *Valley of death. The tragedy at Dien Bien Phu that led America into the Viêt Nam war*, Random House, 2010.

NORDELL, John R., *The undetected enemy. French and American miscalculations in Diên Biên Phu, 1953*, Texas A&M University Press, 1995.

POOLE, Peter, *Dien Bien Phu 1954, The battle that ended the First Indochina War*, Ed F. Watts, World Focus Book, 1972.

SIMPSON, Howard, *Dien Bien Phu, The Epic Battle America Forgot*, Brassey's, 1994.

TUCKER-JONES, Anthony, *Dien Bien Phu*, Pen and Sword Book, 2017.  
WINDROW (Martin), *The last valley. Dien Bien Phu and the french defeat in Viêt Nam*, Weidenfeld & Nicolson, 2004.

Sur l' aspect politique

DOMMEN, Arthur J., *The Indochinese experience of the French and the Americans : nationalism and communism in Cambodia, Laos and Vietnam*, Indiana University Press, 2001.

PHAN BOI CHAU, BOUDAREL, Georges (trad.), *Mémoires de Phan Boi Chau*, Paris : Association pour une meilleure connaissance de l'Asie, « Extrait de France-Asie/Asia, no. 194-195, 1969.

SIHANOUK, Norodom, *Chroniques de guerre et d'espoir*, Paris : Hachette / Stock, 1979-

Sur les camps de prisonniers

NGUYEN KY Thu, Reformer un passé douloureux. Mémoires sur le camp d'officiers prisonniers français numéro , Hanoi en août 1995, réédition en avril 1996. En France, Paris, Indo Éditions, 2015.

## Romans sur la guerre d'Indochine

Avant 1975

COURTADE, Pierre, *La rivière noire*, Editeurs français réunis, 1953.

BONNECARRERE, Paul, *La guerre cruelle, légionnaires en Algérie*, Paris, Fayard, 1972 (début en Indochine).

BONNECARRERE, Paul, *Douze légionnaires : d'après son feuilleton télévisé*, Fayard, 1974 .

DROIT, Michel, *Le temps des hommes, tome 2 : L'orient perdu*, Paris, Julliard, 1969.

GREENE, Graham, *Un Américain bien tranquille*, Paris, Laffont, 1956.

HOUGRON Jean, *La mort en fraude*, Paris, Domat, 1953.

LARTEGUY, Jean, *Les Centurions*, Paris, Presse de la Cité, 1960.

LARTEGUY, Jean, *Le Mal Jaune*, Paris, Presses de la Cité, 1962.

Depuis 1975

CHALAND, Jean, *Yasumé. Une vie en Indochine*, autobiographie romancée, Editions Autres Temps, 1992.

CHAPUIS, Dominique, *Indochine camp 107*, Bassillac, éditions de la Borde, 1995.

CLOAREC, Françoise, *De père légalement connu*, Phébus, 2014.

GUEZ, Jérémie, *Le dernier tigre rouge*, Paris, 10-18, 2014.

JENNI, Alex, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011.

LA GRANGE, Arnaud de, *Le huitième soir*, Paris, Gallimard, 2019.

LANOT, Frank, *Une balle de colt derrière l'oreille*, Le Passeur Editeur, 2015.

LEMAITRE, Pierre, *Le grand monde*, Paris, Calmann-Lévy, 2022.

LE MARRE, Hervé, *Le dernier capitaine*, Paris, Albin Michel, 1978.

LONG NGUYEN Pédro, *La montagne des parfums*, saga indochinoise, Paris, Robert Laffont, 1999.

MALEYSSIE, Philippe de, *La vallée perdue*, Paris, Indo-Editions, 2013.

OHO BAMBE, Marc-Alexandre, *Dien Bien Phu*, Paris, édition Sabine Wespieser, 2018.

REBESCHENI-DESCAIRE, Yanne, *Recherche matricule 10-16 à Dien Bien Phu*, Le Sémaphore, 2005.

TORRETON, Philippe, *Jacques à la guerre*, Paris, Plon, 2018.

VUILLARD, Éric, *Une sortie honorable*, Arles, Actes Sud, 2022.

## Les bandes dessinées :

BALOUP, Clément, *Mémoires de Viet Kieu. Quitter Saïgon*, La boîte à Bulles, 2006.

BALOUP, Clément, JIRO, Mathieu, *La concubine rouge*, Paris, Gallimard, 2012.

BUCQUOY, Jan, SELS, Erwan, *Une épopée française, tome 1 : Indochine*, Glénat, 1990.

DOBBS, Mr Fab, Patrick Pesnot, Olivier Vatine, *Rendez-vous avec X. Dien Bien Phu*, Comix Buro, 2020.

GLORIS, Thierry, LE SAEC, Erwan, *La grande évasion, Dien Bien Phu*, Delcourt, 2013.

LAX, Christian, Frank, GIROUD, *Les oubliés d'Annam*, 2 Tomes, Editions Dupuis, 1990.

LE ROY, Maximilien, *Dans la nuit, la liberté nous écoute (histoire du rallié Clavier)*, Le Lombard, 2011.

LOISELET, Hervé, BLARY, Benoît, *Vingt ans de guerres*, Le Lombard, 2010.

NISHIJIMA, Daisuke, *Dien Bien Phu*, Kana (Dargaud), 2007.

VICANOVIC-MAZA, Milorad, FERNANDEZ, Jean-Paul, PÉCAU, Jean-Pierre, *Indochine T03*, Delcourt, 2022.

WINOC, COTHIAS, Patrick, ORDAS (Patrice), *La rafale, tome 1 : les rails rouges*, Bamboo éditions, 2012.

WINOC, COTHIAS, Patrick, ORDAS, Patrice, *La rafale, tome 2 : la traversée de song-lap*, Bamboo éditions, 2013.

WINOC, COTHIAS, Patrick, ORDAS, Patrice, *La rafale, tome 3 : Terminus Saïgon*, Bamboo éditions, 2014.

## Atlas et dictionnaires

BODIN Michel, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Economica, 2004.

CADEAU Ivan, COCHET François et PORTE Rémy (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, Paris, Perrin, 2021.

DALLOZ, Jacques, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 2006.

GOSCHA, Christopher E., *Historical Dictionary of the Indochina War (1945-1954). An International and Interdisciplinary Approach*, Honolulu, University of Hawaii Press/Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies, 2011.

KLEIN, Jean-François, SINGARAVELOU, Pierre & SUREMAINN, Marie-Albane de, *Atlas des empires coloniaux : XIXe-XXe siècles*, Paris, Editions Autrement, Série Atlas. Mémoires, 2012.

LIAUZU, Claude (sous la dir.), *Dictionnaire sur la colonisation française*, Paris, Larousse, coll. À présent, 2007.

RIOUX, Jean-Pierre (dir.), *Dictionnaire de la France coloniale*, Paris, Flammarion, 2007.

TERTRAIS Hugues, *Atlas des guerres d'Indochine, 1940-1990. De l'Indochine française à l'ouverture internationale*, Paris, Autrement, 2004 (réédition 2007).

# Liste des Tableaux

Tableau 1 : Nombre de vétérans interrogés par année de naissance (au moment de l'entretien et du questionnaire), sur 111 réponses

Tableau 2 : Nombre de vétérans interrogés par âge d'engagement en Indochine (sur 103 réponses)

Tableau 3 : Age de départ en Indochine (sur 100 réponses)

Tableau 4 : Situation familiale des vétérans d'Indochine interrogés (sur 78 réponses)

Tableau 5 : Nombre de vétérans interrogés par niveau d'études (sur 93 réponses)

Tableau 6 : Nombre de vétérans interrogés par catégories socio-professionnelles au moment de leur engagement (sur 66 réponses)

Tableau 7 : Nombre de vétérans interrogés par expérience du feu avant leur départ pour l'Indochine, sur 116 réponses

Tableau 8 : Origine géographique des combattants avant l'Indochine (nom des régions actuelles) sur 82 réponses

Tableau 9 : Répartition des vétérans rencontrés par lieu d'habitation actuel (sur 82 réponses)

Tableau 10 : Entretiens et contacts avec des vétérans selon leur types et lieux d'entretien, sur 53 entretiens , 14 contacts téléphoniques et 140 messages (lettres-courriels)

Tableau 11 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par lieux d'embarquement (sur 86 réponses)

Tableau 12 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par moyens de transports maritimes (sur 79 réponses)

Tableau 13 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par grades (au début du premier séjour) sur 93 réponses

Tableau 14 : Répartition des combattants interrogés par dates de départ en Indochine (sur 111 réponses)

Tableau 15 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par moyenne des séjours accomplis (sur 91 réponses)

Tableau 16 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par lieux d'affectation (sur 104 réponses)

Tableau 17 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par unités combattantes (sur 57 réponses)

Tableau 18 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par armes et corps de soutien et d'appui (sur 33 réponses)

Tableau 19 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par unités coloniales « non blanches », tirailleurs et supplétifs dont ils sont cadres (sur 16 réponses)

Tableau 20 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par « incidents de parcours » (sur 68 réponses)

Tableau 21 : Répartition des vétérans d'Indochine interrogés par suite de carrières (sur 90 réponses)

Tableau 22 : Grades obtenus au moment de la retraite, pour les militaires de carrière (sur 26 réponses)

Tableau 23 : Répartition des cartes de combattant attribuées en fonction des combats justifiant les attributions

Tableau 24 : Fréquentation des hauts-lieux de mémoires nationaux (nombre annuel de visiteurs en milliers)

# Table des figures

- Figure n° 1 : L'Indochine française. Le Delta du Tonkin (1931)
- Figure n° 2 : L'Indochine française. La Cochinchine (1931)
- Figure n° 3 : Soldats de la boue, 1950
- Figure n° 4 : Nam-Ky, 1951
- Figure n° 5 : SOS Tonkin, 1954
- Figure n° 6 : Affiche du CFLN octobre 1943 (« Français... tu dois délivrer l'INDOCHINE de l'hydre japonaise »)
- Figure n° 7 : Affiche de recrutement des unités parachutistes en 1950 (« Tu es un homme. Va en Indochine défendre la liberté. Tu deviendras un chef ! »)
- Figure n° 8 : Manuels du combattant d'Indochine à partir de 1949
- Figure n° 9 : Brochures « Guérilla » n°7 et n°9, 1948-1949
- Figure n° 10 : Extrait du carnet de bord, « Mes souvenirs », de Bernard Gouhier
- Figure n° 11 : L'arrivée du « Pasteur » en baie d'Along
- Figure n° 12 : L'Opération « Seine I » sur le Song-Bé, octobre 1953 au Cambodge
- Figure n° 13 : L'Opération « Seine I », idem.
- Figure n° 14 : Le commando Jaubert dans un rach du delta du Mékong, fin 1949
- Figure n° 15 : Les abords sud du Na Kéo (RC 4)
- Figure n° 16 : La cote 781 (Dien Bien Phu)
- Figure n° 17 : La reprise du rocher de Ninh-Binh
- Figure n° 18 : Progression des éléments du 1/RMC dans le «Tran» (herbe à éléphant) lors d'une patrouille de reconnaissance
- Figure n° 19 : Progression dans une rizière inondée du Bui Chu, octobre 1953
- Figure n° 20 : Plan de Saigon vers 1928
- Figure n° 21 : L'esprit de corps : les officiers du 6e BPC autour de Bigeard en 1952
- Figure n° 22 : Double rangée de points d'appui, camp de Na San, décembre 1952
- Figure n° 23 : La colonne du GM100, départ du convoi d'An Khé, 1954
- Figure n° 24 : Dien Bien Phu, une position encerclée par des montagnes, étirée en longueur (issu du site Internet « soldatsdefrance.fr »)
- Figure n° 25 : Le contenu d'une boîte de ration en 1946 d'après le site du Commissariat des Armées (Archives), article intitulé : L'approvisionnement du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient : initiative et efficacité.
- Figure n° 26 : Les « routes du Vietminh », routes d'approvisionnement et routes de captivité
- Figure n° 27 : Le camp A du Than Hoa (Croquis de Jean Lomer)
- Figure n° 28 : Page intérieure de la plaquette de l'ANAPI (1989)
- Figure n° 29 : État des disparus par le médecin commandant Martin



Figure n° 30 : Un graphique accusateur : les camps de prisonniers du CEFEO en Indochine et de Dien Bien Phu pires que les camps nazis

Figure n° 31 : Les objets de mémoire : l'un des murs du bureau de Marcel Bigeard à Toul.

Figure n° 32 : Martial Chevalier et la photographie de René Sentenac dans son bureau, à Saint-Agnan en Vercors.

Figure n° 33 : L'ordre de cessez-le-feu du lieutenant-colonel Bigeard au lieutenant Jacques Allaire, le 7 mai 1954.

Figure n° 34 : Le monument aux morts d'Indochine du département de Côte d'Or.

Figure n° 35 : Le monument aux morts d'Indochine du GNCI à Annecy.

Figure n° 36 : Le monument aux morts d'Indochine de l'ANAI à Noyant d'Allier

Figure n° 37 : Le mémorial de Lauzach

Figure n° 38 : Le monument de Dinan

Figure n° 39 : Le monument de Rolf Rodel à Dien Bien Phu

Figure n° 40 - 1 : première page dossier « Les guerres d'Indochine et du Vietnam »

Figure n° 40 - 2 : seconde page dossier « Les guerres d'Indochine et du Vietnam »

# Index des personnes citées

- Abakazi Maya, 1869  
Abbas Ferhat, 260, 265  
Accoce Pierre, 297, 1163, 1165, 1222  
Ageron Charles-Robert, 221, 223, 304, 343, 344, 366, 1408, 1679, 1724, 1765, 1766  
Agostini Francis, 44, 138, 157, 247, 248, 356, 376, 379, 390, 410, 436, 444, 456, 490, 491, 525, 537, 541, 582, 629, 649, 667, 671, 692, 693, 695, 700, 712, 714, 728, 801, 802, 870, 901, 905, 917, 924, 925, 1030, 1031, 1034, 1084, 1109, 1244, 1354, 1360, 1389, 1487, 1531, 1535, 1583, 1585, 1589  
Aguillon René, 253, 384, 454  
Akazaki Maya, 1869, 2023  
Alessandri Marcel, 624, 728, 789, 790, 794, 827, 832, 878, 933, 936, 937, 938, 941, 953, 970, 971, 978, 1496  
Alhéritière Jacques, 1626  
Allaire Guillaume, 1479, 1485  
Allaire Jacques, 2, 7, 38, 47, 54, 63, 113, 115, 116, 124, 127, 128, 137, 139, 140, 146, 152, 162, 168, 169, 176, 183, 184, 197, 200, 201, 209, 215, 245, 247, 251, 254, 331, 352, 354, 365, 382, 391, 392, 404, 410, 415, 421, 429, 430, 432, 433, 435, 447, 509, 566, 580, 582, 583, 611, 613, 631, 632, 649, 656, 667, 671, 690, 694, 697, 765, 813, 873, 875, 877, 882, 889, 893, 894, 895, 896, 899, 900, 903, 907, 910, 911, 915, 919, 929, 931, 934, 942, 947, 948, 949, 952, 955, 956, 958, 968, 994, 1020, 1025, 1027, 1028, 1029, 1033, 1034, 1037, 1057, 1070, 1086, 1088, 1092, 1093, 1099, 1135, 1136, 1147, 1151, 1161, 1172, 1173, 1178, 1192, 1194, 1199, 1200, 1201, 1203, 1205, 1206, 1224, 1230, 1242, 1251, 1253, 1255, 1256, 1257, 1261, 1262, 1267, 1268, 1271, 1273, 1287, 1306, 1308, 1320, 1326, 1336, 1337, 1346, 1347, 1348, 1361, 1385, 1386, 1389, 1391, 1397, 1398, 1404, 1412, 1421, 1434, 1440, 1442, 1443, 1445, 1446, 1447, 1449, 1454, 1469, 1472, 1484, 1485, 1505, 1532, 1557, 1559, 1562, 1570, 1574, 1578, 1590, 1591, 1596, 1599, 1607, 1609, 1610, 1611, 1638, 1653, 1656, 1673, 1676, 1698, 1759, 1779, 1780, 1782, 1783, 1788, 1791, 1792, 1793, 1794, 1807, 1822, 1837, 1909, 1911, 1928, 1972, 2020, 2021, 2022  
Allaire Marie-Christine, 1345, 1451, 1485  
Alleg Henri, 259, 387  
Alliot-Marie Michèle, 1689, 1691, 1708, 1877, 1899  
Allorant Pierre, 186  
Amoudruz Robert, 419, 1341  
André Valérie, 47, 105, 703, 732, 734, 735, 737, 1010, 1078, 1081, 1083, 1234, 1751  
Andrieux Bernard, 1443, 1447  
Arette Alexis, 113, 116, 124, 255, 381, 397, 400, 408, 409, 443, 468, 491, 508, 532, 542, 546, 571, 604, 606, 635, 653, 656, 661, 667, 668, 680, 683, 687, 695, 700, 715, 792, 892, 893, 973, 997, 999, 1000, 1001, 1002, 1004, 1006, 1024, 1026, 1034, 1054, 1059, 1073, 1074, 1092, 1097, 1116, 1130, 1131, 1134, 1232, 1243, 1246, 1254, 1269, 1271, 1295, 1304, 1321, 1322, 1323, 1327, 1345, 1362, 1384, 1389, 1392, 1403, 1424, 1444, 1469, 1470, 1477, 1483, 1504, 1505, 1506, 1574, 1665, 1679, 1741, 1743, 1763, 1772, 1779, 1795, 1796  
Arif Kader, 1709, 1710, 1758, 1760, 1877, 1902  
Aron Raymond, 1125, 1126, 1284, 1692  
Arzalier Jean-Jacques, 1162, 1210, 1222, 1223  
Auberger Caporal-Chef, 870  
Aubert Claude-Bernard, 318, 1659, 1666  
Auboyneau Philippe, 1501, 1509  
Audoin - Rouzeau Stéphane, 187  
Augustine Denis, 328  
Auriol Vincent, 293  
Aussaresses Paul, 335, 344, 1106, 1123  
Axelrad Edouard, 311, 638  
Axelrad Édouard, 311, 637, 638, 775  
Ayrolles Léopold-Henry, 272  
Baarsch Marcel, 384, 396, 399, 406, 409, 458, 459, 493, 503, 504, 512, 518, 521, 544, 585, 586, 600, 609, 651, 659, 697, 698, 746, 752, 753, 755, 756, 794, 795, 830, 832, 833, 839, 886, 944, 945, 1026, 1055, 1056, 1095, 1117, 1228, 1229, 1244, 1268, 1271, 1276, 1320, 1386, 1400, 1441, 1446, 1670, 1671, 1679, 1771, 1791, 1799, 1801, 1802, 1803  
Badier Walter, 186  
Bail René, 312, 313, 338, 344, 345, 350  
Baillif Raymond, 781  
Baliste René, 929  
Ball Marc, 12, 13, 364, 1562  
Bancel Nicolas, 76, 239, 250, 269, 366, 387, 639  
Bao Dai., 315, 610, 843, 887, 1029  
Barberis Patrick, 1562  
Barbier Claude, 163  
Barbier Francis, 107  
Barcellini Serge, 40, 81, 82, 1675, 1686, 1687  
Bardin Pierre, 405, 473, 534, 656, 657, 661, 1245, 1573, 1797  
Barluet Alain, 1602  
Barra Roland, 313, 802, 1033  
Barrère André, 114, 122, 411, 412, 413, 453, 464, 474, 492, 533, 653, 888, 1006, 1026, 1029, 1035, 1055,

1058, 1272, 1287, 1289, 1304, 1308, 1321, 1343,  
 1350, 1382, 1403, 1421, 1436, 1471, 1573, 1672  
 Barrière Philippe, 21, 22, 34, 72, 83, 85, 88, 101  
 Barrois Claude, 1429  
 Barrou Colonel, 868  
 Bassot Michel, 114, 385, 407, 415, 468, 534, 566, 653,  
 681, 682, 695, 763, 1002, 1072, 1096, 1271, 1308,  
 1309, 1321, 1326, 1391, 1392, 1400, 1428, 1508,  
 1574, 1792  
 Bastiani Dominique, 976, 986  
 Bastid Hélène, 1529  
 Bastide Roger, 24  
 Bastien Claude-Yves, 1147, 1162  
 Bastien François, 1147  
 Bataille Michel, 276, 676, 705, 853, 878, 926, 1162,  
 1607, 1856  
 Battesti Michel, 1297  
 Baud Jean, 550  
 Bay Vien, 311, 577  
 Bayard Pierre, 1450, 1455, 1492  
 Baylé Claude, 314, 416, 1180, 1189, 1191, 1195,  
 1197, 1370, 1406, 1412, 1413, 1568, 1569, 1573,  
 1574  
 Bayot Pierre, 33, 1441  
 Bazin Paul, 729  
 Beaufort Guy de, 783, 863, 867, 868, 1109, 1680  
 Beaufre André, 709, 724, 769, 819, 820, 821, 901,  
 984, 1279  
 Beaug e Jean, 480  
 Beaupré Nicolas, 135, 308  
 Beccaria Laurent, 61, 333, 1301, 1475  
 Becker Jean-Jacques, 131, 132, 308  
 B egue Pierre, 306  
 Belgodère Jules, 380, 390, 424, 445, 460, 505, 519,  
 543, 545, 695, 795, 851, 852, 853, 886, 900, 1055,  
 1057, 1077, 1083, 1098, 1253, 1254, 1270, 1316,  
 1323, 1330, 1427, 1784  
 Benbassa Esther, 88, 89  
 Benentendi Yves, 454, 476, 523, 525, 536, 1316  
 Benjamin Walter, 85  
 Bennedjai-Zou Adila, 297, 331, 1576  
 Benot Yves, 8, 1122, 1127, 1128  
 Bergerat Claude, 1141, 1186, 1187  
 Bergerat-Goëldhieux Claude *Voir* Goëldhieux Claude  
 Bergerol Pierre, 311, 864, 913, 1000  
 Bergot Erwan, 9, 238, 287, 300, 308, 309, 310, 337,  
 345, 598, 601, 638, 784, 785, 786, 792, 803, 893,  
 898, 922, 929, 930, 946, 992, 993, 1006, 1048,  
 1050, 1057, 1095, 1115, 1144, 1209, 1258, 1259,  
 1577, 1579, 1580, 1582, 1588, 1589, 1595, 1597,  
 1598, 1603, 1606, 1610, 1617, 1762, 1833  
 Bernadac Louis, 117, 786, 787, 1351, 1352  
 Bernard-Sugy Christine, 317  
 Bernier Jean-Pierre, 350, 1155  
 Berstein Serge, 1726  
 Bertin Marc, 311  
 Bertrand Catherine, 463  
 Bertrand Régis, 77  
 Beucler Jean-Jacques, 308, 313, 314, 315, 318, 319,  
 322, 324, 497, 501, 517, 530, 534, 592, 593, 597,  
 631, 632, 675, 690, 704, 724, 725, 744, 1044, 1046,  
 1143, 1145, 1169, 1179, 1180, 1181, 1182, 1184,  
 1196, 1198, 1230, 1248, 1412, 1521, 1522, 1555,  
 1566, 1567, 1569, 1575, 1577, 1688, 1689, 1701,  
 1752, 1753  
 Beuve - Méry Hubert, 229  
 Bidault Georges, 14, 15, 293, 342, 883, 1444, 1676,  
 1745  
 Bigeard Marcel, 38, 46, 60, 63, 73, 105, 110, 114, 135,  
 136, 138, 147, 151, 154, 174, 200, 238, 255, 259,  
 271, 287, 298, 300, 309, 328, 331, 332, 333, 336,  
 354, 360, 365, 371, 376, 417, 420, 433, 434, 443,  
 450, 457, 482, 497, 502, 522, 529, 580, 582, 583,  
 589, 590, 629, 642, 644, 653, 672, 686, 689, 690,  
 692, 695, 696, 733, 750, 790, 792, 855, 856, 858,  
 861, 874, 875, 876, 877, 878, 880, 889, 890, 891,  
 892, 893, 894, 895, 896, 897, 900, 902, 903, 904,  
 906, 908, 909, 910, 912, 915, 918, 920, 921, 928,  
 929, 931, 934, 935, 942, 948, 958, 960, 969, 973,  
 992, 994, 1007, 1013, 1020, 1028, 1029, 1033,  
 1041, 1057, 1081, 1088, 1090, 1099, 1151, 1159,  
 1160, 1161, 1162, 1164, 1171, 1172, 1176, 1192,  
 1237, 1306, 1312, 1332, 1366, 1367, 1396, 1397,  
 1398, 1412, 1415, 1428, 1433, 1434, 1438, 1443,  
 1457, 1475, 1485, 1520, 1543, 1544, 1546, 1547,  
 1553, 1557, 1570, 1587, 1588, 1589, 1596, 1597,  
 1598, 1600, 1601, 1604, 1611, 1647, 1653, 1668,  
 1676, 1682, 1686, 1698, 1702, 1705, 1750, 1751,  
 1752, 1753, 1755, 1763, 1768, 1769, 1775, 1777,  
 1782, 1783, 1810, 1813, 1814, 1820, 1822, 1825,  
 1867, 1869, 1875, 1880, 1882, 1927, 1931, 1935,  
 1950, 1952, 1956, 1964, 1971, 1972, 2020  
 Binot Jean-Marc, 361, 637, 638, 639, 642, 1818  
 Bir e général de, 1213, 1561, 1639, 1689  
 Bizard Alain, 238, 340, 930, 950, 1415, 1653, 1654  
 Blaizot Roger, 282, 283, 728, 822, 827, 933, 937, 940,  
 941, 953, 970, 971, 978, 1039  
 Blanc Clément, 344, 383, 683, 967, 988, 991  
 Blanchard Pascal, 47, 76, 134, 222, 237, 239, 250,  
 269, 364, 366, 387, 639, 1562, 1563, 1675  
 Blankaert Henry, 875, 901, 914  
 Blazy Adrien, 558  
 Bloch Marc, 25, 119, 1493  
 Bodard Lucien, 39, 210, 216, 243, 279, 292, 294, 296,  
 301, 302, 395, 396, 544, 561, 626, 637, 638, 657,  
 662, 703, 704, 717, 725, 726, 776, 784, 795, 819,  
 822, 824, 842, 843, 871, 872, 885, 901, 911, 912,  
 917, 922, 933, 937, 938, 939, 940, 943, 944, 957,  
 958, 1042, 1123, 1124, 1251, 1285, 1286, 1539,  
 1579, 1589, 1607, 1608, 1609, 1660, 1766

Bodin Michel, 9, 12, 39, 40, 46, 53, 86, 105, 106, 119, 120, 121, 136, 145, 149, 151, 157, 162, 166, 168, 169, 174, 192, 196, 206, 207, 209, 211, 212, 239, 305, 306, 339, 340, 344, 346, 369, 386, 387, 393, 395, 396, 422, 423, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 449, 452, 455, 456, 459, 469, 501, 502, 507, 510, 511, 513, 581, 591, 593, 637, 643, 675, 676, 731, 737, 738, 768, 769, 794, 795, 825, 827, 873, 956, 960, 965, 981, 984, 1015, 1018, 1019, 1028, 1031, 1038, 1039, 1040, 1044, 1045, 1052, 1053, 1060, 1064, 1066, 1067, 1069, 1070, 1071, 1080, 1089, 1101, 1109, 1117, 1209, 1210, 1227, 1228, 1231, 1232, 1235, 1236, 1237, 1256, 1279, 1282, 1283, 1286, 1293, 1300, 1301, 1302, 1311, 1336, 1338, 1349, 1430, 1532, 1611, 1618, 1626, 1631, 1720, 1723, 1742, 1745, 1746, 1747, 1748, 1763, 1829, 1877, 1883, 1885

Boisanger Claude de, 315

Boisfleury Bernard de, 769, 1129

Boissinot André, 54, 62, 138, 139, 140, 143, 144, 159, 162, 247, 357, 382, 416, 427, 457, 505, 519, 530, 790, 865, 920, 1114, 1150, 1151, 1152, 1155, 1156, 1157, 1158, 1161, 1166, 1173, 1174, 1175, 1184, 1193, 1198, 1205, 1207, 1331, 1332, 1365, 1366, 1373, 1374, 1421, 1438, 1583, 1757, 1783, 1784, 1787, 1793

Bollaert Emile, 292, 819, 937, 964

Bondis Paul, 912, 913, 970

Bondroit Claude, 1494

Bondroit Cyril, 115, 337, 359, 834, 836, 921, 1145, 1493, 1494, 1584

Bonfils Jack, 159, 162, 328, 615, 795, 1230, 1513, 1520, 1523, 1524, 1699, 1785, 1809

Boniface Xavier, 1545

Bonnafous Robert, 16, 53, 84, 90, 149, 301, 305, 313, 321, 341, 368, 1109, 1137, 1138, 1139, 1142, 1156, 1163, 1165, 1189, 1190, 1195, 1197, 1202, 1204, 1205, 1208, 1211, 1212, 1213, 1214, 1215, 1216, 1218, 1219, 1221, 1222, 1223, 1224, 1225, 1534, 1535, 1568, 1569, 1570, 1575, 1576, 1577, 1611, 1612, 1614, 1615, 1617, 1620, 1621, 1622, 1623, 1624, 1831

Bonnecarrère Paul, 243, 294, 295, 300, 543, 544, 599, 736, 744, 795, 879, 921, 922, 957, 1006, 1028, 1579, 1580, 1581, 1582, 1595, 1600, 1601, 1802, 1816, 1828

Bonnemaïson Claude, 1557

Bonnetête Jacques, 409, 528, 862, 1151, 1341, 1369, 1412, 1509, 1526, 1532, 1533, 1539, 1696, 1731, 1757, 1845

Bonnigal Commandant, 949

Bonnin Adjudant, 679, 928, 1080, 1097, 1099, 1100

Bonny Pierre, 159, 166, 357, 407, 457, 458, 552, 553, 555, 1034, 1062, 1102, 1113, 1114, 1149, 1152, 1154, 1155, 1165, 1166, 1167, 1172, 1185, 1206, 1216, 1217, 1224, 1331, 1394, 1468, 1486, 1487, 1506, 1666, 1667, 1730, 1731, 1739, 1835, 1837, 1908, 2021, 2022

Bontemps Marc, 514, 515, 529, 534, 540, 584, 948, 1020, 1057, 1062, 1339, 1340, 1343

Borderie Bernard, 300

Bornert Lucien, 217, 238, 1602

Botella André, 894, 908, 930, 1062, 1077, 1078, 1082

Boudarel Georges, 58, 61, 97, 118, 128, 142, 148, 201, 271, 292, 304, 313, 314, 315, 318, 319, 324, 325, 329, 334, 337, 344, 348, 353, 354, 398, 1015, 1127, 1136, 1137, 1140, 1143, 1144, 1145, 1185, 1190, 1191, 1196, 1197, 1205, 1301, 1498, 1507, 1538, 1550, 1551, 1561, 1563, 1564, 1565, 1566, 1567, 1568, 1569, 1570, 1571, 1572, 1573, 1574, 1575, 1576, 1577, 1623, 1661, 1679, 1680, 1701, 1746, 1753, 1756, 1859

Boudon Jacques-Olivier, 188

Boulrier Stéphanie, 165, 1489

Bourbon-Parme Michel de, 804

Bourdet Claude, 230, 1284

Bourgeade Paule, 741

Bourgès-Maunoury Maurice, 974

Bourgin Pierre-Eugène, 1545

Bourgund Général, 585, 946

Boury Paul, 349, 990

Bouthier Jacques, 11, 113, 116, 257, 390, 393, 400, 404, 441, 443, 444, 467, 468, 491, 492, 505, 506, 516, 520, 525, 534, 535, 537, 568, 572, 578, 584, 619, 624, 626, 634, 646, 655, 662, 663, 668, 681, 683, 695, 715, 725, 734, 735, 738, 803, 805, 846, 866, 870, 871, 892, 903, 904, 918, 923, 925, 928, 934, 991, 992, 993, 997, 998, 1002, 1006, 1014, 1024, 1035, 1054, 1056, 1058, 1078, 1079, 1081, 1084, 1086, 1089, 1091, 1092, 1116, 1117, 1118, 1245, 1255, 1265, 1308, 1313, 1320, 1324, 1326, 1327, 1378, 1389, 1399, 1416, 1420, 1424, 1429, 1432, 1436, 1439, 1440, 1444, 1446, 1468, 1475, 1476, 1483, 1505, 1563, 1595, 1609, 1665, 1666, 1671, 1672, 1673, 1733, 1783, 1784, 1786, 1803

Bouthoul Gaston, 291

Boutin Robert, 107, 405, 545, 562, 567, 571, 572, 577, 634, 652, 653, 1089, 1125, 1132, 1133, 1245, 1316, 1320, 1343, 1360, 1362, 1384, 1391, 1392, 1400, 1506, 1573, 1672, 1799, 1803, 1806

Bouvery Jacques, 949

Bouyer René-Jean, 1451

Bouzard Thierry, 1543

Boyer de Latour Pierre, 282, 283, 284, 577, 744, 824, 827, 844, 845, 878, 887, 912, 913, 933, 936, 938, 939, 941, 970, 981, 1008, 1122

Bragagnolo André, 480

Branche Raphaëlle, 120, 121, 145, 150, 152, 192, 193, 196, 270, 369, 1105, 1106, 1120, 1121, 1136, 1138, 1139, 1140, 1181, 1218, 1239, 1240, 1253, 1297,

1299, 1301, 1311, 1319, 1323, 1325, 1326, 1385,  
 1386, 1390, 1398, 1407, 1418, 1423, 1426, 1432,  
 1468, 1469, 1471, 1482, 1484, 1504, 1520, 1736,  
 1752, 1858, 1877, 1886  
 Brancion Henri de, 311, 336, 765, 913, 1000  
 Brault Eliane, 737  
 Bréchnac Jean, 894, 909, 958, 1076, 1162  
 Bréhier Claude, 806  
 Briant Gilbert, 521, 695, 827, 828, 837, 1118, 1281,  
 1390, 1406  
 Brincourt Christian, 146, 1783, 1794  
 Brocard Jean, 321, 1522, 1576, 1577, 1752  
 Brocheux Pierre, 16, 17, 242, 268, 292, 304, 338, 339,  
 348, 1498, 1552, 1561, 1617  
 Bromberger Serge, 775  
 Brossard Maurice-Raymond de, 275  
 Brouard Jean-Yves, 502  
 Brouat Jean-Pierre, 734  
 Brue Eric, 1333  
 Bruge André, 96, 1415, 1954  
 Bruge Roger, 105, 106, 111, 147, 148, 149, 151, 173,  
 285, 338, 350, 695, 862, 863, 907, 908, 915, 942,  
 946, 947, 949, 950, 967, 991, 1063, 1143, 1164,  
 1239, 1242, 1247, 1248, 1355, 1376, 1408, 1415,  
 1608, 1610, 1611, 1834  
 Brugé Jean, 358, 426, 509, 517, 524, 531, 542, 559,  
 1291, 1461, 1474  
 Brulé Jacques, 558  
 Brunbrouck Paul, 238, 239, 877, 878, 920, 922, 1042,  
 1103, 1258, 1355, 1653, 1654, 1834  
 Brunet de Sairigné Gabriel, 1545  
 Brunet Félix, 581, 762, 906, 907, 914, 1104, 1725  
 Bucquoy Jan, 316  
 Buisson Patrick, 360, 1751  
 Burgau Paul, 394, 396, 410, 513, 542, 543, 695, 764,  
 1243, 1250, 1251  
 Burns Ken, 298, 1562  
 Bury Jacques, 1631  
 Butler David, 298  
 Cabanes Bruno, 1298, 1299, 1350  
 Cabaribère Raymond, 862  
 Cabiro Bernard, 359, 920, 1680  
 Cachin, Marcel, 6, 207, 277  
 Cadeau Ivan, 9, 10, 18, 39, 45, 86, 173, 189, 191, 210,  
 233, 234, 289, 316, 359, 361, 362, 368, 419, 421,  
 478, 600, 769, 770, 771, 772, 775, 780, 782, 785,  
 814, 818, 820, 825, 826, 828, 831, 836, 843, 847,  
 851, 852, 853, 858, 859, 882, 886, 887, 913, 936,  
 940, 951, 957, 964, 979, 980, 981, 984, 986, 987,  
 989, 992, 994, 1008, 1014, 1015, 1016, 1017, 1018,  
 1044, 1045, 1053, 1061, 1080, 1081, 1082, 1108,  
 1138, 1165, 1202, 1210, 1211, 1212, 1213, 1223,  
 1225, 1253, 1300, 1376, 1548, 1611, 1613, 1626,  
 1627, 1629, 1631, 1632, 1710, 1720, 1745, 1762,  
 1763, 1798, 1836  
 Caillaud Robert, 1546  
 Calmette Albert, 267  
 Camus Daniel, 735, 775, 776, 1164, 1207, 1208, 1783  
 Camus Marcel, 299, 1657  
 Canteau Olivier, 144  
 Capa Robert, 295  
 Capitaine Sassi, 11, 624, 625, 806, 808, 865, 923, 987,  
 1359, 1602  
 Capitaine Thomas, 314, 1205, 1568  
 Carfort Patrice de, 1078  
 Carion Maxence, 1699  
 Carles Pierre, 53, 205, 206, 211, 221, 229, 682, 687,  
 1612, 1614, 1616, 1619, 1620, 1621  
 Carpentier Marcel, 210, 282, 283, 362, 827, 831, 832,  
 842, 844, 858, 876, 879, 911, 931, 933, 934, 937,  
 938, 941, 943, 953, 970, 978, 1166, 1185, 1199,  
 1207, 1208, 1358, 1496, 1832  
 Carpita Paul, 299, 1638  
 Carré Tornézy Hélène, 737  
 Casanova Laurent, 426  
 Casta François, 731, 900, 901, 1257  
 Castex Raoul, 1630  
 Castries Christian de, 210, 231, 363, 686, 692, 741,  
 781, 845, 873, 875, 901, 907, 915, 931, 934, 941,  
 942, 943, 946, 947, 955, 990, 991, 992, 1095, 1164,  
 1241, 1284, 1367, 1377, 1605, 1653, 1698, 1786,  
 1800, 1811, 1814, 1833, 1850, 1904  
 Catroux Georges, 971, 1376  
 Caubel Pierre, 29, 138, 166, 176, 199, 224, 379, 427,  
 428, 466, 553, 554, 636, 653, 655, 659, 660, 661,  
 666, 759, 760, 761, 762, 973, 1024, 1035, 1071,  
 1096, 1103, 1104, 1115, 1117, 1148, 1251, 1255,  
 1281, 1288, 1289, 1306, 1307, 1314, 1319, 1324,  
 1346, 1388, 1392, 1445, 1487, 1506, 1540, 1546,  
 1549, 1556, 1573, 1591, 1672, 1774  
 Cazaux Paul, 828, 837, 951, 1081, 1148, 1169, 1652  
 Ceccaldi Marina, 741  
 Césaire Aimé, 265  
 Césari Laurent, 9, 306, 340, 1720  
 Cesca Pierre, 514, 515, 517, 540, 602, 928, 1232,  
 1234, 1235, 1237  
 Chaffard Georges, 279, 296, 478, 484, 880, 1209  
 Chalénçon Francis, 1406  
 Chalénçon Guy, 405, 408, 454, 488, 490, 544, 568,  
 642, 649, 657, 1072, 1119, 1389  
 Chaliand Gérard, 688  
 Champeaux Antoine, 1052  
 Champenois Patrick, 108  
 Chancel Jacques, 300, 359, 461, 662, 741, 777, 1753  
 Chandler David, 1122  
 Chanson Charles, 577, 827, 876, 877, 912, 913, 933,  
 970, 971, 1008, 1266, 1851, 1897  
 Chanteux Michel, 89, 109, 138, 356, 1352, 1353,  
 1511, 1531, 1548, 1559, 1671, 1696, 1697, 1757,  
 1781

Charton Pierre, 296, 312, 314, 345, 675, 697, 712, 713, 729, 761, 831, 832, 834, 835, 837, 838, 879, 922, 943, 944, 945, 1118, 1148, 1183, 1187, 1231, 1275, 1358, 1601, 1802, 1803, 1809, 1812  
 Charuel Marc, 314  
 Chassigneux Edmond, 291  
 Chassin Lionel, 275, 1509  
 Chateau-Jobert Pierre, 885, 916, 919  
 Chauchetier Raymond, 275  
 Chaumont-Guitry Guy de, 274, 276, 982  
 Chauvet Gabriel, 1186, 1513, 1788  
 Chavatte Robert, 828, 950, 951  
 Chavy Quentin, 1482, 2022  
 Chegaray Jacques, 1122  
 Chéron Bénédicte, 287, 288, 316, 317, 368, 406, 776, 1631, 1634, 1635, 1636, 1638, 1641, 1645, 1650, 1651, 1652, 1654  
 Chesneaux Jean, 292, 304, 324, 1566, 1567, 1617  
 Chevalier Marie-France, 110, 123, 165, 896, 897, 929, 1175, 1189, 1198, 1199, 1365, 1373, 1374, 1397, 1405, 1450, 1456, 1462, 1466, 1474, 1475, 1777, 1915, 1916  
 Chevalier Martial, 110, 896, 897, 907, 929, 1006, 1088, 1188, 1189, 1192, 1196, 1198, 1199, 1230, 1288, 1295, 1301, 1346, 1396, 1397, 1401, 1405, 1462, 1474, 1475, 1600, 1609, 1777, 1779, 1795, 1837, 1911, 1915, 1916, 1972, 2021  
 Chevalier Monique, 780  
 Chevènement Jean-Pierre, 1727  
 Chevret André, 1177  
 Chiantaretto Jean François, 104  
 Chieulet Jean-Pierre, 254, 373, 400, 401, 403, 461, 462, 492, 505, 545, 567, 581, 584, 603, 670, 697, 747, 748, 749, 752, 755, 757, 758, 811, 888, 932, 1054, 1245, 1306, 1310, 1317, 1320, 1346, 1389, 1400, 1472, 1476, 1486, 1676, 1757, 1794, 1796, 1908, 1911, 2021, 2022  
 Chippaux Claude, 1076  
 Chirac Jacques, 68, 69, 100, 190, 197, 201, 238, 321, 323, 326, 327, 346, 351, 1139, 1513, 1552, 1557, 1567, 1668, 1675, 1682, 1683, 1684, 1687, 1688, 1689, 1690, 1691, 1693, 1695, 1696, 1697, 1702, 1703, 1704, 1706, 1707, 1711, 1713, 1762, 1765, 1820, 1833, 1846, 1877, 1897  
 Clarke Isabelle, 364, 1562  
 Clauzon Capitaine, 948  
 Cléménçon Commandant, 950  
 Clémens Henry, 392, 393, 413, 468, 475, 512, 521, 539, 544, 547, 551, 567, 568, 571, 609, 651, 673, 812, 881, 882, 1029, 1072, 1090, 1110, 1228, 1277, 1304, 1313, 1316, 1321, 1332, 1333, 1364, 1386, 1389, 1468, 1469, 1673  
 Clément Colonel, 362, 901, 914  
 Clerc Pierre-Yves, 236, 237  
 Clos Max, 243, 276, 279, 396, 776, 935, 940, 1141, 1142, 1286, 1412, 1766  
 Cochet François, 19, 190, 321, 361, 600, 1138, 1210, 1211, 1223, 1284  
 Cock Laurence de, 387, 1722, 1723, 1724, 1725, 1726, 1727  
 Cogan René-Pierre, 480  
 Cogny René, 285, 638, 687, 876, 934, 935, 936, 939, 940, 953, 954, 955, 970, 985, 986, 990, 1367, 1376, 1377, 1537, 1608, 1654  
 Cohen Samy, 131  
 Collard René, 313, 1586  
 Collignon Jean-Gabriel, 108  
 Communal Colonel, 709, 819, 820, 821  
 Compe Marcel, 357, 446, 506, 517, 528, 529, 530, 531, 540, 541, 546, 551, 574, 582, 597, 603, 620, 621, 622, 623, 635, 640, 718, 721, 727, 854, 857, 1002, 1156, 1174, 1275, 1772  
 Conan Eric, 1567  
 Confavreux Joseph, 297, 331, 361, 1565, 1576  
 Constans Jean, 127, 753, 755, 761, 832, 838, 839, 931, 938, 943, 944, 945, 1496, 1814  
 Constans Louis, 943, 1496  
 Conus Adrien, 798  
 Copin Henri, 1336  
 Coppet Louis de, 365, 1855  
 Corbiau Georges, 318  
 Corcuff Paul, 776  
 Cordelet Michel, 394, 404, 567, 629, 642, 1037, 1115, 1392, 1428, 1563, 1671  
 Cornet Roger, 128, 835, 1044, 1045, 1046, 1189, 1342, 1370, 1371, 1372, 1373, 1374, 1413, 1472, 1473  
 Cornuault Jean, 359, 920  
 Cortaix Lucien, 253, 506, 534, 593, 629, 642, 681, 695, 1006, 1029, 1079, 1096, 1321, 1363, 1472, 1674  
 Coste-Floret Paul, 809, 1745  
 Costelle Daniel, 364, 1562  
 Couget Georges, 743  
 Coupeau Maxime, 1751  
 Coupeaud Pierre Maurice, 576  
 Cournil Laure, 111, 149, 196, 270, 368, 782, 1138, 1377, 1858  
 Courrière Yves, 899  
 Courtade Pierre, 278  
 Coutard Raoul, 317, 318, 775, 1636, 1645, 1650, 1666  
 Crampes Joseph, 359, 774, 777, 778  
 Crest de Villeneuve Xavier du, 276  
 Crèvecœur Jean Boucher de, 865, 866, 946, 1049  
 Crivello Maryline, 77  
 Crocq Louis, 1332, 1417  
 Cru Jean-Norton, 129, 1583, 1715  
 Cuartas Pablo, 1383, 1394, 1395  
 Cuenot Alain, 277

D'Amade Général, 946  
 D'Andurain Julie, 190  
 D'Esneval Pierre dit Jacques Dinfreville, 275  
 D'Orcival François, 1751  
 Dabézies Pierre, 1620  
 Daboval Maurice, 817  
 Daguet Fabienne, 160  
 Daguzan Jean-François, 994  
 Dalisson Rémi, 39, 78, 79, 282, 320, 321, 1521, 1674, 1675, 1677, 1680, 1683, 1846  
 Dalloz Jacques, 8, 9, 192, 242, 302, 303, 340, 342, 825, 964, 1209, 1211, 1213, 1223, 1225, 1274, 1282, 1283, 1284, 1611, 1726, 1744, 1763  
 Dang Van Viet, 360, 830, 833, 835, 839, 944, 1163, 1599, 1793  
 Danjaume Gratien, 698, 853, 877, 926, 1073, 1515  
 Danjou Monique, 739  
 Dannaud Jean Pierre, 6, 10, 229, 259, 655, 775, 1766  
 Darcourt Pierre, 311, 1366  
 Darré Henri, 159, 169, 199, 396, 424, 451, 490, 506, 629, 630, 655, 656, 662, 663, 666, 668, 774, 778, 779, 1000, 1026, 1029, 1053, 1060, 1061, 1091, 1092, 1094, 1231, 1244, 1245, 1305, 1307, 1316, 1321, 1323, 1324, 1328, 1385, 1386, 1392, 1400, 1427, 1445, 1446, 1468, 1471, 1476, 1505, 1596, 1671, 1672, 1784, 1792, 1825, 1854  
 Darrieussecq Geneviève, 1710, 1712, 1838, 1845  
 Daubas Lieutenant, 926  
 Daufes Ernest, 788  
 Dauphin Cécile, 1238  
 David Michel, 342, 625, 923, 995, 1625, 1626, 1627, 1834, 1868  
 De Cheigné Pierre, 190  
 De Galard Geneviève, 47, 70, 76, 105, 136, 334, 365, 734, 1081, 1588, 1604  
 De Lattre Bernard, 73, 849, 850, 969, 1031, 1710, 1816  
 De Maleissye Philippe, 193, 194, 1602, 1603  
 De Poitevin Maurice, 121, 1877, 1889  
 De Rugy Marie, 13  
 De Saint-Exupéry Antoine, 242, 362, 679, 1386  
 De Wailly Henri, 189  
 De Wilde Lieutenant, 1057, 1159  
 Dèbes Pierre-Louis, 750, 932, 937, 955, 963, 964  
 Decaux Alain, 1732  
 Dechaux Jean, 986  
 Decoin Henri, 299, 1658  
 Decorse Général, 1494  
 Decoux Jean, 189, 315, 442, 610, 625, 784, 789, 968, 1184, 1444, 1672  
 Delaporte Sophie, 1076, 1333, 1334  
 Delarbre Philippe, 115, 365, 1347, 1348  
 Delaunay Jean, 1682  
 Delayen Jean-Louis, 312, 393, 664, 683, 803, 850, 924, 925, 1360, 1546, 1584  
 Delhoume Lorène, 1640, 1664  
 Delmas Jean, 1621, 1625  
 Delpey Roger, 37, 50, 151, 236, 255, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 299, 350, 354, 440, 470, 476, 484, 485, 557, 560, 562, 569, 577, 588, 591, 605, 630, 638, 704, 717, 1280, 1501, 1502, 1577, 1589, 1595, 1596, 1597, 1658, 1761  
 Delplace Guy, 114, 170, 200, 257, 404, 465, 467, 489, 490, 495, 506, 515, 532, 535, 560, 568, 596, 597, 636, 650, 652, 661, 665, 747, 748, 1004, 1025, 1075, 1076, 1077, 1083, 1085, 1096, 1228, 1304, 1319, 1320, 1326, 1328, 1332, 1333, 1334, 1388, 1392, 1399, 1406, 1413, 1427, 1487, 1505, 1573, 1591, 1673, 1743, 1771, 1779, 1797  
 Deltombe Thomas, 191, 1836  
 Deluermoz François, 159, 162, 172, 424, 425, 503, 532, 541, 581, 676, 779, 781, 844, 1342, 1463, 1464  
 Demariaux Maurice, 558  
 Démélas Marie-Danielle, 178, 201, 202, 361, 791, 793  
 Deniau Jean-François, 1380, 1577, 1702  
 Denis Daniel, 269, 387  
 Deplacé Guy, 200  
 Deroo Eric, 183, 236, 256, 331, 350, 364, 1052, 1337, 1562, 1571, 1643, 1698  
 Descamps Florence, 152  
 Deschodt Eric, 242  
 Desgranges Béatrice, 55  
 Desjacques Yves, 777  
 D'Esneval Pierre dit Jacques Dinfreville, 275  
 Despuech Jacques, 278, 288, 1288  
 Desroche Pierre, 16, 44, 63, 127, 128, 162, 176, 288, 357, 379, 421, 423, 444, 489, 510, 528, 545, 547, 561, 565, 584, 590, 602, 603, 605, 619, 673, 681, 687, 697, 718, 726, 751, 758, 829, 831, 840, 844, 931, 963, 969, 983, 984, 989, 1003, 1013, 1020, 1056, 1063, 1124, 1246, 1253, 1260, 1262, 1264, 1265, 1274, 1343, 1344, 1364, 1397, 1404, 1453, 1459, 1461, 1462, 1463, 1464, 1467, 1469, 1534, 1742, 1908, 1933, 2021, 2022  
 Deuve Jean, 804, 1561, 1577, 1612, 1614, 1615, 1622  
 Devillers Philippe, 17, 216, 243, 279, 292, 293, 295, 305, 344, 931, 963, 964, 1552  
 Devillers Sonia, 182, 183, 256  
 Devôge Lucien, 30  
 Dien Raymonde, 235, 471, 486, 827, 1290, 1354  
 Dimitrov James, 1543  
 Dissard Pierre, 116, 164, 200, 373, 382, 411, 460, 461, 465, 506, 530, 536, 549, 568, 569, 592, 661, 672, 695, 699, 700, 740, 752, 754, 756, 781, 1025, 1034, 1035, 1037, 1054, 1060, 1097, 1245, 1259, 1269, 1305, 1309, 1320, 1323, 1325, 1343, 1382, 1387, 1400, 1404, 1427, 1430, 1441, 1463, 1468, 1473, 1474, 1481, 1488, 1612, 1671, 1734, 1759, 1776, 1795  
 Dodelier Louis, 875, 901, 1680

Domergue Manuel, 191, 1836  
 Domergue-Cloarec Danielle, 1288  
 Dorgelès Roland, 243, 1589, 1593, 1594  
 Dosse François, 81, 83, 87, 1696  
 Doucet Fabienne, 342, 1626  
 Douhéré François, 32  
 Doyon Jacques-René, 297  
 Dreier Patrick, 109  
 Dré villon Hervé, 14, 185, 191, 1142  
 Dreyfus Paul, 425, 723  
 Drouilles Robert, 116, 200, 254, 384, 391, 401, 402, 406, 415, 417, 462, 467, 475, 490, 502, 511, 523, 526, 534, 535, 561, 563, 567, 568, 569, 571, 572, 577, 579, 632, 654, 658, 738, 770, 773, 811, 814, 815, 877, 880, 881, 937, 996, 997, 999, 1025, 1029, 1037, 1054, 1090, 1093, 1109, 1110, 1113, 1116, 1118, 1120, 1125, 1130, 1243, 1244, 1260, 1268, 1273, 1289, 1305, 1309, 1315, 1316, 1318, 1324, 1326, 1327, 1343, 1348, 1380, 1384, 1390, 1391, 1392, 1420, 1423, 1424, 1428, 1446, 1471, 1472, 1473, 1480, 1481, 1487, 1591, 1604, 1607, 1672, 1797  
 Droz Bernard, 12, 303  
 Drude Général, 946  
 Du Crest de Villeneuve Xavier, 117  
 Du Puy-Montbrun Deodat, 1546  
 Dubus André, 1187, 1190  
 Duclos Jacques, 235, 1290  
 Duclos Louis-Jean, 114, 116, 208, 210, 253, 381, 424, 466, 467, 509, 518, 520, 535, 549, 568, 569, 570, 571, 574, 581, 607, 609, 630, 631, 632, 652, 656, 673, 769, 879, 888, 889, 1025, 1026, 1062, 1091, 1109, 1113, 1118, 1134, 1249, 1259, 1270, 1281, 1305, 1307, 1309, 1313, 1316, 1321, 1348, 1362, 1384, 1392, 1393, 1400, 1436, 1468, 1472, 1483, 1507, 1573, 1591, 1665, 1667, 1671, 1673, 1676, 1734, 1743, 1795  
 Ducournau Paul, 709, 859, 899, 900, 909, 917, 935, 940, 985, 1083, 1257, 1434, 1438  
 Dufour Emmanuel, 63, 107, 164  
 Dulucq Sophie, 638  
 Dupont Jacques, 188, 1644  
 Dupré Marie-Jules, 965  
 Duras Marguerite, 224, 240, 243, 1589, 1593, 1594, 1595  
 Duroselle Jean-Baptiste, 962  
 Dusch Sabine, 1751  
 Ebbinghaus Herman, 55  
 Ebel Édouard, 785  
 Edon Félix, 845, 901, 914, 916, 938, 1045  
 Edwards Kathryn, 42, 48, 99, 367, 368, 1501, 1529, 1568, 1756  
 Einaudi Jean-Luc, 344, 1127, 1128, 1569  
 Elgey Georgeste, 1288  
 El-Khattabi Abdelkrim, 190  
 Ely Paul, 282, 283, 289, 438, 721, 783, 809, 866, 867, 933, 935, 936, 941, 958, 967, 971, 1109, 1312, 1375, 1377, 1493, 1622, 1629, 1676, 1680  
 Emprin Gil, 34  
 Erlingsen Hélène, 360, 387, 971, 1256, 1490, 1491, 1492, 1495  
 Erulin André, 845, 901, 914  
 Esclasse Paul, 411, 656, 700, 701, 1071, 1269, 1281, 1389  
 Eustache Francis, 24, 27, 55, 94, 118  
 Fabiano André, 114, 180, 383, 391, 412, 415, 455, 466, 491, 492, 515, 543, 606, 632, 649, 676, 683, 849, 877, 1007, 1037, 1054, 1055, 1091, 1242, 1246, 1259, 1272, 1291, 1306, 1321, 1326, 1327, 1346, 1393, 1404, 1406, 1420, 1427, 1429, 1444, 1476, 1482, 1505, 1573, 1666, 1671, 1797, 1911, 1915  
 Fabius Laurent, 354, 1201, 1554, 1555, 1556, 1558  
 Fabre Emile, 778  
 Falaize Benoît, 1729, 1735, 1736  
 Falco Hubert, 1698, 1708, 1709, 1710, 1734, 1735, 1877, 1900  
 Falconnat Eugène, 631  
 Fall Bernard, 66, 136, 216, 294, 295, 302, 596, 600, 601, 731, 732, 737, 759, 769, 822, 863, 864, 875, 879, 901, 955, 959, 982, 1137, 1142, 1195, 1204, 1209, 1211, 1212, 1213, 1218, 1219, 1551, 1607, 1608, 1615, 1629, 1659, 1762, 1830, 1831  
 Fanon Franz, 45  
 Farré Aladin, 365, 1855  
 Farrère Claude, 224, 1593, 1594  
 Fassin Didier, 181  
 Faure Armelle, 1492, 1493  
 Fauvet Jacques, 1284  
 Fay Pierre, 967, 1509  
 Febvre Lucien, 22  
 Feraru Marcela, 365, 1562  
 Feray Pierre-Richard, 304  
 Ferrandi Jean, 286, 419, 443, 473, 474  
 Ferrari Pierre, 6, 10, 604, 655, 775  
 Ferro Marc, 265  
 Feutrie Anne-Célia, 1297, 1298  
 Figuères Léo, 235, 278, 1190  
 Fillon François, 1554, 1557, 1698, 1735  
 Finkielkraut Alain, 30  
 Flateau Cosima, 1296, 1297  
 Fleury Georges, 151, 308, 312, 338, 344, 359, 393, 624, 664, 802, 803, 921, 924, 1033, 1580, 1581, 1582, 1583, 1584, 1595, 1598, 1601, 1607, 1610, 1617  
 Fonde Jean Julien, 10, 286, 375, 420, 497, 498, 504, 523, 528, 531, 533, 560, 562, 587, 588, 771, 772, 815, 883, 899  
 Fontanges Guillaume de, 922  
 Forget Michel, 877



Forray Gilbert, 1686  
 Fossey-François Albert, 289  
 Foucault Michel, 24  
 Fouchard Dominique, 1299, 1459, 1465  
 Foulet Jean-Louis, 191, 192, 215, 394, 411, 451, 468, 492, 528, 529, 569, 570, 573, 574, 579, 594, 606, 630, 631, 642, 654, 681, 684, 695, 748, 749, 1002, 1003, 1004, 1246, 1270, 1272, 1771  
 Foulon Dominique, 236  
 Fourcade Louis, 582, 902, 1382, 1413, 1546  
 Franc Claude, 1630  
 Franchini Philippe, 9, 12, 17, 303, 304, 339, 825, 913, 933, 934, 941, 963, 964, 1104, 1209, 1376  
 Franel Félix, 567, 1052, 1072, 1229, 1388, 1418  
 Frank Robert, 304, 348, 366  
 Franqui Général, 946  
 Frédéric-Dupont Edouard, 293  
 Frémeaux Jacques, 1052, 1297  
 Frémigacci Jean, 190  
 Friang Brigitte, 243, 279, 677, 678, 679, 680, 691, 732, 735, 737, 777, 904, 989, 1588  
 Fritz Christian, 63, 107, 164, 1518  
 Frois Michel, 775  
 Fuller Samuel, 298  
 Gabaston Pierre, 1645, 1648  
 Gaillard Jean-Michel, 351, 1693  
 Galard Geneviève de, 1604  
 Gallet Robert, 622, 635, 640, 718, 857, 1156, 1173, 1174  
 Galliéni Joseph, 321, 389, 437, 452, 453, 642, 686, 822, 946, 973, 977, 981, 1008, 1087, 1593, 1704, 1824  
 Galula David, 289  
 Gambiez Fernand, 6, 154, 184, 286, 695, 781, 876, 919, 930, 1007, 1616, 1618  
 Gandy Alain, 310, 707, 794, 851, 854, 918, 994  
 Gantheret Guy, 391, 407, 431, 445, 450, 451, 455, 466, 491, 492, 503, 504, 510, 524, 535, 543, 576, 582, 640, 641, 674, 675, 676, 698, 733, 736, 739, 741, 754, 755, 756, 1001, 1002, 1019, 1021, 1032, 1035, 1036, 1038, 1043, 1243, 1244, 1246, 1247, 1252, 1313, 1317, 1318, 1328, 1345, 1346, 1353, 1419, 1681, 1686, 1687, 1719, 1733, 1822  
 Garandeau Capitaine, 915, 1050  
 Gardet Général, 946  
 Gardon Paul, 165, 170, 173, 435, 466, 468, 511, 650, 758, 766, 767, 948, 1032, 1039, 1040, 1041, 1043, 1054, 1055, 1057, 1058, 1101, 1314, 1348, 1362, 1363, 1364, 1424, 1433, 1437, 1447, 1448, 1465, 1756, 1795  
 Garnier Francis, 224, 267, 624, 965  
 Garrigues Jean, 186  
 Gateau Bernard, 1366  
 Gaucher Jules, 942, 946, 1248  
 Gaudin Bernard, 200, 248, 386, 391, 410, 413, 468, 503, 567, 589, 631, 632, 799, 800, 802, 803, 831, 850, 872, 886, 888, 891, 892, 924, 925, 981, 982, 985, 1031, 1032, 1054, 1056, 1061, 1072, 1091, 1092, 1229, 1245, 1307, 1326, 1343, 1352, 1385, 1389, 1390, 1400, 1405, 1429, 1446, 1468, 1469, 1525, 1573, 1671, 1797, 1819, 1825  
 Gaulle Charles de, 9, 11, 14, 15, 79, 187, 197, 206, 209, 218, 223, 277, 281, 304, 310, 326, 374, 375, 392, 487, 616, 688, 768, 841, 881, 882, 883, 884, 908, 918, 932, 962, 968, 971, 1038, 1040, 1282, 1284, 1290, 1338, 1402, 1413, 1433, 1444, 1445, 1447, 1449, 1554, 1635, 1673, 1675, 1677, 1678, 1679, 1680, 1681, 1682, 1683, 1701, 1706, 1739, 1742, 1743, 1745, 1748, 1806, 1830, 1846, 1870, 1941, 1965  
 Gauthier Gabriel, 1680  
 Gauthier Georges, 315  
 Gauthier Robert, 296  
 Gay Martine, 734  
 Gazin Maurice, 770, 772  
 Gédéon Laurent, 627  
 Gélinet Patrice, 182, 193, 220, 317, 361  
 Général Chassin, 275  
 Général De Lapresle, 217, 340, 953  
 Général Gracey, 8  
 Général Koenig, 209, 1630  
 Général Leclerc, 15, 210, 282, 286, 305, 351, 367, 374, 412, 419, 442, 449, 472, 487, 499, 521, 738, 741, 798, 799, 880, 881, 883, 884, 932, 1693  
 Général Sabattier, 277  
 Général Valluy, 10, 14, 419, 815, 819, 876, 883, 932, 955, 963, 964, 1040, 1629  
 Génin Hugo, 53, 368, 1138, 1140, 1810, 1812, 1856  
 Gensburger Sarah, 24  
 Gentil Gilbert, 1370  
 Geraud André, 63, 128, 159, 446, 471, 501, 504, 511, 517, 522, 528, 553, 559, 578, 582, 583, 585, 621, 622, 631, 650, 656, 657, 663, 670, 752, 753, 757, 844, 885, 1096, 1097, 1102, 1119, 1233, 1234, 1251, 1305, 1309, 1316, 1328, 1337, 1352, 1366, 1379, 1385, 1388, 1506, 1575, 1595, 1666, 1673, 1776, 1777, 1781, 1786, 1790, 1805, 1823  
 Giap, 14, 17, 90, 97, 272, 304, 324, 352, 354, 360, 610, 693, 707, 708, 815, 829, 843, 845, 848, 850, 854, 855, 856, 858, 859, 860, 862, 863, 867, 883, 886, 887, 916, 917, 937, 941, 953, 954, 961, 964, 971, 987, 988, 992, 1013, 1014, 1015, 1016, 1017, 1020, 1030, 1201, 1208, 1215, 1248, 1550, 1552, 1553, 1554, 1555, 1556, 1557, 1558, 1559, 1563, 1572, 1601, 1603, 1605, 1622, 1801, 1811, 1814  
 Gide André, 230  
 Gilles Jean, 17, 76, 210, 341, 361, 450, 582, 639, 686, 708, 709, 711, 854, 855, 856, 859, 867, 899, 900, 902, 909, 910, 917, 940, 960, 969, 985, 986, 989,

990, 992, 1010, 1284, 1413, 1414, 1434, 1534,  
 1545, 1647  
 Gindrey Jacques, 297  
 Ginouvès Véronique, 152  
 Giovanangeli Bertrand, 115  
 Girard Robert, 864, 868  
 Girardet Raoul, 290, 1768  
 Giraud Henri, 968, 1444  
 Godard Yves, 865, 910, 1050, 1059, 1642  
 Goëldhieux Claude, 276, 1141, 1142, 1146, 1180,  
 1186  
 Goetz François, 397  
 Golhen Gaël, 1636  
 Gordon Bernard K, 17  
 Goriot Jean, 200, 408, 450, 460, 461, 465, 606, 632,  
 752, 1073, 1119, 1244, 1249, 1268, 1271, 1387  
 Goscha Christopher, 9, 18, 343, 369, 617, 618, 619,  
 628, 1022, 1122, 1763  
 Gouhier Bernard, 482, 483, 1971  
 Gouhier Christian, 165, 483  
 Goulard Sylvie, 1224  
 Goya Michel, 453, 1007, 1548  
 Grall Edmond, 643, 739, 804, 1009  
 Grall Geneviève, 739, 741  
 Grand Gérard, 110  
 Grange Arnaud de la, 363, 1602, 1603  
 Gras Isabelle, 152  
 Gras Philippe, 302, 342, 759, 761, 1626  
 Gras Yves, 8, 10, 14, 16, 39, 84, 86, 220, 228, 302,  
 306, 340, 478, 479, 482, 707, 709, 711, 815, 816,  
 819, 820, 824, 825, 826, 827, 835, 850, 856, 864,  
 867, 905, 934, 935, 938, 941, 961, 974, 978, 979,  
 980, 982, 984, 986, 1014, 1015, 1016, 1017, 1021,  
 1027, 1028, 1030, 1209, 1534, 1535, 1551, 1561,  
 1576, 1607, 1610, 1611, 1612, 1613, 1615, 1617,  
 1618, 1626, 1632, 1720, 1726, 1829  
 Grauwin Paul, 275, 297, 733, 821, 907, 947, 967,  
 1075, 1150, 1258, 1604, 1668  
 Green André, 85  
 Greene Graham, 295, 299  
 Grelat André, 215, 395, 404, 410, 411, 448, 465, 468,  
 493, 506, 521, 576, 578, 579, 606, 634, 647, 650,  
 657, 658, 660, 668, 669, 695, 716, 996, 999, 1000,  
 1118, 1119, 1242, 1251, 1268, 1337, 1405, 1472,  
 1503, 1511, 1521  
 Grelet François, 1636  
 Gresh Alain, 263, 265  
 Grimal Henri, 292, 1679  
 Grintchenko Michel, 87, 342, 359, 710, 862, 1626,  
 1627, 1628, 1629  
 Grouès Henri dit l'abbé Pierre, 1361  
 Grué Bernard, 193, 254, 358, 427, 446, 795, 829, 833,  
 1339, 1671, 1734, 1776  
 Guérineau Geneviève, 643  
 Guérineau Pierre, 541, 609, 610, 643, 652, 658, 661,  
 662, 695, 1064, 1068, 1071, 1250, 1390, 1406  
 Guérivière Jean de la, 1772  
 Guéry Paul, 1258  
 Guibal Bernard, 695, 1784  
 Guibal Etienne, 169, 482, 527, 592, 623, 672, 695,  
 747, 749, 750, 1065, 1066, 1070, 1071, 1077, 1098,  
 1388, 1405, 1480, 1623, 1784, 1785, 1790  
 Guibal Jean, 695, 1098  
 Guidon Paul, 1258  
 Guidoni Martine, 165  
 Guidoni Toussaint-Joseph, 159, 1374, 1388  
 Guilhaumou Jacques, 77  
 Guillain Robert, 975, 976, 1284, 1286, 1766  
 Guillaume Pierre, 359, 921, 935, 1046, 1143, 1630,  
 1648, 1666, 1680, 1960  
 Guilhaumet Henri, 1146  
 Guillemain Jacques, 617  
 Guillemainot Henri, 950, 1077, 1078, 1415, 1545  
 Guillemot François, 76, 237, 343, 639  
 Guillemot Pierre, 164, 404, 480, 486, 488, 516, 534,  
 539, 556, 558, 559, 571, 762, 763, 764, 1072, 1132,  
 1133, 1310, 1488, 1489  
 Guillon Jean-Marie, 77  
 Guisnel Jean, 1643, 1685  
 Halbwachs Maurice, 24, 25, 65, 66, 68, 349  
 Hamacek Georges, 679, 1083, 1099, 1100, 1277  
 Hammer Ellen Joy, 307  
 Hantz Ernest, 1082  
 Hanz René, 643  
 Harbi Mohammed, 19, 95  
 Hart Liddell, 1087  
 Hartemann André, 905  
 Hartog François, 23, 85  
 Hasquenoh Sophie, 1498  
 Héduy Philippe, 240, 303, 306  
 Heinrich Yvan, 1257, 1258  
 Heissat Jean-Marie, 162, 425, 520, 1854  
 Heissat Robert, 164, 165, 210, 425, 430, 495, 501,  
 520, 538, 541, 546, 563, 565, 698, 717, 944, 985,  
 1116, 1276, 1351, 1358, 1380  
 Hémery Daniel, 13, 242, 268, 292, 339, 558, 1575,  
 1619  
 Henri Michel, 306  
 Hentic Pierre, 821  
 Herbelin Caroline, 638  
 Hernu Charles, 300, 321  
 Hers Jean d', 785  
 Hertrich Jean Michel, 279  
 Hervouët Yves, 1159, 1160, 1198, 1200, 1546, 1779  
 Héry Norbert, 336, 1145  
 Hesse d'Alzon Claude, 189, 304, 305, 788, 1620, 1622  
 Heym François-Xavier, 114, 123, 124, 201, 230, 231,  
 407, 408, 465, 467, 507, 631, 633, 656, 657, 722,  
 863, 869, 871, 935, 1024, 1025, 1035, 1061, 1073,

1094, 1096, 1097, 1131, 1243, 1251, 1259, 1272,  
 1306, 1321, 1322, 1327, 1339, 1384, 1385, 1388,  
 1400, 1428, 1446, 1457, 1487, 1506, 1573, 1591,  
 1600, 1671, 1672, 1673, 1676, 1782, 1788, 1796,  
 1912, 2021, 2022  
 Heym Véronique, 124, 1457, 1487, 1751, 1782  
 Hirsch Marianne, 24, 1450, 1455, 1456, 1492  
 Ho Chi Minh, 7, 9, 10, 13, 14, 15, 41, 45, 90, 97, 264,  
 272, 283, 292, 296, 297, 299, 314, 315, 324, 328,  
 354, 360, 361, 365, 484, 552, 618, 640, 687, 714,  
 816, 819, 824, 843, 882, 883, 884, 931, 932, 961,  
 966, 971, 1014, 1015, 1082, 1092, 1145, 1147,  
 1179, 1187, 1188, 1190, 1201, 1208, 1213, 1215,  
 1290, 1369, 1550, 1552, 1553, 1554, 1555, 1558,  
 1559, 1572, 1623, 1673, 1678, 1697, 1698, 1739,  
 1744, 1746, 1748, 1778, 1787, 1792, 1793, 1801,  
 1804, 1819, 1829, 1831  
 Hogard Jacques, 289, 290, 1023  
 Holeindre Roger, 1577, 1752, 1753, 1755, 1756  
 Hollande François, 197, 351, 352, 380, 451, 919, 929,  
 1288, 1557, 1692, 1693, 1694, 1695, 1709, 1735,  
 1840  
 Horne John, 1499  
 Hougron Jean, 1594  
 Hougron Jean, 224, 243, 299, 587, 1539, 1591, 1592,  
 1594, 1595, 1657  
 Hugon Anne, 638  
 Huriet Claude, 1690  
 Husson Jean-Pierre et Jocelyne, 1717  
 Huynh Ba Xuan, 336, 929, 930, 975, 1145, 1782  
 Ianni Pascal, 368, 1626  
 Imbot René, 1686  
 Irlinger Claude, 166, 427, 553, 554  
 Isoart Paul, 292, 304  
 Jacquet Marc, 987, 1377  
 Jacquot Pierre-Elie, 933, 936, 941, 970  
 Jamain André, 414, 506, 567, 583, 679, 751, 1072,  
 1074, 1079, 1105, 1425, 1426  
 Jambon Robert, 1433, 1434, 1435  
 Janeau Elodie, 731  
 Jauffret Jean-Charles, 39, 46, 71, 121, 150, 325, 341,  
 474, 1621  
 Jauneau Elodie, 731, 738, 740, 741, 742  
 Jauréguiberry Horace, 965  
 Jean Paul Mouton, 592  
 Jeancenelle Capitaine, 908  
 Jeandel Paul, 288, 1142, 1204  
 Jeanpierre Claudine, 123, 1456, 1463  
 Jeanpierre Pierre, 123, 359, 360, 459, 909, 910, 911,  
 1456, 1463, 1495, 1496, 1545, 1755  
 Jeansotte Gaston, 967, 1075  
 Jeantelot Charles, 1221, 1575  
 Jégo Marcel (Père), 1257  
 Jennings Eric, 42, 610, 1867, 1937  
 Jerphanion Cécile de, 738  
 Jeudy Patrick, 288, 318, 331, 619, 1347, 1562, 1563  
 Joannon Léo, 299, 1252, 1658  
 Joire-Noulens Albert, 1682  
 Jourdan Pierre, 1047  
 Journes Robert, 1177  
 Journoud Pierre, 9, 11, 14, 17, 29, 34, 37, 40, 41, 53,  
 86, 96, 105, 106, 111, 129, 133, 147, 149, 151, 185,  
 191, 197, 220, 231, 244, 258, 345, 346, 347, 348,  
 349, 357, 362, 366, 367, 782, 860, 873, 920, 922,  
 929, 930, 988, 989, 991, 1049, 1121, 1122, 1126,  
 1128, 1139, 1142, 1162, 1178, 1196, 1208, 1210,  
 1211, 1213, 1222, 1284, 1300, 1376, 1377, 1499,  
 1554, 1610, 1611, 1678, 1679, 1686, 1689, 1691,  
 1695, 1708, 1720, 1739, 1764, 1765, 1800, 1831,  
 1858  
 Joutard Philippe, 21, 23, 27, 34, 63, 64, 65, 66, 67, 83,  
 87, 103, 104, 105, 112, 147, 244, 307, 1495, 1764,  
 1827, 1828  
 Joyaux François, 17  
 Jubault Claude, 447, 462, 463, 506, 669, 695, 722,  
 1037, 1288, 1304, 1343, 1393, 1671, 1731, 1732,  
 1733  
 Juin Alphonse, 210, 218, 383, 493, 839, 840, 841, 866,  
 879, 883, 884, 935, 938, 970, 974, 986, 1008, 1040,  
 1061, 1538, 1596, 1630, 1631, 1832  
 Juliet Charles, 318  
 Karakach Georges, 1187  
 Karmen Victor, 1655  
 Kaspi André, 79  
 Kauffmann Paul-Etienne, 30  
 Keegan John, 301, 706  
 Kelly Georges Armstrong, 1541  
 Kern Emile, 1852  
 Kessel Joseph, 404, 891, 894, 1588, 1649  
 Kessous Mustapha, 233  
 Kilian Robert, 274, 738  
 Klein Jean-François, 638, 717, 822, 977, 1008, 1856,  
 1858  
 Knoppik Henri, 128, 155, 159, 164, 392, 408, 457,  
 487, 488, 536, 1150, 1157, 1160, 1161, 1353, 1372,  
 1373, 1413, 1795, 1813  
 Koeberlé Joseph, 63, 114, 115, 164, 254, 413, 443,  
 457, 465, 467, 506, 511, 517, 518, 537, 571, 572,  
 653, 656, 657, 700, 738, 793, 856, 861, 874, 877,  
 1024, 1028, 1029, 1034, 1056, 1058, 1071, 1072,  
 1091, 1093, 1114, 1150, 1171, 1178, 1230, 1240,  
 1259, 1268, 1269, 1271, 1281, 1289, 1302, 1305,  
 1306, 1314, 1320, 1323, 1324, 1326, 1343, 1386,  
 1388, 1392, 1419, 1441, 1445, 1472, 1483, 1506,  
 1563, 1574, 1591, 1600, 1609, 1662, 1666, 1671,  
 1672, 1731, 1743, 1772, 1782, 1784, 1792, 1825  
 Koenig Pierre, 1832  
 Korman Rémi, 90  
 Korn-Brzoza David, 134, 1562, 1563  
 Koselleck Reinhart, 77

Kotcheff Ted, 33  
 Kouassi Yao, 306  
 Kowall Georges, 1563  
 Kübler - Ross Elizabeth, 247  
 Ky Thu, 360, 1145, 1494, 1584  
 L'Hermitte René, 1746  
 L'Hoest Sonja, 316  
 La Marre Hervé, 1602  
 La Motte Dominique de, 357, 704  
 Labaume Capitaine, 836  
 Lacaze Jeannou, 1682, 1686  
 Lacheroy Charles, 289, 290, 913, 974  
 Lacouture Jean, 279, 292, 293, 296, 1284, 1552  
 Lacrose Carmen, 191, 192, 210, 215, 1341  
 Lacrose Georges, 191, 210, 215, 1148, 1158, 1159,  
 1161, 1162, 1171, 1179, 1192, 1194, 1203, 1326,  
 1341  
 Lafaye Christophe, 771, 772, 1858  
 Lafitte Jacques, 424, 700, 1096, 1097, 1100, 1228  
 Lagarde Jean, 1682  
 Lagarde Pierre, 164, 742, 744, 750  
 Laget Georges, 114, 424, 528, 534, 633, 672, 695,  
 1026, 1036, 1055, 1079, 1134, 1291, 1320, 1390,  
 1485, 1573, 1672, 1732  
 Laget Pierre-Henry, 165  
 Lagier Michel, 424, 656, 657, 672, 763, 1072, 1268  
 Lahaxe Jean-Claude, 485  
 Lajoix Colonel, 653  
 Lalande André, 423, 694, 695, 907, 908, 990, 1545,  
 1680  
 Lâm Lé, 318  
 Langlade François de, 804  
 Langlais Pierre, 173, 285, 287, 323, 687, 733, 750,  
 859, 890, 901, 902, 904, 905, 908, 915, 922, 942,  
 949, 989, 990, 992, 994, 1050, 1164, 1241, 1258,  
 1261, 1412, 1413, 1414, 1432, 1433, 1434, 1505,  
 1509, 1596, 1604, 1605, 1606, 1653, 1834  
 Langlois Jacques, 881, 1650  
 Laniel Joseph, 293, 1376, 1748  
 Lannuzel Jean-René, 1682  
 Lantheaume Françoise, 387, 388, 389  
 Laperle André, 2, 3, 54, 58, 61, 63, 103, 106, 107, 114,  
 138, 139, 159, 163, 164, 170, 176, 192, 321, 322,  
 354, 356, 400, 410, 415, 417, 431, 443, 444, 445,  
 451, 456, 465, 468, 484, 487, 508, 515, 521, 525,  
 526, 534, 542, 544, 548, 560, 567, 568, 587, 619,  
 628, 644, 671, 676, 679, 686, 689, 695, 696, 703,  
 723, 824, 843, 845, 846, 847, 851, 852, 878, 885,  
 890, 891, 892, 894, 900, 926, 932, 1061, 1072,  
 1079, 1084, 1085, 1099, 1105, 1125, 1141, 1229,  
 1234, 1243, 1269, 1281, 1312, 1349, 1381, 1382,  
 1384, 1406, 1420, 1436, 1438, 1440, 1441, 1442,  
 1456, 1482, 1489, 1500, 1507, 1508, 1509, 1512,  
 1521, 1522, 1530, 1531, 1532, 1533, 1535, 1539,  
 1576, 1583, 1606, 1679, 1690, 1694, 1720, 1733,  
 1752, 1757, 1774, 1775, 1776, 1798, 1806  
 Laperle-Maudry Geneviève, 48, 148, 158, 164, 166,  
 404, 463, 469, 471, 524, 551, 553, 554, 581, 617,  
 620, 630, 644, 651, 659, 660, 666, 669, 695, 739,  
 740, 779, 780, 1234, 1349, 1381, 1391, 1400, 1466,  
 1489, 1796  
 Laporte René, 777  
 Lapresle Bertrand de, 217, 960  
 Larcher-Goscha Agathe, 76, 639  
 Laroche René, 34, 115, 139, 155, 191, 248, 406, 408,  
 415, 451, 453, 511, 535, 543, 579, 585, 669, 697,  
 869, 1025, 1027, 1105, 1132, 1134, 1135, 1250,  
 1281, 1311, 1312, 1351, 1352, 1363, 1419, 1421,  
 1422, 1454, 1459, 1472, 1837  
 Lartéguy Jean, 39, 191, 243, 251, 279, 294, 295, 298,  
 300, 334, 345, 363, 371, 396, 637, 893, 894, 898,  
 1300, 1335, 1337, 1339, 1345, 1588, 1595, 1599,  
 1600, 1650  
 Latanne Pierre, 6, 7, 19, 54, 113, 114, 115, 129, 141,  
 145, 146, 147, 150, 151, 153, 174, 176, 357, 362,  
 391, 404, 414, 446, 464, 465, 468, 470, 491, 494,  
 495, 504, 508, 509, 513, 514, 518, 519, 528, 532,  
 533, 534, 538, 539, 574, 601, 602, 633, 683, 684,  
 685, 687, 733, 949, 950, 970, 1037, 1063, 1077,  
 1082, 1085, 1086, 1136, 1149, 1152, 1163, 1164,  
 1296, 1334, 1348, 1383, 1408, 1415, 1425, 1440,  
 1441, 1445, 1460, 1481, 1591, 1598, 1603, 1611,  
 1656, 1665, 1666, 1667, 1668, 1765, 1775, 1778,  
 1784, 1786, 1797, 1798, 1799, 1801, 1804, 1805,  
 1806, 1814  
 Lattre Jean de, 73, 162, 168, 210, 214, 215, 217, 218,  
 219, 225, 228, 231, 259, 276, 282, 311, 317, 341,  
 376, 395, 396, 426, 448, 552, 584, 588, 599, 610,  
 638, 673, 681, 687, 689, 693, 695, 699, 706, 711,  
 750, 751, 756, 770, 772, 775, 778, 779, 780, 781,  
 782, 783, 800, 804, 809, 819, 840, 841, 842, 843,  
 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853,  
 854, 858, 859, 869, 871, 874, 875, 876, 878, 879,  
 880, 881, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 898,  
 899, 901, 902, 911, 912, 914, 916, 917, 918, 920,  
 924, 925, 929, 930, 934, 936, 938, 939, 940, 942,  
 948, 954, 957, 959, 961, 962, 966, 968, 970, 971,  
 974, 976, 979, 980, 988, 994, 995, 996, 998, 1008,  
 1042, 1043, 1056, 1057, 1059, 1061, 1062, 1098,  
 1104, 1189, 1260, 1261, 1268, 1269, 1272, 1276,  
 1282, 1283, 1285, 1286, 1305, 1307, 1371, 1404,  
 1502, 1536, 1538, 1545, 1596, 1609, 1629, 1631,  
 1655, 1673, 1700, 1704, 1711, 1712, 1744, 1751,  
 1803, 1804, 1817, 1818, 1819, 1831, 1833, 1854,  
 1856, 1859, 1862, 1869, 1874, 1881, 1894, 1930,  
 1932, 1950, 1951, 1958, 1962, 1965  
 Laurain Jean, 321, 1753  
 Laurent Jacques, 337, 834, 836, 1494

Lavabre Marie-Claire, 23, 25, 65, 78, 81, 84, 94, 95, 102  
 Lavier Jacques, 778  
 Lazareff Pierre, 279, 1285  
 Le Boudec Lucien, 358, 365, 655, 656, 897, 1399, 1438, 1451, 1546  
 Le Chatelier Jean, 312  
 Le Deun Raymond, 742  
 Le Goff Jacques, 31, 84, 307  
 Le Guen Jacques, 276  
 Le Léap André, 235, 1290  
 Le Merre Alexandre, 357, 920  
 Le Mire Henri, 709, 791, 903, 915  
 Le Myre de Vilers Charles, 965  
 Le Page Jean-Marc, 361, 367, 757, 1121, 1122, 1124, 1626, 1868  
 Le Page Marcel, 296, 345, 697, 713, 755, 761, 831, 833, 834, 835, 896, 922, 943, 945, 1051, 1118, 1148, 1183, 1187, 1231, 1275, 1358, 1815  
 Le Pen Jean-Marie, 408, 776, 1577, 1752, 1754, 1755, 1756, 1999  
 Le Sage Roger, 275  
 Le Tac Joël, 1257  
 Lebon André, 501, 503, 776  
 Lebreton Alfred, 513, 514, 541, 542, 562, 563, 564, 730, 802, 1313, 1314, 1324, 1325, 1415, 1416, 1426, 1796  
 Lecaillon Jean-François, 30, 187, 203  
 Leclerc de Hautecloque Philippe de, 14, 15, 18, 206, 207, 209, 210, 211, 214, 218, 219, 220, 225, 226, 229, 231, 279, 286, 292, 305, 330, 351, 374, 392, 419, 420, 437, 475, 484, 563, 628, 631, 687, 695, 708, 741, 768, 771, 774, 789, 796, 797, 799, 810, 814, 815, 818, 819, 840, 841, 853, 854, 866, 867, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 886, 887, 889, 899, 908, 914, 916, 917, 918, 931, 932, 936, 937, 939, 940, 948, 949, 952, 953, 955, 962, 963, 964, 970, 971, 975, 978, 996, 1020, 1038, 1039, 1050, 1052, 1123, 1129, 1229, 1232, 1261, 1283, 1356, 1371, 1443, 1447, 1501, 1502, 1509, 1545, 1587, 1618, 1629, 1630, 1635, 1673, 1679, 1693, 1701, 1704, 1746, 1751, 1766, 1778, 1829, 1830, 1831, 1854, 1859, 1869, 1874, 1894, 1926, 1933, 1937, 1949, 1952, 1964  
 Lecomte Jean, 974  
 Lecoq Tristan, 261, 1843  
 Ledoux Sébastien, 64, 102, 185  
 Lefebvre Barbara, 20, 94  
 Legris Patricia, 1714, 1723, 1725, 1726  
 Leguéré René, 312, 1586  
 Lemaire Marc, 341, 1627  
 Lemaire Sandrine, 222, 239, 250, 269, 366, 387  
 Lemarque Francis, 1409  
 Lénès Marie-Claude, 1416  
 Léonard Eugène, 162, 169  
 Léonard Hervé, 107, 163, 165  
 Léonetti Guy, 105, 111, 147, 149, 151, 211, 360, 696, 991, 1239, 1242, 1247, 1256, 1611  
 Leplat Daniel, 1288  
 Lequertier Jean, 1076, 1333, 1334  
 Lerouge Aline, 741  
 Leroy Jean, 783, 864, 913, 1053, 1124, 1266, 1367, 1604, 1609  
 Leroy Thibault, 573, 574  
 Lespine Pierre, 158, 162, 383, 416, 431, 457, 487, 525, 587, 691, 698, 865, 1004, 1006, 1059, 1072, 1073, 1343  
 Letourneau Jean, 966, 1561  
 Lhermitte Colonel, 820, 1285  
 Linarès François de, 638, 847, 850, 852, 855, 911, 939, 970  
 Linhart Virginie, 1112  
 Loez André, 22, 56, 57, 72, 129, 130, 1393  
 Logeay Anne, 1376  
 Lomer Jean, 215, 375, 391, 424, 467, 473, 474, 476, 479, 481, 504, 505, 607, 610, 658, 668, 695, 773, 862, 1157, 1166, 1167, 1168, 1169, 1170, 1171, 1172, 1174, 1175, 1187, 1192, 1193, 1200, 1228, 1246, 1249, 1270, 1272, 1313, 1331, 1460, 1487, 1795, 1971  
 Longeret Georges, 337, 834, 836, 1494  
 Lorelle Olivier, 364, 1637, 1661  
 Loti Pierre, 224, 243, 533, 618, 1589, 1593, 1594, 1645, 1649, 1650  
 Lottin Alain, 1622  
 Louis Juvet, 230, 1650  
 Loustau Henri-Jean, 247, 380, 622, 623, 860, 1021, 1023  
 Luciani Jean, 193, 359, 920, 1154, 1160, 1219, 1589, 1820  
 Luguern Liêm – Khê, 475  
 Luzeux Colette, 1503, 1529  
 Luzeux René, 1503, 1529  
 Lyautey Hubert, 390, 437, 475, 686, 822, 946, 973, 977, 981, 1008, 1087, 1593, 1704  
 Lyfoung Touby, 624, 625, 1359  
 Lyman Samuel, 1087  
 Ma Mung Emmanuel, 627  
 Macron Emmanuel, 197, 233, 351, 352, 1288, 1540, 1557, 1670, 1675, 1693, 1695, 1696, 1710, 1711  
 Magnillat Bernard, 855, 897, 1057  
 Maillet Pierre, 164, 1154, 1156, 1164, 1167, 1192, 1193, 1219  
 Maillolchon René, 109, 161, 169, 378, 431, 436, 452, 454, 455, 491, 518, 555, 584, 585, 659, 664, 698, 723, 724, 726, 728, 779, 782, 783, 784, 1099, 1313, 1314, 1421, 1440, 1448, 1463, 1464, 1471, 1472, 1822  
 Maitron Jean, 144  
 Makowiak Raymond, 1257

Malabre Jean, 1397  
 Maleplate Colonel, 622, 712, 713, 857, 1002, 1275  
 Maleyssie Philippe de, 359, 363, 1509, 1536, 1601  
 Maloubier Bob, 804  
 Malraux André, 224, 243, 735, 1593  
 Mandavit Maurice, 63, 162, 164, 210, 397, 425, 429,  
 430, 463, 466, 495, 500, 506, 538, 546, 563, 651,  
 656, 681, 693, 698, 716, 717, 838, 943, 944, 982,  
 985, 1116, 1268, 1276, 1350, 1351, 1358, 1379,  
 1380, 1777, 1793  
 Mankiewicz Joseph, 299  
 Marchand Jean, 277, 1502  
 Marchandiau Jean-Noël, 1161, 1188  
 Marienstras Richard, 30  
 Marot Auguste, 740  
 Marraud Pierre, 169, 470, 478, 503, 581, 760, 761,  
 762, 906, 1104, 1228  
 Marrou Henri-Irénée, 144  
 Marshall Atwood, 1087  
 Martel André, 236, 271, 272, 273, 274, 289, 290, 305,  
 1139, 1597, 1621, 1623, 1625  
 Martin Henri, 90, 229, 235, 259, 278, 291, 354, 387,  
 486, 490, 491, 492, 827, 921, 1185, 1187, 1189,  
 1285, 1290, 1958, 1965  
 Martin Jean-Luc, 599, 1813, 1817  
 Martin Louis, 359, 368, 577, 920, 1960  
 Martin Marceau, 1532  
 Martin, médecin commandant, 1142, 1189, 1214,  
 1215, 1221, 1971  
 Martinoff Raymond, 776  
 Marty André, 426  
 Mary Julien, 35, 41, 45, 53, 141, 196, 366, 368, 1138,  
 1140, 1142, 1153, 1181, 1189, 1196, 1197, 1202,  
 1211, 1213, 1218, 1568, 1570, 1571, 1632, 1752,  
 1830, 1831, 1848, 1858  
 Mary René, 314, 1100, 1111, 1145, 1189, 1205, 1370,  
 1372, 1373  
 Mas Monique, 190  
 Masseret Jean-Pierre, 328, 1699  
 Masson André, 292  
 Massu Jacques, 60, 210, 255, 285, 286, 341, 412, 419,  
 442, 472, 486, 487, 499, 521, 769, 798, 810, 899,  
 900, 908, 919, 1227  
 Mattéi Antoine, 921  
 Maurent Claude, 1161, 1188  
 Mauroy Pierre, 1727  
 Mayer René, 858, 866, 934, 1367  
 Mazoyer Henri, 107, 172, 413, 512, 663, 665, 745,  
 746, 1503  
 Méfret Jean-Pax, 1849, 1850, 1851  
 Mekachera Hamlaoui, 346, 1521, 1689, 1690, 1691,  
 1700, 1702, 1706, 1713  
 Ménage Guy, 109, 176, 399, 402, 468, 487, 488, 505,  
 518, 523, 528, 530, 536, 540, 550, 567, 586, 590,  
 694, 695, 855, 859, 861, 1148, 1245, 1250, 1272,  
 1315, 1364, 1365, 1390, 1430, 1438, 1447, 1481,  
 1611, 1785, 1822  
 Mendès France Pierre, 212, 293, 326, 367, 808, 840,  
 956, 962, 971, 1139, 1365, 1376, 1377, 1407, 1408,  
 1675, 1676, 1677, 1679, 1685, 1747, 1778  
 Mengelle André, 349, 739, 908, 1156, 1159, 1160,  
 1162, 1198, 1200, 1783, 1801, 1814  
 Merchet Jean-Dominique, 1432, 1554, 1555  
 Merglen Albert, 288, 1083  
 Méric André, 1690  
 Merlet Jean, 797, 798  
 Merveilleux du Vignaux Anne, 777, 778  
 Méry Guy, 1682  
 Messmer Pierre, 11, 334, 335, 884, 1560, 1680, 1701,  
 1702  
 Michel Johann, 78, 82, 83, 89, 100, 205  
 Michelin Franck, 189  
 Mièvre Gabriel, 385, 421, 435, 514, 516, 533, 549,  
 631, 636, 639, 645, 646, 823, 846, 850, 861, 869,  
 1032, 1043, 1054, 1057, 1058, 1062, 1093, 1342,  
 1343, 1577, 1586  
 Millet Lucien, 775  
 Milza Pierre, 1726  
 Miot Pierre, 505, 672  
 Mirallès Patricia, 1711  
 Mirmont Franck, 147, 362, 601, 950, 1062, 1077,  
 1083, 1149, 1152, 1164, 1166, 1185, 1199, 1208,  
 1585  
 Miské Karim, 12, 13, 364, 1562  
 Missoffe François, 1702  
 Mitjaville Colonel, 1566  
 Mitterrand François, 68, 79, 201, 293, 321, 322, 323,  
 325, 326, 328, 352, 841, 916, 1139, 1513, 1533,  
 1557, 1559, 1675, 1681, 1683, 1684, 1685, 1686,  
 1687, 1688, 1695, 1697, 1703, 1704, 1705, 1706,  
 1707, 1727, 1756, 1762, 1780, 1820, 1824, 1825,  
 1877, 1894, 1896  
 Mocellin Antoine, 408, 669, 798, 1118, 1229, 1388  
 Moinet Bernard, 803  
 Molino Lucien, 485, 486, 1290  
 Monet Paul, 1594  
 Monsuez Jean-Jacques, 737  
 Montagnon Pierre, 10, 13, 266, 460  
 Montaron Georges, 1284  
 Montety Etienne de, 893  
 Mordal Jacques, 275  
 Moreau René, 313, 1147  
 Morin Ernest, 162, 375, 382, 383, 443, 449, 450, 464,  
 493, 590, 597, 606, 607, 651, 656, 666, 668, 672,  
 681, 793, 997, 998, 1001, 1003, 1004, 1249, 1281,  
 1313, 1363, 1387, 1405  
 Morin Hervé, 1698  
 Morin Jacques, 1545  
 Morlière Louis, 818, 819, 876, 883, 937, 963, 964  
 Moscovici Serge, 24

Motreff Jean, 113, 1245, 1388, 1406  
 Mouffouk Samia, 1478  
 Mouragues, Jean-François, 868  
 Mourey Jean-Pierre, 1857  
 Moutet Marius, 342, 816, 883, 932, 966, 1283, 1747  
 Mouton Jean-Paul, 191, 553, 592, 636, 652, 656, 661, 764, 1228, 1245, 1251, 1255, 1279, 1317, 1323, 1341, 1386, 1388, 1391, 1392, 1393, 1399, 1433, 1446, 1477, 1480, 1595, 1775, 1784  
 Mouty Pierre, 1303, 1489  
 Muelle Raymond, 170, 208, 310, 336, 338, 344, 349, 416, 459, 603, 696, 697, 791, 792, 808, 821, 910, 948, 993, 1009, 1121, 1147, 1200, 1278, 1279, 1580  
 Muller Achille, 63, 162, 164, 428, 452, 467, 566, 681, 693, 867, 868, 947, 1148, 1230, 1268, 1269, 1313, 1371, 1372, 1389, 1777, 1795  
 Mulson Jean-Marie (Père), 1257  
 Mus Paul, 14, 17, 291, 292, 295, 964, 1122  
 My Linh Dinh, 328  
 Nasica Commandant, 948  
 Navarre Henri, 210, 247, 282, 283, 285, 286, 287, 294, 314, 363, 395, 436, 735, 783, 809, 857, 858, 859, 860, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 870, 911, 913, 917, 931, 933, 934, 935, 939, 940, 942, 946, 953, 954, 955, 959, 960, 970, 976, 979, 985, 986, 987, 988, 991, 993, 994, 1122, 1177, 1282, 1367, 1376, 1377, 1403, 1537, 1603, 1608, 1610, 1629, 1647, 1745, 1814, 1831, 1832  
 Naville Pierre, 17, 43, 50, 277, 278, 292  
 Nemo Jean, 290  
 Neveux Jacques, 426, 542, 1291  
 Ney Fernand, 1162, 1783, 1801  
 Ngo Dinh Diem, 264, 1538  
 Ngo Van Chieu, 288  
 Nguyen Binh, 232, 635, 824, 827, 913, 933, 1019, 1830  
 Nguyen Léon, 1856  
 Nguyen Thi Tuyet Trinh, 1592, 1594  
 Nguyen Van Hinh, 782, 975  
 Niclot Pierre, 138  
 Nicloux Guillaume, 364, 1636, 1641, 1661, 1662  
 Nicolas Jean, 991, 1161  
 Nicot Jean Louis, 986  
 Noël Patrick-Michel, 77, 81, 83, 101  
 Noiriel Gérard, 86  
 Nora Pierre, 23, 24, 25, 66, 72, 73, 80, 81, 84, 245, 249, 306, 307, 1539, 1715, 1717  
 Notin Jean-Christophe, 15, 205, 207, 210, 219, 374, 449, 880, 881, 883, 884, 986  
 Nouschi André, 12  
 Novick Lynn, 1562  
 Nyo Georges, 283, 393, 912, 970, 1040  
 Offenstadt Nicolas, 57, 98, 706, 1112, 1393  
 Oho Bamba Marc-Alexandre, 363, 1851, 1852  
 Orcel Bernard, 318  
 Orsini Chef de bataillon, 947, 948, 1131  
 Ortholan Henri, 147, 253, 254, 338, 359, 930, 951, 956, 1619  
 Ory Pascal, 1391  
 Ouiste Roger, 158, 161, 162, 327, 357, 377, 378, 416, 418, 421, 432, 434, 445, 446, 448, 451, 458, 466, 492, 493, 501, 504, 511, 522, 531, 533, 534, 535, 538, 540, 565, 579, 580, 587, 650, 654, 656, 657, 663, 827, 842, 843, 845, 846, 848, 885, 1047, 1049, 1066, 1069, 1073, 1074, 1134, 1231, 1241, 1268, 1342, 1406, 1419, 1437, 1446, 1447, 1787, 1791  
 Oustry Francis, 116, 375, 424, 448, 465, 466, 467, 474, 506, 523, 526, 527, 530, 536, 544, 549, 567, 593, 606, 649, 650, 651, 652, 657, 658, 671, 681, 682, 693, 720, 783, 796, 918, 997, 1003, 1004, 1025, 1026, 1029, 1061, 1074, 1089, 1090, 1095, 1125, 1134, 1228, 1288, 1304, 1309, 1310, 1311, 1312, 1323, 1324, 1326, 1340, 1386, 1388, 1389, 1392, 1405, 1423, 1428, 1436, 1445, 1476, 1477, 1483, 1563, 1604, 1665, 1671, 1673, 1731, 1732, 1734, 1825  
 Ozouf Jacques, 131  
 Pace Jean-Paul, 342, 1626  
 Pagnol Marcel, 186  
 Paillat Claude, 237, 296, 297  
 Pâris de La Bollardière Jacques, 873, 919, 920, 1106  
 Parsiani Ange, 1006, 1581, 1582  
 Paveau Marie-Anne, 24, 77, 91, 1455  
 Pavie Auguste, 266, 437, 1519, 1593  
 Paxton Robert, 66, 1675  
 Payen Cyril, 1435  
 Péchou François, 109, 383, 394, 424, 465, 474, 491, 518, 520, 565, 566, 580, 598, 654, 655, 669, 1048, 1245, 1313, 1387, 1406  
 Pédroncini Guy, 305  
 Pellissier Pierre, 180, 184, 341, 349, 841, 842, 843, 853, 854, 888, 904, 966, 1042, 1098  
 Pennequin Théophile, 266, 686, 717, 822, 945, 973, 977, 981, 1008, 1858  
 Pennetier Claude, 144  
 Penot Jacques, 116, 395, 404, 414, 443, 473, 488, 568, 620, 642, 648, 700, 861, 862, 891, 1003, 1026, 1088, 1091, 1093, 1119, 1243, 1272, 1291, 1308, 1315, 1321, 1327, 1346, 1362, 1385, 1388, 1392, 1406, 1419, 1427, 1445, 1476, 1481, 1505, 1606, 1667, 1797  
 Péraud Jean, 775, 776, 1396, 1598, 1648  
 Péré André, 787, 789, 790  
 Péré Jean, 63, 107, 163, 164, 165, 788, 789, 790, 1479, 1777  
 Péréra Lucien, 313  
 Perrin Jacques, 183, 364, 1144, 1337, 1562, 1646, 1651, 1652  
 Peschanski Denis, 20, 22, 23, 94, 102, 116, 118, 129, 130, 131, 132, 133, 136

Petit Jean-Marc, 1412  
 Psychou René, 1433, 1435  
 Peyrat Jacques, 168, 374, 376, 385, 408, 460, 506,  
 567, 592, 681, 776, 910, 1000, 1006, 1036, 1228,  
 1281, 1287, 1291, 1307, 1310, 1320, 1346, 1384,  
 1388, 1399, 1476, 1600, 1755, 1775, 1797  
 Pham Van Dong, 14, 558, 1676  
 Pham Van Phu, 930, 975, 1648, 1655  
 Phan Boi Chau, 13  
 Phan Chau Trinh, 13  
 Philippe Edouard, 69, 102, 350, 1698, 1794  
 Philippe Édouard, 68, 89, 99, 102, 122, 140, 201, 350,  
 352, 353, 354, 1201, 1347, 1534, 1557, 1558, 1559,  
 1696, 1697, 1698, 1699, 1703, 1711, 1712, 1761,  
 1783, 1820, 1847, 1877, 1903  
 Philippon Jean, 1680  
 Pialat Sylvie, 1640, 1641, 1662  
 Picot Jack, 540  
 Pierrein Louis, 477  
 Pignard Jérémy, 1515  
 Pignon Léon, 826, 941  
 Pihan Pierre, 312  
 Piketty Guillaume, 1298, 1299, 1401, 1402, 1403,  
 1404  
 Pilleul Gilbert, 304  
 Pinay Antoine, 1748  
 Pineau Frédéric, 737  
 Pinget Robert, 682  
 Pirey Charles Henry de, 234, 255, 325, 335, 414, 420,  
 421, 422, 458, 493, 494, 500, 501, 504, 514, 524,  
 535, 544, 547, 711, 745, 803, 832, 834, 836, 838,  
 841, 849, 878, 926, 927, 1048, 1098, 1127, 1130,  
 1131, 1142, 1194, 1276, 1277, 1381, 1469, 1763,  
 1815, 1825, 1833, 1910, 1912, 2021, 2022  
 Pirey Philippe de, 277, 1033, 1127, 1131, 1381  
 Piron Pierre, 411, 448, 487, 500, 512, 521, 568, 579,  
 592, 652, 668, 672, 697, 762, 763, 1003, 1007,  
 1072, 1095, 1244, 1245, 1272, 1313, 1323, 1326,  
 1350, 1388, 1390, 1392, 1400, 1505, 1563, 1672,  
 1793  
 Piroth Charles, 765, 947, 982, 1258  
 Pissardy Jean-Pierre, 345, 791, 803  
 Pithon René, 777  
 Pivot Bernard, 333, 1587  
 Plantier Maurice, 1703  
 Pleven René, 966, 1684  
 Poiroux Max, 113, 116, 124, 134, 135, 136, 162, 199,  
 249, 253, 254, 382, 385, 393, 394, 420, 450, 453,  
 475, 503, 507, 512, 515, 529, 569, 570, 572, 573,  
 578, 586, 587, 598, 634, 635, 653, 664, 665, 669,  
 670, 673, 682, 683, 695, 766, 809, 812, 813, 881,  
 918, 997, 1001, 1018, 1020, 1024, 1028, 1029,  
 1064, 1068, 1070, 1074, 1092, 1095, 1096, 1105,  
 1117, 1119, 1228, 1245, 1251, 1271, 1281, 1315,  
 1317, 1320, 1321, 1324, 1348, 1386, 1388, 1391,  
 1393, 1400, 1403, 1427, 1428, 1445, 1472, 1476,  
 1477, 1485, 1506, 1563, 1573, 1609, 1673, 1743,  
 1771  
 Poisson Philippe, 557  
 Poiteau Etienne dit Stéphane, 425, 722, 723, 1015  
 Polato Edouard, 488, 1381  
 Polato Édouard, 488, 1381  
 Pollak Mickaël, 131  
 Pompidou Georges, 1554, 1674, 1675, 1680, 1681,  
 1682, 1683, 1684, 1693, 1846  
 Ponchardier Pierre, 479, 499, 797, 798, 884, 903, 924,  
 1547  
 Ponchin Jos Henri, 241  
 Ponçot Bénédicte, 196, 1858  
 Porte Rémy, 361, 600, 1210, 1211  
 Pouech-Alberge Paulette, 740  
 Pouget Jean, 287, 314, 354, 898, 939, 940, 946, 1143,  
 1175, 1199, 1200, 1338, 1347, 1385, 1443, 1579,  
 1587, 1598, 1599, 1606, 1659  
 Pouvourville Albert de, 1592  
 Prak Daniel, 110, 156, 369, 370  
 Préaud Henry, 908, 1783, 1801  
 Priet Fernand, 31  
 Prigent François, 144  
 Prigent Guy, 929  
 Prin Bernard, 110, 114, 116, 171, 199, 384, 403, 410,  
 448, 450, 464, 492, 516, 520, 532, 533, 537, 546,  
 571, 577, 579, 588, 593, 597, 606, 629, 633, 635,  
 656, 666, 669, 670, 673, 680, 683, 739, 822, 823,  
 918, 973, 1001, 1004, 1029, 1036, 1037, 1088,  
 1243, 1245, 1246, 1251, 1254, 1255, 1271, 1279,  
 1287, 1305, 1313, 1320, 1326, 1328, 1342, 1386,  
 1388, 1391, 1400, 1427, 1468, 1484, 1488, 1506,  
 1573, 1666, 1671, 1796, 1797  
 Prioux France, 160  
 Prochasson Christophe, 1238, 1239  
 Prost Antoine, 102, 377, 1298, 1528, 1721, 1727  
 Puthod Séraphin, 419, 1341  
 Py Roland, 112, 407, 413, 443, 459, 534, 568, 609,  
 652, 681, 775, 795, 1002, 1269, 1387, 1406, 1770,  
 1772  
 Quella-Villéger Alain, 1590, 1592, 1593, 1594  
 Querville Jean Marie, 905, 925, 1109  
 Quilichini Robert, 789, 948  
 Quivy Vincent, 296  
 Raffalli Rémy, 914  
 Rambaud Michel, 988  
 Raphael-Leygues Jacques, 315  
 Raphanaud Joseph, 312, 692, 795, 921, 1580, 1581,  
 1600, 1601  
 Rechtman Richard, 181  
 Rédier Antoine, 278, 279  
 Redon Maurice, 707, 847, 1149  
 Regnier Louis-Marie, 625  
 Renan Ernest, 256



Renaud Jean-Pierre, 1622  
 Renaud Patrick-Charles, 906  
 Reuille Gilbert, 167, 358, 521, 635, 662, 699, 716,  
 717, 718, 720, 721, 726, 877, 1007, 1260, 1360  
 Revers Georges, 728, 830, 832, 941, 974, 1288  
 Reybillet Marcel, 166, 406, 407, 552, 554, 580, 1150,  
 1199, 1200, 1203, 1206, 1320, 1329, 1330, 1333,  
 1404  
 Rhenter Roger, 1549  
 Rhodes Alexandre de, 267, 559  
 Ribeton Marion, 1417, 1418, 1430  
 Richard Pierre, 1143, 1186  
 Richebé Jean, 1518  
 Ricoeur Paul, 19, 21, 22, 24, 26, 28, 31, 34, 43, 52, 77,  
 81, 87, 92, 93, 94, 179, 184, 204, 349, 1696, 1717,  
 1729  
 Ricoulean Vincent, 558  
 Rieff David, 28  
 Rignac Paul, 358, 359, 1253, 1494  
 Riou Alain, 1636  
 Rioux Jean-Pierre, 20, 94, 1687, 1713  
 Rives Maurice, 788, 789  
 Rivière Henri, 267, 965  
 Robert Jean, 319, 1566, 1569, 1575  
 Robic-Diaz Delphine, 30, 202, 297, 298, 317, 368,  
 775, 1633, 1634, 1637, 1639, 1640, 1642, 1649,  
 1650, 1656, 1657, 1659, 1660, 1663, 1664  
 Robin Marie-Monique, 134, 331, 332  
 Robin Régine, 104  
 Robson Mark, 298  
 Rocard Michel, 321, 1575  
 Rocolle Pierre, 196, 284, 289, 305, 341, 1139, 1209,  
 1577, 1606, 1611, 1612, 1613, 1614, 1615, 1620,  
 1621, 1622, 1624  
 Rodel Rolf, 333, 1519, 1783, 1800, 1801, 1809, 1811,  
 1972  
 Roger Patrick, 1670  
 Roger-Petit Bruno, 1692  
 Rol-Tanguy Henri, 426  
 Romain-Desfossés Jacques, 919  
 Romary Michel, 800, 849, 850, 1054  
 Rondeau Lieutenant, 950, 1063, 1415  
 Rondy Jean-Louis, 362, 601, 991, 1149, 1513, 1820  
 Ropars Danielle, 540  
 Roques Philippe, 240  
 Roth François, 186, 187  
 Roudier Philippe, 765  
 Roulet Annie Françoise, 306  
 Rousseau Frédéric, 41, 1111, 1112  
 Roussel Daniel, 17  
 Rousselle Daniel, 17  
 Rousset David, 230  
 Rousso Henry, 23, 131, 195, 205, 216, 301, 308, 332,  
 349, 351  
 Rouvière Germain, 788  
 Rouvière Jean-Claude, 63, 107, 164, 165, 611, 613,  
 645, 646, 647, 784, 788, 789, 1479  
 Roux André, 510  
 Roy Guillaume, 611, 1793  
 Roy Jules, 136, 173, 216, 275, 276, 279, 284, 285,  
 287, 289, 302, 315, 362, 894, 909, 939, 967, 986,  
 1123, 1588, 1607, 1608, 1830  
 Ruellan Séverine, 741  
 Ruiz Francis, 1340, 1342  
 Ruscio Alain, 9, 17, 185, 220, 224, 225, 227, 235, 260,  
 262, 270, 278, 302, 303, 305, 306, 339, 347, 348,  
 360, 395, 484, 485, 486, 491, 619, 647, 893, 1024,  
 1189, 1283, 1285, 1290, 1408, 1552, 1588, 1605,  
 1606, 1617, 1639, 1708, 1726, 1739, 1746, 1747,  
 1750, 1751, 1756, 1767, 1859  
 Rusconi Charles, 239, 802, 850, 878, 925, 930  
 Sabattier Gabriel, 277  
 Saboureau Roger, 193, 194  
 Saïd Edward, 45  
 Saint Marc Hélie de, 6, 32, 46, 54, 55, 57, 58, 59, 60,  
 61, 62, 68, 70, 125, 148, 182, 197, 198, 248, 252,  
 271, 288, 325, 331, 332, 333, 334, 352, 353, 354,  
 364, 428, 602, 614, 615, 626, 668, 677, 678, 679,  
 680, 699, 702, 728, 729, 734, 795, 853, 897, 910,  
 911, 914, 916, 928, 1012, 1057, 1080, 1081, 1097,  
 1099, 1100, 1119, 1277, 1280, 1301, 1357, 1358,  
 1429, 1452, 1467, 1475, 1536, 1562, 1577, 1587,  
 1604, 1605, 1669, 1680, 1694, 1699, 1712, 1751,  
 1755, 1760, 1763, 1764, 1782, 1783, 1788, 1807,  
 1820, 1828, 1867, 1870, 1875, 1882, 1903, 1904,  
 1925, 1927, 1928, 1951, 1961  
 Sainteny Jean, 279, 810, 931, 932, 1447, 1554, 1679,  
 1702, 1829  
*Saint-Exupéry Antoine de*, 242, 615, 699, 1146, 1773  
 Saint-Georges André, 1705  
 Saint-Hillier Bernard, 1546  
 Sairigné Guillemette de, 907, 1479, 1491  
 Sairigné, Guillemette de, 907, 1479, 1491  
 Salan Raoul, 219, 259, 281, 282, 283, 286, 303, 310,  
 360, 621, 687, 689, 706, 778, 783, 809, 810, 818,  
 819, 841, 842, 844, 845, 848, 851, 852, 853, 854,  
 855, 856, 857, 858, 866, 867, 876, 877, 879, 881,  
 899, 901, 911, 914, 916, 917, 918, 930, 934, 935,  
 936, 937, 938, 939, 958, 960, 970, 971, 978, 979,  
 980, 986, 994, 1008, 1132, 1261, 1312, 1404, 1429,  
 1509, 1610, 1629, 1675, 1676, 1685, 1818, 1829  
 Salaün Robert, 1155, 1158, 1159, 1166, 1172, 1173,  
 1174, 1176, 1177, 1179, 1201, 1203, 1278, 1287  
 Salf Eric, 1333  
 Salins René de, 915, 1414  
 Sanchez Jean-Claude, 732  
 Santelli Gérard, 312  
 Santelli Jérôme, 112, 365, 1177, 1483, 1563, 1855  
 Sarkozy Nicolas, 79, 88, 92, 351, 1288, 1692, 1693,  
 1694, 1708, 1735, 1820, 1847

Sarraut Albert, 13, 224, 264, 268, 576, 1747  
 Sartre Jean-Paul, 278  
 Sassi Jean, 9, 10, 288, 354, 357, 358, 804, 805, 806, 808, 865, 866, 923, 986, 987, 1107, 1108, 1357, 1359, 1360, 1382, 1389, 1397  
 Saubion Jacques, 114, 394, 408, 411, 412, 446, 464, 528, 543, 569, 572, 600, 608, 609, 654, 657, 670, 671, 680, 886, 1048, 1051, 1053, 1055, 1056, 1061, 1067, 1069, 1092, 1093, 1097, 1117, 1131, 1228, 1245, 1249, 1250, 1256, 1257, 1269, 1271, 1326, 1327, 1364, 1385, 1386, 1387, 1400, 1428, 1437, 1438, 1439, 1440, 1444, 1573, 1595, 1604, 1607, 1608, 1665, 1666, 1667, 1671, 1673, 1676, 1679, 1732, 1784, 1787, 1788, 1789, 1790, 1791, 1792, 1793, 1804, 1805, 1806  
 Sauvagnac Henri, 820, 915, 948, 1367  
 Sbalchiero Guillaume, 224  
 Schilardi William, 89, 114, 164, 199, 201, 208, 234, 352, 378, 379, 402, 407, 409, 415, 443, 457, 488, 505, 516, 569, 605, 636, 645, 646, 654, 657, 680, 681, 700, 892, 904, 905, 1000, 1003, 1006, 1025, 1034, 1037, 1078, 1085, 1089, 1091, 1116, 1119, 1149, 1251, 1255, 1269, 1272, 1289, 1304, 1310, 1313, 1322, 1324, 1326, 1327, 1343, 1352, 1355, 1356, 1364, 1365, 1384, 1385, 1386, 1400, 1405, 1419, 1426, 1427, 1432, 1445, 1468, 1472, 1506, 1530, 1557, 1559, 1563, 1587, 1588, 1591, 1607, 1667, 1670, 1698, 1743, 1757, 1759, 1783, 1822, 1863, 1909, 1913, 2021, 2022  
 Schlessner Guy, 969  
 Schmitt Maurice, 117, 124, 201, 340, 952, 953, 960, 965, 966, 972, 1384, 1557, 1686  
 Schoenbrun David, 14, 961  
 Schoendoerffer Pierre, 32, 70, 115, 203, 244, 249, 260, 271, 287, 288, 298, 300, 311, 317, 318, 329, 330, 354, 359, 363, 365, 368, 405, 406, 408, 495, 599, 660, 691, 703, 774, 775, 776, 878, 922, 950, 1013, 1063, 1143, 1144, 1151, 1164, 1189, 1207, 1208, 1258, 1259, 1263, 1300, 1301, 1347, 1429, 1431, 1432, 1498, 1563, 1587, 1588, 1589, 1595, 1598, 1634, 1635, 1636, 1638, 1639, 1640, 1643, 1644, 1645, 1646, 1647, 1648, 1649, 1650, 1651, 1652, 1653, 1654, 1655, 1656, 1657, 1660, 1661, 1662, 1664, 1665, 1666, 1667, 1686, 1760, 1783, 1791, 1818  
 Schuermans Robert, 248, 275, 374, 390, 396, 397, 403, 405, 415, 416, 443, 454, 457, 470, 490, 506, 565, 566, 653, 656, 658, 672, 697, 739, 792, 793, 828, 832, 834, 836, 837, 890, 892, 998, 1026, 1119, 1141, 1148, 1151, 1155, 1166, 1168, 1171, 1177, 1178, 1184, 1186, 1187, 1190, 1194, 1233, 1250, 1271, 1277, 1327, 1338, 1349, 1352, 1363, 1374, 1379, 1426, 1484, 1563, 1783, 1784, 1786, 1788, 1789, 1797  
 Schuman Maurice, 883  
 Schuman Robert, 1745  
 Séché Alphonse, 778  
 Segalen Jean, 1199  
 Segrétain Etienne, 360, 428, 906, 909, 910, 1495  
 Segrétain Franck, 360, 428, 909, 910, 969, 973, 1495  
 Segrétain Pierre, 360, 428, 909, 910, 969, 1495  
 Sels Erwin, 316  
 Sentenac René, 878, 928, 929, 1396, 1397, 1972  
 Séradin Nicolas, 53, 98, 137, 181, 196, 217, 218, 274, 368, 995, 1138, 1140, 1196, 1197, 1202, 1211, 1568, 1756, 1831, 1854, 1858  
 Sergent Pierre, 288, 308, 309, 310, 337, 345, 834, 892, 910, 1752, 1755  
 Servent Pierre, 1687, 1688  
 Servot Thierry, 1524  
 Servoz Robert, 114, 168, 381, 391, 392, 408, 443, 457, 505, 516, 521, 636, 642, 649, 680, 738, 1000, 1029, 1056, 1071, 1078, 1082, 1097, 1228, 1281, 1321, 1326, 1346, 1386, 1387, 1394, 1404, 1406, 1468, 1505, 1603, 1604, 1606, 1665, 1667, 1743, 1877, 1890  
 Sesmaisons Yves de, 357, 707, 846, 847, 1145, 1184, 1190, 1191, 1192, 1194, 1219, 1366, 1367, 1368, 1371, 1373, 1509, 1569, 1575, 1701  
 Sévillia Jean, 1751  
 Simard-Morin Mélissa, 77, 81, 83, 101  
 Simon Guy, 47, 57, 63, 128, 164, 266, 267, 322, 335, 336, 338, 380, 393, 432, 560, 575, 576, 582, 610, 619, 620, 631, 652, 673, 704, 716, 718, 719, 722, 730, 796, 853, 860, 871, 872, 912, 913, 914, 958, 975, 994, 995, 1232, 1233, 1239, 1241, 1266, 1274, 1275, 1280, 1281, 1365, 1454, 1509, 1511, 1531, 1565, 1566, 1567  
 Simon Jean, 114, 233, 267, 321, 361, 393, 582, 728, 825, 860, 913, 958, 1280, 1365, 1503, 1522, 1532, 1565, 1567  
 Simon Marie, 1566  
 Simon Pierre-Jean, 233, 241, 291, 361  
 Simon-Barouh Ida, 233, 321, 361  
 Simoni Louis, 144, 246, 247, 248, 251, 395, 406, 409, 448, 488, 512, 515, 526, 540, 545, 565, 589, 632, 657, 676, 695, 747, 748, 1037, 1060, 1088, 1102, 1110, 1113, 1114, 1244, 1250, 1289, 1321, 1322, 1327, 1362, 1386, 1394, 1421, 1444, 1445, 1472, 1480, 1487, 1524, 1526, 1530, 1531, 1591, 1607, 1671, 1733, 1777, 1779, 1796, 1838, 1839, 1840  
 Sineux Pierre, 27  
 Singaravélou Pierre, 12, 13, 364, 1562  
 Sizaire Robert, 707, 847, 848  
 Slezarski Annie, 62, 434, 730, 840, 1252, 1353, 1440, 1454, 1466, 1805  
 Slezarski Jean, 10, 62, 161, 162, 169, 248, 249, 433, 434, 453, 454, 564, 586, 588, 688, 689, 690, 718, 723, 729, 730, 794, 796, 810, 811, 813, 814, 815, 816, 817, 828, 829, 839, 840, 864, 1022, 1133,

1227, 1230, 1249, 1252, 1273, 1344, 1353, 1356,  
 1357, 1358, 1439, 1440, 1464, 1466, 1469, 1488,  
 1776, 1789, 1801, 1805, 1822  
 Sobanski Wladyslaw, 319, 1567, 1569, 1575, 1576  
 Sockel Jacques, 864, 868  
 Sommier Isabelle, 426, 509, 524, 531, 542, 559, 1291,  
 1461, 1474  
 Sornat Daniel, 359, 361, 1046  
 Souyris André, 289, 290  
 Spaggiari Albert, 312  
 Spor Jacques, 838, 878, 926, 927, 1048  
 Spozio Lieutenant, 950  
 Stalder François, 110, 403, 673  
 Standaert Daniel, 108  
 Stange Veronica Estay, 1455, 1478  
 Stéphane Etienne Poiteau dit, 392, 1545  
 Stien Louis, 137, 336, 1145, 1181, 1182, 1184, 1197,  
 1205, 1566  
 Stihlé Albert, 314, 1143  
 Stil André, 235, 1290  
 Stora Benjamin, 19, 20, 26, 29, 30, 87, 95, 179, 181,  
 183, 184, 188, 189, 201, 204, 252, 257, 258, 259,  
 340, 341, 349, 638, 1525, 1696, 1736  
 Suant Jacques, 6, 10, 184, 284, 286, 341, 1209, 1612,  
 1614, 1615, 1616, 1617, 1618, 1619  
 Susini Jean-Luc, 1622  
 Taïeb Olivier, 85  
 Tandonnet Guy, 660, 668  
 Taraud Christelle, 76, 639  
 Tassen Robert, 1636, 1661, 1662  
 Tatsistsa Jacob, 191  
 Tennenbaum Elie, 798  
 Tertrais Hugues, 4, 9, 17, 29, 37, 53, 105, 106, 111,  
 147, 149, 151, 184, 201, 220, 231, 257, 258, 259,  
 340, 343, 344, 347, 348, 349, 357, 860, 929, 991,  
 1162, 1210, 1222, 1376, 1686, 1689, 1708, 1739,  
 1764, 1871, 1937, 1941  
 Terzian Edouard, 409, 555  
 Terzian Édouard, 409, 555, 556, 1782  
 Têtu Serge, 114, 116, 182, 253, 379, 402, 403, 413,  
 414, 474, 490, 593, 597, 602, 632, 634, 651, 657,  
 666, 670, 671, 681, 709, 722, 834, 835, 843, 846,  
 848, 852, 854, 877, 927, 945, 997, 1002, 1023,  
 1026, 1046, 1047, 1054, 1077, 1082, 1084, 1085,  
 1087, 1089, 1090, 1131, 1163, 1179, 1187, 1188,  
 1259, 1271, 1287, 1288, 1291, 1305, 1307, 1321,  
 1324, 1326, 1327, 1386, 1387, 1406, 1419, 1425,  
 1428, 1439, 1440, 1477, 1483, 1487, 1506, 1563,  
 1609, 1667, 1673, 1674, 1734, 1796, 1815, 1824  
 Thénault Sylvie, 1136, 1736  
 Thévenet Amédée, 105, 147, 151, 154, 255, 336, 357,  
 615, 1144, 1145, 1165, 1166, 1169, 1172, 1174,  
 1176, 1185, 1186, 1190, 1205, 1217, 1224, 1369,  
 1370, 1372, 1412, 1469, 1524, 1568, 1763  
 Thévenon Pierre, 170, 1228  
 Thierry d'Argenlieu Georges, 9, 212, 277, 283, 314,  
 315, 375, 420, 687, 777, 789, 815, 818, 880, 882,  
 883, 931, 932, 941, 955, 963, 970, 971, 1444, 1672,  
 1673, 1679, 1748, 1830, 1870, 1938  
 Thierry d'Argenlieu Georges, 15, 315, 367, 883, 932,  
 953, 1038  
 Thiulin Gérard, 155, 164, 173, 745, 1162  
 Thomas Dominic, 76, 639  
 Thomas Jacques, 200, 255, 381, 384, 443, 444, 467,  
 478, 493, 494, 510, 522, 525, 528, 547, 548, 557,  
 571, 598, 613, 630, 642, 652, 656, 667, 671, 680,  
 793, 795, 911, 1004, 1035, 1056, 1061, 1062, 1083,  
 1090, 1117, 1245, 1272, 1281, 1287, 1302, 1312,  
 1316, 1322, 1330, 1334, 1389, 1404, 1445, 1483,  
 1485, 1505, 1573, 1604, 1666  
 Thomas Pierre-Alban, 191, 314, 331, 358, 420, 426,  
 427, 517, 521, 546, 547, 556, 560, 569, 572, 573,  
 630, 641, 932, 1004, 1120, 1291, 1568, 1836  
 Thorez Maurice, 426, 484, 486  
 Thuriès Jean, 643, 692  
 Tignères Serge, 224, 227, 260, 270, 339, 342, 347,  
 1859  
 Tirthankar Chanda, 265  
 Tisé François, 1435  
 Tissot Pierre, 1258  
 Tochon-Ferdollet Roger, 154, 158, 162, 380, 667, 675,  
 691, 745, 797, 799, 1064, 1103, 1133  
 Todeschini Jean-Marc, 1499, 1669, 1709, 1710  
 Todorov Tzvetan, 26, 27, 30, 94  
 Toinet Raymond, 173, 341, 1209, 1615, 1620, 1624  
 Tonnaire Michel, 122, 412, 464, 467, 534, 648, 649,  
 654, 655, 1243, 1313, 1389, 1405  
 Tonnesson Stein, 9, 305  
 Torres Suzanne, 738  
 Tosi Rodolphe, 162, 419, 429, 569, 588, 811, 814,  
 818, 830, 969, 1231, 1232, 1380  
 Tournoux Jean-Raymond, 296, 297  
 Tourret Pierre, 340, 805, 892, 893, 903, 904, 905, 915,  
 958, 1149, 1162, 1413, 1414, 1432, 1680  
 Tran Dinh Vy, 849, 878, 925, 930, 982  
 Tran To Nga, 328, 1523, 1699, 1792, 1808, 1809  
 Trapp Hervé, 896  
 Tréglodé Benoit de, 623, 627, 629  
 Trinquand Michel, 1256, 1257, 1258  
 Trinquier Roger, 281, 289, 290, 310, 804, 884, 902,  
 903, 910, 916, 918, 960, 1009, 1587, 1589  
 Tronchon Jacques, 190  
 Truong Chinh, 1015  
 Tu-Binh, 336, 1145  
 Tulard Jean, 187, 696  
 Turenne Henri de, 97, 148, 318, 323, 324, 330, 1550,  
 1560, 1561, 1562, 1575, 1623, 1855, 1927  
 Unterlechner Josef, 114, 443, 1025, 1037, 1095, 1115,  
 1228, 1394, 1406, 1667, 1824

Urbini Franco, 422, 469, 470, 506, 548, 579, 1229,  
 1230, 1232, 1237, 1273  
 Vadot Michel, 1247, 1248  
 Vaïsse Maurice, 19, 152, 217, 340, 344, 438, 703, 952,  
 953, 965, 1532  
 Vaisset Thomas, 15, 367, 931, 932, 1830, 1870  
 Valache Capitaine, 1473  
 Valette Jacques, 9, 189, 338, 340, 360, 1720  
 Valin de la Vaissière Henri, 1257  
 Vallaud Boris, 1571  
 Vallet de Peyraud Lieutenant, 1033  
 Vallette d'Osia Michel, 1546  
 Valls Manuel, 1692  
 Valluy Jean, 10, 282, 283, 296, 443, 815, 818, 822,  
 867, 876, 881, 911, 936, 937, 946, 963, 964, 970,  
 971, 978, 1122, 1229, 1429  
 Vanackère Marie, 1631  
 Vanbremeersch Claude, 1682  
 Vandenberghe Roger, 156, 194, 239, 313, 335, 364,  
 420, 695, 802, 803, 842, 849, 850, 878, 888, 907,  
 919, 925, 926, 927, 930, 1092, 1098, 1099, 1597,  
 1629, 1636, 1661, 1662, 1833, 1834, 1859  
 Vanuxem Paul, 311, 624, 707, 711, 845, 870, 901,  
 910, 916, 917, 918, 940  
 Varaut Jean-Marc, 1567, 1575  
 Varé Pierre, 1501  
 Varenne Alexandre, 264  
 Varlet Michel, 448, 487, 653, 813, 1025, 1092, 1095,  
 1260, 1287, 1304, 1382, 1388, 1427, 1445  
 Varnoux Jean, 777  
 Varoqui Raymond, 601, 775  
 Vaudrey Roland, 861  
 Vautaret Lionel, 110, 1341  
 Védrine Hubert, 17  
 Venault Philippe, 364, 1641, 1660, 1666  
 Verbeke Roger, 337, 500, 510, 517, 521, 522, 529,  
 530, 531, 533, 538, 627, 628, 633, 641, 675, 719,  
 928  
 Verdaguer Sauveur, 6, 182, 552, 553, 555  
 Verdelhan Eric de, 902, 942, 943, 988, 993, 994, 1194,  
 1248, 1433, 1460, 1495  
 Verdelhan Joseph de, 1193, 1248, 1433, 1458, 1460,  
 1495  
 Vergoz Colonel, 948  
 Verhaeghe Michel, 864  
 Vermeren Pierre, 6, 15, 181  
 Vernet Jacques, 10, 655  
 Verney Sébastien, 189  
 Vernière Jean Michel, 11, 59, 60, 124, 159, 176, 389,  
 390, 454, 526, 537, 538, 549, 583, 625, 804, 805,  
 806, 808, 865, 866, 923, 998, 1023, 1107, 1108,  
 1241, 1357, 1358, 1359, 1360, 1382, 1397, 1434,  
 1435, 1786, 1877, 1891  
 Viaud Jérôme, 24  
 Vidal-Naquet Pierre, 1106, 1122, 1567  
 Vilbert Loïc-René, 1519  
 Villard Jacques, 1529, 1857  
 Villatoux Marie-Catherine, 1566  
 Villatoux Paul, 342, 913, 974  
 Villeneuve Xavier de, 835, 1142, 1189, 1194, 1412  
 Violette Maurice, 1747  
 Viollis Andrée, 243, 1121, 1594  
 Vital René, 279, 1257  
 Vivent Pierre, 1435  
 Voineau Lieutenant-colonel, 1162  
 Voldman Danièle, 130, 131, 133  
 Vollaïre Jacques, 357, 1145  
 Vuitteney Georgette, 740  
 Wallenborn Hélène, 106  
 Wanaim M'Bark, 1046  
 Wargnier Gilbert, 1496  
 Wargnier Régis, 329, 1496, 1637, 1666  
 Weber Olivier, 296, 1285  
 Weinberger Eric, 1219, 1220, 1221, 1705  
 Widemann Thierry, 704, 705  
 Wieviorka Annette, 332  
 Wieviorka Olivier, 14, 185, 191, 1142  
 Willer François, 1162, 1783, 1801  
 Winock Michel, 222, 223  
 Wirth Laurent, 1728  
 Yersin Alexandre, 266, 267, 610, 1067  
 Zannelli Michel, 798  
 Zeganadin Henri, 754, 1037, 1346, 1392, 1600  
 Zeganadin Raymond, 411, 657, 680, 999, 1037, 1090,  
 1093, 1119, 1321, 1384, 1390, 1407, 1796  
 Zemmour Eric, 97  
 Zinoman Peter, 558  
 Zirnheld André, 1259  
 Zito Joseph, 33  
 Zonca Éric, 1636, 1661  
 Zytnicki Colette, 638

# Acronymes et Sigles

L'armée est très friande d'acronymes. L'histoire doit donc s'y conformer. Il convient donc de donner leur sens.

Certains noms sont donnés dans leur appellation de l'époque. Leur sens et une dénomination plus récents doivent leur être restitués ici.

ACHAC : Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine

ACUF : Association des combattants de l'Union Française

AD : Archives départementales

AFN : Afrique du Nord

ALAT : Aviation légère de l'armée de terre

ANAI : Association nationale des anciens et amis de l'Indochine et du Souvenir indochinois

ANAPI : Association nationale des anciens prisonniers, internés, déportés d'Indochine

ANOM : Archives nationales d'outre-mer

ANV : armée nationale vietnamienne

APV : Armée populaire du Vietnam

ARK : armée royale khmère (Cambodge)

ARL : armée royale du Laos

ASAF : Association de soutien à l'armée française

BAP : Base aéroportée : au Tonkin, BAPN (Base aéroportée nord), en Cochinchine, BAPS (Base aéroportée sud).

BCCP : Bataillon colonial de commandos parachutistes

BCL : Bataillon de chasseurs laotiens

BDPGI : Bureau des prisonniers de guerre et des internés

BEO : Brigade d'Extrême-Orient

BEP : Bataillon étranger de parachutistes

BGP : Bureau de la guerre psychologique 1442

BILOM : Bataillon d'infanterie légère d'outre-mer.

BM : Bataillon de marche

BMEO : Bataillon de marche d'Extrême-Orient

BMI : Bataillon de marche indochinois.

BMS : Base militaire de Saigon

BPC : Bataillon de parachutistes coloniaux

BPVN : Bataillon de parachutistes vietnamiens

BT : Bataillon Thaï

CAFI : Cité d'accueil des Français d'Indochine  
CAP : Certificat d'aptitude professionnelle  
CEAA : Centre d'études asiatiques et africaines  
CEDH : Cour européenne des droits de l'homme  
CEFEO : Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient  
CFLN : Comité français de libération nationale  
CHEDN : Collège des hautes études de défense nationale  
CHETOM : Centre d'histoire et d'études des troupes d'outre-mer  
CHMEDN : Centre d'histoire militaire et d'études de défense nationale  
CIGP : Centre d'instruction de guerre psychologique  
CIPCG : Centre d'instruction à la pacification et à la contre-guérilla  
CIR : Convention des institutions républicaines  
CJP : Centre des jeunes patrons  
CLER : Comité de liaison des étudiants révolutionnaires  
CLI : Corps léger d'intervention  
CLV : Cambodge, Laos, Vietnam  
CMCV (ou CMC) : Commission mixte centrale pour le Vietnam  
CMI : Centre militaires d'internés  
CMIDOM : Centre militaire d'information et de documentation sur l'outre-mer  
CMISOM : Centre militaire d'information et de spécialisation pour l'outre-mer  
CNE : Comité national d'entraide franco-vietnamien, franco-cambodgien, franco-laotien  
CNEAI : Comité national d'entente des anciens d'Indochine  
CNESER : Conseil national de l'enseignement supérieur et de la recherche  
CNIP : Centre national des indépendants et paysans  
CNPF : Conseil national du patronat français  
CNPG : Comité national des prisonniers de guerre  
COMIGAL : Commissaire général de France en Indochine  
COSOR : Comité des oeuvres sociales de la Résistance  
CRF : Croix-Rouge française  
CRFI : Centre du rayonnement français en Indochine  
CRI : Croix-Rouge internationale  
CRID 14-18 : Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918  
CRV : Croix-Rouge vietnamienne  
CSNRDIRP : Commission spéciale nationale de réforme des déportés et internés résistants et politiques  
CSP : Comité de salut public  
CTT : Centres de triage et de transit

DB : Division blindée  
DBLE : Demi-brigade de légion étrangère  
DBP : Diên Biên Phu  
DCA : Défense contre les aéronefs  
DEA : Diplôme d'études approfondies  
DFB : Délégation française à Berlin 1444  
DFL : Division française libre  
DGR : Doctrine de la guerre révolutionnaire  
DIC : Division d'infanterie coloniale  
DICEO : Division d'infanterie coloniale pour l'Extrême-Orient  
DMPA : Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives  
DMPO : Defense Prisoner of War/Missing Personnel Office  
DOP : Détachement opérationnel de protection  
DP : Division parachutiste  
DPU : Dispositif de protection urbaine  
DSPG : Direction des services des prisonniers de guerre  
ECPAD : Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense  
EFEO : École française d'Extrême-Orient  
EMA : État-major des armées  
EMAC : école militaire des aspirants de Coëtquidan (anciens 3<sup>ème</sup> puis 4<sup>ème</sup> bataillon de l'ESM),  
qui forme les officiers de réserve et les officiers sous contrat depuis 2021  
EMCEC : État-major du commandant en chef  
EMIFT : État-major interarmées et forces terrestres  
EMOTCC : État-major opérationnel au Tonkin du général commandant en chef  
EMSI : Équipe médico-sociale itinérante  
EMTM : État-major des troupes au Maroc  
EO : Extrême-Orient  
ER : en retraite  
ERA : Équipe de recherche associée  
ESG : École supérieure de guerre  
ESM : école spéciale militaire de Saint-Cyr (recrutement par concours)  
ESMIA : École spéciale militaire interarmes (EMIA depuis 1961, recrutement interne à l'armée)  
EVDA : engagé volontaire par Devancement d'Appel  
FAVN : Forces armées du Vietnam  
FEDN : Fondation pour les études de défense nationale  
FEFEO : Forces expéditionnaires françaises pour l'Extrême-Orient  
FEN : Fédération des étudiants nationalistes

FER : Fédération des étudiants révolutionnaires  
FFI : Forces françaises de l'intérieur  
FFL : Forces françaises libres  
FFVN : Forces françaises du Vietnam du Nord  
FFVS : Forces françaises du Vietnam du Sud  
FGDS : Fédération de la gauche démocrate et socialiste  
FLN : Front de libération nationale  
FN : Front national  
FNACA : Fédération des anciens combattants Algérie-Maroc-Tunisie 1445  
FNCPG-CATM : Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre et Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc  
FNDIR : Fédération nationale des déportés et internés de la Résistance  
FNDIRP : Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes  
FNPG : Fédération nationale des prisonniers de guerre  
FTCVP : Forces terrestres du Centre-Vietnam et des plateaux  
FTDA : France terre d'asile  
FTEO : Forces terrestres en Extrême-Orient  
FTNV : Forces terrestres du Nord-Vietnam  
FTP(F) : Frans tireurs partisans (français)  
FTPC : Forces terrestres des plateaux centre  
FTSV : Forces terrestres du Sud-Vietnam  
GAP : Groupement aéroporté  
GATAC : Groupement aérien tactique  
GCMA : Groupement de commandos mixtes aéroportés  
Généchef : général en chef  
GERI : Groupe d'études et de recherches sur l'Indochine  
GM : Groupe mobile  
GMI : Groupement mixte d'intervention  
GNCI-TOE-MME : Groupement national des combattants d'Indochine, Territoires des opérations extérieures et Missions militaires extérieures  
GRECE : Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne  
HCI : Haut-commissariat de France pour l'Indochine  
HLL : Hors la loi indigènes  
IAO : Institut d'Asie orientale  
IDS : Initiative de défense stratégique  
IEO : Institut d'études occidentales  
IFOP : Institut français d'opinion publique



IGAME : Inspecteur général de l'administration en mission extraordinaire  
IHCC : Institut d'histoire des conflits contemporains  
IHEDN : Institut des hautes études de défense nationale  
IM : Interné militaire  
INA : Institut national de l'audiovisuel  
INED : Institut national d'études démographiques  
JCR : Jeunesse communiste révolutionnaire  
JORF : Journal officiel de la République française  
LDH : Ligue des droits de l'homme  
LVF : Légion des volontaires français contre le bolchévisme  
NEL : Nouvelles éditions latines  
OAS : Organisation de l'armée secrète  
OCI : Organisation communiste internationaliste  
OFPRA : Office français pour la protection des réfugiés et des apatrides  
OI : Officier itinérant d'action psychologique  
OKW : Oberkommando der Wehrmacht, (Haut commandement de la Wehrmacht)  
ONAC-VG : Office national des anciens combattants et des victimes de guerre  
ONU : Organisation des nations unies  
OP : Office du prisonnier  
ORA : Organisation de résistance de l'armée  
ORSA : Officier de réserve en situation d'activité  
OS : Ouvrier spécialisé  
OSS : Office of Strategic Services  
OTAN : Organisation du traité de l'Atlantique Nord  
PAM : Pris les armes à la main  
PAM : Programme d'aide militaire états-unien  
PC : Parti communiste  
PCF : Parti communiste français  
PCI : Parti communiste indochinois  
PCI : Parti communiste internationaliste  
PCMLF : Parti communiste marxiste-léniniste de France  
PCV : Parti communiste vietnamien  
PFAT : Personnel féminin de l'armée de terre  
PG : prisonnier de guerre  
PGI : Prisonnier de guerre et interné  
PIM : Prisonnier et interné militaire  
PMT : Prisonnier militaire tonkinois

POW : Prisoner of War  
POW/MIA : Prisoner of War / Missing in Action  
PQR : Presse quotidienne régionale  
PSA : Parti socialiste autonome  
PS-MRG : Parti socialiste-Mouvement des radicaux de gauche  
PSU : Parti socialiste unifié  
PTSD : Posttraumatic Stress Disorder  
PUF : Presses universitaires de France  
PV : procès-verbal  
RACM : Régiment d'artillerie coloniale du Maroc  
RC : Route coloniale  
RCP : Régiment de chasseurs parachutistes  
RDA : République démocratique allemande  
RDV (ou RDVN) : République Démocratique du Vietnam  
Réal. : Réalisateur  
REI : Régiment étranger d'infanterie  
REL : Rassemblement européen pour la liberté  
REP : Régiment étranger de parachutistes  
RF : République française  
RI : Régiment d'infanterie  
RIC : Régiment d'infanterie coloniale  
RM : Rapport sur le moral  
RNPG : Rassemblement national des prisonniers de guerre  
RP : Route provinciale  
RPC : République populaire de Chine  
RPF : Rassemblement du peuple français  
RPIMA : Régiment de parachutistes d'infanterie de marine 1448  
RPR : Rassemblement pour la République  
RSA : Régiment de spahis algériens  
RSV : République socialiste du Vietnam  
RTA : Régiment de tirailleurs algériens  
RTM : Régiment de tirailleurs marocains  
RTT : Régiment de tirailleurs tunisiens  
RVN : République du Vietnam  
SAC : Service d'action civique  
SAPIDNFA : Service d'action psychologique et d'information de la Défense nationale et des forces armées

SAS : Section administrative spécialisée

SDECE : Service de documentation extérieure et de contre-espionnage

SDMUF : Section de Documentation Militaire de l'Union Française

SDPG : Service diplomatique des prisonniers de guerre

SEAC : Secrétariat d'État aux Anciens combattants

SENO : base aéroterrestre du Laos formée par les lettres Sud-Est-Nord-Ouest.

SERP : Société d'études et de relations publiques

SFIO : Section française de l'Internationale ouvrière

SGPDN : Secrétariat général permanent de la Défense nationale

SHAT : Service historique de l'armée de terre

SHD : Service historique de la Défense

SIEGFM : Section d'instruction des élèves gradés français-musulmans

SIRPA : Service d'information et de relations publiques de l'armée

SPCE : Service de protection du corps expéditionnaire

SPI : Service presse information en Indochine

SPL Société de Production Littéraire, fondée en 1975 et dirigée par Jean-Marie Le Pen,

SS : Waffen Schutzstaffel (Escadron de protection en armes)

SSDN-FA : Service de sécurité de la Défense nationale aux forces armées

STO : Service du travail obligatoire

SV : Sud-Vietnam

TOE : Théâtres d'opérations extérieures » ; cela concerne les croix de guerre attachées à récompenser tout soldat combattant hors de métropole.

TOM : Territoire d'outre-mer

TTA : Texte toutes armes

UD Ve : Union des démocrates pour la V<sup>ème</sup> République

UDAF : Union départementale des associations familiales

UDC : Union démocratique du centre

UDF : Union pour la démocratie française

UDR : Union pour la défense de la République

UDSR : Union démocratique et socialiste de la Résistance

UF : Union française

UFAC : Union française des anciens combattants

UFAFACVG : Union fédérale des associations françaises d'anciens combattants et victimes de guerre

UJCLM : Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes

UJRF : Union de la jeunesse républicaine de France

UMR : Unité mixte de recherche

UNADIF : Union nationale des associations de déportés, internés et familles de disparus

UNEF : Union nationale des étudiants de France

UNR : Union pour la nouvelle République

URSS : Union des républiques socialistes soviétiques

Viet-minh : Ligue pour l'indépendance du Vietnam

VM / Viet-Minh : Việt Nam Độc Lập Đồng Minh Hội (Ligue pour l'indépendance du Vietnam)

VNQZD : Việt Nam Quoc Zan Dang (Parti national du Vietnam)

ZOT : Zone opérationnelle du Tonkin

# Table des matières

<b>Carte de l'Indochine.....</b>	<b>4</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>5</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>6</b>
Une guerre de neuf ans aux multiples angles.....	7
Un long conflit .....	7
Un conflit multiple et complexe : la guerre d'Indochine, une guerre inclassable ? .....	11
L'histoire, la mémoire et l'oubli de la guerre d'Indochine : l'enjeu de leur lien indissociable. ....	19
Réaliser une thèse sur la guerre d'Indochine : genèse et sens.....	30
L'ego-histoire comme point de départ et fil conducteur ? .....	31
Les apports de ma thèse : les mémoires combattantes de la guerre d'Indochine, un nouvel angle d'étude.....	35
Que faire ? Les choix et leur prolepse.....	40
Quelles limites se donner ? Le fond et la forme, des choix .....	41
Problématiques et plan proposé .....	48
<b>Première partie Des mémoires en exil : l'historien face aux anciens combattants de la guerre d'Indochine.....</b>	<b>52</b>
<b>Chapitre 1 Les mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine : anatomie du travail de recherche sur une mémoire encore vivante .....</b>	<b>53</b>
1. Étudier les mémoires combattantes d'Indochine, un mécano d'une grande complexité.....	54
1.1 La fabrication de la mémoire : « de quoi se souvient-on quand on se souvient ? » .....	54
1.1.1 La fabrication de la mémoire : la science et la réalité du combattant .....	55
1.1.1.1 La mémoire à la lumière des avancées des neurosciences : la technique de fabrication .....	55
1.1.1.2 ... et pour le combattant d'Indochine .....	56
1.2 La multiplicité des mémoires : un phénomène de mode ?.....	63
1.2.1 Mémoires individuelles, mémoires collectives, mémoire nationale .....	64
1.2.2 Cadres sociaux et mémoires collectives : à chaque groupe sa mémoire collective .....	68
1.3 Histoire et mémoires : de nombreux conflits d'usage .....	77
1.3.1 L'inflation mémorielle et commémorative : la mémoire supérieure à l'histoire ?.....	78
1.3.1.1 Une surenchère dépassée : l'obsession mémorielle ou la mémoire de guerre survalorisée ? .....	78
1.3.1.2 La mémoire supérieure à l'histoire ? Des représentations du passé concurrentielles.....	83

1.3.2 La victimité des groupes mémoriels ou la mémoire élégiaque : une notion pesante d'endettement de la société .....	88
1.3.3 L'abus de mémoires : une question phare du début du XXI <sup>e</sup> siècle.....	93
1.3.4 Devoir ou travail de mémoire ? À la recherche de l'équilibre pour une mémoire juste .....	99
2. Solliciter un témoignage, le RETEX de cette thèse : problèmes et méthodes .....	103
2.1 Rechercher, trouver des témoins et acteurs d'un conflit vieux de 70 ans .....	104
2.1.1 Première étape : s'organiser et penser la recherche.....	104
2.1.2 Trouver les sources d'informations .....	106
2.2 Convaincre les anciens combattants de témoigner.....	112
2.2.1 Les acceptations... ..	112
2.2.2... Et les refus .....	116
2.3 Que demander à un vétéran d'Indochine ? Le choix d'un long questionnaire.....	119
2.4 L'entretien, ou la mémoire vivante par excellence .....	123
2.5 Vices et vertus du témoignage.....	129
2.5.1 Eviter une méfiance systématique autant qu'une adhésion de principe .....	129
2.5.2 D'autres questions d'usages... ..	134
2.6 Doit-on tout dire ? Les doutes du chercheur .....	140
3. Essai d'une synthèse prosopographique des témoins sollicités .....	144
3.1 Un panel uniquement composé d'anciens combattants ? .....	145
3.2 Croisement et diversité nécessaire des sources testimoniales .....	150
3.3 Les origines socio-culturelles et géographiques des combattants : identité et situations individuelles avant le départ pour l'Indochine .....	156
3.4 Les expériences et les parcours au départ de Métropole.....	165

**Chapitre 2 L'affirmation d'une « guerre oubliée » : le résultat d'une concurrence victimaire ou le signe d'un angle mort des mémoires collectives ?..... 178**

1. Le souvenir d'un désastre et d'un gâchis : une charge émotionnelle très pesante dans les mémoires combattantes.....	179
1.1 La logique lexicale de l'oubli : guerre « oubliée », « ignorée », « occultée » ? .....	180
1.1.1 Les mots du ressentiment : l'oubli-occultation du conflit .....	180
1.1.2 Un oubli logique ou une logique d'évaporation mémorielle : la normalité de l'oubli.....	183
1.2 L'oubli d'une guerre : réalité ou victimisation ? .....	184
1.2.1 Une notion couramment employée : des exemples de « guerre oubliée » .....	185
1.2.1.1 L'oubli de la guerre de 1870 et des conflits du XIX <sup>e</sup> siècle : un exemple de mémoires qui s'éloignent dans le temps .....	186
1.2.1.2 Des guerres « plus oubliées encore » par l'historiographie et la mémoire collective que l'Indochine.....	188
1.2.2 Le consensus pourtant presque général sur l'oubli de la guerre d'Indochine.....	191
1.3 Atténuer ou réfuter l'idée d'oubli : l'état des lieux .....	195

1.3.1 Un oubli pourtant très partiel : la mémoire sensible et la perception de l'oubli face aux diffusions éditoriales et au propre comportement des vétérans .....	195
1.3.2 Diversité et nuances des mémoires combattantes à propos de l'oubli.....	198
1.3.3 Une guerre « évanouie », une mémoire en exil ?.....	201
2. Une guerre de professionnels dans une colonie lointaine : la mémoire doublement négative d'une défaite	205
2.1 Un corps expéditionnaire composé d'engagés.....	205
2.1.1 Le CEFEQ n'est pas l'armée française : une guerre de professionnels au statut particulier .....	206
2.1.2 Volontaires et désignés : des nuances à ne pas oublier .....	208
2.2 ... de moins en moins homogène .....	211
2.3...Ce qui distend le lien avec la Métropole et fragilise les combattants .....	213
2.4 Une mémoire négative : comment diffuser l'histoire et la mémoire d'une défaite ?.....	215
3. L'indifférence de la population dès le début de la guerre d'Indochine .....	220
3.1 Une indifférence logique : une guerre sans buts, qui n'est pas nationale .....	221
3.1.1 Un intérêt tardif pour l'empire colonial : une empreinte trop fragile.....	221
3.1.2 L'opinion publique et la guerre d'Indochine : une hostilité progressive de la société française .....	224
3.2 L'inintelligibilité de la guerre d'Indochine : des médias et des groupes sociaux sans influence ni convictions .....	230
3.3 ...ce qui se révèle blessant pour les combattants puis anciens combattants... ..	233
3.4 ...sans pouvoir se raccrocher à un mythe indochinois peu ou pas partagé par la Métropole.....	237
4. Les mémoires face au deuil et aux silences : le deuil, « lieu de mémoire » ?.....	244
4.1 La notion de deuil : la mémoire d'Indochine ou le deuil inachevé .....	245
4.1.1 L'absence de deuil national pour la guerre d'Indochine et de moyens pour le surmonter .....	246
4.1.2 Le « deuil colonial » existe-il chez les vétérans ?.....	249
4.2 Le silence des anciens d'Indochine freine l'éveil de la mémoire mais ne constitue pas « un grand silence » .....	252
5. Une mémoire trop discrète aux yeux des anciens combattants, et pourtant présente.....	257
5.1 Une mémoire certes recouverte par les conflits postérieurs... ..	257
5.2 ...Une histoire peu ou pas enseignée : la focalisation des anciens combattants sur l'œuvre coloniale de la France et la guerre d'Indochine... ..	260
5.2.1 Une histoire enseignée de moins en moins militaire.....	260
5.2.2 Le « bilan globalement positif » de la colonisation ou comment naviguer en histoire entre les écueils de la repentance, de la glorification et de la critique .....	263

**Chapitre 3 Un conflit lointain, méconnu, mais générateur de recherches historiques et mémorielles renouvelées .....** **270**

1. Avant 1975, un conflit qui suscite un intérêt historique et mémoriel non négligeable .....	271
1.1 Une mémoire combattante embryonnaire qui débute pendant le conflit (1950-1954).....	271
1.1.1 Les premiers témoignages publiés : Roger Delpey .....	272
1.1.2 Des récits de combattants réalistes et diversifiés : un éclairage à faisceau large sur le conflit .....	274

1.1.3 La guerre d'Indochine, cette inconnue ? Des sources de connaissances et d'analyses variées et éclectiques dans la première partie des années 1950.....	277
1.2 Une période postérieure au conflit marquée par la construction d'une mémoire combattante précoce (1955-1975).....	280
1.2.1 Des institutions plus ou moins présentes dans la sphère mémorielle .....	281
1.2.2 L'éclosion précoce de la « mémoire des chefs ».....	282
1.2.3 Plusieurs types de publications, témoins de l'intérêt pour ce conflit et d'un besoin de témoigner... 284	
1.2.3.1 Des mémoires combattantes tous azimuts : l'exploration amplifiée des différents vecteurs de mémoires .....	284
1.2.3.2 Le monde de la recherche s'éveille : tirer les leçons du conflit .....	289
1.2.3.3 Les journalistes et les politiques à l'assaut de la guerre d'Indochine : « L'histoire sans historiens », une bibliographie dense et fondatrice.....	292
1.2.3.4 Une aide essentielle pour les mémoires combattantes d'Indochine : le cinéma, entre le romanesque et le réalisme .....	297
2. De 1975 à 1992, la construction de l'histoire et de la mémoire de la guerre d'Indochine : le retour du refoulé ? .....	301
2.1 Une historiographie profonde, rigoureuse ou le début des grandes manœuvres universitaires .....	301
2.1.1 Une historiographie savante, renouvelée et fondatrice.....	302
2.1.2 De nouveaux axes de recherche : l'étude d'un passé plus proche.....	306
2.2 Des mémoires qui s'amplifient grâce à la littérature combattante.....	308
2.2.1 L'âge d'or de la littérature combattante et de l'autobiographie justificatrice .....	308
2.2.2 D'autres vecteurs d'histoire et de mémoire au secours de la connaissance du conflit indochinois... 316	
2.3 Les débuts tardifs d'une politique mémorielle stimulée par la réémergence des associations d'anciens combattants et par les polémiques. ....	319
2.3.1 L'État prend enfin des initiatives pour construire une mémoire officielle de la guerre d'Indochine.. 319	
2.3.2 La montée en puissance des associations combattantes dans le combat mémoriel .....	321
3. De 1992 à 2005, l'apogée de la mémoire de la guerre d'Indochine : l'ère du témoin .....	325
3.1 Une politique mémorielle enfin conforme aux vœux des anciens combattants : des gestes au plus haut niveau.....	325
3.1.1 Des gestes présidentiels de grande ampleur pour la diffusion des mémoires.....	326
3.1.2 Des gestes de réconciliation au Vietnam : les premiers « retours en Indochine ».....	327
3.2 1992-2005 : L'Indochine, un sujet « porté disparu » retrouvé en une année ? .....	328
3.2.1 L'audiovisuel et le cinéma nouveaux supports d'une mémoire d'Indochine .....	329
3.2.2 L'ère du documentaire : un vecteur de mémoire plus efficace que le cinéma ?.....	330
3.3 La mémoire positive : l'ère du refoulé devient l'ère du témoin dans le contexte d'une intense activité bibliographique .....	332
3.3.1 Les hérauts de la guerre d'Indochine dans une période favorable aux mémoires.....	332
3.3.2 Des mémoires très nombreuses : une volonté nouvelle de témoigner .....	334
3.3.3 ... dans le contexte d'une nouvelle historiographie.....	338
3.4 2004 : l'ultime pic de mémoire d'un « passé encore présent » ?.....	345



4. Depuis 2005, le paradoxe d'un déclin de la mémoire collective et de l'émergence de la mémoire individuelle : un conflit de plus en plus étudié à l'apogée des témoignages. ....	350
4.1 Un nouveau silence partiel de l'État à propos de l'Indochine .....	351
4.1.1 Une politique mémorielle atone jusqu'en 2018-2019.....	351
4.1.2 Le chef du gouvernement supplée l'absence du président : Édouard Philippe et la mémoire d'Indochine .....	352
4.2 Les rancœurs des associations et la crainte d'une disparition de la mémoire liée à leur propre déclin....	353
4.2.1 L'influence déclinante des associations combattantes .....	353
4.2.2 Un contexte difficile : la disparition inexorable des vétérans d'Indochine.....	354
4.3 ... Mais qui n'empêche pas la diffusion de la mémoire individuelle : l'ère du témoin, de l'apogée à la fin des mémoires vivantes .....	356
4.3.1 Elle dynamise les derniers feux des mémoires combattantes.....	356
4.3.2 .... Et inspire la recherche universitaire.....	365

## **Deuxième partie Une mémoire polarisée par une guerre cruelle et fascinante..... 371**

### **Chapitre 4 « Se souvenir des belles choses » : vivre une aventure humaine hors normes en « Indo »..... 373**

1. Se préparer et rejoindre l'Indochine : une phase initiatique de la mémoire .....	373
1.1 S'engager, partir : les raisons objectives.....	374
1.1.1 Le contexte des départs.....	374
1.1.2.1 L'engagement issu d'une société marquée par les violences de guerres ? Les « enfants de la guerre » .....	377
1.1.2.2 ... La tradition familiale et le refus de la défaite inscrit dans les gènes .....	379
1.1.2.3 ... La culture de guerre, forme d'éducation à une vie d'engagement qui donne l'envie d'égaliser les aînés .....	380
1.1.2.4... Le refus de l'occupation et le prestige de la résistance, première étape d'un engagement militaire .....	382
1.1.2.5...Ou pas...L'absence du poids des guerres dans l'engagement militaire après 1945 .....	383
1.1.3 Une génération influencée par une empreinte coloniale d'origine scolaire ? .....	386
1.1.4 ... ou par l'histoire familiale ?.....	392
1.1.5 Une méconnaissance générale de l'Indochine .....	394
1.2 Des différences de motivations selon les types d'engagements : les nouveaux engagés de l'après-guerre .....	397
1.2.1 Ce qu'en disent des associations d'anciens combattants : un patriotisme parfois sublimé .....	397
1.2.2 Ce qu'en disent les témoignages : une grande diversité de motivations .....	399
1.2.2.1 Le déclic qui déclenche l'engagement .....	399
1.2.2.2 Echapper aux pesanteurs d'une sortie de guerre : « l'appel du large » ou quand l'aventure motive la majeure partie des combattants d'Indochine.....	403
1.2.2.3 Participer à l'effort national par patriotisme : l'appel de la grandeur et des servitudes militaires .....	408

1.2.2.4 L'engagement politique : la défense de l'Indochine et la lutte contre le communisme...	409
1.2.2.5...Et d'autres raisons très disparates qui ne doivent rien à l'enthousiasme de partir	412
1.3 Des différences de motivations selon les types d'engagements : les combattants de la Seconde guerre mondiale et les cadres sortant des écoles	417
1.3.1 Les raisons des combattants de la Seconde Guerre mondiale : les volontaires pour l'Indochine poursuivent la libération de la France	418
1.3.2 Les désignés pour l'Indochine	421
1.3.3 Se rengager, repartir : d'autres motivations ?	429
1.4 Se préparer : un corps expéditionnaire pauvre, mal formé et peu soutenu	436
1.4.1 Le grand point de faiblesse de l'armée française en Indochine : un CEFEO mal informé	436
1.4.1.1 Le manque d'information des engagés : l'oubli du temps des conquêtes coloniales ?	437
1.4.1.2 L'information au cours de la guerre : une évolution de 1945 à 1954. Une information discontinue	442
1.4.1.3 ...absente pour une grande partie du CEFEO	445
1.4.2... Et mal formé : aucune préparation pour les deux-tiers des témoins	447
1.4.2.1 Aucune formation : le sentiment que les classes suffisent ou l'urgence du moment ?	447
1.4.2.2 Une ébauche de formation : les spécificités d'une mise en condition adaptée...ou absurde ?	449
1.4.2.3 Selon les corps de troupes, des camps d'entraînement marquants mais sans grands moyens : les avis divergents de leurs utilisateurs sur les camps de Fréjus	452
1.4.2.4 Les corps d'élite : une formation au physique et à l'esprit de corps	456
1.4.2.5 D'autres formations plus classiques des armes et corps en Métropole	460
2. Rejoindre l'Indochine : la grande traversée	463
2.1 Rejoindre l'embarquement	464
2.1.1 Recevoir l'ordre de mission : la diversité des sentiments	464
2.1.2 L'attitude des proches ; la difficulté de laisser sa famille derrière soi	466
2.1.3 Un trajet long, de plus en plus compliqué et parfois cocasse...ou un départ très rapide	469
2.1.4 Dans le sud de La France, des camps de transit pour l'Indochine et des villes plus ou moins hostiles	471
2.2 S'embarquer : le départ vers l'inconnu	476
2.2.1 Les ports d'embarquement pour l'Indochine : Marseille, Toulon, Afrique du Nord	476
2.2.2 L'affrètement des navires pour l'Indochine, des moyens de transport disparates et longtemps insuffisants	478
2.2.3 Des situations différentes à l'embarquement	484
2.2.3.1 Marseille, lieu d'opposition à la guerre d'Indochine	484
2.2.3.2 S'embarquer entre les gardes mobiles et sous les insultes des manifestants	486
2.2.3.3...Mais d'autres embarquements sans souci, même à Marseille !	489
2.2.3.4 Toulon, port militaire pour un embarquement sans encombre	491
2.2.3.5 Partir d'Afrique du Nord, un grand moment	492
2.3 Une place essentielle dans les mémoires combattantes mais « un trou d'histoire » : le voyage de Marseille à Saigon	494
2.3.1 La traversée, un sas entre la Métropole et l'Indochine :	494

2.3.1.1 Un élément fondateur et formateur des mémoires : entre excitation et déchirure, la conscience d'une autre vie qui commence .....	495
2.3.1.2 La noria de garnisons flottantes pendant onze ans : la découverte d'un « sas climatique » .....	497
2.3.1.3 Un marqueur des mémoires combattantes d'Indochine : le Pasteur.....	500
2.3.1.4... Des paquebots de luxe des Messageries Maritimes ou d'autres compagnies.....	502
2.3.1.5... Et le comble de l'inconfort : les « vieux rafiots » et les Liberty Ships .....	503
2.3.2 Une « croisière gratuite » ? Des ressentis très différents sur l'entassement sélectif des forces françaises d'Extrême-Orient en mer .....	504
2.3.2.1 Des mémoires différentes et différemment marquantes.....	505
2.3.2.2 L'entassement sur le navire pour l'Indochine : une mille-feuille, qui reflète les hiérarchies sociales et coloniales de l'époque .....	507
2.3.2.3 Les combines et la « débrouille » pour une meilleure traversée .....	514
2.3.2.4 L'activité à bord : entre surcharge et ennui.....	517
2.3.2.5 Un ennui qui s'allonge au fil du voyage .....	527
2.3.3 Traverser mers et océans : une découverte de tous les instants .....	531
2.3.3.1 Traverser la Méditerranée et l'Egypte : l'entrée dans un autre monde .....	531
2.3.3.2 Un voyage ponctué d'escales : la découverte d'autres cultures dans un temps arrêté.....	537
2.3.3.3 Dans l'océan Indien, les esprits se tournent vers l'arrivée .....	545
2.3.3.4 Pour une minorité, la douceur et la rapidité du transport aérien .....	551
3. Une arrivée plus ou moins brutale dans un autre monde .....	556
3.1 Les premières impressions du combattant d'Indochine.....	556
3.1.1 Changer de planète.....	557
3.1.1.1 Les premiers contacts visuels de l'Indochine : Poulo-Condor et le cap Saint-Jacques .....	557
3.1.1.2 Remonter la rivière de Saigon : le vrai début de l'aventure indochinoise.....	561
3.1.1.3 « Monter au Tonkin » et traverser la baie d'Along : le ravissement du néophyte .....	563
3.1.2 Changer de dimensions : émerveillements... et baptême du feu .....	565
3.1.2.1 Un premier sentiment surtout rempli d'émerveillement .....	565
3.1.2.2 La découverte du paysage et des « odeurs d'Indochine ».....	567
3.1.2.3 Une population étonnante à plus d'un titre .....	570
3.1.2.4 La ville indochinoise: premiers pas à Saigon et Hanoi .....	573
3.1.2.5 Aborder la guerre : une acclimatation instantanée ? .....	576
3.1.3 Un début du séjour actif et déjà pesant .....	580
3.1.3.1 La première affectation en Indochine.....	580
3.1.3.2 Les surprises de la guerre : les toutes premières expériences de combat .....	586
3.2 Un merveilleux et dangereux paradis .....	590
3.2.1 Une nature déconcertante, indissociable du conflit dans les mémoires combattantes, qu'il faut apprendre à maîtriser .....	590
3.2.1.1 Des obstacles naturels inoubliables pour les soldats du CEFEO : le climat et l'eau, bases d'une nature magnifique et hostile.....	591
3.2.1.2 Des dangers multiples : la flore et la faune, des éléments déconcertants.....	596

3.2.2 Le paysage aménagé par l'homme tout autant dangereux que la nature sauvage : les dangers des milieux aménagés et anthropisés .....	603
3.2.2.1 L'Indochine des rizières et des villages : une carte postale qui cache de nombreux pièges .....	604
3.2.2.2 Les villes indochinoises, une relative sécurité .....	607
3.3 Une population exotique : de la confiance à l'hostilité .....	611
3.3.1 La place des populations d'Indochine dans les mémoires combattantes .....	611
3.3.1.1 Parler de ses sentiments envers les populations soixante-dix ans plus tard.....	612
3.3.1.2 Un lien mémoriel complexe envers les populations d'Indochine d'hier à aujourd'hui : le regret et le jeu des comparaisons.....	614
3.3.2 Indochinois ou Annamites ? Les différentes populations d'Indochine dans le souvenir des vétérans d'Indochine .....	617
3.3.2.1 « Annamites » ou Vietnamiens : l'ethnie dominante des plaines .....	617
3.3.2.2 Les Laotiens... Bo Pen Yang !.....	620
3.3.2.3 Les Cambodgiens : quelques rares témoignages .....	622
3.3.2.4 Des minorités souvent alliées aux Français .....	623
3.3.2.4 Deux minorités étrangères mais dominantes en Indochine : les Chinois et... les Français .....	627
3.3.2.5 Des sentiments très contrastés des anciens d'Indochine pour ces populations autochtones .....	631
3.3.3 La femme « indochinoise » et l'amour, objet de fascination pendant le conflit, véritable mythe mémoriel aujourd'hui .....	636
3.3.3.1 Un sujet évoqué depuis longtemps dans la littérature mais avec discrétion en entretien .....	637
3.3.3.2 La femme « vietnamienne », une beauté qui éblouit les vétérans soixante-dix ans plus tard ....	639
3.3.3.3 Un sujet plus sensible et tendancieux aujourd'hui : des femmes corvéables soumises à un esclavage sexuel ? .....	645
4. Des moments de détente : les loisirs dans une guerre au bout du monde.....	647
4.1 Visiter, faire du « tourisme » ? La question qui fâche face aux réalités d'autres mémoires.....	648
4.1.1 Pas le temps de visiter : « les militaires 24 heures sur 24 » .....	648
4.1.2 D'autres mémoires : le souvenir d'un temps bref utilisé pour visiter ce paradis exotique .....	650
4.1.3 Fixer les souvenirs de guerre : une grande richesse iconographique et un pilier de la mémoire individuelle .....	654
4.2 Sortir en ville : oublier les pesanteurs d'un long séjour.....	658
4.2.1 Une sortie entre copains : les virées en ville.....	659
4.2.1.1 Des loisirs simples et accessibles .....	659
4.2.1.2 D'autres distractions, en poste ou en ville.....	661
4.2.2 Les délices des jours de repos.....	664
4.2.2.1 Retrouver un équilibre alimentaire.....	664
4.2.2.2 ... Mais un repos éphémère et une base arrière plus que provisoire .....	669
4.2.3...sans faire de folies : une solde rarement suffisante .....	674
4.3 Pour une partie des combattants, le temps de la réflexion : supporter la guerre .....	677
4.3.1 Aimer la guerre ou juste essayer de la supporter ? .....	677
4.3.1.1 Aimer se battre ? La raison du possible. ....	677

4.3.1.2 Les mots de la guerre d'Indochine » : un langage hors de portée du profane mais un jargon usuel répandu .....	682
4.3.1.3 Aimer les honneurs : des récompenses qui remontent le moral.....	688
4.3.2 Supporter la guerre par tous les moyens : l'aventure humaine .....	694
4.3.2.1 Nouer des liens indissolubles : la solidarité des combattants .....	694
4.3.2.2 Croire en sa chance .....	696
4.3.2.3 Se mesurer à soi-même .....	699

## **Chapitre 5 Vivre l'histoire dans un corps expéditionnaire mal adapté à une guerre asymétrique..... 702**

1. Plusieurs guerres dans la guerre d'Indochine : .....	703
1.1 Se battre, les deux formes majeures de guerre en Indochine : participer à des opérations et garder un poste .....	704
1.1.1 Participer à des opérations .....	704
1.1.1.1 Opérations ou batailles ? La notion de bataille dans une guerre asymétrique .....	705
1.1.1.2 Les opérations défensives et de contre-offensives répondant à celles de l'ennemi.....	706
1.1.1.3 L'offensive : des opérations nécessitant une lourde logistique.....	708
1.1.1.4 Retraites et évacuations de dispositifs : les opérations les plus difficiles .....	710
1.1.1.5 Des opérations importantes sous forme de raids.....	714
1.1.1.6 L'opération locale, plus modeste avec peu de moyens, mais répétée au plus près du terrain ...	715
1.1.2 Garder un poste : les dangers des « petits Dien Bien Phu » .....	716
1.1.2.1 Un type de guerre très éprouvant .....	717
1.1.2.2 Aérer le poste et contrôler un secteur.....	721
1.1.2.3 L'un des pires moments : l'ouverture de route .....	723
1.1.2.4 Les hantises et la solitude de la vie en poste .....	725
1.2 Vivre différents types de guerres d'Indochine : des actions et des témoignages très différents qui diversifient les mémoires.....	731
1.2.1 Être une femme dans la guerre : une mémoire féminine différente du regard de l'époque.....	731
1.2.1.1 Une mémoire de et à propos des femmes longtemps minorée .....	732
1.2.1.2 Un rôle souvent méconnu, mais des personnalités valorisées.....	732
1.2.1.3 La mémoire des femmes : un rôle plus obscur mais essentiel pour les combattants .....	736
1.2.2 Maintenir les liaisons en Indochine : les difficultés de contrôler des territoires que l'ennemi maîtrise, avec les moyens du bord .....	742
1.2.2.1 Assurer le trafic, le « salaire de la peur » des liaisons terrestres.....	743
1.2.2.2 Contrôler les rivières et les littoraux : être marin « blanc » ou « kaki » en Indochine .....	746
1.2.2.3 Les liaisons aériennes : improviser et s'adapter .....	750
1.2.3 Transmettre les ordres : l'énorme importance de « l'arme qui unit les armes ».....	752
1.2.3.1 Une tâche essentielle et une grande responsabilité pour de modestes gradés.....	752
1.2.3.2 La question récurrente du matériel .....	755
1.2.3.3 Une fonction épuisante et dangereuse.....	757

1.2.4 Soutenir les combattants : un rôle peu valorisé .....	758
1.2.4.1 Être en appui feu classique dans un conflit qui ne l'est pas : l'aviation, soutien décisif d'une armée moderne .....	759
1.2.4.2 Appartenir à une arme savante en Indochine : l'artilleur, « roi des batailles » ? .....	764
1.2.4.3 Être cavalier en Indochine : un contre-emploi dans le pays des rizières et de la jungle ? .....	768
1.2.4.4 Bâtir et reconstruire, le travail multiforme du Génie en Indochine .....	770
1.2.4.5 Informer et distraire les combattants d'Indochine et la Métropole : les « soldats de l'image » dans la mémoire collective d'Indochine.....	774
1.2.5 Organiser la guerre .....	779
1.2.5.1 Appartenir à l'État-major : le cœur de la guerre et de toutes les critiques.....	779
1.2.5.2 Former et encadrer l'armée vietnamienne : la MMF/GVN ou la difficulté de rendre crédible une jeune armée .....	782
1.2.5.3 Encadrer la population, le rôle militaire méconnu des forces affectées aux missions de police : gendarmes et garde indochinoise.....	784
1.2.6 Affronter l'ennemi : le centre de toutes les attentions dans l'historiographie et la mémoriographie du conflit .....	790
1.2.6.1 La force de frappe des parachutistes : les pompiers de l'Indochine .....	791
1.2.6.2 des unités d'élite classiques en Indochine : légion étrangère et « coloniale ».....	794
1.2.6.3 Des unités hors norme spécifiques à la guerre d'Indochine : les commandos.....	797
1.2.7 Des commandos dans une tâche obscure : la Force 136 et le GCMA.....	803
1.2.7.1 Les commandos immergés en Indochine : la Force 136 .....	803
1.2.7.2 Les commandos immergés en Indochine : le GCMA.....	804
2. Participer à l'histoire, les grandes phases du conflit : une descente aux enfers vécue par nombre de combattants .....	809
2.1 L'espoir d'une victoire définitive : les premières années de la guerre d'Indochine (1945-1950) .....	809
2.1.1 La reconquête coloniale : l'épopée avec Leclerc dans une guerre qui s'installe (1945-1946) .....	810
2.1.1.1 La reconquête de l'Indochine commence au sud .....	810
2.1.1.2 Le retour au Tonkin, le point névralgique de la reconquête où tout va se jouer .....	814
2.1.1.3 Bombardement d'Haiphong et insurrection d'Hanoi : une guerre désormais ouverte.....	816
2.1.2 Une guerre ouverte : le temps des illusions : 1947-1950 .....	819
2.1.2.1 Léa et Ceinture, les grandes offensives de l'automne 1947 .....	819
2.1.2.2 Des illusions jusqu'en 1950 ? Le sentiment d'un durcissement des affrontements .....	822
2.1.3 Le tournant de la guerre et la stupéfaction de la défaite .....	825
2.1.3.1 Le sentiment d'un tournant : une victoire plus qu'incertaine dans un conflit plus engagé .....	825
2.1.3.2 Le désastre de la RC 4 en octobre 1950 : la fin du « temps des illusions ».....	831
2.1.3.3... et un souvenir dramatique dans les mémoires combattantes : les postes évacués les renforts sacrifiés, une nouvelle débâcle .....	836
2.2 La défaite inéluctable ? De l'espoir retrouvé à l'abandon de l'Indochine .....	840
2.2.1 De Lattre, début et fin du dernier espoir .....	840
2.2.1.1 Un coup de fouet qui relance les énergies...et la guerre .....	841
2.2.1.2 Des victoires militaires indiscutables .....	845

2.2.1.3 L'avenir reste sombre : fin 1951, la guerre s'est à nouveau enlisée.....	850
2.2.2 Une lutte sans espoir, jusqu'au final irréversible.....	853
2.2.2.1 La période Salan : des succès sans lendemain et des échecs irréversibles .....	854
2.2.2.2 Navarre, un bouc émissaire malchanceux ? La fin d'une période d'illusions qui tourne au désastre .....	858
2.2.2.3 Le général Ely ou « la plus grande tuile de (sa) carrière » : la liquidation de l'Indochine.....	866
3. Le CEFEO en Indochine : une impossible adaptation à ce conflit asymétrique si éloigné des traditions de l'armée française ?.....	872
3.1 La mémoire des chefs au tamis des mémoires combattantes : du piédestal monté pour un culte excessif aux accusations d'incompétence .....	873
3.1.1 Les chefs prestigieux au sommet des mémoires collectives et individuelles .....	874
3.1.1.1 Pourquoi cette hiérarchie de personnages dans l'histoire et dans les mémoires d'Indochine ? .	874
3.1.1.2 Les grands chefs emblématiques au sommet des mémoires combattantes : Leclerc et de Lattre .....	879
3.1.1.3 Le guerrier emblématique des mémoires combattantes d'Indochine : Bigeard, un modèle de savoir-faire et de faire savoir .....	889
3.1.2 Des chefs prestigieux plus ou moins oubliés par la mémoire collective mais très présents dans les mémoires combattantes :.....	897
3.1.2.1 La révélation des « Centurions » : de grands chefs très respectés voire admirés mais souvent rejetés dans l'ombre .....	898
3.1.2.2 Le « Panthéon mémoriel » du combattant d'Indochine : des « héros » si discrets injustement méconnus ?.....	906
3.1.2.3 Une mémoire subalterne : les « centurions » subalternes et « décurions » de référence .....	920
3.1.2.4 Des chefs mal aimés ou très critiqués : les recalés des mémoires combattantes, ou quand la « défaite mémorielle » rejoint la défaite tout court.....	931
3.2 Une mémoire militaire cuisante : une armée inadaptée à la guerre d'Indochine ?.....	951
3.2.1 Adaptation ou inadaptation du CEFEO en Indochine : une question qui peine à être tranchée .....	952
3.2.1.1 Charger le politique pour exonérer le militaire .....	952
3.2.1.2 La dégradation inévitable d'un conflit mal maîtrisé : des illusions persistantes .....	956
3.2.2 Une armée mal adaptée à un conflit sans buts de guerre durables ni stratégie claire .....	960
3.2.2.1 Brouillés et brouillons : des buts de guerre sans stratégie claire qui subissent la montée en puissance de l'APV .....	961
3.2.2.2 Une armée française plus fragilisée, divisée et mal formée qu'à aucun autre moment de son histoire ?.....	967
3.2.3 Les erreurs stratégiques majeures ou mener une guerre à l'ancienne : guerre coloniale et guerre européenne en Extrême-Orient.....	976
3.2.3.1 Une stratégie européenne ou coloniale décalée face à un ennemi de type nouveau .....	976
3.2.3.2 Un corps expéditionnaire mal adapté : des erreurs tactiques.....	982
3.2.3.3 Dien Bien Phu, la bataille-synthèse des erreurs d'un CEFEO pourtant expérimenté .....	985
3.2.4 Une armée sans grands moyens mais des adaptations réussies : la guerre du pauvre .....	996
3.2.4.1 L'équipement et l'armement du CEFEO : de « l'armée de Bourbaki » à de Lattre.....	996
3.2.4.2 Se nourrir en opération : boîtes de rations et vie sur le pays.....	1000

3.2.4.3 Erreurs pitoyables et sabotages : les grandes déceptions .....	1004
3.2.5 Des adaptations stratégiques et tactiques réussies, mais souvent au niveau subalterne .....	1007

## **Chapitre 6 Combattre jusqu'au bout : les récits constitutifs d'une mémoire blessée ..... 1012**

1. Vivre une aventure humaine particulière, dans un corps expéditionnaire en difficulté, à 10 000 kilomètres de la Métropole .....	1013
1.1 Combattre le « Viet » : le souvenir d'un ennemi insaisissable .....	1013
1.1.1 Qui est l'ennemi ? .....	1014
1.1.1.1 Les combattants de l'APV : différentes strates d'ennemis .....	1014
1.1.1.2 D'autres types de combattants et de dangers.....	1021
1.1.2 Les mémoires entre respect et haine .....	1023
1.1.2.1 « Viet », un mot synonyme d'ennemi (ou comment nommer son adversaire) .....	1024
1.1.2.2 L'ennemi admiré et estimé... ..	1027
1.1.2.3 L'ennemi cruel, méprisé ou haï : le mélange des sentiments.....	1032
1.2 Combattre avec les troupes de toute l'Union française : des souvenirs parfois peu amènes .....	1038
1.2.1 Les troupes africaines : une mauvaise réputation usurpée ? .....	1039
1.2.1.1 La tardive arrivée des Africains .....	1039
1.2.1.2 Des combattants courageux .....	1040
1.2.1.3 Des combattants dépréciés ?.....	1042
1.2.2 Les troupes nord-africaines (tirailleurs, tabors) : des souvenirs inégaux .....	1044
1.2.2.1 Du refus de les employer en Indochine à leur engagement maximum .....	1044
1.2.2.2 Des unités d'élite, avec des différences marquées.....	1045
1.2.2.3 Les unités nord-africaines, un maniement compliqué et beaucoup de critiques pendant et depuis le conflit.....	1048
1.2.3 Les troupes autochtones : le souvenir ému de compagnons de combat dévoués.....	1051
1.2.3.1 Des troupes efficaces .....	1052
1.2.3.2 Les limites des troupes autochtones : un moyen insuffisant de gagner la guerre .....	1059
2. Combattre : les conséquences sur l'homme d'un conflit violent .....	1064
2.1 Être malade : les pesanteurs du milieu sur le corps et l'esprit .....	1064
2.1.1 L'inconfort matériel absolu des séjours coloniaux .....	1064
2.1.2 Le tiercé gagnant de la guerre d'Indochine : dysenterie, paludisme et borbouille .....	1068
2.1.3 D'autres maladies aux lourdes conséquences .....	1072
2.2 Être blessé : la vie à quitte ou double .....	1075
2.2.1 La diversité des blessures .....	1075
2.2.2 Le cauchemar des blessures invalidantes et des évacuations sanitaires.....	1079
2.2.3 La chance du survivant qui revient de loin : parcours de blessés en Indochine.....	1084
2.3 Souffrir et mourir : .....	1086
2.3.1 Avoir peur et redouter sa propre souffrance.....	1086



2.3.2 Ne pas avoir peur pour soi mais avoir peur pour les autres .....	1095
2.3.3 Le désarroi, la souffrance et la mort de ceux qui leur sont chers.....	1097
2.4 Donner la mort et faire souffrir :.....	1100
2.4.1 Tuer l'ennemi : la spirale de violence dans une guerre totale.....	1101
2.4.2 Avez - vous tué ? Du souvenir de la mort que le combattant donne à l'évolution du sentiment qui le poursuit depuis : une mémoire qui ne passe pas toujours.....	1110
2.4.3 Torturer en Indochine avant la révélation algérienne .....	1120
2.4.4 Les violences des combattants d'Indochine : des représailles inévitables ? .....	1126
3. Être prisonnier dans les camps de la RDV : la plus cruelle des mémoires combattantes d'Indochine. ....	1135
3.1 La captivité des prisonniers français de la RDV : un parcours mémoriel et historiographique hors du commun .....	1136
3.1.1 Un sujet particulier par sa dénomination et par sa mémoration .....	1137
3.1.2 Une bibliographie mémorielle précoce qui s'installe progressivement dans la mémoire des camps de prisonniers .....	1141
3.2 Des témoignages révélateurs du traumatisme profond de la captivité en Indochine .....	1146
3.2.1 Une capture inattendue et humiliante .....	1146
3.2.2 Les « marches de la mort », un calvaire d'une incroyable dureté .....	1152
3.3 Le cauchemar se poursuit dans des camps de prisonniers improvisés : .....	1165
3.3.1 La vie dans les camps : une mémoire structurante, qui alimente une rancœur toujours acide, pour la majorité des vétérans, envers la République Socialiste du Vietnam.....	1165
3.3.2 Une lutte permanente pour la vie : manger et tenir le coup.....	1171
3.3.3 Les séances d'endoctrinement politique ou le « lavage de cerveau » : un traumatisme mémoriel à lui seul ? .....	1179
3.3.4 La libération des prisonniers du CEFEO : le retour et un premier bilan sur place .....	1189
3.4 Une mémoire de la captivité toutefois plus ambivalente qu'on ne le croit : l'absence de mémoire unique sur cette question très émotionnelle et polémique .....	1196
3.4.1 La sanctuarisation de la mémoire des camps de prisonniers : un sentiment d'horreur commun aux vétérans .....	1196
3.4.2 Des mémoires de captivité elles-aussi divisives.....	1201
3.5. Essai de synthèse sur la mémoire des prisonniers français de la RDV .....	1208
3.5.1 Un débat passionné et une « surenchère victimaire » .....	1208
3.5.2 Une bataille de chiffres faussée dès l'origine par la confusion et la manipulation .....	1211
3.5.3 Une volontaire confusion des genres : la mémoire victimaire d'une captivité assimilée à celles du régime nazi, une idée populaire chez les anciens d'Indochine ?.....	1217
4. Combattre malgré l'éloignement et l'isolement du soldat d'Indochine : des séjours très pesants .....	1226
4.1 Un séjour très long et épuisant jusqu' à 36 mois, sans retour .....	1226
4.1.1 Un temps de séjour augmenté par les trajets aller-retour et les prolongations .....	1227
4.1.2 ...et diminué par les rapatriements : tenir le coup ou les difficultés des combattants d'Indochine .	1231
4.2 Se raccrocher à ceux que l'on aime : le courrier.....	1238
4.2.1 Lettres, télégrammes et colis. La correspondance avec la famille, l'un des nerfs de la guerre du combattant d'Indochine .....	1238

4.2.2 Le courrier comme source de souffrances supplémentaires ?.....	1246
4.2.3 L’outil épistolaire dans de mauvaises mains : les dangers du courrier.....	1250
4.3 Se raccrocher à ce qu’on aime : la foi .....	1253
4.3.1 Un soutien indispensable face à l’isolement du combattant .....	1253
4.3.2 Des aumôniers très dévoués : des combattants particuliers en Indochine, mis en valeur par la littérature combattante .....	1256
4.4 L’isolement dans un monde hostile : le moral instable du combattant d’Indochine .....	1260
4.4.1 Le constat du renforcement de l’adversaire face à un CEFEO épuisé .....	1261
4.4.2 L’isolement complet : le syndrome de « l’adieu au roi » ? .....	1262
4.4.3 Un moral logiquement instable : le temps des doutes .....	1266
4.4.4 L’indifférence ou l’opposition de la Métropole : une absence de soutien qui fait mal et le début d’une longue rancoeur .....	1278

## **Troisième partie Une mémoire intranquille : l’ancien combattant à la recherche de reconnaissance et d’apaisement depuis le retour d’Indochine ..... 1293**

### **Chapitre 7 Revenir d’Indochine : une difficile sortie de guerre ou comment évacuer les traumatismes d’une défaite ..... 1295**

1. Un retour très attendu par les combattants d’Indochine ? .....	1295
1.1 Le retour d’Indochine : Un intérêt historiographique très récent pour une sortie de guerre et son contexte très particulier.....	1296
1.1.1 L’historiographie des sorties de guerres : une étude essentiellement centrée sur la Première Guerre mondiale (qui ignore la guerre d’Indochine ?) .....	1297
1.1.2 Analyser les réalités d’une sortie de guerre perdue.....	1300
1.2 Des sentiments très mélangés à l’annonce du retour en Métropole et au départ d’Indochine : entre soulagement et tristesse.....	1301
1.2.1 Le départ d’Indochine : un douloureux mélange de sentiments.....	1302
1.2.2 Tristesse et amertume du départ .....	1307
1.3 Réalités et sentiments du retour proprement dit : les transferts en avion ou par bateau .....	1311
1.3.1 Profiter du retour.....	1311
1.3.2 Regagner la Métropole en avion : un retour qui n’est pas exempt de surprises .....	1313
1.3.3 Rentrer en bateau et profiter des escales : décompresser...ou pas. ....	1315
1.4 L’accueil des combattants dans leur famille et leur espace de vie : l’apaisement immédiat ou l’amertume d’un retour discret ? .....	1318
1.4.1 Rentrer différent d’Indochine .....	1319
1.4.2 L’accueil à l’arrivée : premiers temps de réadaptation .....	1322
2. Des traumatismes intimes de sortie de guerre d’Indochine apparaissent au retour : la difficile entrée en résilience .....	1328
2.1 Les blessures et problèmes physiques : un retour très important dans la construction de la mémoire .	1329
2.1.1 Rapatrié sanitaire : le temps de la patience.....	1330

2.1.2 Une rééducation parfois très longue : des conséquences imprévues .....	1332
2.2 « J’y suis encore » ! Le mal jaune : laisser une partie de son être en Indochine .....	1335
2.2.1 Définir le « mal jaune » : une nostalgie joyeuse ou/et triste.....	1336
2.2.2 Des anciens d’Indochine sans mal jaune ? Réalité, déni ou nuance ? .....	1340
2.2.3 Le « mal jaune » : une place envahissante dans la vie de nombre de vétérans.....	1345
2.3 Les blessures morales pires que les blessures physiques ? .....	1350
2.3.1 Un accueil qui pèse dans lourd dans les mémoires combattantes.....	1351
2.3.2 Un sentiment de culpabilité difficile à évacuer .....	1354
2.3.3 Suspensions et hostilité contre les soldats d’Indochine : une amertume qui génère rancœur et silence .....	1360
2.4 « Armée, qu’as-tu fait de tes fils ? » Méfiance et lacunes de l’armée envers les combattants d’Indochine .....	1366
2.4.1 Une armée qui relaie son traumatisme à tous les étages .....	1367
2.4.1.1 Que faire de prisonniers suspects de propagande communiste ?.....	1368
2.4.1.2 Des interrogatoires humiliants .....	1370
2.4.2 Solder la guerre d’Indochine : la recherche des coupables .....	1375
3. Se reconstruire : l’indispensable résilience à l’horizon – repère de 1954 .....	1378
3.1 Se reconstruire sans peine .....	1379
3.1.1 Quitter l’armée ou rester ? .....	1379
3.1.1.1 Quitter un cadre militaire (trop) lié à l’Indochine et à la guerre .....	1380
3.1.1.2 Poursuivre dans la carrière militaire .....	1381
3.1.2 La fabrication d’une mémoire positive .....	1383
3.1.2.1 Les meilleurs souvenirs du temps de l’Indochine .....	1383
3.1.2.2 Les paysages sensibles, éléments essentiels de la construction d’une mémoire.....	1390
3.1.2.3 Les objets de mémoire, constitutifs d’une mémoire positive ?.....	1394
3.2 Les difficultés de retrouver une vie « normale » après l’Indochine .....	1401
3.2.1 Le poids de la « sortie de défaite » et les autres mauvais souvenirs.....	1402
3.2.2 Se sentir rejetés .....	1406
3.2.2.1 Le sentiment d’être incompris de la société française .....	1406
3.2.2.2 Le sentiment d’être incompris de l’armée et du pouvoir politique.....	1411
3.3 Les différents niveaux du « supplice indochinois » .....	1416
3.3.1 Stress post-traumatiques et séquelles diverses depuis l’Indochine .....	1416
3.3.1.1 PTSD ou stress post-traumatique .....	1417
3.3.1.2 D’autres séquelles que psychologiques.....	1424
3.3.2 L’impossibilité de se reconstruire ? .....	1429
3.4 Poursuivre la guerre d’Indochine en Algérie : une guerre d’autant plus cruelle.....	1436
3.4.1 La difficulté d’enchaîner deux guerres décoloniales .....	1436
3.4.2 Le sentiment d’un conflit d’entrée mal engagé : « ça recommence » .....	1442
4. Mémoire familiale et post-mémoire : l’élargissement progressif du cercle mémoriel .....	1450

4.1 Un intérêt récent pour la post-mémoire et la mémoire familiale : pour une mémoire inclusive .....	1451
4.1.1 Un contexte favorable à l'éclosion de nouvelles mémoires .....	1451
4.1.2 Post-mémoire et post-génération de la guerre d'Indochine .....	1454
4.2 Subir la guerre et la mémoire de la guerre d'Indochine : côté familles .....	1457
4.2.1 Le poids de l'absence dans la mémoire de trois générations .....	1458
4.2.2 Supporter le retour du combattant déstabilisé .....	1464
4.3 Subir la mémoire de la guerre d'Indochine : le point de vue des combattants.....	1467
4.3.1 Un dialogue retrouvé dans un premier temps pour les uns... ..	1467
4.3.2 ...Les rancœurs et les silences pour les autres : une démobilisation intime inenvisageable puis une « ère du témoin » encourageante .....	1470
4.4 La post-mémoire combattante d'Indochine aujourd'hui : rechercher et défendre la figure du père .....	1477
4.4.1 Post-mémoire, infra-mémoire : des domaines mieux étudiés .....	1478
4.4.2 Peu de questions de la part de la post-génération .....	1479
4.4.3 Des efforts mutuels pour franchir le mur du silence : mais que faire de la mémoire du père ? .....	1486

## **Chapitre 8 Continuer le combat dans le champ mémoriel : la difficulté de porter une mémoire à contre-courant .....**

1. Le monde combattant, ou comment des porteurs de mémoire emblématiques peinent à imposer leur influence et leur devoir de mémoire .....	1499
1.1 le monde associatif, principal porteur des mémoires combattantes d'Indochine .....	1500
1.1.1 Les anciens combattants, le pôle central de l'entraide sociale et du devoir de mémoire .....	1501
1.1.2 L'efficacité sociale des associations de vétérans : la diversité des actions .....	1507
1.1.3 Les enjeux d'une mémoire visible de la guerre d'Indochine : les monuments et la journée de commémoration du 8 juin .....	1514
1.1.3.1 : la politique monumentale : le rôle important des associations combattantes.....	1514
1.1.3.2 L'apogée de la politique mémorielle : la journée d'hommage du 8 juin 2005 .....	1520
1.1.3.3 Avancer sur le passé : Retour en « Indochine » et retour sur l'histoire .....	1523
1.2 Un contexte difficile : une mémoire écartée et la disparition des témoins .....	1526
1.2.1 Les difficultés premières : un monde combattant en déclin, divisé et qui s'essouffle .....	1526
1.2.2 Un discours qui divise : une histoire sanctuarisée, une mémoire sacralisée .....	1534
1.3 L'armée, du mythe à l'oubli partiel des mémoires combattantes d'Indochine : un partenaire inconstant des associations combattantes.....	1541
1.3.1 Une armée empreinte de mythologie combattante indochinoise ? .....	1542
1.3.2 Un conflit de plus en plus éloigné.....	1546
1.4 La polémique, un instrument efficace de diffusion médiatique des mémoires ? .....	1550
1.4.1 Les critiques tous azimuts : une affaire d'hommes et d'idéologies que rien n'apaise ? .....	1550
1.4.2 L'affaire Boudarel, la mère des batailles mémorielles, terriblement décevante pour les vétérans .	1563
2. La médiatisation de la mémoire d'Indochine : limiter « la part des anges » .....	1577
2-1 Ecrire la guerre d'Indochine : une littérature à potentiel cathartique dans la bibliothèque idéale du vétéran d'Indochine .....	1578

2.1.1 Une littérature facile ? La littérature combattante ou la mémoire tiraillée entre l'héroïsme romancé et le récit scrupuleux des faits. ....	1579
2.1.2 Les repères littéraires, biographiques et autobiographiques, appréciés ou non des anciens d'Indochine .....	1589
2.1.2.1 Le sentiment d'avoir tout lu y compris la littérature sur l'Indochine .....	1590
2.1.2.2 La littérature combattante ou comment passer du roman historique ou de la littérature de fiction à l'histoire (ou comment mélanger...)	1595
2.1.2.3 Le genre autobiographique : une littérature combattante d'une grande diversité .....	1603
2.1.2.4 Les repères historiques des anciens d'Indochine : une bibliographie déjà ancienne qui ne s'est pas renouvelée .....	1606
2.2 La littérature combattante prolongée par un travail d'historien : quand l'ancien combattant et le militaire se muent en chercheur .....	1612
2.2.1 L'envie d'avoir envie d'entrer en recherches : l'historien combattant .....	1613
2.2.2 Ancien combattant et chercheur : collaborer avec le diable .....	1620
2.2.3 Militaire et historien, la mémoire de l'armée en héritage : une lourde tâche ? .....	1625
2.3 Un « trou de mémoire cinématographique » ? La guerre d'Indochine, un sujet maudit ? .....	1632
2.3.1 Les logiques d'un sujet difficile : les lacunes d'une mémoire complexe à construire et à transmettre .....	1633
2.3.1.1 Faire un film de guerre sur l'Indochine : un « Himalaya » cinématographique .....	1634
2.3.1.2 D'autres raisons : les problèmes d'organisation, source d'un manque d'envie ? .....	1640
2.3.2 Schoendoerffer, soldat-cinéaste et porteur, à lui seul, d'une mémoire cinématographique de la guerre d'Indochine ? .....	1643
2.3.2.1 Le cinéma de Pierre Schoendoerffer : une mémoire répétitive qui contribue à construire la mémoire collective .....	1644
2.3.2.2 Le cinéma de Pierre Schoendoerffer : six films cathartiques sur la guerre d'Indochine .....	1649
2.3.3 La guerre d'Indochine au cinéma : des films rares plus ou moins bien vécus par les anciens .....	1656
2.3.3.1 Une filmographie rare mais intéressante à côté du cinéma emblématique de Pierre Schoendoerffer .....	1656
2.3.3.2 Des anciens d'Indochine dans l'espoir d'autres films emblématiques : la déception d'être oubliés et incompris. ....	1662
3. La « trahison » des porteurs de mémoires traditionnels : État et monde politique en situation d'infidélité mémorielle ? .....	1668
3.1 Le pouvoir exécutif, hier père inconstant d'une guerre orpheline, aujourd'hui porteur d'une politique mémorielle souvent jugée insuffisante : .....	1669
3.1.1 En voulez-vous à l'État ? Les réponses des anciens combattants .....	1670
3.1.2 La politique mémorielle de l'État : un engagement présidentiel à géométrie variable .....	1674
3.1.2.1 Des présidents qui évitent toute allusion aux guerres de décolonisation .....	1674
3.1.2.2 A partir de 1980, la lente formation d'une politique mémorielle .....	1681
3.1.2.3 Jacques Chirac, un président qui hisse la guerre d'Indochine au niveau d'une politique mémorielle appréciée du monde combattant .....	1687
3.1.2.4 Depuis 2007, le retour de l'oubli mémoriel ? .....	1691

3.1.2.5 Le travail mémoriel de l'État : une action bien plus diversifiée que des journées commémoratives .....	1697
3.1.2.6 Un discours officiel qui a débuté dans la célébration de l'héroïsme français et semble aujourd'hui centré sur le travail de mémoire.....	1702
3.2 L'Éducation Nationale : le porteur d'histoire doit-il devenir un porteur de mémoire ? .....	1713
3.2.1 La difficulté de concilier l'enseignement de l'histoire et les mémoires d'Indochine : une opposition de principe ?.....	1714
3.2.1.1 L'affrontement histoire - mémoire : l'enseignement de la guerre d'Indochine, une victime collatérale ?.....	1715
3.2.1.2 La place de la guerre d'Indochine dans les programmes scolaires : une absence officielle jusqu'en 1982, une place limitée ensuite .....	1720
3.2.2 Des vétérans le plus souvent désabusés devant l'oubli de la guerre d'Indochine .....	1730
3.2.3 Un retour d'intérêt pour l'Indochine ? Une lente progression.....	1735
3.3 Le monde politique et les mémoires combattantes d'Indochine : un discours qui oscille entre héroïsme, critiques et gêne .....	1741
3.3.1 Les partis politiques pendant la guerre d'Indochine : des positions pas toujours claires .....	1742
3.3.2 Depuis 1954, la difficile navigation des anciens d'Indochine au milieu des récifs politiques .....	1749

## **Chapitre 9 L'avenir du passé ? Des mémoires combattantes partiellement apaisées en voie d'historicisation..... 1758**

1. Les efforts des anciens et des associations pour faire exister les mémoires : accepter la « part des anges » et apaiser une mémoire souvent négative .....	1759
1.1 Des efforts récompensés pour faire exister les mémoires combattantes ? Un bilan mitigé .....	1760
1.1.1 Des réussites malgré les retards et les obstacles : la fin d'une guerre orpheline ?.....	1760
1.1.2 Une « défaite mémorielle » ? Des mémoires mieux connues mais toujours méconnues .....	1765
1.2. Le souvenir intangible d'une belle aventure : le grand moment d'une vie .....	1770
1.2.1. Un pays qui reste ancré en eux.....	1770
1.2.2 Être « ancien d'Indo », une grande fierté : les liens de mémoire d'une famille solidaire .....	1773
1.2.3 Des traumatismes jamais éteints : la mémoire, miroir de leurs peines .....	1777
2. Une histoire et des mémoires vivantes : l'émergence du tourisme de mémoire de combattante.....	1780
2.1 Le retour en ex-Indochine : un critère majeur d'apaisement des mémoires et des êtres .....	1781
2.1.1 Le tourisme de mémoire combattante, une particularité unique des mémoires d'Indochine : .....	1781
2.1.2 Le bonheur d'être bien accueillis et de se sentir appréciés : une différence avec la France où ils considèrent n'avoir eu ni l'un ni l'autre de ces sentiments.....	1789
2.1.3 un retour refusé ou impossible : les raisons et les conséquences.....	1794
2.2 De nombreux lieux de mémoires en ex-Indochine inspirent le tourisme de mémoire combattante .....	1798
2.2.1 Un tourisme de mémoire combattante alimenté et inspiré par les souvenirs des anciens d'Indochine .....	1798
2.2.2... qui inspire également les tour-opérateurs et d'autres formes de tourisms.....	1807
2.2.2.1 Le tourisme de mémoire combattante au Vietnam : des premières expériences de Tran To Nga aux activités proposées aujourd'hui par les agences de voyage .....	1808

2.2.2.2 Depuis les années 1990, le tourisme privé, expérientiel, de mémoire combattante des passionnés de la guerre d'Indochine .....	1812
2.2.3 Des lieux du souvenir indochinois peu nombreux en France mais essentiels, en partie valorisé par le travail de mémoire de l'État .....	1819
2.2.3.1 Invalides et Notre-Dame de Lorette, les premiers lieux officialisant la mémoire officielle de la guerre d'Indochine.....	1820
2.2.3.2 Des lieux de Métropole qui s'accrochent au souvenir des vétérans .....	1821
2.2.4 Le mémorial de Fréjus, le lieu de mémoires émouvant des anciens combattants, mais sous-utilisé .....	1824
3. Ce qu'il reste à faire. Comment gérer au mieux la survie des mémoires combattantes d'Indochine ? .....	1827
3.1 Débarrasser l'histoire et la mémoire de la guerre d'Indochine de ses mythes et de ses légendes .....	1827
3.1.1 Une grille d'analyse historique plus nuancée, débarrassée des mythes et légendes .....	1828
3.1.2 La fin des tabous : valoriser l'histoire et des mémoires combattantes d'Indochine dans la logique d'une histoire de la colonisation et de la décolonisation apaisées. ....	1835
3.2 Un monde associatif combattant plus efficace qui doit se rapprocher du monde enseignant : une recherche de compréhension mutuelle pour admettre les lectures différentes des mémoires .....	1838
3.2.1 Des associations à restructurer...en une .....	1838
3.2.2 Mutualiser l'approche des mémoires : pour en finir avec la « guerre des mondes » .....	1841
3.3 Diffuser autrement les mémoires combattantes d'Indochine .....	1845
3.3.1 Améliorer l'implication de l'État : sa politique mémorielle depuis 1980, un bilan « globalement positif » ?.....	1846
3.3.2 Des vecteurs de mémoires jugés secondaires, à ne pas négliger .....	1849
3.3.3 Le rôle d'Internet : un enjeu majeur dans l'avenir de la diffusion des mémoires .....	1854
<b>Conclusion .....</b>	<b>1861</b>
D'une guerre méconnue à une histoire mieux connue .....	1861
Une historicisation positive des mémoires combattantes : un champ de recherches d'une très riche potentialité.....	1863
Les mémoires de leurs peines au miroir de nos sociétés .....	1873
<b>Annexes.....</b>	<b>1877</b>
<b>Sources et bibliographie.....</b>	<b>1908</b>
<b>Liste des Tableaux .....</b>	<b>1969</b>
<b>Table des figures.....</b>	<b>1971</b>
<b>Index des personnes citées .....</b>	<b>1973</b>
<b>Acronymes et Sigles.....</b>	<b>1992</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>2000</b>
<b>Remerciements.....</b>	<b>2019</b>

# Remerciements

Les remerciements sont l'occasion particulièrement agréable d'exprimer ma reconnaissance envers des personnes, proches ou non, qui m'ont porté au terme de ce travail par tous les moyens possibles. Si la liste est longue, c'est parce que ce travail est un objet collectif que j'ai construit grâce à tous les autres. Il n'a jamais été solitaire.

Ma grande chance, en réalité, est d'avoir d'emblée rencontré de grands personnages. En avril 2016, Philippe Barrière, dans son enthousiasme et sa passion d'expliquer toute chose, m'a porté vers ce sujet des mémoires d'Indochine lorsqu'il a déploré, au cours d'un stage à Grenoble, le peu de recherches sur les questions mémorielles dans les guerres coloniales comme l'Indochine. Cette idée à laquelle je n'avais pas pensé m'a projeté au sens littéral et immédiat du mot dans six années extraordinaires. Hervé Drévilhon m'a orienté vers Pierre Journoud, qui, en juillet 2016, m'a tout de suite incité à aller plus loin vers les mémoires combattantes et prodigué une somme remarquable de conseils décisifs pour mon entrée en doctorat. Sa bienveillance, ses remarques pleines de finesse m'ont également porté jusqu'à la finalisation du travail de thèse. J'ai rencontré très rapidement André Laperle, alors président du Groupement national des combattants d'Indochine à Annecy. Il est mon premier interlocuteur du monde combattant. Ma thèse a bien débuté grâce à la confiance qu'il m'a témoignée et qui s'est transformée en échanges amicaux puis en amitié. Il m'a accueilli, encouragé, remercié pour le travail que je faisais car il sert aussi la cause des anciens combattants dans le sens où cette thèse met en valeur leur parole, leur parcours. Il ne m'a rien caché, n'a jamais rien éludé. Il m'a ouvert sa bibliothèque et son cœur. Je lui en suis très reconnaissant et j'ai un grand respect pour le parcours qui lui a permis de défendre ses pairs, de diffuser cette mémoire particulière. Enfin, Jacques Allaire, conteur parfait, homme de connaissances et d'émotion m'a donné plusieurs clés pendant six heures d'entretiens passionnant, remontant toute la lignée des souvenirs que je lui demandais d'évoquer et m'a montré que la mémoire des anciens d'Indochine pouvait être multiple et non monolithique.

Un nombre important de personnages m'ont facilité le travail de contacts avec beaucoup de rapidité dans leur réponse et, parfois, organisé des rencontres inoubliables avec les anciens combattants comme avec leur propre mémoire ou post-mémoire d'Indochine. Francis Agostini a envoyé mon message sollicitant les anciens d'Indochine à tous ses contacts, me relayant leurs réponses. Jean Péré, président de l'UNP-section de Pau, m'a donné une liste très détaillée de tous les contacts que je pouvais trouver dans les Pyrénées -Atlantique et même au-delà. Puis, il m'a accueilli à Pau et m'a fait rencontrer au cours d'un très joyeux repas d'anciens combattants, plusieurs acteurs de la guerre d'Indochine, Maurice Mandavit, Achille Muller, Joseph Koeberlé ; j'y ai retrouvé Jacques Saubion, qui a répondu à mon questionnaire avec beaucoup de précision et m'a envoyé des documents de valeur. Jean Péré a répondu au questionnaire sur son père, m'a donné des documents qui me sont précieux. Merci à lui d'avoir consacré sa journée à un professeur inconnu, journée qui s'est terminée au musée des parachutistes de Pau.

Jean-Claude Rouvière m'a permis de rencontrer, avec Christian Fritz, président de l'ADAI (Association départementale des anciens et amis de l'Indochine) et d'Emmanuel Dufour, de l'ONAC de l'Allier Pierre Lagarde, Pierre Maillet et Gérard Thieulin, anciens combattants d'Indochine plein de verve qui ont gardé des souvenirs précis de leur séjour.

Patrick Champenois, président de « Qui ose gagne » début 2017 m'a orienté vers des anciens du 6<sup>ème</sup> BPC du commandant Bigeard. C'est par lui que j'ai eu l'honneur de rencontrer chez lui à Tours, par deux fois, Jacques Allaire. C'est également lui qui m'a donné le contact de Guy Ménage que j'ai pu rencontrer chez lui à Bayonne avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance pour tous



les détails de son parcours en Indochine et depuis l'Indochine qui m'ont fait avancer. Hervé Léonard, secrétaire du GNCI – Savoie m'a permis de contacter et de rencontrer Pierre Desroche, Édouard Polato et Rodolphe Tosi. Francis Barbier, du GNCI-Ain m'a donné les contacts de Jean-Louis Foulet, de Paul Gardon, Michel Lagier et de Marcel Reybillet. Michel Chanteux m'a envoyé la liste des anciens de Dien Bien Phu. Jean-Gabriel Collignon a fait de même pour une très précise liste d'anciens du RICM. Le secrétariat des troupes de marine du Gard m'a envoyé les coordonnées de Robert Drouilles et Jean Slezarski. Daniel Standaert m'a permis d'assister à une réunion sur la préparation de la cérémonie du 8 juin 2019 à la Fédération Maginot. Le général Schmitt, de l'UNC, m'a transmis les coordonnées du général Simon et du contrôleur-général Bonnetête. Hubert Boernens m'a donné le contact d'Henri Mazoyer, de la FAITOE de Haute-Savoie qui, lui-même, m'a permis de rencontrer Roger Tochon-Ferdollet, de contacter André Grelat et Joseph Mocellin. Philippe Neyret m'a donné le contact d'André Geraud. L'association des anciens goumiers, la Koumia a fait de même pour Roger Ouiste et Charles-Henry de Pirey. Patrick Dreier, directeur de l'ONAC de l'Indre m'a donné l'incalculable contact de René Maillochon, qu'il a lui-même appelé et convaincu de témoigner. Plusieurs autres dirigeants de l'ONAC m'ont répondu avec précision et donné des contacts : Stéphane Pfister, de l'ONAC du Jura, celui du général Tonnaire ; Dominique Lefelle, de l'ONAC du Cher, Gilbert Briant ; Myriam Martinez, de l'ONAC du Gard, René Aguillon ; Isabelle Guenot, de l'ONAC 13, le contact décisif de Francis Agostini ; Jean-François Vergez, de l'ONAC 64, les coordonnées de Paul Burgau et Michel Chanteux ; Philippe Lacoste de l'ONAC- Creuse, celles d'André Barrère. Enfin, Robert Bayle, de la DPLV, m'a permis de contacter et rencontrer Jacques Bouthier. Désolé pour ceux que je n'aurais pas cités.

Grâce à tous ces contacts, j'ai pu envoyer des questionnaires et je suis reconnaissant aux anciens d'Indochine qui m'ont répondu. Un grand merci à Francis Agostini, René Aguillon, Jacques Allaire, Alexis Arette, Marcel Baarsch, Pierre Bardin, André Barrère, Michel Bassot, Jules Belgodère, Robert Boutin, Jacques Bouthier, Gilbert Briant, Paul Burgau, Pierre Caubel, Guy Chalencçon, Martial Chevalier, Jean-Pierre Chieulet, Henry Clémens, Michel Cordelet, Lucien Cortaix, Henri Darré, François Deluermoz, Pierre Dissard, Robert Drouilles, Louis-Jean Duclos, Paul Esclasse, André Fabiano, Jean-Louis Foulet, Félix Franel, Guy Gantheret, Paul Gardon, Bernard Gaudin, André Geraud, Jean Goriot, André Grelat, Bernard Grué, Étienne Guibal, François-Xavier Heym, André Jamain, Claude Jubault, Joseph Koeberlé, Jacques Lafitte, Michel Lagier, Georges Laget, André Laperle, René Laroche, Pierre Latanne, Jean Lomer, René Maillochon, Maurice Mandavit, Guy Ménage, Gabriel Mièvre, Pierre Miot, Antoine Mocellin, Ernest Morin, Jean Motreff, Jean-Paul Mouton, Pierre Mouty, Achille Muller, Roger Ouiste, Francis Oustry, François Péchou, Jacques Penot, Jacques Peyrat, Charles-Henry de Pirey, Pierre Piron, Max Poiroux, Bernard Prin, Roland Py, Jacques Saubion, William Schilardi, Robert Schuermans, Robert Servoz, Louis Simoni, Jean Slezarski, Serge Têtu, Jacques Thomas, Michel Tonnaire, Josef Unterlechner, Michel Varlet, Henri et Raymond Zeganadin. Martine Guidoni a pu remplir le questionnaire de Toussaint-Joseph Guidoni grâce à tous les éléments dont elle disposait. Il en a été de même pour Jean-Claude Rouvière et Hervé Léonard.

Des renseignements, nombreux ou rapides mais très évocateurs m'ont été envoyés par courrier ou par Internet ou évoqués au téléphone par Louis Bernadac, Jacques Bonfils, Guy Bonnin, Michel Chaigneau, Michel Chanteux, Roger Cornet, André Mengelle, Francis Ruiz, Pierre Thévenon, Sauveur Verdager.

Des vétérans m'ont envoyé des documents précieux qu'ils avaient gardés sur les opérations ou des textes rédigés de leur main. Certains m'ont indiqué l'adresse du site Internet où se trouvait leur témoignage : Francis Agostini, André Boissinot, Pierre Bonny, Jacques Bouthier, Pierre Caubel, Martial Chevalier, Jean-Pierre Chieulet, Albert Constant, Henri Darré, Guy Delplace, Robert

Drouilles, Félix Franel, Paul Gardon, Bernard Gouhier, Pierre Guérineau, André Hautefeuille, François-Xavier Heym, Georges Lacrose, Pierre Latanne, Alfred Lebreton, Jean Lomer, Roger Ouiste, François Péchou, André Péré, Charles-Henry de Pirey, Bernard Prin, Jacques Saubion, Robert Schuermans, Guy Simon, Louis Simoni, Jean Slezarski, Roger Tochon-Ferdollet, Sauveur Verdaguer.

Les entretiens ont représenté un grand moment car ils ont toujours été source d'émotions de la part des vétérans comme pour moi-même ou leurs proches qui y ont assisté :

Francis Agostini, Jacques Allaire, Marcel Baarsch, Pierre Bayot, Jules Belgodère, André Boissinot, Jacques Bonnetête, Pierre Bonny, Marc Bontemps, Jacques Bouthier, Jean-Pierre Chieulet, François Deluermoz, Pierre Desroche, Pierre Dissard, Robert Drouilles, Louis-Jean Duclos, Guy Gantheret, Paul Gardon, Bernard Gaudin, André Geraud, Étienne Guibal, Pierre Guillemot, André Jamain, Joseph Koeberlé, Pierre Lagarde, Geneviève et André Laperle-Maudry, René Laroche, Pierre Lespine, René Maillochon, Pierre Maillet, Maurice Mandavit, Pierre Marraud, Henri Mazoyer, Guy Ménage, Gabriel Mièvre, Achille Muller, Roger Ouiste, François Péchou, Charles-Henry de Pirey, Édouard Polato, Bernard Prin, Marcel Reybillet, William Schilardi, Robert Schuermans, Guy Simon, Louis Simoni, Jean Slezarski, Serge Têtu, Gérard Thieulin, Roger Tochon-Ferdollet, Rodolphe Tosi, Jean-Michel Vernière. De véritables et profitables entretiens téléphoniques ont eu lieu avec Roger Cornet, Henri Knoppik, René Laroche. Robert Heissat m'a donné beaucoup de renseignement sur son père, Jean-Marie Heissat et la référence de textes qu'il a déjà rédigé et mis sur Internet.

Les proches des anciens combattants d'Indochine, vivants ou décédés ont, les uns facilité les contacts, les autres envoyé des documents, des souvenirs et participé à la compréhension de leur père ou beau-père, participant parfois aux entretiens. Je leur dois beaucoup, même si je n'ai pas pu utiliser toutes les informations envoyées. Claudine Jeanpierre a répondu à un questionnaire sur son père le lieutenant-colonel Jeanpierre, qu'elle et ses sœurs ont peu connu. Marie-Christine Tassin, fille de Roger Ouiste a transmis à son père la transcription de l'entretien et m'a envoyé son corrigé, ainsi que Sophie Mansueto pour son père Serge Têtu, Martine Briant pour Gilbert Briant. Loïc-René Vilbert, fils de René Vilbert m'a envoyé de précieux renseignements et livres. Annie Slezarski, Marie-Christine Allaire, Arlette Prin ont participé directement à l'entretien mené avec leur mari avec beaucoup de justesse et de bienveillance. Stéphanie Boulier m'a envoyé les réponses de son père Pierre Mouty et des documents précieux. Christian Gouhier m'a envoyé par Facebook des documents sur son père Bernard, marin en Indochine et Pierre-Henry Laget qui a convaincu son père Georges de répondre à mon questionnaire. Etienne Segrétain a évoqué au téléphone son combat pour faire connaître la mémoire de son père, le chef de bataillon Pierre Segrétain.

Mon collègue de lycée François Stalder au hasard d'une conversation a eu connaissance de mon projet, et m'a mis en rapport avec son beau-père ancien d'Indochine ; lui et sa femme Patricia ont participé à l'entretien avec Bernard et Arlette Prin, relayant les questions, posant les leurs et transformant cet exercice délicat en moment très amical avant de prendre le temps de recevoir et renvoyer les épreuves de l'entretien. Quentin Chavy a évoqué la mémoire de son père ancien d'Indochine pour les rares contacts qu'ils ont eu à son sujet, livrant plutôt des impressions de silence et de refus de témoigner. Carmen et Dominique Lacrose ont évoqué Georges Lacrose trop tôt disparu.

Les échanges avec les historiens Michel Bodin, Julien Mary, Pierre Brocheux, Alain Ruscio, Serge Tignères, Raphaëlle Branche, Ivan Cadeau, Pascal Blanchard, Jean-Charles Jauffret et Christophe Lafaye, m'ont été très utiles pour comprendre leurs méthodes, leur angle de réflexion, certains enjeux du conflit indochinois ou de leur domaine d'étude. Adeline Fleury m'a permis de contacter

son père Georges Fleury qui m'a livré des réflexions intéressantes sur ses contacts avec les vétérans et ses recherches historiques. J'ai pu également échanger avec Jean-Luc Ancely et Jean-Marie Rouart, écrivains passionnés par ce conflit. J'ai également eu la chance d'avoir des relais amicaux avec des passionnés de ce conflit, recevant l'aide de Lionel Vautaret, ancien parachutiste, passionné, collectionneur, qui m'a donné des contacts, m'a permis de rencontrer d'autres témoins, prêté des ouvrages et s'est intéressé à mon travail. Bernard Sartori a expliqué sa recherche sur les postes, les camps de prisonniers, les unités médicales et autres structures militaires du conflit qui composent les 3800 pages d'un livre à paraître et qui nourrissent des expositions dans la Marne, où il réside. Thierry Servot, Emile Robert m'ont également expliqué leur démarche et fourni des contacts.

À Annecy, mon lieu de travail et de résidence, j'ai bénéficié de beaucoup de soutien, d'encouragements et d'aides multiformes qui m'ont porté pour finir cette thèse. Au Lycée Fauré où j'exerce le métier d'enseignant depuis 2006, j'ai trouvé une grande bienveillance et beaucoup de compréhension de la part de Lucile Julien qui est, non seulement, une exceptionnelle proviseure-adjointe, mais qui m'a également permis d'exercer mon métier dans les meilleures conditions avec des emplois du temps, des classes susceptibles de ne pas trop me freiner dans ma course effrénée de doctorant ; de dégager du temps pour assister à des colloques et surtout prendre le temps de rédiger. Sans son soutien, cette thèse aurait été bien plus compliquée. Je ne peux pas citer tous mes collègues, mais je suis reconnaissant qu'ils aient persisté à me demander des nouvelles de ma thèse et à m'encourager, surtout en me voyant fatigué. Je garde une grande admiration teintée d'amitié à moins que ce ne soit l'inverse, pour Guillaume Adouani qui, à la seule évocation de mon ébauche de sujet, au tout début de ma thèse, est tout de suite parti dans une savante explication de la construction de l'oubli avec cette précision et cette passion qui font toute la richesse de sa personnalité, m'ouvrant ainsi une perspective que j'avais totalement négligée. Joël Le Tertre a joué le rôle de vigie, sans que je le lui ai demandé, pour tout ce qui sortait comme reportages et articles de presse en rapport avec mon sujet, nourrissant des conversations passionnantes. Stéphanie Corcy m'a apporté son expérience de docteure en histoire et celle de sa soutenance. Fanny Guers et Jean-Marc Pétrud ont assisté à l'éclosion de cet élan d'enthousiasme pour un sujet de thèse basé sur les mémoires et m'ont, eux aussi, apporté leur attention, leurs encouragements, de même qu'Elise Parreau, Vanessa Carrodegus-Jorry et Louis Eymar qui ont ajouté des conseils techniques sur la mise en forme, ainsi que René Boudier, qui a assuré en m'aidant dans la mise en forme cet énorme pavé. Merci à eux et à Patricia Kossonogow pour le temps passé à la relecture d'un très long sujet. J'exprime également toute ma reconnaissance à l'équipe qui s'occupe du prêt entre bibliothèques à celle de Bonlieu, à Annecy, qui m'a permis de lire beaucoup de thèses et d'ouvrages peu accessibles, me faisant gagner beaucoup de temps.

À l'université Paul-Valéry de Montpellier, Mélanie Leone et l'équipe administrative de l'Université Paul-Valéry ont, dès le départ, pris du temps pour m'expliquer comment faire pour suivre les méandres lents et compliqués du parcours du doctorant dans la jungle administrative. Merci à Adrien Luce, du service juridique de l'UPV, pour ses conseils. Marc Cholvy m'a guidé avec beaucoup de gentillesse dès ma première année dans les locaux de CRISES. A Montpellier toujours, Julien Mary au cours d'un colloque commun au Vietnam en 2019 et jusqu'à la fin de cette thèse m'a prodigué des conseils toujours très appréciables et nuancés issus de sa propre expérience. Maya Akazaki et les collègues du Séminaire m'ont également apporté le soutien et l'intérêt dont j'ai toujours eu besoin. De même, Emile Kern m'a livré son expérience de doctorant, me prévenant, dès le départ, des obstacles potentiels, précisant les enjeux et suivant mon travail avec amitié.

Merci à Vangelis Papathanassiou dont l'album *China* m'a, au détour d'un moment de grâce entre sa musique et la lecture du *Manifeste du camp n°1* emmené très loin, là-bas, dans un voyage où j'étais quelqu'un qui rêvait ou « qu'un autre était en train de rêver<sup>7225</sup>. » Un album qui a accompagné cette passion pour l'Indochine d'hier et le Vietnam d'aujourd'hui depuis près de quarante ans.

J'ai des amis formidables. Là encore je ne peux les citer tous mais qu'ils sachent que je leur suis reconnaissant de leur amitié si précieuse en période de tension. Merci à mes « frères Philippe », Géraldine, Anne-Laure et Félicien, Bénédicte, « les Catherine », Jean-Marc, Jean-Paul, Véronique et...tous les autres ! Ils m'ont porté par leurs encouragements et leur tendresse, du premier frémissement pour ce sujet jusqu'au dernier mot de cette thèse et je leur dois beaucoup car ils ont veillé sur mon équilibre mental, m'ont forcé à m'oxygéner pour ne pas déprimer devant l'ordinateur et déridé quand ça n'allait pas.

Pour finir, mais c'est pour leur marquer davantage encore tout mon amour et ma reconnaissance, plus que des remerciements pour « mes familles » Coudray-Kossonogow-Boudier et mon premier cercle, à mon étoile, ma femme Patricia, et mes enfants, Pierre, Lucie et Adrien, les planètes essentielles de mon système solaire dont je ne suis qu'un satellite émerveillé, qui ont dû supporter, souvent avec patience, les absences physiques et intellectuelles d'un compagnon et père tourmenté par une phrase, la recherche d'une citation ou d'un récit perdu dans le fatras du bureau, à qui il faut toujours tout répéter quand cela ne rentre plus dans sa hiérarchie des priorités.

Eux aussi ont, d'une certaine façon, passé l'épreuve d'une thèse.

A tous, merci.

---

<sup>7225</sup> José-Luis Borges, « Les ruines circulaires » dans *Fictions*, p. 6.

# RESUMÉ DE LA THÈSE

L'étude des mémoires combattantes françaises de la guerre d'Indochine n'est pas une nouvelle histoire militaire ou géopolitique de ce conflit complexe et terrible qui a duré neuf ans, de 1945 à 1954. Elle nous ramène à une mémoire « d'en bas » des militaires du CEFEO qui l'ont vécue. Les mémoires individuelles et collectives viennent parfois hanter leur vie ; parfois celle de leur famille, ce qui crée une post-mémoire tout autant douloureuse. Cette thèse replace au centre de l'histoire de ce conflit les témoignages d'anciens combattants connus ou non, qui donnent une autre réalité que celle des sources écrites, archives, articles, ouvrages divers déjà parus. Elle a pour ambition de valoriser les mémoires orales et écrites des combattants d'Indochine, d'expliquer les rapports de complémentarité et de dissonance entre histoire et mémoire, la seconde nuanciant la première, entre mémoire et oubli ; des thèmes chers, entre autres, à Paul Ricoeur.

Les souvenirs des anciens combattants français d'Indochine partent de leur engagement de jeune soldat et leur traversée vers l'Indochine. La plupart ont vécu une guerre cruelle dans un pays qui les a beaucoup marqués. Depuis leur retour, l'amertume de la défaite a miné certains d'entre eux et a poussé les autres à avancer. Aujourd'hui, ils sont nombreux à estimer que cette guerre lointaine est oubliée. Ce conflit reste donc marginal dans la mémoire collective ; il ne semble pas pour autant oublié pour autant mais il s'est vu « recouvert » par des guerres qui ont davantage impacté la nation. Les vecteurs de mémoire n'ont pas suffisamment relayé la sienne. Cette mémoire exilée de la guerre d'Indochine existe pourtant. Partir à sa recherche est un exercice passionnant.